











DICTIONNAIRE  
UNIVERSEL  
DES CONTEMPORAINS



L'Auteur et les Éditeurs du *Dictionnaire des Contemporains* recevront toujours avec empressement les communications tendant à rendre cet ouvrage de plus en plus exact et complet.

3 19185

# DICTIONNAIRE UNIVERSEL DES CONTEMPORAINS

CONTENANT

TOUTES LES PERSONNES NOTABLES

DE LA FRANCE ET DES PAYS ÉTRANGERS

AVEC LEURS NOMS, PRÉNOMS, SURNOMS ET PSEUDONYMES,  
LE LIEU ET LA DATE DE LEUR NAISSANCE, LEUR FAMILLE, LEURS DÉBUTS,  
LEUR PROFESSION, LEURS FONCTIONS SUCCESSIVES, LEURS GRADES ET TITRES, LEURS ACTES PUBLICS,  
LEURS ŒUVRES, LEURS ÉCRITS ET LES INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES QUI S'Y RAPPORTENT,  
LES TRAITS CARACTÉRISTIQUES DE LEUR TALENT, ETC.

OUVRAGE RÉDIGÉ ET TENU A JOUR

AVEC LE CONCOURS D'ÉCRIVAINS DE TOUS LES PAYS

**PAR G. VAPÉREAU**

AGRÉGÉ DE PHILOSOPHIE  
ANCIEN PRÉFET, INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE



CINQUIÈME ÉDITION

ENTIÈREMENT REFONDUE

ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>IE</sup>

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET STRAND

1880

Droits de propriété et de traduction réservés



475030



## PRÉFACE

Entre cette cinquième et tardive édition du *Dictionnaire des Contemporains*, et la précédente, depuis longtemps épuisée, il s'est écoulé dix années si remplies d'événements, et de si graves, qu'elles ont imposé à notre travail primitif un renouvellement complet. Un simple coup d'œil suffit à ceux qui ont la pratique de l'ouvrage pour juger de la transformation qu'il a subie. Une revue rapide des changements survenus en France et au dehors, depuis 1870, fera comprendre toute la nouveauté des hommes et des choses dont le *Dictionnaire des Contemporains* devait être la fidèle et mobile image.

En France, après le plébiscite, la politique incertaine des derniers jours de l'Empire, l'agitation factice et les provocations diplomatiques d'où sort une imprudente guerre; nos premiers désastres entraînant la chute du trône, le rétablissement du régime républicain; les efforts honorables d'une lutte prolongée au delà de nos ressources, la conclusion d'une paix douloureuse, la crise révolutionnaire aboutissant, dans Paris, sous les yeux et sous la main de l'ennemi, à la guerre civile, les folies et les horreurs de la Commune, ses crimes et leur répression; la réunion de l'Assemblée nationale à Bordeaux et à Versailles, la reconstitution légale à titre provisoire du pouvoir exécutif; la reprise des luttes des anciens partis dans des conditions stratégiques nouvelles, toutes les prétentions monarchiques renaissant en face des affirmations républicaines, les négociations et les manœuvres au grand jour contre le gouvernement de fait, la royauté à la veille d'être ramenée par une majorité de coalition qui, condamnée par le pays, dans une longue suite d'élections partielles, et sentant l'impossibilité d'un accord définitif, se résigne à constituer la République; les élections générales d'où sortent les nouveaux grands corps politiques, l'administration plus ou moins ouvertement hostile aux institutions légales, entravant sans profit leur fonctionnement, le président lui-même d'accord avec la minorité parlementaire, s'associant à ses campagnes contre la majorité par le coup d'État du 16 mai et la dissolution de la Chambre; après quatre mois d'agitation stérile, de pression officielle, de résistance légale, le pays renvoyant par l'élection la majorité des 363, devant laquelle la contre-révolution s'incline; le premier renouvellement triennal du Sénat amenant dans la Chambre haute elle-même une majorité républicaine, la politique de plus

en plus accentuée des principaux groupes parlementaires s'imposant à des cabinets qui se remanient, pour répondre à ses exigences; enfin la retraite du chef du pouvoir exécutif, choisi, dans d'autres vues, par l'ancienne Assemblée nationale, et la transmission régulière et sans secousse des pouvoirs présidentiels. Et à côté de la politique proprement dite, principal objet de l'activité parlementaire, de grandes questions qui émeuvent les intérêts et mettent en lutte toutes les forces vives du pays : la réorganisation de l'armée, les grands projets de travaux publics, l'accroissement des ressources financières, la discussion des traités de commerce et des tarifs de douane, le développement et la transformation de l'enseignement à tous ses degrés, enfin les rapports chaque jour plus tendus de l'État avec l'Église.

L'histoire politique du reste de l'Europe n'offre guère moins d'imprévu. La guerre contre la France a pour suite le remaniement de toute l'Allemagne, par la restauration de l'Empire au sein duquel les anciens petits souverains disparaissent ou prennent un rôle subordonné. Dans cet État agrandi, les crises éclatent et se succèdent; le ministre tout-puissant du nouvel empereur a des conflits à soutenir contre des adversaires d'origines diverses; au nom de la civilisation moderne, il engage, contre les doctrines et les prétentions ultramontaines, la lutte du *Kulturkampf*, et gagne du terrain ou recule suivant les intérêts de sa politique; il fait une guerre non moins vive aux socialistes, contre lesquels il arrache, non sans peine, à son parlement des lois d'exception. Les mesures économiques ou financières ne tiennent pas moins de place dans l'Allemagne impériale. Si les milliards de la paix ne l'ont pas enrichie, sa grandeur militaire ne l'a pas calmée, et le trouble des esprits se manifeste par des tentatives de régicide coup sur coup, qui provoquent la mise en état de siège de Berlin. Son action sur les affaires étrangères n'en est pas moins devenue prépondérante; l'alliance entre les trois empereurs, qui a pour prétexte le maintien de la paix, préoccupe l'opinion plus qu'elle ne la rassure et n'empêche pas le recours aux armes dans la question d'Orient qui se règle d'ailleurs, d'une façon plus ou moins provisoire, à Berlin même, sous la haute main du chancelier allemand.

A côté et, pour ainsi dire, dans l'ombre de l'Allemagne, l'Autriche, exclue violemment par la diplomatie prussienne, après Sadowa, de la famille germanique où elle a eu si longtemps le premier rang, a maintenu avec assez de bonheur l'équilibre instable de son dualisme, avec ses populations hétérogènes, séparées par la race, les traditions, les tendances. Entre ses Slaves et ses anciens Allemands, il s'est produit une entente inespérée, et le chef de l'Empire, si maltraité tour à tour par la révolution et la guerre, s'est vu l'objet, à l'occasion de ses noces d'argent, des manifestations d'une affection unanime et profonde. Cependant le pays était en proie aux embarras financiers les plus graves qui avaient signalé par une effroyable crise l'ouverture de l'Exposition universelle de Vienne. Entraînée dans l'alliance des trois empereurs, à la suite des intérêts de la politique allemande, l'Autriche a été appelée par le traité de Berlin à prendre, presque malgré elle, sa part des

dépouilles de la Turquie, et elle a étendu sa ligne de dangereux contact avec la puissance russe, tandis que son gouvernement central paraissait subir de plus en plus la prépondérance de la politique allemande.

La Russie, après quelques années de calme apparent et de prétendue politique pacifique, dans le concert de la triple alliance, provoque le démembrement de la Turquie par le soulèvement de ses tributaires qu'elle encourage et qu'elle soutient ; puis elle entre elle-même en scène et pousse contre les Turcs une guerre marquée par de sanglants échecs et de décisives victoires ; elle la couronne par le trop avantageux traité de San-Stefano dont les effets, suspendus par l'intervention tardive, mais résolue, des flottes anglaises, sont atténués par les stipulations de celui de Berlin. Mais l'Empire russe est encore plus éprouvé à l'intérieur par ses différentes sectes que l'Empire allemand par le socialisme, et pour toute réforme de la constitution politique ou sociale du pays, les nihilistes organisent, dans une mesure qui effraie l'Europe, l'incendie et l'assassinat.

L'Angleterre, dont les luttes parlementaires sont la vie normale, a porté tour à tour au pouvoir les deux partis qui diversifient sa politique : les libéraux et les conservateurs. Les uns et les autres l'ont gardé assez longtemps pour donner la mesure de leurs principes, au dedans ou au dehors. Après s'être trop désintéressée des conflits européens, même de ceux qui engageaient la question d'Orient, l'Angleterre y est rentrée tout à coup à la suite des victoires de la Russie, et, par une intervention de la dernière heure, elle a sauvé l'Empire ottoman d'une ruine imminente, en prélevant elle-même les arrhes de sa protection. Puis venaient les guerres lointaines, facilement engagées et compliquées de difficultés inattendues, soit dans le Sud de l'Afrique, soit dans l'Asie centrale. Les Indes anglaises ont été transformées en Empire, et leurs limites reculées par l'occupation ou la conquête, au risque de se heurter aux frontières russes ou de provoquer un soulèvement national et une suite de guerres et de massacres sans issue.

L'Espagne a continué de donner le spectacle de son instabilité. Les tentatives de restauration monarchique avec un prince étranger ont été suivies d'un essai de république, puis du retour à la dynastie nationale, sans compter les nouveaux déchirements de la guerre civile et les luttes lointaines pour la conservation de l'esclavage dans la dernière de ses colonies. Au milieu de ces vicissitudes, des querelles parlementaires sans trêve, des ministères éphémères, les rivalités des chefs de parti, la proscription des vaincus, et, après comme avant la restauration monarchique, l'assassinat politique menaçant la solidité des institutions.

L'Italie a eu aussi ses changements, mais qui l'ont affermie. Favorisée par nos désastres mêmes, elle a vu crouler le pouvoir temporel, dont nous étions le dernier soutien ; elle a achevé l'œuvre patiente de son unité en transférant sa capitale de Florence à Rome. Dès lors elle eut à compter, soit chez elle soit en France, avec les intérêts politiques ou religieux atteints par

cette grande transformation. Elle a vu cependant s'accomplir la transmission héréditaire et pacifique de sa nouvelle couronne royale, et, à part une tentative criminelle, devenue pour son jeune souverain, l'occasion d'un acte de clémence, elle n'a connu d'autres agitations que celles que comporte le jeu des institutions constitutionnelles. Toutefois les embarras financiers du pays ont multiplié sans mesure les crises politiques et condamné les ministères à une perpétuelle mobilité.

La Belgique, préservée par sa neutralité des contre-coups d'une guerre voisine, a continué, sur le terrain politique et religieux, sa lutte traditionnelle ; mais, intervertissant les rôles, elle a fait passer aux mains des libéraux le pouvoir si longtemps possédé par le parti clérical. Dès lors, redoublant d'ardeur, celui-ci a tourné contre le Gouvernement toutes les forces de l'Église et employé contre ses adversaires victorieux jusqu'aux armes de l'excommunication. Il a fallu toute la modération d'un nouveau pape pour calmer, dans ce pays, cette sorte d'insurrection religieuse que l'organisation légale de l'enseignement public a provoquée successivement dans toute l'Europe. Dans le même temps, la Hollande, menacée un instant par des convoitises puissantes, puis troublée par la perspective d'une couronne sans héritier, a supporté bravement les épreuves d'une guerre lointaine, et poursuivi, dans l'empire d'Atschin, après l'œuvre de la conquête, celle non moins laborieuse de la pacification.

Hors de l'Europe et des pays soumis directement à son influence, les États-Unis d'Amérique ont offert encore une histoire digne d'intérêt. Après l'expiration légale des pouvoirs du vainqueur de la guerre civile, ont éclaté les rivalités acharnées des candidats à la présidence, pour aboutir à la plus discutée des élections. Puis le pays, dans l'apaisement de ses anciennes querelles, a tourné sa fièvre d'activité vers le commerce et l'industrie.

Dans l'Amérique du Sud, l'Empire du Brésil, sorti de sa lutte avec le Paraguay, n'a cessé de poursuivre son œuvre de civilisation sympathique à la France, sous un chef de plus en plus apprécié en Europe par ses voyages et ses relations de savant et de lettré.

Au milieu de toutes ces vicissitudes de la société politique contemporaine, l'activité intellectuelle ne s'est point arrêtée dans le monde des lettres, des sciences et des arts. Quoique le maître de la fameuse génération de 1830 soit encore debout, et malgré les bruyants efforts de nouveaux venus pour rajeunir sous d'autres drapeaux de vieilles audaces, on peut dire que les chefs d'école font défaut, pour le moment, à la littérature. Elle n'en a pas moins sa vie et sa fécondité. Les œuvres ne manquent à aucune de ses branches, et, si elles ne paraissent pas toujours dignes de survivre, elles n'en occupent pas moins et souvent passionnément la curiosité. Il s'est produit, chez nous, dans la poésie et au théâtre, depuis nos malheurs, d'honorables tentatives sous des inspirations patriotiques et populaires ; le roman a remué, plus encore à l'étranger qu'en France, les questions politiques et sociales,

qui ont pris partout le premier rang dans les livres et les brochures. La philosophie, se faisant de plus en plus cosmopolite, a pratiqué sur une large échelle l'échange international des systèmes et des polémiques. Les journaux et les revues ont pullulé et mis en lumière les individualités de chaque groupe et de chaque parti. Les études d'érudition ne sont pas restées en arrière, et pour l'archéologie ou la paléographie, comme pour la linguistique, chaque année marque par des travaux et des progrès.

Parmi les arts, la peinture, après avoir perdu quelques-uns de ses plus grands maîtres compte encore une foule chaque jour croissante de talents originaux et brillants. La gravure continue de lutter avec honneur contre la concurrence de la photographie. La sculpture soutient, par des œuvres magistrales, les traditions du grand art. L'architecture porte tour à tour dans les monuments la science de l'ingénieur ou l'érudition et le goût de l'archéologue. La musique, après la disparition des plus illustres compositeurs modernes, a faibli plus que tout le reste, et, à part quelques jeunes talents qui s'élèvent et nous rassurent, elle dissimule mal la disette des grandes inspirations par la multitude des productions légères et sans lendemain.

La science suit sans défaillance toutes les carrières qui s'ouvrent devant elle : la physique et la chimie se signalent chaque jour par des découvertes fécondes ou d'ingénieuses applications; l'astronomie, non contente de saisir, aux limites du ciel, des astres inconnus, s'est ouvert un champ nouveau d'observation par l'étude de la composition intime des corps célestes; l'histoire naturelle a encore plus étendu et enrichi ses domaines : d'une part, la physiologie des animaux et des plantes a dû à la méthode expérimentale, secondée par le microscope, toute une transformation scientifique; d'autre part, la connaissance extérieure de la nature a reçu un contingent précieux d'observations et de matériaux de tous les points du globe, exploré par les plus hardis voyageurs qui se virent jamais.

Tout ce mouvement de la vie publique, ces transformations politiques et sociales, cette activité incessante de l'esprit dans les lettres, les arts, les sciences, ces progrès ou ces travaux, tout cela, pour le *Dictionnaire des Contemporains*, vient se résoudre dans des noms propres et lui fournir simplement des éléments de biographies. Et ces biographies, où nous avons à relever la part de chacun dans l'histoire universelle, sont de deux sortes : les unes, entièrement nouvelles, se rapportent à des noms qui doivent aux événements de ces dix dernières années toute leur notoriété, ou dont l'omission avait pour cause l'insuffisance des premiers renseignements recueillis ; les autres, consacrées, dans nos éditions précédentes, à des personnages d'une notoriété plus ou moins ancienne, reparaissent, dans ce volume, modifiées ou agrandies, selon la part qu'ils ont eue dans l'histoire de la même période.

Parmi les noms nouveaux, les uns, et c'est le plus grand nombre, ont été pris pour l'importance même des personnages, les actes ou les œuvres, les

services rendus, le bruit du rôle; ils appartiennent à tous les ordres de faits, à la politique, à l'armée, à l'administration, à la littérature, aux arts, aux sciences, et, à un moment donné, une célébrité personnelle les a signalés à la curiosité publique, sinon à l'histoire.

D'autres noms que leur notoriété propre n'aurait pas toujours suffi à désigner à l'attention du biographe, devaient être l'objet de nos nouvelles notices, comme appartenant à des corps qui prêtent à chacun de leurs membres quelque chose de leur importance ou de leur éclat : c'est ainsi que nous avons cru devoir prendre, autant que possible, sans exception, notre parlement : Sénat et Chambre des députés, représentant aujourd'hui le souverain. Nous avons pris également, pour la haute position qu'ils occupent, tous les membres de l'épiscopat français, à part trois ou quatre d'une nomination toute récente : et au lieu de les réunir en un article collectif, comme nous l'avions fait dans les précédentes éditions, sous la rubrique de *Clergé français*, nous avons mis chacun sous son nom et à son rang alphabétique, en joignant les titres personnels et les œuvres au renseignement relatif à la promotion. Nous n'avons pas cru devoir maintenir un autre article collectif, celui des *Cardinaux*, mais nous nous sommes efforcé de donner des notices spéciales à ceux de ces hauts dignitaires de l'Église qui ont acquis une notoriété personnelle.

Il est en France un grand corps littéraire et scientifique dont nous nous sommes préoccupé, dans cette édition, d'accueillir tous les membres, c'est l'Institut, avec ses cinq classes, correspondant à toutes les directions de l'activité intellectuelle. Quoiqu'il ne comprenne pas moins de deux cent soixante membres, titulaires ou libres, nous sommes parvenu à consacrer à tous, sans omission, des notices résumant leur vie et leurs travaux. L'Institut compte en outre deux cent trente-huit correspondants, choisis par le suffrage de chaque classe parmi les savants et les artistes de la France et du monde entier; nous avons tenu à honneur d'aller chercher, même dans les contrées les moins voisines, ces élus de la réputation et du mérite, et de recueillir, avec les renseignements essentiels sur leur personne, les titres qui justifient la distinction dont ils ont été l'objet.

En dehors de cette sélection académique, le monde des arts était trop étendu pour nous imposer des cadres et des limites; toutefois nous avons voulu tenir le plus grand compte du concours presque perpétuel ouvert par les Expositions publiques, et, sans rejeter les artistes signalés, non par des récompenses, mais par la popularité des œuvres ou l'originalité du talent, nous nous sommes attaché à comprendre dans nos notices tous les peintres, graveurs, sculpteurs ou architectes, auxquels leurs succès officiels ont valu des médailles ou la décoration.

Ces milliers de noms nouveaux, imposés par la notoriété ou consacrés par ces divers choix, composent, en apparence, la partie neuve de la présente édition du *Dictionnaire des Contemporains*, mais n'en constituent pas encore le

principal renouvellement. Si les événements dont la France et le monde ont été le théâtre depuis dix ans, ont suscité une foule de nouveaux acteurs, ils ont aussi ramené en scène d'anciens personnages qui, dans la politique, la guerre, la diplomatie, ont repris les premiers emplois. Les uns, croyant n'avoir rien à apprendre ou à oublier, ont suivi leur voie première et agi constamment dans le même sens ; les autres, se portant en avant ou se rejetant en arrière, ont donné hardiment un démenti à leur passé et une direction toute autre à leur vie publique. Nous avons suivi les uns et les autres dans leur évolution, et telle est l'importance relative des faits les plus récents que, pour les rattacher à nos anciennes notices, nous avons dû briser le cadre de ces dernières, en doubler ou en tripler l'étendue. Il y a tels et tels noms qui, introduits dans une de nos éditions antérieures avec quelques lignes, occupent aujourd'hui une place considérable, mais proportionnée à leur notoriété. En général et à quelque date qu'ils soient entrés dans le *Dictionnaire*, c'est à des noms anciens que se rattachent, sous forme de biographies, nos principaux résumés d'histoire contemporaine <sup>1</sup>.

Pour faire place aux nouvelles notices et au développement des anciennes, sans doubler l'étendue de l'ouvrage, nous avons dû faire des suppressions. Non content de retoucher toute l'ancienne rédaction, pour lui donner, avec plus d'exactitude encore, une concision plus grande, nous avons d'abord éliminé, à très peu d'exceptions près, les personnages morts avant le 1<sup>er</sup> janvier 1872. Nous avons renoncé ensuite à conserver dans le corps du livre les mentions nécrologiques qui marquaient la trace des notices ayant figuré précédemment dans le *Dictionnaire*. Mais, pour maintenir le lien entre nos éditions successives, considérées à juste titre comme les divers tomes d'un même ouvrage, nous avons recueilli toutes ces mentions pour en dresser, à la fin du volume, une table générale : cette vaste nomenclature de morts illustres ou notables, révisée avec un soin particulier par M. Aug. Kuscinski, et rectifiée en un certain nombre de points, offrira certainement, avec ses indications essentielles, un répertoire intéressant pour les curieux et utile aux travailleurs.

On retrouvera dans la présente édition du *Dictionnaire* la plus grande partie des notices du *Supplément* considérable, publié, à la fin de 1872, par M. Léon Garnier, à un moment où la vie publique m'avait détourné, comme tant d'autres, de mes travaux ordinaires. Spécialement consacré aux événements de la guerre et de l'insurrection, ce *Supplément* en avait traité les divers acteurs avec l'impartialité que nous aurions gardée nous-même, mais avec une moins grande sobriété de détails, afin de mieux répondre à l'ardente curiosité dont ils étaient l'objet, au lendemain même de ces jours de malheur. En reprenant, à distance, les notices de ceux qui ont survécu ou mé-

1. L'astérisque (\*), mis à la fin des articles, indique les noms nouveaux. — Placé en tête, à côté du nom, il annonce une rectification d'une certaine importance ou même la substitution d'un article nouveau à l'ancien. — Les remaniements et additions de détail ne sont indiqués par aucun signe.

rité de survivre, nous les avons fait rentrer dans le cadre et ramenées à la mesure commune.

Dans le travail que m'imposait ce nouveau remaniement du *Dictionnaire des Contemporains*, pour lutter, une fois de plus, avec la mobilité de la vie, j'ai encore trouvé, jusqu'au jour de sa nomination à ses hautes fonctions actuelles, le plus utile auxiliaire dans M. Ferdinand Herold, à la collaboration si dévouée duquel je suis heureux de rendre un nouvel hommage. J'ai eu ensuite un coopérateur assidu et précieux dans M. Maurice Tourneux, déjà connu par d'importants travaux bibliographiques. J'ai continué aussi d'être aidé par ce concours de communications bienveillantes, venues de tous les points de la France ou des pays étrangers, et mises à profit, sous bénéfice d'inventaire, dans la mesure où elles pouvaient contribuer à rendre l'ouvrage plus exact et plus complet. Car, je ne crains pas de le répéter, on a compris depuis longtemps qu'il ne s'agit pas ici d'une publication ayant en vue la vanité ou l'intérêt d'un certain nombre de personnes, mais d'un livre d'une utilité générale, s'adressant au public lui-même, destiné peut-être à faciliter, dans l'avenir, la tâche de l'historien, mais surtout à satisfaire, au milieu du mouvement universel de la vie moderne, une curiosité légitime. Aujourd'hui ce répertoire des hommes et des choses du présent, créé par nos labeurs, est devenu un besoin, et à chacune de ses éditions, plus promptes à s'épuiser que faciles à refaire, s'accroît en nous la conscience d'être utile.

GUSTAVE VAPEREAU.

Paris, 29 février 1880.



# DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

## DES CONTEMPORAINS

AA'LI

AA'LI

AA'LI-pacha (Mehemet-Emin), homme d'Etat ottoman, né à Constantinople, l'an 1230 de l'hégire (1815), fut attaché, à l'âge de quinze ans, sur la recommandation de Réchid, au bureau de traduction de la Porte. En 1834, il fut appelé, en qualité de deuxième secrétaire, à l'ambassade d'Ahmed-Fethi-pacha, à Vienne. Il passa deux années dans ce poste, et revint, en 1836, à Constantinople par la Russie. Dès lors nous le voyons successivement grand interprète du Divan (novembre 1837), conseiller d'ambassade, puis chargé d'affaires à Londres (1838-39), sous-secrétaire d'Etat des affaires étrangères (1840), ambassadeur en titre à Londres (1841-44), membre du conseil suprême d'Etat et de justice, ministre des affaires étrangères par intérim et chancelier du Divan impérial (1844-46). Lors de l'élévation de Réchid au grand vizirat, il le remplaça au ministère des affaires étrangères, et le suivit dans toutes ses vicissitudes politiques de 1846 à 1852. C'est dans cet intervalle qu'après l'heureuse terminaison du différend turco-grec, il fut promu à la dignité de *muchir*, et changea son titre d'*ef-fendi* en celui de pacha. Son court passage au grand vizirat (août-novembre 1852) fut signalé par le rejet du premier emprunt ottoman, qui servit de prétexte à sa retraite. Tombé de nouveau en disgrâce, après un court séjour à Smyrne, en qualité de gouverneur général, il demeura, pendant une année environ, éloigné des affaires. Au mois de mai 1854, il obtint le gouvernement général de Brousse, et, le 1<sup>er</sup> octobre de la même année, fut rappelé à Constantinople, où il cumula les fonctions de président du conseil du *tanzimat* ou des réformes et de ministre des affaires étrangères.

Désigné, l'année suivante, pour représenter la Porte aux conférences de Vienne, il revint presque aussitôt pour occuper de nouveau le poste de grand vizir (juillet 1855). Il présida, en cette qualité, la commission chargée d'arrêter les bases du quatrième point des garanties, en formulant, de concert avec les représentants des puissances alliées, les nouvelles mesures en faveur des chrétiens, mesures qui furent confirmées par le *hatti-chérif* du 18 février 1856. Nommé, dans l'intervalle, premier plénipotentiaire de la Porte aux conférences de Paris, Aa'li-pacha prit une part active

aux délibérations, y déploya à la fois beaucoup de finesse et de fermeté, et signa, non sans répugnance, le traité de paix du 30 mars 1856.

Le 1<sup>er</sup> novembre de la même année, par suite des difficultés qu'avait suscitées l'exécution du traité, notamment en ce qui concernait les Principautés, il quitta le grand vizirat, où il fut remplacé par Réchid-pacha. Néanmoins il consentit, trois semaines après (20 novembre), à rentrer dans le conseil, en qualité de ministre des relations extérieures; mais sa ligne politique différait trop de celle du chef du nouveau cabinet, et, dès le lendemain, il se démit de son poste. Une ordonnance impériale, rendue deux jours après, le nomma ministre sans portefeuille et membre du Conseil d'Etat. La mort de Réchid le ramena au grand vizirat (11 janvier 1858). Remplacé bientôt comme grand vizir par Mehemed-Ruchdi-pacha, il resta dans le cabinet, comme président du *tanzimat*. Il recouvra encore à plusieurs reprises, avant et après Kibrisly-Mehemet-pacha, en 1861, le titre et les fonctions de grand vizir, remplaça Fuad-pacha au ministère des affaires étrangères, conclut le traité de commerce du 29 avril avec la France et l'Angleterre, et soutint avec une certaine fermeté les fonctionnaires de la Porte contre les réclamations de la diplomatie européenne. Comme Abdul-Medjid, le sultan Abdul-Azis ne l'a écarté du pouvoir que pour l'y ramener promptement. En mai 1864, il a été membre et président de la conférence des représentants des puissances signataires du traité de Paris, ayant pour but de régler la situation de la Roumanie.

Aa'li-pacha a été encore plusieurs fois rappelé au pouvoir, surtout dans des situations difficiles. En février 1867, lorsque les événements de Crète éclatèrent, il fut nommé de nouveau grand vizir, et quelques mois plus tard, il fut chargé de la régence de l'empire pendant le voyage du sultan à Paris. Il essaya tour à tour de la clémence et de la rigueur contre les Candiotés, accorda une amnistie, puis livra les insurgés aux conseils de guerre. Il se chargea lui-même en Crète d'une mission de pacification qui échoua (février 1868). La même année, il contribuait à donner au Conseil d'Etat de Turquie un caractère constitutionnel. On lui dut ensuite la pacification du conflit menaçant élevé entre le gouvernement de Con-

stantinople et le royaume de Grèce. En février 1869, après la mort de Fuad-pacha, il reprit encore une fois la direction des affaires étrangères. Il força le vice-roi d'Égypte à reconnaître solennellement la suzeraineté du sultan. Lorsque éclata, en 1870, la guerre entre la France et l'Allemagne, il témoigna de ses sympathies pour la première et de son intention de lui prêter son concours. — Aa'li-pacha, contraint à la retraite par sa santé, mourut à Erenkeui, en Asie Mineure, le 6 septembre 1871.

Tout le temps qu'il a été aux affaires, Aa'li a été représenté comme un homme d'Etat laborieux, instruit, très au courant de la civilisation moderne, tenace sous une apparence chétive et des dehors modestes. Il a été, avec Réchid, un des propagateurs les plus zélés et les plus sincères de la réforme en Turquie. Ses compatriotes ont loué avec emphase son talent pour la poésie.

**AASEN** (Iwar-André), philologue norvégien, né à Ørsten, le 5 août 1813, de paysans pauvres, s'instruisit lui-même au milieu de beaucoup de difficultés, et rechercha d'abord l'origine des mots populaires qui désignent les plantes. Il vint, en 1847, à Christiania, où il se livra à des études philologiques, qui lui firent un nom dans son pays; en 1850, le Storthing lui vota une pension nationale, et il fut nommé, la même année, membre de l'Académie des sciences.

Ses principaux ouvrages sont : *Grammaire populaire de la langue norvégienne* (Det norske Folkesprog Grammatik, Christiania, 1848); *Dictionnaire de la langue populaire norvégienne* (Ordbog over norske Folkesprog, Ibid., 1850); *Proverbes norvégiens* (Norske Ordsprog, Ibid., 1856); *Echantillons des dialectes norvégiens* (Prøver af Landsmaalet i Norge, Ibid., 1853); *Grammaire norvégienne* (Norske Grammatik, Ibid., 1864); *Dictionnaire norvégien-danois* (Norsk Ordbogmed dansk Forklaring, Ibid., 1865).

**ABADIE** (Paul), architecte français, membre de l'Institut, né à Paris, le 9 novembre 1812, est fils de Paul Abadie, architecte distingué, auteur de divers grands travaux. Il suivit, de 1835 à 1838, les cours de l'École des Beaux-Arts, sous la direction de l'architecte Achille Leclère. Il fut aussi l'élève du peintre Alaux. Attaché dès 1840 aux travaux de construction des Archives, il devint en 1845 inspecteur des travaux de Notre-Dame sous la direction de MM. Lassus et Viollet-le-Duc et fut nommé en 1849 architecte diocésain. Membre de la commission des monuments historiques depuis 1871, inspecteur général des édifices diocésains depuis 1872, il est entré à l'Institut (Académie des Beaux-Arts) le 9 janvier 1875, en remplacement de Gilbert. Parmi ses nombreux travaux, nous citerons l'église Saint-Ferdinand à Bordeaux, l'Hôtel de ville à Angoulême, diverses églises dans cette dernière ville, ainsi qu'à Périgueux, à Bergerac, et dans toute l'étendue de la Dordogne, de la Charente et de la Gironde, puis et surtout l'église du Sacré-Cœur de la butte Montmartre, appelée église du *Vœu national*, dont il obtint la construction au concours en 1874 avec le prix de 12 000 francs. M. Abadie, chevalier de la Légion d'honneur depuis le 16 juin 1856, a été promu officier, le 14 août 1869.

**ABBADIE** (Antoine-Thomson et Arnaud-Michel d'), voyageurs français, nés à Dublin (Irlande), d'une famille originaire du département des Basses-Pyrénées, sont deux frères très connus par leurs excursions en Abyssinie. Ils sont nés, le premier, en 1810, le second en 1815. Celui-ci n'avait pas trois ans quand leur père rentra en France

avec ses enfants. En 1835, M. Antoine d'Abbadie partit pour le Brésil, chargé d'une mission de l'Académie des sciences. M. Arnaud, qui avait suivi une première fois en Algérie le maréchal Clauzel en 1833, y retourna en 1836, dans l'intention de faire partie de l'expédition de Constantine. A la suite d'une tempête, il se rendit à Alexandrie, où il se retrouva avec son frère vers la fin de l'année. Ils entreprirent ensemble d'explorer l'Éthiopie et séjournèrent dans ce pays de 1837 à 1845. Ils furent alors retenus dans le pays des Gallas, par l'hospitalité du souverain, jusqu'en 1848. L'année précédente, sur le bruit de leur mort, un troisième frère, M. Charles d'Abbadie, était allé à leur recherche : il les ramena en Europe. M. Arnaud d'Abbadie retourna en Éthiopie en 1853 et y passa encore une année.

Dans ces explorations, les frères d'Abbadie ont recueilli, sur les sources du Nil, des renseignements dont l'exacritude a été contestée; mais toutes leurs observations, sous le rapport ethnographique et linguistique, présentent beaucoup d'intérêt. Ils ont envoyé leurs relations de voyage à la Société de géographie, et l'on cite, parmi les articles insérés sous leur nom, dans le *Bulletin* de cette Société, celui imprimé à part sous ce titre : *Notes sur le haut fleuve Blanc* (1849).

MM. Antoine et Arnaud d'Abbadie ont été nommés chevaliers de la Légion d'honneur le même jour (27 septembre 1850). Le premier, élu membre titulaire de l'Académie des sciences, le 22 avril 1867, a été nommé membre du Bureau des longitudes (section de géologie) le 9 août 1878.

M. Arnaud d'Abbadie a publié, en 1859, des observations sur le tonnerre en Éthiopie (in-4); *Travaux récents sur la langue basque* (in-8) et *Douze ans dans la haute Éthiopie* [Abyssinie] (1868, in-8, t. I<sup>er</sup>). M. Antoine a commencé, en 1860 : *Géodésie d'une partie de la Haute-Éthiopie*, revue et rédigée par Radau (1873, 4<sup>e</sup> fascicule, in-4, av. pl.) et donné depuis : *Observations relatives à la physique du globe faites au Brésil et en Éthiopie* (1873, in-4).

**ABBADIE DE BARRAU** (Bernard-Gabriel-Xavier, comte d'), comte de CARRION DE CALATRAYA, homme politique français, ancien représentant, né à Dax (Landes), le 12 mars 1820. Propriétaire agriculteur dans le département du Gers, il fut élu conseiller général du canton de Cazaubon. Aux élections du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, il fut élu, le quatrième sur six, par 59 004 voix. Il siégea à droite et fut un des soutiens dévoués de la politique cléricalle. Après la séparation de l'Assemblée nationale, il se présenta, de concert avec M. Lacave-Laplague, aux élections sénatoriales, dans le Gers, comme candidat à la fois constitutionnel et légitimiste, mais il ne fut pas élu. M. d'Abadie de Barrau est beau-frère du général de Cissé.

**ABBAL** (l'abbé Basile-Joseph), prêtre français, ancien représentant du peuple, né à Pont-de-Cameret (Aveyron), le 2 mars 1799, fut cinq ans curé de Gissac, puis vicaire général de l'évêque de Tarbes, et plus tard de celui de Rodez. En 1848, le département de l'Aveyron l'élut, le 3<sup>e</sup> sur dix, représentant à l'Assemblée constituante. Il y vota presque constamment avec la droite. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative. M. Abbal est auteur de publications spéciales d'hagiologie et de liturgie.

**ABBATTUCCI** (Charles), homme politique français, fils de l'ancien ministre de la justice, est né à Paris, le 25 mars 1816. Il était avocat, lorsqu'il fut nommé par le gouvernement provisoire

de 1848, substitué du procureur général à la Cour d'appel de Paris. Envoyé, en 1849, à l'Assemblée législative par le département de la Corse, il soutint, comme son père, la politique napoléonienne. Nommé maître des requêtes en 1852, il devint conseiller d'État en 1857. Après la chute de l'Empire, M. Ch. Abbattucci ne parvint à se faire élire représentant de la Corse à l'Assemblée nationale qu'aux élections complémentaires du 9 juin 1872, après la mort de M. Conti. Il se représenta aux élections législatives du 20 février 1876, mais il fut vaincu par le candidat républicain, M. Bartoli. Candidat officiel du 16 mai 1877, il l'emporta de nouveau sur le même concurrent, aux élections du 14 octobre, avec 4036 voix contre 1660, mais la validation de son mandat fut subordonnée à une enquête dont le rapport n'était pas encore déposé à la fin de la session de 1878. M. Ch. Abbattucci a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

Son frère Antoine-Dominique ABBATTUCCI, né à Zicavo (Corse), le 4 janvier 1818, entré au service dans le 2<sup>e</sup> régiment des zouaves, décoré à Laghouat (22 décembre 1852), fit avec distinction la campagne de Crimée. Il a été promu, en 1856, lieutenant-colonel du 52<sup>e</sup> de ligne. Il a fait la campagne d'Italie et a été nommé colonel du 91<sup>e</sup>, le 29 mai 1859, général de brigade le 14 décembre 1868, et général de division le 24 juin 1871. Il reçut le commandement de la division de Nancy. — Il est mort dans cette ville le 25 janvier 1878. Il avait été promu commandeur de la Légion d'honneur le 15 novembre 1864.

Un autre frère, Paul-Séverin ABBATTUCCI, troisième fils du ministre, né à Zicavo (Corse), le 28 juin 1821, fut élu, en 1852, député de la Corse au Corps législatif, comme candidat du gouvernement. Réélu constamment depuis cette époque, il l'a été, en 1863, par 15 211 voix sur 23 439 votants, et en 1869 par 15 913 voix sur 22 982 votants. Sous la République, M. Sév. Abbattucci fut nommé représentant de la Corse à l'Assemblée nationale aux élections du 8 février 1871, le second sur cinq. Il votait avec la droite, lorsqu'au bout de six mois, dans la séance du 17 août, il donna sa démission, « pour des motifs impérieux ». Il s'était resigné, dans l'intérêt du parti impérialiste, à céder son siège à l'ancien chef de ce parti, M. Rouher, qui fut en effet élu à sa place le 11 février 1872. Il a été promu officier de la Légion d'honneur. — Les trois frères Abbattucci ont fait partie, en 1865, du conseil général de la Corse.

ABBOTT (Jacob), écrivain américain, né à Hallowell (Maine), en 1803, fit ses études au collège de Bowdoin et fut reçu docteur en théologie au séminaire d'Andover. En 1825, il commença à écrire ses livres d'éducation morale et religieuse pour l'enfance : *le Jeune Chrétien* (the Young Christian, Boston, 1825) ; *la Pierre angulaire* (the Corner Stone) ; *la Manière de faire le bien* (the Way to do good), etc. La collection porte pour titre général : *Young christian series*. Vinrent ensuite les *Rollo Books* : *Rollo's tour in Europe*, *Rollo on the Atlantic*, *Rollo in Paris*, etc. [16 vol.] ; les *Lucy Books* (6 vol.), et les *Jonas Books* (4 vol.) ; les *Voyages et courses de Marc-Paul à la poursuite des connaissances* (Marco Paul's voyages and travels, etc., New-York, 6 vol. in-16) ; les *Franconia stories* (18 vol. in-16, New-York). Depuis, M. Jacob Abbott a publié, avec le concours de son frère John (voy. ci-dessous), les *Illustrated Histories*, environ trente volumes, dont chacun contient la vie de quelque grand personnage de l'histoire ancienne et moderne, puis le *Harper's story Books*, un volume par

mois. On a encore de lui : *un Été en Écosse* (a Summer in Scotland, New-York, in-12). Tous ces ouvrages, généralement destinés à l'enfance, ont été loués pour la clarté et l'intérêt du récit.

Lyman ABBOTT, fils du précédent, né à Roxbury (Massachusetts), le 18 décembre 1835, successivement homme de loi et pasteur, s'est consacré exclusivement à la littérature depuis 1869, et est devenu, en 1872, un des directeurs du *Harper's Magazine*, puis de *l'Illustrated Christian Weekley*. Il a publié quelques ouvrages religieux.

ABBOTT (John-Stephens-Cabot), historien américain, frère de Jacob Abbott, est né à Hallowell (Maine), le 18 septembre 1805. Il commença par exercer les fonctions de pasteur, qu'il abandonna peu à peu, pour se livrer aux études littéraires. Il a publié plusieurs ouvrages historiques parmi lesquels nous citerons une *Histoire de la guerre civile en Amérique*, une *Histoire de Napoléon Bonaparte*, *Napoléon à Sainte-Hélène*, *la Révolution française de 1789*, enfin une *Histoire de Napoléon III* (1868). Ses ouvrages, inspirés du plus grand enthousiasme pour Napoléon 1<sup>er</sup>, se sont extrêmement répandus en Amérique. Écrits dans un style vif et pittoresque, ils manquent absolument d'exactitude et d'esprit critique. — Il est mort le 17 juin 1877.

ABD-EL-HALIM (*Esclave du Clément*), ou plus communément le prince HALIM-pacha, quatrième des cinq fils survivants de Mohammed-Ali d'Égypte, est né au Caire, l'an 1242 de l'hégire (1826), d'une esclave blanche du harem de Mohammed-Ali. Envoyé de bonne heure à Paris, il s'initia rapidement aux langues, aux mœurs et aux idées de l'Occident. A son retour en Égypte, l'avènement d'Abbas-pacha le tint éloigné des affaires. Abbas s'étant même emparé de la succession patrimoniale de Mohammed-Ali, au mépris de la loi musulmane, les enfants de Mohammed-Ali, déposés, en appelèrent au sultan, et le prince Halim se rendit à Constantinople, obtint justice et retourna en Égypte avec le titre de pacha et le grade de général de division (*muchir*). A l'avènement de son frère, Mohammed-Said, il demanda et obtint le gouvernement général du Soudan oriental, parti, vers la fin de 1855, pour Khartoum, siège de son gouvernement, et parcourut les rives du Nil Blanc ; mais il se démit de ses fonctions en juin 1856.

ABD-EL-KADER (Sidi-el-Hadji-Ouled-Mahiddin), célèbre défenseur de la nationalité arabe, est né vers 1807, aux environs de Mascara, sur le territoire des Hachems. Il fut élevé avec ses trois frères à la *guetna* (sorte de séminaire) de son père, Sidi-el-Mahiddin, marabout très vénéré de la province d'Oran, qui faisait remonter sa généalogie jusqu'au prophète. Doué d'une intelligence précoce, il expliquait dès l'enfance les passages les plus difficiles du Coran. Plus tard il se distingua par son éloquence et sa connaissance de l'histoire nationale, en même temps que par sa fervente piété, et mérita les titres de marabout et de thaleb, c'est-à-dire de saint et de savant. Il ne négligeait pas non plus les exercices du corps et surpassait tous les Arabes par son habileté à manier le cheval et le yatagan. Le dey d'Alger, redoutant son ambition, voulut le faire assassiner. Abd-el-Kader put s'enfuir en Égypte avec son père et se trouva pour la première fois en contact avec la civilisation européenne, au Caire et à Alexandrie. Il alla visiter alors le berceau du prophète, à la Mecque, et se recommanda encore par ce saint pèlerinage à l'attention de ses compatriotes.

Quand il revint en Algérie, Alger était au pouvoir des Français et la domination turque anéantie dans la province. Les tribus arabes voisines d'Oran crurent le moment favorable pour reconquérir leur indépendance; elles se soulevèrent, sous le commandement du père d'Abd-el-Kader, battirent les Turcs et s'emparèrent de Mascara. Les habitants de la ville voulurent reconnaître Mahiddin pour roi, mais il se déchargea de cet honneur sur son fils dont l'autorité s'étendit de proche en proche jusqu'au grand désert.

Dès lors l'histoire d'Abd-el-Kader est l'histoire de la conquête française en Algérie. Encouragé par ses premiers progrès, il se mit à prêcher la guerre sainte et vint avec 10 000 cavaliers assiéger Oran, occupé par nos troupes sous le commandement du général Boyer (1832). Il fit preuve d'un grand courage et ne se décida à la retraite qu'après une lutte de trois jours. L'année suivante, le général Boyer fut remplacé par le général Desmichels, qui battit Abd-el-Kader dans des embuscades sanglantes et mit garnison sur deux points importants de la côte, Arzew et Mostaganem. Cependant l'influence de l'émir allait croissant; il devint bientôt le seul chef des diverses tribus soulevées contre la domination française et put attaquer Tlemcen. En 1834, au milieu du chagrin que lui causa la mort de son père, il eut la satisfaction de conclure avec le général Desmichels un traité qui, faisant du Chélif la limite de ses possessions, lui constituait un véritable royaume, avec Mascara pour capitale, entre l'empire du Maroc, les provinces d'Oran, de Titeri et d'Alger, lui livrait tout le commerce de la province d'Oran et lui donnait le temps de dresser ses troupes contre nous, d'établir un gouvernement régulier, en un mot, de reconstituer la nationalité arabe. Le cabinet français, abusé, avait cru se décharger sur lui des embarras de l'occupation.

Il lui en créa bientôt de nouveaux. Après avoir brouillé les généraux Voirel et Desmichels, et comprimé, avec l'aide de la France, une révolte dangereuse excitée par quelques chefs jaloux de son autorité, il passe le Chélif et s'empare de Médéah. Le général Trézel, qui avait remplacé, en 1835, le général Desmichels à Oran, marcha contre l'émir et l'atteignit sur les bords de la Macta; mais, entouré par 20 000 cavaliers, il dut battre en retraite, après des prodiges de valeur, abandonnant à l'ennemi son ambulance et ses bagages. Cette victoire doubla le fanatisme des Arabes et jeta la consternation dans notre armée. On choisit alors pour gouverneur de l'Algérie le maréchal Clauzel, qui partit accompagné du duc d'Orléans. Il commença par semer la mésintelligence entre les chefs arabes, puis, avec un corps de 8 000 hommes, il se dirigea vers Mascara, qu'il trouva évacuée, et dont il ordonna la destruction. De là, il alla occuper Tlemcen, et, après quelques escarmouches, où se distingua le commandant Cavaignac, il revint imprimer à Alger des bulletins annonçant l'extermination d'Abd-el-Kader.

Les premiers succès véritables contre l'émir furent obtenus par le général Bugeaud, qui parvint à débloquer le général d'Arlandes, enfermé dans son camp, et rompit le prestige attaché au nom et à la fortune d'Abd-el-Kader. Toutefois, pour faciliter notre première expédition contre Constantine, il offrit la paix à son ennemi vaincu et lui fit, par le traité de la Tafna (3 mai 1837), des conditions encore plus avantageuses que celles du traité Desmichels. L'émir profita de la paix pour resserrer le lien de fédération entre les diverses tribus arabes, se créer des intelligences dans les provinces françaises et s'approvisionner de munitions de toute sorte. Puis, quand il se

crut prêt pour recommencer la guerre, il trouva des prétextes d'hostilités dans certaines clauses mal définies du traité de la Tafna, et, en novembre 1839, fit massacrer nos colons. Alors le duc d'Orléans et le maréchal Valée commencèrent cette rude campagne de 1840, signalée par la victoire de Mouzaiah et par la prise de Médéah et de Milianah. Ils réduisirent l'ennemi à la défensive, mais sans pouvoir assurer la tranquillité des populations algériennes.

On vit bien alors qu'il fallait une lutte acharnée pour en finir avec Abd-el-Kader, et le général Bugeaud fut nommé gouverneur. Il changea la tactique suivie jusqu'alors, augmenta les colonnes d'attaque, leur donna une plus grande légèreté et organisa ce système de razzias qui, en portant nos armes jusqu'aux limites du désert, fit naître bientôt la famine parmi les Arabes. Mascara fut prise en décembre 1841, et un grand nombre de tribus firent leur soumission. Abd-el-Kader redoubla d'efforts, souleva les Kabyles de Bougie, et recula pas à pas vers le désert, avec les tribus fidèles à sa cause. La prise de sa *Smala* par le duc d'Aumale, en février 1842, le força à se réfugier sur le territoire de l'empereur du Maroc, Abd-er-Rahman, qui l'avait soutenu sourdement jusque-là, et qui se décida, en 1844, à attaquer les positions françaises. La victoire complète du général Bugeaud sur les troupes marocaines, à Isly (14 août), et le bombardement de Mogador et de Tanger par le prince de Joinville, guérirent l'empereur de l'envie de protéger ouvertement Abd-el-Kader. Mais l'infatigable émiret sut encore trouver chez les peuples fanatiques du Maroc, et malgré leur souverain, des secours en hommes et en argent, qui lui permirent de se jeter de nouveau sur l'Algérie. En 1845, la plaine de Métidja se trouva encore une fois menacée, et le général Bugeaud dut recommencer cette guerre de marches et de contre-marches, de poursuites et de razzias continuelles qui, empêchant son adversaire d'établir un gouvernement régulier, devait aboutir à sa soumission. Il fallut encore deux ans pour réduire Abd-el-Kader, qui profitait de l'hospitalité d'Abd-er-Rahman pour pratiquer des intelligences dans le Maroc et y préparer une révolution à son profit. Il parvint à soulever en sa faveur un certain nombre de peuplades et contraignit l'empereur à faire cause commune avec les Français contre lui. Après une tentative inutile contre la ville d'Oudtscha, l'émir remporta deux victoires sur les troupes marocaines, dont la plupart refusaient de le combattre, s'empara d'un de leurs camps, puis de la ville de Teza, et se tourna de nouveau contre les possessions françaises. Enveloppé bientôt par des forces supérieures, il fut contraint de fuir, et après la mort de ses derniers partisans, il vint se rendre au général Lamoricière, sous la condition d'être mené à Alexandrie ou à Saint-Jean-d'Acre. Il fut embarqué pour la France avec sa famille, et après avoir été détenu quelque temps au fort Lamalgue, à Toulon, puis au château de Pau, il fut enfin installé au château d'Amboise. L'Assemblée nationale, plusieurs fois saisie des réclamations du prisonnier, jugea qu'il ne pouvait sans inconvénient revoir la terre d'Afrique. Il fut enfin mis en liberté par l'empereur Napoléon III, à l'occasion même de la proclamation de l'Empire (2 décembre 1852), et en témoigna la plus vive reconnaissance. Il s'embarqua le 21 du même mois, avec toute sa suite, pour Brouse, où il vécut dans la retraite jusqu'au tremblement de terre qui détruisit cette ville en 1855. Il passa alors à Constantinople.

Depuis, il s'est établi à Damas, où, au mois de juin 1860, il prit généralement la défense

des chrétiens contre les fureurs meurtrières des Druses, et mérita d'être fait grand-croix de la Légion d'honneur. « Abd-el-Kader, disait, à propos de ces événements, une correspondance étrangère, vit fort simplement et consacre les économies considérables qu'il réalise sur sa pension de 100 000 francs, payée par la France, à l'achat de perles et de diamants. Il n'a que trois femmes; de vingt-quatre enfants, il lui en reste onze. Plusieurs de ses frères vivent auprès de lui. » L'attention de l'Europe n'a cessé de suivre les mouvements d'Abd-el-Kader. En 1863, il a traversé l'Égypte, visité les travaux de l'isthme de Suez et accompli le pèlerinage de la Mecque. Depuis il est venu visiter à Paris l'Exposition universelle de 1867, et il a assisté, en novembre 1869, à l'inauguration du canal de Suez. Lorsque éclata la guerre entre la France et l'Allemagne, Abd-el-Kader écrivit à l'empereur pour lui demander de se mettre à la tête des soldats de l'Afrique (juillet 1870). Il renouela ensuite au gouvernement de la Défense nationale l'assurance de son cordial dévouement (septembre 1870, janvier 1871). Plus tard, son fils aîné ayant trempé dans une tentative de soulèvement des tribus africaines, Abd-el-Kader le désavoua et protesta encore de sa fidélité à la France (juin 1871). Au commencement de 1873, il en donna une nouvelle preuve en envoyant 3000 fr. à la caisse des Alsaciens-Lorrains. Dans les dernières années, le bruit de sa mort a été répandu et démenti. — On a, sous le nom d'Abd-el-Kader, un recueil de pensées, traduit par M. G. Dugat, sous ce titre : *Rappel à l'intelligent, avis à l'indifférent* (Paris, 1858. In-8).

**ABD-UL-AZIZ-KHAN**, sultan ou empereur (*padischah*) des Ottomans, 32<sup>e</sup> souverain de la dynastie d'Othman et le 26<sup>e</sup> depuis la prise de Constantinople, second fils du sultan Mahmoud-Khan et frère du dernier sultan Abd-ul-Medjid, né le 15 chaban de l'an 1245 de l'hégire (9 février 1830), a succédé à son frère le 25 juin 1861. Jusqu'à son avènement, il avait toujours vécu dans la retraite la plus profonde : aussi, tout en le regardant comme plus ferme et plus énergique que son prédécesseur, on l'a jugé très diversement. Les uns l'ont représenté comme attaché fortement aux tendances et aux préjugés du vieux parti musulman; d'autres, au contraire, lui attribuaient de la propension pour les idées modernes. Cette dernière opinion était plus en rapport avec ses premiers actes et avec son éducation. Élevé par un Français, il parlait parfaitement notre langue et l'anglais, et était très versé dans notre littérature et dans la politique contemporaine. Il s'était beaucoup occupé d'améliorations agricoles, et il avait fondé, près de Scutar, une ferme modèle.

Le sultan marqua son avènement par quelques mesures louables et par des promesses excellentes, relatives surtout à des réformes intérieures et financières. Conservant tous les ministères de son frère, à l'exception du ministre des finances, Riza-pacha, qui, accusé de dilapidation, fut arrêté avec le premier chambellan, et remplacé par Namick-pacha, il réduisit sa liste civile de 70 000 000 de piastres à 12 000 000, confirma le hatti-chérif de Gulkanah et le hatti-humayun de 1856, promit l'égalité à tous ses sujets, sans distinction de religion, et recommanda spécialement l'ordre et l'économie dans les finances. Il visita ensuite les établissements publics, épura le personnel de la justice et de l'administration, diminua les dépenses de la cour, et, déclarant qu'il voulait n'avoir qu'une femme, congédia le sérail, et ne garda au palais que les sultanes

mères de princes. Contrairement à l'usage établi, il retint près de lui ses neveux que les traditions condamnaient à une sorte de reclusion; il nomma pacha Méhémet Mourad, l'aîné d'entre eux, et plaça les autres à l'école militaire de Constantinople. Il leur présenta son fils, âgé de quatre ans, qu'il avait jusque-là fait élever secrètement, avec le consentement tacite d'Abd-ul-Medjid, pour se conformer en apparence à l'usage qui défendait à l'héritier du trône d'élever ses enfants mâles venus au monde avant son avènement.

Au dehors, Abd-ul-Aziz reconnut le royaume d'Italie, conclut avec ce pays, l'Angleterre et la France des traités de commerce, se montra conciliant pour l'arrangement de la question du Liban; puis, après une guerre sanglante, il triompha du Monténégro, et son général, Omer-pacha, imposa la paix aux belliqueux montagnards sous les murs mêmes de leur capitale (22 sept. 1862). Pour resserrer les liens de la Turquie avec l'Égypte, le sultan profita de l'avènement d'un nouveau vice-roi, Ismail-pacha, et, après que celui-ci fut venu à Constantinople chercher l'investiture, il alla lui-même visiter les provinces égyptiennes. Plus tard, sur la demande du vice-roi, il décida que la succession au trône d'Égypte se ferait de père en fils, en ligne directe et non plus en ligne collatérale, comme le voulait la loi d'hérédité musulmane (mai 1866).

Le trait saillant du gouvernement d'Abd-ul-Aziz était la tendance à créer ou à confirmer en Turquie des institutions en rapport avec la civilisation européenne. Ainsi le sultan a sanctionné la loi qui étend le droit de succession sur les terres domaniales, ainsi que sur les biens religieux administrés par l'État (mai 1867), puis, par une innovation plus hardie, au moment de partir pour la France pour visiter l'Exposition universelle, il promulgua une loi qui accordait pour la première fois aux étrangers le droit de posséder des immeubles sur le territoire ottoman. Son voyage à Paris manifestait particulièrement ses idées de tolérance : son grand aumônier, ou kazi-askar, qui l'accompagnait, rendait visite au nonce apostolique et à Mgr Darboy, l'archevêque. Le sultan, en quittant la France, allait visiter l'Angleterre, et il acceptait, à Londres, le titre de bourgeois de la cité (juillet 1867). L'année suivante, sous l'influence du gouvernement français, il créait un conseil d'État, dont il inaugura l'ouverture par un discours en faveur du progrès et de la régénération de la Turquie (mai 1868). Il marquait, en même temps, son désir d'initier le pays à nos idées, en décrétant la fondation, à Gaïata-Sérai, d'un lycée impérial sur le modèle des lycées français et où, sous la direction de maîtres européens, les musulmans et les chrétiens recevaient une instruction commune. Peu après, il fondait à Constantinople un observatoire météorologique. En juillet 1869, la Cour suprême de l'Empire, chargée de préparer un Code civil, publiait la première partie de son travail inspiré de l'esprit moderne. L'année suivante, il témoignait le plus vif intérêt à l'œuvre de la création des chemins de fer turcs, et à son exemple, toute la cour, la sultane elle-même, souscrivaient un nombre considérable d'obligations. Il favorisait aussi l'établissement de câbles télégraphiques entre Stamboul et les ports européens. Ce qui était plus nouveau encore, il appelait des chrétiens aux hautes fonctions de l'État. Dans ses discours à l'assemblée de la Sublime-Porte à l'ouverture des séances, il parlait des progrès modernes dans le même langage que les souverains de l'Europe avec lesquels il s'efforçait de se mettre sur un pied de royale amitié.

De grandes difficultés furent créées au gou-

vernement d'Abd-ul-Aziz par les tentatives d'affranchissement des Crétois, secondées par les Grecs. Elles furent, pendant trois ans, une source de complications et d'inquiétudes pour l'Europe entière. Au mois d'août 1866, l'insurrection éclata en Candie, en déployant le drapeau hellénique. De grands efforts furent faits pour la comprimer, et l'on annonça souvent des succès que l'on n'avait pas obtenus. Une amnistie, accordée en septembre 1867, servit aux insurgés à se réfugier à Athènes, d'où ils devaient revenir avec la connivence du gouvernement grec. Le grand vizir Aali-pacha, envoyé en Crète, ne parvint pas à organiser la pacification. Les puissances européennes demandèrent une enquête, qui leur fut refusée, et déclarèrent retirer à la Turquie leur appui moral dans cette sanglante affaire (novembre 1867). Des mesures plus énergiques et des menaces contre la Grèce amenèrent un apaisement momentané à la fin de 1868.

Jaloux de s'assurer le dévouement absolu de l'armée, le sultan avait, au commencement, témoigné pour ses troupes des prévenances inaccoutumées; il leur avait fait en 1863 des largesses vraiment énormes et qui donnèrent lieu, en Europe, à de fâcheuses interprétations. Une assez violente opposition avait été fomentée dès lors, et à plusieurs reprises, contre Abd-ul-Aziz par le vieux parti turc, mécontent des gages donnés par le sultan aux idées de réforme et des mesures prises pour initier la Turquie aux progrès de la civilisation et de l'industrie européennes. Une conspiration ourdie contre sa personne et découverte en octobre 1868 ne parut pas devoir arrêter Abd-ul-Aziz dans l'accomplissement de son œuvre. Mais toutes les circonstances étaient contre lui. La fermeté de l'attitude de son gouvernement dans les conflits provoqués par les prétentions et les empiètements d'Ismaïl-pacha eut d'abord pour résultat de forcer, en 1870, le vice-roi de l'Égypte à venir à Constantinople reconnaître son souverain et lui rendre hommage; à deux reprises même, en 1872 et 1873, Ismaïl renouvela ses visites et ses actes de déférence: seulement il profita de l'extrême pénurie des finances du sultan, pour obtenir, après l'abrogation de la loi de succession musulmane, l'abandon de presque tous les droits de suzeraineté de la Porte sur l'Égypte.

Dans les dernières années, l'effacement imposé à la politique extérieure de la France par ses défaites, et l'abstention systématique des cabinets anglais dans les questions où l'intérêt commercial n'était pas directement engagé, laissaient visiblement les affaires de la Porte à la discrétion de l'influence russe. Pendant qu'Abd-ul-Aziz, malade et éteint, laissait flotter le pouvoir, depuis la mort d'Aali-pacha, entre les mains de ministres éphémères et inconsistants et ne se préoccupait plus personnellement que du projet de changer l'ordre de la succession au trône, de graves soulèvements éclataient dans l'Herzégovine et la Bosnie (juillet 1875). Mal combattue militairement, malgré la cruauté des représailles excitées par le fanatisme, l'insurrection menaçait de s'étendre dans toute la chaîne des Balkans, forte des secours et des sympathies du dehors, lorsque, le 30 mai 1876, une révolution de palais s'accomplit à Constantinople: Abd-ul-Aziz Khan, en butte au fanatisme des sofas et des ulémas qui, dans les derniers temps, faisaient et défaisaient les ministres, était détrôné lui-même et remplacé par l'héritier présomptif selon la loi musulmane, Mourad effendi, devenu Mourad V. Quelques jours plus tard (4 juin), on le trouvait mort dans le palais où il avait été relégué. Il avait les veines coupées, et de petits ciseaux en-

sanglantés étaient auprès de lui. L'opinion publique restait indécise entre l'hypothèse d'un meurtre et celle peu probable d'un suicide. — Parmi les publications relatives au règne d'Abd-ul-Aziz, nous citerons: *la Turquie sous le règne d'Abd-ul-Aziz*, par Fréd. Millingen [Osman-Seïfy-pacha] (Bruxelles, 1868, in-8, avec carte). — Pour la famille du sultan, voy. TURQUIE.

**ABEILLE** (Jonas), chirurgien militaire français, né à Saint-Tropez (Var), le 28 novembre 1809, fit ses études de médecine à Montpellier et fut reçu docteur en 1837. Nommé médecin-adjoint au concours en 1839, il devint successivement médecin titulaire de divers hôpitaux militaires de Paris. Son dernier poste fut l'hôpital du Roule. Il s'est particulièrement signalé comme un des promoteurs de la méthode de traitement du choléra par la strychnine, et ses services lui ont valu, en 1853, la décoration de la Légion d'honneur. Il était médecin-major de 2<sup>e</sup> classe lorsqu'il donna sa démission en 1857, pour se livrer à la pratique civile et à ses travaux de science médicale.

On a du docteur J. Abeille: *Mémoire sur les injections iodées* (1849, in-8), honoré d'une médaille d'or par la Société de médecine de Toulouse; *Traité des hydropisies et des kystes* (1852, in-8); *Études cliniques sur la paraplégie indépendante de la naxélite* (1854, in-8), ouvrage couronné par l'Académie de médecine en 1853; *Traité des maladies à urines albumineuses et sucrées* (1863, in-8); *des Corps fibreux de l'utérus*, etc. (1868, in-8); *l'Électricité appliquée à la thérapeutique chirurgicale* (1870, in-8); *Chirurgie conservatrice* (1874, in-8); *Traité des maladies chroniques de la matrice* (1875, in-8); de nombreux articles dans le *Moniteur des hôpitaux*, la *Gazette médicale*, le *Courrier médical*, etc.

**ABEL DE PUJOL** (Adrienne-Marie-Louise GRANDPIERRE DEVERZY, dame), femme peintre française, veuve du peintre de ce nom, née à Tonnerre, en 1798, et élève de son mari, débuta au salon de 1836, par *l'Intérieur d'un atelier de peinture*, qui reparut à l'Exposition universelle de 1855. Citons encore: *Scène du roman de Gil Blas*, des *Portraits* (1842-1850), etc. Mariée en mars 1856, elle figura, sous son nouveau nom, au salon de 1857. Elle a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1836. — Un fils de M. Abel de Pujol, né à Paris, vers 1815, s'est occupé également de peinture, et a figuré plusieurs fois au Salon, depuis 1844. Il s'est retiré à La Rochelle où il se livre à l'enseignement du dessin.

**ABERCORN** (James HAMILTON, 2<sup>e</sup> marquis d'), pair d'Angleterre, né à Londres, en 1811, descend d'une ancienne famille écossaise élevée en 1786 à la pairie héréditaire; son second titre est vicomte Hamilton. Il fit ses études au collège de Christchurch à Oxford, qui lui donna, en 1856, le titre de docteur en droit, succéda, en 1818, aux honneurs de son père qui, en 1790, avait été créé marquis d'Abercorn, et devint, en 1846, gentilhomme de la chambre du prince Albert, charge qui lui ouvrait l'accès du conseil privé et qu'il conserva jusqu'en 1859. Il appartient au parti conservateur. Lord-lieutenant du comté de Donegall, en 1844, il reçut les insignes de l'ordre de la Jarretière et devint, en 1860, capitaine des volontaires écossais de Londres. A l'avènement du cabinet Derby, le marquis d'Abercorn fut nommé gouverneur général de l'Irlande. De son mariage avec une fille du duc de Bedford (1832) il a eu dix enfants, dont l'aîné, James, vicomte HAMILTON, est né en 1838, à Brighton.

**ABERDARE** (Henry - Austin BRUCE, lord ), homme politique anglais, est né à Duffryn (Glamorganshire) en 1815. Il débuta dans le barreau et la magistrature, puis entra au Parlement en 1852. Il représenta successivement à la Chambre des communes les circonscriptions de Merthyr-Tydoil (1852), et de Renfrewshir (1868), et siégea dans le parti libéral. Sous-secrétaire d'Etat de l'intérieur de novembre 1862 à avril 1864, puis vice-président de la Commission d'éducation jusqu'en juillet 1866, et en même temps membre du Conseil privé et second commissaire des biens de l'Eglise M. Bruce, entra en décembre 1868 dans le cabinet Gladstone, comme secrétaire d'Etat de l'intérieur et fut nommé, l'année suivante, commissaire ecclésiastique. Elevé à la pairie en août 1873, sous le nom de baron Aberdare, il occupa le poste de lord président du Conseil, en remplacement de lord Ripon, démissionnaire, jusqu'à la chute du cabinet libéral en février 1874. \*

**ABERDEEN** (George HAMILTON GORDON, 6<sup>e</sup> comte D<sup>e</sup>), né en 1841, fut nommé capitaine des volontaires du comté d'Aberdeen en 1861, et succéda à son père en 1864. Il a pour héritier son frère John Campbell HAMILTON GORDON, né en 1847.

**ABERT** (Jean-Joseph), compositeur allemand, né à Kochowitz, en Bohême, le 21 septembre 1832, fut destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, mais obtint de suivre sa vocation musicale et entra au Conservatoire de Prague. Tout en étudiant la composition, il acquit de l'habileté comme contre-bassiste et fut admis en cette qualité dans la chapelle de la cour de Stuttgart. Il avait fait déjà exécuter quelques œuvres, lorsqu'il vint à Paris, reçut bon accueil des maîtres français et fit jouer la principale de ses symphonies aux Concerts populaires de M. Pasdeloup. Il passa ensuite à Londres, puis visita les Pays-Bas, toute l'Allemagne, etc. En 1866, il fut nommé maître de chapelle du roi de Wurtemberg. On cite parmi ses œuvres des *Symphonies* (en la majeur, en ut mineur, etc.); le tableau symphonique de *Christophe Colomb*, qui fut joué à Paris et qui fut accueilli avec succès jusque en Amérique; des opéras : *Anne de Landskron* (Stuttgart, 1859), *le Roi Enzo* (1862), *Astorga* (1866), etc.; des ouvertures et morceaux de concerts, des *Lieder*, etc.

**ABICHI** (GUILLAUME-HERMANN), naturaliste allemand, résidant en Russie, né à Berlin le 11 décembre 1806, étudia dans cette ville et y fut reçu docteur en 1831. Appelé, en 1842, à Dorpat, il devint membre de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg, en 1853. Il a fait de nombreux voyages scientifiques en Italie, en Sicile, dans le Caucase, en Arménie, en Perse, etc.

Les principaux ouvrages de M. Abich sont : *Observations géologiques sur le Vésuve et l'Etna*, en 1833-1834 (Von geolog. Erscheinungen beobachtet am V. und Aetna, etc. Berlin, 1837); *Géologie de la Haute-Arménie* (Ueber die geolog. Natur. des Arm. Hochlandes. Dorpat, 1843); *Étude comparée des eaux de la mer Caspienne*, etc. (Vergleich. chem. Untersuchungen des Kasp. Meers, des Urmia and Vanses. Saint-Petersb., 1856); *Recherches paléontologiques sur la Russie d'Asie* (Beitraege zur Palaeontologie des Asiat. Russl. Saint-Petersb., 1858); *Étude géologique comparée des montagnes du Caucase, de l'Arménie et du nord de la Perse* (Vergleich. geol. Grundzüge der Rauk. Arm. Gebirge. Saint-Petersbourg, 1858); *Sur la structure et la géologie du Daghestan* (Saint-Petersbourg, 1862, en français), etc., sans compter de nombreux travaux

insérés dans les *Bulletins* et les *Mémoires* de l'Académie de Saint-Petersbourg.

**ABINGDON** (Montagu BERTIE, 6<sup>e</sup> comte D<sup>e</sup>), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1808, à Londres, descend d'une ancienne famille élevée en 1572 à la pairie héréditaire, sous le nom de baron Norreys, qui est son second titre nobiliaire; il fut élevé au collège de la Trinité, à Cambridge, prit ses grades en 1829, puis reçut en 1834, de l'Université d'Oxford, le diplôme de docteur en droit. Il siégea à la Chambre des communes, d'abord pour la ville et le comté d'Oxford (1832-1852); puis pour Abingdon (1852-1854). Ayant pris le nom et la place de son père à la Chambre des lords, il se rallia aux principes de lord Derby. En 1855, il a été nommé lord-lieutenant du comté de Berks. Marié à la fille de G. Harcourt (1835), il a eu huit enfants, dont l'aîné, Montagu-Arthur, baron NORREYS, est né à Londres, en 1836.

**ABINGER** (William-Frédéric SCARLETT, 3<sup>e</sup> baron), fils du précédent, né en 1826 à Abinger-Hall (Surrey), entra au service, dans les gardes, en 1846, fit comme major la campagne de Crimée, et se distingua particulièrement aux batailles de l'Alma, d'Inkerman et de Balaklava, et au siège de Sébastopol, dans la sortie du 26 octobre. En 1861, il succéda aux titres de son père et devint député-lieutenant du comté d'Inverness.

**ABOUL-SOUD** (*le Père des prospérités*), poète arabe, né d'une pauvre famille, dans un village de la basse Égypte, vers 1828, fut compris dans le petit nombre d'enfants qu'on choisissait, chaque année, dans les écoles primaires, pour leur faire suivre le cours de l'École des langues que Mohammed-Ali avait fondée au Caire. Il en fut un des élèves les plus distingués, et, lorsqu'il en sortit, le gouvernement égyptien lui offrit une place dans l'administration, qui lui laissait assez de loisir pour cultiver l'étude et la poésie.

Dans ses premiers vers, il commença par imiter les poètes élégiaques de l'Arabie. Ses romances (*maouals*) et ses odes (*kacida*) contenaient le même fonds d'idées, mystiques et voluptueuses à la fois; quelques-unes devinrent très populaires au Caire. L'avènement de Mohammed-Saïd lui inspira une *kacida* qui fut très goûtée, et la chute de Sébastopol, un dithyrambe qui, révélant un ordre d'idées et de sentiments jusqu'ici peu connus en Orient, exprimait sous des images tout orientales des aspirations vers un idéal de civilisation supérieure et vers l'alliance fraternelle de tous les peuples. L'œuvre de prédilection d'Aboul-Soud a été longtemps, dit-on, un poème inédit de dix mille vers, une myriade (*elfia*), dont Mohammed-Ali est le héros.

**ABOUT** (Edmond-François-Valentin), littérateur français, né à Dieuze (Meurthe), le 14 février 1828, fit de brillantes études au lycée Charlemagne, remporta, en 1848, le prix d'honneur de philosophie et entra à l'École normale, d'où il passa, en 1851, à l'École française d'Athènes. Pendant son séjour en Grèce, il rédigea un mémoire intitulé : *l'Île d'Égine* (Paris, 1854, in-8). Mais peu soucieux de s'enfermer dans des travaux de pure érudition, il amassa les matériaux de quelques livres qui n'ont rien de commun avec l'archéologie ou le professorat. De retour à Paris, en 1853, il débuta dans les lettres par un succès : *la Grèce contemporaine* (1855, in-16), qui, publiée dans la Bibliothèque des *Chemins de fer*, fut rapidement réimprimée en France et traduite à

l'étranger. Cet ouvrage, où le peuple hellénique était traité avec sévérité, offrait déjà, dans la forme, une facilité vive et légère, de l'esprit jusqu'à l'abus et les qualités de style propres à l'auteur.

M. About reçut alors des encouragements de toute sorte. La *Revue des Deux Mondes* accueillit immédiatement *Tolla* (1855, in-16), roman plein de détails autobiographiques, qui avait été inspiré par un livre très peu connu : *Vittoria Savorelli, storia del secolo xix* (Paris, 1841, in-8). Quoiqu'il eût indiqué tout d'abord cette source, l'auteur se vit en butte à de bruyantes accusations de plagiat. L'orage n'était pas calmé qu'il risquait, sur la scène classique du Théâtre-Français, une comédie en trois actes, *Guillery*, intitulée d'abord *l'Effronté* (2 février 1856). Cette pièce, reçue et jouée sans aucun retard et avec une solennité inusitée, eut une chute éclatante; elle fut retirée après deux représentations. Une revue de critique d'art, intitulée *Voyage à travers l'exposition des beaux-arts* (1855, in-16), et une suite de charmantes nouvelles, *les Mariages de Paris* (1856, in-16), obtinrent un succès qui compensait, et au delà, les attaques de la critique envers l'auteur de *Tolla* et de *Guillery*. Il accepta cependant une place au *Figaro*, pour engager contre ses détracteurs, par manière de représailles, une polémique pleine de spirituelles impertinences, sous les pseudonymes de *Valentin de Quévilly* et du *Vicomte de Quévilly*. Le feuilleton littéraire du *Moniteur*, auquel il avait déjà donné *les Mariages de Paris*, reçut de lui, dans les années suivantes, quatre romans : *le Roi des Montagnes* (1856, in-16); *Germaine* (1857, in-16); *les Echasses de maître Pierre* (1857); *Trente et Quarante* (1858), ainsi que *Nos Artistes au Salon*, nouvelle revue de peinture.

Publiées en volumes, toutes ces œuvres avaient fait au jeune auteur une grande place dans la littérature contemporaine, lorsqu'à la suite d'un voyage en Italie et d'un séjour à Rome, dont le *Moniteur* avait publié en partie la relation, il lança un pamphlet politique, qui eut le plus grand retentissement : *la Question romaine* (Bruxelles, grand in-8). Il rédigea ensuite, dans le même esprit antipapal, une chronique hebdomadaire dans l'*Opinion nationale*, sous le titre de *Lettres d'un bon jeune homme à sa cousine Madeleine*. La même année, il fit jouer au Gymnase un petit acte, *Risette, ou les Millions de la mansarde* (8 août), et fit recevoir aux Français un grand drame, qui ne devait pas être joué à ce théâtre. Représenté à l'Odéon, sous le titre de *Gaëtana* (le 2 janvier 1862), ce drame excita de plus violent orage, et fut retiré, après quatre soirées des plus tumultueuses, devant la coalition de tous les ennemis politiques, religieux ou littéraires, que s'était faits l'auteur. Pendant plusieurs semaines, il fut joué dans un grand nombre de villes de province, au milieu d'orageuses manifestations.

M. About, qui, à cette époque, fut attaché à la rédaction du *Constitutionnel*, avait encore publié, en 1860, deux autres brochures politiques : *la Nouvelle carte d'Europe et la Prusse* en 1860, ainsi que *Rome contemporaine* (Paris, 1860, in-8). Depuis, il a donné, soit en feuilletons, soit en volumes : *Lettre à M. Keller* (1861, in-8, broch.); *Ces Coquins d'agents de change* (1861, in-8, broch.); *l'Homme à l'oreille cassée* (1861, in-18); *le Nez d'un notaire* (1862, in-18); *le Cas de M. Guérin* (1862, in-8), trois romans de fantaisie physiologique; *Madelon* (1863, in-8 et 2 vol. in-18); *Lettres d'un bon jeune homme à sa cousine Madeleine* (1861, in-18), suivies des *Dernières Lettres d'un bon jeune homme*, etc. (1863, in-18); *le Progrès* (1864, in-8 et in-18; 4<sup>e</sup> éd. 1868); *la*

*Vieille roche* (1865, 3 vol. in-8), publiée dans le *Moniteur du soir*, et comprenant, comme suites, *le Mari imprévu* et *le Marquis de Lanrose*; deux volumes de *Causeries* (1865, 1866, in-18); *le Turco* (1866, in-18); *l'Infâme* (1867, in 8); *les Mariages de province* (1868, in-8); *l'A, B, C du travailleur*, manuel populaire d'économie politique (1868, in-18); *le Fellah, Souvenirs d'Égypte* (1869, in-8), etc.

En 1868, M. About fut l'un des principaux collaborateurs du journal le *Gaulois*, auquel il fournit une série de lettres très remarquées et dont quelques-unes valurent à cette feuille l'interdiction de la vente sur la voie publique. Vers la fin de l'Empire, il devint un des principaux rédacteurs politiques du *Soir*. Lorsque la guerre franco-prussienne eut éclaté, il fut envoyé comme reporter, sur le théâtre des événements, et assista, non sans périls, dans l'Alsace et les Vosges, à nos combats et à nos désastres. Après l'armistice et la réunion de l'Assemblée nationale, il se rallia ouvertement à la République, soutint la politique de M. Thiers, puis fonda, avec M. Fr. Sarcy et quelques amis, le journal le *XIX<sup>e</sup> Siècle*, organe « républicain conservateur », remarqué par la vivacité de ses polémiques contre les partis cléricaux et monarchiques. La voie publique fut presque constamment interdite à ce journal pendant les ministères de réaction, sans nuire toutefois à sa prospérité et à son influence, que ne compromirent pas davantage les procès suscités contre lui par les personnes en butte à ses attaques. A la fin de 1872, M. About étant allé en Alsace pour visiter une propriété près de Saverne, fut arrêté par la police prussienne (14 septembre), en vertu d'un mandat lancé contre lui dès l'année précédente, mis en prison, et accusé de haute trahison et d'outrages envers l'empereur d'Allemagne : ces charges furent écartées par des considérations de droit international, et M. About fut remis en liberté par une ordonnance de non-lieu. Quelques semaines après, paraissait son livre patriotique, *l'Alsace* (1872, in-18, plus. édit.).

Au théâtre, M. About a fait jouer, avec moins de retentissement que *Gaëtana* : *le Capitaine Bitterlin*, en un acte (Gymnase, 1860); *Un Mariage de Paris*, en trois actes (Vaudeville, 1861) : ces deux pièces avec M. Em. de Najac, dont il fut aussi le collaborateur anonyme pour *Une Vente au profit des pauvres* (Odéon, 1862), petite comédie destinée à accompagner le drame de *Gaëtana*; *Nos gens* (Gymnase, 1866); *Histoire ancienne* (Français, 1868), avec le même collaborateur : *l'Éducation du prince*, proverbe (Théâtre de l'Union artistique, 1869), etc. M. About a fait imprimer, en outre, quelques pièces, sous le titre de *Théâtre impossible* (1861, in-18). Décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1858, il a été promu officier au 15 août 1867. En mai 1870, il s'est présenté comme candidat à l'Académie française, pour succéder soit à M. de Pongerville, soit au duc de Broglie, mais, grâce aux rancunes religieuses, poétiques ou littéraires qu'il avait excitées, il n'a obtenu que 5 voix pour le premier fauteuil et 7 pour le second sur 18 votants. M. About a épousé, le 24 mai 1846, Mlle de Guillerville, à Roncherolles, près de Rouen.

**ABOVILLE** (Auguste-Ernest, VICOMTE D'), ancien représentant français, né à Paris le 4 décembre 1819, admis à l'École polytechnique en 1839, en sortit, l'année suivante, dans l'artillerie de terre, et donna sa démission, en 1844, pour se livrer à des travaux agronomiques. Membre et secrétaire de la Société forestière de France, il était, sous l'Empire, maire de Glux, dans la Nièvre



lorsqu'il donna sa démission à la suite du décret relatif à la Société de Saint-Vincent-de-Paul, rendu sur la proposition de M. de Persigny, et contre lequel il protesta dans les journaux. Aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il fut élu représentant du Loiret, le cinquième sur sept, par 32 509 voix. Il prit place à l'extrême droite, et après avoir été un des adversaires les plus ardents de M. Thiers, il se montra l'un des plus tièdes partisans du maréchal de Mac-Mahon, auquel il reprochait, dans une lettre publiée par l'*Univers* (21 mars 1874), de « prendre trop au sérieux le rôle de président de la République. » Il prit part à la discussion de plusieurs projets de loi, notamment de celui sur le recrutement de l'armée (1872), et présenta plusieurs propositions, une entre autres tendant à obliger tous les journaux politiques à reproduire le compte rendu officiel des débats de l'Assemblée. Protestant jusqu'au bout que « la monarchie nationale et chrétienne était le seul moyen de salut du pays, » il signa, avec le duc de la Rochefoucauld-Bisaccia, la proposition tendant à la rétablir, et repoussa également l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Il n'a été renvoyé ni au Sénat ni à la Chambre des députés aux élections de janvier et de février 1876.

**ABRAHAM** (Émile), littérateur français, né à Paris en 1833, s'est entièrement consacré au théâtre soit comme auteur de pièces, soit comme journaliste. L'un des rédacteurs de l'*Entr'acte*, il a été chargé de la critique théâtrale au *Petit Journal*, et est devenu secrétaire général du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Il a écrit, seul ou en collaboration, un certain nombre de comédies et vaudevilles, ordinairement en un acte, entre autres : *Chapitre V* (1863); *le Lorgnon de l'amour* (1863), qui a reparu sous le titre *les Yeux du cœur* (1865); *les Parents de province*, avec Jules Prével (1865); *l'Amour d'une ingénue* (1866); *l'Avenue des Soupirs* (1866); *Nicaise*, paysannerie d'après le conte de La Fontaine (1867); *les Petits crevés*, en 4 actes, avec Al. Flan et J. Prével (1868), etc.; puis au moment de la vogue des opérettes et des bouffonneries musicales, toute une suite de librettos de ce genre : *l'Homme entre deux âges* (1862); *Un drame en l'air*, avec MM. Adrien Marx et Cartier (1865); *le Train des maris* (1868); *les Croqueuses de pommes*, en cinq actes, avec M. Eug. Grangé (1869); *la Cruche cassée*, avec H. Lucas (1870), etc.

**ABRAHAMS** (Nicolas-Christian), archéologue danois, né à Copenhague, le 6 septembre 1798, s'occupa d'abord de droit romain, puis de langues modernes. Dans l'année 1819, et de 1825 à 1828, il visita l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, la France, et fit un assez long séjour à Paris pour y étudier les monuments de la littérature française du moyen âge; de là son mémoire intitulé : *de Roberti Waci carmine quod inscribitur Brutus* (Copenhague, 1828, in-12). Reçu maître ès arts, il fut nommé lecteur (1829) et professeur adjoint de langue et de littérature française (1832), puis professeur de littérature allemande (1839) à Copenhague. — Il est mort le 26 janvier 1870.

M. Abrahams a été à plusieurs reprises membre ou président du conseil de la Société pour les progrès de la littérature et de l'Union artistique à Copenhague. Il est chevalier du Danebrog (1845) et de l'Ordre suédois de l'Étoile polaire (1853). Sa *Description des manuscrits français du moyen âge de la Bibliothèque royale de Copenhague, précédée d'une notice historique sur cette bibliothèque* (Copenhague, 1844, in-4, avec 3 planches), lui a valu la croix de la Légion d'honneur

(1847). Il a aussi publié : *Grammaire française, à l'usage des Danois* (1843); *Balthazari Castilionei aulici liber tertius secundum veterem versionem agallicam* (Copenhague, 1848, in-4), etc.

**ABT** (Franz), musicien allemand, né à Eilenburg (Saxe), le 22 décembre 1819, et fils d'un ministre, étudia d'abord avec une certaine ardeur la théologie à l'Université de Leipzig, à son penchant pour la musique, et publia des compositions pour le piano. En 1841, il entra comme directeur de la musique au théâtre de Berne et peu après à celui de Zurich; en 1852 il devint maître de chapelle de la cour de Brunswick. Estimé comme professeur de chant et chef d'orchestre, il a écrit un grand nombre de mélodies, dont quelques-unes (*les Hirondelles, le Bonsoir, etc.*) ont eu de la vogue en Allemagne et à l'étranger. \*

**ABY** ou **AEBY** (Christophe-Théodore), anatomiste suisse, né dans le voisinage de Phalsbourg, le 25 février 1835, d'une famille originaire du canton de Berne, fut élevé à Bâle, où il étudia la médecine de 1853 à 1856. Il passa les deux années suivantes à l'Université de Göttingue. Il revint prendre ses grades à Bâle, et fut d'abord professeur particulier d'anatomie et de physiologie, puis prosecteur; après avoir voyagé quelque temps, il reçut, dans cette ville, en 1863, le titre de professeur extraordinaire, mais il fut aussitôt appelé à Berne comme professeur ordinaire d'anatomie humaine et d'anatomie comparée. Membre actif du Club alpin de la Suisse, M. Aeby a exécuté des explorations et des ascensions dont les résultats ont été consignés dans les journaux spéciaux et dans son livre, publié en collaboration avec E. de Fellenberg et Gerwer : *la Chaîne de Grindelwald, esquisse naturelle des Alpes suisses* (Das Hochgebirge von Gr.; Coblenz, 1865.)

Parmi ses travaux scientifiques, nous citerons : *Nouvelle méthode pour la détermination de la forme du crâne chez l'homme et les mammifères* (Neue methode zur Bestimmung der Schaedelform, etc.; Bruswick, 1862); *la Forme du crâne de l'homme et du singe* (die Schaedelform von Menschen und der Affen; Leipzig, 1867); *la Construction du corps humain, au point de vue morphologique et physiologique* (der Bau des menschlichen Körpers, mit...; Ibid., 1871).

**ABZAC** (Raymond de VANDIÈRE DE VITRAC, vicomte D'), agriculteur français, né le 1<sup>er</sup> janvier 1808, à Loudonnie (Dordogne), fut adopté, en 1828, par son grand-oncle, le vicomte d'Abzac, commandant du manège du roi à Versailles, et ancien directeur du haras du Pin. Au sortir du collège de Périgueux, il fut attaché, jusqu'en 1830, à la maison du roi, comme élève, puis comme écuyer du manège. A la révolution de Juillet, il se retira dans sa propriété de Milon-la-Chapelle, près Chevreuse (Seine-et-Oise), où s'est livré avec succès jusqu'à ce jour à l'agriculture et à l'élevage du cheval, non moins utile à son département par les exemples qu'il donne que par les fonctions qu'il remplit. Membre du comice et de la Société d'agriculture de Versailles et président de cette société, en 1849, il a organisé et dirigé, pendant dix huit ans, le service gratuit des étalons. Défrichements, irrigations, perfectionnement du matériel, il a suivi ou hâté, en agriculture, tous les progrès. Il avait notamment devancé la méthode anglaise du drainage, par l'usage des pierres dans ses prés. Le vicomte d'Abzac a été promu officier de la Légion d'honneur le 25 juin 1859.

**ABZAC** (Marie-Charles-Venance, MARQUIS D'),

général français, né à Saintes (Charente-Inférieure), le 29 mars 1822, entra à l'École militaire de Saint-Cyr, en avril 1841, et fut nommé sous-lieutenant, après sa sortie, le 1<sup>er</sup> avril 1843. Il a été promu successivement lieutenant le 12 janvier 1846, capitaine le 25 novembre 1849, chef d'escadron le 14 août 1866, lieutenant-colonel le 21 décembre 1866, colonel le 20 août 1870, et général de brigade le 30 décembre 1875. Il fit la campagne de 1870, dans l'état-major du maréchal de Mac-Mahon, à la personne duquel il est resté attaché, avec le titre de premier aide de camp du Président de la République. En cette qualité, il a été chargé à plusieurs reprises de missions honorifiques ou diplomatiques auprès des souverains étrangers, notamment en 1877, auprès de l'empereur d'Allemagne. Il a été nommé membre de la Commission universelle et internationale de l'Exposition de 1878. Le général d'Abzac, décoré de la Légion d'honneur le 23 février 1855, a été promu officier le 25 juin 1859 et commandeur le 11 octobre 1873.

**ACCARIAS** (Calixte), jurisconsulte français, né à Mens (Isère), le 17 décembre 1831, fut admis à l'École normale, dans la section des lettres, en 1850. Entré dans l'enseignement libre après 1852, il fit ses études de droit, les poussa jusqu'au doctorat et à l'agrégation, et fut chargé d'un cours de droit romain à la Faculté de Douai. Plus tard il fut attaché comme agrégé à la Faculté de Paris, et chargé du cours de *pandectes*. En septembre 1870, il fut appelé dans la Commission chargée de remplacer le Conseil d'Etat en qualité de maître des requêtes, fonctions que son absence de Paris l'empêcha de remplir. Il a été nommé à la chaire nouvelle de *Pandectes* à la Faculté de Paris, le 24 décembre 1878.

On cite de M. Accarias plusieurs publications : *Etude sur la transaction en droit romain et en droit français* (1863, in-8), thèse de doctorat; *Théorie des contrats innommés*, etc. (1866, in-8); un important *Précis de droit romain* (1869-1873, t. I-II).

**ACCENTI** (N....), patriote roumain de la Transylvanie, né vers 1822, était professeur à Bucharest lorsque éclata la révolution de juin 1848. Il eut une grande influence sur le mouvement des esprits durant cette courte période. Doué d'une parole éloquent, il réunissait chaque jour dans le champ de la Liberté, à Bucharest, plusieurs milliers d'auditeurs auxquels il commentait les articles de la constitution. Après la chute de la calmacie, il retourna en Transylvanie, où la guerre des magyars contre l'Autriche excita bientôt de violentes secousses. La population roumaine, opprimée par les magyars, s'étant levée en armes, à la voix de l'intrépide Ianko, Accenti se trouva à la tête d'un corps nombreux de partisans, avec lequel il guerroya pendant près de huit mois contre les magyars. Sa réputation de bravoure égala celle de Ianko. Trompé comme lui dans ses patriotiques espérances, il refusa les titres qui lui étaient offerts par l'Autriche, et se retira avec sa famille dans une terre qu'il prit à ferme et qu'il cultiva lui-même.

**ACHARD** (Louis-Amédée-Eugène), romancier français, né à Marseille, en avril 1814, fut d'abord destiné au commerce. Il alla à vingt ans, en Algérie, coopérer à la fondation d'une entreprise agricole, qu'il abandonna, en 1835, pour devenir chef du cabinet du préfet de l'Hérault. Il avait déjà débuté comme littérateur dans le *Sémaphore de Marseille*, lorsqu'il vint à Paris, en 1838, et fut attaché à la rédaction du *Vert-Vert*,

de l'*Entr'acte* et du *Charivari*, où il ne tarda pas à se faire un nom. Lors de la fondation du journal *L'Époque* (1845), il fut chargé du *Courrier de Paris*, et y publia les *Lettres parisiennes* sous le pseudonyme de Grimm. En 1846, il fut choisi pour accompagner en Espagne le duc de Montpensier, en qualité d'historiographe des fêtes de son mariage. L'année suivante, il faisait paraître dans *l'Esprit public* le joli roman de *Belle-Rose* (1847, 5 vol. in-8), le plus souvent réimprimé de ses ouvrages. Il fut alors décoré de la Légion d'honneur (11 octobre 1847).

Après la révolution de 1848, M. Achard se jeta dans la presse politique, et fonda (mai 1848) le *Pamphlet*, journal illustré qui parut jusqu'à l'insurrection de juin. Dans ces tristes journées, M. Achard vit son frère tomber à ses côtés, atteint de deux coups de feu, et fut lui-même fait prisonnier par les insurgés. Capitaine d'état-major de la garde nationale, il se démit de ce grade après la destitution du général Changarnier. En 1849, il entra au journal *l'Assemblée nationale*, et y donna, outre de nouvelles *Lettres parisiennes* sous le pseudonyme d'*Alceste*, la *Chasse royale* (1849-1850, 7 vol. in-8; 1858, 2 vol. in-12). En 1850, blessé très grièvement en duel par M. Fiorentino, à la suite d'un article du *Corsaire*, M. Achard se rendit aux eaux d'Aix et publia une *Saison à Aix-les-Bains*. Il est, du reste, auteur de plusieurs itinéraires de la *Bibliothèque des Chemins de fer*.

M. Am. Achard a aussi écrit pour le théâtre : *le Socialiste en province*, *Par les fenêtres*, *Donnant donnant*, etc. (Gymnase); *Souvent femme varie* (Odéon); *les Souvenirs de voyage* (Français); *le Jeu de Sylvia* (Vaudeville, 1859); *Albertine de Mierris*, comédie en trois actes (Gymnase, 1867), tirée de son roman *les Fourches caudines*; *le Sanglier des Ardennes*, en un acte; *les Tyrannies du colonel*, en trois actes, etc.

Parmi ses autres ouvrages, qui ont, pour la plupart, paru en feuilletons dans les journaux, avant d'être imprimés en volumes, il faut citer : *une Arabesque* (1840, in-8); *les Petits-fils de Lovelace* (1854, 3 vol. in-8); *les Châteaux en Espagne*, recueil de nouvelles (1854, in-18); *la Robe de Nessus* (1854, 3 vol. in-8); *Maurice de Treuil*, *Madame Rose*, *le Clos-Pommier* (1856-57, in-18); *l'Ombre de Ludovic* (1858, in-18); *Montebello*, *Paestum*, etc. (1859, in-18); *les Vocations* (1859, in-18); *la Famille Guillemot* (1860, in-18); *les Séductions* (1860, in-12); *les Misères d'un millionnaire* (1861, 2 vol. in-18); *Noir et blanc* (1862, in-18); *le Roman du mari* (1862, in-18); *Histoire d'un homme* (1863, in-18); *la Traite des blondes* (1863, in-18); *le Duc de Carlepoint* (1864, in-8); *les Fourches caudines* (1866, in-18); *la Chasse à l'idéal* (1867, in-18); *les Chatnes de fer* (1867, in-18); *Marcelle* (1868, in-18); *le Journal d'une héritière* (1868, in-18); *la Vie errante* (1868, in-18); *Olympe de Mézières* (1871, in 18); *Récits d'un soldat* (1871, in-18); *Souvenirs personnels d'émeutes et de révolution* (1872, in-18); *Histoire de mes amis* (1874, in-18, grav.), etc. M. Am. Achard a été promu officier de la Légion d'honneur au 15 août 1866. Envoyé, en 1870, par le journal *le Moniteur* sur le théâtre de la guerre, il fut un des principaux reporters des premières campagnes de la guerre franco-prussienne. — Il est mort à Paris le 25 mars 1875.

**ACHARD** (Alexis-Jean), peintre français, né à Voreppe (Isère), le 18 juin 1807, vint en 1835 à Paris, où il s'exerça à la peinture, et fit ensuite un voyage en Egypte; à son retour, il débuta par un *Paysage* au salon de 1839. Il a depuis exposé : *Vue prise aux environs du Caire, la Vallée du*

*Graisivaudan, les Hameaux et la Vallée de l'Isère* (1844); *la Grande Chartreuse* (1845); *les Peupliers de Neuville, sur les bords de l'Ain, le Parc du Raincy, le Moulin de Cremieu* (1848); *un Sentier du Dauphiné, un Effet d'automne dans la vallée de l'Isère*, acquis par le ministère d'Etat (1853), *une Matinée*, à l'Exposition universelle de 1855; *la Ferme abandonnée, Vue d'Anvers* (1857); *Chaumière sous des arbres, Environs de Lyon, Vue prise à Honfleur* (1859); *Bords de la mer aux environs d'Honfleur, une Chaumière* (1861); *Vallée de Chevreuse, Dessous de bois à Cernay-la-Ville, la Cascade du Ravin* (1863) : cette dernière admise au musée du Luxembourg; *Arbres au bord d'un étang* (1864); *un Étang, Chemin sous bois* (1865); *la Cascade du ravin de Cernay-la-Ville* (1866); *Vue prise aux environs de Honfleur, Dessous de bois à Cernay* (1870). M. Achard a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1844, deux secondes en 1845 et 1848, et une 3<sup>e</sup> en 1855.

ACHARD (Léon), chanteur français, fils du précédent, est né à Lyon, le 16 février 1831. Son père, qui fut plus tard si applaudi au Palais-Royal et au Gymnase, donnait alors des représentations dans cette ville. Après avoir appris de bonne heure la musique, il fit ses études classiques au collège Henri IV, où il fut le condisciple de M. V. Sardou, puis suivit les cours de droit. Reçu licencié en janvier 1852, il entra dans une étude d'avoué et se fit admettre en même temps dans une classe de chant du Conservatoire. Il y remporta, en 1854, le premier prix d'opéra-comique et débuta, la même année (9 octobre), au Théâtre-Lyrique, dans le rôle de Tobias du *Billet de Marguerite*. Il y chanta ensuite les rôles de Julien dans *les Charmeurs*, de Manoël dans *le Muletier de Tolède*, de Simplicien dans *les Compagnons de la Marjolaine*. Il venait d'y jouer *le Barbier de Séville*, lorsque la mort de son père, en 1856, l'éloigna du théâtre. Après s'être trouvé quelque temps dans les affaires, il accepta un engagement de six ans à Lyon, où il eut de grands succès. Il consentit à revenir à Paris lorsque M. Perrin reprit la direction de l'Opéra-Comique, où il débuta, le 4 octobre 1862, dans le rôle de Georges de *la Dame blanche*. Il y a tenu depuis, dans *Haydée*, *le Songe d'une nuit d'été*, etc., les rôles de ténor les plus propres à faire valoir ses qualités et ses études. Rengagé au même théâtre en 1870, puis au grand Opéra, il a fait ensuite des tournées en province — M. Léon Achard a épousé, en juillet 1864, Mlle Le Poittevin, fille du peintre de ce nom.

ACHENBACH (André), peintre allemand, né à Cassel, le 29 septembre 1815, vint de bonne heure à Dusseldorf, où il étudia sous Schadow, et se livra spécialement au paysage. Ses principaux tableaux portent le nom général de *Vues* et sont empruntés aux natures si diverses des bords du Rhin, des Alpes, de la Norvège et de l'Italie. Il s'exerça aussi avec succès aux marines et se fit dans ce genre une grande réputation. La plupart des musées d'Allemagne offrent des tableaux de lui; la Pinacothèque de Munich contient les principaux. Un grand nombre ont été acquis par divers souverains étrangers.

M. Achenbach, qui avait déjà paru plusieurs fois aux Expositions de Paris, figura à l'Exposition universelle de 1855, avec cinq paysages: *Marée haute à Ostende, Vue de Corleone en Sicile, Mer orageuse sur la côte de Sicile, Kermesse en Hollande, Clair de lune, Paysage*; et à celle de 1867, avec une *Vue d'Amsterdam* et le *Port d'Ostende*; il a exposé en outre: *Plage de Schevening en Hollande* (1861), appartenant au

musée de Königsberg (Prusse); *Paysage dans les Pays-Bas* (1863); le *Quai d'Ostende à la marée haute* (1864); *Marine* (1865); *Environs d'Ostende par un temps pluvieux* (1866); *la Demande indiscreète, Intimité, Scène du temps de Louis XIII*, (1868). Il a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1844, deux secondes en 1844 et 1848, une 1<sup>re</sup> en 1855 et une 3<sup>e</sup> à l'Exposition universelle de 1867. Il a remporté la grande médaille d'or aux Expositions de Prusse et de Belgique. M. Achenbach est aussi renommé comme peintre d'architecture. On vante enfin, dans ses caricatures, la malice, le mouvement et la fantaisie. Il a été élu membre des Académies royales de Berlin, d'Amsterdam, de Philadelphie, d'Anvers, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 9 août 1864.

ACHENBACH (Oswald), peintre allemand, frère du précédent, né à Dusseldorf, le 2 février 1827, imita d'abord son frère, copia, comme lui, la nature dans toute sa vérité, mais revint bientôt à la manière classique et au paysage animé. Il a surtout représenté les sites d'Italie. Nommé, en mars 1863, professeur de paysage à l'Académie de Dusseldorf, il a exercé ces fonctions jusqu'en 1872. On a vu de lui, à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, *Soirée d'automne, Pèlerins se rendant à Rome*, qui lui ont valu une mention, et à celle de 1867: *Rocca di Papa*, dans la montagne d'Albano près de Rome; au Salon de 1859, *le Môle de Naples*; à celui de 1861, *Convoi funéraire de Palestrina*, qui obtint une médaille de 2<sup>e</sup> classe; à celui de 1863, *Ruines du palais de la reine Jeanne à Naples, Bords de la mer à Naples, le Môle de Naples, Messe dans la campagne romaine, Monument de Cécilia Metella à Rome* (1864); *une Fête à Genazano*, admise au musée du Luxembourg, *Cascade à Tivoli* (1865); *Villa Torlonia, près Frascati* (1866); *une Rue de Torre del Greco, au pied du Vésuve, Campagne de Rome* (1868). M. Oswald Achenbach a été décoré de la Légion d'honneur en 1863.

ACHENBACH (Henri), juriconsulte et homme politique prussien, né à Saarbruck, le 23 novembre 1829, fils d'un administrateur des mines, étudia le droit à Berlin et à Bonn, remplit, à partir de 1851, diverses fonctions judiciaires et administratives à Siegen, à Arnsberg et à Bonn, puis se fit agréger à l'Université de cette dernière ville, y enseigna le droit allemand, comme privat-docent, et y obtint, en 1860, une chaire de professeur. Membre en même temps du conseil supérieur des mines, il publia à cette époque un certain nombre d'écrits sur l'administration minière et sur différents sujets de droit. Il fonda et dirigea pendant quatorze ans le *Journal du droit minier* (Zeitschrift für Bergrecht; Bonn, 1860, 1874, t. I, XV). En 1866, il entra, comme conseiller des mines, au ministère du commerce à Berlin, et fut attaché, en 1870, à la chancellerie fédérale. Comme délégué de cette dernière, il intervint, l'année suivante, dans les débats du Reichstag sur diverses lois, et bientôt il fut appelé par M. Falk, ministre des affaires ecclésiastiques, de l'instruction publique et de la médecine, aux fonctions de sous-secrétaire d'Etat (avril 1872). En cette qualité, il fut mêlé aux grandes discussions des rapports entre l'Eglise et l'Etat qui agitérent la session du Landtag de 1872-1873. Après avoir pris une part non moins active aux travaux parlementaires relatifs aux chemins de fer, il reçut, le 13 mai 1873, le portefeuille du commerce, de l'industrie et des travaux publics. Il y joignit par intérim, pendant toute l'année suivante, celui de l'agriculture. Il obtint de la Chambre des députés d'importants crédits pour l'achèvement du réseau allemand.

Membre de cette assemblée depuis 1866, il appartenait au parti conservateur indépendant, et comme administrateur, il s'est montré l'adversaire des restrictions bureaucratiques propres à entraver l'activité du pays.

M. Achenbach n'a cessé de publier des ouvrages de jurisprudence spéciale, parmi lesquels nous citerons : *Le Droit minier français et son développement sous l'influence du Droit minier prussien* (das franz. Bergrecht und die Fortbildung desselben durch, etc., Bonn, 1869), et *le Droit minier allemand dans ses rapports avec le Droit minier prussien* (das Gemeine deutche Bergrecht in Verbindung, etc., Bonn, 1871, t. I).

**ACHERTFELD** (Jean-Henri), théologien catholique allemand, né à Wessel (Prusse), le 17 juin 1788, reçut les ordres en 1813 et devint, l'année suivante, vicaire dans sa ville natale. En 1817, sur la proposition du prince Joseph de Hohenzollern, évêque d'Ermland, il fut chargé de la chaire de théologie au séminaire de Braunsberg. Il y professa pendant six ans et publia, pendant cet intervalle, son *Manuel de la foi et de la morale chrétienne* (Lehrbuch der christlichen Glaubens- und Sittenlehre, Braunsberg, 1819), abrégé sous le titre de *Catéchisme*. En 1823, chargé de la réorganisation du grand séminaire de Braunsberg, M. Achterfeld dirigea pendant un an la nouvelle institution, fut appelé, en 1826, par le comte Spiegel, archevêque de Cologne, à la chaire de théologie catholique de Bonn, et réunit à cette place, dès l'année suivante, celle d'inspecteur du *Convictorium theologicum*, qu'il garda pendant seize ans. Il rencontra à Bonn son ancien professeur Hermes et le professeur Clément de Droste-Hülshoff, avec lesquels il se lia intimement. Après la mort du premier (1831), il publia la *Dogmatique chrétienne catholique* (Christ-catholische dogmatik), ouvrage plutôt philosophique que catholique. Désapprouvé par ses supérieurs ecclésiastiques, M. Achterfeld fut suspendu de ses fonctions de professeur et renvoyé de l'Université de Bonn. Depuis cette époque, il rédigea, avec M. Johann-Wilhelm-Joseph Braun, le *Journal de philosophie et de théologie catholique*, à la rédaction duquel il avait déjà pris part en 1832. — Il est mort à Bonn, le 11 mai 1877.

**ACHERMANN** (Guillaume), sculpteur allemand, né près de Münster, le 15 août 1799, s'exerça longtemps seul à la sculpture et avait plus de trente ans quand il put suivre à Berlin l'atelier de Rauch. Il reçut les conseils et les encouragements de Schadow et fit plus tard le voyage de Rome. On cite de lui un certain nombre de bas-reliefs, de statues et de groupes religieux, dans le style du moyen âge, notamment une *Descente de croix*, qui se trouve dans la cathédrale de Münster, avec plusieurs autres de ses œuvres.

**ACLAND** (Henry-Wentworth), médecin anglais, est né en 1815. Il fut nommé répétiteur d'anatomie en 1845, et reçut le grade de docteur en 1848, à l'Université d'Oxford. Il prit une part active à la formation de la collection physiologique de Christ Church, réunie ensuite au Muséum de l'Université d'Oxford, dont il fut aussi un des organisateurs. Nommé professeur royal en 1858, il fit partie de plusieurs commissions d'hygiène, représenta l'Université d'Oxford dans le conseil médical, fut membre ou président de plusieurs sociétés, notamment de la section physiologique de l'Association britannique. Il a été attaché, comme médecin, au prince de Galles pendant son voyage en Amérique, en 1860. Le docteur Acland a publié

plusieurs ouvrages de médecine, de science et d'hygiène, entre autres un *Mémoire sur l'invasion du choléra à Oxford en 1854*.

**ACLOCQUE** (Paul-Léon), homme politique et industriel français, ancien représentant, né à Montdidier (Somme), le 19 janvier 1834, est fils d'un directeur des contributions indirectes. Il fut élève des écoles militaires de Saint-Cyr et d'application; mais en 1857 il quitta l'état-major, comme démissionnaire, pour entrer dans l'industrie, et devint un des fondateurs des établissements métallurgiques de l'Ariège. Au moment où éclata la guerre avec l'Allemagne, il était lieutenant-colonel d'état-major de la garde nationale de la Seine. Chargé d'organiser un des bataillons des mobiles de l'Ariège, il fut nommé ensuite colonel du 69<sup>e</sup> régiment de mobiles et fit avec distinction la campagne de la Loire. Il fut décoré de la Légion d'honneur pour sa conduite à la bataille de Coulmiers (9 novembre 1870). Il passa ensuite à l'armée des Vosges. Aux élections générales du 8 février 1871, il fut élu, le dernier sur cinq, représentant de l'Ariège à l'Assemblée nationale. Il siégea au centre droit. Il prit une part active à plusieurs discussions, et se fit remarquer, lors du vote de la constitution, par une motion tendant à faire proroger l'Assemblée nationale jusqu'en 1880. Réélu aux élections de 1876, député de l'arrondissement de Foix, par 9387 voix, comme candidat du comité national-conservateur, avec 200 voix à peine de majorité sur le candidat républicain, il prit rang dans le groupe dit constitutionnel. Après la dissolution de la Chambre, au mois de juin 1877, il se présenta de nouveau comme candidat officiel du maréchal de Mac-Mahon, et, malgré l'appui de l'administration, il échoua aux élections du 14 octobre.

M. Aclocque a cultivé également l'art et la science. Il suivit l'atelier de peinture de M. Picot, et il a exposé à quelques salons, depuis 1861, notamment à celui de 1876, le *Fumoir de l'Assemblée nationale au palais de Versailles*. Occupé de travaux géologiques, il a publié, en 1869, un écrit sur l'origine et la composition du globe terrestre. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 10 février 1878.

**ACLOCQUE** (Charles-Paul-Jacques), littérateur français, frère du précédent, est né à Montdidier (Somme), le 25 mai 1832. Après avoir collaboré à plusieurs journaux parisiens, comme rédacteur de sport, sous le pseudonyme de *comte d'Amexeuil*, il s'est également fait connaître comme romancier. Nous citerons principalement les *Légendes bretonnes* (1862, in-18); *Récits bretons* (1863, in-18); *les Parisiens de l'amour* (1864, in-18); *les Amours de contrebande* (1866, in-18); *l'Amour en partie double* (1868, in-18); et dans le premier genre où M. Ch. Aclocque s'est exercé : *les Chasseurs eccentricques* (1874, in-18); *Comment l'esprit vient aux bêtes* (1876, in-18); *Ce que l'on voit en chassant* (même année, in-18), etc.

**ACOLLAS** (Émile), jurisconsulte et publiciste français, né à La Châtre, le 25 juin 1826, fit ses classes au collège de Bourges et ses études de droit à Paris, sous la direction du professeur Oudot. Il embrassa la carrière de l'enseignement du droit et donna des leçons, comme répétiteur libre, depuis 1850. Le nom de M. Acollas a été mêlé, avec un assez grand retentissement, en 1867, aux débats du congrès de Genève, qui avait pour objet de préparer la formation d'une fédération démocratique européenne, et où les idées les plus avancées se produisirent. La part active qu'il avait prise à cette réunion lui valut, devant les tribunaux

français, au mois de décembre de la même année, une condamnation à une année d'emprisonnement. En avril 1871, un décret de la Commune insurrectionnelle de Paris le nomma, pendant son absence, doyen de la Faculté de droit. Aux élections législatives du 20 février 1876, M. Accolas s'est présenté, comme candidat démocratique radical, dans le VI<sup>e</sup> arrondissement de Paris; sa candidature, appuyée par une lettre, rendue publique, de Garibaldi, ne réunit que 1912 voix sur 17 000 votants, contre 8878 données au colonel Denfert-Rochereau.

M. Emile Accolas est auteur de plusieurs publications de droit et de politique, dont les principales ont pour devise « Droit et Liberté » : *L'Enfant né hors mariage, recherche de la paternité* (1865, gr. in-8); *Réponse à M. Thiers*, la question italienne et la question religieuse au Corps législatif (1865, in-18); *Nécessité de refondre l'ensemble de nos codes*, et notamment le code Napoléon, au point de vue de l'idée démocratique (1866, in-8, 2 éditions), etc. Son ouvrage principal est un *Cours élémentaire de droit* devant comprendre sept parties en onze volumes, sous les titres de *Manuels* : le *Manuel de droit civil*, qui justifie hardiment son sous titre de « commentaire philosophique et critique du code Napoléon », a été le premier achevé (1869, 3 vol. in-8). L'auteur a donné depuis, dans le même esprit : *les Droits du peuple*, cours de droit politique (1873, 2 vol. in-8); *la Science politique, philosophie du droit* (1877, in-8), et fondé une revue mensuelle internationale sous ce même titre, *la Science politique* (avril 1878, in-8).

ACOSTA (Joaquim), colonel de génie au service de la Nouvelle-Grenade, un des savants les plus distingués de l'Amérique du Sud, servit d'abord dans l'armée colombienne. En 1831, la république de Colombie étant dissoute et partagée en trois États, il resta dans la Nouvelle-Grenade. En 1834, il fit, avec le botaniste Cespedes, une exploration scientifique depuis la vallée del Socorro jusqu'à celle de la Magdalena. Sept ans après, il se rendit, avec un corps de troupes, d'Antioquia à Anserma, à travers des tribus indigènes dont il étudia les mœurs et l'histoire. Il fit, en 1845, le voyage d'Europe, visita l'Espagne et vint en France, où il a demeuré plusieurs années. Outre une excellente carte du territoire de la Nouvelle-Grenade, il fit paraître à Paris un ouvrage destiné à la jeunesse américaine : *Compendio historico del descubrimiento y colonizacion de la Nueva Granada en el siglo decimo sexto* (1848). L'année suivante, il publia une nouvelle édition, corrigée et augmentée, d'un livre important, devenu presque introuvable : *Semenario de la Nueva Granada. Miscellanea de ciencias, literatura, artes e industria, publicada por una sociedad de patriotas granadinos, bajo la direccion de Francisco José de Caldos* (Paris, 1849, grand in-8, avec portraits et carte). Le colonel Acosta résida depuis à Santa-Fé di Bogota, continuant dans sa patrie ses recherches savantes. La Société de géographie a reçu de lui des documents très précieux, publiés dans son *Bulletin*.

ACTON (John-Emerich-Edward DALBERG-ACTON, 1<sup>er</sup> baron), pair d'Angleterre et écrivain religieux, est né à Naples en 1834. Sorti du collège catholique de Sainte-Marie d'Oscott, il fut envoyé à Munich, où les doctrines de Doellinger exercèrent sur lui une grande influence. En 1856, il accompagna le comte Granville, son beau-père, aux fêtes du couronnement de l'empereur Alexandre II à Moscou. Après avoir représenté à la Chambre des communes la ville irlandaise de Carlow (1859-

1865), il s'offrit aux électeurs de Bridgnorth comme candidat de « l'esprit de l'Eglise catholique »; il fut élu, mais invalidé. Quatre ans plus tard, M. Gladstone le fit créer pair du Royaume-Uni avec le titre de baron Acton d'Aldenham.

Le baron Acton s'est distingué parmi les catholiques anglais, par son opposition à l'agitation ultramontaine. Il fonda à cet effet, en 1862, la *Home and Foreign Review*, qui, désavouée par le clergé, ne vécut que deux ans, puis le journal hebdomadaire *la Chronique* et la revue trimestrielle *North British Review*, qui eurent le même sort. En décembre 1870, il se rendit à Rome, à l'occasion du Concile oecuménique, et soutint jusqu'au dernier moment avec beaucoup de vivacité l'opposition de Doellinger et de son école contre la doctrine de l'infaillibilité. Il eut alors pour organe l'*Allgemeine Zeitung*. Il publia en outre une *Lettre à un évêque allemand présent au concile du Vatican* qui fit sensation et fut traduite en diverses langues. Son zèle pour la cause de Doellinger et du parti Vieux-Catholique lui fit conférer le grade de docteur honoraire par la Faculté philosophique de Munich (août 1872). Il prit une part active, dans le même sens, à la controverse qui s'éleva, en 1874, au sujet du pamphlet de M. Gladstone sur les décrets du Vatican. Lord Acton a encore publié une brochure sur *la Guerre de 1870* (Londres, 1871).

ADALBERT (Henri-Guillaume), prince de Prusse, cousin germain du roi régnant Frédéric-Guillaume IV, est né à Berlin, le 29 octobre 1811. Fils de Frédéric-Guillaume-Charles et d'Amélie-Marie-Anne de Hesse-Hombourg, il perdit sa mère le 14 avril 1846, et son père le 28 septembre 1851. Il entra fort jeune dans l'armée prussienne et fut attaché au corps de l'artillerie. Entraîné par le goût des voyages, il visita en 1826 la Hollande; en 1832, l'Angleterre et l'Ecosse; en 1834, Saint-Pétersbourg et Moscou; en 1837, la Russie méridionale, la Turquie, la Grèce et les îles Ioniennes. Sur une frégate que le roi de Sardaigne mit à son service, en 1842, il partit de Gènes, visita Gibraltar, Tanger, Madère, Ténériffe, traversa l'Océan et explora les côtes du Brésil. A son retour de Rio-Janeiro, il fit paraître le récit de son voyage (*Aus meinem Reisetagebuche, 1842-1843*), ouvrage dont il n'existe dans le commerce qu'une traduction en anglais. En 1848, il fut chargé d'organiser la marine nationale allemande et reçut le titre d'amiral. Il publia alors un écrit de circonstance (*Denkschrift über die Bildung einer deutschen flotte*, Potsdam, 1848). La flotte allemande n'existant plus, le prince Adalbert n'eut à commander que la marine de la Prusse. En 1856, il fit un nouveau voyage dans la Méditerranée et sur la côte du Maroc; il eut à soutenir contre les pirates du Rif un combat dans lequel il fut blessé, et à la suite duquel une guerre sembla imminente avec le Maroc. Conservant toujours le titre de commandant en chef de la marine prussienne, il avait avec le ministre de la marine les rapports déterminés par ce rang. C'est lui qui inspecta les premières chaloupes canonnières que la Prusse fit construire en 1861. Lorsque la guerre éclata entre les troupes austro-prussiennes et le Danemark, les dépêches lui donnèrent la qualité d'amiral. De plus il a les titres de chef du 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie de Thuringe, n<sup>o</sup> 31, 1<sup>er</sup> commandant du 3<sup>e</sup> bataillon du 2<sup>e</sup> régiment de grenadiers de la landwehr de la garde, et à la suite de la brigade d'artillerie de la garde, et chef de la 2<sup>e</sup> brigade d'artillerie russe à cheval. Il est mort à Carlsruhe le 6 juin 1873.

En 1851, le prince Adalbert avait épousé morganatiquement Mlle Thérèse Elssler, qui

fut anoblie par Frédéric-Guillaume IV, sous le nom de Mme de Barnim. Il en a eu un fils, le baron Adalbert DE BARNIM, né en 1841, mort en 1860. Destiné à la carrière militaire, mais d'une santé trop faible pour la suivre, il entreprit, avec le docteur Hartmann, un voyage en Égypte et en Nubie, où il succomba à une fièvre de climat.

ADAM (Gabriel-Ambroise), sénateur français, né à Rozoy-en-Brie (Seine-et-Marne), le 28 janvier 1810, étudia le droit et fut, de 1828 à 1845, avoué au tribunal de première instance de la Seine. Ancien maire de Clichy-la-Garenne, plus tard membre du Conseil général de Seine-et-Marne, pour le canton de Rozoy, il se présenta aux élections sénatoriales de janvier 1876, en accentuant vivement, dans sa profession de foi, les principes républicains. Porté de concert avec M. le comte Foucher de Careil, il fut élu, le second sur deux, par 321 voix sur 611 électeurs. Au Sénat, il vota avec la gauche républicaine.

ADAM (Lucien), magistrat et philologue français, né à Nancy en 1833, ancien substitut du procureur impérial, puis du procureur général de cette ville, reçu membre de l'Académie de Stanislas, en 1873, est auteur des travaux philologiques suivants: *Grammaire de la langue mandchoue* (1873, in-8); *Grammaire de la langue tongouse* (1874, in-8); *de l'Harmonie des voyelles dans les langues ouralo-altaïques* (1874, in-8); *Esquisse d'une grammaire comparée du Cree et du Chippé-Way* (1875, in-8. Nouv. édit., 1876). Il a publié en outre des écrits d'actualités tels que: *la Question américaine, abolition de l'esclavage* (Nancy, 1861, in-8); *Réforme et liberté de l'enseignement supérieur* (1870, in-8).

ADAM (Antoine-Edmond), homme politique français, né au Bec-Hellouin (Eure), le 19 novembre 1816, d'une famille de cultivateurs, fit ses études au collège de Rouen, son droit à Paris, et débuta dans le journalisme à Angers, en 1840. En 1846, il fut appelé au *National*, à la rédaction duquel il prit part jusqu'en 1848. Peu de jours après la révolution, il fut nommé adjoint de M. Armand Marrast, à la mairie de Paris, puis secrétaire général de la Préfecture de la Seine, et enfin élu conseiller d'État par l'Assemblée constituante. Après le coup d'État du 2 décembre, il rentra dans la vie privée, et devint, au commencement de 1853, secrétaire général du Comptoir d'escompte, à la fondation duquel, aidé de M. Pinaud, il avait beaucoup contribué. Il occupa ce poste jusqu'en 1866.

Après la révolution du 4 septembre 1870, M. Edmond Adam fut nommé préfet de police, par décret du gouvernement de la Défense du 11 octobre 1870, en remplacement de M. de Kératry, démissionnaire. Il donna à son tour sa démission, à la suite de la tentative insurrectionnelle du 31 octobre. Nommé représentant à l'Assemblée nationale, aux élections du 8 février 1871, dans le département de la Seine, le quarantième sur quarante-trois, par 73 245 suffrages sur 328 970 votants, il prit place à gauche, et devint vice-président de la réunion de l'*Union républicaine*. A la fin de 1875, il fut élu sénateur inamovible par 315 voix sur 653 votants. Au Sénat, il vota avec la minorité républicaine. — M. Edmond Adam est mort à Paris le 14 juin 1877. Il avait épousé Mlle Juliette Lambert (voy. ce nom).

ADAM-SALOMON (Antony-Samuel), sculpteur français, né à la Ferlé-sous-Jouarre, en 1818, d'une famille israélite, fut élevé à Fontainebleau, où il passa quelques années dans le commerce,

connut l'Italien Vercelli, et entra comme modèle, vers 1838, dans la manufacture de M. Jacob-Petit. A cette époque il exécuta son *Béranjer*, la plus vraie et la plus populaire des reproductions des traits de ce poète, et vint ensuite à Paris comme pensionnaire du département, pour étudier la sculpture. Il a fait plusieurs voyages artistiques en Suisse et en Angleterre.

M. Adam-Salomon, qui a exposé deux fois aux salons, sous le pseudonyme d'*Adama* (1844-1846), a donné entre autres œuvres: *Copernic*, *Amyot*, médaillons; *Hermann*, le violoniste, *miss Georgine*, *M. Hector de Laborde*, *l'amiral de Rigny*, *M. Louis Ratisbonne*, *Mme Delphine de Girardin*, *miss Émilie-Julia*, bustes en marbre (1847-1849), *Léon Faucher*, buste en marbre (1861), *Alexis de Tocqueville* et deux autres bustes en marbre (1863). En dehors des expositions annuelles, il a exécuté un admirable bas-relief de *Charlotte Corday*, qui a occasionné de nombreux procès en contrefaçon; les bustes de *Lamartine* et de *Rossini*, pour les États-Unis, le premier reproduit plusieurs fois; ceux du docteur *Amussat*, pour l'Académie de médecine, de *Léopold Robert*, pour les galeries du Louvre, de *Mme de Girardin*; celui de *Marie-Antoinette*, pour Mme de Rothschild; le monument funéraire du duc de Padoue aux Invalides; *le Génie de la musique* et *l'Étude*, au nouveau Louvre, etc. En mars 1869, après la mort de Lamartine, il a reproduit ses traits moulés en plâtre d'après nature et a fait le buste du poète pour le village de Nully. Dans les derniers temps, M. Adam-Salomon s'est occupé, avec succès, de photographie. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1870.

ADAM-SALOMON (Georgine-Cornélie COUTELLIER, dame), femme du précédent, depuis 1850, a exposé en 1853 plusieurs médaillons. Elle s'est tournée depuis vers les questions de morale et d'éducation, et elle a publié notamment: *de l'Éducation, d'après Pan-Hoei-Pan*, précédé d'une préface de M. de Lamartine (1856, in-32).

ADAMS (Charles-Francis), diplomate américain, né à Boston, en 1807, est le petit-fils de John Adams, le second président des États-Unis, et le fils de John Quincy Adams, le sixième président. Il suivit son père en Russie, en Angleterre, étudia le droit et prit à Boston, en 1828, le titre d'avocat (barrister). Peu après son mariage avec la fille de M. Brooks qui lui apporta une fortune énorme, il consacra une partie de ses biens à des travaux littéraires, notamment à la publication des papiers et correspondances laissés par son père et son grand-père. En 1831, il fut élu membre du sénat du Massachusetts. Beau-frère de M. Everett, il fut désigné, en 1848, par le parti abolitionniste, comme candidat à la vice-présidence de la république. Député en 1859, au Congrès de Washington par le Massachusetts, il fut accrédité à Londres comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, par le président Lincoln, le 16 mai 1861. Au milieu des émotions internationales, causées par l'affaire de l'*Alabama*, il s'efforça d'exercer par ses discours et par ses écrits une action conciliatrice (1870-72), et fut nommé arbitre pour les États-Unis dans la conférence arbitrale de l'*Alabama* (ouverte le 15 juin 1872). Il a publié les *Mémoires de John-Quincy Adams*, son père (Mémoires of J.-Q. Ad.; Philadelphie, 1874).

ADAMS (John-Couch), astronome anglais, né le 5 juin 1819, près Launceston (Cornouailles), et fils d'un fermier, fut envoyé au collège Saint-Jean, à Cambridge, où son aptitude particulière pour l'étude des sciences abstraites le fit nommer

bientôt répétiteur de mathématiques, place modeste qu'il occupa jusqu'en ces derniers temps. En 1841, il entreprit de rechercher la cause des irrégularités auxquelles donnait lieu la rotation d'Uranus, afin de savoir si on pouvait les attribuer à l'influence d'une planète inconnue située dans sa sphère. On sait que M. Le Verrier (voy. ce nom) ne commença que dans l'été de 1845, et sur l'invitation d'Arago, à s'occuper de la théorie d'Uranus et à se livrer à cette longue suite de calculs qui devaient avoir pour résultat de déterminer l'existence, l'orbite et la position de la planète *Neptune*, jusque-là invisible à nos télescopes. M. Le Verrier, qui publia immédiatement le fruit de ses travaux et eut la confiance d'annoncer solennellement à l'Institut, le 1<sup>er</sup> juin 1846, l'apparition prochaine de la planète et la région du ciel qu'elle occuperait au premier jour de l'année suivante, eut naturellement tout l'honneur de cette belle découverte.

Le mérite de M. Adams n'en est pas moindre. Ses recherches sont antérieures, sans contredit, à celles de M. Le Verrier; le savant Humboldt s'est empressé de le reconnaître dans le *Cosmos*. Il est à regretter, pour l'honneur de l'astronomie anglaise, qu'elles soient restées inédites. Il fit part, en 1844, de ses premiers résultats, mais sans rien confier à l'impression, au professeur Challis, et, avec quelques changements, à M. G. B. Airy, l'astronome royal, au mois d'octobre 1845. Ce dernier eut encore communication des résultats définitifs, corrigés de nouveau en septembre 1846, au moment où le savant français venait de donner aux siens tout l'éclat de la publicité. Aussi la Société d'astronomie de Londres pensa faire acte de justice en partageant son prix annuel entre les deux compétiteurs. M. Adams, devenu depuis professeur d'astronomie à l'Université de Cambridge, a été élu correspondant de l'Institut le 20 avril 1857.

**ADAMS** (William-Henry-Davenport), homme de lettres anglais, né à Londres en 1828, s'est fait d'abord connaître par sa collaboration aux journaux et publications périodiques de la province et de Londres, puis, s'occupant spécialement de produire des livres de vulgarisation, déploya une fécondité et une activité extrêmes. Il a traduit ou adapté en anglais les publications scientifiques illustrées de MM. Louis Figuier et Arthur Mangin, plusieurs ouvrages littéraires de Michelet et de Mme Michelet, et produit lui-même des recueils nombreux de récits ou tableaux historiques, descriptions de pays, biographies, etc.

**ADDERLEY** (sir Charles-Bowyer), homme d'État anglais, né en 1814, fut élevé à Oxford et y prit ses degrés. Il représenta depuis 1841 à la Chambre des communes le district nord du comté de Stafford, se rangea dans le parti conservateur, et occupa successivement les fonctions les plus élevées. Sous la troisième administration de lord Derby, il fut sous-secrétaire d'État pour les colonies (1866-1868). Il est devenu, en 1874, ministre du commerce. Il a été nommé en outre lord-lieutenant des comtés de Warwick et de Stafford. Sir Charles Adderley a déployé une grande activité pour la réforme des divers services des colonies, et a publié quelques brochures sur l'éducation et le système pénal.

**ADELWARD** (Renaud-Oscar D'), ancien représentant du peuple français, né à Longwy (Moselle), le 18 décembre 1811, et fils d'un prisonnier de guerre suédois qui avait épousé une Française, fut élevé au collège Louis-le-Grand. Élève de l'École militaire de Saint-Cyr et de l'École

d'État-Major, il fit plusieurs campagnes en Afrique, devint aide de camp du général Baraguey-d'Hilliers, fut blessé grièvement et reçut la décoration de la Légion d'honneur, le 17 août 1841. En 1844, il se retira du service avec le grade de capitaine, et alla s'établir à Nancy, où il fut nommé commandant de la garde nationale et administrateur du bureau de bienfaisance.

Après la révolution de Février, M. d'Adelsward fut nommé, le dixième sur onze, représentant de la Meurthe à la Constituante, par 42 123 voix sur plus de 100 000 votants. Il vota ordinairement avec la fraction de la droite la plus modérée. Après l'élection du 10 décembre, seul des onze représentants de la Meurthe, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, adopta la proposition Rateau, et fut seul réélu à l'Assemblée législative, le second sur neuf. Après le coup d'État du 2 décembre, il se retira de la vie politique. — On peut citer de lui : *la Liberté de conscience en Suède* (1861, in-8), et *Considérations sur la réformation et les lois de 1860 en Suède* (1862, in-8).

**ADLERBERG** (Wladimir-Fedorowitch, comte), général et homme d'État russe, né à Saint-Petersbourg en 1793, fit, comme officier de la garde, les campagnes de 1812 à 1814 et devint, en 1817, aide de camp du grand-duc Nicolas, plus tard empereur, qui fit de lui son compagnon inséparable et son ami. Il le suivit comme major général dans l'expédition de Turquie en 1828; il fut nommé lieutenant général en 1833, général d'infanterie en 1843. Deux ans auparavant, il avait été appelé aux fonctions de directeur général des postes, et il introduisit dans ce service plusieurs importantes réformes, notamment l'uniformité de taxe pour toutes les lettres circulant dans l'empire. En 1847, il reçut le titre de comte. Devenu en 1852 ministre de la maison de l'empereur et chancelier des ordres russes, il ne quitta la direction des postes qu'en 1856. L'empereur Nicolas le recommanda en mourant à son fils Alexandre II, qui fit aussi de lui son plus intime conseiller. Le comte Adlerberg a pris sa retraite à cause de son âge, en 1872. — Ses fonctions de ministre de la maison de l'empereur et de chancelier passèrent à son fils aîné Alexandre Adlerberg II, qui eut bientôt au même degré que son père l'amitié et la confiance du maître, et qui fut chargé du soin de toutes ses affaires personnelles. Il a les grades de général d'infanterie et d'aide de camp général de l'empereur. — Un autre fils, Nicolas Adlerberg, également général d'infanterie et aide de camp général de l'empereur, a été attaché militaire à Berlin et est devenu, en 1866, gouverneur général de Finlande.

**ADNET** (Jean-Joseph-Marie-Eugène), homme politique français, sénateur, né à Donzac (Landes), le 4 décembre 1823, fit son droit à Paris, et entra dans la magistrature. Procureur impérial à Tarbes, lors des événements de septembre 1870, il fut remplacé par le gouvernement de la Défense nationale. Il se rallia immédiatement à l'opinion républicaine, dans ses professions de foi, comme candidat aux élections pour l'Assemblée, qui furent retardées jusqu'au 8 février 1871. A cette époque, il fut élu député des Hautes-Pyrénées, le deuxième sur cinq, par 31 530 voix. Il siégea au centre droit et combattit particulièrement la proposition Rivet destinée à lier les pouvoirs de M. Thiers à ceux de l'Assemblée elle-même. Après le vote de la Constitution républicaine, M. Adnet fut porté comme candidat de l'Union conservatrice aux élections sénatoriales dans les Hautes-Pyrénées et fut élu, le second sur deux, par 312 voix sur 539 électeurs. Il prit rang parmi les conservateurs les plus résolus de

la majorité du nouveau sénat et vota, en juin 1877, la dissolution de la Chambre des députés.

**ADOLPHIE**, duc de Nassau. Voy. NASSAU.

**ADVIELLE** (Victor), littérateur français, est né à Arras, en 1823. Il entra dans l'administration, devint sous-chef de division à la préfecture de l'Aveyron, puis vint habiter Paris. Il est auteur de notices biographiques ou historiques sur des personnages et événements appartenant à l'histoire du Dauphiné, de l'Artois et du Rouergue et tirées à un petit nombre d'exemplaires. Nous citerons l'Abbé J.-H.-R. Prompsault (Pont-Saint-Esprit, 1864, in-8, avec portrait); *Livret de poche du voyageur français à l'Exposition universelle de Londres* en 1862, etc. (1862, in-16); *les Artistes dauphinois au Salon* de 1863 (1863, in-8); *Causeries dauphinoises* (Grenoble, 1864, in-8); *les Ecosais en Rouergue* (1865, in-4); *le Rouergue dans ses rapports avec le Nord de la France* (Arras, 1866, in-8);.... *avec le Dauphiné et la Savoie* (Vienne, 1868, in-18); *les Beaux-Arts en Rouergue* (1868, in-4); *Notice sur l'hospice d'Aubrac en Rouergue* (Bruges, 1874, in-8), complétée par de *Nouvelles conjectures* (ibid., 1875, in-8), etc. On lui doit aussi plusieurs publications sur le droit administratif et un petit volume de *Lettres et Poésies inédites* de Voltaire (1872, in-18).

**ADYE** (sir John-Miller), général anglais, né à Sevenoaks (Kent) en 1819, fut élève de Woolwich, entra dans l'artillerie en 1836, passa par les divers grades, fit les campagnes de Crimée et de l'Inde, et obtint le rang de brigadier général en 1876. Chevalier commandeur du Bain, en 1873, il a été fait commandeur de la Légion d'honneur à la même époque.

On cite du général Adye : *la Défense de Cawnpore par le major général sir Windham* en novembre 1857 (The Defence of C.; Londres, 1858, in-8); *Relation de la guerre de Crimée* (a Review of the Crimean War, etc.; Ibid., 1860, in-8); *Sitana : campagne dans les montagnes des frontières de l'Afghanistan* (ibid., 1867, in-8).

**AFINGER** (Bernard), sculpteur allemand, né à Nuremberg, le 6 mai 1813, et fils d'un tisserand, apprit l'état de ferblantier, mais manifesta beaucoup de goût et d'ardeur pour les arts du dessin, et après divers voyages, y consacra tous les loisirs que lui laissaient ses travaux dans un établissement métallurgique de sa ville natale. Il put suivre les cours de l'École des arts, et dès 1820, il attira l'attention sur lui par une remarquable copie de l'ancienne *Madone en prière*, de Nuremberg. Il fut mis alors en relations avec Rauch et alla étudier l'antique à Berlin. D'abord voué à la statuaire religieuse, il exécuta pour des églises divers monuments, un *Christ* en relief, une *Vierge et son Fils*, et d'autres œuvres qui appartenaient aux traditions de l'art du moyen âge. Sa statue de *Mademoiselle Rachel*, en 1850, inaugura une série de travaux où il a particulièrement réussi. On cite de lui beaucoup de statues, de bustes, de portraits-médallions, notamment de savants et d'auteurs célèbres, tels que ceux de Humboldt, Rauch, Cornelius, Kaulbach, Ritschl, Dahlmann, Kugler, etc., et de princes et princesses de divers États allemands. Une de ses œuvres capitales est le monument exécuté pour l'Université de Greifswald, à l'occasion de son quatrième anniversaire séculaire, et offrant les figures de Bugenhagen, Mevius, Berndt et Arndt : la statue de M. Afinger, qui est encore revenue, à plusieurs reprises, aux œuvres de sculpture religieuse. On

cite encore de lui une *Pénélope*, statue, un *Monument funèbre* dans la chapelle des Invalides de Berlin, qui a paru à l'Exposition universelle de Vienne, etc. Cet artiste, qui jouit d'une grande notoriété en Allemagne, n'a rien envoyé aux expositions de notre pays. En 1873, à la suite d'un voyage en Italie, il fut nommé membre de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin.

**AFZELIUS** (Arvid-Auguste), littérateur suédois, né le 6 mai 1785, d'une famille qui compte un bon nombre d'écrivains et de savants, embrassa la carrière ecclésiastique, fut nommé pasteur à Euköping, en 1821, et dans cette position s'occupa spécialement de la littérature nationale et de son histoire. — Il est mort à Enköping le 25 septembre 1871.

On lui doit trois ouvrages importants : *Svenska Folkvisor*, recueil des chansons populaires de la Suède, publié de concert avec Geijer (3 vol. in-8, les vieilles mélodies du pays, notées en regard du texte); une traduction des légendes mythologiques scandinaves *Saemundar, Edda et Herwara-Saga*; une histoire de la Suède, fondée sur les traditions populaires : *Svenska Folkets Sagohoesfder* (1839-1870, liv. I-II), puis un drame, *Den sista Folkungen*, plein d'une poésie rêveuse très goûtée des peuples du Nord.

**AGAR** (Florence-Léonide CHARVIN, dite), actrice française, née à Valence (Drôme), le 18 septembre 1836, vint à Paris, vers 1858, pour donner des leçons de piano, et débuta comme chanteuse dans des cafés-concerts. Sa voix et sa beauté la firent remarquer par Ricourt qui lui conseilla d'étudier les rôles tragiques. Après s'être fait applaudir sur la petite scène de l'École Lyrique de la Tour-d'Auvergne, dans *Phèdre*, *Agnès de Méranie*, *Médée*, elle reprit avec éclat le premier de ces rôles à l'Odéon. Elle tint avec succès sur ce théâtre les emplois tragiques dans l'ancien répertoire. Elle se fit aussi applaudir dans plusieurs créations du drame moderne, particulièrement dans celle de la reine mère de *la Conjuraison d'Amboise* (octobre 1866). Un autre drame de Louis Bouilhet, *Faustine*, joué à la Porte Saint-Martin, dut en partie l'accueil que lui fit le public lettré au talent de Mlle Agar, chargée du principal personnage. Sa rentrée à l'Odéon en 1869 lui valut deux brillants succès : la création du rôle de Sylvia dans *le Passant* de M. F. Coppée (janvier), et la reprise de celui de Lucrèce dans la tragédie de Ponsard (avril).

Engagée peu après à la Comédie-Française, elle se vit sollicitée de réciter *la Marseillaise* à la suite d'une représentation du *Lion amoureux* (juillet 1870) et la chanta en *ut*, ainsi que Rachel l'avait fait en 1848. Ce fut sur l'invitation expresse de M. Edouard Thierry, administrateur de la Comédie-Française, qu'elle dit des vers dans un concert organisé, en mai 1871, aux Tuileries, au profit des blessés de la garde nationale fédérée. Dénoncée, pour ce fait, à plusieurs reprises, par la presse conservatrice, Mlle Agar donna encore au Théâtre-Français un certain nombre de représentations brillantes du répertoire classique, puis obtint un congé et parcourut la province où, de 1872 à 1876, elle interpréta spécialement la tragédie. Elle est rentrée à la Comédie-Française en créant avec succès le personnage de Mme Bernard dans *les Fourchambault* de M. Emile Augier (avril 1878).

**AGARDH** (Jacob-Georges), botaniste suédois, né à Lund, le 8 décembre 1813, fils du célèbre naturaliste Ch.-Ad. Agardh (mort en 1858), devint professeur de botanique dans sa ville natale. Sans



négliger l'étude de la botanique générale, il a continué les travaux de son père sur les algues et complété la très-riche collection de ces plantes commencée par ce dernier. On cite de lui : *Algæ maris Mediterraneæ et Adriaticæ* (Paris, 1842, in-18; *In systemata algarum hodierna adversaria* (Lund, 1845) ; *Species, genera et ordines algarum* (Ibid.), 1848-63 (4 vol.), le principal traité sur la matière ; *Theoria systematis plantarum* (Ibid., 1858).

AGASSIZ (Louis), célèbre naturaliste suisse, est né le 28 mai 1807, à Orbe (canton de Vaud), où son père était ministre protestant. Il fit ses premières études au gymnase de Biel, acheva son éducation à l'Académie de Lausanne et alla étudier la médecine à Zurich, à Heidelberg et à Munich. Il se fit recevoir docteur dans cette dernière ville, en 1830. Passionné pour les sciences naturelles, particulièrement pour l'anatomie comparée, il se lia, à Munich, avec Martius et Spix, et quand celui-ci mourut, en 1836, M. Agassiz se chargea, à la prière de Martius, de publier la description des 116 espèces de poissons que leur ami avait recueillies au Brésil et dont un grand nombre étaient encore inconnues. De là son premier ouvrage important, intitulé : *Pisces, etc., quos collegit et pingendos accedit Spix, descripsit Agassiz* (Munich, année 1839 et suiv., in-fol., 96 pl.), et dans lequel il expose les idées sur la classification des poissons, qu'il a toujours soutenues.

Après dix ans d'études nouvelles d'ichthyologie, il entreprit la publication de son *Histoire naturelle des poissons d'eau douce de l'Europe centrale* (Neuchâtel, 1839 et suiv., avec planches et légendes explicatives en français, allemand et anglais). Il se fit aider pour ce grand ouvrage, plein de faits nouveaux et intéressants, par M. Ch. Vogt (voy. ce nom), qui en fit le tome II (*Embryologie des Salmonés*, 1840).

M. Agassiz publiait en même temps ses *Recherches sur les poissons fossiles* (Neuchâtel, 1833-1842, 15 vol. gr. in-4, 400 pl. in-fol.), travail spécial et précieux dont il avait puisé les principaux matériaux dans les collections de Paris, pendant le séjour qu'il avait fait, de 1831 à 1832, dans cette ville. D'autres animaux antédiluviens furent ensuite l'objet de ses études et il publia successivement : *Description des échinodermes fossiles de la Suisse* (Neuchâtel, 1839 et suiv., avec pl.) ; *Monographie d'échinodermes vivants et fossiles* (Ibid., 1838-42, avec 62 pl.) ; *Études critiques sur les mollusques fossiles* (1840, 4 parties, 115 pl.) ; *Mémoires sur les moules de mollusques* (1840) ; *Monographie des poissons fossiles du vieux grès rouge* (1844, in-fol., 41 pl.).

Citons à part un grand ouvrage de géologie : *Études sur les glaciers* (Neuchâtel, 1840, avec 32 pl. in-fol.), suivies des *Nouvelles études sur les glaciers* (1847, avec atlas). M. Agassiz y explique le transport des blocs erratiques dans des terrains qui n'ont aucune analogie avec leur constitution, par le déplacement d'énormes monceaux de glace, explication rattachée à l'hypothèse d'un refroidissement subit et total du globe qui aurait précédé immédiatement la période actuelle de la création. La vérification de cette théorie par l'exploration des Alpes lui coûta de longues années de recherches.

Un autre grand ouvrage s'est publié en Allemagne sous les noms de MM. Agassiz, A. Gould et Max. Perty ; il a pour titres : *Zoologie générale* (Allgemeine Zoologie) et *Esquisses générales de zoologie, contenant la structure, le développement, la classification, etc., de tous les types d'animaux vivants et détruits* (Grundzüge der Zoo-

logie, mi thes. Rücksicht auf den Bau, etc.; Stuttgart, 1854 et suiv.).

Nous devons citer encore de cet illustre savant : la grande publication de *Bibliographie zoologique* (Londres, 1848-1850, 4 vol. in-8, en anglais) avec la relation d'un voyage de Mme Agassiz dans le Brésil, insérée avec illustrations dans le journal de voyages le *Tour du Monde* (1868) ; *De l'Espèce et de la classification en zoologie*, traduit en français par F. Vogeli (1869, in-8).

M. Agassiz eut pour collaborateurs dévoués, dans ses divers travaux, MM. Ch. Vogt et E. Desor, qui se lièrent avec lui, en 1838, à Neuchâtel, où il avait été nommé professeur d'histoire naturelle. En 1846, il quitta la Suisse et l'Europe pour aller prendre possession d'une chaire à New-Cambridge, près Boston. Sa réputation scientifique ne souffrit pas de cet éloignement, comme le prouvent le grand prix que lui décerna l'Académie des sciences de Paris, et l'offre d'une chaire à la Faculté des sciences qui lui fut faite par le ministre au mois d'août 1859. Il revint pour la première fois en Suisse où il présida une assemblée de naturalistes. Dans les grandes controverses récentes, qui ont eu lieu sur l'origine de l'espèce humaine, M. Agassiz se déclara pour la pluralité des races. Il a entrepris encore, dans l'intérêt d'importantes questions scientifiques, des expéditions et voyages auxquels l'État et les particuliers ont donné un large concours (1870-72). En 1873, il fonda, dans l'île de Penikese (État de New-York), une école d'été pour les études d'histoire naturelle. Cette île même, les bâtiments qu'elle contenait, plus une somme de cinquante mille (50,000) dollars, furent donnés par amour pour la science, à l'illustre savant par un riche marchand de tabacs de New-York, M. John Anderson. M. Agassiz, élu correspondant de l'Institut de France en 1849, a été nommé associé étranger le 26 février 1872. Il a été promu officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Cambridge, près de Boston, le 14 décembre 1873. — Son fils, Alexandre AGASSIZ, qui a partagé ses travaux, a gardé la direction de l'école d'été.

AGIDI ou AEGIDI (Louis Charles), administrateur et homme politique allemand, né à Tilsitt, est fils du médecin Charles Julius Agidi, mort en 1814, et qui acquit de la notoriété comme homœopathe. Il étudia le droit et les sciences historiques et économiques à Heidelberg et à Berlin, fut en 1848 secrétaire particulier des ministres prussiens Auerwald et Donhoff. Il s'était jeté dès lors dans le journalisme et il rédigea notamment, avec Moritz Veit, la *Gazette constitutionnelle*. En 1853, il se fit agréger à l'Université de Gœttingue, et y enseigna, comme privat-docent, le droit national, le droit ecclésiastique, et le droit des gens. En 1856, les défiances politiques qu'il excita firent interdire son enseignement ; mais l'année suivante, il fut appelé à une chaire de droit à Erlangen. Il passa en 1859 au gymnase académique de Hambourg, et en 1868 à l'Université de Bonn. Élu depuis 1867 membre de la Chambre des députés, il prit place dans le parti conservateur indépendant, et reçut de la confiance du prince de Bismarck plusieurs titres et emplois. On cite de M. Agidi, outre un écrit anonyme de circonstance, la *Prusse et la paix de Villafranca* (Prussen und der Friede von V.; Berlin, 1859), un assez grand nombre d'essais de droit public et d'histoire. \*

AGNEL (Emile), avocat et littérateur français, né à Paris en 1810, inscrit, depuis 1831, au barreau de Paris, a publié : *Codes-Manuels spéciaux à l'usage des précepteurs et des locataires* (1839,

in-18, 5<sup>e</sup> édition, 1874); des *propriétaires ruraux et des fermiers* (1848); des *artistes* (1850), etc.; une traduction en vers des *Métamorphoses d'Ovide* (1852-1854); des *Observations sur le langage des environs de Paris* (1855, in-18); *De l'influence du langage populaire sur la forme de certains mots* (1870, in-8), etc.

AGNELLO (Salvatore), compositeur italien, né à Palerme en 1817, fut élève du conservatoire de Naples. Il s'attacha spécialement au genre dramatique et fit jouer sur diverses scènes d'Italie une série d'opéras, peu remarquables : *Due Pedanti* (Naples, 1834); *il Lazzarone di Napoli*. (Ibid., 1838), qui, suivant Fétis, ne manquaient pas de verve; *Una Notte di carnevale* (Palerme, 1838); *Due Gemelli* (Ibid, 1839); *la Sentinella notturna* (Naples 1840), *il Fantasma* (Ibid, 1842); etc. M. Agnello vint résider à Marseille en 1846 et fit jouer au théâtre de cette ville deux grands opéras : *la Jacquerie* (1849) et *Léonore de Médaris* (1845), un opéra comique sur le même libretto que celui des *Deux avarés* de Grétry (1860). On cite en outre de lui *l'Apothéose de Napoléon I<sup>er</sup>*, cantate (1866), un *Stabat Mater*, etc.

AGNENI (Eugène), peintre italien, né à Sutri, près de Rome, en 1819, et l'un des élèves favoris de Fr. Coghetti, s'était exercé dans tous les genres de peinture, quand la révolution de 1848 le fit soldat. Chef de bataillon dans une légion romaine, il prit part aux agitations de cette époque, dut s'exiler et se retira à Gênes, puis à Paris, où il se fixa en 1853. En 1869, il se rendit à Florence, où il fut employé depuis à la décoration de plusieurs édifices publics et particuliers.

On a de lui : *Minerve couvrant les vertus sur la terre*, et *Apollon couronnant les œuvres de Métastase*, deux fresques exécutées avant son exil; des marines commandées par le prince Alexandre Torlonia pour le théâtre Apollo, des tableaux pour diverses églises de Rome, de Sutri et de Savone, où son maître Coghetti l'associa à ses grands travaux de l'église de la Mission. Il exposa à Gênes, en 1851 : *une Scène de la vie intime*; *un Souterrain de l'Inquisition*; *Abraham conduisant son fils Isaac vers le mont Moria*; *le Corps de Sapho retiré de la mer*, sujet divisé en deux tableaux. Il peignit, en 1853, chez le marquis F. Piana, une fresque intitulée : *l'Italie triomphante*, et plus de 40 tableaux d'histoire pour le palais Rocca. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *Eve effrayée à la vue du serpent qui lui rappelle sa première faute*, et six dessins représentant les *Phases de la vie humaine*; et au Salon de 1857 : *Zampieri dit Dominichino, les Ombres des grands hommes florentins, rêve d'un exilé*, etc.

AGOULT (Mme D<sup>e</sup>). Voy. STERN (Daniel).

AHLBORN (Lea LUNDGREN, dame), artiste suédoise, née à Stockholm, vers 1820, étudia la gravure sous la direction de son père, graveur à la monnaie de Stockholm. Elle n'a guère exécuté que des médailles, fort remarquables, et est vraie, et qui lui ont acquis dans son pays le rang le plus distingué. On a vu d'elle à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, les œuvres suivantes : *Birger Jarl, régent de Suède au XIII<sup>e</sup> siècle*, *Charles XIV, Jean, roi de Suède*, d'après les statues de Fogelberg, les médailles de Triewald, mécanicien suédois, de J. Berzelius, de Jenny Lind et deux autres médailles de Charles XIV.

Son frère, M. Charles AHLBORN, né à Brunswick, vers 1815, et élève du sculpteur Steinhäuser de Brême, a obtenu des médailles de

bronze aux expositions suédoises de 1847 et 1851 et exposé à Paris, en 1855, un *Bouquet de fleurs* en marbre de Carrare.

AHLQUIST (Auguste-Enguelbert), philologue et écrivain finnois, né à Kuopio, dans le district de Savolax, le 7 août 1826, fit à Helsingfors de sérieuses études philosophiques et philologiques, et se voua de bonne heure au dessein de tirer les anciennes langues finnoises de leur obscurité, et d'en faire non-seulement un objet de curiosité savante, mais un instrument de littérature nationale. S'associant à quelques jeunes gens animés des mêmes sentiments, il fonda, dès 1847, un journal qu'il appela, du nom finnois de son pays, *Suometar*. Il y collabora lui-même activement. Mais sa réputation comme savant repose sur d'importants travaux de linguistique et d'ethnographie. M. Ahlquist est devenu, en 1862, professeur de langue et de littérature finnoises à l'Université d'Helsingfors.

Recherchant les dernières et les moindres traces d'un peuple presque entièrement détruit, les Wots, il recueillit tout ce que les bibliothèques pouvaient contenir de souvenirs sur leur compte, puis entreprit de parcourir, au prix de grandes fatigues, tout le nord de la Russie et la Sibirie orientale, se familiarisant avec les langues et les dialectes locaux de ces peuples d'origine ouralo-altaïque. Ses voyages eurent pour résultat, outre une relation descriptive en langue finnoise (*Muistelmia matkoilta Wenäjällä ruosina*, 1853-1858; Helsingfors, 1860), quelques essais de grammaires locales, notamment une *Grammaire de la langue wotique* (*Wotisk grammatik jemte sprakprof och ordförteckning*). M. Ahlquist a en outre publié : *Recherches sur les langues ouralo-altaïques* (*Forskningskring på de Ural-Altajiska Ipräkens område*; Helsingfors, 1871); *Du Perfectionnement des langues finnoises de l'Ouest* (*De Westfinska språkens Culturord*, 1874); un recueil de ses propres poésies finnoises, sous le titre de *Säkenä*, qui signifie *Étincelles*. Il a de plus traduit en finnois quelques ouvrages de Schiller.

AHMED-VEFIK-pacha, homme d'État et publiciste ottoman, est né à Constantinople, vers 1818. Son père, l'un des premiers Osmanlis qui se fût livré à une étude approfondie de notre langue, et ami personnel de Réchid, accompagna celui-ci en 1834 à Paris, en qualité de premier drogman, et emmena avec lui son fils qu'il plaça dans l'Institution de M. Hortus. Ahmed-Vefik passa trois années dans cette maison, puis suivit les cours du lycée Saint-Louis. A son retour à Constantinople, il devint membre et plus tard chef du bureau de traduction de la Porte. Se livrant avec ardeur aux recherches historiques et statistiques, il amassa une quantité de documents qui lui servirent à la compilation de son *Salaamè*, ou *Annuaire de l'empire ottoman*, traduit par M. Bianchi, publication importante correspondant à l'année 1263 de l'hégire (1847) et qui s'est continuée, depuis, sans interruption.

A la fin de 1849, Ahmed-Vefik fut nommé commissaire de la Porte dans les Principautés, en remplacement de Fuad. Les dix-huit mois qu'il passa dans ce poste révélèrent en lui un négociateur habile et intègre. Peu après son retour à Constantinople, il fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire en Perse (mai 1851) et contribua beaucoup par la fermeté de son attitude à éloigner le shah d'une alliance avec la Russie. Il revint en Turquie vers la fin de 1855 et fut nommé successivement membre du Conseil d'État, avec le titre de fonctionnaire du premier rang, membre du haut Conseil de la guerre, en-

fin membre du Conseil du tanzimat. Ahmed-Vefik-effendi passait pour l'un des hommes les plus éclairés du parti de la réforme; il a présidé, en juillet 1856, la commission instituée pour juger selon des formes presque européennes le procès des accusés de Varna (juillet 1856). De mars à septembre 1857, il fut ministre de la justice.

Le 26 février 1860, Ahmed-Vefik, qui ne portait encore que le titre d'effendi, fut accrédité à Paris comme envoyé extraordinaire. Au commencement de l'année suivante, il fut rappelé à Constantinople : il avait, dit-on, déplu au gouvernement français en se prononçant énergiquement contre notre occupation de la Syrie. Quelques semaines après, il était renvoyé en France pour représenter la Turquie à la Conférence de Paris relative aux affaires syriennes, puis il rentra à Constantinople. A cette époque il reçut le titre de pacha. Depuis 1871, il a été appelé encore à des postes élevés dans l'administration.

**AHRENS** (Henri), jurisconsulte allemand, né à Kniestedt, dans le Hanovre, en 1808, fit ses études à Wolfenbüttel et à Göttingue et adopta les principes philosophiques de Krause. Dès 1830, il se compromit dans sa thèse académique, *De confederatione germanica*, par ses idées sur l'application du système représentatif à l'Allemagne. Il prit part aux mouvements politiques de l'année suivante, fut forcé de fuir et se réfugia à Paris. Après une étude sérieuse de notre langue, il fournit des articles à plusieurs publications françaises, notamment à la *Revue encyclopédique*; il ouvrit, en 1836, un cours gratuit de philosophie et fit imprimer ses leçons l'année suivante, sous le titre de *Cours de psychologie* (Paris, 1837-38, 2 vol.). Il donna presque en même temps son *Cours de droit naturel, ou Philosophie du droit* (Paris, 1838, 4<sup>e</sup> édition, Bruxelles, 1853; 6<sup>e</sup> édit. entièrement refondue, Vienne, 1870, 2 vol.), ouvrage traduit en plusieurs langues et devenu classique dans les écoles de droit de l'Amérique du Sud. Fatigué des promesses sans effet de l'Université de France, il accepta, en 1839, une chaire de philosophie à Bruxelles, et la garda, malgré les offres des villes de Leyde et d'Utrecht, jusqu'en 1848.

Sa ville natale l'envoya alors comme député au parlement de Francfort, où il fit partie du comité de constitution. Il se signala par son opposition au parti qui réclamait l'exclusion de l'Autriche et se retira avec les autres députés hanovriens. Appelé à Graetz, en 1850, M. Ahrens publia la même année le premier volume de la *Science politique fondée sur la philosophie et l'anthropologie* (Organische Staatslehre auf philos. anthrop. Grundlage, Vienne). Il a aussi entrepris, en 1855, la publication d'une *Encyclopédie du droit et de la science politique, fondés sur la philosophie morale* (Juristische Encyclopaedia, und., etc. Ibid., gr. in-8). — M. Ahrens venait de publier encore : *Fausse route du nouvel esprit allemand et réforme nécessaire de l'Instruction publique* (die Abwege in der neuen deutschen Geistes entwicklung, etc.; Prague, 1873), lorsqu'il mourut à Salzgitter le 4 août 1874.

**AHRENS** (Franz-Ludolph-Henri), philologue allemand, né à Helmstedt (Brunswick) le 6 juin 1809, étudia à l'Université de cette ville et à celle de Göttingue les mathématiques et la philologie, puis sous l'influence d'Otfried Müller s'occupa exclusivement de cette dernière. Il a dirigé successivement plusieurs établissements scolaires du Hanovre. Il représenta dès 1849, dans la première chambre, les intérêts universitaires, et fut nommé par le roi Georges membre du synode hanovrien.

On cite parmi ses travaux : *De Græcæ linguæ dialectis* (Göttingue, 1839-43), et *Bucolicorum græcorum reliquiæ* (Leipzig, 1855, 2 vol.), puis un certain nombre d'ouvrages pour les classes : les *Éléments d'Homère* (Elementar Buch aus H.; Göttingue, plusieurs édit.); *Théorie du dialecte homérique et attique*. Griech Formenlehre des Hom. und attischen Dialekts; (Ibid., 1852, plus. édit.).

**AICARD** (Jean), littérateur français, né vers 1815, en Provence, vint de bonne heure à Paris et collabora à plusieurs journaux et recueils périodiques; il fournit un grand nombre d'articles à l'*Encyclopédie nouvelle* de Pierre Leroux, à la *Revue indépendante*, à l'*Athenæum*, ainsi qu'au *Million de faits*, à *Patria* (1845), à la *Biographie portative universelle*, à la *Bibliothèque de poche*, à l'*Encyclopædiana* et aux *Cent traités*. M. J. Aicard n'a publié en volume qu'un *Cours d'histoire nationale* (1849, in-8), qu'il avait professé la même année à Toulon.

**AICARD** (Jean), poète et littérateur français, fils du précédent, né à Toulon le 4 février 1848, s'est fait connaître par plusieurs volumes de vers : les *Jeunes croyances* (1867, in-18); les *Rébellions et les apaisements* (1871, in-18); les *Poèmes de Provence* (1874, in-18; 2<sup>e</sup> édition augm., même année) et la *Chanson de l'enfant* (1876, in-8); ces deux derniers couronnés par l'Académie française. Il a donné, à l'Odéon : *Au clair de la lune* (1870) et *Pygmalion* (1872); au Théâtre-Français, *Mascarille* (1873), pièce en un acte et en vers. Il a également publié une étude archéologique qui a fait quelque bruit : la *Vénus de Milo*, recherches sur l'histoire de la découverte d'après des documents inédits (1874, in-18).

**AIGUEBELLE** (Paul-Alexandre NEVEUE D'), officier de marine française au service de la Chine, est né le 7 janvier 1831. Il entra dans la marine en 1846, fut nommé aspirant en août 1848, enseigne de vaisseau en juin 1853 et promu lieutenant de vaisseau, le 9 août 1858. Il fit partie, de 1862 à 1864, du corps franco-chinois qui opérait dans la province du Tche-Kiang, contre les Tai-Pings. Il en prit le commandement dans des conditions singulièrement difficiles : il succédait à trois officiers qui avaient été tués par leurs troupes mêmes. Il vint à bout, par une énergie extraordinaire, de maîtriser ce corps indiscipliné, et s'empara, en 1864, de la ville de Hang-Tcheou, capitale de la province. Sollicité alors de passer au service du gouvernement chinois, il obtint, à cet effet, de l'administration française, un congé illimité. Élevé au rang de mandarin de première classe, il organisa avec les concours d'un autre officier français, M. Gicquel, l'important arsenal militaire de Fou-Tcheou-Fou. En moins de trois ans cet établissement fut mis en état de produire tous les types de vaisseaux européens et lança son premier navire de guerre le 2 juin 1869. On créa alors pour M. d'Aiguebelle le titre de grand amiral des flottes chinoises. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 29 avril 1865. — Il est mort à Paris le 21 février 1875.

**AIMARD** (Gustave), ou **AYMARD**, romancier français, né vers 1818, fut embarqué, jeune encore, pour l'Amérique, en qualité de mousse, et vécut pendant près de dix ans parmi des peuplades et des tribus sauvages. Il parcourut ensuite l'Espagne, la Turquie, le Caucase, souvent mêlé aux guerres ou aux conspirations, et vint en 1848 à Paris, où il fut nommé officier dans la garde mobile. Après une nouvelle série de lointains voyages, M. G. Aimard a entrepris de raconter,

sous forme de romans, ses pérégrinations et ses études, et s'est acquis, dans ce genre, une prompte réputation. Dès le début de la guerre de 1870, M. G. Aimard organisa un corps de francs-tireurs de la presse qui se replia sur Paris, lors du siège, et prit une part brillante à l'affaire du Bourget (30 octobre 1870).

Nous citerons parmi les publications de ce fécond romancier : *les Trappeurs de l'Arkansas* (1858, in-18), l'un des plus populaires des récits de ce genre; *le Grand chef des Aucas* (1858, 2 vol. in-18); *le Chercheur de pistes* (1858, in-18); *le Cœur loyal* (1861, in-18); *les Francs-Tireurs* (1861, in-18); *les Rôdeurs de frontières* (1861, in-18); *la Main-Ferme* (1862, in-18); *Valentin Guillois* (1862, in-18); *les Aventuriers* (1863, in-18); *les Nuits mexicaines* (1863, in-18); *l'Araucan* (1864, in-18); *les Chasseurs d'abeilles* (1864, in-18); *une Vendetta mexicaine* (1866, in-18); *les Vaudoux* (1867, in-42); *le Forestier* (1869, in-12); *les Invisibles de Paris*, avec M. H. Crisafulli (1867-69, 5 vol. in-18); *les Scalpeurs blancs* (1873, 2 vol. in-18); *Cardenio* (1874, in-18); *les Bois-Brûlés* (1875, 3 vol. in-18); *le Chasseur de rats* (1876, 2 vol. in-18), etc. Plusieurs ont paru d'abord en feuilletons dans le *Moniteur*, la *Presse*, la *Liberté*, etc. M. G. Aimard a aussi donné, en 1847, sous un pseudonyme, un volume intitulé : *Un coin du rideau*.

AINSWORTH (William-Harrison), un des plus féconds romanciers de l'Angleterre, est né à Manchester, le 4 février 1805. Fils d'un avoué, il étudia quelque temps le droit, mais un goût décidé l'entraîna vers la carrière des lettres. Il débuta par des esquisses insérées dans l'*European Magazine*, l'*Edinburgh Magazine* et le *London Magazine*, fonda un petit journal, *the Manchester Iris*, et écrivit un volume de *Poésies* (Poems, 1824) sous le pseudonyme de *Cheviot Tichbourne*. Il vint alors à Londres et publia son premier roman de longue haleine, *sir John Chiverton* (1825). Peu de temps après, il épousa la fille d'Ebers, un des principaux libraires de la capitale. En 1829, il édita le *Keepsake*, qui est un long succès.

M. W. Ainsworth se fit connaître davantage par une œuvre d'imagination, *Rookwood* (1834), écrite dans la manière encore fort goûtée d'Anne Radcliffe. L'histoire plus intéressante que morale de *Jack Sheppard* (1839, 3 vol.), vœur fameux par ses aventures, eut une vogue immense. Depuis, déployant une verve infatigable, il a traité avec un égal succès les genres les plus opposés, loué pour la fécondité de ses plans, la variété de ses caractères, l'éclat de son style, son habileté à peindre les localités et les mœurs.

Nous citerons parmi ses nombreux romans, dont la plupart ont d'abord paru dans la presse périodique : *Crichton* (1837), *Guy Fawkes* (1840), épisode de la conspiration des poudres; *Jacques II* (nouv. édit., 1854), dont la principale figure est bien étudiée; *la Fille de l'avare* (the Miser's daughter, 1843), *la Cathédrale de Saint-Paul* (the Old St-Paul's); *le Château de Windsor* (Windsor Castle, 1843); *Saint James ou la Cour de la reine* (1844; 2<sup>e</sup> édit., 1853); *la Tour de Londres* (the Tower of London, 1846), un des plus dramatiques; *les Sorcières du Lancashire* (the Lancashire witches, 1848); *la Chambre ardente* (the Star chamber), histoire des procès d'empoisonnement sous Louis XIV; *la Flèche de lard* (the Fitch of bacon, 1854), tableau des mœurs d'autrefois, etc. Un choix de ses premières nouvelles, illustrées par Cruikshank, a paru sous le titre : *Contes d'hiver* (December tales). Plusieurs de ses œuvres, *Abigail*, *Crichton*, *le Gentilhomme des grandes routes*, *J. Sheppard*, *la Tour de Lon-*

*dres*, ont été traduites en français; elles ont été reproduites, en partie, dans la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*.

Fondateur, en 1842, d'un recueil mensuel auquel il attacha son nom, *the Ainsworth's Magazine*, il acheta, en 1845, à Colburn, la propriété du *New monthly Magazine*, et plus tard celle du *Bentley's Miscellany*. Ces revues contenaient souvent, toutes trois ensemble, de nouvelles productions de sa plume. Dans le dernier de ces recueils parut, entre autres : *le Constable de la Tour* (1860), suivi de *Lord maire de Londres*, *tableau de la vie anglaise au XVIII<sup>e</sup> siècle* (1862); du *Cardinal Pole* (1863); du *John Law* (1864); de *Charles Stuart à Madrid* (1870); d'un *Récit de l'année 1651* (1872), etc. On cite, en outre, de M. Ainsworth un poème légendaire : *le Combat des Trente* (1860).

AINSWORTH (William-Francis), médecin et voyageur anglais, cousin du précédent, est né à Exeter, le 9 novembre 1807. Il étudia la médecine et les sciences naturelles, et, après avoir été reçu docteur (1827), fit une excursion géologique à travers l'Auvergne et les Pyrénées. De retour à Edimbourg (1828), il prit la rédaction du *Journal of natural and geographical science* et fit des cours publics de géologie. Lors de l'invasion du choléra, il fut attaché aux hôpitaux de Londres, puis envoyé en Irlande, où il fit des recherches géognostiques et donna plusieurs leçons à Limerick et à Dublin.

En 1835, M. Ainsworth fut adjoint comme médecin à l'expédition qui, sous les ordres du capitaine Chesney, cherchait par l'Euphrate une voie plus directe pour aller aux Indes. Après s'être arrêté quelque temps à Bombay, il revint seul, en 1837, par le Kourdistan, le Taurus et l'Asie Mineure. Ces mêmes pays furent de sa part l'objet d'une seconde exploration qui dura plus de trois ans (1838-1841); voyageant de compagnie avec Rassam et Théodore Russell, il fut chargé par la Société royale de géographie de reconnaître le cours du Halys, et, par la Société de propagande chrétienne, de visiter les chrétiens du Kourdistan. Au printemps de 1840, il parvint à pénétrer dans le pays des Nestoriens. M. Ainsworth se retira ensuite dans le voisinage de Londres.

On a de lui les ouvrages suivants : *Recherches en Assyrie* (Researches in Assyria); *Voyages d'exploration dans l'Asie Mineure, la Mésopotamie, la Chaldée et l'Arménie* (Travels and researches in Asia Minor, etc.); Londres, 1842, 2 vol.); *Reclamations des chrétiens d'Orient* (the Claims of the christian aborigines in the East); *Voyages sur les traces de la retraite des Dix-Mille* (Travels in the track of the 10 000 Greeks; 1844, 2 vol.), et plusieurs mémoires communiqués aux compagnies savantes. En 1854, il a édité l'*Anabase* et les *Dits mémorables* de Xénophon, qu'il a fait suivre d'un commentaire géographique (in-8).

AIRD (Thomas), poète écossais, est né à Bowden (comté de Roxburg), le 28 août 1802. Il termina son éducation à l'université d'Edimbourg et succéda au célèbre bibliophile J. Ballantyne, dans la direction du *Weekly Journal*. En 1835, il prit la rédaction en chef du *Dumfries Herald*, organe destiné à défendre les principes de la politique conservatrice. On a de lui : *du Caractère religieux* (Religious characteristics, 1827), esquisse métaphysique; *le Vieux garçon* (the old Bachelor, 1845), recueil de nouvelles, et un volume de vers (*Poetical Works*, 1848), dans lequel on remarque la légende du *Père du Diable*, où le

fantastique est traité avec une grande puissance d'invention. En 1852, M. Aird a réuni et édité les *Poésies* du docteur Moir, qui était comme lui un des collaborateurs ordinaires du *Blackwood's Magazine* écossais. — Il est mort à Edimbourg en avril 1876.

**AIREY** (sir Richard), général anglais, né en 1805, à Newcastle, et fils d'un lieutenant général, fut élevé au Collège royal militaire. Entré, en 1821, comme enseigne au 34<sup>e</sup> régiment d'infanterie, il devint aide de camp du lord commissaire des îles Ioniennes (1827), puis du gouverneur général du Canada (1830). Lorsqu'il revint en Angleterre, il fut nommé lieutenant-colonel au 34<sup>e</sup> régiment et attaché à l'état-major des gardes à cheval (1838), et fit partie de l'expédition de Crimée en qualité de quartier-maître général. Ces fonctions difficiles, dont il s'acquitta avec beaucoup de zèle auprès des généraux en chef qui se sont succédés, lui valurent la croix de commandeur de l'ordre du Bain, le rang honoraire de lieutenant général, et, en 1860, le titre de colonel du 17<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Lord Raglan et sir Codrington ont cité plusieurs fois son nom avec éloges dans leurs rapports officiels. Sir Richard Airey fut nommé gouverneur de Gibraltar en 1865. Promu général en 1871, sir Rich. Airey a été fait pair du royaume en 1876, avec le titre de premier baron. Il est commandeur de la Légion d'honneur, grand-croix du Bain, etc.

**AIRY** (sir George-Biddell), astronome anglais, né le 27 juillet 1801, à Alnwick (Northumberland), entra, en 1819, à l'université de Cambridge, devint agrégé en 1824, et fut, en 1827, élu à la chaire scientifique fondée par Lucas, et que l'enseignement de Barrow et de Newton a illustrée; M. Babbage était au nombre des concurrents. L'année suivante, M. Airy ouvrit un cours public de philosophie expérimentale qu'il reprit, en 1836, avec de nouveaux développements. On remarqua sa théorie des ondulations de la lumière. La plupart de ses premiers mémoires ont été consignés dans les *Transactions* de la Société de philosophie de Cambridge, qui l'avait admis, dès 1823, parmi ses membres. Il participa aux travaux de l'ancien Bureau des longitudes de Londres. En 1828, le conseil de l'université de Cambridge lui confia la chaire d'astronomie, puis la direction de l'Observatoire qui venait d'être élevé. Ses observations, réunies en corps d'ouvrage (*Astronomical observations*; Cambridge, 1829-1838, 9 vol. in-4), ont servi de modèle à toutes les publications analogues de l'Angleterre.

Dans l'automne de 1835, la charge d'astronome royal à l'Observatoire de Greenwich étant devenue vacante par la démission de John Pond, M. Airy en fut investi par le choix spécial de lord Auckland, qui présidait alors le conseil d'Amirauté. Il se signala par des travaux utiles et intéressants, tels que l'introduction d'instruments nouveaux ou perfectionnés, des méthodes de calcul plus rapides et plus claires, des recherches suivies sur le magnétisme, la météorologie, la photographie, etc. C'est ainsi qu'en 1854 il a indiqué le moyen de corriger les déviations de la boussole dans les bâtiments construits en fer, et qu'il a fait dans les mines d'Harton une série d'expériences très-curieuses avec le pendule pour arriver à connaître la pesanteur exacte de la terre, ainsi que la masse relative du soleil et des principaux corps célestes de notre sphère.

Outre les travaux cités, on a encore de ce savant des écrits destinés à vulgariser la science, notamment des traités sur la *Gravitation* (1837), pour la *Penny Cyclopædia*; sur l'astronomie (1853),

sur la trigonométrie (1855), pour la *Metropolitan Cyclopædia*, etc. M. Airy fait partie de la Société royale de Londres, de la Société astronomique, de l'Institut des ingénieurs civils. Depuis plusieurs années correspondant de l'Institut de France, il en a été élu membre associé le 26 février 1872. A diverses reprises, il a reçu de la Société astronomique diverses récompenses, entre autres des médailles d'or pour un travail sur les inégalités de Vénus (1833) et un abrégé des observations planétaires faites de 1750 à 1830 à Greenwich (1846). En 1856, il a été décoré de la Légion d'honneur pour les services qu'il a rendus à la science. Fait chevalier du Bain pour ces mêmes services, en 1871, sir G. Airy a été promu l'année suivante commandeur de l'ordre.

**AÏVAZOVSKI** (Gabriel), érudit arménien, est né à Théodosie (Crimée), le 22 mai 1812, de l'ancienne famille des Aivaz ou Haïvaz, établie depuis environ deux siècles en Galicie (Pologne). Entré dès l'âge de quatorze ans au couvent de religieux mekhitaristes de Saint-Lazare, près Venise, il eut pour maître le célèbre historien et théologien Aucher, prit les ordres et exerça successivement, dans le monastère de Saint-Lazare, les fonctions de professeur de langues européennes et orientales, de philosophie et de théologie, celles de maître des profès et de secrétaire général de l'ordre. En 1848, il fut nommé préfet des études au collège arménien de Samuel Moorat, à Paris.

Des dissensions religieuses ayant porté le trouble dans la communauté mekhitariste, le P. Gabriel, qui soutenait le principe national contre l'ultramontanisme, se démit de ses fonctions, et entra, en qualité d'aumônier et d'instituteur, chez Artin-Bey, ancien ministre de Méhémet-Ali, demeurant alors à Paris (1854). Bientôt les querelles tournèrent au schisme, et de concert avec ses anciens collègues, le P. Aïvazovski fonda le nouveau collège arménien de Grenelle.

Membre de la Société asiatique, de l'Institut des langues orientales de Moscou, etc., le P. Gabriel Aïvazovski est auteur d'un *Abrégé de l'histoire de Russie* (Venise, 1836, in-12, en arménien), et d'une *Histoire de l'empire ottoman* (Ibid., 2 vol. in-12, aussi en arménien). Il a fondé au couvent arménien de Venise et dirigé pendant six années le *Pazmateb* ou *Polyhistore*, revue arménienne littéraire et scientifique. Il a été l'un des principaux collaborateurs de son ancien maître, le P. Jean-Baptiste Aucher, dans la publication de son *Grand dictionnaire de la langue arménienne* (in-4, 2 vol.), et a annoté les deux premiers volumes de la *Collana degli Storici armeni*, en italien, comprenant Moïse de Khorène et Agathange. On lui doit également un *Atlas arménien*, en dix planches gravées à Paris sur cuivre, aux frais de M. Ohannès Dadian (voy. ce nom), et la publication d'une revue arménienne-française, la *Colombe du Massis* (Paris, 1855).

**AÏVAZOVSKI** (Jean), peintre russe, frère du précédent, professeur à l'Académie impériale des beaux-arts de Saint-Petersbourg, est né à Théodosie (Caffa), en Crimée, au mois de juillet 1817. Admis à l'âge de seize ans, par ordre spécial du czar Nicolas, comme pensionnaire impérial à l'Académie, il ne tarda pas à être cité comme le premier peintre de marine de la Russie. Il fut nommé, en 1848, membre de l'Académie des beaux-arts d'Amsterdam. M. Aïvazovski a composé un grand nombre de toiles placées dans tous les musées de Russie; ce sont, pour la plupart, des représentations de batailles navales tirées de l'histoire russe, ou des vues maritimes: il est

devenu, dans le dernier genre, un des principaux représentants de l'art de son pays. M. Aivazovski est décoré de l'ordre de Sainte-Anne de Russie et du Lion Néerlandais.

Il a exposé à Paris : *Vue de Venise, Effet de lune, les Moines arméniens à Venise* (1848); *L'Hiver dans la grande Russie, les Champs de blé, les Steppes, Tempête au pied du mont Athos, Soleil couchant, Café turc à Rhodes* (1857); *Vue prise sur la côte de Crimée*, à l'Exposition universelle de 1867, etc. Il a reparu à l'Exposition universelle de 1878 avec trois belles toiles : *Tempête au bord de la mer Noire, Nuit dans l'Archipel, le Brouillard dans le golfe de Naples*. Il a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1843 et la décoration de la Légion d'honneur en août 1857.

AIZELIN (Eugène-Antoine), statuaire français, né à Paris le 10 juillet 1821, suivit les cours de Ramey et de Dumont à l'École des Beaux-Arts et débuta au salon de 1852 par une *Sapho*, plâtre, qui reparut l'année suivante en bronze. Il n'a cessé dès lors de produire des œuvres empreintes du sentiment de la grâce moderne, et parmi lesquelles nous citerons : *Nyssia au bain* (1859), plâtre dont le marbre a figuré au salon de 1861, puis au palais pompéien de l'avenue Montaigne; *Psyché*, marbre (1863), au musée du Luxembourg; *L'Enfant et le sablier*, plâtre (1864); *une Suppliante*, plâtre (1865), réexposée en marbre en 1867 et acquise par l'Etat; *L'Adolescence*, buste en marbre (1866); *la Jeunesse*, plâtre (1869); *Orphée descendant aux enfers*, plâtre (1870); *une Veuve*, plâtre (1872); *l'Idylle*, marbre (pour la cour du Louvre), *une Merveilleuse* de 1796 (1874); *l'Avril*, plâtre; *Ophélie*, buste en marbre; *la Sortie de l'église*, buste en marbre (1875); *Amazone vaincue*, marbre (1876); *Pandore et la Pastorale*, statue et buste en marbre (1877). M. Aizelin est en outre auteur de deux figures de la Danse pour les façades du Cirque (1861) et du théâtre du Châtelet (1863); de *saint Grégoire de Nyse* et de *sainte Cyrille*, statues en pierre (1866) pour l'église de la Trinité; de *sainte Geneviève*, statue en pierre pour Saint-Roch (1872). Il a obtenu une médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1859, une médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1861, avec rappel en 1863, et la croix de la Légion d'honneur en 1867.

ALARD (Jean-Delphin), violoniste français, né à Bayonne (Basses-Pyrénées), le 8 mars 1815, reçut de très-bonne heure des leçons de violon d'un vieux musicien distingué du théâtre de Bayonne, M. Armingaud, père du violoniste de ce nom, et à huit ans il fit lui-même sa partie dans l'Orchestre. A onze ans, son père le conduisit à Paris pour le faire concourir à une place vacante dans la classe d'Habeneck, au Conservatoire; il fut admis, le 5 février 1827, et y resta jusqu'en 1830, année où il eut le premier prix. En 1838, il fut nommé membre de la Société des concerts; en 1840, violon solo de la chapelle des Tuileries; en 1843, professeur de violon, en remplacement de M. Baillot, au Conservatoire; en 1845, violon solo de la Société des concerts.

Ses œuvres gravées sont : *L'École du violon*, méthode complète, adoptée par le Conservatoire; cinq livres d'*Études, des Duos, Concertos, Symphonies* pour violon, *Quatuors, Duos* pour piano et violon, et une vingtaine de *Fantaisies*. On a surtout remarqué la *Symphonie pour deux violons*, jouée en 1855. A part ses *Fantaisies* et quelques morceaux de concert qui sont un sacrifice au goût brillant, les œuvres de M. Alard appartiennent au genre classique par leur sévérité. Son jeu est très-pur et très-expressif. Il s'est appliqué à faire apprécier la musique classique, et a établi

avec M. Franchomme, en 1847, des séances de musique de chambre, où il ne fit guère entendre que les œuvres de Haydn, de Mozart et de Beethoven, et qui eurent un grand succès. Il a donné ses dernières séances en 1872. Il a pris, en octobre 1875, sa retraite de professeur au Conservatoire, après y avoir formé, pendant trente-deux ans, toute une génération de brillants élèves. M. Alard a été décoré de la Légion d'honneur le 10 décembre 1850.

ALARY (Jules-Abraham-Eugène ALARY, dit), musicien français, d'origine italienne, né en 1814, à Mantoue, d'une famille française, étudiant, de 1827 à 1831, au Conservatoire de Milan, et fut, jusqu'en 1833, flûtiste au théâtre de la Scala. Il vint alors se fixer à Paris, où il se livra à l'enseignement du chant et du piano. Il a été nommé, en 1852, pianiste accompagnateur de la chapelle et de la chambre de l'Empereur, et en 1853 directeur du chant au Théâtre-Italien; il conserva ces deux fonctions jusqu'en 1870.

Connu par de nombreux morceaux de musique publiés en Italie et en France, M. Alary a écrit et fait représenter sur divers théâtres les compositions dramatiques suivantes : *Rosmonda*, opéra seria en 2 actes (Florence, 1840); *la Rédemption*, mystère en 5 parties (Paris, Italiens, 1850); *le Tre Nozze*, opéra bouffe en 3 actes (ibid., 1851); *Sardanapale*, grand opéra en 5 actes (Théâtre impérial de Saint-Petersbourg, 1852); *l'Orgue de Barbarie*, opérette en 1 acte (Bouffes-Parisiens, 1856); *la Beauté du Diable*, opéra comique en 1 acte (Opéra-Comique, 1861); *la Voix humaine*, opéra en 2 actes (Opéra, 30 décembre 1861); *la Locanda gratis*, opéra bouffe en un acte (Paris, Italiens, 10 février 1867), etc.

ALAUX (Jules-Émile), professeur et littérateur français, né à Lavaur (Tarn), en 1828, se consacra de bonne heure à l'enseignement, se fit recevoir docteur ès lettres, puis agrégé de philosophie. Après avoir professé dans plusieurs collèges de province et dans l'établissement de Sainte-Barbe, à Paris, il a été appelé à la chaire de philosophie du lycée de Nice.

M. Alaux est auteur de divers ouvrages philosophiques ou littéraires : *Essai sur l'art dramatique* (Toulouse, 1855, in-8); *la Religion au dix-neuvième siècle* (1857, in-8); *Visions d'amour* (1858, in-16), volume de poésies sur lequel le nom de l'auteur imprimé par erreur est ainsi : *Allaux*; *la Raison*, essai sur l'avenir de la philosophie (1860, in-12); *Laure*, étude (1861, in-12); *Pape et Roi* (1861, in-8); *la Philosophie de M. Cousin* (1864, in-12); *les Tendresses humaines*, poésies (1867, in-12); *la Religion progressive* (1869, in-18); *l'Analyse métaphysique*, méthode pour constituer la philosophie première (Neufchâtel, 1872, in-8); *Études esthétiques* (1873, in-18), etc.

ALAUZET (François-Isidore), publiciste français, est né à Alexandrie (Piémont), le 10 avril 1807, de parents français. Entré comme employé au ministère de la justice en 1831, après avoir fait ses études de droit, il y devint chef de bureau, et fut plus tard nommé juge au tribunal civil de la Seine. Il a pris sa retraite, avec le titre de juge honoraire, en 1876. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Alauzet a écrit sur diverses questions d'économie politique, dont il a fait le but de ses études, plusieurs ouvrages estimés, entre autres : *Essai sur les peines et le système pénitentiaire* (1842, in-8), couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; *Traité général des assurances* (1843-1844, 2 vol. in-8), plein de faits et

de dissertations judicieuses; *Histoire de la possession et des actes possessoires en droit français*, précédée d'une introduction sur le droit de propriété (Imprimerie nationale, 1849, in-8), ouvrage aussi couronné par l'Institut; *De la qualité de Français et de la naturalisation* (1851, in-8); *Commentaire du Code de commerce et de la législation commerciale* (1851-57, 4 vol.; 2<sup>e</sup> édit., 1868-71, 6 vol.). M. Alauzet a collaboré à divers recueils spéciaux de science administrative.

**ALBEMARLE** (George-Thomas KEPPEL, 6<sup>e</sup> comte n<sup>o</sup>), pair d'Angleterre, né en 1799, à Londres, descend d'un zélé partisan de Guillaume III, créé en 1696 comte et pair héréditaire. Entré dans l'armée en 1815, il assista à la bataille de Waterloo, devint lieutenant-colonel en 1841 et colonel en 1854; il a fait quelques campagnes dans l'Inde et a été nommé major-général en 1858. Après avoir rempli les fonctions d'officier d'ordonnance de la reine, il fut attaché, de 1846 à 1852, au cabinet de lord J. Russell, alors premier ministre. Il a siégé deux fois à la Chambre des Communes, d'abord pour le comté de Norfolk (1832-1835), puis pour le bourg de Lymington (1847-1850); il s'y est montré constamment dévoué aux principes de l'école libérale qui sont de tradition dans sa famille. En 1851, il a quitté le nom de Keppel qu'il avait porté jusque-là pour prendre les titres et la place de son frère à la Chambre des Lords. On a de lui quelques ouvrages : *Voyage dans le Balkan* (Journey across the Balkan), *Voyage des Indes en Angleterre* (Journey from India to England), *Souvenirs du marquis de Rockingham* (Memoirs, 3 vol.), etc.

De son mariage avec la fille de sir C. Trotter (1831) il a eu trois enfants, dont l'aîné, *William-Couits KEPPEL*, appelé par courtoisie (dit le *Pea-rage*) vicomte BURY, né en 1832, à Londres, a servi dans l'Inde comme enseigne, puis lieutenant au 43<sup>e</sup> régiment d'infanterie, et s'est retiré en 1854 pour prendre l'emploi de secrétaire du gouvernement au Canada. En juin 1859, il a été nommé trésorier de la maison de la reine et créé membre du conseil privé. Il a représenté à la Chambre des Communes d'abord Norwich (1857-1859), puis Vick (1860). Il a épousé, en 1855, la fille de sir Allan Mac Nab.

**ALBERDINGK THYM** (Joseph-Antoine), écrivain hollandais, né à Amsterdam, le 13 août 1820, s'est occupé de commerce avant de se tourner vers la littérature artistique et religieuse. Il fonda ou dirigea successivement le *Spectator* (1842-1849), l'*Annuaire catholique* (1855-1860), la *Dietsche Warande* (1855-1860). Il a en outre publié : *Drie Gedichten* (1844); *Violtjens en grover gebloemte* (1845); *De klok van Delft* (1846); *Legenden en Fantaisien* (1847); *Palet en harp* (1849); *Het Voorgeborchte en andere gedichten* (1853); *Gertrude d'Orient, Madeleine, Mademoiselle Leclerc* (1853-1856), romans; *De la littérature néerlandaise à ses différentes époques, l'Art et l'archéologie en Hollande* (1851, en français), et un grand nombre d'articles dans divers recueils.

**ALBERI** (Eugène), littérateur italien, né à Padoue, en 1817, fit ses études à l'université de cette ville. Il a publié plusieurs ouvrages historiques qui lui assignent un rang très-distingué dans son pays. Nous citerons : *Guerra d'Italia del principe Eugenio di Savoia* (1839); *Vita di Caterina di Medici* (1838); *De Lavori di G. Galilei* (1843) : ce dernier a été proscrit par la congrégation de l'Index.

**ALBERT** (Alexandre MARTIN, dit), ouvrier mé-

canicien français, membre du gouvernement provisoire en 1848, né à Bury (Oise), le 27 avril 1815, et fils d'un cultivateur, apprit l'état de mécanicien modeleur chez un de ses oncles, fit ensuite son tour de France et vint à Paris, où, à peine âgé de quinze ans, il se battit, dit-on, en Juillet 1830. On l'a souvent confondu avec un des principaux accusés de Lyon, qui fut condamné, en 1835, à la déportation, Pierre-Jean-Marie-Edouard ALBERT, né à Riom (Puy-de-Dôme), en 1801. En 1840, M. Albert fonda à Paris le journal populaire *l'Atelier*, qu'il rédigea avec d'autres ouvriers, sans cesser de travailler comme ouvrier lui-même. En 1841, le nom d'Alexandre Martin, dit Albert, fut mêlé au procès de Darmès, mais sans donner lieu à des poursuites.

Quand la révolution de Février éclata, M. Albert était employé chez M. Bapterosse, fabricant de boutons. Il prit les armes le 23, et, dès le soir du 24, recommandé par son double titre d'écrivain révolutionnaire et de travailleur, ainsi que par des relations d'amitié avec M. Louis Blanc, il prit place à côté de lui dans le gouvernement provisoire. Son nom, dans toutes les proclamations, était accompagné de la qualification d'ouvrier, titre alors en honneur, que son éducation et ses manières lui firent contester. Vice-président de la commission des délégués du Luxembourg, il se borna à seconder de sa voix et de son influence les propositions de M. Louis Blanc. Il eut, à cette époque, la présidence de la commission des récompenses nationales, dont il se démit bientôt.

M. Albert fut nommé représentant du peuple à l'Assemblée constituante, dans le département de la Seine, par 133 041 voix sur 215 000 votants; mais il n'y siégea que quelques jours. Arrêté comme complice ou comme instigateur de l'attentat du 15 mai, il fut traduit devant la haute Cour de justice de Bourges. Déclinant la compétence de ce tribunal, il refusa même de répondre, et fut condamné à la déportation. Il fut d'abord renfermé à Doullens, puis à Belle-Isle, d'où il passa au pénitencier de Tours. Après l'amnistie, il est entré dans l'administration du gaz parisien. Son nom n'a été rappelé depuis que rarement au public. On le voit nommer, en septembre 1870, membre de la commission des barricades pour la défense de Paris. Il fut porté sans résultat aux élections de la Seine du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale.

**ALBERT** (Paul), professeur et littérateur français, né le 14 décembre 1827, fit de brillantes études au lycée Louis-le-Grand, entra à l'École normale dans la section des lettres en 1848, et fut reçu agrégé en 1851. Après avoir professé la classe de rhétorique à Dijon, il prit avec distinction le grade de docteur ès lettres en 1858. Ses thèses avaient pour sujet, l'une : *De Poesia quartæ Christiania post Christum natum sæcula* (in-8), et l'autre : *Saint Jean Chrysostome considéré comme orateur populaire* (in-8). Cette dernière fut ensuite couronnée par l'Académie française. Il occupa, l'année suivante, la chaire de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Poitiers, d'où il fut rappelé à Paris, comme maître de conférences de littérature à l'École normale. Il a été plus tard nommé professeur de littérature française au Collège de France en remplacement de M. de Loménie (octobre 1878).

Hors de l'enseignement universitaire, le jeune professeur s'était livré avec un succès tout particulier à l'enseignement secondaire des filles, organisé vers la fin de l'Empire, sous l'impulsion de M. Duruy, et ses premiers livres ne furent que la reproduction de ses conférences mondaines, qui firent du bruit : l'éloge que Sainte-Beuve voulut

en faire dans le *Moniteur* fut la cause de sa retraite de la feuille officielle et son entrée au journal le *Temps*. M. Albert a été décoré de la Légion d'honneur.

Ses ouvrages, outre ses thèses, sont : *La Poésie, leçons faites à la Sorbonne pour l'enseignement secondaire des jeunes filles* (1869, in-8, et in-12); *la Prose* (1870, in-8 et in-12), pendant du précédent; *Histoire de la littérature romaine* (1871, 2 vol. in-8), ouvrage récompensé d'un prix Montyon; *la Littérature française*, depuis ses origines jusqu'au dix-huitième siècle, formant 3 séries (1872-1875, 3 vol. in-12). Il a donné une édition critique des *Lettres de Ducis* (1878). \*

**ALBERT** (Frédéric-Rodolphe), archiduc d'Autriche, est né le 3 août 1817. Fils de l'archiduc Charles, mort le 3 avril 1847, et de la princesse Henriette de Nassau-Weilbourg, morte le 29 décembre 1829, il est frère de Marie-Thérèse, reine douairière des Deux-Siciles. Il entra de bonne heure dans l'armée autrichienne et se distingua comme général de cavalerie. En 1849, il commanda une division en Italie et prit une part importante à la bataille de Novare. A la suite de cette campagne, il reçut le commandement du 3<sup>e</sup> corps d'armée. Il devint ensuite et resta, jusqu'en 1860, gouverneur général du royaume de Hongrie. En 1859, à la suite d'une mission infructueuse auprès de la cour de Prusse, il reçut le commandement d'un corps d'armée qui n'eut point à agir, puis remplaça un instant à la tête de l'administration militaire le comte Grunner. Il a également pris, en 1861, le commandement des troupes du royaume lombardo-vénitien pendant un congé accordé au feldzeugmeister, chevalier de Benedek. Propriétaire du 44<sup>e</sup> régiment d'infanterie autrichien, il était en même temps chef du 5<sup>e</sup> régiment de lanciers dans l'armée russe et du 2<sup>e</sup> régiment de grenadiers de Prusse orientale n<sup>o</sup> 3.

L'archiduc Albert eut un rôle important dans les événements d'Italie et d'Allemagne en 1866. Dès le mois d'avril, il reçut le commandement de l'armée autrichienne en Vénétie, dite l'armée du Sud et comprenant quatre corps des meilleures troupes de l'empire. Il remporta sur les Italiens, commandés par le général Durando, la victoire complète de Custozza (24 juin 1866), et les repoussa vers le Mincio. Les succès des Prussiens contre les Autrichiens dans le cœur de l'Allemagne rendirent cette victoire inutile, et après la défaite du général Benedek à Sadowa, l'archiduc fut rappelé en toute hâte pour le remplacer. Les négociations succédèrent dès lors aux opérations militaires. Le vainqueur de Custozza resta commandant en chef de l'armée autrichienne. En mars 1869, il échangea ce titre contre celui d'inspecteur général de l'armée. En 1869, il publia un écrit qui fut remarqué : *De la Responsabilité dans la guerre* (Ueber die Verantwortlichkeit im Kriege), traduit en français par le capitaine d'artillerie L. Dufour (Vienne, 1869, in-8). Il a visité plusieurs fois la France.

L'archiduc Albert a épousé, le 1<sup>er</sup> mai 1844, l'archiduchesse *Hildegarde* (Louise-Charlotte-Thérèse-Frédérique), née le 10 juin 1825, fille de Louis, ex-roi de Bavière. De ce mariage il a eu deux filles, nées en 1845 et 1849.

**ALBERT** (Frédéric-Auguste-Antoine-Ferdinand-Joseph-Charles-Marie-Baptiste-Népomucène-Guillaume-Xavier-Georges-Fidèle), roi de Saxe, né à Dresde le 23 avril 1828, fils aîné du roi Jean, reçut une éducation très-soignée sous la direction du savant historien Fr.-Alb. de Langenn. L'art militaire, pour lequel il montrait de

l'aptitude, lui fut enseigné par le lieutenant général saxon de Mangoldt, et à l'âge de quinze ans il reçut dans l'armée régulière le grade de lieutenant. Il suivait les cours scientifiques de l'université de Bonn, où il eut pour condisciple le prince royal Frédéric-Guillaume de Prusse, lorsqu'éclatèrent les mouvements révolutionnaires de 1848. Il quitta l'université et alla prendre part avec les troupes saxonnes à la guerre contre le Danemark. Il servit comme capitaine sous le général prussien de Pritwitz dans le Schleswig et fut décoré de divers ordres militaires à la fin de la campagne. Il partagea ensuite son temps entre les occupations militaires et les voyages, et, lorsque son père monta sur le trône en 1854, il avait déjà le commandement de l'infanterie saxonne avec le titre de lieutenant-général. Il fit, avec celui de général, la campagne austro-allemande de 1866, dans laquelle la Saxe avait pris parti pour l'Autriche contre la Prusse. Il déploya beaucoup d'activité et de valeur aux combats de Munchengraetz (28 juin); de Gitschin (29 juin), et de Königsgrätz (3 juillet). Lorsque, par suite de cette guerre, le royaume de Saxe fut incorporé dans l'Allemagne du Nord, le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, chef de la confédération, confia au prince Albert le commandement général de l'armée saxonne, qui devenait le 12<sup>e</sup> corps de l'armée fédérale.

C'est à la tête de ce corps, placé dans la deuxième armée allemande, sous les ordres du prince Frédéric-Charles, que le prince Albert fit la guerre contre la France. Il entra en campagne dès le mois de juillet 1870, fut engagé l'un des premiers dans la lutte et contribua pour beaucoup aux avantages chèrement achetés de Gravelotte et de Saint-Privat. Lors de l'investissement de Metz, il reçut le commandement d'une quatrième armée allemande, dite de la Meuse, et eut pour mission d'opérer contre le maréchal de Mac-Mahon et sur Paris, conjointement avec l'armée du prince royal de Prusse. Ce fut le corps saxon, resté sous ses ordres, qui servit de pivot au mouvement de conversion qui porta les armées des deux princes royaux sur Sedan. Victorieuse du maréchal de Mac-Mahon à Beaumont, le 30 août, l'armée de la Meuse eut encore à soutenir le 1<sup>er</sup> septembre, contre le général Ducrot, un combat acharné quelques heures avant la capitulation de Napoléon III. Après ce désastre des Français les deux princes royaux reprirent leur marche sur Paris. Le prince de Saxe investit la rive droite avec son quartier général au Grand-Tremblay, et soutint presque tout l'effort de la bataille de Champigny (2 décembre), ainsi que celui de plusieurs sorties moins importantes. Aussitôt l'armistice conclu, il fut remplacé dans son commandement par le général de Fabrice, ministre de la guerre de Saxe, et entra en Allemagne. Après la paix, le nouvel empereur d'Allemagne nomma le prince royal de Prusse inspecteur général des armées et feld-maréchal-général. L'empereur de Russie, Alexandre II, lui conféra aussi ce dernier titre.

Le prince Albert succéda à son père le roi Jean, sur le trône de Saxe, le 29 octobre 1873. Au commencement de l'année suivante, les Chambres accordèrent au nouveau roi une augmentation de 290,000 thalers sur la liste civile. Peu d'événements ont signalé les premières années de son règne. On peut remarquer néanmoins les efforts du parlement pour la réorganisation des autorités administratives, les tentatives de réforme des écoles primaires, donnant lieu à des conflits confessionnels; enfin, en dépit de l'absorption générale des petits États dans l'empire d'Allemagne, la déclaration unanime des deux Chambres saxonnes contre l'acquisition par l'empire des che-



mins de fer allemands. — Pour la famille du roi Albert, voyez SAXE. \*

**ALBONI** (Marietta), célèbre cantatrice italienne, née en 1824, à Forlì, dans la Romagne, reçut une éducation distinguée et, après avoir fait dans sa ville natale de fortes études de solfège, alla prendre des leçons de chant à Bologne, auprès de Mme Bertolotti. Elle reçut à cette époque les conseils de Rossini. A seize ans, elle débuta sur le théâtre communal de Bologne, d'où elle passa à la Scala de Milan. Après de grands succès sur cette dernière scène, elle parut sur les principaux théâtres d'Italie, d'Allemagne, de Russie, de Hongrie et d'Angleterre, et eut partout les plus brillants triomphes. A Londres surtout, la saison de 1847 lui fut doublement favorable; le directeur du théâtre de Covent-Garden éleva de lui-même, le lendemain de ses débuts, le chiffre convenu de ses appointements de 12 000 à 50 000 francs. Elle soutint glorieusement la concurrence de ce théâtre contre celui de la Reine, où se faisait alors applaudir Jenny Lind.

Au mois d'octobre de la même année, elle parut à l'Opéra de Paris dans trois concerts, fut engagée aux Italiens, débuta par le rôle d'Ar-sace, dans *Sémiramide*, et chanta successivement dans les principales pièces du répertoire. Appelée à l'Opéra, au mois de mai 1850, elle joua, après Mme Viardot, le rôle de Fidès dans le *Prophète*, puis créa le rôle de Zerline dans *la Corbeille d'oranges*, écrit pour elle par M. Auber. Dans l'intervalle, elle avait passé l'hiver à Madrid. Depuis cette époque, elle a paru soit à Londres, soit à Paris, et dans cette dernière ville, tantôt à l'Opéra, tantôt aux Italiens, où elle resta plus longtemps. Sur ces deux scènes, outre ses rôles dans les pièces déjà connues en France, elle en a créé ou repris plusieurs du répertoire de M. Verdi, notamment celui d'Ulrica, dans *Un ballo in maschera* (janvier 1861). Elle a aussi visité les principales villes de l'Amérique, où elle a été l'objet des plus bruyantes ovations. En février 1869, elle a été engagée aux Italiens à raison de 3000 fr. par soirée, pour chanter la messe posthume de Rossini.

Mlle Alboni a dû ses succès à la nature de sa voix et à son talent comme cantatrice. C'était le contralto le plus étendu, le plus souple et le plus pur que l'on connût; sa vocalisation était étonnante de richesse et de facilité. Les prodiges sous lesquels on sent d'ordinaire le travail et l'étude, elle les exécutait sans effort et comme en se jouant. Inférieure comme comédienne, un peu froide dans les situations dramatiques, contrariée dans les rôles gracieux par un épanouissement excessif de santé, sa voix suffit à racheter toutes ces imperfections et tous ces défauts.

Pendant qu'elle était au théâtre, Mlle Alboni était devenue par mariage comtesse Pepoli, sans cesser de prendre devant le public le nom qu'elle avait elle-même illustré. Après la mort du comte Pepoli, en 1866, elle renonça à la scène, et se borna à chanter dans les concerts, au profit d'œuvres de charité. Elle reparut toutefois par extraordinaire, au Théâtre Italien de Paris, en avril 1872, dans le *Mariage secret*, et y retrouva tout le succès d'autrefois. Elle s'est remariée, en février 1877, à un officier de la Garde républicaine, M. Ziéger, nommé la même année capitaine de gendarmerie à Besançon.

**ALBRECHT** (Wilhelm-Edouard), jurisconsulte allemand, né en 1800, à Elbing (Prusse), fit ses études de droit aux universités de Königsberg et de Göttingue. En 1822, il obtint le grade de docteur, et, après un court séjour à Berlin, il

revint à Königsberg, devint professeur suppléant (1827), professeur titulaire (1829), et fut, en 1830, appelé à Göttingue, pour y occuper la chaire d'Eichhorn. Les événements de 1837 brisèrent sa carrière. L'un des sept qui protestèrent contre la loi du 1<sup>er</sup> novembre par laquelle la constitution hanovrienne de 1833 était renversée, il fut suspendu de ses fonctions, quitta Göttingue, se rendit à Leipzig et fit des cours particuliers de droit. En 1840, il fut nommé professeur titulaire à l'université et conseiller honoraire de la cour. En 1848, il fut choisi avec Dahlmann pour discuter les bases de la constitution germanique, puis envoyé à l'Assemblée nationale; mais dès le mois d'août il se retira pour se consacrer tout entier à l'enseignement. — Il est mort à Leipzig le 22 mai 1876.

M. Albrecht professait le droit allemand privé et public, le droit ecclésiastique et l'histoire du droit allemand; son enseignement était très-suivi, mais il n'a guère publié que : *Commentatio juris Germanici antiqui, doctrinam de probationibus adumbrans* (Königsberg, 1825 et 1827), et son important ouvrage *De la possession comme source de l'ancien droit des choses en Allemagne* (die Gewer als Grundlage des alten deutscher Sachenrechts, *Ibid.*, 1827).

**ALBRESPY** (André), peintre et publiciste français, né à Montauban, d'une famille protestante, le 22 septembre 1833, suivit les leçons de M. Léon Cogniet et exposa aux salons de 1861, 1863 et 1864, des paysages et des natures mortes. Il écrivit ensuite dans un grand nombre de journaux et de revues tels que : *l'Investigateur*, journal de l'Institut historique, *la Revue chrétienne* de M. de Pressensé, *l'Electeur libre*, etc. Vers la fin de l'Empire, M. Albrespy s'est retiré dans sa ville natale.

Il a publié à part : *Influence de la liberté et des idées religieuses et morales sur les beaux-arts* (1867, in-8); *De l'Enseignement des arts dans les écoles primaires de France* (1872, in-8); *Comment les peuples deviennent libres* (1875, in-8), étude développée des conditions religieuses et morales du progrès politique; *la Liberté comme en Belgique* (1876, in-8), etc.

**ALBUFÉRA** (Louis-Napoléon SUCHET, duc d'), député français, né à Paris, le 23 mai 1813, et fils du maréchal de l'Empire mort en 1826, entra à l'École polytechnique en 1831 et en sortit dans l'artillerie. Après quelques campagnes en Algérie, il revint à Paris, épousa une des filles du riche banquier prussien Schickler (1844) et donna sa démission de capitaine à la révolution de Février. Il a siégé, de 1838 à 1848, au Luxembourg, comme pair de France à titre héréditaire (création du 5 mars 1819). M. d'Albuféra représenta au Corps législatif, pour la session 1852-1856, la circonscription d'Evreux; son concurrent était M. de Salvandy; il fut réélu en 1857 et en 1863; à cette dernière date il obtint 17 702 voix sur 26 929 suffrages exprimés. Il était alors maire de Vernon et conseiller général de l'Eure. Le duc d'Albuféra fut de nouveau élu député en 1869 par 14 497 voix sur 25 065 votants. Il prit une part très-active au mouvement plébiscitaire de mai 1870, et présida le comité qui en eut la direction. Il avait été compris parmi les 18 sénateurs du décret du 27 juillet 1870, qui ne fut pas promulgué et qui se retrouva aux Tuileries après la chute de l'Empire. Chevalier de la Légion d'honneur, depuis le 4 décembre 1857, il a été promu officier le 2 juin 1864, commandeur en juillet 1867, et grand officier à l'occasion du plébiscite, le 18 mai 1870. — Il est mort à Paris, le 22 juillet 1877.

**ALBUQUERQUE** (Luis de Almeida d'), journaliste et professeur portugais, né à Serpa, dans la province d'Alemtejo, le 21 juin 1819, fut reçu docteur en droit à Coimbra en 1843 et nommé, l'année suivante, professeur d'économie politique à l'École polytechnique. En 1846, il débuta comme journaliste dans l'*Illustração*, dirigée par M. T. de Vasconcellos. De 1851 à 1852, il fut secrétaire de la préfecture de Lisbonne; il était à Paris, en 1857, lorsqu'il fut de nouveau chargé de ces fonctions, dont il se démit en 1858, à propos de la question des sœurs de charité et des frères lazaristes. M. d'Albuquerque a fondé à Lisbonne, en 1853, le *Jornal do commercio*.

**ALCAN** (Michel), ingénieur français, ancien représentant du peuple, né à Donnelay (Meurthe), le 21 mai 1811, d'une famille israélite, et fils d'un ancien soldat de la République, fut employé, dès son enfance, aux travaux des champs; il entra ensuite, comme apprenti, chez un relieur de Nancy, lut avidement et suivit le soir les cours publics. La *Société des amis du travail* lui décerna une médaille d'argent. En 1830, il vint à Paris et combattit sur les barricades. Appelé devant la commission des récompenses nationales : « Je ne vous demande qu'une chose, dit-il, c'est de l'instruction. » On lui donna une décoration. A force de travail, il se fit admettre à l'École centrale des arts et manufactures, et obtint, au bout de trois ans, le diplôme d'ingénieur civil. Pour compléter ses études, il entreprit de faire à pied son tour de France. Il se fixa quelque temps à Louviers, s'y fit connaître comme ingénieur habile, puis se rendit à Elbeuf, où il fonda pour les ouvriers un cours gratuit des sciences élémentaires. Il fit alors plusieurs découvertes utiles et perfectionna les procédés de tissage. Les résultats de ses travaux sont consignés dans son *Essai sur l'industrie des matières textiles*, comprenant le travail complet du coton, du lin, du chanvre, des laines, du cachemire, de la soie, du caoutchouc, etc. (Paris, 1847, in-8, avec un atlas de 35 planches, 2<sup>e</sup> tirage, 1859). La Société d'émulation de Rouen, la Société industrielle de Mulhouse et le jury central de l'Exposition récompensèrent ses services par des distinctions honorifiques. M. Alcan fut nommé, en 1845, professeur de filature et de tissage à l'École centrale des arts et manufactures.

Après la révolution de Février, il fut élu dans le département de l'Eure, comme candidat démocrate, représentant du peuple par 59267 voix, le 6<sup>e</sup> sur onze, fit partie du comité de travail, et vota ordinairement avec la gauche. Il fut l'auteur de plusieurs propositions adoptées par la Constituante en faveur des ouvriers. Après l'élection du 10 décembre, il combattit vivement la politique de l'Élysée et appuya la proposition tendant à décréter d'accusation Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, M. Alcan reprit son cours de filature et de tissage, et ses recherches scientifiques. A la suite de l'Exposition universelle de 1855, il fut décoré de la Légion d'honneur sur la proposition du jury international. — Il est mort à Paris le 26 janvier 1877. M. M. Alcan a publié un *Traité complet de la filature du coton. Origines, progrès, caractères, etc.* (1864, in-8, avec atlas, in-4). Il a collaboré au *Dictionnaire des arts et manufactures*.

**ALCOCK** (sir Rutherford), diplomate anglais, né à Londres en 1809, se destina d'abord à la carrière médicale. Chirurgien dans la brigade marine de Portugal (1833-1834), il servit comme inspecteur général des hôpitaux dans la légion

espagnole aux ordres de sir de Lacy Evans (1835-1837), et fut ensuite chargé, comme commissaire, de régler les réclamations de cette légion, de 1839 à 1844. A cette époque, il fut nommé consul à L'oo-chow-foo, passa à Shang-hai, en 1846, puis à Canton, en 1859, devint consul général au Japon, en décembre 1858, et réunit, l'année suivante, à ce titre, ceux d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire. Désigné par sa fermeté à la haine du parti hostile aux Européens, il fut l'objet de plusieurs attaques (1860 et 1861) dont il força les autorités à lui donner réparation, et eut notamment à soutenir, dans la nuit du 5 au 6 juin 1862, une attaque terrible qui ne put être définitivement repoussée que par l'intervention des troupes indigènes. Le 7 avril 1865 il fut envoyé à Pékin en qualité de ministre plénipotentiaire; il a gardé ce poste jusqu'au mois de juillet 1871.

Chevalier de l'ordre de la Tour et l'Épée de Portugal, de Charles III d'Espagne et d'Isabelle la Catholique, M. Alcock a été promu commandeur de l'ordre du Bain en 1863. Il a épousé en premières noces la fille de sir Charles Bacon et s'est remarié, en 1862, à la veuve du révérend John Lowder, chapelain anglais à Shang-hai. On cite de lui : *the Capital of the Tycoon, or Narrative of a Three years' Residence in Japan*.

**ALCOTT** (Louisa-May), femme de lettres américaine, née à Germantown (Pennsylvanie) en 1833, est fille du philosophe Amos Bronson Alcott qui, après s'être beaucoup occupé d'éducation, a écrit quelques livres mystiques. Elle se mit elle-même de bonne heure à écrire et publia en 1855 un recueil de *Contes de fées* (Fairy tales). Pendant la guerre civile de 1863, elle soigna les blessés et écrivit ensuite un volume d'*Esquisses d'hôpital* (Hospital sketches). A part sa collaboration à divers journaux, elle a publié un certain nombre de romans : *Petites femmes* (Little women, 1867); *Une jeune fille à la vieille mode* (an Old-fashioned girl, 1869); *Petits hommes* (Little men, 1871), etc.; la plupart ont été traduits en français par Mme Remy (Paris, 1872-1875, in-18).

**ALDRICH** (Thomas-Bailey), poète et romancier américain, né à Portsmouth (New-Hampshire) en 1836, entra dans le comptoir d'un de ses oncles à New-York, et y passa trois années pendant lesquelles il fournit de la prose et des vers à divers recueils. Il a publié plusieurs volumes de poésies, entre autres : *les Cloches* (the Bells, 1855); *Pampinea* (1861); *le Drap d'or* (Cloth of Gold). Parmi ses nouvelles et romans en prose, les suivants ont été traduits en français par Th. Bentzon et réunis en un volume : *Marjorie Daw, Prudence Palfrey, Mlle Olympe Zabriski, le Palmier-dattes du père Antoine, Tout-à-fait* (Paris, 1875, in-18).

**ALEARDI** (Gaetano, dit ALEARDO, poète italien, né à Vérone en 1810, fils d'un propriétaire qui, par haine du gouvernement impérial français, s'était retiré dans son domaine aux environs de cette ville, étudia à Vérone et à Padoue les lettres, la philosophie et le droit; mais la police autrichienne avec laquelle il eut presque toute sa vie des démêlés l'empêcha de suivre une carrière. Il prit part aux différents mouvements ayant pour objet l'affranchissement de l'Italie et subit à plusieurs reprises de longs et pénibles emprisonnements. En 1859, il fut élu député de Brescia au Parlement, et nommé à une chaire de littérature italienne à Milan, mais il la refusa. En 1864, il est devenu professeur d'esthétique à

l'Académie des Beaux-Arts, puis membre du Sénat. — Il est mort à Vérone en juillet 1878.

Les poésies d'Alardi, en général descriptives, avec des tendances de réformation politique et religieuse, sont nombreuses et se rapportent aux différentes époques de sa vie, ainsi qu'aux phases de l'indépendance italienne. On cite entre autres : *Arnaldo di Rocca* (Milan, 1842); *Prime storie* (Vérone, 1845); *il Monta Circello* (Ibid., 1846), fragment d'un poème en quatre chants imité de *Childe-Harold*; *Lettere a Maria*, en deux parties (Ibid., 1848); *Raffaello et la Fornarina* (Ibid., 1857); *Ora di mia giovinezza* (Ibid., 1858); *Triste dramma* (Ibid., 1859); *I sette soldati* (Florence, 1861), dédié à Garibaldi; *Canto politico* (Vérone, 1862), inspiré d'une vive pitié pour le pape Pie IX. Une édition générale de ses poèmes a été donnée sous le titre de *Canti* (1862).

ALEXANDER (sir James Edward), officier et voyageur anglais, servit d'abord aux Indes dans la cavalerie, devint secrétaire particulier et aide de camp de sir Benjamin d'Urban, gouverneur de la colonie du Cap, et suivit ce général, avec le même titre, quand il reçut le commandement des forces anglaises dans l'Amérique du Nord. Il appartint ensuite à l'état-major de sir William Rowan, général en chef des troupes anglaises au Canada, et prit part aux guerres de Birmanie, de Perse, de Turquie, de Portugal et de Kaffir. Devenu colonel dans l'armée anglaise, il conduisit devant Sébastopol le 14<sup>e</sup> régiment d'infanterie; il fut aussi chargé d'un commandement dans la Nouvelle-Zélande, pendant la guerre contre les Maoris.

Sir J. Alexander a pris part à deux importants voyages de découvertes : l'un dans l'intérieur de l'Afrique, l'autre dans les forêts du Nouveau-Brunswick. On lui doit plusieurs volumes de voyages, des traductions du persan; *Passages in the Life of a Soldier*, etc. Créé chevalier du Bain en 1838, il est devenu commandeur de l'ordre en 1873. Il a épousé, en 1837, la fille du lieutenant-colonel Michel, inspecteur général au Cap.

ALEXANDER (Stephen), astronome américain, né à Schenectady (New-York), le 1<sup>er</sup> septembre 1806, fit ses études au collège de l'Union, entra au séminaire théologique de Princeton en 1832, devint en 1834 professeur adjoint de mathématiques au collège du New-Jersey, et fut appelé en 1840 à la chaire nouvellement créée d'anatomie qu'il échangea plus tard contre celles de mathématiques et de mécanique. Il a dirigé plusieurs expéditions d'observations scientifiques, notamment celles ayant pour objet d'étudier les éclipses de soleil de juillet 1860 dans le Labrador, et d'août 1869 dans l'Ouest. Ses mémoires d'astronomie, de mathématiques ou de physique, très-remarqués dans le monde savant, portent sur des observations d'éclipses, sur les conditions des groupes d'étoiles, les nébuleuses, les lois du système solaire, ainsi que sur les principes fondamentaux des sciences mathématiques. \*

ALEXANDRE\* (Charles-Alfred), magistrat et juriconsulte français, né le 28 août 1816, fit ses classes au lycée Henry IV, étudia le droit et fut secrétaire de Philippe Dupin. Il entra dans la magistrature en 1841 comme substitut du roi à Arcis-sur-Aube, d'où il passa, en la même qualité, à Rambouillet (1845), puis à Reims (26 décembre 1846). Révoqué après février 1848, il fut renommé, le 7 novembre de la même année, procureur de la République à Draguignan, et exerça les mêmes fonctions à Laon (1849), puis à Strasbourg (27 novembre 1850). Après le coup d'État, il se rallia non sans quelque hésitation au gou-

vernement impérial, et devint, le 18 octobre 1852, premier avocat général à Nancy. Dix ans plus tard il fut nommé président de Chambre à la Cour de Grenoble (23 novembre 1862), mais ne prenait pas possession de ce siège et était appelé un mois plus tard à Paris comme vice-président du tribunal de la Seine (31 décembre 1862). Conseiller à la Cour de Paris depuis le 20 février 1865, il est devenu président de Chambre le 4 mars 1870. Décoré de la Légion d'honneur en 1855, il a été promu officier le 3 août 1875.

M. Alexandre est auteur de divers travaux d'histoire et de jurisprudence, et on lui doit particulièrement la traduction du *Traité de la preuve en matière criminelle* de Mittermaier (1848, in-8), et celle plus importante de *l'Histoire romaine* de M. Théodore Mommsen (1863-1872, 8 vol.), avec *Index alphabétique et Carte*.

ALEXANDRE (Jacob), industriel français, né en 1804, d'origine israélite, s'est fait connaître depuis un grand nombre d'années par la fabrication en grand des orgues à anches libres, et notamment de *l'orgue à cent francs*. Dès 1829, M. Alexandre père avait fondé un petit établissement qui prit bientôt une extension considérable. Il s'associa ensuite avec son fils. Acquéreurs des procédés brevetés de M. Martin de Provins, MM. Alexandre sacrifièrent des sommes énormes pour les faire connaître. A l'Exposition universelle de 1855, M. Martin reçut la décoration, et leur maison obtint elle-même une médaille d'honneur. En 1858, ils fondèrent à Ivry (Seine), sur les plans de l'ingénieur M. F. Leblanc, une usine modèle, centre d'une importante colonie ouvrière. Leur participation dans l'ambitieuse affaire des Magasins-Réunis, avec obligations-warrant pour le remboursement du prix des achats, entraîna leur propre ruine (1866-1868).

M. Alexandre père est mort à Paris le 11 juin 1876. Son fils, qui avait été décoré de la Légion d'honneur en 1860, était mort lui-même, laissant pour veuve Mlle Charlotte Dreyfus, connue par son habileté à toucher de l'harmonium.

\* On a, sous le nom de M. Alexandre, une *Méthode pour l'accordéon* (Paris, nouv. édit., 1840, en anglais, 1839); une *Notice sur les orgues mélodium d'Alexandre et fils, inventeurs* (Paris, 1844 et 1848, in-4), etc.

ALEXANDRE II-NICOLAÏEVITCH, empereur de Russie, est né le 29 avril 1818. Son père Nicolas n'était alors que simple grand-duc et se trouvait séparé du trône par son frère aîné le grand-duc Constantin; mais déjà, dit-on, un pacte de famille le désignait comme héritier présomptif de la couronne. Elevé d'abord par sa mère Alexandra Feodorowna, sœur du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, Alexandre, encore enfant, eut pour premier gouverneur le général Mørder, Allemand d'origine et protestant de religion. Son éducation fut achevée par le poète Joukowski, de l'école romantique et du vieux parti russe. Mais son maître le plus zélé fut Nicolas lui-même, qui, de bonne heure, s'efforça de la façonner pour l'empire, à son image, lui fit porter un habit de soldat, et lui apprit l'exercice avec le soin et la rudesse d'un caporal instructeur.

Le 4 mai 1834, à l'âge de seize ans, le czarévitch fut déclaré majeur. Commandant des lanciers de la garde, ataman des Cosaques, premier aide de camp de l'empereur, il ne put se plier sans peine à cette vie de manœuvres, de revues et de parades militaires que Nicolas imposait même aux princesses de la maison impériale. Sa santé parut compromise par une sorte de spleen. Il reçut l'ordre d'aller se distraire et se guérir en

Allemagne, fit un voyage qui fut une longue fête, s'arrêta quelque temps à la cour de Hesse-Darmstadt, et ne la quitta qu'après avoir conclu son mariage avec la princesse Marie, fille du grand-duc Louis II (1841).

Depuis le 11 janvier 1826, il avait le titre de chancelier de l'université de Finlande. Jusqu'à l'époque de sa majorité, il n'avait pu en remplir les fonctions; après son mariage, il s'appliqua à se faire aimer des Finnois pour les gagner à la Russie, et sut endormir leur esprit d'indépendance. Il fonda une chaire de langue et de littérature finnoises, accorda son patronage à l'Académie ou Société de littérature finnoise, et pourvut aux frais des explorations lointaines entreprises par des savants finnois tels que Cygnœus, Wallin et Castren. Il avait aussi, depuis la mort du grand-duc Michel Paulovitch, la haute direction des Écoles militaires de l'empire. Dans ces fonctions, il mérita les éloges de Nicolas, qui le remercia du soin qu'il prenait d'élever la jeunesse « dans le véritable esprit russe. »

En 1850, il visita la Russie méridionale, Nicolaïeff, Sébastopol, Tiflis, Erivan, Derbent, et termina cette promenade de deux mois par une escale contre les Circassiens du Caucase. Le prince Worontzoff, témoin de sa conduite, demanda et obtint pour lui l'ordre de Saint-Georges.

On prétend qu'il ne vit pas sans regrets et sans inquiétude les provocations adressées à l'Europe par Nicolas, et que, dans les conseils intimes de la famille impériale, il désapprouva la guerre d'Orient. A la mort de son père (2 mars 1855), il hérita d'une situation qu'il n'avait point faite, et continua la lutte avec fermeté en préparant le rétablissement de la paix. « Je jure, dit-il à son avènement, de rester fidèle à tous les sentiments de mon père et de persévérer dans la ligne des principes politiques qui lui ont servi de règle. » Il renouvela cette déclaration dans un manifeste adressé à tout l'empire, qui était à la fois une satisfaction donnée au parti de la guerre et une sorte d'hommage aux vieux sentiments moscovites : mais, tout en restant fidèle aux traditions de sa famille, Alexandre sembla, suivant les paroles de Napoléon III, animé d'un sincère désir de mettre fin aux causes qui avaient amené ce sanglant conflit. Quand, aux yeux des Russes, la prise de Kars eut compensé en partie la perte de Sébastopol, il accepta les conditions mises à la paix, envoya ses plénipotentiaires à Paris et déclara qu'il voulait consacrer aux affaires intérieures toute l'activité de son gouvernement.

A son avènement, il avait d'abord maintenu dans leurs postes tous les ministres de Nicolas. Après la conclusion de la paix, il accepta la démission du comte de Nesselrode, que remplaça le prince Gortchakoff. Il se montra décidé à réformer les mœurs administratives. Dans ses voyages, il avait jugé par ses yeux des périls qu'entraîne pour l'État la corruption des fonctionnaires, et il s'était promis de la combattre par des remèdes énergiques. Il fit plusieurs exemples. Dans ses projets d'amélioration, Alexandre donna une grande place à l'instruction publique. Par un décret du 23 octobre 1855, il fit disparaître les restrictions qui limitaient le nombre des élèves dans les universités russes. Nicolas avait décidé en 1849 que tous les professeurs du lycée Alexandre et de l'École de droit de Saint-Petersbourg seraient choisis parmi les officiers supérieurs de l'armée. Alexandre rendit, le 25 février 1856, une ordonnance toute contraire. « Je désire, dit-il, que désormais des militaires ne soient point nommés à des fonctions de ce genre dans les établissements civils. » Une nouvelle Faculté, dite des langues orientales, fut inaugurée, le 8 septem-

bre 1855, à l'université de Saint-Petersbourg, et un ukase publié à la fin de mai 1856, en réglant l'instruction publique d'après de nouveaux principes, la plaça sous la surveillance directe et personnelle de l'empereur.

Sa réputation de doux et de modération donna quelques espérances à la Pologne. Un ukase du 27 mai 1856 autorisa le retour des émigrés de 1830 et de 1831. Mais cette amnistie, très-limitée, ne s'appliquait qu'à ceux qui témoigneraient leur repentir, et elle ne leur restitua pas les biens confisqués. Sous des dehors plus conciliants, Alexandre n'était pas moins attaché que son père au principe de l'unité. « Avant tout, dit-il, point de rêveries; ceux qui voudraient continuer à nourrir des illusions, je saurai les maintenir dans le devoir. La Finlande et la Pologne me sont aussi chères que toutes les autres provinces de mon empire; mais, pour le bien des Polonais eux-mêmes, il faut qu'ils restent unis pour toujours à la grande famille des empereurs de Russie. J'aime mieux récompenser que punir, mais au besoin je saurai sévir et je sévirai. » C'est ainsi que, durant son voyage à Varsovie, il s'exprimait devant la noblesse polonaise, aux applaudissements du vieux parti russe. D'autre part, des victoires importantes dans le Caucase et la prise de Schamyl préparèrent la pacification de cette partie si agitée de son empire.

Bientôt la Pologne devait créer à l'empereur Alexandre II ses plus grands embarras à l'intérieur et dans ses rapports avec l'Europe. Les concessions qu'il fit ne satisfirent pas le sentiment national. Dès la fin de mars 1861, il accorda à la Pologne la réorganisation de l'enseignement, la fondation d'établissements d'instruction supérieure et d'une école de droit, un Conseil d'État, composé de hauts dignitaires ecclésiastiques et des principaux citoyens, des conseils électifs dans les départements et les districts, des municipalités électives dans les villes principales. Des troubles éclatèrent, qui furent sévèrement réprimés, et à la fin de 1862 l'insurrection de la Pologne fut presque générale. Un gouvernement révolutionnaire occulte, insaisissable, en dirigea tous les mouvements. La lutte se prolongea et excita dans toute l'Europe une émotion profonde, et dans plusieurs pays, en France, en Angleterre, en Italie, une longue suite de manifestations. Un congrès spécial fut proposé par les puissances occidentales, et, après des refus hautains du ministre Gortchakoff, accepté par le czar (6-18 novembre 1863), sans pouvoir aboutir à une réalisation. Un ukase signé de Kissingen, en juin 1864, permit aux Polonais réfugiés à l'étranger à cause des derniers événements de rentrer en Pologne, pourvu qu'ils n'eussent pas commis de crime capital. Divers décrets du mois de septembre suivant réorganisèrent l'instruction publique en Pologne, autorisèrent l'usage de la langue nationale et modifièrent le code pénal, en adoucissant les peines et abolissant les châtimens corporels.

Mais les intermitteces de clémence furent courtes. Un ukase de décembre 1865 interdit aux Polonais d'acquiescer à l'avenir des fiels seigneuriaux en Pologne, en facilitant l'acquisition par les Russes des biens mis sous le séquestre. Celui du 6 août 1866 ordonna que toutes les affaires publiques seraient désormais traitées en langue russe, dans la Pologne, comme dans les autres parties de l'empire. Presque aussitôt une révolte considérable éclata; en Sibérie, les déportés, Polonais pour la plupart, s'organisèrent en régiments et firent subir aux troupes russes d'importants échecs, malgré lesquels la révolte fut assez promptement apaisée pour ne laisser aucun espoir à la Pologne. Au mois de septembre de la même

année, le czar conférait la noblesse à tout bourgeois russe acquéreur d'immeubles confisqués sur les Polonais. L'année suivante, un ukase de la fin de février prononçait la suppression du Conseil d'Etat de l'ancien royaume de Pologne, la seule et dernière de ses institutions nationales. Le 28 mai, un autre ukase décidait que l'instruction publique polonaise serait régie directement par le ministère de Saint-Petersbourg. Enfin, aux premiers jours d'avril 1868, un ukase abolissant formellement le royaume de Pologne causait une émotion stérile auprès des divers gouvernements européens. Quelques décrets secondaires de la fin de l'année interdirent aux Polonais et aux Polonaises certains détails caractéristiques du costume national.

Une autre œuvre, qui honore davantage, à l'intérieur, le règne d'Alexandre, est celle de l'émancipation des serfs, à laquelle l'empereur se consacra d'abord tout entier. Le manifeste relatif à cette grande transformation sociale porte la date du 19 février (3 mars) 1861. Il fut décidé dans une longue et solennelle séance du Conseil de l'empire, conformément à la volonté expresse d'Alexandre, et malgré l'opposition des principaux de ses conseillers. D'après ses dispositions, les seigneurs conservaient le droit sur la terre, mais ils laissaient aux paysans, à titre d'usufruit perpétuel, la ferme qu'ils habitaient avec une certaine contenance de terre, à charge de redevances déterminées : sous ce régime de transition, les paysans furent appelés *paysans obligés*. Ils eurent le droit de racheter leurs fermes et d'acquérir des terres, avec l'autorisation des seigneurs, et devinrent propriétaires libres.

La politique extérieure d'Alexandre n'a manqué, dès le début, ni de fermeté ni de souplesse. « Depuis la paix, disait le prince Gortchakoff, la Russie ne boude pas, elle se recueille. » Dans les débats relatifs aux points litigieux du traité de Paris, le gouvernement d'Alexandre apportait une certaine modération. Il montra plus de hauteur vis-à-vis de l'Angleterre et de l'Autriche, et témoigna d'une assez grande condescendance pour la France. Lors des fêtes de son couronnement à Moscou (7 septembre 1856), il manifestait clairement des sympathies pour l'empereur Napoléon III, et, l'année suivante, l'entrevue de Stuttgart (septembre 1857) semblait le gage d'une plus intime alliance. La neutralité dans le conflit armé entre la France et l'Autriche, en 1859, contribua à isoler celle-ci du reste de l'Allemagne. Plus tard, l'empereur Alexandre n'hésita pas à reconnaître le royaume d'Italie (10 juillet 1862). Néanmoins, à la fin de l'année 1859, l'entrevue de Breslau, avec le prince régent de Prusse (23 août), venait indiquer un nouveau rapprochement entre les cours de Pétersbourg et de Berlin. La part prise par l'Autriche, en 1863, au projet de Congrès d'accord avec la France et l'Angleterre, augmentait l'éloignement entre cette puissance et la Russie sans les séparer sur la question de leurs intérêts communs.

On reconnaissait pourtant chez l'empereur Alexandre une vive préoccupation des affaires européennes. Ainsi, lorsqu'à la fin de 1866, à la suite des événements d'Allemagne et au milieu des inquiétudes de toute l'Europe, il ordonna de mettre l'armée russe sur le pied de guerre, cette nouvelle produisit de l'émotion. Toutefois les efforts militaires de la Russie ne se portèrent que vers l'Asie centrale et l'extrême Orient. La principale guerre de ces premières années fut celle entreprise, dans le Turkestan, contre l'émir de Bokhara (novembre 1866). Après dix-huit mois de résistance, l'émir fut vaincu, l'armée bokharienne dispersée ou détruite, et la ville de Samarkande

tomba entre les mains des troupes du czar (juin 1868). Dans l'Afghanistan, la Russie devint pour l'Angleterre une voisine dangereuse et une puissante rivale. D'un autre côté, l'empereur resserrait les limites de ses vastes domaines et cédait toute l'Amérique russe aux Etats-Unis pour une somme de trente-cinq millions (mars 1867).

Parmi les affaires européennes, le czar suivait avec une attention particulière celle du soulèvement de la Crète contre la Turquie et du conflit qu'il amena entre cette puissance et le gouvernement grec. Dès le commencement de la révolte, il fit d'actives démarches auprès des puissances en faveur des Candiotès, pour amener un arrangement pacifique; un peu plus tard, la flotte russe s'empressait de recueillir et de conduire en Grèce les familles des insurgés poursuivies par Omerpacha et réfugiées dans les cavernes de la côte (juillet 1867), tandis que les grandes puissances, la Russie en tête, déclaraient retirer leur appui moral au gouvernement ottoman dans cette lutte inégale et sanglante. Le nom d'Alexandre II fut spécialement attaché, en 1868, à des conférences diplomatiques ayant pour objet de supprimer l'emploi des balles explosibles dans les guerres européennes.

Il faut rappeler parmi les événements intérieurs de cette période les efforts du czar pour accroître l'autorité de l'Eglise dont il est le chef. En avril 1867, il ordonna que tous les enfants nés d'un mariage mixte fussent élevés dans la religion grecque-russe; il supprima le diocèse catholique de Kamieniec, et défendait aux évêques catholiques de Russie de communiquer avec le Saint-Siège. D'autre part, il supprimait par un ukase du 1<sup>er</sup> juillet 1869 l'hérédité des fonctions ecclésiastiques et rendait aux fils des prêtres séculiers la liberté de se consacrer au service de l'Etat et aux autres professions libérales. Malgré des crises de misère et de désolation, dont les incendies multipliés étaient les symptômes, on commençait à remarquer un progrès notable dans l'instruction populaire en Russie; les statistiques de 1868 nous montrent surtout les troupes sortant de leur complète ignorance. L'empereur avait fait établir, dès 1866, une ligne télégraphique terrestre entre Saint-Petersbourg, la Sibérie et l'Amérique du Nord; il favorisait la construction des chemins de fer, etc.

Deux attentats analogues furent dirigés à un an de distance contre la personne du czar. Le 16 avril 1866, un coup de pistolet fut tiré sur lui par Dimitri Korakosow; le paysan Komissaroff qui détourna le bras de l'assassin fut anobli avec éclat. Le meurtrier fut pendu à Smolensk, le 16 septembre suivant. Le second attentat eut lieu à Paris, où l'empereur Alexandre II était venu à l'occasion de l'Exposition universelle et où il avait été reçu avec de grands honneurs (juin 1867). Au retour d'une grande revue à Longchamps, le polonais Berezowski tira sur lui, dans la voiture où il se trouvait avec l'empereur Napoléon III et les grands-ducs, ses fils. Un écuyer de l'empereur des Français, M. Raimbault, lui sauva la vie. L'assassin, traduit devant le jury, obtint une déclaration de circonstances atténuantes et fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Les grands événements européens de l'année 1870 montrent l'empereur de Russie se préparant de plus en plus à en profiter, sans toutefois se presser de prendre son rôle. Il resserre ses liens d'alliance intime avec le roi Guillaume, auquel il a conféré le titre unique de chevalier de Saint-Georges de 1<sup>re</sup> classe, comme une marque « de la plus profonde estime et d'amitié personnelle » (décembre 1869). Lorsque la guerre éclate entre la France et la Prusse, le czar se déclare résolu à



garder « une stricte neutralité entre les puissances belligérentes, aussi longtemps que le conflit n'atteindra pas les intérêts russes », et il laisse dépourvoir la France de deux de ses provinces, malgré quelques discrètes restrictions diplomatiques, au nom des anciens traités qui ont lié l'équilibre européen à notre intégrité territoriale. Ses bonnes intentions à notre égard se réduisent, vers la fin du siège de Paris, à demander au roi de Prusse un sauf-conduit pour M. Thiers et à favoriser par là la négociation d'un armistice (novembre 1870). Le premier profit que l'empereur tire de nos défaites est de réviser sans nous, dans les conférences de Londres, le traité de Paris de 1856, et d'en abolir les stipulations qui gênent le plus sa puissance maritime.

L'objectif principal de l'ambition russe se manifeste bientôt par des tentatives du côté de l'Asie orientale. Le voyage de l'empereur et de deux de ses fils dans le Caucase jusqu'à Tiflis a montré que la pacification de cette vaste province, la patrie de Schamyl, est une œuvre accomplie (octobre 1871). Depuis deux ans déjà, le grand rebelle avait reçu des mains impériales la noblesse héréditaire. Dès lors la Russie travaille à s'assurer la route des Indes par des traités et, au besoin, par la guerre. La mission diplomatique du baron Kaulbach dans le Turkestan ne semble servir que les intérêts de l'industrie et du commerce, mais, l'année suivante, l'expédition militaire du général Kaufmann dans le khanat de Khiva, la prise de cette ville (11 juin 1873), et le traité qui la suit, consolident ouvertement l'extension de la puissance russe. Deux ans plus tard, à la faveur d'insurrections locales dans lesquelles il s'immisce, le général Kaufmann, devenu gouverneur du Turkestan, fait occuper le khanat de Khokand par les troupes russes (août 1875), et au bout de quelques mois on annonce que ce pays, « suivant le vœu de ses populations, » est incorporé à l'empire et reçoit un gouverneur russe (février 1876). Au milieu de ces progrès, en apparence étrangers aux intérêts européens, la situation de l'Europe ne cessait pas d'être l'objet d'une attentive surveillance. En vue des remaniements futurs, la politique russe continuait de s'appuyer sur le chef du nouvel empire d'Allemagne, auquel avaient profité les derniers remaniements. Le czar comble l'empereur Guillaume de ses marques de sympathie : c'est une suite de visites et d'entrevues à Berlin, à Saint-Petersbourg, à Ems (septembre 1872, mai 1873, mai 1874, mai 1875, février et mai 1876), où les démonstrations les plus amicales de la réception ne dissimulent pas aux yeux de l'Europe inquiète l'importance et la gravité des conventions. Les deux chanceliers de Russie et d'Allemagne, les princes Gortchakoff et de Bismarck, qui assistent leurs souverains, dans plusieurs de ces entrevues, ont l'habileté d'entraîner l'Autriche dans leur action commune et de la retenir, malgré la diversité des intérêts, dans « l'alliance des trois empereurs » (3-10 septembre 1872).

Enfin la question d'Orient, si longtemps mal assoupie, va éclater, et la Russie entrer en scène. A ce moment solennel, il est question à plusieurs reprises de l'abdication de l'empereur Alexandre II ou du moins d'une retraite temporaire pendant laquelle la régence serait confiée au czarévitch Alexandre (mars-octobre 1876). Ces bruits se fondent sur les dispositions personnellement pacifiques qu'on ne cesse d'attribuer au souverain, malgré la politique belliqueuse inspirée à son gouvernement par les tendances panslavistes. Ils sont bientôt démentis par l'attitude et les discours de l'empereur en présence des complications produites dans la presqu'île des Balkans par l'insur-

rection des Serbes contre la Turquie. Il se rend à Livadia, devenue le centre des négociations et des démarches européennes relatives à la question d'Orient. Il multiplie les revues de son armée, les visites de la flotte et des arsenaux. Pendant toute la durée de la guerre turco-serbe, il laisse passer dans les pays insurgés des officiers, des soldats, des armes et de l'argent, dans une telle mesure que le prince de Bismarck pourra dire, dans un discours public, que la Russie, jusqu'à l'armistice, « a fait la guerre officieusement à la Turquie. » Les Serbes vaincus, l'intervention de l'empereur de Russie devient plus directe et plus menaçante. Vainement le sultan répond à la demande d'un minimum de réformes, réclamées par les puissances européennes, en octroyant à ses populations de toute race une constitution parlementaire; les conditions imposées par la conférence de Constantinople, l'attitude et le langage du général Ignatieff, font prévoir une prochaine rupture. Au commencement de novembre 1876, l'empereur décrète la mobilisation de l'armée russe et, tandis qu'une circulaire du prince Gortchakoff commente cette mesure dans les termes les plus durs pour la Turquie, l'empereur lui-même prononce le fameux discours de Moscou tout rempli de déclarations belliqueuses qui, par de là l'empire ottoman, atteignent son alliée naturelle, l'Angleterre; lord Beaconsfield y répond déjà, dans son discours au banquet du lord-maire, en déclarant que l'Angleterre est la mieux préparée des puissances pour une lutte armée (novembre 1876). Enfin la guerre est déclarée le 24 avril 1877 au milieu de l'abstention générale de l'Europe, et l'Angleterre elle-même paraît se désintéresser d'une lutte qui, sous le prétexte de protection des chrétiens, tend à donner à la Russie la suprématie dans l'Orient. L'empereur s'avance personnellement jusqu'à Kischenev dans la Bessarabie, excite l'ardeur des troupes et préside au passage du Danube. La guerre se poursuit près d'une année, tant en Europe qu'en Asie, au milieu de cruels revers et de succès sanglants, avec des cruautés inouïes et des représailles dignes du fanatisme réciproque, jusqu'à l'écrasement final de la puissance militaire turque. L'empereur ne rentre dans sa capitale qu'après les succès décisifs de son armée (décembre 1877). Mais le traité de San Stefano (février 1878), qui met toute l'ancienne Turquie d'Europe à la discrétion de la Russie, a trahi la volonté de profiter trop vite d'une victoire si longtemps attendue et si chèrement achetée; il prépare à la Russie de plus graves complications, en faisant rentrer en lice l'Angleterre elle-même et en détachant l'Autriche-Hongrie de l'alliance qui a favorisé de tels desseins. Les déclarations menaçantes de la première de ces puissances et les armements qu'elle prépare jusqu'au fond de l'Inde semblent annoncer au monde l'explosion du conflit tant redouté; il est écarté, pour l'instant, par le Congrès de Berlin où, après de longues négociations, la Russie fait à l'Angleterre et à l'Autriche d'assez importantes concessions pour conserver, avec la sanction de toute la diplomatie européenne, les plus sérieux des avantages que la guerre lui a apportés (13 juillet 1878).

Pour assurer l'accomplissement de ses projets, avant même de les dévoiler, l'empereur de Russie avait appliqué tous ses soins à la réorganisation militaire de ses vastes Etats. Le service avait été étendu à toutes les classes et, sauf les exceptions légales, déclaré obligatoire. C'était une appropriation à la Russie de la landwehr prussienne qui rendait disponible, au moins en principe, une conscription annuelle d'environ 700 000 hommes. D'une autre part, on empruntait à la France



l'institution des grands commandements territoriaux. Toutes les mesures étaient prises pour rendre facile et rapide la mobilisation de cette immense armée. La flotte recevait aussi des accroissements, sans atteindre les mêmes proportions. Les voies de communication étaient l'objet des plus grands sacrifices : à l'avènement d'Alexandre II, la Russie ne possédait que 974 kilomètres de chemins de fer, il en a été construit dans les vingt premières années de son règne plus de 20 000, comprenant une ligne qui reliait, par Tiflis, la mer Noire et la mer Caspienne. Dans le même temps la navigation fluviale quintuplait le nombre de ses paquebots. L'œuvre de l'abolition du servage marchait rapidement : on comptait déjà en 1874 plus de sept millions de paysans devenus libres et propriétaires. L'instruction publique faisait aussi de notables progrès : on avait déjà fondé, en 1876, 22 000 écoles primaires. Les arts et les sciences ont eu aussi leurs encouragements et leur fondation sous les auspices de l'empereur lui-même. Le budget, pour suffire à tous ces efforts, s'était élevé, en vingt ans, de 200 à 570 millions de roubles.

Au milieu de tous ces progrès dans le sens de la civilisation, le gouvernement impérial n'a jamais perdu de vue la politique de russification, c'est-à-dire d'assimilation forcée des éléments disparates de ses vastes territoires. La distinction des nationalités est combattue en Pologne et sur divers autres points par le bannissement des souvenirs historiques et par celui des langues particulières dans les documents officiels, l'enseignement et les relations publiques. Les fonctionnaires qui ont le mieux réussi dans cette tâche ont reçu en récompense les dépouilles des vaincus, des villages entiers, confisqués à leur profit. La presse est soumise au bon plaisir et aux rigueurs de l'administration ; les journaux sont suspendus ou supprimés sans jugement. Il faut dire que l'empereur a été poussé ou soutenu dans sa mission par le « jeune parti russe », qui veut l'unification à tout prix, le nivellement social, un czar démocrate, une politique d'action au dehors.

Une chose frappante, c'est, au milieu de la centralisation si forte d'un pouvoir autocratique, la rapide propagation de sectes dont les doctrines ou les pratiques tendent à la destruction de l'ordre social, ou même à l'anéantissement du genre humain, et qui voient les plus hauts fonctionnaires à d'audacieux assassinats. Tels sont les ménonites qui se soustraient au service militaire, les coureurs qui font du vagabondage une vertu chrétienne, les nihilistes, les plus redoutables de tous, qui, en dépit des poursuites contre Bakounine et Netschaïeff (1870-1872), prêchent hautement un communisme brutal, les Skoptsys qui, par la mutilation, tarissent en eux-mêmes et chez les autres les sources naturelles de la vie.

Dans les relations extérieures, à part la question d'Orient, il faudrait mentionner, sous le règne d'Alexandre II, un certain nombre de négociations très-libérales relatives au commerce, aux postes, aux télégraphes, et, sur ces deux derniers points, de sérieux progrès dus à l'initiative russe et consacrés par des conventions entre les divers États de l'Europe. Le gouvernement impérial s'est montré très-réservé à l'égard de l'Espagne pendant la période de ses troubles et de ses guerres civiles ; il s'est tenu de plus en plus à l'écart du Saint-Siège avec lequel il avait rompu, en cherchant à soustraire à son action les catholiques de son empire. L'empereur Alexandre II a entretenu longtemps avec l'Angleterre des relations courtoises relevées encore par le mariage de sa fille unique avec le prince Albert (janvier 1874), et par la visite qu'il alla rendre à cette occasion, dans son île même,

à la reine Victoria. — Pour la famille impériale, voy. RUSSIE.

**ALEXANDRE-KARAGEORGEWITZ** (prince), kniaze de Serbie, né en 1806, est fils du fameux Kara ou Czerni Georges (Georges le Noir), le fondateur de l'indépendance serbe, qui, de simple père, s'était élevé au rang suprême. Après la mort de son père (voy. MILOCH), Alexandre, alors âgé de dix ans, quitta la Bessarabie où il avait reçu un commencement d'instruction dans une école primaire, et passa avec sa mère en Valachie, où ils vécurent l'un et l'autre d'une modique pension. Plus tard, il reçut de Michel Obrénovitich (voy. ce nom) l'autorisation de rentrer en Serbie, et fut même attaché à la personne du prince en qualité d'aide de camp. Lors de la convocation de la grande Assemblée nationale qui se réunit le 14 septembre 1842, après la déchéance de Michel, le fils du *libérateur* fut salué kniaze par les acclamations de la diète. La Porte ratifia ce choix, mais la Russie protesta, et deux commissaires, l'un russe, l'autre ottoman, furent envoyés dans la principauté ; Alexandre dut se démettre provisoirement du gouvernement, qui fut confié à une *caïmacanie*. Le 15 juin 1843, il fut réélu à l'unanimité en présence des deux commissaires, puis reçut de la Porte son firman définitif d'investiture.

Le nouveau prince avait une situation pleine de difficultés et de périls qu'il conjura en partie. Placé entre les rancunes de la Russie et les convoitises de l'Autriche, il affecta de s'appuyer fidèlement sur la puissance suzeraine de la Porte et s'attacha à améliorer l'état de la Serbie. Des encouragements furent donnés à l'agriculture et au commerce ; les importations et les exportations doublèrent en dix ans. Des chaussées construites sous l'administration éclairée de M. Garachanine (voy. ce nom) ouvrirent à la principauté des débouchés sur toutes les provinces voisines. L'instruction publique fut organisée sur une très vaste échelle et le pays doté de deux nouveaux gymnases, d'une École militaire, d'une École de commerce, des arts et métiers, et d'une École d'agriculture, etc. (1843-1855).

Lors de la rupture entre la Porte et la Russie (1853), le prince Alexandre Karageorgewitz ne voulut pas se départir de son système de neutralité et résista au parti national qui poussait à une révolte contre la Porte. Celle-ci l'en récompensa par l'octroi spontané d'un firman par lequel elle confirmait les immunités et privilèges de la Serbie. Le traité du 30 mars 1856 a substitué à la garantie isolée de la Turquie la garantie collective des puissances signataires.

L'année 1857 a été signalée par la découverte d'un vaste complot formé contre le prince par les agents de Miloch et dans lequel entièrement des sénateurs et de hauts fonctionnaires, notamment le président même du sénat, Stéfanovitch, et celui de la Cour de cassation, Sveklo Raïovitch. Les deux principaux accusés furent condamnés à mort et six autres aux travaux forcés à perpétuité. La rigueur de la sentence fit éclater des sympathies pour les coupables, et la Porte, appuyée par les consuls de la France et de la Russie à Belgrade, fit surseoir à l'exécution. Un peu plus tard, l'Assemblée nationale ayant demandé l'abdication du prince, il fut forcé de prendre la fuite, déclaré déchu (22 décembre) et remplacé par Miloch. Lors de l'assassinat du prince Michel de Serbie, au mois de juin 1868, Alexandre fut accusé d'en être l'instigateur et son extradition fut demandée ; le gouvernement autrichien la refusa, mais fit traduire l'accusé devant le tribunal de Pesth. Acquitté en première instance pour manque de

preuves, en 1870, le prince fut condamné, devant le tribunal d'appel, le 14 janvier 1871, à huit années de prison.

**ALEXANDRESCO** (Grégoire), poète valaque, né vers 1812, à Tirgoviste, la ville des poètes, fut disciple d'Héliade, avec lequel il se brouilla plus tard. Lié avec le colonel Campineano, chef de l'opposition libérale, sous Al. Ghika, il quitta le service militaire et prit une part active aux travaux de la Société philharmonique, instituée vers cette époque (1835). Ses satires et ses fables politiques lui acquirent en peu de temps une grande popularité, qu'il paya d'un internement de plusieurs années dans un monastère. C'est durant cet intervalle qu'il publia sa fameuse pièce *l'An* 1840, où les vœux et les espérances de la Jeune Roumanie étaient exprimés avec une rare vigueur de pensée et de style. Appelé en avril 1859 au ministère des finances dans le cabinet Crezulesko, il s'en retira au bout de quelques mois, pour rentrer dans les rangs de l'opposition libérale. Il publia de temps en temps dans les journaux des *Fables politiques*. Les œuvres poétiques d'Alexandreco ont été réunies en un volume, sous le titre de *Souvenirs et impressions, Lettres et Fables* (Bucharest, 1847; 2<sup>e</sup> édit., 1863).

**ALEXANDRI** ou **ALECSANDRI** (Basile), poète roumain, né en 1821, d'une famille originaire de Venise, passa plusieurs années dans un pensionnat français à Jassy, et fut envoyé à Paris, à l'âge de quatorze ans, sous la surveillance d'un gouverneur. Reçu bachelier ès lettres, il fut destiné tour à tour à la médecine, au droit, aux sciences exactes, sans trouver sa vocation. Il revint, en 1839, dans son pays, après avoir accompli un premier voyage en Italie. Il s'associa à la Jeune Roumanie, qui travaillait à l'introduction des idées et des littératures de l'Occident, et débuta par une nouvelle, la *Bouquetière de Florence*, dans la revue de Cogolniceano, la *Dacie littéraire*, dont il devint le collaborateur assidu.

Une longue excursion qu'il entreprit, après la mort de sa mère (1842), dans les montagnes de son pays, lui inspira diverses poésies : la *Baba-Kloanta*, la *Strounga*, la *Doïna*, la *Hora*, la *Kraïa-Noïi*, etc. En même temps, il commençait cette série de ballades et de chants populaires, qu'il ne publia que dix années après (1852). Chargé, en 1844, avec Cogolniceano et Negruzzi, de la direction des deux théâtres, français et moldave, de Jassy, il composa des pièces originales : *Georges de Sadagoura*, *Jassy en carnaval*, *la Pierre de la maison*, *la Noce villageoise*, *Mme Kiritza à Jassy*, *Mme Kiritza en province*, etc., qui excitèrent l'enthousiasme de toute la Roumanie. La même année, il fonda avec Cogolniceano et Jean Ghika une nouvelle revue scientifique et littéraire, *le Progrès*, qui, après neuf mois d'existence, fut aussi suspendue par ordre du prince. Il entreprit alors de visiter une partie de l'Orient. Étant tombé malade, il se borna à visiter Brousse, Athènes, les îles Ioniennes, Venise, et revint dans sa patrie, ayant en portefeuille la plus grande partie de ses *Lacrimore*. Compromis, en 1848, dans le mouvement de Jassy (avril), qui précéda la révolution de Bucharest, il se rendit à Paris, où, pendant cinq mois, il ne cessa de plaider, dans la presse, la cause de la Moldo-Valachie. En 1855, il fonda la *Roumanie littéraire*, qui fut encore supprimée au bout de l'année. Il composa, en 1856, un chant national appelé *la Hora de l'Union*. Il fit partie, l'année suivante, des divans *ad hoc*. Deux ans auparavant, devenu, par la mort de son père, maître de sa fortune, il s'était hâté d'affranchir tous les esclaves de ses terres,

et cet exemple fut suivi par neuf cent quatrevingt-onze particuliers, avant l'affranchissement général décrété par le prince Grégoire Ghika.

En 1857, au moment de la réunion des deux principautés, M. Alexandri fit partie du divan chargé de préparer une constitution. En octobre 1859, il fut ministre des affaires étrangères, dans le cabinet Ghika, mais il donna sa démission au mois de mai suivant. Depuis 1865, fixé à Jassy, il redoubla d'activité comme écrivain et fut un des fondateurs de la société *Junimea* et de la revue *Convorbiri literare*, à laquelle il fournit de remarquables petits poèmes (*Pasteluri*, *Dumbrava rosie*), et une comédie, *Ciocoli*.

Outre un grand nombre d'articles littéraires insérés dans les recueils périodiques, M. Alexandri a publié : *Répertoire dramatique* (Jassy, 1852, in-8, à 2 colonnes); *Ballades populaires de la Roumanie* (1852 et 1853, 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> parties), *le Collier littéraire* (1857), recueil d'articles et de morceaux de poésie; *les Doïnas*, poésies (Paris, 1853); ces dernières ont été traduites en français par M. Voinesco (Paris, 1853 et 1855); une partie des *Ballades* l'ont été par M. Alexandri lui-même, sous le titre de *Ballades et Chants populaires de la Roumanie* (Paris, 1855), avec une introduction par M. A. Ubicini.

**ALEXANDRY** (Frédéric ORENGIANI, baron D'), sénateur français, né à Chambéry, le 9 mars 1829, est fils d'un ancien président du Sénat du Piémont. Il avait lui-même, avant l'annexion à la France, beaucoup d'influence comme propriétaire et par ses fonctions locales. Nommé maire de Chambéry en 1860, il garda ce poste jusqu'à la chute de l'Empire. Depuis, il est devenu maire de Villard-d'Héry, commune du canton de Chamoux, qu'il représenta au conseil général de la Savoie. Il a obtenu, en 1870, la prime d'honneur du département. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut porté comme candidat conservateur, et nommé par 206 voix sur 433 électeurs. La validation de son élection et de celle de son collègue, M. Dupasquier donna lieu à un incident, qui fut remarqué. M. Alexandry prit place dans les rangs de la majorité hostile aux institutions républicaines. Décoré de la Légion d'honneur à l'occasion de l'annexion le 31 mai 1860, il a été promu officier le 20 août 1869. Il était, depuis 1876, officier de Saint-Maurice et Lazare. \*

**ALEXIS** (Willibad). Voy. **HERING**.

**ALFORD** (le révérend Henry), poète et érudit anglais, né à Londres, en 1810, fut élevé dans le comté de Somerset, prit ses grades à Cambridge, embrassa l'état ecclésiastique et obtint un vicariat dans le comté de Leicester (1835). Ses *Premières poésies* (Poems and poetical fragments, Cambridge, 1831) et *l'École du cœur* (the School of the heart, 1835, 2 vol.), poème qui a été réimprimé plusieurs fois en Angleterre et en Amérique, appartiennent à l'école de Goldsmith. Il publia, en 1841, un ouvrage sur les *Poètes de la Grèce*, et les universités de Cambridge et de Londres se l'attachèrent, la première comme professeur d'humanités, la seconde comme examinateur de philosophie. En 1844, il fit paraître *l'Ancien Testament*, texte grec, et le *Nouveau* en 1853. Les deux parties ont été réimprimées (Londres, 1855, grand in-8), avec notes et variantes.

On a encore du même auteur des pièces de vers disséminées dans les recueils périodiques, les albums et les annuaires; quelques volumes de *Sermons* et des mémoires critiques sur des points d'histoire ancienne. M. Alford exerçait, depuis 1853, son ministère à Londres, dans une



chapelle de Quebec-street, et jouissait, comme orateur sacré, d'une grande faveur, lorsqu'en 1858 il fut nommé doyen de l'église cathédrale de Canterbury. — Il est mort dans ces fonctions le 12 janvier 1871.

**ALGARRA** (Carlos d'), comte de VÉRGARA, ancien officier espagnol, né à Barcelone le 5 juin 1817, d'une famille militaire, entra de bonne heure comme sous-lieutenant dans les lanciers de la garde, qu'il quitta, en 1836, pour suivre la fortune de don Carlos. Officier d'état-major de Moreno Cabrera, Maroto et autres chefs, il se signala par des actions qui lui firent accorder par le prétendant le titre de comte de Vergara. Exilé en France en 1840, il s'occupa de travaux littéraires, et donna à l'Odéon un drame en 5 actes, en prose, *Inès ou la Chute d'un ministre*, traduit de l'espagnol et arrangé pour la scène française (1845, in-8°). S'étant enrichi dans les affaires de l'époque, il résida à Paris et continua de servir la cause carliste. Il a épousé, en 1845, Mlle Fauque de Jonquières.

**ALGER** (William Rounceville), écrivain américain, né à Freetown (Massachusetts) en 1823, prit ses degrés au collège Harvard et devint pasteur de l'Eglise unitaire, à Roxburg, près de Boston, et plus tard des chrétiens libéraux dans cette dernière ville. On cite de lui *la Poésie de l'Orient*, ou spécimens métriques de la pensée, du sentiment et de la fantaisie chez les Orientaux (*The Poetry of the Or.*, 1856), *Histoire critique de la Doctrine de la Vie future* (*Critical History of, etc.*, 1861); *le Génie de la solitude* (*The Genius of S.*, 1867); *Amitiés de femmes* (*Friendships of Women*, 1870), etc. — Son cousin, Horatio ALGER, né à Revere, près de Boston, le 13 janvier 1834, établi à New-York après un séjour d'un an en Europe, s'est spécialement occupé des enfants vagabonds et a publié deux séries d'esquisses de *Dick en haillons* (*The Ragged Dick*), et de *Tom en quenottes* (*The Tattered Tom*), ainsi que de nombreux articles dans les périodiques.

**ALGREEN USSING.** Voy. USSING.

**ALIGNY** (Claude-Félix-Théodore CARUELLE, dit), paysagiste français, né à Chaumes (Nièvre), le 24 janvier 1798, vint à Paris en 1808, y fit ses études sous Regnault et M. Watelet et débuta en 1822 par un paysage historique, *Daphnis et Chloé*. Ce genre, à peu près abandonné aujourd'hui, a été soutenu depuis par M. Aligny à la plupart des expositions de peinture. On a remarqué parmi ses nombreux tableaux : *le Massacre des druides* (1831); *les Carrières de Fontainebleau* (1833); *Prométhée* (1837); *la Campagne de Rome* (1839); *les Bergers de Virgile, Vue de Capri* (1841); *Hercule et l'Hydre de Lerne* (1842); *le Bon Samaritain* (1844); *Bacchus enfant* (1848); *la Solitude* (1850); *la Gorge aux loups* (1852); *Épisode de la révolte des Gaulois au III<sup>e</sup> siècle*, *l'Acropolis d'Athènes* (1855); *la Tarentelle* près de Naples, *le Soir, les Longs-Rochers, le Val d'Enfer* (1859); *les Baigneurs, le Tombeau de Cecilia-Metella*, appartenant à Mme la baronne James de Rothschild; *Souvenir des roches Scyromiennes*, au ministère d'Etat (1861); *le Printemps, Jardin et villa antiques, Ermitage sur les bords du Rhône* (1863); *la Chasse* (1865), etc.

Citons encore un recueil d'eaux-fortes (1846) et la chapelle baptismale de Saint-Etienne-du-Mont (1851). M. Aligny a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1831, une 1<sup>re</sup> en 1837 et la décoration le 2 juillet 1842. Devenu directeur de l'École des beaux-arts de Lyon (février 1861), il a été élu cor-

respondant de l'Institut. — Il est mort à Lyon le 24 février 1871.

**ALGLAVE** (Émile), publiciste français, né à Valenciennes, le 27 avril 1842, fit ses études au collège de cette ville et au lycée Louis-le-Grand, suivit les cours de la Faculté de droit de Paris, conjointement avec ceux des facultés des sciences et de médecine, et rédigea à cette époque, pour la *Revue des cours scientifiques*, les cours de physiologie de Claude Bernard. Il se fit en outre recevoir élève pensionnaire de l'école des Chartes, et obtint le diplôme d'archiviste paléographe avec une thèse sur le Droit mérovingien d'après la loi des Francs Ripuaires (1864). Plus tard, il se faisait recevoir docteur en droit : l'une de ses thèses avait pour sujet *le Droit d'action du ministère public en matière civile*, l'autre, les *Juridictions civiles chez les Romains jusqu'à l'introduction du Judicia extraordinaria* (1868, in-8°). Admis au concours de l'agrégation, il fut nommé, en avril 1869, professeur de droit romain et de droit administratif à la faculté de Douai et chargé en outre d'un cours d'économie politique à Lille.

M. Alglave, tout en professant ces cours avec succès, était l'un des actifs collaborateurs et le directeur de deux intéressants recueils parisiens : *la Revue politique et littéraire* et *la Revue scientifique*. Les opinions libérales et républicaines de ces journaux déplaisant au gouvernement inauguré le 24 mai 1873, le professeur fut suspendu par M. de Fourtots, ministre de l'instruction publique, puis mis en disponibilité illimitée sans traitement, forme déguisée de révocation contre laquelle la faculté de droit de Douai protesta énergiquement. En dehors de ses deux revues, M. Alglave collaborait au *Temps*. Il a été appelé, le 20 décembre 1878, à la chaire nouvelle de science financière de l'école de Droit de Paris.

On lui doit, outre ses thèses, un important ouvrage de droit : *Action du ministère public et théorie des droits d'ordre public en matière civile* (1868, 2 vol. in-8, 2<sup>me</sup> édition, 1874). Il a édité à part les *Leçons sur les propriétés des tissus vivants*, de M. Claude Bernard (1868, in-8), qu'il avait recueillies et rédigées pour la *Revue des cours scientifiques*.

**ALI-pacha**, diplomate et homme politique ottoman, était attaché comme référendaire au Divan impérial, lorsqu'en 1858 il accompagna Fuad-pacha, plénipotentiaire de la Porte aux conférences de Paris relatives à la réorganisation des principautés danubiennes. Il s'y fit remarquer par son aptitude pour les affaires diplomatiques. En 1861, il fut nommé premier secrétaire de l'ambassade ottomane à Paris, et, l'année suivante, pendant un congé, il fut envoyé comme commissaire en Serbie, après le bombardement de Belgrade, et sut applanir les difficultés de cette délicate mission. En 1865, le gouvernement lui confia la direction politique de la province de Bosnie. Membre du Conseil d'Etat en 1868, sous-secrétaire d'Etat au ministère des travaux publics en 1869, il fut nommé en 1870 gouverneur d'Erzeroum, et un peu plus tard, de Trébizonde. Il fut élevé à cette occasion à la dignité de pacha. Préfet de Constantinople en 1872, il travaillait à y établir d'importantes réformes, lorsqu'en septembre 1873 il fut mis à la tête de l'ambassade de Paris.

**ALICOT** (Jean-Jacques-César-Eugène-Michel), homme politique français, ancien député, né à Montpellier le 17 juillet 1842, commença à exercer la profession d'avocat à Paris avant la guerre de 1870, servit, pendant le siège, comme lieutenant d'état-major dans la garde nationale, fut nommé

sous-préfet de Bagnères-de-Bigorre en février 1871, et devint sous-chef de cabinet de M. Victor Lefranc, ministre de l'intérieur. Retiré ensuite à Argelès-Vieuzac et maire de cette ville, il se présenta aux élections complémentaires des Hautes-Pyrénées pour le remplacement de M. de Goulard à l'Assemblée nationale, le 3 janvier 1875. Partisan du septennat du maréchal de Mac-Mahon, il échoua au second tour de scrutin, avec 23 000 voix, contre M. Cazeaux, le candidat bonapartiste, malgré le désistement en sa faveur du candidat républicain, M. Brauhauban. Il se représenta aux élections de février 1876 pour la Chambre des députés, comme candidat républicain constitutionnel, et fut élu dans la circonscription d'Argelès, au second tour de scrutin, par 5594 voix, contre moins de 4000 données au candidat bonapartiste, M. Sasserre. M. Alicot suivit la politique de la majorité républicaine et fut l'un des 363 députés des gauches réunies, qui émirent un vote de défiance et de blâme contre le ministère de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877. Porté aux élections du 14 octobre suivant, il échoua avec 3156 voix contre le candidat bonapartiste, M. de Breteuil, qui réunit 6502 suffrages. \*

**ALISHAN** (le P. Léon), poète et historien arménien, né à Constantinople le 30 juillet 1820, fit ses études à Venise, entra dans les ordres en 1838 et fut fait prêtre en 1840. Il prit le grade de docteur en théologie l'année suivante. Nommé professeur au collège Raphaël de Venise, dont il devint directeur en 1848, il passa en 1858 au collège arménien de Paris avec la même fonction. Rappelé à Venise en 1865, il fut chargé de diriger les études théologiques des élèves de Saint-Lazare. Dans la congrégation des mekhitaristes il occupa, depuis 1876, le rang de vicaire général.

Le P. Alishan est considéré par ses compatriotes comme un poète national. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons : *Poésies complètes* (Venise, 1857-1867, 5 vol. in-12); *Chansons populaires des Arméniens*, traduites en anglais (Ibid., 1867, in-8); dans un autre ordre : *Géographie universelle* (Ibid., 1854, in-4); *L'Arménie moderne* (1855, in-4); *Tableau succinct de l'histoire et de la littérature de l'Arménie*, en français (1860, in-8); *Monographies historiques* (1870, 2 vol. in-24); *Arménie pittoresque*, en arménien, français et anglais (1870, III parties, in-8). Il a également traduit de lord Byron : un *Chant de Child-Harold*; de Pyrrhus : *Rodolphe de Habsbourg*; diverses poésies de Schiller; un choix de poètes américains sous le titre : *Lyre américaine*. Il a donné d'après la version arménienne une publication très-importante : *les Assises d'Antioche*, du connétable Sempad (1876, in-4). Il a dirigé, en outre, pendant plusieurs années, le journal scientifique et littéraire arménien, le *Polyhistor*, et préparé une *Histoire et géographie de l'Arménie*. \*

**ALKAN** (Charles-Valentin MORHANGE, dit), ou Alkan Patné, musicien français, né à Paris, le 30 novembre 1813, de parents israélites, entra, en 1819, au Conservatoire, et y remporta, de 1821 à 1826, les premiers prix de solfège, de piano et d'harmonie. Nommé, deux ans après, professeur honoraire au Conservatoire, titre dont il se démit en 1833, il s'est livré depuis à l'enseignement du piano, s'est aussi fait un nom comme virtuose.

M. Ch. Valentin Alkan a publié les compositions suivantes : *les Omnibus*, variations dédiées aux *Dames Blanches* (1832), un grand *Concerto*, exécuté aux concerts du Conservatoire (1833); une *Marche funèbre*, une *Marche triomphale*,

de nombreuses *Variations*, des *Études*, des *Sonates* et des *Préludes* pour le piano et l'orgue (1840-1848), et depuis cette époque la *Bourrée d'Auvergne* (1852), *Souvenir des concerts du Conservatoire*, et *Quatre impromptus originaux* (1854), etc. Citons encore, sans date, parmi les principales œuvres : *Études-caprices*, dédiées à M. Liszt; les *Mois*, douze morceaux en quatre suites; *Douze études dans les tons mineurs*, ouvrage en 276 pages, dédié à M. Féno, qui l'appela « une véritable épopée pour le piano. »

Son frère, M. Napoléon-Alexandre ALKAN, né à Paris, le 2 février 1826, élève, au Conservatoire, d'Adam et de Zimmermann, lauréat de l'Institut, en 1850, est devenu professeur de solfège au Conservatoire. Il a aussi publié un certain nombre de compositions pour le piano, notamment une *Étude fuguée sur le Prophète*.

**ALLAIN-TARGÉ** (François-Henri-René), avocat et homme politique français, né à Angers le 7 mai 1832, est fils d'un procureur général qui garda ces fonctions jusqu'en 1848. Il fit son droit à Poitiers et revint s'inscrire au barreau d'Angers en 1853, et fut un des avocats qui plaidèrent en 1855 dans l'affaire de la Marianne. Le 23 juillet 1861, il obtint le poste de substitut du procureur impérial à Angers, mais n'ayant pu, malgré l'appui de M. Dupin, l'échanger contre celui de substitut du procureur général à la même cour, il donna sa démission, le 26 janvier 1864, et vint se fixer à Paris. Il avait épousé, quelques années auparavant, une fille de M. Villemain. Il collabora aux rares journaux d'opposition de cette époque, notamment, en 1866, au *Courrier du dimanche*, dans lequel il traitait déjà les questions financières, devenues pour lui une spécialité. Il entra, en 1868, à l'*Avenir national* dont il fut un des rédacteurs principaux, et fonda, la même année, la *Revue politique* avec MM. Challemeil-Lacour, Gambetta, Spuller et Brisson, feuille qui fut supprimée au bout de quelques mois. Aux élections du 23 mai 1869 pour le Corps législatif, M. Allain-Targé se présenta à Angers, comme candidat de l'opposition, contre le candidat officiel, M. Louvet, mais il ne réunit que 7000 voix environ sur plus de 25 000 votants.

Après la révolution du 4 septembre 1870, nommé préfet de Maine-et-Loire, il résigna ses fonctions dès le mois suivant, pour pouvoir se présenter aux élections de l'Assemblée nationale dont on annonçait la convocation prochaine. Il remplit alors les fonctions de commissaire aux armées dans les départements de Maine-et-Loire, de la Sarthe et de la Mayenne, puis fut appelé par M. Gambetta à la préfecture de la Gironde. Partisan de la défense à outrance, il donna sa démission aussitôt après la capitulation de Paris. Candidat dans le Maine-et-Loire aux élections générales du 8 février 1871, il échoua avec toute la liste républicaine et n'obtint que 19 900 voix sur plus de 100 000 votants. Il se représenta aux élections complémentaires du 2 juillet dans le département de la Seine et réunit 67 000 voix sans être nommé. Le 30 du même mois, il était élu au second tour de scrutin conseiller municipal de Paris dans le 19<sup>e</sup> arrondissement où il fut réélu en 1874. Il prit place dans le Conseil à l'extrême gauche et s'occupa spécialement des questions de finances, des emprunts et du budget. Au mois d'avril 1873, il soutint la candidature de M. Barodet contre celle de M. de Rémusat. Il était un des principaux rédacteurs du journal quotidien *la République française*, qu'il avait contribué à fonder, en novembre 1871.

Aux élections de février 1876, pour la Chambre des députés, M. Allain-Targé, porté dans le 19<sup>e</sup> arrondissement de Paris, contre le général Crémier

obtint, au premier tour, 5195 voix sur 11 000 votants et fut élu, au second, par 6320 suffrages. Il donna sa démission de conseiller municipal et siégea à l'extrême gauche de la Chambre où il demanda, avec la minorité, l'amnistie pleine et entière pour les faits se rattachant à la Commune. Après la dissolution qui suivit l'acte du 16 mai 1877, il se représenta dans le même arrondissement, comme l'un des 363, et fut réélu sans concurrent par 10 976 voix sur 12 103 votants. Dans cette nouvelle session, l'ardeur politique de M. Allain-Targé l'a entraîné à échanger à la tribune avec un de ses collègues bonapartistes, M. Robert Mitchell, des démentis suivis d'une rencontre dans laquelle il blessa son adversaire. Il a pris une part remarquable à plusieurs discussions, notamment à celle relative au rachat des chemins de fer, et s'y est montré partisan résolu de l'exploitation par l'Etat. Une de ses filles a épousé, en 1878, M. Charles Ferry, ancien préfet de Toulouse. — A part ses études insérées dans les journaux, M. Allain-Targé a publié : *les Déficits*, 1852-1868 (1868, in-8, broch.).

**ALLARD** (Nelzir), général français, député, est né à Parthenay (Deux-Sèvres), le 27 octobre 1798. Ancien élève de l'École polytechnique, où il entra dans les premiers rangs dès l'âge de seize ans, il faisait partie d'une de ces deux promotions qui, pour avoir défendu Paris contre l'invasion étrangère, furent licenciées en 1816. Dix ans après, nommé capitaine dans le génie (1825), il concourut, en cette qualité, à l'expédition d'Alger, ainsi qu'aux premières reconnaissances qui eurent lieu dans l'Atlas (1830). Attaché, comme aide de camp, au général Valazé, dont il partagea les travaux relatifs aux fortifications de Paris, il publia divers écrits pour faire prévaloir le système de l'enceinte continue.

Élu, en 1847, député de l'arrondissement de Parthenay, M. Allard vint s'asseoir à la Chambre sur les bancs du centre gauche et fit une opposition modérée. On lui doit des rapports remarquables sur les questions qui intéressent l'armée et la marine, et il défendit avec beaucoup d'ardeur le projet de loi sur les fortifications. Il fut nommé successivement chef de bataillon (1840), lieutenant-colonel (1844) et colonel (1847). Promu général de brigade en 1852, général de division le 10 juin 1857, M. Allard fut nommé président de la section de la guerre au Conseil d'État, où il était entré, en 1839, comme maître des requêtes. Il fut, en 1867, rapporteur de l'exposé des motifs du projet de loi sur l'armée et la garde nationale mobile. Éloigné de l'administration par la révolution du 4 septembre 1870, il a été ramené à la vie politique aux élections générales du 20 février 1876 par la Chambre des députés. Élu dans l'arrondissement de Parthenay, comme candidat de l'union conservatrice, par 8806 voix contre 6017, données au candidat républicain, le docteur Ganne, il prit place au centre droit et, après l'acte du 16 mai 1877, soutint de son vote le ministère de Broglie dans sa lutte contre la majorité républicaine. Après la dissolution, il ne se représenta pas aux élections du 14 octobre. Il a été élu, à plusieurs reprises, par le canton de Parthenay, membre du conseil général des Deux-Sèvres. Promu, le 12 mai 1855, commandeur de la Légion d'honneur, il a été fait grand officier le 6 août 1860. — Le général Allard est mort à Passy, le 25 octobre 1877.

**ALLART DE MÉRITENS** (Hortense), femme de lettres française, née à Paris, en septembre 1801, a épousé, en 1843, M. Louis de Méritens. Élevée par sa mère, qui a traduit quelques ouvrages de

l'anglais, elle débuta par un roman remarqué : *la Conjuraison d'Amboise* (1821), puis elle donna ses *Lettres sur Mme de Staël* (1824). Parmi ses romans postérieurs, nous mentionnerons : *Gertrude* (1817), *Sextus ou le Romain des Marennés* (1832), *l'Indienne* (1832), *Settimia* (1836). Elle a aussi publié des études historiques : *Lorenzo de Médicis*, *Cola de Rienzi*, *l'Italie*, etc.; une *Histoire de la République de Florence* (1837-1843, 2 vol.); *Essai sur l'histoire politique* (1856, 2 vol. in-18), *Novum organum ou Sainteté philosophique* (1857, in-12); *Histoire de la République d'Athènes* (1866, in-18), etc.

**ALLASSEUR** (Jean-Jules), statuaire français, né à Paris le 1<sup>er</sup> juillet 1818, fut à la fois élève de David d'Angers et de l'École des Beaux-Arts. Après avoir débuté au Salon de 1846 par un buste en plâtre, de *M. A.*, il ne reparut qu'à celui de 1853 avec un *Moïse sauvé des eaux*, plâtre dont le marbre figura au Salon de 1859; une réduction de ce marbre a été exposée en 1875. Parmi les autres envois de cet artiste, nous mentionnerons : *Rotrou*, statue en bronze (1866) pour la ville de Dreux; *Saint Joseph*, statue en pierre (1867) pour l'église Saint-Etienne-du-Mont; bustes de *M. Mansard*, bronze, et de *M. R...*, plâtre (1868); portrait de *M<sup>me</sup> Edmond About*, terre cuite (1870). M. Allasseur a en outre exécuté, pour les monuments publics, un grand nombre de statues, celles de *Maïherbe*, de la *Sculpture*, de la *Pêche fluviale*, de *Leucothoé*, placées dans les cours du Louvre, celle de *Saint Charles Borromée*, à l'église Saint-Etienne-du-Mont, etc. Il a obtenu une médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1853, une médaille de 1<sup>re</sup> classe en 1859 et la croix de la Légion d'honneur en août 1867.

**ALLÈGRE** (Vincent-Gaëtan), député français, né à Six-Fours (Var), le 7 août 1835, avocat du barreau de Toulon, maire de cette ville pendant la guerre et sous le gouvernement de M. Thiers, fut révoqué par le ministère de M. de Broglie après le 24 mai 1873. Porté dans la seconde circonscription de Toulon aux élections générales du 20 février 1876 pour la Chambre des députés comme candidat de l'opinion républicaine avancée, il fut élu, au second tour de scrutin, par 7361 voix. Il prit place à l'extrême gauche et appuya les propositions d'amnistie plénière. Après la dissolution de la Chambre obtenue par le ministère du 16 mai 1877, il fut réélu comme l'un des 363 des gauches réunies par 9155 voix contre 6010 données au candidat officiel bonapartiste, M. Gax. M. Allègre représente le canton ouest de Toulon au Conseil général du Var dont il a été vice-président.

**ALLEMAND** (Pierre-Léger-Prosper), député français, né le 16 juillet 1815, reçu docteur en médecine en 1841, exerçait sa profession avec succès dans la ville de Riez, dont il devint maire et dont il représenta le canton au conseil général des Basses-Alpes. Il fut élu membre de l'Assemblée, en remplacement de M. Thiers, aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, par 14 212 voix. Il siégea dans les rangs de la gauche et fut un des députés républicains révoqués de leurs fonctions municipales par le ministère de Broglie, après le 24 mai 1873.

Après s'être présenté sans succès, comme candidat républicain, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876 dans le département des Basses-Alpes, il fut porté au même titre aux élections générales du 20 février suivant pour la Chambre des députés dans l'arrondissement de Digne, et fut élu par 7463 voix contre 2242 obtenues par

le candidat bonapartiste, M. Falcon de Cimier, ancien préfet du département. M. Allemand siégea dans les rangs de la gauche de la nouvelle Assemblée. Après l'acte du 16 mai et la dissolution de la Chambre, il fut réélu, comme l'un des 363 des gauches réunies, par 6407 voix contre 3104 accordées à M. Fruchier, candidat officiel du maréchal de Mac-Mahon. \*

**ALLEMAND** (Hector-Louis), peintre et critique français, né à Lyon en 1809, passa une partie de sa jeunesse dans le commerce avant de pouvoir se livrer à son goût pour les arts. Il se retira des affaires en 1845 et exposa plusieurs fois à Lyon et à Paris où il obtint deux mentions honorables. L'étude de ses maîtres hollandais et ses relations avec Théodore Rousseau le conduisirent à rédiger pour le *Salut public* des articles réunis depuis sous le titre de *Causeries sur le paysage* (Lyon, 1877, in-18). On voit plusieurs de ses tableaux aux musées de Lyon, de Nîmes, de Montpellier. Ses eaux-fortes, tirées à un nombre restreint d'exemplaires, sont très-recherchées des amateurs. M. H. Allemand a été frappé de paralysie en 1877. \*

**ALLEMAND-LAVIGERIE**. Voy. LAVIGERIE.

**ALLEN** (Charles-Ferdinand), historien danois, né à Copenhague le 23 novembre 1811, suivit les cours de l'Université de sa ville natale, puis alla explorer les collections d'archives des divers pays de l'Europe. En 1851, il reentra à Copenhague et y obtint une chaire à l'Université. Il devint, en 1862, professeur ordinaire d'histoire et d'archéologie septentrionales. — Il est mort à Copenhague le 27 décembre 1871.

On cite de lui plusieurs monographies importantes d'histoire nationale et quelques écrits de circonstance sur les relations politiques naturelles du Slesvig avec le Danemark, d'après l'histoire et la langue. Deux de ses livres sont devenus particulièrement populaires : le *Manuel d'histoire nationale* (Haanbog i Fædrelandets Historie; Copenhague, 1840; 7<sup>e</sup> éd., 1873), et *Cours d'histoire nationale* (Lärebog i Fædrelandets H.; ibid., 1842, 11<sup>e</sup> éd., 1873). Ces deux ouvrages ont été plusieurs fois traduits en allemand. \*

**ALLENOU** (Jean-Marie), sénateur français, né à Quintin (Côtes-du-Nord), le 22 avril 1818, n'était connu que comme riche maître de forges, lorsqu'il fut porté aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, dans les Côtes-du-Nord, sur la liste conservatrice, et élu, le septième sur treize, par 69 171 voix. Il appuya d'abord le gouvernement de M. Thiers, puis, après sa chute, passa au centre droit et vota presque constamment avec le parti monarchique. Après avoir repoussé l'amendement Wallon, il se prononça pour les lois constitutionnelles. Il se présenta aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876 dans le même département, comme candidat « résolument conservateur et catholique convaincu », fut nommé, le premier sur trois, au second tour de scrutin, par 287 voix sur 491 électeurs. Il fit partie au Sénat de la majorité de droite. M. Allenou a représenté depuis le 8 octobre 1871 le canton d'Uzèl au conseil général des Côtes-du-Nord. \*

**ALLIBONE** (Samuel-Austen), bibliographe américain, né à Philadelphie le 17 avril 1816, s'occupa de bonne heure de la littérature anglaise dont il mena l'étude de front avec le commerce et la propagande biblique. Son principal ouvrage est le *Dictionnaire critique de bibliographie anglaise par des auteurs anglais et américains* (Critical

Dict. of engl. literature, etc., 1858-1871, 3 vol.), répertoire contenant plus de 46 000 notices avec 40 tableaux systématiques, et qui coûta dix-sept années de travail. M. Allibone a écrit beaucoup d'articles de revues, des brochures religieuses et édité les publications de la Société américaine des écoles du dimanche. \*

**ALLIES** (Thomas-William), écrivain religieux anglais, né à Bristol en 1813, se voua à l'instruction et prit ses grades à Oxford. Il était recteur de Launton depuis 1842, lorsqu'en 1850 il se convertit au catholicisme et abandonna sa charge. Il fut nommé en 1854 secrétaire de la commission des écoles catholiques des pauvres. Parmi ses ouvrages, on cite, avant sa conversion : *L'Église anglaise purifiée du péché de schisme* (The Church of England cleared, etc.), et depuis : *le Siège de saint Pierre* (See of S. P.; 1850); *le docteur Pusey et l'ancienne Église* (D. P. and the Ancient Church); un grand ouvrage inachevé : *la Formation du Christianisme* (tomes I et II). Il a été traduit en français de M. Allies : *Journal d'un voyage en France, et lettres écrites de l'Italie* (Tournai, 1858, in-8). \*

**ALLINGHAM** (William), littérateur anglais, né à Ballyshannon (Irlande) vers 1828, et fils d'un administrateur de la Banque provinciale, collabora de bonne heure à des recueils littéraires et publia, dès 1850, son premier volume de *Poésies* (Poems), dédiés à Leigh Hunt. Il obtint un poste dans les douanes d'Angleterre et, en 1864, une pension littéraire du gouvernement. En 1874, il a pris la direction du *Frazer's Magazine*. On cite de lui : *Chants du jour et de la nuit* (Day and Night Songs, 1854; éd. ill., 1855), et *Laurence Bloomfield en Irlande*, poème moderne en douze chants (1864). \*

**ALLIOLI** (Joseph-François), théologien catholique allemand, prévôt du chapitre d'Augsbourg, né le 10 août 1793, à Sulzbach (Bavière), entra, en 1815, au séminaire épiscopal de Ratisbonne, reçut les ordres en 1816, et obtint au concours, la même année, le titre de docteur en théologie. De 1818 à 1821, il suivit l'université de Landshut, où il fut nommé, en 1823, professeur adjoint. L'année suivante, il fut appelé à Munich, où il obtint le titre de conseiller ecclésiastique et devint, en 1830, recteur de l'université. En 1835, il fut nommé chanoine à Ratisbonne, et, en 1838, prévôt du chapitre d'Augsbourg. M. Allioli a été nommé membre de l'Académie des sciences de Munich. — Il est mort à Augsbourg le 22 août 1873.

Se voyant doit surtout sa réputation à sa traduction allemande de la *Vulgate* (Nuremberg, 1830; 6<sup>e</sup> éd., 1839-1845, 6 vol.), accompagnée de notes et approuvée par le pape. Parmi ses autres travaux, on remarque : *Antiquités bibliques* (biblische Alterthümer, Landshut, 1825, 1 vol.); *Manuel d'archéologie biblique* (Handbuch der biblischen Alterthumskunde, ibid., 1841), la *Vie de Jésus* (das Leben Jesu, ibid., 1840), ouvrage fondé sur le livre des Barradius et Lamy; puis divers écrits sur des sujets de théologie et quelques sermons remarquables.

**ALLMAN** (George-James), naturaliste anglais, né à Cork en 1812, prit ses grades de médecine à l'Université de Dublin. Il s'appliqua quelque temps à l'étude des lois pour défendre les catholiques irlandais contre les injustices de la législation anglaise, puis se voua tout entier aux études biologiques. En 1841, il fut nommé professeur de botanique à l'Université de Dublin, et, en 1855, professeur d'histoire naturelle à celle d'Edim-

bourg. Il a gardé cette dernière chaire jusqu'en 1870. Aux élections générales de 1874, il refusa la candidature qui lui était offerte par le parti libéral de Bandon pour la Chambre des communes. La même année, il succéda à M. Bentham comme président de la Société linnéenne.

Les travaux de M. Allman, portant particulièrement sur la structure et la vie des animaux inférieurs, ont été couronnés par les Sociétés royales d'Edimbourg et de Londres. On cite, à part sa collaboration à des recueils scientifiques : *Monographie des polypes d'eau douce* (A monograph of the Freshwater Polyzoa, 1856, in-fol.) ; *Monographie des Hydroides gymnoblastes* (A M. of the Gymnoblasic H., 1871-1872, in-fol., ill. et pl., etc.).

ALLOU (Mgr Auguste), prélat français, est né à Provins, le 21 janvier 1797. Ancien vicaire général de Meaux, il fut nommé évêque de ce diocèse par ordonnance royale le 19 janvier 1839, préconisé le 21 février et sacré le 28 avril de la même année. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 août 1866.

Outre ses *Instructions pastorales* et *Mandements*, on cite de Mgr Allou : *Les Souvenirs de Sainte-Marie*, chronique du monastère de la Visitation de Meaux (Meaux, 1875, in-8).

ALLOU (Edouard), avocat français, né le 6 mars 1820, à Limoges, fils d'un ingénieur des mines, fit de brillantes études à Paris, au collège Bourbon, et se fit inscrire, après avoir terminé son droit, au barreau de Paris, le 4 novembre 1841. Secrétaire de la conférence des avocats dès la fin de sa première année de stage, il fut chargé, l'année suivante, de l'un des discours de rentrée dont le sujet était l'Éloge de Férey. Après des débuts brillants à la cour d'assises, il s'effraya de l'entraînement et des séductions des affaires criminelles, s'enferma pendant deux ans dans une étude d'avoué, devint secrétaire de M<sup>e</sup> Liouville, puis se livra tout entier à la pratique des affaires civiles. En 1849, il fut nommé membre de la commission de réforme du Code d'instruction criminelle. Appelé au conseil de l'ordre en 1855, il devint aussi avocat de l'administration des Douanes et de celle des Hospices.

On cite parmi les affaires où il a figuré le procès Mérentié, qui dura vingt-trois jours ; l'affaire Poulman ; l'assassinat de Nangis ; le duel de Saint-Cyr ; le procès Didot contre Thoisnier-Desplaces sur la propriété de la *Biographie universelle* ; l'affaire Dubouchage (nullité de mariage) ; l'affaire Proudhon (poursuite du livre *l'Église et la Révolution*) ; le procès Patterson, où il a défendu le prince Napoléon ; le procès Mirès, où il a plaidé à Paris pour le célèbre financier, et à Douai pour le comte Siméon ; le procès du duc de Brunswick contre Mme de Civry ; le procès de séparation entre M. et Mme Scholl, dans lequel il était l'avocat du mari, etc. Quoiqu'il se produisit plutôt dans les affaires civiles que dans les procès politiques, il se fit remarquer dans plusieurs de ces derniers, comme dans le complot des quatre Italiens, où il était chargé de la défense de Grecco. C'est lui que M. Em. de Girardin choisit lors des fameuses poursuites que lui valut, de 1866 à 1867, la rédaction de la *Liberté*, et qui lui firent prendre le titre de « condamné du 6 mars. » C'est aussi lui qui, dix ans plus tard, se vit chargé de défendre M. Gambetta, poursuivi, sous le ministère du 16 mai 1877, pour la fameuse formule de son discours de Lille : « Se démettre ou se soumettre. »

A cette époque, M. Allou comptait au premier rang des adversaires de la politique inaugurée par

le coup d'État parlementaire du 16 mai, et prenait une part active aux délibérations de la réunion de juriconsultes qui reçut le nom de « comité de la résistance légale. »

M. Allou n'était toutefois jamais entré complètement dans la vie politique. Parmi les candidatures que fit naître, en juillet 1869, l'éventualité d'élections partielles à Paris, on avait remarqué la sienne accentuée par lui-même dans le sens d'une « opposition décidée à ce qui est. » Au mois de novembre, il se présenta en effet, avec une profession de foi modérée et libérale ; il obtint, sur 29055 votants, seulement 4550 voix, qu'il reporta sur le candidat républicain, M. Glais-Bizoin. Elu membre du conseil de l'ordre peu de vingt fois de suite, il en a été bâtonnier en 1866 et 1867. Il a été décoré de la Légion d'honneur par M. Dufaure.

ALLOURY (Jean-Louis-Antoine), journaliste français, né à Anisy (Nièvre), le 24 septembre 1805, fit ses études à Paris, au collège de Sainte-Barbe, où il eut pour professeur M. Cuvillier-Fleury, puis suivit les cours de droit et travailla pour divers avocats en renom, notamment pour M. Dupin. Sur la recommandation de M. Cuvillier-Fleury, il fut attaché par M. Bertin à la rédaction du *Journal des Débats*, et chargé du compte rendu des discussions de la Chambre. Il servit avec beaucoup de zèle la cause de la monarchie de Juillet et défendit le ministère Guizot contre les attaques de l'opposition libérale. Il reçut la croix de la Légion d'honneur le 20 mai 1845. L'année suivante il se présenta, dans le département de la Nièvre, comme candidat à la Chambre des députés, obtint les voix du parti conservateur, mais échoua contre la coalition des légitimistes et des radicaux. Après la révolution de Février, il continua de soutenir les principes du constitutionnalisme modéré. Après le 2 décembre, n'ayant plus de débats parlementaires à analyser, M. Alloury se renferma longtemps dans les questions religieuses ou de politique générale, puis fut chargé de rédiger régulièrement, un mois sur deux, le bulletin quotidien du journal. Il a été nommé chevalier de l'ordre des Saints Maurice et Lazare en 1862.

ALMA-TADÉMA (Laurence), peintre hollandais naturalisé Anglais, né à Dronryp, le 8 janvier 1836, d'une très-ancienne famille de la Frise occidentale, fut élevé au gymnase de Leeuwarden, où il se prit de passion pour l'archéologie égyptienne et gréco-romaine. Destiné par sa famille à la profession de médecin, il obtint seulement en 1852 la permission de se livrer à la peinture, qu'il alla étudier à l'Académie d'Anvers, sous la direction de M. H. Leys. Ayant perdu, en 1869, sa première femme, la comtesse Pauline Dumoulin, il épousa, en secondes noces, une artiste anglaise, Mlle Thérèse Epps, passa avec elle à Londres en 1870, et obtint des lettres de dénazation (petite naturalisation) en janvier 1873.

Les œuvres de M. Alma-Tadéma, systématiquement empreintes d'un caractère archéologique, se distinguent par le soin de la composition, la fermeté du dessin, la sobriété du coloris. On a remarqué entre autres : *Éducation des petits-fils de Clotilde* (1861), *Venantius Fortunatus et Radegonde* (1862), *Comment on s'amusait en Égypte il y a 3000 ans* (1863), *Frédégonde et Prétextat* (1864), *Catulle chez Lesbie, le Soldat de Marathon* (1865), *Entrée d'un théâtre romain, Danse romaine* (1866), *la Momie, Tarquin le Superbe* (1867), *la Sieste dans l'ancienne Rome, Phidias et les marbres d'Elgin* (1868), *le Convalescent, un Cabreur* (1869), *un Bateleur, la Vendange à*

Rome (1870), *l'Empereur Claude, une Fête intime en Grèce* (1871), *Momie de la période romaine, l'Improvisateur* (1872), *le Dîner, la Sieste* (1873), *Joseph, intendant des greniers de Pharaon, l'Automne, les Bons amis, la Dixième plaie d'Égypte* (1874), *la Peinture, scène d'atelier romain* (1875), etc., etc. M. Alma-Tadéma, qui a souvent exposé à Paris, a obtenu une médaille en 1864, une médaille de 2<sup>e</sup> classe à l'Exposition universelle de 1867, et la décoration de la Légion d'honneur le 1<sup>er</sup> novembre 1873. Il a été décoré également de divers ordres étrangers. Il a été reçu membre ou correspondant des académies d'Amsterdam, de Munich, de Berlin, etc. — Sa femme a envoyé aussi elle-même quelques peintures au Salon de Paris, *le Miroir* (1873), *le Coin du feu* (1874), etc.

**ALMÉRAS-LATOURE** (baron Louis-Michel), magistrat français, fils d'un général du premier Empire, est né à Vienne (Isère), le 19 août 1811. Il entra dans la carrière judiciaire en 1834, comme substitut à Saint-Marcellin, d'où il passa à Valence, et devint substitut du procureur général à la Cour de Grenoble, en 1843. Avocat général en 1849, n'porta la parole, en 1855, dans la fameuse affaire de Mlle Lamerlière (miracle de la Salette). Premier avocat général, puis président de chambre à la même Cour en 1861, premier président de la Cour de Metz en 1862, il fut enfin nommé conseiller à la Cour de cassation le 20 juillet 1867. Il siége à la Chambre des requêtes, dont il est devenu le doyen. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1865. \*

**ALMOEFF** (Nils-Wilhelm), acteur suédois, né le 24 mars 1799, à Stockholm, où son père était valet de chambre du roi, se livra d'abord à l'étude de la médecine et de la chirurgie, qu'il abandonna, en 1818, pour entrer au théâtre royal de Stockholm. Il trouva ses principaux rôles dans *Virginie de Léopold*, *Wallenstein*, *Fiesque*, *Marie Stuart* de Schiller, *la Faute de Müllner*, *Othello*, *Hernani*, etc. Il réussit très-bien dans la tragédie, le drame et la comédie de caractère. Plusieurs pièces d'une médiocre valeur lui ont dû le succès dont elles ont joui. Il se rendit à Paris, en 1829, pour y étudier la scène française.

Ses compatriotes l'ont considéré comme le Talma de la Suède. M. Almœff avait, en effet, quelques-unes des qualités de ce grand artiste. Doué d'une forte constitution, d'une belle figure, d'un accent ferme et noble, il excellait, dit-on, dans les sentiments héroïques, les scènes sublimes, mais on lui reprochait de manquer de souplesse et de négliger les nuances. — Il est mort à Stockholm le 26 février 1876.

**ALONCLE** (Antoine-Félix), officier et publiciste français, né le 29 décembre 1824, entra à l'École polytechnique en 1844. Sorti dans l'artillerie de marine, il fut promu successivement aux grades de sous-lieutenant en 1847, de lieutenant en second en 1849, de lieutenant en premier le 1<sup>er</sup> janvier 1855, de capitaine le 29 décembre de la même année, de chef de bataillon le 8 janvier 1868, de lieutenant-colonel le 1<sup>er</sup> août 1874, et de colonel le 1<sup>er</sup> décembre 1877. M. A.-F. Aloncle a été décoré de la Légion d'honneur le 31 mars 1860 et promu officier le 13 juillet 1872. — Il est mort le 9 février 1878.

On lui doit, entre autres études sur son arme spéciale, trois traductions intéressantes : *Études sur l'artillerie rayée de marine, conditions indispensables au canon destiné au service de la flotte* (1864, in-8, 4 pl.); *le Canon rayé de Woolwich* (1865, in-8, 3 pl.); *Renseignements sur l'ar-*

*tillerie navale de l'Angleterre et des États-Unis* (1865, in-8, 3 pl.). Ces trois ouvrages ont été réunis sous une même couverture, portant le titre : *Études d'artillerie navale de l'Angleterre et des États-Unis*, traduites des derniers documents officiels (1865, in-8, 11 pl.). Citons encore : *Perforation des cuirasses en fer par les projectiles massifs ou creux*, etc. (1867, in-8, fig. et pl.).

**ALPHAND** (J.-Charles-Adolphe), ingénieur et administrateur français, né à Grenoble (Isère), le 26 octobre 1817, entra à l'École polytechnique en 1835 et en sortit, en 1837, dans les ponts et chaussées. Envoyé à Bordeaux en 1839, il fut chargé, pendant quinze ans, des ponts, des chemins de fer et des landes, et fut nommé, le 22 octobre 1843, ingénieur ordinaire des ponts et chaussées. Au mois de novembre 1854, il fut appelé à Paris, où il reçut le titre d'ingénieur en chef des embellissements de cette ville. Il eut successivement la direction des services des promenades et plantations, de l'éclairage, des concessions sur la voie publique et des voitures publiques. Le service des promenades et plantations, le plus important de tous, comprend les bois de Boulogne et de Vincennes, qui ont été transformés en parcs, les buttes Chaumont soumise ensuite à la même métamorphose, les Champs-Élysées, dessinés en jardins, tous les squares créés dans les anciens et nouveaux quartiers, toutes les promenades, les pépinières et serres de la ville de Paris, les cimetières, les boulevards, les quais et fontaines monumentales, en un mot, les divers travaux qui ont le plus contribué, sous l'administration de M. Haussmann, à transformer l'aspect de l'ancien Paris.

Lors de l'Exposition universelle de 1867, M. Alphand fut chargé de l'importante opération de nivellement du Trocadéro, dont il employa les terres à remblayer le Champ de Mars : il la conduisit avec une incroyable rapidité. Plus tard les pelouses établies sur les pentes du Trocadéro et encadrant un escalier monumental furent remplacées par des jardins anglais (1872) qui ont fait place eux-mêmes aux constructions de l'exposition universelle de 1878, dont les jardins furent aussi l'œuvre de M. Alphand.

M. Ad. Alphand, qui, pendant sa résidence à Bordeaux, avait fait partie du conseil municipal de cette ville, fut élu membre du Conseil général de la Gironde, par le canton de Coutras, et réélu jusqu'à la fin de l'Empire. Après la révolution du 4 septembre 1870, il conserva ses fonctions de directeur de la voie publique et des promenades de Paris, et fut chargé par le génie militaire de fermer les fortifications et d'organiser un corps de génie auxiliaire pour la défense des abords de la place. Après la guerre, nommé par décret de M. Thiers directeur des travaux de Paris, il s'appliqua à faire disparaître au plus vite les traces des deux sièges, et repeupla le bois de Boulogne avec des arbres empruntés aux forêts de Sénart et de Fontainebleau. A la mort de M. Belgrand (1878), la direction des eaux et égouts fut réunie à celle des travaux de Paris, et l'ensemble constitua, entre les mains de M. Alphand, le plus important service de la préfecture de la Seine. Dans ces multiples et difficiles fonctions, M. Alphand sut garder toute l'initiative compatible avec le contrôle incessant d'un conseil municipal élu. Il a été nommé inspecteur général de première classe des ponts et chaussées par décret du 3 mai 1875. Décoré de la Légion d'honneur au mois d'octobre 1852, il a été promu officier en décembre 1862, et commandeur le 30 juin 1867. Il a reçu en outre de nombreuses décorations étrangères.

Comme souvenir des grands travaux exécutés

sous ses ordres, M. Alphonse a entrepris une somptueuse publication : les *Promenades de Paris, Bois de Boulogne, Bois de Vincennes, Parcs, Squares, Boulevards*, etc. (1867-73, 2 vol. in-folio avec gravures et chromolithographies). Cet ouvrage contient une étude historique sur les jardins depuis l'ancienne Egypte et la Chine jusqu'à nos jours. Il en a été extrait un livre descriptif et de luxe encore important : *Arboretum et fleuriste de la ville de Paris* (1874, in-folio).

**ALPHONSE** (Charles-Ferdinand-Joseph-Jean-Pie don), prince de la maison des Bourbons d'Espagne, frère de don Carlos, est né à Londres le 12 septembre 1849. Après avoir servi dans l'armée autrichienne, il passa en 1869 dans les zouaves pontificaux et y resta jusqu'à l'incorporation de Rome dans le royaume d'Italie. Le 26 avril 1871, il épousa, au château de Heubach en Bavière, l'infante Mariadass-Neves, née à Heubach le 5 août 1852, fille de don Miguel, régent de Portugal. La jeune princesse l'accompagna dans les expéditions aventureuses de la guerre carliste, dans laquelle don Alphonse se jeta, l'année suivante, avec ardeur.

Pendant deux ans, les actes de violence, les cruautés dont il fut accusé signalèrent son nom à la presse européenne. Mis à la tête des troupes carlistes qui opéraient en Catalogne, le 30 décembre 1872, il se vit enlever ce commandement par son frère à la suite de dissentiments sur des mesures militaires et de compétitions de personnes; il prit congé de son armée par un ordre du jour, du 20 novembre 1874, dans lequel il protesta de son inaltérable dévouement à la cause de Dieu, de la patrie et du roi. Par suite des crimes de droit commun (incendie, viol et assassinat), dont il accusait l'infant Alphonse, le gouvernement du roi Alphonse XII demanda à l'empire allemand l'extradition de ce prince (18 mars 1875). Le ministre de l'intérieur de Berlin, sur les pièces à l'appui de cette demande, ordonna son arrestation sur le territoire prussien (23 mars). L'infant s'était retiré en Autriche. Après avoir séjourné à Frohsdorff, il passa à Gratz et y fut l'objet de témoignages sympathiques de toute la noblesse autrichienne et, d'autre part, de manifestations populaires menaçantes, contre lesquelles l'intervention de la force armée dut le protéger (avril 1875). Trois mois plus tard (juillet 1875), il refusait le nouveau commandement que son frère lui offrait en Catalogne.

**ALPHONSE XII** (François-d'Assise-Ferdinand-Pie-Jean-Marie-de-la-Conception-Grégoire, etc.), roi d'Espagne, né le 28 novembre 1857, est fils de l'ex-reine Isabelle II et du roi François d'Assise, son mari. Il portait le titre de prince des Asturies, lorsque la révolution de 1868 chassa sa mère du trône et la contraignit de se réfugier à Paris, avec sa famille. Après être resté quelque temps auprès d'elle, il fut envoyé au collège de la noblesse de Vienne, appelé Theresianum, au mois de janvier 1870; mais il le quitta au bout de quelques mois, lorsque sa mère se décida à abdiquer en sa faveur ses droits au trône d'Espagne. Cet acte souleva dans la portion libérale de l'émigration espagnole une assez vive opposition entretenue par les partisans du duc de Montpensier. Le jeune prince cependant continuait son éducation tant en France qu'en Angleterre, où il suivit le collège de Sandhurst. A la fin de l'année 1874, il était venu passer les vacances des fêtes de Noël à Paris auprès de sa mère, lorsque tout à coup, au milieu de l'affaïssement graduel du gouvernement républicain, causé par la prolongation de la guerre civile carliste, le général Martinez-Camposproclama, le 29 décembre, à Murviedro, don

Alphonse roi d'Espagne. Cette manifestation eut plus de succès qu'on ne pouvait s'y attendre. Malgré la protestation du ministre Sagasta contre les conspirateurs alphonstistes, toutes les troupes appuyèrent tour à tour le mouvement; Primo Rivera, capitaine général de Madrid, se déclara pour le nouveau roi, et un ministère de régence se forma dès le 31 décembre sous la présidence de Canovas del Castillo. Alphonse fut aussitôt conduit en Espagne, y fut reçu avec enthousiasme et fit son entrée à Madrid le 14 janvier 1875. Il conserva la présidence de son premier cabinet à M. A. Canovas del Castillo, qui, à part sa fidélité à la cause alphonstiste, était connu par sa constante hostilité contre le parti modéré et son aversion pour les idées libérales.

Le jeune roi, désormais désigné sous le nom d'Alphonse XII, après avoir adressé une proclamation aux provinces insurgées, alla se placer à la tête des troupes pour attaquer les carlistes. Il fut complètement battu à Lucar et à Lorca, mais ses ennemis ne profitèrent pas de leur victoire (3 février 1875). Cependant, le ministère poursuivait sa politique contre-révolutionnaire : les réunions publiques étaient interdites, la loi sur le mariage civil abrogée, la liberté de l'enseignement supprimée (8-28 février), les écoles des jésuites rétablies, un certain nombre de professeurs expulsés pour leurs opinions libérales (5-9 avril), des négociations engagées avec Rome pour la conclusion d'un concordat (juin). Quelques mois plus tard, la guerre contre les carlistes devenait plus favorable, grâce surtout à une proclamation que leur avait adressée Cabrera, pour les engager à reconnaître le roi Alphonse. Beaucoup se retirèrent de la lutte. Le général Jovellar reprit l'offensive contre ceux qui tenaient encore la campagne. Les troupes royales avaient déjà fait de grands progrès et dégagé un certain nombre de villes, lorsque le roi vint se mettre de nouveau à leur tête : elles prirent, sous son commandement, la ville d'Estella (19 février 1876), et occupèrent successivement le pays insurgé. Tandis que les bandes carlistes se dispersent vers la frontière et que leurs chefs passent en France, le roi Alphonse fait son entrée à Tolosa (20 février) et s'avance jusqu'à Saint-Sébastien. Une amnistie pleine et entière assure la pacification de ces provinces et met un terme définitif à l'insurrection (4 mars); quinze jours après, le roi rentre à Madrid à la tête de son armée victorieuse (20 mars 1876).

Les vicissitudes de la politique intérieure à laquelle le jeune roi prenait une part moins directe se marquaient par des modifications dans le cabinet. Le 11 septembre 1875, M. Canovas del Castillo avait cédé la présidence du conseil au général Jovellar, mais il avait repris la direction des affaires le 27 novembre de la même année. Parmi les causes de conflit on remarque l'application du suffrage universel demandée par le ministre dirigeant, la question de tolérance religieuse s'imposant, malgré les résistances, aux débats sur la Constitution, l'abolition des privilèges des fueros, qui avaient été le principal prétexte de la guerre civile dans les provinces basques et en Navarre, la prolongation de l'insurrection de Cuba qui ne prit fin qu'au mois de février 1878.

A peine sortie de ses crises, l'Espagne se vit conviée, et toute l'Europe avec elle, aux fêtes les plus pompeuses qu'elle eût vues depuis de longues années, pour la célébration du mariage du jeune roi avec la princesse Marie de las Mercedes, la troisième fille du duc de Montpensier (23 janvier 1878); mais cette union était presque aussitôt brisée par la mort; la jeune reine succombait à la maladie le 26 juin de la même année. — Pour la famille du roi Alphonse, voy. ESPAGNE.

**ALTAROCHE** (Marie-Michel), littérateur français, ancien représentant, né le 18 avril 1811, à Issoire (Puy-de-Dôme), et fils d'un avocat qui le destinait au barreau, vint à Paris après la révolution de Juillet et ne tarda pas à se jeter dans la presse républicaine. Il collabora tour à tour au *Courrier des électeurs*, à *la Révolution* de 1830, au *Diable boiteux*, à *la Tribune*, au *Populaire*, à *la Caricature*, au *National*, et donna plus tard des feuilletons au *Courrier français* et au *Siècle*. En même temps, il publiait *la Chambre et les Écoles* (1831), satire en vers, et des brochures imprimées aux frais de la Société des Droits de l'homme. En 1834, il entra au *Charivari*, qu'il avait contribué à fonder, et succéda bientôt à M. Louis Desnoyers dans la direction de cette feuille satirique; il la conserva jusqu'au 24 février 1848. A cette époque se rattache la publication de quelques ouvrages politiques : *Chansons* (1835-1836, 2 vol., plusieurs tirages); *Contes démocratiques* (1837); *la Réforme et la Révolution* (1841), études sur Alexandre VI et Louis XV; *Aventures de Victor Augerol* (1838, 2 vol.), imitation de celles de Faublas. Il a collaboré au *Dictionnaire politique*, à *Paris révolutionnaire*, à *l'Almanach populaire*, et a écrit quelques pièces : *Leslocq* (1836), avec M. Laurentin, *le Corrégidor de Pampelune* (1843), avec M. Moléri, *la Coiffure de Cassandre*, opérette, etc.

Envoyé en 1848 dans le Puy-de-Dôme, en qualité de commissaire du gouvernement, M. Altaroche s'y fit remarquer par une extrême modération et, aux élections du 28 avril, il fut nommé le premier de la liste, à la presque unanimité des suffrages. A l'Assemblée constituante, il fit partie de la gauche modérée et ne fut pas réélu en 1849 à la Législative.

De la vie politique M. Altaroche passa à une direction de théâtre et déploya beaucoup d'activité dans l'administration de l'Odéon, de 1850 à 1852. Il s'associa ensuite avec M. Louis Huart pour l'exploitation d'une nouvelle scène de genre, les Folies-Nouvelles, devenue depuis le Théâtre-Déjazet, et se consacra enfin à la création de l'établissement de Cabourg-Dives.

**ALTENHEIM** (Gabrielle SOUMET, dame BEUVAIN D') ou DALTENHEIM, femme de lettres française, est née à Paris, le 17 mars 1814. Fille unique de l'auteur de *la Divine Épopée*, elle manifesta de bonne heure beaucoup de penchant pour la poésie. Le recueil de pièces diverses qu'elle publia en 1838 (*Nouvelles filiales*, in-12) date de son enfance, et on se plaisait alors dans le monde à lui en faire réciter des fragments. A vingt ans, elle épousa M. Beuvain d'Altenheim. Le 24 avril 1841, elle fit représenter au Théâtre-Français *le Gladiateur*, tragédie en cinq actes, écrite par elle en collaboration avec Soumet et jouée le même soir que *le Chêne du rot*, comédie historique en un acte de ce dernier. Ces deux pièces eurent le même succès d'estime et furent imprimées sous le titre d'*Une soirée au Théâtre-Français*. La tragédie de *Jane Grey*, qu'elle fit encore en collaboration avec Soumet, obtint un meilleur sort à l'Odéon (29 mars 1844), grâce à des situations heureuses, à une sensibilité vraie et à un style harmonieux. Mme d'Altenheim a encore publié : *Berthe Bertha* (1843), poème; *Récits de l'histoire d'Angleterre, les Anges d'Israël* (1856); *les Deux mères, ou Dieu pardonne, les Marguerites de France, la Croix et la lyre* (1858); *les Quatre siècles littéraires* (1859); 3<sup>e</sup> édit., augmen. 1868, in-8, et 1869, in-18. Elle avait gardé en portefeuille, outre plusieurs pièces de son père et d'elle-même, une traduction en vers des *Nuits* d'Young, une étude sur la Jacquerie, etc.

**ALTMAYER** (Jean-Jacques), littérateur belge, né le 20 janvier 1804, à Luxembourg, fit avec succès ses premières études à l'Athénée de sa ville natale. Après avoir remplacé à Ypres dans la chaire de rhétorique l'abbé Delebecque, devenu évêque de Gand, il passa les examens de docteur en philosophie (1831) et de docteur en droit (1832), fut appelé, en 1836, à l'université libre créée à Bruxelles par le parti libéral et y fut d'abord chargé du cours d'histoire, auquel il joignit ensuite celui d'antiquités grecques et romaines. Professeur d'histoire commerciale à l'École centrale de commerce, il cumula ce cours à l'Athénée royal avec celui d'économie politique. — M. Altmeyer est mort à Bruxelles le 15 septembre 1877.

Il a publié à Bruxelles : *Introduction à l'étude philosophique de l'histoire de l'humanité* (1837, in-8); *Précis de l'histoire ancienne* (1838, in-8); *Cours de philosophie de l'histoire* (1840, in-8); *Marguerite d'Autriche, sa vie, sa politique et sa cour* (Liège, 1841, in-8); *Histoire des relations commerciales et politiques des Pays-Bas avec le nord de l'Europe pendant le xvi<sup>e</sup> siècle* (1840, in-8); *Résumé de l'histoire moderne* (1842, in-36); *Du droit d'asile en Brabant* (1849, in-12; 2<sup>e</sup> édit., 1851); *une Succursale du Tribunal de sang* (1854, in-12), etc. M. Altmeyer a fourni en outre un grand nombre d'articles aux diverses revues belges.

**ALTON-SHÉE DE LIGNÈRES** (Edmond, comte D'), ancien pair de France, né le 1<sup>er</sup> juin 1810, est le fils unique de Jacques-Wulfranc, baron d'Alton, et de Françoise Shée, fille du comte Henri Shée, conseiller d'Etat et sénateur de l'Empire. Il fut substitué, par ordonnance royale du 11 décembre 1816, à la pairie de son grand-père maternel, avec autorisation de réunir les deux noms de d'Alton et de Shée. Entré à la Chambre des pairs en 1836, il vota d'abord avec les conservateurs. En 1839, il publia sa brochure : *De la Chambre des pairs dans le gouvernement représentatif*, œuvre d'un homme attaché à la royauté constitutionnelle. Pendant plusieurs années il resta dans les rangs du parti dynastique et appuya la politique de M. Guizot. En 1847, par une conversion inattendue, il s'associa sans réserve à l'agitation réformiste et scandalisa ses collègues par l'audace de ses professions de foi révolutionnaires. Il déclara qu'il n'était « ni catholique ni chrétien », appela M. de Metternich : « ce vieillard aussi cruel que corrompu » ; le duc de Modène : « un Néron en raccourci » ; la reine de Portugal : « une princesse parjure », et soutint que, si l'homme sur la tête duquel était tombée la couronne d'Autriche n'était pas empereur, il ne pourrait pas même être citoyen. « Ce n'est pas, s'écriait-il un jour, en tendant le cou comme des victimes, c'est en prenant les armes et en faisant feu sur leurs oppresseurs, que doivent mourir les martyrs de la liberté! »

Après de telles paroles sa place semblait marquée aux barricades. Il y parut en effet durant les journées de Février, et s'efforça d'y entraîner les députés de la gauche. Nommé colonel de la 2<sup>e</sup> légion de la banlieue, il se rangea du côté de M. Ledru-Rollin, attaqua, dans les clubs et les banquets, le gouvernement du général Cavaignac, se prononça hautement pour la république démocratique et sociale, et prit part à toutes les manifestations révolutionnaires. Après l'élection du 10 décembre, il fit une protestation très-vive contre la suppression des clubs, fut arrêté et mis au secret. Aux élections générales du mois de mai 1849, son nom fut porté en vain sur la liste des candidats présentés par le comité démocratique socialiste, et, aux réélections partielles qui suivirent, il ne fut pas même proposé. M. d'Alton-



Shée paraissait entièrement retiré de la vie politique, lorsqu'aux élections générales de mai 1869 il se porta, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de la Seine, candidat du socialisme, et en opposition à M. Thiers, non moins qu'à M. Devinck, le candidat du gouvernement. Après avoir obtenu, sur 32 683 votants, 8714 suffrages, tandis que M. Thiers en réunissait 13 333, il ne se retira pas, suivant l'usage adopté par les candidats de l'opposition, devant son concurrent libéral, qui l'emporta définitivement au second tour de scrutin.

Après la révolution du 4 septembre, il collabora au journal de la famille Hugo, le *Peuple souverain* (1872), et fonda lui-même une feuille républicaine à cinq centimes, le *Suffrage universel* (octobre 1873). — M. d'Alton-Shée est mort à Paris le 22 mai 1874; il eut, sur sa demande, un enterrement civil, signalé, dans la presse, par un discours de M. Gambetta.

On doit citer de l'ancien pair de France, outre de récentes brochures (*Une Fusion légitimiste, orléaniste et républicaine* (1863), in-8, et *Le Mariage du duc Pompée* (1864), in-8), puis l'intéressante publication des *Mémoires du vicomte d'Aulnis* (1868), in-8), et celle de ses propres *Mémoires* 1868-1869, 2 vol. in-8 et in-18).

ALTSCHUL (Elias), médecin allemand, né à Prague, le 8 avril 1812, fit ses études à Vienne, et devint, en 1848, professeur d'homœopathie théorique et pratique à l'École de médecine de Prague. Il est le premier qui ait introduit l'enseignement de l'homœopathie dans les facultés autrichiennes.

On a de lui plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Dictionnaire de Médecine oculaire* (Vienne, 1836, 2 vol.); *Traité de pharmacodynamique physiologique, ou Pharmacologie clinique à l'usage des médecins homœopathes* (*Lehrbuch der physiologischen pharmacodynamik*; Prague, 1850-1852); *la Loi de polarité thérapeutique des doses médicales, ou le Principe fondamental de la pharmacodynamique physiologique* (*das therapeutische Polaritätsgesetz*; Prague, 1852).

ALVARENGA (Pedro-Francisco DA COSTA), médecin portugais, né à Piauhv (Brésil) en 1826, fit ses études à la faculté de médecine de Bruxelles et y fut reçu docteur en 1850. Il alla se fixer à Lisbonne, y fut nommé médecin de la Chambre du roi, de l'hôpital Saint-Joseph et de la Maison de la Miséricorde, membre de l'Académie royale des sciences, etc. Directeur et rédacteur en chef de la *Gazeta medica* de Lisbonne, il y a inséré de nombreux et importants mémoires, la plupart traduits en français, et dont quelques-uns sont de véritables ouvrages.

Nous citerons entre ces traductions dues à MM. P. Garnier, Papillaud, Barbier, Bertherand, H. Almès : *Anatomie pathologique et symptomatologie de la fièvre jaune de Lisbonne en 1857* (Paris, 1861, in-8); *les Ectocardies* (Bruxelles, 1869, in-8); *De la Thermosmiologie et Pharmacologie* (Anvers, 1871, in-8); *Précis de thermométrie clinique générale* (Lisbonne, 1869, in-8); *Anatomie pathologique et pathogénie des communications entre les cavités droites et les cavités gauches du cœur* (Marseille, 1872, in-8); *De la Cyanose* (Lille, 1872, in-8); *Notice sur un voyage au Brésil* (Lisbonne, 1873, in-8). — Il a été publié une étude biographique et bibliographique sur le docteur *Pedro Francisco da Costa Alvarenga, ses travaux*, etc., par le docteur Almès, l'un de ses traducteurs.

ALVENSLEBEN (Gustave v'), général prussien, né le 30 septembre 1803, élevé au corps des cadets, entra, en 1821, comme officier aux grenadiers de

l'empereur Alexandre. En 1847, il passa comme capitaine dans l'état-major. Après avoir été attaché au service du prince de Prusse, puis du roi, il était, depuis 1863, lieutenant général, lorsque éclata la guerre austro-prussienne. Il reçut le commandement du 4<sup>e</sup> corps. Nommé général d'infanterie en 1868, il prit part, à la tête du même corps, aux campagnes de France de 1870-1871, et se fit remarquer à Sedan et dans plusieurs des luttes qui eurent lieu sous Paris. Il appartint successivement à la seconde armée commandée par le prince Frédéric-Charles et à la quatrième commandée par le prince royal de Saxe.

ALVENSLEBEN (Constant v'), général prussien, né le 26 août 1809, élevé également au corps des cadets, et entré aussi au régiment des grenadiers de l'empereur Alexandre, prit une part brillante, comme major général, à la guerre de 1864 contre le Danemark et à celle de 1866 contre l'Autriche. Il fut alors nommé lieutenant général. Dans la guerre franco-allemande de 1870, il eut le commandement du 3<sup>e</sup> corps dans la seconde armée commandée par le prince Frédéric-Charles, et prit part aux premiers engagements de la campagne. Il se signala aux sanglantes affaires de Vionville, de Mars-la-Tour, de Gravelotte, et pendant tout l'investissement de Metz. Après la capitulation de cette ville, il conduisit son corps sur la Loire et eut un rôle encore important dans les batailles de Beaune-la-Rolande, d'Orléans et du Mans.

ALVIN (Louis-Joseph), littérateur belge, né à Cambrai, le 18 mars 1806, professeur au collège de Liège en 1826, secrétaire de l'administration de l'instruction publique, de 1830 à 1850, devint à cette dernière date, conservateur en chef de la bibliothèque de Bruxelles. Il était, depuis 1845, membre de l'Académie de Belgique.

M. Alvin a pris place parmi les rares auteurs dramatiques de son pays et a fait imprimer, entre autres pièces : *Sardanapale*, tragédie en cinq actes (Bruxelles, 1834), et *la Follculaire anonyme*, comédie en trois actes, en vers (Ibid., 1835). Il faut citer aussi de lui : *Souvenirs de ma vie littéraire* (Bruxelles, 1843, in-18), *les Nielles de la Bibliothèque royale de Belgique* (Ibid., 1857, in-8, avec 21 fac-simile photographiques); *l'Enfance de Jésus, tableau flamand*, poème de Jérôme Wierix, avec une notice sur les frères Wierix (Ibid. 1860, in-8); *l'Alliance de l'art et de l'industrie*, relativement à l'enseignement du dessin en Belgique (Ibid., 1864, in-8); *les Académies et les autres écoles de dessin de la Belgique en 1864* (Ibid., 1867, in-8); *Catalogue raisonné de l'œuvre des trois frères Wierix* (Ibid., 1866, in-8), *Louis Gruyer, sa vie, ses écrits, ses correspondances* (Ibid., 1867, in-18); *Rapport sur l'exposition universelle de Vienne; éducation, enseignement* (Ibid., 1874, in-8), etc. Il a donné, en outre, un grand nombre de pièces de poésie dans les journaux et recueils périodiques de la Belgique, ainsi que des articles de critique d'art et de littérature. L'un des fondateurs du *Recueil encyclopédique belge*, il a continué, de 1851 à 1856, l'*Annuaire de la Bibliothèque royale de Belgique* du baron F. de Reiffenberg.

ALZOG (Jean), historien ecclésiastique allemand, né à Ohlau (Silésie), le 29 juin 1808, étudia la philosophie et la théologie catholique aux universités de Breslau et de Bonn. Après avoir été précepteur particulier à Aix-la-Chapelle, il entra, en 1834, au séminaire de Cologne, et fut ordonné prêtre. Il devint dès lors professeur d'exégèse, d'histoire ecclésiastique, de philosophie ou de théologie,

aux séminaires de Posen, de Hildesheim et de Fribourg-en-Brigau. — Il est mort dans cette ville le 1<sup>er</sup> mars 1878.

Ses ouvrages sur l'histoire de l'Eglise sont nombreux et importants. On met à part son *Traité de l'histoire ecclésiastique universelle* (Lehrbuch der universal Kirchengeschichte; Mayence, 1840; 8<sup>e</sup> éd., très-augmentée, 1859, 2 vol.), ouvrage traduit dans toutes les langues, notamment en français par l'abbé J. Goschler et C. F. Audley (Paris, 1845-1846, 3 vol. in-8; 4<sup>e</sup> éd., 1874-1875, 4 vol. in-12). Mentionnons ensuite : *Explicatio catholicorum systematis de interpretatione litterarum sacrarum* (Münster, 1835), thèse de doctorat; *Esquisse de patrologie ou d'ancienne bibliographie chrétienne* (Grundriss der P.; Fribourg, 1866; 3<sup>e</sup> éd., 1874), traduits en français par l'abbé P. Bélet (Paris, 1867, in-8). On cite en outre plusieurs discours académiques, et une collaboration importante à divers recueils.

**AMADOR DE LOS RIOS** (D. José), né en 1818, à Baena, dans la province de Cordoue, et fils d'un sculpteur distingué, fut amené à Séville et y reçut des leçons d'Alberto Lista et des encouragements du duc de Rivas. Au sortir de l'école, il fonda avec D. Juan José Bueno un journal de littérature intitulé *le Cygne*. En 1839 il publia avec son ami un petit recueil de poésies et prit part aux tentatives faites pour ressusciter l'ancienne Académie de Séville. En 1841 il épousait la sœur du littérateur bien connu D. José Villalta, dont le père, attaché au patrimoine royal, habitait l'Alcazar. C'est là que M. Amador de los Rios publia, en 1841-42, une version avec commentaires de l'ouvrage de Sismondi, intitulé : *Histoire des littératures du midi de l'Europe*, et qu'il écrivit, en 1844, son livre, *Séville pittoresque*, et en 1845, sa *Tolède pittoresque*, contenant la description des plus célèbres monuments.

Venu à Madrid, il composa, en 1848, ses *Études politiques et littéraires sur les Juifs d'Espagne*, publia une magnifique édition des *OEuvres du marquis de Santillana* en 1852, et donna, de 1852 à 1855, une édition de *l'Histoire générale des Indes, îles et terre ferme de l'Océan*, du capitaine Gonzalo Fernandez de Oviedo (4 vol. in-4<sup>e</sup>). Pendant qu'il semait dans les revues et les journaux littéraires de Madrid une foule d'articles variés, il travaillait à élever à la littérature espagnole le monument qui lui manquait, c'est-à-dire son *Histoire critique* (1861 et suiv., t. I, VII). Ajoutons encore : *Histoire de la ville et de la cour de Madrid*, publiée avec D. J. de Rios y Delgada; un intéressant mémoire sur le Trésor de Guarrazar, sous le titre de *l'Art latino-byzantin en Espagne*, et sa collaboration à la description des *Monumentos arquitectonicos* que le gouvernement publia en espagnol et en français.

Doyen de la faculté de philosophie et de littérature à l'Université centrale de Madrid, administrateur de la faculté, membre de l'Académie royale d'histoire et de l'Académie des beaux-arts de Saint-Ferdinand, M. Amador de los Rios a été élu député aux Cortès en 1863. — Il est mort à Séville en mars 1878.

**AMARI** (Michel), homme politique et orientaliste italien, est né à Palerme, le 7 juillet 1806. Il avait à peine terminé ses études et était employé au ministère d'Etat (1822), quand son père fut condamné à mort à la suite d'une conspiration, et le laissa à la tête d'une famille assez nombreuse, qu'il dut faire vivre de son travail. Suspect lui-même, il reçut l'ordre, en 1837, de se transférer à Naples, où il resta quatre ans. Rentré à Palerme, il y publia son *Histoire des*

*Vêpres siciliennes* (1842), souvent réimprimée depuis et, grâce aux améliorations successives, restée l'œuvre principale de l'auteur. Elle lui valut de telles persécutions qu'il fut contraint de s'exiler. Il vint à Paris et s'y livra à l'étude de l'arabe, du grec moderne, et prépara son *Histoire des musulmans de Sicile*.

Au commencement de 1848, il fut rappelé dans son pays comme professeur de droit public. Mais à son arrivée à Palerme on lui confia la vice-présidence du comité de la guerre. Élu représentant de cette ville à la Chambre des députés, il ne tarda pas à être appelé au ministère des finances; puis, au mois d'août, il fut envoyé en mission auprès des gouvernements de France et d'Angleterre. Il publia à Paris une brochure, *la Sicile et les Bourbons* (1849), sur l'incompatibilité des droits de son pays et des prétentions du roi de Naples. Quand les hostilités recommencèrent, il retourna à Palerme (avril 1849); mais la cause sicilienne était déjà perdue; il dut reprendre le chemin de l'exil, se retira de nouveau à Paris, et se remit à ses travaux littéraires.

En 1860, il reentra en Sicile et prenait une part active aux affaires de ce pays. Nommé sénateur par le roi Victor-Emmanuel, au commencement de 1861, il s'associait à la politique du comte de Cavour, et devenait président de la lieutenance de Sicile, avec le portefeuille des finances. Au mois de juillet de la même année, il était nommé gouverneur de Modène. En décembre 1862, il fut appelé au ministère de l'instruction publique par M. Farini, et garda ce portefeuille dans le cabinet Minghetti (mars 1863).

Outre une série de savants articles sur la langue et l'histoire arabes dans la *Revue archéologique*, le *Journal asiatique* et autres recueils, il a publié une traduction anglaise du *Solwan d'Ibn Djaffer* (Londres, 1852, 2 vol. in 8), le tome 1<sup>er</sup> de son *Histoire des musulmans de Sicile* et son *Histoire des Vêpres siciliennes* (la Guerra del vespro siciliano, 2 vol. in-8), qui compte, en Italie, six éditions, a été traduite en anglais et en allemand et transportée en français par un insigne plagiat. La traduction anglaise est de lord Ellesmere, qui a mis en tête la biographie de l'auteur. On cite encore de M. Michel Amari une traduction en vers blancs du *Marmion* de Walter Scott (1832). Correspondant de l'Institut (Inscriptions et belles-lettres) depuis 1857, il en a été élu membre associé le 29 juin 1871.

**AMAT** (Henri), représentant français, né à Marseille en 1815, inscrit au barreau de cette ville et connu de bonne heure pour ses opinions républicaines, se signala par son influence après 1848, fut proscrit après le coup d'Etat de 1851 et séjourna quelque temps en Italie. Rentré à Marseille, il y fut un des chefs de l'opposition légale. Libre penseur et partisan de la coopération industrielle, il devint, en 1865, membre du conseil municipal de Marseille. Il le poussa dans la voie des réformes libérales et démocratiques, et obtint la publication de ses procès-verbaux. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant du département des Bouches-du-Rhône à l'Assemblée nationale, le quatrième sur onze, par 47 371 voix. Il prit place à gauche et vota constamment avec les groupes républicains. Aux élections législatives du 20 février 1876, il fut porté dans la 2<sup>e</sup> circonscription de Marseille, comme candidat républicain modéré, et échoua au premier tour de scrutin, avec 4184 voix, contre M. Raspail, qui en réunît 5163 et qui passa au second tour. La mort de M. Raspail ayant donné lieu à une élection partielle, M. Amat, après une lutte très-vive entre candidats également répu-

blicains, fut élu le 17 mars 1878, au second tour de scrutin, par 4423 voix, contre 4284 obtenues par M. Clovis Hugues, sans compter 566 données à M. Blanqui.

**AMAT** (Paul-Léopold), chanteur et musicien français, né à Toulouse, en 1814, vint à Paris vers 1845 et s'y fit connaître par un certain nombre de romances, mélodies et chansonnettes, dont il composait souvent la musique et les paroles. De 1850 à 1853, il tenta, sans grand succès, d'établir à Alger une maison de librairie musicale. Vers la fin de 1856, il obtint le privilège du théâtre Beaumarchais, que l'insuffisance des capitaux l'empêcha d'exploiter. Il a fait avec succès, en province, des tournées musicales. M. Amat a été décoré de la Légion d'honneur le 24 septembre 1860. — Il est mort à Nice le 31 octobre 1872.

Outre ses nombreuses romances, dont quelques-unes ont eu de la vogue, telles que *la Fleur fanée*, *Tu m'oublieras*, *la Feuille et le serment*, M. Léopold Amat a écrit pour la scène des Bouffes-Parisiens : *Élodie*, ou *le Forsait nocturne*, quiproquo musical en un acte (1856).

**AMAURY-DUVAL** (Eugène-Emmanuel-Amaury PINEU-DUVAL dit), peintre français, né à Montrouge, le 16 avril 1808, est fils d'Amaury-Duval, diplomate et archéologue, mort en 1839, et neveu du littérateur Alexandre Duval. Dès 1826, il fréquenta l'atelier de M. Ingres et fit, dans l'intervalle, un voyage en Morée. Il débuta avec succès au Salon de 1833 par son *Portrait*, celui de M. *Marc-Hurt-Binet*, les *Enfants de Nourrit*, dessin, et quelques autres portraits qui lui firent tout d'abord, dans ce genre de peinture, une grande réputation. Il a été chargé plus tard d'importants travaux pour les églises de Paris et de la banlieue. Il a entrepris, à la fin de 1855, un voyage de huit mois en Italie.

M. Amaury-Duval a exposé, depuis 1833, entre autres sujets historiques ou portraits : *Pâtre grec découvrant un bas-relief antique*, souvenir de Morée (1834); un *Ange*, étude datée de 1840; le portrait d'*Alexandre et d'Amaury-Duval*, de Barre, le graveur, de MM. *Dumont*, *Barthe*, *Geffroy*, dans le rôle de don Juan, etc.; puis de nombreuses *Études* de différents âges, types et costumes (1835-1852). Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : la *Tragédie*, représentée sous les traits de Mlle Rachel, deux autres *Portraits*, les quatre dessins ou cartons des peintures murales de l'église Saint-Germain en Laye, intitulées : *Redemptio*, *Verbum*, *Misericordia*, *Humanitas*; aux salons de 1857 et 1859, le *Sommeil de l'Enfant Jésus*, *Tête de jeune fille*, M. *Alphonse Karr*; à celui de 1861, *Portrait de Mlle Emma Fleury*, de la *Comédie-Française*; à celui de 1863, *Naissance de Vénus*; à celui de 1864, *Étude d'enfant*, *Portrait de femme*; à celui de 1865, *Daphnis et Chloé*; à celui de 1867, *Psyché* et le *Portrait du général de Brayer*; à celui de 1868, un *Projet de décoration pour une chapelle* et le *Portrait de Mme F. D.*

En dehors des Salons, cet artiste a exécuté à fresque la décoration de l'église de Saint-Germain en Laye (1848-1853) et précédemment (1840) la chapelle de la Vierge, à Saint-Germain l'Auxerrois; il a peint à l'huile la chapelle de Sainte-Philomène, à Saint-Merry (1839). M. Amaury-Duval a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille, pour l'histoire, en 1834, et une 1<sup>re</sup> médaille, pour le portrait, en 1839. Décoré de la Légion d'honneur depuis le mois d'avril 1845, il a été promu officier le 12 août 1865. Il a écrit des *Mémoires*, dont un fragment a été détaché et a paru sous ce titre : *l'Atelier d'Ingres* (1878, in-18).

**AMBERT** (Joachim-Marie-Jean-Jacques-Alexandre-Jules), général et écrivain militaire français, ancien représentant, né à Lagrezette (Lot), le 8 février 1804, est le fils d'un général de la République. Sorti de l'École militaire en 1824, il fit neuf campagnes, en Espagne, en Belgique et en Algérie. Il a été successivement promu lieutenant le 21 décembre 1830, capitaine le 28 février 1837, chef d'escadron le 19 janvier 1843, lieutenant-colonel le 22 avril 1847, colonel le 16 avril 1850, général de brigade le 12 août 1857, et admis dans la réserve en 1867. En septembre 1870, il fut rappelé à l'activité et chargé du commandement du 5<sup>e</sup> secteur; mais il fut bientôt destitué par le gouvernement de la Défense nationale à la suite de manifestations hostiles provoquées contre lui par ses sentiments politiques. Il avait fait partie, en 1848, de l'Assemblée constituante, comme représentant du Lot, qui l'avait élu, le cinquième sur huit, et qui le renvoya, en 1849, à la Législative. Sous l'Empire, il devint conseiller d'État en service ordinaire (5 mai 1866). Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 14 mars 1860.

C'est surtout comme journaliste et écrivain que le général Ambert s'est fait connaître du public. Pendant de fréquents congés, il parcourut l'Europe et l'Amérique, séjourna longtemps à la Gadeloupe ainsi qu'à la Nouvelle-Orléans, où il écrivait dans le journal *l'Abeille*. En France, il a donné de nombreux articles d'histoire et de fantaisie au *National*, au *Courrier français*, au *Siècle*, au *Messenger*, au *Spectateur militaire*, etc. Il a aussi publié à part plusieurs écrits, entre autres : *Éloge du maréchal Moncey* (1842); *Esquisses historiques et pittoresques des différents corps de l'armée* (Saumur, 1835, in-fol.; 2<sup>e</sup> édit., 1837, 2 vol. in-8); *la Colonne Napoléon et le camp de Boulogne* (1839, in-8); un essai historique sur *Duplessis-Mornay* (1847, in-8). *Soldat* (1854, in-8); *Conséquences des progrès de l'artillerie* (1866, in-8); *Arabesques* (1868, in-18); *Histoire de la guerre de 1870-1871* (1873, in-8, avec cartes); *l'Héroïsme en soutane* (1876, in-18).

**AMBROS** (Auguste-Wilhem), compositeur et musicographe autrichien, né à Mauth (Bohême) le 17 novembre 1816, suivit, malgré sa vocation musicale, la carrière administrative, étudia le droit à Prague et entra dans les bureaux du Trésor public. La notoriété que lui firent ses compositions ne l'empêcha pas d'être appelé, depuis 1848, à divers emplois dans le service public de la presse et auprès du tribunal local de Prague; puis, après avoir été membre du Conservatoire de cette ville, il fut nommé, en 1870, professeur de musique et d'histoire de l'art à l'Université. Deux ans plus tard, il fut appelé à Vienne pour donner des leçons de cette spécialité au prince impérial Rodolphe, et eut en même temps un poste au ministère de la justice.

Parmi les compositions de M. Ambros, qui le rattachent particulièrement à l'école de Mendelssohn, on cite des ouvertures, une partition d'*Othello*, des symphonies, un *Stabat*, des messes, des *lieder*. Ses écrits sur la musique, outre de nombreux articles de journaux, comprennent : *les Limites de la musique et de la poésie* (die Grenzen der Musik und P.; Leipzig, 1855); *le Conservatoire de Prague* (das Conservatorium zu Prag; Prague, 1858); *De l'Interdiction des quintes* (die Lehre vom Quintenverbot (Ibid., 1859); *Histoire de la musique* (Geschichte der Musik; Breslau, 1862-1868, 3 vol.); un recueil de *Variétés* (Bunte Blaetter; Leipzig, 1872-1874, 2 vol.).

**AMÉDÉE** (Ferdinand-Marie), ex-roi d'Espagne, prince de la maison royale de Savoie, duc d'Aoste, né le 30 mai 1845, est le deuxième fils du roi d'Italie Victor-Emmanuel II. Elevé à la cour de Sardaigne, il entra de bonne heure dans les rangs de l'armée, et dès l'âge de quatorze ans il prenait part à la guerre de 1859 contre l'Autriche. Il fit aussi la campagne de 1866 et assista à la bataille de Custoza, où il fut même blessé. Il se consacra ensuite à la marine italienne et eut le rang de contre-amiral. En 1867, il épousa la princesse Marie dal Pozzo della Cisterna, célèbre par sa beauté et par la richesse de sa famille.

Vers la fin de l'année 1870, la couronne d'Espagne lui fut offerte, au nom des Cortès, par le général Prim, « le faiseur de rois. » Le trône des Bourbons était vacant depuis la révolution de septembre 1868. Une constitution nouvelle rétablissant la monarchie héréditaire, avec deux Chambres, avait été laborieusement votée le 26 mai 1869, et plus de dix-huit mois s'étaient passés à provoquer ou à écarter des candidatures royales. Après avoir repoussé celles de don Alphonse, fils d'Isabelle, du roi de Portugal, du duc de Montpensier, de Charles, duc de Madrid, petit-fils de don Carlos, on avait dû renoncer à la candidature du prince Léopold de Hohenzollern, qui avait été le prétexte de la guerre entre la France et l'Allemagne. Après de longues négociations, les fils de Victor-Emmanuel furent proclamés roi par les Cortès, à la majorité de 191 voix sur 344 votants. Parmi les 153 membres de la minorité, 63 se déclarèrent pour la république, 19 pour don Carlos ou le prince Alphonse, quelques-uns s'abstinrent. Le prince Amédée vint débarquer à Carthagène le 30 décembre 1870, le jour même où le général Prim, qui l'appela, succombait aux blessures qu'il avait reçues deux jours auparavant des mains d'un assassin.

Son règne, commencé sous ces funestes auspices, fut court et agité. Le prince Amédée entra à Madrid le 2 janvier 1871, prêta serment le même jour à la Constitution, et le régent Serrano déposa ses pouvoirs entre les mains du président des Cortès. Le nouveau roi fit vainement appel à la conciliation et au dévouement des divers partis monarchiques; il confia vainement le pouvoir aux chefs autorisés des libéraux et des progressistes. Les intrigues de cour et les divisions politiques firent échouer toutes les tentatives d'organisation et de réforme. L'impopularité s'attachait à sa personne même, à cause de sa qualité d'étranger. Le duc de Madrid en profita pour appeler le parti carliste aux armes, et l'insurrection éclata dans les provinces basques, en Navarre, en Aragon et en Catalogne (avril 1872). La même année, le roi et la reine étaient l'objet de la plus audacieuse tentative de meurtre : dans la nuit du 18 au 19 juillet 1872, cinq assassins attaquèrent à la fois la voiture qui les portait, et plusieurs coups de feu furent tirés sur eux. Amédée garda sept mois encore cette souveraineté si impuissante et si dangereuse. Enfin, le 11 février 1873, il adressa aux Cortès, dans un message très-digne, sa démission de roi, et dès le lendemain il quittait la capitale avec la reine, qui était accouchée d'un fils moins de deux semaines auparavant. Pendant qu'ils étaient en route pour Lisbonne, les Cortès proclamaient la république. Le couple royal passa de Lisbonne à Bordeaux, de là à Marseille, et rentra en Italie. Renonçant au titre même de roi, le prince Amédée fut nommé par Victor-Emmanuel lieutenant général de l'armée italienne, et sa précédente renonciation à ses droits éventuels sur le trône d'Italie fut annulée. Il reprit sa place dans les rangs du Sénat, et les deux Chambres votèrent, à la presque unanimité,

le rétablissement de sa dotation annuelle de 400,000 francs.

La princesse d'Aoste, sa femme, née le 9 août 1847, fille du prince dal Pozzo della Cisterna et de la comtesse Louise-Caroline-Ghislaine de Mérode, est morte le 8 novembre 1876. Elle a laissé trois fils : 1° le prince *Emmanuel*, duc des Pouilles, né le 13 janvier 1869; 2° le prince *Victor*, comte de Turin, né le 23 novembre 1870, et le prince Louis, né le 31 janvier 1873.

**AMEIL** (Alfred-Frédéric-Philippe-Auguste-Napoléon, baron), général français, né à Saint-Omer (Pas-de-Calais) le 8 novembre 1810, entra à Saint-Cyr en novembre 1827 et en sortit dans la cavalerie avec le grade de sous-lieutenant, le 1<sup>er</sup> octobre 1829. Il a été promu successivement lieutenant le 30 mai 1837, capitaine le 15 octobre 1840, chef d'escadron le 23 février 1847, lieutenant-colonel le 3 novembre 1851, colonel le 8 novembre 1853, général de brigade le 12 août 1861 et général de division le 26 février 1870. Il a fait avec distinction plusieurs campagnes en Afrique, de 1847 à 1852, et prit une part importante au fait d'armes de Kalah, qui mit fin à l'insurrection du Ouled-Dhan. Il fit partie de l'armée d'Italie en 1859, et assista à la bataille de Solferino.

Après avoir commandé plusieurs subdivisions en France depuis 1861, il était chargé de l'inspection générale en Afrique, en 1870, lorsqu'il fut rappelé par la guerre. Il reçut le commandement de la division de cavalerie du 7<sup>e</sup> corps. Fait prisonnier à Sedan avec ses troupes, il partagea leur captivité et passa sept mois à Bonn. Employé d'abord à des inspections générales, puis appelé, en 1873, au commandement de la division de Lunéville, il reçut, en avril 1874, celui de la division de cavalerie de Versailles, qu'il a quitté, le 8 novembre 1875, pour passer au cadre de réserve. Le général Ameil, décoré de la Légion d'honneur le 10 décembre 1849, a été promu officier le 8 octobre 1857, commandeur le 14 mars 1860 et grand-officier le 3 août 1875.

**AMÉLIE** (Marie-Frédérique), ex-reine de Grèce, née le 21 décembre 1818, est fille aînée du premier lit de feu le grand-duc d'Oldenbourg, Paul-Frédéric-Auguste, mort le 27 février 1853, et d'Adélaïde, princesse d'Anhalt-Bernbourg, morte en 1820. Mariée, le 21 novembre 1836, au roi Othon I<sup>er</sup>, dix-sept mois après que ce prince, parvenu à sa majorité, eut pris les rênes du gouvernement, elle reçut à son arrivée en Grèce un accueil enthousiaste, où la femme n'avait pas moins de part que la souveraine. Le temps et les fautes de la cour n'effacèrent pas de sitôt de l'esprit des Grecs cette première impression, et pendant longtemps, la reine Amélie fut plus populaire à Athènes que son mari. Elle avait beaucoup plus de décision dans le caractère et, dans plusieurs occasions difficiles, notamment pendant une de ses dernières régence (mars-décembre 1856), en face de l'occupation étrangère, elle fit preuve d'une énergie qui n'était pas exempte de passion, mais qui tendait à rallier au trône des sympathies nationales. Néanmoins, chargée une fois encore de la régence, pendant un voyage du roi Othon de Bavière (septembre 1861), elle se vit l'objet d'un attentat : un étudiant nommé Donisios tira sur elle un coup de pistolet, pendant qu'elle se promenait à cheval. Elle témoigna dans cette circonstance de beaucoup de sang-froid. Le 24 octobre 1862, elle avait quitté Athènes avant le roi, lorsque éclata la conspiration qui, deux jours après, aboutissait à une proclamation de déchéance. Elle rentra avec lui en Allemagne. La reine Amélie avait fondé

en Grèce plusieurs établissements de bienfaisance, entre autres un hospice pour les jeunes aveugles. — Elle est morte à Bamberg (Bavière), le 20 mai 1875.

**AMERLING** (Frédéric), peintre allemand, né à Vienne, en 1803, coloria d'abord des images pour payer sa pension à l'Académie des beaux-arts. Il y exécuta quelques bons tableaux à l'huile, dont il retira quelque argent, voyagea en Angleterre, s'y lia avec le célèbre portraitiste Lawrence, puis passa en France et travailla quelque temps sous M. H. Vernet. De retour à Vienne, il a exécuté des tableaux historiques qui furent remarqués, entre autres *Didon délaissée par Énée*, et *Moïse dans le désert*, qui obtint le prix de l'Académie des beaux-arts. En 1831, il fit le voyage d'Italie et alla étudier les grands maîtres à Venise, Florence et Rome. Citons, parmi ses toiles les plus estimées, une *Judith* qui a fait sensation en Allemagne, une *Ophélia* qui a paru à l'Exposition universelle de 1867, ainsi qu'une *Tête d'étude*, le *Portrait* du prince de Windischgratz, le propre *Portrait* de l'artiste, et celui de l'empereur *François 1<sup>er</sup>*, couronné en tête et sceptre en main. M. Amerling, chevalier de l'ordre de François-Joseph d'Autriche, de Saint-Michel de Bavière, etc., a reçu le titre de peintre de l'Académie des beaux-arts à Vienne.

**AMET** (Joséphine JUNOT D'ABRANTÈS, dame), femme de lettres française, née à Paris, le 5 janvier 1802, fut élevée par sa mère, qui lui inspira le goût de la littérature, héréditaire dans la famille. Après avoir été quelque temps sœur de charité et promue, par M. de Quélen, à la dignité de chanoinesse, elle a épousé, en 1841, M. James Amet, commissionnaire de roulage.

Avant et depuis son mariage, elle a écrit, sous son nom de famille, plusieurs ouvrages d'imagination et de morale, que divers recueils bibliographiques ont attribués par erreur à sa sœur, Mme Constance Aubert. En voici les titres: *Histoires morales et édifiantes* (1837, 2 vol. in-12); *une Vie de jeune fille* (in-8, même année); *la duchesse de Valombray* (1838, 2 vol. in-8); *les Deux sœurs*, scènes de la vie d'intérieur (1840, 2 vol. in-8); *Étienne Saulnier*, roman historique (1850, 2 vol. in-8).

**AMEZEUIL** (le comte d'), pseudonyme de M. Ch. Aclouque (Voy. ce nom).

**AMICIS** (Edmond DE), littérateur italien, né à Oneglia, le 21 octobre 1846, de parents génois, domiciliés momentanément au Piémont, fit ses classes à Coni, puis à Turin, et entra, en 1863, au collège militaire de Modène, d'où il sortit sous-lieutenant au 3<sup>e</sup> de ligne. Il prit part aux expéditions contre les brigands en Sicile, puis à la guerre de 1866 contre l'Autriche. Dès 1867, il accepta la direction du journal *l'Italia militare*, à Florence, et écrivit, sous le titre de *Bazzetti militari*, une suite de nouvelles, dont le charme et le naturel furent très-goûtés (1868). En 1871, il quitta le service militaire, pour se consacrer entièrement aux lettres, et se fixa à Turin.

On doit encore à la plume facile et féconde de M. Edmond de Amicis: *Novelle* (Florence, 1872); *la Spagna* (Milan, 1873), très-agréable relation de voyage; *Ricordi di Londra* (Ibid., 1874); *Olanda* (Ibid., 1874); *Marocco* (Ibid., 1876); *Ricordi di Parigi* (Ibid., 1878). Plusieurs de ces livres ont été traduits à l'étranger, notamment en français (1879).

**AMIGUES** (Jules), littérateur et journaliste

français, né à Perpignan en 1829, fit dès sa jeunesse divers voyages à l'étranger. En 1860, il envoya d'Italie au journal *le Temps* une correspondance qui inaugura dans ce journal *les Lettres d'Italie*, continuées depuis par M. Erdan. Il traduisit, à la même époque, *l'Histoire d'Italie* du comte Cesare Balbo (1860, 2 vol. in-18), en la continuant jusqu'aux derniers événements. En 1864, il fut chargé de la correspondance politique du *Moniteur universel*, sans renoncer à la collaboration du *Temps*. Le ministère, dont le *Moniteur* était l'organe officiel, l'autorisa, deux ans plus tard, à fournir aussi une correspondance à *la Presse*, dirigée, en ce moment, par M. Émile Ollivier. En 1869, M. Amigues resta d'abord attaché à la rédaction du *Moniteur*, devenu feuille indépendante; il s'en sépara, au mois de juillet suivant, pour fonder un journal dont la préfecture de police refusa de recevoir et d'enregistrer le titre: *la République*. Il avait été décoré de la Légion d'honneur en 1867.

Depuis la révolution du 4 septembre 1870, M. Amigues a servi la cause bonapartiste par sa collaboration aux divers journaux du parti et par d'actives démarches pour lui recruter des auxiliaires. Pendant l'insurrection de la Commune, il soutint dans les journaux et par des brochures la cause de Paris. Après le rétablissement de l'ordre, il prit vivement en mains la défense du capitaine Rossel, traduit devant les conseils de guerre, et, la condamnation prononcée, il s'efforça de provoquer sa grâce en organisant des manifestations en sa faveur parmi la jeunesse des écoles. Lorsque la lutte électorale entre M. de Rémusat et M. Barodet vint faire échec à la politique de M. Thiers, il fit afficher un placard et distribuer une brochure (*Rémusat et Barodet*) recommandant aux Parisiens l'abstention. Un peu plus tard, dans l'affaire du Comité central bonapartiste, mise en lumière par l'enquête parlementaire sur l'élection de M. de Bourgoing dans la Nièvre, il eut, à côté de M. Rouher, un rôle signalé comme très-important par les rapports de M. Savary, commissaire de l'enquête, et par M. Léon Renault, préfet de police (mars 1875). Aux frais du comité, il répandit à profusion les numéros de *l'Espérance nationale*, dont il était le fondateur, avec accompagnement de photographies de l'ex-prince impérial. La distribution des photographies de M. Amigues lui-même entraîna, à la même époque, la condamnation correctionnelle de son éditeur. Toujours l'un des premiers à organiser l'agitation bonapartiste, c'est lui qui avait mené des députations ouvrières à Chislehurst, à propos de la mort de l'ex-empereur et de la majorité de son fils. M. Amigues, devenu l'un des rédacteurs en chef du journal *l'Ordre*, en signa les articles les plus virulents contre les hommes et les choses de la République. Sous le ministère du 16 mai 1877, il fut porté aux élections générales du 11 octobre pour la Chambre des députés, comme candidat officiel du maréchal, dans la deuxième circonscription de Cambrai, et sa candidature, appuyée par tout le parti monarchique et par le clergé, réunit 10 534 voix contre 9863 obtenues par le candidat républicain, M. Bertrand Milcent, député sortant; mais son élection fut invalidée dans la séance du 9 mai 1878 et au scrutin qui suivit cette invalidation il ne fut pas réélu.

M. J. Amigues avait publié sous l'Empire: *l'Église et les Nationalités*, brochure anonyme (1860, in-8); *l'État romain depuis 1815 jusqu'à nos jours*, avec notes et documents recueillis par M. L.-C. Farini (1862, in-8); *Politique et finances en Italie*, à propos de l'emprunt de sept cents millions et des projets de crédit foncier italien (1863, in-8); deux volumes de romans ou nou-

velles, *les Amours stériles* (1865, in-18), et *Jean de l'Aiguille* (1869, in-18); une relation pittoresque, *les Fêtes romaines illustrées* (1867, gr. in-8); la *Politique d'un honnête homme* (1869, in-18), etc. M. Jules Amigues avait aussi voulu aborder le théâtre; il a fait représenter à la Comédie-Française, en collaboration avec M. Marcellin Desboutin, un drame historique, en vers, en cinq actes, *Maurice de Saxe* (1870), qui n'obtint qu'un succès d'estime.

Ce qu'il a écrit depuis se rattache à son rôle politique : *La France à refaire : la Commune*, « dédié aux ouvriers et aux bourgeois de Paris » (1871, in-8); *Lettres au peuple* (1872, 2 séries, in-16); *l'Homme de Sedan et les hommes de Septembre* (1873, broch. in-18); *Réponse à MM. Savary et Léon Renault* (1875, in-18); *Rosset*, *Lettres à M. Saint-Genest sur le prétorianisme* (1875, in-18). Il a recueilli et édité les *Papiers posthumes de Louis-Nathaniel Rosset* (1871, in-8).

**AMOUROUX** (Charles), membre de la Commune de Paris en 1871, né à Chalabre (Aude) le 24 décembre 1843, vint à Paris vers 1865 comme ouvrier chapelier. Imbu d'idées socialistes, orateur ardent et écouté dans les ateliers, président habituel de réunions électorales, il fut condamné, en avril 1869, à quatre mois de prison pour excitation au mépris du gouvernement. Au mois de décembre suivant, il subit deux nouvelles condamnations pour outrages à l'empereur. Poursuivi de nouveau au mois de mars 1870, il passa en Belgique. Il rentra au 4 septembre, fut l'un des agents les plus actifs de l'Internationale, fit la plus vive opposition au gouvernement de la défense et prit part à la tentative du 31 octobre. Porté aux élections de la Seine le 8 février 1871, il n'obtint que 28 777 voix sur 328 970 votants, mais il fut élu membre de la Commune, le 26 mars suivant, dans le 4<sup>e</sup> arrondissement, par 8150 voix. Il prit part aux principales discussions de cette assemblée et y appuya presque toujours les partis extrêmes. Arrêté après l'entrée des troupes régulières à Paris, conduit sur les pontons de Brest, il put dissimuler quelque temps son individualité; puis il fut reconnu et traduit successivement devant les conseils de guerre de Lyon, de Marseille, de Saint-Étienne et de Versailles, pour crimes relatifs à l'insurrection, et devant la cour d'assises du Puy-de-Dôme pour complicité dans l'assassinat de M. de l'Espée, préfet de la Loire; il fut d'abord condamné à la déportation dans une enceinte fortifiée et plus tard (22 mars 1872) aux travaux forcés à perpétuité. Le 19 juin suivant, il était embarqué pour la Nouvelle-Calédonie. \*

**AMSBURG** (Auguste-Philippe-Christian-Théodore D'), administrateur allemand, né à Rostock, le 17 juillet 1789, destiné d'abord au commerce, puis employé dans la perception des impôts de Westphalie, fit les dernières campagnes contre Napoléon. De retour dans sa patrie, il devint d'abord secrétaire de la chambre du grand-duc de Brunswick, puis conseiller, et fut choisi, grâce à ses connaissances spéciales, pour négocier un traité de douanes avec le Hanovre, puis des traités de commerce entre les différents États de l'Allemagne centrale (1828). M. d'Amsberg a poussé, dès 1826, à la création du réseau des chemins de fer allemands. C'est lui qui exécuta les plans des lignes de Nuremberg et en général de toutes les lignes secondaires qui relient le duché de Brunswick au royaume de Hanovre. Nommé conseiller d'ambassade en 1832, il devint, en 1833, directeur du collège des finances, puis conservateur des monuments de Brunswick, et se consacra spécialement à la prospérité des

chemins de fer du grand-duché, dont la commission l'a choisi pour son président. Il devint en outre, en 1850, directeur de la Société des chemins de fer et des postes de Brunswick. — Il est mort à Harzburg le 9 décembre 1871.

**AMYOT** (Ferdinand), éditeur français, né à Paris, le 20 décembre 1818, reprit en 1854, à la mort de son père, la maison fondée par celui-ci en 1814, et qu'il dirigeait avec lui depuis 1843. Ses publications se rapportent en général à la diplomatie, à la politique, aux mémoires et aux voyages. Parmi les principales, il faut citer les *Œuvres* de l'empereur Napoléon III, celles de M. Capefigue, *l'Histoire de l'expédition de Crimée* et de la *Guerre d'Italie*, du baron de Bazancourt, etc., et, dans ces derniers temps, une collection de romans dont plusieurs ont eu une grande vogue. — Il est mort à Neuilly le 7 janvier 1875.

**ANASTASI** (Auguste-Paul-Charles), paysagiste et lithographe français, né à Paris le 15 novembre 1820, étudia la peinture sous MM. Delacroix et Corot, et débuta au Salon de 1843. Depuis 1849, il a traité avec succès la lithographie. Il a exposé, comme paysagiste : *Démocrite et les Abdérites*, *Chemin de Normandie*, *Roches et Bruyères*, *Dessous de bois*, *la Mare aux corneilles*, prise dans la forêt de Fontainebleau (1848); *les Bords de la Touque*, *les Derniers rayons*, *la Saison des foins*, ces deux derniers commandés par le ministère de l'intérieur (1850 et 1852); des *Chaumières normandes*, *la Seine à Chatou*, *Matin d'été* et *Soir d'hiver*, à Bougival; de nombreux *Effets de soleil* et des *Études de feuillage*, traités quelquefois à l'aquarelle (1843-1853); *la Vallée du Vellée* (Seine-Inférieure), *Vue prise à Bougival*, *les Bords de la Sprée*, près de Berlin (1855); *les Bords de la Meuse*, et plusieurs *Sites de Hollande* (1857); *Un lac en Tyrol*, *Chemin en hiver*, *Groupe de chênes* (1859), *Village de Wilemsdord* (Hollande), *Après la pluie*, *Hiver*, *Village de Lybann* (Hollande), *Coucher du soleil aux bords de la Meuse* (Hollande), *Retour du troupeau* (1861); *Terrasse de la villa Pamphili*, admise au musée du Luxembourg; *Aqueducs de Claude* (1864); *le Forum au soleil couchant* et *les Bords du Tibre à Rome* (1865) : ce dernier a paru à l'Exposition universelle de 1867; *Terrasse d'un couvent à Rome*, *Cascatelles de Tivoli* (1866); *un Lavoir aux environs de Naples*, *un Coin d'un village au soleil couchant* (1868); *Mat*, *la Maison aux lauriers-roses* (1869).

Comme lithographe, M. Anastasi a particulièrement concouru à la publication du journal *l'Artiste* et à celle des *Artistes contemporains*, pour lesquels il a reproduit les paysages les plus estimés de l'école moderne. Il a obtenu, comme peintre, une 2<sup>e</sup> médaille en 1848 et en 1865 comme lithographe, une 3<sup>e</sup> en 1850 et une mention en 1855. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1868. Atteint de cécité en 1869, M. Anastasi fut secouru par ses confrères qui organisèrent deux ventes, l'une de ses propres œuvres, l'autre d'objets d'art qu'ils lui avaient offerts et dont le produit mit à l'abri du besoin l'artiste si cruellement frappé.

**ANCEL** \* (Daniel-Édouard-Jules), négociant et homme politique français, sénateur, né au Havre, le 16 octobre 1813, acquit dans sa ville natale une grande situation comme armateur, fut élu membre du conseil municipal, nommé adjoint au maire (1846), puis maire, président de la chambre du commerce, membre du conseil général, etc.

On lui doit les projets, poursuivis depuis, relatifs à la transformation de la ville et du port du Havre par la suppression des anciennes fortifications et l'annexion de Gravelle et d'Inguoville. Élu représentant à l'Assemblée législative de 1849, M. Ancel, qui s'était occupé surtout de questions maritimes et commerciales, accepta le coup d'État du 2 décembre et devint, en 1852, le candidat officiel du gouvernement pour le Corps législatif dans la sixième circonscription de la Seine-Inférieure. Il fut réélu, au même titre, en 1857. Abandonné par l'administration en 1863, il passa au second tour de scrutin avec 15 928 voix sur 24 198. En 1869, il échoua avec 11 911 voix contre le candidat républicain, M. Jules Lesne, qui, obtint 15 788 suffrages.

M. Ancel, envoyé à l'Assemblée nationale aux élections générales du 8 février 1871, siégea au centre droit, vota dans toutes les questions politiques et religieuses avec la majorité monarchique et repoussa, à la fin de la session, l'amendement Wallon et les lois constitutionnelles. Il prit d'ailleurs une part active aux questions de commerce et de marine et fut plusieurs fois rapporteur du budget, ainsi que de diverses lois spéciales. Il se présenta aux élections sénatoriales dans son département, comme candidat conservateur et monarchique, et fut élu le deuxième sur quatre, par 571 voix sur 871 électeurs. Il soutint le gouvernement du maréchal dans la lutte contre la majorité républicaine de la Chambre des députés, et après l'acte du 16 mai 1871 vota la dissolution. M. Ancel a été élu, depuis 1877, président du conseil général de la Seine-Inférieure où il représentait le canton de Goderville. Il a été nommé par décret du 13 mars 1872 membre du conseil supérieur du commerce, de l'agriculture et de l'industrie. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

ANCEL (Albert-Daniel), député français, né à Paris le 14 octobre 1844, maire de la commune de Bonchamps (Mayenne), où il était propriétaire, membre du conseil général de la Mayenne pour le canton de Craon, fut porté aux élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, dans l'arrondissement de Château-Gontier, comme candidat conservateur soutenu par les partis monarchiques, et élu par 8257 voix contre 7721 obtenues par M. Fournier, candidat constitutionnel. Il siégea à droite et soutint, après l'acte du 16 mai 1877, le ministère de Broglie. Après la dissolution qui suivit, il fut réélu, dans la même circonscription, aux élections du 14 octobre 1877, comme candidat officiel du maréchal de Mac-Mahon, par 9773 voix contre 7759 données à son concurrent républicain, M. Duboys-Fresnay. \*

ANCELET (Gabriel-Auguste), architecte français, né à Paris, le 21 novembre 1829, suivit, en 1845, l'atelier de M. M. Lequeux et Baltard, en même temps que les cours de l'École des beaux-arts, et y remporta le grand prix d'architecture au concours de 1851, sur ce sujet : *un Hospice dans les Alpes*. Son séjour à la villa Médicis a été signalé par le remarquable envoi d'une *Restauration de la voie Apptienne*, exposée un peu avant son retour à Paris (octobre 1856). Elle reparut à l'Exposition universelle de 1867 et mérita la médaille d'honneur. M. Ancelet avait séjourné six mois en Grèce, au commencement de cette même année. Architecte du château de Pau depuis 1858, il l'est devenu de celui de Compiègne en 1865. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 29 juin 1867.

ANCELON (Étienne-Auguste), médecin français, est né à Nancy, en 1806. Reçu docteur en

1828, il alla exercer la médecine à Dieuze. Porté aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, dans le département de la Meurthe, il fut élu représentant, le sixième sur sept, par 45 098 voix. Il prit place dans la gauche républicaine et vota constamment avec elle.

On cite de lui quelques travaux utiles insérés dans la *Gazette des Hôpitaux*, entre autres : *Mémoire sur l'état de la végétation dans les terrains salifères* (1847, in-8); *Des Causes du goître et du crétinisme endémique* (1850), d'après les observations qu'il avait faites dans la Meurthe; *L'Art de conserver la santé* (1852, in-18); *Influence de l'inoculation de la vaccine sur les populations* (1854); *Philosophie mathématique et médicale de la vaccine* (1858, in-8); puis quelques brochures étrangères à la médecine : *De Marsal à Bordeaux* (Nancy, 1862, in-8); *Écriture, papyrus, parchemin, pâte à papier* (Ibid., 1862, in-8); *La Vérité sur la fuite et l'arrestation de Louis XVI à Varennes*, d'après des documents inédits (1865, in-8, avec portr., vues, plans, etc.).

ANCELOT (Marguerite-Louise-Virginie Chandon), femme de lettres française, est née à Dijon (Côte-d'Or), le 15 mars 1792. Elle vint à Paris en 1804 et épousa, vers 1818, M. Ancelet, mort en 1854, alors employé de la marine, et que la tragédie de Louis IX allait bientôt faire connaître. Elle s'occupa assez tard de littérature. D'après son propre aveu, ce ne fut qu'après 1830, lorsque son mari travailla pour les scènes secondaires, qu'elle s'amusa à arranger avec lui quelques petites pièces, ne cherchant dans cette collaboration secrète que le plaisir d'exprimer ses idées. La publicité l'effrayait. Il serait donc difficile de savoir dans quelle proportion elle contribua au succès des jolis vaudevilles : *Un Divorce, Deux jours, Reine, Cardinal et page* (1832). Elle collabora aussi au recueil de nouvelles : *Emprunts aux salons de Paris* (1835, in-8), publié sous le nom de M. Ancelet.

Ses véritables débuts littéraires remontent au *Mariage raisonnable* (1835), comédie qu'elle a revendiquée comme étant d'elle. Le Théâtre-Français donna successivement de cette dame plusieurs comédies en prose, que Mlle Mars joua avec le plus grand succès : *Marie, ou Trois Époques* (1836), le chef-d'œuvre de l'auteur traduit dans les principales langues; le *Château de ma nièce* (1837); *Isabelle* (1838).

Ensuite elle donna au Gymnase, au Vaudeville et aux Variétés, plusieurs pièces favorablement accueillies : *Juana* (1838); *Clémence* (1839); *les Honneurs et les Mœurs, Marguerite* (1840); *le Père Marcel* (1841); *l'Hôtel de Rambouillet et les deux Impératrices* (1842); *Hernance, une Femme à la mode, Loïsa et Mme Roland* (1843), etc. Après s'être quelque temps éloignée du théâtre, elle a fait représenter à la Gaîté les *Femmes de Paris* (1843), drame qui n'a pas réussi. Les pièces de Mme Ancelet réunissaient les mérites et les défauts que l'on rencontre d'ordinaire dans les ouvrages des auteurs de son sexe, c'est-à-dire beaucoup de finesse et de grâce, des détails bien observés, un style assez élégant, mais des situations défectueuses et une fable languissante. Son *Théâtre complet*, comprenant 20 pièces, a été publié en 1848 (4 vol. in-8).

Mme Ancelet a écrit aussi des romans dont quelques-uns ont été plusieurs fois réimprimés et traduits à l'étranger : *Gabrielle* (1839, plusieurs éditions, in-8, in-18 et in-4); *Émerance* (1841); *Médérine* (1843), etc. Deux des mieux accueillis, *Renée de Varville et la Nièce du banquier*, sont de 1853. Plus récemment, elle a fait paraître : *une Famille parisienne* (1856, plusieurs édit.).

insérée d'abord dans le *Journal pour tous*; les *Salons de Paris*, *foyers éteints* (1857, in-18), étude rétrospective sur la société moderne; *Une route sans issue* (1857, 2 vol. in-8); *Un nœud de ruban* (1858); *la Fille d'une joueuse* (1858, in-12, et 1859, in-18); *le Baron de Fresmoutiers* (1861, 2 vol. in-8); *Antonia Vernon ou les jeunes filles pauvres* (1863, in-18); *Un Salon de Paris* (1865, in-8, et 1866, in-18, avec eaux-fortes).

Mme Ancelot a aussi cultivé la peinture; on a remarqué d'elle un joli tableau de chevalet exposé au Salon de 1828 sous ce titre : *Une lecture de M. Ancelot*. — Elle est morte à Paris le 21 mars 1875.

**ANDELARRE** (Jules de JAQUOT, marquis d'), ancien magistrat et homme politique français, né à Dijon (Côte-d'Or), le 25 octobre 1803, fut, sous la Restauration, substitué du procureur du roi dans sa ville natale et donna sa démission en 1830. Maire d'Andelarre (Haute-Saône) depuis 1831, membre du Conseil général de la Haute-Saône depuis 1837 pour le canton de Vesoul, il s'occupa activement des intérêts de ce département. Élu, en 1852, comme candidat officiel, député au Corps législatif, pour la circonscription de Vesoul, il fut réélu en 1857, malgré l'opposition de l'administration, et son mandat lui fut maintenu, en 1863, par 17640 voix, sur 26773 votants, puis en 1869, par 18653 voix sur 21846 votants. M. d'Andelarre fut un des membres influents de ce qu'on appelait, depuis 1868, le tiers-parti libéral. Décoré de la Légion d'honneur en 1842, il a été promu officier le 14 août 1869.

Après la révolution de septembre 1870 et les désastres de la guerre, le marquis d'Andelarre fut porté, comme candidat monarchiste et conservateur, aux élections générales du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, et élu représentant du département de la Haute-Saône, le second sur six, par 23549 voix. Il prit place à droite, fut un membre actif de plusieurs réunions du parti monarchique, avec lequel il vota dans toutes les questions politiques et religieuses, et repoussa également l'amendement Wallon et les lois constitutionnelles. Il se représenta, néanmoins, comme candidat constitutionnel, dans l'arrondissement de Vesoul, concurrentement avec deux autres candidats conservateurs monarchiques, MM. Courcelles et de Saint-Mauris, contre le candidat républicain, M. Noirot; il n'obtint, au premier tour de scrutin, que 3424 voix sur près de 24000 votants, contre 11915 voix obtenues par M. Noirot, et se retira avant le scrutin de ballottage.

On a du marquis d'Andelarre quelques brochures : *Études sur la question du travail, dans ses rapports avec la législation* (1851); *Du Vingtième des produits forestiers, lettre à M. le directeur général des forêts* (1853); *Forme et réforme du budget de l'État* (1859); *De la Démocratie en Franche-Comté*, (1867) in-8; *les Principes de la Révolution française et le Programme de 1789* (1873, in-8), etc.

**ANDERDON** (le P. William-Henry), jésuite anglais, né à Londres le 26 décembre 1816, neveu du prélat Manning, prit ses grades à l'Université d'Oxford et entra dans l'Église anglicane. Mais il quitta bientôt le ministère, voyagea en France, passa à Rome où il étudia la théologie et reçut la prêtrise. De 1856 à 1864, il appartint à l'Université catholique de Dublin, puis fut envoyé en mission en Amérique. Après un nouveau séjour à Rome, il s'attacha, en 1869, à la Société de Jésus, et prononça ses vœux en 1874. Renommé comme prédicateur, il a publié aussi un certain

nombre d'ouvrages qui ont eu une grande circulation, tels que : *Saint François et les Franciscains*, *Voyage au Purgatoire* (Purgatory surveyed), *Bonneval, épisode de la Fronde* (1857), *Owèn Evans, le Robinson catholique* (1862). *Dans la neige, récits du mont Saint-Bernard* (1866), *l'Ésopo chrétien* (1871).

**ANDERSEN** (Hans-Christian), célèbre poète et romancier danois, est né le 2 avril 1805 à Odensée, dans l'île de Fionie. Ses ancêtres avaient été riches, mais leur fortune s'était trouvée dissipée peu à peu et son père avait été réduit à prendre l'humble état de cordonnier. Son travail suffisait au moins à faire vivre sa famille. Il mourut dans la force de l'âge, et Andersen resta à la charge de sa mère. Possédé tout enfant du démon de la poésie, il faisait des vers à douze ans et jouissait déjà d'une petite réputation dans sa ville natale. En revanche, il avait une aversion profonde pour tous les travaux manuels qui auraient pu lui donner du pain. Placé dans une fabrique, puis mis en apprentissage chez un tailleur, il ne réussit nulle part, si bien qu'après sa confirmation, sa mère, à l'instigation d'une diseuse de bonne aventure, se décida enfin à le laisser partir pour Copenhague.

M. Andersen rêvait alors d'entrer au théâtre royal; on l'éconduisit « parce qu'il était trop maigre. » Grâce à sa jolie voix, il trouva, parmi les musiciens, quelques protecteurs qui lui donnèrent des leçons et fondèrent quelque temps sur lui de grandes espérances; mais une maladie subite lui enleva sa voix et ses protecteurs. La poésie vint alors à son secours. Il publia plusieurs pièces de vers, parmi lesquelles *l'Enfant mourant* eut un grand succès. Ses poèmes en renom, Ceh-lenschlæger et Ingemann, le conseiller Collin, parlèrent au roi en sa faveur et obtinrent pour lui une bourse dans une des meilleures écoles de Copenhague. Andersen commença ses études à vingt-trois ans, en 1828.

Bientôt il fit paraître, sous forme de récit humoristique, une satire littéraire : *Voyage à pied à Amak*, qui eut trois éditions. En 1830, il donna son premier recueil de *Poésies*, qui excita un véritable enthousiasme. Un autre volume qu'il publia dès l'année suivante, *Fantaisies et esquisses*, révéla en lui un des plus grands poètes du Nord. Dans un voyage en Allemagne, il connut Tieck et Chamisso, qui se chargèrent de révéler ses œuvres à leurs compatriotes. De retour dans sa patrie, il publia des *Esquisses de voyage* (Skyggebilleder af en Reise til Harzen), qui furent goûtées du roi. Le poète obtint un subside pour visiter la France, la Suisse, l'Italie et une seconde fois l'Allemagne. Le spectacle de ces différentes contrées fournit à son imagination des tableaux nombreux et variés. Il prit surtout à l'Italie le sujet du meilleur de ses romans, *l'Improvvisateur*, suite de scènes vraies et intéressantes qu'il a su revêtir des couleurs du Midi (1834). Cet ouvrage a été traduit en français par Mme C. Lebrun (1837, 2 vol. in-8). Six ans plus tard, fuyant des inimitiés personnelles et des jalousies littéraires qu'il eut le tort de prendre trop à cœur, il retourna en Italie et de là passa dans l'Orient, le pays de ses rêves. Il l'a décrit sous les couleurs les plus brillantes dans son *Bazar du poète* (1842). De nouvelles critiques l'agrippèrent encore davantage contre ses compatriotes et dès lors il passa presque toute sa vie à voyager. Il vint à Paris en 1848; l'année suivante, il repartit en Allemagne, où il reçut de véritables ovations. Il passa l'hiver de 1845-1846 à Berlin et à Weimar, et prépara en même temps à Leipzig une édition générale de ses œuvres. Au printemps, il



alla, par Vienne et Trieste, à Rome et à Naples, où il commença sa biographie, le *Récit de marine*, terminée plus tard aux bains de Vernet, dans les Pyrénées. En 1847, il visita l'Angleterre et la Suède.

Dans les intervalles de ses courses, il avait publié de nouveaux ouvrages, deux romans pleins d'originalité jusque dans leurs titres : *O-T*, c'est-à-dire la maison de reclusion d'Odensée (1835) et *Rien qu'un violoniste* (Kun en Spillemand, 1837, 2<sup>e</sup> édit., 1853); un drame qui réussit, le *Muldre*; un autre qui n'eut point de succès, *Raphaëla* (1840). La même année, parut encore son *Album sans dessins*, suite de tableaux de fantaisie où il a pu déployer à l'aise les richesses de son imagination. Après une comédie sentimentale, la *Fleur du bonheur* (1842), il donna ses *Contes* (3 volumes, publiés d'abord séparément), où son talent se révèle dans toute sa force et son originalité. La plupart ont été traduits d'abord en allemand, puis en français et dans plusieurs autres langues. Un choix des plus jolis a paru, sous le titre de *Contes choisis*, dans la *Bibliothèque rose illustrée* (1855, in-16); d'autres ont été publiés sous les titres de : *Livre d'images sans images* (1859, in-18), de *Nouveaux contes* (1861, in-18), de *Fantaisies danoises* (1861, in-18), etc. Les auteurs de ces diverses traductions sont MM. Marmier, Soldi, Minssen, Caralp, Jurgensen, P. Royer, Mme C. Lebrun.

On a encore de M. Andersen un drame symbolique, *Ahasvérus*, et un roman emprunté aux mœurs nationales, *les Deux baronnes*, qui ont paru dans l'édition générale de ses *Œuvres* (Leipzig, 1847-1848, 35 vol.).

On s'est plu à retrouver, dans M. Andersen, avec un esprit qui rappelle le XVIII<sup>e</sup> siècle par l'ironie fine et déguisée, le sentiment et la rêverie des peuples du Nord, et une richesse d'imagination vraiment orientale; ce mélange de qualités diverses a contribué à faire de lui un des poètes les plus originaux de ce temps. — Il venait d'être, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, nommé commandeur de l'ordre du Danebrog lorsqu'il mourut à Røhighed le 5 août 1875. A part des legs aux bibliothèques et établissements d'instruction publique, il a laissé sa fortune à la famille du conseiller Collin, le bienfaiteur de sa jeunesse.

ANDERSON (Robert), général américain au service de l'Union, né le 14 juin 1805, est sorti de l'École militaire de West-Point en 1825. Il fit la guerre de Blackhawk, en qualité de lieutenant, dans la compagnie commandée par le capitaine Lincoln, plus tard, président. Il se signala par sa brillante conduite dans la guerre du Mexique. Lorsque la Caroline du Sud se sépara de l'Union, le major Anderson commandait à Charleston la petite garnison fédérale, forte de soixante-seize hommes. Bien qu'aucune hostilité directe n'eût encore eu lieu, il ne se dissimula pas la gravité de la situation, et se prépara à la défense. Ne pouvant protéger avec si peu de soldats les forts Moultrie et Sumter, il évacua le premier et se réfugia dans le second, qui est vraiment la clef du port de Charleston. Le 11 avril 1861, le général Beauregard le somma de capituler : Anderson refusa et le lendemain matin, à quatre heures et demie, toutes les batteries de la ville tirèrent sur le fort : la guerre était déclarée. Après avoir riposté de son mieux à cette canonnade, le major se rendit à des conditions honorables, et le 14 avril, il s'embarqua avec sa petite troupe pour New-York. Sa conduite fut approuvée par le Congrès, et il reçut le commandement de la brigade du

Kentucky. Le 18 septembre, la législature de cet Etat l'appela à prendre la direction du département de Cumberland, pour en chasser les sécessionnistes, et le surlendemain cette mesure fut maintenue, malgré l'opposition du gouverneur Magoffin. Depuis cette époque, le général Anderson continua de défendre le drapeau fédéral. Après la victoire définitive sur les Confédérés, il quitta le service militaire et ouvrit un office de sollicitor. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages militaires d'une grande valeur. — Il est mort à Nice le 27 octobre 1871.

ANDERSON (Henry-James), mathématicien et astronome américain, né le 6 janvier 1798, fut nommé professeur de sciences mathématiques et astronomiques à Columbia-college (New-York) en 1825 et donna sa démission en 1843. Depuis cette époque, il a voyagé en Europe et a été attaché, comme géologue, à l'expédition chargée, sous le commandement du lieutenant Lynch, d'explorer la mer Morte et le Jourdain. Son remarquable travail a été publié aux frais du gouvernement des Etats-Unis, sous ce titre : *Reconnaissance géologique de la partie de la Terre Sainte qui embrasse la contrée du Liban, la Galilée septentrionale, la vallée du Jourdain et de la mer Morte* (Geological reconnaissance of part of the holy Land, etc.; New-York, 1848, in-8). M. Anderson a aussi publié plusieurs mémoires scientifiques, parmi lesquels il faut distinguer celui sur le *Mouvement des solides sur les surfaces*, publié, en 1830, dans les *Transactions* de la Société philosophique américaine. — Chargé en 1874 d'observer le passage de Vénus sur le soleil, il visita ensuite l'Australie et le Thibet, et contracta dans les fatigues de l'ascension de l'Himalaya une maladie dont il mourut à Lahore, le 19 octobre 1875.

ANDERSON (Elizabeth GARRETT, M<sup>me</sup>), dame anglaise exerçant la médecine, née à Londres en 1837, commença en 1860 à étudier la médecine dans les hôpitaux de Middlesex, de Saint-André à Edimbourg et de Londres. En 1866, elle fut chargée de la surveillance médicale du dispensaire de Sainte-Marie, puis, après être allée en France se faire recevoir docteur de la Faculté de Paris, en 1870, elle revint à Londres comme médecin de visite de l'hôpital de l'Est. Au mois de novembre de la même année, elle fut élue membre du comité des écoles de Londres pour Marylebone. Le 9 février 1871, miss Garrett épousa M. Anderson; elle continua à exercer la médecine, spécialement en ce qui concerne les femmes et les enfants. Elle a écrit plusieurs mémoires sur des questions médicales et sociales.

ANDERSON (Sir Henry LAON), magistrat anglais, né à Surat dans les Indes-Orientales, en 1817, fit des études brillantes à Oxford et à Haileybury. Il entra dans les services civils de la présidence de Bombay en 1840, fut nommé juge en 1853, secrétaire au département de justice en 1854, secrétaire en chef du gouvernement en 1860, membre du conseil de l'Inde en 1863. Il abandonna cette fonction en 1865 et fut nommé, l'année d'après, secrétaire à l'India-Board. En 1867, au moment où il quittait la présidence de Bombay, il fut créé chevalier commandeur de l'Étoile de l'Inde. Un prix qui porte son nom fut fondé à l'université de Bombay, par souscription publique, et son portrait placé à l'Hôtel de Ville, en souvenir des services qu'il avait rendus à la colonie. Sir Henry Anderson, membre de l'université de Bombay, a beaucoup écrit dans les recueils périodiques qui se publient aux Indes.

**ANDERSON** (sir James), marin anglais, né à Dumfries en 1824, commença à naviguer sur les navires au long cours à l'âge de seize ans. Il fit plusieurs voyages aux Indes et à la côte occidentale de l'Amérique méridionale, au Chili et au Pérou. Quelques années après, il navigua dans le golfe Persique et les mers Orientales, depuis Bombay jusqu'à Natal. En 1851, il prit du service dans la compagnie Cunard et commanda successivement quatorze bateaux appartenant à cette puissante association, dans la Méditerranée et l'Océan. Sa réputation de savoir et d'expérience le désigna à la compagnie du télégraphe transatlantique, pour le commandement du *Great-Estern*, lors des expéditions de 1865 et 1866. Le succès de la dernière entreprise a mis le comble à la renommée du capitaine Anderson. Il a été créé chevalier en novembre 1866. Après avoir achevé, le 28 juillet, avec des précautions infinies, la pose du nouveau câble, il put repêcher le câble ancien et rétablir les communications avec Valentia par cette voie. En récompense de cette brillante opération, il fut anobli et reçut le titre de chevalier.

Sir J. Anderson, dont le nom était devenu inséparable de celui du *Great-Estern*, avait accepté le commandement du vaisseau-monstre dans les traversées qu'il devait faire entre la France et l'Amérique, pendant toute la durée de l'Exposition universelle de 1867, pour le compte d'une Compagnie française qui ne put soutenir cette entreprise. L'année suivante, le *Great-Estern* a été de nouveau aménagé pour la pose d'un câble transatlantique français qui s'est accomplie avec beaucoup de rapidité et de bonheur : cette opération a été décrite dans ses moindres détails par le journal *l'Illustration* (août 1869).

**ANDERSSON** (Adolphe), célèbre joueur d'échecs allemand, né à Breslau, le 6 juillet 1818, répétiteur, puis professeur de mathématiques au gymnase de Frédéric de cette ville, s'exerça de bonne heure aux combinaisons du jeu d'échecs et y obtint une supériorité qui lui fit un renom européen. Il alla prendre part à des concours d'amateurs en Angleterre et en France, où il fut plusieurs fois victorieux. En 1851, il battit l'Anglais Staunton à Londres, mais en 1858, il fut battu par l'Américain Morphy à Paris, et au concours d'échecs qui eut lieu à Vienne à l'occasion de l'Exposition de 1873, il n'eut que le troisième prix. M. Anderssen a publié un recueil de *Soixante compositions originales*, et a écrit de nombreux articles de théorie dans les journaux spéciaux.

**ANDERSSON** (Nils-Johann), botaniste suédois, né le 20 février 1821, dans le Smaeland, donna des leçons de botanique à Upsala, puis devint maître à la nouvelle école élémentaire de Stockholm. Il fit divers voyages dans son pays et à l'étranger et de 1851 à 1853, accompagna, en qualité de botaniste, la frégate *Eugénie* dans son expédition autour du monde; il en rapporta de riches matériaux pour les collections de l'Académie des sciences de Suède, et publia ses notes de voyage sous le titre de : *Navigations autour du monde* (En Verldsomsegling, Stockholm, 1853-1854, 3 vol.); cet ouvrage a été traduit en norvégien, en allemand et en hollandais. M. Andersson fut depuis aide-botaniste à Lund, et bientôt professeur et conservateur des collections botaniques de l'Académie, etc.

Ses ouvrages, également remarquables par la science et le talent d'exposition, ont contribué beaucoup à l'avancement de la botanique dans son pays. Nous citerons : *Conspectus vegetationis Japoniæ* (Upsal, 1846); *Introduction à la bota-*

*nique* (Inledning till Botaniken, Stockholm, 1851-1853, 3 vol.); *Traité de botanique* (Laerebokki Botanik; ibid., 1851-1853, 3 vol.); *Atlas de la Flore Scandinave* (Atlas oefver den scandinaviska Florans naturliga familjer, ibid., 1849), sans compter d'importantes monographies.

**ANDIGNÉ** (Henri-Marie-Léon, marquis d'), général français, ancien pair de France, sénateur, né à Orléans le 19 novembre 1821, est fils du général d'Andigné qui prit part aux guerres de Vendée et devint pair de France. Il embrassa lui-même la carrière militaire, entra à l'École militaire de Saint-Cyr en novembre 1840 et en sortit dans l'État-major avec le grade de sous-lieutenant (1<sup>er</sup> octobre 1842). Il a été promu successivement lieutenant le 8 janvier 1845, capitaine le 8 septembre 1848, chef d'escadron le 27 mai 1859, lieutenant-colonel le 12 août 1864, colonel le 3 août 1869 et général de brigade le 3 mai 1875. Il a fait la campagne d'Italie en 1859, et pris part, en 1870, aux premières campagnes contre l'Allemagne, comme chef d'état-major du général Lartigue, qui commandait la 4<sup>e</sup> division du 1<sup>er</sup> corps de l'armée du Rhin. Il eut un cheval tué sous lui à Reichshoffen et fut criblé de balles et laissé pour mort sur le champ de bataille de Sedan.

Le marquis d'Andigné, qui avait occupé, à la Chambre des pairs, du 11 février 1847 au 24 février 1848, le siège que son père avait abandonné en 1830 pour refus de serment, se vit porté aux élections sénatoriales de 1876, comme candidat des monarchistes, accepté par les bonapartistes, dans le département de Maine-et-Loire, et il fut élu, le premier sur trois, par 345 voix sur 471 électeurs. Il vota avec la droite. Aux élections triennales du 5 janvier 1879, le marquis d'Andigné fut renvoyé au Sénat, le second sur trois, par 321 voix sur 459 votants. Il a été, en outre, élu membre du Conseil général de Maine-et-Loire pour le canton de Segré. Décoré de la Légion d'honneur le 12 juin 1856, il a été promu officier le 27 décembre 1861 et commandeur le 20 avril 1871.

**ANDIGNÉ DE LA CHASSE** (Charles-François, marquis d'), ancien député français, né à Paris le 6 janvier 1791, servit sous la Restauration. Membre du Conseil général d'Ille-et-Vilaine, il fut envoyé, en 1839, à la Chambre des députés par les électeurs de Montfort et vota avec la droite contre le ministère Guizot. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant par 78 000 suffrages, le dixième sur la liste des quatorze élus du département d'Ille-et-Vilaine. Membre du comité d'administration, il vota ordinairement avec la droite, sanctionna néanmoins l'ensemble de la Constitution et se prononça, avec la gauche, pour la suppression complète de l'impôt du sel. Réélu, le troisième, à l'Assemblée législative, il ne se sépara plus de la droite. Depuis 1851, adversaire de la politique de l'Élysée, il soutint la proposition des questeurs présentée par M. Baze, et, le 2 décembre, protesta contre la dissolution de l'Assemblée. Après le rétablissement de l'Empire, il vécut en dehors de la politique. M. d'Andigné de La Chasse a été décoré de la Légion d'honneur le 27 janvier 1815.

**ANDLAU** (Gaston-Hardouin-Joseph, comte d'), officier français, sénateur, né à Nancy, le 1<sup>er</sup> janvier 1824, fils d'un général de brigade qui représentait le canton de Liancourt au Conseil général de l'Oise, se destina à la carrière militaire et fut admis à l'école de Saint-Cyr dans les premiers rangs en 1842; il en sortit le second, avec le grade de sous-lieutenant en 1844 et entra à l'école d'état-major l'année suivante. Il fut

nommé successivement lieutenant le 1<sup>er</sup> février 1847, capitaine le 27 novembre 1850, chef d'escadron le 1<sup>er</sup> juillet 1859, lieutenant-colonel le 12 août 1864 et colonel le 3 août 1869. Après avoir fait partie du corps d'occupation de Rome, il fit avec éclat la campagne de Crimée et se distingua particulièrement à la sanglante affaire du Mame-lon-Vert et à l'assaut de Sébastopol. Après la guerre d'Italie, en 1859, il fut envoyé en Autriche comme attaché militaire; il fut plus tard délégué comme commissaire de la France pour un traité de délimitation de frontières entre la Turquie et la Serbie. Lors de la guerre de 1870, il fut chargé du service des opérations au grand état-major de l'armée du Rhin. Après avoir assisté à diverses batailles qui se livrèrent autour de Metz, il partagea le sort de nos soldats enfermés dans cette ville et, après la capitulation, fut emmené en Allemagne et interné à Hambourg. A son retour en France, il publia, sous l'anonyme, bientôt dévoilé, de « Un officier supérieur de l'armée du Rhin, » le livre intitulé : *Metz, campagne et négociations* (1871, in-8; 9<sup>e</sup> édit., 1873), qui eut un grand retentissement et qui, par le tableau précis des événements qui amenèrent la capitulation, contribua beaucoup à faire admettre la culpabilité du maréchal Bazaine. L'auteur fut appelé lui-même à déposer au procès.

Le colonel d'Andlau, qui, après son père, avait représenté, pendant près de douze ans, le canton de Liancourt au Conseil général de l'Oise, fut porté aux élections sénatoriales de janvier 1876 dans ce même département, comme candidat du parti conservateur libéral rallié à la République, et fut élu au second tour de scrutin, le dernier sur trois, par 484 voix sur 778 électeurs. Lors du vote sur la dissolution de la Chambre des députés, en juin 1877, M. d'Andlau s'est abstenu. Arrêté dans son avancement par des ressentiments politiques, il était le plus ancien officier d'état major de son grade lorsqu'après les élections sénatoriales républicaines du 5 janvier 1879, il fut promu général de brigade (14 janvier). Il venait d'être réélu lui-même, dans son département, le premier sur trois, par 525 voix sur 774 votants. Décoré de la Légion d'honneur le 7 juin 1855, pour sa belle conduite en Crimée, il a été promu officier le 27 décembre 1861.

Outre le livre cité plus haut et auquel nous pouvons rattacher la *Lettre d'un colonel d'état-major sur la capitulation de Metz*, insérée dans l'*Histoire de la capitulation de Metz* (Bruxelles, 1871, in-8), il a encore publié : *De la Cavalerie dans le passé et dans l'avenir*, conférence faite au Dépôt de la guerre (1869, in-8, trois planches); *Organisation et tactique de l'infanterie française depuis son origine* (1872, in-8) : ces derniers écrits ont paru dans la *Revue militaire française* et le *Journal des sciences militaires*.

ANDLAW (Henri-Bernard n'), homme politique allemand, né le 20 août 1802, d'une des plus anciennes familles de l'Allemagne, entra, en 1821, dans les troupes du grand-duché de Bade, prit son congé en 1825 et fut nommé conseiller à Fribourg. En 1833, il fut envoyé à la première Chambre badoise, où il n'a cessé dès lors de défendre les droits de la noblesse et du clergé. Ultramontain déclaré, partisan du système féodal et ami de l'Autriche, il s'est montré pendant vingt ans, soit dans des brochures, soit dans des discours très élégants, l'adversaire infatigable de toutes les mesures libérales prises par le gouvernement de Bade. Parmi ses brochures, nous citerons la plus importante : *l'Insurrection et l'anarchie de Bade, comme suite naturelle de la constitution* (der Aufruhr und Umsturz in Ba-

den; Fribourg, 1850). — Il est mort aux environs de Fribourg-en-Brigau, le 4 mars 1871.

ANDOUILLE (Edmond), administrateur français, né à Mézières, en 1804, fit son droit à Paris, puis entra dans les finances, passa successivement par les diverses classes de l'inspection générale et devint chef du personnel et directeur du mouvement général des fonds au ministère des finances. Au commencement de 1858, il a remplacé M. Gautier comme premier sous-gouverneur de la Banque de France dont il est devenu sous-gouverneur honoraire en 1868. M. Andouille, dont le nom fait autorité en matière de finance, a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1845; il a été promu, le 29 décembre 1855, au grade de commandeur.

ANDRÆ (Charles-Christophe-George), homme politique danois, né le 14 octobre 1812, à Hjertebjerg (île de Moen), se destina à la carrière militaire que suivait son père, devint, en 1828, second lieutenant au corps du génie et fut nommé lieutenant-colonel en 1851. Il fit, aux frais de l'État, un voyage scientifique à l'étranger, séjourna une année en France et fut plus tard chargé d'enseigner la topographie et la géodésie (1842), l'analyse mathématique et la mécanique (1843), à l'École militaire. L'Académie des sciences de Copenhague l'admit au nombre de ses membres en 1853. Député par le roi à l'Assemblée constituante (1848-49), il prit une part active aux discussions et rédigea l'article 15 de la Constitution. Il fit de nouveau partie de l'Assemblée nationale en 1850-51, comme membre de la première Chambre (Folkething), et, en 1853, comme membre de la seconde Chambre (Landsting). S'étant prononcé contre le ministère Oersted, il fut destitué de toutes ses fonctions le 15 avril 1854. Mais après la chute de ce ministère, M. Andræ reçut le portefeuille des finances (12 décembre 1854) et, le 18 octobre 1856, il succéda à M. Bang comme président du conseil des ministres. Dans le cabinet reconstitué ensuite par M. Hall, le 13 mai 1857, il ne conserva que son portefeuille des finances. Il a encore fait partie, depuis 1866, de plusieurs combinaisons ministérielles.

ANDRAL (Gabriel), médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, est né à Paris, le 6 novembre 1797. Fils d'un médecin distingué, il suivit la même carrière, fut reçu docteur en 1821, se présenta, au premier concours d'agrégation, en 1823, et fut nommé. Quelque temps après, il devint le gendre de Royer-Collard, dont l'influence et la popularité étaient alors à leur plus haut point. Appelé, en 1828, à la chaire d'hygiène, il fut promu, en 1830, à celle de pathologie interne.

Membre de l'Académie de médecine depuis 1824, il fut désigné, en 1839, par ses collègues pour succéder à Broussais dans la chaire de pathologie et de thérapeutique générale, la première de l'école, dans laquelle il a montré toute l'étendue de ses connaissances médicales. Cependant, en s'occupant trop exclusivement de l'étude de l'anatomie pathologique de l'homme mort, le besoin systématique de faire concorder les résultats de l'autopsie avec les phénomènes morbides observés au lit du malade, le jeta dans des erreurs qu'il finit par reconnaître lui-même, et il se laissa aller, par découragement, jusqu'à douter de la médecine, au lieu de se borner à confesser le danger des systèmes, en médecine comme dans toutes sciences. M. Andral, élu membre de l'Académie des sciences en 1843, en remplacement de Dou-

ble, a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 13 août 1858. — M. Gabriel Andral est mort à Paris le 13 février 1876.

C'est par l'anatomie pathologique qu'il avait commencé ses recherches, et il présenta d'abord à l'Académie plusieurs mémoires, celui entre autres sur *l'Anatomie pathologique du tube digestif*, qui fut fort apprécié. Il publia ensuite un *Précis élémentaire* de cette science (1829, 3 vol. in-8), qui eut un grand succès. La même année parut la refonte générale de sa *Clinique médicale* (1823-1826, 1829-1830, 5 vol. in-8, 1840, 4<sup>e</sup> édit.). Cet ouvrage, composé de traités distincts, publiés d'abord séparément, étudie les maladies de poitrine, de l'abdomen, de l'encéphale, etc.

Il faut citer encore, parmi les ouvrages de M. Andral: *Traité de l'auscultation médiate et du cœur* (1836, 2 vol. in-8), ouvrage de Laennec considérablement augmenté par l'éditeur; *Cours de pathologie interne* (1836-1837, 3 vol. in-8, 2<sup>e</sup> édit., 1848), recueilli par M. Amédée Latour; un rapport à l'Académie sur le *Traitement de la fièvre typhoïde par les purgatifs* (1837) et ses *Recherches sur les modifications de proportion de quelques principes du sang*, faites en commun avec MM. Gavaret et Delafond, et destinées à élucider la question des maladies des liquides; *Essai d'hématologie pathologique* (1843, in-8), etc.

**ANDRAL** (Charles-Guillaume-Paul), fils du précédent, né à Paris, le 13 juin 1828, attaché au ministère de l'instruction publique sous M. de Falloux, et avocat à la Cour de Paris depuis 1851, plaida avec distinction dans quelques affaires politiques. Candidat de l'opposition libérale, dans la Mayenne, aux élections générales de 1869, il échoua avec 7 629 voix. Après la révolution du 4 septembre 1870, lorsque la commission provisoire remplaçant le Conseil d'État fut elle-même remplacée par un conseil dont l'Assemblée nationale fournit par voie d'élection les premiers membres, il fut élu, dans la séance du 22 juillet 1872, au premier tour de scrutin, le dixième sur vingt-deux, par 368 voix sur 633 votants. Désigné pour sortir en 1875, il fut, en vertu de la loi constitutionnelle du 25 février, renommé conseiller d'État par décret du 23 juillet de la même année. Il a été appelé en outre et maintenu par d'autres décrets à la vice-présidence du Conseil. En 1873, ses collègues l'ont élu membre du Conseil supérieur de l'instruction publique. Dans ces hautes fonctions, sans prendre un rôle politique direct, M. Andral a été plusieurs fois signalé dans la presse, comme exerçant une action sur les déterminations du chef du pouvoir exécutif; on a attribué en partie à son influence, en décembre 1877, l'apaisement de la longue crise du 16 mai par la constitution, sous la présidence de M. Dufaure, d'un ministère parlementaire et républicain. Il a donné sa démission aussitôt après celle du maréchal de Mac-Mahon (1<sup>er</sup> février 1879). Décoré de la Légion d'honneur en 1872, il a été promu officier le 3 août 1875.

On ne cite de M. Andral qu'un commentaire, en collaboration avec divers sur *les Sociétés coopératives et leur constitution* (1865).

**ANDRASSY** (Jules, comte) homme d'État hongrois, né le 8 mars 1823 à Zemplin, est le second fils du comte Charles, mort à Bruxelles en 1845, qui déploya tant d'activité pour le progrès scientifique et industriel de son pays. Son éducation s'est complétée par des voyages, dans lesquels il fut associé à quelques-uns des grands projets industriels de son père. Il remplaça ce dernier, comme président de la Société, pour la réguli-

sation du cours de la Theiss. Élu représentant de Zemplin, à la Diète de 1847, il s'y distingua comme orateur, et soutint l'action de sa parole par ses écrits. Il se jeta tout entier dans le mouvement révolutionnaire de 1848, devint, sous le ministère d'avril, administrateur supérieur du comitat de Zemplin, et se mit à la tête de la landsturm de ce pays à Schwechat. Lorsque le gouvernement national hongrois se fut réfugié à Debreczin, en 1849, le comte Jules Andrassy fut envoyé en mission à Constantinople. Après la défaite complète de la révolution, condamné à mort par contumace, et pendu en effie, il vint à Paris et résida dès lors en France et en Angleterre. En 1857, l'amnistie générale lui permit de rentrer en Hongrie. Après avoir refusé de reprendre, sous un ministère autrichien, les fonctions d'administrateur de Zemplin, il fut élu, en 1860, par un district de ce comitat à la Diète hongroise. Il y prit place dans les rangs du parti Déak, et fut nommé vice-président. Lors de la réorganisation de l'empire d'Autriche et de la constitution d'un ministère hongrois, le comte Andrassy désigné à la politique conciliatrice de M. de Beust par tout le parti national, fut nommé ministre président et chargé du département de la défense du pays (11 février 1867). Le couronnement solennel de l'empereur d'Autriche, comme roi de Hongrie, célébré à Pesth le 8 juin 1867, put être considéré comme le dénouement de toute l'histoire de Hongrie, depuis 1848.

Parmi les premiers actes de la nouvelle administration du comte Andrassy, on a remarqué la conclusion d'un emprunt de cent millions, destiné à l'achèvement des chemins de fer hongrois, et, dans un autre ordre de faits, la présentation d'un projet de loi tendant à accorder les droits civils et politiques, à tous les Israélites du royaume (novembre 1867), projet qui fut accueilli avec un véritable enthousiasme. Le ministre hongrois accompagna l'empereur d'Autriche à Paris, pendant l'Exposition universelle de 1867. Il assista aussi, avec son souverain, en 1869, à l'inauguration solennelle du canal de Suez. Aux élections de cette même année pour la Chambre des représentants de Hongrie, il était élu à Pesth à l'unanimité des suffrages.

Au moment où éclata la guerre entre la France et l'Allemagne, le comte Andrassy exprima, au nom de l'Autriche-Hongrie, la ferme intention de conserver la plus stricte neutralité, et il maintint à plusieurs reprises cette politique d'abstention devant les témoignages de sympathie pour la France qui se manifestaient sous forme d'interpellations dans les Chambres hongroises (novembre 1870-janvier 1871). Lorsque la constitution de l'Empire d'Allemagne, conséquence des victoires de la Prusse, fut notifiée au gouvernement austro-hongrois, le comte Andrassy déclara aux États de Hongrie, que le nouvel ordre de choses était reconnu aussi complètement par le ministère hongrois que par le ministère autrichien (26 janvier 1871).

Dès lors se prépara et s'affirma l'alliance des trois empires, qui allait devenir, par le concert de M. Andrassy avec les chanceliers de Bismarck et Gortschakoff, le fait dominant de la politique européenne depuis les défaites de la France. M. Andrassy monta, en effet, aux premiers rôles de la politique extérieure, en prenant, dans le ministère commun à toute la monarchie austro-hongroise, le portefeuille des affaires étrangères, le 14 novembre 1871, et avec sa constante participation, la triple alliance se consolida en une suite d'entrevues qui la signalaient aux inquiétudes du reste de l'Europe. L'empereur d'Autriche, assisté de son ministre des affaires étran-

gères, reçut la visite de l'empereur d'Allemagne à Vienne, en même temps que celle du roi d'Italie (17-23 septembre 1873), et se rendit à son tour à Saint-Petersbourg (février 1874); puis après quelques rencontres plus ou moins fortuites, les trois empereurs et leurs trois premiers ministres se réunirent, avec plus d'éclat, dans l'entrevue de Reichstadt (8-19 juillet 1876). La question d'Orient, qui menaçait l'Europe d'une conflagration générale, parut être le principal objet de leur accord. Le comte Andrassy y trouva la règle de conduite du gouvernement autrichien, et sa politique, exposée à la Chambre hongroise par le président Tisza, consistait à s'efforcer, de concert avec les puissances garantes, de maintenir la paix et d'assurer un meilleur sort aux habitants chrétiens de la Turquie, en veillant aux intérêts austro-hongrois (6 octobre 1876). Pendant l'insurrection de la Serbie (1876-1877) et jusqu'au moment de la lutte engagée par la Russie contre l'empire turc, la diplomatie autrichienne parut avoir le premier rang dans les délibérations de l'Europe; tous les pourparlers qui précédèrent la réunion de la conférence de Constantinople (23 novembre 1876) eurent pour texte le document appelé la « note Andrassy, » exprimant le minimum de réformes que les puissances devaient exiger de la Porte en faveur des chrétiens. Mais lorsque le sort des armes eût décidé la ruine de la Turquie (janvier-mars 1878), l'attitude de M. Andrassy fut toute d'expectative et d'hésitations. Partagé entre la réserve et la menace, tantôt il paraissait prêt à envahir la Bosnie et l'Herzégovine, pour prendre des sûretés, tantôt il déclarait que les intérêts particuliers de la monarchie austro-hongroise ne se sentaient pas compromis par les formidables progrès des armées russes. Enfin, la Turquie étant réduite à merci, le gouvernement autrichien, au milieu des négociations, se vit l'objet, de la part de la Russie victorieuse et de son allié, l'empire d'Allemagne, de prévenances et d'assurances tendant à l'empêcher d'incliner vers l'alliance de l'Angleterre. Dans cette situation, si grave pour l'Europe en général et pour l'Autriche en particulier, le comte Andrassy eut une grande part dans la proposition d'un congrès européen, destiné à résoudre pacifiquement les questions à l'ordre du jour et qui se réunît à Berlin (13 juin), sous la présidence du prince de Bismarck, élevé à cet honneur sur la proposition même du comte Andrassy. D'un autre côté, pour avoir au besoin un surcroît de ressources militaires et un appui moral plus grand, le chancelier austro-hongrois demandait aux Chambres et en obtenait un subside extraordinaire de 60 000 000 de florins (mars 1878.) Enfin le traité de Berlin (13 juillet) chargeait l'Autriche de la pacification de la Bosnie et de l'Herzégovine: œuvre difficile et séduisante, offrant des espérances de possession définitive, mais débutant par une occupation militaire pleine de dangers. Malgré les décisifs succès qui suivirent les premiers revers, l'annexion de ces provinces eut pour effet immédiat d'aggraver encore les tiraillements intérieurs de l'empire austro-hongrois et de provoquer sur les questions de dépenses et de crédits, une longue crise parlementaire dans laquelle l'empereur ne cessa de soutenir son ministre (janvier 1879). Entre autres décorations étrangères, le comte J. Andrassy a reçu, en 1872, de l'empereur d'Allemagne, celle de l'Aigle-Noir, et de l'empereur de Russie, celle de l'ordre de Saint-André.

Le comte Jules Andrassy, au nom de qui se rattache officiellement le titre de la famille de *Csik-Szent-Kiraly et Krasna Horka*, a deux frères. L'aîné, le comte Emmanuel ANDRASSY, né

le 3 mars 1821, élu à la Diète de 1847, par le district de Torna, et nommé administrateur supérieur de ce district par le ministère hongrois de 1848, devint en 1860, administrateur de celui de Zemplin. Il a fait un voyage en Asie orientale et en a publié la relation. Il est devenu, en 1867, administrateur supérieur du comitat de Gonör, — Le plus jeune, le comte Aladar ANDRASSY, né le 16 février 1827, combattit avec distinction, sous les ordres de Bem, en 1848. Il a été nommé, en 1865, membre de la chambre haute hongroise et, depuis, administrateur supérieur du comitat de Zemplin.

ANDRÉ (Marius), ancien représentant du peuple français, né à Toulon (Var), le 23 décembre 1808, était simple ouvrier du port, lorsque la révolution de Février éclata. Envoyé par le parti démocratique à l'Assemblée constituante, le troisième sur neuf, il fit partie du comité de la marine. Il suivit presque toujours la majorité et se rapprocha plus souvent de la droite que de l'extrême gauche. L'acte le plus important de sa vie politique, ce fut son apparition à la tribune, le 2 novembre 1848. Dans un discours, dont l'arrangement et la forme trahissaient le secours de quelque collègue plus expérimenté, il repoussa le droit au travail. « Ce n'est pas un patron qui vous parle, dit-il, c'est un ouvrier qui a passé sa vie à travailler, et qui vient vous assurer que le travail manque rarement à ceux qui le cherchent sérieusement. Quand cela arrive, c'est un devoir pour l'État d'intervenir, et son intérêt doit être garant qu'il n'y manquera point. Je voterai pour qu'on ne puisse pas exiger de la République le travail comme un droit. » Ces paroles furent couvertes d'applaudissements. Après l'élection du 10 décembre, M. Marius André se rapprocha de la gauche et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

ANDRÉ (Jean-François-Gustave), homme politique français, ancien député, sénateur, né le 17 octobre 1805, exerça longtemps les fonctions de notaire à Aigre (Charente), devint membre du Conseil général pour ce canton, puis fut nommé représentant du peuple à l'Assemblée législative. En 1852, la troisième circonscription de la Charente l'envoya au Corps législatif comme candidat du gouvernement, et lui continua son mandat en 1857. En 1863, il fut réélu, au même titre, par 23 642 suffrages sur 23 970 votants, et en 1869, par 24 279 suffrages sur 25 736 votants. Élu représentant de la Charente à l'Assemblée nationale de 1871, aux élections du 2 juillet, il prit place au centre droit, puis s'inscrivit au groupe de l'Appel au peuple, et s'associa à tous les votes hostiles à la République. Il repoussa également l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Il se porta aux élections sénatoriales de son département, comme candidat bonapartiste, de concert avec M. Hennesy, et fut élu, le 30 janvier 1877, le premier sur deux, par 300 voix sur 503 électeurs. Il reprit sa place, au Sénat, dans le groupe bonapartiste. M. André a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 14 août 1869. — Il est mort à Paris le 28 novembre 1878.

ANDRÉ (Édouard-Alfred), banquier et homme politique français, ancien représentant, né en 1819 d'une famille protestante, était, sous l'Empire, l'un des chefs de la maison de banque André, Marcuard et C<sup>ie</sup>, membre de la Chambre de Commerce de Paris et régent de la Banque de France. Après la révolution du 4 septembre 1870, il fut élu adjoint au maire du 9<sup>me</sup> arrondisse-

ment, au premier tour de scrutin, par 4 253 voix sur 6 860 votants, et se montra, pendant le siège, l'un des partisans les plus persévérants, de la résistance. Aux élections générales du 8 février 1871, il fut porté comme candidat républicain libéral, et réunit, sans être élu, 50 959 voix. Présenté de nouveau par le Comité de l'Union républicaine de la presse, aux élections complémentaires du 2 juillet, il fut élu, le second sur 21, par 131 208 voix, sur 290 823 votants. Il prit place au Centre gauche et soutint particulièrement les droits des protestants et des israélites, compromis par les règlements militaires (28 janvier 1874). Il prit en outre une part remarquable à la discussion des lois financières et des questions d'emprunts et d'impôts. M. Alfred André ne fut pas réélu à la Chambre des députés en février 1876, mais il fut à plusieurs reprises présenté comme candidat de la minorité républicaine du Sénat aux sièges vacants de sénateurs inamovibles, notamment, en mars 1877, contre M. Dupuy de Lôme, pour remplacer le général Changarnier; à chaque fois, il fut distancé seulement de quelques voix par le candidat de la majorité monarchique.

**ANDRÉ** (l'abbé Michel), écrivain ecclésiastique français, né à Avallon (Yonne), le 29 avril 1803, fit ses études dans sa ville natale, et fut ordonné prêtre à Sens en mai 1829. Il fut nommé vicaire général de Quimper, mais il résida à Paris et se fit connaître par ses publications de droit ecclésiastique. Il a été nommé protonotaire apostolique en 1863.

On a de lui: *Cours alphabétique et méthodique de droit canon, mis en rapport avec le droit civil ecclésiastique ancien et moderne* (1844-45, 2 vol. gr. in-8; 3<sup>e</sup> édit. 1859); *Cours alphabétique théorique et pratique de la législation civile ecclésiastique*, contenant tout ce qui concerne les fabriques, etc. (1847-1848, 2 vol. gr. in-8; 2<sup>e</sup> édition, 1868-1869, 4 vol. in-8); la continuation de l'*Histoire chronologique et dogmatique des conciles* (1854, tomes IV à VI gr. in-8); *Cours alphabétique et méthodique de droit civil ecclésiastique*, spécialement relatif aux concordats (1859, 3<sup>e</sup> édition, 6 vol. in-8); *Dictionnaire théorique et pratique de droit civil et ecclésiastique*, (1874, 2 vol. in-4), etc.

**ANDRÉ** (l'abbé Jean-François), prêtre et littérateur français, né à Menerbes, en 1809, et curé de Vaucluse, a écrit des ouvrages religieux et littéraires; parmi les premiers, nous citerons: *le Cœur du Christ et le cœur de l'homme* (1839); *Mes souvenirs d'une année, ou Promenades dans Rome*, 2<sup>e</sup> édit. (1839); *Vie des saints de l'Eglise d'Avignon* (1836); *Affaire Rosette Tamisier* (1851); *Histoire de saint Roch* (1854); *Somme théorique et pratique de tout le droit canonique* (1868, 2 vol. in-12), etc.

On lui doit ensuite divers travaux historiques, la plupart relatifs au Comtat-Venaissin: *Histoire de la révolution avignonnaise* (1844-1845, 2 vol. in-8); *Histoire du gouvernement des recteurs pontificaux dans le Comtat* (1847); *Histoire politique de la monarchie pontificale au xiv<sup>e</sup> siècle, ou la Papauté à Avignon* (1845, in-8); *Histoire de sainte Isabelle de France* (1855); *Précis de l'histoire de la maison de Rusticelli-Valori* (1855, in-8), etc. L'abbé André a été nommé correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques.

**ANDRÉ** (Louis-Jules), architecte français, né à Paris, le 24 juin 1819, entra à seize ans dans l'atelier d'Huyot, fut ensuite élève de M. H. Lebas,

remporta, en 1843, un second prix et, en 1847, le grand prix de Rome sur ce sujet de concours: *une Chambre des députés*. Pendant son passage en Grèce, à la fin de 1851, il fit une remarquable *Étude du temple de Thésée*, à Athènes, vue l'année suivante à l'École des beaux-arts et plus tard envoyée par la commission de l'Institut à l'Exposition universelle de 1855. De retour en France au commencement de 1852, il fut nommé sous-inspecteur et presque aussitôt inspecteur des travaux du Muséum, sous M. Rohault de Fleury, un an après, inspecteur à la Bibliothèque impériale, sous M. Henri Labrousse, et en 1855 architecte diocésain, chargé du département de la Corse. En 1867, il remplaça M. Rohault comme architecte du Muséum et, en cette qualité, il a construit l'élégant bâtiment affecté aux reptiles. M. J. André a été décoré de la Légion d'honneur le 7 août 1867.

**ANDRÉ-LÉO**. Voyez Léo.

**ANDRIEU** (Jules), membre de la Commune de Paris en 1871, né vers 1820, était employé, sous l'Empire, à la préfecture de la Seine, lorsqu'il s'affilia à l'Internationale. Fils du directeur d'un journal du quartier Latin, il fut mêlé à la Bohème littéraire de cette époque. Après l'insurrection du 18 mars 1871, il se porta comme candidat aux élections communales dans le 1<sup>er</sup> arrondissement, mais ne fut nommé que dans un scrutin partiel, le 16 avril, par 1736 voix. Quinze jours auparavant, il avait été fait chef du personnel de l'administration communale. Après avoir voté, avec les membres les plus modérés de la Commune, il protesta, le 22 mai, contre la création d'un comité de salut public et réussit, peu après, à gagner l'Angleterre. Il a publié une petite *Histoire du moyen âge*.

**ANDRIEUX** (Louis), député français, né à Trévoux (Ain) le 20 juillet 1840, fit son droit à Paris et débuta dans la politique en collaborant aux feuilles libérales du quartier Latin (*la Jeune France, la Jeunesse*, etc.). Il alla s'inscrire au barreau de Lyon, où il prit bientôt une situation à part; plaida de nombreux procès politiques, fut l'un des fondateurs et l'un des premiers professeurs d'une école libre de droit, organisa des réunions publiques, tant à Lyon que dans les villes voisines, et se mêla partout à la lutte du parti libéral contre l'Empire. Poursuivi en juin 1870, à propos d'un discours dans une réunion publique, pour outrage envers l'Empereur, il fut condamné à trois mois de prison. L'année précédente, il avait assisté au congrès philosophique de la libre pensée, organisé à Naples en opposition avec la réunion du concile à Rome.

Nommé procureur de la république à Lyon, au 4 Septembre, M. Andrieux montra beaucoup de zèle et de courage pour le maintien ou le rétablissement de l'ordre dans les troubles qui agitérent ou même ensanglantèrent la ville de Lyon pendant toute la durée de la guerre et jusqu'à la soumission de la Commune de Paris. Le jour de l'assassinat du commandant Arnaud, il procéda résolument à l'enquête judiciaire au milieu des menaces d'une foule furieuse et égarée. Il n'en fut pas moins violemment attaqué par la presse réactionnaire pour ses opinions prétendues socialistes et matérialistes; une interpellation fut même adressée à ce sujet par un membre de la droite de l'Assemblée nationale, M. Paris, au ministre de la justice, M. Dufaure (30 mai 1872). M. Andrieux donna sa démission avant l'avènement du ministère du 24 mai 1873 et, reprenant sa place au barreau de Lyon, soutint une lutte ardente contre le préfet du « gou

vernement de combat, » M. Ducros. Il plaida contre lui dans l'affaire de la Permanence, dans celle de Bouvier et Coco, etc. Il exposa au ministre de l'intérieur, M. Buffet, dans une lettre rendue publique, les effets de l'arrêté sur les enterrements civils et autres mesures administratives de même nature.

Membre du Conseil municipal de Lyon et du Conseil général du Rhône, depuis 1875, il fut porté dans la quatrième circonscription de l'agglomération lyonnaise aux élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, comme candidat républicain libéral et fut élu par 10,445 voix contre 4085 données à M. Rapet, républicain constitutionnel. Il prit place à gauche, dans le groupe de l'union républicaine, et contribua à l'entente des différentes fractions du parti républicain. En dehors de la politique, il a signé une proposition tendant à supprimer le résumé du Président prescrit par l'article 336 du Code d'instruction criminelle (février 1877). Après la dissolution de la Chambre, qui suivit l'acte du 16 mai 1877, il fut renvoyé à Versailles, comme l'un des 363, non sans une lutte assez forte, par 10304 voix contre 8,224, obtenues par M. de Fenoël, candidat légitimiste. La vivacité avec laquelle M. Andrieux sert sa cause politique l'a entraîné, au milieu des luttes trop souvent personnelles de la Chambre, à provoquer M. Paul de Cassagnac en duel, et, sur sa demande, en qualité d'offensé, le duel eut lieu au pistolet (12 mars 1878). Rapporteur du projet de loi d'amnistie partielle en faveur des condamnés pour faits relatifs à la Commune de 1871, il l'a soutenu avec beaucoup de résolution contre les partisans d'une amnistie plénière (20 février 1879). Il représente au Conseil général du Rhône le canton de Neuville-sur-Saône.

**ANDRIVEAU-GOUJON** (Gabriel-Gustave), libraire-géographe français, né à Paris, vers 1808, a pris en 1832 un rang distingué parmi les éditeurs parisiens, en faisant soigneusement réduire et graver une suite de cartes, dont la plupart manquaient jusque là dans le commerce. Parmi les œuvres de ce genre qui lui ont valu beaucoup d'éloges, on a remarqué son *Plan, exactement géométral, de Paris et des communes environnantes*, édité en 1837 et exposé en 1839. Il faut citer aussi l'*Atlas classique et universel de géographie ancienne et moderne* (nouvelle édit. 1865, gr. in-fol., 50 cartes). M. Andriveau-Goujon a figuré aux Expositions quinquennales depuis 1834, puis aux Expositions universelles depuis 1855 à 1867, et a obtenu plusieurs médailles.

**ANDUZE-FARIS** [de l'Aude], ancien représentant du peuple français, né à Chalabre (Aude), le 14 août 1799, et fils d'un fabricant de draps, devint lui-même un riche manufacturier. En 1830, il fut nommé maire de Chalabre et membre du Conseil général de l'Aude. Il professait des opinions très-avancées. En 1848, il fut élu dans son département, le dernier sur cinq représentants, à l'Assemblée nationale par 30918 voix. Membre du comité des travaux publics, il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée. Non réélu à la Législative, il reprit la direction de ses affaires commerciales. Il a été nommé maire de Chalabre, élu jusqu'en 1870, membre du Conseil général de l'Aude et décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort le 2 octobre 1872.

**ANETHAN** (Jules-Joseph, baron n°), magistrat et homme politique belge, né en 1803, fut nommé procureur du roi en 1831, puis avocat général

près la Cour d'appel de Bruxelles en 1836. Le 16 août 1843, il entra comme ministre de la justice dans le cabinet présidé par M. Nothomb, et conserva son portefeuille dans les ministères Van de Weyer (30 juillet 1845) et de Theux (31 mars 1846), jusqu'à l'avènement du parti libéral (12 août 1847). Connu par son dévouement absolu à la politique cléricale, M. d'Anethan présenta un projet de loi restrictif de la liberté de la presse (6 avril 1847). Après la victoire des libéraux et la dissolution du cabinet de Theux, il fut nommé représentant de Louvain, comme candidat du parti catholique. Ce parti ayant repris le dessus et étant revenu au pouvoir au mois de juillet 1870, M. d'Anethan se trouva de nouveau à sa tête et eut, avec la présidence du Conseil, le ministère des affaires étrangères. Il le garda jusqu'en décembre 1871. Ce fut lui, qui au mois de juin de cette dernière année, dut donner l'ordre au représentant de la Belgique auprès du roi d'Italie, de suivre Victor-Emmanuel à Rome, malgré les violentes récriminations des journaux catholiques. Il ne cessa depuis d'être le *leader* du parti conservateur.

**ANGELINI** (Tito), statuaire italien, né à Naples le 10 mars 1806, commença ses études artistiques sous la direction de son père, peintre distingué, et obtint, à l'âge de dix-sept ans, le prix de Rome. Il exécuta pendant son séjour dans cette ville un certain nombre de bas-reliefs en plâtre et de groupes en marbre qui furent remarqués. En 1847, il se rendit à Paris et exposa au Salon de cette année *le buste de la duchesse d'Anmale*; de retour dans sa ville natale, il devint professeur de sculpture à l'Académie des Beaux-Arts et directeur de l'École de dessin. Il a été élu correspondant de l'Institut en 1854, et décoré de la Légion d'honneur en 1847.

On évalue à 150 environ le nombre de ses œuvres, parmi lesquelles nous citerons : *Statue monumentale du roi Ferdinand II*, pour la ville de Palerme; *Télémaque abandonnant la nymphe Eucharis sur le conseil de Mentor*; un *Amour brisant son arc*; le même *Amour dans diverses positions*, exécuté pour le duc de Buckingham et pour l'empereur de Russie; les statues de la *Foi* et de l'*Espérance*, pour la chapelle royale de Naples; *Fontaine monumentale, avec trois statues*, pour la ville de Catane; *Sapho*; groupe représentant la *Religion avec quatre anges*, pour l'église de Camposanta; *statue du général Carlo Filangieri*, etc. M. Angelini a été chargé, en 1876, de l'exécution de la statue de Mercadante, pour la ville de Naples.

**ANGLADE** (Hippolyte-Clément), ancien député et représentant du peuple français, est né à Urs (Ariège), le 20 décembre 1800. Sous la Restauration il se fit recevoir avocat et partagea les sentiments libéraux que professait alors toute la jeunesse des écoles. Après la révolution de 1830, il continua de combattre la royauté. Membre de la Chambre des députés, en 1833 et en 1834, il siégea à l'extrême gauche à côté de Dupont (de l'Eure) et de F. Arago. Il fut un des premiers à réclamer la réduction de l'impôt du sel. Il se récusait lors du procès de la *Tribune*, plaidé par A. Marrast devant la Chambre des députés. Non réélu, il se retira aux Cerbanes près d'Ax. En 1848, il fut envoyé à l'Assemblée constituante, par le département de l'Ariège, le premier sur sept, avec 42 971 voix. Il fit partie du comité de législation, et monta plusieurs fois à la tribune dans les discussions générales. Il vota presque toujours avec l'extrême gauche. C'est lui qui présenta l'amendement qui fut adopté dans la séance du 20 décembre 1848, et en vertu duquel, à dater

du 1<sup>er</sup> janvier 1849, l'impôt du sel fut réduit à dix francs par cent kilogrammes. Réélu à l'Assemblée législative, le premier sur six, il continua de lutter contre la politique de l'Élysée et contre la réaction royaliste, vota contre la loi sur l'enseignement et protesta contre la limitation du suffrage universel par la loi du 31 mai. Le coup d'État du 2 décembre l'écarta de la vie politique. Il n'y est rentré qu'après les événements de septembre 1870. Nommé préfet de l'Arrière, il garda ses fonctions jusqu'au mois d'avril 1871. Aux élections du 14 octobre 1877, qui suivirent la dissolution de la Chambre, il fut élu, comme candidat républicain, député de l'arrondissement de Foix par 9723 voix, contre 9204 données à M. Aclouque, député sortant et candidat officiel.

**ANGLEMONT** (Édouard-Hubert-Scipion d'), littérateur français, né à Pont-Audemer (Eure), le 28 décembre 1798, débuta, en 1825, par quelques odes légitimistes et un poème en quatre chants intitulé : *Berthe et Robert*. La même année il fit encore imprimer une comédie en un acte, en vers, *le Cachemire*, avec MM. Lesguillon et Ader, et un opéra, *Tancrède*, pour l'inauguration à l'Odéon, de la musique de Rossini. Cet opéra, retardé par un concours de circonstances fâcheuses, fut joué le 7 septembre 1827.

En 1829, M. d'Anglemont publia un recueil en vers de *Légendes françaises*. En 1830, il avait adressé au peuple de Paris une pièce de vers intitulée : *Dix-huit octobre*. En 1832, il écrivit, en collaboration avec M. Théodore Muret, le drame de *Paul I<sup>er</sup>*, et, seul, un volume intitulé : *le Duc d'Enghien*, histoire-drame. On lui doit encore : *Nouvelles légendes françaises* (1833); *Pèlerinages* (1835); *le Prédéstiné* (1839); *Euménides* (1840); *Amours de France* (1841); *l'Ouverture de la chasse aux environs de Paris*, dans les *Cent et un*; et, plus tard, quelques autres recueils de poésies politiques, morales ou religieuses, qui lui ont valu, en 1874, un des prix de l'Académie française. — Il est mort à Paris, le 22 avril 1876.

**ANGLETERRE** (famille royale d'). Voy. VICTORIA et GRANDE-BRETAGNE.

**ANHALT** \* (Maison d'), famille souveraine allemande qui fait remonter son origine au x<sup>e</sup> siècle, et dont les États, enclavés dans le territoire prussien, renferment une population de 170 000 âmes. Elle se divisait jusqu'en ces derniers temps en deux branches, *Anhalt-Dessau-Cöthen* et *Anhalt-Bernbourg*, appartenant toutes deux à l'Église évangélique, mais la mort du dernier duc d'Anhalt-Bernbourg, le 19 août 1863, décéda sans héritiers mâles, a amené la réunion des deux duchés.

**ANHALT** (Léopold-Frédéric-François-Nicolas, duc d'), né le 29 avril 1831, succéda, comme duc d'Anhalt, à son père Léopold-Frédéric, le 22 mai 1871. Il porte les titres de duc de Saxe-Enzers et Westphalie, comte d'Ascanie, seigneur de Zerbst, Bernbourg et Græbzig, etc. Il est général d'infanterie à la suite de l'armée prussienne. Marié le 22 avril 1852 à la duchesse *Antoinette* de Saxe-Altenbourg, il en a eu six enfants, dont l'aîné, *Léopold-Frédéric-François-Ernest*, est né le 18 juillet 1855.

**ANICET-BOURGEOIS** (Auguste-Anicet Bourgeois, plus connu sous le nom d'), auteur dramatique français, né à Paris, le 25 décembre 1806, reçut une instruction première fort incomplète et entra, en 1821, dans une étude d'avoué, où le hasard lui donna pour camarades L. Pillet, G. de Wailly et Alph. Royer. Il prit avec eux le goût du théâtre, et, quoique le plus jeune, il parvint le

premier à faire jouer une œuvre de lui, *Gustave ou le Napolitain*, mélodrame donné à la Gaité le 25 octobre 1825. Le succès l'engagea tout à fait dans la carrière littéraire.

Doué d'une grande facilité et d'une vive intelligence des conceptions dramatiques, M. Anicet-Bourgeois, pendant plus de trente ans, a écrit, seul ou en collaboration, près de deux cents ouvrages : il a traité à peu près tous les genres et, de préférence, le mélodrame, dans lequel il est longtemps resté sans rival et a, pour ainsi dire, fait école. Il a été l'un des premiers de ceux que l'on appelle, en jargon de théâtre, des *charpentiers*, c'est-à-dire des auteurs qui, dédaignant les artifices du style, bâtissent leurs pièces sur une intrigue plus saisissante que vraisemblable, mais habilement conduite et féconde en péripéties. Quelques-uns de ses meilleurs succès ont été dus pourtant à des combinaisons plus simples.

Parmi les œuvres de M. Anicet-Bourgeois, nous citerons celles qui ont eu le plus de retentissement. Au théâtre du Vaudeville, il a donné : avec M. Vanderbuch, *Mathieu Laensberg* (1829), 2 actes; avec Ancelot, *Père et parrain* (1834), en 2 actes; avec M. Lockroy, *Pourquoi?* (1833); *Passé minuit* (1839); *la Première ride* (1840); *le Chevalier d'Esnonne* (1847), en 3 actes; avec M. Decourcelle, *la Joie de la maison* (1855), en 3 actes; *le Fils de M. Godard* (1856), en 3 actes, etc.; au Gymnase : avec M. Brisebarre, *la Vie en partie double* (1846), 1 acte; *le Premier coup de canif* (1848), 2 actes; avec M. Decourcelle, *les Petites lâchetés* (1857), 3 actes; au Palais-Royal : avec M. Dumanoir, *la Savonnette impériale*, 2 actes; *la Fiole de Cagliostro* (1835), 1 acte; avec M. Brisebarre, *Pascal et Chambord* (1839), 2 actes; avec M. Labiche, *l'Avare en gants jaunes* (1858), 3 actes; avec M. Decourcelle, *les Mariages d'aujourd'hui*, comédie en 4 actes (décembre 1861), etc.; aux Variétés : avec M. Lockroy, *les Trois épiériers* (1840), 3 actes; *le Maître d'école*, avec M. Lafont, *la Petite Fadette* (1850), 2 actes; avec M. Labiche, *l'École des Arthur*, 2 actes, etc.

Dans le drame, M. Anicet-Bourgeois a composé seul : *la Vénitienne* (1834), 5 actes, un de ses meilleurs ouvrages; *Djengis-Khan*, ou *la Conquête de la Chine* (1837), 3 actes; *la Pauvre fille* (1838); *Stella* (1843); *les Maréchaux de l'Empire* (1853). Il a écrit, en collaboration avec Victor Ducange, de véritables mélodrames qui ont eu la vogue : *Sept heures*, ou *Charlotte Corday* (1827), 3 actes; *le Couvent de Tonnington* (1830), 3 actes, et une imitation libre de Shakspeare : *Macbeth*; avec M. Francis [Cornu], des pièces militaires : *Napoléon* (1830), 3 actes; *le Grenadier de l'île d'Elbe* (1831); des pièces politiques : *les Chouans*, ou *Coblentz et Quiberon*; *Robespierre*, ou *le 9 thermidor*, drame en 3 actes (1831); *Héloïse et Abailard*, grand succès du temps; *Nabuchodonosor* (1836), drame biblique; — avec M. Lockroy, *Périmet Leclerc* (1832), 5 actes, tableau émouvant des factions qui déchiraient Paris sous Charles VI; *l'Impératrice et la Juive* (1834); *Karl*, ou *le châtiment* (1835); *Marie Rémond* (1839); — avec G. de Pixérécourt, le fameux drame de la captivité et de l'évasion de *La Tuile* (1834), représenté à la Gaité; — avec M. Maillan, *la Nonne sanglante* (1835), 5 actes, un des rôles les plus pathétiques de Mlle Georges; — avec M. Dennery, *le Portefeuille* (1837); *Gaspard Hauser* (1838), 4 actes; *Jeanne Hachette* (1839); *la Dame de Saint-Tropez* (1844); *les Sept péchés capitaux* (1848), 7 actes; *le Médecin des enfants* (1855); *l'Aveugle* (1856); *le Fou par amour* (1857); *la Fille du paysan*, en 5 actes (Gaité, janvier 1862); — avec M. Albert, *Madeleine* (1843); *Notre-Dame des Anges* (1848); —



avec M. Barrière, *la Vie d'une comédienne* (1854); — avec M. F. Dugué, *les Fugitifs*, épisode de la révolte des Indes (1858); *le Cheval fantôme* (1860); *la Fille des chiffonniers*, en 5 actes (Gailt, 1861); *la Bouquetière des Innocents*, en 5 actes et 11 tableaux (Ambigu-Comique, janvier 1862); — avec M. P. Féval, *le Bossu*, en 5 actes (Porte-Saint-Martin, 1862); *le Capitaine fantôme*, en 5 actes (1864); *le Mousquetaire du roi*, en 5 actes (1865); *la Reine Cotillon*, en 5 actes (1866); — avec M. J. Barbier, *la Sorcière, ou les États de Blois* (Ambigu, août 1863); — avec M. Ponsou du Terrail, *Rocambole*, en 5 actes, avec prologue (1864), etc.

Enfin il a obtenu, pendant plusieurs années, ses plus beaux succès avec Michel Masson, qui était devenu son collaborateur habituel. Ils ont donné ensemble, depuis *Atar-Gull* (1832) : en 1848, *Marceau, ou les enfants de la République*, 5 actes; repris avec un nouveau succès au Théâtre historique en 1878; en 1849, *les Orphelins du pont Notre-Dame*, et *Piquillo Alliaga*, d'après le roman de M. Scribe; en 1850, *Marianne*, 7 actes, à l'Ambigu; en 1851, *le Muet*, et *Marthe et Marie* 6 actes; en 1852, *la Dame de la halle*; en 1854, *le Pendu*.

M. Anicet-Bourgeois a également collaboré à des féeries, entre autres, *les Pilules du Diable*, (1839), qui comptent plus de huit cents représentations; *les Quatre parties du monde* (1851), etc. On lui attribue encore la paternité littéraire de quelques pièces de théâtre signées du nom seul d'Alexandre Dumas, notamment celle des drames de *Térèse* et d'*Angèle*. — Il est mort à Paris le 12 janvier 1871.

ANNAM (Empereur d') : Tu-Duc. Voy. ce nom.

ANISSON-DUPERRON (Roger-Léon), député français, né à Paris le 27 avril 1829, est fils d'un ancien pair de France. Il usa de sa fortune pour faire des voyages en Europe et en Orient et en donna le récit dans le *Correspondant*. Il entra dans la vie politique aux élections du 8 février 1871; porté sur la liste de l'Union conservatrice, il fut élu représentant de la Seine-Inférieure le septième sur seize, par 73,527 voix. Il prit place au centre droit, devint un des membres les plus actifs de ce groupe et vota constamment avec la majorité monarchique, mais il adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Partisan déclaré de la décentralisation, il appuya cependant, en 1874, la loi qui rendait au pouvoir central la nomination des maires. Aux élections législatives du 20 février 1876, M. Anisson-Duperron se présenta, dans la première circonscription d'Yvetot, comme candidat constitutionnel et mac-mahonien, et n'obtint au premier tour de scrutin que 5,427 voix contre 6,435 données à ses deux concurrents. Il fut élu, le 5 mars suivant, au scrutin de ballottage, par 6,440 voix. Il suivit la même ligne politique à la Chambre et fut un des 158 députés qui donnèrent un vote de confiance au ministère de Broglie après l'acte du 16 mai. Candidat officiel du maréchal de Mac-Mahon aux élections du 14 octobre 1877, dans la même circonscription, il fut réélu par 8,370 voix contre 4,627 données au candidat républicain, le colonel Anfraye. Depuis 1871, il représente au conseil général de la Seine-Inférieure le canton de Caudebec.

ANKER (Albert), peintre suisse, né à Anet (canton de Berne) en 1830, se destina d'abord au ministère évangélique; mais après des études complètes de théologie protestante, il céda à sa vocation et suivit les leçons de M. Gleyre. Il s'est surtout fait remarquer aux salons annuels par des tableaux de genre dont un certain nombre ont

été gravés : *École de village dans la Forêt-Noire* (1859), *Luther au château d'Erfurt* (1861), *Sortie d'église, la Petite amie* (1863), *Enterrement d'un enfant* (1864), *les Petites baigneuses* (1865), *Dans les bois, la Leçon d'écriture* (1866); *les Dominos, Saut-Mouton* (1867); *le Hocket* (1868); *les Marionnettes* (1869); *Soldats de l'armée de Bourbaki soignés par des paysans suisses* (1872); *l'Ours de neige, le Jeu du berceau* (1873); *le Petit musicien* (1874); *Un vieux huguenot, le Vin nouveau* (1875); *les Petites brodeuses* (1876); *Guerre de 1798* (1877). M. Albert Anker a obtenu une médaille en 1866. \*

ANOT DE MAIZIÈRES (Cyprien), littérateur français, né le 27 avril 1794, à Saint-Germain-Mont (Ardennes), fit ses études à Reims, entra dans l'université et professa successivement la grammaire, les lettres et l'histoire. Volontaire royal, pendant les Cent-Jours, il prit part aux luttes de la presse contre les tendances ilibérales de la Restauration. Il fit paraître, sous le pseudonyme d'*Iclius*, une série de *Lettres sur l'état actuel des choses* (Versailles, 1828-34, in-8), qui eurent du retentissement. Une collaboration assez active au *Siècle* mit plus tard M. Anot en relations avec les chefs de l'opposition dite dynastique. Après le 2 décembre 1851, il était inspecteur de l'Académie de Seine-et-Oise, lorsque ses articles dans le journal *l'Union* le firent révoquer de ses fonctions. Depuis il vécut dans la retraite aux environs de Versailles, et l'on a annoncé à tort sa mort en 1862.

M. Anot de Maizières a publié : *Discours sur la nécessité du maintien de la charte constitutionnelle* (1819, in-8), couronné par l'Académie de Châlons; *Élégies rémoises*, suivies de *Fragments dramatiques* et d'un *Essai sur les nouvelles théories littéraires* (1825, in-8); *Code sacré, ou Exposé comparatif de toutes les religions de la terre*, etc., extrait des livres originaux (1836, in-folio), le plus considérable de ses travaux; *Traité du pathétique, ou Etude littéraire du cœur humain* (1842, 2 vol. in-12); *Cours gradué de narrations françaises* (1848, in-12), et autres ouvrages à l'usage des classes; *Cromwell*, protecteur de la République anglaise, tragédie en 5 actes et en vers (1861, in-8), etc.

ANSART (Edmond), professeur français d'histoire et de géographie, né à Paris, en 1827, est le fils de Charles-Félix Ansart, professeur d'histoire et inspecteur général de l'Université, qui s'est acquis dans l'enseignement de l'histoire et de la géographie une grande notoriété par son *Atlas historique et géographique* et ses autres livres élémentaires. M. Edmond Ansart a repris la série des travaux de son père et a donné de ses ouvrages quelques éditions nouvelles revues et corrigées. Il a rédigé lui-même, en collaboration avec M. Ambroise Rendu, un *Cours complet d'histoire et de géographie*, d'après les programmes universitaires (1857-1858, 6 vol. in-12), M. Ed. Ansart a collaboré à divers recueils, notamment à la *Revue française*,

ANSDALL (Richard), peintre anglais, né vers 1815 aux environs de Liverpool, s'est révélé en France, à l'Exposition universelle de 1855, par une grande toile qui fut très-remarquée : *le Tueur de loups*, et par deux tableaux de moindre dimension : *Chiens de berger dirigeant des moutons* et *Bergers rassemblant leurs moutons dans la vallée de Phigicham (île de Pkye)*. A notre exposition de 1867, *les Chevaux foulant le blé dans l'Aihambra* obtinrent moins de succès. Parmi les œuvres de cet artiste qui n'ont pas figuré sur le conti-

ment, mais qui nous sont connues par la gravure, nous citerons : *le Berger perdu au milieu des neiges* (Exposition universelle de Londres en 1862); *la Chasse aux esclaves* (1863), *la Route de Séville; Voulez-vous acheter un chien, madame?* (Buy a dog, ma'am ?); *le Chemin le plus court en été*, avec M. Creswick, etc. M. Richard Ansdell a été élu membre de l'Académie royale des beaux-arts de Londres.

**ANSPACH** (Philippe-Léon), magistrat et juriconsulte français, est né à Metz le 2 novembre 1801. Avocat à Paris en 1830, il prit une certaine part aux journées de Juillet et fut nommé procureur du roi à Meaux. Quelques années après, il revint comme substitut à Paris, où il fut nommé plus tard substitut du procureur général, puis conseiller à la Cour impériale, enfin, président de Chambre. C'était le premier et seul israélite qui fit partie de la magistrature parisienne. En 1864, il fut nommé conseiller à la Cour de cassation. Il prit sa retraite, en 1873, avec le titre de conseiller honoraire. Il était membre du consistoire central israélite officier de la Légion d'honneur. Sa fille a épousé M. G. de Rothschild. — Il est mort à Paris le 2 décembre 1875.

M. Anspach avait entrepris une publication intitulée : *De la Procédure devant les cours d'assises; doctrine et jurisprudence en cette matière* (1856; 2<sup>e</sup> édit. 1858, in-8).

**ANSTED** (David-Thomas), géologue anglais, né à Londres en 1814, alla terminer ses études à l'Université de Cambridge, où il prit en 1836 le grade de bachelier ès-arts. En 1840, il fut nommé professeur de géologie au King's Collège de Londres, en 1845, lecteur pour la même science à l'école militaire des Indes à Addiscombe, et enfin professeur au Collège des ingénieurs de Putney. En 1848 il fut chargé des fonctions officielles d'examineur pour la géographie physique. Vice-secrétaire de la Société géologique depuis 1844, il a dirigé en cette qualité la publication du bulletin trimestriel de cette société. M. Ansted, qui a collaboré à de nombreux recueils scientifiques et industriels, a publié un certain nombre d'ouvrages, dont plusieurs ont eu de la popularité, entre autres : *Géologie élémentaire, descriptive et pratique* (Geology, Introductory, etc., Londres, 1844); *l'Ancien monde* (the ancient World), *ibid.*, 1847); *Manuel du chercheur d'or* (Gold seeker's manual, *ibid.*, 1849); *Scènes de la science et de l'art* (Scenery, science and art, *ibid.*, 1854); *Causeries géologiques* (Geological gossip, *ibid.*, 1860); *le Grand livre de pierre de la nature* (the Great stone book of n., *ibid.*, 1863); *Application de la géologie aux arts et à l'industrie* (the applications of the g., *ibid.*, 1865); *Géographie physique* (Physical g., *ibid.*, 1867; 5<sup>e</sup> édit. 1871); *le Monde où nous vivons* (the World we live in, *ibid.*, 1869), traduit en français (Bruxelles [Londres], 1871, in-18, carte et fig.); *Rapport sur les grandes expositions de 1851 et de 1862.* \*

**ANSTEY** (Thomas-Chisholm), légiste et politique anglais, né à Londres, en 1816, fut admis en 1839 au barreau de Middle-Temple. Nommé professeur de droit à Bath, il entra au Parlement pour représenter, de 1847 à 1852, le bourg irlandais de Youghal. Libéral ardent, il s'est prononcé en faveur du rappel de l'Union, de l'abolition des taxes sur le revenu et de la réforme judiciaire. — Il est mort le 12 août 1873.

On a de lui : *les Catholiques d'Angleterre et le Parlement* (British Catholics and the new Parliament, 1841); *les Lois qui régissent la situation des catholiques* (A guide to the laws affecting ro-

man catholics); *Introduction à l'histoire de la législation anglaise* (A Guide to the history of the laws and constitution of England); des lettres politiques, et une foule d'articles de revues, etc.

**ANTHOARD** (Jean-Augustin-Adolphe), député français, né à Lus-la-Croix-Haute (Drôme) le 3 septembre 1807, professa constamment les opinions républicaines, fut nommé maire de Grenoble en 1848 et le redevint en septembre 1870. Aux élections du 8 février 1871, il fut présenté comme candidat républicain, mais il n'obtint que 47,363 voix. Il a été élu député le 20 février 1876, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de Grenoble, par 8,329 voix contre 7,780, partagées entre ses trois concurrents monarchiques. Inscrit au groupe de l'Union républicaine, il vota avec la majorité et, lors de l'acte du 16 mai, fut un des 363 députés des gauches réunies qui émisrent un vote de défiance et de blâme au ministère de M. de Broglie. Il a été réélu dans la même circonscription aux élections du 14 octobre 1877, par 14,355 voix contre 3144 obtenues par le candidat officier bonapartiste le colonel Breton. Il représente, depuis 1871, le canton de Sassenage au conseil général de l'Isère. \*

**ANTHONY** (Suzanne-Brownell), réformatrice américaine, est née à South Adams (Massachusetts) le 15 février 1820. Fille d'un quaker, propriétaire d'une petite manufacture de coton, elle travailla comme ouvrière pendant son enfance, puis, ayant suivi les écoles de Philadelphie, elle donna des leçons pendant quinze ans dans l'Etat de New-York. Le refus qu'on lui fit de l'admettre à un congrès de tempérance, à cause de son sexe, la détermina, en 1849, à convoquer elle-même un congrès de femmes, et depuis cette époque elle fut activement mêlée à tous les mouvements de réformes en faveur de son sexe; elle prit une grande part à l'agitation pour le suffrage féminin. Elle a fondé à New-York, en 1868, le journal réformateur *The Revolution*.

**ANTIGNA** (Jean-Pierre-Alexandre), peintre français, né le 7 mars 1817, à Orléans, fit ses études au collège de cette ville et y eut pour maître de dessin M. Salmon, artiste de mérite qui l'envoya, en 1836, dans l'atelier de M. Norblin. Il n'y resta qu'un an et s'attacha à M. Delaroche. Sous son influence il débuta par des sujets religieux, exposés de 1841 à 1845. Un petit pamphlet qui faisait alors du bruit, *l'Art de devenir député, ministre, etc.*, lui inspira *la Pauvre famille*, une de ses fantaisies les plus originales. Cette peinture de genre, qui confine parfois au style historique, lui a successivement inspiré : *le Coin du feu, le Premier joujou, l'Orage et les Baïgneuses*, achetées par le musée d'Orléans, où l'on crut devoir, par décence, suppléer à l'insuffisance du vêtement (1846); *les Enfants de Paris, les Enfants de la Savoie, les Enfants égarés, la Lecture* (1847); *le Matin, le Soir, l'Atelier, l'Éclair*, achetés par M. Ledru-Rollin pour le musée d'Avignon (1848); *Après le bain* (1849); *l'Incendie*, acquis pour le musée du Luxembourg, *l'Hiiver, un Bas-Bleu, les Enfants dans les blés* (1850); *l'Inondation de la Loire* (1852); *la Gamelle, la Ronde d'enfants* (1853); *la Fête-Dieu, le Paralytique, la Jeune mendicante, une Fileuse d'Auvergne, le Denier de l'ouvrière, le Vieux pêcheur de truites, la Fille du bouquiniste* (1855); *les Inondations de 1856 d'Angers, Pauvre femme, Méfiance, Fileuse bretonne, un Rebouteur* (1857); *Scène de guerre civile, Baïgneuses effrayées par une couleurre, la Descente, le Sommeil de midi* (1859); *Filles d'Ève, le Lendemain de la Tous-*

saint, *Intérieur breton*, *Marie enfant à sa fenêtre*, sujet tiré du poème de *Marie*, de Brizeux, et plusieurs scènes bretonnes (1861); *Mendiant et Bergère* (1863); le *Miroir des bois*, une *Fontaine à Anso* (Haut-Aragon) (1864); *Dernier baiser d'une mère*, le *Dimanche des Rameaux* (1865); *Un cauchemar*, *Sérénade à écho* (1866); *A quoi tient l'amour*, *L'Enfant et son ombre* (1868); le *Roi des moutards*, *Fascination* (1869); une *Fausse liberté* (1870); *Aragonaïses d'Anso et Bohémiennes* (1872); les *Ombres chinoises*, la *Tache de sang*, scène de Bohémiens (1873); *Marée montante*, après la tempête (1874); *Yvonne et Marc*, les *Deux voix* (1875); les *Femmes et le secret*, une *Plage à Saint-Briac* (1876); un *Feu de Saint-Jean*, le *Jeu de la perche* (1877), etc. Citons encore : quelques portraits, entre autres celui de *Mme Decazes*, non exposé (1854) et une *Tête au pastel*, au musée de Montargis.

M. Antigna, qui, dans ses sujets pris à la vie prolétaire, réunit la composition et la vérité de sentiment, a obtenu, dans le genre historique, une 3<sup>e</sup> médaille en 1847, une 2<sup>e</sup> en 1848, une 1<sup>re</sup> en 1851, une 3<sup>e</sup> à l'Exposition universelle de 1855, et la décoration le 3 juillet 1861. — Il est mort à Paris le 26 février 1878.

Mme Hélène-Marie ANTIGNA, née à Melun (Seine-et-Marne), élève d'Auguste Delacroix et de son mari, a exposé, en 1861, *Chercheuse de bois mort*, *Nature morte* (gibier); en 1863, *L'Histoire sainte*; en 1864, le *Retour du contrebandier*, en 1865, la *Legon de tricot*, *L'Histoire sainte*; en 1868, *Intérieur d'Eglise à Bénodet*, en 1869, un *Intérieur breton*; en 1870, la *Part du chat*; en 1872, le *Jour du pauvre en Bretagne*; en 1873, une *Jeune mère*; en 1874, un *Celtier*; en 1875, *Baigneuses indigènes à Saint-Briac et Tant va la cruche à l'eau*; en 1876, une *Etable*; en 1877, *On n'entre pas et le Cidre nouveau*; en 1878, *Tricoteuses de Pornic*, un *Forgeron*, etc.

ANTOKOLSKI (Marc), sculpteur polonais, né à Wilna en 1842, montra de bonne heure des dispositions pour les beaux-arts, mais ne pouvant suivre d'abord aucun maître, entra dans un magasin d'imagerie et s'exerça lui-même à la sculpture. Il avait vingt-deux ans, lorsqu'il se rendit à Saint-Petersbourg, et fut admis, comme élève libre, à l'Académie de cette ville. Il se fit remarquer par des statues du Christ et de la Vierge, puis exécuta le *Taillieur juif*, qui lui valut, dès la première année (1864), une médaille d'argent. L'année suivante, il obtint une pension pour son *Atare*, qui fut exposé à Paris en 1867. A cette dernière date, il produisit le *Baiser de Juda*, en 1868, les *Juifs massacrés par des inquisiteurs*. Il séjourna ensuite à Berlin et exécuta, en 1870, la remarquable statue assise de grandeur naturelle du *Tzar Ivan le Terrible*, en plâtre; il en exposa, l'année suivante, la reproduction en marbre à l'Académie des Beaux-arts de Saint-Petersbourg, qui le reçut dès lors au nombre de ses membres. M. Antokolski a envoyé, comme exposant russe, à notre Exposition universelle de 1878 les six ouvrages suivants : *Christ devant le peuple*, en marbre; *Pierre le Grand*, buste en marbre; *la Mort de Socrate*, en marbre, œuvre très-remarquable; le *Dernier soupir*, haut relief en bronze; *W. Stassoff*, buste en marbre, et *L'Enfant mort*, buste en marbre. Il obtint une médaille d'honneur. L'Académie des Beaux-arts de Paris l'a élu membre correspondant au mois de juillet 1878.

ANTONELLI (Giacomo), homme d'Etat italien, cardinal, né à Sonnino, près de Terracine, le

2 avril 1806, descend d'une ancienne famille de la Romagne qui, dans ses alternatives de splendeur et de déchéance, compte parmi ses membres des jurisconsultes, des historiens et des voleurs de grand chemin. Un de ses parents fut condamné à mort et exécuté sous l'Empire, pendant l'occupation française. On a dit que son père était un simple bûcheron; mais il avait grandi par le travail et le commerce et avait acquis une fortune qui compta pour une part notable dans celle de son fils. Celui-ci fit ses études au grand séminaire de Rome, où il fut remarqué et devint, après avoir reçus les ordres, l'un des favoris de Grégoire XVI, qui le nomma prélat, puis assesseur au tribunal criminel supérieur, puis délégué à Orvieto, à Viterbe et à Macerata. En 1841, il devint sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'intérieur, second trésorier en 1844 et, l'année suivante, grand trésorier des deux chambres apostoliques (ministre des finances), à la place de Tosti. Pie IX le fit cardinal le 12 juin 1847.

A cette époque, M. Antonelli se recommandait par des opinions assez libérales, auxquelles il dut la faveur du nouveau pape. La souplesse de son caractère, son énergie déguisée sous les dehors les plus affables, lui donnèrent sur le pontife un ascendant qui devint bientôt une véritable domination. Il fit partie, comme ministre des finances, du premier conseil des ministres établi par Pie IX (14 juin 1847) et, de plus, fut nommé président de la consulte d'Etat, sorte de commission extraordinaire chargée d'examiner les besoins nouveaux de l'époque et de présenter ses rapports sur les réformes qu'elle jugerait nécessaires (novembre); elle fit plusieurs propositions très-patriotiques qui n'eurent pas de suite. Le cardinal Antonelli exerçait encore une grande influence à Rome comme membre de la commission de constitution qui donna à l'Italie (14 mars 1848) ce fameux *statut*, presque arraché à Pie IX et si éphémère. Dans le même mois, le cardinal était devenu, après la dissolution des cabinets Gizzi, Ferretti et Bofondi, président d'un ministère libéral composé de neuf membres, dont trois seulement étaient ecclésiastiques. Il fut un instant très-populaire, lorsque, malgré les indécisions du pape, il flatta le parti national en mettant en campagne une armée de 17 000 hommes destinée à combattre les Autrichiens dans les Légations et au besoin en Lombardie. Mais déjà il se trouvait, entre son rôle de cardinal et son titre de ministre populaire, dans une situation fautive, qui se dénoua par sa retraite du ministère. Alarmé, depuis un mois, du caractère sérieux de la révolution, obligé d'exécuter les promesses d'une constitution repoussée de tout le haut clergé, il céda la place au cabinet Mamiani.

En cessant d'être ministre du pape, le cardinal Antonelli resta son conseiller intime et le directeur souverain de sa politique. C'est par lui que Pie IX correspondait avec Charles-Albert, par lui et ses amis qu'il faisait élaborer des lois sur la presse; sur son choix qu'il nommait les conseillers d'Etat et les auditeurs; enfin, d'après ses indications qu'il se décida à remplacer Mamiani par un ministre habile, mais impopulaire, Pellegrino Rossi, dont la modération doctrinaire n'avait guère de chance de succès au milieu des factions extrêmes qui divisaient Rome et l'Italie.

Après l'assassinat de Rossi, le cardinal conseilla et dirigea la fuite du pape, qu'il alla bientôt rejoindre à Gaëte (novembre 1848). Là, il se montra favorable à l'idée d'une intervention autrichienne, repoussa les députés de la commission provisoire de Rome, qui voulaient voir le pape, et protesta, en son nom et au nom de son souverain, contre le nouveau gouvernement. Il

fut alors nommé secrétaire d'Etat de la cour pontificale de Gaëte. Le 18 février 1849, il adressa collectivement aux représentants de l'Autriche, de la France, de l'Espagne et de Naples, la circulaire qui réclamait de la chrétienté tout entière le rétablissement de son souverain spirituel sur le trône de saint Pierre. Toutefois il continuait de protester de son respect pour le statut du 14 mars. Le 9 avril, quand déjà les troupes françaises avaient débarqué à Civita-Vecchia, il fut nommé président d'une commission spéciale chargée des réformes de l'Eglise.

Après la capitulation de Rome, il conseilla au pape d'user avec les Français d'une grande réserve et de ne point précipiter sa rentrée dans Rome. On attribua à son inspiration les premières mesures répressives qui frappèrent la ville, et les Romains se sentirent de nouveau sous la puissance du « pape rouge », c'est-à-dire du cardinal pape. Le *motu proprio* de celui-ci passa encore pour son œuvre. Quand Pie IX eut consenti à rentrer dans Rome (12 avril 1850), il nomma son fidèle serviteur ministre secrétaire d'Etat des affaires étrangères. Le cardinal Antonelli, qui a gardé jusqu'au jour de sa mort cette haute position, déploya toute l'ardeur de son nouveau zèle contre-révolutionnaire. Il ne permit de donner suite aux promesses du *motu proprio* que deux ans après, en 1852. Le 10 septembre 1850, il constitua par deux édits les départements ministériels, établit un Conseil d'Etat, et, dans les deux mois suivants, réorganisa, sur les bases les moins libérales, l'administration des provinces et celle des communes : réorganisation qui, par la faute des hommes ou la force des choses, devait avoir pour résultats la ruine des finances, sans espoir d'emprunt, l'anéantissement du commerce, le dépérissement des études, le brigandage impuni, l'état de siège permanent, le mécontentement universel.

Diverses hostilités contre le tout-puissant premier ministre éclatèrent de temps en temps jusqu'au sein du sacré collège, effrayé des mesures extrêmes de son chef, et les avertissements des puissances étrangères ne firent pas défaut. En vain la France et l'Angleterre adressèrent au pape leurs remontrances ; il refusa la démission de son ministre. Sur ces entrefaites (12 juin 1855), celui-ci fut frappé par un fou ou par un assassin. Depuis les conférences de Paris, où le comte de Cavour fit entendre ses plaintes, le sort des États de l'Eglise préoccupa toute l'Europe, et c'est au cardinal que s'adressèrent directement ou indirectement toutes les récriminations. Pendant et après la guerre d'Italie de 1859, le bruit de la retraite du cardinal Antonelli fut souvent répandu ; mais le pape lui donna de nouvelles marques de confiance ; c'est lui notamment qu'il chargea de représenter le Saint-Siège au congrès qui devait avoir lieu au mois de janvier 1860, pour le règlement des affaires d'Italie.

Dans les dernières années de l'Empire, plusieurs circulaires du cardinal eurent du retentissement, notamment celles relatives au refroidissement survenu entre la cour de Rome et le cabinet des Tuileries et aux difficultés et conflits naissant de la présence des troupes françaises au milieu de la population romaine. C'est encore le cardinal Antonelli qui répondit aux interpellations de l'ambassadeur de Russie au sujet de l'allocation du pape en faveur de la Pologne (mai 1864). Nul ne s'entendait mieux à atténuer au dehors les effets de la politique pontificale : son langage au sujet de l'Encyclique de 1864 fut empreint d'un esprit de modération qui contrastait avec le texte de ce fameux document. A la fin de 1867, lors de la crise

provoquée par la nouvelle prise d'armes de Garibaldi, on signala encore diverses dépêches et circulaires du cardinal Antonelli, notamment celle à Narvaëz pour réclamer les secours de l'Espagne en faveur du pape, celle au gouvernement anglais pour se plaindre du concours qu'il donnait à la révolution, enfin celle aux divers États de l'Europe, pour leur dénoncer la complicité du gouvernement italien dans les entreprises de Garibaldi contre les États pontificaux.

L'habileté diplomatique du cardinal eut ensuite à s'exercer, le plus souvent sans résultat, dans la situation de plus en plus grave que la cour de Rome se fit à elle-même, ou que les événements lui firent. De 1869 à 1870, il s'agit des préparatifs du concile œcuménique et de ses décisions, dont quelques unes étaient de nature à porter ombrage au pouvoir civil dans les États les plus catholiques. Les cabinets de France et d'Autriche protestèrent contre les conséquences de certains canons, notamment du schème *De Ecclesia*. Au *memorandum* du comte Daru, du 20 février 1870, comme à la note de M. de Beust, du 10 du même mois, le cardinal Antonelli s'efforça de répondre par des dépêches d'un caractère conciliant, en enlevant aux textes incriminés leur portée politique, mais en maintenant, dans son domaine propre, l'autorité du Concile (mars-mai 1870). On le regardait alors comme secrètement hostile à l'influence des Jésuites, toute-puissante dans cette solennelle circonstance. Empêché, d'ailleurs, par ses nombreuses occupations, il ne prit que très peu de part aux délibérations du Concile, et l'on remarqua particulièrement qu'il s'abstint de voter sur l'infailibilité. Lorsque les premiers désastres de la guerre avec la Prusse eurent amené, au mois d'août de la même année, l'évacuation de Rome par les troupes françaises et laissé le champ libre au roi Victor-Emmanuel, le cardinal Antonelli protesta dans une note très vive (fin septembre 1870) contre les faits en voie de s'accomplir ; puis il multiplia ses démarches auprès des puissances européennes pour empêcher le gouvernement italien de transférer officiellement son siège dans les murs de Rome, et ses négociations, à ce sujet, aussi persévérantes qu'infuctueuses, se menaient parallèlement avec les préparatifs d'installation du gouvernement italien dans sa nouvelle capitale (mai 1871).

Cette révolution consommée, le cardinal Antonelli combattit les conseils et les influences qui poussaient le pape à quitter la ville pontificale et l'Italie. Il l'emporta et continua, du centre du Vatican laissé au Saint-Père par les lois de garantie, de gérer les affaires extérieures de l'Eglise, montrant dans les nouvelles difficultés qui surgirent, particulièrement dans le conflit du vieux-catholicisme, allemand, cette souplesse qui tourne les difficultés du moment, sans abandonner les principes. S'il ne paraissait pas encourager, dans la République française, les agitations imprudentes et stériles du parti clérical et monarchique, il avait encore assez d'influence pour contribuer au rétablissement de la monarchie dans la catholique Espagne, et le nouveau roi, Alphonse XII, en reconnaissance de son concours, lui faisait remettre par le pape la Toison d'or (août 1875). — Le cardinal Antonelli est mort à Rome le 6 novembre 1876. Il laissait une fortune princière que les journaux ont évaluée à 80 millions, sans compter l'une des plus belles collections de pierreries existant en Europe. Son nom est plusieurs fois revenu dans la presse à l'occasion d'un procès intenté à ses héritiers par la comtesse Lambertini, regardée comme sa fille, et qui invoquait en sa faveur les dispositions du Code civil du royaume d'Italie, sous l'empire duquel le cardi-

nal était mort : les héritiers, sans contester l'état de la comtesse, repoussaient ses prétentions au nom de la loi religieuse de Rome, qui prononce contre une « fille sacrilège » l'exclusion de tous droits successoraux. Plusieurs jugements sont intervenus dans cette affaire, destinée à passer par tous les degrés de la juridiction italienne (1878-79).

AOSTE (duc d'). — Voy. AMÉDÉE.

AOUST (l'abbé Louis-Stanislas-Xavier-Barthélemy), mathématicien français, né à Béziers en 1814, chanoine honoraire de Montpellier, professeur de calcul différentiel et intégral à la Faculté des sciences de Marseille, chevalier de la Légion d'honneur, est auteur de travaux qui lui assurent un des premiers rangs parmi les représentants de l'enseignement scientifique en province. Il a été, à plusieurs reprises, porté comme candidat pour le titre de correspondant de l'Académie des sciences.

A part des mémoires insérés dans divers recueils, il a publié : *Théorie des coordonnées curvilignes quelconques* (Marseille, 1<sup>re</sup> partie, 1864, in-4 ; 2<sup>e</sup> p., 1868 ; *Complément*, 1869) ; *Recherches sur les surfaces du second ordre* (Ibid., 1864, in-8 ; 2<sup>e</sup> p., 1868) ; *Analyse infinitésimale des courbes tracées sur une surface quelconque* (Ibid., 1869, in-8) ; *Analyse infinitésimale des courbes planes* (Ibid., 1873, in-8) ; *Analyse infinitésimale des courbes dans l'espace* (Paris, 1876, in-8, avec figures). Citons en outre une *Etude sur la vie et les travaux de Saint-Jacques de Silvabella*, astronome marseillais (Marseille, 1871, in-8, avec portrait).

APOIL (Suzanne-Estelle BÉRANGER, dame), veuve de M. Ch. Apoil, peintre-décorateur, mort en 1867 (voir les précédentes éditions), née à Sèvres, le 19 octobre 1825, s'est livrée à la peinture de fleurs sous la direction de son père et a exposé, dans ce genre, à la plupart des Salons, depuis 1846. Citons, outre des *Fleurs et Fruits : la Sainte-Famille*, d'après Raphaël, grisaille en émail (1861) ; *la Poésie*, d'après Raphaël, émail ; *Canon d'autel*, aquarelle vélin (1864) ; *Élisabeth de France*, émail (1866). Elle a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1846 et une 2<sup>e</sup> en 1848.

APPERT (Félix-Antoine), général français, né à Saint-Rémy-sur-Bussy (Marne), le 12 juin 1817, fut élève de Saint-Cyr en 1836, sortit dans l'état-major, et servit longtemps en Algérie. Capitaine en 1843, chef d'escadron en 1853, lieutenant-colonel en 1847, colonel en 1862, il a été nommé général de brigade le 14 juillet 1870, général de division le 3 mai 1874. Il exerça, en 1871, l'important commandement de la place de Versailles, puis il reçut celui d'une division d'infanterie à Orléans. Le général Appert a collaboré assez activement au *Moniteur universel* et surtout au *Petit Moniteur*. Il a été promu grand-officier de la Légion d'honneur le 16 décembre 1870.

APPERT (Benjamin-Nicolas-Marie), philanthrope et écrivain français, né à Paris, en 1797, s'efforça de bonne heure de propager l'enseignement mutuel dans le Nord (1816), l'appliquant aux écoles régimentaires. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, ministre de la guerre, le nomma professeur du cours normal institué pour les officiers et les sous-officiers (1818). Trois mois après, 163 écoles, fréquentées par 20 000 hommes, furent en pleine activité, en peu d'années 100 000 soldats apprirent à lire et à écrire par les soins du jeune instituteur.

Il venait de publier un *Manuel des écoles régimentaires* (1822), lorsqu'il fut accusé d'avoir aidé à l'évasion de deux détenus politiques. Enfermé à la Force, le séjour qu'il y fit lui inspira le projet de travailler désormais à améliorer l'état des prisons et à adoucir le sort des condamnés.

Depuis lors, M. Appert s'est voué sans relâche à cette entreprise généreuse et a successivement publié : *Traité d'éducation élémentaire pour les prisonniers* (1822) ; un *Journal des prisons*, qui a paru tous les mois, de 1825 à 1830 ; *Bagnes, prisons et criminels* (1836, 4 vol. in-8), traduit en plusieurs langues ; une suite de *Voyages*, ou comptes rendus de ses visites aux prisons, hôpitaux et écoles de la Belgique (1846), de la Russie (1847), de Hambourg (1850), de l'Autriche et de la Bavière (1851) ; enfin, des *Notices* lues à des sociétés de bienfaisance. M. Appert a été décoré de la Légion d'honneur, le 8 mai 1835.

APPIAN (Adolphe), peintre et graveur français, né à Lyon en 1819, élève de Corot et de M. Daubigny, prit part au Salon de 1835 (*Roger dans l'île d'Alcine; Ruines*) et ne reparut qu'à celui de 1855 avec une *Idylle*, fusain, mais ses envois ont continué dès lors sans interruption. Il n'a presque jamais quitté sa ville natale et s'est particulièrement inspiré des paysages du Rhône, de l'Ain, de l'Isère et de la Savoie. Il a obtenu, au Salon de 1868, une médaille pour deux tableaux (*Temps gris; Marais de la Burbanche et Bords du Furon en octobre* de Rossillon) et deux fusains (*Environs de Rochefort (Ain) et Marais de Virieu-le-Grand*). Plusieurs eaux-fortes de M. Appian ont été publiées dans les recueils de la Société des aquafortistes.

APPLEGARTH (Robert), chef d'associations ouvrières anglaises, né à Kingston-sur-Hull le 23 janvier 1831, était fils d'un matelot et apprit le métier de menuisier-ébéniste. A 19 ans, il alla travailler à Sheffield, et cinq ans plus tard passa aux États-Unis. Il résida dans l'Illinois, se livrant avec ardeur à toutes les études propres à développer son intelligence. De retour à Sheffield, il fut frappé du contraste entre la situation des ouvriers de son pays et celle des ouvriers d'Amérique, et devint un des membres actifs des sociétés ouvrières locales. Il prit un des premiers rôles dans la grande grève des ouvriers du bâtiment qui eut lieu à Londres en 1859, et provoqua, l'année suivante, la formation de la Société coopérative (Amalgamated Society) des charpentiers et menuisiers. Il fut élu annuellement, de 1862 à 1871, secrétaire général de cette société, qui dut à son habile et énergique direction une extension considérable, et lorsqu'il quitta ses fonctions, elle comprenait 240 branches, 105 000 membres et un fonds social de 18,000 livres sterling (450,000 francs). En 1869, il alla étudier en Suisse le système des écoles ouvrières, et publia le résultat de son enquête dans l'*Indépendant de Sheffield*. Porté candidat à la Chambre des communes en février 1870 par les électeurs de Maidstone, il se retira devant sir John Lubbock. La même année, il fut nommé membre de la commission royale d'enquête sur les maladies contagieuses ; c'était la première fois que le gouvernement anglais appelait un ouvrier à cet honneur.

M. Applegarth, membre actif de la Ligue pour la Réforme, a fait partie quelque temps du conseil général de l'Association internationale des travailleurs, et a été délégué de Londres au congrès de Bâle en septembre 1869. Il représentait à Londres une maison française d'industrie sous-marine et minière.

**APPONYI** (Georges, comte), homme d'Etat hongrois, né le 29 décembre 1808, est le second fils du comte Georges de Nagy-Apponyi né en 1780, mort le 3 août 1849) et de la comtesse Anna Zichy. Il suivit la carrière politique et eut une grande part d'influence personnelle dans l'évolution laborieuse des rapports entre l'Autriche et la Hongrie. D'abord secrétaire de la chancellerie hongroise à Vienne, il devint premier chancelier par lettre impériale du 31 octobre 1847. Malgré toutes les aspirations libérales de sa jeunesse, il défendit, en arrivant au pouvoir, les intérêts conservateurs et aristocratiques, mais les événements en firent un des chefs du parti national hongrois. Dans le Reichstag de 1843-1844, il avait pris une situation qui contribua à préparer la révolution. Aussi, après les journées de mars qui amenèrent la dissolution de la chancellerie, il rentra dans la retraite. Il fut rappelé à Vienne en 1859, comme membre à vie du nouveau conseil de l'Empire et se montra dès lors un des partisans décidés de l'indépendance hongroise.

La curie royale ayant été rétablie par le diplôme du 20 octobre 1860, comme cour suprême de Hongrie, le comte Georges Apponyi fut envoyé à Pesh avec le titre de *Judex curiæ*. Il présida la conférence de la curie, ayant pour objet la réorganisation judiciaire de la Hongrie, et dont les projets, ratifiés par le gouvernement, n'eurent qu'une existence provisoire. Le 6 avril 1861, en qualité de commissaire royal plénipotentiaire, il ouvrit le Landtag à Ofen, reçut la présidence de la Chambre haute, et, d'accord avec le président de la Chambre des députés, rédigea les adresses du Landtag des 6 juillet et 14 août. Le Landtag fut dissous le 21 août, mais le comte Georges fut maintenu dans ses fonctions de *Judex curiæ* : il avait pour lui le suffrage public. Après avoir longtemps lutté pour faire triompher une politique de conciliation, il donna sa démission en 1862. Nommé représentant à la Chambre basse, dans le Landtag convoqué en 1865, il s'efforça de nouveau de constituer un tiers-parti, mais les événements de la guerre austro-prussienne, en 1866, vinrent suspendre ses projets. Depuis lors, le comte Georges Apponyi s'est rattaché au parti Déak.

**APPONYI** (Rodolphe, comte), diplomate austro-hongrois, cousin germain du précédent, né le 1<sup>er</sup> août 1812, est fils du comte Antoine (né en 1782, mort le 17 octobre 1852) et de la comtesse Thérèse de Nogarola. Comme son père, qui fut vingt-trois ans ambassadeur d'Autriche à Paris (1826-1849), il se voua à la carrière diplomatique. En 1836, il fut attaché à l'ambassade de Paris, puis fut deux ans secrétaire de celle de Saint-Pétersbourg et fut nommé, en 1847, ministre à Carlsruhe. A la suite de la guerre avec le Piémont, en 1849, il alla comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Turin, où il resta jusqu'en 1853, époque où les relations diplomatiques furent rompues entre les deux cours. Il passa alors à Munich. Trois ans plus tard (1856), il fut envoyé à Londres, où il fut élevé en 1860 au rang d'ambassadeur. Il y resta jusqu'au mois de novembre 1871, époque à laquelle il remplaça le prince de Metternich à l'ambassade de Paris. Il fut accrédité auprès de la République française le 31 janvier 1872. — Forcé par sa santé de prendre sa retraite au commencement de 1876, il mourut à Venise le 30 juin suivant. Le comte Rodolphe Apponyi, conseiller intime et chambellan de l'empereur d'Autriche, était grand-croix des ordres de Léopold (1861) et de Saint-Etienne (1871), chevalier de la Toison d'or (1865), et grand-croix de la Légion d'honneur (1876).

**ARAGO** (Etienne), littérateur et homme politique français, né à Perpignan (Pyrénées-Orientales), le 9 février 1802, est le dernier frère survivant de l'illustre astronome François Arago, mort le 3 octobre 1853. Il fit ses études au collège de Perpignan, dirigé alors par un ecclésiastique, et à l'école de Sorèze, et vint ensuite à Paris, où il fut admis comme préparateur de chimie à l'École polytechnique. Mais il se livra bientôt tout entier à son goût pour les lettres et surtout pour le théâtre. Il s'était associé aux premiers travaux de Balzac, et avait composé avec lui : *l'Héritière de Birague, histoire tirée des manuscrits de dom Rago, ex-prieur de bénédictins, mis au jour par ses deux neveux* (Paris, 1822, 4 vol. in-12); dom Rago n'était autre qu'Etienne Arago. Cet ouvrage obtint peu de succès; les collaborateurs se séparèrent et M. Arago devint vaudevilliste.

Il a fait représenter à Paris, sur tous les théâtres de genre, une centaine de pièces, presque toutes, selon l'usage, en société avec un ou deux collaborateurs. Parmi les noms auxquels le sien a été le plus souvent uni, nous citerons MM. Maurice Alhoy, Ancelot, Anicet-Bourgeois, Benjamin Antier, Bayard, Decomberousse, Deville (Desnoyers), Desvergers (Chapeau), Dumanoir, Dupont, F. Duvert, Jaime, Lepoitevin Saint-Alme, Lubize, Rougemont, Théaulon, Varin, Paul Vermond et Ferdinand de Villeneuve.

La plupart de ces pièces ont eu du succès et plusieurs sont restées au répertoire. Parmi les vaudevilles et comédies mêlées de couplets, nous mentionnerons : *Stanislas, ou la Suite de Michel et Christine* (1822); *un Jour d'embarras* (1824); *l'Anneau de Gygès* (1824); *l'Amour et la guerre* (1825); *le Compagnon d'infortune, ou les Prisonniers* (1825); *C'est demain le treize, ou le Sentiment et l'Almanach* (1826); *Gérard et Marie* (1827); *les Quatre artistes, ou les Lettres et les portraits* (1827); *la Fleuriste* (1827); *le Cousin Frédéric, ou la Correspondance* (1829); *le Prix de folie* (1834); *les Malheurs d'un joli garçon* (1834); *Théophile, ou Ma vocation* (1834); *les Pages de Bassompierre* (1835); *le Démon de la nuit* (1836); *Arriver à propos* (1836); *le Cabaret de Lustucru* (1838); *les Mémoires du diable* (1842); *Brelan de troupiers* (1843); *une Invasion de grisettes* (1844), etc. Citons encore dans un autre genre : *le Pauvre Arondel, ou les Trois talismans, vaudeville-féerie en deux actes* (1828); 27, 28 et 29 juillet, *tableau épisodique des trois journées* (1830); *les Chemins de fer, vaudeville-revue* composé à la mécanique, avec les couplets faits à la vapeur (1833); *Paris dans la comète, revue-vaudeville* (1836). Dans le genre mélodramatique, il a composé : *le Pont de Kehl, ou les Faux témoins* (1824); *Lia, ou une Nuit d'absence* (1826); *l'Avocat* (1827); *la Fille du Portier* (1827), et *Mandrin* (1827). Les pièces qui se rapprochent le plus de la comédie proprement dite, sont : *Départ, séjour et retour* (1827); *Madame Dubarry* (1831); *la Vie de Molière* (1832); *Casanova au fort Saint-André* (1836), et *les Maris rengés* (1839). Son œuvre principale est une comédie en cinq actes et en vers, *les Aristocraties*, jouée en 1847 au Théâtre-Français.

En 1829, M. Etienne Arago avait acquis de M. de Guerry la privilège de la direction du Vaudeville. L'exploitation de cette scène ne l'enrichit pas; l'incendie du théâtre acheva sa ruine, le privilège fut donné à un autre en 1840, et le directeur déclaré en faillite, avec un passif de 246 393 fr. Il a plus tard, au prix d'épargnes et de constants sacrifices, payé tous ses créanciers, pour obtenir une pleine réhabilitation (juin 1872). Mêlé, sous la Restauration, à la polémique de ce qu'on appelle la petite presse, il avait été rédacteur

de la *Lorgnette* et de l'ancien *Figaro*. Après avoir quitté le Vaudeville, il donna au *Siècle* des nouvelles signées de divers pseudonymes, notamment de celui de *Jules Ferney*. En 1841, il fut un des fondateurs de la *Réforme*, et jusqu'en 1848 il concourut activement à la rédaction politique de ce journal. Il y publia un roman historique, *les Bleus et les Blancs*, tableau pittoresque des guerres vendéennes qui n'a paru en volumes que beaucoup plus tard (1862, 2 vol. in-18). Il y fit aussi la critique théâtrale.

Dès l'âge de vingt ans, M. Et. Arago s'était jeté dans toutes les luttes politiques; il était entré de bonne heure dans la Charbonnerie. Le 27 juillet 1830, il ferma les portes du Vaudeville, distribua sur les barricades toutes les armes qui étaient en réserve dans le garde-meuble de son théâtre, paya de sa personne durant les trois jours et, le 29 juillet, fut à l'Hôtel de ville un des aides de camp de La Fayette. Il fut au nombre des délégués envoyés auprès de Louis-Philippe par la jeunesse républicaine. Lieutenant d'artillerie dans la garde nationale, il fut compromis, avec MM. Guinard, Godefroy Cavaignac et la plupart de ses amis, dans les événements de 1832 et de 1834. Il put se soustraire aux poursuites de la police et se cacha quelque temps dans un coin de la Vendée, puis il revint concourir à l'évasion des détenus de Sainte-Pélagie que devait juger la Cour des Pairs. Dans la campagne des banquets réformistes, de 1847, il suivit la ligne politique de M. Ledru-Rollin, et, pendant les journées de février, il parut en armes aux postes où les engagements furent le plus vifs. Dans l'après-midi du 24, il s'était emparé de l'hôtel des postes, et installé à la place du directeur général. Il en conserva les fonctions jusqu'à la fin de la présidence du général Cavaignac. C'est alors qu'il consentit à retarder de quelques heures le départ des courriers qui portèrent en province le compte rendu de la séance du 25 novembre 1848, et la réponse de l'Assemblée constituante aux accusations calomnieuses dirigées contre le général Cavaignac. C'est sous son administration que fut appliqué en France l'usage des timbres-postes à 20 centimes.

M. Arago avait été élu représentant du peuple à l'Assemblée constituante par le département des Pyrénées-Orientales; il y vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive à la politique de l'Élysée et signa la mise en accusation du président et des ministres à l'occasion du siège de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative. Au 13 juin 1849, il se plaça à la tête des gardes nationaux qui répondirent à l'appel de la Montagne. La Haute Cour de Versailles le condamna par contumace à la peine de la déportation. Il avait pu se réfugier en Belgique. Le 2 décembre 1851, à la nouvelle du coup d'État, il essaya de rentrer en France et s'avança jusqu'à Valenciennes. Bientôt après, il organisa à Bruxelles un comité de secours pour les émigrés. Le gouvernement français obtint son expulsion, à la suite de ses articles dans la *Nation*, sur les vainqueurs et les vaincus des guerres civiles. Après s'être arrêté en Angleterre, en Hollande, à Genève, sans trouver nulle part une entière hospitalité, il alla habiter Turin, où il reprit ses travaux littéraires jusqu'à sa rentrée en France, en 1859. En 1862 (15 août), sa démission de la Société des gens de lettres, à propos de prétendues libéralités de M. Mirès envers quelques écrivains, eut un certain éclat.

Les événements de 1870 lui rendirent un rôle. Nommé maire de Paris par le gouvernement de la défense nationale, il s'efforça d'assurer l'ordre pour mieux établir la République; il se signala par son activité dans les divers services municipaux

intéressant la défense et provoqua une souscription publique pour la fabrication des canons. Il ouvrit aussi largement les écoles communales laïques aux familles de la banlieue réfugiées dans la ville. A la journée du 31 octobre, il présida la réunion des maires, et pour arrêter les progrès de l'émeute, il crut pouvoir promettre au nom du gouvernement des élections municipales à bref délai; cette promesse donna lieu à de bruyants débats. M. Etienne Arago se démit de ses fonctions de maire quelques jours après. Il les avait exercées sans vouloir toucher de traitement. Nommé, le 7 novembre, commissaire général des monnaies, il refusa cet emploi comme une sinécure. Aux élections du 8 février 1871, il fut élu représentant à l'Assemblée nationale dans les Pyrénées-Orientales par 18 870 voix, mais il jugea que « sa vieillesse devait refuser cette tâche, » et il donna sa démission. Après avoir rempli encore à cette époque une mission extraordinaire en Italie, il rentra dans la vie privée. Il eut à se défendre auprès de la commission d'enquête de l'Assemblée nationale contre les accusations du général Ducrot à l'occasion de la journée du 31 octobre, et leur opposa le plus énergique démenti. Dans les derniers jours de février 1878, il a été nommé archiviste de l'École des beaux-arts.

A la suite des événements qui l'ont éloigné de France, M. Et. Arago a publié: *Spa, son origine, son histoire, ses eaux, ses environs et ses jeux*, poème en sept chants (Bruxelles, 1851, in-16, poésies); *Une Voie de l'exil*, (Genève, 1860, in-18); *les Postes en 1848* (1867 in-8); *l'Hôtel de ville au 4 septembre et pendant le siège*, réponse à M. le comte Daru, et aux commissions d'enquête parlementaire (1874, in-18). Il a achevé, dit-on, des comédies de caractère et préparé le recueil de ses *Souvenirs*. En 1865, il s'était chargé du feuilleton théâtral de l'*Avenir national*.

ARAGO (François-Victor-Emmanuel), neveu du précédent, avocat et homme politique français, sénateur, est né à Paris, le 6 juin 1812. Fils aîné de François Arago, il suivit d'abord l'exemple de ses oncles Jacques et Etienne, et débuta dans la carrière des lettres par des essais poétiques. A vingt ans, il publia un volume de *Vers* (1832, in-8). Les bibliographes le désignent comme collaborateur de MM. Marie Aycard, Ed. Monnais et de Rochefort, et lui attribuent quelques vaudevilles signés de son prénom d'Emmanuel: *la Demande en mariage ou le Jésuite retourné* (1830); *la Nuit de Noël ou les Superstitions* (1832); *Mademoiselle Aïssé* (1832); *Un pont-neuf* (1833); *Un antécédent* (1834); *Un grand orateur* (1837). A vingt-cinq ans, il renonça au théâtre pour s'appliquer à l'étude du droit et à l'exercice de la profession d'avocat. Inscrit au barreau en 1837, il plaida avec succès les procès de contrefaçon, se mit au service du parti radical et fut, en 1839, un des défenseurs de Martin-Bernard et de Barbès.

En février 1848, il se mêla avec beaucoup d'ardeur aux événements. Le 24, il pénétra dans la Chambre des députés, protesta, sur les marches de la tribune, contre la régence et réclama la déchéance de la famille d'Orléans. Le 27, il partit pour Lyon avec le titre de commissaire général de la République. Il décréta un impôt de quatre-vingt-dix centimes, sans parvenir à discipliner les *Voraces* de la Croix-Rousse. Il ordonna de prendre sur un fonds de 500 000 francs, destiné au Comptoir national de Lyon, la somme nécessaire à la solde des ateliers nationaux. Cette mesure, qui sauva la ville d'un désastre imminent, exposa M. Emm. Arago à de violentes accusations, auxquelles donna tort, un an plus tard, un vote

formel de la Constituante (15 février 1849). Élu représentant du peuple dans le département des Pyrénées-Orientales, le second sur cinq, il ne parut que par intervalles à l'Assemblée. Le 25 mai, la Commission exécutive l'envoya à Berlin, comme ministre plénipotentiaire. Il intervint en faveur des Polonais du grand-duché de Posen et fit remettre en liberté le général Mierolawski. A la nouvelle de l'élection du 10 décembre, il donna sa démission et revint à Paris. Il protesta vivement contre l'expédition de Rome. A l'Assemblée législative, il vota ordinairement avec la Montagne. Après le coup d'État du 2 décembre, M. Emm. Arago renonça à la vie politique, mais il ne quitta point la France. Il reentra plus tard au barreau de Paris. C'est lui qui fut chargé, en 1867, de la défense de Berezowski. Aux élections générales de 1869, porté comme candidat de l'opposition démocratique dans les Pyrénées-Orientales et dans le Var, il réunit un assez grand nombre de voix, sans être élu, dans l'une et l'autre circonscription. Sa candidature fut posée à Paris, dans la 8<sup>e</sup> circonscription, aux élections partielles de novembre. Élu par 19 832 voix, sur 32 823 votants, contre deux autres concurrents républicains, MM. Gent et Hérold, il devint un des orateurs écoutés de la gauche.

Après le désastre de Sedan et l'invasion du Corps législatif par la garde nationale, M. Emm. Arago fut l'un des membres du Gouvernement de la Défense nationale proclamé à l'Hôtel de ville, le 4 septembre 1870. Lors de l'envoi dans les départements de la délégation de ce gouvernement, dont M. Crémieux, garde des sceaux, faisait partie, un décret du 12 septembre délégua à M. Arago la signature politique du ministère de la justice, dont la signature administrative était donnée à M. Hérold, secrétaire général. Ce fut en cette qualité de ministre de la justice provisoire, qu'il eut l'exercice du droit de grâce pendant le siège de Paris, et qu'il présida la commission d'organisation judiciaire nommée le 17 septembre. Lors de la tentative insurrectionnelle du 31 octobre, prisonnier de l'éméute, avec le général Trochu et plusieurs de ses collègues, sa courageuse attitude contribua à contenir les factieux, en attendant l'arrivée de la garde nationale de l'ordre. Après la signature de l'armistice, il partit pour Bordeaux, avec MM. Pelletan et Garnier-Pagès (6 février), pour contre-balancer l'influence prépondérante de M. Gambetta. A son arrivée, il fut nommé ministre de l'Intérieur, et conserva cette fonction jusqu'à la nomination de M. Ernest Picard par M. Thiers. C'est en cette qualité qu'il adressa aux préfets une circulaire rappelant que les membres de l'ex-famille impériale n'étaient point éligibles à l'Assemblée nationale.

Aux élections du 8 février 1871, M. Emm. Arago fut élu représentant du département des Pyrénées-Orientales, à l'Assemblée nationale, le premier sur quatre, par 23 122 suffrages. Il prit place à gauche et vota constamment contre les lois et les mesures hostiles à la république. Il se rattacha à la politique modérée de M. Thiers et soutint, au mois d'avril 1873, la candidature républicaine conservatrice de M. de Rémusat, contre la candidature radicale de M. Barodet. Il prit la parole dans plusieurs discussions importantes et présenta notamment, mais sans succès, un projet de loi sur le mode de nomination et les conditions de capacité des magistrats. Après le vote de la constitution, porté aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans les Pyrénées Orientales, il fut élu, le premier sur deux, par 160 voix sur 277 électeurs. Il fut, au Sénat, l'un des principaux représentants de la gauche républicaine.

ARAGO (Alfred), second fils de François, frère puîné du précédent, a cultivé la peinture, qu'il a étudiée sous Paul Delaroche, et a fait, de 1841 à 1852, divers envois aux Salons, notamment : *Charles-Quint au couvent de Saint-Just, la Récréation de Louis XI*, qui lui a valu une 3<sup>e</sup> médaille en 1846; *l'Aveugle*, souvenir d'un voyage en Italie; *Abraham*, etc. En 1852, il fut attaché, comme inspecteur général des beaux-arts, au ministère d'État, et il a fait partie du comité d'organisation, ainsi que du jury de l'Exposition universelle de 1855. Décoré de la Légion d'honneur en 1854, il a été promu officier le 1<sup>er</sup> janvier 1870.

ARANY (Janos), célèbre poète hongrois, né le 1<sup>er</sup> mars 1817, à Nagy-Szalonta, dans le comitat de Bihar, d'une famille protestante pauvre, suivit, pendant plusieurs années, les cours du collège de Debreczin. A l'âge de dix-sept ans, il ne put résister à l'amour des aventures, s'attacha à une troupe de comédiens ambulants et mena pendant quelque temps leur existence vagabonde. Des malheurs domestiques le firent revenir à Szalonta, où il obtint la place de professeur de langue latine à l'école réformée. En 1840, il y fut nommé second notaire. La Société Kisfaludy de Pesth, ayant ouvert, en 1843, un concours pour la meilleure épopée comique populaire, M. Arany envoya son poème, *la Constitution perdue* (*Az elveszett Alkotmány*), dans lequel il persiflait les intrigues des candidats à l'Assemblée, et il remporta le prix. Un second poème, *Toldi* (1847), dont le sujet national est emprunté au quatorzième siècle, eut le même succès, et fut imprimé aux frais de la Société. Devenu en peu de temps l'auteur favori de la nation hongroise, il balança la réputation de Petöfi. A la révolution de 1848, M. Arany fut appelé à un emploi dans les bureaux du ministre Szemery; il ne fut pas forcé d'émigrer après la défaite de Kossuth, et bientôt même il devint professeur de littérature hongroise au gymnase réformé de Nagy-Körös. Il passa, en 1860, à Pesth où il fut directeur de la société Kisfaludy et rédacteur du journal littéraire la *Couronne* (*Koszorú*). Il avait été nommé, en 1859, membre de l'Académie de Hongrie, dont il devint secrétaire général à la mort de Szalay.

Outre les deux ouvrages déjà mentionnés et un grand nombre de poésies, disséminées dans les diverses revues littéraires de la Hongrie, on cite de M. Arany plusieurs poèmes : *la Conquête de Murany* (*Murany ostroma*; Pesth. 1848); *Catherine* (*Katalin*; *Ibid.*, 1850); *les Tziganes du grand Ida*, poème comique (1852), une seconde partie de *Toldi* (1854); *Buda-Haldia*, légende des Huns (1864); une édition générale de ses poésies (1867, 6 vol.); d'importantes traductions de pièces de *Shakespeare*; des études sur d'anciens poèmes hongrois, etc. Les poèmes de *Toldi* et de *la Conquête de Murany* ont été traduits en allemand par M. Kerbety (Leipzig, 1851); le premier l'a été aussi par M. Kolbenheyer (Pesth, 1855).

ARAQUY (Jean-Raymond-Eugène n'), littérateur français, est né en 1808, à New-Arth, État de New-Jersey (États-Unis), de parents français, originaires de l'ancien Quercy (département du Lot). Il embrassa la carrière militaire, se fit recevoir à l'École de Saint-Cyr et devint lieutenant au 13<sup>e</sup> de ligne. Se tournant plus tard vers la littérature, il a publié les volumes suivants : *les Châtagniers*, paysannerie en vers (1856, in-18); *les Bonnes fortunes de Pierre Mendea* (1857, in-12); *les Mondes habités*; *révelations d'un esprit*, dé-



*relouées et expliquées* (1859, in-12) : cet ouvrage sous le pseudonyme de *William Snake*; *Gabienne*, roman de mœurs (1860, in-12). M. d'Araquy a encore fourni plusieurs romans et feuilletons à divers journaux et revues, particulièrement à la *Revue contemporaine*.

**ARBAN** (Joseph-Jean-Baptiste-Laurent), musicien français, né à Lyon, le 28 février 1825, entra au Conservatoire dans la classe de trompette de Dauverné et y obtint, en 1843, le second prix, et en 1844, le premier. Il adopta spécialement le cornet à piston qui commençait à jouir d'une grande vogue et lui en fit une plus grande encore. Des procédés nouveaux, entre autres celui des triples coups de langue, contribuèrent à ses succès. Il joua dans de nombreux concerts, et dirigea lui-même les orchestres des Champs-Élysées, du Casino Cadet, de Valentino, de Frascati et celui des bals de l'Opéra, en remplacement de M. Strauss à la salle de la rue LePelletier. M. Arban fut nommé professeur au Conservatoire, d'abord de la classe de sax-horn pour les élèves militaires (8 juin 1857), puis d'une classe régulière de cornet à piston, nouvellement créée (1<sup>er</sup> février 1869). Il a donné sa démission de ce poste en mai 1874. Il a organisé, pour l'exposition universelle de 1878, et dirigé lui-même les concerts de l'Orangerie aux Tuileries. Cet artiste a publié une *Grande méthode complète de cornet à piston et de sax-horn* et un *Extrait* de cette méthode; puis un très-grand nombre de morceaux pour son instrument, et un nombre plus grand encore de morceaux de musique de danse.

**ARBEL** (Lucien) [de Flassigny], sénateur français, né à Saint-Claude (Jura) le 26 septembre 1826, ancien élève de l'École des arts et métiers d'Air, maître de forges à Rive-de-Gier, était parvenu à une situation industrielle considérable, au moment où éclata la guerre de 1870. Il commanda, après le 4 septembre, en qualité de colonel, la garde nationale de Rive-de-Gier. Aux élections générales du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il fut élu député de la Loire, le huitième sur onze, par 47 704 voix. Il siégea au centre gauche, soutint par ses votes le gouvernement de M. Thiers, puis la politique républicaine que celui-ci avait inaugurée. Il se présenta aux élections sénatoriales du même département, comme candidat fermement attaché à la République. Il fut élu seulement au troisième tour, et le dernier sur trois, par 308 voix sur 396 électeurs. Aux élections triennales du 5 janvier 1879, il a été réélu, le premier, par 283 voix sur 390 votants. Médaille et diplômé dans plusieurs grands concours industriels, M. Arbel a été décoré de la Légion d'honneur à la suite de l'Exposition universelle de Philadelphie (1876).

**ARBOIS DE JUBAINVILLE** (Marie-Henri d'), archiviste français, né à Nancy, le 5 décembre 1827, et fils d'un avocat distingué de cette ville, fit son droit et suivit, de 1848 à 1851, les cours de l'École des chartes. Il est devenu archiviste du département de l'Aube, membre de la Société d'agriculture, sciences et belles-lettres de ce département; il a obtenu, comme auteur du *Répertoire archéologique de l'Aube*, un premier prix (médaille de 1200 fr.) au concours des Sociétés savantes, en 1861. Couronné deux fois par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il en est devenu correspondant en 1867.

Collaborateur de la *Revue archéologique*, de la *Bibliothèque* de l'École des Chartes et de la *Collection des mémoires de la Société de l'Aube*, M. H. d'Arbois de Jubainville a publié séparé-

ment: *les Armoiries des comtes de Champagne* (1852); *Recherches sur la minorité et ses effets en droit féodal français* (1852); *Quelques pagi de la première Belgique* (Nancy, 1852); *Pouillé du diocèse de Troyes* (1853); *Voyage paléographique dans le département de l'Aube* (Troyes et Paris, 1855); *Essai sur les sceaux des comtes de Champagne* (1856); *Études sur l'état des abbayes* (1858); *Histoire des ducs et des comtes de Champagne* (1859-1869, t. I-VII, in-8), qui obtint, en 1863, le second prix Gobert, à l'Académie des inscriptions, et le premier prix, l'année suivante; *Étude sur la déclinaison des noms propres dans la langue franque* (1870, in-8); *la Déclinaison latine en Gaule, à l'époque mérovingienne* (1872, in-8), etc.

**ARÇAIS** (Francesco, marquis d'), musicien et critique italien, né dans l'île de Sardaigne, vers 1830, fut attaché de bonne heure, comme critique musical, au journal *l'Opinione* de Turin, qu'il suivit aux changements de capitale du royaume d'Italie, à Florence, puis à Rome. Son feuilleton spécial, qui a joui d'une grande notoriété, montra en lui un ardent partisan des formes musicales italiennes et un adversaire déclaré de l'école allemande de M. Richard Wagner et de l'école française de M. Gounod. Il fut en outre un des rédacteurs ordinaires de la *Gazetta musicale de Milan*. Le marquis d'Arçais s'est exercé lui-même à la composition et a produit, outre de petits opéras (*la Due precettori*, *Sganarello*, *la Guerra amorosa*, Florence, 1862-1872), qui n'ont pas eu de succès, un certain nombre de mélodies et romances, une *Messe funèbre*, etc.

**ARCELIN** (Adrien), archiviste paléographe français, né à Fuisse (Saône-et-Loire) en 1838, ancien élève de l'École des chartes, fut d'abord archiviste du département de la Haute-Marne, puis se retira dans celui de Saône-et-Loire et devint secrétaire perpétuel de l'Académie de Mâcon. Il s'est spécialement occupé des questions d'archéologie préhistorique en général et dans leurs rapports avec la contrée qu'il habite. Nous citerons : *Indicateur héraldique et généalogique du Maconnais* (Mâcon, 1865, in-8); *Solutré ou les Chasseurs de rennes de la France centrale*, histoire préhistorique (Paris, 1872, in-8, dix grav.), sous le pseudonyme-anagramme d'Adrien Cranile; *la Question préhistorique* (1873, in-8); *Études d'archéologie préhistorique* (1875, in-8). Il a édité le *Maconnais préhistorique* (1870, in-4, avec atlas), ouvrage posthume d'Henry de Ferry, avec lequel M. Arcelin avait publié *l'Age du renne en Maconnais* (Mâcon, 1869, in-8).

**ARCH** (Joseph), chef du mouvement des travailleurs agricoles en Angleterre, est né à Barford (Warwickshire) le 10 novembre 1826. Fils d'un pauvre journalier, il dut lui-même, dès l'enfance, travailler dans les champs pour gagner sa vie. Ayant épousé la fille d'un artisan, il fut poussé par celle-ci à augmenter son léger bagage d'instruction, et prit l'habitude de passer ses soirées à lire. Il acquit ainsi une grande supériorité intellectuelle sur les autres ouvriers agricoles, qui le choisirent unanimement pour leur chef, quand ils commencèrent leur agitation. En 1872, il fonda l'*Union nationale des travailleurs agricoles*, dont il fut nommé président. Il fit alors une tournée dans toute l'Angleterre, provoquant des meetings dans les principaux districts agricoles et propageant ainsi le mouvement. Il alla ensuite étudier au Canada les questions du travail et de l'émigration. M. Joseph Arch est venu à Paris en 1875, comme membre de la délégation de l'Assoc-

ciation ouvrière de la paix, pour répandre le mouvement pacifique parmi les ouvriers français. Son rôle a été mis en lumière dans le livre de M. Fr.-G. Heath, intitulé : *the english Peasantry*, 1874).

ARCO (Charles D'), publiciste et historien italien, né à Mantoue le 8 septembre 1799, s'est consacré tout entier à l'étude de l'histoire politique et artistique de sa ville natale, où il remplit les fonctions de podestat. — Il y est mort le 26 janvier 1872.

On lui doit une très intéressante monographie d'histoire artistique : *Delle arti e degli artisti di Mantova* (1857-1859, 2 vol.); puis, dans l'ordre historique et politique : *Della Economia politica del municipio di Mantova* (1842; 2<sup>e</sup> éd., 1846); *Studj intorno al municipio di Mantova* (1871-1872, 3 vol.), etc.

ARDITI (Luigi), compositeur italien, né le 22 juillet 1822 à Crescentino, près de Verceil (Piémont), fit ses études musicales au Conservatoire de Milan, où il apprit le violon. Il commença à se faire connaître dans les concerts à partir de 1839. Deux ans après, il fit jouer au Conservatoire de Milan son opéra, *I Briganti*, occupa le poste de chef d'orchestre dans plusieurs théâtres italiens, puis partit pour l'Amérique. En 1851, il donnait des concerts à la Havane et à New-York. En 1856, il écrivit, dans cette dernière ville, l'opéra de *la Spia*. En 1857, il vint à Londres, où il fut nommé chef d'orchestre au Théâtre de Sa Majesté. Son orchestre passa pour un des meilleurs de l'Europe. Il s'est livré avec succès à de grandes entreprises de concerts. Une de ses œuvres, la valse brillante, *il Bacio*, a obtenu une vogue prolongée. M. Arditi a publié, en outre, des duos pour violon et piano, un sextuor pour tous les instruments à cordes, etc.

ARENBERG (Auguste-Louis-Alberic, prince D'), député français, né le 15 septembre 1837, appartient à la branche française de l'ancienne famille ducale de ce nom et est fils de l'ancien pair de France, le prince Pierre d'Arenberg, mort à Bruxelles le 29 septembre 1877. Propriétaire dans le département du Cher, il représentait le canton de Saint-Martin d'Auxigny au conseil général, lorsqu'il fut porté aux élections du 14 octobre 1877 pour la Chambre des députés, comme légitimiste et candidat officiel du maréchal. Il fut élu dans la 1<sup>re</sup> circonscription de Bourges par 9107 voix, contre 6717 obtenues par M. Devoux, candidat républicain et député sortant. Le prince d'Arenberg prit place dans la droite monarchique de la Chambre. \*

ARENS (Léopold-Alexandre-Frédéric), sténographe russe, né à Rakiski, près de Vilna, le 1<sup>er</sup> décembre 1817, étudia aux universités de Riga et de Dorpat les sciences et la philosophie, et passa en 1844 à Berlin, où il se livra surtout à la linguistique. Après de longues années de recherches, il mit au jour un système de sténographie, qui eut un assez grand retentissement. L'ouvrage, où il l'exposa, intitulé : *Manuel d'écriture abrégée rationnelle* (Leitfaden einer rationalen Kurzschrift, Berlin, 1860, 8<sup>e</sup> éd., 1875) a été traduit en français par M. Henri Grosse, et approprié à notre langue (Vienne et Paris, 1873, in-8, 12 pl.) Il a été aussi publié en espagnol et en hongrois.

On cite, en outre, de M. Arens un travail de phonétique et de linguistique comparées : *le Chant du langage dans l'antiquité et de la musique vocale chez les premiers Hébreux* (Weber den Sprach-

gesang der Vorzeit, etc.; Berlin, 1867), ainsi que des essais dramatiques. \*

ARÈNE (Paul-Auguste), littérateur français, né à Sisteron (Basses-Alpes), le 26 juin 1843, fut reçu licencié ès-lettres tout en remplissant les fonctions de maître d'étude aux lycées de Marseille et de Vanves. Il appartenait encore à ce dernier quand il fit jouer à l'Odéon un acte en vers, *Pierrot héritier* (octobre 1865), qui obtint un vif succès auprès du public lettré. M. Arène quitta l'Université et donna d'abord des leçons particulières; mais le journalisme et la littérature les lui firent bientôt abandonner. Il a successivement collaboré au *Nain Jaune*, au *Figaro*, au *Corsaire*, au *Petit Journal*, à *l'Événement*, etc. et fait représenter à l'Odéon, avec M. Valéry Vernier, les *Comédiens errants*, à-propos en un acte et en vers (15 janvier 1873); au théâtre de la Tour-d'Auvergne, le *Duel aux lanternes*, comédie en un acte et en vers (août 1873); au Théâtre-Français, avec M. Charles Monselet, *l'Ilote*, comédie en un acte et en vers (1875); à l'Opéra-Comique, avec M. Alph. Daudet, le *Char*, opéra-comique en un acte, musique de M. Emile Pessard (1878).

On lui doit aussi un roman : *Jean-des-Figues* (1870, in-18), qui a été réimprimé avec quatre autres nouvelles sous le titre de *la Gueuse parfumée* (1876, in-18). Il fut, avec MM. Alph. Daudet, Delvan, etc., un des auteurs du *Parnassiculet* (1868, in-18), cette charmante parodie des procédés poétiques des « Parnassiens. »

Son frère, M. Jules ARÈNE, né aussi à Sisteron, en 1850, fut emmené très-jeune en Chine et devint interprète de la légation de France à Pékin. Il a publié un curieux volume de poésies et de comédies chinoises : *la Chine familière et galante* (1876, in-18). \*

ARESE (François, comte), homme politique italien, sénateur, né en Lombardie, vers 1806, fut forcé, à la suite des événements révolutionnaires de 1848-1849, pour échapper aux poursuites du gouvernement autrichien, de se réfugier dans le Piémont, où il devint sénateur. Après la réunion de la Lombardie à la Sardaigne, la paix de Villafranca, qui suspendit tout à coup la guerre de l'indépendance italienne, ayant amené la retraite de M. de Cavour, le comte Arese fut appelé à la présidence du cabinet, le 13 juillet 1859. Il l'occupa peu de temps. Il devait, dit-on, cette élévation moins à ses idées libérales qu'à ses anciennes relations d'intimité avec l'empereur Napoléon III. Au mois de juillet 1861, il fut chargé de venir remettre à celui-ci la notification de l'acte législatif en vertu duquel Victor-Emmanuel prenait le titre de roi d'Italie. Reçu en audience particulière, à Fontainebleau, il fut nommé grand-croix de la Légion d'honneur à cette occasion. Le comte Arese est revenu plusieurs fois à Paris, notamment en 1866; il y eut avec l'empereur et le ministre des affaires étrangères plusieurs entretiens. En 1866, par un décret du 15 août, il fut nommé président effectif de la commission royale italienne pour l'Exposition universelle de 1867, dont le prince royal était président honoraire.

ARGELANDER (Frédéric-Guillaume-Auguste), célèbre astronome allemand, né le 21 mars 1799, à Memel, en Prusse, eut pour maître le savant Bessel qui, en 1820, le prit pour aide. En 1823, il fut appelé à Abo, en Finlande, pour diriger le nouvel observatoire. Il s'y occupa surtout des étoiles fixes, dont le déplacement dans l'espace est assez considérable pour qu'il puisse être déterminé avec exactitude. Un catalogue de 560

étoiles fut le résultat de ces observations; il lui fit obtenir de l'Académie de Saint-Petersbourg le prix Demidoff.

En 1827, un incendie détruisit la ville d'Abo; et l'université de la Finlande fut établie dans la nouvelle capitale, Helsingfors. M. Argelander y vint lui-même, en 1832, pour diriger la construction d'un observatoire, qui fut achevé en 1834, et dont il resta directeur jusqu'en 1837, époque où le gouvernement prussien l'appela à Bonn, comme professeur d'astronomie. Quoiqu'il fût réduit pendant les premières années à un observatoire provisoire, il fit de grands travaux qui servirent de base à ses belles cartes célestes. Continuant le grand travail de Bessel, il détermina principalement les positions des étoiles qui se trouvent dans la zone de 45° à 80° de déclinaison. Il les fit connaître dans ses *Observations de l'Observatoire de Bonn* (Beobachtungen auf der Sternwarte zu Bonn, Bonn, 1846), ouvrage qui contient les positions de 22 000 étoiles. Quelques années auparavant, il avait publié sous le titre d'*Uranometria nova* (Berlin, 1843) un excellent atlas de toutes les étoiles visibles à l'œil nu, avec l'indication exacte de leurs grandeurs apparentes. Le nouvel observatoire de Bonn a été achevé en 1845, d'après les vues de M. Argelander. Il a été élu, en 1850, correspondant de l'Institut de France. Ce savant s'occupait, dès cette époque, de l'observation des variations périodiques ou non périodiques de l'éclat et de la grandeur apparente des étoiles, phénomène déjà constaté par Tycho-Brahé, mais que personne n'avait observé avec autant de persévérance et d'exactitude. — Il est mort à Bonn le 17 février 1875.

**ARGIS** (Jules-Gaspard BOUCHER DE GUILLERVILLE D'), littérateur français, né à Caen le 11 novembre 1814, entra en 1839 à l'École de Saint-Cyr et quitta l'armée en 1868, avec le grade de chef d'escadron des cuirassiers. Il avait été promu officier de la Légion d'honneur le 14 mars 1865.

Depuis longtemps collaborateur du *Spectateur militaire* et de la *Sentinelle de l'Armée*, il se consacra à la littérature et publia successivement : *Etude sur la guerre de la succession d'Espagne* (1866, in-8); *Sainte Marguerite d'Écosse* (1866, in-8); *l'Athénée de Verdun* (1867, in-18); *les Six mariages de Henri VIII* (1864, in-18), 2<sup>e</sup> édit., 1874), le *Roman de l'Histoire* (1873, in-18); *Jeux de plume* (1874, in-32); *Heures académiques* (1875, in-18), etc.

**ARGYLL** (George-Douglas CAMPBELL, 8<sup>e</sup> duc D'), pair d'Angleterre, né en 1823 à Ardencaple-Castle (Dumbartonshire), descend de l'illustre famille écossaise des Campbell élevés au rang de ducs d'Argyll en 1701, et à la pairie héréditaire en 1716. Il venait d'achever ses études lorsqu'il publia une *Lettre aux pairs* (1842), au sujet des conflits religieux de l'Église d'Écosse. La même question est traitée à un point de vue plus élevé dans l'ouvrage intitulé : *Examen du presbytérianisme* (1848) : après avoir exposé à grands traits les progrès de cette communion en Écosse depuis la Réforme, il se prononce vivement contre toute tentative de hiérarchie ecclésiastique. En 1847, il succéda à son père à la Chambre des lords, où il prit un rang considérable, grâce à la variété de ses connaissances. Nommé lord du sceau privé en 1853, il reçut du ministère Palmerston la charge de directeur général des postes (novembre 1855), dont il se démit en 1858; l'année suivante, il devint lord du sceau privé. Shérif héréditaire du comté d'Argyll, il en a été nommé lord-lieutenant en 1862. Appelé en 1853 aux fonctions de conseiller privé, en 1851 à celles de chancelier de

l'université de Saint-André, et, en 1854, à celles de recteur de l'université de Glasgow, il fut reçu docteur ès-lettres à Cambridge en 1862. Lors de la formation d'un ministère libéral par M. Gladstone, en décembre 1868, le duc d'Argyll fut nommé secrétaire d'État pour les Indes et garda son portefeuille jusqu'à la chute du cabinet en février 1874. Il en fut un des membres actifs et l'un des orateurs à la Chambre haute.

Protecteur éclairé de la littérature et des arts, le duc d'Argyll a lui-même pris part aux travaux de la *British association* et fait plusieurs lectures remarquées dans les comtés du nord de l'Angleterre. Outre un ancien *Essai sur l'histoire ecclésiastique d'Écosse depuis la Réforme*, on cite de lui : *le Règne de la loi*; the *Reign of Law*. 1866 (plus édit.); *l'Homme primitif*, examen de plusieurs théories récentes (Primeval Man, an Examination, etc.; 1869); *Histoire et antiquités de l'île Iona* (Hist. and Antiquities of Iona, 1870), ile dont le duc est propriétaire; *le Bill de patronage* de 1874 (the Patronage act of 1874), encore relatif à la question de l'Église d'Écosse, etc.

De son mariage avec la fille aînée du duc de Sutherland (1844), le duc d'Argyll a eu neuf enfants dont l'aîné, George-Edward-Henry-Douglas Sutherland, marquis de Loane, est né à Londres en 1845. Élu juge de paix pour le comté d'Argyll, en 1868, il a été nommé, au mois de décembre de la même année, secrétaire particulier de son père au ministère de l'Inde.

**ARIENZO** (Nicolas D'), musicien italien, né à Naples le 24 décembre 1843, étudia le piano et la composition, et se produisit de très bonne heure, et avec le même succès, dans les concerts et au théâtre. Il est devenu professeur dans plusieurs établissements de sa ville natale. On cite de lui : *Monzù Gnazio*, opéra-bouffe en dialecte napolitain (juin 1860); *i Due mariti*, dans le même dialecte, traduit plus tard en italien (Naples 1866, Milan 1871); *le Rose* (Naples 1868); *il Cacciatore delle Alpi* (Naples, 1870); *il Cuoco* (ibid. 1873); une symphonie, *Penstero sinfonico*; des nocturnes, cantates, etc. Il a publié un manuel intitulé : *Elementi di lettura musicale* (Naples).

**ARISTIAS** (N....), poète valaque, Grec d'origine, né vers 1798, entra de bonne heure dans l'hétairie (1816-19); il se joignit à Hyspiliantis, lors de sa tentative sur les principautés, et fit partie de ce bataillon sacré qui montra tant de courage à Dragachan. Echappé comme par miracle au massacre de ses compagnons, il se fit en Valachie, après le départ des Turcs, et de soldat se fit professeur de langues et de déclamation. En 1835, il fut un des membres les plus actifs de la *Société philharmonique* fondée par le colonel Campineano, et donna au théâtre la traduction de plusieurs chefs-d'œuvre français et italiens, notamment celle de *Saül d'Alfieri*. En 1848, il embrassa avec ardeur la cause de la révolution, fut nommé commandant en chef de la garde nationale, et, à la chute de la lieutenance princière, fit partie du groupe de prisonniers que les Turcs traînèrent à leur suite sur le Danube. Il obtint, l'année suivante, l'autorisation de rentrer en Roumanie. L'œuvre capitale d'Aristias, comme poète, est sa traduction en vers de *l'Iliade* (Bucharest, 1835-40), dans laquelle il a poussé la fidélité jusqu'à reproduire tous les mots composés par un procédé analogue de formation.

**ARJUZON** (Félix-Jean-François-Thomas, comte D'), homme politique français, député au Corps législatif, né à Paris le 28 avril 1800, fut gentil-

homme de la chambre de Charles X, puis représenta le canton de Montfort au Conseil général de l'Eure. La 3<sup>e</sup> circonscription de ce département l'envoya au Corps législatif en 1852, comme candidat du gouvernement; il conserva son mandat en 1857 et fut réélu en 1863 par 20 833 voix sur 26 128 votants, en 1869, par 14 614 voix sur 24 897 votants. M. le comte d'Arjuzon, chambellan de l'Empereur, a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1861. — Il est mort à Paris le 24 septembre 1874.

**ARLÈS-DUFOUR** (Jean-Barthélemy), industriel français, né à Lyon vers 1805, était fils d'un conseiller municipal de cette ville. Commissionnaire en soieries, il s'allia à la famille des Dufour, notables négociants lyonnais, et unit dès lors leur nom au sien. Il a été membre du jury de l'Exposition de 1849, et de ceux des Expositions universelles de Londres et de Paris (1851 et 1855). Il fut en outre attaché, dès 1853, à la commission impériale, en qualité de secrétaire général. Il s'est fixé alors à Paris, où il a ouvert une maison de commerce et de commission pour les soieries. M. Arlès-Dufour fait, depuis une quinzaine d'années partie de la chambre de commerce et du conseil municipal de Lyon, de la Société d'instruction primaire et du Conseil général du département. Décoré de la Légion d'honneur en février 1837, il a été, en 1854, promu officier, et commandeur en 1860. Il a concouru, depuis 1855, à plusieurs publications relatives à l'Exposition universelle. — M. Arlès-Dufour est mort à Cannes le 12 janvier 1872.

**ARLT** (Ferdinand, chevalier d') ophthalmologiste allemand, né à Obergranpen, près de Tœplitz, le 18 avril 1812, fit ses études de philosophie et de médecine à Prague, où il prit ses grades en 1839. Il se consacra, comme médecin et comme professeur, à l'étude et au traitement des maladies des yeux, et enseigna à Prague, à Leipzig et à Vienne. Il a écrit, dans sa spécialité, un ouvrage capital : *Description pratique des maladies de l'œil* (Die Krankheiten des Auges für praktische Aerzte geschildert; Prague, 1851-1856, 3 vol.), dont les différentes parties ont eu des éditions séparées. On cite, en outre, une publication populaire sur *le Soins de la vue dans la santé et la maladie* (Die Pflege der Augen im gesunden und kranken Zustande; ibid., 1846) et des articles dans des recueils spéciaux, entre autres les *Archives d'ophtalmologie* qu'il a fondées à Berlin, en 1854, avec Donders et Alb. de Graefe.

**ARMAN** (Jean-Lucien), industriel français, député, né à Bordeaux, en 1811, y a dirigé d'importants chantiers pour la construction des navires. Il est sorti de ses ateliers des frégates pour l'empereur de Russie, et des canonnières et des batteries flottantes pour la France. Il remit en activité le chantier d'Ajaccio et y construisit des bâtiments pour l'Etat. M. Arman s'est fait remarquer à l'Exposition universelle de 1855 par son nouveau système de vaisseaux en bois et en fer, qu'il développa dans une note publiée à cette occasion (Bordeaux et Paris, in-4). Il obtint à la suite de cette exposition une médaille de première classe. Membre du Conseil général de la Gironde pour le canton de Cadillac, il fut élu, en 1857, comme candidat officiel, député de la 5<sup>e</sup> circonscription de la Gironde. En 1863, il fut réélu, par 16 552 voix sur 30 460 votants: il avait pour concurrent, entre autres, le duc Decazes qui obtint une minorité de 12 838 voix. A la Chambre, il fut rapporteur de diverses commissions spé-

ciales. Au mois d'août 1868, le bruit se répandit que la mise en faillite de M. Arman comme négociant allait rendre vacant son siège au Corps législatif. Malgré les protestations du député contre cette nouvelle et son recours en appel contre la déclaration de faillite, celle-ci fut confirmée, et M. Arman donna sa double démission de député et de membre du Conseil général. Décoré de la Légion d'honneur en octobre 1852, il avait été promu officier, et commandeur le 13 août 1864. — Il est mort au mois d'octobre 1873.

**ARMAND** (Alfred), architecte français, né à Paris, le 3 octobre 1805, entra, au commencement de 1827, à l'École des beaux-arts, sous la direction d'Achille Leclère. Huit ans après, lors de l'installation des premiers chemins de fer, il fut attaché à celui de Versailles et Saint-Germain et dirigea, outre la gare et les bâtiments de la rue Saint-Lazare, les premiers travaux sérieux entrepris en France pour l'organisation des voies nouvelles. Appelé ensuite aux chemins de fer de l'Ouest ainsi qu'à celui du Nord, il a successivement exécuté sur ces deux lignes, à partir de 1839, les gares de Versailles et de Saint-Cloud (1840) et celles d'Arras, de Lille, d'Amiens (1846-1847), de Calais (1848), de Saint-Quentin (1850) et de Douai (1851). M. Alfred Armand a été décoré de la Légion d'honneur le 29 avril 1847, et promu officier le 14 août 1862.

**ARMAND** (François-Victor-Adolphe), médecin militaire français, est né à Die (Drôme) le 8 mars 1818. Comme médecin des armées françaises, il a suivi la plupart de nos dernières expéditions en Algérie, en Crimée, où il a été attaché à l'ambulance de la garde impériale, en Italie, en Turquie, en Chine et en Cochinchine. Promu, le 25 mai 1875, au grade de médecin-principal de deuxième classe, il a été attaché, en cette qualité, à l'hôpital militaire de Nice. M. A. Armand a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1862.

Il a consigné dans divers ouvrages les observations médicales et les souvenirs recueillis dans les nombreux pays qu'il a visités. Nous citerons : *L'Algérie médicale; topographie, climatologie, hygiène*, etc. (1854, in-8); *Des Concrétions fibreuses polyipiformes du cœur, développées pendant la vie* (1857, in-8); *Des Eaux minérales de Viterbe et de son climat* (1857, in-8, 2<sup>e</sup> édit.); *Études étiologiques des fièvres en Algérie et dans l'Italie centrale* (1857, in-8); *Histoire médico-chirurgicale de la guerre de Crimée*, etc. (1858, in-8); *Souvenirs d'un médecin militaire* (1858, in-32); *Médecine et hygiène des pays chauds et spécialement de l'Algérie et des Colonies* (1859, in-8, avec carte); *Lettres de l'expédition de Chine et de Cochinchine* (1864, in-8); *Traité de climatologie générale du globe* (1873, in-8). M. Adolphe Armand a aussi collaboré à divers journaux de médecine, notamment à la *Gazette médicale de Paris*.

**ARMAND-DUMARESQ** (Charles-Édouard Armand, puis), peintre français, est né à Paris, le 1<sup>er</sup> janvier 1826. Élève de M. Couture, il débuta par des sujets religieux et exposa, entre autres ouvrages, un *Christ des naufragés* (1850), acheté par le ministère de l'intérieur, *Saint Bernard prêchant la croisade* (1852), *le Martyre de saint Pierre* (1853), grande toile placée dans la cathédrale de Caen; il fit, en outre, vers la même époque, le portrait du comédien *Prévost*, un *Christ* pour le Palais de justice à Paris, et un *Départ pour les Croisades*, qui lui valut la croix de Saint-Sylvestre. Il se tourna ensuite vers la spécialité de la peinture militaire et y prit un rang distingué. Il a suivi nos troupes

dans diverses expéditions, en Kabylie, en Italie, etc., pour recueillir des scènes et sujets de tableau.

On cite, parmi les œuvres plus récentes de M. Armand-Dumaresq, autorisé à s'appeler ainsi par un décret de 1858 : *une Mort glorieuse*, souvenirs de 1812, à l'Exposition universelle de 1855; *la Prise de la grande redoute à la bataille de la Moskova* (1857); *la Mort du général Bizot* (1859); *un Episode de la bataille de Solferino* (1861), placé aux galeries de Versailles et qui reparut à l'Exposition universelle de 1867; *Charge de la division Destaux à Solferino* (1863); *la Garde du drapeau* (1865); *Charge de cuirassiers à Eylau* (1866); *Cambroune à Waterloo* (1867); *Retour de l'île d'Elbe* (1868); *la veille d'Austerlitz* (1869); *Défense de Saint-Quentin le 8 octobre 1870* (1872); *un Conseil de guerre au bivouac* (1874); *Reddition de York-Town, 18 octobre 1781* (1875); *Charles XII à Bender 1<sup>er</sup> février 1713* (1877). M. Armand-Dumaresq a produit aussi un certain nombre de dessins, notamment la collection des uniformes de l'armée, pour le Musée de Versailles. Il a obtenu une médaille de troisième classe en 1861, un rappel en 1863 et la décoration de la Légion d'honneur en 1867.

**ARMENGAUD** (Jacques - Eugène), dit *Armengaud aîné*, dessinateur industriel et ingénieur français, né à Ostende, le 26 octobre 1810, s'est consacré à la pratique ainsi qu'à l'enseignement du dessin appliqué à l'industrie. Il entreprit en 1835 une suite d'ouvrages destinés à faire connaître par des figures et un texte explicatif toutes les machines ou inventions nouvelles. Il les exécuta en partie avec la collaboration de M. Jules Amoureux et de M. Ch. Armengaud, son frère. Il a été professeur de dessin linéaire au Conservatoire des arts et métiers. Il a ouvert un cabinet d'ingénieur-conseil pour toutes les questions relatives aux brevets d'invention. M. J.-E. Armengaud a figuré, avec un nombre toujours croissant de dessins, aux Expositions de l'industrie, depuis 1834, et aux Expositions universelles de Londres et de Paris (1851-1867). Il a obtenu aux premières deux médailles de bronze (1839 et 1844), une médaille d'argent (1849), et aux dernières, deux médailles de 1<sup>re</sup> classe. M. Armengaud aîné a été décoré de la Légion d'honneur, le 16 août 1863.

On a sous son nom : *Traité théorique et pratique des moteurs hydrauliques et à vapeur* (1843, in-8, 11 planches), ouvrage entièrement refondu et divisé en deux parties, dans les nouvelles éditions (1858-59, 1861-1868, in-4, avec atlas); *Publication industrielle des machines, outils et appareils les plus perfectionnés et les plus récents, employés dans les différentes branches de l'industrie française et étrangère* (1840-1858, 11 vol. in-8, avec planches in-fol.); *le Vignole des mécaniciens* (1863, in-4, avec atlas); *Instructions pratiques à l'usage des inventeurs* (1859, in-8), avec M. Mathieu, son élève; *les Progrès de l'industrie à l'Exposition universelle de 1867* (1868, atlas in-fol.), avec M. Eug. Armengaud fils, etc.

**ARMENGAUD** (Charles), frère puîné du précédent, a pris une part active aux publications industrielles collectives qui portent leur nom. Il a ouvert, sous le titre d'ingénieur-conseil, un cabinet de consultations pour les brevets. Il est professeur à l'École spéciale de commerce.

On a sous son nom : *Cours de dessin linéaire appliqué au dessin des machines* (1840, in-4); *l'Ouvrier mécanicien*, traité de mécanique pratique (1840, in-12, 4<sup>e</sup> édition, 1854); *Guide de l'inventeur dans les principaux États de l'Europe*,

*ou Précis des lois et règlements en vigueur* (1840, in-8, 2<sup>e</sup> édition, 1844); *Guide manuel de l'inventeur et du fabricant, ou de la Propriété industrielle en France et à l'étranger* (3<sup>e</sup> édition, 1853, in-8); et avec M. Em. Barrault, *l'Ingénieur de poche*, tablette usuelle du constructeur, règles et données pratiques (1855, in-12).

MM. Armengaud ont donné ensemble : *l'Industrie des chemins de fer*, dessins et descriptions des principales locomotives, etc. (1838-1839, in-4, avec planches in-fol.), et, sous le nom d'Armengaud frères et Amoureux : *Nouveau cours raisonné de dessin industriel appliqué*, etc. (1848-1850, in-8, 45 planches in-fol.); *Cours élémentaire de dessin industriel à l'usage des écoles primaires* (1850, in-4, 24 planches); *Études d'ombres et de lavis*: machines et architecture (1854, 12 pl. in-fol.). Ils ont aussi dirigé une revue des inventions françaises et étrangères : *le Génie industriel* (1851-1856, in-4).

**ARMEZ** (Louis), député français, né à Paris le 19 août 1838, entra à l'École Centrale des arts et manufactures en 1860 et en sortit comme ingénieur civil. Maire de la commune de Plourivo (Côtes-du-Nord) depuis 1871, il fut révoqué par M. de Broglie en 1873 et n'en continua pas moins à administrer, le gouvernement n'ayant pu lui trouver un successeur. Aux élections du 20 février 1876, il se présenta dans la deuxième circonscription de Saint-Brieuc et obtint, au premier tour de scrutin, 6634 voix, contre 8899 données à ses deux concurrents monarchiques; il fut élu au second tour, le 5 mars par 8460 suffrages. Il siégea à gauche et vota constamment avec la majorité républicaine et fut un des 363, qui, après l'acte du 16 mai, votèrent un blâme au ministère de M. de Broglie. Après la dissolution qui s'ensuivit, il se représenta dans sa circonscription aux élections du 14 octobre 1877 et échoua avec 7821 voix contre le candidat officiel bonapartiste, M. Garnier-Bodéléac, qui réunit 8615 voix et qui fut élu; mais celui-ci ayant été invalidé par la Chambre, M. Armez, le 3 mars 1878, fut nommé député par 10040 voix contre 6204 données à son concurrent. Il représente, depuis 1871, le canton de Paimpol au conseil général des Côtes-du-Nord. \*

**ARMITAGE** (Edward), peintre anglais, né à Londres, le 20 mai 1817, vint à Paris en 1836, et travailla deux ans sous Delarochette. En 1842, il envoya au Salon un sujet allégorique, et retourna peu après en Angleterre, où il se fit connaître lors du concours des fresques destinées aux salles du nouveau Parlement, en 1847; il y remporta un premier prix, avec un carton ayant pour sujet le *Débarquement de Jules César en Angleterre*. Depuis cette époque il s'est livré presque exclusivement à la peinture de batailles, et a pris pour modèle M. H. Vernet. Cependant on a remarqué de lui à l'Exposition universelle de 1867, une toile d'un genre différent, *le Festin d'Esther*. On cite surtout de lui, entre autres pages empruntées à l'histoire contemporaine : la *Bataille des Meeanee*, remportée par sir Charles Napier dans l'Inde, tableau qui a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855; la *Bataille de Balaclava* et la *Bataille d'Inkerman*; *l'Émancipation des serfs*, à l'Exposition universelle de 1878. Il a peint des fresques dans l'église catholique de Saint-John, à Islington. Il a été élu membre de l'Académie royale de Londres en décembre 1872.

**ARMSTRONG** (William-George), inventeur anglais, né à Newcastle sur Tyne (Northumberland), en 1810, d'une famille bourgeoise, fut

d'abord avocat dans sa ville natale. Un goût prononcé pour la mécanique lui fit abandonner le droit pour les études scientifiques et techniques. Il fonda un atelier de construction de machines, et s'occupa, d'abord, sans dessein arrêté, des instruments d'artillerie. Reprenant les essais du major piémontais Cavalli et du baron suédois Wahrendorf (1846), sur l'application des procédés de la fabrication du fusil à la fabrication du canon, il conçut un projet qu'il soumit, en 1854, au ministre de la guerre, le duc de Newcastle. En 1858, le gouvernement faisait subir au système Armstrong des épreuves qui parurent si favorables que, dès lors, l'application à toute l'artillerie anglaise en fut décidée. Le 3 février 1859, l'inventeur recevait pour récompense, outre une pension nationale, le brevet de chevalier du Bain. Il fut en outre nommé, au ministère de la guerre, ingénieur du service de l'artillerie rayée. Au mois de février 1863, il résigna cette situation officielle pour reprendre la direction de la manufacture d'Elswick. Outre le canon qui porte son nom et qui doit ses qualités de légèreté, de solidité, de portée et de justesse, à la matière même et aux procédés de fusion autant qu'à des dispositions particulières, sir W. Armstrong a inventé un siphon et diverses machines à pression hydraulique. Reçu docteur en droit civil des universités de Cambridge et d'Oxford, il a été fait commandeur de divers ordres étrangers.

**ARNAL** (Étienne-Nicolas-Joseph), acteur comique français, né à Meulan (Seine-et-Oise), le 1<sup>er</sup> février 1794, entra à quatorze ans aux pupilles de la garde, fit dans la jeune garde les campagnes de France et prit part à la défense de Paris en 1814. Au commencement de la Restauration, il se mit dans une fabrique de boutons; mais il en sortit bientôt, entraîné vers le théâtre par un penchant irrésistible, et joua quelque temps chez Doyen. Dans l'origine, il se croyait un talent tragique, et s'essaya dans *Gabrielle de Vergy* et dans *Mithridate*; il dit lui-même avec quel succès :

« L'effet produit par moi dans les rôles tragiques  
Semblait me destiner à l'emploi des comiques. »

Il comprit sa véritable vocation et se tourna vers la comédie. Engagé aux Variétés, en 1817, il y remplit les rôles d'amoureux, dans lesquels il fut peu goûté. Mais son engagement au Vaudeville, en 1827, inaugura une longue période de succès. Avec Lopeintre jeune, il suffit à la vogue du théâtre. *Mlle Marguerite*, *M. Galochard*, *le Mari de la dame de cœurs*, *l'Humoriste*, *les Cabinets particuliers*, *les Gants jaunes*, *le Poltron*, *Passé minuit*, *l'Homme blasé*, etc., établirent à jamais sa réputation. Il quitta cependant le Vaudeville pour entrer au Gymnase, dont les traditions correctes gênèrent son talent. Il revint au Vaudeville, et n'en sortit que pour retourner aux Variétés. Il quitta encore une fois ce théâtre, en 1856, pour passer au Palais-Royal. En 1864, il donna plusieurs représentations aux Variétés et après une retraite de quelques mois, il reparut aux Bouffes-Parisiens dans la pièce de *Passé Minuit*, arrangée en opérette. Engagé plus tard au Gymnase, il y a créé, entre autres rôles, celui de l'avocat Avertin, dans *Héloïse Parquet* (1866) et celui de Barantin dans *les Idées de Mme Aubray* (1867), l'un et l'autre avec grand succès. En 1867, il a paru au Vaudeville dans quelques petites comédies de l'ancien modèle, comme *les Femmes d'emprunt*. Pendant sa longue carrière, M. Arnal amusait par une sorte d'excentricité naïve très-originale, mais où l'on pouvait trouver plus de naturel que de variété.

Il a cultivé la poésie : outre son *Épître à Bouffé* (1840, in-8), qui contient des détails piquants sur lui-même, on citait de lui un certain nombre de pièces qu'il a réunies en volume, sous le titre de *Boutades en vers* (1861, in-18). *Les Gendarmes*, poème épique en deux chants (1826, in-32; 3<sup>e</sup> édit. 1829, avec ce faux titre : *Chefs-d'œuvre d'Odry*), ne sont que des couplets à peine versifiés qui, ainsi que le conte érotique *la Planche à bouteilles*, ne valaient pas une mention bibliographique spéciale. — M. Arnal est mort à Genève le 7 décembre 1872.

**ARNASON** (Jón), littérateur islandais, né le 17 août 1819 et fils d'un pasteur luthérien, fut élevé au collège de Bessestad, devint précepteur dans la famille du recteur du collège, et se livra avec ardeur à l'étude des langues classiques et à celle de l'histoire et de la littérature de son pays. Il fut nommé, en 1849, bibliothécaire à Reykjavik et, en 1856, secrétaire de l'évêque d'Islande. Outre divers travaux biographiques, il a publié, conjointement avec M. Grimson, un recueil de *Contes islandais*, suivi de la collection plus importante intitulée : *Récits populaires islandais* (Leipzig, 1862-1864). Une partie de ces récits a été traduite en anglais par MM. J. Powell et E. Magmisson, sous le titre de *Légendes islandaises* (1864). \*

**ARNAUD** (Frédéric) [de l'Ariège], homme politique français, ancien représentant, sénateur, né à Saint-Girons (Ariège), le 8 avril 1819, était depuis peu avocat à Paris, lorsque éclata la révolution de Février. Connu à la fois par ses opinions républicaines et par son zèle pour les intérêts du clergé, il avait, disait-on, demandé à plusieurs reprises la restitution du Panthéon au culte. Aux élections pour la Constituante, il fut nommé par ses compatriotes, le quatrième sur sept, et vint représenter à l'Assemblée la démocratie catholique. Son discours sur l'expédition de Rome, dans lequel il déclarait que le soldat, dans une semblable rencontre, pouvait refuser d'obéir à la discipline pour obéir à sa conscience, causa une extrême sensation. M. Arnaud repoussa, avec la droite, l'amendement Grévy, appuya l'ordre du jour contre la proposition Proudhon et la déclaration que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie, et repoussa la demande de mise en accusation du président et de ses ministres. Ses autres votes appartirent à la gauche. Il fut réélu à la Législative, le second sur six, et suivit la même ligne politique. Après le coup d'État du 2 décembre, il se tint à l'écart des affaires publiques. Il accepta la candidature à la députation, dans les deux circonscriptions de son département, pour les élections générales de 1869, mais il n'obtint que 7030 voix dans la 1<sup>re</sup> et 4902 dans la 2<sup>e</sup>, sur plus de 25 000 votants dans l'une et dans l'autre.

Après la révolution du 4 septembre 1870, nommé conseiller d'État dans la Commission provisoire chargée de remplacer le Conseil impérial (28 octobre), il fut élu, au scrutin municipal du 5 novembre, maire du septième arrondissement par 6527 voix sur 9317 votants ; fonctions dans lesquelles il fut maintenu depuis par le gouvernement. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant du département de la Seine à l'Assemblée nationale, le trente-cinquième sur quarante-trois, par 79 955 voix sur 328 970 votants. Porté malgré lui, dans son arrondissement, aux élections communales du 26 mars suivant, il réunit, sans être élu, 986 voix. A l'Assemblée, M. Arnaud prit place à gauche et vota constamment avec le parti républicain. Il approuva avec lui la

non-intervention du gouvernement en faveur du pouvoir temporel. Il s'abstint de voter sur la proposition de M. Cazenove de Pradines, relative aux prières publiques, en déclarant « qu'il avait trop le respect de Dieu pour abaisser son nom dans des querelles de parti. » Candidat républicain aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans l'Ariège, avec M. Vigarosy, il fut élu le premier par 208 voix sur 387 électeurs. — Il est mort à Versailles le 30 mai 1878.

M. Arnaud [de l'Ariège] a publié, outre un *Programme politique, A ses concitoyens de l'Ariège* (1849, in-8) : plusieurs brochures et ouvrages qui témoignent de ses efforts constants pour réconcilier l'Église et la démocratie moderne : *L'Indépendance du pape et les Droits des peuples* (1860, broch. in-8) ; *la Papauté temporelle et la Nationalité italienne* (1860, broch. in-8) ; *l'Italie* (1864, 2 vol. in-8) ; *la Révolution et l'Église* (1869, 2 vol. in-18). Il a donné une traduction des *Mémoires sur l'Italie* de Montanelli (1857, 2 vol. in-18).

ARNAUD (Antoine), membre de la Commune de Paris en 1871, est né à Lyon le 20 avril 1831. Employé dans l'administration du chemin de fer de Paris à Lyon pendant plusieurs années, il fut affilié de bonne heure à l'Internationale et l'un des membres les plus importants de cette association. En 1870, il devint rédacteur du journal *la Marseillaise*. Pendant le siège, membre du comité central de la garde nationale, il figura à la journée du 31 octobre, puis il fut un des signataires des premières affiches qui annonçaient l'insurrection du 18 mars 1871. Délégué au ministère de l'Intérieur le 25 mars, il fut élu le 26, membre de la Commune dans le 3<sup>me</sup> arrondissement, par 8679 voix. Nommé, le premier sur cinq, membre du Comité de salut public créé le 2 mai, il décréta la destruction de la maison de M. Thiers, et signa, le 24 mai 1871, au moment où les troupes régulières entraient à Paris, les dernières proclamations de l'insurrection. Il réussit à passer à l'étranger. On a signalé sa présence et ses discours à plusieurs réunions ultérieures de l'Internationale, en Suisse et en Hollande (oct. 1871, sept. 1872).

ARNAUDEAU (Eugène-Jean-Marie), général français, sénateur, né à Laon le 8 septembre 1821, entra à l'École Polytechnique le 12 novembre 1841, en sortit dans le génie militaire et passa plus tard dans l'infanterie. Sous-lieutenant à la date du 1<sup>er</sup> octobre 1843, il fut promu successivement lieutenant le 1<sup>er</sup> octobre 1845, capitaine le 7 novembre 1849, chef de bataillon le 17 janvier 1855, lieutenant-colonel le 28 janvier 1860, colonel le 16 mai 1863, général de brigade le 27 février 1868, et général de division le 30 décembre 1875. Le général Arnaudeau qui, à ses débuts, servit en Afrique, notamment aux tirailleurs d'Oran, a pris part à plusieurs des guerres de l'Empire. Dans celle de 1870, il commandait la 2<sup>me</sup> brigade de la 3<sup>me</sup> division du 3<sup>me</sup> corps d'armée sous les ordres du maréchal Bazaine. Depuis, il a commandé la subdivision de la Charente et de la Dordogne, à Anzoulême, et après sa promotion comme général de division, la 16<sup>me</sup> division d'infanterie (8<sup>me</sup> corps d'armée), avec les subdivisions de régions de Cosne, Bourges et Nevers. Il a été nommé membre de la Commission internationale de l'Exposition universelle de 1878.

Après la mort de M. Bourbeau, sénateur du département de la Vienne, M. le général Arnaudeau a été choisi par le parti conservateur pour le remplacer, et il a été élu, le 2 décembre 1877, par 283 suffrages contre 70 bulletins blancs, aucun

concurrent ne lui ayant été opposé par le parti républicain. Décoré de la Légion d'honneur le 10 août 1853, il a été promu officier le 1<sup>er</sup> octobre 1858 et commandeur le 7 juin 1865.

ARNAULT (Gabrielle-Geneviève PLANAT, dame), dite NAPTAL-ARNAULT, actrice française, née à Paris, [en 1823, est fille de J.-B. Planat, peintre, acteur et écrivain, qui retoucha le *Don Sanche* de Corneille. Au théâtre, elle a pris, par anagramme, le nom de *Naptal*. Élève du Conservatoire, pensionnaire, à plusieurs reprises, de la Comédie-Française et de l'Odéon, jeune première à Rouen et à Bruxelles, elle épousa M. Fr.-Alph. Arnault, en mai 1846. Elle a depuis accompagné son mari et interprété ses œuvres en figurant sur les diverses scènes du boulevard, dans des drames à grand spectacle, tels que *les Cosaques* (Gaité, 1853), et les *Aventures de Mandrin* (même théâtre, 1856).

ARNDT (Louis VON ARNESBERG), jurisconsulte allemand, né à Arnberg (Prusse), le 19 août 1805, d'une ancienne famille de magistrats, étudia le droit aux universités de Bonn, de Heidelberg et de Berlin, passa son examen de docteur en 1825, devint agrégé à la faculté de droit de Bonn en 1826, y fut nommé professeur extraordinaire en 1837, et professeur ordinaire en 1839. Appelé dès lors à l'université de Munich il résida dans cette ville, où ses cours et ses ouvrages lui ont acquis une grande réputation.

De 1844 à 1847, M. Arndt fut membre de la commission législative de Bavière, et en 1848 député de la ville de Straubing à l'Assemblée nationale de Francfort. Il se retira en même temps que MM. Gagern, Dahlmann, Beseler, Waitz, Mathy, etc. (21 mai 1849), dont la retraite entraîna la fin de l'Assemblée de Francfort. Devenu professeur à Vienne en 1865, il fut nommé membre de la Chambre des seigneurs en 1867, puis anobli avec ce titre : Von Arnesberg. — Il est mort à Vienne le 1<sup>er</sup> mars 1878, et il a été enterré à Munich.

M. Arndt a publié, entre autres ouvrages, un *Manuel de Pandectes* (Lehrbuch der Pandecten) ; des *Études sur diverses parties du droit civil et de la procédure civile* (Beiträge zu verschiedenen Lehren des Civilrechts und Civilprocesses, Bonn, 1837), etc. Il a collaboré à plusieurs revues de jurisprudence et au *Lexicon de droit* (Rechtslexicon) de Weiske. Pendant un voyage en Italie (1834-1835), il collationna le manuscrit farnésien de *Festus*, pour l'édition donnée par Otfried Müller.

ARNETH (Alfred, chevalier d') historien autrichien, né à Vienne le 10 juillet 1819, est le fils de Joseph Calasanza, chevalier d'Arneth (né en 1791, mort le 31 octobre 1863), connu lui-même par d'importants travaux sur l'histoire de l'art et les antiquités. Après avoir étudié le droit à Vienne, il entra aux Archives de la maison impériale et royale d'Autriche, de la Cour et de l'État, et se tourna vers les recherches historiques. Ses travaux accueillis avec faveur par la critique, lui valurent en 1858, le titre de vice-directeur des archives et dix ans plus tard celui de directeur. Dans les mouvements révolutionnaires de 1848, il avait été envoyé à l'Assemblée nationale constituante allemande par le district de Neunkirchen qui l'élut, en 1861, membre du Landtag de la Basse-Autriche et ensuite du comité provincial. Appelé, en 1869, comme membre à vie dans la Chambre des seigneurs du Reichsrath autrichien, il prit une part active aux débats célèbres sur les lois confessionnelles. Le chevalier d'Arneth a été élu

correspondant de l'Institut (sciences morales) le 30 décembre 1876.

Parmi ses travaux, facilités par sa situation aux Archives de son pays, on cite : *Vie du Feld-maréchal impérial comte Guido de Starhemberg* (Leben des K. Feld marschalls Grafen G. v. S.; Vienne 1853); le *Prince Eugène de Savoie* (Prinz Eug. v. S.; Ibid. 1858-59); *Marie-Thérèse* (Ibid. 1869-70, t. I-IV); *Marie-Thérèse et Marie Antoinette; leur correspondance pendant les années 1770-1780.* (Ibid., 1865; 2<sup>e</sup> édition augmentée, 1866; *Marie-Antoinette, Joseph II et Léopold II, leur correspondance* (Ibid., 1866); *Marie-Thérèse et Joseph II, leur correspondance* (Ibid., 1867, 3 vol.); *Baumarchais et Sonnenfels* (Ibid., 1868); *Joseph II et Catherine de Russie* (Ibid., 1869); *Jean Christophe Bartenstein et son temps* (Ibid., 1872); *Joseph II et Léopold de Toscane, leur correspondance de 1781 à 1790* (Ibid., 1872, 2 vol.); *Marie-Antoinette, correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Argenteau, etc.* (Paris, 1874, 3 vol. gr. in-8°), publication faite avec M. A. Geoffroy, etc.

**ARNIM** (Dietlof-Frédéric-Adolphe comte d'), administrateur allemand, né au château de Boitzenbourg, dans la Marche de l'Ucker, le 12 décembre 1832, est le fils de l'ancien ministre d'Etat prussien, le comte Adolphe-Henri d'Arnim, mort le 8 janvier 1868. Après avoir étudié le droit à Göttingue, Bonn et Berlin, il remplit diverses fonctions judiciaires et administratives et devint, en 1862, assesseur du gouvernement à Potsdam. Il fit la campagne du Danemark comme officier d'ordonnance du prince Frédéric-Charles, puis du général de Herwarth. Pendant la guerre franco-allemande, il fut attaché, en la même qualité, à l'Etat-major du 3<sup>e</sup> corps. En mars 1873, il fut envoyé à Metz, comme président de l'Alsace-Lorraine; au mois de septembre suivant, la mort de sa femme le détermina à quitter ce poste, mais il acceptait, le 10 décembre de la même année, celui de premier président de la Silésie. Depuis la mort de son père (1868), le comte d'Arnim lui avait succédé dans son majorat et faisait partie, à ce titre, de la Chambre des seigneurs. Membre du Reichstag de l'Allemagne du nord pour le cercle de Ruppin-Templin où est situé le château de Boitzenbourg, il fut élu, en 1871 et 1874, par le même cercle député au Reichstag allemand, où il prit place dans les rangs du parti conservateur libéral, devenu le parti de l'Empire allemand. \*

**ARNIM** (Harry-Charles-Conrad-Edouard, comte d'), diplomate allemand, né à Moitzelsitz (Poméranie) le 3 octobre 1824, de la branche d'Arnim-Suckow, est le neveu de l'ancien ministre d'Etat, Henri Alexandre, baron d'Arnim, mort en 1861. Il fut élevé au gymnase de Koeslin où il fit, dit-on, déjà paraître ses aspirations vers la carrière diplomatique. Après avoir étudié le droit, il entra dans les services publics comme auditeur, le 1<sup>er</sup> février 1847. En 1850, il débuta dans la diplomatie, comme attaché à la légation de Munich. De 1853 à 1855, il fut secrétaire d'ambassade à Rome, puis fut appelé à Berlin au service auxiliaire du ministère de l'extérieur, avec le titre de conseiller de légation. De 1859 à 1861, il fut premier conseiller de l'ambassade prussienne à Vienne et dans l'intervalle, il fut nommé chambellan. Il fut envoyé extraordinaire à Lisbonne en 1862; il passa en la même qualité à Munich en 1864, et à la fin de la même année fut nommé ministre plénipotentiaire à Rome, où il resta jusqu'à la chute du pouvoir temporel du pape, en septembre 1870. Ce fut lui qui prépara et fit réussir, en 1866, le traité d'alliance offensive et défensive entre la

Prusse et l'Italie, si avantageux pour les deux pays. Il travailla aussi à susciter dans l'épiscopat allemand des protestations contre le dogme de l'infaillibilité papale. Au mois de juillet 1870, il se vit conférer le titre de comte.

A la fin de la guerre franco-allemande de 1870-1871, le comte d'Arnim fut nommé (18 mars) commissaire pour les négociations de la paix qui commencèrent à Bruxelles et s'achevèrent à Francfort. Les qualités qu'il fit voir dans cette circonstance le firent choisir, le 23 août, par le gouvernement prussien pour son premier représentant auprès de la République française, et, le 9 janvier 1872, il fut accrédité à Paris comme ambassadeur de l'Empire allemand. Dès ce moment se produisirent des divergences graves entre les vues de M. d'Arnim et celles du chancelier, le prince de Bismarck. Tandis que celui-ci se montrait empressé de consolider l'ordre de choses sorti de la dernière guerre, et de hâter le paiement, des indemnités, en traitant avec le gouvernement de M. Thiers pour l'évacuation du territoire français, l'ambassadeur, au contraire, pensant servir des intérêts de dynastie ou de cour, travaillait à retarder le résultat des négociations, en se préoccupant des questions de politique intérieure de la France. D'une part, il signalait au prince de Bismarck les tentatives des bonapartistes pour entrer en connexion avec l'Allemagne, en offrant un programme de réconciliation (rapport du 6 mai 1872); d'autre part, il s'employait et travaillait, d'accord avec les chefs du parti légitimiste, à favoriser le rétablissement de la royauté. Il contribuait particulièrement au succès des manœuvres parlementaires qui amenèrent la chute de M. Thiers, en la présentant, malgré des instructions contraires, comme devant être agréable au cabinet de Berlin. A la suite de ces complications, M. d'Arnim fut rappelé de Paris, le 2 mars 1874, et nommé, le 19 du même mois, ambassadeur à Constantinople; mais il ne se rendit pas à son poste et fut mis en disponibilité le 15 mai.

Dans l'intervalle, M. d'Arnim avait donné une publicité, blâmée par la presse prussienne, à une correspondance échangée entre lui et le chanoine Döslinger de Munich, relativement au dernier concile. D'un autre côté, son successeur à Paris, le prince de Hohenlohe signalait la disparition, à l'ambassade de Paris, d'un assez grand nombre de pièces officielles concernant la vacance éventuelle du Saint-Siège et la réunion du conclave; ce nombre s'éleva jusqu'à 80. M. d'Arnim, accusé de la suppression ou du détournement de ces pièces, réduisit l'importance de l'inculpation en restituant quelques documents et en soutenant que ceux qu'il gardait appartenaient à lui-même et non à l'ambassade. Il s'ensuivit un procès de nature à donner une extrême publicité aux pièces dont le chancelier avait paru redouter la divulgation, et l'acharnement des poursuites fut tel que l'opinion européenne l'imputa, en grande partie, au désir d'étouffer dans le germe une dangereuse rivalité d'influence. L'instruction commença à Berlin au mois d'octobre, et pendant l'enquête, le comte d'Arnim, après avoir été en prison, ne fut relâché que sur les avis des médecins et moyennant une caution de 100 000 thalers. L'affaire fut plaidée devant le tribunal de 1<sup>re</sup> instance. L'inculpé dont le tribunal exigea la comparution personnelle, était défendu par MM. Munkel, Dockhorn et Holtzendorf. Le jugement, rendu le 19 décembre 1874, écarta le chef de prévarication et de suppression de documents, mais admit celui de « délit contre l'ordre public par le détournement de treize documents officiels concernant les questions politico-religieuses, et officiellement remis à sa garde. » Des circonstances



atténuantes étant accordées, surtout en raison de la restitution volontairement faite de plusieurs dépêches, le comte d'Arnim fut condamné aux frais du procès et à un emprisonnement de trois mois sur lesquels il serait tenu compte d'un mois de détention préventive.

Le ministère public et les défenseurs du comte formèrent également appel contre cet arrêt. La lutte n'en devint que plus vive, et après des incidents qui marquèrent encore son caractère de rivalité politique, la cour de Berlin, dans l'audience du 24 juin 1875, modifiant les chefs d'accusation et aggravant la peine, condamna le comte d'Arnim à neuf mois de prison, comme convaincu d'avoir fait disparaître avec préméditation des documents qui lui avaient été confiés en raison de ses fonctions. Un pouvoir en nullité fut formulé par le comte d'Arnim, sous prétexte d'incompétence du tribunal de Berlin, et fut repoussé après de courts débats au mois d'octobre 1875. Vers le même moment paraissait une brochure intitulée *Pro nihilo*, très violente contre la politique de M. de Bismarck, et son attitude dans toute cette affaire. Elle était attribuée à M. d'Arnim qui était passé en Suisse, puis en Italie. Il y fut réintégré plus tard (mars 1876) par une brochure consacrée, sous le titre de *Pro multo*, à l'apologie du chancelier; elle avait pour auteur M. de Harlessem.

Dépendant les poursuites avaient repris leur cours contre l'ex-ambassadeur, accusé de haute trahison et d'insultes envers l'empereur Guillaume, le chancelier personnellement et le ministère des affaires étrangères considéré comme corps officiel (février 1876). Traduit devant la haute cour, condamné à la destitution par un jugement de la Chambre disciplinaire de Potsdam, dont il appela devant la cour disciplinaire impériale de Leipzig, le comte d'Arnim, qui avait épuisé tous les degrés de la juridiction prussienne, réclama en vain, au nom de sa santé très-gravement atteinte, un nouvel ajournement; il fut définitivement condamné par contumace à cinq ans de réclusion sur les deux chefs de haute trahison et d'outrage (octobre 1877). M. d'Arnim, réfugié à l'étranger, résida quelque temps à Nice pour rétablir sa santé, puis il acheta en Hongrie un domaine qui lui donnait, avec le titre de citoyen autrichien, le droit de siéger dans une des Chambres de l'Empire. Il n'avait pas abandonné la lutte, et l'on a cité comme émanant de lui de nouvelles brochures, telles que la *Nonce arrive* et *Quid faciamus nos*, particulièrement dirigées contre la manière dont M. de Bismarck soutient le « Kulturkampf », ou conflit de la société moderne avec l'infaillibilité papale (décembre 1878).

**ARNOLD** (Mathew), poète anglais, né à Laleham, le 24 décembre 1822, et fils du docteur Arnold, qui rétornera l'enseignement en Angleterre, fut nourri des meilleures études classiques et remporta, en 1843, le grand prix de poésie d'Oxford, avec un poème sur *Cromwell*. Inspiré par Shelley, dont il adoptait les idées philosophiques, il publia un recueil, d'abord anonyme, de *Poèmes*, contenant surtout celui d'*Empédocle sur l'Etna*, (*Empedocles on Etna and other Poems* 1853), qui était une paraphrase brillante des doctrines du panthéisme. Peu de temps après, parut un second recueil (*Poems*, Londres, 1854), précédé d'une préface où l'auteur soutenait qu'en dehors des Grecs rien n'est grand. Imitateur scrupuleux des anciens, dans les légendes poétiques de *Sohrab et Rustuns*, de *Tristram et Iseult*, il racontait sobrement et à grands traits; il avait de l'harmonie et surtout de l'éclat.

Après sa première publication, M. Math.

Arnold avait été nommé par lord Lansdowne, dont il était le secrétaire, à un emploi d'inspecteur de l'*Education-Board*. En 1858, il fut élu professeur de poésie à l'université d'Oxford, et il prit un rang distingué dans l'enseignement littéraire de l'Angleterre. En 1861, il reçut du gouvernement la mission d'aller étudier les méthodes d'éducation pratiquées en France, en Hollande et en Allemagne et publia des *Mémoires* sur ces questions sous forme de rapports à la commission d'enquête sur l'éducation populaire (1861). Il retourna six ans plus tard sur le continent avec une mission analogue, et publia encore le résultat de ses observations sur les établissements d'instruction secondaire et supérieure dans les principaux États de l'Europe (1867). A son retour, il abandonna sa chaire à l'université d'Oxford qui, trois ans plus tard (1870), lui conféra le titre honorifique de docteur en lois. Il avait déjà reçu ce titre, en 1869, de celle d'Edimbourg. Directeur des études du jeune duc de Gênes pendant son séjour en Angleterre, il a été nommé commandeur de la couronne d'Italie.

Outre les poèmes et écrits précédents, M. Arnold a encore publié : *Méropé* (1858), tragédie d'après l'antique, avec une préface sur ce genre; *De la traduction d'Homère* (*On translating Homer*, 1858); conférences. *Essais de critique* (*Essays in criticism* 1865); *Leçons sur la littérature celtique* (*Lectures, etc.*, 1867); *Nouveaux poèmes*, (*New poems*, 1868); *Culture et anarchie*, essai de critique politique et sociale, (*Culture and Anarchy*, 1869); *Saint Paul et le Protestantisme* (1870); *Littérature et dogme* (1873).

**ARNOLD** (Edwin), érudit et publiciste anglais, né le 10 juin 1832, fils d'un magistrat du Sussex, fit de brillantes études au collège du Roi, à Londres, et à celui de l'Université à Oxford. Il reçut ses grades en 1854, fut nommé professeur au collège d'Edouard VI à Birmingham, puis envoyé dans l'Inde comme principal du collège sanscrit de Pouna, dans la présidence de Bombay, à l'Université de laquelle il resta attaché pendant l'insurrection de 1857. Il la quitta en 1861. A part une active collaboration à divers recueils littéraires, il publia des essais de poésie et de prose, un drame, *Griselda*, quelques traductions du grec, et surtout une édition annotée de l'ouvrage classique sanscrit, *Hitopadeça*, avec un vocabulaire sanscrit, anglais et mahratte; puis la traduction en vers du même recueil, sous le titre de *Livres des bons conseils*. Il donna aussi une *Histoire de l'administration de l'Inde sous le marquis de Dalhousie* (1862-1864). Depuis 1861, devenu l'un des directeurs du *Daily Telegraph*, il a préparé la première expédition de George Smith en Assyrie, et, de concert avec la direction du *New-York Herald*, celle de Stanley ayant pour objet de compléter les découvertes de Livingstone. M. E. Arnold a encore publié, en 1874, une traduction en vers du poème grec *Héro et Léandre*.

**ARNOLD** (Arthur), publiciste anglais, né le 28 mai 1833, frère du précédent, se fit d'abord connaître en 1863 par une mission dans le comté de Lancastre, ayant pour objet de remédier aux effets de la disette du coton; il s'en acquitta pendant trois années avec un zèle qui lui valut des remerciements publics, et écrivit une *Histoire de la disette du coton* (*The history of the cotton famine*; 1864, 2<sup>e</sup> édition, 1865). Il parcourut ensuite pendant deux années le Sud et l'Est de l'Europe, ainsi que l'Afrique, et publia, après son retour en Angleterre, son voyage dans le *Levant* (*From the Levant*; 1868, 2 vol.), pour lequel il reçut plus tard la croix d'or de l'ordre grec du

Rédempteur. Il devint à la même époque rédacteur en chef du journal *l'Écho*, qui prit une grande extension. M. Arthur Arnould a été sans succès, en 1873, candidat à Huntingdon pour la Chambre des Communes.

**ARNOULD** (Arthur), littérateur français, membre de la Commune de Paris né à Dieuze (Meurthe), le 7 avril 1833, est le fils d'Edmond-Nicolas Arnould, qui fut professeur de littérature étrangère à la Sorbonne. Il fit ses études à Paris, fut admis comme employé à la préfecture de la Seine, et quitta bientôt les bureaux de l'Hôtel de ville pour la littérature. Devenu secrétaire de la *Revue nationale*, publiée par l'éditeur Charpentier, dont son père avait été le collaborateur, il écrivit en même temps dans la *Revue européenne* et la *Revue de l'Instruction publique*. Il passa de là à *l'Opinion nationale*, puis, en 1867, à *l'Époque* avec M. Clément Duvernois. Un article publié dans ce journal, à propos des sergents de ville, lui valut une première condamnation. Il s'en attira d'autres par sa collaboration successive au *Rappel*, au *Charivari*, à la *Réforme*, à la *Presselibre* et par la publication d'un petit pamphlet, *La Foire aux sottises*. Rallié tout à fait au socialisme radical, il fonda, au mois de janvier 1870, la *Marseillaise*, avec M. H. de Rochefort, puis le *Journal du peuple*, avec M. J. Vallès. Après le 4 septembre 1870, il collabora à *l'Avant-garde*. Nommé d'abord sous-bibliothécaire de la ville, il devint adjoint au maire du 4<sup>e</sup> arrondissement. Aux élections du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale il obtint, sans être élu, 65 005 voix. Après l'insurrection du 18 mars, il fut élu membre de la Commune dans les 4<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> arrondissements, et opta pour le 4<sup>e</sup>, où il avait recueilli 8 608 suffrages. Membre de la Commission des relations extérieures, puis de celle des subsistances il fut délégué, le 9 avril, à la mairie du 4<sup>e</sup> arrondissement. Il vota avec la partie relativement modérée de la Commune, combattit la création du comité de salut public, et se retira devant les empiètements de ce comité. Il parvint à passer à l'étranger. En février 1871, sa collaboration à la *Révolution française* a valu à ce journal une condamnation.

M. Arnould a publié un certain nombre d'ouvrages dont les premiers sont exclusivement littéraires : *Contes humoristiques* (1857, in-18) ; *Trois poètes*, nouvelles (1859, in-18) ; *Béranger, ses amis, ses ennemis et ses critiques* (1864, 2 vol. in-18) ; *La Liberté des théâtres et l'Association des auteurs dramatiques* (1865, in-8) ; *Histoire de l'inquisition* (1869, in-18) ; *Histoire populaire et parlementaire de la Commune de Paris* (Bruxelles 1878, t. I-III) qui a donné lieu, dans la presse, à de vives contestations.

**ARNOULD-PLESSY** (Jeanne PLESSY, dame), actrice française, née à Metz, le 7 septembre 1819, entra au Conservatoire le 12 décembre 1830 et en sortit l'année suivante, la classe dont elle faisait partie ayant été supprimée. Le 10 mars 1834, elle débuta à la Comédie-Française dans le rôle d'Emma de *la Fille d'Honneur*. Elle créa ensuite divers personnages dans *la Passion secrète*, *le Verre d'eau*, *une Chaîne*, *le Guerrero*, *le Mariage raisonnable*, *Julie* (1834-1845) et reprit la plupart des pièces de l'ancien ou du nouveau répertoire ; dès la fin de 1834, elle avait été reçue sociétaire. En juillet 1845, Mlle Plessy quitta brusquement Paris et alla se marier à Londres avec l'auteur dramatique J.-F. Arnould, mort en 1854 ; après de longs pourparlers sans résultat, la Comédie-Française l'assigna en justice et, le 17 août 1846, elle fut condamnée à 100 000 francs de dommages-intérêts, à la confiscation de ses

fonds sociaux, et déclarée déchue de ses droits de sociétaire. Jusqu'en 1855, elle eut au Théâtre-Français de Saint-Petersbourg une position et une réputation des plus brillantes et ne reparut qu'une fois à Paris, en 1853, pour jouer Araminte, des *Fausse confidences*, dans la représentation de retraite de M. Samson. Deux ans après (17 septembre 1855). Mme Arnould-Plessy est rentrée à la Comédie-Française à titre de pensionnaire et avec un engagement de huit ans ; les pièces qu'elle joua le plus habituellement furent, avec celles de Marivaux, *Tartufe* et *le Misanthrope*. Elle eut en outre de grands succès dans des rôles importants du répertoire moderne, notamment dans les dernières œuvres de M. Em. Augier : la création de la baronne Pfeifer, dans *le Fils de Giboyer*, a été un de ses principaux triomphes. Le rôle de Mme Lecotellier dans *Maitre Guérin* (1864-1865), lui a valu un succès différent, mais non moins brillant. Les reprises de *l'Aventurière*, de M. Augier, remaniée dans le sens du drame de mœurs, lui ont fourni un des rôles où elle a déployé le plus d'habileté à la fois et de puissance.

Mme Arnould-Plessy a cessé d'appartenir au Théâtre-Français le 1<sup>er</sup> mai 1876 ; elle a donné, le 8 du même mois, sa représentation de retraite, en jouant les trois premiers actes de *l'Aventurière*, le 3<sup>e</sup> acte de *Misanthrope* et *le Legs*, qui rappelaient le mieux ses genres différents de succès.

**ARNOULT** (George-Marie), député français, est né à Pont-l'Abbé, le 9 juin 1832. Riche propriétaire du Finistère et président du Comice agricole de son canton, il fut porté aux élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés dans la deuxième circonscription de Quimper, tandis que M. L. Hémon, avocat, se présentait, au même titre dans la première : ils firent une profession de foi commune. Il fut élu par 7832 voix contre 4887, données au candidat conservateur, M. Bolloré. Il siégea à gauche, vota avec la majorité républicaine et fut un des 363 députés des gauches réunies qui soutinrent l'ordre du jour de défiance et de blâme contre le ministère de Broglie après l'acte du 16 mai. Aux élections qui suivirent la dissolution, il fut renvoyé à la Chambre avec 6267 voix contre 3506 données à son concurrent, M. de Lécuse, candidat officiel et monarchiste. M. Arnould représente le canton de Pont-l'Abbé au conseil général du Finistère.

**ARON** (Henri), professeur et publiciste français, né le 11 novembre 1842, se destina à l'enseignement et entra à l'École normale dans la section des lettres en 1862. Reçu agrégé en 1865, il quitta presque aussitôt le professorat pour suivre la carrière du journalisme. Il entra au *Journal des Débats*, dont le libéralisme s'était rallié à la république, et en devint un des rédacteurs assidus. Au mois de mars 1876, sous la première administration républicaine qui suivit les élections générales il fut appelé par M. Ricard, ministre de l'Intérieur, à la direction du *Journal officiel* et du *Bulletin français*, en remplacement de M. Ernest Daudet. Il la garda jusqu'à l'acte du 16 mai 1877. Après la réélection de la majorité républicaine de la Chambre des députés, il fut remis à la tête du *Journal officiel* par M. de Marcère. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 30 juillet 1878.

**ARREST** (Henri-Louis D'), astronome allemand, né à Berlin le 13 août 1822, suivit le gymnase français de cette ville et étudia l'astronomie sous la direction d'Encke. Il entra, en 1845, à l'Observatoire de Berlin, passa en 1848 à Leipzig, y prit ses grades et y devint professeur extraordinaire en 1852. A la fin de 1857, il fut appelé comme

professeur ordinaire d'astronomie à Copenhague, où il dirigea la construction du nouvel observatoire de l'Université et l'installation des instruments. — M. d'Arrest est mort à Copenhague le 19 juin 1875.

On lui doit de nombreuses et savantes observations, ainsi que des découvertes, entre autres celles de plusieurs comètes et de la planète Fréïa. Il s'attacha spécialement à l'étude des nébuleuses en dressa le catalogue le plus complet et fit connaître la disparition de quelques unes d'entre elles. Outre ses travaux insérés dans le *Bulletin* des sociétés savantes du Danemark et de l'Allemagne, on peut citer de lui : *Du Système des petites planètes* (Ueber das System der kleinen Planeten, Leipzig, 1851); *Résultats des observations de nébuleuses* (Resultate aus Beobachtungen der Nebelflecken und Sternhaufen), *ibid.*, 1856; *Recherches sur les nébuleuses et leurs rapports avec l'analyse spectrale* (Copenhague 1872 danois).

**ARRIETA** (Don Juan - Emilio), compositeur espagnol, né à Puente-la-Reina, le 21 octobre 1823, passa, dès l'âge de six ans, en Italie et entra en 1842 au conservatoire de Milan, où il eut Vaccaj pour professeur de composition. Sorti en 1845, il se mit aussitôt à écrire des opéras, dont l'un, *Ildegonda*, fut représenté, sans succès, à Milan. Au moment des troubles de l'année 1848, il retourna en Espagne et prit rapidement dans le monde musical une haute situation. Après avoir fait jouer avec succès, en 1870, au théâtre Royal le grand opéra, *Isabelle la Catholique ou la Conquête de Grenade*, il entreprit de faire renaitre un genre d'opéra-comique propre au théâtre espagnol et appelé zarzuela; il donna dans ce genre un très grand nombre d'ouvrages dont plusieurs eurent un succès populaire. M. Arrieta était, depuis 1857, professeur de composition au Conservatoire de Madrid dont il est devenu, plus tard, directeur. Il a été nommé en outre, en 1875, membre du Conseil de l'instruction publique.

Outre les opéras cités plus haut, nous mentionnerons dans le genre comique national: *le Domino bleu* (el Domino azul, 1852), en trois actes; *le Mousse* (el Grumete), en deux actes, ayant pour suite *la Vuelta del Corsario* (1853); *Marino*, en deux actes (1855); *l'Etoile de Madrid*, (la Estrella de Madrid), en trois actes; *Tel bois, tel copeau* (De tal palo tal astilla); *el Somnambulo*; *Guerra a muerte*; *el Conjuró*; *Cadenas de oro*; *el Agente de matrimonios*; *la Insula Barataria*; *la Tabernera de Londres*; *los Circasianos*, etc.

**ARRIGHI**. Voy. PADOUÉ (duc de).

**ARRIVABENE** (le comte Jean), économiste italien, né à Mantoue, en 1801, élevé au collège de sa ville natale, fut jeté en prison, à Venise, en 1821, pour n'avoir pas dénoncé Silvio Pellico. Il y resta sept mois. Forcé de s'expatrier, il passa en France, puis en Angleterre. Le 21 janvier 1824, il était condamné à mort par contumace. S'étant établi en Belgique en 1827, il n'obtint de l'Autriche son émigration légale qu'en 1838. En 1840, il fut naturalisé Belge. Il prit un des premiers rangs parmi les économistes de son pays d'adoption, et fut l'un des fondateurs et plus tard président de la société d'économie politique. En 1860, il rentra en Italie et fut nommé sénateur. Il exerça au sein de la société d'économie nationale de Florence une notable influence. Depuis il vécut dans la retraite à Mantoue. M. Arrivabene a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales le 22 avril 1865.

Outre de nombreux articles insérés dans le

*Journal des économistes* de Paris, il a publié : *Sur les Sociétés de bienfaisance* (Londres et Lugano, 1828, 1832, 2 vol.); *Des moyens les plus propres à améliorer le sort des ouvriers* (Lugano, 1832); *Situation économique de la Belgique* (Bruxelles, 1843). Il a traduit en italien les *Principes d'économie*, de Stuart Mill (Lugano, 1833), et en français les *Principes fondamentaux de l'économie politique*, de Senior (Paris, 1836). Il faut citer un volume de mémoires : *D'une époque de ma vie* [1820-1822] avec six *Lettres* inédites de Silvio Pellico, traduit en français sur le manuscrit original par M. S. Morhange (Bruxelles, 1861, in-18). Il a été publié un choix de ses *Écrits moraux et économiques* (Scritti morali, etc.; Florence, 1870).

**ARTAMOV** (Piotre). Voy. LA FITE DE PELLEPORE (le comte de).

**ARTARIA** (Mathias), peintre allemand, né à Manheim, le 19 juin 1814, étudia à l'Académie de Dusseldorf, et se tourna vers le genre historique. a emprunté ses sujets à la nature et à l'histoire du Tyrol, et retracé plusieurs épisodes de la vie d'André Hofer. Parmi ses tableaux on cite : *Engagement entre les Français et les Tyroliens*; *Tyroliens embusqués tirant sur l'ennemi*; *Payans hollandais écoutant leur arrêt de mort*, et une série de tableaux inspirés par un voyage en Espagne. M. Artaria s'est depuis longtemps fixé dans sa ville natale.

**ARTAUD-HAUSSMANN** (Louis-Charles-Marie-Emmanuel, baron), fils de l'inspecteur général de l'instruction secondaire, connu par des traductions classiques, est né à Paris, le 24 octobre 1842. Il a été autorisé, en 1864, à joindre à son nom celui de sa mère, sœur du baron Haussmann, préfet de la Seine. Nommé auditeur au Conseil d'État, le 1<sup>er</sup> janvier 1865, il fut attaché comme commissaire du gouvernement au Conseil de préfecture de la Seine. A la suite d'un voyage en Palestine et en Orient, en 1868, il a été fait chevalier du Saint-Sépulchre.

On doit à M. Artaud-Haussmann la première traduction du poème allemand du treizième siècle, le *Tournoi poétique de la Wartbourg*, avec des notes et une étude historique et littéraire sur la poésie chevaleresque de l'Allemagne au moyen âge (1865, in-8). Il a, en outre, recueilli et publié un ouvrage posthume de son père : *Études sur la littérature depuis Homère jusqu'à l'École romantique* (1863, in-8).

**ARTHUR** (Timothée-Shay), romancier américain, né en 1809, près de Newburgh (Orange-County, New-York), et élevé à Baltimore, entra d'abord dans les affaires et alla, en 1833, dans l'Ouest, comme agent d'une compagnie de banque; mais la compagnie ayant fait faillite, il revint à Baltimore et se fit romancier. En 1841, il alla s'établir à Philadelphie.

M. Arthur a écrit de nombreuses séries d'ouvrages d'imagination qui renferment des peintures assez vives de la vie et des mœurs américaines. Dans le genre des romans, esquisses, nouvelles, etc., il a produit plus de cinquante volumes, dont voici les principaux : *Sketches of life and character* (in-8); *Lumières et ombres de la vie réelle* (Lights and shadows of real life, in-8); *Tales for rich and poor* (6 vol. in-12); *Library for the Household* (12 vol. in-18); *Arthur's juvenile library* (12 vol. in-16); *Tales of married life* (3 vol. in-18); *Tired of house-keeping* (in-12), etc. On cite ensuite quelques précis historiques : *the History of Kentucky* (in-16, Philadelphie, 1852), *of Georgia*, *of Virginia*, *of New-Jersey*;

enfin des écrits dirigés contre l'ivrognerie, tels que : *Dix nuits passées dans une taverne* (Ten nights in a barroom, in-12), etc.

**ARTOM** (Isaac), diplomate italien, né à Asti le 31 décembre 1829, d'une famille israélite, étudia le droit à Turin et entra au ministère des affaires étrangères où Cavour le remarqua et le prit pour secrétaire particulier. A la mort du célèbre homme d'Etat, en 1861, il fut attaché comme secrétaire de légation au comte Arese, ministre à Paris; mais il fut rappelé l'année suivante, sous le ministère Farini, et nommé directeur aux affaires étrangères. Envoyé en 1864 à Paris, comme conseiller de légation, il accompagna, en 1866, le comte Menabrea à Vienne et prit part aux négociations de la paix entre l'Autriche et l'Italie. En reconnaissance de ses services, il fut nommé, au mois d'août 1867, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du royaume d'Italie à Copenhague. Il fut accrédité, en la même qualité, à Carlsruhe le 10 mars 1868. Lorsqu'éclata la guerre de 1870, entre la France et l'Allemagne, il fut envoyé en mission secrète à Vienne. Depuis, le ministre Visconti-Venosta l'appela, comme secrétaire général, aux affaires étrangères.

**ARTOT** (Marguerite-Joséphine-Désirée MONTAGNEY, dite), dame PADILLA, cantatrice belge, née à Paris le 21 juillet 1835, pendant un voyage de ses parents dans cette ville, est fille de Désiré Artot, professeur de cor au conservatoire de Bruxelles, et nièce du célèbre violoniste belge, Alexandre-Joseph Artot. Après ses premières études musicales faites dans sa famille, elle recut des leçons de chant de Mme Viardot qui lui valut les encouragements et la protection de Meyerbeer. Grâce à la protection de celui-ci, elle fut engagée à l'Opéra de Paris et y joua, au commencement de 1858, le rôle de Fidès dans le *Prophète*. Malgré l'accueil assuré à la beauté de sa voix, elle quitta l'Académie impériale de musique pour parcourir la province et l'étranger; elle se produisit avec succès à Bordeaux, à Lyon, à Montpellier, à Orléans, puis dans les principales villes de Belgique et de Hollande, avant de se rendre en Italie pour se consacrer particulièrement à l'opéra italien. Engagée à Berlin, pendant plus de cinq années, elle y exécuta d'une façon brillante le répertoire, tant allemand qu'italien. Elle fut également applaudie dans la plupart des villes de l'Allemagne. Après des excursions en Hongrie et en Danemark, elle passa en Angleterre où elle fut accueillie avec la même faveur à Hay-Market et Covent-Garden. Elle se rendit ensuite en Pologne et en Russie, et fut très-applaudie à Moscou et à Saint-Petersbourg. Mlle Artot unissait, dès l'origine, à un jeu passionné une puissante voix de mezzo-soprano, à laquelle le travail a donné de l'étendue et de la souplesse. Elle a épousé, en 1869, M. Padilla, chanteur espagnol.

**ASCHBACH** (Joseph), historien allemand, né à Hœchst (duché de Nassau), le 29 avril 1801, fit ses classes au lycée de Heidelberg et étudia la théologie et la philosophie à l'université de cette ville. Quelque temps après, il embrassa la carrière de l'enseignement, s'adonna aux travaux historiques, occupa à Francfort une chaire d'histoire (1823), et fut appelé à l'université de Bonn en 1842. Il passa, en 1853, comme professeur d'histoire générale, à l'École supérieure de Vienne où il dirigea en outre le séminaire historique qui a fourni à l'Autriche un grand nombre d'historiens distingués.

M. Aschbach s'est principalement occupé des annales de l'Espagne au temps des barbares et des Maures. De là : *Histoire des Visigoths* (Geschichte der West-Gothen, Francfort, 1827); *Histoire des Omméjades en Espagne* (Geschichte der Ommajaden in Spanien, Francfort, 1830, 2 vol.); *Histoire de l'Espagne et du Portugal sous la domination des Almoravides et des Almohades* (Geschichte Spanien's und Portugal's zur Zeit der Herrschaft der Almoraviden und Almohaden, Francfort, 1833-1837, 2 vol. in-8).

Parmi ses autres écrits on remarque : *Histoire de l'Empereur Sigismond* (Geschichte des Kayser's Sigmund, Hambourg, 1838-1845, 4 vol.); *Histoire des Hérules et des Gépides, pour servir à l'histoire des émigrations germaniques* (Geschichte der Herulen und Gepiden, Ibid., 1835), ouvrage qui se trouve aussi dans le tome VI des *Archives historiques et littéraires* de Schlosser et Bercht; *Histoire des comtes de Wertheim* (Geschichte der Grafen von Wertheim, Ibid., 1843, 2 vol.); *Hroswitha et Conrad Celtes* (Roswitha, etc.; Vienne, 1867, 2<sup>e</sup> édit. 1868), où l'auteur déclare apocryphes les ouvrages de l'abbesse et les attribue à Conrad Celtes; *Les Premiers voyages de Conrad Celtes* (die frühern Wanderjahre des C. C.; Ibid., 1869), etc. Ce laborieux écrivain a fourni en outre beaucoup d'articles à l'*Encyclopédie ecclésiastique* (Kirchen-Lexicon, 1846 et suiv., aux *Annales littéraires* de Heidelberg et de Berlin, etc.

**ASCOLI** (Graziadio-Isaia), philologue italien, né le 16 juillet 1829, d'une famille israélite, fut destiné au commerce, mais se tourna de bonne heure vers l'étude comparée des langues. Dès l'âge de seize ans, il publiait un écrit remarqué sur les rapports du valaque avec l'idiome du Frioul. Il fit paraître un peu plus tard un recueil d'*Études orientales et linguistiques* (Studij orientali e linguistic, 2 vol.) où, entre autres opinions nouvelles, il affirmait la présence de nombreux éléments sémitiques dans la langue étrusque. Cette publication lui valut d'être appelé comme professeur de philologie à l'académie de Milan, dont il devint plus tard président. Il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 28 décembre 1877.

Parmi les écrits de M. Ascoli, qui a formé toute une école de philologues italiens, il faut citer surtout pour son importance, la *Phonologie comparée du sanscrit, du grec et du latin* (Fonologia comparata, etc., Turin et Florence, 1870), ouvrage traduit en allemand (Halle, 1872).

**ASOPIOS** (Constantin), érudit et littérateur grec, né dans l'Épire, vers 1791, fut, au début de sa carrière littéraire, un des principaux collaborateurs du *Mercurio letteraire* (ὁ λόγιος Ἐρμῆς), recueil périodique qui exerça une haute influence sur le réveil de la nationalité hellénique; il fut nommé professeur de littérature grecque à l'université de Corfou, nouvellement instituée par lord Guilford, et inséra un grand nombre d'articles dans l'*Anthologie ionienne*. Il passa ensuite à l'université d'Athènes. — Il est mort dans cette ville en décembre 1874.

Nous citerons parmi ses nombreux ouvrages : *Leçons grecques* (Γραμματικὰ μαθήματα, Venise, 1818, anonyme); *Abrégé de l'histoire grecque* (Corfou); *Introduction à la syntaxe grecque*, ouvrage volumineux dont l'abrégé sert de base à l'enseignement dans la plupart des écoles grecques de l'Orient; *Introduction à Pindare* (Athènes, 1841, inachevé); *Histoire des lettres grecques* (Athènes, 1851, t. I, in-8).

ASSE (Eugène-Auguste), littérateur et journaliste français, né à Paris en 1833, fit ses études au lycée Louis-le-Grand, suivit les cours de l'École de droit de Paris, dont il fut lauréat en 1857, puis s'attacha, comme collaborateur, à M. Oscar de Vallée. Il débuta par des articles littéraires dans la *Revue contemporaine* (1860) et devint ensuite l'un des principaux rédacteurs du *Moniteur universel*.

Outre un certain nombre de notices importantes fournies à la *Nouvelle biographie générale* (entre autres celle de Voltaire). M. Asse a publié et annoté les *Lettres portugaises* suivies des *Lettres de Mademoiselle Aïssé* (1873, in-18) ; les *Lettres de Mademoiselle de Lespinasse* (1876, in-18), complétées, l'année suivante, par une brochure intitulée : *Mademoiselle de Lespinasse et la marquise du Deffand*, renfermant de nombreux documents inédits ; *Lettres de la marquise du Châtelet*, réunies pour la première fois et augmentées de trente-huit Lettres inédites (1878, in-18) ; un recueil des *Contes en vers et en prose* de Boufflers (1878, in-16), etc.

ASSELINE (Louis), littérateur français, né à Versailles en 1829, termina ses classes au lycée Charlemagne, fit son droit et fut reçu avocat en 1851. Après quelques années d'étude, il entra dans la librairie Hachette, comme chargé des relations de cette maison avec la presse. En 1865, il prit part aux conférences de la rue de la Paix, et celle qu'il fit sur Diderot et le XIX<sup>e</sup> siècle, eut quelque retentissement. Il fonda, en 1866, un journal hebdomadaire, la *Libre pensée*, organe des doctrines du matérialisme scientifique, et qui disparut, après cinq mois d'existence, par suite d'une condamnation du tribunal correctionnel. Il le remplaça par la *Pensée nouvelle*. Après avoir essayé, en 1866, de publier une *Revue encyclopédique*, il fut, deux ans plus tard, l'un des principaux fondateurs de l'*Encyclopédie générale*, à la direction philosophique et littéraire de laquelle il prit une grande part (1869-1871, t. I-III.)

Après la révolution du 4 septembre 1870, nommé, par décret du gouvernement de la Défense nationale, maire du 14<sup>e</sup> arrondissement (Montrouge), M. Asseline montra beaucoup d'énergie et d'activité au milieu d'une population pauvre, exposée à tout l'effet du bombardement. Lors des élections municipales du 5 novembre, il fut élu maire du 14<sup>e</sup> arrondissement, au deuxième tour, par 4007 voix sur 5923 votants. Après la capitulation et le ravitaillement de Paris, il donna sa démission (20 février 1871). Au scrutin du 8 février pour l'Assemblée nationale, il avait obtenu, sans être élu, 65 821 voix, et figurait le 44<sup>e</sup>, dans l'ordre de recensement des votes, sur la liste du département de la Seine, qui nommait 43 députés. Aux élections municipales du 22 juillet, porté candidat dans le quartier du Petit-Montrouge il n'obtint pas la majorité, mais il fut élu au renouvellement suivant du conseil. Il y prit place parmi les représentants les plus avancés de l'opinion démocratique. Ce fut sur sa proposition et sur son rapport qu'au mois de novembre 1876, le conseil émit un vœu en faveur de l'amnistie pleine et entière, vœu politique et, comme tel, illégal. Il ne se présenta pas aux élections suivantes, pour se consacrer entièrement au journalisme. — M. Asseline est mort subitement à Paris le 6 avril 1878.

Il a été le collaborateur assidu, comme critique littéraire, de la nouvelle *Revue de Paris*, de la *Gironde*, de la *Tribune*, de l'*Universel*, etc. Il a eu un instant la rédaction en chef du *Peuple souverain* (février 1872), puis il a collaboré activement au *Rappel*, et enfin fondé une

*Correspondance républicaine* pour les journaux de province. Il a publié à part : *Diderot et le XIX<sup>e</sup> siècle* (1866, in-8) ; *les Nouveaux saints, Marie Alacoque et le Sacré-Cœur* (1873, in-18) ; *Histoire d'Autriche depuis la mort de Marie-Thérèse* (1877, in-18).

ASSELINEAU (Charles), littérateur français, né à Paris en mars 1820, fut attaché à la Bibliothèque Mazarine depuis 1859. Il a publié un certain nombre de volumes ou brochures de curiosité littéraire et bibliographique, tirés, en général, à très-petit nombre : *Jehan de Schelandre* (1854, in-8) ; *André Boulle, ébéniste de Louis XIV* (1854, in-8) ; *Neufgermain et Marc de Maillé* (1854, in-8) ; *les Albums et les autographes* (1855, in-8) ; *Histoire du sonnet pour servir à l'histoire de la poésie française* (1855, in-16) ; *Notice sur Lazare Bruand, peintre* (1855, in-8) ; *la Double vie*, nouvelles (1858, in-18) ; *l'Enfer du bibliophile* (1860, in-18) ; *le Paradis des gens de lettres selon ce qui a été vu et entendu l'an du Seigneur MDCCLII* (1862, in-18, avec grav.) ; *Mélanges tirés d'une bibliothèque romantique* (1866, in-8 ; 2<sup>e</sup> édition sous le titre de *Bibliographie romantique*, 1872, in-8) ; *l'Italie et Constantinople* (1869, in-18) ; *Charles Baudelaire, sa vie et son œuvre* (1869, in-18 avec cinq portraits) ; *les Sept péchés capitaux de la littérature* (1872, in-16) ; *la Ligne brisée, histoire d'il y a trente ans* (1873, in-12), etc. Il a collaboré aux *Poètes français* de M. Crépet, au *Bulletin du bibliophile*, et autres recueils littéraires. — M. Asselineau est mort le 25 juillet 1874 à Châtelguyon (Puy-de-Dôme).

ASSÉZAT (Jules), littérateur et bibliographe français, né à Paris, le 21 janvier 1832, fils d'un compositeur au *Journal des Débats*, entra comme employé dans les bureaux de ce journal et fut chargé plus tard du dépouillement des feuilles de province et de comptes-rendus bibliographiques. Il prit part, avec MM. Duranty et Thuliez, à la fondation de la revue le *Réalisme* (1856). Attiré vers les sciences physiologiques et naturelles, M. Assézat, qui avait écrit précédemment une brochure sur les tables tournantes (*Magnétisme et crédulité*, 1853 in-8), commença, en 1865, une collection de « singularités » scientifiques dont il ne parut que deux volumes : *Lucina sine concubitu* d'Abraham Johnston et *l'Homme Machine* de La Mettrie, accompagnés de savantes introductions. Ses fonctions de secrétaire de la société d'anthropologie ne l'empêchèrent pas d'annoter les *Œuvres facétieuses* de Noël du Fail (1874, 2 vol. in-16) et de préparer la grande édition des *Œuvres complètes* de Diderot (1875-1877, 20 vol. in-8), à laquelle il a attaché son nom, et qui a été terminée par M. Maurice Tourneux. — Il succomba, le 24 juin 1876, aux fatigues de ce travail, pendant lequel il donna encore un choix très judicieux des *Contemporaines* de Rétif de la Bretonne (1875-1876, 3 vol. in-16).

On doit, en outre, à M. Assézat, un grand nombre d'articles dans le *Journal des Débats*, la *Revue française*, la *Revue de Paris*, la *Revue nationale*, le *Musée universel*, le *Bulletin du Bouquiniste*, etc.

ASSI (Adolphe-Alphonse), membre de la Commune de Paris en 1871, né vers 1840, d'une famille méridionale d'origine italienne, fit son apprentissage comme ouvrier mécanicien, s'engagea à dix-sept ans, déserta en Suisse deux ans après, et devint volontaire de Garibaldi. Amnistié en 1864, il travaillait au Creusot, en 1868, et était le gérant de la caisse de secours mutuels des ouvriers, lorsqu'éclata la première grève dans cet

établissement. Son expulsion des ateliers, le 19 janvier 1870, fut le signal d'une grève générale, soutenue par les fonds de l'Internationale dont M. Assi faisait partie, et qui nécessita à plusieurs reprises l'intervention de la force armée. Arrêté le 1<sup>er</sup> mai et impliqué dans le procès fait à l'association, il fut renvoyé des fins de la prévention et fut dès lors un des orateurs influents des réunions populaires. Après avoir eu, au 4 septembre 1870 et pendant le siège un rôle assez effacé, il obtint, aux élections du 8 février, 58 776 suffrages. Organisateur du comité central de la garde nationale, il signa le premier les affiches annonçant l'insurrection du 18 mars, rompit les négociations commencées avec l'amiral Saissset et fut élu membre de la Commune le 26, dans le onzième arrondissement, par 18 041 voix. Son action et son influence dans les premiers jours de l'insurrection, excitèrent la jalousie de ses collègues, qui le firent arrêter et puis relâcher après un solennel interrogatoire. Il vota toutes les mesures extrêmes, fut pris le 21 mai, condamné par le 3<sup>e</sup> conseil de guerre à la déportation dans une enceinte fortifiée, et embarqué pour la Nouvelle-Calédonie le 8 mai 1872. \*

ASSIER (Alexandre), archéologue français, né à Troyes le 10 avril 1821, devint en 1848 chef d'institution dans sa ville natale, d'où il passa plus tard, en la même qualité, à Courbevoie, près de Paris. Il est auteur d'un assez grand nombre de publications d'histoire et d'archéologie locales : les *Archives curieuses de la Champagne et de la Brie* (Troyes, 1853, in-8); *Légendes, curiosités et traditions de la Champagne et de la Brie* (Ibid., 1859, in-8); *Bibliophile du département de l'Aube* (Ibid., 1853-1874, 12 liv. in-8°); *Bibliothèque de l'amateur champenois* (Ibid., 1859-1876, 14 liv. in-8); *la Champagne encore inconnue*, documents curieux et inédits (Chartres, 1875-76, 2 vol. in-8). Il a édité, d'après des archives locales, des comptes de fabriques et autres documents sur des constructions d'églises, sur les foires du pays, etc. aux xiii<sup>e</sup> et xiv<sup>e</sup> siècles Il a écrit, en outre, quelques petits livres de morale et d'instruction, entre autres : les *Grandes plaies de la France* (1875, 3 part.) ; sous le pseudonyme d'*Alexandre de Beaune*. \*

ASSIER (Adolphe d') voyageur et philologue français, né à Labastide-de-Sérou (Ariège), en 1828, devint professeur de mathématiques et membre de l'académie des sciences de Bordeaux. Il a fait, dans l'ancien et le nouveau monde, des voyages d'études dont il a consigné les résultats dans des publications comme les deux suivantes ; le *Brésil contemporain*, races, mœurs, institutions, paysages (1867, in-8°), et *Souvenirs des Pyrénées* (1872, in-18). Il a donné ensuite une série d'écrits relatifs à la science du langage : *Essai de grammaire générale, d'après la comparaison des principales langues indo-européennes* (1861, in-8°) ; *Histoire naturelle du langage*, en deux parties ; *Physiologie du langage phonétique* (1867, in-18) et le *Langage graphique* (1868, in-18). Citons encore : *Essai de philosophie positive au XIX<sup>e</sup> siècle* (1870, 1<sup>re</sup> partie, in-18 : le Ciel).

ASSING (Ludmilla) femme auteur allemande, née à Hambourg le 22 février 1821, est fille du docteur D.-A. Assing (né en 1787, mort le 25 avril 1842), aussi connu comme poète lyrique que comme médecin, et de Rosa-Maria Varnhagen von Ense (née en 1783, morte le 22 janvier 1840), sœur du célèbre écrivain allemand de ce nom, et renommée par ses relations littéraires et son talent poétique.

Après la mort de ses parents, la jeune Ludmilla se retira à Berlin chez son oncle, et son séjour auprès de lui eut sur elle une influence capitale. En relation constante avec des hommes distingués, elle se mit elle-même à écrire dans plusieurs journaux, mais sans signer de son nom. Ses deux premiers ouvrages remarquables furent deux études biographiques : la *Comtesse Elisa d'Ahlefeldt*, femme d'Adolphe de Lutzow, amie de Charles Immermann (Graefin El. v. A., die Freudin K. Immermanns; Berlin, 1857), et *Sophie de Laroche*, amie de Wieland (S. von L.; Ibid 1859). Chargée par son oncle du soin de mettre au jour les écrits littéraires qu'il laissait à sa mort, elle donna, d'après ses manuscrits, toute une série de publications dont plusieurs firent grand bruit et lui attirèrent de fâcheuses affaires. Elle fit paraître successivement les tomes VIII et IX des *Mémoires de Varnhagen* (Denkwürdigkeiten, Leipzig, 1859), complétés par les *Lettres d'Alexandre de Humboldt à Varnhagen von Ense pendant les années 1827-1858* (Briefe Al. v. H's an V.; Ibid. 1860), traduites en français, deux fois la même année (Bruxelles, in-12; Paris, in-8); puis les portefeuilles de Varnhagen von Ense (Tagebücher von V. v. E.; Leipzig 1861-62, t. I-VI; Zurich, 1865, t. I-VIII; Hambourg, 1868-70, t. IX-XIV), publication énorme dont les volumes III-IV-V-VI, firent poursuivre Mlle Assing pour offense envers le roi et la reine, et lui valurent une double condamnation à huit mois et à deux ans de prison. Dans l'intervalle, elle passa en Italie, se fixa à Florence et continua de se livrer avec une ardeur infatigable à ses travaux et publications. En décembre 1874, elle épousa M. Cino Grimelli, officier de l'armée italienne.

Mlle L. Assing a encore édité : *Correspondance de Varnhagen et d'Elsner* (Stuttgart, 1865, 3 vol.); *Lettres de Staegemann, Metternich*, etc. (Leipzig, 1865); *Lettres de Chumisso, Gneisenau* (Ibid., 1867, 2 vol.); *Écrits choisis de Varnhagen von Ense* (Ibid., 1871-74, 14 vol.); *Correspondance et portefeuille du prince de Puckler Muskau* (Hambourg, 1873, t. I-II, Berlin 1874, t. III-VI); *Portefeuilles de Frédéric de Gentz* (Leipzig 1873-74, 4 vol.); *Correspondance de Varnhagen et de Rachel* (Leipzig 1874-75, 6 vol.), etc. Elle a écrit en outre la biographie en italien de *Piero Cironi* (Prato, 1865), reprise ensuite en allemand, comme *Étude historique sur la révolution italienne* (Piero Cironi, P. C., ein Beitrag zur Geschichte der Rev. in Italien; Leipzig, 1868); *la Positione sociale della donna* (Milan, 1866); *Pages de l'histoire prussienne* (Blätter aus der Preuss. Geschichte, Leipzig 1868, 5 vol.); *Portraits biographiques* (Biogr. Portraits; Ibid. 1871); *le Prince Hermann de Puckler Muskau*, étude biographique en deux parties (Hambourg 1873, Berlin 1874, etc.). Elle a aussi traduit plusieurs ouvrages italiens, entre autres les *Écrits de Joseph Mazzini* (G. M.'s Schriften; Hambourg, 1868).

ASSOLLANT (Jean-Baptiste-Alfred), littérateur français, né à Aubusson (Creuse), le 20 mars 1827, se destina à l'enseignement et entra à l'École normale en 1847. Il en sortit en 1850 et, après quelques années de professorat, passa aux États-Unis. Peu satisfait du spectacle de la civilisation anglo-américaine, il revint en France, écrivit dans la *Revue des Deux Mondes*, après un article sur *Walker et les Américains du Nicaragua*, deux nouvelles très-remarquées pour la vivacité du style et la couleur locale : *Acacia* et *les Butterfly*, qu'il réunit à une troisième nouvelle, *Une Fantaisie américaine*, sous le titre

de *Scènes de la vie des États-Unis* (1858, in-12, 2<sup>e</sup> édit. 1873).

Il a donné depuis, entre autres œuvres d'imagination : *Deux amis* en 1792 (1859, in-18); *Branças* (même année, in-18); *la Mort de Roland, fantaisie épique* (1860, in-18); *Histoire fantastique du célèbre Pierrot* (même année in-18); *les Aventures de Karl Brunner, docteur en théologie* (1861, in-18); *Marcomir, histoire d'un étudiant* (1861, in-18; nouv.-édit. 1873), que l'auteur défendit vivement contre la commission du colportage; *Jean Rosier, Rose d'amour, etc.*, nouvelles (1862, in-18); *Gabrielle de Chênevert* (1865, in-18); *Une Ville de garnison* (1865, in-18), *les Mémoires de Gaston Phœbus* (1866, in-18); *Aventures merveilleuses du capitaine Corcoran* (1868, 2 vol. in-18); *la Confession de l'abbé Passereau* (1869, in-18); *le Docteur Judassohn* (1873, in-18); *Rachel, histoire joyeuse* (1874, in-18); *le Puy de Monchal* (1875, in-18), etc.

M. Astollant a publié plusieurs de ces romans ou nouvelles dans *la Presse*, le *Journal pour tous* et divers autres journaux. Il a aussi rédigé des articles politiques dans plusieurs feuilles libérales; il a collaboré particulièrement à *la Presse*, dont il a signé quelque temps le bulletin politique, et au *Courrier du dimanche*, où il fit des chroniques et des causeries qui valurent à ce journal, entre autres sévérités, une suspension de deux mois à partir de la fin d'août 1864. Candidat aux élections générales de 1869 dans la 5<sup>e</sup> circonscription de Paris, en concurrence avec MM. Raspail, Garnier-Pages, etc., il obtint un nombre insignifiant de voix. Après la révolution du 4 septembre 1870, il tenta de nouveau la carrière politique. Il se présenta sans succès, comme républicain démocrate, aux élections pour l'Assemblée nationale, d'abord dans son pays natal, au 8 février 1871, puis à Paris, lors des élections complémentaires de juillet. Rallié à la politique radicale, il écrivit dans *la Marseillaise* où il combattit la politique opportuniste de la gauche républicaine. A la fin de décembre 1878, il se porta candidat à l'Académie française, comme concurrent du duc d'Audiffret-Pasquier : candidature de la dernière heure et qui resta sans appui.

M. Astollant a réuni ses principaux articles sous ces titres : *D'heure en heure* (1862, in-18); *Vérité! Vérité!* (1863, in-18); *Pensées diverses, impressions intimes, opinions et paradoxes de Cadet Borniche* (1864, in-18), etc. Il faut citer aussi de lui, comme écrits d'actualité : *A ceux qui pensent encore* (1861, in-8); *le Branle-bas européen* (1864, in-8); *Canoniers, à vos pièces!* (1862, in-8); *le Droit des femmes* (1868, in-18); et une étude historique : *Campagne de Russie* (1866, in-18 et in-4, illustré), etc.

ASTIÉ (Jean-Frédéric), historien et écrivain religieux français, est né à Nérac (Lot-et-Garonne), en 1822. Après avoir été pasteur à New-York (États-Unis), il est devenu professeur de philosophie à Lausanne. Il a publié plusieurs ouvrages d'histoire, de critique et de polémique philosophique ou religieuse, entre autres : *M. Scherer, ses disciples et ses adversaires, par quelqu'un qui n'est ni l'un ni l'autre* (Lausanne, 1854, in-8), anonyme ; *le Réveil religieux des États-Unis, 1857-1858* (Lausanne, 1859, in-12); *les Deux théologies nouvelles dans le sein du protestantisme français, étude historico-dogmatique* (1862, in-12); *Explication de l'Évangile selon saint Jean* (Genève, 1862-1864, 3 vol. in-8), « par un chrétien ; » *Histoire de la république des États-Unis 1620-1860* (1865, 2 vol. in-8); *Théologie allemande contemporaine* (1874, in-8.) M. Astié a donné une édition des *Pensées* de Pascal.

ASTON (Louise), femme célèbre en Allemagne par l'excentricité de sa vie et ses ouvrages, est née vers 1820, dans les environs de Halberstadt. Elle était fille d'un pasteur qui lui inspira, dès l'enfance, certaines idées d'émancipation. Mariée fort jeune avec un riche négociant anglais, elle voulut les mettre en pratique; mais ses tentatives n'aboutirent, après quelques années d'une existence très malheureuse, qu'à une séparation de corps. Elle vint à Berlin vers 1846, et se mit à parcourir les rues, portant le costume d'homme et fumant le cigare. La police s'en émut, la fit arrêter; mais on ne put autrement accuser sa conduite. En 1848, elle se lia avec tout ce qu'il y avait de plus avancé dans Berlin; puis quitta tout à coup cette ville et alla soigner, avec un grand dévouement, les malades et les blessés dans les hôpitaux du Sleswig-Holstein. En 1851, elle s'est mariée avec le docteur Meier, de Brême.

Mme Louise Aston a publié sa profession de foi sous ce titre : *Mon émancipation, mon renvoi et ma justification* (Meine Emancipation, Verweisung, und Rechtfertigung, Bruxelles, 1846). On a aussi d'elle plusieurs romans tirés de sa vie : *Scènes de l'existence d'une femme* (Aus dem Leben einer Frau, Hambourg, 1847); *Lydio* (Magdebourg, 1848); *Révolution et contre-révolution* (Manheim, 1849); enfin des volumes de poésie, entre autres : *Roses sauvages* (Wilde Rosen, Berlin, 1846).

AUBANEL (Joseph-Marie-Jean-Baptiste-Théodore), littérateur français, né à Avignon, le 26 mars 1829, et fils d'un imprimeur de cette ville, y est devenu lui-même imprimeur. Il est, avec MM. Mistral et Roumanille (voy. ces noms), un des chefs du mouvement littéraire qui a pour objet la régénération de la langue et de la poésie provençales. Éditeur des principaux recueils qui ont signalé ce réveil, il a lui-même collaboré à celui des *Provençales*, avec M. Mistral (1852), à celui des *Noëls* (Li Nouvé, même année), avec MM. Saboly, Peyrol et Roumanille, et à l'*Almanach des Félibes* (1854 et années suiv.), sorti de ses presses. Mais le principal ouvrage de M. Aubanel, qu'on a surnommé « le Pétrarque français », est *la Grenade entrouverte* (la Miougrano entraduberto); Avignon et Paris, 1860 (in-12), qui eut un succès populaire dans le Midi.

AUBARET (Louis-Gabriel-Galdéric), officier de marine et orientaliste français, est né à Montpellier, le 27 mai 1825. Entré au service en 1841, il a été nommé successivement aspirant de marine, en septembre 1843, enseigne de vaisseau, en novembre 1847, lieutenant de vaisseau, le 12 août 1854 et capitaine de frégate le 27 juillet 1862. Chargé du consulat français du royaume de Siam en résidence à Bangkok, il reçut le titre de consul de première classe, après avoir pris sa retraite comme capitaine de frégate, et passa en cette qualité à Scutari, en 1867. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 31 décembre 1861.

M. Aubaret a servi avec distinction dans les mers d'Orient; il commanda l'avis *le Prégent* pendant toute la guerre de Chine. Il s'est fait remarquer par sa facilité à se familiariser avec les langues orientales. Pendant la campagne de Crimée, il fut l'interprète des amiraux pour la langue turque. Son séjour dans l'Indo-Chine a eu pour résultat les publications suivantes : *Histoire et description de la basse Cochinchine* (Gia-Dinh), traduite d'après le texte chinois original (Impr. impér. gr. in-8 avec carte); *Code annamite, lois et règlements du royaume d'Annam*, traduits du texte chinois original, etc. (Ibid., 1865, 2 vol. gr. in-8), et *Grammaire annamite*, suivie d'un

*Vocabulaire français-annamite et annamite-français* (Ibid., 1867, gr. in-8).

**AUBÉPIN** (François-Augustin-Henri), magistrat français, est né au Blanc (Indre) le 30 septembre 1830. Docteur en droit de la Faculté de Paris en 1852, il entra dans la carrière judiciaire en 1854, comme substitut du procureur impérial au Blanc, d'où il passa à Nevers en 1855. Procureur impérial à Charleville en 1860 et signalé par une rare capacité professionnelle, il fut appelé au tribunal de la Seine comme substitut en 1861. Nommé substitut du procureur général à la cour d'appel de Paris en 1867, et avocat général en 1868, il est devenu président du tribunal de la Seine le 9 juillet 1872. Dans cette haute situation, M. Aubépin a fait preuve d'une supériorité incontestée comme juriconsulte et comme magistrat. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 octobre 1873.

**AUBER** (l'abbé Charles), prêtre et archéologue français, né à Bordeaux en 1804, est devenu chanoine titulaire de Poitiers et historiographe de ce diocèse. Il est auteur d'un certain nombre de livres de piété, d'histoires morales, d'un poème en cinq chants sur le *Sacerdoce catholique en Chine* (1839) et d'un assez grand nombre de notices historiques et archéologiques. Nous citerons à part : *Table générale, analytique et raisonnée des matières contenues dans la première série du Bulletin monumental* (1846, in-8); *Histoire de la cathédrale de Poitiers depuis le III<sup>e</sup> siècle* (1850, 2 vol. in-8, pl.); *Considérations générales sur l'histoire du symbolisme chrétien, ses causes, son développement, etc.* (Caen, 1857, in-8); *les Catacombes*, considérées comme types primitifs des églises chrétiennes (Arras, 1862, in-8); *Histoire de saint Martin, abbé de Verton*, etc. (Nantes 1870, 2<sup>e</sup> édit. in-18); *Étude sur les historiens du Poitou* (Niort, 1871, in-8); *Histoire et théorie du symbolisme religieux avant et depuis le Christianisme* (Poitiers et Paris, 1872. 4 vol in-8), etc.

**AUBER** (Théophile - Charles Emmanuel - Édouard), médecin français, né à Pont-L'Évêque (Calvados), en 1804, est le cousin germain du précédent. Il fit ses études à la faculté de Paris, où il fut reçu docteur en 1831. Mais il n'exerça pas sa profession et s'est consacré à la rédaction d'ouvrages qui la concernent, tels que : *Coup d'œil sur la médecine* (1835), envisagée sous le point de vue philosophique; *Traité de philosophie médicale* (1839, in-8), exposition des vérités générales de la médecine; *Hygiène des femmes nerveuses* (1841); *Traité de la science médicale* (1853, in-8), histoire et principes; *Esprit du vitalisme et de l'organisme* (1855, in-8), examen critique des doctrines enseignées à Paris et à Montpellier; *De la Fièvre puerpérale devant l'Académie impériale* (1858); *Institutions d'Hippocrate*, exposé philosophique des principes traditionnels de la médecine (1861, in-8), etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort le 8 juin 1873.

**AUBER** (Daniel-François-Esprit), compositeur français, membre de l'Institut, directeur du Conservatoire, est né à Caen (Calvados), le 29 janvier 1782, pendant un voyage que ses parents, marchands d'estampes à Paris, faisaient dans cette ville. Très jeune encore et quoique destiné au commerce, il apprit plusieurs instruments, entre autres le piano, sous le compositeur tyrolien Ladurner, et écrivit quelques romances. A vingt ans, il fut envoyé à Londres pour y étudier les affaires. Il revint, après la rupture de la paix d'Amiens,

rapportant des *Quatuor*. Il écrivit alors les *Concertos pour basse*, publiés sous le nom et dans la manière du violoncelliste Lamare, célèbre virtuose, qui voulait prendre rang parmi les compositeurs. En même temps, il fit exécuter sous son nom, au Conservatoire, un concerto de violon qui eut beaucoup de succès.

M. Auber refit ensuite la musique d'un vieil opéra-comique intitulé *Julie*, et écrivit celle d'un libretto dont on ne sait plus même le titre. Ces essais ne furent joués que sur des théâtres de société, notamment chez le prince de Chimay, et ils furent très-applaudis. Sentant néanmoins qu'il lui fallait, pour suivre cette voie, des études plus fortes, il s'y livra sous la direction sévère de Chérubini. Il fut bientôt en état d'écrire divers morceaux de musique religieuse, parmi lesquels on remarqua une messe à quatre voix, dont l'*Agnus Dei* devint plus tard la prière de la *Muette*.

Ce ne fut qu'en 1813 que M. Auber débuta devant le public, à Feydeau, avec un opéra en un acte, *le Séjour militaire*, paroles de Bouilly. Il éprouva un premier échec qui le détourna, pendant plusieurs années, d'écrire pour le théâtre. Mais la ruine et la mort de son père le contraignirent à demander plus sérieusement à la musique des moyens d'existence. Il donna des leçons de piano et voulut affronter une seconde fois le jugement du public. En 1819, il donna à l'Opéra-Comique *le Testament et les Billets doux*, en un acte, et ne reçut pas un meilleur accueil. On désespérait déjà de son avenir, quand il revint à la charge, au commencement de l'année suivante, et *la Bergère châteline*, en trois actes, paroles de Plarnard, ouvrit enfin la longue série de ses succès. *Emma, ou la Promesse imprudente*, en trois actes (1821); *Leicester*, en trois actes (1823), doublement remarquable par la première association des deux noms d'Auber et Scribe, désormais inséparables, et par les premières marques de l'influence rossinienne; *la Neige*, en quatre actes (1823), qui a eu d'heureuses reprises; *le Concert à la cour*, en un acte; *Léocadie*, en trois actes (1824), *le Maçon*, en trois actes (1825), qui eut tant de popularité; *le Timide*, en un acte, et *Fiorella*, en trois actes (1825), placèrent M. Auber au rang des compositeurs de l'Opéra-Comique les plus aimés du public.

M. Auber eut bientôt sur la scène du grand Opéra, dans un genre plus élevé, son plus beau triomphe. Le 29 février 1828, *la Muette de Portici*, en cinq actes, paroles de MM. Scribe et Germain-Lagavigne, prit au répertoire de notre premier théâtre une place qu'elle a gardée, à côté des plus belles œuvres de Rossini et de Meyerbeer. Une foule de morceaux, l'ouverture, des mélodies, des chœurs, firent aussitôt le tour de l'Europe; un duo surtout, *Amour sacré de la patrie*, devint comme une seconde *Marseillaise*, et, deux ans plus tard, chanté par Nourrit, fut le signal, à Bruxelles, de la révolution du 23 septembre 1830. M. Auber avait déjà donné au grand Opéra, en 1823, en collaboration avec Hérold, un acte officiel, *Vendôme en Espagne*, à l'occasion du retour du duc d'Angoulême à Paris. Il y a fait représenter, depuis la *Muette*, l'opéra-ballet *le Dieu et la Bayadère*, en deux actes (1830), qui réunit Nourrit, Mme Damoreau et Mlle Tagliioni; *le Philtre*, en deux actes (1831), qui ne manque ni de mouvement ni d'esprit; *le Serment*, en trois actes (1832); *Gustave III*, en cinq actes (1833), dont le libretto confié d'abord à Rossini présentait, comme *le Serment*, des situations dramatiques au-dessous desquelles resta le musicien; *le Lac des fées*, en cinq actes (1839); *l'Enfant prodige*, en cinq actes (1850); *Zérine ou la Corbeille d'oranges*, en trois actes (1851), etc.



Au théâtre de l'Opéra-Comique, son vrai terrain, M. Auber, marchant de succès en succès, a donné, dans le même intervalle : *la Fiancée*, en trois actes (1829); *Fra Diavolo*, en trois actes (1830), une de ses œuvres les plus travaillées; *la Marquise de Brinvilliers*, en trois actes (1831), en collaboration avec Batton, Chérubini, Paër, Blangini, Hérold, M. Carafa, etc.; *Lestocq*, en quatre actes (1834); *le Cheval de bronze*, en trois actes (1835), remanié plus tard pour le grand Opéra; *Actéon*, en un acte; *les Chaperons blancs*, en trois actes; *l'Ambassadrice*, en trois actes (1836), le plus souvent repris peut-être des opéras-comiques; *le Domino noir*, en trois actes (1837), un des derniers triomphes de Mme Damoreau; *Zanetta*, en trois actes (1840); *les Diamants de la couronne*, en trois actes (1841); *le duc d'Olonne*, en trois actes (1842); *la Part du diable*, en trois actes (1843); *la Sirène*, en trois actes (1844); *la Barcarole*, en trois actes (1845); *Haydée*, en trois actes (1847); *Marco Spada*, en trois actes (1853) pour les débuts de Mlle Duprez; *Jenny Bell*, en trois actes (1855); *Manon Lescaut*, en trois actes (1856), une des pièces de l'auteur le moins favorablement accueillies du public et des critiques; *la Circassienne*, en trois actes (1861); *la Fiancée du roi de Garbe*, en trois actes (1864); *le Premier jour de bonheur*, en trois actes (15 février 1868), beau succès d'arrière-saison, qui fut l'occasion d'un hommage enthousiaste à l'infatigable vieillesse de l'auteur, enfin *le Rêve d'amour*, en trois actes, paroles de MM. d'Ennery et Cormon (28 Décembre 1869). — Parmi ses dernières compositions, hors du théâtre, on cite une *Marche* pour l'ouverture de l'Exposition universelle de Londres en 1861. Un peu plus tard, le malheureux empereur du Mexique, Maximilien, lui demandait la musique d'un air national mexicain. — L'illustre compositeur est mort à Paris, le 12 mai 1871, après avoir subi les fatigues du siège et les angoisses d'une partie de l'insurrection de la Commune. Ses obsèques n'ont été célébrées, avec la plus grande pompe, que le 15 juillet suivant. Un monument lui fut élevé par souscription au cimetière Montmartre.

M. Auber a été l'un des plus populaires des musiciens français. On lui a assigné, parmi les compositeurs d'opéras-comiques, le même rang qu'à M. Scribe parmi les vaudevillistes. Seulement, il a prouvé, en faisant la *Muette*, qu'il pouvait s'élever au-dessus du genre qu'il a de préférence cultivé. Il s'y est fait une manière à lui, et dans laquelle il a eu des imitateurs, mais peu ou point de rivaux. Sa musique est, d'ordinaire, légère et facile, presque toujours gracieuse, souvent originale. Il exprime les nuances avec beaucoup de finesse. Aussi fécond que Rossini, il avait autant de mouvement et de clarté, mais moins de distinction, de profondeur et d'énergie. Sur la fin de sa longue carrière, il se répéta parfois et sa facilité parut banale; mais elle ne descendit jamais à la trivialité. On lui a reproché de négliger l'orchestration, qu'il sacrifiait plus volontiers que la mélodie aux entraînements du *far presto*. Enfin, on a dit qu'il aimait peu la musique, et qu'affectant pour elle les mêmes dédains que Rossini, il triomphait par la volonté de ses répugnance pour le travail de la composition.

M. Auber était entré à l'Institut, dans la section des beaux-arts, en remplacement de Gossec, au mois d'avril 1829. Nommé par le roi Louis-Philippe, dès 1830, directeur des concerts de la cour, il succéda, le 8 février 1842, comme directeur du Conservatoire de musique, au savant et laborieux Chérubini, celui peut-être de tous les maîtres modernes auxquels il ressemble le moins. Il fut, en outre, directeur de la musique de la cha-

pelle impériale. Chevalier de la Légion d'honneur, depuis le mois de mai 1825, officier en 1835, il fut promu commandeur le 29 avril 1847, et grand officier le 8 août 1861. Entre autres ordres étrangers, il reçut, des mains du ministre des Beaux-Arts, la grand'croix de l'Osmanlié, envoyée par le sultan Abd-ul-Aziz (février 1870).

AUBERT (Constance JUNOT D'ABRANTÈS, dame), femme de lettres française, est née à Paris, le 12 mai 1803. Fille aînée de la duchesse d'Abbrantès, elle se forma de bonne heure dans le salon tout littéraire que sa mère tint ouvert jusqu'à l'époque de sa mort (1838) et travailla avec elle à plusieurs romans et nouvelles. Mariée à M. Louis Aubert, ancien garde du corps et capitaine d'infanterie retraité, elle n'est connue en littérature que sous le nom de *Constance Aubert*. Les sujets sur lesquels s'exerce sa plume sont d'ailleurs fort modestes. Elle a fondé en 1843 les *Abeilles parisiennes*, devenues plus tard les *Abeilles illustrées*, tablettes mensuelles de l'industrie, du commerce et du confortable, auxquelles elle a ajouté à diverses reprises (1849 et suiv.) un petit album sous le titre d'*Étrennes*. Elle a longtemps rédigé le *Bulletin des modes pour le Temps* et donné de plus un certain nombre de courriers et de nouvelles au *Sélem*, à l'*Opale*, au *Salmigondis*. Le *Dévouement*, feuilleton de ce dernier recueil, a paru en volume en 1842. Elle a publié en 1859 un *Manuel d'économie élégante* (in-18), et plus récemment, son petit manifeste sur le luxe : *Encore le luxe des femmes, les Femmes sages et les femmes folles* (1865, in-16).

AUBERT (Jean-Ernest), graveur et lithographe français, né à Paris, le 11 mai 1824, entra au commencement de 1841 à l'École des beaux-arts, comme élève de MM. Paul Delaroche et Achille Martinet; il y remporta le grand prix de gravure en 1844, et passa les cinq années d'usage en Italie. Après de sérieux travaux de gravure, il a abordé la lithographie en 1853.

On cite de M. Aubert, également dessinateur : *Triomphe de Galatée*. *Héliodore chassé du temple*, *la Vierge à l'œillet*, *le Portrait de Raphaël*, tous sujets de ce dernier peintre copiés à l'aquarelle dans les musées d'Italie, exposés en 1850 et 1852; *la princesse Mathilde*, gravée d'après le pastel de M. Eugène Giraud (1853); *Réverie*, sujet de genre (1859); et parmi les lithographies : *la Saison des Papillons*, les *Orphelins*, d'après M. Hamod, à l'Exposition universelle de 1855; *la Galatée* de M. Gleyre; *le Théâtre Guignol*, *le Dompteur d'amours*, *la Boutique à quatre sous*, d'après M. Hamon (1857); *Palestrina*, d'après M. Heilbuth; *le Calvaire*, d'après M. Jobbé-Duval (1859), etc. M. Aubert a aussi exposé pour la peinture : *Confidences* et deux *Portraits* (1861); les *Martyrs sous Dioclétien*, et *Portrait de Mme G. Delessert* (1863); *Jeunesse*, à l'Exposition universelle de 1867: ce tableau avait déjà paru au Salon de 1865; *Jeune fille d'Atina* (1868). Il a obtenu trois 3<sup>es</sup> médailles : en 1844 pour la gravure, en 1857 pour la lithographie, et en 1861 pour la peinture, ainsi qu'un rappel en 1859.

AUBERT (Mlle Anaïs-Pauline AUBERT, dite ANAÏS), comédienne française, née à Toury (Eure-et-Loir), en 1802, n'avait pas encore quinze ans lorsque, le 10 novembre 1816, elle débuta au Théâtre-Français dans les rôles d'ingénues. Ayant eu à lutter contre des rivales influentes, elle ne tarda pas à se retirer, pour donner à Londres des représentations fort suivies, reparut quelque temps sur notre première scène et passa une saison au Gymnase. En 1821 elle entra à l'Odéon

et y créa avec beaucoup de distinction plusieurs rôles du répertoire moderne, entre autres celui de Juliette dans le drame en vers de Frédéric Soulié (1828). Ce ne fut que dix ans après qu'elle fut admise au Théâtre-Français comme sociétaire et, malgré son âge, elle y joua constamment les ingénues; elle s'y fit remarquer par un jeu naturel, vrai, élégant, dans les rôles de Chérubin du *Mariage de Figaro*, de Richard des *Enfants d'Édouard*, de Victorine du *Philosophe sans le savoir*, d'Henriette des *Femmes savantes*, d'Agnès de l'*École des Femmes*, de Peblo dans *Don Juan d'Autriche*, etc. Elle a pris sa retraite en 1851. — Mlle Anaïs Aubert est morte à Louveciennes (Seine-et-Oise), en avril 1871.

**AUBERTIN** (Charles), administrateur et littérateur français, né à Saint-Dizier (Haute-Marne) le 24 décembre 1825, entra en 1845 à l'École normale, dans la section des lettres. Après avoir occupé plusieurs chaires de lycées, notamment celle de rhétorique à Saint-Étienne, il prit le diplôme de docteur ès-lettres en 1857, et entra dans l'enseignement des Facultés. Professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Dijon, il fut appelé à Paris comme maître de conférences à l'École normale. Il passa ensuite dans l'administration et fut nommé successivement recteur des Académies de Clermont (1872) et de Poitiers (octobre 1874). Décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1864, M. Aubertin a été nommé correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques le 11 avril 1874.

Ses thèses ont pour titre : *Étude critique sur les rapports supposés entre Sénèque et saint-Paul* (1857, in-8, nouvelle édit. 1869, in-8 et in-18) et *De Sapientia doctoribus qui a Ciceronis morte ad Neronis principatum Romæ viguere* (1857, in-8). Nous avons à citer en outre : *L'Esprit public au XVIII<sup>e</sup> siècle*, étude sur les mémoires et correspondances politiques des contemporains (1872, in-8); *les Origines de la langue et de la poésie française d'après les travaux les plus récents* (1875, in-8); *Histoire de la langue et de la littérature françaises au moyen-âge*, d'après les travaux les plus récents (1876-78, 2 vol. in-8); sans compter quelques éditions annotées d'auteurs classiques latins et français, et un *Recueil de compositions littéraires françaises et latines* (2<sup>e</sup> édit., 1866, in-18).

**AUBERT-ROCHE** (Louis), médecin français, né vers 1810, à Vitry-le-François, fut reçu docteur à Paris en 1833. Il passa les premières années de sa carrière médicale en Orient, y étudia avec soin la peste et s'occupa des questions qui intéressent l'hygiène, le commerce et la politique internationale. De retour en France en 1839, il publia un ouvrage intitulé : *De la peste ou typhus d'Orient, documents et observations recueillis pendant les années 1833 à 1839, en Égypte, en Italie, etc., suivis d'un Essai sur le hachisch et son emploi dans le traitement de la peste* (Paris, 1840, in-8). Dans cet ouvrage, M. Aubert déclare que la peste n'est nullement contagieuse et conclut à une réduction considérable des quarantaines, dont il a réclamé la réforme dans des mémoires adressés à l'Institut, à l'Académie, et des pétitions aux Chambres et aux ministres. Il a encore présenté à l'Académie un *Projet d'institution de médecins envoyés en Orient*, qui fut renvoyé par elle au ministre des affaires étrangères. Il a publié dans les *Annales d'hygiène* un remarquable *Essai sur l'acclimatation des Européens dans les pays chauds*. Il devint chef du service de santé de la compagnie de l'isthme de Suez et publia divers *Rapports*, un notamment sur la salubrité

de cette région, la *Santé des travailleurs dans l'isthme et le choléra* (1862-1867). — Il est mort à Paris le 20 décembre 1874.

**AUBRELICQUE** (Louis), sénateur français, né à Compiègne le 10 avril 1814, suivit la carrière de l'enregistrement, qu'il quitta par démission volontaire en 1862. Il a rempli dans la ville et l'arrondissement de Compiègne un grand nombre de fonctions administratives et honoraires, et a été pendant plusieurs années, depuis la guerre, maire de sa ville natale. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut porté candidat dans l'Oise par le parti républicain constitutionnel et élu sénateur au premier tour de scrutin, le second sur trois, par 497 sur 778 électeurs. Au Sénat, il fit partie de ce groupe de « constitutionnels » qui, pendant les deux premières années, votèrent avec la droite monarchique, puis il fut l'un des vingt-deux qui, au mois de mars 1878, refusèrent de le suivre jusqu'au bout dans son opposition au ministère républicain de M. Dufaure. M. Aubrelisque ne se représenta pas aux élections triennales du 5 janvier 1879. Il avait été élu aussi conseiller général de l'Oise par le canton de Compiègne. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1877.

**AUBRY** (Charles-Marie-Barbe-Antoine), jurisculte français, né à Saverne (Bas-Rhin), le 20 mars 1803, et reçu docteur en droit à la faculté de Strasbourg, en 1824, devint professeur de Code Napoléon et doyen de la même faculté, ainsi que juge suppléant au tribunal. Nommé, le 5 mars 1872, conseiller à la Cour de cassation il en est devenu membre honoraire en 1878. Décoré de la Légion d'honneur en 1841, il a été promu officier en 1861 et commandeur le 15 juillet 1878.

Il a publié, avec M. Rau, son collègue à la faculté de Strasbourg, une édition annotée du *Cours de droit français*, de K. S. Zachariae (1843-1846, 5 vol. in-8; 3<sup>e</sup> édition, 1856 et suiv.)

**AUBRY** (Maurice), ancien représentant du peuple français, banquier à Paris, est né à Mirecourt (Vosges), en 1820. Avocat au barreau de Mirecourt dès 1845, il se fit journaliste en 1848. Il organisa les comités nationaux dans le département des Vosges, et fut appelé à diriger celui d'Épinal. Nommé à l'Assemblée législative, il y siégea jusqu'au 2 décembre 1851, et fut arrêté à la porte de la mairie du dixième arrondissement pour être conduit à l'Abbaye. Il se retira alors de la politique et fonda à Paris, en 1852, une maison de banque considérable. Candidat de l'opposition, en 1863, il obtint dans la 2<sup>e</sup> circonscription des Vosges, près de 14 000 voix contre 16 000 données au candidat officiel.

M. Aubry a publié plusieurs écrits d'économie et de finances : *Théorie et Pratique*, ou Union de l'économie politique avec la morale (1851, in-18); *Discours* sur la loi de 1807 (prononcé à la Législative en 1851); *les Banques d'émission et d'es-compte*, suivi d'un tableau graphique de la marche comparée des taux de l'escompte en Europe, etc. (1864, in-8), etc.

**AUBRYET** (Xavier), littérateur français, né à Pierry, près d'Épernay (Marne), en 1827, est petit-fils d'un auteur dramatique qui portait le même prénom, et dont on a remarqué quelques comédies, notamment la *Matinée du comédien de Persépolis*. Elevé à Saint-Quentin (Aisne), il vint achever ses études à Paris au lycée Charlemagne. Il entra dans l'administration des finances où il devint sous-chef. Occupé, dès 1849, de la fondation d'un petit journal littéraire, il colla-

bora successivement à *l'Artiste*, au *Corsaire*, à *l'Événement*, à *l'Illustration* et partagea la direction de *l'Artiste* avec M. Ed. Houssaye.

M. X. Aubryet a publié en volumes : *la Femme de vingt-cinq ans* (1853, in-18; 2<sup>e</sup> édition, 1858), recueil de nouvelles et proverbes ; *Jugements nouveaux* (1860, in-18), études de critique littéraire et musicale sur divers compositeurs et écrivains ; *les Idées justes et les idées fausses* (1865, in-18), recueil analogue ; *les Patriciennes de l'amour* (1870, in-18) ; *la République rose*, 1848-1871 (1871, in-32) ; *Madame et Mademoiselle* (1872, in-18) ; *le Docteur Molière*, comédie en un acte, en vers (1873, in-18) ; *la Vengeance de Mme Maubrel* (même année, in-18) ; *Robinsonne et Vendredine* (1874, in-18) ; *Philosophie mondaine* (1875, in-18) ; *le Poème des mois républicains* (1879, in-16), amplification poétique sur les noms du calendrier révolutionnaire, etc. Il a fourni, pendant quelque temps, une causerie hebdomadaire à *la Presse*. En 1864, il devint un des rédacteurs ordinaires du *Moniteur du soir*, et, en 1869, l'un des chroniqueurs du *Journal Paris*. Depuis les événements de 1870, il a collaboré au *Gaulois*, au *Paris-Journal*, faisant partout la petite guerre littéraire aux idées et aux institutions républicaines. L'Académie française lui a accordé le prix Lambert. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 12 août 1865.

**AUCHER** (Pascal-Armand), magistrat français, né à Blois le 12 juillet 1814, entra dans la carrière judiciaire en octobre 1848 comme procureur de la République à Blois, où il avait exercé la profession d'avocat. Il fut, en décembre 1851, membre de la commission mixte de Loir-et-Cher. Président du tribunal de Montbrison en 1855, puis du tribunal de Saint-Étienne en 1856, il fut appelé aux mêmes fonctions à Lyon en 1864 et acquit dans ce poste élevé un grand renom de capacité professionnelle. Nommé premier président de la Cour de Rennes le 20 juin 1868, il fut appelé, le 11 juin 1870, comme conseiller à la Cour de cassation. Il siégea à la Chambre civile. M. Aucher a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1867.

**AUCOC** (Jean-Léon), administrateur et juriconsulte français, est né à Paris, le 10 septembre 1828. Élève de l'École d'administration en 1848, attaché au ministère de l'intérieur en 1851, auditeur au Conseil d'État en 1852, il a été nommé maître des requêtes en 1860, et, après avoir été élevé à la première classe, est devenu Conseiller d'État en service ordinaire (27 octobre 1869). Il a été choisi comme commissaire du gouvernement auprès du Corps législatif. Spécialement occupé de droit administratif, il fut chargé de cet enseignement à l'École des ponts et chaussées.

Après la révolution du 4 septembre 1870, seul conseiller d'État maintenu en fonctions par le décret instituant la Commission provisoire chargée de remplacer le conseil impérial, il fut appelé à remplir les fonctions de président de la section des travaux publics et des finances et de la Commission mixte des travaux publics. Il fut nommé, au mois de mars 1872, membre de la commission chargée de préparer la réorganisation de l'enseignement des Facultés de droit. Lors de l'élection du nouveau Conseil d'État par l'Assemblée nationale, il fut élu, dans la séance du 22 juillet 1872, conseiller d'État, au premier tour de scrutin, le troisième sur vingt-deux, par 569 voix sur 633 votants, et nommé président de section par décret du 27 juillet. Deux décrets de la même année l'ont fait entrer au Conseil supérieur du commerce, de l'agriculture et de l'indus-

trie, et au Conseil de l'ordre national de la Légion d'honneur. Membre de la Société de législation comparée, il en a eu la présidence jusqu'en décembre 1877. Le 15 de ce même mois, il avait été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, dans la section de législation, en remplacement de Cauchy. Décoré de la Légion d'honneur en 1862, il a été promu officier le 8 août 1870 et commandeur le 3 août 1875.

M. Aucoc a publié : *Des Obligations respectives des fabriques et des communes* relativement aux dépenses du culte (1858, in-8) ; *Des Sections de commune*, de leurs droits, charges, ressources, de la gestion de leurs biens et de la représentation de leurs intérêts (1858, in-18 ; 2<sup>e</sup> édit. très augmentée, 1864, in-8) ; *Voirie urbaine*, des alignements individuels délivrés par les maires (1862, in-8) ; *les Sections de commune et la loi du 28 juillet 1860, sur la mise en valeur des biens communaux* (1863, in-8) ; *Introduction à l'étude du droit administratif*, conférence d'ouverture à l'École des ponts et chaussées (1865, in-8) ; *Conférences sur le droit administratif*, faites à cette École en 1869-1870 (1871-1875, tome I-III) ; *le Conseil d'État avant et depuis 1789* (1876, in-8). Il a inséré d'importants articles dans plusieurs recueils d'où sont extraits quelques-uns des travaux précédents : *la Revue critique de législation*, *le Journal des économistes*, *l'École des communes*, etc.

**AUDEBRAND** (Philibert), journaliste français, né en 1816, à Issoudun, commença ses études au collège de Saint-Amand et au petit séminaire de Bourges, et les acheva à Paris. Il fut, de 1842 à 1848, attaché comme sténographe et rédacteur du compte rendu des Chambres, à divers journaux. Après la révolution de Février, il rédigea pour le *Corsaire* la *Physionomie de l'Assemblée nationale*. Il a écrit en outre, depuis 1845, un nombre presque incalculable de chroniques et causeries pour diverses feuilles, notamment pour la *Gazette de Paris* (1857), les *Souvenirs de la tribune des journalistes*, publiés depuis en volume (1867, in-18), nouvelle édit. (1877, in-18). C'est lui qui fournit depuis de nombreuses années le *Courrier de Paris* à *l'Illustration*. Il a donné avec M. H. de Kock, le *Panier de pêches*, pièce tirée d'un de ses feuilletons.

On cite en outre de lui : *Feuilles volantes historiettes et menus propos*, avec R. de Rovigo (1851 3 vol. in-18) ; *Schinderhannes et les bandits du Rhin* (1862, in-18) ; une édition illustrée du *Voyage et aventures autour du monde*, de Robert de Kergorien (1862, grand in-8, avec vignettes) ; *les Mariages d'aujourd'hui* (1865, in-18) ; *Histoire intime de la révolution du 18 mars, Comité central et Commune* (1871, in-18) ; *le Drame de la Sauvagère* (1874, in-18) ; *l'Enchanteresse*, histoire parisienne (1876, in-18) ; *la Lettre déchirée* (même année, in-18).

**AUDEVAL** (Élie-Adolphe-Hippolyte), romancier français, né en 1824, à Limoges où son père était receveur général, s'est fait connaître par un certain nombre de récits et nouvelles remarquables pour l'esprit d'observation et la vérité dramatique. Tels sont : *les Demi-Dots* (1862, in-18) ; *la Dernière, un Mariage grec* (1863, in-18) ; *le Tueur de femmes* (1869, in-18) ; *Paris et Province*, deux histoires de notre temps (1872, in-18) ; *la Vierge de Mai ou les Deux mères* (1874, in-18) ; *les Cœurs simples* (1876, in-18). Citons en outre le *Livre des époux* (1869, in-18). M. Au-deval a donné avec M. de Jallais quelques vaudevilles et parodies. Il a collaboré à *la Revue contemporaine*, au *Correspondant*, à *la Semaine*

des familles, etc. — M. Audeval est mort à Paris le 9 novembre 1878.

**AUDIAT** (Louis), littérateur et archéologue français, né à Moulins-sur-Allier en 1833, devint professeur de rhétorique au collège de Saintes et conservateur de la bibliothèque de cette ville. Dans l'incendie de cette bibliothèque, en 1871, il se signala par le courage avec lequel il sauva des flammes environ 7000 volumes. Il déploya ensuite la plus grande activité pour reconstituer la collection.

M. Audiât est auteur de quelques essais littéraires et d'un assez grand nombre d'études d'archéologie et d'histoire locale. Nous citerons : *F. Péron de Cérilly, sa vie et ses ouvrages* (Moulins, 1855, in-16) ; *les Oubliés*, deux séries (1864 t. I et II, in-8) : la seconde série contient une étude sur la vie et les travaux de *Bernard Palissy*, qui a été réimprimée à part (1868, in-18) et couronnée par l'Académie française ; *la Réforme et la Fronde en Bourbonnais* (Moulins, 1867, in-8) ; *une Élection au xv<sup>e</sup> siècle* (Imp. imp., 1868, in-8) ; *les États provinciaux de Saintonge*, études et documents inédits (Niort, 1870, in-8) ; *Épigraphie santone et avinienne* (Angers, 1870, in-8, grav.) ; *les Pontons de Rochefort en 1793* (1873, in-8) ; *Saint-Pierre de Saintes, cathédrale et insigne basilique*, histoire, documents, etc. (Saintes, 1871, in-8) ; *Entrées épiscopales et Entrées royales à Saintes* (1869 et 1875, in-8).

**AUDIFFRET** (Charles-Louis-Gaston, marquis n°), ancien pair de France, sénateur, membre de l'Institut, né à Paris le 10 octobre 1787, descend de l'ancienne famille italienne des Audiffredi, qui s'établit en Provence au xii<sup>e</sup> siècle. Après avoir terminé ses études, il entra, en 1805, dans l'administration des finances et fut nommé chef de bureau par M. Mollien (1812), qui, frappé de son aptitude pour les affaires, le fit nommer auditeur au Conseil d'État. En 1814, il accueillit avec empressement le retour des Bourbons, devint chef de division et chevalier de la Légion d'honneur, refusa d'adhérer à l'acte additionnel des Cent-Jours, et n'en conserva pas moins sa place. Maître des requêtes, en 1817, et conseiller d'État, en 1828, il fut appelé le 29 octobre 1829 aux fonctions de président de la Cour des comptes et promu, l'année suivante, au rang de commandeur de la Légion d'honneur. Sous Louis-Philippe, il siégea au Luxembourg, en qualité de pair, de 1837 à 1848. Il a été compris par Louis-Napoléon dans la première promotion de sénateurs, en date du 26 janvier 1852. Par décret du 7 mai 1859, il fut nommé président du conseil d'administration de la nouvelle Société générale de crédit commercial et industriel. Grand officier de la Légion d'honneur depuis le 7 octobre 1847, M. d'Audiffret a été fait grand-croix le 28 décembre 1869. — Il est mort à Paris le 28 avril 1878.

On doit à M. d'Audiffret une grande partie des améliorations introduites, depuis 1814, dans le système de la comptabilité publique. Il fut chargé par M. de Chabrol, en 1830, d'exposer, dans un rapport au roi, les conséquences de ces mesures d'ordre et d'économie. En 1838, il a présidé à la délibération et à la rédaction du règlement général sur la comptabilité publique, ainsi qu'aux règlements relatifs à chaque ministère.

Parmi ses travaux, qui se résument surtout dans une foule de rapports, d'instructions, d'arrêtés et d'ordonnances, nous citerons : *Examen des revenus publics* (1839, in-8) ; *Système financier de la France* (1840, 2 vol. in-8 ; nouv. édit., 1863-70, t. I-VI, in-8), excellent tableau de l'état des finances françaises ; le *Budget*

(1841, in-8) ; *Souvenirs de l'administration de M. de Villele* (1855, in-8) ; *Aperçu du progrès du crédit public et de la fortune nationale de 1790 à 1860, et de 1789 à 1873*, mémoires lus à l'Académie des sciences morales et politiques (1861, in-8 ; 1875, in-8), et plusieurs brochures sur les questions financières à l'ordre du jour. En 1844, on a réimprimé, dans la *Collection des économistes*, un choix des principales publications du marquis d'Audiffret (4 vol. in-8).

**AUDIFFRET-PASQUIER** (Edme-Armand-Gaston, comte d'AUDIFFRET, puis duc n°), homme politique français, membre de l'Institut, sénateur, né à Paris le 20 octobre 1823, petit-neveu et fils adoptif du chancelier baron Pasquier, titré duc par ordonnance royale du 16 décembre 1844, fut aux termes de cette ordonnance, héritier du titre de son grand-oncle. Son père, le comte Florimond-Louis, comte d'Audiffret, receveur général, avait épousé, en 1820, Mlle Zoé Pasquier, nièce du duc. Entré au Conseil d'État, comme auditeur, en 1845, le jeune Gaston d'Audiffret y siégea jusqu'en 1848. Pendant la durée de l'Empire, il fut écarté des fonctions politiques, et n'obtint que celles de conseiller général du département de l'Orne pour le canton de Mortrée, et celles de maire de la commune de Saint-Christophe-le-Jajolet, où il possédait le magnifique château de Sacy. A deux reprises, il s'était présenté, comme candidat indépendant, aux élections du Corps législatif, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de l'Orne. Il avait obtenu 15000 voix en 1863, et seulement 8249 en 1869. Sa profession de foi était celle d'un partisan absolu de la liberté.

Aux élections du 8 février 1871, le duc d'Audiffret-Pasquier fut nommé représentant du même département à l'Assemblée nationale, le premier sur huit, par 60226 voix. Président de diverses commissions, et candidat à la vice-présidence de la Chambre, il parut tout d'abord vouloir se placer au premier rang des esprits libéraux du parti conservateur par l'énergie avec laquelle, dans la séance du 25 mars 1871, il flétrit, à l'exemple de M. Dufaure, l'œuvre des commissions mixtes, ne craignant pas de « la qualifier de hideuse », et d'y voir « la violation la plus outrageante de tout ce que les peuples civilisés ont de plus respectable et de plus sacré ». Mais c'est surtout comme président de la commission des marchés que M. le duc d'Audiffret-Pasquier a joué un rôle important dans l'Assemblée. A la suite de l'incident du général Susane, directeur de l'artillerie au ministère de la guerre, dont la commission des marchés provoqua la démission, et du dépôt de son rapport relatif aux achats d'armes et de matériel faits avant la révolution du 4 septembre (séance du 4 mai 1872), M. d'Audiffret-Pasquier dut répondre à une interpellation de M. Rouher, qui eut un retentissement considérable. L'ancien ministre d'État, sous prétexte de discuter les chiffres énoncés à la tribune par le président de la commission, tenta de réhabiliter l'Empire en faisant le procès du gouvernement de la Défense nationale. La réponse du duc, qui, fortifiant ses premiers arguments, accentuait « sa haine contre l'Empire, auteur de la démoralisation de son pays », fut généralement considérée comme un événement politique, et comme la révélation d'un talent oratoire remarquable (séance du 22 mai). A la fin du mois de juillet suivant, il prit à partie le gouvernement de Tours, à propos des marchés Maxwell et Parott, attaqua directement M. Gambetta et M. Naquet, et obtint le renvoi du rapport au ministère de la justice. M. d'Audiffret-Pasquier figura parmi les délégués de la droite chargés, dans l'entrevue du 20 juin 1872, d'imposer à

M. Thiers une politique conforme aux vues de la majorité. Au mois de novembre suivant, il était nommé membre de la commission Kerdrel, chargée de préparer la réponse au Message présidentiel du 12, qui reconnaissait, au grand dépit des partis royalistes déjà coalisés contre la République, la nécessité d'en faire le gouvernement définitif du pays.

M. d'Audiffret-Pasquier, qui avait siégé dès le début au centre droit, devenant de jour en jour l'un des chefs les plus autorisés de ce groupe ; il fut choisi pour président de ses réunions après la mort de M. Saint-Marc-Girardin (mai 1873). Il était d'autant plus libre dans son opposition au gouvernement de M. Thiers, qu'il s'était abstenu de participer à son établissement, en ne votant pas la proposition Rivet. Il avait été même un de ceux qui blâmèrent son attitude à l'égard du royaume d'Italie, dans la question du pouvoir temporel. Après la chute de M. Thiers, il eut un rôle important dans les fameuses négociations engagées entre les partis monarchiques pour amener la fusion entre les deux branches royales de la maison de Bourbon ; mais, au dernier moment, on signala ses hésitations à accepter le drapeau blanc, comme symbole de la monarchie légitime qu'il s'agissait de restaurer. Au milieu de ces incertitudes de la majorité, il fut nommé vice-président de l'Assemblée nationale (2 décembre 1874), et maintenu dans ces fonctions à l'élection suivante (1<sup>er</sup> mars 1875), avec une plus forte majorité. Il fut élevé à celles de président le 15 mars de la même année, par 418 voix sur 465 suffrages exprimés. Il n'avait point de concurrent, mais 133 bulletins blancs protestèrent contre cette manifestation des sentiments antibonapartistes d'une majorité monarchique. Il fut encore appelé deux fois (1<sup>er</sup> juin et 5 novembre 1875), au fauteuil de la présidence par la presque unanimité des suffrages exprimés, et ce fut lui qui eut la mission de diriger les débats d'où sortit, avec ses principales lois organiques, la constitution républicaine. Sa situation dans l'Assemblée fut marquée d'une façon exceptionnelle aux élections des sénateurs inamovibles ; il fut élu, le 9 novembre, au premier tour de scrutin, et par 551 voix sur 688 votants, c'est-à-dire à deux cent sept voix de plus que la majorité absolue, à laquelle les soixante-quatorze autres sénateurs eurent tant de peine à parvenir.

M. le duc d'Audiffret-Pasquier présida, le 8 mars 1876, à la transmission des pouvoirs de l'Assemblée nationale aux nouvelles Chambres, et leur recommanda la pratique sincère de la Constitution nouvelle qu'il qualifia d'œuvre de conciliation et d'apaisement. Quelques jours après il était nommé président du Sénat par 203 voix sur 274 votants (13 mars 1876). Il s'est vu maintenir dans ces fonctions pendant près de trois ans, non sans quelques sourdes contestations manifestées par les abstentions hostiles d'une partie de la majorité. Prenant au sérieux les conditions du gouvernement parlementaire dont il s'est toujours montré l'ardent partisan, le duc d'Audiffret-Pasquier a accepté les décisions de l'opinion publique dans les Chambres ou dans le pays, et le coup d'autorité du 16 mai 1877 contre la majorité de la seconde Chambre n'eut pas son appui. Pendant la prorogation du Sénat, qu'entraînait la dissolution de la Chambre, il ne craignit pas de soutenir les prérogatives de ses collègues, méconnues par l'administration dans l'empement des luttes électorales. Lorsque de nouvelles élections eurent renvoyé en grande partie l'ancienne majorité, il refusa de concourir à la formation d'un dernier ministère de résistance, et l'on attribua à son énergique intervention auprès du

maréchal de Mac-Mahon la mise à l'écart des conseillers violents. Il eut même à cette occasion, au palais de la Présidence, une altercation si vive avec M. Batbie, que celui-ci lui envoya ses amis, MM. de Lareinty et Bocher, pour lui demander des explications (12-13 décembre 1877). Ce fut à lui enfin que l'on dut la rentrée du pouvoir exécutif, avec le ministère de M. Dufaure, dans les voies constitutionnelles et parlementaires.

Après avoir conservé sa haute situation, sinon son influence, dans le Sénat jusqu'au premier renouvellement triennal du 5 janvier 1879, il devait la perdre après les élections qui amenaient dans la Chambre haute une majorité républicaine. Il paraissait même avoir renoncé à se mettre sur les rangs pour la présidence de la nouvelle Assemblée ; mais sa candidature fut reprise par la droite et elle ne réunit que 81 voix contre 153 données à Martel, candidat de la gauche républicaine (15 janvier 1879). Deux semaines auparavant, le duc d'Audiffret-Pasquier, porté, pour la seconde fois, à l'Académie française, sans avoir rien publié, avait été élu, en remplacement de Mgr Dupanloup, par 22 voix (26 décembre 1878).

M. le duc d'Audiffret-Pasquier a épousé, en 1845, Mlle Maria-Jenny Fontenillat, fille d'un ancien receveur général. M. Casimir Périer, ministre de M. Thiers, était son beau frère. — Son frère, le comte Louis-Henri-Prospér d'Audiffret, né le 1<sup>er</sup> juin 1826, est officier de cavalerie en retraite.

**AUDIGANNE** (Armand), avocat et publiciste français, né à Ancenis (Loire-Inférieure), et non à Anvers, en 1814, fit à Paris son droit, s'occupa de questions politiques et débuta par des brochures électorales en 1838. Il abandonna ce genre de publications, pour chercher dans l'économie politique et l'industrie, des études en harmonie avec les fonctions auxquelles il fut bientôt appelé. Entré au ministère du commerce en 1840, il fut placé à la tête du service de l'industrie en 1848. En décembre 1853 il fut nommé, avec M. Chemin-Dupontès, secrétaire de la commission de l'Exposition universelle de 1855, pour la section de l'agriculture et de l'industrie, et attaché, dix-huit mois après, au *Moniteur*, pour les comptes rendus de cette même Exposition. Aux élections générales de 1869, il se présenta dans la 4<sup>e</sup> circonscription de la Loire-Inférieure et y réunit 8598 voix sur 23 491 votants. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1854. — Il est mort à Paris le 9 janvier 1875.

M. Audiganne a successivement publié : *Mon-sieur Guizot*, brochure apologétique (1838, in-8) ; *Histoire électorale de la France depuis la convocation des états généraux de 1789* (1841, in-8) ; *De la prochaine session des Chambres et du ministère actuel* (même année) ; *L'Industrie française de l'Exposition de 1849* (1850, in-12) ; *les Ouvriers en famille, ou Entretien sur les devoirs et les droits du travailleur dans les diverses relations de sa vie laborieuse* (1840, in-8 ; 5<sup>e</sup> édit. 1858), ouvrage couronné par l'Académie française et la Société pour l'instruction élémentaire ; *les Populations ouvrières et les industries de la France dans le mouvement social du XIX<sup>e</sup> siècle* (1854, 2 vol. in-18), recueil de fragments publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*, à laquelle il a prêté une active collaboration ; *L'Industrie contemporaine*, livre formé de la série de ses articles insérés au *Moniteur* sur l'Exposition de 1855 (1856, in-8) ; *les Chemins de fer aujourd'hui et dans cent ans chez tous les peuples* (1858, t. 1) ; *les Ouvriers d'aujourd'hui* (1865, in-8) ; *L'Économie de la paix et la Richesse des peuples* (1866, in-18) ; *Mé-*

moires d'un ouvrier de Paris, 1871-1872 (1873, in-18).

**AUDIGIER** (Charles-Louis-Alexandre-Henri, comte D'), journaliste français, né le 24 décembre 1828, à Paris, d'une très ancienne famille historique du Languedoc, fut élève du collège Stanislas et du lycée Louis-le-Grand, et entra à l'École normale en 1849. En septembre 1857, renonçant à la carrière universitaire, il débuta dans la presse par quelques articles insérés dans la *Revue de l'Instruction publique*, le *Journal général de l'Instruction publique*, le *Journal de la propriété littéraire* et la *Revue française*. Bientôt exclusivement attaché à la rédaction de la *Patrie*, il y signa des articles de critique littéraire et la *Chronique*. En 1859 il suivit l'expédition d'Italie, de Gènes à Veggio, en qualité de correspondant de ce journal. — Il est mort à Bourg-Saint-Andéol, le 2 août 1872.

M. d'Audigier a publié en volumes : *la Vie de garçon, souvenirs anecdotiques d'un chroniqueur parisien* (1859, in-8); *Procès d'outremont*, Joseph Lesurques, etc. (1861, in-8); *Histoire de Pierre Terrail, chevalier de Bayart* (1862, in-18).

**AUDOUARD** (Olympe N.... dame), femme de lettres française, née à Aix (Bouches-du-Rhône) vers 1830, épousa, très jeune, un notaire de Marseille, dont elle fut séparée judiciairement peu de temps après. Elle entreprit de grands voyages, alla en Égypte, d'où elle revint par Constantinople et Saint-Petersbourg. Venue à Paris vers 1860, elle y publia ses premiers ouvrages. Elle fonda ou dirigea plusieurs journaux, notamment, en 1865, le *Papillon*, et en 1867, la *Revue Cosmopolite*. L'autorisation de rendre cette dernière publication politique lui fut refusée, par ce motif qu'elle ne pouvait être accordée qu'à un Français jouissant de ses droits civils et politiques. Mme Audouard protesta bien haut, dans la presse, contre cette exclusion. Elle fut, peu après, l'objet de poursuites pour délit contre la nouvelle loi sur les réunions publiques. En 1868, elle partit pour l'Amérique, où, dans un rapide séjour, elle fit des lectures publiques qui lui valurent d'assez bruyants succès, puis revint à Paris, où, au commencement de 1869, elle fit aussi sur divers sujets gynécologiques des conférences sous la présidence et le patronage de M. Alexandre Dumas, non sans avoir d'orageux démêlés avec les règlements sur les réunions publiques. Elle a pris également part aux conférences des matinées dramatiques, aujourd'hui en usage dans plusieurs théâtres (1879).

Mme Audouard a publié quelques romans et des livres dont ses voyages ou les incidents de sa vie lui ont fourni la matière : *Comment aiment les hommes* (1861, in-18, 3<sup>e</sup> édit. 1865, avec le portrait de l'auteur); *Un mari mystifié* (1863, in-18); *les Mystères du Sérail et des harems turcs* (1863, in-18, avec dessins); *les Mystères de l'Égypte dévoilés* (1865, in-18, avec portrait); *Guerre aux hommes* (1866, in-18); *l'Orient et ses peuplades* (1867, in-18); *Lettre aux députés, les droits de la femme*, (1867, broch. in-8); *A travers l'Amérique, le Far-West, North-America* (1869 et 1871, t. I-II in-18); *l'Ami intime* (1873, in-18); *Gynécologie, la femme depuis six mille ans* (1873, in-18); *les Mondes des esprits ou la vie après la mort* (1874, in-18); *les Nuits russes* (1876, in-18); *le Secret de la belle-mère* (1876, in-18), et un certain nombre de *Lettres* et de brochures, etc.

**AUDRAN** (Marius), chanteur français, né à Aix (Bouches-du-Rhône) le 26 septembre 1816, fut

destiné, par son père, entrepreneur de maçonnerie, à la carrière de l'architecture. Son penchant pour la musique le tourna vers celle du théâtre. Avec l'aide de son premier maître, Étienne Arnaud, il vint à Paris et entra au Conservatoire où il ne put se maintenir. Revenu à Marseille, il chanta dans les salons, débuta au grand théâtre en 1837, et joua avec succès dans *le Châlet*, *la Dame blanche* et *le Pré aux Clercs*. L'année suivante, il passa au théâtre de la Monnaie à Bruxelles. Après un double engagement à Bordeaux et à Lyon, il entra à l'Opéra Comique en 1842, et y tint les premiers rôles dans le répertoire courant, sans compter diverses créations. Au bout de dix ans, il quitta l'Opéra-Comique, retourna à Marseille, fit quelques tournées en province, et revint à Paris avec un engagement au Théâtre-Lyrique. En 1863, après une nouvelle série de représentations en province, il se fixa à Marseille où il fut nommé professeur à l'école de chant, qui était alors une des succursales du Conservatoire. M. Audran a écrit un certain nombre de romances, dont quelques-unes ont réussi dans les salons.

Son fils, Edmond AUDRAN, né à Lyon le 11 avril 1842, suivit à Paris l'école Niedermeyer. En 1861, il alla se fixer à Marseille avec son père, et devint maître de chapelle à l'église Saint-Joseph. Il a fait jouer sur les théâtres de cette ville quelques opéras-comiques ou opérettes : *l'Ours* et *le Pacha* (1862), *la Chercheuse d'esprit* (1864), *la Nivernaise* (1866), *le Petit Poucet* (1868). Une *Messe* de lui a été exécutée avec succès tant à Marseille qu'à Paris. Il a publié aussi quelques mélodies et romances. \*

**AUDREN DE Kerdrel**. Voy. KERDREL.

**AUERBACH** (Berthold), écrivain allemand, né le 28 février 1812, à Nordstetten, en Wurtemberg, de parents israélites, étudia, aux universités de Tubingue, Munich et Heidelberg, la théologie judaïque, la philosophie et l'histoire (1832-35), puis se consacra à la littérature. Il a habité Francfort, Mayence, les bords du Rhin et s'est fixé en 1845 dans l'Allemagne septentrionale.

M. Auerbach doit sa réputation aux *Histoires villageoises de la forêt Noire* (Schwarzwalder Dorfsgechichten, Manheim, 1843, 2 vol., 4<sup>e</sup> édit., 1848; nouvelle série, 1849), qui, remarquables par l'exécution des peintures, eurent un très grand succès en Allemagne et furent traduites en anglais, en hollandais, en suédois, quelques unes en français. Le modèle du genre est la *Femme professeur* (die Frau Professorinn), qui parut, en 1848, dans l'*Urania* et plus tard dans la *Nouvelle série d'Histoires de village*. C'est cette petite histoire que Mme Birch-Pfeiffer a transportée, contre la volonté de l'auteur, dans son drame *Village et ville*: ce qui donna lieu à leur procès. On cite encore de ces recueils : *le Maladroit*, *la Pipe de Guerre*, *Toinette mordue à la joue*, *Lucifer*, *les Prisonniers*, etc., simples contes inspirés par les mêmes tendances philosophiques et libérales, et où l'auteur montre comment la civilisation pénètre peu à peu jusqu'au fond des villages et change insensiblement les mœurs et l'esprit de leurs habitants. Il a été publié en français, à part des récits détachés, un recueil de *Contes d'Auerbach* (1853, in-16). Son dernier ouvrage dans ce genre de récits est *Waldfried, histoire patriotique d'une famille* (W. eine Vaterländische Familien-Geschichte; Stuttgart, 1874, 3 vol.; 2<sup>e</sup> édit. 1875).

On a de M. Auerbach beaucoup d'autres ouvrages : *le Judaïsme et la littérature moderne* (das Judenthum und die neueste Literatur,

Stuttgart, 1836); *Spinoza* (Ibid., 1837, 2 vol.), roman historique qui contient des tableaux très-intéressants de la vie religieuse et sociale des Juifs; *Poète et commerçant* (Dichter und Kaufmann, Stuttg., 1839, 2 vol.), roman; *Le Bourgeois instruit, livre pour la bourgeoisie intelligente* (der gebildete Bürger, ein Buch für den denkenden Mittelstand, Karlsruhe, 1842); *Littérature et peuple, ou Théorie d'une littérature populaire à propos d'une caractéristique de J.-P. Hebel* (Schrift und Volk. Grundzüge der volksthüml. Literatur, etc.); *Journal à Vienne, depuis Latour jusqu'à Windischgrätz* (Tagebuch aus Wien, etc., Breslau, 1849), traduit en anglais, présentant les événements politiques au point de vue des démocrates modérés; *Veillées allemandes* (Deutsche Abende, Mannheim, 1850), recueil d'histoires et de nouvelles. Il a publié plusieurs éditions générales de ses *Œuvres* (Gesammelte Schriften; Stuttgart, 1859, 20 vol.; 3<sup>e</sup> édit. 1871, 22 vol.)

M. Auerbach a aussi écrit une tragédie : *André Hofer* (Leipzig, 1850). On lui doit une traduction allemande des *Œuvres complètes de Spinoza* (Stuttg., 1841, 5 vol.) accompagnée d'une biographie critique de ce philosophe. Il a rédigé, de 1845 à 1848, un almanach politique, le *Compère* (der Gevattersmann, et plus tard un *Almanach populaire allemand* (Deutscher Volkskalender; Stuttgart et Augsburg).

**AUERSPERG** (Antoine-Alexandre, comte d'), écrivain et homme politique autrichien, très connu sous le pseudonyme d'*Anastasius Grün*, est né à Laibach, en Carniole, le 11 avril 1806. Il fit ses études dans la maison paternelle et dans plusieurs établissements de Vienne. Unique héritier des domaines de sa famille, il en prit en main l'administration dont il s'est presque constamment occupé depuis. Il épousa, en juillet 1839, Marie d'Attems, comtesse de l'empire. Dès cette époque, il avait pris un rang distingué dans le parti libéral, et au mois d'avril 1848, il fut envoyé au parlement préparatoire allemand et ensuite à l'Assemblée nationale, comme député du district de Laibach. A partir de la fin de la même année, il resta dix ans en dehors de la vie politique. Il y rentra en 1859, en faisant partie d'une commission provinciale de la Carniole et, l'année suivante, il fut nommé au Reichsrath. Un décret impérial le fit passer de la Chambre des députés à la Chambre des seigneurs. Il a contribué comme membre à vie de cette Chambre, à la nouvelle constitution de l'empire d'Autriche et aux principaux changements de sa législation. A de nombreuses reprises, il fut le rédacteur de l'adresse de la Chambre en réponse au discours du trône. Il se montra l'un des ardens partisans de l'unité constitutionnelle de l'Autriche-Hongrie, et combattit les divers cabinets à tendances fédéralistes. — Il est mort à Gratz, le 12 septembre 1876.

Le comte d'Auersperg est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages littéraires qui ont popularisé, en Allemagne, son pseudonyme d'*Anastasius Grün*, adopté par lui dès ses premiers écrits. Nous pouvons citer : *Feuilles d'amour* (Blaetter der Liebe; Stuttgart, 1830); *le Dernier chevalier* (Der letzte Ritter, Ibid., 1830, 8<sup>e</sup> édit. 1860), vaste récit romantique, dans le rythme des *Nibelungen*, et dont le chevaleresque empereur Maximilien I<sup>er</sup> est le héros; *Promenades d'un poète viennois* (Spaziergänge eines wiener Poeten; Hombourg, 1831, 6<sup>e</sup> édit. 1861), recueil très admiré de poésies lyriques, humoristiques et politiques, suivi de deux autres volumes non moins goûtés de poésies lyriques (*Schutt*; Leipsick, 1835, 1<sup>er</sup> édit., 1856; *Gedichte*; Ibid., 1837, 12<sup>e</sup> édit. 1857); *les Nibelungen en habits* (die N. im

Frack; Leipsick, 1843), sorte d'épopée comique; *le Curé de Kahlenberg* (der Pfaff vom K. Leipsick, 1850), poème champêtre; *les Chants populaires de Carniole* (Volkslieder aus Krain; Ibid., 1850), traduction moderne, mais très fidèle, de poésies primitives; *Robin Hood* (Stuttgart, 1864), imitation allemande de l'ancienne poésie nationale anglaise. Le comte d'Auersperg, ami de Nicolas Lenau, a publié les écrits posthumes, puis une édition des *œuvres complètes* de ce poète (Stuttgart, 1855, 4 vol.).

**AUERSPERG** (Charles-Guillaume-Philippe, prince d'), chef de la maison allemande de ce nom, reçut au collège des princes de l'Empire le 28 février 1654, est né le 1<sup>er</sup> mai 1814. Il a succédé, le 25 janvier 1827, à son père le prince Guillaume, comme possesseur du duché de Goleschée en Carniole, comte princier de Wels et grand maréchal héréditaire de Carniole et de Windischmark. Successivement conseiller intime de l'empereur d'Autriche et grand chambellan héréditaire, il a été nommé, le 29 avril 1861, président de la Chambre haute ou Chambre des seigneurs de l'empire d'Autriche. Membre de la Diète de Bohême à la même époque, il s'y distinguait comme chef du parti libéral allemand aristocratique. Dans les premiers jours de janvier 1868, il fut appelé à la présidence du ministère cisleithan. En cette qualité, il posa la question de cabinet à propos de l'impôt sur la rente autrichienne, porté d'abord à 25 pour 100 et dont il obtint la réduction à 16 pour 100. Il donna sa démission à la fin de septembre de la même année. Il ne cessa toutefois de mettre son influence au service de la politique constitutionnelle et libérale et, pendant les années 1869 et 1870, combattit vivement le parti fédéraliste. Il fut aussi l'adversaire du ministère Hohenwart jusqu'à sa chute (30 octobre 1871). Au contraire il devint l'un des meilleurs soutiens du cabinet cisleithan formé enfin par son frère Adolphe (Voy. l'article suivant), et l'aïda efficacement, comme président de la chambre des seigneurs, à triompher de toutes les résistances féodales et ultramontaines liguées contre sa politique libérale.

**AUERSPERG** (Adolphe-Guillaume-Daniel), homme politique autrichien, frère du précédent, né le 21 juillet 1821, étudia d'abord le droit, puis servit dans l'armée autrichienne qu'il quitta en 1860, avec le grade de major de cavalerie. Élu par le parti constitutionnel membre de la diète de Bohême, il fut nommé peu après gouverneur de cette province et, en 1868, conseiller intime et membre à vie de la Chambre des seigneurs. Au milieu des crises des années 1870 et 1871, il ne cessa de soutenir énergiquement la constitution. Après la chute du ministère Hohenwart (30 octobre 1871) et les tentatives impuissantes d'un ministère provisoire, il fut appelé à la tête du ministère cisleithan avec la mission de réaliser un programme vraiment constitutionnel d'unité gouvernementale. Il prit sur ce terrain, une situation solide, et sut obtenir et garder une majorité compacte dans le Reichsrath renouvelé par des élections favorables à sa politique. Il fit sanctionner par l'assemblée une réforme électorale profonde, qui substituait l'élection directe des députés à leur désignation par les diètes provinciales (mars 1873). Il réussit à supprimer la question galicienne qui produisait, depuis près de dix ans, une agitation stérile, et réduisit l'opposition des tchèques à l'impuissance. Il eut surtout la force, avec l'aide du ministre des cultes, M. de Stremayr, de faire adopter les lois confessionnelles, telles qu'il les avait proposées, et de protéger le domaine civil

contre es empiètements de l'Église, en maintenant les droits de l'État, comme législateur, dans les questions de mariage, de testament et de juridiction civile; et, comme le parti catholique et fédéraliste menaçait de ne pas obéir à la loi si elle était votée, le prince Auersperg répliqua qu'il saurait la faire exécuter malgré toute résistance. Son discours dans cette circonstance fut un de ses plus grands succès politiques et oratoires (mars 1874). Il fit également approuver par le Reichsrath et par l'opinion ses combinaisons financières, et eut l'honneur d'ouvrir, comme président du conseil, l'Exposition universelle de Vienne (mai 1873), à côté de l'empereur d'Autriche, qui n'a cessé de témoigner sa confiance au chef du plus heureux et du plus durable de ses cabinets (1878). \*

AUERSTAEDT (duc d'), voy. DAVOUST.

AUFRECHT (Théodore), philologue allemand, né à Leschnitz, en Silésie, le 7 janvier 1822, fut élevé au collège d'Oppeln, et acheva ses études à l'Université de Berlin, en s'attachant aux leçons et aux livres de Michaelis, de Böeckh et de Bopp. Reçu *privat-docent* dans la même ville, en 1850 il s'occupa des anciennes langues du Nord, particulièrement de l'anglo-saxon. Il passa en Angleterre en 1852, pour y étudier le sanscrit dans les documents originaux et fut chargé d'exécuter le catalogue de la collection d'Oxford. En 1862, il fut appelé à la chaire de sanscrit de l'Université d'Édimbourg; après avoir refusé, en 1873, la chaire de philologie comparée à l'Université de Strasbourg, il accepta en 1875 le même poste à celle de Bonn. Des voyages en Suède, en Norvège et des relations avec l'Islande ont familiarisé M. Aufrecht avec les langues scandinaves.

Outre de nombreux articles dans les recueils spéciaux; entre autres dans le *Journal de philologie comparée* qu'il fonda lui-même avec Kuhn, on lui doit: *De Accentu compositorum sanscriticorum* (Bonn, 1847); *les Monuments de la langue ombrienne*, avec Kirchhoff (die Umbrischen Sprachdenkmaeler; *ibid.*, 1851, 2<sup>e</sup> part.); *Catalogus codicum manuscriptorum sanscriticorum postre-dictorum... in bibliotheca Bodleiana* (Oxford, 1859-1864, 2 vol.); *Habliayudha's Abhidhanarat Halaga* (Londres, 1861); *les Hymnes du Rig-Véda*, (die Hymnen des R.; Berlin, 1861-1863, 2 vol.); *a Catalogue of sanskrit manuscripts in the library of Trinity College Cambridge* (Cambridge, 1869); *Fleurs de l'Hindoustan*, (Blüten aus Bonn, 1873); *the Ancient languages of Italy* (Oxford, 1875). \*

AUGER (Hippolyte-Nicolas-Just), littérateur français, né le 25 mai 1797, à Auxerre, élevé chez un ancien bénédictin et placé en 1812 dans une maison de commerce à Paris, entra deux ans plus tard au service de la Russie et resta jusqu'en 1817, en qualité de sous-officier des gardes, au régiment d'Ismaïlowski. De retour en France, il se consacra à la littérature, et publia ses premiers travaux sous le nom de *Saint-Hippolyte*. Ce furent des romans: *Morpha* (1818), traduction de Karamsin; *Boris* (1819); *Gabriel Venance* (1820); *Ivan VI* (1824, 3 vol.), épisode des annales moscovites; *Rienzi* (1825, 3 vol.). Plus tard il a écrit dans le même genre: *le Prince*, de Machiavel (1833); *Moralités* (1834); *la Femme du monde* (1837); *Tout pour de l'or* (1839), scènes de mœurs modernes; *Avdotia*, nouvelle russe; *Un roman sans titre* (1846), etc.

Au théâtre, qu'il a abordé sous le pseudonyme de *Gérau*, il a donné quelques pièces qui ont eu du succès, entre autres: *Une séduction* (1832), vec Ancelet; *la Folle*, *Pierre le Grand* (1836),

avec Charles Desnoyers; *Pauvre mère!* (1837), avec Fr. Cornu. Il a écrit seul: *Marcel* (1838); *Précepteur à vingt ans* (1838); *Benott ou les Deux cousins* (1842), etc. Il a fait représenter deux pièces au Théâtre-Français: *Plus de peur que de mal* (1833) et *Un dévouement* (1834). Sa *Physiologie du théâtre* (1839-1840, 5 vol. in-8) est un ouvrage considérable, rédigé avec soin, et comprenant l'histoire littéraire des théâtres de Paris, leur organisation intérieure, la législation, etc.

On a encore de M. Auger un essai historique sur la *République de Saint-Marin* (1827, in-8); *le Gymnase* (1828, 4 vol.), recueil de morale composé avec Hipp. Carnot; *les Mœurs et la loi* (1832), drame en cinq actes et en prose, non représenté, et quelques nouveaux romans: *le Commissionnaire*, *Madame Brice*, *le Roi des petits-maitres*, 1852, etc. Il a collaboré à *la Mode*, *lets de sa fondation*, à *l'Européen*, etc.

AUGIER (Guillaume-Victor-Émile), poète dramatique français, membre de l'Institut, né à Valence (Drôme), le 17 septembre 1820, est petit-fils de Pigault-Lebrun, dont il a défendu la mémoire dans une lettre qui sert de préface à *la Cigüe*. Après d'excellentes études universitaires, il fut destiné au barreau par sa famille; mais la passion des vers, qui l'avait tourmenté dès le collège, l'emporta, et il présenta au comité du Théâtre-Français une pièce en deux actes, en vers, *la Cigüe*. C'était en 1844. La pièce, que la jeunesse de l'auteur rendait suspecte, fut refusée presque à l'unanimité et portée par M. Émile Augier au comité de l'Odéon, qui la reçut et la fit jouer. Ce fut un triomphe pour le jeune poète: sa pièce tint l'affiche près de trois mois, et fit la fortune du théâtre. La Comédie-Française l'admit depuis dans son répertoire. *La Cigüe*, qui est peut-être la plus achevée des œuvres de l'auteur, est, sous la forme d'un élégant pastiche des mœurs antiques, une leçon de morale donnée à l'indifférence égoïste et à la vieillesse prématurée des jeunes gens de notre époque. On y vit aussi un retour heureux vers la comédie de mœurs écrite en vers.

Recherché dès lors par le comité du Théâtre-Français, M. Augier lui présenta l'année suivante une seconde comédie, *Un homme de bien*, en trois actes, en vers, empruntée aux mœurs contemporaines, mais dont la donnée fut jugée un peu paradoxale; elle n'eut qu'un demi-succès. Il ne reparut que trois ans plus tard, avec une grande comédie en trois actes, *l'Aventurière*, donnée au Théâtre-Français en 1848, et qui réussit, mais qu'il a profondément remaniée depuis (1860), pour en tirer, avec plus d'intérêt, une leçon plus forte. On y remarquait un penchant vers cette moralité littéraire facile à satisfaire qui donne la récompense à la vertu, ainsi que cette exaltation des mœurs bourgeoises qui devait gagner au poète tant de sympathies.

En 1849 parut, sur le même théâtre, *Gabrielle*, comédie en cinq actes, en vers, qui fut, en ce genre, le triomphe de M. Émile Augier. Sacrifiant systématiquement l'amant au mari, il mettait la poésie dans la famille, et cherchait des effets dans cette moralité moyenne et de convention qui sait allier le calcul de l'intérêt au langage du sentiment. Le dernier vers, assez en dehors de l'intrigue et du caractère de l'héroïne, était accepté comme la morale et le résumé de toute la pièce :

O père de famille, ô poète, je t'aime!

L'Académie décerna à cette œuvre le prix Montyon, qu'elle partagea avec *la Fille d'Eschyle*, de



Joseph Autran. M. Augier avait, en quelque sorte, créé un genre, et *Gabrielle*, montée avec soin et souvent reprise, eut un succès durable.

*Le Joueur de flûte*, comédie en un acte, en vers, que M. Emile Augier fit encore représenter en 1850 au Théâtre-Français, parut une imitation de *la Cigüé* et fut beaucoup moins applaudie. En 1852, le poète, sollicité par Mlle Rachel d'écrire un drame où elle aurait le premier rôle, fit *Diane*, en cinq actes, qui, malgré les efforts de l'actrice, n'eut que peu de succès. Toute l'action reposait sur ce fameux édit des duels, dont Victor Hugo s'était déjà servi dans *Marion Delorme*. L'auteur revint à la comédie avec une grande pièce en cinq actes, en prose, *la Pierre de touche*, à laquelle avait collaboré M. Jules Sandeau, et qui fut le point de départ d'un autre ordre de succès. En effet, la même année (1853), il donna au Gymnase *Philiberte*, comédie en trois actes, en vers, charmante pièce de genre, où la grâce des détails suppléait au vide de l'action.

Toutefois, depuis cette époque, M. Emile Augier parut abandonner ce genre ingénieux et spirituel pour la comédie plus émuovante d'intrigue et d'observation contemporaines. Il donna, en juillet 1855, au Vaudeville, *le Mariage d'Olympe*, qui lui fut reproché comme une concession au genre inauguré par *la Dame aux Camélias* et qui allait devenir le sien; puis, au Gymnase, en collaboration avec M. Jules Sandeau, *le Gendre de M. Poirier*, comédie en quatre actes, en prose, qui passe généralement pour l'une des plus fortes de ses pièces. Il avait su y entre-choquer, avec une grande verve comique, les travers de la noblesse vaniteuse et ruinée et les ridicules mesquins de la bourgeoisie enrichie. Il semble pourtant avoir voulu laisser encore l'avantage à cette dernière, si l'on en croit le premier titre qu'il avait d'abord donné à sa pièce : *la Revanche de Georges Dandin*. *Le Gendre de M. Poirier* passa au répertoire du Théâtre-Français en 1864. L'auteur a fait encore représenter au Gymnase, la même année, *Ceinture dorée*, comédie en trois actes, en prose dont il reconnut la demi-paternité à M. Edouard Fournier.

L'année 1858 fut marquée pour M. Emile Augier par deux œuvres bien différentes : une nouvelle comédie en cinq actes et en vers, *la Jeunesse* (Odéon, 6 février), dont les situations, les sentiments et le langage ont paru avoir une grande analogie avec *l'Honneur et l'Argent*, et une pièce en prose en cinq actes, *les Lionnes pauvres* (Vaudeville, 22 mai), composée avec M. Ed. Fournier, et dont la conception hardie, mais non immorale, effraya la censure. Représentée, grâce à l'intervention du prince Napoléon, cette pièce eut un grand succès; reprise au même théâtre en 1863, elle fournit encore une longue carrière. La *Préface* que les auteurs y ont jointe, est une remarquable revendication des droits de la poésie dramatique à l'égard de la morale. Ils ont encore donné ensemble, au Gymnase, *Un Beau mariage*, en cinq actes (1859).

M. Emile Augier devait porter sur la scène même de la Comédie-Française les témérités du genre de peinture et de satire sociales qu'il semblait avoir définitivement adopté. Le 10 janvier 1861, il y fit représenter *les Effrontés*, qui furent très-vivement discutés par la critique, mais qui obtinrent un succès bruyant et prolongé : c'était la satire des abus résultant de l'immixtion des gens d'affaires et de finances dans le journalisme contemporain. A la fin de l'année suivante, il donnait à cette œuvre hardie une suite, un pendant plus téméraire encore, *le Fils de Giboyer* (1<sup>er</sup> décembre 1862), satire très violente contre

l'immixtion de la religion dans la politique. Cette pièce eut, à Paris, pendant plus de six mois, la vogue la mieux soutenue; en province, elle déclina des orages de passions contraires. Une foule de brochures furent publiées pour l'attaquer ou la défendre. M. Emile Augier a ensuite donné au même théâtre *Maitre Guérin*, comédie en cinq actes, en prose (28 décembre 1864), qui a renouvelé jusqu'en mai 1865 le succès de ses principales œuvres.

Il faut placer à part, pour les incidents qui en ont signalé la représentation, la pièce de *la Contagion*. Elle excita d'avance une telle curiosité que M. de Villemessant offrit à M. Em. Augier 10 000 fr. pour en publier le manuscrit dans *l'Événement*. D'abord reçue au Théâtre-Français sous le titre de *Baron d'Estrigaud*, du nom du principal personnage, elle fut retirée par l'auteur à cause des retards que le succès du *Lion amoureux* de Ponsard menaçait de lui faire subir, et portée à l'Odéon, où le sociétaire, M. Got, obtint, par autorisation supérieure, d'aller l'interpréter avec MM. Berton et Brindeau et Mme Doche pour auxiliaires (17 mars 1866). Le public parisien fit un accueil moins empressé qu'à l'ordinaire à ces nouvelles épreuves de types d'intrigant et de courtisane, renouvelés avec talent de Balzac et de M. Alexandre Dumas fils. M. Got ayant organisé une troupe ambulante, fit faire ensuite à *la Contagion* son tour de France.

Un succès plus décisif fut, deux ans plus tard, au Théâtre-Français, celui de *Paul Forestier*, comédie en quatre actes, en vers (25 janvier 1868). C'était un grand drame de passion, où malgré l'élément poétique et le dénouement moral de convention, l'auteur atteignait les limites de la hardiesse que comporte la mise en scène d'une situation immorale et de l'entraînement des sens. Les suppressions et retouches apportées au manuscrit y laissèrent encore bien des choses scabreuses que le talent de l'auteur et celui de ses interprètes firent passer ou même applaudir. *Paul Forestier* a été repris, non sans éclat, dans les derniers mois de 1876.

L'activité de M. Augier a continué de se manifester par des œuvres d'inspirations diverses : Il suffit de mentionner en passant le *Post-Scriptum* comédie en un acte et en prose (Théâtre-Français, 1869). Les *Lions et Renards*, comédie en cinq actes et en prose (décembre de la même année), n'ont pas répondu à l'attente du public. *Jean de Thommeray*, pièce en cinq actes et en prose, tirée d'un roman de M. Jules Sandeau (Théâtre-Français, 29 décembre 1873), a dû son succès aux intentions morales et patriotiques, aussi bien qu'à l'éclat et à l'ingéniosité de la mise en scène. M. Emile Augier reprit ses thèses de socialisme dramatique avec *Mme Caverlet*, comédie en quatre actes et en prose (Vaudeville, 1<sup>er</sup> février 1876), qui devait d'abord s'appeler *le Divorce*, et qui est en effet un plaidoyer en faveur de cette cause, au point de vue particulier de l'intérêt des enfants. La même année, l'auteur de tant de pièces politiques et sociales s'essayait dans le genre bouffon en donnant au théâtre du Palais-Royal, avec M. E. Labiche, *le Prix Martin*, comédie en trois actes, qui n'eut pas le succès de gaieté habituel à cette scène. M. Augier est revenu au Théâtre-Français et au genre qui est le sien, avec *les Fourchambault*, comédie en 3 actes, (8 avril 1878).

Il faut citer encore, pour être complet, deux pièces auxquelles il a pris part avec MM. Sandeau et Alfred Musset : *la Chasse au roman* et *l'Habit vert*, ainsi qu'un opéra en trois actes, *Sapho*, dont M. Gounod a composé la musique (1851).

On doit en outre à M. Emile Augier un recueil de *Poésies* (Paris, 1856, in-12), qui renferme quel-

ques petites idylles, une satire intitulée *la Langue* et dirigée contre les avocats mêlés aux événements politiques de 1848, une comédie en cinq actes, en vers, non représentée, *les Méprises de l'Amour*, qui fut écrite immédiatement après *la Cigüe*, et qui est plus goûtée à la lecture qu'elle n'aurait sans doute été applaudie à la représentation. Il a été commencé une publication de ses *Œuvres complètes* (1877-78, 6 vol. in-8).

M. Émile Augier, lors de ses débuts, était considéré, à côté de l'auteur de *Lucrèce*, comme un des chefs de l'école dite du bon sens. Mais depuis longtemps ses comédies ressemblent moins à celles de F. Ponsard qu'à celles de M. Dumas fils. Son style, plus brillant qu'égal, mêlait volontiers, dans les premiers temps surtout, une extrême simplicité à l'éclat de l'école de M. Victor Hugo et au chatoisement de la phraséologie moderne. Il y a eu, dans ses diverses œuvres, un esprit pétillant et raffiné, un peu de mauvais goût de temps en temps, du trait toujours, souvent de l'intérêt et de jour en jour plus de vigueur.

Après des candidatures nombreuses, M. Augier a été reçu à l'Académie française, le 28 janvier 1858, en remplacement de Salvandy. C'est lui qui, après l'élection de M. Émile Ollivier, se trouva chargé de répondre au ministre dont la réception, successivement ajournée, n'eut pas lieu. Son discours et celui du récipiendaire furent publiés dans les journaux, au mois de mars 1874, par une indiscretion qu'on ne sut à qui attribuer. Sans être entré dans la vie politique, M. Émile Augier, avait été nommé sénateur par décret impérial du 27 juillet 1870, « pour services rendus par ses productions littéraires » ; le décret qui ne fut pas promulgué, a été rendu public après la chute de l'Empire et inséré dans les *Papiers et Correspondances des Tuileries*. Décoré de la Légion d'honneur en 1850, il a été promu officier le 19 juin 1858, et commandeur au 15 août 1868.

AUGU (Henri), journaliste et romancier français, est né à Landau (Bavière), en 1818. Il s'est fait connaître par un certain nombre de romans-feuilletons publiés dans des journaux ou dans des recueils illustrés. Nous citerons : *les Zouaves de la mort*, épisode de l'insurrection polonaise (1863, in-18) ; *les Faucheurs polonais*, épisode de l'insurrection de 1830 (1863, in-18) ; *les Français sur le Rhin* (1864, in-4, illustré) ; *Montgomery, ou les Anglais en Normandie* (1865, in-4) ; *le Tribunal du sang* (1866, in-4) ; *les Oubliettes du vieux Louvre* (1867, in-18), type complet du roman historique, divisé en scènes et en tableaux, comme une pièce à grand spectacle ; *l'Abbesse de Montmartre* (1870, 2 vol. in-18) ; *Une grande pécheresse*, roman d'un vélite de 1812 (1873, in-18) ; *le Mousquetaire du cardinal*, en deux parties (1873, 2 vol. in-18) ; *une Vengeance de comédien* (1875, in-18). M. Augu a encore donné une comédie en trois actes, *les Femmes sans nom* (1867, in-18). Il a fourni à divers journaux et publications périodiques, outre des romans, des articles littéraires ou politiques, et a collaboré à *la Revue germanique*, au *Monde illustré*, aux *Veillées parisiennes*, au *Journal de Cherbourg*, à *la Réforme*, au *Siècle*, dont il fut rédacteur de 1849 à 1870, etc.

AULAGNIER (Antonin), professeur et éditeur de musique français, né à Manosque (Basses-Pyrénées), en 1800, fit ses études à Marseille, vint à Paris, entra au Conservatoire et eut M. Benoist pour principal maître. A sa sortie, M. Aulagnier se livra avec succès à l'enseignement, puis se tourna vers le commerce et se fit éditeur de musique, sans abandonner complètement la compo-

sition. Il fut à la fois l'auteur et l'éditeur d'environ quinze recueils de *Variations, Rondos et Mélanges* pour le piano sur des airs d'opéras et de ballets, de plusieurs recueils de *Contredanses* pour divers instruments, de *Romances*, de nombreux morceaux de musique religieuse : *O Sultaris, Domine saluum, Magnificat*, etc. Il a publié une *Méthode élémentaire pour le piano*, qui a eu plusieurs éditions.

AUMAËLE (Henri-Eugène-Philippe-Louis d'Orléans, duc d'), prince de la famille d'Orléans, né à Paris, le 16 janvier 1822, est le quatrième fils du feu roi Louis-Philippe et de la reine Marie-Amélie. Comme ses frères, il reçut au collège Henri IV une éducation publique, se distingua par ses succès universitaires et remporta deux prix en rhétorique. Héritier, par la mort du dernier des Condé, d'une fortune considérable, il entra à dix-sept ans dans les rangs de l'armée, débuta comme officier au camp de Fontainebleau, dirigea quelque temps l'école de tir de Vincennes, et fut en 1839 promu capitaine au 4<sup>e</sup> de ligne. En 1840, il accompagna, en qualité d'officier d'ordonnance, son frère le duc d'Orléans, à qui une amitié vive l'unissait particulièrement, fit vaillamment ses premières armes aux combats de l'Affroun, du col de Mouzaïa et du bois des Oliviers, obtint dans la même année les grades de chef de bataillon et de lieutenant-colonel, et servit de nouveau sous les ordres des généraux Bugeaud et Baraguey d'Hilliers. Atteint par les fièvres, il fut rappelé en juillet 1841, traversa la France au milieu des ovations et, au moment où il faisait à Paris son entrée triomphale à la tête du 17<sup>e</sup> léger, faillit être victime de l'attentat de Quénisset (13 septembre).

Après avoir complété à Courbevoie son instruction militaire, le duc d'Aumaële qui venait d'être créé maréchal de camp (octobre 1842), s'embarqua pour l'Algérie, y commanda, jusqu'en 1843, la subdivision de Médéah, où il se signala par de brillants faits d'armes ; le plus hardi fut celui qui le rendit maître de la smala d'Abd-el-Kader, campée dans les environs de Goudjilab, et qui fit tomber entre ses mains une multitude de troupeaux, un butin immense, quatre drapeaux, 3600 prisonniers, la correspondance et le trésor de l'émir (16 mai 1843). Cet acte d'audace lui valut le grade de lieutenant général (octobre), ainsi que le commandement supérieur de la province de Constantine. En 1844, il dirigea l'expédition de Biskara et se distingua dans les campagnes contre les Ziban et les Ouled-Sultan. Le 25 novembre de la même année, il épousa une fille du prince Léopold de Salerne, Marie-Caroline-Auguste de Bourbon, née le 26 avril 1822. Après avoir commandé en chef le camp de la Gironde (1845) et concouru à la pacification des Kabyles de l'Ouarensenis (1846), il se rendit à Madrid, où il assista au mariage du duc de Montpensier.

Bientôt le roi, à la suite d'un dissentiment qui s'était élevé entre lui et le maréchal Bugeaud, au sujet des camps agricoles, voulut remplacer ce dernier dans ses fonctions de gouverneur général de nos possessions d'Afrique (21 septembre 1847). Ce fut le duc d'Aumaële qui lui succéda. Il exerça à Alger, au milieu des sympathies de l'armée, une sorte de vice-royauté, qui devint l'objet des attaques de l'opposition et fut défendue à la tribune par M. Guizot (janvier 1848). La reddition d'Abd-el-Kader, auquel il eut l'imprudence de garantir la mise en liberté, signala la fin de son administration. Lorsqu'il connut la nouvelle de la révolution de Février, il engagea la colonie à attendre paisiblement les ordres de la métropole, remit le pouvoir au général Cavaignac,

adressa à l'armée des adieux pleins de dignité, et s'embarqua le 3 mars, avec le prince et la princesse de Joinville, sur le *Solon*, qui le conduisit à Gibraltar, d'où il gagna l'Angleterre. Au mois de mai suivant, il se joignit au prince de Joinville pour protester contre le bannissement de sa famille. A partir de cette époque il résida tour à tour à Claremont et à Twickenham.

Pendant son long exil, le duc d'Aumale attira l'attention par divers écrits. En 1855 il insérait dans la *Revue des Deux-Mondes*, sous le nom du gérant, M. de Mars, deux articles l'un sur les *Zouaves*, l'autre sur les *Chasseurs à pied* (ensemble, 1859, 4<sup>e</sup> édit. in-18), et qui étaient dus à la plume du prince, déjà connu par ses recherches sur la *Captivité du roi Jean* et sur le *Siège d'Alésia*. Au mois d'avril 1861, il fit imprimer, en France, une brochure adressée au prince Napoléon, sous le titre de *Lettre sur l'histoire de France*, critique fort vive du gouvernement impérial : cette brochure fut saisie et déferée aux tribunaux ; l'éditeur Duminey et l'imprimeur Beau, de Saint-Germain, furent condamnés, le premier à un an de prison et 5000 fr. d'amende, le second à la même amende et à six mois de prison. M. Mocquard écrivit au *Times*, qui avait inséré cette *Lettre*, pour en démentir quelques assertions. L'année suivante, on commença d'imprimer à Paris une *Histoire des princes de Condé*, à laquelle on disait depuis longtemps que le duc d'Aumale travaillait. Les exemplaires en furent saisis avant l'achèvement du tirage : ce qui donna lieu, de la part du prince, à des réclamations judiciaires qui furent longtemps sans succès. Ce fut seulement quatre ans plus tard (mars 1869) qu'on annonça qu'ils étaient remis aux éditeurs avec permission de vendre, par ordre du ministre de l'intérieur, et qu'on offrit de rembourser les frais d'instance. L'ouvrage fut publié le mois suivant en deux vol. (in-8). Le prince fit encore paraître dans la *Revue des Deux-Mondes* en 1867, une étude sur les *Institutions militaires de la France*, et un article intitulé *l'Autriche*. Au commencement de 1868, on lui attribua une brochure interdite, ayant pour titre : *Qu'a-t-on fait de la France ?* qui était apocryphe.

Lors des élections pour l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, le duc d'Aumale, qui pendant la guerre avait sollicité vainement, comme ses frères et ses neveux, l'autorisation de servir dans l'armée française, adressa de Londres une proclamation aux électeurs de l'Oise, dans laquelle, tout en affirmant ses préférences pour la monarchie constitutionnelle, il se déclarait prêt à s'incliner devant la souveraineté nationale adoptant la République libérale comme forme de gouvernement. Il fut nommé représentant du département de l'Oise, le second sur huit, par 52222 suffrages sur 73957 votants. Les lois de bannissement subsistant encore, il ne put rentrer en France qu'après leur abrogation (8 juin). Son élection fut validée, le même jour, à une grande majorité ; mais, eu égard à la situation politique et sur la demande de M. Thiers, le duc avait renoncé, ainsi que le prince de Joinville, à venir occuper son siège à l'Assemblée. Après l'adoption de la proposition Rivet et la consécration des pouvoirs du nouveau président de la République, les princes demandèrent à être dégagés de leur parole ; la prise de possession de leur siège donna lieu à des débats animés et à un ordre du jour qui leur laissait à eux-mêmes l'interprétation de leur engagement (18 décembre 1871).

Au mois de mars 1872, les journaux annoncèrent que le duc d'Aumale avait obtenu sa réintégration dans le cadre d'activité comme général de division. Lors de la discussion de la loi

sur la constitution du conseil de guerre qui aurait à juger le maréchal Bazaine, le duc, montant pour la première fois à la tribune, confirma cette nouvelle, en déclarant qu'il « était prêt à faire son devoir de soldat, quelque pénible qu'il pût être » (15 mai). Quelques jours après (28 mai), il prononça, à propos de la loi sur la réorganisation de l'armée, un discours terminé par une invocation au drapeau tricolore, « symbole de gloire, de concorde et d'union », qui contraria pour l'instant, les espérances des partisans de la fusion monarchique, et fut considéré comme une réponse au manifeste légitimiste d'Anvers. Au mois de novembre de la même année, une loi de l'Assemblée restituait aux membres de la famille d'Orléans les biens dont les avait dépouillés l'Empire.

Désigné, au mois d'octobre 1873, pour présider le conseil de guerre chargé de juger le maréchal Bazaine, le duc d'Aumale dirigea les débats avec une grande autorité. Son attitude sévère et patriotique pendant la durée du procès, ne l'empêcha pas, aussitôt après la condamnation, de prendre l'initiative du recours en grâce auprès du maréchal de Mac-Mahon (10 décembre 1873).

Aux débats de cette cause célèbre qui mit le prince tout à fait en évidence, se rattacha un détail curieux. Pour mieux s'éclaircir sur la conduite de l'accusé, il avait voulu visiter les champs de bataille autour de Metz ; sa demande d'autorisation au ministère de la guerre ayant été communiqué à Berlin, le gouvernement allemand exprima le désir que le voyage n'eût pas lieu, malgré la promesse faite par le duc d'Aumale de garder le plus strict incognito.

Nommé au commandement du septième corps d'armée par décret du 24 septembre, il alla prendre possession de son poste après le procès de Trianon. Il annonça aussitôt l'intention de se démettre de ses fonctions de représentant, mais il en fut détourné par ses amis politiques ; il se borna, deux ans plus tard, à ne pas se présenter dans le département de l'Oise aux élections sénatoriales, en déclarant, dans une lettre adressée à ses collègues du Conseil général de l'Oise, dont il était le président, que son expérience lui avait démontré, l'impossibilité de prendre une part utile aux délibérations d'une assemblée parlementaire, en continuant d'exercer le commandement dont il était investi. En effet, pendant la longue existence de l'Assemblée nationale, le duc d'Aumale, avait à peine assisté et encore moins participé aux débats ; il s'était abstenu de voter dans la plupart des questions. Au milieu des fameuses négociations qui eurent lieu dans l'automne de 1873, entre les partis royalistes de l'Assemblée nationale et le comte de Chambord, pour le rétablissement de la monarchie dite légitime, le duc d'Aumale eut une attitude assez réservée pour ne pas enlever un dernier espoir aux orléanistes restés fidèles à la monarchie constitutionnelle, et à plusieurs reprises on vit se produire, dans les journaux du parti, l'idée d'une candidature éventuelle du duc d'Aumale à la présidence de la République, sous la forme d'une sorte de stathouderat. Après la démission du maréchal de Mac-Mahon, il fut, par un double décret du 11 février 1879, remplacé dans son commandement et désigné pour l'inspection générale des corps d'armée.

Le duc d'Aumale, élu membre de l'Académie française, le 30 décembre 1871, en remplacement de Montalembert, par 28 voix sur 29 votants, fut reçu en séance solennelle, seulement le 3 avril 1873. Des débats, consignés aux procès-verbaux de l'Académie (4 mars 1873) avaient eu lieu sur la question de savoir si le récipiendaire serait ap-

pelé par l'académicien chargé de lui répondre « Monseigneur, » d'après l'usage des relations du monde, ou simplement « Monsieur, » suivant la tradition académique. Ce fut, d'après le vœu même du récipiendaire, la tradition académique qui l'emporta. Le prince reçut aussi, au mois de décembre de la même année, d'après les statuts de l'Académie de Besançon, le titre de directeur de cette société, en qualité de commandant en chef des forces militaires de la province. Il est l'un des vingt-quatre membres et le président de la Société littéraire aristocratique des bibliophiles français. Grand'croix de la Légion d'honneur dès l'âge de vingt ans, le duc d'Aumale avait été rayé, sous l'Empire, des listes des légionnaires; il y a repris son rang, sous la République, à la date de sa promotion (28 avril 1842). A part son discours de réception à l'Académie française, le prince n'a publié, depuis l'Empire, que le *Discours prononcé, sur la réorganisation de l'armée le 28 mai 1872, à l'Assemblée nationale*, (1872, in-18).

M. le duc d'Aumale a eu deux fils : *Louis-Philippe-Marie-Léopold* d'Orléans, prince de Condé, né à Paris, le 15 novembre 1845, mort, à vingt ans, de la fièvre typhoïde à Sydney, en Australie, (septembre 1866), et *François-Louis-Marie-Philippe* d'Orléans, duc de Guise, né le 5 janvier 1854, qui faillit périr à la chasse, en janvier 1869, et qui a succombé à une maladie cérébrale le 25 juillet 1872.

AUNET (Mme Léonie D'). Voy. BIARD (Mme).

**AURELLE DE PALADINES** (Louis-Jean-Baptiste D'), général français, né à Malzieu (Lozère) le 9 janvier 1804, entra à l'école de Saint-Cyr en 1822, en sortit dans l'infanterie avec le grade de sous-lieutenant le 1<sup>er</sup> octobre 1824, et a été promu successivement lieutenant le 26 juin 1830, capitaine le 30 décembre 1834, chef de bataillon le 12 février 1843, lieutenant-colonel le 22 avril 1847, colonel le 30 juin 1849, général de brigade le 22 décembre 1851 et général de division le 17 mars 1855. Il servit en Afrique de 1841 à 1848, fit la campagne de Rome, puis celle de Crimée, où il gagna son grade de général de division, en s'emparant des bâtiments de la Quarantaine. Pendant l'expédition d'Italie, il commandait la division militaire de Marseille, où il présida au départ des hommes et à l'envoi du matériel. Mis dans le cadre de réserve à la fin de 1869, il fut rappelé à l'activité, l'année suivante, lors de la guerre contre la Prusse, et replacé à la tête de la division de Marseille. La révolution du 4 septembre 1870 l'obligea à quitter cette ville; mais, après les défaites du général de La Motterouge près d'Orléans, un décret du 14 novembre l'appela au commandement de la 1<sup>re</sup> armée de la Loire, dans laquelle il introduisit la plus sévère discipline. Cette armée ne comprenait à l'origine que le 15<sup>e</sup> corps. Le 16<sup>e</sup> et le 17<sup>e</sup> lui furent successivement adjoints. M. d'Aurelle entreprit alors d'envelopper et de couper le corps bavarois du général de Thann, qui lui était opposé. Ce mouvement réussit en partie, et, après la bataille de Coulmiers (9 novembre), l'ennemi fut contraint d'abandonner Orléans et de se retirer sur Saint-Peravy et sur Toury. Malheureusement, la capitulation de Metz ayant rendu disponibles les troupes du prince Frédéric-Charles, des renforts considérables furent envoyés sur la Loire, et le grand-duc de Mecklembourg mis à la tête de l'armée d'observation. Les forces du général d'Aurelle s'étaient accrues, dans l'intervalle, des 18<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup>, 20<sup>e</sup> et 21<sup>e</sup> corps, à peine équipés et fort peu exercés. Avant de prendre l'offensive, il fortifia Orléans, en construisant, pour le couvrir, un

camp retranché armé de canons de marine : mais la perte de la bataille de Beaune-la-Rollande entraîna la réoccupation d'Orléans par les troupes allemandes. M. d'Aurelle de Paladines renonça à défendre la ville, donna l'ordre de l'évacuer le 3 décembre, et se retira en Sologne. Sur des pressantes dépêches de la Délégation, il voulut au dernier moment arrêter son mouvement de retraite, mais il était trop tard; le général Martin des Pallières, qui, à la tête du 15<sup>e</sup> corps, formait l'arrière-garde, avait déjà passé la Loire. La Délégation de Tours, menacée par l'armée allemande, partit pour Bordeaux (9 décembre). Elle nomma une commission d'enquête pour examiner la conduite du général d'Aurelle, qui donna immédiatement sa démission, en demandant à être traduit devant un conseil de guerre. Appelé quelque temps après au commandement du camp de Cherbourg, il déclina cette nomination pour raison de santé et se retira à Belley.

Lors des élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant du département de l'Allier à l'Assemblée nationale, le quatrième sur sept, par 51 004 voix, et du département de la Gironde par 96 796 voix. Il opta pour l'Allier, et fut au nombre des quinze commissaires choisis par l'Assemblée pour suivre les négociations de paix avec la Prusse. Nommé, le 3 mars, commandant supérieur de la garde nationale de la Seine, il fit appel « au patriotisme des bons citoyens pour le maintien de l'ordre »; mais il était trop impopulaire pour empêcher l'insurrection du 18 mars. Au mois de juillet suivant, il fut mis à la tête de la 14<sup>e</sup> division militaire à Bordeaux. Dans l'Assemblée le général d'Aurelle de Paladines avait pris place au centre droit, avec lequel il vota, dans les diverses questions politiques et religieuses, lorsque ses fonctions militaires ne le forçaient pas de s'abstenir. Lors de la constitution des grands corps d'armée, il reçut le commandement du 18<sup>e</sup>, dont Bordeaux était le quartier général. L'année suivante, il atteignait la limite d'âge du service actif. Le général d'Aurelle fut élu par l'Assemblée nationale sénateur inamovible au second tour de scrutin le 10 décembre 1875, par 346 sur 690 votants. Au Sénat, où il fut nommé questeur le 13 août 1876, il faisait partie de la majorité monarchique. Décoré de la Légion d'honneur le 20 décembre 1843, il a été promu officier le 25 janvier 1846, commandeur le 21 octobre 1854, grand-officier le 28 décembre 1859 et grand'croix le 28 décembre 1868. — Il est mort à Versailles le 17 décembre 1877. Les Chambres votèrent une pension de 6000 fr. en faveur de sa veuve. Le général d'Aurelle a publié un récit de ses opérations sous ce titre : *la Première armée de la Loire* (1872, gr. in-8).

**AURIAC** (Philippe-Eugène-Jean-Marie D'), et non DAURIAC, journaliste français, né à Toulouse, le 17 octobre 1815, est devenu, en 1858, employé à la Bibliothèque impériale. Il a publié : *Louis-Philippe prince et roi* (1843); *D'Artagnan le mousquetaire* (1847, 2<sup>e</sup> édit., 1854), mémoires primitifs du héros de M. Alexandre Dumas; *Recherches sur l'ancienne cathédrale d'Alby* (1854); *Description sensible et naïve de la fameuse cathédrale, etc.* (1857; nouv. édit. 1867, in-18); *Histoire de la cathédrale et des évêques d'Alby* (1858); *Essai historique sur la boucherie de Paris* (1861, in-18); *Histoire anecdotique de l'industrie française* (même année, in-18); *Nouveau guide du voyageur en Belgique et en Hollande* (1864, in-18); *la Reddition de Bordeaux sous Charles VII* (1865, in-8); *Guide pratique, historique et descriptif aux bains de mer de la Manche et de l'Océan* (1866, in-18, avec cartes et grav.); *le Destin antique,*

histoire des cartes (1868, in-18); *L'Avant-dernier siège de Metz, en l'an 1552* (1874, in-18), etc.; puis de nombreux articles dans *le Capitole, la Renommée, le Siècle*, où il rédigea spécialement les éphémérides.

**AUSONIO FRANCHI.** Voy. FRANCHI.

**AUTENRIETH** (Hermann-Frédéric), médecin allemand, né à Tubingue, le 5 mai 1799, et fils du professeur de clinique Jean-Henri-Ferdinand Autenrieth, étudia la médecine à l'université de sa ville natale sous la direction de son père, et obtint en 1821 le grade de docteur. Il entreprit alors plusieurs voyages et publia le résultat de ses observations dans l'ouvrage intitulé : *Des Maladies du peuple dans la Grande-Bretagne* (Ueber die Volkskrankheiten in Grossbritannien, Tubingue, 1824). Nommé, en 1826, professeur adjoint à Tubingue, il fut appelé, en 1835, à la chaire de clinique que son père avait occupée pendant près de quarante ans.

On cite encore de M. Autenrieth fils : *Sur le Venin des poissons* (Ueber das Gift der Fische, Tubingue, 1833); *les Eaux sulfureuses de Sebastiansweiler en Wurtemberg* (das Schwefelbad zu Seb. in W. Ibid., 1834), etc.

**AUTRAN** (Joseph), poète et littérateur français, né à Marseille, en juin 1813, fit d'excellentes études littéraires, et débuta, en 1832, par une ode à M. de Lamartine, qui s'embarquait alors à Marseille; elle était intitulée : *le Départ pour l'Orient* et respirait un vif enthousiasme. Il donna ensuite un recueil de poésies, *la Mer* (Paris, 1835), complété à près de vingt ans de distance, par *les Poèmes de la Mer* (Paris, 1852, 1859, in-18). On rencontre dans ces deux recueils des descriptions originales et vivement senties, auxquelles se mêle l'imitation de l'antiquité classique. M. Autran avait donné dans l'intervalle un autre recueil : *Ludibria ventis* (Paris, 1838), qui avait été son premier succès.

En 1841, il publia un volume de prose : *Italie et Semaine sainte à Rome* (Marseille, 1841) et, l'année suivante, un poème héroïque : *Miliana* (Marseille, 1842). En mars 1848, il fit jouer à l'Odéon *la Fille d'Eschyle*, tragédie en cinq actes, en vers (Marseille et Paris, 1848, in-16), qui partagea, au jugement de l'Académie française, le grand prix Montyon avec la *Gabrielle* de M. Emile Augier.

On a encore de M. Autran plusieurs recueils de vers, entre autres : *Laboureurs et soldats* (1854), *la Vie rurale* (1856), qui se recommandent par la simplicité de la pensée, le travail consciencieux du style, un sentiment vrai et profond de la nature et une foi persévérante dans la poésie. Citons encore comme ouvrages plus récents : *Épîtres rustiques* (1861, in-18); *le Poème des beaux jours* (1862, in-8); *Études grecques, le Cyclope d'après Euripide* (1863, in-18). La candidature de M. J. Autran à l'Académie française, souvent produite, réunit deux ou trois fois la moitié des suffrages sans atteindre à la majorité. Il en a été élu membre, en remplacement de M. Ponsard, en mai 1868; sa réception eut lieu le 15 avril 1869; M. Cuvillier-Fleury répondit à son discours. — M. Autran est mort à Marseille, le 6 mars 1877. Il avait commencé une édition de ses *OEuvres complètes* qui a été achevée depuis et dont le dernier volume contient des fragments de mémoires autobiographiques intéressants (1874-78, t. I-VIII, in-8).

**AUTRICHE** (maison impériale d'), dynastie de Habsbourg-Lorraine. Empereur régnant (Voy.

FRANÇOIS-JOSEPH). Impératrice régnante : *Élisabeth-Amélie-Eugénie*, fille de *Maximilien-Joseph*, duc de Bavière, née le 24 décembre 1837.

Enfants : l'archiduchesse *Gielle-Louise-Marie*, née le 12 juillet 1856, mariée au prince Léopold de Bavière, le 20 avril 1873; l'archiduc *Rodolphe-François-Charles-Joseph*, prince royal, né le 21 août 1858, colonel et propriétaire du 19<sup>e</sup> régiment d'infanterie et du 2<sup>e</sup> régiment d'artillerie; l'archiduchesse *Marie-Valérie-Mathilde-Amélie*, née le 22 avril 1868.

Père et mère de l'empereur régnant : Voyez **FRANÇOIS-CHARLES**.

L'empereur François-Joseph a eu trois frères : l'archiduc *Ferdinand-Maximilien-Joseph*, devenu, sous le nom de de Maximilien 1<sup>er</sup>, empereur du Mexique; *Charles-Louis-Joseph-Marie*, né le 30 juillet 1833, gouverneur du Tyrol et du Vorarlberg, général-major, propriétaire du 7<sup>e</sup> régiment de lanciers, chef du 4<sup>e</sup> régiment des husards russes de Ludoff et du 8<sup>e</sup> régiment des lanciers prussiens, marié, 1<sup>er</sup> le 4 novembre 1856, à la princesse *Marquerte-Caroline-Frédérique*, etc., fille du roi de Saxe, née le 24 mai 1840 et morte le 15 septembre 1858; 2<sup>e</sup> par procuration à Rome, le 16 octobre, et en personne à Venise, le 21 octobre 1862, à l'archiduchesse *Marie-Annonciade-Isabelle-Filomène-Sabazie*, princesse des Deux-Siciles, née le 24 mars 1843, morte le 4 mai 1871; 3<sup>e</sup> le 23 juillet 1873, à l'archiduchesse *Marie-Thérèse-Ferdinande*, fille du feu prince Michel de Portugal, née le 24 août 1855; et *Louis-Joseph-Antoine-Victor*, né le 15 mai 1842, colonel et propriétaire du 65<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

Oncles et tantes de l'empereur régnant : l'empereur *Ferdinand-Charles-Léopold*, etc., et l'impératrice *Marie-Anne* (voy. **FERDINAND 1<sup>er</sup>**); l'archiduchesse *Marie Clémentine-Françoise-Josèphe*, née le 1<sup>er</sup> mars 1798, mariée, le 28 juillet 1816, à *Léopold-Jean-Joseph*, prince de Salerne, oncle du roi de Naples Ferdinand II, veuve le 10 mars 1851, mère de la princesse *Caroline*, duchesse d'Aumale.

**AUVRAY** (Louis-Jean-Baptiste), administrateur français, député au Corps législatif, est né à Saint-Lô (Manche), le 14 novembre 1808. Entré à l'École polytechnique en 1827, il en sortit en 1829 comme élève sous-lieutenant dans l'artillerie de terre, mais il donna démission, l'année suivante, pour se consacrer, dans sa ville natale, à l'industrie et au commerce des bois. Il y prit une position considérable et remplit les fonctions de conseiller d'arrondissement, de conseiller général du département, de président du tribunal de commerce et de la Chambre consultative des arts et manufactures de Saint-Lô, enfin, en 1868, de maire de cette ville. Au commencement de janvier 1869, il fut porté, comme candidat de l'administration, dans l'élection partielle à laquelle donna lieu la mort de M. Havin, député au Corps législatif, pour la première circonscription de la Manche. M. Auvray fut élu par 17 648 voix sur 28 499 votants. Il a été réélu, en 1869, comme candidat officiel, par 23 364 voix sur 33 400 votants. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 14 août 1869. La révolution de septembre 1870 l'a écarté de la vie politique.

**AUVRAY** (Louis), artiste et littérateur français, est né à Valenciennes (Nord), le 7 avril 1810. Élève de David d'Angers, il a surtout produit, en sculpture, des médaillons et des bustes. Il a exposé aux divers Salons un certain nombre de bustes de personnages historiques ou contemporains et quelques rares sujets de fantaisie, notamment :

*Lesueur* (1857), *Watteau* (1859), une *Bacchante* (1863), *Sauvageot* (1865), *Condillac*, pour la ville de Grenoble (1868); un *Philosophe* (1870); *Solon* (1873); *Félix Auwray et Auwray père* (1874); *Motite, statuaire* (1875), pour l'Institut; *Alex. Du Bois, architecte* (1876). M. Auwray est l'auteur (en collaboration avec M. J. Adeline, architecte) d'un monument élevé à Forges-les-Eaux (Seine-Inférieure) à la mémoire du graveur Brevière (1874). Il a été nommé président du Comité central des artistes.

Comme littérateur et critique d'art, il a publié: *Détachements poétiques d'un artiste* (Munich, 1849, in-8); *Concours des grands prix et envois de Rome* (1858, in-18); *Projet de tombeau pour l'empereur Napoléon I<sup>er</sup>* (1861, in-4, avec pl. et fotogr.); *Exposition des Beaux-Arts : Salons de 1834, de 1835, de 1837, etc.* (1834-1865, 14 vol. in-8), etc., sans compter un recueil d'*Allocutions maçonniques* (1840, in-18). Directeur de la *Revue artistique et littéraire*, il a collaboré à la *Revue des Beaux-Arts* et à divers journaux artistiques.

**AUXAIS** (Jules-Charles-François-Alexis D'), ancien sénateur français, est né à Périers (Manche) le 10 juillet 1814. L'un des grands propriétaires du département de la Manche, maire de Saint-Aubin-du-Perron, membre du Conseil général pour le canton de Saint-Sauveur-Lendelin et vice-président de cette assemblée, il a été élu représentant de la Manche à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, le quatrième sur onze, par 71 122 voix. Il s'inscrivit à la réunion des Réservoirs, vota constamment avec la droite monarchique et repoussa l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il se présenta dans son département, comme candidat conservateur, et fut élu à ce titre, le dernier sur trois, par 404 voix sur 749 électeurs. Il siégea dans les rangs de l'extrême droite et ne fut pas réélu aux élections triennales du 5 janvier 1879.

**AUZOUX** (Th....-Louis), médecin anatomiste français, né à Saint-Aubin d'Écroville (Eure), vers 1797, fut reçu docteur à Paris, en 1822. Préoccupé des moyens de faciliter et de vulgariser l'étude de l'anatomie, il imagina une pâte susceptible de prendre les empreintes les plus délicates et d'acquies par la dessiccation une grande solidité, et il en composa des pièces anatomiques artificielles imitant la nature dans ses plus minutieux détails de forme et de couleur. Les modèles ainsi obtenus sont formés d'éléments séparés, représentant des organes distincts ou des parties distinctes d'un même organe, et pouvant à volonté se monter ou se démonter et représenter par leurs divers assemblages tous les rapports des organes entre eux ou des parties d'un organe entre elles. De là le nom d'*anatomie classique* (de *κλασ*, rompre). L'inventeur a exposé lui-même les bases et les applications de son système dans ses *Leçons élémentaires d'anatomie et de physiologie, ou Description succincte des phénomènes physiques de la vie, etc., à l'aide de l'anatomie plastique* (Paris, 1839, 3<sup>e</sup> édit., 1858). M. Auzoux fit lui-même, à l'aide de ses préparations, des cours d'anatomie très suivis.

Dès 1822, l'Académie royale de médecine et l'Institut accordèrent un de leurs prix annuels à M. Auzoux, qui établit à Saint-Aubin une vaste fabrique de modèles, citée au premier rang pour son organisation dans le *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers, etc.*, que M. Villermé fut chargé de tracer en 1849. Les produits de cette fabrique se sont répandus dans la plupart des écoles médicales du monde civilisé.

M. Auzoux reproduit l'anatomie de la manière la plus complète. Des détails trop délicats pour être vus facilement dans les proportions ordinaires ont été augmentés dans d'énormes proportions. C'est ainsi qu'il a présenté l'œil, l'oreille, le larynx, la face, la base du crâne, le cerveau, l'œuf humain dans tout son développement, depuis son apparition dans l'ovaire jusqu'à la formation de l'embryon. Embrassant ensuite toute l'anatomie des animaux, il a reproduit un sujet de chaque grande famille : type des grands mammifères, le cheval, magnifique modèle composé de 200 pièces, avec plusieurs modèles particuliers de mâchoires de cheval et de bœuf; type des volatiles, le dindon; type des serpents, le boa constrictor, plus une tête de vipère avec l'appareil venimeux, muscles, glandes et crochets; type des poissons, la perche de mer ou aigle (*sciama aquila*); type des insectes, le hanneton grossi, décomposable en 500 fragments, l'abeille grossie, sous ses six formes différentes, etc.; type des mollusques, un énorme colimaçon avec 600 fragments; type des annélides, la sangsue, etc.

M. Auzoux, dont M. Roux a dit, dans le compte rendu officiel de l'Exposition universelle de Londres, en 1851, que sa puissance d'invention va jusqu'au génie, a obtenu : à l'Exposition de 1834, une médaille d'or; à celles de 1839 et de 1844 un rappel de médaille d'or, et, en 1849, une nouvelle médaille d'or. Décoré de la Légion d'honneur, le 27 avril 1833, il a été promu officier le 12 mars 1862.

Outre l'ouvrage principal cité plus haut, on a de M. Auzoux : un *Mémoire sur la vipère, des Considérations générales sur l'anatomie, moyen de rendre son étude plus facile, plus générale et moins insalubre et un Mémoire sur le choléra-morbus, son siège, sa nature, son traitement, etc.*

**AVÉ-LALLEMANT** (Frédéric-Christian-Benedict), administrateur, publiciste et romancier allemand, né à Lübeck le 23 mai 1809, étudia le droit à l'Université d'Iéna tout en se livrant avec passion à des études artistiques et littéraires. Reçu docteur en 1834, il rentra à Lübeck, y fut attaché au barreau, puis à la magistrature, et à la suite d'une publication sur l'organisation de la police dans cette ville libre, il fut mis à la tête de ce service. Des recherches sur le monde de la police et des voleurs ne cessèrent d'occuper les loisirs de sa vie active, et à partir de 1868, ceux de sa retraite. Son principal ouvrage, les *Escrocs en Allemagne* (das deutsche Gaunertum, Leipzig, 1858-62, 4 parties), traite de toutes les formes d'escroquerie dans ce pays et de l'argot des voleurs. Il a publié, en outre, plusieurs écrits de circonstance sur les questions de police dans divers Etats de l'Allemagne. L'étude de ce sujet l'a conduit à écrire un certain nombre de romans de police qui ont eu de la vogue.

**AVÉ-LALLEMANT** (Robert-Berthold), frère du précédent, né le 25 juillet 1812, étudia la médecine à Berlin, Heidelberg et Paris, fut professeur à Kiel, puis se rendit à Rio-Janeiro où il s'établit comme médecin, et se fit une réputation par des observations savantes. Il fit partie de plusieurs expéditions scientifiques, entre autres celle de *la Norara*. A part des dissertations médicales, il a écrit un remarquable *Voyage au Brésil* (Reise durch Süd-Brazilien; Leipzig, 1859, 2 part., et Reise durch Nord-Brazilien; ibid., 1860, 2 part.). On cite en outre des tableaux poétiques de la nature, en octaves, sous le titre d'*Anson* (Altona, 1868); des *Esquisses de voyage* sous celui de *Fata Morgana* (Ibid., 1872, 2 vol.); *le Séjour de Humboldt à Paris* (H, 's Aufenthalt in P.), faisant partie

de la biographie d'Alexandre de Humboldt, publiée par Bruhns Leipzig, 1872).

**AVELINE** (Alfred d'), pseudonyme de M. VAN HASSELT. Voy. ce nom.

**AVELLANEDA** (Gertrudis Gomes de), femme poète espagnole, née en 1816, dans l'île de Cuba, où son père commandait une division de la flotte espagnole, vint en Europe, séjourna à Bordeaux, retourna à Cuba et vint habiter successivement Cadix, Constantine, Séville et Madrid, où elle se fixa en 1840. Elle s'était déjà fait connaître par des poésies publiées sous le pseudonyme de *Peregrina* et par des compositions dramatiques jouées à Cuba dans les réunions privées. A Madrid, elle multiplia ses publications et donna : des *Poésies lyriques* (Poesias lyricas, Madrid, 1841); des nouvelles : *Sab, les Deux femmes* (Dos Mugerres); *Espatolino; Baronesa de youx*; des tragédies qui eurent un grand succès : *Alfonso Muonio; Principe de Viana; Eglona; Guatimozin*, etc.

En 1846, elle épousa don Pedro Sabator, député aux Cortès, le perdit au bout de quelques mois, et se retira dans un couvent. Après quelques années de silence, elle donna au public deux poèmes : *la Croix* (la Cruz) et *le Dernier accent de ma harpe* (El ultimo accento di mi arpa), puis revint au théâtre avec plus d'ardeur et fit représenter en deux ans : *Saül*, tragédie; *Recaredo; la Férité victorieuse des apparences* (la verdad vence aparencias); *les Erreurs du cœur* (Errores del corazón); *les Gloires de l'Espagne* (las Glorias de España, 1850-1851). Ses œuvres postérieures sont : *le Don du diable* (el Donativo del diablo) et *la Fille des Fleurs* (la Hija de las flores); *l'Aventurière* (la Aventurera); *Hortensia; la Somnambule* (la Sonambula); *la Fille du roi René*; deux comédies : *Sympathie et antipathie* (Simpatia y antipatia) et *les Oracles de Thalie* (Oraculos de Talia, 1852-1856). Ces différentes pièces, dont plusieurs sont des imitations de pièces étrangères, ont été accueillies avec faveur et témoignent toutes d'une grande entente de la scène. Remariée en 1854 au colonel et député Masieu, elle le perdit en 1860, et se retira à Séville. — Elle est morte dans cette ville le 1<sup>er</sup> février 1873. Elle n'avait publié dans les dernières années de sa vie qu'un *Livre de dévotion* (Devocionario, Madrid, 1867), écrit dans une retraite au couvent de Lorette.

**AVELLANEDA** (Nicolas), homme d'État argentin, né le 1<sup>er</sup> octobre 1836, est fils de Marcos Avellaneda, ancien gouverneur du Tucuman, mis à mort sous la dictature de Rosas. Sa famille vécut dans l'exil jusqu'à la chute du dictateur en 1852. Le jeune Avellaneda étudia le droit à Cordova et à Buenos-Ayres, puis dirigea le journal *el Nacional*, la plus importante des feuilles de la République. En 1861, il occupa la chaire d'économie politique à l'Université de Buenos-Ayres. Depuis l'année précédente, il faisait partie du Congrès, où il fut réélu plusieurs fois. A l'événement de Sarmiento à la présidence, il eut le ministère de la justice, du culte et de l'enseignement. Il s'occupa surtout de développer l'Instruction publique, et, malgré les difficultés de la politique, lui fit faire de réels progrès.

A l'expiration des pouvoirs de Sarmiento, les fédéralistes, menacés par les projets du général Mitre chef du parti unitaire, prirent M. Avellaneda comme candidat à la présidence pour la période de 1874 à 1878. La retraite d'un candidat rival, le D<sup>r</sup> Alsina, favorisa son élection : il obtint une majorité de 146 voix contre 79 et fut proclamé par le Congrès le 6 août 1874. Il entra en fonc-

tions le 12 octobre, malgré l'insurrection militaire qui avait éclaté aussitôt après les élections, et qui était dirigée par le général Mitre. Il fut obligé de proclamer l'état de siège dans plusieurs provinces; mais après quelques rencontres demeurées indécises entre les troupes du président et celles du général rebelle, celui-ci envoya des parlementaires à Buenos-Ayres et fit sa soumission. Les troubles pacifiés, le président accorda une amnistie générale. Nous avons à signaler sous son administration, l'envoi d'un corps de 4000 hommes, sous le commandement du colonel Aldina, contre les Indiens, pour punir leurs incursions et déprédations (mars 1875), la dissolution de la flotte en vue de diminuer les dépenses publiques (avril 1876).

**AVENEL** (Denis-Louis-Martial), journaliste et littérateur français, né à Orbec (Calvados), le 28 mai 1822, fut auditeur au Conseil d'État du royaume de Westphalie et secrétaire du roi. Devenu actionnaire du *Courrier français*, il fut jusqu'en 1842 un de ses principaux rédacteurs. Il a été aussi collaborateur du *Temps*, du *Moniteur universel*, etc. Il a donné un grand nombre d'articles à la *Revue encyclopédique*, à l'*Encyclopédie des gens du monde* et au *Journal des Savants*. L'un des conservateurs, depuis 1848, de la bibliothèque Sainte-Geneviève, dont il a été longtemps sous-bibliothécaire, il a publié, dans la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France*, un recueil de *Lettres, papiers d'État et instructions diplomatiques du cardinal de Richelieu* (1863, tom. I-V, in-4). M. Avenel a été décoré de la Légion d'honneur, le 13 août 1861. — Il est mort à Paris le 19 août 1875.

**AVENEL** (Paul), littérateur français, né à Chaumont (Oise), en 1823, suivit en 1837 les cours de l'École de commerce, puis se tournant vers la littérature, aborda également la poésie, le roman et le théâtre. Il a fondé et dirigé le *Daguerrotypage théâtral*, un *Journal de la jeunesse*, collaboré au *Lycée français*, au *Mousquetaire*, etc.

On a de lui, au théâtre : *Monsieur Monaco, ou l'Huissier en bonne fortune; le Pavé d'or*, revue de fin d'année; *Un homme sur le gril, le Gendre de M. Caboche*, vaudevilles en un acte; *le Feu de Luz, le Veilleur de nuit*, opéras-comiques en un acte; *l'Antichambre en amour*, comédie en vers; *les Chasseurs de pigeons*, vaudeville en trois actes (Folies-Dramatiques, 1860); *la Paysanne des Abruzzes*, drame en cinq actes, en collaboration avec M. H. de Charlieu (Beaumarchais, 1861); *les Jarretières d'un huissier*, vaudeville en un acte (Palais-Royal, 1861); *les Amoureux pris par les pieds*, en un acte (Folies-Dramatiques, 1863); *Soyez donc concierge* (1864, même théâtre); *un Oncle du midi*, vaudeville, avec M. Em. Adam (1867); *l'Homme à la fourchette*, vaudeville d'actualité en un acte (1874), etc.

Il a aussi publié les *Antithèses morales*, poème dramatique (1850-1854); puis le *Coïn du feu*, recueil de nouvelles (1839); *Tablettes d'un fou, ou le Voyage entre deux mondes* (1852); *la Société des malins* (1854), et quelques volumes de vers, entre autres : *Alcèce et boudoir*, scènes de la comédie humaine (1855, in-8), interdit par les tribunaux, la même année; *le Roi de Paris*; roman historique (1860, in-18); *le Duc des Moines*, roman historique (1864, in-18); *les Calicots*, scènes de la vie réelle (1856, in-12), d'où l'auteur a aussi tiré un vaudeville; des recueils de *Chants et chansons politiques* (1869, 1870, 1872, in-18), etc.

**AVENEL** (Georges), littérateur français, frère

du précédent, né à Beaumont (Oise) le 31 décembre 1828, préluda par un livre curieux, écrit dans une forme fantaisiste, *Anacharsis Clootz, l'orateur du genre humain* (1865, 2 vol. in-8), aux savantes recherches sur les hommes et les choses de la Révolution qui lui ont valu une légitime notoriété. C'est lui qui a préparé l'édition de Voltaire, publiée par le *Siècle* (1867-1870, 9 vol. in-4) et dans laquelle la correspondance générale a été soigneusement révisée et augmentée. M. G. Avenel a réuni ses principaux articles historiques de la *République française* sous le titre de *Lundis révolutionnaires* (1875, gr. in-8). — Il est mort à Bougival, le 1<sup>er</sup> juillet 1876. \*

**AVEZAC-MACAYA** (Marie-Armand-Pascal n'), géographe français, né à Bagnères de Bigorre, en 1799, se fit recevoir avocat à Paris, fut admis ensuite, comme employé, au ministère de la marine, et y devint chef de bureau. Après avoir fait paraître des *Essais historiques sur le Bigorre* (Bagnères, 1823, 2 vol. in-8), il se tourna vers la géographie et s'occupa des explorations faites en Afrique. Il écrivit sur ce sujet des notices et des articles de revues, et, en 1830, soutint l'authenticité du voyage de Caillé à Tombouctou. En 1837, il donna une *Esquisse générale de l'Afrique* (in-12), précédée d'une série d'*Études de géographie critique sur l'Afrique septentrionale* (1836, in-8).

Secrétaire général de la Société de géographie dès 1834, il a fait, outre le compte rendu des travaux de la Société (1834-1836), diverses publications savantes et a fourni au *Bulletin* de la Société, dont il est devenu l'un des membres directeurs, de nombreuses communications. Il a inséré des articles de géographie dans la *Revue des Deux Mondes*, les *Annales des voyages*, l'*Encyclopédie des gens du monde*, l'*Encyclopédie nouvelle*, le *Globe*, etc.

Citons encore de M. d'Azévac, l'un des fondateurs de la Société ethnologique de Paris, et membre des principales Sociétés de géographie et d'ethnologie étrangères, une *Dissertation sur le géographe latin Ethicus* et sur les ouvrages cosmographiques qui en portent le nom, imprimée dans les *Mémoires des savants étrangers* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1841); *Notice sur le pays et le peuple de Yévous* (1845); *Notice des découvertes faites au moyen âge, dans l'Océan Atlantique*, lue à l'Institut en 1845 et 1846; *les Îles fantastiques de l'Océan occidental au moyen âge* (Paris, 1845, in-8), travaux importants pour l'histoire de la découverte de l'Amérique.

M. d'Azévac, a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 26 janvier 1866, en remplacement de Victor Leclerc. Nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 30 mars 1839, il a été promu officier le 31 décembre 1861. — Il est mort à Paris le 14 janvier 1875.

**AVRIL** (Sophie-Émile-Philippe), ingénieur français, né à Paris, le 12 novembre 1797, entra, en 1814, à l'École polytechnique. Sorti en 1817, il fit, depuis cette époque, partie des ingénieurs du corps des ponts et chaussées. Après avoir passé successivement par toutes les classes d'ingénieur et d'inspecteur, il a été nommé, à la mort de F. de Cavenne (avril 1856), directeur de l'École des ponts et chaussées. Il devint en outre membre de la commission mixte des travaux publics, du Conseil général des ponts et chaussées, du comité consultatif des chemins de fer et fut appelé au Conseil municipal de la Seine. Il a été admis à la retraite en 1867. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1825, officier depuis le 1<sup>er</sup> mai 1843, il a été promu commandeur le 5

août 1857. — M. Avril est mort à Paris le 23 janvier 1872.

**AYGUESVIVES** (Auguste, comte n'), homme politique français, ancien député, né à Toulouse en 1829. Écuyer, puis chambellan de l'Empereur, membre du Conseil général de la Haute-Garonne pour le canton de Montgiscard, candidat officiel aux élections de 1863, il fut envoyé au Corps législatif pour la 1<sup>re</sup> circonscription de ce département, par 17905 voix sur 23 134 votants, et en 1869, par 15 611 voix sur 27 470 votants. A la suite de cette dernière élection, il fut obligé par les réclamations de l'opinion publique de résigner ses fonctions à la Cour et nommé chambellan honoraire. Écarté de la scène politique par la révolution de septembre 1870, il fut envoyé à la Chambre des députés, aux élections générales de 1876, par la 3<sup>e</sup> circonscription de Toulouse, comme candidat bonapartiste; il ne passa qu'au second tour de scrutin, le 5 mars, avec 8713 voix, sur 16 200 votants. Aux élections qui suivirent l'acte du 16 mai 1877, il fut renommé, comme candidat officiel du maréchal de Mac-Mahon, par 9341 voix contre 8038 obtenues par le candidat républicain. Son élection ayant été invalidée le 11 mai 1878, il ne se représenta pas. M. le comte d'Ayguesvives a été nommé officier de la Légion d'honneur le 14 août 1869.

**AYLIES** (Raymond-André-Séverin), magistrat français, ancien représentant et député, est né à Auch, le 11 février 1798. Avocat à la Cour royale de la Seine, il entreprit, en 1825, avec M. Clair, la publication des *Annales de l'éloquence judiciaire en France* (1826-1827, 2 vol. in-8). En 1830, Dupont (de l'Eure) le nomma conseiller à la Cour royale de Paris. Il fit paraître, en 1837, un volume intitulé : *Du Système pénitentiaire et de ses conditions fondamentales* (Paris, in-8). En 1842, l'opposition le choisit pour candidat dans le collège électoral de Domfront (Orne). Élu député, il fut un des membres les plus actifs de la gauche constitutionnelle, prit plusieurs fois la parole dans les débats relatifs à la politique extérieure et, malgré son titre de conseiller, demanda que les fonctionnaires publics fussent exclus de la Chambre. En 1846, il fut remplacé par M. Lemercier, candidat ministériel. Après la révolution de février, deux départements, l'Orne et le Gers, l'éurent en même temps représentant du peuple à l'Assemblée nationale. Il opta pour le Gers. Il vota presque toujours avec la droite. Non réélu à l'Assemblée législative, il fut nommé, en 1852, conseiller à la Cour de cassation. Il a été élu membre du Conseil général du Gers pour le canton de Mauvezin. Candidat du gouvernement aux élections générales de 1869, M. Aylies fut élu député, dans la 1<sup>re</sup> circonscription du Gers par 16 536 voix sur 25 134 votants. Il signa la fameuse demande d'interpellation des 116. Décoré de la Légion d'honneur le 17 décembre 1849, il a été promu depuis officier. — Il est mort à Paris le 25 janvier 1875.

**AYMARD** (Édouard-Alphonse-Antoine, baron), général français, né à Villemoustaussou (Aude) le 30 janvier 1820, est fils du général qui eut à réprimer en 1834 l'insurrection de Lyon. Il entra à l'école militaire de Saint-Cyr en novembre 1838 et en sortit comme sous-lieutenant le 1<sup>er</sup> octobre 1840. Il fut promu lieutenant le 16 décembre 1842, capitaine le 9 avril 1846, chef de bataillon le 21 février 1854, lieutenant-colonel le 17 février 1855, colonel le 6 septembre 1859, général de brigade le 12 août 1864 et général de division le 12 août 1870. Malgré la rapidité de



l'avancement constaté par les dates précédentes, le général Aymard était connu par des opinions peu sympathiques à l'établissement du second Empire; les journaux ont raconté que, capitaine de chasseurs en Afrique, au moment du coup d'État de 1851, il avait signé *non sur* le registre où les officiers étaient appelés à voter. Mis en non-activité par retrait d'emploi, il était alors entré dans la légion étrangère, avec laquelle il fit les plus brillantes campagnes. Il suivit le maréchal de Saint-Arnaud en Crimée et se signala à la prise du Mamelon-Vert. Au Mexique, il fut cité à l'ordre de l'armée, après le combat de Montchuala, pour avoir « assuré le succès de la journée par sa décision et son coup d'œil ».

Au moment où la guerre de 1870 éclatait, avant d'être nommé général de division, le baron Aymard commandait la 1<sup>re</sup> brigade de la 1<sup>re</sup> division du 3<sup>e</sup> corps d'armée, sous les ordres du maréchal Bazaine. Il reçut ensuite le commandement de la 4<sup>e</sup> division dans le même corps et prit part aux batailles des 14, 17 et 18 août. Sa division, dans l'affaire du 31, se maintint encore la dernière dans le village de Servigny, aux prix des pertes les plus cruelles. Elle se signala également par ses énergiques efforts dans les derniers combats engagés autour de Metz, où elle fut faite prisonnière avec son chef. Lors de la réorganisation des commandements supérieurs, le général Aymard fut appelé, par le décret du 28 septembre 1873, à celui du 16<sup>e</sup> corps d'armée et des 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> divisions territoriales, en résidence à Montpellier. Un décret du 14 février 1878 l'a nommé gouverneur de Paris, en remplacement du général Ladmiraull, et a été accueilli avec une satisfaction marquée par la majorité de la Chambre des députés et toute la presse républicaine. Décoré de la Légion d'honneur le 23 janvier 1848. Il a été promu officier le 27 décembre 1861, commandeur le 12 mars 1866 et grand officier le 3 février 1875.

**AYMÉ** (Jules-Gabriel), magistrat et homme politique français, député, est né le 14 juin 1806, à Médonville (Vosges). Il fit ses études de droit, fut reçu avocat, devint substitut du procureur du roi sous la monarchie de Juillet, puis fut nommé juge d'instruction au tribunal de Neufchâteau. M. Aymé, qui avait été précédemment adjoint au maire de Lunéville, devint alors maire de Neufchâteau, puis membre du Conseil général pour le canton de Bulgnéville. En 1852, il fut élu au Corps législatif comme candidat du gouvernement, conserva son mandat au même titre en 1857 et fut réélu en 1863. A ces dernières élections, il obtint 16 088 voix sur 29 944 votants. Aux élections générales du 20 février 1876, il se présenta, comme candidat conservateur, dans l'arrondissement de Neufchâteau, mais ne fut pas élu. M. Aymé a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1869.

**AYZAC** (Félicie-Marie-Émilie d'), femme de lettres française, est née à Paris en 1801. Entrée à l'âge de seize ans dans la maison impériale de Saint-Denis, elle y a professé pendant trente-cinq années; elle n'en est sortie qu'en 1852, avec le titre de digne, pour préparer les ouvrages dont elle avait recueilli les matériaux.

Mme d'Ayzac a publié un certain nombre d'ouvrages comprenant des poésies, quelques nouvelles ou romans et surtout des études historiques ou archéologiques. Nous nous bornerons à citer : *Soupirs*, poésies (1843, 2<sup>e</sup> édit, in-18), couronné par l'Académie française; *Symbolique des pierres précieuses*, ou *Tropologie des gemmes* (1846, in-8); *Des quatre Animaux apocalyptiques et de leurs*

*représentations sur les églises au moyen âge* (1846, in-4); *les Statues du porche nord de la cathédrale de Chartres*, ou explication de la présence des statues de la Beauté, de la Volupté, de l'Honneur, sur les basiliques chrétiennes (1849, in-8), ouvrage qui a obtenu une mention honorable de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis en France* (1861, Impr. impér. 2 vol. in-8), couronné aussi par l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Iconographie du dragon* (Arras, 1864, in-8); *Au temps passé* (Tournai, 1867, in-18), etc. Mme Félicie d'Ayzac a collaboré à la *Revue de l'architecture* (en 1847), à la *Revue de l'Art chrétien* (de 1860 à 1866), et surtout aux *Annales archéologiques* (de 1846 à 1848), et à la *Revue archéologique* (de 1852 à 1855), d'où sont extraits plusieurs des ouvrages que nous venons de citer.

**AZE** (Louis-Valère-Adolphe), peintre français, né à Paris, le 4 mars 1823, entra à l'École des beaux-arts en 1840, fut élève de M. Robert Fleury et, après un voyage en Orient et en Italie (1842-44), débuta au Salon de 1845. Il a surtout exposé : *Un médecin* (1845); *Lesueur au couvent des Chartreux*, *Souvenir d'Égypte*, *le Marchand de Constantinople*, plusieurs portraits de chiens (1845-1850); *la Vente du butin*, *le Billet de logement*, *le Fripier*, *l'Arrestation discrète* (1853); *le Fat*, *Jean Goujon recevant l'ordre de Saint-Michel à Saint-Eustache des mains du duc d'Anjou* (1855); *Côme 1<sup>er</sup> de Médicis tuant son fils*, *Ribera faisant de l'or*, *Épisode de Gil-Blas* (1857-59); *Nature morte*, panneau décoratif (1861); *Philippe II, roi d'Espagne*, *Don Juan d'Autriche* (1863); *Tribunal indigène en Algérie*, *Abutions de la grande Mosquée* (1865); *Femme kabyle* (1866); *Masaccio*, *Marchands israélites* (1868); *Louis XI se promenant dans Lyon*, *les Porteuses d'eau à Venise* (1869). M. Aze a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1851, et un rappel en 1853.

**AZÉMAR** (Louis-Armand-Auguste), député français, né à Rodez le 21 février 1815, s'inscrivit comme avocat au barreau de Rodez, et devint adjoint au maire de cette ville. Il fut nommé, à la fin de l'Empire, membre et vice-président du conseil de préfecture de l'Aveyron. Conseiller général du département depuis 1871, pour le canton de Marcillac, il se présenta aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, comme candidat du comité national conservateur, et fut élu, au second tour de scrutin, par 6288 voix contre 4500 environ obtenues par M. Mazenc, le candidat républicain. Il siégea dans les rangs des bonapartistes, vota avec la minorité monarchique et se rallia, après l'acte du 16 mai 1877, au ministre présidé par M. de Broglie. Après la dissolution de la Chambre, il se présenta comme bonapartiste et candidat officiel du Maréchal, et fut réélu par 6110 voix contre 2314 recueillies par son même concurrent. M. Azémar a été décoré de la Légion d'honneur.

**AZEVEDO** (Alexis-Jacob), littérateur et critique français, né à Bordeaux, le 18 mars 1813, de parents israélites, étudia d'abord le solfège sous la direction de son père, puis le violon et la flûte. Il vint à Paris, en octobre 1832, et fut admis au Conservatoire dans la classe de Tuluou. Comme fildtiste, il fit partie, à plusieurs reprises, des orchestres du Cirque, des Foies dramatiques et de l'Ambigu. Plus tard, il se mit à écrire et donna des articles de critique musicale au *Siècle* (1843-1844), à la *Notomanie* et à la *France musicale* (1844). Il soutint, dans cette dernière feuille, contre M. Fétis, une polémique au sujet de l'origine

de la gamme. En 1859, au moment de la fondation de *l'Opinion nationale*, il fut chargé d'y écrire le feuilleton musical et s'y fit remarquer par la vivacité de ses polémiques et le caractère personnel de ses jugements. Il donna, en outre, des articles au *Ménestrel*.

Ses principales publications en volume sont : *Félicien David, avec portrait et autographes*

(1863, gr. in-8) ; *Rossini, sa vie et ses Œuvres* (1865, gr. in-8), ouvrage revu par Rossini lui-même, et dont une seconde édition était annoncée comme devant contenir le catalogue des Œuvres inédites du maître ; *Sur le Livre de M. Scudo intitulé : Critique et littérature musicales* (1852, br. in-18). — M. Azevedo est mort à Paris le 21 décembre 1875. \*

## B

**BABAUD-LARIBIÈRE** (de la Charente), publiciste français, ancien représentant du peuple, né à Confolens (Charente), le 5 avril 1819, fit ses études de droit à la Faculté de Poitiers, et s'inscrivit, en 1840, au barreau de Limoges. Il débuta dans le journalisme, comme rédacteur de *l'Écho du peuple* de Poitiers, et du *Progressif* de la Haute-Vienne. Revenu à Confolens, il continua de s'associer aux luttes de la presse, et publia de nombreux articles dans *l'Écho de la Charente* et *l'Indépendant*. Il fut élu membre du conseil général de la Charente et prit part à la campagne des banquets réformistes. En 1848, commissaire du département, il fut nommé par 35 919 suffrages, le cinquième sur neuf, représentant à l'Assemblée constituante. Membre du comité de l'intérieur, il prit une part active aux discussions et monta souvent à la tribune. Il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée et soutint la mise en accusation de Louis-Napoléon et de ses ministres à l'occasion du siège de Rome. Il ne fut point réélu à la Législative.

Depuis le coup d'État du 2 décembre, M. Babaud-Laribière vivait retiré dans ses propriétés de la Charente, se consacrant à des travaux d'économie politique ou d'histoire, lorsqu'au mois de juin 1870, dans des circonstances qui firent quelque bruit, il fut élu grand-maître des francs-maçons. Après la révolution du 4 septembre, il fut nommé préfet de la Charente d'où il passa plus tard dans les Pyrénées-Orientales. — Il est mort à Perpignan, le 25 avril 1873.

M. Babaud-Laribière, qui fut, après 1848, un des collaborateurs de la *Liberté de penser*, a publié : *Histoire de l'Assemblée nationale constituante* (1850, 2 vol. in-18) ; *Études historiques et administratives* (Confolens, 1863, 2 vol. in-8) ; *Lettres charentaises*, en deux séries (Angoulême, 1865-1866, 2 vol. in-8) ; *Questions de chemin de fer* (1867, in-8), etc.

**BABBAGE** (Charles), célèbre mathématicien anglais, né en 1790, fit ses études au collège de la Trinité, à Cambridge, passa de brillants examens scientifiques et s'abandonna à son goût pour les mathématiques. La lenteur des opérations et des calculs qu'exige la construction des tables de logarithmes lui suggéra l'idée de les faire exécuter par une machine à calculer, ou plutôt de perfectionner, dans des proportions plus vastes, les essais de Pascal et de Neper. Avec le concours du gouvernement, il parcourut, dans cette vue, l'Angleterre et le continent. A son retour (1821), il écrivit son ingénieux *Traité de l'économie des machines et des manufactures* (Economy of manufactures), ouvrage traduit en français par M. Ed. Biot, et que l'économiste Blanqui appelait un hymne en l'honneur des machines. En 1828, il fut chargé, à l'université de Cambridge, de la chaire de mathématiques, jadis occupée par Newton, et qu'il garda pendant onze ans. Il avait alors publié, dans les recueils des Sociétés savantes de Londres, dont il était déjà membre, d'intéressants mé-

moires tels que : *les Jeux de hasard* (1821) ; *l'Application de l'analyse à la recherche des théorèmes sur les lieux géométriques* (1822) ; *la Mesure des hauteurs par le baromètre* (1824) ; *le Magnétisme par rotation* (1825) ; *l'Application des machines à calculer* (1825), inséré dans le *Philosophical Magazine* ; *les Rotations électriques et magnétiques* (1826), etc.

La machine de M. Babbage, commencée vers 1820, devait se composer de deux parties distinctes : l'une, pour calculer les nombres, l'autre, pour les imprimer. La construction de la première partie étant à peu près achevée, en 1833, permit à l'inventeur de recueillir ses excellentes *Tables logarithmiques*, qui vont de 1 à 108 000 et se recommandent par leur exactitude et la commodité de leur disposition. La deuxième partie n'était pas, à cette date, à moitié terminée, lorsqu'il reçut l'ordre d'interrompre ce magnifique travail dont la dépense s'élevait à 425 000 fr. et qui, pour arriver à son complet achèvement, eût au moins exigé le double de cette somme. M. Babbage s'occupait encore de projets de machines pour les opérations algébriques.

On lui doit, outre les ouvrages déjà cités : *Comparaison des diverses institutions d'assurance sur la vie* (a Comparative view of the various institutions for the assurance of lives, 1826, in-8). *De la décadence des sciences en Angleterre* (the Decline of science, 1829), thèse développée dans sa *Revue de l'Exposition universelle de 1851* (the Great exhibition, 1851, in-8). — M. Babbage est mort le 18 octobre 1871. Il était correspondant de l'Institut depuis 1844.

**BABINET** (Jacques), physicien français, membre de l'Institut, né à Lusignan le 5 mai 1794, fut élève de M. Binet, au lycée impérial Napoléon, entra à l'École polytechnique en 1812, et passa à l'École d'application de Metz d'où il sortit sous-lieutenant d'artillerie. Il quitta bientôt la carrière militaire pour l'enseignement et fut successivement professeur de mathématiques à Fontenoy-le-Comte, à Poitiers et au collège Saint-Louis. De 1825 à 1828 il fit, à l'Athénée, un cours de météorologie ; en 1838, il suppléa Savary au Collège de France et entra, deux années plus tard, à l'Académie des sciences en remplacement de Dulong. Il devint ensuite astronome adjoint du Bureau des longitudes. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 1<sup>er</sup> mai 1831. — Il est mort à Paris le 22 octobre 1872.

M. Babinet est auteur d'un grand nombre de mémoires importants sur les diverses branches des sciences mathématiques et des sciences physiques, insérés dans les *Annales de physique et de chimie*, ou dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences. Nous citerons entre autres en astronomie : *Mémoire sur la détermination de la masse de la planète Mercure*, lu à l'Académie en 1825 ; en physique : *Recherches sur les couleurs des réseaux* (1829) ; *Mémoire sur la double réfraction circulaire* (1837) ; *Mémoire sur les caractères optiques des minéraux*, etc. (1837) ; *Mé-*

moire sur la perte d'un demi-intervalle d'interférence dans la réflexion à la surface d'un milieu réfringent (1839); Rapport sur le microscope polarisant d'Amici (1844), etc.; en météorologie : Mémoire sur la détermination du magnétisme terrestre (1829); Mémoire sur le cercle parhélique, les couronnes, l'arc-en-ciel, etc. (1837); Théorie des courants de la mer (Ibid., 1849); Note relative à la modification de la formule barométrique de Laplace, rendue calculable sans le secours des logarithmes (1850); Note sur les rapports de la température avec le développement des plantes (1851); Sur la pluie et les inondations (1855); en physique appliquée : De la télégraphie électrique, ligne de jonction des cinq parties du monde (1860).

M. Babinet a proposé d'heureuses modifications dans la construction de divers appareils de physique; on lui doit un perfectionnement important de la machine pneumatique auquel son nom est ordinairement attaché; un nouvel hygromètre d'absorption; un goniomètre, pouvant servir à la mesure et à la détermination des indices de réfraction des substances transparentes, etc. En 1866, lors de l'entreprise du câble transatlantique, M. Babinet se prononça hautement contre ce projet, déclarant qu'une telle tentative était une folie et que la communication durerait à peine quelques jours. Il essaya de le démontrer par des preuves scientifiques, auxquelles les faits donnèrent un éclatant démenti. Plus d'une fois ses prédictions météorologiques, trompées par l'événement, lui ont valu, dans certains journaux, de vives épigrammes.

En dehors de ses communications à l'Institut qui sont ses plus beaux titres, M. Babinet a aussi, à l'exemple d'Arago, travaillé à la propagation des vérités scientifiques, en publiant de fréquentes notices dans les journaux et les revues, notamment dans la *Revue des Deux Mondes* et le *Journal des Débats*, sur de nombreux sujets d'astronomie, de physique et de météorologie. A ce genre de littérature peut se rapporter son *Traité élémentaire de géométrie descriptive* (1 vol. in-8 avec atlas) et surtout son recueil intitulé : *Études et lectures sur les sciences d'observation et sur leurs applications pratiques*, qui ont formé successivement huit volumes (1865, in-18).

M. Babinet a encore fait éditer, par les soins de M. Bourdin, un certain nombre de cartes géographiques auxquelles il a donné le nom de *Cartes homalographiques*, et dans lesquelles, pour la première fois, par un système nouveau de projection, la proportion des surfaces entre les espaces sur le globe et sur l'atlas était exactement conservée. Il en a formé un *Atlas*.

**BABINET** (Jean-Charles), magistrat français, fils du précédent, né à Paris le 8 décembre 1821, étudia le droit, fut reçu docteur à la faculté de Poitiers en 1846, et entra dans la magistrature, le 19 mars 1848, comme substitut au tribunal de Poitiers, d'où il passa, en 1853, comme substitut du procureur général, à la cour de la même ville. Avocat général à Nîmes en 1859, premier avocat général à Angers, en 1860, il devint, le 4 mars 1862, directeur des affaires criminelles et des grâces au ministère de la justice. Le zèle qu'il déploya dans ces fonctions pour le gouvernement qui les lui avait conférées ne l'empêcha pas de les conserver sous le gouvernement du 4 septembre 1870 et d'accompagner M. Crémieux, ministre de la justice, à Tours et à Bordeaux. Avocat général à la Cour de cassation le 25 juillet 1871, il a été nommé conseiller à la même Cour le 1<sup>er</sup> juin 1875. Il siégea à la chambre des requêtes. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 11 août 1869. \*

**BABINGTON** (Charles-Cardale), botaniste anglais, né à Ludlow en 1808, fut élevé au collège de Saint-Jean à Cambridge, où il obtint ses degrés de 1830 à 1833. Il devint professeur de botanique à l'Université de cette ville et se fit un nom par son enseignement et ses travaux. On cite de lui : *Flora Bathoniensis*, la *Flora des îles du canal* (Fl. of the Channal Islands), la *Flora du comté de Cambridge* (Fl. in Cambridgeshire), un *Manuel de botanique anglaise* (Manual of British botany), plusieurs fois réimprimé, etc. Membre de la société archéologique de Cambridge, il a publié des ouvrages et des articles sur les antiquités de ce pays. \*

**BABINGTON** (le révérend Churchhill), savant anglais, né en 1821, fils d'un pasteur de campagne du comté de Leicesters, fit de brillantes études au collège de Saint-Jean à Cambridge et fut reçu membre de l'Université de cette ville en 1846. La même année, il obtint un prix académique pour un *Essai sur l'Influence du christianisme pour l'abolition de l'esclavage en Europe*. Il remplit simultanément des fonctions ecclésiastiques et universitaires, et fut à diverses reprises examinateur à Cambridge pour la théologie et pour les sciences naturelles. Membre des sociétés anglaises de littérature et de numismatique, il devint correspondant des sociétés savantes de Leipzig et de Rome.

Parmi les travaux du Rév. Ch. Babington, qui portent à la fois sur les lettres classiques, l'archéologie et la botanique, on cite : deux *Discours d'Hypéride* d'après les manuscrits récemment découverts (Cambridge, 1852, in-fol.), et l'*Oraison funèbre de Léosthène*, etc., par le même orateur (Londres 1858, in-fol.); des publications de documents historiques sous les auspices du gouvernement, la réimpression en fac-simile du *Beneficio di Cristo*; des *Catalogues* annotés; puis de nombreux articles de philologie classique et sacrée, ou de numismatique et d'archéologie dans divers écrits périodiques de Cambridge et autres recueils. Il a collaboré activement à des journaux de botanique, d'ornithologie, etc. \*

**BABOU** (Hippolyte), littérateur français, né à Peyriac (Aude), le 24 février 1824, débuta jeune encore dans le *Corsaire* et le *Charivari*, par des articles signés ou anonymes. Il écrivit ensuite dans la *Revue de Paris* sous le pseudonyme de *Camille Lorrain*, puis dans la *Revue nouvelle*, le *Courrier français*, l'*Illustration*, la *Patrie*, fournissant à ces diverses feuilles des comptes rendus, des nouvelles et des feuilletons. Dans les années suivantes, il a été un des rédacteurs les plus assidus de l'*Athenæum français* et de la *Revue française*, jusqu'à sa disparition (1859). Plusieurs de ses études littéraires, avant d'être publiées en volumes, ont paru en feuilletons. Il est mort à Paris le 16 octobre 1878.

Nous citerons de lui : *les Payens innocents* (1858, in-18); une édition des *Lettres familières écrites d'Italie*, par le président de Bosses (1858, 2 vol.); *Lettres satiriques et critiques, avec un défilé au lecteur* (1860, in-18); *les Amoureux de Mme de Sévigné*, les Femmes vertueuses du grand siècle (1862, in-8); *Vive le luxe! la Comédie de M. Dupignac*, réponse à M. Dupin, par une grande dame et une petite dame (1865, in-8); plusieurs brochures, entre autres l'*Homme à la lanterne* (1868), sous le pseudonyme de Jean-sans-peur; une autre relative à la révolution d'Espagne : *Montpensier roi d'Espagne* (1869, in-8), anonyme; *les Sensations d'un juré*, vingt figures contemporaines (1875, in-18); *les Prisonniers du 2 décembre*, souvenirs personnels

1876, in-18), publié dans le *Temps*, sous le titre de *Casemates de Bicêtre* (même année).

**BACH** (Alexandre, baron DE), homme d'État autrichien, né à Loosdorf (basse Autriche), le 4 janvier 1813, entra d'abord dans l'administration, mais après la mort de son père, qui était un avocat très renommé, il se fit inscrire au barreau de Vienne. En 1848, comme député de l'ordre des avocats, il fit partie de la commission provisoire qui prit l'administration de la ville. Bientôt après, il fut admis dans le comité des États de la basse Autriche, qui le choisit pour délégué au comité central des États provinciaux de la monarchie autrichienne. Partisan déclaré de la centralisation politique, il se montra également opposé à l'absorption de l'Autriche dans l'Allemagne et à l'indépendance des nationalités diverses qui ont produit l'empire autrichien. Il fit partie du premier cabinet libéral, comme ministre de la justice, et de l'Assemblée constituante, comme député du faubourg de Wieden. Il s'occupa avec ardeur de réorganiser le système judiciaire. Il réclama pour la couronne le droit de veto, s'opposa à la suppression pure et simple des corvées féodales, dont il voulait faire payer le rachat aux paysans, et refusa de reconnaître les privilèges nationaux de la Hongrie. L'insurrection du 6 octobre 1848 l'obligea de prendre la fuite. Il se retira d'abord à Salzbourg, et de là se rendit à Ollmütz, auprès de l'empereur qui lui donna le portefeuille de la justice dans le ministère Schwartzberg-Stadion. Il prit une part importante à toutes les mesures qui retirèrent de l'abîme la vieille dynastie des Habsbourg, et firent tourner au profit du principe d'unité tous les mouvements révolutionnaires qui avaient menacé l'empire d'Autriche d'une complète dissolution. La constitution du 4 mars 1849, si contraire aux prétentions des provinces, résume toute la politique de M. de Bach. La mission de la mettre en vigueur lui échut plus spécialement après la mort de Stadion, qu'il remplaça au ministère de l'intérieur (mai 1849). Les complications amenées par la guerre d'Orient ne le détournèrent pas de son but; il poursuivit et acheva l'œuvre de l'unification. Enfin, au bout de dix ans, cette politique ayant amené pour l'Autriche une redoutable crise, l'intrépide ministre fut sacrifié au mécontentement et ou à l'inquiétude générale et envoyé à Rome comme plénipotentiaire (21 août 1859). Sa mission qu'il sut rendre agréable au gouvernement pontifical prit fin en 1867. M. Al. de Bach a été fait baron en 1854.

**BACHARACH** (Henri), grammairien et traducteur français, né vers 1810, en Allemagne, d'une famille israélite, vint à Paris à l'âge de vingt ans. Professeur de langue allemande à l'École polytechnique et examinateur pour celle de Saint-Cyr. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Bacharach a publié surtout des ouvrages relatifs à l'enseignement de l'allemand : *Grammaire allemande* (1850, in-8; 4<sup>e</sup> édit., 1854); *Cours de thèmes allemands* (1850); *Leçons de langue allemande* (1805, in-8); *Cours complet de préparation littéraire* (1850, 4 vol. in-8), à l'usage des aspirants aux Ecoles du gouvernement, etc. On a aussi de lui la traduction de la *Physiognomie* de Lavater (1845, gr. in-8, pl.); celle de *Faust* (1873, in-18), avec *Préface* de M. Dumas fils.

**BACHELET** (Jean-Louis-Théodore), littérateur français, né en 1820, à Pissy-Pôville (Seine-Inférieure), fit ses études aux lycées de Rouen et de Versailles, entra, en 1840, à l'École normale, et fut reçu agrégé d'histoire en 1846. Successivement

professeur d'histoire aux collèges du Havre, de Chartres et de Saint-Quentin, aux lycées de Clermont-Ferrand et de Coutances, il fut nommé à la même chaire au lycée de Rouen ainsi qu'à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur. Il est devenu en outre conservateur de la riche bibliothèque de la ville. M. Bachelet a été décoré de la Légion d'honneur.

Il a publié : *la Guerre de Cent ans* (1852); *Mahomet et les Arabes, les Français en Italie au xvi<sup>e</sup> siècle, les Rois catholiques d'Espagne ou Ferdinand et Isabelle* (1853); *les Hommes illustres de France* (Rouen, 1867, gr. in-8, avec grav.); un *Cours d'histoire*, en trois parties (1868, 1870, 1875, 3 vol. in-18); un *Cours d'histoire de France*, aussi en trois parties (1871-72-74, 3 vol. in-18), etc.; plus divers discours : *Sur le rôle historique de la France* (1850), *Sur la Méthode historique* (1850), *Sur la Formation de la nationalité française* (1859), etc. M. Bachelet a dirigé, avec M. Ch. Dezobry, la publication d'un *Dictionnaire de biographie et d'histoire* (1857, 2 vol. gr. in-8) et d'un *Dictionnaire général des lettres, des beaux-arts et des sciences morales et politiques* (1862-1863, 2 vol. gr. in-8); un important *Supplément* a été donné au premier de ces deux ouvrages (1876).

**BACHMANN** (Dieudonné-Louis-Ernest), philologue allemand, né le 1<sup>er</sup> janvier 1792, à Leipzig, acheva ses études à l'université de sa ville natale. Professeur à Halle et à Wertheim (duché de Bade), de 1816 à 1824, il donna sa démission et alla explorer pendant trois ans les bibliothèques de Vienne, Rome, Naples et Paris. En 1832, il fut appelé à Rostock, comme directeur du collège et de l'École normale et professeur de littérature à l'université. Il prit sa retraite en 1865.

On doit à M. Bachmann : *Les Papyrus égyptiens de la bibliothèque du Vatican* (Leipzig, 1828); *Anecdota græca et codicibus bibliothecæ regię Parisiensis* (Ibid., 1828, 2 vol.); *Scholia in Homeri Iliadem* (Ibid., 1835-1838); le texte grec du poème *Alexandra* de Lycophon (Ibid., 1830), accompagné de notes critiques : deux brochures : *Scholia vetusta in Lycophonis Alexandram* (Rostock, 1848) et *Joannis Tzetze opusculum*, etc. (Ibid., 1851), aussi relatif à l'*Alexandra*; un travail sur *la Connaissance des manuscrits* (Handschriftkunde; ibid., 1850-61, 3 part.)

**BACK** (sir George), navigateur anglais, né le 6 novembre 1796, à Stockport (comté de Chester), entra dans la marine royale comme *midshipman* (1808), prit part, en 1809, à la capture de plusieurs bâtiments français sur les côtes d'Espagne, et se trouvait à bord de l'*Aréthuse* lorsqu'il fut fait prisonnier et envoyé en France, où il resta cinq ans. Devenu libre à la rentrée des Bourbons, il servit tour à tour sur l'*Akhbar*, le *Bulwark*, le brick le *Trent*, commandé par sir John Franklin, qui encouragea son goût pour les voyages.

Sa première expédition date de 1818. Il partit avec W. Beechey sur la *Dorothée*, confiée au capitaine David Buchan, qui avait mission de s'avancer en ligne directe vers le pôle à travers les mers du Spitzberg aussi loin que la route serait praticable. Les glaces s'opposèrent à ce qu'on allât plus loin que le 80<sup>e</sup> degré de latitude nord.

A peine M. Back était-il de retour qu'il fut désigné par sir J. Franklin pour coopérer à l'expédition de 1819 dans la baie d'Hudson. Dans cette entreprise hasardeuse, durant laquelle une exploration à pied, aller et retour, fut accomplie au cœur de l'hiver depuis le fort de l'Entreprise jusqu'au fort Chippewyan (plus de 1800 kilom.), il

montra ce sang-froid et cette constance héroïques dont il donna plus tard tant de preuves.

Nommé lieutenant en 1821, il accompagna sir J. Franklin dans la mémorable campagne de ce navigateur avec les capitaines Beeckey et Parry; elle dura trois années (1825-1827) et fut marquée par des souffrances inouïes. Quant à M. Back, il poussa ses recherches jusqu'au 70° degré de latitude nord. Laisse au fort Franklin à la garde des collections et du matériel scientifique, il s'avança, après la rupture des glaces, jusqu'à la York-Factory, et ne revint en Angleterre qu'en 1827.

Il resta en disponibilité quelques années, et sollicita, en 1833, l'honneur d'aller à la recherche du capitaine Ross, parti depuis 1829 et dont on n'avait pas de nouvelles. Ayant appris dans les grands lacs de l'Amérique du Nord l'heureux retour de ce navigateur, il résolut néanmoins de continuer son voyage en lui donnant une utilité scientifique. Après avoir passé au lac des Esclaves un hiver terrible, il découvrit, en 1834, les lacs Waldesley et d'Artillerie; ensuite il remonta le grand fleuve Thlew Schoch, auquel on a donné son nom, et, malgré une navigation périlleuse d'environ 600 kilom., il réussit à déboucher dans la mer Polaire, dont la communication avec les lacs arctiques fut ainsi constatée; enfin il releva avec soin les côtes de cette mer entre le détroit de Bathurst et la baie d'Hudson. Les résultats de ce voyage furent consignés par lui dans sa *Relation d'un voyage aux terres arctiques pendant les années 1833-1835* (Narrative of the arctic land expedition of the mouth of the great Fish river; Londres, 1836, gr. in-8, fig.). Une traduction française par M. Cazeaux (2 vol. in-8) en a paru la même année à Paris.

Sir G. Back, qui venait d'être promu au grade de capitaine (1835), fut chargé, l'année suivante, d'une seconde expédition qui avait pour but de fixer la géographie des côtes entre le détroit du Régent et le cap Turnagain. Il quitta les îles Orkney à bord de la *Terror*, bâtiment spécialement destiné aux voyages polaires et qui devait être funeste à sir J. Franklin; mais il ne put remplir qu'une partie des instructions qui lui avaient été données; longtemps enfermé au milieu des glaces, il ramena son équipage dans l'état le plus pitoyable. Il a donné le compte rendu de cette campagne: *Relation du voyage de la Terreur aux mers polaires* en 1836-1837 (Narrative of the expedition in H. M. ship *Terror* on the arctic shores; Londres, 1848, in-8).

Les Sociétés de géographie de Londres et de Paris ont décerné chacune à cet habile marin une médaille d'or, la même année (1835), et la reine lui a conféré, en 1839, le titre de chevalier. Depuis, sir George Back a été nommé, à l'ancienneté, contre-amiral le 19 mars 1857, vice-amiral le 14 septembre 1863 et amiral en 1867. — Il est mort à Londres, le 23 juin 1878.

**BACKER** (LOUIS DE). Voy. BAECKER.

**BACON** (Léonard), théologien et publiciste américain, né à Détroit (Michigan), le 19 février 1802, devint, dès 1825, pasteur de la première église congrégationaliste de New-Haven et en exerça les fonctions avec zèle pendant quarante et un ans. Retiré avec le titre de « pasteur émérite », en 1866, il devint professeur de théologie à Yale-college, et à partir de 1871 se consacra avec une nouvelle activité à des lectures publiques et à des travaux littéraires. Il a écrit de nombreux ouvrages religieux, des essais de circonstance, des recueils de discours, et fondé ou dirigé plusieurs journaux: *the Christian Spectator* (1826-38), *the New-Englander* (1843), *the Independent*

(1848-1863). — Sa sœur Delia BACON, née en 1811, morte en 1859, et qui s'était vouée à l'enseignement, avait écrit plusieurs drames et publié, en 1857, un essai sur la *Philosophie de Shakespeare*, tendant à prouver que ses pièces étaient l'œuvre de lord Bacon.

**BACQUÉS** (Henri), publiciste français, né en 1825, à Monein-de-Béarn (Basses-Pyrénées), débuta de très-bonne heure comme journaliste dans de petites feuilles de la localité, puis écrivit dans le *Mémorial des Pyrénées*, dans l'*Akhbar* d'Alger, dans l'*Illustration*, et, de 1857 à 1858, dans le *Courrier de Paris*. Il entra au ministère des finances dans l'administration des douanes.

Collaborateur de diverses publications économiques ou politiques, telles que le *Dictionnaire du commerce et de la navigation* et le *Dictionnaire général de la politique*, M. H. Bacqués a publié séparément: *les Douanes françaises* (1852, 2° édit., 1862, in-12); *Des Arts industriels et des expositions en France*, recherches et études historiques, etc. (1855, in-12); *l'Empire de la femme* (1859, in-15), réimprimé sous le titre: *le Génie de la femme* (1867, in-18), etc.

**BADE** (Maison grand-ducale de). Grand-duc régnant: *Frédéric-Guillaume-Louis* (voy. FRÉDÉRIC). Grande-duchesse: *Louise-Marie-Elisabeth*, née le 3 décembre 1838, fille du prince de Prusse.

Enfants: Grand-duc héritaire, *Frédéric-Guillaume-Louis-Léopold-Auguste*, né à Carlsruhe, le 9 juillet 1857; princesse *Sophie-Marie Victoria*, née le 7 août 1862; prince *Louis-Guillaume-Charles-Frédéric-Berthold*, né le 12 juin 1865.

Frères et sœurs: *Louis-Guillaume-Auguste*, né le 18 décembre 1839, major-général à la suite au service de Prusse, lieutenant général et inspecteur général du corps d'armée badois, propriétaire du régiment badois d'infanterie n° 4, marié le 11 février 1864 à Marie, fille du duc de Leuchtemberg, née le 16 octobre 1841; *Charles-Frédéric-Gustave-Guillaume-Maximilien*, né le 9 mars 1832, colonel dans l'armée autrichienne, en retraite, mariémorganatiquement le 17 mai 1871 à *Rosalie-Louise*, comtesse de Rhena, née baronne de Beust, née en 1845; *Alexandrine*, mariée au duc régnant [Ernest II (voy. SAXE-COBURG-GOTHA)]; *Marie-Amélie*, née le 20 novembre 1834, mariée, en 1858, au prince Ernest de Linange; *Cécile-Auguste*, née le 20 septembre 1839, mariée, en 1857, au grand-duc Michel de Russie.

**BADIOU DE LA TRONCHÈRE** (Émile), statuaire et administrateur français, né en 1826, au Monastier (Haute-Loire), appartient à une ancienne famille du haut Languedoc. Il s'adonna de bonne heure à la sculpture, vint à Paris en 1846 et suivit avec assiduité les cours de l'École des beaux-arts en même temps qu'il travaillait sous la direction et dans l'atelier de M. Jouffroy. M. Badiou exposa pour la première fois au Salon de 1852, où il envoya les *Deux captives*, groupe plâtre; en 1855, il exposa le modèle de sa statue de *Valentin Haüy, fondateur de l'Institution des jeunes aveugles*, qui reparut en marbre au Salon de 1859, avec une statue de la *Prodigalité*, et fut placée au milieu de la cour de l'Institution, au mois d'août 1861. M. Badiou reçut à cette occasion la croix de la Légion d'honneur. On doit encore à cet artiste une statue de *Praxitèle* pour la cour du Louvre, une statue colossale du baron Larrey pour la ville de Tarbes, ainsi qu'un grand nombre de bustes et de médaillons. Nommé en 1854 directeur-adjoint des jeunes élèves, puis en

1856 inspecteur des Quinze-Vingts, il fut, en 1866, nommé inspecteur général des prisons.

**BADUEL** (Mgr François-Marie-Benjamin), prélat français, est né à Oustrac près Laguirole (Aveyron), le 6 décembre 1818. Ancien curé de Notre-Dame de Villefranche (Aveyron), et vicaire général honoraire de Mendé et de Rodez, il a été nommé évêque de Saint-Flour par décret du 15 juin 1877, préconisé le 21 septembre et sacré le 21 novembre de la même année. \*

**BAECKER** (Louis DE), ou DE BACKER, archéologue français, né à Saint-Omer, le 16 avril 1814, revint, après avoir fait son droit à Paris, s'établir dans sa ville natale, où il exerça la profession d'avocat, puis fut juge de paix à Bergues. Il a fait pendant plusieurs années à la salle Gerson de la Sorbonne des conférences de littérature et de philologie. Membre de la Société des antiquaires de Picardie, il a été nommé correspondant du ministère de l'intérieur.

On a de lui : *Château de la Motte-aux-Bois* (Douai, 1843, in-4); *Rapport sur l'église de Saint-Éloi à Dunkerque* (1850, in-8); *De la Religion du nord de la France avant le christianisme* (Lille, 1854, in-8); *Légende de sainte Godelive* (1854, 2<sup>e</sup> édit.); *Chants historiques de la Flandre* (Lille, 1855, in-8); *Analogie de la langue des Goths et des Franks avec le sanscrit* (Gand, 1858); *Rapport au ministre de l'instruction publique sur l'histoire et l'état des lettres en Belgique et dans les Pays-Bas*. 1<sup>re</sup> partie, *Langue néerlandaise* (1863, in-8); *les Tables eugubines*, études sur les origines du peuple et de la langue d'une province de l'Italie (1867, gr. in-8); *De l'Origine du langage d'après la Genèse* (1869, in-8); *Histoire de la littérature néerlandaise jusqu'à Vondel*, cours fait à la Sorbonne, en 1868-69 (1873, in-8); *Essai de grammaire comparée des langues germaniques*, cours fait à la Sorbonne en 1869-70 (1873, in-8); *l'Archipel indien*, origines, langues, littératures, religions (1874, in-8); *Bidasari*, poème malais (1875, in-8), etc.

**BAEDEKER** (Charles et Fritz), éditeurs allemands, nés le premier en 1837, le second en 1844, sont les fils et les successeurs de Charles Baedeker (né le 3 novembre 1801, mort le 4 octobre 1859), le fondateur d'une collection allemande de *Guides de voyage* (Reisehandbücher), aussi connue en Europe que la collection française de Joanne, ou la collection anglaise de Murray. Avec leur frère aîné Ernest (né le 26 octobre 1833, mort le 23 juillet 1861), ils dirigèrent la maison de Coblenz, qu'ils ont depuis transportée à Leipzig. Ils ont ajouté aux volumes publiés par leur père les guides sur *Londres et l'Angleterre* (Coblenz, 1862), sur *l'Italie* (3 parties : *Haute-Italie*, Ibid. 1861; *Italie centrale et Rome*. Ibid. 1866; *Basse-Italie, Sicile*, etc., Ibid. 1866), sur *la Palestine et la Syrie* (Leipzig, 1875), formant la première partie de l'itinéraire de l'Orient. La plupart de ces guides, souvent réimprimés, ont été traduits en français par les soins de leurs éditeurs eux-mêmes.

**BAEHR** (Jean-Chrétien-Félix), philologue allemand, né à Darmstadt, le 13 juin 1798, et fils d'un prélat, fit ses études au collège et à l'université de Heidelberg, où il devint successivement agrégé (1819), professeur adjoint (1821), puis titulaire (1826) de littérature classique. Il n'a pas quitté cette ville, où il a été nommé conservateur en chef de la bibliothèque (1833), inspecteur supérieur (éphore) du lycée (1839), et enfin directeur du séminaire philologique (1845).

Le grand-duc de Bade lui a conféré le titre de conseiller aulique intime. — Il est mort à Heidelberg le 29 novembre 1872.

On doit à M. Baehr une très-savante édition d'*Hérodote* (Leipsick, 1832-1833, 4 vol. in-8, avec notes, cartes, gravures, etc.; 2<sup>e</sup> édit., 1856); *Histoire de la littérature romaine* (Geschichte der römischen Literatur; Carlsruhe, 1828; 3<sup>e</sup> édition, 1844-1845, 2 vol. in-8), suivie d'un *Abrégé* (Abriss der, etc. Heidelberg, 1833; traduit en français, Louvain, 1838); *les Poètes et historiens chrétiens de Rome* (die christlichen Dichter und Geschichtsschreiber Roms; Carlsruhe, 1836); *la Théologie romano-chrétienne* (die christlich-romische Theologie; Ibid., 1857); *Histoire de la littérature romaine durant l'époque carlovingienne* (Geschichte der röm. Literat. im karoling. Zeitalter, Ibid., 1840), etc.

On cite encore plusieurs éditions grecques; une dissertation *De litterarum universitate Constantinopoli quinto saeculo condita* (Heidelberg, 1835); une étude historique sur *la Transportation de la bibliothèque de Heidelberg à Rome* en 1623 (Leipsick, 1845); enfin, un grand nombre d'articles de critique historique et archéologique insérés dans l'*Encyclopédie universelle* d'Ersch et Gruber ou dans les *Annales de Heidelberg*.

**BAER** (Charles-Ernest DE), naturaliste russe, né le 17 février 1792, en Esthonie, étudia la médecine à l'université de Dorpat. En 1814, il alla compléter son éducation scientifique en Allemagne, et, après avoir travaillé pendant quelque temps sous la direction des savants professeurs Doellingner et Nees von Esenbeck, il vint, en 1817, à Königsberg, où Burdach l'attacha à la Faculté de médecine en qualité de prosecteur. Il y resta, sauf de rares interruptions, jusqu'en 1834, fut chargé d'y organiser le musée zoologique et y exerça, en outre, les fonctions de professeur de zoologie (1819) et de directeur du cabinet anatomique (1826). Appelé, en 1834, à l'Académie de Saint-Petersbourg, il en fut bientôt un des membres éminents. Ses travaux sur les pays polaires le firent désigner pour diriger des voyages d'exploration dans le nord de la Russie. Il a été élu, en décembre 1858, correspondant de l'Académie des sciences, et associé le 24 avril 1876. — Il est mort à Dorpat le 28 novembre 1876.

M. Baer, comme naturaliste, s'est surtout occupé de la génération et a écrit spécialement sur ce sujet : *Episiola de ovi mammalium et hominis generi* (Leipsick, 1827, in-4); *Histoire du développement des animaux* (Ueber die Entwicklungsgeschichte der Thiere, Königsberg, 1828-1837, tom. II); *Recherches sur l'histoire du développement des poissons* (Untersuchungen über die Entwicklungsgeschichte der Fische, Leipzig, 1835); *Recherches sur les monstres à doubles corps* (Ueber doppelbeige Misgeburten, Saint-Petersbourg, 1845), etc.

Ce savant voyageur a encore inséré plusieurs travaux dans les *Mémoires de l'Académie de Saint-Petersbourg* et dans ses *Bulletins scientifiques*, notamment son compte rendu d'un voyage d'exploration scientifique entrepris par ordre du czar, en 1837, dans le pays d'Archangel, le sud de la Laponie et la Nouvelle-Zemble. Il a publié plus récemment : *Comptes rendus des travaux et voyages récents destinés à faire connaître l'empire de la Russie* (Berichte über wissenschaftliche Arbeiten und Reisen, etc., Petersbourg, 1855), et *Études sur l'empire russe et les pays avoisinants de l'Asie* (Beitrag zur Kenntniss des russ. Reiches, etc., ., 1856, 9<sup>e</sup> livraison), avec M. Helmersen.

**BAEZ** (Bonaventure), né à Azua (Haïti), est un mulâtre dont le père prit une part active à l'insurrection de 1808. Son activité politique, jointe à ses richesses, lui valut bientôt une grande influence dans la République. Après l'expulsion de Jemines, il fut nommé à la présidence, refusée par Santa-Anna. L'amitié qui les unissait fit place à une hostilité déclarée, lors de la nouvelle élection de celui-ci. Au mois de mai 1856, Santa-Anna fut déposé, et M. Baez fut porté à la présidence et installé à sa place. Mais la lutte n'était pas finie et, deux ans après, le 11 juin 1858, Santa-Anna revenait au pouvoir. La France, l'Angleterre et l'Espagne s'interposèrent alors pour obliger M. Baez à quitter le pays. Il le quitta en effet, mais revint à Saint-Domingue en 1865, et, pendant son absence, les rivalités et les luttes intestines n'avaient pas cessé. On compta, pour la troisième fois, sur son influence, et il fut réélu président.

L'enthousiasme que la nouvelle élévation de M. Baez au pouvoir avait partout excité ne fut pas de longue durée. En mars 1866, il fut chassé par un triumvirat à la tête duquel était le général Cabral. Celui-ci inspira bientôt des mécontentements par des actes de violence et d'arbitraire et par les apparences d'une entente trop étroite avec les États-Unis qui convoitaient les ports de la République dominicaine. M. Baez qui, au contraire, se montrait hostile à ces prétentions, fut de nouveau proclamé président. Il débarqua à Saint-Domingue, le 29 mars 1868, et fut reçu avec un nouvel enthousiasme. Tout en prenant contre ses adversaires des mesures de rigueur, M. Baez réorganisa l'administration, remit un peu d'ordre dans les finances, releva la confiance des commerçants et renoua des relations utiles avec les étrangers. Mais son rival, Cabral, qui avait fui, n'avait pas renoncé à la lutte; les Yankees, de leur côté, créaient des difficultés au nouveau président, condamné à gouverner au milieu de dangers et d'ennemis. Il se vit contraint de se jeter dans les bras du gouvernement américain et décréta l'annexion du territoire dominicain aux États-Unis; mais le Sénat américain refusa les propositions offertes, et les troubles recommencèrent sous les successeurs de Baez dont le nom fut encore remis en avant par ses partisans.

**BAGEHOT** (Walter), publiciste anglais, né à Langport (Somerset), le 3 février 1826, suivit à Londres le collège de l'Université, où il devint professeur après avoir pris, en 1848, le degré de maître ès arts. En 1852, il se fit inscrire au bureau de Lincoln's-Inn; puis il prit la direction d'une grande maison de banque provinciale et eut en même temps celle de l'important journal hebdomadaire *l'Economist*. Il fut aussi l'un des rédacteurs de la *National Review* et de la *Fortnightly Review*. A part de nombreux articles dans ces recueils, M. W. Bagehot est auteur d'ouvrages d'économie politique et de science sociale qui ont fait sensation dans son pays et ont été traduits à l'étranger, entre autres : *la Constitution anglaise* (The English C.), traduit en français par M. Gaulhiac (1869, in-12); *Physique et Politique* (Physics and Politics, 1872); *Lombart-Street, ou le Marché financier en Angleterre* (4<sup>e</sup> éd., 1873), traduit en français (1874, in-12). La bibliothèque scientifique internationale a publié de lui : *Lois scientifiques du développement des nations dans leurs rapports avec les principes de la sélection naturelle et de l'hérédité* (1874, in-8°).

**BAGET** (Jules-Pierre), littérateur français, né le 27 juillet 1810, à Chevreuse (Seine-et-Oise),

s'occupa d'abord de peinture et obtint en 1837 une médaille de 3<sup>e</sup> classe pour ses aquarelles. Puis il publia dans les journaux de l'opposition plusieurs satires contre le gouvernement de Juillet, réunies sous le titre : *la Cause du peuple* (1848, in-8). Précédemment, il avait fait paraître *les Trois lyres* (1842), essais de poésie intime. On a représenté de lui au théâtre de l'Odéon deux drames en cinq actes et en vers : *Isabelle de Castille* (1847) et *Raymond Varney* (1849).

**BAGUENAUT DE PUCHESSÉ** (Fernand), littérateur et publiciste français, est né à Orléans, en 1814, d'une des anciennes familles de cette ville. Il est devenu membre du Conseil municipal d'Orléans. Associé à l'activité religieuse et politique de Mgr Dupanloup, il a été l'un des fondateurs du *Moniteur du Loiret*, dont il fut un des principaux rédacteurs, et a publié, sous les auspices du prélat, plusieurs études littéraires ou de philosophie religieuse. Il fut l'un des principaux membres de l'Académie de Sainte-Croix, fondée en 1863 par l'évêque d'Orléans.

M. Bagueuaut de Puchesse a publié : *l'Immortalité, la mort et la vie*, étude sur la destinée de l'homme, précédée d'une lettre de Mgr l'évêque d'Orléans (1846, in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1868, in-18); *le Catholicisme présenté dans l'ensemble de ses preuves* (1859, 2 vol. in-12); *Histoire du concile de Trente* (1870, in-8). Il a collaboré au recueil des *Études chrétiennes de littérature, de philosophie et d'histoire*, publié en 1865, par l'Académie de Sainte-Croix, au *Correspondant*, etc.

**BAILEY** (James-Roosevelt), prélat catholique américain, né à New-York, en 1814, descend d'une ancienne famille coloniale. Il fut élevé au collège de la Trinité, à Hartford, prit, en 1835, ses grades universitaires, et étudia pour le ministère de l'Église protestante épiscopale, sous la direction du révérend Jarvis. Pendant quelque temps, il fut pasteur d'une paroisse de Harlem. En 1842, il embrassa la foi catholique à Rome, entra ensuite au séminaire de Saint-Sulpice à Paris et reçut la prêtrise à son retour aux États-Unis (1844). Il devint président du collège de Saint-Jean de Fordham, puis secrétaire de l'évêque Hugues. En 1853, il a été consacré évêque de Newark, et, en 1872, archevêque de Baltimore.

**BAILEY** (Philippe-James), poète anglais, né à Nottingham, le 22 avril 1816, passa deux années à l'université de Glasgow, entra, en 1833, chez un avoué, devint membre de la Société de Lincoln's-Inn et fut admis à plaider en 1840. Mais, entraîné vers la poésie, il renonça au barreau en publiant le poème de *Festus* (Londres, 1839). Cet ouvrage, auquel on fit en Angleterre et en Amérique un accueil enthousiaste, était en quelque sorte sa propre biographie, ou plutôt l'histoire d'une âme malade qui cherche le calme dans les régions les plus élevées de la pensée humaine. De retour dans son pays natal, M. Bailey y publia de nouveaux poèmes spiritualistes : *le Monde des anges* (the Angel world, 1850), *le Mystique* (the Mystic, 1854, in-8); *le Siècle*, satire (the Age, 1858); *l'Hymne universel* (the univ. H., 1867).

**BAILEY-ALDRICH**, voy. ALDRICH.

**BAILLARGER** (Jules-Gabriel-François), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Montbazou (Indre-et-Loire), en 1806, fit ses études médicales à Paris et fut admis au concours, comme interne, à la maison de Charenton. S'étant surtout consacré à l'étude des

maladies mentales, il suivit les enseignements d'Esquirol et fut attaché, en 1840, à l'hospice de la Salpêtrière; il devint ensuite l'un des directeurs de la maison d'aliénés qu'Esquirol avait fondée à Ivry. L'Académie de médecine ayant mis au concours cette question : *Des Hallucinations, des causes qui les produisent et des maladies qu'elles caractérisent*, M. Baillarger obtint le prix en 1842; son remarquable travail parut dans le tome XIII des *Mémoires* de cette Société.

De concert avec MM. Longet et Cerise, M. Baillarger fonda, en 1843, un recueil spécialement destiné à l'étude des maladies nerveuses et mentales sous le titre d'*Annales médico-psychologiques du système nerveux*, dans lequel il a inséré un grand nombre de mémoires de pathologie mentale, notamment sur la *Stupidité des aliénés*, sur la *Statistique de la folie héréditaire*, sur la *Fréquence de la folie chez les prisonniers*, sur les *Hallucinations*, sur la *Pellagre* ou *Paralysie pellagreuse*, sur le *Crétinisme* et la *Folie à double forme*, etc. Plusieurs de ces mémoires ont été publiés séparément, ainsi que d'autres travaux du même savant; l'un des plus importants est *L'Enquête sur le goût et le crétinisme* (1873, in-8), rapport rédigé pour le Comité consultatif d'hygiène publique.

Il s'est aussi livré à des recherches physiologiques; on a beaucoup remarqué dans le tome VIII des *Mémoires* de l'Académie de médecine celui qu'il y a inséré sous le titre de *Recherches sur la structure de la couche corticale des circonvolutions du cerveau*. Ces divers travaux lui ouvrirent les portes de l'Académie, en 1847. Lors de la seconde invasion du choléra, en 1849, M. Baillarger, qui habitait la Salpêtrière où l'épidémie sévissait avec le plus de fureur, fit preuve de beaucoup de dévouement et fut décoré de la Légion d'honneur la même année (18 juillet). Il a été promu officier le 7 août 1871.

**BAILLÈS** (Jacques-Marie-Joseph), prêtre français, est né à Toulouse, le 31 mars 1798. Ordonné prêtre en 1822, il remplit successivement les fonctions de secrétaire de l'évêché de Verdun, de supérieur du grand séminaire de Bayonne et de vicaire général à Toulouse. Il fut appelé à l'évêché de Luçon (Vendée) le 15 août 1845. Il a eu, en 1849, avec le ministre de l'instruction publique, et en 1851, avec l'archevêque de Bordeaux, des démêlés qui ont fait du bruit. Le premier de ces conflits eut pour sujet la nomination au collège de Luçon d'un professeur israélite, M. Cahen, que le ministre dut retirer devant les exigences de l'évêché; le second s'éleva à l'occasion d'un appel porté devant l'autorité archiépiscopale par un prêtre que M. Baillès avait interdit, et il donna lieu, de la part du prêtre, à un mémoire intitulé : *des Sentences épiscopales dites « de conscience informée »* (1851, in-8). Amené, par la continuité de ses résistances au pouvoir, à donner sa démission (1856), il resta chanoine d'honneur de son ancien diocèse, et se retira à Rome. — Il y est mort le 9 novembre 1873.

**BAILLIÈRE** (Jean-Baptiste-Marie), libraire-éditeur français, né à Beauvais, le 20 novembre 1797, fonda à Paris, dès 1818, une librairie exclusivement consacrée aux sciences naturelles et médicales, et obtint, en 1828, le privilège de libraire de l'Académie de médecine. Créant ou étendant ses relations à l'étranger, il fonda à Londres, en 1826, une maison de librairie scientifique française, dirigée par M. Hippolyte Baillière, son frère, et devenue la librairie du British Museum et de plusieurs autres grands établissements. Puis il contribua à l'établissement de ses neveux à

New-York, ainsi qu'à celui de son neveu, M. Bailly-Baillière, à Madrid.

Il entreprenait en même temps à Paris de vastes publications scientifiques, la plupart riches et soignées comme des ouvrages de luxe, telles que l'*Anatomie pathologique*, du docteur Cruveilhier (1830-1842, 2 vol. in-fol., 233 pl. coloriées); l'*Anatomie pathologique*, du professeur Lebert (2 vol. in-fol., 200 pl. gr. et col.); les *Œuvres d'Hippocrate*, grec et français (1839-1860, 9 vol. in-8), par les soins de M. Littré; l'*Iconographie ophthalmologique*, du docteur Sichel (1852-1859, 80 pl.); la collection des *Mémoires de l'Académie de médecine* (1828-1859, 24 vol. in-4, avec pl.); les *Bulletins* de la même société (1835-1859, 26 vol.), etc. Plusieurs de ces ouvrages ont figuré avec honneur aux Expositions universelles.

M. J.-B. Baillière, longtemps vice-président du Cercle de la librairie et membre de plusieurs commissions pour la propriété littéraire et les divers intérêts de la librairie, est devenu, en 1852, membre du conseil d'escompte de la Banque de France. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 24 janvier de la même année.

Son fils aîné, M. Jean-Baptiste-Émile BAILLIÈRE, né à Paris en 1831, est devenu son associé en 1857. Il a été nommé membre de la Chambre de commerce. Il a donné un certain nombre d'articles, signés de ses initiales, à la *Chronique* du *Journal de la Librairie*. — Un second fils, M. Henri BAILLIÈRE, né à Paris en 1840, associé également à la librairie, et juge au tribunal de commerce, a écrit quelques études littéraires : *En Égypte, Alexandrie, Port-Saïd*, etc., journal d'un touriste (1868, in-8), et *Henri Regnault*, 1843-1871 (1872, in-18).

**BAILLIÈRE** (Gustave-Germer), libraire et éditeur français, neveu et cousin des précédents, né à Paris le 26 décembre 1837, fit ses études médicales complètes et prit le grade de docteur. Il se rendit alors en Allemagne et profita de son séjour à Berlin pour traduire en français l'important *Traité pratique de médecine légale* du professeur Casper (1859, 2 vol. in-8). Rentré à Paris, il prit la direction de la librairie médicale que lui laissait son père et la transforma en une librairie scientifique et philosophique. Il devint bientôt l'éditeur spécial des publications de sociologie, de biologie et d'anthropologie tant françaises qu'étrangères, remarquées par la nouveauté ou la hardiesse des idées. Il fonda, dans le même esprit, une série de collections, telles que : la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* (1863); la *Bibliothèque d'histoire contemporaine* (1866); la *Bibliothèque scientifique internationale* (1874), et une série de revues, entre autres : la *Revue politique et littéraire* (1871); la *Revue scientifique* (même année); la *Revue philosophique* et la *Revue historique* (1876).

M. Germer-Baillière, présenté aux élections de l'Assemblée nationale du 8 février 1871, dans le département de l'Oise, ne fut pas élu, mais arriva le premier en tête de la liste républicaine. Il fut élu le 29 novembre 1874, comme candidat républicain et anticlérical, membre du conseil municipal de Paris, dans le 6<sup>e</sup> arrondissement, et fut choisi comme vice-président du conseil général de la Seine.

**BAILLON** (E.-H.), médecin et naturaliste français, est né à Calais, le 30 novembre 1827. Il étudia la médecine et s'occupa spécialement de recherches botaniques. Reçu professeur agrégé de la Faculté de Paris, il a été nommé à la chaire d'histoire naturelle médicale de l'École de médecine. Il a été appelé en même temps à celle d'hy-



gière et d'histoire naturelle appliquée à l'industrie à l'École centrale des arts et métiers. M. H. Baillon a été décoré de la Légion d'honneur le 17 août 1867.

Ses principales publications sont : *Étude générale du groupe des euphorbiacées* (1858, gr. in-8, avec Atlas de 27 pl.); *Recherches organogéniques sur la fleur femelle des conifères* (1860, in-8, 2 pl.); *Recherches sur l'organisation, le développement et l'anatomie des caprifoliacées* (1861, in-8, 1 pl.); *Histoire des plantes*, vaste suite de monographies (1866-76, t. I-VI, in-8, avec fig.), et plusieurs autres *Monographies et Mémoires*. Il publia, depuis 1860, un recueil périodique d'observations botaniques intitulées : *Adansonia* (in-8), où il a inséré plusieurs de ses travaux, imprimés ensuite séparément. M. Baillon a repris la publication des *Leçons sur les familles naturelles des plantes*, faites à la Faculté des sciences par M. Payer (1872, in-18, 1<sup>re</sup> partie). Il a commencé en 1876 un important *Dictionnaire de botanique* (1876 et suiv., par fascicules in-4, avec planches).

**BAILLOT** (René-Paul), pianiste français, né le 33 octobre 1813, et fils du célèbre violoniste de ce nom, suivit les cours de son père au Conservatoire et reçut en même temps des leçons de piano de MM. Desormery et Pleyel. Voué de bonne heure à la carrière de l'enseignement, il est devenu, le 18 mai 1848, professeur au Conservatoire où il a fondé la classe d'ensemble instrumental, classe créée pour lui. Il a composé et publié de nombreux morceaux, *Études, Variations*, etc.

**BAILLOUD** (Jean-Baptiste-Charles-Joseph), officier français, né en 1811, entra à l'École polytechnique en 1829, puis à l'École d'application en 1832. Comme officier d'artillerie, il fit longtemps partie de l'armée d'Afrique et fut, pendant plusieurs années, inspecteur de la colonisation. Décoré de la Légion d'honneur le 26 août 1846, il a été promu officier le 13 août 1863. On lui doit un travail remarquable sur le *Dessèchement des marais et la culture du riz en Algérie*, 1853 (in-4).

**BAILLY** (Antoine-Nicolas), architecte français, né à Paris le 6 juin 1810, est le fils d'un employé de l'Administration des postes. Entraîné par une vocation précoce, il travailla dans l'atelier de Debret, entra à l'École des beaux-arts et devint en 1829 élève de M. Duban, membre de l'Institut. Attaché à l'Administration de la Ville de Paris comme architecte inspecteur en 1834, M. Bailly fut successivement employé à l'achèvement de l'Hôtel de Ville et à l'édification de la fontaine Molière. Nommé en 1844 architecte du gouvernement, M. Bailly fut plus tard chargé des diocèses de Bourges, Valence et Digne, où il exécuta des travaux considérables. A Digne, il a presque entièrement reconstruit la cathédrale, reliait sa façade et dirigea sa décoration intérieure. A Valence, il reconstruisit une tour de l'église métropolitaine, et à Bourges il restaura complètement le célèbre édifice religieux qu'on y admire. A la suite de ces grands travaux M. Bailly fut nommé architecte en chef de la sixième section des travaux d'entretien de la ville de Paris. En 1860 il devint architecte en chef de la troisième division, et en cette qualité il fut chargé de la reconstruction du lycée Saint-Louis, de l'érection du nouveau tribunal de commerce et des bâtiments de la nouvelle mairie du quatrième arrondissement.

M. Bailly a encore exécuté pour les particuliers de nombreux travaux parmi lesquels on cite l'hôtel de M. Schneider, président du Corps légis-

latif, celui du prince de Montmorency-Luxembourg, le château de M. Lagorette à Choisy-le-Roi, la Restauration des châteaux de Cany et de Theuville, dans la Loire-Inférieure, etc. Il a pris sa retraite avec le titre d'inspecteur général honoraire des travaux d'architecture. Décoré de la Légion d'honneur le 12 août 1853, il a été promu officier le 15 août 1868. Le 13 décembre 1875, il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts en remplacement de M. Labrousse.

**BAILLY** (Jean-Baptiste), naturaliste français, né à Chambéry en 1822, conservateur d'ornithologie au musée d'histoire naturelle de Savoie, est auteur d'un ouvrage important : *Ornithologie de la Savoie, ou Histoire des oiseaux qui vivent en Savoie à l'état sauvage soit constamment, soit passagèrement* (Paris, 1853-1864, 4 vol. in-8, avec un atlas).

**BAILLY** (Emma). Voy. CHANDENEUX (Claire DE).  
**BAIN** (Alexandre), philosophe et professeur anglais, est né à Aberdeen, en 1818, d'une famille pauvre. A force de privations et d'efforts il entra au collège de cette ville et obtint le diplôme de maître ès arts en 1840. D'abord suppléant de la chaire de morale, puis professeur de philosophie naturelle à l'université d'Aberdeen, il passa, en 1845, à celle de Glasgow, et fut appelé à celle de Londres, par lord Brougham, en 1857, en qualité d'examineur de philosophie. En 1860, il revint à Aberdeen, comme professeur de logique et de littérature anglaise.

M. Alexandre Bain s'est fait connaître par plusieurs ouvrages philosophiques : *les Sens et l'Entendement* (the Senses and the intellect, 1855); *les Sentiments et la Volonté* (the Emotions and the Will, 1859); ces deux ouvrages ont été plusieurs fois réimprimés; *l'Étude du caractère* (the Study of Character, 1861), contenant un essai de phrénologie; *Idéologie et morale* (Mental and Moral science, 1859); *Logique déductive et inductive* (Logic deductive and inductive, 1870); *l'Esprit et le corps*, théorie de leur relation (Mind and Body, 1873), etc. Les principaux ouvrages philosophiques de M. Alex. Bain ont été traduits en français dans la *Bibliothèque scientifique internationale* (1874, 1875, in-8). Il est en outre auteur d'un grand nombre de brochures d'instruction populaire, d'une grammaire anglaise, d'un manuel de composition littéraire, etc.; il a prêté une active collaboration à la *Revue de Westminster*, au *Cours d'éducation* de Chambers, à l'*Encyclopédie populaire*, etc.

**BAINES** (Edward), homme politique et publiciste anglais, né en 1800, est le frère de Mathieu Talbot Baines, ancien chancelier du duché de Lancastre (Voy. l'éd. précéd.). Il fut associé par son père, député de Leeds au Parlement, à la publication du *Leads Mercury*, important organe libéral, dont il devint à son tour directeur et propriétaire. Membre lui-même du Parlement pour la ville de Leeds, de 1859 à 1874, il fut l'auteur d'une motion pour l'abaissement du cens électoral, mais il ne put la faire passer. Il s'appliqua activement, comme membre de diverses commissions, à favoriser le développement de l'instruction populaire, et fut aussi un des chauds partisans du rappel des loix sur les céréales et des mesures en faveur de la liberté du commerce. M. Edw. Baines est auteur d'une *Histoire de l'industrie cotonnière* (Hist. of the Cotton manufacture, Londres, 1835) et autres ouvrages sur le commerce et l'industrie; d'une *Vie de feu Edw. Baines*, son père, d'une *Visite aux Vaudois du Piémont* (a Visite to the V. of the Piedm.), etc. \*

**BAIRD** (Spencer Fullerton), naturaliste américain, né à Reading (Pennsylvanie) le 3 février 1823, fut nommé, en 1846, professeur d'histoire naturelle au collège Dickinson, où il avait fait ses études. En 1855, il devint secrétaire-adjoint de l'Institut Smithsonian à Washington. Depuis cette époque, il a conquis une grande notoriété par ses travaux sur divers sujets de zoologie. Il avait débuté par traduire, sous le titre d'*Encyclopédie iconographique* (New-York, 1849-51, 4 vol.), l'*Atlas des Conversations-Lexicon* de Leipzig. Il rédigea ensuite des rapports sur les collections d'histoire naturelle, recueillies dans diverses expéditions, et fournit deux volumes sur les mammifères et les oiseaux, au Rapport sur le chemin de fer du Pacifique (t. VIII et IX). En 1871, il a été nommé commissaire des pêches avec mission d'étudier les causes de la diminution des poissons aux États-Unis, et les moyens d'y remédier. M. Baird a publié, en collaboration avec M. John Cassin : *Les Oiseaux de l'Amérique du Nord* (The Birds of N. A., 1860, 2 vol. in-4°), et les *Mammifères de l'Amérique du Nord* (The Mammals of N. A., 1861, in-4°), et a refondu le premier de ces deux ouvrages avec le docteur T. M. Brewer de Boston. Il a donné seul : *Revue des Oiseaux américains du Musée de l'Institut Smithsonian* (Review of Am. birds in the Museum of the Sm. Institution, 1864). Il a écrit de nombreux articles de zoologie dans des revues scientifiques, et fourni pendant quelques années à *Harper's Magazine* un résumé mensuel des progrès de la science. \*

**BAITER** (Jean-George), philologue suisse, né en 1801 à Zurich, étudiant la philologie à Munich, à Gœttingue et à Königsberg (1827). De retour dans sa patrie, il occupa diverses places au collège de Zurich et fut nommé professeur adjoint à l'université de cette ville. En 1849, il donna sa démission de ces fonctions. — Il est mort à Zurich le 17 octobre 1877.

M. Baiter a publié, seul ou en collaboration avec d'autres philologues, diverses éditions grecques, notamment celle des *Orateurs attiques* (Zurich, 1839-1850, 2 vol. ; 1838-43, 8 vol.) ; celle d'*Isocrate*, dans la collection des classiques grecs de MM. Didot (Paris 1846) ; celle des *Ouvrages complètes de Platon* (Zurich, 1839-1842, 21 vol.), en commun avec Orelli, Winckelmann ; celle de *Cicéron* (Leipzig, 1860-69, 11 vol.), etc.

**BAKER** (Sir Samuel-White), voyageur anglais, né le 8 juin 1821, fut pris de bonne heure du goût des voyages. En 1848, il entreprit avec son frère, le colonel Baker, l'établissement d'une ferme-moèle dans l'île de Ceylan. Il a publié en 1855 sur cette contrée d'intéressants détails dans *Huit années de pérégrinations* (Eight Years Wanderings). En 1861, il se prépara à une expédition en Afrique dans l'espoir d'y rencontrer Grant et Speke aux sources du Nil. Il explora d'abord pendant plusieurs mois les affluents de l'Atbara, et s'avança jusqu'à Khartoum pour y organiser son voyage au grand Nil blanc. Au mois de décembre 1862, il partit de Khartoum avec une suite nombreuse, mais le pays où il entra était marécageux, et la fièvre y fit mourir tous ses compagnons européens. Cependant à Gondokoro, l'expédition fut rejointe par Grant et Speke, et celui-ci apprit à Baker que les naturels affirmaient l'existence d'un grand lac à l'ouest qu'on regardait comme une seconde source du Nil. Le capitaine Speke en suivait le cours principal qui s'inclinait à l'ouest ; il quitta donc Baker et sa femme, et leur laissa bien malgré lui la réalisation de cette découverte. Baker, que ses guides indigènes refusèrent d'accompagner plus loin, partit sans crainte, et re-

joignant une caravane arriva à Latooka, situé à cent dix milles à l'est de Gondokoro, le 17 mars 1863. Il y séjourna quelques temps, puis poursuivit son voyage entre le Sobat et le Nil blanc jusqu'au Kamrasis. Ce fut le 14 mars 1864, après dix jours de marche encore, que Baker et sa femme, qui l'avait suivi dans toute cette longue et périlleuse exploration, aperçurent le lac tant désiré. Ils descendirent un escarpement de 1500 pieds pour arriver à ses bords et se désaltérer dans ses eaux. M. Baker le nomma l'Albert Nyanza. Le second grand réservoir du Nil était trouvé.

Au mois de septembre 1869, sir Samuel Baker entreprit au centre de l'Afrique une expédition plus considérable, à la tête d'une petite armée d'environ 2000 hommes que le khédive avait mise à sa disposition et soumise absolument à ses ordres. Avec une partie de cette troupe, il remonta le Nil dont il s'agissait d'ouvrir toute la contrée au commerce européen, en abolissant le trafic des esclaves. C'était, pour le vice-roi, une grandetentative de conquête, plus encore qu'une œuvre de civilisation. Sir Samuel Baker était nommé d'avance pacha et gouverneur général de ces nouvelles terres égyptiennes. Il remonta d'abord avec un certain nombre de barques jusqu'à Gondokoro (15 avril 1871), qu'il baptisa du nom d'Ismailia, et pénétra ensuite jusqu'à Ungoro, malgré la résistance armée des indigènes et des marchands d'esclaves. Après deux ans de luttes et de dangers, au milieu desquels son intrépide et fidèle compagne, lady Baker, lui sauva la vie, il revint à Gondokoro en avril 1873, et de là en Egypte au mois d'août de la même année, laissant au colonel Gordon le soin de reprendre ces projets de conquête ; il se hâta de rentrer à Londres. Sir Samuel Baker, membre de la Société royale de Londres, des Sociétés de géographie de Londres et de Paris, a été fait chevalier de l'ordre du Bain en novembre 1866, et décoré de la Légion d'honneur à la même époque.

Sir S. Baker a publié la relation de sa première découverte sous ce simple titre : *l'Albert Nyanza* (the Albert Nyanza, 1866). Cet ouvrage, traduit en français par M. G. Masson (*Découverte de l'Albert Nyanza, nouvelles explorations des sources du Nil*, 1867, gr. in-8, av. cartes et grav.), comme beaucoup des beaux livres de voyage de ce temps, avait paru d'abord dans le journal le *Tour du Monde*. Il a été abrégé par M. Belin de Launay (*le Lac Albert*, 1870, in-18). Le second voyage a produit la publication suivante : *Ismailia, récit d'une excursion dans l'Afrique centrale, pour l'abolition du trafic des esclaves* (Ismailia, a narration, etc., 1874, 2 vol.), traduite en français par Hipp. Vatiemare (1875, in-8, avec grav. et carte). Citons en outre *les Affluents du Nil en Abyssinie* (the Nile tributaries of Ab., 1871).

Un frère du célèbre voyageur, le colonel BAKER, a été l'objet de poursuites pour outrages aux mœurs commis en chemin de fer, et, à la suite d'un procès très-retentissant, condamné à douze mois de prison et 12 500 francs d'amende. Forcé de quitter l'armée anglaise, il reçut de la Porte la mission d'organiser un corps de gendarmerie turque au début de la guerre contre la Russie (mars 1877).

**BAKER** (John-Gilbert), botaniste anglais, né à Guisborough (York) le 13 janvier 1834, fut élevé aux écoles de quakers d'Akworth et d'York, et devint, en 1856, conservateur-adjoint de l'herbier du Jardin royal à Kew. Il fut en outre lecteur de botanique à l'hôpital de Londres. Il est secrétaire du *Botanical exchange club* et l'un des

directeurs du *Journal de botanique* de Seeman. On lui doit des travaux de botanique descriptive et de géographie botanique. On cite parmi les premiers: *Synopsis filicum*, ouvrage commencé par sir W. Hooker (1868) et contenant la catalogue descriptif de tous les genres connus de fougères; *Monographie des fougères du Brésil* (1870, in-fol., 50 pl.); trois volumes de descriptions de plantes dans le *Refugium botanicum* de Saunders (1869-1871, t. I, III, IV), etc.; parmi les seconds, un *Essai de classification des plantes de l'Angleterre, d'après leurs rapports géologiques* (an Attempt to classify the plants of Britain, etc., 1855); *Distribution géographique des fougères sur le globe* (on the geogr. distr. of Ferns through the World, 1868); les flores locales des comtés d'York, Northumberland, etc. \*

**BAKOUNINE** (Michel), révolutionnaire russe, né en 1814, d'une ancienne famille aristocratique, et fils d'un propriétaire de Torchok, dans le gouvernement de Twer, fut élevé à l'école des cadets de Saint-Petersbourg, et entra comme enseigne dans l'artillerie. Bientôt il donna sa démission et rentra dans la maison paternelle pour se consacrer à l'étude des sciences. Il s'y livrait depuis plus de trois ans avec beaucoup de succès, lorsqu'en 1841 il quitta la Russie et se rendit à Berlin, où il s'occupa de philosophie en s'attachant particulièrement aux doctrines de Hegel, et se lia avec les chefs de la Jeune-Allemagne. L'année suivante, il passa à Dresde, y continua ses études, eut des relations suivies avec Arnold Ruge et publia quelques écrits philosophiques dans les *Annuaire allemands*, sous le pseudonyme de *Jules Elisard*. En 1843, il vint à Paris et se mit en rapport avec l'émigration polonaise, puis il se rendit en Suisse et s'engagea dans le mouvement socialiste communiste au point d'éveiller l'attention du gouvernement russe, qui lui retira la permission de séjourner à l'étranger. Au lieu de rentrer dans son pays, M. Bakounine revint à Paris et, dans un banquet de Polonais qui eut lieu en 1847, il tint un discours qui fit beaucoup de bruit et qui avait pour objet de réunir les Russes et les Polonais dans une sorte de fraternité révolutionnaire. Au mois de janvier 1848, il se vit expulser de France à la demande du gouvernement russe. La révolution de Février le ramena dans Paris, qu'il quitta bientôt pour aller à Prague se mêler aux troubles dont le congrès des Slaves fut le signal. L'année suivante, il se cacha à Dresde où il fut l'un des chefs de la révolution de mai et membre du gouvernement insurrectionnel.

Forcé de fuir, M. Bakounine fut arrêté, mis en prison et condamné à mort au mois de mai 1850; mais sa peine fut commuée en prison perpétuelle. Livré à l'Autriche, il fut de nouveau condamné à mort en mai 1851, comme coupable de haute trahison; sa peine fut encore changée en celle de l'emprisonnement perpétuel. Le gouvernement autrichien le livra bientôt à son tour à la Russie, où ses actes politiques furent l'objet de nouvelles poursuites. Après plusieurs années de détention à Saint-Petersbourg dans la forteresse de la Néva, il fut déporté dans la Sibirie orientale. Il vécut plusieurs années dans une colonie pénitentiaire, puis obtint de passer sur le territoire russe de l'Amour. En 1860, il réussit à s'enfuir au Japon, puis en Californie, et rentra en Europe. Réfugié à Londres, il se livra avec une ardeur nouvelle à la propagande révolutionnaire, appelant par de nombreuses adresses le peuple russe et le peuple polonais à la guerre de l'indépendance et à la formation d'une grande république fédérative slave. Lié avec Alexandre

Herzen et Ogareff, il fut un des collaborateurs actifs du journal *la Cloche* (Kolokol), et devint même suspect ou incommode aux autres chefs du parti par l'exagération de ses idées radicales. Après avoir parcouru encore diverses parties de l'Europe pour répandre ses idées et exciter les Polonais et les Russes à les soutenir, il séjourna en Suisse et chercha un appui dans l'Internationale. Mais ses efforts pour créer, comme but ou comme moyen, l'anarchie universelle, le mirent en opposition avec les autres chefs de la Société, et au congrès de La Haye, en 1872, il fut exclu avec ses amis, puis combattu vivement par la presse démocratique et sociale. La publication de son *Catéchisme révolutionnaire* redoubla les hostilités contre lui. En 1873, l'éclat de son dissentiment avec M. Karl Marx lui fit abandonner l'Internationale et rentrer dans la vie privée. — M. Bakounine est mort à Berne le 1<sup>er</sup> juillet 1876. Quelques-uns de ses manifestes ont été traduits en français, comme celui intitulé: *A mes amis russes et polonais* Leipzig (1862, in-8). \*

**BALARD** (Antoine-Jérôme), et non BALLARD, savant chimiste français, membre de l'Institut, né à Montpellier, le 30 septembre 1802, d'abord pharmacien, puis successivement préparateur du cours de chimie à la Faculté des sciences de Montpellier, professeur au collège royal, à l'École de pharmacie et enfin à la Faculté des sciences de la même ville, s'est signalé, en 1826, par une importante découverte, celle du brome, corps simple métalloïde qu'on n'était pas encore parvenu à isoler. Appelé à Paris pour y occuper la chaire de chimie à la Faculté des sciences, en remplacement de Thénard, il fut encore nommé, en 1844, membre de l'Académie des sciences où il prit le fauteuil laissé vacant par la mort de Darcet. Déjà maître de conférences à l'École normale, il a succédé, en 1851, à M. Pelouze dans la chaire de chimie au Collège de France.

La science et l'industrie doivent à M. Balard, outre tous ses travaux sur le brome et ses composés, de savantes recherches et d'heureuses applications. Il n'a point écrit de livres, mais ses travaux consistent en un grand nombre de mémoires insérés dans les *Annales de physique et de chimie* et dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*. Il a exposé des produits chimiques à Londres, en 1851, et a fait partie du jury de l'Exposition universelle de Paris, ainsi que de celui de la seconde Exposition universelle de Londres en 1862. Par un décret du 15 février 1868, il fut nommé inspecteur général de l'enseignement supérieur et professeur honoraire à la Faculté des sciences de Paris. Décoré le 2 juin 1837, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 1<sup>er</sup> décembre 1855 et commandeur le 24 janvier 1863. — M. Balard est mort à Paris, le 30 mars 1876.

**BALDASSERONI** (Jean), homme politique italien, né à Livourne, en 1790, et d'abord simple employé des douanes à Pise, ne tarda pas à être nommé inspecteur de la comptabilité à Florence, puis devint administrateur des finances. Nommé, en 1845, conseiller d'État, et deux ans plus tard directeur général des finances, il traversa sans secousse les crises ministérielles de septembre 1847 et de juin 1848, et s'associa alors au changement de principes adopté ou subi par le gouvernement. La démonstration républicaine du 30 juillet 1848 le renversa pourtant avec le ministre Ridolfi dont il faisait partie. Quoique sénateur, il se tint un instant éloigné des affaires sous le ministère de Capponi et pendant la période révolutionnaire. Rappelé par le grand-duc, il reprit, comme ministre, la politique de conservation (24 mai 1849).

En 1850, il accompagna le grand-duc à Vienne, et concourut aux deux lois qui suspendirent indéfiniment la constitution et supprimèrent la liberté de la presse, et qu'on appela les lois de septembre de la Toscane. Comme ministre des finances, M. Baldasseroni fit face aux nécessités du moment par un emprunt de 30 millions et des augmentations d'impôts. — Il est mort à Florence le 25 octobre 1876.

**BALDUS** (Edouard-Denis), artiste et photographe français, né à Paris, en 1820, cultiva d'abord la peinture, fit aux Salons de 1842 à 1850 quatre envois de portraits ou de sujets religieux et se tourna vers la photographie, au progrès de laquelle il a contribué en gélatinant, le premier, le papier des épreuves. Il s'est consacré surtout à la reproduction des vues, paysages et monuments, et a entrepris, en 1854, sur la commande du ministère d'État, une vaste collection qui comprit bientôt plus de 1200 clichés. Il s'est aussi occupé avec un succès particulier de gravure héliographique. Ses œuvres les plus importantes, dans ces divers genres, sont : les *Vitraux de Sainte-Clotilde*, plusieurs *Vues du Louvre*, des *Planches d'architecture*, d'après Lepautre, et les *Scènes d'inondation* recueillies, sur les bords du Rhône, en juin 1859. La plupart ont figuré à l'Exposition universelle de 1855, et ont valu à leur auteur une médaille de 1<sup>re</sup> classe. Il a été depuis décoré de la Légion d'honneur.

On doit à M. Edouard Baldus plusieurs grandes publications artistiques, exécutées à l'aide des procédés de l'héliogravure : *Recueil d'ornements d'après les maîtres les plus célèbres des xv<sup>e</sup>, xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles* (1868, in-folio avec planches); *Palais du Louvre et des Tuileries, motifs de décoration*, etc. (1875, in-fol., 300 pl.); les *Monuments principaux de la France* (1875, in-fol. 60 pl.).

**BALDWIN** (John-Denison), journaliste et archéologue américain, né à North-Stonington (Connecticut) le 28 septembre 1809, étudia la théologie et, tout en s'appliquant à la prédication, apprit les langues française et allemande et s'occupa activement de recherches archéologiques et historiques. Il dirigea, en 1852, à Hartford, le *Charter Oak*, publication antiesclavagiste, puis, à Boston, le journal quotidien *Commonwealth* et le *Worcester Spy*, l'un des organes les plus anciens et les plus influents du pays. De 1863 à 1869, il siégea aux Congrès sans interrompre ses travaux archéologiques. Il a publié : les *Nations préhistoriques* (1869), et un *Essai sur l'ancienne Amérique* (1872).

**BALFOUR** (Johnthilton), savant botaniste anglais, né le 15 septembre 1808, appartient à la famille du célèbre géologue James Hatton, fit ses études à l'Université d'Édimbourg et y prit ses grades. Il y est revenu comme professeur de médecine et de botanique, après avoir professé à celle de Glasgow la botanique de 1841 à 1845. Doyen de la Faculté de médecine, il a été nommé membre de plusieurs sociétés savantes et secrétaire de la Société royale d'Édimbourg.

Parmi ses écrits, assez nombreux, nous citons : un *Manuel de botanique* (Manual of bot.); *Phytothéologie ou Botanique et religion* (Phytothéol.); *Esquisses de botanique* (Outlines of bot.); *la Flore de la Bible* (the Plants of Scripture); *Introduction à l'étude de la botanique paléontologique* (Intr. to the study of Pal. bot., 1872), sans compter un certain nombre de livres de botanique pour les classes et des articles dans divers recueils.

**BALFOURIER** (Adolphe-Paul-Émile), peintre français, né à Montmorency, le 11 août 1816, fit d'abord son droit et s'inscrivit comme avocat au barreau de Paris, puis étudia le paysage sous Charles Rémond. Il entreprit deux voyages en Italie et deux autres en Espagne, où il séjourna même assez longtemps. De 1853 à 1857, cet artiste a exécuté et exposé sans interruption : des *Vues de Porezza, Castello, Cima*, sur le lac Lugano; la *Villa Mécène* et des *Ruines*, prises à Tivoli; *Valons de la Cervara* (1846); *Mazepa*, une *Étude de Majorque*, le *Lac de Nemi*; de nombreuses *Études* et *Vues d'Elche*, de *Crevillente*, de *Vall-demusa* en Espagne; des *Paysages naturels* ou composés (1847-1853); *Pâturage, Fontaine à Majorque*, le *moulin d'Elche* (1855); *Lisière de forêt*; *Environs d'Oradour, Pont sur le Roubaud* (1857), plusieurs *Vues d'Hyères* et de Sainte-Eulalie, dans le Var (1859); *Vue de la ville d'Hyères* (Var) (1861); *Barque sur le Gapeau* (Var), *Beauvaillon*, *Hyères*, le *Puits de Saint-Pierre*, *Hyères* (1863); *Vue de la ville de Crevillente* (Espagne), *Bois de pins au bord de la mer* (1864); *Étang de Cotaria*, *Environs de la Crau* (1865); *Ruines d'un couvent*, *Étang des Pesquiers* (1866); *Embouchure du Gapeau* (1867); un *Vallon*, le *Ravin d'Elche* (1868); une *Fontaine à San-Moragès* (Majorque); *Cours de la Tordoire* (Haute-Vienne) (1869); *Vue prise à Hyères* (1870), *Cascades de Tivoli*, *Vue prise dans le Var* (1872), *Environs de Valence* (1874); le *Pressoir à huile* (1875), etc. M. Balfourier a aussi cultivé la gravure, et donné un certain nombre d'eaux-fortes à l'Artiste. Il a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1844 et une 2<sup>e</sup> en 1846.

**BALL** (John), homme politique et écrivain anglais, né en 1818, à Dublin, et fils d'un magistrat, acheva ses études à l'université de Cambridge et fut, en 1843, admis au barreau de son pays. Il remplit quelques années les fonctions de commissaire de la loi des pauvres, et en 1852 entra au Parlement pour le comté de Carlow (Irlande). Il se rallia au parti libéral. Au mois de février 1855, il fut nommé sous-secrétaire d'État au département des colonies. Il est auteur de divers traités sur les mathématiques et l'histoire naturelle, et d'un mémoire politique sur les améliorations que réclame l'Irlande.

**BALL** (John-Thomas), magistrat et homme politique anglais, né à Dublin en 1815, fut élevé au collège de la Trinité de cette ville, y prit ses grades pour les lettres, le droit et la théologie, et y devint professeur de cette dernière faculté. Inscrit, dès 1840, au barreau de l'Irlande, il fut conseiller et avocat de la reine, juge de la cour consistoriale, enfin solicitor général et attorney général de l'Irlande; une première fois sous l'administration de M. Disraeli, à la fin de 1868. Cette année-là il avait été élu à la Chambre des communes par l'université de Dublin; il prit place dans le parti conservateur et se fit remarquer, comme orateur parlementaire, par sa vivacité à soutenir les divers bills ecclésiastiques et territoriaux en faveur de l'Irlande. Le retour des conservateurs au pouvoir, en 1874, le ramena aux fonctions d'attorney général de l'Irlande, qu'il quitta, la même année, pour celles de lord-chancelier de ce pays.

**BALLANDE** (Jean-Auguste-Hilarion), artiste et auteur dramatique français, né à Pombuë (Lot-et-Garonne) en 1820, suivit d'abord, comme acteur, la carrière du théâtre, et joua sur les scènes de la banlieue de Paris avant d'être engagé à l'Odéon. Il s'était occupé de bonne heure de littérature et de poésie, et s'était attaché particulièrement à la

théorie de la lecture à haute voix et de la déclamation. En 1869, il eut l'idée toute nouvelle de faire jouer le dimanche, au milieu de la journée, les chefs-d'œuvre du théâtre classique, en faisant précéder la représentation d'une conférence qui expliquait l'œuvre et préparait les auditeurs à la mieux comprendre. Cette innovation, que l'on railla beaucoup, eut un très-grand succès. La première séance, qui eut lieu le 17 janvier 1869 à la Porte Saint-Martin, fut consacrée à *Cid*, et la conférence était faite par M. Chavée. La vogue fut telle, pendant plusieurs années, que les divers théâtres se mirent à donner aussi des représentations de jour, et comme ils pouvaient y consacrer des ressources qui manquaient à M. Ballande, celui-ci ne put lutter contre la concurrence qu'il avait provoquée. Il avait en outre institué un concours de pièces nouvelles, dont le prix était la représentation de l'œuvre couronnée. C'est ainsi que le drame en vers de M. Parodi, *Ulm le parricide*, fut joué, et avec un très grand succès. Ses conférenciers ordinaires étaient MM. Fr. Sarcey, Chavée, Legouvé, Lapommeraye, Delpit, Talbot, Gidel, etc. L'Académie française consacra l'institution de M. Ballande en lui décernant un des prix réservés à la publication des œuvres morales. M. Ballande eut, à l'occasion de ces séances, des démêlés judiciaires avec l'Assistance publique au sujet du droit des pauvres, dont il réclamait l'exemption (1874). Il avait été, en 1873, le promoteur du jubilé de Molière. Il a obtenu la direction de l'ancien théâtre Déjazet, devenu le troisième Théâtre-Français. Il a fait jouer en 1876, avec un succès d'estime, un drame en vers de sa composition, intitulé *les Grands devoirs* (20 mars).

M. Ballande a publié : *la Parole appliquée à la diction et à la lecture à haute voix* (1785, in-18; édition remaniée et augm., 1868, in-18; *Une Prière à Notre Saint-Père le Pape*, en vers (1860, in-8); *Châteaux en Espagne* (1861, in-8).

**BALLU** (Théodore), architecte français, né à Paris, le 8 juin 1817, entra, en 1835, à l'École des beaux-arts, sous la direction de M. Hippolyte Lebas, et remporta au bout de cinq années le grand prix d'architecture : le sujet de concours était une *Chambre des Pairs* (1840). En 1846, au retour d'un voyage en Grèce, d'où il ne rapportait que quelques dessins de l'Erechthéon, il fut d'abord attaché, comme inspecteur, aux travaux de Sainte-Clotilde, que conduisait encore Gau. Depuis 1850, il a remplacé ce dernier et achevé la nouvelle église dont il n'a guère modifié le plan primitif qu'en substituant aux tours projetées des flèches sculptées et percées à jour. En 1872, il a été chargé de la restauration de la tour gothique de Saint-Jacques la Boucherie et, en 1858, de celle de l'église Saint-Germain l'Auxerrois. Il a construit depuis l'église de la Trinité dans le style de la Renaissance florentine (1867), celle de Saint-Ambroise dans le genre roman (1868-1869), etc. Il a obtenu le prix au concours pour la reconstruction de l'Hôtel de ville de Paris, avec la collaboration de M. Deperthes, et a été chargé avec lui de l'exécution des travaux (mars 1873). Architecte en chef de la 4<sup>e</sup> division de la ville de Paris, depuis 1860, et membre du conseil de l'École des beaux-arts, M. Ballu a été nommé inspecteur général des travaux diocésains en 1874, en remplacement de M. Viollet-le-Duc, démissionnaire. Il a reçu depuis le titre d'inspecteur général honoraire. Il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts le 20 avril 1872, en remplacement de Vaudoier. Il a obtenu comme peintre une médaille de 3<sup>e</sup> classe au Salon de 1856. Décoré de la Légion d'honneur en 1857, M. Ballu a été

promu officier le 7 août 1869. il a publié une *Monographie de l'Eglise Saint-Ambroise* (1874, in-fol.).

**BALOGH** (Jean), homme politique hongrois, né dans le comitat de Barsch, en 1800, et nommé, depuis 1825, député à toutes les diètes de Hongrie, par les comitats de Barsch et de Komorn, prit place sur les bancs de l'opposition. Un duel avec le comte Zichy, député de la noblesse, dont il attaquait les privilèges, commença sa popularité, qui s'accrut par ses résistances ouvertes au gouvernement autrichien. Poursuivi et même destitué par l'Autriche, il fut réélu à une immense majorité membre de la diète, et continua encore un certain temps cette vive opposition. Après des tentatives de rapprochement du gouvernement, il reentra dans l'opposition, et se rangea parmi les membres les plus ardents de l'extrême gauche, à la suite des événements de mars 1848. On l'accusa même d'avoir poussé le peuple à l'assassinat du comte Lamberg; mais on ne put fournir aucune preuve à l'appui d'une imputation contre laquelle il a toujours protesté. Pendant la révolution, il défendit, soit à l'armée, soit dans l'administration, la cause de la nationalité hongroise, et quand elle fut perdue, il passa avec M. Kossuth sur le territoire turc, où il vécut dans la retraite. Il n'est rentré en Hongrie qu'en 1867, après les désastres de l'Autriche.

**BALTACCHINI** (Xavier), poète italien, né à Barletta (Deux-Siciles), le 27 avril 1800, se fit journaliste pendant la période constitutionnelle de 1820 à 1821, parcourut ensuite l'Italie, et publia à Pise une traduction estimée de Colutus le Thébain. Rentré à Naples, il fit successivement paraître un recueil de poésies et le joli conte de *la Giojetta*; *Claudius Vannini* (1836), poème en vers blancs, et *Hugo de Cortone* (1838), autre poème, composé au retour d'un voyage en France, en Angleterre et en Suisse. Vers le même temps, il traduisit la *Parisina* de Byron et *l'Aaptor* de Shelley. En 1848, il fut un des principaux rédacteurs du *Musée des sciences et de la littérature* et du journal politique le *Temps*. Pendant la courte période du régime constitutionnel de cette époque, il siégea comme député au parlement de Naples parmi les libéraux modérés, et présida la commission d'instruction publique.

**BALTACCHINI** (Michel), littérateur italien, frère du précédent, né à Naples, le 11 février 1803, avait vingt-six ans quand il publia ses *Novellette morali* (1829), qui eurent rapidement plusieurs éditions. Sa remarquable *Histoire de Masaniello* (Lugano, 1834) fut aussi réimprimée plusieurs fois. En 1838, après un voyage à Paris, il fit paraître un roman historique, *le Fils du proscrit*, réimprimé à Naples l'année suivante. C'est à Naples qu'il publia aussi des travaux philosophiques importants, une étude sur *la Vie et les écrits de Campanella* (1830-1843), un *Traité du scepticisme* (1851), et une *Exposition de la philosophie de Kant* (1854). Ainsi que le précédent, il a beaucoup écrit dans plusieurs recueils, entre autres, le *Musée des sciences*, et la *Revue sébétienne*. Uniquement occupé de travaux littéraires ou philosophiques, il a été nommé membre ou correspondant de plusieurs académies tant napolitaines qu'étrangères.

**BALTARD** (Victor), architecte français, membre de l'Institut, né à Paris, le 19 juin 1805, est un des trois fils de Pierre-Louis-Baltard, architecte et graveur mort en 1846 et connu en outre par une foule de publications relatives au beaux-arts. Il

fit ses études sous son père et remporta le premier grand prix d'architecture en 1833 sur ce programme : *une École militaire*. Il partit pour l'Italie où il exécuta des travaux sérieux. Son principal envoi de Rome fut le *Théâtre de Pompéi*; il fut nommé à son retour architecte du gouvernement et de la ville de Paris, puis architecte-directeur, chargé de l'inspection supérieure des Beaux-Arts. C'est à lui qu'on doit la restauration ou la décoration des églises Saint-Germain des Frères, Saint-Séverin et Saint-Eustache, l'exécution de l'église Saint-Augustin, inaugurée le 30 mai 1868, ainsi que l'achèvement du nouvel hôtel du Timbre, commencé par P. Lelong. Depuis il a dirigé, d'abord avec Victor Callet, l'exécution des halles centrales. A propos du grand prix de 100 000 francs à décerner en 1869, il a été longtemps question, dans la presse, de cette dernière œuvre, comme de la plus digne de cette récompense extraordinaire, par la nouveauté de l'idée et la parfaite appropriation du monument à son objet; mais on s'est plu à rapporter cette idée à un autre artiste, M. Horeau. La plupart des travaux de M. Baltard accusent autant de goût que de science, de l'érudition archéologique et une grande habileté de praticien.

Cet artiste a enrichi de nombreuses planches dessinées d'après nature un remarquable ouvrage imprimé par les soins de M. le duc de Luynes, les *Recherches sur les monuments de l'histoire des Normands et de la maison de Souabe dans l'Italie méridionale*, dont le texte est dû à M. A. Huillard-Bréholles. Il s'est chargé de continuer la publication des *Grands prix d'architecture*, commencée par son père. Il lui-même rédige le texte historique et dessiné toutes les planches d'une splendide monographie de la *Villa Medicis* (in-fol., 1847-48). Une de ses dernières œuvres est le dessin du *Berceau du prince impérial*, commandé par la ville de Paris. M. Victor Baltard a pris part plusieurs fois aux Salons; il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : le *Théâtre de Pompéi*, étude faite en 1837, et au Salon de 1859, un *Projet de restauration de Saint-Eustache*. Il a obtenu, en 1855, une médaille de 2<sup>e</sup> classe. Décoré de la Légion d'honneur le 20 décembre 1854, il a été promu officier le 13 août 1863, et a été élu membre de l'Académie des beaux-arts (section d'architecture), le 7 février 1863. Au mois de septembre 1870, il était président de l'Institut lorsque ce grand corps savant protesta à l'unanimité contre la destruction des monuments et l'incendie de la bibliothèque de Strasbourg par l'armée prussienne. — M. Baltard est mort à Paris le 13 janvier 1874.

**BALTHAZAR** (Casimir-Victor-Alexandre DE), peintre français, né à Hayange (Moselle), en 1809, vint à Paris vers 1827 et suivit, jusqu'en 1832, l'atelier de Paul Delaroche. Il débuta l'année suivante au Salon, et traita l'histoire et le portrait. On a remarqué de lui : la *Tête de saint Jean offerte à Hérodiade*; *Tobie conduit par l'ange*; *Lara et Kaled*; *Goëtz de Berlichingen* (1837); la *Vision de Jeanne d'Arc*, *Jeanne d'Arc dans sa prison* (1838); le *Baptême de Clovis*; le *Dévouement du trompette Escoffer*; *Diane au repos*; la *Mère pieuse*; les portraits du colonel Haudy, de l'évêque de Gap, du cardinal Donnet, et beaucoup d'autres; des *Études*, etc. La *Mort de Lara*, déjà exposée en 1840, le *Christ et la Samaritaine* et un *Portrait*, ont reparu à l'Exposition universelle de 1855. Il a exposé, en 1859, *Au bord de la fontaine*. Cet artiste a obtenu successivement une 3<sup>e</sup> médaille en 1837, une 2<sup>e</sup> en 1838, et une 1<sup>re</sup> en 1840. — Il est mort à Paris le 4 avril 1875.

**BALTZER** (Jean-Baptiste), théologien catholique allemand, né le 16 juillet 1803, à Andernach sur le Rhin, étudia, de 1823 à 1827, la théologie à l'université de Bonn, sous la direction du célèbre professeur Hermès. Ordonné prêtre et promu aux divers grades universitaires, il fut appelé à Breslau où il devint successivement professeur de théologie (1830-1831), membre du conseil du consistoire (1843), examinateur ecclésiastique (1844) et chanoine à Breslau (1846). Il a rempli diverses missions ecclésiastiques et a eu quelques conflits avec ses chefs. Lors du concile de 1870, il se déclara contre l'infaillibilité. — Il est mort à Bonn, le 1<sup>er</sup> octobre 1871.

Les principaux ouvrages de M. Baltzer se rapportent à des polémiques religieuses. Nous citerons : *le Caractère fondamental du système hermésien* (Hinweisungen auf den Grundcharakter des hermésischen Systems, Bonn, 1831); *Origine de l'opposition de doctrine entre le catholicisme et le protestantisme* (Ueber die Entstehung religiöser Gegensätze unter Kathol. und Pr., Bonn, 1832), ouvrages inspirés par les principes d'Hermès; *Lettres théologiques* (Theologische Briefe, Mayence et Breslau, trois séries, 1844-1853), dédiées à M. Günther; *Bases d'un jugement équitable sur le catholicisme et le protestantisme* (Beitrag zur Vermittelung eines richtigen Urtheils über Kat. und Pr., Breslau, 1839-1840, 2 vol.); *la Béatitude de l'autre vie d'après la confession catholique et d'après la confession protestante* (das christliche Seligkeits dogma nach, etc. Mayence, 2<sup>e</sup> édit., 1844); *la Création d'après la Bible* (die biblische Schöpfungsgeschichte, etc., Leipzig, 1867-73, 2 vol.), etc.

**BALTZER** (Guillaume-Édouard), pasteur de la commune libre de Nordhausen, né le 24 octobre 1814, à Hohenleine, village de Prusse, où son père était ministre protestant, étudia, de 1834 à 1838, la théologie aux universités de Halle et de Leipzig et fut nommé prédicateur protestant dans la ville de Delitzsch. Ayant donné sa démission, il fonda, le 5 janvier 1847, à Nordhausen, une commune libre. En 1848, il fit partie du parlement de Francfort et de l'Assemblée nationale, et vota avec la gauche. En 1849, il fut compromis dans le grand procès intenté contre ceux des députés de la Prusse qui refusaient au roi le droit de lever les impôts, et fut acquitté.

On cite de M. Baltzer : *Delitzsch-Halle-Nordhausen*; *Ma route de l'église nationale à la commune libre protestante* (Delitzsch-Halle-Nordhausen. Oder mein Weg aus, etc., Leipzig, 1847); *Discours prononcés dans la commune libre de Nordhausen* (Vorträge gehalten in der freien Gemeinde Nordhausen, etc., 1850-1851, 2 vol.); *la Commune libre de Nordhausen* (die freie Gemeinde, Ibid., 1851); *Nouveaux prophètes, discours sur leur vie, leur caractère et leur importance* (Neue Propheten. Vorträge über deren, Ibid., 1853); *l'histoire religieuse universelle, manuel dédié aux personnes qui réfléchissent* (Allgemeine Religionsgeschichte, etc. Ibid., 1854); *les Nouveaux fatalistes du matérialisme* (die neuen Fatalisten des Mat., Gotha, 1859); *le Régime naturel de la santé et du salut social* (die natürliche Lebensweise der Weg zu Gesundheit und sozialen Heil (Nordhausen, 1867-72, 4 vol.).

Deux de ses frères, MM. Frédéric et Théodore BALTZER, anciens pasteurs, se sont fait aussi remarquer par des opinions analogues. Le premier, forcé de s'exiler, vécut à Zurich.

**BALZAC** (Laure DE). Voy. SURVILLE (Mme).

**BALZE** (Jean-Étienne-Paul), peintre français,

né à Rome, le 25 août 1815, de parents d'origine française, vint suivre à Paris, en 1831, les cours de l'École des beaux-arts et l'atelier de M. Ingres, avec lequel il retourna en Italie. Il dut ensuite à l'amitié de ce maître la commande de plusieurs copies des grandes toiles de Raphaël et exécuta, avec son frère Raymond, les plus importantes, telles que l'École d'Athènes, placée en 1850 dans l'escalier monumental de la nouvelle bibliothèque Sainte-Genève, et les médaillons allégoriques des loges du Vatican, disposés dans les couloirs du Palais des beaux-arts (1856). A la suite de l'Exposition universelle de 1855, il fut chargé avec son frère de faire pour la même salle une copie de l'Apothéose d'Homère d'Ingres.

M. P. Balze a en outre exposé : *Combat entre Fitz-James et Roderick Dhu*, tiré de la *Dane du lac* (1835); des *Odaliques* (1849); la *Lapidation de saint Etienne*, acquis par le ministère d'État (1861). Il a obtenu une médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1863 et la décoration de la Légion d'honneur en 1873. Il a exécuté (1858) le *Couronnement de la Vierge*, pour l'église Saint-Symphorien, à Versailles, les peintures des porches de Saint-Augustin et de la Trinité, et a refait presque entièrement les fresques de Romanelli dans les appartements d'Anne d'Autriche au rez-de-chaussée du Louvre. M. Balze est, en outre, inventeur d'un procédé de peinture sur briques émaillées.

**BALZE** (Jean-Antoine-Raymond), peintre français, frère du précédent, né à Rome, le 4 mai 1818, suivit également à Paris l'atelier d'Ingres et accompagna ensuite son maître en Italie. Outre sa collaboration active aux grandes copies confiées à son frère (Voy. ci-dessus), il a figuré par ses propres œuvres au Salon depuis 1849. On cite de lui une *Sainte Cécile*, un *Christ calmant la tempête*, acquis par le ministère de l'intérieur; *Nègre*, sujet inspiré de Chénier; *Horace à Tibur* (1849), réexposé en 1855; *Apothéose de saint Louis*, commandé par le ministère d'État; *Un trait de l'enfance d'Annibal Carrache*, plusieurs cartons de verrières (1859); la *Guerre, ses causes et ses suites*; scène de genre (1867); *Élégie nationale* (1872); *Jeanne d'Arc à Patay* et *Silène* (1877), etc. M. Raymond Balze a été décoré de la Légion d'honneur en 1873.

**BAMBERGER** (Édouard-Adrien), homme politique français, député, né à Strasbourg le 25 septembre 1825, étudia la médecine et fut reçu docteur en 1859. Il s'établit à Metz, et s'occupa activement des questions d'instruction. Aux élections du 8 février 1871, il fut élu représentant à l'Assemblée nationale, dans le département de la Moselle, le dernier sur huit, par 33 632 voix. A la réunion de l'Assemblée à Bordeaux, il vota contre l'adoption des préliminaires de paix, avec ses collègues des départements annexés, puis donna sa démission le 1<sup>er</sup> mars. Il revint cependant siéger à Versailles, avec un autre député de l'ancien département de la Moselle, M. Deschamps, et déposa avec lui une proposition, tendant à ce que les décisions de la Commission des capitulations fussent publiées. Cette proposition, qui visait le maréchal Bazaine, amena en effet son arrestation et sa mise en jugement.

A l'Assemblée nationale M. Bamberger, qui prit place à gauche, vota toutes les mesures favorables à la fondation du régime républicain. Lors des élections générales pour la nouvelle Chambre des députés, en février 1876, il se présenta dans la deuxième circonscription de l'arrondissement de Saint-Denis (Seine), comprenant le canton de Neuilly. Il obtint, au premier tour de scrutin, 2764 voix sur 11 000 votants, et ne passa

qu'au scrutin de ballottage, avec 560 voix de majorité. Il suivit la même ligne républicaine, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés qui refusèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie. Il se présenta dans la même circonscription et fut réélu, le 14 octobre, par 8871 voix, contre 3204 obtenues par M. L. Detroyat, directeur du journal *la Liberté*. \*

**BAMBERGER** (Louis), homme politique allemand, né à Mayence le 22 juin 1823, étudia le droit à Giessen, à Heidelberg et à Göttingue, et revint exercer la profession d'avocat dans sa ville natale. Il se donna en même temps à la politique et au journalisme, et lorsque les événements de 1848 survinrent, il fut un des chefs du mouvement. Il prit part à l'insurrection de 1849, qui avait pour but de réclamer une constitution pour la Bavière rhénane. Lorsqu'elle fut comprimée, il se réfugia en Suisse, pendant que le tribunal de Mayence le condamnait à la réclusion, et les assises de la Bavière rhénane à la peine de mort. Il passa de Suisse en Angleterre, puis en Belgique et en Hollande, et vint enfin s'établir à Paris où, pendant quinze ans (1853-1867), il dirigea une importante maison de banque. L'amnistie qui suivit la guerre austro-prussienne de 1866 permit à M. Bamberger de rentrer dans sa ville natale, qui l'envoya, en 1868, au Parlement douanier allemand, et en 1871 au Reichstag.

Au moment où éclata la guerre contre la France, M. Bamberger, qui s'était empressé de consacrer à la défense des intérêts nationaux allemands, avec son talent de publiciste, sa longue connaissance des affaires de notre pays, fut appelé par M. de Bismarck au quartier général dès le mois d'août 1870; il fut ensuite attaché au gouverneur de l'Alsace pour le seconder dans l'administration politique de cette province. Dans le Reichstag, M. Bamberger devint l'un des chefs du parti national-libéral et y prit une place importante comme orateur financier, moins par l'éclat de la parole que par la netteté de l'exposition, la rigueur de la logique et l'autorité de l'expérience.

Comme publiciste, il a fait paraître un certain nombre d'écrits d'histoire contemporaine et d'économie politique, : *la Lune de miel de la liberté de la presse* (die Flitterwochen der Pressefreiheit; Mayence, 1848); *Résultats du soulèvement du Palatinat* (Erebnisse aus der pfälz. Erhebung; Francfort, 1849); *Monsieur de Bismarck* (Paris, 1868, in-18), livre publié d'abord en français, puis traduit en allemand (Breslau, même année); *l'Histoire naturelle de la guerre française* (Zur Naturgeschichte der Franzkriegs; Leipzig, 1871); *les Travailleurs et le droit de réunion* (die Arbeiterfrage unter dem Gesichtspunkte des Vereinsrechts; Stuttgart, 1873), etc., et de nombreux articles dans les recueils et journaux démocratiques allemands.

**BAMBERGER** (Henri DE), médecin autrichien, né à Zwonarka, près de Prague, le 27 décembre 1822, étudia à Vienne sous des maîtres célèbres. Après avoir professé la clinique médicale à l'hôpital Julius de Würzburg, il fut rappelé à Vienne à la mort d'Appolzer, comme directeur de clinique médicale. A part de savants articles dans les premiers recueils de médecine d'Allemagne, on lui doit : *les Maladies de l'appareil chylifère* (Krankheiten der chylpoëtischen Systems; Erlangen, 2<sup>e</sup> édit., 1864); *Traité des maladies du cœur* (Lehrbuch der Kr. dez Herzens; Vienne, 1857, etc.). Citons à part une étude spéciale sur Bacon de Verulam, au point de vue de la médecine (Ueber B. v. V., besonders vom med. Standpunkte; Würzburg, 1865).

**BANCEL** (Baptiste-François-Désiré), homme politique français, ancien représentant du peuple, est né à La Mastre (Ardèche), le 2 février 1822. Fils d'un avocat distingué de Valence (Drôme), il se fit lui-même avocat et commença à se faire remarquer, en 1848, en publiant un *Essai sur le crédit hypothécaire envisagé comme base fondamentale du crédit public et de l'organisation du travail* (Valence et Paris, in-18). Aux élections générales de 1849, il fut nommé, le dernier sur sept, représentant du peuple dans la Drôme. Membre de la Montagne, il combattit à la fois la majorité royaliste et la politique de l'Élysée; il se signala particulièrement dans les débats relatifs à la révision de la Constitution. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut arrêté et expulsé du territoire français et se retira à Bruxelles, où il fit, avec un très-grand succès, un cours libre à l'Université, ainsi que des conférences très suivies dans la plupart des villes de la Belgique.

Rentré en France, après l'amnistie, M. Bancel fut, mais sans succès, candidat aux élections générales de 1863; puis sa candidature, à celles de 1869, se produisit dans diverses circonscriptions, avec toute l'importance d'une protestation politique. Représentant « l'opposition irréconciliable et l'éternelle revendication », elle fut surtout dirigée, dans la 3<sup>e</sup> circonscription de la Seine, contre les tentatives de démocratie conciliatrice rattachées au nom de M. Emile Ollivier durant la précédente législature; il obtint 22 848 suffrages sur 35 073 votants contre 12 848 obtenus par son rival. Aux mêmes élections, il fut aussi nommé par 16 953 voix, dans la 2<sup>e</sup> circonscription du Rhône. Il recueillit en outre 12 258 voix dans la 1<sup>re</sup> circonscription de la Drôme, sans toutefois être élu. En dehors de ses discours et de ses écrits destinés à soutenir sa candidature, M. Bancel excita encore l'attention par des conférences et des lectures soi-disant littéraires. Celles qu'il fit sur Corneille, dans le théâtre du Châtelet, prit les proportions d'une manifestation politique (mai 1869). Une grave maladie le força à renoncer à la lutte au moment où l'Empire tombait, et à rentrer dans son pays natal. — Il est mort à La Mastre le 23 juin 1871.

M. Bancel a publié : *les Révolutions de la parole* (1868, in-8); *les Origines de la Révolution* (1870, in-8, broch.); *les Mystères*, étude littéraire et philosophique (1871, in-32). M. Ant. Dubost s'est chargé de la publication de ses *œuvres posthumes*.

**BANCROFT** (George), homme politique et historien américain, est né le 3 octobre 1800 à Worcester (État de Massachusetts). Fils d'un savant docteur en théologie, il fut élevé à l'École alors célèbre d'Exeter, dans le New-Hampshire, et plus tard à l'université d'Harvard, où il soutint, à l'âge de dix-sept ans, ses examens de sortie d'une manière très brillante. Un subside assez considérable, obtenu par l'entremise d'Everett, lui permit d'aller compléter son éducation en Europe; il passa deux années à l'université de Göttingue, qui, en 1820, lui conféra le diplôme de docteur en philosophie; s'étant ensuite fixé à Berlin, il s'y lia avec Hegel, Humboldt, Savigny, Schleiermacher, Varnhagen von Ense et autres hommes remarquables; puis il parcourut les différentes parties de l'Allemagne et de l'Italie, et, après un court séjour à Paris et à Londres, il revint, en 1822, en Amérique.

Nommé aussitôt professeur de langue grecque à l'université d'Harvard, M. Bancroft conçut dès lors le projet de réformer le système de l'éducation américaine, à l'aide des méthodes qu'il avait vu pratiquer sur le continent. Il fonda à Nor-

thampton un établissement pédagogique appelé *Round-Hill-School*, et s'entoura de professeurs allemands d'un haut mérite; mais les oppositions qu'il eut à combattre le rebutèrent, et il tourna vers les questions politiques toute l'activité de son intelligence. Il alla établir sa résidence à Springfield (1826), servit le parti démocratique par ses discours publics et ses articles polémiques dans les journaux, fut appelé, en 1838, à remplir à Boston le poste de receveur des douanes, qu'il garda jusqu'en 1841. Dans cette première période de sa vie, il se fit aussi connaître par des travaux purement littéraires, notamment des *Poésies* (Poems, 1823), une traduction des *Manuels d'histoire d'Heeren* (Heeren's Historical treatises; 1824-1825), et des cours publics de littérature allemande.

Ce qui compléta la réputation de M. Bancroft fut l'apparition de sa remarquable *Histoire des États-Unis depuis la découverte de l'Amérique jusqu'à nos jours* (History of the United States, etc.; Boston, 1834-1874, 10 vol. in-8; nombreuses édit.). Cet ouvrage antérieur aux travaux de Prescott, et le premier qui traite l'histoire américaine à la manière large et philosophique de l'école moderne, parut suffire pour ranger son auteur parmi les écrivains supérieurs de son pays. Il a été traduit en français par Mlle I. Gatti de Gamond (1862 64, t. I-IX) et Ad. de Circourt (1876, t. X-XII).

Après avoir, en 1844, brigué les fonctions électorales de gouverneur de l'État du Massachusetts, M. Bancroft fut, l'année suivante, nommé ministre de la marine par le président Polk et signala sa trop courte administration par la création d'un observatoire à Washington et d'une école de marine à Anapolis. Vers la fin de 1846, il échangea ce portefeuille contre l'ambassade d'Angleterre et mit à profit son séjour en ce pays pour compléter ses recherches sur la période relative à l'insurrection des colonies. Il eut à cette époque des relations intimes avec les plus célèbres historiens français. Rappelé en 1849, il se fixa à New-York et reprit ses travaux favoris.

Le résultat de nouvelles investigations de M. Bancroft parut en 1850 dans son *Histoire de la révolution d'Amérique* (History of the revolution of Northern America, t. I, in-8). Il fut un des principaux collaborateurs de la *Northern American Review*, l'un des organes les plus accrédités de la presse littéraire aux États-Unis; les articles qu'il y a fournis ont été l'objet d'un recueil de *Mélanges* (Miscellanies, essays and reviews; New-York, 1855, in-8). C'est M. Bancroft qui fut chargé, en 1856, de prononcer dans le Congrès de Washington, l'éloge funèbre du président Lincoln: il a été traduit en français (Bruxelles, 1866, in-8).

En 1867, M. Bancroft fut de nouveau arraché à ses études par le président Johnson et envoyé à Berlin, comme ministre plénipotentiaire auprès du royaume de Prusse et de la Confédération de l'Allemagne du Nord. Il conclut avec la Prusse et divers États allemands plusieurs conventions importantes, notamment au sujet de la naturalisation des Allemands aux États-Unis. Pendant la guerre franco-prussienne, il proposa, dans l'intérêt de la paix, un projet de médiation américaine qui n'eut pas de suite (septembre 1870). Il a été relevé de son poste le 1<sup>er</sup> juillet 1874. M. Bancroft a été élu, dès 1848, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques.

**BANDEL** (Ernest DE), sculpteur allemand, né à Ansbach (Bavière), en 1800, alla étudier à l'Académie de Munich. Dès 1820, il donna un *Mars endormi* qui révéla en lui un artiste d'un grand



avenir. Il resta dans la capitale de la Bavière jusqu'en 1834, et, durant ces quatorze années, exécuta plusieurs œuvres d'un grand mérite, parmi lesquelles il faut citer les bustes de *Maximilien de Bavière*, des artistes *Quaglio* et *Pierre Hess*, le *Monument du chevalier de Skell* dans le jardin anglais de la ville, celui du peintre *Langer*, les statues de plusieurs divinités antiques, et surtout une statue de *la Charité*, regardée comme l'un des plus beaux morceaux de la sculpture classique moderne chez les Allemands.

En 1834, M. Bandel se rendit à Berlin, où il sculpta, pour un tombeau, un *Génie endormi*, plusieurs bas-reliefs remarquables, un *Christ* de grandeur naturelle, et le modèle en plâtre de la statue d'Hermann, prince des Chérusques, qui devait être élevée à Detmold. Le *Monument d'Hermann*, dont il publia la lithographie en 1838, est l'œuvre capitale de la vie artistique de M. Bandel. Des souscriptions nationales couvrirent les frais de fonte et de métal de cette œuvre gigantesque dont les fondements furent posés en 1841, mais dont l'exécution rencontra de telles difficultés qu'elle ne fut achevée qu'en 1875. Elle fut inaugurée au mois d'août de cette même année, au milieu de fêtes nationales.

On doit encore à M. Bandel un buste du sculpteur *Grabbe*, une statue en marbre de *Thusnelda*, la femme d'Hermann, *enchaînée et conduite prisonnière par les Romains*. D'un voyage qu'il fit en Italie, il rapporta les bustes du *prince de Lippe-Detmold* et de la *duchesse Pauline*, en marbre de Carrare. Toutes les œuvres de M. Bandel se distinguent par une grande habileté d'exécution et un haut style. Ses bustes ont de l'expression et du mouvement. Il est resté en dehors des diverses écoles qui divisent l'Allemagne. — Il est mort à Donauwerth, le 25 septembre 1876.

**BANDMANN** (Daniel-Edward), artiste dramatique, né à Cassel, en Allemagne, le 1<sup>er</sup> novembre 1839, montra, dès l'enfance, de grandes dispositions pour la scène. A dix-huit ans, il parut au théâtre de la Cour, à Neu-Strélitz, où il fut soutenu par la faveur spéciale de la grande-duchesse de Mecklembourg. Il alla jouer ensuite dans diverses villes, Prague, Gratz, Weimar, Pesth et Vienne, et s'y fit remarquer dans le répertoire de Shakespeare. A la suite de fatigues causées par l'étude, il passa en Amérique. Prié par ses compatriotes de donner quelques représentations à New-York, il obtint un tel succès qu'il prolongea son séjour et se mit à apprendre l'anglais; au bout de six semaines de travail, il pouvait jouer le rôle de *Shylock*, dans la langue originale. Encouragé par l'accueil enthousiaste qui lui fut fait, il continua quelque temps dans cette voie, et fit aux États-Unis une tournée qui ne dura pas moins de cinq ans et qui fut un constant triomphe. Il vint à Londres en février 1868, et y débuta au Lyceum-Theatre; il fut remarqué par le feu lord Lytton, qui se fit son mécène, l'invita à son château de Knebwerth et refit pour lui son drame, le *Capitaine de mer*, qui, sous le nouveau titre de *V'Héritier légitime*, fut représenté pendant trois mois avec le plus grand succès. Après une tournée en Angleterre, M. Bandmann alla en Australie en 1869, y resta un an, et revint par Honolulu, où il joua devant le roi Kamehameha V. Depuis cette époque, il a continué de faire des tournées de représentations dans toute la Grande-Bretagne.

**BANFIELD** (Charles-Thomas), économiste anglais, né à Londres, en 1800, séjourna quelque temps en Allemagne et fut chargé de l'éducation de l'ex-roi Louis II de Bavière. De retour en An-

gleterre, il fit, de 1844 à 1855, le cours d'économie politique à l'Université de Cambridge. Le crédit et l'amitié de sir Robert Peel lui valurent, dès 1846, les fonctions de secrétaire du conseil privé de la reine. Il a été décoré de divers ordres.

Les leçons de M. Banfield, réunies sous le titre d'*Organisation de l'industrie* (the Organisation of the industry), ont été plusieurs fois réimprimées, et traduites par M. Em. Thomas (1851, in-8), dans la *Collection des économistes contemporains*. Il a en outre collaboré à l'*Annuaire de statistique* de M. de Weld (the Statistical Companion; Londres, 1800, in-12), contribué à la fondation d'une revue mensuelle pour l'émancipation des colonies anglaises, et fourni des articles au *Journal des Mines* (Mining Journal).

**BANKS** (Nathaniel-Prentiss), général américain au service de l'Union, né le 30 janvier 1816, à Watham (Massachusetts), où son père était contre-maître dans une manufacture de coton, travailla d'abord sous sa direction, s'instruisit seul, puis se destina à la profession de mécanicien, et enfin opta pour la carrière littéraire. Il fit des lectures sociales et politiques dans divers meetings, et, en 1842, il était devenu rédacteur-propriétaire d'un journal assez répandu. Le président Polk le remarqua et lui donna un emploi dans la douane de Boston. En 1849, il entra, après six échecs consécutifs, à la Chambre des représentants de Massachusetts, qui le choisit pour président en 1851. Deux ans plus tard, il présida aussi l'assemblée chargée de reviser la constitution de cet État. Vers cette époque, il vota dans le Congrès contre les démocrates pour le bill de Kansas-Nebraska. En décembre 1854, il fut nommé président du Congrès et s'acquitta de sa charge avec distinction. En 1856, il obtint un certain nombre de suffrages comme candidat à la présidence. En 1857, il devint gouverneur du Massachusetts; puis, en 1860, succéda à Mac-Clellan, comme directeur de la compagnie du chemin de fer central de l'Illinois.

S'il n'appartenait pas à l'armée active, il avait du moins acquis une certaine expérience des affaires militaires, comme administrateur et en présidant à l'organisation des milices volontaires. Aussi, en 1861, fut-il un des premiers citoyens désignés pour le commandement, dans la pénurie d'officiers expérimentés qui était la grande difficulté du moment. On voulut lui donner les fonctions de quartier-maître général, mais il préféra le service actif, et il fut placé, comme major général, à la tête du 5<sup>e</sup> corps de l'armée du Potomac, composé de sa division et de celle du général Shield. Avec ces troupes il battit, le 23 mars, à Winchester, le général confédéré Jackson; puis, chargé de contenir Baltimore où des sentiments séparatistes se faisaient jour, il mit la ville en état de siège, fit arrêter le chef de la police et y maintint l'autorité fédérale. Après la défaite de Bull's Run, à laquelle il n'avait point assisté, il fut appelé à remplacer le général Patterson, et en cette qualité, occupa Harper's-Ferry le 24 juillet.

Au printemps de 1862, le général Banks reçut le commandement du département militaire de la Sheuandoah, comprenant la partie de la Virginie et du Maryland située entre le département des montagnes et le Blue-Ridge. Dans cette campagne, il fit preuve d'une bravoure et d'une activité remarquables; mais, affaibli par le départ d'un corps de 15 000 hommes qu'il avait été forcé d'envoyer au secours de Mac-Dowell, il éprouva de graves revers. Une partie de ses forces, sous les ordres du colonel Kenly, fut taillée en pièces à Fort-Royal, le 23 mai; lui-même, forcé de battre en retraite sur Winchester, en fut chassé.

le 24, par Ewell et Jackson qui le rejetèrent au delà du Potomac. Ayant reçu des renforts, il put rentrer à Fort-Royal, le 28 mai, et à Martinsbourg, deux jours plus tard. Là, ses troupes, jointes à celles des généraux Frémont et Mac-Dowell, formèrent une seule armée dont Pope devint le général en chef. Le 9 août, Banks soutint, seul avec son corps d'armée, un combat meurtrier contre Jackson, à Cedar-Mountain, y fut blessé, et, quoique inférieur en nombre, parvint à conserver ses positions.

Au bout de quelques jours, lorsque les généraux Lee et Stonewall Jackson, par des marches rapides, eurent opéré cette habile concentration de forces qui les conduisit presque sous les murs de Washington, Banks prit encore une part active et distinguée aux nombreux et sanglants combats que les fédéraux livrèrent presque chaque jour tout en battant en retraite. C'est ainsi qu'il assista, sur le Rappahannock, aux combats des 20, 21, 22 et 23 août. Quatre jours plus tard, il payait aussi de sa personne, les 28, 29, 30 et 31 août, dans la terrible lutte livrée, entre Manassas et Warrenton, contre Jackson qui, presque vaincu le 30, triomphait le lendemain d'une manière décisive et envahissait le Maryland. Dans l'armée d'élite que Mac-Clellan improvisa aussitôt pour rejeter les confédérés au delà du Potomac, Banks obtint le commandement d'une division, et prit part avec ces troupes nouvelles aux sanglantes affaires d'Hagerstown (14 et 15 septembre) et d'Antiétam (16 et 17 septembre), qui reportèrent la guerre dans la Virginie.

Quelques semaines plus tard, son caractère doux et modéré le fit choisir pour remplacer, à la Nouvelle-Orléans, le général Butler, démissionnaire. En prenant possession de son poste (16 décembre 1862), il proclama son dévouement inflexible à l'Union, tout en se signalant par plusieurs mesures de conciliation. L'hiver ne lui permit guère d'autre opération que l'occupation de Baton-Rouge; mais au printemps de 1863, secondé par l'amiral Farragut, il tenta une attaque contre la Louisiane occidentale qui, après plusieurs combats (avril), tomba tout entière au pouvoir des fédéraux; mais il fut repoussé devant Port-Hudson (27 mai). Quelques jours auparavant, il avait chassé sur le territoire confédéré tous ceux qui refusaient encore de prêter le serment d'allégeance à l'Union. Grâce à sa ténacité, il reçut enfin, le 8 juillet, la reddition de Port-Hudson. Au mois de novembre il fut chargé d'attaquer le Texas et s'empara d'abord de Brownsville et du fort Brown, sur le Rio-Grande (6 novembre). Peu de temps après, tout le littoral, à l'exception de Galveston, tombait au pouvoir des armées fédérales.

Au mois de mai 1864, à la suite d'une expédition malheureuse dans la rivière Rouge, il fut relevé de son commandement. Élu à plusieurs reprises membre du Congrès, le général Banks s'est éloigné des républicains pour se rapprocher des démocrates; il soutint, en 1872, la candidature de M. Horace Greeley contre le général Grant. Il a été jusqu'en 1874 président du comité des affaires étrangères.

**BANVILLE** \* (Théodore FAULLAIN DE), poète français, né à Moulins, le 14 mars 1823, fils d'un capitaine de vaisseau, vint de bonne heure à Paris, et se consacra exclusivement aux lettres. Il fit bientôt quelque bruit par la publication de deux volumes de vers : *les Cariatides* (1842, in-8) et *les Stalactites* (1846, in-8). Les *Odelettes* (1856, in-16), et surtout *Odes funambulesques* (1857, in-16), sorte de grande parodie lyrique, consacrèrent sa réputation. L'année suivante, il fut décoré de la Légion d'honneur.

M. Th. de Banville, qui avait déjà donné au théâtre *les Nations*, opéra-ballet en un acte (Opéra, 1851), *le Feuilletou d'Aristophane*, en deux actes, avec Phil. Boyer (1852), *le Cousin du Roi*, en un acte, avec le même (1857), *les Folies nouvelles*, prologue en vers pour l'ouverture de ce théâtre (1854, in-18), a fait jouer depuis sur plusieurs scènes et non sans succès : *le Beau Léandre* (1856), comédie en vers, en collaboration avec M. Siraudin, joué ou repris longtemps au Vaudeville; *Diane au bois*, comédie héroïque, en deux actes, en vers (Odéon, 1863); *les Fourberies de Nérine*, comédie en vers, en un acte (Vaudeville, 1864); *la Pomme*, comédie en un acte, en vers (Théâtre-Français, 1865); *Gringoire*, comédie en un acte, en prose (Théâtre-Français, 1866); *Deidamia*, comédie héroïque en trois actes, en vers (Odéon, 18 novembre 1876), etc.

M. de Banville a encore écrit un certain nombre d'autres volumes de poésie, romans ou études : *les Pauvres saltimbanques* (1853, in-16); *la Vie d'une comédienne* (1855); *Esquisses parisiennes*, Scènes de la vie (1859, in-18); *la Mer de Nice*, lettres d'un ami (1860, in-18); *les Camées parisiens* (1866-73, trois séries, in-18); *les Parisiennes de Paris* (1866, in-18), réimpression des *Esquisses parisiennes*; *les Exilés*, poésies (1866, in-18); *Nouvelles Odes funambulesques* (1869, in-18); *Idylles prussiennes* (1871, in-18); *Trente-six ballades joyeuses* (1873, in-18); *les Princesses* (1874, in-18). La plupart de ces ouvrages ont été réunis sous le titre collectif d'*Œuvres* (1873-78, 8 vol. in-16), etc. M. Th. de Banville a en outre collaboré à un grand nombre de journaux ou de revues, aux *Poètes français* de M. Eug. Crépet, etc. Il a rédigé le feuilleton dramatique du journal *le Pouvoir*, de 1850 à 1852, et celui du *National* depuis 1869.

**BAR** (Charles-Louis DE), juriste allemand, né à Hanovre, le 24 juillet 1836, étudia le droit à Göttingue et à Berlin, et, après avoir exercé plusieurs fonctions dans la magistrature, se fit recevoir privat-docent à l'Université de Göttingue en 1868. Il fut successivement professeur de droit pénal et de droit civil à Rostock et à Breslau. Sa réputation repose, à part son enseignement, sur de très nombreux écrits. On cite comme les plus importants : *le Droit international privé et pénal* (das internationale Privat- und Strafrecht, Hanovre, 1862); *le Droit et le témoignage devant le jury* (Recht und Beweis im Geschworenengericht, id., 1865); *le Droit et le témoignage dans la procédure civile* (R. und B. in Civil process, Leipzig, 1867); *Fondements du droit pénal* (die Grundlagen des Strafrechts, id., 1869); un recueil de *Cas de droit pénal, études académiques et personnelles* (Strafrechts-fälle, zum acad. Gebrauch und zum Selbststudium, Berlin, 1875). \*

**BARA** (Jules), homme politique belge, est né à Tournai le 31 août 1835. Il fit ses études dans sa ville natale dont il était boursier. A peine sorti du collège, il se fit recevoir avocat, devint professeur à l'Université de Bruxelles, et rédigea, sous le titre d'*Essais sur les rapports de l'Etat et des Religions au point de vue constitutionnel*, une thèse qui fut très remarquée. Au mois de novembre 1862, il fut élu représentant en remplacement de M. Dupré, député de Tournai, qui se retirait. Il portait à la Chambre une grande admiration pour le talent de M. Frère-Orban, et son entier dévouement à la politique du ministère. Il s'y distingua bientôt dans des débats importants.

Lors de la démission de M. Victor Tesch, ministre de la justice, M. Bara fut appelé à le remplacer par le roi Léopold I<sup>er</sup> (12 novembre 1865), aux applaudissements du parti libéral. Après s'être prononcé au Sénat belge contre la peine de mort, il proposa une loi tendant à l'abolir : elle fut repoussée (juin 1868). Un incident assez singulier marqua, en février 1869, les sentiments d'opposition du Sénat contre ce ministre. Le 24, grâce à l'absence d'un certain nombre de sénateurs du parti libéral qui a d'ordinaire la majorité dans l'assemblée, le budget de la justice fut rejeté, mais le lendemain même, M. Frère-Orban déposait son nouveau budget qui était approuvé et voté séance tenante. Un autre incident a montré à la fois l'influence du jeune ministre et l'hostilité du parti rétrograde contre lui. En mai 1869, le Sénat rejeta la loi d'abolition de la contrainte par corps, soutenue avec succès devant la Chambre des représentants par M. Bara. Celui-ci donna sa démission, mais il dut la retirer sur les instances de ses collègues qui voulurent présenter de nouveau la loi à la Chambre; elle y fut votée une seconde fois, de confiance, dans les premiers jours de juin. Il se retira, au mois de juin 1870, avec tout le cabinet Frère-Orban, à la suite d'élections qui donnèrent la majorité au parti catholique. Il resta l'un des chefs de l'opposition, adressa aux ministres des interpellations qui eurent beaucoup de retentissement. A la suite de celle relative à l'affaire Langrand-Dumonceau, le cabinet d'Anethan fut renversé, mais sans que le parti libéral eût assez de prépondérance pour reprendre le pouvoir (décembre 1871). Il le ressaisit seulement sept ans plus tard, après la chute du ministère Malou-Aspremont, qui suivit les élections du 11 juin 1878. M. Bara reprit le portefeuille de la justice dans le nouveau cabinet libéral formé par M. Frère-Orban.

**BARABAS** (Nicolas), peintre hongrois, né en 1810, à Marcosfalva, en Transylvanie, alla, à l'âge de dix-neuf ans, à Vienne, où des essais heureux lui valurent une bourse à l'Académie des beaux-arts et la protection de son compatriote, le paysagiste Marko. Après avoir terminé ses études, il parcourut la Valachie et la Moldavie, peignant quelques portraits, et put entreprendre le voyage de Rome. Il revint ensuite à Pesth, où il s'acquit par ses portraits une très grande réputation. On cite, parmi les plus remarquables, ceux des palatins *Joseph* et *Etienne*, du baron de *Vesselényi*, de l'évêque *Pyrker*, des généraux *Georget* et *Klapka*. Il a en outre dessiné une galerie de toutes les notabilités hongroises pour une publication littéraire et bibliographique intitulée : *Divallap*. Il a aussi exécuté des tableaux d'histoire et plus tard de genre. M. Barabas devint membre de l'Académie de Pesth, en 1837.

**BARAGNON** (Louis-Numa), avocat et homme politique français, né à Nîmes, le 24 novembre 1835, fut reçu avocat et se signala par une collaboration active aux journaux catholiques et légitimistes du Midi. Élu, comme candidat de l'opposition, au conseil municipal de Nîmes, il organisa dans cette ville un comité antiplébiscitaire, et fit plus tard partie de la commission provisoire installée à Nîmes le 4 septembre 1870. Il contribua à l'organisation de la garde nationale du département. Ayant été élu représentant du Gard à l'Assemblée nationale, le septième sur neuf, par 49 649 voix, il alla siéger à droite et devint un des principaux orateurs de la majorité monarchique. Promoteur et signataire du manifeste légitimiste (février 1872), il fut, ainsi que M. Ernoul, chargé de le porter à M. le comte de Chambord, à

Anvers. Plus tard, il fut secrétaire et rapporteur de la commission chargée d'examiner la demande en autorisation de poursuites contre M. Ranc. La part qu'il avait prise, le 24 mai 1873, à la chute de M. Thiers, lui valut, le 26 novembre suivant, le poste de sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur, lorsque M. de Broglie remplaça M. Beulé. M. Baragnon eut, à ce titre, à défendre devant l'Assemblée et à appliquer la loi des maires; ce fut au cours de cette discussion qu'il aurait prononcé le mot resté fameux : « Il faut que la France marche. » Lorsque M. de Broglie quitta le ministère, le 16 mai 1874, M. Baragnon conserva le titre de sous-secrétaire d'État, mais passa au ministère de la justice qu'il dut abandonner le 25 février 1875.

Comme représentant, M. Baragnon vota constamment avec la droite et repoussa l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections générales du 20 février 1876, M. Baragnon se présenta, comme candidat conservateur, dans l'arrondissement d'Uzès; il échoua avec 7920 voix contre 11 234 obtenues par le docteur Mallet, candidat républicain, et reentra dans la vie privée. Après l'acte du 16 mai 1877 et la dissolution de la Chambre qui en fut la suite, M. Baragnon se représenta aux élections du 14 octobre, dans le même arrondissement, comme candidat officiel et monarchiste. Il fut élu par 12 409 voix contre 10 207, données à M. Mallet, un des 363 et son ancien concurrent. Dès la réunion de la nouvelle Chambre et à la veille de la chute de M. de Broglie, M. Baragnon reprit, envers la majorité républicaine, une attitude agressive que ne modifia pas l'arrivée au pouvoir du cabinet Dufaure. Son élection fut invalidée au mois de mai 1878. Il se représenta aux élections complémentaires du 7 juillet et échoua contre le même M. Mallet, élu par 11 448 suffrages; il en avait obtenu 9665. Comme compensation, M. N. Baragnon fut accepté comme l'un des candidats de la majorité monarchique et cléricalle du Sénat, pour l'un des trois sièges inamovibles vacants, auxquels il fut pourvu par le scrutin du 15 novembre 1878; il fut élu le troisième, par 157 voix. Depuis sa sortie des affaires, il a plaidé dans plusieurs de ces procès pour diffamation ou fraude électorale, auxquels ont donné lieu les agitations politiques de plusieurs départements du Midi. M. Baragnon représenta le canton de Villeneuve-lès-Avignon au Conseil général de Vaucluse. \*

**BARAGNON** (Pierre), journaliste français, parent du précédent, a dirigé pendant plusieurs années le *Journal de Constantinople*, organe des intérêts français de la Turquie. Rentré en France, il devint un des principaux rédacteurs politiques de *la Presse*, puis fonda le *Courrier international* et, en 1869, le *Centre gauche*, représentant le tiers-parti libéral, qui contribua à l'avènement du cabinet du 2 janvier 1870. Après la révolution du 4 septembre, il fut nommé préfet des Alpes-Maritimes, mais son administration suscita des difficultés qui provoquèrent l'intervention de M. Sénard, notre ministre en Italie, et M. Baragnon fut, au bout de quelques semaines, remplacé par M. Marc Dufraisse (14 octobre). Il fut alors chargé de l'inspection générale des camps en Provence. Lors du renouvellement des conseils généraux (8 octobre 1871), il fut élu conseiller général des Bouches-du-Rhône pour le canton de la Ciotat. M. P. Baragnon a publié comme « réimpression du *Centre gauche* » : 1870, *Plébiscite, guerre, désastres* (1873, in-18). Il a créé à Paris un petit journal d'information, le *Courrier du soir* (1878). \*

**BARAGUEY D'HILLIERS** (Achille, comte), maréchal de France, ancien vice-président du Sénat, né à Paris, le 6 septembre 1795, est fils du général Louis Baraguey d'Hilliers, qui mourut, disgracié par l'Empereur, en 1813. Il fut soldat dès l'enfance. En 1807, il entra au Prytanée militaire, fut nommé sous-lieutenant aux chasseurs à cheval en 1812 et eut le poignet gauche emporté par un boulet à la bataille de Leipzig. Capitaine en février 1814, il embrassa, dans les Cent-Jours, le parti de la Restauration et donna sa démission le 10 mai 1815. Il entra comme capitaine dans la garde royale en octobre 1815, y obtint, sans changer d'emploi, le rang de chef de bataillon le 26 février 1818, puis passa dans le 9<sup>e</sup> de ligne, fit la campagne d'Espagne et fut nommé lieutenant-colonel le 27 octobre 1825.

Il prit part à l'expédition d'Alger en 1830, à la suite de laquelle il fut nommé colonel (31 août). Attaché, en 1832, à l'école de Saint-Cyr, comme commandant en second, il y réprima un mouvement républicain, et acquit par son énergie la confiance du gouvernement. Promu maréchal de camp, le 29 septembre 1836, il prit le commandement en chef de l'école et le garda jusqu'à la fin de 1840. Mis, au commencement de l'année suivante, à la disposition du gouverneur général de l'Algérie, il fit plusieurs expéditions contre les Arabes et eut sous ses ordres le duc d'Aumale, à la valeur duquel il rendit justice, dans son rapport sur la prise de Thaza. Il fut nommé lieutenant général le 6 août 1843 et commandant supérieur de Constantine. Mais, à la suite de revers, il fut mis en disponibilité le 14 janvier 1844.

M. Baraguey d'Hilliers était inspecteur général d'infanterie depuis 1847, lorsque éclata la révolution de Février. Le gouvernement provisoire lui confia le commandement de la division militaire de Besançon. Son opposition aux partisans de M. Ledru-Rollin lui valut les suffrages des électeurs modérés du Doubs, qui le choisirent pour représentant à l'Assemblée constituante. Il fut élu, le cinquième sur sept, par 31 933 suffrages. Il se mit, le 15 mai, à la disposition de la Commission exécutive; mais il n'accepta pas, aux journées de juin, le commandement que lui offrait le général Cavaignac. Il vota, en général, avec la droite : pour les deux chambres, pour le vote à la commune, contre l'impôt progressif, le crédit foncier, etc. Il se prononça toutefois, avec la gauche, contre la suspension des journaux, pour l'amendement Grévy (voy. ce nom) et contre l'ordre du jour déclarant que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie.

Après l'élection du 10 décembre, il devint un des chefs de la majorité et s'associa à toutes les mesures répressives contre la presse et les clubs. Il fut un des fondateurs et le président du comité de la rue de Poitiers. Réélu, le deuxième, par le département du Doubs, il se rallia, dans l'Assemblée législative, à la politique de l'Élysée. Il fut envoyé à Rome pour remplacer le général d'Hautpoul et y travailla à la consolidation de l'autorité du pape. De retour en France, en 1850, il fut nommé, le 9 janvier 1851, commandant de l'armée de Paris, à la place du général Changarnier. Ce changement de personne provoqua, de la part de l'Assemblée, le vote de défiance qui renversa le ministère Baroche, malgré les protestations de respect du général Baraguey pour les droits du pouvoir législatif. Six mois après, il donna sa démission de ces fonctions temporaires, pour se conformer à la loi sur les incompatibilités parlementaires.

Au 2 décembre 1851, le général Baraguey d'Hilliers concourut à l'accomplissement du coup d'État

et fut nommé membre de la Commission consultative. Lorsque la guerre eut éclaté entre la Russie et les puissances alliées, il fut chargé de commander le corps expéditionnaire de la Baltique et s'empara de la forteresse de Bomarsund. Ce succès lui valut le grade de maréchal de France (28 août 1854) et son admission au Sénat, dont il fut un des quatre vice-présidents. Nommé, en avril 1859, commandant du premier corps de l'armée des Alpes, il se vit chargé des premières opérations militaires de l'expédition française en Italie. Après s'être signalé par le combat et la prise de Melegnano (8 juin), il eut une part importante à la bataille de Solferino, en prenant possession du village même de ce nom.

Dès le début de la guerre franco-prussienne, le général Baraguey d'Hilliers fut nommé commandant de Paris, déclaré dès lors en état de siège (juillet 1870); il demanda lui-même à être déchargé de ces fonctions à l'avènement du ministère Palikao (10 août). L'année suivante, il fut nommé président du conseil d'enquête relatif aux capitulations de la guerre. Il a aussi présidé le conseil de guerre spécial chargé, en juillet 1872, de juger le général Cremer dans l'affaire Arbinet. Le maréchal Baraguey d'Hilliers a été promu, le 11 décembre 1850, grand-croix de la Légion d'honneur. — Il est mort à Amélie-les-Bains, le 6 juin 1878.

**BARANTE** (Prosper-Claude-Ignace BRUGIÈRE, baron DE), sénateur français, né à Paris, le 27 août 1816, fils du baron de Barante, ambassadeur et pair de France sous Louis-Philippe, entra de bonne heure dans la diplomatie, qu'il quitta, peu après, pour l'administration. Attaché d'ambassade en 1837, sous préfet de Boussac, puis d'Autun en 1842, préfet de l'Ardeche en 1845, démissionnaire en 1848, il entra dans la vie privée et se consacra aux intérêts agricoles de son département. Membre du conseil général du Puy-de-Dôme en 1863, il fut élu député au Corps législatif en 1869, comme candidat de l'opposition, par 13 085 voix sur 25 773 votants.

Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant du Puy-de-Dôme, à l'Assemblée nationale, le quatrième sur onze, par 49 738 suffrages sur 96 000 votants. Élu secrétaire de l'Assemblée par 330 voix, le 15 février 1871, et plusieurs fois réélu, il prit place au centre droit et vota ordinairement avec la droite. Au mois de janvier 1876, il se présenta aux élections sénatoriales, avec une profession de foi constitutionnelle, et fut élu, le premier sur trois, par 295 voix sur 574 électeurs. Il suivit au Sénat la même ligne politique et vota la dissolution demandée par M. de Broglie à la suite de l'acte du 16 mai 1877. Il représente le canton de Saint-Rémy au conseil général du Puy-de-Dôme dont il a été élu le vice-président. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

**BARANOFF** (Nicolas DE), peintre allemand, sourd et muet de naissance, et originaire d'Esthonie, où il est né en 1810, étudia la peinture sous Guillaume Wach, à Berlin. Il s'est distingué comme lui dans le genre et dans l'histoire, et l'on cite de cet artiste, avec une bienveillante sympathie, diverses toiles : un *Hérait d'armes*, un *Chasseur écoutant deux jeunes filles*, etc.

**BARASCUD** (Antoine-Hippolyte), homme politique français, député, né à Saint-Affrique, le 10 juin 1819, s'inscrivit d'abord au barreau de Montpellier, puis retourna dans sa ville natale, pour s'occuper de travaux agronomiques. Candidat de l'opposition aux élections législatives de 1869,

il échoua contre M. Calvet-Rognat ; mais il fut élu à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, le premier sur les huit représentants de l'Aveyron, par plus de 62 000 voix. Il siégea au centre droit, repoussa l'amendement Wallon et s'abstint de voter sur les lois constitutionnelles. En février 1876, il fut élu député dans l'arrondissement de Saint-Affrique, sans concurrent. Il fit partie de la minorité de la nouvelle Chambre, et, après la dissolution qui suivit l'acte du 16 mai 1877, se représenta avec l'appui de l'administration ; il fut élu à la majorité de 8708 voix, contre 5000 obtenues par le docteur Malleval, candidat républicain. M. Barascud a été nommé maire de Saint-Affrique dont il représente le canton au conseil général. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

**BARATTA** (Eumène), sculpteur italien, né à Carrare (duché de Modène), en 1825, d'une famille célèbre dans les arts, étudia à l'académie de Modène, obtint le grand prix de Rome, en 1842, et se distingua depuis aux expositions d'Italie. Son œuvre principale, *l'Innocence endormie*, a figuré à l'Exposition universelle de 1855.

Un autre artiste du même nom, M. François BARATTA, né à Gènes, vers 1805, et membre de plusieurs académies, a cultivé la peinture d'histoire ; son tableau le plus connu est un épisode des guerres des Guelfes et des Gibelins, intitulé : *Jacques de Vorragine*.

**BARBANSON** (Jean-Pierre), avocat et homme politique belge, né à Bruxelles, le 9 juillet 1817, avocat près la Cour d'appel de cette ville en 1818, fit partie, après la révolution de 1830, du comité provisoire au ministère de la justice. Député de sa ville natale au Congrès, il rédigea le *Rapport* sur la forme de gouvernement à adopter. Depuis 1838, il siégea au conseil provincial de Brabant. L'un des premiers avocats de Bruxelles, il a été élu plusieurs fois bâtonnier de l'ordre.

**BARBAT** (Louis), éditeur et lithographe français, né à Châlons-sur-Marne, en 1820, dirigea, depuis 1850, la maison de librairie et d'imprimerie fondée par M. Thomas Barbat, son père, le premier qui ait exécuté des impressions typo-lithographiques en or et en couleur. Leurs principales publications sont un *Évangile des dimanches et fêtes*, envoyé à l'Exposition universelle de Londres, en 1851, et une *Histoire de Châlons-sur-Marne et de ses monuments*, dont ils ont fait également le texte et les dessins. Cette publication a obtenu une mention honorable de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1861. Leur maison, qui a figuré, depuis 1835, aux diverses expositions françaises ou étrangères, a successivement obtenu plusieurs médailles d'or et d'argent aux expositions de Paris et de la province, une mention à Londres, en 1851, une médaille de bronze à New-York, en 1853, et une médaille de première classe à Paris, en 1855.

**BARBEDETTE** (Hippolyte), critique musical et député français, né à Poitiers en 1827, étudia le droit et entra dans la magistrature, comme juge au tribunal civil de La Rochelle. Jouissant d'une fortune qui lui assurait l'indépendance, il se démit de ses fonctions judiciaires en 1870, pour se livrer à des recherches sur l'histoire de la musique et à la critique d'art. Président de la Société philharmonique de La Rochelle et collaborateur du journal le *Ménestrel*, il y inséra diverses études, tirées à part. Nous citerons : *Beethoven, esquisse musicale* (La Rochelle, 1859, in-8 ; 2<sup>e</sup> édit., Paris, 1870, in-8) ; *Chopin, essai de critique musicale*

(1861, in-8 ; 2<sup>e</sup> édit., 1869, in-8) ; *Ch.-M. Weber, sa vie et ses œuvres* (1862, in-8 ; 2<sup>e</sup> édit., 1874, in-8) ; *F. Schubert, sa vie, ses œuvres, son temps* (1866, in-8) ; *Félix Mendelssohn-Bartholdy* (1869, in-8) ; *Stephen Heller* (1876, in-8), sans compter, dans le *Ménestrel*, les articles sur *Haydn* et *Gluck*.

Aux élections générales pour la Chambre des députés, en février 1876, M. Barbedette s'était porté candidat dans l'arrondissement de La Rochelle ; il échoua avec 8034 voix contre 9441 obtenues par M. Fournier, conservateur et bonapartiste. Aux élections du 14 octobre 1877, qui suivirent la dissolution, il reprit la lutte et obtint une minorité de 9430 voix contre 9954 données au même concurrent. Les journaux publièrent quelques jours après une lettre de M. Dufaure, déplorant toute la pression exercée dans l'arrondissement de La Rochelle par l'administration, sans laquelle le succès du parti républicain était assuré. L'élection de M. Fournier ayant été annulée, au mois de mai 1878, les deux candidats se retrouvèrent en présence pour la troisième fois, et, le 14 juillet, M. Barbedette l'emporta avec 9523 voix contre 8368.

**BARBEDIENNE** (Ferdinand), industriel français, né à Saint-Martin-de-Fresnoy (Calvados), en 1810, a ouvert, en 1838, une maison destinée à la reproduction, en bronze, des chefs-d'œuvre de la statuaire antique ou moderne ; il s'était associé M. Achille Collas, inventeur de la réduction mathématique. Ses ateliers occupèrent bientôt plus de trois cents artistes ou ouvriers, et offrirent au public près de 1200 sujets tirés des principaux musées d'Europe. Il traita aussi en grand les bronzes d'ornement et l'application des œuvres d'art à la décoration. Il fut chargé, de 1850 à 1854, de l'ameublement des salons de l'hôtel de ville de Paris. Il a contribué à mettre en faveur les cloisonnés chinois, les bronzes japonais, et perfectionné la fabrication européenne des émaux. M. Barbedienne avait fondé, en 1834, une fabrique de papiers peints, qu'il a cédée en 1856. Il a obtenu une médaille de bronze en 1844, une grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855 (classe de l'ameublement) et à l'Exposition universelle de Londres, en 1851, deux grandes médailles (*Council medals*), l'une pour les bronzes d'art, l'autre pour l'ameublement. M. Barbedienne a rédigé, pour le *Catalogue officiel* de l'Exposition universelle de 1867, une très importante notice sur la classe des bronzes qu'il y représentait. Officier de la Légion d'honneur depuis le 30 juin 1867, il a été promu commandeur à la suite de l'exposition de Vienne, le 7 juillet 1874.

**BARBEREAU** (Auguste-Mathurin-Balthazar), compositeur français, né à Paris, le 14 novembre 1799, fut admis, en 1810, au Conservatoire, y fit toutes ses études musicales et eut Reicha pour professeur de contre-point. En 1824, il obtint le premier grand prix de composition avec la cantate intitulée : *Agnès Sorel*, et devint, à son retour de Rome, chef d'orchestre du théâtre des Nouveautés. Il y fit exécuter plusieurs ouvertures et collabora à l'opéra des *Sybarites de Florence* (1831). En 1832, il fut chargé de la direction de la musique du Théâtre-Français, puis il devint chef d'orchestre du Théâtre-Italien (1836-1838). En 1854 et 1855, il a dirigé l'orchestre de la Société de Sainte-Cécile. Nommé à la chaire d'histoire musicale, créée au Conservatoire en 1872, il dut l'abandonner, au bout de peu de temps, pour cause de santé, et fut remplacé par M. Eug. Gautier. M. A. BarberEAU s'est livré avec succès à l'enseignement de la composition et a composé

parmi ses élèves MM. Amb. Thomas et Guiraud.

Il a écrit un *Traité d'harmonie* (1843-1845), et entrepris de publier une série de mémoires intitulés : *Études sur l'origine du système musical* (Metz, 1852, gr. in-8).

**BARBET** (Henri), ancien député et pair de France, né à Rouen, le 28 juin 1789, comptait sous la Restauration au nombre des patriotes de cette ville. Élu par ses concitoyens maire, membre du conseil général et député (1830), il s'associa à toutes les mesures de la majorité ministérielle. Le 4 juillet 1846, il fut élevé à la pairie et siégea au Luxembourg jusqu'à la révolution de Février. Depuis cette époque, il vécut à Paris, éloigné des affaires publiques. En 1863, candidat du gouvernement dans la 5<sup>e</sup> circonscription de la Seine-Inférieure, il fut nommé député au Corps législatif par 19862 voix sur 23107 votants. Non réélu en 1869, il fut compris dans les dix-huit sénateurs du décret du 27 juillet 1870, qui ne fut pas promulgué, mais qui se retrouva aux Tuileries, après la chute de l'Empire. Il avait été fait grand officier de la Légion d'honneur le 30 août 1865. — Il est mort au château de Valmont (Seine-Inférieure) le 18 mars 1875.

**BARBET** (Auguste), économiste français, né en 1792, entra d'abord dans l'industrie, et devint plus tard receveur général des finances. Admis, en 1830, dans la Société libre d'émulation de Rouen, il lut devant elle, le 1<sup>er</sup> mars 1831, un *Essai sur la régénération morale des prisonniers* (Rouen, 1838, in-8). Partisan des idées démocratiques et ami de M. de Lamennais, il publia divers écrits inspirés par une sorte de socialisme gouvernemental : *Réforme politique, organisation d'une nouvelle force unitaire et gouvernementale* (Paris, 1840, in-8); *Système social et responsabilité de l'homme* (1845, in-8); *Mystères de l'homme et de sa responsabilité, ou de la Nécessité du prêt par l'État* (1846, in-8); *Du Peuple, de Moïse à Louis-Philippe* (1847, 2 vol. in-8), etc.

Après la révolution de 1848, M. A. Barbet prit part à la fondation du *Peuple constituant*, journal de Lamennais, et fit paraître un *Projet de constitution* et diverses brochures. En 1850, il adressa encore, sous le titre de *Questions financières* (in-8), une lettre à M. Fould, ministre des finances. — Il est mort à Paris le 6 août 1872.

**BARBET DE JOUY** (Joseph-Henri), littérateur et archéologue français, né à Cauteuil, près de Rouen, le 16 juillet 1812, est fils d'un ancien consul de France à l'île Maurice et à Brême, et neveu de l'ancien député de la Seine-Inférieure, M. Henri Barbet. Il a été autorisé, en même temps que son père, par décret de juillet 1859, à joindre à son nom celui de DE JOUY. Conservateur du musée des Souverains et des objets d'art du moyen âge et de la Renaissance au musée du Louvre, il a continué de veiller sur les dépôts qui lui étaient confiés, pendant toute la durée du siège de Paris et de la Commune. Devenu conservateur des peintures, puis de la sculpture moderne au Louvre, il a été nommé, par décret du 1<sup>er</sup> mars 1879, administrateur des musées nationaux. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 1<sup>er</sup> juillet 1872.

On doit surtout à M. Barbet de Jouy des publications relatives aux objets d'art conservés dans les collections confiées à ses soins. Mettons à part, comme la plus importante : *les Gemmes et joyaux de la couronne*, dessinés et gravés à l'eau-forte, par Jules Jacquemart (1865, 1<sup>re</sup> partie, in-fol. avec 30 pl., prix : 100 fr.; avec la grav. avant la

lettre, 200 fr.; 2<sup>e</sup> partie, 30 pl.). Nous citerons ensuite : *les Della Robbia, sculpteurs en terre émaillée*, étude sur leurs travaux, avec un catalogue de leurs œuvres (1855, in-18); *Description des sculptures modernes, de la Renaissance et du moyen âge du musée impérial du Louvre* (1856, in-8); *les Mosaïques chrétiennes des basiliques et des églises de Rome*, décrites et expliquées (1857, in-8); *Étude sur les fontes du Primitif* (1859, in-8); *Notice des antiquités, objets du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes composant le musée des Souverains* (1865, in-18).

**BARBETTI** (Angelo), sculpteur italien, né à Sienna, en 1803, fut entraîné dès son enfance par une vocation irrésistible vers la sculpture; il exécutait avec son couteau de petites figurines de buis, qui depuis ont été payées fort cher par de riches amateurs. De là sa prédilection pour la sculpture sur bois. Il tâcha d'y introduire la pureté du style des plus belles statues de l'antiquité. Toutefois il réussit mieux dans l'ornementation et, pour ainsi dire, dans la ciselure sur bois. Les façades des cathédrales de Sienna et d'Orvieto, exécutées par lui, sont citées comme des chefs-d'œuvre de grâce et de délicatesse. En 1851, M. Barbetti, qui avait déjà obtenu trois médailles d'or au concours de Florence, envoya à la première Exposition universelle de Londres un coffret qui lui valut une médaille d'honneur.

**BARBEY D'AUREVILLE** (Jules - Amédée), journaliste et romancier français, né à Saint-Sauveur-le-Vicomte (Manche), le 2 novembre 1808, débuta, en 1825, par une brochure intitulée : *Aux héros des Thermopyles*. Il travailla ensuite dans divers journaux de province et habita longtemps la ville de Caen. A partir de 1851, il fut attaché au *Pays*, pour lequel il rédigea des articles littéraires, signalés par les allures tapageuses, la personnalité des polémiques et la recherche du style, et fut dès lors un des « virtuoses de l'éreintement ». Il a été avec MM. Escudier et Granier de Cassagnac l'un des fondateurs et des rédacteurs du *Reveil* (1858), et, depuis, l'un des principaux collaborateurs littéraires de *la Situation*, du *Gaulois*, du *Constitutionnel* et de *la Veilleuse* (1868, in-16 et in-folio).

Outre quelques essais littéraires imprimés à Caen à très petit nombre par les soins de M. Trébutien, son ami, et non mis dans le commerce, on a de lui : *l'Amour impossible* (1841, in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1859, in-18); *la Bague d'Annibal* (1843, in-16); *du Dandysme et de G. Brummel* (Caen et Paris, 1845; 2<sup>e</sup> édit., 1861, in-18); *les Prophètes du passé*, J. de Maistre, de Bonald, Chateaubriand, Lamennais (ibid., 1851; 2<sup>e</sup> édit., Paris, 1860); *Une vieille maîtresse* (1851, 3 vol. in-8; 1858, in-18; 1873, in-16), dont les dernières éditions ont un peu gazé les tableaux les plus risqués; *l'Ensorcelé* (1854, 2 vol. in-8; 1858, in-18; 1873 et 1879, in-16), souvenirs de la chouannerie normande, l'une des œuvres les plus caractéristiques de l'auteur; *Dis-neuvième siècle, les Hommes et les Œuvres* (1861-1865, t. I-IV, in-18) complétées plus récemment par les *Bas-Bleus* (1877, in-18); *les Misérables de M. V. Hugo* (1862, in-18); *les Quarante médaillons de l'Académie française* (1863, in-18); *le Chevalier Des Touches* (1864, in-18); *Prêtre marié*, publié d'abord en feuilletons dans le *Pays* (1864, 2 vol. in-18; 3<sup>e</sup> édit., 1874, in-18); *les Diaboliques* (1874, in-18), recueil de nouvelles, saisi comme contraire à la morale et détruit par l'éditeur, sans avoir été poursuivi.

**BARBIER** (Henri-Auguste), poète satirique

français, membre de l'Académie française, né à Paris, le 28 avril 1805, fit d'abord son droit et prit même le grade de licencié. Mais entraîné vers la littérature, il écrivit, en collaboration avec Alphonse Royer, un roman historique : *les Mauvais garçons* (1830, 2 vol. in-8), dont le sujet était la peinture de la société française au moyen âge. La révolution de Juillet révéla son talent. Il fit de la satire d'actualité et écrivit ses *Iambes*. Il avait donné à la *Revue de Paris* (août 1830) une première pièce restée célèbre, *la Curée*, dans laquelle il poursuivait les solliciteurs qui se pressaient autour du nouveau pouvoir. Il publia ensuite dans le même recueil : *la Popularité*, puis, dans diverses feuilles quotidiennes : *le Lion*, *Quatre-vingt-treize*, *Varsovie*, etc. Les autres *Iambes* parurent successivement dans la *Revue des Deux Mondes*. Puis, ils furent réunis en un volume qui eut de nombreuses éditions (1830-31, 29<sup>e</sup> édit., 1878, in-12). Mêlant la satire morale à la satire politique, il s'attaquait à la corruption des mœurs aussi bien qu'à l'ambition et combattait la manie du suicide. Son vers, âpre et énergique jusqu'au cynisme, fut extrêmement goûté, et de vives tirades restèrent longtemps dans toutes les mémoires.

M. Barbier fit ensuite paraître dans la *Revue des Deux Mondes* : *il Pianto* (1832-1833), et *Lazare* où il peignait l'abaissement politique de l'Italie et la misère du peuple en Angleterre. Il donna encore, en 1837, deux satires, *Érostrate* et *Pot-de-vein*, assez froidement reçues. Il écrivit pour Berlioz, en société avec Léon de Wailly, l'opéra de *Benvenuto Cellini*. Il fournit aussi les paroles de *l'Hymne à la France*, que Berlioz fit exécuter dans un grand festival, en 1844, à l'Exposition de l'industrie.

Le public, que l'éclat des débuts de M. Barbier avait rendu exigeant, parut peu remarquer ses *Chants civils et religieux* (1841, in-8), ses *Rimes héroïques* (1843, in-18), suite de sonnets avec notes historiques, et, plus tard, les *Silves, poésies diverses* (1864, in-18), contenant des pièces de toutes les époques de sa vie, ainsi qu'un nouveau recueil de *Satires* (1865, in-18), qui ne rappelaient guère l'auteur des *Iambes*, et un volume de nouvelles, sous ce titre : *Trois Passions* (1867, in-18). En 1848, M. Barbier traduisit vers le *Jules César* de Shakespeare (nouv. édit. illustrée, 1874, in-18), et en 1876, *la Chanson du vieux marin*, de J. Coleridge (in-fol., illustré par M. G. Doré). On lui attribua, en 1851, un recueil anonyme de *Chansons et odelettes*, tiré à un petit nombre d'exemplaires. Les *Iambes* et les poèmes *il Pianto* et *Lazare* ont été plusieurs fois réunis en un même volume (1837, in-8). Il a paru une édition des *Iambes* avec traduction en allemand (Quedlinbourg, 1832).

M. Aug. Barbier fut élu, seulement le 29 avril 1869, membre de l'Académie française, en remplacement d'Empis, au 4<sup>e</sup> tour de scrutin, par 18 voix, tandis que M. Théophile Gautier, son concurrent, en obtenait 14. Il fut dispensé, après sa réception, de la visite officielle à l'empereur (17 mai 1870). Enfin, M. Bardoux, ministre de l'instruction publique, réparant incomplètement, à l'égard de l'auteur des *Iambes*, l'oubli ou les mauvais vouloir de trois ou quatre gouvernements, l'a décoré de la Légion d'honneur le 7 février 1878.

**BARBIER** (Paul-Jules), auteur dramatique français, né à Paris en 1822, embrassa de bonne heure la carrière des lettres et débuta par le drame intitulé : *le Poète* (1847), en cinq actes et en vers, qui obtint au Théâtre-Français un succès honorable; la même année, il faisait lire sur la

même scène *l'Ombre de Molière*. Ensuite il donna *Amour et bergerie* (Odéon, 1848), *André Chénier* (Porte-Saint-Martin, 1849), drame en trois époques, et *Bon gré mal gré* (1849), comédie en prose. Toutes ses productions postérieures furent signées en collaboration, le plus grand nombre avec M. Michel Carré, quelques-unes avec MM. Barrière et Decourcelles.

Nous citerons d'abord, parmi les comédies ou les drames : *les Amoureux sans le savoir* (1850) et *les Derniers adieux* (1851), comédies; *Graziella* (1849), au Gymnase; un *Drame de famille* (1849), *Jenny l'ouvrière* (1850), à la Porte-Saint-Martin; *les Contes d'Hoffmann* (1851), *les Marionnettes du docteur* (1852), *le Maître de la maison*, comédie en cinq actes avec M. Ed. Fournier (1<sup>er</sup> septembre 1866), et *la Loterie du mariage*, comédie en deux actes, en vers (mai 1868), à l'Odéon; *le Mémorial de Sainte-Hélène* (1852), *Cora ou l'Esclavage* (21 août 1866), *Princesse et Favorite* (1865), en 5 actes, et *Maxwel*, en 5 actes (février 1867), à l'Ambigu; puis parmi les vaudevilles, *le Feu de paille* (1849), *l'Amour mouillé* (1850), *Voyage autour d'une jolie femme* (1852).

Pendant quelque temps M. Barbier fut, avec son collaborateur habituel, M. Carré, le librettiste de l'Opéra-Comique, où il introduit le genre grec dans la pièce de *Galatée* (1852). Ses autres livrets, sur diverses scènes, sont : *les Noces de Jeannette* (1853); *le Roman de la Rose* (Théâtre-Lyrique); *les Sabots de la marquise* (1854); *Deucalion et Pyrrha* (1855); *Valentine d'Aubigny* (1856); *les Noces de Figaro*, en 4 actes, traduit de l'italien (1858); *le Pardon de Ploërmel*, opéra-comique en 3 actes (1859); *la Statue*, opéra-comique en 3 actes (Théâtre-Lyrique, avril 1861); *la Nuit aux Gondoles* (même théâtre, novembre 1861); *la Reine de Saba*, opéra en 4 actes (Opéra, 28 février 1862); *la Fille d'Égypte*, opéra-comique en 2 actes (Théâtre-Lyrique, avril 1862); *Peines d'amour perdues*, comédie lyrique en 4 actes (même théâtre, 1863); *le Mariage de don Lope*, opéra-comique en 1 acte (même théâtre, 29 mars 1865); *la Colombe*, opéra-comique en 2 actes, avec M. Carré (Opéra-Comique, 7 juin 1866); *Roméo et Juliette*, opéra en 5 actes, avec le même (Théâtre-Lyrique, 27 avril 1867); *Don Quichotte*, opéra-comique en 3 actes, avec le même (Théâtre-Lyrique, 1869); *Jeanne d'Arc*, drame lyrique en cinq actes (Gaité, 1873); *les Amoureux de Catherine*, en un acte (1876); *Sylvia*, ballet en trois actes (Opéra, 1876); *Paul et Virginie*, avec M. Carré (Théâtre-Lyrique, 1876); *le Timbre d'argent* (1876), etc. M. Jules Barbier a aussi traduit un opéra-comique de Nicolai, en 3 actes, *les Joyeuses commères de Windsor*, monté par le Théâtre-Lyrique avec un médiocre succès (1866). Il a publié un volume de poésies patriotiques : *le Franc-tireur*, chants de guerre (1871, in-18). Il a été décoré de la Légion d'honneur le 12 août 1865.

**BARBIER** (Louis-Nicolas), bibliothécaire français, né à Paris, le 4 novembre 1799, est le fils aîné du savant auteur du *Dictionnaire des anonymes*. Initié par son père aux recherches bibliographiques, il termina ou continua plusieurs des ouvrages restés inachevés à la mort de celui-ci (1825). Le gouvernement le chargea, en 1832, de former une bibliothèque spéciale pour le conseil d'État. Il fut ensuite nommé, en 1827, sous-bibliothécaire au Louvre et, dix ans après, à la mort de de Jouy, bibliothécaire. La bibliothèque du Louvre étant devenue publique en 1848, M. Louis Barbier reçut alors le titre ordinaire de conservateur-administrateur, qu'il a gardé jusqu'à l'incendie de cet établissement, le 24 mai 1871. Il

a épousé la fille du bibliographe Beuchot. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 3 mai 1837.

On lui doit entre autres opuscules ou brochures : *Notice sur Antoine-Alexandre Barbier* (1833, in-8), plusieurs fois réimprimée ; *Notice sur le manuscrit appelé Livres d'heures de Charlemagne* (1837), publiée dans les *Voyages pittoresques et romantiques* du baron Taylor ; *le Bibliothécaire de l'Empereur, ou Souvenirs littéraires de l'Empire* (1852). Il a en outre fourni un 4<sup>e</sup> volume au *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes, ou Supplément général* des trois autres volumes, avec des *Tables* et des *Renvois*. Il a été chargé de la révision bibliographique du *Dictionnaire historique* du général Beauvais, de quelques parties de la *France littéraire*, etc.

**BARBIER** (Olivier-Alexandre), frère du précédent, né à Paris, le 20 juin 1806, fut, comme lui, attaché de bonne heure au service des bibliothèques, et, depuis 1832, à la Bibliothèque royale, dont il est devenu conservateur-adjoint trésorier, puis, en juin 1864, conservateur sous-directeur-adjoint au département des imprimés. Frappé de paralysie, il prit sa retraite en 1872.

On a de lui : *Notice bibliographique sur Charles Fourier*, extraite du feuilleton du *Journal de la librairie* (1837) et reproduite dans le *Phalanstère* (1840) ; *Mode d'indication du placement des ouvrages, etc.*, pour le *Salon de 1837*, avec M. Foisy (1837, in-8). Il a collaboré à plusieurs recueils bibliographiques, notamment au *Bulletin du bibliophile*, et préparé la réimpression du *Dictionnaire des ouvrages anonymes* de son père, publié par ses soins et ceux de MM. René et Paul Billard (1872-1877, sept parties in-8).

**BARBIER** (Frédéric-Étienne), compositeur français, né à Metz, le 15 novembre 1829, fit ses classes à Bourges et reçut dans cette ville ses premières leçons de composition. Il entra, après 1848, à l'École d'administration, et commença des études de droit qu'il abandonna bientôt pour la musique. Il a été chef d'orchestre de plusieurs établissements lyriques, notamment, en 1867, du théâtre international et depuis de l'Alcazar. Il a rédigé la critique musicale dans quelques journaux, l'*Avenir musical*, l'*Indépendance dramatique*, etc.

M. Barbier a composé un nombre considérable d'opéras-comiques ou plutôt d'opérettes jouées sur divers théâtres : *le Mariage de Colombine* (Bourges, vers 1848), *une Nuit à Séville*, en un acte (Théâtre-Lyrique, 1855), *le Faux Faust*, parodie en trois actes (Folies-Nouvelles, 1859), *la Cigale et la Fourmi*, en un acte (Folies-Marigny, 1862), un *Congrès de modistes*, en un acte (Bouffes-Parisiens, 1865), *Gerçaise*, en un acte (Théâtre international, 1867), les *Légendes de Gavarni*, en trois actes (Fantaisies-Parisiennes, 1867), *Mam'zelle Rose*, en un acte (Variétés, 1874); puis beaucoup de scènes ou de chansonnettes pour l'*Eldorado*, l'*Alcazar*, etc.; enfin quelques ouvrages non représentés.

**BARBIER DE MEYNARD** (Casimir), orientaliste français, membre de l'Institut, né à Marseille, en 1827, suivit d'abord la carrière des consulats et fut attaché à la légation de France en Perse. Il devint plus tard professeur de turc à l'École spéciale des langues orientales vivantes et fut nommé, en outre, professeur de langue persane au Collège de France, en remplacement de M. Mohl (mai 1875). Il a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement du baron de Slane (29 novembre

1878). M. Barbier de Meynard a été décoré de la Légion d'honneur en 1867.

On lui doit l'importante publication du *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse et des contrées adjacentes* (1861, Imp. impér., in-8), extrait du Mo'djem el-Bouldan de Yaqout, et complété à l'aide de documents arabes et persans, pour la plupart inédits. M. Barbier de Meynard a encore donné : *Description historique de la ville de Kazvèn*, extraite du Tarikhé-Guzideh, de Hamd-Allah-Mustofi Kasvini (même année, in-8); *Extraits de la chronique persane d'Hérot* (même année, Imp. impér., in-8); *Notice sur Mohammed ben Hassan Ech-Cheibani, jurisconsulte hanéfite* (même année, in-8); *Tableau littéraire du Khorassân et de la Transoxiane au IV<sup>e</sup> siècle de l'hégire* (même année, in-8); *Ibrahim, fils de Mehdi, fragments historiques* (1869, in-8); *le Seïd Himyarite* (1875, in-8). Il a publié, en collaboration avec M. Pavet de Courteille, le texte et la traduction française des *Prairies d'or* de Maçoudi, et a traduit aussi et annoté le *Livre des routes* d'Ibn-Khordadbeh.

**BARBIERI** (Francisco ASENJO), compositeur espagnol, né à Madrid, le 3 août 1823, fils d'un courrier de cabinet, reçut une instruction littéraire et scientifique distinguée, et fut détourné de la carrière d'ingénieur à laquelle il se destinait par sa passion pour la musique. Il étudia plusieurs instruments, s'engagea, comme clarinette, dans un bataillon de la milice, copia de la musique et donna quelques leçons pour vivre, devint choriste d'un théâtre de Madrid, puis acteur dans une troupe ambulante, et mena toute une vie d'aventures avant de percer comme compositeur. A partir de 1850, il écrivit pour diverses scènes une foule de *zarzuelas*, sorte de pièces comiques particulières au théâtre espagnol, dans laquelle il se fit une grande réputation. Après avoir exploité ce genre au théâtre du Cirque, il fonda le théâtre spécial de la Zarzuela, où il fut à la fois chef des chœurs et chef d'orchestre. Il organisa, dans ce théâtre, de grands concerts spirituels. Il fonda plus tard une société de concerts de musique classique, devenue, en 1867, la Société des concerts de Madrid, et qui exécuta dans ses séances populaires les grandes œuvres de l'école allemande. M. Barbieri organisa et dirigea en outre un grand théâtre d'opéra, le théâtre Rossini. Nommé, en 1868, professeur d'harmonie et d'histoire musicale au Conservatoire, il refusa ces fonctions et prit, l'année suivante, la direction de l'orchestre du Théâtre-Royal. Il a été nommé, en 1873, membre de l'Académie des beaux-arts de Madrid.

Les zarzuelas et autres ouvrages dramatiques de M. Barbieri ont atteint, en vingt-cinq ans, le nombre de soixante, à commencer par *Gloire et Peur*, en un acte (Gloria y Peluca, théâtre des Variétés, 9 mars 1850), pour finir au *Tour du Monde*, en quatre actes, avec M. Rogel (la Vuelta al Mundo; Cirque, 18 août 1875). Une douzaine de ces œuvres ont été faites en collaboration. En dehors de cette féconde activité, l'infatigable compositeur et chef d'orchestre écrivait d'innombrables articles de critique, d'histoire et de littérature musicale, dans une vingtaine de journaux et revues espagnols. Possesseur d'une riche bibliothèque spéciale, M. Barbieri a été, en 1866, l'un des fondateurs de la Société des bibliophiles espagnols.

**BARBOT** (Pierre), peintre français, né à Nantes, en 1798, suivit, de 1815 à 1822, les ateliers de MM. Watelet et J. Coignet, fit ensuite un voyage en Italie et en Sicile et débuta au Salon de 1827.



Les vues qu'il prit et recueillit plus tard dans plusieurs excursions en Angleterre, en Allemagne et en Hollande ont figuré aux salons jusqu'en 1840. Nous citerons : *Vues d'Argentine* et de *Taormine*, en Sicile (1828); *Sites de Calabre, la Forêt de Woodstock, les Falaises de Dieppe, Vue de Saint-Florent-sur-Loire, Taillis de la forêt de Fontainebleau, Intérieur de l'hôpital d'Angers, Vues de rochers et de ruines*. Il a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1828.

**BARDELEBEN** (Kurt DE), homme politique allemand, né dans la Prusse orientale, le 24 avril 1796, prit les armes en 1813 et ne quitta le service qu'après la chute de Napoléon. En 1819 il épousa à Königsberg la fille du président d'Auerswald, dont toute la famille professait des opinions constitutionnelles. Élu, en 1834, député de la noblesse à la diète provinciale, il signa, en 1840, la pétition adressée au nouveau roi Frédéric-Guillaume IV, pour réclamer des institutions représentatives. Dans la diète de 1847, il fut un des adversaires les plus énergiques de M. de Bodelschwing. En 1848, le cercle de Königsberg l'envoya à l'Assemblée nationale de Francfort, où il prit place au centre droit parmi les royalistes constitutionnels. Après le meurtre de son beau-frère le général d'Auerswald (18 septembre 1848), il quitta Francfort avec ses neveux. Membre de la première Assemblée nationale de Prusse, il s'associa d'abord aux efforts de la droite contre le parti révolutionnaire; mais, à partir de 1849, il se plaça de nouveau au premier rang de l'opposition libérale et combattit la politique de M. de Manteuffel, avec une éloquence qui lui rendit son ancienne popularité. Après la chute de ce ministre, il fut nommé gouverneur de province, puis entra dans la Chambre des seigneurs.

**BARDENFLETH** (Charles-Émile), homme politique danois, né le 8 mai 1807, devint en 1832 gouverneur général de l'Islande, après avoir passé par les degrés inférieurs de la carrière administrative. Il était grand bailli d'Odensée, lorsque le nouveau roi Frédéric VII, qui était son ami d'enfance, lui confia le portefeuille de ministre de la justice (24 janvier 1848). MM. Oersted, Reventlow-Criminil et de Moltke lui disputèrent vivement la faveur du roi; mais appuyé par le « parti du Danemark jusqu'à l'Eider, » il resta à son poste; et après que ses collègues eurent donné leur démission (mars 1848), il fut chargé de former un nouveau ministère. Il fit partie au même titre du ministère qui parvint aux affaires le 16 novembre 1848; mais, dans la combinaison du 13 juillet 1851, il fut nommé ministre du Slesvig, charge dont il se démit lorsque son parti eut perdu toute influence dans les conseils du roi (janvier 1852). Au mois de mars 1855, il fut nommé directeur des domaines.

**BARDOUX** (Agénor), homme politique français, né le 15 janvier 1829, non à Clermont, comme le disent les divers biographes, mais à Bourges, où son père était alors receveur des contributions directes, fit ses classes au lycée de Clermont où était fixée sa famille. Il étudia le droit, se fit inscrire au barreau de cette même ville, et devint bientôt bâtonnier de l'ordre des avocats. Il collabora, sous l'Empire, à *l'Indépendant du Centre*, qu'il défendit et fit acquitter dans l'affaire de la souscription Baudin. Après la révolution du 4 septembre 1870, chargé des fonctions de maire à Clermont-Ferrand, il fit face, avec modération et fermeté, aux difficultés de la situation, et acquit une si grande influence qu'il fut élu, le 8 février 1871, représentant du Puy-de-Dôme, le pre-

mier sur onze, par 81 265 voix sur 96 000 votants. Il prit part aux travaux des commissions les plus laborieuses et se signala par l'élégance de sa parole dans les réunions du centre gauche et dans plusieurs discussions importantes à l'Assemblée : loi municipale, organisation du Sénat, budget des beaux-arts, etc. Le 10 mars 1875, M. Bardoux fut nommé sous-secrétaire d'Etat au ministère de la justice, mais il se sépara plusieurs fois du cabinet et vota constamment avec la gauche; lorsque le ministère se fut prononcé pour le scrutin d'arrondissement, il donna sa démission (10 novembre 1875), et fut aussitôt élu président du centre gauche.

Aux élections du 20 février 1876, M. Bardoux fut élu, dans la première circonscription de Clermont, par 11 998 voix, contre M. Rouher et M. Thibault, candidats conservateurs. Parmi ses discours dans la nouvelle Chambre, on remarqua surtout celui par lequel il repoussait la suppression du budget des cultes, proposée par M. Boysset, et montrait les dangers de la séparation de l'Église et de l'Etat pour les intérêts mêmes de la République. Il fut alors plusieurs fois question pour lui d'un nouveau poste de sous-secrétaire d'Etat. Après l'acte du 16 mai, M. Bardoux fut un des chefs les plus autorisés de la majorité des 363 députés qui refusèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie, et quand il se représenta aux élections du 14 octobre 1877, on n'osa point lui opposer de concurrent officiel : il fut réélu par 13 203 voix sur 14 640 votants. Il entra dans le ministère du 14 décembre avec le portefeuille de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts. A la tête de ce très important service, il s'efforça d'en développer toutes les branches dans un sens hautement libéral, également dévoué aux intérêts de l'instruction primaire et à ceux de l'enseignement supérieur et des beaux-arts. D'une extrême bienveillance pour les personnes, ses discours prononcés dans plusieurs solennités, publiés par le *Journal officiel*, reproduits et commentés par toute la presse, ont toujours donné la note la plus accentuée de la politique républicaine et libérale du cabinet dont il faisait partie. Il a préparé plusieurs importants projets de lois, un, entre autres, sur l'enseignement primaire, auquel il appliquait, comme plusieurs de ses prédécesseurs, le principe de l'obligation (24 janvier 1879). Après la retraite du maréchal de MacMahon, dans le remaniement du cabinet, sous la présidence de M. Waddington, M. Bardoux fut remplacé au ministère de l'instruction publique par M. Jules Ferry, appartenant à un groupe plus avancé de la gauche républicaine (4 février 1879). Il représente le canton de Saint-Amant-Tallende, au conseil général du Puy-de-Dôme dont il a été élu le président.

M. Bardoux a publié dans la *Revue historique du droit français et étranger* divers mémoires sur les légistes du moyen âge au XVIII<sup>e</sup> siècle; il les a complétés et réunis en un recueil, sous ce titre : *les Légistes et leur influence sur la société française* (1878, in-18). On lui attribue, sous le pseudonyme d'Agénor Brady, un volume de poésies, intitulé : *Loin du monde* (1857, in-18).

**BARDSLEY** (sir James-Lomax), médecin anglais, né en 1801, à Nottingham, étudia la médecine à l'Université d'Édimbourg, y reçut en 1823 le diplôme de docteur et vint exercer sa profession à Manchester, où il a acquis une brillante réputation. Il a été créé chevalier en 1853, pour services rendus à la science.

On cite de lui une série d'intéressantes observations faites à la clinique des hôpitaux de Manchester (*Hospital facts and observations* ,

1837) et un grand nombre d'articles disséminés dans les journaux de médecine, principalement dans la *Cyclopædia of practical medicine*.

**BAREILLE** (l'abbé Jean-François), écrivain ecclésiastique et prédicateur français, est né à Valentine (Haute-Garonne), en 1813. Voué à la fois à la prédication et aux fortes études ecclésiastiques, il a été nommé chanoine honoraire des diocèses de Toulouse et de Lyon, et choisi pour diriger l'école de Sorèze, fondée par le P. Lacordaire. Dans ces dernières années, il s'est consacré tout entier à ses importantes publications.

L'abbé Bareille est auteur des ouvrages suivants : *Histoire de saint Thomas d'Aquin* (1846, in-8, avec portrait, 4<sup>e</sup> édit., 1862); *Emilia Paula* (1854, 2 vol. in-8, plusieurs édit. in-8 et in-18); *la Vie du cœur* (1856, in-8; 3<sup>e</sup> édit., 1863, in-32). Il a donné la traduction de plusieurs ouvrages du publiciste espagnol Balmès : *Mélanges religieux, philosophiques, politiques et littéraires*, etc. (1854, 3 vol. in-8 et in-18), et *Lettres à un sceptique en matière de religion* (1855, in-8 et in-18); puis celle des *Œuvres complètes de Louis de Grenade* (1861-1866, 21 vol. in-8), et celle des *Œuvres complètes de saint Jean Chrysostome*, d'après toutes les éditions faites jusqu'à ce jour (1864-1873, t. I-XXVI, in-4, avec le texte en regard; autre édition sans le texte, 1866 et suiv., 13 vol. in-4 et 20 vol. in-8) : l'Académie française a décerné à l'abbé Bareille un prix Montyon, en 1868, pour la traduction des *Homélie*s contenues dans le tome III de cette édition.

**BARET** (Eugène), professeur et littérateur français, est né à Bergerac (Dordogne), le 16 décembre 1816. Ancien élève de l'École normale et agrégé des lettres, il prit le grade de docteur ès lettres, le 16 juillet 1853, et fut nommé, l'année suivante, professeur de littérature étrangère à la Faculté de Clermont-Ferrand dont il est devenu le doyen en 1869. Inspecteur de l'Académie de Paris (12 septembre 1873), puis recteur de l'Académie de Chambéry (17 septembre 1875), il a été nommé inspecteur général de l'instruction publique (enseignement primaire), le 26 août 1878. Occupé spécialement de la littérature de l'Espagne, il a fait à différentes reprises des voyages dans ce pays et a été nommé membre de l'Académie d'histoire de Madrid. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 26 août 1869.

A part ses thèses (*Étude sur la rédaction espagnole de « l'Amadis de Gaule » de Garcia Ordoñez de Montalvo*, et *De Themistio sophista et apud imperatores oratore*, in-8), M. Eugène Baret a publié : *De l'Amadis de Gaule et de son influence sur les mœurs et sur la littérature au xvi<sup>e</sup> et au xvii<sup>e</sup> siècle* (1853, in-8; 2<sup>e</sup> édit. augm., 1873, in-8); *Espagne et Provence*, études sur la littérature du midi de l'Europe (Clermont-Ferrand, 1857, in-8); *Du Poème du Cid dans ses analogies avec la chanson de Roland* (Ibid., 1858, in-8); *Ménage, sa vie et ses écrits* (Lyon, 1859, in-8), extrait de la *Revue centrale des arts en province*; *Histoire de la littérature espagnole depuis ses origines les plus reculées jusqu'à nos jours* (1863, in-8 et in-18); *Mémoire sur l'originalité de Gil Blas de Lesage* (1864, in-8); *les Troubadours et leur influence sur la littérature du midi de l'Europe* (1857, in-8; 3<sup>e</sup> édit., 1867, in-18); la traduction des *Œuvres dramatiques* de Lope de Vega (1869-1870, 2 vol., in-8), couronnée par l'Académie française en 1874, etc.; M. Eugène Baret a collaboré à la *Biographie générale* et au *Dictionnaire général des lettres, sciences et arts*, de Bachelet et Dezobry.

**BARETTA** (Blanche-Rose-Marie-Hélène), actrice française, née le 22 avril 1855 à Avignon, où son père tenait un hôtel, vint se fixer à Paris avec sa famille et fit connaissance de Mlle Sarah Bernhardt, qui, remarquant en elle de précoces dispositions, lui conseilla de suivre la carrière théâtrale. Après avoir joué, dès l'âge de neuf ans, le rôle de la petite fille dans *le Supplice d'une femme* (1865), elle fut admise à douze ans au Conservatoire (1868). Elle en sortit, en 1872, avec un second prix, et débuta à l'Odéon. L'année suivante, elle fut très remarquée dans le rôle d'Agnès de *l'École des femmes*, bien que, selon un critique, elle y montrât « un accent contemporain et personnel. » M. Perrin n'hésita pas à lui proposer un engagement au Théâtre-Français où elle obtint un vif succès dans le personnage de Victorine du *Philosophe sans le savoir* et du *Mariage de Victorine*, de George Sand. Elle fut aussitôt élue sociétaire (1<sup>er</sup> juillet 1876). \*

**BARFORD** (Paul-Frédéric), publiciste et historien danois, né en 1811, près de Grenaa, dans le Jutland, se fit d'abord connaître par quelques essais de poésie et des ouvrages historiques inspirés par l'esprit démocratique : *Histoire du Danemark et de la Norvège sous le règne de Frédéric III, Biographie de la famille Rantzau, Dissertation sur l'état des Juifs*. A la mort de Frédéric VI, il se fit l'ardent propagateur de l'idée de la réunion de la Suède, de la Norvège et du Danemark en un seul État. Il fonda, en 1839, une revue trimestrielle, *Brageog Idun*, destinée à populariser les écrits danois, suédois et norvégiens animés du même esprit politique.

**BARGÈS** (l'abbé Jean-Joseph-Léandre), orientaliste français, né à Auriol (Bouches-du-Rhône), le 27 février 1810, fit ses classes à Marseille, où il étudia ensuite les langues arabe et hébraïque. Ordonné prêtre en 1834 et d'abord voué au ministère, il fut nommé, trois ans après, professeur suppléant à la chaire d'arabe de Marseille. Il a été appelé à Paris en 1842, pour remplacer M. l'abbé Glaire à la Faculté de théologie, où il a professé depuis les langues orientales. A deux reprises différentes (1839 et 1846), il a visité l'Algérie pour en étudier l'histoire et les idiomes. Depuis 1850, il a été nommé chanoine honoraire de Notre-Dame, et décoré de la Légion d'honneur.

On a de l'abbé Bargès un certain nombre de dissertations, de traductions et de mémoires dont plusieurs sont extraits du *Journal asiatique* ou de la *Revue de l'Orient* : *Rabbi Yapheth ben hel Bassorensis karitæ in librum Psalmorum commentarii arabici* (1846, in-4), édition et traduction latine; *Temple de Baal à Marseille, ou Grande inscription phénicienne*, etc. (1847, in-8 avec facsimile); *Aperçu historique sur l'Église d'Afrique en général et en particulier sur l'Église épiscopale de Tlemcen* (1848, in-8); les traductions de *l'Histoire des Beni-Zeyyan, rois de Tlemcen* (1852, in-12), par Cidi-Abou-Abd'Allah Mohammed ibn Abd'-el-Djelyl et Tenessy; du *Livre de Ruth* (1854, in-8), avec double version et des notes, etc.; *les Samaritains de Naplouse* (1855, in-8), épisode d'un pèlerinage aux lieux saints; une édition de *l'Epistola de studiis targum utilitate*, etc., de Zeluda ben Koreisch (1857, in-8); *Inscription phénicienne. Nouvelle interprétation* (1858, in-4); *Tlemcen, ancienne capitale du royaume de ce nom*, etc. (1859, in-8, 1 pl.); une édition annotée des *Libri psalmorum David regis*, traduits par Rabbi Yapheth ben Hali (1861, in-8); *Papyrus égypto-araméen*, du musée du Louvre (1862, in-4, 2 pl.); *Hebron et le tombeau du patriarche Abraham* (1863, in-8); *Notice sur*

deux fragments d'un Pentateuque hébreu-samaritain, etc. (1865, in-8); *Inscription phénicienne de Marseille*, nouvelles observations (1868, in-4, pl.); des *Notices* sur des autels antiques (1861 et 1875, in-4, et in-8, avec pl.), etc.

**BARIC** (Jules-Jean-Antoine), dessinateur français, est né à Sainte-Catherine-de-Fierbois (Indre-et-Loire), en 1830. Elevé à Tours, il fut quelque temps employé dans l'administration des postes, puis se livra bientôt tout entier à l'illustration des journaux charivariques et devint un de nos caricaturistes les plus vifs et les plus féconds. La multiplication des feuilles bouffonnes illustrées a donné à son crayon satirique une carrière de plus en plus étendue. M. Baric ne compte pas moins d'une trentaine de recueils ou de séries de dessins se rapportant, soit à des événements historiques ou d'actualité, soit aux mœurs, aux travers et aux modes du jour, soit à des ouvrages d'art ou de littérature ayant fait sensation.

Nous citerons, dans l'ordre chronologique : *Proverbes travestis*, ou la Morale en carnaval (1857, in-4); *Baliverneries militaires* (même année, in-4); *Comment on devient riche* (1858, in-4); *Monsieur Plumichon* (même ann., in-4); *les Autrichiens en Italie* (1859, in-4); *Ces bonnes petites femmes* (1860, in-4); *l'Éducation de la poupée* (1861, in-8); *Portiers et locataires* (même ann., in-4); *Parodie des « Misérables » de Victor Hugo* (1862, gr. in-8, 2 parties); *Coquesigrues* (1862, in-4); *La Prise de Troie* (1863, in-4); *Un tour au Salon*, album comique de l'Exposition des Beaux-Arts (même ann., in-18); *Comment on débute au théâtre* (même ann., in-4); *Martin Landor* ou la musique enseignée aux enfants, par Kroknotzki (1864, in-4, 16 pl.); *Fantasia militaire* (même ann., in-4); *la Fée Carabosse* (1865, in-8).

**BARING-GOULD** (le rév. Sabine), né à Exeter en 1834, fut élevé à Clare College (Cambridge), où il prit ses grades en 1856. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé recteur d'East Mersea (Colchester) en 1871. Il a publié, outre de nombreux ouvrages religieux, une étude sur *l'Islande, paysages et légendes* (1861), et des recherches sur les *Mythes du moyen âge* (*Curious myths of the Middle Age*; 1866-1867).

**BARKER** (lady Mary-Anne), femme auteur anglaise, née à la Jamaïque, est fille de M. W.-G. Stewart, alors secrétaire du gouvernement de cette île. Elevée en Angleterre, elle retourna à la Jamaïque en 1850, et épousa en 1852 le capitaine d'artillerie George R. Barker, qui se distingua dans la guerre de Crimée et l'insurrection de l'Inde (1857). Celui-ci étant mort en 1860, elle épousa, en 1865, M. Frederick Napier Broome qu'elle accompagna à la Nouvelle-Zélande. Revenue avec lui en Angleterre en 1869, elle publia vers la fin de la même année un volume intitulé : *La Vie dans les établissements de la Nouvelle-Zélande* (*Station Life in New-Zealand*). Ce premier livre ayant réussi, elle publia, en 1870, un petit volume d'*Historiettes* pour les enfants (*Stories about*), qui fut suivi d'un grand nombre d'ouvrages du même genre. Au commencement de 1874, lady Barker publia des *Premiers principes de cuisine* (*First principles of cooking*) qui eurent un grand succès et la firent nommer surintendante de l'École nationale de cuisine. Après avoir écrit dans divers *magazines*, elle fonda elle-même une revue de famille : *Evening Hours* (Heures du soir).

**BARKLY** (sir Henry), administrateur anglais,

né à Londres, d'une famille écossaise, en 1815. S'adonna tout d'abord au commerce. De 1845 à 1849 il représenta, à la Chambre des communes, la circonscription de Leominster, et fut l'un des plus fermes soutiens de la politique commerciale de sir Robert Peel. Il entra alors dans l'administration coloniale comme gouverneur de la Guyane anglaise, où il possédait des propriétés; il sut développer les ressources de cette colonie par l'introduction des chemins de fer, et des colons chinois, et par l'apaisement des factions qui l'avaient troublée jusqu'alors. Il passa ensuite au gouvernement de la Jamaïque (1853), puis de Victoria (1856), et de l'île Maurice (1863). Enfin, en août 1870, il fut nommé gouverneur de la colonie du Cap. Ayant pris possession au nom de l'Angleterre de la terre occidentale des Griquas (Griqualand West), au détriment de l'État Libre du fleuve Orange, il fut désavoué par le Parlement colonial et dut laisser le Griqualand West s'organiser en colonie indépendante de celle du Cap. Compromis par cette affaire, il fut remplacé par sir Bartle Frère en novembre 1876.

**BARLOW** (Thomas-Oldham), graveur anglais, né à Oldham, près de Manchester, le 4 août 1824, montra dès le jeune âge un goût prononcé pour les arts. Son père, encourageant cette vocation, lui fit étudier la gravure à Manchester, où il obtint le premier prix à l'école de dessin. Après des commencements difficiles, il vint à Londres et entra en relation avec le peintre John Phillip, dont il grava de nombreux tableaux, et qui devint son protecteur et son ami. En 1873, un vote presque unanime le nomma graveur associé de l'Académie royale. Outre les compositions de J. Phillip, il a gravé celles de beaucoup de peintres connus : J.-J. Saet, W. Topham, P. Frith, Henriette Browne, sir G. Kneller, H. Wallis, J.-E. Millais, etc.

**BARNARD** (Frederick Augustus Porter), savant américain, né à Scheffield (Massachussets), en 1809, prit ses grades au Yale College en 1828 et y fut répétiteur dès l'année suivante. Il devint ensuite professeur dans les asiles de sourds-muets de Hartford et de New-York; puis il passa à l'Université de l'Alabama, où il fut professeur de mathématiques et de philosophie naturelle, de 1837 à 1848, et professeur de chimie de 1848 à 1854. Il fut alors appelé, comme professeur de mathématiques et d'astronomie, à l'Université du Mississippi, dont il fut élu président en 1856. Enfin il devint président du Collège Columbia, à New-York. Il fit partie de plusieurs missions scientifiques, entre autres de celle qui alla, en 1860, au Labrador, pour y observer une éclipse totale de soleil, et à la suite de laquelle il fut nommé président de l'Association américaine pour l'avancement de la science. Il fut chargé, en 1863, de la publication des cartes des côtes des États-Unis. Il fut, en 1867, commissaire des États-Unis à l'Exposition universelle de Paris. Il est membre d'un grand nombre de sociétés savantes de l'Europe et de l'Amérique.

Outre une large collaboration à des journaux de science et d'éducation, M. F.-A.-P. Barnard a publié : un *Traité d'arithmétique* (1830); une *Grammaire analytique* (1836); *l'Histoire du relèvement des côtes des États-Unis* (1857); un *Rapport sur les arts mécaniques et industriels* (1869); *Récents progrès de la science* (1869); le *Système métrique* (1871), etc. \*

**BARNARD** (Henry), administrateur et publiciste américain, né à Hartford (Connecticut), le 24 janvier 1811, fut reçu docteur en droit et

littérature aux collèges de Yale (1831), d'Harvard et de l'Union (1832), et se consacra à la cause de l'éducation publique. Après avoir voyagé pendant plusieurs années aux États-Unis et en Europe, il fut, de 1837 à 1840, membre de la législature du Connecticut où il provoqua la réorganisation complète des écoles publiques. Il prit activement part à l'application de cette réforme comme membre et secrétaire du bureau d'éducation. Un changement politique le rendit, en 1842, à la vie civile. Après une année de voyages et d'études, il fut appelé à la direction des écoles publiques du Rhode Island. Il remplit pendant cinq ans ces fonctions, puis revint à Hartford, et fut nommé, en 1850, principal de l'École Normale du Connecticut, en même temps que surintendant d'État pour les écoles publiques. Sa santé, compromise par un travail assidu, l'obligea à se retirer en 1855. C'est alors qu'il fonda l'*American Journal of Education*. Depuis, il a été nommé président de l'Association américaine pour l'avancement de l'éducation, président et chancelier de l'Université du Wisconsin (1856-1859), président du collège de Saint-John, à Annapolis dans le Maryland (1865-1867), et commissaire des États-Unis pour le département de l'éducation (1868-1870). M. H. Barnard a publié une *Histoire de l'instruction des sourds-muets* (Tribute to Galland with History of Deaf mute Instruction); *l'Architecture des Écoles; les Écoles Normales aux États-Unis et en Europe; l'Éducation nationale en Europe; les Professeurs et Éducateurs américains; les Bienfaiteurs de l'Éducation*, etc.

**BARNARD** (John-G.), officier américain, né dans le comté d'Essex (Massachusetts), le 19 mai 1815, sortit le second de l'Académie de West-Point et entra dans l'armée du génie. Il s'occupa pendant dix-huit ans de la défense des côtes, principalement du golfe du Mexique. Il fit partie depuis 1851 de divers comités consultatifs du génie, fut surintendant de West-Point en 1855, et chargé des travaux de défense de New-York de 1856 à 1861. Pendant la guerre civile, il eut le commandement supérieur du génie de l'armée du Potomac, puis de toutes les armées réunies sous la direction du général Grant.

M. John-G. Barnard a publié : *Exploration de l'Isthme de Tehuantepec* (Survey of the I. of T., 1852); *Phénomènes du Gyroscope* (1857); *Dangers et défenses de New-York* (1859); *Notes sur la défense des côtes (N. on the Sea-Coast defense); les Armées confédérées et la bataille de Bull Run* (1862), et les *Opérations d'artillerie de l'armée du Potomac* (1864).

**BARNE** (Herman-Guillaume-Euthyme), avocat et sénateur français, né à Arles, le 9 septembre 1831, avocat distingué du barreau de Marseille, était, dans cette ville, l'un des représentants du parti républicain, lorsqu'il fut porté comme candidat à l'élection sénatoriale du 5 janvier 1879, qui eut lieu dans les Bouches-du-Rhône par suite de la mort de M. Esquirois. Son élection ne fut disputée que devant les comités par des concurrents d'une opinion républicaine plus avancée, qui se désistèrent avant le scrutin. Il fut élu par 141 voix sur 167 votants et 143 suffrages exprimés : M. Esquirois, en 1876, n'avait réuni que 86 voix. M. Barne prit place dans la Chambre Haute parmi les membres du groupe de l'Union républicaine et signa avec l'extrême gauche la demande d'amnistie pleine et entière présentée par M. Victor Hugo (28 janvier 1879). \*

**BARNES** (le rév. William), philologue et poète

anglais, né en 1806 à Rushhay, près de Sturminster Newton, dans le comté de Dorset, où sa famille était établie depuis plusieurs siècles, fut élevé à Sturminster, se fit d'abord maître d'école, puis alla compléter ses études à Cambridge, où il fut reçu en 1850 bachelier en théologie. Il remplit le ministère évangélique à Whitcombe et, à partir de 1862, à Winterbourne Came.

M. Barnes s'est fait un nom par ses *Poèmes sur la Vie champêtre*, en anglais national (Poems of Rural Life, in national english; Londres, 1844; 4<sup>e</sup> édition, 1866), suivis d'un recueil de *Poèmes en dialecte du Dorset* (P. in the Dorsetshire dialect; ibid., 1859), et de divers autres essais poétiques remarquables pour la grâce et le naturel du langage populaire. Il a, d'autre part, donné à la science philologique des publications d'un intérêt général ou relatives au dialecte de son comté, entre autres : *Gefylsta, Recueil anglo-saxon* (Londres, 1849; 2<sup>e</sup> éd., 1853); *Grammaire et dictionnaire du dialecte du Dorset*, avec une introduction historique (a Grammar and glossary of the Dorset dialect; ibid., 1854); *Grammaire philologique, fondée sur l'anglais comparé avec plus de 60 langues* (a Philological grammar grounded, etc.; ibid., 1854). M. Barnes a obtenu, pour ses travaux, une pension sur la liste civile de la reine, en 1861. Il a fourni en outre de nombreux essais à divers magazines.

**BARNETT** (John), compositeur anglais, est né à Bedford, en 1802. Doué d'une voix très étendue, il débuta à onze ans au théâtre de Drury-Lane, puis fut engagé à celui de Covent-Garden. Bientôt après, il renonça au chant pour se livrer à la musique instrumentale, sous la direction de Ries. On a publié de lui : des *Messes solennelles*, deux *Ouvertures* à grand orchestre, des *Sonates*, plusieurs recueils de *Chansons* (Glees); *Airs et duos italiens*; un volume de *Méodies russes*, etc.

**BARNI** (Jules-Romain), philosophe et homme politique français, ancien représentant, né à Lille (Nord), le 1<sup>er</sup> juin 1818, fit ses études au collège royal d'Amiens, entra à l'École normale en 1837. Reçu avec éclat à l'agrégation de philosophie en 1840, il fut chargé pendant quelques mois de la classe de philosophie au collège royal de Reims et rappelé presque aussitôt à Paris, comme agrégé suppléant de la même classe, qu'il professa pendant dix ans dans divers collèges. Il fut en outre, pendant un an (1841-1842), secrétaire de M. Cousin, et se fit recevoir docteur ès lettres. Il occupait, en 1851, la chaire de philosophie de Rouen, lorsqu'il donna sa démission aussitôt après le coup d'État. Depuis, il fut appelé à la chaire d'histoire de la philosophie de l'académie de Genève, par le Conseil d'État de cette ville (juillet 1861). Il s'est acquis, en Suisse, une grande et légitime réputation par ses cours gratuits, qui lui ont fourni la matière de plusieurs de ses derniers ouvrages. Il a été un des organisateurs des Congrès internationaux de la Paix. Il était le président de celui de 1870, lorsque éclata la guerre franco-prussienne, et il signa, en cette qualité, l'appel fait aux peuples de l'Europe au nom des principes du Congrès.

Après la révolution du 4 septembre, M. Barni rentra en France et fut nommé par la Délégation de Bordeaux inspecteur général de l'enseignement secondaire, poste qu'il ne conserva pas. L'un des actifs propagateurs de l'opinion républicaine dans le département de la Somme, il y fit avec succès de nombreuses conférences. Aux élections partielles qui eurent lieu dans ce département en 1872, pour l'Assemblée nationale, il fut porté comme candidat républicain; il n'obtint, le 7 janvier, que

38 000 voix contre 51 000 données à M. Dauphin, républicain plus modéré, qui se démit aussitôt de son mandat; mais le 9 juin, n'ayant pour concurrent que le candidat bonapartiste, M. Cornuau, il fut élu par 61 608 voix. Il siégea à l'extrême gauche et s'inscrivit aux réunions de la gauche et de l'Union républicaines. La santé, gravement atteinte, de M. Barni le força de s'abstenir dans la plupart des délibérations. Il fut cependant renvoyé par le parti républicain à la Chambre des députés, aux élections générales du 20 février 1876; il obtint, dans la première circonscription d'Amiens, 11 114 voix contre 9515 données au candidat conservateur officiel, M. de Fourmont. Après la dissolution de la Chambre qui suivit l'acte du 16 mai 1877, il ne se représenta pas aux élections du 14 octobre. — Il est mort à Mers (Somme), le 4 juillet 1878.

Comme écrivain M. Barni a introduit en France tout l'ensemble de la philosophie de Kant, par une suite de traductions contenant, outre la version littérale, une analyse critique très développée qui met chaque ouvrage allemand sous une forme française et en discute la valeur. Il a ainsi donné : *Critique du jugement*, suivies des *Observations sur le sentiment du beau et du sublime* (Paris, 1836, in-8); *Critique de la raison pratique*, précédée des *Fondements de la métaphysique des mœurs* (1848, in-8); *Métaphysique des mœurs*, contenant les *Éléments métaphysiques de la doctrine du droit* et ceux de la *Doctrine de la vertu*, avec divers petits écrits, tels que l'*Essai sur la paix perpétuelle*, le *Traité de pédagogie* (1853-1855, in-8); *Critique de la raison pure* (1869, 2 vol. in-8). Il a en outre publié, sous le titre de *Philosophie de Kant*, l'examen de la *Critique du jugement* (1850, in-8) et celui des *Fondements de la métaphysique des mœurs* et de la *Critique de la raison pratique* (1851, in-8). Il se proposait d'embrasser dans une exposition critique générale tout le vaste système de la métaphysique kantienne. M. Barni a collaboré à la *Liberté de penser* (1847-51), à l'*Avenir* (1855), à la *Revue de Paris* (1854-57), etc. Il a publié à Genève, sous le titre : *les Martyrs de la libre pensée*, quelques-unes des leçons qu'il a faites dans cette ville (1862, in-18); puis *Napoléon I<sup>er</sup> et son historien M. Thiers* (1865, in-18), ouvrage dont la 1<sup>re</sup> édition fut interdite en France (2<sup>e</sup> édit., Paris, 1869, in-18); une *Histoire des idées morales et politiques en France au XVIII<sup>e</sup> siècle* (1866, 2 vol. in-8), complétée par un 3<sup>e</sup> volume, intitulé *les Moralistes français au XVIII<sup>e</sup> siècle* (1873, in-18); la *Morale dans la démocratie* (1868, in-8). Il a dorénavant, depuis 1870, un *Manuel républicain* (1872, in-18), etc.

**BARNUM** (Phinéas-Taylor), célèbre charlatan américain, né au village de Bethel, dans le Connecticut, en 1810, quitta de bonne heure la maison de son père, après avoir été berger et valet de ferme. Par aversion du travail, comme il l'avoue lui-même, il se jeta dans les spéculations les plus hasardeuses, cherchant, avant toute chose, à gagner de l'argent, sans s'inquiéter de la moralité des moyens. D'abord il fonda un journal, le *Héraut de la liberté* (1831), qui, en trois ans, lui attira plusieurs condamnations pour injures ou calomnies. En 1834, il montra publiquement à New-York une vieille négresse qu'il avait achetée mille dollars, d'un charlatan de Philadelphie, et qu'il donna comme la nourrice de Washington, âgée de 160 ans! Puis il parcourut les divers Etats de l'Union, en compagnie d'écuycers et de saltimbanques, et tomba dans une extrême misère d'où les ressources de son imagination ne tardèrent pas à le tirer. Par suite de manœuvres assez peu loua-

bles, il se rendit acquéreur de l'*American Museum*, cabinet de curiosités de New-York, et, reprenant de plus belle ce métier d'*exhibiteur* qui lui avait déjà réussi, il fit admirer tour à tour au crédule public un monstre antédiluvien fabriqué par ses soins, une prétendue sirène des Iles Fidji, des géants, des panoramas, des animaux qu'il avait rendus difformes, etc.

En 1855, M. Barnum, qui réalisait à son musée cent mille dollars de recettes annuelles, fit la rencontre de Charles Stratton, devenu célèbre sous le nom de *Tom Thumb* ou *général Tom Pouce*. Cet enfant, âgé de cinq ans, passa pour en avoir quinze, et, après avoir été dressé pendant plusieurs mois à jouer convenablement son rôle, il parcourut l'Amérique et l'Europe, qui célébrèrent à l'envi le merveilleux nain, et fut admis dans les cours de la reine Victoria et de Louis-Philippe.

Après cette immense mystification, vint l'affaire de Jenny Lind, qui a couronné magnifiquement la vie du plus grand charlatan de notre époque. En 1850, Barnum engagea la cantatrice suédoise pour une série d'environ 150 concerts; il la produisit aux États-Unis de ville en ville, excitant l'enthousiasme populaire à force de réclames, de puffs, d'articles, d'expédients de toute sorte, et réalisa, tous honoraires payés, près de trois millions de francs de bénéfices! Jenny Lind n'en remercia pas moins son directeur de la fortune qu'elle lui devait. Quant à ce dernier, il ne borna pas là ses étranges spéculations : un jour il se mit en tête d'acheter et de montrer en Amérique la maison où était né Shakespeare, mais les Anglais se fâchèrent et il renonça à ce projet.

Après être devenu millionnaire, M. Barnum quitta cette vie aventureuse et borna ses soins à l'administration de son *museum*, dont les curiosités, adroitement renouvelées, tiennent en haleine la passion des Américains pour le merveilleux. Puis l'ambition politique parut s'emparer de lui, et on le vit poser sa candidature pour la législature du Connecticut (avril 1865). Il a écrit lui-même sa *Vie* pour l'édification des innombrables gens qu'il a dupés (*the Life of P. T. Barnum*, New-York, 1855). Elle a été traduite en français la même année, à Paris, par M. de la Bédollière. Depuis, il a fait paraître à Paris et à New-York un livre qui fit un certain bruit : *les Blagues de l'Univers* (1865-1866, in-18). Il se donnait, en même temps, une édition populaire de ses *Mémoires* (in-4 illustré). On cite un dernier ouvrage : *Luttes et triomphes* (*Struggles and triumphs*; Hartford, 1869).

**BARODET** (Désiré), ancien représentant français, député, né à Sermesse (Saône-et-Loire), le 27 juillet 1823, fils d'un instituteur communal, fut destiné à l'état ecclésiastique et mis au petit séminaire d'Autun, qu'il quitta pour entrer à l'École normale primaire de Mâcon. Nommé instituteur d'abord dans le Jura, puis, en 1847, à Bantange (Saône-et-Loire), il se passionna pour la politique réformiste, et après la révolution de Février, pour les idées républicaines. Révoqué pour ses opinions, sous le ministère de M. de Falloux (19 février 1849), il fonda une école libre à Cuisery, et dut l'abandonner après le coup d'Etat de décembre 1851. Il fut alors précepteur particulier chez un riche minotier de cette commune et cinq ans plus tard alla se fixer à Lyon, où il fut successivement teneur de livres, directeur d'une fabrique de baryte et agent d'assurances. Vers la fin de l'Empire, lié avec M. Hénon, député de Lyon, il fit une active propagande électorale en sa faveur.

Dès le matin du 4 septembre 1870, M. Barodet fut au premier rang de ceux qui proclamèrent la

République à l'hôtel de ville de Lyon avant même qu'elle le fût à Paris, et fit partie du comité chargé d'organiser les nouveaux pouvoirs administratifs; le 20 suivant, il était élu conseiller municipal et choisi comme adjoint par le maire, M. Hénon. L'importance qu'il acquit dans les événements intérieurs de l'agglomération lyonnaise pendant la durée de la guerre le fit envoyer, comme délégué du conseil municipal, d'abord à Bordeaux pour protester auprès des membres de l'Assemblée nationale contre l'armistice et, un mois plus tard, à Versailles, pour tenter d'amener une transaction entre le gouvernement légal de M. Thiers et le gouvernement insurrectionnel de la Commune. Un an après, M. Hénon étant mort, M. Barodet fut nommé maire de Lyon par M. Thiers, sur la désignation du conseil municipal (25 avril 1871). Il remplit ces fonctions pendant une année, et, soutenu par ses collègues du conseil, il ne cessa de lutter contre les divers préfets chargés par le ministre, conformément à la volonté expresse de l'Assemblée, de reconquérir la plénitude des pouvoirs de l'administration départementale. Enfin la loi du 4 avril 1873 ayant modifié l'organisation de la municipalité lyonnaise et supprimé la mairie centrale, M. Barodet résigna, deux jours après, ses fonctions de maire entre les mains du préfet du Rhône.

Sur ces entrefaites, une élection partielle pour l'Assemblée nationale devant avoir lieu à Paris, par suite du décès d'un représentant, M. Sauvage, le parti radical adopta aussitôt M. Barodet comme un candidat de protestation contre le système de restriction des fonctions municipales inauguré par l'Assemblée, et il l'opposa à M. de Rémusat, ministre de M. Thiers, son ami de longue date, et candidat par excellence de la « République conservatrice, » que le chef du pouvoir exécutif cherchait si péniblement à imposer à la sagesse et au patriotisme d'une majorité monarchique. La lutte des deux politiques, personnifiées dans les deux candidats d'une notoriété si inégale, fut très vive et d'un haut intérêt. Un détail curieux de statistique montre les efforts des comités pour leur candidat : c'est le nombre inimaginable des affiches, placards et bulletins répandus dans Paris pour cette élection d'un unique représentant : le comité de M. Barodet fit imprimer, pour sa part, 93 000 affiches, 180 000 placards, 1 million 500 000 bulletins. Sa victoire fut complète : M. Barodet obtint, sur 342 656 votants, 180 045 voix : 45 000 de plus que M. de Rémusat, qui en réunit 135 028 ; le parti conservateur, qui avait aussi son candidat, M. Stoffel, ne lui en donna que 26 644, et il y eut moins d'un millier de voix perdues (27 avril 1873).

L'effet de cette démonstration de l'opinion républicaine radicale fut, à un mois de distance, le renversement de M. Thiers. Pour calmer les frayeurs vraies ou feintes, le nouvel élu, qui avait réclamé dans sa profession de foi la « dissolution immédiate de l'Assemblée de Versailles » et, par la « convocation à bref délai d'une Assemblée constituante unique et souveraine, » l'annexion et la levée de l'état de siège, s'efforça vainement, dans une proclamation aux électeurs de la Seine, d'enlever à sa victoire tout caractère agressif ou menaçant et de personnifier en lui l'esprit de calme, de modération et de concorde ; la majorité ne voulut voir dans son élection qu'une marque accablante de l'impuissance de M. Thiers et de la République conservatrice devant le radicalisme, et en fit l'argument principal en faveur de la révolution parlementaire du 24 mai. Quant à M. Barodet, il prit place à l'extrême gauche et vota sans bruit avec elle. Il ne s'en sépara que pour s'abstenir dans les questions des

lois constitutionnelles. Aux élections générales du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, il fut porté dans le IV<sup>e</sup> arrondissement de Paris et fut élu par 8925 voix contre 4385 données au député sortant, M. Vautrain, candidat républicain modéré. A la Chambre des députés, M. Barodet occupa le même rang dans la gauche républicaine, et après l'acte du 16 mai, il s'associa au vote de blâme et de défiance prononcé contre le ministère de Broglie par les 363 des gauches réunies. La Chambre dissoute, il se représenta dans le même arrondissement et fut réélu, sans avoir de concurrent, par 12 570 voix.

**BARON** (Henri-Charles-Antoine), peintre français, né à Besançon, en juin 1816, étudia sous M. Gigoux, débuta au Salon de 1840 et fit, avec plusieurs artistes de la jeune école, un assez long voyage en Italie. Il a traité les sujets de genre, et exposé : *un Atelier de sculpteur, le Pays latin* (1840), *l'Enfance de Ribeira, la Sieste en Italie, Condottieri, les Oies de frère Philippe, Giorgione Barbarelli* (1841-1845); *Sarto peignant la Madone, Soir d'été* (1847); *le Printemps en Toscane, Enfant vendu* (1848); *les Noces de Gamache, les Patineurs, la Pêche, l'Atelier du peintre* (1849-1853); *le Bouquet, le Toucher, l'Ouïe, Vendanges en Romagne*, allégories et sujets de genre commandés pour le ministère de l'intérieur (1855); *Retour de la partie de paume, une Camériste, Arlequinade* (1857); *Entrée d'un cabaret vénitien, Arlequin et Pierrot*, aquarelle (1849); *Retour de chasse au château de Nointel* (Oise) (1861); *Tir à l'arc en Toscane, une Marchande de pantins* (1864); *Cerf-volant, Hallebardier* (1866); *la Fête de saint Luc, à Venise* (1867); *le Bénédictin, l'Arrivée*, en collaboration avec M. Français (1868); *les Patineurs* (1870); *le Vieux fou de Son Altesse, Son Eminence chez ses neveux, Joueurs de boules* (1874); *un Coin de rue à Catane* (Sicile), *Arlequinade* (1876). M. H. Baron a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1847, une 2<sup>e</sup> en 1848, une 3<sup>e</sup> en 1855, et la décoration de la Légion d'honneur en 1859.

**BARON** (Vincent-Alfred), artiste dramatique et sculpteur français, né à Meximieux (Ain), le 11 juin 1820, vint à Paris, en 1835, avec son père, peintre panoramique. Il suivit d'abord les cours de l'École de dessin, fréquenta deux ans après l'atelier de M. Georges Jacquot et s'inscrivit à l'École des beaux-arts en 1837. Trois ans après, il entra au Conservatoire et débuta, en 1841, à l'Odéon, d'où il passa à l'Ambigu (1845), à la Gaité (1847), et, après une interruption remplie par des travaux artistiques, au théâtre de la Porte-Saint-Martin que dirigeait depuis peu M. Marc-Fournier, son beau-frère (1852); il y devint un an plus tard chef du matériel.

Comme sculpteur, M. Alfred Baron a exposé au Salon de 1848 ses portraits et médaillons les plus estimés, entre autres : *Edmond Audoit, Deburau, M. A. d'Houdetot et ses enfants, MM. Dumont, Caron du Villards, L. Vêzu, Mme Clarisse Robert*. On lui doit encore ceux de *Mlle Rachel*, de *MM. Traviès, Samson, Beauvallet*, etc.

Comme acteur, il a créé avec succès Couriol dans *le Courrier de Lyon*, Ascanio dans *Benvenuto Cellini*, le double rôle d'Aramis et de Buckingham dans *la Jeunesse des mousquetaires*, sept personnages différents dans *Paris*, et plusieurs autres rôles.

**BARON** (Delphine), artiste dramatique française, sœur du précédent, née à Lyon en 1828, étudia le dessin dans l'atelier de son père, apprit,

en même temps, la gravure sur bois, sous la direction de M. Porret, et grava même pour le *Diable à Paris et la Grande ville* quelques sujets signés de ses initiales. Entrée au Conservatoire en 1843, elle en sortit avec la pension d'encouragement du ministère, débuta à l'Odéon, en septembre 1844, épousa peu après M. Marc-Fournier, l'auteur dramatique, et fut engagée, en 1846, à la Porte-Saint-Martin. Elle y créa presque aussitôt le rôle d'Agnès dans un drame de son mari, *les Libertins de Genève*, passa ensuite un an sur la scène de la Galté (1847) et reparut, en 1851, à la Porte-Saint-Martin, dont son mari venait d'obtenir le privilège. En 1856, elle passa à Bruxelles. Elle a créé depuis de nouveaux rôles et composé et dessiné les costumes de plusieurs pièces à grand spectacle. Revenue à Paris, cette artiste y ouvrit un magasin de costumes.

**BAROT** (François-Odyse), littérateur et journaliste français, est né à Mirabeau (Vienne), en 1830. Il débuta de bonne heure dans le journalisme et fut attaché à *la Réforme*, depuis 1849 jusqu'à la suspension de cette feuille radicale. Il prit ensuite une part plus ou moins active à divers journaux, surtout à *la Presse*, à laquelle il collabora près de quinze ans (1851-1865), et où il devint, dans les derniers temps, l'un des auxiliaires les plus actifs de M. Emile de Girardin. Il suivit ce dernier, lorsqu'il devint propriétaire de *la Liberté*, et acheva d'être mis en évidence par son ardente coopération à ce journal. Ses articles sur les causes de la guerre du Mexique, à propos des révélations de M. de Kératry (1868), lui attirèrent un duel avec le banquier Jecker, dont les fameuses créances étaient si bruyamment mêlées à l'histoire de notre expédition. Il fut atteint, en pleine poitrine, d'une balle qui, sans un hasard extraordinaire, eût été mortelle : les deux adversaires furent condamnés, en Belgique où le duel avait eu lieu, à un mois de prison et 200 francs d'amende (janvier 1869), par la première application de la loi belge contre les étrangers. M. Odyse Barot, qui avait collaboré encore au *Bien-être universel*, à *la Revue philosophique et religieuse*, au *Figaro*, au *Nain jaune*, etc., etc., fonda, en 1863, la *Revue des cours scientifiques et littéraires*, dont il dut abandonner la direction.

Pendant le siège de Paris et les troubles de la Commune (1870-1871), M. Odyse Barot prit aux agitations de toute cette période, soit comme homme d'action, soit comme journaliste, une assez notable participation. Il fut secrétaire de Gustave Flourens, et à part sa collaboration à diverses feuilles, il eut lui-même son journal, *le Fédéraliste*. Dans les derniers jours de mai, les journaux annoncèrent même son arrestation. Depuis cette époque, il ne cessa d'avoir un rôle très actif dans la presse politique, et lorsque M. de Girardin prit en main la direction de *la France*, il se retrouva à ses côtés pour s'associer à la vivacité de ses polémiques; il le seconda surtout dans la vigoureuse campagne menée contre le régime et les ministres du 16 mai. M. Odyse Barrot a fait d'assez longs séjours à Londres d'où il a envoyé des correspondances sur les institutions anglaises.

Il a publié en volumes : *Grandeur et décadence d'un mirliton de Saint-Cloud* (1855, in-18); *la Naissance de Jésus* (1863, in-18); *Lettres sur la philosophie de l'histoire* (1864, in-18), extraites de la *Presse*; *Histoire des idées au XIX<sup>e</sup> siècle*, *Emile de Girardin, sa vie*, etc. (1866, in-18); *l'Agonie de la Papauté* (1868, in-8); *Histoire de la littérature contemporaine en Angleterre* (1874, in-18). Il a traduit, avec Elias Regnault : *Histoire de la Révolution française* de Carlyle (1865-1867,

3 vol. in-18), et depuis, les *Fables lyriques* de Robert Lytton (1875, in-18).

**BARRAL** (Octave-Philippe-Anne-Amédée, vicomte DE), homme politique français, ancien sénateur, est né à Voiron (Isère), le 1<sup>er</sup> juillet 1791. Après avoir administré, comme préfet, le département de l'Isère, de 1849 à 1850, il fut appelé au Sénat, à la mort du comte de Barral, par le décret du 24 juin 1856. Il a été élu membre du Conseil général de l'Isère, depuis 1853, pour le canton de Saint-Laurent-du-Pont. Officier de la Légion d'honneur, le 14 décembre 1850, il a été promu commandeur le 14 août 1862. M. de Barral a publié, en 1852, une *Notice sur les murs d'enceinte de la ville de Bourges d'après les manuscrits du général vicomte de Barral* (Bourges, in-8).

**BARRAL** (Jean-Augustin), chimiste et physicien français, né à Metz, en 1819, fut reçu, en 1838, à l'École polytechnique et entra, deux ans après, dans l'administration des tabacs. Il a été momentanément répétiteur adjoint à l'École polytechnique et a professé, sous l'Empire, la physique au collège de Sainte-Barbe.

On lui doit plusieurs mémoires de chimie et d'importants travaux météorologiques. Nous signalerons ici ses *Recherches sur la nicotine et sur le tabac* insérées dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* (1842 et 1845); diverses *Notes sur la dorure galvanique et les procédés de M. de Ruolz*; un mémoire sur la *Composition chimique de l'eau de pluie aux différentes époques de l'année* (ibid., 1852), etc.

En 1850, M. Barral entreprit, avec M. Bixio, un voyage aérostatique dont le but était, avant tout, d'observer les variations de la température et du degré d'humidité de l'atmosphère, et de recueillir de l'air à différentes hauteurs. Le récit de leur ascension, qui eut un grand retentissement, a été publié dans le tome XXXI des *Comptes rendus*, ainsi que le résumé des observations météorologiques qui s'y rapportent. Les deux savants publièrent ensemble un *Journal d'agriculture pratique*, et depuis lors, M. Barral a rédigé un certain nombre d'ouvrages de cette spécialité, notamment : *Manuel du drainage* (1854, in-18, 233 grav.); *le Bon Fermier* (1858, in-18, 231 grav.); *le Blé et le Pain* (1863, in-18); *l'Agriculture du Nord de la France* (1867, tome I, gr. in-8 avec pl.); *Trilogie agricole* (1867, in-18).

M. Barral a été désigné par F. Arago pour être, après sa mort, l'éditeur de ses œuvres complètes. Il a mené à fin, en près de dix ans, cette belle collection (1854-1862, 17 vol. in-8), qu'il a enrichie de *Tables analytiques* et de documents importants. Membre du Conseil général de la Moselle, il a été candidat à la députation dans la circonscription de Metz, aux élections de 1863 et 1869, et il a obtenu, aux premières, 4730 voix sur 29 355 votants; aux secondes, 10 718 voix sur 35 180 votants. Décoré de la Légion d'honneur en 1856, M. Barral a été promu officier, le 24 janvier 1863, comme membre de la section française du jury international de l'Exposition universelle de Londres.

**BARRAUD** (l'abbé Pierre-Constant), archéologue français, est né à Beauvais (Oise), en 1801. Il a été directeur du grand séminaire de Beauvais, et est devenu, en 1846, chanoine titulaire de la cathédrale. Ses nombreux travaux archéologiques et historiques l'ont fait nommer membre de l'Institut des provinces de France, inspecteur de la Société française d'archéologie et correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques.

Il est auteur d'un nombre considérable de recherches d'archéologie et de curiosité ecclésiastique sur les monuments et les œuvres d'art religieux, et les divers objets du culte. Nous nous bornerons à citer : *Notice sur les tapisseries de la cathédrale de Beauvais* (Beauvais, 1853, in-8); *Description des vitraux des hautes fenêtres du chœur de la cathédrale de Beauvais* (Beauvais, 1856, in-8); *Notice archéologique et liturgique sur l'encens et les encensoirs* (Caen, 1860, in-8); *Beauvais et ses monuments pendant l'ère gallo-romaine et sous la domination franque* (Caen, 1861, in-8, avec fig.); *Description de l'ancienne église collégiale Saint-Barthélemy de Beauvais* (Beauvais, 1862, in-8, 7 pl.); *Des Baques à toutes les époques et en particulier de l'anneau des évêques et des abbés* (Caen, 1864, in-8, avec fig.); *Des Gants portés par les évêques et par d'autres membres du clergé* (Beauvais, 1867, in-8, avec fig.); etc. La plupart de ces travaux ont été insérés d'abord dans le *Guetteur du Beauvaisis*, le *Bulletin monumental*, de M. de Caumont, etc.

**BARRE** (Jean-Auguste), artiste français, fils aîné du célèbre graveur, Jean-Jacques Barre, né à Paris, le 25 septembre 1811, étudia la sculpture sous Cortot. Il s'est fait remarquer aux Salons de 1831 à 1855 par des envois qui lui ont valu une 2<sup>e</sup> médaille en 1834, une 1<sup>re</sup> en 1840, et la décoration de la Légion d'honneur le 16 juillet 1852.

Son plus jeune frère, M. Désiré-Albert BARRE, né à Paris le 6 mai 1818, après avoir suivi l'atelier de Paul Delaroche et visité l'Italie, s'est appliqué, dès 1850, à l'étude de la gravure en médailles, et a aidé son père dans quelques-uns de ses derniers travaux. Il a fait, avec ou sans lui, un certain nombre de médailles estimées en dehors de leur caractère officiel, et lui a succédé, en 1855, comme graveur général de l'hôtel des Monnaies. M. Albert Barre a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort le 29 décembre 1878.

**BARRIAS** (Félix-Joseph), peintre français, né à Paris, le 13 septembre 1822, fut élève de M. Léon Cogniet, remporta en 1844 le premier grand prix de Rome sur ce sujet : *Cincinnatus recevant les députés du Sénat*, et débuta, au Salon de 1847, par une *Jeune fille portant des fleurs* et une *Fileuse romaine* (1847). Il a exposé depuis : *les Exilés de Tibère* (1850), placé au musée du Luxembourg, *Dante Alighieri* (1853), *les Pèlerins se rendant à Rome pour le jubilé de l'an 1300*, *Michel-Ange à la chapelle Sixtine* (1857), *Débarquement de l'armée française à Oldport en Crimée* (1859), de nombreux portraits, les sujets photographiés du *Virgile* et de l'*Horace* publiés par M. F. Didot; la *Communion* (souvenir de Ravenne), *Conjuration chez les courtisanes* (Venise, 1530), *Malvina* et quelques portraits (1861); la *Picardie*, tableau allégorique destiné à décorer le grand escalier du musée d'Amiens, appartenant au ministère d'Etat (1863); *Épître à Auguste, Horace, Auguste et Mécène, Danseuse du Triclinium* (1864); *Portrait de Mme F. B...*, à la cire (1865), qui reparut à l'Exposition universelle de 1867; *le Repos*, ou le Titien peignant une Vénus (1866); deux Portraits (1869); *Luisa l'Albanaise* (1870); *Électre au tombeau de son père, Hélène se réfugiant sous la protection de Vesta* (1873); *l'homme est en mer*, sujet tiré de la *Légende des siècles* (1875); *Eve, Portrait de la marquise F. de B...* (1877). M. Barrias a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1847, une 2<sup>e</sup> en 1855, une 1<sup>re</sup> en 1851, et a été décoré de la Légion d'honneur à la suite de l'exposition de 1859.

**BARRIAS** (Louis-Ernest), statuaire français, fils du précédent, né à Paris, le 13 avril 1841, suivit les cours de MM. Jouffroy, Cavalier et Léon Cogniet, et après avoir obtenu en 1861 le 2<sup>e</sup> prix au concours pour Rome, avec *Chrysis rendue à son père par Ulysse*, remporta le prix en 1865 pour la *Fondation de Marseille*. Dès 1861 il exposa les bustes en marbre de *MM. Jazet et Barrias*; en 1863, ceux de *MM. Jules Favre et Cavalier*, marbre; en 1864, celui de *M. D...*, plâtre; *la Guerre, le Commerce et la Pêche*, projet de frise décorative (1865). Cinq ans après, il envoya de Rome même une *Jeune fille de Mégare*, statue marbre (1870). Depuis il a pris part à tous les Salons annuels où il a exposé : *le Serment de Spartacus*, groupe marbre, placé en 1877 dans le jardin des Tuileries; *la Fortune et l'Amour*, groupe bronze (1872); *la Religion et la Charité* (1873), statues plâtre, destinées à un tombeau et qui ont reparu en bronze, avec un ange et une sainte Sophie, également en bronze, au Salon de 1874 : ces quatre figures entourant la statue couchée de *Mme X...*, marbre; deux bustes d'anonymes, en marbre (1875); *Groupe pour un tombeau*, marbre (1876); *les Premières funérailles* (1878). On cite encore de cet artiste les statues de *Virgile* et du *Printemps* dans l'hôtel de Mme de Paiva, et une frise décorative dans la villa de M. Jollivet, à Deauville. Le sculpteur Barrias a obtenu une médaille en 1870, une médaille de 1<sup>re</sup> classe en 1872, et la médaille d'honneur en 1878.

**BARRIÈRE** (Théodore), auteur dramatique français, né à Paris, en 1823, appartient à la famille des graveurs-géographes attachés depuis près de quarante ans au Dépôt de la guerre et de la marine, et fut occupé lui-même, pendant près de dix années (1834-43), de travaux graphiques. Consacrant toutefois ses loisirs à la littérature dramatique, il écrivit, à vingt ans, sa première pièce, *Rosière et nourrice*, jouée au théâtre Beaumarchais avec un succès qui la fit passer dans le répertoire du Palais-Royal. Il s'associa dès lors à divers dramaturges déjà connus, et signa avec eux, de 1842 à 1860, une cinquantaine de pièces. Son nom dut son principal retentissement aux *Filles de marbre*, qu'il donna au Vaudeville en 1853, avec M. Lambert Thiboust; elles sont restées jusqu'ici un des succès les plus soutenus des vingt dernières années, et comme la contrepartie brillante de *la Dame aux camélias*. Depuis cette œuvre, le nom de M. Barrière a eu sur le public un grand ascendant. — Il est mort le 16 octobre 1877. Il avait été promu officier de la Légion d'honneur le 4 mars 1874.

Il a produit seul : *De midi à quatorze heures* (1851); *les Bâtons dans les roues* (1854); *les Parisiens*, annoncés d'abord sous le titre de *Parisiens de la décadence* (1855), etc. Il faut lui rapporter ensuite pour sa part de collaboration : avec M. Poujol, *Jeanne de Naples*, drame (1842); avec M. Maurice de Saint-Aguet, *les Trois Femmes* (1844); avec M. Duval, *le Seigneur des broussailles* (1845); avec M. Clairville, *les Chroniques bretonnes*, vaudeville (1848); avec Henri Murger, *la Vie de Bohême* (1848); avec Bayard, *Quand on attend sa belle* (1850); avec M. Marc-Fournier, *Manon Lescaut* (1851); avec M. Michel Carré, *un Duel chez Ninon, Laurence, la Plus belle Nuit de la vie* (1849-1851); avec M. Jaime fils, *l'Âne mort, la Boissière*, drames en cinq actes (1853); avec M. Lambert Thiboust, une *Femme dans une fontaine* (1853); avec M. A. de Beauplan, *le Lys dans la vallée* (1853), imitation du roman de Balzac froidement accueillie au Théâtre-Français; avec Jules Lorin, *le Piano de Berthe, Quand on veut tuer son chien....* (1852-1853); avec



M. Henri de Kock, *la Vie en rose* (1854); avec M. Anicet Bourgeois, *la Vie d'une comédienne* (1854); enfin avec M. Adrien Decourcelle, son principal collaborateur, *les Douze travaux d'Hercule, un Vilain monsieur, les Portraits, la Petite cousine, un Monsieur qui suit les femmes, l'Enseignement mutuel, English exhibition, un Roi de la mode, Tambour battant, la Tête de Martin, une Vengeance, les Femmes de Gavarni, Monsieur mon fils* (1848-1855); *Adieu pariers* en deux actes, au théâtre de Bade (1868), reproduit sous le titre de *Dianah* (Vaudeville, 1873); *un Monsieur qui attend des témoins*, en un acte (même théâtre, 1873).

M. Barrière a donné, en 1856, au Vaudeville, avec Antoine Fauchery, *Calino*, en un acte, et surtout avec M. Ernest Capendu, *les Faux bonshommes*, bouffonnerie satirique en quatre actes, pleine de verve, qui, après avoir joui d'un long et brillant succès, a été reprise par le Gymnase en 1860. Les auteurs lui ont donné pour pendant, au Vaudeville, mais avec moins de bonheur, *les Fausses bonnes femmes*, en cinq actes (décembre 1857) et ont aussi produit ensemble *l'Héritage de M. Plumet*, en quatre actes (Gymnase, mai 1858). Il a fait jouer encore, avec divers collaborateurs: *l'Outrage*, drame en sept actes, avec M. Plouvrier (Porte-Saint-Martin, février 1859); avec Mme Regnault de Prébois, *une Pécheresse*, drame en cinq actes (Gaité, 1860); *le Feu au couvent*, comédie en un acte (Théâtre-Français, 1860); *l'Ange de Minuit*, drame fantastique en six actes, avec M. Ed. Plouvrier (Ambigu, mars 1861); *la Maison du Pont-Notre-Dame*, drame en cinq actes, avec M. H. de Kock (même théâtre, 1861); *les Ivresses ou la Chanson de l'amour*, comédie en quatre actes (Vaudeville, 1862); *une Corneille qui abat des noix*, comédie en trois actes, avec M. L. Thiboust (Palais-Royal, 1862); *le Bout de l'an de l'amour, causerie à deux* (Gymnase, 1863); *le Démon du jeu*, comédie en cinq actes, avec M. Crisafulli (même théâtre, 1863); *un Ménage en ville* (même théâtre, 1864); *Aux crochets d'un gendre* (Vaudeville, 1864), comédie en quatre actes, avec M. L. Thiboust; *les Jocrisses de l'amour*, comédie en 3 actes (Palais-Royal, février 1865), avec le même; *le Chic*, comédie en 3 actes (Palais-Royal, mars 1866), avec le même; *les Brebis galeuses*, comédie en 4 actes (Vaudeville, 1867); *le Roi Théodoros*, drame en cinq actes et quatorze tableaux (Châtelet, 1868); *le Sacrilege*, en cinq actes, avec Léon Beauvallet (1869), etc.

**BARRILLON** (François-Sophie-Alexandre), ancien député et représentant du peuple français, est né à Paris, le 5 avril 1801. Avocat à Paris et membre du Conseil général de l'Oise, il fut nommé, en 1837, député de l'arrondissement de Compiègne, vota avec la gauche dynastique, perdit son siège en 1839 et le reprit aux élections de 1842. Il prit part à la campagne des banquets réformistes et, le 27 février 1848, il fut nommé commissaire du gouvernement provisoire à Beauvais. Bientôt M. Ledru-Rollin le destitua. Le département de l'Oise le dédommagea en le nommant, le 1<sup>er</sup> sur dix, représentant du peuple. Membre du comité des finances, M. Barrillon s'occupa spécialement des questions administratives et agricoles. Il vota presque toujours avec la droite. Réélu à la Législative, le 4<sup>e</sup> sur huit, il fit partie de la majorité monarchique. Écarté de la vie publique par le coup d'État de 1851, il est rentré au corps législatif, en 1866, comme candidat d'opposition, dans la 3<sup>e</sup> circonscription de l'Oise, et a été réélu, en mai 1869, par 20 806 voix, sur 34 180 votants. Maire d'Elincourt-Sainte-Mar-

guerite, il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 juillet 1851. — Il est mort en octobre 1871.

**BARROILHET** (Paul), chanteur français, est né le 22 septembre 1805, à Bayonne, où son père était négociant. Ses dispositions pour le chant se manifestèrent dès l'enfance. Il ne vint à Paris qu'à dix-neuf ans et fut admis en 1828, sur la recommandation de Rossini, au Conservatoire, où il reçut deux ans les leçons de Bendorali. Il partit pour l'Italie et y resta neuf ans. En compagnie de la Pasta, de Rubini, de Galli, et associé à leur popularité, il se fit applaudir successivement dans toutes les grandes villes. Il créa des rôles dans *Elena di Feltra* et *la Vestale* de Mercadante, et dans *l'Assedio di Calais*, *Robert Devereux* et *Colombo* de Donizetti.

A Naples, M. Barroilhét rencontra Nourrit et se lia avec lui d'une amitié toute fraternelle. Après sa mort, il voulut revenir en France et obtint facilement un engagement à l'Opéra (1839). Il travailla quelque temps à corriger son accent méridional, puis débuta dans *la Favorite*, au succès de laquelle il a tant contribué. A côté de M. Duprez, il enleva les applaudissements dans *les Martyrs*, *Don Juan*, *Guillaume Tell*, *le Lazzarone*, *la Reine de Chypre* et surtout dans *Charles VI*. En 1847, l'Opéra lui refusant une augmentation de traitement, il se retira et ne parut plus que dans des soirées musicales et des concerts.

M. Barroilhét était un baryton plus rapproché du ténor que de la basse. Malgré les ornements étrangers qu'on lui reprochait d'y ajouter, il a fait valoir la musique des maîtres par l'étendue, la souplesse et l'action pénétrante de sa voix. Il a été professeur de chant au Conservatoire. Amateur de peinture et spéculateur habile, il a réuni et vendu à plusieurs reprises des collections assez belles de tableaux modernes. — M. Barroilhét est mort le 4 avril 1871.

**BARROT** (Camille-Hyacinthe-Odilón), homme d'État français, est né à Villefort (Lozère), le 19 juillet 1791. Son père, J. A. Barrot, était député à la Convention, faisait partie de la Plaine et vota contre la mort de Louis XVI; membre du Corps législatif en 1804, il fut le seul député qui protesta contre l'établissement de l'Empire, continua de siéger dans cette assemblée pendant toute la durée du règne de Napoléon, et dans les derniers jours il fut un des promoteurs de l'opposition royaliste et libérale. En 1814, il accueillit avec joie les Bourbons et la Charte, soutint dans la nouvelle Chambre des députés le gouvernement constitutionnel et rédigea, le 18 mars 1815, un manifeste énergique contre Napoléon qui, revenu de l'île d'Elbe, touchait déjà aux portes de Paris. La vie du père explique en partie celle du fils. M. Odilon Barrot, qui avait, à dix-neuf ans, terminé ses études de droit, fut, en 1814, nommé, par dispense d'âge, avocat aux conseils du roi et à la Cour de cassation. Il montra alors pour les Bourbons un dévouement qu'on lui a vivement reproché depuis. Il s'en est justifié en rappelant que Louis XVIII apportait la Charte et le gouvernement représentatif. Pendant les Cent-Jours, fidèle à son serment, il résigna son titre d'avocat à la Cour de cassation et ne le reprit qu'au retour des Bourbons. Il vota ouvertement contre le rétablissement de l'Empire et signa, dans la chambre des avocats, une pétition qui, près d'un mois avant le retour de Louis XVIII, demandait le roi et la Charte.

La seconde Restauration ne réalisa point ses vœux et ses espérances. En présence des prévisions des émigrés et des excès de la Chambre introuvable, M. Odilon Barrot entra dans l'oppo-

sition et, par une évolution rapide, il se trouva bientôt au premier rang du parti libéral, près de Dupont (de l'Eure) et de La Fayette. Le barreau, transformé en arène politique, fut le théâtre de ses combats et de ses triomphes. En 1818, il partagea avec Benjamin Constant l'honneur d'arracher Wilfrid Regnault à l'échafaud. Il ne put sauver l'infortuné Caron; mais il défendit avec succès les protestants du Midi, poursuivis pour avoir refusé de tapisser leurs maisons devant la procession de la Fête-Dieu (1817-1819). Dans ce procès fut prononcé un mot célèbre, souvent reproché à M. Barrot. Comme il soutenait que la loi doit rester neutre entre tous les cultes : « La loi est donc athée, en France? » s'écria de Lamennais. — Oui, elle l'est, et doit l'être, » répondit l'avocat des protestants devant toutes les chambres de la Cour de cassation, assemblées sous la présidence du garde des sceaux. « Elle doit l'être en ce sens qu'elle protège toutes les religions et ne s'identifie avec aucune. » L'arrêt de la Cour lui donna raison.

M. Odilon Barrot avait gagné la faveur sans réserve du parti national; son mariage avec la petite-fille de Labbey de Pompières resserra les liens qui l'attachaient à la cause de la liberté; et le fut appelé à présider la société *Aide-toi! le ciel t'aidera!* Dans ce poste avancé, il tint d'une main assez ferme le drapeau de l'opposition; mais sa pensée n'allait pas encore au delà de la Charte et, dans le banquet des *Vendanges de Bourgogne*, il déclara que les voies légales suffisaient au triomphe de la liberté. « Mais, ajouta-t-il, si ces voies étaient fermées, alors il n'y aurait d'autre ressource que dans le courage des citoyens, et le courage ne manquerait pas. » La publication des ordonnances le décida, en 1830, à prendre une part active à la révolution de Juillet.

Secrétaire de la commission municipale qui remplit, durant quelques jours, les fonctions d'un gouvernement provisoire, il exerça, dit-on, une grande influence sur le général La Fayette et le retint sur la pente de la république. Il s'opposa, d'autre part, à toute espèce de transaction avec la monarchie de droit divin. Le 30 juillet, au moment où les députés entraient en pourparlers avec les délégués de Charles X, il se présenta au palais Bourbon et, parlant au nom de l'hôtel de ville : « Avant de prendre, dit-il, un parti décisif et au lieu de proclamer *a priori* un chef qui ferait des concessions plus ou moins larges, il faudrait commencer par stipuler en assemblée générale les conditions désirées par le peuple et déferer la couronne en même temps qu'on proclamerait les garanties stipulées. » Aux républicains de la réunion Lointin qui réclamaient l'appel au peuple, il préchait l'union et la nécessité de ne pas se séparer des 221. Aux députés, il montrait le peuple en armes et les barricades prêtes à se relever, si la Chambre pactisait avec les vaincus. Comme Béranger, Lafitte, Benjamin Constant et presque toute la bourgeoisie libérale, M. Odilon Barrot voulait « un trône populaire, entouré d'institutions républicaines. » Sa médiation eut pour résultat le programme de l'hôtel de ville, qui donna la France à Louis-Philippe.

Quand Charles X partit pour l'exil, M. Odilon Barrot fut chargé d'accompagner la famille royale jusqu'à Cherbourg. Il s'acquitta de sa mission avec tout le respect dû au malheur. Au retour, il fut nommé préfet de la Seine. C'était à la fois une récompense personnelle que lui devait la monarchie de Juillet et une satisfaction donnée au parti de l'hôtel de ville. Mais bientôt les doctrinaires commencèrent à dominer dans les conseils de Louis-Philippe, et M. Barrot fut en butte à des attaques qui épargnaient encore La Fayette et

Dupont (de l'Eure). Son attitude pendant les procès de Polignac et de ses complices en fut l'occasion. Tout en recommandant le calme aux citoyens de Paris, il assurait dans ses proclamations officielles que justice serait faite et que les coupables n'échapperaient pas au châtiement (19 octobre 1830). M. Guizot demanda sa destitution, et Louis-Philippe l'aurait accordée sans l'énergique résistance de Dupont (de l'Eure). Peu de temps après, M. Barrot se présenta aux électeurs du département de l'Eure, sous les auspices de Dupont et de La Fayette, et avec une profession de foi qui justifiait cet illustre patronage. Il fut élu, et pour la première fois, à l'âge de quarante ans, il eut accès à cette tribune, où il devait, jusqu'aux derniers jours du régime parlementaire, soutenir des rôles divers avec tant d'éclat.

Son premier discours fut une réplique à M. Guizot, qui venait de déposer son portefeuille avec M. de Broglie et qui engageait une lutte ouverte avec le ministère Lafitte. Il s'agissait de déterminer le sens et la portée de la révolution de Juillet. M. Odilon Barrot déclara, comme M. Dupin, que la nouvelle dynastie, loin de continuer la Restauration, devait se recommander au pays par ses dissemblances avec la dynastie de Charles X. Dans les débats relatifs à l'organisation municipale, il précisa sa pensée, en refusant d'admettre la propriété comme unique mesure de la capacité électorale. Impossibilité de rétablir l'aristocratie, nécessité de prévenir les revendications légitimes de la démocratie et d'absorber pour ainsi dire la république dans une monarchie largement et sincèrement constitutionnelle : telle était la thèse de M. Barrot; il la défendit avec éloquence; mais sa voix, qui n'avait plus de crédit dans les conseils de la royauté, ne prévalut pas dans la chambre contre l'habileté des doctrinaires; et le parti de l'hôtel de ville dut céder la place au juste-milieu.

Tandis que M. Odilon Barrot exposait ainsi le programme de la gauche, il était encore préfet de la Seine; il ne put longtemps conserver ce poste, et sa chute précéda même celle du ministère Lafitte. Le 14 février 1831, les carlistes célébrèrent à Saint-Germain l'Auxerrois l'anniversaire de la mort du duc de Berri. Cette provocation amena de graves désordres, qui ne furent point empêchés par la police. Son inaction pendant le sac de l'archevêché avait l'air d'une connivence. A tort ou à raison, M. de Montalivet, ministre de l'intérieur, en imputa la responsabilité à M. Barrot, son subordonné, ou, comme il disait, son inférieur; celui-ci donna sa démission (19 février). Quelques jours après, Lafitte se retira et Casimir Périer prit en main la direction des affaires (13 mars 1831).

M. Odilon Barrot, rentré dans l'opposition, combattit énergiquement ce qu'on appelait alors le système du 13 mars. Chef de la gauche dynastique, ami des radicaux les moins attachés au système monarchique, allié des républicains qui rejetaient franchement la royauté, il se prononça fortement contre l'hérédité de la pairie, demanda que les maires fussent nommés directement par les conseillers municipaux, protesta contre la dénomination de sujet, contribua très activement à la révision du code pénal et fit accepter à trois reprises, par la Chambre des députés, la proposition de M. Schonen tendant au rétablissement du divorce repoussée par celle des Pairs.

La mort de Casimir Périer (16 mai 1832) et l'avènement du ministère Montalivet fournirent à l'opposition l'occasion de constater sa force par une manifestation solennelle. Les diverses fractions de la gauche s'unirent et chargèrent M. Odilon Barrot et M. Cormenin de rédiger un ex-

posé de la situation politique et des griefs de l'opposition. Après de vives discussions entre les républicains et les dynastiques, le *Compte rendu* fut signé, le 28 mai, chez Laffitte, et bientôt il compta cent trente-cinq adhésions. Il souleva dans la presse une ardente polémique et valut à M. Barrot les plus vives attaques des journaux ministériels, qui feignaient de voir en lui un transfuge passé dans le camp des républicains. Il est vrai que le *Compte rendu* ne donnait point une adhésion formelle au système monarchique; il se contentait de dire : « La France de 1830 a pensé, comme la France de 1789, que la royauté héréditaire, entourée d'institutions populaires, n'a rien d'inconciliable avec les principes de liberté. » Et il ajoutait : « La Révolution veut qu'on se donne à elle sans retour, sans arrière-pensée... La Restauration et la Révolution sont en présence; la vieille lutte, que nous avons crue terminée, recommence; que le gouvernement choisisse, la position équivoque qu'il a prise, n'est pas soutenable... La Révolution s'irrite et se défie. »

L'insurrection des 5 et 6 juin suivit de près la publication de ce manifeste; elle jeta la gauche dans de terribles perplexités. Convaincue que la victoire resterait au gouvernement, et redoutant les excès d'une réaction inévitable, l'opposition envoya aux Tuileries M. Odilon Barrot, Arago et Laffitte, pour présenter à Louis-Philippe non des conditions et des remontrances, mais des vœux, qui ne furent pas écoutés. La relation de leur entretien avec le roi, rendue publique, sous la signature des trois visiteurs, est une des pièces historiques les plus curieuses du temps. Le ministre proclama l'état de siège, et les conseils de guerre rendirent des arrêts de mort. L'ancien défenseur de Wilfrid Regnaud eut de nouveaux accusés à défendre. Le 29 juin, il reparut devant la Cour de cassation et fit triompher ce principe de la Charte: « Nul ne peut être distrait de ses juges naturels. » L'arrêt qu'il obtint avait l'importance d'un événement historique, et son plaidoyer a été cité comme un des chefs-d'œuvre de notre éloquence judiciaire.

Malgré cet appui donné aux vaincus de juin, M. Odilon Barrot, effrayé des périls qui menaçaient la dynastie de Juillet, s'arrêta dans la voie d'opposition à outrance où l'avaient poussé les radicaux. Répondant à M. Thiers qui accusait les tendances républicaines de la gauche, il fit une profession de foi monarchique et renouvela ses protestations en faveur de la royauté (novembre 1832). Il défendit néanmoins contre M. de Broglie les associations (mars 1834), demanda l'amnistie en faveur des insurgés de Lyon (décembre 1834) et combattit énergiquement les lois de septembre (1835). Mais quand M. Thiers, se séparant de M. Guizot, forma le ministère du 22 février 1836, le chef de la gauche dynastique soutint le chef du centre gauche contre les attaques des doctrinaires. Après la chute de M. Thiers (6 septembre 1836), il entra dans la coalition. Mais, dans le partage du pouvoir enlevé à M. Molé, toutes les promesses faites ne furent pas exactement tenues. M. Odilon Barrot, à qui on avait fait espérer la présidence de la Chambre, vit sa candidature, mal soutenue par ses alliés de la veille, échouer devant celle de M. H. Passy. Pendant la longue crise ministérielle qui suivit le renversement de M. Molé (avril 1839), éclata l'insurrection du 12 mai, la dernière levée de boucliers tentée par M. Barbès et le parti républicain. À partir de cette journée, les radicaux, renonçant à la lutte armée, se maintinrent sur le terrain légal, s'attachèrent à la question de la réforme électorale et commencèrent l'agitation qui devait aboutir à la révolution de Février. Le

3 octobre 1839, se forma un comité réformiste, sous la direction de Laffitte et Dupont (de l'Eure), et dont l'organe était le *National*. M. Odilon Barrot, se séparant de plus en plus de ses anciens amis de l'hôtel de ville, essaya de constituer un second parti réformiste et présida un comité distinct qui déclara que la réforme était urgente et nécessaire, mais qui se contentait d'étendre la capacité électorale à la seconde liste du jury, à tous les conseillers municipaux et aux officiers de la garde nationale. Ce programme ne portait guère le nombre des électeurs qu'à cinq cent mille, tandis que celui des radicaux l'eût élevé à quatre ou cinq millions. La question d'Orient vint faire diversion au mouvement réformiste sous le ministère du 1<sup>er</sup> mars. Confiant dans le libéralisme de M. Thiers, M. Barrot lui assura les votes de la gauche dynastique, mais il ne put consolider son pouvoir; l'avènement de M. Guizot (29 octobre 1840) le rejeta parmi les adversaires les plus acharnés de la politique conservatrice.

Placé en face d'une majorité compacte qui, sans se laisser entamer, repoussait toutes les attaques par sa seule force d'inertie, et réduit à ne faire entendre que des protestations impuissantes contre ce qu'on appelait les lâchetés du pouvoir et la corruption du corps politique, il retrouva pour flétrir le système de l'abaissement continu toute l'énergie de son éloquence. Le duel de sept ans, sans trêve, sans relâche, qu'il soutint à la tribune contre M. Guizot, lui rendit son ancienne popularité et la faveur même de la fraction républicaine de la bourgeoisie, sans qu'il perdît l'amitié de M. Thiers ni les sympathies des libéraux les plus modérés. Il devint, sinon le chef, du moins le porte-étendard de l'opposition.

Les élections de 1846, qui firent entrer à la Chambre deux cents fonctionnaires publics, démontrèrent mieux que jamais l'urgence de la réforme électorale. M. Odilon Barrot entreprit alors la campagne des banquets réformistes, à laquelle s'associèrent toutes les nuances de l'opposition libérale et démocratique. Le 9 juillet 1847, au Château-Rouge, il donna le signal, et bientôt, dans toute la France, l'agitation se propagea. M. Barrot, dont la voix provoquait de tous côtés des manifestations éclatantes, fut « le héros des banquets, » comme le proclamèrent ses amis et ses ennemis. Il prononça plus de vingt discours et sut donner une variété infinie aux développements de sa pensée vague et incertaine; « ses accents, partis du cœur, disait alors un de ses partisans, et presque son seul aspect, ont fait aimer la probité et haïr la corruption. Il a accompli un inimitable apostolat. Il a enseigné partout et popularisé le gouvernement représentatif. Il en a fait apparaître l'idéal, il en a dévoilé l'ignoble parodie, fait toucher du doigt toutes les plaies. Il a semé à toutes mains les germes d'une régénération qui ne s'arrêtera plus. » Ces lignes étaient écrites au mois de janvier 1848, et l'auteur ajoutait : « M. Barrot ne se doute pas lui-même de la fécondité de sa mission. » Il ne se doutait pas, en effet, qu'il avait frayé le chemin à la république. Sans doute il avait rencontré, sur le terrain de la réforme, des alliés incommodes, et à leur tête M. Ledru-Rollin. Mais le nombre serait restreint des républicains intraitables qui repoussaient le pacte conclu par le *National* avec la gauche dynastique. M. Barrot avait à ses côtés MM. Marie et Garnier-Pagès, et pouvait ne voir dans les dissidents du radicalisme qu'une minorité opiniâtre et impuissante.

Toujours fidèle et dévoué à la monarchie constitutionnelle, lorsque, à l'ouverture des Chambres, la couronne accusa « les passions ennemies ou aveugles » de l'opposition, il se plaignit vive-

ment d'être calomnié. Il se croyait maître du mouvement, et la révolution de Février fut pour lui non seulement une surprise, mais une douloureuse déception. Après l'interdiction du banquet du douzième arrondissement, il s'abstint d'aller au rendez-vous qu'il avait assigné à la population de Paris, et se borna à présenter une simple demande de mise en accusation contre le ministre, qui ne trouvait plus de défenseurs. Le 23 février, la chute de M. Guizot dépassait ses espérances et il applaudissait à l'avènement de M. Thiers, quand quelques heures après il se vit appelé lui-même à la présidence du Conseil. C'était la victoire complète et définitive de l'opposition. Il ne douta point qu'elle ne fit cesser immédiatement la guerre civile. Comme le feu ne s'arrêtait pas, « c'est, dit-il, un malentendu » ou « une étrange aberration, » et, plein de confiance dans sa popularité, il se présenta devant les barricades, où les insultes l'accueillirent. Après M. Guizot, le roi lui-même succomba. M. Barrot mit en mouvement le télégraphe pour annoncer à la France l'abdication de Louis-Philippe, la régence de la duchesse d'Orléans et la fin des troubles. Mais, tandis qu'il s'installait au ministère de l'intérieur, le parti démocratique, au palais Bourbon, réclamait la nomination d'un gouvernement provisoire. M. Barrot accourut. « Et quoi ! dit-il, on voudrait revenir sur les grandes questions décidées par la révolution de Juillet ! » Sa voix fut couverte par celle de M. Ledru-Rollin et le gouvernement provisoire, nommé séance tenante, dans la Chambre envahie par la foule, proclama la république.

M. Odilon Barrot se soumit à la force des événements. Il se présenta aux suffrages des électeurs de l'Aisne, fut nommé représentant du peuple, le quatrième sur quatorze, par 107 000 voix, et se plaça à la Constituante dans les rangs de la droite. Membre du comité de la justice, il ne prit point d'abord une part active aux travaux de l'Assemblée et parut peu à la tribune avant la présidence du général Cavaignac. Il fit partie de la commission chargée d'élaborer la constitution, et ne put y faire prévaloir la théorie anglaise de la pondération des pouvoirs. Il prononça, sur la question des deux chambres, un discours très-applaudi (27 septembre 1848). Il présida la commission chargée de procéder à une enquête sur les événements de mai et de juin, et dont M. Quentin-Dauchart fut le rapporteur.

Après l'élection du 10 décembre, M. Odilon Barrot entra dans le premier ministère nommé par Louis-Napoléon (20 décembre 1848). Il eut le portefeuille de la justice, avec la présidence du Conseil, en l'absence du président de la République. Il ne conserva qu'un an le pouvoir, au milieu d'une opposition qui lui rappelait, tous les jours, cette prophétie de M. Guizot : « Si vous étiez à ma place, vous feriez comme moi. » Il proposa ou soutint toutes les mesures qui hâtèrent la dissolution de la Constituante, écarta toutes les demandes d'amnistie, supprima les clubs, restreignit le droit de réunion et la liberté de la presse, et, par les explications qu'il porta devant l'Assemblée (16 avril 1849), assuma sur lui la responsabilité du siège de Rome. Tant que le ministère du 20 décembre se trouva en présence d'une majorité républicaine dans la Constituante, l'accord se maintint entre tous ses membres, et le cabinet tout entier s'associa étroitement à la politique de Louis-Napoléon. Le 12 juin resserra cette alliance, et l'Assemblée législative accorda au gouvernement toutes les lois et mesures demandées dans l'intérêt de l'ordre et de l'autorité. Mais « à peine les dangers de la rue étaient-ils passés, dit le message du 31 octobre, qu'on vit

les anciens partis relever leur drapeau, réveiller leurs rivalités et alarmer le pays en semant l'inquiétude. » M. Odilon Barrot fut sacrifié un des premiers, au milieu de ces divisions. « J'ai laissé arriver aux affaires, ajoutait le président, les hommes d'opinions les plus diverses, mais sans obtenir les heureux résultats que j'attendais de ce rapprochement. Au lieu d'opérer une fusion de nuances, je n'ai obtenu qu'une neutralisation de forces. Pour raffermir la république, il faut des hommes qui comprennent la nécessité d'une direction unique et ferme, qui ne compromettent le pouvoir par aucune irrésolution, qui soient aussi préoccupés de ma propre responsabilité que de la leur et de l'action que de la parole. » Ainsi, après avoir tant sacrifié de sa popularité et de ses convictions les plus anciennes, M. Odilon Barrot se voyait repoussé comme un instrument inutile ou un obstacle.

La retraite du ministère (30 octobre 1849) annonçait une rupture prochaine entre l'Élysée et l'Assemblée législative. M. Odilon Barrot voulut essayer le rôle de médiateur et s'efforça de maintenir l'unité du parti de l'ordre. Il prêta son concours à la loi sur l'instruction publique, à la loi sur la presse, à la loi du 31 mai contre le suffrage universel (1850) et prit part, au nom d'une politique de conciliation impossible, aux discussions si envenimées sur la révision de la constitution. Tandis que, pour toute l'Assemblée, il s'agissait de savoir si cette révision tournerait au profit de la royauté parlementaire ou de la monarchie impériale, M. Odilon Barrot cherchait à placer la question en dehors des intérêts et des passions. « Moi, je demande la révision, dans l'intérêt de mon pays, pour faire sortir de nos nouvelles institutions tout ce qu'elles peuvent donner de sécurité et de grandeur » (19 juillet 1851). Il ne voulut pas voir la portée des vœux exprimés par les Conseils généraux pour une révision, même illégale, et il encourageait l'agitation comme autrefois le mouvement réformiste. Le 2 décembre dut être pour lui, comme le 24 février, une déception. A la nouvelle de la dissolution de l'Assemblée, il signa une des premières protestations et se rendit à la mairie du dixième arrondissement, où fut proclamée la déchéance du président ; puis, sans vouloir prolonger une lutte impossible au nom d'une constitution dont il avait lui-même fait bon marché, il se retira de la vie politique.

Il consentit à y revenir vers la fin de l'Empire, sous l'administration de M. Emile Ollivier. Il fut alors question de son entrée dans le cabinet, comme ministre de la justice et des cultes ; mais il déclina ces fonctions, en alléguant, pour unique raison de refus, son grand âge. A la suite d'une entrevue avec l'empereur (janvier 1870), il accepta la présidence de la grande commission de décentralisation. Il en dirigea les travaux dans un sens très-libéral et adressa au ministre, au mois de juin suivant, une note fort étendue sur les réformes préparées. Il y constatait quelques abus de la politique impériale, notamment la malheureuse situation des « juges de paix actuels, devenus bien plutôt les agents dociles du pouvoir que les protecteurs des populations. » Il regrettait que la France n'eût « jamais connu les bienfaits réunis de la liberté politique appuyée sur de fortes et libres institutions municipales. » La révolution du 4 septembre fit disparaître encore une fois M. Barrot. Il ne fut pas présenté aux élections générales du 8 février 1871 ; mais aux élections complémentaires de juillet, il accepta, dans le département de l'Aisne, une candidature qu'il retira devant la division des partis. L'année suivante, lors de l'élection du nouveau conseil

d'État par l'Assemblée nationale, il fut nommé, le 22 juillet, au premier tour de scrutin, le neuvième sur 22 conseillers, par 375 voix sur 633 votants; le 27 suivant, un décret de M. Thiers le nommait vice-président du conseil. M. Odilon Barrot, membre libre de l'Institut depuis 1855, a été élu membre titulaire de l'Académie des sciences morales et politiques, dans la section de législation, le 12 mars 1870, en remplacement de M. Delangle. — Il est mort à Bougival le 6 août 1873. Il laissait une fortune assez notable, et par son testament il léguait à l'Académie des sciences morales et politiques une somme de 50 000 francs, pour être employée à la fondation d'un prix à décerner « au meilleur ouvrage sur le jury » et « au travail le plus libéral et le plus pratique sur l'émancipation des administrations municipales et départementales. »

M. Odilon Barrot avait publié sous l'Empire quelques brochures, notamment de : *De la Centralisation et de ses effets* (1861, in-12), où il demandait qu'on rétablît les Conseils de canton à la place des Conseils d'arrondissement, et qu'on augmentât les attributions des Conseils généraux. Il a donné depuis : *De l'Organisation judiciaire en France* (1872, in-18). En 1864, il avait pris part aux conférences publiques libres faites à Paris, en faveur de la Pologne. Il a paru après sa mort un recueil de *Mémoires posthumes* (1875-6, 4 vol. in-8), qui ont eu un assez grand succès de curiosité.

**BARROT** (Victorin-Ferdinand), frère du précédent, sénateur, ancien ministre, né à Paris, le 10 janvier 1806, se fit recevoir avocat vers la fin de la Restauration. Après la révolution de Juillet il fut quelque temps substitut du procureur du roi; mais il ne tarda point à quitter la magistrature et se fit inscrire au barreau de Paris. Nommé député de Loches (Indre-et-Loire), il siégea au centre gauche. Il était alors avocat du Trésor. Il s'occupa spécialement de la question algérienne et obtint une vaste concession de terrain en Afrique. Le 18 juin 1848, les électeurs de l'Algérie l'envoyèrent à l'Assemblée constituante, en remplacement de M. Ledru-Rollin, qui avait opté pour le département de la Seine. Il vota presque constamment avec la droite, mais il adopta l'ensemble de la constitution républicaine.

Après l'élection du 10 décembre, M. Ferdinand Barrot entra à l'Élysée, où il prit les fonctions de secrétaire général de la présidence. D'anciennes relations le rattachaient au parti bonapartiste : en 1836, il avait défendu le colonel Vaudrey devant le jury de Strasbourg, et, après l'affaire de Boulogne, il avait été l'un des trois conseils du prince Louis-Napoléon devant la Cour des pairs. Son dévouement à la personne du président lui valut le portefeuille de l'intérieur, après la retraite du ministère que présidait son frère aîné (31 octobre 1849). Il ne le conserva que quelques mois et fut remplacé, le 14 mars 1850, par M. Baroche. Mais il obtint en échange la place de ministre plénipotentiaire à Turin. Aux élections générales du 23 mai 1849, il ne fut pas réélu; il n'entra à la Législative qu'au mois de juillet, sous le patronage de l'Union électorale. Il continua de voter avec les chefs de la droite, jusqu'au jour où l'Élysée rompit ouvertement avec le parti parlementaire. A la suite du coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la commission consultative, et, bientôt après, il entra au Conseil d'État (section des travaux publics, de l'agriculture et du commerce). M. Ferdinand Barrot fut promu commandeur de la Légion d'honneur, le 8 décembre 1852, et appelé au Sénat le 4 mars 1853. Il en fut nommé secrétaire en remplacement de M. Boudet, le 17 novembre 1865. Il fut aussi désigné

comme membre du Conseil municipal de Paris, pour le 6<sup>e</sup> arrondissement, par décret du 15 novembre 1864. Il a été fait grand officier le 12 août 1859.

Ecarté de la vie politique par les événements de septembre 1870, il essaya d'y rentrer sous le régime du 16 mai 1877, et fut porté aux élections du 14 octobre, comme candidat officiel et bonapartiste dans l'arrondissement de Courbevoie; il n'obtint que 2698 voix contre 6227, données au candidat républicain, M. Émile Deschanel. Le 4 décembre suivant, il était élu sénateur inamovible en remplacement de M. P. Lanfrey. — Son fils, M. Joseph BARROT, s'est présenté sans succès aux élections législatives de 1863 et de 1869, comme candidat officiel, dans la Lozère, en concurrence avec le comte de Chamburn.

**BARRY** (François-Bernard), peintre français, né à Marseille, le 3 mai 1813, vint étudier à Paris sous M. Th. Gudin et traça les marines et le paysage. Il a exposé depuis ses débuts : *Effet de brouillard, Bateau de pêche* (1840); *Sortie du port de Marseille, Pêche du thon, par des Catalans* (1843); *Arrivée de la reine au Tréport* (1845); *Après la tempête, Navires en calme* (1849); *le Nouveau Parlement de Londres, Entrée du port de Marseille, Naufrage* (1855); *Réception à Marseille du cardinal Latrizzzi, Vue générale des ports de Marseille* (1857); *Rade de Cherbourg, Souvenir des environs de Bordeaux, Sauvetage d'un navire échoué* (1859); *Marseille, le matin par un léger brouillard, Effet du soir, quatre Aquarelles* (1861); *Arrivée des eaux de la Méditerranée au lac Timsah* (cérémonie du 18 novembre 1862, onze heures du matin), appartient à la compagnie universelle du canal maritime de Suez; *Vue générale du Seuil* (El Guisr), appartient à M. Hardon; *Vue prise à Birket-el-Sab* (Basse-Egypte), appartient à S. A. le prince Halim (1863); *Thèbes, ruines de Karnac, Chouana, extrémité de la première cataracte du Nil* (1864). M. F. Barry, qui habite tour à tour Paris et Marseille, a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1840 et une 2<sup>e</sup> en 1843.

**BARRY** (Edward-Middleton), architecte anglais, né en 1830, étudia l'architecture à Londres et succéda à son père, en 1860, comme architecte des Chambres du Parlement, dont il compléta le palais. Il a édifié à Londres un grand nombre d'hôtels et de maisons particulières, mais son œuvre principale est le théâtre de Covent Garden, qu'il construisit, en 1857, dans le court espace de huit mois. Il fut désigné, au concours en 1867, pour l'édification de la nouvelle Galerie nationale; mais la même année, au concours pour le nouveau Palais de Justice, classé premier, *ex æquo* avec M. G.-E. Street, il vit les plans de celui-ci préférés par l'administration. M. Barry est membre de l'Institut royal des architectes britanniques, dont il a été vice-président, et, depuis 1870, de l'Académie royale, qui l'a élu professeur d'architecture le 16 mai 1873, et trésorier en 1874. Il a été nommé en outre membre honoraire ou correspondant de plusieurs Sociétés ou Académies de l'Europe.

**BARTH** (Jean-Baptiste-Philippe), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né en 1806, à Sarreguemines (Moselle), fut reçu interne des hôpitaux de Paris en 1832 et obtint, au concours de 1835, la médaille d'or. Il soutint, en 1837, sa thèse de docteur sur *les Rétrécissements et les oblitérations spontanées de l'aorte* et devint, la même année, chef de clinique de Chomel, à l'Hôtel-Dieu. Il concourut encore avec succès, en 1839, pour l'agrégation,

et, en 1840, pour le bureau central, entra à l'Académie en 1854, et devint médecin de l'Hôtel-Dieu. Décoré de la Légion d'honneur le 25 avril 1847, il a été promu commandeur le 15 avril 1873. — Le docteur Barth, qui était le médecin de M. Thiers, est mort à Paris le 2 décembre 1877.

On a de lui plusieurs travaux importants, entre autres : *De quelques cas d'absence du bruit respiratoire vésiculaire*, inséré dans les *Archives générales de médecine* (juillet 1838) ; *De l'Ulcération des voies aériennes* (ibid., juin 1839) ; *Histoire médicale du choléra* (ibid., 1849). Son principal ouvrage, en collaboration avec M. Henri Roger, est le *Traité pratique d'auscultation* (1840, in-18; 8<sup>e</sup> édit. augmentée, 1874), qui réunit toutes les recherches antérieures sur l'auscultation.

**BARTH** (Marquard-Adolphe), jurisconsulte et homme politique bavarois, né à Eichstaedt le 1<sup>er</sup> septembre 1809, étudia le droit à Munich, puis s'établit en 1837 comme avocat à Kaufbeuren, d'où il passa, en 1870, à Munich, pour y exercer la même profession. Député à l'Assemblée nationale constituante allemande de 1848, il fut un des partisans de la formation d'un empire d'Allemagne. Il siégea, depuis 1855, dans la Chambre des députés de Bavière et fut longtemps l'un des chefs du parti libéral, rapproché du parti national allemand. Il prit souvent la parole et s'efforça particulièrement, en 1870, de démontrer la nécessité pour la Bavière d'entrer dans la confédération de l'Allemagne du Nord. Il se signala aussi, en janvier 1871, par son ardeur à défendre la convention de Versailles, qui rétablit l'empire allemand. Membre du Parlement douanier, puis du Reichstag allemand, il fut nommé par l'empereur conseiller du tribunal supérieur de commerce de l'empire à Leipzig.

Entre autres ouvrages de droit, on cite de M. Barth un *Commentaire pour la nouvelle procédure civile du royaume de Bavière* (Commentar zur Neuen Civilprozessordnung, etc., Nordlingen, 1869-72).

**BARTHE** (Marcel), avocat et homme politique français, né à Pau, le 15 janvier 1813, et fils d'un maître ouvrier, vint à Paris suivre les cours de la Faculté de droit. Il se fit recevoir avocat ; mais, ne s'occupant d'abord que de littérature, se mêla aux querelles des classiques et des romantiques et écrivit dans *l'Artiste* et dans le journal *le Temps*. Il alla ensuite se faire inscrire au barreau de Pau. Livré à l'étude des questions d'économie sociale, il adopta les théories phalanstériennes. Adversaire déclaré de la monarchie de Juillet, il fut nommé conseiller municipal par l'influence des radicaux. Repoussé aux élections générales pour la Constituante, il fut nommé aux élections complémentaires du 4 juin 1848. Secrétaire du comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec le parti Cavaignac et se montra très opposé au socialisme. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche, et ne fut pas réélu à la Législative.

Aux élections du 8 février 1871, M. Barthe fut élu représentant des Basses-Pyrénées, le second sur neuf, par 58 734 suffrages, et, le 8 octobre suivant, conseiller général de ce département pour le canton Est de Pau. Il est l'auteur de l'ordre du jour exprimant la confiance de l'Assemblée dans le chef du pouvoir exécutif, à propos de la discussion sur le maintien du pouvoir temporel du pape. M. Barthe vota d'ailleurs constamment avec la gauche. Réélu, le 20 février 1876, par 6920 voix, contre M. le comte de Luppé, candidat légitimiste, il échoua, le 14 octobre 1877, devant le même concurrent. Mais la

Chambre ayant prononcé l'invalidation de celui-ci, M. Marcel Barthe fut élu, le 7 juillet 1878, par 6 566 voix contre 5 804 obtenues par M. de Luppé. Outre des articles de journaux, on cite de lui une brochure : *Du Crédit foncier* (1850, in-4).

**BARTHÉLEMY** (Antoine-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Paris, le 18 avril 1802 et élève du collège Sainte-Barbe, exerça quelque temps la profession d'imprimeur. En 1829, il se retira à Bailleau-l'Évêque (Eure-et-Loir) et fit partie de l'opposition libérale. Nommé maire de sa commune en 1830 et conseiller général en 1836, il ne put obtenir le mandat législatif. Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire de la République, avec M. Marescal. Élu par 57 000 suffrages, le quatrième sur sept, représentant à la Constituante, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac, et, après l'élection du 10 décembre, fit au ministère Odilon Barrot une opposition très modérée. Réélu, le quatrième, à l'Assemblée législative, il combattit, avec la gauche démocratique, la coalition des anciens partis, protesta, au nom du suffrage universel, contre la loi du 31 mai et s'opposa à la révision de la Constitution. Après le coup d'État du 2 décembre, il se retira de la vie politique et résida à Paris.

**BARTHÉLEMY** (Emmanuel), ancien représentant du peuple français, est né à Marseille, le 22 juillet 1804. Fils d'un notaire, qui l'éleva dans des idées très religieuses et très monarchiques, il rompit de bonne heure avec les traditions de sa famille et combattit le gouvernement de la Restauration. Il se fit, comme courtier de commerce, une position considérable, et mit son influence au service du parti radical. Après 1830, il se montra très hostile au ministère Guizot. En 1848, il fut mis à la tête de la municipalité de Marseille, et la manière dont il s'acquitta de ses difficiles fonctions lui valut la presque unanimité des suffrages aux élections du 23 avril. Nommé représentant du peuple par 72 034 voix sur moins de 80 000 votants, il prit plusieurs fois la parole dans les discussions générales de l'Assemblée. Il vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

**BARTHÉLEMY** (SAUVAIRE, marquis DE). Voy. SAUVAIRE-BARTHÉLEMY.

**BARTHÉLEMY** (Araatole-Jean-Baptiste-Antoine DE), archéologue français, né à Reims (Marne), le 1<sup>er</sup> juillet 1821, est fils de Claude-Félix-Hyacinthe de Barthélemy, ancien préfet. Élève de l'École des chartes, il entra dans la carrière administrative, remplit les fonctions de secrétaire général de la préfecture dans le département des Côtes-du-Nord, puis fut nommé sous-préfet de l'arrondissement de Belfort (Haut-Rhin). M. A. de Barthélemy a été nommé correspondant du ministère de l'instruction publique, puis membre du Comité des travaux historiques et de la commission de la topographie des Gaules.

Il a publié, en archéologie ou en numismatique : *Rapport sur quelques monuments religieux et féodaux du département de la Loire* (Caen, 1842, in-8) ; *Essai sur l'histoire monétaire du prieuré de Souvigny* (Clermont-Ferrand, 1846, in-8) ; *Monnaies des Aulerct* (1847, in-8, extrait de la *Revue numismatique*) ; *Études sur les monnaies des ducs de Bourgogne* (Dijon, 1849, in-8) ; *Nouveau manuel complet de numismatique ancienne* (1851, in-18, 12 pl.), et *Nouveau manuel complet*

de numismatique au moyen âge et moderne (1852, in-8, 12 pl.); *Jean de Fabas* (Saint-Brieuc, 1854, in-8); *Diocèse de Saint-Brieuc, histoire et monuments* (Saint-Brieuc et Paris, 1855, gr. in-8 avec un atlas de 13 grandes planches); *Étude sur la révolution en Bretagne* (1858, in-8), avec M. Geslin de Bourgogne; *Armorial de la généralité d'Alsace*, recueil officiel dressé par les ordres de Louis XIV; *Numismatique mérovingienne* (1865, en deux suites, in-8); *Mélanges historiques et archéologiques sur la Bretagne* (1869, in-8); une *Revue des travaux de numismatique de 1859 à 1861* et de 1861 à 1863, etc.

**BARTHÉLEMY** (Édouard-Marie DE), frère du précédent, archéologue et littérateur français, est né à Angers (Maine-et-Loire), le 21 novembre 1830. Ancien auditeur au conseil d'Etat et secrétaire du conseil du sceau des titres, il fut nommé auditeur en service extraordinaire par décret impérial du 26 décembre 1869. Il a été décoré, en 1864, de l'ordre de Pie IX.

Collaborateur du *Bulletin monumental* de M. de Caumont, il a publié un grand nombre de mémoires relatifs au département de la Marne : *Essai historique sur les comtes de Champagne* (Châlons, 1853, in-8); *Études biographiques sur les hommes célèbres nés dans le département de la Marne* (Châlons, 1853, in-12); *Claude d'Épouse, David Blondel et Perrot d'Ablancourt* (1855, in-8); *Châlons pendant l'invasion anglaise* (1852, in-8); *Correspondance inédite des rois de France avec le conseil de ville de Châlons-sur-Marne* (1855, in-12); *la Réforme et la Ligue à Châlons* (1851, in-8); *Statistique monumentale de l'arrondissement de Sainte-Menehould* (Caen et Paris, 1852, in-8); *Cartulaires de l'évêché et du chapitre de Saint-Étienne de Châlons-sur-Marne* (Châlons et Paris, 1853, in-8); *Abbayes du département de la Marne* (Paris, 1853, in-12); *Histoire de la ville de Châlons-sur-Marne et de ses institutions, depuis son origine jusqu'en 1789* (Châlons, 1855, in-8), ouvrage qui résume les travaux précédents de l'auteur et qui a obtenu, en 1855, une mention honorable de l'Académie des inscriptions; *la Noblesse en France avant et après 1789* (1858, in-12); *Diocèse ancien de Châlons-sur-Marne, histoire et monuments* (1861, 2 vol. in-8, cart. et grav.); *les Amis de la marquise de Sablé, lettres des habitués de son salon* (1865, in-8); deux séries de *Variétés historiques et archéologiques sur Châlons-sur-Marne* (1864 et 1866, in-8); *les Ducs et les Duchés français avant et depuis 1789* (1867, in-8); *Cerbert, Étude sur sa vie et ses ouvrages* (1868, in-18); *les Livres nouveaux*, quatre séries, (1859-1868, 4 vol. in-8); *Mesdames de France, filles de Louis XV* (1870, in-8); *les Filles du Régent* (1874, 2 vol. in-8); *Une Nièce de Mazarin, la Princesse de Conti* (1875, in-8); un certain nombre de *Notices* sur des localités et des personnages de la Champagne, etc. M. Ed. de Barthélemy a édité aussi les œuvres de plusieurs écrivains, de *La Rochefoucauld*, de *Mme de Chantal*, de *Regnier*, etc.; puis, avec M. Eudore Soulié, le *Journal de Jean Hérouard sur l'enfance et la jeunesse de Louis XIII* (1869, 2 vol. in-8).

**BARTHÉLEMY** (Charles), archéologue français, né à Paris, en 1825, membre de la Société des Antiquaires de Picardie et de l'Académie de la religion catholique de Rome, correspondant du ministère de l'instruction publique, a écrit plusieurs ouvrages dont nous citerons les suivants : *Vie de saint Eloi* (1847, in-8), traduite de saint Ouen; une traduction annotée du *Rational des divers offices* de Guillaume Durand, évêque de Mende au XIII<sup>e</sup> siècle (1848); *la Bretagne an-*

*cienne et moderne* (1854); *Histoire de Russie* (1855); *Annales hagiologiques de la France* (Versailles, 1860-65, 6 vol. in-8); *Erreurs et mensonges historiques* (1863-74, 5 vol. ou séries, in-18); quelques volumes d'histoire écrits au point de vue de l'éducation religieuse, etc. En 1850, il a fondé, avec des savants français et étrangers, *l'Érudition*, revue mensuelle qui a subsisté trois ans (3 vol. gr. in-8).

**BARTHÉLEMY-SAINTE-HILAIRE** (Jules), philosophe et érudit français, membre de l'Institut, ancien représentant, sénateur, né à Paris, le 19 août 1805, fut attaché, pendant la Restauration et jusqu'en 1838, au ministère des finances; mais il n'en fut pas moins, de 1826 à 1830, un des rédacteurs habituels du *Globe*, et le 28 juillet 1830, il signa la protestation des journalistes. Après la révolution, il fit partie de la Société : *Aide-toi, le ciel t'aidera!* rédigea plusieurs de ses notices biographiques, fonda le *Bon Sens*, avec Victor Rodde et M. Cauchois-Lemaire, et continua d'écrire dans les journaux d'opposition, le *Constitutionnel*, le *Courrier français* et le *National*. Vers la fin de 1833, il parut renoncer à la politique et s'appliqua tout entier à des travaux d'érudition. Il fut nommé, en 1834, répétiteur du cours de littérature française à l'École polytechnique. Il avait entrepris, dès 1832, de donner une traduction complète des œuvres d'Aristote, qui servit de pendant à la traduction de Platon publiée par M. Cousin. Ce travail lui valut la chaire de philosophie grecque et latine au Collège de France (6 janvier 1838) et le fit admettre à l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de Broussais (23 mars 1839). En 1840, il fut pendant quatre mois chef de cabinet auprès de M. Cousin, ministre de l'instruction publique. Tout en poursuivant ses études sur Aristote, il reprit l'étude du sanscrit, qu'il avait appris avec Eug. Burnouf dès 1823, pour remonter aux sources de la philosophie.

À la révolution de Février, M. Barthélemy-Sainte-Hilaire, chef à titre gratuit du secrétariat du gouvernement provisoire, s'associa étroitement à la politique du parti modéré. Le département de Seine-et-Oise l'envoya, le onzième sur douze, à l'Assemblée constituante, où il fut un des chefs du tiers parti républicain; il vota assez souvent avec la droite et appuya l'ensemble de la Constitution, bien qu'il se fût déclaré partisan des deux Chambres. Tout en approuvant les mesures de répression dirigées contre le socialisme, il refusa sa confiance au général Cavaignac, et ce fut lui qui se chargea de porter à la tribune les griefs de la Commission exécutive contre le vainqueur des insurgés de juin; ces débats aboutirent à la déclaration solennelle que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie (25 novembre 1848).

Après l'élection du 10 décembre, M. Barthélemy soutint le ministère Odilon Barrot, admit la proposition Râteau, vota l'interdiction des clubs et le maintien du cautionnement des journaux, et approuva la direction donnée à l'expédition de Rome. Réélu, le quatrième, à l'Assemblée législative, il se rapprocha peu à peu de la gauche. Dans les débats relatifs à la loi de l'enseignement, il parla le premier et il défendit vivement l'Université et les droits de l'État.

Au coup d'État du 2 décembre, il protesta à la mairie du X<sup>e</sup> arrondissement, puis, comme professeur, il refusa de prêter serment, et, bien que dispensé de cette formalité par la tolérance du pouvoir, il quitta sa chaire du Collège de France et la direction de cet établissement, où l'avait appelé l'élection. Il ne fut remplacé définitivement dans cette chaire qu'en 1862. Depuis 1852

il avait repris ses travaux d'érudition, continué sa traduction d'Aristote, poursuivi ses recherches sur la philosophie de l'Inde, et pris une part active aux discussions de l'Académie des sciences morales et politiques. Attaché, jusqu'en octobre 1858, à la commission chargée d'étudier la question du percement de l'isthme de Suez, il fit, avec M. Ferd. de Lesseps et les représentants des diverses nations, le voyage d'Égypte de 1855, et publia dans *les Débats* le récit intéressant de cette exploration. Il se porta candidat à la députation aux élections générales de 1869, dans la première circonscription de Seine-et-Oise, obtint la majorité relative au premier tour de scrutin, et fut élu, au scrutin de ballottage, par 18 541 voix sur 31 748 votants. Il signa le manifeste de la gauche après les troubles occasionnés par les funérailles du député Baudin, refusa de faire partie de la commission chargée d'étudier la réforme de l'enseignement supérieur, et demanda par voie d'interpellation, au mois de juin 1870, une révision du décret du 23 prairial an XII, sur lessépultures, afin de donner aux administrations municipales le droit de trancher toutes les questions relatives aux inhumations.

Après la révolution du 4 septembre 1870, et pendant le siège de Paris, M. Barthélemy Saint-Hilaire resta dans la capitale, qu'il ne quitta qu'après l'armistice, pour aller prendre place à la gauche de l'Assemblée nationale où l'avait appelé le département de Seine-et-Oise, le premier sur onze, par 47 224 suffrages. Il avait obtenu à Paris, sans être élu, 26 185 voix sur 328 000 votants. Ancien ami et partisan déclaré de M. Thiers, il présenta, le 16 février, avec MM. Grévy, Dufaure, Léon de Malleville et Vilet, un projet de décret nommant M. Thiers chef du pouvoir exécutif, et accepta de remplir auprès de lui les fonctions de chef de cabinet. Le 19, il fit partie de la commission des quinze membres chargés d'assister le gouvernement dans les négociations de la paix avec la Prusse. M. Barthélemy Saint-Hilaire fut un des signataires de la proposition Rivet, qui égalait la durée du pouvoir de M. Thiers à celle de l'Assemblée. Sa situation auprès du chef du pouvoir exécutif et le rôle de confident que les journaux lui prêtaient volontiers, donnaient une importance particulière à sa correspondance avec les fonctionnaires et les divers corps électifs; beaucoup de ses lettres furent vivement discutées dans la presse; quelques-unes durent être officieusement ou officiellement démenties; d'autres, au contraire, implicitement avouées, traduisaient devant l'opinion publique la pensée même du gouvernement. M. Barthélemy Saint-Hilaire quitta l'hôtel de la Présidence en même temps que M. Thiers, après le 24 mai 1873. Il siégeait au centre gauche, votant constamment avec le parti républicain modéré. Il adopta, après l'amendement Wallon, l'ensemble des lois constitutionnelles. Porté par les gauches aux élections des sénateurs inamovibles, il fut nommé le quatorzième, au second tour de scrutin (10 décembre 1875), par 349 voix sur 691 votants. Il prit place au Sénat dans la minorité républicaine et combattit, avant et après l'acte du 16 mai 1877, les projets et les mesures hostiles à la République. Toutefois il n'a guère pris la parole que dans la discussion de questions spéciales : c'est ainsi qu'à propos du budget de 1879, il soutint vivement à la tribune la proposition de l'isolement et de l'agrandissement de la Bibliothèque nationale (16 décembre 1878).

Profondément dévoué à la personne de Victor Cousin, M. Barthélemy Saint-Hilaire fut choisi par lui comme exécuteur testamentaire, et chargé spécialement de la conservation de la riche biblio-

thèque léguée à la Sorbonne par l'illustre philosophe. Il en fut nommé bibliothécaire à vie. La mort de M. Thiers, à la fin de 1877 (3 septembre) fut pour lui l'occasion de montrer le même dévouement à ses intérêts et à sa mémoire. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Comme écrivain, le titre principal de M. Barthélemy-Saint-Hilaire est sa traduction française d'Aristote, devenue le centre de ses travaux. Voici les principales publications qui s'y rapportent : *Politique d'Aristote* (Paris, 1837, 1<sup>re</sup> édition, Impr. royale, 2 vol. in-8; 2<sup>e</sup> édition, 1848, in-8); *De la Logique d'Aristote*, mémoire couronné par l'Institut (1838, 2 vol. in-8); *la Logique d'Aristote* traduite en français pour la première fois (1839-1844, 4 vol. in-8); *Psychologie d'Aristote, Traité de l'âme* (1846, in-8); *Opuscules* (1847, in-8); *la Morale d'Aristote* (1857, 3 vol. in-8); *la Poétique* (1858, in-8); *la Physique* (1862, 2 vol. in-8); *la Météorologie* (1863, in-8); *Traité du ciel* (1865, gr. in-8); *Traité de la production et de la destruction des choses*, suivi de divers autres traités (1866, gr. in-8); *la Rhétorique* (1870, 2 vol. in-8); ces diverses traductions sont accompagnées de notes perpétuelles, et plusieurs, comme celle de la *Logique*, sont les premières qui aient été faites en notre langue.

M. Barthélemy Saint-Hilaire a publié en outre : *De l'École d'Alexandrie*, rapport à l'Institut, précédé d'un *Essai sur la méthode des alexandrins et le mysticisme* (1845, in-8); *Rapport sur le concours ouvert pour la comparaison de la philosophie morale et politique de Platon et d'Aristote avec les doctrines des plus grands philosophes modernes* (1854, in-4); *Des Védas* (1854, in-8); *du Bouddhisme* (1855, in-8); *Lettres sur l'Égypte* (1856, in-8 et in-18); *le Bouddha et sa religion*, etc. (1859, in-8; 3<sup>e</sup> édit., 1866, in-18); *Mahomet et le Coran* (1865, in-8 et in-18), avec une Introduction sur les devoirs mutuels de la philosophie et de la religion; *Philosophie des deux Ampère* (1866, in-8; 2<sup>e</sup> édit. in-18); une traduction en vers de *l'Iliade* (1869, 2 vol. in-8); *A la démocratie française*, 1873 et 1848 (1874, in-18).

**BARTHET** (Armand), littérateur français, né à Besançon, le 15 avril 1820, vint faire son droit à Paris en 1838. Il écrivit en 1846 dans *l'Artiste* et le *Corsaire-Satan*, puis se fit heureusement connaître par une charmante comédie, le *Moineau de Lesbie* (1849), qui fut interprétée par Mlle Rachel au Théâtre Français. En 1853, il écrivit pour la même scène le *Chemin de Corinthe*, comédie grecque en trois actes, en vers, qui fut imprimée sans être jouée; une autre comédie en cinq actes, le *Veau d'Or*, reçue à correction, est restée en portefeuille. On a aussi de lui deux recueils, l'un de *Nouvelles* (1852), l'autre de poésies, intitulé : *la Fleur du panier* (1853), et un opéra comique en un acte, *Chapelle et Bachaumont* (1858). Il a réuni ses pièces sous le titre de *Théâtre complet* (1861, in-18), et n'a publié depuis que *Montauciel* (1869, in-16). — M. A. Barthelet est mort dans une maison de santé, à Ivry (Seine), le 14 février 1874.

**BARTHEZ** (Antoine-Charles-Ernest DE), médecin français, né à Narbonne (Aude), en 1811, est le petit-neveu de l'illustre Barthez de Montpellier. Après avoir fait de brillantes études et remporté plusieurs prix, il fut reçu docteur à Paris en 1839. Sa thèse sur *les Avantages de la marche et les exercices du corps dans les cas de tumeurs blanches, caries, nécroses des membres inférieurs chez les scrofuleux*, fut fort bien accueillie. Il fut désigné, la même année, avec MM. Guéneau



de Mussy et Landouzy, pour aller observer et combattre l'épidémie de suette miliaire, qui a régné, en mai et juin 1845, dans l'arrondissement de Coulommiers. Il a été médecin de l'hôpital Sainte-Eugénie et du Prince impérial. Décoré de la Légion d'honneur le 27 avril 1847, il a été promu officier le 10 mars 1863. Il a été élu membre de l'Académie de médecine en 1866.

M. Barthez a publié, outre sa thèse, plusieurs mémoires sur les *Affections de l'enfance*, sur la *Pneumonie*, sur les *Hémorrhagies de la grande cavité de l'arachnoïde*, sur les *Angines et les gangrènes du pharynx*, insérés dans la *Gazette médicale* ou dans les *Archives générales*. Ces mémoires ont servi de bases à l'ouvrage important qu'il a fait paraître, en 1843, en collaboration avec M. Riiliet : *Traité clinique et pratique des maladies des enfants* (1843, 3 vol. in-8; 1853-54, 3 vol.), couronné par l'Académie de médecine et par celle des sciences.

**BARTHOLDI** (Frédéric-Auguste), statuaire français, né à Colmar le 2 avril 1834, étudia d'abord la peinture sous Ary Scheffer, mais il ne s'est fait connaître du public que comme sculpteur. Il a exposé aux divers salons : *la Lyre chez les Berbères, souvenir du Nil*, groupe bronze; *portrait du colonel J. M...*, buste bronze (1857); *le Génie dans les griffes de la misère*, groupe plâtre; *portrait de M. le président R...*, buste bronze (1859); *portrait du général Schramm*, buste marbre; *le Martyr moderne*, statue plâtre (1864); *Génie funèbre*, statue plâtre; *portrait de M. Laboulaye*, buste terre cuite (1866); *portrait de M. Lorentz*, directeur de l'école des eaux et forêts, buste plâtre (1867); *les Loisirs de la paix*, groupe plâtre (1868); *Jeune vigneron alsacien*, statue bronze (1869); *Vercingétorix*, statue équestre plâtre (1870). Après la guerre, pendant laquelle M. Bartholdi servit avec distinction dans l'état-major de Garibaldi, et malgré les grands travaux dont il s'était chargé, il a de nouveau exposé : portraits de *MM. Erckmann et Chatrian*, groupe plâtre; *la Malédiction de l'Alsace*, groupe bronze et marbre (1872); *Lafayette arrivant en Amérique*, statue plâtre; *les Loisirs de la paix*, bronze du groupe mentionné plus haut (1873); *les Quatre étapes de la vie chrétienne* (1874). C'est surtout à la statuaire monumentale que M. Bartholdi doit sa célébrité. Après avoir décoré sa ville natale d'une fontaine en l'honneur de Martin Schœn, peintre, graveur et orfèvre, d'une autre fontaine surmontée de la statue de l'amiral Bruat et d'une statue du général Rapp, il a sculpté pour Belfort le lion symbolique de la défense, et dressé le modèle de la gigantesque statue de *la Liberté*, élevant un phare au-dessus de la mer, destinée à l'entrée du port de New-York et dont l'exécution en cuivre a demandé des années. M. Bartholdi a été décoré de la Légion d'honneur le 21 août 1865.

**BARTHOLONI** (Anatole), homme politique français, député, est né le 22 août 1822. Ingénieur civil, il devint maire de Sciez, membre du Conseil général de la Haute-Savoie pour le canton d'Abondance, et, candidat du gouvernement dans la deuxième circonscription de ce département, il entra au Corps législatif au mois d'avril 1861, élu par 10 998 voix sur 21 079 votants. Il a conservé son mandat au même titre en 1863 : à ces dernières élections, il a obtenu 16 932 voix sur 23 581 votants. A celles de 1869, après avoir eu au premier tour de scrutin une majorité relative de 11 722 voix, il a échoué, avec 13 079 voix, au scrutin de ballottage.

**BARTHOLONY** (J.-François), administrateur français, né à Genève, en 1796, est le fondateur de la compagnie du chemin de fer d'Orléans. Placé, par sa situation dans les affaires, à la tête d'un groupe de capitalistes puissants et possédant lui-même un grand crédit personnel, il a constamment réclamé la participation de l'État dans les entreprises de chemins de fer, et, dès 1835, il fut le promoteur de la garantie d'un minimum d'intérêt de l'argent versé par les particuliers. Président du conseil d'administration des chemins d'Orléans et de Lyon à Genève, M. Bartholony, décoré de la Légion d'honneur le 2 mai 1843, a été promu officier le 14 août 1867.

Il a développé ses vues économiques dans les écrits suivants : *Quelques idées sur les encouragements à accorder aux Compagnies concessionnaires des grandes lignes de chemin de fer* (1835); *Du Meilleur système à adopter pour l'exécution des travaux publics en France*, etc. (1837); *Appendice au précédent écrit*, etc. (1838); *Lettre d'un député sur le nouveau système de travaux publics adopté par le gouvernement* (1841); *Deuxième lettre d'un député, Observations sur l'exécution de la loi du 11 juin 1842*, etc. (1843); *Résultats économiques des chemins de fer, ou Observations pratiques sur la distribution des richesses*, etc. (1844).

**BARTLETT** (John Russell), ethnologue américain, né le 23 octobre 1805, à Providence (Rhode-Island), fut élevé dans diverses écoles du Canada et de New-York, administra d'abord, dans cette dernière ville, une importante maison de librairie, et prit part en même temps à des travaux historiques et ethnologiques. Secrétaire de la Société historique de New-York, il fonda, avec Albert Gallatin, dans sa librairie même, la Société ethnologique américaine, qui compta bientôt parmi ses membres MM. Stephens, Schoolcraft, Edward Robinson, Hawks, etc.

En 1846, M. Bartlett quitta les affaires et fut choisi, l'année suivante, par le président Taylor pour déterminer la ligne frontière entre les États-Unis et le Mexique, d'après les nouvelles conventions du traité de Guadalupe-Hidalgo. Il fit, dans ce but, jusqu'en janvier 1853, d'immenses voyages dans toute l'étendue du continent américain; ses diverses explorations, complétées par des observations astronomiques, magnétiques et météorologiques, embrassent une étendue de plus de 2500 milles (1000 lieues de France). Il a publié, en 1854, la *Relation de voyages et d'aventures dans le Texas, le Nouveau Mexique, la Californie, les provinces de Sonora et de Chihuahua, lors de l'exploration de la frontière du Mexique*, de 1850 à 1853 (Personal Narrative of explorations and incidents in Texas, etc., New-York, 1854, 2 gr. vol. in-8), ouvrage d'un haut intérêt, écrit avec soin et exactitude. Il avait donné dès 1847 les *Progrès de l'ethnologie* (the Progress of Ethnology, New-York, in-8). On a encore de lui un *Dictionnaire des américanisms* (Dictionary of americanisms), 1848 (2<sup>e</sup> édit., 1871); *Bibliographie des livres et pamphlets relatifs à la guerre civile* (A Bibliography of books and pamphlets, etc., 1866); *Mémoires d'un officier de Rhode-Island pendant la guerre de la sécession* (Mémoires of Rhode-Island's officers, 1867); *L'Homme primitif* (Primeral man, 1868), etc.

**BARTSCH** (Karl-Friedrich), savant philologue allemand, né à Sprottau (Silésie) le 25 février 1832, fit à l'Elisabethanum de Breslau ses premières études sérieuses de philologie classique, puis, sous la direction de Weinhold, s'appliqua aux langues germaniques et romanes. Après avoir

suivi les cours les plus célèbres, à Berlin et à Halle, il prit ses degrés dans cette dernière ville en mars 1853, et partit bientôt pour Londres, Oxford et Paris, afin d'y étudier dans les bibliothèques les manuscrits provençaux. A la fin de 1855, il fut nommé conservateur de la bibliothèque du musée germanique de Nuremberg, et l'année suivante, professeur de philologie allemande et romane à Rostock. Il passa, en 1871, à l'Université de Heidelberg. Dans l'intervalle, il avait séjourné un hiver en Italie, en vue de poursuivre ses études sur les troubadours. Le même intérêt l'avait ramené deux fois à Paris, où il travaillait encore dans nos bibliothèques pendant tout le premier mois de la guerre de 1870.

Les travaux de M. Bartsch sur la littérature provençale forment une série à part d'une grande importance. Nous mentionnerons : *Le Livre de lecture provençale* (Provenzal. Lesebuch, Elberfeld, 1855), refondu sous le titre de *Chrestomathie provençale*, avec grammaire et glossaire (Id., 1867, in-8; 3<sup>e</sup> édit., 1875); *Monuments de littérature provençale* (Denkmaeler der provenz. Literatur, Stuttgart, 1856); l'édition des *Poésies de Pierre Vidal* (Peirer's Lieder, Berlin, 1857); et celle du mystère de *sainte Agnès* (Id., 1869). L'étude de notre ancienne langue lui doit ensuite : *Chrestomathie de l'ancien français, du VIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, avec grammaire et glossaire (Leipzig, 1866, gr. in-8; éd. aug. 1872; 3<sup>e</sup> édit., 1875); *Romances et pastourelles en vieux français* (Allfranz-Romanzen und Pastourelle, id., 1870), etc. Ses travaux sur l'ancienne langue germanique et ses monuments sont beaucoup plus nombreux. On peut citer à part ceux sur la *Chanson des Nibelungen*, dont il a donné des éditions plusieurs fois réimprimées (Nibelungenlied; Leipzig, 1866: 4<sup>e</sup> édit., 1875), et particulièrement une grande édition critique comprenant le poème de la *Plainte* (Ibid., 1870-75); il en a également publié une traduction (Leipzig, 1867). Parmi ses autres éditions d'anciens textes germaniques, on remarque le *Charlemagne du Stricker* (Quedlimbourg, 1857); *Poèmes en moyen allemand* (Mitteldeutschen Gedichte, Stuttgart, 1864); *les Chants de maître du manuscrit de Colmar* (Meisterlieder der Kolmarer Handschrift, Ibid., 1862); *les Chanteurs allemands du XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle* (Deutsche Liederdichter des XII<sup>e</sup> bis XIV<sup>e</sup> Jahrh.: Leipzig, 1864); la chanson de *Kudrun*, dans les classiques du moyen âge allemand (Ibid., 1865); *Parcival et Titurel*, de Wolfram d'Eschenbach (Ibid., 1870-71, 3 part.), etc. M. Bartsch a écrit en outre d'intéressantes dissertations sur *Karl Meinet* (Ueber K., Nuremberg, 1861); *Albrecht de Halberstadt et Ovide au moyen âge* (Alb. von H. und Ovid im Mittelalter; Quedlimbourg, 1861); de très importantes *Recherches sur la chanson des Nibelungen* (Untersuchungen über das Nibelungenlied, Vienne, 1865). M. Bartsch a donné une traduction de *Robert Burns* (Hildbourghausen, 1865), et écrit quelques poésies.

**BARY** (Henri-Antoine DE), botaniste allemand, né à Francfort-sur-le-Mein le 26 janvier 1831, étudia la médecine aux Universités de Heidelberg, Marbourg et Berlin, et, reçu docteur en 1853, s'établit comme médecin dans sa ville natale. Bientôt il se tourna vers l'étude des sciences naturelles et l'enseignement, et à la fin de 1854, il s'attacha à l'Université de Tubingue comme professeur libre (docent) de botanique. L'année suivante, il fut appelé à Fribourg-en-Brigau, comme professeur extraordinaire de cette science, et il y devint professeur ordinaire en 1859. Appelé en la même qualité à Halle, en 1867, il devint, en 1872, professeur de botanique à la nouvelle

Université de Strasbourg. Outre les services rendus à la science botanique par son enseignement et la direction de son laboratoire, M. de Bary s'est fait connaître par un certain nombre de publications dont les principales se rapportent à la cryptogamie. Telles sont : *Recherches sur les champignons de la gangrène* (Untersuchungen über die Brandpilze, Berlin, 1853); *Recherches sur la famille des conjugues* (Untersuch. über die Familie der Conjugaten; Leipzig, 1858); *les Mycétozoaires* (die Mycetozoer, Ibid., 1859; 2<sup>e</sup> éd., 1864); *Recherches sur le développement de quelques champignons parasites* (Paris, 1863); *Manuel de morphologie et physiologie des champignons, lichens, etc.* (Handbuch der M. und Ph. der Pilze, Flechten, etc.; Leipzig, 1866), etc. Il a rédigé le journal de botanique (*Botanische Zeitung*), fondé à Halle par Schlechtendal.

**BARYE** (Antoine-Louis), statuaire français, né à Paris, le 24 septembre 1795, entra à treize ans et demi dans l'atelier de Fourier, graveur sur acier, spécialement chargé des matrices des équipements militaires, et quelquefois employé par l'orfèvre Biennais. En 1812, réclamé par la conscription, il servit un an dans la brigade topographique du génie, et modela quelques-uns des plans en relief conservés au dépôt de la guerre, passa ensuite dans le bataillon des sapeurs du même corps et reprit, après la capitulation de 1814, son état de ciseleur. Il étudiait, en même temps, le dessin et le modelé, genres dans lesquels il se fortifia rapidement, en suivant l'atelier de Bosio et plus tard celui du baron Gros. Admis alors aux grands concours de l'École des beaux-arts, où il travailla également la gravure en médailles et la statuaire, il n'obtint toutefois qu'une mention honorable pour la gravure, sur le sujet de *Milon de Crotona dévoré par un lion* (1819); et deux seconds prix de sculpture (1817 et 1820), sur les sujets d'*Alexandre dans la ville des Oxydraques* et de *Cain maudit entendant la voix de l'Éternel*. Un nouvel échec au concours des coins pour les monnaies de Charles X (1825) le réduisit, pour quelques années, à travailler pour l'orfèvre Fauconnier, fournisseur de la duchesse de Berri; c'est dans cet intervalle qu'il essaya et aborda les divers genres de sculpture, approfondit la science de la fonte et des différents métaux, s'exerça à l'aquarelle et même à la grande peinture, fréquenta assiduellement les écoles et les cours d'anatomie et acquit les connaissances de l'ouvrier, de l'artiste et de l'observateur.

M. Barye débuta par quelques bustes au Salon de 1827, et exposa aux salons suivants jusqu'en 1836. Le jury de cette année ayant refusé plusieurs de ses œuvres, son absence aux expositions annuelles se prolongea jusqu'en 1850. Jusque-là, à peu près complètement dépourvu de commandes officielles, il avait pris le parti de s'adresser à l'industrie privée, et livré au commerce une foule de bronzes de toute dimension; ils forment une espèce de musée dont il a classé depuis les divers groupes, et dont il s'est fait l'éditeur. De 1848 à 1851, il occupa, au musée du Louvre, où l'avait appelé M. Ledru-Rollin, le poste de conservateur de la galerie des plâtres et de directeur des moulages; il y eut, en même temps, son atelier. Chargé en 1850 de cours de dessins d'histoire naturelle à Versailles, il professa, depuis 1854, le même cours au Musée.

M. Barye a successivement exposé, comme sculptures de genre et d'histoire : *un Jeune homme et une Jeune femme*, bustes (1827); *le Martyre de saint Sébastien* (1831); *Charles VI dans la forêt du Mans*, un *Cavalier du XV<sup>e</sup> siècle*,

le Buste du duc d'Orléans (1833), un Centaure et un Lapithe, groupe en plâtre (1850); plusieurs Cadres de médailles et de médaillons modelés (1827 et 1833); comme études ou esquisses d'animaux, qui ont dès le début marqué sa place au premier rang par le mérite de l'originalité: le Tigre dévorant un crocodile, un Ours (1831); Lion étouffant un boa, regardé comme l'un des chefs-d'œuvre de cet artiste et placé dans le jardin des Tuileries; Cerf terrassé par deux lévriers, Cheval renversé par un lion, Combat d'ours, Gazelle morte, Éléphant d'Asie, acquis par le duc de Nemours (1833); Ours dans son auge, acquis par le duc d'Orléans, Jeune lion terrassant un cheval, le Groupe d'une panthère et d'une gazelle, acheté par le duc de Luynes, Étude d'un cerf et d'un lynx (1834); un Tigre en bronze (1835); un Lion en bronze, un Groupe d'animaux en pierre (1836); Jaguar dévorant un lièvre (1850), modèle en plâtre acquis par l'État, et exposé de nouveau en bronze (1852).

En dehors des salons, M. Barye a exécuté: les Trois Grâces, Angélique et Roger, types d'élegance; Thésée combattant le minotaure, un des morceaux les plus finis de la sculpture de genre; une Sainte Clotilde, pour l'église de la Madeleine; plusieurs statuettes équestres remarquables: Charles VII, Gaston de Foix, le général Bonaparte; le Lion de la colonne de Juillet, le Lion assis ou Lion au repos (1847), donné pour pendant au Lion vainqueur de 1838; les Jeunes ours jouant ensemble; un Tigre dévorant une chèvre, au musée de Lyon, et un nombre infini de types d'animaux, de leurs combats et de leurs jeux.

Comme œuvres d'une dimension plus large, nous rappellerons le surtout de table commandé par le duc d'Orléans et composé, sur les dessins de Chenavard, de neuf groupes allégoriques ou animés, et plus récemment, pour la décoration des pavillons du nouveau Louvre, quatre groupes en ronde bosse figurant la Paix, la Guerre, la Force protégeant le travail, et l'Ordre comprimant les pervers: derrière chacune de ces allégories sont tracés divers animaux symboliques; deux Lions en bronze, placés à l'un des guichets des Tuileries, un bas-relief équestre, représentant Napoléon III vêtu à la romaine et le front ceint de lauriers, qui a été retiré après la révolution du 4 septembre 1870, et remplacé par le Génie des arts de M. Mercié.

M. Barye a figuré doublement à l'Exposition universelle de 1855. Le Jaguar dévorant un lièvre a seul reparu dans la division des beaux-arts; mais il exposait, au palais de l'Industrie, un choix judicieux de ses bronzes, que M. Devéria déclara dans son Rapport dignes, par leur supériorité, d'être mis hors de concours. Cette supériorité était due aux procédés de fonte d'un seul jet et à cire perdue, oubliés ou négligés depuis la Renaissance et retrouvés par Gonon (voy. ce nom). On pourrait citer enfin de M. Barye, dans un autre genre, les Portraits de ses deux filles, ainsi qu'un certain nombre de sujets au dessin et à l'aquarelle, représentant les scènes de ses principaux groupes (1830-1834).

M. Barye a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1831, et à la suite de l'Exposition de 1855, la seule grande médaille d'honneur décernée, dans la XVII<sup>e</sup> classe, aux bronzes d'art. En 1861, il fut nommé membre du jury d'admission des œuvres d'art à l'Exposition universelle de Londres, et en 1868, membre de l'Académie des Beaux-Arts. Décoré de la Légion d'honneur le 1<sup>er</sup> mai 1833, il a été promu officier en novembre 1855. — Il est mort à Paris le 26 juin 1875.

Son fils, M. Alfred BARYE, a étudié la sculp-

ture sous la direction de son père et exposé un Cheval de course, en bronze, et un portrait-médaille, en bronze, au salon de 1866.

**BARZYKOWSKI** (Stanislas), patriote polonais, né le 19 novembre 1792, à Droycon (Mazovie), entra en 1808 dans l'administration, et était en 1815 secrétaire du Conseil d'État. A la chute de l'Empire, il passa en Allemagne, où il suivit les cours de plusieurs universités. Rentré en Pologne, en 1818, il fut élu nonce (député) en 1824, et se distingua dans la diète comme orateur de l'opposition libérale. En 1829, il protesta contre les atteintes portées à la constitution de la Pologne par l'acte additionnel de Nicolas. Pendant la révolution de 1830, il se déclara contre les faiblesses fatales du dictateur Chlopicki, et fut un des cinq membres du gouvernement national présidé par Adam Czartoryski. Il assista en personne à plusieurs batailles, et après la défaite de la nationalité polonaise, il se réfugia en France. — Il est mort à Paris le 16 mars 1872.

**BASCHET** (Armand), littérateur français, est né à Blois en 1829. Il n'était encore connu que par quelques essais de critique, lorsqu'il reçut la mission d'aller explorer les archives de Venise. C'est aux publications résultant de cette exploration qu'il doit sa notoriété. En voici les titres: les Archives de la sérénissime république de Venise; Souvenirs d'une mission (1858, in-8); la Diplomatie vénitienne; les Princes de l'Europe au XVI<sup>e</sup> siècle, d'après les rapports des ambassadeurs vénitiens (1862, in-18, avec fac-simile); les Archives de Venise, histoire de la chancellerie secrète, etc. (1870, in-8); le Roi chez la Reine ou Histoire secrète du mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, d'après le journal de la santé du roi, les dépêches du nonce, etc. (1864, in-8, 2<sup>e</sup> édit., 1866). M. Armand Baschet a également publié d'après d'autres sources: Journal du concile de Trente, rédigé par un secrétaire vénitien (1870, in-18); le Duc de Saint-Simon, son cabinet et l'Historique de ses manuscrits (1874, in-8); Histoire du dépôt des archives des Affaires étrangères (1875, in-8); il a traduit de l'allemand d'A. de Reumont la Jeunesse de Catherine de Médicis (1866, in-8).

On cite, en dehors de ces publications spéciales: Honoré de Balzac, avec notes historiques de M. Champfleury (1851, in-8); Physionomie littéraire de ce temps, H. de Balzac (1851, in-8), reproduction de l'écrit précédent; les Origines de Werther (1855, in-8); les Femmes blondes selon les peintres de l'école de Venise, par deux Vénitiens (1865, in-8, édit. de Luxe), en collaboration avec M. Feuillet de Conches. M. A. Baschet a été décoré de la Légion d'honneur, le 1<sup>er</sup> mai 1863.

**BASCLE DE LAGRÈZE** (Gustave), magistrat et archéologue français, né à Pau, le 23 août 1811, d'une ancienne famille noble du Quercy, et fils d'un magistrat distingué, étudia le droit à Paris et s'y fit inscrire au barreau. Nommé substitut en 1837, puis procureur impérial à Pau, il devint en 1852 conseiller à la Cour impériale de cette même ville. M. Bascle de Lagrèze a été élu membre du Conseil général des Basses-Pyrénées. Chevalier de la Légion d'honneur, il a été décoré de divers ordres étrangers.

On cite de lui, entre autres livres de jurisprudence: le Droit criminel à l'usage des jurés (1854, in-8); De la Réorganisation de la magistrature (1871, in-8); le Parlement de Navarre (1873, in-8); puis des travaux d'archéologie relatifs au département qu'il habite: Chronique du château et de la ville de Lourdes (1845, in-8); 3<sup>e</sup> édit.,

1875, in-8); *Antiquités du Béarn* (1846, in-8), d'après le manuscrit de Pierre Marca; les monographies de Saint-Savin, de l'Escale-Dieu et de Saint-Pé; *le Trésor de Pau* (1851, in-8, pl.), archives du château de Henri IV; *le Château de Pau* (1854, in-8; 4<sup>e</sup> édit., 1865, in-18), souvenirs historiques; *Histoire religieuse de la Bigorre* (1863, in-18); *la Féodalité dans les Pyrénées* (1864, in-8); *Rome et Naples, simples notes* (1864, in-18); *Histoire du droit dans les Pyrénées* (1867, Imprimerie impériale, in-8), ouvrage qui a obtenu une mention au concours des Antiquités nationales, en 1868. Il a encore publié : *Pompéi, les Catacombes, l'Alhambra* (1872, in-8) et a collaboré à la *Biographie universelle* de Michaud.

**BASSANO** (Napoléon-Joseph-Hugues MARET duc de), diplomate français, ancien sénateur, né à Paris, le 3 juillet 1803, est le fils aîné du secrétaire de Napoléon, qui fut ministre en 1811 et pair de France en 1831. Il entra dans la diplomatie après la révolution de Juillet, et remplit, pendant longtemps, le poste de secrétaire d'ambassade à Bruxelles. L'avènement de la République l'écarta quelques mois des affaires; mais il fut rappelé par le président qui lui confia, en 1849, la légation du grand-duché de Bade, et, en 1851, celle de Belgique. Le duc de Bassano a été nommé sénateur le 31 décembre 1852, et en même temps grand chambellan du Palais. La duchesse était dame d'honneur de l'impératrice. Promu, le 7 août 1852, commandeur de la Légion d'honneur, il a été fait grand officier le 30 décembre 1855.

Son frère putné, le prince Eugène de BASSANO, a longtemps dirigé, près de Bone (Algérie), une exploitation de mines et publié en 1848, quelques lettres et brochures sur la colonisation algérienne.

**BASSANVILLE** (Anaïs LEBRUN, comtesse de), femme de lettres française, née en 1806, fut élevée sous la direction de Mme Campan. Elle ne se décida qu'assez tard à prendre la plume et collabora à plusieurs journaux de littérature et d'éducation. Elle a fondé le *Journal des jeunes filles* et dirigé le *Monteur des dames et des demoiselles* et le *Dimanche des familles*.

On pourrait citer de cette dame un grand nombre de livres d'éducation et de romans qui ont été en se multipliant dans les dernières années : *Aventures d'une épingle* (1845); *la Corbeille de fleurs* (1848); *les Mémoires d'une jeune fille* (1849); *le Soir et le Matin de la vie* (1850); *le Monde tel qu'il est* (1853); *les Primeurs de la vie* (1854); *Délassements de l'enfance* (1856); *Géographie en action ou les Plaisirs des vacances, les Epis d'une glaneuse* (1858); *les Deux familles* (1859); *les Salons d'autrefois, souvenirs intimes* (1861-1870, 4 séries, in-18); *les Contes du bonhomme Jadis* (1861); *De l'éducation des femmes* (même année); *Un voyage à Naples* (même année); *l'Entrée dans le monde ou les Souvenirs de Germaine* (1862); *la Chambre rouge* (1863); *les Ouvrières illustres* (même année); *les Secrets d'une jeune fille* (même année); *le Code du Cérémonial, guide des gens du monde, etc.* (1867, in-18); *Souvenirs d'une douairière* (1868, in-8); *l'Ange du logis* (1870, in-8); *le Monde tel qu'il est* (1876, in-8), etc. Plusieurs de ces volumes ont des préfaces de MM. Alfr. Nettement, L. Enault, etc. Elle a aussi traduit l'œuvre attribuée à Cervantès : *Suite de la vie de Sancho Panza* (1851, in-18), etc.

**BAST** \* (Louis-Amédée de), romancier français, né à Paris, le 8 septembre 1795, officier sous l'Empire, fut mis en demi-solde par la Restauration, embrassa la carrière des lettres et débuta par une épître en vers : *Ma destinée* (1819). Outre un

grand nombre d'articles et de nouvelles imprimés dans divers recueils périodiques, il a publié beaucoup de romans, entre autres : *Le Mameluck de la Grenouillère* (1829, 4 vol. in-12); *Malfidrate* (1834; 2 vol. in-8); *le Testament de Polichinelle* (1835); *le Cabaret de Ramponneau* (1842); *la Galère de M. de Vivonne* (1848); *les Galeries du palais de justice* (1851, 2 vol. in-8), etc. — C'est par erreur que, d'après les journaux du moment, nous avons annoncé la mort de M. de Bast en 1864.

**BASTARD** (Octave, comte de), officier français, ancien sénateur, né à Enghien le 21 août 1831, est le neveu du comte de Bastard d'Estang, pair de France. Il entra à l'École de Saint-Cyr en 1849, en sortit, comme sous-lieutenant, en 1851, et fut attaché à l'état-major du maréchal Baraguey-d'Hilliers. Promu capitaine d'état-major le 9 janvier 1856, il fit la campagne d'Italie et fut décoré de la Légion d'honneur après Solferino. Il passa chef d'escadron le 24 décembre 1869; il fut attaché l'année suivante, dans l'armée du Rhin, à l'état-major général du maréchal de Mac-Mahon. Sa conduite à Reichshoffen lui valut la croix d'officier le 20 août 1870. Il assista au désastre de Sedan et où il fut grièvement blessé.

Aux élections générales du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, M. de Bastard fut élu représentant de Lot-et-Garonne, le cinquième sur six, par 55 226 voix. Il siégea à droite, vota dans toutes les questions politiques avec le parti monarchique et repoussa les lois constitutionnelles; il fut porté aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans son département, comme candidat monarchique et conservateur, et élu, au second tour, le premier sur deux, par 203 voix sur 394 électeurs. Dans les rangs de la majorité, il a soutenu ou proposé diverses mesures de résistance, notamment lors de la discussion de la loi sur le colportage, la production par le postulant, d'un ensemble excessif de garanties. Il ne fut pas réélu lors du premier renouvellement triennal du 5 janvier 1879. Lieutenant-colonel depuis le 10 février 1871, M. de Bastard a été promu colonel en 1875, nonobstant ses fonctions politiques. Après son échec électoral, il fut appelé par le général Borel au poste de chef d'état-major du 17<sup>e</sup> corps à Toulouse : poste qui lui fut presque aussitôt retiré par le nouveau ministre. Il a représenté au Conseil général de Lot-et-Garonne le canton de Bouglan depuis le 8 octobre 1871.

**BASTARD D'ESTANG** (Jean-François-Auguste, comte de), officier français, frère de l'ancien pair de France de ce nom (1783-1844), né en 1792, à Nogaro, fut admis en 1810 à l'École spéciale de cavalerie, en sortit, en 1813, comme sous-lieutenant au 2<sup>e</sup> de cuirassiers, et fit avec ce corps la campagne de Saxe. Blessé à Dresde et à Leipsick, il tomba au pouvoir de l'ennemi et resta prisonnier jusqu'à la paix de 1814. Après avoir été brigadier des mousquetaires gris, il fut attaché, en 1816, à l'état-major de la Seine, puis servit dans la garde royale jusqu'en 1830. Nommé chef d'escadron d'état-major, il devint aide de camp du maréchal Oudinot. Chevalier de Saint-Louis depuis 1815, le comte Bastard d'Estang a été promu officier de la Légion d'honneur le 17 avril 1845.

Membre du comité historique des arts et monuments, il a publié divers travaux : *Librairie de Jean de France, premier duc de Berry* (in-fol.); *Costumes de la cour de Bourgogne sous le règne de Philippe le Bon* (petit in-fol.); *Peintures et ornements des manuscrits français* (in-fol.) et divers *Rapports* imprimés au *Bulletin* du comité (1838-1860).

**BASTARD D'ESTANG** (Henri-Bruno, vicomte DE), magistrat français, frère du précédent, né à Paris, le 14 novembre 1797, fut reçu avocat à vingt ans. Après avoir exercé en province, à Alençon (1820), au Puy (1822), à Nîmes (1825), les fonctions du ministère public, il fut nommé, en 1833, conseiller à la Cour royale de Paris. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 6 mai 1858. — Il est mort à Paris le 11 juillet 1875.

On a de lui : *Recherches sur l'ancien duché-pairie de Randan* (1830, in-8); une monographie du Parlement de Toulouse (1854, in-8) et les *Parlements de France, Essai historique sur leurs usages, leur organisation*, etc. (1858, 2 vol. in-8); *la Noblesse d'Armagnac en 1789* (1862, in-8).

**BASTIAN** (Adolphe), voyageur et ethnologue allemand, né à Brême, le 26 juillet 1826, suivit les universités de Berlin, Heidelberg, Prague, Iéna et Würzburg. Il étudia d'abord le droit, puis s'appliqua à la médecine, à l'histoire naturelle et aux autres sciences. Reçu docteur en médecine, il s'embarqua, en 1851, comme chirurgien pour l'Australie. Après avoir visité les mines d'or et quelques parties de l'intérieur du pays, il passa dans la Nouvelle-Zélande et de là au Pérou. Il fit un assez long séjour à Cuzco, où il étudia les antiquités des Incas. Il remonta ensuite des Andes au Mexique et en Californie, d'où il s'embarqua pour la Chine et les Indes. Désireux d'approfondir l'antique civilisation brahmanique, il suivit le Gange, pénétra dans le Dekkan et chez les Mahrattes, se dirigea sur Bombay et par Bassora sur Bagdad, visita les restes de Babylone et de Ninive et se rendit en Mésopotamie, en Syrie et en Palestine. Il séjourna ensuite quelque temps au Caire, remonta le Nil, et, appuyant vers l'est, traversa la mer Rouge de Kosséir à Djeddah et alla visiter la Mecque. Il suivit de là une caravane jusqu'à Aden, où il s'embarqua pour le cap de Bonne-Espérance, en touchant à l'île Maurice. Après avoir exploré les pays voisins du Cap, il poussa ses recherches dans les possessions portugaises de la côte occidentale d'Afrique, visita Libéria, Sierra-Leone, la Sénégambie et revint enfin en Europe. A peine de retour de ces excursions lointaines, il alla passer quelque temps à Tromsøe, en Norvège, et rentra à Brême à la fin de 1859, pour écrire une partie de ses observations et se préparer à des voyages nouveaux.

Dès le mois de janvier 1861, M. Bastian commença un second voyage autour du monde. Il se rendit d'abord à Londres, où il fit quelque séjour avant de s'embarquer pour Madras. De là il passa à Ragoun, traversa l'Iraouaddy, s'arrêta dans la capitale de la Birmanie où il consacra une année entière à l'étude de la langue et de la littérature des Birmans. Il alla ensuite à Moulmein et à Bangkok étudier la langue et la littérature des Siamois, puis se rendit à Java d'où il s'embarqua pour le Japon. De Yokohama il passa à Skang-Hai, à Tien-Tsin et à Pékin. Il se fit conduire par un guide mongol dans le désert de Cobi, traversa le lac Baïkal, visita l'Oural en traîneau pendant l'hiver, franchit le Caucase, suivit les bords de la mer Caspienne et de la mer Noire et rentra par la Gallicie en Allemagne. Ce second voyage avait duré cinq années.

En 1866, M. Bastian s'inscrivit comme privat-docent à la Faculté de philosophie de Berlin. Bientôt il fut nommé professeur extraordinaire d'ethnologie et administrateur du musée ethnologique. Il succéda au professeur Dove comme président de la Société de géographie et à M. Virchow comme président de la Société anthropologique qu'il avait contribué à fonder. Il fut aussi le principal organisateur et le président de la Société

africaine et se chargea de l'établissement de la station de Chinchoxo, sur la côte de Loango; c'est d'après ses plans que s'exécutèrent plusieurs expéditions sur la côte occidentale d'Afrique.

A part de nombreuses et importantes communications insérées dans les bulletins et mémoires des sociétés savantes, M. Bastian a publié un certain nombre de relations de voyage et d'ouvrages d'ethnographie et de philosophie, entre autres : *l'Homme dans l'histoire, ouvrage destiné à servir de base à une exploration psychologique du monde* (der Mensch in der Gechichte, zur Begründung, etc.; Leipzig, 1860, 3 vol.); *les Peuples de l'Asie orientale* (die Völker des östl. Asien, Iéna, 1866-71, 6 vol.); *la Finité des races humaines* (das Bestaendige in den Menschenrassen; Berlin, 1868); *Essais de psychologie comparée* (Beitraege zur vergleichenden Ps.; Berlin, 1868); *Études de linguistique comparée* (Sprachvergleichende Studien; Leipzig, 1870); *Recherches ethnologiques* (Ethn. Vorschungen; Iéna, 1871-73, 2 vol.); *Tableaux géographiques et ethnologiques* (Geogr. und. ethn. Bilder; *Ibid.* 1873), *Création ou naissance* (Schöpfung oder Entstehung, *Ibid.* 1875). Il a fondé, en 1869, avec M. R. Hartmann, l'important recueil, *die Zeitschrift für Ethnologie*, servant de bulletin à la Société anthropologique de Berlin.

**BASTIAN** (Henri-Charlton), médecin anglais, né à Truro (Cornouailles), le 26 février 1837, prit ses degrés au Collège de l'université de Londres. Il fut attaché successivement, comme médecin et comme professeur, à plusieurs hôpitaux et est devenu doyen de la Faculté de médecine. Il a été élu membre de la Société royale, de la Société linnéenne et de diverses autres sociétés savantes.

Les principaux ouvrages de M. Bastian sont : *les Modes d'origine des organismes inférieurs* (the Modes of origin of lowest organisms, 1871), *les Commencements de la vie* (the Beginnings of life, 1872, 2 vol.); *l'Évolution et l'origine de la vie* (Evolution and the origin of life, 1874); *Leçons cliniques sur la paralysie de cause cérébrale* (Clinical lectures on the common forms of Paralysis, etc., 1875). Il a fourni de nombreux mémoires aux recueils de médecine.

**BASTID** (Martial-Raymond), homme politique français, député, né à Aurillac (Cantal), le 30 juin 1821, occupa le premier rang au barreau de sa ville natale, lorsqu'il fut porté, comme candidat de l'opposition, aux élections législatives en mai 1869, dans la 1<sup>re</sup> circonscription du Cantal. Il l'emporta, au second tour de scrutin, sur M. de Parieu père, candidat officiel, qui avait obtenu au premier tour la majorité relative, et il fut élu par 19 117 voix sur 19 759 votants. Il se fit remarquer au Corps législatif parmi les membres les plus fermes à la fois et les plus modérés de l'opposition; il signa l'interpellation des 116, fut nommé rapporteur du projet de loi portant abrogation de la loi de sûreté générale et conclut à l'abrogation. Après le 4 septembre 1870, il retourna dans son département et seconda activement l'administration républicaine dans l'organisation et l'équipement des mobiles et des mobilisés. Aux élections générales du 8 février 1871, M. Bastid fut nommé représentant du Cantal, le premier sur cinq, par 35 297 voix. Il fit partie du centre gauche et vota, avec la minorité républicaine de l'Assemblée nationale, toutes les mesures propres à consolider la République, pour laquelle il s'était hautement prononcé en 1872, au Comice agricole de Tulle.

Après le vote de la Constitution, M. Bastid reussit la candidature sénatoriale qui lui était offerte dans le Cantal, en janvier 1876, et se présenta, le mois suivant, pour la Chambre des députés, dans l'arrondissement d'Aurillac. Il fut élu sans concurrent par 13 042 voix, et reprit sa place au centre gauche de la nouvelle Assemblée. Après l'acte du 16 mai, il fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. A l'ouverture de la période électorale, les candidatures républicaines, la sienne surtout, furent ardemment combattues par l'administration, dans son département; mais tous les efforts du nouveau préfet, M. Oscar de Poli, échouèrent contre l'influence prépondérante de M. Bastid. Les quatre candidats républicains furent élus, et M. Bastid lui-même réunissait 14 986 voix contre 3871 obtenues par M. de Chazelles, ancien préfet, candidat officiel et monarchiste. Cette influence se manifesta encore, d'une manière plus éclatante, le mois suivant, aux élections pour le renouvellement des conseils généraux; elle fit échouer M. de Parieu, ancien ministre de l'Empire et sénateur du Cantal, depuis longtemps membre et président du Conseil général. M. Bastid, qui représentait au même conseil le canton de Saint-Cernin, en fut élu président. A la chambre, il a traité avec autorité et compétence les questions d'affaires, notamment celles relatives aux chemins vicinaux, et il a été nommé rapporteur de la commission pour la réforme des lois concernant la vicinalité.

**BASTIDE (Jules)**, publiciste et homme politique français, ministre des affaires étrangères en 1848, membre de l'Assemblée constituante, est né à Paris, le 22 novembre 1800. Fils d'un agent d'affaires, il fit ses études au lycée Henri IV, suivit les cours de l'École de droit et entreprit ensuite un commerce de bois. Il prit une part active à la lutte du libéralisme contre la Restauration et fut un des premiers affiliés de la Charbonnerie française. Lors des journées de 1830, il paya de sa personne et fut, dit-on, le premier qui arbora le drapeau tricolore au faite des Tuileries. Sous la dynastie d'Orléans, il fut, jusqu'en 1848, aux premiers rangs des hommes d'action comme des écrivains de l'opposition radicale. Lors de la reconstitution de la garde nationale, M. Bastide fut élu commandant en chef de la légion de l'artillerie, dans laquelle se groupaient les républicains. Arrêté à l'occasion du mouvement insurrectionnel de Grenoble, en 1832, il fut acquitté par le jury. Condamné à mort pour sa participation à l'émeute qui éclata à Paris, le 5 juin de la même année, jour des funérailles de Lamarque, il parvint à s'échapper de prison, et se réfugia à Londres, où il demeura deux ans. En 1834, il revint à Paris purger sa contumace et fut acquitté. Les actionnaires du *National*, qui venait de perdre Armand Carrel, l'appelèrent, en 1836, avec M. Charles Thomas, plusieurs fois déjà son associé commercial, à la rédaction de cette feuille. En 1837, il appela à son tour Armand Marrast, qui devait y développer tant de verve. M. Bastide, sincèrement attaché aux principes du christianisme, qu'il croyait pouvoir allier au radicalisme politique, n'était pas d'accord, sur ce point, avec ses plus actifs collaborateurs du *National*, qui quitta enfin, en 1846. Il collabora, l'année suivante, avec M. Buchez, à la rédaction de la *Revue nationale*, organe spécial du néo-catholicisme républicain.

A la révolution de 1848, M. Bastide se trouva porté au pouvoir avec les hommes du *National*. Il remplit d'abord, à côté de Lamartine, les délicates fonctions de secrétaire général au mi-

nistère des affaires étrangères, dont il reçut lui-même le portefeuille, après l'ouverture de l'Assemblée nationale et la formation de la Commission exécutive. Il fut aussi, pendant quelques semaines, chargé du ministère de la marine (29 juin). Envoyé à l'Assemblée constituante par les trois départements de la Seine, Seine-et-Marne et Saône-et-Loire, il y représenta celui de Seine-et-Marne, qui lui avait donné 21 103 suffrages. Fidèle au parti républicain non socialiste et modéré, M. Bastide resta ministre des affaires étrangères jusqu'au dernier jour du pouvoir du général Cavaignac (20 décembre 1848). Après l'élection du 10 décembre, il protesta contre la direction des affaires de Rome, tout en repoussant la mise en accusation du président et de ses ministres. Il vota l'amnistie en faveur des transportés de juin, mais il s'abstint ou vota avec la droite dans les questions sociales. Candidat à Paris aux élections législatives de 1857, il se pronça vivement pour l'abstention après la mesure du serment préalable. — A peine sorti de la retraite en 1870, il est mort à Paris le 2 mars 1879.

La collaboration de M. Bastide aux journaux de son parti l'a fait surtout connaître comme publiciste. Outre un écrit intitulé : *De l'éducation publique en France* (1847, in-32), il a concouru à la 2<sup>e</sup> édition de *l'Histoire parlementaire de la révolution française* de M. Buchez (1845-1847, 5 vol. in-12). Il a aussi donné le tome 1<sup>er</sup> d'une *Histoire de l'Assemblée législative* (1847, in-12), qui devait avoir 25 volumes et n'a pas été continuée; la *République française et l'Italie en 1848* (Bruxelles, octobre 1858); *Guerres de religion en France* (1859, 2 vol. in-16) pour la *Bibliothèque utile*. Il a été un des rédacteurs de la *Revue de Paris*.

**BASTIEN-LEPAGE (Jules)**, peintre français, né à Damvillers (Meuse), le 1<sup>er</sup> novembre 1848, entra d'abord dans l'administration, que lui fit abandonner une vocation décidée pour la peinture. Elève de M. Cabanel, il a successivement exposé : *Au Printemps* (1873); *la Chanson du printemps* et le *Portrait de mon grand-père* (1874); *la Communiant* et un *Portrait*; *Portrait de M. Wal-lon* (1876); un *Portrait* et « *Mes Parents* » (1877); *les Foins*, *Portrait d'André Theuriot* (1878). Il a obtenu, en 1874, une médaille de 3<sup>e</sup> classe, et, en 1875, une médaille de 2<sup>e</sup> classe et un second prix de Rome.

**BATAILLARD (Paul-Théodore)**, littérateur français, né à Paris, le 23 mars 1816, fit son droit à Paris et suivit les cours de l'École des chartes, de 1838 à 1841. Il a écrit dans plusieurs journaux, surtout pendant l'année 1848, et s'est signalé par ses opinions démocratiques, qui furent, en 1855, le principal motif d'un procès étrange; veuf de la fille de Mme Mélanie Waldor, et remarié à une Anglaise, il se vit disputer devant les tribunaux par son ancienne belle-mère l'enfant qu'il avait eu de son premier mariage. Une ordonnance de référé le lui enleva; un arrêt de la Cour impériale le lui rendit.

M. Bataillard a publié divers travaux : *Gustave Millot, Reliquix* (Troyes, 1838, in-8); *l'Œuvre philosophique et sociale de M. Edgar Quinet* (1846, in-8); *Nouvelles recherches sur l'apparition et la disparition des Bohémiens en Europe* (1849, in-8), extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*; plusieurs brochures sur la Moldavie et la Valachie, extraites de la *Revue de Paris* et de la *Libre recherche* (1856-57); *les Derniers travaux relatifs aux Bohémiens dans l'Europe orientale* (1873, in-8); *Sur les Origines des Bohémiens ou Tsiganes avec l'explication du mot Tsigane* (1875, in-8), etc.

**BATAILLE** (Martial-Eugène), homme politique français, né à Kingstonn (Jamaïque), le 15 novembre 1814, fut admis, en 1834, à l'École polytechnique et ne fut à sa sortie classé dans aucun service. S'étant lié avec des agents du parti bonapartiste, il alla rejoindre à Londres le prince Louis-Napoléon et débarqua avec lui à Boulogne, en 1840; il fut traduit devant la Cour des Pairs, condamné et emprisonné à Doulens, et amnistié en 1844. Dès lors il s'occupa de machines à vapeur et publia sur ces matières un ouvrage spécial (1846), dont le second volume fut terminé par M. Julien, en 1850. Après plusieurs candidatures infructueuses, il obtint, en 1851, le mandat de la Haute-Vienne à l'Assemblée législative, fit partie de la Commission consultative du 2 décembre, entra, en 1852, au Conseil d'État comme maître des requêtes, et devint conseiller en 1857. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 septembre 1849. — Il est mort à Paris le 5 août 1878.

**BATAILLE** (Henry-Jules), général français, parent du précédent, né à Bourg-Oisans (Isère), le 11 septembre 1816, entra à l'École de Saint-Cyr, le 16 novembre 1834 et en sortit dans l'infanterie deux ans après. Capitaine le 12 mars 1843, il fut promu successivement chef de bataillon le 16 janvier 1850, lieutenant-colonel le 8 août 1851, colonel le 7 février 1854, général de brigade le 12 août 1857 et général de division le 12 août 1866. Entre autres campagnes il fit celle de Crimée, fut employé en Algérie, commanda une brigade de la garde impériale en Italie, et prit part avec distinction, dès le mois d'août 1870, aux premiers engagements contre la Prusse.

Lors de la réorganisation des commandements militaires en 1873, il fut nommé commandant du 5<sup>e</sup> corps d'armée en résidence à Orléans (28 septembre). Il conserva ce poste jusqu'après la démission du maréchal de Mac-Mahon qui se refusait à laisser renouveler, suivant les prévisions de la loi, le personnel des grands commandements; le décret du 11 février 1879, rendu sous la présidence de M. Grévy, lui donna le général Dourelaine pour successeur. Le général Bataille a épousé la fille du procureur général, M. Rabou, veuve de M. Crémieux, fils du général. Décoré de la Légion d'honneur le 12 décembre 1851, il a été promu officier le 12 juin 1856, commandeur le 17 juin 1859, grand-officier le 19 août 1870, et grand-croix le 11 janvier 1876. Il a reçu également du roi de Suède la grand' croix de l'ordre de l'Épée, conféré jusqu'alors au seul maréchal de Mac-Mahon, dans l'armée française. \*

**BATAILLE** (Mgr Louis-Désiré-César), prêtre français, est né à Houplines (Nord), le 23 août 1820. Précédemment curé-archiprêtre de Saint-Jacques de Douai et chanoine honoraire de Cambrai, il a été nommé évêque d'Amiens par décret du 18 juin 1873, préconisé le 25 juillet, sacré à Douai, dans l'église Saint-Jacques, le 21 septembre et installé le 25 du même mois. On ne cite rien de lui en dehors de ses *Lettres pastorales et Mandements*.

**BATBIE** (Anselme-Polycarpe), juriconsulte et homme politique français, sénateur, est né à Seissan (Gers), le 31 mai 1828. Il fut nommé, au concours, auditeur au Conseil d'État en août 1849, et reçu docteur par la Faculté de droit de Paris en août 1850. Il ne fut pas compris dans la réorganisation du Conseil, après les événements de décembre 1851. L'année suivante, il se présenta au concours ouvert pour la nomination de plusieurs professeurs suppléants

dans les facultés de droit, et obtint l'une des places. Attaché d'abord aux Facultés de Dijon (1<sup>er</sup> juin 1852) et de Toulouse (décembre 1852), il devint, en janvier 1857, professeur suppléant à la Faculté de Paris, fut chargé, à la fin de 1862, d'un cours de droit administratif dont il est devenu titulaire. A Toulouse, il avait fait, de 1854 à 1856, un cours de droit public et administratif comparé. Élu, en 1853, membre de l'Académie de législation de cette ville, il publia dans le Recueil de cette académie un mémoire sur le *Forum judicum* des Visigoths.

En 1860, M. Batbie fut chargé par M. Rouland, ministre de l'instruction publique, de visiter les universités de Belgique, de Hollande et d'Allemagne pour y étudier l'organisation de l'enseignement du droit public et administratif. La même année, l'Académie des sciences morales et politiques lui décerna le prix Faucher pour un mémoire sur la vie et les œuvres de Turgot, ouvrage qui a été publié sous ce titre : *Turgot, philosophe, économiste et administrateur*. En 1861, il a commencé la publication très considérable d'un *Traité théorique et pratique du droit public et administratif* (1862-1868, 7 vol. in-8). En 1862, l'Académie des sciences morales et politiques a encore décerné à M. Batbie deux récompenses : le grand prix Beaujour pour un mémoire sur les institutions de crédit populaire, qui a été publié sous ce titre : *le Crédit populaire*, et un des prix ordinaires de l'année pour un mémoire sur le *Prêt à intérêt*.

Les événements de 1870 détournèrent M. Batbie de cette carrière brillante de professeur et de juriconsulte, pour le jeter dans tout le tumulte de la vie politique. Il avait essayé déjà de s'y aventurer après la révolution de février 1848; président d'un comité électoral républicain de Paris, il avait signé, en cette qualité, une adresse aux électeurs du Gers, empreinte d'un ardent et juvénile républicanisme, que plus tard la presse n'a pas manqué de lui rappeler. L'année suivante, il se présentait sans succès, au nom des mêmes idées démocratiques, comme candidat à l'Assemblée législative, dans le département du Gers. Aux élections du 8 février 1871, il fut élu dans ce même département, le premier sur six, par 59 860 voix. Il prit place dans les rangs du centre droit et fut bientôt un des chefs et des orateurs du parti monarchique, dans la lutte engagée contre M. Thiers et contre les institutions républicaines. Il fut membre et souvent rapporteur d'importantes commissions, notamment de celle des quinze représentants chargés de suivre les négociations du traité de paix, de celle de l'enquête sur l'organisation administrative de la ville de Paris et du département de la Seine, de celle des grâces, de celle de la réforme des études de droit, etc. Il fut rapporteur de la loi sur la réorganisation du Conseil d'État. Après avoir figuré le 20 juin 1872, parmi les délégués de la droite chargés de conférer avec M. Thiers pour lui imposer une politique conforme aux vues de la majorité monarchique, il se trouva désigné, après le message présidentiel du 13 novembre suivant, pour faire partie de la fameuse commission Kerdrel chargée d'opposer à ce manifeste républicain le programme de la coalition monarchique. Il en fut le rapporteur, et ce fut en cette circonstance qu'il proposa d'organiser contre « les progrès de la barbarie révolutionnaire » un système de résistance qu'il appela « le gouvernement de combat ». Ce mot fit fortune, et, passant dans la langue courante de la politique, devint une arme contre lui et son parti. M. Batbie a cherché à plusieurs reprises à

l'expliquer et à l'atténuer par des lettres insérées dans les journaux (*le Messager de Toulouse*, 6 décembre 1872).

Après le renversement de M. Thiers, auquel il avait si activement contribué, il entra dans le cabinet de M. de Broglie le 25 mai 1873, comme ministre de l'instruction publique des cultes et des beaux-arts. Il s'appliqua à rapporter un certain nombre de mesures prises par un de ses prédécesseurs républicains, M. Jules Simon. Il repoussa le principe de l'obligation de l'enseignement primaire, et se vit reprocher de se mettre en contradiction sur ce point avec ses livres de jurisprudence, où il faisait découler ce principe de la conception légale des devoirs des parents. On signala surtout son rôle dans la discussion du projet de loi tendant à déclarer d'utilité publique les travaux de construction de l'église du Sacré-Cœur, à Montmartre, et à leur appliquer le bénéfice des lois spéciales d'expropriation. M. Batbie ne prit pas une part moins active aux négociations engagées par les monarchistes en vue de la fusion, et l'échec de cette fameuse tentative ayant amené, avec la prorogation des pouvoirs du maréchal, la retraite de M. de Broglie, il dut suivre ce dernier dans sa chute et fut remplacé, au ministère, par M. de Fourtou (26 novembre 1873). Il resta jusqu'en 1875 président de la commission des Trente, chargée de l'examen des lois destinées à compléter la constitution et qui fut forcée de se séparer devant l'impossibilité d'accomplir son œuvre. Dans la dernière période de l'Assemblée nationale, M. Batbie vota également contre l'amendement Wallon et contre l'ensemble des lois constitutionnelles.

Porté sur la liste de la droite pour les élections des sénateurs inamovibles, il échoua dans la longue et laborieuse suite des dix tours de scrutin. Mais il se présenta aux élections sénatoriales du Gers, de concert avec M. Peraldi, et, quoiqu'il eût affirmé, avec les idées conservatrices, son respect de l'intégrité du suffrage universel, pour avoir, avec l'appui des monarchistes, celui du parti de l'appel au peuple, il ne passa que le second, après M. Lacave-Laplagne, et seulement au troisième tour de scrutin, en réunissant 285 voix sur 542 électeurs. M. Batbie resta, au Sénat, l'un des principaux membres de la majorité hostile à l'établissement de la République. Il employa surtout son influence contre elle après l'acte du 16 mai 1877, et lorsque les élections du 14 octobre eurent donné tort à la politique du nouveau gouvernement de combat, toute la presse s'accorda à représenter M. Batbie comme le conseiller persévérant du maréchal, le poussant à prolonger, par une seconde dissolution de la Chambre, la résistance à la volonté déclarée du pays; elle le montra mêlé à toutes les négociations relatives à la rentrée de M. Dufaure aux affaires, les faisant plusieurs fois échouer et soutenant contre M. d'Audiffret-Pasquier, partisan d'une politique parlementaire, une lutte d'influences qui dégénérait en altercations les plus vives et provoquait un envoi de témoins et un échange d'explications. Lors du premier renouvellement triennal du Sénat, il se représenta avec M. Lacave-Laplagne et fut réélu, le second, par 297 voix contre 242, obtenues par M. Maumus, le premier des candidats républicains. M. Batbie a été décoré de la Légion d'honneur.

Outre les publications mentionnées plus haut, nous devons citer encore : *Doctrine et Jurisprudence en matière d'Appel comme d'abus* (janvier 1852); *Précis du cours de droit public et administratif* (1863, in-8; 3<sup>e</sup> édit. entièrement refondue, 1869, in-8, 4<sup>e</sup> édit. 1876); *Nouveau cours d'éco-*

*nomie politique* (1864-1865, 2 vol. in-8); *Mélanges d'économie politique* (1865, in-8); *Grèves et coalitions* (1867, in-18), recueils d'articles parus dans la *Revue des Deux Mondes*. M. Batbie a revu les *Constitutions d'Europe et d'Amérique*, recueillies par Laferrière (1869, in-8), etc. On a aussi remarqué un long article qu'il publia, en 1866, dans la *Revue critique de législation*, au moment où les Facultés de Douai et de Nancy venaient d'être établies, sur le danger pour les études de droit de la création de nouvelles facultés en province.

**BATEMAN** (Kate-Joséphine), actrice américaine, née à Baltimore en 1842, appartient à la célèbre famille d'acteurs de ce nom, montra des dispositions précoces, et parut pour la première fois au théâtre vers l'âge de onze ans. Malgré les succès qu'elle obtint alors, elle consacra plusieurs années à de sérieuses études, et ne fit ses véritables débuts qu'en 1859. Après avoir été applaudie sur les principaux théâtres de l'Amérique, miss Bateman vint chercher en Europe la consécration de sa réputation. Engagée à Londres au théâtre Adelphi, elle y débuta (1863) par le rôle de Leah, dans la pièce de ce nom traduite du drame allemand *Deborah*, de Mosenthal, qu'elle joua plus de cent cinquante fois de suite avec le plus brillant succès. On cite parmi les principales créations de cette artiste : *Évangéline*, dans la pièce de ce nom tirée du poème de Longfellow; *Géraldine*, dans une pièce écrite spécialement pour elle par Mrs Bateman, sa mère; *Julia*, dans *le Bossu* (*The Hunchback*), de Sheridan Knowles; *Pauline*, dans *Lady of Lyons*; *Juliette* et *lady Macbeth* dans le répertoire de Shakspeare, etc. En décembre 1865, elle a épousé M. George Crowe, frère de l'historien de ce nom. Elle a reparu en 1868, sous son premier nom, au théâtre, où elle est considérée comme l'une des meilleures tragédiennes de l'Angleterre.

**BATES** (Henry-Walter), voyageur et naturaliste anglais, né à Leicester, le 18 février 1825, entra dans une maison de commerce que son goût décidé pour l'étude des sciences naturelles et la lecture passionnée des livres de voyage le conduisirent à quitter. Avec son ami Wallace, il résolut d'aller explorer dans le plus grand détail les pays de l'Amérique du sud traversés par le fleuve des Amazones. Ils s'embarquèrent à Liverpool sur un voilier, au mois d'avril 1848, et le voyage ne finit qu'en juin 1859. Wallace quitta toutefois son ami pour rentrer en Angleterre en 1852. Pendant ces onze années d'exploration, M. Bates recueillit de nombreuses observations géographiques et les plus riches collections de botanique, de zoologie et d'ethnographie. A son retour, il fut nommé second secrétaire de la Société géographique de Londres.

M. Bates a consigné les résultats de son voyage dans un livre de haute valeur : *le Naturaliste sur les bords de l'Amazone* (*the Naturalist on the river Amazonas*; Londres, 1863, 2 vol.; 3<sup>e</sup> édit., 1873); cet ouvrage a été traduit en allemand (Leipzig, 1866). On cite en outre : *Contributions to the insect fauna of the Amazon valley* (*Ibid.*, 1867) et *Voyages illustrés* (*Illustr. travels, a Magazine of travel. Geography and adventures*; *Ibid.*, 1869; 4 vol.), ainsi que la traduction anglaise de *l'Expédition allemande au Pôle Nord* (*Ibid.*, 1874).

**BATISSIER** (Louis), médecin et archéologue français, né à Bourbon-l'Archambault, le 29 juin 1813, fut reçu docteur à Paris en 1842, avec une thèse sur *l'Origine et l'action des eaux néother-*



males. Il est devenu, plus tard, vice-consul de France à Suez.

On a de lui des travaux de recherches archéologiques : le *Mont Dore et ses environs* (1840, in-fol., 11 pl.); *Éléments d'archéologie nationale* (1843, in-18); *Histoire de l'art monumental dans l'antiquité et au moyen âge, suivie d'un Traité de la peinture sur verre* (1845, gr. in-8, illustré, 2<sup>e</sup> édit., 1860); le *Nouveau Cabinet des Fées*, contes choisis avec une notice sur les fées et les génies (1863, gr. in-8, illustré); puis une réédition de l'*Histoire de Paris*, de Dulaure (1845); différents mémoires relatifs à l'ancien Bourbonnais, etc.

**BATTA** (Alexandre), violoncelliste hollandais, né à Maestricht, en 1816, et fils d'un musicien distingué, qui fut longtemps professeur au Conservatoire de Bruxelles, fut élève de Platel, qu'il remplaça, dès l'âge de dix ans, dans des soirées. Bientôt connu dans toutes les grandes villes d'Europe, c'est à Paris qu'il a donné depuis vingt ans le plus grand nombre de ses concerts. Il a aussi fréquemment visité la cour de La Haye. M. Batta a été décoré de la Légion d'honneur en août 1875.

Comme virtuose il se distingue par la grâce, le sentiment et la coquetterie même de son jeu. Il a écrit, pour son instrument, des *Fantaisies*, *Scènes*, *Airs variés*. Il a publié dans l'*Union libérale et démocratique de Seine-et-Oise* un certain nombre d'articles de critique musicale.

**BATAILLE** (Charles-Amable), chanteur français, né à Nantes, le 30 septembre 1822, où son père exerçait la médecine, fut destiné à embrasser la même profession, malgré son penchant vers le théâtre, et alla commencer à Caen ses études médicales. Reçu docteur, il s'établit, comme médecin, dans sa ville natale; mais bientôt l'insuccès de sa pratique lui fit prendre, malgré les nouvelles résistances de son père, le parti de venir tenter à Paris la fortune dramatique. Après s'être fait entendre avec assez de succès, comme soliste, à l'église de la Madeleine, il se présenta, au mois de novembre 1845, au Conservatoire, où il fut refusé, dit-on, à l'unanimité. Encouragé par Garcia, il se remit à l'étude et obtint de débiter à l'Opéra-Comique, en 1848. Ses débuts, qui devaient avoir lieu le 23 février, furent ajournés, par suite des événements, jusqu'à l'année suivante. Il parut enfin dans le rôle du chevrier du *Val d'Andorre*, et fut engagé à ce théâtre, où il a compté depuis tant de créations importantes dans le *Toréador*, la *Fée aux roses*, le *Songe d'une nuit d'été*, le *Carillonneur de Bruges*, la *Dame de pique*, *Marco Spada*, et l'*Étoile du nord*. Le rôle de Pierre le Grand, dans cette dernière pièce, a été son principal triomphe et a mis en relief toutes ses qualités. Sa voix est une basse chantante, d'un timbre agréable, particulièrement souple, énergique au besoin; sa vocalisation facile et la sûreté de sa méthode révèlent d'intelligentes études. Cet artiste, éloigné pendant quelque temps de l'Opéra-Comique, a été engagé en 1860 au Théâtre-Lyrique, puis rappelé l'année suivante, à son premier théâtre. Il est devenu, en 1851, professeur de chant au Conservatoire. De septembre 1870 au 13 juillet 1871, il a rempli non sans mérite les fonctions de sous-préfet à Ancenis (Loire-Inférieure). — Il est mort à Neuilly le 2 mai 1872.

Il a été présenté à l'Académie des sciences par M. Ch. Bataille un mémoire intitulé : *Nouvelles recherches sur la phonation* (1861, in-8, avec 7 pl.), une suite a paru sous ce titre : *De l'enseignement du chant*, 2<sup>e</sup> partie : *De la physiologie appliquée à l'étude du mécanisme vocal* (1863, in-8).

**BATZ-TRENQUELLEON** (Charles de), littérateur et journaliste français, né en 1835, au Mas-d'Agenais (Lot-et-Garonne), a successivement collaboré au *Journal de Calais*, à la *Revue de Toulouse*, à la *France centrale* et est devenu rédacteur de la *Guienne*. On cite de lui : *A lafenêtre* (Calais, 1852, in-12), étude de mœurs publiée sous le pseudonyme de *Georges Linois*; *Nouvelles* (Calais, 1854, 2 vol. in-12); *les Voix Perdues*, poésies (1856, in-12); *le Paupérisme et les souffrances morales de la société* (Bordeaux, 1857, in-8), ouvrage couronné par l'Académie de Bordeaux; *le Devoir*, comédie en deux actes, en vers; poèmes et bluettes (1858, in-12); *Variations de l'esprit public* (1864, in-8). M. de Batz-Trenquelléon a fait aussi représenter, le 14 janvier 1866, sur le Théâtre-Français de Bordeaux, une comédie en trois actes, en prose, *Nos ennemis*, qui a été jouée avec succès et a été surtout remarquée comme une tentative de décentralisation littéraire. Il a donné depuis le *Béarnais*, drame historique en cinq actes (Bordeaux, 1867, in-8), et le *Dahlia bleu*, comédie en trois actes (Toulouse, 1870, in-8).

**BAUCHART** (Alexandre-Quentin), administrateur français, ancien représentant, et ancien sénateur, est né à Villiers-le-Sec (Aisne), le 1<sup>er</sup> février 1809. Avocat au barreau de Laon et riche propriétaire, il était membre du conseil général de l'Aisne, lorsque, avec l'aide du *National*, dont il représentait les doctrines dans son département, il se porta candidat aux élections de l'Assemblée constituante de 1848; il fut élu, le 11<sup>e</sup> sur quatorze, par 65 000 voix. Son nom est attaché à ce fameux *Rapport sur les causes qui ont amené le 15 mai et l'insurrection de juin* (1848, 3 vol. in-4), qui a été l'objet de tant d'attaques passionnées et contraires, œuvre habilement conçue néanmoins et dont les matériaux disparates, groupés avec art, seront un jour profitables à l'historien. A la Constituante, M. Bauchart, à part la question du bannissement de la famille d'Orléans, vota constamment avec la droite. Il reparut à la Législative, élu le second sur douze, dans les rangs du parti modéré, et plus tard dans la fraction de ce parti qui se rattacha à la politique de l'Elysée. Après le coup d'État du 2 décembre 1852, M. Bauchart fut appelé au Conseil d'État et nommé sénateur le 22 janvier 1867. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 14 août 1866. Outre le *Rapport* mentionné ci-dessus, on cite de lui un *Manuel de l'électeur et de l'éligible* (1849, in-32).

Son fils, M. Quentin-François-Victor-Adèle-Edouard-Ernest BAUCHART, né en 1829, a fait ses études et son droit à Paris; il a été, sous l'Empire, auditeur de 1<sup>re</sup> classe au Conseil d'État.

**BAUCHER** (F....), écuyer français, né en 1796, s'est fait connaître à la fois, pendant plus de vingt-cinq ans, comme professeur d'équitation, comme écuyer du Cirque et comme inventeur d'une méthode qu'il a développée dans plusieurs ouvrages. Nous citerons : *Dictionnaire d'équitation* (1833, in-8, 3<sup>e</sup> édit., 1859); *Dialogues sur l'équitation* (1834, in-8), avec M. Peller; *Passe-temps équestres* (1840, in-8); *Réponse à des observations de M. d'Aure* (1842); *Méthode d'équitation basée sur de nouveaux principes* (1842, in-8, 11<sup>e</sup> édit., 1859); tous ces ouvrages ont été réunis, en 1854 et 1859, en un volume intitulé : *Œuvres complètes* (gr. in-8). — Il est mort à Paris le 14 mars 1873.

**BAUDE** (Louis), ingénieur français, né le 17 octobre 1804, fut admis, en 1822, à l'École polytechnique, entra dans l'administration des ponts et chaussées et devint, en 1847, ingénieur en chef

de première classe, puis, en 1857, inspecteur général. Il fut attaché au service de plusieurs chemins de fer, celui de Rennes entre autres. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 2 mai 1849.

**BAUDEMENT** (Théophile-Charles-Étienne), bibliothécaire français, né à Paris, le 26 juillet 1808, fit une sérieuse étude des langues classiques et fut, pendant quelques années, précepteur du petit-neveu de l'abbé Sieyès, puis secrétaire d'Augustin Thierry. Attaché ensuite à la bibliothèque Mazarine (1845), il passa, en 1853, comme employé à la Bibliothèque impériale au département des imprimés et y devint plus tard bibliothécaire. — Il est mort le 17 octobre 1874.

M. Baudement a traduit et annoté un assez grand nombre d'auteurs dans la collection des *Classiques* de M. Nisard : *César*, *Florus*, *Suétone*, *l'Histoire auguste*, etc. Il a publié une étude bibliographique sur les *Kabelais de Huet* (1867, in-16).

**BAUDET DULARY** (M...), médecin français, né en 1791, suivit les cours de la Faculté de Paris et fut reçu docteur en 1814. Entraîné vers le système de Fourier, il se retira volontairement de la Chambre des Députés où l'avaient envoyé, en 1831, les électeurs de Seine-et-Oise, pour coopérer activement à la propagation de ses idées favorites. Outre divers articles insérés dans la *Phalange* et le *Phalanstère*, il publia : *Crise sociale* (1834, in-8), écrit remarqué pour sa vigueur. Plus tard, il s'occupa même d'une réalisation pratique du fournilisme sur ses propriétés, mais elle n'eut d'autre caractère que celui d'une exploitation agricole. — M. Baudet-Dulary est mort à Paris le 29 juin 1878.

On cite encore de lui : *Essai sur les harmonies physiologiques* (1838-1845, in-8) ; *Hygiène populaire* (1856) ; *Principes et résumé de physionomie* (1859, in 8, 20 pl.), publié d'abord avec les seules initiales de l'auteur, puis sous son nom en toutes lettres (1865), etc.

**BAUDET-LAFARGE** (Jacques-Antoine) [du Puy-de-Dôme], ancien représentant du peuple français, est né à Maringues, le 28 janvier 1803. Fils d'un membre du conseil des Cinq-Cents, il se montra fidèle aux principes de la Révolution, qui étaient ceux de sa famille. Après les journées de Juillet, il fut nommé sous-préfet d'Ambert ; mais il ne conserva pas longtemps ces fonctions, et renonça à la carrière administrative. Il prit au Conseil général du Puy-de-Dôme la place laissée vacante par la mort de son père. En 1848, il fut élu représentant du peuple, le quatrième sur seize, par 74 840 suffrages. Il vota presque toujours avec le parti du *National* et ne fut point réélu à l'Assemblée législative. Depuis il s'est occupé de travaux agricoles et a pris part à la rédaction du *Journal d'agriculture pratique*.

**BAUDISSIN** (Wolf-Henri-Frédéric-Charles, comte DE), littérateur allemand, né le 30 janvier 1789, à Rantzau, fit ses premières études sous la direction de l'historien Kohrausch, qu'il suivit aussi aux universités de Berlin, de Kiel, de Heidelberg et de Göttingue. En 1810, il entra dans la carrière diplomatique dans laquelle son père, ancien ambassadeur danois à la cour de Berlin, s'était distingué. Nommé secrétaire de légation au service du Danemark, il séjourna successivement à Stockholm, à Vienne et à Paris ; mais ses sympathies pour l'Allemagne le firent destituer et lui valurent même un emprisonne-

ment de six mois à la forteresse de Friedrichsort. Après avoir voyagé pendant plusieurs années en Italie, en France et en Grèce, il se fixa en 1827, à Dresde, où il se lia intimement avec le poète Tieck, alors occupé de la traduction des œuvres de Shakspeare. M. de Baudissin, qui avait déjà traduit *l'Henri VIII* (Hambourg, 1819), fournit, dans l'espace de deux ans et demi, douze pièces à cette publication. — Il est mort à Dresde le 4 avril 1878.

On cite encore de lui : *Ben Johnson et son école, avec des commentaires et un aperçu historique de la scène anglaise* (Ben Johnson und seine Schule ; Leipzig, 1836, 2 vol.), où l'on trouve la traduction de vieux drames anglais ; *Iwein avec le lion*, de Hartmann von der Aue (Iwein mit dem Loewen ; Berlin, 1845) ; *Wigalois*, de Wirt de Gravenberg (Leipzig, 1848), et autres anciennes épopées germaniques traduites en allemand moderne.

**BAUDOT** (Joseph-Eugène-Anatole DE), architecte français, né à Sarrebourg (Meurthe) le 14 octobre 1834 élève de H. Labrousse et de M. Viollet-le-Duc, a exposé aux salons annuels : *Projet d'église pour la commune de la Roche* (Nièvre) ; *Études sur le système de construction des nefs de l'église de Champeaux* (Seine-et-Marne) et de *Mareil-Marly* (Seine-et-Oise), neuf dessins (1866) ; *Église de Rambouillet en cours d'exécution* ; *Ancienne église de Saint-Frambourg à Sentis* (1869) ; *Projets d'églises pour Sères et pour Levallois-Perret* (1870) ; *Projet de château* (1872) ; *Habitation de M. B... dans la Loire* (1874) ; *Restauration de l'église Saint-Nicolas à Blois* (1875) ; *Absides normandes, études comparatives* ; *Projet d'église paroissiale pour la ville de Pricas* (1876) ; *Buffet d'orgue exécuté en 1876 dans la cathédrale de Clermont-Ferrand* ; *Projet d'église paroissiale* (1877). Il a obtenu une médaille en 1869 et une médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1872.

M. de Baudot a publié, outre une brochure sur la *Réorganisation de l'École des beaux-arts* (1864, in-8), un grand ouvrage : *Eglises de bourgs et de villages* (1861 et ann. suiv., 2 vol. in-4) ; il dirigea, avec M. Viollet-le-Duc fils, la *Gazette des architectes et du bâtiment*, et avec M. P. Chatbat, le *Journal de menuiserie*.

**BAUDOIN** (Jean-Magloire), professeur et administrateur français, né à Saint-Benoît-sur-Loire (Loiret), le 15 septembre 1819, fit toutes ses études au séminaire d'Orléans, fut maître de classes et répétiteur au collège de Pont-Levoy, puis vint à Paris pour suivre les cours de l'École de médecine, tout en donnant des leçons de mathématiques. Il se tourna peu à peu vers l'étude des sciences et suivit, comme externe libre, les leçons de l'École polytechnique. Il écrivit dès cette époque divers mémoires de mathématiques ou de physique (*Asymptotes*, *Effets de la vapeur dans les machines*) et d'économie sociale (*les Étalons monétaires*, la *Question de Vor*), etc. En 1851, lorsque M. Regnier résigna ses fonctions de précepteur des enfants du duc d'Orléans, M. Baudoïn fut choisi pour diriger spécialement leurs études scientifiques ; il resta auprès de l'ex-famille royale, comme précepteur du comte de Paris et du duc de Chartres, jusqu'en 1857. Il fit, pendant cette période, de nombreux voyages en Belgique, en Suisse, en Allemagne, et fut reçu docteur des universités de Bonn et d'Iéna. A son retour en France, il épousa la fille du savant professeur de droit Bugnet, se livra aux études juridiques sous la direction de son beau-père, et se fit recevoir docteur en droit (1861).

En 1863, M. Baudoïn fut chargé par M. Du-

ruy, ministre de l'instruction publique, d'aller étudier la situation des écoles professionnelles en Belgique, en Allemagne et en Suisse. Le *Rapport* qu'il publia au retour de cette mission (1865, in-4) fut très remarqué et lui valut le titre d'inspecteur général de l'enseignement primaire. En 1866, il fut envoyé à Constantinople pour y étudier la fondation d'écoles spéciales turques sous le patronage de la France et ses plans reçurent un commencement d'exécution. Elu au conseil général du Doubs, en remplacement de son beau-père, il cessa d'en faire partie en 1870. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1865. On cite de lui, outre les écrits déjà mentionnés, une traduction des *Nibelungen* (1856, in-18).

**BAUDRILLART** (Henri-Joseph-Léon), économiste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 28 novembre 1821, fils d'un savant publiciste forestier, mort en 1832, fit ses études au collège Bourbon, où il remporta le prix d'honneur de philosophie, en 1841. Il obtint successivement, en 1844, une mention de l'Académie française; les prix d'éloquence, en 1846, pour le *Discours sur Voltaire*, pour l'*Éloge de Turgot*, et, en 1850, pour l'*Éloge de Mme de Staël*; puis en 1853, pour l'ouvrage intitulé: *Jean Bodin et son temps, Tableau des théories politiques et économiques du xv<sup>e</sup> siècle*, le premier des prix Montyon. Depuis 1852, suppléant, au Collège de France, de M. Michel Chevalier, il fut appelé à la fin de 1866 à la nouvelle chaire d'histoire de l'économie politique. En 1855, il avait remplacé M. J. Garnier comme rédacteur en chef du *Journal des économistes*. Longtemps attaché à la rédaction du *Journal des Débats*, M. Baudrillart devint, en 1856, le gendre de M. de Sacy, rédacteur en chef de ce journal. Lui-même fut nommé, en avril 1868, rédacteur en chef du *Constitutionnel*, en remplacement de M. Paulin Limayrac. Il le quitta à la fin d'avril 1869. Le 18 novembre suivant, il fut nommé inspecteur général des bibliothèques, et c'est en cette qualité qu'il présenta au ministre de l'instruction publique, en 1871, un rapport sur les *Pertes éprouvées par les bibliothèques publiques de Paris pendant le siège et la Commune* (2<sup>e</sup> édit. aug., 1872, in-8). M. Baudrillart a été décoré de la Légion d'honneur le 12 août 1860. Il a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1863.

On a encore de lui: *Manuel d'économie politique* (1857, in-12; 3<sup>e</sup> édit., 1872), qui obtint aussi, l'année suivante, un prix Montyon; *Études de philosophie morale et d'économie politique* (1858, 2 vol. in-12); *Des Rapports de la morale et de l'économie politique*, cours professé au Collège de France (1860, in-8), qui obtint, en 1861, de l'Académie française une médaille de 2500 francs; *Publicistes modernes* (1862, in-8; 1863, in-18); *la Liberté du travail, l'association et la démocratie* (1865, in-18); *Éléments d'économie rurale, industrielle et commerciale* (1867, in-18); *la Famille et l'éducation en France dans leurs rapports avec l'état de la société* (1874, in-18); *Histoire du luxe privé et public depuis l'antiquité jusqu'à nos jours* (1878, t. I, in-8); puis des discours d'ouverture, sur les *Rapports du travail et du capital*, sur le *Rôle et les principes de l'économie politique*, sur le *Principe de propriété*, etc., reproduits dans le *Journal des économistes*; des *Conférences* faites à l'Asile impérial de Vincennes; de nombreux articles de politique, de littérature et de philosophie, donnés au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, au *Dictionnaire de l'économie politique*, au *Dictionnaire politique* de M. Block, à la *Revue des Deux Mondes*, etc.

**BAUDRIMONT** (Alexandre-Édouard), chimiste

français, est né en 1806, à Compiègne (Oise). Après avoir été attaché quelque temps à la pharmacie des hôpitaux de Paris, il étudia la médecine et fut reçu docteur en 1831. A cette époque, il s'établit à Valenciennes, où il rendit de grands services pendant le choléra, et, de retour à Paris, devint successivement préparateur de chimie au Collège de France et professeur agrégé à la Faculté de médecine. Il a été appelé depuis à la chaire de chimie à la Faculté de Bordeaux. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On a de M. Baudrimont: *Table analytique et raisonnée du Bulletin et du Journal de pharmacie* (1831, in-8), qui comprend une période de vingt-deux années (1809-1830); *Introduction à l'étude de la chimie* (1834, in-8) par la théorie anatomique; *Traité de chimie générale et expérimentale* (1845, 2 vol. in-8); *Recherches anatomiques et physiologiques sur le développement du fœtus* (1850, Imp. nationale, in-8, 18 pl.), avec le docteur Martin Saint-Ange, ouvrage qui a remporté le grand prix des sciences physiques à l'Institut, etc. On a encore de lui de nombreux et importants mémoires: *Du Sucre et de sa fabrication* (1841); *De l'Existence des courants interstitiels dans le sol arable* (1851); *Expériences sur l'action chimique de la lumière solaire* (1862, in-8, 5 tableaux); trois *Mémoires sur la structure des corps* (1863-1864, in-8); *Recherches sur le choléra épidémique* (1865, in-8), etc.; puis un grand nombre d'articles dans le *Dictionnaire de l'industrie* (1833), dans les *Annales de chimie et de physique*, dans les *Mémoires des savants étrangers*, dans ceux de l'Académie des sciences de Bordeaux, etc.

Son neveu, M. Marie-Victor-Ernest BAUDRIMONT, d'abord pharmacien en chef de l'hôpital Sainte-Eugénie, a été nommé en 1873 professeur de pharmacie chimique à l'École supérieure de pharmacie de Paris. Il a publié, outre sa thèse inaugurale (*Théorie de la formation des eaux minérales*, 1852, in-4), un volume de *Recherches sur les chlorures et les bromures de phosphore* (1864, in-4), thèse pour le doctorat ès sciences.

**BAUDRY** (Frédéric), littérateur et philologue français, est né à Rouen, le 25 juillet 1818. Se destinant à l'enseignement, il fut admis, en 1837, à l'École normale, d'où il sortit volontairement presque aussitôt. Il fit son droit, tout en suivant les cours de l'orientaliste Eugène Burnouf, fut reçu avocat en 1841, et devint secrétaire de J.-B. Duvergier. En 1844, il alla se faire inscrire au barreau de Rouen. Nommé, en 1849, bibliothécaire du nouvel Institut agronomique de Versailles, il devint, en 1859, bibliothécaire à l' Arsenal, et passa, en 1874, comme conservateur adjoint, à la bibliothèque Mazarine, où il a succédé, comme administrateur, à M. de Sacy, par décret du 17 février 1879. M. F. Baudry est gendre de l'ancien président de l'Assemblée constituante, M. Sénard, membre de la Société de linguistique de Paris. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1864.

Ses principales publications sont: *Résumé élémentaire de la théorie des formes grammaticales du sanscrit* (1852, in-18); *Étude sur les Védas* (1855, in-8); *les frères Grimm, leur vie et leurs travaux* (1864, in-8); *De la Science du langage et de son état actuel* (1864, in-8), et surtout *Grammaire comparée des langues classiques* (1868, t. I<sup>er</sup>, in 8). Il a édité les *Mémoires de Nicolas-Joseph Foucault*, dans la collection des *Documents inédits* (Impr. impér., 1862, in-4.); rédigé, avec M. Jourdain, un *Catéchisme d'agriculture* (1853, in-18, 2<sup>e</sup> édit. 1868); traduit et annoté, avec M. Délerot, « les Contes mythologiques » de John Cox, *les Dieux et les héros* (1867, in-8), et col-

laboré à diverses revues, où ont été insérés plusieurs de ses travaux précédents.

Son frère, M. Alfred BAUDRY, né à Rouen, le 8 septembre 1828, devenu gérant d'une société financière dans cette ville, a publié, avec le bibliothécaire André Pottier, en remaniant et complétant le manuscrit de feu Langlois du Pont-de-l'Arche, un important *Essai historique, philosophique et pittoresque sur les « Danses des morts »* (Rouen, 1852, 2 vol. in-8). — Un des compatriotes homonymes des précédents, M. Frédéric-Paul BAUDRY, né en 1825, membre de la Société des bibliophiles normands, a publié un certain nombre de volumes et de brochures d'archéologie religieuse et de voyage, et inséré, dans les journaux et revues de Rouen, divers articles dont plusieurs ont été tirés à part.

BAUDRY (Paul-Jacques-Aimé), peintre français, né à Bourbon-Vendée, le 7 novembre 1828, fut élève de Drolling et de M. Sartoris, et suivit l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de Rome au concours de 1850, sur ce sujet : *Zénobie trouvée sur les bords de l'Araxe*. Pendant son séjour à la villa Médicis, il fit, aux expositions de l'École, plusieurs envois remarquables, et réunit au Salon de 1857 : *Saint Jean-Baptiste, Léda, Portrait de M. Beulé, Supplice d'une vestale, la Fortune et le jeune enfant* (musée du Luxembourg), qui comptèrent au nombre des tableaux les mieux accueillis du public et de la critique. M. Baudry, de retour de Rome cette même année, exposa : *la Madeleine pénitente, la Toilette de Vénus, Guillemette, trois Portraits* (1859) ; *Charlotte Corday, Amphitrite, plusieurs portraits*, entre autres ceux de *M. Guizot*, appartenant à sir John Boileau, de *M. Ch. Dupin*, de *Mlle Madeleine Brohan, du Fils de Mme la comtesse Szidejkowska* (1861) ; *la Perle et la vague* (fable persane) et deux *Portraits* (1863) ; *Diane* et un *Portrait* (1865), le portrait de *M. Charles Garnier*, architecte (1869). Chargé des peintures des foyers et des galeries du Nouvel Opéra, M. Baudry a consacré près de dix années à ces travaux dont l'ensemble fut l'objet d'une exposition spéciale publique avant l'achèvement du monument et qui excitèrent un vif intérêt ; ils ont donné lieu à plusieurs publications spéciales. M. Baudry a reparu aux Salons de 1876 et de 1877 avec des *Portraits*. Il a obtenu une 1<sup>re</sup> médaille en 1857, un rappel en 1861, la décoration de la Légion d'honneur le 3 juillet 1861, celle d'officier, le 12 août 1869 et celle de commandeur, le 3 mars 1875. Il a été élu membre de l'Académie des Beaux-arts en remplacement de M. Schnetz, le 24 mai 1870.

BAUDRY (Ambroise-Alfred), architecte français, frère du précédent, né à Napoléon-Vendée le 1<sup>er</sup> juillet 1838, suivit à l'École des Beaux-Arts les cours de Le Bas et de Louvet. Il fut chargé peu de temps après la fin de ses études d'une mission archéologique en Valachie et en Bulgarie. Les vingt-deux dessins d'après divers monuments de ces contrées, qu'il exposa en 1866 et en 1867 (Exposition universelle), lui valurent deux médailles. Il n'a depuis envoyé au Salon annuel que ses *Études sur le Forum romain et le mont Capitolin au siècle d'Auguste* (1870), pour lesquelles il a reçu une médaille et la croix de la Légion d'honneur.

BAUDRY (l'abbé Ferdinand), archéologue français, né à Saint-Philbert-de-Pont-Charrault (Vendée) le 2 novembre 1816, fut ordonné prêtre en 1840 et consacra plusieurs années à la prédication avant d'être nommé en 1858 curé du Bernard,

petit village du canton de Talmont (Vendée). La découverte d'un grand nombre de sépultures gallo-romaines, mises à nu par le percement d'une route, lui révéla une nouvelle vocation, et de 1859 à 1878, vingt-cinq de ces sépultures ont été explorées par M. l'abbé Baudry, qui a consigné le résultat de ses recherches dans diverses notices. Il a publié avec M. Léon Ballereau, architecte, un recueil très-révisé de notes et d'observations relatives au même sujet : *Puits funéraires du Bernard* (La Roche-sur-Yon, 1873, gr. in-8, avec 410 vign. sur bois). On lui doit aussi quelques études d'histoire religieuse.

BAUDRY-D'ASSON (Léon-Armand-Charles), député français, né à Rocheservière (Vendée), le 15 juin 1836, descend d'une des plus anciennes familles de la Vendée. Conseiller général pour le canton de Challans, depuis le 8 octobre 1871, il se présenta aux élections générales de février 1876, comme candidat catholique et légitimiste, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de l'arrondissement des Sables-d'Olonne, et fut élu par 6221 voix contre 3803 données à son concurrent républicain, M. Richer. Il prit place à l'extrême droite et se signala par de nombreuses et bruyantes interruptions. Après l'acte du 16 mai 1877, M. Baudry-d'Asson fut un des 158 députés qui accordèrent leur vote de confiance au cabinet de M. Broglie. Aux élections qui suivirent la dissolution, il se représenta dans la même circonscription, sans concurrent, et obtint, le 14 octobre, 8560 voix sur 9397 votants.

BAUER (l'abbé Marie-Bernard), prédicateur français d'origine hongroise, est né à Pesth en 1829 d'une riche famille israélite. Il eut une jeunesse pleine d'aventures et abandonna ses cours d'étudiant pour venir servir comme volontaire, sous Cavaignac, en 1848. Il fit ensuite, dit-on, de la peinture et de la photographie. Ayant embrassé le catholicisme, il entra dans l'ordre des Carmes qu'il a quitté depuis. L'abbé Bauer qui avait pris rang parmi les prédicateurs en renom, tant en France qu'en Allemagne, et qui s'était fait entendre à Vienne, fut appelé, en 1866, à Paris pour prêcher le carême à la cour, et, au mois de novembre de l'année suivante, fut spécialement attaché, comme desservant, à l'église des Tuileries. Il prêcha dans d'autres églises, notamment l'Avent de 1867 à Saint-Thomas-d'Aquin, où un de ses discours sur la Pologne eut du retentissement. Chanoine honoraire d'un diocèse de Bretagne, il fut élevé, en janvier 1868, à la dignité de protonotaire apostolique. Pendant la guerre de 1870-1871, il prit une part active à la direction des ambulances de la Presse.

L'abbé Bauer a publié plusieurs recueils de ses sermons sous des titres généraux : *le Judaïsme comme preuve du Christianisme*, conférences prêchées à Vienne (Vienne et Paris, 1866, in-8), et *le But de la vie*, sermons prêchés aux Tuileries, devant l'empereur et l'impératrice (1869, in-8). On cite aussi de lui une brochure politique qui fit quelque bruit : *Napoléon III et l'Europe* en 1867 (1867, in-8).

BAUER (Bruno), célèbre philosophe allemand, né à Eisenberg, dans le duché de Saxe-Altenbourg, le 6 septembre 1809, est fils d'un peintre sur porcelaine qui se fixa en Prusse en 1814. Après de fortes études dans les collèges et à l'université de Berlin, il fut reçu docteur en théologie, en 1834. Dès lors il sembla se proposer pour but unique la critique savante et approfondie des livres saints et de la religion. Nommé en 1839 professeur à Bonn, il reçut l'ordre, en

1842, de n'y plus faire aucun cours. Il revint alors à Berlin et se consacra tout entier à des travaux de critique et d'histoire qui lui ont fait la réputation d'un des hommes les plus savants et de l'un des premiers écrivains de l'Allemagne.

Comme M. Feuerbarch et toute la nouvelle école philosophique de son pays, M. Bruno Bauer sembla d'abord tenter une réconciliation entre les philosophes et les théologiens. Telle est la pensée qui domine dans ses premières œuvres : *Critique de la Vie de Jésus*, de Strauss, publiée dans les *Annales de critique scientifique de Berlin* (1835-1836); *Journal de théologie spéculative* (Zeitschrift für speculative Theologie, Berlin, 1836, 1838); *Exposé critique de la religion de l'Ancien Testament* (Kritische Darstellung der Religion des Alten Testaments, Berlin, 1838, 2 vol.). Il s'y montre l'apôtre des théories de Hegel.

Bientôt, allant plus loin, il demanda successivement dans chacun de ses livres, au nom de l'histoire et de la science, des concessions dont le résultat définitif était la ruine de la tradition et des livres saints. Parmi les ouvrages de cette seconde période, il faut citer : le *docteur Hengstenberg* (Berlin, 1839); *l'Église évangélique de Prusse et la science* (die evangelische Landeskirche Preussens und die Wissenschaft, Leipsick, 1840); *Critique des faits contenus dans l'évangile de saint Jean* (Kritik der evangelischen Geschichte des Joannes, Brème, 1840); *Critique de la concordance des évangiles* (Kritik der evangel. Synoptiker, Leipzig, 1840, 2 vol., 2<sup>e</sup> édit., 1841).

Les persécutions qu'eut dès lors à subir M. Bruno Bauer amenèrent sa rupture éclatante avec l'Église. De sa solitude de Berlin, il publia la brochure intitulée : *la Question de la liberté et ma propre affaire* (die Sache der Freiheit, und meine eigene Angelegenheit, Zurich, 1843). Le gouvernement suisse fit saisir, avant l'impression, son *Christianisme dévoilé* (das entdeckte Christenthum, Zurich, 1843), espèce de résumé de ses opinions qu'il avait fait précéder de deux livres satiriques : *Hegel Vathée et les trompettes du jugement dernier* (Posaene des jüngsten Gerichts, über Hegel den atheisten, Leipsick, 1841) et *la Théorie de Hegel sur l'art et la religion* (Hegel's Lehre von der Kunst und Religion, Leipsick, 1842). En même temps il se séparait des libéraux, ses amis, sur la question de l'émancipation des Juifs, dans *la Question juive* (die Judenfrage, Brunswick, 1843).

M. Bauer, entrant dans une nouvelle période d'action, donna un but pratique à ses études de littérature et d'histoire. Tels sont : *Journal général de littérature* (Allgemeine Literaturzeitung, Charlottenbourg, 1843-1844), avec son frère Edgar Bauer et Jurgnitz; *Faits de l'histoire des temps modernes depuis la Révolution française* (Denkwürdigkeiten zur Geschichte der neuern Zeit, seit, etc. Ibid., 1843-1844, 12 livraisons); *Histoire de la politique, de la civilisation et des lumières du XVIII<sup>e</sup> siècle* (Geschichte der Politik, Cultur, etc. Ibid., 1843-1845, 4 vol.); *Histoire de l'Allemagne pendant la Révolution française et le règne de Napoléon* (Geschichte Deutschlands unter der franz. Revol., etc. Ibid., 1846, 2 vol.); *Histoire de la Révolution française jusqu'à l'établissement de la République* (Geschichte der franz. Revol., Leipzig, 1847, 3 vol.); *Histoire complète des agitations politiques de l'Allemagne de 1842 à 1845* (Vollständige Geschichte der Parteikämpfe in Deutschland während, etc., Charlottenbourg, 1847, 3 vol.); *la Révolution nationale en Allemagne* (die Bürgerliche Revol., Berlin, 1849); *la Chute du Parlement de Francfort* (der Untergang des Frankf. Parlements, Berlin, 1849).

M. Bruno Bauer publia en une nouvelle série d'ouvrages de philosophie ou d'histoire : *Critique des Évangiles et histoire de leur origine* (Kritik der Evangelien und Geschichte ihres Ursprungs, Berlin, 1850-1851, 2 vol.), sorte de complément des travaux théologiques de toute sa vie; *Histoire des apôtres* (die Apostelgeschichte, ibid., 1850); *Critique des épîtres de saint Paul* (Kritik der paulinischen Briefe, Ibid., 1850, 2<sup>e</sup> édit., 1852), que l'auteur considère comme complètement apocryphes, et écrites seulement au II<sup>e</sup> siècle; *De la dictature occidentale* (Charlottenbourg, 1855); *Situation actuelle de la Russie* (die jetzige Stellung Russlands, 1855); *l'Allemagne et la Russie* (Deutschland und das Russenthum, Ibid., 1855); *la Russie et l'Angleterre*, Ibid., 1855); *Philon, Strauss, Renan et le christianisme primitif* (Berlin, 1874).

BAUER (Edgar), publiciste allemand, frère du précédent, né à Charlottenbourg, en 1821, étudia la théologie et le droit, débuta par une défense de son frère Bruno, insérée dans les *Annales allemandes* (Deutsche Jahrbücher) et suivie d'une brochure intitulée : *Bruno Bauer et ses adversaires* (Bruno Bauer und seine Gegner, Berlin, 1842), dont une édition remaniée fut saisie par la police. L'année suivante une seconde brochure valut à l'auteur un procès et une condamnation à quatre ans de prison; elle avait pour titre : *la Querelle de la critique avec l'Église et avec l'État* (der Streit der Kritik mit der Kirche und Staat; 1843). Pendant l'instruction de son procès, M. Edgar Bauer publia : *Procès de censure du 31 janvier 1843* (die Censurinstruktion, etc.), qui fut saisi à Berlin et reparut à Berne, la même année. L'année suivante furent publiées les pièces du procès sous ce titre : *Procès de presse* (Pressprocess, Bern, 1844).

Pendant sa détention à Magdebourg, M. Edgar Bauer déploya une grande activité; il collabora à quelques publications de son frère et donna lui-même : *Histoire du mouvement constitutionnel dans le sud de l'Allemagne de 1831 à 1834* (die Geschichte der constitutionellen Bewegung im, etc.; Charlottenbourg, 1845-1846, 3 vol.); *les Efforts des libéraux en Allemagne* (die liberalen Bestrebungen in Deutschland, Zurich, 1843, 2 vol.); *Histoire de Luther et de son temps* (Geschichte des Lutherthums, qui parut, en cinq volumes, dans la *Bibliothèque des érudits allemands*, publiée par M. Edgar Bauer lui-même, sous le pseudonyme de *Martin de Geismar* (Leipzig, 1845-1847); *sur le Mariage dans la religion de Luther* (Ueber die Ehe im Sinne des Lutherthums; Leipsick, 1849). Rendu à la liberté par l'amnistie du 18 mars 1848, M. Edgar Bauer publia une revue politique intitulée : *les Partis* (die Parteien; Hambourg, 1849, 1-3). Il s'est fixé depuis à Altona où il dirigea les *Feuilles ecclésiastiques* et la *Revue trimestrielle, chrétienne et politique*. Il a publié en outre *la Vérité sur l'Internationale* (Altona, 1872); *l'Empire allemand dans son développement historique* (das deutsche Reich), etc. Ibid., 1872).

BAUER (Aurel-Reinhard-Edwin), écrivain allemand, né, le 7 juillet 1816, à Walda (Saxe), étudia la théologie à l'université de Leipsick et se livra pendant plusieurs années à des travaux littéraires. Il rédigea la *Gazette des écoles de Saxe* (1840-1844) et publia plusieurs ouvrages : *Recueil de sermons* (Predigtsammlung, Leipsick, 1841-1844, 3 vol.); *Galerie des réformateurs de l'Église chrétienne* (Galerie der Reformatoren der christlichen Kirche, Meissen, 1841-1843); *Vie de Zschokke, le Pasteur Cotta, Bibliothèque popu-*

laire (Zchokke's Leben, der Landpfarrer Cotta, etc. Ibid., 1844-1845, 3 vol.), etc.

En 1845, s'étant lié avec Robert Blum et avec d'autres chefs du parti germanique catholique, il reçut de M. Jean Ronge l'ordination de prêtre catholique allemand. Il publia dès lors les ouvrages suivants : *le Christianisme primitif* (das Urchristenthum, Dresde, 1846) ; *Histoire de la fondation et du développement de l'Église germanique-catholique* (Geschichte der Gründung und Forthildung der deutsch-katholischen Kirche, Meissen, 1846). Adversaire ardent de l'Église orthodoxe protestante, il obtint le titre de ministre des communes germaniques-catholiques du royaume de Saxe.

M. Bauer publia dès lors : *Vingt-trois sermons* (Drei und zwanzig Predigten, Meissen, 1846) ; *Livre de prières chrétiennes* (Allgemeines christliches Gebetbuch, Dresde, 1846) ; *Dix sermons sur la confession catholique allemande* (Zehn Predigten über, etc., ibid., 1847) ; *le Christianisme des apôtres* (das Christenthum der Apostel, ibid., 1847) ; *le Christianisme des Églises* (das Christenthum der Kirchen, Ibid., 1848) ; *la Démagogie en Saxe* (die Demagogie in Sachsen, Grimma, 1849). Ces publications rencontrèrent des adversaires dans le parti même de l'auteur qui, en 1849, se démit de ses fonctions et revint au culte protestant. Peu après, il fut nommé professeur au collège de Zwickau. Depuis, il a fait paraître une *Symbolique du Cosmos* (Weimar, 1851).

BAUER (Caroline), comédienne, allemande, née à Heidelberg en 1808, débuta au théâtre dès l'âge de quatorze ans et fut peu après engagée au théâtre de la cour à Berlin. Au bout de cinq années de succès, elle devint comtesse Montgomery, et vécut deux ans en cette qualité dans la société de Londres et de Paris. Puis elle fut ramenée par l'amour de l'art à sa première carrière, prit un engagement de trois ans à Saint-Petersbourg, fit des excursions dans toute l'Allemagne avec de brillants succès, et entra enfin au théâtre de la cour de Dresde. En 1844, elle épousa le comte polonais Ladislas de Broel-Plater et se retira en Suisse. Mme Caroline Bauer se distinguait par une élégance piquante dans les comédies mondaines et n'était pas sans mérite dans la tragédie. Elle a écrit des mémoires qui intéressent la vie et les mœurs dramatiques de son temps. Ils ont été publiés par M. A. Wellmer, sous ces titres : *Ma vie de théâtre. Souvenirs* (Aus meinen Bühnenleben. Erinnerungen von K. B.; Berlin, 1871). et *Excursions dramatiques. Souvenirs et études* (Komedianten Fahrten ; Ibid., 1875).

BAUERNFELD (Édouard DE), poète comique allemand, né à Vienne le 13 janvier 1802, étudia le droit et obtint, en 1826, une place d'employé dans une administration du gouvernement autrichien. Profitant des loisirs qu'elle lui laissait, il publia quelques comédies et d'autres œuvres dont l'esprit et la verve étaient très goûtés de la société viennoise.

On cite en première ligne parmi ses comédies : *les Confessions* (die Bekenntnisse), *Bourgeoisie et romantisme* (Bürgerlich und romantisch) et *Majeur* (Grossjaehrig). Il faut y joindre : *Industrie et cœur* (Industrie und Herz) ; *Un Journal* (Ein Tagebuch) ; *Baron Ringelstern* ; *Un Guerrier allemand* (Ein deutscher Krieger), drame ; *François de Sickingen*, drame, etc.

Un choix de ses nombreux ouvrages a paru sous les titres : *Comédies* (Lustspiele, Vienne, 1833) et *Théâtre* (Mannheim, 1836-1837, 2 vol.). Il a donné plus tard une édition générale de ses *Œuvres* (Gesammelte Schriften ; Vienne, 1871-73,

12 vol.). M. Bauernfeld a aussi traduit, en collaboration avec Schumacher, les *Œuvres poétiques complètes* de Shakspeare (Saemmtliche Gedichte, Vienne, 1827) et publié des *Pensées fugitives sur le théâtre allemand* (Flüchtige Gedanken über das deutsche Theater, (Vienne, 1849) dont le tome XII contient ses *Mémoires*.

BAUGNIET (Charles), peintre et dessinateur belge, né à Bruxelles, en 1814, s'est fait connaître à l'origine par une galerie de plus de trois mille portraits lithographiés et dessinés directement sur la pierre d'après nature. Toutes les célébrités contemporaines de la Belgique et de l'Europe y prirent place. En 1841, M. Baugniot fut nommé dessinateur du roi des Belges, et, en 1843, décoré de l'ordre de Léopold. A cette époque, il alla habiter l'Angleterre, où pendant dix-huit ans il eut des succès comme portraitiste. Fixé ensuite en France, il se livra à la peinture de genre et y acquit une grande vogue. En 1872, M. Baugniot fut promu officier de l'ordre de Léopold.

Parmi ses tableaux qui traitent des scènes intimes de famille ou de la vie élégante et mondaine, et qui figurent surtout dans les collections anglaises et américaines, on a remarqué : *la Dame de charité, le Repentir, le Premier-Né, le Retour du marin, le Beau conteur, et la Fille aînée* ; ce dernier, remarqué à l'Exposition de 1863, a été popularisé par la photographie. Il a exposé depuis : *Retour de la fille aînée* (1864) ; *Visite à la veuve, la Conscience troublée* (1865) ; *la Toilette de la mariée, Visite de la marraine* (1866) ; *le Départ* (1868), *le Départ de la mariée, la Visite à l'accouchée* (1869) ; *la Réponse embarrassante, la Marraine, la Bonne aventure* (1870) ; *l'Incendie de Chicago* (1871) ; *les Premiers pas* (1872), tableau perdu dans le naufrage de l'Europa, *l'Old arm chair, d'après une poésie de miss Elisa Cooke ; Mon petit neveu* (1876) ; *le Colin-Maillard*, payé 25 000 fr. par M. Stewart, de New-York ; *Premier trouble du cœur* (1878) ; *le Centenaire de Washington, l'Automne* à l'Exposition universelle de la même année. La plupart de ces tableaux ont été reproduits par la photographie et la photogravure.

BAUMGAERTNER (Charles-Henri), médecin allemand, né le 21 octobre 1798, à Pforzheim (grand-duché de Bade), fit ses études aux universités de Tubingue et de Heidelberg, obtint, en 1818, le grade de docteur et exerça, de 1820 à 1824, les fonctions de chirurgien-major. Appelé alors à l'université de Fribourg, il y occupa la chaire de clinique médicale. Il prit sa retraite en 1862.

Parmi les travaux de M. Baumgaertner sur la physiologie, la pathologie et la thérapeutique, on cite surtout son *Système dualistique de la médecine* (Stuttg., 1835-37), divisé en deux parties : *Manuel de pathologie et thérapeutique particulières* (Handb. der speciel. Krankheits- und Heilungslehre, 1835, 2 vol., 4<sup>e</sup> édit., 1842), et *Éléments de physiologie, de pathologie et de thérapeutique générales* (Grundzüge zur Phys. und zur allgem. Krankheits- und, etc., 1837, 2<sup>e</sup> édit. 1842).

On a ensuite de lui : *Des fièvres et de la manière de les traiter* (Ueber die Natur und Behandlung der Fieber, Fribourg, 1827) ; *Observations sur les nerfs et sur le sang* (Beobachtungentüber die Nerven und das Blut, ibid., 1830) ; *Instructions populaires sur le choléra* (Anleitung für Nicht-ärzte zur Behandlung der Cholera, ibid., 1832) ; *De la Physionomie des malades* (Krankenphysiognomik, Stuttg., 1839, 2<sup>e</sup> édit. 1841-42, avec atlas de 80 planches coloriées) ; *Nouvelles recherches de physiologie et de médecine pratique* (Neue Untersuchungen in den Gebieten der Physiol.,

Fribourg, 1845); *Nouveau traitement de la pneumonie* (Neue Behandlungsweise der Lungenentzündung und, etc., Stuttg., 1850), et, dans l'ordre de la philosophie générale: *Nature et Dieu* (Natur und Gott, Leipzig, 1870).

**BAUMSTARK** (Antoine), philologue allemand, né en avril 1800, à Sinzheim près Bade, fit d'excellentes études à l'université de Heidelberg, obtint, en 1826, une place au collège de Fribourg et fut, dix ans plus tard, professeur de philologie à l'université de cette ville. Il eut en outre la direction du séminaire philologique. Il prit sa retraite, après quarante et un ans de services académiques, à la fin de 1871.

On lui doit divers travaux estimés de philologie classique, notamment les éditions de *César* (Fribourg, 1828, 3 vol.; 2<sup>e</sup> édit., 1832), de *Quintecurce* (Ibid., 1829, 3 vol.), de la traduction grecque de la *Guerre des Gaules* attribuée à Maxime Planude (Ibid., 1831, etc.); la traduction allemande des *Oeuvres de César* (Stuttgart, 1837, 8 vol.); une *Anthologie grecque* (Blüten der griechischen Dichtkunst, Carlsruhe, 1840, 6 vol.); une *Anthologie romaine* (Blüten der römischen Dichtkunst, Ibid., 1841, 4 vol.); des *Commentaires d'Horace* (Commentar zu den Gedichten des Horaz, 1841, 2 vol) et des *Études sur l'antiquité pour servir de commentaires des poésies d'Horace* (Bilder des Alterthums zur Erläuterung der Gedichte des Horaz, 1841), *les Antiquités politiques de l'Allemagne* (die urdeutsche Staatsalterthümer; Berlin, 1873), etc., sans compter un grand nombre de brochures, de mémoires et d'articles insérés dans divers recueils, particulièrement dans l'*Encyclopédie* de Pauly.

**BAUMSTARK** (Edouard), économiste allemand. frère du précédent, né à Sinzheim, en mars 1807, prit ses grades à l'université de Heidelberg, et ouvrit un cours particulier d'économie politique. Il y fit en même temps paraître ses premiers ouvrages: *Essais sur le crédit national* (Staatswissenschaftliche Versuche über Staatscredit, Heidelberg, 1833); *Encyclopédie des sciences économiques et administratives* (Kameralistische Encyclopædie, ibidem, 1835). Depuis 1835, il rédigea aussi, avec M. Gervinus, les *Annales allemandes* (Deutsche Jahrbücher) et collabora activement à divers autres recueils. Appelé, en 1838, comme professeur, à l'université de Greifswald, il devint, en outre, l'année suivante, professeur et l'un des directeurs de l'Académie des sciences économiques d'Eldena, dont il fut nommé directeur en chef en 1843.

Après la révolution de 1848, M. Baumstark fut élu député à l'Assemblée nationale de la Prusse: il y vota en faveur de la monarchie constitutionnelle et devint chef de la droite et un des membres les plus influents de l'Assemblée. En 1849, il fit partie de la première Chambre. Nommé vice-président, il resta fidèle à ses anciennes opinions politiques et se trouva alors soutenu par le centre gauche dans la lutte contre le système de la monarchie absolue qui prenait alors le dessus. Réélu, en 1851, membre de la première Chambre, M. Baumstark se vit cette fois à la tête de la gauche même et combattit avec elle la politique du ministère Manteuffel. Sous le cabinet Hohenzollern-Auserwald, il entra dans la Chambre des seigneurs, où il fut encore un des chefs et des orateurs de la gauche. En 1864, il fut nommé curateur de l'Université de Greifswald, sans interrompre sa carrière politique. Bientôt il s'attachait à la politique de M. de Bismarck et était élu en 1866, par le district de Greifswald Grimmen, député au Reichstag constituant de l'Allemagne du Nord.

Membre du parti libéral-national, il se trouva, en 1873, l'un des ardents partisans d'une politique toute germanique.

On cite encore de lui: les *Académies d'économie politique et d'économie rurale* (Ueber Staats- und landwirthschaftliche Academien, Greifswald, 1839); *De la Taxe sur les revenus* (Zur Einkommensteuer, ibid., 1849); *l'Histoire des classes ouvrières* (Zur Geschichte der arbeitenden Klassen, ibid., 1853), etc.; une traduction allemande des *Principes d'économie* de Ricardo (Grundgesetze der Volkswirthschaft, Leipsick, 1837), à laquelle se rattachent les *Explications économiques* (Volkswirtschaftliche Erläuterungen, 1838). Après 1848, il rédigea les *Annuaire de l'Académie des sciences économiques d'Eldena*, où il publia un travail important sur la *question de l'impôt du revenu* (1849). M. Baumstark, a autrefois édité, sous le titre de *Bardale*, un recueil de chants de tous les peuples du monde (Leipzig, 1836).

**BAUMSTARK** (Frédéric), publiciste allemand, l'aîné des trois fils de M. Antoine Baumstark, né à Fribourg en 1831, étudia le droit, suivit la carrière judiciaire et devint conseiller à la cour d'appel de Constance. Il publia un livre de controverse religieuse qui fit beaucoup de bruit, sous ce titre: *Pensées d'un protestant sur l'invitation du Pape à la réunion avec l'Eglise catholique romaine* (Gedanken eines Protestanten über die pap. Einladung, etc., Ratisbonne, 4<sup>e</sup> édit., 1868), ouvrage qui a été traduit en français par le baron Th. de Lamezan (Auch, 1869, in-8). A la suite de cette publication, il passa au catholicisme, et comme il était membre des Chambres badoises, il y devint l'un des chefs du parti ultramontain-grand-allemand. On cite en outre de lui: *Mon excursion en Espagne* (Ratisbonne, 1868, plus. édit.), également traduite en français par le baron de Lamezan (1872, in-8); *Don Francisco de Quevedo* (1871), etc.

**BAUNARD** (l'abbé Louis), ecclésiastique et écrivain français est né à Bellegarde (Loiret) en 1826. Menant de front les études théologiques et littéraires, il a obtenu le double diplôme de docteur en théologie et de docteur ès lettres. Après avoir été professeur au p. t. séminaire d'Orléans, il a été nommé vicaire à la cathédrale, dont il est devenu chanoine honoraire.

Il a publié un certain nombre d'ouvrages religieux, historiques ou philosophiques, notamment: *Théodulphe, évêque d'Orléans et abbé de Fleury-sur-Loire*, thèse pour le doctorat ès lettres (Orléans, 1860, in-8); *Quid apud Græcos de institutione purorum senserit Plato* (Ibid., in-8); une *Vie des saints et personnages illustres de l'église d'Orléans* (Orléans, 1862-1863, 3 vol. in-18); *le Doute et ses victimes dans le siècle présent* (1865, in-8), son plus important ouvrage, contenant, entre autres articles sur les philosophes et écrivains contemporains, une étude remarquable sur Th. Jouffroy; *l'Arbître saint Jean* (1869, in-8; 2<sup>e</sup> édit. 1872, in-18); *Histoire de saint Ambroise* (1871, in-8); *Histoire de Mme Barat*, fondatrice de la Société du Sacré-Cœur de Jésus (1876, 2 vol. in-8). L'abbé Baunard a encore écrit un certain nombre de récits, de nouvelles et épisodes chrétiens, publiés sous le voile de l'anonymat, et des ouvrages de dévotion. Il a collaboré au *Correspondant*, à la *Revue d'économie chrétienne*, etc.

**BAUNE** (Eugène), ancien représentant du peuple français, né à Montbrison (Loire), le 5 septembre 1799, né élève de l'École industrielle de cette ville, se destina d'abord à la profession d'ingénieur civil. Mais il se jeta de bonne heure dans

l'arène politique, s'affilia à la Charbonnerie, et se fit à la fois journaliste et conspirateur contre la Restauration. Après la révolution de Juillet, il entra dans la Société des droits de l'homme et eut, à Lyon, une grande influence dans le parti républicain. Étranger à l'émeute de 1831, dans laquelle les ouvriers lyonnais ne prirent les armes que pour une question de salaires, il publia, bientôt après, un *Essai sur les moyens de faire cesser la détresse de la fabrique* (Lyon, 1832, in-8), resserra les liens qui l'unissaient aux chefs d'ateliers, se créa des intelligences dans l'armée, puis, en 1834, répondit à la loi contre les associations par une insurrection formidable, dont la devise était : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant. » Durant le procès d'avril, il fit partie du comité provincial et fut chargé de lire devant la Cour des Pairs la protestation des accusés contre les restrictions apportées aux droits de la défense. Condamné à la peine de la déportation, il s'échappa de Sainte-Pélagie et se réfugia à l'étranger. L'amnistie lui permit de rentrer en France. Rédacteur de la *Réforme*, il attaqua l'alliance du *National* avec la gauche dynastique et, dans la campagne des banquets réformistes, soutint vivement la politique de M. Ledru-Rollin.

Après le 24 février 1848, M. Baune, qui avait pris place un des premiers sur les barricades et contribué à la proclamation immédiate de la République, fut chargé par le gouvernement provisoire de la mission difficile de rétablir l'ordre un moment troublé dans la vallée du Rhône et de contenir les ouvriers de Saint-Étienne et de Lyon. A la Constituante, où il fut envoyé par le département de la Loire, le second sur une liste de onze représentants, il fit partie du comité des affaires étrangères et se signala parmi les membres les plus actifs de la Montagne. Il parut souvent à la tribune, surtout pour plaider la cause des nationalités étrangères. Après l'élection du 10 décembre, il combattit très vivement la politique de l'Élysée et signa les demandes de mise en accusation présentées contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion de l'interdiction des clubs et de l'expédition d'Italie. A l'Assemblée législative, où il ne fut réélu que le dernier sur neuf, il continua de s'associer à tous les actes de l'extrême gauche et de la Société de la solidarité républicaine; il prit part à la manifestation du 13 juin et fut quelque temps détenu à Sainte-Pélagie. Après le départ de M. Ledru-Rollin et la scission de Michel (de Bourges), la fraction la plus nombreuse de la Montagne le choisit pour président. Arrêté dans la nuit du 2 décembre, il fut compris dans le premier décret d'expulsion, et alla se fixer à Bruxelles, d'où il a pris part aux discussions engagées entre les différentes écoles démocratiques. — Son frère, M. Aimé BAUNE, attaché aux mêmes idées politiques, a été aussi expulsé de France après le coup d'État de 1851.

BAURY (Antoine), député français, ancien magistrat, est né à Saint-Yrieix (Haute-Vienne), le 29 juin 1817. Reçu avocat, il fut d'abord avoué, puis juge au tribunal civil de sa ville natale. Il donna sa démission le 15 janvier 1876, pour se présenter, comme candidat républicain, aux élections de la nouvelle Chambre des députés et fut élu, le 20 février, par 3939 voix, contre 3700 environ, obtenues par ses deux concurrents, MM. Saint-Marc-Girardin fils, et Pisan. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine et fut un des 363 députés qui refusèrent leur vote de confiance au ministère de M. de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877. Aux nouvelles élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 5789 voix,

contre M. Sensaud, candidat officiel et bonapartiste, qui en réunit 2857.

BAUTIER (Alexandre), ancien représentant du peuple français, né à Rouen, le 30 mai 1801, fut associé, en 1821, à un établissement industriel de Louviers, perdit une partie de son patrimoine, vint à Paris étudier la médecine et contracta dans les amphithéâtres de dissection une affection grave qui le força de se rendre en Italie pour rétablir sa santé. De retour, en 1830, il se fit recevoir docteur. Occupé spécialement d'histoire naturelle, il publia un *Tableau analytique de la Flore parisienne* (1827, in-18; 7<sup>e</sup> édit., 1853). Il s'établit à Rouen en 1831 pour y exercer la médecine et passa de là à Dieppe, où il fut élu conseiller municipal. Après la révolution de Février, il fut nommé maire provisoire et représentant de la Seine-Inférieure, le quinzième sur dix-neuf, par 104 950 suffrages. Membre du comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec la fraction modérée du parti républicain, et ne fut pas réélu à la Législative. Il retourna à Dieppe où il exerça la médecine. Il a publié en outre : *Flores partielles de la France comparées* (1868, 2 vol, in-8).

BAUX (Jean-Martin-Jules), archiviste et archéologue français, né à Lyon, en 1806, fut nommé archiviste du département de l'Ain. Correspondant du ministère de l'instruction publique, il devint membre des Académies de Lyon, de Dijon, de Savoie et de plusieurs autres Sociétés savantes. Il a publié un certain nombre d'ouvrages d'histoire et d'archéologie dont quelques-uns sont considérables. Nous citerons : *Recherches historiques et archéologiques sur l'église de Brou* (Bourg, 1845, in-8), réimprimé sous le titre : *Histoire de l'église de Brou* (Lyon, 1854, gr. in-8, et in-18; 4<sup>e</sup> édit., Bourg, 1865, in-18); *De Urbe et antiquitatibus matisonensibus liber*, etc. (Lyon, Perrin, 1846, in-18), édité aux frais de M. Yemeniz; *Histoire de la réunion à la France des provinces de Bresse, Bugey et Gex, sous Charles-Emmanuel 1<sup>er</sup>* (1852, in-8); *Extraits analytiques des registres municipaux de la ville de Bourg*, comprenant deux parties, la première, de 1536 à 1559, la seconde, de 1559 à 1600 (Bourg, 1861-1862, 2 vol. in-8); *Nobiliaire du département de l'Ain* (xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles), comprenant : *Bresse et Dombes* (Bourg, 1863, in-8); *Bugey et Pays de Gex* (1864, in-8); *Mémoires historiques de la ville de Bourg* (1868-69, t. I-II, in-8).

BAVAY (Georges DE), homme politique belge, né vers 1802, avait été secrétaire général des travaux publics, lorsqu'il fut nommé, le 31 mars 1846, ministre des travaux publics dans le cabinet présidé par M. de Theux. Étranger aux passions politiques, il s'appliqua tout entier aux questions de sa compétence, fit autoriser par les Chambres la concession du chemin de fer dit de Luxembourg, celle du chemin de fer de Manage à Waivre et commença le canal de Deynze à Schipdonck pour l'écoulement des eaux surabondantes de la Lys. Il succomba avec M. de Theux, après les élections libérales de 1847, et fut remplacé par M. Frère-Orban. Il obtint alors la place de directeur du trésor public à Hasselt. Il a été nommé grand officier de la Légion d'honneur.

Son frère aîné, M. Charles-Victor de BAVAY, né à Bruxelles, en 1801, procureur général près la Cour d'appel de Bruxelles depuis 1844, a publié des mémoires pleins de recherches curieuses et prononcé de nombreux discours de rentrée, relatifs à l'histoire nationale de la Belgique. Nous citerons de lui : *Histoire de la révolution belge*



de 1830 (Bruxelles, 1873, in-8). Il est mort à Bruxelles en novembre 1875.

**BAVIÈRE** \* (maison de), divisée en deux branches : la branche ci-devant électorale, élevée à la dignité royale le 26 décembre 1805 ; la branche ducale, ci-devant palatine Deux-Ponts-Birkenfeld.

**BAVIÈRE** (branche royale). Roi régnant : **LOUIS II** (voy. ce nom). — Mère : **Frédérique-Françoise-Auguste-Marie-Hedwige**, fille de feu **Frédéric-Guillaume-Charles**, oncle du roi actuel de Prusse, née le 15 octobre 1825, mariée le 5 octobre 1842. — Frère : **Othon-Guillaume-Luitpold-Adalbert-Waldemar**, né le 27 avril 1848, à Munich, sous-lieutenant au régiment de la garde.

**BAVIÈRE** (branche ducale). Chef actuel : **Maximilien-Joseph**, duc en Bavière, né le 4 décembre 1808, fils du duc Pie, mort en 1837, général de cavalerie, marié le 9 septembre 1828 à la princesse **Louise-Wilhelmine**, née le 30 août 1808, dont il a eu trois fils et cinq filles : **Louis-Guillaume**, duc en Bavière, né le 21 juin 1831, colonel au 1<sup>er</sup> régiment des chevaux-légers bavares n° 1 ; **Charles-Théodore**, né le 9 août 1839, capitaine au 1<sup>er</sup> régiment de cuirassiers bavares. et **Maximilien-Emmanuel**, né le 7 décembre 1849. Les cinq filles sont mariées : **Helène**, née le 4 avril 1834, au prince Maximilien de Thurn et Taxis ; **Elisabeth**, née le 24 décembre 1837, à François-Joseph 1<sup>er</sup>, empereur d'Autriche (voy. AUTRICHE) ; **Marie**, née le 4 octobre 1841, à François II, ex-roi des Deux-Siciles (voy. ce nom) ; **Mathilde**, née le 30 septembre 1843, au comte de Trani, frère de l'ex-roi François II, et **Sophie-Charlotte-Augustine**, née à Munich, le 22 février 1847, mariée en 1868, au prince Ferdinand d'Orléans, duc d'Alençon.

**BAVOUX** (Joseph-Évariste), ancien conseiller d'État français, né à Paris, le 5 octobre 1809, fils d'un professeur suppléant de la Faculté de droit, devenu préfet de police en 1830, fit de fortes études aux collèges Louis-le-Grand et Charlemagne, suivit les cours de droit et se fit inscrire au barreau de Paris en 1834. Il se présenta plusieurs fois, comme candidat de l'opposition, devant les électeurs de Provins, en concurrence avec M. d'Haussonville. Après la révolution de Février, le suffrage universel l'envoya aux deux Assemblées républicaines comme représentant de Seine-et-Marne. M. Bavoux, élu le dernier de la liste des représentants de ce département à la Constituante, se prononça à peu près constamment avec la droite. En 1852, il a été envoyé, comme candidat officiel, député au Corps législatif par le même département, où il possède de grandes propriétés. Il fut plus tard nommé conseiller d'État. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1864.

M. Évariste Bavoux s'est fait connaître, comme écrivain, par un certain nombre d'ouvrages : *Philosophie politique, ou l'Ordre moral dans les sociétés humaines* (1840, 2 vol. in-8) ; *Alger, voyage politique et descriptif* (1841, in-8 ; 2<sup>e</sup> édit., 1843, 2 vol. in-8) ; *Études diverses de législation, de politique et de morale* (1843, in-8) ; *du Communisme en Allemagne et du radicalisme en Suisse* (1851, in-8) ; *la France sous Napoléon III, l'Empire et le régime parlementaire* (1870, 2 vol. in-8). Depuis la guerre franco-allemande, il s'est vivement occupé de propagande en faveur de la dynastie déchue ; nous citerons, parmi ses brochures : *Appel à la nation* (1874, in-18) ; *Chislehurst-Tuileries, souvenirs intimes sur l'empereur* (1873, in-18) ; *Une Sœur de charité* (l'impératrice Eugénie) (1874, in-18), *les Vacances du quatrième Napoléon à Arenenberg* (1874, in-18) ; *Il a dix-*

*neufans* (1875, in-18), etc. En dehors de la politique militante, M. Bavoux a publié, avec M. Alph. François : *Voltaire à Ferney, sa correspondance avec la duchesse de Saxe-Gotha*, suivi de notes entièrement inédites (1860, in-8, 2<sup>e</sup> édit. 1865), et édité les *Mémoires secrets* de J.-M. Augeard, secrétaire des commandements de la reine Marie-Antoinette (1866, in-8).

**BAXTER** (William-Edward), littérateur et homme politique anglais, né en 1825, à Dundee (Éco-se), élevé au séminaire de Dundee et à l'université d'Édimbourg, fit de longs voyages en Europe et en Amérique et entra dans la maison d'exportation de son père, qui l'associa bientôt à ses affaires. En 1855, il fut élu député au Parlement par le district écossais de Montrose qu'il a continué de représenter et qui l'a encore réélu en 1868. Il prit rang dans le parti libéral, se prononça pour l'extension des suffrages, le vote au scrutin et un système d'éducation nationale en dehors des influences religieuses. Secrétaire de l'Amirauté sous le ministère de M. Gladstone, puis secrétaire du Trésor, il fut nommé membre du conseil privé le 24 mars 1873.

On a de M. Baxter quelques volumes d'impressions de voyages : *l'Orient central et méridional* (Impression of central and southern East 1850) ; *le Tage et le Tibre* (the Tagus and the Tiber, 1852, 2 vol.), *l'Amérique et les Américains* (America and the Americans, 1855) ; *Idées suggérées aux penseurs* (Thinks to Thinkers, 1850) ; *l'Italie libre* (Free Italy, 1874), etc.

**BAYARD** (Emile-Antoine), peintre et dessinateur français, est né à La Ferté-sous-Jouarre (Seine-et-Marne) le 2 novembre 1837. Élève de M. Léon Cogniet, il exposa d'abord des portraits au fusain et des études de chevaux (1859 et 1861). Après de fréquentes abstentions, il reparut au Salon de 1873 avec les portraits au fusain de MM. L. Franchetti et Ph. de Montbrison. On lui doit aussi le *Défilé, Pendant le siège* (peintures), *Gloria victis*, triptyque, fusain (1874) ; le *Lendemain de Waterloo* (1875) ; quatre panneaux décoratifs : *une Guinguette et un Marché au XVIII<sup>e</sup> siècle* ; *Baigneurs et Patineurs* (1876-1877). M. Bayard a fourni un nombre considérable de bois au *Tour du Monde*, au *Journal de la jeunesse*, à la *Bibliothèque rose*, etc. Son grand dessin allégorique, intitulé *Sedan*, et représentant Napoléon III, la cigarette aux lèvres, passant en calèche sur les cadavres prussiens et français, ne put être édité, à l'origine, à cause des réclamations de la presse bonapartiste (1872), et la reproduction par la photographie n'en fut autorisée que plus tard. M. Bayard a été décoré de la Légion d'honneur en 1870.

**BAYER** (Jérôme-Jean Paul), jurisconsulte allemand, né à Salzbourg (Autriche), le 21 septembre 1792, termina ses études de droit aux universités de Salzbourg et de Landshut et obtint, en 1815, le grade de docteur. Il travailla, pendant deux ans, chez un avoué de Munich et alla ensuite à Göttingue. Agrégé, en 1818, à la Faculté de droit de Landshut, il obtint, dès l'année suivante, une place de professeur extraordinaire et le titre de professeur ordinaire, en 1822. En 1826, il passa à Munich, où il a été, à plusieurs reprises, directeur de la Faculté. En 1853, il fut nommé conseiller d'État à vie. — Il est mort à Munich le 13 juin 1876.

Parmi ses ouvrages, plusieurs fois réimprimés, on cite : le traité intitulé *Ueber die Änderung des Klagebells* (Landshut, 1819) ; *Leçons de procédure civile ordinaire d'après le manuel de Martin* (Vortraege über den gemeinen ordentlichen Civil-

process nach, etc., Munich, 10<sup>e</sup> édit., 1869); *Théorie de la procédure sommaire* (Théorie der summarisch. Prozesse, Ibid., 6<sup>e</sup> édit., 1846); *Théorie de la procédure de concours* (Théorie des Concursprocesses, Ibid., 5<sup>e</sup> édit., 1868), etc.

**BAYLE** (l'abbé Marc-Antoine), écrivain ecclésiastique et prédicateur français, est né à Marseille, en 1825. Reçu docteur en théologie, il devint aumônier du lycée de Marseille. Il a été élu membre de l'Académie de cette ville. — Il est mort à Marseille le 18 mars 1877.

Ses publications, très nombreuses, comprennent des poésies religieuses, sous le pseudonyme de *Théotime*, des livres de dévotion ou d'édification, des « romans honnêtes, » des sermons et des études historiques, littéraires ou religieuses. Citons, entre autres : *Vie de saint Vincent Ferrer, de l'ordre des frères prêcheurs* (Marseille, 1855, in-18); *Vie de saint Philippe de Néri, fondateur de l'Oratoire* (Ibid. 1859, in-8); *Massillon, étude historique et littéraire* (1867, in-8). Il a fait imprimer plusieurs de ses sermons et discours religieux, comme l'*Oraison funèbre du R. P. H.-D. Lacordaire*, prononcée le 19 décembre 1861 à Marseille (Ibid. 1862, in-8), et les *Homélies sur les évangiles* (Tournai, 1865, 2 vol. in-18). M. l'abbé Bayle a donné aussi plusieurs traductions, telles que : *le Christianisme et l'Église à l'époque de leur fondation*, par Doellinger, *Cathemerinon*, par Prudence, *Cesonia*, par Lehmann, etc. En 1851 et 1852, il a fait paraître une revue religieuse hebdomadaire : *le Conseiller catholique*. Il a inséré plusieurs travaux dans divers journaux et revues : la *Revue de Marseille*, l'*Ami de la religion*, la *Gazette du Midi*, le *Messenger de la semaine*, où ses « Causeries littéraires » étaient signées du pseudonyme *A. Marc*.

**BAYLE-MOULLARD** (Jean-Baptiste), magistrat français, né à Billom (Puy-de-Dôme), le 4 janvier 1800, s'était fait connaître, dès 1835, par un mémoire sur l'*Emprisonnement pour dettes* (in-8), qui remporta le prix de l'Académie des sciences morales et politiques. Avocat général à la cour d'appel de Riom, il fut envoyé, en 1847, à la Guadeloupe comme procureur général; il y fit appliquer avec fermeté les lois qui protégeaient les noirs. Maintenu en 1848, il seconda les efforts du commissaire républicain, M. Gâtine; mais les démêlés qu'il eut ensuite avec le nouveau gouverneur, lorsque la réaction reprit le dessus, amenèrent son retour forcé en France dans des circonstances qui firent alors du bruit. Il fut bientôt justifié et, en 1851, après avoir été procureur général à Douai, devint secrétaire général de la justice. Conseiller à la Cour de cassation, il échangea en 1863 ce poste contre celui de conseiller d'État et prit une part active à la préparation de la loi sur l'abolition de la contrainte par corps (juillet 1867). M. Bayle-Mouillard est rentré dans la vie privée après le 4 septembre 1870. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 21 octobre 1844, et promu officier le 12 août 1864.

On a encore de ce magistrat distingué : un *Éloge du baron de Gérando* (1846, in-8); une édition complétée du *Traité des donations*, du baron Grenier (1844, in-8); le *Rapport sur les travaux de l'Académie de Clermont*, de 1833 à 1834 (1835, in-8).

**BAYNE** (Peter), publiciste anglais, né à Foderty (Écosse) le 19 octobre 1830, fit de brillantes études et remporta, dans des concours de toute l'Université, deux grands prix pour un poème et pour un essai en prose. Il se lança dans la litté-

rature et devint successivement rédacteur en chef du *Commonwealth* de Glasgow, du *Witness* d'Édimbourg, enfin du *Dial* et de la *Weekly Review* de Londres. Ses opinions sur l'inspiration ayant fait scandale, il renonça, en 1865, à toute direction de journaux, mais continua de fournir des articles à de nombreuses publications. Ses *Essais biographiques* (Édimbourg, 1852-1853) ayant attiré l'attention sur lui, il publia, en 1855, *la Vie chrétienne à notre époque*, où il essaya de justifier par des exemples illustres la foi chrétienne. Ce livre eut un grand succès en Amérique. M. Bayne a publié la *Correspondance et la vie de Hugh Miller* (2 vol.), aux opinions duquel il semble préférer celles de Darwin et de Huxley à l'égard de l'évolution géologique. Il a donné, en 1862, un premier *Essai sur les Puritains*, qui a été pour lui le point de départ d'une série d'études sur l'histoire du puritanisme. Il a collaboré aux *Contemporary Fortnightly*, *British Quarterly* et *London Quarterly Reviews*.

**BAYNES** (Thomas-Spencer), philosophe et publiciste anglais, né le 24 mars 1823, à Wellington (comté de Somerset), acheva ses études à l'Université d'Édimbourg, où il devint d'abord suppléant de sir William Hamilton, et professeur de logique en 1851. Il passa à Londres en 1857 comme examinateur de logique et de philosophie mentale; il fut attaché en outre à la direction du *Daily News*, qu'il quitta en octobre 1864, pour aller occuper la chaire de logique à l'Université de Saint-Andrews.

M. Baynes a publié une traduction de la *Logique de Port Royal* (1851, éditions 7), et un *Essai sur la nouvelle analyse des formes logiques* (Essay on the New Analytic of Logical Forms, 1852). Il a écrit, dans le *Daily News*, de nombreux articles sur la guerre civile en Amérique, et a collaboré à un grand nombre de journaux et de revues, tels que la *Literary Gazette*, l'*Athenæum*, l'*Edinburgh Review*, la *North British Review*, le *Fraser's Magazine*, la *Pall Mall Gazette* et la *Saturday Review*.

**BAYRHOFER** (Charles-Théodore), philosophe et homme politique allemand, né en 1812 à Marbourg (Hesse-Électorale), suivit à Heidelberg les cours de droit et de philosophie. En 1834, il prit ses grades à l'université de Marbourg; il y fut nommé professeur adjoint, en 1838, et professeur titulaire en 1845. Un discours académique, dans lequel il se montrait partisan du nouveau catholicisme allemand, le fit suspendre de ses fonctions. Il se jeta dans le mouvement politique en 1846 et fut, en 1848, un des membres radicaux des États de Hesse. Il présida la Chambre, du 26 août au 2 septembre. Après la défaite du parti démocratique, il passa à Paris, puis en Amérique.

M. Bayrhofer a écrit d'assez nombreux traités de philosophie spéculative, dans lesquels il se montre le disciple de Hegel : *Problèmes fondamentaux de la métaphysique* (Grundprobleme der Metaphysik, Marbourg, 1835); *Idee du Christianisme* (Ibid., 1836); *la Guérison organique de l'homme et les moyens de guérison du temps présent* (Begriff der organischen Heilung des Menschen, etc., Ibid., 1837), ouvrage dans lequel l'auteur s'efforce de rattacher la médecine à la philosophie; *Idee et histoire de la philosophie* (Idee und Geschichte der Philosophie, Leipzig, 1838); *Essais de philosophie naturelle* (Beiträge zur Naturphilosophie, Ibid., 1839-40).

On cite aussi de lui, sur les questions religieuses : *les Véritables rapports de l'État libre et chrétien avec la religion et l'Église chrétiennes* (Das wahre Verhältniss des freien christlichen

Staats zur, etc., Marbourg, 1838); *Du Catholicisme allemand* (Ueber den Deutchcatholicismus, Marbourg, 1845); *la Véritable essence de la Réformation actuelle en Allemagne* (das wahre Wesen der gegenwaertigen Reformation in Deutschland, *Ibid.*, 1846); *Recherches sur l'essence, l'histoire et la critique de la religion* (Untersuchungen über Wesen, Geschichte und. etc., 1849), où sont résumées les opinions de l'auteur.

**BAZAINE\*** (François-Achille), général français, ex-maréchal de France, ancien sénateur de l'Empire, né le 13 février 1811, d'une famille connue dans nos annales militaires, se présenta au concours de l'École polytechnique, puis s'engagea en 1831 et passa en Afrique l'année suivante. Au bout de quatre ans, il était devenu lieutenant et avait gagné la croix d'honneur sur le champ de bataille. En 1837, il fut détaché à la légion étrangère, suivit ce corps en Espagne et, après deux campagnes pénibles contre les bandes carlistes, revint en Algérie avec le grade de capitaine (1839). Il prit part aux expéditions de Milianah, de la Kabylie et du Maroc, puis eut la direction des affaires arabes de la subdivision de Tlemcen.

Lieutenant-colonel en 1848 et mis, en 1850, à la tête du 1<sup>er</sup> régiment de la légion étrangère, il fut choisi, au début de la guerre d'Orient, pour commander la brigade d'infanterie qui fut formée de ce corps (1854). Les bulletins des généraux Canrobert et Pélissier ont plus d'une fois, durant le cours du siège de Sébastopol, rendu témoignage de sa bravoure et de son esprit d'organisation. Après la retraite des Russes, il fut nommé gouverneur de la place et promu, le 22 septembre 1855, général de division. Au mois d'octobre, il fut mis à la tête du corps expéditionnaire destiné à agir contre Kiburn, qui tomba au pouvoir des alliés, après trois jours de résistance, et leur livra 1420 prisonniers et 174 canons. En 1856, le général Bazaine fut chargé de plusieurs inspections.

Mis à la tête de la première division d'infanterie de notre corps expéditionnaire au Mexique, en juillet 1862, il quitta Vera-Cruz au commencement de décembre de la même année et alla prendre le commandement de Jalapa. Au mois d'octobre de l'année suivante, il succéda au général Forey, comme général en chef de l'expédition, et le 12 juillet 1863, il entra à Mexico, avec l'avant-garde française. Il se mit ensuite vigoureusement à la poursuite de l'ex-président Juárez qu'il repoussa, en 1864, aux extrêmes frontières du pays. Le 8 février 1865, il s'emparait encore de la ville forte d'Oajaca, dont la garnison, comptant 7000 hommes, se rendait sans conditions. Il avait organisé, contre les partisans mexicains, une contre-guerrilla qui, sous la direction du fameux colonel Dupin, luttait avec les bandes indigènes de bravoure et de barbarie.

Les événements n'en tournèrent pas moins contre nous, soit par la persévérance de la résistance nationale, soit par l'attitude des États-Unis d'Amérique, soit enfin par de funestes mésintelligences entre le chef de l'expédition française et le nouvel empereur. Au mois de septembre 1866, le général Bazaine dut se préparer à ramener nos troupes en France. Pendant que San Luis de Potosi tombait aux mains des Juaristes, les Français évacuaient les diverses places qu'ils avaient occupées, se concentraient sur Vera-Cruz et se disposaient pour un embarquement général, en tenant tête jusqu'au bout aux agressions des indigènes. Dans un dernier conseil des notables mexicains, tenu par Maximilien, le général Bazaine avait déclaré l'empire impos-

sible et la prolongation de la lutte contre Juárez inutile et sans espoir. Le 12 mars 1867, il quittait Vera-Cruz avec tout le corps expéditionnaire. M. de Kératry a publié dans la *Revue contemporaine* (septembre et octobre 1867), sur les actes du maréchal Bazaine au Mexique, des articles qui ont eu beaucoup de retentissement.

Le général Bazaine avait été élevé à la dignité de maréchal de France par décret du 5 septembre 1864, ce qui lui donnait, à son retour, le droit d'entrer au Sénat, où il fut admis le 17 mai. Le 12 novembre suivant, il fut nommé au commandement du 3<sup>e</sup> corps d'armée, dont le siège était Nancy et, le 15 octobre 1869, commandant en chef de la garde impériale. Promu commandeur de la Légion d'honneur le 16 août 1856, il avait été i grand-croix le 2 juillet 1863.

Nommé commandant en chef du 3<sup>e</sup> corps de l'armée du Rhin, au moment de la déclaration de guerre entre la France et l'Allemagne (15 juillet 1870), le maréchal Bazaine eut la principale part aux luttes inégales, mais glorieuses, du début; son nom domine ensuite toute l'histoire de nos désastres. Dès le commencement du mois d'août, l'empereur, qui avait voulu d'abord se réserver la direction en chef des opérations militaires, déclara la lui confier, mais sans cesser de l'enlever, jusqu'à la catastrophe de Sedan, par une intervention funeste. Le 9, le maréchal prit en main le commandement des troupes réunies sous Metz. Les 13 et 14, il soutenait les terribles combats de Longueville et de Gravelotte, s'efforçant par ses manœuvres stratégiques d'éviter d'être enveloppé et d'attirer l'ennemi sous le feu de la place. Il tenta d'effectuer un mouvement de retraite sur Verdun, tenant tête aux forces supérieures du prince Frédéric-Charles et du général Steinmetz, dans des engagements meurtriers, dont quelques-uns étaient des batailles, à Vionville, Doncourt, Rezonville, Borny, Saint-Privat-la-Montagne, Courcelles, etc., infligeant à l'ennemi des pertes sérieuses, mais en éprouvant lui-même d'irréparables. Loin de pouvoir opérer avec le maréchal Mac-Mahon une jonction qui paraissait être l'objectif de cette campagne, il se vit, aux premiers jours de septembre, bloqué par l'ennemi sous les murs de Metz, et lui laissa parfaire ses travaux d'investissement avant d'essayer de se dégager.

Dès ce moment, la capitulation de Sedan ayant amené la chute de l'Empire et la proclamation de la République, le maréchal Bazaine parut subordonner ses devoirs militaires à des préoccupations d'un autre ordre, et sans profit pour les combinaisons politiques qu'il croyait pouvoir servir, il compromit et perdit la grande armée qui restait la dernière espérance et la suprême ressource de son pays. Les négociations entamées avec Versailles se compliquèrent d'une intrigue obscure à laquelle le général Bourbaki fut mêlé sans la comprendre; éloigné de Metz sous le prétexte d'une mission auprès de l'impératrice, il fut interdit à cet officier d'y rentrer, et il alla se mettre à la disposition du gouvernement de la Défense nationale. Ces mouvements avaient excité la plus vive inquiétude et préparé les esprits à l'idée d'une trahison, lorsque bientôt la France apprit, d'abord avec incrédulité, puis avec stupeur, la capitulation du maréchal Bazaine, avec une armée évaluée à 170 000 hommes, et la reddition de Metz, avec toutes les munitions accumulées dans ses murs (27 octobre). C'en était fait de la fortune de la France. En vain la délégation de Tours essaya de tirer de ce que M. Gambetta appelait une « capitulation scélérate, » une excitation de plus à la résistance à outrance, le pays entier sentit que non seulement il avait

perdu sa dernière armée, mais que l'Allemagne en avait une de plus, la plus redoutable et la mieux commandée, pour écraser toutes les tentatives de la province en vue de secourir Paris.

Le maréchal, appelé naguère « le glorieux Bazaine, » voué maintenant à l'exécration et décrié d'arrestation par le gouvernement de la Défense nationale, se retira à l'étranger, et, après quelques timides apologies de sa conduite, insérées dans les journaux belges, il publia lui-même un mémoire justificatif, où il s'efforçait de rejeter la responsabilité de la capitulation sur son conseil de guerre (décembre 1870). Il rentra à Paris huit mois plus tard, et se vit appelé à déposer devant la commission d'enquête sur les actes du gouvernement de la Défense nationale. Traité avec des égards dans quelques régions officielles, il devint, d'autre part, notamment dans la ville de Metz, l'objet de pétitions demandant qu'il fût traduit devant un conseil de guerre, pour répondre de sa capitulation. Sous la pression de l'opinion publique, le conseil d'enquête sur les capitulations se saisit de l'examen de celle de Metz, et formula contre le maréchal Bazaine les conclusions les plus sévères, en conséquence desquelles il fut déferé à un conseil de guerre organisé par la loi spéciale du 16 mai 1872, et interné au Petit-Trianon de Versailles pour toute la durée de l'instruction. Les débats s'ouvrirent le 6 octobre, devant le conseil composé du duc d'Aumale, président, et des généraux de La Motterouge, baron de Chabaut-Latour, Tripiér, Princeteau, Ressayre et de Malroy, ces deux derniers comme jurés supplémentaires.

Après la lecture d'un rapport long et approfondi du général de Rivière, l'accusé obtint l'autorisation de faire lire un mémoire justificatif non moins étendu : c'était une dérogation à la procédure des conseils de guerre, qui s'expliquait par l'importance du procès. Dans son interrogatoire, M. Bazaine ne nia pas les visées plectiques auxquelles il avait subordonné ses devoirs militaires et ses opérations. Il avait voulu « garder son armée intacte : elle pouvait servir la France, » et il prétendait que, vis-à-vis d'un gouvernement insurrectionnel, il ne relevait que de sa conscience. A la suite de débats qui excitèrent dans le pays une vive émotion et qui ne jetèrent pas sur tous les points importants une égale lumière, l'accusé fut, à l'unanimité, déclaré coupable sur tous les chefs, c'est-à-dire d'avoir, le 28 octobre 1870, à la tête d'une armée en rase campagne, signé une capitulation ayant eu pour résultat de faire poser les armes à cette armée; d'avoir signé cette capitulation sans avoir fait tout ce que lui prescrivaient le devoir et l'honneur; puis d'avoir rendu à l'ennemi la place de Metz sans avoir épuisé tous les moyens de défense. Il fut, en conséquence, condamné à mort avec dégradation (10 décembre 1873). Mais les membres du conseil de guerre, aussitôt après avoir prononcé cette sentence, signèrent un recours en grâce pour en empêcher l'exécution, et le maréchal de Mac-Mahon commua la peine en vingt années de détention, avec dispense de la dégradation militaire. M. Bazaine accueillit cette faveur par un remerciement hautain, en déclarant son honneur suffisamment vengé par la demande en grâce de ses juges. L'ex-maréchal fut transporté à l'île Sainte-Marguerite pour y subir sa peine (27 décembre 1873). Il n'y resta que quelques mois : profitant des complaisances de l'administration à son égard, il put préparer son évasion sans être inquiété, et l'accomplit dans la nuit du 9 au 10 août 1874. Ses auxiliaires et ses complices, parmi lesquels figuraient MM. Alvarès de Rull, le lieutenant-colonel Vilette, l'ex-capitaine Doi-

neau, furent condamnés de deux à six mois de prison. M. Bazaine gagna l'Italie et passa en Suisse, où il reçut au château d'Arenenberg le plus cordial accueil de l'ex-impératrice et du prince impérial. Plus tard, il se rendit en Angleterre, puis en Portugal et de là en Espagne, où on lui prêtait l'intention d'offrir ses services à don Carlos.

Il a paru sous le nom de l'ex-maréchal Bazaine un certain nombre de rapports particuliers sur des opérations de la guerre franco-prussienne, et un tableau d'ensemble sous ce titre : *L'Armée du Rhin depuis le 12 août jusqu'au 29 octobre 1870* (1872, in-8). On lui a attribué aussi diverses brochures d'une authenticité suspecte.

**BAZAINE** (Dominique), ou **BAZAINE-VASSEUR**, ingénieur français, frère du précédent, est né le 1<sup>er</sup> décembre 1809. Reçu à l'École polytechnique en 1827, il en sortit dans les ponts et chaussées. Il a pris part, comme ingénieur, à la construction de nos premiers chemins de fer. Ingénieur à Mulhouse, il a exécuté, en 1839, la ligne de Mulhouse à Thann, et, deux ans plus tard, celle de Strasbourg à Bâle. En 1847, il construisit le chemin de fer d'Amiens à Boulogne. Il entra ensuite à la compagnie de Paris à Lyon et à la Méditerranée et fut chargé, en 1856, de la construction de la ligne de Paris à Lyon par le Bourbonnais, et en 1858, de la reconstruction du chemin de fer de Roanne à Saint-Etienne et à Lyon. Il exécuta aussi les lignes de Moret à Nevers et à Vichy, de Saint-Etienne à Monbrison et de Roanne à Lyon par Tarare. En 1856, M. Bazaine fut appelé à l'École des ponts et chaussées, comme professeur de chemins de fer. Il s'est spécialement occupé de la question des voies ferrées d'intérêt local à construire dans les départements. Ingénieur en chef de première classe, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1841 et promu officier en 1860. Après la condamnation à mort de son frère, M. Bazaine donna sa démission de professeur et rentra dans la vie privée. — Ses deux fils, officiers distingués, l'un dans l'artillerie, l'autre dans l'infanterie, offrirent aussi, après la condamnation de leur oncle, leur démission qui ne fut pas acceptée.

**BAZALGETTE** (sir Joseph-William), ingénieur anglais, d'origine française, né en 1819, commença sa carrière sous les auspices de sir John Mac Neil, auquel il fut attaché jusqu'en 1842. S'étant fait connaître dès 1848 par des travaux exécutés dans le nord de l'Irlande, il fut bientôt appelé à Londres et succéda à M. Franck Forster, comme ingénieur de la commission métropolitaine des égouts. Il se fit remarquer par des études sur les meilleurs procédés à appliquer pour la distribution et l'écoulement de ces eaux dans les villes, et après avoir fait construire, d'après ses dessins, trois cents milles d'égouts dans la ville de Londres, il fut nommé, à la suite d'un concours, ingénieur en chef du service métropolitain des travaux publics. La supériorité de son système le fit consulter de toutes parts, et ce fut d'après ses rapports que l'on établit les égouts de Port-Louis (île Maurice), de Pesth (Hongrie), de Glasgow, Dublin, Belfast, Bruxelles, Oxford, Cambridge, Saint-Léonard, Folkestone, Norwich et beaucoup d'autres villes du Royaume-Uni. Il eut le premier l'idée de poser les tuyaux d'eau et de gaz et les fils télégraphiques sous les nouvelles voies publiques qu'il avait lui-même construites, au moyen de travaux souterrains, sans déranger les pavés ni interrompre la circulation. C'est à lui que la ville de Londres doit la construction de la plus grande partie des quais de la Tamise. Sir J. W. Bazalgett a rédigé des *Instructions* pour l'établissement de

ponts et les modifications des rues, et s'est donné pour tâche de garantir les intérêts publics contre les inconvénients des travaux de viabilité. Il a été fait chevalier le 12 mai 1874.

**BAZE** (Jean-Didier), avocat et homme politique français, sénateur, né à Agen (Lot-et-Garonne), le 8 janvier 1800, et fils d'un percepteur, reçut une éducation soignée, étudia le droit et fut inscrit, en 1821, au barreau de sa ville natale. Son activité et une remarquable facilité d'élocution le placèrent bientôt au premier rang des avocats d'Agen, et sa réputation s'étendit dans toute la province. Il fut élu deux fois bâtonnier de son ordre. En 1830, il fut nommé adjoint au maire de la ville; mais, peu satisfait de la politique adoptée par la monarchie de Juillet, il ne tarda point à donner sa démission et reçut alors le commandement de la garde nationale, auquel il fut appelé par sept élections successives. Fidèle aux principes de 1830, il resta dans le parti de l'opposition dynastique jusqu'à la chute de Louis-Philippe. En 1848, il se multiplia dans les réunions électorales, décida le succès de la liste adoptée par les modérés et fut nommé représentant du peuple, le cinquième sur neuf, par 42 645 suffrages. Membre du comité de la justice, il s'associa à la droite par la plupart de ses votes, mais il adopta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le ministère présidé par M. Odilon Barrot, admit la proposition Râteau et approuva l'expédition de Home.

Réélu, le cinquième, à l'Assemblée législative, il fut appelé aux fonctions de questeur. Il les remplit avec beaucoup de zèle et d'énergie et se montra le gardien vigilant des prérogatives parlementaires, tout en votant toutes les lois de répression demandées à la majorité. Mais, après le message du 31 octobre, sans se rapprocher du parti républicain, il refusa de tout sacrifier au principe d'autorité et devint l'adversaire déclaré de la politique napoléonienne. Partisan de la monarchie constitutionnelle et de la dynastie d'Orléans, il vota néanmoins contre la révision de la Constitution républicaine. Au mois d'octobre 1851, il fut l'un des auteurs de la fameuse proposition dite des *Questeurs*, qui avait pour objet de mettre hors de doute le droit de requérir directement les troupes attribué implicitement par la Constitution de 1848 au président de l'Assemblée nationale. Dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 décembre 1851, il fut arrêté et conduit à Mazas et, un mois après, expulsé du territoire. Depuis 1852, il habita la ville de Liège où il exerça avec succès la profession d'avocat. Après avoir refusé la grâce qu'avait obtenue pour lui, sans son aveu, son compatriote, le poète Jasmin, M. Baze rentra en France à la suite de l'amnistie générale du 16 août 1859, et prit place au barreau de Paris. Candidat aux élections de 1869, pour la première circonscription de Lot-et-Garonne, il échoua, avec 7548 voix sur 28 306 votants.

Lors des élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant de ce département à l'Assemblée nationale, le second sur six, par 57 107 suffrages. Élu questeur de l'Assemblée à plusieurs reprises, il se signala par sa sévérité dans l'exercice de ces fonctions, dont l'importance ne lui permit que rarement de prendre part aux délibérations de ses collègues. Il présida toutefois la commission chargée de préparer la liste des candidats au conseil d'État (10 juin 1872), et celle qui examina l'autorisation des poursuites contre M. Ranc (juin 1873). Sans faire partie d'aucun groupe, M. Baze vota ordinairement avec la droite; mais il adopta l'ensemble des lois constitution-

nelles. Porté sur la liste de la gauche républicaine aux élections des sénateurs inamovibles, il a été élu, au troisième tour de scrutin, par 345 voix sur 690 votants. Nommé premier questeur du Sénat le 13 mars 1876, il été classé dans le groupe des constitutionnels; mais il vota de préférence avec la minorité républicaine et au renouvellement de la questure, la droite cessant de le soutenir, il ne fut plus élu qu'au second rang.

**BAZILLE** (Jean-François-Gaston), sénateur français, né à Montpellier le 29 septembre 1819, s'inscrivit au barreau de sa ville natale, puis s'occupa spécialement de l'étude des questions agricoles. Membre du Conseil supérieur de l'agriculture et du commerce et président de la Société d'agriculture de l'Hérault, il fut nommé membre de la commission supérieure du phylloxera. Aux élections triennales du 5 janvier 1879 pour le renouvellement partiel du Sénat, il fut porté, comme candidat républicain, et fut élu, le premier sur trois, par 281 voix, sur 418 électeurs inscrits et votants, contre 139 données au premier candidat de la liste monarchique, qui, aux élections de 1876, avait passé tout entière. M. Bazille s'inscrivit à la gauche républicaine. Il eut l'occasion de débiter, comme orateur, dès son entrée à la Chambre haute, en défendant, avec un succès marqué, les élections républicaines de l'Hérault contre les attaques de M. N. Baragnon (24 janvier 1879). Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 2 février 1875.

**BAZIN** (Antoine - Pierre - Ernest), médecin français, né à Saint-Brice (Seine-et-Oise), le 20 février 1807, fut reçu docteur en 1834, avec une thèse sur les *Lésions des poumons dans les fièvres essentielles*. Il a été tour à tour médecin de l'hôpital de Lourcine (1841), de l'hôpital Saint-Antoine (1844) et, depuis 1847, de l'hôpital Saint-Louis, où il devint en outre professeur libre de dermatologie. Chevalier de la Légion d'honneur en 1853, il a été promu officier le 9 mai 1873. — Il est mort à Paris le 14 décembre 1878.

On doit au docteur Bazin de nombreux mémoires et ouvrages sur les affections de la peau, entre autres : *De l'Achné varioliforme* (1851); *Des Teignes achromateuses, Recherches sur la nature et le traitement des teignes* (1853, in-8); *Considérations générales sur la mentagre et les teignes de la face* (1854); *Leçons théoriques et cliniques sur les affections cutanées parasitaires* (1857); *Leçons sur les syphilides* (1858), recueilles et rédigées par M. L. Fournier; *Examen critique de la divergence des opinions actuelles en pathologie cutanée* (1867, in-8); *Leçons théoriques et cliniques sur la syphilis et les syphilides* (1866, in-8, 2<sup>e</sup> édit.); *Leçons sur le traitement des maladies chroniques en général et des affections de la peau en particulier* (1870, in-8). En 1848, il avait entrepris, sous le titre de *Répertoire des études médicales*, un exposé analytique et complet de toutes les matières de l'enseignement officiel: l'ouvrage n'eut que cinq livraisons.

**BAZIN** (François-Emmanuel-Joseph), compositeur français, né le 4 septembre 1816, à Marseille, où son père était chef de division à la préfecture, fit ses études musicales sous la direction de M. Barsotti, fondateur de l'école communale de musique de cette ville. En 1834, il entra au Conservatoire de Paris et après avoir remporté, en 1836, le premier prix d'harmonie et d'accompagnement pratique, il fut nommé professeur adjoint de cette classe l'année suivante. Plusieurs fois lauréat du Conservatoire et de

l'Académie des beaux-arts, il obtint enfin, en 1840, le grand prix de Rome. La cantate qui le lui mérita, *Loyse de Monfort* (paroles d'Em. Deschamps et Pacini), eut les honneurs extraordinaires de plusieurs représentations à l'Opéra.

En Italie, M. Bazin fit exécuter avec succès une *Messe solennelle* (1842 et 1843), un oratorio, *la Pentecôte*, et divers morceaux de musique sacrée et profane. De retour à Paris, il donna à l'Opéra-Comique plusieurs ouvrages qui ont réussi : *le Trompette de Monsieur le Prince*, en un acte (1846), qui a eu plusieurs reprises; *le Malheur d'être jolie*, en un acte (1847); *la Saint Sylvestre*, en trois actes (1849); *Madelon*, en deux actes (1850); *Maitre Patelin* en un acte (1856), son plus grand succès; *les Désespérés* (1857), *le Voyage en Chine* (1865) en trois actes, *l'Ours* et *le Pacha* (février 1870), ancien vaudeville de Scribe, arrangé en opéra comique. On a aussi de lui des mélodies, chœurs, morceaux pour piano et des œuvres instrumentales exécutées au Conservatoire.

M. Bazin était devenu en 1848, dans cet établissement, professeur titulaire de la classe dont il avait été chargé comme adjoint, lorsqu'il n'était encore qu'élève. En 1871, il échangea cette chaire contre celle de composition. Il était directeur de l'enseignement municipal de la musique à Paris. M. Bazin a été élu membre de l'Académie des beaux-arts, le 5 avril 1873, en remplacement de Carafa, et promu officier de la Légion d'honneur le 26 juillet 1876. — Il est mort d'une attaque d'apoplexie, le 2 juillet 1878.

**BAZLEY** (Thomas), économiste anglais, né en 1797, au village de Gilon près Bolton, entra comme apprenti dans la manufacture de coton de MM. Ainsworth et comp., qui avaient succédé à sir R. Peel. En 1818, il fonda une maison de commerce à Bolton et en transporta, en 1822, le siège à Manchester, où elle a pris de grands développements sous la raison sociale Gardiner et Bazley. Après s'être associé aux efforts de W. Huskisson pour l'abaissement des droits d'entrée, il ouvrit, en 1837, à Liverpool, avec Cobden et J. Brooks, la fameuse campagne du libre échange, dite *Anticornlaw League*.

M. Bazley prit une part active aux travaux de son comité directeur, dont il était membre, et porta souvent la parole dans les meetings. Après le vote du 25 juin 1846, qui consacrait la victoire du parti de Manchester, la Ligue annonça publiquement sa dissolution, et l'agitation, qui avait duré plus de dix ans, s'apaisa. Sir Robert Peel écrivit à M. Bazley, pour lui témoigner sa satisfaction de voir les districts manufacturiers rentrer dans l'ordre. De 1845 à 1859, M. Bazley a présidé la chambre de commerce de Manchester. En 1851, il concourut à l'organisation de l'Exposition universelle de Londres et en 1865 à celle de Paris. Représentant de Manchester de 1858 à 1868, il échoua aux élections de cette année, contre son concurrent conservateur, et fut réélu aux élections générales de février 1874. Il a été créé baronnet en octobre 1860.

**BEALE** (Lionel-S.), médecin anglais, né à Londres en 1828, fut nommé membre de Physician's College, en 1859, médecin de l'hôpital du même nom, professeur de physiologie générale et d'anatomie morbide à King's College. Il fait partie d'un grand nombre de sociétés savantes, et a publié beaucoup d'ouvrages de médecine, de physiologie et de chimie médicale.

Les principaux sont : *le Microscope appliqué à la médecine pratique* (the Microscope, in its applications to practical medicine); *la Structure des tissus du corps* (the Str. of the tissues of Body);

*l'Anatomie du foie* (the Anatomy of the Liver); *De l'Urine, des dépôts urinaires et des calculs* (Urinary deposits Urine, 1850, in-8, plusieurs éditions) : cet ouvrage a été traduit en français sur une nouvelle édition anglaise et annoté par MM. Auguste Ollivier et Georges Bergeron (1866, in-18); *l'Anatomie physiologique* (the Anatomy physiological), *l'Anatomie de l'homme* (the Anatomy of man); *les Théories de la vie et leur influence sur les idées religieuses* (Life theories, their influence 1871); *les Mystères de la vie, faits et arguments contre le vitalisme, réponse au docteur Gull* (the Mystery of life, etc. 1871). M. Beale a, en outre, présenté à la Société Royale de médecine, en collaboration avec M. Bowman, plusieurs mémoires sur la structure du foie, la distribution des nerfs dans le muscle, l'anatomie des centres nerveux et des fibres nerveuses; ils ont été publiés dans les *Philosophical Transactions*. Il a fondé, en 1857, le recueil des *Archives de médecine* et a collaboré à divers journaux.

**BEALES** (Edmond), avocat et homme politique anglais, né aux environs de Cambridge le 3 juillet 1803, est le fils de M. Samuel Pickering Beales, négociant dans cette ville, et qui s'y était fait connaître par son zèle pour la politique réformiste. Il suivit les traces de son père. Étudiant à Eton, il y collabora au journal *l'Etonian*, qui fit quelque bruit à cette époque. Plus tard, à Trinity College (Cambridge), il fut un des principaux membres de la conférence *l'Union*. Inscrit au barreau de Middle Temple, le 25 juin 1830, il devint bientôt notaire, sans se détourner de la politique. Il provoqua des manifestations en faveur des réfugiés polonais, fit toute une campagne en leur faveur, et présida la ligue nationale polonaise. Il fut ensuite président du comité circassien, membre de la Société d'émancipation, pendant la guerre civile américaine, du comité de la Jamaïque avec M. John Stuart Mill, enfin du comité garibaldien.

Ses relations avec Garibaldi le mirent en évidence, au moment de la visite que fit ce dernier en Angleterre en 1864. Il défendit le droit du peuple de tenir, à Primrose Hill, un meeting qui amena un conflit avec la police, et publia un pamphlet sur le droit de réunion. Président de la ligue pour la réforme électorale, organisée en de concert avec les sociétés de métiers. M. Beales obtint du comte Russell la promesse d'un bill de réforme. Le bill fut présenté, bruyamment soutenu par la Ligue et rejeté par le Parlement. Les nombreux meetings qui suivirent ce vote effrayèrent le gouvernement conservateur, qui voulut les supprimer. M. Beales fut à la tête du mouvement de résistance légale, et son énergique persistance obligea le chef de la police à retirer son interdiction pour le meeting du 2 juillet 1866, qui, formé de plus de 60 000 personnes, fut tenu sans la plus légère infraction aux lois. Néanmoins, le 23 juillet, l'autorité crut pouvoir interdire le meeting de Hyde Park, en fermant les grilles. La foule, invoquant son droit, brisa la grille, pénétra dans le parc et campa pendant trois jours. Une lutte était imminente. M. Beales fut appelé par le secrétaire d'État de l'intérieur, M. Walpole, qui lui remit le soin de calmer l'émotion populaire et de faire évacuer le parc. Il y réussit sans difficulté. L'année suivante, après l'adoption du bill de réforme de M. Disraeli, la mission de la Ligue étant virtuellement terminée, M. Beales donna sa démission de président le 10 mars 1869, et la Ligue fut dissoute trois jours plus tard. Par suite de sa participation à l'agitation, M. Beales s'était vu retirer, en 1866, les fonctions d'avocat d'appel de Middlesex, qu'il occupait depuis 1862. En septembre 1870, il fut nommé aux fonctions de juge.

M. Beales a publié sous forme de brochures plusieurs de ses discours sur la réforme et les franchises électorales, ainsi que divers écrits sur la Pologne, la Circassie et la réforme parlementaire, et enfin un ouvrage sur l'Acte de réforme de 1867.

**BEATTIE** (William), médecin et voyageur anglais, né à Dalton (comté de Dumfries), commença ses études en 1807 à l'Académie de Clarencefield, et prit ses grades à l'Université d'Édimbourg en 1818. Après avoir voyagé pendant plusieurs années en France, en Italie et en Allemagne pour compléter ses études, il revint s'établir à Londres et fut bientôt reçu membre du Collège royal des médecins. Il fut, pendant douze ans, médecin du duc de Clarence, depuis Guillaume IV. Il eut pour amis intimes les deux poètes Campbell, dont il a publié la vie et la correspondance, et Rogers, auquel il a réussi à faire élever une statue à l'abbaye de Westminster. Il est membre des sociétés archéologique et ethnographique, de l'Institut historique et de l'Institut d'Afrique de Paris. Outre quelques ouvrages médicaux, parmi lesquels on remarque une étude en latin sur *la Consommation pulmonaire*, M. Beattie a publié de nombreux volumes d'histoire et d'impressions de voyages, tels que *l'Écosse, la Suisse, le Waldensee, Châteaux et abbayes d'Angleterre* (Castles and abbeys of England); *Trois séjours dans les cours allemandes* (Three residences at German courts); *le Pèlerin en Italie* (The Pilgrim in It.); *la Polynésie*, etc. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en français et en allemand.

**BEAUCHAMP** (Louis-Évariste-Robert DE), homme politique français, député, est né à Lhommaizé (Vienne), le 1<sup>er</sup> avril 1820. Maître de forges dans sa commune natale et maire de cette commune, il devint membre du Conseil général pour le canton de Lussac, et entra en 1854 au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour représenter la 1<sup>re</sup> circonscription de la Vienne dont son beau-frère, le baron Georges de Soubeyran, représentait la 2<sup>e</sup> circonscription. Il fut réélu en 1863 au même titre, par 18 216 voix sur 24 061 votants, et en 1869, par 18 846 voix sur 25 062 votants. Dans cette courte session, il fut nommé secrétaire du Corps législatif. Il ne fit point partie du groupe qui poussait l'empire à une évolution libérale.

Représenté dans la vie privée après le 4 septembre 1870, il se porta en 1874, dans une élection partielle, à l'Assemblée nationale pour le département de la Vienne; mais il échoua contre M. Lepetit, candidat républicain modéré, soutenu par M. Thiers. Aux élections générales du 20 février 1876, il fut élu député de l'arrondissement de Montmorillon (Vienne), par 10 083 voix contre 4 957 données à M. Bertrand, son concurrent républicain. Il prit place à droite et fut un des 158 députés qui appuyèrent, après l'acte du 16 mai 1877, le ministère de Broglie. Après la dissolution de la Chambre, il se présenta, comme candidat officiel et bonapartiste, dans le même arrondissement, et fut réélu par 9 524 voix contre 5 318, obtenues par le candidat républicain, M. Corderoy. M. de Beauchamp a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862 et commandeur le 15 août 1869.

**BEAUCHESNE** (Alcide-Hyacinthe Du Bois DE), littérateur français, né à Lorient, le 31 mars 1804, d'une ancienne famille de Bretagne, fit ses études à Noyon et à Douai. Nommé, en 1825, chef de cabinet au département des Beaux-Arts, il devint, deux ans après, gentilhomme ordinaire de la

chambre du roi. Il conserva ces fonctions jusqu'en 1830, et noua avec les auteurs et les artistes de l'époque d'intimes relations. Il s'était jeté lui-même avec ardeur dans la littérature romantique et avait fait élever, auprès du Madrid du bois de Boulogne, un manoir gothique dont toute la jeune école fit grand bruit. Plus tard, après un voyage d'études de deux ans en Allemagne, il fut nommé chef de section aux Archives (1853). Il avait été décoré de la Légion d'honneur le 1<sup>er</sup> novembre 1828, et promu officier le 15 août 1865. — Il est mort au château de la Varenne (Allier) le 5 décembre 1873.

On a de M. A.-H. de Beauchesne : *Souvenirs poétiques* (1830, in-16, 3<sup>e</sup> édit., 1834, in-8); *Louis XVII, sa vie, son agonie, sa mort* (1852, 2 vol. in-8, 2<sup>e</sup> édit., 1853, 2 vol. in-18, 8<sup>e</sup> édit., 1872), ouvrage couronné par l'Académie française, ayant pour pendant une *Vie de Mme Élisabeth* (1869, 2 vol. in-8; 2<sup>e</sup> édit. 1871); le *Livre des jeunes mères*, poésies (1858, 2<sup>e</sup> édition, 1860), également couronné par la même Académie; *la Vie et la légende de saint Noburg* (1867, gr. in-8). Il a collaboré aux *Souvenirs du vieux Paris*, au *Livre des Saints*, à divers recueils, etc.

Son frère, M. Alfred de BEAUCHESNE, né en 1803, longtemps secrétaire de l'administration du Conservatoire de musique, fut décoré de la Légion d'honneur pour ses services dans ces fonctions, le 8 août 1861. — Il est mort à Paris le 27 novembre 1876. Il avait réuni une curieuse collection d'autographes.

**BEAUDEMOULIN** (Louis-Alexis), ingénieur français, né en 1790, fut admis, en 1809, à l'École polytechnique et classé à sa sortie dans le service des ponts et chaussées. En 1850, il a pris sa retraite en qualité d'ingénieur en chef. Il avait été décoré de la Légion d'honneur le 1<sup>er</sup> mai 1845. — Il est mort à Passy le 25 juin 1877.

On a de lui : *Recherches sur la fondation, par immersion, des ouvrages hydrauliques* (1829, in-4); *Considérations administratives sur les ponts et chaussées* (1833, in-8); *Hygiène publique, Assainissement, Londres et Paris* (1858, in-8); un grand nombre de brochures et d'articles sur l'assainissement des villes, et, dans un ordre à part : *la Guerre s'en va*, preuves nouvelles résultant de la dernière guerre (1872, in-8).

**BEAUFORT D'HAUTPOUL** (Charles-Marie-Napoléon), général français né le 9 novembre 1804 à Tarente, fut de 1820 à 1824 élève des Écoles de Saint-Cyr et d'état-major et fit la campagne de Morée, dans laquelle sa conduite, lors de l'attaque du château, fut mise à l'ordre du jour. En 1830, il fit partie de l'expédition d'Alger, comme aide de camp du général Valazé. De 1834 à 1837 il fut chargé par le maréchal Soult de missions en Egypte et en Syrie et devint alors aide de camp de Soliman-pacha, chef d'état-major d'Ibrahim-pacha. Attaché à l'ambassade de Perse, il visita toute l'Asie Mineure, puis remplit une nouvelle mission en Egypte. Aide de camp du duc d'Aumale, il servit en Algérie jusqu'en 1848, y gagna les grades de chef d'escadron et de lieutenant-colonel et eut part à la prise de la Smala. Rappelé à Paris par le général Cavaignac, il retourna en 1849 en Afrique, où il fut pendant cinq ans chef d'état-major du général Pellissier dans la province d'Oran. Colonel en 1850, général de brigade le 1<sup>er</sup> janvier 1854, il dirigea plusieurs expéditions contre le Maroc et commanda les subdivisions de Mostaganem et de Tlemcen. Représenté en France en 1858, il commanda le département de l'Yonne et devint en 1859 chef d'état-major du 5<sup>e</sup> corps d'armée. En avril 1860, il fut chargé de la déli-

mitation de notre nouvelle frontière savoisiennne ; il fut promu général de division le 14 août de la même année.

Au mois d'août de la même année, le général Beaufort d'Hautpoul fut mis à la tête du corps expéditionnaire envoyé en Syrie pour protéger les chrétiens contre le fanatisme musulman et obtenir satisfaction des violences et des massacres déjà commis. Il déploya, dans les limites où il lui était permis d'agir, un esprit de tolérance et de modération propre à calmer un peu l'effervescence des dissensions religieuses. Après avoir présidé, en juin 1861, au départ des troupes pour la France, il n'y rentra lui-même qu'après avoir visité le Caire, Alexandrie et les travaux de l'isthme de Suez. Le général Beaufort d'Hautpoul, officier de la Légion d'honneur, depuis 1841, a été promu commandeur le 16 juin 1856, et grand-officier le 14 août 1865. Il a été admis au cadre de réserve en 1869 — Sa famille est étrangère à celle du sénateur le marquis d'Hautpoul (Voy. ce nom), à qui l'on a donné aussi quelquefois, par erreur, le nom de Beaufort.

**BEAUJEAN** (Émile-Ambroise-Amédée), professeur et lexicographe français, né à Saint-Fargeau (Yonne), le 17 décembre 1821, fit ses études classiques à Auxerre et au collège Henri IV de Paris, entra à l'École normale en 1841, et fut reçu agrégé de grammaire en 1845. Après avoir professé deux ans à Laval et un an à Bourges, il fut appelé, en 1846, à Paris, où il a occupé des chaires de grammaire dans les lycées Saint-Louis, Napoléon et Louis-le-Grand. Officier de l'Instruction publique depuis 1861, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1878.

M. Beaujean est connu par sa constante et honorable collaboration au grand *Dictionnaire de la langue française* de M. Littré (1863-72), dont il a ensuite publié un premier *Abrégé*, encore considérable (1874, gr. in-8). On lui doit en outre un *Petit dictionnaire universel* (1876, in-18), réunissant à un nouvel abrégé du *Dictionnaire* Littré un résumé alphabétique d'histoire et de géographie.

**BEAULIEU** (Anatole-Henry DE), peintre français, né à Paris en 1819, l'un des plus brillants élèves d'Eugène Delacroix, débuta au Salon de 1844 par *l'Exorcisme*, scène tirée de l'histoire de l'Inquisition. Il a pris part à presque tous les Salons annuels par des sujets empruntés à la vie ou à la comédie italiennes : *une Surprise* (1852) ; *à Venise, la Sérénade* (1853 et 1855) ; *la Casaccia, Auberge de Bohémiens* (1857) ; *le Billet* (1864) ; des souvenirs de voyage tels que *la Maison du Chaouch de Gourgourouh* (1853 et 1855) ; *la Porte du décadé* (Côtes-du-Nord) (1863) ; des épisodes militaires comme *la Batterie d'irréguliers turcs après le bombardement de Sinope* (1857) ; *ancienne batterie du Goalenec* (Morbihan) ; *Souvenir d'une rencontre* (1870) ; *Après l'attaque, armée de la Loire, et un Puits dans une maison pillée* (1874). Au Salon de 1868, *l'Œuf d'autruche* a valu une médaille à M. de Beaulieu.

**BEAUME** (Joseph), peintre français, né à Marseille, en 1798, vint à Paris à l'âge de dix-huit ans, entra dans l'atelier de Gros et se fit connaître avantagusement, en 1819, par le tableau d'*Éliézer et Nephthali*, aujourd'hui placé dans la galerie de Fontainebleau. Il exposa pour la première fois en 1822, et eut, plus tard, de nombreuses commandes pour Versailles.

On cite parmi ses tableaux : *l'Esclave de Velasquez, Henri III au lit de mort* (1822) ; *Alain Chartier, la Mère infirme*, appartenant à MM. de

Sazerac et Duval (1825) ; *le Roi boit, Halte de chasse, Intérieur rustique*, acquis par M. Dusommerard (1828) ; *les Pêcheurs, le Maître d'école endormi, les Savoyards, le 28 Juillet à l'Hôtel de Ville*, fait avec M. Mozin (1831) ; *la Balancoire, la Main chaude, Scène d'orage, Étude à Trouville* (1833) ; *la Mort de la Grande Dauphine en 1690*, acquis pour le Luxembourg ; *la Chasse au chien courant* (1835) ; des *Scènes de jeux enfantins* (1836) ; *la Mort de Charles V, la Mère convalescente* (1838) ; *l'Enfance de Sixte-Quint* (1839) ; *la Lecture de la Bible, le Pardon, l'Oiseau mort* (1840) ; *les Enfants surpris par la marée, Agar au Désert* (1844) ; *la Sortie de l'église, le Gué, Giotto enfant dessinant ses moutons* (1845) ; *Virginie au bain, la Prière, Chevrier, Bergers des Pyrénées* (1846) ; *le Bouton et la rose, Rêve de jeune fille, Vaches dans la prairie* (1847) ; *l'Avare, la Leçon, l'Oisiveté, le Van-Eyck* (1850) ; *Marguerite* (1852) ; *la prison de Galilée, la Dîme, la Chasse au lion* (1853) ; *Bataille de l'Alma, la Fuite en Égypte, Italiens à la fontaine* (1855) ; *Moïse exposé, Mort de Charles-Quint au couvent de Saint-Just* (1855) ; *la Saison des fleurs, Rêves d'automne, Une famille italienne, le Bonheur de l'Avare, la Lessive* (1859) ; *les Voleurs et l'Ane, les Braconniers, le Rendez-vous de Chasse, Chasse au Cerf, Chasse au sanglier* (1861) ; *Louis XVII au Temple, Marguerite au rouet* (Faust, de Goethe) ; *Chasse au Cerf* (1863) ; *la Tentation de saint Antoine, Episode de la retraite de Russie* (1864) : ce dernier a reparu à l'Exposition universelle de 1867 ; *les Convivés inattendus, le Pantin* (1865) ; *la Fuite en Égypte* ; *Scène de la campagne de Russie* (1866) *Portraits d'enfants* (1868) ; *Bonaparte à Toulon* (1869) ; *le Printemps, l'Automne* (1870) ; *la Sortie de l'école* (1872) ; *le Rendez-vous de chasse, le Départ pour le marché* (1874) ; *une Scène de l'invasion, la Tentation de saint Antoine* (1876) ; *le Déjeuner du chasseur, la mère de famille* (1877).

M. Beaume a fait aussi quelques portraits et des marines. Ses principaux sujets historiques, exécutés de 1836 à 1843, appartiennent au musée de Versailles et représentent les exploits les plus récents de la galerie des batailles : *le Passage du Rhin à Dusseldorf, Combat du Diernstein, la Journée d'Albreto, la Bataille de Lutzen, la Prise de Halle, le Combat d'Oporto, la Bataille de Bautzen, celle de Toulouse et le Combat du Sig*, sujets d'ailleurs presque tous exposés à divers intervalles et complétés par le *Napoléon s'embarquant à Porto-Ferraio*, au début des Cent-Jours. Il a obtenu dès longtemps les distinctions décernées aux artistes : une 2<sup>e</sup> médaille en 1824, une 1<sup>re</sup> en 1827 et la décoration au 1<sup>er</sup> mai 1836.

Son fils, M. Louis-Alexandre BEAUME, né en 1827, avocat à Paris, a publié, avec M. Ét. Blanc, plusieurs ouvrages de droit, dirigé les *Annales des justices de paix* et signé du pseudonyme de Beaumont quelques librettos avec M. Nuitier.

**BEAUMONT** (Charles-Edouard DE), peintre et dessinateur français, né à Lannion (Cotes-du-Nord) vers 1821, est fils d'un sculpteur distingué et élève de A.-F. Boisselier. Ses premiers envois furent des paysages empruntés aux environs de Cernay et de Senlis (1838, 1839, 1840), puis, après de fréquentes abstentions, des sujets mythologiques : *Andromède* (1866) ; *Circé* (1867) ; *Léda* (1868). Il a également abordé l'allégorie et la peinture de genre : *les Œcueils de la vie* (1855) ; *les Femmes chassant la Vérité* (1864) ; *la Part du capitaine* (1868) ; *Quærens quem devoret ; les Femmes sont chères* (1870) ; *la Fin d'une chanson et Où diable l'amour va-t-il se nicher ?* (1873). Outre de nombreuses lithographies et aquarelles,



on lui doit les illustrations d'une édition du *Diable amoureux* de Cazotte (1845, in-12), des *Nains célèbres* de d'Albanès et G. Fath (1845, in-12), de plusieurs chapitres de l'édition de *Notre-Dame de Paris*, publiée par Perrotin (1845, gr. in-8), et celles de beaucoup de ces cartes d'invitation ou de menus, coloriées ensuite par la chromolithographie, que la mode a adoptés depuis quelques années. M. de Beaumont a reçu une médaille au Salon de 1870, une médaille de 2<sup>e</sup> classe à celui de 1873 et la décoration de la Légion d'honneur en 1877.

**BEAUMONT** (Élie DE). Voy. ÉLIE DE BEAUMONT.

**BEAUMONT-VASSY** (Édouard-Ferdinand DE LA BONNINIÈRE, vicomte DE), publiciste français, né au château de la Mothe-Souzay (Indre-et-Loire), en 1816, débuta dans la littérature par des romans : *une Marquise d'autrefois* (1838, in-8), *Don Luis* (1839, in-8), *les Apparences*, etc., genre qu'il n'a pas abandonné ou auquel il est revenu, après un assez long intervalle. Il se tourna ensuite vers l'histoire, et écrivit notamment *les Suédois depuis Charles XII jusqu'à Oscar I<sup>er</sup>* (1841, 2 vol. in-8, 3<sup>e</sup> édit., 1847, 1 vol. in-18), d'après des recherches que lui rendit faciles une mission spéciale en Suède, sous le ministère de M. Guizot.

M. de Beaumont-Vassy, un des hommes les plus dévoués du parti conservateur monarchique, attaqua vivement la révolution de Février dans différentes brochures, telles que la *Politique des honnêtes gens* (1851) et la *Préface du 2 décembre* (1853). En 1849, il siégea, comme membre du conseil général d'Indre-et-Loire, à la Haute-Cour de Bourges qui jugea les accusés de l'attentat du 15 mai. Préfet de l'Aisne, de 1851 à 1853, il fut nommé, en 1852, maître des requêtes de première classe au Conseil d'État. Décoré depuis le 12 février 1845, il fut fait officier de la Légion d'honneur en août 1858. Mais depuis quelques années, ce haut dignitaire s'était jeté dans de frauduleuses opérations financières par suite desquelles il fut condamné, en avril 1859, à deux ans d'emprisonnement. — Il est mort à Paris le 25 juillet 1875.

Nous avons à citer encore de M. de Beaumont-Vassy : *Swedenborg, ou Stockholm en 1756* (1842, in-8), tableau de la société suédoise; *Histoire des États européens depuis le congrès de Vienne* (1843-1853, tome I à VI, in-8), publication inachevée qui comprend sous ce titre l'histoire particulière des Pays-Bas, de la Suède, du Danemark, de la Prusse, de la Grande-Bretagne, de l'Italie et de la Russie; *Un Dernier rêve de jeunesse* (1852, in-8), roman; *Histoire de mon temps* (1855-1858, 4 vol. in-8), revue peu impartiale du règne de Louis-Philippe et de la République; *les Salons de Paris et la société parisienne sous Louis-Philippe I<sup>er</sup>* (1866, in-18); *Une Intrigue dans le grand monde* (1867, in-18), roman de mœurs contemporaines; *les Salons de Paris et la société parisienne sous Napoléon III* (1868, in-18); *L'Amour diplomate* (1869, in-18); *Histoire authentique de la Commune* (1871, in-12; 2<sup>e</sup> édit. 1872, in-4); *Histoire intime du second Empire* (1874, in-12); *Papiers curieux d'un homme de cour* (1875, in-12), etc.

**BEAULAN** (Victor-Arthur ROUSSEAU DE), auteur dramatique français, né à Paris, en juin 1823, est fils du compositeur de ce nom, mort en 1853. Il fit ses études au lycée Bonaparte, et, après quelques essais infructueux en poésie, il travailla, depuis 1848, pour les théâtres de genre, auxquels il a fourni, soit seul, soit en collaboration, une trentaine de pièces. Après avoir été, au commen-

cement de 1868, commissaire impérial près de l'Odéon, il fut nommé aux mêmes fonctions près les théâtres lyriques et le Conservatoire, puis chef du bureau des Théâtres (juin 1871) et sous-directeur des Beaux-Arts au ministère de l'instruction publique. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1858.

Nous citerons parmi ses pièces : *le Lis dans la vallée* (Théâtre-Français, 1853), drame en cinq actes, tiré du roman de Balzac; *Le Règne des escargots*, revue de l'année 1847; *Hortense de Cerny* (Vaudeville, 1851); *la Poupée de Nuremberg* (Théâtre-Lyrique, 1852); *Élisa, ou un chapitre de l'Oncle Tom* (Gymnase, 1853); *Boccace, ou le Décameron* (1853); *To be or not to be* (1854); *Dans les vignes* (1855); *Thérèse, ou Ange et Diable* (Gymnase, 1858); *les Pièges dorés* (Français, 1858); *l'École des Ménages*, drame en cinq actes, en vers (mai 1858); *les Plantes parasites*, comédie en quatre actes (Vaudeville, mai 1862), etc.

**BEAQUIER** (Charles), littérateur français, né à Besançon, le 19 décembre 1833, fit son droit à Paris, entra à l'École des Chartes en 1854 et obtint le diplôme d'archiviste-paléographe. Il s'occupait tout à la fois de critique musicale et de journalisme politique. Nommé sous-préfet de Pontarlier, le 6 septembre 1870, il donna sa démission après la signature de la paix, rédigea diverses feuilles républicaines du département du Doubs, dont il a été élu conseiller général en 1871. Il devint rédacteur en chef de la *Fraternité* de Besançon, et fut élu conseiller municipal de cette ville en 1873.

M. Beaquier a publié : *Notice historique et pittoresque sur le Raincy* (1865, in-8); *Philosophie de la musique* (1865, in-18); *les Dernières Campagnes dans l'Est* (1873, in-18); *le Drame et la Musique* (1877, in-18). Il a donné une édition annotée du *Théâtre de Beaumarchais* (1872, 2 vol. in-16).

**BEAUREGARD** (Pierre-Gustave TOUTANT, DE), général américain sécessionniste, né en 1817, aux environs de la Nouvelle-Orléans, appartient à une des familles les plus aristocratiques de la Louisiane, et descend, par sa mère, des ducs italiens de Reggio. En 1833, il entra à l'École militaire de West-Point; il était lieutenant d'artillerie en 1835, et dans la guerre du Mexique, en 1847, il prit part, comme capitaine, aux batailles de Controvas et de Cherubusco. Il fut chargé ensuite de diriger la construction de la Douane et de la Monnaie de la Nouvelle-Orléans, ainsi que celle des défenses élevées à l'embouchure du Mississippi. Il fut nommé directeur de l'École de West-Point, mais n'accepta point ces fonctions.

Dès le commencement de la scission entre le Nord et le Sud, M. J. Davis désigna le général Beauregard pour commander à Charleston. Celui-ci attaqua, le 12 avril, le fort Sumter et le força à se rendre le lendemain. C'était le premier acte d'hostilité entre les deux partis. Aussitôt l'armée confédérée s'organisa, et Beauregard fut nommé général en chef. Il se chargea spécialement de diriger la division occidentale de l'armée, et se porta sur Norfolk qui menaçait Butler. Pendant quelques jours, tout se passa en escarmouches; enfin le 21 juillet, les confédérés livrèrent la première bataille de Bulls'Run, victoire qui fut plûtôt pour le Nord un grand échec moral qu'un désastre matériel, et qui exalta l'enthousiasme du Sud. Dans cette journée, le général Beauregard soutint sa haute réputation militaire, mais il ne sut pas profiter de son succès et du désordre qui régnait dans les troupes de l'Union. Soit qu'il

n'ait pas osé, soit que ses troupes affaiblies par leur triomphe même n'aient pu aller plus loin, il laissa les fédéraux se réorganiser pendant le mois d'août et se fortifier en septembre sur la ligne du Potomac, de manière à arrêter la marche des vainqueurs. Le reste de la campagne ne fut signalé par aucun incident remarquable.

Au mois de janvier 1862, le général Beauregard prit le commandement de l'armée du Mississippi, sous la direction supérieure du général A. Sidney Johnstone. Tous deux livrèrent, le 6 et le 7 avril, la bataille de Pittsburg-Landing, près de Corinth, dans l'Alabama, qui, favorable le premier jour pour leurs armes, se changea le lendemain en défaite. En voyant les fédéraux maîtres de la Nouvelle-Orléans, Beauregard adressa le 27 avril une proclamation aux planteurs du Sud, pour les engager à brûler immédiatement tout leur coton. Cependant l'offensive vivement reprise par les fédéraux depuis la panique de Bulls-Run et l'impuissance à laquelle Beauregard fut réduit par leurs manœuvres dans les formidables lignes de défense qu'il avait élevées près de Corinth, nuisirent à sa popularité; il fut rappelé à Richmond, et, le 15 juin, il laissa au général Bragg le commandement de l'Alabama. On revint bientôt sur cette décision, et au mois de septembre, on lui rendit un commandement, en lui confiant le département des Côtes, avec Charleston pour quartier général. Le général Beauregard inaugura son commandement en battant les fédéraux près de Savannah (22 octobre 1862), puis, s'occupant spécialement de la défense du territoire confédéré, il fit élever, à Charleston surtout, des fortifications redoutables. Bientôt après, il subit, dans cette ville, le bombardement infructueux du général Gillmore (août 1863); il repoussa également les attaques du général Kilpatrick et du colonel Dahlgren (27 février-1<sup>er</sup> mars 1864). Il alla ensuite défendre Richmond contre Butler et battit l'armée fédérale à Drury's-Bluff (16 mai). Dès que la défense des villes fortes lui permit de reprendre la campagne, il marcha contre Memphis avec des forces considérables. Mais bientôt, il fut arrêté par la marche victorieuse de Sherman en Géorgie, marche qu'il n'osa pas entraver avec son armée formée en grande partie de milices. La prise de Richmond et la réduction de l'armée de Virginie rendirent toute lutte impossible, et au mois d'avril 1865, l'armée de Beauregard dut se rendre à Sherman, en même temps que celles de Johnstone, Hardee et Breckenridge, dernières ressources de la confédération. En 1865, après le rétablissement de l'Union, il reentra dans sa plantation. Plus tard il devint président des chemins de fer du Mississippi.

**BEAUREPAIRE (DE).** Voy. ROBILLARD DE BEAUREPAIRE (DE).

**BEAUREPAIRE-ROHAN (Henri DE),** voyageur brésilien, d'origine française, né vers 1818, dans la province de Piauhuy, où il a passé une partie de son enfance, entreprit, en 1845, d'explorer les vastes solitudes qui s'étendent au sud de Rio de Janeiro. Partant de Cuyaba, il pénétra, en 1846, dans le Paraguay avec un officier français, M. Leverger, qui, après avoir été naturalisé Brésilien, a reçu le gouvernement de la province de Matto-Grosso, et le grade de capitaine de frégate. A l'Assomption, il reçut un excellent accueil du président Lopez, et alla visiter M. Bonpland à Santa-Borgia. Les résultats de cette pénible exploration, très-curieux pour la météorologie et la géographie, ont été consignés dans la *Revue de l'Institut historique du Brésil* et publiés ensuite

sous ce titre : *Descrição de huma viagem de Cuyaba ao Rio de Janeiro* (Rio, 1846, in-8).

A la suite d'un voyage au lac Guaíba, M. de Beaurepaire-Rohan fut placé dans le corps des ingénieurs, avec le titre de major (1850) et chargé plus tard par le gouvernement de recueillir des notions exactes sur les régions centrales de l'empire, à peu près abandonnées aux tribus indigènes. Dans les années suivantes il entreprit une *Géographie complète du Matto-Grosso* et une *Histoire générale des provinces méridionales* qu'il avait parcourues.

**BEAUSSIRE (Émile-Jacques-Amand),** publiciste et ancien représentant français, né le 26 mai 1824, à Luçon (Vendée), où son père était négociant, fit ses études dans sa ville natale, et à Bourbon-Vendée, puis à Paris, au collège Louis-le-Grand, et entra à l'École normale en 1844. Reçu le second au concours d'agrégation de philosophie de 1848, où M. Renan était le premier et M. Caro le troisième, puis docteur ès lettres en 1855, il fut successivement professeur aux lycées de Lille, de Rennes, de Tournon et de Grenoble; professeur de littérature étrangère à la faculté des lettres de Poitiers, et de philosophie au collège Rollin et au lycée Charlemagne. Resté à Paris après l'insurrection du 18 mars, il fut arrêté le 13 Mai suivant, par l'ordre du Comité de salut public, et remis en liberté peu de jours après. Nommé aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, représentant de la Vendée à l'Assemblée nationale, par 34 475 voix sur 61 498 votants, il présenta sur l'instruction primaire, un projet complet qui combinait le principe de l'instruction obligatoire avec celui de la liberté d'enseignement, et combattit le volontariat d'un an, lors de la discussion de la loi sur l'armée (18 juin 1872). Il vota constamment avec la gauche et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Il échoua avec une honorable minorité aux élections sénatoriales de la Vendée, mais il fut élu député, le 5 mars suivant, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de l'arrondissement de Fontenay-le-Comte, par 8544 voix. Il suivit la même ligne politique à la Chambre qu'à l'Assemblée nationale et fut un des 363 députés qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il échoua avec 7612 voix contre 97944 données à M. Alfred Leroux, ancien député, candidat officiel et bonapartiste. Celui-ci, ayant été invalidé, ne se représenta pas, et M. Beaussire, de nouveau candidat des républicains de la Vendée, fut élu, sans concurrent, le 2 février 1879, par 9088 voix sur 10 610 votants.

Outre ses deux thèses de doctorat (*Du Fondement de l'obligation morale* et *De Summi apud Anglos poetæ tragædiis e Plutarcho ductis* 1855, in-8), M. Beaussire a publié : *Lectures philosophiques ou Leçons de logique extraites des auteurs dont l'étude est prescrite par l'Université* (1857, in-18); *Notice sur un manuscrit inédit de la bibliothèque de Poitiers* (1864, in-8); *Antécédents de l'hégélianisme dans la philosophie française* (1865, in-18); *La Liberté dans l'ordre intellectuel et moral*, études de droit naturel (1866, in-8), ouvrage couronné par l'Académie française; *la Guerre étrangère et la Guerre civile* (1871, in-18); divers articles dans la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue des cours littéraires*, le journal *le Temps*, et des mémoires insérés dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences morales*, etc.

**BEAUVAILLET (Pierre-François),** artiste dramatique français, né à Pithiviers (Loiret), le 13 octobre 1801, se voua d'abord à la peinture et

fit, dans l'atelier de Paul Delaroche, d'excellentes études. Une promenade avec Casimir Delavigne, une déclamation en sa présence et les encouragements qu'il reçut de lui, déterminèrent la vocation de M. Beauvallet pour le théâtre. Il entra au Conservatoire et débuta, deux ans après, à l'Odéon, où il compta quelques bons rôles. En 1827, il passa à l'Ambigu et s'essaya avec assez de succès dans plusieurs des drames les plus sanglants du « boulevard du crime. » Engagé au Théâtre-Français en 1830, il eut beaucoup de peine à se défaire des habitudes romantiques qu'il avait contractées et dut faire de nouvelles études pour aborder la scène classique. M. Beauvallet, à partir de 1832, devint le tragédien ordinaire de la Comédie-Française. Il a joué presque tout le répertoire ancien, *Cinna*, *le Cid*, *Polyeucte*, *les Horaces*, *Phèdre*, *Bajazet*, *Tancredé*, tout Corneille, tout Racine et tout Voltaire. Ses meilleurs rôles classiques furent Rodrigue, Polyeucte, Tancredé, et Orosmane. Il a repris aussi *Louis XI*, après Ligier. Il a créé la plupart des rôles, assez rares d'ailleurs, de la tragédie contemporaine et a même abordé la comédie. Après avoir pris sa retraite, il reparut sur la scène à d'assez longs intervalles. En 1868, par exemple, il créa à l'Odéon le rôle du roi Lear dans la pièce de Shakespeare, imitée par M. Jules Lacroix. Les grandes qualités de M. Beauvallet étaient l'entrain, la chaleur, la pureté de la diction; on lui a reproché des gestes de convention et surtout les éclats d'un organe trop puissant qu'il lui a été très difficile de modérer.

M. Beauvallet, à la fois acteur et, depuis 1839, professeur au Conservatoire, fut encore, comme son collègue M. Samson, un littérateur distingué. On a de lui *Cain*, drame en deux actes, en collaboration avec Davesne (1830); un dithyrambe intitulé *les Trois jours*, avec le même, et deux tragédies exactement classiques, auxquelles sa bonne volonté et son talent d'acteur n'ont pu donner le succès, ce sont : *Robert Bruce*, en cinq actes, au Théâtre-Français (1847) et *le Dernier Abencerrage*, en trois actes (1851). L'artiste poète a lu plusieurs fois, aux anniversaires de Corneille et de Molière, des vers de sa composition. — Il est mort à Paris, le 21 décembre 1873.

**BEAUVALET (Léon)**, littérateur français, fils du précédent, né à Paris, en 1829, a abordé, d'assez bonne heure le journalisme et le théâtre. Il a fait partie du grand voyage dramatique, entrepris, en 1855, aux États-Unis par Mlle Rachel, et a publié à son retour : *Rachel et le Nouveau Monde*, d'abord inséré dans le *Figaro* (1856). Il a donné en outre à diverses scènes, seul ou en collaboration : *Sur Terre et sur Mer*, comédie en un acte (1854); *les Femmes de Gavarni*, avec MM. Barrière et Decourcelle (1852); *le Roi de Rome*, drame en cinq actes, avec M. Ch. Desnoyer (1855); *Ninon et Ninette*, vaudeville (1858); *A Chaillet l'Exposition*, vaudeville en deux actes, avec M. Clairville (Théâtre Déjazet, 1862); *le Drame de Montfaucon* (1864); *les Quatre Henri ou la Destinée*, drame historique, en six actes, avec M. Koning (1869); *le Sacrilege*, avec Barrière (1869); *les Femmes de Paul de Kock*, pièce fantastique en cinq actes (1875); *le Fils d'une Comédienne*, avec Frantz Beauvallet (1875), etc.

**BEAUVAU** (Marc-René-Antoine-Victorien, prince de), né à Paris, le 29 mars 1816, s'est fait depuis longtemps une réputation dans le monde du sport. Excellent cavalier, grand chasseur, membre actif du Jockey-Club, il a disputé les prix dans toutes les courses de che-

vaux, et son nom a été plusieurs fois proclamé parmi les vainqueurs sur le turf de Chantilly, de la Marche, du Champ-de-Mars, de la Croix-de-Berny, etc. Il est entré dans la vie politique en acceptant la candidature officielle, aux élections législatives de 1852, dans la 4<sup>e</sup> circonscription de la Sarthe. Élu et réélu, sans concurrence, jusqu'en 1863, sa nomination fut plus disputée en mai 1869 : il n'obtint que 12 130 voix sur 22 510 votants. Il signa, en juillet, la demande d'interpellation des 116. Décoré de la Légion d'honneur depuis 1858, le prince Marc de Beauvau a été promu officier le 14 août 1866.

**BEAUVERGER** (Edmond, baron PETIT DE), homme politique français, député, est né à Paris, en 1818. Après s'être fait recevoir avocat, il devint maire de Chevry-Cossigny, et membre du Conseil général pour le canton de Tournon. En 1852, il entra au Corps législatif comme député de la 1<sup>re</sup> circonscription de Seine-et-Marne, et il a conservé son siège aux élections suivantes comme candidat du gouvernement. En 1863, il a obtenu 19 459 voix sur 25 419 votants. En 1869, il a échoué au scrutin de ballottage avec 13 387 voix, contre 17 829 données à M. de Choiseul-Praslin. Il a été promu officier de la Légion d'honneur. — M. de Beauverger est mort à Paris, le 15 juin 1873.

On cite de lui, outre des études politiques sur *les Constitutions de la France et sur le système politique de Napoléon* (1852, in-8), un *Tableau historique des progrès de la philosophie politique*, suivi d'une *Étude sur Sieyès* (1858, in-8); *les Institutions civiles de la France*, considérées dans leurs principes, leur histoire, leurs analogies (1864, in-8).

**BEAUVOIR** (Ludovic, marquis de), littérateur français, est né à Bruxelles en 1846. Attaché par des traditions de famille aux princes de la famille d'Orléans, il avait à peine vingt ans, lorsqu'il accompagna, en qualité d'ami, le jeune duc de Penthièvre dans son voyage autour du monde de 1866 à 1867. Après avoir servi dans les mobiles de la Somme pendant la guerre franco-prussienne, il entra au ministère des affaires étrangères et fut sous-chef du cabinet du ministre M. le duc Decazes. M. de Beauvoir a publié le récit de son excursion dans l'extrême Orient, en trois séries (I, *Australie*; II, *Java, Siam, Canton*; III, *Pékin, Yeddo, San-Francisco*), réunies sous le titre de *Voyage autour du monde* (1869-1872, 3 vol. in-18; 14<sup>e</sup> édit. 1879, gr. in-8, illustré) : cet ouvrage où la vivacité du récit supplée à l'autorité que ne comportait ni la jeunesse de l'auteur, ni la rapidité de l'expédition, eut auprès des gens du monde un succès attesté par ses éditions multiples, et fut couronné par l'Académie française.

**BEBEL** (Ferdinand-Auguste), chef socialiste et homme politique allemand, né à Cologne, le 22 février 1840, reçut l'instruction primaire dans une école de village et à celle de la ville de Wetzlar, puis fit son apprentissage et s'établit à Leipzig comme maître tourneur. Dès 1862, il était déjà l'un des membres les plus actifs et les plus zélés du mouvement populaire allemand, qui prenait à cette époque un caractère socialiste, sous la direction de Lassalle, et il entra dans cette voie la réunion ouvrière de Leipzig, dont il était président depuis 1865. Dans la Commission permanente des sociétés ouvrières allemandes, dont il était également membre, son influence s'exerça dans le sens socialiste-démocratique. En février 1867, M. Bebel entra dans la vie politique, comme député du district de Glau-

chau-Meerane (Saxe), à l'Assemblée constituante de l'Allemagne du Nord, et il fut réélu au Reichstag ordinaire au mois d'août de la même année. En janvier 1871, il fit partie du premier Reichstag de l'Empire allemand. Sans fortune, il travaillait, dans l'intervalle des séances, chez des tourneurs de Berlin, pour pourvoir à son existence. Il se montra à la tribune, comme dans la presse, le chef le plus capable et le plus déterminé de son parti, qui prit la dénomination du « parti ouvrier d'Eisenach » (Eisenacher Arbeiterpartei), pour se distinguer des lassaliens, mais qui se rattacha au parti ouvrier international de Londres, dirigé par M. Karl Marx. Accusé du crime de haute trahison, ainsi que son collègue M. Liebknecht en 1872, ils furent l'un et l'autre jugés à Leipzig, déclarés coupables et condamnés, le 26 mars, à deux ans d'emprisonnement dans une forteresse. En outre, M. Bebel se vit juger, la même année, pour crime de lèse-majesté envers l'empereur d'Allemagne, à la suite d'un discours prononcé à Gohlib, et condamné à neuf mois de prison et à la perte de son mandat de député (6 juillet); il protesta par une lettre énergique à ses électeurs, mais ne put siéger, malgré la proposition de M. Sonnemann, député de Francfort. Il fut réélu au Reichstag, en janvier 1874, par le même district, mais échoua, en 1876, aux élections pour la Diète particulière du royaume de Saxe. Au milieu des discussions sur la loi contre les socialistes qui fut l'occasion de la dissolution du Reichstag allemand, en 1878, M. Bebel, soutint activement la lutte contre le chancelier de Bismarck. Réélu au Reichstag, il ouvrit l'attaque contre le projet de loi et reprocha à son auteur d'avoir eu avec le socialiste Lassalle, des relations que le chancelier s'efforça de démentir (septembre 1878).

**BÉCEL** (Mgr Jean-Marie), prélat français, est né à Beignon (Morbihan) le 1<sup>er</sup> août 1825. Ancien missionnaire apostolique, puis curé-archiprêtre de Vannes, il a été nommé évêque de ce diocèse par décret du 30 décembre 1865, préconisé le 22 juin 1866 et sacré à Paris le 25 juillet suivant. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Avant sa promotion à l'épiscopat, Mgr Bécel avait publié quelques écrits, notamment : *Souvenirs de première communion et confirmation* (1855, in-32); *L'Age de raison* (1856, in-18); *Souvenirs de catholicisme*, ou conférences à l'usage des jeunes gens (1856, in-18).

**BÉCHAMP** (J....-A....), médecin français, né à Bassing, près de Dieuze (Meurthe), le 16 octobre 1816, fut conduit en Valachie par sa famille qu'il y perdit, et revint en France à dix-sept ans. Il s'établit pharmacien à Strasbourg. Après de longues années de pratique et d'études, il résolut de se faire une carrière dans les sciences. Reçu bachelier ès lettres et ès sciences, agrégé à l'École de pharmacie de Strasbourg, docteur ès sciences (1853), avec une thèse sur la *Pyroxyline*, enfin docteur en médecine (1856), avec une thèse sur les *Substances albuminoïdes et sur leur transformation en urée*, il fut aussitôt nommé professeur de chimie médicale et de pharmacie à la Faculté de médecine de Montpellier, et y ouvrit son cours en janvier 1857. Il est devenu depuis professeur de chimie à la Faculté de médecine de Nancy.

Parmi ses travaux, dont la plupart sont insérés dans les *Annales de physique et de chimie*, on a surtout remarqué ceux sur la pyroxyline ou coton-poudre et sur les transformations des substances albuminoïdes. Il a publié à part une série de : *Leçons sur la fermentation vineuse et sur la*

*fabrication du vin* (Montpellier, 1863, in-8); *De la circulation du carbone dans la nature et des intermédiaires de cette circulation* (1868, in-8); *Lettres historiques sur la chimie* (1876, in-8), etc.

**BÉCHARD** (Frédéric), littérateur français, né à Nîmes (Gard), en novembre 1824, est fils de Ferdinand Béchard, ancien représentant. Il fit ses études au collège Henri IV, et partagea, en 1843, avec M. Laboulaye, un prix proposé par l'Académie du Gard sur ce sujet : *De la Famille*. Inscrit, en 1846, au tableau des avocats de Paris, il fut, de janvier 1849 à août 1850, sous-préfet à Lectoure et à Montargis. Le ministère de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877, le ramena dans l'administration, comme préfet de l'Orne.

M. Fr. Béchard a donné au théâtre : *les Tribulations d'un grand homme*, comédie en trois actes (Odéon, 1847); *les Déclassés*, comédie en quatre actes (Vaudeville, 1856); *le Passé d'une femme*, drame en quatre actes (Odéon, 1859), avec M. Ch. Lafont. Il a publié, outre son mémoire couronné (1850, in-18), *les Existences déclassées*, suite de nouvelles (1859, in-18; 2<sup>e</sup> édit. 1864); *Jambe d'argent*, scènes de la grande chouannerie (1865, in-18); *De Paris à Constantinople* (1872, in-18); *la Loi électorale* (1873, in-18); *les Traqueurs de dot* (1870, in-18), en collaboration avec M. A. de Pontmartin, sans compter des articles de critique dans *l'Artiste*, *la Mode nouvelle*, *la Patrie*, *la Revue de Paris*, *la Gazette de France*, etc.

**BECHER** (Siegfried), économiste allemand, né à Plan (Bohême), le 28 février 1806, acheva ses études à Vienne, où il fut reçu docteur en droit en 1831. Pendant la révolution de 1848, il fut secrétaire général du ministère Dobbhoff, puis chargé d'une mission en Allemagne et en Belgique. — Il est mort à Vienne le 4 mars 1873.

On cite de lui : *Manuel pour l'étude de l'histoire* (Handbuch zum historischen Studium, 1833); *Géographie universelle* (Allgemeine Geographie, 1842); *Tableau statistique du commerce extérieur de l'Autriche, de 1829 à 1838* (Statist. Uebersicht des Handels der oestreich. Monarchie mit dem Auslande, etc., Stuttgart et Tubingue, 1841); *Tableau statistique de la population de l'empire d'Autriche de 1834 à 1840* (Statist. Uebers. der Boevölkerung der oestrich., etc., Stuttgart, 1841); *la Population de l'empire d'Autriche, de 1819 à 1843* (die Boevölkerungsverhältnisse der, etc., Vienne, 1846); *Du commerce et des recettes douanières de l'Autriche en 1842* (Ergebnisse des Handels und Zolleinkommens der, etc., Leipsick, 1842); *le Système monétaire autrichien, de 1524, à 1838* (das oestrichische Münzwesen von, etc., Vienne, 1838); *Relations douanières et commerciales de l'Allemagne avec l'Autriche* (die deutschen Zoll und Handelsverhältnisse Leipzig, 1850); *Économie populaire* (die Volkswirtschaft, Vienne, 1853), etc.

**BECHTSEIN** (Reinold), érudit allemand, né à Meiningen, le 12 octobre 1833, est fils du poète et savant écrivain Ludwig Bechstein, mort en 1860. Après avoir étudié aux Universités de Leipzig, de Munich, d'Iéna et de Berlin, la langue allemande et l'archéologie, il fut attaché aux archives du Musée germanique, sous la direction de son père qu'il aida dans ses travaux. En 1866, il se fit recevoir privat-docent à l'Université d'Iéna, et y devint professeur extraordinaire en 1869. Il passa, en 1871, à l'Université de Rostock, comme professeur ordinaire de littérature allemande et moderne.

Outre ses thèses sur *la Prononciation du moyen haut allemand* (Ueber die Aussprache des Mittel-

hochdeutschen; Halle, 1858) et sur *le Mystère des dix Vierges*, édité par son père (Iéna, 1866), on lui doit surtout des éditions de monuments littéraires de l'ancienne Allemagne, entre autres un recueil de *Récits, traditions et légendes* (Altdeutsche Maerchen, Sagen, und Legenden, Leipzig, 1863), et le poème de *Tristan*, de Gottfried de Strasbourg (Ibid., 1869, 2 vol.); puis une nouvelle série du *Deutsches Museum*, commencé par son père (Ibid., 1862, t. I); enfin des articles dans plusieurs recueils, spécialement dans la *Germania* de Pfeifer.

**BECK** (Jean-Tobie), théologien allemand, né à Balingen (Wurtemberg) le 22 février 1804, étudia la théologie à Tubingue où, après avoir été pasteur dans plusieurs villes, il revint comme professeur ordinaire et prédicateur. Il se fit un nom par son enseignement, ses sermons et ses écrits, en combattant auprès de la jeunesse le système de critique spéculative de Baur, et en s'efforçant de ramener la théologie à la stricte interprétation du texte biblique. Nous nous bornerons à citer de lui : *Introduction au système de la doctrine chrétienne* (Einleitung in das System des Christl. Lehre; Stuttgart, 1838; nouvelle éd., 1870); *la Doctrine chrétienne d'après les sources bibliques* (die Christl. Lehrewissenschaft nach den bibl. Urkunden; Ibid., 1841); *Esquisses de psychologie biblique* (Umriss der Bibl. Seelenlehre; Ibid., 1843; 3<sup>e</sup> éd., 1871); *Naissance de la vie chrétienne et Philanthropie chrétienne* (die Geburt des Christl. Lebens und die Christl. Menschenliebe; id., 1872); *la Doctrine des Sacrements* (die Lehre von den Sakramenten; Ibid., 1874). Ses *Sermons chrétiens* (Christl. Reden), forment six recueils (1834 et suiv.). — M. Beck est mort à Tubingue le 28 décembre 1878.

**BECK** (Karl), poète allemand, fils d'un négociant israélite, né à Baja (Hongrie), en 1817, suivit quelque temps les cours de médecine à l'université de Vienne, entra dans les bureaux de son père, puis alla faire à Leipzig des études de philosophie. Il s'y lia avec des artistes et des littérateurs et se livra dès lors exclusivement à la poésie. Plus tard il se rendit à Berlin, d'où il passa à Vienne lors du grand mouvement révolutionnaire de la Hongrie.

Nous citerons parmi ses œuvres poétiques, où l'on remarque la peinture fidèle du caractère vif et passionné des Hongrois, ainsi que l'élégance et la pureté du langage : *les Nuits* (Naechte, Leipzig, 1838); *le Poète ambulant* (der fahrende Poet, Ibid., 1838); *Chants de paix* (Stille Lieder, Ibid., 1839); *Janko le Hongrois, gardien des chevaux* (Ibid., 1842), roman en vers, son chef-d'œuvre poétique; *Recueil de poésies* (Gesammelte Gedichte, 1844), d'abord supprimé par la police de Berlin; *Chants du pauvre homme* (Lieder vom armen Manne, 1846, trois éditions presque simultanées); *les Roses de tous les mois* (Monatsrosen, 1848); *les Chants armés* (Gepanzerte Lieder, Berlin, 1848); *Adresse à François-Joseph* (an Franz Joseph, Vienne, 1849); une tragédie, *Saül*; *Mater Dolorosa* (1853; 2<sup>e</sup> édit., 1854); *Repos et Mouvement* (Still und bewegt, Berlin, 3<sup>e</sup> édition, 1870).

**BECK** (Jean-Népomucène), chanteur autrichien, né à Pesth le 5 mai 1828, suivait dans sa ville natale les études universitaires, lorsque la beauté de sa voix, remarquée par le ténor Erl, lui fit embrasser la carrière d'artiste. Il débuta, à 18 ans, sur le théâtre allemand de Pesth, dans *les Puritains*, de Bellini. Il passa à Vienne pour achever son éducation de chanteur, et parut ensuite avec

succès sur les scènes de Hambourg, Brême, Cologne, Mayence, Wiesbaden, Francfort, etc. En 1853, il fut appelé, comme premier baryton, à l'Opéra de Vienne, et dix ans plus tard, attaché comme chanteur à la Maison de l'empereur d'Autriche. M. Beck, qui maniait avec art une voix puissante, a chanté, pendant ses congés, sur la plupart des grandes scènes de l'Allemagne et de l'Europe.

**BECKER** (Charles-Ferdinand), organiste et musicographe allemand, né à Leipsick, le 17 juin 1804, et fils d'un médecin distingué, étudia la musique dans sa ville natale, sous la direction de Schicht et de Schneider, devint, à quatorze ans, organiste de l'église Saint-Nicolas et se fit applaudir dans les concerts. Menant de front l'histoire et la théorie de la musique avec la composition et le professorat, il publiait son *Conseiller des organistes* (1828) et donnait des *Trios* qui eurent du succès.

Ses ouvrages se succédèrent sans interruption : *Recueil des chœurs des xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles* (1831); *Exposé systématique et chronologique de la littérature musicale* (Leipzig, 1836); *la Musique de chambre aux xvi<sup>e</sup>, xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles* (1840); *Collections chorales des diverses Églises chrétiennes* (1841); *Catalogue alphabétique et raisonné d'une collection d'écrits sur la musique* (1846); *Oeuvres musicales des xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles* (1847); *les Musiciens du xix<sup>e</sup> siècle* (1849), etc. M. Becker a inséré en outre dans le *Journal universel de musique* un grand nombre d'articles.

Nommé professeur d'orgue au Conservatoire de Leipzig, dès sa fondation (1843), il a formé des élèves très distingués. Familier avec la construction de l'orgue, il a donné des plans qu'on a suivis pour un grand nombre d'églises — Il est mort à Leipzig, le 26 octobre 1877.

**BECKER** (Jean-Philippe), publiciste et homme politique allemand, né à Frankenthal (Bavière), le 19 mars 1809, et fils d'un menuisier, avait appris lui-même l'état de brossier, lorsque les événements de 1830 le jetèrent dans les luttes politiques. Il rédigea le *Messageur de l'Ouest* avec Sieben-Pfeiffer et, pendant huit années, fit la plus active propagande en faveur de la *Société des amis de la presse*. Plusieurs fois incarcéré, il fut enfin forcé, en 1838, de gagner la Suisse où il fut le collaborateur de la *Gazette du Jura* et publia, en 1840, une brochure révolutionnaire : *Un mot sur la question du moment*.

En même temps il organisait, parmi les émigrés allemands et les radicaux, des compagnies franches destinées à agir dans l'occasion. En 1846, elles prirent une grande part à la révolution de Berne, et M. Becker, nommé bourgeois de cette ville, servit M. Ochsenbein, en qualité d'aide de camp dans la guerre qui suivit les mesures énergiques prises contre les jésuites et le Sonderbund. A la révolution de 1848, il entra en Allemagne et, à la tête de ses compagnies, remua le duché de Bade. Après une infructueuse tentative, il revint en Suisse et forma une ligue défensive à Huningue. Il envoya quelques-unes de ses compagnies au secours des révolutionnaires de Rome et de Sicile. Arrêtées à Marseille par le gouvernement français, elles revinrent sur leurs pas et allèrent soutenir l'insurrection qui venait d'éclater dans le Palatinat et le grand-duché de Bade. M. Becker y eut pendant trois mois quelques avantages sur les troupes du gouvernement et, après la défaite définitive des démocrates, regagna la Suisse, à travers les défilés de la forêt Noire. Il fonda à Genève un établissement industriel. Depuis, il n'a négligé aucune

occasion de soutenir le parti démocratique et socialiste, notamment lors de la formation de l'Internationale. Il a publié, avec M. Eisselen, une *Histoire de la révolution de mai 1849, dans l'Allemagne méridionale* (Genève, 1849).

**BECKER** (Jacques), peintre allemand, né à Dittelsheim, près de Worms, le 15 mars 1810, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf et emprunta le sujet de ses premières toiles à la vie chevaleresque : sa plus remarquable fut *le Chevalier et sa Maîtresse*. S'inspirant ensuite de la vie moderne du peuple allemand, il produisit une série de tableaux de genre qui excitèrent une vive sensation : *Famille de paysans en prière; le Soir à la fontaine; le Retour de la guerre; la Mort du chasseur tyrolien; les Paysans surpris par l'orage; le Berger frappé de la foudre*, et autres toiles d'un grand effet dramatique. M. Jacques Becker a été appelé à la direction de l'Institut Stadel de Francfort. Il a encore composé un certain nombre d'idylles d'une grande fraîcheur, ou de petites comédies de mœurs d'une exécution brillante : *Jeune paysan portant le seau de sa fiancée, Jeunes filles regardant passer des recrues, Vieille femme avec son chat, Jeune fille donnant à manger à un agneau, Famille aux champs, Jeune ménage buvant devant sa maison, la Dégustation du vin, le Paysan et sa femme*, etc., ainsi qu'un grand nombre d'aquarelles — Il est mort à Francfort, le 22 décembre 1872.

**BECKER** (Karl), peintre allemand, né à Berlin le 18 décembre 1820, suivit dans sa ville natale l'atelier de Kloeber, puis alla compléter ses études à Munich, sous la direction de H. Hess. Lauréat de l'Académie de Berlin en 1842, il vint passer une année à Paris, puis trois années à Rome. Il séjourna aussi à Venise, et se passionna pour les maîtres de l'ancienne école de cette ville. Il traita le genre historique et porta dans ses tableaux la puissance de la couleur et l'harmonie de la composition. On cite de lui : *les Masques à Venise, Charles Quint chez Fugger, Gatz de Berlichingen, l'Inquisition*, etc. Quelques-unes de ses toiles sont dans les collections nationales ou municipales allemandes. M. Karl Becker fait partie du Sénat de l'Académie de Berlin.

**BECKER** (Karl), statisticien allemand, né à Strohausen (Oldenbourg) le 2 octobre 1823, professa les mathématiques à l'école militaire du grand-duché, puis fit, comme capitaine, la campagne du Sleswig-Holstein en 1850. Après la guerre, il étudia la statistique et l'économie politique aux universités de Gœttingue et de Berlin, et fut mis, en 1861, à la tête du bureau de statistique du gouvernement oldenbourgeois. En cette qualité, il dirigea d'importantes publications relatives au grand-duché d'Oldenbourg, et prit part aux conférences de commissions ayant pour objet l'unification des rapports intérieurs de l'Allemagne. En 1872, une administration de statistique de l'empire allemand ayant été fondée, M. Karl Becker en fut nommé directeur, et l'on dut à son activité la publication, en moins de trois ans, des treize premiers volumes de la *Statistique de l'empire allemand* (1875). On cite en outre de lui : *Des Tables de mortalité par rapport à la statistique de la population* (Zur Berechnung vor Sterbetafeln an die, etc.; Berlin, 1874).

**BECKER** (Jean), violoniste allemand, né à Manheim le 11 mai 1833, étudia d'abord en Allemagne, outre son instrument, le piano et la composition, et fut attaché comme virtuose à la

maison de la grande-duchesse Stéphanie de Bade. En 1854, il vint à Paris pour se perfectionner en prenant les leçons d'Alard. Un peu plus tard, il voyagea dans beaucoup de pays en donnant des concerts. A Florence, il prit la direction d'une société de quatuors, fondée dans cette ville par Basevi, puis, en 1866, il en fonda lui-même une nouvelle, qui eut un très grand succès en Italie, et qui se produisit sous le nom de Quatuor florentin dans une grande partie de l'Europe. M. J. Becker a publié un certain nombre de compositions pour violon et pour chant.

**BECKER** (Georges), peintre français, né à Paris vers 1845, élève de M. Gérôme, a successivement exposé : *Dans les Catacombes* (1868); *Oreste et les Furies* (1870); *la Veuve du Martyr* (1872); *Hespha protège les corps de ses fils contre les oiseaux de proie*, toile de dimensions colossales et d'effets violents, vivement discutée par la critique, et qui a reparu à l'Exposition universelle; *Portrait de Mlle F. B.*; et *saint Joseph* (1877). Il a obtenu une médaille en 1870 et une médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1872.

**BECKX** (Pierre-Jean), général des Jésuites, né à Sichesem, en Belgique, le 8 février 1795, embrassa l'état ecclésiastique et, à peine nommé prêtre, fut admis dans la Société de Jésus, à Hildelsheim, en octobre 1819. Très apprécié de ses supérieurs pour son habileté et son talent, il fut chargé de bonne heure de missions délicates. Le duc Ferdinand d'Anhalt-Kœthen s'étant converti au catholicisme, le jeune Père lui fut envoyé pour confesseur, et il remplit, pendant plusieurs années, les fonctions de curé de la nouvelle église catholique élevée à Kœthen. Après la mort du duc, il resta à la cour de sa veuve, la comtesse Julie, et la suivit plus tard à Vienne. Nommé, en 1847, procureur de la province d'Autriche, il alla, en cette qualité, faire partie du collège des procureurs à Rome. En 1848, les Jésuites furent éloignés pour quelque temps d'Autriche : le P. Beckx retourna en Belgique, et, après avoir rempli quelques fonctions comme suppléant, fut nommé recteur du collège de Louvain. Lors du rétablissement des Jésuites dans l'empire d'Autriche, il seconda de toutes ses forces les projets du gouvernement si favorables aux intérêts de son ordre. C'est avec son concours que le primat de Hongrie, le cardinal Szcitowsky, parvint à obtenir la réintégration des Jésuites dans cette partie de l'empire et fonda l'important noviciat de Tynau. Envoyé à Rome en 1853, à l'assemblée convoquée pour donner un successeur au P. Rothaam, il fut élu général de l'ordre. Son habileté et sa fermeté ont puissamment contribué aux succès obtenus par les Jésuites pendant les vingt dernières années, dans les divers pays de l'Europe, surtout dans les pays protestants. Lors de la suppression à Rome des couvents de son ordre, il se retira à Florence d'où il ne cessa d'inspirer le journal la *Civiltà cattolica*. Dans les derniers mois de la vie de Pie IX, il a été question de donner, par dérognation aux règles de l'institut, la dignité de cardinal au P. Beckx. Au mois de janvier 1879, au moment du triomphe complet du parti républicain en France, le journal *l'Univers* a inséré une lettre du général de la Compagnie à ses provinciaux, déclarant que l'ordre des Jésuites, exclusivement voué aux intérêts spirituels de l'Église, avait toujours été et devait être indifférent aux questions politiques. Le P. Beckx a publié, outre divers écrits et discours de circonstance, un *Mois de Marie* (Vienne, 1843), qui a été traduit dans beaucoup de langues et souvent réimprimé.

**BÉCLARD** (Jules), médecin français, né le 17 décembre 1818, à Paris, est fils du célèbre anatomiste mort en 1825. Après avoir suivi les cours de la Faculté de Paris, il fut reçu docteur en 1842, nommé, en 1845, agrégé pour la chaire d'anatomie, et en 1872, professeur de physiologie. Membre de l'Académie de médecine depuis 1860, il en est devenu secrétaire perpétuel en 1873. Il a été élu conseiller général de la Seine pour le canton de Charenton en 1871, réélu en 1874 et en 1878; mais il a échoué aux élections du 20 janvier 1876 pour la Chambre des députés contre M. Talandier qui ne l'emporta que d'un très petit nombre de voix. M. Béclard a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1867.

On a de lui : *le Système cartilagineux* (1864); une édition augmentée des *Éléments d'anatomie générale* de son père (1851); *Hygiène de la première enfance* (1852); *Traité élémentaire de physiologie humaine* (1855, in-8, 235 fig. 6<sup>e</sup> édit., 1870 en deux parties). Il a traduit, de l'allemand, avec M. Sée, les *Éléments d'histologie humaine*, du docteur Koelliker, collaboré au *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, et rédigé avec le docteur Axenfeld le *Rapport sur les progrès de la médecine en France* (1868, in-8) qui fait partie des *Rapports sur les progrès des sciences et des arts*, demandés par M. Duruy.

**BECQ DE FOUQUIÈRES** (Louis-Aimé-Victor), littérateur français, né à Paris, le 17 décembre 1831, entra à l'école de Saint-Cyren 1850; il était lieutenant d'infanterie, lorsqu'il donna sa démission en 1858 pour se consacrer aux lettres. Outre un volume de *Drames et Comédies* (1860, in-18), il a publié : *les Jeux des anciens* (1868, gr. in-8 avec gravures, nouv.; édit., 1873); *Aspasie de Milet*, étude historique et morale (1872, in-18); il a surtout attaché son nom à une remarquable édition critique des *Poésies* d'André Chénier avec *Introduction et Lexique* (1862, in-8; 1872, in-18), complétées par les *Œuvres en prose* du même poète (1872, in-18), les *Œuvres posthumes* (1872, in-18) et un volume de *Documents nouveaux* (1875, in-18) sur Chénier et ses amis. M. Becq de Fouquières a également édité les *Œuvres* de François de Pange (1872, in-18) et donné des recueils de *Poésies choisies*, avec notes et index de *Ronsard* (1873, in-18), de *Malherbe* (1874, in-18), de *Baif* (1875, in-18), de *J. du Bellay* (1876, in-18). On lui doit également une étude biographique sur le peintre *Isidore Pils* (1876, in-8).

**BECQUEREL** (Antoine-César), physicien français, membre de l'Institut, né le 7 mars 1788, à Châtillon-sur-Loing (Loiret), sorti en 1808 de l'École polytechnique comme officier du génie. Il servit en Espagne sous les ordres du maréchal Suchet et prit part aux sièges de Tortose, de Tarragone, de Sagonte, de Valence. A son retour, en 1813, il fut nommé inspecteur de l'École polytechnique; en 1814, il fit la campagne de France, puis quitta le service, après avoir donné sa démission de chef de bataillon du génie.

M. Becquerel, élu membre de l'Académie des sciences, comme successeur de Lefevre-Gineau, en avril 1829, et membre correspondant de la Société royale de Londres, en 1837, devint professeur de physique au Muséum d'histoire naturelle. Il a contribué par ses mémoires et ses rapports au Conseil général du Loiret à appeler l'attention du gouvernement sur les améliorations à exécuter en Sologne. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 12 août 1865. — Il est mort à Paris le 18 janvier 1878.

On doit à M. Becquerel un grand nombre de

travaux sur diverses branches de l'électricité. En 1835 et 1837, il décrivit sa *chaîne simple d'oxygène*, première ébauche des piles à courant constant, et fit connaître la *balance électro-magnétique*. Il a publié un certain nombre d'importants mémoires dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, les *Annales de physique et de chimie* et autres recueils. Nous citerons : *Recherches sur le dégagement de chaleur dans le frottement* (1838); *Mémoire sur les caractères optiques des minéraux* (1839); *sur les Propriétés électro-chimiques des corps simples et leurs applications aux arts* (1841); *Mémoire sur la reproduction artificielle des composés minéraux, à l'aide de courants électriques très faibles* (1852), etc., etc.

Il a donné dans les mêmes recueils, des mémoires de physique appliquée à la physiologie. *Recherches sur la chaleur animale* (1835-1836-1838); *Expériences sur la torpille* (1836); *Expériences sur la température propre des animaux à sang froid* (1841); *De l'action du sel dans la végétation et de son emploi en agriculture* (1849), etc.

M. Becquerel a aussi écrit plusieurs ouvrages étendus : *Traité de l'électricité et du magnétisme* (Paris, 1834-1840, 7 vol. in-8); *Traité d'électro chimie* (in-8); *Traité de physique appliquée à la chimie et aux sciences naturelles* (2 vol. in-8); *Éléments de physique terrestre et de météorologie*, avec M. Edm. Becquerel (1847, in-8); *Traité des engrais organiques* (in-12); *Traité de l'électricité et du magnétisme*, leurs applications, etc., avec le même (1855-1856, 2 vol. in-8); *Résumé de l'histoire de l'électricité et du magnétisme*, avec le même (1858, in-8).

**BECQUEREL** (Alexandre-Edmond), physicien français, fils du précédent, né à Paris, le 24 mars 1820, fut admis, en 1838, à l'École polytechnique, où cependant il n'entra pas. Il assista son père dans un grand nombre de recherches et fut aide-naturaliste au Muséum, puis professeur du Conservatoire des arts et métiers, où il obtint la chaire de physique en 1853. Il a succédé à son père, comme professeur du Muséum en 1878. Il a été en outre professeur de physique à l'Institut agronomique de Versailles et répétiteur de physique à l'École centrale. Élu membre de l'Académie des sciences en juillet 1863, en remplacement de Despretz, il a été décoré de la Légion d'honneur le 22 décembre 1851 et promu officier le 12 août 1868.

On doit à M. Edm. Becquerel, en dehors de sa collaboration active aux travaux de son père, des recherches intéressantes sur le spectre solaire et la constitution de la lumière électrique (*Comptes rendus* de l'Académie, 1839, 1840, 1841); de nombreuses déterminations de pouvoirs réfringents de corps liquides, effectuées en collaboration avec M. Cahours (1840); un *Mémoire sur les lois qui président à la décomposition électro-chimique des corps* (1849); des mémoires sur les phénomènes magnétiques et diamagnétiques (1845-1855); une *Note sur le tracé des lignes isothermes en France*; des *Recherches sur les effets électriques produits au contact des corps solides et liquides en mouvement* (1852 et 1855); la *Lumière, ses causes et ses effets* (1867-1868, 2 vol. in-8); *Des Forces physico-chimiques et de leur intervention dans la production des phénomènes naturels* (1875, in-8, avec atlas).

**BÉDARRIDES** (Gustave-Emmanuel), magistrat français, né à Aix le 20 février 1817, a débuté dans la carrière judiciaire, comme substitut du procureur du Roi, dans sa ville natale en 1840. Dès 1843, il y devenait substitut du procureur général. Premier avocat général dans la même ville, le

19 mars 1848, il fut nommé président de chambre, en 1854, mais rappelé aux fonctions du parquet, comme procureur général à Bastia le 7 janvier 1862. Le 19 mars 1864, avocat général à la cour de cassation, il y fut attaché à la chambre criminelle et se se plaça rapidement à la tête du parquet de la cour suprême. Nommé premier avocat général le 23 avril 1875, il passa à la Chambre civile. Le 7 juillet 1877, il fut nommé président de chambre et remplit cette fonction à la chambre des Requêtees. M. Bédarrides est vice-président du Consistoire central israélite de France. Il a été fait officier de la Légion d'honneur le 4 août 1863.

**BEDDOE** (John), anthropologiste anglais, né à Bewdley (Worcestershire) le 21 septembre 1826, fit ses études aux Universités de Londres et d'Edimbourg. Il reçut dans cette dernière ville, en 1853, le grade de docteur en médecine. Après avoir fait partie de l'état-major médical pendant la guerre de Crimée, il revint exercer la médecine à Clifton et fut attaché à plusieurs hôpitaux. S'étant fait remarquer par de nombreux mémoires sur des questions médicales, statistiques et anthropologiques, il fut nommé, en 1869 et 1870, président de la Société d'anthropologie et remplit, pendant plusieurs années, les fonctions de membre du conseil de l'Association britannique. Il fut en outre élu membre de la Société royale et du Collège royal des médecins (1873).

Il s'est attaché dans ses ouvrages à appliquer à l'ethnologie la méthode numérique. Les principaux sont : *Stature et proportions de l'homme dans les Iles Britanniques* (Stature and Bulk of Man in the British Isles; 1869-70); *Rapports du tempérament et de la complexion avec la maladie* (Relations of Temp. and Compl. to Disease); *Du Régime des hôpitaux* (On Hospital Diets); *Comparaison de la mortalité en Angleterre et en Australie* (Comparaison of Mortality in England and Australia). Il a collaboré aux *Instructions anthropologiques pour les voyageurs*, publiées par l'Association

**BEECHER** (Edward), théologien américain, né à East-Hampton (Long-Island) en 1804, et fils d'un théologien, et est devenu pasteur d'une église presbytérienne à Boston (Massachusetts), où il suivit son père en 1850.

On cite de lui plusieurs ouvrages : *le Baptême, son importance et ses modes* (Baptism with reference to its import. and modes : New-York, in-12), *la Conspiration papale dévoilée* (Papal conspiracy exposed); *les Conflits des âges, ou le Grand Débat sur les relations de Dieu et de l'homme* (Conflicts of ages; Boston, in-12, 1854, ouvrage hardi et assez bizarre, où il rapporte l'origine du mal à l'existence supposée des « progéniteurs de la race humaine, » qui auraient, selon lui, vécu avant Adam; puis de nombreux articles sur la littérature biblique.

**BEECHER** (Henry-Ward), théologien américain, frère du précédent, né à Litchfield (Connecticut) le 24 juillet 1813, longtemps pasteur presbytérien à Brooklyn, dans l'Etat de New-York, a été, pendant quelques années, missionnaire dans les Etats du N'ouest et en particulier chargé d'une église à Cincinnati. Il a acquis une grande réputation par ses sermons et par ses lectures. Adversaire enthousiaste de l'esclavage, il devint l'un des chefs du mouvement abolitionniste dans les Etats du Nord. Sa parole entraînante et énergique, était pleine de saillies originales et plaisantes. Il a publié un recueil de ses sermons sous divers titres et formant une collection de 15 vol. in-12. Rédacteur en chef de l'*In-*

*dépendant*, journal hebdomadaire presbytérien de New-York, qui obtint une grande popularité, M. Beecher se vit intenter par M. Th. Tilton, son associé et plus tard son successeur à cette feuille, un procès en adultère dont les débats prolongés eurent un grand retentissement en Amérique et en Europe (1874-1876).

**BEECHER** (Charles), frère des précédents, né à Litchfield (Connecticut), en 1815, pasteur à Newark (New-Jersey), est auteur d'un ouvrage de théologie très répandu aux États-Unis : *L'Incarnation, ou tableaux de la Vierge et de son Fils* (the Incarnation, or pictures of the Virgin and her son : New-York, in-12), avec une introduction par sa sœur, mistress Stowe (voy. ce nom). En 1853, il accompagna cette dernière en Europe et il a écrit dans les *Sunny memories* toute la partie qui se rapporte au continent.

**BEECHER** (miss Esther-Catherine), femme auteur américaine, sœur des précédents, née le 6 septembre 1800, à East-Hampton (Long-Island), s'est consacrée toute sa vie au progrès et au développement de l'éducation des femmes. Dès 1822, elle a établi à Hartford (Connecticut) un grand établissement destiné à former des institutrices et des maîtresses d'école. Sa fermeté et son bon sens lui ont fait obtenir, dans cette œuvre de dévouement philanthropique, les plus estimables résultats. Elle est aussi fort connue comme écrivain, et son nom, jusqu'au moment où fut publiée *la Case de l'Oncle Tom*, était beaucoup plus répandu que celui de sa sœur, Mme Stowe. (Voy. ce nom.) — Elle est morte à Elmira (New-York), le 12 mai 1878.

On a de miss Catherine Beecher, outre des contes et des nouvelles, plusieurs ouvrages d'économie domestique, de morale et de religion : *Économie domestique* (Domestic Economy; New-York, in-12); *Éducateur moral* (Moral Instructor, in-12); *Le Vrai remède aux maux de la femme* (The true remedy for the wrongs of woman; Boston, in-12); *Dévoirs des femmes américaines envers leur pays* (Duty of american women to their country; Boston, in-12); *la Vérité plus étrange que la fiction* (Truth stranger than fiction; Boston, in-12), satire contre les mœurs des jeunes étudiants en théologie, etc., etc.

**BEECHER-STOWE** (Harriet). Voyez STOWE (mistress).

**BEER** (Adolphe), historien autrichien, né à Prossnitz (Moravie) le 27 février 1831, étudia l'histoire, la philologie et l'économie politique aux universités de Berlin, Heidelberg Prague et Vienne; enseigna dans diverses villes l'histoire générale et spécialement l'histoire du commerce, et reçut le titre de professeur ordinaire, en 1857, à l'Académie du commerce, et, en 1868, à l'École technique supérieure de Vienne. En 1870, il entra dans l'administration du ministère du culte et de l'instruction publique. Il s'est beaucoup occupé de la réforme des écoles populaires. Aux élections de 1873, il fut élu député au Reichsrath.

On cite parmi ses ouvrages : *Histoire du commerce universel* (Geschichte des Welthandels; Vienne, 1860-64, 3 vol.); *la Hollande et la guerre de la succession* (Holland und der Oesterr. Erbvolgekrieg; id., 1871); *le Premier partage de la Pologne* (die erste Theilung Polens; id., 1873-74, 3 vol.), *Léopold II, François II et Catherine de Russie, leur correspondance*, etc. (Leipzig, 1874), etc.

**BEETS** (Nicolas), littérateur hollandais, né à



Harlem le 13 septembre 1814, étudia la théologie à Leyde et fut longtemps pasteur à Heemstede, auprès de Harlem, et à Utrecht. En 1874, il fut nommé professeur ordinaire de théologie dans cette dernière ville. Il s'était fait, dès sa jeunesse une grande réputation comme poète, en transportant dans la littérature hollandaise les procédés byroniens. Il donna un certain nombre de poèmes narratifs (*Jose*, 1834; *de Masquerade*, 1835; *Guy de Vlaming*, 1837), et plusieurs recueils de poésies lyriques (*Gedichten*, 1838; *Korenbloemen*, 1853; *Nieuwe Gedichten*, 1857); *Verstrooide Gedichten*, 1862, 2 vol.). Comme prosateur, il a publié plusieurs volumes d'histoire et de critique littéraire : (*Verpoozingen op Letterkundig Gebied* (Harlem, 1856); *Verscheidenheden*, etc. (1858-73, 6 fasc.); ainsi qu'un essai d'études théologiques sur la *Vie de saint Paul* (Amsterdam, 1855, plus. édit.). Plusieurs de ces ouvrages ont été traduits en allemand.

**BÉGAT** (Pierre), ingénieur français, né le 1<sup>er</sup> avril 1800, à Louhans (Saône-et-Loire), entra à dix-huit ans à l'École polytechnique et fut admis, à sa sortie, dans le génie hydrographique. Il y devint ingénieur en chef, le 16 février 1853. Il a été promu, le 12 août 1857, commandeur de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Description physique et politique de la Grande-Bretagne, de l'Italie et de la France* (1833-34, 3 vol.), accompagnée de cartes dressées par l'auteur; *Traité de géodésie à l'usage des marins* (1839, in-8); *Méthodes et formules relatives au levé des plans hydrographiques*; un *Exposé des opérations géodésiques*, exécutées sur les côtes du nord et du midi de la France, en 1839 et 1844, sous la direction de MM. Beautemps-Beaupré et Monnier, etc.; M. Bégat a collaboré activement aux *Fastes de la Légion d'honneur* (1842-1847, 5 vol. gr. in-8, inachevé) avec MM. Lyévens et Verdot.

**BÉGIN** (Auguste-Émile), médecin et littérateur français, né à Metz, le 23 avril 1803, et fils d'un magistrat de cette ville, se destina d'abord à l'École polytechnique, puis se tourna vers la médecine et fut attaché, pendant la guerre d'Espagne, à l'hôpital de Barcelone. Reçu docteur à Strasbourg en 1828, avec une thèse sur *l'Influence des travaux intellectuels sur le système physique et moral de l'homme*, il se fixa dans sa ville natale. Il y fonda, en 1830, *l'Indicateur de l'Est*. En 1850, il vint s'établir à Paris, où il s'occupa de publications littéraires. Il fut employé aux travaux de la Commission chargée de rassembler la *Correspondance de Napoléon I<sup>er</sup>*.

On a de M. Émile Bégin un assez grand nombre de volumes ou brochures, qui se rapportent à la littérature proprement dite, entre autres : *Histoire des sciences, des lettres, des arts, ... dans le pays Messin* (1832); *Biographie de la Moselle* (1832, 4 vol.); *le Buchan français* (1836); *Connaissance physique et morale de l'homme* (1837); *Lettres sur l'histoire médicale du nord-est de la France, Mélanges d'archéologie et d'histoire* (1840); *Histoire des rues de Metz* (1845, 3 vol.); *Voyages pittoresques en Espagne et en Portugal, en Suisse, en Savoie et sur les Alpes* (1852); une *Histoire de Napoléon, de sa famille et de son époque, au point de vue de l'influence des idées napoléoniennes sur le monde* (1853 et suiv., 6 vol. in-8); de nombreux *Essais* sur divers points d'histoire locale, des *Éloges*, et une traduction de *la Moselle* d'Ausone (1840).

**BEHAGHEL** (Arthur-Alexandre), publiciste et journaliste français, né à Nancy, en 1833, a habité,

pendant cinq ans, l'Algérie (1860-1865), où il a été successivement rédacteur en chef de *l'Observateur de Blidah* et rédacteur de plusieurs autres journaux de la colonie. De retour en France, il appartient à la rédaction de divers journaux, notamment à celle de *l'Époque*, et après avoir été secrétaire rédacteur du Corps législatif, il devint sous-chef du même service à l'Assemblée nationale et à la Chambre des députés. Il a été reçu membre de la Société historique d'Afrique et de la Société de climatologie algérienne.

M. Behaghel a publié : *la Liberté de la presse, ce qu'elle est en Algérie*, lettre à M. le baron David, député (1863, in-8); *Guide à Alger* (1863, in-16), et un ouvrage plus important : *l'Algérie, histoire, géographie, hygiène, agriculture, richesses minérales, commerce et industrie, population, armée, marine*, etc. (Alger, 1865, in-18).

**BÉHAGUE** (Amédée DE), éleveur français, né à Strasbourg, le 12 octobre 1803, est connu par les expériences et les travaux agricoles qu'il a exécutés dans ses propriétés du Loiret, et dont il a consigné les résultats dans différents écrits. Membre et président de la Société d'agriculture, il lui a fait d'importantes donations. Il a aussi été nommé membre du Conseil général d'Agriculture et a fait partie du Conseil général du Loiret. Il a été promu, le 12 janvier 1847, officier de la Légion d'honneur.

On a de M. de Béhague, l'un de nos premiers agronomes : *Note sur quelques travaux agricoles exécutés sur la terre de Dampierre* (1841); *Bêtes ovines; troupeau mérinos, dishley-mérinos et dishley-solognot* (1853); *Expériences sur l'emploi du sel dans l'alimentation du bétail* (1850), avec M. Ém. Baudement; *Notes sur l'engraissement précoce des bêtes à cornes* (1852); *Considérations sur la vie rurale*; *Un Grand-Père à ses petits-enfants* (1873, in-18).

**BÉHIC** (Armand), homme politique français, ancien ministre, sénateur, né à Paris, le 15 janvier 1809, fut attaché très jeune à l'administration des finances, prit part à l'expédition d'Alger, comme employé à la Trésorerie de l'armée, puis devint inspecteur des finances et fit, en cette qualité, plusieurs voyages aux colonies, notamment aux Antilles. Il quitta les finances pour entrer au ministère de la marine, où il parvint aux fonctions de secrétaire général. En 1846, il entra à la Chambre comme député d'Avesnes, fut chargé du rapport de la loi relative au chemin de fer de Paris à Lyon. Élu représentant du peuple à l'Assemblée législative en 1849, il entra peu après au Conseil d'État, et y resta jusqu'en 1851, époque où il prit la direction des fonderies de Vierzon.

Deux ans plus tard, M. Béhic devint inspecteur général du service maritime des Messageries impériales, puis directeur de ces Messageries. Il prit alors une part active aux transports pour l'expédition de Crimée, donna une vive impulsion à l'organisation du service de l'Indo-Chine et créa, près de Toulon, les ateliers de construction de la Seyne. Successivement membre du conseil d'administration des bâtiments civils, président de la commission pour l'organisation des banques coloniales, membre du Conseil général des Bouches-du-Rhône pour le canton de la Ciotat, M. Béhic fut appelé à remplacer M. Rouher au ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, le 23 juin 1863.

Il faut remarquer, entre les actes de son administration, le Rapport sur la nécessité d'une enquête agricole, suivi d'un décret conforme du 30 mars 1866, un Projet de modification du régime sanitaire concernant le choléra, adopté par

le décret du 23 juin de la même année, puis la Convention monétaire de septembre suivant, entre la France, la Suisse, la Belgique et l'Italie, d'après laquelle les pièces fabriquées par les quatre États, au même titre et sur le même type, furent reçues dans leurs caisses publiques respectives. M. Béhic, ayant donné sa démission du ministère, fut nommé sénateur par décret du 20 janvier 1867. Au mois de novembre suivant, il fut désigné comme membre du Conseil supérieur de perfectionnement pour l'enseignement secondaire spécial. Rendu à la vie privée par la révolution du 4 septembre 1870, il se présenta, en janvier 1876, aux élections sénatoriales dans le département de la Gironde, avec une profession de foi nettement bonapartiste, et fut élu, le troisième sur quatre, par 367 voix sur 672 électeurs. Promu commandeur de la Légion d'honneur le 3 octobre 1860, il a été fait grand-croix le 20 janvier 1867.

**BEHIER** (Louis-Jules), médecin français, membre de l'Académie de médecine, est né à Paris, en 1813. Professeur à la Faculté de médecine de Paris, il a été successivement médecin de plusieurs hôpitaux, notamment de la Charité et, depuis 1867, de la Pitié. M. Béhier a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1867 et commandeur le 6 décembre 1872, pour services dans les ambulances pendant la guerre. — Il est mort à Paris le 8 mai 1876.

On cite de lui les ouvrages suivants : *Traité élémentaire de pathologie interne*, en collaboration avec M. A. Hardy, (1844-1858, in-8, t. I à III; 2<sup>e</sup> édit. 1858-1865, in-8, t. I à III); *Études sur la maladie dite fièvre peripneumonique*, lettres adressées à M. le professeur Trousseau (1858, in-8) *Conférences de clinique médicale* faites à la Pitié (1861-1862), recueillies par MM. Menjaud et Proust et revues par l'auteur (1864, in-8).

**BEKE** (Charles-Tilstone), voyageur anglais, né le 10 octobre 1800, abandonna le commerce pour l'étude du droit; puis ayant acquis sur l'histoire d'Orient des connaissances assez étendues, il publia sur les premières races humaines un ouvrage qui fut vivement critiqué en Allemagne : *Origines biblicæ, or researches in primal history* (1834, Londres); ce livre a été réfuté par le docteur Paulus. Il entreprit alors de pénétrer par l'Abyssinie dans l'Afrique centrale et, après diverses démarches infructueuses, se décida à accompagner le major Harris (1843), chargé d'une mission en Abyssinie.

Durant ce voyage, M. Beke rendit des services signalés; à la tête d'une troupe d'indigènes, il explora les provinces méridionales et découvrit des territoires complètement ignorés. Le résultat de ses recherches a été publié dans les recueils spéciaux des Sociétés géographiques de Londres et de Paris. Il a lui-même traité divers points particuliers de géographie et d'ethnographie et rédigé, au sujet du Nil et de ses sources mystérieuses, trois mémoires dont le plus important est : *On the Sources of the Nile* (Londres, 1849). Il a publié, en outre, *Mémoire justificatif* (en français) en faveur des Pères Paéz et Lobo (Paris, 1848); *Notes critiques sur le voyage à Kassa*, de M. A. d'Abbadie (Londres, 1850); *De la Distribution géographique des idiomes abyssins* (Edimbourg, 1843), etc.

De retour en Europe, M. Beke reçut la médaille d'or des sociétés de géographie de Londres et de Paris. Il s'éjourna quelques années en Angleterre, s'y maria et repartit, avec sa femme pour l'Orient. Il parcourut de nouveau diverses régions, la Syrie, l'Abyssinie, etc. Il a publié également plusieurs mémoires sur ces excursions, et sur des

questions relatives à l'ancienne, histoire biblique. Sa femme a écrit elle-même, sur une de ces questions le livre suivant : *la Fuite de Jacob* (J.'s Fleight, Londres, 1864). — M. Beke est mort à Londres le 31 juillet 1874.

**BEKKER** (Emmanuel), philologue allemand, né à Berlin, en 1785, acheva ses études à Halle, sous le célèbre Wolf, qui le regardait comme le plus distingué de ses élèves. En 1807, il obtint une chaire de littérature grecque à Berlin, mais il la quitta trois ans après pour venir à Paris compiler les manuscrits de la Bibliothèque impériale. De retour en Allemagne en 1812, il commença à publier ses *Anecdota græca* (Berlin, 1814-1821, 3 vol.) et sa grande édition de *Platon* (1814-1821, 10 vol.).

Nommé membre de l'Académie des sciences de Berlin, il fut chargé par cette compagnie de faire un second voyage à Paris, pour examiner les papiers de Fourmont et préparer ainsi un *Corpus inscriptionum græcarum*. Il passa ensuite en Italie (1817), avec son collègue Gœschen, et visita successivement Rome, Florence, Venise, le mont Cassin, Césène, Milan et Turin, etc. Les deux savants déchiffrèrent, à Vérone, un manuscrit palimpseste des *Institutes* de Gaius découvert par Niebuhr. Bekker explora également l'Angleterre, la Hollande et le nord de l'Allemagne; puis il repartit à l'université de Berlin la chaire qu'on lui avait conférée dès 1807. — Il est mort dans cette ville le 7 juin 1871.

Ses ouvrages sont aussi nombreux qu'importants. Il a donné d'excellentes éditions : *Orateurs attiques* (Oxford, 1823, 7 vol.; Berlin, 5 vol.); *Thucydide* (Oxford, 1821, 3 vol.; 1824, 1 vol.; Berlin, 1832, *id.*); *Bibliothèque de Photius* (Berlin, 1824, 2 vol.); *Aristophane* (Londres, 1825, 3 vol.); *Scholies de l'Iliade* (Londres, 1826-27, 3 vol.); *Sextus Empiricus* (Berlin, 1842), ainsi que plusieurs poètes grecs. On lui doit aussi la révision du texte des principaux historiens grecs et latins, et il a travaillé au *Corpus scriptorum historiarum byzantinæ*, publié à Bonn en 24 vol. Il s'est aussi occupé savamment de philologie provençale et vénitienne.

**BEL** (François), homme politique français, député, né à Rumilly (Haute-Savoie), le 20 novembre 1805, a été juge à Chambéry, pendant vingt ans, sous le gouvernement sarde. Conseiller général pour le canton de Montmélan et président du Conseil, il fut élu député, aux élections générales de février 1876, dans la dixième circonscription de Chambéry, par 7,600 voix contre 5,528 obtenues par M. La Chambre, candidat monarchiste. Il fit partie de la gauche républicaine et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés qui votèrent contre le ministère de M. de Broglie. Après la dissolution qui suivit, il se représenta dans la même circonscription et fut réélu, le 14 octobre, par 8,549 voix, contre 6,763 obtenu par le concurrent officiel.

**BÉLANGER** (Charles), naturaliste français, est né à Paris, le 29 mai 1805. Après avoir dirigé le jardin royal de Pondichéry, il devint propriétaire d'une mine en France, et résida, depuis 1829, à Paris. Plus tard, il fut nommé directeur du jardin botanique de la Martinique. En 1825, il avait entrepris un long et pénible voyage aux Indes, avait visité le Caucase, l'Arménie, la Perse, toute l'Inde, le Pegou, les îles de l'équateur, le Cap, etc., et avait rapporté des collections fort intéressantes de plantes et d'animaux. Il a raconté lui-même cette exploration sous ce titre : *Voyages aux Indes orientales* (1831-1846, 8 vol. in-8 et atlas ina-

chév). M. Ch. Bélanger, décoré de la Légion d'honneur le 15 janvier 1832 a été promu à la suite de l'Exposition universelle de 1878 (20 octobre).

**BÉLANGER** (Jean-Baptiste-Charles-Joseph), mathématicien français, né en 1790, à Valenciennes, et ancien élève de l'École polytechnique, fut admis dans le corps des ponts et chaussées. Il en sortit après 1830, pour se livrer à l'enseignement. Il remplit longtemps les fonctions d'inspecteur des études à l'École centrale des arts et manufactures, passa à celle des ponts et chaussées comme professeur de mécanique, puis, avec le même titre, à l'École polytechnique. En 1823, ayant un problème d'hydrodynamie à résoudre, il découvrit un nouveau procédé de calcul qui fut approuvé des géomètres et qu'il compléta plus tard dans l'*Essai sur la solution numérique de quelques problèmes* (1828), relatifs au mouvement permanent des eaux courantes. M. Bélanger, qui a pris sa retraite avec le titre d'ingénieur en chef, a été décoré de la Légion d'honneur le 26 avril 1844. — Il est mort le 8 mai 1874.

On a encore de lui : *Géométrie analytique* 1842, in-8), résumé de ses propres leçons ; *Cours de mécanique* (1847), comprenant la dynamique et la statique générale ; *Théorie de la résistance et de la flexion plane des solides*, etc. (1858, in-8 ; 2<sup>e</sup> édit. augm. 1862, in-8) ; *Traité de cinématique* (1864, in-8) ; *Traité de la dynamique des systèmes matériels* (1866, in-8, avec pl.), etc.

**BÉLAVAL** (Mgr Jean-Antoine-Auguste), prélat français, est né à Toulouse le 9 avril 1802. Précédemment vicaire général de sa ville natale, il a été nommé évêque de Pamiers par décret du 28 juillet 1858, préconisé le 27 septembre et sacré le 30 novembre suivant. On ne cite rien hors de ses *Manègements* et *Instructions pastorales*. Mgr Béval a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 août 1869.

**BELBEUF** (le marquis Antoine-Louis-Pierre-Joseph GODARD DE), sénateur français, né à Rouen, le 20 octobre 1791, est issu d'une ancienne famille de robe du parlement de Normandie. Peu de temps avant sa naissance, son père, député aux états généraux, avait émigré. Pour lui, à peine ses études de droit terminées, il entra dans la magistrature et obtint, sous nos divers régimes, un avancement soutenu. Conseiller-auditeur à la Cour de Paris en 1814, conseiller titulaire en 1821 et premier président de la Cour de Lyon en 1829, il fut appelé à la Chambre des pairs, en 1831. Écarté de la politique par la révolution de Février, il fut rappelé au Sénat lors de son organisation, en 1852. Le marquis de Belbeuf a été promu officier de la Légion d'honneur le 1<sup>er</sup> mai 1843, et commandeur en 1864. — Il est mort à Paris le 16 février 1872.

On cite de lui : *Histoire des grands panetiers en Normandie et du grand fief de la grande paneterie* (1856, gr. in-8), et *De la Noblesse française en 1861*, par « un maire de village » (1861, broch. in-8).

**BELCASTEL** (Jean-Baptiste-Gaston-Gabriel-Marie-Louis DE LACOSTE DE), homme politique français, ancien sénateur, né à Toulouse le 26 octobre 1821, fit ses études au collège des Jésuites et son droit à la Faculté de Paris, puis retourna dans ses propriétés et s'occupa d'agriculture. Il n'entra dans la vie politique qu'en 1871, lorsqu'il fut élu représentant à l'Assemblée nationale, par le département de la Haute-Ga-

ronne, le dernier sur dix. Il prit place à l'extrême droite et se signala par l'exaltation de ses opinions religieuses et monarchiques. Après le vote sur les pétitions des évêques, il rédigea une adresse à Pie IX, protestant contre les « usurpations sacrilèges » de l'Italie à l'égard du Saint-Siège ; cette adresse, publiée par *l'Univers*, réunit quarante-six adhérents, mais les signataires voulurent demeurer inconnus, à l'exception de MM. de Belcastel et Combier. Adversaire de M. Thiers et ennemi déclaré du gouvernement républicain, il fut un des onze représentants qui refusèrent leur vote de confiance au chef du pouvoir exécutif, après la crise provoquée par le rejet de l'impôt sur les matières premières (20 janvier 1872), il s'employa activement au renversement de l'illustre homme d'Etat.

M. de Belcastel continua son opposition sous le maréchal de Mac-Mahon. Il déclara à la tribune, à M. de Broglie, qu'il ne supporterait pas la présence d'un préfet protestant à la tête de son département, et exigea le changement de M. de Guerie. M. de Belcastel prit une part très-active à toutes les manifestations religieuses qui eurent lieu dans le courant des années 1873 et 1874 ; il organisa notamment le fameux pèlerinage à Paray-le-Monial, où, en juin 1873, il « voua la France au Sacré-Cœur. » Il vota, dans l'Assemblée contre la prorogation des pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon, et repoussa l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections sénatoriales de janvier 1876, il se porta comme candidat, dans le département de la Haute-Garonne, avec une profession de foi monarchique, et ne fut élu qu'au troisième tour de scrutin, le dernier sur trois, par 378 voix sur 674, grâce aux électeurs républicains, qui reportèrent sur lui leurs suffrages pour empêcher l'élection d'un candidat bonapartiste. Au Sénat, il continua à siéger à l'extrême droite et s'associa à tous les efforts de la majorité monarchique de cette Assemblée, notamment lors de la dissolution de la Chambre des députés (juin 1877). Il n'a pas été réélu lors du premier renouvellement triennal du 5 janvier 1879.

On cite de M. de Belcastel quelques publications : *les Iles Canaries et la vallée d'Orotava au point de vue hygiénique et médical* (1862, in-8) ; *la Citadelle de la liberté, ou la question romaine au point de vue de la liberté du monde* (Toulouse, 1867, in-8) ; *Ce que garde le Vatican* (1871, in-18).

**BELCHER** (sir Edward), navigateur anglais, né en 1799, d'une famille qui a occupé de hauts emplois dans les colonies américaines, fut inscrit, dès l'âge de treize ans, sur les cadres de la marine royale en qualité de volontaire de première classe, devint bientôt midshipman et assista, dans les campagnes de 1815 et de 1816, à la prise de Gaète et au bombardement d'Alger. En 1819, il commanda, comme lieutenant, le sloop de guerre *le Mirmidon*, qui faisait partie de la station navale d'Afrique. De 1825 à 1828, il fut attaché à l'expédition arctique du capitaine Beechey.

Promu capitaine (1829), M. Belcher fut chargé de croiser, à bord de *l'Etna*, sur les côtes de Guinée et dans les eaux de Portugal. Au mois de novembre 1836, il reçut le commandement du *Sulphur*, avec mission d'explorer les côtes occidentales de l'Amérique et des Indes. Ce voyage, qui dura sept ans, a été publié sous le titre de : *Voyage du Sulphur autour du monde, de 1836 à 1842* (Narrative of the voyage round the world on the Sulphur, Londres, 1843, in-8) : il eut pour résultat de nombreux renseignements sur la géographie du littoral, et l'histoire naturelle de la

Nouvelle-Guinée et des archipels de la Chine, ainsi qu'une étude complète des embouchures du Sacramento. En 1841, M. Belcher rallia la flotte de guerre destinée à agir contre la Chine, opéra, dans la rivière de Canton, les sondages nécessaires, poussa dans l'intérieur une reconnaissance qui aida beaucoup au succès du général H. Gough, fit la chasse aux jonques chinoises et en coula bas une trentaine. Il fut promu capitaine en second et créé chevalier (1843).

Sir E. Belcher reprit bientôt la mer à bord du *Samarang* et accomplit son expédition la plus importante, dont le compte rendu a paru en 1848, sous ce titre : *Relation d'un voyage aux Indes orientales* (Narrative of a voyage to the east Indies during the years 1843-1848, in-8, fig.); la partie botanique, très détaillée, est l'œuvre du chirurgien Adams. Sir Belcher visita l'archipel de Bornéo, où il obtint du sultan la cession de l'île de Laboan, aida puissamment le fameux John Brooks à combattre les pirates malais et reçut même, dans un engagement, une blessure dangereuse. Il parcourut ensuite les ports chinois, les Manilles, les Célèbes, la Corée, le Japon, les Philippines, etc. Son livre donne de curieux et importants détails sur les mœurs, les productions, les phénomènes naturels de ces pays. En 1852, il fut chargé d'une expédition envoyée à la recherche de sir J. Franklin. Son voyage ne fut pas heureux; surpris dans les banquises, il fut obligé, pour sauver l'équipage, d'abandonner son bâtiment. Traduit, à son retour, devant un conseil de guerre (1854), il prouva clairement qu'il n'avait pas eu d'autre alternative et fut acquitté à l'unanimité. En 1863, il fut nommé contre-amiral de l'escadre Blanche. — Il est mort à Londres le 20 mars 1877.

Outre les ouvrages cités, on a du capitaine Belcher un *Traité de la topographie navale* (Treatise on practical surveying, Londres, 1835, in-4); deux excellents ouvrages d'hydrographie, l'un pour la navigation du Douro (*Direction for the river Dours*, 1835, in-8) et l'autre pour celle de la Gambie (*Direction for the river Gambia*, 1835, in-8), le *Dernier voyage au pôle Nord* (the Last of the arctic voyages, 1855, 2 vol. in-8, fig.), dont la partie scientifique a été confiée aux soins de sir J. Richardson, Rob. Owen, Th. Bell, etc. En 1856, il a publié un roman, *Horace Edward Brenton* (3 vol.), qui offre une vive peinture des scènes de la mer, et en 1871, le *Grand courant équatorial ou Gulf Stream* (the great equatorial current, etc.).

**BELCREDI** (Richard, comte), homme d'État autrichien, est né le 12 février 1823, d'une ancienne famille noble. Il occupait déjà, en 1861, un poste politique important en Silésie; il fut, en 1862, nommé gouverneur de cette province. Au mois de mai de l'année suivante, il passa au gouvernement de Bohême dont il devint vice-président. Enfin, le 27 mai 1864, il fut promu, par rescrit impérial, vice-roi de cette importante région et nommé conseiller privé. Il fit preuve, dans ces différents postes, d'un esprit de conciliation et d'une puissance de travail exceptionnelle et son administration réussit à satisfaire à la fois les Allemands et les Tchèques. Nommé président du conseil des ministres et ministre d'État, il eut à lutter inutilement contre les circonstances désastreuses de la guerre avec la Prusse. Entré en fonctions le 27 juillet 1865, il se retira au mois de février 1867, pour faire place à M. de Beust.

**BELEZE** (Guillaume-Louis-Gustave), littérateur français, né à Montpellier, le 21 août 1803, fit ses études avec éclat au collège royal de cette ville et

obtint les six premiers prix de la classe de rhétorique. Admis à l'École normale, en 1821, il fut enveloppé, deux ans après, dans le licenciement qui frappa cet établissement et, se vouant à l'enseignement libre, donna des leçons, fit une éducation particulière et prit enfin la direction de l'institution Morin, qu'il conserva vingt ans (1831-1852). Il a été décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1869.

On doit à M. Beleze un *Cours complet d'enseignement élémentaire*, qui ne forme pas moins de vingt volumes in-18 et qui comprend l'histoire ancienne et moderne, la géographie, des exercices de langue et de littérature, les sciences physiques et naturelles, etc. : la plupart des traités de ce cours ont eu de dix à vingt éditions. Son principal ouvrage est le *Dictionnaire universel de la vie pratique* (1859, gr. in-8 à 2 col.; 4<sup>e</sup> édition, avec supplément, 1872). Il a publié encore : *Jeux des adolescents* (1855, in-12); *Dictionnaire des noms de baptême* (1863, in-8). *Dictionnaire d'instruction primaire* (1877, in-18). Il a donné aussi un certain nombre d'éditions classiques de textes grecs et latins, la plupart avec deux traductions, l'une en regard du texte, l'autre interlinéaire; il a fourni la traduction de *Jugurtha* aux *Classiques latins* de M. Nisard et de nombreux articles de biographie littéraire au *Répertoire de littérature ancienne et moderne*.

**BELGIOJOSO** (Christine TRIVULZIO, princesse DE), fille de Jérôme-Isidore, marquis de Trivulzio, née le 28 juin 1808, épousa, en 1824, le prince Émile de Barbian et Belgiojoso pour elle. Passionnée pour la double cause de l'Italie et de la liberté, elle ne put se résigner à vivre à Milan sous la domination autrichienne et vint s'établir à Paris, où sa fortune, son amour des lettres et des arts et ses opinions politiques attirèrent autour d'elle une société d'élite. Elle devint l'amie de plusieurs écrivains et hommes d'État célèbres, particulièrement de M. Mignet et d'Augustin Thierry, dont elle dépassait de beaucoup le libéralisme de jour en jour plus modéré. En 1846, elle donna, sous l'anonyme, un *Essai sur la formation du dogme catholique* (4 vol.). En 1848, elle se jeta avec ardeur dans le mouvement révolutionnaire, courut à Milan qui venait de s'insurger et leva à ses frais un bataillon de volontaires. Les victoires de Radetsky la forcèrent de s'expatrier; ses biens furent mis sous séquestre.

Pendant cette période de lutte, elle envoya quelques articles à la *Liberté de penser*. En 1850, elle publia, dans le *National*, ses *Souvenirs d'exil*, et, se mit à rédiger des *Notions d'histoire à l'usage des enfants* (1851, in-18). Elle a fait depuis un voyage en Asie Mineure, dont le récit a paru dans la *Revue des Deux Mondes*, puis en volumes, sous les titres de : *Asie Mineure et Syrie* (1858, in-8), *Scènes de la vie turque* (1858, in-18); *Emina, récits turco-asiatiques* (Leipzig, 1856, 2 vol. in-16). Elle a encore écrit *Histoire de la maison de Savoie* (1860, in-8); *Réflexions sur l'état actuel de l'Italie et de son avenir* (1869, in-18), ainsi que d'intéressantes nouvelles, révélant un véritable talent d'écrivain.

Rentrée en possession de ses biens, grâce à l'amnistie décrétée par l'empereur François-Joseph, la princesse Belgiojoso continua de chercher dans ses travaux littéraires un aliment nécessaire à son activité. Balzac a cru reconnaître, dans cette grande dame artiste et républicaine, cette duchesse de San-Severino dont Stendhal a fait l'héroïne de la *Chartreuse de Parme*. — Elle est morte à Milan le 5 juillet 1871.

**BELGIQUE** \* (Maison royale de), branche ca-

dette de la maison de Saxe-Cobourg-Gotha. Prince régnant : Léopold II (Voy. ce nom). Reine : Marie-Henriette-Anna, archiduchesse d'Autriche, née le 23 août 1836, fille de feu l'archiduc Joseph-Antoine-Jean, palatin de Hongrie. — Enfants : princesse Louise-Marie-Amélie, duchesse de Saxe, née à Bruxelles, le 18 février 1858, mariée le 4 février 1875 au prince Philippe de Saxe-Cobourg-Gotha; princesse Stéphanie-Clotilde-Louise-Hermine-Marie-Charlotte, duchesse de Saxe, née à Laeken, le 21 mai 1864. Clémentine-Alberte-Marie-Léopoldine, née le 30 juillet 1872.

Frère et sœur du roi : prince Philippe-Eugène-Ferdinand-Marie-Clément-Baudouin-Léopold-Georges, comte de Flandre, duc de Saxe, né à Laeken, le 24 mars 1837, lieutenant général, marié à la princesse Marie de Hohenzollern-Sigmaringen, cousine de l'empereur d'Allemagne et sœur du prince de Roumanie, le 1<sup>er</sup> mai 1867, dont il a eu quatre enfants; princesse Marie-Charlotte-Amélie-Auguste-Victoire-Clémentine-Léopoldine, duchesse de Saxe, née à Laeken, le 7 juin 1840, mariée le 27 juillet 1857 à Ferdinand-Maximilien-Joseph, archiduc d'Autriche, empereur du Mexique, le 10 avril 1864.

**BELGRAND** (Marie-François-Eugène), ingénieur français, membre de l'Institut, né à Evry (Aube) le 23 avril 1810, entra en 1829 à l'École polytechnique et à celle des ponts et chaussées en 1831; il devint ingénieur en chef en 1858 et inspecteur général en 1874. Attaché au service hydrographique du bassin de Paris et plus particulièrement, en 1856, à la direction des eaux et égouts, il devint directeur de ce dernier service en 1867. Météorologiste distingué, M. Belgrand organisa un réseau de stations hydrométriques propre à rendre de grands services aux riverains de la Seine, pendant les inondations, par des indications d'une exactitude rigoureuse sur la crue de la Seine et de ses affluents. Elu membre libre de l'Académie des sciences le 28 août 1871, en remplacement de Dumeril, il avait été promu commandeur de la Légion d'honneur le 22 janvier de la même année. — Il est mort à Paris le 8 avril 1878. Une pension de 2000 francs fut accordée à sa veuve par le ministère des travaux publics.

Nous citerons de M. Belgrand : *Note sur le puits de Passy* (1862, in-8, 6 pl.); et surtout deux grands ouvrages sur la Seine et les travaux souterrains de Paris : *la Seine, bassin parisien aux âges antéhistoriques* (Imprim. imp., 1869, in-4, 79 pl.; avec deux atlas de géologie et de paléontologie comparées, ouvrage faisant partie de la magnifique collection l'*Histoire de Paris*; puis *les Travaux souterrains de Paris* (1873, tom. I, in-8, 73 pl.; 1875, t. II, 12 pl. et 3 atlas; 1877, t. III).

**BELGRANO** (Louis-Thomas), archiviste italien, né à Gênes, le 2 février 1838, commença ses études de droit à l'Université de sa ville natale, mais fut forcé de les abandonner, par suite de revers de fortune de sa famille. Il entra en 1860, aux archives de l'Etat de Gênes et y devint, en 1873, professeur de paléographie. Membre de la commission royale de l'histoire nationale, il est devenu conservateur des monuments historiques de la province de Gênes. Il a été nommé officier de l'ordre des Saint-Maurice-et-Lazare et chevalier de la Couronne d'Italie.

La plupart des nombreux travaux de M. Belgrano ont été insérés soit dans les *Atti della società ligure di storia patria*, dont il est secrétaire, soit dans l'*Archivio storico italiano*, soit dans le *Giornale legustico*, d'archéologie et d'his-

toire, fondé par lui en 1874; on cite entre autres : *Della Vita e delle opere del Marchese Girolamo Serra* (Gênes, 1859); *Documenti inediti riguardanti le due crociate di S. Ludovico IX, re di Francia* (Ib., 1859); *Della Vita privata dei Genovesi* (2<sup>e</sup> édit.), recueil intéressant de monographies.

**BELHOMME** (Jacques-Étienne), médecin français, né à Paris en 1800, et reçu docteur à Paris, en 1824, fut, sous Esquirol, élève interne de la division des aliénés de la Salpêtrière. Il dirigea très longtemps un établissement de santé, fondé il y a près d'un siècle, par son père, sous les auspices de Pinel, et devint membre de la Société de médecine, dont il a été plusieurs fois président. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 25 avril 1847.

Parmi les nombreux mémoires de M. Belhomme, nous nous bornerons à citer : *Essai sur l'idiotie* (1824), thèse inaugurale; *Examen des facultés intellectuelles à l'état normal et anormal* (1829); *Considérations sur l'influence des événements politiques sur le développement de la folie* (1831); *Considérations sur l'appréciation de la folie, sa localisation et son traitement* (1834); *Examen de la valeur des lésions anatomiques dans la folie* (1839); *Expériences sur les animaux pour déterminer les diverses fonctions du système nerveux* (1840); *Mémoire sur la tuméfaction des oreilles chez les aliénés en démence* (1842); *Nouvelles recherches d'anatomie pathologique sur le cerveau des aliénés affectés de paralysie générale* (1845). Plusieurs de ces mémoires ont paru pour la première fois dans la *Gazette des hôpitaux* ou dans les *Bulletins* de la Société médico-pratique.

**BELIN** (Pierre-Louis), ancien représentant du peuple français, né à Valence (Drôme), le 13 décembre 1810, fut reçu docteur en droit, se fit inscrire d'abord au barreau de Valence, puis, vers 1845, s'établit à Lyon. En 1848, il fut élu représentant du peuple dans le département de la Drôme, le dernier sur huit. Membre du Comité de l'agriculture et du Crédit foncier, il prit quelquefois la parole dans les débats de l'Assemblée. Il soutint d'abord la politique du général Cavaignac, puis, après le 10 décembre, vota toujours avec la gauche. Réélu à l'Assemblée législative, le 6<sup>e</sup> sur sept, il se rapprocha de la Montagne. Après le 2 décembre, il fut compris dans le décret d'expulsion et se retira en Belgique. Quelques mois après, par le décret partiel du mois d'août 1852, il reçut la permission de rentrer en France; mais il protesta contre cette grâce par une lettre rendue publique. Les avocats proscrits n'ayant pas été admis à plaider à Bruxelles, M. Belin se livra à des travaux littéraires. Il revint à Paris, après l'amnistie générale, et entra dans la maison de librairie Hetzel. Chef du contentieux dans la maison de banque de M. J. Motu, il fut, en 1868, l'un des directeurs de l'*Encyclopédie générale*. Après le 4 septembre 1870, il fut nommé d'abord inspecteur général des établissements de bienfaisance (18 novembre), puis conseiller de préfecture de la Seine (18 décembre). Révoqué comme fonctionnaire républicain, avec deux de ses collègues, le 30 juillet 1873, par le ministère du 24 mai, il n'a été réintégré que sous le ministère Dufaure, le 9 avril 1878.

Parmi les publications qui datent de son séjour en Belgique, il faut citer de M. Belin la traduction française de la *Théorie du droit public* de Diego Soria (9 vol. in-18), et celle du *Rationalisme* d'Ausonio Franchi (in-18).

**BELIN DE LAUNAY** (Jules-Henri-Robert), pro-

fesseur français d'histoire, né à Paris, en 1814, est fils de l'éditeur Auguste Belin et petit-neveu, par sa mère, du célèbre graveur Nicolas de Launay. Il débuta comme journaliste, en 1835, à la *Revue des Théâtres*, puis fut quelque temps typographe. Nommé régent d'histoire à Bergerac, en 1840, il fut reçu agrégé d'histoire en 1849 et devint titulaire de la chaire d'histoire au lycée de Bordeaux en 1857. En 1867, il fut, dans cette ville, le fondateur du cours pour l'enseignement secondaire des filles. Nommé inspecteur d'académie à Bourges, il a été admis à la retraite au commencement de 1877.

Outre des livres élémentaires d'histoire, M. Belin de Launay a publié les travaux suivants : *Sur les Temps mérovingiens*, lettre à M. Augustin Thierry (1843, in-18) ; *Du Traité d'Andetot, considéré sous les points de vue historique et politique* 1844, in-8) ; *Guerre à la Russie!!! État de l'Europe en 1854* (1854, in-8), anonyme ; *État et progrès des sciences historiques au XIX<sup>e</sup> siècle* (Bordeaux, 1865, in-8). Il a entrepris une publication d'un grand intérêt pour la vulgarisation de la science géographique : c'est une série d'éditions et de traductions abrégées des grands récits de voyages accomplis par les explorateurs modernes, français et étrangers, Livingstone, Mme Ida Pfeiffer, Speke, Grant, Baïnes, Balronn, Burton, M. et Mme Agassiz, Mage, Hayes, Vambéry, etc. (1868-1875, in-18).

**BELIZAL** (Louis-Adolphe-Marie, vicomte GOUZILLON DE), député français, né à Saint-Brieuc le 6 mars 1834, était conseiller général des Côtes-du-Nord, pour le canton de Momontan, lorsqu'il se présenta aux élections pour la Chambre des députés, le 20 février 1876, dans la deuxième circonscription de Saint-Brieuc, comme candidat catholique et légitimiste. Il fut élu par 10 520 voix contre M. Lebreton, ancien représentant et candidat républicain. Il prit place à droite et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui accordèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Candidat officiel du maréchal de Mac-Mahon, il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 12 499 voix.

**BELL** (Joachim HOUNAU, dit George), littérateur français, né le 20 janvier 1824, fils d'un médecin de Pau (Basses-Pyrénées), se jeta dans la politique en 1848, fut condamné à la déportation par la haute Cour de Bourges, à la suite du 15 mai, obtint de rentrer en France, et dès lors se tourna vers la littérature. On a annoncé, par erreur, sa mort en 1870.

M. G. Bell a publié : *Études contemporaines* [Mlle Person, Gérard de Nerval] (1854-1855) ; *Appendice historique, Voyage en Chine du capitaine Montfort* (1854, in-18) ; *Étude littéraire sur M. Méry*, en tête des *Œuvres* de ce dernier (1853) ; *Introduction aux Doctes* de V. Alexandri (1855) ; *les Revanches de l'Amour* (1861, in-18, 2<sup>e</sup> édit. 1863) ; *Scènes de la vie de château* (1861, in-18) ; *Lucy la blonde* (1863, in-18) ; *Ethel, souvenirs d'Afrique* (1866, in-18) ; *la Croix d'honneur* (1867, in-18) ; *Paris incendié* (1872-1873, in-4), etc., puis des articles bibliographiques et des feuilletons. Il a fait jouer, au Château-d'Eau, un drame, *le Drapeau tricolore* (1876).

**BELL** (sir John), général anglais, né en 1782, à Bonytown (comté de Fife), entra, en 1805, au service militaire, fit ses premières armes dans l'expédition de Sicile, passa en Espagne et y resta jusqu'à l'évacuation complète de ce pays. Après avoir pris part à la guerre d'Amérique (1815), il fut envoyé au cap de Bonne-Espérance en 1822, et devint principal secrétaire de cette

colonie en 1828, poste qu'il occupa jusqu'en 1841. Promu alors au grade de major général, il gouverna l'île de Guernesey de 1848 à 1854. Nommé, en 1841, major général, en 1847, membre du conseil des officiers généraux, en 1853, colonel du 4<sup>e</sup> régiment d'infanterie, il fut enfin promu général en 1860, et créé chevalier grand-croix de l'ordre du Bain. — Il est mort à Londres le 23 novembre 1876.

**BELL** (sir George), général anglais, né vers 1795, entra dans l'armée en 1811, servit en Espagne sous le duc de Wellington jusqu'en 1814, et s'y distingua dans de nombreuses affaires contre les Français. Il passa ensuite aux Indes et prit part à la première guerre de Birmanie. Lors de l'insurrection du Canada (1837-1838), il se fit remarquer dans plusieurs combats, et reçut le grade de major. Il servit ensuite à Gibraltar, dans la Nouvelle-Écosse, les Antilles, la Méditerranée et en Turquie. En Crimée (1854-1855), il commandait le régiment royal aux batailles d'Alma et d'Inkermann, et fut blessé devant Sébastopol. Il devint lieutenant général et reçut les décorations des ordres du Bain, de la Légion d'honneur et du Medjidî. Il a publié en 1867 : *Simple notes de 50 années de service, par un Vieux soldat* (Rough Notes by an old Soldier during Fifty Years' service). — Sir G. Bell est mort le 10 juillet 1877.

**BELL** (Isaac-Lowthian), ingénieur anglais, fils de feu Thomas Bell, né en 1816, fit ses études scientifiques à Edimbourg et à Paris. Il entra, comme ingénieur, à l'usine de fer et de produits chimiques de Walker, et en eut bientôt la direction. En 1850, il fut attaché à la manufacture de produits chimiques de Washington (comté de Durham), dirigée alors par son beau-père, M. H. L. Pattinson, et lui donna un développement considérable. Il fit construire une nouvelle usine pour la fabrication de l'oxychlorure de plomb, belle couleur jaune découverte par M. Pattinson. Il quitta cette entreprise en 1873. Il avait en outre fondé, en 1852, de concert avec ses deux frères, MM. Thomas et John Bell, les usines de Clarence sur la Tees, une des plus anciennes et des plus importantes fonderies de cette région, à laquelle il rattacha des exploitations considérables de mines de houille et de fer. Il a rempli à plusieurs reprises les fonctions de maire, de schériff et d'alderman de Newcastle-on-Tyne. Il fut plusieurs fois sans succès candidat du parti libéral à la Chambre des communes. L'un des hommes les plus compétents dans toutes les questions relatives à la métallurgie du fer, il a fréquemment fourni à diverses sociétés savantes, des mémoires sur ces matières.

**BELL** (Thomas), naturaliste anglais, né le 11 octobre 1792, à Poole (comté de Dorset), où son père exerça la chirurgie pendant plus de cinquante ans, fit ses études sous sa direction, fut, dès 1814, admis au collège des Chirurgiens, et entra l'année suivante dans la Société linnéenne. Professeur de chirurgie pratique à l'hôpital de Guy depuis 1817, il ouvrit en outre un cours d'anatomie comparée, le premier qui ait été fait à Londres. Il fonda en 1825, avec MM. Sowerby, Children et Vigors, l'important *Journal de zoologie* (5 vol.). En 1836, il devint professeur de zoologie au Collège du Roi. Admis, en 1828, à la Société royale de Londres, il y a rempli, de 1848 à 1853, les fonctions de secrétaire.

On cite de M. Th. Bell : *Histoire des reptiles d'Angleterre* (a History of British reptiles, 1829, in-8) ; *Monographie des testudinacés* (Monography

of the testudinata, 1833, in-fol.); *Histoire des quadrupèdes d'Angleterre* (History of british quadrupeds, 1836, in-8); *Histoire des crustacés* (History of the british crustacea, 1853, in-8), etc., ainsi que de nombreux articles dans les recueils des Sociétés dont il est membre.

**BELL** (John), sculpteur anglais, né en 1812, à Norfolk, ne commença qu'assez tard à prendre part aux Expositions de l'Académie de Londres, et se fit connaître, en 1832, par un groupe religieux. Vinrent ensuite : *Jeune fille à la fontaine*, *Psyché enlevée par les Zéphirs*, *Psyché et un Cygne*, *saint Jean-Baptiste*, etc. En 1837, parut le *Berger tirant sur un aigle*, qui fut très remarqué et qu'on a revu aux Expositions universelles de Londres et de Paris. *L'Art-Union* en fit faire des réductions en bronze. On cite aussi une *Dorothee* (1841), dont les statues en porcelaine ont popularisé le type en Angleterre, et *Clorinde blessée*. Depuis lors, M. Bell a exposé : un *Enfant* (1845), qui fut acheté par la reine Victoria; *lord Fackland* (1847), et *sir Robert Walpole* (1854) : l'un et l'autre destinés au nouveau Parlement; *les Enfants dans la forêt*, groupe, *Andromède* (1851), bronze, dont le pendant est *Angélique*. A l'Exposition universelle de 1855, il avait envoyé : *la Science armée*, allégorie destinée à l'arsenal de Woolwich, *Dorothee*, *Omphale se moquant d'Hercule*, etc. On cite de lui deux publications : *Des-sins d'après la liturgie romaine* et *Manuel de dessin à l'usage des artisans*.

**BELLAGUET** (Louis-François), littérateur français, né le 9 mars 1807, à Sens (Yonne), ancien professeur au collège Rollin, devint chef du bureau des bibliothèques au ministère de l'instruction publique. Decoré, le 6 mai 1846, de la Légion d'honneur, il a été promu officier le 14 août 1867.

On a de lui des ouvrages traduits de l'italien : *Mémoires du cardinal Pacca* (1833, 2 vol. in-8), augmentés de pièces authentiques déposées au Vatican; *Histoire du royaume de Naples par le général Colletta* (1835, 4 vol. in-8), en collaboration avec M. Lefebvre de Bécour. Il a traduit du latin, pour la collection de documents inédits sur l'histoire de France, la *Chronique du religieux de Saint-Denis* (1839-1852, 6 vol. in-4), dont M. de Barante a écrit l'introduction, et qui a obtenu de l'Académie des inscriptions une médaille en 1852; puis des articles de critique dans la *Revue de Paris* (1833), la *Nouvelle Revue encyclopédique* (1847), etc.

**BELLAY** (Paul-Alphonse), peintre et graveur français, né à Paris le 22 mars 1826, élève de Picot et de Henriquel, obtint le prix de Rome (gravure) en 1852 pour une *Académie*, et se tint assez longtemps éloigné des Salons annuels. Il envoya à celui de 1861 diverses aquarelles, trois *Têtes d'enfants* gravées d'après Raphaël, et le *Portrait de M. Thiers* d'après Paul Delaroche; à celui de 1866, deux aquarelles de l'École d'Athènes et de la *Dispute du Saint-Sacrement*, ainsi que le portrait gravé de M. Schmetz. Ses autres envois ont presque toujours consisté en copies à l'aquarelle ou en gravures d'après Raphaël. Il a obtenu des médailles en 1866, 1867, 1869 et la décoration de la Légion d'honneur en 1873.

**BELLE** (Antoine-Dieudonné), député français, est né le 8 décembre 1824, à Montlouis (Indre-et-Loire), où son père fut trente ans notaire et vingt ans maire. D'abord avocat au barreau de Tours, il devint juge suppléant au Tribunal civil : fonctions dont il se démit, en 1866, pour accepter celles d'adjoint au maire de Tours, qui était alors

M. Gouin. Pendant la guerre de 1870, il s'engagea, quoique marié, et devint capitaine d'une compagnie de mobiles d'Indre-et-Loire. Il tenta ensuite la carrière politique et se présenta aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, mais il ne réunit que 11 077 voix sur plus de 70 000 votants. Il se porta de nouveau candidat aux élections pour la Chambre des députés, le 20 février 1876, avec une profession de foi qui témoignait d'un républicanisme encore récent, mais déterminé. Il fut élu, par 10 078 voix contre 5571 obtenues par le candidat conservateur, M. Charpentier. M. Belle prit place dans les rangs de la majorité républicaine, et à la suite de l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il était alors maire de la ville de Tours, où, préoccupé de l'instruction primaire, il fonda la première école laïque de filles. Il se vit bientôt révoqué, sans qu'on pût lui trouver un successeur. Comme conseiller général, il eut, pendant la période de la dissolution de la Chambre, à recevoir, au retour du voyage de Bordeaux, le maréchal-président de la République, qui, en lui répondant, parla pour la première fois de sa « politique », et de la nécessité, pour le pays, de s'y soumettre. M. Belle fut réélu, le 14 octobre, par 12 006 voix, contre 7456 recueillies par M. Alfred Mame, candidat conservateur et officiel. Il représente au Conseil général depuis 1871, le canton de Tours-Sud.

**BELLECOMBE** (André-Ursule CASSE DE), littérateur français, est né à Montpezat (Lot-et-Garonne), le 1<sup>er</sup> mars 1822. Fils d'un ancien officier de cavalerie qui consacrait ses loisirs à l'étude, il acheva ses classes au collège de Cahors et se tourna de bonne heure vers la littérature. Il débuta par un volume de poésies romantiques, *Fantaisies* (Paris, 1843, in-8), et écrivit dans plusieurs journaux, notamment dans le *Courrier de la Gironde*. Il a publié ensuite l'*Agenais illustre* (Agen, 1846, in-4 avec portraits), recueil de notices sur les hommes célèbres de cette province; *Mélanges littéraires* (Cahors, 1849, in-12); une analyse des questions politiques du jour, sous le titre : *la France républicaine* (1848-1849, in-8); *Élisa*, poème (1853-54, in-8); *Polygénisme et Monogénisme* (1867, in-8). Mais son ouvrage le plus important est une *Histoire universelle* (1849-1870, 18 vol. in-8), embrassant l'histoire politique, militaire et religieuse et l'histoire scientifique, littéraire et artistique.

**BELLEL** (Jean-Joseph), peintre français, né à Paris, le 28 janvier 1816, suivit, de 1832 à 1835, l'atelier de M. Justin Ouvrié et débuta au Salon de 1836. Quatre ans après, il faisait un premier voyage en Italie, où il est retourné vers la fin de 1856. Ce paysagiste a principalement exposé : *Vue du clos de Saint-Marc à Rouen* (1836); *le Christ et la Samaritaine*; *Environs de Clermont*; *les Gorges d'Atrains*; *Vue de Massa*, acquise par la duchesse d'Orléans (1846); onze dessins intitulés *Souvenirs d'Italie* (1848); *Macbeth et les sorcières*, dessin fantastique; *Daphnis et Chloé*, *O bona pastorum!* églogues champêtres; de nombreux *Souvenirs d'Auvergne*, des *Paysages composés* (1849-1853); *la Fuite en Égypte*, paysage, *la Solitude*, dessin, et neuf autres sujets au fusain (1855); *Une rue de Constantine*, *Souvenirs d'Auvergne* (1857); *Paysage et ruines, la Halte, Oasis du Sahara* (1859); *Souvenir de Taoues* (Auvergne), *Souvenirs de l'oasis de Tolga* (Sahara algérien), *Paysage composé, Route d'El-Kantara à Bathna* (province de Constantine, 1861); *Solitude, Route de Médéah à Boghar* (Algérie), *Souvenir de Pro-*

vence, dessin au fusain appartenant à M. Denière (1863); *Joseph emmené en captivité, Souvenir du Dauphiné*, et deux dessins au fusain: *Daphnis et Chloé, le Lac des corbeaux* (1864); *Souvenir du Dauphiné, Marche de Bohémiens* (1865); *Route de Chateldon à Montpeyroux* (Puy-de-Dôme); *les Bords du Thérain* (1866); *Arabes fuyant un incendie; Une Scierie sur la rivière du Sillet, à Berthecourt* (1868); *les Derniers beaux jours, Vue des environs de Médéah* (1869); *Vue prise dans les montagnes de Lachaut* (Puy-de-Dôme) (1870); *De Boghar à Bousdada* (Sahara algérien); *Vue prise aux environs de Cassis* (Bouches-du-Rhône) (1873); *Environs d'Allevard* (1874); *Solitude, de Constantine à Batna* (1875); *Arabes à la recherche d'un campement* (1876). M. Bellé a obtenu une 1<sup>re</sup> médaille en 1848 et a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 17 août 1860.

**BELLELLI** (Gennaro), homme politique et administrateur italien, est né à Naples, le 19 septembre 1812. Il étudia le droit et était déjà avocat à vingt ans, lorsqu'il fut impliqué dans un procès politique, jeté sans jugement en prison et tenu pendant deux ans au secret. Il fut ensuite acquitté par la commission d'État, et vécut dans la retraite jusqu'aux événements de 1848. A cette époque, il fut nommé membre du Comité révolutionnaire, puis député, et se distingua au premier rang du parti libéral et constitutionnel. Lorsque la réaction eut repris le dessus, il fut condamné à mort par contumace, se réfugia en France et passa ensuite en Piémont. Membre du Sénat italien, M. Bellelli a été directeur général des postes du royaume et s'est efforcé d'introduire dans cette administration quelques-unes des améliorations en vigueur dans le reste de l'Europe. Il est auteur d'un certain nombre de *Mémoires* de législation et d'économie politique.

**BELLEMARE** (Adrien-Alexandre-Adolphe DE CARREY DE), général français, né à Paris le 14 décembre 1824, entra à l'École militaire de Saint-Cyr le 16 avril 1841, et en sortit dans l'infanterie, comme sous-lieutenant, le 1<sup>er</sup> avril 1843. Il a été promu successivement : lieutenant le 25 juillet 1848, capitaine le 5 juillet 1854, chef de bataillon le 17 mai 1859, lieutenant-colonel le 13 août 1863, colonel le 10 août 1868 et général de brigade le 25 août 1870. Parmi ses services, on a surtout remarqué la part qu'il prit à la guerre de 1870. Après le désastre de Sedan, il parvint à s'échapper des mains de l'ennemi et accourut à Paris, où, en récompense de ses actes d'éclat, il fut nommé, le 10 décembre, général de division, moins de quatre mois après sa promotion au grade de général de brigade. Il exerça d'importants commandements, et on lui dut la prise du Bourget, qu'on ne put pas conserver.

Après la paix, la commission de révision des grades, dès le 13 mai 1871, remplaça le général de Bellemare dans son ancien rang de général de brigade, en considérant l'extrême brièveté du délai entre les deux promotions. Cette décision fut maintenue, malgré la protestation du général Ducrot en faveur d'une promotion « parfaitement régulière », récompensant des actes de courage et de dévouement (octobre 1871), et malgré une pétition du général adressée à l'Assemblée nationale et vivement discutée en séance publique (22 mars 1873). Sous le ministère du 24 mai 1873, le général de Bellemare qui commandait alors la subdivision de la Dordogne, ayant protesté dans une lettre au ministre de la guerre, contre les projets de restauration monarchique préparés par la majorité, fut mis en non-activité par retrait d'em-

ploi, par un décret du 28 octobre 1873, portant qu'il avait « refusé de reconnaître la souveraineté de l'Assemblée nationale. » Un ordre du jour du Maréchal fut publié à ce sujet. Toutefois, le général de Bellemare fut rappelé à l'activité au mois de juin 1874, et, après quelques semaines de disponibilité, nommé, le 6 août, au commandement de la 69<sup>e</sup> brigade d'infanterie à La Rochelle. Décoré de la Légion d'honneur le 28 juillet 1858, il a été promu officier le 12 mars 1868.

**BELLERMANN** (Jean-Frédéric), écrivain allemand, né à Erfurth, le 8 mars 1795, fit ses premières études à Berlin, prit part aux campagnes de 1813 et 1815, puis revint compléter ses études aux universités de Berlin et d'Iéna. Après avoir pris tous ses grades au Clotire gris de Berlin, il devint directeur de cet établissement en 1847. — Il est mort à Berlin le 5 février 1874.

On a de lui une savante édition des *Hymnes de Denys et de Mesomède* (die Hymnen des Dionysius und Mesomedes; Berlin, 1840); *Anonymi scriptio de musica et Bacchi senioris introductio artis musicæ* (Ibid., 1841), d'après les manuscrits; *les Gammes et les notes des Grecs* (die Tonleitern und Musiknoten der Griechen, Ibid., 1847).

**BELLE** (Benjamin-Louis), littérateur français, né à Paris, le 7 novembre 1805, et neveu de l'ancien bénédictin Basset, débuta, jeune encore, par des *Notions générales et élémentaires sur le droit français*, qui furent couronnées par la Société pour l'enseignement élémentaire (1825). La même Société a couronné aussi le *Code manuel des ouvriers, contre-mâtres et apprentis* adopté par l'Université (1847, in-16).

Sous la Restauration, M. Bellel visita une première fois la Belgique, où ses écrits le firent condamner à une année de prison; relâché et banni au bout de huit mois, il revint en France. De 1830 à 1833, il habita une seconde fois la Belgique et prit une part active à la rédaction de l'*Emancipation*. M. Bellel s'était également attiré en France, avant 1830, les poursuites et les rigueurs de l'ancien régime. En 1829, il avait fondé la *Silhouette, journal des caricatures*, le premier recueil qui ait intercalé des vignettes sur bois dans le texte. En 1848, il fut un des premiers fondateurs du comité de l'union électorale de la Seine, qu'il dirigea jusqu'en 1851. Il a longtemps rédigé le bulletin quotidien de la *Patrie*.

Les écrits de M. Bellel embrassent la politique, l'histoire, le journalisme, le théâtre et l'économie politique et financière; nous citerons, entre autres : *la Coquette sans le savoir*, comédie (Lille, 1828); *la Morte*, mélodrame en deux actes (Bruxelles, 1832); *Reine de France* (1839), comédie en un acte, avec P. Colomb; *Biographie des condamnés politiques en France sous la Restauration* (4 vol.); *la Belgique pittoresque* (Bruxelles, 1828-1834); *Manuel des héritiers*, suivi du *Codé de la famille* (1838, 3<sup>e</sup> édit., 1846); *Mémoire à la commission supérieure du chemin de fer* (1843); *Cri de ralliement* (septembre 1848); *le Guide de l'emprunteur, ou ce que c'est que le Crédit foncier* (1853, 3<sup>e</sup> édit., 1854); *le Timbre et l'Exposition universelle* (1855); *Du Nouveau mode de libération du service militaire par la création de la Caisse de la dotation de l'armée* (1854), etc., ainsi que plusieurs petits traités sur les assurances et de nombreuses brochures politiques.

**BELLIARD** (Jean), homme politique français, ancien député, né à Lectoure, le 1<sup>er</sup> messidor, an VIII, fut nommé sous-commissaire de la République en 1848 par la Commission exécutive, et devint préfet du Gers, le 4 juin de la même année.



Il ne conserva ces fonctions que jusqu'au 31 octobre, puis fut élu représentant du peuple à l'Assemblée législative Candidat du gouvernement, en 1852, il entra au Corps législatif, comme député de la 1<sup>re</sup> circonscription du Gers, et fut réélu ensuite au même titre. Aux élections de 1863, il obtint 16 066 voix sur 23 088 votants. M. Belliard était membre du Conseil général pour le canton de Lectoure. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

**BELLIER DE LA CHAVIGNERIE** (Emile), littérateur français, né à Chartres (Eure-et-Loir), le 6 décembre 1821; fut d'abord receveur de l'enregistrement et de ses domaines, puis devint employé honoraire au catalogue de la Bibliothèque impériale et sous-inspecteur aux Expositions des beaux-arts. — Il est mort à Saint-Malo le 6 février 1871.

Les principaux des ouvrages qu'il a publiés sont relatifs à l'histoire des arts du dessin et à la biographie des artistes. Nous citerons : *Recherches historiques, biographiques et littéraires sur le peintre Lantara* (1852, in-8); *Biographie et catalogue de l'œuvre du graveur Miger* (1855, in-8); *Recherches sur Louis Licherie, peintre normand*, (Caen, 1860, in-8); *Lettres inédites du peintre Girodet-Trioson, de Suvée, du général Gudin, de Ange-René Ravault, peintre, graveur et lithographe de Montargis* (Pithiviers, 1863, in-18); *Manuel bibliographique du photographe français*, etc. (1863, in-18), anonyme; *les Artistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle oubliés ou dédaignés* (1865, in-8.), etc. Il a aussi donné un certain nombre de recherches d'un intérêt local pour l'histoire du pays chartrain et de l'Orléanais, comme *Chroniques de Saint-Mathurin de Larchant en Gasthinais*, (1864 in-8). Il a collaboré, en outre, à la *Revue des Beaux-Arts*, aux *Archives de l'art français*, à la *Revue universelle des arts*; il a été chargé, pour la nouvelle édition de la *Biographie universelle Michaud*, de la révision ou de la rédaction de la plupart des articles relatifs aux artistes français. Il avait commencé la publication d'un *Dictionnaire général des artistes de l'École française* (1868-1870. 9 livr. in-8), travail excellent interrompu par la mort de l'auteur.

**BELLIN** (Antoine-Gaspard), littérateur français, né à Lyon, le 4 juin 1815, étudia le droit et prit le grade de docteur. Il est devenu juge suppléant au tribunal civil de Lyon et bibliothécaire de ce tribunal. Secrétaire de la Société littéraire de sa ville natale, il est membre d'un grand nombre de sociétés savantes et d'académies.

M. Gaspard Bellin est auteur de nombreuses publications de droit, d'économie sociale, d'histoire, de littérature et d'études orientales; nous citerons : *De la Nécessité d'organiser en France l'enseignement du droit public* (Lyon, 1841, in-8); *Exposition critique des principes de l'école socialiste*, etc. (Ibid., 1842, in-8); deux brochures sur les principes de Platon et d'Aristote en matière de rhétorique et sur la question du langage (Ibid., 1841 et 1842, in-8); *Tableaux judiciaires et administratifs* (1852, 3 livr. gr. in-8); *Notice sur l'édification du Grand Théâtre et du Palais de justice de Lyon* (Lyon, 1855, in-8); *les Souhaits d'un bonhomme à ses concitoyens*, par Dvitya Durmanas, Vasiya de Bénarès, ayant aussi pour titre : *la Silhouette du jour, abus, vices, travers* (Lyon et Paris, 2<sup>e</sup> édit. 1857-1860, t. I et II; *l'Exposition universelle*, poème didactique en 15 chants (1867, in-8), ayant fait la matière d'une série de « conférences poétiques, » etc.; sans compter un certain nombre de notices et comptes rendus pour diverses sociétés, d'articles littéraires et statistiques dans les journaux de Lyon.

**BELLIO** (Barbe DE), magistrat et homme politique roumain, né à Bucharest, en 1825, est le fils d'Alexandre de Bellio, boyard de première classe et grand logothète. Il alla compléter ses études à Athènes. Rentrée en Valachie, il fut nommé, en 1850, juge au tribunal de première instance dont il fut président l'année suivante. Il devint plus tard procureur à la Cour d'appel, puis membre de la haute Cour. Envoyé à la Chambre des députés en 1858, il contribua activement à l'élévation du prince Jean au trône. En 1861, il fut réélu député par deux districts en même temps. Il devint ministre de l'instruction publique, en février 1862, dans le cabinet présidé par Katargi, son parent; après l'assassinat de celui-ci il donna sa démission, et reprit place parmi les députés conservateurs. Il fut rappelé au pouvoir, avec le portefeuille de la justice, en 1863, mais pour peu de temps, et au milieu des combinaisons éphémères qui suivirent, il rentra dans la vie privée.

**BELLIOL** (Jean-Alexis), médecin français, né à Marseille, en 1799, fit à Paris ses études médicales, y fut reçu docteur en 1825, avec une thèse intitulée : *Essai sur les avantages de l'iode dans le traitement de la dartre furfuracée*, et se livra dès lors à la spécialité à laquelle se rapportent ses ouvrages de médecine : *Méthode sur un nouveau mode pour la guérison des dartres* (1826; 4<sup>e</sup> édit., 1828), traduit par l'auteur lui-même en espagnol; *Sur les dangers du mercure* (1829); *Rapport sur le choléra-morbus* (1832); *Traité sur la nature et la guérison des maladies de la peau* (1843, 10<sup>e</sup> édit.), et une foule de livres spéciaux de médication opérée. Le docteur Belliol a fait en outre quelques opuscules en vers : une épître adressée au *Roi des Français*, en le priant d'accepter le nom de populaire (1830); *Marseille vengée* (1842), réponse au poète Barthélemy, son compatriote; *la Mort de l'archevêque de Paris* (1849), etc. Il a épousé une sœur de M. Garnier-Pagès.

**BELLOC** (Louise SWANTON, dame), veuve du peintre de ce nom, mort en 1866, est née à La Rochelle, en 1796. Fille d'un officier supérieur irlandais, elle reçut une excellente éducation. Quelques années avant son mariage (1823), elle avait débuté par une traduction des *Patriarches*, ou la *Terre de Chanaan*, de miss O'Keefe (1818, 2 vol. in-12), et un *Petit manuel de morale élémentaire* (1819, in-18). Mme Belloc a beaucoup écrit ou traduit, soit seule, soit avec Mlle A. de Montgolfier, son amie. Elle a rendu populaires en France les œuvres si morales de miss Edgeworth : *Petits contes moraux* (1812, 2 vol. in-12); *les jeunes Industriels* (1826, 4 vol.) *Éducation familière* (1828-34, 12 vol. in-18), et ses traductions ont obtenu une médaille d'or à l'Institut en 1825. Elle a également traduit Thomas Moore, lord Byron, les *Mémoires de lord Byron* (1830-31, 5 vol. in-8); la relation du *Voyage des frères Lander en Afrique* (1832, 3 vol. in-8); le *Vicaire de Wakefield* (1839, in-18); *la Case de Poncle Tom* (1851). Elle a publié la *Tirelire aux histoires* (1869, in-8, illustré et 2 vol. in-12); le *Fond du sac de la grand'mère* (1873, in-8); *Histoires et contes de la grand'mère* (1874, in-8 illustré), sans compter une foule d'articles dans la *Bibliothèque de famille* (1821-22) et la *Ruche* (1836), deux recueils mensuels destinés aux enfants; fondés par elle, et dans divers journaux.

**BELLOQUET** (Dominique-François-Louis, baron ROGET DE), archéologue français, né en 1796, à Bergheim (Haut-Rhin), et fils du général Roget, servit lui-même comme officier de cavalerie, fit,

dans les grenadiers à cheval de la garde, la campagne de France, et fut décoré de la Légion d'honneur, à l'âge de dix-neuf ans. Il fit partie de l'expédition d'Espagne, en 1823. En 1830, il fut attaché, comme officier d'ordonnance, à la commission chargée d'accompagner Charles X jusqu'à la mer. Il prit sa retraite en 1834 et appliqué à des études historiques et archéologiques sur la province de Bourgogne, qui lui ont valu, en 1847, une médaille d'or de l'Institut, le rappel de cette médaille en 1849 et une nouvelle médaille d'or en 1852. — Il est mort à Nice le 3 août 1872.

M. Belloguet a publié : *Questions bourguignonnes* (Dijon, 1846, in-8), traitant de l'origine et des migrations des anciens Burgondes ; *Carte du premier royaume de Bourgogne*, avec un commentaire sur l'étendue et les frontières de cet Etat, d'après les vingt-cinq signatures épiscopales du concile d'Espagne en 547 (Dijon, 1848, in-8) ; *Origines dijonnaises dégagées des fables et des erreurs* (1851, in-8) ; *Ethnogénie gauloise, Mémoires critiques sur l'origine et la parenté des Cimmériens, des Cimbres, des Ombres, des Belges, des Ligures et des anciens Celtes* (1858-1875, tomes I, IV, in-8), ouvrage important pour l'étude des origines celtiques, auquel l'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné son premier prix Gobert en août 1869. En 1862, M. Roget de Belloguet a publié, sous le titre de *Pétition pour la réforme des élections à l'Institut* (in-8), une brochure qui a fait quelque sensation.

**BELLOWS** (Henry-Whitney), écrivain ecclésiastique américain, né à Boston le 10 juin 1814, prit ses degrés à Harvard-College et devint pasteur de la congrégation unitarienne à New-York. Il se fit remarquer par de nombreux articles dans les journaux religieux et par ses discours dans les réunions publiques. Il acquit une notoriété plus grande encore comme organisateur de la commission sanitaire des États-Unis, qui rendit de sérieux services au pays et aux armées pendant la période de la guerre civile. Il en fut président pendant toute la durée de la guerre. Venu en Europe en 1866, il contribua à l'organisation de commissions sanitaires analogues.

Ses principaux écrits sont : *Défense du drame* (1857) ; *Traitement des maladies sociales* (Treatment of the soc. diseases, 1857) ; *le Vieux monde sous sa nouvelle face* (The old World in ist new face, New-York, 1868-69, 2 vol.) ; un recueil de sermons sur *la Doctrine chrétienne*, etc.

**BELLOY** (Auguste, marquis DE), poète français, né à Paris vers 1815, d'une noble et ancienne famille, débuta dans les lettres par une traduction poétique du *Livre de Ruth* (1843). Il fit ensuite représenter à l'Odéon *Karl Dujardin* (1844), *Pyttias et Damon* (1847) ; puis au Théâtre-Français le petit drame mélancolique de la *Mal' aria* (1853), qui fut suspendu par ordre, et eut un grand succès de lecture, et plus tard le *Tasse à Sorrente* (1857), qui fut aussi favorablement accueilli. — Il est mort à Dromesnil (Somme), le 15 avril 1871. La même année l'Académie décerna à sa veuve le prix Lambert.

Il faut encore citer de M. de Belloy le poème d'*Orsa* (1853), inséré dans la *Recue de Paris* ; le *Chevalier d'Al*, *ses aventures et ses poésies* (1854, in-18) ; le recueil des *Légendes fleuries* (1855, in-18) ; *Portraits et souvenirs* (1859, in-24) ; *les Toqués* (1860, in-18) ; *Christophe Colomb et la découverte du Nouveau Monde* (1864, in-4, avec gravures), et surtout une remarquable traduction en vers des comédies de *Térence* (1862, in-18) et de *Plaute* (1870, in-18).

**BELLY** (Léon-Auguste-Adolphe), peintre français, né à Saint-Omer (Pas-de-Calais), le 10 mars 1827, fut élève de Troyon et de Th. Rousseau. Il a exposé les tableaux suivants : à l'Exposition universelle de 1855, une *Haute futaie*, crêpuscule de *Novembre*, un *Effet d'automne*, les *Pêcheurs d'Equilles* et deux *Portraits*, dont l'un de *M. Manin* ; au Salon de 1857 : le *Village de Gisch* (Égypte), le *Désert de Nassoub* (Sinaï) qui a reparu à l'Exposition universelle, une *Inondation en Égypte* et une *Tête d'étude* ; à celui de 1859 : le *Nil*, les *Barques du Nil*, la *Plaine de Djisch* et une *Digue au bord du Nil* ; à celui de 1861 : différents sujets empruntés encore à l'Égypte, tels que les *Bords du Nil*, l'*Avenue de Choubrah*, les *Pèlerins allant à la Mecque*, qu'il a aussi exposé en 1867, etc. ; à celui de 1863 : les *Stacées de la Basse-Égypte*, une *Rue du Caire* et les *Femmes fellahs au bord du Nil* ; à celui de 1864 : *Fellah hâlant une dahobieik*, *Fantasiah* ; à celui de 1865 : un *Coucher de soleil à marée basse* ; à celui de 1866 : la *Mer Morte* ; à l'Exposition universelle de 1867 : la *Plaine de Djyseh* (Égypte), le *Nil près de Rosette*, le *Soir*, *Oasis dans le Sinaï* ; au Salon de 1868 : le *Canal du Mahmoudieh à Alexandrie* ; à celui de 1869 : une *Fête religieuse au Caire*, la *Pêche des dorades* ; à celui de 1874 : *Bords de la Sauldre*, la *Mare aux fées* ; à celui de 1875 : trois paysages de Sologne, à celui de 1877 : le *Gué de Montboulant en Sologne*, *Dahabieh gravé sur le Nil*. M. L. Belly a obtenu successivement une médaille de troisième classe, pour le paysage, en 1857 ; une médaille de deuxième classe, en 1859 ; une médaille de première classe, en 1861, une médaille de troisième classe à l'Exposition universelle de 1867, la décoration de la Légion d'honneur, le 14 août 1862. — Il est mort le 27 mars 1877. Au mois de février de l'année suivante, il a été fait, par les soins de l'Association des artistes, une exposition spéciale de ses œuvres.

**BELMONTET** (Louis), poète et homme politique français, né le 26 mars 1799, à Montauban, où son père, Italien de naissance et qui écrivait son nom *Belmonte*, s'était établi d'abord, en quittant le service du Piémont, fit ses études au lycée de Toulouse. Il y avait obtenu au concours une bourse, que son attachement enthousiaste pour la dynastie impériale lui fit enlever, après 1815. Il étudia ensuite le droit et travailla chez un avoué ; mais il ne s'occupa bientôt plus que de politique et de poésie. Il envoya au concours des Jeux floraux une première pièce de vers napoléoniens, les *Mânes de Waterloo*, qui fut mal accueillie. Deux satires, qu'il publia ensuite, la *Mission* et *Mon Apologie* (1819), émérent l'autorité, et l'auteur fut invité à quitter immédiatement Toulouse.

M. Belmontet vint à Paris, s'y lia avec les libéraux, reprit son cours de droit qu'il avait interrompu de nouveau pour les concours académiques. A l'Académie française, son dithyrambe à la louange de Malesherbes, dont Népomucène Lemercier voulut payer les frais d'impression, échoua complètement ; mais à Toulouse, l'académie des Jeux floraux lui décerna plusieurs fois le prix de poésie (*Pierre l'Ermite*, les *Petits orphelins*, le *Pèlerin*, etc.). En 1821, il improvisa une ode sur les *Funérailles de Napoléon*, qui eut trois éditions successives. Accueilli, malgré la divergence des opinions, de la pléiade romantique, qui avait pour chefs MM. Hugo, Émile Deschamps et Sainte-Beuve, il collabora à la *Muse française* (1823). A cette époque, il fut forcé d'accepter la place de maître d'étude que Michel (de Bourges) laissait vacante dans la pension Saint-Victor, di-

rigée par M. Goubaux; six mois après, le comte d'Houdetot le fit entrer comme précepteur chez son beau-frère le comte Germain, pair de France. C'est alors qu'il donna ses trois principales œuvres : *les Tristes* (1824, in-18), recueil élégiaque. *le Souper d'Auguste* (1828), poème, et une *Fête de Néron*, tragédie en collaboration avec son compatriote Alex. Soumet, qui jouée à l'Odéon, le 28 décembre 1829, eut plus de cent représentations consécutives et a été reprise en 1861.

Après la révolution de Juillet, le poète avait reçu, en Suisse, de la reine Hortense, l'accueil que méritaient ses ardentes convictions bonapartistes; il s'unit aux républicains contre Louis-Philippe, et fut un des rédacteurs de la *Tribune*. Il plaida en outre la cause de Napoléon II dans le *Tribun du peuple*, journal hebdomadaire qui s'affichait sur les murs et qui fut supprimé, dans les odes adressées aux Belges et au duc de Reichstadt, qui furent saisies, et dans la brochure qui avait pour titre : *Observations d'un patriote*. Il noua alors des relations personnelles avec le prince Louis et l'ex-roi Joseph, dont il publia la biographie (1833). Plus tard, il passa au *Capitole*, organe bonapartiste, et fut, en 1839, chargé de diriger l'impression des Mémoires de la reine Hortense. Parmi ses pièces de vers de cette époque, on remarqua surtout celle intitulée : *L'Empereur n'est pas mort* (1841). Il reçut alors du gouvernement les fonctions de commissaire près les associations tontinières et, le 6 mai 1846, à la suite de la publication du recueil *les Nombres d'Or* (2<sup>e</sup> édit., 1855), il fut décoré de la Légion d'honneur.

Sous la République de 1848, M. Belmontet ne réussit pas à se faire élire à l'Assemblée nationale, et travailla plus activement que jamais au retour du régime impérial. En 1852, il entra au Corps législatif, comme député de Castel-Sarrasin, et il y prit souvent la parole en faveur de la politique napoléonienne. Son mandat fut renouvelé aux diverses élections générales jusqu'à celles de mai 1869, où, malgré une concurrence inaccoutumée, il obtint encore 18619 voix sur 29221 votants. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 16 juillet 1862.

Sa verve poétique s'était réveillée, et il avait consacré plus d'une vingtaine d'odes à célébrer le nouveau régime : *la Saint-Napoléon*, *les Impérialistes*, *l'Honneur de l'Empire*, *Sébastopol*, *à l'Armée d'Orient*, *Odes nationales sur la campagne d'Italie*, *le Fils de Napoléon III*, *la Poésie de l'Empire*, *les Napoléoniennes*, etc. En dehors de ces chants spéciaux, on peut citer encore, parmi ses dernières publications *le Luxe des Femmes et la jeunesse de l'époque* (1858, in-18); *les Lumières de la vie*, pensées, maximes et proverbes poétiques (1861, in-18); *Poésie des larmes* (1865, in-18); *les Enfants du soleil*, tragédie (1870, in-8); *Choix de pensées et de Maximes tirées de l'imitation, traduites en vers, suivies de Mes pensées* (1873, in-18).

BELOT (Adolphe), auteur dramatique et romancier français, né à la Pointe-à-Pître le 6 novembre 1829, vint en France, pour étudier le droit, fut reçu licencié et se fit inscrire comme avocat au barreau de Nancy. Il a visité dans ses voyages les États-Unis, le Brésil et autres contrées lointaines. Dès 1855, il débuta dans la carrière littéraire par un volume qui passa inaperçu (*Châtiment*, 1855, in-8), et, deux ans après, il aborda le théâtre avec une comédie en un acte (*A la Campagne*, 1857), qui ne fit pas prévoir l'immense et durable succès que devait avoir son second essai dramatique, *le Testament de César Girodot*, comédie en trois actes, jouée à l'Odéon

le 30 septembre 1859. Cette pièce, pour laquelle M. A. Belot eut M. Villetard pour collaborateur, rajeunissait le vieux spectacle comique de la cupidité des héritiers et légataires, par des combinaisons nouvelles et ingénieuses, par le mouvement, la verve satirique et la gaieté. Interprétée avec beaucoup d'ensemble, elle fut jouée près de deux cents fois de suite, et elle a été souvent reprise, par le théâtre de l'Odéon, dans les moments de pénurie dramatique.

L'auteur du *Testament* a donné, en outre, au théâtre, avec un succès très-inégal : *Un Secret de famille*, drame en cinq actes (Ambigu, juillet 1859); *la Vengeance du mari*, drame en trois actes (Odéon, octobre 1860); *les Parents terribles*, comédie en trois actes, en collaboration avec M. Léon Journault (même théâtre, novembre 1861); *les Maris à système*, comédie en trois actes (Gymnase, juillet 1862); *le Vrai courage*, comédie en deux actes (Vaudeville, 1862); *les Indifférents*, comédie en quatre actes (Odéon, octobre 1863); *le Passé de monsieur Jouanne*, comédie en quatre actes, avec M. H. Crisafulli (Gymnase, novembre 1865), suite assez malheureuse de la *Vie de Bohême*, de Murger; *le Drame de la rue de la Paix*, drame en cinq actes, découpé dans un roman judiciaire du même titre (Odéon, novembre 1868); *Miss Multon*, en collaboration avec M. Eug. Nus (Vaudeville, 1867); *l'Article 47* (Ambigu, 1871), tiré d'un roman; *Fromont jeune et Risler aîné* (Vaudeville, 1876), avec M. Alph. Daudet.

M. A. Belot a publié aussi plusieurs volumes de nouvelles et quelques grands romans feuilletons : *Marthe*, *Un cas de conscience*, *Nouvelles* (1857, in-18); *Trois nouvelles* (1863, in-18), contenant, avec des récits du volume précédent, le sujet du drame, *la Vengeance du mari*, remis sous forme de narration; *la Vénus de Gordes*, en collaboration avec M. Ernest Daudet (1867, in-18); *Mademoiselle Giraud ma femme* (1870, in-18) qui dut son succès à la hardiesse du sujet, ainsi qu'à la brusque interruption de la publication dans le *Figaro*, sous prétexte de moralité; *la Femme de feu* (1872, in-18) dont l'auteur tira une pièce jouée pour l'inauguration du théâtre de la Renaissance; *les Mystères mondains*, comprenant quatre séries (1875-1876); *Folies de jeunesse* (1876, in-18), etc. M. Ad. Belot a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1867.

BELOT (Émile-Joseph), professeur et littérateur français, né à Montoire (Loir-et-Cher), le 24 septembre 1829, fit de très brillantes études au collège Louis-le-Grand. Entré à l'École d'administration en 1848, il se présenta, l'année suivante, à l'École normale, où il fut reçu le premier dans la section des lettres. Successivement régent au collège de Blois en 1852, professeur de quatrième à Orléans en 1853, professeur d'histoire à Vendôme en 1854, à Strasbourg en 1857, à Versailles en 1863, il a été nommé en 1872 professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Lyon. M. Em. Belot a tenté d'introduire dans la science historique les idées de Niebuhr encore peu répandues en France, et c'est à cette tentative que se rattache sa publication de *l'Histoire des chevaliers romains*, qui obtint, en 1867, un prix Montyon à l'Académie française (1867-1873, 2 vol. in-8).

BELOUINO (Paul), littérateur français, né en 1810, aux Ponts-de-Cé (Maine-et-Loire), vint à Paris étudier la médecine et fut reçu docteur en 1837. Après avoir exercé dans son département, il s'établit, en 1850, à Paris. — Il est mort dans cette ville le 28 avril 1876.

M. Belouino est auteur de quelques ouvrages : *Des Passions* (1844, 2 vol. in-8; 4<sup>e</sup> édit., 1873), considérées dans leurs rapports avec la religion, la philosophie et la médecine légale; *la Femme* (1845, in-8; 4<sup>e</sup> édit., 1865, in-8), traité historique et physiologique; *Histoire générale des persécutions de l'Église* (Lyon, 1848-1856, 10 vol. in-8); *Histoire d'un coup d'État* [décembre 1851] (1852, in-8), précédée d'une introduction de M. de Césena; *Fables et Apologues* (1868, in-12).

**BELPER** (Edward STRUTT, 1<sup>er</sup> baron), homme politique et pair d'Angleterre, est né en 1801, à Derby. Élevé à l'université de Cambridge (collège de la Trinité), il entra en 1830 à la Chambre des Communes, où il siégea sans interruption pour sa ville natale jusqu'en 1848; il représenta ensuite Arundel (1851) et Nottingham (1856). Partisan zélé des doctrines libérales, il soutint toutes les réformes politiques. Après avoir présidé la commission des chemins de fer, qui devait réparer les maux causés par la crise de 1845, il administra, en 1853, la chancellerie du duché de Lancastre, devint haut-shériff de Notts (1850), député-lieutenant de ce comté (1854), et vice-lieutenant (1860). En 1856, il fut élevé à la pairie héréditaire sous le titre de baron Belper, le 29 juillet 1871 il fut élu à l'unanimité président du collège de l'Université de Londres, en remplacement de l'historien Georges Grote. De son mariage avec la fille de l'évêque de Chichester (1837), il a eu plusieurs enfants, dont l'aîné, Henri STRUTT, né en 1840, a pris ses grades, en 1863, au collège de la Trinité, à Cambridge.

**BEMBO** (le comte Pierre-Louis), administrateur et publiciste italien, né en 1825, fut élevé à Verone et alla étudier le droit à l'université de Padoue. De 1850 à 1857, il fut assesseur à la municipalité de Venise, puis attaché à la cour de l'archiduc Ferdinand-Maximilien, gouverneur général du royaume Lombard-venitien, plus tard empereur du Mexique, il jouit auprès de ce prince d'une grande faveur. Lorsque les événements de 1859 eurent amené la dissolution du gouvernement général du royaume, le comte Bembo fut nommé conseiller de la lieutenante, puis élu podestat de Venise. Nommé par l'empereur d'Autriche membre à vie de la Chambre des seigneurs, il ne parut pas dans cette assemblée d'une nationalité étrangère. Il ne se rendit à Vienne, en 1863, que pour s'occuper du statut promis aux populations vénitienes. Au commencement de 1866, la position du comte Bembo à Venise, en face des autorités au richiennes, devint si difficile qu'il donna sa démission. Décoré de divers ordres, il avait été fait grand officier de Notre-Dame de Guadalupe du Mexique.

On cite de lui plusieurs écrits : *Delle Istituzioni di beneficenza nella città e provincia di Venezia*, étude historique et économique (Venise, 1859), dédiée à l'archiduchesse Charlotte; *Il comune di Venezia nel triennio 1860-1862* (1863), etc.

**BÉNARD** (Charles), professeur français, né à Sainte-Foy (Seine-Inférieure), le 15 février 1807, fit ses études à Rouen, entra à l'École normale en 1828, fut reçu agrégé en 1831, et docteur en 1838. Successivement professeur à Rozez, Besançon, Nancy et Rouen, il vint en 1848 à Paris et a été attaché depuis aux lycées Bonaparte (1848) et Charlemagne (1856). Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1856.

On a de lui : *Cours d'esthétique*, de W. F. Hegel, analysé et traduit (1840-1851, 5 vol. in-8); *Précis d'un cours élémentaire de philosophie*

(1841; 7<sup>e</sup> édition, 1873, in-8); *Schelling. Écrits philosophiques et morceaux propres à donner une idée générale de son système*, traduits de l'allemand (1847); *la Poétique par W. F. Hegel* (1853, 2 vol.); *De l'Étude de la mythologie, Du Mal et de la destinée humaine*, extraits du *Dictionnaire des sciences philosophiques*, dont M. Bénard a été un des collaborateurs. On a remarqué la part que M. Bénard a prise, en 1863, à la réorganisation des études philosophiques dans les lycées et à la restauration des anciens programmes et de l'ancien nom de la philosophie. Le livre qu'il a publié sous le titre : *De la Philosophie dans l'éducation classique* (1862, in-8), a obtenu de l'Académie française une médaille de 2500 francs. Il a écrit dans le même sens : *L'Enseignement actuel de la philosophie dans les lycées et les collèges, ou les Antinomies dans la logique classique* (1863, in-8).

**BENARY** (François-Ferdinand), orientaliste et exégète allemand, né à Cassel, le 22 mars 1805, fit ses études de théologie et de philosophie aux universités de Bonn et de Halle. Reçu docteur, en 1827, il vint à Berlin, y continua ses études, devint, en 1829, agrégé à la Faculté de théologie, et obtint, en 1831, la place de professeur adjoint d'exégèse de l'Ancien Testament à l'université de Berlin, après avoir refusé la chaire de sanscrit à celle de Saint-Pétersbourg.

Les écrits de M. Benary consistent en un grand nombre de dissertations et d'articles critiques insérés dans différents recueils littéraires, particulièrement dans les *Annales de critique scientifique*. On lui doit en outre une édition du *Naldaya*, poème sanscrit avec traduction et explication en langue latine (Berlin, 1830), et une dissertation *De Hebræorum levitatu* (Berlin, 1835), qui lui valut le titre honorifique de docteur en théologie de l'université de Halle.

**BENDEMANN** (Édouard), célèbre peintre allemand de l'école de Dusseldorf, né à Berlin, le 3 décembre 1811, et fils d'un banquier, reçut une brillante éducation littéraire; il entra ensuite dans l'atelier de M. Schadow. Des l'âge de vingt et un ans, en 1831, il exposa au Salon de Berlin un grand tableau : *la Douleur des Juifs*, d'après le psaume 136, œuvre magistrale popularisée par la gravure de Ruscheweyh et par les lithographies de Weis et de Schreiner, et qui se trouve au musée de Cologne. L'année suivante, il exécuta un tableau de genre, gravé depuis par Felsing : *Deux jeunes filles à la fontaine* (1833), qui fut acheté par la Société des Arts de Westphalie. Vint ensuite : *Jérémie sur les ruines de Jérusalem*, toile de grande dimension, qui valut à l'artiste une médaille de première classe au Salon de Paris, en 1837, et qui est aujourd'hui dans la galerie particulière du roi de Prusse, on en a une très belle lithographie de Weiss; puis la *Moisson*, tableau de genre qui fut gravé par M. Eichens. Ce succès entraîna quelque temps M. Bendemann dans la peinture de genre. Il donna *le Berger et la bergère* (collection du comte de Raczyński), d'après une idylle d'Uhland; *la Fille du prince serbe*, d'après une ballade serbe traduite par Herder, et toute une série de petites toiles.

Il ne tarda pas toutefois à revenir à la grande peinture, surtout après avoir été nommé professeur à l'Académie des arts de Dresde et membre du conseil académique. Il fut chargé de la décoration entière du château royal et entreprit les grandes fresques auxquelles est surtout attachée sa réputation. Cet énorme travail, interrompu par une maladie d'yeux que M. Bendemann avait con-

tractée en Italie, n'a été achevée que plusieurs années après.

On cite encore de M. Bendemann une fresque symbolique, la *Poésie et les Arts*, qu'il exécuta dans sa propre maison à Berlin; le dessin du *Monument de Sébastien Bach* élevé à Sautstein par Knauer, un portrait de l'empereur *Lothaire II* pour la ville de Francfort, plusieurs autres portraits de notabilités allemandes, particulièrement celui de sa femme, une fille de Schadow, qu'il épousa en 1838. En 1860, il devint directeur de l'Académie de Düsseldorf, en remplacement de M. Schadow. Il a été nommé en 1848, correspondant de l'Académie des beaux-arts de Paris.

**BENEDEK** (Louis DE), général autrichien, est né en 1804, à Edeubourg (Hongrie). Fils d'un médecin, il étudia l'art militaire à l'Académie de Neustadt, entra, en qualité de cornette, dans l'armée autrichienne (1822), monta rapidement en grade et devint colonel en 1843. Deux ans plus tard, lors de l'insurrection de la Gallicie, il se distingua par son courage et ses talents militaires, fut chargé par l'archiduc Ferdinand d'Este de pacifier la partie occidentale de la province, et ses opérations permirent au général Collin de marcher en avant et de prendre Podgorze d'assaut. Il obtint à cette occasion les insignes de l'ordre de Léopold. Il était à la tête du régiment d'infanterie du comte de Gyulay, lorsqu'il reçut, en 1847, l'ordre de rejoindre l'armée d'Italie. Dans la campagne de 1848, il montra beaucoup de sang-froid à la retraite de Milan, à Osone, et notamment à la bataille de Curtatone où il soutint, le dernier, les efforts de l'ennemi; porté à l'ordre du jour par le maréchal Radetzki, il fut décoré de l'ordre de Marie-Thérèse. En 1849, à la reprise des hostilités, il contribua à la reddition de Mortara et combattit à la tête de son régiment, à Novare.

Nommé général-major et brigadier du premier corps de réserve à l'armée du Danube (3 avril 1849), M. de Benedek prit une part active aux événements militaires de la Hongrie. Ainsi, à Raab et à Öszöny, il commanda l'avant-garde, fut légèrement blessé à Uj-Szegedin et se trouva au combat de Szörnyeoys-Ivány, où il fut atteint d'un éclat de bombe. A la fin de cette guerre il passa en qualité de chef d'état-major au 2<sup>e</sup> corps d'armée en Italie. Pendant la guerre de 1859 contre le Piémont et la France, il couvrit la retraite de Milan au Mincio, et, à la bataille de Solferino, il commanda l'aile droite autrichienne qui eut un instant l'avantage sur l'aile gauche des alliés. Il remplaça ensuite le maréchal de Hess dans le commandement supérieur de l'armée. Après la paix, le feldzeugmestre de Benedek resta en Vénétie à la tête des troupes autrichiennes, et l'on a remarqué plusieurs fois les proclamations qu'il adressa à ses soldats, pour les maintenir dans la fidélité, malgré la diversité de leurs nationalités et leurs dissidences politiques.

Lorsqu'éclata, dans l'Allemagne même, la lutte entre l'Autriche et la Prusse, le général Benedek fut appelé, dès le 5 mai 1866, au commandement de l'armée du nord. Mis en présence des troupes prussiennes, au milieu de juin, il parut reculer pendant plusieurs jours devant elles, comme pour les attirer, sur ses pas, dans la position la plus favorable à son armée. On attendait de lui quelque grand coup, malgré l'avantage qu'il laissait prendre aux corps ennemis, en leur permettant de se réunir en Bohême. Enfin eut lieu la terrible bataille de Königgratz, ou de Sadowa, qui fut, pour les Autrichiens, une foudroyante défaite (3 juillet). Le combat dura de six heures du matin à deux heures. On attribua le

succès des Prussiens à la supériorité de leur fameux fusil à aiguille sur le fusil ordinaire en usage dans l'armée autrichienne. Des plaintes et des accusations très vives s'élevèrent contre le général Benedek qui se vit enlever le commandement et fut mis à la retraite au mois d'octobre suivant. Il se retira à Gratz.

**BENEDETTI** (Vincent), diplomate français, né à Bastia (Corse), le 29 avril 1817, d'une ancienne famille du pays, fut destiné à suivre la carrière diplomatique. Après avoir été élève consul, puis consul au Caire, il obtint le consulat de Palerme en 1848 (3 mai); puis il devint premier secrétaire d'ambassade à Constantinople; le 5 mai 1855, il fut désigné pour remplacer M. Bourée dans les fonctions d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à la cour de Téhéran. Il refusa cette position, et fut mis en disponibilité; mais, quelques mois après, il fut nommé directeur des affaires politiques au ministère des affaires étrangères, et comme secrétaire du congrès de Paris, il rédigea les protocoles du traité (1856). Il se lia en cette circonstance avec M. de Cavour, et il était considéré, dans le monde officiel, comme un des personnages les plus dévoués à l'indépendance italienne. Ses sympathies bien connues amenèrent sa nomination au poste de ministre plénipotentiaire de France à Turin en 1861, quand le gouvernement français reconnut, après la mort de Cavour, le royaume d'Italie. M. Thouvenel ayant quitté le ministère des affaires étrangères, M. Benedetti crut aussi devoir se retirer (août 1862).

Nommé ambassadeur en Prusse, en remplacement de M. de Talleyrand-Périgord, le 5 novembre 1864, il occupait encore ce poste en janvier 1870, au moment de la formation du cabinet Émile Ollivier et de la retraite de M. de Lavallette, comme ministre des affaires étrangères, M. Benedetti, qui avait été chef de cabinet de ce dernier, fut sur le point de résigner ses fonctions. Il les conserva sur le désir exprès de l'Empereur, qui lui avait conféré depuis peu le titre de comte. Au commencement du mois de juillet suivant, les ouvertures du maréchal Prim, au sujet de l'acceptation de la couronne d'Espagne par un prince de la maison de Hohenzollern, rendirent la position de notre ambassadeur à Berlin extrêmement délicate. Le public, se rappelant l'insuccès des négociations qui avaient précédé et suivi le coup de foudre de Sadowa, le croyait peu préparé à une tâche aussi importante, et, lorsque la nouvelle, plus tard démentie, d'une injure faite à l'ambassadeur de France par le roi de Prusse, à Ems, fut apportée à Paris par le télégraphe, le 14 juillet 1870, et officiellement communiquée au Corps législatif, on ne manqua pas d'accuser M. Benedetti de faiblesse et d'incapacité. Son impopularité augmenta encore après la publication, faite par le *Times*, le 25 juillet suivant, d'un projet de traité entre la Prusse et la France, garantissant à l'une ses conquêtes, et permettant à l'autre l'annexion de Belgique, projet que M. de Bismarck prétendait posséder, écrit de la main même de M. Benedetti. La connaissance de ce document secret, daté de la fin de 1866, souleva de véritables orages parlementaires et nécessita des explications du ministère au sein des commissions du Corps législatif. On prétendit que, par une perfidie calculée, le chancelier prussien avait dicté à l'ambassadeur français les conditions d'une future entente, et en avait conservé la minute. Lorsque la chute de l'Empire eut rendu son indépendance au comte Benedetti, il protesta à plusieurs reprises, dans les journaux anglais, à l'occasion des imputations dirigées contre lui, et prouva, notamment dans un

livre justificatif, intitulé : *Ma Mission en Prusse* (1871, in-8), qu'il avait rempli son mandat auprès du roi de Prusse avec succès et fidélité, et averti M. de Grammont et l'Empereur des dangers auxquels la France était exposée. Sans s'expliquer complètement au sujet du traité secret dont M. de Bismarck mettait l'initiative au compte du gouvernement impérial, il signalait le procédé du chancelier comme un acte d'une « outrageante déloyauté ».

Admis à la retraite le 16 août 1871, M. Benedetti qui était allé résider en Italie après le 4 septembre 1870, fut élu conseiller général de la Corse pour le canton de Piedicorte, le 11 août 1872. Il a depuis lors conservé ces fonctions et s'est fait inscrire comme avocat au barreau d'Ajaccio. Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 7 juin 1845, officier le 6 août 1853, commandeur le 2 avril 1856, grand officier le 28 juin 1860, il a été promu grand croix le 1<sup>er</sup> septembre 1866. Il est grand officier de l'ordre des Saint-Maurice et Saint-Lazare, de l'Aigle noir de Prusse, etc.

**BENEDICT** (sir Julius), compositeur et pianiste anglais, d'origine allemande, né à Stuttgart, le 27 novembre 1804, et fils d'un riche banquier israélite, reçut les leçons d'Hummel à Weimar, et, à Dresde, celles de Charles-Marie de Weber, qu'il suivit à Berlin en 1821, puis à Vienne en 1823. Chef d'orchestre dans cette dernière ville et déjà applaudi dans les concerts, il fut emmené en Italie par Barbaja et attaché, comme chef d'orchestre, au théâtre San-Carlo, où il donna, en 1827, son premier opéra-bouffa, *Ernesto e Giovanna*. Après avoir parcouru toute l'Italie, il repassa en Allemagne, se fit applaudir à Stuttgart, à Dresde, à Berlin (1860), et se rendit à Paris, où il ne fut pas moins bien accueilli. Lié avec Bériot et la Malibran, il retourna avec eux en Italie. Il reprit son ancien poste à San Carlo ; il y donna deux opéras : *les Portugais à Goa* et *Un an et un jour* (1836).

M. Benedict passa ensuite à Londres et y devint directeur du nouvel Opéra-Bouffe, où il fut représentant, en 1838, *le Gypsy's warning*. Dans l'automne de 1850, il suivit Jenny Lind en Amérique, comme accompagnateur, et partagea ses succès. Depuis, il a eu à Londres divers emplois, et s'est fait un nom comme professeur. Il y donna souvent de grands concerts où l'on a joué jusqu'à cinquante morceaux. On cite encore de lui : *les Fiancés de Venise*; un grand opéra, *les Croisés*, joué en Allemagne avec succès (1848); *le lys de Killarney* (1862), opéra resté populaire en Angleterre; des *Cantates*, des *Oratorios* parmi lesquels nous rappellerons ceux de *Sainte-Cécile* (1866) et de *Saint-Pierre* (1870), des *Concertos*, des *Rondos*, des *Sonates*, des *Variations*, etc. Élu correspondant de l'Institut de France en 1864, il a été créé chevalier en mars 1871, et décoré de nombreux ordres étrangers.

**BENEDIKTOF** (Wladimir), poète lyrique russe, né vers 1810, entra d'abord dans le corps des cadets à Pétersbourg, prit quelque temps du service et obtint ensuite une place dans les finances. Il n'avait publié en vingt-cinq ans, qu'un volume de *Poésies* (1832); mais jamais poète russe n'a excité à un plus haut degré l'admiration de ses compatriotes. Les pièces les plus citées de ce recueil sont : *Trois figures*, *la Mer* et *la Tombe*. Il donna ensuite à divers journaux d'autres pièces dont il a publié une édition générale en 1856 (3 parties). — Il est mort à Saint-Petersbourg le 26 avril 1873.

**BENEDIX** (Julien-Roderich), poète comique

allemand, né à Leipsick, en 1811, fit des études très imparfaites dans plusieurs écoles de sa ville natale, débuta par de petites pièces morales, dans le goût de Berquin, qui furent représentées sur des scènes particulières. Reprenant ses études dans un collège, il s'appliqua spécialement à l'étude des langues modernes. Il entra ensuite au théâtre et joua deux ans la comédie dans la troupe de Bethmann. En même temps il étudiait la musique et il parut en 1833, comme ténor, sur plusieurs scènes des villes du Rhin et de la Westphalie, où il obtint quelques succès. Devenu régisseur du théâtre d'hiver de Wesel, il fonda et rédigea dans cette ville un journal littéraire : *le Parleur*. Il écrivit aussi alors des pièces importantes, parmi lesquelles on cite *Jeanne Jebus* (1835), *la Tête moussue* (das bemooste Haupt), qui fut représentée d'abord à Wesel et fit le tour de l'Allemagne, ainsi qu'une trentaine de drames ou comédies qui, pour la plupart, ont été traduits en flamand et en hollandais, et représentés avec succès tant en Allemagne qu'en Hollande et en Belgique. Nous mentionnerons : *le Docteur Wespe*, *l'Ennemi des femmes* (der Weiberfeind), *le Procès* (der Process), *le Voyage des noces* (die Hochzeitsreise), *les Jaloux* (die Eifersüchtigen) et *la Lettre d'amour* (der Liebesbrief), qui obtint une prime d'encouragement au théâtre impérial de Vienne. Ces différentes pièces ont paru en six volumes, sous le titre inexact d'*Oeuvres dramatiques complètes* (Gesammelte dramatische Werke, Leipzig, 1846-1851, t. VI). En 1859, il a encore donné une comédie, *Junker Otto*, et un drame, *la Marâtre* (die Stiefmutter). Il a publié une édition générale de ses *Oeuvres dramatiques* (Leipzig, 1846-1874, 27 vol.).

En 1842, M. Benedix était passé de Wesel à Cologne, où il fit des cours sur la littérature allemande. En 1845 il se chargea de la direction générale du nouveau théâtre d'Elberfeld et fut, de 1847 à 1848, régisseur général du théâtre de la ville à Cologne. Il continua de se livrer, dans cette ville, à toute son activité littéraire. — Il est mort à Leipzig le 26 septembre 1873.

En dehors du théâtre, voici ses principaux ouvrages : *Contes populaires allemands* (Deutsche Volkssagen; Wesel, 1839-1840, 6 vol.); un récit très animé de la guerre de l'indépendance allemande, intitulé : 1813, 1814 et 1815 (Wesel, 1841, 6 livraisons); *Itinéraire de Rotterdam à Strasbourg* (Handbuch für die Reise von Rotterdam bis Strasbourg; Wesel, 1839); un *Almanach populaire du Bas-Rhin* (Niederrheinischer Volkskalender), qui parut de 1836 à 1842; *Scènes de la vie des comédiens* (Bilder aus dem Schauspielerleben; Leipsick, 1847, 2 vol.; 2<sup>e</sup> édition, 1851), roman; une suite d'histoires intimes, *L'un sans l'autre* (Auseinander, 1850); *les Rhythmes allemands* (des Wesen des deutschen Rhythmus; 1862); *la Shakespearomanie* (Stuttgart, 1874).

**BENFEY** (Théodore), orientaliste allemand, né le 28 janvier 1809, à Noerten près Goettingue, suivit jusqu'en 1827 les cours du collège et de l'université de cette dernière ville, dirigé dans ses études par les savants philologues Otfrid Müller et Dissen. Après avoir passé ensuite une année à Munich, il parcourut plusieurs autres universités d'Allemagne et retourna, en 1834, à Goettingue, où il remplit les fonctions de professeur de langue sanscrite et de grammaire comparée. En 1861 (25 janvier), il a été élu correspondant étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

On cite de M. Benfey : *les Noms des mois de quelques peuples anciens*, etc. (die Monatsnamen einiger alten Völker, etc.; Berlin, 1836);

une traduction allemande des *Comédies de Térence* (Stuttgart, 1837); *Lexicon des racines grecques* (Berlin, 1839-1842, 2 vol.), ouvrage qui a remporté, à l'Institut, le prix Volney; *des Rapports entre la langue égyptienne et les racines sémitiques* (Leipsick, 1844), *les Inscriptions cunéiformes persanes* (die persischen Keilinschriften; et ibid., 1847), avec une traduction allemande et un glossaire; une édition des *Hymnes de Sama-Veda* (ibid., 1848), aussi avec traduction et glossaire; *Études sur le Zend* (Beitraege zur Erklaerung des Zend; Goett., 1853); *Manuel de la langue sanscrite* (Handbuch der Sanskritsprache; ibid., 1852-1854, 2 vol.), composé d'une grammaire, d'une chrestomathie et d'un glossaire; l'auteur en a publié un *Abrégé* (Kurze Sanskrit Grammatik, etc., 1855, in-4), etc. Mentionnons aussi article *Inde* dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber.

**BENJAMIN** (Judah-Peter), avocat et homme politique américain, est né à Saint-Domingue, en 1812, d'une famille juive qui émigra, en 1816, à Savannah (Géorgie). Inscrit, en 1834, au barreau de la Nouvelle-Orléans, il ne tarda pas à y occuper une position considérable. S'étant mêlé activement aux luttes politiques, il s'attacha au parti démocratique et esclavagiste, et fut élu sénateur des États-Unis en 1852. Réélu en 1858, il se prononça ouvertement le 31 décembre 1860, pour le Sud, et quitta le sénat le 4 février suivant. Nommé attorney général du gouvernement provisoire confédéré, il devint, au mois d'août 1861, secrétaire du département de la guerre, donna sa démission en février 1862, à la suite d'un blâme, et fut néanmoins élu par le président Davis comme secrétaire d'Etat. Il remplit ces fonctions jusqu'à la fin de la guerre civile, et se retira alors à Londres où il reprit sa profession d'avocat. Il y a publié, en 1866, un *Traité sur la loi de vente des biens personnels* (Treatise on the law of sale of personal property).

**BENNETT** (James-Gordon) publiciste américain, né à New-York (Écosse) le 13 septembre 1795, fut élevé dans un séminaire catholique d'Aberdeen. En 1819, il passa en Amérique, exerça pendant seize ans, au milieu de privations et de souffrances, la profession de journaliste à Halifax, Charleston, Philadelphie, etc., avant de fonder, le 5 mai 1835, le *New-York Herald*, destiné à devenir, sous sa direction, le type le plus remarquable de la puissance financière d'un journal. Entre autres innovations, il y introduisit, en 1837, le bulletin de la Bourse et s'assura un service universel d'informations par les paquebots et par les télégraphes au prix des plus grands sacrifices; il ne craignait pas de faire venir d'Europe, par voie télégraphique, des documents étendus, et de publier dans leur entier des discours ou des messages le lendemain même du jour où ils s'étaient produits sur notre continent. Aucune dépense ne l'arrêtait pour obtenir rapidement la nouvelle attendue par la curiosité publique. En 1871, il envoya l'un de ses reporters, M. Stanley, dans l'Afrique centrale, à la tête d'une expédition et pousser plus loin des découvertes pour retrouver Livingstone. On sait que l'expédition fut couronnée de succès. En Amérique, on a reproché à M. Bennett de n'avoir pas exercé sur l'opinion une influence politique en rapport avec ses puissants moyens de propagande et de s'attacher moins aux opinions et aux intérêts de parti qu'au développement commercial de son journal, comme instrument de publicité. On a calculé que le *New-York Herald* rapportait à son fondateur, dans les derniers temps, environ 750.000 dollars ou 4 millions de francs. — M. Ja-

mes Gordon Bennett est mort à New-York le 1<sup>er</sup> janvier 1872.

**BENNETT** (John-Hughes), médecin anglais, né à Londres le 31 août 1812, étudia la médecine, dès 1829, sous la direction de M. William Sedgwick. Après quatre années d'études à l'université d'Édimbourg (1833-1837), il y reçut le grade de docteur; il obtint en outre une médaille d'or pour un mémoire chirurgical, et mérita les éloges de Ch. Bell pour sa thèse sur la physiologie et la pathologie du cerveau. Venu à Paris en 1837, il y fonda la société médicale parisienne, dont il fut le premier président. En 1839, il partit pour l'Allemagne, où pendant deux ans il visita les principales universités, surtout celles de Heidelberg et de Berlin. Il rentra à Édimbourg en 1841, et y publia un travail sur l'huile de foie de morue dont il s'efforça de répandre l'usage. Peu de temps après, il fit une série de conférences remarquées sur l'histologie et l'emploi du microscope. Attaché, en 1843, à l'infirmerie royale, il se livra à d'importantes recherches sur l'histologie, l'anatomie pathologique et la médecine clinique, et publia, sous forme de brochures ou d'articles dans les revues spéciales, les résultats de ses travaux. En 1845, il décrivit, dans un grand ouvrage, avec planches coloriées, une maladie du sang, inconnue jusqu'alors, et qu'il appela leucocythémie (ou sang à globules blancs). Dans la même année, il fit paraître une observation d'empoisonnement par la ciguë, et, par une curieuse comparaison avec la description de la mort de Socrate donnée par Platon, établit l'identité de la ciguë actuelle avec celle qui servait, chez les Grecs, aux exécutions capitales. En 1848, il fut nommé professeur à l'Université d'Édimbourg, en remplacement d'Allen Thomson. Le docteur Bennett a été élu membre d'un grand nombre de sociétés médicales d'Europe et d'Amérique.

Outre les ouvrages indiqués plus hauts, le docteur J.-H. Bennett a publié : un *Traité de médecine clinique* (1856) qui a atteint cinq éditions en Angleterre et en Amérique, et a été traduit non-seulement en français (Paris, 1873, 2 vol. gr. in-8), mais en russe, en hindou et autres langues; *De l'inflammation des centres nerveux* (On Infl. of the nervous centres); *Traité de l'inflammation* (Treatise on Infl.); *Productions cancéreuses et cancroïdes* (Cancerous and canceroid growths); *Principes et pratique de la médecine* (Principles and Practice of M.); *Pathologie et Traitement de la consommation pulmonaire* (On the Path. and Treatment of pulm. Consumption), *Conférences sur la physiologie, la pathologie et la thérapeutique moléculaires* (Lectures on Molecular Phys. Path. and Therapeutics); *la Pneumonie* (Pneumonia), etc. Il a fourni de nombreux mémoires aux *Transactions* de l'Association britannique pour l'avancement de la science.

**BENNETT** (William Sterndale), pianiste et compositeur anglais, né le 13 avril 1816, à Sheffield, d'une famille de musiciens, fut placé, à huit ans, comme choriste, au collège du roi, devint élève de l'Académie royale de musique et se distingua de bonne heure comme compositeur et comme virtuose. Il avait déjà écrit des *Symphonies* et des *Concertos* remarquables, quand il se lia avec Mendelssohn, qui, en 1836, l'appela à Leipzig, où il eut de grands succès. En 1838, il revint à Londres et y fut élu membre de la Société royale de musique. Il fut nommé, en 1858, professeur de musique à Cambridge. — Il est mort à Londres le 1<sup>er</sup> février 1875.

M. Bennett, l'un des rares représentants de la musique anglaise, a publié, comme écrits didactiques : *Classical practices for piano forte stu-*

dents (Londres, 1841); une dissertation sur *l'harmonie* (1849), etc. Parmi ses œuvres musicales, on cite : *les Naiades*, *la Nymphé des bois*, *Parissina*, *les Joyeuses commères de Windsor*, et la musique de l'ode de M. Alfr. Tennyson pour l'ouverture de la seconde Exposition universelle de Londres (1862).

**BENNETT** (William-Cox), chansonnier et publiciste anglais, né à Greenwich en 1820, fut forcé de bonne heure par la mort de son père, horloger dans cette ville, d'entrer dans le commerce et de lui succéder. Il s'occupa activement des affaires de sa cité, de la fondation d'un institut littéraire et surtout d'établissements populaires, écoles, bains, lavoirs. Il prit une part active à l'agitation qui avait pour objet l'abolition de l'impôt sur le papier et du timbre des journaux, comme membre de l'Association pour le rapel des taxes sur la science. Il fut en outre, pour la ville de Greenwich, secrétaire du comité de la Ligue de l'éducation nationale. Il a été secrétaire de l'œuvre charitable des réfugiés pendant la guerre franco-allemande de 1870.

Comme publiciste, M. C.-W. Bennet écrit dans plusieurs journaux, particulièrement dans la *Weekly Despatch*. Il s'est fait surtout un nom par ses recueils de vers et de chansons, tels que : *Poèmes* (Londres, 1850). *Verdicts* (Ibid., 1852); *Chants de guerre* (War Songs, Ibid. 1855); *Vengeance de la reine Eléonor et autres poèmes* (Queen El.'s vengeance, etc., Ibid., 1857); *Chansons d'un chansonnier* (Songs by a song-writer, Ibid., 1859); *Baby May et autres poèmes sur les enfants* (Ibid. 1861); *Notre Rôle glorieux, poèmes nationaux* (Our glory Roll, Ibid. 1866); *Chansons pour les matelots* (Songs for Sailors Ibid., 1872).

**BENNINGSEN** (Rodolphe DE), homme politique allemand, né le 10 juillet 1824 à Lunebourg (Hanovre), où son père officier supérieur, était en garnison, fit ses études classiques à Hanovre puis alla suivre les cours de droit des Universités de Gœttingue et de Heidelberg. Entré dès 1845 dans la magistrature du royaume de Hanovre, il remplit diverses fonctions dans plusieurs villes et obtint en 1854, un siège de juge inamovible à la cour de Cœttingue. Il avait repris dans cette ville, avec Zachariæ, Miquel et autres jurisconsultes distingués, ses études de droit, lorsqu'en 1855, il fut élu par la ville d'Aurich membre de la seconde Chambre. Il donna sa démission de magistrat, et se consacra à l'économie rurale et à la gestion de son domaine paternel de Bennigsen. Aux élections de 1857, il fut réélu avec une grande majorité à Gœttingue et à Dannenberg et opta pour la première de ces deux villes. Il fut bientôt, dans la Chambre, le chef d'un parti d'opposition, peu nombreux, mais ardent et opiniâtre, qui, sans prévoir la destruction du royaume, aspirait à l'unité allemande. MM. Bennigsen, Miquel et leurs amis demandèrent de bonne heure la formation d'un parlement fédéral, avec une forte centralisation administrative de l'Allemagne, conformément aux projets de la Prusse. Il se forma, dans le Hanovre même une association de libéraux dont M. Bennigsen fut l'inspirateur; il en présida le comité directeur avec une infatigable activité. Il était en même temps à la tête de l'agitation ecclésiastique qui aboutit à la constitution synodale et presbytérale de l'église luthérienne du Hanovre.

De 1863 à 1866 il fut l'âme d'une majorité parlementaire ralliée au parti grand allemand, et au nom de laquelle il s'efforça en vain, lorsqu'éclata la guerre de 1866, de maintenir la neutralité du royaume. Lorsque Georges V, par une politique

eut été annexé à la Prusse, M. Bennigsen resta le chef du parti libéral-national et continua de poursuivre la réalisation de l'unité parlementaire allemande. Élu membre du Reichstag de l'Allemagne du Nord, ainsi que de la Chambre des députés prussienne, il fut vice-président de ces deux Assemblées, et s'efforça, dans le nouvel état de choses, de concilier avec la centralisation politique l'autonomie administrative des provinces. Pendant la guerre franco-allemande, il fut mêlé à toutes les négociations entre l'Allemagne du Sud et la confédération du Nord, et fut appelé au quartier général de Versailles pour discuter les bases de la reconstitution de l'empire germanique. Élu membre du Reichstag allemand en 1871 et en 1874, il en fut vice-président dans les sessions de 1872-1873, et à partir de cette dernière année, remplaça M. Forckenbeck à la présidence. Aux élections de 1877, le parti socialiste combattit en vain sa candidature.

**BENOIST** (Louis-Victor, baron DE), homme politique français, ancien député, est né le 29 octobre 1813 à Dugny (Meuse). Spécialement occupé de travaux agricoles, il devint maire de Waly, membre du Conseil général pour le canton de Triaucourt, et, avec le patronage du gouvernement, entra en 1858 au Corps législatif comme représentant de la 2<sup>e</sup> circonscription de la Meuse. Il a été réélu au même titre, en 1863, par 20 797 voix sur 20 861 votants, et en 1869, par 19 605 voix sur 20 513 votants. M. le baron Benoist a soutenu à la Chambre la politique conservatrice la plus absolue. La révolution du 4 septembre 1870 l'a rendu à la vie privée. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 juillet 1866.

**BENOIST** (Albert), député français, né à Saint-Mathurin, le 11 juin 1842, était clerc de notaire lorsqu'il fut nommé sous-préfet de Baugé le 28 septembre 1870. Il garda cette fonction jusqu'au 14 juin 1871. Élu député de l'arrondissement de Baugé, le 20 février 1876, par 10 837 voix, contre 6004 obtenues par M. le vicomte de Rochebœuf, candidat conservateur, il fit partie du groupe de l'union républicaine, et fut un des 363 députés qui refusèrent leur vote de confiance, au ministère de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877. A la suite de la dissolution de la Chambre, il se représenta aux élections du 14 octobre et fut réélu, par 9648 voix, contre M. Merlet, ancien préfet, candidat bonapartiste et officiel, qui en obtint 9320. Il fait partie du Conseil général de Maine-et-Loire.

**BENOIST** (François), compositeur français, né à Nantes, le 10 septembre 1794, y reçut les premières leçons de musique et de piano; à seize ans, il vint à Paris et entra au Conservatoire en 1811. Ses maîtres furent Catel pour l'harmonie et L. Adam pour le piano. Grâce à cette savante direction heureusement secondée par ses dispositions naturelles, il remportait, cette année même, le premier prix d'harmonie, et trois ans après le premier prix de piano (1814). En 1815, l'Institut lui décerna le grand prix de composition pour sa cantate d'*Oenone*. Envoyé en Italie comme pensionnaire du gouvernement, il passa trois ans à Naples et à Rome, et revint à Paris vers le commencement de 1819. Très habile improvisateur sur l'orgue, il obtint au concours la place de premier organiste du roi, et, bientôt après, passa, comme professeur d'orgue et d'improvisation, au Conservatoire de musique, qu'il n'a quitté qu'en 1872. En 1821, il donna à l'Opéra-Comique *Léonore et Félix*, qui resta longtemps



au répertoire. En 1836, il composa le 1<sup>er</sup> acte de *Gypsy*; en 1846, les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> actes du *Diable amoureux*; puis *l'Apparition*, en deux actes (1848), *les Amazones*, ballet en trois actes (1848); *Pâquerette*, ballet (1851); des *Messes*, etc. M. Benoist a été décoré de la Légion d'honneur en novembre 1851. — Il est mort à Paris le 6 mai 1878.

**BENOIST** (Louis-Eugène), professeur et humaniste français, est né à Nangis (Seine-et-Marne), le 28 novembre 1831. Il commença ses études dans un pensionnat de Fontainebleau, les acheva à l'institution Jauffret de Paris et entra à l'École normale en 1852. Professeur au lycée de Marseille de 1855 à 1867, il se fit recevoir docteur ès lettres, en 1862, avec deux thèses sur *Guichardin, historien italien du seizième siècle*, et *De Personis muliebribus apud Plautum*. En 1867, il remplaça M. Emile Burnouf comme professeur de littérature ancienne à la Faculté de Nancy, et en 1871, il fut nommé professeur de littérature étrangère à la Faculté d'Aix. M. Patin, le choisit en 1874, comme son suppléant à la Sorbonne pour la chaire de poésie latine, dont il est devenu titulaire en 1875. La même année, il a été décoré de la Légion d'honneur.

Outre ses thèses et un recueil de *Lettres de Comynes tirées des archives de Florence* (1863, in-8), M. Benoist, qui s'est particulièrement consacré à la philologie latine, sur les conseils de MM. J.-V. Le Clerc et Emile Egger, a publié d'élégantes éditions de la *Cistellaria* de Plaute, avec notes en latin (1863, in-8), et du *Rudens*, du même auteur, avec notes en français (1864, in-12); *Lettre à M. Egger sur divers passages de l'Autularia de Plaute* (1865, in-8), ainsi qu'un recueil de *morceaux choisis* de ce comique latin (1871, in-16). Un plus important travail est une édition de *Virgile* (1867-1872, 3 vol. in-8), faisant partie de la collection des *Éditions savantes* et accompagnée d'un commentaire philologique, critique et explicatif.

**BENOIST D'AZY** (Denis, vicomte), homme politique français, ancien député et ancien représentant, né à Paris, le 3 février 1796, entra, sous la Restauration, dans l'administration des finances, fut nommé inspecteur par M. de Villèle et reçut la décoration de la Légion d'honneur le 26 octobre 1829. Après la révolution de Juillet, il resta fidèle au parti légitimiste, qui le fit élire député, en 1842, par l'arrondissement de Château-Chinon (Nièvre). Il vota constamment avec l'opposition de droite et se prononça pour la réforme parlementaire, sans s'associer à l'agitation des banquetts. Réélu en 1846, il continua de combattre le ministère et la majorité.

M. Benoist d'Azy ne fit point partie de l'Assemblée constituante de 1848; mais en 1849, il fut élu le premier des huit représentants du Gard et siègea, comme vice-président, au bureau de l'Assemblée législative. Il fit partie de la coalition des anciens partis contre la République, approuva la loi du 31 mai et demanda la révision de la Constitution; mais il refusa de se rallier à la politique de l'Élysée, et, le 2 décembre 1851, il protesta très énergiquement contre le coup d'État. Ce fut lui qui présida la réunion des représentants à la mairie du X<sup>e</sup> arrondissement et lut publiquement le décret de déchéance. Il ne fut pas compris dans les mesures de rigueur qui suivirent et vécut en dehors des affaires publiques, jusqu'au 8 février 1871 où deux élections dans la Nièvre et le Gard, le rendirent à la vie publique. Président de l'Assemblée, en qualité de doyen d'âge, lors de la séance préparatoire du

13 février, il fut réélu cinq fois vice-président; mais, en mars 1875, il échoua contre M. Ricard. M. Benoist d'Azy a soutenu toutes les propositions de la droite monarchique et voté notamment contre l'ensemble des lois constitutionnelles. Il ne s'est pas représenté, en 1876, aux élections du Sénat et de la Chambre.

**BENOÏT** (Joseph), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Martin-de-Bovel (Ain), le 15 septembre 1812, d'une famille de paysans, fut d'abord employé aux travaux des champs; mais il ne tarda pas à entrer dans l'industrie, comme ouvrier en soieries, et il devint chef d'atelier. Partisan des doctrines démocratiques et socialistes, membre de plusieurs sociétés secrètes, il fut un des rédacteurs du journal communiste *la Fraternité*. Après la révolution de Février, il se trouva porté à la tête du parti qui dominait dans les faubourgs de Lyon et fut élu représentant, le huitième sur quatorze, par 63 981 voix. Il vota constamment avec la Montagne et rejeta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il fit une très vive opposition à la politique de l'Élysée et signa l'acte d'accusation présenté contre Louis-Napoléon et ses ministres, à l'occasion du siège de Rome. Réélu, le cinquième sur onze, à la Législative, il continua de s'associer à tous les actes de la Montagne et usa de son initiative parlementaire pour proposer quelques propositions qui furent repoussées par la majorité, comme entachées de socialisme. Le 2 décembre 1851, il protesta contre le coup d'État et se retira en Suisse.

**BENOÏT** (Charles), professeur et littérateur français, né à Nancy le 25 août 1815, se voua à l'enseignement. Élève de l'École normale de 1835 à 1838, il fut reçu docteur ès lettres en 1846, et l'un des premiers membres de l'École française d'Athènes. Appelé à la chaire de littérature française de la Faculté de Nancy, il est devenu doyen de cette Faculté. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Charles Benoît a publié, outre ses deux thèses pour le doctorat (*Essai historique sur les premiers manuels d'invention oratoire*, in-8, et *Historica de M. T. Ciceronis officis commentatio*, in-8): *Essai historique et littéraire sur la comédie de Ménandre*, avec le texte de la plus grande partie des fragments (1854, in-8); *Des Chants populaires dans la Grèce antique* (Nancy, 1857, in-8), extrait des *Mémoires* de l'Académie de Stanislas; *Chateaubriand, sa vie et ses œuvres*, étude littéraire et morale (1865, in-18).

**BENOÏT-CHAMPY** (Adrien-Théodore), magistrat et homme politique français, né à Provins, le 24 mai 1805, comptait parmi les avocats distingués du barreau de Paris, lorsque éclata la révolution de février 1848. Le gouvernement provisoire l'envoya en qualité de ministre plénipotentiaire à Florence, où, favorisant la politique de M. Montanelli (voy. ce nom), il montra une vive sympathie pour la cause de l'indépendance italienne. De retour en France, il se rattacha de bonne heure au parti de l'ordre et soutint, après l'élection du 10 décembre, le gouvernement de Louis-Napoléon. Élu représentant à l'Assemblée législative, dans le département de la Côte-d'Or, le quatrième sur huit, par 49 782 voix, il appartint par ses votes à la majorité jusqu'au moment où éclatèrent les conflits entre l'Assemblée et l'Élysée, dont il embrassa la politique.

Après le coup d'État du 2 décembre, M. Benoît-Champy se renferma quelque temps dans l'exercice de sa profession d'avocat, devint membre du

Conseil de l'Ordre, et fut élu député de l'Ain au Corps législatif, en remplacement de M. Delormet. En 1855, M. Paillet, désigné d'office pour défendre Pianori, auteur d'un attentat contre la vie de l'Empereur, n'ayant pu remplir cette mission, M. Benoît-Champy fut chargé, au dernier instant, de le suppléer. Appelé, en 1856, à la présidence du tribunal de la Seine, comme successeur de M. de Belleyme qui, avait exercé pendant près de trente ans ces importantes fonctions, il sut se concilier par des qualités différentes la même estime. M. Benoît-Champy, fut un des dix-huit sénateurs nommés par le décret du 27 juillet 1870 qui ne fut pas promulgué et qui se retrouva aux Tuileries, après la chute de l'Empire. Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 8 décembre 1849, officier au mois d'août 1856, il a été promu commandeur le 13 août 1861, et grand officier le 12 août 1865. — Il est mort à Paris le 28 juin 1872.

**BENOUVILLE** (Jean-Achille), paysagiste français, né à Paris, le 15 juillet 1815, fut élève de M. Picot, et obtint, dans le concours de 1845, le premier grand prix de Rome pour le paysage, l'année même où son frère remportait celui d'histoire. Le sujet était *Ulysse et Nausicaa*. Depuis son retour d'Italie, cet artiste a principalement envoyé aux salons : *l'Étang de Fausse-Repose* (1834); *les Bords de la Seine à Bougival* (1837); *la Forêt de Compiègne* (1839); *Effet du soir* (1844); deux *Paysages* (1848); *Langezza* (1850); *Latium, Bois de chênes verts*, ou vue de la villa Doria (1855); *Saint-Pierre de Rome*, vu de la villa Borghèse; *Je Colisée*, vu des jardins Farnèse; *l'Anio*, près Tivoli (1863); *Tivoli, Lunghezza* (1864); *le Colisée*, vu des jardins du Palatin (1865); une *Vue de Torre de Schiavi* à l'Exposition universelle de 1867; *le Ravin*, panneau décoratif pour l'Opéra (1876); *le Pic du midi de Bigorre* (1872); *Château de Lugagnan dans la vallée d'Argelès* (1873); *Souvenirs des environs de Valmontone* (Italie), *l'Ariccia* (1874); *Dans les bois* (1875); *le Saut-du-loup*, vue des environs de Cannes (1876); *le Lac d'Albano, Portrait de Mme N. B.* (1877). M. Ach. Benouville a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1844, une mention en 1855 et une médaille de première classe en 1863. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 juillet de la même année.

**BERALDI** (Pierre-Louis), sénateur français, né à la Martinique le 18 août 1823, suivit la carrière d'administration dans la marine, et était sous-directeur de la comptabilité commerciale au ministère, lorsqu'il se présenta aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans le département de l'Aude. Porté sur la liste de l'Union conservatrice et soutenu à la fois par le parti bonapartiste et par l'administration, il fut élu au second tour de scrutin, le premier sur deux, par 266 voix sur 511 électeurs. Il vota avec la droite monarchique. M. Beraldi a été élu par le canton de Salle-sur-l'Hers, membre du conseil général de l'Aude, dont il a été président. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 août 1869.

**BERANGER** (J.-B.-Antoine-Émile) peintre français né à Sèvres, le 30 août 1814, a partagé les études et la plupart des travaux de son père et de son frère, tous deux artistes à la manufacture de Sèvres. Il a exposé plusieurs fois, notamment en 1863 : *Ordre*, *Désordre*, en 1864 : *les Premières joies*, en 1866 : *la Nouvelle servante*, en 1867 : *le Mariage rompu*, en 1868 : *un Garçon qui promet*, en 1869 : *une Brodeuse*, en 1870 : *une Maille échappée*. Il a obtenu, comme peintre

de genre, une 3<sup>e</sup> médaille en 1846 et une seconde en 1848. — Mlle Suzanne-Estelle BERANGER, sa sœur, qui cultive également la peinture, avait épousé M. Apoil (Voy. ce nom.)

**BÉRARD** (Jules), ancien représentant du peuple français, né le 22 octobre 1818, d'une famille d'artisans, fut élevé gratuitement dans les écoles publiques; il s'appliqua, de bonne heure, à l'étude des sciences et se fit admettre, en 1842, à l'École polytechnique d'où il fut renvoyé pour un discours prononcé à l'enterrement de Jacques Laffitte. Après la révolution de Février, il obtint du gouvernement provisoire le grade de lieutenant d'artillerie et fut nommé commissaire de la République dans le département de Lot-et-Garonne. Il s'y lia avec M. Baze, qui était alors, à Agen, le chef du parti modéré et fut élu représentant du peuple par 39258 voix, le dernier sur une liste de neuf élus. Membre du Comité des affaires étrangères, il se montra par ses discours et par ses votes dévoué aux idées de la droite. Il adopta pourtant l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et s'associa à toutes les mesures répressives. Réélu, le deuxième sur sept, à l'Assemblée législative, il continua de voter avec les chefs de la majorité monarchique et fut un des membres les plus actifs du comité de la rue de Poitiers. Lorsque la rupture se déclara entre le président et les royalistes parlementaires, il se rallia à la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut nommé préfet de l'Isère. En 1856, appelé à une préfecture d'un ordre inférieur, il sortit des emplois publics. Il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 20 décembre 1851.

**BÉRARDI** (Jean-Baptiste-Augustin-Léon), publiciste français, né à Marseille le 22 novembre 1817, fit en partie ses études à Lyon, puis dans sa ville natale, et vint les terminer à Paris au collège Henri IV. Reçu licencié en droit, à l'âge de dix-neuf ans, il ne poursuivit pas la carrière du barreau et s'adonna d'abord à la littérature. Il fit jouer quelques pièces sur divers théâtres de Paris, entre autres, *le Papillon jaune et bleu*, (Vaudeville, 1844) et publia dans les journaux des nouvelles que depuis il a recueillies en volume sous le pseudonyme de *Mané, Thecel, Pharès*. Puis, attiré par la politique, il fut attaché, en 1846, à la rédaction du journal *l'Indépendance belge*. Pendant dix ans, il en fut le principal rédacteur et lui donna une vive impulsion, tant en Belgique qu'au dehors. En 1856, M. Bérardi fit l'acquisition de ce journal et en devint le directeur politique, en même temps que le rédacteur en chef, et c'est sous sa direction que *l'Indépendance* est devenue un des organes les plus importants et les plus accrédités de la presse européenne. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 14 janvier 1879.

Son fils, M. Gaston BÉRARDI, né à Bruxelles le 28 octobre 1849, fit de brillantes études à Paris, et après d'assez longs séjours à Londres et à Berlin, parcourut l'Europe, le littoral nord de l'Afrique, l'Amérique, les Indes, la Chine et le Japon, d'où il adressa à *l'Indépendance belge* des correspondances. Il vint ensuite représenter ce journal à Paris où il s'est fait également connaître par diverses compositions musicales signées de son nom ou du pseudonyme de *Britta*.

**BERCHÈRE** (Narcisse), paysagiste français, né à Étampes (Seine-et-Oise), le 11 septembre 1819, étudia la peinture dans les ateliers de Renoux et de Charles Rémond et fit son premier envoi au Salon de

1844. En 1847, il parcourut l'Espagne et partit, trois ans après, pour l'Orient. Il a principalement exposé : *Paysage*, tiré de *Gil Blas* (1844); *Environs d'Avignon*, *Vue prise de Marlotte*, *Couvent de Santa Margarida*, à Majorque, *Vue d'Elche*, en Murcie, *le Puits de Jacob*, en Syrie, *Vue du Nil*, *Mosquée au Caire* (1845-1853); *Malariaeh ou Environs du Caire* (1855); *Campement des Oualéd-Said* (1857); *le Simoun*, *Tombeaux de la vallée des Califes* (1859); *Passage d'une caravane au qué de la mer Rouge (d Suez)*, *Temple d'Hermontis*, *Ruines du temple de Ramsès le Grand*, *Basse-Egypte*, *Environs de Damiette* (1861); *Dahabieh*, (*barque du Nil*), *Enfants gardant les moissons de Dourahs*, *Bassin du lac Timsah* (1863); *Crépuscule après le simoun* (1864), qui a reparu à l'Exposition universelle de 1867; *Sakhieh sur les bords du Nil*, *Ancienne piscine et temple de Rhamsès, à Thèbes* (1865); *Ralliement des caravanes à la halte de nuit*, *Murailles de Jérusalem près de l'ancien camp des Croisés* (1866); *Nomades en marche dans la presqu'île de Sinai* (1868); *Port du vieux Caire sur le Nil* (1869); *Embouchure du Nil à Lessbels* (1870); *Plaines du Delta au printemps*, *Coup de vent sur le Nil pendant l'inondation*, *le Haut Nil à midi* (1875); *le Sakieh système d'irrigation usité en Egypte* (1876); *un Campement en Egypte* (1877). M. Berchère a publié : *le Désert de Suez*, *Cinq mois dans l'isthme* (1863, in-18). Il a obtenu, pour le paysage, une 3<sup>e</sup> médaille en 1859, un rappel en 1861, une médaille en 1864, et la décoration de la Légion d'honneur le 22 juin 1870.

**BERENDS** (Julius), homme politique allemand, né à Kyrytz (Brandebourg), le 30 avril 1817, et fils du bourgmestre de sa ville natale, étudia la théologie et la philosophie à l'université de Berlin et se destina au professorat. Il demanda, en 1844, une place vacante à Lindow; mais ses opinions la lui firent refuser avec éclat. Alors il fonda une imprimerie à Berlin avec Krause et prit une part active au mouvement politique. L'un des plus ardents promoteurs de la Société des métiers, il établit à ses frais, pour l'instruction des travailleurs, une école, lorsque, sur une dénonciation venue de Paris, en 1846, le gouvernement fit arrêter, comme communistes, les membres de l'association et les retint en prison pendant plusieurs semaines. En juin 1847, le parti libéral nomma M. Berends membre du Conseil municipal de la ville de Berlin, où il se maintint jusqu'en avril 1848.

Après la révolution, il fut envoyé à l'Assemblée nationale prussienne par deux circonscriptions, prit place à l'extrême gauche parmi les membres les plus ardents du parti radical, et fut membre du comité de constitution. C'est lui qui fit déclarer par l'Assemblée que les combattants des 18 et 19 mars avaient bien mérité de la patrie; vote qui renversa le ministère Camphausen. Il fut nommé député à la seconde chambre prussienne, en février 1849. Mais bientôt cette chambre fut dissoute, la loi électorale revisée, l'état de siège établi. M. Berends fut au nombre des membres du parti radical qui, à l'approche des nouvelles élections, furent arrêtés par ordre du gouvernement et condamnés par une cour martiale à trois mois de prison. Après la levée de l'état de siège, il fit partie de deux sociétés qui furent fermées par deux décrets successifs du mois de mars 1850. Il a cessé depuis de prendre part aux affaires politiques.

**BÉRENGER** (René), sénateur français, né à Bourg-les-Valence (Drôme), le 22 avril 1830, fils du célèbre magistrat de ce nom, pair de France

et membre de l'Institut, fit son droit à Paris, fut reçu avocat en 1850 et docteur en droit en 1853. Substitué à Evreux, procureur impérial à Bernay, puis à Neufchatel, il devint en 1860, substitué du procureur général à Dijon, et en 1862 avocat général à Grenoble. Nommé avocat général à Lyon, il prononça un discours de rentrée très-remarqué, où il signalait la nécessité de réformer l'organisation judiciaire. Lors du plébiscite, il prit part à des réunions publiques. Au moment de la révolution du 4 septembre 1870, il fut arrêté par ordre d'un comité de salut public improvisé, avec le procureur général de Lyon, pour avoir voulu prendre sa défense, et fut relâché après douze jours de captivité. Il se fit alors inscrire au barreau et sur les contrôles de la garde nationale. Poursuivi de nouveau par le parti radical, il s'engagea, bien que marié et père de famille, comme volontaire, dans les mobilisés du Rhône et fut blessé, le 28 décembre, à la bataille de Nuits. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant du Rhône, à l'Assemblée nationale, par environ 72,000 voix, et de la Drôme par 36 417, et opta pour ce dernier département. Il avait fait partie d'abord du groupe Ferry, puis du groupe Casimir Périer et enfin du centre gauche, tout en s'en séparant par ses votes et ses discours sur quelques questions. Au moment de la chute de M. Thiers, il fut, pour quelques jours, ministre des travaux publics, du 19 au 24 mai. Il vota contre la loi de prorogation des pouvoirs du maréchal. Porté sur la liste des gauches, lors des élections de sénateurs inamovibles, il a été élu, au septième tour de scrutin, le soixante-deuxième sur soixante-quinze, par 325 voix sur 591 votants. Inscrit au centre gauche du Sénat, il vota ordinairement avec la minorité républicaine, notamment contre la dissolution de la Chambre des députés, en juin 1877.

**BÉRENGER** (Octave-Camille), ancien représentant du peuple français, né à Monts (Vienne), le 11 février 1815, propriétaire à Loudun, professait, sous le règne de Louis-Philippe, des opinions libérales. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, par 48 473 suffrages, le troisième sur les huit élus de la Vienne. Il vota ordinairement avec la gauche non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon et appuya la demande de mise en accusation présentée par la Montagne contre le président et ses ministres à l'occasion du siège de Rome. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative (1849). Il a été porté sans succès aux élections sénatoriales de la Vienne en janvier 1876.

**BÈRES** (Émile), publiciste français, né à Castelnau d'Anzac (Gers), en 1801, étudia le droit à Paris, se fit recevoir avocat et s'occupa d'économie politique et de législation industrielle. Après un voyage en Ecosse, avec M. de La Nourais, il fit, dans le midi de la France, des tentatives agricoles infructueuses et fut nommé, vers 1848, rapporteur au bureau de l'industrie parisienne. — Il est mort à Saint-Mandé (Seine), le 8 décembre 1877.

M. E. Bères a publié : *Essai sur les moyens de créer la richesse territoriale dans les départements méridionaux* (1830); *Éléments d'une nouvelle législation des chemins vicinaux, grandes routes, chemins de fer*, etc. (1831), couronné par la Société agricole de Châlons; *Causes du malaise industriel* (1832), couronné par la Société de Mulhouse; *Mémoires sur les causes de l'affaiblissement du commerce de Bordeaux* (1836), lu à l'Institut et inséré dans le *Recueil des savants*

*étrangers; les Classes ouvrières; moyens d'améliorer leur sort* (1836, in-8), couronné par l'Académie de Mâcon, par la Société de la morale chrétienne et par l'Académie française; *les Sociétés commerciales sous le rapport de l'économie politique* (1838); *Manuel de l'actionnaire* (1839, in-8); *l'Association des douanes allemandes* (1848, in-8), en collaboration avec M. de La Nourais; *Études économiques pratiques, ou Compte-rendu de l'Exposition de 1849*, réunion d'articles publiés dans le *Moniteur*; *Manuel de l'emprunteur et du prêteur aux caisses du crédit foncier* (1853 in-16), etc.

**BERGER** (Abel), magistrat et administrateur français, né à Valence (Drôme), en 1828, se fit inscrire au barreau de Paris en 1849, devint secrétaire de la conférence des avocats en 1850 et prononça, en 1851, un discours de rentrée dont le sujet était *Charlemagne, législateur*, et qui n'a pas été imprimé. Peu de temps après, il alla s'établir comme avocat à Valence où il se fit une réputation qui s'étendit dans les départements voisins. Gendre du préfet de la Drôme, il fut, sous l'Empire, nommé membre du Conseil général de ce département pour le canton de la Motte-Chalençon. Mais M. Berger avait conservé des sentiments républicains, et, en 1869, il posa sa candidature libérale au Corps législatif, contre la candidature officielle de M. Monier de la Sizeranne; il avait aussi pour concurrent M. Crémieux devant lequel il s'empressa de se retirer au second tour de scrutin, ayant eu moins de voix que lui. A ce second tour, M. de la Sizeranne fut élu.

En septembre 1870, M. Berger fut nommé procureur général à la cour d'appel de Riom et s'acquitta, en plusieurs occasions, de ses fonctions d'une manière remarquable. Maintenu par le gouvernement de M. Thiers, il fut révoqué peu de jours après le 24 mai 1873. Rappelé, au commencement de 1876, comme procureur général à la Cour d'appel de Chambéry, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1877; mais bientôt après survenait l'acte du 16 mai et M. Berger était de nouveau révoqué. Il a été nommé préfet du Rhône en décembre 1877.

**BERGER** (François-Eugène), homme politique français, député, est né à Cholet (Maine-et-Loire) le 10 janvier 1829. Il fit ses études au collège royal d'Angers, vint suivre les cours de droit à Paris et fut reçu licencié en juin 1851. Attaché dès lors au ministère de l'intérieur, il fut successivement conseiller de préfecture des Basses-Alpes en novembre 1853 et du Loiret en août 1856, puis sous-chef au cabinet du ministre de l'intérieur en mars 1857, et chef de bureau du personnel en octobre 1860. Une élection partielle le fit entrer au Corps législatif, en juillet 1866, comme candidat du gouvernement dans la 2<sup>e</sup> circonscription de Maine-et-Loire. Il se rangea parmi les défenseurs les plus zélés de la politique conservatrice, et prit la parole dans la discussion de la loi sur la presse, pour réclamer la peine de l'emprisonnement contre les journalistes. Il fut réélu, en mai 1869, au même titre, par 21283 voix sur environ 22400 votants. Il ne signa pas, en juillet, la demande d'interpellation des 116.

Rentré dans la vie privée, après le 4 septembre 1870, M. Berger se présenta, en 1874, à une élection partielle, dans son département, et adressa aux électeurs une profession de foi nettement bonapartiste qui provoqua une interpellation à l'Assemblée; M. de Chabaud-Latour, ministre de l'intérieur, se déclara prêt à poursuivre M. Berger qui sollicitait lui-même ce procès, mais qui

se retira au second tour, et l'affaire n'eut pas de suites. Le 5 mars 1876, M. Berger fut élu au scrutin de ballottage, dans l'arrondissement de Saumur, par 12299 voix. Après l'acte du 16 mai 1877 il fit partie des 158 députés qui accordèrent leur vote de confiance au ministère Broglie. Aux élections du 14 octobre il se présenta dans le même arrondissement, comme candidat officiel et bonapartiste, et fut élu par 13441 suffrages contre 9080 donnés à ses deux concurrents républicains. M. Eug. Berger a été décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1862. Auteur de quelques travaux littéraires, notamment d'une *Étude sur Volney*, il a été nommé officier de l'instruction publique.

**BERGERAT** (Émile) poète et critique d'art français, né à Paris le 29 avril 1845, fils d'un chimiste, passa quatre ans chez les Jésuites de la rue de Vaugirard, puis entra au lycée Charlemagne, où l'un de ses professeurs, J. Thiénot, encouragea son goût pour la poésie et le théâtre. Il avait à peine vingt ans quand il fit représenter à la Comédie-Française une comédie en un acte et en vers : *Une Amie* (1865, in-18), que la jeunesse de l'auteur fit bien accueillir de la critique. Un drame en trois actes, *Père et Mari*, joué au Théâtre-Cluny (1870), n'obtint pas le même succès. Pendant le siège de Paris, M. Bergerat, s'inspirant de nos désastres récents, publia diverses poésies, dont deux entre autres, *le Maître d'école* et *les Cuirassiers de Reichshoffen*, devinrent rapidement populaires; elles ont été réunies sous le titre de *Poèmes de la guerre* (1871, in-18; plus, édit.) il fit jouer encore, sans beaucoup de succès, *Ange Bosari*, drame en trois actes, avec M. Arm. Silvestre (Vaudeville, 1873) et *Séparés de corps*, comédie en un acte (même théâtre, 1874). Après avoir épousé, en 1872, Mlle Estelle Gautier, seconde fille de Th. Gautier, le poète qui avait écrit jusque là au *Gaulois* et au *Figaro*, entra au *Journal officiel*, en 1874, pour y traiter particulièrement les comptes rendus des expositions et des publications artistiques.

On cite en outre de M. Em. Bergerat : *Peintures décoratives du foyer de l'Opéra*, étude critique (1875, in-18); *Théophile Gautier, peintre* (1877, in-8) et un grand nombre de préfaces à des catalogues de tableaux dont M. E. Bergerat s'est fait une sorte de spécialité.

**BERGERON** (Louis), journaliste français, né à Chauny (Aisne), le 1<sup>er</sup> octobre 1811, était républicain dans une pension de Paris, lorsqu'en juin 1832 il prit part au combat sanglant de la rue Saint-Merry. Le 19 novembre de la même année, il fut arrêté sous l'inculpation d'avoir tiré un coup de pistolet sur Louis-Philippe, au moment où le roi traversait le pont Royal pour aller faire l'ouverture des Chambres. On ne produisit aux débats contre lui qu'un seul témoignage, celui d'une jeune provinciale, qui prétendit avoir, par un mouvement instinctif, fait dévier l'arme homicide. Défendu par M. Joly, M. Bergeron fut acquitté par le jury. Il entra alors au *National*, puis au *Siècle* (1836), où il a donné, ainsi qu'au *Journal du Peuple* et au *Charivari*, des articles signés *Émile Pagès*, pseudonyme qu'il avait pris pour échapper aux poursuites de la police. Vers 1840, M. de Girardin ayant écrit, dans la *Presse*, que le *Siècle* comptait des régicides au nombre de ses rédacteurs, et refusant également de donner satisfaction à M. Bergeron et de se rétracter, celui-ci le souffleta publiquement dans une loge à l'Opéra, et fut, sur la plainte de l'offensé, condamné à trois ans d'emprisonnement, maximum de la peine. Après février 1848, il fut envoyé dans l'Aisne en

qualité de commissaire extraordinaire. Depuis cette époque, il abandonna le journalisme et la politique, pour s'occuper d'assurances et d'affaires industrielles. Il a publié deux brochures spéciales : *Qu'est-ce que l'assurance sur la vie? Causeries familières* (1867, in-18) et *la Vérité sur les tonitrués* (1868, in-8).

On cite en outre de lui : *Fables démocratiques* (1839, in-18), quelques vaudevilles en collaboration et un grand nombre de feuilletons.

**BERGERON** (Georges) médecin français, né le 16 décembre 1839, à Blois, où son père était notaire, fit ses études au lycée Bonaparte et suivit les cours de l'École de médecine, sous la direction particulière de M. Ambroise Tardieu. Interne et lauréat des hôpitaux il fut reçu docteur en 1866, puis professeur agrégé à la Faculté de médecine et nommé inspecteur des maisons d'aliénés de la Seine. Désigné, dès l'âge de vingt-six ans, comme médecin légiste, il a été chargé des expertises scientifiques dans toute une série d'affaires d'empoisonnement, telles que celles de l'herboriste Moreau et du pharmacien Danval; ses témoignages ont soulevé plusieurs fois dans la presse et parmi ses confrères des débats passionnés. M. G. Bergeron a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Il a publié : *les Réactions physiologiques des poisons* (1836, in 8); des mémoires sur *l'existence normale de cuivre dans l'organisme* (1873, in-8), travail auquel l'Institut a décerné le prix Orfila, sur *la Submersion* (1875, in 8), sur *l'empoisonnement par la strychnine* (1877, in-8), sur *l'arsenic* (1878, in-8).

**BERGGREEN** (André-Pierre), compositeur danois, né le 2 mars 1801, à Copenhague, composa, dès l'âge de quatorze ans, des morceaux de musique, qu'il publia quelques années plus tard : *Chants avec accompagnement de guitare* (1822-23, 9 part.). Mais, selon le vœu de ses parents, il étudia le droit, qu'il abandonna bientôt pour revenir à la musique. En 1838, il obtint la place d'organiste à l'église de la Trinité de Copenhague, et, en 1843, celle de maître de chant à l'église métropolitaine. Outre des *Chants à l'usage des écoles* (Copenhague, 1834-1839, 7 part. in-4), dont quelques-uns ont été réédités, il a publié : *Romances* (1823); *Ballades et romances* (1824), *Thèmes variés pour la guitare* (1825); *Chants populaires et mélodies nationales et étrangères*, pour piano forte (1842-1847, 4 vol. in-4); *Douze chants suédois* (1846); *Chants nationaux* (1848). Il a, en outre, composé les *Mélodies* d'un nouveau psautier (1853, in-4) et les airs de quelques *Cantates* d'Ehlerschlaeger, de Blicher, d'Ingemann (1848-1849), de 27 *chants de Bellmann* (1850) et de 6 *chants suédois de J. L. Runeberg* (1852). Il a rédigé une feuille musicale, intitulée *Heimdal* (Copenhague, 1854).

**BERGHAUS** (Henri), célèbre géographe allemand, né à Clèves (Prusse), le 3 mai 1797, fit ses classes au collège *Paulinum* de Munster et obtint, en 1811, une place de conducteur des ponts et chaussées dans l'ancien département français de la Lippe. Lors de la suppression du royaume de Westphalie et des départements hanseatiques, il entra, comme volontaire, dans l'administration militaire, et fit partie, en 1815, du corps d'armée du général Tauenzien. Il vint jusqu'en Bretagne et mit à profit son séjour en France, pour l'excellente carte (*Karte von Frankreich*), qu'il publia en 1824. Ses études de géodésie et les opérations importantes qu'il dirigea pour le gouvernement prussien, comme ingénieur géo-

graphe du ministère de la guerre, lui firent obtenir, dès 1821, une place à l'Académie d'architecture de Berlin, où, trois ans plus tard, il devint professeur ordinaire de mathématiques appliquées. En 1836, il se retira à Potsdam et y fonda une école géographique. Il a occupé dans cette ville de hautes fonctions municipales.

Suivant la voie que M. Ritter avait tracée, M. Berghaus a eu, après lui, sa part aux progrès que la géographie a faits depuis le commencement de ce siècle. Doué d'une grande activité, il a publié une foule de travaux parmi lesquels il faut citer, en première ligne, son grand *Atlas physique* (physikalischer Atlas, Gotha, 1838-1848; 2<sup>e</sup> édit., 1849-1852; édition anglaise, par M. Johnston, Edimbourg). Ce magnifique travail, composé de 90 feuilles, comprend, en huit parties distinctes, la météorologie et la climatographie, l'hydrologie et l'hydrographie, la géologie, le magnétisme terrestre, la géographie des plantes, la géographie des animaux, l'anthropologie, et enfin l'ethnographie. L'*Atlas physique des écoles* (der physikalische Schul-Atlas, Gotha, 1850, 28 feuilles) est un abrégé de cet important ouvrage auquel l'*Annuaire géographique*, publié par M. Berghaus depuis 1849, sert de commentaire.

Parmi ses autres travaux, nous devons signaler : *Carte des Pays-Bas* (Karte der Niederlande, tracée de 1812 à 1816); *Carte d'Afrique* (Karte von Afrika, Stuttg., 1825); *Carte de la presqu'île ibérienne* (Karte von dem iberischen Halbinsellande, Stut., 1829); *Atlas de l'Asie* (Atlas von Asien, Gotha, 1833-1843), en 18 feuilles accompagnées d'observations géographiques; *Collection de cartes hydrographiques-physiques de marins prussiens* (Sammlung hydrographisch-physikalischer Karten des preussischen Seefahrer, Berlin, 1840); *Atlas de la monarchie autrichienne d'après les dernières divisions politiques et judiciaires* (Atlas der oesterreichischen Monarchie, etc., Gotha, 2<sup>e</sup> édit., 1855); plusieurs cartes faisant partie de l'*Atlas* de Stieler, etc.

À côté de ces cartes et atlas, il faudrait citer de M. Berghaus de nombreux écrits sur différents sujets de géographie, destinés, pour la plupart, selon une tendance commune aujourd'hui parmi les savants de l'Allemagne, à vulgariser la science : *Guide critique dans le domaine de la science géographique* (Kritischer Wegweiser im Gebiete der Landkartenkunde, Berlin, 1828-1835, 7 vol.); *Connaissance générale des pays et des peuples* (Allgemeine Laender- und Völkerkunde, Stuttgart, 1837-1844, 6 vol.); *Principes de géographie* (Grundriss der Geographie, Breslau, 1842-1843, 2 vol.), ouvrage dont un abrégé a été traduit en hollandais, par Buddingh (Harlem, 1846-1847, 2 vol.); *les Peuples du globe d'après leurs origines, leurs parentés et leurs particularités* (die Völker des Erdballs, etc., Bruxelles et Leipzig, 1845-1847, 2 vol. avec 180 gravures colorées, 2<sup>e</sup> édit.; Ibid., 1852); *Description physique générale de la terre* (Grundlinien des physikalischen Erdbeschreibung, Stuttgart, 1847, 2<sup>e</sup> édit. 1856), traitant d'une manière populaire de la géologie, de l'hydrographie, de la climatographie, de la géographie des plantes et des animaux, et du magnétisme terrestre; *Principes de la connaissance des États* (Grundlinien der Staatenkunde, Stuttgart, 1850; 2<sup>e</sup> édit., 1856); *Principes de l'ethnographie* (Grundlinien der Ethnographie, Stuttg., 1850; 2<sup>e</sup> édit., 1856), dont la première partie traite de la distribution des peuples sur la terre selon les différences de race et de langue, et dont la seconde donne un aperçu général des mœurs et coutumes des diverses peuplades de notre globe; enfin, la traduction de l'ouvrage de Breton, intitulé : *les Monuments de*

tous les peuples de la terre (Leipzig et Bruxelles, 1849, 2 vol.) et celle du travail de Catlin, sur les Indiens de l'Amérique du Nord (Ibid., 1848).

M. Berghaus a collaboré en outre à plusieurs recueils et revues scientifiques, notamment aux *Ephémérides géographiques*, de Bertuch. Il a rédigé lui-même la revue géographique *Hertha* (Berlin, 1825-1829, 4 vol.); les *Annales de la connaissance de la terre, des peuples et des États* (Berlin, 1830-1841, 1 vol. in-24; Breslau, 1842-1843, vol. XXII-XXIII); *Almanach dédié aux amis des sciences géographiques* (Almanach den Freunden der Erdkunde gewidmet; Stuttgart, 1837-1839, vol. I-III, Gotha, 1840-1841, vol. IV et V); et, pendant un an, la *Revue géographique de Berlin* (Zeitschrift für Erdkunde, 1847). Il a entrepris enfin de publier une description très détaillée, sous le rapport géographique, historique et statistique, du Brandebourg (*Landbuch der Mark Brandenburg*, etc., Berlin, 1855-1856 et suivantes, 12 livraisons in-4) et de la Poméranie. *Landbuch des Herzogthums Pommern* etc., (1862-1875: 8 vol) et un ouvrage intitulé : *Ce que l'on sait de la terre* (Was man von der Erde weiss, Berlin, 1855 et suiv.), résumé de l'état actuel des sciences géographiques.

**BERGK** (Théodore), linguiste allemand, né à Leipzig, le 22 mai 1812, fils de Jean-Adolphe Bergk, connu en Allemagne pour ses traductions d'auteurs modernes et ses livres de philosophie populaire, fit ses études dans sa ville natale. Reçu membre du séminaire philologique et de la Société grecque, en 1835, il fut appelé, la même année, à Halle, pour professer la langue latine au Collège des orphelins. En 1838, il passa à Neustrelitz. Successivement professeur à Berlin (1839) et à Cassel (1840), il occupa une chaire de philosophie à Marbourg, de 1842 au commencement de 1847. Connu pour ses opinions libérales, il avait dès lors, dans l'université, un parti qui l'envoya à la Diète. Il y combattit de toutes ses forces le ministre Scheffer; mais, lors de la révolution de 1848, il se tint dans le parti libéral très modéré. Nommé, en mars, membre du comité de confiance des dix-sept, il appuya tous les projets de loi qui avaient trait à l'unité allemande. Dans la Diète hessoise, il vota contre la loi d'élection qui laissait, selon lui, trop peu de place à l'élément conservateur. Cette loi ayant passé, il donna sa démission et retourna à ses études de philologie et de critique. Il fut nommé professeur à Fribourg en 1852 et en 1857 à Halle, où il resta jusqu'en 1869. Depuis, il se retira à Bonn.

On cite surtout de M. Bergk, outre un grand nombre de dissertations et d'articles dans toutes les revues ou journaux scientifiques de l'Allemagne : une édition d'*Anacréon* (Leipzig, 1834); *Commentations de reliquias comediarum atticarum antiquarum* (Leipzig, 1838); une collection des *Fragments d'Aristophane* (Bruchstücke des Aristophanes, Berlin, 1840); une édition très savante des *Poètes lyriques grecs* (Ibid., 1843; 2<sup>e</sup> édition, 1853); un examen critique du traité d'Aristote *De Xenophane, Zenone et Gorgia* (Marbourg, 1843); un traité spécial sur l'*Ancienne prosodie grecque* (Ueber das aelteste Versmaass der Griechen, Fribourg, 1854); *Histoire de la littérature grecque* (griechische Literaturgeschichte, Berlin, 1872), etc. M. Bergk a été en outre, depuis 1843, un des rédacteurs les plus actifs de la *Gazette pour la connaissance de l'antiquité*.

**BERGMANN** (Frédéric-Guillaume), philologue français, né à Strasbourg le 9 février 1812, fréquenta les universités d'Allemagne et fut nommé, après 1848, professeur de littérature étrangère

à la Faculté des lettres de Strasbourg, dont il est resté doyen jusqu'en 1871. Après la cession de l'Alsace-Lorraine, M. Bergmann opta pour la nationalité allemande. Il avait été décoré de la Légion d'honneur, le 14 août 1863.

On a de lui : *Poèmes islandais* (1838, in-8), traduits de l'Edda de Sœmund et annotés; *les Aventures de Thor dans l'enceinte extérieure* (1853); *l'Introduction de son cours de littérature; les Amazones dans l'histoire et dans la fable* (1853, in-8); *les Peuples primitifs de la race de Japhet* (1854, in-8), esquisse historique; *les Scythes, les ancêtres des peuples germaniques et slaves* (Colmar, 1858, in-8); *les Gètes, ou la Filiation générale logique des Scythes ou Gètes*, etc. (1859, in-8); *Notice sur la Vision de Dante au Paradis terrestre* (1865, in-8, Imp. impériale); *Origine et signification du nom de Franc* (Strasbourg, 1866 in-8; *Dante, sa vie et ses œuvres* (1866, in-8); *les Prétendues maîtresses de Dante* (Strasbourg, 1869, in-12); *Résumé d'ontologie générale et de linguistique générale* (1875, in-12).

**BERGMANN** (Ignace), peintre et lithographe allemand, né à Au (faubourg de Munich) en 1797, fit ses études à l'académie de cette ville. Il voyagea ensuite et passa plusieurs années en Italie. M. Bergmann a peint en miniature des portraits d'un coloris gracieux et copié, avec une exactitude scrupuleuse, un certain nombre de chefs-d'œuvre. Mais il doit surtout sa réputation à ses remarquables lithographies, parmi lesquelles nous citerons : *la Mort de Marie*, d'après Schoreel; *le Crucifement*, d'après Mabuse; *le Dôme d'Anvers*; *le Dôme de Milan*, d'après Migliara.

**BERGOUNIOUX** (Edouard), romancier français, né le 14 octobre 1806, à Séez (Orne), suivit les cours de droit de la Faculté de Paris, fut reçu avocat en 1829, et fit, après 1830, paraître quelques romans sous le voile de l'anonyme, entre autres : *Charrette* (1832, in-8); *les Deux maîtresses* (1834, in-8), esquisse dramatique; *Jules* (1834, in-8); *Aloïse, ou le Testament de Robert* (1835, 2 vol. in-8); etc. Ceux qui suivent portent son nom : *Madame de Varennes* (1835, in-8); *le Conseil de guerre* (1836, 2 vol. in-8); *l'Homme de trente ans* (1839, 2 vol.). A cette époque il fut attaché au Conseil d'Etat comme auditeur. En 1848 il rentra dans la vie privée. On a encore de lui le projet d'un *Empunt national de deux milliards en billets hypothécaires* (1848); une *Visite à la Trappe* (1849); *Essai sur la vie de Lazare Hoche* (Le Mans, 1852, in-8); *le Roman d'un chrétien au XIX<sup>e</sup> siècle* (1862, in-18), etc.

**BERGSÖE** (Guillaume-Jürgen), poète et romancier danois, né à Copenhague le 8 février 1835, étudia dans l'Université de sa ville natale, d'abord la médecine, puis les sciences naturelles et spécialement la zoologie. En 1862, il passa en Italie pour étudier la faune méditerranéenne et publia, à son retour, une monographie : *Philichthy Xiphica* (Copenhague, 1864), et une dissertation sur la *Tarentule italienne et le Tarentisme au moyen âge et dans les temps modernes*, (Ibid. 1865). Son application aux recherches micrographiques lui attira une atteinte de cécité. Il se mit à écrire des poésies lyriques et des romans. Il fit en Italie deux nouveaux séjours, dans l'un desquels il recouvra en partie la vue.

M. Bergsøe a donné plusieurs recueils de poésies, dont on loue l'originalité et qui ont pour titre : *I Ny og Næ* (Copenhague, 1867, plus. éd.); *Hjemvee* (Ibid., 1872); *Blomstervogtner* (Ibid., 1873). De ses romans remarquables à la fois pour l'observation des mœurs et l'imagination, les

principaux sont : *Fra Piazza del Popolo* (Copenhague, 1869) ; *Fra den gamle fabrik* (Ibid., 1869) ; *I Sabinerbjergene* (Ibid., 1871), roman par lettres ; *Bruden fra Nørvig* (Ibid., 1872) ; *Gjengangerfortællinger* (Ibid., 1873), roman fantastique. Un ouvrage d'un autre ordre est *Rome sous Pie IX* (Rom under Pius IX, Ibid., 1874-75, livraisons 1-10). Presque tous les écrits de M. Bergsøe ont été traduits en allemand.

**BERJEAU** (Jean-Philibert), littérateur et bibliophile français, né à Ballon (Sarthe) en 1809, passé en Angleterre en 1851, y vécut depuis et y donna toutes ses publications qui appartiennent la plupart à la curiosité bibliographique. Les plus importantes sont : *Speculum Humanæ Salvationis*, le plus ancien monument de la xylographie et de la typographie réunies, avec une introduction historique (Londres, 1861, in-4), livre remarqué aux Expositions universelles comme une merveille d'imitation typographique ; *Essai bibliographique sur le Speculum Humanæ Salvationis* (Ibid., 1862, in-4) ; *Catalogue illustré des livres xylographiques* (Ibid., 1865, gr. in-8, nombreuses grav.). On cite aussi de M. J.-P. Berjeau des *Biographies bonapartistes* (Ibid., 1853, in-32). Il a rédigé, outre le *Bibliomane* qui n'eut que deux numéros, le *Bibliophile illustré* (1862-1865), continué ensuite, en anglais, sous le titre : *the Bookworm* (Rongeur de livres).

**BERKELEY** (George-Charles-Grantley Fitz HARDINGE), homme d'Etat et littérateur anglais, né en 1800, représentant actuel d'une famille ancienne et illustre d'hommes politiques, servit quelque temps dans l'armée. De 1832 à 1852, il a représenté le comté de Gloucester à la Chambre basse, où il appuyait la politique libérale. On a de lui un roman, *le Château de Berkeley* (Berkeley Castle, 1836) ; les *Souvenirs d'un chasseur* (Reminiscences of a huntsman, 1853) ; *Un Mois dans les forêts de France* (A Month in the forests of France) ; le *Sportman Anglais en Amérique* (the English Sportsman in America) ; *Ma vie et mes souvenirs* (My life and recollections, 1864) ; *Histoire de vie et de mort* (Tales of life and death, 1869, 2 vol.). M. Berkeley a été en outre collaborateur de plusieurs feuilles périodiques où il a traité particulièrement des matières rustiques.

**BERKELEY** (Miles-Joseph), botaniste anglais, né en 1803, à Oundle, embrassa la carrière ecclésiastique, et après avoir été vicaire de Margate, revint s'établir, dès 1833, comme doyen rural, dans sa paroisse natale. Adonné de bonne heure aux sciences naturelles, il étudia particulièrement les maladies des plantes et la botanique cryptogamique. Il a été nommé membre ou correspondant d'un grand nombre de sociétés savantes anglaises et étrangères, telles que la Société Linnéenne, les Sociétés d'agriculture, de Londres, de Paris et de Lille, la Société de biologie de Paris, l'Académie des Curieux de la nature, l'Académie des sciences de Suède.

Outre de nombreux articles dans les journaux et recueils spéciaux, M. M. J. Berkeley a publié : *Essais sur les algues britanniques* (Gleanings of British Algæ, 1833) ; *Introduction à la botanique cryptogamique* (Intro. to crypt. Botany, Londres, 1857 ; in-8° fig.) ; *Esquisses de mycologie britannique* (Outlines of British Fungology, Londres, 1860) ; *Manuel des mousses britanniques* (Handbook of British mosses), etc.

**BERLAGE** (Antoine), théologien catholique allemand, né à Münster le 21 décembre 1805, étudia

la théologie aux universités de Bonn et de Tubingue et fut reçu docteur à Munich. Il est devenu professeur de morale, puis de dogme dans sa ville natale. De ses travaux, très considérés en Allemagne, et qui lui ont valu à Rome le titre de prélat palatin, nous citerons seulement : *Apologie de l'Église* (Apogetik der Kirche, Münster, 1835) et *Dogmatique catholique* (Kath. dogmatik, Ibid., 1839-63).

**BERLET** (Albert-Ernest-Edmond), homme politique français, député, né à Nancy, le 18 octobre 1837, étudia le droit, s'inscrivit au barreau de sa ville natale et fut un des signataires du manifeste libéral et décentralisateur de Nancy. Aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il fut élu représentant, le dernier sur sept, par 44,495 voix pour le département de la Meurthe. Inscrit au groupe de la gauche républicaine, il vota contre les préliminaires de paix et soutint de ses votes toutes les mesures tendant à l'établissement du régime républicain. Il adopta l'ensemble des lois constitutionnelles et se représenta aux élections générales de février 1876, dans la deuxième circonscription de l'arrondissement de Nancy ; il fut élu par 12 052 voix, contre 7,300 environ obtenues par ses deux concurrents, conservateurs constitutionnels. Il suivit la même ligne politique à la nouvelle chambre, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés qui refusèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre suivant et obtint 14,625 voix, contre 6,740 données au général Chautan de Verdy, candidat officiel et légitimiste.

**BERMUDEZ DE CASTRO** (Salvator), marquis DE LEMA, diplomate et homme politique espagnol, né vers 1814, débuta dans la carrière, en 1844, comme ministre plénipotentiaire au Mexique. Les relations de la France avec ce pays ayant été interrompues, M. Bermudez de Castro fut pendant deux ans chargé des intérêts français au Mexique, et réussit à dénouer toutes les difficultés. M. Guizot, alors président du Conseil, demanda et obtint, pour le diplomate espagnol, la croix de grand officier de la Légion d'honneur. De 1848 à 1853, le marquis de Lema siégea à la Chambre des députés, et y prononça plusieurs discours très remarquables. Nommé, en 1853, ministre à Naples, il remplisit ces fonctions jusqu'à la chute de François II, auquel il n'avait cessé de conseiller une politique plus libérale. Après avoir résidé quelque temps à Rome auprès du roi déchu, M. Bermudez fut, à son retour en Espagne, nommé sénateur, et prononça à propos de Saint-Domingue, dans la Chambre haute, un discours qui fit sensation. En 1865, il remplaça M. Mon comme ambassadeur d'Espagne à Paris ; mais, dès le mois d'août de l'année suivante, ce poste fut rendu à son prédécesseur. M. Salvador Bermudez de Castro est un littérateur distingué. Il a publié des ouvrages très estimés, entre autres une remarquable étude sur *Antonio Perez et Philippe I<sup>er</sup>*.

**BERNADOU** (Mgr. Victor-Félix), prélat français, est né à Castres (Tarn), le 25 juin 1816. Ancien curé-archiprêtre de la cathédrale d'Alger, il a été nommé évêque de Gap, par décret du 14 janvier 1862, préconisé le 7 avril, sacré à Castres le 29 juin et installé le 10 juillet de la même année. Promu archevêque de Sens par décret du 16 mai 1867, préconisé le 12 juillet, il a été intronisé le 3 septembre suivant. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1865.

**BERNARD** (Martin), dit **MARTIN-BERNARD**, ancien représentant du peuple, est né à Montrillon (Loire), le 17 septembre 1808. Deuxième fils de l'imprimeur Laurent Bernard, il se fit apprenti typographe et vint, en 1821, compléter à Paris son éducation. Après l'avènement de Louis-Philippe, il entra dans le parti républicain et s'affilia à la Société des Droits de l'homme. En 1835, il fut au nombre des défenseurs choisis par les accusés du procès d'avril. Il s'unit ensuite avec MM. Barbès et Blanqui pour organiser la Société des familles, et plus tard celle des Saisons. Il prit une part personnelle à l'insurrection du 12 mai 1839 et comparut devant la Cour des Pairs; mais il refusa de répondre : « Vous êtes mes ennemis, dit-il, vous n'êtes pas mes juges. » Il fut condamné à la déportation, passa plusieurs années au mont Saint-Michel, et fut transféré, en 1846, à la citadelle de Doullens. Après la révolution de Février, le gouvernement provisoire l'envoya, avec le titre de commissaire général, dans les quatre départements du Rhône, de la Loire, de la Haute-Loire et de l'Ardeche, où ses efforts et ceux de M. E. Baune empêchèrent l'explosion de la guerre civile.

Nommé représentant du peuple par le département de la Loire, le troisième sur onze, M. Martin Bernard fut partie du comité de l'intérieur, et vota constamment avec la Montagne, dans les questions sociales ou politiques. Après l'élection du 10 décembre, il fit une guerre opiniâtre à la politique de l'Élysée, présida la Solidarité républicaine, et signa toutes les demandes de mise en accusation présentées contre Louis-Napoléon et ses ministres. Réélu, le quatrième, à l'Assemblée législative, il s'associa au mouvement du 13 juin 1849; mais il échappa aux poursuites de la justice, et put se réfugier en Belgique, d'où il passa en Angleterre. Après une candidature infructueuse à Saint-Étienne en 1869, M. Martin Bernard qui s'était tenu à l'écart de la politique militante pendant le siège de Paris, fut élu le 8 janvier 1871, pour le département de la Seine le vingt-deuxième sur quarante-trois, par 102 366 voix, sur 328 970 votants. Il siégea à l'extrême gauche et vota toutes les mesures propres à la consolidation de la République. Il ne se représenta pas aux élections de 1876 pour le Sénat et la chambre des députés.

M. Martin Bernard a publié : *Dix ans de prison au mont Saint-Michel et à la citadelle de Doullens* (Paris, 1851-1852, in-8, avec gravures; Bruxelles, 1854, in-12; Paris, 1861, in-12).

**BERNARD** (Pierre), littérateur français, né en 1810, étudia d'abord la médecine à Paris; mais il ne tarda pas à renoncer à cette carrière, pour entrer dans le journalisme. Après avoir été secrétaire d'Arm. Carrel, au *National*, il fut chargé, comme sténographe, de rendre compte des débats législatifs dans le *Siècle*. Plus tard, il fut, avec les fils de M. Victor Hugo, un des fondateurs de l'*Événement*. — Il est mort à Paris le 25 septembre 1876.

M. Pierre Bernard a collaboré aux *Français peints par eux-mêmes*, puis publié quelques écrits politiques pleins de verve : *Aperçus parlementaires* (1840-1841, 2 vol.); *Physiologie du député* (1841); *Mes cocottes* (1847), ou mémoires d'un jeune député flottant. On a encore de lui : *Physiologie du Jardin des plantes* (1841, in-8); *Histoire d'Autriche, Histoire de Prusse* (1846); *L'Avenir au coin du feu* (1839, in-8), causeries socialistes et humanitaires; *la Bourse et la vie* (1855), satire de mœurs industrielles; *l'A B C de l'esprit et du cœur* (1861, in-18), recueil de pensées, etc.

**BERNARD** (Claude), physiologiste français, membre de l'Institut, sénateur, est né à Saint-Julien près Villefranche (Rhône), le 12 juillet 1813. Il vint à Paris avec une tragédie, qui ne fut jamais imprimée, ni représentée, et détourné de la carrière littéraire par Saint-Marc-Girardin, il commença ses études médicales. Reçu, en 1839, interne des hôpitaux, il devint, deux années plus tard, préparateur de M. Magendie au Collège de France. En 1843, il soutint ses thèses pour le doctorat en médecine, et en 1853, celles pour le doctorat ès sciences. Il fut appelé, en février 1854, à la chaire de physiologie générale qui venait d'être créée à la Faculté des sciences de Paris. La même année, il fut élu membre de l'Académie des sciences, en remplacement de Roux, et, l'année suivante, nommé professeur de physiologie expérimentale au Collège de France, en remplacement de Magendie, qu'il suppléait depuis 1847. Au mois de décembre 1868, il passa au Muséum, comme professeur de physiologie général.

Les premières recherches de M. Cl. Bernard ont eu pour objet le rôle que jouent dans la digestion les diverses sécrétions du canal alimentaire. Dans un mémoire inséré, en 1844, dans la *Gazette médicale*, il a fait connaître le mécanisme de la sécrétion du suc gastrique et les modifications que les substances alimentaires éprouvent de la part de ce liquide. D'autres travaux sur la salive, sur le suc intestinal et sur l'influence qu'exercent les différentes paires de nerfs sur les organes de la digestion, de la respiration et de la circulation, ont été publiés par lui dans les *Comptes-rendus de la Société de Biologie*. Mais sa réputation date de ses *Recherches sur les usages du pancréas*, insérées dans les *Comptes-rendus de l'Académie des sciences* (1856, in-4, 9 pl.). Ce mémoire, où il démontrait que le pancréas est le véritable agent de la digestion des corps gras, lui valut le grand prix de physiologie expérimentale décerné en 1849.

La même année, il fit connaître ses premières découvertes sur la *Fonction glycogénique du foie*; il établit, par de nombreuses expériences, que le sang qui pénètre dans le foie ne renferme point de sucre, tandis que celui qui sort de cet organe et qui se rend au cœur par les veines hépatiques, en est abondamment chargé. Il montra l'influence du système nerveux sur cette fonction et produisit des cas de véritable diabète artificiel. Après bien des contradictions et des luttes plus opiniâtres en France qu'à l'étranger, ses idées triomphèrent. Il obtint encore, en 1851 et en 1853, le grand prix de physiologie expérimentale, avant d'entrer lui-même à l'Académie. En 1852, M. Cl. Bernard avait présenté à l'Institut ses *Recherches expérimentales sur le grand sympathique et sur l'influence que la section de ce nerf exerce sur la chaleur animale* (1854, in-8). Ce sont les curieuses expériences consignées dans ce mémoire qui valurent à l'auteur, pour la troisième fois, le prix de physiologie expérimentale en 1853.

Membre de l'Institut (Académie des sciences), depuis 1854, M. Claude Bernard fut élu, en 1861, à la presque unanimité, membre de l'Académie de médecine (section d'anatomie et de physiologie). A la mort de Rayer, en novembre 1867, il devint président de la société de biologie. Au mois de mai 1868, il fut appelé au sein de l'Académie française, comme successeur de M. Flourens. Sa réception eut lieu le 27 mai 1869, et son discours fut très remarqué, comme exposé des rapports de subordination entre les doctrines philosophiques et la science expérimentale. Un décret impérial du 6 du même mois avait fait entrer M. Cl. Bernard au Sénat. Il avait été promu



commandeur de la Légion d'honneur le 14 août 1867. — Cet illustre savant est mort à Paris le 10 février 1878. Ses funérailles furent célébrées le 16, avec une grande pompe, aux frais de l'État. Un récit publié dans la presse sur son retour, *inextremis*, à des sentiments religieux a donné lieu, pendant quelques jours, à d'assez vives discussions.

Outre un grand nombre de communications nouvelles faites à l'Institut et relatives à la fonction glycogénique du foie ou à d'autres sujets, tels que la température du sang, la nature de la fièvre, l'innocuité du cuivre, etc., M. Cl. Bernard a publié un assez grand nombre de volumes qui se rapportent, pour la plupart, à son cours au Collège de France : *Leçons de physiologie expérimentale appliquée à la médecine* (1855-1856, 2 vol. in-8, fig.); *Leçons sur les effets des substances toxiques et médicamenteuses* (1857, in-8); *Leçons sur la physiologie et la pathologie du système nerveux* (1858, 2 vol. in-8); *Leçons sur les propriétés physiologiques et les altérations pathologiques des différents liquides de l'organisme* (1859, 2 vol. in-8); *Leçons et expériences physiologiques sur la nutrition et le développement* (1860, 1 vol. in-8); *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* (1865, in-8); *Leçons sur les propriétés des tissus vivants* (1865, in-8); *Rapport sur les progrès de la physiologie générale en France* (1867, gr. in-8), faisant partie de la collection officielle des rapports pour l'Exposition universelle, et réédité sous ce titre : *De la Physiologie générale* (1872, in-8); *Leçons de pathologie expérimentale* (1872, in-8), cours de 1859, rédigé et publié en anglais par M. Ball, et traduit en français par le même; *Leçons sur les anesthésiques et sur l'asphyxie* (1875, in-8, fig.); *Leçons sur la chaleur animale et sur la fièvre* (1875, in-8, fig.), etc.

**BERNARD** (Auguste-Joseph-Émile), sénateur français, né à Château-Salins (Meurthe), le 13 décembre 1824, se fit inscrire au barreau de Nancy dès 1845. Membre du conseil de l'ordre et bâtonnier, il fut décoré de la Légion d'honneur en 1866, à l'occasion du centenaire de la réunion de la Lorraine à la France. Mais depuis la perte de cette province, il a cessé de porter les insignes de cette décoration. Conseiller municipal de Nancy, il remplit à titre auxiliaire, pendant la guerre, les fonctions municipales dans cette ville, dont il fut nommé maire en février 1872. Il avait opté, l'année précédente, pour la nationalité française. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut porté, avec M. Varroy, comme candidat républicain, libéral et progressiste, et élu, le second sur deux, par 388 sur 666 électeurs. Il siégea, dans la minorité républicaine, au centre gauche.

**BERNARD** (Mountague), juriconsulte anglais, né à Tibberton-Court (comté de Gloucester), le 28 janvier 1820, fit ses études à l'Université d'Oxford, et entra en 1844 au barreau, où il resta pendant 15 ans. Il fut nommé, en 1859, professeur de droit international et de diplomatie à l'Université d'Oxford, et ne quitta ce poste qu'en mai 1874. Dans l'intervalle, il fut successivement assesseur à la Cour de chancellerie d'Oxford, secrétaire de deux commissions d'enquête sur les études et l'administration des écoles publiques, et sur la peste bovine, commissaire de la loi sur la naturalisation (1869). En février 1871, il fut nommé membre de la haute commission qui conclut, au mois de mai suivant, avec les États-Unis, le traité de Washington, réglant l'affaire de l'*Alabama*. A son retour, 29 juin 1871, entré au conseil privé, il fit partie du comité judiciaire de ce conseil.

**BERNARD** (Thalès), littérateur français, né à Paris, le 15 mai 1821, passa en Provence les premières années de sa jeunesse et fut admis par concours, en 1846, dans l'administration centrale du ministère de la guerre; il se démit de son emploi en 1849. — Il est mort à Paris le 10 janvier 1873.

M. Th. Bernard a publié : *Dictionnaire mythologique universel* (1846), traduit de l'allemand d'E. Jacobi; *Études sur les variations du polythéisme grec* (1853); *Couronne de saint Étienne, ou les Colliers rouges* (1853); *les Rêves du commandeur* (1855), romans; *Adorations* (1855), *Poésies pastorales* (1856), *Poésies nouvelles* (1857), *Poésies mystiques* (1858); *Voyage dans la vieille France* (1859), traduit du latin de l'Allemand Jodocus Sincerus; *Histoire de la poésie* (1864, in-18, contenant des traductions de poésies hongroises d'Arany de Czuczor); *la Lisette de Béranger, souvenirs intimes* (1865, in-32); *Mémoires pastorales* (1871, in-4).

**BERNARD-DUTREIL** (Jules), homme politique français, ancien représentant et sénateur, né à Laval (Mayenne), le 8 mai 1804, d'une très riche famille, entra, en 1824, à l'École polytechnique, et passa, en 1826, à l'École d'application de Metz. Il fut nommé sous-lieutenant du génie, mais il donna sa démission en 1830. Après la révolution de Juillet, il sollicita et obtint une place de conseiller de préfecture. En 1846, il donna sa démission pour se présenter, comme candidat du centre gauche, aux élections de la Chambre des députés. Il échoua; mais après la révolution de 1848, il fut élu, le sixième sur neuf, dans la Mayenne. Membre du Comité de l'instruction publique, il soutint le général Cavaignac et sanctionna de son vote la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il vota constamment avec la droite, admit la proposition Râteau qui renvoyait la Constituante et ne fut point réélu à l'Assemblée législative. Maire de Saint-Denis-d'Arques, dans la Sarthe et conseiller général de ce département pour le canton de Loué, il fut porté candidat aux élections générales de février 1871 pour l'Assemblée nationale et fut élu représentant, le quatrième sur neuf, par 53 534 voix. Il siégea à droite, vota avec la majorité monarchique et repoussa même les lois constitutionnelles. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il se présenta dans la Mayenne et fut élu, au second tour de scrutin, par 184 voix sur 337 électeurs. — M. Bernard-Dutreil est mort le 14 juin 1876. Il fut immédiatement remplacé par son fils, qui siégea, comme lui, à la droite monarchique, mais qui ne fut pas réélu au renouvellement triennal du 5 janvier 1879.

**BERNAYS** (Jacques), philologue allemand, né à Hambourg, en 1824, d'une famille israélite, étudia la philologie et la philosophie à l'Université de Bonn et s'y fit privat-docent en 1849. Appelé en 1853 au séminaire israélite de Breslau comme professeur de philologie classique, il devint, en 1866, professeur de philologie et bibliothécaire de l'Université de Bonn. On lui doit des éditions critiques de *Lucrèce* (Leipzig, 1852), de *Scaliger* (Berlin, 1855), et de divers fragments ou écrits d'Aristote, de Théophraste, d'Héraclite, de Sulpice Sévère, etc.; une dissertation savante sur le *Poème de Phocylide* (Berlin, 1856); la traduction des trois premiers livres de la *Politique d'Aristote* (ibid., 1872); de nombreux articles dans le *Rheinisches Museum*, etc. — Son frère, Michel BERNAYS, né à Hambourg, le 27 novembre 1834, sorti des Universités de Bonn et de Heidelberg, privat-docent à Leipzig en 1872, et l'année suivante, professeur d'histoire de la littérature à Munich,

entreprit, sur les textes de Cœthe et de Shakespeare, des travaux philologiques d'après la méthode appliquée aux textes anciens

**BERNE-BELLECOUR** (Étienne-Prosper), peintre français, né à Boulogne-sur-Mer, le 29 juin 1838, élève de Picot et de M. Barrias, exposa aux Salons de 1861, 1864, 1866, 1868 des portraits et des paysages, puis adopta la peinture de genre et la peinture militaire, auxquelles il dut de réels succès; nous rappellerons notamment : *Désarçonné, un Sonnet* (1869), *un Coup de canon*, toile très remarquée, *un Nid d'amoureux* (1872), *le Jour des fermages* (1873), *le Prétendu* (1874), *les Tiraillleurs de la Seine au combat de la Malmaison le 21 octobre 1870, la Brèche* (1875), *la Desserte* (1876), *Dans la tranchée* (1877). Les premiers de ces envois ont valu à l'auteur une médaille en 1869 et une médaille de 1<sup>re</sup> classe en 1872.

**BERNECK** (Charles-Gustave DE), écrivain allemand, connu sous le pseudonyme *Bernd von Guseck*, né le 28 octobre 1803, à Kirchhain dans la basse Lusace (Prusse), passa par l'École militaire de Berlin, et entra, en 1820, en qualité d'officier dans la cavalerie prussienne, où il resta jusqu'en 1839. Nommé alors professeur d'histoire à l'École militaire de Francfort-sur-l'Oder, il fut appelé ensuite à Berlin pour enseigner la tactique à l'École des cadets et l'histoire de la stratégie et de la statistique à l'École d'artillerie et du génie. Il obtint, en outre, le rang de chef d'escadron et fut nommé membre de la Commission supérieure d'examen militaires. — Il est mort à Berlin le 8 juillet 1871.

M. de Berneck s'est fait connaître par la publication d'un grand nombre de nouvelles et de quelques romans. Les premières ont été réunies en partie dans les recueils : *Novelles et contes* (Novellen und Erzählungen, Leipzig, 1837, 3 vol.); *Pierres d'écume* (Schaumperlen, Bunzlau, 1838); *Pierres volcaniques* (Vulkansteine, ibid., 1838); *De la source du temps* (Vom Borne der Zeiten, Berlin, 1844, 3 vol.), etc. On remarque parmi ses romans : *les Stedinger* (Leipzig, 1837); *l'Héritage de Landshut* (das Erbe von Landshut, Kottbus, 1842, 2 vol.); *le Fils de la Marche* (der Sohn der Mark. Francfort, 1848), etc.

Il a écrit les paroles de deux opéras de Kreutzer, *l'Écossaise des montagnes* (die Hochlanderrinn) et *le Roi Conradin* (König Konradin), et publié des traductions allemandes de la *Divine comédie* du Dante (Stuttg., 1840) et de quelques ouvrages de lord Byron (ibid., 1845).

Occupé plus tard de sciences militaires, M. de Berneck a publié en 1852, sous son nom véritable : *Traité élémentaire de la tactique de toutes les armes* (Elemente der Taktik für alle Waffen, Berlin, 6<sup>e</sup> édit., 1854-1870); *Précis de l'histoire de l'art militaire* (Grundriss der Geschichte des Kriegswesens, Berlin, 1854; 3<sup>e</sup> édit., 1867).

**BERNHARDT** (Rosine BERNARD, dite Sarah), actrice française, née à Paris, le 22 octobre 1844, est fille d'une juive hollandaise et d'un père qui la fit baptiser et élever dans un couvent. Admise au Conservatoire en 1858, elle suivit les cours de Provost et de Samson et y remporta un deuxième prix de tragédie, en 1861, et un deuxième prix de comédie, en 1862 : ce qui lui permit de débiter au Théâtre-Français, quelques mois plus tard, dans le rôle d'Iphigénie. Elle fut peu remarquée et quitta momentanément la scène, après un court passage au Gymnase. Elle reparut, en 1866, à la Porte-Saint-Martin, dans *la Biche au bois*, et obtint enfin,

par la protection de M. Camille Doucet, un engagement à l'Odéon, où elle joua successivement des rôles très divers, tels que ceux d'Armanle des Femmes savantes, d'Anna Damby, de Keau, de Cordélia, du Roi Lear, et surtout celui de Zanetto, du *Passant*, de M. Coppée. Ce dernier rôle et celui de la reine d'Espagne, dans *Ruy-Blas*, lui valurent un si éclatant succès qu'elle signa un traité avec la Comédie-Française, avant d'avoir terminé son engagement à l'Odéon. Après un début dans *Mademoiselle de Belle-Ile* qui ne répondit pas aux espérances de ses admirateurs, Mlle Sarah Bernhardt ne tarda pas à signaler ses brillantes qualités dans *Phèdre*, où elle joua d'abord Aricie et plus tard Phèdre elle-même. Elle joua ensuite *Andromaque, Zaïre*, qui fut un de ses triomphes, *le Sphinx* de M. Octave Feuillet, *la Fille de Roland* de M. de Bornier, *Rome vaincue* de M. Parodi, *le Mariage de Figaro*, où elle retrouva, sous le travesti de Chérubin, le succès de sa création de Zanetto, et enfin *Hernani*, dans lequel son interprétation du personnage de Dona Sol acheva de la placer au premier rang des artistes contemporaines. Mlle Sarah Bernhardt, dont les moindres actions privées ont souvent défrayé la chronique parisienne, s'est fait en outre connaître comme sculpteur. Élève de MM. Mathieu-Meusnier et Franceschi, elle a exposé, en 1874, un buste de jeune fille en marbre, et, en 1876, un groupe : *Après la tempête*, qui a vivement occupé l'attention publique.

**BERNHARDY** (Godefroy), philologue allemand, né le 20 mars 1800, à Landsberg dans la Nouvelle-Marche (Prusse), étudia à l'Université de Berlin et y fut agrégé en 1823. Après y avoir exercé avec succès les fonctions de professeur adjoint, il fut appelé à Halle où il devint, en 1829, professeur titulaire de littérature classique, et, en 1844, bibliothécaire de l'Université. — Il est mort dans cette ville le 14 mai 1875.

M. Bernhardy avait publié, dès l'âge de vingt-deux ans, sous le titre *Erasthenica* (Berlin, 1822), l'édition la plus complète des fragments des écrits d'Ératosthène. Il a donné depuis : *Syntaxe scientifique de la langue grecque* (Wissenschaftliche Syntax der griechischen Sprache, Berlin, 1829; 3<sup>e</sup> édit., 1872); *Éléments de la littérature romaine* (Grundriss der römischen Literatur, Halle, 1830; 5<sup>e</sup> édit., 1869); *Éléments d'une encyclopédie philologique* (Grundlinien zur Encyclopædie der Philologie, ibid., 1836-1845, 2 vol.; 3<sup>e</sup> édit., 1855); puis une édition de *Suidas* (Halle, 1834-1851, 3 vol.), accompagnée de notes critiques et littéraires, et une édition inachevée des *Geographi græci minores* (Leipzig, 1828, t. I). Il a publié la *Bibliothèque des éditions critiques exégétiques des classiques latins*, et collaboré activement aux *Annales de critique de Berlin*, à l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber, etc.

**BERNIER** (Mesmin-Florent), homme politique français, député, né à Vineuil-sur-Loison (Loiret-Cher), le 28 janvier 1809, fit une partie de ses classes au collège d'Orléans, suivit les cours de droit à Paris et se fit recevoir avocat. Ayant acheté une étude de notaire à Orléans, il exerça pendant trente années (1837-1868) et devint président de la Chambre. Conseiller général du Loiret depuis 1871, il se présenta aux élections générales du 20 février 1876, comme candidat républicain, dans la 2<sup>e</sup> circonscription d'Orléans, et fut élu député par 8186 voix. Il fit partie de la majorité républicaine de la Chambre et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 qui refusèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie. A la suite de la dissolution, il se repré-

sen'a aux élections du 14 octobre et, quoique vivement combattu par l'administration, il fut élu par 10 411 voix, contre 9598 obtenues par M. Bernard d'Harcourt, ancien représentant, frère du secrétaire de la présidence, candidat officiel et parent du maréchal de Mac-Mahon. Il soutint de ses votes le ministère Dufaure. M. Bernier a été élu vice-président du conseil général du Loiret.

**BERNIER** (Camille), peintre français, né à Colmar en 1823, élève de M. L. Fleury, s'est fait connaître, depuis 1848, aux salons annuels par des paysages représentant principalement des sites de la Bretagne. Tels sont : *Landes près de Bannalec, Abords de ferme en Bretagne* (1867), *Senier dans les genêts, Étang de Quimerch* (1868), *Lande de Kergaladrie, Fontaine en Bretagne* (1869), *D'Ann-dour à Banalec* (1873). Les trois premiers de ces envois lui ont valu trois médailles et le dernier la décoration de la Légion d'honneur.

**BERNSTEIN** (Aaron), publiciste et savant allemand, né à Dantzig en 1812, d'une famille israélite, vint à Berlin en 1832, s'y livra à des études très variées et y noua des relations littéraires et sociales qui l'entraînèrent à écrire dans plusieurs des journaux créés vers 1840 et à prendre part au mouvement contemporain des idées dans la littérature, la science, la politique et la religion. Il fonda lui-même, en 1849, une feuille démocratique, *Urwachlerzeitung*, qui lui valut des poursuites et des condamnations et fut supprimée en 1853. On cite de M. Aaron Bernstein les ouvrages les plus divers : une traduction libre du *Cantique des Cantiques* (Berlin, 1834); des *Études littéraires* (Litter-Studien, ibid., 1838); *Récits et Esquisses* (Novellen und Debensbilder; ibid., 1840); un écrit anonyme de critique financière : *Zahlen frapperen*, ibid., 1843, 2<sup>e</sup> édit.; une suite importante d'*Essais de science naturelle* (ibid., 1867 et suiv., 20 vol.); *Humboldt et l'esprit de deux siècles* (ibid., 1869), et quelques autres études biographiques; *Origines des traditions d'Abraham, Isaac et Jacob* (ibid., 1871), et une suite de brochures.

Son fils, Jules BERNSTEIN, né à Berlin, le 8 décembre 1839, étudia la médecine à l'Université de cette ville, où il devint professeur extraordinaire en 1871. Il passa, en 1873, à celle de Halle avec le même titre. Il s'est fait connaître par ses travaux sur le système nerveux, et nous citerons particulièrement de lui l'ouvrage intitulé *les Sens*, publié dans la Bibliothèque scientifique internationale (Paris, 1871; 2<sup>e</sup> édit., 1878; Leipzig, 1875).

**BERNSTORFF** (Albrecht, comte DE), diplomate et homme politique prussien, né le 22 mars 1809, débuta dans la carrière diplomatique sous les auspices d'Ancillon, comme attaché à la légation de Prusse à Hambourg. Il passa en la même qualité à Saint-Petersbourg et à Paris, rempli une mission à Naples, et fut, en 1845, nommé ministre plénipotentiaire à la cour de Munich où il lutta contre l'influence toute-puissante du parti ultramontain. En 1848, il fut envoyé à Vienne et eut à faire face à la plus délicate des situations, au milieu des événements qui s'accomplissaient en Europe. Élu par la ville de Berlin membre de la première chambre prussienne en 1851, il entra dès l'année suivante dans la vie diplomatique comme ambassadeur à Naples. En 1857, il fut appelé au poste plus difficile de l'ambassade d'Angleterre, et contribua à rendre plus intimes les relations entre les deux cours de Londres et de Berlin. Il fut de nouveau ramené dans l'arène politique en 1861

et succéda à M. Schleinitz, comme ministre des affaires étrangères. Ce fut sous son administration qu'eut lieu la reconnaissance du royaume d'Italie. La formation d'une alliance des États de l'Allemagne du Nord s'accomplit suivant des idées qui n'étaient pas les siennes; mais il eut une influence directe et favorable sur la conclusion de conventions commerciales entre la Prusse et les autres pays, soit en Europe, soit jusque dans l'extrême Orient. A la fin de 1862, le comte de Bernstorff donna sa démission et retourna à Londres, comme ambassadeur de Prusse. Il y fut en outre accrédité en 1867, comme ministre de la Confédération de l'Allemagne du Nord, et en 1871, comme ambassadeur de l'empire d'Allemagne. — Il est mort à Londres, le 26 mars 1873.

**BERNUTH** (Auguste-Maurice-Louis-Henri-Guillaume DE), magistrat et homme politique allemand, né à Münster (Westphalie) en 1808, étudia le droit aux universités de Göttingue et de Berlin et entra de bonne heure dans le service judiciaire. Après avoir occupé plusieurs postes, il était conseiller rapporteur au ministère de la justice lorsqu'il fut élu en 1849 et en 1850 membre de la première chambre. Il s'attacha au parti libéral et réclama des réformes avec une vivacité qui lui créa des ennus. Renonçant à la vie politique, il rentra dans la carrière judiciaire, fut nommé, en 1855, vice-président du tribunal de Glogau, et en 1859, président de celui de Posen. Nommé, en 1860, membre à vie de la Chambre des seigneurs et syndic royal, il fut appelé presque aussitôt au ministère d'État et de la justice. Il mit la main aux réformes judiciaires qu'on attendait de lui; mais l'échec du cabinet Schwerin, dans la Chambre des députés, entraîna sa retraite en mars 1862. Il soutint le gouvernement dans la Chambre des seigneurs, dont il est devenu le premier vice-président en 1873. Il faisait partie, en outre, depuis 1867, du Reichstag de l'Allemagne du Nord et il est entré, en 1871, au Reichstag allemand, où il s'est rattaché au parti national-libéral. — Son cousin Otto Friedrich Karl DE BERNUTH, né à Berlin en 1816, a rempli également diverses fonctions dans la magistrature, a été membre de la Chambre des députés, préfet de police à Berlin, de 1862 à 1867, et à cette dernière date, gouverneur de Cologne.

**BERRIAT-SAINT-PRIX** (Aimé-Julien-Félix), jurisconsulte français, né à Grenoble, le 26 septembre 1810, reçu avocat à Paris en 1831, et docteur en droit le 19 mars 1832, est devenu, en 1872, juge de paix du canton de Charenton (Seine). Il a publié de nombreux travaux de législation, entre autres : *Commentaire sur la Charte constitutionnelle* (1836); *Exposé des principes généraux du mariage et de la séparation de corps* (1839); *Guide pour l'étude des examens de droit* (1840; 3<sup>e</sup> édit., 1847); *Questions de droit romain et de droit français, De l'incapacité des femmes mariées mineures, etc.* (1841); *Notes élémentaires sur le droit civil* (1846-1848, 3 vol.); *Plan de constitution* (1848); *Théorie du droit constitutionnel français* (1851); une *Méthode de lecture* (1852); *Analyse du Code pénal, Guide pour les thèses* (1855); *Guide pour l'étude du Droit, ou indication des principales difficultés, etc.* (1856, in-18); *Notes théoriques sur le Code civil* (1856, in-8), etc. Il a collaboré à diverses revues ou recueils spéciaux.

**BERSEZIO** (Victor), romancier et auteur dramatique italien, né à Coni, en 1830, manifesta sa précocité, en écrivant dès l'âge de onze ans des librettos pour de petites scènes lyriques. En

1845, il alla suivre les cours de droit à Turin, se jeta dans le mouvement libéral qui signala la fin du règne de Charles-Albert, et fut admis par M. Valerio à écrire dans les *Letture di Famiglia*, et par M. Brofferio dans le *Messaggiere Torinese*. Il fit avec les étudiants la campagne de Lombardie. Collaborateur du *Cimento* et de la *Revista contemporanea*, du *Fischietto*, de l'*Espero*, dans lequel il donna ses *Profils politiques*, il devint le rédacteur littéraire de la *Gazette Piémontaise*.

On a de M. Bersezio une série de romans, où reparaissent, comme dans ceux de Balzac, les mêmes personnages, et dont les *Nouvelles* (Nouvelle), traduites en français par M. Amédée Roux sous le titre de *Nouvelles piémontaises* (1859, in-18), forment l'introduction; ce sont jusqu'à présent : *la Famiglia*, *l'Amor di patria*, *Palmina* (1855-1858), *l'Odio* (1859). On les cite pour le soin du style et de la peinture exacte de la vie et des mœurs piémontaises contemporaines. Au théâtre, il a donné *Micca d'Andorno*, drame; *Romulus*, tragédie, un des succès de l'acteur Salvini; *la Pasque Veronesi*, *il Perdono* (le Pardon), drame joué en 1869 au théâtre Valle à Rome.

**BERSOT** (Pierre-Ernest), littérateur français, membre de l'Institut, né à Surgères (Charente-Inférieure), le 22 août 1816, d'un père suisse et d'une mère française, et naturalisé en 1848, fit ses classes au collège de Bordeaux, où il devint maître d'étude, de 1833 à 1836. Admis ensuite à l'École normale, il fut reçu agrégé de philosophie en 1839, et nommé aussitôt professeur de philosophie au collège de Rennes; mais il échangea cette position contre celle d'agrégé suppléant à Paris, et devint secrétaire particulier de M. Cousin, pendant l'année de son ministère (1<sup>er</sup> mars-29 octobre 1840). Envoyé ensuite à Bordeaux, comme professeur de philosophie, il y eut, en 1841, avec le clergé, à l'occasion des prédications du P. Lacordaire, une vive querelle, qui amena la mise à la retraite du proviseur et du recteur de l'académie, qui réclamaient sa destitution. Forcé lui-même de demander un congé, il se fit recevoir docteur à Paris, en 1843, avec une thèse brillante sur *la Liberté et la Providence*, d'après saint Augustin (1843, in-8). Chargé, comme suppléant, du cours de philosophie à la Faculté de Dijon, de 1843 à 1844, il demanda sa réintégration dans l'enseignement secondaire, et devint, en 1845, professeur au collège de Versailles. Démissionnaire, par refus de serment, en 1852, M. Bersot se renferma dans l'enseignement particulier et les études philosophiques et littéraires. En 1859, il entra au *Journal des Débats*, où il traita ordinairement des sujets de philosophie et de littérature et quelquefois les questions politiques. Il a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, le 23 juin 1866, en remplacement de M. G. de Beaumont. Le 1<sup>er</sup> octobre 1871, il fut nommé, par M. J. Simon, directeur de l'École normale supérieure et, en juin 1876, par M. Waddington, membre du conseil supérieur de l'instruction publique. M. Bersot, décoré de la Légion d'honneur, depuis juillet 1871, a été promu officier le 5 août 1878.

On cite de lui un certain nombre d'écrits très appréciés : *Du Spiritualisme et de la nature* (1846, in-8); *Essai sur la Providence* (1853, in-18, 2<sup>e</sup> édit., 1855), le principal ouvrage philosophique de l'auteur, où sont en partie fondus sa thèse et le livre précédent; *Mesmer et le magnétisme animal* (1853), pour la *Bibliothèque des chemins de fer*, remanié et augmenté depuis (1879, 4<sup>e</sup> édit., in-18); *Études sur le XVIII<sup>e</sup> siècle* (1855, 2 vol. in-18), suite d'essais, comprenant une *Étude générale* et des

*Études particulières*, insérées jadis dans la *Liberté de penser*; *Littérature et morale* (1861, in-18), recueil d'articles de critique; *Lettres sur l'enseignement secondaire* (1857), contenant les premières attaques contre l'organisation des études classiques sous l'Empire; *Questions actuelles* (1862, in-18); *Essais de philosophie et de morale* (1864, 2 vol. in-8); *Morale et politique* (1868, in-8), recueil d'articles ayant en général paru dans les *Débats*; *Libre Philosophie* (1868, in-18), etc. M. Bersot a encore publié, sous le titre de *Philosophie sur Voltaire*, un recueil d'extraits de ce philosophe sur la liberté, Dieu et la morale (1848, in-18); puis quelques brochures politiques : *Trois séances du conseil municipal de Versailles : publicité des délibérations* (1866, in-18); *la Presse dans les départements* (1867, in-18); enfin de très intéressants *Rapports* sur l'école qu'il dirige.

**BERT** (Paul), physiologiste et homme politique français, né à Auxerre (Yonne), le 17 octobre 1833, fit ses études médicales à Paris, et obtint, en 1863, le grade de docteur en médecine avec une thèse sur *la Greffe animale*, et, en 1866, celui de docteur en sciences naturelles avec une thèse sur *la Vitalité des tissus animaux*. Il entra dans l'enseignement, l'année suivante, comme professeur à la Faculté des sciences de Bordeaux et s'adonna spécialement à l'étude de la physiologie. Bientôt ses travaux furent remarqués du monde savant, et il obtint la chaire de physiologie générale à la Faculté des sciences de Paris, le 5 décembre 1869. Il y continua ses expériences touchant l'influence des modifications de la pression barométrique sur les phénomènes de la vie, et présenta sur ce sujet une série de mémoires à l'Académie des sciences, qui lui décerna, en 1875, le grand prix biennal de 20 000 francs.

Après les événements du 4 septembre 1870, M. Bert fut nommé secrétaire général de la préfecture de l'Yonne, puis, le 15 janvier 1871, préfet du Nord; mais il résigna cette fonction aussitôt après la démission de M. Gambetta comme ministre de la guerre et de l'intérieur. Aux élections de février 1871, il obtenait 10 828 voix dans le département de l'Yonne, sans s'être porté candidat. Une élection partielle, dans le même département, le fit rentrer dans la vie politique; le 9 juin 1874, il obtint 34 813 voix. Il se fit inscrire au groupe de l'Union républicaine et ne tarda pas à prendre une part très-active aux travaux de l'Assemblée, notamment dans les questions touchant l'instruction publique : lois ou projets de lois relatifs au conseil supérieur, à la fondation de facultés de médecine à Lyon et à Bordeaux, à l'organisation de l'enseignement primaire, à la liquidation des retraites des instituteurs, etc. Il fut également rapporteur du projet de loi qui accordait à M. Pasteur une pension annuelle de 12 000 francs, comme récompense nationale. Aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, il se présenta dans la deuxième circonscription de l'arrondissement d'Auxerre et fut élu par 8 446 voix, contre 5 118 données à M. Cherest, candidat conservateur. A la nouvelle assemblée, il suivit la même ligne politique et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de M. de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu dans la même circonscription, par 9 634 voix, contre M. Tarbé des Sablons, ancien préfet de l'Empire, candidat officiel et bonapartiste, qui n'en réunit que 4 996. Revenant avec une ardeur nouvelle à l'étude des questions qui intéressent l'instruction publique, il a été membre, président ou rapporteur des commissions chargées de préparer les projets de loi relatifs à l'organisa-

tion de l'enseignement supérieur en Algérie, aux réformes partielles ou au remaniement général de l'enseignement primaire, conformément aux idées modernes de laïcité et d'obligation. M. Paul Bert a été nommé, en mars 1876, membre du Comité des travaux historiques et des sociétés savantes. Élu, en décembre 1878, président de la Société de biologie, en remplacement de Claude Bernard, il fut porté aussi comme candidat au siège laissé vacant à l'Académie des sciences par le même savant et réunit 14 voix contre 40 obtenues par M. Marey, présenté déjà plusieurs fois (2 décembre 1878). Du mois d'octobre 1877 à 1879, il a représenté le canton d'Aillant au conseil général du département de l'Yonne.

M. Bert a publié : *De la Greffe animale* (1863, in-4) ; *Revue des travaux d'anatomie et de physiologie publiés en France pendant l'année 1864* (1866, in-8) ; *Notes d'anatomie et de physiologie comparées* (1867-1870, 2 séries in-8) ; *Recherches sur le mouvement de la sensitive* (1867-1870, in-8, avec fig.) ; *Leçons sur la physiologie comparée de la respiration* (1869, in-8 avec fig.), professées au Muséum d'histoire naturelle ; des mémoires dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, sur les *Phénomènes de la vie sous l'influence de diverses pressions barométriques*, qui ont été réunis en volume, sous ce titre : *la Pression barométrique, recherches de physiologie expérimentales* (1877, in-8) ; enfin, dans le journal *la République française*, depuis sa fondation, des feuilletons scientifiques très remarquables, etc.

**BERTALL** (Charles-Albert d'ARNOUX, dit), dessinateur français, né à Paris, le 18 décembre 1820, est fils d'Urbain d'Arnoix, ancien commissaire des guerres. Sa famille le destinait à l'École polytechnique ; il préféra s'adonner à la peinture, qu'il étudia quelques années, dans l'atelier de Drolling, et à laquelle il renonça pour cultiver exclusivement le dessin d'illustration et la caricature. Ses œuvres, disséminées partout, et dont les premières datent de 1843, ont paru sous le pseudonyme de Bertall, sorte d'anagramme d'Albert qui lui fut suggéré par Balzac, le protecteur bienveillant de ses débuts. M. Bertall a été décoré de la Légion d'honneur le 3 mars 1875.

Parmi ses œuvres empreintes d'une mordante originalité, nous citerons : *les Omnibus*, revue comique, texte et dessins (1843, in-8) ; *le Diable à Paris*, avec Gavarni (in-8) ; *Petites misères de la vie conjugale*, de Balzac (in-8) ; *le Cahier des charges des chemins de fer*, pamphlet illustré (in-12) ; *les Guêpes à la Bourse* (in-32) ; *la Physiologie du goût* (in-8) ; *Paris en l'an 3000* (in-8) ; *Types de la Comédie humaine* de Balzac ; *Bibliothèque des enfants*, collection Hetzel, depuis 1848 ; puis des caricatures nombreuses dans le *Journal pour rire*, *la Semaine*, *l'Illustration*, etc., etc. M. Bertall, qui a fourni 3600 dessins à la collection des *Romans populaires illustrés*, est devenu un des dessinateurs ordinaires d'une foule d'autres recueils, notamment de la *Bibliothèque des chemins de fer*, du *Magasin pittoresque*, du *Musée des familles*, de la *Semaine des enfants* et du *Journal pour tous*. Il a pris part à la rédaction du journal *le Soir* (1869-1870). On lui doit aussi le texte et les dessins de divers albums pour les enfants et de grands ouvrages illustrés : *la Comédie de notre temps* (1873-1874, 2 séries gr. in-8) ; *la Vie hors de chez soi* (3<sup>e</sup> série de la Comédie de notre temps, 1875, gr. in-8) ; *les Contes de ma mère* recueillis et illustrés (1876, in-8) ; *la Vigne* (1877, gr. in-8), etc.

**BERTAULD** (Charles-Alfred), juriconsulte français, sénateur, né à Verson (Calvados), le 9 juin

1812, reçu docteur à la Faculté de Caen, en novembre 1841, fut nommé aux concours, en 1846, professeur suppléant, puis, en 1853, professeur titulaire de procédure civile et de législation criminelle à la même Faculté. Inscrit en outre au barreau de cette ville, il a été deux fois bâtonnier de son ordre.

Aux élections du 8 février 1871, M. Bertauld fut élu représentant du Calvados à l'Assemblée nationale, le septième sur neuf, par 52 000 suffrages. Il ne tarda pas à se signaler dans les discussions importantes et principalement dans celles que provoquèrent les lois sur l'organisation du Conseil d'État, l'Internationale, la presse ; ce fut dans l'article 1<sup>er</sup> de cette dernière loi qu'il fit introduire les mots « gouvernement de la République » omis par M. Buffet dans la rédaction première. Après quelques hésitations, il s'était rallié franchement à l'opinion républicaine et s'était fait inscrire à la réunion du centre gauche dont il a même été président. Aux élections des sénateurs inamovibles par l'Assemblée nationale, M. Bertauld fut élu au quatrième tour de scrutin, le trente-sixième, par 350 voix sur 689 votants. Il ne prit pas une part moins sérieuse aux travaux du nouveau Sénat, et ce fut sur sa proposition qu'une modification du règlement permit aux commissions sénatoriales de se réunir à Paris (24 janvier 1879). M. Bertauld a été nommé, par décret de M. le président J. Grévy, procureur général à la Cour de cassation (11 février 1876). Nommé maire de Caen en juillet 1875, il représentait au conseil général du Calvados le canton ouest de Caen. Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1859.

M. Bertauld est auteur des ouvrages suivants : *Études sur le droit de punir* (1850) ; *De l'Hypothèque légale des femmes mariées sur les conquêts de la communauté* (1852) ; *De la Subrogation à l'hypothèque légale des femmes mariées* (1853) ; *Cours de Code pénal et leçons de législation criminelle* (1853 ; 4<sup>e</sup> édit., 1873) ; *Questions et exceptions préjudicielles en matière criminelle* (1856) ; *Loi abolitive de la mort civile* (1857) ; *Introduction à l'histoire des sources du droit français* (Caen, 1860, in-18) ; *Des Substitutions et des vraies causes de leur prohibition* (1861, in-8) ; *Philosophie politique de l'histoire de France*, étu le critique sur les publicistes contemporains (1861, in-8) ; *la Liberté civile*, nouvelle étude critique sur les publicistes contemporains (1864, in-8) ; *l'Ordre social et l'ordre moral* (1873, in-18), etc. Il a collaboré à la *Revue critique de législation et de jurisprudence*.

**BERTEAUD** (Mgr Jean-Baptiste-Pierre-Léonard), prélat français, est né à Limoges le 30 novembre 1798. D'abord chanoine théologal de Limoges, il fut nommé évêque de Tulle (Corrèze) par ordonnance du 15 juin 1842, préconisé le 22 juillet et sacré le 21 septembre de la même année. Il a été en outre prélat assistant au trône pontifical et décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort le 4 mai 1879.

A part ses *Mandements et Instructions* de circonstance, on cite de Mgr Berteaud : *l'Infaillibilité*, discours prononcé à Rome (1870, in-18), et un recueil de Lettres pastorales, réunies sous ce titre : *l'Église, la Papauté, le Concile* (Tulle, 1871, in-8).

**BERTEAUX** (Hélène Hébert, dame Léon), statuaire française, fille de M. P. Hébert, sculpteur, dont elle reçut les leçons en même temps que celles de M. A. Dumont, est née à Paris en 1825. Après avoir débuté au Salon de 1849, sous le pseudonyme d'Alleit par une statuette en plâtre

(portrait de *Mlle Gabrielle M. de V...*), elle ne reparut qu'à celui de 1857 avec le portrait de *M. P. de B.*, buste en plâtre; elle s'est désormais fait représenter, presque chaque année, par des œuvres souvent très remarquées : *les Trois vertus théologiques*, bénitier en bronze pour l'église de Saint-Gratien (1859); *Assomption de la Vierge*, groupe en plâtre; *L'Hiver*, bas-relief en bronze; *Pour les pauvres, s'il vous plaît*, groupe formant un tronc, en bronze (1861); *Jeune Gauloise prisonnier des Romains*, statue en plâtre (1864), réexposée en marbre (1867); *L'Amour, dominateur*, statue en plâtre (1865); *les Carences fatales*, statue en plâtre (1866); Portrait de *Mlle Marie C. D...*, médaillon en plâtre (1867); Portrait de *Mme V.*, terre cuite (1868); *Jeune fille au bain*, statue en plâtre (1873), réexposée en marbre (1876); *Jeune prisonnier*, statue en bronze; *Au printemps*, buste en bronze (1874); *le Printemps*, buste en marbre (1875). On doit encore à Mme Léon Bertheaux *la Navigation*, fronton pour la nouvelle façade des Tuileries (1865); une fontaine monumentale inaugurée à Amiens le 4 juillet 1864; *le Baptême de J.-C.*, à Notre-Dame de Vincennes, et *saint Matthieu et saint Laurent* pour le portail de Saint-Laurent à Paris.

M. Léon BERTEAUX, mari et élève de la précédente, né à Boury (Oise) en 1827, a exposé divers portraits ou bustes : *l'Age d'Or*, bustes en plâtre de jeune homme et de jeune fille (1868); *Berger et Nymphes*, bustes, terre-cuite (1873).

BERTEN (Édouard-Félix), général belge, né à Ypres, le 6 juin 1806, entra au service militaire après la révolution de 1830, à laquelle il prit une part active, et devint officier d'ordonnance du maréchal Magnan. Il a commandé, entre autres corps, le régiment des guides, auquel appartenait le comte de Flandre, second fils du roi. Nommé, en février 1857, général-major et commandant de la place de Bruxelles, il reçut le portefeuille de la guerre dans le cabinet Charles Rogier (9 novembre 1857).

BERTHAUT (Jean-Auguste), général français, ancien ministre, né à Genlis (Côte-d'Or), le 29 mars 1817, entra à Saint-Cyr le 24 novembre 1837, passa à l'École d'état-major avec le grade de lieutenant, et fit les campagnes d'Afrique. Lieutenant le 14 janvier 1842, capitaine le 16 mars 1844, chef d'escadron le 28 décembre 1854, lieutenant-colonel le 27 mai 1859, colonel le 4 mars 1864. M. Berthaut fut chargé, en 1869, d'organiser la garde mobile dans le Nord et dans l'Est. Promu général de brigade le 19 juillet 1870, il reçut le commandement de la garde mobile de Paris qu'il conduisit d'abord au camp de Châlons et qu'il ramena ensuite à Paris, sur l'ordre du général Trochu. Il se distingua, pendant le siège, dans les combats du Bourget, de Champigny et de Buzenval. Le 16 septembre 1871, il fut nommé général de division et reçut le commandement de la 10<sup>e</sup> division d'infanterie du 5<sup>e</sup> corps d'armée.

Le général Berthaut présidait depuis 1874 la commission d'organisation de l'armée territoriale, lorsqu'il fut appelé, le 15 août 1876, au ministère de la guerre, dans le cabinet Dufaure, en remplacement du général de Cissey. Il signala son administration par la réduction de son état-major particulier, par l'envoi d'une circulaire aux chefs de corps, invitant les officiers généraux à s'abstenir d'appréciations politiques dans les cérémonies qu'ils pouvaient être appelés à présider, et plus tard par le maintien en fonctions de tous les commandants de corps d'armée, au delà du terme de trois ans fixé par la loi. Au mois d'octobre 1876, interpellé sur le refus des honneurs militaires

aux légionnaires enterrés civilement, le général Berthaut donna au règlement une interprétation mal accueillie par la majorité. Il remit sa démission, le 2 décembre suivant, avec M. Dufaure et les autres membres du cabinet; mais il garda son portefeuille sous le ministère de M. Jules Simon, et le conserva même après l'acte du 16 mai 1877. Grâce à sa fermeté, l'armée résista aux excitations du parti conservateur, et le général prit même des mesures de rigueur envers un officier de l'armée territoriale, qui, sous le nom de plume de Saint-Genest l'avait, plusieurs fois, dans le *Figaro*, violemment attaqué comme ministre, et demandé hautement son renvoi. Le 24 novembre 1877, il quitta le ministère. Nommé le 16 mai 1878 commandant du 18<sup>e</sup> corps d'armée à Bordeaux, il donna sa démission le 16 mars 1879, à la suite du vote de félicitation contre le cabinet du 16 mai. Le général Berthaut, décoré de la Légion d'honneur le 7 août 1851, a été promu officier le 13 août 1867, commandeur le 7 juin 1875, et grand officier le 7 février 1878.

BERTHEAU (Ernest), orientaliste allemand, né le 23 novembre 1812, à Berlin, étudia la théologie à l'Université de cette ville et se consacra particulièrement aux langues orientales. Répétiteur à Göttingue depuis 1836, il se fit recevoir privat-docent en 1839, devint professeur extraordinaire en 1842, et ordinaire, l'année suivante. Ses cours et ses livres, qui portent également sur l'exégèse biblique, l'histoire et la théologie hébraïques, et sur les diverses langues sémitiques, sont appréciés en Allemagne, spécialement : *les Sept groupes de lois mosaïques* (die Sieben Gruppen mosaischer Gesetze; Göttingue, 1840) et *Essais d'histoire juive* (zur Geschichte der Israeliten; ibid., 1842). On estime également ses *Commentaires* sur plusieurs livres de la Bible : *les Juges, Ruth, les Proverbes, les livres des Chroniques, Esdras, Néhémie, Esther*, etc. (Leipzig, 1845-62). Ces travaux font partie du *Manuel de l'exégèse de l'Ancien Testament* (Kurzgefasstes exegetisches Handbuch zum Alten Testament), publié en collaboration avec M. Hitzig, Hitzel, O. Thenius, etc.

BERTHELIN (Max), architecte et dessinateur français, né à Troyes, le 18 juin 1811, vint à Paris en 1830, et suivit quelques années l'atelier de M. Henri Labrousse en même temps que l'École des beaux-arts. En 1835, il parut au Salon avec plusieurs *Aquarelles* d'anciens monuments de sa ville natale. Attaché, en 1852, aux travaux extraordinaires de la ville de Paris, il surveilla, comme sous-inspecteur, les constructions de l'église Sainte-Clothilde; il fut nommé ensuite architecte au chemin de fer de l'Est. M. Berthelin, qui entra en 1847 dans la Commission des monuments historiques, a exposé de nombreux *Dessins* exécutés pour elle, et de plus divers projets de restaurations ou d'achèvements, ainsi que des *Fues pittoresques de Saint-Vincent de Paul* (1846) et de *Saint-Eustache* (1852). Ces divers envois lui ont valu une 3<sup>e</sup> médaille en 1837, ainsi que la commande d'importants dessins dans des albums officiels. Il a publié, avec M. Vi-guet : *Projet d'un théâtre impérial pour l'Opéra, avec salle de concerts* (1855, in-fol.).

BERTHELOT (Pierre-Eugène-Marcellin), chimiste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 25 octobre 1827, et fils d'un médecin, obtint le prix d'honneur de philosophie au concours général, puis se livra à l'étude des sciences et s'occupa spécialement de recherches sur les acides et les corps gras, ainsi que sur la fermentation. Il

a été reçu docteur ès sciences, en avril 1854, avec une remarquable thèse sur les *Combinaisons de la glycérine avec les acides, et reproduction des corps gras neutres naturels* : il a tiré de là sa théorie des alcools polyatomiques, l'une des plus générales de la chimie organique. L'Académie des sciences lui décerna, en 1861, un prix de 3500 francs, « pour ses recherches relatives à la reproduction par la voie synthétique d'un certain nombre d'espèces chimiques existantes dans les corps vivants. »

Attaché, en 1851, au Collège de France comme préparateur du cours de chimie de M. Balard, son maître, il fut nommé, en décembre 1859, professeur de chimie organique à l'École supérieure de pharmacie et, sur la demande de l'Académie des sciences, une nouvelle chaire de chimie organique fut créée pour lui au Collège de France en 1865. Élu membre de l'Académie de médecine, en février 1863, dans la section de physique et chimie médicale, M. Berthelot entra à l'Académie des sciences, le 3 mars 1873 (section de physique), en remplacement de Duhamel. Nommé président du comité scientifique de défense, le 2 septembre 1870, il s'occupa pendant le siège de Paris de la fabrication des caouons et des poudres de guerre, et spécialement de la nitroglycérine et de la dynamite. Aux élections générales de février 1871, sans s'être porté candidat, il réunit 30913 voix, sur 328000 votants. Il a été nommé inspecteur général de l'enseignement supérieur, le 6 avril 1876. Décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1861, il a été promu officier le 14 août 1867 et commandeur le 11 janvier 1879.

Les travaux de M. Berthelot ont eu pour objet principal la *Synthèse chimique*, c'est-à-dire la reproduction des substances qui entrent dans la composition des êtres organisés; ils ont ouvert une voie nouvelle à la science, qui s'était bornée jusque-là presque exclusivement à l'analyse. L'industrie des matières colorantes extraites du goudron de la houille, a tiré un grand parti de ses découvertes. Outre sa thèse (1854), et un nombre considérable de mémoires publiés dans les *Annales de chimie et de physique* et dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, relatifs à la *Synthèse des carbures d'hydrogène, des alcools, etc.*, on lui doit les ouvrages suivants : *Chimie organique fondée sur la synthèse* (1860, 2 vol. in-8); *Leçons sur les principes sucrés* (1862, in-8); *Leçons sur les méthodes générales de synthèse* (1864, in-8); *Leçons sur l'isomérisie* (1865, in-8); *Traité élémentaire de chimie organique* (1872, in-8); *Sur la force de la poudre et des matières explosives* (2<sup>e</sup> édit., 1872, in-18); *Vérification de l'aréomètre de Baumé* (1873, in-8); *la Synthèse chimique* (1875, in-8). M. Berthelot a en outre inséré divers articles de sciences et de philosophie dans la *Revue germanique*, la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue des cours scientifiques*, le *Temps*, etc. L'un de ces articles, intitulé *Science idéale et science positive*, lettre à M. Renan (*Revue des Deux Mondes*, 1863), a été très remarqué.

**BERTHERAND** (Alphonse-François), médecin militaire français, né à Bazeilles (Ardennes), le 9 février 1815, entra au service le 29 janvier 1834, et fut reçu docteur en 1837. Sa thèse avait pour sujet l'*Observation médicale en général et la valeur du poulx dans le diagnostic*. Nommé chirurgien-major en 1846, il devint médecin principal des hôpitaux de la division d'Alger, puis directeur de l'École préparatoire de cette ville et correspondant de l'Académie de médecine. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1841, il a été promu officier en 1854.

Outre une *Notice biographique sur feu le doc-*

*teur Moreau* (Strasbourg, 1852, in-8), il a publié un *Traité des maladies idiopathiques, et spécialement de celles du col* (Strasbourg, 1852, in-8), *des Plaies d'armes à feu de l'orbite* (Paris, 1851, in-8), *des Pansements des plaies sous le rapport de leur fréquence et de leur durée* (Strasbourg et Paris, 1851, in-8), et *Précis des maladies vénériennes, de leur doctrine et de leur traitement* (Strasbourg et Paris, 1852, in-8); *Études sur les eaux minérales de l'Algérie* (1859); *Alger, son climat et sa valeur curative au point de vue de la phtisie* (1858); *Campagnes d'Italie* (1859); *Lettres médico-chirurgicales* (1860, in-18); *Campagnes de Kabylie*, histoire médico-chirurgicale des expéditions de 1854, 1856 et 1857 (1862, in-8), etc.

M. E.-L. BERTHERAND, frère du précédent, ancien chirurgien militaire, attaché à l'armée d'Afrique, puis docteur en médecine à Lille, a publié un *Mémoire sur l'emploi thérapeutique des eaux ferrugineuses de Teniet-el-Hald* (Paris, 1851, in-8); une *Notice sur le chancre du Sahara* (Lille, 1854, in-8); et, sous le titre de *Médecine et hygiène des Arabes* (Lille, 1854, in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1874), des études sur l'exercice de la médecine et de la chirurgie chez les musulmans d'Algérie, et leurs connaissances en anatomie, histoire naturelle, *Des Ressources que la matière médicale arabe peut offrir aux pharmacopées française et algérienne* (1859, in-8); *les Eaux minérales et les bains de mer de l'Algérie* (1860, in-8); il a aussi traduit de l'italien : *Du Cœur pneumatique*, par Gandolfi.

**BERTHET** (Élie-Bertrand), romancier français, né le 9 juin 1815, à Limoges, où son père était commerçant, fit ses études au collège de cette ville et montra à la fois du goût pour les sciences naturelles et la littérature. En 1834, il vint à Paris, sous prétexte d'étudier le droit, tenter, malgré sa famille, la fortune littéraire. Il y apporta quelques nouvelles écrites sur les bancs du collège même; il en forma un volume, la *Veilleuse*, qu'il publia sous le pseudonyme d'*Élie Raymond*. Quelques années plus tard, il commença à se faire connaître par des feuilletons dans le journal le *Siècle*. De 1837 jusqu'à ce jour, M. Elie Berthet a donné, soit dans ce journal, soit dans *l'Union, le Commerce, la Patrie, le Constitutionnel*, un grand nombre de romans publiés ensuite séparément. Il a aussi collaboré à divers recueils, la *Gazette des enfants, Paris élégant, la Revue du XIX<sup>e</sup> siècle, le Journal pour tous*, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1863.

Les ouvrages de M. Elie Berthet forment environ cent volumes, dont les principaux, réimprimés en divers formats, sont : *la Croix de l'Affût* (in-8, 1841); *le Braconnier* (2 vol. in-8, 1846); *le Nid de cigognes* (3 vol. in-8, 1848); *la Roche tremblante* (2 vol. in-8, 1851); *les Mystères de la famille* (3 vol. in-8, 1854); *les Catacombes de Paris* (8 vol. in-8, 1854); *la Bête du Gévaudan* (1858, 5 vol.); *la Falaise Sainte-Honorine* (1831, in-18); *l'Homme des bois* (1861, 5 vol. in-8); *le Gentilhomme Verrier* (1862, 6 vol. in-8); *l'Oiseau du Désert* (1863, 5 vol. in-8); *le Capitaine Blancs* (1864, 4 vol. in-8); *le Fou de Saint-Didier* (1864, 4 vol. in-8); *la Belle Drapière* (1865, in-18); *l'Enfant des bois* (1865, in-18); *les Houilleurs de Polignies* (1866, in-18); *le Bon vieux temps* (1867, in-18); *le Réfractaire* (1867, in-18); *les Drames de Cayenne* (1868, in-8); *le Séquestré* (1869, in-18); *le Gouffre* (1872, in-18); *l'Année du grand hiver* (1873, in-18); *les Drames du cloître* (1874, in-18); *Maître Bernard*, roman historique (1875, in-18); *Romans préhistoriques* (1876, in-18, illustré), etc. M. Elie Berthet a, en outre, fait représenter deux drames tirés de ses

œuvres, le *Pacte de famine*, en collaboration avec M. Paul Foucher, et *les Garçons de recette*, avec M. Dennerly.

**BERTHIER.** Voy. WAGRAM (prince DE).

**BERTHIER** (Jean-Ferdinand), professeur à l'institution des sourds-muets de Paris, né en 1803, à Louhans (Haute-Saône) est un des sourds-muets de naissance qui, par leur exemple et leurs leçons, ont le plus contribué à propager la méthode de l'abbé de L'Épée et de l'abbé Sicard. En toute occasion, il a rendu hommage à la mémoire de ses bienfaiteurs, comme l'attestèrent ses *Adieux gesticulés*, le 11 mai 1823, au nom de ses compagnons d'infortune, sur la tombe de l'abbé Sicard (Paris, 1823, in-8), sa *Notice sur la vie et les ouvrages d'Auguste Bebian, ancien censeur des études à l'institut des sourds-muets* (Paris, 1839, in-8), et son intéressante biographie de l'abbé de L'Épée (*L'abbé de L'Épée, sa vie, son apostolat, ses travaux, sa lutte et ses procès*, Paris, 1852, in-8, 1 vol. avec portrait, planches, etc.). Un de ses mémoires, *les Sourds-muets avant et depuis l'abbé de L'Épée* (Paris, 1840, in-8), a obtenu, le 26 mars 1840, la médaille d'or proposée par la Société des sciences morales de Seine-et-Oise. En 1852, il a présenté aux Académies de médecine et des sciences morales et politiques une réfutation de l'opinion de feu le docteur Itard, relative aux facultés intellectuelles et morales des sourds-muets (Paris, 1852, in-8). Depuis, il a fait paraître des *Observations sur la mimique considérée dans ses rapports avec l'enseignement des sourds-muets* (Paris, 1853, in-8); une édition du *Code Napoléon* (code civil) à l'usage des sourds-muets (1869, in-18); une notice très étendue sur *l'abbé Sicard* (1873, in-8). M. J.-F. Berthier a été décoré de la Légion d'honneur le 21 août 1849.

**BERTHOLON** (César), homme politique français, député, né à Lyon, le 18 janvier 1808, et fils d'un négociant, fit lui-même le commerce des soieries et se retira avec une fortune considérable. Après la révolution de Juillet, il fut à Lyon un des organisateurs de la Société des Droits de l'homme. Cité comme témoin dans le procès d'avril, il dit : « Ma place n'est point ici; elle est au banc des accusés. » Propriétaire et rédacteur du journal républicain *le Censeur*, il présida, en 1840, un banquet patriotique de 6000 citoyens, et prit part en 1847, à l'axiation réformiste. En 1848, il fut nommé sous-commissaire de la République dans l'arrondissement de Vienne, et fut élu représentant de l'Isère par 106 186 voix, le cinquième sur quinze. A la Constituante, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une très vive opposition à la politique napoléonienne et signa la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres à l'occasion du siège de Rome. Il fut réélu, le quatrième, à l'Assemblée législative. Le 13 juin 1849, son nom parut sur la liste des représentants qui tentèrent un appel au peuple. Après le coup d'Etat du 2 décembre, il fut interné d'abord en Algérie, puis habita l'Angleterre et rentra en France après l'amnistie.

Aux élections générales de 1869, pour le Corps législatif, M. Bertholon se porta candidat dans la 1<sup>re</sup> circonscription de la Loire, et n'échoua qu'au scrutin de ballottage, avec 14 131 voix contre 14 830 données au candidat officiel. Nommé préfet de la Loire le 6 septembre 1870, il résigna cette fonction, à la signature de la paix (4 mars 1871). Aux élections générales de février 1876, M. Bertholon

se porta candidat dans la circonscription d'Alger et dans celle de Saint-Etienne; il obtint 2444 voix dans la première, et fut élu député de la 1<sup>re</sup> circonscription de Saint-Etienne, contre M. Martin Bernard. Il fit partie de la majorité républicaine et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre, M. Bertholon obtint, dans la même circonscription 15 067 voix, contre 2596 données au candidat officiel et monarchiste, M. Aug. Gérin.

**BERTHON** (Mlle Sidonie), artiste miniaturiste française, née à Paris, en 1818, et fille de T.-Réné Berthon, peintre d'histoire estimé, étudia d'abord avec lui la peinture, et reçut ensuite les leçons de Mme de Mirbel. Elle figura presque sans interruption aux Salons à partir de 1840. Ses portraits les plus connus sont ceux de *Partarrieu-Lafosse de Courmayeur*, de *Mme Decazes*, de *Mme de Mirbel*, fait de souvenir en 1853, et celui du *docteur Naquaert*, admis à l'Exposition universelle de 1855. Elle a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1840, une 2<sup>e</sup> en 1841, et une 1<sup>re</sup> en 1845. — Mlle Sidonie Berthon est morte à Paris le 31 janvier 1871.

**BERTHOT** (Jean-Baptiste-Eugène), ingénieur français, né le 26 septembre 1800, fils d'un professeur distingué, inspecteur général de l'Université, entra, en 1819, à l'École polytechnique, d'où il passa, en 1821, à l'École des ponts et chaussées. Chevalier de la Légion d'honneur, en 1845, il devint, en août 1852, ingénieur en chef de première classe à Besançon, spécialement chargé de l'inspection du canal du Rhône au Rhin. M. Berthot s'est aussi occupé des questions relatives à la pisciculture, et a fait paraître, avec M. Detzem, un mémoire intitulé : *Fécondation artificielle du poisson* (Mulhouse, 1852, in-4). accompagné de deux *Rapports*, l'un sur les faits constatés du 8 mai 1851 au 7 mars 1852 (Mulhouse, 1852, in-4), l'autre, en collaboration avec M. Bolot, sur les faits constatés depuis le 7 mars 1853 (Besançon, 1853, in-8).

**BERTHOUD** (Samuel-Henri), littérateur français, né le 19 janvier 1804, à Cambrai (Nord), et fils d'un imprimeur-libraire de cette ville, fit ses études au collège de Douai, rédigea le journal qu'éditait son père, puis fonda, en 1828, la *Gazette de Cambrai*, et y inséra des feuilletons qui furent remarqués. Il fut alors admis à la *Mode*, à la *Revue des Deux Mondes*, etc. En même temps, il institua à Cambrai des cours gratuits d'hygiène, d'anatomie, de droit commercial, et se chargeait lui-même de celui de littérature. Sa collection des *Chroniques et traditions surnaturelles de la Flandre* fut commencée à cette époque (1831-1834, tomes I-III).

A la fin de 1832, il vint se fixer à Paris, et grâce à une collaboration active aux divers journaux, se fit rapidement connaître. De la direction du *Musée des familles* (1834), qu'il remit, en pleine voie de prospérité, à M. Pitre-Chevalier, il passa à celle du *Mercur* (1835), qui servit à fonder *la Presse*, et entra à ce dernier journal dont il fut un des rédacteurs les plus assidus jusqu'en 1848. Il a écrit, pendant plusieurs années, des articles scientifiques et une chronique régulière dans *la Patrie*, sous le pseudonyme de *Sam*. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 1<sup>er</sup> septembre 1844, il a été promu officier le 14 août 1867.

Nous citerons de M. Berthoud : *Contes misanthropiques* (1831, in-8); *la Sœur de lait du vicair* (1832, in-8), dont le premier titre était *Bah!*; *le Cheveu du diable* (1833, 2 vol.), lé-



gende fantastique; *Mater dolorosa* (1834, 2 v. ol.); *l'Honnête homme* (1837, in-8), simple et attachante histoire; *Pierre-Paul Rubens* (1840, 2 vol.), inséré d'abord au *Musée des familles*, *la Bague antique* (1842, 4 vol.), roman en deux séries; *Berthe Frémicourt* (1843, 2 vol.); *l'Enfant sans mère* (1843, 2 vol.); *le Fils du rabbin* (1844, 2 vol.); *Daniel* (1845, 2 vol.), un de ses récits de famille les plus intéressants; *la Palette d'or* (1845); *la Mare du diable* (1847); *El-Hioudi* (1848, 4 vol.), études de mœurs algériennes, ainsi que *le Zéphyr d'El-Arouch* (1850), qui a paru dans le journal *le Pays*; *le Dragon rouge* (1861, in-18), etc. M. Berthoud a aussi publié en 16 volumes sous son pseudonyme de Sam, et sous le titre de *Fantaisies scientifiques* (1861, 4 vol. in-12, quatre séries), le recueil de ses causeries scientifiques de la *Patrie*, depuis 1862, les *Petites chroniques de la science* (1867-1871, 10 vol. in-18). Il a spécialement écrit pour la jeunesse : *la France historique, industrielle et pittoresque* (1835-1837, 3 vol.); plusieurs volumes de la collection des *Petits livres de M. le curé* (1844-1850); *Histoires pour les petits et pour les grands enfants* (1863, in-18); *le Monde des insectes* (1864, in-8 illustr.); *l'Homme depuis cinq mille ans* (1865, in-8, illustr.); *l'Esprit des Oiseaux* (Tours, 1866, in-8, avec gr.); *les Hôtes du logis* (1867, in-8, avec gr.); *la Cassettes des sept amis* (1868, in-8); *les Soirées du docteur Sam* (1871, in-8), etc. M. H. Berthoud a fait jouer, en 1841, au théâtre des Variétés, *Une Bonne qu'on renvoie*, vaudeville.

**BERTI** (Dominique), professeur et homme politique italien, est né en Piémont. Il a fait partie de la Chambre sarde en 1848, et depuis lors il a toujours été réélu au Parlement piémontais et au Parlement italien. Sous la première administration de M. Rattazi, il remplit les fonctions de secrétaire général de l'agriculture et du commerce. Les fonctions publiques ne lui firent point abandonner les travaux littéraires et philosophiques. Il a publié, depuis 1848 : *la Philosophie au XVI<sup>e</sup> siècle, en Italie*; *le Néoplatonisme*; *la Réforme religieuse*; des *Leçons de méthode générale*, et surtout *la Vie de Giordano Bruno*, d'après des documents inédits. Désigné depuis longtemps au pouvoir par l'opinion publique et les sympathies de ses collègues, ce n'est que sur les vives instances de Victor-Emmanuel, qu'au mois de décembre 1865, il consentit à faire partie du cabinet La Marmora et à accepter le portefeuille de l'instruction publique et du commerce. Il le conserva sous la présidence de M. Ricasoli, au mois de juin 1866.

**BERTIN** (Amédée) [d'Ille-et-Vilaine], ancien représentant du peuple, né à Rennes, le 24 octobre 1805, fit de fortes études médicales et fut reçu docteur en 1829. En 1830, il exerçait à Rennes sa profession et faisait un cours de chimie. Il fut nommé sous-préfet de Fougères, après la révolution de Juillet. Pendant dix-sept ans, il resta à la tête de cet arrondissement qui lui doit plusieurs institutions utiles : caisse d'épargne, salles d'asile, conférences agricoles, conseil agricole, etc. Il publia, en 1846, *l'Histoire statistique et économique de l'arrondissement de Fougères*, et en 1847, des *Observations sur l'enseignement primaire*. M. Am. Bertin fut ensuite nommé sous-préfet de Cambrai.

Après la proclamation de la République, il alla se présenter dans le département d'Ille-et-Vilaine, où il fut élu représentant par 117 522 voix, malgré l'opposition du commissaire général. Membre du comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement

avec la majorité, en se rapprochant quelquefois de la gauche. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

**BERTIN** (Jean-Louis-HENRI, dit Henri), juriconsulte français, né en 1800, s'inscrivit, en 1820, au barreau de Paris, y prit un rang distingué et devint membre du conseil de l'Ordre. Il était depuis quelques années rédacteur du *Droit*, lorsqu'il remplaça, en 1848, M. O. Pinard comme rédacteur en chef. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On a de lui : *De la Revision des procès criminels* (1851); *Historique et révision du procès Lesurques* (même date); *Code des irrigations* (1852); *Chambre du Conseil en matière civile et disciplinaire*; *Jurisprudence du tribunal civil de la Seine* (1852-54, 2 vol.; 2<sup>e</sup> édit., 1856); *De la Diffamation envers les morts* (1867, in-8); *Ordonnances sur requête* (1874, in-8); *Ordonnances de référé* (1874, in-8).

**BERTIN** (Édouard-François), peintre français, né à Paris en 1797, et fils du fondateur du *Journal des Débats*, fut élève de Girodet pour l'histoire et de Bidault pour le paysage. Il devint inspecteur des beaux-arts sous Louis-Philippe, et remplit, en cette qualité, plusieurs missions en Italie. Nous citerons parmi ses œuvres : *Vue de la forêt de Fontainebleau*, au musée du Luxembourg; *un Ermitage dans une ancienne excavation étrusque près de Viterbe*, au même musée; *Vue des Apennins*, au musée de Montpellier; *la Tentation du Christ* (1842), grand paysage historique, à Saint-Thomas-d'Aquin; *les Sources de l'Alphée* (1853), tableau acheté par l'État. Il a obtenu une médaille d'or en 1828, et la décoration au 1<sup>er</sup> mai 1833. Il a publié en outre une série de dessins rappelant les sites de la France, de l'Italie, de la Grèce, de la Turquie et de l'Égypte, sous le titre : *Souvenirs de voyages*.

En 1854, après la mort de son frère cadet, Louis-Marie-Armand Bertin, qui avait, depuis la mort de leur père (1842), gouverné d'une manière si active la rédaction politique et littéraire du *Journal des Débats*, M. Ed. Bertin prit à son tour la direction de cet important organe de publicité, qui resta ainsi pendant près de soixante-dix ans sous le même nom et dans la même famille. En septembre 1863, il a été nommé commandeur de l'ordre des Saint-Maurice et Lazare. — Il est mort à Paris, le 13 septembre 1871.

**BERTIN** (Mlle Louise-Angélique), musicienne française, née au hameau des Roches, près de Bièvre (Seine-et-Oise), le 15 janvier 1805, sœur du précédent, fut élevée dans une famille où le goût des arts était héréditaire, elle se livra de bonne heure à la peinture. Mais bientôt la poésie et la musique se partagèrent ses études. Elle reçut des leçons de composition de Fétis et de Reicha, et débuta par l'opéra de *Gui Mannering*, où l'on remarqua, malgré beaucoup d'inexpérience, le sentiment des situations dramatiques. En 1827, elle donna au théâtre Feydeau *le Loup-Garou*, opéra-comique en un acte, qui eut du succès. *Fausto*, en quatre actes, joué aux Italiens en 1831, témoigna d'une certaine originalité. Sa dernière œuvre, *la Esmeralda*, dont Victor Hugo, son ami, avait fourni les paroles, fut froidement accueillie à l'Opéra en 1836. La vie retirée de Mlle Bertin avait empreint sa musique d'un caractère intime, qui convient peu à la scène.

Elle a publié, en 1842, un volume de poésies, intitulé *les Glanes*, qui a été couronné par l'Académie française. — Mlle Bertin est morte à Paris le 26 avril 1877.

**BERTIN DE VAUX** (Auguste-François-Thomas), général français, ancien pair, né à Paris, le 29 mai 1799, est le fils de Louis-François Bertin de Vaux, mort en 1842, et l'un des fondateurs du *Journal des Débats*. Il embrassa la carrière militaire, fut officier d'ordonnance du duc d'Orléans, puis aide de camp du comte de Paris. Il eut à cette époque, comme tous les membres de sa famille, son rôle politique. Député de Saint-Germain en Laye, il siégea à la Chambre de 1837 à 1842, parmi les conservateurs. Le 13 avril 1845, il fut créé pair de France. Après la révolution de Février, colonel au 5<sup>e</sup> lanciers, il fut employé pendant les événements de juin 1849. Général de brigade le 23 octobre 1852, il fut nommé général de division le 7 mars 1861. M. Bertin de Vaux a été promu officier de la Légion d'honneur le 25 juin 1849, commandeur le 5 novembre 1859 et grand officier le 5 août 1867.

**BERTINI** (Henry-Jérôme), pianiste français, né à Londres, le 28 octobre 1798, d'une famille française, émigrée pendant la Révolution, fut tout enfant conduit en Hollande, où il fut formé par son père lui-même. Dès l'âge de douze ans, il donna des concerts très applaudis dans les Pays-Bas, puis en Écosse et en Angleterre. Venu en France, il se fit entendre à Paris et parcourut les départements. Il n'acquies pas moins de réputation comme compositeur que comme virtuose. En 1833, il prit part à la publication d'un ouvrage périodique intitulé : *Encyclopédie pittoresque de la musique*. M. Bertini s'était retiré depuis de longues années à Maylan (Isère). — Il y est mort le 1<sup>er</sup> octobre 1876.

On a de lui : vingt livres d'*Études* contenant 500 morceaux; des *Trios*, des *Sérénades*, des *Sextuors*, des *Fantaisies*, des *Rondeaux*, des *Variations* sur des thèmes originaux, plusieurs *Symphonies*, deux *Messes*, et des morceaux de musique religieuse, les *Préludes et Fugues de Seb. Bach*, arrangés à quatre mains; un livre didactique intitulé : *le Rudiment du pianiste*, etc. Ces ouvrages, publiés pour la plupart à Paris, ont eu plusieurs éditions en Allemagne.

**BERTINOT** (Gustave-Nicolas), graveur français, membre de l'Institut, né à Louviers (Eure) le 23 juin 1822, fut élève de Drolling et de Martinet, remporta en 1850 le prix de Rome (gravure) pour une *Académie d'après nature* (Chalcographie du Louvre), et prit part aux salons annuels par les planches suivantes : *Portrait du pape Clément XI*, d'après un portrait attribué à Velazquez (Chalcographie du Louvre) (1857); *L'Amour fraternel*, d'après M. Bouguereau (1859); *Jeune mère italienne* d'après M. Jalabert; *Salomé recevant la tête de Saint Jean-Baptiste*, d'après le tableau de Luini, au Louvre (1861); *le Bouquet*, d'après M. Toulmouche (1863); *Portrait de Van Dyck par lui-même* (1865); *la Vierge au donataire*, d'après Van Dyck, musée du Louvre (1866); *Côté droit de la chapelle des catéchismes dans l'église Saint-Eustache*, d'après les peintures de M. Signol (Exposition universelle); *Portrait de M. Jules Favre*, d'après M. Ch. Leffebvre (1867); *Portrait du docteur Amussat*, d'après M. Naigeon; *l'Éducation de Marguerite*, d'après M. H. Merle (1869); *le Christ succombant sous la croix*, d'après le tableau de Lesueur, musée du Louvre, pour la Société française de gravure; *Pénélope*, d'après Ch. Marchal (1870); *Pastorale* et une *Jeune Mère*, d'après M. Bouguereau (1872); *Mgr Darboy*, d'après M. H. Lehmann, pour la Société française de gravure (1874); *la Belle Jardinière*, d'après Raphaël (1874); *Portrait de M. J. Maniel*, d'après un dessin de Rousseaux (1876). M. Bertinot a

obtenu deux médailles, en 1861 (avec rappel en 1863) et en 1865, une médaille de première classe à l'Exposition universelle (1867), et la décoration la même année. Il a été élu membre de l'Académie des Beaux-Arts, le 9 février 1878, en remplacement de M. Martinet.

**BERTON** (Émile-Adolphe-Joseph), médecin français, né à Dinant, le 30 décembre 1801, dernier fils du général Berton, fit ses études au collège Sainte-Barbe où il eut pour compagnons Cavaignac et Guinard, puis entra, en 1819, à l'École de Saint-Cyr. À la mort tragique de son père, il quitta la carrière des armes pour celle de la médecine et se fit recevoir docteur à Paris en avril 1828, avec une thèse intitulée : *Considérations sur la pneumonie partielle*. Deux ans après, il prenait part aux événements de 1830 et devenait, à la suite des journées de Juillet, chirurgien aide-major de la garde municipale de Paris. Il passa plus tard, avec le même titre, au corps de la gendarmerie de la Seine et fut attaché, en 1853, comme médecin en chef, à la maison du prince Jérôme. M. le docteur Berton, ancien décoré de Juillet, fut fait chevalier de la Légion d'honneur, le 30 mai 1838.

On a de lui : *Recherches et considérations sur la dégénérescence tuberculeuse* (1830), couronné par la Société médicale d'émulation; *Recherches sur l'hydrocéphale aiguë* (1834), couronné par l'Académie médicale de Stockholm; *Traité des maladies des enfants, ou Recherches sur les principales affections du jeune âge* (1837, 2<sup>e</sup> édit., 1841); *Reflexions sur les névroses et la fièvre intermittente* (1838); *Formulaire thérapeutique, concernant les maladies de l'enfance*, avec M. Lehuby (1864), etc.

**BERTON** (Charles-François MONTAN-), acteur français, né à Paris, le 16 septembre 1820, et petit-fils du célèbre compositeur François Berton, fut admis au Conservatoire, le 7 octobre 1836, y fut élève de M. Samson, remporta le premier prix de comédie et débuta au Théâtre-Français, en décembre 1837, dans *l'École des maris*. Il y obtint peu de succès et réussit mieux au Vaudeville, dont la direction l'utilisa dans *la Jolie fille du faubourg*. Mais le théâtre ferma peu après, et M. Berton tenta une nouvelle et plus heureuse épreuve à la Comédie-Française dans *le Menteur*. À cette époque, il suivit la classe de chant de M. Duprez. Attiré par de brillantes propositions à Vienne, où il eut des succès comme chanteur, puis à Saint-Petersbourg, il fut, dans cette dernière ville, de 1846 à 1853, le successeur de M. Bressant, qu'il vint ensuite remplacer au Gymnase. Applaudi depuis dans *Diane de Lys*, *le Gendre de M. Poirier*, *le Demi-Monde*, *Françoise*, et autres pièces importantes du répertoire moderne, il était regardé comme un des meilleurs interprètes du drame-vaudeville, genre favori de ce théâtre. Il retourna une seconde fois en Russie, où il joua les rôles les plus divers, depuis *Chatterton* jusqu'à *Chapeau de paille d'Italie*. Il en revint en 1860, fut engagé à la Gaité et y joua *la Fille du Paysan*, *la Belle Gabrielle*, *le Château de Pontalec*. À la fin de 1863, il parut au Vaudeville, dans *les Diables noirs*, en attendant la représentation du *Marquis de Villemer* à l'Odéon, où il eut pendant trois mois un grand succès. Il a joué sur le même théâtre, avec plus d'éclat encore, en 1866, le rôle du baron d'Estrigaud, dans *la Contingence* de M. Em. Augier, et en 1867, celui du prince de Condé, dans *la Conjuración d'Amboise* de L. Bouilhet. Il a paru encore sur diverses scènes du boulevard, notamment, depuis mars 1869, à la Porte-Saint-Martin, dans le drame de *Patrie* de

M. V. Sardou. — Il est mort à Paris le 18 janvier 1874.

M. Berton avait épousé, en 1842, la fille de son ancien professeur, Mlle Caroline SAMSON, qui s'est fait connaître par de gracieux romans et proverbes dont plusieurs ont été imprimés; nous rappellerons : *les Journées de Madeleine* (1843); *Aventures d'une poupée de Nuremberg* (1845); *les Frères de lait* (1846), lectures pour l'enfance; *les Philosophes de vingt ans* (1851); *la Diplomatie du ménage* (1852), proverbes en un acte; *le Bonheur impossible*, *Mort et vivant*, nouvelles (1856, in-18); *le Bouquet d'un pauvre jardin* (1878), etc.

**BERTON** (Pierre) artiste et auteur dramatique, fils des précédents, né à Paris en 1843, a appartenu, pendant un grand nombre d'années, au Gymnase, où il a repris ou créé beaucoup de rôles de jeune premier, soit dans les pièces de Scribe, soit dans le répertoire plus nouveau. Il parcourut ensuite la province, joua notamment au Grand-Théâtre de Bordeaux, en 1871, et entra, l'année suivante, comme pensionnaire, à la Comédie-Française. M. P. Berton a aussi écrit quelques pièces : *les Jurons de Cadillac* (1865); *la Vertu de ma femme*, en un acte (Gymnase, 1867); *Didier en trois actes* (Odéon, 1868), etc.

**BERTRAND** (Alexandre-Arthur-Henri), officier français, ancien représentant du peuple, né en 1811, et l'un des fils du général comte Bertrand qui suivit Napoléon dans l'exil, entra à l'École polytechnique, en 1830. Au mois de juin 1832, après l'insurrection républicaine, il fut renvoyé de l'École, avec un grand nombre de ses camarades; mais il fut réintégré, au mois de décembre, et dès le mois de janvier 1833, il reçut son brevet de sous-lieutenant d'artillerie. En 1836, il partit pour l'Algérie, fit la première expédition de Constantine avec le maréchal Clausel, et fut décoré de la Légion d'honneur (13 janvier 1837). Il revint en France en 1839 et obtint, l'année suivante, le grade de capitaine.

Après la révolution de 1848, M. Bertrand se présenta aux suffrages des électeurs de l'Indre et fut nommé représentant, le second sur sept, par 39 417 voix. Membre du Comité de la guerre, il vota ordinairement avec la fraction non socialiste du parti démocratique. Après l'élection du 10 décembre, il fit partie de l'opposition modérée, rejeta la proposition Râteau et désapprouva l'expédition de Rome. Non réélu à la Législative, il reprit ses fonctions de capitaine d'artillerie et fut nommé chef d'escadron en 1852. Il fit la campagne d'Orient et assista au siège de Sébastopol, où il devint lieutenant-colonel. De retour en France, il fut officier d'ordonnance du prince Jérôme. En 1858, il fut nommé colonel et inspecteur des manufactures d'armes. Général de brigade en 1864, il fut mis dans le cadre de réserve et, à cette occasion, promu grand officier de la Légion d'honneur, le 4 décembre 1873. — Il est mort à Paris le 22 janvier 1878.

**BERTRAND** (l'abbé François-Marie), orientaliste français, né le 26 octobre 1807, à Fontainebleau (Seine-et-Marne), étudia la théologie au séminaire de Saint-Sulpice, reçut les ordres, administra la paroisse d'Herblay, puis devint chanoine de la cathédrale de Versailles.

On a de lui des traductions de l'hindoustani, comme *l'Histoire du règne des Pandaras dans l'Hindoustan* (1844, in-8), éditée par la Société asiatique; *les Séances de Haidari* (1846, in-8), récits historiques sur la vie et la mort des prin-

cipaux martyrs musulmans; une étude sur *le Dix-huitième chapitre du livre de Job* (1847) et une bonne *Chrestomathie hindoustani* (1847, in-8), publiée avec M. Théodore Pavie, sous la direction de M. Garcin de Tassy; *les Psaumes disposés suivant le parallélisme*, traduits de l'hébreu (1857, in-8); *Vocabulaire hindoustani-français pour le texte des aventures de Kamrup* (1858, in-8). De 1848 à 1851, il a fourni à la *Bibliothèque religieuse* de l'abbé Migne un *Dictionnaire universel, historique et comparatif de toutes les religions du monde* (4 vol. in-8). Il a encore publié, en 1864, sous le pseudonyme de *Sophonius*, cinq lettres sur la question liturgique.

**BERTRAND** (Félix), sénateur français, né à Saint-Flour (Cantal) le 18 septembre 1808, suivit la carrière de la magistrature, et fut substitué dans sa ville natale (1843), procureur du roi à Ambert (1845), substitué du procureur général à Riom et avocat général à Grenoble et à Bastia. En 1858, il demanda et obtint de revenir à Saint-Flour remplacer son oncle comme président du tribunal civil. A l'approche des élections sénatoriales de 1876, il donna sa démission et se porta candidat, de concert avec M. de Parieu, pour le département du Cantal, comme conservateur constitutionnel et libéral; il fut élu, le second sur deux, par 186 voix sur 328 électeurs, et prit place au centre droit, dans la majorité monarchique de la Chambre haute. Il vota toutefois avec la gauche dans plusieurs occasions.

**BERTRAND** (James), peintre français né, à Lyon en 1825, élève de M. A. Périn, débuta au salon de 1857 par une *Idylle* et se consacra à la peinture religieuse et à la peinture d'histoire. *La Conversion de sainte Thais* (1861), *les Frères de la mort recueillant un homme assassiné dans la campagne de Rome* (1863), *la mort de Virginie* (1869), *l'Aurore* et *la Marguerite de Faust* (1876), lui ont valu, en 1861, une médaille de troisième classe qui fut l'objet d'un rappel en 1863, une autre médaille en 1869 et la décoration de la Légion d'honneur en 1876.

**BERTRAND** (Léon), littérateur français, né en 1804, débuta par une tragédie, *Laurent de Médicis* (1829) et un drame en vers, *Olivier Cromwell* (1841); puis il se consacra à la littérature cynégétique. Il a écrit : *Pétition à MM. les députés pour obtenir la répression du braconnage* (1843); *Vade-mecum des chasseurs* (1844); *Règlement du club des chasseurs* (1849); *Chasses à tir de la forêt de Saint-Germain* (1850); *Du Faisan, considéré dans l'état de nature et dans l'état de domesticité* (1851); *la Chasse et les chasseurs* (1862, in-18); *Un Savant incomplet*, nouvelle (1864, in-8); *Tonton, tontain, tonton* (1864, in-18), avec une préface d'Alexandre Dumas; *le Comité de lecture*, comédie en un acte et en vers (1869, in-18), etc. Il a rédigé le *Journal des chasseurs*, fondé en 1837. — M. Léon Bertrand est mort à Paris le 7 juin 1877.

**BERTRAND** (Pierre), médecin français, né à Rochefort (Puy-de-Dôme), est fils du docteur Michel Bertrand, mort en 1857. (Voy. les édit. précédentes.) Il a fait ses études à Paris, où il a passé, en 1828, sa thèse de doctorat. Directeur de l'École préparatoire de Clermont, il y a été chargé de la chaire de chimie et de pharmacie. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 9 août 1870. On a de lui un *Voyage aux eaux des Pyrénées* (1839) et des rapports sur les travaux de l'Académie des sciences et arts du Puy-de-Dôme (1845-1856).

**BERTRAND** (Alexandre), archéologue français, né à Paris le 28 juin 1820, élève de l'École normale (1840), puis de l'École française d'Athènes (1848) et docteur ès lettres (1859), membre du comité des travaux historiques, est devenu conservateur du Musée de Saint-Germain, à la fondation duquel il avait beaucoup contribué (1862). Nommé chevalier de la Légion d'honneur. Outre ses thèses : *Essais sur les dieux protecteurs des héros grecs et troyens dans l'Iliade et De fabulis Arcadiz antiquissimis*, on cite de lui : *Etudes de mythologie et d'archéologie grecques d'Athènes à Argos* (1858, in-18) ; *les Voies romaines en Gaule* (1863, in-8) ; *Archéologie celtique et gauloise* (1876, in-8, avec planches), recueil d'articles insérés dans la *Revue archéologique*, dont il a pris la direction. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

**BERTRAND** (Joseph-Louis-François), frère du précédent, mathématicien français, membre de l'Institut, né à Paris le 11 mars 1822, manifesta dès l'enfance des dispositions extraordinaires pour les mathématiques, fit rapidement ses études au collège Saint-Louis, fut admis, à onze ans, à l'École polytechnique, à titre d'essai, et y entra le premier à l'âge de dix-sept ans. Attaché, dès 1842, au service des mines, il fut successivement professeur au lycée Saint-Louis, examinateur d'admission à l'École polytechnique et maître de conférences à l'École normale, répétiteur d'analyse à l'École polytechnique, professeur suppléant de physique mathématique au Collège de France, professeur de mathématiques spéciales au lycée Napoléon. Ses travaux lui ont ouvert, à l'âge de trente-quatre ans, les portes de l'Académie des sciences (1856), où il a remplacé Sturm. A la mort d'Élie de Beaumont, il en a été élu secrétaire perpétuel le 23 novembre 1874. M. Bertrand a été nommé, en 1862, professeur titulaire de la chaire de physique générale et mathématique au Collège de France. Décoré de la Légion d'honneur, il a été promu officier le 14 août 1867.

Outre ses trois ouvrages classiques : *Traité d'arithmétique* (1849, in-8; 4<sup>e</sup> édit., 1867), *Traité d'algèbre* (1850, in-8), et *Traité de calcul différentiel et de calcul intégral* (1864-1870, 2 vol. in-4), on cite de M. Joseph Bertrand un certain nombre de mémoires, embrassant à la fois la physique, les mathématiques pures, la mécanique, et dont nous citerons les principaux : *sur les Conditions d'intégralité des fonctions différentielles*; *sur le Nombre des valeurs que prend une fonction quand on y permute les lettres qu'elle renferme*; *sur la Théorie générale des surfaces*; *sur la Théorie des mouvements relatifs*; *sur la Similitude en mécanique*; *sur l'Intégration des équations générales de la mécanique*; *sur la Théorie des phénomènes capillaires*; *sur la Théorie de la propagation du son*, etc. Ces différents mémoires sont insérés dans le *Journal de l'École polytechnique*, dans le *Journal des mathématiques* de M. Liouville et dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*. M. Bertrand a publié en outre : *les Fondateurs de l'astronomie moderne* (1865, in-8, deux édit.); *l'Académie des sciences et les académiciens* de 1666 à 1793 (1868, in-8); *la Théorie de la lune d'Aboul Wefâ* (1873, in-4).

**BERTRAND DE SAINT-GERMAIN** (Guillaume-Scipion) médecin français, né au Puy-en-Velay, le 25 octobre 1810, et fils d'un magistrat, descend par sa mère de la famille de Morgues de Saint-Germain. Reçu docteur à Paris en 1840, il fut plusieurs années attaché à un des bureaux de bienfai-

sance d'arrondissement, et reçut deux médailles d'honneur, en 1849 et 1854. Il a publié : *Des Manifestations de la vie et de l'intelligence à l'aide de l'organisation* (1847); *De la Diversité originelle des races humaines et des conséquences qui en résultent dans l'ordre intellectuel et moral* (1847); *Visite au château de Montaigne* (1850); *Descartes considéré comme physiologiste et comme médecin* (1869 in-8); une traduction de la *Protogaea* de Leibniz; une édition de la *Santé des gens de lettres*, de Tissot, et quelques articles spéciaux dans l'*Assemblée nationale*.

**BESCHERELLE** (Louis-Nicolas), grammairien français, né à Paris, le 10 juin 1802, fit ses études au collège Bourbon et entra, en 1825, aux archives du Conseil d'Etat. En 1828, il fut nommé bibliothécaire du Louvre. Porté par une vocation particulière vers les études grammaticales, son premier écrit fut le *Participle passé ramené à sa véritable origine* (1820). Vint ensuite sa *Revue grammaticale ou Réfutation des principales erreurs des grammairiens* (1829), où l'auteur, comme il le fit aussi plus tard dans sa *Réfutation complète de la Grammaire de MM. Noël et Chapsal* (1838, in-12), met en relief l'opposition perpétuelle des règles absolues et arbitraires de nos théoriciens modernes, avec l'usage général et l'autorité des grands écrivains.

A part ses ouvrages élémentaires d'enseignement grammatical, les œuvres principales de M. Bescherelle sont : *Grammaire nationale* (1834-1838, 2 vol. gr. in-8; 5<sup>e</sup> édit., 1852, in-8); *Dictionnaire usuel de tous les verbes français* 1842-1843, 2 vol. in-8); *Dictionnaire national, ou Grand Dictionnaire critique de la langue française* (1843-1846, 2 vol. gr. in-4); *Petit Dictionnaire national* (1857, in-32); *l'Usage du monde, ou conseils sur l'art de plaire en société* (1861, in-8); *Grammaire pour tous* (1865, in-18, en 2 parties). Il a publié, de 1856 à 1858, avec M. Devars, un *Grand Dictionnaire de géographie universelle* (4 vol. in-4; nouvelle édit. 1865).

Son frère, né à Paris, le 12 juin 1804, ancien employé au Conseil d'Etat, a participé à la plupart de ses travaux. On a de lui seul une *Méthode pour apprendre les langues modernes* (1855, 4 vol.); *la Christéide*, poème en douze chants (1874, in-8, avec grav.)

**BESLER** (Guillaume-Hartwig), homme politique danois, né le 3 mars 1806, au château de Marienhäusen, dans le duché d'Oldenbourg, suivit les cours des universités de Kiel et de Heidelberg, de 1823 à 1827. Bientôt il se fit, comme avocat, une belle clientèle dans le Sleswig. En même temps, il prit part aux affaires politiques, comme partisan déclaré de l'union des duchés et de leur adjonction à l'Allemagne, et persévéra dans cette ligne de conduite, malgré les menaces du Danemark. En 1844, la ville de Tondern le choisit pour son représentant aux Etats de Sleswig, où il soutint les intérêts du parti allemand. Ardent promoteur de la révolte qui éclata au commencement de 1848, il fit partie du gouvernement provisoire. Quelque temps après, il devint membre du gouvernement municipal, puis du conseil de régence institué par l'Allemagne. Le district de Rendsburg le choisit pour député à l'Assemblée nationale de Francfort, où il fut nommé premier vice-président, et soutint les droits des duchés et la légitimité de la révolte. Les insurgés ayant été définitivement vaincus, M. Besler dut s'expatrier et se retira auprès du duc de Brunswick. En 1865, il entra au service de la Prusse et devint curateur de l'université de Bonn avec le titre de conseiller privé.

**BESLAY** (Charles), ingénieur français, ancien député et représentant du peuple, est né à Dinan, le 4 juillet 1795. Fils de Charles-Leleu-Bernard Beslay, député sous l'Empire, la Restauration et la monarchie de Juillet, mort en 1840, il s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences. Il s'est longtemps occupé des travaux du canal de Nantes à Brest. En 1830, il se trouvait à Pontivy, lorsque les ouvriers de Glomel marchèrent sur cette ville. Son intervention pacifique empêcha une collision, et les électeurs de Pontivy l'envoyèrent, par reconnaissance, à la Chambre des députés, où il siégea en même temps que son père. Il prit place à l'extrême gauche et manifesta des opinions très radicales. Il fit en outre partie du Conseil général du Morbihan. Il ne fut pas réélu député et établit à Paris, dans le quartier Popincourt, des ateliers de construction de machines, où il essaya le système d'association.

Après la révolution de Février, M. Ch. Beslay fut nommé commissaire général dans le Morbihan. Il résigna bientôt ces fonctions et fut élu représentant du peuple par 95 000 suffrages, le premier sur douze. Membre du Comité du travail, il vota avec la fraction la plus modérée du parti démocratique, soutint le général Cavaignac et vota l'ensemble de la constitution. Après l'élection du 10 décembre, il fit peu d'opposition à la politique napoléonienne et s'abstint dans les questions d'amnistie et dans les débats relatifs à l'expédition de Rome. M. Ch. Beslay ne fut pas renvoyé à l'Assemblée législative et reprit à Paris ses travaux industriels.

Sous l'Empire, continuant ses études d'économie sociale, ami et disciple de Proudhon, il essaya de réaliser un projet de banque d'escompte dans lequel il perdit sa fortune. Il se mêla à l'agitation politique naissante des dernières élections du Corps législatif. Au début de la guerre franco-prussienne, en 1870, il s'engagea, malgré son grand âge, comme volontaire, dans un régiment de ligne, que sa santé le força de quitter. Après le 4 septembre, il se jeta dans le parti radical dont il signa les manifestes contre le gouvernement de la Défense. Porté aux élections générales du 8 février 1871, comme candidat de l'association internationale des travailleurs, sur la liste des comités d'extrême gauche, il ne fut pas élu; mais après l'insurrection du 18 mars, il fut nommé membre de la Commune, dans le VI<sup>e</sup> arrondissement. Il eut à installer la nouvelle assemblée, le 29 mars, comme doyen d'âge. A plusieurs reprises, pour protester contre divers excès, il donna sa démission, qui ne fut pas acceptée. Il avait été nommé, le 11 avril, sur sa demande, délégué à la Banque de France qu'il protégea courageusement contre les perquisitions de la garde nationale fédérée. En considération des services qu'il avait rendus au crédit public, M. Thiers lui permit de quitter la France, après la défaite de la Commune. Il se retira en Suisse sans être inquiété. Il y rédigea un volume de mémoires qu'il publia sous ce titre : 1830-1848-1870, *Mes Souvenirs* (Neufchâtel, 1873, in-18). — Il est mort à Neufchâtel, le 30 mars 1878.

**BESLAY** (François), avocat et publiciste français, fils du précédent, né à Paris, en 1835, se fit recevoir licencié ès lettres et docteur en droit. Inscrit au tableau des avocats de Paris, en 1856, il fut, en 1859, secrétaire de la conférence du Stage. Il fut, en outre, pendant six ans, le secrétaire de M. Marie. Il fonda, le 1<sup>er</sup> août 1868, le *Français*, journal catholique conservateur qui, pendant le siège, passa pour l'organe de M. Tro-

chu et qui fut depuis celui du duc de Broglie.

M. F. Beslay a collaboré au *Correspondant*, à la *Revue contemporaine*, à la *Revue d'économie chrétienne*, et a publié : *Du Style et des formes de la plaidoirie* (1861, in-8), discours de rentrée de la conférence des avocats ; *Lacordaire, sa vie, ses œuvres*, précédé d'une lettre du P. Lacordaire à l'auteur (1862, in-18) ; *Des Actes de commerce*, commentaire théorique et pratique des articles 632 et 633 du code de commerce (1865, in-8) ; *Voyage aux pays rouges*, « par un conservateur » (1873, in-18).

**BESSEMER** (Henry), ingénieur anglais, né en 1813, dans le comté de Hertford, porta de bonne heure son esprit actif vers les inventions industrielles. Son nom est resté attaché à un nouveau procédé pour la trempe de l'acier, qui a pris, dans le monde entier, une extension considérable et produit, pour les plus grandes industries, d'immenses résultats. Il s'est vu décerner des honneurs et des récompenses dans la plupart des pays. En 1858, le mémoire où il exposa sa découverte lui valut une médaille d'or de la Société des Ingénieurs civils d'Angleterre. Le prince royal de Suède, président de la commission de l'industrie du fer, ayant assisté aux premières expériences de M. Bessemer, le nomma membre honoraire de cette commission. En Allemagne, l'inventeur reçut le titre de bourgeois de Hambourg, ainsi qu'une médaille d'or et une lettre des plus flatteuses du roi de Wurtemberg. Son procédé, adopté en Styrie, puis par la compagnie du chemin de fer du nord de l'Autriche et dans les usines du prince Demidoff, lui fit conférer par l'empereur le titre de chevalier commandeur de l'ordre de François-Joseph. En 1867, une commission scientifique française le proposa pour la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur; mais l'ambassadeur d'Angleterre ne lui permettant pas d'en porter les insignes, elle ne lui fut pas accordée. En revanche, quoiqu'il ne fût pas exposant, l'empereur lui donna une magnifique médaille d'or en reconnaissance de la valeur de ses inventions. En 1871, l'Institut britannique du fer et de l'acier le choisit comme son président. En 1872, il reçut encore une médaille d'or de la Société des Arts. Enfin les Américains lui ont témoigné leur reconnaissance d'une façon toute spéciale : au milieu d'un des plus riches districts métallurgiques, non loin de Cincinnati, ils ont construit une nouvelle ville, à laquelle ils ont donné son nom, et qui, par sa situation, est destinée à devenir un des grands centres commerciaux et industriels des Etats-Unis. Le nom de M. Bessemer rappelle dans ces dernières années une invention d'un autre genre, celle des paquebots à salon suspendu, pour éviter le mal de mer.

**BESSON** (Gustave-Auguste), industriel français, né à Paris, en 1820, d'une famille d'artisans, s'occupa, jeune encore, de la fabrication des instruments de musique, étudia, chez divers facteurs, le système et les défauts des cuivres, et débuta, à l'Exposition de 1844, par plusieurs instruments qui furent récompensés. Depuis cette époque ses travaux ont porté sur toute la famille des instruments en cuivre, et il a inventé les pistons qui portent son nom, ainsi que la perce pleine, qui permet de donner à tous les instruments le diapason voulu. M. Besson, qui a exposé plusieurs fois depuis 1844 et qui, dans l'interval, s'est réhabilité d'une faillite, a obtenu une médaille de prix à l'Exposition universelle de Londres en 1851, et une médaille de première classe à celle de Paris, en 1855.

**BESSON** (Mgr François-Nicolas-Xavier-Louis), prêtre français, est né à Baume-les-Dames (Doubs), le 5 octobre 1821. Précédemment chanoine du diocèse de Besançon et supérieur du collège de Saint-François-Xavier, il a été nommé évêque de Nîmes en remplacement de Mgr Plantier, par décret du 3 août 1875, préconisé le 23 septembre, sacré à Besançon le 14 novembre suivant et installé le 25 du même mois.

L'un des orateurs les plus infatigables du clergé français, les sermons et conférences de Mgr Besson, prêchés à la métropole de Besançon et dans d'autres villes de la région, ont formé un nombre considérable de recueils empruntant leurs titres aux sujets traités : *l'Homme-Dieu* (Besançon, 1864, in-8 et in-18; 7<sup>e</sup> édit., 1869, in-8); *l'Église œuvre de l'Homme-Dieu* (ibid., 1865, in-8 et in-18; 6<sup>e</sup> édit. augm., 1873, in-8); *le Décalogue ou la Loi de l'Homme-Dieu* (ibid., 1868, 2 vol. in-8 et in-18); *les Sacrements ou la Grâce de l'Homme-Dieu* (ibid., 1873, 2 vol. in-8 et in-18); *le Sacré-Cœur de l'Homme-Dieu* (ibid., 1873, in-8 et in-18); *l'Année d'expiation et de grâce* (1870-1871; ibid., 1873, in-8); *l'Année des pèlerinages* (1872-1873); ibid., 1874, in-8 et in-18); *les Mystères de la vie future ou la gloire de l'Homme-Dieu* (1874, in-8 et in-18); puis une série de *Panegyriques* et *Oraisons funèbres*, publiés séparément ou réunis en un recueil spécial (1870, 2 vol. in-8 et in-18; nouvelle série, 1874, in-8 et in-18).

On doit en outre à Mgr Besson des recherches archéologiques d'intérêt local et des notices biographiques, notamment : *Mémoire historique sur l'abbaye et la ville de Lure* (Besançon, 1846, in-8); *Histoire de la ville de Gray et de ses monuments*, avec l'abbé Gratin (ibid., 1851, in-8); *Vie de Mgr Jean-François-Marie Carli, évêque de Nîmes* (ibid., 1856, in-18); *Vie de M. l'abbé Busson, ancien secrétaire général des affaires ecclésiastiques* (ibid., 1852, in-18).

**BESSON** (Faustin), peintre français, né à Dôle (Jura) le 15 mars 1821, est fils d'un fabricant d'horlogerie, qui se fit connaître comme sculpteur, professa à l'École de dessin de cette ville et créa un musée dont il fut nommé conservateur, fonctions remplies aujourd'hui par M. F. Besson. Celui-ci, élève de Decamps, de MM. Brune et J. Gigoux, suivit en outre les cours de l'École des Beaux-Arts, à Paris. De 1842 à 1867, il a presque constamment figuré aux salons annuels, soit pour des portraits, soit pour des sujets épiques ou allégoriques, parmi lesquels nous citerons : *les Femmes et le Secret*; *Autant en emporte le vent* (1848); *Jeunesse de Lantara* (1852), appartenant au musée de Dôle; *Boucher et Rosine* (1853); *Promenade de la Dauphine* (1855); *Enfance de Grétry* (1857); *l'Atelier de Coustou, à Versailles* (1861); *Callot et les Saltimbanques*; *une Aventure de Quentin de La Tour* (1866); *un Sourire* (1867). M. Besson avait peint pour le cabinet de travail de Napoléon III à Saint-Cloud deux dessus de porte : *Flore et Zéphyre*; *Psyché et l'Amour*; il a décoré plusieurs hôtels particuliers à Paris et à Besançon; on voit à Paris un tableau de lui dans l'église Saint-Paul et un dessus d'autel dans l'église Saint-Eustache. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 15 août 1865.

**BEST** (Jean), graveur et imprimeur français, né à Toul (Meurthe), en 1808, et orphelin de bonne heure, vint à Paris, à l'âge de vingt ans, et eut à surmonter bien des obstacles. Il commença par graver sur bois des lettres d'alphabet; bientôt après il travailla pour le *Guide dans Paris*, publié par Carpentier, puis entra par

un mariage dans la famille de cet éditeur. En 1833, il prit part à la fondation du *Magasin pittoresque*. L'année suivante, il obtint à l'Exposition une médaille de bronze pour ses gravures sur bois et sur cuivre. Il perfectionna différents procédés de son art et parvint à des résultats qui obtinrent une médaille de bronze en 1839 et une d'or en 1844. Il a formé d'habiles artistes français et étrangers avec le concours desquels il fit paraître, dans le *Magasin pittoresque*, dans *l'Illustration*, dans le *Supplément de l'Illustrated London news*, des chefs-d'œuvre de gravure typographique, et exécuta pour la Belgique, la Suisse, le Wurtemberg, la Prusse, l'Autriche, la Russie, etc., les illustrations d'ouvrages importants. En 1855, il a reçu du jury de l'Exposition universelle de l'industrie, comme graveur et comme imprimeur, une médaille de première classe.

**BETHMANN-HOLLWEG** (Maurice-Auguste DE), jurisconsulte et homme politique allemand, né le 10 avril 1795, à Francfort-sur-le-Mein, est fils de Jean-Jacques Hollweg et de Suzanne-Elisabeth Bethmann. Son père, après son mariage avec la sœur de Simon-Maurice Bethmann, le grand banquier, prit le nom et les armes de cette famille. En sortant du gymnase de Francfort, Maurice Bethmann voyagea en Suisse et en Italie, puis il revint suivre les cours des universités de Göttingue et de Berlin, où il eut pour maîtres Hugo et Savigny; il fut reçu docteur en droit en 1818. Quelques années plus tard, il se rendit à Bonn où il fut successivement professeur et curateur de l'université. En 1845, il fut nommé conseiller d'État et, l'année suivante, il fit partie du synode général tenu à Berlin. Anobli en 1840, à l'avènement de Frédéric-Guillaume IV, M. Bethmann-Hollweg, un des plus riches propriétaires de la province rhénane, fut élu, en 1849, membre de la première Chambre prussienne et prit place dans le parti constitutionnel modéré. Appelé au ministère des cultes, en 1858, il se signala par son grand esprit de tolérance, et prépara des lois pour régler tout le système de l'instruction publique. Au mois de mars 1862, M. Bethmann-Hollweg ne contre-signa pas l'ordonnance qui dissolvait la Chambre des députés; il donna sa démission qui fut acceptée, mais le roi lui laissa le titre de ministre d'État. — Il est mort au château de Rheineck, le 12 juillet 1877.

On cite parmi ses principaux ouvrages : *Éléments de procédure civile* (Grundriss des Civilprocesses; 3<sup>e</sup> édit., Bonn, 1832); *Essais sur quelques parties de la théorie de la procédure civile* (Versuche über einzelne Theile der Theorie des Civilprocesses, 1834); *la Constitution judiciaire et la procédure dans l'Empire romain à l'époque de la décadence* (Gerichtsverfassung und Process des sinkenden röm., Reichs, 1834); *Origine des libertés des communes lombardes* (Ursprung der lombardischen Staetefreiheit, 1846); *la Procédure civile au point de vue historique du droit commun* (der Civilproces des gemeinen Rechts, etc., Bonn., 1864-1874, 6 vol.).

**BETHMONT** (Paul-Louis-Gabriel), homme politique français, député, né à Vitry-sur-Seine, le 12 octobre 1833, est fils de l'ancien ministre de la République de 1848. Après des brillantes études de droit et des débuts remarqués au barreau, il se présenta, au mois de janvier 1865, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de la Charente-Inférieure, et fut élu par 13 317 voix sur 21 805 votants; il prit souvent la parole dans les questions de politique générale et dans les affaires relatives aux intérêts maritimes. Aux élections de 1869, il fut réélu par 13 323

suffrages sur 25 601 votants. Après la révolution du 4 septembre 1870, il resta à Paris pendant le siège et s'engagea comme volontaire dans une compagnie de marche de la garde nationale. Le 8 février 1871, il fut nommé représentant de la Charente-Inférieure à l'Assemblée nationale, le second sur dix, par 86 800 voix; élu à deux reprises secrétaire de l'Assemblée, M. Bethmont fit partie de la gauche républicaine et du centre gauche, dont il devint le président. Il vota en toutes circonstances avec la minorité républicaine. Le 20 février 1876, il se présenta dans l'arrondissement de Rochefort, et fut élu par 6844 voix contre 6406 suffrages accordés à M. G. Roche, candidat bonapartiste. Le 13 mars suivant, il fut nommé vice-président de la Chambre par 349 voix sur 429 votants. Après l'acte du 16 mai, il fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections générales du 14 octobre, sa candidature vivement attaquée, n'en réunit pas moins 7726 voix, contre le même concurrent bonapartiste, M. Roche, qui, soutenu par le préfet et les agents de l'administration, n'en obtint que 7001. M. Bethmont a pris à la Chambre, dans la majorité républicaine, une situation dont l'importance est marquée par son élection, plusieurs fois répétée, de vice-président de l'Assemblée; à l'entrée de la session de 1876, il a été réélu à ces fonctions, le premier, par 255 voix sur 274 votants (14 juillet). Il a été aussi nommé membre et vice-président de la Commission du budget, et président de la Commission des ports maritimes. Il représente le canton de Rochefort sud au conseil général de la Charente-Inférieure depuis 1865.

Son frère aîné, Louis-François-René BETHMONT, né en 1832, docteur en droit, membre du Conseil général de l'Indre, candidat républicain aux élections sénatoriales de janvier 1878, dans ce département, est mort la même année.

**BÉTHUSY-HUC** (Édouard-Georges, comte de), homme politique allemand, né au domaine de Bankau (Silésie), le 3 septembre 1829, étudia le droit aux universités de Bonn, de Breslau et de Berlin, fit des voyages en France, en Italie, en Orient, et s'établit en 1853 au milieu de ses terres patrimoniales. Après avoir fait partie plusieurs années des diètes provinciales, il fut élu, en 1862, membre de la Chambre des députés de Berlin et y prit aussitôt un rôle marquant. Attaché à la fraction du parti conservateur qui réclamait fortement la réforme de l'armée, il finit par abandonner ouvertement les doctrines de la *Gazette de la Croix*, et il soutint, en 1863, la loi de responsabilité ministérielle proposée par M. Schulze-Delitzsch. La Chambre ayant été dissoute, il se trouva, dans celle qui suivit, en dehors des partis connus, et il se proposa d'en créer un nouveau, qu'il parvint à former sous le nom de parti conservateur-indépendant, et qui se fonda plus tard dans le parti de l'empire allemand. Le comte de Béthusy-Huc fut élu, en outre, membre du Reichstag de l'Allemagne du Nord, et à partir de 1871, du Reichstag allemand. Dans la session de la fin de 1874, il fut élu vice-président de la Chambre des députés. Le parti dont il était le chef représentait les idées d'unité politique, de décentralisation communale, d'administration gratuite et honoraire, de liberté civile et économique : M. le comte de Béthusy-Huc les avait soutenues, comme publiciste, dans des brochures parues en 1860.

**BÉTOLAUD** (Victor-André-Raymond), professeur et grammairien français, né à Paris, le 27 juillet 1803, fit ses études au lycée Louis-le-Grand, devint un des collaborateurs de l'humani-

niste N.-E. Lemaire, se fit recevoir docteur ès lettres et agrégé des classes supérieures en 1826 et entra dans la carrière de l'enseignement public. Il s'était aussi fait recevoir licencié en droit. M. Bétolaud a été, pendant plus de vingt ans, professeur au lycée Charlemagne. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 11 décembre 1849. — Il est mort à Paris le 8 février 1879.

Outre sa thèse française *Sur la Vraisemblance en poésie*, et sa thèse latine : *De Conjunctionibus idearum* (1826, in-4), il a publié plusieurs éditions d'auteurs latins et grecs, la traduction de quelques *Vies* de Plutarque, des *Comédies* de Térence et surtout du roman de *l'Ane d'or* d'Apulée pour la collection Panckoucke (1835-1838, in-8), etc. Il est connu dans l'Université comme auteur d'un *Traité élémentaire de l'accentuation grecque* (1836; 5<sup>e</sup> édition, 1853, in-12); de *Oratore dialogi tres* (1871, in-18). On a cité aussi sa facilité à faire des vers; quelques-unes de ses pièces de circonstance ont été imprimées.

**BÉTOLAUD** (Jacques-Alexandre-Célestin), avocat français, parent du précédent, est né à la Souterraine (Creuse) le 14 janvier 1828. Il fit son droit à Paris, fut inscrit au barreau de la Cour d'appel le 19 novembre 1848 et se fit recevoir docteur en droit en 1851. Secrétaire de la conférence des avocats en 1852, il ne tarda pas à acquérir du renom et de l'autorité par la méthode et la clarté de sa parole et par ses connaissances juridiques. Membre du Conseil de l'ordre dès 1864, il fut élu bâtonnier en 1876 et 1877. M. Bétolaud a plaidé, depuis une quinzaine d'années, les plus grandes affaires civiles du palais de Paris, et partage, dans ce genre, le premier rang avec M. Allou. On a parlé, à diverses reprises, de sa nomination aux premiers postes de la magistrature de Paris. En plusieurs circonstances, ses opinions libérales, quoique très modérées, se sont produites avec un certain éclat, notamment dans l'allocation qu'il a adressée à M. Dufaure, au moment du retour de celui-ci au ministère, en décembre 1877.

**BEUDANT** (Léon-Charles-Anatole), professeur et jurisconsulte français, né à Fontenay-le-Fleury (Seine-et-Oise), le 9 janvier 1829, est fils du célèbre minéralogiste, membre de l'Institut, mort en 1850. Il fit son droit à Paris et fut reçu docteur en 1852. Nommé, au concours, en 1857, agrégé des facultés de droit, il fut attaché d'abord à la faculté de Toulouse, puis appelé, en 1862, à celle de Paris, où il fut chargé, comme suppléant de M. F. Duranton, de l'un des cours de Code Napoléon.

M. Beudant a publié : de *l'Indication de la loi pénale dans la discussion devant le jury* (1861, in-8); de *la Subrogation à l'hypothèque légale des femmes, et des sous-ordres* (1867, in-8). Rédacteur assidu de la *Revue critique de législation* et de la *Revue pratique de droit français*, il y a donné, notamment : de *la Naturalisation* (1855); des *Expertises médico-légales* (1863); de *l'Influence au civil de la chose jugée au criminel* (1865). Il a aussi collaboré depuis 1867 au recueil périodique de M. Daloz. Il en est devenu depuis titulaire. Il a fait partie du conseil municipal de Paris de 1871 à 1877. M. Beudant a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 4 août 1875.

**BEUDIN** (Jacques-Félix), banquier français, homme de lettres, est né à Paris, le 12 avril 1796. Chef d'une grande maison de banque parisienne, il a néanmoins contribué par ses pièces de théâtre au triomphe du genre romantique. Il a donné avec M. Goubaux à la Porte-Saint-

Martin : *Trente Ans, ou la Vie d'un joueur* (1827), drame qui compte les représentations par centaines, et *Richard d'Arlington* (1832), où le caractère de l'ambitieux est poussé jusqu'au cynisme. Deux dramaturges en renom, Victor Ducange et Alex. Dumas, avaient retouché l'un la première, l'autre la seconde pièce. C'est sous le pseudonyme de *Dinaux*, formé des dernières syllabes de leurs deux noms, que paraissaient les œuvres collectives de MM. Beudin et Goubaux; ce dernier l'a seul conservé au théâtre.

Sans cesser de diriger sa maison de banque, M. Beudin se tourna vers la politique et réussit, en se plaçant sous le patronage ministériel, à succéder à M. Paturle, comme député de Paris (1837). Dans cette session, il se prononça contre la conversion des rentes et fit passer un crédit de 60 000 fr. relatif à la bibliothèque de l' Arsenal. Remplacé, en 1842, par M. Bethmont, il rentra à la Chambre en 1846; il continuait d'y voter avec la majorité conservatrice, lorsque la révolution de Février le rendit exclusivement aux affaires de finance. Il avait été promu officier de la Légion d'honneur le 28 octobre 1843.

**BEULÉ** (Charles-Ernest), archéologue et homme politique français, membre de l'Institut, né à Saumur, le 29 juin 1826, fut élève de l'École normale, de 1845 à 1848. Agrégé pour les classes supérieures des lettres, il fut nommé professeur de rhétorique à Moulins, puis envoyé à l'École française d'Athènes. Il y reprit avec ardeur les fouilles déjà tentées pour rechercher les propylées de l'Acropole, et fit des découvertes qui causèrent une vive sensation dans le monde savant et décidèrent du maintien de l'École, dont on niait alors volontiers l'utilité. De retour en France en 1853, M. Beulé prit le grade de docteur et fut nommé, dès l'année suivante, en remplacement de Raoul-Rochette, professeur d'archéologie à la Bibliothèque impériale. Il fut décoré, à la même époque, de la Légion d'honneur. Après avoir fait exécuter des fouilles très importantes sur l'emplacement de Carthage, M. Beulé fut élu, en février 1860, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Ch. Lenormant. Au mois d'avril 1862, il fut élu secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts par dix-neuf voix contre quatorze données à M. Berlioz. C'est lui qui, après la réorganisation de l'École des beaux-arts, à la fin de 1863, protesta, au nom de l'Académie, contre le nouvel état de choses.

Aux élections du 8 février 1871, M. Beulé, qui s'était tenu jusqu'alors en dehors de la politique militante, fut nommé représentant du département de Maine-et-Loire pour l'Assemblée nationale, le premier sur onze, par 102 600 voix sur 110 000 votants. Il prit place au centre droit, fut rapporteur de diverses propositions, notamment de celle de la translation de l'Assemblée à Versailles, et soutint avec éclat, lors de la discussion du budget de 1872, le maintien des subventions théâtrales. Le 24 mai 1873, il vota l'ordre du jour Ernoul, qui provoqua la chute de M. Thiers et accepta le portefeuille de l'intérieur, en remplacement de M. Casimir Périer. Son administration fut signalée par un remaniement préfectoral considérable, par l'interdiction des envois d'adresses de conseils municipaux, et surtout par une circulaire secrète aux nouveaux préfets, dans laquelle M. Pascal, secrétaire général de l'intérieur, les invitait à gagner les journaux « conservateurs ou susceptibles de le devenir. » Ce document fut apporté à la tribune par M. Gambetta, le 10 juin 1873, quelques moments après que M. Beulé, répondant à une interpellation de M. Lepère, définissait l'ordre établi « le pouvoir de l'Assemblée que le pays a

choisi dans un jour de malheur. » Cette parole équivoque n'eut pas moins de retentissement que la circulaire rédigée par M. Pascal, sans que, de son propre aveu, le ministre l'ait ni signée ni lue. Malgré un vote de l'Assemblée qui repoussa par 368 voix contre 308 la motion de blâme proposée par M. Christophle, la situation parlementaire de M. Beulé devint chaque jour plus difficile et lorsque, le 24 novembre suivant, dans une réponse à une interpellation de M. Léon Say sur la non-convocation des électeurs pour les sièges inoccupés, il eut parlé de la responsabilité ministérielle quise présentait « dans toute sa beauté », il comprit que cette situation n'était plus tenable. Le surlendemain, il remit le portefeuille de l'intérieur à M. de Broglie. Quelques mois après, le 4 avril 1874, il fut trouvé dans sa chambre, frappé de deux coups de couteau au cœur. Ce suicide fut tour à tour attribué à des pertes d'argent, aux souffrances d'une maladie de cœur et au chagrin d'avoir inutilement compromis sa notoriété d'écrivain et d'érudite.

Outre ses deux thèses : *An vulgaris lingua apud veteres et Græcos existerit?; les Arts et la poésie à Sparte sous la législation de Lycurgue* (1853), on a de M. Beulé : *les Frontons du Parthénon* (1854, broch.); *l'Acropole d'Athènes* (1854, 2 vol. in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1863, in-8); *Études sur le Péloponèse* (1855, in-8), ces deux derniers ouvrages publiés par ordre du ministère de l'instruction publique; *les Temples de Syracuse* (1856), inséré d'abord dans le *Bulletin des Sociétés savantes*; *les Monnaies d'Athènes* (1858, in-4); *l'Architecture au siècle de Pisistrate* (1860, in-8); *Eloge de M. Horace Vernet* (1863, in-8); *Phidias, drame antique* (1863, in-12); *Eloge d'Hippolyte Flandrin* (1864); *Histoire de la sculpture avant Phidias* (1864, in-8), tiré de la *Gazette des Beaux-Arts*; *Eloge de Meyerbeer* (1865, in-8); puis divers articles insérés dans la *Revue des Deux Mondes*, entre autres un sur la Crète (janvier 1867), qui lui valut une adresse de félicitation des patriotes crétois, dans le *Journal des savants*, la *Gazette des Beaux-Arts* et autres recueils; *Auguste, sa famille et ses amis* (1867, in-8); *Tibère et l'héritage d'Auguste* (1868, in-8); *le Sang de Germanicus* (1869, in-8); *Titus et sa dynastie* (1870, in-8), formant la suite de ses deux premiers volumes sur la famille d'Auguste. Réunies sous le titre général de *Procès des Césars*, ces études résument les cours de l'auteur à la Bibliothèque impériale; grâce aux allusions discrètes et profondes dont elles sont remplies, elles ont pu être accusées, sans trop d'in vraisemblance, de donner satisfaction, en racontant la vie des Césars, à des rancunes contemporaines. M. Beulé a réuni aussi en volume ses *Causeries sur l'art* (1870, in-8<sup>o</sup>), et publié une *Histoire de l'art grec avant Périclès* (1870, in-8).

**BEURNONVILLE** (Étienne MARTIN, baron DE), général français, né à la Ferté-sur-Aube (Haute-Marne), le 11 juillet 1779, et neveu du maréchal du même nom, entra à l'École militaire de Fontainebleau, devint à seize ans sous-lieutenant au 27<sup>e</sup> léger et passa, après Friedland, en Espagne, où Macdonald l'appela près de lui en qualité d'aide de camp (1809). Il le suivit en Russie, assista au siège de Riga, fut nommé chef de bataillon et colonel dans la même année (1813) et reçut une balle dans la poitrine en défendant les approches du pont de Kehl contre le corps prussien de Bulow.

Au retour des Bourbons, M. de Beurnonville obtint les plus hautes faveurs : le titre de baron (1814), un régiment dans la garde royale, le grade de maréchal de camp (7 novembre 1817) et enfin



la pairie (1821), dignité dans laquelle il succéda à son oncle qui venait de mourir. En 1822, il fut nommé aide de camp du duc d'Angoulême et fit avec lui la guerre d'Espagne, qui lui valut la croix de grand officier de la Légion d'honneur (23 mai 1825) et plusieurs décorations espagnoles. Après la révolution de Juillet, il se rangea d'abord dans l'opposition légitimiste; mais l'abolition de l'hérédité de la pairie le détermina à se retirer tout à fait des fonctions publiques (1832) et quelque temps après à demander sa mise à la retraite comme officier général. — Il est mort à La Chapelle, près de Pontoise, le 31 janvier 1876.

**BEUST** (Frédéric-Constantin, vicomte DE), minéralogiste et géologue allemand, né à Dresde, le 13 avril 1806, étudia les sciences mathématiques et naturelles à l'académie de Freiberg et le droit aux universités de Leipzig et de Gœttingue. Il entra ensuite dans diverses administrations d'exploitation des mines, parcourut tous les grades et fut chargé, en 1842, de la direction de l'intendance supérieure des mines de Freiberg. Bientôt des ouvrages spéciaux attirèrent sur lui l'attention publique, et lui donnèrent un rang honorable parmi les économistes et les hommes politiques. En cette dernière qualité, il devint, en Saxe, le chef d'un certain parti, et fut envoyé, comme représentant de la Diète de Francfort, aux conférences de Londres ouvertes le 25 avril 1864. A la fin de 1867, M. de Beust entra au service de l'Autriche, comme inspecteur général des mines, usines et salines, qui prirent sous sa direction un développement considérable.

On cite de lui : *Critique de la théorie de Werner sur les flons* (Kritische Beleuchtung der Werner'schen Gangtheorie, Freiberg, 1840); *Esquisse géognostique des principales masses de porphyre entre Freiberg, Frauenstein, Tharandt et Nossen* (Freiberg, 1835) et un grand nombre de mémoires et d'opuscules, notamment : *L'Exploitation des mines en Saxe et ses rapports avec les finances du royaume* (Freiberg, 1855); *Sur une Loi de la distribution des minerais dans les flons de Freiberg* (1855); *L'Erzgebirge et les chemins de fer* (1855), etc.

**BEUST** (Frédéric-Ferdinand, baron DE), célèbre homme d'État allemand, frère du précédent, est né à Dresde, le 13 janvier 1809, d'une ancienne et illustre famille originaire de la province de Brandebourg. Il fit ses classes à l'École de la Croix de sa ville natale, puis alla suivre les cours de l'Université de Gœttingue où il étudia les sciences politiques, sous la direction de célèbres professeurs, entre autres de Heeren. Il compléta ses études de droit et prit ses grades à l'Université de Leipzig. Dès 1831, il entra au ministère des affaires étrangères de Saxe, remplit pendant quelques années plusieurs emplois, fit divers voyages en Europe, puis fut nommé secrétaire de légation à Berlin en 1836 et, deux ans plus tard, à Paris. Chargé d'affaires à Munich, en 1841, il y traita des négociations utiles, et y épousa la fille du général bavarois de Jordan. Il passa ensuite à Londres, comme ministre résident. Rappelé un instant à Dresde, lors de la Révolution de 1848, pour prendre, au mois de mars, le portefeuille de l'extérieur, il se trouva à son arrivée en présence d'une autre combinaison ministérielle et repartit pour Londres. Le mois suivant, il était envoyé, comme représentant de la Saxe, à Berlin.

Appelé, le 24 février 1849, au ministère des affaires étrangères, dans le cabinet de Held, il eut une part importante aux mesures de restauration ou de réaction qui signalèrent le gouvernement saxon à cette époque. Une émeute éclata à

Dresde aux premiers jours de mai; M. de Beust appela les troupes prussiennes à son secours pour la réprimer, une partie de l'armée saxonne se trouvant alors occupée dans le Schleswig-Holstein. Sur ses conseils, le roi prit la fuite et se retira avec une partie de ses ministres à Kœnigsstein. Cet abandon de la capitale permit aux chefs du mouvement de nommer un gouvernement provisoire. Lors du changement de ministère qui suivit le rétablissement de l'ordre, M. de Beust reprit, sous la présidence de Zschinsky, son portefeuille, auquel il joignit celui des cultes. Il eut la plus grande part à la conclusion avec la Prusse de l'alliance dite des Trois-Rois (30 mai), dont l'idée n'eut pas les suites qu'on en attendait pour le salut de l'Allemagne. Il travailla ensuite à former l'union des quatre souverains avec le concours de l'Autriche, sur laquelle il comptait alors beaucoup. Il soutenait à l'intérieur une politique toute conservatrice signalée par des lois restrictives sur la presse, les associations et l'administration communale. Les négociations à l'étranger tendaient à entraîner les divers gouvernements dans la voie des mêmes répressions. Les écoles et les affaires ecclésiastiques reçurent de lui une réglementation rigoureuse. En 1853, il échangea le ministère des cultes contre celui de l'intérieur, et presque aussitôt la mort du chef du cabinet, Zschinsky, le rendit titulaire de la présidence qu'il exerçait en réalité.

Au mois d'août 1854, eut lieu l'avènement du roi Jean; M. de Beust resta le conseiller écouté d'un nouveau règne. C'est à lui qu'il faut attribuer l'attitude prise par la Saxe au milieu de l'Allemagne, au moment de la guerre de Crimée et, plus tard, de notre expédition d'Italie. Dans le mouvement national qui agita dès lors les esprits allemands, M. de Beust chercha moins à l'activer qu'à le diriger. Il fit quelques concessions à l'opinion parlementaire, laissa réviser la loi électorale, rendit à la presse quelque liberté, et s'associa à l'opinion libérale et patriotique par ses discours dans plusieurs circonstances solennelles. M. de Beust joua un rôle important et populaire dans le conflit amené entre l'Allemagne et le Danemark par la mort du souverain danois, Frédéric VII. Dans les conférences diplomatiques internationales qui eurent lieu à cette occasion, il défendit l'indépendance de l'union allemande en présence des prétentions des deux grandes puissances, et il soutint son idée favorite d'une trinité politique, mettant à côté de la Prusse et de l'Autriche le groupe des autres États allemands sur le même pied de droit et d'influence. Ce fut le but de ses efforts à la conférence de Londres, où il reconnut d'ailleurs le droit des populations du Schleswig-Holstein à disposer d'elles-mêmes par leur vote.

Lorsque la Prusse et l'Autriche, chargées de l'exécution fédérale décrétée contre le Schleswig-Holstein par la Confédération germanique, entreprirent de substituer leur action propre à celle de la Diète de Francfort, elles excitèrent dans tous les États allemands secondaires une irritation qui fut surtout très vive en Saxe; la main et le nom de M. de Beust sont alors dans toutes les protestations contre l'ambition démasquée des Prussiens et des Autrichiens et contre leur infidélité à leur mandat. Le cabinet saxon s'unit au Hanovre, à la Bavière et au Wurtemberg pour soutenir, d'accord avec la Diète, le prince d'Augustenbourg, comme duc du Holstein. Mais il invoque en vain le droit de toutes les conventions contre la politique de la force; les troupes fédérales sont expulsées de la ville de Rendsbourg par les Prussiens, et, par le traité de Gastein (14 août 1865), les deux grandes puissances allemandes se partagent, suivant leurs convenances particulières, des pro-

vinces et des populations plus ou moins allemandes, qu'il s'agissait de rendre à la libre disposition d'elles-mêmes. M. de Beust ne cessa de protester contre ces arrangements, de revendiquer les droits de la Diète germanique, par laquelle il fit inutilement décider la convocation des Etats des ducs, et fixer même le jour des élections.

L'accord ayant bientôt cessé entre l'Autriche et la Prusse et fait place à un conflit dont les suites intéressaient ou menaçaient toute l'Allemagne, M. de Beust tint à honneur de mettre la Saxe en mesure d'y prendre part et de soutenir ses droits et ceux de la Confédération. Le commencement de l'année 1866 est signalé par des armements que les sommations de la Prusse n'empêchent pas M. de Beust de continuer. Il professe le principe de la neutralité armée et met dans la bouche du roi de courageuses paroles. Mais toute pensée de résistance fut déjouée par la foudroyante bataille de Sadowa (3 juillet), qui mit l'Autriche au bord du tombeau et toute l'Allemagne à la discrétion du vainqueur.

Dans ce désastre, l'action de M. de Beust devait grandir, en changeant de théâtre. L'Autriche, exclue de l'Allemagne, restait, avec sa capitale allemande, en présence de ses nombreuses populations rivales entre elles et hostiles à la métropole, sans lien, sans cohésion, amoindrie, ruinée, désarmée, désorganisée, dépouillée de tout prestige : M. de Beust parut le seul homme capable de la sauver d'une inévitable dislocation. Il avait dû donner sa démission de premier ministre de Saxe, le 19 août, devant le refus de M. de Bismarck de l'admettre personnellement aux négociations de la paix. Aussi, lorsque deux mois après il fut appelé par l'empereur François-Joseph et chargé, le 30 octobre, du ministère des affaires étrangères, ce choix pouvait être interprété comme une menace ou une provocation. M. de Beust se mit immédiatement à l'œuvre de politique réparatrice et libérale, dont sa circulaire du 2 novembre, remarquable pour sa fermeté et son habileté tout ensemble, contenait le programme. La Diète des représentants de la Hongrie, immédiatement convoquée, accueillit avec faveur le rescrit royal et ses larges concessions. Un Reichsrath extraordinaire, convoqué, fut saisi d'un projet de réorganisation de la vieille monarchie autrichienne, suivant les principes de liberté et de tolérance acceptés par l'esprit moderne. Les résistances de l'ancien personnel autrichien aux vues du nouveau ministre furent vaincues ou écartées. La démission du comte Belcredi fut offerte et acceptée, et M. de Beust appelé à la présidence du ministère, avec le titre de chancelier de l'Empire.

Au milieu de crises inévitables, la politique de M. de Beust fut, sur presque tous les points, couronnée de succès; la conciliation avec la Hongrie fut surtout complète, et le 8 juin 1867 le couronnement de l'empereur, comme roi de Hongrie, eut lieu à Pesth avec un grand éclat; il fut célébré comme le gage de réconciliation définitive avec les Magyars, en attendant les satisfactions à donner aux Tchèques qui réclament une autonomie et une liberté égales à celles de la Hongrie.

Cependant, l'organisation intérieure de l'Empire se poursuivait dans le sens libéral. Les Israélites étaient admis aux droits civils et politiques dont ils avaient été jusque-là privés. Le Reichsrath se laissait docilement conduire à la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et admettait l'égalité des confessions religieuses devant la loi. Le fameux concordat fait avec Rome, en 1855, était remis en question et, ne pouvant être révisé à l'amiable, devait être renversé malgré des résistances toutes-puissantes. « Nous réviserons nos lois concernant le mariage, avec le haut clergé, sans le haut

clergé, ou contre le haut clergé, » disait M. de Beust en octobre 1867; et il tint parole. La loi sur le mariage civil, adoptée au mois de mars suivant, fut, pour le ministre, l'occasion de véritables ovations, en Autriche; mais elle souleva, à Rome, des anathèmes et des violences de langage, qui eurent leur écho dans plusieurs mandements d'évêques, déferés aux tribunaux ordinaires. M. de Beust y répondit, au mois de juillet, par une circulaire diplomatique d'une grande modération. Entre autres concessions à l'esprit moderne et libéral, il faut rappeler l'abolition de la contrainte par corps (mai 1868), un projet de loi sur la presse, déferant les délits de presse au jury, etc.

La situation financière de l'Autriche et son infériorité militaire appelaient des remèdes ou des expédients énergiques. L'impôt de 16 pour 100, mis sur la dette autrichienne, même entre les mains de créanciers étrangers, excita dans toute l'Europe une vive émotion, et fit prononcer le mot de banqueroute; une circulaire de M. de Beust au comte Apponyi, ambassadeur à Londres, fut destinée à calmer les récriminations de la presse anglaise (juin 1868). La réorganisation militaire indiqua un vif sentiment des dangers de l'avenir, malgré les protestations pacifiques du chancelier. La nouvelle loi, divisant les forces nationales en armée active et en landwehr, porta la première à huit cent mille hommes et la seconde à deux cent mille hommes, en tout un million d'hommes. M. de Beust fut obligé d'employer toute l'autorité de sa parole auprès du Reichsrath pour obtenir de haute lutte le vote d'un pareil effectif, rendu nécessaire, dit-il, par l'état général de l'Europe et la situation particulière de l'Autriche vis-à-vis de la Russie. La Chambre des députés de Vienne acheva, dans la séance du 17 mars 1869, de voter, sauf de légères modifications, les articles de la loi sur la landwehr.

M. de Beust accomplit en trois ans cette grande œuvre de reconstitution et d'affranchissement, avec le concours et le soutien constant de son souverain, entraîné par lui en dehors des traditions séculaires de la politique autrichienne et de ses propres voies. Il y a gagné, personnellement, une popularité qui s'est souvent manifestée, dans les différentes provinces de l'Autriche, par des témoignages publics de respect et d'affection. Dans les derniers jours de décembre 1868, il fut nommé à l'unanimité par le Conseil municipal de Vienne bourgeois honoraire de la capitale. Tout l'Empire, après tant d'épreuves, paraissait compter sur lui pour sa réorganisation et sa défense, comme l'Italie avait fait sur Cavour, pour la conquête de son unité. M. de Beust accompagna l'empereur François-Joseph en France, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1867.

Au milieu des événements de l'année 1870 et des profondes modifications qu'ils amenèrent en Allemagne, le chancelier austro-hongrois eut l'habileté de maintenir la situation et l'indépendance de l'Autriche, chaque jour plus menacées par la prédominance de la Prusse. Malgré la retraite du prince Auersperg (janvier 1870), il ne cessa de représenter la conciliation entre les éléments si divers de l'empire et de marquer, au dehors, sa persistance dans les voies libérales par ses protestations contre le *Syllabus* (février). Au moment où la candidature d'un Hohenzollern au trône d'Espagne vint fournir un prétexte de rupture entre la France et la Prusse, il insista auprès du gouvernement espagnol sur les dangers que cette détermination faisait courir à la paix de l'Europe (juillet). Lorsque la guerre éclata, le baron de Beust borna ses efforts à tenir l'Autriche en dehors du mouvement qui, sous la conduite du roi Guillaume et de M. de Bismarck, précipitait

toute l'Allemagne contre la France. C'est auprès de lui et de l'empereur François-Joseph que M. Thiers, au mois d'octobre, cherchant des appuis dans toutes les cours, trouva les plus chaleureuses sympathies, mais sans obtenir une assistance effective.

M. de Beust songea dès lors à des complications qui se produisaient d'un autre côté, à la faveur des préoccupations de l'Europe occidentale : à la note par laquelle la Russie dénonçait le traité de 1856, il répondit par une dépêche qui signalait à l'attention publique les conséquences d'une pareille résolution (23 novembre) ; mais il se garda d'en faire une question de paix ou de guerre pour son propre pays dont il rappela l'attitude réservée, pendant la guerre de Crimée, dans cette même question d'Orient. En même temps, il entretenait avec le gouvernement italien les relations les plus amicales et déclara l'intention de l'Autriche de ne pas intervenir dans la question romaine.

En présence des immenses succès de l'Allemagne du Nord, unifiée sous la main de Guillaume, le chancelier austro-hongrois témoigna de sa déférence pour le nouvel empereur et son tout-puissant ministre ; il protesta contre toute idée de revanche de la part de l'Autriche ; mais il se refusa aux ouvertures faites pour une alliance plus intime entre les populations allemandes des deux empires (janvier 1871), et il demanda au pays un accroissement de forces militaires en vue des éventualités qui peuvent tromper les intentions les plus pacifiques. Après la consolidation du nouvel ordre de choses en Allemagne, l'empereur François-Joseph et M. de Beust eurent avec l'empereur Guillaume et M. de Bismarck, à Gastein et à Salzbourg, des entrevues qui occupèrent l'attention (août-septembre), mais qui ne parurent pas exercer une influence considérable sur la politique de réserve suivie jusque-là par le chancelier austro-hongrois. A l'intérieur, M. de Beust combattit avec énergie le système fédéraliste de M. Hohenwart, et après la chute de ce cabinet, il fut lui-même relevé de ses fonctions de ministre et nommé, le 8 novembre 1871, membre de la Chambre des seigneurs et envoyé comme ambassadeur à Londres. Pendant les événements dont l'Orient fut le théâtre, de 1876 à 1878, on ne cessa de représenter M. de Beust comme partisan d'une politique de conciliation. A la fin d'octobre 1878, il a été nommé à l'ambassade de Paris. — Décoré des principaux ordres allemands et étrangers, le comte de Beust a été fait grand'croix de la Légion d'honneur.

**BEUST** (Charles-Louis, comte DE), homme politique allemand, né à Friedrichstanneck (Saxe-Altenbourg), le 12 février 1811, suivit les Universités de Halle, Leipzig et Berlin, et entra, en 1834, au service de la Prusse, comme référendaire du gouvernement. Il retourna, en 1838, dans le duché de Saxe-Altenbourg et y remplit diverses fonctions judiciaires ou administratives jusqu'en novembre 1848, époque où il fut mis par le duc Joseph à la tête du ministère d'Etat. Il y fut maintenu par le duc Georges, dont l'avènement eut lieu quelques semaines plus tard. Le comte de Beust s'opposa activement aux tentatives démocratiques qui troublaient alors l'Allemagne. En mai 1850, il fut nommé conseiller intime. Quand il quitta la direction des affaires altenbourgeoises, il fut envoyé à Berlin comme représentant du grand-duché de Saxe, et accessoirement des duchés de Saxe et d'Anhalt et des principautés de Schwarzbourg et de Reuss. Il prit sa retraite en 1867, et vécut depuis à Altenbourg.

**BEVERLY** (William-Roxby), peintre anglais, est

né, en 1824, à Richmond (Surrey) et y fut élevé. Son père, nommé Roxby, ancien midshipman sous l'amiral Nelson, devenu acteur avec le nom de guerre de Beverly, voulut lui faire embrasser la carrière du théâtre, mais ne put arriver à étouffer sa vocation bien décidée pour la peinture. A vingt-sept ans, M. W.-R. Beverly, déjà connu par ses tableaux de paysages, était nommé peintre et directeur des ateliers de décors des théâtres de Covent-Garden et de Drury-Lane ; depuis, il se consacra exclusivement à ce dernier théâtre. Il s'est fait une véritable renommée par ses décors de féerie. D'autre part, ses aquarelles, très recherchées par les amateurs, ont obtenu beaucoup de faveur aux expositions de l'Académie royale.

**BEWER** (Clément), peintre allemand, né à Aix-la-Chapelle, le 30 mai 1820, étudia à Dusseldorf, à Anvers et à Paris, exécuta, dans cette dernière ville, une *Fuite de Marie Stuart*, aujourd'hui à Cologne, et y commença un *Roméo et Juliette* qui compte parmi ses meilleures productions. De retour en Allemagne, il attira sur lui l'attention par une grande toile représentant *le Tasse lisant sa Jérusalem à la cour de Ferrare*. Un riche amateur américain l'ayant achetée, en commanda aussitôt le pendant à l'artiste, qui fit sa *Guerre de Wartbourg*, vaste tableau encyclopédique du moyen âge avec de grands et remarquables effets de couleur et de lumière ; c'est une des toiles que la reproduction par la gravure a le plus popularisées. M. Bewer s'est aussi essayé dans la peinture religieuse et dans le portrait.

**BEYER** (Gustave-Frédéric DE), général prussien, né le 26 février 1812, à Berlin, entra dès l'âge de 17 ans dans l'armée prussienne où, avant d'avoir fait campagne, il devint major général. En 1850, il entra au ministère de la guerre et fut nommé, en 1855, chef de la division centrale. Lors des événements militaires de 1866, il avait depuis deux ans le commandement des troupes d'occupation de Francfort-sur-le-Mein ; il fut chargé de les réunir à la division prussienne qui marcha sur Cassel. A la suite de succès contre l'électeur de Hesse, il occupa le pays. Il fut ensuite envoyé avec sa division à l'armée du Mein sous le général Vogel de Falkenstein, et prit une part brillante à toute la campagne. Après la paix, M. de Beyer reçut le commandement de Francfort et fut nommé, en octobre 1866, lieutenant général. Au commencement de l'année suivante, il fut envoyé comme plénipotentiaire militaire à Carlsruhe. Autorisé par le roi de Prusse, en février 1868, à passer au service du grand-duc de Bade, il fut nommé ministre de la guerre et chargé de réorganiser la division badoise sur le modèle prussien. Lorsque survint la guerre franco-allemande de 1870, il prit le commandement de cette division, qui, avec celle de Wurtemberg, fit partie du corps d'armée du général de Werder. Il fut envoyé sous les murs de Strasbourg, où il dut, pour cause de maladie, céder, pendant quelque temps son commandement au général de Glümer. Après la prise de la ville, il alla rejoindre le 14<sup>e</sup> corps, prit part aux engagements sur l'Oignon et occupa Dijon. Remplacé de nouveau dans son commandement par le général de Glümer, il retourna à Carlsruhe reprendre le ministère de la guerre. Il entra après la paix, en 1871, au service de la Prusse, fut nommé gouverneur de Coblenz et d'Ehrenbreitstein et promu, le 22 mars 1873, général d'infanterie.

**BEYRICH** (Henri-Ernest), géologue allemand, né à Berlin, le 31 août 1815, est devenu professeur

de géologie à l'université de sa ville natale et président de l'Institut géologique prussien. Il s'est particulièrement consacré à l'exploration géologique de la Silésie et à l'étude des formations crétacées et tertiaires de cette province. A part de savants mémoires dans les *Annales* de Poggendorf, les *Bulletins mensuels* de l'Académie des sciences de Berlin, le *Journal* de la Société géologique allemande, il a publié des travaux scientifiques importants, inspirés de l'esprit et de la méthode de Léopold de Buch, entre autres: *Sur les Fossiles des terrains de transition du Rhin* (Beiträge zur Kenntniss der Versteinerungen des Rhein-Übergangsgebirgs; Berlin, 1837); *Recherches sur les Trilobites* (Untersuchungen über die Trilobiten; Ibid. 1846); *Coquilles des terrains tertiaires de l'Allemagne du Nord* (Conchylien des norddeutschen Tertiärgebirgs; Ibid. 1853 - 1857, 6 fasc.); *Céphalopodes du calcaire conchylien des Alpes et familles voisines* (Ueber einige Cephalopoden aus dem Muschelkalk der Alpen, etc.; Ibid. 1867). M. Beyrich a dirigé l'exécution d'une belle *Carte géologique de la Prusse et des États Thuringiens*.

**BÉZARD** (Jean-Louis), peintre français, né à Toulouse, le 15 novembre 1799, suivit en 1822 les ateliers de Pierre Guérin et de Picot, il entra en même temps à l'École des beaux-arts et remporta le 2<sup>e</sup> prix de peinture en 1825 et le grand prix au concours de 1829, sur ce sujet: *Jacob refusant de laisser partir Benjamin*. A la suite de son séjour en Italie, il reparut aux Expositions annuelles, où il avait figuré dès 1824 et où il a donné, entre autres œuvres: *la Madeleine dans le désert*, le *Repos de la Madeleine*, *l'Intérieur de l'Église du bois d'Arcs*, *Scène de la révolution de 1830, au Louvre*, *le Martyre de saint Saturnin* (1836), *le Règne des méchants sur la terre* (1837), exposé de nouveau en 1855; *le Martyre de saint Eutrope*, commandé par le ministère de l'Intérieur; *Méphisiphèles*, *ou la Joie de l'esprit du mal*, *l'Ange et l'enfant*, *le Dormeur napolitain*, *les Sept œuvres de la miséricorde*, *l'Assomption*, *Saint Roch priant pour les pestiférés*, *Saint Michel arrachant les âmes des mains du démon*, *l'Ange de saint Mathieu*, *Apothéose*, *les Sept sacrements*, commandé par le ministère de l'Intérieur, *Henri de Bourbon au tombeau de Fleurette*; plusieurs *Portraits* et diverses *Allégories*; enfin des dessins d'après ses propres tableaux; en 1863: *la Nativité* et *la Résurrection*, dessins des compositions peintes dans la cathédrale d'Agen.

M. Bézard a encore exécuté, en grande partie, la décoration de l'église Sainte-Élisabeth (1849), les peintures murales de la chapelle Saint-Joseph à l'église Sainte-Clotilde et concouru à la restauration de Saint-Eustache. Il a donné des cartons de vitraux et fourni des aquarelles à plusieurs *Albums* officiels ou recueils d'actualités. Il a obtenu une 1<sup>re</sup> médaille en 1836, deux rappels, l'un en 1857, l'autre en 1859, et a été promu chevalier de la Légion d'honneur le 6 août 1860.

**BIANCHI** (Marius), député français, né à Saint-Tropez (Var), le 7 juillet 1823, fut nommé agent de change à Paris en 1866. Il se présenta aux élections pour la Chambre des députés en février 1876 dans la 2<sup>e</sup> circonscription de l'arrondissement de Mertagne (Orne), sous le patronage de M. Dugué de la Fauconnerie, son beau-frère, comme candidat bonapartiste. Il ne fut élu que le 5 mars, au scrutin de ballottage par 7012 voix. M. Bianchi vota à la Chambre avec la minorité monarchiste, et, après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 158 députés qui accordèrent leur vote de confiance au cabinet de Broglie. A la suite de

la dissolution, il fut soutenu par l'administration, comme candidat officiel, et réélu, le 14 octobre, par 7220 voix contre 6478, obtenues par M. Fleury, candidat républicain. On a remarqué que M. Bianchi, comme son beau-frère, M. Dugué, se détacha, dans la nouvelle Chambre, du groupe des bonapartistes intrinséguants et vota divers projets de travaux publics présentés par le cabinet républicain.

**BIANCHI** (Barthélemy-Urbain), constructeur d'instruments de physique à Paris, né à Montpellier, le 25 décembre 1821, fit ses études classiques au collège de Toulouse, puis passa cinq ans, comme élève, dans les ateliers de Gamby. Il suivait, en même temps, les cours publics de sciences. Il commença à travailler pour son compte en 1840, construisit avec beaucoup de soin des appareils relatifs à toutes les branches de la physique. Il est surtout l'inventeur d'une *machine pneumatique rotative*, à double effet et à un seul corps de pompe oscillant, plus puissante, plus commode et moins coûteuse que les machines pneumatiques ordinaires; elle a figuré à l'Exposition universelle de 1855.

M. Bianchi a construit encore: un *Appareil pour la détermination de la densité des poudres de guerre*, adopté en France, en Belgique et en Suède pour les poudreries de l'État, et qui a valu à son auteur le grade de chevalier de l'ordre suédois de Wasa; un *Appareil pour la liquéfaction du protoxyde d'azote*, établi d'après les indications de M. Dumas; un *Anémomètre* perfectionné, d'après le système du général Morin; un *Appareil destiné à l'étude des phénomènes de la polarisation rotatoire*, d'après un plan de M. Biot, et décrit dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* (tome XXV); enfin d'utiles perfectionnements apportés à la construction des balances de précision. Les travaux de M. Bianchi ont obtenu plusieurs médailles aux diverses expositions, et notamment, à l'Exposition universelle de 1855, une médaille de première classe.

**BIARD** (Auguste-François), peintre français, né à Lyon, le 8 octobre 1798, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique, puis suivit, près d'un an, les cours de l'École lyonnaise, sous Réveil et Richard. Il se mit ensuite à voyager, visita, en 1827, Malte, Chypre, la Syrie, Alexandrie, parcourut successivement les principales contrées de l'Europe, affronta les glaces de la Laponie et du Spitzberg et vint, en 1835, se fixer à Paris, où il était déjà connu par un premier tableau, devenu promptement populaire, *les Enfants perdus dans une forêt* (1828).

M. Aug. Biard a exposé: *une Famille de mendians*, *la Diseuse de bonne aventure*, *Concert de fellahs*, toiles acquises par sa ville natale; *Attaque de brigands*, acheté par la duchesse de Berri; *les Comédiens ambulants*, au Luxembourg; *le Vent du désert*, au musée de Nîmes; *le Baptême sous la ligne*, *le Bon Gendarme*, *la Traite des nègres*, *la Garde nationale de campagne*, *le Branlebas de combat*, à l'empereur de Russie; *les Honneurs partagés*, *Duquesne délivrant les captifs d'Alger*, *le Désert*, au château de Saint-Cloud; *la Sortie d'un bal masqué*; *l'Embarcation attaquée par les ours blancs* (1831-1840); *la Chasse aux rennes*; *Du Comédien recevant les adieux de son équipage en 1780*, *la Pêche aux morces*, acheté par Louis-Philippe; *une Aurore boréale au Spitzberg*, *Jane Shore*, *Gulliver dans l'île des géants* (1841-1852): ces cinq derniers tableaux et le *Duquesne* ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec un *Portrait* et le *Salon du comte de Nieuwerkerke*; le

Bombardement de Bomarsund, le Mal de mer, un Bal à bord d'une corvette anglaise, etc. (1856-1859); la Chasse aux esclaves fugitifs, la Prière dans les bois, le Naturaliste, Comment on voyage dans l'Amérique, Portrait de don Pedro II, etc. (1861); Emménagement d'esclaves à bord d'un négrier, tableau qui a reparu à l'Exposition universelle de 1867; la Bourse à Paris, un Plaidoyer en province (1863); Épisode de la fête de l'Être Suprême le 20 prairial 1794, un Portrait (1864); Mon atelier, un Portrait (1866); le Pont d'une frégate à vapeur pendant le combat, à l'Exposition universelle de 1867; les Pécheuses de la rivière Sagouasson, un Portrait (1868); Mort de Dupetit-Thouars à la bataille d'Aboukir, Passagers incommodés par les moustiques (1869); Capture d'un vaisseau anglais par le chevalier de Forbin (1870); Épisode de la bataille d'Aboukir, Traversée orageuse (1872); Ouverture de la chasse à Coursuisson (1873); les Convives en retard (1874); le Vengeur (1875); Appartement à louer, Maison de campagne à louer (1876); Compartiment de dames seules (1877). Cet artiste a obtenu deux secondes médailles, en 1828 et 1848, une 1<sup>re</sup> en 1836, et la décoration en juin 1838. Ses tableaux, dont plusieurs ont été gravés par M. Jazet, sont très recherchés, surtout en Angleterre.

M. Auguste Biard a publié dans le *Tour du Monde*, en 1861, puis en volume, la relation d'un Voyage au Brésil, avec de nombreux dessins (1862, gr. in-8).

BIARD (Léonie d'AUNET, dame), femme du précédent, née en 1820, séparée judiciairement depuis 1845, fit représenter à la Porte-Saint-Martin, sous son propre nom de famille, le drame de *Jane Osborn* (1855), et publia des feuilletons dans le *Siècle*, la *Presse*, le *Courrier de Paris*, le *Journal pour tous*, etc.

Mme Léonie d'Aunet a encore donné : le *Voyage d'une femme au Spitzberg* (1854, in-16; 3<sup>e</sup> édit., 1867), relation d'une des courses dans lesquelles elle accompagna son mari; *Un Mariage en province* (1856, 2<sup>e</sup> édit., 1857); *Une Vengeance* (2<sup>e</sup> édit., 1858); *Étiennette, Silvère, le Secret* (1859), etc. — Elle est morte à Paris, le 21 mars 1879.

BIART (Lucien), littérateur français, né à Versailles le 21 juin 1829, s'embarqua très jeune pour l'Amérique, s'occupa de zoologie et adressa au Muséum d'histoire naturelle de Paris de nombreuses collections d'insectes et d'oiseaux. Docteur en médecine de l'Académie de Puebla, il fit partie de la commission du Mexique et fut décoré de l'ordre de Guadeloupe par Maximilien. Rentré en France après une absence de près de vingt années, M. Biart publia dans diverses revues, et notamment dans la *Revue des Deux Mondes*, des récits de voyages et des romans dont les sujets sont, pour la plupart, empruntés aux mœurs de l'Amérique du Sud et du Mexique; il a écrit également divers récits à l'usage de l'enfance et de la jeunesse et rédigé, de 1871 à 1873, le feuilleton dramatique du journal la *France*, que sa santé le força d'abandonner.

On doit à M. Lucien Biart : les *Mexicaines*, poésies (1853, in-18); *Présent et Passé*, poésies (1859, in-18); *la Terre chaude* (1862, in-18); *la Terre tempérée* (1866, in-18); *Benito Vasquez* (1869, in-18); *Aventures d'un jeune naturaliste* (1869, in-8, illustré); *Pile et face* (1870, in-18); *Entre frères et sœurs* (1872, in-8, illustré; 1875, in-18); *Laborde et Cie* (1872, in-18); *les Clientes du docteur Bernagius* (1873, in-18); *l'Eau dormante* (1875, in-18); *A travers l'Amérique* (1876, in-8), illustré, couronné par l'Académie française;

*Voyage dans un parc* (1877, in-8, illustré); *Deux Amis* (1877). M. Biart a, en outre, traduit *Don Quichotte*, avec une longue introduction inédite de Prosper Mérimée (1878, 4 vol. in-18).

BIBESCO (Georges-Demètre), ex-hospodar de Valachie, frère cadet de l'hospodar Barbo Stirbey, son successeur, est né en 1804, dans le banat de Craiova, d'une famille originaire de la Petite-Valachie. Leur père, le vornik Demètre Bibesco, obtint le rang de grand boyard. Les deux frères reçurent une brillante éducation, d'abord au lycée de Bucharest, ensuite à Paris, où Georges ne passa pas moins de sept ans à perfectionner ses études (1817-1824). Avant son élévation à l'hospodarat, il fut sous-secrétaire d'Etat au département de la justice sous l'administration du général Kisseleff, puis secrétaire en chef à celui des affaires extérieures; il donna sa démission peu après l'avènement d'Alexandre Ghika (voy. ce nom) et quitta la Valachie pour aller vivre, soit à Paris, soit à Vienne, où il contracta de hautes amitiés. En 1851, il parut à Bruxelles un opuscule qu'on lui attribua : *Paul Kisseleff et les principautés de Valachie et de Moldavie, par un habitant de la Valachie*. La même année, il retourna dans son pays, fut élu membre, puis secrétaire de l'Assemblée générale et devint un des chefs de l'opposition. L'année suivante il rédigea, au nom de la majorité de l'Assemblée, l'adresse qui amena la déchéance de l'hospodar, et on lui attribua la publication de la brochure où cette adresse est reproduite et qui a pour titre : *De la situation de la Valachie sous l'administration d'Alexandre Ghika* (Bruxelles, 1844). Alexandre Ghika fut destitué (14 octobre), et le 1<sup>er</sup> janvier suivant, le prince Bibesco, malgré un grand nombre de compétiteurs, fut porté à l'hospodarat par une forte majorité. Le 17 janvier 1843, l'élection fut confirmée par la Porte et, le 25, le nouvel hospodar fut installé solennellement. Il était le premier prince élu par le pays même et à vie.

Dès les premiers actes de son administration, l'opposition se reconstitua contre lui par la coalition des libéraux et des chefs du parti phanariote. Le prince obtint de la Porte un firman qui prononça la clôture immédiate d'une Assemblée systématiquement hostile. Les Assemblées suivantes prêtèrent leur concours à toutes les lois et mesures qui réalisaient dans le pays d'incontestables progrès. Les corvées des paysans furent réduites; des routes ouvertes à travers les Carpathes; on construisit un quai à Ibraïla, des digues à Giurgevo, un pont sur l'Olto, entre les deux Valachies, des casernes, des postes sur pilotis aux frontières danubiennes, des prisons en pierre, des greniers de réserve, des fontaines, etc.; Bucharest fut assaini; les esclaves des monastères affranchis; un lycée fondé avec des professeurs français pour former des maîtres indigènes; des conventions commerciales avantageuses conclues avec la Turquie et l'Autriche; les douanes supprimées entre la Valachie et la Moldavie, premier acte d'union entre les deux principautés.

De son côté toutefois, le parti phanariote publiait à Bruxelles, en 1847, sous ce titre : *le Prince Bibesco et son administration*, une brochure où l'on se faisait une arme contre le prince de tous les abus reprochés à son prédécesseur. En même temps, il s'était formé un parti radical dont les chefs, MM. Golesco, Balcesco, Jean et Demètre Bratiano, Rosetti, Jean Ghika, etc., se préparaient, au dedans et au dehors, pour un mouvement. La nouvelle de la révolution de Février en accéléra l'explosion. Après une manifestation organisée sans succès pour arracher à l'hospodar une constitution nouvelle, l'insurrection

éclata dans la Petite-Valachie, où MM. Héliade, Stéfan Golesco, Tell, proclamèrent la constitution (9/21 juin); elle gagna promptement Bucharest, où l'arrestation de plusieurs de leurs collègues, MM. Rosetti, Voinesco, l'archimandrite Josaphat, avait produit, depuis quelques jours, une grande fermentation. Abandonné de la population et de l'armée, le prince Bibesco, qui s'était même vu en butte à une tentative de meurtre, adhéra aux vingt-deux articles de la constitution et nomma un ministère composé des chefs du mouvement. Mais, deux jours après, en présence de la situation qui lui était faite, il se démit de l'hospodarat et passa à Cronstadt en Transylvanie, puis à Vienne. Après s'être tenu à l'écart de la politique, le prince Bibesco fut élu membre du divan *ad hoc*, réuni en 1857 pour préparer la réorganisation politique de la Moldo-Valachie. Il s'y montra, comme son frère aîné, le prince Stirbey, partisan déclaré de l'union des deux principautés sous la souveraineté d'un prince étranger. Élu député au parlement roumain, au mois de septembre 1862, il n'a pas accepté ce mandat. — Il est mort à Paris le 1<sup>er</sup> juin 1873.

De son premier mariage avec Mlle Brancovano, le prince Georges Bibesco a eu quatre fils: Grégoire, prince BRANCOVANO, du chef maternel, Nicolas, Georges et Alexandre. Tous les quatre ont été élevés et ont fait leurs études militaires en France. Le second, après avoir servi en Afrique, au titre d'officier étranger, devint aide de camp du général Randon, avec lequel il a fait l'expédition de la Kabylie. Décoré de la Légion d'honneur à la suite de cette campagne, il a été promu officier le 28 avril 1864. Il a épousé Mlle d'Elchingen, petite-fille du maréchal Ney. Le troisième a servi dans l'armée française au Mexique, comme capitaine au régiment étranger. Il a été promu, à la même date que son frère, officier de la Légion d'honneur.

BIBESCO (Jean), frère du prince Georges et du prince Stirbey, a rempli, sous le gouvernement de ce dernier (1850-1853), les fonctions de ministre du culte et de l'instruction publique.

BICKERSTETH (Edward-Henri), ecclésiastique anglican, né à Islington, le 25 janvier 1825, reçut les ordres en 1848, fut attaché à diverses paroisses et devint, en 1861, chapelain de l'évêque de Ripon. Rédacteur en chef d'une revue religieuse et de famille, les *Evening Hours*, il a publié un volume de vers en 1848, et plus tard des livres ou brochures sur la Trinité (1858), sur l'état et les occupations des bienheureux après la résurrection, sur le ciel et l'enfer (1863); *Hier, aujourd'hui et toujours*, poème en 12 chants (1866), des *Hymnes* (1870), *les deux Frères et autres poèmes* (1871), etc. Deux de ses ouvrages, *Wilberforce Richmond* (Toulouse, 1854, in-12), et *le Compagnon à la Sainte Cène* (Ibid. 1855, in-12) ont été traduits en français.

BICKMORE (Albert-Smith), naturaliste américain, né à Saint-George (Maine), le 1<sup>er</sup> mars 1839, fit ses études à l'académie de New-London (New-Hampshire) et au collège de Dartmouth. Vers la fin de l'année 1860, il se consacra spécialement à l'histoire naturelle, sous la direction du célèbre Agassiz, à Cambridge (Massachusetts), et fut chargé, l'année suivante, du département des mollusques au Muséum de zoologie comparée de cette ville. Après cinq ans d'études assidues, désireux de compléter les collections de ce Muséum, et poursuivant depuis le commencement de sa carrière l'idée d'en fonder un à New-York, il entreprit en 1865, un grand voyage dans l'extrême

Orient, passa un an à recueillir des coquillages et des animaux inférieurs dans l'Archipel Indien, et se rendit par Singapour et Saïgon à Hong-Kong; il explora une grande partie de la Chine et du Japon, où il étudia la curieuse race des Aïnos de Yéso, traversa la Mandchourie et la Sibirie, visita la plupart des contrées de l'Europe et revint à New-York, après trois années d'absence. En 1870, il fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'université de Madison (État de New-York).

Outre de nombreux articles dans l'*American Journal of science* et dans le *Journal de la Société royale géographique* de Londres, M. Bickmore a publié la relation de ses *Voyages dans l'Archipel Indien* (Travels in the East Indian Archipelago, Londres et New-York, 1869; trad. allemande, Iéna).

BIDA (Alexandre), dessinateur français, né à Toulouse, en 1813, vint à Paris étudier l'aquarelle et le dessin sous Eugène Delacroix. De 1844 à 1846, il visita Constantinople et l'Orient, qui lui ont fourni la plupart des dessins ou pastels exposés depuis son retour. Il s'est borné à ces deux genres et l'on cite surtout de lui : *Boutique turque, Café arabe, le Chanteur grec, le Marché d'esclaves, le Barbier arménien, la Bastonnade, le Retour de La Mecque*, acquis par l'État; *la Cérémonie du Dossèh, au Caire*, acquis par le duc de Morny; *le Mur de Salomon*, qui a reparu à l'Exposition universelle de 1867; *l'Appel du soir, le Chant du Calvaire*, etc. (1847-1853); quatre dessins exposés au salon de 1861 : *le Grand Coné à Rocroy; le Champ de Booz à Bethléem*, acquis par l'État; *Intérieur de femmes arabes; Massacre des mamelucks; le Départ de l'armée prodigue*, dessin (1865); *Décolation de saint Jean-Baptiste* (1868). M. Bida a exécuté en outre divers portraits, tels que ceux du duc de Morny, du conseiller Darricau, etc.

Après avoir été l'un des meilleurs dessinateurs du *Tour du Monde*, M. Bida a fourni les principaux dessins de la splendide publication des *Évangiles*, dont on a vu les spécimens aux diverses Expositions, depuis 1867, et qui a paru en 1873 (2 vol. in-folio). Il a également dessiné les illustrations d'une édition d'Alfred de Musset (1866, 10 vol. in-4), de *l'Histoire de Ruth* (1876, in-folio) et de celle de *Joseph* (1878, in-folio). Il a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1848, une médaille de 1<sup>re</sup> classe, ainsi que la décoration, à la suite de l'Exposition universelle de 1855, une autre médaille de 1<sup>re</sup> classe après l'exposition universelle de 1867 et la croix d'officier de la Légion d'honneur, le 22 juin 1870.

BIDARD (Théophile) professeur et homme politique français, né à Rennes, en 1806, étudia le droit et devint professeur de procédure à la Faculté de sa ville natale. Sous le règne de Louis-Philippe, son indépendance lui attira quelques démêlés avec le ministère de l'instruction publique. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le dixième sur quatorze, par 77 599 voix. Membre du Comité de l'instruction publique, il vota, en général, avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il cessa de prendre part aux travaux de l'Assemblée et donna sa démission le 24 février 1849. Non réélu à la Législative, M. Bidard reprit à la Faculté de Rennes son cours de procédure civile et de législation criminelle et devint doyen de la faculté de droit. En 1867, candidat au conseil général d'Ille-et-Vilaine, pour le canton de Rennes, où il était professeur, il protesta, dans sa circulaire, contre les candidatures officielles, et fut mis à la retraite à la suite de cet acte d'indépendance.

Après la révolution du 4 septembre 1870, M. Bidard remplit les fonctions de maire de Rennes, et présida la commission municipale, jusqu'au mois de janvier 1871. Aux élections du 8 février, il fut nommé représentant d'Ille-et-Vilaine à l'Assemblée nationale, le troisième sur douze, par 90 783 suffrages. Il prit place au centre droit et vota, en toute circonstance, contre le gouvernement de M. Thiers d'abord, puis pour toutes les mesures ou lois hostiles à l'institution républicaine. Il repoussa également l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Il ne reparut pas aux assemblées parlementaires suivantes. — Il est mort à Rennes, le 23 octobre 1877. M. Bidard avait été décoré le 14 août 1863.

**BIDDLECOMBE** (Sir George), officier de marine et hydrographe anglais, né en 1807, entra fort jeune dans la marine marchande et prit part, sur un transport, à la guerre de Birmanie (1824). Passant en 1828 dans la marine de l'État, il commença une série de travaux hydrographiques très notables. Il a relevé, en particulier, diverses portions des côtes de l'Espagne, de l'Afrique, de l'Amérique du Sud, les parages d'un archipel découvert par lui dans le Pacifique, un grand nombre d'ancreages des Iles Ioniennes, des Dardanelles, de la mer Noire, et du Levant, en particulier la baie de St-Jean-d'Acre, avant le bombardement de cette ville, auquel il assista (1840). Il fit plus tard le relevé des ports de la Jamaïque, de l'embouchure du Tage, etc. En 1849, il accompagna la reine et le prince consort dans leur voyage en Irlande et en Écosse. Appelé, en 1854, à un commandement sur la flotte de la Baltique, il releva la rade de Sveaboy et la côte de Bomarsund. L'année suivante, il fut nommé capitaine de port adjoint à Devonport. Promu capitaine de vaisseau, il fut créé chevalier le 25 juin 1873.

Sir George Biddlecombe a publié plusieurs ouvrages spéciaux, tels que : *Tactique navale* (Naval Tactics), *Tactique des flottes à vapeur* (Steam Fleet Tactics), *Remarques sur la Manche* (Remarks on the English Channel), *L'Art du grément* (the Art of Rigging).

**BIEDERMANN** (Frédéric-Charles), philosophe et homme politique allemand, né à Leipzig, le 25 septembre 1812, prit ses grades universitaires dans cette ville, où il devint, en 1838, professeur adjoint de philosophie à l'université. En 1845, il dut renoncer à ces fonctions à cause de ses opinions politiques. Il a particulièrement fondé et rédigé le *Herold* (Leipzig, 1844-1847), revue hebdomadaire libérale, et la *Revue mensuelle allemande de littérature et de vie publique* (1842), qu'il remplaça, en 1846, par la revue trimestrielle, *Notre présent et notre avenir*, laquelle, jusqu'en 1848, forme 10 volumes.

M. Biedermann prit une part assez importante aux mouvements politiques de 1848. Vice-président du conseil délibératif de Leipzig, il proposa et composa l'adresse de cette ville au roi de Saxe (2 mars 1848). Il fit ensuite partie du parlement de Francfort, où il devint secrétaire du Comité des cinquante, puis de l'Assemblée nationale allemande qui le nomma secrétaire et, peu de temps avant sa dissolution, vice-président. Au mois de mai 1849, il ne suivit pas l'Assemblée à Stuttgart. M. Biedermann reparut bientôt sur la scène politique et prit part aux séances du parlement de Gotha et de la seconde Chambre de Saxe (1849-1850). Il obtint plus tard l'autorisation de rouvrir son cours d'économie politique à l'université de Leipzig. M. Biedermann a, en outre, collaboré

à plusieurs recueils littéraires. En 1850, il prit la direction d'une publication encyclopédique intitulée : *Germania*, et la remplaça en 1852 par les *Annales allemandes* (Deutsche Annalen). Un peu plus tard, ses attaques répétées contre le coup d'État du 2 décembre 1851 lui attirèrent un procès, qui se termina par une condamnation à la prison et lui fit perdre sa place de professeur. Rédacteur de la *Deutsche allgemeine Zeitung* en 1863, il devint en 1866 chef d'un nouveau parti libéral-national en Saxe. Il a fait partie du Landtag saxon en 1849, et du Reichstag allemand en 1871-1873.

On lui doit, entre autres ouvrages de philosophie et de politique : *De Genetica philosophandi ratione et methodo, præsertim Fichtii, Schellingii, Hegelii*, etc. (Leips., 1835); *Fundamental philosophie* (Ibid., 1837); *la Science et l'Université* (Wissenschaft und Universitaet, Ibid., 1838); *la Philosophie allemande depuis Kant jusqu'à nos jours* (die deutsche Philosophie von Kant bis auf unsere Tage, Ibid., 1842-1843, 2 vol.); *Leçons sur le socialisme et sur des questions sociales* (Vorlesungen über Socialismus und sociale Fragen, Ibid., 1847); *le Parlement allemand* (das deutsche Parlament, Ibid., 1848); *Souvenirs de l'église de Saint-Paul* (Erinnerungen aus der Pauls Kirche, Ibid., 1849), où sont caractérisés très nettement les différents partis de l'Assemblée nationale de Francfort; *l'Allemagne au XVIII<sup>e</sup> siècle* (Deutschland im, etc. 1854-1875). On a encore de lui trois drames historiques : *Henri IV* (Heinrich IV, 1861); *Otto III* (1862); *le Dernier maire de Strasbourg* (der letzte Bürgermeister etc., 1870).

**BIEDERMAN** (Aloys-Emmanuel), théologien protestant suisse, né à Winterthur, le 2 mars 1819, étudia la théologie à Bâle et à Berlin, fut pasteur en 1843, à Münchenstein, près de Bâle, puis fut nommé, en 1850, professeur de théologie à l'Université de Zurich. En 1864, il passa à l'école supérieure comme professeur de dogmatique. Il représente, dans l'église suisse, les tendances et les doctrines panthéistiques de l'école de Hegel, dont il a même conservé en partie la terminologie. Il les a défendues dans plusieurs recueils périodiques, tels que *l'Église présente* (die Kirche der Gegenwart), et *les Voix du temps* (Zeitstimmung). Entre les articles insérés dans ces recueils et publiés à part, nous citerons seulement : *le Monde à notre point de vue jeune hégélien, ou le nouveau soi-disant panthéisme* (Unsere junghegelsche Weltanschauung, etc., 1849), et *les Voix du temps au tribunal de l'Alliance évangélique* (die Zeitstimmung vor dem Richtersthü der evang. Allianz; 1862). Son principal ouvrage est une *Dogmatique chrétienne* (Christliche Dogmatik; Zurich, 1869).

**BIEFVE** (Édouard DE), peintre belge, né à Bruxelles, en 1808, apprit, dès son enfance, le dessin comme art d'agrément. A vingt ans, il fit un voyage artistique à Paris, s'y passionna pour les chefs-d'œuvre de la jeune école romantique et entra dans l'atelier de David d'Angers, où il fit des statues en même temps que des tableaux. Il s'est renfermé dans la peinture et a donné, entre autres tableaux d'histoire : *Masanello, le Comte Ugolin, la Présentation de Rubens à Charles-Quint*. Citons encore quelques tableaux mythologiques, entre autres *Eucharis et Télémaque*; des sujets religieux, *la Flagellation du Christ*; des peintures de genre, *Raphaël et la Fornarina*, etc. Il a fait aussi un grand nombre de portraits estimés. Son œuvre principale est le *Compromis des nobles à Bruxelles* le 16 février 1566, qui parut

et fut très remarqué à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

M. E. de Bieffe, qui s'est signalé par la vigueur et l'harmonie de sa couleur, a reçu l'ordre de Léopold et de Saint-Michel de Bavière. Le roi de Prusse, pour lequel il a fait un grand tableau d'histoire : *les Chevaliers de l'ordre teutonique reconnaissant pour leur grand maître l'électeur de Brandebourg*, l'a nommé officier de l'ordre royal de l'Aigle rouge.

**BIELOWSKI** (Auguste), littérateur polonais, né en 1806, en Gallicie, s'est fait connaître par une excellente traduction d'un poème slave fort ancien : *l'Expédition d'Igor contre les Polowtsi* (Léopold, 1833, in-8); puis par un poème original qui est estimé et dont un souverain de Pologne, *Henri le Pieux*, est le héros. On a encore de lui une traduction du *Faust* de Goethe; les biographies de Henri Malczewski et de Joseph Borkowski et de nombreux articles d'histoire ou d'imagination dans la *Ziewonia*, l'*Album* et la *Gazette des modes*, recueils littéraires de la Gallicie. M. Bielowski a été attaché à la bibliothèque Ossolinski, à Léopold. — Il est mort dans cette ville le 12 octobre 1876. Il avait commencé la publication importante des *Monumenta historica Poloniæ*, qui sera continuée par l'Académie des sciences de Cracovie.

**BIENAYMÉ** (Irénée-Jules), administrateur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 28 août 1796, fut admis en 1815 à l'École polytechnique, d'où il se retira au bout d'un an pour entrer dans le service des finances; il y parvint au rang d'inspecteur général et prit sa retraite peu de temps après. En 1852, il fut élu membre libre de l'Académie des sciences, en remplacement du duc de Raguse. Il fut promu officier de la Légion d'honneur le 28 avril 1844. — M. J. Bienaymé est mort à Paris le 20 octobre 1878.

On a de lui : *De la Durée de la vie depuis le commencement du XIX<sup>e</sup> siècle* (1835), extrait des *Annales d'hygiène*; *Considérations sur l'appui de la découverte de Laplace, sur la loi de probabilité dans la méthode des moindres carrés* (1854); une *Notice* sur ses travaux, à l'appui de sa candidature à l'Institut en 1852, et des *Extraits des comptes rendus de l'Académie des sciences* et d'autres recueils.

**BIENNOURRY** (Victor-François-Éloi), peintre français, né à Bar-sur-Aube, le 10 janvier 1823, suivit en 1839 l'atelier de Drolling, en même temps que l'École des beaux-arts; il y remporta le grand prix de peinture au concours de 1842, sur ce sujet : *Samuel sacrant David*, et passa les cinq années d'usage à la villa Médicis. Depuis son retour en France, M. Biennourry n'a produit qu'un petit nombre d'œuvres, notamment la décoration d'une chapelle de l'église Saint-Séverin. Il a envoyé aux Salons, où il avait figuré une première fois, en 1842, avec un *Portrait de jeune fille*; *Portrait de Drolling*, dessin; le *Mauvais riche*, tableau acquis par le ministère de l'intérieur (1849); *l'Homme qui court après la fortune et l'homme qui l'attend dans son lit* (1857); le *Baptême de Jésus-Christ* (1859); *les Arts*, plafond en peinture mate, acquis par le ministère d'État; *Projet de la décoration du salon vert, au palais des Tuileries*, et *Projet de la décoration du salon rose*, dessins (1863); *Jésus-Christ au jardin des Oliviers*, appartenant au ministère de la maison de l'Empereur, *Projet de la décoration du salon bleu, au palais des Tuileries*, deux dessins (1864); *l'Amitié*, panneau décoratif, *Parthénope* (1865); *Socrate s'exerçant*

*à la patience* (1868); *Ésope composant une fable* (1869); le *Rôdeur* (1870). M. Biennourry a obtenu une médaille en 1864.

**BIENVENU** (Léon), député français, né à Pouzauges (Vendée), le 19 novembre 1835, était maire de Saint-Hilaire-des-Loges et conseiller général pour le canton du même nom, lorsqu'il se présenta aux élections générales pour la Chambre des députés en février 1876. Il fut élu comme candidat républicain, dans la 1<sup>re</sup> circonscription de la Vendée, par 9335 voix contre 5660 obtenues par le candidat monarchiste, M. de Fontaine. Il siégea au centre gauche et fut un des 363 députés, qui, après l'acte du 16 mai, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 8655 voix, contre le candidat officiel et bonapartiste, M. Sabouraud, qui en réunit 8014. On lui attribue un ouvrage intitulé : *l'Église, l'État et la Liberté!*

**BIENVENU** (Charles-Léon), journaliste et littérateur français, né à Paris, le 25 mars 1835, a collaboré à une foule de journaux littéraires et satiriques : *Figaro*, *Diogène*, *le Nain jaune*, *le Corsaire*, *le Soleil*, *la Lune*, *l'Éclipse*, *le Journal Amusant*, etc. Il s'est fait surtout connaître par sa participation assidue à la rédaction du *Tintamarre*, journal dont il est devenu rédacteur en chef et auquel il a fourni, sous le pseudonyme de *Touchatout*, une énorme quantité d'articles humoristiques. Il y a donné, entre autres séries, *l'Histoire de France tintamarresque de Touchatout*, qui a paru ensuite en volume sous son propre nom (1867-in-18, édit. illustrée, 1875, in-4). Il devint, en 1868, l'un des principaux rédacteurs du *Charivari*, et fonda, en octobre 1868, une revue drôlatique, bi-mensuelle, qu'il a rédigée seul, sous le titre de *Touchatout-Revue*. M. Biennvenu a signé du pseudonyme devenu désormais inséparable de son nom, des parodies de *l'Homme qui rit* de Victor Hugo et des *Tragédies de Paris* de M. de Montépin; une *Histoire tintamaresque de Napoléon III* (1873, in-4), dont la publication fut un moment suspendue par ordre; *les Cinquante lettres républicaines de Gervais Martial*, recueillies par Touchatout (1875, in-8), et un recueil de biographies drôlatiques, le *Trombinoscope*, formant quatre séries ou volumes (1872-1875). Il a fait représenter, sous son propre nom, au théâtre Déjazet un vaudeville en un acte : *Un Monsieur qui veut se faire un nom* (1866).

**BIERMANN** (Charles-Édouard), peintre prussien, né à Berlin, le 26 juillet 1803, entra, à quatorze ans, dans une fabrique de porcelaines, y apprit les éléments du dessin, et passa dans l'atelier de Schinkel. Depuis 1825, il a parcouru l'Allemagne, l'Italie et la Suisse. Ses travaux, dont le nombre est considérable, ont la plupart été reproduits par la gravure ou la lithographie; on remarque des *Panoramas* d'un grand effet, plusieurs *Vues de Suisse* traitées avec puissance, un *Soir sur les hautes Alpes*, une *Vue de Florence* et la *Cathédrale de Milan*. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, seize aquarelles représentant des *Vues de Dalmatie*. Cet artiste, membre et professeur de l'Académie des beaux-arts à Berlin, a fondé dans cette ville une école de peinture à l'aquarelle, très fréquentée.

**BIERSTADT** (Albert), peintre américain, né en 1830, à Solingen, près de Dusseldorf (Prusse rhénane), avait à peine deux ans lorsque ses parents émigrèrent en Amérique. Il fut élevé à New-Bedford, dans le Massachusetts, montra de bonne heure un grand talent pour le dessin,



mais il ne se mit à peindre qu'après l'âge de vingt ans. En 1853, il vint à Dusseldorf et suivit les cours de l'académie. Il visita ensuite l'Italie et la Suisse, et retourna, à la fin de 1857, aux États-Unis. Il prit sa résidence à New-York, et, pendant l'été, dans le voisinage de cette ville, sur le bord de l'Hudson. Ayant accompagné le général Lander dans une expédition géodésique à travers les prairies et les montagnes Rocheuses, il trouva dans ce voyage d'innombrables sujets de tableaux. Ses vues de plaines, montagnes et forêts américaines et ses scènes d'émigrants ont eu du succès en Europe et particulièrement aux Expositions françaises. M. Albert Bierstadt a été décoré de la Légion d'honneur, en 1869.

**BIESENTHAL** (Dr Johannes Henrich), hébraïste allemand, né au commencement de ce siècle, dans le duché de Posen, d'une famille juive, fit des études approfondies sur le Talmud, et se convertit au christianisme. Il s'efforça d'y ramener ses coreligionnaires et représenta à Berlin la société de Londres, pour la propagation de la foi chrétienne. Il fut très lié avec le docteur Neander. Il a publié un *Dictionnaire hébreu-latin* (Berlin 1840), une *Histoire de l'Église chrétienne pendant les trois premiers siècles, d'après les sources talmudiques* (Ibid. 1851). La même année, il compléta et publia un *Commentaire sur saint Luc* en hébreu talmudique, commencé par le Dr J. Frommann, de Halle. Il fit paraître ensuite les *Épîtres de saint Paul aux Romains et aux Hébreux, avec commentaire rabbinique* (1853 et 1857) Enfin il a révisé avec le rév. J. C. Reichardt la version hébraïque du Nouveau Testament.

**BIÉVILLE** (Charles-Henry-Étienne-Edmond DESNOYERS DE) vaudevilliste français, né à Paris, le 30 mai 1814, fut admis, en 1832, à Saint-Cyr. Il débuta dans la littérature légère, sous le nom de de Biéville, qui était celui de sa mère et qu'il a depuis obtenu l'autorisation de porter. Il écrivit quelques pièces avec Théaulon et M. N. Fournier, puis se lia d'amitié avec Bayard, dont il devint un des plus assidus collaborateurs. Ses vaudevilles alimentèrent principalement le répertoire des scènes de genre; nous citerons parmi ceux qu'il a fait seuls: *L'Huissier amoureux* (1842); *les Dévorants* (1843); *la Contrebasse* (1845); *le Phare de Bréhat* (1847); *Préparation au baccalauréat, le Meunier, son fils et Jeanne* (1854); *la Bégueule* (1855).

Il a donné, en collaboration avec divers auteurs: *l'Homœopathie* (1836); *le Saute-ruisseau. La Vie de garçon* (1838); *Phœbus ou l'Écrivain public* (1839); *les Enfants de troupe* (1840); *le Flagrant Délit* (1841); *le Héros du arquis de quinze sous* (1843); *la Gardeuse de dindons* (1845); *les Nuits blanches* (1847); *Eric le fantôme* (1848), drame en 3 actes; *Gardée à rue* (1849); *les Deux aigles* (1850); *Si Dieu le veut* (1851); *les Enfants de la balle* (1852); *Un fils de famille* (1853); *Sur la terre et sur l'onde* (1854); *les Fansarons de vice, le Dessous des cartes* (1855); *Ce que deviennent les roses* (1857); *Rêves d'amour* (Français, 1859), avec M. Scribe; *les Deux rats*, en deux actes (Palais-Royal, octobre 1861). Depuis 1856, M. de Biéville a été chargé des comptes rendus dramatiques au journal *le Siècle*.

**BIGELOW** (John), diplomate et publiciste américain, est né dans l'État de New-York, en 1817. Il a été successivement consul (1861), chargé d'affaires (1864), puis, à partir de 1865, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire des États-Unis, à Paris. Il s'est trouvé chargé d'a-

planir les difficultés créées dans nos relations avec la république américaine par notre attitude à l'égard des États séparatistes du Sud et surtout par notre expédition au Mexique. Il échangea une longue correspondance sur ce dernier sujet avec notre ministre des affaires étrangères, M. Drouyn de Lhuys, en mai 1865. Il a été rappelé de Paris, sur sa demande, en décembre 1866. Rentré dans son pays, il a été quelque temps directeur du *New-York Times*; mais il revint bientôt en Europe et se fixa à Berlin. Pendant son séjour en France, M. Bigelow a produit un travail de statistique qui fut très remarqué: *les États-Unis d'Amérique en 1863, leur histoire politique, leurs ressources minéralogiques, agricoles, industrielles et commerciales*, etc. (1863, in-8). Il a consacré depuis quelques pages au souvenir de notre compatriote Berryer (*Some recollections of the late A. P. Berryer*, 1869).

**BIGOT** (Charles), publiciste français, né à Paris le 14 septembre 1840, entra à l'École normale en 1860, fut reçu agrégé des lettres et professa successivement la rhétorique à Cahors, Nevers, Nîmes, etc. Il donna sa démission après la guerre de 1870, pour se livrer au journalisme et, après avoir appartenu pendant plusieurs années à la rédaction politique du *Siècle*, auquel il continua de fournir des articles de critique littéraire, il devint un des rédacteurs ordinaires du *XIX<sup>e</sup> Siècle*, où il seconda particulièrement M. Fr. Sarcey dans la défense des intérêts et des institutions laïques contre l'influence cléricale. Il a également collaboré au *Journal officiel*, à la *Revue politique et littéraire*, etc. M. Charles Bigot a publié à part deux volumes d'études politiques et sociales qui ont été remarqués: *les Classes dirigeantes* (1875, in-18), et la *Fin de l'anarchie* (1878, in-18).

**BILETTA** (Emanuele), compositeur italien, est né à Casal, dans la province de Monferrato, le 20 décembre 1825. Il étudia la musique à Turin et à Bologne, publia quelques compositions religieuses et profanes et alla se fixer à Londres en 1848. Attaché comme compositeur de ballets au théâtre de Covent Garden, il donna, outre sa musique de danse, un opéra en deux actes, *With Magic*. Il a fait jouer à Parme, en 1853, *l'Abbazia di Kelso*, à Paris, en 1856, *la Rose de Florence*, et encore à Londres, en 1859, *Caught and Caged*, opérette. M. Biletta a publié une méthode de chant et un très grand nombre de morceaux de musique de chambre.

**BILEZIKDJI** (Pascal-Arutin), architecte et dessinateur turc, né à Constantinople, le 10 juin 1814, était fils d'un négociant. Il se lia avec M. Jules Laurens, pendant le passage de celui-ci en Turquie, et vint quelques années après étudier l'architecture à Paris. Il suivit, de 1839 à 1842, les cours de l'École des beaux-arts, sous la direction de M. Duban. De retour à Constantinople, il parcourut l'Asie Mineure, se livra au dessin architectural et travailla à divers projets, qui ont surtout le mérite de marquer les premiers pas de la Turquie dans les travaux artistiques. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, plusieurs *Dessins de façades et de décorations*, recueillis dans diverses mosquées et tombeaux, et *Projet d'un monument commémoratif du tanzimat et de l'alliance de l'Angleterre, de la France et de la Turquie*. Ces œuvres lui ont valu une mention.

**BILIAIS** (Henri-Victor-Marie DE LA), député français, né à Nantes, le 22 mars 1836, était

conseiller général de la Loire-Inférieure pour le canton de Machecoul et maire de cette ville, lorsqu'il protesta, en octobre 1870, contre la dissolution des conseils généraux, par une lettre à M. Gambetta publiée dans les journaux. Il prit part à la défense nationale comme commandant d'un régiment de mobilisés. Il n'entra dans la vie politique qu'en 1876; candidat catholique et légitimiste dans la 3<sup>e</sup> circonscription de Nantes, il obtint le 20 février qu'une majorité relative et ne fut élu qu'au scrutin de ballottage le 5 mars, par 8593 voix. Il siégea à l'extrême droite, et, après l'acte du 16 mai, fut un des 168 députés qui accordèrent leur vote de confiance au cabinet de Broglie. Candidat officiel aux élections du 14 octobre 1877, il fut réélu par 9545 voix, contre 6018 obtenues par le candidat républicain, M. Roch.

**BILLE** (Steen-Andersen), marin danois, né à Copenhague, le 5 décembre 1797, et fils de l'amiral Bille, mort en 1833, fut enseigne de vaisseau dès 1816, entra au service de la France en 1819, prit part à la guerre d'Espagne, et fut employé dans les stations de l'Océan Pacifique, des Antilles et du Levant. De retour dans sa patrie, il fut nommé chevalier du Danebrog, promu au grade de lieutenant et attaché à la maison de la princesse Caroline. Il n'en fit pas moins, en 1840, partie de l'expédition de la *Bellone* sur les côtes de l'Amérique méridionale. En 1845, M. Bille reçut le commandement de la *Galathée*, avec mission de faire un voyage de circumnavigation dans un but à la fois commercial et scientifique. Il consigna les résultats de cette intéressante expédition, qui dura vingt-six mois, dans un ouvrage intitulé : *Relation du voyage autour du monde de la corvette la Galathée en 1845, 1846 et 1847* (Copenhague, 1849-1851, 3 vol. avec cartes et gravures), et traduit en allemand et remanié par de Rosen (1852, 2 vol.).

Quand l'insurrection du Holstein amena la guerre avec l'Allemagne et la Prusse (1848), M. Bille commanda, en qualité de capitaine de vaisseau, l'escadre qui effectua le blocus de l'Elbe et du Weser, puis celui des duchés, et garda cette dernière station jusqu'à la fin de 1850. Le 27 janvier 1852, le roi Frédéric VII chargea M. Bille du ministère de la marine, qu'il a dirigé pendant deux années, et l'éleva, à peu de temps de là, au grade de contre-amiral. Retraité depuis quelques années, il a été l'un des fondateurs de la Société de géographie de Copenhague, en 1876.

Outre l'ouvrage que nous avons cité, cet officier a publié un *Manuel de terminologie maritime française* (1831); des pièces relatives à l'histoire du commerce danois dans la Méditerranée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle; un grand nombre d'articles dans les *Archives de la marine* de Copenhague; enfin une traduction de *L'École des Vieillardes*, de Casimir Delavigne.

**BILLET** (Félix), physicien français, né à Fismes (Marne), le 15 septembre 1808, entra à l'École normale supérieure en 1830, et en sortit en 1833, comme agrégé et docteur ès sciences. Après avoir professé aux lycées de Nancy, de Marseille et de Rouen, il a été nommé professeur de physique à la faculté des sciences de Dijon, le 29 octobre 1845, et doyen de cette faculté en 1873. Membre de l'Académie des sciences de Dijon, il a été élu correspondant de l'Institut (Académie des sciences), le 23 décembre 1873. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 26 août 1860.

M. Billet a publié, soit dans les *Mémoires* de l'Académie de Dijon, soit dans les *Annales* de

*physique et de chimie*, soit dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, un certain nombre de mémoires intéressants; nous citerons entre autres : *Sur les changements de volume des corps par le passage de l'état solide à l'état liquide* (1845); *Condensations électriques de deuxième et troisième espèce* (1851); *Sur les moyens d'observer la constitution des veines liquides* (1851); *Sur la constitution de la lumière polarisée* (1852); *Description de quelques appareils qui facilitent les expériences de l'électricité dynamique* (1854); *Mémoire sur les demi-lentilles d'interférences* (1862); *Mémoire sur les dix-sept premiers arcs-en-ciel de l'eau* (1863), et un ouvrage : *Traité d'optique physique* (1858-1859; 2 vol. in-8).

**BILLING** (Archibald), médecin irlandais, né en 1791, fit ses études à Dublin et à Oxford. Reçu docteur, il devint, en 1818, membre du collège royal des médecins, et fut attaché quelques années à l'hôpital de Londres. Il fut, en 1836, un des premiers membres de la nouvelle université de Londres. Président de la Société hunterienne, vice-président de la Société royale, médicale et chirurgicale, membre de la Société royale, ainsi que de beaucoup d'autres sociétés savantes anglaises, il est correspondant de nombreuses sociétés médicales étrangères.

Le docteur Billing écrit dans la *Lancet*, la *Medical Gazette*, et autres revues, de nombreux articles de médecine et de physiologie, sur la fièvre, le choléra, les anévrysmes, et sur la cause des bruits du cœur dont on lui attribue la découverte. Il a publié des *Observations pratiques sur les maladies des poumons et du cœur* (Practical obs. on the diseases of the lungs and heart). Son ouvrage classique : *First principles of medicine*, qui a eu plusieurs éditions en Angleterre et en Amérique, a été traduit en français et en allemand. La traduction française par M. A. Chereau (*Premiers principes de médecine*) a été publiée à Paris en 1847.

**BILLNARK** (Charles-Jean), lithographe suédois, né à Stockholm, le 28 janvier 1804, fit d'abord de la gravure industrielle, puis, grâce aux leçons de Fossel, se livra, en 1828, à la lithographie artistique. Il vint se perfectionner à Paris en 1833, et fit plusieurs voyages en Italie, en Russie, en Allemagne, en Angleterre, sans interrompre la série de ses travaux et de ses publications. Il a donné, depuis 1829, entre autres collections de sujets noirs ou à plusieurs teintes : *Études de paysage* (100 planches); des *Vues d'Écosse* (24 planches); le *Parc royal de Stockholm* (27 planches); les *Bords du Rhin* (20 planches); le *Panorama de Stockholm* (in-8 format oblong); le *Voyage pittoresque de Stockholm à Naples* (100 vues in-4, 1848); et les *Aquarelles lithographiques*, planches in-folio des divers sites de la Suède, en voie de publication depuis 1852. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, une *Vue de Rotterdam*, une *Vue de Rome* et quatre *Vues du château de Gripsholm*, tirées d'un grand ouvrage sur la Suède.

**BILLOT** (Jean-Baptiste), général français, sénateur, né à Chaumeil (Corrèze), le 15 août 1828, fut admis à l'École de Saint-Cyr le 1<sup>er</sup> décembre 1847, en sortit comme sous-lieutenant, le 1<sup>er</sup> octobre 1849, et entra dans l'état-major. Il a été promu successivement lieutenant le 1<sup>er</sup> janvier 1852, capitaine le 26 janvier 1854, chef d'escadron le 28 septembre 1863, lieutenant-colonel le 3 août 1869, colonel le 9 novembre 1870. Sa carrière militaire, aussi brillante que rapide,

s'était accomplie presque tout entière en Algérie, puis au Mexique. Rappelé d'Afrique au moment de la guerre contre la Prusse, il fut nommé général de brigade par le gouvernement de la Défense nationale, puis, quelques semaines après, général de division au titre auxiliaire. Il fut ramené plus tard au grade de général de brigade par décision de la commission de la revision des grades. Mis à la tête du 18<sup>e</sup> corps, il remporta un avantage signalé près de Baune-la-Rollande et prit part à la victoire de Villers-Sexel.

Pendant l'armistice, le général Billot fut élu représentant à l'Assemblée nationale, dans le département de la Corrèze, le quatrième sur six, par 28 246 voix. Il prit place dans les rangs de la gauche républicaine, et fut nommé président de ce groupe. Indépendamment de sa participation à la discussion des lois spéciales relatives à la réforme de nos institutions militaires, il se mêla plusieurs fois aux débats politiques, et s'opposa avec une grande vigueur aux tentatives de restauration monarchique qui se produisirent en 1873. A la fin de 1875, il fut élu sénateur inamovible, par 299 voix sur 591 votants (16 décembre). Au Sénat, il prit une part de plus en plus importante aux lois militaires, et c'est à sa vigoureuse intervention que l'on dut, à la fin de février 1878, dans le projet de loi sur l'état-major, la substitution d'un « état-major ouvert » à un « état-major fermé ». Promu général de division, il fut chargé de la 1<sup>re</sup> division du 1<sup>er</sup> corps d'armée en décembre 1878. Le général Billot représente au conseil général de la Corrèze le canton de Brives. Décoré de la Légion d'honneur le 19 mars 1859, il a été promu officier le 1<sup>er</sup> février 1867. \*

**BILLROTH** (Théodore), chirurgien allemand, né à Bergen (Ile de Rügen), le 26 avril 1829, étudia la médecine aux universités de Gœttingue, de Berlin et de Vienne, et après avoir été préparateur de Langenbeck à la clinique chirurgicale de l'Université de Berlin, se fit recevoir privat-docent dans cette ville en 1856. Appelé à Zurich en 1859, comme professeur de chirurgie et directeur de clinique, il passa, en 1867, à Vienne avec les mêmes fonctions. En 1870, il fut attaché aux hôpitaux militaires du Rhin.

M. Billroth est auteur d'ouvrages scientifiques qui ont ajouté à la réputation qu'il avait acquise par sa pratique chirurgicale. Nous citerons : *De Natura et Causa pulmonum affectionis, que nervo utroque vago dissecto exoritur* (Berlin 1852); *Études sur les fièvres et autres maladies traumatiques* (Beobachtungstudien über Wundfieber, etc. Ibid., 1861); *Pathologie et thérapeutique chirurgicales générales* (die allgemeine chirurg. P. und Therapie; Ibid., 1863; 7<sup>e</sup> éd. 1875), ouvrage traduit en français par les docteurs L. Culmann et Ch. Sengel, avec *Introduction* par le docteur Verneuil (Paris, 1867, in-8, 100 fig.); une série de volumes de *Cliniques chirurgicales* (Zürich, 1860-67; Vienne, 1868, 1869; Berlin, 1869, 1870, 1872); des *Lettres chirurgicales écrites des ambulances de Wissembourg et de Manheim* en 1870 (Chirurg. Briefe aus den Feldlazareten, etc. Berlin, 1872.)

**BILLY** (Jean-Eugène), homme politique et député français, né à Metz le 30 mars 1820, fit son droit s'inscrivit au barreau de Metz et fut nommé conseiller de préfecture en 1848. Révoqué en 1849, il fut interné à Spincourt, après le 2 décembre, par décision d'une commission mixte. Il abandonna la profession d'avocat et s'occupa d'agriculture. Conseiller d'arrondissement en 1857, candidat de l'opposition aux élections législatives de 1869, il combattit les candidatures

officielles et protesta contre le plébiscite. Aux élections générales de février 1871, il fut élu représentant du département de la Meuse, le troisième sur six, par 21 309 voix et vota contre les préliminaires de paix. C'est sur sa proposition, que le nom du département de la Moselle, a été conservé aux cantons du département de la Meurthe. A l'Assemblée nationale, il fit partie de gauche républicaine avec laquelle il a toujours voté.

Porté candidat aux élections sénatoriales du département de la Meuse en 1876, M. Billy se réunit qu'une minorité de 268 voix, mais il fut élu député de l'arrondissement, le 20 février suivant, par 7673 voix contre M. Péchenart, candidat monarchiste. Il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre et se signala comme un des partisans les plus décidés de l'instruction primaire obligatoire. Après l'acte du 16 mai, il fut un des 363 députés, qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. A la suite de la dissolution de la Chambre, sa candidature fut énergiquement combattue par l'administration et il n'obtint que 7057 voix contre 7702 données à M. d'Egremont, candidat officiel et monarchiste; mais l'élection de ce dernier ayant été annulée, il se représenta et fut réélu le 5 mai 1878. M. Billy représentait le canton de Spincourt au conseil général de la Meuse. — Il est mort le 20 novembre 1878.

**BIMBENET** (Jean-Eugène), ancien greffier en chef de la Cour d'Orléans, né dans cette ville, le 2 avril 1801, conservateur de la bibliothèque municipale, et membre fondateur de la Société archéologique, s'est fait connaître par diverses publications intéressantes: *Relation fidèle de la fuite du roi Louis XVI et de sa famille à Yverness*, extraite des pièces judiciaires et administratives, produites devant la haute Cour nationale établie alors à Orléans, et déposées au greffe (1844, in-8; 2<sup>e</sup> édit. augm., 1868, in-8); *Monographie de l'hôtel de la mairie d'Orléans* (1851, in-8, édit. refondue, 1855); *Histoire de l'Université de lois d'Orléans* (1853, in-8), etc. Il a fourni à la *Revue orléanaise des Recherches sur les inondations de la Loire* (1847); aux *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie un Mémoire sur les écoliers de la nation picarde, à l'Université d'Orléans* (1850, in-8); à la *Revue critique de législation des Recherches sur l'état de la femme, l'institution du mariage et le régime nuptial* (1855-1856); les *Essais de Montaigne dans leurs rapports avec la législation moderne* (1864, in-8); *Université d'Orléans, chronique historique* (Orléans, 1875, in-8), etc.; sans compter d'utiles travaux manuscrits, tels que : *Recherches sur la fondation de la bibliothèque publique d'Orléans*; *Rangement méthodique et chronologique des archives judiciaires de la province de l'Orléanais et Jurisprudence de la Cour impériale d'Orléans*, table analytique de ses arrêts, depuis l'an VIII.

**BIN** (Jean-Baptiste-Philippe-Emile), peintre français, né à Paris le 10 février 1825, entra en 1842 à l'École des Beaux-Arts, où il suivit les cours de M. Léon Cogniet, et remporta, en 1850, le deuxième prix pour Rome sur ce sujet : *Zénobie trouvée sur les bords de l'Araxe*. Il avait précédemment débuté par des portraits dont il a exposé un certain nombre de 1847 à 1853. Depuis son retour de Rome il a constamment figuré aux Salons annuels; parmi ses envois nous citerons : *Pœte, non dolet* (1861); *Orphée mis à mort par les bacchantes* (1863); *Atlante et Hippomène* (1864); *Persée et Andromède* (musée de Tours)

(1865); *Hercule, frappé de démence, tue ses enfants et Mégare leur mère* (musée de Nantes) (1866); *Prométhée enchaîné* (1869); *Héraklès Térapiônios* (1872); *Vénus Astarté* (1874); *Ave Cæsar, scoparii te salutant* (1875); *Portrait de M. Mallet* (1877). Mais l'œuvre la plus considérable de M. Bin est la décoration d'un très grand nombre de monuments publics et d'hôtels privés, tels que le palais de l'exposition égyptienne en 1867, le Polytechnicon de Zurich, dont un des plafonds ne mesure pas moins de 260 mètres carrés, le palais de la Légion d'honneur, et les hôtels d'Osmond, Pillet-Will, Gelou, Peireire, etc., les plafonds d'une partie du Grand-Hôtel et de l'Hôtel du Louvre. M. Bin a obtenu deux médailles en 1865 et en 1869. \*

**BINDER** (Guillaume-Christian), écrivain allemand, né à Weinsberg, dans le Wurtemberg, le 16 avril 1810, fils d'un ministre protestant, s'occupa d'abord de théologie avec succès à l'université de Stuttgart, puis alla continuer ses études à Tubingue, où il étudia plus spécialement l'histoire, et fut appelé, en 1831, comme professeur de littérature allemande et d'histoire au gymnase de Biel, dans le canton de Berne. A vingt-trois ans, il fut attaché à la chancellerie de Vienne, et nommé professeur d'économie politique dans cette ville. Etant ensuite revenu tout entier à l'étude de la théologie, il se convertit avec éclat au catholicisme, et expliqua sa conversion dans une brochure intitulée : *Ma justification et ma foi* (Meine Rechtfertigung und mein Glaube, Augsburg, 1845).

M. Binder a donné, à partir de 1831 : *l'Horace allemand* (der Deutsche Horatius, Louisbourg, 3<sup>e</sup> édition, 1841); *la ville de Biel et ses environs* (Geschichte der Stadt und Landschaft Biel, Biel, 1834); *le Prince de Metternich et son siècle* (Schafhouse, 1836; 3<sup>e</sup> édition, 1845); *la Chute de la nationalité polonaise* (der Untergang des poln. nationalstaats, Stuttgart, 1839); *Pierre le Grand et son siècle* (1841); *Histoire du siècle philosophique et révolutionnaire* (Geschichte des philosophischen und revolutionären Jahrhunderts, Schafhouse, 1843; 2<sup>e</sup> édition, 1844-1845); *le Protestantisme dissous par lui-même* (der Protestantismus in seiner Selbstauflesung, Ibid., 1843; 2<sup>e</sup> édition, 1846). Depuis sa conversion, M. Binder n'a cessé d'écrire dans l'*Encyclopédie de l'Allemagne catholique*.

**BING** (Valentin), peintre hollandais, né à Amsterdam, le 22 avril 1812, étudia à Driebergen, sous M. Jean-Adam Kruseman, et se consacra à la peinture d'histoire ainsi qu'aux tableaux d'intérieur. Il s'est fait connaître aux Expositions hollandaises par plusieurs sujets estimés, entre autres un *Saint Marc, Isaac et Rebecca*; et à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, par une *Femme de l'ilot de Schokland*, favorablement accueillie par la critique.

**BIONDELLI** (Bernardino), philologue et antiquaire italien, né à Vérone le 14 mars 1804, suivit l'Université de Padoue et y étudia d'abord les mathématiques avant de suivre son goût pour les recherches de linguistique et d'archéologie. Après avoir enseigné pendant un certain nombre d'années à Venise, à Padoue, dans le Piémont et à Milan, il fut nommé, en 1849, directeur du cabinet des médailles de cette dernière ville. En 1860, il devint professeur ordinaire d'archéologie et de numismatique à l'Académie royale. On cite de M. Biondelli, qui occupe un rang très honorable parmi les philologues contemporains, des ouvrages de linguistique générale, tels que : *Atlant*

*linguistico d'Europa* (Milan, 1841); *Studj linguistici* (Milan, 1856); plusieurs études sur des formes particulières de la langue italienne, comme l'important *Saggio sui dialecti gallo-italici* (Milan, 1855); une série de travaux sur la langue aztèque, notamment : *Evangeliarium, Epistolarium et lectionarium aztecum*, avec traduction, annotations et dictionnaire (Ibid., 1860); *Sull'antica lingua azteca* (Ibid., 1860); *Glossarium azteco-latinum et latino-aztecum* (Ibid., 1869). M. Biondelli a publié dans plusieurs recueils périodiques de la Haute-Italie un certain nombre d'études de numismatique; on cite à part : *Sulle monete auree dei Goti in Italia* (Milan, 1861). Mentionnons dans un autre ordre, la *Cremazione dei cadaveri umani*.

**BIRCH** (Samuel), archéologue anglais, né à Londres, le 3 novembre 1813, fut d'abord attaché à l'administration des archives publiques (1834) et passa deux ans après au British Museum, comme auxiliaire au département des antiquités. En 1844 il devint conservateur adjoint, et lors de la réorganisation, en 1861, fut nommé conservateur des antiquités et des collections ethnographiques de l'Orient, du moyen âge et de l'Angleterre. Il fit deux voyages en Italie; le premier, en 1846, pour étudier la collection Anastasi d'antiquités égyptiennes, à Livourne, et les collections de Rome et de quelques autres villes; le second, en 1856, avec mission de sir G. Cornwall Lewis, chancelier de l'Échiquier, pour expertiser, avec M. Newton, la collection Campana, dont l'acquisition était offerte au gouvernement anglais. Il s'occupa de bonne heure des hiéroglyphes égyptiens et collabora, pour cette partie, à l'ouvrage du baron Bunsen sur l'Égypte, qu'il revit et compléta, en 1867, après la mort de celui-ci. M. Birch est membre correspondant de l'Institut archéologique de Rome, des académies de Berlin et d'Herculanum, de l'Institut de France. Il a présidé le Congrès des orientalistes, tenu à Londres, en septembre 1874.

On a de lui la *Galerie des antiquités* (the Gallery of ant., 1842); le *Catalogue des vases grecs* (C. of greek vases, 1851) en collaboration avec M. Newton; *Introduction à l'étude des hiéroglyphes* (Int. to the study of the H., 1857); *Histoire de la poterie ancienne* (History of ancient pottery, 1858); *Description du papyrus de Nash-Khem* (D. of the papyrus of N.-K., 1863), etc. M. Samuel Birch a publié en outre des mémoires et des dissertations sur la numismatique, l'éthnographie et les antiquités grecques, romaines et britanniques; des inscriptions cunéiformes; des traductions du chinois dans l'*Asiatic Journal*, et de nombreux articles dans l'*Archæologia*, la *Revue archéologique*, l'*Archæologische Zeitung*, le *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Alterthumskunde*, etc.

**BIRKS** (Thomas-Rawson), ecclésiastique anglais, né en septembre 1810, prit ses degrés au Trinity-College de Cambridge en 1834, et entra dans les ordres. Après avoir rempli diverses charges, il revint, en 1866, à Cambridge, où il prit une part active aux affaires de l'Université. Examineur de théologie (1867), puis membre du comité des études théologiques, il fut élu, le 30 avril 1872, professeur de théologie morale et casuistique, et de philosophie morale. Après avoir été vingt et un ans (1850-1871) l'un des secrétaires honoraires de l'Alliance évangélique, il a donné sa démission pour divergence d'opinion au sujet des peines éternelles.

M. Birks a publié de nombreux ouvrages religieux et philosophiques parmi lesquels nous cite-

rons : *Premiers éléments de prophétie* (First el. of Pr.), *les Deux dernières visions de Daniel* (the two later visions of D.); *le Rationalisme moderne*; *l'État chrétien* (the Christian State); *Difficultés de la Foi* (Diff. of belief); *la Bible et la Pensée moderne* (the B. and modern Thought); *Matière et Ether, ou les secrets lois des changements physiques* (Matter and Ether, or the secret Laws of phys. change); *l'Exode d'Israël* (the Exodus of I.); *Premiers principes de la science moderne* (First principles); *l'Utilitarisme moderne, examen et comparaison des systèmes de Paley, Bertham et Mill* (Modern Util., or the systems of P., examined and compared).

**BIRNBAUM** (Jean-Michel-François), juriconsulte allemand, né à Bamberg, le 19 septembre 1792, étudia à Erlangen et à Landshut, et reçut le grade de docteur en droit à Wurtzbourg en 1815. Nommé professeur du comte de Westphalie, il s'occupa d'abord de poésie et écrivit un drame, *Alberca*, puis une trilogie, *Adalbert de Babenberg* (1816), et plusieurs autres pièces, représentées avec un certain succès sur plusieurs théâtres. Appelé, comme professeur de droit, à l'Université de Louvain, il renonça au théâtre pour la jurisprudence et fonda avec plusieurs de ses collègues la *Bibliothèque du juriconsulte*, qui se fonda plus tard dans la *Thémis*, publiée à Paris. Après la révolution de 1830, renvoyé, comme tous les professeurs étrangers, il se retira à Bonn où il fit des cours. En 1835, il fut nommé professeur titulaire de droit à Utrecht et, en 1840, à Giessen. — Il y est mort le 14 décembre 1877.

M. Birnbaum, qui est l'éditeur des *Archives de droit criminel* (Archiv des criminalrechts), a, en outre, publié : *Exposé des droits du duc de Loos-Corswarem sur la principauté de Rheina-Wolbeck* (Deduction der Rechte des Herzogs, etc., Aix-la-Chapelle, 1830); *la Nature légale des âmes* (Die rechtliche Natur der Zehnten, Bonn, 1831); *Commentatio de Hugonis Grotii in definiendo jure naturali vera mente* (Ibid., 1835).

**BIRNBAUM** (Charles-Joseph-Eugène), fils du précédent, né le 18 mai 1829, à Louvain, étudia aux universités de Giessen et d'Iéna, fit pendant sept années de l'agriculture pratique, puis se fit recevoir privat-docent, en 1857, à Giessen. Il prit, en 1866, la direction d'un Institut agronomique à Plagwitz, près de Leipzig, et fut nommé, l'année suivante, à l'Université de cette dernière ville, professeur d'agriculture et d'économie nationale. En 1871, il fut élu député au Reichstag allemand pour le district rural de Leipzig. Il se rattacha au parti national-libéral, mais en s'occupant spécialement des questions agronomiques. On cite de lui, entre autres ouvrages : *Traité d'économie rurale* (Lehrbuch der Landwirtschaft, Francfort, 1859-63, 3 vol.); *Manuel des agriculteurs* (Handbuch für Landwirthe; Berlin, 8<sup>e</sup> éd. 1873); *le Principe de l'association appliqué à l'agriculture* (das Genossenschaftsprincip in Anwendung.... in der Landwirtschaft; Leipzig, 1870); *de l'Applicabilité de l'impôt sur le revenu et de la réforme de l'impôt* (Ueber die Anwendbarkeit der Einkommensteuer, etc.; Ibid. 1873). Il a édité, en 1870, le recueil mensuel, *Georgika*, devenu ensuite le *Journal mensuel allemand des cultivateurs*.

**BISCHOFF** (Théodore-Louis-Guillaume), anatomiste et physiologiste allemand, né à Hanovre, le 28 octobre 1807, est le fils du médecin Christophe-Henri-Ernest Bischoff, professeur à Bonn et connu par un certain nombre d'ouvrages, entre autres un *Traité de la médication chimique* (dit

Lehre von den chemischen Heilmitteln, Bonn, 1825-1831). Il étudia, sous la direction de son père, à Dusseldorf, à Bonn et à Heidelberg, obtint, en 1829, le grade de docteur en philosophie, en 1832, celui de docteur en médecine, et fut attaché, comme aide-médecin, à la Maternité de Berlin, où il fit la connaissance du physiologiste Müller et du naturaliste Ehrenberg, et s'appliqua spécialement à l'anatomie physiologique. Reçu agrégé, il ouvrit à Heidelberg, en 1835, un cours particulier d'anatomie pathologique comparée, et y resta comme professeur adjoint jusqu'en 1843. Il alla occuper alors à Giessen une chaire de physiologie, et y joignit bientôt celle d'anatomie. M. Bischoff a fondé dans cette ville un institut physiologique et un amphithéâtre d'anatomie. En 1854, après avoir refusé les offres de plusieurs universités, il consentit à remplacer à Munich l'anatomiste Foerg comme professeur titulaire d'anatomie humaine et de physiologie. Il a été décoré en 1871, de l'ordre du mérite de la couronne de Bavière qui donne droit à la noblesse personnelle.

Ce savant s'est particulièrement occupé de la formation des mammifères, et ses recherches et ses écrits ont fait faire de grands progrès à cette partie de la physiologie qu'il a traitée dans divers recueils scientifiques, notamment dans les *Archives d'anatomie, de physiologie, etc.*, de J. Müller, dans le *Dictionnaire de physiologie* de Rodolphe Wagner (Brunswick, 1843 et suiv.), et dans le septième volume de la nouvelle édition du grand *Traité d'anatomie* de Sœmmering (Leipsick, 1839-1844, 9 vol.), publiée sur un plan nouveau par les premiers physiologistes de l'Allemagne, ainsi que dans les ouvrages suivants : *Recherches sur les enveloppes de l'œuf du fœtus humain* (Beitraege zur Lehre von den Eihüllen des menschlichen Fœtus, Bonn, 1834); *Histoire du développement de l'œuf de lapin* (Entwicklungsgeschichte des Kanincheneis, Brunswick, 1843), travail couronné par l'Académie des sciences de Berlin; *Histoire du développement de l'œuf de chien* (Entwickel. des Hundeeies, Bonn, 1844); *Maturation et détachement périodique d'œufs chez les mammifères et les hommes, etc.* (Beweis von der Begattung der unabhængigen periodischen Reifung und Losloesung der Eier der Säugethiere und der Menschen, Giessen, 1844); *Histoire de la formation du cochon d'Inde* (Entwickel. des Meerschweinchens, Ibid., 1852); *Histoire de la formation du chevreuil* (Entwicklungsgeschichte des Rehens (Ibid., 1854). On cite encore de M. Bischoff d'importantes dissertations sur la respiration (Heidelberg, 1837), sur l'urée (Giessen, 1853); *Différence de la conformation du crâne du gorille, du chimpanzé et de l'orang-outang* (Ueber die Verschiedenheit, etc., 1867); *Mémoire sur l'anatomie comparée des muscles des singes et de l'homme* (Beitraege zur anatomie, etc., 1870); *Anatomie d'une fille microcéphale de quatre ans* (Anatomische Beschreibung, etc. (1873), etc.

En 1850, M. Bischoff fut appelé à Darmstadt, pour se prononcer, dans le fameux procès du comte de Goerlitz, accusé d'avoir assassiné sa femme, sur la possibilité d'une combustion spontanée. D'accord avec M. Liebig, il soutint contre M. Siebold l'impossibilité d'une pareille combustion. Son rapport et sa dissertation *Sur la Combustion spontanée* (Ueber die Selbstverbrennung) sont imprimés dans les *Annales de la médecine légale* de Henke (1850) et dans le *Nouveau Pitaval* (1851), tome XVII.

**BISCHOFFSHEIM** (Louis-Raphaël), banquier

et philanthrope français, d'origine allemande né en 1800, à Mayence, de parents pauvres et israélites, établit, en 1820, à Amsterdam, une maison de banque qui réussit et qu'il dirigea jusqu'en 1850. A cette époque, il vint se fixer à Paris, fut nommé successivement administrateur du chemin de fer du Midi, de la Société générale du comptoir d'escompte, président de la Société philotechnique et membre du conseil supérieur de la Société du Prince impérial. Au mois de novembre 1866, il fonda l'*Athénée*, cette salle de spectacle, ouverte à des conférences et à des concerts, et dont le produit était exclusivement destiné au soulagement des pauvres. On y entendit successivement Joachim, le violoniste, l'orchestre Padeloup et des conférenciers élégants ou originaux, comme MM. Deschanel et Sarcey. Mais l'entreprise n'eut pas tout le succès qu'en espérait son fondateur : les frais d'exploitation furent rarement couverts par les recettes, et, au mois de juin 1867, M. Bischoffsheim se résigna à transformer l'Athénée en une salle de spectacle lyrique et comique où l'on jouerait concurremment l'opérette bouffe et le vaudeville. A partir de ce moment, son œuvre perdait toute sa première originalité. — M. Bischoffsheim est mort à Paris le 14 novembre 1873. Il laissa plusieurs legs importants de bienfaisance. — Son fils, Raphaël-Louis BISCHOFFSHEIM, qui a pris la direction de la maison paternelle, suivant les mêmes traditions, s'est aussi fait remarquer par ses libéralités envers les établissements scientifiques. Il a particulièrement encouragé les progrès de l'astronomie française, et les journaux ont enregistré avec éloge les sommes qu'il a données pour construction d'appareils aux observatoires de Paris et de Montsouris, ainsi qu'à celui installé par le général Nansouty dans le pic du Midi (1874-1879).

**BISI** (Louis), peintre italien, né en 1814 à Milan, fit ses études artistiques à l'Académie de cette ville. Il a peint de nombreux tableaux d'intérieur et des vues d'églises. On remarque surtout de lui : *l'Intérieur du dôme de Milan* (1842), au musée de Vienne, qu'il a de nouveau exposé en 1867, à l'Exposition universelle; *l'Intérieur de la même cathédrale*, au docteur Cavezzali; les *Monuments des ducs de Savoie*, dans le chœur de l'église de Brou, au comte Litta, etc. Ces deux dernières toiles ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec la *Chaire de la cathédrale de Milan*, appartenant au marquis Rocca.

Deux artistes italiens du même nom, Joseph et Michel Bisi, ont également figuré à l'Exposition universelle de 1855 : le premier, dès longtemps connu comme paysagiste, conseiller et professeur à l'Académie de Milan, n'y a envoyé qu'un *Paysage*. Le second, lauréat de la même Académie, a exposé *l'Immaculée Conception*, gravée d'après le Guide, et les *Baigneuses*, aquarelle.

**BISMARCK-SCHÖNHAUSEN** (Othon, baron, puis comte et enfin prince de), autrefois BISMARCK, homme d'État prussien, né le 1<sup>er</sup> avril 1814, à Schönhausen, près de l'Elbe, appartient à une noble et antique famille qui remonte, dit-on, aux anciens chefs d'une tribu slave. Il étudia le droit à Gœttingue, à Berlin et à Greifswald, puis entra dans la carrière militaire. D'abord volontaire dans l'infanterie légère, il devint lieutenant dans la landwehr. Membre de la Diète de la province de Saxe en 1846, et de la Diète générale en 1847, il se fit remarquer par la vivacité de son esprit et la hardiesse paradoxale de ses discours. Il prétendait, dit-on, que toutes les grandes villes devaient être balayées de la sur-

face de la terre, parce qu'elles sont des centres de la démocratie et du constitutionalisme. Les événements de 1848 ne ralentirent pas son activité ni ne modifièrent ses tendances.

Ses débuts dans la carrière diplomatique datent de 1851. Son rôle dans la seconde Chambre du parlement prussien avait attiré sur lui l'attention du roi Frédéric-Guillaume IV. La légation de Francfort, à cette époque recherchée, offrait en ce moment des difficultés exceptionnelles : le roi la confia à M. de Bismarck. Celui-ci, ennemi déclaré des alliances exclusives, regardait l'Autriche comme l'antagoniste de la Prusse et comme un danger pour l'Allemagne. En 1852, il fut envoyé à Vienne, contribua à repousser l'Autriche du Zollverein, et se montra, soit dans cette ville, soit à Francfort, où il resta jusqu'en 1859, l'adversaire constant de M. de Rechberg. En 1858, parut une brochure célèbre : *la Prusse et la question italienne*, qui lui fut attribuée, non sans quelque vraisemblance, car elle n'était que le développement de la politique qu'il avait toujours soutenue. L'auteur anonyme, rappelant le vieil antagonisme de la Prusse et de l'Autriche, soutenait avec beaucoup d'énergie la thèse d'une triple alliance entre la France, la Prusse et la Russie, comme moyen de produire l'unité allemande par la suprématie de la Prusse.

En mars 1859, M. de Bismarck fut nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg ; il y resta jusqu'en 1862, et se concilia l'estime et la confiance du czar, qui lui conféra l'ordre de Saint-Alexandre Newski. Au mois de mai de cette année, il passa à l'ambassade de Paris. Cette nomination fut favorablement accueillie, car on attribuait à M. de Bismarck un esprit loyal, sincère, conciliant, un jugement droit et sûr qui inspirait aux Tuileries beaucoup de confiance ; il ne fit qu'un assez court séjour à Paris, mais il eut l'habileté de nouer alors avec l'empereur Napoléon des relations de courtoisie personnelle dont il s'est vanté plusieurs fois, et jusque dans les discussions du Reichstag (22 février 1879), d'avoir tiré le plus heureux parti pour la politique prussienne, pendant la guerre contre l'Autriche. A la suite des conflits suscités dans le parlement prussien par le budget de l'armée, il fut appelé, le 22 septembre 1862, à la présidence du conseil des ministres avec les deux portefeuilles de la maison du roi et des affaires étrangères.

La situation était alors très grave. Il ne put, malgré tous ses efforts, triompher de la résistance de la Chambre des députés qui s'opposait à la réorganisation militaire, comme tendant à affaiblir la landwehr au profit de l'armée, c'est-à-dire de la réaction. Dans cet esprit, les députés adoptèrent, à une très forte majorité, les propositions de la commission du budget, déclarées impraticables par le gouvernement. La Chambre des seigneurs au contraire adopta le budget de M. de Bismarck ; mais les députés ayant protesté contre ce vote et l'ayant déclaré illégal, la session fut close par un message royal. Son administration continua d'être signalée par des luttes très vives, des conflits de pouvoir et des rigueurs contre la presse. Au mois de janvier 1863, il protesta contre l'adresse que les députés présentèrent au roi, et dans laquelle ils accusaient le ministre d'avoir violé la Constitution. Les affaires de Pologne provoquèrent peu après d'autres difficultés : un traité secret avec la Russie ayant été conclu le 8 février, la Chambre blâma vivement la conduite du ministre à la majorité de 246 voix contre 46. Les journaux de l'opposition avaient été dès lors l'objet de nombreuses poursuites : à cette époque, le gouvernement prussien soumit la presse au régime des avertissements et des suppressions qui

existait depuis dix ans en France. Les succès de la politique extérieure du ministère contre le Danemark ne modifièrent pas ses relations avec la Chambre, devenues, en juin 1865, plus orageuses qu'on jamais. C'est l'époque des grandes luttes oratoires de M. de Bismarck avec M. de Virchow. Il ne fallait rien moins que les triomphes de l'année suivante, pour faire taire devant l'ascendant du tout-puissant ministre les velléités libérales de la majorité.

Dans les débats relatifs à la protestation de la Chambre des députés contre la mise en jugement de deux de ses membres, MM. Twisten et Prentzel (février 1866), M. de Bismarck parla avec une extrême hauteur; il se sentait soutenu par la Chambre des seigneurs dont la majorité protesta, dans une adresse au roi, contre les résistances opposées par l'autre Chambre aux prétentions du premier ministre. Le 23 février, le chef du cabinet, « renonçant à obtenir le concours des députés, » avait prononcé la clôture de la session. Déjà s'engageaient les grands démêlés avec l'Autriche. M. de Bismarck reprochait à celle-ci de favoriser, dans les duchés de l'Elbe, les intérêts du duc d'Augustenbourg; l'Autriche répondait en accusant le ministre prussien de préparer, par les menées de ses agents, l'annexion des duchés à la Prusse. Vint ensuite la question des armements. Les circulaires du mois d'avril nous montrent chacune des deux puissances dénouçant les préparatifs militaires de l'autre, et faisant, du désarmement de sa rivale, une condition de paix. Pendant ce temps, M. de Bismarck négociait avec l'Italie un traité d'alliance offensive et défensive qui imposait à l'Autriche la nécessité de fortifier ses ressources militaires dans les provinces vénitiennes : de là de nouveaux sujets d'accusation de la part du ministre prussien contre elle.

Le débat grandissait. M. de Bismarck conteste à la Diète de Francfort le droit d'intervenir dans le règlement du conflit austro-danois. Il demande une réforme dans l'organisation de la Confédération germanique et propose dès lors la convocation d'un parlement national, élu par le suffrage universel. Plusieurs des États secondaires se mettant en mesure de résister par les armes aux projets de la politique prussienne, M. de Bismarck leur signifie d'avoir à désarmer. La Saxe, en particulier, répond d'une manière évasive aux injonctions prussiennes, par l'organe de son ministre, M. de Beust, devenu, dès ce moment, l'ennemi personnel du chef du cabinet prussien. Un attentat commis contre M. de Bismarck, le 8 mai, produit une réaction en sa faveur, auprès de plusieurs de ceux qui désavouent sa politique : atteint légèrement par l'un des quatre coups de pistolet tirés sur lui, le ministre arrête lui-même l'assassin, nommé Blind, qui se donna la mort à coups de couteau dans sa prison. Le lendemain même, M. de Bismarck demandait au roi la dissolution de la Chambre des députés et reprenait, dans un intérêt soi-disant pacifique, ses protestations contre les armements prétendus de l'Autriche, de la Saxe et du Wurtemberg. Jusqu'au milieu de juin, il s'efforce, par ses circulaires et ses notes diplomatiques, de rejeter sur les autres la responsabilité de la guerre qui se prépare. A cette époque se rapporteraient des négociations secrètes de la Prusse avec la France : on assure que M. de Bismarck avait promis personnellement à l'empereur Napoléon III des compensations territoriales sur le Rhin, en vue des agrandissements qui devaient résulter pour la Prusse du remaniement intérieur de l'Allemagne.

Enfin, la fameuse convention de Gastein est rompue par l'entrée des soldats prussiens dans le

Holstein, malgré les protestations de la Diète et les dernières représentations diplomatiques que fait l'Autriche par une note de son ministre, le comte Mensdorff. M. de Bismarck y répond en déclarant qu'il considère comme ennemis les gouvernements qui votent, dans la Diète, l'exécution fédérale contre la Prusse; le 15 juin, il fait remettre ses passe-ports à l'ambassadeur d'Autriche, et donne aux troupes du roi l'ordre d'entrer dans le Hanovre, la Hesse et la Saxe. Les événements militaires marchent avec une extrême rapidité; après une courte série d'opérations stratégiques et d'engagements sans importance, la grande bataille de Sadowa (3 juillet) met l'Autriche à la discrétion de l'ambition prussienne.

Le rôle actif de M. de Bismarck recommence plus important que jamais. Le ministre signe avec l'Autriche, dès le 26 juillet, le traité de paix préliminaire de Nikolsbourg; sans pousser une puissance, si redoutée la veille, aux extrémités du désespoir, on lui enlève tout ce qu'elle peut perdre sans cesser d'être; surtout on la retranche de la Confédération germanique qui reste toute à la dévotion du vainqueur. La ligne du Mein sépare provisoirement les États du Nord des États du Sud : les premiers sont désormais entraînés dans l'action prussienne. Des provinces, des royaumes sont annexés immédiatement; la ville libre de Francfort reçoit une garnison prussienne qu'elle essaye en vain de repousser par des protestations et des tentatives d'émeutes; le Hanovre est incorporé tout entier, territoire, armée et administration. Les témoignages de fidélité envers le roi dépossédé ou d'aversion contre la domination prussienne sont résolument comprimés. M. de Bismarck avoue hautement les rigueurs par lesquelles il maintient le nouvel ordre de choses établi au profit de son pays. Il va sans dire que les duchés du Schleswig-Holstein, prétexte de la guerre, seront aussi annexés purement et simplement à la monarchie prussienne; la patente d'incorporation ne sera pourtant publiée à Kiel que dans le commencement de l'année suivante. M. de Bismarck signe, dans les derniers mois de 1866, avec la Bavière, le duché de Bade, le Wurtemberg, etc., des traités de paix et d'alliance offensive et défensive qui assurent, en cas de guerre, le commandement supérieur des armées au roi de Prusse. Au milieu de ce mouvement d'agrandissement de territoire et de puissance, les revendications de compensations produites à Berlin par la France, vers les derniers jours de juillet, et conformes ou non à des promesses antérieures, avaient été formellement repoussées.

L'année 1867 est marquée par l'organisation de la Confédération du Nord, cette partie importante de l'œuvre accomplie par M. de Bismarck : vingt-deux États y sont compris, représentant une population de 29 millions d'habitants; trois pouvoirs sont constitués : la présidence qui est déferée au roi de Prusse, un conseil fédéral, composé de délégués des États confédérés, et la Diète ou parlement commun, élue, suivant l'ancienne idée de M. de Bismarck, par le suffrage universel. La nouvelle constitution fédérale est adoptée par les Chambres prussiennes, auxquelles on la présente au commencement du mois de juin, et elle est mise en vigueur dès le 1<sup>er</sup> juillet suivant. Par un mouvement naturel de reconnaissance, M. de Bismarck fut nommé chancelier de la Confédération et président du Conseil fédéral.

La question du Luxembourg met ensuite le cabinet prussien aux prises avec le gouvernement français. Dès le mois de mars, M. de Bismarck s'était formellement opposé à la cession consentie par la Hollande à la France de cette province,

sortie désormais de la Confédération germanique. Malgré la transaction intervenue, pour assurer la neutralisation de ce territoire par le démantèlement des forteresses, les chances de guerre entre la France et la Prusse semblent grossir à chaque instant, et les deux puissances s'accusent réciproquement de pousser leurs armements à outrance, malgré le renouvellement perpétuel de leurs protestations pacifiques. M. de Bismarck n'en continue pas moins l'œuvre de l'agglomération de l'Allemagne sous la main de son roi. Il obtient, au mois de juin, des États du Sud restés étrangers à la nouvelle Confédération, qu'ils viendront au moins siéger au parlement douanier, destiné à s'occuper des affaires commerciales de toute l'Allemagne. Au mois de septembre, dans une circulaire en réponse à celle du ministre français, M. de Moustier, sur l'entrevue de Salzbourg, il soutient et affirme une fois de plus le droit de l'Allemagne de se souder entièrement à l'intérieur et de s'agglomérer sous toutes les formes qui lui conviennent. La Confédération du Nord lui accorde toutes les sortes d'appui. Il est autorisé, en octobre, à contracter un emprunt spécial de 40 millions pour la défense des côtes et la marine militaire. Cependant, dans la Prusse proprement dite, s'accroissent quelques réformes; M. de Bismarck obtient de la Chambre des seigneurs une loi qui augmente les députés de la seconde Chambre, et présente à celle-ci une loi pour développer et rendre plus efficace le système prussien de l'instruction populaire obligatoire.

M. de Bismarck paraît s'effacer davantage pendant l'année 1868. Au mois de février, il obtient un congé et s'éloigne momentanément des affaires pour raison de santé. A ce moment, il est appelé à la Chambre des seigneurs et en est nommé membre héréditaire aussitôt que son majorat est constitué. Il reprend, mais pour peu de temps, ses fonctions officielles, et, dans les premiers jours d'avril, il essuie son premier échec au parlement de l'Allemagne du Nord, qui vote, malgré sa résistance, et à une grande majorité, l'inviolabilité de la parole parlementaire. Il réussit du moins, à la même époque, à faire abolir la contrainte par corps dans toute l'Allemagne du Nord. Les difficultés non réglées avec le cabinet danois auquel M. de Bismarck envoie, vers le 1<sup>er</sup> juin, un rigoureux ultimatum, à propos du nord du Schleswig, sont à peu près le seul accident orageux dans ce temps d'arrêt pacifique. La santé du premier ministre était d'ailleurs profondément altérée; une maladie nerveuse fort grave, résultat très naturel d'une existence aussi surmenée, lui imposa plusieurs mois de repos. On craignait qu'il ne pût revenir aux affaires; mais il rentra à Berlin pour en reprendre la direction, dans les derniers jours d'octobre.

Les complications extérieures cèdent de plus en plus la place aux préoccupations intérieures; un rapprochement semble se préparer avec la France à propos de la question d'Orient; les lois de budget et de finance sont les premières à l'ordre du jour des Chambres prussiennes. Celle des députés adopte une motion tendant à garantir la liberté de la tribune parlementaire, et le cabinet de M. de Bismarck, par un heureux revirement, abandonne son ancienne prétention de poursuivre les députés pour leurs discours prononcés à la tribune (fin novembre). Il est vrai que, le mois suivant, la Chambre des seigneurs repousse le principe de l'inviolabilité des députés dans l'exercice de leur mandat, quoique ce principe fût alors accepté par M. de Bismarck lui-même.

L'action personnelle du chef du cabinet prussien est encore marquée, dans les premiers mois de 1869, par quelques circulaires diplomatiques,

mais surtout par des discours dans les Chambres prussiennes et dans le parlement de l'Allemagne du Nord; il faut remarquer, dans les premiers jours de février, la discussion du double projet de loi relatif au séquestre de la fortune du roi de Hanovre et de celle de l'électeur de Hesse. Le ministre, invoquant avec force, contre les princes dépossédés, l'intérêt de la Prusse et les sentiments germaniques, fait sanctionner ces mesures de spoliation par une majorité considérable. Devant le parlement du Nord, les débats animés du mois d'avril valurent à M. de Bismarck un bien autre triomphe. Le chancelier de la Confédération réclama pour ses nouvelles fonctions une responsabilité pleine et entière, une autonomie d'action presque absolue, sauf la sanction du parlement fédéral. Il obtint plus qu'il ne demandait, et, malgré une minorité importante, réclamant, au nom du parti national-libéral, l'institution d'un véritable cabinet de ministres fédéraux, tous responsables devant le Reichstag, la majorité conféra au chancelier lui-même le droit de créer des ministères fédéraux sous sa propre responsabilité. Ainsi ne cessait de grandir, à côté de la domination prussienne, la prépondérance de son tout-puissant ministre.

Malgré la place que prennent les événements militaires dans la lutte entre la France et l'Allemagne, pendant les années 1870-1871, le comte de Bismarck ne cesse, comme ministre dirigeant et comme diplomate, d'y tenir le premier rang. Son action personnelle se fait d'abord sentir dans les complications européennes au milieu desquelles le gouvernement de Napoléon III se trouve conduit à déclarer à l'Allemagne une guerre qu'il n'est pas prêt à faire. C'est lui qui négocia et fit triompher, à l'insu de la diplomatie française, la candidature du prince Léopold de Hohenzollern au trône d'Espagne, et, lorsque, après l'abandon de cette candidature, M. Benedetti alla demander au roi Guillaume, à Ems, des satisfactions que la France n'était pas en mesure d'exiger, M. de Bismarck signifia à notre ministre, éconduit par le roi, un refus qui équivalait à une acceptation de la guerre. En même temps, il dénonçait à l'Europe les précédentes tentatives que le gouvernement impérial aurait faites auprès de lui, par l'intermédiaire de M. Benedetti, afin d'obtenir pour la France, par un accord avec la Prusse, un agrandissement de territoire contraire aux principes de l'équilibre européen (circulaire du 29 juillet 1870).

Lorsque les armées allemandes passèrent nos frontières, le comte de Bismarck suivit le quartier général, pour être à portée des événements. Au moment de la capitulation de Sedan, il eut avec l'empereur Napoléon III, le 2 septembre, l'entrevue dramatique de Frénois. Loin de songer à adoucir les conditions de la capitulation, le comte de Bismarck soutint dès lors la prétention de mettre pour prix à la paix la cession de l'Alsace et de la Lorraine, afin d'assurer l'avantage à l'Allemagne dans les guerres à venir. Une entrevue qui eut beaucoup de retentissement, au milieu de nos désastres, fut celle que le chancelier eut avec M. J. Favre, à Ferrières, dès le commencement de l'investissement de Paris. Après huit jours de discussions sur des questions de forme, M. de Bismarck consentit à recevoir le ministre de la Défense nationale (16 et 20 septembre) et, maintenant, sur la question de la paix, ses exigences connues, il mettait même à un armistice des conditions assez inacceptables pour rejeter la France dans le parti de la lutte à outrance. C'est en cette occasion qu'il aurait donné à la politique allemande cette formule devenue historique : « La force prime le droit. »



Pendant les longs mois du siège de Paris, le comte de Bismarck se fit remarquer par sa persistance à soutenir les nécessités d'une guerre implacable. On signala, lors du bombardement, son refus de laisser sortir les étrangers pour lesquels les agents diplomatiques de l'Europe restés dans Paris demandaient cette faveur (12 janvier 1871). Il mit une gratuite insolence à refuser aussi à M. J. Favre un laissez-passer pour aller assister à la conférence de Londres relative à la question de la mer Noire (13 janvier). Mais son œuvre principale, ce fut, à Versailles, la transformation de la constitution politique de l'Allemagne. A la fin de décembre 1870, M. de Bismarck avait réuni un conseil de représentants des puissances allemandes du Sud, déterminées à entrer à leur tour dans la confédération de l'Allemagne du Nord, et des prérogatives apparentes étaient laissées à la Bavière dans cette nouvelle œuvre de fusion. Le roi Louis II proposa alors de reconstituer, en l'honneur du roi Guillaume, l'ancien empire d'Allemagne, et M. de Bismarck obtint facilement du Reichstag cette consécration monarchique de l'unité nationale déjà réalisée.

Quelques jours après le couronnement de Guillaume (18 janvier 1871), le chancelier impérial ouvrit avec M. J. Favre les négociations qui devaient aboutir à un armistice, dans des conditions qui achevaient de mettre la France entière à la merci du vainqueur (23-28 janvier). Pendant les élections qui suivirent, M. de Bismarck intervint pour protester contre le décret de la délégation de Bordeaux qui établissait des cas inattendus d'inéligibilité et qui fut aussitôt rapporté. L'Assemblée nationale à peine réunie, les négociations commencèrent entre M. Thiers, assisté d'un comité de représentants, et M. de Bismarck, et, après une prolongation de l'armistice, les préliminaires de paix furent signés à Versailles le 26 février. Sans parler de l'énorme contribution de cinq milliards, ils consacraient toute la cession de territoire réclamée par le chancelier dès le début de la guerre. Le 10 mai suivant, M. de Bismarck signait à Francfort, avec MM. J. Favre et Pouyer-Quertier, le traité de paix définitive, et profitait du nouvel affaiblissement de la République résultant de l'insurrection de la Commune, pour ajouter encore aux charges accablantes d'abord imposées à la France. Les ratifications furent échangées le 20 mai. Avant de consommer ce dénouement inespéré de la politique de toute sa vie, le comte de Bismarck avait été fait prince par la reconnaissance de son souverain. Il reçut plus tard une dotation considérable, imputable sur les premiers versements de l'indemnité de guerre.

Tout en surveillant l'exécution des diverses clauses du traité de Francfort : évacuation du territoire, rachat des chemins de fer de l'Alsace-Lorraine par les compagnies rhénanes allemandes, répartition de l'indemnité de guerre, etc., M. de Bismarck commença, dès les premiers mois de 1872, la lutte contre les catholiques, vivement irrités de la protection accordée aux schismatiques vieux-catholiques et que ne désarmaient pas la nomination du cardinal de Hohenlohe comme ambassadeur près du Saint-Siège. Le premier acte du chancelier fut la loi d'expulsion des Jésuites (juillet), désignés comme les premiers ennemis à poursuivre dans cette lutte de la civilisation contre le passé, à laquelle il donnait le nom de *Kulturkampf*. Puis vinrent aussitôt après les poursuites exercées contre les évêques d'Ermland et de Mayence qui refusaient d'obéir à cette loi (octobre). Peu après, le projet de loi sur les cercles qui devaient amener le démembrement du pouvoir féodal, venait en face dans la chambre haute une assez vive opposition pour que M. de Bismarck

crût devoir demander à l'empereur la nomination de vingt-cinq pairs dont les voix lui donneraient la majorité nécessaire à l'adoption de ce projet; mais, sentant son influence un moment compromise près du souverain par l'influence du parti catholique, il offrit, le 2 janvier 1873, sa démission de président du conseil, en alléguant des raisons de santé. L'empereur lui donna pour successeur le général de Roon, en lui témoignant par une lettre autographe l'intérêt qu'il prenait à son prompt rétablissement et le désir de lui voir consacrer encore « à la grande patrie allemande et à la patrie restreinte prussienne ses services éprouvés. » Ces souhaits ne tardèrent pas à se réaliser, car M. de Bismarck reentra aux affaires le 9 novembre 1873.

Dès son retour, la lutte un moment suspendue contre le clergé militant devint plus vive que jamais. Lors de la discussion par la Chambre des seigneurs d'un projet tendant à modifier les rapports de l'Église et de l'État, définis par les articles 15 et 18 de la constitution, M. de Bismarck, afin d'enlever un vote cette fois encore difficile à obtenir, exprima hautement ses griefs contre les dignitaires catholiques et nommément contre Mgr Ledochowski, archevêque de Posen, qui, au mépris d'un décret prescrivant l'enseignement de la langue allemande dans toutes les écoles des provinces annexées, enjoignait aux prêtres de son diocèse d'employer pour leurs instructions religieuses la langue parlée par la majorité de leurs élèves, c'est-à-dire le polonais. M. de Bismarck obtint le vote de la modification qu'il proposait, mais ne s'en tint pas là. Le conseil d'État se prononça bientôt (mai 1874) pour la suppression de diverses congrégations, notamment de celles des Rédemptoristes, de Saint-Lazare, de l'Esprit-Saint et du Sacré-Cœur, comme se trouvant sous le coup de la loi contre les jésuites, et la fermeture de leurs couvents eut lieu dans un délai de quelques mois. Les journaux ultramontains qui se firent l'écho des protestations de l'épiscopat ou qui exprimèrent leur propre opinion, furent poursuivis rigoureusement. Mgr Ledochowski, devenu en quelque sorte le chef du parti de la résistance, fut tour à tour privé de traitement, emprisonné, et enfin destitué; le prince-évêque de Breslau et la plupart des évêques de la Prusse subirent diverses condamnations à l'amende ou à l'internement dans une forteresse. La conséquence de cette politique d'intimidation fut l'accroissement de la minorité cléricale dans le Landtag et, à défaut de manifestations plus efficaces, l'accueil blessant fait par la presse officielle du Vatican à une phrase, d'ailleurs comminatoire, d'un discours de M. de Bismarck sur l'éventualité, alors imminente, de la mort de Pie IX.

L'irritation se traduisit bientôt par trois tentatives plus ou moins graves et presque simultanées: un Belge nommé Duchenne et un Autrichien, Wiesinger, offrirent l'un à l'archevêque de Paris, l'autre au P. Beckx, général des Jésuites, à Rome, d'assassiner M. de Bismarck; la proposition du premier entraîna de nouvelles dispositions plus sévères inscrites dans les lois pénales de la Belgique et de la Prusse pour la répression des excitations de cette nature; quant à Wiesinger, son procès ayant démontré des projets d'escroquerie et non d'homicide, il fut acquitté. L'émotion causée par ces deux affaires dura encore quand, le 13 juillet 1874, pendant un séjour du chancelier aux eaux de Kissingen, un jeune ouvrier tonnelier, appelé Kullmann, le blessa au bras droit d'un coup de pistolet. Arrêté aussitôt, et condamné, le 30 octobre suivant, à quatorze ans de travaux forcés, l'auteur de cet attentat appartenait à un cercle d'ouvriers catholiques, et l'o-

pinion publique vit dans son crime les effets de la lutte incessante du ministre contre le parti ultramontain. Une statue de M. de Bismarck fut érigée, en 1876, à la place où il avait failli périr.

La politique étrangère n'avait pas tenu moins de place dans ses préoccupations. Il avait préparé, en mai 1873, l'entrevue de Saint-Petersbourg entre les empereurs Guillaume, Alexandre et François II, qui rétablissait l'accord un moment menacé entre les puissances slaves et affermissait la prépondérance toujours combattue du chancelier sur son souverain. En janvier 1874, il obtenait du gouvernement français la réparation des violences de langage contenues dans certains mandements; le 4 août, il adressait aux puissances étrangères une circulaire pour les inviter à reconnaître le gouvernement espagnol, mais il envoyait sur les côtes d'Espagne deux canonnières, chargées de protéger les nationaux allemands et de donner satisfaction à l'opinion publique indignée de l'assassinat par les carlistes d'un correspondant de journaux, le capitaine Schmitt. Ces canonnières, furent, le 5 septembre, l'objet d'une attaque des bandes de don Carlos à laquelle elles ripostèrent aussitôt.

Les débats parlementaires provoquaient souvent l'intervention personnelle du prince de Bismarck, et parfois il s'y adonnait volontiers à toutes les violences de la parole. Témoin cette séance où un député catholique, M. de Mallinckrodt, vint rappeler, sur la foi du livre du général de La Marmora (*Un peu de lumière*), que M. de Bismarck, pour assurer ses projets contre l'Autriche, avait promis de céder à la France une portion du territoire allemand de la rive gauche du Rhin (16 janvier 1874); le chancelier s'élevait contre « un mensonge impudent, inventé pour noircir sa personne, » déclara, aux applaudissements tumultueux de l'Assemblée, qu'il n'avait jamais parlé de céder « un seul champ de trèfle de l'Allemagne. » Très-peu de temps après l'arrestation du comte d'Arnim (voy. ce nom), qu'il poursuivait d'une rancune impitoyable, sa politique fut attaquée par M. Jorg, député au Reichstag comme « irréfléchi et maladroit. » Le chancelier répliqua aussitôt et sa réponse fut couverte d'applaudissements (4 décembre 1874). Le lendemain, sur l'interpellation d'un autre député, M. Winthorst, il fut amené à s'expliquer sur la suppression de l'ambassade d'Allemagne près du Saint-Siège et rappela qu'en 1870, le nonce du pape à Munich, Mgr Meglia, avait déclaré que « la révolution pouvait seule sauver les catholiques. » Il fut moins heureux lors de la discussion d'une proposition tendant à rendre les députés inviolables pendant les sessions et qui avait pour but de les soustraire à la domination absolue que le chancelier aspirait toujours à exercer sur les chambres; l'adoption de cette proposition par 158 voix contre 151 irrita M. de Bismarck au point de lui faire offrir sa démission qu'il retira, le lendemain, à la suite d'un vote de confiance du Parlement. Il ne reprit la parole qu'à la session suivante, le 16 mars 1875, lors de la première lecture de la loi portant suppression des allocations fournies par l'État au clergé catholique. Durant ce débat, qui eut parfois un caractère passionné, M. de Bismarck exprima sa ferme résolution de toujours défendre la liberté de conscience des Allemands contre « les intrigues rancunières des jésuites et du pape. » Le 6 avril, le projet fut voté et sa présentation à la Chambre des seigneurs fournit de nouveau au chancelier l'occasion d'exposer les principes de sa politique en matière religieuse (16 avril). Le 4 juin, M. de Bismarck obtint,

pour raison de santé, un congé illimité, et pour le même motif, n'accompagna pas l'empereur Guillaume lors de son entrevue à Milan avec Victor-Emmanuel (octobre 1875). Cette absence fut très remarquée.

Les premiers mois de l'année 1876 s'écoulèrent sans amener aucune intervention directe de M. de Bismarck dans la politique intérieure ou étrangère. Toutefois, il contribua puissamment à l'incorporation du duché de Lauenbourg à l'empire d'Allemagne (juillet).

Les événements d'où la guerre d'Orient allait naître prouvèrent une fois de plus quelle place tenait la Prusse dans les démêlés diplomatiques, non par ses efforts pour jouer un rôle actif, mais par l'attitude qu'elle sut donner à sa neutralité armée. Le soulèvement de la Serbie, soutenue par les secours de toute nature de la Russie qui faisait ainsi, selon les propres expressions de M. de Bismarck, une guerre « officieuse » à la Turquie, dégénéra en une lutte longue et cruelle, sans que celui-ci se départit de sa réserve. Dans un grand discours adressé au Reichstag en février 1878, le chancelier, fidèle à ses sympathies pour le fait accompli, rappelait à l'Angleterre et à l'Autriche combien la situation militaire de la Russie lui assurait d'avantages et appliquait à cette puissance la parole évangélique : *beati possidentes*. Il comparait, dans ce même discours, la médiation de l'Allemagne au rôle d'un « courtier honnête. » Il faut chercher sa véritable pensée dans les entretiens familiers, dont il laissait volontiers colporter les traits saillants par les correspondants de journaux étrangers : « Je n'ai jamais vu un poisson faire la guerre à un cheval, » disait-il en parlant de l'Angleterre et de son intervention dans cette question d'Orient agitée à propos d'un « brin d'Herzégovine », qui, toujours selon lui, « ne valait pas les os d'un fusilier poméranien. »

Cette réserve savante, cette impassibilité feinte ou sincère ne tardèrent pas à porter leurs fruits; l'éphémère traité de San-Stefano (17 mars 1878) ne satisfaisant ni les parties belligérantes, ni les autres puissances, et un congrès étant jugé nécessaire, Berlin en fut le siège, et M. de Bismarck fut le président désigné par tous les membres de la réunion. Après une entrevue préliminaire qui eut lieu le 13 juin, le congrès commença, le 17, ses travaux et les poursuivit sans interruption jusqu'au 13 juillet, sous la direction prépondérante de M. de Bismarck dont jamais peut-être l'autorité n'eut plus de poids. Le traité fut signé, jour pour jour, au bout d'un mois. Jamais l'Europe n'avait vu mener aussi rondement des questions aussi considérables de remaniement de territoire, de déplacement d'intérêts et d'influence, et avec moins de souci des moyens d'exécution et des difficultés pouvant naître de solutions incomplètes ou hâtives. Prêt à tirer parti de ces difficultés pour l'avantage de l'Allemagne, M. de Bismarck, quelques mois plus tard (11 octobre 1878), obtenait de l'Autriche-Hongrie, absorbée par l'occupation militaire de la Bosnie et de l'Herzégovine, l'annulation de l'article 5 du traité de Prague relatif au règlement de l'ancienne question des provinces danoises annexées à l'Allemagne.

Au milieu de ce prestige et de cette domination en Europe, le prince de Bismarck se trouvait, à l'intérieur, en présence des symptômes d'une perturbation morale et sociale contre laquelle il ne concevait que des remèdes difficilement acceptés par les chambres et par l'opinion publique. Après la démoralisation et la fièvre de spéculations financières qui avaient été, pour les classes élevées et bourgeoises, le fruit des mil-

liards de la France, le peuple était à son tour travaillé par une agitation socialiste qui, à la veille même du congrès de Berlin, se manifestait par deux tentatives successives d'assassinat sur la personne de l'Empereur (11 mai et 2 juin 1878). Tandis que leurs auteurs, Hœdel et Nobiling, expiraient leur crime, l'un sur l'échafaud, l'autre par le suicide, M. de Bismarck que les journaux représentaient, depuis longtemps déjà, comme toujours entouré d'un escorte d'agents protecteurs, s'efforçait de rendre à son souverain et à lui-même la sécurité. Après avoir fait prononcer la dissolution de Reichstag (12 juin), il présentait à la Chambre renouvelée un projet de loi dictatoriale contre les socialistes (16 septembre) et prononçait plusieurs grands discours pour le faire adopter (19 octobre). Dans les nombreuses mesures d'expulsion qui suivirent, il ne craignit pas de comprendre trois députés au Reichstag, quelques jours avant la réouverture du parlement. Il faisait ensuite décréter le « petit état de siège » à Berlin pour la rentrée solennelle de l'empereur dans sa capitale (5 décembre) : solennité à laquelle son état de santé le dispensait de prendre part. Revenant encore une fois à son rêve de réglementation autoritaire des débats législatifs, il prépara pour les séances du Reichstag un projet de discipline intérieure qui souleva l'opinion libérale, en Allemagne comme à l'étranger, et qui, traité par les journaux anglais de « loi muselière », fit partout l'effet d'une tentative d'asservissement complet de la représentation nationale. Repoussé par les députés, le projet de discipline parlementaire fut reproduit par M. de Bismarck avec quelques adoucissements (février 1879).

Mais dans cette double lutte contre les socialistes et pour la restauration du principe d'autorité, M. de Bismarck s'était toujours montré très peu disposé à accueillir les offres de concours qui lui furent faites par le clergé catholique et la cour de Rome. Après la mort de Pie IX, des négociations furent reprises par son successeur, Léon XIII, pour amener des rapports moins hostiles entre l'Allemagne et le Saint-Siège, et l'on a plusieurs fois annoncé qu'elles étaient sur le point d'aboutir à une réconciliation. Toutefois le chancelier, par son ascendant sur l'empereur Guillaume, parvenait à maintenir dans leur intégrité, en face du Vatican, les droits de la société civile, et sous son inspiration, le ministre spécial des cultes, M. Falk (voy. ce nom), n'avait apporté aucune restriction sérieuse aux mesures prises auparavant contre les représentants des doctrines ultramontaines. Son prestige auprès du Reichstag parut faiblir dans la discussion relative à la demande d'autorisation de poursuivre les députés socialistes Fritzsche et Hasselmann pour infraction à l'article 18 de la loi contre les socialistes ; après de vifs débats, les poursuites furent refusées à la presque unanimité (19 février 1879).

En dehors de ses discours, de ses circulaires et de la brochure citée plus haut, on ne connaît de M. de Bismarck qu'un recueil épistolaire dont les originaux ont été revus par lui avant d'être publiés, en 1876, à Leipzig, par M. Koppen. Il a été traduit en français par M. Antonin Proust sous ce titre : *le Prince de Bismarck, sa correspondance* (même année, in-8). Malgré les suppressions que l'auteur a pu y pratiquer, ces lettres, presque toutes adressées à madame de Bismarck ou à madame d'Arnim, sœur du chancelier, ont paru fort intéressantes pour l'étude de ses premières années. Un autre livre qui fit énormément de bruit et dont le prince de Bismarck passa pour être l'inspirateur, sinon l'auteur, a été publié, en novembre 1878, sous le titre de *M. de*

*Bismarck et ses gens*, par M. Busch qui fut, de 1870 à 1873, attaché à sa personne. On y trouve, au milieu d'une foule d'anecdotes, de conversations, de relations d'une authenticité suspecte, l'expression systématiquement outragante de la haine du chancelier et de son esprit de dénigrement à l'égard de la France.

En quittant l'ambassade de Paris, M. de Bismarck, avait été nommé par Napoléon III grand-croix de la Légion d'honneur. En mars 1867, il reçut de Victor-Emmanuel le collier de l'Annonciade accompagné d'une lettre autographe. Les autres ordres européens dont il est membre, et qu'il est inutile d'énumérer ici, lui ont presque toujours été conférés avec solennité et, le plus souvent, les souverains y ont joint des insignes d'une valeur considérable.

**BISMARCK-BOHLEN** (Frédéric-Alexandre, comte DE), général allemand, né le 25 juin 1818 à Karlsbourg, en Poméranie, lieu d'origine de sa famille, fut élevé à l'école des Cadets et entra, en 1835, comme sous-lieutenant dans les dragons de la garde. En 1842, il accompagna en Amérique le prince Adalbert, avec qui il visita particulièrement le Brésil. A son retour, il obtint un congé de deux ans pour suivre les cours de l'Université de Berlin. Nommé lieutenant, en octobre 1845, il fut attaché, quelques mois plus tard, à la personne du prince Frédéric-Charles pendant son séjour à l'Université de Bonn. Il entra dans son régiment au mois de mars 1848, fut nommé, en 1849, chef d'escadron et attaché, en 1853, au service personnel du roi Frédéric-Guillaume IV qui en fit son aide-de-camp. A la mort de ce prince, il garda les mêmes fonctions auprès de son successeur le roi Guillaume. Nommé major en 1854, lieutenant-colonel en 1857, il eut, en sa qualité d'aide-de-camp, le commandement des gardes du corps et d'un régiment de hussards de la garde. Promu colonel le 31 mai 1859, il alla prendre le commandement de la 5<sup>e</sup> brigade de cavalerie à Francfort et devint major-général le 25 juin 1864. Pendant la guerre de 1866, il prit part, dans l'état-major de cavalerie de la première armée, aux divers engagements de la campagne de Bohême. A la fin de la même année, il fut nommé commandant de la ville de Hanovre et promu lieutenant-général. Le 7 janvier 1868, il fut appelé à Berlin comme commandant militaire de la capitale et chef de toute la Landsgensdarmrie. Dès le commencement de la guerre de 1870, il fut nommé, le 14 août, gouverneur-général de l'Alsace et de la Lorraine. Il alla d'abord s'installer à Haguenau, d'où il se transporta à Strasbourg le 7 octobre. Les Allemands vantent beaucoup les services qu'il rendit à son pays dans cette situation et prétendent qu'ils ont tempéré par sa modération naturelle les rieurs de la conquête. Il quitta ce poste en septembre 1871, fut nommé général de cavalerie et reçut de l'empereur le titre d'adjutant-général en disponibilité.

**BISSING** (Henriette KROHN, dame DE), femme de lettres allemande, née le 31 janvier 1798, à Worm (Mecklembourg-Schwerin), épousa, à l'âge de 16 ans, le lieutenant de Bissing et, en 1837, se retira avec son mari, devenu lieutenant-colonel, à Nienbourg, sur le Weser. — Elle est morte à Anklam, en janvier 1879.

Mme de Bissing a publié depuis 1840 un assez grand nombre de romans et de nouvelles, avec quelques recueils de poésies. Nous citerons parmi les romans : *Werner* (Hanovre, 1840); *la Famille Steinfels* (Ibid., 1841, 2 vol.); *Victorine* (Ibid., 1842, 2 vol.); *Waldheim* (Ibid., 1844, 2 vol.); *Minona* (1844); *Ivan* (1845, 2 vol.); *Don*

*Manoel Godoy* (1845, 3 vol.); *Lucretia Tornabuoni* (1846, 2 vol.); *Raimer Widrick* (1847, 3 vol.), etc.

**BISSON** (Louis-Auguste et Auguste-Rosalie), ou *Bisson frères*, artistes photographes français, nés à Paris, le premier le 1<sup>er</sup> avril 1814, le second le 29 avril 1826, sont fils du peintre héraldique Louis-François Bisson, qui a exécuté l'*Armoiral* de la Chambre des pairs et des grands ordres de la France. L'aîné, d'abord architecte, fut attaché en 1838 au service municipal de Paris. Occupé dès cette époque de l'étude de la chimie, il fut l'élève de MM. Dumas et Becquerel, et on lui doit, outre divers perfectionnements scientifiques des épreuves daguerriennes, la découverte du bronzage et du laitonnage de la fonte de fer et de zinc, devenu depuis l'objet d'une si grande exploitation industrielle. Le second se consacra pendant quelque temps au dessin et à la peinture héraldique pour lesquels il fut l'élève de son père.

En 1840, les deux frères s'associèrent pour exploiter et perfectionner l'art nouveau de Daguerre, de qui l'aîné avait reçu ses premières leçons. Ils ont concouru depuis aux principaux progrès de cet art et à ceux de la photographie. Indépendamment des vues et portraits qu'ils ont livrés au commerce, ils ont exécuté des travaux importants au point de vue de l'art et de la science, et ont été chargés de diverses publications et opérations officielles. De 1859 à 1862, M. Bisson jeune a accompli dans les hautes régions des Alpes de remarquables ascensions; il a atteint trois fois la cime du Mont-Blanc et en a reproduit photographiquement les divers aspects. Le *Moniteur universel* a publié la relation de ces expéditions périlleuses. Les frères Bisson ont obtenu, entre autres récompenses, des médailles d'argent aux expositions nationales de 1844 et 1849, une première médaille à l'Exposition universelle de 1855 à Paris et la médaille d'honneur à celle de Londres en 1862.

Parmi leurs grandes publications on remarque: la *Galerie des représentants à l'Assemblée nationale constituante* (1848-1850), contenant 900 lithographies, d'après des portraits au daguerrétype; l'*OEuvre de Rembrandt*, avec *Texte* de M. Ch. Blanc (1852 et suiv., in-fol.); l'*OEuvre complet d'Albert Durer* (1853 et suiv., in-4°); *Reproductions photographiques des plus beaux types d'architecture et de sculpture*, sous la direction de MM. Duban, de Gisors, Lefuel, Labrousse, Lassus, etc. (1853-1862, in-folio, plus de 200 planches), puis diverses séries de planches zoologiques, pathologiques, géologiques, etc., soit pour des savants, soit pour le gouvernement.

**BITTO** (Etienne DE), homme politique hongrois, né le 22 mars 1822, à Sarosfa, dans l'île de Schütt, étudia le droit à Presbourg, se fit homme de loi et devint notaire du comitat de Wieselbourg, puis de celui de Presbourg. Il représenta le district inférieur de l'île de Schütt au Reichstag de Pesth, en 1848, s'attacha au gouvernement révolutionnaire et dut fuir à l'étranger, en 1849, après la capitulation de Vilagos. Il rentra dans son pays deux ans plus tard. A partir de 1861, il fut constamment membre de la chambre basse dont il a été élu vice-président pour trois ans en 1869. Au mois de juin 1871, lorsque M. Horvath quitta le ministère, il prit dans le cabinet Andrassy le portefeuille de la justice. Il se mit résolument à la réorganisation des tribunaux et au renouvellement difficile du personnel judiciaire; mais il se retira du ministère au bout de quelques mois (14 novembre 1871), lorsque M. Lonyay en prit la présidence, et se rejeta avec une activité

nouvelle dans les luttes orageuses du parlement. Après la double chute du cabinet Lonyay et du cabinet Szlavy, M. Bitto devint, le 25 mars 1874, président du conseil des ministres. Mais malgré le choix qu'il fit de M. Ghyczy comme ministre des finances, pour se concilier la gauche constitutionnelle, il dut donner sa démission au bout de moins d'un an (14 février 1875). Il fut remplacé par le cabinet Wenckheim-Tisza.

**BIXIO** (Girolamo, dit *Nino*), officier italien, né à Gènes, en 1821, frère de l'ancien représentant français de ce nom, servit dans la marine sarde, comme Garibaldi, et la quitta vers 1844, pour commander un bâtiment de commerce. En 1847, il fut, à Gènes, un des promoteurs du mouvement qui décida le roi Charles-Albert à donner une constitution. En 1848 et 1849, il se signala dans la guerre contre l'Autriche, concourut à la défense de Venise, et surtout à celle de Rome: ce fut lui qui repoussa, lors de notre première attaque contre la ville, les forces insuffisantes du général Oudinot.

Après avoir navigué comme capitaine sur un bâtiment génois dans les mers du Sud, et avoir couru les aventures les plus périlleuses, il redevint en 1859 le compagnon d'armes de Garibaldi, commanda un bataillon des chasseurs des Alpes, et fut nommé colonel. Il a surtout pris une part importante à l'expédition de Sicile, au printemps de 1860, comme premier lieutenant de ce général. Il commandait le *Piemonte*, l'un des deux bâtiments qui portèrent le premier corps de volontaires et le débarquèrent à Marsala. Par l'ordre du jour du 19 juillet suivant, le dictateur l'éleva, en même temps que ses compagnons Cozenz, Medici et Carini, du grade de général de brigade à celui de major général. M. Bixio avait combattu aux premiers rangs à Calatafimi, et commandé une des colonnes d'attaque devant Palerme où il fut blessé. Il se signala également à la prise de Reggio, à la bataille de Volturne, et fut alors nommé lieutenant général.

Au milieu des difficultés de l'établissement de la monarchie italienne, M. Nino Bixio exerça pendant quelque temps assez d'influence sur le général Garibaldi, pour calmer les sentiments d'hostilité que celui-ci témoignait contre le ministre de Cavour et le rallier aux projets d'une politique modératrice. Il fit beaucoup d'efforts dans ce but au sein du parlement italien et au dehors, et l'opinion publique dans toute l'Europe suivit avec préoccupation ses démarches (1861). Il avait été élu député à Gènes, et sa candidature avait eu l'appui du ministère. A cette époque, considérant les observations du général Fanti sur les lieutenants de Garibaldi comme une insulte pour lui, il donna sa démission; mais les décrets royaux du 5 mai le confirmèrent dans son grade de lieutenant général du corps des volontaires italiens et l'investirent de diverses missions. L'année suivante, il fut transféré, avec son grade, dans l'armée régulière et mis à la disposition du ministère de la guerre (avril 1862). En octobre 1863, il fut nommé commandant militaire d'Alexandrie. Dans les derniers jours de 1865, il fut réélu député à Ancône.

L'année suivante, dans l'attente des événements que préparait l'alliance de l'Italie avec la Prusse, le général Bixio reçut le commandement d'une des divisions italiennes prêtes à entrer en campagne. Il couvrit avec elle la retraite de l'armée italienne après la défaite de Custoza (24 juillet 1866). Il quitta quelque temps après le service et prit la direction d'une société commerciale des mers du Sud. Mais à l'approche des événements de 1870, il demanda de nouveau un com-

mandement et fut mis à la tête de la division militaire de Livourne. Il prit part, au mois de septembre, à l'attaque de Rome par les Italiens, et fut chargé de l'assaut de la porte de Pancrace. Il résigna encore une fois ses fonctions pour prendre la direction d'une société de transports maritimes, et il se mit lui-même, avec le na ire *Maddeloni*, à la disposition du gouvernement hollandais pour le transport des troupes à Atchin. — Il est mort du choléra en rade de cette ville, le 16 décembre 1873.

**BIZOT DE FONTENY** (Pierre), homme politique français, député, né à Versailles le 20 août 1825, appartient à une ancienne et riche famille légitimiste de la Haute-Marne. Nommé sous-préfet de Vassy, le 7 septembre 1870, il prit possession de son poste le jour même de l'entrée de l'ennemi dans cette ville. Il lutta avec énergie contre les exigences des Prussiens, fut jeté en prison et condamné à un an d'internement dans une forteresse d'Allemagne et à 2000 francs d'amende. La conclusion de la paix le rendit à la liberté. Il reprit ses fonctions de sous-préfet et les garda jusqu'à la fin de juillet 1874. A cette époque, le général Chabaud-Latour, ministre de l'intérieur, l'ayant envoyé à Embrun (Hautes-Alpes), il donna sa démission, et se prononça pour une organisation définitive de la République, dans une lettre d'adieu aux maires de l'arrondissement. Aux élections générales de février 1876, choisi comme candidat républicain dans l'arrondissement de Langres, M. Bizot de Fonteny fut élu par 12 123 voix contre 11 125 obtenues par M. du Breuil de Saint-Germain, représentant sortant et candidat monarchiste. Il prit place au centre gauche et vota avec la majorité républicaine de la Chambre. Après l'acte du 16 mai, il fut un des 363 députés qui refusèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre qui suivirent la dissolution, il fut réélu, dans le même arrondissement, par 13 001 voix, contre 11 336 voix données à son même concurrent, devenu candidat officiel. \*

**BJOERNSON** (Bjoernstjerne), romancier et poète norvégien, est né à Quikne (Oesterdal), le 8 décembre 1832. Fils d'un pasteur de campagne, il se fit d'abord connaître par quelques articles et des feuilletons dans les journaux de son pays. La *Feuille populaire illustrée* (Illustr. Folkeblad) publia particulièrement de lui, à cette époque, *Aanum*, *Ole Stormsen*, *En munter Mand*, etc. Il passa les années 1856 et 1857 à Copenhague où l'étude de Baggesen, d'Elenschlaeger et des principaux écrivains danois exerça sur lui une grande influence. Il fournit alors à la *Patrie* (Faerdelandet) sa nouvelle de *Thrond*. Deux autres récits qui suivirent, *Arne* et *Synnaeve Solbakken*, contribuèrent beaucoup à la popularité de l'auteur; la dernière surtout, qui rappelle le genre d'Auerbach, est citée comme la peinture fidèle et poétique de la vie et de la nature dans ces régions appelées les Alpes norvégiennes. M. B. Bjoernson a aussi écrit pour le théâtre, notamment des tragédies, entre autres une *Marie Stuart*, ainsi que des traductions de pièces françaises (1864). On cite en outre : *Poésies et chants* (1870); *Sigurd Jorsalafar* (1872); *Brudstaaten* (1873).

**BJORLING** (Carl-Olaf), évêque suédois, né à Westeraes, le 17 octobre 1804, commença ses études à Gêfle et les termina à l'Université d'Upsal, où il fut reçu docteur en philosophie en 1830. Il entra alors au gymnase de Gêfle, comme répétiteur de mathématiques et y fit ensuite des

cours de philosophie, d'histoire, etc. Docteur en théologie, en 1844, il reçut les ordres et fut attaché à la paroisse d'Arboga. Il était en outre recteur du gymnase de Gêfle. Revenu dès 1852, comme doyen à Westerae, sa ville natale, il en devint évêque en 1866. Commandeur de l'ordre Suédois de l'Etoile du Nord depuis 1870, il en a été promu grand'croix.

M. Bjoerling a publié quelques savants ouvrages de philosophie, de théologie et d'histoire, tels que : *De Intuitumetis ejusque objecto dissertatio* (1830), *De Formâ imperii apud Græcos antiquissimâ dissertatio* (1840), *De Notione theologica practicæ commentatio* (1856), *Dogmata religionis christianæ ad formulam doctrinæ quæ libris confessorii ecclesiæ lutheranæ continetur, proposita* (1<sup>re</sup> partie, 1847; 2<sup>e</sup> éd., 1866; 2<sup>e</sup> partie, 1869).

**BLAAS** (Charles DE), peintre allemand, né à Nauders, petit village du Tyrol, le 28 avril 1815, se livra de lui-même à la peinture, qu'il apprit d'abord en faisant des copies. Après avoir donné des leçons de dessin, il alla faire des études régulières à l'Académie et dans les musées de Venise. Sa première toile historique lui valut, de l'empereur Ferdinand 1<sup>er</sup>, une pension de cinq années pour aller se perfectionner à Rome. En 1852, il fut nommé à Vienne professeur à l'Académie de peinture, mais à la mort du peintre Liparini, son ancien maître, il fut choisi pour le remplacer à l'École des beaux-arts de Venise (1856). En 1866 il retourna à Vienne et reprit sa place de professeur à l'Académie.

Il a exécuté un grand nombre de portraits, des sujets d'histoire, de genre et de religion, notamment : *la Séparation de Jacob et de Laban*, au musée de Vienne; *la Vie de Jésus-Christ*, suite de fresques exécutées dans l'église moderne de Foth, en Hongrie, une partie des fresques de la nouvelle cathédrale de Vienne; *la Bataille de Zentha* et *la Bataille de Nordlingen*, qu'il a fait repaître à l'Exposition de 1867. Son *Charlemagne visitant une école de garçons* a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. M. Ch. Blaas représentait l'Autriche dans le jury international de la même exposition. Il a envoyé un tableau, les *Paysans tyroliens*, à l'Exposition universelle de 1878.

**BLACHÈRE** (Ernest), député français, né à Largentière (Ardèche), en 1838, est petit-fils du conventionnel Privat de Garilhe. Il fit ses études à l'École militaire de Saint-Cyr et servit quelque temps dans l'armée. Il entra ensuite à l'École des hautes études fondée par M. Duruy, et s'occupa d'archéologie. Pendant la guerre, il commanda un bataillon de mobiles et devint, en 1871, maire de Largentière et conseiller général de l'Ardèche pour le canton du même nom. Il se présenta, comme candidat monarchiste, aux élections de février 1876, pour la nouvelle Chambre des députés, dans la 1<sup>re</sup> circonscription de l'arrondissement de Largentière et fut élu par 6931 voix, contre 4013 données à M. Odilon Barrot fils. Il siégea à droite et après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 158 députés qui accordèrent leur vote de confiance au cabinet de Broglie. Soutenu par l'administration aux élections du 14 octobre 1877, qui suivirent la dissolution, il fut réélu par 7720 voix. Il se montra l'un des députés les plus hostiles à l'établissement du nouveau régime, et l'on remarqua la vivacité de son interpellation au ministre de l'intérieur sur la recrudescence des agressions nocturnes à Paris, attribuée par lui à la désorganisation jetée dans les services de la police par l'épuration du personnel au point de

vue des intérêts républicains (17 février 1879). M. Blachère est genre du sénateur Tailhand, ancien ministre après le 24 mai 1873.

**BLACKBURN** (Henry), écrivain et dessinateur anglais, né à Portsmouth, le 15 février 1830, fit ses études au King's collège de Londres et fut en 1853, secrétaire particulier de M. E. Horsman, membre du Parlement. Il devint bientôt correspondant à l'étranger et critique d'art pour des journaux et revues de Londres. Après un voyage en Espagne et en Algérie (1853-1855), il fit une série de conférences qui ont été publiées. Il fut de 1870 à 1872, rédacteur en chef de la *London Society*. M. H. Blackburn a écrit et en partie illustré les ouvrages suivants : *Voyage en Espagne* (Travelling in Spain, 1866) ; *les Pyrénées* (The Pyr., illust. par G. Doré, 1867), *Artistes et Arabes* (Artists and Arabs, 1868) ; *la Normandie pittoresque* (Normandy picturesque, 1869) ; *l'Art dans les montagnes* (Art in the mountains, 1870) ; *l'Histoire du mystère de la Passion en Bavière* (The Story of the Passion-play in Bavaria, 1870) ; *les Montagnes du Harz*, (Harz Mountains, a tour in the Toy Country, 1873) ; *Catalogue illustré de la section des Beaux-Arts (Ecole anglaise) à l'Exposition universelle* (1878, in-8).

**BLACKIE** (John-Stuart), philologue, poète et publiciste anglais, né à Glasgow, en juillet 1809, fils d'un banquier d'Aberdeen, fit ses études universitaires dans cette dernière ville et à Edimbourg, puis alla les compléter à Göttingue et à Berlin. Après avoir cultivé également la littérature allemande et la philologie classique, il visita l'Italie, séjourna quelque temps à Rome et revint en Écosse. Inscrit au barreau, il ne plaida pas et se remit à ses études littéraires. Une traduction soignée du *Faust* de Goethe (1834) le fit remarquer et accueillir comme collaborateur de plusieurs revues (*Foreign Quarterly Review*, *Blackwood's Magazine*, *Westminster Review*), auxquelles il fournit de nombreux essais sur la littérature allemande. En 1841, il fut appelé à la chaire de littérature latine nouvellement créée au collège Marischal à Aberdeen. Il eut, comme professeur, un grand succès. Onze ans plus tard, il échangea cette chaire contre celle de langue et de littérature à l'Université d'Edimbourg. Il joignait à un remarquable talent d'élocution une sérieuse érudition classique dont témoignent plusieurs travaux spéciaux : une traduction d'*Eschyle* (Edimbourg, 1852) ; *Prononciation du grec, accent et quantité* (Pronunciation of greek, etc. ; ibid., 1852) ; *Discours sur la beauté*, avec exposition de la théorie du beau suivant Platon (*Discourse on Beauty*, with., etc. ; ibid., 1858) ; *Homère et l'Iliade* (Homer and the Iliad ; ibid., 1866), contenant la traduction du poème, dans le rythme des ballades, et une série de volumes d'essais critiques et de dissertations philologiques et archéologiques, notamment les *Horæ hellenicæ* (Londres et Edimbourg, 1874).

A part ces travaux d'érudition ou de critique littéraire, M. Blackie a donné plusieurs recueils distingués de poésies : *Chants et légendes de l'ancienne Grèce, et autres poèmes* (Lays and Legends of ancient Greece ; Edimbourg, 1857) ; *Poèmes anglais et latins* (Poems, english and latin, ibid., 1860) ; *Musa burschicosa*, livre de chansons d'étudiants (ibid., 1869) ; *Chants des montagnes et des îles* (Songs of the Highlands and Islands, Londres, 1872) ; *Chants de guerre des Allemands* (War Songs of the Germans, Edimbourg, 1870), publiés à l'occasion de la guerre franco-allemande sous l'inspiration des sentiments les plus hostiles à la France.

Le poète philologue a pris en outre une part active, comme publiciste, aux débats relatifs à la réforme des Universités écossaises et à l'agitation qui eut pour résultat l'abolition du *Test Act*, votée par le Parlement en 1859. Il se mêla aussi activement aux luttes engagées en faveur de la nationalité écossaise et publia, sur le bill de réforme de 1868, ainsi que sur les questions politiques du jour, un certain nombre de brochures et un volume d'*Opuscules politiques* (Political Tracts ; Edimbourg, 1868) Il prit parti avec non moins d'ardeur dans les querelles philosophiques du temps, et il fit à l'Institution royale de Londres des conférences qu'il réunit sous ce titre : *les Quatre phases de la morale, Socrate, Aristote, Christianisme et philosophie utilitaire*, (Four phases of Morals, ibid., 1871). Il a fait paraître en outre, un essai sur l'éducation intellectuelle, physique et morale, sous le titre de *Culture de soi-même*, (Essays on Self-Culture, etc. ; ibid., 1873).

**BLACKWELL** (miss Elisabeth), femme médecin américaine, est née à Bristol, le 3 février 1821. La mort de son père, émigré depuis longtemps à New-York, ayant plongé sa nombreuse famille dans la détresse, elle entreprit de l'en tirer. Aidée de ses deux sœurs aînées, elle ouvrit une école de filles, la dirigea pendant sept ans et ne se retira qu'après avoir assuré à tous les siens une honnête aisance (1843). Elle songea alors à mettre à exécution le projet, longuement médité par elle, d'étudier la médecine, dans la pensée d'élargir le champ de l'activité féminine. Elle consacra deux années entières à acquérir la connaissance des langues grecque et latine ; mais, lorsqu'elle voulut suivre des cours publics, l'accès lui en fut partout interdit, et elle dut se borner à accepter les conseils bénévoles que lui offrirent deux professeurs de la Caroline du Nord. Quant à l'anatomie, elle l'étudia à Philadelphie sous la direction du docteur Allen, qui l'admit à ses leçons particulières. Dans la même ville, elle obtint l'autorisation de suivre la clinique de l'hôpital Blockley, et plus tard elle profita de l'enseignement médical du collège de Genève à New-York. Pour subvenir aux frais des examens et à ses propres dépenses, elle donnait des leçons d'anglais et de musique.

En 1849, miss Blackwell fut reçue, à New-York, docteur en médecine, et sa thèse inaugurale sur les *Maladies des gens de mer* fut imprimée par les soins de la Faculté. L'année suivante, elle visita l'Angleterre, où elle reçut de ses confrères l'accueil le plus distingué. A Paris, où elle vint ensuite, on ne lui permit d'assister aux cours publics qu'à la condition de prendre le costume masculin, ce qu'en sa double qualité d'Anglaise et de puritaine, elle repoussa avec indignation. Néanmoins elle put, à l'hôpital de la Maternité, étudier quelque temps les maladies des femmes et des enfants. L'exemple donné par cette dame a porté ses fruits en Amérique, et une Académie de médecine, exclusivement consacrée à son sexe, a été ouverte en 1856, à New-York.

Miss Blackwell fit en 1859, un second voyage en Angleterre et y donna une série de conférences médicales. Elle a publié *les Lois de la Vie* (the Laws of Life), et plusieurs autres ouvrages de médecine et d'hygiène, tels que *la Religion de la santé* (the Religion of Health), traduit en français par Mme Hippolyte Meunier, (Paris, 1872).

Sa sœur, Mlle Emily BLACKWELL a aussi embrassé la carrière médicale, et a été reçue docteur en 1854. Après avoir complété ses études

dans les hôpitaux de New-York, Edimbourg, Paris et Londres, elle revint s'associer avec sa sœur Elisabeth dans la direction de son dispensaire pour femmes et enfants.

**BLACKWOOD** (John), libraire-éditeur anglais, né à Edimbourg, le 7 décembre 1818, fit d'excellentes études classiques, complétées par des voyages, par un assez long séjour en Italie et par la connaissance de plusieurs langues vivantes. En 1846, il prit la direction du *Blackwood's Magazine*, revue fondée en 1817, par son père, William Blackwood, qui la dirigea jusqu'en 1834, et remise aux mains de ses frères aînés, Alexandre et Robert, avant d'arriver dans les siennes. Elle conserva, sous sa direction, toute son importance, et resta, en Angleterre, l'un des principaux organes de la littérature générale, de la politique et de la philosophie. M. Blackwood s'est associé plus tard un quatrième frère, le major William Blackwood, pour la direction de la grande imprimerie-librairie fondée par leur père à Edimbourg et à Londres.

**BLAESER** (Gustave), sculpteur allemand, né à Dusseldorf, le 9 mai 1813, d'une famille de commerçants de Cologne, apprit le dessin dans sa ville natale, puis entra chez différents maîtres sculpteurs à Cologne, à Mayence et à Berlin où il fut particulièrement l'élève de Rauch. Après avoir été employé en sous-ordre à plusieurs grands travaux, il prit part, en 1843, au concours pour le monument de Beethoven à Bonn, et remporta un des prix. Il composa ensuite pour une des places de Berlin, le modèle d'une grande fontaine qui devait représenter allégoriquement les gloires de la Prusse, mais qui ne fut pas exécutée. En 1845, il se rendit à Rome, d'où il fut rappelé à Berlin pour exécuter un des huit groupes du pont du Château; ce groupe, représentant un *Guerrier assisté dans le combat par Minerve*, est une de ses œuvres capitales. On cite en outre de lui une statue colossale de l'*Apôtre Mathieu* pour l'église d'Helsingfors, le *Prophète Daniel* pour la coupole du Château de Berlin, la *Prusse* au nouveau musée de la même ville, plusieurs statues religieuses ou historiques, notamment une colossale statue équestre de *Frédéric-Guillaume IV* pour le pont du Rhin, à Cologne, et la statue de bronze de *Frédéric-Guillaume III* pour la même ville. On lui doit aussi un très grand nombre de bustes de souverains, d'hommes d'État, d'artistes, etc. Il a traité également avec succès la sculpture de genre. M. G. Blaeser a obtenu à l'Exposition universelle, en 1867, une médaille de 2<sup>e</sup> classe. — Il est mort à Canstatt le 20 avril 1874. \*

**BLAIR** (Francis-Preston), *junior*, homme politique et général américain, né à Lexington, dans le Kentucky, le 19 février 1821, est fils de Francis-Preston Blair qui rédigea pendant seize ans le *Globe* de Washington (1829-1845), et qui fut un des principaux organisateurs du parti républicain. Après avoir pris ses grades au collège Princeton, il étudia les lois à Saint-Louis. Sa santé l'ayant forcé d'interrompre sa carrière, il voyagea et explora les montagnes Rocheuses. Se trouvant au Nouveau-Mexique au commencement de la guerre entre le Mexique et les États-Unis, il s'engagea comme volontaire et fit partie de l'expédition jusqu'en 1847. De 1852 à 1860, il fut élu cinq fois au Congrès, comme représentant de Saint-Louis. Lorsque éclata la sécession, il fut un des premiers volontaires du Missouri et leva un régiment dont il fut colonel. Ses dissentiments avec le général Frémont ne l'empêchèrent pas d'avoir un avancement rapide et de devenir général. Après la sou-

mission des États du Sud, il y conserva une assez grande influence, et, en juillet 1868, il fut choisi comme candidat à la vice-présidence par la convention démocratique qui portait comme candidat à la présidence M. Horatio Seymour. — Il est mort à Saint-Louis (Missouri), le 8 juillet 1875.

Son frère aîné, Montgomery BLAIR, né dans le Kentucky, le 10 mai 1813, suivit l'école militaire de West-Point, et prit part, en 1835, à la guerre contre les Indiens Séminoles de la Floride. Il étudia ensuite le droit, se fit inscrire au barreau de Saint-Louis, et occupa divers postes dans le Missouri (1839-1849). En 1852, il passa, comme homme de loi, dans le Maryland. Suivant l'évolution politique de son père et de son frère, il quitta le parti démocratique pour le parti républicain. Nommé directeur général des postes par Lincoln en 1861, il garda ses fonctions jusqu'en 1864.

**BLAISE** (Adolphe-Gustave), économiste français, est né à Epinal (Vosges), le 17 juin 1811. Collaborateur de plusieurs feuilles quotidiennes, et surtout du *Journal des Économistes*, il a recueilli et publié, avec M. Joseph Garnier, le *Cours d'économie industrielle* fait au Conservatoire des arts et métiers par M. Blanqui (1836-39, 4 vol. in-8). En 1848, ses liaisons politiques avec les rédacteurs du *National* le firent nommer secrétaire général du département de la Seine-Inférieure; il garda ce poste quelques mois et revint à Paris traiter les questions d'économie politique, soit dans des annuaires et des revues, soit dans des écrits détachés tels que *l'Assistance publique* (1849), *Bordeaux, son commerce et son industrie* (1854, in-8), et *Observations sur les projets de loi concernant les sociétés à responsabilité limitée et la modification de l'article 28 du Code de Commerce* (1863, in-8). A la suite de l'Exposition universelle de 1855, M. Blaise, qui avait été secrétaire du jury international, a été décoré de la Légion d'honneur.

**BLAIZE** (Ange), publiciste français, né à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), le 28 décembre 1811, est le neveu de son illustre compatriote Lamennais. Après avoir été admis au barreau de Rennes, il vint à Paris, où ses opinions démocratiques lui donnèrent un facile accès dans les journaux de l'opposition; il y traita spécialement les matières d'économie et d'assistance publique. Deux ouvrages qu'il publia à cette époque : *des Monts-de-piété et des banques de prêt* (1843, in-8), et *des Commissionnaires au Mont-de-piété de Paris* (1844, in-8), ont acquis à cet écrivain une véritable autorité dans les questions relatives à cette institution, et lui valurent, en 1848, sa nomination de directeur du mont-de-piété de Paris. C'est à lui qu'on est redevable de la mesure administrative qui abaissa l'intérêt du prêt à 4 1/2 pour 100. Il a été remplacé en 1851 par M. Ledieu. Depuis la mort de son oncle, il a soutenu, au sujet de la publication de ses œuvres posthumes, un procès avec M. Forgues et fait paraître lui-même un important *Essai biographique sur M. F. de La Mennais* (1858, in-8). — Il est mort à Rennes le 14 février 1871.

**BLAKENEY** (Richard-Paul), ecclésiastique anglican et controversiste, né à Roscommon, le 2 juin 1820, fit ses études au Trinity College de Dublin, entra dans les ordres et fut attaché à diverses paroisses jusqu'en 1874. Il a écrit de nombreux ouvrages de controverse religieuse contre le catholicisme, notamment *Manuel de controverse papiste* (Manual of Romisch contro-

versy, 1851), qui a eu dix éditions; puis le *Livre des Prières ordinaires, son histoire et son interprétation* (the Book of Common prayer, in its history and int.; 1865; 3<sup>e</sup> éd., 1870), et *Catéchisme du livre de prières* (Catechism of the prayer book, 1869); enfin un *Catéchisme protestant* (Protestant Catechism, 1851), qui n'a pas eu moins de soixante éditions.

**BLAKESLEY** (Joseph-Williams), ecclésiastique et écrivain anglais, né en 1808, fit ses études au Trinity College de Cambridge, dont il devint plus tard membre et tuteur. Il y fit deux séries de sermons, qui furent publiées sous le titre de *Conciones academicæ*. Après avoir rempli diverses fonctions ecclésiastiques et universitaires, il devint, en 1872, doyen de Lincoln. Il a écrit au *Times*, sous la signature : « Hertfordshire Incumbent. » Il a publié la *Vie d'Aristote*, et *Eramen critique de quelques questions d'histoire littéraire* (the Life of Aristotle, witha critical examination, etc., 1839); une édition d'Hérodote, dans la *Bibliotheca Classica* (1854); *Quatre mois en Algérie, et visite à Carthage* (Four months in Algeria, with a visit to C., 1859).

**BLANC** (Jean-Joseph-Louis), publiciste et homme politique français, est né à Madrid, le 29 octobre 1811 et fut baptisé le lendemain, à la paroisse de Saint-Sébastien, sous les prénoms de Juan-José-Carlos-Luis. Sa famille, originaire du Rouergue, avait beaucoup souffert et vu périr son chef sous la Terreur. Son père était inspecteur général des finances en Espagne, sous le gouvernement de Joseph Bonaparte. Sa mère appartenait à la famille Pozzo di Borgo. Amené en France, à la chute de l'Empire, le jeune Louis Blanc fit ses études au collège de Rodez. Il en sortit à la révolution de 1830 et rejoignit son père à Paris. A peine âgé de dix-neuf ans, il se vit forcé par la position de sa famille de chercher dans le travail des moyens d'existence, et donna des leçons de mathématiques. Il put toutefois compléter ses études à l'aide d'une petite pension qu'il recevait de son oncle Ferri-Pisani. En 1831, il entra, comme clerc, chez un avoué de la Cour royale. Dès cette époque, M de Flaugergue, ancien président de la Chambre des Députés, et ami de sa famille, se plut à l'initier à la vie politique. Chargé, en 1832, de l'éducation du fils de M. Hallette, mécanicien d'Arras, M. L. Blanc habita deux ans cette ville, publia dans le *Progrès du Pas-de-Calais* divers articles de politique et de littérature, et composa trois ouvrages couronnés par l'académie d'Arras : le poème de *Mirabeau*; un autre poème sur *l'Hôtel des Invalides*, et *l'Éloge de Manuel*.

M. Louis Blanc revint à Paris après ces succès et se mêla bientôt à la rédaction des feuilles politiques avancées. Il donna quelques articles au *National*, entre autres une *Appréciation du XVIII<sup>e</sup> siècle*, dans laquelle il se prononçait énergiquement pour Rousseau contre Voltaire, le représentant, à ses yeux, des classes bourgeoises. Il fut un des collaborateurs de la *Revue républicaine*, que supprimèrent au bout de quelques mois les lois de septembre (1835). Il écrivit ensuite, sous la direction de Sarrans jeune, dans la *Nouvelle Minerve*. En 1836, il devint rédacteur en chef du journal le *Bon Sens*, dont il conserva la direction jusqu'en 1838. Il la quitta pour fonder une autre feuille radicale, la *Revue du progrès politique, social et littéraire*, où il traita toutes les questions sociales à l'ordre du jour. Le 15 août 1839, il y fit paraître un *Compte rendu des idées napoléoniennes* qui fit une vive sensation. Peu de jours après, il était victime d'un

attentat dont les auteurs sont demeurés inconnus. Rentrant le soir dans son domicile de la rue Louis-le-Grand, il fut violemment attaqué, frappé de coups, et laissé pour mort. Il garda le lit plusieurs semaines des suites de ses blessures.

C'est dans la *Revue du progrès* que M. Louis Blanc donna, pour la première fois, sa fameuse théorie de *l'Organisation du travail*, qui fut ensuite imprimée à part (Paris, 1840, in-32, 1841, in-12, etc.). Là, déroulant tous ses plans de réforme sociale, il attribue la misère des masses à l'individualisme, et à la concurrence qui en résulte, et réclame « l'absorption de l'individu dans une vaste solidarité où chacun aurait selon ses besoins et ne donnerait que selon ses facultés ». Une conséquence de ce système était l'égalité des salaires, malgré l'inégalité du travail produit. Dans l'atelier social, le mobile de l'intérêt individuel, ainsi que tout mobile égoïste, n'avait pas d'action; il était remplacé par le dévouement de chacun au bien de tous.

Bientôt très connu comme publiciste, M. Louis Blanc se fit encore une plus grande réputation comme historien. Le succès de son *Histoire de dix ans*, de 1830 à 1840, fut immense (Paris, 1841 et suiv., tom. I-V, in-8; quatre édit. simultanées). Il était dû à la fois au caractère de certains faits révélés, à l'ardeur passionnée qui transformait parfois l'histoire en pamphlet, et au soin, souvent même excessif, du style, qui tournait volontiers à la pompe académique. Ce livre était l'interprète populaire de toutes les plaintes de l'opposition contre la dynastie de Juillet. L'auteur voulut en préparer plus directement la chute par son *Histoire de la révolution française* (1847, tome I et II, in-8), dont le premier volume, formé de monographies historiques et littéraires, annonçait ouvertement l'avènement du socialisme, et faisait remonter les origines de la Révolution de 1789 par delà Luther.

La popularité de M. Louis Blanc auprès des ouvriers de Paris le fit porter parmi les membres du gouvernement provisoire, lors du nouveau triomphe de la Révolution, en 1848. Ses adeptes attendaient de lui l'atelier social et l'organisation du travail. Ce fut sur sa proposition que l'on décréta l'abolition de la peine de mort en matière politique. Il proposa avec moins de bonheur la création d'un ministère du *Progrès*, et offrit sa démission. Mais il la retira sur les instances de ses collègues du gouvernement, qui craignaient que sa retraite ne provoquât des troubles dans la rue. En revanche, il fit créer une commission permanente dite *Commission de gouvernement pour les travailleurs*, dont il fut le président, et qui siégea sur les bancs des Pairs, au Luxembourg. L'ouverture des conférences du Luxembourg produisit dans tout le pays un effet prodigieux, et excita ici des espérances qui allaient jusqu'à l'attendrissement, là l'effroi et la stupeur. C'était tout le vieux monde social qu'on venait discuter, et qu'on se disposait, avec toute la pompe officielle, à jeter par terre. Au milieu des discours ou plutôt des hymnes en l'honneur de l'organisation du travail, on appela en congrès mixte ouvriers et maîtres, pour donner plus d'autorité aux solutions qui seraient adoptées en faveur des travailleurs. Débordés bientôt par les événements, les hommes du Luxembourg, « les pairs du travail, » comme les appelait M. Louis Blanc, rejetèrent sur la contre-révolution l'impossibilité radicale où ils se sentaient de rien faire de praticable et de durable, au nom des doctrines idéales de leur jeune chef.

L'enthousiasme dont il fut d'abord l'objet, prit plus d'une fois un caractère menaçant contre les autres membres du gouvernement provisoire. La



manifestation formidable du 17 mars, où promenade des 200 000 hommes, était une sorte d'invitation à la dictature, qui lui était adressée par le prolétariat et le socialisme. M. Louis Blanc ne se sentit pas assez fort pour la prendre, et essayer par elle l'application de son système, il usa de son autorité toute révolutionnaire pour maintenir l'ordre, et l'eut bientôt perdue. La protestation du 16 avril contre le communisme était autant dirigée contre lui que contre M. Cabet. Avec les conférences du Luxembourg, on rapporte souvent à tort à M. Louis Blanc la création des ateliers nationaux qui ont tant compromis la République. L'auteur de l'*Organisation du travail*, à raison même des principes de son atelier idéal, fut complètement étranger à cette mesure essentiellement pratique, prise par les membres les plus modérés du gouvernement comme un expédient nécessaire, au lendemain d'une révolution et dans ces temps de crise, mais dont l'extension et la prolongation étaient pleines de périls.

M. Louis Blanc fut nommé représentant du peuple à Paris, le vingt-neuvième sur trente-quatre, et fut élu aussi en Corse. Il siégea peu de temps à l'Assemblée constituante. Parmi les comptes rendus que firent les membres du gouvernement provisoire de leur administration, aux applaudissements si bruyants de l'Assemblée, le sien rencontra le moins de faveur. Quelques jours plus tard, il était traité en accusé, en ennemi. Au milieu des troubles du 15 mai, il faillit être écrasé par l'émeute, puis massacré par quelques gardes nationaux, à la fureur desquels quelques représentants, entre autres M. de La Rochejaquelein et Fr. Arago, ne l'arrachèrent qu'avec peine. Impliqués ensuite dans les poursuites auxquelles le 15 mai donna lieu, et accusé, sans preuves, d'avoir accompagné M. Barbès à l'Hôtel de ville, il fut protégé une première fois par le vote de l'Assemblée (3 juin), qui refusa l'autorisation de poursuivre, demandée par MM. Portalis et Landrin. Cette autorisation fut accordée enfin, sur une nouvelle instance du ministre public, dans la nuit du 25 au 26 août, par une majorité de 504 voix contre 252. M. Louis Blanc se déroba pendant le scrutin et reçut asile chez un représentant, adversaire de ses opinions, M. d'Aragon; il put gagner la frontière de la Belgique, d'où il passa en Angleterre. Il continua dans l'exil ses travaux de publiciste et d'historien. Il avait épousé, à Brighton, le 25 octobre 1865, Mlle Christina Groh, morte à Paris, le 21 avril 1876.

A la fin de l'année 1869, lors de l'évolution libérale d'où sortit le cabinet du 2 janvier, le bruit courut que M. Louis Blanc allait rentrer en France, mais il resta à Londres jusqu'après la révolution du 4 septembre 1870, et n'arriva à Paris que le 8. Espérant encore une intervention des puissances neutres, plusieurs citoyens le pressèrent de retourner en Angleterre pour éclairer le cabinet Gladstone, et exciter les sympathies du peuple anglais en faveur de la France. Le gouvernement de la défense nationale, « comptant sur le dévouement et le patriotisme de M. Louis Blanc, » s'associa au vœu qui lui était exprimé (24 septembre); mais l'investissement de Paris et le refus de sauf-conduit par l'état-major général prussien, en empêchèrent la réalisation. Au commencement du mois d'octobre, l'agitation pour les élections municipales en présence, il se prononça contre toute tentative ayant pour but d'ébranler le gouvernement de la Défense nationale, voulant à tout prix « éviter toute chance de collision en présence de l'ennemi ». Lors de la tentative insurrectionnelle de 31 octobre, il fut porté, sans son consentement, sur les

listes du Comité de salut public, reçut de nombreuses députations, mais refusa absolument de prêter son influence ou son nom à un mouvement qu'il réprouvait. Aux élections municipales du 5 novembre, il déclina de nouveau toute candidature. Quelques jours après, au moment du refus de l'armistice, il adressa aux Parisiens une lettre éloquent pour les engager à la résistance à outrance. Dès les premiers jours de janvier, il adjura encore la population, dans un document rendu public, « de briser le cercle de fer qui l'étreignait, » ajoutant que le seul dénouement possible du siège « c'était le dénouement héroïque. »

Après la capitulation, M. Louis Blanc qui déclarait ne reconnaître à l'Assemblée nationale convoquée, qu'un seul droit, celui de faire la paix ou la guerre, fut élu, le 8 février 1871, représentant de la Seine, le premier sur quarante-trois, par 216 471 voix, sur 328 970 votants. Il protesta, lors de la nomination de M. Thiers comme chef du pouvoir exécutif, contre le rapport de la commission qui semblait n'admettre la République qu'à titre provisoire, et soutint « que la République était la forme nécessaire de la souveraineté nationale. » Il protesta aussi d'avance contre une paix qui livrerait à la Prusse, l'Alsace et la Lorraine, et réclama, à tout prix, l'intégrité du territoire (1<sup>er</sup> mars). Dans la séance du 6 mars, il déposa sur le bureau de l'Assemblée, un projet de loi obligeant les membres du gouvernement de la Défense nationale à rendre compte de tous les actes politiques et militaires de leur administration. Cette proposition avait surtout en vue le général Trochu, dont, pendant le siège, il avait énergiquement blâmé, dans le *Temps* et dans le *Rappel*, le système de temporisation. Lors de l'insurrection du 18 mars, il reconnut la légitimité de la revendication des franchises municipales, mais combattit vivement les prétentions de la Commune au gouvernement central. Porté, malgré lui, comme candidat à la Commune, aux élections du 26, dans le 14<sup>e</sup> arrondissement, il obtint, sans être élu, 5680 voix. Dans l'Assemblée nationale, où il avait pris place à l'extrême gauche, il combattit par ses votes et par sa parole les diverses tentatives de restauration monarchique; parmi ses principaux discours, il faut rappeler ceux qu'il prononça en faveur du retour de l'Assemblée à Paris, sur la loi électorale municipale, contre l'organisation du Sénat et sur l'adoption des lois constitutionnelles. Il se déclara hautement pour une Assemblée unique, et lors du vote de l'amendement Wallon, il soutint que « la République ne doit pas être mise au vote, parce qu'elle ne peut pas être mise en question. » Il adopta toutefois cet amendement avec les diverses fractions de la gauche.

M. Louis Blanc, porté aux élections sénatoriales de la Seine (janvier 1876), ne réunit que 87 voix sur 227 électeurs; mais, le 20 février suivant, il fut élu trois fois député; dans le 5<sup>e</sup> arrondissement, par 9822 suffrages sur 15 306 votants; dans le 13<sup>e</sup> arrondissement, par 6938 sur 8436; dans la 1<sup>re</sup> circonscription de Saint-Denis par 8386 sur 11 988. Il opta pour le 5<sup>e</sup> arrondissement et alla siéger à l'extrême gauche. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu, dans le 5<sup>e</sup> arrondissement, par 12 228 voix sur 15 400 votants. M. L. Blanc resta dans la Chambre, un des chefs de cette minorité de l'extrême gauche toujours prête à se compter sur les questions de principes et se refusant, avant comme après la démission et le remplacement du maréchal de Mac-Mahon, aux transactions

aux attermolements de la politique opportuniste. C'est ainsi qu'à l'ouverture de la session de 1879, au milieu d'une crise ministérielle et gouvernementale, il présenta et soutint devant la seconde chambre, en faveur des condamnés politiques de la Commune, le même projet d'amnistie pleine et entière que M. Victor Hugo portait devant le Sénat (janvier-février 1879).

Outre un certain nombre de brochures politiques et quelques écrits de polémique (*Appel aux honnêtes gens*, 1849, in-12; *Catéchisme des socialistes*, 1849, in-16 et in-18; *Pages d'histoire de la révolution de Février*, 1850; *Plus de Girondins; la République une et indivisible*, 1851, in-18, etc.), M. Louis Blanc a publié, pendant deux ans, un journal mensuel, le *Nouveau monde* (15 juillet 1849 — 15 juillet 1851), et a surtout poursuivi avec ardeur l'achèvement de son *Histoire de la Révolution française* (1852-1862, tom. III-XII, in-8, nouv. édit. 1868 et 1872, 2 vol. in-4, illustrés), qui contient tour à tour des documents curieux et des plaidoyers chaleureux en faveur des principes, des hommes ou des actes représentant plus particulièrement l'époque révolutionnaire. La réimpression de cette histoire et de celle de M. Michelet, en 1868, l'a occasionné, entre les deux écrivains révolutionnaires, une intéressante polémique. En 1857, M. L. Blanc fournit, pendant six mois, une correspondance de Londres au *Courrier de Paris*, sous le pseudonyme de *Weller*. Il a été, depuis, le correspondant anonyme du *Temps* et de plusieurs autres journaux français. Il finit par signer de son nom, dans le *Temps*, ses *Lettres de Londres*, qui furent très-remarquées et dont il a fait paraître un recueil considérable, sous le titre de *Lettres sur l'Angleterre* (1866-67, 4 vol. in-8). Il a publié en anglais et en français, la réfutation d'une *Année de révolution*, de lord Normanby, sous ce titre : *Révolutions historiques* (Londres et Paris, 1859, in-8) : repris et complété, ce travail est devenu une *Histoire de la Révolution de 1848* (1870, 2 vol. in-18). Enfin, il a réuni ses articles du *Rappel* sous le titre de *Questions d'aujourd'hui et de demain* (1873-74, 2 vol. in-18). En 1876, il entreprit la publication d'un journal quotidien, *l'Homme libre*, qui disparut au bout de quelques mois et dont il avait d'ailleurs abandonné la direction à la suite d'un différend avec un des rédacteurs de cette feuille.

BLANC (Auguste-Alexandre-Philippe-Charles), littérateur français, né le 15 novembre 1813, à Castres (Tarn), est le frère du précédent. Après avoir cultivé la gravure, il rédigea des comptes rendus du Salon et des articles de critique artistique dans le *Bon Sens* et la *Revue du progrès* que dirigeait son frère. Il collabora ensuite au *Courrier Français*, à *l'Artiste*, au *Journal de Rouen*, et devint, en 1841, rédacteur en chef du *Propagateur de l'Aube*, puis du *Journal de l'Œuvre* qui dura peu. En 1842, il publia à Paris *l'Almanach du mois*. Lors de la révolution de Février 1848, M. Ch. Blanc fut appelé à la direction des beaux-arts, où il fut maintenu jusqu'en 1852. Il reprit les mêmes fonctions en novembre 1870; il se signala pendant cette nouvelle administration par quelques réformes dans l'organisation des salons annuels et par l'impulsion qu'il donna aux travaux du *Musée des copies*, interrompus après la chute de M. Thiers. Dénoncé à plusieurs reprises par les journaux conservateurs, M. Ch. Blanc fut révoqué le 24 décembre 1873 et remplacé par M. de Chennevières. En novembre 1868, il fut nommé membre de l'Académie des beaux-arts

en remplacement de M. Walewski. Après avoir disputé à M. Caro le fauteuil de M. Vitet à l'Académie française, il fut élu le 8 juin 1876, membre de cette Académie en remplacement de M. de Carné. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 1<sup>er</sup> juillet 1872, et nommé professeur d'esthétique et d'histoire de l'art au Collège de France par décret du 26 mars 1878.

On a de lui : *Histoire des peintres français au XIX<sup>e</sup> siècle* (1845, in-8), dont il n'a paru que le premier volume; *les Peintres des fêtes galantes* (1853), qui comprennent Watteau, Lancret, Pater et Boucher; *l'Œuvre de Rembrandt* (1853, in-fol., 1859-1864, t. I-III, in-8; nouv. éditions, 1868, 2 vol. in-8 et 1873, 2 volumes in-4 avec eaux-fortes et héliogravures); une notice biographique sur *Grandville* (1855, in-32); *les Trésors de l'art à Manchester* (1857, in-18); *De Paris à Venise. Notes au crayon* (1857, in-18); *le Trésor de la curiosité* (2 vol. in-8). M. Ch. Blanc a été, avec MM. Delaborde, P. Mantz, Silvestre, Ph. Chasles, Thoré, Chaumelin, etc., le principal auteur de l'importante *Histoire des Peintres de toutes les écoles* (1849-1875, 630 livr. illustrées, formant 14 volumes in-4); on lui doit encore : *Grammaire des arts du dessin*, architecture, peinture, gravure, etc. (1867, in-8, avec fig.), ouvrage qui, en 1868, a disputé sérieusement le prix biennal de l'Empereur décerné par l'Académie des beaux-arts; *Ingres, sa vie et ses ouvrages* (1870, gr. in-8 avec portraits et planches); *les Artistes de mon temps* (1876, gr. in-8, avec gr.); *Voyage de la Haute-Egypte* (1876, in-8, avec 80 dessins). Il a été jusqu'en 1870 le rédacteur en chef de la *Gazette des beaux-arts*, fondée en 1859. Il a aussi publié dans le *Temps* la critique de plusieurs Salons et fourni à ce journal de nombreux articles d'esthétique et de bibliographie.

BLANC (Pierre), député français, né à Beaufort (Savoie), le 19 juin 1806, fut avant l'annexion, député au Parlement sarde. Avocat à Chambéry depuis 1836, il n'aborda la carrière politique, comme Français, qu'en 1876, en se portant aux élections pour la Chambre des députés, dans l'arrondissement d'Albertville, comme candidat républicain. Il fut élu par 4403 voix contre 2204 obtenues par le candidat conservateur. Il fit partie de la majorité républicaine et après l'acte du 16 mai, il fut un des 363 qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglio. Aux élections du 14 octobre qui suivirent la dissolution, M. P. Blanc fut réélu par 4539 voix contre 2856 obtenues par M. Rosset de Tours, conseiller à la Cour de Chambéry, candidat officiel et bonapartiste. \*

BLANC (Adolphe), violoniste et compositeur français, né à Manosque (Basses-Alpes), le 24 juin 1828, fut envoyé à Paris à l'âge de treize ans, entra au Conservatoire en 1841, dans une classe de violon, et y obtint au concours un prix de cet instrument, ainsi qu'un premier prix de solfège. Il y fit ensuite des études de composition sous la direction d'Halévy. Cet artiste, qui s'est distingué par le genre sérieux de ses compositions, a publié un certain nombre d'œuvres, notamment des *Sonates*, des *Trios*, des *Quatuors*, des *Quintettes*, un *Septuor*, etc. On connaît encore de M. Blanc quelques morceaux de chant, entre autres : *les Danses chantées*; une opérette : *les Deux billets*, et un opéra-comique qui a obtenu une médaille et une mention honorable de la Société de Sainte-Cécile de Bordeaux, ainsi que plusieurs chœurs composés pour les Orphéons, honorés de diverses médailles d'or. L'Institut (Académie des beaux-arts), dans sa séance du

4 octobre 1862, lui a décerné à l'unanimité le prix Chartier, pour la musique. Il a été quelque temps chef d'orchestre au Théâtre-Lyrique.

**BLANC** (Xavier), sénateur français, né à Gap, le 5 août 1817, reçu avocat dès l'âge de vingt ans, s'inscrivit aussitôt au barreau de sa ville natale, fit quatre ans plus tard, parti du conseil de l'ordre et en fut élu vingt-quatre fois bâtonnier. Membre du conseil général des Hautes-Alpes, depuis 1846, pour le canton de Saint-Etienne-en-Devolux, il fut à deux reprises, en 1848 et en 1870, chargé par intérim de l'administration du département; à ce titre, lors des élections de février 1871, il protégea hautement le suffrage universel, contre toute pression administrative. Depuis la fin de 1871, il fit partie de la commission départementale et la présida. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il se présenta comme candidat républicain et fut nommé le second sur deux, par 188 voix sur 238 électeurs. M. X. Blanc prit place dans les rangs de la gauche du Sénat, avec laquelle il a constamment voté. Rapporteur ou président de plusieurs commissions, il a pris une part importante en 1877 et 1878, à la discussion du code rural.

**BLANC** (Paul-Joseph), peintre français, né à Paris le 25 janvier 1846, élève de MM. Cabanel et Bin, obtint en 1867 un 2<sup>e</sup> accessit pour le concours du prix de Rome (*Thétis apportant à Achille les armes forgées par Vulcain*) décerné à Henri Regnault et remporta ce prix en 1867 pour le *Meurtre de Laïus par Œdipe*. De Rome même il envoya la *Première saute* (1864); *Persée* (1870) et *L'Enlèvement du Palladium* (1872); aux expositions suivantes, *l'Invasion* (1873); *la Délivrance*; *Le vœu de Clovis à la bataille de Tolbiac et son baptême*, avec frise, esquisse de peintures destinées à l'église du Panthéon (1876). M. Blanc a obtenu une médaille en 1870, une autre médaille le 1<sup>re</sup> classe en 1872, et la décoration de la Légion d'honneur le 10 juillet 1878.

**BLANC-SAINTE-BONNET** (Antoine-Joseph-Élisée-Adolphe), philosophe français, né en 1815, à Lyon, est fils d'un magistrat. Il fit ses études sous la direction de l'abbé Noiro et devint un des rares disciples de Balanche. Il publia, à l'âge de vingt-cinq ans, un traité de métaphysique intitulé : *De l'Union spirituelle* (1841, 3 vol. in-8), où il prétendait démontrer, d'après les théories palinogénésiques, la constitution de la société et son but au delà des temps. Il a donné depuis : *Restauration française* (1851, in-8; 2<sup>e</sup> édit. 1873, in-8); *la Légitimité* (Tournai, 1873, in-8); *la Douleur*, (1878) in-8, etc. Il collabora à la *Revue des Deux-Mondes*. En 1845, M. Blanc-Saint-Bonnet a été décoré de la Légion d'honneur.

**BLANCHARD** (Émile), naturaliste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 6 mars 1820, est fils du peintre Em.-Théoph. Blanchard, qui fut chirurgien militaire à la fin de l'Empire et dirigea ses études d'une manière spéciale sur les animaux articulés, se consacra aux recherches d'anatomie et de physiologie, en 1847. Nommé aide-naturaliste au Muséum, professeur titulaire de zoologie en 1862, il a rempli, en outre, de 1844 à 1857, des missions scientifiques en Italie et en Sicile. Ses mémoires, ayant pour objet les animaux sans vertèbres, ont été insérés dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* ou dans les *Annales des sciences naturelles*. Ses *Recherches sur l'organisation des vers* (in-4, avec atlas de 25 pl.) lui ont valu, en 1854, le prix décerné par l'Académie des sciences. Membre de la Société philoma-

tique de Paris, de l'Académie de Philadelphie, de diverses Sociétés entomologiques, etc., il a été élu membre de l'Académie des sciences (section d'anatomie et zoologie), en remplacement d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, le 10 février 1862. Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1860 et promu officier le 4 mars 1875.

M. Emile Blanchard a publié, outre les travaux précédents : *Histoire naturelle des insectes orthoptères, névroptères, etc.* (1840) in-8; *Catalogue de la collection entomologique du Muséum* (1850-1851, 2 vol.); *la Zoologie agricole* (1854 et suiv., in-4 avec planches); *Organisation du règne animal* (1851-1864, livraisons. 1 à 36, in-4); *les Poissons des eaux douces de la France* (1866. in-8); *les Insectes, métamorphoses, mœurs et instincts* (1867, in-8, 2<sup>e</sup> édit. 1876, in-8, 40 pl.); une édition des *Insectes et Zoophytes dans le Règne animal*, de G. Cuvier. Il a collaboré également à la *Revue des Deux-Mondes*.

**BLANCHARD** (Henri-Pétros-Léon-Pharamond), peintre français, né à la Guillotière (Rhône), le 27 février 1805, vint à Paris en 1819, entra à l'École des beaux-arts et suivit les ateliers de Chasselat et de Gros. Il exécuta de nombreux voyages dans presque toutes les parties du monde, en Espagne (1833), en Afrique, au Mexique, où il fit partie de l'expédition française (1838), en Allemagne, dans le midi de la France et, en septembre 1856, en Russie, où il assista au sacre du tzar.

Les absences fréquentes de M. Pharamond Blanchard ne l'ont pas empêché de figurer à la plupart des Expositions annuelles depuis 1833. Ses principaux sujets appartiennent à peu près à tous les genres et à tous les climats. Nous citerons : *Courses de taureaux*, *la Chapelle ardente*, *les Contrebardiers* (1836), *le brigand José Maria*, *le Désarmement de la Vera-Cruz* (1840), à Versailles; *Fernand Cortez*, *la Rue d'El-Alari à Tanger*, *les Funérailles d'un Maure*, *Musicien arabe*, *Joueurs mexicains*. *L'Encaissement du Rhône*, près de Bellegarde, *San Isidro Labrador*, patron de Madrid, *Souvenirs des bords du Rhin* et *l'Intérieur de l'église de Chatou*. Il avait envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : *Vasco Nuñez de Balboa découvrant la mer du Sud*, tableau acquis par l'État, et *la Vallée de Josphat*; il exposa au Salon de 1861 : une *Pêche aux équilles*, et trois aquarelles : *le Khleb-sol*, *Fête donnée au prince Bariantinski dans le temple des adorateurs du feu à Bahou* (Caucase), *Retour de la pêche à Tréport*; à celui de 1865 : une *Marche d'une division de l'armée française sur Mexico* et deux aquarelles : *Intérieur d'une cour de ferme à Chatou*, *la Djigietofka, au Caucase*. Il a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille pour le paysage en 1836, et la décoration de la Légion d'honneur le 5 mai 1840.

M. Ph. Blanchard a, en outre, donné d'innombrables dessins dans divers recueils et publications pittoresques, notamment dans *l'Illustration*. En 1855, il a publié *l'Itinéraire historique et descriptif de Paris à Constantinople* (in-12, planches). — Il est mort à Paris le 19 décembre 1873.

**BLANCHARD** (Auguste-Thomas-Marie), graveur français, né à Paris, le 18 mai 1819, fut élève de son père, obtint un second prix de gravure au concours de l'Institut et se consacra surtout à la reproduction des œuvres capitales de l'école moderne. Il a notamment exposé, depuis 1843 : *le Repos en Égypte*, d'après Bouchot; *Tête de Christ*, *l'Ange Gabriel*, d'après Pau. Delaroche; *le Christ rémunérateur*, *Faust et Marguerite*, d'après Ary Scheffer; *Portrait de l'Empereur*, d'après M. Ed.

Dubufe; les *Fumeurs*, d'après M. Meissonier, qui ont figuré, avec plusieurs des sujets précédents, à l'Exposition universelle de 1855; *Jupiter et Antiope*, d'après le Corrège (1857); *le Jour du Derby à Epsom*, d'après M. Friih, *les Joueurs d'échecs*, d'après M. Meissonier (1864); *le Mariage de la princesse royale d'Angleterre avec le prince Frédéric-Guillaume de Prusse*, d'après John Philip (1866), etc. La plupart de ces gravures ont reparu à l'Exposition universelle de 1867. M. Blanchard a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1843, une 2<sup>e</sup> en 1847, une 1<sup>re</sup> en 1857, une mention en 1855 et une 3<sup>e</sup> médaille en 1867. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861. A l'Exposition universelle de 1878, où il avait envoyé cinq gravures, entre autres la *Fête des Vendanges à Rome*, d'après M. Alma-Tadema, il a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille.

**BLANCHARD** (Edward-Leman), écrivain et auteur dramatique anglais, fils d'un acteur distingué de Covent-Garden, est né le 11 décembre 1820. Il débuta de fort bonne heure dans les publications périodiques. A 25 ans, il était déjà connu comme rédacteur en chef du *Chamber's London Journal*, auteur des *Guides descriptifs des chemins de fer de Bradshaw*, et d'une série de petits ouvrages, contes, essais, drames, farces, etc. Plus tard, il publia le *Shakspeare* de Wiloughby, la *Description de l'Angleterre et du pays de Galles* (England and Wales delineated) et deux romans: *Temple Bar*, et *l'Homme sans destinée*, (the Man without a Destiny). Il a écrit aussi environ 80 pièces de théâtre dont la plupart sont des farces de Noël et des fées mythologiques. Pendant vingt-cinq années, il en a fourni régulièrement ces sortes de pièces au théâtre de Drury-Lane. Vers 1863, il fit partie de la direction littéraire du *Daily Telegraph*.

**BLANCHARD** (Jules), statuaire français, né à Puiseaux (Loiret), le 25 mai 1832, fut élève de M. Jouffroy, débuta au Salon de 1859, par la *Résurrection du fils de la veuve de Naïm*, bas-relief, en pierre, et exposa les années suivantes: *Portrait de M. F. Bisson*, buste terre cuite (1861); *un Faune dans l'ivresse et Gaulois combattant*, statues plâtre, portrait de *Mme J. Hunabelle*, buste marbre (1863); *Portraits de Mme J.-B.*, buste marbre, et de *M. P. D.*, buste terre cuite (1864); *Samson lançant les renards dans les blés des Philistins*, statue plâtre (1865); *un Jeune équilibriste*, statue plâtre (1866) dont la répétition en bronze a figuré à l'Exposition universelle de 1867 et a été acquise par Napoléon III; *Chasseresse*, statue plâtre (1867); *le Drame, la Comédie, la Musique et la Danse*, modèles demi-grandeur de figures destinées au fronton du théâtre d'Angoulême (1869); *la Bouche de la vérité*, statue plâtre (1870) réexposée en marbre en 1872 avec *Bethsabée*, statue plâtre, réexposée en marbre en 1875; *Jeune faune*, statue plâtre, *Portrait de Mlle G.-F.*, buste marbre (1873); *Mgr Buquet, la Foi, l'Espérance*, figures plâtre, destinées au tombeau élevé à ce prélat dans l'église des Carmes (1875); *un Faune*, statue bronze; *portrait de Mme Paul P.*, buste terre cuite (1876); *Hercule et Omphale*, groupe plâtre, (1877); *Mgr Dupanloup*, buste plâtre (1878). M. Jules Blanchard a obtenu deux médailles en 1866 et 1867 et une médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1873.

**BLANCHARD** (Edouard-Théophile), peintre français, né à Paris, le 18 avril 1844, élève de Picot et de M. Cabanel, obtint en 1866 un 3<sup>e</sup> accessit au concours du prix de Rome, un 2<sup>e</sup> à celui de 1867 et le prix en 1868 pour *la Mort d'Asytanax*. Il exposa en 1867 un *Panneau de salle à manger*, peint en collaboration avec Henri Regnault et

M. G. Clairin, et envoya de Rome une *Courtisane* (1872); on a vu depuis de cet artiste: *Hylas entraîné par les nymphes*; *Hérodiade*; *Portrait du jeune ...* (1874); portraits de *Mme de M.*, de *M. O*; *Cortigiana* (1875); *portrait d'enfant, le Lutrin*, (1876); *portrait de Mme la Duchesse de Castiglione Colonna* (1877); *le Bouffon* (1878). M. Blanchard a obtenu en 1872 une médaille de 2<sup>e</sup> classe et une de 1<sup>re</sup> classe en 1874.

**BLANCHE** (Antoine-Émile), médecin français, né à Paris, en 1820, et fils du célèbre aliéniste Esprit Blanche, mort en 1852, a pris, à cette dernière date, la direction de l'établissement de Passy fondé par son père. Décoré de la Légion d'honneur en 1856, il a été promu officier le 7 août 1870. M. Em. Blanche a été fréquemment choisi par les tribunaux pour juger de l'état mental des accusés et des prévenus. Il n'a écrit que sa thèse inaugurale: *Du Cathétérisme œsophagien chez les aliénés* (1848) et la *Description d'un mandrin articulé de son invention*, spécialement destiné à ses malades.

**BLANCHE** (Antoine-Georges), magistrat et criminaliste français, de la même famille que le précédent, né à Rouen le 29 septembre 1808, reçu docteur en droit en 1832, fut longtemps avocat général à Rouen, puis procureur général à Riom et en 1835 avocat général à la Cour de cassation où il devint premier avocat général en 1871. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1860 et commandeur le 6 août 1874. — Il est mort à Paris le 13 avril 1875.

M. A.-G. Blanche, praticien connu aux affaires et juriconsulte instruit, est auteur d'*Études pratiques sur le Code pénal* (1861-1872, tome I-VII, in-8), formant un véritable traité de jurisprudence, et d'où il a extrait un volume d'*Études sur les contraventions de police* (1872, in-8). On a remarqué, pour les tendances progressives, ses deux discours de rentrée sur la *Législation commerciale*, et sur *l'Étude comparée de la législation criminelle en France avec la loi criminelle en Angleterre*.

**BLANCHE** (Alfred-Pierre), administrateur français, frère du précédent, né à Rouen, le 3 novembre 1816, avocat à la Cour d'appel de Paris depuis 1837, fut nommé, en 1848, directeur de l'École d'administration. Après avoir été successivement secrétaire général du ministère de l'Intérieur (avril-novembre 1851), du ministère d'État (avril 1852-juliet 1858) et du nouveau ministère de l'Algérie et des colonies pendant toute sa durée (juillet 1858-décembre 1860), il devint conseiller d'État en service ordinaire, en janvier 1861. Quatre ans plus tard (novembre 1865), il fut appelé aux fonctions de secrétaire général de la Seine, en reprenant la situation de conseiller d'État en service ordinaire hors sections, qu'il avait déjà occupée de 1857 à 1861. M. Blanche, associé par sa position aux derniers actes de l'administration de M. Haussmann, fut chargé de les défendre comme commissaire du gouvernement, devant le Corps législatif. A la suite du décret impérial du 5 janvier 1870, qui relevait M. Haussmann de ses fonctions, il donna sa démission qui ne fut point acceptée. Lors de la formation du ministère Palikao (10 août), M. Chevreau, préfet de la Seine, ayant reçu le portefeuille de l'intérieur, M. Alfred Blanche chargé de l'intérim, eut à préparer l'approvisionnement de Paris et l'armement de la garde nationale. Après la révolution du 4 septembre, il se tint éloigné des affaires publiques et reprit sa place au barreau de Paris. Il a été promu officier de la

Légion d'honneur le 13 août 1855 et commandeur le 12 août 1866.

On a de M. Alf. Blanche : *Répertoire d'administration départementale et communale, ou Table duodécennale de l'École des communes, etc.* (1846, in-8). Il a dirigé le *Dictionnaire général de l'administration* (1847 et suiv., gr. in-8; 2<sup>e</sup> édit. avec supplément, 1860), et achevé, avec M. Boulatignier, les *Instituts du droit administratif*, du baron de Gérando (tomes IV et V, 1846).

M. Armand BLANCHET né en 1813, reçu docteur en droit en 1839, longtemps avocat au barreau de Caen, bâtonnier de l'ordre et chevalier de la Légion d'honneur, a été nommé, en 1867, conseiller à la cour d'appel de la même ville.

BLANCHECOTTE (Augustine-Malvina SOUVILLE, dame), femme de lettres française, née à Paris vers 1830, s'est fait connaître par des recueils poétiques estimés et par une collaboration fréquente à divers journaux et revues, principalement au *Constitutionnel*, au *Journal officiel*, à la *Revue de France*. Outre les études littéraires qu'elle y a publiées, on doit à Mme Blanchecotte : *Rêves et Réalités* (1856, in-18, 3<sup>e</sup> édit., 1876) poésies couronnées par l'Académie française; *Impressions d'une femme*, pensées, sentiments et portraits (1867, in-18); *Tablettes d'une femme pendant la Commune* (1872, in-18); *les Militantes*, poésies (1876, in-18); *le Long de la vie*, nouvelles impressions d'une femme (1876, in-18). Mme Blanchecotte a écrit une introduction pour un recueil de sentences et de poésies arabes : *Les Quatrains de Kheyam*, traduits par J.-B. Nicolas (Impr. imp., 1866, gr. in-8).

BLANCHEMAIN (Jean-Baptiste-Prosper), littérateur français, né à Rouen le 16 juillet 1816, fut reçu avocat en 1838, et entra cette même année comme rédacteur au ministère de l'intérieur, dont il devint plus tard le bibliothécaire. En 1842, il épousa la fille unique de M. Boissel, député de la Seine, et commença peu après à se faire connaître par ses poésies et ses publications bibliographiques. Il obtint deux mentions aux concours de l'Académie française en 1837 et 1843, et fut reçu maître ès jeux floraux en 1853.

On a de lui *Poèmes et Poésies* (1845, in-18 et in-8, 2<sup>e</sup> édition, 1853, 3<sup>e</sup> édition, 1866); *Foi, Espérance et Charité* (1853 et 1866, in-18); *Idéal, poésies* (1857 et 1866, in-18); *Poésies complètes* (1858, in-18); *Oeuvres poétiques de Vauquelin des Yveteux, poète normand du dix-septième siècle* (1854, in-8); *Oeuvres inédites de Ronsard* (1855, in-8, in-4, in-fol.); *Oeuvres complètes de Pierre de Ronsard* (1856-1868, 8 vol. in-16); *Bibliothèque eizvirienne*; *Oeuvres poétiques de François Maynard, œuvres inédites, la Philandre* (Paris et Genève, 1864, 3 vol., in-18); *le vicomte de Beauchesne* (1875, in-8), etc.

BLANCHET (M.... P.... Alphonse), mathématicien français, né en 1813, fut admis à l'École polytechnique en 1832, et sortit dans l'artillerie en 1834. Il donna sa démission en 1835, pour se vouer à l'enseignement. Cinq ans après, il fut choisi pour directeur des études mathématiques (1840) de l'École préparatoire annexée au collège Sainte-Barbe. En octobre 1867, il donna sa démission et peu après il se consacra à la fondation du collège Monge, dont son gendre, M. Godard, a pris ensuite la direction.

Auteur d'une édition augmentée et modifiée des *Éléments de géométrie* de Legendre (1845, 13 planches; 3<sup>e</sup> édit., 1854), M. Blanchet est surtout connu par l'impulsion qu'il a donnée à l'enseignement des mathématiques dans l'établissement

libre dont la direction scientifique lui était confiée, et dont les succès extraordinaires lui ont valu, à la suite du concours de 1858, la décoration de la Légion d'honneur.

BLANCHET (Paul-Auguste-Charles), industriel français, né à Paris, en 1819, entra, pour quelques mois, à l'École polytechnique en 1838, y fut admis une seconde fois en 1840 et fit deux ans partie du génie militaire. Sous-lieutenant démissionnaire à la fin de 1843, il remplaça son père dans la fabrique de pianos que celui-ci dirigeait depuis plus de trente ans avec M. Roller, la première qui ait construit, en France, dès 1826, les pianos droits. Il succéda à M. Roller en 1852 et figura seul à l'Exposition universelle de 1855, où il obtint une médaille de première classe et la décoration de la Légion d'honneur. M. C. Blanchet a professé pendant plusieurs années un des cours gratuits de l'Association philanthropique.

BLANDIN (Eugène), homme politique et député français, né à Villeneuve-les-Couverts (Côte-d'Or), le 28 juillet 1830, fut avoué à Épernay où il s'était fixé depuis longtemps, puis s'associa dans une maison de commerce de vins de Champagne. Nommé maire d'Épernay, le 17 juin 1871, il se signala par l'impartialité de son administration et fut élu, l'année suivante, conseiller général pour cette même ville. Porté aux élections générales de février 1871, sur la liste républicaine pour l'Assemblée nationale, il avait réuni plus de 28 000 suffrages. Aux élections du 20 février 1876, il fut élu député par 13 813 voix, pour l'arrondissement d'Épernay. Il prit place à gauche et vota constamment avec la majorité républicaine de la nouvelle Chambre. Il fut un des 363 députés qui, après l'acte du 16 mai, refusèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre qui suivirent la dissolution, il fut réélu par 14 810 voix, contre 9 361 obtenues par M. Chandon de Briailles. M. Blandin a été décoré de la Légion d'honneur en octobre 1872, pour « dévouement et énergie pendant l'occupation. »

BLANGER (Benjamin-Joseph), prélat français, est né à Abbeville (Somme), le 19 mars 1821. Précédemment vicaire général de Saint-Pierre et curé de Fort-de-France (Martinique), il a été nommé évêque de la Basse-Terre par décret du 21 mars 1873, préconisé le 25 juillet, et sacré à Paris à Saint-Sulpice, le 29 septembre de la même année. Il a obtenu du pape Pie IX, pour lui et ses successeurs, le privilège de se faire précéder de la croix archiepiscopale dans son diocèse. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

BLANKENBURG (Henri), officier et publiciste allemand, né le 16 octobre 1820, près de Cologne, entra dans le génie militaire prussien et fut chargé de quelques importantes constructions. Passant ensuite dans le service actif, il fut attaché à l'état-major en 1857 et parvint au grade de lieutenant-colonel. Il quitta alors l'armée pour se livrer aux travaux historiques et littéraires. Il a écrit dans plusieurs recueils périodiques, notamment dans la *Gazette de Silésie* et collaboré à l'*Unsere Zeit*. De 1870 à 1873, il a fait partie de la Chambre des députés prussienne.

On cite de M. Blankenburg, entre autres publications séparées : *la Guerre allemande de 1866* (der deutsche Krieg von 1866; Leipzig, 1868) et *la guerre civile des États-Unis de l'Amérique du Nord, jusqu'à l'élection présidentielle de 1868* (die innern Kaempfe der Nordamerick. Union bis, etc; Leipzig, 1869).

**BLANQUI** (Louis-Auguste), homme politique français, né au Puget-Théniers (Alpes-Maritimes) le 7 février 1805, est le frère puîné d'Adolphe Blanqui, l'économiste, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, mort le 28 janvier 1854. Étudiant à Paris, après avoir rempli les fonctions de précepteur particulier, il suivit tour à tour les cours de droit et de médecine. Sa passion pour la politique le jeta de bonne heure dans toutes les affiliations secrètes. Blessé, en 1827, dans l'affaire de la rue Saint-Denis, il reprit les armes aux journées de 1830 et fut décoré de la croix de Juillet. Il eut part depuis à toutes les conspirations et à toutes les émeutes. Membre de la Société des amis du peuple, il fut d'abord impliqué dans le *Procès des dix-neuf*, et se défendit en accusant, avec une extrême véhémence de langage, le gouvernement de Juillet d'indifférence et de cruauté calculée envers le prolétariat. Il fut condamné à un an de prison et à deux cents francs d'amende. Dans le procès d'avril, il ne figura pas devant la Chambre des Pairs parmi les accusés, mais parmi leurs défenseurs. L'année suivante, il fut traduit en police correctionnelle, sous prévention d'association illicite et de fabrication de poudre de guerre (affaire de la rue de Lourcine). Il subissait sa peine, lorsque l'amnistie de 1837 lui rendit la liberté.

M. Blanqui, après avoir fait partie de la Société des familles, travailla, avec MM. Raisant, Lamieussens et Martin-Bernard, à la transformer en une société plus agissante, celle des Saisons, qui, avec celle des Montagnards, tenta, le 12 mai 1839, sous sa conduite et sous celle de Barbès, la dernière prise d'armes contre le gouvernement de Louis-Philippe. L'émeute fut facilement écrasée, et M. Blanqui, après avoir échappé, pendant six mois, aux recherches de la police, fut pris, traduit devant la Chambre des Pairs et condamné à mort, sans vouloir se défendre (janvier 1840). La peine fut commuée, au dernier moment, en celle de la détention perpétuelle. Envoyé au mont Saint-Michel, il y subit, avec les autres prisonniers politiques, des traitements qui servirent longtemps de texte à des accusations contre la monarchie de Juillet. Épuisé, presque mourant, il fut transporté à Tours et trouva, dans l'hospice de cette ville, avec son ami et disciple en révolution, M. Huber, toutes les douceurs compatibles avec la privation de la liberté.

La révolution triomphait à peine, le 24 février 1848, que M. Blanqui accourut à Paris pour surveiller et menacer le gouvernement provisoire. Il forma le club de la Société républicaine centrale, qui avait ses séances au Conservatoire et qui fut la cause des grandes agitations populaires de cette première période. M. Blanqui fut l'âme et le chef de ces trois journées, échelonnées de mois en mois, qui perdirent son parti et compromirent la République. La première, celle du 17 mars, avait à peine échoué, qu'il eut une grave épreuve à traverser. Au moment où son nom était une menace, même pour les hommes les plus avancés du gouvernement, il parut tout à coup, dans la *Revue rétrospective* de M. Taschereau, une pièce trouvée dans les papiers de l'ex-roi, qui contenait les révélations les plus détaillées sur les anciens complices de M. Blanqui et qui semblait ne pouvoir être attribuée qu'à M. Blanqui lui-même. Sommé de se justifier par tout son parti, notamment par Barbès, qui témoignait déjà contre lui un extrême éloignement, il redoubla ses attaques contre le gouvernement provisoire et détermina la manifestation populaire du 16 avril.

L'Assemblée nationale constituante n'était pas réunie depuis huit jours, que M. Blanqui se mêla

très activement à l'organisation de la troisième manifestation révolutionnaire, connue sous le nom d'attentat du 15 mai. Prêchée à son club, consommée par lui-même et ses amis, cette tentative à laquelle il fut entraîné, dit-on, malgré lui, par l'impatience de son parti, lui fut attribuée tout entière. A la tête des masses qui envahirent la salle des séances et porteur de la pétition en faveur de la nationalité polonaise, il parut à la tribune, demanda la reconstitution de l'ancienne Pologne et rappela la misère du peuple. Huber alla plus loin et proclama la dissolution de l'Assemblée. Mais la force resta à la légalité; M. Blanqui put fuir et se cacher pendant une douzaine de jours, puis fut saisi, jugé par la Haute Cour de Bourges, devant laquelle éclatèrent ses dissentiments avec Barbès, et condamné à dix ans de prison, qu'il subit à Belle-Ile, puis à Corte en Corsica. L'amnistie générale de 1859 lui rendit la liberté. Au mois de mars 1861, il fut arrêté, au retour de Londres, sous l'inculpation de société secrète, et condamné, pour ce chef, à quatre ans de prison, cinq cents francs d'amende et cinq ans de privation des droits civiques, par le tribunal de police correctionnelle de Paris (16 juin) : le jugement fut confirmé, le 17 juillet, par la Cour impériale. Au mois de janvier 1862, M. Blanqui obtint d'être transporté de Sainte-Pélagie dans une maison de santé.

A la nouvelle de la révolution du 4 septembre 1870, il accourut à Paris et y fonda la *Patrie en danger*, feuille révolutionnaire qui devint l'organe de quelques clubs radicaux socialistes. M. Blanqui y demandait l'institution de la Commune, la suppression des cultes, l'affectation des églises à des usages nationaux, l'enrôlement forcé et l'armement des prêtres, la construction des barricades, la révélation des richesses dissimulées, la mise en commun et le rationnement des subsistances, etc. Nommé chef du 169<sup>e</sup> bataillon de la garde nationale, à Montmartre, il ne fut pas réélu après la manifestation du 10 octobre, qui préludait à la tentative insurrectionnelle du 31. Ce jour-là, M. Blanqui fut, pendant quelques heures, membre du Comité de salut public, ordonna la mise en arrestation des membres du gouvernement de la Défense, tenta vainement de faire occuper la Préfecture de police, et envoya des commissaires dans tous les secteurs pour en surveiller les commandants. A l'arrivée des forces de l'ordre, il fut arrêté par le 17<sup>e</sup> bataillon. Relâché le lendemain, puis recherché de nouveau, après qu'une instruction eut été ordonnée contre les chefs du 31 octobre, il réussit à se cacher jusqu'au moment où fut rendue une ordonnance de non-lieu arrachée à la faiblesse du gouvernement. Il reprit la rédaction de la *Patrie en danger*, qui cessa de paraître le 6 décembre suivant, faute de ressources. Après l'armistice, M. Blanqui s'éloigna de Paris; il figura néanmoins sur les listes radicales, aux élections du 8 février 1871, obtint, sans être nommé, 52 389 voix sur 328 970 votants, et, au moment de l'insurrection du 18 mars, fut élu membre de la Commune, dans le 18<sup>e</sup> arrondissement, par 14 953 suffrages. Arrêté dans le Midi par ordre de M. Thiers, et conduit au fort du Taureau, prison d'État sur les côtes de Bretagne, il refusa de répondre à tout interrogatoire, et fut maintenu au secret pendant plus de quatre mois. Traduit devant le 4<sup>e</sup> conseil de guerre, siégeant à Versailles, il consentit enfin à se défendre. Ayant été condamné à mort par contumace, le 10 mars, pour séquestration avec violences d'un capitaine de la garde nationale, il eut d'abord à purger cette condamnation, puis à répondre à l'accusation d'excitation à la guerre civile. Il fit citer

comme témoins à décharge tous les membres du gouvernement de la Défense, présents à Paris au moment de la tentative du 31 octobre. Les débats commencèrent le 14 février 1872, et donnèrent lieu à divers incidents. M. Blanqui fut condamné à la déportation dans une enceinte fortifiée. Un premier pourvoi pour vice de forme ayant été accueilli, un second conseil de guerre confirma la sentence des premiers juges; un nouveau pourvoi fut rejeté, à la fin du mois de mai 1872, et la condamnation devint définitive. Le mauvais état de la santé de M. Blanqui fit retarder son départ pour la Nouvelle-Calédonie et après un internement provisoire au fort Quélern, il passa dans la maison centrale de Clairvaux. Le bruit de sa mort courut à plusieurs reprises.

On avait mis son nom en avant dans diverses élections partielles, mais cette candidature de protestation n'avait obtenu, à Marseille comme à Paris, qu'un nombre de voix insignifiant, lorsqu'à la suite des premiers décrets d'amnistie, signés par M. Grévy, président de la République, la presse radicale réclama hautement la mise en liberté des vieux conspirateurs et plusieurs députés de l'extrême gauche portèrent cette revendication à la tribune. En même temps, la candidature de M. Blanqui était posée dans la 1<sup>re</sup> circonscription de Bordeaux, où allait avoir lieu une élection partielle. Bien que légalement inéligible, il recueillit au premier tour de scrutin (6 avril 1879) 3673 voix sur 12000 votants et fut élu au second tour (20 avril) par 6801 suffrages; son concurrent, M. A. Lavertujon, en avait obtenu 5330. Le gouvernement s'abstint de proclamer au *Journal officiel* le résultat de l'élection qui fut annulée par la Chambre (3 juin), et, laissant s'écouler le délai pendant lequel il aurait pu accorder à M. Blanqui le bénéfice de l'amnistie, il se contenta de la gracier (9 juin), ce qui le maintenait dans sa situation d'inéligible. Aussitôt libre, M. Blanqui se rendit à Bordeaux pour soutenir en personne une nouvelle candidature, menaçant de perpétuer le conflit entre le pouvoir républicain et le suffrage universel.

Dans ses derniers loisirs de prison, M. Blanqui a écrit un livre intitulé : *L'Éternité dans les astres*, hypothèses astronomiques (1872, in-18).

**BLASIUS** (Ernest), chirurgien allemand, né à Berlin, le 20 novembre 1802, étudia à l'Institut de médecine et de chirurgie de sa ville natale. Reçu docteur dès 1833, il fut, pendant quatre ans, chirurgien militaire, puis exerça quelque temps la médecine à Berlin. Il passa ensuite à Halle, où il prit un rang distingué comme professeur, comme praticien. — Il y est mort le 11 juillet 1875. Parmi ses ouvrages nous citerons : *Manuel d'acurgie* (Handbuch der Akiurgie, Halle, 1830-1832, 3 vol.; 2<sup>e</sup> édit., 1839-1842), traduit en plusieurs langues; *Atlas acurgie* (Akiurgische Abbildungen, Berlin, 1831-1833; 2<sup>e</sup> édit., 1841-1844, avec texte); *Leçons d'acurgie* (Lehrbuch der Akiurgie, Halle, 1835; 2<sup>e</sup> édit., 1846), sorte d'abrégé du précédent; *Dictionnaire général de chirurgie et d'ophtalmologie* (Handwörterbuch der gesammten Chirurgie und Augenheilkunde, Berlin, 1836-1838, 4 vol.); *l'Incision diagonale, nouvelle méthode d'amputation* (der Schrägschnitt, Berlin, 1836); *Études de chirurgie pratique* (Beitraege zur praktischen Chirurgie, Berlin, 1848); *Résumé de clinique chirurgicale, ophtalmologique de l'université de Halle* (Schlussericht über die chirurgisch, etc., Halle, 1868, etc.).

**BLAU** (Ernest-Otto-Frédéric-Hermann), diplomate et orientaliste allemand, né le 21 avril 1828, à Nordhausen, suivit le gymnase de cette ville

où son père était professeur, puis l'école nationale de la Pforta, et de 1848 à 1851, les universités de Halle et de Leipzig. Dans ces deux dernières villes, il se consacra fructueusement aux études orientales, grâce à ses relations avec A. v. Humboldt et Ritter. Attaché à l'ambassade prussienne à Constantinople en 1852, il fit toute sa carrière diplomatique dans l'Orient, étudiant également les langues, l'histoire, la civilisation et le commerce, et recueillant dans ses voyages des manuscrits, des inscriptions, des monnaies et des médailles. Après diverses missions, il fut nommé, en 1864, au nouveau consulat prussien de Bosnie, en résidence à Séraïevo, où il devint en 1867, représentant de l'Allemagne du Nord, comme consul-général. Pendant la guerre de 1870, il se trouvait à Berlin où il fut attaché au service des affaires étrangères; l'année suivante il retourna à son poste d'où il passa en décembre 1872, à Odessa, comme consul général de l'Empire. — Il s'y est suicidé le 26 février 1879.

M. Blau a fourni sur ses voyages dans l'Asie-Mineure, l'Herzégovine, l'Albanie, la presqu'île des Balkans, une foule de savants mémoires aux recueils spéciaux de l'Allemagne, telles que les *Archives commerciales de Prusse*, les *Mittheilungen* de Petermann, le *Journal de Géographie générale* de Berlin, le *Journal de numismatique* de Vienne, ainsi que des articles dans plusieurs publications collectives. On cite à part : *De Nummis Achæmenidarum dramæo-persicis* (Leipzig, 1855); les *Monuments des langues bosniaque et turque* (1868); ses recherches sur *l'Émigration des races sabéennes au second siècle* (1869), sur les *Arabes au sixième siècle* (1870), etc.

**BLAVET** (Emile-Raymond) journaliste français, né à Courmonterrail (Hérault), le 14 février 1838, débuta dans la carrière de l'enseignement et fut successivement professeur à Tournon, à Clermont-Ferrand et à Nice où il connut M. Alph. Karr. Ce fut sur ses conseils que M. Blavet écrivit ses premiers articles dans la *Gazette de Nice*, et dans le *Lazzarone* qu'il avait fondé. Il vint bientôt après à Paris et passa tour à tour du *Club au Nain jaune*, du *Soleil à la Situation* et enfin au *Figaro* auquel il collabora très activement jusqu'à la guerre de 1870. Pendant le siège, il fit partie du corps des éclaireurs de M. de Pouilzac. Il rédigea en 1871 à Versailles le *Rural*, brochure hebdomadaire destinée à défendre les opinions conservatrices et qui n'eut que quelques numéros. Après avoir travaillé à *l'Eclair*, il entra au *Gaulois* dont il devint rédacteur en chef en septembre 1876, sous la direction de M. Eug. Tarbé. M. Blavet a fait représenter aux Folies-Dramatiques le *Ruy-Blas d'en face* (1872) avec M. de Saint-Albin; il a écrit les paroles du *Bravo*, opéra en quatre actes de M. Salvayre, joué à l'Opéra-Comique.

**BLAVIER** (Edouard), ingénieur français, né à Paris, le 28 mars 1802, est fils de M. Blavier, ingénieur en chef des mines et traducteur du grand ouvrage de Cancrin sur la *Jurisprudence générale des mines en Allemagne*. Admis à l'École polytechnique à l'âge de dix-sept ans et deux ans plus tard à l'École des mines, il devint ingénieur en chef, à Paris, chargé des carrières de la Seine. Il a pris sa retraite comme inspecteur général des mines. Chevalier de la Légion d'honneur le 26 avril 1844, il a été promu officier le 16 août 1860.

Il a publié une *Notice statistique et géologique sur les mines et le terrain à anthracite du Maine* (1834, in-8) et un *Essai de statistique minéralogique et géologique du département de la Mayenne* (1837, in-8).

**BLAVOYER** (Joseph-Arsène), ancien représentant du peuple français, né à Troyes (Aube), le 28 janvier 1815, termina ses études au collège de sa ville natale et vint à Paris faire son droit. Il se livra ensuite à l'agriculture. Après la révolution de Février 1848, il fut nommé représentant de l'Aube par 26 674 voix, le dernier sur une liste de sept élus. Membre du Comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec la droite, mais sanctionna l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il ne fit d'abord aucune opposition au gouvernement du Président. Réélu le premier à l'Assemblée législative, il soutint encore le Président contre les démocrates, vota la loi du 31 mai et se prononça pour la révision de la Constitution, mais, aux approches du coup d'État, il défendit le régime parlementaire contre la politique de l'Élysée, et après le 2 décembre 1851, resta en dehors de la vie politique. Aux élections générales de février 1871, il fut élu député à l'Assemblée nationale, le quatrième sur cinq par 27 675 voix sur 56 484 votants. Il se fit inscrire au centre droit, vota avec la majorité de l'Assemblée, mais adopta l'ensemble des lois constitutionnelles et ne se représenta plus aux élections suivantes.

**BLAZE** (Ange-Henri), dit de Bury, littérateur français, né en mai 1813, à Avignon, et fils de Castil-Blaze, a ajouté à son nom celui de sa mère, qui est d'origine anglaise. Il fit ses études au collège Bourbon, à Paris, et fut associé de bonne heure aux travaux de traduction de son père, avec lequel M. Ém. Deschamps arrangea le *Don Juan* pour la scène de l'Opéra. Vers 1836, il commença, sous le pseudonyme de *Hans Werner*, une collaboration des plus actives à la *Revue des Deux-Mondes*, dont le directeur, M. Buloz, avait épousé Mlle Christine Blaze, sa sœur aînée. La plupart des articles qu'il y a insérés ont été réunis en volumes. Il y a rédigé la chronique musicale depuis la mort de M. Scudo.

On cite particulièrement de M. H. Blaze de Bury : le *Faust* de Goethe (1840, in-18; 9<sup>e</sup> édit., 1861), traduction accompagnée d'une étude sur le mystique du poème; *Rosemonde* (1841), légende illustrée; un recueil de *Poésies* (1842, in-18); les *Poésies* de Goethe (1843); *Écrivains et poètes de l'Allemagne* (1846, 2 vol. in-12); la *Nuit de Walpurgis* (1850); *Souvenirs et récits des campagnes d'Autriche* (1854, in-18); les *Königs-mark* (1855); les *Musiciens contemporains* (1856, in-18), études sur Rossini, Mozart, Beethoven; *Intermèdes et poèmes* (1859, in-18); les *Salons de Vienne et de Berlin* (1861, in-18), anonyme; le *Chevalier de Chasot* (1862, in-18); *Meyerbeer et son temps* (1865, in-18); les *Écrivains modernes de l'Allemagne* (1868, in-18); la *Légende de Versailles* (1870, in-18, 3<sup>e</sup> édit., 1876, in-18); les *Maitresses de Goethe* (1872, in-8); les *Femmes et la Société au temps d'Auguste* (1875, in-8), etc. Ajoutons une agréable comédie littéraire, en un acte, en vers, le *Décameron*, jouée à l'Odéon (septembre 1861). En 1868, M. H. Blaze réclama à la famille Meyerbeer la mise à la scène de la partition de la *Jeunesse de Goethe* dont il avait composé le livret. On lui opposa le testament de Meyerbeer et les tribunaux le déboutèrent de sa demande.

Sa femme, Mme Henri BLAZE, née Marie-Pauline-Rose STEWART, d'une ancienne famille écossaise, a donné, dès l'âge de dix-huit ans, sous les pseudonymes d'*Arthur Dudley* et de *Maurice Flassan*, un certain nombre d'articles de critique et des nouvelles dans la *Revue de Paris* et dans la *Revue des Deux-Mondes*. Elle a publié sous son nom, en 1851, la relation d'un *Voyage en Autriche, en Hongrie et en Allemagne*, ac-

compli pendant les événements révolutionnaires de 1848.

**BLAZNAVATZ** (Milivoje PETROVITCH), général et homme d'État serbe, est né en 1826, au village de Blaznavatz, dont il a pris plus tard le nom. Il entra de bonne heure dans l'armée serbe où il se signala par de brillantes qualités militaires et fut promu capitaine avant l'âge de vingt-deux ans. Il servit avec éclat, en 1849, sous le général Knitzanine dans une expédition contre les Hongrois, et obtint le grade de major. A la paix, il passa à Vienne pour y faire des études qu'il vint continuer en France, et se fit admettre à l'École de Metz. Il fit un séjour à Paris, où il suivit les cours d'économie politique de M. Michel Chevalier, puis visita la Belgique, en étudiant spécialement la fabrication des armes et des machines. A son retour en Serbie, le prince Michel, qui venait de monter sur le trône, l'appela au ministère de la guerre et des travaux publics. Il créa des établissements militaires sur le plan de ceux des grandes puissances européennes et organisa une milice nationale serbe, forte de 70 à 80 000 hommes, pour soutenir l'armée régulière.

Après l'attente qui enleva le prince Michel Obrenovitch, il déploya beaucoup d'activité et d'énergie, s'installa en permanence au palais du gouvernement et maintint l'ordre et la sécurité intérieure dans cette crise, et après la proclamation du jeune Milano comme prince régnant de Serbie, l'assemblée de la nation, ou Skoupchtina, le nomma à l'unanimité l'un des trois membres du conseil de Régence pendant la minorité de l'héritier du trône. — Le général Blaznavatz est mort à Belgrade le 5 avril 1873.

**BLEDSE** (Albert), écrivain américain, né dans le Kentucky, vers 1808, suivit l'école militaire de West-Point et servit dans l'armée de la frontière jusqu'en 1832. Il devint alors professeur de mathématiques dans plusieurs collèges, puis de 1840 à 1848, fut homme de loi à Springfield (Illinois). Il redevint ensuite professeur de mathématiques aux universités du Mississippi (1848-1853), et de la Virginie (1853-1861). Pendant la guerre civile, il soutint la cause du Sud, et se retira ensuite quelque temps en Angleterre. Rentré à Baltimore, il fut rédacteur en chef de la *Southern Review*, publiée à Saint-Louis. Il a publié plusieurs ouvrages, entre autres une *Théodicée, ou Apologie de la gloire divine* (Theodicy, or vindication of, etc. 1856), et un *Essai sur la liberté et l'esclavage*. (Essay on Liberty and Slavery 1856), tendant à justifier cette dernière institution.

**BLEEK** (Guillaume-Henri-Emmanuel), philologue allemand, né à Berlin le 8 mars 1827, fils du savant théologien de ce nom, suivit les universités de Bonn et de Berlin, s'appliqua de bonne heure avec passion à l'étude des langues de l'Afrique australe et fit sa thèse de docteur sur ce sujet (*De nominum generibus linguarum Africæ australis*, Bonn. 1851). En 1854, il partit avec Baikie pour l'expédition du Niger, mais sa santé le força de s'arrêter à Fernando-Pô. Il passa en 1855, dans la colonie anglaise de Natal, et avec l'aide de l'évêque Colenso, se livra fructueusement à l'exploration de la colonie et des pays cafres du voisinage. A la fin de l'année suivante, il se rendit au Cap, où il trouva dans le gouverneur sir Georges Grey une complète assistance pour ses études sur les langues de l'Afrique. Lorsque sir Georges Grey eut quitté la colonie, en laissant une précieuse collection de linguistique et d'ethnographie, M. Bleek en fut nommé bibliothécaire.



Il garda ce poste jusqu'à sa mort qui arriva le 17 août 1875. On lui doit d'importants travaux, notamment la plus grande partie du *Manuel de philologie africaine, australienne et polynésienne* (Handbook of African, Australian... philology; le Cap et Londres, 1858-63, 3 vol.); la *Grammaire comparée des langues de l'Afrique du Sud* (Comparative Grammar of South African languages, Londres, 1862-69, tomes I-II). On cite en outre un recueil de légendes et de fables hottentotes, sous le titre de *Beynard the Fox in South Africa* (Londres, 1864), de *l'Origine du langage* (Ueber den Ursprung der Sprache; Weimar, 1868).

**BLÉMONT** (Léon-Emile PETITDIDIER, connu sous le nom d'Emile), littérateur français, né à Paris le 17 juillet 1839, se fit recevoir avocat et voyagea en Europe et en Amérique. Après avoir collaboré au *Nain jaune* de 1868 à 1870, il fonda en 1872 la *Renaissance littéraire et artistique* qui vécut trois ans. Il a rédigé depuis la même époque le compte-rendu des livres nouveaux dans le *Rappel*. M. Blémont a fait représenter à l'Odéon en collaboration avec M. Léon Valade : *Molière à Autueil* (15 janvier 1876) et le *Barbier de Pézenas* (15 janvier 1877), comédies en un acte et en vers. Il a publié en outre : *Contes et féerie* (1866, in-18); *Poèmes d'Italie* (1870, in-18), *les Cloches*; imité d'Edgar Poë (1876, in-8), et prit part à divers recueils de vers, tels que le *Parnasse contemporain*, la *Muse républicaine*, etc.

**BLÉRY** (Eugène), dessinateur et graveur français, né à Fontainebleau, le 3 mars 1808, cultiva de bonne heure la gravure à l'eau-forte. De 1835 à 1840, il reproduisit à la plume et au crayon des *Vues* et des *Sites* du Dauphiné, de la Suisse ou de l'Auvergne : le *Pont de Dorieu*, près Lyon, et les *Vaux-de-Cernay*, dans Seine-et-Oise. Depuis, il a fait une immense collection d'eaux-fortes, *Forêts* et *Paysages*, quelques-uns d'après Ruysdaël, Hobbema, etc., les autres, d'après les croquis, tracés par lui-même, des *Environs de Fontainebleau*, etc.

A côté de ces sujets, dont plusieurs ont été acquis par la calcographie du Louvre, M. Bléry a exécuté et édité, depuis 1848, des *Plantes* et des *Groupes*, dont il est à la fois le graveur, l'éditeur et l'imprimeur; parmi ses eaux-fortes on a remarqué au Salon de 1863 : *Grandes plantes au pied d'un châtaignier*, le *Chêne* et le *roseau*, *Tronc de hêtre*. Il a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1840, une 2<sup>e</sup> en 1841 et une 1<sup>re</sup> en 1842. Il a été décoré le 5 juillet 1846.

**BLIN DE BOURDON** (Marie-Alexandre-Raoul, vicomte), homme politique français, député, né à Abbeville le 20 mai 1837, est petit-fils d'un ancien député qui représenta le département de la Somme de 1815 à 1816 et de 1823 à 1848. Il voyagea en Europe, en Asie et en Amérique, et fut attaché d'ambassade. Capitaine de mobiles, pendant la guerre de 1870, il fut blessé et décoré de la Légion d'honneur pour sa conduite en présence de l'ennemi. Elu représentant à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, le troisième sur onze, par 96 987 voix, il fit partie du bureau de l'Assemblée en qualité de secrétaire, siégea au centre droit et vota contre les lois constitutionnelles. Réélu à la Chambre des députés, le 20 février 1876, dans l'arrondissement de Doullens, par 10 602 voix, sans concurrent, il fit partie de la minorité monarchiste qui, après l'acte du 16 mai 1877, soutint de ses votes le ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre qui suivirent la dissolution, il fut réélu par 9 078 suffrages, contre 5 127 obtenus par M. Legrand, son concu-

rent républicain. Son élection fut validée, après une vive contestation.

**BLIND** (Charles), révolutionnaire allemand, né à Manheim, le 4 septembre 1820, était étudiant à Heidelberg lorsqu'il commença de se mêler aux agitations politiques. En 1847, la publication d'une brochure (*Deutscher Hunger und Deutsche Fursten*) lui valut un court emprisonnement. L'explosion révolutionnaire de 1848 le trouva au premier rang des insurgés de Carlsruhe, de Francfort, mais après l'insuccès du soulèvement badois suscité par Hecker, il se réfugia en France, d'où il fut conduit à la frontière suisse par ordre du général Cavaignac. Au mois de septembre de la même année, il organisa avec Struve une seconde tentative d'insurrection, fut pris et condamné à huit ans de détention. Délivré par le peuple et les soldats dans une troisième émeute en 1849, il fut l'auxiliaire suspecté de Brentano qui l'éloigna en le chargeant d'une mission diplomatique à Paris. Sa participation au mouvement du 13 juin 1849 le fit bannir pour toujours de la France. Il vécut depuis en Belgique, puis en Angleterre, entretenant des relations suivies avec les chefs de la démocratie européenne et fournissant des articles à de nombreux journaux d'Allemagne, d'Angleterre, d'Amérique et d'Italie. Depuis le rétablissement de l'empire d'Allemagne en 1871, il a servi, comme journaliste, la cause nationale allemande, en combattant également le socialisme international et l'ultramontanisme, comme contraires aux sentiments patriotiques.

Outre de nombreux essais d'histoire, de mythologie et d'archéologie germanique, on cite de M. Charles Blind une *Etude historique sur le parti républicain en Angleterre* (Zur Geschichte der republ. Partei in England). Il a donné particulièrement une série de biographies politiques : *Ledru-Rollin*, *Francis Déak*, *Freiligrath*, etc. — Son gendre Ferdinand COHEN-BLIND fut le 7 mai 1866 l'auteur d'un attentat contre le comte de Bismarck et se suicida le même jour dans sa prison en s'ouvrant les veines.

**BLOCH** (Maurice), philologue hongrois, né le 17 avril 1816, à Ternova, d'une pauvre famille israélite, commença ses études à Pesth et vint les achever à Paris. En 1840, il se rendit à Tubingen, y étudia la théologie et embrassa le protestantisme. En 1844, il fut nommé professeur au lycée de Szaryas. En 1848, il remplit quelque temps les fonctions de secrétaire au ministère de la guerre. En 1851, il se fixa à Pesth et y fonda un établissement évangélique réformé.

Il a publié les *Livres de Moïse* et de *Josué*, traduits en langue magyare (Pesth, 1840-1843); une *Grammaire théorique et pratique de la langue magyare* (3<sup>e</sup> édition, Pesth, 1850), ayant pour complément l'*Anthologie magyare* (A' magyar nyelv' szepsége; Ibid., 1847), et le *Dictionnaire complet des langues hongroise et allemande* (Ibid., 1846, 2 vol.), 4<sup>e</sup> édit., 1870; *A'szidokrol* (Ibid., 1840); *Mémoire* en faveur de l'émancipation des Juifs; *Recueil de proverbes magyares* (Magyar példabeszédek; Ibid., 1850, 2 vol.). M. Maurice Bloch est connu en Hongrie sous le nom magyare de *Ballagi*.

**BLOCK** (Maurice), économiste français, né à Berlin, le 18 février 1816, fut amené en France dès l'âge de cinq ans, et s'est fait naturaliser. Attaché au bureau de statistique générale, au ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, depuis 1843, il y devint sous-chef en 1853. Il quitta l'administration en 1861 et se consacra à ses travaux de publi-

ciste et à la rédaction de divers journaux français ou étrangers.

M. M. Block a publié de nombreux travaux de statistique et d'économie politique, notamment : *Des charges de l'agriculture dans les divers pays de l'Europe* (Paris, 1850, in-8), ouvrage dont M. R. de Villermé loua l'esprit et l'exécution, et qui fut couronné par l'Institut et par la Société d'agriculture; *l'Espagne en 1850, tableau de ses progrès les plus récents* (1851, in-18); *Du Commerce des grains* (1854, in-8), traduit de l'allemand du docteur G. Roscher; *Statistique de la France, comparée avec les divers États de l'Europe* (1860, 2 vol. in-18; 2<sup>e</sup> édit. 1874, 2 vol. in-8); *Puissance comparée des divers États de l'Europe* (1862, in-8, avec atlas, in-fol.), traduit en plusieurs langues; *l'Europe politique et sociale* (1869, in-8); *les Théoriciens du socialisme en Allemagne* (1872, in-8); *les Communes et la Liberté* (1876, in-18); plusieurs volumes de *l'Annuaire d'économie politique*, avec M. Guillaumin (1860-1864); *les Finances de la France depuis 1815* (1863, in-8); *l'Annuaire de l'administration française* (1858-1868, 11 vol. in-18), sans compter de fréquents articles dans *le Temps*, *le Journal des économistes*; etc. M. Block dirigea, en 1855, le *Dictionnaire de l'administration française* (gr. in-8, 3<sup>e</sup> tirage, 1862, 2<sup>e</sup> édit., 1875-1876, in-8), puis le *Dictionnaire général de la politique* (1862 et suiv., 2 vol. gr. in-8, 2<sup>e</sup> édit. 1872-1874, in-8), la *Bibliothèque de l'administration française*, etc. Il a fourni au *Bulletin* de la Société nationale et centrale d'agriculture plusieurs mémoires publiés à part, ainsi qu'une *Table générale des matières des Mémoires* de cette société, de l'an VII à 1850 (1851, in-8). Il a obtenu, en 1861, de l'Académie des sciences, le prix Montyon de statistique, réservé depuis 1857. Il a été décoré de la Légion d'honneur et d'une vingtaine d'ordres étrangers.

**BLOCK** (François-Eugène DE), peintre belge, né à Grammont (Flandre), en 1812, étudia le genre dans l'atelier de M. de Braeckeller, à Anvers, et l'histoire sous la direction de Van Huffel, alors directeur de l'Académie de Gand. Il a exposé, soit à Paris, soit à Bruxelles : *Ce qu'une mère peut souffrir*; *Ferme flamande*; *Intérieur d'une ferme*; *le Vieux braconnier*; *Kermesse flamande*; *la Sortie de l'école*, envoyé à l'Exposition universelle de Paris en 1855, etc. M. de Block a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille au Salon de 1841 et a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1846.

**BLODGET** (Lorin), savant américain, né à Jamestown (Etat de New-York), le 25 mai 1823, devint en 1851 adjoint à l'Institut smithsonien de Washington, où il fut chargé des études météorologiques. En 1852 et 1853, il fut attaché aux explorations préparatoires du chemin de fer du Pacifique, pour la détermination des altitudes. En 1854, il réunit en un volume les observations scientifiques faites dans tous les postes militaires de l'Union. En 1857, parut son principal ouvrage, une étude remarquable sur la *Climatologie des Etats-Unis* (Climatology of the United States). Depuis 1863, il a rempli diverses fonctions dans l'administration des finances, et a publié plusieurs volumes de statistique, entre autres, sur les progrès de l'industrie, d'après les recensements de 1861 et de 1871.

**BLOMMAERT** (Philippe-Marie), écrivain flamand, né à Gand (Belgique), le 27 août 1808, se dévoua, lors de la renaissance de la littérature flamande, à la même œuvre que M. Henri Conscience, la restauration des légendes belges

dans l'idiome national. Dès 1834, il inséra, dans le journal hollandais *Letterx feringen*, des pièces de vers, simples et graves jusqu'à la rudesse. Puis il tira de l'oubli les vieilles chroniques rimées et les poésies flamandes des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles (Gand, 1838-1841, 2 vol. in-8) en les accompagnant de glossaires et de savantes annotations. Il publia vers la même époque une traduction flamande des *Nibelungen* en vers iambiques. Mais son ouvrage le plus remarqué fut une *Histoire des Belges* (Bruxelles, 1849), dans laquelle il prétend que la destinée politique des Pays-Bas a été de tout temps identique à celle de l'Allemagne. M. Blommaert s'est montré plus hostile encore à l'influence française dans plusieurs journaux, notamment dans le *Messager des sciences* de Bruxelles. — Il est mort le 14 août 1871.

**BLONDLOT** (Nicolas), médecin français, né à Charmes (Vosges), vers 1810, vint à Paris suivre les cours de la Faculté de médecine, et se fit recevoir docteur en 1833. Professeur de chimie et de toxicologie médicale à l'École de médecine de Nancy, il a été décoré de la Légion d'honneur, le 13 août 1861. — Il est mort à Nancy en janvier 1877.

Outre sa thèse inaugurale : *Dissertation sur la fistule lacrymale*, M. Blondlot a publié beaucoup d'articles dans les mémoires des diverses sociétés lorraines et des brochures qui ont pour objet les fonctions du foie et la digestion, notamment : *Essai sur les fonctions du foie et de ses annexes* (1846); *Inutilité de la bile dans la digestion proprement dite* (1851); *Sur l'origine du sucre de lait* (1845); *Nouvelles recherches chimiques sur la nature et l'origine du principe acide qui domine dans le suc gastrique* (1851); *Recherches sur la digestion des matières grasses, suivies de considérations sur la nature des agents du travail digestif* (1855), etc. Son ouvrage le plus étendu est un *Traité analytique de la digestion, considérée particulièrement dans l'homme et dans les animaux vertébrés* (Nancy, 1843, in-8).

**BLOSSEVILLE** (Bénigne-Ernest PORET, vicomte DE), littérateur français, né à Rouen, le 19 janvier 1799, est le frère du navigateur qui périt si malheureusement, en 1833, sur les côtes de l'Islande. Chargé d'une mission particulière en Espagne, lors de la guerre en 1823, il publia à son retour la traduction d'un ouvrage de Séb. Minaïno (*Histoire de la révolution de 1820-1824*, 2 vol. in-8), puis les *Mémoires du général Morillo* (1826, in-8), qui furent désavoués par celui-ci, malgré sa participation avérée. En 1832, il se démit des attributions de conseiller de préfecture de Seine-et-Oise, qu'il tenait de Charles X, et prit une part très active à la rédaction des journaux légitimistes : *le Courrier de l'Europe*, *le Renouveau* et *la Quotidienne*, qu'il dirigea même de 1838 à 1841. *L'Histoire des colonies pénales de l'Angleterre dans l'Australie* (1831, in-8, 1859, in-8) obtint de l'Académie le seul prix Montyon décerné en 1832. Il a publié depuis les *Puységur, leurs œuvres de littérature*, etc. (1874, in-8). M. de Blosseville a fourni quelques articles à la *Biographie universelle* et à la *Revue archéologique*.

**BLOT-LEQUESNB** (Jean-Baptiste-G...), publiciste français, né vers 1810, avocat à la Cour de Paris, depuis 1837, rédacteur de la *Gazette de France*, a soutenu en 1854, avec M. Émile de Girardin, une longue polémique sur la nature métaphysique du droit qui le fit remarquer. Déjà, en 1839, il avait prononcé sur la *Justice absolue* un discours à l'ouverture des conférences de l'ordre des avo-

cats. Outre des *Fragments de philosophie sociale* (Paris, 1845, in-8), il a publié : *De l'autorité dans les sociétés modernes, ou Examen comparatif du principe révolutionnaire et du principe chrétien* (Paris, 1855, in-8).

**BLUHME** (Friedrich), ou **BLUME**, jurisconsulte allemand, né à Hambourg, le 29 juin 1797, étudia le droit à Göttingue, Berlin et Iéna, et obtint le grade de docteur en 1820, avec une thèse intitulée : *De geminatis et similibus, quæ in digestis inveniuntur capitibus* (Iéna, 1820). Il inséra ensuite dans le *Journal de jurisprudence historique* un mémoire sous ce titre : *Ordre des fragments dans les titres des Pandectes* (die Ordnung der Fragm. in den Pandect.). M. Bluhme entreprit, en 1821, un voyage en Italie et y explora un grand nombre de bibliothèques. Les résultats de ses recherches se trouvent dans les notes qu'il fournit aux éditions de Gaius, aux *Monumenta Germaniæ historica*, au *Corpus juris civilis* de Schrader, à l'*Histoire du droit romain au moyen âge* de Savigny et aux *Archives de l'histoire allemande*, ainsi que dans deux de ses propres ouvrages, *Iter italicum* (Berlin et Halle, 4 vol., 1824-1836) et *Bibliotheca librorum manuscriptorum italica* (Göttingue, 1834). Ces travaux firent à M. Bluhme une grande réputation et lui valurent, avec le titre de conseiller à la Cour d'appel des villes libres, à Lubeck (1833), différentes chaires de droit dans les universités de Halle, de Göttingue et, en dernier lieu, de Bonn.

— Il est mort dans cette ville le 5 novembre 1874. Parmi ses autres écrits, il faut citer : *le Droit ecclésiastique des juifs et des chrétiens, particulièrement en Allemagne* (das Kirchenrecht der Juden und Christen, etc., Halle, 1826, 2<sup>e</sup> édit., 1851); *Précis des Pandectes* (Grundriss des Pandectenrechts, Halle, 1829; 2<sup>e</sup> édit., 1843); *Encyclopédie et système des droits en vigueur en Allemagne* (Encyclopaedia und System der in Deutschland geltenden Rechte, Bonn, 1847-1858, tomes I et II). Il a aussi édité des ouvrages de jurisprudence et collaboré au *Musée de jurisprudence des provinces rhénanes*.

**BLUM** (Isaac-Auguste), mathématicien français, né en 1812, fit ses études à Dijon, fut admis en 1831 à l'École polytechnique et sortit lieutenant dans l'artillerie de mer. Il donna sa démission en 1835 et se consacra à l'enseignement. Il a publié, dans la *Collection des tableaux polytechniques*, un *Résumé d'algèbre élémentaire* et un *Résumé d'arithmétique* (Paris, 1843, 2 tableaux in-plano) et un *Cours complet de mathématiques* (Paris, 1843-1845, 2 vol. in-8, avec planches). En 1848, il se mêla au mouvement politique et fut vice-président de la commission du Luxembourg. Compromis et arrêté, il fut bientôt relâché et se chargea de la direction des études scientifiques à l'institut professionnel de M. Bongrand. En 1844, il avait essayé vainement de fonder un *Bulletin polytechnique*, revue des sciences exactes, de leurs applications et de leur enseignement. En 1855, il voulut donner aux mathématiques pures et appliquées un organe quotidien et fonda le journal la *Science*, qui passa en d'autres mains. M. Blum se tourna ensuite vers l'industrie. — Il est mort le 5 janvier 1877.

**BLUM** (Ernest), auteur dramatique français, est né à Paris le 15 août 1836. Fils d'un acteur, il travailla de bonne heure pour le théâtre. A dix-huit ans, il donnait aux Variétés sa première pièce, *Une femme qui mord*, et il devint bientôt le fournisseur attiré des Délassements-Comiques. Il a donné à ce théâtre, en collaboration avec

M. Al. Flan : *l'Escarcelle d'or*; *Suivre le monde*; *les Délassements en vacances*, en trois actes et vingt tableaux (1859); *l'Almanach comique*, en trois actes (1860); *A vos souhaits*, en trois actes et vingt tableaux (1860); *Paris journal*, le *Plat du jour*, la *Tour de Nesle pour rire*, revue en douze tableaux (1861); *En zigzag*, en trois actes et douze tableaux (1861); *les Jolis farceurs*, en quatre actes (1862); *les Noces du diable*, en trois actes et douze tableaux (1863), etc. M. Blum a fait aussi représenter, à la Gaité : *la Petite Pologne*, drame en quatre actes, en collaboration avec Lambert Thiboust (1861); aux Variétés : *Crockbête et ses lions*, deux actes en collaboration avec M. Clairville (1863); *Montjoie fait peur*, avec M. Siraudia (1863); *la Revue au cinquième étage*, trois actes avec MM. Siraudin et Clairville (1863); à l'Ambigu : *Rocamboles*, drame en cinq actes et sept tableaux avec MM. Anicet Bourgeois et Ponson du Terrail (1864); au Châtelet : *la Lanterne magique*, en vingt tableaux, avec MM. Clairville et Monnier (1865); *Cendrillon*, féerie en cinq actes et trente tableaux, avec MM. Clairville et Monnier (1866); *le Diable boiteux*, revue en trente tableaux, avec MM. Clairville et Flan (1866); *les Voyages de Gulliver*, féerie en quatre actes et trente tableaux, avec MM. Clairville et Monnier (1867); *le Vengeur*, drame en cinq actes, avec Ed. Brisebarre (1868); à la Renaissance, *la Jolie parfumeuse*, opéra comique en trois actes avec M. H. Crémieux, musique d'Offenbach (1874); à l'Ambigu, *Rose Michel* (1875), drame en cinq actes qui dut son succès au talent de Mme Fargueil; *l'Espion du roi*, drame en cinq actes (1876).

M. Ernest Blum, qui a appartenu, pendant plusieurs années, à la rédaction du *Charivari*, a réuni en volume ses principaux articles sous ce titre : *Entre Bicêtre et Charenton* (1865, in-18). Il est entré au *Rappel* dès la création de ce journal (1869) et y a rédigé les colonnes des coulisses, celui de la Bourse sous le pseudonyme d'*Ursus* et des fantaisies tintamarresques. On lui doit aussi une *Biographie complète d'Henri Rochefort* (Bruxelles, 1868, in-18).

**BLUMENTHAL** (Leonhard DE), général prussien, né à Schwedt, sur l'Oder, le 30 juillet 1810, fut élevé dans le corps des cadets, d'où il sortit en 1827, comme officier dans la réserve de la garde. De 1830 à 1833, il suivit l'école militaire de Berlin. Adjudant dans un bataillon de la Landwehr de la garde à Coblenz, il fut promu lieutenant en 1844 et appelé, deux ans plus tard, dans le service topographique. Pendant plusieurs années, pour se familiariser avec les armes spéciales, il servit dans l'artillerie de la garde et commanda la division de pionniers. Lors des événements de mars 1848, il prit part avec un bataillon de fusiliers aux engagements livrés dans les rues de Berlin. Il entra peu après avec le grade de capitaine (janvier 1849) dans le grand état-major général, auquel il appartint depuis presque constamment. Il fit partie de l'état-major du général de Bonin dans l'expédition du Slesvig et du Jutland et fut nommé au mois de mai 1849 chef de l'état-major général de l'armée slesvig-holsteinoise. Après la guerre, il fut chargé de deux missions militaires en Angleterre. Promu lieu tenant-colonel, dans l'intervalle, il fut attaché, comme aide de camp, à la personne du prince Frédéric-Charles. Colonel du 71<sup>e</sup> régiment d'infanterie, puis chef d'état-major du 3<sup>e</sup> corps d'armée, il fut nommé à la fin de 1863 chef de l'état-major général du corps d'armée mixte, envoyé contre le Danemark, et prit une part importante à l'assaut de Düppel et à toute l'expédition. Nommé major-général en juin 1864, il eut successivement le

commandement de la septième et de la trentième brigade d'infanterie. Lorsque la guerre austro-prussienne éclata en 1866, il devint chef de l'état-major général de la seconde armée commandée par le prince royal de Prusse. Il se signala particulièrement à la bataille de Sadowa et dans les opérations qui la suivirent, et reçut le commandement de la 14<sup>e</sup> division à Dusseldorf, avec le grade de lieutenant-général.

Dans la guerre contre la France, chef d'état-major du prince royal, le général de Blumenthal eut une grande influence dans la direction et l'exécution du plan de campagne. Il fut un des principaux auteurs du succès des Allemands à Sedan et contribua successivement aux mesures d'investissement de Paris et aux opérations contre l'armée de la Loire. Après la paix, il reçut le commandement du 4<sup>e</sup> corps d'armée à Magdebourg qu'il a conservé depuis, et le 22 mars 1873, le grade de général d'infanterie. En 1871, il avait été chargé de représenter l'empire d'Allemagne en Angleterre aux grandes manœuvres de Cobham. Le général de Blumenthal, qui passe pour l'un des premiers stratéges de l'Allemagne, a reçu les plus hautes décorations de son pays : l'aigle rouge, l'ordre pour le mérite, la feuille de chêne du même ordre, l'étoile de commandeur de l'ordre de la maison de Hohenzollern, etc. \*

**BLUNT** (John Henry), écrivain religieux anglais, né en 1823 à Chelsea, fit ses études à l'University college de Durham, entra dans les ordres et devint vicaire de Kennington, et en 1873, recteur de Beverston (Gloucestershire). Il a publié de nombreux ouvrages religieux, entre autres : *Histoire de la Réforme de l'Eglise d'Angleterre de 1514 à 1547* (History of the Reformation of the Church of England, tome I<sup>er</sup>), *Dictionnaire de théologie doctrinale et historique* (Dictionary of Doctr. and Hist. Theology), et *Dictionnaire des sectes, hérésies, partis ecclésiastiques, et écoles de pensée religieuse* (Dictionary of sects, heresies, ecclesiastical, parties, and schools of religious thought, 1874). Il a entrepris un *Commentaire de la Bible* (Annotated Bibel, 1878, t. I).

**BLÜNTSCHLI** (Jean-Gaspard), jurisconsulte suisse, né à Zurich, le 7 mars 1808, y suivit avec distinction les cours de droit, puis passa en Allemagne où, sous les auspices de Savigny et de Niebuhr, il s'attacha à l'école historique. Son *Traité sur la succession d'après le droit romain* (1831) lui fit obtenir à Berlin le prix de l'Académie des sciences, en même temps que le grade de docteur en droit de l'université. De retour en Suisse, il prit une part active, dans les journaux libéraux de Zurich, aux luttes politiques qui divisaient son pays. Il venait d'être nommé membre du grand conseil, lorsque éclata, en 1839, à Zurich, une véritable révolution au sujet de la nomination du docteur Strauss à la chaire de théologie dogmatique. M. Blüntschli fit une vive opposition au mouvement populaire qui ramena le parti conservateur, et il devint conseiller d'Etat, membre du gouvernement et du directoire fédéral, député aux diètes qui suivirent.

Continuant alors même ses travaux littéraires, il publia son importante *Histoire de la ville et du pays de Zurich sous le rapport politique et juridique* (1838, 2 vol.). Puis il s'associa aux recherches des frères Grimm sur les traditions des races germaniques, recueillit pour eux une grande partie des coutumes de la Suisse allemande, et publia les *Systèmes modernes des juristes allemands* (Zurich, 1841).

Il consacra ensuite plusieurs ouvrages à l'histoire nationale : *Les trois pays d'Uri, de Schwitz*

et d'*Unterwald et leur première alliance* (Zurich, 1847); *Histoire de la république de Zurich* (1849), résumé des chroniques locales. *Le Droit politique général* (Munich, 1850) a surtout contribué à la réputation de M. Blüntschli comme historien et jurisconsulte. Lors de la fondation de l'université de Zurich (1833), il devint professeur titulaire à l'École de droit. Il a été élu, en 1859, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques. En 1861, il présida à Dresde le Congrès des jurisconsultes et passa la même année, comme professeur de droit public à Heidelberg; le 13<sup>e</sup> district électoral du grand-duché de Bade l'élut député au parlement douanier en 1867. Il entra depuis à la première Chambre badoise, et concourut à sa réorganisation. Il a publié depuis : *Histoire du droit politique général* (Geschichte des allgemeinen R., etc., 1864); *Idees des anciens asiatiques, sur Dieu et le monde* (Altasiat. Gottesund Weltidee, 1866); *le Droit de Guerre moderne* (Das moderne Kriegsrecht, 1866); *le Droit moderne des peuples* (Das moderne Völkerrecht 1868; 2<sup>e</sup> édit., 1872); *Théorie de l'Etat moderne* (Die Lehre vom., etc., 1875).

**BOCAGE** (Paul), littérateur français, neveu du célèbre acteur de ce nom, né à Paris en 1824, fit ses études à Louis-le-Grand, où il eut pour disciple M. Octave Feuillet, avec lequel il fit ses premiers ouvrages : *le Grand vieillard*, roman (1845); *Echec et mat*, comédie en cinq actes, jouée à l'Odéon en 1846; *Palma, ou la Nuit du vendredi-saint*; drame en cinq actes, pour la Porte-Saint-Martin (1847); *la Vieillesse de Richelieu*, comédie en cinq actes, accueillie au Théâtre-Français (1849), et enfin *York*, comédie-vaudeville pour le Palais-Royal (1852).

M. Paul Bocage a fait encore, avec M. Théodore Cogniard, *Janot chez les sauvages*, vaudeville en un acte pour les Variétés (1856). Il passe pour avoir collaboré au *Chariot d'enfant*, drame en cinq actes, de MM. Méry et Gérard de Nerval, représenté à l'Odéon en 1850, au *Romulus* (1855), à *Une nuit blanche* (1850), au *Marbrier* (1854) et à *l'Invitation à la valse* (1857), d'A. Dumas. Il a fait représenter également la *Question d'amour* (Gymnase, 1864), avec M. Aurélien Scholl.

Rédacteur du *Mousquetaire*, M. Paul Bocage y publia un grand nombre de nouvelles et d'articles de fantaisie sous le titre de *Bric-à-Brac*. On lui attribue la paternité littéraire des *Mohicans de Paris*, scènes de la vie parisienne publiées dans le journal d'A. Dumas et qui devaient former trente volumes. Il a publié dans la *Presse*, en 1861, puis en volumes, les *Puritains de Paris* (1862, 6 vol. in-8).

**BOCANÉ** (Bertrand), naturaliste et voyageur français, né à Nantes, vers 1800, fit de fréquents voyages aux comptoirs français de l'Afrique et s'établit dans la Sénégambie méridionale : pendant un séjour d'au moins seize ans, il y recueillit, sur les races, sur la topographie et l'histoire naturelle, des renseignements précieux, insérés en grande partie dans ses *Notes sur la Guinée portugaise ou Sénégambie méridionale*, ainsi que dans divers *Mémoires du Bulletin* de la Société de géographie (1849).

M. Bocané, qui a réuni de fort belles collections d'objets de toute sorte, antiques et modernes, a rapporté à Nantes plus de quarante-cinq mille insectes. Retournant en Afrique, il se fixa dans une bourgade appelée *Ziguichor*, sur les bords de la Cassa-Mansa, à une journée de Cacheo, établissement commercial exploité par les Portugais. Il se familiarisa avec la langue, les usages et même les préjugés des Mandingues et des Balan-

tes, dans l'intention de s'avancer aussi loin que possible dans l'intérieur.

**BOCHER** (Henri-Édouard), sénateur français, ancien représentant du peuple, né à Paris, le 16 février 1811, fit au collège Henri IV de brillantes études, entra de bonne heure au Conseil d'État, comme auditeur, et fut nommé sous-préfet d'Étampes, dont son beau-père, le comte Alexandre de La Borde, était alors député. Au mois de février 1839, il fut appelé à la préfecture du Gers. Deux ans après, chargé d'apaiser les troubles excités à Toulouse par le recensement, il s'acquitta avec modération et habileté de cette délicate mission. En janvier 1842, il fut nommé préfet du Calvados, et conserva ce poste jusqu'à la révolution de 1848. Il fut promu officier de la Légion d'honneur le 29 avril 1846.

Aux élections générales du 23 mai 1849, le département du Calvados l'envoya le quatrième sur dix à l'Assemblée législative. M. Bocher se plaça dans les rangs de la droite et prit une part importante aux débats parlementaires. Membre des commissions du budget, des chemins vicinaux, du comité de permanence, etc., il fut rapporteur de la loi sur l'impôt des boissons. Fidèle au système représentatif, il protesta contre le coup d'État du 2 décembre. Nommé par le roi Louis-Philippe administrateur des biens de la maison d'Orléans, après la levée du séquestre, il s'opposa, par toutes les voies légales, à l'exécution des décrets du 22 janvier 1852, relatifs aux biens de l'ex-famille royale. Aux élections générales de 1869 pour le Corps législatif, il se porta candidat dans la 1<sup>re</sup> circonscription du Calvados et échoua avec 4520 voix contre 13 400 données au candidat officiel. Le 8 février 1871, il fut nommé représentant du Calvados à l'Assemblée nationale, le deuxième sur neuf, par 72,000 voix. Rapporteur de la commission chargée de présenter le projet de loi relatif à la restitution par l'État des biens non vendus de la maison d'Orléans, il eut à soutenir contre M. Pascal Duprat une lutte oratoire des plus vives, mais il prouva que ces biens n'avaient aucune origine apanagère, et la loi fut votée. M. Bocher prit une part très active aux négociations qui précédèrent le vote de la Constitution du 20 février 1875, mais il refusa, pour des raisons de santé, le portefeuille de l'intérieur qui lui fut offert par M. de Mac-Mahon. Lorsqu'il se présenta aux élections sénatoriales dans le Calvados, il adressa à ses électeurs une circulaire, où il affirmait la nécessité d'accorder toute confiance à la République qui rendait au pays, « sous un autre nom et sous une forme nouvelle, les garanties essentielles du gouvernement parlementaire. » Il fut élu le deuxième sur trois, par 648 voix sur 862 votants. M. Bocher vota le 22 juin 1877 la dissolution de la Chambre, mais pendant la crise ministérielle qui suivit les élections du 14 octobre, il employa toute son influence à faire prévaloir une politique de conciliation et refusa de nouveau d'entrer dans aucune des combinaisons qu'il proposait. Depuis, son opposition au régime républicain se marqua seulement par la vivacité avec laquelle, dans la discussion du budget de 1879, il appela l'attention et le contrôle sévères du Sénat sur la politique financière du gouvernement (décembre 1878).

Un autre frère, M. Louis-Alfred BOCHER, né à Paris le 2 novembre 1819, élève de l'École de Saint-Cyr en 1837, chef de bataillon en 1855, colonel en 1865, servit avec distinction en Afrique et dans les diverses guerres du second Empire. Nommé général de brigade le 25 août 1870, il exerça un commandement à Paris, pendant le siège, et fut promu général de division le 3 mars

1878. Il est commandeur de la Légion d'honneur. Son frère cadet, M. Charles-Philippe BOCHER, ancien élève de l'École de Saint-Cyr, s'est distingué dans les campagnes d'Afrique et de Crimée. Successivement attaché à l'état-major des généraux Lamoricière, Achard, Canrobert et Bosquet, il a publié dans la *Revue des Deux Mondes* le récit du siège et de la prise de Zaatcha.

**BOCK** (Karl-Ernst), anatomiste allemand, né à Leipzig, le 21 février 1809, reçut de son père les premières notions d'anatomie et acheva ses études à l'université de sa ville natale. En 1831, il entra au service du gouvernement insurrectionnel de la Pologne, comme médecin de l'hôpital de Varsovie et en même temps de l'armée. Après la prise de cette ville par les Russes, il retourna à Leipzig, où il fut nommé, en 1839, professeur suppléant de l'université et, en 1850, directeur de la clinique. — Il est mort à Wiesbaden le 19 février 1874.

M. Bock, très connu, soit comme réformateur de l'organisation des établissements de médecine en Saxe, soit comme propagateur des doctrines de l'école de Vienne, a surtout exposé ces dernières dans son *Traité de pathologie et de diagnostic* (Lehrbuch der Anatom. pathol. und Diagnostik, Leipzig, 1848; 3<sup>e</sup> édit., 1851). Parmi ses autres ouvrages, il faut citer : *Manuel d'anatomie et de physiologie* (Handbuch der Anatomie des Menschen, mit, etc., Ibid., 1838, 2 vol.; 4<sup>e</sup> édit., 1849); *Petit manuel d'anatomie* (Anatomisches Taschenbuch, Ibid., 1839; 4<sup>e</sup> édit., 1851); *Atlas de l'anatomie de l'homme, avec un Manuel explicatif d'anatomie* (Handatlas der Anatomie des Menschen, nebst einem tabell. Handbuche der Anat., Ibid., 1840-1841; 3<sup>e</sup> édit., 1850). MM. V. Desguin et C. Van Straelen ont traduit en français, de M. Bock, le *Livre de l'homme sain et de l'homme malade* (Bruxelles, 1865 et suiv., tom. I-II), dont le texte allemand était, en 1875, à sa 10<sup>e</sup> édition.

**BOCK** (Franz), archéologue allemand, né à Burtscheid en 1823, ordonné prêtre en 1850, chanoine de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, s'est fait connaître par son zèle infatigable pour la restauration de l'industrie artistique du moyen âge appliquée à l'ornementation religieuse. Après avoir visité presque toute l'Europe dans l'intérêt de ses recherches archéologiques, il fonda à Aix-la-Chapelle, à Cologne, etc., des écoles spéciales et des sociétés d'art industriel sacré.

On lui doit un grand nombre de publications de luxe sur ces divers sujets. Nous mentionnerons seulement : *Histoire des tissus liturgiques du moyen âge* (Geschichte der liturgischen Gewaender des Mittelalters; Bonn, 1859-70, 3 vol.); la *Sainte Ville de Cologne*, description des trésors d'art du moyen âge, de ses églises et de ses sacristies (das heilige Koeln Beschreibung, etc.; Leipzig, 1859-61), ouvrage traduit en français par MM. de Suckau (Paris 1861, gr. in-8°, 48 pl.), et les *Joyaux du saint empire romain d'Allemagne avec les insignes royaux de Bohême, de Hongrie et de Lombardie* (die Kleinodien des heiligen Römischen Reichsdeutscher Nation, nebst, etc.; Vienne, 1864, in-fol., 58 pl. chromo-lith.).

**BOCKUM-DOLFFS** (Florens-Henri-Gottfried DE), homme politique prussien, né le 19 février 1801, à Soest, d'une ancienne famille de noblesse westphalienne, étudia le droit, les mathématiques et les finances à Heidelberg et à Berlin. Il remplit plusieurs fonctions dans l'administration de la justice à Berlin et à Münster et débuta de bonne heure dans la vie parlementaire, comme député

aux diètes locales et provinciales de la Westphalie et de la Saxe prussienne; il s'occupa particulièrement de la création des chemins de fer, de l'impôt foncier et du progrès de l'agriculture. Connu par ses tendances libérales, il fut révoqué de ses fonctions de conseiller du gouvernement par le ministère Manteuffel, mais il fut rétabli en 1859 par le ministère Auerswald-Schwerin et envoyé, comme conseiller supérieur, à Coblenz. Aux élections de 1861, il fut nommé membre de la Chambre des députés, dont il devint second vice-président. Il eut en outre la présidence de plusieurs commissions importantes, notamment de celle de la loi militaire. Il forma dans l'Assemblée un groupe nombreux du centre gauche, qui porta spécialement son nom. L'histoire parlementaire de la Prusse a enregistré le conflit de M. Bockum-Dolffs avec le ministre de la guerre de Roon, dans la session de mai 1863. Membre du Reichstag constituant de la confédération de l'Allemagne du Nord en 1867-1868, M. Bockum-Dolffs prit place dans l'union libérale et fut président du comité de la dette publique. Il a également appartenu au premier et second Reichstags de l'empire allemand, mais sans se lier à aucun groupe. Il a pris part, avec une activité infatigable, malgré son grand âge, aux discussions sur l'administration intérieure et sur la question militaire. \*

**BODENSTEDT** (Frédéric-Martin), écrivain allemand, né à Heine, en Hanovre, le 22 avril 1819, et destiné par son père au commerce, passa plusieurs années dans les bureaux d'un négociant. A force de travail, il parvint à acquérir de l'instruction et put prendre, à l'âge de vingt et un ans, une place de précepteur dans la maison du prince Galitzin à Moscou. En 1844, il fut chargé par le général de Neithart, gouverneur des provinces du Caucase, de diriger une institution pédagogique à Tiflis, et de faire des cours de langues latine et française au collège de cette ville. Il parcourut tous les pays du Caucase et revint en Allemagne à travers la Crimée, la Turquie, l'Asie Mineure et les îles Ioniennes. Après divers autres voyages, pendant l'un desquels il travailla quelques mois à la rédaction du journal autrichien le *Lloyd*, il devint, en 1850, rédacteur de la *Gazette du Weser* (*Weser Zeitung*), et résida depuis cette époque à Brême. Cette même année, il fit partie du congrès de la paix de Francfort. En 1864, il reçut, à Munich, la chaire des langues et littératures slaves, qu'il échangea en 1858 contre celle de l'ancienne littérature anglaise. Il quitta l'enseignement en 1866, pour prendre la direction du théâtre ducal de Meiningen.

Nous citerons parmi les ouvrages de M. Bodenstedt : *l'Ukraine poétique* (Stultz, 1845); *les Peuplades du Caucase et leurs guerres d'indépendance contre les Russes* (die Völker des Caucasus, etc., Francfort, 1848, avec 7 planches, 4 vignettes), ouvrage contenant des notions sur la langue, la religion et les mœurs de ces peuplades, et l'histoire des guerres de 1823 à 1842, traduit en français par le prince E. de Salm Kyrburg (1859, in-8); *Mille et un jours dans l'Orient* (Tausend und ein Tag im Orient, Berlin, 1850, 2 vol.), traduit en anglais par Waddington (Londres, 1851); *l'Introduction du christianisme dans l'Arménie* (die Einführung des Christenthums in Armenien, Berlin, 1850). M. Bodenstedt a publié, en outre : *Kaslow, Puschkin et Lermontow* (Leipzig, 1843), choix de poésies de ces auteurs; une traduction libre en allemand des *Poètes du Persan Mirza-Schaffy* (Berlin, 1850); un drame, *Demetrius* (1861). Il a aussi donné un grand nombre d'esquisses de voyages

pleines d'intérêt aux journaux allemands l'*Ausland*, le *Morgenblatt*, l'*Allgemeine Zeitung*, etc.

**BODICHON** (Eugène), médecin français, né à Nantes (Loire-Inférieure), vers 1810, suivit les cours de la Faculté de Paris, et se fit recevoir docteur, en 1835, avec une thèse sur le *Diagnostique différentiel de quelques maladies*. Il se rendit à Alger, où il exerça la profession de médecin. Il s'occupa beaucoup des questions relatives à la colonisation, se mêla aux mouvements politiques qui suivirent la révolution de Février et fut, en 1849, un des candidats démocrates de l'Algérie, aux élections de la Législative.

Il a publié un *Tableau synoptique* représentant les noms, les émigrations, les filiations, l'origine, les caractères physiques et moraux des races de l'Afrique septentrionale (Nantes, 1844, in-folio); *Considérations sur l'Algérie* (Paris, 1845, in-8); *Étude sur l'Algérie et l'Afrique* (Paris et Alger, 1847, in-8); *Sujet d'une exploration politique, commerciale et scientifique d'Alger à Tombouctou par le Sahara* (Paris, 1849, in-8, avec une carte); *Hygiène à suivre en Algérie, acclimatement des Européens* (Alger, 1851, in-12); *Hygiène morale* (Ibid., 1851, in-16); *de l'Humanité* (Bruxelles, 1867, 2 vol. in-8).

Sa femme, miss Barbara Leigh SMITH, fille d'un membre du Parlement anglais, née le 8 avril 1827, s'est occupée de bonne heure de questions sociales. En 1855 et 1856, elle provoqua une agitation en vue d'obtenir pour les femmes mariées la libre disposition de leurs biens et de leurs gains. Ce mouvement amena une modification de la loi sur le mariage et le divorce. M<sup>lle</sup> Smith avait fondé à Paddington une école pour les filles d'artisans. Elle épousa M. Eug. Bodichon en 1857, et collabora à son grand ouvrage sur l'Algérie. Elle s'est livrée depuis cette époque à la peinture de paysage, et sa collection d'aquarelles a été deux fois exposée à Londres, non sans succès.

**BODIN** (Jean-Baptiste-Adolphe-Victor), ancien représentant et député, est né à Lyon, en 1803. Établi dans le département de l'Ain et riche propriétaire, il s'occupa d'agriculture. Sous le règne de Louis-Philippe, il compta parmi les légitimistes. En 1848, candidat à l'Assemblée nationale, il fut nommé, après une lutte assez vive, le cinquième sur neuf. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota en général avec la droite. Non réélu à la Législative, il entra au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour représenter, en 1852, la circonscription de Trévoux. Réélu depuis au même titre, il obtint, en 1863, 22 789 voix sur 23 180 votants. En 1869, n'ayant plus l'appui de l'administration, il échoua avec 10 242 voix. Nommé chevalier de la Légion d'honneur, il fut promu officier le 13 août 1864.

Par une erreur sur laquelle des événements ont appelé l'attention, on avait confondu l'ancien représentant de l'Ain à la Constituante avec le représentant du même département à la Législative, Alphonse Baudin, de Nantua, né dans cette ville en 1811, tué sur les barricades du faubourg Saint-Antoine, au mois de décembre 1851, et en l'honneur duquel se firent, en 1868, les fameuses souscriptions Baudin, à la suite des scènes du cimetière Montmartre.

**BODINIER** (Guillaume), peintre français, né à Angers, le 9 février 1795, fut l'élève et l'ami de Guérin et le suivit à Rome où il vécut longtemps et où il a exécuté presque tous ses tableaux. Il a exposé, entre autres ouvrages, témoignant d'un

talent consciencieux, une *Vue des bords du Fibre* et un *Angelus* acquis par le duc d'Orléans et placé plus tard au musée d'Angers. Il a obtenu une première médaille en 1827 et 1846, et la décoration de la Légion d'honneur en 1849. Retiré dans sa ville natale et nommé directeur honoraire du musée, il a contribué à développer autour de lui les études archéologiques et artistiques. Il fut élu, en 1858, membre correspondant de l'Académie des Beaux-Arts. — Il est mort à Angers, le 25 août 1872.

**BODMER** (Karl), peintre français d'origine étrangère, né à Zurich, vers la fin de 1805, se livra jusqu'en 1830 à l'étude du paysage et entreprit alors plusieurs grands voyages. Il accompagna, en 1833, le prince Maximilien de Wied dans l'Amérique du Nord, vint ensuite à Paris et exposa au Salon de 1836. Il habita depuis, alternativement, la Prusse rhénane et la France. Il a envoyé à nos Salons annuels : *Costumes et personages indiens*, aquarelles (1836); plusieurs *Intérieurs de forêts*, dont l'un a été acquis par le ministère de l'intérieur (1850); *les Feuilles sèches* (1853); *Étang* (1855); *Après la pluie, Soleil de Mars, Intérieur de forêt* (1857); *Au Bas-Bréau, le Matin, le Soir*, lithographies d'après ses propres tableaux (1859); *Poules sous un abri, Terriers dans les Genêts, Au Bas-Bréau, forêt de Fontainebleau, Combat de Cerfs*, lithographie d'après son tableau (1861); une *Famille d'ours dans les monts Alleghany, Dindons sauvages sous bois, Vue sur le Missouri*, aquarelles (1863); *la Forêt, dans les derniers jours d'automne*, et une lithographie : *Sous bois* (1865); *Bande de sangliers sous la futaie* (1866) : cette dernière toile reparut à l'Exposition universelle de 1867, avec un *Abri*, effet de neige; *Terrier de renards* (1870); *Au bord d'une forêt marécageuse* (1872); une *Curée dans la forêt de Fontainebleau* (1874); *Haute futaie, Eaux-fortes* (1875); *Préliminaires de combat* (1877); *Bouquet de bouleaux* et un *Ménage de roitelets*, à l'Exposition universelle de 1878.

On cite de lui, en dehors des expositions : *la Vallée de la Moselle de Trèves à Coblentz, ou Vues pittoresques dessinées d'après nature* (Cologne, 1832, in-4), dessins qui ont été gravés à l'eau-forte par son frère, et *l'Atlas du Voyage dans l'intérieur de l'Amérique du Nord* (1839). Il a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1851, une 3<sup>e</sup> en 1855, un rappel en 1863, et la croix de la Légion d'honneur en 1876.

**BODUIN** (Charles-Louis-Narcisse), administrateur français, ancien député, est né à Pecquen-court (Nord), le 1<sup>er</sup> février 1808. Fils d'un receveur municipal de Valenciennes, il fit ses classes au collège de Valenciennes et ses études de droit à la Faculté de Paris. Il fut inscrit comme avocat à la cour de Douai de 1833 à 1836, puis exerça pendant vingt et un ans les fonctions de notaire à Valenciennes. Il fut président de la chambre et nommé notaire honoraire par décret impérial du 9 janvier 1859. Membre du conseil municipal et de diverses sociétés administratives, M. Boduin fut porté aux élections générales de 1869, comme candidat indépendant, dans la 6<sup>e</sup> circonscription électorale du département du Nord, contre le marquis d'Havrincourt, candidat officiel, et élu, au second tour de scrutin, par 14 439 voix sur environ 25 000 votants.

**BOE** (François-Didier), peintre norvégien, né à Bergen (Norvège), le 28 mai 1820, étudia le dessin à l'Académie de Copenhague et dans l'atelier de M. Groënlund et vint, en 1849, se perfec-

tionner à Paris, où il se fixa. Les tableaux de fleurs qu'il a exposés dans les galeries de Christiania ainsi qu'aux Salons français se font remarquer par la fraîcheur du coloris et la coquetterie de l'arrangement. Sa *Grappe de raisins* (1850) a été achetée, pour le musée du Louvre; les *Camélias sur une toilette* ont obtenu une mention à l'Exposition universelle de 1855. Il a exposé en 1857 : *Orange entr'ouverte* et *Faisan et perdrix*; en 1863 : un *Aigle dévorant un jeune renard norvégien*, paysage polaire avec le soleil de minuit, et *Couple de gelinottes de Norvège dans leur plumage de printemps*; à l'Exposition universelle de 1867 : *Oiseaux de mer éclairés par le soleil de minuit, Aigle tenant un petit renard, Poissons rouges et morues*, avec quelques autres tableaux qui, comme ceux-ci, avaient déjà figuré aux salons précédents; *Vue des montagnes de Vestenaalen*, à l'Exposition universelle de 1878.

**BOECKLIN** (Arnold), peintre suisse, né à Bâle en 1827, alla étudier à Düsseldorf, où il fut élève de Schirmer. Après avoir voyagé et séjourné un certain temps à Paris et à Rome, il s'établit en 1858 à Munich d'où il fut appelé, à la fin de 1860, à la nouvelle école des Beaux-Arts de Weimar, comme professeur de paysage. Il ne garda cette fonction que deux ans et alla s'installer de nouveau à Rome qu'il quitta plus tard pour se fixer à Florence. M. A. Böcklin s'est fait remarquer, comme paysagiste, par la puissance, le mouvement et la vie; ses tableaux, qui représentent les bois, les montagnes, les plaines, en les animant de scènes variées de la vie réelle et mythologique, se retrouvent dans les grandes collections publiques de Munich, de Berlin ou de Bâle.

**BOEHM** (Théobald), flûtiste allemand, né en Bavière, vers 1802, s'est acquis le renom du premier virtuose de l'Allemagne sur son instrument. Après avoir obtenu des succès éclatants, dans les villes principales de l'Allemagne, tant par le brillant que par la perfection et les tours de force de son exécution, il passa en Angleterre en 1834 et y fut universellement applaudi. Il devint ensuite membre de la chapelle et de la musique particulière du roi de Bavière.

On a de cet artiste des *Concertos* pour flûte, des *Variations*, entre autres sur l'air de la *Sentinelles*, sur un thème du *Freischütz*, des *Divertissements*, des *Polonaises*, des *Rondos*, des *Fantaisies*, etc. M. Böhm a apporté d'importantes modifications dans la construction de la flûte et inventé un nouveau genre de piano qu'il essaya en vain de populariser dans son voyage à Londres, en 1834. On a traduit en français une brochure de lui, sous le titre : *De la Fabrication et des derniers perfectionnements des flûtes* (Mayence, 1847; Paris, 1848, in-8).

**BOEHM** (Joseph), violoniste allemand, né à Pesth (Hongrie) le 4 mars 1795, reçut de son père, virtuose distingué, ses premières leçons de chant et de violon. En 1806, il partit avec ses parents pour la Pologne, où il reçut les leçons de Rode, élève lui-même de Viotti. En 1815, M. Böhm fut applaudi à Vienne par l'empereur; en 1818, il partit pour l'Italie et se fit particulièrement entendre à la Scala de Milan. De retour à Vienne en 1820, il obtint la place de professeur au Conservatoire, et, deux ans après, le brevet de violoniste de la chapelle de la cour. En 1825, il fit une grande excursion en Allemagne et obtint des succès éclatants dans les diverses capitales. — Il est mort à Vienne le 28 mars 1876.

M. Joseph Böhm, qui a formé au Conservatoire de Vienne plusieurs élèves, devenus d'habiles

mattres, a publié quelques œuvres pour son instrument, entre autres des *Polonaises*, des *Variations* sur des thèmes de Rossini, un *Concertino*, des *Quatuor*, etc.

**BOEHM** (Joseph-Edgar), sculpteur anglais, né à Vienne (Autriche), le 6 juillet 1834, est fils d'un Hongrois qui fut directeur de la monnaie de l'empire d'Autriche. Il fit ses études artistiques à Vienne, en Angleterre, en Italie et à Paris, où il résida pendant trois ans; puis il alla se fixer à Londres en 1862; il y devint associé de l'Académie des Beaux-Arts en janvier 1878.

Parmi ses œuvres les plus remarquables, nous mentionnerons : *Statue colossale de la reine* en marbre (1869), pour le château de Windsor; *Monument du duc de Kent*, à la chapelle Saint-Georges; *Statuettes en bronze de la famille royale*, pour la reine d'Angleterre; les statues de *John Bunyan*, de *sir John Burgoyne*; de la *Duchesse de Bedford*, la statue équestre du *prince de Galles*, pour Bombay; les monuments du *général Scaslett*, de *lord Cardigan*; les bustes de *M. Millais*, de *lord Landsowne*, de *lord Shaftesbury*, de *M. Henri Cole*, etc. Il a donné à l'Exposition universelle de Paris, de 1878 : le *Cheval du Clydesdale*, groupe; *Thomas Carlyle*, statue, et le buste de *J.-A. Whistler*. Il y a obtenu une médaille de 2<sup>e</sup> classe.

**BOEHMERT** (Charles-Victor), économiste allemand, né le 23 août 1829 à Quesitz, près de Leipzig, étudia dans cette dernière ville le droit et l'économie politique et s'établit avocat en 1852 à Meissen, où il fonda une société de crédit d'après les principes de Schultze-Delitzsch. Après plusieurs voyages à l'étranger, il alla rédiger à Brème un journal de commerce dévoué à la défense de la liberté commerciale et industrielle. En 1866, il fut appelé en Suisse comme professeur d'économie et de statistique au Polytechnicon et à l'Université de Zurich. En 1875, il obtint la même chaire au Polytechnicon de Dresde et la direction de la statistique de la Saxe.

Nous citerons parmi les écrits économiques de Boehmert : *Liberté du travail* (Freiheit der Arbeit; Brème, 1858); *Essai sur l'histoire du revenu* (Beitraege zur Geschichte des Zunftwesens; Leipzig 1861), ouvrage couronné par la Société Jablonski de Leipzig; le *Socialisme et la question des travailleurs* (der Socialismus und die Arbeiterfrage). Il faut mentionner d'une façon particulière sa collaboration au journal *l'Ami du travailleur* (der Arbeiterfreund) qu'il rédigea, depuis 1873, avec Gneist, et dont il a fait l'organe de l'économie politique libérale.

**BOEHLINGK** (Otton), célèbre orientaliste russe, né le 30 mai 1815, à Saint-Petersbourg, d'une famille allemande de Lübeck, fit ses études dans sa ville natale, puis à Dorpat, et se rendit, en 1835, en Allemagne, pour suivre les leçons des savants orientalistes de Berlin et de Bonn. Après un séjour de sept ans dans ce pays, il retourna en Russie, où il obtint bientôt un siège à l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg et le titre de conseiller d'État.

M. Bœhtlingk s'est surtout appliqué à la partie grammaticale et lexicographique de la langue sanscrite. On cite son édition des *Huit livres des règles grammaticales* de Panini (Bonn, 1840, 2 vol.); sa nouvelle édition de la *Grammaire* de *Vopadeva* (Saint-Petersbourg, 1846), faite d'après l'édition *Mughdabodha* (Calcutta, 1826); l'édition du *Dictionnaire* de Hematschandra (Saint-Petersbourg, 1847), accompagnée d'une traduction; l'édition du texte indien et la traduction

allemande de *Sakuntala* (Bonn, 1842); une dissertation sur *l'Accent en langue sanscrite* (Ueber den Accent in Sanskrit, Bonn, 1843); une *Chrestomathie* sanscrite (Saint-Petersbourg, 1845) et enfin, en collaboration avec Rodolphe Roth, l'éditeur du *Nirukta* de Yaska, un *Dictionnaire de la langue sanscrite* (Sanskritwörterbuch, Saint-Petersbourg, 1853 et suiv.). On a encore de M. Bœhtlingk un ouvrage considérable sur *la Langue des Yakutes* (Ueber die Sprache der Yakuten, Saint-Petersbourg, 1849-51, 3 vol.); *Sentences indiennes* (Indische Sprüche, ibid., 2<sup>e</sup> édit. 1870-1878); *Dictionnaire sanscrit* (sanskrit Wörterbuch, ibid. 1853-1875, 7 vol.) avec M. Roth, plusieurs dissertations insérées dans les *Mémoires* et le *Bulletin* de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg, etc.

**BOERESCO** (Basile), homme politique roumain, né à Bucharest, le 1<sup>er</sup> janvier 1830, d'une honorable famille bourgeoise, fit ses classes au collège de Saint-Sava, et à l'âge de dix-huit ans, au moment de la révolution de 1848, se mit à écrire dans les journaux roumains sous le pseudonyme de *Pruncul Roman*. Poursuivi pour ses opinions libérales, il fut obligé de se cacher, puis obtint d'un ami riche l'argent nécessaire pour venir faire ses études à Paris, suivit la faculté de droit, et fut reçu docteur en 1857. Un an auparavant, au moment du congrès de Paris, il avait adressé aux plénipotentiaires un *Mémoire sur la question politique et économique de la Moldo-Valachie*, qui eut un certain retentissement, et publié un ouvrage intitulé : *la Roumanie après le traité de Paris du 30 mars 1856* (1856, in-8), ainsi qu'un ouvrage important, ayant pour titre : *Traité comparatif des délits et des peines au point de vue philosophique et juridique* (1857, in-8). Il retourna alors en Roumanie et fonda un journal politique, le *National*, qui se fit l'organe de la bourgeoisie roumaine. Il fut, dès son arrivée à Bucharest, nommé professeur de droit commercial à la Faculté de droit de cette ville. A cette époque, il publia un commentaire du Code commercial valaque. Un an après, il abandonna sa position officielle pour exercer la profession d'avocat. Il fut élu, le 12 janvier 1859, membre de l'Assemblée législative, contribua beaucoup à l'union des principautés sous le prince Couza, fut réélu en 1860 et devint un brillant orateur politique. Appelé au ministère de la justice le 28 mai 1860, il a été ramené plusieurs fois aux affaires.

M. Basile Boeresco, outre les écrits mentionnés, a encore publié : *Examen de la convention du 19 août relative à l'organisation des Principautés danubiennes* (1858, in-8); *Mémoire sur la juridiction consulaire dans les Principautés-unies-roumaines* (1865, in-8). — Son frère, M. Constantin BOERESCO, a fait aussi ses études de droit à Paris. Il a publié : *les Principautés devant le second congrès de Paris* (1858, in-8), et *De l'Amélioration de l'état des paysans roumains* (1861, in-8).

**BOESWILLWALD** (Émile), architecte français, né le 2 mars 1815, à Strasbourg, étudia dans cette ville, puis à Munich et à Paris, où il fut élève de l'École des beaux-arts et de M. H. Labrousse. Attaché, en 1843, à la Commission des monuments historiques, il fut ensuite nommé inspecteur à Notre-Dame de Paris (1845), architecte de la cathédrale de Luçon (1847), architecte diocésain (1849), et successivement envoyé dans les sections de Soissons, Luçon, Bayonne et Orléans (1852-1855). Il fut chargé de la restauration de divers monuments historiques dans les départements de la Meuse, de la Haute-



Marne et de l'Alsace, de la reconstruction de l'École centrale rabbinique à Metz et de la restauration de Notre-Dame de Laon. Il a été nommé inspecteur général des monuments historiques.

M. Bœswillwald a exposé au Salon divers dessins, notamment : *la Chapelle d'Elbrach*, en Bavière (1839); *Monuments religieux de Picardie, l'ancienne Abbaye de Saint-Germer*, dessin et aquarelle (1842); *Projet de restauration de la cathédrale de Laon* (1849); et à l'Exposition universelle de 1855, outre plusieurs des sujets précédents, les *Églises de Guelwillier, Neuwiller, Niederhaslach*, dans le Haut et le Bas-Rhin, celle de *Montier-en-Der* (Haute-Marne), le *Palais des ducs de Lorraine*, à Nancy. M. Bœswillwald a obtenu, en 1845, la médaille des monuments historiques (ministère de l'intérieur), une 2<sup>e</sup> médaille en 1849, une 1<sup>re</sup> médaille en 1855, et la décoration en août 1853. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1865.

**BOETTCHER** (Christian), peintre allemand, né à Imgenbroich, près d'Aix-la-Chapelle, le 9 décembre 1818, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf, débuta par des lithographies, puis aborda la peinture à l'huile. On cite parmi ses premiers tableaux : *Aveugle avec son guide, Enfants dans une corbeille, Retour des champs et la Délivrance du prisonnier politique*, œuvre du genre dit social, après laquelle, malgré les conseils de quelques peintres politiques, M. Boettcher exécuta alors toute une série de petites scènes, où les enfants tiennent le principal rôle. Nous citerons en ce genre : *une Mère et ses enfants jouant avec un coq, une Jeune femme auprès du berceau de son nourrisson, un Ménage causant sur le pas de la porte, une Demande en mariage à la campagne, Enfants se promenant dans une brouette à travers la forêt, Paysanne avec son enfant faisant l'aumône à un mendiant*. Puis vinrent des compositions plus importantes : *Jeunes villageois du Rhin, le Retour de la fête, Grands parents jouant avec leurs petits-enfants et un Soir dans la forêt Noire*, une de ses meilleures compositions, avec le *Soir de combat*, effet de lune auquel les divers épisodes d'un champ de bataille donnent un grand caractère.

**BOETTCHER** (Charles), archéologue allemand, né à Nordhausen, le 29 mai 1806, s'appliqua d'abord à l'architecture et compléta ses études dans cet art à l'Académie de Berlin. Il se tourna ensuite vers les recherches archéologiques, fut nommé en 1846 professeur à l'Académie des Arts et en 1849 à l'Académie d'architecture, ainsi que directeur de la galerie de sculpture du Musée de Berlin. Son ouvrage capital a pour titre : *l'Architecture des Grecs* (die Tektonik der Hellenen; Potsdam, 1844-52, 2<sup>e</sup> édit. Berlin, 1869 et suiv.). On cite en outre : les *Constructions en bois au moyen âge* (die Holzarchitektur des Mittelalters; Berlin, 1835-41, 25 feuilles); le *Livre d'ornementation* (Ornamentenbuch; ibid., 1834-44, 28 feuilles); *l'École du dessinateur* (Dessinatoren-schule, ibid., 1839); le *Culte des arbres chez les Grecs* (der Baumcultus der Hellenen; ibid., 1857); *Notice sur la découverte de l'Acropole d'Athènes* (Bericht über die Untersuchung auf der Akropolis zu Athen; ibid., 1863).

**BOETTIGER** (Charles-Guillaume), poète suédois, né à Westerås, le 15 mai 1807, d'une famille allemande, reçu docteur en philosophie à l'université d'Upsal (1833), entreprit, en 1835, un voyage à travers l'Allemagne, l'Italie, la France et la Hollande. Il tomba alors malade et le gouvernement suédois lui accorda des secours pour

aller se rétablir en Italie (1838). Adjoint à l'Université d'Upsal en 1839, il fut nommé, en 1845 professeur titulaire de la littérature moderne, et en 1856 professeur d'esthétique. Retraité en 1867, il est mort à Upsal le 24 décembre 1878.

Les poésies les plus connues de M. Boettiger, couronné deux fois par l'Académie suédoise, sont : *Souvenirs de jeunesse* (Ungdoms Minnen fran Sangers Stunder, Upsal, 1830), qui ont été très-souvent réimprimés; puis deux *Recueils de poésies*, dont le second (1837) contient des traductions de ballades du poète Uhland; *Chants religieux* (Religiöse Sanger, 4<sup>e</sup> édit. 1841); *Oraison funèbre de Gustave III* (1837); *Chant sur Charles XIV* (Sang öfver Carl XIV, 1845), qui lui valut un prix de 100 ducats et le fit nommer membre de l'Académie suédoise, en 1847; *Almanach des muses* (1841), les *Oiseaux* (Foglarne, 1852), et une traduction de la *Jérusalem délivrée*. Une édition de ses *Oeuvres* (Samlade Skrifter) a été commencée en 1856. Des traductions ont fait passer ses meilleures poésies dans la langue allemande (Stockholm, 1844).

**BOFFINTON** (Jean-Baptiste-Stanislas), sénateur français, né à Bordeaux, le 27 août 1817, entra dans l'administration, comme sous-préfet de Jonzac, sous la présidence du prince Louis-Napoléon, passa, en 1852, sous-préfet de Saintes, fut quelque temps sous-préfet d'Alais (Gard) et revint dans la Charente-Inférieure, en qualité de préfet. Il occupa ensuite les préfectures des Basses-Pyrénées et de la Dordogne, et fut signalé, dans ces divers postes, comme l'un des plus zélés serviteurs de l'Empire et l'un des plus habiles dans la pratique de la candidature officielle. Écarté des fonctions publiques par la révolution du 4 septembre 1870, il se porta sans succès, comme candidat à l'Assemblée nationale, dans la Charente-Inférieure, aux élections complémentaires du 2 juillet 1871; mais deux ans plus tard, lors de l'élection partielle du 11 mai 1873, pour le remplacement de M. Chasseloup-Laubat, il se présenta de nouveau, comme candidat à la fois de la politique bonapartiste et de la liberté commerciale, et fut élu représentant par 51,072 voix contre 47,000 données au candidat républicain, le docteur Rigaud. M. Boffinton siégea à droite et vota avec la majorité monarchique, sauf sur la loi de l'enseignement supérieur qu'il repoussa. Il marqua particulièrement son attachement au régime déchu en se rendant, le 16 mars 1874, à Chislehurst pour saluer l'ex-prince impérial le jour de sa majorité. Il fut jusqu'à la fin de l'Assemblée nationale l'un des membres du groupe de l'appel au peuple et vota contre les lois constitutionnelles. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu sénateur de la Charente-Inférieure, le second sur trois, par 341 voix sur 575 électeurs. Il représente au conseil général le canton de Saint-Geniès. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 10 août 1863.

**BOGGS** (Charles-Stuart), marin américain, né à New-Brunswick (Etat de New-Jersey) le 28 janvier 1811, entra dans la marine de l'Union en 1826, devint lieutenant en 1837 et capitaine de frégate en 1855. En 1858, il fut nommé inspecteur des phares du Pacifique. Lors de l'explosion de la guerre civile, il reçut le commandement de la canonnière *Varuna*, de l'escadre de Farragut. Quand celle-ci força le passage des forts confédérés du Mississippi, en aval de la Nouvelle-Orléans, la *Varuna* détruisit six canonnières ennemies, mais fut à son tour désemparée; pendant qu'elle sombrait, M. Boggs fit continuer le feu jusqu'au dernier moment. Nommé capitaine de vaisseau

pour sa belle conduite (1862), il devint commodore en 1866, contre-amiral en 1870, reçut en 1871 le commandement de la flotte d'Europe et fut ensuite attaché au service des côtes.

**BOHNSTEDT** (Ludwig), architecte allemand, né le 27 octobre 1822 à Saint-Petersbourg, suivit dans cette ville l'école de Saint-Pierre, et alla étudier à l'école royale d'architecture et à l'Académie des arts de Berlin. De 1841 à 1842, il visita l'Italie, puis rentra à Saint-Petersbourg, où il eut avec le brevet d'architecte un emploi ministériel dans le département des voies et communications. Quelques années après il fut nommé professeur à l'Académie des arts (1858). Il quitta la Russie et s'établit à Gotha, en 1863. Ses constructions tant en Russie qu'en Allemagne sont très nombreuses; ce sont, outre des habitations particulières, le cloître de la Résurrection, l'Hôtel-de-Ville et le palais du ministère du domaine à Saint-Petersbourg, un certain nombre d'hôtels de compagnies financières à Bade et à Gotha. Il a aussi fait exécuter en Portugal la cathédrale de San Torquato à Guimaraens. Sa facilité de production est telle qu'à l'Exposition des Beaux-Arts à Munich, en 1869, il présentait douze volumes in-folio d'esquisses et de projets. M. Bohnstedt a pris part en outre à de nombreux concours et obtenu souvent les premiers prix.

**BOHTZ** (Auguste-Guillaume), esthéticien allemand, né à Stettin, le 17 juillet 1799, étudia la théologie à l'université de Halle et s'occupa en même temps de philologie, de philosophie et d'histoire. De 1823 à 1828, il fréquenta les universités de Berlin, de Göttingue et de Dresde, où il se lia avec Tieck. Docteur en philosophie, puis professeur particulier à Göttingue, il y obtint une chaire en 1837 et devint titulaire en 1842. Il fit des cours très suivis sur la littérature nationale, sur la psychologie dans ses rapports avec la logique, sur la philosophie de la religion, sur la morale et sur l'esthétique.

M. Bohtz, dont le principe est que le beau dans l'art résulte des contrastes, l'a exposé particulièrement dans quatre ouvrages : *De Aristophanis Raris* (Hambourg, 1828); *Leçons sur l'histoire de la nouvelle poésie allemande* (Vorlesungen über die Geschichte der neuern deutschen Poesie; Göttingue, 1832); *Idée du genre tragique* (die Idee des Tragischen; Ibid., 1836); *le Comique et la comédie* (das Komische und die Komödie, Ibid., 1844).

**BOICHOT** (Jean-Baptiste), un des sous-officiers français qui siégèrent à l'Assemblée législative, né à Villiers-sur-Suize (Haute-Marne), le 20 août 1820, et fils de paysans, s'engagea le 2 mars 1839 et fut incorporé dans le 7<sup>e</sup> léger, à Nancy. En 1849, il était sergent-major d'une compagnie d'élite et porté sur le tableau d'avancement pour le grade d'officier, lorsque le choix des sous-officiers de la garnison de Paris le désigna au Comité des démocrates socialistes comme un des deux candidats militaires de la Seine. Nommé représentant du peuple par plus de 100 000 voix, il parut en uniforme à la manifestation du 13 juin, et se rendit avec son chef, M. Ledru-Rollin, au Conservatoire des arts et métiers. Il échappa aux poursuites de la justice, et parvint à gagner la Suisse. La Haute Cour de Versailles le condamna par contumace à la déportation. En 1850, il publia deux adresses : *Aux démocrates socialistes du département de la Seine* (Paris, in-8) et *Aux électeurs de l'armée* (Paris, in-16). De Lausanne il se rendit en Angleterre, où il a fait paraître, après le coup

d'État, plusieurs écrits en collaboration avec MM. Caussidière et Félix Pyat. Il fut l'un des organisateurs et des présidents d'une Société politique de Londres, dite *Commune révolutionnaire*. Au mois de juin 1854, il fit un voyage en France; découvert par la police de Paris, il fut, après une condamnation nouvelle, enfermé à la prison d'État de Belle-Isle. Il habita successivement la Suisse, l'Angleterre et la Belgique. En 1864, on annonça à tort qu'il était passé aux États-Unis et qu'il était devenu colonel dans les armées fédérales. Fixé en Belgique, il épousa une jeune Anglaise et fonda, dans un faubourg de Bruxelles, un pensionnat.

M. Boichot a publié, dans son exil, un certain nombre d'ouvrages d'instruction élémentaire : *Petit traité de connaissances à l'usage de tous* (1862, in-18); *Instruction populaire* (Bruxelles, 1862, in-18, avec fig.); *Esquisse de l'Europe*, éléments de géographie physique et politique (Ibid., 1863, in-18); *Éléments de géographie physique* (Ibid., 1864, in-18); puis, dans un autre ordre : *La Révolution dans l'armée française, élection des sous-officiers* (Ibid., 1865, in-18); *Souvenirs d'un prisonnier d'État sous le second Empire* (Ibid., 1867, in-18); *la Question de demain* (Ibid., 1868, in-18); sans compter *la Fiancée du proscrit*, comédie en quatre actes (Ibid., 1873, in-18); *Après l'orage* (Ibid., 1875, in-8).

**BOIELDIEU** (Adrien), musicien français, né à Paris, le 3 novembre 1815, et fils du célèbre compositeur François-Adrien Boieldieu, mort en 1834, a donné, depuis 1838, plusieurs opéras comiques que des journaux étrangers ont bizarrement attribués à son père. Le gouvernement lui fit, en souvenir de ce dernier, une pension de 1200 francs. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1853.

On cite de M. Adrien Boieldieu : *Marguerite* (1838); *l'Opéra à la cour*, en quatre actes (1840), avec M. Grisar; *l'Aïeule* (1841); *le Bouquet de l'infante* (1841), donnés à l'Opéra-Comique; *la Butte des Moulins* (1852), *la Fille invisible* (1853), au Théâtre-Lyrique; *la Halle du roi* (1875), opéra comique en deux actes; une *Messe*, exécutée à Rouen le 15 juin 1875, lors des fêtes organisées pour le Centenaire de Boieldieu, etc. Il a publié, à l'occasion des élections de 1849, une brochure politique sous ce titre : *Ce que tout le monde pense, ce que tout le monde veut* (in-8).

**BOIGNE** (Ernest, comte DE), homme politique français, ancien député, est né le 7 décembre 1829. Membre du Conseil général pour le canton d'Yeune, il entra, en 1860, au Corps législatif, sous le patronage du gouvernement, pour représenter la première circonscription de la Savoie. En 1863, réélu au même titre, il obtint 25 246 voix sur 25 404 votants, et en 1869, 20 642, sur 28 463. Au 4 septembre 1870, il rentra dans la vie privée. Il se représenta aux élections d'octobre 1877, dans la première circonscription de l'arrondissement de Chambéry, comme candidat officiel bonapartiste; mais il n'obtint que 6 432 voix, contre 10 128 accordées à M. Parent, un des 363. M. le comte de Boigne a été décoré de la Légion d'honneur.

**BOIGNE** (Charles DE), littérateur français, né vers 1806, a écrit assez longtemps la revue parisienne du *Constitutionnel*. On a de lui quelques ouvrages de littérature légère : *Dans les Highlands* (1852), récit de voyage; *Lequel choisir ?* (1852), roman; *Petits mémoires de l'Opéra* (1856), une étude sur l'élève et l'amélioration du cheval en France (1843, etc.), et une brochure, *les Che-*

mins de fer étrangers devant la loi française (1860, in-18). Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1867.

**BOILEAU** (Pierre - Prosper), mathématicien français, né en 1811, élève de l'École polytechnique en 1831, entra dans l'artillerie, et avait le grade de capitaine, lorsqu'il fut nommé professeur de mécanique à l'École d'application de Metz. Il a été promu chef d'escadron, le 24 décembre 1858, et admis à la retraite en 1867. M. Boileau a été élu correspondant de l'Institut (Académie des sciences), le 22 mars 1875. Décoré de la Légion d'honneur le 26 décembre 1852, il a été promu officier le 12 mars 1866.

Il a publié : *Introduction à l'étude de la mécanique pratique*, à l'usage des écoles régimentaires et de l'enseignement industriel (Metz, 1838, in-8); *Instruction pratique sur les sciences, contenant l'étude et les valeurs de la résistance des matériaux à l'action de l'outil* (Metz, 1855, in-8, 3 planches); *Jaugeage des cours d'eau à faible ou à moyenne section* (Paris, 1850, in-4, avec 3 planches); *Traité de la nature des eaux courantes, ou Expériences, observations et méthodes concernant les lois des vitesses, le jaugeage, etc.* (Paris, 1854, in-4 de 47 feuilles et demie, 7 planches), son principal ouvrage. On lui doit une nouvelle édition des *Applications de la mécanique aux machines* (1872, in-8) de Taffe.

**BOILEAU** (Louis-Auguste), architecte français, né à Paris, le 24 mars 1812, entra, en 1826, dans un grand atelier de menuiserie, se fit, à vingt ans, entrepreneur, et après avoir pris quelques notions de sculpture, se livra spécialement à la confection des ornements gothiques. Il fonda en même temps une école spéciale de menuiserie, transportée à Mirecourt (Vosges), en 1843, et d'où sont sortis le buffet d'orgue du chœur de Saint-Germain l'Auxerrois, le jubé de Saint-Pierre d'Aire sur la Lys, etc. En 1840, M. Boileau fut chargé de décorer cette dernière église.

L'étude des constructions en fer le conduisit à ce qu'il appela « la nouvelle forme architecturale, » dans un *Projet d'église pour la Chaussée-d'Antin* (1853). En 1854, choisi pour terminer les travaux de l'église Saint-Eugène, il modifia les fondations et le tracé primitif, et y produisit l'application de plusieurs idées nouvelles.

M. Boileau a encore publié : *Esquisse scénographique et historique de l'église de Saint-Pierre d'Aire sur la Lys; De l'Art religieux et monumental; l'Église Saint-Eugène* (1856), etc. Il a exposé en 1861 quatre dessins représentant un *Projet d'église construite en métal et en maçonnerie*; en 1865, cinq dessins sur *l'Église du Vésinet* qui était en construction; en 1866, cinq dessins représentant un *Projet de palais pour les expositions universelles*; à l'Exposition universelle de 1867, un *Projet de cathédrale*; en 1868, six dessins représentant *l'Église de Notre-Dame de France*, à Londres; en 1869, le *Projet d'un magasin de nouveautés*. M. Boileau a obtenu une mention à l'Exposition universelle de 1855 et une 2<sup>e</sup> médaille en 1861.

**BOILEUX** (Jacques-Marie), magistrat et juriste français, né à Caen (Calvados), le 2 mars 1803, étudia le droit à Paris et y fut reçu docteur en 1840. Il fit preuve, pendant les dernières années de la Restauration, et dans les journées de Juillet, d'un ardent libéralisme. En 1842, il fut nommé juge au tribunal civil de Vendôme, d'où il passa en 1848 à celui de Blois. Il devint, en 1860, président du tribunal de Saint-Jean-de-Maurienne et peu après conseiller à la Cour de

Chambéry, il a été décoré de la Légion d'honneur en septembre 1869. — Il est mort à Aix-les-Bains le 26 juillet 1872.

On doit à M. Boileux un important travail destiné à adapter la science du droit civil au système des examens : *Commentaire sur le code civil* (1828-1844, 3 vol. in-8), réédité sous le titre de *Commentaires sur le code Napoléon* (6<sup>e</sup> édit., 1854-1859, 6 vol.). Il a fourni au *Complément du Dictionnaire de l'Académie* tous les termes de droit, publié, avec M. R. Gandillot, un *Manuel de droit administratif*, et refonda le *Traité des faillites et banqueroutes* de Boulay-Paty (1839).

**BOILVIN** (Émile), peintre et graveur français, né à Metz, le 7 mai 1845, fut élève de Pils, et débuta au Salon de 1865 par un *Portrait de M<sup>r</sup> R.*, dessin. Il envoya aux salons suivants des scènes de genre dont quelques-unes furent très-remarquées : *Françoise de Rimini* (1866); *Un Ecorcheur* (1867), *Harangue de maître Janotus de Bragmardo* (1868); *Panurge* (1869); *Louis XI en prière* (1870); *Metz*, 8 octobre 1870 (1873); mais c'est surtout comme graveur à l'eau-forte que M. Boilvin a acquis la notoriété; outre de nombreuses planches d'après Franz Hals, Wouvermans, Boucher, Lancret, Drouais, MM. Bida, Émile Lévy, etc., il a composé et gravé deux suites d'illustrations pour des éditions de luxe de *Rabelais* et de *M<sup>me</sup> Bovary*; la seconde de ces séries lui a valu une médaille de 3<sup>e</sup> classe au Salon de 1877.

**BOINVILLIERS** (Éloi-Ernest FOIRESTER), administrateur français, ancien sénateur, né à Beauvais (Oise), le 28 novembre 1799, est le fils d'un fécond auteur de livres de classes. Il suivit les cours de l'École de droit et se fit inscrire au barreau de Paris en 1822. C'est à l'époque de sa jeunesse que se rattache les publications suivantes : *Code moral* (1825); *Beautés de Tacite*, *Beautés des orateurs sacrés* (1826, 2 vol. in-12); *Principes et morceaux choisis d'éloquence judiciaire* (1826, in-8).

Pendant qu'il travaillait à ce que son père nommait des *fripes littéraires*, M. Boinvilliers était un des membres actifs des sociétés d'opposition. Combattant de Juillet, il fut un des aides de camp de La Fayette. Sous le nouveau régime, il devint tour à tour avocat de la ville de Paris (1830), juge suppléant au tribunal de première instance et vice-président du comité consultatif du département. Membre du conseil de l'ordre des avocats après 1830, il fut élu bâtonnier en 1848. Après avoir échoué plusieurs fois aux élections de la Chambre des Députés, il fut, sous le patronage de l'*Union électorale*, envoyé à la Législative, en juillet 1849, par les électeurs de la Seine. Il y vota constamment avec le parti modéré, et en dernier lieu avec celui de l'Élysée.

Après les événements du 2 décembre 1851, il fut nommé au Conseil d'État, dans la section des finances, et présida successivement la section de l'intérieur, instruction publique et cultes, et celle des travaux publics, de l'agriculture et du commerce. Il fut appelé au Sénat par décret du 5 octobre 1864. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 2 août 1860, et grand officier le 3 mai 1869.

L'aîné de ses deux fils, M. Ernest BOINVILLIERS, né à Paris en 1822, admis au barreau en 1845, membre du Conseil général de Loir-et-Cher, est mort en 1876. — Le plus jeune, M. Édouard Boinvilliers, né à Paris en 1826, entra, en 1857, comme maître des requêtes au Conseil d'État (section des travaux publics). Outre deux ouvrages élémentaires sur l'histoire de France, il a publié

un recueil d'*Études politiques et économiques* (1860-1865, 3 vol. in-8), et fourni à la *Revue contemporaine* quelques articles relatifs aux chemins de fer, à leurs rapports avec l'État, à leurs tarifs, etc. Tous deux ont été décorés de la Légion d'honneur.

**BOIS-DUVAL** (Jean-Alphonse), médecin et naturaliste français, né à Ticheville (Orne) le 17 juin 1801, fit des études à Vimoutiers, et, après avoir travaillé dans plusieurs officines, à Rouen et à Paris, remporta, en 1824, à l'École de pharmacie, un prix de botanique et un prix d'histoire naturelle médicale. Il reçut, en 1828, le diplôme de docteur en médecine. Sa participation au voyage scientifique de l'*Astrolabe* et les services qu'il rendit, lors de la première invasion du choléra, lui valurent la croix de la Légion d'honneur (30 avril 1835). Il a joint à son titre de docteur en médecine les diplômes de docteur ès sciences et de docteur ès lettres.

Parmi ses nombreux ouvrages qui ont trait à la botanique et à l'entomologie, on distingue : *Flore française* (1828, 3 vol. in-18), où les plantes sont classées par familles naturelles; *Essai sur une monographie des xygénides*, en latin (1828 et 1840, in-8); *Histoire des lépidoptères et des chenilles de l'Amérique septentrionale* (1829-1847, in-8, av. fig.), avec M. Leconte; *les Coléoptères d'Europe* (5 vol. in-8, 1829 et années suiv.), avec le comte Dejean; *les Chenilles d'Europe* (1832 et années suiv., 2 vol. in-8); *Icones historiques des lépidoptères nouveaux* (1832-1841, 2 vol. in-8); *Species général des papillons* (1836, tom. I, in-8); *Histoire des lépidoptères de la Californie* (1852, in-8), avec M. A. Guénée; *Essai sur l'entomologie horticole*, etc. (1866, in-8); *Histoire naturelle des insectes* (1874, t. I, in-8).

**BOISGOBEY** (Fortuné DU), littérateur français, né à Granville (Manche), en 1824, fut payeur à l'armée d'Afrique et fit en cette qualité diverses campagnes de 1844 à 1848. Il ne débuta qu'en 1868 dans la littérature par une nouvelle insérée au *Petit Journal*, intitulée : *Deux comédiens*. Puis *l'Homme sans nom* et *le Forçat colonel* (1872, in-18), publiés dans le *Petit Moniteur*, commencèrent sa réputation. Bientôt partageant la vogue populaire de Ponson du Terrail et d'Émile Gaboriau, il fit successivement paraître dans les journaux dirigés par M. Paul Dalloz : *les Gredins* (1873, 2 vol. in-18); *le Chevalier Casse-Cou* (même année, 2 vol. in-18); *la Tresse blonde* (1874, in-18), *les Collets noirs* (même année, 2 vol. in-18), *l'As de cœur* (1875, 2 vol. in-18); *le Coup de pouce* (même année, in-18), *les Mystères du nouveau Paris* (1876, 3 vol. in-18); etc.; puis le *Demi-Monde sous la Terreur* (1877, 2 vol. in-18), publié par le *Figaro*, et quelques autres feuilletons non réunis en volumes; on lui doit encore : *Du Rhin au Nil, souvenirs de voyage* (1876, in-18).

**BOIS-LE-COMTE** (Alexandre-Joseph, vicomte DE), général français, né à Paris, le 18 février 1794, entra au service en 1811, fit dans le 6<sup>e</sup> chasseurs à cheval les campagnes de 1813 à 1815 et se distingua à Waterloo. Sous la Restauration, il passa dans les chasseurs de la garde et fit avec distinction la campagne d'Espagne. Chargé d'une mission en Afrique, il rejoignit, en 1830, le maréchal de Bourmont. Colonel du 11<sup>e</sup> chasseurs en 1837, maréchal de camp en 1845, il commanda, à Arras, la brigade de cavalerie du Nord. En 1848, destitué d'abord par le gouvernement provisoire, il prit néanmoins, sur l'invitation du général Négrier, le commandement de la subdivision du Pas-de-Calais pour maintenir l'ordre et réprimer l'insubordination

d'une partie des soldats. Une députation du département demanda et obtint la confirmation du général de Bois-le-Comte. Promu général de division le 10 mai 1852, il eut d'abord le commandement de la 7<sup>e</sup> division, à Besançon, puis, en 1855, celui de la 3<sup>e</sup>, à Lille. Il a été créé commandeur de la Légion d'honneur le 18 septembre 1847 et grand officier le 2 février 1859. — Il est mort à Paris le 3 avril 1873.

**BOISLECOMTE** (André-Olivier-Ernest SAIN DE), publiciste et diplomate français, né à Tours, le 20 juin 1799, entra dans les gardes du corps en 1816, et à l'École d'état-major en 1819. Le 25 juillet 1830, après les ordonnances du ministère Polignac, il donna sa démission. Membre de la Société des Amis du peuple, et lié avec plusieurs des chefs du parti républicain, il prit part à la rédaction de l'*Européen*. Réintégré dans l'armée comme capitaine d'état-major, il fut, à partir de 1833, aide de camp du maréchal Harispe, et rempli une mission en Afrique pendant la campagne de 1840. Il se retira du service en 1846, pour concourir à la deuxième édition de l'*Histoire parlementaire de la Révolution française*, de Buchez et Roux, et à la rédaction de la *Revue nationale*.

À la révolution de Février, M. Sain de Boislecomte fut choisi pour chef du cabinet des affaires étrangères par M. de Lamartine, puis envoyé, le 24 mai, comme ministre de la République, à Naples, où il obtint des indemnités pour les Français victimes des événements du 15 mai. Il passa, en août suivant, comme ministre plénipotentiaire, à Turin, où il fut remplacé, en septembre 1849, par le prince Murat. Nommé alors ministre aux États-Unis, il fut destitué en mars 1851 et entra dans la vie privée. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 16 septembre 1849.

**BOISSE** (Adolphe), sénateur français, né à Rodez, le 16 septembre 1810, admis à l'École des Mines en 1832, en sortit en 1835 avec le brevet d'ingénieur civil et devint directeur des mines de Carmaux jusqu'en 1853, puis directeur du chemin de fer de Carmaux à Albi. Aux élections de février 1871, pour l'Assemblée nationale, il fut élu représentant de l'Aveyron, le deuxième sur huit, par 59,563 suffrages, et siégea au centre droit. Il vota contre les lois constitutionnelles. Lors des élections sénatoriales du 30 janvier 1876, porté sur la liste dite de « l'Union conservatrice » avec MM. Delsol et Mayran, il fut élu, le dernier sur trois, par 210 voix sur 388 électeurs. Fondateur de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron, M. Boisse appartient à plusieurs sociétés savantes, notamment à la Société géologique de France.

**BOISSELOT** (Dominique-François-Xavier), compositeur et industriel français, né à Montpellier, le 2 décembre 1811, vint à Paris en 1830, entra au Conservatoire, et remporta, en 1836, le grand prix au concours de l'Institut. Dix ans après, il donna un opéra comique en trois actes, *Ne touchez pas à la reine*, dont MM. Royer et Vaëz avaient emprunté le titre et le sujet au roman de M. Masson (Opéra-Comique, 16 janvier 1847).

Malgré le succès de ce début musical, il alla prendre, à Marseille, une part dans l'importante maison de piacos fondée par son père, dont il devint l'associé. Facteurs distingués, ils obtinrent des récompenses à toutes les expositions nationales de l'industrie et la décoration à la suite de l'Exposition universelle de 1855, où leurs produits figuraient à la fois parmi ceux de la France et

ceux de l'Espagne, à cause de leur succursale de Barcelone. M. Boisselot a épousé la fille du compositeur Le Sueur.

**BOISSIÉ** (Pierre), ancien représentant du peuple français, est né dans le département de Lot-et-Garonne le 28 mai 1806. Riche propriétaire et maire de Laugnac, il faisait partie du Conseil général et professait les doctrines libérales, lorsque, en 1848, il fut envoyé à la Constituante par 42 679 suffrages. Il prit place au comité de l'intérieur, et vota d'abord avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre il ne fit point d'opposition au gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu, le sixième, à l'Assemblée législative, il se rallia au tiers-parti, soutint le ministère Odilon Barrot, combattit, après le message du 31 octobre, la politique de l'Élysée, et, le 2 décembre 1851, fut au nombre de ceux qui essayèrent de résister au coup d'État. Il a été membre du Conseil général de Lot-et-Garonne.

**BOISSIER** (Marie-Louis-Gaston), professeur et littérateur français, membre de l'Institut, né à Nîmes le 15 août 1823, fit, au lycée de cette ville, de brillantes études qu'il vint compléter à Paris, à Sainte-Barbe et à Louis-le-Grand. Entré à l'École normale en 1843, reçu agrégé des classes supérieures en 1846, il fut nommé professeur de rhétorique à Angoulême, puis à Nîmes où il exerça dix ans. Docteur en 1856, il fut appelé à Paris l'année suivante, comme professeur suppléant de rhétorique au lycée Charlemagne; il ne tarda pas à être désigné pour suppléer M. Havet au Collège de France dans la chaire d'éloquence latine (1861). Nommé maître de conférences à l'École normale (1865), il fut chargé, quelques mois après, comme suppléant de M. Sainte-Beuve, du cours de poésie latine. M. G. Boissier a épousé l'une des filles d'Eugène Burnouf. Il a été élu membre de l'Académie française, le 8 juin 1876, en remplacement de Patin. Décoré de la Légion d'honneur en 1863, il a été promu officier le 15 janvier 1879.

On a de M. Boissier, outre ses thèses de docteur sur le poète *Attius* et sur *Plaute* (1856), une *Étude sur Terentius Yarron* (1859, in-8), qui obtint le prix Bordin à l'Académie des inscriptions et belles lettres; *Cicéron et ses amis, étude sur la société romaine au temps de César* (1866, in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1872), ouvrage couronné par l'Académie française; *la Religion romaine d'Auguste aux Antonins* (1874, 2 vol. in-8); *l'Opposition sous les Césars* (1875, in-8); sans compter plusieurs séries d'articles d'histoire ou de critique littéraire dans la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue de l'Instruction publique*.

**BOISSIER** (Edmond-Pierre), botaniste suisse, né à Genève en 1810, parcourut en 1837 le midi de l'Espagne, puis, à deux reprises (1842-1845), la Grèce et l'Orient, et fit, en 1849, une tournée générale à travers ces divers pays, complétant ses études et ses recherches sur les espèces nouvelles ou ignorées. Il en a consigné les principaux résultats dans les ouvrages suivants : *Voyage botanique dans le midi de l'Espagne, pendant l'année 1837* (1839-1845, 2 vol. in-4); *Elenchus plantarum novarum minusque cognitarum, etc.* (1838-1840, in-8); *Diagnoses plantarum orientaliū novarum* (1849-1859, 3 vol. in-8), etc. M. Boissier a aussi publié avec M. Reuter divers travaux insérés dans les *Annales des sciences naturelles*.

**BOISSIÈRE** (Prudence), grammairien français, est né à Valogne (Manche), en 1806. Professeur de classes élémentaires, il a publié, outre quel-

ques ouvrages de grammaire française et des exercices de langue pour les maîtres et les élèves, un nouveau *Dictionnaire analogique de la langue française*, « répertoire complet des mots par les idées et des idées par les mots » (1862, gr. in-8). Dans un autre ordre d'études, M. Boissière a fait paraître, sous le pseudonyme de *Stèrebois*, deux ouvrages philosophiques : *l'Autopsie de l'Âme* (1865, in-18), essai de psychologie physiologique, et *la Morale fouillée dans ses fondements* (1867, in-18), où le devoir est ramené à l'intérêt.

**BOISSIEU** (Alphonse DE), archéologue français, né à Lyon, vers 1810, est petit-fils du célèbre dessinateur Jean-Jacques. Ses travaux d'épigraphie l'ont mis en relation avec les savants des divers pays, et lui ont valu, en 1855, le titre de correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il est membre de l'Académie de Lyon et de la Société littéraire de cette ville.

Son principal ouvrage a pour titre : *Inscriptions antiques de Lyon*, reproduites d'après les monuments ou recueillies dans les auteurs (Lyon, 1846-1854, in-folio). On cite en outre : *De l'Éxcommunication* (Ibid., 1860, in-8); *Ainay, son autel, son amphithéâtre, ses martyrs* (Ibid., in-8). M. A. de Boissieu est un des collaborateurs de la *Gazette de Lyon*.

**BOISSIEU** (Arthur DE), journaliste français, né en 1835, s'est fait une notoriété littéraire très-rapide par la publication, dans la *Gazette de France*, de chroniques intitulées *Lettres d'un passant*, et réunies ensuite en volumes formant cinq séries dont trois ont paru sous les titres : *Figures contemporaines, les Vivants et les Morts et De chute en chute* (1866-1875, 5 vol. in-18). M. Arth. de Boissieu avait été, dix ans auparavant, l'auteur anonyme des *Lettres de Colombine*, qui eurent une grande vogue dans le *Figaro* et dont le mystère fut longtemps si bien gardé. On peut encore citer de lui : *Poésies d'un passant* (1870, in-18). — Il est mort à Paris le 29 mars 1873.

**BOISSONNADE** (Gustave), jurisconsulte français, né à Vincennes en 1828, est fils du célèbre helléniste, mort en 1857 (voyez les deux prem. édit.). Il étudia le droit et se fit recevoir docteur avec une thèse : *Essai sur l'histoire des donations entre époux et leur état d'après le code Napoléon* (1852, in-8). Agrégé de la Faculté de Paris, il occupa une chaire à celle de Grenoble. Plus tard, il accepta la mission d'aller au Japon, pour initier ce lointain pays au droit et à l'administration de l'Europe.

On a de M. Boissonnade : *Histoire héréditaire et de son influence morale et économique* (1873, in-8), *Histoire des droits de l'époux survivant* (1874, in-8), et un grand nombre de mémoires dans la *Revue historique du droit français*, dans la *Revue de législation ancienne et moderne* et dans la *Revue historique du droit français et étranger*.

**BOISSONNET** (André-Denis-Alfred), général français, ancien sénateur, né à Sézanne (Marne) le 19 décembre 1812, fils d'un général du génie du premier Empire, entra à l'École Polytechnique le 14 novembre 1832, et en sortit dans le génie, comme sous-lieutenant, le 1<sup>er</sup> octobre 1834. Il a été successivement promu lieutenant le 1<sup>er</sup> octobre 1836, capitaine le 23 novembre 1840, chef d'escadron le 5 février 1855, lieutenant-colonel le 25 janvier 1860, colonel le 12 août 1864, et général de brigade le 27 octobre 1870. Il fit de brillantes campagnes en Algérie, à Rome, et en Crimée, et fut blessé au siège de Rome et à

Malakoff. Lorsque survint la guerre de 1870, il venait d'être nommé commandant de l'École Polytechnique; il quitta ce poste pour passer à l'armée du Rhin, comme chef d'état-major général du génie. Il prit part aux divers combats livrés sous les murs de Metz et fut fait prisonnier dans cette ville, après avoir insisté inutilement auprès du général en chef pour tenter une sortie désespérée. Membre du conseil général de la Marne pour le canton de Sézanne depuis de longues années, le général Boissonnet se présenta comme candidat à l'Assemblée nationale, dans ce département, lors d'une élection partielle, en 1873. Se déclarant indifférent à la question de la forme de gouvernement, il se portait comme partisan des institutions et des idées conservatrices, politiques ou religieuses. Sa candidature échoua, après une lutte assez vive, contre celle de M. Alph. Picart, candidat républicain. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut plus heureux et fut nommé sénateur de son département, le premier sur deux, par 396 voix sur 750 électeurs. Il prit place au centre droit et vota avec la majorité monarchique. Membre du groupe spécial des sénateurs constitutionnels, il fut, lors de la scission de ce groupe aux premiers jours de mars 1878, un de ceux qui refusèrent de pousser à l'extrême la résistance à la politique républicaine du cabinet Dufaure. Il ne fut pas réélu lors du premier renouvellement triennal du 5 janvier 1879. Décoré de la Légion d'honneur le 20 juillet 1849, il a été promu officier le 18 juillet 1855, commandeur le 5 mars 1867 et grand officier le 18 décembre 1874. Il a présidé le conseil général de la Marne pendant plusieurs années.

Son frère, le baron Estève Laurent BOISSONNET, né à Paris le 19 juin 1811, fut aussi élève de l'École Polytechnique, d'où il sortit dans l'artillerie comme sous-lieutenant le 1<sup>er</sup> octobre 1832. Successivement promu lieutenant le 1<sup>er</sup> octobre 1834, capitaine le 19 décembre 1840, chef d'escadron le 5 septembre 1851, lieutenant-colonel le 2 juin 1856, colonel le 14 mars 1860, général de brigade le 14 juillet 1870 et général de division le 16 septembre 1871, il fut fait baron personnel vers la fin de l'Empire. Il servit avec éclat pendant le siège de Paris et fut grièvement blessé à Champigny. Il a été promu grand-officier de la Légion d'honneur le 11 janvier 1876.

**BOITEAU** (Dieudonné-Alexandre-Paul), littérateur français, né à Paris, le 25 novembre 1829, fit ses études au lycée Charlemagne, et entra ensuite à l'École normale, d'où il sortit volontairement en 1852. Il se tourna dès lors vers la littérature, puis vers l'économie politique, à laquelle se rapportent ses plus importantes publications.

On a de lui, tant sous son nom que sous celui de *Boiteau d'Ambly*, qu'il prit surtout à ses débuts : *Aventures du baron de Trenck* (1853); *les Cartes à jouer et la cartomanie* (1854); *Légendes recueillies ou composées pour les enfants* (1856); *Lettres choisies de lady Montague* (1853); *Album de l'Exposition universelle* (1855, in-4), ouvrage incomplet; *Erreurs des critiques de Béranger* (1858, in-32); *Philosophie et politique de Béranger* (1858); *En avant!* (février 1859), brochure politique, immédiatement saisie; *Lettre à M. Renan sur Béranger* (1859); *L'Équité de M. Pelletan* (1860), brochure également relative à Béranger; *la Situation* (1861), anonyme, etc.; puis, comme ouvrages d'histoire, de statistique et d'économie politique : *État de la France avant 1789* (1860, in-8); *les Traités de commerce*, texte historique et pratique des traités en vigueur (1863, in-8); *Fortune publique et finances de la France* (1865, 2 vol. in-8); *les Finances de la ville de Paris* (1865,

in-8); *le Régime des chemins de fer français* (1875, in-18).

M. Boiteau a en outre édité les *OEuvres posthumes de Béranger* (1857, 4 vol. in-8) et réuni sa volumineuse et intéressante *Correspondance* (1859-60, tom. I-IV). Il a fait paraître depuis 1860 un *Almanach de Béranger* (in-32) avec des vers inédits du poète national. Il a encore publié l'*Histoire amoureuse des Gaules*, avec un commentaire historique et les *Mémoires de Madame d'Épinay*. Il a fourni un grand nombre d'articles ou de variétés historiques et littéraires à l'*Artiste*, à la *Revue de Paris*, à l'*Athenæum*, au *Bulletin du bibliophile*, au *Moniteur*, au *Journal* et à la *Revue de l'Instruction publique*, au *Journal pour tous*, à la *Propriété littéraire*, au *Courrier de la librairie*, dont il fut rédacteur en chef, et surtout, depuis 1862, au *Journal des Économistes*, où il traite les questions financières, etc.

**BOITELLE** (Symphorien), homme politique français, né à Cambrai, le 22 février 1813, entra à l'École militaire de Saint-Cyr en 1833. Sous-lieutenant au 5<sup>e</sup> lanciers en 1835, il ne figure plus dans l'*Annuaire militaire* de 1841. En 1852, il fut nommé sous-préfet de Saint-Quentin, et peu après décoré de la Légion d'honneur. Il devint ensuite préfet de l'Aisne et passa, en 1856, à la préfecture de l'Yonne, d'où il fut appelé à la préfecture de police de Paris après l'attentat du 14 janvier 1858. Il se démit de ses fonctions et fut nommé sénateur par décret du 20 février 1866. M. Boitelle a été promu grand-officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

**BOKER** (George-Henry), poète dramatique américain, né à Philadelphie, en 1824, débuta, en 1847, par un volume de vers : *la Leçon de la vie* (the Lesson of life). Depuis, il a donné au théâtre plusieurs drames : *Calaynos*, épisode de la lutte des races espagnole et moresque, joué avec succès en Amérique, en 1848, et repris l'année suivante en Angleterre; *Anne Boleyn*; *les Fiançailles* (the Betrothal); *Léonor de Gusman*. Il a écrit aussi une comédie : *le Monde n'est que masques* (All the world a mask). Il a publié en volume : *Pièces de théâtre et poésies* (Plays and poems, Boston, 1856, 2 vol. in-12); *Chants de la guerre* (Poems of the War, 1864). Il a été ministre plénipotentiaire des États-Unis à Constantinople de 1871 à 1878.

**BOLINTINEANO** (Démètre), poète roumain, né à Bolintina, près Bucharest, en 1826, d'une famille de petits boyards, fit ses classes au collège national de Saint-Sava, et fut attaché ensuite à un ministère. Diverses poésies, répandues dans le public par les journaux, ayant attiré sur lui l'attention, M. Stefan Golesco et quelques autres boyards patriotes se réunirent pour lui fournir les moyens d'aller compléter ses études à Paris (1847). Les événements politiques de l'année suivante le ramenèrent à Bucharest, où il rédigea, pendant plusieurs mois, le *Peuple souverain*. Après le rétablissement de l'ordre légal, il fut proscrit, se réfugia en France et passa plus tard en Turquie. En 1855, le prince Grégoire Ghika lui fit offrir une chaire de littérature roumaine à Jassi, mais la Porte refusa de le laisser rentrer en Moldavie.

En 1852, une souscription fut ouverte dans cette province pour imprimer le recueil de ses œuvres, qui parut sous le titre de *Chants et plaintes* (Cantice si plangeri), et fut réimprimé en 1855, sous le simple titre de *Poésies*. Une traduction en vers français, faite par l'auteur lui-même, en fut publiée sous le titre de *Brises d'O-*

rient (1866), avec une préface de Philarète Chasles. M. Bolintineano a inséré, en outre, un grand nombre d'articles dans la *Roumanie littéraire* d'Alessandri, notamment un poème philosophique intitulé : *Manoïl*. Il a aussi fait publier à Paris, en 1854, une brochure intitulée : *les Principautés roumaines* (in-8). Sous le prince Couza, il fut appelé aux affaires et fit, pendant trois mois, partie du cabinet Golesco (mai 1861). Il devint ensuite conseiller d'Etat. — Il est mort à Bucharest, dans un hospice, le 2 septembre 1872.

**BOLLIAC** (César), poète et publiciste roumain, né en 1813, à Bucharest, fit ses études au collège Saint-Sava, et à dix-sept ans entra, comme cadet, dans la milice qu'il quitta bientôt pour les lettres. Il se fit particulièrement le poète des paysans et des Tsiganes. Ses premiers vers furent insérés, dès 1833, dans les journaux valaques. Il a successivement donné à Bucharest : *Operile lui César Bolliac* (1835), odes, satires et légendes dont quelques-unes ont été traduites en français dans la *Roumanie* de M. Vaillant; *Matilda* (1836), le premier drame écrit et joué en langue roumaine; *Meditatiî* (Méditations, 1842), poésies sociales; *Poesii nuoi* (Poésies nouvelles, 1847). Le recueil des *Nationale*, chants patriotiques roumains, suivis d'un poème historique sur *Donnador* (Vladimiresco), l'un des héros de la révolution de 1821, parut à Paris en 1852.

M. César Bolliac prit part, en 1836, au mouvement national contre la Russie. Il fonda, en 1837, le *Curiosul* (le Curieux), petite revue littéraire qui fut suspendue, après quatre numéros. Il publia alors quelques satires politiques, qui le firent jeter plusieurs fois en prison (1838). Arrêté de nouveau en 1840, après la tentative d'insurrection contre le protectorat russe, il fut, après neuf mois de détention, exilé pour quelque temps à Poyana-Murului, monastère russe sur la frontière moldave. Mêlé à toutes les conspirations révolutionnaires, il se jeta tout entier dans le mouvement de 1848, et fut l'un des membres du comité national qui l'organisa. Après la chute de l'hospodar Bibesco (juin 1848), il devint tour à tour *voritik* (préfet-maire) de Bucharest, l'un des quatre secrétaires du gouvernement provisoire, président du club roumain, et l'un des rédacteurs du *Popolo sovrano*. Il fit partie alors de la Commission pour l'affranchissement des Tsiganes. Envoyé, en septembre, au camp de Fuad-Effendi pour protester contre le rétablissement du règlement organique, il fut arrêté avec ses compagnons, mais il parvint à s'échapper et passa en Transylvanie, où il fonda l'*Expatriatul* (l'Expatrié). Un an après il se rendit à Constantinople, et de là à Paris (1850), où il commença, en 1856, une série de *Mémoires sur la Roumanie* dont il n'a donné que la première partie (1856, in-8). Il a paru à part une traduction française de ses *Poésies* (1857, in-8).

**BOMPARD** (Henri-Raymond), ancien sénateur français, né le 12 mars 1821, s'occupa d'industrie et devint président de la chambre de commerce de Bar-le-Duc. Maire de cette ville pendant l'occupation allemande, il fut élu, le 8 février 1871, représentant de la Meuse à l'Assemblée nationale, le premier sur six, par 27 561 voix. Il prit place au centre gauche et vota avec ce groupe, jusqu'à la chute de M. Thiers (24 mai 1873), puis passa au centre droit et, après le vote des lois constitutionnelles, s'inscrivit au groupe Lavergne. Maire de Bar-le-Duc, il donna sa démission après avoir échoué aux élections municipales de novembre 1874. Porté, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, avec M. Salmon, sur la liste

dite constitutionnelle, il fut élu le second sur deux, par 398 voix sur 654 électeurs. Lors de la scission du groupe des constitutionnels, au commencement de mars 1878, il fut un des onze qui se rallièrent à la droite monarchique. Il ne fut pas réélu lors du premier renouvellement triennal du 5 janvier 1879. Représentant le canton de Bar-le-Duc au conseil général de la Meuse jusqu'en 1878, il en a été élu vice-président, M. Bompard a été décoré de la Légion d'honneur.

**BONAFOUS** (Paul-Eustache-Eugène), magistrat français, ancien sénateur, né à Caunes (Aude) le 11 juin 1812, entra dans la magistrature en 1837, comme substitut du procureur du roi à Bellac. Il fut successivement procureur de loi à Saint-Pons en 1841, puis substitut du procureur général à Montpellier, avocat général dans la même ville et à Toulouse, procureur général à Grenoble en 1858, et enfin premier président de cette dernière cour en 1861. Propriétaire à Saint-Pons, il avait été, sans succès, en 1871, candidat dans ce canton pour le conseil général de l'Hérault; il se présenta aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans le même département, soutenu par un comité de coalition légitimiste et bonapartiste, conjointement avec MM. Pagezy et Rodez-Bénavent. Il fut élu, au second tour, le dernier sur trois, par 217 sur 420 électeurs, et prit place dans la droite monarchique. Il ne fut pas réélu lors du renouvellement triennal du 5 janvier 1879. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 11 avril 1868. \*

**BONALD** (Victor DE), publiciste français, né le 19 mai 1780, est l'un des fils du célèbre auteur de la *Législation primitive*, et le frère aîné du cardinal archevêque de Lyon. Il fut emmené de bonne heure en émigration, fit ses études au collège de Heidelberg. Nommé, en 1814, recteur de l'Académie de Montpellier, il fut décoré de la Légion d'honneur en 1825, et donna sa démission en apprenant la chute de la branche aînée en 1830. — Il est mort à Rodez le 6 mars 1871.

Auteur de deux ouvrages où l'on retrouve les idées de son père et qui, vers 1850, amenèrent une vive discussion entre lui et le père Ventura : *Moïse et les géologues modernes* (1835, in-18), et *Des Vrais principes opposés aux erreurs du XIX<sup>e</sup> siècle* (1833, in-8), il a publié, en outre : *Encore un mot sur Pascal, les Jésuites et l'enseignement*, à propos du *Rapport* de Cousin à l'Académie française sur les *Pensées* (Avignon; 1845, in-8), et *De la vie et des écrits du vicomte de Bonald*, défense de ses principes philosophiques (1844, in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1853, in-18).

**BONAPARTE** \* (Maison), famille française d'origine italienne, élevée à la dignité impériale le 18 mai 1804 et le 2 décembre 1852, et dont la déchéance a été prononcée par l'Assemblée nationale à Bordeaux le 1<sup>er</sup> mars 1871. Elle comprend l'ex-famille impériale de France (voy. NAPOLEON) et la branche aînée, résultant de la fusion des deux lignes de Joseph et de Lucien, frères de Napoléon I<sup>er</sup>. Celle-ci se compose de Charles, prince de Canino, de ses sœurs et de ses enfants, et de ses frères Louis-Lucien, Pierre et Antoine (voy. ci-dessous).

La branche aînée avait pour chef, jusqu'en 1857, le prince Charles-Jules-Laurent-Lucien Bonaparte, fils aîné de Lucien, et connu, comme homme politique italien et comme naturaliste, sous le nom de prince de Canino (voy. ce nom dans les deux premières éditions du *Dictionnaire*). De son mariage avec la princesse Zénoïde-Char-

lotte-Julie, fille de l'ancien roi de Naples et d'Espagne, *Joseph-Napoléon-Bonaparte*, morte le 8 août 1854, il avait eu huit enfants, trois fils et cinq filles.

Le second des fils, le prince *Lucien-Louis-Joseph-Napoléon BONAPARTE*, né à Rome le 15 novembre 1823, baptisé par le cardinal Fesch, et tenu sur les fonts par le prince Louis-Napoléon, plus tard empereur, ordonné prêtre en 1853, camérier secret du pape, fut élevé au cardinalat le 13 mars 1868. Par la mort de son frère, le prince Joseph, il est devenu, en 1865, le chef de la branche aînée de la famille. La même année, il reçut les titres de prince français et d'altesse.

Le troisième fils, le prince *Napoléon-Charles Grégoire-Jacques-Philippe BONAPARTE*, né à Rome le 5 février 1835, devenu capitaine aux tirailleurs algériens, et qui a fait l'expédition du Mexique, a épousé, le 25 novembre 1859, la princesse *Marie-Christine*, née le 25 juillet 1842, fille du prince Jean-Népomucène Ruspoli.

Les filles du prince de Canino, encore vivantes en 1879, sont : la princesse *Julie-Charlotte-Zénaïde*, etc., née le 6 juin 1830, mariée, le 30 août 1847, au marquis de Roccogiovine; la princesse *Charlotte-Honorine-Josephine*, née le 4 mars 1832, mariée, le 4 octobre 1848, au comte Pierre Primoli; la princesse *Marie-Désirée-Eugénie*, etc., née le 18 mars 1835, mariée, le 2 mars 1851, au comte Paul de Campello; la princesse *Augusta-Amélie*, etc., née le 9 novembre 1836, mariée, le 2 février 1856, au prince Placido Gabrielli.

La branche aînée de la famille Bonaparte comprenait encore les frères et sœurs du prince de Canino, issus du second mariage du prince Lucien avec *Alexandrine* - Laurence de Bleschamps, veuve de l'agent de change Jouberton savoir : les trois princes *Louis-Lucien*, *Pierre* Napoléon et *Antoine* Bonaparte (voy. ci-dessous), puis les princesses *Léontine*, *Marie* et *Constance* toutes trois mortes aujourd'hui.

**BONAPARTE** (*Louis-Lucien*, prince), ancien sénateur français, né à Mongrove (Worcestershire), le 4 janvier 1813, est le second fils de Lucien, frère de Napoléon 1<sup>er</sup>. Sa jeunesse a été moins agitée que celle de ses frères. Rentré en France après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple à la Constituante par les électeurs de la Corse. Mais son élection, qui eut lieu le 28 novembre 1848, fut annulée le 9 janvier 1849. Quelques mois après, il fut un des candidats choisis par l'*Union électorale*, et, après la journée du 13 juin, sa candidature triompha dans le département de la Seine. A l'Assemblée législative, il ne se sépara de la droite que pour soutenir, en 1851, la politique de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre ne le mit point d'abord en évidence, mais au rétablissement de l'Empire, il fut nommé sénateur (31 décembre 1852) et reçut les titres de prince et d'altesse. Il fut promu grand-croix de la Légion d'honneur, le 15 mars 1863.

Savant et philologue distingué, il a publié une *Grammaire basque*, des ouvrages sur la chimie, en français et en italien, puis, en 1857, la *Parabole du Semeur* de saint Matthieu, en soixante-douze langues et dialectes européens. Il a aussi traduit en langue basque le *Cantique des cantiques* (Londres, 1863, in-18).

**BONAPARTE** (*Pierre-Napoléon*, prince), ancien représentant français, né à Rome le 12 septembre 1815, et frère du précédent, est le troisième fils de Lucien. En 1832, il alla rejoindre aux États-Unis son oncle Joseph, ancien roi d'Espagne, et suivit en Colombie le général républicain Santan-

der, qui le nomma chef d'escadron. Peu de temps après, il revint en Italie; mais le gouvernement du pape, en 1836, lui intima l'ordre de quitter les États de l'Église. Cerné par une troupe de sbires, il en blessa deux et tua leur chef de sa main; mais il reçut lui-même deux blessures dans la lutte et fut contraint de se rendre. Après une assez longue détention au fort Saint-Ange, il partit pour l'Amérique; puis il passa en Angleterre, et de là dans l'île de Corfou. Dans une excursion en Albanie, il eut une querelle avec les Pallikares et leur livra, presque seul, un combat meurtrier. Le gouvernement anglais l'engagea à s'éloigner des côtes de la Grèce et de l'Italie. Il reprit alors le chemin de Londres, après avoir vainement offert ses services à la France et au vice-roi d'Égypte Méhémet-Ali. En 1848, à la nouvelle de la révolution, il accourut à Paris, invoqua le souvenir de son père qui avait toujours témoigné des opinions républicaines, et obtint le grade de chef de bataillon au titre étranger.

Envoyé à l'Assemblée constituante par les électeurs de la Corse, il y fit partie du Comité de la guerre. Il vota ordinairement avec l'extrême gauche : contre les deux Chambres, pour le droit au travail, pour l'impôt progressif, pour le crédit foncier, pour la suppression complète de l'impôt du sel, pour l'amnistie des transportés et pour l'ensemble de la constitution républicaine, mais il repoussa l'amendement Grévy. Dans plusieurs occasions il se porta garant des sentiments républicains de son cousin Louis-Napoléon. Après l'élection du 10 décembre, il continua de siéger près de la Montagne, repoussa la proposition Rateau et désapprouva l'expédition de Rome. Il ne se sépara des démocrates que dans les questions relatives à la personne même du président. Réélu dans les deux départements de la Corse et de l'Ardèche, il fut, à l'Assemblée législative, un des adversaires les plus ardents de la réaction. Il repoussa la loi Parieu-Falloux sur l'enseignement, et demanda la question préalable sur le projet de loi présenté par M. Baroche contre le suffrage universel. Son ardeur démocratique excita souvent les colères de la droite, sans dissiper les défiances de la gauche. Il niait les projets de coup d'État avec une vivacité assez peu parlementaire. Il porta non moins d'indiscipline dans sa conduite militaire. En 1849, il partit pour l'Algérie et assista aux premières opérations du siège de Zaatcha, puis, avant l'assaut, entra en France sans permission. M. d'Hautpoul, ministre de la guerre, le destitua, et cette mesure, qui fut suivie d'un duel entre M. P. Bonaparte et un journaliste de l'extrême droite, obtint l'approbation expresse de l'Assemblée.

Le coup d'État du 2 décembre mit dans une position très délicate ceux des membres de la famille Bonaparte qui s'étaient prononcés pour le maintien de la Constitution. M. Pierre Bonaparte entra dans la vie privée. Lors du rétablissement de l'Empire, il reçut, comme ses frères, les titres de prince et d'altesse, mais sans faire non plus partie de la famille impériale. Ne fréquentant pas assidûment la cour des Tuileries, tantôt il se livrait en Corse à sa passion pour la chasse, tantôt il vivait retiré à Auteuil dans une maison de campagne. Après avoir longtemps sollicité en vain l'autorisation de l'empereur, le prince Pierre épousa, en 1868, sur le territoire belge, la fille d'un ouvrier du faubourg Saint-Antoine, dont il avait eu deux enfants, que cette union avait pour but de légitimer.

Au mois de janvier 1870, une violente polémique entre la *Revanche* et l'*Avenir*, journaux corses, rendit une rencontre imminente entre M. Tommasi, rédacteur de la *Revanche*, et le prince



Pierre, qui avait défendu dans *l'Avenir* la mémoire de Napoléon I<sup>er</sup>. Mais M. Paschal Grousset, rédacteur de la *Marseillaise*, représentant à Paris la *Revanche*, ayant pris fait et cause pour ce journal et insulté gravement le prince, celui-ci provoqua aussitôt M. Rochefort, rédacteur en chef de la *Marseillaise*, dédaignant de se battre avec « l'un de ses manœuvres. » M. Grousset envoya cependant à Auteuil deux témoins, M. Iwan Salmon, dit Victor Noir, et M. Ulric de Fonvielle. Dans une discussion orageuse, M. Pierre Bonaparte tira plusieurs coups de revolver sur les visiteurs, et tua M. Victor Noir. La nouvelle de ce déplorable événement surexcita l'opinion publique au point d'obliger M. Emile Ollivier à faire arrêter le prince et à le traduire devant la Haute cour de justice, réunie d'urgence à Tours. Ce procès eut un grand retentissement, tant par l'attitude provocatrice de l'accusé que par le caractère des plaidoiries et la notoriété des témoins cités. Le prince Pierre fut acquitté sur le chef du meurtre et condamné seulement envers la famille Salmon, partie civile, à 25 000 francs de dommages-intérêts. Cette somme ayant été refusée par les intéressés, le prince la versa entre les mains du maire de Tours pour les pauvres de la ville. Il se retira ensuite dans sa propriété d'Épioux (Ardenes), et le bruit courut qu'il avait reçu de l'empereur l'ordre de quitter la France. Après le désastre de Sedan, il passa en Belgique et vendit son domaine des Ardennes. Les journaux du mois de mai 1872 ont annoncé que sa femme, la princesse Pierre Bonaparte, avait fondé à Londres une maison de commerce de couturière, qui recrutait sa clientèle dans la noblesse et la haute finance anglaises, mais qui fit bientôt de mauvaises affaires; il s'ensuivit un procès entre la princesse et la personne qui lui avait cédé son fonds de commerce; M. Pierre Bonaparte écrivit alors aux journaux anglais diverses lettres qui ramenèrent un moment l'attention sur lui. Il s'est retiré à Versailles. Il a été nommé par Victor-Emmanuel grand-croix des saints Maurice et Lazare, le 29 mai 1864, et promu, le 3 novembre de la même année, officier de la Légion d'honneur.

Le prince, qui s'est de tout temps livré aux travaux littéraires, a publié une traduction en vers français de *Nabuchodonosor*, tragédie de Nicolini (1861, in-4°), et un volume de vers français et italiens, intitulé *Loisirs* (1865, in-18). On lui a attribué diverses brochures politiques anonymes, une entre autres ayant pour titre *Sur la frontière du Rhin* (1868, in-8°).

**BONAPARTE** (Antoine), frère des précédents, quatrième fils de Lucien, né le 31 octobre 1816, fut élevé en Italie par son père. En 1832, il se rendit en Amérique, passa de là dans les États de l'Église, et eut, comme son frère Pierre, de graves déboîlés avec la force armée pontificale. Il dut s'éloigner de Rome, où il ne revint qu'après la révolution de 1848; mais il se tint à l'écart des démocrates italiens. Il vint en France, en 1849, pour servir la cause de l'Élysée, fut envoyé à l'Assemblée législative par les électeurs modérés de l'Yonne, et donna l'appui de ses votes à la coalition des anciens partis monarchiques. Après le coup d'État du 2 décembre, il ne sembla pas rechercher les honneurs et ne fut pas compris dans la liste des princes ayant rang à la cour. — Il est mort à Florence, le 28 mars 1877.

**BON-COMPAGNI DI MOMBELLO** (Charles), homme politique italien, né en Piémont, le 25 juillet 1804, et dont le père fut procureur général à Florence, sous Napoléon I<sup>er</sup>, entra dans la magistrature en 1826. Substitué de l'avocat des

pauvres en Savoie en 1830, avocat fiscal (procureur du roi) à Pallanza en 1833, substitué de l'avocat général à Turin en 1834, il fut, en 1845, nommé sénateur (conseiller d'appel) dans la même ville. En 1838, il fit partie avec Cavour de la Commission qui dirigea le premier recensement des États sardes. Plus tard, il s'occupa de la création des asiles et des écoles d'enfants, et publia à cette occasion deux petits volumes. Quelques travaux littéraires le firent entrer en 1841 à l'académie de Turin. Son principal ouvrage, *Introduzione alla scienza del diritto*, parut en 1848.

Secrétaire général de l'instruction publique sous le marquis Alfieri de Sostegno, M. Bon-Compagni fut placé à la tête de ce département dans le premier ministère constitutionnel du roi Charles-Albert, et fut le principal auteur de la loi organique de l'instruction publique du 4 octobre 1848. En décembre suivant, il donna sa démission, qui entraîna celle du ministère. Il fit partie du ministère Alfieri, d'abord comme ministre des travaux publics, puis comme ministre de l'instruction publique pour la seconde fois. Ce fut lui qui suivit la négociation relative à une ligue italienne et qui échoua par le refus du pape de soutenir la guerre d'indépendance. Après Novare, il fut l'un des deux plénipotentiaires qui conclurent la paix avec l'Autriche et ce fut lui qui défendit le traité devant le parlement. Comme député, il soutint, dans les circonstances difficiles de 1849 à 1852, les ministères qui se succédèrent. Lorsque Cavour tomba et que M. d'Azeglio lui succéda, il devint ministre de grâce et de justice et proposa la loi sur le mariage civil qui échoua devant le sénat. Peu après, le ministère changea encore, mais M. Bon-Compagni resta ministre, au retour de Cavour, jusqu'en 1853. Il fut alors porté à la présidence de la chambre élective, présidence qu'il conserva jusqu'en 1857. Pendant cette période, il fut rapporteur des lois sur la réforme de l'instruction secondaire et sur la réforme de l'administration provinciale et communale.

En 1857, M. Bon-Compagni fut nommé ministre plénipotentiaire à Florence. Il occupait ce poste, lorsqu'en avril 1859 la révolution unitaire se fit en Toscane. Il refusa de faire partie du gouvernement provisoire toscan; mais Victor-Emmanuel ayant accepté la dictature militaire, M. Bon-Compagni reçut le titre de commissaire extraordinaire du roi pour la guerre de l'indépendance. Après Villafranca, il fut rappelé, mais, le 7 décembre, l'assemblée toscane ayant voté la régence du prince de Carignan, il revint comme lieutenant de celui-ci et prit le titre de gouverneur des provinces liguées de l'Italie centrale. De Florence, il passa à Bologne, lors du nouveau ministère Cavour, et y resta jusqu'à l'annexion définitive de l'Italie centrale. Député de Villanuova au parlement italien, il appuya la cession de Nice et de la Savoie. En décembre 1861, il parla sur la question romaine, et ce fut sur ses interpellations que le ministère Rattazzi tomba.

Entre autres opuscules politiques parus de 1860 à 1862, il faut citer de lui une brochure sur la *Puissance temporelle du pape*, qui eut du retentissement. En octobre 1870, il présida la commission consultative des lois de garantie de l'indépendance spirituelle du pape, et élabora un projet sur les rapports de l'Église et de l'État. M. Bon-Compagni a été promu grand-officier de Saint-Maurice le 14 janvier 1857. La faculté de philosophie de l'Université de Turin lui a décerné, en 1862, le titre de docteur-agrégé.

**BONDY** (comte François-Marie TALLEPIED DE), homme politique français, ancien pair, né à Paris, le 23 avril 1802, est le fils du comte de Bondy mort en 1847, après avoir été préfet de la Seine et pair de France. Destiné à l'état militaire, il fut, de 1820 à 1822, élève de l'École polytechnique; il était, en 1826, sous-lieutenant dans l'artillerie de terre, lorsqu'il donna sa démission. En 1834, il fut nommé préfet de l'Yonne, et administra ce département jusqu'à la fin de 1841. Il fit en même temps partie du Conseil d'Etat, d'abord comme auditeur, puis comme maître des requêtes. Le 25 décembre 1841, il fut élevé à la pairie et siégea au Luxembourg jusqu'à la révolution de Février, qui le rendit à la vie privée.

Il en sortit aux élections de février 1871 et fut nommé représentant de l'Indre à l'Assemblée nationale, le deuxième sur cinq, par 44 722 voix; il prit place au centre droit, vota avec la majorité monarchique de l'Assemblée, repoussa l'amendement Wallon, mais adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections sénatoriales de janvier 1876, M. de Bondy fut porté candidat, avec son collègue du centre droit, M. Clément, sur la liste dite de « l'Union conservatrice », et fut élu par 166 voix sur 309 électeurs.

Il siégea à la droite du nouveau sénat et vota la dissolution demandée par le cabinet de Broglie, le 16 juin 1877. Après les élections du 14 octobre et la victoire électorale du parti républicain, le groupe des constitutionnels, présidé par M. de Bondy, résolut de refuser un vote de confiance au ministère de Broglie. Les réunions de ce groupe furent suivies par le public avec une vive curiosité. Après la chute du cabinet d'affaires Rochebottet et l'avènement du ministère Dufaure, ce groupe se divisa : les uns cherchèrent à se rapprocher du centre gauche, mais M. de Bondy, avec plusieurs autres, suivit la politique de la droite monarchique. Il fut réélu lors du premier renouvellement triennal du 5 janvier 1879. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 5 juin 1838.

**BONGHI** (Ruggiero), philosophe et homme politique italien, né à Naples le 20 mars 1828, se livra de bonne heure avec passion à l'étude de la philosophie et publia, dès l'âge de dix-huit ans, une traduction de schapitres de Plotin sur la beau (1845); il la fit suivre d'une traduction avec commentaires critiques du *Phédon* de Platon (1846). Au milieu du mouvement révolutionnaire de 1848, il fonda à Florence un journal, *il Nazionale*, et prit aux événements, jusqu'en 1849, une participation qui le fit exiler du royaume de Naples. Etabli sur les bords du lac Majeur, il se lia étroitement avec le poète Manzoni et le philosophe Rosmini et reprit avec son ancienne ardeur, de 1852 à 1859, ses études philosophiques. Il donna alors son importante traduction de la *Métaphysique* d'Aristote (Turin, 1857), et entreprit une traduction nouvelle des *Œuvres de Platon* (Opere di Platone, Milan, 1858 et suiv., in-8°). Un écrit en forme de lettres sur les causes qui ont nui à la popularité de la littérature italienne (*Lettere critiche sul perché la letteratura italiana non è popolare in Italia*; Milan, 3<sup>e</sup> éd. 1873) date aussi de cette époque. En 1869, il fut nommé professeur de philosophie à l'Académie nouvellement créée à Milan et publia son cours sous le titre de *Lezioni di logica* (Ibid., 1860). L'année suivante il était élu député au Parlement italien.

En 1863, il fonda à Turin le journal la *Stampa* pour la défense de la démocratie modérée. Nommé en 1864 professeur de littérature grecque à l'Université de Turin, il passa en 1865, comme professeur de latin, à l'Institut des hautes études de

Florence et devint membre du conseil supérieur de l'enseignement. Il retourna occuper une chaire à l'Académie de Milan, et y dirigea le journal *la Perseveranza*, puis fut appelé, comme professeur d'histoire ancienne, à l'Université de Rome, d'où il passa à Naples, en 1872, pour prendre la direction de l'*Unità nazionale*. Le 3 octobre 1874, M. Bonghi fut appelé à remplacer M. Scialoja au ministère de l'Instruction publique dans le cabinet Minghetti. Il s'occupa activement de relever le niveau de l'Instruction publique en Italie et contribua à l'affranchissement de l'Etat vis-à-vis de l'Eglise. Il défendit même, à la tribune de la Chambre, les droits d'un gouvernement laïque dans les affaires religieuses, avec une élévation et une indépendance qui, dans le ministre, trahissaient le penseur. Toutefois il ne prit pas, comme orateur politique, une place égale à celle qu'il occupait comme philosophe et comme écrivain. M. R. Bonghi a gardé son portefeuille jusqu'à l'avènement du cabinet Depretis (22 janvier 1876).

A la liste de ses travaux, nous devons ajouter : *Storia della finanza italiana* [1864-1868] (Florence, 1868); *la Vita e i tempi di Valentino Bassini* (Ibid. 1869); *Fratelli, Papi e Re : discussioni tre* (Naples, 1873); une brochure sur *le Conclave* (1877), et une suite de remarquables chroniques politiques dans la *Nuova Antologia*.

**BONHEUR** (Mlle Rosalie, dite *Rosa*), femme peintre française, née à Bordeaux, le 22 mars 1822, eut pour maître son père, Raymond Bonheur, artiste de mérite, mort en 1853. Elle débuta au Salon de 1841 par deux petites toiles : *Deux Lapins et Chèvres et moutons*. Elle a donné depuis aux Expositions successives, dans l'espace de dix ans, des *Animaux dans un pâturage*, le *Cheval à vendre*, des *Chevaux sortant de l'abreuvoir*, des *Chevaux dans une prairie*, des *Vaches au pâturage*, la *Rencontre*, un *Ane*, les *Trois Mousquetaires*, le *Labourage*, un *Troupeau cheminant*, le *Repos*, une *Étude d'étalons*, une *Nature morte*, une *Étude de chien courant*, le *Meurier cheminant*, le *Labourage nivernais*, au Luxembourg. En 1851 et 1852, Mlle Rosa Bonheur, pressée de commandes, ne put rien envoyer au Salon, mais sa grande toile du *Marché aux chevaux* fut le principal succès de l'exposition de 1853. A l'Exposition universelle de 1855, elle envoya un nouveau paysage de vastes dimensions, la *Fenaison en Auvergne*. A celle de 1867, elle a exposé jusqu'à dix toiles : *Moutons au bord de la mer*, acquis par l'impératrice; *Bœufs et vaches*; *Berger béarnais*; *Une Barque*; *Bourriquaires aragonais*; *Corfs traversant un espace découvert*; *Razzia* (Écosse); *Chevreuils au repos*, *Poneys*, *Berger écossais*. On loue surtout la fermeté du dessin et le grand caractère de ses paysages. Ses tableaux, comme ceux de Paul Delaroche, sont particulièrement recherchés par les Anglais. Elle s'est exercée aussi à la sculpture, et a envoyé plusieurs fois au Salon des groupes d'animaux qui n'ont rien ajouté à sa réputation. Depuis 1849, Mlle Rosa Bonheur a dirigé l'École gratuite de dessin pour les jeunes filles.

L'éminente artiste a obtenu une 1<sup>re</sup> médaille en 1848, une de première classe en 1855, et une de deuxième classe en 1867. En 1868, elle a été nommée membre de l'Institut d'Anvers. Elle a été décorée de la Légion d'honneur, le 10 juin 1865. Retirée auprès de Fontainebleau, elle fut, dit-on, pendant la guerre de 1870-1871, de la part de nos ennemis, l'objet d'une protection spéciale, par les ordres du prince royal de Prusse.

**BONHEUR** (François-Auguste), peintre français

frère cadet de la précédente, né à Bordeaux, le 4 novembre 1824, étudia sous son père, visita les Pyrénées, le Cantal et l'Auvergne, et débuta, au Salon de 1845, par les *Enfants aux hannetons*. Les années suivantes il exposa : le *Bain*, l'*Heureuse mère*, la *Grappe*, *Matin d'automne*, *Dessous de bois*, les *Ruines d'Apchon* (à M. de Morny), les *Côtes de Brageac*, au musée d'Amiens, et les *Gorges du Puy-Griou*, acquis par l'État; le *Vieux chêne*, le *Col de Cabre* (1855); *Souvenir de la Basse Bretagne* (1857); *Troupeau de vaches*, le *Passage du gué*, l'*Abreuvoir* (1859); l'*Arrivée à la foire* (Auvergne), *Rencontre de deux troupeaux dans les Pyrénées*, la *Sortie du pâturage* (Auvergne) (1861); le *Combat*, la *Mer*, le *Ruisseau* (1863); le *Retour de la foire* (1864); le *Dormoir*, *arrivée du troupeau*, le *Plomb du Cantal* (1866); *Souvenir des Pyrénées*; *Souvenir d'Auvergne*, à l'Exposition universelle de 1867; *Environs de Jalleyrac* (Auvergne), le *Berger et la mer* (1868); le *Chemin perdu*, *souvenir des Pyrénées* (1869); *Souvenir d'Auvergne* (1874); *Avant la pluie* (1875); *Vallée de la Jordanne* (1878). On lui doit aussi quelques portraits, dont les plus remarquables ont été ceux de son père et de sa sœur (1847 et 1848). Il a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1852, une 2<sup>e</sup> en 1859, une 1<sup>re</sup> en 1861 et un rappel en 1863. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1867.

**BONHEUR** (Jules-Isidore), sculpteur français, frère des précédents, né à Bordeaux, le 15 mai 1827, étudia aussi la peinture sous son père, mais s'exerça en même temps à l'étude de la statuaire et des groupes d'animaux. Il débuta au Salon de 1848, comme peintre, et comme sculpteur, avec le même sujet, le *Combat d'une lionne et d'un cavalier africain*. Depuis, il a abandonné la peinture. Comme sculpteur, il a donné : *Groupe de taureaux*, *Cavalier chassant un taureau*, *Zèbre attaqué par une panthère*, études en plâtre; *Étalon arabe*, étude en cire; *Groupe de gazelles*, *Cheval*, études en bronzes; *Hercule et les chevaux de Diomède*, groupe en plâtre, exposé en 1855, ainsi que le *Zèbre et la Panthère* (1853), qui ont été coulés en bronze pour l'État; *Un Taureau et un Ours*, *Vache défendant son veau* (1857); *Jument et son poulain*, *Chien et brebis* (1859); une *Cheminée*, marbre (1861); *Jument anglaise montée par un jockey*, plâtre; *Étalon anglais*, bronze (1863); *Enfants et Chiens*, un *Jockey* (1864); *Taureau* (1865); *Cheval anglais*; *Postillon* (1866); *Dromadaire*; *Tigre royal* (1868); *Lionne et ses petits*, bronze (1869); *Bœuf et chien*, groupe plâtre (1870); *Jument et poulain* (1872); *Pépin le Bref dans l'arène*, groupe plâtre (1873) reproduit en bronze l'année suivante; *deux Têtes de chien courant et de chien d'arrêt* (1875); un *Lion*, plâtre (1876); le *Délicieux de tigres*, statue plâtre (1877); *Cheval de course et cheval de manège* (1878). Il a obtenu deux médailles en 1865 et en 1869.

**BONHEUR** (Juliette), artiste peintre, sœur des précédents, née à Paris, le 19 juillet 1830, étudia, comme ses frères, sous la direction de son père, et débuta, en 1852, par une *Nature morte*. Mariée la même année, elle a figuré depuis aux Salons de 1853 à 1877, sous le nom de Mme Peyrol, avec de nombreuses études de nature morte et d'animaux. Son *Troupeau d'oties* a obtenu une mention à l'Exposition universelle de 1855. Elle a secondé activement Mlle Rosa, sa sœur, dans la direction de son Ecole de dessin.

**BONHOMME** ou **BONHOMME** (Ignace-François), peintre français, né à Paris, le 15 mars 1809, <sup>novembre</sup>, de 1828 à 1832, l'École des beaux-arts, et

les ateliers de MM. Horace Vernet, Guillon-Lethière et Delaroche, et débuta au Salon de 1833. On cite de lui : *Chien de Terre-Neuve*, plusieurs *Usines de la Meuse*, l'*Amour*, *Souvenir du pays*, la *Coulée du fer*; des *Portraits* à l'aquarelle, commandés ou acquis par M. Alex. Dumas; les *Forges d'Abbayville*, l'*Intérieur* des mêmes forges (1833-1853); la plupart des sujets précédents ont été exposés de nouveau en 1855; *Mines et usines du Creusot*, *Mines de houille de Blanzy*, et autres aquarelles (1857); *Histoire de la métallurgie*, série de dessins des peintures exécutées à l'École des mines (1859); une suite de la même *Histoire* en plusieurs aquarelles, divers *Aspects et Vues* de l'exploitation métallurgique et les *Fonderies Berrichons* (1861). Il a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1855.

**BONHOMME** (Jean-François-Honoré) littérateur français né à la Tremblade (Charente-Inférieure) le 29 janvier 1811, fut d'abord clerc de notaire, puis secrétaire d'un sous-préfet, et entra dans l'administration des contributions indirectes. Il quitta le ministère des finances, en 1866, pour raison de santé, et se consacra entièrement aux travaux littéraires.

Parmi ses publications, nous citerons : *Œuvres inédites* de Piron (1859, in-8), suivies plus tard d'un *Complément* (1865, in-18); *Madame de Maintenon et sa famille* (1863, in-18); *Correspondance inédite* de Collé (1864, in-8), terminée par la réimpression de son *Journal* augmenté de fragments inédits (1866, 3 vol. in-8); le *Duc de Penthièvre* (1869, in-8); le *Dernier abbé de cour* (1873, in-18); *Correspondance inédite de M<sup>lle</sup> de Fernig* (1873, in-18); *Correspondance inédite du chevalier d'Aydie* (1874, in-18); *Louis XV et sa famille* (1874, in-18). M. H. Bonhomme a fait représenter en 1863 à l'Odéon une comédie en un acte et en vers, la *Fille de Dancourt*. Il est un des collaborateurs de la *Revue de France* et de la *Revue Britannique*.

**BONIN** (Gustave DE), homme politique allemand, né à Heeren (Westphalie), en 1797, a suivi la carrière administrative. En 1845, il fut nommé président de la province de Saxe. Il se rangea, en 1848, parmi les constitutionnels modérés, et combattit à la fois les réactionnaires et les démocrates. Après la retraite du ministre Auerswald-Hansemann (sept. 1848), il fut chargé du portefeuille des finances, à la satisfaction de l'Assemblée nationale. Mais bientôt, il reprit ses fonctions de premier président de la province de Saxe. Il fut nommé membre de la première Chambre, où il soutint encore les idées libérales modérées. Appelé au poste de président de la province de Posen, il s'efforça de respecter les droits de la nationalité polonaise, refusa de mettre à exécution les ordres ministériels du 18 et du 27 mai 1851, sur le rétablissement des états de cercles et des états provinciaux, et fut alors mis en disponibilité. En 1861, il fut appelé à assister aux conférences du ministère prussien, relatives à l'attitude des provinces polonaises. Élu député au Reichstag allemand, en 1871, il était le doyen d'âge de l'Assemblée et siégeait au centre. — M. G. de Bonin est mort en décembre 1878.

**BONIN** (Adolphe DE), général prussien, né le 11 novembre 1803, élevé à l'école militaire générale de Berlin, fut aide de camp du roi en 1838, avec le grade de lieutenant. Il était général d'infanterie depuis 1864 et commandait depuis trois ans le premier corps à Königsberg, lorsqu'éclata la guerre contre l'Autriche. Il y eut un rôle important : battu à Trautenau par Gablenz et forcé à la retraite dans les montagnes de Silésie, il

prit sa revanche à Kœniggrætz et contribua beaucoup au gain de cette grande bataille. Il fut alors nommé commandant des troupes prussiennes en Saxe et gouverneur de Dresde. L'habileté qu'il montra au milieu de cette situation particulièrement délicate le fit choisir, au mois d'août 1870, comme gouverneur général de la Lorraine envahie par les troupes allemandes. Il s'établit d'abord à Nancy, puis à Metz, après la prise de cette ville. Les sentiments hostiles des habitants, et les résistances patriotiques des fonctionnaires, lui créèrent de nombreuses difficultés qu'il comprima par la force. Après la conclusion de la paix, il reprit auprès de l'empereur son service actif d'adjudant général. — Le général Adolphe de Bonin est mort à Berlin le 16 avril 1872.

**BONITZ** (Hermann), érudit allemand, né à Langensalza, le 29 juillet 1814, eut pour maîtres de philologie classique G. Hermann à Leipzig et Bœckh et Lachmann à Berlin. Il occupa plusieurs chaires et eut la direction de plusieurs gymnases ou écoles à Dresde, à Berlin, à Stettin et à Vienne. Il fut, dans cette ville, l'un des principaux auteurs du projet d'organisation des gymnases autrichiens et, pour le soutenir, fonda en 1850 un *Journal des gymnases d'Autriche* qu'il rédigea avec Mozart, Seidl et Hochegger. Rappelé à Berlin en 1867, comme directeur du gymnase du Cloltre gris, il remplaça ensuite Bœckh dans la direction du séminaire pédagogique, devint membre de l'Académie des sciences et, en 1875, conseiller rapporteur au ministère de l'instruction publique.

M. Bonitz, qui passe pour un des hommes les plus versés dans la philosophie de Platon et d'Aristote, a donné une édition capitale de la *Métaphysique* de ce dernier (Bonn, 1848-1849) à laquelle se rattache comme travail préparatoire une réimpression du *Commentaire* d'Alexandre d'Alexandrie (Berlin, 1847). On cite en outre : *Des Catégories d'Aristote* (Ueber die Ar. Kategorien; Vienne, 1853); *Etudes platoniciennes* (Plat Studien.; ibid., 1858-1860. 2 livr., 2<sup>e</sup> éd. Berlin, 1875); *Etudes aristotéliciennes* (Ar. Studien; Vienne, 1862-67, 5 livr.); *Index Aristotelicus* (Berlin, 1870); puis, dans un ordre plus littéraire, des *Commentaires sur Thucydide* (Beitraege zur Erklarung des Th.; Vienne, 1854) et sur *Sophocle* (Ibid., 1855-1857) et une importante dissertation sur *l'Origine des poèmes homériques* (Ueber den Ursprung der Hom. Gedichte; ibid., 1860, 4<sup>e</sup> éd., 1875), sans compter de nombreux articles dans les recueils périodiques \*.

**BONJEAN** (Louis-Bernard), jurisconsulte français, ancien ministre, sénateur, né à Valence (Drôme), le 4 décembre 1804, d'une ancienne famille de Savoie éprouvée par des revers, eut à lutter lui-même contre la pauvreté. Après avoir donné à Paris des répétitions de droit, il se fit inscrire au barreau et passa ses examens pour le doctorat (1830). Cette même année, il fut décoré de Juillet pour avoir pris une part active au triomphe de la révolution. Reçu docteur en droit en 1873, il concourut plusieurs fois pour une chaire à la Faculté de droit, et, n'ayant pas réussi, acheta une charge d'avocat aux Conseils du roi et à la Cour de cassation (1838). Très-versé dans la connaissance du droit romain, M. Bonjean, qui avait déjà donné une traduction des *Institutes* de Justinien, publia un *Traité des actions* (2<sup>e</sup> éd., 1841-1844, 2 vol. in-8), exposition historique, savamment ordonnée, de l'organisation judiciaire de la procédure civile chez les Romains. Il commença le *Corps diplomatique*, dont quelques livraisons seulement ont paru en 1845. Il quitta le barreau de la Cour de cassation en 1850, et fut alors nommé avocat général à la même Cour.

La révolution de Février arracha M. Bonjean à ses études de jurisprudence. Il se présenta, comme candidat républicain, aux électeurs de la Drôme, qui l'envoyèrent, le premier de leurs représentants, siéger à la Constituante. Il se plaça bientôt dans les rangs de la droite, avec laquelle il vota constamment, et devint un des membres du Comité de la rue de Poitiers. Dès le 16 mai 1848, il dénonça à la tribune le préfet de police, M. Caussidière, et bientôt après il appela le blâme de l'Assemblée sur les actes et la circulaire de M. Carnot, ministre de l'instruction publique.

M. Bonjean ne fut pas réélu dans le département de la Drôme, où dominait l'opinion républicaine; il échoua également aux élections partielles de Paris en mars 1850, avec une minorité toutefois de 125 000 voix. A cette époque, il s'était rapproché de l'Élysée, et, dans un remaniement ministériel, le président lui confia, pendant quelques jours, le portefeuille de l'agriculture et du commerce (9-24 janvier 1851). Lorsqu'en 1852 le Conseil d'Etat fut réorganisé, il fut désigné l'un des premiers pour en faire partie. Quelque temps après, il remplaça M. Delangle dans les fonctions de président de la section de l'intérieur. Premier président de la Cour impériale de Riom, en 1863, il fut appelé à la Cour de cassation, comme président de chambre, le 25 avril 1865, et présida la chambre des requêtes. Dans ces fonctions, il se faisait remarquer par une ardeur toute juvénile, la passion des discussions juridiques approfondies et le retour à ses premières idées libérales.

La même évolution se produisait dans le domaine politique. Elevé à la dignité de sénateur par décret du 16 février 1855, il s'imposa plusieurs fois à l'attention de ses collègues, en soutenant des opinions contraires à celles de la majorité du Sénat. Ainsi, en 1866, il défendit, dans un remarquable discours, le royaume d'Italie contre les attaques des cardinaux sénateurs, et montra tous les vices du pouvoir temporel, avec autant de franchise que de science historique. Dans la discussion du sénatus-consulte de septembre 1869, tendant à ramener le gouvernement parlementaire, il produisit dans les bureaux et soutint un amendement qui fit grand bruit : il consistait à transformer le Sénat en une seconde chambre législative par une modification profonde de ses attributions et par l'application du principe de l'élection à une partie de ses membres. Cet amendement que le rapporteur, M. le président Devienne, essaya en vain d'écartier par la question préalable, fut discuté, mais repoussé à une grande majorité. M. Bonjean fut nommé plusieurs fois membre du conseil impérial de l'instruction publique. Chevalier de la Légion d'honneur le 10 décembre 1850, officier le 3 janvier 1853, commandeur depuis le 11 août 1855, il fut promu grand officier le 14 août 1862.

Après la révolution du 4 septembre 1870 et la suppression du Sénat, M. Bonjean, malgré son âge, resta à Paris. Il fit le service de la garde nationale sédentaire et s'engagea plus tard dans un bataillon de marche du huitième secteur. Il refusa de quitter la capitale même au moment de l'insurrection du 18 mars 1871, et fut arrêté, comme otage, le 10 avril, par ordre de la Commune. Enfermé à Mazas avec MM. Darbois, Deguerry et un assez grand nombre d'ecclésiastiques, il fut transféré à la Roquette et fusillé avec les autres otages, le 27 mai 1871, après avoir montré jusqu'au bout une fermeté d'âme héroïque. Une loi du 6 juin suivant décida que ses obsèques, ainsi que celles des autres otages, seraient faites aux frais de l'Etat; mais, comme il avait expressément demandé par son testament

que ses funérailles fussent modestes, sa veuve réclama son corps et le fit transporter à Orgeville dans le caveau de la famille.

Outre les ouvrages cités, on a de M. Bonjean une *Encyclopédie des lois*, publication inachevée; *Socialisme et sens commun* (1849, in-18); *Du Pouvoir temporel et de la papauté* (1862, in-8); *Conservation des oiseaux*, leur utilité pour l'agriculture (1865, in-18); *Hévision et conservation du cadastre...*, *Péréquation de l'impôt*, etc., enquête officieuse du président Bonjean, continuée par Georges Bonjean, son fils (1874, 2 vol. in-8), puis un grand nombre de plaidoyers, mémoires et brochures sur des questions de droit, de politique et d'administration.

**BONNAFONT** (Jean-Pierre), chirurgien français, né à Plaisance (Gers), en 1805, entra comme simple soldat dans la garde royale en 1827, et fut admis quelque temps après dans la chirurgie militaire. En 1830, il fit partie de l'expédition d'Alger et resta douze années en Afrique, pendant lesquelles il assista à vingt-deux combats. En 1834, il se fit recevoir docteur en médecine à Montpellier, avec une thèse sur *les Plaies d'armes à feu observées en Afrique*. Il devint ensuite médecin principal de l'École d'état-major. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 juin 1856.

M. Bonnafont a publié un certain nombre de mémoires, la plupart insérés dans les *Bulletins* de l'Académie de médecine, dont il est correspondant depuis 1836 : sur la *Dégénérescence des reins* (1832); *Nouveau procédé opératoire pour la ligature de l'artère mammaire interne*; sur le *Choléra d'Alger* (1835); sur *l'Influence du climat d'Afrique sur la phthisie pulmonaire* (1836); sur le *Degré de salubrité du climat d'Alger* (1837); *Observations d'anaplastie* (1841); *Nouveau procédé contre l'imperforation congénitale du conduit auditif externe* (1843); *Réflexions sur l'Algérie* (1846 in-8); sur les *Polypes de l'oreille* (1851); *Discussion sur les déplacements de la matrice* (1854); *De la Surditmutité* (1853, in-8); *Traité théorique et pratique des maladies de l'oreille et des organes de l'audition* (1860, in-8, avec fig.; 2<sup>e</sup> édit., 1873, in-8); *la Femme arabe dans la province de Constantine* (1865, in-8); *le Choléra et le congrès sanitaire diplomatique international* (1866, in-8), etc.

**BONNASSIEUX** (Jean-Marie), sculpteur français, membre de l'Institut, né à Pannissière (Loire), le 19 septembre 1810, étudia d'abord la sculpture à Lyon, et se fit connaître au Salon de 1834 par l'envoi d'*Hyacinthe blessé*, modèle en plâtre. Il vint alors à Paris, fréquenta les ateliers de MM. Foyatier, Ramey fils, Dumont, entra cette même année à l'École des beaux-arts, et remporta le grand prix de sculpture en 1836; le sujet du concours était : *Socrate buvant la ciguë*. De retour d'Italie en 1841, cet artiste a successivement envoyé aux salons : *L'Amour se coupant les ailes*, acquis par l'État (1842); *David* (1843); le buste de *M. Terme*, maire de Lyon (1846); *l'abbé Lacordaire* (1847); *Jeanne Hachette*, pour le jardin du Luxembourg; *la Vierge mère*, destinée à l'église de Feurs (Loire) (1848); les bustes de *Ballanche* et d'*Ampère*, commandés par la ville de Lyon pour son musée (1849). Une *Tête d'étude*, datant de 1844, et un *Amour*, de 1842, envoyés, en 1851, au Palais de cristal de Londres, reparurent à l'Exposition universelle de 1855, avec la *Méditation*, grande statue en marbre; au Salon de 1864, il exposa la statue de *Las Cases*, destinée à la ville de Lavaur. M. Bonnassieux a été chargé de décorer la nouvelle église de Saint-Augustin, à

Paris. Il a obtenu deux secondes médailles en 1832 et 1848, une 1<sup>re</sup> en 1844, une de 1<sup>re</sup> classe en 1855. Il a été décoré de la Légion d'honneur en janvier 1856 et nommé membre de l'Institut, en remplacement de Jaley, le 28 juillet 1866.

**BONNAT** (Joseph-Florentin-Léon), peintre français, né à Bayonne (Basses-Pyrénées) le 20 juin 1833, fut élève de MM. Frédéric de Madrazo et Léon Cogniet, obtint, en 1857, un 2<sup>e</sup> prix au concours de Rome pour la *Résurrection de Lazare* et exposa la même année trois portraits. Il n'a dès lors cessé de figurer aux expositions annuelles, et aucun de ces envois n'est passé inaperçu : *le Bon Samaritain* (1859); *Adam et Eve trouvant Abel mort* (Musée de Lille); *Mariuccia*; portrait (1861); *Martyre de Saint André*; portrait de M<sup>me</sup> L., *Pasqua Maria* réexposée en 1867, (1863); *Pèlerins aux pieds de la statue de saint Pierre dans l'église Saint-Pierre de Rome*, acquis par l'impératrice et réexposé en 1867, (1864); *Antigone conduisant Œdipe aveugle*, portrait de M. G., pour la chambre des avoués (1865); *Saint Vincent de Paul prenant la place d'un galérien*, aujourd'hui à l'église Saint-Nicolas-des-Champs, *Paysans napolitains devant le palais Farnèse à Rome* (1866); ces deux tableaux ont figuré à l'exposition universelle de 1867; *Ribéra dessinant à la porte de l'Ara Cœli à Rome* (1867). Après un voyage en Orient, M. Bonnat a reparu avec *l'Assomption*, destinée à l'église Saint-André de Bayonne, et les plafonds de la salle des Assises du Palais de justice (1869); *Femme fellah et son enfant*; une *Rue à Jérusalem* (1870); *Cheik d'Akabah* (Arabie Pétrée); *Femmes d'Ustaritz* (pays basques) (1872); *Barbier turc* et *Scherzo* (1873), tableaux que la gravure a rendus populaires; *le Christ*, destiné à une des salles de la cour d'assises, où l'anatomie et la décomposition du cadavre sont rendues avec une extrême vérité; portrait de M<sup>lle</sup> D.; les *Premiers pas*, succès égal à celui du *Scherzo* (1874); portraits de M<sup>me</sup> Pasca et de *l'Auteur* (1875); *Barbier nègre à Suez* et *la Luitte de Jacob* (1876); portrait de M. Thiers (1877), œuvre magistrale à qui, trois mois plus tard, la mort de son illustre modèle donna un redoublement de célébrité, en en faisant le dernier type de cet homme d'Etat. M. Bonnat a obtenu deux médailles de 2<sup>e</sup> classe en 1861 et en 1867, la médaille d'honneur en 1869; décoré de la Légion d'honneur en 1867 à la suite de l'Exposition universelle, il a été promu officier le 7 juillet 1874.

**BONNE** (François-Julien DE), magistrat et député belge, né à Bruxelles, le 10 mai 1789, appartient à une famille française, originaire du Dauphiné, et qui, parmi ses illustrations, compte le connétable de Lesdiguières, et, dans une branche italienne, le savant cardinal Bona. Fils d'un officier autrichien en service dans les Pays-Bas, il étudia le droit à Bruxelles, et suivit pendant dix années le barreau de cette ville. Appelé, en 1822, aux fonctions de substitut, il ne les accepta que sur les instances du jurisconsulte Merlin, qui, banni par la Restauration, avait trouvé auprès de lui des adoucissements à l'exil. Il fut nommé juge en 1826. Dans l'affaire des poursuites à diriger contre MM. de Potter, Tielemans, Barthels, etc., il se prononça, avec son collègue Herry, en faveur des inculpés; ce qui n'empêcha pas le procureur du roi de publier que la décision avait été prise à l'unanimité. Il en résulta une vive polémique dans les journaux.

Après la révolution de 1830, M. de Bonne donna sa démission. Envoyé par Bruxelles à la Chambre des Représentants (1845 à 1848), il fut l'un des membres les plus fermes et les plus éclairés

l'opposition libérale. Sur son refus d'un nouveau mandat législatif, les électeurs l'appelèrent au conseil provincial.

On a de M. de Bonne : *De l'Inamovibilité des curés succursalistes* (Bruxelles, 1846, in-8), en faveur du clergé inférieur, dont il a aussi défendu les intérêts pendant sa carrière parlementaire. Il a été l'un des collaborateurs des *Archives de droit et de législation*.

**BONNEAU** (Alexandre), littérateur français, né à Exoudun (Deux-Sèvres), le 24 avril 1820, acheva ses études à Paris, et fut attaché deux ans à l'administration civile en Algérie. Il a publié : *Odes et poèmes* (1842, in-12); *la Révolte de l'Inde* (1857, in-4, avec carte); *les Turcs et la civilisation* (1860, in-8); *Rome et la Méditerranée* (1861, in-8); *Haiti, ses progrès, son avenir* (1862, in-8), et la première partie d'un *Atlas politique de l'Europe* (1864, in-fol., 25 pl. et 10 cartes), exposant le développement des principes de 89, l'esprit des traités de 1814 et de 1815, les besoins et les tendances du peuple, etc. M. A. Bonneau a collaboré à l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*, à la *Revue orientale*, à la *Revue contemporaine*, surtout à la *Presse*, où il a donné une série d'articles sur la crémation. Il fut jusqu'à sa disparition l'un des principaux rédacteurs de l'*Opinion nationale*.

**BONNECHOSE** (Henri-Marie-Gaston BOISNORMAND DE), prélat français, cardinal, ancien sénateur, né à Paris, le 30 mai 1800, entra de bonne heure dans la magistrature et fut successivement substitut du procureur du roi à Rouen, procureur du roi à Neuchâtel, substitut près la cour royale de Bourges et avocat général à Riom. Il était avocat général à Besançon lorsqu'il donna sa démission, en 1830, et se tourna vers l'état ecclésiastique. Ordonné prêtre à Strasbourg, quatre ans après, il fut nommé évêque de Carcassonne, le 18 novembre 1847, et transféré au siège d'Evreux le 1<sup>er</sup> novembre 1854. Il passa au siège archiepiscopal de Rouen le 21 février 1858. Le pape le nomma cardinal au consistoire du 21 décembre 1863, dignité qui lui ouvrit le Sénat.

Il se montra, dans cette assemblée, l'un des plus ardens défenseurs du pouvoir temporel, et l'on remarqua de lui deux discours à ce sujet, celui du 12 février 1866, sur le bonheur des populations romaines sous le gouvernement papal, et celui du 29 novembre 1867, où il demandait que le gouvernement français défit lui-même l'unité de l'Italie pour rétablir le pouvoir temporel du Saint-Siège dans son intégrité. Mgr de Bonnechose se signala encore, en mai 1868, à propos de la fameuse pétition Giraud contre l'enseignement de l'École de médecine de Paris, par sa vivacité à soutenir des allégations reconnues ensuite pour calomnieuses. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 24 août 1863 et commandeur le 11 août 1869.

Mgr de Bonnechose s'était fait, dans la chaire, une réputation d'orateur. En 1840, il avait été appelé à prêcher à Paris et l'avait fait avec succès. En 1843, Mgr Giraud, archevêque de Cambrai, lui conféra le titre de chanoine à la suite du carême qu'il prêcha dans cette ville. La même année, il prêcha l'Avent à Rome et fut nommé supérieur de la communauté de Saint-Louis et des pieux établissements français. En 1835, il a publié, sous le titre de *Philosophie du christianisme* (2 vol. in-8), la correspondance religieuse de l'abbé Bautain.

**BONNECHOSE** (François-Paul-Émile BOISNORMAND DE), littérateur français, frère du précé-

dent, né à Leyerdorp (Hollande), le 18 août 1801, servit sous la Restauration, comme officier d'état-major; mais, en 1829, il donna sa démission et obtint du roi la place de bibliothécaire du palais de Saint-Cloud, qu'il conserva pendant toute la durée du règne de Louis-Philippe. De 1850 à 1853, il a été conservateur de diverses bibliothèques de la liste civile, entre autres de celles des palais de Versailles et de Trion. — M. Emile de Bonnechose, qui appartenait au culte protestant, est mort à Paris le 15 février 1875.

M. de Bonnechose avait donné, dès 1826, une tragédie, *Rosemonde*, représentée au Théâtre-Français. En 1833, son poème intitulé : *la Mort de Bailly*, eut le prix de l'Académie française. L'année suivante parut son *Histoire de France* (2 vol. in-12), dont la 14<sup>e</sup> édition est de 1869. On a encore de lui : *Christophe Sauval, ou la Société en France sous la Restauration* (1836, 2 vol. in-8); *Histoire sacrée* (1838); des *Abrégés de l'histoire de France et de l'histoire sainte* (1840); *les Réformateurs avant la réforme du xv<sup>e</sup> siècle*, *Gerson, Jean Hus et le concile de Constance* (1844, 2 vol. in-8); *Chances de salut et conditions d'existence de la Société actuelle* (1850, in-18); *Histoire d'Angleterre* (1858-1859, 4 vol. in-8), ouvrage traduit en anglais et publié à Londres en un format populaire : *Bertrand Duquesclin, connétable*, etc. (1866, in-18); *Lazare Hoche* (1867, in-18); *la Crise actuelle dans l'Église réformée de France*, à propos de Théodore Parker et de son école (1868, in-8). M. de Bonnechose a travaillé au *Complément du Dictionnaire de l'Académie* et collaboré à la *Revue contemporaine*.

**BONNEFOY-SIBOUR** (Jacques-Adrien), négociant français, sénateur, né à Dieulefit (Drôme) le 28 novembre 1821, est le neveu par alliance de l'archevêque de Paris, Mgr Sibour, qui le désigna par son testament pour porter et perpétuer son nom. Son beau-père Sébastien Sibour, ancien maire de Pont-Saint-Esprit et conseiller général du Gard, lui laissa une des plus anciennes maisons de commerce de soie du pays, et l'héritage d'une influence politique secondée par une grande fortune. M. Bonnefoy-Sibour devint lui-même maire de la commune de Pont-Saint-Esprit et représentant de ce canton au conseil général. Sous l'Empire, il fut candidat de l'opposition libérale aux élections de 1869 et échoua contre la candidature officielle. Après la révolution du 4 septembre, il adhéra sans réserve à la république et à la politique de M. Thiers. Aussi, après la chute de ce dernier, se vit-il révoquer de ses fonctions de maire; par le ministère du 24 mai 1873, en vertu de la nouvelle loi sur la nomination des maires : aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut porté, comme candidat libéral et républicain en compagnie de MM. Loget et le colonel Meinadier, et, malgré l'hostilité de l'administration et les efforts du clergé contre sa candidature, il fut élu par 223 voix sur 432 électeurs et prit place au centre gauche dans la minorité républicaine de la Chambre haute. — M. A. Bonnefoy-Sibour est mort à Hyères, le 16 décembre 1876. Le 11 février suivant, M. Georges BONNEFOY-SIBOUR fut élu à sa place, comme candidat républicain, conseiller général du Gard pour le canton de Saint-Esprit. Il se porta ensuite aux élections législatives du 2 février 1879 et obtint 628 voix sans être élu.

**BONNEGRACE** (Adolphe-Charles), peintre français, né à Toulon, le 2 avril 1812, suivit, de 1831 à 1833, les cours de l'École des beaux-arts, prit en même temps les leçons du baron Gros, et débuta par un *Portrait* au salon de 1834. Il a

exposé, parmi des œuvres de divers genres : la *Femme du pêcheur priant Notre-Dame de La Garde, Saint Pierre aux liens* (1839); le *Christ au tombeau, la Nuit chassée par l'Aurore, la Vision de saint Jean* (1842); le *baptême de Jésus-Christ par saint Jean, l'Extase de saint Louis de Gonzague, saint Laurent martyr* (1853), et de nombreux portraits, dont quelques-uns ont été commandés ou acquis par l'Etat (1835-1853); *Jésus enfant parmi les docteurs*, pour la ville de Toulon (1855); *Antiope, Daphnis et Chloé, Pifferrari* (1857); *Saint François de Paule, fondateur de l'ordre des Minimes, l'Amour et Psyché*, cinq portraits (1859); la *Pudeur vaincue par l'Amour*, commandé par l'Empereur; trois portraits : *M. Havin, M. Tchoumakoff et M. Théophile Gautier* (1861); ces deux derniers reparurent à l'Exposition universelle de 1867; trois autres portraits, notamment : *M. Michel, Carré* (1863); *la Manne dans le désert*, pour l'église de Saint-Louis en l'île (1864); *M. Anatole de la Forge* (1865); le *comte de Flahaut et Mme Ernesta Grisi* (1866); *la Famille du Berger* (1867); *M. Guillaume Laveissière* (1868); *M. Bussy* (1869); *George Feydeau* (1870); *M. Despléchin* (1872); *l'Auteur et Mlle Celler* (1873); *M. Thibault* (1874); *Naissance de Vénus* (1875); *portraits divers anonymes* (1876, 1877 et 1878). M. Bonnegrace a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1839, une 2<sup>e</sup> en 1842, et la décoration en 1867. Il a été nommé chevalier de l'ordre des Saints Maurice et Lazare en 1862.

**BONNEHÉE** (Marc), chanteur français, né à Moutoums (Basses-Pyrénées), le 2 avril 1828, fut d'abord envoyé à l'École succursale de Toulouse, où il obtint des succès. Appelé au Conservatoire de Paris, pour y subir des examens, il fut admis élève pensionnaire le 25 novembre 1850. Il remporta successivement le premier prix de grand opéra en 1852, le premier prix de chant en 1853 et le second prix d'opéra comique la même année. Il était élève du professeur de chant M. Révil. M. Bonnehée débuta heureusement, le 16 décembre 1853, à l'Opéra, dans le rôle d'Alphonse de la Favorite. Il a créé un grand nombre de rôles sur cette scène où il remplaça, dans l'emploi de baryton, le chanteur Baroillet.

**BONNEL** (Léon), homme politique français, député, est né à Narbonne (Aude) le 24 août 1829. Riche propriétaire et maire de sa ville natale, il fut élu à l'Assemblée nationale, dans une élection partielle, le 14 décembre 1873. Il siégea à l'extrême gauche, vota toutes les mesures tendant à l'établissement de la République et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections générales du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, il se présenta dans l'arrondissement de Narbonne et fut élu par 10 916 voix, contre 7450 données à M. Peyrusse, ancien député bonapartiste. Il suivit la même ligne politique et, après l'acte du 16 mai, fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre qui suivirent la dissolution, contre le même concurrent, devenu candidat officiel, et fut réélu par 12,429 sur 21,753 votants.

**BONNEMÈRE** (Joseph-Eugène), littérateur français, né à Saumur (Maine-et-Loire) le 20 février 1813, petit-fils de Bonnemère de Chavigny, député de cette ville à l'Assemblée législative, fit jouer à Paris sur la petite scène du Panthéon, en 1841, les *Premiers sacres*, vaudeville en deux actes, et *Micromégas*, féerie en cinq actes. En 1843, il alla à Angers où il publia pendant cinq ans, dans le *Précurseur de l'Ouest*, des causeries

hebdomadaires et des études historiques. Il fit en outre représenter diverses pièces sur le théâtre de cette ville, et revint à Paris en 1849.

M. Bonnemère a publié : une importante *Histoire des Paysans*, 1200-1850 (1857, in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1874, 2 vol. in-18); *la Vendée* en 1793 (1866, in-18); *le Roman de l'avenir* (1867, in-18); *Histoire des Camisards* (1869, in-18), et plusieurs mémoires couronnés par diverses académies : *Paysans au dix-neuvième siècle* (Nantes, 1847), *Histoire de l'association agricole et solutions pratiques* (Ibid., 1849), *le Morcellement agricole et l'association* (Besançon), etc. Collaborateur de la *Démocratie pacifique*, de la *Revue de Paris*, de la *Libre recherche*, etc., il a fourni en 1858 au *Messenger russe* (Kowski Westnick) de Moscou, une série de *Lettres à la Russie sur la situation actuelle des paysans et de l'agriculture en France*.

**BONNET** (Louis-Eugène), sénateur français, né à Jujurieux (Ain), le 6 octobre 1815, étudia la médecine à Paris et fut ensuite interne chirurgien dans les hôpitaux de Lyon. Reçu docteur en 1842, il alla exercer la médecine dans son pays natal et acquit une grande notoriété dans le canton de Poncin qu'il fut appelé à représenter au conseil général. Lors des élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il se porta comme candidat républicain et fut élu sénateur de l'Ain, le premier sur deux, par 350 voix sur 540 électeurs. Il prit place à gauche dans la minorité républicaine de la Chambre haute. — Son frère, M. Jules BONNET, se présenta aux élections législatives du 14 octobre 1877 dans l'arrondissement de Nantua comme candidat officiel du maréchal de Mac-Mahon, soutenu par la coalition monarchique et par l'administration; il échoua avec 2025 voix, contre 11 621, obtenues par le candidat républicain M. Mercier.

**BONNET** (Mgr Joseph-Michel-Frédéric), prélat français, est né à Langogne (Lozère), le 29 septembre 1835. Précédemment vicaire général de Périgueux, il a été nommé évêque de Viviers (Ardèche) par décret du 7 juin 1876, préconisé le 26 du même mois et sacré le 24 août suivant. \*

**BONNET** (Pierre-Ossian), mathématicien français, membre de l'Institut, né en 1819, fut reçu, en 1838, à l'École polytechnique, d'où il sortit comme élève ingénieur des ponts et chaussées; mais il renonça aux services publics afin de pouvoir se consacrer entièrement à l'étude, devint répétiteur de mathématiques à l'École polytechnique, examinateur d'analyse en 1869, et directeur des études en 1873. Un décret du 16 avril 1878 le nommait également professeur d'astronomie mathématique à la Faculté des sciences en remplacement de Le Verrier. A la fin de l'année 1878, M. Ossian Bonnet fut l'objet, près du ministère de la guerre, de dénonciations qui eurent le plus grand retentissement. Ces dénonciations, relatives à sa situation privée, provoquèrent les protestations les plus honorables en sa faveur au sein du conseil de perfectionnement de l'École et de la part de ses confrères de l'Académie des sciences. Néanmoins il se vit frappé de révocation et remplacé par un successeur à titre provisoire (10 décembre 1878). M. Ossian Bonnet avait été élu membre de l'Académie des sciences, en 1862, dans la section de géométrie. Décoré de la Légion d'honneur, il a été promu officier le 1<sup>er</sup> février 1872.

On doit à M. Bonnet des travaux intéressants sur diverses branches des mathématiques et insérés, à leur date, dans le *Journal* de M. Libu-

ville, le *Journal de l'École polytechnique*, et les *Comptes rendus de l'Académie*; en analyse, diverses *Notes sur la convergence des séries* (1843-1849); sur le *développement des fonctions en séries* (1852), et quelques *Notes relatives aux intégrales définies* (1841 et 1849); en géométrie, des mémoires : sur les *surfaces isothermes et orthogonales* (1845, 1849); sur la *Théorie générale des surfaces* (1849); sur les *surfaces dont les lignes de courbure sont planes ou sphériques* (1853); sur *quelques propriétés générales des surfaces et des lignes tracées sur les surfaces* (1844); sur *Quelques propriétés des lignes géodésiques* (1855); sur la *Théorie mathématique des cartes géographiques* (1852); enfin diverses notes sur les *Propriétés de la lemniscate* (1844); sur les *Ombilics des surfaces* (1845); en mécanique : *Mémoire sur la théorie des corps élastiques* (1845); *Mémoire sur quelques cas particuliers de l'équilibre de température dans les corps dont la conductibilité varie avec la position et la direction* (1848); enfin, plusieurs *Notes sur diverses questions et problèmes de mécanique* (1844).

**BONNET** (Bernard-Auguste-Fer.), médecin français, né le 21 octobre 1791 à Miramont (Lot-et-Garonne), fit ses études à la Faculté de Paris et y reçut, en 1816, le diplôme de docteur. Il avait servi, pendant six ans, comme officier de santé dans les armées de l'Empire, avait été blessé et fait prisonnier en Portugal, et avait assisté aux batailles de Fleurus et de Waterloo, où sa conduite lui valut la décoration de la Légion d'honneur. Sous la Restauration, il alla s'établir à Bordeaux, où il occupa la chaire de pathologie à l'École préparatoire. Il y fut un des rédacteurs du *Journal de médecine de la Gironde*. — M. Aug. Bonnet est mort dans cette ville en août 1873.

Ses principaux ouvrages sont : *Traité des maladies du foie* (1828, in-8); *De la Nature et du siège du choléra-morbus* (1832), qui a pour complètement le mémoire où il traite *in extenso* le mode de propagation des maladies épidémiques réputées contagieuses (1837); *Traité des fièvres intermittentes* (1835, in-8; 2<sup>e</sup> édit. augmentée, 1852); *De la Monomanie du meurtre* (1852, in-8); *Considérations sur la déportation*, etc. (1864, in-8); *De la contagion en général, en particulier du mode de propagation du choléra-morbus et de sa prophylaxie* (Bordeaux, 1866, in-8); des mémoires lus au congrès scientifique de France, etc. M. Bonnet s'est beaucoup occupé du système pénitentiaire, sur lequel il a écrit, de 1844 à 1846, plusieurs mémoires, puis *l'Hygiène physique et morale des prisons* (1847, in-8).

**BONNET-DUVERDIER** (Édouard-Guillaume), homme politique français, député, né en 1824, était étudiant en médecine quand il prit part au mouvement du 13 juin 1849 et dut se réfugier à Jersey où il passa plusieurs années. Il ne reentra dans la vie politique qu'au renouvellement du conseil municipal de Paris en novembre 1874; il fut élu par le 11<sup>e</sup> arrondissement. Le 20 février 1874, il se présenta aux élections générales pour la Chambre des députés dans le 3<sup>e</sup> arrondissement, contre M. E. Spuller, et obtint 4424 voix sur 17 000 votants. Dans un voyage officiel à Londres, où il avait été reçu comme président du conseil par le lord-maire, il accepta un banquet offert par des réfugiés de la Commune. Il présidait encore le conseil municipal lorsque, quelques jours après l'acte du 16 mai 1877, dans une réunion privée tenue à Saint-Denis, il tint un discours signalé pour sa violence contre le maréchal président de la République où il niait sa bravoure personnelle et qu'il terminait ainsi : « Lut-

tons d'abord avec les urnes... puis il y a le moyen légal que vous connaissez », faisant, assura-t-on, le geste d'un homme qui tire un coup de feu. Dénoncé dès le lendemain par la presse conservatrice et arrêté à son domicile, M. Bonnet-Duverdier fut condamné, le 8 juin, à quinze mois de prison et 2000 francs d'amende.

Il subissait sa peine à la Conciergerie lorsque sa candidature fut posée dans la 2<sup>e</sup> circonscription de Lyon aux élections générales du 14 octobre; il fut élu par 15 193 voix contre 1332 obtenues par M. Ed. Ordinaire, député démissionnaire, et 2658 données à M. Degrange, candidat bonapartiste. Au moment où M. Bonnet-Duverdier se disposait à remplir son mandat, de graves accusations de malversations étaient formulées contre lui par les membres du comité de la bibliothèque du 14<sup>e</sup> arrondissement. Elles furent suivies de protestations très-vives pour et contre ce député qui, lors de la validation de ses pouvoirs par la Chambre, déclara à la tribune, le 8 novembre 1878, qu'il se considérait comme absous par ses électeurs des soupçons dont il avait été l'objet et du verdict rendu par un jury d'honneur composé de MM. Floquet, Madier-Montjau, Lockroy, H. de Choiseul et A. Joly. Malgré de nouvelles mises en demeure encore plus énergiques d'un membre de son comité électoral, M. Bonnet-Duverdier continua à siéger, isolé de ses collègues, sur les bancs de l'extrême gauche.

**BONNETTY** (Augustin), publiciste français, né le 9 mai 1798, à Entrevaux (Basses-Alpes), fonda en 1830 un recueil mensuel qui n'a pas cessé de paraître : *Annales de philosophie chrétienne*. Il y souleva notamment une polémique très-vive contre l'enseignement de la philosophie dans les séminaires, au nom de cette opinion qu'il est impossible à la raison d'atteindre seule à la connaissance de la vérité. En 1836, il prit la direction de *l'Université catholique*, revue encyclopédique à laquelle ont collaboré MM. de Salinis, de Montalembert, Jager et Gerbet. — Il est mort à Paris le 29 mars 1879.

On a de M. Bonnetty : *Beautés de l'histoire de l'Église* (1841); une *Table de tous les auteurs édités par le cardinal Maï* (1850, in-8); *Documents historiques sur la religion des Romains* (1867, t. I, in-8), etc.

**BONNIER** (Édouard-Louis-Joseph), juriconsulte français, né à Lille, le 27 septembre 1808, fit ses études au collège Rollin, en rivalité de gloire scolaire avec M. de Montalembert. Reçu licencié en droit en 1830 et docteur en 1832, il obtint à la Faculté de Paris une chaire de suppléant au concours de 1839, et fut par la même voie professeur titulaire de la chaire double de législation pénale et de procédure civile et criminelle en 1844. Il devint, la même année, gendre de M. Ortolan, son collègue. Il a suppléé, à plusieurs reprises, M. Oudot, dans son cours philosophique du Code civil. Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1858. — Il est mort à Paris, le 11 septembre 1877.

M. Bonnier a publié à un point de vue général et historique : *Traité théorique et pratique des preuves en droit civil et criminel* (1843, in-8); 2<sup>e</sup> édit., 1873, 2 vol., traduit en italien en 1846; *Éléments de l'organisation judiciaire* (1847-1848, 2 vol. in-8); *Éléments de procédure civile* (1853, in-8) : ces deux ouvrages ont été réédités en 1858, avec les *Éléments de droit pénal* de M. Ortolan (3 vol. in-8); *Commentaire théorique et pratique du Code civil* (1848, 2 vol. in-8), commencé avec MM. Ducaurroy et Rousset; *Abélard et saint Bernard, la philosophie*



et l'Église au XII<sup>e</sup> siècle (1862, in-18), etc. M. Bonnier a collaboré en outre, à la *Revue du droit français et étranger*, à la *Revue de législation*, à la *Gazette de France* et au *Correspondant*, dans lequel il a donné des articles sur les *Rapports entre l'Église et l'État*.

Son fils, M. Pierre-Elzéar BONNIER-ORTOLAN, né à Paris, le 25 novembre 1849, obtint, après de brillantes études au collège Rollin, le diplôme de docteur en droit et prit part, en qualité d'engagé volontaire dans les zouaves, à la défense du plateau d'Avron (décembre 1870). Il a depuis fait représenter diverses pièces de théâtre en vers signées de ses seuls prénoms : *les Colliers d'amour*, en un acte (Athénée, 1874); *l'Oiseau bleu*, en un acte (Vaudeville, 1875); *le Grand frère*, drame en trois actes (Odéon, 1876); *Racine sifflé*, à-propos en un acte (même théâtre, décembre 1876); *le Cousin Florestan*, en un acte (Gymnase, 1877). M. Pierre-Elzéar Bonnier a également publié des poésies, des fantaisies et des articles de critique dans plusieurs revues littéraires.

BONVAL (Clarisse), actrice française, née à Paris, en 1825, passa du Conservatoire au Théâtre-Français en octobre 1843, et y fut admise comme pensionnaire à son second début, en juillet 1847. Elle avait, dans l'intervalle, paru sans succès au grand théâtre de Lyon, et avec plus de bonheur sur la scène de l'Odéon. En 1852, elle devenait sociétaire de la Comédie-Française; elle y tint l'emploi des soubrettes, principalement dans les comédies de Marivaux. Elle se retira du théâtre, après son mariage avec M. Thomassin, ancien notaire. — Elle est morte à Verneuil, en août 1878.

BONVIN (François), peintre français, est né à Vaugirard (Seine), le 22 septembre 1817. Fils d'un ouvrier, il apprit le dessin dans une école gratuite et fut tout à tour compositeur d'imprimerie et employé; il consacra à la peinture les moments de loisir que lui laissaient ses travaux manuels. Ses petits tableaux de genre décelèrent bientôt une observation savante de la réalité, et une reproduction assez heureuse des procédés de l'école flamande. Cet artiste a exposé, en 1849 : des *Buveurs*, une *Cuisinière*, entourés d'accessoires finement rendus; en 1850, *l'École des petites orphelines*, gracieuse peinture achetée pour le musée de Langres; en 1852, *la Charité*, au musée de Niort; en 1853, *l'École régimentaire*; en 1855, des *Religieuses tricotant*, la *Basse messe*, qui appartient à l'État; en 1857, *les Forgerons*, *Souvenir du Tréport*; en 1859, la *Lettre de recommandation*, *Intérieur de cuisine*, la *Ravaudeuse*, le *Liseur*, M. Oct. Feuillet; en 1861, *Intérieur de cabaret*, acquis au ministère d'État; en 1863, *la Fontaine en cuivre*, le *Déjeuner de l'apprenti*, tous les deux appartenant à M. Bressant, de la Comédie-Française, et *Religieuses revenant des offices*, acquis au ministère d'État; en 1865, *Au banc des pauvres*, souvenir de Bretagne, *Attributs de la peinture et de la musique*; en 1866, *le Café de la grand'maman*; en 1868, *Harengs sur le grill*, la *Lettre de réception*, intérieur d'une communauté; en 1869, *Religieuse tricotant*, le *Jeune dessinateur*; en 1870, *l'Ave Maria*, le *Pâturage*; en 1873, le *Refectoire*, le *Laboratoire*; en 1874, *l'École des frères*, *l'Écureuse*; en 1875, *l'Alambic*, le *Cochon*, *l'Écolier en retenue*; en 1876, *Gravesende*, *environs de Londres*, le *Bateau abandonné*; en 1877, le *Couvreur tombé*; en 1878, *l'Apprenti cordonnier* et *Soir d'automne à Port-Marly*. M. Bonvin a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1849, une 2<sup>e</sup> en 1851, et la croix de la Légion d'honneur en 1870.

BOOTH (James), mathématicien anglais, né en 1814, fit ses études au Trinity collège de Dublin. Il débuta en 1840 par la publication de sa *Nouvelle méthode de coordonnées tangentielles* (New method of Tangential coordinates), et l'invention d'un nouveau système de trigonométrie parabolique. En 1846, il devint membre de la Société royale dans le conseil de laquelle il entra plus tard. Dans la même année, il publia une brochure tendant à répandre l'institution des concours pour les universités et les emplois publics. Ses idées furent adoptées peu à peu, et lui-même fut chargé de les mettre en pratique, comme président du Conseil de la Société des arts en 1856. Il fit, à cette époque, toute une série de conférences, dont quelques-unes intitulées : *Comment apprendre?* (How to learn) et *Qu'apprendre?* (What to learn), furent publiées et plusieurs fois rééditées. En 1857, il fut chargé d'annoter et de faire connaître dans la presse les *Discours et adresses* du prince consort, dont une édition à bon marché pour les classes ouvrières.

M. J. Booth a encore publié un traité sur *l'Application de la théorie des intégrales elliptiques à l'étude du mouvement rotatoire des corps* (On the Appl. of the Th. of elliptic Integral to the Investigation of the rotatory motion of the bodies 1851) : deux mémoires, insérés dans les *Philosophical Transactions* (1853-1854), sur les *Propriétés géométriques des intégrales elliptiques*; des articles dans le *Philosophical Magazine*, et autres journaux de mathématiques, enfin un *Traité sur quelques nouvelles méthodes géométriques* (Treatise on some new geom. methods, 1872), contenant des essais sur les questions indiquées plus haut, sur les polaires réciproques et l'origine géométrique des logarithmes. — M. Booth est mort le 15 mai 1878.

BORDEAUX (Jean-Hippolyte-Raymond), juriconsulte et archéologue français, né à Lisieux, le 21 novembre 1821, fit son droit et prit le grade de docteur en 1846. Fixé depuis à Evreux et inscrit au barreau de cette ville, il a été bâtonnier de son ordre. — Il est mort à Amélie-les-Bains, le 10 avril 1877.

Il a publié divers ouvrages ou brochures, entre autres : *Notice sur le logis abbatial de l'évêque de Castres, à Caen*; *Études héraldiques sur les anciens monuments de Caen* (1845); *De la transmission du droit de propriété entre-vifs et à titre onéreux* (1846, in-4); *Lisieux, Bernay, Evreux, statistique routière* (1848); *De la législation des cours d'eau*, etc. (1849), couronné par la Faculté de droit de Caen; *Excursion faite dans la vallée d'Orbec* (1850; 2<sup>e</sup> édit., 1851); *Principes d'archéologie pratique* (1852); le *Département de l'Eure, description pittoresque* (1854, 2 vol. in-fol.); *Philosophie de la procédure civile* (1857), couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; *la Serrurerie du moyen âge* (1859); *les Brocs à cidre en faïence de Rouen* (Rouen, 1869, in-4, pl.), etc. Il a encore édité la *Vie et l'office de saint Adutteur* par Jean Théroude, avec une *Introduction* (Rouen, 1866, in-8, avec grav.).

BORDIER (Henri-Léonard), archiviste français, né à Paris, le 8 août 1817, suivit à la fois les cours de l'École de droit et de l'École des chartes, et prit les titres d'avocat et de paléographe. Attaché quelque temps aux Archives de l'Empire, il est devenu auxiliaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale.

M. Bordier a publié les études suivantes : *Du recueil des chartes mérovingiennes formant la première partie de la collection des chartes et diplômes*

relatifs à l'histoire de France, etc. (1850); les Archives de la France, ou Histoire des archives de l'Empire, des archives des ministères, etc. (1853); les Églises et monastères de Paris, pièces en prose et en vers des 1<sup>er</sup>, 13<sup>er</sup> et 14<sup>er</sup> siècles (1856); les Livres des Miracles de Grégoire de Tours (1857); les Inventaires des archives de l'Empire (1867, in-4); une Fabrique de faux autographes (1870, in-4); l'Allemagne aux Tuileries de 1852 à 1870 (1872, in-8). Il a rédigé en outre, avec M. Lud. Lalanne, un mémoire sur l'Affaire Libri, et le Dictionnaire des pièces autographes volées aux bibliothèques publiques de France; avec M. Ed. Charton, une Histoire de France, d'après les documents originaux et les monuments de l'art de chaque époque (1860, 2 vol. in-8, avec grav. historiques; 2<sup>e</sup> édit., 1863), M. Bordier a entrepris une réimpression revue et augmentée de la France protestante de M. Haag (1878, t. I et II).

**BOREAU** (Alexandre), botaniste français, né à Saumur (Maine-et-Loire), le 15 mars 1803, reçu pharmacien à Paris en 1828, exerça la pharmacie à Nevers, et devint, en 1838, directeur du jardin botanique d'Angers. Il fut aussi professeur de botanique appliquée à l'École supérieure des sciences et des lettres de cette ville. — Il est mort à Angers le 2 juillet 1875.

On a surtout de lui : *Promenades botaniques aux bords de la Loire* (Nantes, 1824, in-12); *Voyage aux montagnes du Morvan, suivi d'observations sur les végétaux de cette contrée* (Nevers, 1832, in-18); *Programme de la Flore du centre de la France, suivi du catalogue de plantes observées dans le rayon de cette Flore* (Ibid., 1852, in-8); *Flore du centre de la France* (1841, 2 vol. in-8; 3<sup>e</sup> édit., 1857, 2 vol. in-8); des travaux dans les *Mémoires de la société linnéenne de Paris*, les *Archives de botanique*, le *Bulletin de la société industrielle d'Angers*, la *Revue botanique* et les *Mémoires de la société d'agriculture, sciences et arts d'Angers*.

**BOREAU** (Victor), littérateur français, né à Angers, en 1804, débuta dans la carrière des lettres par un volume de *Poèmes* (1829), qui ne fut point remarqué. Il donna ensuite des romans dont le plus estimé fut *la Conjuraison d'Amboise* (1834, 2 vol. in-8), chronique du xvi<sup>e</sup> siècle. A partir de 1838, il dirigea une publication qui, sous le titre de *Cours complet d'instruction*, devait mettre à la portée des enfants l'étude des connaissances les plus nécessaires. Une trentaine de volumes ont paru, et plusieurs ont eu des éditions nouvelles.

**BOREL** (Jean-Louis), général français, ministre de la guerre, né à Faujeaux (Aude), le 3 avril 1819, entra à l'École militaire supérieure de Saint-Cyr le 19 novembre 1838 et en sortit comme sous-lieutenant, dans l'état-major, le 1<sup>er</sup> octobre 1840. Lieutenant le 6 janvier 1843, il a été promu successivement capitaine le 9 novembre 1845, major le 11 septembre 1855, lieutenant-colonel le 9 juin 1868, colonel le 12 août 1864. Il fit les campagnes de Crimée et d'Italie comme aide de camp du maréchal de Mac-Mahon, et quitta le service actif en 1869, pour devenir chef d'état-major de la garde nationale de Paris. La déclaration de guerre l'engagea à reprendre le service actif en 1870; promu général de brigade le 13 septembre, il fut successivement chef d'état-major du général d'Aurelle de Paladines à la première armée de la Loire, du général Bourbaki à l'armée de l'Est et enfin du maréchal de Mac-Mahon à l'armée de Versailles. Général de division le 16 septembre, il commanda d'abord la division de Reims, fut membre de la commis-

sion mixte pour la réorganisation de l'armée, et après avoir été chef d'état-major du ministre de la guerre Du Barail, passa après le départ de celui-ci, avec les mêmes fonctions, auprès du gouverneur de Paris. Il entra dans le cabinet parlementaire du 14 décembre 1877, comme ministre de la guerre, et en fut le seul membre n'appartenant à aucune des deux Chambres. Sa nomination fut d'abord bien accueillie par l'opinion publique : la presse républicaine rappela qu'il avait été à peu près le seul militaire qui eût rendu pleine et entière justice aux efforts du gouvernement de la Défense nationale en province, pour l'organisation des armées. Le premier acte du nouveau ministre fut le remplacement dans le commandement d'un corps d'armée du général Ducrot, qui s'était fait tant remarquer par son immixtion dans la politique. Mais peu à peu le général Borel sembla vouloir se dégager de tout soupçon de républicanisme; il se sépara de la ligne de conduite de ses collègues du ministère par son attitude et son langage dans les deux Chambres. On a remarqué, notamment, à la Chambre des députés, sa réponse à l'interpellation de M. Levavasseur sur les rapports de la gendarmerie avec les autorités civiles, et au Sénat, son rôle dans la discussion du projet de loi sur l'état-major. Aussi plusieurs journaux dévoués à la politique du cabinet entreprirent-ils plus d'une campagne contre le ministre de la guerre en accentuant les divers conflits que certaines mesures paraissaient révéler entre lui et ses collègues. Jusqu'au jour où les élections triennales du 5 janvier amenèrent dans le Sénat une majorité républicaine, il fut considéré comme le dernier représentant du parti conservateur dans le cabinet Dufaure. Il en sortit, huit jours après (13 janvier), et fut nommé au commandement du 3<sup>e</sup> corps d'armée, à Rouen. Décoré de la Légion d'honneur le 7 août 1851, il a été promu officier le 13 août 1857, commandeur le 7 juin 1865 et grand officier le 12 juillet 1879.

**BOREL D'HAUTERIVE** (André-François-Joseph), généalogiste français, est né à Lyon le 6 juillet 1812. Après avoir obtenu le diplôme de docteur en droit, il fut promu pensionnaire de l'École des chartes et attaché aux travaux historiques entrepris par le gouvernement, puis nommé secrétaire de l'École des chartes. Le 1<sup>er</sup> juin 1864, il entra comme bibliothécaire, à la bibliothèque Sainte-Geneviève, dont il devint conservateur-adjoint le 1<sup>er</sup> janvier 1874.

Ses études spéciales dans l'art des Chérin et des d'Hozier ont produit un *Précis historique sur la maison royale de Saxe* (1843, in-4); un *Nobiliaire de France* (1854, 3 vol. in-4); un *Annuaire de la noblesse*, qui paraît régulièrement depuis 1842, un *Armorial de Flandre* (1856, in-4), et un *Armorial d'Artois et de Picardie* (1866-78, tom. I-II, in-8).

Outre divers articles sur l'armorial et le blason fournis au *Dictionnaire de la conversation*, au *Cabinet de lecture*, etc., M. Borel d'Hauterive a encore fondé une *Revue historique de la noblesse de France* (1845-1847, 3 vol. in-8). On lui attribue aussi la rédaction des deux voyages pittoresques intitulés : *la Saône et ses bords* (1835, in-8) et *la Seine et ses bords* (1836, in-8), ainsi que celle des *Grands corps politiques de l'État* (1853, in-12), biographie des sénateurs, conseillers d'État et députés au Corps législatif. Il a donné depuis : *les Sièges de Paris* (1871, in-18).

**BORGES DE CASTRO** (José-Ferreira), diplomate portugais, né le 3 octobre 1825 à Porto, et neveu du vicomte de Castro, ancien ministre des

affaires étrangères au Portugal et l'un des principaux orateurs de la Chambre des pairs, entra de très-bonne heure dans les bureaux des affaires étrangères et fut successivement attaché en Russie (1841), à Berlin (1844), à Rome (1847), puis secrétaire à Madrid (1851) et chargé d'affaires à Turin (1860). De 1846 à 1847, il fut nommé lieutenant, puis capitaine au régiment d'artillerie de la Charte. Décoré de divers ordres portugais et étrangers, il est associé de l'Académie des sciences de Lisbonne. Il a publié : *Collecção dos Tradados, Convenções, etc., entre Portugal os outras potencias desde 1640* (Lisbonne, 1856-1858).

**BORGET** (Auguste), peintre français, né à Issoudun (Indre), le 30 août 1808, fut élève de Boichard père et de M. Gudin, débuta au Salon de 1836, puis exécuta un grand voyage autour du monde, visitant les deux Amériques, l'Océanie et les Indes. Il a exposé successivement : *Bords du Tibre* (1836), *Temple chinois à Macao, Gerbes de bambous aux environs de Calcutta* (1841), *Forêt de Jala-Jala, île de Luçon* (1842); une *Rue de Calcutta* (1843); *Mosquée d'Assam* (1844); *Rio-Janeiro, Pont chinois, le jour de la fête des Lanternes* (1845); *Grande dame chinoise, Bords de l'Hoogly* (1846); une seconde vue de *Rio-Janeiro* (1847); *Chinois disant la bonne aventure, Restaurateur ambulatoire chinois* (1848); *Caravensérail dans le Delhy* (1849); *Village indien* (1850); le *Barbier chinois, Environs de Dordrecht* (1859). M. A. Borget a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1843.

Il a publié plusieurs grands albums de voyages : *la Chine et les Chinois* (1842, in-fol.); *Fragments d'un voyage autour du monde* (Moulins, 1845 et 1846, in-8, oblong), etc. Il a illustré *la Chine ouverte*, texte par Old-Nick (1845, in-8, 215 vignettes), et fourni de nombreux dessins à *l'Illustration*. Il s'était retiré à Bourges depuis plusieurs années. — Il est mort à Châteauroux le 25 octobre 1877.

**BORGHI-MAMO** (Adélaïde BORGHI, dame), cantatrice italienne, née à Bologne, en 1829, fut amenée par les conseils de Mme Pasta à cultiver sa voix de contralto naturellement remarquable. Elle débuta, en 1846, à Urbin, dans le *Giuramento*, avec un succès qu'elle retrouva ensuite dans plusieurs villes d'Italie, et en 1849, à Malte, où elle épousa M. Mamo. A Naples, Pacini écrivit pour elle *Malvina di Scozia* et *Romilda*; Mercadante, *la Statira*, et Rossi, *l'Alchimista*. Applaudie à Vienne en 1853, elle vint à Paris l'année suivante et resta à la salle Ventadour jusqu'en 1856. Ses succès dans la *Cenerentola*, le *Barbier, Mathilde*, et surtout dans le *Trovatore* de M. Verdi, qu'elle soutint à la scène pendant deux saisons, déterminèrent l'Opéra à l'engager pour trois ans. Elle y a joué *la Favorite*, le *Prophète*, *la Reine de Chypre* et le *Trovatore* traduit et arrangé, sous le titre du *Trouvère*, pour la scène française. Après avoir parcouru la Russie et l'Angleterre, elle retourna en Italie, se retira du théâtre et habita Florence.

**BORNET** (Charles-Joseph-Adolphe), littérateur belge, né à Namur le 28 mars 1804, commença ses études au collège de Reims et les termina à l'Athénée de Namur. Reçu docteur en 1826, à l'université de Louvain, il fut d'abord avocat à Namur, passa, en 1830, dans la magistrature, puis devint professeur d'histoire à l'université de Liège, où il remplit, de 1848 à 1852, les fonctions de recteur. Il fut nommé en 1846 membre de l'Académie royale de Belgique.

Nous citerons parmi les ouvrages de M. Adolphe Bornet : *Lettres sur la révolution braban-*

*conne* (Bruxelles, 1834, 2 vol. in-18); *Histoire des Belges à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, pendant l'occupation française (Ibid., 1844, 2 vol. in-8; 2<sup>e</sup> édit. (1861), ouvrage d'une valeur originale; *Manuel d'histoire et de géographie anciennes* (Ibid., 1854, in-18), travail anonyme, d'après le Manuel allemand de Putz, plusieurs fois réimprimé; *Histoire de la révolution liégeoise de 1789* (Liège, 1865, 2 vol. in-8), qui a obtenu l'année suivante le prix quinquennal d'histoire. M. Bornet a donné aussi, sous le pseudonyme de Jérôme Pimpurniaux, un *Guide du voyageur en Ardennes*, excursions d'un touriste belge en Belgique (Bruxelles, 1856-1857, 2 vol. in-18; 2<sup>e</sup> édit. 1858). On lui doit en outre plusieurs savantes éditions dans la collection des *Chroniques nationales*, ainsi que des articles et mémoires dans les principaux recueils périodiques belges. — Il est mort à Liège le 15 février 1875.

Son frère, M. Jules BORGNET, né en 1819, archiviste de l'Etat à Namur et professeur à l'Athénée de cette ville, a lui-même publié une *Histoire du comté de Namur* (Bruxelles, 1848, petit in-8), quelques notices historiques et archéologiques sur la ville et la province. Il a donné le *Cartulaire de Bouvignes* (Ibid., 1863, 2 vol. in-8) et le *Cartulaire de la commune de Fosse* (1867, in-8) à la collection des *Documents inédits concernant l'histoire de la province de Namur*. Il est mort à Namur en janvier 1873.

**BORIE** (Victor), agronome français, né à Tulle (Corrèze) en 1818, vint de bonne heure à Paris et débuta dans le *Sicècle* par des articles remarquables sur les questions techniques du labourage, des irrigations, des engrais, etc. Plus tard, il épousa la fille de M. Ch. de La Rounat, alors directeur de l'Odéon, et occupa une situation importante au Comptoir d'escompte. Membre de la Société centrale d'agriculture depuis 1866, il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Borie a publié les volumes suivants : *la Question du pot-au-feu* (1857, in-18); *l'Agriculture au coin du feu* (1858, in-18); *les Douze mois*, calendrier agricole (1860, nouv. édit., 1865, in-18); *Animaux de la ferme, espèce bovine* (1863-1867, 20 livr. in-4 illustrées); *le Patrimoine universel*, avec introduction, par M. Michel Chevalier (1865, in-8, 3<sup>e</sup> édition, même année), *le Mouvement agricole* (1865, 1866, 2 vol. in-18); *l'Agriculture et la liberté* (1866, in-18), etc.

**BORNIER** (Vicomte Henri de), poète et auteur dramatique français, né à Lunel (Hérault), le 25 décembre 1825, fit ses études aux séminaires de Versailles, de Montpellier et de Saint-Pons, et vint, en 1845, faire son droit à Paris. Il y publia, dès cette même année, un volume de vers, *les Premières feuilles* (in-18), et présenta au Théâtre-Français un drame en cinq actes, en vers, le *Mariage de Luther*, qui fut reçu à correction. Le repentissement de ces premiers essais arriva au ministre de l'instruction publique, de Salvandy, qui nomma le jeune poète surnuméraire à la Bibliothèque de l' Arsenal. Il y est devenu sous-bibliothécaire, puis bibliothécaire. M. H. de Bornier publia, en 1853, un second drame, en cinq actes, en vers, *Dante et Béatrice*, et donna, dans la *Revue contemporaine*, une comédie en vers, le *Monde renversé*, qui fut jouée à Saint-Petersbourg par Mme Arnould-Plessis. En 1854, il écrivit pour l'Odéon un à-propos en vers, *la Muse de Corneille*, récit plusieurs fois depuis aux anniversaires de la naissance du poète; il lui donna pour pendant, en 1860, un acte en vers, *le Quinze janvier ou la Muse de Molière*, représenté aux Français. L'année suivante commença, pour

M. de Bornier, une série de succès académiques. Il obtint le prix de poésie, au concours de 1861, sur ce sujet : *l'Isthme de Suez*, et, au concours de 1863, sur celui-ci : *la France dans l'extrême Orient*; puis le prix d'éloquence, au concours de 1864, pour *l'Éloge de Chateaubriand*. Trois fois lauréat de l'Institut, il fut, selon l'usage, décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1864. Il a fait représenter au Théâtre-Français, en 1868 (22 juin), une tragédie d'*Agamemnon*, en deux actes, librement traduite de Sénèque. Mais son principal titre fut, en 1875, *la Fille de Roland*, drame en quatre actes, auquel des vers fortement frappés et patriotiques valurent un succès prolongé et, plus tard, le premier grand prix de la fondation Jean Reynaud (août 1879).

Outre ces œuvres dramatiques et académiques qui ont été imprimés à leur date, M. de Bornier a encore publié : *la Guerre d'Orient*, poème (1858, in-8); *la Sœur de charité au dix-neuvième siècle* (1859, in-18), poème mentionné par l'Académie; *la Cage du lion*, comédie en vers; un roman, *le Fils de la terre* (1864, in-8), inséré d'abord dans le *Correspondant*; *Un Cousin de passage*, scènes de la vie de château (1865, in-8), etc.; puis un grand nombre de nouvelles, articles littéraires et poésies dans divers journaux.

**BORREGO** (don Andreas), publiciste espagnol, né à Malaga en 1802, fut élevé en France où il étudia particulièrement l'économie politique. De retour en Espagne, il fut, vers 1840, quelque temps ministre des finances, et plus tard, chargé de négociations en Suisse et en Allemagne. Il a soutenu l'un des premiers l'idée de la réunion du Portugal à l'Espagne.

On cite particulièrement de don A. Borrego : *De la dette publique et des finances de la monarchie espagnole* (1834, in-8); *Principes de l'économie politique* (Principios de economia política, Madrid, 1844, in-8); *De l'état des partis en Espagne* (1854, in-8); et le *Journal du siège de Paris* (1871), dont un extrait a été traduit en français sous le titre : *le Général Trochu devant l'histoire* (1871, in-18).

**BORREL** (Maurice-Valentin), graveur en médailles français, né à Montataire (Oise), le 18 août 1804, suivit, à sept ans, son père en Savoie, et subit pendant près de six années toutes les souffrances de la misère. Revenu en France, en 1816, il étudia chez M. J.-J. Barre, et débuta au Salon de 1833. Trois ans après, il fut nommé par Honoré V graveur de la Monnaie de Monaco. Il commença, vers 1840, une série de médailles estimées pour diverses collections, telles que celles des hommes célèbres et des hommes utiles, et toutes placées au musée des monnaies. Nous citerons les suivantes : *Papin, l'abbé de l'Épée, James de Montgomey*, commandé par l'École de Londres; *Boward, Coster et Guétard*, pour le roi de Sardaigne; *la Pose de la première pierre du Timbre* (ministère des travaux publics); *le Conseil des prud'hommes*, pour la ville de Paris; *les Membres de la famille d'Orléans, la Chapelle Saint-Ferdinand*; les portraits d'*Andrieux, Théaulon, Mickiewicz*; de MM. *Victor Hugo, Lamartine, Michelet, Quinet, de Girardin, Provost*; *une tête de République*, au concours de 1848; *Mgr Affre*; *l'Amnistie*, pour le pape Pie IX; *M. Provost, M. A. Lourmand* (1859); *A. Bella, Napoléon II* (1864); et *le duc de Morny* (1868), etc. A l'Exposition universelle de 1867, on remarqua de M. Borrel un nombre considérable de médaillons et de médailles; mais la plupart avaient déjà paru dans les salons précédents.

Il a depuis exposé : *Pelouze, membre de l'Insti-*

*tut, M. Esquirou de Parieu* (1869); *Ponsard* (1870); *le Maréchal Niel* (1872); *Quétand, avocat, M. Lambrecht* (1873); *Pierre Corneille* (1875); *le frère Philippe* (1876). M. Borrel a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1842, un rappel en 1859, une médaille en 1864, et un certain nombre de récompenses et de décorations étrangères.

Son fils, M. Alfred BORREL, qui fut élève de son père et celui de MM. Jouffroy et Merley, a obtenu en 1860 le 2<sup>e</sup> prix au concours pour Rome. Il a pris part à presque tous les salons annuels, depuis 1863, par des envois de portraits en médaillons et de médailles commémoratives.

**BORRIGLIONE** (Alfred-Ferdinand), député français, né à Nice le 17 février 1811, exerçait la profession d'avocat, et était considéré comme le chef du parti séparatiste dans sa ville natale. Il se porta vainement aux élections générales du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale et aux élections partielles du 2 juillet suivant. Au commencement de 1876, après le vote de la constitution, les journaux de Nice publièrent une note déclarant que M. Borriglione se ralliait « à la République définitivement fondée, et abandonnait ses idées séparatistes. » Aux élections sénatoriales, il soutint la candidature éminemment française de M. Joseph Garnier, et se présenta lui-même aux élections pour la Chambre des députés, dans la première circonscription de Nice. Il fut élu par 5,317 voix, sans concurrent. Il fit partie du centre gauche et fut un des 363 députés qui, après l'acte du 16 mai, refusèrent un vote de confiance au cabinet de M. de Broglie. Aux élections du 14 octobre, auxquelles donna lieu la dissolution de la Chambre, il fut réélu, encore sans concurrent, par 7,443 voix. M. Borriglione représente le canton de Sospel, au conseil général des Alpes-Maritimes.

**BORROW** (George), écrivain anglais, né à Norfolk, en 1803, et fils d'un officier instructeur, ne reçut aucune éducation première; il vint de lui-même très-tard suivre les cours de l'université d'Edimbourg et embrassa l'état ecclésiastique. Il se mit au service de la Société biblique d'Angleterre, dont il fut l'agent le plus hardi et le plus infatigable. La Bible à la main, il parcourut, dans tous les sens, presque tous les pays catholiques de l'Europe, une partie de l'Asie et de l'Afrique, « passant sa vie, comme il le dit lui-même, à la recherche de l'inconnu. » A Madrid, en 1840, il fut emprisonné pour avoir distribué la Bible en langue vulgaire; son arrestation fit grand bruit et faillit se tourner en *casus belli*. On le relâcha; mais la populace fanatisée s'ameuta contre lui, et, durant plusieurs semaines, il fut obligé, pour échapper à une mort certaine, de vivre dans les bois comme un sauvage. Il y retrouva la race des bohémiens, parmi lesquels s'était écoulée une partie de son enfance, et dont il sut, dans des ouvrages bizarres, expliquer les mœurs, les traditions et l'histoire même, grâce à la connaissance exacte qu'il possédait de leur langue.

Son premier livre, *les Zingaris* (the Zincary, or an account of the gypsies, 1841, 2 vol.), fut remarqué pour la vivacité dramatique du style et l'étrangeté des personnages peints d'après nature, mais il dut sa réputation littéraire à *la Bible en Espagne* (the Bible in Spain, 1843, 2 vol.), où, dans un désordre pittoresque, se déroule toute la série de ses aventures personnelles. Après un long silence, M. G. Borrow a encore publié *La-vengro* (1850, 3 vol.), espèce d'autobiographie où l'auteur ramène en scène les bohémiens et les réhabilite. Il lui a donné pour suite, en 1858, *Romany Rye*. On lui doit enfin, sous le titre de

*Romano Lavo-Lil*, un vocabulaire du langage romany ou bohémien-anglais (1874).

**BORSIG** (Auguste-Jules-Albert), industriel allemand, né à Berlin, le 7 mars 1829, est le fils unique de Jean-Charles-Frédéric-Auguste Borsig (né à Breslau le 23 juin 1804, mort à Berlin le 6 juillet 1854), fondateur des grands établissements métallurgiques qui portent son nom. Sorti du gymnase, il reçut son éducation industrielle pratique dans les ateliers paternels, puis alla visiter les grandes usines de l'Allemagne et de l'étranger. Lorsqu'il remplaça son père à la tête de ses entreprises, il profita de l'impulsion donnée à la construction des chemins de fer allemands pour augmenter encore dans d'énormes proportions des établissements déjà réputés comme gigantesques. L'usine de Moabit auprès de Berlin, organisée avec des annexes pour la fabrication des machines et de toutes les fournitures des voies ferrées, fut agrandie et outillée de manière à pouvoir construire 250 locomotives par an : de 1874 à 1875 il en fut livré 3000. Du vivant du père, il en avait été construit 500. Les fonderies pour l'approvisionnement d'une pareille fabrication furent aussi agrandies et transformées. Celle établie en 1862 dans la Haute-Silésie (Borsigwerk) compte plusieurs puits, quatre hauts fourneaux, des marteaux-pilons et autres appareils des plus grands modèles. En 1875, elle employait plus de 3000 ouvriers avec mille familles réunies en une colonie ayant ses institutions spéciales et toutes les dépendances économiques et sociales.

**BORSINI** (Lorenzo), poète satirique italien, né à Sienne, en 1800, d'une famille peu aisée, eut d'abord une existence aventureuse. Volontaire à l'âge de dix-sept ans au 1<sup>er</sup> régiment anglo-sicilien, il se dégouta de la vie militaire et, son engagement expiré, reprit ses études à l'université de Sienne, fut reçu docteur en théologie en 1819, et nommé professeur d'exégèse biblique au séminaire. Un écrit de controverse qu'il publia, en 1821, sous le titre de *Reflexions sur la science sacrée* (Riflessioni sulla scienza sacra, Colle, 1821), le força de renoncer à l'enseignement. Il se rendit à Rome, étudia le droit avec ardeur et fut reçu avocat en 1823. Forcé de s'éloigner de cette ville, et tour à tour comédien, musicien, journaliste, il eut des succès littéraires.

Pendant un emprisonnement M. Borsini avait publié un recueil de sonnets satiriques : *la Bibajocheide* (Florence, 1831), que suivirent d'autres essais également remarquables. En 1835, il fonda à Naples, avec M. A. Fiorentino, deux journaux littéraires, *le Vésuve* et *le Globe*, que la police fit supprimer. Un *Poème sur Mme Pasta*, un *Poème sur Barbaja*, le fameux impresario napolitain, et un voyage humoristique (*Viaggio sentimentale*, Naples, 1837), appartiennent à cette période.

Après un court voyage à Paris, où il fonda, avec M. Fiorentino, le journal italien *il Bravo*, M. Borsini se rendit à Malte en 1841. Il y publia, outre un recueil de ses œuvres choisies : *Poche parole, prose e versi* (1841), et une seconde édition de son *Voyage sentimental* (1842); *le Prédicateur muet*, nouvelle; *Mes prisons en Sicile* (le mie Prigioni in Sicilia, 1841); *l'Espion*, comédie politique en prose (*la Spia, in 3 atti*, 1842), et enfin les deux poèmes qui fondèrent sa réputation : *l'Ane* (l'Asino, 1844), sorte d'épopée allégorique, et le *Novissimo Galatée* (1851), vaste satire morale, dont l'idée et le sujet étaient tirés d'un ouvrage d'éducation, le *Galatée* de Mgr Casa, écrite en tercets et composée de cent livres. M. Borsini quitta Malte en 1851, et fit un voyage en Orient; il s'arrêta en Égypte, où il composa

une touchante *Élégie* sur sa fille, qui y mourut du choléra, en 1855.

**BOSBOOM** (Johannes), peintre hollandais, né à La Haye, le 18 février 1817, étudia dans l'atelier de B.-J. Van Brée, et se fit connaître par des vues de villes et des intérieurs d'église. On cite surtout : *la Tombe d'Engelbert II, comte de Nassau, dans l'église de Bréda; la Grande église protestante à Amsterdam*, appartenant au roi de Bavière; *les Franciscains chantant un Te Deum*, actuellement dans la galerie de M. Völcker, à La Haye; *la Sainte Cène dans une église protestante*, à M. Fodor; *la Salle du consistoire à Nimègue*, etc. Ces trois derniers sujets ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, et y ont obtenu une médaille de troisième classe. A celle de 1867 il a exposé deux toiles : *Vue dans l'église d'Alkmaar et la Cathédrale de Rotterdam*. M. Bosboom est chevalier de l'ordre du Lion néerlandais, de l'ordre de Léopold, etc.

**BOSIO** (Astyanax Scevola), dit Bosio jeune, sculpteur français, né à Paris, le 23 novembre 1793, est le fils du peintre d'histoire Jean Bosio, et l'élève du célèbre sculpteur le baron Bosio, son oncle. Aux Salons, où il a débuté en 1831 et figuré d'une manière peu suivie, on a vu : *Buste de l'amiral Bougainville* (1831); *Jeune chasseresse pensant son chien blessé* (1835); *Soldat romain redressant son arme* (1838); *Flora la courtisane* (1840); des *Bustes, Bas-reliefs*, etc. (1835-1849). Il a obtenu une deuxième médaille en 1838, et la décoration de la Légion d'honneur en 1857. — M. Bosio jeune est mort à Paris le 27 juin 1876.

**BOSSANGE** (Hector), ancien libraire et bibliographe français, né à Paris, en 1795, d'une famille de libraires distingués, a pris, en 1837, la direction de la maison de son père, à laquelle il a, par de nombreux voyages, donné une extension nouvelle. Partisan déclaré, dès 1836, du principe d'une rétribution perpétuelle en faveur des auteurs et de leurs ayants droit, il l'a exposé sous ce titre : *Opinion nouvelle sur la propriété littéraire* (in-8). On lui doit aussi de savants *Catalogues* et un recueil de notes bibliographiques, sous ce titre : *Ma bibliothèque française* (1855).

**BOSSE** (Auguste), marin français, né le 15 mars 1809, entra au service en 1826. Aspirant en 1827, enseigne en 1832, lieutenant de vaisseau en 1836, capitaine de frégate en 1847, capitaine de vaisseau en 1853, contre-amiral en 1861, il fut promu vice-amiral le 4 mars 1868. Il était à cette époque membre du Conseil d'amirauté et grand officier de la Légion d'honneur depuis le 23 décembre 1865.

Après la révolution du 4 septembre 1870, l'investissement de Paris par l'armée prussienne, et la division de l'enceinte et de la ville en neuf secteurs, l'amiral Bosse fut chargé de commandement du troisième secteur dont le quartier général était à La Villette. Après la guerre, il resta en disponibilité jusqu'à son admission dans le cadre de réserve en 1874.

**BOSSELET** (Hippolyte), journaliste et publiciste français, né à Paris le 19 juillet 1824, se jeta de bonne heure dans le journalisme. En 1848, il appartenait à la rédaction de *la Réforme* et, en 1850, à celle du *Temps*. Dans l'intervalle, il fut rédacteur en chef de *l'Avant-garde*. Il devint plus tard collaborateur de *l'Intérêt public* et rédacteur en chef du *Glaneur d'Eure-et-Loir*. Candidat de l'opposition libérale dans l'Eure-et-Loir en 1857, 1863 et 1869, il obtint la première fois 6337 voix, 10 416 la seconde, et 7123 en 1869. Il

a été attaché, en 1877, à la rédaction du *Journal officiel*.

M. Bosselet a publié : *le Cardinal Richelieu*, tragédie nationale en vers (1848, in-18); *la Crise* (1852, in-18); *De la Liberté et du gouvernement* (1858, in-18); *Lettres de M. Journal* (1861, in-18); *les Elections générales de 1863 et l'Opinion* (1863, broch. in-18); *la Liberté ajournée* (1865, in-18); *l'Union des classes* (1874, in-18).

**BOSSU** (Antoine-François, dit Antonin), médecin français, né à Monceau-le-Comte (Nièvre), en 1809, étudia la médecine à Paris, et fut reçu docteur en 1834, avec une thèse sur la *Fièvre puerpérale*. Après avoir exercé quatre ans à Eutains, il revint à Paris, où il devint médecin de l'infirmerie de Marie-Thérèse et du bureau de bienfaisance du X<sup>e</sup> arrondissement.

On a du docteur A. Bossu divers ouvrages : *Nouveau compendium médical à l'usage des médecins praticiens* (1841, in-12; 1874, in-18); *Anthropologie, ou Etude des organes, fonctions et maladies de l'homme et de la femme* (1845, 2 vol. in-12, 6<sup>e</sup> édit.; 2 vol. in-8, 1870-1871, avec Atlas); *Anatomie descriptive du corps humain, à l'usage des gens du monde et des artistes* (1849, in-8); *Petit dictionnaire de médecine usuelle* (1849, in-18, 3<sup>e</sup> éd., 1855); *Nouvel agenda-formulaire des médecins praticiens pour 1851* (1850, in-24; 1856, in-12); *Traité des plantes médicinales indigènes, précédé d'un cours de botanique* (1853, in-8, 60 pl.; 3<sup>e</sup> éd., 1872, 2 vol. in-8); *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle* (1858-1859, 3 vol. in-4, 1400 fig.); *Législation médico-pharmaceutique* (1865, in-18); *Lois et mystères des fonctions de reproduction* (1875, in-18, avec pl.), etc. Il a été en outre rédacteur en chef de l'*Abeille médicale*.

**BOST** (Jean-Augustin), théologien protestant français, né en 1815, fit ses études à Genève et y prêcha l'Évangile. Appelé dans l'Église réformée de France, il fut pasteur à Bourges, à Reims, à Sedan et, depuis 1872, à Chartres.

On a de lui plusieurs ouvrages d'histoire et de controverse : *Histoire générale de l'établissement du christianisme* (Valence, 1838, 4 vol. in-8), traduite de l'allemand de Blumhardt; *Histoire ancienne et moderne de l'Église des frères de Bohême et de Moravie* (1844, 2 vol., 2<sup>e</sup> éd.); *Dictionnaire de la Bible* (1849, 2 vol. in-8), concordance raisonnée des Écritures contenant, en plus de 4000 articles, la biographie sacrée, l'histoire sainte, l'archéologie, etc.; *Petit abrégé de l'histoire des papes* (1853, in-12); *Mémoires pour servir à l'histoire du réveil religieux des Églises protestantes de Suisse et de France* (1854-1856, 2 vol. in-8); *l'Époque des Machabées* (Strasbourg, 1862, in-18); *Quelques pensées sur la foi* (Genève, 1863, in-18); *Marie Lothrop, ou les merveilles de la grâce de Dieu dans le cœur d'un enfant* (Lausanne, 1865, in-18); *Souvenirs d'Orient, Damas, Jérusalem* (1875, in-8).

**BOST** (Alexandre-Armand), jurisconsulte et administrateur français, né à Fumel (Lot-et-Garonne), le 14 juillet 1799, étudia le droit à Paris et s'y fit recevoir avocat. En 1830, il entra au ministère de l'intérieur, où il devint sous-chef de bureau. Nommé sous-préfet à Nontron en 1838, et, l'année suivante, à Brioude, il revint, en 1842, reprendre son premier emploi au ministère de l'intérieur. Préfet du Lot, en mai 1848, il conserva ces fonctions jusqu'en 1849.

Il a publié : *Législation et jurisprudence des tribunaux de simple police* (1830, in-8, 2<sup>e</sup> éd., 1842), avec M. Daussy; *Traité de l'organisation et des attributions des corps municipaux* (1837-

1838, 2 vol. in-8), réimprimé sous le titre de *Encyclopédie municipale*, et qui doit contenir 24 codes formulaires (1856 et suiv., in-18); *Encyclopédie des justices de paix et des tribunaux de simple police* (1851, 2 vol. in-8; 2<sup>e</sup> éd., 1854); *Code-formulaire des élections municipales* (1874, in-8). M. Bost a été l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie du XIX<sup>e</sup> siècle*, et a fourni de nombreux articles d'économie politique, de jurisprudence et d'administration au *Journal des communes*, au *Courrier des communes*, etc.

**BOSWORTH** (révérend Joseph), philologue anglais, né dans le comté de Derby en 1790, prit ses grades à Aberdeen. Plus tard, il reçut à Leyde le diplôme de docteur en philosophie, à Cambridge (1839) et à Oxford (1847) celui de docteur en théologie. Il s'occupa d'abord avec ardeur de l'étude des sciences et de la littérature, puis se familiarisa avec l'hébreu, le chaldéen, le syriaque et l'arabe. Nommé, en 1815, vicaire de Bunny, près Nottingham, il obtint ensuite la cure de Horwood, où, de 1817 à 1829, il se fit connaître par la publication de livres élémentaires de grammaire grecque et latine, ainsi que par plusieurs brochures.

En 1829, le docteur Bosworth se rendit en Hollande pour exercer les fonctions du culte anglican, d'abord à Amsterdam, puis à Rotterdam (1832); ce fut pendant son séjour en ce pays qu'il traduisit en hollandais le *Book of common prayer* et écrivit une dissertation sur l'*Origine des Hollandais* (Origin of the Dutch, in-8), accompagnée de recherches assez étendues sur leur langage. De retour en Angleterre en 1840, il accepta un des bénéfices du comté de Lincoln; mais sa santé l'obligea, en 1842, à renoncer à l'exercice du sacerdoce. Le docteur Bosworth a fait, depuis 1829, partie de la Société royale de Londres, ainsi que d'un grand nombre de sociétés savantes étrangères.

Ses principaux travaux roulent sur l'anglo-saxon et ses dialectes; il fut le premier, dans ses *Éléments de grammaire anglo-saxonne* (Éléments of anglo-saxon grammar, Londres, 1823, in-8), qui débarrassa cet idiome des prétendues affinités latines dont on l'avait surchargé. Cet ouvrage estimé le mit en rapport avec divers savants, notamment avec Grimm, et le professeur danois Rask, dont il traduisit, en 1830, la grammaire anglo-saxonne. Il employa ensuite près de quinze ans à préparer les matériaux de son grand *Dictionnaire anglo-saxon* (a Dictionary of the anglo-saxon language, 1838, grand in-8), qui renferme un traité complet des formes grammaticales et un lexique, aussi étendu que possible, de tous les mots traduits en anglais et en latin, avec leurs équivalents dans les langues teutoniques. Il y a aussi fait entrer deux mémoires précédemment publiés par lui sur l'*Origine du langage danois* (Origin of the danish language, 1834), et sur l'*Origine des nations et des langages germaniques et scandinaves* (Origin of the german and scandinavian languages and nations; 1836). Il a paru, en 1848, une édition abrégée de cet ouvrage si considérable, sous le titre : *a Compendious anglo-saxon and english Dictionary*. M. Bosworth a encore traduit et annoté la *Version anglo-saxonne de l'histoire du monde* du roi Alfred (King Alfred's anglo-saxon version of the history of the world, 1855, in-4), et une importante édition des Évangiles en anglo-saxon et mésothique mis en colonnes parallèles (1865, 2<sup>e</sup> éd., 1873). — Il est mort à Oxford le 27 mai 1876.

**BOTTA** (Anne-Charlotte LYNCH, dame), femme poète américaine, née à Bennington (Vermont),

fut élevée à Albany et alla vivre à Providence (Rhodes-Island), où elle débuta dans la vie littéraire, puis à New-York, où elle a toujours résidé depuis. En 1855, elle a épousé M. Botta, professeur de philosophie au collège de Turin (États Sardes), membre du parlement national, en 1848, réfugié en France après la bataille de Novare, puis émigré en Amérique.

On a d'elle, outre des romans et des nouvelles, insérés dans les *Magazines* et les journaux littéraires, un gracieux volume de *Poésies* (New-York, in-8, 1849). Mlle Fréd. Bremer conçut, dans son voyage en Amérique, une vive amitié pour elle et a fait connaître son nom en Europe.

**BOTTALLA** (le père Paul), jésuite et historien italien, né à Palerme (Sicile), le 15 août 1823, fut élevé aux collèges des Jésuites de Palerme et de Rome, entra dans les ordres et devint successivement prédicateur au Gesù de Naples, professeur d'histoire universelle au Collegio Massimo de Palerme, d'histoire ecclésiastique au Collège romain, et de théologie dogmatique au collège de Saint-Bruno (Galles du Nord). Collaborateur de la *Civiltà Cattolica* de Rome, il y publia des *Etudes historiques sur l'Eglise et l'Empire* (*Studi storici sulla Chiesa e l'Imperio*).

Ses principaux ouvrages, imprimés tour à tour en italien, en français et en anglais, sont : un *Cours d'histoire et de géographie universelles du moyen âge* (Corso di Storia e di geografia universale; 2 vol., Palerme et Gènes); traduit en français; une *Histoire de la Révolution de 1860 en Sicile, de ses causes et de ses effets dans la révolution générale de l'Italie* (Bruxelles, édit. française, 1861, 2 vol.); le *Pape et l'Eglise considérés dans leurs relations mutuelles à l'égard des erreurs du parti de la Haute Eglise en Angleterre* (The Pope and the Church considered in their Mutual Rel., etc., Londres, 1<sup>er</sup> et 11<sup>es</sup> vol., 1868 et 1870); le *Pape Honorius devant le tribunal de la raison et de l'histoire* (Pope H. before the trib. of Reason and History, 1868), réponse à la brochure du P. Le Page Renouf; la *Condamnation du pape Honorius, la Papauté et le Schisme* (the Papary and Schism, 1869), etc.

**BOTTE** (Adolphe-Achille), musicien et critique français, né à Pavilly (Seine-Inférieure), le 29 septembre 1823, fut admis au Conservatoire de Paris en 1837 et y fut l'élève de Zimmermann, Leborne et Savard. En 1842, il alla s'établir à Rouen, où il fit entendre ses compositions. En 1854, il revint à Paris et se fit goûter également comme professeur et comme compositeur.

Parmi ses productions, on cite un double *Album du chant* (Rouen, 1846); deux ouvertures à grand orchestre : *Jocelyn* et le *Corsaire*, exécutées à Rouen; des mélodies détachées : le *Chrétien mourant*, le *Crucifix*, *l'Ange gardien*, le *Vallon*, etc., des séries de morceaux pour piano : *Etudes*, *Souvenirs*, *Morceaux caractéristiques*, etc. Comme critique musicale, M. A. Botte a fourni, en partie sous le pseudonyme de *Pavilly*, des comptes rendus et des études au *Messager des théâtres*, à la *Revue et Gazette des théâtres*, au *Journal de l'Instruction publique*, etc.

**BOTTESINI** (Antonio), compositeur et contrebassiste italien, est né à Crème le 24 décembre 1823. Il entra comme élève au Conservatoire de Milan et devint un virtuose sur la contrebasse. Il se fit entendre successivement en Italie, en France (1856-57), en Angleterre et en Amérique. Il est auteur de plusieurs opéras, dont *l'Assedio di Firenze* joué aux Italiens, à Paris, en 1857, et *Il Diavolo della notte*, représenté à Milan, n'ont pas

réussi. *Marion Delorme*, donné à Barcelone, en 1863, a obtenu quelque succès. Un ouvrage plus récent, *Ero et Léandre*, a été favorablement accueilli à Turin (février 1879). M. Bottesini était chef d'orchestre au théâtre italien de Paris, au moment où ce théâtre a monté son *Siège de Florence*. Il s'est fait entendre pendant plusieurs saisons en Angleterre et à Nice.

**BOUANGE** (Mgr Guillaume-Marie-Frédéric), prélat français, est né à Aurillac (Cantal), le 19 janvier 1814. Précédemment curé-archiprêtre de Saint-Géraud d'Aurillac, vicaire général du diocèse de Saint-Flour et protonotaire apostolique, il a été nommé évêque de Langres par décret du 15 juin 1877, préconisé le 21 septembre, sacré à Aurillac le 18 novembre et installé le 3 décembre de la même année. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur. On lui doit une intéressante monographie : *Saint-Géraud d'Aurillac et son illustre abbaye* (Aurillac, 1871, in-8.)

**BOUCHARD** (Léon), magistrat et publiciste français, né à Paris, le 22 janvier 1830, entra, en 1856, à la Cour des comptes dont il fut nommé conseiller référendaire de 2<sup>e</sup> classe le 29 décembre 1855, conseiller référendaire de 1<sup>re</sup> classe, le 24 octobre 1868, conseiller-maître, le 5 novembre 1877, et président de chambre le 18 décembre 1878. Membre du conseil supérieur de la guerre depuis le 5 octobre 1872, il a fait partie en outre de toutes les commissions instituées près des ministères de la guerre et des finances par l'Assemblée nationale et la Chambre des députés, notamment de la commission des marchés créée, le 13 juin 1872, à la suite du discours de M. le duc d'Audiffret-Pasquier sur le matériel de guerre et les arsenaux de l'Empire. Le rapport présenté à l'Assemblée à cette occasion avait été fourni par M. Bouchard. Un autre de ses rapports sur la préparation d'un projet de loi concernant l'administration de l'armée fut très-remarqué lors de la discussion de ce projet par le Sénat, le 16 novembre 1876. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 15 août 1867, M. Bouchard a été promu officier le 3 août 1875.

Outre quelques articles dans la *Revue des Deux Mondes*, on lui doit une importante *Etude sur l'Administration des finances de l'Empire romain dans les derniers temps de son existence* (1871, gr. in-8).

**BOUCHARDAT** (Apollinaire), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, né à l'Isle-sur-le-Serein (Yonne), en 1806, fut destiné de bonne heure à la pharmacie, et vint fort jeune à Paris faire ses études. Il s'occupa de médecine et d'hygiène, ainsi que des sciences accessoires que ces deux sciences supposent. Au commencement de l'année 1832, et à la fin de cette même année, il fut nommé agrégé de la Faculté. En 1834, il passa de l'hôpital Saint-Antoine où il était pharmacien en chef à l'Hôtel-Dieu, où il remplit les mêmes fonctions jusqu'en 1855; il les résigna alors pour se consacrer à des travaux scientifiques. M. Bouchardat disputa à M. Dumas, en 1838, avec beaucoup de science et de talent, la chaire de pharmacie et de chimie organique à la Faculté. Il obtint au concours, en 1852, la chaire d'hygiène. Il était entré à l'Académie de médecine en 1850. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 17 septembre 1866.

On a de ce savant médecin des ouvrages considérables et de nombreux mémoires. Nous citons : *Cours de chimie élémentaire avec ses principales applications à la médecine et aux*

arts (1834-1835, 2 vol. in-8); *Cours des sciences physiques* (1841-44, 3 vol.), comprenant la physique, la chimie, l'histoire naturelle; *Éléments de matière médicale et de pharmacie* (1838, in-8); un *Annuaire de thérapeutique* depuis 1841; *Nouveau formulaire magistral* (1840), souvent réimprimé; *Recherches sur la végétation* (1846, in-12); *Formulaire vétérinaire* (1849, in-18); *Opuscules d'économie rurale* (1851, in-8); *Archives de physiologie* (1854, 2 livr.); *Répertoire de pharmacie*, recueil mensuel depuis 1847; *L'Eau-de-vie, ses dangers* (1863, in-18); la *Glycosurie ou Diabète sucré* (1875, in-8); puis une série de travaux intéressants sur la vigne et les vins, sur le lait, sur les eaux potables, sur le chloroforme, etc., travaux insérés dans les recueils spéciaux ou présentés à l'Académie de médecine, et repris dans les publications en volume de l'auteur.

**BOUCHÉ DE CLUNY** (Jean-Baptiste), littérateur français, né en 1815 à Cluny (Saône-et-Loire), a publié un certain nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *les Druides* (1844, in-8), histoire de l'origine des sociétés et des sciences, réimprimée en 1848; *Voyage en Bourgogne* (1845, in-8); *Christ et pape* (1846); un *Cri de la vérité* (1855, in-18), etc. Après la révolution de Février, il commença une satire hebdomadaire en vers, *le Scorpion politique*, et, en 1852, il écrivit *les Scapins de la République* (in-8), épopée satirique en 32 chants.

**BOUCHENÉ-LEFER** (Adèle-Gabriel-Denis), juriconsulte français, né le 4 juillet 1796, avocat au barreau de Paris en 1821, fut attaché au Conseil d'Etat en 1832, comme maître des requêtes. En 1849, il fut nommé conseiller d'Etat par le choix de l'Assemblée nationale, et siégea jusqu'au 2 décembre 1851. Il s'inscrivit alors de nouveau au barreau de Paris et donna même des répétitions de droit, plutôt que d'accepter des fonctions de l'Empire. Nommé, le 19 septembre 1870, membre de la Commission provisoire remplaçant le Conseil d'Etat, il y siégea jusqu'en avril 1871, et fut alors admis à la retraite, comme conseiller d'Etat honoraire. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 22 décembre 1849. — Il est mort à Élancourt (Seine-et-Oise) le 3 janvier 1872.

M. Bouchéné-Lefere a publié un *Discours sur le caractère politique de l'avocat* (Cambrai, 1822, in-8), puis un traité important intitulé : *Droit public et administratif français, ou Analyse et résultat des dispositions législatives et réglementaires publiées ou non sur toutes les matières d'intérêt public et d'administration* (1830-1840, 4 vol. in-8); *Principes et notions élémentaires de droit public et administratif* (1862, in-8). Il a collaboré à la *Revue étrangère de législation et d'économie politique*.

**BOUCHERIE** (Auguste), chimiste et inventeur français, né à Bordeaux, au mois de septembre 1801, fit ses études au collège de cette ville et dut entrer dans une maison de commerce, avant de suivre son goût pour les recherches scientifiques. Il passa ensuite à l'École de médecine de Bordeaux et vint deux ans plus tard à Paris, où, avec des ressources à peine suffisantes pour vivre, il parvint, à force de privations, à se créer un petit laboratoire et à faire des cours particuliers. Docteur en mai 1832, il retourna à Bordeaux, où il se livra à la pratique de la médecine et fit avec succès des cours publics de chimie.

Le docteur Boucherie commença dès lors ses recherches sur la conservation des bois. Après une multitude d'essais inspirés par des connais-

sances théoriques, il arriva, en pénétrant profondément le bois de sulfate de cuivre, à le métallifier en quelque sorte et à le rendre incorruptible. Il exposa ce résultat dans un mémoire à l'Institut, en mai 1840, mémoire inséré dans les *Annales de chimie et de physique* (t. LXXIV). Les rapports les plus favorables furent faits sur cette découverte par les hommes les plus compétents de l'Académie des sciences, du ministère de la marine, et reproduits dans toute la presse.

Au lieu de se livrer à l'exploitation de brevets qui contenaient plusieurs fortunes, le docteur Boucherie ne s'occupa que de perfectionner ses procédés, de les rendre aussi économiques que sûrs et d'une main-d'œuvre facile. Ces résultats, qui lui coûtèrent douze années de nouvelles expériences, furent complets. Outre de nouveaux rapports officiels dont ses procédés furent l'objet, ils eurent pour eux la pratique des compagnies de chemins de fer, qui complètent par millions les économies dont elles leur sont redevables. A l'Exposition universelle de 1855, l'inventeur fut récompensé par une grande médaille d'honneur. Il avait déjà obtenu des médailles d'or à nos expositions nationales et à l'Exposition universelle de Londres (1851).

Le docteur Boucherie, dont la biographie spéciale des *Médecins de Paris* attribue les travaux à un de ses confrères qui n'était pas même un homonyme, au docteur Bourgerie, n'a écrit que son *Mémoire sur la conservation des bois*, réimprimé à part en 1857 (in-8°, 31 p.). — Il est mort à Bordeaux au mois d'avril 1871.

**BOUCHET** (Paul-Emile-Brutus), député français, né à Embrun (Hautes-Alpes), le 28 décembre 1840, étudia le droit à Paris et exerça la profession d'avocat dans sa ville natale, puis à Marseille. Il prit une part active à la lutte électorale de 1869, et fut élu conseiller d'arrondissement l'année suivante. Nommé substitut du procureur de la République en septembre 1870, il se démit de cette fonction le 23 mars 1871. Arrêté à la suite des événements de Marseille, il subit trois mois de prison préventive et fut acquitté, mais ne put obtenir de rentrer au barreau. Une élection partielle du 7 janvier 1872 à l'Assemblée nationale lui ouvrit la carrière politique. Élu représentant par 47,513 voix, il siégea à l'extrême gauche et vota habituellement avec ce groupe. Il adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections générales du 20 février 1876, il fut élu député de la quatrième circonscription de Marseille, par 8872 voix, contre M. de Sabran-Pontevès, candidat monarchiste, et M. Louis Guibert, candidat républicain. A la nouvelle Chambre, il suivit la même ligne politique, vota la proposition d'amnistie pleine et entière, et, après l'acte du 16 mai, fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Après la dissolution de la Chambre, il se représenta aux élections du 14 octobre et fut réélu par 10 718 voix, contre 5578 obtenues par M. Marrel, candidat officiel et bonapartiste. M. Bouchet a été nommé conseiller général par le cinquième canton de Marseille.

**BOUCHETAL-LAROCHE** (Pierre-Christophe-Régis), ancien député français, est né à Saint-Bonnet-le-Château (Loire), le 26 novembre 1798. Ancien conseiller de préfecture de la Loire, maire de Saint-Bonnet-le-Château, et membre du Conseil général pour le canton de ce nom, il entra en 1852 au Corps législatif comme député de la 3<sup>e</sup> circonscription de la Loire, et conserva son siège, comme candidat du gouvernement, aux élections suivantes. En 1863, il obtint, au même



titre, 17 853 voix sur 25 435 votants. En 1869, candidat officieux et libéral, il fut réélu par 17 888 voix sur 27 986 votants. M. Bouchetal-Laroche a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1868.

**BOUCHUT** (Eugène), médecin français, né en 1818, à Paris, y fit ses études médicales et y reçut, le 12 avril 1843, le diplôme de docteur. Après avoir exercé les fonctions de chef de clinique à l'Hôtel-Dieu, il fut nommé agrégé de la Faculté de médecine et passa, en 1852, à l'hôpital Bon-Secours; depuis 1856, il est devenu médecin de celui de Sainte-Eugénie et des Enfants malades. En 1857 et 1859, M. Bouchut a été chargé de la suppléance du cours de M. Duméril à la Faculté de médecine. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 3 décembre 1852 et promu officier le 15 octobre 1871.

On a de lui : *Traité des maladies des nouveau-nés et des enfants à la mamelle* (1845, in-12; 6<sup>e</sup> édit. 1873); *Traité des signes de la mort et des moyens de prévenir les enterremens prématurés* (1849, in-18, 1874, 2<sup>e</sup> édit.), couronné par l'Institut; *Des Méthodes de classification en nosologie* (1853), thèse d'agrégation; *Traité de pathologie générale* (1857, in-8 avec fig., 3<sup>e</sup> édit., 1874); *la Vie et ses attributs* (1862, in-8); *Histoire de la médecine et des doctrines médicales* (1864, in-8); *Diagnostic des maladies du système nerveux par l'ophtalmoscopie* (1865, in-8, avec atlas); *Dictionnaire de thérapeutique médicale et chirurgicale* (1865, in-8 à 2 col., 500 fig.; 1872, 2<sup>e</sup> édit., 754 fig.); *Hygiène de la première enfance* (1874, 6<sup>e</sup> édit. in-18, avec grav.); ainsi qu'un grand nombre de mémoires dans les *Annales d'hygiène publique*, la *Gazette des hôpitaux*, etc.

**BOUCICAULT** (Dion), auteur dramatique et acteur anglais, né à Dublin, le 26 décembre 1822, donna sa première pièce au théâtre de Covent Garden au mois de mars 1841. En 1853, il fit un voyage aux États-Unis et y resta jusqu'en 1860. Cette même année, à son retour à Londres, il fit représenter, sur le théâtre Adelphi, *The Colleen Bawn*, pièce populaire dans laquelle il jouait lui-même, ainsi que sa femme. Cette œuvre a obtenu un étonnant succès de vogue non-seulement en Angleterre, mais en Écosse, en Irlande, et même en Amérique. Arrangée pour la scène française par M. d'Ennery, elle a été jouée à l'Ambigu sous le titre de : *le Lac de Glenaston* (17 octobre 1861). Elle a fait la fortune de son auteur, qui a pu, avec une partie des sommes provenant de ce grand succès, acheter, dans un des plus beaux faubourgs de Londres, une magnifique résidence. M. Boucicault, devenu directeur du théâtre Adelphi au mois d'octobre 1861, a quitté la scène, à la fin de 1868, pour se consacrer spécialement à la littérature. Il a repris sa carrière d'artiste dramatique en 1876, à New-York, où il a produit une dernière série de pièces dans lesquelles il se réserva les principaux rôles.

Ecrivain très-fécond, il n'a pas composé moins de cent quarante pièces, dont les plus connues sont : *l'Assurance à Londres*, son début en 1841; *Viellies têtes et jeunes cœurs* (Old heads and young hearts); *l'Amour dans l'embarras* (Love in amaze); *Ruinés* (Used up); *le Taillis des saules* (The Willow Copse); *Janet Pride*; *Louis XI*; *les Frères corsés*; *Faust et Marguerite*; *le Vampire*; *le Demi-quarteron* (The Octoroon, 1851); *la Nuit* (After Dark, 1868); *Paul Lafarge* (1870); *le Secret mortel*, 1878.

**BOUDET** (Paul), homme d'État français, né à Laval (Mayenne), le 13 novembre 1800, d'une famille

protestante, fut inscrit au barreau de Paris en 1821, fit partie, sous la Restauration, des Sociétés secrètes, et devint, après 1830, un des plus zélés partisans de la dynastie nouvelle. De 1834 à 1848, il représenta sans interruption le collège de Laval à la Chambre des Députés; en 1839, M. Teste, alors garde des sceaux, l'appela auprès de lui comme secrétaire général et le nomma conseils ler d'État, doubles fonctions qu'il conserva sous le ministère de M. Thiers. A la chute de ce dernier, M. Boudet se trouva dans l'opposition et vota contre l'indemnité Pritchard.

Il était rentré dans les rangs des conservateurs lorsque la révolution de Février éclata. M. Boudet, qui cessait d'être conseiller d'État, dut à son influence locale d'être nommé représentant de la Mayenne à la Constituante. Élu, le huitième sur neuf, par 39 966 suffrages, il vota presque constamment avec la droite et, après l'élection du 10 décembre, appuya la politique de l'Élysée. Lorsque le Conseil d'État fut recomposé par l'Assemblée, M. Boudet y rentra par l'élection, et y fut maintenu après le coup d'État du 2 décembre 1851, contre lequel il avait protesté, à la minorité du Conseil. Il devint ensuite président de la section du contentieux.

A la suite des élections générales du Corps législatif, en 1863, qui laissèrent passer à Paris et dans les grandes villes un certain nombre de candidats de l'opposition, M. Boudet fut appelé le 23 juin à remplacer M. de Persigny comme ministre de l'intérieur. Son administration n'apporta pas dans le régime de la presse les adoucissements que l'on paraissait attendre. Remplacé, le 28 mars 1865, par le marquis de Lavalette, il fut nommé sénateur par un décret du même jour, et le 31 du même mois, secrétaire du Sénat, en remplacement de M. Lacrosse, décédé. Par un décret du 17 novembre 1865 il fut nommé vice-président du Sénat. Il était membre du Conseil général de la Mayenne. M. Boudet a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1855, commandeur le 30 juillet 1856, grand officier le 14 août 1862 et grand'croix le 6 novembre 1864. — Il est mort à Paris, le 17 novembre 1877.

**BOUDET** (Félix-Henri), pharmacien français, né à Paris le 22 mai 1806, et petit-neveu de J.-P. Boudet, a dirigé lui-même une des principales pharmacies de Paris, et professé plusieurs années à la Faculté de médecine. Il a été nommé, en 1856, membre de l'Académie de médecine, et a été décoré de la Légion d'honneur le 6 mai 1846. — Il est mort le 8 avril 1878.

On a de lui : *Notice historique sur Jean-Pierre Boudet* (1829); *De l'action de l'acide hyponitrique sur les huiles* (1832); *Essai critique et expérimental sur le sang* (1833); *Notice sur F.-P. Boullay* (1835); *Éloge de Louis-Antoine Planche* (1841); *Hydrotimétrie. Instruction sur l'emploi de l'hydromètre*, etc. (1855), etc.

**BOUË DE VILLIERS** (Amable-Louis), journaliste et romancier français, né à Villiers-le-Bel (Seine-et-Oise), en 1834, a débuté dans la carrière littéraire par un poème, *l'Agriculture*, et quelques nouvelles. Il a collaboré à plusieurs journaux ou revues de Paris et de la province, sous de nombreux pseudonymes, tels que *le Capitaine Lancelot*, *le Docteur Rouge*, *Raymond de Ferrières*, *Guy de Vernon*, *Mirlitir*, *Jacques Artevelle*. Il a dirigé, de 1863 à 1866, la publication des *Échos littéraires contemporains* et fondé ensuite à Evreux un petit journal mensuel, *le Petit bonhomme d'Evreux*. Il est devenu rédacteur en chef du *Progrès de l'Eure*.

Nous citerons parmi les publications de M. Bouë

de Villiers : *Vierge et prêtre*, 1789-1793 (1862, in-18); *Martyres d'amour* (1863, in-18); *les Amoureux de Flavie* (1864, in-18); *Armand Lebaillly*, étude sur la vie littéraire contemporaine (1865, in-18); *Messieurs les pompiers* (1863 et 1864, in-18), d'abord simple brochure, signée *Mirlitir* et qui, augmentée, devint la *Bible des pompiers* (1868, in-18) : sous ce nouveau titre, l'ouvrage fut saisi, pour cause d'outrage à la morale religieuse, et l'auteur et l'éditeur furent condamnés chacun à cent francs d'amende ; il reparut sous ce titre : *les Pompiers peints par eux-mêmes* (1868, in-18); *la Normandie superstitieuse* (1870, in-18); *les Prussiens à Evreux* (1871, in-18).

**BOUET-WILLAUMEZ** (Louis-Edouard, comte), marin français, né le 24 avril 1808, doit le second de ces noms à son adoption par le vice-amiral Willaumez, pair de France. Admis en 1823 à l'École navale, enseigne en 1829 et lieutenant en 1835, il fut attaché à la station navale de la Plata, assista au bombardement de Mogador et fut chargé en 1838, par le contre-amiral Montagnies de La Roque, de relever les côtes de l'Afrique occidentale, travail qu'il publia sous le titre de *Description nautique des côtes comprises entre le Sénégal et l'équateur* (1849, in-8, 2<sup>e</sup> édit.), inséré, en 1845, dans les *Annales maritimes*. Quelque temps après sa nomination au grade de capitaine de vaisseau (17 septembre 1844), il devint gouverneur de nos possessions au Sénégal et rentra en France en 1847; deux ans plus tard, la croix de commandeur de la Légion d'honneur récompensait le zèle et l'activité qu'il avait déployés dans cette colonie. Nommé contre-amiral le 12 août 1854, il prit part à l'expédition de Crimée sous les ordres de l'amiral Hamelin. Il devint depuis préfet maritime à Cherbourg, d'où il passa à la préfecture maritime de Toulon le 4 mars 1861. Promu vice-amiral le 9 juillet 1860, il commanda l'escadre de la Méditerranée. Ayant été nommé sénateur le 5 août 1865, il usa des droits nouveaux conférés au Sénat par le décret du 5 février 1867, pour proposer une transformation de l'artillerie de marine qui fut repoussée par les bureaux. Lors de la guerre franco-prussienne, chargé du commandement en chef de la flotte de la Baltique, il lui fut impossible de réunir tous les bâtiments qui la devaient composer, et l'absence de troupes de débarquement le réduisit à l'impuissance dans des eaux trop peu profondes pour ses évolutions. Il rentra à Cherbourg à la fin de septembre 1870. — Il est mort à Maisons-Lafitte, le 10 septembre 1871. Il avait été promu grand officier de la Légion d'honneur le 12 juin 1856, et grand-croix le 30 décembre 1868.

Outre la *Description* citée plus haut, on a de M. Bouet-Willaumez : *Campagne aux côtes occidentales d'Afrique* (1850, in-8); *la Flotte française et les Colonies* en 1852, articles extraits de la *Revue des Deux Mondes*; *Batailles de terre et de mer* (1855, in-8), jusques et y compris la bataille de l'Alma; *Tactique supplémentaire à l'usage d'une flotte cuirassée* (Toulon et Paris, 1865, in-18).

Son frère aîné, M. Adolphe-Charles-Emile BOUET, né le 7 octobre 1802, entré dans la marine en 1817, parvint au grade de contre-amiral le 9 juillet 1860 et commanda, pendant les deux dernières années de sa carrière maritime, la station navale de l'Océan pacifique. Il appartient depuis 1864 au cadre de réserve. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 1<sup>er</sup> décembre de la même année.

**BOUFFÉ** (Marie), acteur français, né à Paris le 4 septembre 1800, passa son enfance moitié à l'école, moitié dans la rue. C'était alors le temps

des théâtres de société : malgré les répugnances de son père, il s'essaya chez Doyen, vint ensuite débiter au Panorama-Dramatique avec 300 francs d'appointements, que son succès dans les rôles de traîtres fit porter à 1200, puis à 3000. Lorsque ce théâtre ferma, il fut engagé à la Gaité et se fit goûter dans *le Pauvre Berger* et *le Pauvre de l'Hotel-Dieu*. Il entra, en 1827, aux Nouveautés, où étaient réunis Potier, Mlle Déjazet et Lafont. *Le Futur de la Grand'Maman*, *le Marchand de la rue Saint-Denis*, *Caleb*, *le Couvreur*, *Sir Jack*, établirent sa réputation.

Engagé au Gymnase, en 1831, il y entra après une tournée à Londres, où il joua douze fois. Il tint sa place dans cette troupe brillante qui réunissait Mmes Déjazet, J. Vertpré, J. Colon, MM. Paul, Numa, Klein, etc. Cependant il n'obtint pendant trois années que des demi-succès mêlés à beaucoup d'échecs. Les auteurs lui donnaient des rôles qui convenaient mal à son talent. Il se releva, en 1831, dans *Michel Perrin*, et bientôt il eut plusieurs triomphes : *la Fille de l'Avare*, *le Bouffon du prince*, *le Gamin de Paris*, *les Vieux péchés*, *Pauvre Jacques*, *les Enfants de troupe*. Ces deux dernières pièces surtout l'ont rendu populaire et son nom y est resté attaché. Le Gymnase refusant de céder à ses prétentions, il alla jouer aux Variétés, et transporta la vogue à ce théâtre. En 1854, après un long repos, il se rappela au public, dans *Pauvre Jacques* et *le Gamin de Paris*, et eut à la Porte-Saint-Martin son succès habituel. En 1855, il joua aux Variétés dans *l'Abbé galant*. Il reparut encore aux Variétés dans une création nouvelle, *Jean le Toqué* (1857). Le talent de M. Bouffé se distinguait par une finesse de nuances qui n'aurait pas déparé la haute comédie, et par une grande habileté à exciter, selon l'occasion, le rire ou les larmes. C'était par excellence l'acteur du drame-vaudeville.

**BOUGAUD** (L'abbé Émile), prédicateur et théologien français, né à Dijon le 26 février 1824, fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice et fut ordonné prêtre le 6 juin 1846. Il fut pendant quelques années professeur de dogme et d'histoire ecclésiastique au séminaire de Dijon; mais sa santé l'ayant contraint à renoncer à l'enseignement, il devint aumônier du monastère de la Visitation, et se livra dès lors à des travaux d'érudition religieuse. Outre une *Étude historique et critique sur la mission, les actes et le culte de saint Bénigne*, publiée en 1859 par la Société Eduenne, il a fait paraître *l'Histoire de sainte Chantal et des origines de la Visitation* (1861, 2 vol. in-8; 1868, 8<sup>e</sup> édition). A la suite de cette publication, M. Dupanloup l'invita à prendre auprès de lui la place de vicaire général que le P. Graty venait de quitter. Orateur véhément et pathétique, l'abbé Bougaud a prêché successivement le Carême à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, à la cathédrale d'Orléans, à Saint-Thomas-d'Aquin, à Sainte-Clotilde; l'Avent à Saint-Sulpice, et fit le panégyrique de Jeanne d'Arc à Orléans en 1865. Il a publié depuis *l'Histoire de sainte Monique* (1866, in-8), favorablement accueillie dans le monde religieux; *le Christianisme et les temps présents* (1872-1874, 2 vol. in-8); *le Grand péril de l'Église de France au XIX<sup>e</sup> siècle* (1878, in-8), pressant appel aux familles pieuses sur les difficultés croissantes du recrutement des jeunes prêtres, qui attira l'attention de toute la presse.

**BOUGRON** (Louis-Victor), sculpteur français, né à Paris, le 2 novembre 1798, entra dans les ateliers de Dupaty et fut élève de l'École des arts et métiers de Châlons, puis se livra,

en 1821, à l'étude de la sculpture sous la direction de Ch. Dupaty. Il a envoyé aux diverses expositions artistiques : *le Spartiate mourant* (1824); *Sainte Apolline* (1827), à l'église Saint-Laurent, et *Achille s'armant pour venger Patrocle*, au musée de Rouen; *le roi Pépin combattant un lion* (1831), au musée de Saint Omer; *Kléber assassiné* (1834); *le Génie du Suicide* (1835), et des bustes en marbre pour les galeries de Versailles. En 1837, M. Bougon alla à Lille; il a exécuté dans le Nord d'assez nombreux travaux, notamment des sujets de sainteté, l'ornementation sculpturale du beffroi d'Arras, des bas-reliefs à Cambrai, etc. Il a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1834.

**BOUGUEREAU** (Adolphe-William), peintre français, né à La Rochelle, le 30 novembre 1825, suivit, de 1843 à 1850, les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de M. Picot, et partagea avec M. Baudry le grand prix de Rome au concours de 1850, dont le sujet était : *Zénobie trouvée sur les bords de l'Araxe*. De retour à Paris en 1855, il a exécuté diverses décorations d'hôtels aristocratiques. Il a exposé en 1855 : *le Triomphe du martyr, ou le Corps de sainte Cécile apporté dans les catacombes*, appartenant à l'État; *l'Amour fraternel*, un Portrait et une Étude; et depuis : *l'Empereur visitant les inondés de Tarascon*, commandé par le ministère d'État; *le Retour de Tobie*, *le Printemps*, *l'Été*, *l'Amour*, *l'Amitié*, *la Fortune*, *la Danse*, *Arion sur un cheval marin*, *Bacchante sur une panthère*, ces huit derniers sujets à la cire; *les Quatre heures du jour*, plafond (1859); *le Jour des morts*, *l'Amour blessé* (1859); *la Première discorde*, *Faune et bacchante*, *le Retour des champs*, *la Paix* (1861); *la Sainte Famille*, *les Remords*, *la Bacchante* (1863); *Baigneuse*, *le Sommeil* (1864); *Famille indigente*, un Portrait (1865); *les Premières caresses*, *Convotise* (1866); *la Sœur aînée*, un Amour, à l'Exposition universelle de 1867; *Pastorale*, *Enfants endormis* (1868); *Apollon et les Muses dans l'Olympe*, pour un plafond de théâtre de Bordeaux; *Entre la richesse et l'amour* (1869); *Baigneuse* (1870), *Pendant la moisson* (1872); *Nymphes et Satyres*, *Petites maraudeuses* (1873); *Charité*, *Homère et son guide*, *Italiennes à la fontaine* (1874); *la Vierge*, *l'Enfant Jésus et saint Jean-Baptiste*, *Flora et Zéphire*, *Baigneuse* (1875); *Piété* (1876); *Vierge consolatrice*, *la Jeunesse et l'Amour* (1877). On cite encore de lui les peintures murales exécutées dans la chapelle Saint-Louis de l'église Sainte-Clotilde, représentant divers épisodes de la vie de saint Louis, etc. Il a été chargé de décorer l'église de Saint-Augustin, à Paris. Son *Triomphe de Vénus* (1856) a été popularisé par la gravure et la lithographie. M. Bouguereau a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1855, une 1<sup>re</sup> en 1857, une 3<sup>e</sup> à l'Exposition universelle de 1867. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en août 1859, il fut promu officier le 26 juillet 1876. Il a été élu membre de l'Académie des Beaux-Arts en remplacement de Pils le 8 janvier 1876.

**BOUGUERET** (Édouard), ancien représentant du peuple français, est né à Qury-la-Ville, près de Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), en 1809. Riche industriel, directeur de la grande Société des maîtres de forges de Châtillon et propriétaire de la belle ferme des Quatre-Bornes, il était, sous le règne de Louis-Philippe, un des chefs les plus populaires du parti radical dans le département de la Côte-d'Or. En 1848, il fut élu représentant du peuple à la Constituante, le cinquième sur dix, par 46 180 voix. Membre du comité du travail, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élec-

tion du 10 décembre, il combattit par la plupart de ses votes la politique de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, M. Bougueret reprit la direction de ses forges à Voulaire. Il a été élu membre du Conseil général de la Côte-d'Or.

**BOUGY** (Alfred-James-Louis-Joseph de), littérateur français, né à Grenoble, le 1<sup>er</sup> novembre 1816, et fils d'un banquier, commença son droit, puis s'engagea. Deux ans après, il se retira à Lausanne, où il se fit protestant et vécut en donnant des leçons de français et de musique. Il vint à Paris en 1840. Entré, en 1842, comme surnuméraire à la bibliothèque Sainte-Geneviève, il y devint employé en 1844 et passa en 1849, comme bibliothécaire, à celle de la Sorbonne. En 1853 et 1856, il fut chargé par M. Fortoul de deux missions en Espagne, en Suisse et en Italie, dont il a publié les résultats. Il a été décoré de l'ordre équestre de la République de Saint-Marin. — Il est mort à Evian-les-Bains, le 4 septembre 1871.

On a de M. de Bougy un assez grand nombre d'écrits divers : *le Tour du Léman* (1846, in-4); *Histoire de la bibliothèque Sainte-Geneviève* (1847, in-8); *Turlupinades à Vencontre des pédagogues et des cuistres de l'école du bon sens* (même date); *la Luizina* (1852, in-18); *Evian et ses environs* (Genève, 1852); *J.-J. Rousseau* (1853, in-18); *Voyage aux républiques d'Andorre et de Saint-Marin* (1855-56, in-8); *la Suisse française et ses quatre lacs* (1859, in-12); *Voyage dans la Suisse française et le Chablais* (1860, in-18); *le Supplice du bourreau* (1864, in-18); *Légende, histoire et tableau de Saint-Marin* (1865, in-18), avec une préface par George Sand, etc. Il a en outre édité ou annoté les *Confessions de J.-J. Rousseau*, *Un million de rimes gauloises*, *Chansons et poésies de Désaugiers*, etc.

**BOUILLAUD** (Jean-Baptiste), médecin français, membre de l'Académie de médecine et de l'Institut, est né à Angoulême, le 16 septembre 1796. Dirigé par son oncle Jean Bouillaud, chirurgien-major des armées, qui lui prodigua ses soins, il fut reçu docteur à Paris le 23 août 1823, il professait alors une admiration enthousiaste pour les doctrines et la méthode de Broussais.

Dès 1824, M. Bouillaud s'était fait avantageusement connaître en publiant, avec R.-J. Bertin, un *Traité des maladies du cœur* (in-8), qu'il remplaça depuis par un travail plus personnel, le *Traité clinique des maladies du cœur* (1835, 2 vol. in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1841). Devenu professeur de clinique médicale à l'hôpital de la Charité, en 1831, il se plaça au premier rang des médecins pour la précision du diagnostic; mais sa dangereuse méthode des saignées coup sur coup et ses opinions médicales excitèrent de vives critiques. Député d'Angoulême de 1842 à 1846, il vota ordinairement avec la gauche. Membre du conseil supérieur de l'Université, il fut choisi, en 1848, pour doyen de la Faculté de médecine de Paris, en remplacement d'Orfila, mais il s'éleva entre l'administration du nouveau doyen et celle de l'ancien des débats assez bruyants, à la suite desquels il dut se retirer. M. Bouillaud a été élu membre de l'Académie des sciences en 1868. Officier de la Légion d'honneur depuis le 27 avril 1847, il a été promu commandeur le 12 août 1864.

Parmi ses ouvrages très-nombreux, nous citerons : *Traité de l'encéphalite* (1825, in-8); *Traité clinique et expérimental des fièvres dites essentielles* (1826, in-8); *Traité clinique et statistique du choléra* (1832); *Essai sur la philosophie médicale* (1836, in-8); *Clinique médicale de l'hôpital de la Charité* (1837, 3 vol. in-8); *Sur l'introduction de l'air dans les veines* (1838); *Traité clinique du*

*rhumatisme articulaire* (1840, in-8); *Sur le Siége du sens du langage articulé* (1839-1848); *Traité de nosographie médicale* (1846, 5 vol. in-8), le travail le plus important de l'auteur; *Leçons cliniques sur les maladies du cœur et des gros vaisseaux* (1853, in-8); *Du Diagnostic et de la curabilité du cancer* (1854, in-8); *De l'Influence des doctrines ou des systèmes pathologiques de la thérapeutique* (1859, in-8); *Discours sur le vitalisme et l'organisme* (1860, in-8); *De la Congestion cérébrale apoplectiforme dans ses rapports avec l'épilepsie* (1861, in-8); *Discussion sur l'organologie phrénologique en général et sur la localisation de la faculté du langage articulé en particulier* (1865, in-8), etc. La plupart de ces travaux sont extraits du *Bulletin de l'Académie de médecine*.

**BOUILLE** (Charles, comte de), ancien sénateur français, né le 30 août 1816, à Villars (Nièvre), est fils du général de ce nom. Spécialement adonné à l'étude de l'agriculture, il a été un des membres actifs de la société d'agriculture de la Nièvre dont il est devenu président. Aux élections générales du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il fut élu représentant de ce département, le cinquième sur sept, et prit place à l'extrême droite de l'Assemblée. Il vota, en toute circonstance, avec le parti monarchique, repoussa, dans la dernière session, les lois constitutionnelles, et protesta contre l'alliance de quelques-uns des siens avec les députés de la gauche pour l'élection des 75 sénateurs inamovibles. Porté, avec le marquis d'Espeuilles, sur la liste monarchique pour l'élection sénatoriale de la Nièvre, il ne fit, dans sa profession de foi, aucune concession aux institutions républicaines et fut élu, le second, par 192 sur 375 électeurs. Il ne fut pas réélu au renouvellement triennal du 5 janvier 1879. M. le comte de Bouillé, vice-président de la société des agriculteurs de France, a été promu officier de la Légion d'honneur le 7 août 1867.

**BOUILLET** (Jean-Baptiste), géologue français, banquier à Clermont-Ferrand, né à Cluny (Saône-et-Loire), en 1799, est auteur d'un grand nombre de mémoires et de publications diverses sur la géologie du Puy-de-Dôme et de l'Auvergne. Mais il a surtout consacré ses loisirs à rassembler une riche collection de minéraux et de coquillages fossiles provenant des environs du plateau central. — Il est mort à Clermont le 28 décembre 1878.

Nous citerons de lui : *Topographie minéralogique du département du Puy-de-Dôme* (1829, in-8); *Description scientifique de la haute Auvergne* (1835, in-8 et atlas); *Nobiliaire d'Auvergne* (Clermont-Ferrand, 1846-1853, 7 vol. in-8, avec pl.); *Album auvergnat, bourrées, montagnardes, chansons*, etc. (Moulins, 1853, gr. in-8, avec vignettes); *Dictionnaire héraldique de l'Auvergne* (Clermont-Ferrand, 1858, gr. in-8); *Notice sur le papier-monnaie émis en Auvergne de 1790 à 1793* (*Ibid.*, 1865, in-8), etc.

**BOULLIER** (Francisque), philosophe français, né à Lyon, le 12 juillet 1813, commença ses études au collège Stanislas de Paris, les acheva à celui de Lyon, fut admis à l'École normale en 1834, et reçu le premier, en 1837, à l'agrégation de philosophie. D'abord professeur de philosophie à Orléans, il prit le grade de docteur en 1839; sa thèse principale avait pour objet : *la Légitimité de la faculté de connaître*. Nommé professeur à la Faculté de Lyon, la même année, il remporta, en 1841, le prix de l'Académie des sciences morales et politiques sur ce sujet : *Histoire du cartésianisme*, et fut élu correspondant de

l'Institut l'année suivante. De 1846 à 1848, M. Boullier a fait partie du conseil municipal de Lyon. Doyen de la Faculté depuis la fin de 1848, il a été, en 1856, président de l'Académie impériale de sa ville natale. Il a été nommé inspecteur général en 1865, membre du conseil de l'instruction publique, le 18 août 1866, et directeur de l'École normale supérieure le 24 octobre 1867. Il quitta ce poste, en 1872, et reprit les fonctions d'inspecteur général de l'enseignement secondaire. Il a été mis à la retraite avec le titre d'inspecteur général honoraire, le 10 février 1879. M. Boullier a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, le 11 décembre 1875, en remplacement de Rémusat. Décoré de la Légion d'honneur le 6 mai 1846, il a été promu officier le 14 août 1867.

On a de lui : *Histoire et critique du cartésianisme* (Paris, 1842, in-8), reproduction développée de son mémoire couronné; *Théorie de la raison impersonnelle* (1845, in-8); *Histoire de la philosophie cartésienne* (1854, 2 forts vol. in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1867, -2 vol. in-18); *De l'Unité de l'âme pensante et du principe vital* (1858); *Du Principe vital et de l'âme pensante, ou Examen des diverses doctrines spéciales et psychologiques*, etc. (1862, in-8); *Du Plaisir et de la douleur* (1865, in-18); *De la Conscience en psychologie et en morale* (1872, in-18); *Morale et progrès* (1875, in-18); *l'Institut et les Académies de province* (1879, in-18). Il a traduit de l'allemand : *De la Religion dans les limites de la raison*, de Kant (1842, in-12), avec M. Lortet, et *Méthode pour arriver à la vie bienheureuse*, de Fichte (1845, in-8). Il a collaboré à la *Liberté de penser*, au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, et a publié à part des *Discours* d'ouverture et écrits de circonstance.

**BOUISSON** (Étienne-Frédéric), médecin français, ancien représentant, né à Mauguio (Hérault), le 14 juin 1813, fit ses études à Montpellier, et fut élève de Delpech. Premier agrégé au concours de chirurgie, en 1836, il fut nommé, l'année suivante, professeur de physiologie à la Faculté de Strasbourg et rappelé, en 1840, à Montpellier, comme professeur de pathologie chirurgicale, puis de clinique chirurgicale, en remplacement de Lallemand. En 1851, il concourut avec éclat pour la chaire de clinique chirurgicale de la Faculté de médecine de Paris, qui fut obtenue par Nélaton. Associé de l'Académie de médecine en 1859 et correspondant de l'Institut en 1863, il est devenu doyen de la Faculté de médecine de Montpellier en 1863. Conseiller municipal de cette ville en 1847, en 1860, en 1866 et en 1870, il fut élu, le 8 février 1871, représentant de l'Hérault à l'Assemblée nationale, le premier sur huit, par 51 724 voix. Dans la séance du 27 février 1872, il déposa une proposition tendant à ouvrir une souscription publique pour la libération du territoire, et s'inscrivit d'avance pour 10 000 francs. Sa proposition fut repoussée par l'Assemblée. Il vota constamment avec le centre droit, repoussa l'amendement Wallon, mais adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Il ne se représenta pas aux élections pour la Chambre et le Sénat. M. Bouisson a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1864.

Comme médecin, il a publié : *De la Bile, de ses variations physiologiques, de ses altérations*, etc. (Montpellier, 1843, in-8), traduit en allemand par le docteur Platner avec annotations (Vienne, 1845); *Traité théorique et pratique de la méthode anesthésique*, etc. (Paris, 1850, in-8, traduit en italien, Milan, 1850), couronné par l'Académie des

sciences (1854); *des Vices de conformation de l'anus et du rectum* (1851), thèse d'agrégation; *Tribut à la chirurgie, ou Mémoires sur divers sujets de cette science* (Montpellier, 1857-1861, 2 vol. in-4 avec pl.); un grand nombre de *Mémoires de chirurgie et de physiologie*, publiés en grande partie dans la *Gazette médicale de Paris* ou dans les *Annales de chirurgie*; des *Observations cliniques*, des *Rapports*, *Discours*, *Éloges académiques* (1848-1857), etc. De 1840 à 1848, M. Bouisson a été un des principaux rédacteurs du *Journal de la Société de médecine de Montpellier*.

**BOULANGER** (François-Louis-Florimond), architecte français, né à Douai le 29 novembre 1807, entra à l'École des beaux-arts au commencement de 1830, suivit les ateliers d'Huyot, de Leclère et de M. Châtillon, et partagea le grand prix d'architecture, en 1836, avec M. J. Clerget; le sujet du programme était : un *Palais pour l'Exposition des arts et de l'industrie*. Pendant son séjour en Italie, il envoya en France une belle *Restauration de la maison du Faune, à Pompéi*, l'une des plus grandes et des mieux conservées, et, deux ans après (1842), les *Thermes de Dioclétien*, présentés par la commission de l'Institut à l'Exposition universelle de 1855. De retour à Paris en 1841, M. Florimond Boulanger repartit quelques années après pour la Grèce. Disciple de Fourier, il avait abandonné les beaux-arts pour s'occuper de littérature et de publications politiques. — Il est mort en avril 1875.

**BOULANGER** (Gustave-Rodolphe-Clarence), peintre français, né à Paris, le 25 avril 1824, fut élève de P. Delaroche et de M. Jollivet et suivit l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de Rome en 1849, sur ce sujet : *Ulysse reconnu par Euryclée*. De retour d'Italie en 1856, il a figuré avec succès aux salons annuels où il a envoyé : *Jules César arrivé au Rubicon*, les *Choassa*, la *Maison du poète tragique à Pompéi*, *Maestro Palestrina* (1857); les *Rahia* [pâtres arabes], *Lucrèce*, *Lesbie* (1859); *Hercule aux pieds d'Omphale*, *Répétition du Joueur de flûte et de la Femme de Diomède dans l'atrium de la maison du prince Napoléon*, appartenant à ce prince, un *Arabe* (1861); *Jules César à la tête de la dixième légion*, *Kabyles*. la *Déroute* (1863), *la Cella Frigidaria*, *Cavaliers sahariens* (1864); *Djeid et Rahia*, *Portrait de Hamdy-Bey* (1865); *Catherine I<sup>re</sup> chez Mehemet Baltadji*, une *Marchande de couronnes à Pompéi* (1866); *le Mamillare*, *Portrait de Mlle Nathalie* de la Comédie-Française (1867); *El Hiasseub*, *Conteur arabe*, *la Promenade sur la voie des tombeaux à Pompéi* (1869); *C'est un émir*, les *Chaouches du Hakem*, *Souvenir du vieux Blidah* (1870); *Attendant le seigneur et maître* (1872); *la Quête de l'Aïd-Srir à Biskra* (1873); *la Via Appia au temps d'Auguste* (1874); *le Gynécée* (1875); *un Bain d'été à Pompéi*, *Comédiens romains répétant leurs rôles* (1876); *Saint Sébastien et l'empereur Maximilien Hercule* (1877). M. Boulanger a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1857, qui a été rappelée en 1859 et en 1863, et la croix de la Légion d'honneur en août 1865.

**BOULANGER** (Henri-Alexandre Ernest), compositeur français, né à Paris, le 16 décembre 1815, est le fils de l'actrice morte en 1850 et qui fut une des célébrités de l'Opéra-Comique. Élève du Conservatoire, sous la direction de Lesueur et de M. Halévy, il remporta le grand prix de Rome en 1845. Depuis son retour d'Italie, il a donné au théâtre, à des intervalles très-inegaux : *le Diable à l'école* (1842), qui se joua longtemps, *les Deux*

*bergères* (1843), *Une voix* (1845), qui eut beaucoup de succès : opéras comiques en un acte; *la Cachette*, en trois actes (1847); *les Sabots de la marquise*, en un acte (1854); *l'Éventail*, en un acte (1860); *Don Quichotte*, en trois actes (Théâtre-Lyrique, 1869), etc. M. Boulanger, professeur de chant au Conservatoire, a été décoré de la Légion d'honneur en août 1869.

**BOULARD** (Auguste-Henri), député français, né à Mehun-sur-Yèvre (Cher) le 3 avril 1825, fut juge de paix à Genlis (Côte-d'Or) de 1862 à 1871. Rentré dans sa ville natale, il en fut nommé maire et se vit révoqué après le 24 mai 1873. Conseiller général pour le même canton, il se présenta, comme candidat républicain, dans la deuxième circonscription de Bourges aux élections générales de février 1876, et fut élu par 7621 voix, contre M. de Clamecy, candidat monarchiste. Il prit place au centre gauche et fut un des 363 députés qui, après l'acte du 16 mai, refusèrent un vote de confiance au ministère de M. de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant, par 8929 voix, contre le même concurrent, soutenu par l'administration.

**BOULART** (François-Marie-Eucher-Charles), député français, est né à Linxe (Landes) le 16 novembre 1828. Maître de forge, et l'un des plus riches propriétaires du département des Landes, il se présenta avec l'appui des monarchistes et des bonapartistes, aux élections pour la Chambre des députés, en février 1876, dans la deuxième circonscription de l'arrondissement de Dax, et fut élu par 5949 voix, contre M. Dubois, candidat républicain, qui en eut 5464. Il fit partie du groupe bonapartiste, vota avec la minorité de la Chambre et, après l'acte du 16 mai, fut un des 158 députés qui soutinrent de leur vote la politique inaugurée par le cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre, par 7686 voix. M. Boulart représente le canton de Castels, au conseil général des Landes.

**BOULATIGNIER** (Sébastien-Joseph), administrateur français, ancien représentant du peuple, né à Valognes (Manche), le 11 janvier 1805, fit ses études au collège de Caen et son droit à Paris. Macarel, nommé directeur général de l'administration départementale et communale, le fit entrer, en 1837, comme chef de bureau au ministère de l'intérieur. Bientôt après maître des requêtes en service ordinaire au Conseil d'État, il fut chargé des fonctions du ministère public. Collaborateur de Macarel pour l'ouvrage intitulé : *De la Fortune publique en France et de son administration* (Paris, 1838-1841, 3 vol. in-8), il a publié en outre un *Traité sur les conflits* et des articles de droit dans l'*Encyclopédie des gens du monde* et le *Dictionnaire d'administration*.

Après la révolution de Février, M. Boulatignier fut élu représentant du peuple, le huitième sur quinze, dans la Manche, par 79302 voix. Membre du comité des finances, il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le ministère présidé par M. Odilon Barrot, admit la proposition Râteau et approuva l'expédition de Rome. Il fut élu conseiller d'État et donna sa démission de représentant le 20 avril 1849. Jusqu'au coup d'État il fut compté parmi les partisans de la république modérée, et le 2 décembre 1851, il signa, avec dix-sept de ses collègues, la protestation du Conseil. Il fut néanmoins appelé à faire partie du Conseil d'État réorganisé, puis nommé membre de la commission municipale de la ville de Paris, du conseil de perfectionnement de l'enseignement se-

condaire spécial, etc. Officier de la Légion d'honneur depuis le 12 août 1853, il a été promu commandeur le 12 août 1863.

**BOULAY DE LA MEURTHE** (François-Joseph, baron), ancien sénateur français, né à Paris le 6 novembre 1799, est frère du vice-président de la République de 1848. Ancien secrétaire général du ministère de l'agriculture et du commerce, il était depuis 1837 conseiller d'État, lorsque les suffrages de la Constituante le maintinrent dans ces fonctions. En juillet 1855, il remplaça M. Bonjean comme président du comité de l'intérieur, de l'instruction publique et des cultes. Le 9 juin 1857, un décret impérial le fit entrer au Sénat. Son rôle y a été peu marqué ; il fut cependant l'un des trois sénateurs qui votèrent seuls, le 3 septembre 1869, contre le sénatus-consulte tendant à ramener le gouvernement parlementaire. M. Boulay fut nommé, le 19 avril 1865, membre de la commission des caisses d'amortissement et des dépôts et consignations. Membre du conseil du sceau des titres, du conseil impérial de l'instruction publique, etc., il fut promu grand officier de la Légion d'honneur le 13 août 1859.

**BOULE** (Théodore), imprimeur et administrateur français, né le 23 février 1799, fit ses études au collège Charlemagne, puis son droit, et après avoir été principal clerc d'avoué, s'inscrivit au barreau de Paris en 1821. De 1824 à 1832, il fut commissaire-priseur. En 1833, il créa l'*Estafette*, journal de reproduction, dont il resta propriétaire jusqu'à sa suppression par décret impérial en mai 1858. L'*Estafette* eut à soutenir à la fois dix-huit procès contre dix-huit journaux refusant de laisser reproduire leurs articles. M. Boulé les désarma en acquérant, en 1835, le *Messageur des Chambres*, journal du soir, dont le service sténographique était mis à profit par les autres feuilles. La même année, il fonda, rue Coq-Héron, l'imprimerie spéciale pour les journaux. Parmi ceux qu'il a créés depuis cette époque, ou dont il est devenu propriétaire, il faut citer à part la *République*, créée le 24 février 1848, et répandue dans Paris le soir même, avant la proclamation de la République à l'Hôtel-de-Ville. Ce journal, dont Eugène Barez était le rédacteur en chef, fut, le 13 juin 1849, l'occasion du saccage de l'imprimerie par un détachement de la garde nationale. Une indemnité promise par le ministre à la tribune de l'Assemblée ne fut jamais payée, et le brevet d'imprimeur fut retiré, l'année suivante, à M. Boulé, qui mit alors son imprimerie en société, sous la gérance de M. Dubuisson. Il eut pour auxiliaire, dans l'administration de plusieurs journaux, son beau-frère, M. Dumont, associé depuis aux créations les plus productives de M. de Villemessant. Quelques-unes de ces entreprises ont donné lieu à des débats judiciaires attestant la réalisation d'énormes bénéfices. — M. Boulé est mort à Paris, le 23 mai 1877.

**BOULET** (Jean-Baptiste-Étienne), jurisconsulte et pédagogue français, né à Metz, le 4 février 1804, fit son droit, s'inscrivit fort jeune au barreau de la Cour royale de Paris, et publia à vingt ans le *Ferrière moderne, ou Nouveau dictionnaire des termes de droit et de pratique* (1824, 2 vol. in-8). Il traduisit peu après les *Institutes de Gaius* (1826, in-8), qui venaient d'être découvertes. En 1835, il fonda la *Revue du Nord*, destinée à propager l'influence de la littérature allemande. Il acheta ensuite une des institutions libres qui suivaient le collège Bourbon. Dès lors, il ne s'occupa plus que de livres classiques et fit paraître plusieurs *Manuels pratiques* de langue grecque, de langue

latine, de lecture, de rhétorique, un *Cours d'études préparatoires* (1840, 7 vol. in-12) et diverses brochures.

**BOULEY** (Henri), médecin-vétérinaire français, membre de l'Institut, né à Paris, en 1814, professeur de clinique et de chirurgie à l'École d'Alfort et, depuis 1855, membre de l'Académie de médecine (section de médecine vétérinaire), a été nommé inspecteur général des écoles vétérinaires le 6 janvier 1866. Il a été élu membre de l'Académie des sciences en 1868 en remplacement de Rayer. Aux élections générales pour le Corps législatif, en 1869, il se porta, dans la 9<sup>e</sup> circonscription de la Seine, comme candidat officieux, sinon officiel, en concurrence avec M. Pelletan, candidat de l'opposition radicale. Il échoua avec 9810 voix contre 23 420 données à son adversaire. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 25 décembre 1844, il a été promu officier le 9 décembre 1865.

M. H. Bouley est auteur des ouvrages et traités suivants : *Causes générales de la morve dans nos régiments de cavalerie* (1840) ; *Traité de l'organisation du pied du cheval*, etc. (1851) ; *De la péripneumonie épi-zootique du gros bétail* (1854) ; *Nouveau dictionnaire pratique de médecine, de chirurgie et d'hygiène vétérinaires* (1855-1874. t. I à X), avec M. Reynal ; *Maladies contagieuses du bétail* (1873, in-8), etc. Il a publié un certain nombre de *Notices, Rapports, Mémoires, Exposés*, et rédigé, depuis 1844, le *Bulletin de la Société centrale de médecine vétérinaire*.

**BOU-MAZA** (Si-Mohammed-ben-Abdallah, surnommé), c'est-à-dire *Père à la chèvre*, chef arabe, né vers 1820, au milieu des tribus situées entre Tlemcen et Mascara, s'affilia de bonne heure à la secte religieuse de Muley-Taïeb et mena pendant trois ans la vie austère des derviches. Profitant à la fois de l'éloignement d'Abd-el-Kader, réfugié dans le Maroc, et de l'ardeur belliqueuse des Kabyles, il se mit à prêcher l'extermination des chrétiens et usa de toutes les jongleries en usage pour fanatiser un peuple ignorant, se disant envoyé de Dieu, invulnérable, promettant le ciel ou des richesses à qui le suivait, etc. Tout le Dabra se souleva à sa voix. Le 20 avril 1845, il remporta un facile avantage sur un camp de travailleurs près d'Orléansville ; puis il assiégea en vain cette place et essaya, aux environs de Tenez, une sanglante défaite (31 mai). Le mois suivant, après avoir été battu par nos alliés Sidi-Darribi et Hadj-Ahmed, il remonta la vallée de l'Oued-Riou et disparut quelque temps. Le 17 juillet, il manifesta sa présence par le massacre de l'agha Hadj-Ahmed ; mais, harcelé par les colonnes mobiles de Mostaganem et de Tenez, il chercha un asile chez les Cheurfas des Flittas.

À la fin de 1845, Bou-Maza, sans accepter la suprématie de l'émir, s'entendit avec lui pour le seconder dans la lutte qu'il préparait. En effet, tandis qu'Abd-el-Kader écrasait, à Sidi-Brahim, le malheureux lieutenant-colonel de Montagnac, il assailit dans les défilés de Flittas la colonne du général de Bourjolly, la réduisit à la défensive derrière la basse Mina, et s'avança même un jour jusque dans les jardins de Mostaganem. D'assez rudes échecs lui firent expier la témérité de ses entreprises ; abandonné de ses partisans, il réussit pourtant à reprendre la campagne avec un millier d'hommes du bas Dabra. Atteint, sur l'Oued-Ksa, par le colonel Saint-Arnaud (avril 1846), il fut, dans le combat, blessé d'une balle qui lui ôta pour longtemps l'usage d'un bras, parvint encore une fois à se soustraire aux poursuites et rejoignit Abd-el-Kader à Stittema. La

mésintelligence éclata bientôt entre les deux prophètes rivaux. Sauvé à grand-peine des embûches de l'émir, Bou-Maza parcourut de nouveau toutes les tribus du petit désert, soutint chez les Ouled-Djellal un combat meurtrier contre le général Herbillon (10 janvier 1847) et, se voyant à bout de ressources, vint se rendre, le 13 avril, au colonel Saint-Arnaud.

Amené en France, Bou-Maza fut interné à Paris, où on lui donna un riche appartement aux Champs-Élysées, près de l'hôtel de la princesse Belgiojoso; il reçut du gouvernement une pension de 15 000 francs et ne tarda pas à devenir tout à fait à la mode. Il aurait été pourvu du commandement d'un corps indigène en Afrique, sans les actes de cruauté qui avaient marqué sa carrière militaire. Après s'être enfié de Paris, pendant la nuit du 23 février 1848 et avoir été arrêté à Brest, il fut enfermé au fort de Ham et remis en liberté, le 22 juillet 1849, par le prince Louis-Napoléon, qui lui rendit même sa pension. En 1854, il quitta définitivement la France, commanda un corps de bachi-bouzouks dans la campagne d'Anatolie, et reçut au mois d'août 1855 le grade de colonel dans l'armée ottomane.

**BOUQUET (Jules)**, député français des Bouches-du-Rhône, étudia la médecine et fut reçu docteur en 1847. Sous l'Empire, il fut, à Marseille, l'un des chefs de l'opposition qui, après de longues luttes, parvint à faire échouer les candidatures officielles aux élections législatives de 1863 et de 1869. Conseiller général pour le canton de Lambesc, il se présenta, en 1876, aux élections pour la Chambre des députés, comme candidat radical, dans la première circonscription de Marseille vacante par suite de l'option de M. Gambetta; il fut élu, le 16 avril, par 4244 voix. Il prit place à l'extrême gauche et se prononça contre la politique dite opportuniste. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés, qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre, par 8758 voix, contre 2906 obtenues par M. Fournier, candidat bonapartiste. \*

**BOUQUET (Michel)** peintre français, né à Lorient (Morbihan) le 17 octobre 1807, s'est fait connaître dès 1835 par de nombreuses marines et paysages; plus tard il s'est attaché à reproduire sur faïence ses sujets favoris, et cette innovation lui a valu de nouveaux succès. Nous rappellerons brièvement ses principaux envois: *Effet de soleil couchant* (au musée du Luxembourg); *Vue prise sur la rivière du Blavet* (1839); *Maison de sabotiers dans la vallée de Chevreuse*; *Halte de chasse à Fontainebleau*; *Vue prise aux environs de Palerme*; *Bords du Danube en Hongrie*, pastel (1847); *un Soir dans les steppes de la Moldo-Valachie*; *Paysage de la vallée de Chevreuse*; *Dernières feuilles d'automne* et *Souvenir de Normandie*, pastel (1848); *la Mare aux vaches en Bretagne*, faïence (1863); *Printemps et Automne*; faïence (1866); *Bateaux chargés de foin sur la Tamise*, faïence (1868); *les Quatre Saisons*, faïence (1869); *les Vaches noires à Villers, Tentés arabes près de Biskra*, faïences (1875); *le vieux Moulin, clair de lune*, faïence (1877). M. Bouquet a obtenu une médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1835 et deux médailles de 2<sup>e</sup> classe en 1847 et en 1848. \*

**BOUQUET (Jean-Claude)**, mathématicien français, né à Morteau (Doubs), le 7 décembre 1819, fut admis, en 1839, à l'École polytechnique et à l'École normale et entra de préférence à cette dernière. Il fut nommé, à sa sortie (1841), professeur de mathématiques au collège royal de Marseille. En 1845, il passa, comme professeur de ma-

thématiques pures, à la Faculté des sciences de Lyon, où il resta jusqu'en 1852. Rappelé alors à Paris, il professa les mathématiques spéciales au lycée Bonaparte, puis au lycée Louis-le-Grand, et devint maître de conférences à l'École normale. En 1873, il fut nommé professeur de mécanique rationnelle à la Sorbonne. M. Bouquet a été élu membre de l'Académie des sciences, le 19 avril 1875, en remplacement de M. Bertrand, nommé secrétaire perpétuel. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Bouquet a donné, avec son collègue M. Briot, outre les *Leçons nouvelles de géométrie analytique*, un des meilleurs livres destinés à l'enseignement, la série de recherches sur *l'Étude des fonctions définies par des équations différentielles*, qui ont reçu à l'Institut un favorable accueil. Il était déjà connu par sa thèse importante de docteur (sur le *Calcul des variations*, 1841, in-4) et par des mémoires sur des sujets de géométrie et d'algèbre, insérés dans le *Journal de mathématiques* de M. Liouville et dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences.

**BOURASSÉ (l'abbé Jean-Jacques)**, archéologue français, né à Sainte-Maure (Indre-et-Loire), le 22 décembre 1813, fit toutes ses études au séminaire de Tours, puis vint suivre les cours des grands établissements scientifiques de Paris. Après avoir été professeur au petit et au grand séminaire de Tours, il fut nommé, en 1843, canoïne titulaire de la cathédrale de cette ville. Membre de plusieurs Sociétés savantes, il a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Tours le 4 octobre 1872.

On doit à l'abbé Bourassé des ouvrages élémentaires d'histoire naturelle: *Histoire naturelle des oiseaux, des reptiles et des poissons* (Tours, Mame, 1840, in-12); *Esquisses entomologiques* (Ibid., 1842, in-12); des éditions ou traductions d'ouvrages théologiques: *Décrets et actes du concile de Rennes, tenu en 1849*, Tours (1850, in-8); *V. Hildeberti, primo cenoman. episc., deinde Turon. archiepisc., opera omnia...* (Paris, Migne, 1854, in-4); *Dictionnaire de discipline ecclésiastique, d'après le traité de L. Thomassin* (Ibid., 1856, 2 vol. in-4); de nombreuses publications archéologiques, entre autres: *Archéologie chrétienne, ou Précis de l'histoire des monuments religieux du moyen âge* (Tours, 1841, in-8, plusieurs éditions); *les Cathédrales de France* (Ibid., 1843, grand in-8); *Verrières du chœur de l'église métropolitaine de Tours* (Paris et Tours, 1849, in-fol.), avec l'abbé Manceau; *la Touraine* (Tours, 1855, in-folio), avec le concours de plusieurs de ses collègues de la Société archéologique d'Indre-et-Loire; *Les Plus belles églises du monde* (Ibid., 1857, gr. in-8); *Résidences royales et impériales de France* (1863, in-8, avec gravures); enfin des livres d'éducation ou de vulgarisation édifiante: *Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (1861, in-8, illustré); *Histoire de la sainte Vierge mère de Dieu* (1862, in-8 illustré); *Summa aurea de laudibus beatissimæ Virginis Mariæ*, etc. (1862, 13 vol. gr. in-8); *les Enquestes de Posthumus, disciple de saint Martin* (Tours, 1863, in-8); *Recherches historiques et archéologiques sur les églises romanes en Touraine, du vi<sup>e</sup> au xi<sup>e</sup> siècle* (Ibid., 1869, avec photogr.), etc.

**BOURBAKI (Charles-Denis-Sauter)**, général français d'origine grecque, né à Pau, le 22 avril 1816, élève de l'École militaire de St-Cyr en 1834, était, depuis 1836, sous-lieutenant aux zouaves, lorsqu'il passa, en 1838, comme lieutenant, au 1<sup>er</sup> régiment de la légion étrangère. Capitaine aux zouaves en juin 1842, chef de bataillon des

tiraillleurs indigènes le 28 août 1846, lieutenant-colonel le 16 janvier 1850, d'abord au 7<sup>e</sup> de ligne, puis aux zouaves, colonel le 24 décembre 1851, il est devenu général de brigade le 14 octobre 1854 et général de division le 12 août 1857. Il a été notamment employé dans la campagne de Crimée (1855), où il se distingua successivement à l'Alma, à Inkermann et à l'assaut de Sébastopol. Il fit aussi partie de l'expédition d'Italie (1859). Il fut désigné, en mai 1869, pour commander le deuxième camp de Châlons, et au mois de juillet nommé aide de camp de l'empereur.

Au moment de la déclaration de guerre à la Prusse, en juillet 1870, le général Bourbaki, appelé au commandement de la garde impériale, fit partie de l'armée de Bazaine, prit part aux combats livrés autour de Metz, du 14 au 18 août, et se réfugia dans la place avec ses troupes. Le maréchal l'en fit sortir avant la capitulation, au milieu d'une intrigue restée obscure, pour nouer les négociations politiques qui pouvaient faire jouer à l'armée un rôle inattendu. Après l'échec de cette mystérieuse mission il vint à Tours offrir, le 14 octobre, ses services au gouvernement de la Défense nationale. Destiné un moment à commander l'armée de la Loire, il fut, sur sa demande, chargé du commandement supérieur de l'armée du Nord et de l'Oise, par décision du 17 octobre. Il établit d'abord son quartier général à Lille, et s'occupa activement de l'organisation de ses troupes. Quelques engagements heureux l'amènèrent à Amiens, d'où il écrivit, le 20 novembre, au général Trochu, qu'il était prêt à marcher, et qu'il suivrait les instructions venues de Paris. Malheureusement, la reprise d'Orléans vint interrompre l'exécution de ce plan de campagne.

Rappelé par M. Gambetta, pour l'aider à la réorganisation des 15<sup>e</sup>, 18<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> corps de la première armée de la Loire, que des marches forcées sous des pluies torrentielles avaient désorganisés, il s'établit entre Nevers et Bourges, et fut nommé, le 6 décembre, commandant en chef de la première armée du centre, qui devait bientôt devenir l'armée de l'Est. Le brillant combat livré à Nuits par le général Cremer décida l'évacuation de Dijon et de Gray par les Prussiens, qui se replièrent sur Vesoul et Épinal. C'est alors que le général Bourbaki fut chargé, à la tête de près de cent cinquante mille hommes, d'exécuter un mouvement vers l'Est, qui devait couper les communications de l'armée ennemie avec l'Allemagne du Sud. Le 4 janvier 1871, il était à Dijon, donnant la main à Garibaldi, commandant de l'armée des Vosges, et à l'armée de Lyon, qui marchait sur Montbéliard. Remontant la vallée de l'Oignon, il arriva le 8 janvier à Montbozon près de Vesoul. Le lendemain, il attaquait avec toutes ses forces le général de Werder, retranché à Villersexel. La bataille dura toute la journée, et à sept heures du soir, les positions ennemies étaient emportées. Le 12, il occupa Lure, Gray et Vesoul; le 13, il enleva à la baïonnette les villages d'Arcey et de Sainte-Marie; le 15, il s'empara de Montbéliard, après une lutte violente; le 16, il attaqua Werder fortement retranché à Héricourt, ne put l'entamer, revint à la charge, le 17, sans plus de succès, et commença son mouvement de retraite sur Besançon, en manœuvrant pour échapper à l'armée de Manteuffel, qui avait déjà coupé ses principales communications. Des ordres formels du ministre de la guerre l'empêchèrent de battre en retraite sur Lyon. Les soldats étaient sans vivres et sans munitions, après une retraite désastreuse, par un froid de 10 degrés. Le 27 janvier, à son arrivée à Besançon, pris de désespoir en se voyant absolument cerné, et craignant d'être accusé de trahison, il désigna le général Clinchant comme son

successeur, et, pendant la nuit, trompant la surveillance d'un médecin de ses amis, se tira un coup de pistolet dans la tête. Sa mort fut annoncée officiellement, mais bientôt démentie. Transporté à Lyon, il y resta huit jours dans un état désespéré. Dans l'intervalle, l'armée française s'était réfugiée en Suisse. Cependant, vers le 9 février, un mieux sensible se produisit dans l'état du malade et, le 15, il était hors de danger. La guérison complète fut très-lente et s'achevait à peine, lorsqu'au mois de juillet 1871, M. Thiers chargea le général du commandement de la 8<sup>e</sup> division militaire et du 6<sup>e</sup> corps d'armée. Dans cette importante situation, M. Bourbaki eut à soutenir à plusieurs reprises le préfet de Lyon, M. Valentin, contre les entreprises insurrectionnelles de la population, et à mener à bonne fin le désarmement de la garde nationale.

Lors de la création des grands commandements il reçut, avec le titre de gouverneur militaire de Lyon, celui de commandant du 14<sup>e</sup> corps; il le conserva jusqu'au 11 février 1879, et fut alors remplacé par le général Farre. Commandeur de la Légion d'honneur le 22 septembre 1855, grand officier le 18 septembre 1860, il a été promu grand'croix le 20 avril 1871.

**BOURBEAU** (Louis-Olivier), juriconsulte et homme politique français, sénateur, né à Poitiers, le 2 mars 1811, fit ses études de droit sous la direction de Bonconne et débuta, jeune encore, au barreau de Poitiers, où sa parole nette et précise lui valut bientôt un rang honorable et une belle clientèle. En 1841, il fut reçu, au concours, professeur de la Faculté de droit de cette ville et fut chargé des cours de procédure civile et de législation criminelle. Nommé maire de Poitiers en 1847, M. Bourbeau conserva ses fonctions au milieu de la crise de 1848 et sut se concilier les sympathies de ses administrés, qui l'envoyèrent à l'Assemblée constituante. Élu, le quatrième sur les huit représentants de la Vienne, par 50 000 voix, il fut rapporteur de plusieurs commissions. Son indépendance le rapprocha et l'éloigna tour à tour des différentes fractions de l'Assemblée; il vota en général avec le parti démocratique modéré. Non réélu à la Législative, il reprit sa place au barreau de Poitiers, où il a été deux fois bâtonnier de son ordre. Il était doyen de la faculté de droit depuis 1856.

Aux élections générales de 1869, pour le Corps législatif, il se présenta comme candidat libéral appuyé par l'administration, en concurrence avec M. Thiers, dans la 3<sup>e</sup> circonscription de la Vienne, et fut élu par 12 325 voix sur 20 268 votants. Dans le remaniement ministériel qui suivit le message du mois de juillet, M. Bourbeau fut appelé au département de l'Instruction publique (17 juillet 1869). Il appartenait au tiers-parti libéral et était un des 116 signataires de la demande d'interpellation qui provoqua le sénatus-consulte ramenant le gouvernement parlementaire. Son passage au ministère fut aussi court que peu remarquable; sa modestie fut traitée de « manque de prestige. » Il donna sa démission avec le cabinet Forcade de la Roquette, dès le 27 décembre 1869, et fut, à cette occasion, promu commandeur de la Légion d'honneur: il était officier de l'ordre depuis le 14 août 1868. Dans la nouvelle session législative de l'Empire, il fit un rapport très remarqué sur le projet de loi de M. Jules Simon, relatif à l'abolition de la peine de mort (mars 1870).

Écarté de la politique par les événements de septembre, M. Bourbeau fut rétabli dans sa chaire de procédure civile et de législation criminelle à la Faculté de Poitiers, par un arrêté de M. Jules Simon, en date du 29 juillet 1871. Porté



aux élections sénatoriales de la Vienne, le 30 janvier 1876, il fut élu par 294 voix sur 380 électeurs et prit rang dans le nouveau sénat, au centre droit de la majorité monarchique. Il y soutint avec un talent et une autorité marqués le projet de loi présenté par M. Delsol sur le douaire de l'époux survivant. — Il est mort à Poitiers, le 7 octobre 1877.

M. Bourbeau, comme juriconsulte, a continué et complété l'important ouvrage de Boncenne, *Théorie de la procédure civile* (Paris, 1837-1845), auquel il a ajouté deux volumes (1844-1847, t. V et VI).

**BOURBON** (maison DE), dernière branche survivante de la troisième dynastie française; divisée, à partir de Louis XIII, en deux lignes principales: celle des Bourbons d'Artois, ou branche aînée, et celle des Bourbons d'Orléans, ou branche cadette.

La branche aînée a pour chef actuel le prince Henri-Charles-Ferdinand, etc., duc de Bordeaux et comte de Chambord (voy. CHAMBORD).

La branche cadette a pour chef actuel le prince Louis-Philippe Albert d'Orléans, comte de Paris (voy. PARIS et ORLÉANS).

De la ligne aînée est issue la branche royale des Bourbons d'Espagne (voy. ALPHONSE XII et ESPAGNE), qui a formé, à son tour, l'ancienne branche royale des Bourbons de Naples et l'ancienne branche ducale de Parme.

**BOURDAIS** (Jules-Désiré), architecte français, né à Brest le 6 avril 1835, et fils d'un capitaine de vaisseau, entra à l'École centrale en 1857 et obtint à sa sortie le diplôme d'ingénieur. Il étudia l'architecture sous Hector Horeau. Nommé, en 1860, architecte de l'arrondissement de Brest, il devint, en 1866, architecte du département de Tarn-et-Garonne. Il était, depuis 1874, architecte-conseil de la ville de Paris, lorsque s'ouvrit le concours solennel d'un projet de palais au Trocadéro pour l'Exposition universelle de 1878. Il présenta, conjointement avec M. Davioud, des plans d'une originalité remarquable et qui furent adoptés. Il concourut avec son collègue à leur difficile et rapide exécution et eut dès lors le titre d'architecte du gouvernement et du Palais du Trocadéro. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 7 février 1871, il fut promu officier le jour même de l'ouverture de l'Exposition, le 1<sup>er</sup> mai 1878.

M. Bourdais avait auparavant obtenu les premiers prix dans plusieurs concours publics, notamment, en 1873, pour la construction du palais de justice du Havre, et en 1875, en collaboration avec M. Davioud, pour celle du théâtre de Cannes. Il a construit en outre, dans le Finistère et le Tarn-et-Garonne, un certain nombre d'églises, de mairies, de maisons d'écoles, etc., une partie de la nouvelle préfecture de Montauban, l'école professionnelle de Genève, la maison de répression de Nanterre, le palais de justice de Charleroi, etc. Il est auteur d'un *Traité pratique de la résistance des matériaux* appliqué à la construction des ponts, des bâtiments, des machines, etc. (1859, in-8); il a aussi collaboré à l'*Encyclopédie de l'architecture*.

**BOURDILLIAT** (Achille-Étienne), éditeur français, né à Paris, en 1818, a été administrateur de l'*Événement* et gérant du *Bien-être universel*, jusqu'au coup d'État du 2 décembre 1851. A cette époque il ouvrit, avec M. Jacotet, coadministrateur de l'*Événement*, une maison de librairie, connue sous le nom de « Librairie nouvelle », et inaugura, trois ans plus tard, le format in-18 et in-16 à un franc le volume. Une édition de Balzac

eut un grand succès dans ces conditions de périlleux bon marché. M. Bourdilliat joignit à sa librairie une imprimerie en 1856. Il fonda, en avril 1857, le recueil hebdomadaire *le Monde illustré*. Il fut forcé, en 1862, d'abandonner sa maison, qui devint une succursale de MM. Lévy. M. Bourdilliat avait été décoré de la Légion d'honneur, le 23 août 1848.

**BOURDON** (Mathilde LIPPENS, dame FROMENT, puis dame), femme de lettres française, est née à Gand en 1817. Elle a épousé en secondes noces M. Hercule Bourdon, publiciste, né à Dunkerque en 1808, ancien rédacteur du *Globe* saint-simonien et de la *Revue du progrès social*, et auteur de quelques dissertations de droit. Elle s'est signalée, par une étonnante fécondité, dans la littérature spéciale de l'éducation religieuse et de l'éducation mondaine.

Les livres de Mme Bourdon comprennent des récits pour l'enfance et des romans moraux pour la famille, comme la *Famille Clairval*, le *Legs d'une mère*, *Gérard l'aveugle*, les *Récits du foyer*, etc. (in-18); des histoires et biographies religieuses, comme *Mlle d'Epéron*, *Marcia*, *sainte Geneviève*, *sainte Jeanne de Valois*, *Marie Alaconque*, les *Servantes de Dieu*, etc.; des opuscules de dévotion, comme les *Beautés*, les *Mois des serviteurs de Marie*; des tableaux dramatiques, scènes et proverbes, comme les *Trois sœurs*, les *Trois proverbes*, la *Pierre angulaire*, *Un bienfait n'est jamais perdu*, etc. Tous ces divers volumes, dont la plupart se sont réimprimés un très-grand nombre de fois, sont de peu d'étendue et d'un prix très-minime. Le seul important, comme format, est l'*Histoire de Notre-Dame de la Treille* (Lille, 1851, in-8, 20 livr.).

**BOURÉE** (Nicolas-Prosper), diplomate français, est né à Boulogne-sur-Mer en 1811, d'une ancienne famille de magistrats au parlement de Bourgogne. Ayant achevé ses études de droit, il entra au ministère des affaires étrangères en 1836. Nommé consul à Beyrouth en 1840 et consul général à la même résidence en 1846, il prit part aux laborieuses négociations qui préparèrent l'organisation nouvelle du Liban. En 1851, il assista, comme chargé d'affaires au Maroc, sur le vaisseau le *Henri IV*, commandé par le capitaine de Gueydon, au bombardement de la ville de Salé, et imposa, le surlendemain, aux autorités de Tanger les satisfactions demandées. L'année suivante, M. Bourée fut nommé ministre en Chine; mais, en 1853 et 1854, il fut chargé de missions d'exploration dans la Turquie, en vue de la guerre prochaine de Crimée. Nommé ministre à Téhéran en 1855, il conclut un traité de commerce destiné à régler nos relations avec la Perse. Il avait aussi négocié le concours offensif et défensif du shah pour le cas où la guerre contre la Russie serait portée en Asie. Pendant notre expédition d'Italie, il fut chargé d'aller faire une enquête en Allemagne sur l'état des esprits, et ses conclusions paraissent n'avoir pas été étrangères à la prompte signature de la paix de Villafranca. Ministre en Grèce de 1860 à 1863, M. Bourée assista à la chute du roi Othon et à l'établissement de la dynastie danoise. Il fut envoyé comme ministre, en Portugal, en 1864. Il y négocia diverses conventions, et surtout un traité de commerce.

Le 28 octobre 1866, M. Bourée fut nommé ambassadeur à Constantinople. C'est lui qui décida le sultan Abd-ul-Aziz à venir en France, en 1867, à l'occasion de l'Exposition. C'était la première fois qu'un sultan ottoman se montrait hors de ses États. M. Bourée conclut, l'année suivante, avec

la Porte une convention en vertu de laquelle les Français auraient le droit d'acquérir des propriétés dans l'empire ottoman. Notre ambassadeur auprès du sultan était le partisan déclaré de la conservation de la Turquie, dont il faisait un article de foi diplomatique. Mais il s'attachait à pousser le gouvernement ottoman dans la voie des réformes, tout en le défendant contre les ennemis qui lui étaient suscités, en Grèce, sur le Danube ou en Asie, par des ambitions étrangères. Il avait été nommé sénateur le 20 juin 1870, et remplacé, comme ambassadeur, par M. de la Guéronnière; sa nomination fut la dernière faite par Napoléon III. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 15 août 1861.

**BOURGAULT DUCOUDRAY** (Louis-Albert), musicien et professeur français, né à Nantes, le 2 février 1840, fit des études classiques complètes, puis suivit les cours de droit, mais renonça au barreau, pour tenter la carrière musicale. Il entra au Conservatoire de Paris en 1860, remporta le premier grand prix de composition en 1862, et, pendant son séjour à l'École de Rome, envoya des fragments d'un drame lyrique en trois actes. Revenu à Paris, il organisa une société chorale d'amateurs qui eut quelque éclat. Pendant la guerre de 1870-1871, il s'engagea volontairement et fut blessé dans les opérations du second siège de Paris. Il a été nommé, à la fin de 1878, professeur d'histoire générale de la musique au Conservatoire.

On cite de M. Bourgault-Ducoudray, comme compositeur, un *Stabat*, qui eut plusieurs auditions, quelques mélodies et cantiques, des morceaux pour orchestre ou piano. Il a recueilli et édité *Trente mélodies populaires de Grèce et d'Orient*, avec texte grec, traduction italienne en vers et française en prose. Il a publié en outre : *Souvenirs d'une mission musicale en Grèce et Orient* (1878, in-18), ayant paru d'abord dans le journal *le Temps*.

**BOURGEAIS** (Paul), homme politique français, député, né à la Verrie (Vendée) le 6 mai 1827, étudia la médecine et fut reçu docteur en 1853. Il s'établit dans sa ville natale dont il devint maire. Aux élections générales du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale il fut élu représentant de la Vendée, le quatrième sur huit, par 69,408 voix. Il prit place à l'extrême droite, combattit par tous ses votes l'établissement du régime républicain, et repoussa l'ensemble des lois constitutionnelles. Il fut élu député le 20 février 1876, dans la deuxième circonscription de la Rochesur-Yon, par 8106 voix. Il suivit à la Chambre des députés la même ligne, vota avec la minorité monarchiste et fut un des 158 députés qui accordèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877. Il se repré-senta, aux élections du 14 octobre, comme candidat officiel et légitimiste, et fut réélu par 9505 voix, contre 4935 obtenues par le candidat républicain, M. de Grancourt. M. Bourgeois représente le canton de Mortagne au conseil général de la Vendée.

**BOURGEAIS** (Charles-Arthur, baron), statuaire français, né à Dijon le 19 mai 1838, fut élève de Duret et de M. Guillaume, et obtint le prix de Rome, en 1863, pour un groupe de *Nisus et Euryale*. Il débuta au Salon de cette même année par un *Charmeur de serpents*, dont la répétition en bronze figura au Salon de 1864. On lui doit encore : *L'Amour de cire*, bas-relief en plâtre, envoi de Rome (1866); *Laveuse arabe* et *Acteur grec*, statues en bronze (1868); *Sainte Agathe*, statue en plâtre; portrait de *M. le marquis de*

*Barthélemy*, buste en marbre (1869); *la Pythie de Delphes*, statue en marbre, acquise par l'Etat (1870); portrait de *M. D...*, buste en marbre (1872); *Un Esclave*, statue en plâtre, et *Saint-Joachim*, statue de pierre, pour l'église Saint-Bustache (1873); *la Religion*, statue en pierre pour le fronton de l'église de la Sorbonne; *Circé*, groupe en plâtre (1875); portrait de *M<sup>me</sup> G...* (1876); *Héro et Léandre*, groupe en plâtre (1878). M. Bourgeois a obtenu deux médailles en 1863 et en 1870, et une médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1873.

**BOURGOIS** (Anicet). Voy. ANICET-BOURGOIS.

**BOURGOING** (Philippe LA BEAUME, baron DE), homme politique et député français, né à Nevers, le 22 octobre 1837, appartient à une ancienne famille du Nivernais. Ecuyer de l'empereur Napoléon III, il fut porté aux élections législatives de 1869, dans la deuxième circonscription de la Nièvre, et élu député par 19,829 voix. Il siégea sur les bancs de la majorité et vota la guerre de 1870, à laquelle il prit part comme lieutenant colonel d'un bataillon de mobiles de la Nièvre. Il se présenta à une élection partielle du département de la Nièvre pour l'Assemblée nationale, avec une profession de foi bonapartiste, et publia dans les journaux une lettre où il s'autorisait de l'approbation du maréchal de Mac-Mahon. Il fut élu, le 24 mai 1874, par 37 599 voix contre 32 000 obtenues par M. Gudin, candidat républicain, et se rendit immédiatement à Chislehurst, pour présenter son hommage à l'ex-impératrice et à son fils. Cependant son élection fut vivement contestée; des pièces du comité de l'Appel au peuple, révélant les agissements des bonapartistes, furent produites, et une enquête fut ordonnée par l'Assemblée nationale. Les dépositions de diverses personnes, notamment de M. Léon Renault, furent consignées dans un important rapport de M. Sivary, et l'élection de M. de Bourgoing fut invalidée le 13 juillet 1875. En même temps, l'Assemblée supprimait les élections partielles.

Au mois d'octobre 1874, M. de Bourgoing s'était présenté aux élections pour le conseil général, dans le canton de la Charité, et avait été élu contre M. Girerd, représentant à l'Assemblée. Soutenu par le préfet, M. Sazerac de Forges, il reçut de celui-ci une lettre de félicitations, qui provoqua de vives réclamations et fut tenue pour une preuve de l'immixtion de l'administration dans les affaires électorales.

Aux nouvelles élections générales du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, M. de Bourgoing se porta, dans l'arrondissement de Cosne, avec une profession de foi qu'il résumait ainsi : « Respect du présent, réserve de l'avenir, » et il fut élu par 9047 voix, contre M. Massé, candidat républicain, qui en obtenait 8583. Il siégea dans le groupe de l'Appel au peuple, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui accordèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, comme candidat officiel et bonapartiste, par 9723 voix, contre M. Fleury, candidat républicain qui en obtint 1790. Son élection fut soumise à une enquête parlementaire (mai 1878), et la vérification en fut ajournée. Invalidé le 13 novembre, il ne se représenta pas à l'élection du 2 février 1879. Promu officier de la Légion d'honneur en 1862, il a été fait commandeur le 8 août 1871.

**BOURGOIS** (Siméon), marin français, né le 26 mars 1815, entra au service en 1830, fut promu successivement aspirant en octobre 1831, enseigne

en janvier 1836, lieutenant de vaisseau le 26 avril 1845, capitaine de frégate le 2 décembre 1852, capitaine de vaisseau le 28 août 1858 et contre-amiral le 4 mars 1868. Il commanda, dans l'expédition de Chine, sous l'amiral Charner, une division de canonnières, et occupa les forts de Ta-Kou et Tien-Tsin jusqu'au règlement des indemnités. Nommé, en 1870, au commandement de la station des côtes occidentales d'Afrique, il eut, pendant la guerre franco-prussienne, l'occasion d'offrir le combat à une frégate ennemie qui le refusa et se réfugia à Madère. Depuis, son influence a fait abandonner les comptoirs français de la Côte-d'Or, dont la surveillance coûtait annuellement un grand nombre de soldats et de marins, victimes d'un climat meurtrier. Lors de l'élection du nouveau Conseil d'Etat par l'Assemblée nationale, il fut nommé, le 26 juillet 1872, au quatrième tour de scrutin, conseiller d'Etat, le vingtième sur vingt-deux, par 436 voix sur 540 votants. Désigné par le sort, comme conseiller sortant, il fut renommé par décret du président de la République, le 23 juillet 1875, mais après sa promotion au grade de vice-amiral, le 13 octobre suivant, il prit rang de conseiller d'Etat honoraire et fut ensuite nommé préfet maritime à Brest. Il a été appelé au Conseil d'Etat par décret du 14 juillet 1879. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 10 janvier 1861, il a été fait grand officier le 5 février 1878.

M. Bourgeois a acquis beaucoup de réputation par ses travaux sur la construction du navire moderne et par ses découvertes relatives aux nouveaux propulseurs. Il a partagé avec M. Dupuy de Lôme le prix de l'Académie des sciences, décerné à celui qui aurait fait accomplir le plus de progrès à la machine à vapeur. Il a particulièrement combattu, sur beaucoup de points, les théories météorologiques du capitaine Maury. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Recherches théoriques et expérimentées sur les propulseurs hélicoïdes* (1845, in-8), qui ont contribué à faire adopter l'hélice ; *Rapport à M. Ducos, ministre de la marine, sur la navigation commerciale à vapeur de l'Angleterre* (1854, in-4), travail considérable ; *Mémoire sur la résistance de l'eau au mouvement des corps et particulièrement des bâtiments de mer* (1857, in-4, 3 pl.) ; *Renseignements nautiques recueillis à bord du Duperré et de la Forte, pendant un voyage en Chine* (1860-1862, in-8, avec cartes) ; *Réfutation du système des vents de M. Maury* (1863, in-8) ; *Méthodes de navigation, d'expériences et d'évolutions pratiquées sur l'escadre de la Méditerranée*, sous le commandement de l'amiral Bouet-Willauvez (1867, in-8).

**BOURGUIGNAT** (Edme-Auguste), magistrat français, né à Chaumont (Haute-Marne) le 12 novembre 1819, se fit inscrire comme avocat à la Cour d'appel de Paris en 1844, puis fut avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation de 1847 à 1856. Juge au tribunal de Beauvais en 1859, président du tribunal de Clermont (Oise) en 1867, il est devenu conseiller à la Cour d'appel d'Amiens en 1872.

Il a publié : *Traité de droit rural appliqué* (1852, in-8) ; *Guide du draineur* (1854, in-8) ; *Législation appliquée des établissements industriels* (1858-59, 2 v. in-8) ; *De la Propriété des chemins ruraux* (1866, in-12 ; édit. 1875, in-8) ; *commentaire de la loi sur les sociétés*, avec M. Mathieu (1868, in-8).

**BOURKE** (Robert), homme politique anglais, né à Hayes (comté de Meath) le 11 juin 1827, est le troisième fils du cinquième comte de Mayo. Après

avoir fait ses études au Trinity-College de Dublin, il fut reçu avocat au barreau d'Inner-Temple en 1852 et devint magistrat dans le pays de Galles. En décembre 1868, il fut envoyé à la Chambre des Communes par le parti conservateur de Lynn Régis et réélu en 1874. A cette époque, M. Disraeli, rentrant au ministère, l'appela au poste de sous-secrétaire d'Etat des affaires étrangères. M. Bourke a voyagé en Amérique, dans l'Inde et dans la Terre Sainte, et a publié ses impressions de voyage dans diverses revues. Il a écrit un volume intitulé : *Précédents parlementaires* (Parliamentary Precedents). Il a épousé, en 1863, une fille du marquis de Dalhousie.

**BOURNAT** (Calixte), homme politique français, ancien député, est né le 14 octobre 1814. Avocat, puis avoué à Marseille, il devint membre du Conseil général pour le canton de Peyrolles, puis fut envoyé, comme candidat du gouvernement, au Corps législatif, en 1863, pour la 2<sup>e</sup> circonscription des Bouches-du-Rhône, par 15 717 voix sur 23 591 votants, et en 1869, par 15 005 voix sur 27 410 votants. A la courte session qui suivit, il fut nommé secrétaire de la Chambre. Après le 4 septembre 1870, il entra dans la vie privée. Il s'est cependant porté, comme candidat conservateur, aux élections sénatoriales de janvier 1876, dans les Bouches-du-Rhône, mais il échoua. Chevalier de la Légion d'honneur, il a été promu officier le 4 août 1867.

**BOURET** (Mgr Joseph-Christian-Ernest), prêtre français, est né à Lubro, près de Saint-Etienne de Lugdarès (Ardèche), le 9 décembre 1827. Entré dans la congrégation des prêtres de l'Oratoire, il se fit recevoir docteur en théologie à la faculté de Paris en 1857, avec une thèse sur *l'Origine du pouvoir civil d'après saint Thomas et Suarez* (1857, in-8), et devint professeur de droit ecclésiastique à la Sorbonne. Il prit en outre, en 1858, le diplôme de docteur ès lettres devant la même faculté. Nommé évêque de Rodez par décret du 19 juillet 1871, il a été préconisé le 27 octobre et sacré le 30 novembre de la même année.

A part la thèse citée plus haut et ses *Instructions pastorales* et *Mandements*, Mgr Bourret a publié : *l'Ecole chrétienne de Séville sous la monarchie des Visigoths* (1855, in-8) ; *De Schola Cordubæ christiana sub gentis Omniaditorum imperio* (1858, in-8), thèse latine pour le doctorat ès lettres, et *Essai historique et critique sur les sermons français de Gerson*, d'après les manuscrits inédits de la Bibliothèque impériale et de la Bibliothèque de Tours (1858, in-8), thèse française pour le même doctorat.

**BOUSQUET** (Victor-Alphonse-Jean), homme politique français, député, né à Saint-Hippolyte (Gard), le 20 avril 1839, et fils d'un ancien représentant du peuple de 1848, étudia le droit à la faculté de Paris, fut reçu docteur et s'inscrivit au barreau de Nîmes, dont il devint bâtonnier. Il avait rempli les fonctions de sous-préfet au Vigan du 6 septembre au 21 octobre 1870. Conseiller général pour le canton de Lassalle, il fut élu député, le 20 février 1876, pour la deuxième circonscription de Nîmes, par 14 000 voix, contre M. Portales, candidat monarchiste, qui n'en obtint que 7 200. Il prit place à gauche, vota constamment avec la majorité républicaine, et après l'acte du 16 mai fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre 1877 qui suivirent la dissolution de la Chambre, il fut réélu par 13 522 voix, contre le même concurrent, devenu candidat officiel.

**BOUSQUET** (Charles-Louis-Pierre), littérateur français, né à Paris, le 2 mai 1823, débuta dans la petite presse parisienne, puis alla rédiger, de 1847 à 1853, deux journaux à Boulogne-sur-Mer. Il donna au théâtre de cette ville : *Phébus Bournichon, ou le Neveu de mon oncle*; 1425 *Francs ou l'Étudiant en gage*, vaudevilles en un acte; *Gribouillard aéronaute*, revue en deux actes; *le Corsaire boulonnais*, drame en cinq actes; *le Pêcheur boulonnais*, vaudeville en deux actes. En janvier 1853, il fut attaché au *Pays, journal de l'Empire*, comme secrétaire de la rédaction. On cite encore de lui : *la Garde impériale au camp de Châlons* (1857, in-8).

**BOUSQUET** (Jean-Baptiste-Edouard), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né en 1794, fit ses études à la Faculté de Montpellier et y fut reçu docteur en mai 1815. Il vint exercer sa profession à Paris et fut nommé, en 1820, chef des bureaux de l'Académie de médecine, membre titulaire en 1824 et, après 1830, secrétaire de son conseil d'administration. Depuis de longues années, il dirigeait le service de la vaccine. M. Bousquet a été nommé, le 15 janvier 1832, chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Toulouse, en juin 1872.

On a de lui, entre autres publications : *Traité de la maladie scrofuleuse* (1821, 2 vol. in-8), traduit de l'allemand de Hufeland; *Traité des maladies des yeux* (1820, in-8), traduit de l'italien de Scarpa; *Traité de la vaccine et des éruptions variolueuses* (1833, in-8, nouv. édit., 1848), rédigé sur la demande du gouvernement et couronné par l'Académie des sciences; *Notice sur le cow-pox* (1836, in-4), etc. Il a été un des fondateurs de la *Revue médicale* et a rédigé, de 1836 à 1850, le *Bulletin* de l'Académie de médecine.

**BOUSSINGAULT** (Jean-Baptiste-Joseph-Dieu-donné), savant chimiste et agronome français, membre de l'Institut, ancien représentant, né à Paris, le 2 février 1802, fut élevé à l'École des mineurs de Saint-Étienne. A sa sortie, il fut chargé par une compagnie anglaise d'aller dans l'Amérique du Sud retrouver d'anciennes mines comblées depuis de longues années, de les rouvrir et d'en diriger l'exploitation. Il en profita pour observer une foule de phénomènes particuliers aux régions tropicales; les comptes rendus qu'il rédigea le firent remarquer des savants, notamment de G. de Humboldt, qui alors explorait aussi le nouveau monde. Mais bientôt éclata l'insurrection générale des colonies espagnoles. Arraché à son entreprise industrielle, M. Boussingault fut attaché à l'état-major du général Bolivar. Il parcourut ainsi, en savant plus encore qu'en soldat, outre la Bolivie et la province de Vénézuéla, les contrées situées entre Carthagène et l'embouchure de l'Orénoque.

Lorsqu'il revint en France, il fut nommé professeur de chimie à la Faculté des sciences de Lyon, dont il devint doyen peu de temps après. En 1839, il fut appelé au sein de l'Académie des sciences et vint à Paris, où il obtint une chaire d'agriculture au Conservatoire des arts et métiers.

En 1848, les électeurs du département du Bas-Rhin, où M. Boussingault était un des propriétaires de l'usine de Béchelbronn, l'envoyèrent, le douzième sur quinze, à la Constituante. Il y siégea parmi les républicains modérés. Il devint, par élection, membre du Conseil d'État, dont il fit partie jusqu'au 2 décembre. A partir de cette époque, il renonça à la vie politique et reprit ses travaux favoris, au grand profit de la science et de l'industrie. Il a été promu, le 14 mars 1857, com-

mandeur de la Légion d'honneur, et grand officier, le 23 août 1876.

La chimie, dans ses applications à l'agriculture et à l'élevé des bestiaux, doit beaucoup aux travaux de M. Boussingault, notamment d'excellentes indications sur l'appréciation des engrais par le dosage de l'azote et sur les propriétés nutritives des aliments destinés aux herbivores. C'est lui aussi qui, conjointement avec M. Dumas, a déterminé les proportions des éléments de l'air. Il a donné dans les *Annales de physique et de chimie*, dont il est un des principaux collaborateurs, dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, etc., un grand nombre de mémoires, dont plusieurs ont été réunis sous le titre de : *Mémoires de chimie agricole et de physiologie* (Paris, 1854, in-8). Il a en outre publié un excellent *Traité d'économie rurale* (Paris, 1844, 2 vol. in-8), réédité ensuite sous ce titre : *Agronomie, chimie agricole et physiologie* (1860-1874, 5 vol. in-8), et des *Études sur la transformation du fer en acier* (1875, in-8).

**BOUSSON DE MAIRET** (Emmanuel), littérateur français, né à Salins, le 4 août 1796, a publié divers ouvrages d'éducation et d'histoire dont les principaux sont : *Cours de belles-lettres* (1839, in-8); *Éloge historique et littéraire de l'abbé d'Olivet* (1839, in-8); *le Muséum littéraire* (1841, 2 vol. in-8); *Histoire sacrée* (1847); *Éloge historique du général Lecourbe* (1855, in-8); *Annales historiques et chronologiques de la ville d'Arbois, depuis son origine jusqu'en 1830* (Arbois, 1856, in-8); *les Soirées jurassiennes, ou Épisodes de l'histoire de la Franche-Comté* (1858, in-8). Il a édité les *Mémoires de la république séquanoise*, de L. Gollut (1844-1846), et les *Œuvres* de Rollin. — Il est mort à Arbois, le 11 novembre 1871.

**BOUTAN** (Augustin), administrateur et physicien français, né à Lectoure (Gers), le 4 juin 1820, achéva ses études à Paris au Collège Rollin et fut admis à l'École normale supérieure, dans la section des sciences, en 1840. Reçu agrégé des sciences physiques, en 1845, il a été successivement professeur de physique aux lycées d'Avignon (1843), de Grenoble (1845), de Rouen (1846), de Versailles (1853), et de Saint-Louis (1854). En 1865, il devint proviseur de ce dernier lycée et, en 1868, inspecteur de l'Académie de Paris. Au mois d'octobre 1873, il fut appelé, avec le titre d'inspecteur général de l'instruction publique, à la direction de l'enseignement primaire, qu'il conserva sous les différents ministères qui suivirent, jusqu'au 10 février 1879. A cette date, nommé directeur honoraire, il reentra dans le service actif de l'inspection générale. Officier de l'instruction publique depuis 1853, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 janvier 1876.

M. Boutan a publié, en collaboration avec M. d'Almeida, un *Cours élémentaire de physique* (1862, 2 vol. in-8), avec planches; 4<sup>e</sup> édit., 1874). Il a inséré dans différents recueils périodiques de nombreux articles de critique scientifique, notamment, dans le *Précis analytique* des travaux de l'Académie de Rouen, de 1847 à 1853, une suite de mémoires sur l'électricité atmosphérique, la caléfaction des liquides, la photométrie, etc. \*

**BOUTARIC** (Edgar-Paul), historien et archivist français, né à Châteaudun, le 9 septembre 1829, fit ses classes au collège Bourbon. Élève de l'École d'administration créée par la république de 1848, il fut aussi reçu, en août 1849, à celle des chartes. Letronne, alors directeur de cette École, le fit entrer aux Archives de l'Empire. M. Boutaric a remporté en quelques

années deux prix dans les concours de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, l'un pour une étude sur Philippe le Bel, l'autre pour un travail sur les institutions d'Alphonse, frère de saint Louis. Il a publié sous ce titre : *la France sous Philippe le Bel* (1862, 1 vol. in-8), son mémoire couronné par l'Académie des inscriptions. Un autre ouvrage, *les Institutions militaires de la France* (1863, 1 vol. in-8), a partagé un des prix de l'Académie des sciences morales et politiques. Plus récemment, son ouvrage sur *Saint Louis et Alphonse de Poitiers* (1870, in-8) a obtenu de l'Académie des Inscriptions le prix Gobert (25 août 1871). L'auteur fut élu membre de cette dernière Académie le 25 février 1876, en remplacement de J. Mohl. — Il est mort à Paris le 17 décembre 1877.

**BOUTEILLE** (Jean-Baptiste-Michel-Auguste-Oswald), député français, né le 13 novembre 1825, était maire de Manosque depuis longtemps et conseiller général pour le canton de ce nom, lorsqu'il se présenta, comme candidat républicain, conjointement avec M. Allemand, représentant sortant, aux élections sénatoriales de janvier 1876. Il n'obtint que 114 voix sur 326 électeurs, mais il fut élu député de l'arrondissement de Forcalquier, le 5 mars 1876, par 4390 voix, au scrutin de ballottage, contre M. de Salve, candidat monarchiste. Il fit partie de la majorité républicaine de la nouvelle Chambre et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 4893 voix contre 4596 obtenues par le même concurrent.

**BOUTELIER** (Henri), magistrat français, ancien député, est né à Louhans (Saône-et-Loire), le 23 février 1808. Après ses études de droit, il entra dans la carrière de la magistrature, que son père avait suivie avec distinction. Successivement substitut du procureur du roi à Autun (1831), à Dijon (1833), et procureur du roi à Mâcon (26 septembre 1838), où il se signala par son dévouement lors des inondations de 1840, il fut appelé, en 1841, à faire partie, comme conseiller, de la Cour royale créée à Alger. Il passa à celle de Bourges en 1844 en qualité d'avocat général et prit sa retraite en 1848. Membre du Conseil général du canton de Tournus depuis cette époque, il fut élu député au Corps législatif pour la 4<sup>e</sup> circonscription de Saône-et-Loire, dans une élection partielle, et fut renommé aux élections générales de mai 1869, par 16244 voix sur environ 24 000 votants. M. Boutelier, décoré de la Légion d'honneur en 1845, a été promu officier au 15 août 1869.

**BOUTHIER DE ROCHEFORT** (Jean-Baptiste-Augustin), député français, est né à Semur-en-Brionnais (Saône-et-Loire) le 8 avril 1814. Riche propriétaire et agriculteur, il entra au conseil général pour le canton de Semur, en 1871, et se présenta comme candidat républicain, dans la première circonscription de Charolles (Saône-et-Loire), aux élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés. Il fut élu par 8833 voix, contre M. de Laguiche, représentant sortant, candidat monarchiste, s'inscrivit au centre gauche et vota avec la majorité républicaine. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Combattu énergiquement par l'administration, il a été réélu, le 14 octobre suivant, par 8151 voix, contre 6193 obtenues par M. Cheuzeville, candidat officiel et monarchiste.

**BOUTIOT** (Joseph - Théophile), archéologue français, est né à Vendevre-sur-Barse (Aube), le 20 novembre 1816. Habitant la ville de Troyes, il s'est occupé spécialement d'études archéologiques, géographiques et géologiques se rapportant au territoire de cette ville et du département. Membre de la Société académique de l'Aube depuis 1852, il a été nommé correspondant de la Société des antiquaires de France. L'un de ses travaux, le *Dictionnaire topographique du département de l'Aube*, en collaboration avec M. Socart, a obtenu un des deux prix décernés en 1867 au premier concours solennel des sociétés savantes des départements. — M. Boutiot est mort à Troyes le 7 janvier 1875.

Les publications de cet érudit sont nombreuses; elles consistent, en général, en *Notes et Recherches* très-spéciales sur des points d'histoire, d'archéologie, de géographie, d'hydrologie ou de géologie, d'intérêt local. Nous citerons à part : *Recherches sur les anciennes pestes à Troyes* (Troyes, 1857, in-8); *Lettres missives de Henri IV*, conservées dans les archives municipales de Troyes (Ibid., 1857, in-8); *Notice historique sur Vendevre* (Ibid., 1861, in-8); *Études sur la géographie ancienne, appliquées au département de l'Aube* (Troyes et Paris, 1861, in-8, avec carte); un supplément au *Répertoire archéologique du département de l'Aube*, avec M. E. Socart (Ibid., 1861, in-4); *Histoire de l'instruction publique et populaire à Troyes pendant les quatre derniers siècles* (Ibid., 1865, in-8, 4 pl.); *Histoire de la ville de Troyes et de la Champagne méridionale* (1870-74, 4 vol. in-8). M. Boutiot a collaboré au *Dictionnaire des communes de France*, de M. Joanna, à la *Revue agricole régionale de Troyes*, etc.

**BOUTMY** (Émile), publiciste français, né à Paris en 1835, est le fils de l'un des fondateurs de la *Presse*. Après de brillantes études, il débuta dans ce journal par des articles de politique et de littérature, et suivit M. de Girardin à la *Liberté* en 1866. Appelé par M. Emile Trélat à concourir à la fondation de l'École spéciale d'architecture, M. Boutmy y professa les cours d'histoire des civilisations et d'histoire comparée de l'architecture. Il a contribué surtout à la création de l'École libre des sciences politiques qu'il dirige et où il s'est chargé des cours d'histoire constitutionnelle comparée. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1871.

On doit à M. Emile Boutmy : *Introduction au cours d'histoire comparée de l'architecture* (1869, in-8), et *Philosophie de l'architecture en Grèce* (1870, in-18).

**BOUTOWSKI** (Alexandre), économiste russe, est né à Saint-Petersbourg, en 1814. Après avoir rempli divers postes dans l'administration, il reçut le titre de conseiller d'État et fut envoyé à Paris, comme agent officiel du ministère des finances. Membre de la Société impériale d'agriculture de Moscou, il a publié un important *Essai sur la richesse nationale et les principes de l'économie politique* (Saint-Petersbourg, 1847, 3 vol. in-8, en langue russe); il y développe les théories de Smith et de Rossi, avec des vues nouvelles applicables spécialement à son pays.

**BOUTRON-CHARLARD** (Antoine-François), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, le 2 décembre 1796, a dirigé longtemps une des principales officines de cette ville. Ses travaux, insérés en grande partie dans les recueils scientifiques, le firent admettre, en 1824, à l'Académie. Ancien membre du conseil de salubrité de Paris, il a été nommé

chevalier de la Légion d'honneur le 28 avril 1841, et promu officier le 11 août 1866.

On a de lui : *Traité des moyens de reconnaître les falsifications des drogues simples et composées* (1823, in-8), avec M. Bussy; *Manuel des eaux minérales naturelles* (1837, in-8), avec M. Patissier; *Analyse chimique des eaux qui alimentent les fontaines publiques de Paris* (1848, in-8), etc. Il a inventé, en 1854, un instrument appelé *hydrotimètre*, pour déterminer la composition des eaux et à propos duquel il a publié son *Hydrotimétrie* (1856, in-8, 3<sup>e</sup> édit. 1862). M. Boutron a publié avec M. Rathery *Mlle de Scudéry, sa vie et sa correspondance* (1873, in-8), d'après les originaux faisant partie de sa riche collection d'autographes.

**BOUVENNE** (Ernest-Aglaüs), archéologue français, né à Paris, le 5 février 1829, a publié les notices suivantes : *Piscine de l'église d'Ahun (Creuse)*, (1860, br, in-8); *Essai sur l'église Saint-Hippolyte à Paris* (1863, in-8), complété par de *Nouvelles recherches* (1866, in-8); *Essai historique sur les lanternes des morts* (1864, in-8); *la Légende de sainte Wilgeforte* (1866, in-8); *les Monogrammes historiques d'après les monuments originaux* (1870, in 12), intéressant travail sur un point négligé jusqu'ici; *Catalogue de l'Œuvre gravé et lithographié de R. P. Bonington* (1873, in-8, avec portraits et pl.). M. Bouvenne a gravé un certain nombre d'eaux-fortes, notamment des *ex-libris*, dont il s'est formé une très-riche collection.

**BOUVET** (François-Joseph-Françisque), publiciste français, ancien représentant du peuple, né à Vieu-d'Izenave (Ain), le 5 août 1799, servit le parti libéral par ses écrits philosophiques et littéraires. Son premier ouvrage : *Loisirs de la solitude, ou Poésies et nouvelles* (Paris, 1828, in-8), fut vendu au profit des Grecs. Il publia ensuite *République et Monarchie, ou Principes d'ordre social* (Paris, 1832, in-8); *Du Principe de l'autorité en France et de la limite des pouvoirs; conciliation des partis* (Paris, 1839, in-8); *Du Catholicisme, du protestantisme et de la philosophie en France*, en réponse à M. Guizot (Nantua et Paris, 1840, in-8); *Du Rôle de la France dans la question d'Orient; Congrès universel et perpétuel à Constantinople* (2 éditions, Nantua, 1840, broch. in-8); *Aux Députés et aux journaux de l'opposition; Appel à l'union* (Paris, 1844, broch. in-8); *les Ultramontains et les gallicans devant la nation, ou Nécessité pour la France de se séparer de Rome* (1845, in-12); *De la Confession et du célibat des prêtres* (1845), etc.

M. Francisque Bouvet, rédacteur de la *Revue indépendante*, fonda le *Réveil de l'Ain*, où il développa ses idées sur la paix universelle. Après la révolution de Février, élu, le troisième sur neuf, représentant de l'Ain à la Constituante, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée. Réélu, le premier sur huit, à la Législative, il fit à la politique du président la même opposition. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il ne sortit de la retraite que pour réclamer, dans les débats soulevés par la question d'Orient, la formation d'une sorte de conseil amphictyonique dont l'arbitrage terminerait à l'amiable les différends des puissances rivales. Il accepta plus tard les fonctions de consul. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 13 août 1861. — Il est mort à Lyon le 1<sup>er</sup> décembre 1871.

M. Bouvet a publié depuis le rétablissement de l'Empire : *la Turquie et les cabinets de l'Europe depuis le xv<sup>e</sup> siècle* (1854, in-18); *la Guerre et la*

*civilisation* (1856, in-18); *Napoléon III et la France dans la question romaine* (1860, broch. in-8); *Du Pape* (1863, in-8), sous le pseudonyme de Philothète; *le Problème européen* (1866, broch. in-8); *les Athènes et les théologiens au concile œcuménique* (1868, in-8), etc.

Un de ses parents, M. Aristide BOUVET, médecin à Ambérieux, représentant à l'Assemblée législative, pour le même département, et qui siégeait à l'extrême gauche, est mort à Ambérieux le 27 juin 1876.

**BOUVIER** (Sauveur-Henri-Victor), chirurgien français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, le 22 janvier 1799, fit ses études médicales dans cette ville et fut élève de Bécлар, qui l'associa à ses travaux. Docteur en 1823, il obtint, par la voie du concours, un service à la Salpêtrière et le titre d'agrégé à la Faculté. Forcé par sa santé de renoncer à cette carrière, il embrassa la spécialité de l'orthopédie et acheta en 1825 un établissement à Chaillot. Il obtint, en 1837, pour ses procédés, un prix de 6000 francs à l'Académie des sciences. Il a contribué aux progrès de la méthode de ténotomie sous-cutanée. M. Bouvier fut, depuis 1839, un des membres les plus actifs de l'Académie de médecine et de la Société de chirurgie. Médecin en chef de l'hôpital des Enfants, il a été décoré de la Légion d'honneur le 29 avril 1838. — Il est mort à Paris le 21 novembre 1877.

Le docteur Bouvier est auteur d'importants travaux scientifiques. Nous citerons : *Recherches sur quelques points d'anatomie et de physiologie*, etc. (1823), thèse inaugurale; *Étiologie des difformités en général et des déviations de l'épine en particulier*, travail couronné par l'Institut; *Mémoire sur les causes et le traitement du pied-bot*; divers autres mémoires lus à l'Académie, entre autres celui sur *la Surditité* (1852); *Leçons cliniques sur les maladies chroniques de l'appareil locomoteur* (1858, in-8, avec atlas).

**BOUVIER** (Alexis), romancier et auteur dramatique français, né à Paris, le 15 janvier 1836, d'une famille d'ouvriers bronziens, apprit le métier de ciseleur et l'exerça jusqu'en 1863, tout en consacrant ses loisirs à compléter son instruction. A cette époque, ses premiers succès de chansonnier et de vaudevilliste lui permirent de se livrer au théâtre et à la littérature. Outre une chanson démocratique, longtemps populaire dans les cafés-concerts (*la Canaille*), M. Bouvier est l'auteur, seul ou en collaboration, d'une dizaine d'opérettes représentées sur de petites scènes de genre. Il a obtenu de plus réels succès avec les romans suivants : *les Pauvres* (1870, in-18); *les Soldats du désespoir* (1871, in-18); *Auguste Manette* (1872, in-18), emprunté à une cause judiciaire du premier Empire et dont l'auteur a tiré, avec la collaboration de M. Léon Beauvallet, un drame en cinq actes, sous le même titre; *les Drame de la forêt* (1873, in-18); *le Mariage d'un forçat* (1873, in-18), qui a fourni à M. Bouvier et à M. Elie Brault le sujet d'un autre drame joué au théâtre Cluny (1878), etc.

**BOUZIQUE** (Étienne-Ursin), ancien représentant du peuple français, né à Châteauneuf-sur-Cher, le 7 janvier 1801, fit ses études au collège de Bourges et son droit à Paris. Inscrit au barreau de Bourges, il consacra ses loisirs à l'étude et publia *Les VIII<sup>e</sup>, IX<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> satires de Juvénal*, traduites en vers français (Paris, 1825, in-8); il a donné depuis une traduction complète, avec le texte en regard (1843, in-8; 1854, in-8). Avant et après la révolution de 1830, il fit partie de l'opposition radicale et fut élu, en 1833, membre du Conseil

général, où il ne cessa de combattre l'administration. En 1848, il fut nommé par acclamation maire de la ville de Bourges et fut élu, le premier sur sept, représentant à la Constituante, à la presque unanimité des suffrages. Membre du comité de la justice, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il se trouva dans les rangs de l'opposition républicaine, jusqu'aux derniers jours de la Constituante. Réélu, le deuxième sur six, à la Législative, il se rapprocha de l'extrême gauche. Après avoir protesté, le 2 décembre, contre le coup d'État, il se retira de la vie politique. M. Bouzique a fait paraître depuis un volume de vers intitulé : *Théâtres et souvenirs* (Paris, 1857, in-18). Il avait donné autrefois : *Servius Tullius*, tragédie en 5 actes (1826). — Il est mort à Châteaufort, le 18 août 1877.

**BOVY** (Jean-François-Antoine), graveur français d'origine étrangère, né à Genève, en 1803, vint étudier à Paris, où il fréquenta l'atelier de Pradier et débuta, comme graveur, au Salon de 1831. Il a exposé un assez grand nombre de médailles et médaillons exécutés d'après des commandes officielles : *le Jubilé de la réformation* (1835); *la Loi des chemins de fer* (1845); *François Arago, l'Impératrice, Prix pour les beaux-arts, Agrandissement du Luxembourg, le duc de Plaisance, le baron Cuvier, Napoléon I<sup>er</sup>, Gæthe, Liszt, Chopin, Paganini, le général Dufour*, etc. (1855); *la Bataille de l'Alma* (1857); *Médaille de l'Exposition universelle de 1855* (1859); *Médaille du mariage de S. A. I. le prince Napoléon*, face et revers : clichés en bronze, acquis au ministère d'État (1861); *Portrait de M. l'Impératrice*, médaillon plâtre; *Portrait de M. Soret, numismate*, médaille bronze (1863); *Portrait du Prince impérial*, médaille bronze (1864); *le général Dufour*, médaillon, bronze (1866); *le Prince Impérial*, médaille face et revers bronze, et quatre médailles commémoratives à l'Exposition universelle de 1867. M. A. Bovy a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1835, une 3<sup>e</sup> en 1855 et la décoration le 14 septembre 1843. — Il est mort à Genève en septembre 1877.

**BOWEN** (Francis), philosophe américain, né à Charlestown (Massachusetts), le 8 septembre 1811, fit ses études à l'université de Cambridge. De 1835 à 1839, il resta dans cette université, en qualité de répétiteur de philosophie et d'économie politique. Depuis 1843 jusqu'en 1853, il dirigea une des principales revues des États-Unis, le *North American Review*. Il attira ensuite l'attention par des articles sur la question hongroise, entièrement opposés à l'enthousiasme populaire d'alors, que la présence de M. Kossuth aux États-Unis avait porté jusqu'au comble. Il a été appelé à une chaire de philosophie morale et d'économie politique à Harvard-College.

On a de lui plusieurs ouvrages estimés : *Essais critiques sur l'histoire et la condition présente de la philosophie spéculative* (Critical Essays on the history and present condition of speculative philosophy, Boston, in-12, 1842); *Discours sur l'application de la métaphysique et de la morale à la démonstration de la religion* (Lectures on the application of metaphysical and, etc., *ibid.*, in-8, 1849), et plusieurs volumes de la *Biographie américaine* de Sparks.

**BOWEN** (sir George-Ferguson-Bowen), administrateur anglais, est né en 1821. Il fit ses études à Oxford, entra au barreau, puis fut nommé, en 1847, président de l'université de Corfou, poste dont il se démit en 1851. Il devint en 1854 premier secrétaire du gouvernement des îles

Ioniennes, puis, en 1859, capitaine-général, gouverneur et vice-amiral de Queensland en Australie, et en 1867 gouverneur de la Nouvelle-Zélande. En 1860, il fut promu chevalier grand-croix de l'ordre de Saint-Michel et Saint-George. Sir George Bowen a épousé, en 1856, la comtesse Diamantina, fille unique du comte Candiano Roma, président du sénat ionien. Il a écrit : *Ithaque en 1850; le Mont Athos; la Thessalie, l'Épire*, etc.

**BOWLES** (sir George), général anglais, né en 1787, à Heale-House (comté de Wilts), obtint à dix-sept ans un brevet d'enseigne aux Culdstream-guards, fit en Allemagne ses premières armes sous la conduite de lord Cathcart (1805), assista au siège de Copenhague, fut envoyé en Espagne, où il servit avec distinction de 1808 à 1814, prit part à la campagne de Waterloo et resta en France avec l'armée d'occupation, jusqu'en 1818, époque où il alla remplir au Canada les fonctions de secrétaire militaire du duc de Richmond. Il servit aux Indes, comme député-adjutant-général, de 1820 à 1825, puis au Canada, de 1837 à 1843. Durant l'insurrection de 1838, il commanda les troupes qui agirent sur la frontière des États-Unis et déploya beaucoup de vigueur contre les rebelles. Devenu major général, il reentra en Angleterre et fut, de 1845 à 1851, directeur de la maison de la reine. Lorsqu'il résigna cette charge, il fut nommé lieutenant gouverneur de la Tour de Londres et chevalier commandeur de l'ordre du Bain. En 1854, il fut promu au grade de lieutenant général, mis à la tête du 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie des Indes, et en 1862 nommé général. — Il est mort à Londres le 21 mai 1876.

**BOWMAN** (William), chirurgien anglais, né à Nantwich en 1816, fit ses études au King's College de Londres et commença à exercer la médecine dans cette ville. En 1842, il obtint, pour ses travaux de physiologie, une médaille de la Société royale dont il est devenu plus tard un des principaux membres. Il appartient, en outre, comme membre ou correspondant, à une foule de Sociétés savantes médicales, anglaises ou étrangères. Il a été nommé chirurgien de l'hôpital ophthalmologique de Moorfields, à Londres, de l'hôpital du King's College, et professeur de physiologie, d'anatomie normale et pathologique au même collège.

M. W. Bowman a écrit, avec le docteur Todd, *l'Anatomie physiologique et la physiologie de l'homme* (The physiological Anatomy and Physiology of man); puis d'importants travaux sur la chirurgie des yeux, tels que des *Observations sur les pupilles artificielles* (Obs. on artif. Pupils), et divers mémoires dans les recueils spéciaux.

**BOWRING** (sir John), homme politique et littérateur anglais, né à Exeter (comté de Devon), le 17 octobre 1792, était fils d'un honorable manufacturier, qui l'associa quelque temps à ses affaires. Issu d'une famille de vieux puritains, il se prononça de bonne heure, dans la presse et dans les assemblées politiques, contre les lois qui avaient frappé les dissidents d'incapacité politique. Il se fit connaître en exposant dans la *Revue de Westminster*, dont il fut l'éditeur de 1825 à 1830, les principes utilitaires de son maître, Jérémie Bentham; lié avec lui d'une étroite amitié, il fut chargé d'exécuter ses dernières volontés et de préparer l'édition de ses *Œuvres complètes*. En 1840, il a donné une traduction française des *Sophismes parlementaires* (Paris, in-8).

M. Bowring a enrichi la littérature anglaise de traductions de chants populaires anciens et modernes recueillis sur les lieux mêmes et dans presque toutes les contrées de l'Europe. Il a suc-

cessivement publié : *Choix de poésies russes* (Specimens of the russian poets, 1821-1823); *Anthologie javanaise* (Batavian anthology, 1824); *Choix de poésies polonaises* (Specimens of the polish poets, 1827); *Chants populaires de la Serbie* (Servian popular Songs, 1827); *Poésies de la Hongrie* (Poetry of the Magyars, 1830); *Anthologie des Tchèques* (Cheskan anthology, 1832); *Romanceros d'Espagne* (Ancient poetry and romances of Spain, 1834), etc.

M. Bowring, attaché au parti whig, fut mis, dès 1832, en rapport avec le gouvernement de lord Grey et obtint dès lors, sous divers ministères, des missions en pays étrangers, relatives à des questions industrielles et commerciales. Parmi les rapports qu'il a rédigés et qui furent très-remarqués, nous citerons les suivants : *Relations commerciales entre la France et l'Angleterre* (On the commercial relations between France and England; 1834 et 1835, 2 vol. in-fol.), en collaboration avec M. Villiers; *Commerce et fabriques de la Suisse* (On the commerce and manufactures of Switzerland, 1836, in-fol.), où il défend les avantages de la liberté commerciale; *l'Égypte, Candie, et statistique industrielle de la Syrie* (On Egypt, Candia, on commercial statistics of Syria, 1840, 2 vol. in-fol.); *De l'Association douanière allemande* (On the prussian commercial union, 1840, in-fol.).

Élu membre de la Chambre des Communes pour Kilmarnock (1835), M. Bowring fut réélu en 1841 pour Bolton; mais, en 1849, il accepta les fonctions de consul britannique à Canton. En 1854, il fut nommé commandant en chef, gouverneur et vice-amiral à Hong-Kong, surintendant du commerce en Chine, et fait chevalier. Il envoya à Siam une mission qui aboutit au traité de mars 1855. Lors des événements de novembre 1856, il prit vis-à-vis des autorités de Canton une attitude d'une extrême énergie et donna l'ordre à sir M. Seymour de bombarder la ville; approuvé par lord Palmerston, blâmé par le vote des Communes, il fut rappelé en Angleterre à la fin de mars 1857. On a publié de lui la même année : *le Royaume de Siam et ses habitants* (Kingdom of Siam and its people, 1857, 2 vol. in-8). Il avait visité deux ans auparavant ce pays. En 1860, il fut nommé député-lieutenant de Devon. — Sir John Bowring est mort à Londres le 23 novembre 1872.

**BOWYER** (George, 7<sup>e</sup> baronnet), juriconsulte écossais, né en 1811, à Radley-Park (comté de Berks), fit ses études à l'université d'Oxford, reçut le diplôme de docteur ès lettres et fut admis au barreau par l'École de Middle-Temple. Plusieurs ouvrages sur le droit national ou étranger lui ont acquis de la réputation; nous citerons une dissertation sur les *Institutions municipales des républiques italiennes* (On the statutes of the italian cities); des commentaires sur le *Droit constitutionnel de l'Angleterre* (On constitutional law of England) et sur le *Droit civil moderne* (On the modern civil law). On trouve aussi de nombreux articles de lui dans les recueils de législation et de jurisprudence. Député du bourg de Dundalk en 1852, il se déclara partisan de la politique libérale et vota pour le bill de réforme en 1859. Il a été depuis nommé député-lieutenant du comté de Berks.

**BOYER** (Marie-François-Charles-Ferdinand), homme politique français, député, est né à Nîmes le 12 octobre 1823. Avocat distingué, jouissant d'une grande clientèle, et ancien bâtonnier, il se présenta aux élections générales de février 1871 et fut élu représentant pour le département du

Gard, le cinquième sur neuf, par 54 522 voix. Il siégea à l'extrême droite, vota toutes les mesures contraires à l'établissement du régime républicain, et repoussa les lois constitutionnelles. Il avait pris une part assez active à la discussion d'un certain nombre de projets de lois. Aux élections de février 1876, il fut élu député dans la première circonscription de Nîmes, comme candidat légitimiste et catholique, par 6889 voix, contre 6 491 réunies par ses deux concurrents républicains. Il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui accordèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie. Candidat officiel, aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 9064 voix contre M. Manse, candidat républicain. \*

**BOYER** (Hippolyte), archéologue français, né à Bourges le 23 octobre 1822, conservateur de la bibliothèque de cette ville et président de la Société historique du Cher. Il a publié : *Histoire des imprimeurs et libraires de Bourges* (Bourges, 1854, in-8); *Guide de l'étranger dans Bourges* (ibid, 1855, in-18), en collaboration avec M. le baron de Girardot; *Notes historiques sur les confréries d'archers, arbalétriers et arquebusiers de la ville de Bourges* (ibid, 1857, in-8); *Un Ménage littéraire en Berry au seizième siècle* (ibid, 1859, in-8); *César chez les Bituriges* (ibid, 1865, in-8). M. H. Boyer a collaboré activement à la *Nouvelle biographie générale* et préparé, pour la collection de *Dictionnaires topographiques* publiés par l'Etat, celui du département du Cher. \*

**BOYSSET** (Charles), homme politique français, député, né à Chalon-sur-Saône, le 29 avril 1817, était avocat et appartenait à la démocratie avant etc, lorsque éclata la révolution de Février. Nommé procureur de la République, il fut révoqué quand le parti modéré arriva au pouvoir et se porta candidat à l'Assemblée législative, dans le département de Saône-et-Loire où il fut élu le quatrième sur douze représentants. Il vota avec la gauche et, au coup d'Etat du 2 décembre, fut arrêté et exilé. Il ne rentra en France qu'en 1867. Il se présenta sans succès aux élections générales de mai 1869 pour le Corps législatif, dans une des deux circonscriptions de Chalon-sur-Saône, comme candidat de l'opposition radicale. Le 8 février 1871, aux élections pour l'Assemblée nationale, il obtint, sans être élu, 46 876 voix; mais, le 2 juillet suivant, il en réunit 69 746 et alla siéger à l'extrême gauche. Parmi les motions qu'il a proposées ou soutenues, on a remarqué celle de la suppression du budget des cultes. Il vota toutes les propositions propres à établir le gouvernement de la République et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Le 20 février 1876, il fut élu député de la première circonscription de Chalon-sur-Saône par 10 907 voix, contre 4 638 données à M. de la Chaise, candidat conservateur. M. Boysset siégea de nouveau à l'extrême gauche et fut un des 363 qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Le 14 octobre suivant, il fut réélu dans la même circonscription par 11 941 suffrages; son concurrent, M. Thénard, candidat officiel et bonapartiste, en réunit 4 327. Il a été, en 1878, rapporteur du budget de l'instruction publique pour 1879.

Outre sa collaboration à la presse politique, notamment au *Peuple* de Proudhon, on doit à M. Boysset un livre assez important de propagande libérale et de morale philosophique, le *Catéchisme philosophique du XIX<sup>e</sup> siècle* (1868, in-18).



**BOZERIAN** (Jules-François JEANNOTTE-), avocat et sénateur français, né à Paris, le 28 octobre 1825, d'une famille à laquelle appartient, sous le premier Empire, un relieur célèbre, fit de brillantes études au lycée Louis-le-Grand, et commença son droit. Il s'essaya ensuite dans la littérature morale à l'usage de la jeunesse, reprit ses études de droit en 1851, sous la direction de M. Émile Ollivier, son ancien condisciple, et débuta en 1852, comme avocat, dans le procès du complot de l'Opéra-Comique, où il plaida pour l'étudiant Laugardière. Sa notoriété s'accrut en 1856, à la suite du procès constitutionnel de l'association protestante de Vendôme, qu'il perdit en première instance, mais gagna en appel. Cette affaire popularisa assez son nom dans le Vendômois pour le faire élire membre du Conseil général de ce département en 1861. Il était, depuis un an, avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation. Il soutint alors d'importants pourvois criminels : ceux de La Pummeraye, de Troppmann, etc., et fut choisi comme défenseur de la famille Lesurques, lors de la demande en révision portée devant la Cour suprême. Aux élections du 8 février 1871, il fut élu représentant du Loir-et-Cher à l'Assemblée nationale, le premier sur cinq, par 32 462 suffrages, et siégea au centre gauche.

Dans les nombreuses discussions financières et juridiques auxquelles il prit part, M. Bozerian proposa, entre autres mesures, de déférer au jury la connaissance des délits politiques commis par la voie de la presse, de modifier la loi sur les brevets d'invention, d'appliquer à la rente 5 pour 100 les dispositions de la loi de 1862, etc. Il adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Le 30 janvier 1876, il fut élu sénateur du Loir-et-Cher, le premier sur deux, par 212 voix sur 351 électeurs, et prit place à la gauche républicaine. Il vota contre la dissolution de la Chambre, après l'acte du 16 mai 1877. Il fut réélu lors du premier renouvellement triennal du 5 janvier 1879, le premier sur deux, par 298 voix sur 346 votants. Depuis le 8 octobre 1871, il a été plusieurs fois président du Conseil général de Loir-et-Cher, où il représente le canton de Vendôme. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 20 octobre 1878.

M. Bozerian a publié : *Noir et blanc*, vie et aventures de Pierrrot et d'Arlequin, racontées aux enfants (1850, in-8) ; *la Bourse, ses opérateurs et ses opérations, appréciés au point de vue de la loi, de la jurisprudence et de l'économie politique et sociale* (1858, 2 vol. in-8), ouvrage écrit à l'occasion du procès des agents de change et des coulissiers. Il a aussi fait paraître dans le bulletin de la Société archéologique du Vendomois une biographie de Ronsard. Membre et président, depuis 1862, de la Société religieuse l'Alliance chrétienne, il a prononcé dans les séances publiques de cette association plusieurs discours remarquables, entre autres, en 1857, un parallèle entre Fénelon et le pasteur américain Channing. Il a en outre collaboré à différents recueils de jurisprudence et traité spécialement les questions de propriété industrielle et de brevets d'invention.

**BRABANT** (Jean-Baptiste), homme politique belge, né à Namur, en 1802, fut élu au congrès national de 1830 et se prononça pour la monarchie constitutionnelle. Envoyé à la Chambre des représentants par le district de Namur, qui la constamment réélu depuis 1831 jusqu'en 1848, il fut un des membres les plus actifs du parti catholique, et en même temps un des défenseurs constants de la nationalité belge. Parmi les propositions émanées de son Initiative, on mentionne le projet de loi tendant à ériger l'université catholique

de Louvain en personne civile (10 février 1841) et connu sous le nom de proposition Du Bus-Brabant. On a remarqué ses efforts pour diminuer le budget de la guerre, en vertu de ce principe, « que le principal élément de la défense d'un État est dans le bien-être des populations, dans leur affection pour leur gouvernement. » La victoire du parti libéral, en 1847, jeta M. Brabant dans l'opposition. Non réélu après la dissolution de la Chambre en 1848, il rentra dans la vie privée. — Il est mort à Namur, en avril 1872.

**BRACHELLI** (Hugues-François), statisticien autrichien, né à Brünn (Moravie), le 11 février 1834, étudia la philosophie, le droit et l'économie politique à l'Université de Vienne, et s'appliquant de bonne heure aux recherches statistiques et géographiques, commença dès l'âge de dix-neuf ans ses publications sur ces matières. Entré, en 1855, à la direction de la statistique administrative, il fut nommé, en 1860, professeur extraordinaire, et, en 1863, professeur ordinaire de statistique et de droit constitutionnel et administratif à l'École technique supérieure de Vienne. Lors de la fondation des nouvelles écoles militaires, il eut une chaire de statistique et de droit public austro-hongrois, dans le haut enseignement de l'infanterie, de l'artillerie et du génie. En février 1872, il fut nommé président du nouveau département de la statistique.

Les travaux de statistique et de géographie politique de M. Brachelli sont considérables et nombreux, et mettent pour la plupart en œuvre des documents puisés aux sources officielles. Nous citerons à part : *les Etats de l'Europe* (die Staaten Europas, Brünn, 1853, 3<sup>e</sup> éd., 1875), travail remarquable d'un débutant, complété plus tard par *les Etats allemands* (deutsche Staatenkunde; Vienne, 1856, 2 vol.), dont l'auteur a détaché *la Statistique de la monarchie autrichienne* (Statistik der Oester. Monarchie; Ibid., 1857). Viennent ensuite des travaux de description géographique et de statistique sur *la Turquie et la Grèce* (1858), *l'Empire d'Autriche* (1861), *le Royaume de Prusse et les Etats secondaires de l'Allemagne* (1861-1864), *la Suisse* (1870), *l'Italie* (1871), etc. ; puis une série d'*Esquisses statistiques* (Statist. Skizzen; Leipzig, 1874, etc.).

**BRACHET** (Auguste), philologue français, né à Tours le 29 juillet 1845, étudia la philologie sous Diez et M. Littré, fut attaché, en 1864, à la Bibliothèque nationale, et débuta par une série de travaux sur les langues et les littératures du moyen âge : *Études sur les trouvères tourangeaux du treizième siècle* (1865, in-8) ; *Du rôle des voyelles latines atones dans les langues romanes* (Leipzig, 1866, in-8) ; *Dictionnaire des doublets* (1867, in-8), couronné, en 1868, par l'Académie des inscriptions. En 1870, M. Brachet fut nommé professeur de philologie romane à l'École des hautes études. Chargé, en 1871, d'une mission scientifique dans les Universités anglaises, il a été l'année suivante nommé examinateur et professeur de langue et de littérature allemandes à l'École polytechnique.

Les deux principaux livres de M. Brachet : *Grammaire historique* (1867, in-18; 13<sup>e</sup> éd., 1875) et *Dictionnaire étymologique de la langue française* (1870, in-18, 7<sup>e</sup> éd., 1875), ont été couronnés l'un et l'autre par l'Académie française. Le premier a été traduit en anglais sous la direction de Max Müller. Collaborateur de diverses revues spéciales et du *Journal des débats*, M. Brachet a entrepris, avec M. G. Paris, la traduction de la *Grammaire comparée des langues romanes* de Fréd. Diez (1873-1874, fascicules III, in-8).

**BRACHVOGEL** (Albert-Émile), littérateur allemand, né à Breslau, le 29 avril 1824, se crut d'abord une vocation pour la carrière d'acteur, s'essaya sans succès sur des théâtres de Vienne, puis repartit, à l'Université de sa ville natale, ses études littéraires restées incomplètes, et en 1847, se fixa à Berlin. En 1853, ayant perdu sa fortune, il devint secrétaire d'un théâtre qui fit faillite au bout de quelques années; il y fit jouer pourtant un drame, *Narcisse* (1856), dont le succès de représentation et de lecture fut très-grand dans toute l'Allemagne. Il donna, avec moins d'éclat, un certain nombre d'autres pièces : *Mon de Caus* (1859); *l'Usurpateur* (1860); *la Princesse de Montpensier* (1865); *l'École des harpes* (1869); *les Vieux Suédois* (1874), etc.

M. Brachvogel s'est ensuite fait connaître comme romancier d'un esprit facile et fécond. De ses très-nombreuses compositions appartenant pour la plupart au genre historique, nous nous bornerons à citer : *Friedmann Bach* (1858, 3 vol.), *Benoni* (1860, 3 vol.), *le Fripier* (1862, 2 vol.), *Un nouveau Falstaff* (1862, 3 vol.), *Schubart et ses contemporains* (1863, 4 vol.), *Beaumarchais* (1865, 4 vol.), *William Hogarth* (1866, 3 vol.), *l'Allemand Michel* (1868, 4 vol.), *Louis XIV ou la Comédie de la vie* (1870, 4 vol.), *l'Enigme de Hildburghausen* (1873, 4 vol.). Il a publié en outre une série de biographies sous ce titre : *les Hommes de l'Allemagne nouvelle* (die Mænnen der Neuen deutschen Zeit, Hanovre, 1872-1875, t. I-IV), et fait imprimer un recueil de *Poésies lyriques* (Lieder und lyrische Dichtungen, Berlin, 1861); il a donné encore une suite d'*Études dramatiques* (Theatralische Studien, Leipzig, 1863) et commencé une édition de ses *Œuvres choisies* (Ausgewählte Werke, Berlin, 1873). — M. Brachvogel est mort à Berlin, le 27 novembre 1878. \*

**BRACKENBURY** (Charles-Booth), officier anglais, né à Bayswater le 7 novembre 1831, fit ses études militaires à Woolwich, et entra dans l'artillerie où il fut nommé capitaine en premier en 1855, pendant le siège de Sébastopol. Il suivit, avec l'armée prussienne, la campagne de Bohême en 1866, et plus tard, en France, avec le prince Frédéric-Charles, la campagne du Mans en 1871.

Il a publié plusieurs ouvrages militaires, entre autres : *les Forces constitutionnelles de la Grande-Bretagne* (the const. forces of great Britain); *la Campagne d'hiver du prince Frédéric-Charles en 1870-1871* (the Winter campaign of Prince F.-C.), et *Réformes dans l'armée française* (Reforms in the French Army, 1874).

**BRACKENBURY** (Henry), officier anglais, né à Bolingbroke, comté de Lincoln, le 1<sup>er</sup> septembre 1837, entra dans l'artillerie en 1856 et servit presque aussitôt contre l'insurrection de l'Inde en 1857-1858. Rentré en Angleterre, il fut attaché à l'École de Woolwich, où il devint professeur d'histoire militaire. Pendant la guerre franco-allemande, il fut le principal représentant de la Société anglaise de secours aux blessés, et reçut, de l'empereur d'Allemagne, la décoration de la Croix de fer, du gouvernement français, celle d'officier de la Légion d'honneur, et du gouvernement bavarois, celle de chevalier de première classe de l'ordre de Saint-Michel. En 1873, il fit la campagne contre les Achantis, comme secrétaire militaire de sir Garnet Wolsley.

Le major H. Brackenbury a publié : *Fantis et Achantis* (Fanti and Ashanti, 1873) et un *Récit de la guerre des Achantis* (Narrative of the Ashanti war), ainsi que divers mémoires archéologiques et militaires dans les périodiques.

**BRACQUEMOND** (Joseph-Félix), peintre et graveur français, né à Paris le 22 mai 1833, élève de M. Joseph Guichard, débuta au Salon de 1852 par un portrait de *M<sup>me</sup> B...* dessin, et reparut dès lors presque à chaque Salon, le plus souvent avec une ou plusieurs planches à l'eau forte qui ont été très-remarquées. Parmi ses dessins, pastels et peintures, nous citerons : *Portrait de l'auteur*, au crayon noir (1852 et 1855); portrait de *M<sup>me</sup> A...* aux trois crayons (1857); une série de portraits à l'huile, entre autres celui de *M. Auguste Vacquerie* (1867); *Don Juan et le pauvre*, tableau (1869). Comme aquarelliste, il a produit par centaines les planches dues à sa propre inspiration ou gravées d'après d'autres artistes; parmi les premières, nous nous contenterons de mentionner : le *Portrait de l'auteur*, d'après le dessin exposé en 1853; *Margot la critique*; *le Haut d'un battant de porte*; *Sarcelle*; *Ils allaient dodelinant de la tête...*; seize compositions pour une édition de Rabelais; un certain nombre de frontispices ou d'illustrations de livres; des portraits (*Baudelaire*, *Méryon*, *Chenavard*, *Delacroix*, *Duchesne aîné*, *Ed. Manet*, *E. et J. de Goncourt*, *Robert*, *Ed. Edwards*, etc.). M. Bracquemond a reproduit de nombreux tableaux ou dessins d'après Ingres, Delacroix, Bonington, Turner, Corot, Courbet, Manet, etc.; il a gravé pour la chalcographie du Louvre le *Portrait d'Erasme d'Holbein* et le *Tournoi de Rubens* (1864); plusieurs dessins de M. Bida pour les *Évangiles* (1867); *Maison rustique* d'après I. Van Ostade; *Vaches au repos*, d'après Albert Cuyt (1869). Cet artiste, très-expert dans tous les procédés techniques de l'art, a essayé avec succès, vers 1867, un nouveau mode de décoration pour la faïence usuelle. Attaché, en 1872, aux ateliers de la manufacture de Sèvres, il a peu après quitté cet établissement pour prendre la direction des travaux d'une importante fabrique de céramique. Il a obtenu deux médailles en 1866 (peinture) et en 1868 (gravure).

**BRADDON** (Marie-Élisabeth), romancière anglaise, née à Londres en 1837, est fille de M. Henry Braddon, qui collabora sous divers pseudonymes à l'ancien *Sporting Magazine*. Elle débuta jeune dans la presse et publia d'abord des vers dans les feuilles de province : élégies, pamphlets politiques ou parodies. Elle s'est fait une notoriété européenne en écrivant un grand nombre de romans. Les premiers connus en France furent : *le Secret de lady Audley* (Lady Audley's secret), et *Aurore Floyd* (Aurora Floyd). De ce dernier fut tiré le fameux drame *le Secret de Miss Aurore*, par MM. Lambert Thiboust et Bernard-Derosne, joué au théâtre du Châtelet le 3 juillet 1863, et auquel l'apparition de spectres obtenus au moyen d'un appareil de réflexion valut un éclatant succès.

Parmi les autres romans de miss Braddon, on peut citer : le *Triomphe d'Éléonore* (Eleanor's victory), le *Testament de Jean Marchmont* (John Marchmont's legacy), *Henri Dunbar* (Henry Dunbar); *la Femme du docteur* (The doctor's wife); *Only a Clod*, le *Locataire de sir Jasper* (Sir Jasper's tenant), le *Mille de Madame* (The Lady's Mile). La plupart de ces romans ont été traduits en français sous les titres originaux ou sous des titres différents, par M. Ch. Bernard-Derosne, sauf *le Secret de lady Audley*, traduit par sa femme, Mme Judith, de la Comédie-Française.

Miss Braddon a publié en outre, en 1861 : *Garibaldi et autres poèmes* (Garibaldi and other Poems) et fait jouer, en 1860, au théâtre royal du Strand, une petite comédie : *Amours d'Arcadie* (Loves of Arcadia). Elle dirige à Londres le *Magazine Belgravia*, où elle a donné les *Oiseaux de proie*

(Birds of Prey). C'est dans ce journal que fut publiée une contrefaçon ou plutôt une traduction presque littérale du fameux roman de M. Octave Feuillet, *Monsieur de Camors*. Miss Braddon a de plus collaboré à un grand nombre de journaux anglais et publié beaucoup d'œuvres anonymes. Ses derniers romans sont : *la Triste fin* (To the bitter End, 1872); *Lucius Davoring* (1873); *Etrangers et Pèlerins* (Strangers and Pilgrims, 1873); *Perdu pour l'amour* (Lost for Love, 1874); *Surpris par le flot* (Taken at the flood, 1874); *Gages de fortune* (Hostages to Fortune, 1875); *les Souliers de l'homme mort* (Dead Men's Shoes, 1876); *la Fille de J. Haggard* (J. H.'s Daughter, 1876); *le Verdict public* (An Open Verdict, 1878). On cite de miss Braddon un drame en quatre actes, *Griselda*, joué au Princess's Théâtre, en novembre 1873.

**BRADY** (William-Maziere), écrivain ecclésiastique irlandais, né à Dublin, en 1825, fit ses études au Trinity-College de cette ville, entra dans les ordres et fut attaché comme chapelain à plusieurs vice-rois d'Irlande. Il a pris une part active aux discussions qui aboutirent au bill d'abolition de l'Église irlandaise. Il se rendit ensuite à Rome pour y faire des recherches dans les archives ecclésiastiques. Plus tard, il donna sa démission de la cure de Donoughpatrick dont il était depuis longtemps titulaire, et fut reçu dans l'Église catholique par Mgr Kirby, du collège irlandais de Rome, en mai 1873.

Parmi ses ouvrages, nous citerons : *la Réforme irlandaise* (the Irish Reformation); *Papiers d'État, concernant l'Église irlandaise au temps de la reine Elisabeth* (State papers concerning the Irish Church in the time of Queen El.); *Essai sur l'Église établie en Irlande* (Essays on the English State Church in Ireland, 1869), et, depuis sa conversion : *la Succession des évêques en Angleterre, Ecosse et Irlande* (The episcopal Succession in, etc.; Rome, 1877, t. III).

**BRAEKELEER** (Ferdinand DE), peintre belge, né à Anvers, le 19 février 1792, étudia la peinture à Anvers dans l'atelier de Philippe Van-Brée et se livra à la peinture de genre. Il a formé à son tour un certain nombre de peintres de l'école flamande. On cite de lui : *une Vue intérieure de la ville d'Anvers*, au musée de Bruxelles; *le comte de Mi-Carême*, toile grotesque exposée à Paris, en 1840; *le Jour de saint Thomas*, acquis par le roi des Belges; *l'École de village*, au musée des académiciens d'Anvers, etc. Ces deux derniers tableaux ont figuré à l'Exposition universelle de Paris en 1855. Cet artiste a été fait chevalier de l'ordre de Léopold. — Son neveu et élève, Adrien Félix DE BRAEKELEER, né à Anvers en 1818, s'est fait un nom dans la peinture d'histoire et le portrait.

**BRAGA** (Théophile), littérateur et historien portugais, né à Oporto en 1838, fit ses études à l'Université de Coïmbre, et débuta en 1864 par les ouvrages poétiques, qui obtinrent du succès : *la Vision des temps* (A visão dos tempos); *les Tempêtes sonores* (As tempestades sonoras); *la Petite vague du lac* (A ondinhado lago). Il publia ensuite un chansonnier général et un *Romancero* général et une *Histoire du droit portugais*. Son ouvrage principal est une *Histoire de la littérature portugaise*, qui compte vingt volumes. Il a obtenu au concours la chaire de la littérature dans la Faculté supérieure des lettres, fondée par don Pedro V. En politique, M. Braga est devenu l'un des chefs du parti républicain portugais.

**BRAGG** (Braxton), général américain confédéré, est né, en 1815, dans le comté de Warren (Caroline du Nord). Élève de l'École militaire de West-Point, il entra, en 1837, comme sous-lieutenant au 3<sup>e</sup> régiment d'artillerie. Lieutenant à l'époque de la guerre du Mexique, il fut successivement promu capitaine, major et enfin lieutenant-colonel pour sa défense du fort Brown (mai 1846) et sa belle conduite aux combats de Monterey (septembre 1846) et de Buena-Vista (février 1847). En 1856, il quitta le service et se retira dans sa plantation de Thibodeaux en Louisiane.

Dès le début de la guerre civile, il reçut, avec le grade de brigadier général, le commandement des troupes réunies à Pensacola, et en février 1862 il fut promu major général et placé, avec son corps, dans l'armée du Mississippi. Il se distingua à la bataille de Shiloh (6 et 7 avril), fut promu général, et, le mois suivant, succéda à Beauregard dans le commandement général de l'armée. Au mois d'août, il envahit le Kentucky, mais fut battu par Mac Cook à Perrysville (9 octobre) et contraint de rentrer à son camp de Chattanooga. L'année suivante, Rosencranz à son tour prit l'offensive, envahit le Tennessee, et Bragg perdit la sanglante bataille de Murfreesborough (30 décembre). Il vengea sa défaite à Rossville (septembre 1863), mais attaqué par Grant, qui avait remplacé Rosencranz, il fut battu dans la vallée de la Chickamauga (23-25 novembre 1863) et forcé de faire retraite vers la Georgie. Remplacé par Johnston, il fut appelé au commandement de la Caroline du Nord. Après le rétablissement de l'Union, il entra dans la vie privée. — Il est mort le 27 septembre 1876.

**BRAME\*** (Jules-Louis-Joseph), homme politique français, sénateur, est né à Lille le 9 juillet 1818. Avocat en 1833, il entra, vers 1836, au Conseil d'État comme auditeur, et devint maître des requêtes en 1840. Dès 1837, il avait été élu membre du Conseil général par les trois cantons d'Orchies, de Cyoing et de Tourcoing. A l'explosion de la révolution de 1848, il se retira dans le domaine de son père et se livra activement à l'agriculture et aux études agronomiques. Pendant les années de disette qui suivirent le rétablissement de l'Empire, il acquit une grande notoriété dans le nord de la France, comme partisan de la protection du travail national.

En 1857, M. J. Brame fut envoyé au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, par la 4<sup>e</sup> circonscription du Nord, et fut réélu au même titre, en 1863, par 23 955 voix sur 24 204 votants. Il prit un rang à part parmi les conservateurs dynastiques par l'indépendance de ses votes et de sa parole dans les questions économiques. Il combattit avec vivacité le traité du libre échange dans ses principes et ses conséquences, et le parti protectionniste trouva en lui son orateur infatigable. Aux derniers jours de la législature, en février 1869, il présentait à l'Empereur les délégués de la Chambre consultative du commerce de Roubaix et de Tourcoing, porteurs d'une pétition couverte de 13 800 signatures, contre le traité de commerce. Réélu en mai 1869 par 26 145 votants, il fut, au mois de juillet, un des 116 signataires de la demande d'interpellation du nouveau tiers parti libéral.

Lors de nos premiers défaites dans la guerre franco-prussienne, M. Brame prit l'initiative, comme président d'un groupe important de députés du centre, de signaler à l'impératrice-régente l'imprévoyance du ministère Ollivier et la nécessité de son remplacement. Il signalait aussi le général Trochu comme désigné par l'opinion pour le ministère de la guerre. L'impératrice

préféra le comte de Palikao, et M. J. Brame eut lui-même place dans le cabinet du 10 août, comme ministre de l'instruction publique, en remplacement de M. Mége, démissionnaire. Il transforma aussitôt en ambulances les lycées, collèges et écoles normales, et, afin de disséminer le plus possible les blessés sur le théâtre de la guerre, invita les préfets du Nord et de l'Est à organiser un service hospitalier dans les écoles communales de ces départements. Après la révolution du 4 septembre, M. Brame rentra dans la vie privée. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant du Nord à l'Assemblée nationale, le troisième sur vingt-huit, par 213 859 voix, il siégea d'abord au centre droit, puis il s'inscrivit au groupe de l'appel au peuple et représenta par ses votes et par son attitude le parti bonapartiste dans son union avec la majorité monarchique. Il repoussa également à la fin de la session l'amendement Wallon, et l'ensemble des lois constitutionnelles. Lors des premières élections sénatoriales, M. Brame fut porté en tête de la liste de « l'Union conservatrice, » dans le département du Nord, et élu, au premier tour, le second sur cinq par 483 voix sur 814 électeurs. — Il est mort à Paris le 1<sup>er</sup> février 1878.

On doit à M. Jules Brame un volume sur *l'Émigration des campagnes* (Lille, 1859, in-8).

**BRAME** (Georges-Jules-Louis), député français, fils du précédent, né à Paris le 16 août 1839, avait été sous l'Empire auditeur au Conseil d'Etat. Capitaine de mobilisés pendant la guerre, il se distingua et fut décoré de la Légion d'honneur en 1871. Porté candidat dans la cinquième circonscription de Lille, aux élections du 20 février 1876, et soutenu par l'influence de son père, il fut élu par 11 148 voix, contre 6294 obtenues par le candidat républicain M. Desmazières. Il fit aussi partie du groupe de l'appel au peuple et fut un des 158 députés qui accordèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, après l'acte du 16 mai. Il a été réélu le 14 octobre par 11 314 voix sur 18 981 votants.

**BRAND** (sir Henry-Bouverie-William), homme politique anglais, président de la Chambre des Communes, né en 1814, est le second fils du vingt et unième baron Daere, et héritier présomptif du titre. Il fut secrétaire particulier du garde de George Grey. En 1852, il fut envoyé à la Chambre des Communes par le collège de Lewes qu'il a représenté jusqu'en 1868, époque où il devint député du Comté de Cambridge qui l'a constamment réélu depuis. Après avoir occupé plusieurs postes parlementaires, M. Brand, qui appartenait au parti libéral, fut élu, en 1872, sans opposition, speaker ou président de la Chambre des Communes; il s'acquitta de ces fonctions délicates avec tant d'impartialité qu'après les élections générales de 1874, qui ramenèrent le parti conservateur au pouvoir, il fut porté de nouveau à la présidence avec la même unanimité. Sir H.-W. Brand s'occupe spécialement des questions et des progrès agricoles.

**BRANDES** (Georges-Maurice-Cohen), littérateur danois, né à Copenhague, le 4 février 1842, d'une famille juive, étudia la philosophie et l'esthétique à l'Université de sa ville natale et se fit remarquer par deux thèses, l'une sur le *Roman historique*, l'autre sur le *Destin dans la tragédie antique*. D'autres écrits lui firent une notoriété précoce, entre autres celui intitulé le *Dualisme dans la philosophie de nos jours* (1866) à l'occasion des débats entre la science et la foi. Ils lui valurent, en général, de vives attaques de la

part des orthodoxes, qui s'opposèrent à son entrée dans l'Université. En littérature, M. Brandes a pris pour guide un critique français, M. Taine, et il passe lui-même pour un écrivain de valeur.

On cite de lui *Études esthétiques* (Copenhague, 1868); *Critiques et portraits* (Ibid., 1870); *De l'Esthétique française actuelle* (Ibid.; 1870), étude spéciale sur M. Taine; *Les Grands courants littéraires du XIX<sup>e</sup> siècle* (Ibid., 1871), suite de leçons traduites en allemand par A. Strodtmann (Berlin, 1872-1874, 3 vol.); une traduction danoise de l'ouvrage de Stuart Mill, *Subjection of Woman* (Copenhague, 1869).

**BRANDON** (Robert), architecte anglais, né vers 1810, élève de l'Académie de Londres, a été envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, plusieurs dessins : *l'Église de Porstwood*, des *Bains et lavoirs publics*, etc. Il a publié avec son frère, qui suit la même carrière que lui, de beaux ouvrages artistiques : *l'Architecture gothique* (an Analysis of gothic architecture, 2 vol. in-4, accompagnée de plus de 700 gravures); *les Voûtes en charpente du moyen âge* (the Open timber roofs of the middle ages, 1842, in-4); *les Églises paroissiales* (Parish churches, 1854, 2 vol. grand in-8 et 160 pl.), etc.

**BRANDON** (Jacob-Émile-Edouard) peintre français, né à Paris le 3 juillet 1831, élève de Picot et de M. Montfort, a pris un rang distingué parmi les peintres de sujets religieux. Il a décoré l'oratoire de Sainte-Brigitte, à Rome, de peintures murales dont divers fragments ont figuré aux Salons de 1861, 1863, 1864, 1865. On lui doit aussi : *le Baiser de la mère de Moïse*; *le Sabbat*; *Sainte en extase* (1866); *Sermon du Daïm Cardozo à la synagogue d'Amsterdam le 22 juillet 1866*; *la Prière et la Méditation*, cartons de vitraux, aquarelles (1867); *Un Atelier parisien*; *les Fils de M. Octave Feuillet* (1868); *la Sortie de la loi le jour du sabbat*, *la Leçon de Talmud* (1869); *le Sabbat* et *l'Examen* (1870). Il a obtenu deux médailles en 1865 et en 1867.

**BRANICKI** (le comte Xavier), homme politique polonais, né vers 1815, dut à sa richesse et aux services qu'elle lui permit de rendre à ses compatriotes d'être un des personnages les plus considérables de l'émigration. En 1849, il fonda à Paris un journal démocratique, *la Tribune des peuples*, organe de la révolution européenne, qui n'eut qu'une courte existence. Pendant la guerre d'Orient, il suivit le prince Napoléon à Constantinople, où il essaya vainement d'organiser un régiment polonais. Il représentait une opinion intermédiaire entre les démocrates et le parti du prince Czartoryski. Naturalisé Français, il acheta une vaste propriété en Touraine, dans la commune de Montrésor, dont il fut nommé conseiller municipal et maire. Au commencement de la guerre Franco-Prussienne, lors de nos premiers désastres, il mit à la disposition du ministre de l'intérieur la somme de 500 000 francs, pour le soulagement des blessés français (30 août 1870). Aux élections sénatoriales de janvier 1876 la candidature du comte Branicki a été mise en avant dans le département d'Indre-et-Loire, sans être soutenue. On cite de lui : *la Politique du passé et la politique de l'avenir* (1876, in-8).

**BRANISS** (Christlieb-Jules), philosophe allemand, né à Breslau, le 18 septembre 1792, fit ses études à Berlin et à Breslau, et s'occupa spécialement de philologie et de philosophie. Il obtint le prix de l'Académie des sciences de Berlin pour une dissertation intitulée : *la Logique dans ses*

*rapports avec la philosophie* (die Logik in ihrem Verhaeltniss zur Philosophie, Berlin, 1823), qui lui valut, en outre, le titre de docteur à l'université de Göttingue. Il fut admis comme professeur à l'École supérieure de philosophie de Breslau, à la suite d'une thèse *De Notione philosophiæ christianæ* (Breslau, 1825). Il ne fut nommé professeur titulaire qu'après avoir déjà donné d'importantes publications. — M. Braniss est mort à Breslau, le 2 juin 1873.

On cite de lui : *De la Foi selon Schleiermacher* (Ueber Schleiermacher's Glaubenslehre, Berlin, 1824) ; *Principes de la logique* (Grundriss der Logik, Breslau, 1830) ; *Système de métaphysique* (System der Metaphysik, Ibid., 1834) ; *Histoire de la philosophie depuis Kant* (Geschichte der Philosophie seit Kant, Ibid., 1842) ; *La Tâche scientifique du temps, pour servir d'introduction à l'enseignement académique* (die wissenschaftliche Aufgabe der Gegenwart, als, etc., Ibid., 1841). En 1848, il a publié un écrit politique : *L'Assemblée nationale allemande et la Constitution prussienne* (die deutsche Nationalversammlung und die preuss., etc., Breslau).

**BRARD** (Pierre-Lucien), ancien représentant du peuple français, né à Soubran (Charente-Inférieure), le 8 janvier 1804, suivit à Paris les cours de la Faculté de médecine et fut reçu docteur en 1826. Dévoué à la cause libérale, sous la monarchie de Juillet, il combattit constamment, dans le collège électoral de Cognac, la candidature de M. Duchâtel. En 1847, il se signala au banquet réformiste de Saintes. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple dans la Charente-Inférieure, le dixième sur douze, par 64 922 voix. Il vota avec la gauche, et après l'élection du 10 décembre, fut un des signataires de la demande de mise en accusation contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

**BRASSEUR DE BOURBOURG** (l'abbé Charles-Etienne), voyageur et historien français, né à Bourbourg (Nord), en 1814, descendait, par sa mère, des vicomtes portant le nom de cette ville. Ancien aumônier de la légation de France au Mexique, il devint administrateur ecclésiastique des Indiens de Rabinal, dans le Guatemala. Il prit une grande part aux travaux de la commission scientifique du Mexique, formée par le ministre de l'instruction publique lors de l'expédition française dans ce pays. — Il est mort à Nice en janvier 1874.

On doit citer à part, parmi les ouvrages de l'abbé Brasseur de Bourbourg, ses importantes publications sur l'histoire et les antiquités américaines, telles que : *Lettres au duc de Valmy*, pour servir d'introduction à l'histoire primitive des nations civilisées de l'Amérique du Nord (Mexico, 1851, in-4 ; français et espagnol) ; *Histoire du Canada, de son Église, etc.*, d'après des documents inédits recueillis à Québec (1852, 2 vol. in-8) ; *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale avant Christophe Colomb*, d'après des documents puisés aux anciennes archives des indigènes (1857-1859, 4 vol. gr. in-8) ; *Collection de documents dans les langues indigènes, pour servir à l'étude de l'histoire et de la philologie de l'Amérique ancienne* (1861-1868, 4 vol. gr. in-8) ; *Voyage sur l'isthme de Thuan-tepec, etc.*, exécuté dans les années 1859 et 1860 (1862, in-8) ; *Monuments anciens du Mexique, Palenqué et autres ruines de l'ancienne civilisation mexicaine*, ouvrage publié sous les auspices du ministre de l'instruction publique (1864-1866,

13 livr. in-fol., nombreux dessins) ; *Manuscrit troano*, études sur le système graphique et la langue des Mayas (1869-70, 2 vol. in-4) ; *Bibliothèque mexico-guatemalienne* (1871, in-8). En dehors de cet ordre de recherches, l'abbé Brasseur de Bourbourg a encore publié : *la Dernière vestale, ou le Sérapéon*, épisode du iv<sup>e</sup> siècle (1839, in-8, 2<sup>e</sup> édit., 1853, in-18) ; *le Khalife de Bagdad ou l'Émilée*, scènes de la vie orientale au ix<sup>e</sup> siècle (1853, 2<sup>e</sup> édit., 1859, in-16) ; *Histoire du patrimoine de saint Pierre depuis les temps apostoliques* (1853, in-8), sans compter un certain nombre de petits volumes, contes moraux, romans historiques, etc., anonymes ou signés du pseudonyme d'*Étienne-Charles de Ravensberg*.

**BRATIANO** (Demètre), publiciste roumain, né en 1818, à Bucharest, fit ses premières études au collège national de cette ville, puis son droit à Paris, où, de 1836 à 1848, il se mêla au mouvement politique et littéraire et publia plusieurs articles dans le *National* et la *Revue indépendante*, sous le pseudonyme de *Regnault*. Il combattit avec son frère (voy. ci-dessous), sur les barricades de février 1848, et retourna dans sa patrie deux mois après. Il fit partie du comité révolutionnaire et fut envoyé en Transylvanie et en Hongrie, afin de rallier le mouvement roumain au mouvement magyare. Revenu à Bucharest, il fit partie de la commission qui se rendait à Constantinople, pour présenter la nouvelle constitution à la sanction du sultan. Après la chute de la lieutenance-principière (septembre 1848) et l'entrée des Russes dans les Principautés, il parvint à gagner la Transylvanie, d'où il se rendit en France et plus tard (1852) à Londres. Il y noua des relations suivies avec lord Palmerston, lord Dudley-Stuart, M. Layard et autres personnages influents, et parvint, dès les premiers mois de 1853, à faire porter la question roumaine à la tribune du Parlement. Depuis, il a publié dans les feuilles et les revues anglaises un nombre considérable d'articles sous forme de lettres ou de mémoires relatifs à l'histoire et aux droits des Principautés. En juillet 1857, il a obtenu l'autorisation de rentrer en Valachie, avec les autres exilés de 1848. Nommé ensuite député au divan *ad hoc*, M. Demètre Bratiano rédigea un memorandum explicatif des résolutions adoptées et fut chargé, avec M. Golesco, de les soutenir auprès du congrès de Paris. Beaucoup moins mêlé que son frère Jean aux événements qui suivirent, il fut ministre de l'instruction publique, dans un des cabinets où figurait ce dernier (1868).

**BRATIANO** (Jean), frère du précédent, né en 1822, à Bucharest, entra à l'âge de seize ans dans l'armée et, trois ans après, vint compléter ses études à Paris (1841). Il suivit les cours de l'École polytechnique, puis ceux du Collège de France, étudiant à la fois l'histoire, l'économie politique, l'art militaire, etc. Après la révolution de Février, il se rendit en toute hâte à Bucharest, où il fut un des membres les plus ardents du comité révolutionnaire et devint l'un des quatre secrétaires du Gouvernement provisoire. Il était un des chefs du parti qui rejetait à la fois le protectorat de la Russie et la suzeraineté de la Porte, et aspirait à faire de la Roumanie un État démocratique indépendant. Ministre de la police, sous la lieutenance principière, il fut proscrit après la journée du 21 septembre et revint en France, où il publia plusieurs brochures et écrits périodiques, notamment, en 1855, un *Mémoire sur l'empire d'Autriche dans la question d'Orient*. Il était, à cette époque, détenu dans la maison de santé du docteur Blanche, à la suite d'un ju-

gement du tribunal correctionnel de Paris qui l'avait condamné à trois mois de prison et 3000 fr. d'amende pour dépôt de presse clandestine (septembre 1853), après son acquittement en cour d'assises. Remis en liberté au mois de juillet 1856, M. Jean Bratiano rentra, avec son frère, en Valachie, et fut aussi député au divan *ad hoc*, où il se distingua comme orateur. Appelé plusieurs fois au pouvoir, il eut, dans le cabinet Catargi, le ministère des finances qu'il a occupé de nouveau en 1868.

Il se retira des affaires et même de la vie publique, au commencement de janvier 1870. La proclamation de la république en France, au mois de septembre de cette année, eut pour contre-coup en Roumanie des troubles, qui menacèrent un instant le prince régnant, et dans lesquels M. Jean Bratiano parut avoir la principale part. Mais les circonstances donnèrent aux esprits et aux événements une autre direction. Au moment où la révolte des Serbes contre les Turcs annonçait une prochaine dislocation de l'empire ottoman, l'opinion publique roumaine engagea le gouvernement à faire tous ses efforts pour en profiter. M. Jean Bratiano se trouva porté à la tête de ce mouvement et fut ramené au pouvoir comme ministre des finances et comme président du Conseil dans le cabinet du 24 juillet 1876. Il présida aux préparatifs d'une guerre qui ne fut retardée que par le manque de ressources militaires et surtout d'argent. Il conçut des projets d'emprunt et négocia avec le Crédit foncier roumain toute une opération de lettres de gage sur les propriétés immobilières de l'État. Dès lors se préparait une alliance russo-roumaine dont l'effet se fit sentir aussitôt que le tzar eut déclaré lui-même la guerre à la Turquie : la Roumanie, malgré les conventions antérieures, laissa le libre passage à l'armée russe (16 avril 1877). A ce moment, M. Jean Bratiano venait d'échanger le portefeuille des finances contre celui de l'intérieur, tout en restant président du Conseil. Bientôt l'alliance avec la Russie était complète ; le 20 mai 1877, eurent lieu la proclamation de l'indépendance de la Roumanie et la déclaration de guerre à la Turquie. Le prince Charles avait pris d'avance le commandement en chef de l'armée, et les Chambres avaient voté les crédits demandés pour la campagne. Les Roumains eurent une part brillante à diverses opérations, notamment au siège et à l'assaut de Plevna, dont la prise fut un coup décisif pour les Russes. Mais la victoire définitive de ses alliés jeta le gouvernement roumain dans une situation plus critique. Par le traité de San-Stefano, aucun des avantages espérés ne lui était fait ; au contraire, la cession de la Bessarabie à la Russie mettait les provinces roumaines, pour l'avenir, à la discrétion de cette dernière. M. Jean Bratiano s'épuisa en efforts pour empêcher ce résultat ; il protesta diplomatiquement, auprès des puissances, contre l'incorporation projetée ; il se rendit lui-même auprès des cours de Vienne et de Berlin, où l'on annonça que ses démarches n'avaient pas reçu un bien sympathique accueil (avril 1878). Pendant ce temps-là les Russes s'établissaient dans un certain nombre de points stratégiques en Roumanie et menaçaient d'occuper militairement la capitale. Dans le congrès de Berlin, M. Bratiano fut admis à présenter les réclamations de la Roumanie, mais sans y avoir voix délibérative. Il ne put obtenir aucune satisfaction du Congrès, soit pour les cessions de territoire, soit pour le règlement de l'indemnité. La Roumanie dut donc céder à la Russie la Bessarabie, en recevant en échange la Dobrutscha. Le seul avantage qu'elle retirait était que le Congrès la reconnaissait, de

fait, comme une nation tout à fait indépendante de la suzeraineté ottomane, et c'est par cette considération que M. Bratiano demanda instamment à la Chambre roumaine, à la session suivante, l'acceptation des résolutions du Congrès.

On cite de M. Jean Bratiano un *Mémoire sur la situation de la Moldo-Valachie depuis le traité de Paris* (1857, in-8), et *la Question religieuse en Roumanie* (1866, in-8).

**BRAUN** (Théodore-Elysée), ancien magistrat et littérateur français, né à Bétigny (Rhône), le 17 janvier 1805, était conseiller à la cour d'appel de Colmar en 1850, lorsqu'il fut appelé à Strasbourg, comme président du consistoire supérieur et du directoire de l'Église de la confession d'Augsbourg. A la suite de la guerre de 1870-1871, il donna sa démission aussitôt après les préliminaires de paix qui stipulaient l'annexion de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne.

M. Braun a publié la traduction en vers du *Théâtre de Schiller* (Strasbourg et Paris), 1870, 3 vol. in-8), dont il avait fait imprimer séparément quelques pièces : ce travail a été couronné par l'Académie française en 1872. On cite aussi de lui un volume de poésies intimes, tiré à petit nombre et intitulé : *A la ville et aux champs* (Nancy, 1876).

**BRAUN** (Charles), homme politique et économiste allemand, né à Hadamar (Nassau), le 20 mars 1822, suivit les cours de philologie à Marbourg et étudia le droit et l'économie politique à Göttingue. Entré dans la magistrature du duché de Nassau, en 1844, il dut, à cause de ses écrits et de ses tendances politiques, quitter cette carrière en 1849 et se faire avocat. Depuis ce moment jusqu'à l'annexion de son pays à la Prusse, il consacra toute son activité, comme publiciste et comme homme politique, à provoquer cet événement, à la suite duquel il passa au barreau de Berlin. Membre de la Chambre des députés de Nassau il eut pour objectif l'unité de l'Allemagne, dont il poursuivit encore la réalisation depuis 1867 comme membre du Reichstag de l'Allemagne du Nord, et de la Diète prussienne. Élu depuis 1871 au Reichstag allemand, il continua à être un des chefs du parti national libéral. Il s'occupa particulièrement de la question d'union douanière, de celle des postes et de la réorganisation administrative dans le sens de l'unité politique. Il s'efforça toutefois de concilier cette dernière avec la liberté commerciale dont il fut toujours un des plus ardents partisans. Lié avec les principaux économistes de l'Allemagne, il fonda en 1858 le Congrès d'économie politique dont il devint le président, ainsi que la *Revue trimestrielle d'économie politique* (Vierteljahrsschrift für Volkswirtschaft), organe de la liberté économique.

Les écrits et brochures de M. Ch. Braun sont nombreux et ont paru d'abord dans un grand nombre de journaux. On cite entre autres : *Tableaux des petits États de l'Allemagne* (Bilder aus der deutschen Kleinstaaterei ; 1<sup>re</sup> série, Leipzig, 1869, 2 vol ; 2<sup>e</sup> série, Berlin 1870, 2 vol. nouv. éd. Hanovre, 1875, 5 vol.) ; *Pendant la Guerre, récits, esquisses et études* (Während des Kriegs. Erzählungen, etc., Leipzig, 1871) ; *Histoires de meurtre* (Hanovre, 1874, 2 vol.), relatives à la situation politique et sociale des petits États de l'Allemagne ; *Tableaux de voyage* (Reisebilder, Stuttgart, 1875).

**BRAUX** (Augustin), ancien représentant du peuple français, né le 8 juin 1796, à Rambervilliers (Vosges), exerça quelque temps la profession d'avo-

cat, puis se livra à l'agriculture. En 1848, envoyé à la Constituante, le dernier sur onze représentants, par 37 914 suffrages, il fut membre du comité de l'Algérie et des colonies et vota avec la fraction la plus modérée du parti Cavaignac. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

**BRAVAY** (François), homme politique français, ancien député, est né en 1817, à Pont-Saint-Esprit. En 1842, à la suite de revers de fortune éprouvés par sa famille, il vint habiter Paris, et pendant quatre ans fut employé dans le commerce des vins. En 1846, il partit pour chercher fortune en Égypte, établit à Alexandrie une maison de commission qui ne tarda pas à prendre la plus grande extension. Il se signala, en 1848, en défendant le consulat de France contre une émeute, fut à plusieurs reprises chargé de représenter les intérêts de la colonie française, et obtint la protection de Saïd-Pacha qui l'avait connu avant d'arriver au pouvoir. Plusieurs fois millionnaire, M. Bravay revint en France, devint conseiller général pour le canton de Pont-Saint-Esprit, et en 1863 fut élu député au Corps législatif pour la 2<sup>e</sup> circonscription du Gard, comme candidat de l'opposition, par 14 665 voix sur 21 956 votants. Son élection fut annulée deux fois de suite par la Chambre; enfin, réélu une troisième fois, comme candidat du gouvernement, il fut définitivement admis dans la session de 1865. On remarqua, la même année, l'achat qu'il fit, pour la somme de deux cents francs, du journal quotidien *la Nation*. Au mois de mars 1869, avant la clôture de la dernière législature, retenu en Égypte par des intérêts personnels, il donna sa démission de député. — M. Bravay est mort à Paris le 6 décembre 1874.

**BRAVET** (Ambroise), député français, est né à Chapareillan (Isère), le 30 juin 1820. Ancien notaire et propriétaire agriculteur, il se présenta aux élections générales de février 1876 pour la Chambre des députés, dans la première circonscription de Grenoble, comme candidat républicain modéré, et fut élu par 11 550 voix contre le candidat radical, M. Aristide Rey. Membre du centre gauche, il fut un des 363 députés qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 11 691 voix contre le candidat officiel et bonapartiste, M. Gailhard, qui n'en avait que 4390. M. Bravet, maire de sa ville natale, a été élu conseiller général pour le canton de Touvet.

**BRAVO** (Gonzalès), homme d'État espagnol, né en 1817, débuta par le journalisme, et défendit, dans les feuilles les plus avancées, les opinions radicales. Son nom fut signalé depuis à l'attention de l'Europe par sa participation aux réactions qui suivirent les insurrections espagnoles avant la chute d'Isabelle. Il reçut à plusieurs reprises le ministère de l'intérieur dans les cabinets présidés par le maréchal Narvaez, notamment en septembre 1864, en juillet 1866 et en juin 1867. Il proposa, soutint devant les Cortès et exécuta avec résolution les mesures restrictives apportées à la liberté de la presse, à la législation électorale et à l'organisation municipale. Lorsque Narvaez, président du conseil, mourut, M. G. Bravo fut mis à la tête du cabinet, en conservant le portefeuille de l'intérieur (fin d'avril 1868). Il déclara vouloir suivre entièrement la politique de son prédécesseur. Au milieu d'un calme apparent, se croyant en butte à des conspirations militaires, il prit des mesures de rigueur extrême, fit arrêter et incarcérer un grand nombre d'officiers supérieurs, éloigna le

duc de Montpensier et sa famille et prépara tout pour une vigoureuse résistance à une nouvelle insurrection. La rapidité de la révolution de septembre 1868 déjoua toutes ses mesures. Le soulèvement des populations et les pronunciamientos des villes furent soutenus par l'armée, et l'intervention des frégates à Cadix fut le signal de la victoire de la révolution. Le retour du général Prim l'acheva. M. G. Bravo donna sa démission de président du conseil (20 septembre), puis prit la fuite avec tous ses collègues du cabinet, passa la frontière et vint rejoindre à Bayonne la reine détrônée. — Il est mort à Biarritz le 2 septembre 1871. Il était grand-croix de la Légion d'honneur.

**BRAVO-MURILLO** (don Juan), homme politique espagnol, né à Frejenal de la Sierra (province de Badajoz), en juin 1803, étudia d'abord la théologie à Séville et à Salamanque; mais, quittant l'Église pour le barreau, il s'établit, en 1825, à Séville, où quelques procès politiques mirent son talent en évidence. Après la mort de Ferdinand VII, il obtint la place de fiscal à Cacères et s'y montra dévoué à la monarchie constitutionnelle. En 1835, à l'avènement des progressistes, il donna sa démission et alla fonder à Madrid le *Bulletin de jurisprudence*. L'année suivante, il fut nommé secrétaire du département de la justice dans le ministère Isturitz. La révolution de la Granja (14 août 1836) le jeta dans l'opposition. Il fut, dans le journal *el Porvenir*, un des adversaires les plus actifs du parti radical. Envoyé aux Cortès par la province de Séville, il y traita surtout les questions de droit. Pendant la domination des progressistes, il resta quelque temps en dehors de l'Assemblée, mais, en 1839, il fut réélu par la province d'Avila, et depuis lors il prit place parmi les orateurs politiques du parti conservateur. Après la fuite de Marie-Christine (octobre 1840), il fut compromis dans une conspiration formée contre la régence d'Espartero, se réfugia dans les provinces basques et de là passa en France, où il vécut jusqu'à la chute du dictateur (juillet 1843). Pendant la première administration de Narvaez (1844-1846), il resta en dehors des emplois publics et ne s'occupa que de plaidoirie. Lorsque l'exil du duc de Valence fit passer le pouvoir aux mains de MM. Mon et Pidal, M. Bravo-Murillo garda une sorte de neutralité entre les diverses fractions du parti modéré. Après l'affaire des mariages espagnols, il accepta le portefeuille de la justice dans le ministère transitoire du duc de Sotomayor (1847), bientôt remplacé par le ministère Pacheco. Quelques mois après, il entra au pouvoir avec Narvaez, qui lui confia successivement l'administration du commerce et des travaux publics et celle des finances. Vers la fin de 1850, la division éclata de nouveau dans le parti modéré; Narvaez donna sa démission et M. Bravo-Murillo resta à la tête du gouvernement. La nouvelle administration menaça toutes les libertés conquises au prix de tant de sang par la nation espagnole, supprima le droit de réunion, comprima la presse et voulut réviser, dans le sens absolutiste, la constitution monarchique de 1845. Mais au moment où M. Bravo-Murillo semblait le plus puissant, il perdit l'appui de la reine et céda la place au général Lersundi (1852). Ses mesures contre-révolutionnaires, imitées par ses successeurs, eurent pour résultat l'insurrection de 1854 et la victoire d'Espartero et d'O'Donnell, qui l'obligea de quitter l'Espagne. Il y rentra lors du rétablissement de la prérogative royale (1856), et se vit appelé depuis à de hautes fonctions diplomatiques, malgré ses rivalités de longue date contre Narvaez, ramené alors à la tête du pou-

voir. Il prit définitivement sa retraite à la chute de la reine Isabelle, et resta à Madrid. — Il y est mort le 11 janvier 1873.

**BRAY** (Othon-Camille-Hugues DE), diplomate allemand, né à Berlin, le 17 mai 1807, et fils d'un Français admis au service de la Bavière, entra de bonne heure dans la carrière diplomatique et fut chargé de plusieurs missions à Vienne, à Paris et à Saint-Petersbourg. En 1846, il fut nommé ministre des affaires étrangères; mais bientôt il déposa son portefeuille pour protester contre la faveur scandaleuse de Lola Montès. Cet acte le rendit assez populaire, et la révolution de 1848 le ramena au pouvoir. Il se montra très-hostile à la démocratie, soutint d'abord la politique de la Prusse, puis se tourna du côté de l'Autriche. Vivement attaqué par les Chambres, il donna sa démission, le 5 mars 1849, et alla reprendre son poste à Saint-Petersbourg. Au mois de mai 1860, il passa avec la même qualité à Vienne. Appelé, le 7 mars 1870, au ministère des affaires étrangères en remplacement du prince de Hohenlohe, il chercha à maintenir l'indépendance de la Bavière; il se rendit à Versailles avec deux de ses collègues, pendant la guerre franco-prussienne, et adhéra à l'entrée de la Bavière dans le nouvel empire allemand. Cette convention, vivement attaquée dans les Chambres bavaroises, le força de donner sa démission le 22 juillet 1871. Il reprit alors son poste à Vienne.

**BRAY** (Anna-Éliza KEMPE, mistress), femme de lettres anglaise, est née dans le comté de Surrey, vers la fin du dernier siècle. Douée d'une vive intelligence et d'une aptitude remarquable pour tous les arts d'imagination, elle avait la pensée de se faire comédienne, lorsqu'elle préféra cultiver la peinture. Elle reçut les conseils de Stothard, dont elle épousa, en 1818, le fils, Charles, artiste distingué, qu'elle seconda dans ses travaux. Elle parcourut avec lui la Normandie et la Bretagne, et plus tard les Flandres. Le premier voyage donna lieu à la publication d'un volume de *Lettres adressées à sa mère* (Letters written a tour in Normandy and Britain), qui parut en 1820 avec des dessins originaux des deux époux. Cette même année, Charles Stothard périt misérablement dans le Devonshire, laissant inachevé le grand ouvrage des *Monuments de la Grande-Bretagne* (Monumental effigies of Great Britain), auquel il travaillait depuis plusieurs années. Sa veuve entreprit de le terminer avec l'aide de son frère, au milieu des malheurs répétés qui l'assaillirent et malgré une cécité momentanée qui l'obligea au repos. En 1<sup>o</sup> 3, elle consacra au souvenir de son mari une intéressante biographie: *Memoirs of Ch. Stothard*. Deux ans après, elle épousait, en secondes noces, le révérend Edw. Atkins Bray, curé de Tavistock à Londres, et auteur de divers ouvrages de théologie.

C'est depuis cette époque, au milieu d'une retraite profonde, que mistress Bray, presque aveugle et d'une santé languissante, a écrit la plus grande partie de ses romans, dont les suivants appartiennent au genre historique: *Gaston de Foix* (1826, 3 vol.), d'après la légende de Froissard; *les Chaperons blancs* (The white hoods, 1828), sur les guerres civiles de la Flandre; *le Protestant* (the Protestant, 1829), scènes du règne de Marie Tudor; *le Talba* (the Talba, 1834), épisode relatif au séjour des Maures en Portugal; *Courtenay de Walreddon* (1838, 3 vol.), tableau du règne orageux de Charles 1<sup>er</sup>, etc.

Parmi ses œuvres de fantaisie, nous citerons: *Fitz de Fitzford* (1831); *Warleigh, ou le Chêne fatal* (1836); *Trelawny de Trelawne* (1837); *les*

*Epreuves du cœur* (Trials of heart); *Henry de Pomeroiy* (1845); *les Epreuves de famille* (Trials of domestic life; 1848, 3 vol.), etc. Il a paru, dans la collection des *Novels and Romances* de Longman, un choix des romans de mistress Bray (1845-1846, 10 vol.). Ajoutons à cette longue liste, dans les divers genres: *Voyage en Suisse* (Tour throughout the mountains and lakes of Switzerland); *Vie du peintre Thomas Stothard* (1851, in-8), son beau-père et son premier maître; *l'Apparition des fées* (1852); *Saint Louis et son temps* (1870); *le Soulèvement des protestants de Cévennes* (1870); *la Forêt de Hartland* (1871); *Jeanne d'Arc et la France du temps de Charles VII* (1874).

**BRÉAL** (Michel-Jules-Alfred), savant philologue français, membre de l'Institut, né le 26 mars 1832, à Landau (Bavière rhénane), de parents français, fit ses études en France et entra à l'école normale supérieure en 1852. A sa sortie, il se rendit à Berlin pour y compléter son instruction philologique et étudier le sanscrit auprès de Bopp et de M. Weber. Revenu à Paris, il fut attaché à la Bibliothèque impériale. L'Académie des inscriptions et belles-lettres ayant mis au concours *l'Étude des origines de la religion zoroastrienne*, il obtint le prix en 1862. Après la mort du savant Hase, professeur de grammaire comparée à la Sorbonne (1864), sa chaire fut transférée au Collège de France, et M. Bréal, d'abord chargé du cours, en devint titulaire en 1866. Il fut élu membre de l'Institut, le 3 décembre 1875, en remplacement de M. Brunet de Presles, et nommé directeur de l'École des hautes études. Il est devenu inspecteur général de l'instruction publique, pour l'enseignement supérieur (15 avril 1879). M. Bréal a été décoré de la Légion d'honneur le 11 août 1869.

Il a successivement publié: *Hercule et Cacus, étude de mythologie comparée* (1863, in-8), thèse française de doctorat où l'auteur combattait les principes de l'école symbolique, en montrant les secours qu'on peut tirer de la philologie pour l'explication des mythes; *Des noms perses chez les écrivains grecs*, thèse latine (même année, in-8); *le Mythe d'Édipe* (même année, in-8), écrit conçu dans le même esprit que la thèse sur Hercule; l'importante traduction du grand ouvrage de Bopp, *Grammaire comparée des langues indo-européennes* (1867-1872, 4 vol. gr. in-8), avec préfaces historiques et critiques; puis divers opuscules et fragments se rattachant à ses leçons, et des mémoires dans les recueils des sociétés savantes. On lui doit aussi un travail d'une grande portée sur les réformes scolaires: *Quelques mots sur l'instruction publique en France* (2 séries, 1872, in-18; 3<sup>e</sup> édit., 1875), ainsi que des articles très-remarqués pour leur libéralisme sur les questions actuelles de l'instruction publique.

**BRÉBISSON** (Alphonse DE), naturaliste français, né à Falaise, en 1798, fils d'un entomologiste distingué, fut porté de bonne heure vers l'étude des sciences naturelles et surtout de la botanique. Ses nombreuses excursions dans l'ouest de la France, dans les Alpes du Dauphiné, dans la Savoie, lui permirent de recueillir de nouvelles plantes et de faire de nombreuses découvertes dans les algues dites inférieures. Ses recherches et ses études mycologiques l'avaient mis en relation avec les plus savants mycographes de l'Europe. Il forma dans sa ville natale une très-belle collection botanique et entomologique, et, pendant plus de quarante ans, remplit les fonctions gratuites de conservateur de la Bibliothèque et du Musée. — Il y est mort le 28 avril 1872.

Ses principaux ouvrages sont: *Mousses de la*



*Normandie* (Falaise, 1826-1833, 8 livr.); *Notions agricoles et industrielles sur le sol et les terrains des environs de Falaise* (1835, in-8); *Flore de la Normandie, Phanérogamie* (Caen, 1836, in-18, 3<sup>e</sup> édit., 1859); *Notes sur quelques diatomées marines du littoral de Cherbourg* (1854, in-8). — Outre ses études sur la botanique, M. Alph. de Brébisson s'était occupé du daguerréotype dès son invention et depuis de photographie, surtout au point de vue de la partie scientifique des opérations. Il a publié sur ce sujet : *Traité complet de photographie sur collodion* (dernière édit., 1855, in-8), et *Collodion sec instantané, détails complets sur ce procédé* (1863, in-8).

**BRECKENRIDGE** (John-Cabell), homme politique américain, du parti sécessionniste, né le 21 janvier 1821, près de Lexington (Kentucky), exerça d'abord la profession d'avocat dans cette ville, mais en 1847, lorsque la guerre du Mexique éclata, il entra dans l'armée et prit part à l'expédition, comme major d'un régiment de volontaires kentuckiens. Il eut l'occasion dans cette campagne de reprendre momentanément son rôle de défenseur, en plaidant la cause du colonel Pillow, accusé avec les généraux Worth et Scott. A la paix, il entra à la chambre des représentants du Kentucky, et en 1851, fut envoyé au Congrès. Dans cette assemblée, lors de la discussion du bill du Kansas-Nebraska, M. Breckenridge eut avec M. Cutting, député de l'Etat de New-York, une dispute si violente qu'elle faillit amener une rencontre.

Sous la présidence de M. Pierce, l'ambassade d'Espagne fut offerte à M. Breckenridge, qui la refusa. Quand M. Buchanan arriva au pouvoir, il devint, en 1856, vice-président de la république, par l'influence du nouveau président. Il n'eut point l'occasion de jouer de rôle politique; cependant, en 1860, lors du choix des candidats à la présidence, les électeurs du Sud réunirent leurs suffrages sur lui, par une division qui assura l'élection de Lincoln.

Lors de la sécession, toutes les anciennes sympathies de M. Breckenridge l'entraînaient vers la cause du Sud. Il resta cependant à Washington tant que le Kentucky ne se fut pas déclaré. Le 4 décembre, le Sénat prononçait son expulsion. Dans la campagne de 1862, M. Breckenridge fut chargé d'un commandement militaire important. Le 7 avril, il était un des trois généraux séparatistes battus à Pittsburg-Landing (Alabama), dans une bataille de deux jours qui avait d'abord été une victoire. Il opéra pendant tout l'été dans la Louisiane, où il éprouva, le 5 août, un sanglant échec, en voulant s'emparer de Bâton-Rouge. Lorsque les succès de Lee et de Jackson eurent, à la fin du même mois, rejeté Pope et Mac-Clellan de l'autre côté du Potomac, Breckenridge, dont l'armée comptait cinquante mille hommes, reprit l'offensive et menaça la Nouvelle-Orléans, où Butler prépara les troupes fédérales à une énergique défense. Sans être chargé d'un commandement supérieur, il prit une part active aux diverses péripéties de la guerre dans cette contrée, et se distingua notamment à la bataille de Murreesborow. Appelé depuis le mois de février 1865 au ministère de la guerre, il tomba bientôt avec la cause des Etats confédérés et déposa les armes, au commencement du mois de mai suivant, avec les généraux Johnston, Beauregard, etc. — Il est mort à Lexington le 16 mai 1875.

**BRÉGUET** (Louis), horloger et physicien français, né à Paris, le 22 décembre 1808, est petit-fils d'Abraham Bréguet, l'académicien. A la mort de son grand-père, en 1823, il fut envoyé en

Suisse, où il s'exerça pendant trois ans dans la chronométrie; son père le rapela en 1826 et le mit à la tête de son horlogerie de marine. En 1833, après la retraite définitive de M. Bréguet père, M. Louis Bréguet dirigea ses idées vers l'application des sciences physiques. Plusieurs découvertes le firent admettre au Bureau des longitudes dont il fut nommé membre titulaire le 26 mars 1862. F. Arago l'encourageait dans ses recherches sur le télégraphe électrique.

Ce constructeur, dont les travaux d'horlogerie ont fréquemment mérité le rappel des quatre médailles d'or obtenues par sa famille, est regardé comme le premier qui se soit chez nous sérieusement occupé de la télégraphie électrique. Le *Traité* dans lequel il l'a résumée, en 1845, est le premier qui ait paru. Il a imaginé un télégraphe à signaux, adopté quelque temps par l'administration en France, et qui employait les signes mêmes de la télégraphie aérienne. Chevalier de la Légion d'honneur le 3 mars 1845, il a été promu officier le 20 octobre 1878. M. Bréguet est membre du Bureau des longitudes, de la Société philotechnique de Paris, de celle des ingénieurs civils, correspondant de la Société des sciences de Liège et de l'université de Kazan (Russie). Il a été élu membre libre de l'Académie des sciences, le 30 mars 1874, en remplacement de A. Passy.

**BREHM** (Alfred-Edmond), voyageur et naturaliste allemand, né à Renthendorf (Saxe-Weimar) le 2 février 1829; fils du savant ornithologiste Christian-Ludwig Brehm, mort en 1864, il se livra de bonne heure, sous la direction de son père, à l'étude des sciences naturelles, spécialement de la géologie. Avant de suivre les cours universitaires, il fit un long voyage en Afrique pour y recueillir des sujets d'observation, passa cinq ans à parcourir l'Égypte, la Nubie, le Soudan oriental, puis revint en Allemagne et fréquenta les universités d'Iéna et de Vienne. Il entreprit ensuite de nouveaux voyages. Après avoir visité l'Espagne il partit pour la Norvège et la Laponie. En 1862, il retourna en Afrique et explora le Nord de l'Abyssinie en compagnie du duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha. Dans l'intervalle de ses excursions, il avait fait des cours à Leipzig et commencé la publication de ses ouvrages. Nommé en 1863 directeur du jardin zoologique de Hambourg, il passa quatre ans plus tard à Berlin, où il fonda le grand aquarium, l'une des curiosités scientifiques de la ville.

Au premier rang des publications de M. A.-Ed. Brehm, nous mettons : *la Vie des animaux illustrée* (Illustrirtes Thierleben, Hilburghausen, 1863-1869, 6 vol., 2<sup>e</sup> éd. Leipzig, 1868 et suiv., 10 vol.), ouvrage traduit en français par M. Z. Gerbe (Paris, 1869-1873, t. I-IV, grand in-8°, nombr. grav.). Citons ensuite : *Esquisses de voyage au N.-E. de l'Afrique* (Reisekizzen aus Nordostafrika; Iéna 1855, 3 part.); *la Vie des Oiseaux* (das Leben der Vögel, Glogau, 1860-1861); *Les Animaux des bois*, avec Rossmässler (die Thiere des Waldes), sans compter de nombreux articles dans les recueils périodiques.

**BREITHAUPT** (Jean-Auguste-Frédéric), minéralogiste allemand, né le 18 mai 1791, à Probstzella près Saalfeld (Saxe-Meiningen), termina ses études à l'université d'Iéna et à l'Académie de Freiberg. Nommé, dans cette dernière ville, inspecteur de pierres précieuses et professeur adjoint, il publia, outre des travaux scientifiques, tels que : *sur la Pureté des cristaux* (Ueber die Echtheit der Kristalle, Freiberg, 1816), une excellente étude topographique, *la Ville de Freiberg* (Die Bergstadt Freiberg, Ibid., 1825), et fut nommé profes-

seur ordinaire d'oryctognosie, en 1827. — Il est mort à Freiberg le 22 septembre 1873.

On cite parmi ses plus importants ouvrages de minéralogie : *Caractéristique complète du système minéral* (Vollstaendige Charakteristik des Mineral-systems, Freiberg, 1820, 3<sup>e</sup> édit., Dresde, 1832) ; *Manuel complet de minéralogie* (Vollstaendiges Handbuch des Mineralogie, Ibid., 1830-1847, 3 vol.) ; *Aperçu du système minéral* (Uebersicht des Mineral-systems, Ibid., 1830) ; la *Paragénèse des minéraux* (die Paragenensis der Mineralien, Freiberg, 1819) ; *les Caractères des genres et espèces du système minéral* (die Charaktere der Klassen und Ordnungen des Mineral-systems, Ibid., 2<sup>e</sup> édit., 1854), etc. M. Breithaupt a continué en outre le *Manuel de minéralogie* de Hoffmann et collaboré au *Journal de chimie pratique* d'Erdmann, aux *Annales* de Schweigger-Seidel, aux *Annales* de Poggendorf, etc.

**BRELAY** (Pierre-Eugène-Émile), homme politique français, député, est né à Puyraveau (Charente-Inférieure), le 7 décembre 1817. Négociant en tissus, il avait été, en 1848, commandant de l'artillerie de la garde nationale de Paris et l'un des nombreux candidats pour l'Assemblée constituante. Nommé adjoint au maire du deuxième arrondissement le 5 septembre 1870, il obtint, aux élections de février 1871, quelques milliers de voix, mais ne fut pas élu. Aux élections pour la Commune, il réunit 7025 voix dans son arrondissement, mais refusa ce mandat. Il fut envoyé à l'Assemblée nationale aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, par 98 248 voix, comme représentant de la Seine, prit place à l'extrême gauche et vota toutes les mesures tendant à l'établissement du régime républicain. Porté sur la liste des gauches, lors des élections de sénateurs inamovibles, il échoua, faute d'une voix, et se présenta aux élections générales pour la Chambre des députés, le 20 février 1876, dans le deuxième arrondissement de Paris. Élu par 7,963 voix contre 4,300 environ données à ses trois concurrents républicains, de nuances diverses, il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre, sans concurrent, par 10 622 voix.

Son frère, M. Ernest BRELAY, né à Rochefort (Charente-Inférieure), a été élu membre du Conseil municipal de Paris, pour le quartier des Champs-Élysées. Il a publié un certain nombre d'écrits politiques : *Clovis Bourbon, excursion dans le XX<sup>e</sup> siècle* (1868, in-18), dédié à M. Ed. Laboulaye, et signé de pseudonyme Ernest Jonchère, pompier honoraire de Bougival ; *Réforme électorale*, brochure, 1871, in-18) ; *Le Malentendu social*, entretiens économiques familiers, 1873, in-8).

**BREMOND D'ARS** (Guillaume), général français, sénateur, né à Saintes (Charente-Inférieure), le 19 mars 1810, entra à l'École militaire de Saint-Cyr, le 15 novembre 1828, et en sortit, deux ans après, dans l'arme de la cavalerie, avec le grade de sous-lieutenant. Promu successivement lieutenant le 27 décembre 1833, capitaine le 15 janvier 1838, lieutenant-colonel le 10 mai 1852, et colonel le 20 octobre 1855, il fut mis à la tête du 2<sup>e</sup> régiment des chasseurs d'Afrique. Nommé général de brigade le 13 août 1863, il commanda la subdivision de la Charente. Le gouvernement de la défense nationale le fit général de division le 31 octobre 1870. Il commanda la 1<sup>re</sup> division du 17<sup>e</sup> corps de l'armée de la Loire, puis une division de cavalerie dans l'armée de l'Est. Laissé en

disponibilité après la guerre, il fut nommé inspecteur général de cavalerie en 1874 et atteignit, dans ces fonctions, la limite d'âge du service actif. M. Bremond d'Ars, porté aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, comme candidat légitimiste, dans le département de la Charente, échoua avec 116 voix ; mais il se représenta, trois ans plus tard, dans le même département, pour le siège laissé vacant par le décès de M. André, et, soutenu par l'opposition monarchique et cléricale, il fut élu, le 16 février 1879, par 308 voix sur 501 votants, contre 151 voix données à M. Bellamy, candidat républicain, devant lequel M. Mathieu-Bodet avait retiré sa candidature. Découré de la Légion d'honneur le 10 décembre 1849, il a été promu officier le 15 avril 1856, commandeur le 8 décembre 1859 et grand officier le 5 mai 1871.

**BRÉNIER** (baron Anatole), diplomate français, ancien sénateur, né à Paris, le 20 août 1807, et fils du baron Brénier, directeur des fonds et de la comptabilité aux affaires étrangères, entra de bonne heure dans la carrière diplomatique. Il fut successivement secrétaire de légation à Lisbonne, second secrétaire à Londres pendant l'ambassade Talleyrand (1831), consul, puis consul général à Varsovie, où il resta plusieurs années. Il occupait, depuis 1845, le même poste à Livourne, lorsqu'en 1848 il succéda à son père dans la direction des fonds et de la comptabilité au ministère. Il la conserva après 1848, sous la République, et dans les premières années de l'Empire, sauf deux courtes interruptions. En 1851, il fut chargé du portefeuille des affaires étrangères dans le ministère intérimaire du 24 janvier au 10 avril. C'est pendant son administration qu'eurent lieu les protestations de la France contre la prétention de l'Autriche à entrer avec tous ses États dans la Confédération germanique. Lors du retour de M. Baroche aux affaires, M. Brénier reprit, avec le titre de conseiller d'État en service extraordinaire, ses fonctions de directeur, qu'il échangea encore, après le coup d'État, sous le ministère de M. de Turgot, contre celles de secrétaire général du même département. Nommé, en 1855, ministre plénipotentiaire à Naples, il en fut rappelé en même temps que son collègue d'Angleterre, lorsque les cabinets de Londres et de Paris demandèrent sans succès au roi de Naples Ferdinand II des réformes politiques. Il retourna à son poste après l'avènement du nouveau roi François II, en juin 1859. Il le quitta, un an après, lors de l'invasion de Garibaldi. M. Brénier fut nommé sénateur le 24 mars 1861. Promu commandeur de la Légion d'honneur, le 16 janvier 1851, il devint grand officier le 1<sup>er</sup> août 1855. Il a épousé Mlle Hutchinson, nièce de l'un des libérateurs du comte de La Valette.

**BRENNER** (Richard), voyageur allemand, né à Mersebourg (Saxe prussienne), le 20 juin 1833, fut attaché d'abord à l'administration forestière, puis entra dans l'industrie du sucre. Ses études personnelles ayant développé en lui le goût des voyages, il obtint d'accompagner le baron de Decken dans son expédition de l'Afrique orientale à la fin de 1864. Après le meurtre du baron par les indigènes (3 octobre 1865), sur les bords du fleuve Djoub, il atteignit à grand-peine avec ses compagnons l'embouchure du fleuve et revint à Zanzibar. Rentré en Allemagne, il prépara avec Kinzelbach une seconde expédition pour faire une enquête sur les circonstances de la mort du baron de Decken. Il explora, de 1866 à 1868, les fleuves de la côte des Gallas et donna la première carte du sud de cette région. Cette carte a paru

en 1868, dans les *Mittheilungen* de Petermann. Revenu en Europe, M. Brenner fut chargé, en 1870, par plusieurs maisons suisses et autrichiennes, d'une expédition commerciale qu'il conduisit à Aden, dans le golfe Persique, au pays d'Oman, et sur la côte orientale d'Afrique, depuis le pays des Somalis jusqu'au fleuve Kingani, en face de Zanzibar. La maladie le fit revenir dans son pays en 1871. Il en repartit, l'année suivante, avec le titre de consul d'Autriche à Aden. — Il mourut à Zaazibar d'une fluxion de poitrine, le 22 mars 1874.

**BRENTANO** (Ludwig-Joseph), surnommé *Lujo*, économiste allemand, né à Aschaffembourg, le 18 décembre 1844, alla terminer ses études à l'Université de Dublin. Rentré en Allemagne, il séjourna dans diverses villes, se livrant à des travaux d'histoire et d'économie politique, puis entra au bureau royal de statistique de Berlin, sous la direction de M. Engel, qu'il accompagna, en 1868, dans un voyage en Angleterre. Reçu privat-docent à l'Université de Berlin en 1871, il fut nommé, en 1872, après un nouveau voyage en Angleterre, professeur de sciences politiques à l'Université de Breslau. Les écrits et l'enseignement de M. Brentano le classent parmi les partisans déclarés du socialisme doctrinaire dans ses luttes contre l'école économique libérale. Outre des brochures polémiques et des articles de journaux, on cite de lui : *les Corporations ouvrières d'aujourd'hui* (die Arbeitergilden der Gegenwart, Leipzig, 1811-1872, 2 vol.) ; *Rapport du salaire et du temps avec le travail* (Ueber das Verhaeltniss von Arbeitslohn, und Arbeitszeit zur Arbeitsleistung ; Ibid., 1876), etc.

**BRESIL** (maison impériale de), dynastie de Bragance. Empereur régnant : don PEDRO II (voy. ce nom). Impératrice régnante : *Thérèse-Christine-Marie*, fille de feu François I<sup>er</sup>, roi des Deux-Siciles, née le 14 mars 1822, mariée le 30 mai 1843. Fille : la princesse *Isabelle-Christine-Léopoldine-Auguste*, etc., née le 29 juillet 1846, mariée, le 15 octobre 1864, à *Louis-Philippe d'Orléans*, comte d'Eu, dont elle a deux fils : *Pierre*, né le 15 octobre 1875, et *Louis-Philippe*, né le 26 janvier 1878.

Sœurs de l'empereur, nées du premier mariage de don Pedro I<sup>er</sup> avec Léopoldine-Caroline-Joséphine, archiduchesse d'Autriche : dona *Januaria*, mariée au prince *Louis*, comte d'Aquila ; dona *Françoise*, mariée au prince de Joinville (voy. ce nom).

**BRESSANT** (Jean-Baptiste-Prosper), acteur français, né à Chalon-sur-Saône, le 24 octobre 1815, fut quelque temps clerc d'avoué à Paris et débuta, en 1835, au théâtre de Montmartre. Les conseils de Casimir Bonjour et les leçons de Michelot lui facilitèrent un engagement aux Variétés, dont il épousa une actrice, Mlle Dupont. Après quelques démêlés judiciaires avec la direction, il disparut tout à coup vers la fin de 1839. De brillantes conditions l'attendaient à Saint-Petersbourg, d'où, après sept ans de vogue, il partit, en 1846, aussi brusquement qu'il était sorti de Paris. Ces allures lui coûtèrent 20 000 fr. de dommages envers l'administration des Variétés et 16 000 envers le général Guédéonoff. De 1846 à 1854, il tint, dans les rôles de jeunes premiers, un rang distingué sur la scène du Gymnase. A l'expiration de son engagement, il préféra aux 25 000 francs qu'il touchait pour dix mois à ce théâtre et aux 70 000 que lui offrait, pour le même temps, la Russie, le titre de sociétaire de la Comédie-Française, qui lui fut conféré d'office,

le 31 janvier 1854. Atteint d'une maladie organique qui le tenait depuis plusieurs années éloigné de la scène, il a pris sa retraite en 1876.

Les créations de M. Bressant, en qui l'on a vanté longtemps la distinction, peut-être un peu conventionnelle, du débit et des manières, ont été nombreuses au Gymnase, où il a compté plus de quarante rôles marquants, depuis le Lovelace de *Clara Harlowe* jusqu'au Paul Aubry de *Diane de L.* Dans le répertoire si varié des Français, il reprit, entre autres rôles, ceux de Bolingbroke dans *le Verre d'eau*, d'Anceus dans *mon Etoile*, de Richelieu dans *Mademoiselle de Belle-Isle*, de Gaston dans *le Genre de M. Poirier*, de Fabrice dans *l'Aventurière*, etc. Dans les pièces classiques, il a abordé ceux de Clitandre dans *les Femmes savantes*, d'Alceste dans *le Misanthrope*, de don Juan dans la pièce de Molière, du comte dans *Figaro*, etc.

Dans les œuvres nouvelles, il a créé Maurice de Verdières, dans *Un jeune homme qui ne fait rien* (1861), le comte d'Orémond, dans *la Loi du cœur* (1862), Humbert, dans *le Lion amoureux* (1866), Armand, dans *le Fils* (1866), Rosay, dans *Mme Desroches* (1867), etc. Il a continué, après M. Samson, le rôle du marquis, dans *le Fils de Giboyer* (1863). La reprise solennelle de *Hernani* peut aussi lui être comptée comme une nouvelle création du rôle de Don Carlos (1867). Une spécialité de M. Bressant furent les proverbes ou comédies à deux ou trois personnages. Il a eu des succès souvent renouvelés dans les proverbes d'Alf. de Musset, sans compter toutes les petites pièces de ce genre qui semblaient avoir été écrites pour lui, avec ou sans Mme Arnould-Plessy, telles que : *Qui femme a guerre a ; la Pluie et le beau temps ; Une Loge d'Opéra ; Un Baiser anonyme*, etc.

**BRESSANT** \* (Alix), fille du précédent, née à Paris, en 1838, veuve du prince russe Kotschoubey, mariée en seconde nocces à M. d'Artigues préfet de l'Ariège, en octobre 1878, est auteur de quelques essais littéraires, tels que le roman très-vanté de *Gabrielle Pinson* (1867, in-18) ; *Une Paria* (1869, in-18) ; *le Manuscrit de Mlle Camille* (1874, in-18). — C'est par erreur que l'on a annoncé qu'elle était morte en juillet 1869.

**BRESSON** (Édouard-Victor-Stanilas), député français, est né à Darney (Vosges), le 27 juin 1826. Riche industriel de l'arrondissement, maire de Monthureux, depuis de longues années, il fut révoqué après le 24 mai 1873. Aux élections générales du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, sa candidature, produite pour la première fois, fut vivement recommandée par les trois sénateurs républicains des Vosges, nouvellement élus. Il avait à lutter contre M. Buffet, alors ministre de l'intérieur, et qui, depuis 1848, avait représenté l'arrondissement de Mirecourt aux diverses assemblées parlementaires. Il fut élu par 8611 voix, avec une majorité de plus de 1500 voix, sur son tout-puissant concurrent. Membre du centre gauche, il fut un des 363 qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Vivement combattu par l'administration, il a été réélu, le 14 octobre suivant, par 9708 voix.

**BREST** (Germain-Fabius), peintre français, né à Marseille, le 31 juillet 1823, élève de Loubon et de Troyon, se fit connaître aux Salons de 1851, 1852, 1853, 1855. par des paysages de Provence, puis, à la suite d'un voyage en Turquie et en Asie, prit un rang distingué parmi les peintres orientalistes. Ses œuvres les plus remarquées sont :

*Un Café turc* au Petit-Champ des Moris à Constantinople; *les Murailles de Constantinople* (1857); *Bords du Bosphore à Bebec* (1861), au musée du Luxembourg; *les Bords du Bosphore à Bécicos (Asie Mineure)*; *Un Caravansérail à Trébizonde*, réexposé en 1867 à l'Exposition universelle (1864); *Le Béiram, cérémonie du baisement de main à Constantinople*; *Débarcadère d'Eyoub dans la Corne-d'Or* (1865); *Vue du Grand-Canal à Venise* (1866); *Intérieur d'un établissement de pâtisseries à Marseille* (1867); *Pêcheries du Bosphore* (1868); *Mosquée à Trébizonde* (1870); *le Pont du Rialto à Venise*; *Khan de la sultane Validé à Constantinople* (1872); *le Pont des Soupirs* (1874); *Eglise Saint-Jean à Beauvais* (1877); *Entrée du Bosphore*; *le Platane de Godefroy de Bouillon, à Buyuck-Déré* (1878). M. Brest a reçu une médaille en 1864.

**BRETON** (François-Pierre-Hippolyte-Ernest), archéologue et dessinateur français, né à Paris, le 21 octobre 1812, étudia le dessin dans les ateliers de Regnier, de Watelet et de Champin, parcourut l'Italie à diverses reprises et exposa au Salon quelques paysages qui furent remarqués. En 1838, il fit paraître un important ouvrage sur l'archéologie gauloise, en collaboration avec M. Achille de Jouffroy, intitulé : *Introduction à l'histoire de France, ou Description physique et monumentale de la Gaule jusqu'à l'établissement de la monarchie* (in-folio avec planches), couronné, l'année suivante, par l'Académie des inscriptions. Après avoir activement travaillé aux *Monuments anciens et modernes*, que publiait M. Jules Gailhabaud, il donna lui-même les *Monuments de tous les peuples* (1843, 2 vol. gr. in-8, 300 grav., résumé de l'histoire générale de l'architecture, traduit en diverses langues.

M. Breton a publié depuis : *Pompéii* (1855, in-8, 3<sup>e</sup> édition, 1869, in-8, avec de nombreux dessins); *Athènes décrite et dessinée* (1862, gr. in-8; 2<sup>e</sup> édit. 1868; nombreux dessins), etc. Il a collaboré, comme écrivain, à *l'Artiste*, au *Magasin pittoresque*, à la *Biographie générale*, aux *Recueils* des sociétés savantes dont il est membre, puis, comme dessinateur, au *Moyen âge et la Renaissance*, au *Musée des familles*, à *l'Histoire de Paris* et aux *Environnements de Paris*, de Dulaure; au *Manuel d'archéologie nationale*, etc. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 15 août 1861, il a été décoré de plusieurs ordres étrangers. — Il est mort à Paris le 29 mars 1875.

**BRETON DE CHAMP** (Paul-Émile), ingénieur et mathématicien français, né le 21 avril 1814, à Champ, près Vizilles (Isère), fut reçu en 1834 à l'École polytechnique et en sortit, en 1836, dans les ponts et chaussées. Nommé successivement ingénieur ordinaire de deuxième, puis de première classe, et enfin ingénieur en chef (mai 1863), il devint directeur-adjoint du dépôt des cartes et plans au ministère de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics. M. Breton a été décoré de la Légion d'honneur.

Il a publié : *Traité de nivellement*, ouvrage théorique et pratique (1848, in-8; 3<sup>e</sup> édit. augm. 1873, in-8); *Tracé de la courbe d'intrados des voûtes de pont en anse de panier*, d'après le procédé de Perronet (1857, in-4, avec pl., 2<sup>e</sup> édit.); *Recherches nouvelles sur les porismes d'Euclide* (1855, in-4), auxquelles il a donné, sous le même titre, un *Supplément* consacré à l'examen et à la réfutation de l'interprétation proposée par M. Vincent des textes de Pappus et de Proclus, relatifs aux porismes (1858, in-4); *Traité du lever des plans et de l'arpentage* (1864, in-8, 9 pl.); *Questions des porismes* (1865, in-8), etc.

**BRETON** (Jules-Adolphe-Aimé-Louis), peintre de paysage français, né à Courrières (Pas-de-Calais), le 1<sup>er</sup> mai 1827, fut élève de Drolling et de M. F. Devigne. Il a exposé depuis 1855 les tableaux suivants : à l'Exposition universelle de 1855 : *les Glaneuses (Courrières)*; *le Lendemain de la Saint-Sébastien* et *Petites paysannes consultant les épis*; au Salon de 1857 : *la Bénédiction des blés (Artois)*; à celui de 1859 : *le Rappel des glaneuses (Artois)*; *Plantation d'un calvaire*; *le Lundi* et *une Couturière*; à celui de 1861 : *le Soir*, *les Sarcleuses*, appartenant au comte T. Duchâtel; *le Colza*, *l'Incendie*; à celui de 1863 : *Consécration de l'église d'Oignies (Pas-de-Calais)*, appartenant à M. L. de Clerq, et *une Fançuse*; à celui de 1864 : *les Vendanges à Châteaueu Lagrange, une Gardeuse de dindons*; à celui de 1865 : *la Fin de la journée, la Lecture*; à l'Exposition universelle de 1867 : *la Beccuée*; *Une source au bord de la mer*; *la Moisson*; au Salon de 1868 : *Femmes récoltant des pommes de terre*; *l'Héliotrope*; à celui de 1869 : *Un grand pardon breton*; *les Mauvaises herbes*; à celui de 1870 : *les Lavandières des côtes de Bretagne, Fileuse*; à celui de 1872 : *Jeune fille gardant des vaches, la Fontaine*; à celui de 1873 : *Bretonne*; à celui de 1874 : *la Falaise*; à celui de 1875 : *la Saint-Jean*; à celui de 1877 : *la Glaneuse*.

M. J.-A. Breton a obtenu successivement une médaille de 3<sup>e</sup> classe, pour le paysage, en 1855; une médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1857; en 1859, une médaille de 1<sup>re</sup> classe rappelée en 1861, une autre médaille de 1<sup>re</sup> classe à l'Exposition universelle de 1867 et la médaille d'honneur en 1872. Décoré de la Légion d'honneur, le 3 juillet 1861, il a été promu officier le 29 juin 1867. Il a publié un volume de poésies : *les Champs et la mer* (1876, in-18), qui a été remarqué.

**BRETON** (Émile-Adélaïde), frère et élève du précédent, né à Courrières (Pas-de-Calais), a exposé en 1861 trois paysages : *Effet du matin*, *Soleil couchant* et *Automne*; en 1863 : *le Crépuscule en automne* et *un Coup de vent*; en 1864 : *un Ouragan, soleil couchant*; en 1865 : *Un soir d'été*, *Un crépuscule*; en 1866 : *Un étang*; en 1868 : *Une source, la Neige*; en 1869 : *Soleil couchant*, *Entrée de village*; en 1870 : *la Nuit*, *le Ruissseau d'Orchimain (Ardennes belges)*; en 1872 : *Une matinée d'hiver*, *un Soir d'hiver*; en 1873 : *Soleil couchant après l'orage*, *un Dimanche matin en hiver (Artois)*; en 1874 : *l'Automne*, *Crépuscule*, *Nuit d'hiver*; en 1875 : *le Canal de Courrières*, *un Village d'Artois en hiver*, *l'Étoile du berger*; en 1876 : *l'Hiver, Marine*; en 1877 : *une Matinée d'été*. M. Émile Breton a obtenu trois médailles en 1866, 1867 et 1868.

**BRETON** (Louis), éditeur français, né à Paris, le 17 novembre 1817, fils d'un ancien notaire, député de Paris, sous la Restauration, fit ses études au collège Rollin et au collège Bourbon, et entra, en 1839, comme employé dans la librairie L. Hachette. Devenu, en 1841, associé de M. Hachette, dont il épousa, en 1844, la belle-fille, il n'a cessé depuis lors de prendre part à la direction de la maison. Président du cercle de la librairie, de l'imprimerie et de la papeterie, de 1864 à 1868, décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1866, il fut nommé, lors de l'Exposition universelle de 1867, secrétaire du Comité d'admission, devenu plus tard le Comité permanent de la classe de l'imprimerie et de la librairie. Aux élections municipales du 30 juillet 1871, M. Breton obtint, au second tour de scrutin, dans le quartier de la Monnaie, 1410 voix sur 2820 votants, fut proclamé élu et siégea au conseil

pendant trois mois ; mais l'élection ayant été annulée, il ne fut pas renommé.

**BRETON DE LOS HERREROS.** Voy. LOS HERREROS.

**BREUIL** (Guillaume-Joseph-Auguste), littérateur français né à Amiens, le 2 mars 1811, fut avocat, puis juge de paix dans sa ville natale. Membre de l'Académie de la Somme et de la Société des antiquaires de Picardie, qu'il a présidée en 1858, il a publié : *Lettres inédites de Mlle Philpon [Mme Roland] adressées aux demoiselles Canet* (1840, 2 vol.) ; *Du Culte de saint Jean-Baptiste et des usages profanes qui s'y rattachent* (1846), *Napoléon Bonaparte jugé par les poètes étrangers* (1851) ; *L'Éclair*, comédie en un acte, en vers (1852), imitée de Müller : *la Confrérie de Notre-Dame du Puy* (1854) ; des *Vers en l'honneur de Ducange, Galand, Gresset, Pierre l'Ermite*, etc., pour l'inauguration de leurs bustes ou statues (1849 1855), et des pièces ou mémoires dans le *Recueil des antiquaires de Picardie*.

**BREYMAND** (Abraham-Auguste), ancien représentant du peuple français, né au Puy (Haute-Loire) le 15 avril 1806, se destina d'abord au service militaire et se prépara aux examens de Saint-Cyr. Il combattit en 1830 et fut décoré de Juillet. Nommé sous-lieutenant, il partit pour l'Afrique. Quatre ans après, il donna sa démission et revint au Puy, où il fut en relations actives avec les chefs du parti républicain. En février 1848, il prit possession de l'administration départementale et présida la commission provisoire. Élu représentant du peuple, le quatrième sur huit, par 25 218 voix, il vota presque toujours avec l'extrême gauche, tout en s'éloignant du parti socialiste. Réélu à la Législative, le premier sur six, il fit partie de la Montagne, et, le 13 juin 1849, s'associa aux manifestations du parti démocratique. L'Assemblée donna l'autorisation de le poursuivre, mais il réussit à se disculper. Le coup d'État du 2 décembre l'a éloigné de la carrière politique. — Il est mort au Puy en décembre 1873.

**BRIALMONT** (Laurent-Mathieu), général belge, ancien ministre, né à Seraing, près de Liège, en 1789, prit part, comme soldat et comme officier, à toutes les grandes guerres de l'Empire depuis Austerlitz. Il fit notamment les campagnes d'Allemagne, d'Espagne, de Russie, et fut décoré de la Légion d'honneur à la Moskowa. Après Waterloo, il fit partie de l'armée de la Loire. Rentré au service du roi des Pays-Bas, il tomba bientôt en disgrâce. En 1830, il contribua au mouvement révolutionnaire du Limbourg. Il devint aide de camp du roi Léopold, et eut successivement le commandement d'Anvers (1837) et de Mons (1840). En 1850, il fut ministre de la guerre dans le cabinet Rogier ; mais son ardeur toute militaire et son dédain pour ce qu'il appelait les gens de loi rendirent ses relations avec ses collègues si difficiles, qu'au bout de huit mois il dut se retirer ; il donna sa démission avec éclat à la tribune même de la Chambre.

**BRIALMONT** (Alexis-Henri), général et écrivain militaire belge, fils du précédent, né à Venloo, dans le Limbourg, le 25 mai 1821, sortit de l'École militaire de Bruxelles, en 1843, avec le grade de sous-lieutenant. Attaché, comme officier de génie, à la direction des fortifications, il fut chargé des travaux de la ville forte de Diest. De 1847 à 1850, il fut secrétaire-particulier du ministre de la guerre, le général Chazal. En 1846, il avait été

mis en disponibilité pour sa résistance aux instructions catholiques du ministère de Theux. En 1855, il passa du corps du génie dans l'état-major. Élevé successivement aux grades supérieurs, il a été promu lieutenant-général en 1877.

M. Al. Brialmont s'est fait connaître par un certain nombre d'ouvrages de tactique et d'histoire militaire, dont les plus importants ont été traduits à l'étranger. Nous citons : *Eloge de la guerre, ou Réfutation des doctrines des Amis de la paix* (1849), sorte de pamphlet écrit à l'occasion du congrès, et dédié à l'armée ; *De la guerre, de l'armée et de la garde civique* (même année) ; *Considérations politiques et militaires sur la Belgique* (Bruxelles, 1851-52, 3 vol.) ; *Précis d'art militaire* (1844), dans la Bibliothèque populaire de la Société pour l'émancipation intellectuelle ; *Histoire du duc de Wellington* (1856-57, 3 vol.) ; *Étude sur la défense des États et sur la fortification* (Bruxelles, 1863, 3 vol. gr. in-8, avec atlas in-fol.) ; *le Corps belge du Mexique* (Ibid., 1864, in-8) ; *Reflexions d'un soldat sur les dangers qui menacent la Belgique* (Ibid., 1865, in-8) ; *Considérations sur la réorganisation de l'armée* (Ibid., 1866, in-8) ; *Traité de fortification polygonale* (1869, 2 vol. in-8, avec atlas in-fol.) ; *la Fortification à fossés secs* (1872, 2 vol.) ; *Étude sur la fortification des capitales* (1873, in-8). M. Brialmont a fondé, en 1850, le *Journal de l'armée belge*.

**BRICE** (René), avocat et homme politique français, né à Rennes (Ille-et-Vilaine), le 23 juin 1839, d'une famille connue dans le commerce et la banque, fit son droit dans sa ville natale, au barreau de laquelle il s'inscrivit en 1859. Reçu docteur en 1863 et lauréat de la faculté de droit cette même année, il acquit bientôt de la notoriété comme avocat, et se présenta en 1867, en qualité de candidat indépendant, au conseil général, dans le canton Sud-ouest de Rennes. Le vote des campagnes, acquis au candidat officiel, le fit échouer. En 1869, il collabora à un journal circonstance, *l'Électeur indépendant*, et fut élu conseiller municipal de Rennes. Le 5 septembre 1870, il fut nommé sous-préfet de Redon, mais, en vue de rester éligible, il donna sa démission lors de la promulgation du premier décret convoquant une Assemblée nationale. Rentré à Rennes, il fit partie de la commission municipale, devint adjoint au maire le 25 septembre 1870, et donna sa démission au mois de janvier 1871.

Aux élections du 8 février, porté à la fois sur la liste républicaine et sur la liste de fusion, il fut élu représentant d'Ille-et-Vilaine à l'Assemblée nationale, le premier sur onze, par 102 540 suffrages. Inscrit au centre gauche, il soutint les propositions et projets de loi tendant à l'établissement régulier de la République, prit la parole dans plusieurs discussions, et présenta à la loi de l'organisation des Conseils généraux un amendement demandant que les journaux fusent autorisés à publier les séances, sans être tenus à en reproduire le compte rendu officiel. Il adopta l'ensemble des lois constitutionnelles, se présenta aux élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés dans l'arrondissement de Redon et fut élu par 11 981 voix. Dans la nouvelle Chambre, il siégea également au centre gauche, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Brogrie. Il a été réélu le 14 octobre suivant par 12 345 voix, contre 7 187 obtenues par M. Gérard, candidat officiel et bonapartiste, et nommé le premier des huit secrétaires de la Chambre. M. R. Brice représente le canton de Sel au Conseil gé-

néral d'Ille-et-Vilaine. Il est le gendre de M. Camille Doucet, de l'Académie française. \*

**BRIDOUX** (François-Eugène-Augustin), graveur français, né à Abbeville, le 26 juillet 1813, suivit à Paris l'atelier de M. Forster. En 1834, il remporta le grand prix de gravure à l'École des beaux-arts et passa les cinq années d'usage à la villa Médicis. De retour en 1841, il exposa la *Vierge au candélabre*, d'après Raphaël. Les principales gravures au burin qu'il a exécutées depuis cette époque sont : la *Sainte Famille, la Conception*, de Murillo; la *Ferronnière*, de Vinci; le *Portrait de Louis-Philippe*, d'après M. Winterhalter; *Laure*, d'après Simon Memmi; *Agar et Ismaël*, d'après M. Eastlake; une *Vierge de lady Alford*, la *Vierge dite Aldobrandine*, d'après Raphaël. Il a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1841 et un rappel en 1859.

**BRIERRE** (Jacques-Hyacinthe), député français, né le 21 janvier 1818, avait, comme négociant, une importante situation dans l'arrondissement de Pithiviers, lorsqu'il fut, en 1862, nommé maire de cette ville par le gouvernement impérial, dont il soutint vivement les candidats officiels dans les diverses luttes électorales. Il fut décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1868. Aux élections générales du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, il se porta lui-même, comme candidat bonapartiste, contre M. le comte d'Harcourt, représentant sortant et candidat constitutionnel. Il fut élu par 8647 voix contre 7682 obtenues par son concurrent. Membre du groupe de l'Appel au peuple, il vota constamment avec la minorité monarchiste et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui accordèrent leur vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre, M. Brierre, candidat officiel et bonapartiste, fut réélu par 8455 voix. Il représente au Conseil général du Loiret le canton de Pithiviers depuis le 11 juin 1870.

**BRIERRE DE BOISMONT** (Alexandre-Jacques-François), médecin français, né à Rouen (Seine-Inférieure), le 18 octobre 1797, fut reçu docteur en août 1825, et commença sa réputation en publiant, en 1825, des *Éléments de botanique*, en collaboration avec M. André Pottier, et un *Traité de la pellagre et de la folie pellagreuse en Italie* (2<sup>e</sup> édit., 1830). Il était médecin de l'hôpital temporaire des Bonshommes à Paris, quand il fut envoyé en Pologne, avec Legallois, en 1831, à l'époque de la fameuse insurrection de ce pays, par le comité polonais; muni des instructions de l'Académie des sciences, rédigées par MM. Serres, Larrey et Magendie, il fut attaché à l'hôpital des gardes d'Alexandre, à Varsovie, et nommé officier de l'ordre du Mérite militaire de Pologne. Il fut fait, à la même époque, chevalier de la Légion d'honneur (15 janvier 1832).

M. Brierre de Boismont a successivement publié : *Relation historique et médicale du choléra-morbus de Pologne*, honorée d'une médaille d'or par l'Institut, en 1832; *l'Anthropotomie, ou Traité élémentaire d'anatomie* (1832); *Sur les Établissements d'aliénés en Italie* (même année); *Leçons orales de clinique chirurgicale faites à l'Hôtel-Dieu de Paris par Dupuytren*, publiées avec la collaboration du docteur Marx (1833, 2<sup>e</sup> édition, 1839); *Mémoire pour l'établissement d'un hospice d'aliénés*, couronné par l'Académie des sciences médicales et naturelles de Bruxelles, en 1834; *Influence de la civilisation sur le développement de la folie* (1839; 2<sup>e</sup> édit., 1854); *De la Menstruation considérée dans ses rapports physiologiques et pathologiques*, ouvrage couronné par

l'Académie de médecine en 1842; *Du Délire aigu*, mémoire auquel il a été aussi décoré par l'Institut une médaille d'or, en 1845; *Des Hallucinations ou Histoire raisonnée des apparitions, visions, songes* (1845; 2<sup>e</sup> édit., 1852); *De l'Ennui* (*tædium vitæ*); *De l'Interdiction des aliénés* (1852); *Sur le Suicide et la folie-suicide* (1854, 2<sup>e</sup> édit., revue et augmentée, 1865); *Etudes médico-légales sur la perversion des facultés morales et affectives dans la paralysie générale* (1860, in-8); *Recherches sur l'unité du genre humain* (1860, in-16); *De la Responsabilité légale des aliénés* (1863, in-8); *Des Maladies mentales* (1866, in-8); *Esquisse de médecine mentale* (1867, in-8), etc. : sans compter divers articles dans les *Annales médico-psychologiques* et dans les *Annales d'hygiène*.

**BRIEY** (Mgr Marie-Camille-Albert DE), prélat français, né à Magné (Vienne), le 10 novembre 1826, appartient à la branche française de la famille du diplomate belge. Elevé à Paris au collège Stanislas, sous la direction de l'abbé Gratry, il fut attaché, comme gouverneur, aux princes de la famille royale de Belgique. Il entra ensuite dans les ordres, et il était vicaire général de Poitiers, lorsqu'il fut nommé évêque du diocèse de Saint-Dié (Vosges), par décret du 20 avril 1876. Il a été préconisé le 26 juin suivant, sacré à Poitiers le 24 août et installé le 14 septembre de la même année. \*

**BRIEY** (Camille, comte DE), diplomate et homme politique belge, oncle du précédent, né en 1799, d'une ancienne famille de Lorraine, fut envoyé au Sénat, en 1839, par le district de Neufchâteau (Luxembourg), qui depuis l'a constamment réélu. Il prit place à l'extrême droite et fit une vive opposition au cabinet Lebeau-Rogier. En 1841, il fut un des premiers signataires de l'Adresse présentée au roi par le Sénat, et, par cet acte peu conforme à la Constitution, précipita la chute du ministère libéral, dont il recueillit un moment l'héritage. Il entra dans le ministère Nothomb (13 avril 1841), d'abord avec le portefeuille des finances, puis avec celui des affaires étrangères, qu'il conserva du 5 août 1841 au 16 avril 1843. Il signa la convention commerciale du 16 juillet 1842, plus avantageuse à la France qu'à la Belgique, celle du 25 octobre 1842 avec l'Espagne, qui accorda beaucoup moins qu'elle n'obtenait, et celle du 5 novembre 1842 avec la Hollande, qui régla les points litigieux du traité de 1839.

Mécontent de la prorogation de la Société générale, à laquelle il s'était vainement opposé, M. le comte de Briey donna sa démission, qui fut tenue secrète pendant quelques jours, et sa retraite suscita d'assez graves embarras à M. Nothomb. Membre influent du parti catholique, M. de Briey fut aussitôt appelé au poste de ministre plénipotentiaire de Belgique près de la diète de Francfort. Il a été maintenu par le ministère libéral pendant les crises qui ont suivi en Allemagne la révolution de 1848. Il avait en même temps le même titre auprès des cours de Wurtemberg, de Hesse-Cassel, de Hesse-Darmstadt, de Bade et de Nassau, et de la ville libre de Francfort. Il fut remplacé, au mois de juin 1853, par M. Du Jardin. Décoré de l'ordre de Léopold, du Lion néerlandais, de l'ordre d'Espagne de Charles III, etc., M. le comte de Briey a été promu grand-croix de la Légion d'honneur. — Il est mort au château de Claireau (Belgique), le 3 juin 1877.

**BRIGHAM**, ou BRIGHAM-YOUNG, gouverneur et second prophète des mormons, né à Wittenham, dans l'État de Vermont (Amérique du Nord), le

1<sup>er</sup> juin 1801, d'une famille de cultivateurs, fut cultivateur lui-même jusqu'à l'âge de trente-deux ans. Affilié alors à la secte religieuse fondée par Joseph Smith, sous le nom de *Saints des derniers jours* ( Latter days saints), il en partagea les tribulations pendant son séjour à Nauvoo et, comme il le dit lui-même, « marcha quatre ans dans le désert les souliers pleins de sang. » Lorsque Smith fut mis à mort par les habitants de l'Illinois (27 juin 1844), il présidait le conseil des douze apôtres; grâce à une intelligence et à une instruction supérieures à celles de ses associés, il se fit élire prophète, excommunia S. Rigdon, son compétiteur, et au lieu de chercher à venger la mort de Smith, le reconnut pour roi et pour Christ, et remit à Dieu la punition des coupables, espérant, par cet acte de modération, apaiser les haines qu'avait soulevées autour d'elle la nouvelle Église.

Mais les hostilités se renouvelèrent avec tant de violence, et les habitants de l'Illinois se montrèrent tellement résolus à ne pas souffrir au milieu d'eux ce qu'ils appelaient « un ramassis de voleurs et d'infâmes coquins, » que Brigham dut prendre le parti d'abandonner l'établissement déjà prospère de Nauvoo. En février 1846, il donna le signal de l'émigration, qui, à cause de la difficulté des chemins et du grand nombre des mormons (ils étaient près de quinze mille), ne fut pas terminée avant deux ans. Marchant vers l'ouest, la première colonne se dirigea à travers l'Iowa et le Missouri, où les mauvais traitements ne lui furent pas épargnés; elle fournit à l'armée du Mexique le contingent d'un bataillon de guerre, passa l'hiver sous les tentes ou sur les wagons de transport, décimée par les maladies, pillée par les Indiens, franchit, au printemps de 1847, les Montagnes Rocheuses, et s'arrêta enfin dans la vallée du grand lac Salé (21 juillet), entre la Californie et l'Orégon. A dix milles au sud de ce lac, Brigham fonda la cité de Deseret ou la Nouvelle-Sion, qui, en 1850, comptait déjà 8000 habitants, et où il fit construire une école normale, des bains, des édifices publics, un fort, une vaste salle d'assemblée et un temple.

Au bout de trois ans, la colonie des mormons avait fait des progrès si rapides, qu'elle fut érigée en territoire sous le nom d'Utah (9 septembre 1850). Brigham en fut le gouverneur en titre et fut salarié par le gouvernement fédéral. Mais il était stipulé, dans l'acte du Congrès, que toute loi contraire aux lois de l'Union serait annulée, ce qui semblait une menace contre la polygamie et la communauté. Brigham parvint d'abord à faire respecter sa position en Amérique; plein d'énergie, de persévérance, il affectait une foi vive dans la sainteté de sa mission, et déployait beaucoup d'habileté vis-à-vis des gentils ou étrangers qui visitaient son peuple. Quoiqu'il ne fût pas investi légalement du pouvoir absolu, son autorité n'eut point de bornes; lui seul avait le don de s'entretenir avec les anges. Il avait le droit de dépasser, pour son usage, le nombre de sept épouses accordé à chaque mormon, et l'on dit qu'en 1857 il s'en était adjugé plus de soixante-dix: nombre évidemment exagéré. Par ses soins, la propagande fut poursuivie avec beaucoup d'activité; un fonds commun favorisa l'émigration des saints qui se convertissaient dans l'Océanie, en Afrique, en Europe, et quatre-vingt-dix missionnaires travaillaient à la provoquer. A Paris même, il a paru plusieurs publications en faveur de la doctrine, rédigées par l'apôtre J. Taylor et autres adhérents, telles que le *Livre des mormons* (1852, in-18), *Évangile des mormons*, *l'Étoile du désert* (1851-1852, 12 numéros). C'est dans ce dernier recueil que nous trouvons un résumé des croyan-

ces du prophète. Les principales sont : la foi en Jésus-Christ, le repentir, le baptême par immersion, l'imposition des mains pour la réception du Saint-Esprit, la Cène, le rassemblement des saints à la Nouvelle-Jérusalem, la résurrection des morts qui arrivera après le règne millénaire du Christ, et le jugement éternel. Quant à la polygamie, si ouvertement acceptée par lui et ses adeptes, il s'écrie avec audace : « Je défie qu'on me prouve par la Bible que je n'ai pas le droit de prendre mille femmes, si cela me convient! »

En 1856, le président Pierce avait refusé de recevoir le territoire de l'Utah au nombre des États de l'Union, bien que sa population atteignît le chiffre de 30 000 habitants, et, à la fin de 1857, la guerre éclata entre l'Utah et le gouvernement fédéral, qui ne fit pas triompher sans peine les principes sociaux sur lesquels repose l'Union américaine. Le 3 mars 1862, Brigham-Young fut élu président de l'Utah, au moment où les journaux annonçaient que son autorité était très-gravement compromise par l'apparition d'un nouveau prophète et la division qui en résultait parmi les mormons. Plus tard le gouverneur fédéral Harding faisait arrêter le chef du mormonisme pour crime de polygamie, et ne le laissait en liberté que sous caution, moyennant 2000 dollars (mars 1863). Malgré toutes les hostilités, l'Utah reconnu comme territoire, avec son prophète pour gouverneur, n'a cessé de prospérer, et le message de Brigham-Young, apporté par les journaux américains, en 1868, présentait ce pays comme accomplissant les plus grands progrès, sans contracter aucune dette publique, et à la veille d'entrer dans l'Union avec le rang d'État. Des complications l'arrêtèrent bientôt dans cette voie. La grande quantité de nouveaux émigrants, appelés les Gentils, amena des schismes. La polygamie fut blâmée et combattue dans l'Utah même, tandis que le Congrès des États-Unis la menaçait d'une prohibition absolue. On parla de l'envoi de troupes fédérales et de préparatifs de résistance armée (1871-1872). Des procès eurent lieu, en attendant l'emploi de la force; le prophète parut devant les tribunaux et s'y défendit lui-même. En 1875, le message présidentiel en était encore à mentionner la répression de la polygamie comme un projet recommandé à l'attention de la législature. Pendant que les choses traînaient en longueur, une des femmes de M. Brigham-Young introduisit une instance particulière en divorce et obtenait gain de cause avec une forte pension alimentaire (1875). — M. Brigham-Young est mort le 28 août 1877.

**BRIGHT** (John), homme politique anglais, est né en 1811, dans le comté de Lancaster. Associé de la grande filature de Rochdale, qui a pour raison sociale *John Bright et frères*, il comprit de bonne heure de quelle importance était, pour les districts manufacturiers, le rappel des lois prohibitives de l'introduction des blés étrangers, et fut un des premiers, en 1835, à organiser la ligue de Manchester connue sous le nom d'*Anti-corn law league*. Bientôt il fit partie du bureau et prit, avec M. Cobden, la part la plus active à l'agitation d'où sortit, en 1846, le triomphe du libre échange. En 1843, grâce au concours de ses amis, il obtint, mais à grands frais, le mandat des électeurs de Durham, et demanda, la même année, la liberté commerciale; depuis 1847, il représenta Manchester à la Chambre des Communes. Partisan déclaré de la paix, au double titre de quaker et d'industriel, il s'opposa de toutes ses forces à la déclaration de guerre contre la Russie, et contribua, dans une assemblée de ses coreligionnaires, à l'envoi d'une députation au czar Nicolas pour l'amener à cesser les hos-

lilité (1854). Au Parlement, il s'acquitt, par l'élégance de sa parole et l'autorité de son caractère, une position des plus honorables; ardent réformiste, il s'attacha surtout à soutenir toutes les améliorations demandées en faveur du peuple.

Après la dissolution des Communes, en mars 1857, M. Bright perdit, sans aucune raison apparente, la confiance des électeurs de Manchester; mais il put, quelques mois plus tard, reprendre son siège par suite d'une réélection partielle. En 1860, le traité de commerce avec la France fut pour M. Bright un triomphe et une occasion de développer sans ménagement le programme d'une politique qui met au-dessus de toutes les victoires diplomatiques ou militaires, des annexions ou des conquêtes, les progrès de l'industrie et l'extension des relations commerciales. Les grands armements qui se firent à cette époque en Angleterre, pour répondre à ceux qui se faisaient, disait-on, en France, trouvèrent en lui un adversaire ardent: il combattit dans de nombreux meetings l'exagération des préparatifs militaires, les dépenses qui en résultaient, les sentiments haineux contre la France dont ils témoignaient. Il se déclara spécialement contre la formation de corps de volontaires, objet de la faveur populaire. A la fin de 1861, on annonça qu'il allait partir pour l'Amérique, afin de se porter comme médiateur entre les deux fractions de la république des États-Unis. Il s'opposa du moins de tout son pouvoir à toute intervention européenne propre à compliquer les dissensions et à étendre la guerre. La chambre de commerce de New-York exprima en mars 1862 sa reconnaissance pour le dévouement de M. Bright aux principes de paix et de justice internationales.

Au commencement de 1865, l'infatigable orateur populaire entreprit, avec son ardeur accoutumée, une campagne en faveur de la réforme électorale. Elle fut l'œuvre capitale des quatre années qui suivirent, et pendant lesquelles M. Bright réunit d'immenses meetings, prononça des discours qui donnèrent lieu à de véritables ovations, provoqua des pétitions formidables, et répandit dans tout le pays une agitation réformiste tendant ouvertement au suffrage universel. Dans ses discours il se livrait à de très-vives attaques contre les Chambres et s'efforçait surtout de montrer l'inutilité de celle des Lords, et l'excellence des institutions américaines. Des adresses de remerciements et de félicitations lui furent votées par les meetings; sa réélection aux Communes, à Birmingham, en 1865, avait été un bruyant triomphe qui s'est renouvelé en 1869 et en 1873, lorsque son entrée aux affaires l'a forcé de se représenter devant ses électeurs.

Sans négliger la réforme électorale, M. Bright s'est associé activement à la campagne de M. Gladstone contre l'Église d'Irlande, et a demandé, dans divers discours très-retentissants, des réformes pour ce malheureux pays. Aussi, au mois de décembre 1868, se trouva-t-il mis en demeure d'entrer dans le nouveau cabinet formé par M. Gladstone, et il y reçut le portefeuille du commerce. M. Bright ne cessa, dans cette situation, de défendre les traités de commerce de l'Angleterre avec la France au nom des avantages qu'ils rapportaient aux deux pays. Dès 1870, atteint d'une excitabilité nerveuse, qu'on assimilait aux maladies de M. de Bismarck, il songeait à donner sa démission, qui ne fut acceptée qu'à la fin de 1871 (21 décembre). Il reentra au ministère en octobre 1873, après avoir été réélu à Birmingham à l'unanimité des votants. Au pouvoir ou dans l'opposition, il ne cessa de prêcher la neutralité de l'Angleterre dans les grands conflits de l'Europe ou de l'Amérique. M. Bright a été nommé, en 1868,

membre du Conseil privé. Il a publié un recueil de *Discours sur les questions de politique générale* (Speeches on Q. of public Policy; 1868, 2 vol.).

**BRIGUT** (sir Charles-Tilston), ingénieur anglais, né à West-Ham (Essex) en 1832, exerçait, depuis 1850, sa profession, lorsqu'il fut nommé, en 1853, ingénieur de la Compagnie du télégraphe anglo-irlandais. Il fut chargé, en cette qualité, de la pose du câble sous-marin entre l'Angleterre et l'Irlande. Encouragé par le succès de cette entreprise, il forma, en 1856, de concert avec Cyrus Field, le projet d'une communication télégraphique entre l'Europe et l'Amérique, et fut choisi pour ingénieur en chef de la Compagnie du premier câble transatlantique entre New-York et la côte d'Irlande. L'exécution de cette idée rencontra des difficultés qui tinrent en éveil l'attention publique. Mais à force de persévérance, le câble fut complètement posé au mois d'août 1858 et transmit les premiers messages d'un monde à l'autre. Outre les échanges de compliments entre la reine d'Angleterre et le président des États-Unis, il fit passer une dépêche contrebandant l'envoi de deux régiments du Canada dans l'Inde, ce qui épargnait au gouvernement une dépense de 1 250 000 francs. Peu après, la suspension du courant électrique dans ce premier câble força d'en établir un nouveau. En reconnaissance de ses services, M. Bright fut fait chevalier par le lord-lieutenant d'Irlande. Nommé ingénieur de la Compagnie télégraphique anglaise, il dirigea, en 1864, la pose du câble de l'Inde par le golfe Persique, puis s'occupa de la communication télégraphique avec les Antilles, et acheva, en 1871, le câble qui réunit ces îles avec l'isthme de Panama. De 1865 à 1868, sir Ch.-T. Bright fit partie du Parlement, comme député de Greenwich. Il a fait imprimer, outre plusieurs articles dans les journaux, quelques *Rapports* sur les questions relatives à la télégraphie électrique.

**BRILLIER** (Marc-Antoine), ancien représentant du peuple français, sénateur, né le 2 août 1809 à Heyrieu (Isère), et fils d'un cultivateur, vint à Paris étudier le droit et se fit recevoir avocat. Il exerçait depuis douze ans sa profession à Vienne, lorsqu'il fut élu, comme candidat démocrate, représentant à l'Assemblée constituante, le dernier de la liste, par 99 197 voix. Membre du comité de législation, il vota avec le parti républicain modéré. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu à l'Assemblée législative, il vota constamment avec la gauche. Après le coup d'État du 2 décembre, il reprit sa place au barreau de Vienne. Il avait été un des sept représentants qui accompagnèrent leur collègue Baudin sur les barricades où ce dernier reçut la mort. En 1863, il se porta comme candidat à la députation et n'obtint que 9688 suffrages. Aux élections de 1869, il réunit 12 957 voix, tandis que le candidat officiel en obtenait 15 014.

Préfet de l'Isère après le 4 septembre 1870, M. Brillier ne garda ce poste qu'un mois, fut nommé maire de la ville de Vienne et élu conseiller général le 8 octobre 1871. Une élection partielle du 7 janvier 1872 le fit entrer à l'Assemblée nationale, avec 54 773 voix; il fit partie du groupe dit de l'*Union républicaine* et vota avec la minorité républicaine de l'Assemblée. Aux élections sénatoriales de janvier 1876, il fut élu sénateur de l'Isère, le dernier sur trois, par 366 voix sur 659 électeurs. Il suivit la même ligne politique au Sénat et vota contre la dissolution. Après la ses-



sion des Conseils généraux du mois d'août 1878, il se démit de son mandat de conseiller pour le canton sud de Vienne ; les journaux annoncèrent en même temps que, malgré les sympathies persistantes du parti démocratique, son état de santé ne lui permettait pas de se représenter aux élections sénatoriales de janvier 1879.

**BRILLOUIN** (Louis-Georges), peintre français, né à Saint-Jean-d'Angély (Charente-Inférieure) le 22 avril 1817, élève de Drolling et de Cabat, a adopté la peinture de genre et lui a dû de constants succès. On a particulièrement remarqué : un *Récit terrible*; une *Partie décisive*, scène du *xvi<sup>e</sup> siècle*, le *Tintoret donnant une leçon de dessin à sa fille*, dessins (1845); *l'Atelier de Rubens*, *Personnages tirés des poésies de Victor Hugo* (1847); *les Deux prisonniers*, esquisse peinte, *Quatre sujets italiens*, dessins (1849); un *Sermon en Provence*, une *Visite d'amateurs*; la *Vocation des armes* (1857); *Rembrandt dans son atelier*; le *Banc d'église de messire Josué*. *Amateurs de peinture en visite*; *Passé-temps de page* (1859); *Polichinelle malade*; la *Partie de musique* (1861); *la Potion*; *Méditation*; *Bredouille* (1863); *Scène de jeu*; *Chasseur* (1865); *la Vedette* (exposition universelle); *Officiers en reconnaissance*; *la Gazette*; le *Portrait de l'hôte et la Patrouille*, dessins rehaussés (1867); *l'Écot de Lantara*; *la jeunesse de Callot*, gouaches à l'essence (1868); *la Lettre de recommandation*; *le Libraire ambulante*, peintures; un *Bibliophile*; un *Homme d'armes*, gouaches à l'essence (1869); *l'Éducation du prince*; *l'Équipement* (1870); *Pastorale*; un *Capitaine* (1872); *Menus propos* (1873); *les Noces de Georges Dandin*; *Lindor*, peintures; *la Lande et le Marais*, souvenirs de Saintonge (1874); *Vieux papiers*; *Vieille pipe*; *Mandolinata* (1875); *la Vocation d'un cadet de famille*; *l'Antichambre* (1876); *les Racoleurs*; *Bouquet à Chloé*, peintures; *Stances à Sylvie*; *Bouquet à Chloé*, gouaches (1877); *le Portrait* (1878). M. Brillouin a obtenu deux médailles en 1865 et en 1869 et une médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1874.

**BRINDEAU** (Paul-Louis-Edouard), acteur français, né à Paris, le 20 décembre 1814, fit quelques études au collège Bourbon, débuta au théâtre de Belleville puis parut au Vaudeville, dans le rôle de l'abbé de Gondy d'un *Duel sous Richelieu*. Il passa aux Variétés et joua les amoureux dans plusieurs pièces en vogue : *Mathias l'Invalide*, *le Chevalier de Saint-George*, *le Chevalier du quet*, etc. En 1841, il fut admis à débiter au Théâtre-Français, dans le rôle de Bolingbroke de *Verre d'eau*, et, la même année, engagé, puis nommé sociétaire. Il prit au théâtre les rôles de Menjaud, puis ceux de Fleury et de Firmin, dans *le Menteur*, *le Barbier de Séville*, *Turcaret*, *Don Juan d'Autriche*, etc. Il compta aussi plusieurs créations importantes dans *une Chaîne*, *le Mari à la campagne*, *Sullivan*, *la Comédie à Ferney*. Les comédies de M. Alfred de Musset surtout trouvèrent dans Brindeau un excellent interprète. Lorsque M. Bressant passa, en 1854, du Gymnase au Théâtre-Français, M. Brindeau, rejeté tout à coup au second plan, après de vaines tentatives pour garder au moins les rôles qui lui appartenaient jusque-là, crut devoir se retirer. Il parut, à diverses reprises, au Vaudeville, à l'Odéon, etc., et alla donner des représentations dans les principales villes des départements et de l'étranger. Il a encore été engagé, en juin 1868, et en février 1869, à la Porte-Saint-Martin.

Une fille de cet artiste, Mme HARVILLE-BRINDEAU, née en 1836, a obtenu, en 1854, le second

prix de déclamation au Conservatoire, et appartenu quelque temps au personnel de l'Odéon. Elle était en 1859 au théâtre de Rouen.

**BRION** (Gustave), peintre français, né à Rothau (Vosges), le 24 octobre 1824, étudia de 1841 à 1844 sous la direction de Gabriel Guérin, peintre à Strasbourg. Il vint à Paris, en 1850, pour faire une copie du *Dante* d'Eugène Delacroix et exposa au Salon de 1852 le *Chemin de halage*. En 1853, les *Schlitteurs de la Forêt-Noire* et la *Récolte de pommes de terre pendant l'inondation* lui valurent une médaille de 2<sup>e</sup> classe. Il donna à l'Exposition universelle de 1855 le *Radeau sur le Rhin*, *l'Enterrerment dans les Vosges*, *la Fête-Dieu* et la *Source miraculeuse*; en 1857, le *Saltimbanque au moyen âge*; en 1859, une *Porte d'église*, *l'Enterrerment sur le Rhin* et le *Jeu de quilles*; en 1861, la *Noce en Alsace*, le *Repas de nocce*, le *Benedicite* et la *Batterie de machines de guerre*, tableau acquis par l'empereur; en 1863, *Jésus et Pierre sur les eaux* et les *Pèlerins de Sainte-Odile*; en 1864, la *Fin du déluge*, la *Quête au loup*; en 1865, le *Jour des rois en Alsace*; en 1868, une *Lecture de la Bible*; en 1869, un *Mariage protestant en Alsace*; en 1870, un *Enterrerment à Venise* (1868); en 1872, *Gullertanz* (danse du coq), *Souvenir d'Alsace*; en 1874, une *Noce en Alsace*; en 1875, le *Jour du Baptême*; en 1876, les *Premiers pas*; en 1877, le *Réveil* (campement de pèlerins sur le mont Saint-Odile). M. Brion a fourni deux cents dessins sur bois à une édition illustrée des *Misérables* (1865, in-4), plusieurs fois réimprimée, et divers bois à une édition également illustrée d'un autre roman de M. Hugo : *Quatre-vingt-treize* (1876, in-8). M. Brion a obtenue une médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1853, deux rappels, l'un en 1859, l'autre en 1861; une médaille de 1<sup>re</sup> classe et la décoration de la Légion d'honneur au Salon de 1863; une 2<sup>e</sup> médaille à l'Exposition universelle de 1867 et une médaille d'honneur en 1868. — Il est mort à Paris, le 4 novembre 1877.

**BRIOT** (Charles-Auguste-Albert), mathématicien français, né le 19 juillet 1817, à Saint-Hippolyte (Doubs), commença très-tard ses études classiques, et les termina avec beaucoup de succès au collège Saint-Louis. Admis le premier à l'École normale, en 1838, il en sortit en 1841, alla professer pendant quatre ans les mathématiques spéciales au collège royal d'Orléans, et passa, en 1845, à la faculté de Lyon. En 1848, il vint à Paris et fut professeur aux lycées Bonaparte et Saint-Louis, et répétiteur à l'École polytechnique. Il devint, en 1855, maître de conférences de mécanique et d'astronomie à l'École normale supérieure et suppléa M. Leverrier à la Sorbonne, où il a obtenu plus tard la chaire de physique mathématique. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Briot a écrit pour les classes une collection de traités, savoir : *Leçons nouvelles d'arithmétique* (1 vol. in-8); *Éléments de géométrie* (2 vol. in-8), comprenant la théorie et les applications, et publiés en collaboration avec M. Vacuquant, professeur au lycée Bonaparte; *Leçons d'algèbre* (in-8, composé de deux parties); *Cours de cosmographie, ou Éléments d'astronomie* (in-8, avec figures dans le texte); *Leçons nouvelles de trigonométrie* (1 vol. in-8, 2<sup>e</sup> édit., 1850); *Leçons nouvelles de géométrie analytique*, par MM. Briot et Bouquet (2<sup>e</sup> édit., 1851, 1 vol. in-8): dans ce dernier ouvrage, les auteurs ont introduit les considérations de la géométrie nouvelle, étrangères jusque-là à l'enseignement élémentaire de la géométrie analytique; *Éléments d'arithmétique*

tique (1855, in-8); *Arpentage, levé des plans et nivellement* (1858, in-18, avec pl.), etc.

Outre ces livres, destinés à l'enseignement, M. Briot s'est fait connaître par divers travaux académiques. Après avoir publié, dans le *Journal des mathématiques* de M. Liouville et dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, plusieurs mémoires d'un intérêt secondaire sur diverses questions d'analyse, de mécanique et de physique mathématiques, il a uni ses efforts à ceux de M. Bouquet, son collègue et son ami d'enfance, pour présenter à l'Institut une série de mémoires très-importants sur *l'Étude des fonctions définies par des équations différentielles*. Ces mémoires, objet de rapports très-favorables de la part de M. Cauchy, ont été jugés dignes de l'insertion dans le *Recueil des savants étrangers*. Des extraits en ont été imprimés dans les *Comptes rendus* de l'Académie (1854-56), et ils ont paru complètement dans le *Journal de l'École polytechnique* (xxvi<sup>e</sup> cahier; 1856).

**BRIQUET** (Paul), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Châlons-sur-Marne, en 1796, a été reçu docteur à Paris, en 1824, avec une thèse sur la *Phlébectasie ou dilatation variqueuse des veines*. Agrégé libre de la Faculté, médecin de l'hôpital Cochin, puis de la Charité, il a été élu, en 1860, membre de l'Académie. Décoré le 25 avril 1847, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 15 octobre 1871.

Il a écrit : *De l'Éclairage artificiel, considéré sous le point de vue de l'hygiène publique et privée* (1837), thèse d'agrégation; *Recherches sur l'étiologie des tubercules* (1842); *Traité pratique et analytique du choléra-morbus* (1850); *Traité thérapeutique du quinquina et de ses préparations* (1853), couronné par l'Académie des sciences; *Traité clinique et thérapeutique de l'hystérie* (1859), etc.

**BRISEBARRE** (Édouard-Louis-Alexandre), auteur dramatique français, né à Paris, le 12 février 1818, fit ses études au collège Charlemagne, fut clerc d'avoué à dix-huit ans, puis employé dans une recette de contributions. Ayant perdu sa place, il alla jouer la comédie dans une troupe des environs de Paris. Médiocre acteur, il se mit à écrire pour le théâtre. Il débuta par un vaudeville, *la Fiole de Cagliostro*, joué au Palais-Royal, le 31 décembre 1835, où Mlle Déjazet tenait le principal rôle, et qui eut un succès complet. Il entra en même temps dans l'administration de la Banque de France, où son père était chef de bureau; mais au bout d'un an, il se démit de son emploi et revint au théâtre. Il réussit d'abord dans ce genre de vaudevilles excentriques, où l'esprit touche à la bouffonnerie. Il a aussi abordé le drame. — Il est mort à Paris le 18 décembre 1871.

Le nombre des pièces que M. Brisebarre a fait représenter, la plupart en collaboration avec MM. Anicet-Bourgeois, Dumanoir, Lubize, Eug. Nyon, Nus, Marc-Michel, etc., s'élève à plus de cent. Elles ont été publiées dans les divers recueils dramatiques. Parmi celles qui jouirent de la plus grande vogue, nous citerons : *Pascal et Chambord* (1839); *Mme Camus et sa demoiselle* (1841); *la Vie en partie double* (1845); *le Tigre du Bengale* (1849); *Drin-Drin* (1851); *Rose Bernard*, drame en cinq actes (Ambigu, 1857); *les Ménages de Paris*, en sept actes (Gaité, 1859); *les Portiers, scènes de la vie parisienne* (Variétés, 1860); *le Garçon de ferme*, drame en 8 parties (Th. de Belleville, 1861); *la Maison Saladier, scènes de la vie réelle* (Déjazet, 1861); *M. de la*

*Raclé, scènes de la vie bourgeoise* (Variétés, 1862); *Léonard*, drame en cinq actes (Th. du Boulevard du Temple, 1863), l'un des succès les plus complets et le plus souvent renouvelés par des reprises; *les Médecins*, pièce en cinq actes (Variétés, 1863); *la Vache enragée*, comédie en trois actes (Folies-Dramatiques, 1865); *le Musicien des rues*, pièce en sept parties (théâtre Beaumarchais, 1866); *les Rentiers*, comédie en cinq actes (Ménus-Plaisirs, 1867); *les Pauvres filles*, pièce en cinq actes (Folies-Dramatiques, 1867); *l'Arracheur de dents* (1868); *la Comédie de la vie* (1869); *la Boule de neige* (1870), etc. — M. Brisebarre a aussi publié en volume, avec M. Eug. Nus, son plus assidu collaborateur, deux premières séries de *Drames de la vie* (1860, 2 vol. in-18).

**BRISSET** (Pierre-Nicolas), peintre français, né à Paris, le 18 août 1810, et fils d'un habile mécanicien, suivit à dix-huit ans l'atelier de M. Couder, puis celui de M. Picot, en même temps que les cours de l'École des beaux-arts, et remporta le grand prix de peinture historique au concours de 1840, sur ce sujet : *la Mort de Priam*. Son séjour en Italie fut signalé par l'envoi d'un *Saint Laurent montrant les trésors de l'Église*, exposé en 1846 au palais des Beaux-Arts, et admis l'année suivante au Salon. Après avoir exposé quelques portraits en 1837, M. Brisset ne reparut qu'à l'Exposition universelle de 1855, avec un sujet religieux, acquis par le ministère d'État. Il a encore exécuté un *Saint Sébastien*, et donné au Salon, à un grand intervalle, *les Deux sœurs de charité* (1876). Il a aidé M. Picot, son maître, dans la fresque de l'église Saint-Vincent de Paul. Cet artiste a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1847, une médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1855, et la décoration en août 1868.

**BRISSON** (Eugène-Henri), homme politique français, député, né à Bourges, le 31 juillet 1835, fils d'un avoué de cette ville, fit son droit à Paris et s'inscrivit au barreau en 1859. Il collabora au *Temps* et à l'*Avenir national*, et fonda, en 1868, avec MM. Challemel-Lacour et Allain-Targé, la *Revue politique*, supprimée à la fin de la même année. En novembre 1869, il se présenta aux élections, comme candidat démocratique, pour le Corps législatif, dans la quatrième circonscription de la Seine; il obtint, au premier tour de scrutin, 6148 voix sur 29 015 votants, et se retira, au second tour, devant M. Glais-Bizoin. Après la révolution du 4 septembre 1870, il fut nommé adjoint au maire de Paris par le gouvernement de la Défense nationale. Il donna sa démission, au lendemain du 31 octobre, en même temps que MM. Étienne Arago et Floquet.

Élu, le 8 février 1871, représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, par 115 594 voix sur 328 970 votants, il déposa, au mois de septembre 1871, au nom de l'extrême gauche, une proposition d'amnistie pour tous les crimes ou délits politiques, à laquelle la gauche modérée refusa de s'associer, la déclarant prématurée et inopportune. Au mois de janvier 1872, il fit adopter la loi supprimant le régime exceptionnel en vertu duquel le vote et le règlement du budget extraordinaire de la ville de Paris étaient soumis à l'approbation du pouvoir législatif. Le 12 mars suivant, la majorité de la Chambre lui infligea la censure simple, à propos de la discussion relative aux poursuites contre les représentants qui avaient injurié l'Assemblée dans les journaux (séance du 12 mars). Membre du groupe de l'Union républicaine; il en a été président. Aux élections générales du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, M. H. Brisson fut élu, dans

le 10<sup>e</sup> arrondissement de Paris, par 15 630 voix, contre M. Dubail, républicain conservateur. Il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 18 719; son concurrent, l'abbé de Humbourg, candidat légitimiste, n'obtint que 3101 voix. A l'ouverture de la session de 1879 (14 janvier), M. Brisson fut élu vice-président, le 2<sup>e</sup>, par 253 voix sur 274 votants. Il fut, un peu plus tard, nommé président de la commission du budget (27 février 1879). Choisi pour rédiger le rapport de la commission d'enquête parlementaire sur les actes des ministres du 16 mai et du 23 novembre, il déposa et lut, dans la séance du 8 mars 1879, cet important document qui concluait à la mise en accusation de leurs auteurs, mais qui donna seulement lieu au vote d'un ordre du jour de blâme contre ces deux cabinets.

**BRISTED** (Charles Astor), écrivain américain, né à New-York, en 1820, petit-fils, par sa mère, du fameux marchand de New-York Jacob Astor, alla achever ses études en Angleterre, et suivit pendant cinq ans les cours de l'université de Cambridge. Il retourna en Amérique en 1847, et écrivit de nombreux articles de critique littéraire et d'érudition dans les recueils périodiques. En 1852, il fit paraître, à Londres, dans le *Fraser's Magazine*, une série de scènes animées et satiriques, réunies en un volume, qui eut beaucoup de succès, sous ce titre : *the Upper ten thousand sketches of american society* (Londres, in-8; New-York, in-12). A la même époque, il publia un autre ouvrage d'un genre plus sévère : *Five years in an english University* (New-York, 2 vol. in-12; 2<sup>e</sup> édit., 1 vol. in-12), plein de détails sur la vie universitaire en Angleterre.

M. Bristed s'est fixé à Paris, d'où il a envoyé au *Fraser's Magazine* des articles sur la politique, la littérature et les mœurs américaines, et sur les mœurs et les idées françaises. Il était aussi le correspondant français de divers journaux de New-York, entre autres du *Spirit of the times*. — Il est mort, à Washington le 15 janvier 1874.

**BRISTOW** (Henry-William), géologue anglais, né en 1817, fit ses études au King's Collège de Londres et fut attaché en 1842 au service géologique de l'artillerie. L'année suivante, il fut reçu membre de la Geological society, et peu de temps après, nommé géologue du service géologique de la Grande-Bretagne. Il fut élu, en 1862, membre de la Société royale; et en 1863, membre honoraire du King's Collège; en 1865, examinateur de géologie et minéralogie, du Conseil d'éducation militaire. En 1867, il fut promu au rang de directeur local (*district surveyor*) du service géologique. En octobre 1872, il devint directeur général du service géologique du Royaume-Uni.

On doit à M. Bristow : un *Catalogue descriptif des minéraux du musée du King's-College*, une partie du *Catalogue descriptif des spécimens de roches du Musée de géologie pratique de Londres*, un *Glossaire de minéralogie* (glossary of m., 1861); des articles de minéralogie, dans les dictionnaires d'Ure et de Brande, et, en collaboration avec M. R. Etheridge, les *Couches sédimentaires et fossilifères de la Grande-Bretagne* (*British sedimentary and fossiliferous strata*, 1872). Il a publié en outre de nombreux mémoires de géologie locale, un *Tableau des couches de la Grande-Bretagne* (table of British strata), et la traduction des ouvrages français : *la Terre avant le déluge*, de M. Louis Figuier, et *la Vie souterraine*, de M. Louis Simonin.

**BRIVES** (Jacques), ancien représentant du peuple français, né à Montpellier (Hérault), le 9 août 1800, fut élevé, ainsi que toute sa famille, dans les idées républicaines, qu'il a toujours ouvertement professées. Sous le règne de Louis-Philippe, il exerçait dans l'Hérault une influence politique qu'il mit au service du parti radical. Il conduisit la campagne des banquets réformistes, et, après la révolution de Février, fut nommé commissaire général de la République. Candidat du parti le plus avancé, il fut envoyé à la Constituante par 27 338 suffrages. Il siégea et vota avec la Montagne, et rejeta l'ensemble de la constitution ainsi que l'ordre du jour de Dupont (de l'Eure) déclarant que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon et signa la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres à l'occasion du siège de Rome. Il fut réélu le huitième à l'Assemblée législative. Son nom parut, le 13 juin 1849, au bas de la proclamation adressée au peuple par la Montagne. Il fut arrêté et détenu quelque temps à Sainte-Pélagie; mais il n'encourut pas de condamnation. Il fut un des fondateurs et des rédacteurs principaux du journal *le Vote universel*, protestation quotidienne contre la loi du 31 mai. Après le coup d'Etat du 2 décembre, M. J. Brives passa à Bruxelles. Eloigné de nouveau de France, en 1871, après l'insurrection de la Commune, il est rentré à la suite de l'amnistie de juin 1879.

**BROCA** (Paul), chirurgien français, est né à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde), le 28 juin 1824. Ayant terminé ses études médicales, et reçu agrégé en 1853, il fut chirurgien du bureau central, des hospices et hôpitaux de Bicêtre (1861), de la Salpêtrière (1862), de Saint-Antoine (1865), de la Pitié (1867), des Cliniques (1872). Il a été nommé professeur de pathologie chirurgicale à la faculté de médecine, puis de clinique externe. Il fut élu membre de l'Académie de médecine, le 26 juillet 1866. M. P. Broca a été, à la fin de 1875, l'un des fondateurs de l'École d'anthropologie représentant la science indépendante. Il y professe lui-même le cours d'anthropologie anatomique. L'un des principaux membres de la Société d'anthropologie, il a été vice-président de la commission spéciale de l'exposition anthropologique, à l'Exposition universelle de 1878. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1868 et promu officier le 27 juillet 1879.

M. P. Broca a publié les ouvrages suivants : *De l'Étranglement dans les hernies abdominales*, thèse de concours d'agrégation (1853, in-8; 2<sup>e</sup> édit. 1856); *Des Anévrismes et de leur traitement* (1856, in-8); *Etudes sur les animaux ressuscitant* (1860, in-8, avec pl.); *Recherches sur l'hybridité animale en général et sur l'hybridité humaine en particulier* (1860, in-8); *Instructions générales pour les recherches anthropologiques* (1865, in-8); *Traité des tumeurs* (1865-69, 2 vol. in-8); *Mémoires sur les caractères physiques de l'homme préhistorique*, etc. (1869, in-8); *L'Ordre des primates*, parallèle anatomique de l'homme et des singes (1870, in-8); *Mémoires d'anthropologie* (1871-75, t. I-II); *Sur l'Origine et la répartition de la langue basque* (1875, in-8); *Instructions craniologiques et craniométriques*, pour la Société d'anthropologie de Paris (1875, in-8); *Sur la Topographie cranio-cérébrale* (1876, in-8), etc. Il a collaboré avec M. C. Bonamy et Émile Beau, au grand *Atlas d'anatomie descriptive du corps humain* (in-4, avec pl.), et fourni des articles à divers recueils spéciaux de médecine et de chirurgie, au *Dictionnaire encyclopédique des*

sciences médicales, à l'*Encyclopédie générale*, et surtout à la *Revue d'anthropologie*, dont M. P. Broca est devenu rédacteur en chef et d'où plusieurs des travaux précédents sont tirés.

**BROCH** (Ole-Jacques), homme d'État et savant norvégien, né à Frederiksstad, le 14 janvier 1818, entra à l'université de Christiania en 1835, et après avoir terminé ses études mathématiques, séjourna assez longtemps à Paris, voyagea en Allemagne, en Suisse et en Italie. De retour dans son pays, il fut nommé professeur à l'École militaire en 1843, professeur agrégé à l'Université en 1848 et professeur ordinaire en 1858. M. Broch a été, en outre, gouverneur de la Banque en 1852 et directeur des chemins de fer norvégiens de 1855 à 1859. Il a été député au Storting, pour la ville de Christiania de 1862 à 1869; il fut appelé à cette dernière date au ministère de la marine et des postes; en 1872 il abandonna son portefeuille pour reprendre sa chaire à l'Université. Membre de la commission internationale du mètre pour la Norvège, M. Broch a été élu correspondant de l'Institut (Académie des sciences), le 10 janvier 1875.

Il a fourni à divers recueils, notamment au *Journal de Crelle*, des mémoires de mathématiques pures, de mécanique, etc. Il a donné divers ouvrages pour les écoles, tels que *Manuel de trigonométrie* (1851); *Manuel de mécanique* (1854); *Géométrie plane* (1864, 3<sup>e</sup> édit.); il a publié ses cours de mathématiques de l'Université et édité l'*Annuaire de statistique du royaume de Norvège* (Statistisk Aerbog for Konggeriget Norge, 1867, 1871). A l'occasion de l'Exposition universelle de Paris de 1878, il a rédigé un rapport intitulé : *le Royaume de Norvège et le peuple norvégien* (Christiania, 1878, in-8).

**BROCKHAUS** (Henri), imprimeur-libraire-éditeur allemand, né à Amsterdam, le 4 février 1804, est le propriétaire actuel de la librairie *Friedrich-Arnold Brockhaus* de Leipzig, fondée par son père, en 1817, et l'une des plus importantes de l'Allemagne. Sous sa direction et celle de son frère aîné, Frédéric, né en 1800, aujourd'hui retiré des affaires, la maison paternelle, prit une nouvelle extension. Elle réunit successivement à la librairie, dans le même local, une imprimerie, avec tous les perfectionnements récents que la typographie doit à la mécanique, une stéréotypie, des ateliers de reliure, un atelier de construction de machines, etc. — Il est mort à Leipzig, le 15 novembre 1874.

Parmi les publications qui ont paru et qui paraissent encore, en grande partie, dans cet établissement, il faut signaler : la *Gazette allemande universelle* (Deutsche allgemeine Zeitung), fondée en 1837; l'important *Dictionnaire de conversation* (Conversationslexicon, 12<sup>e</sup> édit. 1877-1879, t. I-XIV : l'ouvrage a 16 vol.), sorte d'encyclopédie universelle, à laquelle se rattachèrent quatre autres recueils, dont deux dictionnaires : *Conversationslexicon der neuesten Zeit und Literatur* (1832-1834, 4 vol.) et *Conversationslexicon der Gegenwart* (1838-1841, 4 vol.), et deux revues : *le Présent* (die Gegenwart, 1848-1857) et *Unsere Zeit* (1857 et suiv.), servant plus spécialement de supplément au *Conversationslexicon*; une série d'*Atlas* (Bilder-Atlas), complément iconographique de toutes les parties de l'ouvrage; l'*Encyclopédie universelle des sciences et des arts d'Ersch et Gruber* (Allgemeine Encyclopedie der Wissenschaften und Künsten), commencée en 1818, vaste répertoire, auquel les savants et les écrivains les plus distingués de l'Allemagne ont collaboré, et qui doit se composer de plus de 100 vo-

lumes; l'almanach littéraire *Urania*, (depuis 1810); l'annuaire critique de littérature, *Hermes* (depuis 1819); la *Revue littéraire périodique de conversation* (Literarisches Conversationsblatt, depuis 1820) qui prit, en 1826, le titre de *Feuilles de conversation littéraire* (Blaetter für literarische Unterhaltung); le *Dictionnaire bibliographique universel d'Ebert* (Eberts allgemeines bibliographisches Lexicon, depuis 1823); la *Bibliographie universelle de P. Træmel* (Allgemeine Bibliographie); le recueil périodique; *Pfennig Magazin* (depuis 1833), etc., etc.

**BROCKHAUS** (Hermann), orientaliste allemand, frère du précédent, né à Amsterdam, le 28 janvier 1806, étudia particulièrement la littérature indienne aux universités de Leipzig, de Gœttingue et de Bonn et séjourna ensuite successivement à Copenhague, Paris, Londres et Oxford, pour y compléter ses travaux. De retour en Allemagne, il fut nommé professeur adjoint à l'université d'Iéna (1839) et, deux ans plus tard, appelé à Leipzig, où il devint, en 1841, professeur adjoint et, en 1848, professeur titulaire de langue et de littérature indienne. — Il est mort le 5 janvier 1877.

On doit à M. Hermann Brockhaus, entre autres éditions : le texte sanscrit et la traduction allemande des cinq premiers livres du recueil de légendes de Somadeva intitulé : *Kathâ sarit sâgara* (Leipzig, 1839; traduction allemande seule, 1843, 2 vol.); le texte et les scolies indiennes du drame de Krishna Mira intitulé : *Prabodha candrodaya* (Ibid., 1845); le texte persan des *Sept maîtres savants* de Nachschebi (Ibid., 1845); celui du *Vendidad Sade* (Ibid., 1850), d'après les éditions de Paris et de Bombay, avec un *Dictionnaire* et un *Glossaire* de la langue zend : le texte persan des *Chansons de Hafis* (Ibid., 1854), accompagné du commentaire de Sudi. On cite aussi de lui une dissertation sur l'*Impression des œuvres sanscrites en caractères latins* (Ueber den Druck sanskritisch. Werke mit lateinischen Buchstaben, 1841), qui a contribué à faire adopter cette pratique par les orientalistes. Fondateur de la Société orientale allemande, il dirigea la publication de ses recueils de 1852 à 1865.

**BRODHEAD** (John-Romeyn), historien américain, né le 2 janvier 1814, à New-York, étudia le droit et fut admis à la profession de légiste, en 1835. Quatre ans plus tard, il fut attaché à la légation des États-Unis, à la Haye, et là il conçut le projet d'écrire une histoire de l'État de New-York, pour laquelle il trouvait, en Hollande, des renseignements fort considérables. Puis la législature de cet État ayant décidé qu'un agent serait chargé de recueillir tous les documents relatifs à l'histoire de New-York, qui pourraient se trouver en Europe, il fut choisi pour cette mission. Parti en 1841, il revint en Amérique au bout de trois ans, après avoir tiré des bibliothèques et des archives de France, d'Angleterre et de Hollande, plus de 5000 pièces, inédites pour la plupart, et formant une collection de 80 volumes manuscrits. Un acte de la législature de l'État de New-York, du 30 mars 1849, en a ordonné la publication, qui forme 12 volumes in-4. En 1846, M. Bancroft, envoyé en Angleterre, comme ministre des États-Unis (1846), obtint du président Polk, que M. Brodhead fut nommé secrétaire de la légation. Il y resta jusqu'en 1849 et, à son retour, s'occupa de mettre à exécution l'œuvre qu'il avait si longtemps méditée. Le premier volume de son *Histoire de l'État de New-York*, qui comprend la période hollandaise, de 1609 à 1649, parut à New-York,

en 1853. Cette même année, M. Brodhead fut nommé officier naval du port de New-York. On cite encore de lui un *Essai sur l'histoire commerciale de New-York* (1854). — Il est mort le 6 mai 1873.

**BROGLIE** (Albert, duc DE), homme politique français, sénateur, ancien ministre, membre de l'Institut, fils aîné du ministre et pair de France, mort en 1870, est né le 13 juin 1821. Il se fit, au sortir des bancs de l'Université, une réputation précoce comme publiciste. Après avoir débuté dans la *Revue des Deux Mondes*, où il écrivit, en 1848, sur la politique étrangère de la République, un sévère article anonyme que l'on attribua à son père, il devint un des principaux rédacteurs du *Correspondant*. Tour à tour adversaire des doctrines exclusives de l'Université religieuse et de celles de la philosophie rationaliste, du pouvoir absolu comme de la démocratie, il défendit à la fois les intérêts catholiques et les principes du libéralisme constitutionnel modéré. Le 20 février 1862, il fut élu membre de l'Académie française, à la majorité de 22 voix sur 29, en remplacement du P. Lacordaire. Sa réception eut lieu le 26 février 1863.

Aux élections générales de 1869 pour le Corps législatif, il se présenta dans l'Eure, comme candidat de l'opposition, mais n'obtint que 3854 voix, alors que le candidat officiel en réunissait plus de 14000. L'année suivante, il devint chef de la famille par la mort de M. Victor de Broglie, son père (25 janvier 1870), à côté duquel il avait su jusque-là se créer un rôle et acquérir une notoriété personnelle, dans le monde religieux, littéraire et politique. Son passé, son attitude libérale sous le régime impérial, sa situation de grand propriétaire foncier, le mettaient aux premiers rangs, au moment des élections nouvelles, dans ce double mouvement d'opposition que la guerre et les malheurs qui en furent les conséquences, avaient déterminé à la fois contre l'Empire et contre le radicalisme républicain.

Aux élections du 8 février 1871, le duc Albert de Broglie fut en effet nommé représentant de l'Eure à l'Assemblée nationale, le quatrième sur huit, par 43,453 voix. Un décret du 19 le nomma ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire à Londres. Au mois de mars 1872, il fut chargé de porter au gouvernement anglais la dénonciation des traités de commerce. On lui reprochait dès lors de ne pas s'être montré, dans ses discours à la Chambre, assez respectueux pour la forme du gouvernement qu'il avait mission de représenter à l'étranger, et une partie de la presse républicaine insista, à cette occasion, pour qu'il fut remplacé comme ambassadeur. M. de Broglie, qui n'avait accepté qu'avec répugnance des fonctions diplomatiques, demanda alors à être mis en disponibilité, en alléguant des raisons de famille, et fut remplacé par M. le comte d'Harcourt, (1<sup>er</sup> mai 1872). Il figura, le 20 juin suivant, au nombre des délégués de la droite, chargés d'imposer à M. Thiers une politique conforme aux vues de la majorité monarchique, et essaya, quelques jours après, de justifier cette démarche, dans une lettre-manifeste, longuement commentée par la presse.

Au mois de novembre suivant, à la suite de l'interpellation du général Changarnier sur le discours récent de M. Gambetta à Grenoble, M. de Broglie prit directement à parti le chef de la gauche qui ne lui répondit pas. Il espérait provoquer ainsi un incident parlementaire qui mit M. Thiers en minorité, et celui-ci, malgré un vote rendu douteux par de nombreuses abstentions, renonça à offrir la démission qu'il tenait toute prête. La

commission des Trente, instituée le 5 décembre 1872, choisit M. de Broglie pour rapporteur et, après deux mois de travail, présenta à l'Assemblée, le 21 février 1873, ce projet de loi sur les relations du président de la République et des représentants, qualifié publiquement de *chinoiserie* par celui contre qui il était dirigé. En même temps, il y était stipulé que l'Assemblée ne se séparerait pas sans avoir statué sur l'organisation et le mode de transmission des pouvoirs exécutif et législatif, sur la création d'une seconde Chambre et sur la loi électorale. Ces diverses propositions furent votées par la majorité, sans donner encore pleine satisfaction à ses rancunes. Le 23 mai 1873, M. de Broglie, qui s'était assuré l'appui de toutes les fractions conservatrices de l'Assemblée et même d'un groupe de républicains dirigé par M. Target, interpella le gouvernement sur le nouveau ministre choisi par M. Thiers dans le centre gauche. Il évoqua le péril social que courait la France livrée aux radicaux, et déclara, en son nom et en celui des signataires de l'interpellation, que le pouvoir devait cesser de compter sur leur appui, s'il persistait dans ces errements. M. Dufaure, ministre de la justice, tenta vainement de désarmer la droite; elle se disposait déjà à voter un ordre du jour de défiance, quand M. Buffet, président de l'Assemblée reçut un message de M. Thiers qui demandait à être entendu, et la suite de la discussion fut remise au lendemain. En présence d'adversaires désormais implacables, M. Thiers ne se sentit plus tenu aux ménagements que sa situation l'avait jusqu'alors obligé à garder, et il prédit à M. de Broglie, avec une amère justice, qu'il serait le protégé des bonapartistes. M. Casimir Périer essaya une dernière fois de fléchir l'Assemblée, et l'ordre du jour Ernoul qui infligeait un blâme à M. Thiers, réunit 16 voix de majorité. Dans la séance de nuit qui suivit, la démission de l'illustre homme d'État fut acceptée, et la nomination du maréchal de Mac-Mahon, comme président de la République, appuyée par 390 voix. Le lendemain, M. de Broglie, chargé de former un cabinet, prit le portefeuille des affaires étrangères et appela au pouvoir MM. Batbie, Beulé, Ernoul, etc.

Dans une circulaire adressée, dès le 28 mai, aux agents diplomatiques, le nouveau ministre déclara que le gouvernement suivrait « une politique résolument conservatrice, c'est-à-dire pacifique au dehors et modérée au dedans, et qu'aucune atteinte ne serait portée aux institutions existantes. » Si celles-ci furent respectées, les fonctionnaires chargés de les défendre étaient à ce moment même révoqués ou déplacés par les soins de M. Beulé, tout dévoué à la politique du chef du cabinet. Ce fut dans le même esprit que la loi sur les maires, attribuant exclusivement leur nomination au pouvoir central et aux préfets, fut présentée à l'Assemblée (20 novembre 1873) et soutenue par M. de Broglie, qui avait remplacé M. Beulé au ministère de l'intérieur. Dès qu'elle eut été votée, son application provoqua d'innombrables révocations, et le parti bonapartiste eut la plus large part dans le recrutement du nouveau personnel. Pendant la période des tentatives de fusion entre les deux branches de la maison de Bourbon (août-novembre 1873), M. de Broglie, protégé ouvertement les démarches des négociateurs et, afin d'obvier à l'échec auquel ils aboutirent, proposa la prorogation pour sept ans des pouvoirs du maréchal. Le septennat fut voté, mais l'extrême droite, dont les projets se trouvaient indéfiniment ajournés, ne pardonna pas à M. de Broglie cette mesure destinée, dans la pensée du centre droit, à donner à M. le comte de Chambord le temps de modifier son

inflexible résolution. Ce mécontentement éclata lors du vote de la loi électorale (16 mai 1874); M. de Broglie, battu par 381 voix contre 317, par suite de la défection de l'extrême droite, fut obligé de donner sa démission. Revenu au centre droit, il vota néanmoins pour l'adoption des lois constitutionnelles. L'hostilité du parti légitimiste le poursuivit encore lors de l'élection des 75 sénateurs inamovibles (décembre 1875), et, de scrutin en scrutin, fit échouer sa candidature. Il lui restait le département de l'Eure où l'appui des électeurs sénatoriaux bonapartistes lui permit de passer au second tour, le deuxième sur deux, avec 480 voix sur 786 votants. Il était membre du conseil général, pour le canton dont il porte le nom, depuis le 8 octobre 1871.

L'attitude de M. de Broglie dans la Chambre haute fut la même qu'à l'Assemblée : cherchant toujours à entraver par ses votes et son influence l'adoption des lois proposées par la majorité républicaine des députés, il se prononça notamment contre la collation des grades universitaires par l'Etat et combattit le cabinet Dufaure. Le 16 mai 1877, lorsque la lettre du maréchal de Mac-Mahon à M. Jules Simon eut provoqué la démission du ministère, M. de Broglie fut appelé à former un cabinet conservateur et reçut, avec la présidence du conseil, le portefeuille de la justice. Son premier acte fut la prorogation de la Chambre, et il adressa aussitôt aux procureurs généraux une circulaire par laquelle il les invitait à « poursuivre le mensonge sous toutes ses formes; » ce qui revenait à interdire au parti républicain de répondre par la plume ou par la parole aux attaques dont il était l'objet. Le 16 juin suivant, il porta au Sénat le message présidentiel réclamant une dissolution, qu'il obtint par les voix de ceux-là même qui l'avaient renversé jadis dans l'Assemblée nationale.

La Chambre dissoute, M. de Broglie ne montra pas d'abord moins d'activité que son collègue, M. de Fourtoul à « bousculer le pays » en vue des élections, selon une expression familière échappée au ministre de l'intérieur. Les révocations de fonctionnaires de tout rang furent nombreuses, ainsi que les nominations des serviteurs les plus compromis de l'Empire et d'anciens membres des commissions mixtes à de hautes situations. Comme président du conseil, c'était à lui autant qu'à ses collègues que l'opinion rapportait la responsabilité des actes les moins justifiables des divers ministres, jusqu'aux violentes injures prodiguées par un organe officiel subalterne, le *Bulletin des communes*, aux 363 députés de la majorité. Sur ces entrefaites, M. de Broglie se vit au Théâtre-Français, lors d'une reprise du *Mariage de Figaro* (18 juillet), l'objet d'une manifestation blessante, que la presse se pût à accentuer. Malgré ces marques d'impopularité auprès de la partie libérale ou républicaine du pays, son ardeur contre-révolutionnaire paraissait insuffisante à certains journaux dévoués à la politique de l'Élysée, qui demandaient le remplacement du ministre de la justice par un homme plus énergique, et des dissentiments, maintes fois démentis par la presse officieuse, se manifestaient entre M. de Broglie et de Fourtoul, dans les polémiques des partis conservateurs. Toutefois, cette scission n'eut pas de conséquence officielle, et les deux ministres s'unirent dans un dernier effort pour faire triompher aux élections les candidats de la coalition anti-républicaine, mis officiellement sous le patronage du maréchal de Mac-Mahon. Ensemble ils adressèrent aux préfets et aux parquets une circulaire les invitant à réprimer particulièrement les imputations de cléricalisme dirigées contre le gouvernement. A

l'intervention déclarée et active de l'administration dans la lutte électorale, aux poursuites multipliées des parquets contre la presse républicaine, contre les candidats eux-mêmes et les orateurs des réunions publiques le cabinet de Broglie voulut ajouter l'action personnelle du maréchal président de la République, dont les voyages à travers la France, les déclarations officielles, les appels de la dernière heure ne purent entraîner le pays à sanctionner, au scrutin du 14 octobre, l'acte du 16 mai et la politique qui l'avait inspiré.

Après la réunion de la Chambre des députés, où étaient revenus en grande majorité les ennemis de M. de Broglie, celui-ci, maintenu à la tête du cabinet, comme pour une lutte nouvelle, eut un premier échec en combattant l'urgence demandée pour la proposition Albert Grévy, tendant à la nomination d'une commission d'enquête électorale : cette urgence fut votée par 312 voix contre 204 (15 novembre). Cinq jours après, le ministère donnait enfin sa démission et était remplacé par le cabinet intérimaire de Rochebouët, auquel succéda, le 14 décembre, le cabinet Dufaure.

M. de Broglie ne prit la parole, durant la session suivante, que dans les commissions du Sénat, et notamment pour se plaindre des lenteurs de la préparation du budget; à cette réclamation le bureau répondit, par l'organe de M. Barthélemy Saint-Hilaire, que les retards dont on osait se plaindre, provenaient uniquement de l'arrêt et du trouble apportés aux affaires publiques par l'acte du 16 mai.

Comme publiciste, M. de Broglie a réuni ses premiers essais en un volume intitulé : *Études morales et littéraires* (1853, in-18). Son œuvre principale est *l'Église et l'Empire romain au IV<sup>e</sup> siècle* (1856, 2 vol. in-8), qui a eu jusqu'à cinq éditions : c'est l'histoire du règne de Constantin, écrite au point de vue catholique; elle est suivie de deux autres parties : *Julien l'Apostat et Théodose le Grand*. En 1846, il a donné une traduction du *Système religieux de Leibniz* (in-12). Il a publié en outre : *Une Réforme administrative en Algérie* (1860, in-18), brochure qui fit beaucoup de bruit; *Questions de religion et d'histoire* (1860, 2 vol. in-8); *la Souveraineté pontificale et la Liberté* (1861, in-8); *la Liberté divine et la Liberté humaine* (1865, in-8); *le Secret du Roi* (1878, 2 vol. in-8), mise en œuvre de papiers de famille et autres documents relatifs à la diplomatie occulte de Louis XV, etc.

M. Albert de Broglie a épousé, le 19 juin 1845, Mlle Pauline-Éléonore de Galard de Béarn, morte le 28 novembre 1860. Il en a eu quatre fils, dont l'aîné, Victor, né le 30 octobre 1846, a été chef de cabinet de son père et décoré de la Légion d'honneur. Le dernier, Emmanuel, né le 25 avril 1854, a publié le *Fils de Louis XV, Louis dauphin de France* (1877, in-18).

Un frère du duc de Broglie, le prince Auguste-Théodore-Paul de Broglie, né le 18 juin 1834, entra dans la marine, comme aspirant, en 1855, fut nommé enseigne, le 10 juin 1857, et lieutenant de vaisseau le 16 août 1862. Il quitta cette carrière pour embrasser l'état ecclésiastique et entra dans les ordres en mai 1869. Il a été aumônier de l'École normale et municipale d'Auteuil. Il est chevalier de la Légion d'honneur. L'abbé P. de Broglie a publié un volume de *Conférences sur la vie surnaturelle* (1878, in-18).

**BROHAN** (Augustine-Suzanne), actrice française, née le 29 janvier 1807, d'une famille d'artistes, entra dès l'âge de onze ans, au Conservatoire, y eut pour maîtres Saint-Prix et Lafont, et obtint, en 1821, le premier prix de comédie.

Elle alla débiter en province et parut avec succès à Orléans, à Tours et à Angers. Elle entra ensuite, en mai 1824, au second Théâtre-Français, et montra, dans le rôle de Dorine du *Tartufe*, beaucoup d'intelligence et de verve. Lorsque la musique envahit ce théâtre, elle partit pour Rouen, où la comédie était alors très-gâtée. Elle entra à l'Odéon le 1<sup>er</sup> avril 1827, y resta quinze mois et passa au Vaudeville, où elle eut de grands succès pendant sept ans, surtout dans *Frontin mari garçon* et *Marie Mignot*. Elle fut appelée, en 1835, à la Comédie-Française, y fit d'heureux débuts dans son rôle favori de Dorine et dans celui de Madelon des *Précieuses*. Mais bientôt les tracasseries que lui suscitèrent des rivalités parmi les sociétaires de notre première scène, la déterminèrent à retourner au Vaudeville, où elle retrouva, dans *Pierre le Rouge*, un *Monsieur et une dame*, etc., toute la faveur du public. De l'esprit, de la verve, un naturel qui n'excluait pas la finesse, une grande habileté à ménager ses ressources, furent les principales qualités que déploya Mlle Suzanne Brohan dans sa courte carrière dramatique. Elle avait à peine trente-cinq ans, lorsqu'elle renonça aux agitations du théâtre et à ses triomphes.

**BROHAN** (Joséphine-Félicité-Augustine), actrice française, fille de la précédente, née à Paris, dans l'ancien hôtel de Rambouillet, le 2 décembre 1824, fut nommée, à dix ans, pensionnaire du Conservatoire et entra dans la classe de M. Samson; elle s'y fit d'abord remarquer par une extrême dévotion, dont son premier professeur, l'abbé Paravey, lui avait inculqué les principes. Elle n'en remporta pas moins le second prix de la comédie à l'âge de treize ans et le premier prix l'année suivante. A la suite de ces succès, elle se réfugia, dit-on, dans un couvent de la rue du Bac, d'où on eut grand-peine à la tirer, pour la faire débiter au Théâtre-Français dans *Tartufe* et dans les *Rivaux d'eux-mêmes*. Elle avait quatorze ans et demi. Sa grâce, sa vivacité, tempérées par une certaine pudeur juvénile, lui conquirent tous les suffrages. Elle fut engagée le soir même, aux appointements de 3000 francs.

Bientôt, Molière n'eut point de plus spirituelle ni de plus franche interprète; car elle ne tarda pas à se défaire de cet embarras naïf qui n'est point dans les mœurs des soubrettes de l'ancienne comédie. Les rôles de Dorine du *Tartufe*, de Toinette du *Malade imaginaire*, de Cléanthis dans *Amphitryon*, furent trois de ses plus beaux triomphes. Elle joua avec succès tout l'ancien répertoire, et particulièrement le rôle de Suzanne du *Mariage de Figaro*.

Elle a créé ou repris des rôles importants dans plusieurs pièces modernes : *Oscar*, ou *le Mari qui trompe sa femme*, *L'Homme de bien*, *le Dernier marquis*, *la Marinette*, *la Zutrice*, *Pascalier* et *Scaramouche*, *les Amoureux sans le savoir*, *les Burgraves*, *le Testament de César*, *la Tour de Babel*, *le Carrosse*, *la Vieillesse de Richelieu*, *le Château de cartes*, *le Roi s'amuse*, *la Famille Poisson*, *les Lundis de Madame*, *le Songe d'une nuit d'hiver*, *le Pour et le contre*, *le Béarnais*, *don Guzman*, *la Marquise de Senneterre*, *le Caprice*, *Mademoiselle de Belle-Isle*, *les Demoiselles de Saint-Cyr*, etc. Justice est rendue à l'originalité de cette artiste dans la devise fièrement parodiée, qu'elle a prise ou qu'on lui a prêtée. « Coquette ne veux, Soubrette ne daigne, Brohan suis. »

En 1850, Mlle Augustine Brohan obtint un congé de six mois qu'elle consacra à une tournée en province et à l'étranger; elle reçut de véritables ovations dans plusieurs villes, particulière-

ment à Bordeaux et à Turin. Ses derniers rôles, au Théâtre-Français, ont été ceux de Nicole, dans *le Bourgeois-Gentilhomme* (1858); de Caroline, dans *les Deux veuves* (1860), de Mallefilie; de Nanon, dans *le Cœur et la Dot*, du même auteur; de Camille, dans *la Papillonne*, de M. V. Sardou. Eloignée de plus en plus de la scène, elle s'en est retirée tout à fait en février 1868, après vingt-sept années de service à la Comédie-Française, avec une pension de retraite dont on a porté le chiffre à 6400 fr.

Mlle Brohan compte aussi des succès comme auteur dramatique. Elle a écrit, pour les théâtres de société, un proverbe : *Compter sans son hôte*; *les Métamorphoses de l'Amour*, petit drame; *Quitte ou double*; *Il faut toujours en venir là*; *Qui femme a, guerre a*, etc. Plusieurs de ces pièces ont été jouées devant le public, au Théâtre-Français. Mais elle a refusé de livrer à la publicité des œuvres diverses, entre autres des *Mémoires*, très-vantés de ses amis. En 1857, elle se laissa aller à rédiger, sous le nom de *Suzanne*, quelques *Courriers de Paris* dans *le Figaro*. Ses attaques contre M. Victor Hugo, son ancien ami, et de plus exilé, lui attirèrent de la part de la presse et des gens de lettres des représailles sévères qui la déterminèrent à renoncer au journalisme. Elle reçut, peu de temps après, la succession de la chaire de Mlle Rachel, au Conservatoire.

Nous ne pouvons passer sous silence, au sujet de Mlle Augustine Brohan, cet esprit d'a-propos, cette science de repartie qui, dans le monde du théâtre, a contribué à sa réputation autant que son talent dramatique, et plus que son talent littéraire. Elle apportait, dit-on, dans ce genre d'écriture une vivacité dont la bienveillance n'était pas le défaut, et une verve d'expression ou de pensée rappelant ce style audacieux des soubrettes de Molière, auquel ont dû renoncer les auteurs dramatiques de nos jours.

**BROHAN** (Émilie-Madeleine), sœur de la précédente, née à Paris, le 21 octobre 1833, fut aussi destinée de bonne heure à la carrière dramatique. Au sortir du Conservatoire où elle remporta, en 1850, le prix de comédie, elle débuta, le 15 septembre, au Théâtre-Français, sous les auspices du renom de sa mère et de sa sœur, dans le rôle de Marguerite des *Contes de la reine de Navarre*, et reçut moins d'éloges pour son talent dramatique que pour la grâce et l'éclat de sa beauté. Bientôt admise sociétaire, elle a abordé depuis l'ancien répertoire, notamment le rôle de Célimène. Mais c'est dans les pièces modernes qu'elle a le mieux répondu aux espérances fondées sur son nom; elle trouva ses premiers bons rôles dans *Mademoiselle de la Seiglière*, *Par droit de conquête*, *les Caprices de Marianne*, etc. Elle a représenté depuis avec succès Jeanne dans *Rêves d'amour*, l'un des derniers ouvrages de Scribe (1859), Laure, dans *les Deux veuves* (1860), la comtesse, dans *le Mariage de Figaro* (1861), la marquise, dans *Une Amie*, pièce d'un jeune débutant, M. Bergerat (1865), la marquise de Maupas, dans *le Lion amoureux* (1866), etc. En 1854, Mlle Madeleine Brohan a épousé M. Mario Uchard. (Voyez ce nom.)

**BROISAT** (Émilie) actrice française, née à Turin en 1848, débuta au Vaudeville en 1866, sans avoir passé par le Conservatoire, dans un rôle épisodique de *Maison-Neuve*, comédie de M. V. Sardou. Elle se rendit ensuite à Bruxelles où l'appelaient un engagement qui lui permit de jouer quelques rôles importants du répertoire moderne, fut applaudie dans une série de représentations données à Vichy et parcourut l'Italie avec un

impresario qui avait organisé une troupe d'artistes français. M. Régnier lui fit enfin obtenir un engagement à l'Odéon, et M<sup>lle</sup> Broisat ne tarda pas à y prendre un rang distingué : les rôles de Casilda et de la reine, dans *Ruy Blas*, où elle remplaça pour ce dernier, M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt, ceux d'Électre, dans les *Erynnies* de M. Leconte de Lisle, d'Agnès de *l'École des femmes*, de Suzanne du *Mariage de Figaro* et de Mimi de *la Vie de Bohême*, mirent en relief ses qualités délicates et distinguées. Entrée à la Comédie-Française en novembre 1872, elle y débuta avec succès dans *Philiberte*, *le Demi-Monde* et *M<sup>lle</sup> de Belle-Isle*. Malgré le talent avec lequel elle interpréta le rôle de Kitty Bell dans le drame de *Chatterton*, repris pour elle, ce drame n'eut que quelques représentations (février 1877).

**BRONGNIART** (Adolphe-Théodore), savant botaniste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 14 janvier 1801, est le fils d'Alexandre Brongniart, l'un des plus illustres naturalistes de notre siècle, mort en 1847. Il se livra, lui aussi, à l'étude des sciences naturelles, et surtout à celle de la botanique, dans laquelle il s'appliqua encore de préférence à une branche spéciale, l'histoire des cryptogames. Dès 1825, il publiait une *Classification des champignons*; et, en 1828, il présentait à l'Institut les premiers fragments de son *Histoire des végétaux fossiles, ou Recherches botaniques et géologiques sur les végétaux renfermés dans les diverses couches du globe* (tomes I-II, in-4), travail important pour la paléontologie végétale et dont la faible santé de l'auteur arrêta la publication.

M. A.-T. Brongniart a remplacé, en 1834, Desfontaines à l'Académie des sciences. Il est docteur en médecine, agrégé à cette Faculté, et professeur de botanique et de physique végétale au Muséum d'histoire naturelle depuis 1833, et, depuis 1852, inspecteur général de l'Université pour les sciences. En 1866 il fut nommé membre du Conseil de perfectionnement de l'enseignement secondaire spécial, et membre du Conseil impérial de l'instruction publique. Officier de la Légion d'honneur le 6 mai 1846, il a été promu commandeur le 12 août 1864. — Il est mort, à Paris, le 18 février 1876.

L'un des fondateurs et des principaux collaborateurs des *Annales des sciences naturelles*, il y a inséré, ainsi que dans plusieurs autres recueils scientifiques, un assez grand nombre de mémoires de botanique et de physiologie. On a aussi imprimé de lui la partie botanique du *Voyage de la Coquille* (1831, in-4, pl.), et *Énumération des genres de plantes cultivées au Muséum d'histoire naturelle* (1843; 2<sup>e</sup> édit., 1850).

**BROOKS** (Charles-Timothée), littérateur américain, né à Salem (Massachusetts), le 20 juin 1813, étudia la théologie, et, après avoir été ministre dans diverses paroisses, se fixa, en 1837, à Newport (Rhodes-Island). Il s'est fait connaître dans les lettres par deux volumes de *Poésies*, et principalement par des traductions en prose et en vers de différentes œuvres modernes de l'Allemagne. Il en a réuni un certain nombre en 1853, sous le titre de *German Lyrics* (Boston, in-12). On a aussi de lui un *Voyage aux Indes* et les traductions de *Guillaume Tell* de Schiller et de *Faust* de Goethe, etc.

**BROOKS** (Shirley), auteur dramatique anglais, né en 1816, étudia d'abord le droit, qu'il abandonna pour se livrer à son goût pour le théâtre. Plusieurs de ses pièces ont été jouées à Londres avec succès : *Notre nouvelle gouvernante*, comé-

die amusante; *Honneurs et richesse*, comédie de mœurs; *la Créole*, drame, etc. Il a fourni aux divers *Magazines* de Londres un grand nombre d'articles et de nouvelles. Collaborateur du *Morning Chronicle*, il a exploré, en 1854, aux frais de ce journal, la Russie méridionale, la Turquie et l'Égypte; ses lettres ont été réunies en un volume sous ce titre : *les Russes du Midi* (Londres, 1855). — Il est mort le 24 février 1874.

**BROSBOELL** (Charles), romancier danois, né dans le Jutland, le 7 avril 1820, étudia quelque temps la peinture à l'Académie des beaux-arts de Copenhague; mais, orphelin et sans fortune, il entra dans le journalisme, et, pour gagner sa vie, écrivit des romans et des pièces de théâtre. Le talent d'observation et la facilité distinguent la plupart de ses œuvres, qui ont été traduites en anglais, en allemand et en hollandais.

On cite de lui, dans le genre dramatique : *les Deux Étudiants* (de to Studenter; Copenhague, 1838); *le Fils du contrebandier* (Smuglerens Søn, 1839); *les Fils d'Étiagh* (Etiags Sønner, 1845); *Ayella* (1847); *Jane Tuyon* (1849), pièces représentées à Copenhague, etc.; dans le roman : *le Parentage* (Slægtskabet, 1839); *les Conflits de la vie* (Livets conflict, 1844); *Contes et légendes du Jutland* (1847-1848); *Récits de châteaux de campagne* (Herregaards fortællinger, 1853).

**BROSSARD** (Étienne), député français, né à Pouilly-sous-Charlieu (Loire), le 16 mars 1839, termina ses études à l'École des Mines en 1860, comme ingénieur civil, et fut envoyé en Algérie pour explorer le département de Constantine au point de vue géologique. Ingénieur des mines de Malfidana (île de Sardaigne) de 1868 à 1870, il rentra en France quelques mois avant la guerre et prit part à la défense, comme capitaine de l'artillerie mobilisée à l'armée de la Loire. Maire de Charlieu, révoqué après le 24 mai 1873, conseiller général pour le canton du même nom, il fut élu député, le 20 février 1876, dans la deuxième circonscription de Roanne, par 10 680 voix, contre M. de Bouillier représentant sortant qui n'en eut que 5824. Il se fit inscrire au groupe dit la gauche républicaine avec lequel il vota et, après l'acte du 16 mai, il fut un des 363 députés qui refusèrent leur vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 10,356, contre le même concurrent devenu candidat officiel.

M. Brossard a publié un mémoire : *Description géologique et physique de la subdivision de Chélif (Algérie)*, à la suite de sa mission.

**BROSSAYS-SAINT-MARC** (Mgr Godefroy), prélat français, est né à Rennes le 5 février 1803. On a raconté qu'il fut employé de commerce avant d'entrer dans les ordres. Ancien vicaire général du diocèse, il fut nommé évêque de Rennes par ordonnance royale du 25 février 1841 et sacré le 10 août suivant. Son siège ayant été érigé en archevêché par bulle du 3 janvier 1859 et par une loi du 14 mai suivant, il fut nommé, par décret du 15 mai, archevêque de Rennes et intronisé le 5 juin suivant. Ardemment dévoué aux intérêts ultramontains, il fut créé cardinal de l'ordre des prêtres et du titre de Sainte-Marie de la Victoire, le 17 septembre 1875. Il fut empêché par sa santé d'assister en février 1878, au conclave, qui a élu le pape Léon XIII. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 juin 1857. — Il est mort à Rennes le 26 février 1878.

**BROSSET** (Marie-Félicité), orientaliste français, né à Paris, le 5 février 1802, fut d'abord destiné



à l'état ecclésiastique, et fut pendant trois ans professeur d'humanités au Petit-Montrouge et à un autre collège de jésuites. Abandonnant les études théologiques, il vint se fixer à Paris, et, au milieu des conditions d'existence les plus modestes, se mit à étudier les langues sémitiques, le chinois, le mandchou et le tibétain, et, à partir de 1824, l'arménien et le géorgien. Il allait être chargé d'une mission en Géorgie, lorsque survint la révolution de 1830. N'attendant de ses études spéciales aucune ressource, il se fit compositeur, puis correcteur dans une imprimerie. Enfin, il se décida à quitter la France et sollicita une chaire d'adjoint pour les littératures arménienne et géorgienne à l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg. Il devint successivement académicien ordinaire, conseiller d'Etat, inspecteur des écoles primaires de Saint-Petersbourg (1841), bibliothécaire à la grande bibliothèque publique (1842), conservateur de la collection des monnaies orientales du palais de l'Ermitage (1851) et membre associé correspondant de la Société asiatique de Paris.

M. Brosset a publié, à Paris, sous le nom de Brosset jeune : *Chronique géorgienne*, texte et traduction (1830, in-8; nouv. trad. corrigée dans les *Mémoires de l'Acad. des sciences de Saint-Petersbourg*, série iv, t. V); les tomes XIII-XXI de la nouvelle édition de l'*Histoire du Bas-Empire de Lebeau* commencée par Saint-Martin, avec notes tirées d'auteurs orientaux. *Mémoires inédits sur la langue et l'histoire géorgiennes* (1834, in-8), et l'*Art libéral, ou Grammaire géorgienne* (1834, in-8). Il a fourni un assez grand nombre d'articles au *Journal asiatique*, et édité quelques ouvrages à l'usage du clergé.

En Russie, M. Brosset a trouvé, dans la belle collection de manuscrits, de monnaies et d'antiquités géorgiennes que possède l'Académie, les moyens de pénétrer plus avant que ne l'avait fait aucun Européen, dans la connaissance de la Géorgie. Il a publié à Saint-Petersbourg : *Description géographique de la Géorgie, par le tzarewitch Wakhoucht*, texte et trad. avec cartes (1842, in-4); *Catalogue de la bibliothèque d'Edchmiadzin*, en russe et en français (1840, in-8); *Histoire de la Géorgie*, texte et traduction (1<sup>re</sup> partie, 1849-1850, in-4; 2<sup>e</sup> partie, 1854-1857); *Additions et éclaircissements relatifs à l'Histoire de Géorgie* (1851, in-4), et un grand nombre d'articles dans le *Bulletin scientifique*, et plus tard le *Bulletin historico-philologique de l'Académie impériale*. Il a publié aussi *Rapport sur un voyage archéologique dans la Géorgie et dans l'Arménie, exécuté en 1847-48* (1849-1851, in-8, avec un atlas in-4); *Ruines d'Ani, capitale de l'Arménie sous les rois Bagratides aux x<sup>e</sup> et xi<sup>e</sup> siècles*, en deux parties (1860-1861, 2 vol. avec pl. et atlas); *Étude de chronologie technique* (1869, 1<sup>re</sup> partie, in-8); *Histoire chronologique* (1869, in-4), traduite de l'arménien

BROT (Charles-Alphonse), romancier français, né à Paris, le 12 avril 1809, fut clerc chez un avoué (1827) et commis chez un banquier (1829), avant de s'occuper de littérature. En 1830, il débuta par des *Chants d'amour* (in-8), insérés en partie dans le *Voleur*, puis donna une vingtaine de romans : *Priez pour elle!* (1833, 2 vol. in-8); *Ainsi soit-il!* (1833); *Jane Grey* (1835, 2 vol.; 3<sup>e</sup> édit., 1838); *Carl Sand* (1836, 2 vol.); *La Comtesse aux trois galants* (1839, 2 vol.); *La Nuit terrible* (1840); *Les Secrets de famille* (1841, 2 vol.); *la Sirène de Paris* (1845, 2 vol.); *le Réveil-matin* (1847, 2 vol.); *la Terre promise* (1849, 2 vol.); *Deux coups de tonnerre* (1853, 2 vol. in-8); *les Deux Péchés* (1857, 2 vol. in-8); *la Cousine du roi* (1865,

in-8), etc. Il a aussi écrit quelques drames en collaboration : *Juliette* (1834); *la Lescombat* (1841); *la Tour de Londres* (1855); *Jane Grey* (1856); *la Marnière des saules*, drame en cinq actes (Gaité, 1858), avec M. Ch. Lemaitre; *les Espions* (1874); des articles de journaux, des nouvelles et des pièces de vers.

BROUARD (Pierre-Étienne-Eugène), écrivain pédagogique français, né à Saint-Lyé (Loiret), le 20 février 1824, fit ses études au séminaire d'Orléans, fut maître répétiteur au lycée de cette ville, et, après avoir été reçu bachelier ès lettres, se pourvut du certificat d'aptitude aux fonctions d'inspecteur primaire. Il fut appelé à remplir ces fonctions à Sancerre (1850), à Loches (1852), à Gien (1854) et à Blois (1858). Délégué à l'administration centrale, le 31 août 1861, il fut nommé inspecteur primaire de la Seine le 1<sup>er</sup> décembre 1864, et inspecteur général de l'instruction publique pour l'enseignement primaire, par décret du 23 janvier 1877. Membre de divers conseils et comités relatifs à cet enseignement, il a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1867.

M. Brouard a publié : *Manuel de l'instituteur primaire*, résumé de conférences faites aux instituteurs du Loiret (1854, in-18), avec MM. Pinet et Mettas; *le Livre des classes laborieuses* (1859, in-8); *Agriculture théorique et pratique* à l'usage des écoles (1860, in-18); *Inspection des écoles primaires* (1875, in-8), avec M. Ch. Defodon; *Leçons de géographie et Leçons d'histoire de France*, comprenant le livre du maître et le livre de l'élève (1876, in-18), etc.

BROUARDEL (Paul-Camille-Hippolyte), médecin français, né à Saint-Quentin (Aisne), en 1837, fit ses études médicales à la Faculté de Paris, et obtint le grade de docteur en 1865. Reçu ensuite médecin des hôpitaux, il fut chargé, en 1873, du service médical à l'hôpital Saint-Anoine. Agrégé en 1869, il a été nommé professeur de médecine légale le 12 avril 1879. Il a été décoré de la Légion d'honneur. On ne cite de lui que ses deux thèses pour le doctorat et l'agrégation : *De la Tuberculisation des organes génitaux de la femme* (1865, in-8), et *Étude critique des diverses médications employées contre le diabète sucré* (1869, in-8). Il a pris la direction des *Annales d'hygiène publique et de médecine légale* (1878. 50<sup>e</sup> année).

BROUCKÈRE (Henri-Marie-Joseph-Ghislain né), homme politique belge, né à Bruges, en 1801, entra dans la magistrature pendant la domination hollandaise, comme substitut du procureur du roi à Maëstricht, et remplissait ces fonctions à Ruremonde, quand éclata la révolution de septembre 1830. Nommé conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles, il fut élu en même temps membre du Congrès national. Il se prononça pour la monarchie constitutionnelle et fut au nombre des commissaires envoyés auprès de Léopold pour lui offrir la couronne de Belgique. Élu représentant de Ruremonde, le 29 août 1831, il développa une proposition tendant à la suppression de la peine de mort. Représentant de Bruxelles en 1833, et constamment réélu depuis, il approuva le traité de 1839, relatif au Luxembourg et au Limbourg. L'année suivante, il fut nommé gouverneur civil à Anvers, par le ministre libéral Lebeau-Rogier. Il conserva ces fonctions pendant trois ans sous le ministère mixte de M. Nothomb; mais, en 1844, il fut pensionné pour infirmités. Il reprit sa place dans les rangs de l'opposition, et entra dans une combinaison ministérielle dont MM. Rogier et Deffosse devaient faire partie. Cette combinaison

échoua, et, le 30 juillet 1845, le ministère Van de Weyer (voy. ce nom) succéda au ministère de M. Nothomb. Il dirigea des attaques très-vives contre un des membres du nouveau cabinet, M. d'Anethan, ministre de la justice.

Après la victoire du parti libéral, en 1847, M. Henri de Brouckère fut nommé ministre d'État. En 1849, il remplit diverses missions diplomatiques en Italie. Après la chute du cabinet Rogier et Frère-Orban, il fut chargé d'organiser (31 octobre 1852) un ministère, dit de conciliation, dont il eut la présidence. L'abolition de la contrefaçon, le traité de commerce avec la France, la conversion des rentes, la *convention d'Anvers*, tentative de rapprochement entre l'autorité civile et le clergé catholique dans la question de l'éducation publique, tels furent les principaux actes de la nouvelle administration. M. H. de Brouckère s'appliqua à éteindre les querelles intérieures, à pacifier les partis, et à ménager les susceptibilités des grandes puissances, sans trahir l'honneur de la Belgique. Cette politique ne pouvait satisfaire que la fraction la plus modérée du parti libéral. Aussi, bien que l'opposition ne fût, dans la Chambre des Représentants, ni très-nombreuse ni très-vive, le ministère, à la suite de quelques échecs partiels, ne se jugea point assez soutenu et assez fort pour traverser la crise où la guerre d'Orient pouvait d'un jour à l'autre entraîner la Belgique. Au mois de mars 1855, tous les ministres déposèrent leurs portefeuilles; M. H. de Brouckère, invité par le roi à reconstituer un cabinet, déclina cet honneur et céda la place à M. de Decker. Revenu sur les bancs de la gauche, il combattit, avec autant de persévérance que de mesure, les concessions faites par ses successeurs aux exigences de la réaction cléricalle. Ramené à la Chambre des Représentants, par le district de Mons (décembre 1857) il y siégea jusqu'en 1870, époque où, devenu aveugle, il se retira de la vie publique.

**BROWN** (John-Lewis), peintre français, né à Bordeaux, le 16 août 1829, d'une famille d'origine anglaise, s'est fait connaître par des études de chevaux et de chiens, des scènes de sport et surtout par des sujets militaires empruntés au siècle dernier ou à l'époque présente : *Un tambour*; *Nidjeb*, *Colledano Letrado*, chevaux du haras d'Aranjuez; *Henriot au 10 août*; *Custine à Spire*, dessins à l'estompe (1848); *Velette*; *Retraite de battue aux loups*; *Steeple chase*; *Intérieur d'écurie*; *Chevaux au vert* (1861); *Un temps de chien*; *Un cent-garde*; en *Crimée* (1863); *Épisode de chasse*; *Dans le bois de Vincennes* en 1863; *Campement de spahis à Saint-Maur* (1864); *Impérial militant stud* (acquis par l'empereur); *le Jour de sortie des pensionnaires*; *Aux avant-postes* (1865); *l'École du cavalier* (acquis par l'empereur (1866)); *Une matinée au camp de Châlons*; *le Lendemain* (1867); deux épisodes empruntés à la guerre de l'indépendance et à la guerre de Sept-Ans (1868); 17 juin 1815 (Bataille de Ligny); *le comte de Saxe* (1869); *Hallali* (1870); *Reichshoffen*; *Harde de chiens courants* (1872); *la Nouvelle de la défaite de Wissembourg arrive à Haguenau le 4 août 1870*; *Avant-postes du premier corps de l'armée du Rhin*, 5 août 1870 (1873); *Paysages et animaux*; *Zoological garden*; *Épisode de la bataille de Froeschwiller* (1874); *Maquignons normands*; *le Voyage interrompu*; *la Maréchaulsée conduit au présidial de Guérande une chaîne de faux-saulniers du Bourg-de-Batz* (1875); *la Maree montante*; *Voyage sentimental* (1876); *Piqueurs à la française*; *Visite aux marais salants du Croisic*; *chevaux hollandais* (1877); *un Épisode de la vie militaire du maré-*

*chal de Conflans*; *chasse à courre* (1878). Plusieurs de ces tableaux ont reparu à l'Exposition universelle 1878. Médaillé en 1865, 1866 et 1867, M. Brown a été décoré de la Légion d'honneur en 1870.

**BROWN** (Henri-Kirke), sculpteur américain, né à Leyde (États-Unis), en 1814, et fils d'un fermier, fut élevé comme un paysan, et travailla aux champs jusqu'à l'âge de quatorze ans. Il vint à Boston et apprit à peindre le portrait. Une tête de femme, qu'il avait modelée par hasard, détermina des connaisseurs à lui faire faire de sérieuses études. En se formant à la pratique de son art, il improvisait des statuettes dont le produit l'aidait à vivre. Après bien des épreuves, il put visiter l'Italie, et ne revint en Amérique qu'après plusieurs années de séjour à Rome. Vers 1840, il s'établit à Brooklyn dans le Massachusetts.

C'est à M. Brown que l'on doit la première statue qui ait été coulée en bronze sur le continent américain. Parmi ses principales productions en marbre, nous citerons : *l'Espérance*, figure pleine de charme; des bas-reliefs savamment composés : *les Hyades*, *les Pléiades*, *les quatre Saisons*; les bustes de *Bryant* et de *Spencer*; la reproduction en bronze de *l'Ange du jugement*, d'après Clinton.

**BROWN** (Thomas-Richard), philologue anglais, né en 1791, fut élevé au Saint-John's collège de Cambridge et entra dans les ordres. Il a publié un grand nombre de savants ouvrages de philologie et d'exégèse parmi lesquels nous citerons : *Analyse du texte chaldéen de Daniel* (An Analysis of the Chaldee Text of Daniel, 1838); *Traité des terminaisons anglaises* (A Treatise on the English term. of words, 1838); *Hiéroglyphes hébraïques* (Hebrew Hieroglyphs, 1840); *Dictionnaire étymologique* (Etym. Dictionary, 1843); *Notes critiques sur l'Écriture-Sainte* (Crit. Notes on Sacred Scripture, 1848); *les Principes de la Grammaire sanscrite* (the Essentials of Sanscrit Grammar 1851); *Interprétation littérale des radicaux chinois* (Int. Literal of the Chinese Radicals, 1853); *Dictionnaire hiéroglyphique hébraïque* (Hebrew Hierogl. Dictionary, 1858); *Recueils de documents originaux* (Scrap-Book of Or. Pieces, 1858), contenant la traduction d'une inscription cunéiforme de Persépolis, une interprétation toute nouvelle des vingt premières lignes de l'Inscription de la pierre de Rosette, etc. Presque tous ces écrits ont été imprimés par l'auteur lui-même, et quelques-uns offrant cette singularité qu'ils ont été tirés à deux ou trois exemplaires seulement. \*

**BROWN-SÉQUARD** (Édouard), physiologiste français, né à l'île Maurice en 1818, est fils de M. Edward Brown, de Philadelphie qui avait épousé une Française. Il vint à Paris, en 1838, pour compléter ses études médicales, et fut reçu docteur en 1840. Il se consacra dès lors à des recherches de physiologie expérimentale sur la composition du sang, la chaleur animale, la moelle épinière et ses maladies, le système musculaire, les nerfs et les ganglions sympathiques. Les découvertes résultant de ses savants travaux l'amènèrent à traiter spécialement les maladies du système nerveux. En janvier 1869, il fut nommé professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris. Le 3 août 1878, il a succédé à Claude Bernard dans la chaire de médecine expérimentale au Collège de France. M. Brown-Séquard a consigné ses recherches dans un grand nombre de brochures et de mémoires qui lui ont valu plusieurs prix de l'Académie des sciences, et il les a fait connaître en Angleterre et aux États-

Unis dans des séries de conférences publiques et de cours spéciaux pour les médecins.

**BROWNE** (Sophie de BOUTELLER, dame de SAUX, dite Henriette), femme peintre et graveur française, est née à Paris, en 1829, d'une famille irlandaise, dont un des membres, le général Browne s'était réfugié en France. Elle reçut les leçons de M. Chaplin et attira de bonne heure l'attention par ses tableaux de genre; ceux qu'elle donna à l'Exposition universelle de 1855 furent très-remarqués. Elle avait épousé, en 1853, M. Jules de Saux, qui suivait la carrière diplomatique, et qui est mort à Paris le 7 janvier 1879. Elle a fait à l'étranger divers voyages qui lui ont fourni des sujets de peinture. Mme Henriette Browne s'est aussi occupée de gravure avec quelque succès.

Parmi ses productions nous citerons : *un Frère de l'école chrétienne, École des pauvres à Aix, l'Enseignement mutuel, les Lapins* (1855); *les Puritaines, le Catéchisme, la Grand'mère, la Leçon, Portrait d'enfant* (1857); *les Sœurs de charité, la Toilette, une Sœur, une Pharmacie, un Portrait* (1859); *une Femme d'Eleusis, une Visite, Intérieur de harem à Constantinople, Joueur de flûte, la Consolation, un Portrait* (1861); *la Confession et la Robe de Joseph, eaux-fortes d'après M. Bida* (1863); *Enfant turque, un Portrait* (1864); *Écolier israélite à Tanger, un Portrait*, et une gravure, *les Disciples de Jésus-Christ allant chercher l'Énon d'après M. Bida* (1865); *un Portrait* et une gravure, *la Vocation de saint Mathieu*, d'après M. Bida (1866); elle a donné à l'Exposition universelle de 1867 quelques-unes des toiles que nous venons de citer; au Salon de 1868 : *Céline et sa sœur, le Réveil*; à celui de 1869 : *un Tribunal à Damas, Danseuses en Nubie*; à celui de 1870 : *Portrait du R. P. H...*, *les Oranges*, souvenir de la Haute-Égypte; à celui de 1872 : *Alsace, Portrait*; à celui de 1873 : *Ca ne sera rien, le Médaillon*; à celui de 1874 : *Portraits, un poète copte*; à celui de 1875 : *la Perruche*; à celui de 1876 : *le Ducat, un Bibliophile*; à celui de 1877 : *Portrait de Mlle S...* etc. Comme peintre, Mme Henriette Browne a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1855, deux rappels, en 1857 et en 1859, enfin une 2<sup>e</sup> médaille en 1861. Une médaille de 3<sup>e</sup> classe lui a été décernée pour la gravure en 1863.

**BROWNE** (John-Ross), voyageur et écrivain américain, né en Irlande en 1817, fit, dès l'âge de dix-huit ans, une excursion à pied tout le long du cours du Mississippi, puis s'engagea sur un baleinier, mais il débarqua à l'île de Zanzibar où il séjourna assez longtemps. A son retour à Washington, il fut employé quatre ans dans l'administration publique, puis au service du trésor en Californie et en Océan. Il fut choisi comme secrétaire de la Convention chargée de rédiger la constitution de l'État de Californie, récemment annexé à l'Union. Après être revenu à Washington, il repartit pour un grand voyage en Orient.

M. Ross Browne a publié : *Tableau d'une croisière à la pêche de la baleine, avec les détails d'un séjour à l'île de Zanzibar, et une histoire de la pêche de la baleine* (Etchings of a Whaling cruise, New-York, 1846, in-8 illustré); une série d'articles dans le *Harper's Magazine* sur une descente, en 1853, dans l'île de Juan Fernandez; *Yusef, ou le Voyage d'un frangi, croisade en Orient* (Yusef or the Journey of the frangi, New-York, 1854, in-8, illustré) appartenant au genre humoristique.

**BROWNE** (William-Alexander), médecin aliéniste anglais, né en 1805, près de Stirling, étudia

la médecine à Edimbourg, en France et en Allemagne. Il s'appliqua dès le début à l'étude des maladies mentales. Il fut nommé médecin de l'asile des aliénés de Montrose en 1834, et de la Crichton Institution de Dumfrie en 1838. Il occupa ce dernier poste jusqu'en 1857, époque à laquelle il fut appelé par le gouvernement aux fonctions d'inspecteur des établissements d'aliénés d'Écosse, qu'il remplit jusqu'en 1870. Il fut alors attaché de nouveau à la Crichton Institution comme *psychological consultant*. Pendant toute sa carrière, le docteur W.-A. Browne s'est appliqué à améliorer le sort des aliénés, en propageant le traitement par la douceur, les distractions, l'influence morale, et la plus grande liberté possible. Par ses nombreux écrits et ses conférences, il a contribué largement à faire de la psychologie une branche de la science médicale, et à la faire accepter comme telle dans les hôpitaux d'aliénés. Son principal ouvrage est intitulé : *Ce qu'étaient les Asiles, ce qu'ils sont, et ce qu'ils doivent être* (What Asylums were, are and ought to be). \*

**BROWNE** (miss Frances), femme de lettres irlandaise, née le 16 juin 1818, au village de Stranolar (comté de Donegal), où son père était maître de poste, devint aveugle, peu de mois après sa naissance, et reçut néanmoins les bienfaits de l'éducation. Dès l'enfance, elle s'exerça à la versification, et trois petites pièces de vers insérées dans un journal irlandais furent remarquées; en 1841, elle en envoya toute une série à l'*Athenæum*, dirigé alors par M. Hervey qui se plut à faciliter ses débuts dans la carrière littéraire.

Depuis cette époque, miss Brown a écrit deux volumes de vers, dont l'un, *l'Étoile d'Atteghai* (the Star of Atteghai, 1844), lui valut de la part de sir Robert Peel une petite pension de 20 liv. (500 fr.) par an. En 1852, un gracieux poème imprimé dans l'*Athenæum* fit sur lord Lansdowne une impression si favorable qu'il s'empressa d'envoyer à l'auteur un bon de 100 liv. (2500 fr.), afin d'adoucir sa position précaire. Elle a fait aussi paraître plusieurs nouvelles en prose dans le *Fraser's Magazine*, le *Chamber's Journal*, le *Leisure hour*, etc. Après un séjour de quelques années à Edimbourg, miss Brown est venue se fixer à Londres.

**BROWNE** (Hablot-Knight), caricaturiste anglais connu sous le pseudonyme de *Phiz*, est né vers 1815. Élevé dans une école particulière, il montra de bonne heure ses dispositions pour le dessin comique et parut capable, dès l'âge de vingt ans, de remplacer Seymour, comme dessinateur des *Pickwick Papers* de Dickens. Il illustra ensuite d'autres romans du même écrivain entre autres, *Nicholas Nickleby*, puis des romans de Charles Lever, d'Ainsworth, de Mayhew, etc., une édition des *Œuvres de Byron*, etc. Il n'a cessé de fournir, toujours sous le même pseudonyme, des caricatures aux principaux journaux satiriques anglais.

**BROWNING** (Robert), poète anglais, né à Camberwell près de Londres, en 1812, débuta par un conte en vers, *Pauline*, qui fut suivi de *Paracelse* (1836, in-8), drame fantastique, et, deux ans plus tard, de *Strafford*, drame historique qui tomba complètement, malgré le concours du tragédien Macready. En 1840, *Sordello*, tragédie fantastique, n'obtint pas un meilleur accueil. Il a publié depuis une série de poèmes sous ce titre : *Bells and pomegranates* (1848); un poème à la fois religieux et philosophique intitulé : *Nuit de Noël et jour de Pâques* (Christmaseve and Easterday), etc.

Une édition générale des premiers poèmes de M. Browning a paru en 1849 (2 vol. in-8).

A une nouvelle série appartiennent un autre volume de *Poems* (1864); *la Bague et le livre* (the Ring and the Book, 4 vol.); plusieurs fantaisies, telles que *le Pays du Bonnet de coton rouge* (Red cotton night-cap country; 1873); *l'Apologie d'Aristophane* (1875); *l'Album d'auberge* (the Inn-Album, 1863). — M. Browning avait épousé miss Elisabeth Barrett authoress distinguée, morte en 1861 (Voy. les trois premières édit.).

**BROWNLOW** (William Gannaway), homme politique américain, né en Virginie le 29 août 1805, orphelin dès l'âge de onze ans, fut d'abord apprenti charpentier, et devint ministre méthodiste en 1826. Pendant dix ans, il se consacra à la prédication, tout en s'occupant de politique. Vers 1837, il publia un journal, le *Knoxville Whig*, où il signait : *the Fighting parson* (le Pasteur combattant). Défenseur de l'esclavage, il fut emprisonné par les sécessionnistes en 1861. Un an après, il s'échappa, alla rejoindre les fédéraux, reprit la plume et, après la prise de Knoxville par les troupes du Nord, y fit paraître un nouveau journal. Il fut élu deux fois gouverneur du Tennessee, en 1865 et 1867, et représenta cet état au Sénat des États-Unis de 1869 à 1875. Il a publié : *Esquisses sur l'origine, le progrès et le déclin de la Sécession* (Sketches of the Rise, Progress and Decline of S., 1862).

**BROWNSON** (Oreste-Auguste), théologien et publiciste américain, né à Stockbridge (État de Vermont), le 16 septembre 1803, entreprit à travers les États-Unis une série de prédications religieuses qui durèrent plusieurs années. Il fut tour à tour presbytérien, déiste, méthodiste ou unitaire et enfin catholique, exerçant par sa parole enthousiaste la même autorité sur les masses. En 1837, il a fondé à Boston une *Revue religieuse et politique* (Brownson's Quarterly Review), qui prit un rang distingué dans la presse américaine. Outre des articles de revue, on a de lui un petit traité sur *les Rapports du christianisme avec la société* (1836); un roman bizarre, *Charles Elwood* (1840), où il fait l'historique de ses variations religieuses, et une foule d'écrits très-hardis de métaphysique ou de politique. — Il est mort à Détroit le 17 avril 1876.

**BRUCKE** (Ernest-Guillaume), physiologiste allemand, né à Berlin le 6 juin 1819, fils d'un peintre, se tourna vers la médecine qu'il étudia à Berlin et à Heidelberg. Aide et prosecteur au Musée d'anatomie comparée de Berlin, en 1843, il devint, en 1846, professeur d'anatomie à l'Académie des Beaux-Arts. En 1848, il fut appelé à une chaire de physiologie à Königsberg, d'où il passa, l'année suivante, à Vienne, comme professeur de physiologie et d'anatomie microscopique. Il fut élu, dès cette époque, membre de l'Académie des sciences. On lui doit de sérieux travaux de physiologie qui l'ont conduit à d'intéressantes applications. Nous citerons : *Description anatomique du globe de l'œil* (Anat. Beschreibung des Augapfels; Berlin, 1847), complétée par une foule d'articles insérés dans les journaux spéciaux et les *Bulletins mensuels* de l'Académie de Vienne; *Essai physiologique et systématique sur la parole* (Grundzüge der Physiologie und Systematik der Sprachlaute, Vienne, 1856), auquel se rattache une *Nouvelle méthode de transcription phonétique* (Neue methode der phonet. Transcription, Ibid., 1863), ayant pour résultat d'apprendre à prononcer une langue sans l'avoir entendu parler *la Physiologie des*

*couleurs pour servir aux arts industriels* (die Physiologie der Farben für die Zwecke de Kunstgewerbe bearbeitet; Leipzig, 1866), ouvrage traduit en français par M. Schutzenberger (Paris, 1866, in-12, 49 fig.); *Principes physiologiques de la versification du haut allemand moderne* (die Physiol. Grundlagen der neuhochdeutschen Verskunst; Vienne, 1871); *Leçons de physiologie* (Vorlesungen über Ph. Ibid. 1873-74, 2 vol.).

**BRUCKER** (Raymond), littérateur français, né à Compiègne en 1800, a donné une partie de ses ouvrages sous le double prénom de *Michel Raymond*, qui cachait la collaboration de Michel Masson, son ami. Il a écrit aussi dans un grand nombre de recueils périodiques sous les pseudonymes les plus divers : *Champercier, Davernay, Étienne de La Berge, Ch. Dupuy, Olibrius*, etc.

On a surtout de lui des romans, entre autres : *le Maçon* (1828); *les Intimes* (1831); *les Sept péchés capitaux* (1833); *un Secret* (1835); *Mensonge* (1837); *Maria* (1840); *le Scandale* (1841); *Au milieu des douleurs* (1842), etc. Il a rédigé, en 1848, *le Canon d'alarme*, et inséré quelques feuilletons au *Constitutionnel*. — M. Brucker est mort, à Paris, le 28 février 1875.

**BRUCKNER** (Fr.-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Strasbourg le 8 février 1814, entra à l'École polytechnique en 1834. En 1848, il était capitaine d'artillerie lorsque ses compatriotes du Bas-Rhin l'envoyèrent à l'Assemblée constituante. Élu, le dernier, sur quinze, par 46 193 voix, sur environ 120 000 votants, il fit partie du comité de la guerre et vota ordinairement avec l'extrême gauche. Il déclara toutefois que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon et signa la demande de mise en accusation présentée contre le président et les ministres à l'occasion du siège de Rome. Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il s'associa aux actes de la Montagne et protesta contre la loi du 31 mai. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut compris dans le décret d'expulsion, et se réfugia en Belgique. Rayé des contrôles de l'armée en 1853, il alla habiter Liège, où il donna des leçons de mathématiques. Il est devenu directeur de chemin de fer à Bâle.

**BRÜGGEMANN** (Charles-Henri), publiciste allemand, né à Hopsten, dans la partie prussienne de la province de Munster, le 29 août 1810, termina ses études à l'université de Bonn. Mêlé, de bonne heure, aux mouvements politiques de l'époque, il s'affilia, en 1830, à une société d'étudiants qui avait son siège à Heidelberg, fut arrêté, en 1832, à la suite de troubles, condamné à la prison et à la surveillance, et interné successivement dans différentes villes. A la fin, convaincu de conspiration contre le gouvernement et contre le roi, il fut condamné à être roué avec deux de ses camarades (1837). Son procès fit une grande sensation en Allemagne, et le roi Frédéric-Guillaume IV, commua la peine en une détention perpétuelle.

L'amnistie de 1840 rendit la liberté à M. Brüggemann, qui, voulut se faire recevoir professeur. Rebuté par les difficultés qu'il rencontra, il se mit à écrire des livres qui ont été remarqués, et donna d'abord un *Commentaire critique du traité national d'économie politique* du docteur List. Partisan déclaré du libre échange, il en soutint les doctrines dans les journaux et dans son livre intitulé : *le Zollverein allemand et le système protectionniste* (der Deutsche Zollverein und das

Schützsystem, Berlin). En 1845, il devint rédacteur en chef de la *Gazette de Cologne*; il en garda dix ans la direction, et publia en se retirant, en 1855 : *Ma Direction à la Gazette de Cologne*, et *Crises de la politique prussienne de 1846 à 1855* (Meine Leitung der Kölnischen Zeitung und etc., Leipzig, 1855). Il resta attaché à la rédaction du journal.

**BRUGSCH** (Henri-Charles), savant égyptologue allemand, est né à Berlin, le 18 février 1827. Encore sur les bancs du gymnase, il manifesta sa vocation pour les études sur l'antique Égypte par un premier écrit en latin sur l'écriture démotique (1848). Ses publications de cette époque lui attirèrent la protection d'Alexandre de Humboldt et les faveurs du roi Frédéric-Guillaume IV. Il lui fut donné d'aller étudier les monuments égyptiens dans les musées de Paris, de Londres, de Turin et de Leyde, puis il fit, en 1853, un premier voyage en Égypte où il assista à quelques-unes des importantes fouilles exécutées par notre compatriote, M. Mariette. Rentré à Berlin en 1854, il prit le diplôme de professeur particulier et fut nommé conservateur du musée égyptien. En 1860, M. Brugsch accompagna le baron Minutoli dans son ambassade en Perse, parcourut avec lui une grande partie de cet empire et, après la mort du baron, prit la direction de la mission. Il fut nommé, à la fin de 1864, consul de Prusse au Caire. Rentré en Allemagne en 1868, il obtint une chaire d'antiquités égyptiennes à l'Université de Goettingue; mais sur la demande du vice-roi d'Égypte, il alla prendre au Caire, la direction de « l'École d'Égyptologie » récemment fondée. Commissaire égyptien aux diverses expositions universelles, il reçut le titre de bey.

À part les premiers écrits latins de M. Brugsch et quelques relations de voyages en allemand, ses grands ouvrages sur l'Égypte ont été rédigés en langue française. Il faut citer : *Lettre à M. le comte de Rougé*, au sujet d'un manuscrit bilingue, en écriture démotico-égyptienne et en grec cursif (Berlin, 1850, in-4, 3 pl.); *Grammaire démotique*, contenant les principes généraux de la langue et de l'écriture populaire des anciens Égyptiens (Berlin, 1855, in-4, 10 pl. 100 fr.); *Nouvelles recherches sur la division de l'année des anciens Égyptiens* (Ibid., 1856, in-8, 4 pl.); *Monuments de l'Égypte*, décrits, commentés et reproduits pendant le séjour de l'auteur en 1853 et 1854 (Leipzig, 1857, in-fol. 1<sup>re</sup> livr. 18 pl.); *Histoire d'Égypte des premiers temps jusqu'à nos jours*, dédiée au vice-roi Saïd-Pacha (Ibid., 1859, in-4, première partie, 19 pl., 1874, 2<sup>e</sup> édit., in-8); *Recueil de monuments égyptiens*, dessinés sur les lieux, etc. (Ibid., 1859, gr. in-4, 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> partie, 107 pl.); *Matériaux pour servir à la reconstruction du calendrier des anciens Égyptiens* (Ibid., 1864, gr. in-4, 13 pl.); *Inscriptions géographiques des anciens monuments égyptiens* (Geogr. Inschriften, etc., 1865-1866, 2 vol.); *Dictionnaire hiéroglyphique* (Hieroglyphisch-demotisch Woert. (1867-1868, 4 vol.); *Grammaire hiéroglyphique* (1872), publié en français et en allemand; *L'Écode et les monuments égyptiens* (Leipzig, 1875); *Nouveaux fragments du Codex sinaiticus* (Neue Bruchstücke, etc., 1875), etc. Ses ouvrages allemands sont : une Relation du voyage d'Égypte (Reisebericht aus Ägypten; Leipzig, 1855); *Voyage de l'ambassade prussienne en Perse* (Reise der Koenig. preuss. Gesandtschaft nach Persien; Leipzig, 1862-1863, 2 vol.). M. Brugsch avait, en outre, fondé en 1864 un *Journal de la langue et des antiquités égyptiennes*, dont il a laissé, en quittant l'Europe, la direction à M. Lepsius.

**BRUHNS** (Charles-Christien), astronome allemand, né à Plön (Holstein), le 22 novembre 1830, étudia de bonne heure avec beaucoup de zèle les mathématiques, l'astronomie et les langues étrangères. Employé dans un atelier de Berlin, il se fit remarquer du professeur Encke, directeur de l'Observatoire par la solution de quelques problèmes astronomiques et, en 1852, il fut admis par ce savant comme aide-astronome. En 1856, il soutint sa thèse *De Planetis minoribus* et se fit recevoir, en 1859, privat-docent de l'université de Berlin. La même année, il fut appelé à Leipzig, comme professeur d'astronomie et directeur de l'Observatoire, dont il fut un des premiers de l'Allemagne. M. Bruhns qui a présidé à la fondation de divers autres établissements météorologiques, s'est fait un nom par ses découvertes astronomiques et par ses écrits. Il a trouvé un certain nombre de comètes de 1853 à 1863. L'observation de l'une d'elles, en 1857, lui valut le prix Lalande à l'Académie des sciences de Paris.

A part de nombreux calculs, insérés dans les recueils spéciaux, M. Bruhns a publié la *Réfraction astronomique et son histoire* (die astron. Strahlenbrechung in ihrer histor. Entwicklung, Leipzig, 1861); *Histoire et description de l'Observatoire de Leipzig* (Geschichte und Beschreibung der Leipziger Sternwarte; Ibid., 1861); *Calculs astronomiques et géodésiques pour la méridienne d'Europe* (Astron. und geodætische Arbeiten für die europ. Gradmessung; Ibid. 1865-1874); *Nouveau manuel des logarithmes à sept décimales* pour les nombres et les fonctions trigonométriques (Ibid. en allemand et en français, 1869, gr. in-8. Il a collaboré à la grande *Biographie scientifique d'Alexandre de Humboldt* (Al. von H. eine wissenschaftliche Biographie; Ibid., 1872, 3 vol.).

**BRÜLOW** (Alexandre), architecte russe, né à Saint-Petersbourg, en 1800, frère du peintre Charles-Paulowitch Brulow, mort en 1852, fit avec lui ses premières études à l'Académie impériale des beaux-arts, et l'accompagna, en 1823, dans son voyage en Italie. On cite, au nombre des travaux qu'il a exécutés, l'église évangélique de Saint-Pierre, le théâtre de Michailoff, l'Observatoire de l'Académie des sciences, et la restauration complète du Palais d'hiver, entreprise avec Strassoff. Professeur d'architecture à l'Académie des Beaux-arts et conseiller privé en 1864, M. Brulow a été élu correspondant de l'Institut en 1830. — Il est mort à Saint-Petersbourg, le 21 janvier 1877.

**BRUN** (Charles-Marie), ingénieur français sénateur, né à Toulon, le 22 novembre 1821, entra à l'École polytechnique en 1838, et en sortit, dans le génie maritime, le 19 novembre 1840. Sous-ingénieur de 3<sup>e</sup> classe le 14 août 1842, il passa ingénieur de 2<sup>e</sup> classe le 13 avril 1854 et de 1<sup>re</sup> classe le 5 octobre 1861. Il a été nommé directeur des constructions navales, hors cadre, le 3 septembre 1875. Il n'avait pas de passé politique, lorsque aux élections générales du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, il fut élu représentant du Var, le premier sur six, par 39 877 voix. Il siégea à la gauche républicaine et repoussa constamment toutes les tentatives de restauration monarchique. Lors des élections sénatoriales du 30 janvier 1876, porté dans son département, comme candidat républicain, avec M. Ferouillat, il fut élu, le premier, par 141 voix sur 207 électeurs. Il prit encore place à gauche dans la minorité républicaine de la Chambre haute. M. Charles Brun a été promu officier de la Légion d'honneur le 31 décembre 1863. \*

**BRUN** (Henri-Louis-Simon, dit Lucien) sénateur français, né à Gex (Ain), le 2 juin 1822, étudia le droit et fut reçu docteur à la Faculté de Paris le 1<sup>er</sup> juillet 1845. Il alla s'inscrire au barreau de Lyon dont il devint bâtonnier. Connu par la ferveur de ses opinions monarchistes et catholiques, il fut porté, comme candidat légitimiste, aux élections générales pour l'Assemblée nationale du 8 février 1871 et fut élu, le cinquième sur sept, par 41 505 voix sur 65 828 votants. Il siégea à l'extrême droite, fit partie de la réunion des Réservoirs et prit dans son parti une importante situation, soit comme orateur, soit comme négociateur. Après la chute du gouvernement de M. Thiers, à laquelle il avait contribué, il fut un des signataires de la proposition du 15 juin 1874, tendant au rétablissement de la monarchie. Il prit ensuite la part la plus active aux pourparlers entre les branches de la famille de Bourbon en vue de la fusion monarchique, et assista M. Chesnelong dans son entrevue de Salzbourg avec le comte de Chambord. Il était un de ceux qui repoussaient le plus fermement les concessions relatives à la couleur du drapeau.

M. Lucien Brun parut plusieurs fois à la tribune, particulièrement pour soutenir des interpellations. On a remarqué celle qu'il adressa au ministère au sujet de la suspension infligée au journal *l'Union* pour avoir publié le manifeste du comte de Chambord du 2 juillet 1874; l'Assemblée donna raison au cabinet. M. Lucien Brun prêta un énergique appui à la loi sur l'enseignement supérieur qui accordait aux facultés libres la colation des grades. Il repoussa, dans toutes ses formes et à tous ses degrés, la constitution républicaine, depuis l'amendement Wallon jusqu'à l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections générales de février 1876, il refusa toute candidature dans son département, afin, dit-il, de n'être ni un appui ni un obstacle pour les institutions contre lesquelles il avait voté. Il fut alors inscrit parmi les professeurs de la Faculté catholique de droit de Lyon et chargé, pour l'année scolaire 1876-1877, de conférences préparatoires à l'étude du droit. Un an plus tard, il était élu sénateur inamovible (15 novembre 1877). Il reprit, dans la Chambre haute, son rôle de défenseur des prérogatives du clergé, notamment, à propos du budget de 1879, en combattant vivement l'amendement qui subordonnait l'allocation des bourses de l'État pour les séminaires à la condition de ne pas employer comme professeurs les membres des congrégations non reconnues (25 mars). Il fit aussi, à propos de la mise en disponibilité de M. Dareste de la Chavanne, recteur de l'Académie de Lyon, une très-vive sortie contre la mollesse du cabinet de M. Dufaure devant les exigences du radicalisme (17 décembre 1878).

**BRUN-LAVAINNE** (Élie-Benjamin-Joseph), littérateur français, né à Lille, le 22 juillet 1791, et fils d'un professeur de musique, se livra lui-même à l'enseignement de cet art. Après avoir publié une série d'études locales sous le pseudonyme du *Rôdeur wallon*, il fut nommé, en 1826, archiviste de Lille, et, dans cette position, rassembla les matériaux d'un ouvrage important intitulé : *Atlas topographique et historique de Lille* (1830-1836, in fol.). En 1833, il fonda un recueil mensuel, la *Revue du Nord*, dont il garda la direction pendant quatre ans, et qui amena, peu de temps après, la création de *l'Association lilloise pour l'encouragement des lettres et des arts*. Il fut nommé correspondant du ministère de l'Instruction publique. Il a encore publié : *les Sept sièges de Lille* (1839, in-8); *les Femmes en 1793* (1874, in-16); plusieurs petits livres destinés

à l'éducation et signés *H. Prévault*; *Mes souvenirs* (1858, in-8); quelques comédies : *Un Déraillement*, en 4 actes (1865), *une Goutte d'eau*, en trois actes (1865); *Oui ou non* (1871), en un acte, et beaucoup d'articles dans la *Revue du Nord*, la *Gazette de Flandre*, etc. — M. Brun-Lavainne est mort à Lille, le 25 janvier 1875.

**BRUNEAU** (Vital), député français, né à Villaines-la-Juhel (Mayenne), le 3 janvier 1835, étudia la médecine à Paris, fut reçu docteur en 1860, et alla exercer dans son pays natal. Maire de Villaines et conseiller général, il se présenta aux élections du 20 février 1876, comme candidat républicain, et fut élu, le 5 mars, au scrutin de ballottage, dans la deuxième circonscription de Mayenne, par 9891 voix, contre M. Bigot, représentant sortant. Il prit place au centre gauche, vota avec la majorité républicaine de la Chambre et fut un des 363 députés, qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 9153 voix, contre M. de Sablé, candidat officiel et légitimiste qui en obtint 7033.

**BRUNET** (Jean-Baptiste), officier français, ancien représentant du peuple, né à Limoges (Haute-Vienne), le 3 novembre 1814, et fils d'un officier de la République et de l'Empire, se destina à la carrière militaire, fut reçu à l'École polytechnique en 1832 et nommé, à vingt-six ans, capitaine d'artillerie. Employé quelque temps à la poudrerie de Vonges, puis au comité d'artillerie, il passa en Afrique, où il fit plusieurs campagnes comme officier d'ordonnance de divers généraux, qui lui confièrent d'importantes missions.

En 1848, M. Jean Brunet fut élu représentant du peuple, le septième sur huit, dans la Haute-Vienne. Membre du comité des travaux publics, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit au président de la République une opposition modérée, désapprouva la direction donnée à l'expédition d'Italie, mais repoussa la demande de mise en accusation présentée à ce propos contre le pouvoir exécutif. Il ne fut pas réélu à la Législative, et, deux ans plus tard, son refus d'adhérer au coup d'État du 2 décembre mit fin à sa carrière militaire.

Les articles qu'il publia dans *le Siècle*, pendant le siège de Paris, sur les ressources et les fautes de la défense, furent assez remarqués pour lui permettre de poser sa candidature aux élections du 8 février 1871; il fut nommé représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, le trentième sur quarante-trois, par 91014 voix sur 328 970 votants. Dans la séance du 14 juin 1871, M. Jean Brunet attaqua très-vivement M. Trochu, à qui il reprocha d'avoir manqué de fermeté et de confiance. Il déposa diverses propositions dont l'excentricité fut remarquée, notamment la motion de faire déclarer solennellement par l'Assemblée que « la France se vouait au Christ. » Il demanda aussi l'établissement d'un impôt national pour la libération du territoire, et porta utilement la parole dans la discussion sur la loi militaire. Après s'être associé par ses premiers votes à ses collègues de la gauche, il prit rang parmi les membres les plus intransigeants de la droite, saisit les occasions les plus inattendues pour faire profession publique de ses sentiments religieux et n'adopta point l'ensemble des lois constitutionnelles. Il ne se représenta pas aux élections générales du 20 février 1876.

M. Jean Brunet a publié un ouvrage considérable : *Histoire générale de l'artillerie* (Paris, 1842, 2 vol. in-8, avec un atlas in-4), puis des

études sur le *Système pénitentiaire de l'armée* et sur la *Question algérienne* (1847).

**BRUNET** (Joseph-Mathieu), magistrat français, sénateur, ancien ministre, né à Arnac-Pompadour (Corrèze), le 4 mars 1829, entra dans la carrière de la magistrature dès 1854, et fut successivement substitut du procureur impérial à Saint-Yrieix, et à Tulle, juge, puis vice-président du tribunal de Limoges, juge d'instruction au tribunal de la Seine (1865), vice-président à ce même tribunal (1868) et conseiller à la cour d'appel de Paris (1873). Dans la suite de ces fonctions, et particulièrement comme président de la septième chambre correctionnelle de Paris, il eut à juger d'importants procès de presse, entre autres celui relatif à la souscription Baudin, dans lequel M. Gambetta prononça une de ses premières et célèbres plaidoiries.

M. Brunet avait été sur le point d'entrer dans la vie politique sous l'Empire, dès 1863, comme candidat officiel pour le Corps législatif, mais il avait cédé la place à son compatriote, M. Mathieu. Lors d'une élection partielle pour l'Assemblée nationale, dans le département de la Corrèze, le 27 avril 1873, il se présenta comme candidat conservateur, et échoua contre le candidat républicain, M. Latrade. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut porté pour le même département par le comité de l'union conservatrice, avec M. Lafond de Saint-Mur. Par sa profession de foi, il s'engageait à combattre, sous l'autorité constitutionnelle du maréchal de Mac-Mahon, le radicalisme et la démagogie, mais sans prendre d'engagements particuliers envers le parti bonapartiste qui le revendiquait comme l'un des siens. Élu, le second sur deux, par 237 voix sur 348 électeurs, il siégea dans les rangs de la droite du Sénat. Après l'acte du 16 mai 1877, suivi de la dissolution de la chambre des députés, M. Brunet, accepta, dans le ministère de Broglie, le portefeuille de l'instruction publique. La coalition des partis monarchiques compta beaucoup sur l'action de son ministère dans la lutte engagée, d'un bout à l'autre de la France, contre les candidatures républicaines et libérales. Les mesures de rigueur prises par son administration portèrent surtout sur les fonctionnaires de l'instruction primaire placés immédiatement sous l'autorité des préfets, mais n'atteignirent aucun des membres de l'enseignement secondaire ou supérieur. Il n'eut aucun rôle, même auprès de la droite du Sénat, comme orateur politique. Il quitta le ministère en même temps que M. de Broglie et ses collègues, le 23 novembre 1877, et fut remplacé, dès le 5 décembre, comme conseiller à la cour de Paris. M. Brunet, membre du conseil général de la Corrèze, pour le canton de Lubersac, l'a présidé à plusieurs reprises sous l'Empire et en a été le président élu depuis 1871. Décoré de la Légion d'honneur dès 1863, il a été promu officier le 9 août 1870.

**BRUNET** (Pierre-Gustave), littérateur français, né à Bordeaux, le 18 novembre 1807, est membre de l'Académie des belles-lettres de cette ville, où il a été longtemps adjoint au maire. Ses publications bibliographiques l'ont fait confondre quelquefois avec son homonyme, M. J.-C. Brunet.

Après s'être occupé particulièrement de recherches sur les divers patois de la France, ainsi que sur la vieille langue française, il a mis en lumière un grand nombre de brochures, de fragments et de réimpressions complètes d'auteurs anciens devenus fort rares, en les accompagnant de notices intéressantes. Nous citerons parmi ses publications philologiques : *Recueil d'opuscules*

et de fragments en vers patois (1839, in-16); les *Amours de Colas*, comédie en vers poitevins (1843, in-8); les *Joyeuses recherches de la langue tolosaine* (1847, in-8); la *Piedmontoise*, en vers bressans (1855, in-12).

M. G. Brunet a donné en outre des traductions ou des éditions de divers ouvrages : la *Légende dorée*, de Jacques de Voragine (1843, 2 vol. in-12); les *Propos de table de Martin Luther* (1844, in-12); les *Évangiles apocryphes* (1849, in-12; 1863, 2<sup>e</sup> édit.); *Correspondance complète de la duchesse d'Orléans, princesse palatine, mère du régent* (1855, 2 vol. in-18); le *Nouveau siècle de Louis XIV* (1857, in-18), choix de chansons inédites de 1634 à 1712, etc. Ses travaux spécialement bibliographiques sont encore plus nombreux, nous ne pouvons rappeler que les principaux : *Essai d'étude bibliographique sur Rabelais* (1841, in-8); *Dictionnaire de bibliographie catholique* (1859); *Curiosités théologiques* (1861, in-18); *Essai sur les bibliothèques imaginaires* (même année); *Fantaisie bibliographique* (1863, in-18); la *France littéraire au xv<sup>e</sup> siècle, ou Catalogue raisonné des ouvrages imprimés en langue française jusqu'en l'an 1500* (1865, in-8); *Imprimeurs imaginaires et Libraires supposés* (1866, in-8); *Curiosités bibliographiques et artistiques* (Genève, 1867, in-8); *Études sur la reliure des livres* (1873, in-8), etc. M. G. Brunet a donné avec M. Oct. Delepierre, sous le pseudonyme collectif de *Frères Gébédé* (d'après les quatre initiales de leurs noms : G. B. O. D.), une *Bibliothèque biblio-facétieuse*. Il s'est souvent servi, comme bibliophile, des pseudonymes de *Dom Catalogus* et de *Philomneste Junior*. Enfin, il a dirigé avec P. Jannet la réimpression des *Supercherries littéraires* de Quérard (1869-71, 3 vol. in-8) et rédigé avec M. P. Deschamps un *Supplément au Manuel du libraire* (1878, tome I, in-8).

On a encore de M. G. Brunet divers opuscules d'économie politique et commerciale, des mémoires sur les questions vinicoles, sur le libre-échange, etc. Il a traduit de l'anglais, sous le titre de *Principes de législation commerciale et financière* (Bordeaux, 1843, in-8), un écrit rédigé sous l'inspiration de sir Robert Peel. Il a collaboré au *Dictionnaire de la conversation, à la Biographie générale, au Bulletin du bibliophile, au Journal des économistes, au Libre-Échange, etc.*

**BRUNET-DEBAINES** (Louis-Alfred), peintre et graveur français, né au Havre le 5 novembre 1845, fils d'un architecte distingué, suivit les cours de M. Pils à l'École des Beaux-Arts et les leçons de M. Maxime Lalanne. Ses principaux envois aux salons annuels sont : *Études de hêtres sur la côte de Grâce et Tétards de saules à Vasouy (Calvados)*, aquarelles; *Ruines de Tancaerville* eau-forte, (1866); *les Bords de la Seine à Chatou et Harfleur*, aquarelles (1867); une *Maison de campagne à Charette-sur-Doubs*, aquarelle; *Cour du château de Saint-Germain-en-Laye* en 1867, eau-forte (1868); *Vue prise à Blois; Chapelle Saint-Louis à Saint-Germain; Notre-Dame de Bourges, eaux-fortes* (1869); *Véglise Saint-Vivien à Rouen; la Cour de l'Hôtel-Dieu à Beaune*, (1870); *Hôtel-Dieu de Paris, derniers vestiges du pont Saint-Charles; Vue perspective des terrasses de Saint-Germain-en-Laye* (1872); *Ruines du palais des Tuileries, pavillon de l'Horloge*, aquarelle; *six eaux-fortes* d'après Ruysdaël, Van Goyen, Constable et Corot; *Lanterne du château de Saint-Germain* (1873); *Intérieur de l'église de Saint-Ouen à Pont-Audemer (Eure)* (1874); *Eaux-fortes* d'après Canaletti, Daubigny, Albert Cuyt, Corot, Jules Dupré (1875); *les Bords de*

*la Seine à Rouen; eaux-fortes* d'après Turner (1876); *Neuf gravures à l'aquatinta* d'après Turner (1877); *Daphnis et Chloé* d'après M. Français; *Retour d'Agrippine en Italie* d'après Turner (1878). M. Brunet-Debaines a obtenu deux médailles de 2<sup>e</sup> classe en 1872 et en 1873.

**BRUNET DE PRESLE** (Charles-Marie-Wladimir), helléniste et érudit français, membre de l'Institut, né à Paris le 10 novembre 1809, se livra de bonne heure, à l'étude des langues anciennes. Il s'attacha d'abord à celle du grec moderne, et publia, en 1828, une version dans cette langue des *Maximes* de La Rochefoucauld. En 1842, il obtint à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un prix pour les *Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile* (Impr. roy., 1845, in-8), et, en 1846, une mention honorable pour l'*Examen critique de la succession des dynasties égyptiennes* (1850, 1<sup>re</sup> partie, in-8).

À la mort de Letronne (1848), M. W. Brunet fut chargé de continuer la publication des papyrus grecs de l'Égypte préparée par le célèbre érudit. L'étude de ces papyrus et la nouvelle tte la découverte de M. Mariette lui suggérèrent l'idée d'une *Monographie du Sérapéon de Memphis*, d'après les auteurs anciens, imprimée dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions. En 1852, M. Brunet fut élu membre de cette compagnie en remplacement de Walckenaer, et nommé plus tard professeur titulaire de grec moderne à l'École des langues orientales, en remplacement de M. Hase (21 septembre 1864). — Il est mort au Parouseau (Seine-et-Marne), le 12 septembre 1875.

**BRUNN** (Henri), archéologue allemand, né à Wörlitz (Anhalt) le 23 janvier 1822, suivit à l'université de Bonn, l'enseignement philologique de Ritschl et de Welcker. Ayant pris ses grades en 1843, il fit un premier séjour à Rome, où tout en se procurant des ressources par sa plume, il étudia les musées, les collections d'art et les inscriptions antiques. Rentré en Allemagne en 1853, il devint, l'année suivante, privat-docent à Bonn et garde de la bibliothèque de l'Université. A la fin de 1856, il retourna à Rome et remplaça Braun comme secrétaire de l'Institut archéologique auquel il donna une impulsion nouvelle, grâce aux ressources mises à sa disposition par le gouvernement prussien. En 1865, il fut appelé à Munich, comme professeur d'archéologie et conservateur du cabinet des médailles, et devint, en outre, l'année suivante, conservateur de la collection de vases du roi Louis.

Parmi ses travaux, on cite comme les plus intéressants pour l'histoire de l'art, *l'Histoire des artistes grecs* (Geschichte der griech Künstler; Stuttgart, 1853-1859, 2 vol.) et *les Reliefs des vases étrusques* (I Relievi delle urne etrusche; Rome, 1870, t. I. On peut citer encore : *l'Art dans Homère* (die Kunst bei Homer; Munich, 1868); *la Glyptothèque du roi Louis 1<sup>er</sup>* (Beschreibung der Glyptothek König Ludwig's; Ibid., 3<sup>e</sup> éd. 1874), sans compter de nombreux articles de recherches archéologiques dans les recueils académiques.

**BRUNNOW** (Ernest-Philippe, baron DE), diplomate russe, né à Dresde (Saxe), le 31 août 1796, d'une famille noble de Courlande, fit ses études à Leipzig et fut admis en 1818, par ordre de l'empereur Alexandre, au ministère des affaires étrangères de Russie; il assista ensuite aux congrès de Troppau et de Laybach. Secrétaire d'ambassade à Londres, de 1820 à 1823, il revint, après le congrès de Vérone, occuper un poste de

confiance sous les ordres du comte de Nesselrode. En 1827, il fut attaché à la personne du général Woronzow, gouverneur d'Odessa, et fit avec lui deux campagnes contre les Turcs. Il assista aux négociations d'Andrinople (1829), puis accompagna le comte Orloff en qualité de conseiller d'ambassade à Constantinople, à La Haye et à Londres. Après 1830, il fut nommé conseiller d'État et premier rédacteur à la chancellerie; M. de Nesselrode se loua de son concours dans plusieurs missions et conférences diplomatiques.

En 1839, M. de Brunnow fut accrédité, comme ministre plénipotentiaire, auprès de la cour du Wurtemberg, et régla à Darmstadt les dispositions relatives au futur mariage du grand-duc Alexandre. Il fut ensuite envoyé en mission spéciale à Londres, en vue de profiter du refroidissement survenu entre la France et l'Angleterre au sujet de la question d'Orient. Après avoir repris son poste en Allemagne pendant, quelques semaines, il revint à Londres avec le titre d'ambassadeur (mars 1840), y renoua, avec beaucoup de prudence et d'habileté, les négociations et conclut le fameux traité du 15 juillet 1840, par lequel l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse s'engageaient, à l'exclusion de la France, à terminer les affaires d'Orient. Ce traité, qui faillit allumer une guerre générale, et fit pour quelque temps concourir l'Angleterre aux desseins de la politique russe, suffit pour placer M. de Brunnow au rang des premiers diplomates contemporains.

Dès lors, M. de Brunnow eut ordre de ne rien négliger pour faire croire aux tendances pacifiques de la Russie: en 1849, il contribua au traité de commerce qui rapprocha les deux pays, et, en 1850, quand lord Palmerston éleva des réclamations contre la Grèce et les États d'Italie, il parvint à apaiser le différend et à rétablir les bonnes relations. Rappelé en 1854, au moment où la guerre éclata, il fut accrédité auprès de la Confédération germanique (1855), comme ministre plénipotentiaire, avec mission de faire tous ses efforts pour retenir les États secondaires dans la neutralité. En 1856, M. de Brunnow a été, avec le comte Orloff, choisi par l'empereur Alexandre II pour assister aux conférences diplomatiques du congrès de Paris. Le 10 février 1857, il fut accrédité, comme ministre plénipotentiaire, auprès de la cour de Prusse, d'où il passa à celle de Londres, le 22 mars 1858. Il siégea, comme représentant de la Russie, dans la conférence de Londres relative aux affaires de Danemark au mois d'avril 1864. — Admis à la retraite en octobre 1874, il se retira à Darmstadt, où il est mort le 11 avril 1875. Le baron Brunnow, était grand-croix de l'ordre de la Légion d'honneur.

**BRUNS** (Paul-Victor DE), chirurgien allemand, né à Helmstedt, le 9 août 1812, étudia l'anatomie et la médecine à Brunswick, à Tubingue et à Berlin sous les maîtres les plus célèbres et s'établit comme médecin à Brunswick en 1837. Il fut chargé de la direction des préparations anatomiques au collège chirurgical de cette ville et y devint professeur en 1839. Deux ans plus tard, il fit des voyages d'étude à Berlin, à Vienne et à Paris. En 1843, il fut appelé comme professeur de clinique chirurgicale à Tubingue.

On lui doit des ouvrages estimés, notamment : *Atlas de chirurgie* (Chirurg. Atlas; Tubingue, 1853 et suiv.); *Manuel de chirurgie pratique* (Handbuch der praktischen Chirurg. Ibid. 1854-60, t. I-II), traitant spécialement des maladies du cerveau et de ses enveloppes; *Première extirpation d'un polype du larynx sans trachéotomie*



(die erste Ausrottung eines Polypes in der Kehlkopftraehre ohne blutige Eröffnung der Luftwege; Ibid., 1862; suppl., 1863); *Laryngoscopie et chirurgie laryngoscopique* (die Laryng- und laryng. Chirurgie; Ibid., 1865, avec atlas; 2<sup>e</sup> éd., 1873); *la Galvano-chirurgie* (die galvano-Chir.; Ibid., 1870), etc.

**BRUNSWICK** (famille princière de). Voy. CHARLES et GUILLAUME.

**BRUYS** (Amédée), ancien représentant du peuple français, né à Cluny (Saône-et-Loire), le 29 octobre 1817, vint à Paris étudier le droit et se fit recevoir avocat. Il entra de bonne heure dans le parti républicain, fut affilié à des sociétés secrètes, et subit, en 1836 et en 1838, deux condamnations politiques. En 1847, il soutint, dans la campagne des banquets réformistes, les principes de M. Ledru-Rollin. Candidat à l'Assemblée constituante, il fut élu par 67 178 voix, le dernier des quatorze représentants de Saône-et-Loire. Il vota constamment avec l'extrême gauche et repoussa l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il fut un des adversaires les plus ardents de l'Élysée, et signa la demande de mise en accusation contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion du siège de Rome. Réélu, le troisième, à l'Assemblée législative, il continua de s'associer à tous les actes de la Montagne, jusqu'au coup d'État du 2 décembre. Expulsé du territoire français, il vécut à Louvain, avec un frère, banni comme lui. — Il est mort le 28 décembre 1878.

**BRYANT** (William-Cullen), poète américain, né le 3 novembre 1794, à Cummington (État du Massachusetts), fut élevé d'abord par son père, médecin distingué, et manifesta dès l'enfance une grande aptitude pour la poésie. A quatorze ans il fit imprimer un recueil de morceaux détachés (1809, in-12), parmi lesquels la satire de *l'Embargo* eut une seconde édition. Puis il passa quelque temps au collège Williams, étudia ensuite le droit, et pratiqua le barreau pendant dix années à Plainfield et à Great-Barrington.

M. Bryant vint, en 1825, à New-York fonder un *Magazine*, réuni, l'année suivante, à l'*United States Review and literary Gazette*. Il y inséra ses meilleures pièces de vers. En 1826, il entra à l'*Evening Post*, de New-York, auquel il n'a cessé de travailler depuis, et qu'il a dirigé seul, de 1836 à 1850. En même temps, il collaborait à d'autres recueils périodiques, écrivait avec Sands l'Annuaire littéraire, le *Talisman* (the *Talisman*, 1827-1829, 3 vol.), et faisait de fréquents voyages sur l'ancien continent. Ses relations, adressées à l'*Evening Post*, forment un volume sous le titre de *Lettres d'un voyageur* (Letters of a traveller).

Depuis le premier recueil des *OEuvres poétiques* de M. Bryant (1832), il a paru diverses éditions, soit en Amérique, soit en Angleterre, où ce poète, qui se rattache, par ses principales qualités, à l'ancienne école classique anglaise, fut très goûté. — Il est mort à Rosslyn, près de New-York, le 12 juin 1878.

**BUBE** (Adolphe), poète allemand, né à Gotha, le 23 septembre 1802, passa du collège de sa ville natale à l'Université d'Iéna, où il se lia avec Itieglitz, Heeringen, Moser, Einsiedel, Gœthe, etc., qui se trouvaient alors dans cette ville (1821). Il fut précepteur dans plusieurs familles, secrétaire des archives de Gotha (1834), secrétaire du consistoire, et, en 1842, directeur du cabinet des arts, qui a été l'objet d'une de ses publications : le *Musée ducal de Gotha* (das herzogliche Kunst-

cabinet zu Gotha, 1846). — M. Bube est mort à Gotha le 17 octobre 1873.

Parmi ses ouvrages de poésie, on cite en première ligne ses *Contes allemands* (Deutsche Sagen und Sagenhafte Anklaenge, Iéna, 4<sup>e</sup> éd., 1842); puis : *Fleurs de la vie* (Lebensblüten, Cobourg, 1826); *Oboles* (Ibid., 1827); *Poésies* (Gedichte, Ibid., 2<sup>e</sup> éd., 1836); *Poésies nouvelles* (Neue Gedichte, Iéna, 1840); *Contes de la Thuringe* (Thuringische Volkssagen, Gotha, 1837 et 1848); *Tableaux de la nature* (Naturbilder, Ibid., 1848); *Trésor des Contes de la Thuringe* (Thuringen Sagenschatz, Ibid., 1851); *Ballades et romances* (Ibid., 1850). M. Bube a publié aussi divers ouvrages en prose, entre autres : *Souvenirs de Gotha* (Gothas Erinnerungen, Gotha, 1842). Il a collaboré à plusieurs recueils littéraires.

**BUCHER** (Lothaire), publiciste et administrateur allemand, né à Neustettin, le 25 octobre 1817, étudia le droit et les finances à l'Université de Berlin, entra dans l'administration judiciaire et occupa diverses fonctions dans plusieurs villes, tout en poursuivant ses études de droit public. En 1848, il fut élu membre de l'Assemblée nationale, où il soutint avec ardeur les idées de réforme. En 1849 et 1850, membre de la seconde chambre, il fut de ceux qui poussèrent l'opposition contre le gouvernement jusqu'au refus de l'impôt. Il échappa à la prison en passant à l'étranger, se réfugia à Londres, où il vécut dix ans comme journaliste ; il envoya notamment à la *Gazette nationale* de Berlin une correspondance très remarquée et réimprimée sous le titre de *Tableaux de l'étranger* (Bilder aus dem Fremde; Berlin, 1862). A l'occasion de démêlés avec la rédaction de ce journal sur des questions d'économie politique, il avait publié un autre écrit intitulé *le Parlementarisme tel qu'il est* (der Parlamentarismus wie er ist; Ibid., 1855). Il résida à Paris pendant l'Exposition de 1855, pour en faire un compte rendu.

Rentré en Allemagne à la suite de l'amnistie, il remplit plusieurs fonctions secondaires avant d'être appelé, en décembre 1864, par M. de Bismarck dans l'administration des affaires étrangères, où il obtint, l'année suivante, le titre de conseiller de légation et fut particulièrement chargé des affaires de Lauenbourg. La part qu'il prit, à la fin de 1866, aux négociations relatives à la constitution fédérale de l'Allemagne du Nord, lui valut la place de conseiller rapporteur au ministère des affaires étrangères. Pendant l'année qui précéda la guerre franco-allemande, le comte de Bismarck l'attacha particulièrement à son service et le chargea de délicates missions. Il appela auprès de lui à Ferrières, en septembre 1870, et, pendant toute la durée de la guerre, il l'associa aux affaires politiques, dans le grand quartier général de Versailles. Au mois de mai 1871, M. Bucher accompagna le chancelier de l'Empire aux conférences de Francfort, où fut conclue la paix avec la France.

Son frère, Adalbert Bruno BUCHER, né à Kœslin, le 24 mai 1826, longtemps journaliste à Vienne et, depuis 1859, secrétaire du musée autrichien de l'art et de l'industrie, s'est fait connaître par ses écrits sur les arts, tels que *l'Art dans l'industrie* (die Kunst im Handwerk; Vienne, 1872), et le recueil, *l'Industrie artistique* (das Kunsthandwerk, Stuttgart, 1874 et suiv.). \*

**BUCHERON** (Arthur-Marie), journaliste français, connu sous le pseudonyme de *Saint-Genest*, né à Tours vers 1834. d'une riche famille bourgeoise de cette ville, fit une partie de ses études

classiques au lycée, puis entra, comme engagé volontaire, dans la cavalerie qu'il quitta, au bout de sept ans, avec le grade de sous-officier. Il reprit le service pendant la guerre de 1870, parvint au grade de lieutenant et fut décoré. Il avait débuté au *Figaro*, en 1869, par des *Lettres d'un provincial* qui furent peu remarquées; il donna, en 1872, dans le même journal une série d'articles sur la guerre franco-prussienne, où il rendait responsables de nos désastres les députés de la gauche du Corps législatif et les membres du gouvernement de la Défense. Bientôt familier avec les procédés d'une polémique à outrance, il poursuivit d'investives intarissables les hommes et les institutions de la République. Parmi les articles à sensation qui se succédèrent sans interruption dans le *Figaro* pendant quatre ans, et dont quelques-uns provoquèrent les solennels désaveux du rédacteur en chef, il faut rappeler celui intitulé : *le Demi-monde militaire*, où M. Bucheron comparait les officiers supérieurs qui avaient accepté des fonctions politiques ou législatives aux femmes galantes repoussées par toutes les femmes honnêtes. Cet article valut à son auteur des poursuites en police correctionnelle qui aboutirent à un acquittement : le tribunal, déclarant que le langage du journaliste était vraiment injurieux et diffamatoire, estimait qu'il attaquait les individus et les grands corps de l'État, et que, par conséquent, c'était non au ministère public, mais aux généraux offensés à réclamer une réparation. Pendant la crise du 16 mai 1877, les attaques répétées de M. Bucheron contre le ministre de la guerre, le général Berthaut, furent telles que celui-ci, malgré ses habitudes de tolérance, se décida à infliger trente jours d'arrêt à M. Bucheron, lieutenant de réserve au 9<sup>e</sup> chasseurs, par application de l'article 13 du décret du 15 juillet 1875, concernant les injures par voies de fait, propos ou menaces, des officiers de la réserve contre leurs supérieurs.

M. Bucheron a réuni en volumes la plupart de ses articles écrits pour des polémiques d'actualité : *la Politique d'un soldat* (1872, in-18); *Lettres d'un soldat* (1873, in-18); *Joyeuses années* (1874, in-18); *la Bride sur le cou*, souvenirs de voyages (1876, in-18). Il a publié plusieurs brochures dont les titres font connaître l'esprit : *Appel aux monarchistes* (1875, in-8); *J'y suis, J'y reste* (même année, in-8), etc.

**BÜCHNER** (Frédéric-Charles-Christian-Louis), naturaliste et philosophe allemand, né à Darmstadt, le 29 mars 1824, était le second des trois fils d'un médecin distingué de cette ville. Après avoir fait ses classes au gymnase et commencé l'étude des sciences naturelles à l'école professionnelle supérieure de sa ville natale, il passa, en 1843, à l'Université de Giessen, y étudia d'abord la philosophie, puis se tourna vers la médecine, pour satisfaire au vœu de sa famille. Il alla aussi suivre les cours de l'École de médecine de Strasbourg, revint à Giessen prendre le grade de docteur en 1848 et continua encore ses études aux Universités de Wurtzbourg et de Vienne. Dans la première de ces deux villes, il fut l'élève du savant M. Virchow, qui eut une grande influence sur la direction de ses idées. Après avoir pratiqué la médecine quelque temps à Darmstadt, il entra dans la carrière de l'enseignement et devint à Tubingue professeur particulier et médecin adjoint de la clinique. C'est alors qu'il publia son livre : *Force et Matière* (Kraft und Stoff; Francfort, 1855, 13<sup>e</sup> édit., 1874), dont les hardiesses eurent un retentissement immense. Cet ouvrage, traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, l'a été en français par MM. Gamper et Gros-Claude

(1863, in-18; 2<sup>e</sup> édit., 1865, in-8). M. Büchner y exposait les principes d'une philosophie générale en harmonie avec les découvertes modernes des sciences naturelles; il y soutenait l'éternité de la matière, l'immortalité de la force, la simultanéité universelle de la lumière et de la vie, l'infinitude des formes de l'être dans le temps et l'espace. « Notre œil étonné, dit-il, ne peut, partout où il se tourne, reconstruire que des éternités. » Ces doctrines firent perdre à l'auteur les fonctions qu'il occupait à Tubingue, et il alla reprendre, dans sa ville natale, l'exercice de la médecine.

M. Büchner a développé ses idées dans plusieurs autres ouvrages : *Nature et Esprit* (Natur und Geist; Francfort, 1859, 3<sup>e</sup> édit. 1874), essai de conciliation entre les écoles matérialistes dissidentes; *Esquisses physiologiques* (Phis. Bilder; Leipzig, 1861); *Nature et Science* (Natur und Wissenschaft, ibid., 1862), recueil d'études analytiques et critiques sur les systèmes philosophiques des principaux savants contemporains, Moleschott, Schopenhauer, Cornill, Agassiz, Darwin, Fichie, Struve, etc.: cet ouvrage a été traduit en français par M. Aug. Delondre (1866, 2 vol. in-18); il est particulièrement considéré comme l'éclaircissement et le complément du premier livre de l'auteur, et il a été, dans la presse savante européenne, l'occasion des mêmes discussions; *l'Homme selon la science* (Der Mensch und, etc., 1872), traduit en français en 1874; *l'Idée de Dieu et son importance dans le présent* (Der Gottesbegriff und seine Bedeutung, etc., 1874), etc. M. Büchner a donné en outre à diverses publications périodiques de nombreux travaux de physiologie, de pathologie et de médecine légale.

**BÜCHNER** (Alexandre), littérateur français, frère du précédent, né à Darmstadt, en 1827, fut professeur adjoint à la faculté de Zurich, puis se fixa en France et professa à Valenciennes avant d'être appelé à la chaire de littérature étrangère à la faculté de Caen.

M. Al. Büchner a publié une *Histoire de la poésie anglaise* (Geschichte der engl. Poesie; Darmstadt, 1855, 2 vol.), des *Esquisses de littérature française* (Franz. Litteratur Bilder; Francfort, 1858, 2 vol.); des *Nouvelles*, etc. Il a donné en français, avec M. Léon Dumont, *Jean-Paul et sa Poétique* (1862, in-8), pour servir de préface à la traduction de la *Poétique* ou *Introduction à l'Esthétique* de J.-P. Richter.

**BUCHWALD** (Joseph-Henri DE), officier et littérateur danois, né à Vienne, le 2 octobre 1787, entra à l'École militaire de Copenhague, puis s'embarqua, comme mousse, pour Batavia. De retour en Europe, il servit la France, comme aspirant de marine. Passé dans l'armée de terre, il fit les campagnes d'Autriche, d'Espagne et de Portugal, et devint lieutenant. Sous la Restauration, il eut un commandement dans la légion de Hohenlohe, servit encore sept ans, et fut décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort le 9 février 1876.

M. de Buchwald a publié, tant en français qu'en danois, un grand nombre d'ouvrages : *Souvenirs d'un émigré du Nord* (Copenhague, 1822); *l'Age poétique d'un Scandinave* (Paris, 1823); *Dernières pensées d'un jeune invalide* (ibid., 1824); *Souvenirs* (Erindringer, 1827-1829, 2 vol.); *Constant et Elvire* (ibid., 1827); *Caprices d'un officier français* (Kiel, 1830). Il a donné trois recueils de poésie : *les Regrets d'Alfred* (Copenhague, 1824); *Pensées et essais poétiques* (Tankelege og Digterforseeg, 1831); et *Fleurs de Kiel* (même année). Il a traduit du danois en français : *Kierlighed uden Strømper* (l'Amour sans bas), tragédie comique de M. Wessel (Kiel, 1838), et du français en da-

nois : *Zaire, Mérope et Alsère* de Voltaire, et *Hernani* de Victor Hugo.

**BUCKLAND** (Francis-Trevelyan), naturaliste anglais, né le 17 décembre 1826, fils aîné de William Buckland, l'illustre géologue, commença par étudier la médecine, et devint chirurgien de l'hôpital Saint-George; puis de 1854 à 1863, du 2<sup>e</sup> régiment des life-guards. Il se consacra ensuite spécialement à l'étude de la pisciculture. Ses nombreux travaux sur cette branche de la science le firent nommer, en 1867, inspecteur des pêcheries de saumon de l'Angleterre et du pays de Galles, et lui valurent des médailles aux expositions et plusieurs titres honorifiques en Angleterre et à l'étranger. Il a organisé à ses frais le musée de pisciculture économique des jardins du South Kensington à Londres.

Les principaux ouvrages de M. F.-T. Buckland sont : *Curiosités de l'histoire naturelle* (Cur. of Nat. History); *L'Éclosion des poissons* (Fish-hatching); *Histoire familière des poissons britanniques* (Familiar History of British Fishes, 1873); des mémoires et articles de revues.

**BUCKMAN** (James), naturaliste et agronome anglais, né à Cheltenham en 1816, s'occupa de bonne heure de sciences naturelles et alla étudier spécialement la chimie, la botanique et la géologie à Londres. Il revint à Cheltenham, où il fut plusieurs années secrétaire honoraire et conférencier à la Philosophical Institution. En 1846, il devint administrateur et professeur résidant à la même institution de Birmingham. Deux ans après, il fut nommé professeur de géologie et de botanique au Collège royal d'agriculture de Cirencester, où il resta jusqu'en 1863, et il y forma deux belles collections de fossiles et d'antiquités romaines. Il a fondé dans le comté de Dorset une ferme modèle qui lui a valu de nombreuses récompenses.

Outre de très-nombreux mémoires, M. J. Buckman a publié : *L'Ancien détroit de Malvern, ou Exposé de l'ancien état de la mer qui séparait l'Angleterre du pays de Galles* (The Ancient Straits of Malvern; *les Restes de l'art romain* (the Remains of roman art, 1850); *Histoire des graminées britanniques* (History of British Grasses, 1858); *Théorie et pratique de la culture dans une ferme* (Science and practice of farm, etc., 1863).

**BUCKSTONE** (John-Baldwin), auteur dramatique et acteur anglais, né aux environs de Londres, en septembre 1802, se destina d'abord à la marine, puis entra dans une étude d'avoué, et enfin, à dix-neuf ans, se décida à suivre la carrière du théâtre, en s'attachant à une troupe de comédiens ambulants. Peu après, il s'engagea avec un de ses amis qui exploitait les théâtres de Faversham, Folkestone et Hastings, et reçut les encouragements du célèbre Edmond Kean. Resté en province jusqu'en 1824, il débuta à Londres au théâtre de Surrey, avec un succès qui lui valut bientôt de nouveaux engagements. En 1828, il entra au théâtre Adelphi et se lia, par l'entremise du directeur, D. Terry, avec Walter Scott. Il écrivit en outre des pièces pour le théâtre de Haymarket, où il fut bientôt engagé comme acteur principal. Il ne quitta cette scène, depuis 1837, que pour faire un voyage aux États-Unis, et pour paraître au Lyceum et à Drury-Lane, où le lièrent deux engagements de courte durée. Il devint ensuite directeur du théâtre de Haymarket, ce qui ne l'empêcha ni d'écrire, ni de jouer dans ses pièces; il eut même, de surcroît, la charge d'administrateur et trésorier de la Caisse générale des théâtres.

M. Buckstone a écrit plus de cent cinquante pièces, drames, farces ou comédies. Nous nous bornons à indiquer les plus populaires : *Luke le labourneur; le Navire à la côte* (The Wreck ashore); *Victorine; le Roi des Alpes*, imité de l'allemand; *le Débauché et son élève* (The Rake and his pupil); *la Reine de mai* (The May queen); *Henriette la délaissée; Isabelle ou la Vie d'une femme; le Songe à la mer* (The dream at Sea); *Un Mari à vue* (A Husband at sight); *John Jones; l'Oncle Jean; Arrière-Pensées* (Second Thoughts); *Vie mariée; Vie célibataire; Leçon pour les Dames; Nicolas Ham; Bonheur des champs; Côtés faibles* (Weak Points); *le Lion irlandais; Année bissextile ou le Privilège des Dames* (Leap-Year or, etc.); *Un Sacrifice alarmant; Propre à rien; les Verts Buissons* (The Green Bushes); *les Fleurs de la Forêt* (Flowers of the Forest), etc.

**BUDBERG** (André, baron DE), diplomate russe, est né en 1820, d'une famille allemande fixée en Courlande et en Livonie. Son père était général et gouverneur militaire de Saint-Petersbourg; son grand-père fut ministre du commerce, de l'intérieur et des affaires étrangères sous Alexandre I<sup>er</sup>. M. de Budberg entra fort jeune dans la diplomatie, et devint, en 1846, secrétaire de légation à Francfort, sous M. Pierre d'Oubril, dont plus tard il épousa la fille. En 1849, chargé d'affaires dans cette même ville, il fut nommé, le 29 décembre 1851, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Berlin, et par extension (1852) à Hanovre et aux Mecklembourgs. Il passa, au même titre, à Vienne, le 15 septembre 1856, puis revint à Berlin (19 mars 1858). Il fut appelé à l'ambassade de Paris, le 17 novembre 1862, en remplacement du comte de Kisseleff. Au mois d'avril 1868, il eut avec M. de Meyendorff un duel qui fit beaucoup de bruit. Gravement insulté, il donna sa démission d'ambassadeur pour pouvoir se battre avec son adversaire. La rencontre eut lieu à Munich, au pistolet, et M. de Budberg fut légèrement blessé. Il a reçu le titre de conseiller privé actif en Russie.

**BUDEDEUS** (Aurelio), publiciste allemand, né à Altembourg en 1819, descend de la famille du savant français Guillaume Budé. Fils du conseiller d'État Charles Buddeus, il étudia d'abord la médecine à Leipzig et fut reçu docteur en 1842. A la suite de voyages en Allemagne, en France, dans les Pays-Bas et dans les États du Nord, il résida dans le sud de l'Allemagne, et collabora à la *Gazette générale*, puis se fixa à Francfort, où il devint, en 1849, un des rédacteurs les plus actifs de la *Chronique européenne*.

On a de M. Buddeus plusieurs ouvrages sur la situation politique, économique ou statistique de quelques États : *Petersbourg malade* (Petersburg im kranken Leben; Stuttgart, 1846); *A moitié Russe* (Halbrussisches; Leipzig, 1847); *la Russie* (Russland, 1851, 2 vol.); *la Suisse* (das Schweizerland, 2 vol., 1853); *État social actuel de la Russie et l'insurrection de Pologne* (Russlands sociale Gegenwart, etc., 1862), etc.

**BUDENZ** (Joseph), philologue allemand, né à Rasdorf, près de Fulda, en 1836, étudia la philologie à l'Université de Göttingue, sous la direction spéciale du professeur Benfey. Il s'occupa dès lors particulièrement de la langue magyare et des idiomes ougro-finnois apparentés avec elle. Il passa, en 1858, en Hongrie, pour étudier sur place des types de ces langues. D'abord professeur au gymnase de Stuhlweissenbourg, il fut appelé, en 1868, à l'Université de Buda-Pest, comme professeur d'ougrien et de magyare com-

parés, en attendant la création d'une chaire de philologie comparée de langues altaïques, qui lui fut confiée en 1872. En 1862, il avait été nommé membre correspondant et sous-bibliothécaire de l'Académie hongroise.

On cite parmi ses travaux : *Des Préfixes verbaux magyares meg et el* (Ueber die Verbalpräfix meg und el im Magyarischen; 1863-1864); *Formation des verbes magyares* (Zur Mag. Verbalbildung; 1865); un premier essai de *Vocabulaire ougrien et magyare* (Magyar és finn-ugor szoegyesekek; 1867-1868) remanié sous forme de *Dictionnaire comparé magyare-ougrien* (Magyar-ugor őszehasonlító szótár, 1872 et suiv.); *Études de philologie ougrienne* (Ugrische Sprachstudien; Pest, 1870, 2 livr.).

**BUDGE** (Jules), physiologiste allemand, né à Wetzlar, le 6 septembre 1811, étudia la médecine à Marbourg, à Wurzburg et à Berlin, se fit recevoir docteur dans cette dernière ville, en 1833, et, tout en continuant ses études physiologiques, exerça la médecine dans sa ville natale, puis à Altenkirchen, près de Coblentz. Reçu privat-docent en 1842 à l'Université de Bonn, il y fut nommé professeur extraordinaire en 1847, et ordinaire en 1855, et embrassa dans ses leçons l'anatomie, la physiologie et la zoologie. En 1856, il fut appelé à Greifswald comme directeur de l'Institut anatomique et professeur d'anatomie et de physiologie. Il contribua beaucoup au développement que prit l'enseignement de la médecine dans cette ville. Les travaux physiologiques et anatomiques de M. de Budge qui ont été couronnés en France et en Belgique, ont porté particulièrement sur le système nerveux. On lui doit des observations et découvertes sur les relations des différentes parties du cerveau avec les organes génito-urinaires et celles du nerf grand sympathique avec la moelle épinière; sur l'origine des conduits biliaires, etc.

Outre de nombreux mémoires dans les recueils allemands ou français de médecine et d'histoire naturelle, il a publié : *Recherches sur le système nerveux* (Untersuchungen über das Nervensystem; Francfort, 1841-1842, 2 part.); *Pathologie générale* (Allgemeine Path.; Bonn, 1843); *Guide des préparations anatomiques* (Anleitung zur Praeparirübungen; Ibid., 1866); *Manuel de physiologie* (Handbuch der Phys.; Leipzig, nombr. édit.), refait sous le titre de *Compendium de physiologie* (Comp. der Phys.; Ibid., 3<sup>e</sup> éd., 1875) : ce dernier a été traduit en français par M. Eugène Vincent (Paris, 1874, in-18).

**BÜDINGER** (Max), historien allemand, né à Cassel, le 1<sup>er</sup> avril 1828, suivit les Universités de Marbourg, de Bonn et de Berlin, et prit ses degrés dans cette dernière ville avec une thèse sur *Gerbert considéré comme savant et comme homme politique* (Ueber G.'s wissenschaftliche und polit. Stellung; Cassel, 1851). Reçu privat-docent à Marbourg en 1851, il passa bientôt à Vienne où il travailla à la publication des actes du Reichstag (1859). En 1861, il fut appelé à Zürich, comme professeur ordinaire d'histoire universelle. Onze ans plus tard (1872), il revint à Vienne en qualité de professeur d'histoire et de directeur du séminaire historique.

Les travaux de M. Büdinger, très nombreux et très variés, ont paru en grande partie dans les *Bulletins de l'Académie de Vienne* et dans le *Journal des gymnases autrichiens*. Nous citerons : *Histoire d'Autriche jusqu'à la fin du xii<sup>e</sup> siècle* (Oesterr. Geschichte bis zum Ausgange, etc.; Leipzig, 1858, t. 1); *Richard III, roi d'Angleterre* (König R. III. von England; Vienne, 1858); *les Normands et leurs établisse-*

*ments* (die Normannen und ihre Staaten Gründungen, 1860); une traduction des *Annales russes de Nestor* (1861); des dissertations sur *le Manuscrit de Koeniginhof* (die Koeniginhofer Handschrift; Munich et Vienne, 1859 et 1860), monument de l'ancienne langue bohème dont il combat l'authenticité; *Un Livre de l'histoire hongroise* (Ein Buch ungar. Geschichte; Leipzig, 1866); *l'Épopée populaire grecque au moyen âge* (Das mittelgriech. Volkepos; Ibid., 1866); des biographies de *Wellington* (1869), de *Lafayette* (1870); *Influence de l'Égypte sur le culte des Hébreux* (Aegypt. Einwirkungen auf hebr. Culte; Vienne, 1873-1874).

**BUFALINI** (Maurizio), médecin italien, né à Cesena le 2 juin 1787, commença l'étude de la médecine à Rimini et la continua à Bologne où il fut reçu docteur en 1809, puis à Pavie et à Milan. En 1813, il publia son premier écrit, à Forlì : *Saggio nella dottrina della vita*, en opposition aux doctrines des vitalistes. A la fin de la même année, il fut appelé à Cologne pour remplir une chaire de clinique comme suppléant. Nommé professeur de clinique à Urbin, en 1830, médecin en chef à Osimo, en 1832, il fut enfin appelé à diriger la clinique de Florence, en 1835, et il occupa ce poste jusqu'en 1860, époque à laquelle il prit sa retraite. Nommé membre du Sénat toscan, en 1848, il devint sénateur du royaume d'Italie, en 1860, quoique sa santé ne lui permit pas de siéger. — Il est mort à Florence le 31 mars 1875.

Ses écrits médicaux de M. Bufalini sont nombreux et consistent en *Mémoires, Leçons, Discours*, publiés par divers recueils, depuis 1813 jusqu'à 1863. Ses travaux qui lui ont valu beaucoup d'attaques, lui ont néanmoins acquis une grande autorité dans les écoles italiennes. Son principal ouvrage a pour titre : *Fondamenti di patologia analitica* (Pavie, 1819, 2 vol.; 3<sup>e</sup> édit. Pesaro, 1828-30). On a aussi de lui des *biographies*, des *éloges*, des *discours moraux* et autres morceaux académiques.

**BUFFET** (Louis-Joseph), homme politique français, sénateur, ancien ministre, né à Mirecourt (Vosges), le 26 octobre 1818, exerçait comme avocat avant la révolution de Février. Nommé représentant du peuple par 73 761 voix, le deuxième en onze élus du département des Vosges, il vota ordinairement avec l'ancienne gauche dynastique, devenue la droite de la Constituante, et se montra l'ardent adversaire du socialisme. Il adopta l'ensemble de la constitution républicaine et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il se rallia au gouvernement du prince Louis-Napoléon, qui lui confia le portefeuille de commerce et de l'agriculture après la démission de M. Bixio. Comme ministre et comme représentant, M. Buffet conforma sa conduite aux vœux du parti de l'ordre, mais il refusa de suivre complètement la politique de l'Élysée, et quitta le ministère avec M. Odilon Barrot (31 décembre 1849). Réélu, le premier, par son département, il eut une assez grande influence dans l'Assemblée législative. En 1850, il fit partie de la Commission chargée d'élaborer avec M. Baroche le projet de réforme électorale, et fut le plus jeune des dix-sept qui servirent de parrains à la loi du 31 mai. Après la crise qui suivit la destitution du général Changarnier, il entra au pouvoir avec M. Léon Faucher (10 avril 1851), et, dans ce cabinet parlementaire, il représenta les idées de la majorité. Il donna sa démission avec ses collègues, lorsque le président se fut prononcé pour le retrait de la loi du 31 mai (14 octobre 1851). Quelques jours

après, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur (28 octobre).

Après le coup d'État du 2 décembre, M. Buffet se tint en dehors des emplois publics pendant plusieurs années, et n'accepta que les fonctions de membre du Conseil général pour le canton de Thillot. En 1863, il se présenta, comme candidat de l'opposition, aux électeurs de la 1<sup>re</sup> circonscription des Vosges. Après un premier scrutin sans résultat, il fut élu, le 17 janvier 1864, par 18 321 voix sur 31 376 votants. M. Buffet se fit bientôt une place à part au Corps législatif et y devint l'un des chefs d'un tiers parti qui s'efforçait d'associer les réformes libérales avec la fidélité à la dynastie. Il combattit particulièrement les tendances du gouvernement à équilibrer les budgets par des emprunts. Dans la session de 1868, il se prononça contre la nouvelle loi militaire, mais au moment décisif le concours de ses amis lui fit défaut. M. Buffet fut réélu en mai 1869, sans contradiction sérieuse, par 23 992 voix sur 25 633 votants. Dans la courte session qui s'ouvrit au mois suivant, il fut un des promoteurs de la fameuse demande d'interpellation, signée par 116 députés et qui provoqua le message et le projet de sénatus-consulte contenant la promesse du retour au gouvernement parlementaire.

Après les longues négociations relatives à la formation du premier ministère de « l'Empire libéral », auxquelles son nom fut constamment mêlé, M. Buffet fut appelé dans le cabinet du 2 janvier 1870, formé par M. Emile Ollivier, et y prit le ministère des finances, en remplacement de M. Magne. Son arrivée au pouvoir fut accueillie avec confiance dans le monde des affaires. Parmi les décrets spéciaux se rattachant à son administration, ceux du 9 janvier, sur les admissions temporaires, excitèrent à la Chambre de vives discussions, suivies d'un vote favorable au ministre (1<sup>er</sup> février). Le projet de budget présenté pour 1871, où le nouveau cabinet se montrait prudent, scrupuleux et sévèrement économe, fut aussi l'objet de chaudes approbations et de violentes critiques. Au moment où M. Emile Ollivier, sous la pression de la Chambre, consentait au plébiscite, M. Buffet crut devoir donner sa démission avec son collègue M. Daru (10 avril).

Après la révolution du 4 septembre, il reentra dans la vie privée. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant du département des Vosges à l'Assemblée nationale, le premier sur huit, par 36 167 voix. M. Thiers, devenu chef du pouvoir exécutif, lui offrit le ministère des finances, dans le cabinet de conciliation formé le 19 février. M. Buffet refusa ce portefeuille par crainte des susceptibilités que pourraient éveiller le rôle et les fonctions qu'il avait remplies sous l'Empire. Il siégea au centre droit, et prit bientôt après, contre le chef du pouvoir exécutif, une attitude hostile qui s'accrut dans plusieurs importantes discussions. A la fin de 1872, il s'associa aux efforts, d'abord impuissants, de la coalition monarchique pour le renverser et, lors de la discussion sur les attributions et les rapports des pouvoirs publics, il défendit l'article qui établissait, disait-il, une responsabilité ministérielle approximative (7 mars 1873).

Quelques jours après (2 avril), M. Grévy ayant donné sa démission de président de l'Assemblée, M. Buffet, soutenu par toutes les fractions de la droite, fut élu, le 4 avril, par 304 voix contre 285 données à M. Martel. Il le fut de nouveau, le 20 mai suivant, par 359 voix contre le même concurrent qui en obtint 286. Il dirigea, le 24 mai, les débats célèbres terminés par l'ordre du jour Ernoul et le renversement de M. Thiers. En annonçant l'élection du maréchal de Mac-Mahon à

la présidence de la République, M. Buffet essaya de prononcer quelques paroles de remerciement à l'adresse du président démissionnaire ; mais il fut interrompu par les protestations de la gauche, et l'un de ses membres, M. de Pressensé, l'invita à ne pas donner « à l'ingratitude les apparences du respect. »

Les hautes fonctions dont M. Buffet fut investi, pendant plus de dix-huit mois, dans l'Assemblée nationale, le montrèrent constamment hostile à la gauche, et il alla même jusqu'à qualifier d'« absurde » le discours d'un membre de la minorité. Aussi, lors des divers renouvellements du bureau, la fraction républicaine s'abstint d'appuyer sa candidature jusqu'au jour où il fut chargé par le maréchal de Mac-Mahon de former un cabinet moins hostile au régime établi (1<sup>er</sup> mars 1875) : cette fois M. Buffet obtint 479 suffrages sur 542 votants, et n'eut contre lui que l'extrême droite, dont quelques membres motivèrent leur vote en termes injurieux. Le 10 mars, il donna sa démission de président de l'Assemblée, prit le portefeuille de l'intérieur, en remplacement de M. de Chabaud-Latour, et fut désigné comme vice-président du conseil, dans le cabinet dont M. Dufaure faisait partie, comme ministre de la justice. Deux jours après, il lut à l'Assemblée une déclaration dans laquelle il insistait, comme ses prédécesseurs au pouvoir, sur le danger des « passions subversives, » et faisait l'éloge des fonctionnaires monarchistes. Il maintint, en effet, dans leurs postes les préfets les plus compromis, en déclarant qu'il ne pouvait les blâmer de leur déference aux ordres qu'ils avaient reçus antérieurement. Il manifesta, en toute circonstance, une bienveillance particulière pour les bonapartistes qu'il qualifia d'« avant-garde du parti conservateur. » Après la publication du rapport de M. Savary sur les menées des agents de Chislehurst, il déclara à la tribune qu'il « n'avait pas eu le loisir de lire ce rapport. » Il se montra surtout résolu dans la répression de la presse. Lors d'une interpellation sur la prolongation de l'état de siège, il répondit que cette mesure était absolument nécessaire et que, pour lui, il n'y renoncerait pas, « tant qu'une loi sur la presse ne serait pas votée, car c'est surtout contre la presse que cette loi peut être utile. » Et comme un représentant rappelait que certains généraux avaient interdit la publication d'un journal avant l'apparition de son premier numéro : « L'autorité, répondit M. Buffet, pourrait supprimer le journal le lendemain de sa publication, il est donc beaucoup plus simple de le supprimer la veille. » En même temps, il annonçait l'ajournement indéfini de cette loi sur la presse (26 juillet 1875). Le lendemain, il se prononça contre la présence des candidats dans les réunions préparatoires des élections sénatoriales, et, donnant à la politique conservatrice un caractère provocateur, il repoussa toute alliance avec le parti libéral par ces paroles adressées à M. Christophle, l'un des chefs du centre gauche : « Je n'étais pas votre allié avant d'être au pouvoir, et je ne le deviendrai pas quand je l'aurai quitté. »

Tant d'apréte valut à M. Buffet un premier et complet échec lors de la nomination des 75 sénateurs inamovibles par l'Assemblée nationale (12 décembre) ; devant les résultats des premiers tours de scrutin, il dut retirer sa candidature. Les électeurs sénatoriaux du département des Vosges ne lui furent pas moins hostiles. Toute cette période des élections pour le Sénat fut marquée par le désaccord de M. Buffet avec les membres libéraux du cabinet du 10 mars. Ces derniers furent sur le point de donner leur démission, quand le maréchal de Mac-Mahon, à la demande du vice-président du conseil, voulut forcer M. Léon Say à

désavouer les termes d'une circulaire électorale qu'il avait signée, avec MM. Gilbert-Boucher et Féray, comme candidat au Sénat dans Seine-et-Oise. M. Léon Say s'y refusa, et M. Dufaure offrit de le suivre dans la retraite, s'il abandonnait le portefeuille des finances. Devant cette attitude, l'incident n'eut pas de suite; mais M. Buffet se vit accusé dans la presse d'avoir provoqué cette crise en pleine période électorale, dans le dessein d'en faire sortir un cabinet entièrement dévoué à ses vues; son impopularité s'en accrût à un tel point qu'aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, ayant été porté simultanément à Mirecourt, à Commercy, à Bourges et à Castelsarrasin, il fut battu dans les quatre circonscriptions. Cet échec, sans exemple, amena sa démission (23 février), et M. Ricard lui succéda au ministère de l'intérieur (9 mars).

Par une coïncidence singulière, ce fut la mort de ce dernier qui permit, quelques mois après, à M. Buffet de rentrer dans la carrière politique: le siège devenu vacant au Sénat lui fut vivement disputé par M. Renouard, ancien procureur général, sur lequel il l'emporta à la majorité de 144 voix contre 141, c'est-à-dire avec une voix de plus que la majorité absolue (17 juin). Il prit place parmi les membres de la majorité conservatrice et n'aborda la tribune que pour combattre la loi sur les maires. Pendant la crise qui suivit l'acte du 16 mai 1877, M. Buffet, après avoir voté la dissolution de la Chambre, parut se tenir à l'écart de la politique militante; il ne sortit de sa réserve que pour prononcer au comice agricole de Wittel (Vosges) un discours très provoquant contre la majorité républicaine et pour interdire à un orateur, dans un banquet qu'il présidait, de rendre hommage à la mémoire de M. Thiers. M. Buffet s'était présenté sans succès, le 8 octobre 1871, lors du renouvellement du conseil général des Vosges. Il n'a pas été réélu depuis.

**BUISSON (Jules)**, ancien représentant français, né à Carcassonne en 1822, vint de bonne heure à Paris pour y étudier la peinture et la gravure. Ilorna de délicates eaux-fortes quelques-uns des volumes publiés par MM. de Chennevières, G. Levasseur et Prarond; puis, après un riche mariage, retourna dans son pays natal et fit valoir ses terres. Le 8 février 1871, élu dans le département de l'Aude, le premier sur six, par 35 464 voix, il vint siéger au centre droit. Ce fut lui qui présenta, le 2 février 1872, le rapport sur la proposition du retour de l'Assemblée à Paris appuyée par le gouvernement; il conclut au rejet de cette proposition, dans les termes les plus sévères contre l'esprit de la capitale, et son avis fut suivi d'un vote conforme de la majorité. Il ne prit depuis la parole que deux fois, pour attaquer le Musée des copies, dont la pensée première appartenait à M. Thiers, et pour blâmer l'acquisition de la fresque de la Magliana, attribuée à Raphaël. Pendant les séances de l'Assemblée, il dessinait les portraits de tous ses collègues, et un exemplaire de ces dessins photographiés, formant deux volumes, a été offert par lui à la Bibliothèque nationale. M. Jules Buisson ne s'est pas représenté aux élections générales du 20 février 1876. \*

**BUISSON (Ferdinand-Edouard)**, administrateur et publiciste français, né à Paris le 20 décembre 1841, commença ses études à Argentan (Orne), les continua à Saint-Etienne où son père avait été nommé juge, et les acheva à Paris. Admissible à l'École normale, il s'en vit refuser l'entrée pour cause de santé, passa ses examens de licence, puis fut reçu au concours d'agrégation pour la philosophie. De 1866 à 1870, il fut professeur sup-

plément à l'Académie de Lausanne. Revenu en France, au moment de la guerre, il organisa, pendant le siège de Paris, avec le concours de plusieurs hommes distingués du parti libéral, l'Orphelinat laïque de la Seine. Nommé inspecteur primaire à Paris par M. J. Simon, en 1871, il fut dénoncé à l'Assemblée nationale, par M. Dupanloup, qui lut à la tribune divers passages d'écrits que M. Buisson avait publiés en Suisse sur les dangers de l'enseignement de la Bible et de l'histoire sainte dans les écoles; le ministre se vit forcé de lui retirer son poste. M. Buisson fut envoyé à l'Exposition universelle de Vienne (1873), comme délégué du ministère de l'instruction publique; en 1876, il alla remplir les mêmes fonctions à Philadelphie, et en 1878, il fut chargé du rapport sur la section de pédagogie à l'Exposition universelle de Paris. Il a été nommé inspecteur général hors cadre pour l'enseignement primaire, par décret du 31 août 1878, et appelé, sous le ministère de M. Jules Ferry, à la direction de l'enseignement primaire (10 février 1879). Il avait été décoré de la Légion d'honneur le 15 janvier 1879.

Outre diverses brochures : *le Christianisme libéral* (1864, in-8), *l'Orthodoxie et l'Évangile dans l'Église réformée*, réponse à M. Bersier (même année, in-8), *De l'Enseignement de l'histoire sainte dans les écoles primaires* (Neuchâtel, 1869, in-8), *Principes du christianisme libéral* (Ibid., même année), M. Buisson a publié deux rapports considérables sur ses missions à Vienne et à Philadelphie (Imprimerie nationale, gr. in-8); un recueil intéressant de *Devoirs d'écoliers américains*, traduits par M. A. Legrand (1877, in-18, fig., etc.). Il a entrepris la publication d'un *Dictionnaire de pédagogie*, divisé en deux parties, vaste résumé des principes et des matières de l'instruction primaire. \*

**BULGARIS (Demetrius)**, homme politique grec, est né en 1801, à Hydra, île dont son père et son grand-père ont été gouverneurs. Il entra dans l'administration, en 1833, devint sénateur et siègea longtemps, mais sans beaucoup d'éclat, dans les assemblées. Dans la guerre d'Orient, lorsque les forces anglo-françaises occupèrent le Pirée, M. Bulgaris reçut la présidence du conseil, et sa conduite habile bâta le rappel des flottes alliées; mais, ayant à lutter contre l'entêtement opiniâtre du roi Othon, il dut se retirer en 1859, et rentra dans la vie privée. La révolution de 1862 le rappela aux affaires : président du gouvernement provisoire athénien, il devint, avec MM. Canaris et Roupfos, un des membres du triumvirat. Des dissentiments particuliers ayant éloigné M. Canaris au bout de quelques semaines, ses deux collègues formèrent un ministère approuvé par l'Assemblée nationale; mais le lendemain, un mouvement populaire força ministres et triumvirs à se retirer. Peu de temps après l'avènement du roi George, M. Bulgaris, qui n'avait pas cessé d'être mêlé activement et avec des fortunes diverses aux agitations politiques, devint président du conseil et ministre de l'intérieur (novembre 1863). Chargé, en 1865, de la constitution du nouveau ministère hellénique, il donna bientôt sa démission, motivée sur le refus du roi de proroger ou de dissoudre la Chambre. Il revint au pouvoir en janvier 1872, comme président du conseil des ministres, mais par suite du désaccord avec la Chambre dans la question du Laurion, il se retira avec son cabinet, le 17 juillet de la même année. M. Bulgaris fut encore appelé à la direction des affaires le 22 février 1874; démissionnaire deux mois après, il fut forcé de rester au ministère par suite de l'impossibilité de consti-

tuer un cabinet. Il ne se retira que le 27 avril 1875. — Il est mort, à Athènes, le 10 janvier 1878.

**BULL** (Ole-Bornemann), violoniste norvégien, né à Bergen, le 5 février 1810, fut destiné à la théologie par son père, malgré son penchant pour la musique. Envoyé à dix-huit ans à l'Université de Christiania, il eut occasion d'y prendre part à un concert de bienfaisance et excita le plus vif enthousiasme. Le désir de faire des études meilleures l'amena à Cassel, où Spohr, qui avait une grande réputation de violoniste, l'entendit et le détourna de la musique. Il se rendit à Gœttingue pour étudier le droit. Repris bientôt par sa passion première, il partit, en 1831, pour Paris, où il trouva une vie d'aventures et d'extrême misère. Il finit par y avoir quelques succès et alla visiter la Suisse et l'Italie, où il fut chaudement accueilli. Après s'être fait applaudir dans toute l'Europe, il partit pour l'Amérique, où il se fixa en 1852, fit fortune et se maria en 1870. La manière de M. Bull était celle de Paganini, qu'il avait pris pour modèle, et dont il a trop souvent imité les bizarreries. Il n'a rien écrit et n'a point formé d'élèves.

**BULLER** (sir George), général anglais, né en 1804, entra au service militaire dès l'âge de seize ans. Devenu lieutenant-colonel de carabiniers, en 1841, il fut envoyé au cap de Bonne-Espérance, et prit une part active aux diverses campagnes faites contre les peuplades guerrières de la Caffrie; il fut blessé grièvement au combat de Boom-Plats (1848), et fut attaché, en 1852, à l'état-major de l'armée d'occupation. Rappelé en Angleterre, il fit partie du corps expéditionnaire de Crimée, commanda une brigade de la division légère au passage de l'Alma et eut à Inkermann deux chevaux tués sous lui. Il resta jusqu'au mois de mai devant Sébastopol, et fut, à son retour (1855), nommé major général et chevalier commandeur de l'ordre du Bain. Il reçut en même temps la croix de commandeur de la Légion d'honneur. En 1862, il a été promu lieutenant général.

**BÜLOW** (Bernard-Ernest de), homme politique allemand, né à Cismar, le 2 août 1815, appartient à la branche mecklembourgeoise de la famille qui a donné beaucoup de généraux et d'administrateurs à l'Allemagne. Après avoir étudié le droit à Berlin, à Gœttingue et à Kiel, il entra au service du Danemark, en 1839, fut employé dans la chancellerie de Schleswig, Holstein et Lauenbourg, et devint conseiller de légation au ministère des affaires étrangères. Il entra en Allemagne au milieu de la révolution de 1848, mais il fut appelé à Copenhague à la fin de l'année suivante, pour prendre part aux négociations de la paix; en 1852, il fut nommé ministre fédéral pour le Lauenbourg, et s'acquitta avec habileté d'une mission délicate. Revenu à Mecklembourg en 1862, il fut mis, avec le titre de ministre d'Etat, à la tête du gouvernement de Strélitz, et s'employa de toutes ses forces à l'établissement de la Confédération de l'Allemagne du Nord. En 1868, il fut nommé ministre du Mecklembourg à Berlin et représenta les deux grands-duchés dans le conseil fédéral. En 1873, M. de Bülow fut appelé à la direction de l'office extérieur de l'Empire d'Allemagne, sous l'autorité immédiate du chancelier impérial, le prince de Bismarck, avec le titre de secrétaire d'Etat et le rang de ministre.

**BÜLOW** (Hans-Guido de), pianiste allemand, né à Dresde le 8 janvier 1830, fils d'un poète distingué, Charles-Edouard de Bülow (1803-1853),

appartient à la branche thuringienne de la famille. Tout en cédant à une vocation précoce pour la musique, il fit ses études de droit qu'il acheva à Berlin en 1851. Depuis, il a été reçu docteur honoraire de l'Université d'Iéna (1858). Dès l'âge de seize ans, il donna des concerts. Il s'attacha quelque temps à MM. Richard Wagner et Liszt et fut, en 1850, chef de la musique des théâtres de Saint-Gall et de Zurich. En 1854, il se fixa à Berlin et fut nommé, en 1858, pianiste du prince royal. En 1864, sur l'invitation de M. Wagner, il passa à Munich, où il devint, en 1867, maître de chapelle de la cour et directeur de la nouvelle école royale de musique. Il se démit de ces fonctions en 1869, parcourut l'Italie pendant plusieurs années, et, après divers voyages d'artiste en Europe, partit, en 1875, pour les États-Unis. Il a épousé une fille de Liszt.

M. de Bulow, dont la manière et les compositions rappellent ses deux principaux maîtres, a écrit à la fois pour piano et pour orchestre. On cite de lui des morceaux de concert, des lieder, la musique de *Jules-César* de Shakespeare, des ballades orchestrées, une symphonie de *Nirvâna*, des arrangements et transcriptions d'œuvres de Berlioz, Wagner, Liszt, etc. Il a aussi fourni aux journaux des études de critique musicale et de biographie.

**BULOZ** (François), littérateur français, d'origine étrangère, né à Vulbens, près de Genève, en 1803, vint terminer ses études à Paris, où il fut d'abord prote d'imprimerie, et débuta dans la littérature par des traductions de l'anglais. En 1831, il fonda la *Revue des Deux Mondes*, l'œuvre capitale de sa vie, et dont le succès a répondu à ses efforts. Il y a tour à tour appelé ou produit les écrivains les plus brillants de l'école contemporaine. Ce vaste recueil, dont les deux livraisons mensuelles sont arrivées à composer un fort volume, a pris, en littérature et quelquefois en politique, un ascendant considérable sur l'opinion. La *Revue des Deux Mondes* eut longtemps pour secrétaire de rédaction M. Victor de Mars, mort en 1866. En 1850, M. Buloz avait annexé à sa *Revue l'Annuaire des Deux Mondes*, l'un des résumés les plus complets de l'histoire universelle. Il a paru, en 1875, une *Table générale de la Revue des Deux Mondes* (in-8).

En 1838, M. Buloz avait succédé à M. Taylor en qualité de commissaire royal près la Comédie-Française. Il a été révoqué de ses fonctions après la révolution de 1848. On ne peut citer sous son nom, en dehors d'une collaboration active à beaucoup d'articles de son recueil, que quelques *Lettres* et *Mémoires*, relatifs à divers procès. M. Buloz avait été nommé commandeur de l'ordre du Christ de Portugal. — Il est mort, à Paris, le 12 janvier 1877.

Son fils aîné, Louis Buloz, né en 1842, mort prématurément, à Ronjoux, près Chambéry (Savoie), en juillet 1869, prenait une part active à la direction de la *Revue des Deux Mondes*, qui a passé depuis aux mains de son plus jeune frère, M. Charles Buloz.

**BULWER** (sir Henry Letton Earle), diplomate anglais, né en 1804, manifesta de bonne heure une grande aptitude pour les affaires. D'abord attaché de légation à Berlin (1827), il passa successivement à Vienne et à La Haye, d'où il alla, en 1830, avec une mission spéciale, étudier à Bruxelles les causes de la révolution de Septembre. La même année, il fut élu député de Wilton à la Chambre des Communes, où il représenta aussi les bourgs de Coventry (1831-1832) et de Marylebone (1834-1837). Il prit peu de part

aux débats politiques, résidant la plupart du temps à Paris et s'occupant de travaux littéraires. Il écrivit alors : *la Société, la littérature et la politique en France* (1834, 2 vol.), une *Vie de lord Byron*, en tête d'une édition parisienne de ses œuvres (1835), *la Monarchie bourgeoise en France* (1836).

M. Bulwer alla ensuite, comme secrétaire d'ambassade, à Bruxelles (1835), puis à Constantinople (1837), où il négocia, en 1838, un traité de commerce avec la Turquie. Il revint, en 1839, à Paris, exercer les mêmes fonctions. Nommé ministre plénipotentiaire en Espagne (1843), il fut choisi comme arbitre entre cette puissance et le Maroc et termina, en 1844, leurs différends par un traité de paix. En 1846, il s'opposa sans succès à la conclusion des mariages espagnols, qui faillirent ruiner l'entente cordiale. Au milieu des troubles qui éclatèrent en mars 1848, il protesta avec fermeté contre le général Narvaez, qui avait suspendu les garanties constitutionnelles, se vit accusé de complicité dans les complots des progressistes et reçut, le 12 juin, ses passeports, avec ordre de s'éloigner sur-le-champ de Madrid. Le Parlement approuva sa conduite : il fut élevé au rang de chevalier grand-croix de l'ordre du Bain, et le gouvernement refusa, pendant deux ans, de lui donner un successeur. Il se maria, à cette époque, avec la plus jeune fille de lord Cowley.

En 1849, sir H. Bulwer représenta son pays aux États-Unis, où il jouit d'une grande popularité, et passa en Toscane en 1852. Rappelé au mois de janvier 1855, il fut chargé de diverses missions particulières à Constantinople et dans les principautés du Danube, et enfin, en 1858, choisi pour l'ambassade de Constantinople. En 1845, il entra au Conseil privé, et en 1849, il fut nommé député-lieutenant du Hertshire. — Élevé à la pairie, sous le nom de baron Dalling and Bulwer, en 1872, il est mort à Naples, le 23 mai de la même année.

Outre les ouvrages déjà cités on a encore de sir H. Bulwer : *un Automne en Grèce* (an Autumn in Greece, 1826, in-8) ; *les Lords, le gouvernement et le pays* (the Lords, the government and the country; 1836, in-8).

**BULWER-LYTTON** (Sir Édouard-George-EARLE), 1<sup>er</sup> baronnet LYTTON, célèbre romancier anglais, né en 1805, à Heydon-Hall (comté de Norfolk), est le troisième fils du général Bulwer et le frère du diplomate précédent. A la mort de son père, il fut élevé sous la direction de sa mère, miss Lytton Knebworth, femme d'un esprit supérieur et cultivé. Dès l'âge de six à sept ans, il s'exerçait, dit-on, à rimer et faisait sa lecture favorite des vieilles ballades anglaises recueillies par l'évêque Percy. Après avoir fréquenté des institutions particulières, il fut envoyé à Cambridge pour y achever son éducation ; ce fut à l'Université qu'il composa le poème sur *la Sculpture*, qui lui valut le prix du chancelier. Pendant les vacances, il entreprenait de longues excursions à pied, soit en Angleterre, soit en Écosse, et, un peu plus tard, il parcourut à cheval une grande partie de la France. Doué d'une imagination vive et brillante, il mit au jour ses premiers essais poétiques : *Herbes sauvages et fleurs des champs* (Weeds and wild flowers, 1826, in-8), *O'Neil ou le Rebelle* (O'Neil or the rebel, 1827, in-8), et *Falkland* (1827, in-8), qui rappelaient beaucoup la manière de lord Byron.

N'ayant pas réussi à sortir de l'obscurité comme poète, M. Bulwer essaya de vaincre l'indifférence du public en écrivant coup sur coup *Pelham* (1828, 3 vol. in-8), et *le Désavoué* (the Disowed, 1829,

3 vol.), romans pleins de fougue et de passion, dans lesquels il mettait en scène, avec une verve satirique, les vices et les préjugés de la haute société. Ces deux ouvrages excitèrent une grande clameur, et valurent au jeune écrivain un concert d'injures. Persistant dans la critique de l'aristocratie, il publia successivement : *Devereux* (1829, 3 vol.) ; *Paul Clifford* (1830, 3 vol.), aventures d'un héros de grandes routes, puis *Eugène Aram* (1832, 3 vol.), drame de cour d'assises avec une exécution pour dénouement. Sa réputation était dès lors si bien établie qu'il fut invité à cette époque à prendre la direction du *New Monthly Magazine*, recueil accrédité. Il y inséra une suite d'études humoristiques, réunies, en 1835, sous le titre de *l'Étudiant* (the Student, 3 vol. in-8). Son livre de *l'Angleterre et les Anglais* (England and the English, 1833, 3 vol.) acheva de le placer au premier rang des essayistes.

Toute cette activité littéraire n'entravait pas M. Bulwer dans sa carrière d'homme politique. En effet, grâce à sa fortune patrimoniale bien plus qu'à ses talents d'écrivain, il obtint, en 1831, un siège à la Chambre des communes, pour le bourg de Saint-Ives, prit une part brillante à la réforme parlementaire, et se rangea dans cette fraction extrême du parti whig qui demandait le scrutin secret, le libre-échange et la plus large extension possible des droits électoraux ; plus d'une fois il monta à la tribune pour y porter les plaintes de la presse et de la littérature. En 1835, une brochure intitulée *la Crise* (the Crisis), où il battait en brèche le cabinet tory de sir Robert Peel, s'enleva à plus de vingt éditions, et exerça une influence marquée sur les élections parlementaires ; lord Melbourne, en reprenant, la même année, la direction des affaires, récompensa l'auteur, en lui donnant le titre de baronnet, sous le nom de Lytton (1838). En 1841, par une de ces conversions inexplicables dont un autre célèbre romancier, M. Disraeli, avait donné l'exemple, il se rallia aux tories, perdit le mandat de Lincoln, qu'il représentait depuis dix ans, et ne put rentrer au parlement, après plusieurs échecs, qu'en 1852, pour le comté de Hertford ; encore dut-il cette élection à une nouvelle brochure : *Lettres à John Bull, esq.* (Letters to John Bull, 1851, in-8), où il se faisait ouvertement le champion du système protecteur. Réélu en 1857, il resta à la Chambre, malgré cette défection, un des orateurs les plus considérés du parti conservateur. Sous la nouvelle administration de lord Derby, il fit partie du ministère tory, comme secrétaire d'État pour les colonies (mai 1858 - juin 1859).

Reprenons la liste des productions littéraires de sir Ed. Lytton, qui continua à être désigné, comme auteur, sous le nom de Bulwer. Nous signalerons au nombre des mieux accueillies : *les Derniers jours de Pompéi* (1834, 3 vol. in-8), peinture ardente de la société romaine ; *les Pèlerins du Rhin* (the Pilgrims of the Rhine, 1834, 3 vol.) ; *Rienzi, le dernier des tribuns* (1835, 3 vol.), qui passe pour son chef-d'œuvre ; *Ernest Maltravers* (1837), dont *Alice* (1838) est la continuation ; *le Dernier des barons* (the Last of the Barons, 1843, 3 vol.), excellente étude historique ; *Harold le Saxon* (1848, 3 vol.) ; *les Caxtons* (the Caxtons, 1850, 3 vol.), touchante histoire domestique ; *Mon roman* (My Novel; 1851, 3 vol.) ; *Qu'en fera-t-il ?* (1860, 2 vol. in-18) ; *le Jour et la Nuit* (1865, 2 vol. in-18), etc.

M. Bulwer, qui a traité tous les genres de roman avec une supériorité évidente, s'est également exercé dans la littérature dramatique, et l'on cite de lui plusieurs pièces qui sont restées au répertoire, telles que *la Duchesse de la Vallière* (1837) ;



*la Dame de Lyon* (the Lady of Lyons, 1839); *Riche-lieu* (1839), où il a pourtant subordonné les ressources de son imagination à l'effet dramatique. Comme poète, il a encore publié : *les Jumeaux siamois* (the Siamese twins, 1831, in-8), poème comique; *Eva ou le Funeste mariage* (1842, in-8); *le Nouveau Timon* (the New Timon, 1846, in-8), et *le Roi Arthur* (King Arthur, 1848, in-8), qui, l'un et l'autre, parurent sans nom d'auteur. Ses œuvres poétiques et dramatiques ont été réimprimées en 1852, et l'on a fait paraître en 1855 une édition à bon marché de ses romans, qui, presque tous, ont été traduits en français et en allemand. La plupart figurent aujourd'hui dans la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*. — M. Bulwer-Lytton est mort, dans sa villa de Torquay, le 18 janvier 1872.

Son fils et unique héritier, sir Edouard-Robert LYTTON, s'est fait connaître, sous ce dernier nom, comme diplomate et écrivain (Voy. LYTTON).

**BUNGE** (Frédéric-Georges), juriste russe, né à Kiew, le 1<sup>er</sup> mars 1802, fit ses études à l'Université de Dorpat, et devint, en 1823, professeur de droit. Établi à Revel en 1842 et bourgmestre de cette ville, il s'est occupé surtout de l'ancienne législation de la Livonie, de l'Esthonie et de la Courlande. Il fut appelé à Saint-Petersbourg en 1856, comme président de la deuxième section de la chancellerie impériale, et s'occupa de la codification du droit privé des provinces baltiques. Son travail fut sanctionné par l'empereur en 1865. La même année, il donna sa démission et se retira à Gotha.

M. Bunge a publié les travaux suivants : *Du Miroir de Saxe considéré comme source du droit de l'ordre équestre en Livonie* (Ueber den Sachsen-spiegel, als Quelle der mitlern und umgearbeiteten livlaendischen Ritterrechts; Riga, 1827); *Documents pour servir à la connaissance des sources du droit en Livonie, en Esthonie et en Courlande* (Beitraege zur Kunde der Liv.-Esth.- und Kurlaendischen Rechts Geschichte; Riga, 1832); *le Droit romain dans les provinces allemandes de la Russie sur les côtes de la Baltique* (das Rœmische Recht in den deutschen Ostsee-provinzen Russlands; Dorpat, 1833); *Introduction à l'histoire du droit en Livonie, en Esthonie et en Courlande* (Einleitung in die Liv.-Esth. und Kurlaendische Rechts-Geschichte; Revel, 1849); *Archives historiques de la Livonie, de l'Esthonie et de la Courlande* (Archiv. für die Geschichte Liv.-Esth und Kurlands, 1842 et suiv.); *Traité des origines de la Livonie, etc.* (Liv.-Esth.- und Kurlaendisches Urkundenbuch nebst Regesten, Reval, 1852-1873, 6 vol.); *Histoire de la procédure judiciaire dans les provinces baltiques* (Geschichte der Gerichtswesens, etc.; Ibid., 1874).

**BUNGE** (Alexandre), botaniste russe, frère du précédent, né à Kiew le 24 septembre 1803, fit ses études à l'Université de Dorpat, et fut reçu docteur médecin en 1825. L'année suivante, il explora la Sibérie, où il rencontra M. A. de Humboldt. En 1830, l'Académie de Saint-Petersbourg le fit attacher, comme naturaliste, à la mission de Pékin. En 1832, il visita de nouveau les régions altaïques. Au retour, il fut nommé professeur de botanique à Rasan et, en 1836, il succéda à son ancien professeur Ledebours, comme professeur et directeur du jardin botanique à Dorpat. En 1857, il se joignit à une expédition scientifique pour la recherche du Koragh, visita le Caucase, la mer Caspienne, l'Asie centrale, et revint en 1859. Il a été admis à la retraite en 1867.

Parmi ses principaux écrits, on cite : *Enume-*

*ratio plantarum quas in China boreali collegit* (Saint-Petersbourg, 1831); *Plantarum mongholicochinensium decas I* (Casan, 1835); *Catalogue des plantes recueillies en 1832 dans la partie orientale de l'Altai* (Verzeichniss der im Jahr 1832 im östlichen Altaigebirge gesammelten Pflanzen; Saint-Petersbourg, 1836); *Tentamen generis Tamaricum species accuratius definiendi*; Dorpat, 1852); *Flore des steppes de l'Asie centrale* (Beitrag zur Kenntniss der Flora Russlands u. der Steppen central Asiens; Saint-Petersbourg et Leipzig, 1851), extrait du tome VII des *Mémoires des savants étrangers* de l'Académie de Saint-Petersbourg; *le Genre Cousinia* (die Arten der Gattung C.; Saint-Petersbourg, 1865); *Generis Astragali species gerontogæe* (Ibid., I-II, 1868-1869); *Labiatae persicæ* (Ibid., 1873); *Species generis oxytropis* (Ibid., 1874).

**BUNGNER** (Louis-Félix), écrivain protestant français, né à Marseille le 29 septembre 1814, d'une famille d'origine allemande, fit de brillantes études au collège de cette ville, puis alla étudier la théologie à Genève où il se fixa ensuite. Son premier ouvrage, *Un Sermon sous Louis XIV*, roman historique et didactique sur l'art de la chaire, eut cinq éditions françaises et des traductions dans presque toutes les langues d'Europe. Il publia ensuite : *l'Histoire du Concile de Trente* (2 vol.), puis *Trois sermons sous Louis XIV* (3 vol.), tableau de la société religieuse et politique au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle; *Voltaire et son temps* (2 vol.); *Julien ou la Fin d'un siècle* (4 vol.); *Christ et le Siècle*, *Rome et la Bible*, *Rome et le cœur humain*, *Vie de Calvin*, *Vie de Lincoln*, et plus récemment *Saint Paul, sa vie, son œuvre et ses épîtres* (Paris, 1867, in-18); *Pape et concile au XIX<sup>e</sup> siècle* (1870); *Rome et le vrai* (1873), ainsi que plusieurs brochures sur les questions religieuses contemporaines. — M. Bungener est mort à Genève, en juin 1874.

**BUNSEN** (Robert-Guillaume EBERARD), chimiste allemand, né le 13 mars 1811, à Gœttingue, où son père était professeur de littérature occidentale, étudia à l'Université de cette ville les sciences physiques et naturelles, et compléta son instruction à Paris, à Berlin et à Vienne. Ayant pris ses grades, pour l'enseignement de la chimie, à Gœttingue, en 1833, il succéda, trois ans plus tard, à Wœhler, comme professeur à l'Institut polytechnique de Cassel. Appelé à l'Université de Marbourg, en 1838, il y devint professeur titulaire en 1841, puis directeur de l'Institut de chimie. En 1851, il passa à l'Université de Breslau, qu'il quitta, dès l'année suivante, pour aller occuper la chaire de chimie à celle de Heidelberg où a été célébré solennellement, en 1877, le 25<sup>e</sup> anniversaire de son installation. Il a été élu, en 1853, correspondant de l'Institut.

M. Bunsen s'est fait un nom, dans la chimie, par des recherches importantes et d'heureuses découvertes, consignées dans les recueils et journaux de son pays, notamment dans les *Annales de chimie* de M. Liebig. Il a construit une nouvelle pile de charbon d'un usage très répandu et qui porte son nom; il a découvert le contre-poison de l'arsenic. Depuis 1860, ses travaux sur le spectre solaire et l'analyse spectrale ont beaucoup ajouté à sa réputation. Nous citerons de lui : *Descriptio hygrometrorum* (Gœttingue, 1830); *l'Hydrate de fer, contre-poison de l'arsenic blanc et de l'acide arsénieux* (Eisenoxyhydrat, das Gegen-gift, etc.; Ibid., 2<sup>e</sup> édit., 1837); *Méthodes gazométriques*, traduit en français, sous les yeux de l'auteur, par M. Schneider (Paris, 1858, in-8); *Instruction pour l'analyse des cendres et des*

*eaux minérales* (Anleitung zur Analyse der Aschen und Mineralwasser; 1874).

**BUONCOMPAGNI** (prince Balthazar), savant italien, né à Rome, le 10 mai 1821, descend de la famille des princes de Piombino, qui compte, parmi ses membres, plusieurs cardinaux et le pape Grégoire XIII. L'abbé Dominique Santucci lui donna des leçons dans la maison paternelle et le poussa également vers les sciences et vers les lettres. Dès 1840, il inséna dans le *Journal des sciences, des lettres et des arts* une *Biographie de l'abbé Joseph Calandrelli*, et celle de l'abbé Andrea Conti. Vinrent ensuite ses *Notes à la traduction des épigrammes grecques de l'abbé Dominique Santucci* (Rome, 1841, in-8); *Recherches sur les intégrales définies*, dans le *Journal des mathématiques* de M. Crelle, à Berlin; *Alcuni cenni intorno alla Maddalena Buoncompagni, principessa di Piombino; intorno ad alcuni avanzamenti della fisica in Italia nei secoli XVI et XVII*, dans le *Giornale Arcadico* (Rome, 1846).

En 1847, M. Buoncompagni fut nommé membre de l'Académie pontificale de *Nuovi Lincei*, dont il devint bientôt bibliothécaire et trésorier. Il se signala dès lors par des travaux encore plus importants, et publia, en 1851, une série d'études remarquables sur *la Vie et les œuvres de Guido Bonatti, astrologue et astronome du XIII<sup>e</sup> siècle* (Rome, in-8); *la Vie et les œuvres de Gérard de Crémone, traducteur du XII<sup>e</sup> siècle et de Gérard de Sabbionetta, astronome du XIII<sup>e</sup> siècle* (Rome, in-4, avec des fac-simile de quelques manuscrits du Vatican); *la Vie et les œuvres de Léonard Pisano*, dans les *Actes de l'Académie pontificale de Nuovi Lincei*; sur les *Traductions faites par Platon de Tibur, traducteur du XII<sup>e</sup> siècle* (in-4), avec des fac-simile en manuscrit. M. Buoncompagni, qui a dépensé pour ses travaux d'érudition beaucoup de temps et une grande partie de sa fortune, a publié également une revue mensuelle, intitulée: *Bolletino di bibliografia e di storia della scienze matematiche e fisiche*. Il a été nommé, en novembre 1874, sénateur du royaume d'Italie.

**BUQUET** (Henri-Alfred-Léopold, baron), homme politique français, ancien député, né à Paris, le 15 juillet 1809, est fils d'un général du premier Empire. Maire de Nancy et membre du Conseil général pour le canton de cette ville, il entra au Corps législatif en 1852, pour la 2<sup>e</sup> circonscription de la Meurthe, comme candidat du gouvernement. Réélu, aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 19606 voix sur 29 080 votants. En 1869, sa candidature, toujours soutenue par l'administration, rencontra, surtout à Nancy même, de nombreuses et fortes oppositions. Il eut, au premier tour de scrutin, seulement 12 229 voix sur 31 997 votants, et au second tour, 15 457 voix, contre 15 088, obtenues par le candidat démocrate, M. VOIX. Il donna alors sa démission de maire. Après le 4 septembre 1870, il est rentré dans la vie privée. M. le baron Buquet a été promu commandeur de la Légion d'honneur.

**BURBURE-WEZEMBERG** (Léon-Philippe-Marie, chevalier ds), compositeur et littérateur belge, né à Termonde en 1812, fut, après de brillantes études, reçu docteur en droit à l'Université de Gand (1832). Paléographe distingué, il fut chargé, en 1842, de classer les archives du chapitre et de l'église Notre-Dame de Termonde, et, en 1846, celles de la cathédrale d'Anvers. En 1830, un essai musical de lui ayant été applaudi à Gand, il écrivit un grand nombre de compositions diverses, puis devint directeur de plusieurs

sociétés chorales. De 1855 à 1861, il fut administrateur de l'Académie royale d'Anvers. En 1862, il fut élu membre de l'Académie royale de Belgique, dans la section de musique, en remplacement de M. Snell. Président de l'Académie d'archéologie belge, en 1868, il organisa, à Anvers, de concert avec M. de Caumont, le premier congrès international d'archéologie.

M. de Burbure a publié un remarquable *Catalogue du musée d'Anvers* (1857). Il a donné des articles littéraires au *Messager des sciences historiques*, à la *Belgique musicale*, à la *Biographie nationale belge*, etc., et pris la direction en 1852, de la publication archéologique des *Inscriptions de la province d'Anvers* (in-4). Comme musicien, il a écrit de nombreuses compositions, une symphonie triomphale, des psaumes, hymnes, etc.

**BURCKHARDT** (Henri), administrateur et écrivain forestier allemand, né à Adelebsen, près de Göttingue, le 26 février 1811, administra de grandes propriétés particulières, avant d'entrer dans le service public. Après avoir été, de 1844 à 1849, professeur à l'ancienne école forestière de Munden, il devint conseiller forestier du royaume de Hanovre, puis, en 1858, directeur et secrétaire général de l'administration forestière au ministère des finances. Il siégea, en cette qualité, à la Chambre des députés et fut membre du conseil d'Etat. Après l'annexion du Hanovre à la Prusse, en 1866, il garda ses fonctions.

M. H. Burckhardt est l'un des premiers représentants de la science forestière en Allemagne, tant par son influence que par ses écrits. Nous citerons parmi ces derniers : *Tables forestières* (Forstliche Hülfs tafeln; 1852-1858, 3 parties); *Semis et plantations* (Saen und Pflanzen nach forstlicher Praxis; Hanovre, 1855; 4<sup>e</sup> édit. 1870), considéré comme le meilleur des manuels forestiers allemands; une série de mémoires sous ce titre : *Hors du bois* (Aus dem Walde; ibid., 1865-1874, livr. 1-5).

**BURCKHARDT** (Jacques), historien suisse, né à Bâle le 25 mai 1818, étudia la théologie dans sa ville natale, sous la direction de Wette et de Hagenbach, puis alla compléter ses études littéraires allemandes à Berlin. Revenu en Suisse, il fut nommé à l'Université de Bâle professeur d'histoire générale et de l'histoire de l'art. Il avait déjà beaucoup écrit sur ces sujets. On cite de lui : *les Œuvres d'art en Belgique* (die Kunstwerke der belg. Staedte; Dusseldorf, 1842); *Constantin et son temps* (die Zeit Konst. des Gr.; Leipzig, 1853); *la Renaissance en Italie* (die Cultur der Ren. in Italien; Bâle, 1860); *Histoire de la Renaissance en Italie* (Geschichte der Ren. in It.; Stuttgart, 1867); *le Cicerone italien* (Cicerone, eine Anleitung zum Genuss der Kunstwerke Italiens; 3<sup>e</sup> édit. par A. de Zahn, Leipzig, 1874), etc.

**BURDACH** (Ernest), physiologiste allemand, fils du célèbre savant de ce nom, est né à Leipzig, en 1801. Prasecteur et professeur d'anatomie à l'Université de Königsberg, où il a fait ses premières études, il a publié des *Recherches sur l'anatomie microscopique des nerfs* (Beitrag zur mikroskopischen Anatomie der Nerven, Königsberg, 1837), et une seconde édition complètement revue et corrigée de l'ouvrage de son père sur *l'Homme*, sous le titre d'*Anthropologie pour les gens du monde* (Stuttgart, 1847). — Il est mort à Königsberg le 10 octobre 1876.

**BURDETT-COUTTS** (miss Angela-Georgina, baronne), dite plus ordinairement miss Coutts, philanthrope anglaise, née le 25 avril 1814, est fille

du baronnet sir Francis Burdett et petite-fille du riche banquier Thomas Coutts, dont la veuve devint duchesse de Saint-Alban. Héritière de l'immense fortune de son grand-père maternel, à la condition d'en garder le nom, miss Angela Coutts fut demandée en mariage par de nombreux et illustres prétendants, entre autres par le prince Louis Bonaparte. Elle resta célibataire et se consacra tout entière à la fondation et à l'entretien de grandes œuvres de bienfaisance ou de propagande religieuse. Elle a élevé à ses frais de belles églises, à Westminster, à Carlisle, etc., fondé des évêchés en Australie, dans la Colombie anglaise et au Cap; elle a construit des écoles et des cités ouvrières, donné à la municipalité de Londres le beau marché dit *Columbia*, plusieurs fontaines monumentales, etc. Dans certains moments de crise et de détresse publique, elle a favorisé l'émigration. Elle a aussi encouragé plusieurs entreprises littéraires et artistiques. Ses bienfaits de toute nature lui ont valu, à Londres et dans toute l'Angleterre, une grande popularité. En 1871, le gouvernement de la reine lui a conféré le titre de baronne; la cité de Londres, en 1872, et celle d'Édimbourg, en 1874, l'ont honorée du droit de bourgeoisie. A la suite de la guerre turco-russe de 1877-1878, la baronne Burdett-Coutts reçut du sultan le grand cordon du Medjidié, pour la part qu'elle avait prise à l'organisation des secours aux blessés turcs : cette distinction était accordée pour la première fois à une femme (mars 1878).

**BURDY** (Henri-Hippolyte), graveur français, est né à Grenoble le 29 juillet 1833. Élève de l'École des Beaux-Arts, il suivit en outre les leçons de MM. Caillouette et Oudiné et remporta, en 1863, un second prix pour Rome. Depuis 1865, il a exposé aux Salons annuels un grand nombre de camées et d'intailles sur pierres fines ou de médaillons parmi lesquels nous citerons : *Portrait du docteur Guillaume* (1865); *Lévrier sur la tombe de son maître, Jules-César*, médaillon en bronze (1866); divers portraits de même matière (1870); *Portrait de M. Guelle*, camée sur cornaline orientale (1872); *une Charge de cuirassiers*, camée sur cornaline; *Marin du siège de Paris et la sainte Vierge*, statuettes en pierres fines (1874). Depuis quelques années, M. Burdy travaille à peu près exclusivement pour les principaux joailliers de Paris.

**BUREAU** (Aillyre), littérateur français, né en 1810, entra, en 1829, à l'École polytechnique, fut classé dans l'artillerie de terre et donna sa démission de sous-lieutenant pour s'occuper de travaux littéraires. Partisan des réformes sociales de Charles Fourier, il collabora activement à *la Phalange* et à *la Démocratie pacifique*, qui lui succéda. En juillet 1849, il se présenta sans succès aux élections législatives du Cher.

On a de lui plusieurs compositions musicales, des brochures politiques et des traductions de l'anglais, entre autres les *Chasseurs de chevelures*, le *Corps des Riflemen* (1854), le *Buffalo blanc* (1856), et *Trois jeunes naturalistes* (1866) de Wayne Reid.

**BURKNER** (Hugo), graveur et dessinateur allemand, né à Dessau, en 1818, manifesta de bonne heure une véritable passion pour la gravure sur bois. Envoyé à Dusseldorf, en 1837, pour étudier la peinture dans l'atelier de John, il se livra à sa vocation première et grava les illustrations de plusieurs grands ouvrages, entre autres les *Nibelungen*, d'après les dessins de Bendemann et de Hubner. Après avoir pris les leçons d'Unzelmann à Berlin, il fut nommé, en 1846, professeur de

gravure sur bois à l'Académie de Dresde. Son nom fut attaché, depuis cette époque, à une foule de publications illustrées : les *Poésies* de Hebel, les *Chansons du peuple et des étudiants*, les *Annuaires de la veillée*, la *Bible* (Leipzig, 3<sup>e</sup> édit., 1875), une galerie de 200 personnages allemands, 17 portraits de souverains de Prusse, grandeur naturelle, des copies des anciens maîtres allemands; sans compter des aquarelles, des eaux-fortes et des dessins originaux, insérés, en grande partie, dans des recueils destinés à la jeunesse allemande.

**BURMEISTER** (Hermann), naturaliste allemand, né le 15 janvier 1807, à Stralsund, où son père était employé supérieur des douanes, fit ses premières études dans sa ville natale, et suivit pendant quatre ans les cours de médecine aux Universités de Greifswald et de Halle. Dans cette dernière ville, il se lia avec le professeur Nitzsch qui fortifia son goût pour la zoologie et particulièrement pour l'entomologie. Docteur en 1829, il débuta par la publication d'un *Traité d'histoire naturelle* (Lehrbuch der Naturgeschichte; Halle, 1830), se rendit ensuite à Hambourg, où il termina la classification de la grande collection d'insectes de M. Sommer, et passa à Berlin où il prit ses grades et professa jusqu'en 1837. En 1842, il remplaça Nitzsch à l'Université de Halle dans la chaire de zoologie.

Lors des événements de 1848, M. Burmeister, connu par son libéralisme, fut envoyé d'abord par la ville de Halle comme député à l'Assemblée nationale, et plus tard par la ville de Liegnitz à la première Chambre prussienne. Il prit place dans le parti Dührn, du côté gauche, et y resta jusqu'à la fin de la session. Sa santé l'obligea alors à demander un congé dont il profita pour faire un voyage de deux ans au Brésil. A la suite de ce voyage il publia : *les Animaux du Brésil* (Uebersicht der Thiere Brasiliens; Berlin, 2 vol., 1854-1856). A son retour en Europe, il reprit ses fonctions à l'Université de Halle. En 1861, il abandonna sa chaire et repartit pour Buenos-Ayres, où il devint directeur du musée d'histoire naturelle fondé par lui et, en 1870, curateur de la nouvelle Université de Cordoue.

M. Burmeister a écrit pour l'enseignement, outre le livre déjà cité : *Esquisse d'histoire naturelle* (Grundriss der Naturgeschichte; Berlin, 1832, 7<sup>e</sup> édit., 1851); *Manuel d'histoire naturelle* (Handbuch der Naturgeschichte; Ibid.; 1837) et un *Atlas de zoologie*; Ibid., 1835-1838, 7 cahiers; *Histoire de la création* (Geschichte der Schöpfung; Leipzig, 1843; 4<sup>e</sup> édit., 1851); *Tableaux géologiques pour l'histoire de la terre et de ses habitants* (Geologische Bilder zur Geschichte der Erde und ihrer Bewohner; Ibid., 1851).

Parmi ses autres écrits, il faudrait citer un grand nombre de *Mémoires* insérés dans les journaux scientifiques de l'Allemagne et plusieurs monographies qui ont été publiées à part, telles que : *histoire naturelle de l'espèce Calandra* (zur Naturgeschichte der Gattung Calandra; Ibid., 1837); *l'Organisation des tribolites* (Ibid., 1843); *Nouvelles recherches sur l'espèce tarsius* (Beitraege zur neuern Kenntniss der Gattung Tarsius; Ibid., 1847); *Athloporus Klugii* (Halle, 1847); *les Labyrinthodontes* (Berlin, 1849-1850, 3 vol.). On cite encore, dans un ordre spécial d'études : *Manuel d'entomologie* (Handbuch der Entomologie; Berlin, 1832-1844, 4 vol.), et *Genera insectorum* (Berlin, 1833-1846, cahiers I-IX).

**BURNOEF** (Émile-Louis), littérateur français, né à Valognes (Manche), le 25 août 1821, est cousin germain de l'orientaliste Eugène Burnouf.

Élève du lycée Saint-Louis, reçu à l'École normale en 1841, docteur ès lettres en 1850, ancien élève de l'École d'Athènes, il fut nommé professeur de littérature ancienne à la faculté de Nancy, puis directeur de l'École française d'Athènes. Il dirigea, en cette qualité, des fouilles intéressantes, et adressa à l'Institut les comptes rendus annuels des travaux de l'École. Au mois d'août 1875, arrivé au terme de sa délégation, il fut remplacé dans ce poste, malgré le vœu de l'opinion publique, et nommé, le 19 août, professeur et doyen de la faculté des lettres de Bordeaux. Il n'accepta pas cette nomination, qui ne fut pour lui que l'occasion d'une protestation contre les doctrines illibérales qui s'étaient produites à la rentrée solennelle de la faculté. Par une sorte de tardive réparation, il reçut, le 23 mars 1878, le titre de directeur honoraire de l'École d'Athènes.

Il a publié : *Des Principes de l'art d'après la méthode et les doctrines de Platon et De Neptuno ejusque cultu, præsertim in Peloponneso* (1850), thèses; une traduction d'*Extraits du Novum organum* de Bacon (1854); *Essai sur le Véda ou Introduction à la connaissance de l'Inde* (1863, in-8), et avec M. Leupol, *Méthode pour étudier la langue sanscrite sur le plan des Méthodes de J.-L. Burnouf* (1859), ainsi qu'un *Dictionnaire classique sanscrit-français* (1863-1865, in-8); *Histoire de la littérature grecque* (1869, 2 vol. in-8); *la Légende athénienne* (1872, in-8); *la Science des religions* (2<sup>e</sup> édit., 1872, in-18); *l'Indigo japonais* (1874, in-8); *la Mythologie des Japonais* (1878, in-8); des articles remarquables dans la *Revue des Deux Mondes*, etc.

**BURNSIDE** (Ambrose-Everett), général américain fédéral, né à Liberty (Indiana), le 23 mai 1824, entra à dix-huit ans à l'École de West-Point, servit successivement comme lieutenant dans le 2<sup>e</sup> et le 3<sup>e</sup> régiment d'artillerie, prit part à la guerre du Mexique, et fut, à la conclusion de la paix, envoyé au fort Adams, dans la rade de Newport. En 1849, il servit avec distinction sur les frontières du Nouveau-Mexique, comme 1<sup>er</sup> lieutenant dans la batterie du capitaine Braxton Bragg, depuis général confédéré; puis il fut nommé quartier-maître dans la Commission chargée de fixer les limites entre les États-Unis et le Mexique. En 1852, il quitta le service pour se livrer à la fabrication de fusils de son invention qui se chargeaient par la culasse. Il s'établit à Bristol; mais son entreprise ayant échoué, il se rendit à Chicago, où il entra comme caissier dans le bureau de la compagnie du chemin de fer central de l'Illinois. Il y connut le général Mac-Clellan, qui était alors surintendant général de la société. Après être resté deux ans caissier, il était trésorier de la société et s'était fixé à New-York, lorsque la guerre civile éclata.

Le gouverneur Sprague ayant offert, par le télégraphe, à M. Burnside le commandement du 1<sup>er</sup> régiment de Rhode-Island, fort de 1000 hommes, qui venait d'être levé, il accepta immédiatement, alla à Providence, le jour même, pour se faire reconnaître de ses soldats, et les conduisit à Washington, où ce régiment fut un des premiers prêts à entrer en campagne. Quelque temps après, il livrait le combat de Stone-Bridge, et à la suite de cette affaire, le gouvernement fédéral le nomma brigadier général de volontaires, le 6 août 1861. Lorsque le général Mac-Clellan eut reçu le commandement supérieur de toutes les forces fédérales, il appela M. Burnside à diriger, en plein hiver, l'expédition envoyée dans la baie de Pamlico. Le 7 février 1862, M. Burnside attaqua l'île Roanoke, et il la prit le lendemain. Le 18 février, il adressa aux Caroliniens du Nord une proclama-

tion pour les inviter à rentrer dans l'Union. Le 25 avril, il s'empara du fort Macon. Le 16 mars, il avait reçu le grade de major général.

Au mois d'août, il opérait pour rallier Pope et Mac-Clellan qui, comme lui, avaient Richmond pour objectif, lorsque les défaites de ces généraux et leur retraite, signalée par tant de sanglants combats, vinrent arrêter sa marche. Il s'agissait de défendre Washington, car le Potomac était franchi, et les forces de Lee et de Stonewall Jackson envahissaient le Maryland. M. Burnside fut appelé alors à remplacer le général Pope à la tête de l'armée de Virginie; aussitôt, de concert avec Mac-Clellan, il organisa, avec l'élite des régiments vaincus, une nouvelle armée, et deux semaines à peine s'étaient écoulées quand les deux généraux fédéraux arrêtaient l'ennemi à Hagerstown, dans une bataille de deux jours, où la victoire leur resta (14 et 15 septembre 1862). Les confédérés, ayant voulu résister encore les jours suivants, furent enfin rejetés au delà du Potomac, après les batailles de Sharpsburg et d'Antiétam (16 et 17 septembre). A Sharpsburg, M. Burnside, chargé du commandement de l'aile gauche, livra, depuis le matin jusqu'au soir, un combat acharné; il ne put avancer, mais il maintint toutes ses positions pendant que l'ennemi était battu par Mac-Clellan et Hooker. Il occupait avec son corps d'armée l'importante position d'Harpers-Ferry, lorsqu'il fut appelé à remplacer Mac-Clellan à la tête de l'armée du Potomac (7 novembre). Avec ces forces divisées en trois corps sous les ordres des généraux Franklin, Sumner et Hooker, il passa le Rappahannock, livra une sanglante bataille sous les murs de Fredericksburg, et fut forcé de battre en retraite (15 décembre). Quelques semaines après il donna sa démission, et se retira à Rhode-Island. Mais il ne tarda pas à rentrer dans le service actif, et, après la bataille de Chickamauga, solidement retranché dans Knoxville (novembre 1863), il parvint, par une résistance opiniâtre, à arrêter Longstreet et à paralyser les résultats de la victoire des confédérés. M. Burnside abandonna le service militaire en 1865 et fut élu, l'année suivante, gouverneur de Rhode-Island. En 1870, il se trouvait à Paris au moment du siège, et il servit à plusieurs reprises d'utile intermédiaire entre les belligérants. En 1875, il a été élu, pour la période quinquennale suivante, sénateur des États-Unis.

**BURRITT** (Élihu), philanthrope américain, surnommé *l'Apôtre de la paix*, est né le 8 décembre 1810, à Berlin, dans le Massachusetts. A la mort de son père, il fut mis en apprentissage chez un forgeron, et exerça cette profession durant la plus grande partie de sa vie. Consacrant tous ses moments de loisir à d'opiniâtres études, il se familiarisa avec les auteurs classiques anglais, et étudia les mathématiques et la linguistique avec un attrait particulier. Afin de pouvoir lire la Bible dans le texte original, il apprit l'hébreu et les autres langues sémitiques : le syriaque, le chaldéen, l'arabe, le samaritain, etc. Il aborda aussi le grec et le latin, et passa à l'étude des idiomes qui s'y rattachent. Le slave lui donna la clef des divers dialectes en usage en Russie. Il voulut en outre se rendre compte, comme le cardinal Mai, des principaux patois d'une partie de l'Europe. En dernier lieu, il tourna son attention vers la littérature indienne et chinoise.

La réputation d'« savant forgeron » s'étendit dans toute l'Union, et les journaux le proposèrent pour modèle à la classe ouvrière. Il se mit à voyager, prêchant de ville en ville la concorde et la fraternité. Dès l'âge de vingt ans, il avait formé ce qu'il appelait un « cercle de famille, »

au milieu duquel il exposait ses idées, en prenant constamment, à l'exemple de Channing, la Bible pour texte et pour base. En 1846, M. Burritt se rendit en Angleterre, en étudia les institutions avec soin et y publia un petit livre : *Étincelles de l'enclume* (Sparks from the anvil; Londres, 1848), qui fut très favorablement accueilli. Dans les divers congrès tenus par la Société des Amis de la paix, à Bruxelles, à Londres, à Paris, à Francfort, il développa à la tribune la doctrine de l'incompatibilité de la guerre avec l'essence du christianisme, et de la réalisation par la paix de la fraternité universelle. Une de ses publications, *Feuilles d'olivier* (Olives leaver, 1853), a été traduite en plusieurs langues et imprimée à des millions d'exemplaires.

De retour en Amérique il publia le résultat de ses observations sous ce titre : *Réflexions sur les choses du pays et de l'étranger* (Thoughts on Things at home and abroad; New-York, 1854). Il retourna bientôt en Angleterre, s'occupa de l'émigration pour les États-Unis, remplit les fonctions de consul à Birmingham, et continua, par des conférences et des articles de journaux, de provoquer un mouvement en faveur de l'amélioration des conditions de la classe ouvrière. Il a publié depuis : *Jacob et Joseph ou leur vie comme exemple à la jeunesse* (Jacob and Joseph, and, etc., 1870); *Dix minutes d'entretien sur divers sujets* ('Ten minutes' tales, etc., 1874); un volume de *Fragments* (Chips from many Blocks, 1878), etc. — M. Burritt est mort à New-York le 7 mars 1879.

**BURSIAN** (Conrad), philologue allemand, né à Mutzschen (Saxe), le 11 novembre 1830, fit ses études philologiques à l'Université de Leipzig où il prit ses degrés en 1851. Après avoir passé un an à Berlin, il visita la Belgique, la France, l'Italie, la Grèce, fit un séjour de plus de deux ans dans ce dernier pays, et revint, en 1855, à Leipzig où il se fit recevoir privat-docent, l'année suivante, avec une thèse sur *l'île d'Eubée*. Deux ans plus tard, il y fut nommé professeur extraordinaire. Appelé, en 1861, à Tubingue, comme professeur de philologie et d'archéologie classiques et directeur de la collection du séminaire philologique, il passa, en 1864, avec les mêmes fonctions à l'Université d'Iéna, qu'il a quittée, en 1874, pour celle de Munich. Il est membre de l'Académie des sciences de cette ville.

On doit à M. Bursian, entre autres travaux : une importante *Géographie de la Grèce* (Geogr. von Griechenland; Leipzig, 1862-1872. 2 vol.); des éditions de *J.-F. Maternus* (Ibid., 1856), de *Sénèque le Rhéteur* (Ibid. 1857), et surtout de savants mémoires dans les *Mittheilungen* de la Société des antiquaires de Zurich, dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber, où il a fourni l'article *Art grec* (t. LXXXII, 1864), etc.

**BURTON** (John-Hill), juriconsulte et littérateur écossais, né le 29 août 1809, étudia le droit à Edimbourg et fut admis, en 1831, au barreau de cette ville. Il fut nommé, en 1854, secrétaire de l'administration des prisons d'Écosse. En récompense de ses travaux il reçut en 1868, de la reine, le titre d'historiographe royal pour l'Écosse, vacant depuis longtemps.

Il a écrit de nombreux ouvrages favorablement accueillis. Quelques-uns ont trait à la jurisprudence de son pays, tels que : *Manuel du droit écossais*, *Traité de la faillite*, etc. Mais ceux qui lui ont donné le plus de notoriété littéraire sont : *Vie et correspondance de David Hume* (Edimbourg, 1846, 2 vol. in-8); *Vies de lord Lovat* et de *Duncan Forbes* (Londres, 1847, in-8); une

*Histoire d'Écosse* (Ibid., 1853, 2 vol. in-8), qui s'étend depuis la révolution de 1688 jusqu'à la défaite de la dernière rébellion jacobite; une autre *Histoire d'Écosse depuis l'invasion d'Agri-cola jusqu'à la révolution de 1688* (Edimbourg, 2<sup>e</sup> édit., 8 vol. 1873). Il est aussi l'auteur d'un petit traité d'*Économie sociale et politique* (Ibid., 1849), et d'un *Compte rendu des affaires criminelles d'Écosse* (Londres, 1852, 2 vol. in-8).

**BURTON** (Richard-Francis), voyageur anglais, né dans le comté de Norfolk, en 1821, étudia en Angleterre et en France, entra au service de la Compagnie des Indes, et obtint un brevet de lieutenant dans un régiment indigène. Attaché à la présidence de Bombay, il visita d'abord les Nilgherries ou montagnes Bleues, puis fut employé dans le Sindh où il fit une résidence de cinq années. Curieux, intrépide, doué d'une facilité remarquable pour apprendre les langues et se plier aux mœurs de chaque pays, il profita de son séjour dans cette province pour en étudier la géographie et les populations, et consigna ses observations dans trois ouvrages : *le Sindh ou la Vallée maudite* (Sindh or the unhappy Valley, 1850, 2 vol. in-8); *la Fauconnerie sur les bords de l'Indus* (Falconry in the valley of the Indus, 1850, in-8), et *le Sindh et les races de la vallée de l'Indus* (Sindh and the races that inhabit the valley of the Indus, 1851, in-8), livre aussi intéressant que complet, qu'il accompagna d'une description des Nilgherries : *Goa et les montagnes Bleues* (Goa and the blue Mountains, in-8).

En contact journalier avec une foule de populations asiatiques, il en apprit les langues : l'hindoustani, le persan, l'afghan, le moultan dont il a donné une *Grammaire* (a Grammar of the multani language), et s'attacha surtout à connaître l'arabe, qu'il ne tarda pas à parler comme un naturel. Il forma alors le projet de visiter Médine et la Mecque, où aucun Européen n'avait pénétré depuis Burckhardt. Il se rendit, à la fin de 1851, en Angleterre, pour prendre, avant de tenter ce voyage périlleux, les instructions de la Société de géographie de Londres, et s'embarqua à Southampton, en avril 1853. Arrivé à Suez, il pénétra dans le Hedjaz par Yemboù, sous le déguisement d'un pèlerin afghan. Il réussit à visiter les deux villes saintes, et il opéra son retour par Djedda. La relation de ce *Pèlerinage à Médine et à la Mecque* (Personal narrative of a pilgrimage to el Medineh and Meccah; Londres, 1855, 3 vol. in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1857), obtint en Angleterre le plus grand succès.

Revenu au Caire, M. Burton reçut la mission de visiter le pays des Somaalis sur la côte de l'Afrique orientale, et partit avec les lieutenants Stroyan, Speke et Hern; mais il ne put dépasser Harar, qu'aucun Européen n'avait encore visité jusque-là. Dans cette expédition, il fut grièvement blessé et M. Stroyan tué. Le livre dans lequel il en est rendu compte, intitulé : *Première excursion dans l'Afrique orientale* (First footsteps in east Africa or an exploration of Harar; Londres, 1856, in-8), contient une grammaire de la langue d'Harar. L'intrépide voyageur se rembarqua à Barbera, le 6 avril 1854; il avait formé le projet d'aller à la découverte des sources du Nil, et il partit, à la fin de 1856, avec le lieutenant Speke, pour la côte de Mozambique, chargé par la Société de vérifier l'existence d'une mer intérieure annoncée par les Arabes et les missionnaires de la côte de Zanzibar. Il découvrit en effet le vaste lac Tanganyika. Il a donné la relation de cette découverte dans son *Voyage aux grands lacs de l'Afrique orientale*, traduit en français par Mme H. Loreau (1862, gr. in-8, avec

cartes). En même temps, le capitaine Speke avait pénétré jusqu'au lac Nyanza et l'avait signalé comme la source du Nil.

A peine de retour en Europe, M. Burton, élevé au grade de capitaine, s'embarqua pour les États-Unis qu'il traversa d'un océan à l'autre; il publia les résultats de cette excursion sous le titre de : *Voyage à la cité des Saints*. Le pays des Mormons et leur société naissante paraissent, en effet, avoir été l'objet principal de ses études, et il prit parti pour ces nouveaux sectaires, avec une grande vivacité; *Le Tour du monde* en a publié des extraits (1862). Depuis, le major Burton, vice-président de la Société anthropologique de Londres, fut nommé consul d'Angleterre dans la baie de Biafra, et prit pour résidence l'île de Fernando-Po, d'où il a encore entrepris de nouvelles explorations, comme l'indiquent les deux volumes publiés en 1863, sous ce titre : *Abokuta and the Camaroun Mountains, an exploration* (in-8) et, en 1864 : *A Mission to Gelele King of Dahome* (Londres. 2 vol. in-8). A la fin de 1864, il passa, en qualité de consul, au Brésil et publia, pendant son séjour dans ce pays; *Explorations des montagnes du Brésil* (1868, 2 vol.) et *Lettres du champ de bataille du Paraguay* (1870). Consul à Damas de 1868 à 1872, il explora ce pays et en publia la description : *Unexplored Syria* (1872, 2 vol.), pendant que sa femme donnait un ouvrage sur l'état social des mêmes contrées : *Vie en Syrie, Palestine et Terre Sainte* (Londres, 1875, 2 vol.). En 1872, M. Burton fut envoyé à Trieste.

BURTY (Philippe), collectionneur et critique d'art français, né à Paris le 11 février 1830, d'une famille de commerçants, fit ses études aux collèges de Fontainebleau et de Melun, entra dans l'atelier de M. Chabal-Dussurgey, peintre de fleurs et d'ornements attaché aux Gobelins, y travailla pendant plusieurs années, et commença alors à étudier et à collectionner des estampes. Il débuta, comme critique, dans l'*Art au XIX<sup>e</sup> siècle*, revue dirigée par M. Th. Labourier, écrivit un Salon pour un journal de modes; puis, en 1859, entra à la *Gazette des Beaux-Arts*, et inaugura, dans cette feuille, les comptes rendus de ventes d'objets d'art. Après avoir été attaché à la *Presse*, pour y rédiger le courrier artistique, il suivit, en 1866, M. de Girardin à la *Liberté* avec les mêmes attributions, et prit part en 1869 à la rédaction du *Rappel*. Lors de la fondation de la *République française* (5 novembre 1871), il y fut chargé des comptes rendus de livres d'art et d'expositions, sans négliger une correspondance hebdomadaire adressée à un journal anglais, *The Academy*. Désigné par Eugène Delacroix, dans son testament, pour classer les dessins de ce maître, il remplit avec succès sa mission délicate, et le catalogue qu'il en a dressé (1864, in-8), est recherché, ainsi que ceux des ventes Parguez, de la Combe, Laperlier, Troyon, etc., qu'on lui doit également. Il a réuni une remarquable collection de lithographies et eaux-fortes des maîtres contemporains et une série d'objets japonais qui ont figuré à l'Exposition universelle de 1878. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1879.

M. Bury a publié, outre les *Eaux-fortes de F. Seymour Haden* (1866, in-fol.), recueil d'un prix élevé qui eut un grand succès en Angleterre : *Les Chefs-d'œuvre des arts industriels* (1866, gr. in-8 avec 200 bois); *Notice des Etudes peintes par Th. Rousseau exposées au cercle des arts* (1867, petit in-8); *les Émaux cloisonnés anciens et modernes* (1869, petit in-8 avec planches); *Paul Huet, notice biographique et critique, suivie du catalogue de ses œuvres* (1869, in-8, avec eau-

forte inédite du maître); *Matras et petits-matras* (1877, in-18), recueil d'articles revus et augmentés; une intéressante édition des *Lettres d'Eugène Delacroix* (1870, in-8, portrait et fac-simile des *Notices et Préfaces* pour d'importantes publications artistiques), etc. Citons aussi, dans des genres très différents : *Pas de lendemain*, nouvelle (1869, petit in-4, avec pl.), et les *Derniers télégrammes de l'Empire* (1870, br. in-8), publication anonyme de dépêches trouvées aux Tuileries.

BURY (BLAZE DE), voy. BLAZE (Henri).

BUS (François-Louis-Joseph DU), homme politique belge, est né à Tournai (Hainaut) en 1791. Après la révolution de 1830, il fut élu au Congrès national et fit partie de la Commission de constitution. Il vota l'exclusion de la maison de Nassau et se rallia à la candidature de Léopold. Envoyé à la Chambre des représentants par le district de Tournai, il fut appelé, pendant plusieurs sessions, à la vice-présidence de l'Assemblée, fut rapporteur d'un grand nombre de projets de loi, et prit place parmi les chefs les plus éminents du parti catholique. Il protesta contre les traités de 1831 et de 1839, et contre toutes les atteintes portées par la diplomatie européenne à l'intégrité du territoire belge. Il combattit l'institution de l'ordre royal de Léopold, et proposa un amendement tendant à exclure de l'ordre civil « les membres des Chambres, des conseils provinciaux et de l'ordre judiciaire, aussi longtemps qu'ils seront en fonctions. »

Adversaire déclaré de l'enseignement de l'État, M. du Bus formula en projet de loi, dans la séance du 10 février 1841, et de concert avec son collègue M. Brabant, la demande des évêques belges, ayant pour but d'obtenir la personification civile de l'Université catholique de Louvain. Le projet Bus-Brabant, vivement soutenu par les partisans du clergé, rencontra dans le pays une opposition très énergique. Les évêques se décidèrent à demander, par une lettre collective, que leur pétition fût regardée comme non avenue, et M. du Bus déclara qu'il retirait sa proposition. Dans la discussion relative à l'organisation de l'enseignement primaire (août 1842), il plaida de même la cause du clergé. Au renouvellement partiel de 1843, il ne fut pas réélu à Tournai, mais il rentra à la Chambre, le 23 avril 1844, comme représentant de Turnhout. Depuis lors, il prit une part beaucoup moins active aux débats législatifs. La victoire du parti libéral (8 juin 1847) l'éloigna définitivement de l'Assemblée. Réélu à Turnhout, il renonça à son mandat. Il était président du tribunal de première instance de Tournai depuis le 4 octobre 1832. En 1845, il a été nommé par M. Nothomb commandeur de l'ordre de Léopold. — M. du Bus est mort, à Tournai, le 7 janvier 1873.

BUS (Albéric DU), frère du précédent, né à Tournai, le 10 mai 1810, a été commissaire de district à Mons, puis à Turnhout. Attaché comme lui au parti catholique, il fut envoyé aussi à la Chambre des représentants par le district de Turnhout. La loi sur les incompatibilités lui enleva, en 1848, le mandat législatif, qu'il reprit en juin 1854 comme représentant de Bruxelles. — Il est mort le 2 juillet 1874.

BUS DE GHISIGNIES (Bernard-Amé-Léonard, vicomte DU), administrateur belge, né à Tournai en 1808, fut envoyé à la Chambre des représentants par le district de Soignies (Hainaut), depuis 1835 jusqu'à 1847. Membre du parti catholique, il prit peu de part aux discussions de l'Assemblée, et eut un rôle politique très secondaire. Mais, comme

questeur, il s'occupa de l'organisation de la bibliothèque des représentants. Il se fit connaître surtout comme directeur du Musée d'histoire naturelle de Bruxelles. Ces fonctions, qu'il remplit avec beaucoup de zèle, et quelques travaux sur des questions zoologiques, le firent nommer membre de la Société entomologique de France et de l'Académie royale de Belgique. — Il est mort le 6 juillet 1874.

**BUSCHMANN** (Jean-Charles-Édouard), philologue allemand, né à Magdebourg, le 14 février 1805, suivit à Berlin les leçons de Bœckh, Wolf, Hegel et Bopp, puis s'appliqua spécialement à l'étude des langues modernes de l'Europe et de l'Amérique. Ayant suivi, en 1827, une expédition de mineurs allemands au Mexique, il parcourut ce pays pendant une année. Revenu à Berlin, à la fin de 1828, il fut mis par Bopp en relations avec les frères de Humboldt, et resta jusqu'à leur mort associé à leurs travaux. En 1832, il entra à la bibliothèque royale, dont il fut nommé gardien en 1853, et dont il devint bibliothécaire en 1853. Professeur honoraire depuis 1840, il entra en 1851 à l'Académie des sciences.

A part quelques écrits d'intérêt secondaire sur les langues française, anglaise, etc., on cite comme ayant une haute importance les travaux de M. Buschmann sur les langues des familles polynésienne et malaise et sur celles du centre et du nord de l'Amérique. Ils font partie essentielle de l'ouvrage de Guill. de Humboldt : *la Langue Kawi dans l'île de Java* (die Kawisprache, etc.; Berlin, 1836-1839, 3 vol.), qu'il fut chargé d'éditer et dont le troisième volume est presque entièrement de lui. Viennent ensuite : *Aperçu de la langue des îles Marquises et de la langue taïtienne* (Berlin, 1843, en franç.); une série de mémoires sur les langues de l'Amérique, publiés par les soins de l'Académie de Berlin, tels que : *les Noms de lieux en aztèque* (die aztekische Ortsnamen, 1853), *les Traces de la langue aztèque dans le nord du Mexique et de l'Amérique* (die Spuren der azt. Sprache in nordl. Mexico, etc., 1859), *la Famille des langues athapasques* (der athapaskische Sprachstamm, 1856), et *la Langue apache et les langues athapasques* (das apache und der athapaskische Sprachstamm; 1860-1863, 3 parties); *Grammaire des langues de la Sonora* (Grammatik der sonor. Sprachen; Berlin, 1864-1869), etc. M. Buschmann a aussi édité, en 1862, le tome V du *Cosmos* et dressé la Table de tout l'ouvrage.

**BUSNACH** (William-Bertrand), auteur dramatique français, né à Paris, le 7 mars 1832, est originaire d'une famille de juifs arabes alliée à celle du compositeur F. Halévy. Après avoir occupé un emploi dans les douanes, M. W. Busnach se consacra au théâtre de genre et administra pendant deux ans l'Athénée où, sous sa direction, M. Ch. Lecocq remporta ses premiers succès. Il a fait représenter, sur cette scène et sur d'autres plus importantes, une quarantaine de pièces, le plus souvent en collaboration. Rappelons seulement : *Bu... qui s'avance*, revue de l'année 1865, avec Alex. Flan; *Malbrough s'en va-t'en guerre*, avec M. Siraudin (1867); *L'Ours et l'amateur de jardins*, opérette en un acte, musique de M. Marquet (1869); *Héloïse et Abélard*, musique de M. Litolf (1872); *la Liqueur d'or*, avec M. A. Liorat, musique de M. L. de Rillé, opérette interdite après la neuvième représentation (1873); *Mon mari est à Versailles*, vaudeville en un acte, avec M. O. Gastineau (1876); *Koiki*, opérette, avec M. Armand Liorat, musique de M. Lecocq (même année), etc.

**BUSONI** (Philippe), littérateur français, né le 15 mai 1806, d'une famille originaire d'Italie, fut, en 1830, un des signataires de la protestation des journalistes. Il fut ensuite chargé par M. Villemain de parcourir l'Italie pour recueillir sur la maison de Médicis les documents qui peuvent intéresser l'histoire de France. De 1845 à 1860, il rédigea la chronique parisienne dans *l'Illustration*. Il fonda lui-même ensuite un recueil hebdomadaire illustré, *le Temps* (1860, in-4).

On a de M. Busoni : *Racine* (Français, 1828), comédie en un acte et en vers, avec M. Brizeux; *d'Egmont, ou Paris et Saint-Cloud au 18 brumaire* (1831), étude historique; *Anselme* (1835, 2 vol.), roman; *les Alpes pittoresques* (1837, 2 vol. in-4); une édition des *Chefs-d'œuvre poétiques des dames françaises* (1841); *les Étrusques* (1843), poésies; un grand nombre de nouvelles et d'articles insérés dans la presse périodique.

**BUSQUET** (Alfred), littérateur français, né en 1820, commença ses études à Rouen et vint les terminer à Paris. Il fit ses débuts littéraires au *Corsaire*, puis commença dans *la Semaine*, sous le pseudonyme de *Vintimé*, une série de chroniques judiciaires qui furent remarquées. De 1840 à 1850, il fut rédacteur en chef de *la Silhouette*, et devint en même temps l'un des collaborateurs assidus du *Pays*, de *l'Artiste*, de *la Liberté*, de *la Revue française*, du *Pamphlet*. Il a épousé Mlle Pagnère, la fille du fondateur de la librairie de ce nom.

M. Alfred Busquet a publié *le Poème des heures* (1854, in-18), qui devait être la première partie d'une œuvre plus considérable; *la Nuit de Noël*, poème (1861, in-16); *Représailles* (1872, in-18).

**BUSS** (François-Joseph), publiciste allemand, né à Zelle le 23 mars 1803, étudia la philosophie, la médecine et le droit à Offenbourg et à Fribourg. En 1833, il fut nommé professeur de droit public. Après avoir soutenu des opinions très libérales, il devint un des adversaires les plus ardents du rationalisme et de la démocratie. En 1837, il entra à la seconde Chambre du grand-duché de Bade, mais il donna presque aussitôt sa démission. Il fut réélu en 1846, et cette fois encore il s'attira des attaques si vives qu'il renonça de nouveau au mandat législatif. Il fit cependant partie de l'Assemblée nationale de Francfort, où il fut l'orateur le plus fougueux du parti ultra-catholique. Lorsque la révolution éclata dans le pays de Bade, il donna tout son appui à la réaction, sans approuver toutefois l'occupation prussienne. Membre de la chambre badoise en octobre 1873, il y devint le chef du parti clérical et, en cette qualité, présenta une contre-adresse et interpella le gouvernement sur la reconnaissance de M. Reinklus, comme évêque vieux-catholique. En 1874, élu député au Parlement allemand, il siégea au centre.

Outre ses ouvrages de droit : *la Science politique et son histoire* (Geschichte und System der Staatswissenschaft, 1839, 3 vol. in-8), *de la Méthode du droit canonique* (die Methodologie des Kirchenrechts; Fribourg, 1842, in-8), etc., M. Buss a publié des écrits de circonstance : *Union des droits et des intérêts du catholicisme* (die Gemeinsamkeit der Rechte und der Interessen des Katholicismus; Schaffhouse, 1847-1850); *l'Unité allemande et la Prusse* (die Deutsche Einheit und die Preussensliebe; Stuttgart, 1849); *Haut et bas radicalisme* (der hohe und der niedere Radicalismus; Schaffhouse, 1850); *Réformation du clergé catholique en Allemagne* (Reformen im Dienst der katholischen Geistlichkeit Deutschlands; Ibid., 1853); *Histoire et origine de l'Église chez les Allemands* (Urkundliche Geschichte des national

und territorial Kirchentums; *Ibid.*, 1851); la Société de Jésus, son but, son histoire, son avenir (die Gesellschaft Jesu, ihr Zweck, etc.; Mayence, 1853-1854), etc., etc.

**BUSSIÈRE** (Alfred RENOARD, baron DE), homme politique français, ancien député, est né le 14 juin 1804. Banquier à Strasbourg, puis président du tribunal de commerce de cette ville, il devint directeur de la Monnaie de Paris, membre du Consistoire supérieur de la confession d'Augsbourg, et conseiller général pour le canton de Geispolsheim. Député sous la monarchie de Juillet, il vint, en 1852, représenter au Corps législatif la 1<sup>re</sup> circonscription du Bas-Rhin. Réélu, les années suivantes, comme candidat du gouvernement, il obtint, en 1863, 21 541 voix sur 28 274 votants, et en 1869, 17 689 voix sur 29 337. Ses fonctions à la Monnaie furent invoquées comme un motif d'incompatibilité. En janvier 1863, il fut nommé administrateur de la Société générale du Crédit mobilier. Dès le début de la guerre franco-prussienne. M. de Bussière, membre de la Société de secours aux blessés, fut, malgré ce titre, arrêté par les Allemands, fait prisonnier et enfermé dans la prison d'État de Rastadt (août 1870). Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 12 août 1858.

**BUSSON** (Charles), peintre français, né à Montoire (Loir-et-Cher), le 15 juillet 1822, élève de Rémond et de M. Français, s'est fait connaître par des paysages empruntés pour la plupart à son pays natal et dont plusieurs, le *Gué aux environs de Montoire* (1851), *la Chasse au marais dans le Berry* (1865), *le Retour du garde-chasse* (1867), ont été acquis par l'État et placés dans les musées de Tours, de Compiègne et du Luxembourg. M. Busson a reçu, en 1855, une médaille de troisième classe qui a été l'objet de trois rappels, en 1857, 1859 et 1863, la croix de la Légion d'honneur le 15 août 1866 et une médaille de troisième classe à l'Exposition universelle de 1867. \*

**BUSSON-BILLAULT** (Julien-Henri Busson, puis), avocat français, ancien député, né à Joigny (Yonne), le 24 juillet 1823, se fit recevoir avocat en 1845 et docteur en droit en août 1848. Signalé, dans sa jeunesse, pour ses opinions républicaines, il débuta avec succès aux opérations de Paris et à la conférence des avocats, dont il fut secrétaire en 1849; il prononça en 1850 l'*Éloge de Pothier*, qui fut remarqué. Devenu, en 1854, gendre de M. Billault, dont il fut plus tard autorisé à joindre le nom au sien, il entra, la même année, au Corps législatif comme député de la 2<sup>e</sup> circonscription de l'Ariège, qui le réélut depuis comme candidat du gouvernement. En 1863, il fut nommé à la presque unanimité, par 28 520 voix sur 28 583 votants. Aux élections de 1869, plus disputées partout, il obtint encore 21 995 voix sur 26 987 votants. Il était aussi membre du Conseil général de ce département pour le canton de Castillon. M. Busson-Billault se distingua particulièrement, dans la carrière législative, comme rapporteur d'un certain nombre de lois. Comme orateur, sa rapidité d'élocution était si grande que les sténographes pouvaient à peine le suivre. Au milieu des premiers désastres de la guerre franco-prussienne, il fut appelé, dans le cabinet du 10 août 1870, à succéder à M. de Parieu, comme ministre président le Conseil d'État. M. Busson-Billault a tenté de rentrer dans la vie politique en se présentant aux élections générales du 14 octobre 1877. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862 et commandeur le 14 août 1866.

**BUSSY** (Antoine-Alexandre-Brutus), pharmacien et médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Marseille, le 20 mai 1794, fut reçu docteur à Paris en 1832. Ancien agrégé libre de la Faculté, et directeur honoraire de l'École de pharmacie, il fut appelé à l'Académie de médecine dès 1824, et depuis élu membre libre de l'Académie des sciences (1850) en remplacement de Francœur. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 16 juin 1856.

Outre plusieurs découvertes importantes, telles que le moyen de liquer l'acide sulfureux, le chlore et plusieurs gaz considérés jusqu'alors comme fixes, on doit à M. Bussy un certain nombre d'écrits, la plupart en collaboration avec d'autres savants: avec M. Lecanu, *Essais cliniques sur l'huile de ricin* (Paris, 1840); *Recherches cliniques sur la saponaire d'Égypte* (Paris, 1833); *De quelques produits nouveaux obtenus par l'action des alcalis* (Paris, 1834); avec MM. Orfila et Olivier: *Réponse aux écrits de M. Raspail sur l'affaire de Tulle* (Paris, 1840), et surtout, avec M. Boutron-Charlard, un *Traité des moyens de reconnaître les falsifications des drogues simples et composées, et d'en constater le degré de pureté* (1 vol. in-8, 1829). M. Bussy est un des collaborateurs ordinaires du *Journal de pharmacie*. Il a revu la traduction des *Manipulations chimiques de Faraday*.

**BUTLER** (Benjamin-Franklin), général américain fédéral, né le 5 novembre 1818, à Deerfield, dans le New-Hampshire, quitta son pays natal pour aller exercer dans le Massachusetts la profession de juriconsulte, dans laquelle il obtint bientôt une importante situation. Il contribua, dit-on, à l'élection du président Lincoln. Au début de la guerre civile, sans autres connaissances militaires que celles qu'il avait pu acquérir dans les exercices périodiques de la milice du Massachusetts, il se distingua tout d'abord par un acte aussi hardi qu'heureux qui commença sa fortune. Washington menacée avait perdu toutes ses communications avec le Nord. Le 7<sup>e</sup> régiment de New-York et le 8<sup>e</sup> du Massachusetts, après avoir dépassé Philadelphie, se trouvaient arrêtés, comme tous les autres renforts destinés à la capitale fédérale. L'initiative de M. Butler sauva tout: il se mit à la tête des deux régiments, se saisit de tous les navires qui étaient dans le port, passa de l'autre côté de la Chesapeake, occupa Annapolis et ouvrit ainsi une route à toutes les troupes qui le suivaient. Cette conduite lui valut le grade de major général et le commandement du département de la Virginie. Par suite du plan d'attaque adopté par le général Scott, il prit position au sud-est du fort Monroë, en face de Norfolk, pour s'emparer de New-Point, qui commande l'embouchure de la rivière James, et y fut bientôt rejoint par une multitude d'esclaves fugitifs, qu'il employa aux travaux de défense. Quelques mois plus tard, le général Butler fut remplacé par le général Wood et chargé d'exécuter une expédition dont il avait conçu le plan.

Le 26 août, il quitta le fort Monroë avec une flottille composée de quatre frégates, deux canonnières et quelques autres bâtiments, qui portaient 4000 hommes et 100 canons; son but, d'abord inconnu, ne tarda pas à se dévoiler: le gouvernement fédéral voulait prendre sa revanche de Bull's-run, et tirer parti de sa puissante marine; le succès répondit à ses espérances; le 27 août, le général Butler débarquait au cap Hatteras et s'emparait de la passe; le lendemain, il forçait les deux forts qui la défendaient à se



rendre sans condition, et les détruisait; en outre le blocus devenait plus rigoureux, et, sur les côtes de la Caroline du Nord, cette expédition effraya les sécessionnistes et rassura le parti de l'Union. Elle en provoqua une seconde, et au mois d'octobre, le général Butler fit encore partie, mais cette fois à un rang secondaire, de l'armée de 35 000 hommes qui, sous les ordres de Sherman, devait, en ouvrant les ports de Beaufort, Charleston, Savannah, rendre possible l'exportation du coton. Le 7 décembre, Butler attaqua et prit inopinément Port-Royal, et fit preuve une fois de plus de hardiesse et de décision.

Dans la campagne de 1862, il passa à la Nouvelle-Orléans qui s'était rendue au commodore Farragut le 26 avril. Il y fit entrer ses troupes le 1<sup>er</sup> mai, et publia une proclamation qui mettait la ville et ses dépendances en état de siège, maintenait la légion européenne, ordonnait la réouverture des magasins et des lieux publics, prohibait tout signe de ralliement illégal, et rétablissait les lois de l'Union. Ce ne fut pas toutefois sans résistance, et les insultes adressées aux fédéraux par les dames de la Nouvelle-Orléans provoquèrent, le 15 mai, une fameuse proclamation dans laquelle l'irascible général déclarait qu'à l'avenir les personnes qui s'en rendraient coupables seraient considérées comme prostituées et traitées en conséquence. Il dut aussi, au mois d'août, frapper la ville d'une contribution forcée de 300 000 dollars, destinée aux pauvres. Enfin, quelques mois plus tard, il fut remplacé par le général Banks (16 décembre). Sa proclamation d'adieu à ses troupes, simple et digne, fut la seule réponse qu'il voulût opposer aux imputations dont il était l'objet. En rentrant à Washington, il reçut du reste le meilleur accueil. Le Congrès lui vota des remerciements, et le président l'appela au commandement du département du Sud, comprenant la Caroline du Sud et la Géorgie. Il fut plus tard rappelé en Virginie et reçut le commandement du corps d'armée chargé d'appuyer les opérations du général Grant. L'insuccès de son expédition contre Wilmington le fit destituer dans les premiers jours de janvier 1865. Après la guerre de la sécession, M. Butler reprit ses premières études qu'il avait abandonnées, et redevint avocat. Membre du Congrès pour le Massachusetts, depuis 1866, il prononça, devant le Sénat, dans le procès contre le président Johnson, un réquisitoire qui poussa le mouvement et la violence oratoires aux dernières limites. Il a été porté deux fois, sans succès, candidat du parti républicain pour les fonctions de gouverneur de l'état du Massachusetts. Il s'est rangé, après l'élection du président Hayes, parmi les adversaires de sa politique (1877-79).

**BUTLER** (William-Allan), poète américain, né à Albany, en 1825, et fils d'un jurisconsulte qui a rempli quelques charges politiques, termina ses études à l'université de New-York, se fit admettre au barreau, voyagea sur le continent et en rapporta des traductions d'Uhland qui furent imprimées dans la *Democratic review*. On a encore de lui : *les Villes artistiques et les premiers artistes* (the Cities of art and the early artists), série de biographies et d'esquisses; *les Lieux écartés de l'Europe* (Out of the way places in Europe), tableaux de voyage; *le Club du colonel* (the Colonel's club), mélanges humoristiques en prose et en vers; *le Parnasse de Barnum* (Bar-

num's Parnassus, 1850), publié à propos du tournoi poétique auquel ce dernier avait convié les écrivains en l'honneur de Jenny Lynd; *Rien à mettre, ou Crinoline et Misère*, poème, traduit par A. Le Roy (1859, in-18), et une esquisse biographique sur *Martin Van Buren* (1862.)

**BUTT** (Isaac), homme politique et publiciste anglais, né à Stranorlar (Donegal), en 1813, fit ses études au collège de la Trinité de Dublin, professa deux ans l'économie politique et entra, en 1838, au barreau irlandais. Il a plaidé dans les procès de Smith O'Brien, en 1848, et des féniens en 1865. Depuis 1852, il a fait partie presque constamment de la Chambre des communes, où il représenta les intérêts irlandais.

M. Isaac Butt a publié des brochures et lettres politiques et des écrits plus étendus, tels que : *Histoire du royaume d'Italie* (History of the Kingdom of Italy 1860) et *Traité pratique de la nouvelle loi de compensation pour les fermiers irlandais et autres dispositions de l'acte de 1870* (Practical Treatise on the new law of comp. to tenants in Ireland, etc. 1871).

**BUYAT** (Étienne), député français, né à Chaponnay (Isère), le 8 juillet 1831, étudia le droit et entra au barreau de Lyon. Élu, sous l'Empire, au Conseil général de l'Isère, comme candidat de l'opposition, il réclama la nomination des maires par les conseils municipaux et combattit le plébiscite. Au mois de novembre 1870, il accepta les fonctions de secrétaire général à la préfecture de l'Isère. Aux élections de février 1871, il obtint plus de 47 000 voix, sans être élu. Nommé conseiller général, pour le canton de Saint-Symphorien d'Ozon, le 8 octobre 1871, il ne cessa de lutter pour le maintien de la République, signa une protestation contre le retour du comte de Chambord en octobre 1873, et présida le comité électoral sénatorial de l'Isère. Aux élections du 20 février 1876, il fut élu, dans la première circonscription de Vienne, par 10 761 voix, contre M. Thivollet, candidat radical. Il prit place au groupe de l'Union républicaine et fut un des 363 députés, qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 13 434 voix, contre M. Harel, candidat du gouvernement, soutenu énergiquement par l'administration et qui n'en obtint que 5 078.

**BYRON** (Henri-James), auteur dramatique et acteur anglais, fils du consul d'Angleterre à Haïti, né à Manchester, alla achever ses études à Londres. Il a écrit un certain nombre de comédies, comme *la Vieille Histoire* (the Old Story), *la Guerre au couteau* (War to the knife), *Cent mille livres* (A hundred thousand pounds), *Une Dame américaine* (An American lady), *les Vieux Matelots* (Old Sailors), *le Taureau par les cornes* (the Bull by the horns), *Nos Enfants* (Our boys, 1878). Il aborda même le drame, mais il a surtout réussi dans les parodies, bouffonneries et autres pièces du genre grotesque. Il débuta, comme acteur, en octobre 1869, au théâtre du Globe, dans un de ses propres ouvrages intitulé : *Pas si fou qu'il en a l'air* (Not such a fool as he looks). M. Byron a collaboré, en outre, à plusieurs magazines et revues, et fourni notamment au *Temple Bar Magazine* le roman intitulé *Bien payé* (Paid in full), publié ensuite séparément (3 vol.).

## C

**CABALLERO** (Firmin-Agosto), journaliste et homme politique espagnol, né le 7 juillet 1800 à Barajas de Melo dans la province de Cuença, étudia le droit et reçut, à Madrid, le diplôme d'avocat. Il embrassa avec ardeur le parti de la révolution qui venait d'arracher à Ferdinand VII une constitution libérale (1820); mais, en 1823, après que les armées françaises eurent rétabli le despotisme, il se retira en Estramadure où il vécut pendant dix années. Après la mort de Ferdinand VII (1833), il revint à Madrid, où Marie-Christine, pour soutenir les droits de sa fille Isabelle contre les prétentions de don Carlos, faisait appel aux partisans de la liberté. Il fonda le *Boletín del comercio*, dans lequel il combattit également la cour constitutionnelle et les absolutistes. Cette feuille, poursuivie et supprimée en 1834, reparut bientôt sous le titre de *el Eco del comercio*.

Ces persécutions donnèrent à M. Caballero une grande popularité, et les électeurs de Madrid et de Cuença le choisirent pour député aux Cortès. Il fut, dans l'Assemblée comme dans la presse, un des adversaires les plus redoutables du ministère modéré de M. Martínez de la Rosa. En 1835, le ministre Toreno poursuivit le directeur de *l'Écho du commerce*, qui n'en continua pas moins ses vives attaques. Lorsque Mendizabal fut mis à la tête du gouvernement et entreprit des réformes nécessaires, M. Caballero, qui était son ami, lui prêta un concours énergique; il se distingua surtout dans la discussion sur la suppression des couvents et réclama la vente des biens ecclésiastiques restitués à la nation. — Il est mort, à Madrid, le 17 juin 1876.

M. Caballero a publié, entre autres écrits : *Fisiología natural y política de los diputados a Cortes*, en 1834, 1835, 1836 (Madrid, 1836); *El Gobierno y los Cortes del Estatuto, materiales para su historia* (Ibid., 1837); *Manual geográfico-administrativo de la monarquía española* (Ibid., 1844), etc.

**CABALLERO** (Cecilia BOHL DE ARRON, dite FERNAN), romancière espagnole, née en 1797 s'est fait connaître par une série de romans et de scènes de mœurs publiés sous le pseudonyme de *Fernan Caballero*. Fille de M. Bohl de Faber, négociant de Hambourg, retiré à Cadix, elle se maria d'abord au marquis d'Arco-Hermoso, puis à don Antonio de Arron, consul d'Espagne en Australie. Plus tard la reine lui donna un appartement à l'Alcazar de Séville, et la chargea d'écrire un livre d'éducation pour la jeune infante. — Elle est morte, à Séville, en avril 1877.

Nous citerons, parmi les romans les plus connus de cet auteur, qui ont tous pour sujets le langage, les traditions et les mœurs de la société ou du peuple de l'Andalousie, et dont plusieurs ont été traduits en France : *la Gaviota*, *la Famille Alvarada* (la Famiglia Alvareda), *Un Été à Bornos* (Un Verano en Bornos), *Elia*, *Pauvre Dolorès* (Pobre Dolorès), *Lucas Garcia*, *Clemencia*, *Larmes* (Lagrimas), et d'autres réunis sous les titres collectifs de *Récits* et *Tableaux de mœurs* (Relaciones, Cuadros de costumbres).

**CABANEL** (Alexandre), peintre français, membre de l'Institut, né à Montpellier, le 28 septembre 1823, élève de M. Picot se fit remarquer au Salon de 1844 par une *Agonie du Christ au jardin des Oliviers*; l'année suivante, il remporta le second grand

prix de peinture, sur ce sujet : *Jésus dans le prétoire*, et obtint, par suite d'une vacance, la pension et les avantages attachés au premier grand prix. Revenu de Rome, il exposa, de 1850 à 1853, entre autres œuvres, un *saint Jean, la Mort de Moïse* et une *Velleda*. Chargé d'exécuter, à l'Hôtel de ville de Paris, douze médaillons représentant les *Douze mois*, il accepta pour ce travail le concours désintéressé de M. Benouville. Il a depuis exposé : *le Martyr chrétien, la Glorification de saint Louis, Soir d'automne* (1855); *Othello racontant ses batailles, Michel-Ange, Aglaé* (1857); *la Veuve du maître de chapelle* (1859); *Marie-Madeleine; Nymphes enlevées par un faune*, l'une des œuvres les plus louées du Salon de cette année; *Poète Florentin*; trois *Portraits* dont un du ministre de l'agriculture et des travaux publics (1861); *Naissance de Vénus*; une *Florentine, Portrait de Mme la comtesse de Clermont-Tonnerre* (1863); un *Portrait de l'Empereur* qui a reparu en 1867 et le *Portrait de la vicomtesse de Ganey* (1865); le *Paradis perdu*, commandé par le roi de Bavière, à l'Exposition universelle de 1867; deux *Portraits* (1868); deux *Portraits* (1869); *Mort de Francesca de Rimini et de Paolo Malatesta* (1870); *Giacomina* (1872); *Premier extase de saint Jean-Baptiste, Portraits* (1874); *Thamar, Vénus* (1875); *la Salamite* (1876); *Lucrece et Sextus Tarquin* (1877).

M. Cabanel a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1852, une 1<sup>re</sup> en 1855, ainsi que la décoration au mois de novembre de la même année, et la médaille d'honneur au Salon de 1865. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 29 août 1864. Il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement d'Horace Vernet, le 26 septembre 1863, et professeur à l'École des beaux-arts à la fin de la même année.

**CABAT** (Nicolas - Louis), paysagiste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 24 décembre 1812, étudia la peinture sous M. Camille Flers et parcourut de bonne heure les sites les plus pittoresques de la France, explorant de préférence les bords de l'Indre, ceux de la Meurthe et le Calvados. Il débuta au Salon de 1833 par des paysages qui furent alors accusés de « réalisme, » et persévéra jusqu'en 1837 dans le genre qu'il avait adopté et qui fit école. Jusqu'en 1848, il ne figura plus que deux fois aux Expositions annuelles (1840 et 1841), et fit deux voyages en Italie. Il a exposé presque sans interruption depuis 1848.

On a surtout de cet artiste : *Vue des bords de la Bouzanne, le Moulin de Dampierre, le Cabaret de Montsouris, Intérieur d'une métairie, le Hameau de Sarasin, Hôtellerie dans l'Indre, l'Oiseleur à l'affût, la Fête de la Vierge de Veau, les Plaines d'Arques, le Bois de Fontenay-aux-Roses, la Gorge aux Loups, l'Hiver, le Samaritain*, paysage historique; le *Jeune Tobie présenté par l'Ange à Raguel; le lac Nemi, Genzano*, près de Rome, tous deux acquis par le duc d'Orléans; *les Bords de la rivière d'Arques, les Disciples d'Emmaüs; la Chasse au sanglier; Chèvres dans un bois; des Vues de la Nésa, du lac Bolsena, prises en Italie, etc.*, et autres sujets reprochés fréquemment dans *l'Artiste* et autres recueils. Il a encore exposé : *le Ravin de Villeray*, site pittoresque, et trois effets différents de lumière, *le Matin, le Crépuscule, le Soir au lever de la lune* (1855); *l'Île de Croissy, les Bords de*

la Seine à Croissy (1857); *l'Étang des bois* (1859), *Souvenirs du lac de Nemi*, à la maison de l'Empereur, une *Source dans les Bois* (1864) : ces deux toiles ont reparu à l'Exposition universelle de 1867; *Solitude* (1865); *Après l'ondée, Solitude* (1869); *Temps orageux, Fontaine druidique* (1872); un *Lac, un Étang* (1873); *un Matin dans le parc du Magnet* (1876). M. Cabat a gravé aussi quelques eaux-fortes tirées à un petit nombre d'épreuves.

Cet artiste a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1834, et une 3<sup>e</sup> à l'Exposition universelle de 1867. Il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement de M. Brascassat, en novembre 1867. Il a été nommé, en novembre 1878, directeur de l'École française de peinture à Rome. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1843, il a été promu officier le 14 novembre 1855.

**CABEL** (Marie-Josèphe DREULLETTE, dame), est née à Liège, le 31 janvier 1827. M. Louis Samson Dreuilette, son père, ancien officier de cavalerie dans l'armée française, était employé comme agent comptable dans les principaux théâtres de Belgique. Encore tout enfant, elle montra de grandes dispositions pour la musique, et Mme Viardot prédit son talent et sa fortune. Lorsque son père mourut, elle savait assez de solfège pour en donner des leçons; son travail soutint sa mère. Un jeune professeur de chant, M. Louis-Joseph Cabu, dit *Cabel*, qu'elle épousa, continua son éducation. En 1847, elle vint à Paris, chanta au Château des Fleurs, y fut remarquée, fut élève du Conservatoire, de 1848 à 1849, et obtint un engagement à l'Opéra-Comique, où elle joua *le Val d'Andorre* et *les Mousquetaires de la Reine*. Bientôt M. Hanssens, directeur du théâtre de Bruxelles, vint la reprendre à nos théâtres. Elle excita l'enthousiasme des Belges dans *la Sirène*, *le Songe d'une nuit d'été*, *le Toréador*, *le Caïd*, *la Dame de pique* et *le Prophète*. On a raconté qu'elle apprit le rôle de Berthe, dans cette dernière pièce, en 11 heures.

Son engagement terminé, Mme Cabel revint en France. Elle alla jouer *Galathée* à Lyon, donna des concerts au Havre, à Strasbourg, et enfin fut engagée à Paris au Théâtre-Lyrique. Là, elle joua avec le plus grand succès des pièces faites pour elle : *le Bijou perdu*, *la Promise*, etc., et commença la gloire et la fortune de ce théâtre. Le 23 février 1852, elle débuta à l'Opéra-Comique dans *Manon Lescaut*, écrit pour elle par M. Auber, reprit le rôle de Catherine créé par Mlle Duprez dans *l'Étoile du Nord* et créa elle-même celui de Dinorah dans *le Pardon de Ploërmel* (4 avril 1859). Rentrée au Théâtre-Lyrique, elle y eut un grand succès en 1863, dans *Peines d'amour*, musique de Mozart, puis elle revint à l'Opéra-Comique où sa création de Philine dans *Mignon* de M. A. Thomas, fut très-applaudie (1866). Peu après, elle quitta Paris et obtint en province, et à l'étranger, surtout à Londres, de nouveaux triomphes (1872).

**CABOCHE** (Charles), professeur et littérateur français, est né à Péronne (Somme), en novembre 1810. Il commença ses études dans sa ville natale et vint les terminer au collège Henri IV, étant à la fois élève et maître d'étude à l'institution Hallays-Dabot. Reçu agrégé des lettres en 1834, et chargé successivement de la rhétorique aux collèges Saint-Louis et Henri IV, il fut nommé titulaire de cette classe au collège Charlemagne, en 1843. Docteur en 1844, il fut reçu le premier à l'agrégation de la Faculté de Paris en 1848. Il suppléa tour à tour MM. Saint-Marc Girardin et Patin. Nommé maître de conférences à l'École

normale en 1851, il fut mis en congé sur sa demande en 1857. En 1861, il rentra dans le service actif, comme inspecteur de l'Académie de Paris et devint inspecteur général en août 1868. M. Caboché a été décoré de la Légion d'honneur, en 1846. — Il est mort à Paris, le 11 février 1874.

On a de lui, outre ses thèses sur *La Bruyère* et sur *la Médée d'Euripide* : un *Éloge de Mme de Sévigné* (1840, in-8) ; une édition des *Mémoires de Marguerite de Valois* avec introduction; *les Mémoires et l'Histoire en France* (1863, 2 vol. in-8), ouvrage qui a obtenu, deux années de suite (1863 et 1864), une partie du grand prix Gobert à l'Académie française.

**CABRERA** (Ramon, comte de MORELLA), général espagnol, né à Tortose, en Catalogne, le 31 août 1810, fut élevé au séminaire de Cervera et destiné à l'état ecclésiastique; mais des excès de jeunesse lui firent refuser les ordres majeurs. La mort de Ferdinand VII (1833), en donnant le signal de la guerre civile, lui ouvrit une carrière plus conforme à ses aptitudes et à ses goûts : il se mit à la tête d'une petite troupe de guérillas, prit parti pour don Carlos contre la reine Isabelle, et, pendant plusieurs années, porta la terreur dans les provinces d'Aragon, de Valence et d'Andalousie. En 1836, sa mère et ses trois sœurs, tombées au pouvoir des *Christinos*, furent mises à mort par ordre de Mina; il fit à son tour subir à ses prisonniers de terribles représailles et poursuivit la guerre avec une ardeur impitoyable. Rejeté en Aragon par des forces supérieures, il tomba dans une embuscade, reçut à la cuisse une grave blessure et n'échappa qu'avec peine aux recherches des *Christinos*. Les partisans d'Isabelle le traquaient dans les bois comme une bête fauve. Cependant il trouva un refuge, près des cantonnements ennemis, chez le curé du village d'Almagro.

On avait répandu la nouvelle de sa mort, lorsqu'il reparut tout à coup avec une armée, envahit la province de Valence, battit les troupes de la reine à Buñol, puis à Burjasot, et resta quelque temps maître du pays. Vaincu à son tour à Torre-Blanca par les chasseurs d'Oporto et grièvement blessé, il se tint de nouveau caché. Pendant son absence, les *Christinos* occupèrent l'importante position de Villa-Réal. Leurs succès ranimèrent son audace. Il reprit le commandement de ses bandes, s'empara de Morella et soutint la marche du prétendant jusqu'aux portes de Madrid. C'est alors que Don Carlos le nomma comte de Morella, lieutenant général et gouverneur général des provinces d'Aragon, de Valence et de Murcie (1838).

Les absolutistes se croyaient déjà maîtres de l'Espagne, et Cabrera se préparait à porter au trône d'Isabelle le coup décisif, lorsque la trahison de Maroto changea la face des choses, réduisit les carlistes à la défensive et le prétendant à la fuite. Cabrera continua néanmoins la guerre pour son propre compte, et s'établit dans une position presque inexpugnable au milieu des montagnes de la Catalogne et de l'Aragon. Enfin, le 6 juillet 1840, il fut mis en déroute complète par le général Espartero. Sa fuite parut terminer la guerre civile.

Le gouvernement français refusa d'abord de le recevoir comme un réfugié politique et le fit enfermer au château de Ham. Mais bientôt il lui rendit la liberté et l'autorisa même à faire un voyage aux îles d'Hyères (1841). Durant son exil, le comte de Morella se sépara ouvertement de la fraction de son parti qui formait la cour de don Carlos, et se vit enlever, au mois de mai 1842, les pouvoirs et le titre de général des armées royales. En 1845, après s'être prononcé très-vivement

contre l'abdication du prétendant, il ne tarda point à se rapprocher du comte de Montemolin, et, croyant trouver, dans l'affaire des mariages espagnols, l'occasion favorable de recommencer la lutte, avec l'appui de l'Angleterre, il se rendit à Londres, pour préparer une invasion dans la Péninsule. Il dut en ajourner l'exécution jusqu'en 1848. Comme si la révolution de Février eût favorisé ses desseins, il débarqua en Espagne au mois de juin, et reparut en armes dans les montagnes de la Catalogne. Cette tentative aventureuse échoua complètement à Pasteral, le 17 janvier 1849, et Cabrera repassa les Pyrénées.

Après quelques mois de séjour en France, il retourna en Angleterre et épousa à Londres miss Richards qui lui apportait en dot une fortune considérable : lui-même passait pour avoir amassé de grandes richesses durant la guerre civile. En 1850, il se rendit en Italie, chercha en vain à mettre à profit la mésintelligence survenue entre la cour d'Espagne et celle des Deux-Siciles, et l'anlaée suivante, fut expulsé du royaume de Naples. Lorsqu'après la révolution libérale de juillet 1854, les carlistes se soulevèrent sur plusieurs points contre le gouvernement d'Espartero et d'O'Donnell, Cabrera ne prit point part à cette lutte désespérée. Le comte de Morella ne se souvenait plus du guerillero Cabrera.

Il ne s'en souvint pas davantage après la révolution de septembre 1868, et son prestige était si complètement diminué que sa candidature pour les Cortès échoua à Madrid, en janvier 1870. Lorsque le parti carliste commença à s'agiter, le bruit courut à plusieurs reprises que Cabrera allait se mettre à sa tête; mais il fut constamment démenti, et la députation qui vint le solliciter à Londres, en juillet 1872, n'obtint qu'un refus formel, confirmé bientôt par une lettre où Cabrera proclamait la nécessité de « rétablir l'ordre dans l'Espagne déchirée » et d'inaugurer « une ère de réorganisation, de morale et de grandeur ». Après l'avènement d'Alphonse XII, il conclut avec lui un *convenio* par lequel Cabrera demandait le maintien des fueros dans les provinces basques et navarraises, celui des carlistes dans les emplois civils et militaires qu'ils occupaient et la réparation des dommages matériels causés par la guerre; il s'engageait de son côté à inviter les bandes de don Carlos à déposer les armes. A la proclamation qu'il leur adressa aussitôt après (mars 1875), don Carlos répondit par un arrêté décrétant Cabrera de haute trahison (20 mars); mais l'effet moral n'en était pas moins produit et contribua à la désorganisation de plus en plus profonde des insurgés. — Cabrera dont on avait déjà annoncé la mort en septembre 1876, a succombé à Londres, le 24 mai 1877.

**CABRIÈRES** (Mgr Fr.-M.-A., DE). — Voy. ROVÉRIÉ DE CABRIÈRES.

**CADOL** (Victor-Édouard), auteur dramatique français, est né à Paris, le 11 février 1831, d'une famille de commerçants qui fut de bonne heure en relation avec George Sand. Il essaya des carrières administratives et entra dans les bureaux du chemin de fer du Nord. À l'âge de 22 ans, il abandonna son emploi pour s'occuper exclusivement de littérature. Il débuta dans les petits journaux, puis écrivit successivement au *Courrier de Paris*, au *Journal (français) de Francfort*, devint le secrétaire de la rédaction du *Temps*, rédigea le courrier des Théâtres à *l'Esprit public*, fut l'un des fondateurs de *l'Esprit français*, avec MM. About, Sarcely et Gasparini, et s'occupa longtemps, dans différents journaux, d'études agricoles et viticoles. Il publia aussi des nouvelles dans *l'Estafette*, au Nord,

à *l'Univers*, au *Monde illustré*, tandis qu'il travaillait en collaboration pour les petites scènes du boulevard et de la banlieue. Mais il ne débuta réellement au théâtre qu'en 1864, avec *la Germaine*, comédie en trois actes, représentée au Vaudeville grâce au patronnage de Mme George Sand, chez laquelle la pièce avait été écrite et jouée d'abord devant un public d'amis. *La Germaine* n'obtint qu'un succès d'estime. Elle fut suivie, en 1867, à l'Odéon, d'une comédie en cinq actes, *le Maître de la maison*, en collaboration avec MM. Edouard Fournier et Jules Barbier, qui inaugura la direction Chilly. M. Cadol ne fut nommé ni à la scène ni sur l'affiche. Quelques mois après, il donnait, encore à l'Odéon, une comédie en cinq actes, signée de lui seul : *les Ambitions de M. Fauvel*, que la censure avait beaucoup réduite et dans laquelle la critique crut voir une attaque contre les journaux libéraux; puis au Gymnase, un petit acte, *l'Affaire est arrangée*; enfin, au Théâtre de Cluny, une comédie en quatre actes, *les Inutiles* (1868-1869), qui dépassa le chiffre de deux cents représentations consécutives et fut un des plus grands succès de la saison. Mais si *la Belle affaire* (février 1869) fut applaudie, *la Fausse monnaie* (octobre) fut une chute. Depuis, *le Spectre de Patrick*, drame (Château-d'Eau, mars 1872) et *la Grand'Maman*, comédie en cinq actes (Théâtre-Français, mai 1875), n'ont obtenu que quelques représentations.

M. Cadol a publié divers volumes de nouvelles et de romans : *Contes gais*, *les Belles imbéciles* (in-18); *le Monde galant* (1873, in-18); *Madame Élise* (1874, in-18); *Roses, splendeurs et misères de la vie théâtrale* (même année, in-18); *la Bête noire* (1875, in-18); *la Grande Vie*, roman de la vie parisienne (1879, in-18), etc.

**CADORNA** (Raffaële), général italien, né à Milan en 1815, sortit de l'École militaire de Turin, comme officier d'infanterie, puis, après les examens nécessaires, passa dans le génie, en 1840. Il était capitaine de cette arme lorsque, en 1848, le ministère l'envoya à Milan pour former deux compagnies, et le gouvernement provisoire de la province le nomma major. Il devint peu après secrétaire général du ministère de la guerre. Après la défaite de Novarre, il entra dans l'infanterie et fut mis en disponibilité. Ayant obtenu l'autorisation d'aller prendre du service en Algérie, il fit partie de l'état-major du général Saint-Arnaud pendant la seconde expédition de Kabylie. Rappelé à l'activité dans l'armée italienne, il commanda une compagnie dans la campagne de Crimée. Lorsqu'éclata la guerre de 1859, il venait d'être promu lieutenant-colonel, et attaché à l'état-major; il passa général, fut chargé de l'organisation de l'armée toscane, et commanda une division dans la campagne de l'Ombrie et des Marches. Après l'annexion de l'Italie du sud, il reçut le commandement de la Sicile et réprima avec énergie le brigandage. Pendant la guerre de 1866, il eut un commandement sous Cialdini, mais n'assista à aucun engagement. A la fin de l'année, il fut envoyé à Palerme pour comprimer un soulèvement. Au mois de septembre 1870, mis à la tête du quatrième corps d'armée, il entra à Rome, le 20, après une courte canonnade, et garda quelque temps le gouvernement de la province. Le 1<sup>er</sup> décembre 1873, il fut placé, avec le titre de lieutenant général, à la tête du corps d'armée de Turin.

**CADODAL** (Louis-Georges DE), littérateur français, né à Auzon (Haute-Loire), le 10 février 1823, est fils du général Joseph Cadoudal, mort en 1852 et neveu du célèbre Georges de Cadoudal.

Collaborateur de plusieurs journaux religieux et légitimistes, il a publié les volumes suivants : *Faits et récits contemporains, recueil anecdotique* (1860, in-18); *les Signes du temps, critiques littéraires et morales* (1861, in-18); *Souvenirs de quinze années, 1845-1861, esquisses morales historiques et littéraires* (1862, in-18); *Madame Acarie, étude sur la société religieuse aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles* (Tours, 1863, in-18); *les Serviteurs des hommes* (1864, in-18); *M. le comte de Chambord d'après sa correspondance* (1872, in-18); quelques volumes d'*Histoires, Anecdotes, Honnêtes facéties*, etc.

CADUC (Armand), homme politique français, député, né à Ladoux (Gironde) en 1818, fut proscrit pendant quelques années, après le coup d'Etat. Revenu en France il exerça la profession d'avocat au barreau de La Réole, lorsqu'il fut porté candidat à une élection partielle pour l'Assemblée nationale, par le comité républicain de la Gironde, contre M. de Forcade la Roquette, ancien ministre de l'Empire. Il fut élu, le 20 octobre 1872, par 66 308 voix contre 47 041 obtenues par le candidat bonapartiste. Il se fit inscrire au groupe de la gauche et de l'Union républicaine, vota toutes les propositions tendant à fonder le régime républicain et adopta les lois constitutionnelles. Candidat républicain pour la Chambre des députés aux élections générales du 20 février 1876, dans l'arrondissement de La Réole, il échoua avec une importante minorité. Porté de nouveau, lors d'une élection partielle dans la deuxième circonscription de Bordeaux, pour le remplacement de M. Mie, décédé, il obtint, le 27 janvier 1878, une majorité relative de 4382 voix, et fut élu, le 10 février suivant, au scrutin de ballottage, par une majorité, également relative, de 5063 voix : il avait trois autres concurrents républicains qui réunirent 7499 voix.

CAFFARELLI (Eugène-Auguste, comte DE), homme politique français, député, né à Milan, le 31 décembre 1806, est non le fils, comme il a été dit par erreur, mais le neveu du général de ce nom qui se distingua dans l'expédition d'Égypte et mourut devant Saint-Jean d'Acre. Son père, Auguste Caffarelli, général de division, fut aide de camp de Napoléon 1<sup>er</sup>. En juillet 1832, le comte de Caffarelli fut nommé auditeur au Conseil d'Etat et devint maître des requêtes au mois d'août 1837. Après l'élection du 10 décembre 1848, il fut nommé préfet d'Ille-et-Vilaine (24 janvier 1849) et donna sa démission de ces fonctions le 9 mars 1851. Membre du Conseil général de l'Aisne pour le canton de La Capelle, il entra en 1852, au Corps législatif pour la 2<sup>e</sup> circonscription d'Ille-et-Vilaine, et fut réélu aux élections postérieures comme candidat du gouvernement. En 1863, il obtint 22 750 voix sur 22 846 votants. En 1869, il ne se représenta pas. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en décembre 1849. — Il est mort à Paris le 19 juin 1878.

CAFFE (Paul-Louis-Balthazar), médecin français, né à Chambéry (Savoie), en 1803, fut reçu docteur à Paris en 1833, et devint, à l'Hôtel-Dieu, chef de clinique du professeur Sanson qui s'occupait spécialement d'ophtalmologie. Ses conférences sur la même matière furent très-remarquées. En 1838, il fut chargé par le gouvernement d'aller étudier sur les lieux l'ophtalmie qui sévissait depuis quelques années dans les armées belges, hollandaises et prussiennes. A son retour, il adressa au ministre de l'agriculture un *Rapport sur l'ophtalmie régnante en Belgique* (1840). Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le

16 décembre 1844 et officier le 14 août 1867. — Il est mort, à Paris, le 19 janvier 1876.

On a, de M. Caffé : *Considérations sur l'histoire médicale et statistique du choléra-morbus de Paris* (1832); *Paris vu dans ses causes* (1835, extrait du *Nouveau Tableau de Paris*); *L'Hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit*, dans la *Revue administrative*; *Leçons pratiques sur l'amaurose* (1846, in-12); et divers articles insérés dans plusieurs recueils.

CAFFIN (Sir James Cradford), marin anglais né à Woolwich en 1812, entra dans la marine comme volontaire de 1<sup>re</sup> classe, à bord du *Pylade* et devint aspirant sur le *Cambrian* en 1827. Il assista en cette qualité à la bataille de Navarin et fit naufrage, peu après, à Grabusa. Il commanda le *Scourge* pendant la famine en Irlande, et la *Pénélope* dans la Baltique en 1854. Il assista à la prise de Bomarsund, et commandait le *Hastings* lors du bombardement de Sweaborg. Capitaine de frégate en 1842, capitaine de vaisseau en 1847, aide de camp de la reine en 1863, contre-amiral en 1865, directeur général de l'artillerie navale, la même année, il prit sa retraite en 1868. Il a été nommé chevalier du Bain en 1855 et commandeur en 1868. L'amiral Caffin a publié un ouvrage sur l'*Artillerie navale* (1859).

CAGNONI (Antonio), compositeur italien, est né à Godiasco, province de Vogh ra, en 1828. Il fit ses études au Conservatoire de Milan et y donna dès 1845 un petit opéra, *Rosaliadi San Miniato*, suivi en 1846 des *Due Savoirdi*, et en 1847 de *Don Bucefalo*, opéra-bouffe devenu populaire en Italie, et joué à Paris avec assez de succès en 1866. Après *Don Bucefalo*, M. Cagnoni a encore donné : *il Testamento di Figaro*, à Milan en 1848; *Amori e Trappole*, à Gènes en 1850; *la Valle d'Andora*, à Milan en 1851; *Giralda*, au même théâtre l'année suivante; *la Fioraia*, à Turin, en 1853; *la Figlia di Don Liborio*, à Gènes en 1856; *il Vecchio della montagna*, à Turin en 1863; *Michele Perrin* à Milan en 1864; *Claudia* (même théâtre) en 1866; *la Tombola* à Rome en 1869 (imitation de la bouffonnerie française, *la Cagnotte*); *un Capriccio di donna*, à Gènes en 1870; *Papa Martin*, à Florence en 1871 (tiré des *Croquets du père Martin*); *il Duca di Tapigliano*, à Lecco en 1874, etc. M. Cagnoni, maître de chapelle de Vigevano, composa, pour l'anniversaire de Charles-Albert, une messe funèbre qui fut exécutée en 1859.

CAHAGNET (Louis-Alphonse), publiciste et spirite français, est né à Caen en 1809. Avant d'entrer dans la carrière de révélateur et d'écrivain, il parcourut diverses professions et fut successivement monte en pendules, tourneur en chaises, commis en nouveautés et photographe. Il préluda par la pratique du magnétisme aux révélations médicales, philosophiques et nécromantiques, objet de ses nombreux ouvrages.

Nous citerons quelques titres : *Sanctuaire du spiritualisme*, étude sur l'âme humaine et ses rapports avec l'univers d'après le somnambulisme et l'extase (1850, in-18); *Lumière des morts* ou Études magnétiques, philosophiques et spiritualistes (1851, in-18); *Révélation d'outre-tombe, par les esprits Galilé, Hippocrate, Franklin, etc.*, sur Dieu, la création, l'astronomie, etc. (1856, in-18); *Arcanes de la vie future dévoilée* (1854-1860, 3 vol. in-18); *Encyclopédie magnétique, spiritualiste* (1854-1861, 7 vol. in-18); *Méditations d'un penseur* (1860, 2 vol. in-18); *Magie magnétique, ou Traité historique et pratique des fascinations, pactes, talismans, etc.* (1858, in-18). *Force et ma-*

tière (1866, in-18), réfutation du livre de M. Büchner ; *Études sur le matérialisme et le spiritualisme* (1869, in-18) ; une traduction des *Lettres odiques-magnétiques* du chevalier de Reichenbach (1853, in-18).

CAHEN (Isidore) hébraïsant français, né à Paris, le 16 septembre 1826, est fils du célèbre traducteur de la Bible. Ancien élève de l'École normale, et nommé en 1850 professeur de philosophie au collège de Napoléon-Vendée, il se vit forcé, sur les réclamations de l'évêque de Luçon, d'abandonner sa chaire et quitta l'enseignement public. Attaché d'abord à la rédaction des *Débats*, il fit, depuis 1856, des comptes rendus littéraires dans la *Presse*. Il a donné une foule d'articles aux *Archives israélites*. Il a en outre publié : *Deux libertés pour une* (1848) ; *Esquisse sur la philosophie du poème de Job* (1851), et traduit *l'Immortalité de l'âme chez les Juifs*, de Brecher.

CAHOURS (Auguste-André-Thomas), chimiste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 2 octobre 1813, fut admis en 1833 à l'École polytechnique et classé dans le corps d'état-major. En 1836 il donna sa démission de sous-lieutenant et entra dans l'instruction publique. Il devint tour à tour professeur de chimie à l'École centrale des arts et manufactures, répétiteur de chimie et examinateur de sortie à l'École polytechnique, essayeur à la Monnaie de Paris, membre de la Société philomatique. Il s'est distingué par ses recherches en chimie organique et a été élu membre de l'Académie des sciences, en 1868, en remplacement de M. Dumas, nommé secrétaire perpétuel. Décoré de la Légion d'honneur, en 1846, il a été promu officier le 13 août 1863.

On doit à M. Cahours la connaissance d'un grand nombre de propriétés de l'huile de pommes de terre ou alcool amilique et de plusieurs dérivés de cette substance (*Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 1836-1838-1840) ; la détermination des indices de réfraction d'une foule de liquides (*Ibid.*, 1840) ; des mémoires sur les huiles essentielles de cumin, d'anis, de badiane, de fenouil, de son, etc. (*Ibid.*, 1841-1844) ; sur l'essence de *gaultheria procumbens* (*Ibid.*, 1843 et 1848) ; sur la densité de vapeur de l'acide acétique à différentes températures (*Ibid.*, 1844) ; sur de nouveaux composés sulfurés de l'éthyle et du méthyle (*Ibid.*, 1846) ; sur une série de bases phosphorées, parallèles aux bases ammoniacales, avec M. Hofmann (*Ibid.*, 1856), etc. Il a publié des *Leçons de chimie générale élémentaire* (1855-1856, 2 vol. in-18, 3<sup>e</sup> édit., 1874-1875, 5 vol. in-18) ; *Chimie des demoiselles* (1869, in-8, illustré).

CAIL (Jean-François), industriel français, devenu chef de l'ancienne maison Derosne et Cail, est né à Chef-Boutonne (Deux-Sèvres), le 2 février 1804. Familiarisé dès sa jeunesse avec la construction des machines, il devint, en 1825, l'associé de Charles Derosne, qui possédait, à Paris, l'usine déjà importante du quai de Billy. Après leur association, ils établirent, à Chaillot, une usine nouvelle pour la construction des machines motrices, et secondèrent ainsi l'essor de la vapeur et l'extension des chemins de fer. La maison Derosne et Cail fournit, pendant quinze ans, au roi de Hollande toutes les machines employées pour l'épuration du sucre dans les colonies de ce pays ; c'est elle aussi qui a fabriqué, depuis 1845, pour les Hôtels des monnaies de France et de l'étranger, les presses monétaires de Thonnelier. Elle s'est accrue de diverses succursales établies à Valenciennes, Douai, Bruxelles, Amsterdam, et placées sous la surveillance de M. Cail. Elle est res-

tée définitivement dans les mains de ce dernier, à la mort de Charles Derosne, en 1846. L'incendie qui éclata, en 1865, dans son usine du quai Billy et qui détruisit 8000 mètres carrés d'ateliers, en révéla encore l'importance au public : M. Cail occupait alors 1500 ouvriers. Pendant le siège de Paris, il contribua à la fabrication des canons dirigée par M. Dorian, ministre des travaux publics, et celle du pain. Aux élections du 8 février 1871, il obtint 26 247 voix.

MM. Cail et Derosne ont publié en 1844 : *De la Fabrication du sucre aux colonies et des nouveaux appareils propres à améliorer cette fabrication* (2 parties in-4). Leurs noms, devenus inséparables, ont honorablement figuré, depuis 1827, à toutes les Expositions, où ils ont obtenu sans interruption deux médailles d'or et trois rappels, M. Cail a figuré, sous son seul nom, aux Expositions universelles de Londres et de Paris (1851 et 1855) ; il a obtenu à la suite de cette dernière, une grande médaille d'honneur pour la classe des locomotives. Décoré de la Légion d'honneur en juillet 1844, il a été promu officier. — Il est mort aux Plants, près de Ruffec, le 22 mai 1871.

CAILLAUX (Alexandre-Eugène), ingénieur français, sénateur, né à Orléans, le 10 septembre 1822, entra à l'École polytechnique en 1841, en sortit dans les ponts et chaussées et fut nommé ingénieur de troisième classe le 4 avril 1848. Promu à la deuxième classe le 7 janvier 1851 et à la première le 1<sup>er</sup> janvier 1862, il fut attaché à la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest, dans le service de la construction comme ingénieur au Mans, puis à Paris, comme ingénieur en chef (1862-1872). Il était entré dans la vie politique en 1871, comme représentant du département de la Sarthe à l'Assemblée nationale ; nommé aux élections générales du 8 février, le sixième sur neuf, par 50 508 voix, il siégea au centre et fit partie des quinze députés du groupe Target qui, après avoir soutenu le gouvernement de M. Thiers, se prononcèrent, au 24 mai 1873, contre lui et amenèrent immédiatement sa chute. Un an plus tard, il était appelé au ministère des travaux publics dans le cabinet d'affaires présidé par le général de Cissey (22 mai 1874). Il resta dans les divers cabinets qui se succédèrent, y compris celui de M. Buffet (10 mars 1875), jusqu'aux élections générales, faites en vertu de la nouvelle constitution républicaine au commencement de 1876. Il fut alors remplacé par M. Christophle (9 mars 1876). Pendant le cours de son administration, M. Caillaux, dont la situation auprès des grandes compagnies de chemin de fer était particulièrement délicate, eut à soutenir devant l'Assemblée des questions relatives à l'achèvement du réseau national. En politique, il vota, depuis le renversement de M. Thiers, avec le centre droit, et, après avoir repoussé l'amendement Wallon, adopta l'ensemble des lois constitutionnelles.

Porté aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans le département de la Sarthe, comme candidat de l'Union conservatrice, avec MM. de Talhouët et Vétillart, il fut élu, le dernier sur trois, par 285 voix, sur 463 votants. Il siégea dans les rangs de la droite monarchique, et se fit même l'interprète des sentiments d'opposition de la Chambre haute contre le ministère républicain, en interpellant celui-ci sur le percement d'une voie carrossable à travers l'ancien jardin réservé des Tuileries (20 février 1877). Après l'acte du 16 mai 1877, M. Caillaux fut appelé dans le cabinet de Broglie, avec le portefeuille des finances. Par ses circulaires et les divers actes de son administration, par l'ouverture et l'emploi de crédits non encore votés, il eut une part impor-

tante dans la lutte engagée, pendant six mois, entre la coalition des partis monarchiques et les candidatures libérales et républicaines. Il quitta le pouvoir avec ses collègues devant les votes de défiance et de blâme de la Chambre, le 20 novembre 1877. M. Caillaux a été élu membre du conseil général de la Sarthe pour le canton de Mamers. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

**CAILLÉ** (Jules-Michel), statuaire français, élève de Duret et de M. Guillaume, est né à Nantes, le 27 mars 1836. Il débuta au Salon de 1863, par *Aristée pleurant la mort de ses abeilles*, statue en plâtre, qui reparut au Salon de 1866 et à l'Exposition universelle de 1867. Il a depuis lors exposé : *Bacchante jouant avec une panthère*, groupe en plâtre (1868) reproduit en marbre au Salon de 1870 et en bronze à celui de 1875 ; *Portrait du docteur Lecoq*, médaillon de bronze (1872) ; *Cain*, statue en plâtre (1874), réexposée en marbre en 1876 ; *Portrait de Mlle E. Broisat*, dans le rôle de Kitty Bell de *Chatterton*, buste en plâtre (1877) ; *Élégie*, statue en pierre (1878). Outre deux cariatides pour une maison particulière de la place de la Trinité, on doit encore à M. Caillé diverses figures décoratives pour l'Exposition de Lyon en 1872 ; *les États-Unis d'Amérique* pour l'Exposition universelle de 1878 ; le buste de *Beudant* pour l'École Normale ; celui de *Brunet de Presles* pour l'École des langues orientales ; le modèle de la statue de Voltaire choisi au concours par le comité du centenaire (avril 1878), etc. M. Caillé a obtenu trois médailles en 1868, 1870 et 1874.

**CAILLEMER** (Exupère), juriconsulte et professeur français, né à Saint-Lô (Manche) en 1837, étudia le droit et se fit inscrire au barreau de Caen en 1862. Mais il entra bientôt dans l'enseignement, comme agrégé à la Faculté de Grenoble et devint professeur titulaire du Code Napoléon et de droit civil. Il passa à Lyon en 1875, comme doyen de la Faculté de droit et outre le cours de droit civil, fit également un cours de l'histoire du droit. Elu correspondant de l'Académie des sciences morales le 23 décembre 1876, il a été décoré de la Légion d'honneur la même année.

On a de lui : *Etude sur Michel de Marillac*, discours de rentrée (Caen, 1862, in-8) ; *Etude sur Antoine de Govea*, 1505-1566 (Ibid, 1864, in-8) ; *Frédéric Taulier sa vie et ses œuvres* (Ibid, 1864, in-8), et surtout une suite d'Etudes sur les antiquités juridiques d'Athènes : *Des Institutions commerciales d'Athènes au siècle de Démosthène* (1865, in-8) ; *Lettres de change et contrats d'assurance* (1865, in-8) ; *le Crédit foncier à Athènes* (1866, in-8) ; *les Papyrus grecs du Louvre et de la Bibliothèque impériale* (1867, in-8) ; *la Restitution de la dot à Athènes* (1867, in-8) ; *la Propriété littéraire à Athènes* (1868, in-8) ; *la Prescription à Athènes* (1869, in-8) ; *le Contrat de louage à Athènes* (1870, in-8) ; *le Contrat de prêt* (1870) ; *le Contrat de société à Athènes* (1873, in-8). M. Caillemér a publié en outre, diverses notices dans les recueils des Académies des sciences de Caen et de Grenoble.

**CAILLET** (Vincent-Marie), professeur et mathématicien français, est né à Paimbœuf (Loire-Inférieure), le 28 février 1811. Il entra dans la marine en 1833, comme professeur d'astronomie et de navigation aux écoles navales et d'hydrographie. Professeur de 4<sup>e</sup> classe, à cette époque, il passa rapidement par les diverses classes, fut élevé à la première en 1840, et devint examinateur en 1848. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 11 août 1855.

M. Caillet a publié plusieurs ouvrages de mathématiques, appropriés aux besoins de la navigation et très-répandus dans la marine militaire et marchande, tels que : *Traité de navigation et l'usage des officiers de la marine militaire et de la marine du commerce* (1848, 2 vol. in-8 ; 2<sup>e</sup> édit., 1856 3<sup>e</sup> édit., 1861 ; 4<sup>e</sup> édit., 1868) ; *Tables des logarithmes et des cologarithmes des nombres et des lignes trigonométriques à 6 décimales, disposées de manière à rendre les parties proportionnelles toujours additives*, suivies de Tables astronomiques et nautiques (1854, in-8 ; 2<sup>e</sup> tirage 1858) ; *Tables de réfractions astronomiques* (1854, in-8), etc.

**CAILLEUX** (Alexandre-Achille-Alphonse DE CAILLOUX, dit DE), artiste français, membre de l'Institut, né à Rouen, le 31 décembre 1788, cultivait de bonne heure la peinture. Il n'exposa qu'une fois, au Salon de 1822. Vers le même temps, il prit part à la publication du *Voyage pittoresque dans l'ancienne France*, du baron Taylor, à laquelle il fournit la partie comprise sous le nom d'*Ancienne Normandie*. Attaché, sous la Restauration, au ministère de la maison du roi, en qualité de secrétaire général des Musées, M. de Cailleux devint ensuite directeur adjoint et, en 1841, à la mort du comte de Forbin, directeur général des Beaux-Arts, occupa ce poste jusqu'en février 1848, et se tint, depuis, en dehors de toutes fonctions. Il succéda, en 1845, au comte de Vaublanc, comme membre libre de l'Académie des beaux-arts. Il fut promu officier de la Légion d'honneur le 17 mai 1825. — Il est mort, à Paris, le 24 mai 1876.

**CAIN** (Auguste), sculpteur français, né à Paris, le 16 novembre 1822, travailla d'abord chez le menuisier Guillonnet, puis suivit l'atelier de Rude. Il débuta au Salon de 1846 et se fit une spécialité de types et groupes d'animaux de petites proportions, dont il fut lui-même l'éditeur. Il épousa, en 1852, la fille du sculpteur Mène, son associé. Nous citerons parmi ses envois aux Salons annuels : *le Loir et les fauvelles* (1846) ; *les Grenouilles voulant un roi* (1850) ; *l'Aigle défendant sa proie*, commandé par le ministre de l'intérieur (1852) ; *Aigle chassant un vautour* (1857) ; *Faucon chassant aux lapins, Faisan surpris par une fouine* (1859) ; *Faucon chassant des lapins*, bas-relief, bronze, qui appartient au ministère d'Etat, ainsi que le *Renard chassant des canards*, bas-relief, plâtre ; *Combat de coqs*, groupe, plâtre ; *Coq cochinchinois*, étude, plâtre (1861) ; *Vautour*, plâtre ; *Buse chassant aux perdreaux*, bas-relief, plâtre (1863) ; *Lionne du Sahara*, plâtre, *Combat de coqs*, bronze (1864) ; un *Lion du Sahara*, plâtre ; un *Vautour fauve*, bronze (1865) ; *Trophée de chasse, faucon et héron* (1866) ; *Famille de tigres*, groupe, plâtre, à l'Exposition universelle de 1867 ; *Lionne*, plâtre, *Buse chassant le perdreau*, bas-relief, marbre (1868) ; *Tigre terrassant un crocodile*, groupe, plâtre (1869) reproduit en bronze l'année suivante ; *Lion de Nubie et sa proie*, groupe, plâtre (1870) ; *Paons*, *Tête de tigre*, plâtres, (1872) ; *Famille de tigres*, groupe, plâtre, (1873), reproduit en bronze en 1876 et placé dans le jardin des Tuileries ; *Nid de faisans*, groupe, bronze (1874) ; *Lion et lionne se disputant un sanglier*, groupe, plâtre (1875) ; *Combat de tigres*, groupe, plâtre (1878). Plusieurs des mêmes sujets ont reparu aux Expositions universelles de Londres et de Paris. M. Cain a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1850, une médaille de bronze à Londres, en 1851, un rappel en 1863, une médaille en 1864, une 3<sup>e</sup> médaille à l'Exposition universelle de 1867, et la décoration de la Légion d'honneur le 12 août 1869.

**CAIRD** (James), agronome et homme politique anglais, né à Stranraer dans le Comté de Wigton (Ecosse), en 1816, fit ses études à Edimbourg et se consacra de bonne heure aux questions d'économie agricole. Il chercha d'abord dans la grande culture un remède aux conséquences de la suppression de la protection. Une brochure qu'il écrivit dans ce sens (*High farming as the best substitute for protection*; 1849, 8 édit.), eut une grande circulation. Il alla visiter l'Amérique et explora particulièrement les prairies du Mississippi. En 1857, il fut élu, comme candidat libéral, à la Chambre des communes, où il siégea jusqu'en 1865. Il s'y distingua par ses propositions et ses rapports sur les questions économiques et agricoles et provoqua la publication de statistiques agricoles pour toute la Grande-Bretagne. En 1870, il fut décoré de l'ordre du Bain. Ses voyages et enquêtes ont été pour lui l'occasion de lettres aux journaux et de publications répandues à l'étranger. Il a été traduit de lui en français : *Agriculture anglaise, Situation économique et agricole, modes de culture des comtés de l'Angleterre* (1854, in-8, carte).

**CAIRNS** (Hugh-Mac Calmont, comte), magistrat et homme politique anglais, né à Cultra, dans le comté de Down (Irlande), en 1819, étudia au Trinity collège de Dublin, fut appelé au barreau de Londres en 1844 par la Société de Middle-Temple et se créa promptement une importante clientèle. En 1852, il fut envoyé au Parlement par les conservateurs de Belfast. Sa science juridique et son talent de parole le mirent bientôt en évidence, et au mois de février 1858, le comte Derby le nomma sollicitor-général. Pendant le peu de temps qui s'écoula entre sa nomination et la chute du cabinet (juin 1859), M. Cairns donna une haute opinion de lui comme juriconsulte et orateur. Aussi, dès la formation du nouveau ministère Derby, en juillet 1866, il fut appelé au poste d'atorney-général, et, au mois d'octobre suivant, à celui de lord juge à la cour d'appel. En février 1867, il était fait baron Cairns de Garmoyle et entré à la Chambre haute. Les services qu'il y rendit au parti conservateur au milieu des dissentiments élevés sur la question du bill de réforme, le désignèrent en 1868, au choix de M. Disraeli, lorsque celui-ci réorganisa le cabinet, pour les hautes fonctions de lord Chancelier. La chute du ministère jeta lord Cairns dans l'opposition et il combattit avec beaucoup d'énergie la plupart des réformes législatives proposées par le cabinet Gladstone. A la mort de lord Derby (octobre 1869), il se trouva le chef du parti conservateur de la Chambre des lords. En janvier 1874, la formation d'un second ministère Disraeli lui rendit le poste de lord Chancelier, et dans les sessions suivantes, il consacra toute son influence à la réforme de l'administration de la justice anglaise. Lord Cairns est chancelier de l'Université de Dublin. En 1878, il a reçu le titre de comte de Garmoyle.

**CAIROLI** (Benedetto), homme d'État italien, ancien ministre, né à Pavie le 28 janvier 1826, est le fils d'un chirurgien estimé, Charles Cairoli, qui prit part à la guerre de 1848 contre l'Autriche et mourut peu après la bataille de Novarre. Plusieurs de ses frères ont trouvé la mort dans les luttes de l'indépendance italienne. Benedetto Cairoli, qui avait vingt-deux ans en 1848 et qui était allé suivre les cours de l'université de Zurich, s'associa également aux premiers soulèvements contre la domination autrichienne. Il reprit les armes lors de l'expédition française en 1859, et continua la lutte après la paix de Villafranca; il fut un des mille qui firent une descente dans la Sicile pour l'arracher au gouvernement

des Bourbons. Il se signala avec un de ses frères, Henri Cairoli, au combat de de Calatamifi et fut blessé à l'assaut de Palerme. Lors de la convocation du premier parlement italien, M. B. Cairoli, élu député de Brivio (province de Côme), y assista malgré sa blessure, et l'on raconte qu'il y vota en élevant ses béquilles. Sa guérison n'eut lieu que deux ans plus tard, à la suite d'une opération pratiquée par le docteur Bertani.

M. Cairoli ne cessa dès lors d'appartenir à vie politique, et au milieu de la mobilité des combinaisons parlementaires italiennes, il s'éleva à son tour aux premiers rôles. C'est ainsi que, le 8 mars 1878, au lendemain de l'ouverture de la session, nous le voyons élu président de la Chambre des députés, puis quelques jours plus tard, le cabinet Depretis ayant donné sa démission, il fut appelé à former lui-même un cabinet qui, au bout de quelques mois, devait être remplacé par celui auquel il succédait. En dehors des crises qui signalèrent ces ministères successifs, un événement qui faillit être tragique, devait appeler sur M. Cairoli l'attention et la sympathie de l'Europe. Pendant un voyage du roi Humbert à Naples, le premier ministre se trouvait en voiture à côté de son souverain, lorsqu'eut lieu sur la personne de celui-ci la tentative criminelle de Passanante (17 novembre 1878) : M. Cairoli fut assez grièvement blessé en s'efforçant d'arrêter la main et le poignard de l'assassin. Outre les témoignages de reconnaissance du roi, il fut de la part des Chambres et des populations italiennes l'objet des félicitations les plus chaleureuses auxquelles s'associèrent les souverains et les personnalités les plus distinguées de l'Europe. Toutefois ces ovations ne pouvaient suspendre une nouvelle explosion d'une crise ministérielle en permanence, et, devant la coalition des partis excités, non contre sa personne, mais contre ses collègues qu'il refusait de sacrifier, après avoir demandé vainement la dissolution de la Chambre, il donna et maintint sa démission (15 décembre). On a beaucoup remarqué, après l'attentat dont le roi et lui-même avaient failli être victimes, les déclarations de M. Cairoli à la tribune de la Chambre (6 décembre) « contre toute mesure préventive susceptible de porter atteinte à la liberté. » Il ajoutait : « Le poignard qui a cherché à atteindre le roi, ne réussira pas à atteindre la liberté dont le roi est le plus loyal et le plus fidèle gardien. » Malgré sa place dans les rangs de la gauche, M. Cairoli s'est efforcé d'associer, dans l'intérêt de l'unité italienne, le dévouement à la dynastie à l'amour des libertés parlementaires. Dans les derniers jours de décembre 1878, le ministre des affaires étrangères de France lui a envoyé le grand cordon de la Légion d'honneur. Moins de six mois après, M. Cairoli fut rappelé au pouvoir, sans avoir rien abandonné de son programme (juillet 1879).

**CALDERON** (Philippe-Hermogène), peintre anglais, né à Poitiers en 1833, d'une famille espagnole, étudia la peinture dans l'atelier de Picot à Paris et dans celui de Leigh à Londres. Ses tableaux, exposés plus souvent à l'Académie royale de Londres qu'aux Salons de Paris lui ont valu, en 1867, le titre d'académicien royal, et, la même année, une médaille de 1<sup>re</sup> classe à notre exposition universelle. Il a aussi obtenu à celle de Vienne, en 1873, l'une des médailles accordées aux artistes anglais.

Parmi les toiles de M. Calderon, on a remarqué : *la Fille du gélier* (1858); *Paysans français retrouvant leur enfant volé* (1859); *la Demande en mariage, le Retour de Moscou* (1861); *la Reine Catherine et ses femmes au travail*



(1862), *l'Ambassade d'Angleterre à Paris pendant la Saint-Barthélemy* (1863); *l'Enterrement de Hampden, Arlésiennes* (1864); *Femmes de Poitiers lavant dans le Claire* (1866); *le Jeune Hamlet à cheval sur le dos d'Yorick* (1867); *le Retour après la Victoire* (1868); *la Duchesse de Montpensier et Jacques Clément* (1869); *le Printemps chassant l'hiver* (1870); *l'Été sur les bords de la Tamise* (1872); *Jeune fille noble, Bonsoir* (1872); *Sérénade au clair de lune* (1873); *la Reine des tournois, Demi-heure avec les bons auteurs* (1874); *Veuve et orphelin; la Dernière touche* (1878), etc.

**CALFA** (Guy-Ambrose, Yousoof-bey, connu d'abord sous le nom de), prince de Lusignan, littérateur arménien, né à Constantinople, le 2 mars 1830, est le petit-fils du prince Amaury de Lusignan, qui se mit au service de la France pendant l'expédition d'Égypte, comme général de mamelucks, sous le nom d'Yousouf-bey, et fut tué à Austerlitz. Il fut élevé au collège des mekharistes de Venise, où il étudia diverses langues. En 1848, il fut envoyé comme professeur au collège Moarat de Paris, où il devint, en 1854, préfet des études, en remplacement d'Aivazowski. Bientôt, à la suite d'une scission avec le supérieur des mekharistes, il devint l'un des fondateurs du collège national arménien de Grenelle, dont il eut pendant trois ans la direction. Forcé par sa santé d'abandonner ces fonctions, il se consacra à une série d'importants travaux littéraires ayant pour but d'initier l'Arménie à la civilisation européenne et fut nommé membre de l'Institut historique et de la Société asiatique de Paris. Depuis, M. Calfa, qui avait repris le nom paternel d'Yousouf-bey, revendiqua le titre de prince de Lusignan que les circonstances avaient empêché sa famille de porter.

Nous citerons parmi ses nombreuses publications : *Histoire universelle* (Venise, 1851, 6 vol.); *Traité et Abrégé d'arithmétique* (Venise et Théodosie, 1853, 1859); plusieurs *Guides de la conversation* en arménien et diverses langues (Paris, 1855-1859); *Calligraphie arménienne* (Paris, 1854, 3<sup>e</sup> édit., 1859), ouvrage où le type des caractères arméniens est modifié d'après les écritures européennes, et qui a obtenu une mention à l'Exposition universelle de 1855; *Histoire sainte* (Théodosie, 1860, gr. in-8, 150 grav.); *Dictionnaire arménien-français* (Paris, 1860); *Dictionnaire français-arménien* (1866, in-18); *Lectures pour tous* (Paris, 1867).

M. Calfa a traduit en outre en arménien divers ouvrages français : *l'Éducation des filles* (Venise, 1850; Paris, 1857, avec le texte en regard); *Paul et Virginie* (Paris, 1856, 2<sup>e</sup> édit., l'une illustrée, l'autre avec le texte); *Télémaque* (Paris, 1859, in-12, avec le texte); 1860, gr. in-8, illustré). Il a aussi dirigé la revue arméno-française, *la Colombe du Massis*, de 1857 à 1859.

**CALFA** (Corène Yousoof-bey, dit), prince de Lusignan, prêtre arménien, frère du précédent, né à Constantinople, en 1835, fut aussi élevé chez les mekharistes de Venise, et devint, très-jeune encore, professeur des novices et rédacteur en chef du journal *Polyhistor*, fondé par Aivazowski. Il vint à Paris avec son frère, s'associa à ses études et partagea ses fonctions dans le collège des mekharistes. Bientôt, il entra dans les ordres et se voua aux intérêts nationaux de la cause arménienne, Sacré évêque à Etchmiadzine, il eut à remplir plusieurs missions à l'étranger, spécialement en Russie, fut mis à la tête d'un diocèse arménien turc et fut élevé à la dignité d'archevêque en 1875. Il a été nommé, comme son frère, membre de la Société asiatique de Paris.

Connu surtout par ses poésies originales, Mgr de Lusignan en avait publié un grand nombre dans *la Colombe du Massis*. Il a aussi composé plusieurs airs nationaux devenus populaires. Ses compatriotes lui doivent une traduction en vers des *Harmonies poétiques* de Lamartine (Paris, 1859). On cite encore de lui : *Granmaire arménienne* (Théodosie, 1860); *Histoire d'Arménie* (Ibid., 1860); *Dictionnaire arménien français* (1860, in-18); *Cours de langue française à l'usage des Arméniens* (1875); *Cours de religion* (Constantinople, 1877, 3 vol.).

**CALLA** (Chrétien-François), mécanicien français, né vers 1802, a dirigé, l'usine créée par son père pour les grands ouvrages de fonte et les machines industrielles ou agricoles. Il s'est spécialement occupé de la fonte artistique et du bronze monumental, et a exécuté, sur les dessins de M. Duban, les candélabres de la cour du Louvre (1854). Sa maison a obtenu, outre diverses récompenses, deux médailles de première classe à l'Exposition universelle de 1855. Il a été décoré en avril 1843. Secrétaire de la Société d'encouragement, il a écrit et publié divers rapports.

**CALLEMARD DE LA FAYETTE** (Charles), littérateur et agronome français, ancien député, est né au Puy, en 1815. Occupé tour à tour de poésie et d'agriculture, il devint président de la Société académique de sa ville natale. Élu, le 8 février 1871, représentant de la Haute-Loire, le quatrième sur six, par 32 801 voix, il siégea au centre droit, déposa une proposition tendant à faire créer un ministère spécial de l'agriculture, et vota contre l'adoption des lois constitutionnelles. Il ne fut pas réélu au 20 février 1876 et se présenta également sans succès aux élections du renouvellement triennal du Sénat, le 9 janvier 1879. Il a été élu conseiller général par un canton du Puy.

Ses travaux littéraires comprennent une étude sur *Dante, Michel-Ange, Machiavel* (1852, in-18); une traduction en vers français de *l'Enfer de Dante Alighieri* (1855, 2 vol. in-8); *la Statue de Notre-Dame de France* (1860, 1863, in-18); *le Poème des champs* (1861, in-18), essai géorgique à la moderne, accueilli avec faveur et qui a obtenu de l'Académie française un prix Montyon; *Attila*, tragédie (1867, in-18), etc. Ses ouvrages de vulgarisation agricole sont : *Petit-Pierre, ou le Bon Cultivateur* (1859, in-18); *la Prime d'honneur* (1866, in-18); *l'Agriculture progressive à la portée de tout le monde* (1867, in-18).

**CALLET** (Pierre-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Etienne (Loire) le 27 octobre 1812, vint de bonne heure à Paris, fut rédacteur de la *Gazette de France* jusqu'en 1840, inséra des articles de philosophie et de morale dans l'*Encyclopédie du XIX<sup>e</sup> siècle*, et publia, sous le pseudonyme de *sir Walter Scott*, deux romans : *Allan Cameron* (1840, 2 vol. in-8) et *Aymé Verd* (1842-43, 3 vol., in-8). Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, dans la Loire, le huitième sur onze, par 41 607 voix sur près de 100 000 votants. Membre du comité des cultes, il vota ordinairement avec le parti modéré et adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 19 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et approuva l'expédition de Rome. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité et se prononça contre la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il se réfugia en Belgique. En 1853, il fut autorisé à revenir à Paris, mais il fut, bientôt après, traduit en justice et condamné à l'em-

prisonnement pour distribution en France de brochures qu'il avait publiées en Belgique contre le gouvernement impérial. Aux élections du 8 février 1871, M. Callet fut élu représentant de la Loire à l'Assemblée nationale, le neuvième sur onze, par 46 938 voix. Membre de la réunion Féray dont il se sépara quand elle se rapprocha de la gauche, il passa au centre droit et devint l'un de ses vice-présidents. Il s'abstint lors du vote des lois constitutionnelles et se présenta sans succès aux élections du 20 février 1876.

En 1851, M. Callet avait déjà fait paraître, sous le titre d'*Études morales* (Paris, in-16), un choix de ses anciens articles. Il reprit, à Bruxelles, ses travaux littéraires. Il a publié depuis : *Vie de Mme la marquise de Montagu* (Rouen, 1859, in-8, 4<sup>e</sup> édit., 1864, in-18), travail anonyme rédigé sur des papiers de famille et dont la paternité, attribuée à M. le duc de Noailles sans qu'il ait protesté, fut l'origine d'un procès intenté et perdu par M. Callet (jugement du tribunal civil de la Seine, 14 juillet 1865); *l'Enfer* (1861, in-18); *De la Propriété littéraire* (1865, in-8), factum écrit à l'occasion du procès de l'auteur contre M. le duc de Noailles; *la Légende des Gogais*, essai sur les origines de la ville de Saint-Étienne (1866, in-8). M. Callet a désavoué une brochure anonyme, *les Responsabilités* (1875, in-8), qui lui fut attribuée et relative à l'avortement des tentatives de restauration monarchique en 1873.

**CALLEY DE SAINT-PAUL** (Adrien-Charles), homme politique français, député, est né à Paris, le 27 décembre 1808. Mêlé aux grandes opérations financières et industrielles de notre époque, il fut fondateur, président ou administrateur des compagnies des chemins de fer d'Amiens à Boulogne et de Dijon à Belfort, des mines de Roche La Mollière et Firminy, celles de la Soire, etc. En 1856, il fonda un nouveau grand établissement de crédit mobilier, sous le nom de l'Union financière et industrielle, au capital de 100 millions. Il en était le seul administrateur. Entre autres opérations, il souscrivit l'emprunt de 50 millions du département de la Seine. Dès 1860, par suite d'inquiétudes que les événements ont justifiées, il proposa aux actionnaires de liquider la Société, et cette liquidation se fit avec de notables bénéfices, à la veille des catastrophes qui atteignent les plus grands établissements analogues.

En 1857, M. Calley de Saint-Paul, membre du Conseil général de la Haute-Vienne pour le canton de Magnac-Laval, avait été élu député au Corps législatif, comme candidat officiel, dans la seconde circonscription de ce département. Aux élections générales de 1863, soutenu encore par l'administration, il obtint 25 411 voix sur 28 822 votants. Il eut au Corps législatif une certaine influence et l'on dut à son initiative quelques réformes dans l'organisation du budget, le mode d'amortissement, le service des douanes et des contributions indirectes, etc. Le discours qu'il prononça sur la situation financière de la ville de Paris, le 27 février 1869, le mit particulièrement en vue : c'était l'exposé complet des irrégularités commises et tolérées et de leurs résultats onéreux pour les finances de la ville. Le ministre d'Etat dut faire, le lendemain, l'aveu des opérations irrégulières et excessives dénoncées, et, conformément à l'amendement proposé par M. de Saint-Paul, le traité de la Ville avec le Crédit foncier, fut abandonné pour un emprunt direct au public. Par suite de ce succès, l'ancien candidat officiel fut vivement combattu aux élections générales de 1869 et échoua, au premier tour de scrutin, avec 9307 voix sur 25 824 votants, contre 11 905 suffrages donnés au candidat

du gouvernement, M. Bardinet fils. Il prit sa revanche au second tour et obtint 15 869 voix, contre 10 598 restées à son adversaire. Dans la courte session de juin 1869, M. Calley de Saint-Paul fut un des 116 signataires de la demande d'interpellation qui amena le sénatus-consulte reconstituant le gouvernement parlementaire. M. Calley de Saint-Paul, gendre de Gay-Lussac, devint le beau-père du général Fleury et du duc d'Isly. Il avait été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1864. — Il est mort à Paris, le 8 avril 1873.

**CALLIAT** (Victor), architecte français, né à Paris, le 1<sup>er</sup> septembre 1801, suivit avec succès les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de MM. Vaudoyer et Châtillon (1819-1824), et fut, dès l'année suivante, attaché aux travaux publics. Plus tard il dirigea, comme premier inspecteur, les travaux de l'Hôtel de ville de Paris (1845), puis devint inspecteur de la ville. Il a été nommé, en 1846, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Calliat, dessinateur et graveur habile, a publié ou dirigé : *Hôtel de ville de Paris, mesuré, dessiné et gravé* (1846, 27 pl. in-fol.), avec un *Supplément; Parallèle des maisons de Paris*, construites depuis 1830 jusqu'à nos jours (1850, 125 pl. in-fol.); *Eglise Saint-Eustache* (1850, 11 pl. in-fol.). Il a fondé, en 1850, l'*Encyclopédie d'architecture*, publication mensuelle dont il a dirigé depuis la partie artistique. Au Salon de 1861, il a exposé une *Galerie*, dessin d'architecture perspective.

**CALMEIL** (Juste-Louis), médecin français, né à Poitiers (Vienne) en 1798, fut d'abord élève d'Esquirol, à la Salpêtrière, et passa ensuite à la maison royale de Charenton dont Royer-Collard était alors médecin en chef. Il fut reçu docteur en 1824; sa thèse sur *les Rapports de causes et d'effets qu'ont entre elles l'épilepsie et la folie*, attira l'attention sur la fréquence, jusqu'alors peu remarquée, des désordres graves que produisent les accès épileptiques et même les vertiges, dans des facultés intellectuelles et physiques. Préoccupé de rattacher les troubles fonctionnels de l'intelligence à une lésion déterminée des centres nerveux, il crut saisir une corrélation entre ces troubles et certains désordres appréciables au doigt et à l'œil, à la superficie de l'encéphale, et publia à ce sujet, en 1826, un travail intitulé : *De la Paralyse considérée chez les aliénés* (in-8), qui lui valut les éloges de Broussais. Successivement nommé inspecteur pour le service médical, médecin adjoint, puis en chef à la maison de Charenton. M. Calmeil a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1858.

Ses principaux ouvrages sont : *De la Folie, considérée sous le point de vue pathologique, philosophique, historique et judiciaire* (1845, 2 vol. in-8), depuis la Renaissance jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, et *Traité des maladies inflammatoires du cerveau, ou Histoire anatomo-pathologique des congestions encéphaliques, du délire aigu, de la paralyse générale ou périencéphalite*, etc. (1859, 2 vol. in-8). Il a publié, en outre, dans le *Journal du progrès*, les *Archives générales de médecine*, le *Journal hebdomadaire de médecine*, ainsi que dans la 2<sup>e</sup> édition du *Dictionnaire ou Répertoire général des sciences médicales*, un grand nombre d'importants mémoires sur les mêmes sujets.

**CALMELS** (Anatole-Célestin), sculpteur français, né à Paris, le 26 mars 1822, suivit les ateliers de Karl Elshöect, Bosio et Pradier, et jusqu'en 1840, les cours de l'École des beaux-arts, où il remporta le second grand prix de Rome en

1839. Il a, depuis, exécuté et exposé : *Gutenberg*, pour l'Imprimerie A. Chaix (1840); *Denis Papin*, pour la façade de l'Hôtel de ville; la *Naissance de la Vierge*, la *Présentation au temple*, bas-reliefs pour l'église de Saint-Maurice, à Lille (1850-52); *Psyché*, *Mme Fournier*, *M. Sanchez de Agreda* (1857); *Calypto*, statue commandée par la maison de l'empereur; *saint Clément*, pour la tour Saint-Jacques; le groupe de *l'Industrie*; la statue de *Masséna*, pour le nouveau Louvre; les bustes de *Ballanche*, pour l'Institut, de *Géricault*, pour le Louvre; *Oudot*, *Napoléon III*, *MM. Montaubry*, *Moulin*, *Dupotet*; les statuettes du prince Arthur, du marquis de Lawésthine, de Mmes *Rose Chéri*, *Lavoye*, *Doche*, etc.; enfin une foule de groupes, statuette et sujets divers, notamment un *Chemin de la croix*, reproduits et édités chez nos principaux bronziers. M. Calmels a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1852 et un rappel en 1857. Il s'est fixé depuis plusieurs années à Lisbonne et a été élu correspondant de l'Académie des Beaux-Arts, le 12 décembre 1874.

CALMON (Marc-Antoine), homme politique français, sénateur, membre de l'Institut, né à Tarniès (Dordogne), le 3 mars 1815, fils d'un directeur général de l'Enregistrement qui fut député du Lot de 1821 à 1848, fit son droit à Paris, et entra, en 1836, au Conseil d'Etat, comme auditeur de 2<sup>e</sup> classe. Auditeur de 1<sup>re</sup> classe en 1838, il devint maître des requêtes en 1842, conserva cette position jusqu'en 1852, et se retira pour ne pas prêter serment. Dès 1840, il avait représenté le canton de la Bastide dans le conseil général du Lot, qu'il présida de 1844 à 1847. En 1862, il rentra dans ce conseil général pour le canton de Peyrac, et le 8 octobre 1871, il fut réélu par les deux cantons de Peyrac et de Gourdon, et appelé à la présidence par le choix de ses collègues. Élu député en 1846, il cessa de faire partie des assemblées politiques, pendant la République de 1848 et le second Empire. Après les désastres de la guerre franco-prussienne et la constitution du premier ministère de conciliation, M. Thiers, qui avait pour lui un vif attachement, le nomma sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'intérieur (le 23 février 1871). En cette qualité, M. Calmon signa l'arrêt d'expulsion du prince Napoléon Bonaparte qui était entré en France sans autorisation. Lors de la retraite du ministère de M. V. Le-franc (30 novembre 1872), par suite d'un vote de l'Assemblée, M. Calmon se retira du ministère, devant les exigences de la droite monarchique, et fut nommé préfet de la Seine le 7 décembre 1872. Il ouvrit la session du conseil municipal, le 12 du même mois, en se déclarant loyalement rallié à la République. Il donna sa démission le lendemain de la chute de M. Thiers, le 25 mai 1873. Une élection partielle, dans le département de Seine-et-Oise, le fit entrer à l'Assemblée nationale, le 14 décembre 1873 : il fut élu par 57 000 voix environ, contre 38 000, obtenues par M. Lévêque, candidat de la coalition monarchique. Il prit place au centre gauche dont il fut le vice-président. Au mois de mai 1875, il déposa une proposition tendant à fixer la durée des travaux de l'Assemblée, ainsi que les lois à voter avant la dissolution, et qui fut rejetée par la commission d'initiative. Lors des élections des soixante-quinze sénateurs inamovibles par l'Assemblée nationale, M. Calmon, porté sur la liste des gauches fut élu, au quatrième tour de scrutin, le 13 décembre 1875, par 349 voix sur 691 votants. Au Sénat, il tint la même ligne politique et, pendant la prorogation de la Chambre haute qui, en 1877, suivit la dissolution de celles députés, il fut placé par les bureaux des trois groupes de la gauche du Sénat, avec

MM. Herold et Peyrac, à la tête du comité institué pour diriger la conduite du parti républicain, centraliser et distribuer les fonds recueillis pour la propagande; après la victoire électorale du 14 octobre suivant, il reçut, avec ses deux collègues, en séance plénière des gauches du Sénat, des félicitations pour leur énergie. M. Calmon a été décoré de la Légion d'honneur en 1844. Depuis longtemps signalé par de remarquables études économiques, il fut élu membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de M. Pellat (4 février 1872).

M. Calmon a publié : *les Impôts avant 1789* (1865, in-8); *William Pitt, étude financière et parlementaire* (1865, in-8); une importante *Histoire parlementaire des finances de la Restauration* (2 vol. in-8); *Rapport de M. Fould, les crédits et l'amortissement* (in-8); *Etude des Finances de l'Angleterre depuis la réforme de Robert Peel jusqu'en 1869* (1870, in-8). Une partie de ces travaux a paru dans la *Revue des Deux Mondes* et le *Correspondant*. M. Calmon a écrit pour le recueil des *Discours* de M. Thiers (1879) une importante *Notice*.

CALONNE (Ernest DE), poète et auteur dramatique français, né à Paris le 11 janvier 1822, est fils d'un professeur de lettres connu par quelques écrits. Il fit ses études au collège Henri IV et obtint des succès au concours général. En 1842, il fit paraître un poème, *l'Amour et Psyché*. Peu de temps après, il présentait au directeur de l'Odéon une pièce en un acte, en prose, intitulée : *le Docteur amoureux*, et qui fut jouée sous le nom de Molière. La critique ne découvrit point tout d'abord cette innocente supercherie que, du reste, l'auteur n'a jamais avouée publiquement, et qui donna lieu à une polémique assez vive dans les journaux.

M. Ernest de Calonne entra ensuite dans l'Université et se fit recevoir agrégé des classes supérieures. En 1850, il fut nommé professeur de rhétorique au lycée d'Alger. Il fit jouer sur le théâtre de cette ville une comédie en vers, *Berthe et Suzanne* (13 décembre 1853). *L'Europe artiste* a publié, en 1856, son *Docteur amoureux*, avec un prologue et une préface. Il a donné depuis : *l'Oncle Sommerville*, comédie (1865, in-18); *Hier et demain*, poésies (1875, in-16); *le Gentilhomme citoyen* (Troisième Théâtre-Français octobre 1878); *la Dispense* (même théâtre, 1879).

CALONNE (vicomte Alphonse BERNARD DE), publiciste français, né à Béthune, en 1818, vint terminer ses études à Paris et y fit son droit de 1840 à 1842. Il débuta dans les lettres par des articles d'archéologie et de critique d'art. Après la révolution de 1848, dévoué à l'opinion légitimiste, il collabora à des brochures de circonstance : *les Trois journées de Février* (in-8), *le Gouvernement provisoire, histoire anecdotique et politique de ses membres* (juin, 1848), etc., et fut un des rédacteurs du *Lampion*, journal suspendu par le général Cavaignac (21 août 1848). M. de Calonne essaya, de concert avec MM. de Montépin et de Villemeussant, de le remplacer par la *Bouche de fer*, dont le premier numéro fut saisi le jour de son apparition. Il entra ensuite à *l'Opinion publique*, dirigée par M. A. Nettement, et s'y occupa surtout des questions d'art. Ses accusations contre Fiorentino amenèrent un duel entre celui-ci et Am. Achard, et il se vit condamné lui-même à l'amende par le tribunal.

Le 4 août 1850, M. Alphonse de Calonne fit paraître le premier numéro d'une feuille hebdomadaire : *le Henri IV, journal de la réconciliation*, destinée à servir la politique fusionniste,

mais qui ne put vivre. Après le coup d'État du 2 décembre, il se renferma d'abord dans des travaux artistiques littéraires, prit part à la rédaction de la *Revue contemporaine*, fondée par le marquis de Beival (15 avril 1852), et où la littérature s'inspirait des idées de l'ancienne droite parlementaire. En 1855, devenu propriétaire de ce recueil, il en changea le caractère politique, et en fit, sous le patronage du gouvernement et avec le concours d'un grand nombre d'écrivains fonctionnaires, l'organe important d'une sorte de littérature d'État. En janvier 1859, ce patronage officiel passa tout à coup à un recueil nouveau, la *Revue européenne* qui n'eut qu'une courte durée. Au mois de novembre 1861, la disparition de ce dernier recueil rendit à la *Revue contemporaine* sa position et son importance; mais en 1868, la *Revue* marqua de nouveau son affranchissement des attaches officielles par des articles très-remarqués, entre autres ceux de M. de Kératry sur notre expédition mexicaine. Elle a cessé de paraître après le 4 septembre 1870. M. A. de Calonne a été décoré par le roi de Prusse de l'ordre de l'Aigle-Rouge.

Il a publié à part: *Bérangère* (1852), nouvelle; *Voyage au pays de Bohême, Mendians et fibustiers littéraires* (1852); *la Minerve de Phidias, restaurée*, etc. (1855); *Pauvre Mathieu* (1855, 2 vol. in-12); *les Frais de la guerre* (1856, 2 vol. in-12); *le Portrait de la Marquise* (1857, in-12); *De la défense des côtes en Angleterre* (1859, in-8); *la Pologne devant les conséquences des traités de Vienne* (1861, in-8); *M. Rattazzi et la crise italienne* (1862, in-8); *la Politique de la France dans les affaires d'Allemagne et d'Italie* (1866, in-8); *le Rôle de la Prusse et de l'Allemagne du Nord dans l'équilibre européen* (1866, in-8), etc. : ces dernières brochures sont des extraits de la *Revue contemporaine*.

**CALVERT** (George-Henry), écrivain américain né à Baltimore, le 2 janvier 1803, de la famille du célèbre fondateur de la colonie du Maryland, George Calvert, lord Baltimore, fit ses études au collège de Harvard, puis à l'université de Gœttingue, en Allemagne. À son retour, il se mit à la tête d'un journal important de Baltimore, *the Baltimore american*, en garda plusieurs années la direction et s'établit, en 1843, à Newport (Rhode Island).

On a de lui, outre de nombreux articles dans les revues américaines: *la Phrénologie expliquée* (Illustrations of phrenology, 3 vol., 1832); *la Vie d'Herbert Barclay* (a Volume from the life of Herbert Barclay, Baltimore, 1832); *Arnold et André* (1840), fragment dramatique; un poème, *Cabiro*, (1<sup>re</sup> partie 1840, 2<sup>e</sup> partie 1864); deux séries de *Scènes et pensées en Europe* (Scenes and thoughts in Europe, New-York, 1848, 1852, 2 vol. in-8), sorte de relation de voyage originale et hardie; *Ellen*, poème (1869); *Goethe, sa vie et ses œuvres* (1872); plusieurs traductions de l'allemand.

**CALVET-ROGNIAT** (Pierre-Paul), ancien député français, né à Salles-Curan (Aveyron), le 11 août 1812, fut adopté par le général Rogniat dont il ajouta le nom au sien. Avocat, maire de Chamagnieu (Isère), et membre du Conseil général de l'Aveyron pour le canton de Salles-Curan, et depuis pour celui de Laissac, il entra au Corps législatif, en 1852, comme représentant de la 2<sup>e</sup> circonscription de l'Aveyron. Réélu aux élections suivantes, comme candidat du gouvernement, il obtint, en 1863, 15 052 voix sur 27 193 votants, et en 1869, 16 248 voix sur 29 987 votants. Ses procédés d'influence électorale passèrent, sous

l'Empire, à l'état de type et de légende. M. Calvet-Rogniat a été nommé officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Chamagnieu en août 1875.

**CALVO** (Carlos), publiciste argentin, est né à Buenos-Ayres, en 1824. Accrédité le 25 juin 1860, comme ministre plénipotentiaire, près les cours de Paris et de Londres avec une mission spéciale, il donna sa démission, après l'avoir remplie. Correspondant de l'Institut historique de Paris, depuis plusieurs années, il a été élu membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, en février 1869. M. Calvo est officier de la Légion d'honneur.

Ses travaux, publiés en langue française, sont considérables et ont pour titres: *Recueil complet des traités, conventions, ... et autres actes diplomatiques de tous les Etats de l'Amérique latine*, etc., avec Tableaux statistiques, Dictionnaire diplomatique, Notices historiques, etc. (1862-1869, 11 vol. in-8); cet ouvrage a été aussi publié en langue espagnole; *Une Page du droit international*, ou l'Amérique du Sud devant le droit des gens moderne (1864, gr. in-8); *Annales historiques de la Révolution de l'Amérique latine*, avec documents à l'appui (1864-1871, t. I-V, in-8; l'ouvrage aura 15 vol.); *le Droit international théorique et pratique* (1870-1872, 2 vol. in-8), ouvrage considéré par les juriconsultes, comme le plus remarquable sur cette matière; *Étude sur l'émigration et la colonisation* (1875, in-8).

**CALZOLARI** (Henri), chanteur italien, né à Parme le 22 janvier 1823, fut d'abord destiné au commerce, mais grâce aux succès de ses études musicales, il obtint de suivre sa vocation de chanteur. Après avoir reçu à Milan les leçons de Pannizza, il débuta, en 1844, à la Scala, dans *Hernani*, et reçut le plus favorable accueil. Il épousa alors une sœur des artistes Cavallini, et partit pour Vienne où il chanta les principales œuvres du répertoire italien; il revint dans cette ville après plusieurs tournées en Italie. M. Calzolari a tour à tour paru, avec les meilleures troupes d'opéra italien, à Madrid, à Londres, à Paris et à Saint-Petersbourg, il s'attacha particulièrement au théâtre impérial de cette dernière capitale. Resté l'un des représentants de la méthode mélodique italienne, il s'est voué à l'interprétation de Rossini, Bellini et Donizetti.

**CAMBACÉRÈS** (Marie-Jean-Pierre-Hubert, duc DE), ancien sénateur français, né à Montpellier, le 20 septembre 1798, est l'aîné des deux neveux de l'archi-chancelier du premier Empire. Pour complaire à son oncle, il étudia le droit, et se fit inscrire, en 1823, au tableau des avocats de Paris. Élevé à la pairie le 11 novembre 1835, il soutint les derniers ministères du règne de Louis-Philippe. La révolution de Février le fit rentrer quelque temps dans la retraite. Les traditions de sa famille le rattachaient naturellement au régime établi par le coup d'État de décembre 1851, et il fut, un mois après, appelé à reprendre son siège au Luxembourg, en qualité de sénateur. M. de Cambacérés, devenu grand-maître des cérémonies de la maison de l'Empereur, fut chargé, en cette qualité, de plusieurs missions de cour. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 30 décembre 1855.

**CAMBACÉRÈS** (Étienne, comte DE), frère du précédent, ancien député, né à Montpellier en 1804 et genre du maréchal Davout, fut du petit nombre des bonapartistes qui refusèrent de se rallier à la dynastie de Juillet. En 1842, envoyé à

la Chambre des députés par les électeurs indépendants de Saint-Quentin, il y remplaça M. Benoît Fould, député ministériel, et siégea à l'extrême gauche. Il ne se mit pas sur les rangs aux élections de la Constituante; mais, à celles de la Législative, il fut élu représentant de l'Aisne à une forte majorité. Il appuya énergiquement la politique de l'Élysée, et, après le coup d'État de décembre 1851, reçut des mêmes électeurs un nouveau mandat pour le Corps législatif (1852-1857). M. de Cambacérés n'y rentra pas en 1857. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 16 juillet 1857. — M. Et. de Cambacérés est mort à Paris, le 20 décembre 1878.

**CAMBON** (Charles-Antoine), peintre décorateur français, né à Paris, au commencement de 1802, s'occupa d'abord de peinture à l'aquarelle et de dessins à la sépia, et fréquenta ensuite l'atelier de M. Charles Cicéri, qu'il aida fréquemment dans ses travaux les plus importants. Dès 1828, il se livra pour son compte à la décoration théâtrale et exécuta ses premiers décors pour les scènes de Paris ou de la province, notamment le Cirque olympique, le grand théâtre de Lyon, celui de Brest, et plusieurs autres. Associé plus tard à M. Philastre, il a fait avec lui les décorations de nombreux opéras, drames et ballats; nous citerons parmi les plus remarquables : *la Sylphide*, *Zerline*, *Jovita*, *le Corsaire*, *les Noces Vénitienes*, œuvres qu'il a été souvent appelé à reproduire à l'étranger. M. Cambon avait été décoré le 26 avril 1870. — Il est mort à Paris, le 20 octobre 1875.

**CAMBOS** (Jean-Jules), statuaire français, né à Castres (Tarn), le 27 avril 1828, élève de M. Jouffroy, débuta au Salon de 1857 par des portraits (statuettes et bustes). Il s'est depuis fait distinguer par les envois suivants : *Lais*, statue en plâtre; *la Douleur*, statuette en plâtre (1859); *Andromède*, statue en plâtre (1861); *la Cigale* (1864), qui valut un grand succès à l'artiste, et dont le marbre, exposé en 1865, et acquis par l'État, a figuré à l'Exposition universelle de 1867; *la Femme adultère* (1866), réexposée en marbre (1869), et en bronze (1870); *Jeune chef gaulois*, plâtre (1867), réexposé en bronze en 1868; *Buste d'Alfred de Vigny*, (1869), pour les galeries de Versailles; *la Cigale*, répétition en bronze de la figure citée plus haut (1868); *Eve*, statue en plâtre (1872); *la Fourmi*, statue en plâtre (1874); *Lydie*, statue en plâtre (1877). On doit encore à cet artiste une figure en pierre pour la façade principale de l'église Saint-Ambroise à Paris et *Sainte Solange*, statue en pierre pour la cathédrale de Nevers. M. Cambos a reçu deux médailles en 1864 et 1866, et une médaille de 3<sup>e</sup> classe à l'Exposition universelle de 1867.

**CAMBRAY-DIGNY** (Guillaume, comte DE), homme politique italien, ancien ministre né à Florence en 1823, est le fils du comte Louis de Cambray-Digny, devenu, de savetier, ministre et favori du grand duc de Toscane, Ferdinand III. Il fit ses études à Pise, et revint, à l'âge de vingt-deux ans, à Florence où Léopold I<sup>er</sup> lui témoigna beaucoup d'affection et de confiance. Le jeune Cambray-Digny fut, avec le prince Corsini, marquis de Lajatico, au nombre de ces partisans fidèles du grand-duc qui lui conseillèrent jusqu'au dernier moment de satisfaire par des concessions libérales aux exigences du temps et de renoncer à chercher, au milieu du grand mouvement national italien, son appui dans l'alliance autrichienne. Lorsqu'en 1859, le grand-duc eut été obligé de quitter ses États et que la majorité des

Toscans réclama l'annexion au Piémont, sous le gouvernement de Victor-Emmanuel, le comte de Cambray-Digny accepta cet achèvement vers l'unité et l'indépendance italiennes, et fut élu député de Toscane, à la presque unanimité. Très-populaire à Florence, il était gonfalonier de la ville, en 1865, lorsque le projet fut formé de célébrer le sixième anniversaire séculaire de la naissance du Dante. Il présida à ces pompes auxquelles s'associa toute l'Europe, et prononça l'éloge du poète devant son monument.

La notoriété politique de M. de Cambray ne date toutefois que de la fin de l'année 1867. Nommé ministre des finances du royaume d'Italie, il se trouvait en présence d'un déficit d'environ 900 millions, dont 240 millions portant sur le budget de l'année suivante; il promit de réduire cette dernière somme à 78 millions, par divers expédients. Il proposait d'abord le fameux impôt sur la mouture, si impopulaire, et le fit accepter par les Chambres au nom de la nécessité. Il s'opposa ensuite inutilement à l'établissement d'une retenue sur la rente italienne, pour les titres souscrits à l'étranger. Sa grande innovation fut de mettre en régie l'exploitation du monopole des tabacs, dans l'espérance d'augmenter considérablement le produit de cette branche du revenu public. Le projet de loi sur la ferme des tabacs rencontra, dans la Chambre des députés l'opposition la plus violente et n'en fut pas moins voté, dans les premiers jours d'août 1868, à la majorité considérable de 205 voix contre 161. Après ce triomphe le ministère sembla se resumer dans la personnalité de M. Cambray-Digny. Il tomba le 19 novembre 1869, et fut nommé sénateur.

**CAMBRIDGE** (George-William-Frédéric-Charles, 2<sup>e</sup> duc DE), général et pair d'Angleterre, né, le 26 mars 1819, à Hanovre (Allemagne), est le fils aîné du duc Adolphe et de la princesse Augusta de Hesse-Cassel et le cousin germain de la reine Victoria. Colonel d'infanterie à l'âge de dix-huit ans (1837), il commanda successivement un régiment de dragons et un régiment de fusiliers écossais. En 1852, il reçut les fonctions d'inspecteur général de la cavalerie. Promu, en 1845, au rang de major général, et en 1854, à celui de lieutenant général, il fut attaché à l'expédition d'Orient et mis à la tête d'une division d'élite composée de gardes et de *highlanders*; au passage de l'Alma, il mena ses troupes au feu avec un sang-froid qui lui valut les éloges des chefs de l'armée, et, à la bataille d'Inkermann, il opposa la plus opiniâtre résistance aux Russes et eut un cheval tué sous lui. L'état de sa santé l'obligea à vivre quelque temps dans un repos absolu à Constantinople, et, en 1855, il était de retour en Angleterre. Lord Hardinge ayant succombé aux suites d'une chute de cheval, il lui succéda dans le poste important de commandant en chef des forces de terre (13 juillet 1856), lequel équivalait à un ministère et lui donna voix délibérative au conseil. En 1857, il reçut de la cité de Londres une épée d'honneur et le droit de bourgeoisie. En 1861, il fut nommé colonel de l'artillerie royale et de génie, en 1862, colonel des grenadiers gardes, puis gouverneur de l'Académie de Wolwich, et enfin feld-maréchal, à la majorité du prince de Galles (9 novembre 1862).

Le duc de Cambridge attaché aux opinions libérales, s'est particulièrement occupé des améliorations de l'armée et de la situation matérielle du soldat. Il jouit, comme prince du sang, d'une dotation annuelle de 12 000 liv. (270 000 fr.) qui lui a été accordée, par décision du Parlement, après la mort de son père (août 1850). Il est docteur en

droit de l'université d'Oxford, président de l'Hôpital du Christ, chevalier de la Jarretière, grand-croix des ordres du Bain et de la Légion d'honneur, et président de l'ordre de Saint-Michel et Saint-George.

**CAMBRIELS** (Albert), général français, né à Lagrasse (Aude), le 11 août 1816, entra à l'École militaire de Saint-Cyr le 24 novembre 1834, et en sortit dans l'infanterie, comme sous-lieutenant, le 12 octobre 1836. Lieutenant le 2 janvier 1841, il a été promu capitaine le 20 octobre 1847, major le 25 juin 1853, lieutenant-colonel le 11 août 1855 et colonel le 14 mars 1859. Il fit, avec ce dernier grade, la campagne d'Italie et commanda le 84<sup>e</sup> de ligne. Nommé général de brigade, le 13 août 1863, il commandait la subdivision des Pyrénées-Orientales, puis une brigade de l'armée de Paris, lors de la déclaration de la guerre contre la Prusse. Il fut placé dans le 3<sup>e</sup> corps, commandé par le maréchal Bazaine, mais ne put rejoindre l'armée du Rhin, et figura dans le 12<sup>e</sup> corps, formé après les premiers revers, sous la direction du général Lebrun, avec le grade de général de division (25 août 1870). Il fit partie de l'armée de MacMahon, et fut dangereusement blessé à la tête pendant la bataille de Sedan (1<sup>er</sup> septembre). L'ambulance qui le recueillit tomba entre les mains des Prussiens, mais fut presque aussitôt renvoyée en France avec la plupart des blessés. Le général Cambriels se rendit aussitôt à Tours et se mit à la disposition du gouvernement, ne se doutant pas, dans sa situation, que les Allemands l'accuseraient d'avoir violé la capitulation. On lui confia d'abord le commandement de l'armée de l'Est. Des conflits d'autorité avec le général Garibaldi, et une aggravation dans ses souffrances, qui rendit plus tard nécessaire une terrible opération, le firent renoncer à ce commandement. Il fut remplacé par le général Michel (3 novembre).

Attaqué sans mesure par la presse radicale, le général Cambriels repoussa, dans une lettre adressée au ministre de la guerre, l'accusation de trahison et d'incapacité dirigée contre lui, et demanda le jugement d'une cour martiale. M. Gambetta refusa d'accéder à sa demande, attesta son dévouement passé, et lui répondit qu'il attendait de lui, après son rétablissement, de nouveaux et aussi excellents services (19 novembre). Nommé, le 2 décembre, au commandement du camp de Bordeaux, le général Cambriels fut mis, un mois après, à la tête du 19<sup>e</sup> corps; mais sa blessure s'étant ouverte, il dut quitter le service (27 janvier 1871), et resta en disponibilité. Lors de la création des dix-huit corps d'armée, il fut appelé au commandement de la 22<sup>e</sup> division d'infanterie du 14<sup>e</sup> corps et fut mis, le 6 mai 1875, à la tête du 10<sup>e</sup> corps à Rennes. Le général Cambriels, qui compte huit campagnes et deux blessures, a été décoré de la Légion d'honneur le 9 janvier 1850, et promu officier le 16 avril 1856, commandeur le 21 mai 1859, et grand officier le 20 novembre 1872. \*

**CAMERON** (Simon), homme d'État américain, est né en Pensylvanie, le 8 mars 1799. Orphelin et forcé de pourvoir à ses besoins, il entra, en 1816, à Harrisburg dans une imprimerie, vint ensuite à Washington où il fut employé comme compositeur dans un journal; puis il obtint, en 1832, le poste d'inspecteur à West-Point. Pendant les années suivantes, il s'occupa activement d'affaires de banque et de chemins de fer. En 1845, la Pensylvanie l'envoya au Sénat, où il se montra républicain conservateur. A l'avènement du président Lincoln (mars 1861), il entra dans le nouveau cabinet, comme ministre de la guerre, et n'hésita pas à proposer des mesures énergiques. Il

fut un de ceux qui voulaient, dès l'ouverture des hostilités, affranchir les noirs et les armer. Les autres ministres n'ayant point voulu partager ses propositions d'abolition immédiate, il fut forcé de se retirer. Le 17 janvier suivant, le Sénat le nomma ambassadeur des États-Unis à la cour de Russie, mais avant son départ, il fut arrêté à Philadelphie, sur la plainte de M. Pierce Butler, qui l'accusait d'arrestation illégale. Peu après, le Congrès émettait un vote de censure contre sa conduite à propos de sa conclusion des marchés de l'armée; le président Lincoln prit sa défense, et dans un message (26 mai 1862), où il assumait la responsabilité de tous ses actes, le déclara déchargé de tout blâme, erreur ou illégalité, il fut élu sénateur en 1866, et réélu en 1873.

**CAMERON** (Verney-Lovett) officier de marine et explorateur anglais, né en 1844, d'une des anciennes familles de l'Écosse, est fils d'un pasteur de Shoreham (Kent). Entré dans la marine anglaise en 1857, il servit successivement dans la Méditerranée, aux Antilles, dans la mer Rouge et en dernier lieu sur la côte orientale d'Afrique, où il fut occupé à des levées hydrographiques. Il s'acclimata bientôt à cette région et apprit le Kisaouhill, langue des naturels du Zanguebar, qui, parlée par de nombreuses tribus de l'intérieur, est, en réalité, la langue commerciale de l'Afrique orientale. Il se trouvait dans les meilleures conditions pour entreprendre un voyage dans ce pays; aussi la Société royale géographique de Londres le choisit-elle, en 1872, pour diriger une expédition destinée à ravitailler le D<sup>r</sup> Livingstone et à l'aider dans ses explorations. Ayant obtenu un congé de demi-solde, M. Cameron, qui était alors lieutenant de vaisseau, quitta l'Angleterre, le 30 novembre 1872, et arriva, le 13 janvier 1873, à Zanzibar, où avec l'aide de sir Bartle Frère, en mission auprès du sultan, il fit les préparatifs de son départ. Il s'adjoignit le D<sup>r</sup> Dillon, médecin de marine, le lieutenant d'artillerie, Cecil Murphy et M. Moffat, jeune homme d'une vingtaine d'années, neveu de Livingstone. Le 18 mars, il quitta, avec le D<sup>r</sup> Dillon, Bagamoyo, port de la côte d'Afrique, situé en face de l'île de Zanzibar, et pénétra dans l'intérieur. Au bout de quelque temps, le lieutenant Murphy les rejoignit seul, M. Moffat ayant été enlevé par la fièvre après peu de jours de marche. Le 13 août, les voyageurs arrivèrent à Kouihara, dans l'Ounyanymbi où ils furent forcés de s'arrêter pendant trois mois, par la difficulté de trouver des porteurs, ceux de la côte ne dépassant pas ce point. Le 21 août, le lieutenant Cameron reçut, par l'intermédiaire des naturels de l'Ouganda, — pays qui borde au N. O. le lac Oukéréoné ou Victoria Nyanza, — une lettre adressée, de Gondokoro, par sir Samuel Baker au D<sup>r</sup> Livingstone. La réponse qu'il y fit parvint au colonel Gordon, successeur de Baker, au bout de huit mois environ. C'était le premier exemple d'une correspondance établie, au moyen des naturels, à de si grandes distances sous ces latitudes. Le 29 octobre, les voyageurs étaient tous trois en proie à de violentes attaques de fièvre, quand ils reçurent la nouvelle de la mort de Livingstone, dont le cadavre, embaumé et rapporté par ses fidèles serviteurs, arriva peu de jours après à Koulkæa.

L'expédition n'avait plus sa principale raison d'être; néanmoins, voulant aller chercher dans l'Oudjidi, sur les bords du lac Tanganyika, des papiers que Livingstone y avait laissés, M. Cameron résolut, pour compléter les découvertes de celui-ci, de poursuivre son voyage. Il chargea ses deux compagnons trop malades pour aller

plus loin, de ramener à la côte, puis en Angleterre, le corps de l'illustre explorateur; M. Murphy s'acquitta seul de cette mission, le Dr Dillon s'étant brulé la cervelle dans un accès de fièvre chaude. Pendant ce temps, M. Cameron partait pour l'Ouest (novembre 1873) et arrivait, le 22 février 1874 à Kaouélé, dans l'Oudjidi. Après un mois de séjour dans cette localité, il s'embarqua, le 20 mars sur le lac Tanganyika et commença la circumnavigation de la moitié sud de ce lac, dont il releva les côtes avec la plus grande précision. Il put ainsi rectifier le contour erroné porté par hypothèse sur les cartes antérieures, marquer l'embouchure de 96 rivières qui se jettent dans le lac. Revenu le 3 mai le long de la rive occidentale à la hauteur de Kaouélé, il y découvrit une large rivière, le Loukougou, sortant du lac et se dirigeant vers l'Ouest. Rentré à Kaouélé le 9 mai, il fit ses préparatifs pour pénétrer plus loin dans l'intérieur, et le 18, il quittait l'Oudjidi, obligé par ses guides de prendre, vers le N. O. la route de Nyangoué, où il arriva au mois d'août suivant; c'était le point extrême atteint par Livingstone en descendant le Loualaba vers le nord. L'hostilité des populations situées au delà empêcha M. Cameron de dépasser ce point; mais d'après les renseignements fournis par les indigènes, il crut pouvoir affirmer que, d'une part le Loukougou se jetait dans le Louvoua, affluent du Loualaba, d'autre part, que celui-ci, se détournant vers l'ouest, allait se jeter dans l'Atlantique, et devait être identifié avec le Zaïre ou Congo. Prenant alors la direction du sud, M. Cameron remonta la rivière Lomami, entra dans l'Ouirona où il fut obligé de faire un long séjour, et y étudia le réseau de rivières et de lacs qui couvre ce pays. Le longeant ensuite au S. O. il entra dans le bassin du Kassabi, l'une des origines du Congo, et arriva au commencement de septembre 1875 à la ligne de partage des eaux entre ce bassin et celui du Zambeze. Enfin deux mois après, le 7 novembre 1875, il atteignait la côte occidentale d'Afrique à Katombela, localité voisine de Benguela, dans les possessions portugaises, et le 22 novembre, une dépêche annonçait en Europe son arrivée à Loanda. Depuis dix-neuf mois on n'avait aucune nouvelle de lui, et on le croyait perdu.

Le lieutenant Cameron avait, dans l'espace de deux ans et huit mois, parcouru près de 5000 kilomètres, dont environ 1900 en pays absolument inconnu. Il rapportait les renseignements les plus complets sur les contrées traversées. Il avait montré qu'il était non-seulement un voyageur intrépide, mais encore un savant distingué. Rentré en Angleterre au commencement d'avril 1876, il fut accueilli avec le plus grand enthousiasme, fut promu au grade de « commander » (capitaine de frégate), nommé chevalier commandeur de l'ordre du Bain, et reçut la grande médaille d'or de la Société de géographie de Londres en 1876. Sur l'invitation de la Société de géographie de France, il vint à Paris, au mois de janvier 1877, et fit dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, devant une nombreuse assistance, une conférence sur son voyage. La grande médaille d'or de 1877 lui fut décernée par la Société de géographie, et la palme d'officier de l'Instruction publique lui fut conférée par M. Waddington. A son retour de Paris, le commandant Cameron reprit son service dans la marine anglaise (février 1877). Il avait publié, avant son départ, une traduction des *Nouvelles bases de tactique navale* de l'amiral Butakow, et un mémoire original intitulé : *Tactique de la vapeur* (Steam tactics). \*

CAMESCASSE (Jean-Jacques-Eugène), magis-

trat français, né à Brest, le 12 avril 1812, entra dans la carrière judiciaire, en 1834, comme substitut à Redon, d'où il passa à Quimper, puis à Lille en 1843, et devint procureur du roi à Dunkerque en 1845. Révoqué en 1848, il fut rappelé comme procureur de la République à Lille le 28 novembre 1851, et siégea, à ce titre, dans la Commission mixte du Nord. Nommé premier avocat général à Limoges, le 2 février 1853, et le 2 février 1856, procureur-général à Douai, d'où il passa à Rennes en 1861, il devint premier président de cette dernière cour le 27 août 1864, et enfin, le 20 juin 1868, conseiller à la Cour de cassation, où il siégea depuis lors à la Chambre criminelle. Dans cette dernière partie de sa carrière, M. Camescasse se fit remarquer par son mérite comme juriconsulte et par ses idées libérales. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

Son fils, M. Jean-Louis-Ernest CAMESCASSE, né vers 1837, inscrit comme avocat à la Cour de Paris en 1858, et secrétaire de la Conférence des avocats en 1861, entra dans l'administration immédiatement après le 4 septembre 1870. Il était préfet du Finistère lorsque le renversement de M. Thiers, au 24 mai 1873, amena sa retraite. Après s'être présenté sans succès à la députation dans l'arrondissement de Brest, en février 1876, il fut nommé préfet de la Haute-Savoie. Révoqué au 16 mai 1877, il fut mis à la tête du département du Pas-de-Calais, par M. de Marcère dès le mois de décembre 1877.

CAMPAIGNO (Jean-Marie-Anne, marquis DE), homme politique français, est né à Barcelone, le 2 juillet 1805. Fils d'un capitaine des gardes wallonnes devenu colonel dans les armées royales d'Espagne, il entra à l'École de Saint-Cyr en 1823, servit quinze ans et se retira capitaine de cuirassiers. Nommé dans la suite adjoint puis, maire de Toulouse et membre du Conseil général pour le canton sud de cette ville, il fut élu député pour la 2<sup>e</sup> circonscription de la Haute-Garonne, en 1863, comme candidat du gouvernement, par 17536 voix sur 27 190 votants et réélu, au même titre, en 1869, pas 16 800 voix sur 33 140 votants contre 12 434 voix données à son adversaire, M. Paul de Rémusat, fils de l'ancien ministre de Louis-Philippe. M. le comte de Campaigno a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862. — Il est mort à Toulouse, le 12 octobre 1876.

CAMPARAN (Victor), sénateur français, né à Saint-Gaudens, le 29 octobre 1832, étudia la médecine à Paris, fut reçu docteur en 1856, alla exercer dans sa ville natale, devint inspecteur des eaux thermales et médecin de l'hospice. Destitué en 1869, pour son opposition aux candidats officiels de l'Empire, il fut réinstallé dans ses fonctions en 1871. Il collabora aux divers journaux locaux de la région, s'occupa d'agriculture et obtint plusieurs médailles. Très-populaire dans son arrondissement qui l'avait élu conseiller général en 1871, il fut porté candidat républicain aux élections législatives du 20 février 1876 et du 14 octobre 1877, contre M. Tron bonapartiste, et échoua, la première fois, avec 5792 voix, la seconde avec 5643; mais aux élections sénatoriales du 5 janvier 1877, il fut nommé au second tour de scrutin par 357 voix sur 671 votants. Il prit place dans la Chambre haute, dans les rangs de la gauche républicaine. \*

CAMPARDON (Émile), littérateur français, né à Paris, le 18 juillet 1834, fut admis à l'École des chartes dans la promotion de 1857. Attaché, dès cette époque, aux Archives de l'empire, il a puisé

dans cet établissement la matière de publications relatives au XVIII<sup>e</sup> siècle et à la Révolution française, dont plusieurs ont fait quelque bruit. On cite : *Histoire du Tribunal révolutionnaire de Paris*, d'après les documents originaux conservés aux Archives de l'Empire (1861, 2 vol. in-18), réimprimée sous ce nouveau titre : *Tribunal révolutionnaire de Paris* (1866, 2 vol. in-8); *Marie-Antoinette de la Conciergerie, pièces originales conservées*, etc. (1862, in-18, 2<sup>e</sup> édit. augm. 1867); *Marie-Antoinette et le procès du Collier* (1863, in-8, avec gravures et autographes); *Madame de Pompadour et la cour de Louis XV* (1867, in-8, avec portrait); *Documents inédits sur J.-B. Poquelin Molière*, avec fac-simile (1871, in-18); *les Spectacles de la foire* (1877, 2 vol. gr. in-8); *les Comédiennes du roi de la troupe française pendant les deux derniers siècles*, documents recueillis aux Archives nationales (1879, in-8). Il a édité, avec M. E. Boutaric, les *Mémoires de Frédéric II* (1866, 2 vol. in-8).

**CAMPBELL** (sir George), administrateur anglais, né en 1824, entra de bonne heure au service de l'administration civile des Indes et occupa divers postes, entre autres ceux de juge à la Haute Cour de Calcutta, de commissaire en chef des provinces centrales et enfin de gouverneur de Bengale. Ses services lui ont valu, en 1871, la croix de chevalier de l'Étoile de l'Inde. Il revint à plusieurs reprises en Europe, notamment en 1874 et fut élu, l'année suivante, député de Kirkaldy. Entre les vingt familles du nom de Campbell qui figurent au *Peerage* anglais, sir George mérite une mention à part, pour deux publications sur les Indes anglaises : *L'Inde moderne* (Modern India, 1852), et *L'Inde telle qu'elle peut être* (India as it may be, 1873).

**CAMPELLO** (comte Pompeo DE), homme politique et écrivain dramatique italien, est né à Spolète (Ombrie), le 15 février 1803. Il fit de fortes études littéraires, troublées ou interrompues par les événements politiques. En 1831, élu député à Bologne, il se prononça, dès cette époque, contre le pouvoir temporel du pape, ce qui lui valut des années de disgrâce. Au commencement de 1848, Pie IX l'appela auprès de lui avec le titre de consultant d'État et le fit ministre de la guerre. Le comte de Campello, élu aussi député au parlement romain, fut un des membres du gouvernement provisoire, après la fuite du pape à Gaëte. Cependant, lors de la proclamation de la république à Rome, il donna sa démission de ministre de la guerre; il n'en fut pas moins élu député à la Constituante. A la restauration du pape, il émigra en France, où il se remit activement à l'étude et acheva des drames dont quelques-uns, comme *Beatrice Cenci* et *Guicciardini*, furent joués depuis, non sans succès, en Italie. En 1860, il fut envoyé comme commissaire royal de Victor-Emmanuel à Spolète et chargé de prendre possession de la province au nom du roi. En récompense de ses services, il fut nommé sénateur et commandeur des Saints Maurice et Lazare. On cite de lui un nouveau drame en vers, *Ladislav di Durazzo* (Spolète, 1876).

**CAMPHAUSEN** (Ludolf), homme politique allemand, né à Hünshoven, près d'Aix-la-Chapelle, le 4 janvier 1803, s'est d'abord fait connaître par son activité et son intelligence commerciales. Chef d'une maison de banque fondée à Cologne en 1825, il contribua au développement de la navigation à vapeur sur le Rhin et du réseau des chemins de fer en Allemagne. Il se déclara de bonne heure contre le système protectionniste. De 1839 à

1848, il présida la Chambre de commerce de Cologne. En 1842, il débuta dans la carrière politique, comme membre de la Diète provinciale du Rhin, et s'y plaça à la tête de l'opposition constitutionnelle qui réclamait la liberté de la presse et l'établissement d'une représentation nationale. En février 1847, il fit partie de la première Diète générale des États, convoquée à Berlin par le roi de Prusse. Dès les premières séances, il acquit une grande popularité, et devint l'espoir de la bourgeoisie libérale. Après les événements de Berlin (18 mars 1848), il fut nommé président du Conseil des ministres, mais il fut bientôt débordé par le parti révolutionnaire qui exigeait la convocation immédiate d'une Constituante, et il donna sa démission (20 juin 1848). Il refusa la présidence de l'Assemblée nationale de Prusse, et le portefeuille des affaires étrangères que lui offrait le vicaire de l'empire, mais il accepta le titre de ministre d'État, et fut accrédité auprès du pouvoir central allemand, en qualité de ministre plénipotentiaire. Il se prononça contre le rétablissement de l'Empire, mais proposa une confédération d'États dont la Prusse aurait eu la direction. Il approuva le traité dit des trois rois (26 mai 1849), et dans le Parlement fédéral, convoqué à Erfurt au nom de l'union restreinte (20 mars 1850), il remplit les fonctions de rapporteur du Comité de constitution. Après les conférences d'Ollmütz et de Varsovie, qui dissipèrent les dernières illusions du parti modéré, M. Camphausen reentra dans l'opposition. Il reprit sa position d'associé gérant de la maison de banque qui porte le nom de sa famille, et parut renoncer, dès lors, à toute ambition politique.

**CAMPHAUSEN** (Otto), homme d'état prussien, frère du précédent, né à Hünshoven (Prusse rhénane), le 21 octobre 1812, suivit les Universités de Bonn, Heidelberg, Munich et Berlin, et, sans préjudice de la philosophie, de l'histoire et de l'archéologie, étudia spécialement le droit et les finances. Attaché au gouvernement local de Cologne, comme référendaire, vers la fin de 1834, il prit une part active, sous la direction de son frère, aux affaires commerciales et industrielles. Trois ans plus tard, il fut envoyé à Magdebourg en qualité d'assesseur du gouvernement; il y passa aussi trois années et fut appelé une première fois au ministère des finances de Berlin à titre auxiliaire. Bientôt il fut renvoyé dans les administrations provinciales de Coblenz et de Trèves, fut nommé, dans cette dernière ville, conseiller de gouvernement en 1844, puis reentra au ministère des finances, où il fut chargé des affaires relatives à l'impôt foncier. En 1845, il eut le titre de conseiller intime des finances. Ce fut lui qui, en 1847, prépara le projet de loi sur l'établissement d'un impôt sur le revenu, présenté à la Diète générale, et il l'appuya d'un mémoire détaillé sur les différents aspects de la question. Membre de la seconde Chambre de 1849 à 1852, ainsi que de l'Assemblée nationale d'Erfurt en 1850, il se plaça à côté de son frère, dans les rangs du parti libéral modéré; il s'occupa particulièrement de finances et se montra partisan d'une sorte d'éclectisme économique également éloigné du système protecteur et de la liberté commerciale. En 1854, on lui confia la présidence de l'Institut du commerce maritime, et il acquit dans cette administration une grande autorité. Nommé membre à vie de la Chambre des seigneurs, en 1860, il prit depuis cette époque, une part importante aux travaux de cette Assemblée et, le 26 octobre 1869, il fut appelé à succéder à M. von der Heydt, comme ministre des finances. Il s'occupa immédiatement de combler



le déficit du budget, moins par des augmentations d'impôt que par une réduction de la dette, et négocia avec succès la conversion de la rente. A l'occasion de la guerre contre la France, à la fin de 1870, il dut s'efforcer de créer des ressources nouvelles pour faire face aux nécessités de la situation. Les services qu'il rendit alors furent très-appréciés en Allemagne et, lors de la retraite du général de Roon, le 3 novembre 1873, M. Otto Camphausen fut nommé vice-président du ministère d'Etat, la présidence étant réservée au prince de Bismarck. Il présenta en 1874 un projet de loi tendant à provoquer l'amortissement de la contribution de guerre et à dégrèver l'Etat. Combattu par diverses fractions du Reichstag, il donna sa démission le 23 mars 1878.

**CAMPHAUSEN** (Guillaume), peintre allemand, né à Dusseldorf, le 8 février 1818, et fils d'un négociant, manifesta dès l'enfance de grandes dispositions pour le dessin, et fut élève à l'Académie de Dusseldorf. Il peignit toujours de préférence les chevaux et les batailles, s'engagea même quelques années dans un régiment de hussards pour étudier de plus près ses sujets favoris, et fit de grandes tournées en Belgique, en Hollande, en Suisse, en Italie et en Allemagne.

Parmi les tableaux de M. Camphausen, nous citerons : *Puritains observant l'ennemi*, appartenant au consul Wagner, à Berlin, et dont le roi de Hanovre a une copie; *Transport de prisonniers appartenant au parti de Cromwell*, *Cavaliers et têtes rondes*, *Charles II à la retraite de Worcester*, au roi Louis de Bavière; *Pillage d'un château anglais par les soldats de Cromwell*; *Charles I<sup>er</sup> à la bataille de Naseby*; *Tilly à Breitenfeld*; *le Prince Eugene à Belgrade*; *Godefroy de Bouillon à Ascalon*; *Prise du retranchement Dupel*, qui a paru à l'Exposition universelle de 1867 et a été acheté par le roi de Prusse; *Guillaume décorant le prince Charles de l'ordre du Mérite* (1869), etc. En 1870, il suivit l'armée prussienne en France et peignit *l'Entrevue de Napoléon III et de M. de Bismarck*, après Sedan, *l'Empereur d'Allemagne sur le champ de bataille de Gravelotte*; *la Rentrée triomphale de l'empereur à Berlin*. Il a publié en outre un album : *le Peintre sur le champ de bataille* (1865), sans compter une foule de dessins pour des publications illustrées, entre autres pour *l'Almanach mensuel de Dusseldorf*.

**CAMPOAMOR** (don Ramon DE), poète, philosophe, administrateur espagnol, né en 1820 d'une ancienne famille noble des Asturies, vint à Madrid pour étudier la médecine, mais s'y occupa exclusivement de littérature et de politique. Devenu gouverneur civil d'Alicante et de Valence, il se fit élire plusieurs fois député aux Cortès, et se distingua parmi les orateurs de l'Assemblée. Ses discours contribuèrent même, avec ses écrits littéraires, à lui ouvrir les portes de l'Académie. Plus tard, M. Campoamor est entré au ministère de l'intérieur, et est devenu directeur général de la bienfaisance.

Il s'est fait un nom par ses poésies et ses écrits philosophiques. On cite parmi les premières : *Ayes del alma* (Madrid 1842); un recueil très-souvent réimprimé de *Fabulas morales y políticas* (Ibid. 1842, 9<sup>e</sup> édit. 1866); un recueil d'Élégies, *Doloras*; un poème de longue haleine : *Colon* (Ibid., 1859). Il a été fait plusieurs éditions de ses Œuvres poétiques (Obras poéticas; Ibid., 3<sup>e</sup> édit., 1861). Ses écrits philosophiques, plus connus à l'étranger que ses poésies, sont : *Filosofía de las leyes* (Ibid., 1846); et *Personalismo, apuntes para una filosofía* (Ibid., 1850); *Pole-*

*micas con la democracia* (1862); *lo Absoluto* (1865), etc.

**CANDOLE** (Alphonse DE). Voy. DECANDOLLE.

**CANEL** (Alfred), ancien représentant du peuple français, né à Pont-Audemer (Eure), le 30 novembre 1803, étudia le droit, s'établit comme avocat dans sa ville natale et fit partie de l'opposition jusqu'à la chute de la monarchie. Nommé sous-commissaire de la république à Pont-Audemer, il fut élu, en avril 1848, représentant de l'Eure par 64 418 voix. Il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, mais sans appuyer la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon et ses ministres à propos des affaires de Rome. Il ne fut pas réélu à la Législative. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1876. — Il est mort à Pont-Audemer, le 10 janvier 1879.

Très-versé dans la connaissance de l'histoire et des antiquités de la Normandie, M. Canel a écrit sur cette province : *Essai historique et statistique sur l'arrondissement de Pont-Audemer* (1833-1834, 2 vol. in-8 et atlas); *Revue historique des cinq départements de la Normandie* (1835-1837, 3 vol. in-8), publication trimestrielle; *Mémoire et recherches sur les États de l'ancienne province de Normandie* (1837-1839, in-8); *Lettres sur l'histoire de Normandie pendant le xiv<sup>e</sup> siècle* (in-8); *Blason populaire de la Normandie* (Rouen, 1859, 2 vol. in-8); *Histoire de la barbe et des cheveux en Normandie* (Ibid., 2 vol. in-8); *Notice sur la vie et les écrits de l'abbé G.-A.-R. Baston, chanoine de Rouen* (1861, in-18); *Armorial des villes et corporations de la Normandie* (1863, in-8); *Recherches sur les jeux d'esprit*, les singularités et les bizarreries littéraires, principalement en France (Evreux, 1867, 2 vol. in-8); *Recherches historiques sur les fous des rois de France* (1873, in-18), et un grand nombre d'articles tirés à part, dans le *Journal de Pont-Audemer*, la *Revue de Rouen* et les *Mémoires de la Société des antiquaires normands*.

**CANÉTO** (l'abbé François), archéologue français, est né à Marciac (Gers), en 1805. Ancien supérieur du petit séminaire d'Auch, il devint en 1856 vicaire général du diocèse. Il a été nommé officier de l'instruction publique.

On a de lui des travaux d'archéologie, dont le plus considérable est le suivant : *Sainte-Marie d'Auch, atlas monographique de cette cathédrale* (1854 à 1857, in-fol., 40 pl.). Il a publié, en outre : *Monographie de Sainte-Marie d'Auch, histoire et description* (1850, in-18, 4 pl.); *Une Visite à Sainte-Marie d'Auch, étude descriptive* (1852, in-32); *Tombeau romain de saint Léothade, évêque d'Auch* (1856, in-8, 4 pl.).

**CANIVET** (Charles-Alfred), journaliste français, né à Valognes (Manche), le 10 février 1839, fils d'un professeur de rhétorique, fut d'abord secrétaire d'Amédée Thierry. Il débuta au *Journal de Paris* en 1875, et passa au *Soleil* dont il devint un des principaux rédacteurs; outre des articles politiques, il y signa presque chaque jour du pseudonyme de *Jean de Nivelles* des chroniques sur les sujets les plus variés. Il a également publié quelques nouvelles, *Jean Dugoury*, scènes du pays bas-normand, *la Pendule de tante Justine, une Hallucination*, etc., et un volume de poésies, *Croquis et paysages* (1878, in-18).

**CANNING** (Sir Samuel), ingénieur anglais, né à Ogbourn-Saint-André (comté de Wilt), le

21 juillet 1823, fit ses études à Salisbury et obtint le diplôme d'ingénieur civil en 1845. Nommé ingénieur en chef de la Compagnie du câble transatlantique en 1865, il eut la plus grande part à l'appropriation et à l'emploi du *Great Eastern* pour l'opération de la pose du câble et aux mesures de toute nature qui assurèrent le succès de cette gigantesque entreprise. Outre les témoignages de reconnaissance que lui votèrent certaines villes, le gouvernement lui décerna, en 1866, le rang de chevalier.

**CANOVAS DEL CASTILLO** (Antonio), homme d'Etat espagnol, né à Malaga, en 1824, suivit à Madrid les cours de philosophie et de droit, et entra dans la carrière du journalisme. Bientôt, au milieu de ses travaux littéraires et historiques, il fut entraîné vers la politique. Dès 1852, il fut envoyé aux Cortès par la ville de Malaga; la même année, il reçut des fonctions au ministère de l'intérieur et, deux ans plus tard, fut nommé chargé d'affaires à Rome. Il contribua à préparer le Concordat entre l'Espagne et le Saint-Siège. Après avoir été à la tête de l'administration intérieure, comme directeur général, depuis 1858, et comme sous-secrétaire d'Etat en 1861, il devint ministre de l'intérieur en 1864, dans le cabinet Mon; il échangea ce portefeuille, dans le cabinet O'Donnell, contre celui de ministre des finances et des colonies, et il eut l'honneur de présenter un projet de loi pour l'abolition de l'esclavage des noirs. Renversé du pouvoir par Narvaez et Gonzalès Bravo, il fut un des derniers à défendre dans les Cortès les idées libérales conciliées avec la monarchie constitutionnelle, et fut banni peu de temps avant la révolution de septembre 1868, à laquelle il ne prit aucune part.

Après avoir combattu dans les Cortès constituantes, dont il fit partie, les projets de constitution démocratique, M. Canovas del Castillo s'employa à préparer la restauration bourbonnienne. Il fut l'un des chefs du mouvement qui porta Alphonse XII au trône. Aussi, après le pronunciamiento de Martinez Campos, il reçut, le 31 décembre 1874, la présidence du ministère de régence, et lors de l'avènement du prince, il resta à la tête du cabinet dit de conciliation. Il se retira au mois de septembre 1875, devant les exigences du parti conservateur extrême; mais il fut rappelé à la présidence du conseil dès le 2 décembre de la même année, et chargé particulièrement de diriger les premières élections législatives du nouveau régime. Il fut lui-même élu aux Cortès par la ville de Madrid en janvier 1876. Le jeune roi Alphonse XII a récompensé ses services en lui conférant la Toison d'or. Les travaux historiques et littéraires de M. Canovas del Castillo l'avaient fait admettre, en 1860, dans l'Académie d'histoire et, en 1867, à l'Académie espagnole.

**CANROBERT** (François CERTAIN-), maréchal de France, ancien sénateur, né à Saint-Céré (Lot), le 27 juin 1809, d'une famille originaire de la Bretagne, est fils d'un officier de l'armée de Condé. Admis en 1825 à l'École militaire de Saint-Cyr, il en sortit en 1828 en qualité de sous-lieutenant au 47<sup>e</sup> de ligne, devint lieutenant en juin 1832, et s'embarqua en 1835 pour l'Algérie, où tout d'abord il prit part à l'expédition de Mascara; puis il assista successivement à la prise de Tlemcen, aux combats de Sidi-Yacoub, de la Tafna et de la Sikkah. Capitaine en avril 1837, il se trouva au siège de Constantine, fit partie des colonnes d'assaut et reçut sa première blessure sur la brèche à côté du colonel Combes, qui, avant d'expirer, le recommanda au maréchal Vallée. Décoré de la Légion d'honneur, il rentra

en France en 1839, et fut chargé d'organiser avec les débris des bandes carlistes un bataillon pour la légion étrangère.

De retour en Afrique (1841), il se distingua par son sang-froid et son active énergie dans les expéditions aventureuses qui lui furent confiées, notamment au col de Mouzaïa; commanda un bataillon de chasseurs à pied, puis le 64<sup>e</sup> de ligne, et, à la tête de ce dernier corps, réduisit à néant la rébellion de Bou-Maza et des tribus du Bas-Dhara; l'affaire de Sidi-Kalifa lui fit surtout beaucoup d'honneur. Huit mois de luttes opiniâtres et sanglantes lui valurent le grade de colonel (8 novembre 1847); en cette qualité, il dirigea l'expédition contre Ahmed-Sghir, s'avança jusqu'au défilé de Djerma où l'ennemi s'était retranché, le battit et rentra à Batna en emmenant deux chefs prisonniers. Après avoir commandé le 2<sup>e</sup> régiment de la légion étrangère, il fut mis à la tête du 3<sup>e</sup> de zouaves qu'il conduisit avec le même bonheur contre les Kähyles et les tribus du Jurjura. Quittant ensuite Aumale (novembre 1849), il délivra Bou-Sada dont la garnison était bloquée, rallia le gros de l'armée devant Zaatcha, et monta un des premiers à l'assaut de cette ville; cette action d'éclat lui valut la croix de commandeur de la Légion d'honneur (10 décembre 1849).

Rappelé en France l'année suivante, M. Certain-Canrobert s'attacha à la fortune du prince Louis-Napoléon qui le nomma général de brigade (13 janvier 1850), le prit pour aide de camp et lui donna un commandement à Paris, où il s'employa énergiquement à réprimer les tentatives de résistance qui suivirent le coup d'Etat. Quelques semaines plus tard, il fut chargé, avec des pouvoirs très-étendus, de parcourir les départements et d'y étudier la situation politique. Le 14 janvier 1853, il devint général de division.

Lorsque la guerre fut déclarée à la Russie, M. Canrobert, qui avait adopté ce dernier nom, quitta le camp d'Helfaut, et prit le commandement de la 1<sup>re</sup> division de l'armée d'Orient (mars 1854), qui, à la suite de la malheureuse campagne de la Dobrutscha, fut si effroyablement décimée par le choléra. Plus tard, il appuya de tous ses efforts l'expédition de Crimée, soutint au passage de l'Alma le premier choc des Russes et, malgré un feu très-vif, s'établit sur les hauteurs jusqu'à l'arrivée du général Forey; blessé au bras par un éclat d'obus, il n'en resta pas moins jusqu'à la fin de la journée (24 septembre). Deux jours après, le maréchal Saint-Arnaud, qui sentait sa fin prochaine, lui remettait le commandement en chef, ainsi que le lui prescrivait une lettre confidentielle de l'Empereur en date du 12 mars précédent. Le nouveau général marcha aussitôt sur Sébastopol, fit construire plusieurs batteries, ainsi qu'une première parallèle, et ouvrit le feu le 17 octobre; mais, ayant reconnu l'impossibilité de s'emparer de la place par un coup de main, il entreprit, au milieu d'insurmontables obstacles et dans une saison des plus rigoureuses, les gigantesques travaux qui en amenèrent l'investissement complet. Cette première période du siège, la plus pénible, fut signalée par la sanglante bataille d'Inkermann (5 novembre), où il fut blessé, les combats de Balaclava et d'Eupatoria, l'enlèvement du Carénage et les continuées sorties de l'ennemi. Par suite du refus de lord Raglan de coopérer au plan d'attaque proposé par M. Canrobert, ce dernier, dont la situation était de jour en jour plus embarrassante vis-à-vis des alliés, résigna le 16 mai 1855 le commandement en chef entre les mains du général Pélissier, et reprit sa place à la tête du 1<sup>er</sup> corps. A deux mois

de là, il quitta la Crimée et, l'année suivante, il fut élevé, en même temps que MM. Bosquet et Randon, à la dignité de maréchal de France (18 mars 1856).

Au commencement de 1859, le maréchal Canrobert reçut le commandement du 3<sup>e</sup> corps de l'armée des Alpes, et fit partie de l'expédition d'Italie. A la bataille de Magenta, il courut personnellement de grands dangers; le sort de celle de Solferino, où il était chargé de protéger notre aile droite contre l'attaque éventuelle d'une colonne autrichienne, dépendit un instant du mouvement qu'il eut à faire pour porter au général Niel le secours dont celui-ci avait besoin. Sénateur de droit, en qualité de maréchal, il vota, le 6 mars 1861, contre l'amendement favorable au maintien de la puissance temporelle des papes. Au mois de juin 1862, il eut le commandement du camp de Châlons. Le 14 octobre de la même année, il fut nommé au commandement du 4<sup>e</sup> corps d'armée à Lyon, en remplacement du maréchal de Castellane.

Mis à la tête des troupes et des bataillons de garde mobile réunis au camp de Châlons, au moment de la déclaration de guerre à la Prusse (15 juillet 1870), il fut bientôt obligé de quitter une situation que son impopularité près des mobiles de Paris et l'indiscipline de ces soldats improvisés lui rendaient intolérable. Nommé chef du 6<sup>e</sup> corps d'armée, il accepta, après le désastre de Forbach, de se ranger sous les ordres du maréchal Bazaine, assista aux combats autour de Metz, et prit, les 16 et 18 août, une part importante aux combats de Saint-Privat et Gravelotte. Enfermé dans Metz, et après la capitulation (29 octobre) emmené prisonnier en Allemagne, il revint en France lors de la signature des préliminaires de paix, et fut reçu favorablement par M. Thiers, à la disposition duquel il s'était empressé de se mettre. Il demanda et obtint l'autorisation d'assister aux funérailles de Napoléon III, en sa qualité d'ancien aide de camp (janvier 1873). Au mois de juin, il donna avec un certain éclat sa démission de membre du Conseil supérieur de la guerre dont il faisait partie depuis le 5 octobre 1872; on attribua cette décision à la surprise qu'il ressentit de voir appeler au commandement de l'armée de Paris un simple général de division. Il fut question de le placer à la tête de l'armée de Versailles, mais cette proposition fut repoussée par le Conseil des ministres à la majorité d'une voix.

Sollicité à plusieurs reprises par le parti bonapartiste d'accepter une candidature dans le département du Lot, le maréchal Canrobert avait toujours décliné cet honneur; bien qu'il déclarât « professer, avec un profond respect pour l'Empire tombé, sa foi dans les institutions tutélaires de son origine et dans l'expression directe de la volonté nationale, » il estimait que les luttes de la parole étaient trop dangereuses pour les « enfants de l'armée. » Mais, lors des élections sénatoriales, sa candidature fut bruyamment annoncée et, quoique le maréchal Canrobert ait cru d'abord devoir protester, par une lettre adressée à M. Haentjens, la presse conservatrice la présenta comme particulièrement agréable à M. de Mac-Mahon. Porté sur la liste du Lot, il fut élu au second tour de scrutin, le premier sur deux, par 212 voix sur 383 électeurs. Il siégea dans le groupe de l'Appel au peuple, et ne prit la parole que lors de la discussion du service des aumôniers de l'armée, et de celle de la loi sur l'organisation militaire (novembre 1876). Il vota la dissolution de la Chambre des députés le 16 juin 1877. Pendant la crise qui suivit l'acte du 16 mai, on le représenta comme ayant eu des entrevues avec M. de Mac-Mahon,

qui aurait même un moment songé à lui confier la présidence d'un cabinet, à la suite des élections du 14 octobre. M. Canrobert était à peine remis d'une longue maladie lorsqu'il fut désigné pour assister aux obsèques de Victor-Emmanuel (janvier 1878). Lors des élections du 5 janvier 1879 pour le renouvellement partiel du Sénat, il n'obtint, dans le Lot, que 140 voix sur 383 votants. Chevalier de la Légion d'honneur le 4 décembre 1837, officier le 6 août 1843, commandeur le 10 décembre 1849, grand officier le 21 octobre 1854, le maréchal Canrobert a été promu grand-croix le 20 mars 1855. Sous l'Empire, il a fait partie du Conseil général du Lot.

CANS (Daniel-Hyacinthe-Léon), éditeur belge, ancien député, né à Bruxelles, le 10 février 1803, est l'un des chefs de la maison *Meline et Cans*, qui s'est fait une si grande réputation par la contrefaçon des livres français. Plusieurs fois élu député de Bruxelles depuis 1845, il appartenait toujours au parti libéral. En 1853 il s'éleva vivement contre le traité relatif à la propriété littéraire conclu entre la France et la Belgique. Il déclarait que supprimer la contrefaçon, c'était compromettre l'existence de la librairie belge. Il quitta peu après la Chambre des représentants, et reçut vers le même temps la croix de l'ordre de Léopold.

CANTAGREL (Félix-François-Jean), littérateur français, ancien représentant, député, né à Amboise (Indre-et-Loire), le 27 juin 1810, se fit recevoir avocat, et vint à Paris, où il s'occupa de littérature et coopéra à la rédaction de plusieurs journaux, notamment *l'Artiste*. Attaché ensuite à la *Phalange* et à la *Démocratie pacifique*, il publia, aux frais de l'école socialiste, le *Fou du Palais-Royal* (1841, in-8), satire dialoguée où il cherche à préparer la transition du monde actuel à l'unité harmonieuse de Fourier. Il a écrit aussi une étude sur les colonies agricoles de *Mettray* et *Ostwald* (1842, in-8).

Aux élections de mai 1849, M. Cantagrel fut envoyé à l'Assemblée législative, comme représentant du Loir-et-Cher. Mais, accusé d'avoir pris part au mouvement du 13 juin avec les chefs de la Montagne, il fut condamné à la déportation à perpétuité par la haute Cour de Versailles, et se réfugia en Belgique. Il devint ensuite rédacteur en chef d'un journal en Suisse. Revenu en France, après l'amnistie de 1859, il fut employé dans l'administration du gaz parisien. Il posa avec un certain retentissement sa candidature au Corps législatif aux élections de mai 1869, dans le Loir-et-Cher et à Paris, dans la septième circonscription, en concurrence avec les candidatures de MM. J. Favre et H. Rochefort. Il échoua dans cette double tentative, le Loir-et-Cher lui ayant donné 6097 voix sur 32 521 votants, et Paris 7438 sur 34 308. Il exprima le désir que ces derniers suffrages fussent reportés, au scrutin de ballottage, sur M. H. Rochefort, en faveur duquel il se désista au mois de novembre suivant.

Peu de temps après la révolution du 4 septembre 1870, il fut condamné à Nantes, pour délit de presse, à six mois de prison. Elu le 30 juillet 1871, au second tour de scrutin, membre du conseil municipal de Paris, pour le quartier de la Chapelle (XVIII<sup>e</sup> arrondissement), il fut réélu dans le même quartier, le 29 novembre 1874, par 2045 voix, sans concurrent, et prit une part active aux discussions des questions financières et administratives. Après les élections générales de février 1876, M. Louis Blanc, nommé dans plusieurs circonscriptions, ayant opté pour le V<sup>e</sup> arrondissement de Paris, M. Cantagrel se

présenta à sa place dans le XIII<sup>e</sup> et obtint, le 9 avril 1876, une majorité relative de 3800 voix, contre 4300 environ, partagées entre ses trois concurrents; il fut élu, le 23 du même mois, au second tour de scrutin, par 5596 voix, et donna sa démission de conseiller municipal. Il prit place à l'extrême gauche, demanda l'amnistie pleine et entière, déposa une proposition de loi tendant à garantir l'exercice du droit d'association et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu dans le même arrondissement par 8327 voix.

M. Cantagrel a publié quelques brochures, entre autres : *De la Nécessité d'un nouveau dogme, et Considérations sur quelques dogmes regardés comme essentiels* (Bruxelles, 1858, in-8); *De l'Élection véridique* (1874, in-8).

CANTÙ (César), historien italien, né à Brivio, dans le Milanais, le 5 décembre 1807, fut élevé à Sondrio, dans la Valteline, et devint à dix-huit ans professeur de littérature au collège de cette ville. De là il se rendit à Côme, puis à Milan, où il a passé une partie de sa vie. Il embrassa la cause libérale, et ses *Reflexions sur l'histoire de la Lombardie au xvii<sup>e</sup> siècle* (Ragionamenti sulla storia Lombarda del secolo xvii<sup>e</sup>, Milan, 2<sup>e</sup> éd., 1842-44) le firent condamner par la justice autrichienne, sous prétexte de conspiration, à une année d'emprisonnement. Pendant sa captivité, il composa un roman historique : *Margherita Pusterla* (Florence, 1835). Des chants religieux où le sentiment de l'indépendance nationale s'allie à un vif amour de l'Église catholique; un poème patriotique, *Algo o la Legua Lombarda*; des *Lectures à l'usage de la jeunesse* (Letture giovanelli), propagées en Italie par plus de trente éditions et imitées en France par Mme Amable Tastu; des articles de littérature et d'histoire publiés dans la *Biblioteca italiana*, dans l'*Indicatore* de Milan, etc., tous ces travaux, qui popularisèrent le nom de M. Cantù, le rattachent à l'école romantique fondée par Manzoni et par Silvio Pellico.

Son titre principal est l'*Histoire universelle* (1843-1849, 19 vol. in-8; 2<sup>e</sup> éd. française, 1854-1859), traduite en anglais, en allemand et en français. monument considérable, malgré ce qu'il laisse désirer aux penseurs et aux érudits, et dont l'esprit de parti a encore favorisé le succès. L'auteur, qui n'aime pas Voltaire, a cru servir l'Italie en décrépissant le xviii<sup>e</sup> siècle et la France. Le même esprit inspire son *Histoire de la littérature italienne* (1851), son *Histoire des cent dernières années*, traduite en 1852 par M. Amédée Renée, et son *Histoire des Italiens*, traduite sous ses yeux par M. Arm. Lacombe (1859, tom. I-II); les *Hérédiques d'Italie*, traduits par MM. Digard et Martin (1866-1871, 5 vol. in-8). M. Cantù était de l'école qui, mettant dans la papauté l'espoir de l'Italie, ramenait, par l'absorption de l'État dans l'Église et de la politique dans la religion, la révolution vers le moyen âge. Il fut, par exception, autorisé à assister aux séances du Concile en 1869 et nommé historiographe de cette assemblée. Il a été élu, la même année, correspondant de l'Académie des sciences morales. Il a donné depuis deux petits traités de morale populaire : *Buon senso et buon cor* et *Portafoglio d'un operajo* (Portefeuille d'un ouvrier), sorte de fiction autobiographique.

Un savant italien du même nom, M. Jean-Laurent CANTÙ, professeur émérite de chimie à Turin, docteur en médecine, membre de l'Académie des sciences de Turin, a été créé membre du Sénat piémontais en 1860.

## CANZIO. Voy. GARIBALDI.

CAP (Paul-Antoine GRATACAP, dit), naturaliste français, né à Mâcon, le 2 avril 1788, se livra de bonne heure à l'étude des sciences naturelles, se fit recevoir pharmacien, et succéda à L.-A. Planche, fondateur d'une des meilleures officines de Paris. Chevalier de la Légion d'honneur, il a été nommé membre associé de l'Académie de médecine de Paris, membre honoraire de celle de Belgique, etc. — Il est mort à Paris, le 11 novembre 1877.

Parmi ses travaux scientifiques, qui lui ont valu, en 1862, un des prix de l'Institut, on remarque : *De la Classification méthodique des médicaments* (1823), couronné, en 1821, par la Société de médecine de Paris; *Principes élémentaires de pharmacologie* (1837, in-8); *Recherches sur les lactates* (1838), avec M. Henry; *Traité de pharmacologie, Traité de botanique* (1847, in-8), avec MM. Montagne et Martins; *Histoire de la pharmacie* (Anvers, 1851, in-8); le *Muséum d'histoire naturelle* (1853, gr. in-8); *Eloges* de Benj. Delessert, Math. Bonafous, N. Lémery, Cas. Delavigne (1838-1854), couronnés par diverses Académies, etc. Ce savant a encore donné une traduction des *Aphorismes de physiologie végétale*, de J. Lindley (1838, in-8); plusieurs abrégés pour la collection des *Cent traités*; une édition des *Oeuvres de Bernard Palissy* (1844), de celles de *Senecé* (1856, 2 vol.), avec M. Em. Chasles; *Études biographiques pour servir à l'histoire des sciences* (1857); *la Science et les Savants au xvi<sup>e</sup> siècle* (Tours, 1866-1867, 2 séries, in-8), et un grand nombre d'articles dans les recueils périodiques.

CAPECELATRO (Vincent), compositeur italien, né à Naples, vers 1810, vint de bonne heure en France, où sa famille avait dû émigrer lors des événements de 1820. Il commença ses études musicales sous la direction de sa mère, et les compléta après 1830 au Conservatoire de Naples. Ayant épousé, en 1831, Mlle Irène Ricciardi, sœur du publiciste patriote, et déjà connue elle-même par ses poésies, il mit avec succès en musique quelques-unes de ces dernières et écrivit un opéra comique en deux actes dont elle tirait les paroles d'un ouvrage français, la *Mansarde des artistes* (la *Soffita degli artisti*, 1837). Parmi ses autres pièces, celle qui fut le mieux accueillie est : *Gastone dy Chanler*, dont sa femme avait également fourni le libretto. M. Capecelatro a publié en outre plusieurs recueils de romances.

Sa femme, Irène RICCIARDI, née à Naples, et qui avait reçu une brillante éducation dans sa famille, s'était produite de bonne heure dans les académies italiennes, comme auteur de *Stances*, de *Sonnets* et d'*Odes*. Outre les livrets d'opéras, écrits pour son mari, elle a publié, tant à Naples qu'à Paris et à Vienne, un volume de *Chansonnettes et romances* qui ont eu du succès, des contes en vers, et un roman : *Aroldo*, etc...

CAPEFIGUE (Jean-Baptiste-Honoré-Raymond), publiciste français, né à Marseille en 1802, vint à Paris en 1821, suivit longtemps les cours de l'École des chartes, et commença son droit. Mais il se lança bientôt dans le journalisme et devint rédacteur de la *Quotidienne*. Sous le ministère Martignac, il fut choisi pour diriger le *Messageur des Chambres*. Après la révolution de Juillet, il fournit des articles qui attestaient une facilité d'improvisation toute méridionale, au *Temps*, au *Moniteur du Commerce*, au *Courrier français*, à l'*Europe monarchique*, à la *Gazette de France*, etc. Il continuait à produire des publications historiques qui lui avaient déjà valu,

sous la Restauration, quelques succès. La *Société catholique des bons livres* avait couronné sa *Vie de saint Vincent de Paul* (1827, in-8), et quelques-uns de ses mémoires avaient été accueillis par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Ses principales productions, dans ce genre, sont : *Histoire philosophique des Juifs depuis la décadence des Machabées jusqu'à nos jours* (1833, in-8), couronnée par l'Académie des inscriptions; *Charlemagne* (1841, 2 vol. in-8); *Hugues Capet et la troisième race jusqu'à Philippe Auguste* (1839, 4 vol. in-8); *Histoire de Philippe Auguste* (1829, 4 vol. in-8), couronnée par l'Institut, « le seul de ses ouvrages, dit un bibliographe, où il y ait une apparence d'études sérieuses; » *Histoire constitutionnelle et administrative de la France, depuis la mort de Philippe Auguste jusqu'à la fin du règne de Louis XI* (1831-1833, 4 vol. in-8); *François I<sup>er</sup> et la Renaissance* (1844, 4 vol. in-8); *Histoire de la Réforme, de la Ligue et du règne de Henri IV* (1834-1835, 8 vol. in-8); *Richelieu, Mazarin, la Fronde et le règne de Louis XIV* (1835-1836, 8 vol. in-8); *Louis XIV, son gouvernement et ses relations diplomatiques avec l'Europe* (1837-1838, 6 vol. in-8); *Jacques II à Saint-Germain* (1832, 2 vol. in-8); *Philippe d'Orléans, régent de France* (1838, 2 vol. in-8); *Louis XV et la société du xviii<sup>e</sup> siècle* (1842, 4 vol. in-8); *Louis XVI, son administration et ses relations diplomatiques avec l'Europe* (1844, 4 vol. in-8); *L'Europe pendant la Révolution française* (1843, 4 vol. in-8); *L'Europe pendant le Consulat et l'Empire de Napoléon* (1839-1841, 10 vol. in-8); *les Cent-Jours* (1841, 2 vol. in-8); *Histoire de la Restauration et des causes qui ont amené la chute de la branche aînée des Bourbons* (1831-1833, 10 vol. in-8); *les Diplomates européens* (2<sup>e</sup> édit., 1845, 4 vol. in-8); *L'Europe depuis l'avènement de Louis-Philippe* (1845-1846, 10 vol. in-8); *le Congrès de Vienne* (1847, in-8); *les Quatre premiers siècles de l'Église chrétienne* (1850, 3 vol. in-8); *l'Église au moyen âge* (1852, 2 vol. in-8); *l'Église pendant les quatre derniers siècles* (1854-1856, 4 vol. in-8); *Histoire des grandes opérations financières* (1855-1858, 4 vol. in-8); *Avant 1789, Royauté, Droit, Liberté* (1857, in-8); *l'Église pendant les quatre derniers siècles* (1858, 3 vol. in-8), etc.

Quelques-uns de ces nombreux ouvrages, d'abord signés : un *Homme d'État*, appartiennent à une époque où M. Capefigue, grâce à la complaisance du ministre Guizot, vivait tout entier dans le commerce des documents diplomatiques, et puisait à discrétion dans les plus précieuses archives de l'État. La reproduction dans ses livres d'une foule de pièces dont plusieurs ont paru d'une authenticité douteuse a donné lieu à beaucoup de contestations. On reprochait, d'ailleurs, à l'auteur, dont les théories tendent à la glorification de l'absolutisme politique et de l'intolérance, des défauts de composition et de style indiquant l'extrême précipitation du travail.

La révolution de 1848 ferma à M. Capefigue les archives des affaires étrangères, et la *Revue rétrospective* mit au jour sa large participation aux fonds secrets. Il combattit un des premiers la République dans l'*Assemblée nationale*, et, pendant deux ans, dicta les plans de la contre-révolution dans des lettres datées de Londres, de Vienne, de Berlin, et signées symboliquement d'une croix ou d'un fer à cheval, jusqu'au moment où la loi Tinguay imposa aux journalistes l'obligation de la signature. Il entreprit depuis de mettre en relief les figures féminines plus brillantes que recommandables des deux derniers siècles : *Mme de Pompadour* (1858, in-12); *Mme la comtesse du Barry* (1858, 2 vol. in-12); *Mlle de La Vallière et les favorites des trois âges de*

*Louis XIV* (1859); *les Derniers jours de Trianon* (1866, in-18); *la Favorite d'un roi de Prusse* (1867, in-18); *la Duchesse de Bourgogne et la vieillesse de Louis XIV* (1867, in-18); *la Marquise du Châtelet et les Amies des philosophes du xviii<sup>e</sup> siècle* (1868, in-18); *Madame de Montespan et les splendeurs de Versailles* (1868, in-18); *Isabelle de Castille* (1869, in-18), etc. — M. Capefigue est mort à Paris, le 23 décembre 1872.

**CAPITAINE** (Ulysse), bibliographe belge, né à Liège, le 24 décembre, 1828, publia très-jeune, et souvent sans nom d'auteur, des ouvrages remarquables par l'érudition : *Recherches sur les journaux et écrits périodiques liégeois* (Liège, 1851-1864, 14 vol. in-18), au point de vue historique et bibliographique; *Nécrologe liégeois pour 1851-1856* (6 vol. in-18), renfermant plus de 120 articles biographiques; *Bibliographie liégeoise du xvi<sup>e</sup> siècle* (1852, in-8); *Sur l'introduction de l'imprimerie dans la province de Liège* (Bruxelles, 1867, in-8), et diverses monographies. Il a collaboré au *Messager des sciences historiques, au Travail, au Bulletin du bibliophile belge, à la Biographie nationale belge, aux Supercheries littéraires* et à la *France littéraire* de Quérard, etc. Il avait fondé, en 1856, avec MM. de Thier, le journal quotidien *la Meuse*. — Il est mort à Rome, le 31 mars 1871.

Son père, M. Félix CAPITAINE, né en 1804, à Opleew (Limbourg), est auteur de divers rapports sur des questions commerciales ou sociales imprimés de 1844 à 1852, et a travaillé activement au *Journal de Liège* de 1831 à 1850. Il a été conseiller provincial et président de la chambre de commerce de Liège.

**CAPMAS** (Charles), juriconsulte français, né à Gourdon (Lot), le 17 septembre 1818, commença ses études aux lycées de Toulouse et de Cahors et les acheva à Paris au lycée Louis-le-Grand. Après s'être occupé à la fois des sciences et des lettres et avoir remporté un prix de physique au concours général, il fit son droit et fut reçu docteur. D'abord suppléant à la faculté de droit de Toulouse (1844), il fut appelé, en 1852, à celle de Dijon où il a successivement professé les cours de droit romain et de code civil. Nommé recteur de l'Académie de Grenoble à la fin de 1878, il est devenu, en mai 1879, recteur de celle de Caen. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

M. Capmas a publié plusieurs travaux spéciaux, notamment des mémoires judiciaires dans des procès importants. Il a traduit de l'allemand : *De la Procédure civile et des actions chez les Romains*, par Keller (1870, in-8). Il a, en outre, attaché son nom à la découverte de *Lettres inédites de Mme de Sévigné* (1876, 2 vol. in-8) qui ont complété et rectifié sur bien des points l'édition donnée par MM. Ad. Regnier et Monmerqué, dont elles forment l'appendice. Ce recueil a été couronné par l'Académie française. \*

**CAPOUL** (Joseph-Amédée-Victor), chanteur français, né à Toulouse le 27 février 1839, fut admis au Conservatoire en 1859 et y suivit les cours de Reval, pour le chant, et de Mocker, pour l'opéra comique; il remporta en 1860 deux seconds prix dans ces deux classes, et en 1861, un premier prix d'opéra comique. Après des débuts assez obscurs dans *le Chalet* et dans *la Fille du régiment*, il créa quelques rôles dans des ouvrages d'importance secondaire et ne conquit réellement de notoriété que dans *Vert-Vert*, de M. Offenbach (1869), et surtout dans *le Premier jour de bonheur* d'Auber, qui lui dut une bonne part de son succès prolongé. Malgré la situation brillante qui lui

était offerte à Paris où ses avantages physiques n'étaient pas moins appréciés que sa voix. M. Capoul préféra accepter des engagements plus fructueux à l'étranger et partagea les triomphes de Mlle Nilsson à New-York et à Londres. Assez froidement accueilli, lors d'un retour à Paris, dans *Maria* (1873), il retrouva toute sa vogue dans l'interprétation du rôle de Paul dans *Paul et Virginie* de M. Victor Massé (Théâtre-Lyrique, 1876). Depuis, il organisa une troupe dont il fut l'imprésario et reparut avec elle dans *les Amants de Vérone*, du marquis d'Ivry, représentés à la salle Ventadour (1878).

**CAPPONI** (Gino-Alexandre-Joseph-Gaspard, marquis), littérateur et homme d'État italien, né à Florence, le 14 septembre 1792, d'une famille ancienne et illustre. Elevé par le célèbre antiquaire l'abbé Zannoni, il apprit un grand nombre de langues. Il voyagea en Italie, en France, en Angleterre et en Allemagne. Il se vit très-recherché de Ferdinand III, puis de son fils Léopold II. Lorsque ce dernier pencha vers la réaction, le marquis Capponi lui renvoya même son brevet et ses insignes de chambellan. Léopold II le rappela auprès de lui, lorsque le mouvement réformiste eut gagné la Toscane, et, en 1847, le marquis, devenu, depuis 1839, presque aveugle, fut nommé conseiller d'État; après la proclamation de la Constitution, en 1848, il devint sénateur, puis ministre d'État sans portefeuille, et enfin président du conseil. Le triomphe du parti démocratique lui fit bientôt céder la place au ministère présidé par M. Montanelli. Éloigné des affaires publiques jusqu'au 12 avril 1849, il consentit à faire partie de la Commission gouvernementale qui régla la Toscane jusqu'au retour du grand-duc. Il essaya en vain de déterminer ce dernier à maintenir la Constitution, et rentra dans la vie privée. Le 29 avril 1859, il fut obligé de quitter Florence. Élu député à l'Assemblée de Toscane, le marquis Capponi fut ensuite nommé sénateur du royaume d'Italie. — Il est mort à Florence, le 3 février 1876.

Les écrits du marquis Capponi sont nombreux; il a donné une foule d'articles à l'*Anthologie italienne* de Florence, supprimée en 1832, et lu beaucoup de mémoires très-remarqués à l'Académie de la Crusca, à celle des Géographes et à l'Académie colombarienne dont il était président. Outre sa collaboration à diverses publications, il dicta, quand il fut aveugle, un ouvrage pédagogique important, sous le titre de *Fragments sur l'éducation* (Lugano, 1846). Il a été un des principaux rédacteurs des *Archives historiques* publiées à Florence par Vieusseux. En 1875 parut *Storia della Repubblica di Firenze*, 2 vol., qui produisit une certaine sensation dans le monde savant. Il prit une part active au *Vocabolario degli Accade ici della Crusca*.

**CARAFÀ DE COLOBRANO** (Michel-Henri-François-Aloys-Vincent-Paul), compositeur français, d'origine italienne, membre de l'Institut, né à Naples, le 28 novembre 1785, manifesta de bonne heure de remarquables dispositions pour la musique et eut pour maîtres Francesco Piaggi et Penaroli. Il abandonna néanmoins la carrière d'artiste pour celle de soldat. Entré dans les troupes de son pays, il y obtenait un avancement rapide lorsqu'il fut fait prisonnier des Français en 1806, à Campo-Tenese, en Calabre. Il eut le talent de plaire au roi Murat, qui l'attacha à sa personne en qualité d'écuyer. Il fit, avec le grade de lieutenant dans les hussards de la garde, l'expédition de Sicile, qui lui valut celui de capitaine. En 1812, il suivit Murat en Russie comme officier

d'ordonnance, fut décoré de la Légion d'honneur et nommé chef d'escadron. Après les événements de 1814, il revint à la culture de la musique.

M. Carafa avait déjà produit dans sa jeunesse quelques essais qui attestaient de la grâce naturelle et une grande facilité. Il avait même écrit un opéra de salon, *il Fantasma*, dont le succès l'engagea à se tourner vers le théâtre. En 1814, il fit jouer devant le public *il Vascello l'occidente*, qui fut accueilli avec faveur au théâtre del Fondo, à Naples, et fut suivi de plusieurs opéras, entre autres, la *Gelosia corretta*, *Gabriella di Vergi*, *i Due Figaro*, etc., écrits avec une élégance et une facilité tout italiennes. Après une assez longue série de succès à Naples, à Venise, à Milan, à Vienne, M. Carafa vint à Paris en 1821. Le théâtre Feydeau, sur lequel il voulut modestement débiter, lui confia le libretto en trois actes de *Jeanne d'Arc*. Cette œuvre n'eut qu'un demi-succès, qui était loin de faire présager la vogue que devait avoir, dès l'année suivante, son second opéra comique français *le Solitaire* (1822). L'engouement du public pour le roman de M. d'Arincourt ne fut pas étranger à la fortune de l'œuvre musicale, qui se recommandait d'ailleurs par toutes les qualités ordinaires du maître.

M. Carafa redoubla dès lors de fécondité. Ses opéras se succédèrent sans relâche, sur toutes les scènes de Paris et sur plusieurs grandes scènes de l'étranger. Il donna chez nous, de 1823 à 1828, des opéras comiques : *le Valet de chambre*, *l'Auberge supposée*, *Sangarido*, *la Violette*, avec M. Leborne, et de grands opéras : *la Belle au bois dormant*, *il Sonnambulo*, *il Paria*. En 1828, parut son œuvre principale, *Masaniello*, opéra en trois actes, également remarquable par ses mélodies populaires et l'élégance de son instrumentation. La même année, l'auteur donnait *Jenny*, en trois actes, et les années suivantes *le Nozze di Lammermoor* (1829); *le Livre de Vermite*; *l'Auberge d'Auray*, avec Herold (1830); *l'Orgie*, ballet (1831); *la Prison d'Édimbourg*, en trois actes; *une Journée de la Fronde*, ou *la Maison du rempart*, à l'Opéra-Comique (1833); *la Grande-Duchesse*, en quatre actes, au même théâtre (1834).

Aux œuvres que nous avons déjà citées il faut ajouter encore quelques partitions jouées à l'étranger : *Ifigenia in Tauride*, *Adela de Lusignano*, *Berenice in Siria*, *Elisabetta*, *il Sacrificio*, sur divers théâtres d'Italie, avant 1820; *la Capricciosa*, à Rome, *Eufemia di Messina* et *Abufar*, à Vienne, pendant les premières années du séjour de l'auteur à Paris; puis des *Cantates* et des morceaux de circonstance, entre autres le *Prologue d'ouverture* de l'Opéra-National, intitulé : *les Premiers pas*.

L'auteur de *le Solitaire* et de *Masaniello* a joui longtemps d'une faveur due à son élégante facilité. On lui a reproché une imitation trop constante des procédés et des allures de Rossini. Accablé de vieillesses et d'infirmités, il fut réduit, dit-on, à une position de fortune plus que médiocre. Il était entré, en 1837, à l'Académie des beaux-arts, en remplacement de Le Sueur. Il avait aussi obtenu une chaire au Conservatoire et la direction du Gymnase musical militaire. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 5 mai 1847. — M. Carafa est mort à Paris, le 26 juillet 1872.

**CARAGUEL** (Mgr Jean-Augustin-Émile), prélat français, est né à Labrugnières (Tarn), le 17 août 1821. Chanoine titulaire de l'église métropolitaine d'Albi, depuis 1872, il a été nommé évêque de Perpignan par décret du 14 juillet 1877, préconisé le 21 septembre et sacré dans la cathédrale d'Albi, le 25 novembre suivant.

**CARAGUEL** (Clément), journaliste français, né à Mazamet (Tarn), en 1819, vint à Paris en 1840, avec l'intention de suivre la carrière des lettres, et publia, la même année, en collaboration avec M. Ch. Marchal, *Quatre mois en mer* (1840, in-8). Bientôt il se tourna plus spécialement vers le journalisme et fut l'un des plus actifs collaborateurs du *Vert-Vert*, du *National*, de *l'Entr'acte*, de la *Revue de Paris*, de la *Politique nouvelle*, de la *Silhouette*, du *Crédit*, etc. Mais la réputation de M. Caraguel date surtout de son entrée au *Charivari*, en février 1848. Il publia pendant quinze ans dans ce journal, au sujet de la politique contemporaine, des articles pleins de vivacité et de finesse qui dissimulaient souvent, sous une verve caustique, une haute et courageuse portée. En 1852, il donna à l'Odéon une joyeuse comédie en un acte, *le Bougeoir*, qui fut alors très-goutée et qui a été reprise au Théâtre-Français avec succès en 1856. En 1865, il entra au *Journal des Débats*, où, après avoir longtemps rédigé le bulletin et des articles politiques, il remplaça Jules Janin comme critique dramatique.

On a de lui : *les Soirées de Taverny* (1854, in-18), recueil de nouvelles ; *Messieurs les cosaques* (1854, 2 vol. in-18 illustrés), avec MM. Taxis Delord et Louis Huart ; *Souvenirs et aventures d'un volontaire garibaldien* (1861, in-18), publié la même année dans *le Siècle*, etc.

**CARAPANOS** (Constantin), archéologue grec, né à Arta d'Épire (Ambracie), le 13 mars 1840, d'une famille de très-riches propriétaires, fit ses études aux gymnases de Famina, Corfou et Athènes, et fut reçu docteur en droit dans cette dernière ville en 1861. Attaché d'abord à l'ambassade turque à Paris, il fut plus tard secrétaire général de la Société générale de l'empire ottoman. Gendre du banquier grec Zographos, il fut l'associé de son beau-père, puis fonda une maison de banque que les événements d'Orient l'obligèrent à liquider (1876). Il reprit alors les travaux archéologiques qu'il n'avait jamais abandonnés et dirigea, dans ses vastes propriétés de l'Épire, des fouilles qui amenèrent la découverte des ruines de Dodone, à Tcharakovista. Une partie des objets d'art ainsi mis au jour fut exposée en 1878 au palais du Trocadéro. M. Carapanos a publié un important ouvrage : *Dodone et ses ruines* (1878, 2 vol. in-4, pl.). Il est membre correspondant de la Société des antiquaires de France et de l'Institut archéologique de Berlin.

**CARATHÉODORY** (Étienne), médecin et philologue grec, né à Andrinople en 1789, prit ses degrés en Italie et en Allemagne, puis visita les principales contrées de l'Europe, dont il se rendit les langues familières. Fixé vers 1825 à Constantinople, il y acquit une grande réputation. Lorsque le sultan Mahmoud fonda l'École de médecine de Galata-Seraï (1828), il appela M. Carathéodory à l'une des principales chaires, et le nomma médecin du palais impérial. Il s'est retiré depuis à Andrinople.

Outre un grand nombre de mémoires et de travaux relatifs à son art, on doit à M. Carathéodory une traduction de *Salluste* en grec moderne (Constantinople, 1845) ; une dissertation savante sur *l'Inscription du temple de Delphes* et divers opuscules de linguistique et de littérature. Il est décoré de l'ordre du Mérite personnel et du Médjidié, membre de l'Académie impériale des sciences et belles-lettres de Constantinople (1851), de la Société impériale de botanique de Vienne, etc.

Son fils Alexandre CARATHÉODORY-PACHA entra

de bonne heure au ministère des affaires étrangères, à Constantinople et y devint sous-secrétaire d'État. Les memoranda diplomatiques qu'il a rédigés en diverses circonstances avaient été très-remarqués. Ministre plénipotentiaire de la Porte en Belgique (31 juillet 1875), il fut appelé, en juin 1878, à représenter la Turquie au congrès de Berlin. Depuis il fut chargé de poursuivre les négociations entamées avec l'Autriche au sujet de l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine et appelé, le 4 décembre 1878, au poste de ministre des affaires étrangères.

**CARAUD** (Joseph), peintre français, né à Cluny (Saône-et-Loire) le 5 janvier 1821, élève d'Abel de Pujol et de M. Ch.-L. Muller, suivit en outre les cours de l'école des Beaux-Arts et, après avoir exposé un certain nombre de portraits, se fit connaître surtout par des scènes de genre, souvent reproduites par la gravure. Nous rappellerons : *l'Oracle des champs* (1847) ; *le Réveil* ; *Brune et Blonde* (1849) ; *la Leçon de danse* ; *le Déjeuner interrompu* ; *une Cuisine* (1855) ; *la Reine Marie-Antoinette au Petit-Trianon* ; *l'abbé Prévost lisant Manon Lescaut chez une actrice du temps*, (1857) ; *la Représentation d'Alhalie à Saint-Cyr, devant Louis XIV* ; *Louis XV et Mme du Barry* (1859) ; *Prise d'habit de Mlle de Vallière* ; *la Chaise à porteurs* (1861) ; *Retour du grand Condé après la bataille de Senef* ; *la Signature du contrat* ; *le Premier-né* (1863) ; *Louis XVI dans son atelier de serrurier* (1863) ; *la Bénédiction du pain* ; *l'Alerte* (1867) ; *Scènes tirées du Mariage de Figaro* (1868) ; *Marie-Antoinette et Madame Royale à Versailles* (1870) ; *Soubrette repassant* ; *Jeune fille portant un chat* (1872) ; *le Déjeuner* (1873) ; *la Perruche* (1874) ; *le Doigt piqué* (1875) ; *l'Abbé complaisant* (1877) ; *le Moulin à café* (1878). Après avoir reçu une médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1859, une autre de 2<sup>e</sup> classe en 1861, avec rappel en 1863, M. Caraud a été décoré de la Légion d'honneur le 29 juin 1867.

**CARAYON** (le P. Auguste), historien français, est né à Saumur, le 31 mars 1813. Entré dans la Compagnie de Jésus, il s'est fait connaître par d'importantes recherches historiques, portant spécialement sur les annales de son ordre. Il a publié, d'après des sources originales et des pièces inédites, les ouvrages suivants : *Documents inédits concernant la Compagnie de Jésus* (Poitiers, 1863-1875, 18 vol. in-8) ; *Bibliographie historique de la Compagnie de Jésus*, catalogue des ouvrages relatifs à l'histoire des Jésuites depuis leur origine jusqu'à nos jours (1864, un fort vol. in-4) ; *Premières missions des Jésuites au Canada* (1864, in-8) ; *Bannissement des Jésuites de la Louisiane* (1865, in-8) ; *Etablissement de la Compagnie de Jésus à Brest par Louis XIV* (1865, in-8) ; *Prisons du marquis de Pombal, ministre du Portugal*, journal de 1759 à 1777 (1865, in-8) ; *Notes historiques sur les parlements et les Jésuites au dix-huitième siècle* (1866, in-8), etc. Il a édité, en outre, *l'Histoire des Jésuites de Paris*, du P. Garasse (1864, in-8) ; *les Lettres inédites sur le rétablissement des Jésuites en Portugal*, du P. Joseph Delvaux (1866, in-8) ; *l'Université de Pont-d-Mousson* (1572-1650), extraits des manuscrits du Père Abron (1871, in-8). — Il est mort à Poitiers le 15 mai 1874.

**CARAYON-LATOURE** (Edmond, baron de), ancien représentant et député français, est né à Paris, le 15 juillet 1811. Fils d'un receveur général, il travailla dans les bureaux de son père, puis se consacra à l'exploitation de ses propriétés. En 1846, il fut envoyé à la Chambre des députés

par le collège électoral de Castres et prit place dans les rangs de l'opposition libérale. Après la révolution de Février, nommé représentant du peuple par 48 043 voix, le troisième sur une liste de neuf élus, il vota constamment avec la droite; toutefois il adopta l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Il ne fit point partie de l'Assemblée législative, mais, après le coup d'État, il fut envoyé au Corps législatif par la circonscription de Castres et réélu en 1857. Il n'a pas fait partie des législatures suivantes. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

**CARAYON-LATOURE** (Joseph DE), agriculteur et homme politique français, ancien représentant, sénateur, parent du précédent, est né à Bordeaux le 10 août 1824. Occupé principalement de travaux agricoles, il obtint, en 1866, la prime d'honneur au concours régional. Lors de la guerre contre la Prusse, il fut mis à la tête du bataillon des mobiles de la Gironde, fit la campagne de l'Est et se distingua à la bataille de Nuits. Nommé, à la suite de ce fait d'armes, lieutenant-colonel et chevalier de la Légion d'honneur, il resta à la tête de son bataillon, dont, après la défaite du général Bourbaki, il dirigea l'internement en Suisse.

Aux élections du 8 février 1871, M. de Carayon-Latour fut nommé représentant de la Gironde à l'Assemblée nationale, le premier sur quatorze, par 105 958 voix. Légitimiste et catholique, il prit place à l'extrême droite et fit partie de la réunion dite des Réservoirs. Il se signala par l'accusation qu'il produisit contre son collègue, M. Challemel-Lacour, ancien préfet du Rhône, lors de la discussion sur les marchés de Lyon; il affirmait avoir vu un billet de lui ainsi conçu : « Faites-moi fusiller ces gens-là, » et ajoutait que cet ordre avait été dirigé contre lui-même; mais il ne put produire ni la pièce, ni des témoignages probants (février 1873). Il fut un des signataires de la proposition du rétablissement de la monarchie, déposée le 15 juin 1874, et vota contre les lois constitutionnelles. Il se présenta aux élections de février 1876, pour la Chambre des députés dans la 4<sup>e</sup> circonscription de Bordeaux, et échoua avec 3471 voix, contre le candidat républicain, M. H. de Lur-Saluces. Porté de nouveau comme candidat officiel aux élections du 14 octobre 1877, provoquées par la dissolution de la Chambre, il échoua contre le même concurrent, avec 5423 voix. La mort du général d'Aurelle de Paladines, sénateur inamovible, lui ouvrit les portes du Sénat; il fut élu au cinquième tour de scrutin, le 19 février 1878, par 140 voix, contre 135, données à M. V. LeFranc, et reprit sa place à l'extrême droite.

**CARCANO** (Giulio), poète et romancier italien, né à Milan le 7 août 1812, d'une ancienne famille patricienne, fut élevé à Turin, puis alla étudier le droit à l'école supérieure de Paris. Rentré dans sa ville natale, il s'y occupait de littérature, lorsqu'en 1848 il fut nommé secrétaire du gouvernement provisoire de Milan, et envoyé à Paris avec une mission diplomatique. En 1849, il fut exilé par les Autrichiens; dix ans plus tard, le gouvernement italien le nomma professeur d'esthétique à l'Institut lombard dont il est devenu secrétaire en 1868. Il fut nommé à cette dernière époque inspecteur des études.

Les poésies de M. Giulio Carcano sont marquées, comme ses autres écrits, d'un caractère particulièrement religieux, et unissent les tendances romantiques à la direction cléricale. On

cite notamment : *Ida della Torre* sa première nouvelle (1834); *Angiola Maria* (1839); *Damiano o storia d'una povera famiglia*, le plus connu de ses romans (nouvelle édit. 1869); *Racconti campagnuoli* (Milan, 1869); *Memorie di Grandi* (Ibid., 1870); *Racconti popolari* (Ibid., 1871). Il a été publié un choix de ses *Poesies* (Poésies variées éditée et inédite; Florence, 1869-70, 2 vol.), et un autre choix de ses *Œuvres* (Ibid., 1861-70, 4 vol.). On n'a traduit en français de M. Giulio Carcano que de petites nouvelles sous ce titre : *le Chapelain de la Rovella* (Tournai, 1862, in-16).

**CARETTE** (Antoine-Ernest-Hippolyte), officier et publiciste français, né le 23 mai 1808, entra à l'École polytechnique en 1828, et prit une part active, avec la plupart de ses camarades, à la révolution de Juillet. Incorporé dans le génie militaire, il fit les campagnes d'Algérie. Il entreprit de nombreuses recherches historiques sur l'Afrique ancienne, et l'Institut accorda des mentions très-honorables à plusieurs de ses mémoires. Il fit partie de la Commission scientifique qui explora l'Algérie pendant les années 1840, 1841 et 1842. Après la révolution de 1848, mêlé activement aux débats engagés sur la question algérienne, il se présenta vainement, comme candidat républicain, aux élections de la Constituante. Chef de bataillon du génie, le 21 décembre 1852, lieutenant-colonel le 24 décembre 1858, colonel le 31 décembre 1863, il fut directeur des fortifications à Arras, et prit sa retraite en 1868. M. Carette a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 26 août 1867.

Il est l'auteur des *Études sur la Kabylie proprement dite* (1848-1849, 2 vol. gr. in-8), et des *Recherches sur l'origine et les migrations des principales tribus de l'Afrique septentrionale* (1853, gr. in-8). On lui doit encore la *Description et division de l'Algérie*, en collaboration avec M. Warnier (1847, in-8); la *Notice explicative qui accompagne l'Atlas de l'Algérie* de L. Bouffard, dressée en partie d'après ses travaux; et dans la collection de *l'Univers pittoresque*: *Alger, Tunis, Tripoli et le Fezzan* (1853, in-8), en collaboration avec MM. Rozet et Marcel. Il a fourni de nombreux articles au journal *l'Algérie*.

**CARETTE** (Antoine-Auguste), jurisconsulte français, frère du précédent, né à Paris, le 7 mai 1803, obtint, au concours de 1825, le prix d'honneur de philosophie, puis fit son droit, et fut reçu docteur en mars 1829. Avocat à la Cour de cassation, de 1836 à 1857, il a été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1854. M. A.-A. Carette a été, depuis 1831, l'un des directeurs du *Recueil général des lois et arrêtés*, fondé par Sirey, et, depuis 1845, des *Lois annotées, ou Lois, décrets, ordonnances, avis du Conseil d'État*. On cite en outre de lui : *Du recrutement de l'armée et du remplacement militaire* (1835, in-8); *Notice sur M. Devilleneuve* (1859, in-8), son principal collaborateur au *Recueil* de Sirey.

**CAREY** (Henry-Charles), célèbre économiste américain, né à Philadelphie en 1793, d'une famille d'origine irlandaise, est le fils du savant libraire-éditeur de Philadelphie, Mathew Carey, auquel il succéda en 1821. Il se retira du commerce en 1838 pour se livrer tout entier à ses études économiques. Il avait débuté en 1835 par un *Essai sur le taux des salaires, suivi de recherches sur les causes des différences dans la condition des populations ouvrières dans les diverses contrées du globe* (Essay on the rate of wages, Philadelphie, in-8), suivi de ses *Principes d'économie politique* (Principles of political economy, ibid., 1837-1840, 3 vol. in-8), ouvrage qui fut vivement discuté,



tant à cause des faits que des idées nouvelles qu'il contenait. Son second livre important intitulé : *le Passé, le Présent et l'Avenir* (the Past, the present and the future, Philadelphie, 1848, in-8), était une vaste synthèse de philosophie progressive, établissant sur la science économique la marche régulière et ascensionnelle de l'humanité.

On a encore de M. Carey : *le Système du crédit en France, en Angleterre et aux États-Unis* (the Credit system in France, England and the United States, Philadelphie, 1838, in-8); *Réponse aux questions suivantes : Qu'est-ce que la circulation ? Quelles sont les causes de son instabilité ? Et quel en est le remède ?* (Answer to the questions : What constitutes concurrency? etc., ibid., 1840, in-8); *le Commerce des esclaves au dedans et à l'étranger* (the Slave trade domestic and foreign, ibid., in-12); *l'Harmonie des intérêts agricoles, manufacturiers et commerciaux* (the Harmony of interests, ibid., 1851, in-8), où, tout en se montrant partisan très-décidé de la liberté industrielle, il repousse la liberté du commerce extérieur; *la Perspective agricole, manufacturière, commerciale et financière à l'ouverture de l'année 1851* (the Prospect agricultural, manufacturing, etc., ibid., 1851, in-8); *Principes de la science sociale* (1861, 3 vol. in-8); *Lettres critiques adressées à M. Michel Chevalier* (1864, in-8); *l'Unité des lois* (the Unity of law, Philad., 1873), etc. M. Carey a aussi publié plusieurs brochures sur la propriété littéraire et un grand nombre d'articles dans les revues américaines.

**CARLE** (Gaston), journaliste français, est né à Laon (Aisne) le 25 mars 1843. Ses études terminées, il donna des leçons, étudia tour à tour le droit et la médecine, et se fit recevoir licencié ès sciences. Mêlé à la lutte que la jeunesse républicaine soutenait contre le régime impérial, il écrivit dans *le Peuple* de M. Jules Vallès quelques articles qui lui valurent plusieurs mois de prison. Pendant la guerre de 1870, il s'engagea dans un régiment de ligne, prit part à la campagne de l'armée de l'Est et devint officier. En 1872 il donna sa démission, écrivit dans *l'Événement*, *le Courrier de France*, etc., et fonda le *Bulletin des conseils municipaux*. Nommé, le 13 décembre 1876, sous-préfet de Lectoure (Gers), il fut destitué au 16 mai 1877. Pendant la période qui précéda les élections du 14 octobre suivant, il alla fonder à Rennes le *Petit Breton*, qui soutint avec succès les candidatures républicaines du département. M. Gaston Carle fut choisi comme secrétaire de la commission d'enquête parlementaire instituée par la nouvelle Chambre, le 15 novembre 1877, et entra, vers la même époque, au *Temps*, en qualité de secrétaire de la rédaction. Le 15 mai 1879, il prit la direction de *la Paix*, le premier journal politique républicain de grand format, à cinq centimes.

**CARLEN** (Émilie SCHMIDT, dame), célèbre romancière suédoise, née à Stroemstad, le 8 août 1807, fut d'abord mariée au musicien Flyggare. Après la dissolution de cette union malheureuse, elle épousa M. J.-G. Carlen, homme de loi établi à Stockholm, qui s'est fait un nom par ses *Poésies* (Stycken på Vers, Stockholm, 1838), ses *Romances* (Romanser ur svenska Folklivet, Ibid., 1846, in-8), etc., et qui est mort à Stockholm le 6 juillet 1875. Mue, dit-on, par le désir de venir en aide à la pauvreté de sa famille, elle commença de bonne heure à publier ses écrits. Sans abandonner le soin de diriger sa maison, elle trouva le temps de composer plus de trente nou-

velles ou romans, parmi lesquels on cite : *le Fidéicommiss* (Fideikommisset, Stockholm, 1844, 3 vol. in-12), traduit en français en 1857; *la Rose de Tistelén* (Rosen på Tistelén, 1842, 2 vol. in-16); *l'Ermite de l'écuëil de Jean* (Enslingen på Johannes-Skæret, 1846, 3 vol.); *un An de mariage* (Ett år, 1846, 2 vol.), traduit en français en 1855; *une Femme caoriciuse* (En nyckfull Qvinna, 1849, 2 vol. in-8), traduit par Mlle du Puget en 1856; *Alma ou la Fiancée de l'Omberg*, traduit en français, en 1858; *l'Héroïne de roman*, traduit en 1861; *Un brillant mariage*, traduit en 1862.

Il faut mentionner encore les suivants : *Waldemar Klein* (Stockholm, 1838); *le Représentant* (1839); *Gustave Lindorm* (1839, 3 vol. in-16); *les Frères de lait* (Fosterbrøderne, 1840, 3 vol. in-16); *la Dédicace de l'église à Hammarby* (Kyrke-invigningen i Hammarby, 1840-41, 3 parties); *le Garçon de poste* (Skjutsjossen, 1841, 2 vol. in-16); *Paul Varning* (1844, in-8); *une Nuit sur le lac Bullar* (En natt vid Bullarsjøen, 1847, 3 vol. in-16); *la Tour de la jeune fille* (Jungfructornet, 1848, 2 vol. in-16); *l'Héroïne de roman* (Romanhjeltinnan, 1849, in-8); *un Heureux parti* (Ett lyckligt Parti, 1851, in-8); *un Nom* (Ett ryckte, 1851, 3 vol. in-8); *le Tuteur* (Förmyndaren, 1851, 2 vol.); *Dans six semaines* (Inon sex veckor, 1853). La plupart de ces ouvrages ont été traduits en anglais par un anonyme, et en allemand par divers écrivains, soit à part, soit dans divers recueils.

**CARLOS** (Carlos - Maria-de-los-Dolores-Juan-Isidoro-Josef-Francesco-Quirino-Antonio-Miguel-Gabriel-Rataël de BOURBON, ou don), duc de Madrid, prétendant à la couronne d'Espagne, sous le titre de Charles VII, né le 30 mars 1848, est le fils aîné de l'infant don Juan, frère cadet du comte de Montemolin, morts sans enfants; celui-ci, sous le titre de Charles VI, avait repris et soutenu les prétentions élevées, au nom de la loi salique, par leur père don Carlos ou Charles V, frère de Ferdinand VII, contre Isabelle II, appelée au trône par une loi nouvelle de succession. Le jeune prince, devenu à son tour, par la renonciation de son père en date du 3 octobre 1868, le représentant de la monarchie absolue et prétendue légitime, avait été élevé en Autriche et avait épousé à Frohsdorf, le 4 février 1867, la princesse Marguerite de Bourbon, fille du feu duc de Parme Charles III, nièce du comte de Chambord. Dès l'année 1869, don Carlos essaya, avec l'appui du clergé, de profiter de la vacance du trône en Espagne et de réveiller en sa faveur les sentiments des anciens carlistes; mais les premiers mouvements furent écrasés par les troupes du gouvernement. Une seconde tentative, l'année suivante, n'eut pas plus de succès. Il avait fait de la France le centre de ses intrigues et de ses manœuvres et, sur les réclamations transmises par l'ambassadeur d'Espagne, le gouvernement impérial l'avait en vain fait conduire à la frontière de Suisse (février 1870). On remarqua à cette époque la lettre-manifeste qu'il adressa le 8 juin à M. Villadarias, président de la junte catholico-monarchique, et aux autres juntes du royaume. Mais son triple mot d'ordre : « Dieu, Patrie, Roi », eut alors peu de retentissement et, à la fin de l'année 1870, le prétendant se bornait à publier dans les journaux dévoués à sa cause une protestation contre l'élection du duc d'Aoste au trône d'Espagne par les Cortès. On fit courir alors le bruit qu'il avait offert à l'empereur Napoléon de prendre du service dans l'armée française. Au mois de septembre 1871, une lettre adressée par lui au général Elio montra qu'il

n'abdiquait pas ses espérances, tout en ajournant ses projets.

Il crut les circonstances plus favorables, dès le commencement de l'année suivante. Le 20 avril, une circulaire du secrétaire du duc de Madrid, M. Emilio de Arjona, est envoyée de Genève pour donner le signal de l'insurrection. Les provinces du Nord furent soulevées facilement. Le mouvement se propagea dans les provinces basques, la Navarre, l'Aragon et la Catalogne. Le prince don Alphonse, frère de don Carlos, vint se mettre à la tête des bandes armées dans ce dernier pays; elles formèrent peu à peu des corps importants qui, sans préjudice du pillage propre aux guerres de partisans, purent entreprendre des opérations militaires, assiéger ou défendre des places et tenir tête, pendant trois ans, aux troupes régulières des gouvernements successifs d'Armée, de la République et d'Alphonse XII. Don Carlos, qui s'était tenu dans les départements français des Pyrénées, et qui, tout en restant invisible, avait son quartier général aux environs de Bayonne, entra en Espagne le 15 juillet 1873; il ne voulait pas, disait-il dans sa proclamation, « rester les bras croisés devant une lutte héroïque et réparatrice. »

Nous ne pouvons suivre ici le détail d'une guerre civile pendant laquelle de nombreuses correspondances espagnoles signalèrent à l'opinion européenne les partisans de don Carlos comme portant la violence jusqu'à l'atrocité, et les troupes régulières l'indiscipline jusqu'à la débandade. Nous nous bornerons à citer, d'une part, les noms des principaux chefs qui secondèrent le prétendant : son frère, don Alphonse, Dorregaray, le curé Santa-Cruz, Martinez, Valasco, Cucala, Lizarraga, Tristany, Gamundi, Saballs, etc.; d'autre part, à rappeler les événements de la guerre carliste qui ont laissé une trace dans la chronologie de ces dernières années. Tels sont : le serment prêté par don Carlos aux fueros des provinces basques (2 août 1873), la prise d'Estella par les carlistes (24 août), l'investissement de Bilbao (8 janvier 1874), les combats soutenus autour de cette ville contre les généraux Serrano et Concha (25, 26, 27 mars, 1<sup>er</sup> mai); puis la défaite et la mort de ce dernier (27 juin); l'exécution en masse du dixième des prisonniers et de tous les officiers serranistes, ainsi que du correspondant prussien, le capitaine Schmidt (30 juin); la prise de Puycerda, de Cuenca, marquant alors les progrès sérieux des carlistes (juillet); un manifeste de don Carlos aux puissances chrétiennes, à l'effet de justifier sa manière de faire la guerre et spécialement l'exécution du capitaine Schmidt (6 août); les agressions de ses soldats contre des canonnières allemandes et une frégate française, ainsi que contre les trains de chemins de fer portant à Madrid les ministres d'Allemagne, après la reconnaissance par l'Europe du gouvernement du maréchal Serrano (3 septembre); le congé donné par décret de don Carlos à son frère don Alphonse à la suite de dissentiments avec d'autres chefs (août), la protestation du prétendant contre la révolution qui porta au trône Alphonse XII, le plus net et le plus vif de ses manifestes contre-révolutionnaires (6 janvier 1875), et qui lui vaut, de la part de l'évêque d'Urgel, au milieu de félicitations enthousiastes, la qualification de *Carlo Maximo*, (12 février); l'arrivée sur le théâtre de la guerre de son cousin le nouveau roi (3 février); au milieu de luttés incertaines, la défection successive de plusieurs chefs carlistes, surtout après une proclamation tout alphonstine de Cabrera (11 mars); l'offensive reprise avec succès par les troupes royales sous la conduite de Jovellar (7 juin), qui occupent Vitoria (9 juillet), dégagent Logrono,

bombardent et prennent Ceo-d'Urgel (26 août); les progrès plus importants encore du général Quesada qui, mis à la tête de l'armée du nord (15 décembre), occupe la ville de Villa-Real, tête des lignes de défense carlistes (29 janvier 1876), entre à Bilbao (1<sup>er</sup> février), enlève Durango (5 février), Elgueta (13), enfin, sous le commandement du jeune Alphonse XII lui-même, la prise d'Estella (19), l'entrée à Tolosa (20), à Saint-Sébastien (23), et la marche victorieuse des troupes royales jusqu'à la frontière de France que passent les principaux chefs de l'insurrection (22) et après eux don Carlos lui-même (27 février).

Arrivé sur le territoire français, en compagnie de son chef d'état-major général, le général Antonio Lizarraga, le prétendant fut accueilli par les autorités françaises avec des égards qui parurent un peu excessifs de la part d'un gouvernement républicain, mais il dut être aussitôt dirigé vers le nord; un train spécial le conduisit à Boulogne, d'où, le 4 mars, il s'embarqua pour Folkestone, après avoir reçu les félicitations d'une députation de légitimistes français comme « l'intrepide défenseur de leur foi religieuse et l'auguste représentant de leur foi politique. » Lui-même, dans un double manifeste « aux Espagnols » et « à mon armée », daté du 1<sup>er</sup> mars, déclara qu'il « gardait intacts tous ses droits », que « son drapeau restait plié jusqu'à ce que Dieu fixe l'heure suprême de la rédemption pour l'Espagne catholique et monarchique », et qu'il « avait foi, aujourd'hui comme toujours, dans l'œuvre de salut à laquelle le destine la Providence. » D'Angleterre, où il ne fut pas toujours l'objet de manifestations sympathiques, don Carlos passa sans bruit aux États-Unis, puis revint en Europe, dont il parcourut plusieurs parties, sans que la presse politique se préoccupât beaucoup de sa présence.

Sa femme, l'infante Marguerite-Marie-Thérèse-Henriette, à laquelle pendant la guerre civile plusieurs journaux donnaient le titre de reine, a séjourné assez longtemps sur la frontière française, d'où l'on prétendait que, grâce à la tolérance du gouvernement ou des autorités locales, elle dirigeait les envois d'armes, de munitions, d'habillements, etc., dans les provinces insurgées. Don Carlos a eu d'elle cinq enfants : quatre filles et un fils, l'infant Jacques-Jean-Charles-Alphonse-Philippe, né le 27 juin 1870.

CARLSON (Frédéric-Ferdinand), historien suédois, est né le 13 juin 1811, dans la province d'Upland. Il étudia à Upsala, et y prit, jusqu'en 1833, ses grades universitaires. L'année suivante, il se mit à visiter le Danemark, l'Allemagne, l'Italie et la France, et fit un assez long séjour à Berlin et à Rome. Au retour de ses voyages (1836), il fut nommé professeur d'histoire à Upsala, mais l'année suivante il fut appelé à Stockholm en qualité de précepteur du prince royal. En 1847, il revint à Upsala et y obtint la chaire d'histoire laissée vacante par la mort de Geijer, à l'Université. M. Carlson quitta le professorat en 1863 et fut nommé chef du ministère des cultes à Stockholm. Depuis 1850, il avait été constamment envoyé à la Diète, comme député de l'Université d'Upsala, et avait pris une part active à ses travaux. Le 11 mai 1875, il fut rappelé au ministère de l'instruction publique et des cultes, et garda ce portefeuille jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre 1878. Il a été élu membre des grandes académies de Suède.

Le principal ouvrage de M. Carlson, pour lequel il a recueilli de nombreux matériaux dans ses voyages, est son *Histoire de Suède*, qui parut la même année en suédois (*Sveriges historia under Konungarne af Pfalziska huset*, Stockholm, 1855-

1875, t. I et IV), et en allemand (Hambourg, 1855) : ce travail, remarquable par le savoir et le talent de Geijser sur la grande *Histoire des États européens* de Heeren et Ukert. M. Carlson a publié en outre des travaux sur des points particuliers de l'histoire de son pays.

**CARLYLE** (Thomas), un des plus célèbres écrivains de l'Angleterre, né en décembre 1795, à Ecclefecham, petit village du comté de Dumfries (Écosse), d'une famille de cultivateurs aisés, fut destiné d'abord à l'Église et envoyé à l'université d'Édimbourg. Il y étudia la théologie, la jurisprudence et les langues modernes, entre autres l'allemand. D'un caractère sérieux et taciturne, il fuyait le bruit et la foule, pour se livrer à la rêverie, et préférait aux jeux de ses camarades la lecture des poètes ou une excursion solitaire dans les montagnes. Après avoir enseigné deux ans les mathématiques dans un collège du comté de Fife, il déclara à ses parents qu'au lieu d'entrer dans les ordres il voulait embrasser la carrière littéraire. « La presse et la littérature, disait-il, voila là seule et militante Eglise des temps modernes. L'écrivain n'est-il pas un prédicateur, prêchant des idées, non pas ici ou là, aujourd'hui ou demain, mais partout, à tous les hommes et dans tous les temps? » Vers 1822 il se maria, et se retira, à quinze milles de Dumfries, dans un petit domaine de famille, « verte oasis égarée au milieu des déserts de granit et des plaines incultes. » Ce fut de là qu'il envoya ses premiers articles à l'*Encyclopédie* de Brewster sur Montesquieu, Montaigne, Nelson et les deux Pitt (1823). Il fournit aussi des études littéraires à la *Nouvelle Revue d'Édimbourg*. Cette même année, il termina sa traduction de la *Géométrie de Legendre*, à laquelle il ajouta un *Traité des proportions*.

En 1825, M. Carlyle publia à Édimbourg une traduction du roman de *Wilhelm Meister* (William Meister's apprenticeship, 2 vol.), qui fut pour lui l'occasion d'une correspondance avec Goethe, « une des deux âmes de l'Allemagne; » l'autre âme, selon lui, était Schiller, dont il se fit une gloire de raconter la vie (*Life of Schiller*, 1825). Il en parut des fragments dans le *London Magazine*. Ces deux ouvrages furent suivis d'un recueil de *Nouvelles allemandes* (German romances, Édimbourg, 1827, 4 vol.), extraites de Goethe, Tieck, Richter, Fouqué, Muscous, Hoffmann, etc.

La publication du *Sartor resartus*, entreprise dans les colonnes du *Fraser's Magazine* après 1830, attira tout à fait sur M. Carlyle l'attention publique. Il disait l'avoir traduit d'un vieux livre allemand intitulé : *les Vêtements, leur origine et leur enfance*, par le docteur Diogène Teufelsdröck (crotte du diable), et édité dans la ville *On ne sait où*. A travers les obscurités et l'emphase du style qui semblait un brillant pastiche de Jean-Paul, on trouva de la profondeur, un esprit pénétrant, des observations ingénieuses et une connaissance pleine d'amertume des passions humaines. C'était une critique impitoyable de la société anglaise, faite, dans un langage hérissé de germanismes, par un philosophe désaiguëux qui se proclame lui-même en avance de plusieurs siècles sur le sien; elle obtint un succès d'étonnement, et l'on donna à l'auteur le surnom de *Censeur du siècle* (Great censor of age).

Dans l'*Histoire de la Révolution française* (the French revolution, 1837), M. Carlyle continua son rôle d'écrivain frondeur et dogmatique. A ses yeux, la Révolution « est la victoire de l'anarchie déchaînée contre une autorité corrom-

pue et rusée, une frénésie qui, phase après phase de délire, se consume et dirige les éléments d'ordre qu'elle contenait vers un pouvoir sage et bien réglé. » Plus hardi dans l'expression qu'original par l'idée, il veut frapper par la sombre horreur ou le grotesque entassement de ses tableaux. On retrouva la même exagération de style dans sa brochure politique sur le *Charlisme* (Chartism, 1839). Son *Histoire de la Révolution française* a été traduite dans notre langue par M. M. Elias Regnault, Odysse Barot et Jules Roche (1865-1867, 3 vol. in-18).

En 1840 parut le fameux ouvrage intitulé : *Des Héros, du culte des héros et du sentiment héroïque dans l'histoire* (on Heroe, hero-worship and the heroic in history, 1852, 4<sup>e</sup> édit.), dans lequel M. Carlyle résume son système politique : au héros seul appartient le droit de gouverner les sociétés, et le devoir des sociétés est de découvrir cet être providentiel et de lui obéir aveuglément. Cromwell et Napoléon sont présentés comme les types de l'héroïsme. La doctrine de l'individualisme érigé en principe de morale et en règle unique du salut de l'humanité a encore été développée et exagérée par l'auteur dans ses *Pamphlets du dernier jour* (Latter-day pamphlets, 1850); il y appelle l'année 1848 « une année qui marquera comme une des années les plus bizarres, les plus désastreuses, les plus épouvantables et les plus humiliantes qu'ait vues le monde européen! »

On cite encore de cet historien : *Essais* (Essays, 1841, 5 vol.), recueil des articles de toute sorte qu'il a fournis à la presse périodique; *le Passé et le présent* (the Past and the present Time, 1843), où il décrie les prétendus progrès de la civilisation et vante un passé imaginaire; *Vie de John Sterling* (Life of J. Sterling, 1851), qui fut un de ses plus enthousiastes admirateurs. Citons à part un travail historique intitulé : *Lettres et discours d'Olivier Cromwell* (O. Cromwell's Letters and Speeches, 1846, 2 vol.), où il présente le Protecteur moins comme un politique que comme un fanatique inspiré. Il a publié de 1860 à 1864 une *Histoire de Frédéric II de Prusse* (the History of Frederick the Great, 2 vol.) qui lui valut en décembre 1873 le titre de chevalier dans l'ordre du Mérite de Prusse; il y succédait à Manzoni. Le 11 novembre 1865, M. Th. Carlyle fut élu à une forte majorité recteur de l'université d'Édimbourg, en remplacement de M. Gladstone : il avait pour concurrent le leader tory M. Disraeli. En janvier 1875, il refusa, ainsi que M. Tennyson, la grand-croix de l'ordre du Bain. Au mois de décembre de la même année, les notabilités intellectuelles de l'Angleterre lui décernèrent une médaille commémorative à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire.

**CARMENÉ** (Mgr Julien-François-Pierre), prélat français, est né à Trébray (Côtes-du-Nord), le 16 février 1829. Précédemment vicaire général de Saint-Denis (La Réunion), il a été nommé évêque de Saint-Pierre et Fort-de-France (Martinique), par décret du 24 août 1875, préconisé le 28 janvier 1876 et sacré à Paris le 5 mars suivant. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur.

**CARMOLY** (Éliacin), hébraïsant français, né en 1805, à Soutz (Haut-Rhin), fit d'abord paraître en hébreu une *Biographie des Israélites anciens et modernes* (Metz, 1829, in-8). Il était alors secrétaire du marquis Fortia d'Urban. Quelque temps après, il alla s'établir en Belgique et fut, en 1834, élu grand rabbin à Bruxelles, fonctions dont il se démit, en 1839, pour se livrer plus li-

brement à ses études. Il fit partie de la Société asiatique. — M. Carmoly est mort à Francfort, en mars 1875.

Il a publié : *Wessely et ses écrits* (Nancy, 1829), notice sur un poète du XII<sup>e</sup> siècle; *Vie de Saadin Gaon* (1830); *le Tour du monde de Pethachia de Ratisbonne* (Impr. roy., 1831, in-8), traduction française avec texte et notes; *Des Khosars au X<sup>e</sup> siècle*, peuplade espagnole (Bruxelles, 1833); *les Mille et un contes* (ibid., 1837, in-8), récits chaldéens; *Relation d'Eldad le Dantine, voyageur du IX<sup>e</sup> siècle* (Paris, 1838, in-8); *Histoire des médecins juifs anciens et modernes* (Bruxelles, 1844, in-8); une collection fort curieuse des *Hindéaires de la terre sainte du XIII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle* (ibid., 1847, grand in-8), traduits avec notes, cartes, etc., d'après Samuel bar Simon, Rabbi Jacob, Charizi, Farchi, Baruch, Eliezzer, etc.; *Histoire littéraire des écrivains juifs du XI<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle* (Francfort, 1850, in-8), en hébreu; *la Famille Almosnino* (Paris, 1850, in-8), etc. M. Carmoly a fourni, en outre, une grande quantité de notices, dissertations et mémoires aux recueils littéraires de la France, de la Belgique et de l'Allemagne. La *Revue orientale*, qui a paru à Bruxelles de 1841 à 1843, fut due presque en entier à sa plume. En 1855, il fonda à Paris une revue mensuelle, *la France israélite*.

**CARNANDET** (Jean-Baptiste), bibliophile et archéologue français, né à Baigneux-les-Juifs (Côte-d'Or), en 1820, fut longtemps bibliothécaire de la ville de Chaumont (Haute-Marne). Membre de la Société des gens de lettres et de plusieurs sociétés savantes, il s'est fait connaître par ses recherches d'érudition ou d'archéologie et des publications dont quelques-unes ont de l'importance.

Outre une *Géographie historique, industrielle et statistique de la Haute-Marne* (1860, in-18), on cite un certain nombre de *Notes, Notices et Dissertations* sur des sujets de curiosité, tirées à un très-petit nombre d'exemplaires, comme *Notice sur le bréviaire d'Abeilard*, conservé à la bibliothèque de Chaumont (1865, in-8), *Saint Hyro, apôtre de Langres et d'Autun au premier siècle* (1863, in-8). On lui doit surtout la publication d'une intéressante collection, le *Tresor des pièces rares et curieuses de la Champagne et de la Brie*, documents pour servir à l'histoire de ces provinces (Chaumont et Paris, 1863-1867, t. I-II, in-8). Il a aussi dirigé, avec Mgr J. Fèvre, la traduction de *Actes des Saints, depuis l'origine de l'Eglise jusqu'à nos jours*, d'après les Bollandistes et les autres hagiographes (Lyon et Paris, 1865-1867, t. I-IV, gr. in-8). M. Carnandet a fondé ou rédigé plusieurs journaux religieux et d'intérêt local. Il s'est ensuite établi imprimeur à Saint-Dizier.

**CARNARVON** (Henry HOWARD MOLYNEUX HERBERT, 4<sup>e</sup> comte de), pair d'Angleterre, né en 1831 à Londres, appartenait à une branche cadette des comtes de Pembroke élevée en 1780 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de baron Porchester, il fit ses études au collège de Christchurch à Oxford, et prit, en 1849, les titres et la place de son père à la Chambre des Lords. Député-licutenant du comté de Hauts, il fut sous-secrétaire d'Etat pour les colonies de 1857 à 1859, et fut nommé, cette même année, haut commissaire de l'université d'Oxford. Il vota avec le parti conservateur modéré. Ramené aux affaires avec le cabinet Derby-Disraeli, en 1866, comme secrétaire d'Etat des colonies, il donna sa démission, l'année suivante, parce qu'il n'adhérait pas au bill de réforme électorale soutenu par ses collègues. A la formation du ca-

binet Disraeli (février 1874), il fut appelé au poste de sous-secrétaire d'Etat des colonies. Il a publié : *les Druses du Liban* (1860); *Souvenirs d'Athènes et de Morée*, notes d'un voyage en Grèce en 1859.

**CARNÉ** (LOUIS MARCEIN, comte de), publiciste français, membre de l'Académie française, ancien député, né à Quimper, le 17 février 1804, d'une famille noble de Bretagne, entra, en 1825, dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, d'où il passa dans la carrière diplomatique, comme attaché et secrétaire d'ambassade. En 1830, il se rallia au gouvernement de Louis-Philippe, conserva ses fonctions et fut élu, en 1833, membre du Conseil général du Finistère, pour le canton de Plougastel Saint-Germain. Le 30 juin 1837, il reçut la décoration de la Légion d'honneur. Envoyé, en 1839, à la Chambre des Députés, il combattit la coalition et suivit la ligne politique de Lamartine qui défendait alors M. Molé. Il appartenait à ce parti social dont l'illustre poète était un des chefs.

Lorsqu'en 1840 l'Autorité passa aux mains de M. Guizot, M. de Carné se rapprocha de l'opposition, repoussa l'indemnité Pritchard, et blâma l'ensemble de la politique extérieure adoptée par le cabinet du 29 octobre. Il proposa même, en 1845, un amendement qui mit en péril l'existence du ministère. Il réclama la liberté de l'enseignement telle que l'entendait le parti catholique, proposa d'abolir le certificat d'études et défendit contre M. Thiers les associations religieuses non autorisées. On le comptait parmi les députés indépendants, lorsqu'au commencement de 1847 il accepta, au ministère des affaires étrangères, la place de chef de la direction commerciale. Depuis la révolution de Février, il n'a pas reparu dans les assemblées politiques. Sous la République et l'Empire, il ne garda que les fonctions de conseiller général du Finistère. Le 23 avril 1863, il fut élu membre de l'Académie française, en remplacement de Biot. Cette élection, où il avait pour concurrent le savant M. Em. Littré, eut un grand retentissement. Il fut reçu en séance publique par M. Viennet, le 4 février 1864. Aux élections de mai 1869 pour le Corps législatif, il se porta, dans la 1<sup>re</sup> circonscription du Finistère, comme candidat spécialement dévoué à l'Eglise et au pape; il obtint 8665 voix sur 30319 votants. — Il est mort à Quimper, le 12 février 1876.

Comme publiciste, M. de Carné a fourni de nombreux articles à la *Revue européenne*, à l'*Encyclopédie du XIX<sup>e</sup> siècle*, au *Dictionnaire de la conversation*, au *Journal des Débats*, au *Correspondant*, à la *Revue des Deux Mondes*, et, jusqu'à la fin de 1861, à l'*Ami de la Religion*. Parmi ses livres qui le rattachent à l'école religieuse de M. de Montalembert et à l'école politique de M. Guizot, nous citerons : *Fues sur l'histoire contemporaine* (1833, 2 vol. in-8); *Des Intérêts nouveaux en Europe depuis la révolution de 1830* (1838, 2 vol. in-8); *Du Gouvernement représentatif en France et en Angleterre* (1841, in-8); *Études sur l'histoire du gouvernement représentatif en France, de 1789 à 1848* (1855, 2 vol. in-8); *Études sur les fondateurs de l'unité française* (1848-1856, 2 vol. in-8); *un Drame sous la Terreur* (1856); *Discours de réception à l'Académie française* (1864, in-8); *l'Europe et le second Empire* (1865, in-18); *les États de Bretagne et l'administration de cette province jusqu'en 1789* (1868, 2 vol. in-8); *Souvenirs de ma jeunesse au temps de la Restauration* (1872, in-8).

M. de Carné a édité, en l'accompagnant d'une *Notice*, le *Voyage en Indo-Chine et dans l'Empire chinois* (1872, in-18, grav.), rédigé par son

fils, né en 1844, attaché à l'expédition du Mé-Kong et mort le 28 novembre 1870.

Un neveu de l'académicien, M. Jules DE CARNÉ, né à Mériel (Seine-et-Oise), en 1835, a écrit dans plusieurs journaux et publié des nouvelles et romans : *Pêcheurs et Pêcheresses* (1862, in-18), sous le pseudonyme anagrammatique de *G. de Cénar*; puis, sous son propre nom : *Un Homme chauve* (1863, in-18); *Cœur et sens*, nouvelles (1868, in-18); *Charlotte Ducal* (1874, in-18); *Marguerite de Kéradec* (1876, in-18), etc.

**CARNOT** (Lazare-Hippolyte), homme politique français, ancien ministre, fils de l'illustre conventionnel de ce nom, est né à Saint-Omer le 6 avril 1801. Il accompagna son père dans son exil en Belgique, en Prusse, en Pologne, et étudia à loisir la littérature et les mœurs de ces pays, surtout de l'Allemagne. Il séjourna sept ans à Magdebourg. Rentré en France après la mort de son père, en 1823, il suivit la carrière du barreau, puis, dominé par l'esprit de réformation philosophique et sociale, il devint un des plus zélés partisans de la doctrine de Saint-Simon, jusqu'au jour où le père Enfantin voulut en tirer les dogmes d'une religion toute charnelle. D'accord avec Bazard, MM. Pierre Leroux, J. Reynaud, Ed. Charton, etc., M. Carnot protesta hautement contre « l'organisation de l'adultère, » et après avoir rédigé et soutenu de sa fortune les divers journaux de l'école, le *Producteur*, le *Globe*, l'*Organisation*, il développa dans la *Revue encyclopédique* des doctrines sociales plus saines. Son activité fut quelque temps suspendue par la douleur que lui causa la mort d'un frère, mais, à la suite de nouveaux voyages en Angleterre, en Hollande et en Suisse, il reprit ses travaux. Président du Comité central des électeurs de Paris, il fut élu successivement député en 1839, 1842 et 1846, et prit place sur les bancs de l'opposition radicale. Il fut un des rédacteurs de la *Revue indépendante*. Pendant la campagne des banquets réformistes, il publia une brochure intitulée : *les Radicaux et la Charte*, qui avait pour but de provoquer un rapprochement entre les républicains et la gauche constitutionnelle, et qui souleva une vive polémique entre le *National* et la *Réforme*.

Après la révolution de Février, M. Carnot fut nommé aussitôt ministre de l'instruction publique. Tout en respectant les positions des principaux chefs de son administration, il appela auprès de lui ses anciens amis, MM. J. Reynaud et Ed. Charton. Les actes de son ministère répondirent à ses principes. Il ménagea les personnes, s'occupa d'améliorer le sort des instituteurs, fit décréter la gratuité de l'école normale, introduisit l'enseignement agricole dans les écoles primaires, institua des lectures publiques pour le peuple et fonda l'École d'administration qu'on se hâta, après lui, de supprimer. Une de ses circulaires aux instituteurs, ayant pour objet le rôle qu'ils devaient prendre dans les élections, émut vivement l'opinion et fut explicitée par les partis hostiles à la République. M. Carnot eut le temps encore d'élaborer un projet de loi sur l'instruction primaire, d'après le double principe de la gratuité et de l'obligation. Il garda son portefeuille jusqu'au 5 juillet. Sa chute eut pour prétexte les brochures de M. Renouvier, dont la position au ministère semblait indiquer une approbation officielle du socialisme qui les inspirait. M. Carnot se retira devant un vote de blâme de l'Assemblée et fut remplacé par M. Vaulabelle. Il faisait lui-même partie de la Constituante, comme représentant du département de la Seine, où il avait été élu le cinquième sur trente-quatre, par près de 200 000 suffrages. Il y prit place dans les

rangs de la gauche républicaine, avec laquelle il soutint l'amendement Grévy. Il s'associa toutefois au vote qui déclarait que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie.

M. Carnot échoua aux élections générales de la Législative, mais le 10 mai 1850, le parti démocrate et socialiste le fit passer avec MM. Vidal et de Flotte. Il y siégea jusqu'au 2 décembre 1851 parmi les membres de l'opposition républicaine, qui essayaient de lutter à la fois contre la majorité royaliste et contre la politique particulière de l'Élysée. Après le coup d'Etat, trois candidats républicains furent élus députés au Corps législatif : M. Carnot et le général Cavaignac à Paris, M. Hénon à Lyon. Le refus de serment les rejeta tous trois dans la vie privée. En 1857, M. Carnot fut élu une seconde fois député d'une des circonscriptions de Paris, et, persistant dans son refus, ne put siéger au Corps législatif. Ayant accepté la candidature dans la 1<sup>re</sup> circonscription de Paris, aux élections générales de 1863, il obtint 13 551 voix sur 19 865 votants et entra au Corps législatif. Il y a pris plusieurs fois la parole. Aux élections de 1869, porté de nouveau dans la même circonscription, il fut sacrifié, malgré son grand renom de loyauté politique, au désir d'avoir des hommes d'action ou de parole plus ardents et plus jeunes; il échoua, avec 11 604 suffrages contre 21 744 donnés à M. Gambetta; il échoua encore, le 21 novembre de la même année, dans une élection partielle avec 13 445 voix, contre M. H. de Rochefort, qui fut élu. Nommé maire du VIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris, après le 4 septembre 1870, il fut élu, le 8 février 1871, représentant à l'Assemblée nationale, par le département de Seine-et-Oise, le cinquième sur onze, avec 20 089 voix. Il prit place dans le groupe dit de la gauche républicaine et eut peu de part aux discussions publiques. Lors des élections des 75 sénateurs inamovibles par l'Assemblée, porté sur la liste des gauches, il fut élu le 16 décembre 1875, au 6<sup>e</sup> tour de scrutin, par 344 voix, sur 681 votants. Il reprit sa place dans la gauche républicaine du Sénat.

En dehors de son active collaboration aux revues déjà citées et à plusieurs autres recueils, M. Carnot compte d'assez nombreuses publications : *Gunima*, nouvelle traduite de Van der Welde (1824, in-12); *Chants helléniques* de Wilhelm Müller (1828, in-18), ces deux publications sans nom d'auteur; *Exposé de la doctrine saint-simonienne* (1830, in-8, plusieurs éditions), traduit en anglais; *Mémoires de Henri Grégoire, ancien évêque de Blois*, etc. (1837, 2 vol. in-8); *Quelques réflexions sur la domesticité* (1838, in-8); *Des devoirs civiques des militaires* (1838, in-8); *Sur les Prisons et le système pénitentiaire* (1840, in-8); *Mémoires de Bertrand Barrère*, d'après des manuscrits autographes (1842-1843, 4 vol. in-8), avec David d'Angers; *De l'Esclavage colonial* (1845, in-8); un certain nombre de *Notices*, notamment sur Adolphe Müllner (1830, in-8), l'abbé Grégoire (1837), Barrère (1842), Joseph Lakanal (1845); *Lazare Hoche* (1874), des discours, rapports, lettres et autres brochures de circonstance, etc. M. Carnot a également publié d'intéressants *Mémoires sur Carnot par son fils* (1861-1864, tomes I-II, in-8 : chaque volume en deux parties séparées).

**CARNOT** (Marie - François-Sadi), ingénieur français, député, fils aîné du précédent, né à Limoges, le 11 août 1837, entra à l'École polytechnique en 1857 avec le numéro cinq, puis à l'École des ponts et chaussées avec le numéro un. Il en sortit le premier en 1863, et après avoir été quelque temps secrétaire-adjoint du Conseil des

ponts et chaussées, fut nommé ingénieur à Ancecy. Le 10 janvier 1871, il devint préfet de la Seine-inférieure et commissaire extraordinaire chargé d'organiser la défense nationale dans les trois départements de la Seine-Inférieure, de l'Eure et du Calvados. Elu représentant de la Côte-d'Or à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, le troisième sur huit, par 41 711 voix, il prit place à gauche, se fit inscrire au groupe dit de la gauche républicaine et en devint secrétaire. Il vota pour toutes les mesures tendant à l'établissement définitif de la République et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Il se présenta aux élections générales du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de l'arrondissement de Beaune, et fut élu par 7058 voix, contre 5700 environ, réunies par ses deux concurrents. Il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre, dont il fut élu secrétaire, et après l'acte du 16 mai 1877 il fit partie des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministre de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu dans la même circonscription, par 7584 voix contre 5324, obtenues par le candidat officiel, M. Benoît Champy fils.

M. Sadi Carnot s'est fait remarquer dans les discussions spéciales concernant les travaux publics, principalement les chemins de fer, la navigation intérieure, etc. Il fit partie à plusieurs reprises de la commission du budget et fut choisi par elle, en 1878, comme rapporteur du budget du ministère des travaux publics. Un décret du 26 août de la même année le nomma sous-secrétaire d'Etat de ce ministère. On lui doit une traduction de l'ouvrage de F. Stuart Mill : *la Révolution de 1848 et ses détracteurs* (1875, in-18).

CARO (Elme-Marie), littérateur et philosophe français, membre de l'Institut, est né le 4 mars 1826, à Poitiers, où son père, auteur de quelques traités à l'usage de la jeunesse, était alors professeur de philosophie. Il termina ses études au collège Stanislas, obtint de nombreux succès au concours général, notamment les deux prix de philosophie en 1845, et entra aussitôt à l'École normale. Agrégé de philosophie en 1848, il professa successivement aux lycées d'Alger, d'Angers, de Rouen et de Rennes. Il occupa ensuite avec succès la chaire de philosophie à la Faculté des lettres de Douai, et, en 1858, fut rappelé à Paris comme maître de conférences à l'École normale. En 1856, M. Fortoul le choisit pour aller exposer à Anvers, devant la Société littéraire de cette ville, les doctrines spiritualistes et religieuses de l'Université de France. A la suite de cette mission, M. Caro fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. En 1861, il devint inspecteur de l'Académie de Paris, et remplit par délégation les fonctions d'inspecteur général. Professeur à la Faculté des lettres de Paris, depuis le mois de juillet 1864, il fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques (section de morale). En février 1869, en remplacement du vicomte de Cormenin, et membre de l'Académie française, le 29 janvier 1874, en remplacement de Vitet. Sa réception eut lieu le 11 mars 1875. Il a été promu officier de la Légion d'honneur en 1877.

Outre des mémoires favorablement accueillis par l'Institut, M. Caro a publié, à ses débuts : *Saint Dominique et les Dominicains*, et, sous le pseudonyme de Saint-Hermel, *la Vie de Pie IX*. Son livre, *du Mysticisme au XVIII<sup>e</sup> siècle* (1852-1854, in-8), qu'il dut d'abord sa thèse de docteur, est un essai sur la vie et la doctrine de Saint-Martin, le philosophe inconnu. Il a fourni à la *Revue de l'instruction publique*, à la *Revue contemporaine* et à

d'autres recueils, un grand nombre d'articles dont les principaux ont été réunis sous le titre d'*Études morales sur le temps présent* (1855, in-18); 3<sup>e</sup> édit., 1875, in-18), volume couronné par l'Académie française. Ses autres ouvrages sont : *L'idée de Dieu et ses nouveaux critiques* (1864, in-8 et in-18; 5<sup>e</sup> édit. 1872, in-18); *la Philosophie de Goethe* (1866, in-8); *le Matérialisme et la science* (1868, in-18); *les Jours d'épreuve*, 1870-1871 (1872, in-18); *Problèmes de morale sociale* (1876, in-8); *le Pessimisme au XIX<sup>e</sup> siècle* (1878, in-18), etc.

CARPEAUX (Jean-Baptiste), sculpteur français, né à Valenciennes (Nord), le 14 mai 1827, vint à Paris pour y étudier la sculpture, entra à l'École des beaux-arts et fut élève de Rude, de Duret et d'Abel de Pujol. Il obtint quatorze médailles et remporta le prix de Rome en 1854. En 1859, il exposa une statue en bronze, un *Jeune pêcheur*, où l'on remarquait déjà le talent particulier de l'artiste et son parti pris de s'écarter des conventions classiques. Cette propension parut plus visible encore dans le groupe d'*Ugolin et ses enfants* (1863), qui fut acquis par l'État et dont une épreuve en bronze fut placée au jardin des Tuileries. M. Carpeaux n'a pas exposé régulièrement aux Salons annuels; nous citerons parmi ses principales œuvres : *le Pêcheur napolitain* (1863) et *la Jeune fille à la coquille* (1864), dont le baron Rothschild et le duc de Mouchy possèdent les originaux; une *Négresse*, buste; *Rieur et rieuse napolitains*, bustes; *le Prince impérial et son chien Néro*; deux autres statues du prince; des figures de fantaisie telles que *l'Espérance, la Candeur, le Printemps, l'Espégle, la Palombella, une Mater dolorosa*, un très-grand nombre de bustes, comme ceux de la *Marquise de la Valette*, de la *Duchesse de Mouchy*, de la *Princesse Mathilde*, de M. Ch. Garnier, de Mlle Eugénie Fiocre; de M. Gérôme; de M. et Mme Chardon-Lagache, de Mme Sipièrre, de M. Dumas fils, etc.

Chargé en 1865 de décorer le pavillon de Flore du Louvre, M. Carpeaux exécuta le groupe qui représente *la France impériale portant la lumière dans le monde et protégeant l'Agriculture et la Science*. Au mois d'août 1869, un groupe de la *Danse*, exécuté pour la façade du nouvel Opéra, et placé entre les groupes classiques de MM. Jouffroy, Guillaume et Perraud, excita les plus vives contestations et, par sa fougue toute réaliste, valut à l'auteur des louanges et des critiques également passionnées. La malveillance, la jalousie ou le fanatisme inspirèrent contre cette œuvre un acte de vandalisme qui fit grand bruit. Dans la nuit du 27 août, le groupe de M. Carpeaux se trouva souillé d'une encre corrosive dont on put toutefois faire disparaître les traces. En 1876, on plaça à l'extrémité du jardin du Luxembourg le groupe des *Quatre parties du monde soutenant la Sphère* dont le plâtre avait été très-remarqué au Salon de 1872. — Depuis longtemps atteint d'une maladie organique, aggravée encore par des chagrins domestiques auxquels le public fut initié par des débats judiciaires, M. Carpeaux est mort au château de Bécon, près Courbevoie, le 12 octobre 1875. De solennelles funérailles lui furent faites par sa ville natale, le 1<sup>er</sup> décembre suivant. Cet artiste, qui avait pris une des premières places dans la sculpture contemporaine par ses qualités et leur excès même, a obtenu une médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1859, une médaille de 1<sup>re</sup> classe en 1863, ainsi qu'à l'Exposition universelle de 1867, et la décoration en 1866. Une médaille d'honneur lui a été décernée à l'Exposition de Bruxelles.

CARPENTER (Margaret GEDES, mistress),

femme peintre anglaise, née à Salisbury, en 1793, dut à la protection du comte de Radnor, qui lui ouvrit sa belle galerie de tableaux, les moyens de se produire de bonne heure aux Expositions de la Société des arts; elle y obtint, en 1813, la grande médaille d'or pour une *Tête d'enfant*. En 1814, elle alla se perfectionner à Londres, où, un an après, elle épousa M. Carpenter, un des conservateurs du *British Museum*. Pendant plus de trente ans, elle contribua aux exhibitions de l'Académie royale. Ses portraits et ses figures d'étude, genre où elle excellait, furent très-goûtés. A l'Exposition universelle de 1855, elle envoya un beau *Portrait d'une dame âgée*. — Mistress Carpenter est morte le 13 novembre 1872.

**CARPENTER** (William-Benjamin), naturaliste anglais, né à Bristol en 1813, fils d'un ministre dissident, étudia la médecine au collège de l'Université de Londres, puis à Edimbourg, et retourna l'exercer en 1839 dans sa ville natale. En 1843, il passa à Londres pour se livrer avec plus de loisir aux travaux scientifiques. Dès le début de sa carrière, il s'était fait connaître par la publication de ses *Principes de physiologie générale et comparée* (Principles of general, etc.; Londres, 1839; 3<sup>e</sup> édit. 1854). Il reprit ce sujet avec plus de détails dans deux ouvrages séparés (Principles of comparative physiology; Londres, 1853; et Principles of general Ph.; *ibid.*, 1854), et résuma en outre des recherches plus spéciales sous le titre de *Principes de physiologie humaine* (Principles of human Ph.; *ibid.*, 1844; 8<sup>e</sup> édit., 1875). Ces travaux lui méritèrent les fonctions d'examineur de physiologie et d'anatomie comparée à l'Université de Londres (1847), de professeur de jurisprudence médicale au collège de l'Université (1849), et d'archiviste de l'Université de Londres (1856). En 1873, M. Carpenter fut élu membre correspondant de l'Académie des sciences (section d'anatomie et zoologie).

Outre les ouvrages cités, et à part de nombreux mémoires dans les bulletins et recueils des sociétés dont ce savant est membre, ou qui ont couronné ses travaux, nous devons mentionner encore : *Usage et abus des liqueurs alcooliques* (On the Use and abuse of alcoholic liquors; Londres, 1850), mémoire couronné; le *Microscope et ses révélations* (*ibid.* 1856; 5<sup>e</sup> édit. 1875); *Principes de physiologie mentale* (Principles of mental Ph.; Londres, 1874), puis et surtout une série de *Rapports* sur les résultats de l'exploration des couches inférieures de la mer publiés à la suite d'expéditions scientifiques exécutées par MM. Carpenter et Wyville Thomson dans la mer du Nord et la Méditerranée. Plusieurs de ces *Rapports*, traitant de la température des courants et des êtres organisés du fond de la mer, ont été publiés sous forme de petits traités populaires. \*

**CARRAUD** (Mme Estelle-Zulma TOURANGIN-COURANT, veuve), auteur d'ouvrages d'éducation, née le 23 mars 1796, à Issoudun (Indre), où son père fut longtemps adjoint, puis maire, épousa, en 1816, M. Carraud, officier d'artillerie, mort en 1864. Elle a composé, pour les enfants, un certain nombre d'ouvrages de morale et d'instruction attrayante qui lui ont valu, dans cette littérature spéciale, beaucoup de notoriété. L'un des premiers et des principaux est la *Petite Jeanne ou le Devoir*, livre de lecture courante (1833, in-18; 1872, 18<sup>e</sup> édit.), couronné par l'Académie française. Nous citerons parmi les autres, qui ont aussi été souvent réimprimés : *Contes et historiettes* (1862, in-18); *Maurice ou le Travail* (1853, in-18); *les Métamorphoses d'une goutte d'eau*, suivies de quelques autres essais allo-

gues d'histoire naturelle à l'usage de l'enfance (1863, in-18, 50 fig.); *Historiettes véritables pour les enfants* (1864, in-18, 94 vign.); *le Livre des jeunes filles* (1867, in-18); *les Veillées de maître Patrigeon* (1868, in-18), auxquelles l'Académie française a décerné le prix Monthyon en 1869.

**CARRÉ** (Narcisse-Épaminondas), magistrat français, né à Paris, le 1<sup>er</sup> mars 1794, étudia le droit dans cette ville, et se fit inscrire en 1815 au barreau de la Cour royale. Sous la Restauration, il s'occupa de jurisprudence civile, donna ses soins à une édition des *Oeuvres de J. Domat* (1821-1822, 9 vol. in-8), revue, corrigée et augmentée d'une table de concordance avec les articles de nos codes. Nommé à la fin de 1831 président du tribunal de première instance de La Rochelle, il passa en 1834 à Tours en la même qualité, en 1848, fut nommé conseiller à la Cour de Paris et devint conseiller honoraire en 1864. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On a encore de lui : un *Code des femmes* (1828, in-18), analyse de toutes les dispositions législatives qui régissent les droits de la femme; *la Taxe en matière civile* (1839, in-8). — M. Carré est mort à Neuilly (Seine), le 23 décembre 1878.

**CARRÉ** (Michel), auteur dramatique français, né en 1819, fit ses études au collège Charlemagne et débuta, en 1841, par un volume de poésies romantiques, *les Folles rimes* (in-12). Il se tourna ensuite vers le théâtre, où il arriva difficilement à se produire; travaillant seul d'abord, il donna à l'Odéon la *Jeunesse de Luther* (1843), drame en un acte et en vers; *l'Eunuque* (1843), imitation libre de Térence; puis au Théâtre-Français, *Scaramouche et Pascariel* (1847), comédie en un acte. En 1850, il fit jouer au Gymnase la fantaisie de *Faust et Marguerite*.

Dès l'année précédente avait commencé la collaboration de M. Michel Carré avec M. Jules Barbier (voy. ce nom). Ils ont écrit en commun des drames, des vaudevilles et des opéras comiques, dont quelques-uns ont eu du succès : un *Drame de famille* (1849), à l'Ambigu; *Henriette Deschamps* (1850), à la Porte-Saint-Martin; le *Mémorial de Sainte-Hélène* (Ambigu, 1852); *l'Amour mouillé* (1850), au Vaudeville; *Galathée* (1852); *les Noces de Jeannette* (1853); *Miss Fauvette* (1855); *les Saisons* (1855); *Psyché* (1856), à l'Opéra-Comique; *les Noces de Figaro* (1858); *le Pardon de Ploermel* (1859); *la Statue*, pour le Théâtre-Lyrique (1861); *la Reine de Saba*, pour l'Opéra (1862); *Peines d'amour*, pour le Théâtre-Lyrique (1863); *Mireille*, en cinq actes, tiré du poème provençal de M. Fr. Mistral, pour le même théâtre (1864); *Mignon*, à l'Opéra-Comique (1866), etc.

On a encore de M. Carré : *Van Dyck à Londres* (1848), comédie en trois actes, en prose, avec M. Narrey, représentée à l'Odéon; *Jobin et Nanette* (Variétés, 1849), avec L. Battu; *Lalla-Rouck* (Opéra-Comique, 1862), avec M. Hipp. Lucas; *le Furet des salons* (Palais-Royal, 1862), avec M. Ed. Martin; *le Tourbillon*, comédie en cinq actes, avec M. Raimond Deslandes (Gymnase, 1867); *Fior d'Aliza*, opéra comique en 4 actes, d'après le roman de Lamartine (1867); *Hamlet*, opéra en 5 actes (1868); *une Journée de Diderot*, comédie en un acte (1868), etc. — Il est mort le 21 juin 1872.

**CARRÉ-KÉRISOUEF**. Voy. KÉRISOUEF.

**CARRELET** (Gilbert-Alexandre), général français, ancien sénateur, est né à Saint-Pourçain (Allier), le 14 septembre 1789. Élève de l'École militaire de Fontainebleau, il prit part, comme

officier de cavalerie, à la guerre d'Espagne (1809-1811), où il reçut deux blessures, et aux campagnes de France et de Waterloo. Il était simple capitaine depuis 1822, lorsque, à la suite des événements de 1830, il fut nommé chef d'escadron et bientôt chargé d'organiser, en Afrique, le service de la gendarmerie. Colonel de la même arme en 1838, il reçut en 1842 le brevet de maréchal de camp avec le commandement du Gard. Il devint général de division en 1848. En 1851, il combattit les tentatives de résistance qui suivirent, à Paris, le coup d'État du 2 décembre. Créé sénateur de l'Empire, le général Carrelet fut promu grand-croix de la Légion d'honneur le 30 décembre 1855. — Il est mort à Paris, le 24 mai 1874.

**CARREY** (Emile), publiciste et député français, né à Paris le 26 septembre 1820, fit ses études au collège Saint-Louis, se fit recevoir avocat et plaida quelque temps au barreau de Paris. De 1840 à 1848, il exerça les fonctions de sous-bibliothécaire de la Chambre des pairs, dont son père était bibliothécaire. En 1847, il fut chargé de négocier, aux États-Unis, un échange annuel de documents parlementaires entre le sénat de Washington et la Chambre des pairs, et reçut, en 1852, la mission d'explorer l'Amérique du Sud au point de vue des intérêts politiques et commerciaux; il y employa trois ans, puis suivit, en 1857, l'expédition de Kabylie. Rentré en France, il devint maire de Vieille-Eglise (Seine-et-Oise); lors de l'invasion prussienne, son énergie préserva sa commune d'une ruine complète.

Porté candidat pour la Chambre des députés, aux élections générales de février 1876 dans l'arrondissement de Rambouillet, il fut élu par 8586 voix, contre MM. Maurice Richard, ancien ministre de l'Empire, et Joubert, autre candidat conservateur, soutenu par M. Buffet, qui obtinrent ensemble environ 6000 voix. Il prit place au centre gauche, vota avec la majorité républicaine de la nouvelle Chambre et, après l'acte du 16 mai, fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre 1877 qui suivirent la dissolution et fut réélu par 9702 voix contre 6395 données au duc de Padoue, ancien sénateur, candidat officiel et bonapartiste. Depuis 1870, M. Carrey représente le canton de Rambouillet, au conseil général de Seine-et-Oise.

Il a publié : *Recueil complet des actes du gouvernement provisoire* (1848, in-12); *l'Amazone*, roman en trois parties intitulées : *Huit jours sous l'équateur, les Méts de la Savane, les Révoltés du Para* (1856-57, 3 vol. in-12); *Récits de Kabylie* (1858, in-12); *Grandeur et avenir des États-Unis* (1863, in-8); *les Aventures de Robin Jouet* (Tours, 1863, gr. in-8); *le Pérou*, tableau descriptif de ce pays (1875, in-8), puis quelques articles insérés au *Moniteur*.

**CARRIER** (Joseph-Auguste), peintre français, né à Paris, en 1800, étudia la peinture sous Gros et Prud'hon, le portrait sous le chevalier Saint, et débuta aux Salons de 1824 et 1827 par plusieurs cadres de portraits et de miniatures. Vers 1840, il aborda le grand portrait et le paysage. Ses miniatures les plus connues, représentant souvent des figures en pied, sont celles du baron *Logarde*, de *l'évêque de Poitiers*, et de plusieurs dames anglaises; ses grands tableaux : un *Site de Lorraine*, un *Souvenir de la Gorge aux Loups* et divers *paysages*. M. Carrier n'a figuré que comme miniaturiste à l'Exposition universelle de 1855, et a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1833, et une 1<sup>re</sup> en 1837.

Au Salon de 1863, il a exposé : *Chemin creux aux Choisets*, près Jouarre (Seine-et-Marne), une *Étude d'après nature d'Auteuil* et un *Site de Bretagne*; à celui de 1864 : la *Métairie de la Preau-dière* (Bretagne), *Vue prise à Saint-Jean-au-Bois*, près Compiègne; à celui de 1865 : *Vue prise dans la forêt de Senanches* (Eure-et-Loir); *Vue prise à la Maillère*, près du lac de Grand-lieu (Bretagne); à celui de 1866 : *Entrée d'un bois conduisant de Ferney-Voltaire à Genève*; *Chemin boisé conduisant de Jouarre à la Ferté*; à l'Exposition universelle de 1867 : *Portrait*; au Salon de 1868 : *Entrée de chemin dans la forêt de Compiègne*; *Chêne sur le bord d'une route*, dans la forêt de Rambouillet. M. A.-J. Carrier a été décoré de la Légion d'honneur en 1866. — Il est mort aux Batignolles, le 21 février 1875.

**CARRIER-BELLEUSE** (Albert-Ernest CARRIER DE BELLEUSE, dit), statuaire français, né à Anisyle-Château (Aisne) le 12 juin 1824, élève de David d'Angers, débuta au salon de 1851 par deux *Médaillons en bronze* (MM. Péquégnot et Auguste Cain), et ne reparut qu'à celui de 1857, avec un groupe en bronze, *l'Amour et l'Amitié*, et divers portraits. Il a dès lors pris part à presque tous les salons annuels; nous citerons ici les principaux de ses très-nombreux envois : *Jupiter et Hébé*, groupe en bronze; *Mort du général Desaix*, groupe en plâtre; une *Vestale*, buste en terre cuite (1859); *Salve Regina*, groupe en plâtre; *l'Empereur Napoléon III*, buste en bronze; *C. Fechter*, *Mme Marie Laurent*, *Ern. Renan*, *l'Abbé Louvet*, *J. Chiffart*, *Jules Simon*, bustes en terre cuite (1861); *la Bacchante*, statue en marbre (1863); *On dine*, statue en marbre (1864); *l'Empereur*, buste en marbre; *Eug. Delacroix*, buste en bronze (1865); *Angelica*, statue en marbre (1866), réexposée en 1867 à l'Exposition universelle, *le Messie* et *Entre deux amours* (Salon annuel); *Th. Gautier*, *Mlle Denière*, *Mme P. Viardot*, bustes en terre cuite (Exposition universelle 1867); *Monument à la mémoire du maréchal Masséna*, pour la ville de Nice (1868); *Baron James de Rothschild*, buste en bronze (1869); *Hébé endormie*, statue en marbre; *Projet de monument à la mémoire d'Ingres*, en collaboration avec M. Davioud (1870); *M. Thiers*, buste en marbre; *Psyché abandonnée*, statue en marbre (1872); *Mlle Croizette*, buste en plâtre (1874); *Deux anges*, statues en fonte de fer pour un monument à Santiago (Chili); une *Grande dame romaine*, buste en plâtre (1875); *M. F. Cormon*, peintre, buste en terre cuite (1877); *Molière*, buste en plâtre; *Mathieu*, de *l'Institut*, terre cuite (1878), etc. M. Carrier-Belleuse a obtenu une médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1861, avec rappel en 1863, une autre médaille en 1865, la médaille d'honneur et la décoration de la Légion d'honneur en 1867.

**CARRIÈRE** (Maurice), littérateur allemand, né à Grindel dans le grand-duché de Hesse, le 5 mars 1817, étudia la philosophie à Giessen, à Goettingue et à Berlin, et l'enseigna successivement à Giessen en 1849 et à Munich depuis 1853. Administrateur de l'Académie des Beaux-Arts de cette ville. Adversaire déclaré du particularisme et de l'ultramontanisme, il contribua par son influence à faire accepter à Munich l'état des choses accomplies en Allemagne depuis 1870. Il y fit des cours de l'histoire de l'art.

On cite parmi ses écrits : *la Cathédrale de Cologne* et *l'Église libre* (der Kölner Dom als freie deutsche Kirche, Stuttgart, 1843); *Abai-lard et Héloïse* (Giessen, 1844); *la Religion considérée dans son esprit, son développement*,



etc. (die Religion in ihrem Begriff, etc., 1841); *la Contemplation philosophique du monde au temps de la Réformation* (die philosophische Weltanschauung der Reformationszeit, Stuttgart, 1847); *la Dernière nuit des Girondins*, poème (die letzte Nacht der Girondisten, Giessen, 1849); *Paroles de religion adressées au peuple allemand par un philosophe allemand*, anonyme (Religiöse Reden und Betrachtungen für das deutsche Volk, etc., Leipzig, 1850); *le Portrait de Cromwell* (das Characklerbild Cromwells, 1851), dans le *Manuel historique*; *Essence et forme de la poésie* (das Wesen und die Form der Poesie, Leipzig, 1853), qui n'a été qu'une introduction à son *Esthétique* (Aesthetik, Leipzig, 1859; 2<sup>e</sup> édit., 1873); *l'Art dans ses rapports avec la civilisation* (die Kunst im Zusammenhang, etc. Leipzig, 1863-64, 5 vol.; 2<sup>e</sup> édit., 1871-74).

**CARRO** (Antoine), littérateur et archéologue français, est né à Châteaubriant (Loire-Inférieure), en 1791. Etabli comme imprimeur dans la ville de Meaux (Seine-et-Marne), il devint bibliothécaire et secrétaire de la Société d'agriculture, sciences et arts. — Il est mort à Meaux, le 11 juillet 1875.

M. Ant. Carro a publié : *Contes au coin du feu*, (Meaux, 1841, in-18); *Santerre, général de la République française*, sa vie politique et privée, d'après des documents originaux (1847, in-8, avec portrait); *Voyages chez les Celtes, ou de Paris au mont Saint-Michel, par Carnac*, suivi d'une notice sur les monuments celtiques des environs de Paris (Meaux, 1857, 27 lithogr.); *la Correctionnelle en province*, croquis pris à l'audience d'un tribunal d'arrondissement (Meaux, 1861, in-18); *Mémoire sur les monuments primitifs dits celtiques et antéceltiques*, essai d'explication de leur origine et de leur destination (1863, in-8, 9 pl.); *Histoire de Meaux et du pays mellois*, depuis les premières traces de l'origine de la ville jusqu'à ce siècle (Meaux, 1865, in-8, plans et pl. lithogr.), etc.

**CARUEL DE SAINT-MARTIN** (Paul, baron DE), homme politique français, ancien député, est né le 9 décembre 1809. Maire de Chesnay, et membre du Conseil général pour le canton ouest de Versailles, il entra au Corps législatif, en 1852, comme député de la 1<sup>re</sup> circonscription de Seine-et-Oise. Candidat du gouvernement, il fut réélu aux élections suivantes, et obtint, en 1863, 16 314 voix sur 28 206 votants. Il ne fut pas réélu en 1869. M. le baron de Caruel de Saint-Martin a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

**CARUS** (Victor-Jules), zoologiste allemand, né à Leipzig, le 25 août 1823, fils d'un professeur de chimie à Dorpat, étudia la médecine et les sciences naturelles dans sa ville natale et devint, en 1846, médecin assistant à l'hôpital Georges. En 1849 il fut appelé à Oxford comme conservateur du musée d'anatomie comparée. Il revint à Leipzig en 1851, s'y fit recevoir privat-docent et obtint, en 1863, la chaire d'anatomie comparée avec la direction du cabinet zootomique. Pendant les deux étés de 1873 et 1874, il alla suppléer à Elimbourg le professeur de zoologie Wiville Thomson, alors engagé dans l'expédition scientifique du Challenger.

Les principaux travaux de M. V. J. Carus sont : *Etude sur les transformations par voie de génération* (Zur naehern Kenntniss des Generationswechsels, Leipzig, 1849); *Système de morphologie animale* (System der thier. Morphologie; Ibid., 1853); *Icones zootomicæ* (Ibid., 1857, 1<sup>re</sup> part.); *De la Valeur des caractères zoologiques* (Ueber

die Werthbestimmung zool. Merkmale; Ibid., 1854); *Manuel de zoologie*, en collaboration avec Ad. Gerstaecker (Handbuch der Zoologie; Ibid., 1863-75, 2 vol.); *Histoire de la zoologie* (Geschichte der Zoologie; Munich, 1874). On lui doit en outre la traduction allemande des principaux ouvrages de Darwin et celle de la *Physiologie* de Lewes, ainsi que de son *Etude sur Aristote*.

**CARUTTI** (Dominique), baron de CANTOGNO, homme politique et historien italien, né à Cumiane, près de Turin, le 26 novembre 1821, se fit connaître de bonne heure par des travaux littéraires, qui le firent attacher, dès 1849, au ministère des affaires étrangères où il fut secrétaire général sous les ministres du Bormida, de Cavour et Ricasoli. Élu, à plusieurs reprises, député à la Chambre piémontaise, il fut nommé, en 1861, plénipotentiaire italien pour la délimitation des frontières avec la France. Envoyé comme ministre plénipotentiaire en Hollande en 1862, il y résida jusqu'en 1869 et à son retour, reçut le titre de conseiller d'Etat. Il est membre de l'Académie des sciences de Turin, de celle des Lincei de Rome et fait partie de la commission de l'histoire nationale. Il a été décoré de l'ordre du Mérite civil de Savoie.

A part un certain nombre de mémoires publiés dans les recueils des académies dont il fait partie ou dans l'*Archivio storico italiano*, on cite de lui les ouvrages : *Dei Principii del Governo libero* (Turin, 1851); *Storia del regno di Vittorio-Amedeo II* (Ibid., 1856); *Storia della diplomazia della corte di Savoia* (Ibid., 1875-1876, tom. 1, II); *il Conte Humberto I* (Flor., 1878), etc.

**CARVALHO-MIOLAN** (Marie-Caroline, dite Félix MIOLAN, dame), cantatrice française, née à Marseille, le 31 décembre 1827, suivit, de 1843 à 1847, la classe de M. Duprez au Conservatoire, y remporta le premier prix de chant et débuta, en 1849, à l'Opéra-Comique. Elle y reprit ou créa avec succès, jusqu'à la fin de 1854, divers rôles, dans *Giralda*, *le Pré aux Clercs*, *la Cour de Célimène*, et surtout dans *les Noces de Jeannette*. En 1853, Mlle Miolan épousa M. Léon Carville, dit Carvalho, né en 1825, aux colonies, et qui figurait, depuis 1849, dans le personnel chantant de l'Opéra-Comique. Celui-ci, en 1856, au moment où sa femme était engagée comme première chanteuse au Théâtre-Lyrique, se trouvait être le principal créancier de l'administration de ce théâtre, dont il obtint le privilège. Il en fut de nouveau nommé directeur, en octobre 1862, en remplacement de M. Réty. Après de longues vicissitudes, au milieu desquelles se place, en mars 1868, la tentative de mener de front simultanément deux répertoires, l'un sur le Théâtre Lyrique, l'autre à la salle Ventadour, M. Carvalho fut forcé, par l'épuisement de ses ressources, d'abandonner la direction du Théâtre-Lyrique et mis en faillite. La séparation de biens fut prononcée entre lui et sa femme, à la suite de débats judiciaires qui établirent que, depuis quatre ans, elle ne touchait rien sur ses appointements. M. Carvalho, après avoir dirigé avec succès le Vaudeville (1872-74), remplit les fonctions de directeur de la scène à l'Opéra, puis succéda à M. du Locle, dans la direction de l'Opéra-Comique.

Mme Carvalho a joué avec éclat sur le premier théâtre dirigé par son mari les principaux rôles dans *la Fanchonnette*, *les Noces de Figaro*, *la Reine Topaze*, *Mireille* et autres pièces qui eurent de la vogue. En 1860, elle fut engagée pour la saison au Théâtre italien de Londres, et depuis elle a donné avec succès des représentations et des concerts à l'étranger et en province. En novembre

1868, elle fut engagée à l'Opéra de Paris, pour deux ans, aux appointements, dit-on, de 60 000 fr., et avec quatre mois de congé ; elle y débuta dans le rôle de Marguerite des *Huguenots*, dans *Faust*, et dans *Hamlet*. En mars 1869, son refus de se rendre à Bruxelles où le directeur du théâtre de la Monnaie l'avait engagée, la fit condamner, par le tribunal de la Seine, à 600 francs de dommages et intérêts par jour de retard, condamnation qui ne fut pas maintenue en appel. Pendant ce temps, elle remportait de grands succès de concert à Nice, à Marseille, etc. Après un court engagement à l'Opéra-Comique (1872), elle rentra à l'Opéra en 1875, et reprit avec éclat divers rôles, notamment celui d'Isabelle de *Robert le Diable* dans lequel elle avait été froidement accueillie en 1870. Mme Carvalho, dont la voix est très-souple et d'un diapason élevé, brille surtout par sa facilité à exécuter les vocalises les plus savantes ou les plus capricieuses.

**CASABIANCA** (François-Xavier, comte DE), ancien sénateur français, représentant et ministre, né à Nice (États sardes), le 27 juin 1796, appartient à une très-ancienne famille noble de la Corse, qui contribua beaucoup à la réunion de l'île à la France. Il fit ses études au lycée Napoléon, y remporta, en 1812, le prix de philosophie, et suivit ensuite les cours de droit à la Faculté de Paris. Reçu avocat en 1820, il se fit inscrire au barreau de Bastia. Il était le neveu et devint le gendre du vicomte Joseph de Casabianca, général de division, qui fut, en 1804, gouverneur de Mantoue.

Les opinions libérales de M. de Casabianca et son dévouement à la famille de Napoléon le tinrent éloigné des fonctions publiques jusqu'à la révolution de Février. Nommé représentant de la Corse à l'Assemblée constituante, le quatrième sur six, par 16 000 suffrages, il vota en général avec la droite et, après l'élection du 10 décembre, soutint la politique du président. A la Législative, où il fut réélu, le troisième, par le même département, il adhéra au comité de la rue de Poitiers et n'abandonna la majorité parlementaire que lorsque les conflits éclatèrent entre elle et l'Élysée. A la fin de 1851, le président lui confia les ministères de l'Agriculture et du Commerce (26 octobre) et des finances (23 novembre).

Après les événements du 2 décembre, M. de Casabianca fut chargé d'organiser le ministère d'État qui venait d'être créé par le décret du 22 janvier 1852. Il quitta ces fonctions importantes pour entrer au Sénat, le 28 juillet suivant. Un décret du 5 mars 1864 le nomma procureur général impérial près la Cour des comptes. Au 4 septembre 1870, il rentra dans la vie privée et n'en sortit qu'à l'élection partielle du 14 mai 1876 : élu député de l'arrondissement de Bastia, il siégea à droite et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui donnèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie. Après la dissolution de la Chambre, il se désista en faveur de son fils, qui fut élu, dans le même arrondissement, par 8423 voix, contre 3617 données à M. de Corsi, candidat républicain. Officier de la Légion d'honneur, le 4 août 1852, il a été promu grand officier le 30 juillet 1858.

**CASATI** (Gabrio, comte DE), homme d'État italien, né à Milan d'une famille noble, le 2 août 1798, alla faire ses études à Pavie, et fut reçu docteur en droit et en mathématiques. Lors de la révolution de 1821, il s'efforça de soustraire aux vengeances du gouvernement autrichien quelques-uns de ses compatriotes. Il se rendit à Vienne, en 1824, pour obtenir la commutation de peine de

son beau-frère, le comte Confalonieri, condamné à mort. Il passa les années suivantes dans une retraite profonde; mais ses concitoyens lui confièrent, en 1837, et lui maintinrent jusqu'en 1848 les fonctions de podestat, les seules qui fussent restées nationales. Il fit sentir au gouvernement la nécessité de plusieurs réformes administratives, et retourna à Vienne, en 1844, pour plaider la cause de son pays. En 1846, l'évêque allemand étant mort, il obtint de l'empereur d'Autriche la nomination de l'évêque italien Romilli.

Au commencement de 1848, il fit tous ses efforts auprès de Radetzky pour faire mettre un terme aux violences des soldats. Patriote modéré, il voulut encore, après la révolution française, tenir la Lombardie en repos, mais il ne put arrêter l'élan général. Le 18 mars, il venait d'obtenir du gouverneur O'Donnell l'éloignement des sbires et l'établissement d'une garde nationale, lorsque commença la lutte de cinq jours qui se termina par la retraite des Autrichiens. Nommé, dès le 20 mars, membre du gouvernement provisoire, il écarta toute idée de république, se prononça pour la réunion de la Lombardie et du Piémont et soutint la cause de Charles-Albert. Bientôt celui-ci le choisit pour ministre des finances et président du conseil.

Après la soumission de Milan et l'occupation de la Lombardie par les Autrichiens (6 août), il pressa les membres du gouvernement provisoire d'obéir à la loi de fusion en se constituant à Turin en *consulta* lombarde, et il fut reconnu pour président de ce nouveau comité. Après la bataille de Novare, il se fit naturaliser Piémontais et fut nommé sénateur. — Le comte de Casati est mort à Milan, le 16 novembre 1873.

**CASELLI** (l'abbé Jean), savant italien, inventeur du télégraphe autographe, né à Sienne, le 25 mai 1815, fit ses études littéraires et scientifiques à Florence, où il eut pour maître particulier de physique Léopold Nobili qui mourut en 1837. Le premier écrit de M. Caselli fut une notice sur la vie et les travaux de ce célèbre physicien (*Elogio di Leopoldo Nobili*, Florence, 1837). Il fut nommé dès lors membre ordinaire de l'Académie italienne, où il lut plusieurs mémoires, notamment un *Discours critique sur l'histoire des républiques italiennes au moyen âge de S. de Sismondi*. Ayant accepté un bénéfice ecclésiastique, il était entré dans les ordres en 1836 et reçut le diaconat. Appelé à Parme, en 1841, pour faire l'éducation des enfants du comte de Sanvitale, il fut exilé du duché en 1849, lors de la restauration du duc, pour avoir voté l'annexion à la monarchie constitutionnelle de Charles-Albert.

L'abbé Caselli rentra à Florence; il se consacra entièrement à l'étude des sciences et particulièrement à celle du magnétisme et de l'électricité. Il faisait ses expériences et ses recherches à l'aide d'appareils et de machines qu'il construisait lui-même, avec le concours de son frère, Ludovic Caselli, statuaire et mécanicien distingué. En 1854, il fonda un journal illustré pour la vulgarisation des sciences physiques, la *Récréation* (*la Recreazione, giornale di scienze fisiche e di arti*), édité par la librairie de Le Monnier. C'est au milieu de ces travaux théoriques et pratiques qu'il fut amené, en 1856, à la découverte des principes et des procédés du nouveau système de télégraphe électrique qu'il appela *Pantélégraphe*, c'est-à-dire télégraphe universel. Les premiers appareils de l'abbé Caselli avaient été construits dans son propre atelier; il en confia ensuite l'exécution à l'éminent constructeur français, M. Froment.

L'administration des télégraphes français avait donné les premiers encouragements à l'invention

de l'abbé Caselli et mis à sa disposition plusieurs de ses fils électriques. Une loi votée par le Corps législatif, le 27 mai 1863, autorisa les changements nécessaires à la mise en pratique du nouveau télégraphe, et un décret du 14 février 1865 ouvrit en France le premier service de télégraphie autographique, entre Paris et Lyon et Paris et le Havre. Le gouvernement de Russie signa aussi, le 18 avril 1865, avec l'abbé Caselli un traité pour l'introduction de son télégraphe sur les lignes de l'empire, avec faculté d'en étendre l'application à celles qui relient déjà la Russie à la Chine et à la Perse. On trouvera une description des appareils de l'abbé Caselli dans le *Traité du magnétisme et de l'électricité* (t. III) de M. Auguste de La Rive. Ils ont été décrits et représentés dans la plupart des journaux français, lors de la promulgation du décret impérial.

Pendant plusieurs années l'abbé Caselli, s'est occupé également de l'invention d'un moteur électrique, dont la construction s'est exécutée, en juin 1865, aux frais de l'empereur. L'abbé Caselli a été nommé, en 1863, officier de l'ordre des Saints-Maurice et Lazare.

**CASIMIR - PÉRIER** (Auguste-Casimir-Victor-Laurent PÉRIER, plus tard), homme politique français, né à Paris, le 20 août 1811, fils aîné du célèbre ministre mort en 1832, a été autorisé par décret présidentiel, en avril 1874, à joindre à son nom patronymique le prénom illustré par son père. Entré à vingt ans dans la carrière diplomatique, il fut successivement secrétaire d'ambassade à Londres, à Bruxelles et à La Haye, chargé d'affaires à Naples et à Saint-Petersbourg et ministre plénipotentiaire en Hanovre. Élu député en 1846, par le premier arrondissement de Paris, il se démit de ses fonctions diplomatiques et siégea à la Chambre jusqu'à la révolution de Février, à la suite de laquelle il se retira dans ses propriétés de l'Aube. En 1849, les électeurs de ce département l'envoyèrent, le second sur cinq, à l'Assemblée législative. Il s'associa par ses votes à la politique de la majorité, fut membre de la commission de permanence, vota la revision de la Constitution et soutint la politique de l'Élysée jusqu'à la formation du ministère qui précéda le coup d'État, contre lequel il protesta. Conduit, le 2 décembre, au mont Valérien, il n'y fut retenu que quelques jours, et entra dès lors dans la vie privée. Il dirigea pendant quelques années de grands travaux agricoles. Il a fait, de 1845 à 1851, partie du Conseil général de l'Aube, dont il fut réélu membre en 1861. Il y représentait le canton de Nogent-sur-Seine, représenté autrefois par son père, et qui devait l'être plus tard par son fils. Aux élections législatives de 1869, il tenta de rentrer dans la vie politique, mais il échoua, avec 15 192 voix, contre 20 871 données à M. Argeville. M. Casimir Périer avait été nommé, en 1867, membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement du duc de Broglie qui changeait de section. Il avait été promu, le 27 avril 1846, grand officier de la Légion d'honneur.

Pendant la guerre franco-prussienne, M. Casimir-Périer resta sur ses terres de Pont-sur-Seine pour y attendre l'invasion, tandis que son fils, incorporé dans le bataillon des mobiles de l'Aube, venait se joindre aux défenseurs de Paris. Arrêté par les Allemands, sur une calomnieuse dénonciation, écroué à la prison de Troyes, puis conduit à Reims pour y être mis à la disposition du gouverneur général prussien, il fut mis en liberté à la suite de l'armistice, en sa qualité de candidat à l'Assemblée nationale. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant de l'Isère,

des Bouches-du-Rhône et de l'Aube, et opta pour ce dernier département dans lequel il était élu le second sur cinq, par 38 548 voix sur 56 484 votants. Sa compétence en matière financière le fit choisir comme rapporteur du budget exceptionnel de 1871, qui imposait à la nation 500 millions de charges nouvelles. Lors du renouvellement des conseils généraux, le 8 octobre, il fut réélu membre du Conseil général de l'Aube, qui le choisit pour son président.

A la mort de M. Lambrecht, M. Casimir-Périer remplaça ce député au ministère de l'intérieur (11 octobre). Sa nomination fut favorablement accueillie par les modérés de toutes les nuances. Inscrit aux réunions des deux centres, il avait voté, dans plusieurs questions politiques et religieuses, avec la droite, puis il s'était rattaché plus particulièrement au centre gauche, et avait accepté de plus en plus nettement, dans des documents rendus publics, les institutions républicaines. On remarqua la fermeté avec laquelle il réprima les écarts de la presse, notamment par la suspension des journaux bonapartistes, l'*Avenir libéral* et le *Pays*; d'autre part, on lui dut le système des rectifications officieuses, qui, en ménageant la susceptibilité des écrivains, sauvegardait les intérêts de la vérité. Il réorganisa les bureaux du ministère de l'intérieur, les répartit en quatre grandes directions, et créa une direction des affaires civiles de l'Algérie (18 novembre). Partisan convaincu du retour de l'Assemblée à Paris, il fit de la décision de la Chambre à ce sujet une question de portefeuille et donna sa démission après le vote du 2 février 1872. Depuis il fut membre ou président de plusieurs commissions parlementaires et continua de soutenir de tout son pouvoir la politique de M. Thiers. Au mois de janvier 1873, c'est-à-dire au moment où cette politique était le plus fortement battue en brèche par la droite, il fonda la réunion dite de la République conservatrice, et, malgré tous les efforts des hommes qui, au nom de ses relations sociales et de famille, prétendaient l'entraîner dans le courant monarchique, il ne cessa de marquer par ses actes, ses discours, ses communications à la presse, sa ligne de conduite républicaine. Après les élections radicales du 17 avril, qui jetèrent tant de trouble dans le parti modéré, il ne craignit pas de déclarer dans les journaux que, « sans fermer les yeux sur la gravité des circonstances, lui et ses collègues persévéraient de plus en plus dans leur attitude. » Quelques jours plus tard, dans un important discours au concours agricole de Bar-sur-Seine, il développait avec la même fermeté le programme de la république conservatrice (12 mai). Sur ces entrefaites, M. Thiers désespérant de désarmer les hostilités de la droite, essaya de reconstituer son cabinet avec l'appui du centre gauche, et il appela M. Casimir-Périer au ministère de l'intérieur, en remplacement de M. de Goulard (décret du 18 mai 1873), mais au bout de six jours, le vote de l'ordre du jour de M. Ernoul entraîna du même coup la retraite du ministère et la démission du président de la République (24 mai); le portefeuille de l'intérieur passa aux mains de M. Beulé dans le premier ministère formé par le duc de Broglie.

Au milieu des intrigues qui eurent lieu dès ce moment, pour amener, par la fusion des partis monarchiques, l'élévation du comte de Chambord au trône, M. Casimir-Périer protesta par toutes les voies de la publicité contre des projets de restauration contraires au sentiment du pays, et resta le partisan fidèle et résolu des institutions républicaines et conservatrices. Il s'efforça d'entraîner l'Assemblée nationale à se prononcer en leur faveur, soit par la participation aux travaux des

commissions de constitution, soit en portant directement à la tribune une proposition à laquelle son nom fut attaché et qui tendait à la déclaration expresse du maintien de la République. Cette proposition, repoussée, dans la séance du 23 juillet 1874, par 374 voix, réunit une minorité de 333 suffrages. Lorsque, après toutes ses résistances, la majorité monarchique eut voté la constitution républicaine, M. Casimir-Périer fut porté au premier rang sur la liste des candidats des gauches pour les élections des membres inamovibles du nouveau Sénat. Il fut élu le 10 décembre 1875, au 2<sup>e</sup> tour des nombreux scrutins qui eurent lieu, par 347 voix sur 690 votants. Au moment de l'élection des sénateurs départementaux, il adressa aux électeurs de l'Aube une circulaire très-remarquable, où, résumant toute la politique de sa vie, il traçait le programme d'une « République irréprochable, étroitement liée aux intérêts conservateurs, ne séparant jamais la démocratie de la liberté, la liberté de l'ordre. » C'était, en quelque sorte, son testament. Après les élections républicaines des députés, invité par le maréchal de Mac-Mahon à former comme ministre de l'intérieur, le premier cabinet de la nouvelle constitution, il refusa cet honneur, ne voulant pas du pouvoir dans les conditions réduites où il s'offrait à lui, et pour ne pas couvrir de son nom et de sa responsabilité la continuation d'une politique hostile aux idées et aux institutions républicaines: sur son refus, le ministère de l'intérieur fut confié à M. Ricard. — M. Casimir Périer est mort à Paris le 6 juin 1876.

Il a publié, comme économiste et publiciste: *le Traité avec l'Angleterre* (1860, in-8); *les Finances de l'Empire* (1861, in-8); *le Budget de 1863* (1862, in-8); *la Réforme financière* (1862, in-8); *les Finances et la politique* (1863, in-8); *les Sociétés de coopération* (1864, in-8); *l'Article 75 de la Constitution de l'an VIII sous le régime de la Constitution de 1852* (1867, in-8), etc.

**CASIMIR-PÉRIER** (Jean-Casimir PÉRIER, plus tard), député, fils aîné du précédent, né à Paris le 8 novembre 1847, autorisé, par le même décret que son père, à modifier son nom patronymique. fit de fortes études littéraires et historiques et se fit recevoir licencié en lettres. Lors de la guerre franco-prussienne, il entra dans les mobiles de l'Aube qui furent appelés à Paris, et mérita par sa conduite pendant le siège, d'être cité à l'ordre du jour et décoré de la Légion d'honneur. Du mois d'octobre 1871 au mois de février 1872, il fut, au ministère de l'intérieur, chef du cabinet de son père, qui, pour lui ouvrir la carrière politique, donna sa démission de conseiller général de l'Aube, en avril 1874, et le présenta aux électeurs de Nogent-sur-Seine, sous le patronage de tous les souvenirs de sa famille; il fut élu sans concurrent, le 18 juillet, par 1907 voix sur 2017 votants. La même année, M. Jean Casimir-Périer faisait dans son département, une vive campagne électorale en faveur de la candidature républicaine du général Saussier, contre celle de l'ancien député bonapartiste, M. Argence. Aux élections générales du 20 février 1876, pour la nouvelle Chambre des députés, il se porta candidat, dans l'arrondissement de Nogent-sur-Seine, avec une profession de foi résolument républicaine, et fut élu, encore sans concurrent, par 6,980 voix. Il s'inscrivit aux deux réunions du centre gauche et de la gauche républicaine. Il vota constamment avec la majorité formée par ces groupes et, après l'acte du 16 mai 1877 fut un des 363 qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections qui suivirent la dissolution, il fut réélu par 6515 voix, contre 3400 ob-

tenues par le candidat bonapartiste, M. Walkenaer. Lors de la formation du cabinet républicain du 14 décembre, il fut appelé au poste de sous-secrétaire d'Etat au département de l'instruction publique des cultes et des beaux-arts, dont M. Bardoux était nommé ministre; il le conserva jusqu'à la retraite du cabinet Dufaure (31 janvier 1879). Trois mois plus tard, M. Casimir-Périer passait du centre gauche au groupe de la gauche républicaine. \*

**CASPARI** (Charles-Paul), savant allemand, né à Dessau, le 14 février 1814, et élève aux universités de Leipzig, de Berlin et de Königsberg, prit ses grades en théologie dans cette dernière ville et devint, en 1847, lecteur et membre de la Faculté de Christiania. Il y fit des cours de théologie et d'exégèse qui eurent un grand succès, et ses ouvrages le firent regarder comme un des théologiens les mieux pensants et les plus érudits de l'Allemagne du Nord.

On cite parmi ses écrits théologiques: *Manuel d'exégèse pour les prophètes de l'ancienne alliance*, en collaboration avec le savant Delitzsch (*Exegetisches Handbuch zu den Propheten des alten Bundes*); *Études de théologie biblique et de critique apologetique* (*Biblich-theologische und apologetisch-kritische Studien*, Leipzig, 1842); *Introduction au livre d'Isaïe et à une histoire de son temps* (*Beitraege zur Einleitung in das Buch Jesaias, etc.*, Ibid., 1848); *Sur la Guerre syriaque* (*Ueber den Syrisch-ephamitischen Krieg unter Jotham und Ahas, Christiania, 1849*); *Michée et sa prophétie* (*Ueber Micha und, etc.*, Ibid., 1851); une traduction des *Psalmes* en langue norvégienne (Ibid., 1851); *Commentaires sur les prophéties d'Isaïe* (Christ, 1867); *Sources pour l'histoire du baptême et du credo* (*Quelle zur Geschichte, etc.*, 1868). M. Caspari a aussi publié quelques travaux sur la langue arabe: une édition de *l'Enchiridion studiosi* de Borhan-ed-dins (Leipzig, 1838); *Grammatica arabica* (Ibid., 1848), etc.

**CASSAGNAC**. VOY. GRANIER DE CASSAGNAC.

**CASSE** (Eugène-François-Germain), député français, né à la Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), le 23 septembre 1837, vint étudier le droit à Paris et fit partie du groupe des étudiants qui s'essayèrent à combattre l'empire. Il prit part à la rédaction de la plupart des petits journaux de la rive gauche, comme: *le Matin*, *le Travail*, etc., et fut condamné plusieurs fois pour délits de presse. Vers 1866, il avait assisté au congrès socialiste de Liège et prononcé contre le régime impérial et le clergé un discours violent qui eut pour conséquence son exclusion de toutes les facultés. Membre de la société internationale des travailleurs, il fut un des accusés dans le procès intenté à cette société en 1870. D'abord collaborateur du journal *la Marseillaise*, il était l'un des rédacteurs du *Rappel*, lorsque ses compatriotes de la Guadeloupe l'envoyèrent à l'Assemblée nationale, le 5 octobre 1873, en remplacement de M. Rollin, démissionnaire; il fut élu par 6063 voix contre 2500 données à M. Paul Granier de Cassagnac. Il prit place à l'extrême gauche avec laquelle il vota ordinairement; il adopta toutefois l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. La nouvelle loi électorale n'accordant qu'un député à chaque colonie, M. Germain Casse se présenta à Paris, d'abord dans le XII<sup>e</sup> arrondissement contre M. Greppo, puis ayant obtenu le patronage de *la République française*, il transporta sa candidature dans le XIV<sup>e</sup>, contre M. Louis Asseline, ancien maire de l'arrondisse-

ment. Il ne fut élu qu'au second tour de scrutin, le 5 mars 1876, par 7651 voix. L'un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877, il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 9007 voix contre 2200 environ obtenues par ses deux concurrents monarchistes. A la nouvelle Chambre, il fit partie de plusieurs commissions d'enquête électorale.

**CASSEL** (Selig, plus tard Paulus Stephanus), publiciste et prédicateur allemand, né à Grossglogau, le 27 février 1821, de parents israélites, fut élevé au gymnase évangélique de Schneizwitz, puis se livra aux études historiques, à Berlin, sous la direction de M. Ranke. Il dirigea pendant la durée du parlement d'Erfurt la Gazette de cette ville, et la *Gazette constitutionnelle*. En 1855, il avait embrassé la confession évangélique. Après avoir passé encore trois ans à Erfurt comme bibliothécaire, il se fixa, en 1859, à Berlin. En 1866, il fut élu député et se rattacha au parti conservateur. Nommé prédicateur à l'église du Christ, il eut de tels succès qu'il fut appelé à prêcher dans plusieurs grandes villes. Un certain nombre de ses sermons ont été publiés séparément ou en recueils. On cite particulièrement ceux qu'il prononça, de 1869 à 1870, sur le concile de Rome et l'histoire de la papauté, et surtout ses discours de l'année suivante à l'occasion de la guerre contre la France, discours reproduits sous le titre de *Paroles allemandes* (Berlin, 1870).

Les écrits de M. Cassel sont extrêmement nombreux et traitent d'une foule de sujets; nous nous bornerons à citer : *Antiquités magyares* (Mag. Alterthümer; Berlin, 1848); *l'Histoire des Juifs*, dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber (Leipzig, 1851); *les Noms de lieux de Thuringe* (Ueber die thüring. Ortsnamen; Erfurt, 1845-58, 2 part.); *Etudes sur l'Edda* (Eddische Studien; Weimar, 1857); *la Vie de Jesus de Reman* (Ueber R's Leben Jesu; Berlin, 1863); *Symbola Renati* (Ibid. 3<sup>e</sup> édit., 1872); *les Hohensollern* (Ibid., 1873); *Heures heureuses* (Aus Guten Stunden; Gotha, 1874). A part sa collaboration à de nombreux journaux et recueils, M. Cassel publie depuis 1869 sous le titre de *Sunam*, une revue hebdomadaire de théologie évangélique orthodoxe.

**CASTAGNARY** (Jules-Antoine) publiciste français, né à Saintes (Charente-inférieure) en 1830, commença ses études de droit et remplit les fonctions de clerc dans une étude d'avoué. Il débuta par un petit volume d'esthétique : *Philosophie du Salon de 1857* (1858, in-18), qui fut remarqué, et il ne tarda pas à prendre son rang parmi les critiques d'art, d'abord au *Monde Illustré*, puis au *Siècle*. Il aborda plus tard la politique dans ce dernier journal et en devint l'un des rédacteurs principaux. Il fut élu conseiller municipal du XV<sup>e</sup> arrondissement (quartier de Javel), en 1874 et en 1877. Par arrêté du 22 février 1879, il fut nommé membre du conseil supérieur des Beaux-Arts, en remplacement du comte d'Armaillé. Le décret du 14 juillet suivant l'a fait entrer au Conseil d'Etat.

Outre une publication restée inachevée, *les Artistes au XIX<sup>e</sup> siècle*, *Salon de 1861*, (1861, in-folio, grav.), M. Castagnary a réuni sous ce titre : *les Livres propos* (1864, in-18); quelques-uns de ses articles de critique littéraire, insérés pour la plupart dans le *Nain jaune*, et publié avec MM. Fr Sarcey, A. Ranc et Paschal Grousset, le *Bilan de 1868*, (1869, in-18) dans lequel il s'était chargé du chapitre de l'art.

**CASTAN** (l'abbé Emile-Ferdinand Xavier), écrivain ecclésiastique français, né à Belmont (Avey-

ron) le 27 mai 1824, commença ses études au petit séminaire de sa ville natale et vint les continuer à celui de Saint-Sulpice. En 1844 il alla à Rome où il fut ordonné prêtre l'année suivante et reçu docteur en 1846. Il revint alors auprès de son oncle, Mgr Affre, archevêque de Paris, dont il fut secrétaire particulier jusqu'en 1848. Nommé alors vicaire à Saint-Sulpice, il devint, en 1875, chanoine titulaire du diocèse de Moulins. Il est, en outre, chanoine honoraire de Paris.

L'abbé Castan a publié un assez grand nombre d'ouvrages d'histoire ecclésiastique, de critique religieuse ou d'édition, notamment : *Élévations sur la vie de la Mère de Dieu* (1852, in-8), *Histoire de la vie et de la mort de Mgr Denis-Auguste Affre* (1855, in-18); *les Origines du christianisme d'après la critique rationaliste contemporaine, et d'après la tradition catholique* (1868, 2 vol. in-8); *De l'Idée de Dieu d'après la tradition chrétienne*, etc. (1871, 2 vol. in-8); *Histoire de la papauté en plusieurs suites*, (1860, 1873, 1875, t. I-III, in-8).

**CASTAN** (Ferréol-François-Joseph-Auguste), paléographe français, né à Besançon le 20 novembre 1833, entra à l'école des Chartes en novembre 1855. Nommé bibliothécaire-adjoint, archiviste de sa ville natale et inspecteur des archives du département, il est devenu conservateur de la même bibliothèque. Déjà correspondant du Comité des travaux historiques, il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1875. M. Castan a publié divers travaux d'histoires locales, entre autres : *Origines de la commune de Besançon* (1858, in-8).

**CASTELAR** (Émilio), homme politique espagnol, né en 1832, se jeta de bonne heure dans les agitations politiques de son pays et se signala dans les diverses manifestations révolutionnaires par ses aspirations républicaines. Il les fit surtout paraître à la suite de l'insurrection de 1854. Collaborateur des feuilles les plus avancées, il fonda lui-même en 1864, un journal, la *Démocratie*, où ses idées politiques et sociales revêtirent une forte teinte de mysticisme théologique, à laquelle il a renoncé depuis, mais qui, à cette époque, éloigna de lui beaucoup de démocrates. Il se vit alors destitué de la chaire d'histoire et de philosophie qu'il avait obtenue au concours à l'Université de Madrid. Il prit parti en 1866, à la révolution qui fut comprimée par Serrano. Il s'était montré l'un des premiers aux barricades, où les autres insurgés le laissèrent sans secours, par aversion pour ses idées républicaines. Condamné à mort, il passa la frontière et se retira à Genève, puis en France.

Lors de la révolution de septembre 1868, M. Castelar, rentré en Espagne, fut, avec MM. Orseno et Pierrad, un des chefs les plus ardents du mouvement démocratique; il travailla de toutes ses forces à pousser les événements vers la république dont il demanda vainement la proclamation immédiate au gouvernement provisoire. Il fut le promoteur de manifestations populaires à Madrid contre le rétablissement de la monarchie, organisa des meetings et y prit, par la parole, une grande autorité. Lors des élections municipales qui eurent lieu en décembre, il se transporta dans les provinces et détermina, dans beaucoup de villes, un mouvement si marqué qu'il envoya à l'*Avenir national* de Paris cette dépêche : « Nous avons gagné les élections municipales dans toutes les grandes villes, Madrid excepté; la république est moralement faite. » Néanmoins, aux élections générales pour les Cortes constituantes, en février 1869, le parti répu-

blicain ne fit passer qu'une minorité de représentants, dont M. Castelar resta l'un des chefs. Une de ses premières propositions, dans la nouvelle assemblée, fut celle d'une amnistie générale pour les délits politiques; elle fut repoussée, comme toutes celles qu'il fit ensuite en opposition à la politique monarchique des chefs de la majorité. Dans les discussions relatives à la nouvelle constitution de l'Espagne, M. Castelar s'efforça en vain de faire prévaloir le principe des institutions républicaines. Il combattit, en juin 1869, le projet de régence, mais refusa de s'associer aux insurrections républicaines du mois d'octobre.

Lorsqu'à la suite de ces insurrections, la minorité républicaine eut quitté la Chambre, M. Castelar obtint, par un éloquent discours, la libre rentrée de ses collègues. Il ne cessa de combattre les candidatures au trône d'Espagne qui se succédèrent pendant dix-huit mois, et notamment celle du duc d'Aoste, présentée par le général Prim. M. Castelar demanda aux Cortès un vote de blâme, déclarant qu'il ne comprenait pas « comment, pendant la guerre franco-prussienne, il pouvait exister des monarchistes. » Ce vote fut repoussé par 122 voix contre 44 (3 novembre 1870), et, le 30 décembre suivant, le nouveau roi débarquait à Carthagène. M. Castelar fit partie de l'opposition, de concert avec les députés carlistes, tout en se maintenant, selon son expression, dans une « expectative bienveillante. »

Après l'abdication qui termina le règne si court et si troublé d'Amédée I<sup>er</sup> (11 février 1873), M. Castelar fut nommé ministre des affaires étrangères par 245 voix et, en qualité de président du conseil, adressa aussitôt aux puissances une circulaire où il insistait particulièrement sur le caractère pacifique de la nouvelle république et sur l'appui moral qu'elle rencontrait dans l'armée. A l'intérieur, l'influence de M. Castelar se fit surtout sentir lors du vote de l'abolition de l'esclavage à Porto-Rico, qui fut le dernier acte de l'Assemblée (22 mars 1873), et dans les énergiques, mais vaines tentatives qu'il fit pour réprimer l'insurrection carliste et rétablir l'ordre dans les finances. En présence des rivalités qui divisaient la fraction républicaine de la nouvelle Chambre, M. Castelar lui adressa, le 7 juin, un message pour annoncer sa démission et réclamer d'elle la continuation de ses efforts. Il fut remplacé au pouvoir par MM. Pi y Margall et Salmeron qu'il soutint de toute l'autorité de sa parole, mais dont l'impuissance le ramena aux affaires dès le 7 septembre suivant. Le lendemain, il accepta le pouvoir exécutif, blâma énergiquement la démagogie et se déclara prêt à appliquer la peine de mort pour obtenir le rétablissement de la discipline militaire. Tous les articles du projet de loi qu'il présenta à cet effet furent votés. La situation, d'ailleurs, exigeait d'impérieuses résolutions : l'insurrection envahissait les montagnes et la frontière et armait des navires de guerre. Deux d'entre eux s'étant aventurés dans les eaux de l'escadre anglaise qui croisait devant Alicante, le gouvernement espagnol obtint qu'ils lui fussent livrés, et lors du bombardement de ce port (septembre 1873), les vaisseaux carlistes se retirèrent avec de notables avaries. Le siège de Carthagène (novembre) ne fit pas moins reconnaître la vigueur des chefs de la république.

Malheureusement les dissentiments de M. Salmeron, président des Cortès, et de M. Castelar s'accrochèrent chaque jour. M. Salmeron demandait le remplacement de deux membres du conseil, MM. Maisonave et Sanchez Braga, le retrait de la nomination de certains évêques à différents sièges et la mise en disponibilité des généraux Pavia, Moriones et Lopez Dominguez. M. Castelar

refusa, et les divisions de la majorité rendirent sa chute inévitable. Plusieurs tentatives de conciliation furent faites avant la réunion des Cortès, qui rentrèrent le 2 janvier 1874. L'inquiétude était d'autant plus grande à Madrid que l'échec de M. Castelar n'était plus douteux et que, nul autre chef politique ne pouvant se flatter de le remplacer, une révolution militaire était imminente. Après une discussion qui ne dura pas moins de quatorze heures, 120 députés contre 100 se prononcèrent contre M. Castelar qui donna aussitôt sa démission. Le général Pavia écrivit alors à M. Salmeron une lettre par laquelle il demandait à l'Assemblée de se dissoudre; sur son refus, il fit occuper militairement la salle des délibérations et expulser les députés. M. Castelar publia, dès le lendemain, contre cet attentat une protestation, restée sans écho et les vainqueurs poursuivirent à loisir le désarmement des milices. Le chef de la gauche parcourut, en 1874, l'Italie et la France et reçut partout un chaleureux accueil. Lorsqu'à la suite du *pronunciamento* du général Martinez Campos, le jeune fils d'Isabelle fut proclamé sous le nom d'Alphonse XII, M. Castelar fit partie des nouvelles Cortès, mais, au milieu d'une Chambre presque exclusivement monarchique, sa parole et ses motions furent sans effet. Il protesta contre la formule du serment qu'il avait dû néanmoins prêter, revendiqua le maintien du suffrage universel, combattit le projet de constitution, défendit la liberté religieuse, demanda l'élection de tous les maires par les conseils municipaux et se prononça pour le service militaire obligatoire (mars-décembre 1876).

Les compatriotes du chef du parti républicain espagnol se sont plu à vanter les rares qualités de l'homme privé dont le désintéressement n'a jamais été contesté de ses adversaires, et qui a su garder de fidèles amitiés dans les partis les plus opposés à sa politique. M. Castelar s'est fait connaître comme écrivain par un volume de souvenirs et d'impressions intitulé : *L'Art, la religion et la nature en Italie* (1874, in-18). Il a été reçu membre de l'Académie espagnole, en janvier 1879.

**CASTIAU** (Adelson), avocat et homme politique belge, né à Péruwelz (Hainaut), le 10 juin 1804, avait acquis, au barreau, une brillante réputation lorsque les électeurs de Tournai l'envoyèrent à la Chambre des Représentants en 1843. Il fut pendant cinq ans l'orateur de l'opposition libérale et l'adversaire infatigable de la politique de MM. Nothomb et de Theux. Il soutint quelque temps le ministère libéral de 1847; mais, quand éclata en France la révolution de Février, il se fit en Belgique l'organe des idées qui venaient de triompher à Paris, « appelées, disait-il, à faire le tour du monde. » Dans la séance du 4 avril, après une profession de foi franchement républicaine, il annonça qu'il se retirait de la vie parlementaire, et donna sa démission. Il a persisté à se tenir depuis en dehors des assemblées politiques, et s'est fixé à Paris. Il a été publié : *Adelson Castiau, sa carrière parlementaire, ses écrits* (1878, in-8).

**CASTIGLIONE** (duchesse DE). Voy. COLONNA DE CASTIGLIONE.

**CASTILHO** (Antoine-Félicien DE), poète portugais, né à Lisbonne, le 26 janvier 1800. Devenu aveugle à la suite d'une variole, il fut élevé par son frère et ne commença à écrire qu'après avoir acquis une connaissance approfondie de l'antiquité, des sciences et de l'histoire moderne. Ses premiers vers, harmonieux et de la plus belle langue portugaise, *Lettres d'Echo à Narcisse* (Coimbre, 1836), obtinrent un grand succès. La

même faveur accueillit le *Printemps* (Lisbonne, 1837, 2<sup>e</sup> édition); *A noite do Castelo* (1836); les *Méditations poétiques* (1844, in-8), et surtout l'étude historique, ou plutôt le poème national sur le *Camoëns* (1849, in-8). Parmi ses écrits en prose, nous citerons un *Traité de versification portugaise* (1851); les *Tableaux historiques du Portugal* (1838, in-fol., édition de luxe qui n'a pas été achevée; de nombreux articles dans la *Revue universelle de Lisbonne*, et des traductions estimées, telles que celles des *Métamorphoses* d'Ovide (1841) et des *Paroles d'un croyant* de Lamennais, M. Castilho, après un séjour de quelques années aux Açores, se retira à Lisbonne, pour y diriger l'enseignement primaire connu sous le nom de *Methodo repentino*. — Il est mort dans cette ville le 18 juin 1875.

**CASTILLE** (Charles-Hippolyte), romancier et publiciste français, né à Montreuil-sur-Mer, le 8 novembre 1820, est fils d'un colonel d'artillerie qui avait été officier d'ordonnance de l'Empereur et qui fut mis en disponibilité sous la Restauration. Il fit ses études aux collèges de Douai et de Cambrai, et vint ensuite à Paris où il fut quelque temps surauméraire au ministère des travaux publics. Se tournant vers la carrière des lettres, il débuta dans le *Musée des Familles*, puis dirigea la partie littéraire de *l'Esprit public*, fondé en 1846 par M. de Lesseps. Il produisit alors, au jour le jour, avec une fécondité inépuisable, des romans, des nouvelles, des feuilletons qui appartiennent pour la plupart au genre sombre, et qui ont paru presque tous dans la collection des *Romans populaires illustrés*. Nous citerons les *Oiseaux de proie* (1846-1848); *l'Ascalante* (1852), qui en est la suite; le *Markgrave des Claires* (1854); les *Compagnons de la mort* (1854); *la Chasse aux chimères* (1857). Les *Ambitieux*, qui parurent d'abord dans le journal *la Semaine*, furent seuls publiés en volumes (1852-1853, 4 vol. in-8). En 1855, il réunit un certain nombre de récits de la vie réelle sous le titre : *Historiens de ménage* (in-16).

Jugeant lui-même avec assez de dédain ses œuvres purement littéraires, M. Hippolyte Castille s'efforça de conquérir par des travaux d'un autre ordre une position politique. En 1847, il fonda, avec M. de Molinari, le *Travail intellectuel*, et, dès le 25 février 1848, il fit paraître, avec F. Bastiat, un journal quotidien intitulé *la République française*. Il se présenta sans succès aux électeurs du Pas-de-Calais, comme candidat à l'Assemblée constituante. Rédacteur de *la Révolution démocratique et sociale*, et de *la Tribune des peuples*, il fit quelque temps partie des divers conclave socialistes de Paris.

Depuis 1852, M. Hippolyte Castille attira de nouveau l'attention sur lui par ses écrits. Après avoir publié, dans la *Revue de Paris*, un travail sur la *Propriété intellectuelle*, une nouvelle intitulée : *Aspiration au pouvoir*, et une série d'études sur *les Hommes et les mœurs sous le règne de Louis-Philippe* (1853, in-8; 1854, in-18), il écrivit un livre plus considérable; *Histoire de la seconde République française* (1854-1855, 4 vol. in-8) : très-hostile à l'esprit libéral et au système parlementaire, cette histoire, où l'absolutisme et la Révolution sont présentés comme des alliés naturels, fut suivie d'une galerie de biographies politiques inspirées du même esprit, sous le titre de *Portraits politiques au XIX<sup>e</sup> siècle* (1<sup>re</sup> série, 1856-1859, 50 petits vol. in-32; 2<sup>e</sup> série, 1859-1860, 20 vol. même format). Citons encore : *Parallèle entre César, Charlemagne et Napoléon* (1858, in-8) et *Histoire de soixante ans* [1789-1850] (1859-1863, t. I-IV).

M. H. Castille, après avoir eu, en 1868, la rédaction en chef du journal le *Globe*, commença dans *l'Universel*, fondé par M. Duquing, une série de lettres politiques signées *Alceste*, qui furent très-remarquées et réunies en volumes (*Lettres de Paris*, 1869, 3 broch. in-18). Après la guerre, de nouvelles lettres reparurent sous la même signature, dans la *Constitution* et *l'Avenir national*, dirigés par M. Edouard Portalis. L'une d'elles intitulée *A bas Chambord!* fit supprimer le second de ces journaux en vertu de la loi d'état de siège. M. H. Castille n'a jamais avoué ni renié la paternité de ces articles.

**CASTILLON DU PORTAIL** (Louis-Auguste), chimiste belge, d'origine française, né en 1794, entra en 1813 à l'École polytechnique et donna sa démission de lieutenant d'artillerie en 1820. Il s'occupa de chimie, et passa plus tard au service de la Belgique; il y devint un des directeurs de la poudrière royale de Watteren et administrateur de plusieurs Sociétés industrielles. On lui dut, en 1842, une application du noir animal à la carbonisation du bois, qui a beaucoup contribué au progrès de la fabrication dans la poudrière royale. Cet établissement a obtenu une grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. M. Castillon du Portail avait publié en France : *Recherches sur les conditions et le meilleur mode d'exécution des chemins de fer* (1838, in-8).

**CATAFAGO** (Joseph), orientaliste français, d'origine corse, né à Alep (Syrie) en 1821, se livra de bonne heure à l'étude de l'arabe et fut nommé en 1840 secrétaire interprète de Solimanpacha, major général de l'armée égyptienne en Syrie. Il devint ensuite chancelier interprète du consulat général de Prusse, à Beyrouth. Huit ans après, il passa au service de la Russie, comme secrétaire interprète du consulat de cette puissance dans la même ville. En 1855, il se rendit à Londres où il publia un premier *Dictionnaire arabe-anglais et anglais-arabe* (2 vol. in-8); nouv. édit. très-aug., 1873). Depuis, M. Catafago a entrepris d'autres publications de même nature, mais plus étendues, notamment : *Dictionnaire anglais-arabe* (2 vol. in-4); *Dictionnaire français-arabe* (Paris, in-4), en cours de publication. Il prépare, dit-on, d'autres dictionnaires, combinant l'arabe avec diverses autres langues, telles que le latin, l'allemand, le russe, etc.

**CATALAN** (Eugène-Charles), mathématicien français, né à Bruges, le 30 mai 1814, sortit de l'École polytechnique en 1835, et renonça aux services publics pour se vouer à l'enseignement. Il professa les mathématiques au collège de Châlons-sur-Marne, aux lycées Saint-Louis et Charlemagne et au collège Sainte-Barbe, et fut répétiteur à l'École polytechnique. Il avait pris ses grades universitaires et avait été reçu premier agrégé des sciences en 1846. En 1848, il prit une part assez active au mouvement révolutionnaire; depuis le coup d'État du 2 décembre, démissionnaire pour refus de serment, il professa dans plusieurs institutions libres les mathématiques supérieures, puis devint professeur d'analyse à l'université de Liège.

M. Catalan, qui fut longtemps l'un des plus populaires des professeurs de Paris, a publié à diverses époques, dans les journaux spéciaux, un certain nombre de notes, en général peu étendues, sur des questions difficiles de géométrie, d'analyse et de mécanique; les plus importantes se rapportent à la réduction et à la transformation des intégrales multiples (*Journal*

de M. Liouville, 1839, 1840, 1843; *Journal de l'École polytechnique*, t. XXI). On lui doit aussi quelques ouvrages classiques estimés : *Éléments de géométrie* (1843, in-8); *Traité élémentaire de géométrie descriptive* (1852, 2 vol. in-8 et atlas); un recueil de *Théorèmes et problèmes de géométrie élémentaire, avec leurs solutions* (1852, in-8); *Manuel des candidats à l'École polytechnique* (1857, 1858, 2 vol. in-12); *Notions d'astronomie* (1860, in-18, avec fig.); *Cours d'analyse à l'Université de Liège* (1870, in 8), ainsi que plusieurs parties d'un *Manuel des aspirants au baccalauréat ès-sciences*, etc.

**CATENACCI** (Hercule), peintre italien, né à Ferrare, en 1816, fit ses classes au collège de cette ville, puis étudia la peinture et alla se perfectionner à Bologne et à Rome. A la suite du soulèvement de 1831, il se réfugia à Corfou, d'où il visita la Grèce et l'Orient, professa quelque temps l'architecture et la topographie dans un des collèges de Constantinople, et vint enfin se fixer à Paris. Paysagiste et dessinateur habile, il a illustré, avec MM. Français et Girardet, le livre *la Touraine*, publié par la librairie Mame (1855), et, depuis, les *Trésors de l'Art* et les *Galerias publiques de l'Europe* (1858-59), édités par M. J.-F.-D. Armengaud.

**CATTARA-LETTIERI** (Antoine), philosophe italien, né à Messine (Sicile), le 27 août 1809, se consacra à l'étude de la philosophie, devint professeur de cette science à l'Université de Messine. Il a publié divers écrits philosophiques, qui ont été remarqués en Italie. Son système se rattache aux doctrines des anciennes écoles platoniciennes, modifiées sous l'influence du spiritualisme chrétien. Nous citerons : *Seritti vari di Elica e di diritto naturale* (1858); *Dialoghi filosofici sull'intuito* (1860); *Introduzione alla filosofia morale ed al diritto razionale* (1862; 2<sup>e</sup> édit. 1872). Un certain nombre de ses articles ou mémoires dirigés contre le matérialisme, le sensualisme, etc., ont été réunis en volume sous le titre : *Opuscoli filosofici* (1854).

**CATTEAU** (Mgr Clovis Nicolas-Joseph), prélat français, est né à Sains-lez-Marquion (Pas-de-Calais) le 21 mars 1836. Précédemment vicaire-général d'Arras, il a été nommé évêque de Luçon par décret du 21 août 1877, préconisé le 21 septembre et sacré le 21 novembre de la même année.

**CAUCHY** (Eugène-François), jurisconsulte français, membre de l'Institut, né à Paris le 16 octobre 1802, fils de l'archiviste de la Chambre des pairs et frère de l'illustre mathématicien, partagea, après 1830, les travaux de son père au Luxembourg, et lui succéda dans la charge de secrétaire archiviste qu'il remplit sans interruption jusqu'au 24 février. Le 28 avril 1841, il fut promu officier de la Légion d'honneur. Le 23 juin 1866, il a été élu membre de l'Académie des sciences morales, en remplacement de M. Béranger. — Il est mort à Paris, le 2 avril 1877.

On a de M. Eugène Cauchy : *les Précédents de la Cour des Pairs* (1840), sorte de manuel de jurisprudence, à l'usage des membres de la Chambre haute; *Du Duel, considéré dans ses origines et dans l'état actuel des mœurs* (1846, 2 vol. in-8); *De la Propriété communale* (1848, in-8); des *Etudes sur Domat* (1852), extraites de la *Revue de la législation*, etc. En 1862, l'Académie des sciences morales et politiques lui décerna un premier prix (1500 fr.) pour

un *Mémoire sur les origines, les variations et les progrès du droit maritime international*.

**CAUMONT** (Aldrick-Isidore-Ferdinand), avocat et jurisconsulte français, né à Saint-Vincent-Cramesnil (Seine-Inférieure), le 15 mai 1825, suivit à Paris les cours de droit et se fit inscrire au barreau du Havre, où il s'occupa spécialement d'affaires de droit maritime, et fut chargé d'une chaire de droit commercial maritime à l'hôtel de ville. Il a été décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1869.

M. A. Caumont a surtout appelé l'attention sur lui par ses ouvrages de jurisprudence nautique dont le principal est le *Dictionnaire universel de droit commercial maritime, ou Répertoire méthodique et alphabétique de législation, doctrine et jurisprudence nautique*, etc. (1855-1869; gr. in-8, à 2 col.), comprenant 56 traités particuliers. Il a publié en outre : *Institution du crédit sur marchandises, ou le Commerce du monde d'après les travaux législatifs et les règlements d'administration publique sur les Warrants*, etc. (1859, in-8); *De l'Extinction des procès, ou l'amiable composition*, etc. (1860, in-8); *Revue critique de jurisprudence maritime* (1861, broch. in-8); *Plan de Dieu, ou Physiologie du travail* (1862, broch. in-8), sorte de dithyrambe philosophique et mystique en l'honneur du travail; *Étude sur la vie et les travaux de Grotius, ou le Droit naturel et le Droit international* (1862, in-8), couronnée par l'Académie de Toulouse; *Nantissement et vente des navires* (1863, in-8); *Cours public de droit maritime*, au point de vue commercial, administratif et pénal (Le Havre, 1866, in-8); *Langue universelle de l'humanité, ou Télégraphie parlée par le nombre, réduisant à l'unité tous les idiomes du globe*, etc. (1867, in-4), etc.

**CAUMONT** (Arcisse DE), antiquaire et géologue français, est né, le 28 août 1802, à Bayeux (Calvados). Ayant pu jouir de bonne heure d'une fortune qui le rendait indépendant, il étudia les sciences naturelles, l'archéologie, surtout dans les sources que les villes et communes de province peuvent offrir pour ces études. Il devint le fondateur de la Société linnéenne de Normandie, de la Société pour la conservation des objets d'art, et des congrès scientifiques de province dont la première session eut lieu en 1833, dans la ville de Caen et dont toutes les villes de France sont tour à tour le siège. Il a été promu officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Caen, le 15 avril 1873.

On a de M. de Caumont plusieurs ouvrages importants parmi lesquels nous citerons : *Cours d'antiquités monumentales, professé à Caen en 1830*; *Histoire de l'art dans l'ouest de la France, depuis les temps les plus reculés jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle* (1831-1840, 6 vol. in 8), travail estimable, qui fit nommer l'auteur correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Histoire sommaire de l'architecture religieuse, militaire et civile au moyen âge* (Caen, 1837, in-8, 30 pl.); *Abécédaire ou rudiment d'archéologie* (Ibid., 1850, in-8; 3<sup>e</sup> édit., 1869), extrait en grande partie du livre précédent; *Statistique monumentale du Calvados* (Ibid., 1847-1867, vol. I-V, in-8); *Archéologie des écoles primaires* (Ibid., 1868, in-18).

Ce laborieux écrivain a publié, en outre, quantité de *Mémoires* dans divers recueils scientifiques, dans les *Annuaires de Normandie*, dans le *Bulletin monumental* et dans le *Journal de l'Institut des provinces*. On lui doit plusieurs circulaires en forme d'instruction aux délégués des Sociétés savantes des départements auprès des



congrès scientifiques, et aux collaborateurs de son *Bulletin monumental*.

**CAUMONT LA FORCE** (Auguste-Luc-Nompar, comte de), ancien sénateur français, né le 16 octobre 1803, descend du garde du corps Bertrand de Caumont, substitué, par une adoption confirmée en 1787, à l'ancienne maison ducale qui venait de s'éteindre. Il fut nommé en 1822, sous-lieutenant au 1<sup>er</sup> régiment de lanciers, passa, en 1827, aux lanciers de la garde, fut attaché, après la révolution de Juillet, à l'état-major du maréchal Gérard et assista au siège d'Anvers. Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 9 janvier 1833, il demanda, bientôt après, sa mise en disponibilité, et brigua sans succès le mandat législatif dans le département de la Gironde. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut élevé, le 26 janvier 1852, à la dignité de sénateur le 30 décembre 1855, au grade d'officier de la Légion d'honneur, et à celui de commandeur le 30 août 1865.

**CAUSSIN DE PERCEVAL** (Amand-Pierre), orientaliste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 13 janvier 1795, est fils d'un savant professeur au Collège de France. Envoyé, en 1814, comme élève interprète à Constantinople, il visita, en 1817, la Turquie d'Asie, passa une année parmi les Maronites du mont Liban, et remplit, à Alep, l'emploi de drogman. A son retour en France, il fut nommé, en décembre 1821, professeur d'arabe vulgaire à l'École des langues orientales vivantes; puis, en 1833, professeur de langue et de littérature arabe au Collège de France. En 1824, il fut attaché, en qualité d'interprète, au dépôt de la guerre. Décoré de la Légion d'honneur en 1839, il a été admis à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement du vicomte Le Prévost d'Intray en 1849. — M. Caussin de Perceval est mort à Paris, le 15 janvier 1871.

Il a publié : *Précis historique de la guerre des Turcs contre les Russes* (1769-1774), tiré de l'historien turc Vassif-Effendi (1822, in-8); *Précis historique de la destruction du corps des janissaires par le sultan Mahmoud* en 1826, traduit du turc (1833, in-8); *Grammaire arabe vulgaire* (1824 et 1833, in-4); une nouvelle édition, revue et augmentée du *Dictionnaire français-arabe* d'Ellious Bochor (1848, in-8), et un ouvrage considérable, rédigé d'après les nombreux manuscrits de la Bibliothèque impériale de Paris : *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme, pendant l'époque de Mahomet et jusqu'à la réduction de toutes les tribus sous la loi musulmane* (1847, 3 vol. in-8).

**CAUVAIN** (Jules-Antoine), romancier français, né à Dieppe le 17 mars 1829, fut élève de l'école primaire, puis successivement apprenti imprimeur et ivroier, teneur de livres, caissier, estimateur du Mont-de-piété de Dieppe secrétaire d'un théâtre de Nantes et acteur. Il débuta dans les journaux de province par des poésies, fonda lui-même un journal à Dieppe et se consacra ensuite au roman.

Parmi les principaux de ses ouvrages publiés d'abord en feuilletons de journaux, nous rappellerons : *l'École des loups* (1865, in-18), les *Buveurs d'absinthe* (même année, in-18), en collaboration avec M. Octave Féré; *Contes et chroniques des eaux et des bains de mer* (1865, in-18); *le Voleur de diadème* (1867, 2 vol. in-18), les *Trois cheval-légers* (1869, in-4 illustré); *le Proscrit de quatre vingt-treize* (1866, in-18), les *Ardeurs de Picardie* (1869, in-4 avec gravures), en collaboration avec Adrien Robert; *le Pilote in-*

*fernal, la Peur du ridicule, le Corrégidor de Burgos, le Dernier corsaire*, avec M. Charles Deslys, etc. M. J. Cauvain a écrit en outre un grand nombre d'articles de fantaisie et de critique littéraire, théâtrale et artistique.

**CAVAILLÉ-COLL** (Aristide), industriel français, né en 1811, à Toulouse, où son père était facteur de pianos, vint à Paris en 1834, et y obtint, à la suite du concours ouvert à cette époque, la commande de l'orgue de l'église de Saint-Denis. Fixé dès lors à Paris, où son père transporta aussitôt son établissement, il dut à cette première œuvre une réputation soutenue par des travaux importants : à Paris, les orgues de la Madeleine, de Saint-Vincent de Paul, de Saint-Sulpice, de Notre-Dame, de la Trinité, inauguré le 17 mars 1869, celui de Saint-François-Xavier, le grand orgue de la salle des fêtes du palais du Trocadéro (1878); les orgues de Saint-Paul de Nîmes, de Notre-Dame de Saint-Omer, de la cathédrale de Carcassonne, de Saint-Nicolas de Gand, en Belgique, etc. Ces instruments, dont quelques-uns comptent plus de 6500 tuyaux, renfermaient les plus heureuses applications de la science à l'art musical par des procédés et inventions dus à ce facteur.

M. Cavallé-Coll, qui a figuré à toutes les expositions industrielles, depuis 1844 jusqu'à 1878, y a constamment obtenu les premières médailles, ainsi que toutes les récompenses supérieures des expositions départementales et de diverses Sociétés. Nommé, en novembre 1849, chevalier de la Légion d'honneur, il a été promu officier, le 21 octobre 1878.

**CAVALCASELLE** (Giovanni-Battista), critique d'art et administrateur italien, né à Legnago, le 22 janvier 1820, se livra avec ardeur à l'étude des arts, et se rencontra, en 1847, avec le savant amateur anglais J.-A. Crowe (voy. ce nom), dont il partagea depuis les travaux. Il prit part aux mouvements révolutionnaires de l'Italie en 1848, et, lorsqu'ils eurent été comprimés, il fut forcé de s'exiler. Il se réfugia à Paris, où il retrouva son collaborateur; ils rédigèrent alors cette remarquable *Histoire de l'ancienne peinture flamande* (History of early flemish painting; Londres, 1857; 2<sup>e</sup> édit., 1872), qui rendit leur snoms inséparables et qui fut le prélude d'un ouvrage plus important : *Nouvelle histoire de la peinture en Italie, du 1<sup>er</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle* (a New Hist. of Painting in Italy, from, etc.; Ibid., 1864-72, 5 vol.).

Après la réorganisation du royaume d'Italie, M. Cavalcaselle y fut rappelé avec honneur et nommé intendant général des collections artistiques italiennes à Rome. Il a été élu, le 17 août 1872, correspondant libre de l'Institut (Académie des Beaux-Arts).

**CAVALIÉ** (Louis-Henri-Angéli), député français, est né à Albi (Tarn), le 4 mars 1831. Établi notaire dans sa ville natale, il en était maire lorsqu'il fut révoqué après le 24 mai 1873. Sans autre passé politique, il se présenta aux élections générales du 20 février 1876, comme candidat républicain, dans son arrondissement; il fut élu par 11 726 voix contre 10 353, données au baron Gorse, ancien député. Il vota avec la nouvelle majorité républicaine, et après l'acte du 16 mai il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent leur confiance au ministère de Broglie. Aux élections générales du 14 octobre qui suivirent la dissolution, M. Cavalié échoua avec 11 631 voix, contre le même concurrent, qui en obtint 11 760; mais l'élection de ce dernier ayant été invalidée, il fut élu, le 27 janvier 1878, par

14 241 voix, sans concurrent. Il représente le canton d'Albi au Conseil général du Tarn.

**CAVÉ** (Elisabeth-Marie BLAVOT, veuve), artiste française, née à Paris, en 1810, étudia l'aquarelle sous Camille Roqueplan, et exposa plusieurs œuvres dans ce genre aux Salons de 1835 et 1836. Elle avait épousé, depuis quelques années déjà, le peintre Clément Boulanger, sous la direction duquel elle aborda la peinture de genre. Veuve, en 1842, elle se remaria avec François Cavé, qui fut directeur des beaux-arts jusqu'en 1848 et mourut en 1852.

On cite de Mme Cavé, dont la liste civile a souvent acquis les tableaux : *Enfant pleurant sa chèvre*, *Jean-Jacques et les petits Savoyards*, *la Pauvre femme*, *Bernardin de Saint-Pierre au village*, aquarelles; *L'Enfance de Véronèse*, *Plan du combat d'Ivry*, *les Premiers ennuis*, *Convalescence de Louis XIII*, *les Rois*, *le Mardi gras le Triomphe de Bacchus*, etc. (1835-1849), *la Vierge aux douleurs*, acquis par le musée de Rouen; un *Tournoi d'enfants*, aquarelle; un *Tryptique*, appartenant à l'Etat, sujets admis à l'Exposition universelle de 1855. Mme Cavé a obtenu pour l'aquarelle, une 3<sup>e</sup> médaille en 1836 et une 2<sup>e</sup> en 1839. Elle s'est fait connaître, en dehors des Salons, par une *Méthode de dessin sans maître* (1853, 1<sup>re</sup> partie).

**CAVELIER** (Pierre-Jules), sculpteur français, membre de l'Institut, est né à Paris, le 30 août 1814. Son père faisait des dessins pour les bronzes, l'orfèvrerie et l'ameublement. Il avait un frère aîné, Louis, qui suivit la profession paternelle, et mourut à trente ans. Quant à lui, il eut pour maîtres David d'Angers et Paul Delaroche, et obtint en 1842 le grand prix de sculpture : le sujet du concours était *Diomède enlevant le Palladium*. La même année, il débutait au Salon avec un *Jeune coureur grec vainqueur aux jeux olympiques*. Pendant les cinq années de son séjour officiel à Rome, il envoya au Salon de 1849 sa célèbre statue de *Pénélope endormie*, achetée 10 000 francs depuis par M. le duc de Luynes, pour son château de Dampierre. Il obtint la médaille d'honneur, et conserva pendant trois années la pension de 4 000 francs qui y était attachée. Au Salon de 1853, il envoya une statue de *la Vérité*, qui fut placée au Luxembourg. A l'Exposition universelle de 1855, il donna *Cornélie*, une *Bacchante*, un *Buste*, et deux nouveaux *Bustes* au Salon de 1857; puis, à l'Exposition universelle de 1867, un *Néophyte*, statue en marbre.

On doit encore à M. Cavelier deux statues placées au-dessus de l'horloge de l'ancien hôtel de ville de Paris, *la Seine* et *le Rhin*, et la restauration des figures qui ornaient le cadran, une statue équestre en bronze de *François I<sup>er</sup>* dans la cour d'honneur; une *Renommée récompensant les arts*, au fronton de la galerie d'Apollon, du côté du jardin; une statue de *saint Mathieu* pour le portail principal de Notre-Dame de Paris, et une statue de *Mgr Affre* pour la cour de la nouvelle sacristie; un groupe de cariatides au pavillon central du nouveau Louvre, côté du midi; sur la place du Carrousel, un couronnement de pavillon d'angle représentant *la Poésie* et *l'Histoire*; une statue d'*Abélard*, au nouveau Louvre; celle de *Blaise Pascal* pour le rez-de-chaussée de la tour Saint-Jacques la Boucherie (1856); les bustes d'*Ary Scheffer*, de *M. Henriquel-Dupont* (1859); le groupe de *Cornélie et ses enfants*, *Horace Vernet*, buste en marbre, et *Napoléon I<sup>er</sup> législateur*, statue en marbre appartenant au prince Napoléon (1861); *M. Isaac*

*Pereire*, buste en marbre (1863), etc. Il a été chargé d'une partie de la décoration de l'église de Saint-Augustin, à Paris (1864).

M. Cavelier, dont les œuvres se distinguent par la science et la pureté de l'exécution, par l'élegance des formes et la grâce des attitudes, a aussi exécuté des modèles pour la bijouterie et l'orfèvrerie fine, entre autres celui d'une poignée d'épée offerte au général Cavaignac et ciselée par Froment Meurice (1849). En 1865, il a été nommé membre de l'Institut en remplacement de M. Duret. Il a obtenu, outre la médaille d'honneur de 1849, une 3<sup>e</sup> médaille en 1852, une médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1855, et a été promu officier de la Légion d'honneur le 3 juillet 1861. Il a fait partie du jury d'admission à l'Exposition universelle de Londres (1862).

**CAVENTOU** (Joseph-Bienaimé), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, né à Saint-Omer (Pas-de-Calais), le 30 juin 1795, fit à Paris ses études spéciales comme élève de Thénard, reçut de la Faculté son diplôme en 1820, et dirigea longtemps une des officines les plus accréditées de la capitale. Associé à Pelleletier, un de ses confrères, dans des recherches sur les alcalis végétaux, il attacha son nom à la découverte si importante du sulfate de quinine (1820). Mais au lieu de garder pour eux-mêmes un secret qui pouvait leur rapporter tant de bénéfices, les deux chimistes s'empressèrent de le porter sans restriction à la connaissance du public. Un grand prix Montyon, de 10 000 fr., leur fut décerné en 1837. Cette découverte valut à M. Caventou un siège à l'Académie de médecine (1821), à laquelle il a fait des communications fréquentes. Pendant plusieurs années, il a professé la toxicologie à l'École supérieure de pharmacie de Paris. Le 27 avril 1845, il a été promu officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris, le 5 mai 1877.

Parmi les nombreux travaux de ce savant, nous rappellerons : *Nouvelle nomenclature chimique* (1816, in-8), d'après la classification de Thénard; *Traité élémentaire de pharmacie théorique* (1819, in-8); *Manuel du pharmacien et du droguiste* (1821, 2 vol. in-8), traduit de l'allemand d'Ebermayer; beaucoup de mémoires et d'analyses chimiques imprimés à part ou dans les *Bulletins* de l'Académie; le *Journal de pharmacie*, les *Annales de chimie*, et le *Bulletin de la Société médicale d'émulation*, etc.

**CAVEROT** (Mgr Louis-Marie-Joseph-Eusèbe), prélat français, est né à Joinville (Haute-Marne), le 26 mai 1806. Ancien vicaire général de Besançon, il fut nommé évêque de Saint-Dié, par décret du 16 mars 1849, et sacré le 22 juillet de la même année. Promu, par décret du 20 avril 1876, à l'archevêché de Lyon et de Vienne auquel est attaché le titre de primat des Gaules, il a été préconisé le 26 juin suivant et installé le 12 août dans l'église primatiale de Saint-Jean-Baptiste. Créé cardinal le 12 mars 1877, il est, comme tel, de l'ordre des Prêtres et du titre de Sylvestre *in capite*. On ne cite de lui que des *Mandements* et *Instructions pastorales*. Mgr Caverot a été promu officier de la Légion d'honneur le 16 août 1866.

**CAXIAS** (Luis Alvez de Lima, marquis, puis duc p<sup>er</sup>), maréchal de l'armée brésilienne, né à Rio-Janeiro en 1803, entra à l'École militaire de Rio-Janeiro, à l'époque de l'indépendance, et commença à Bahia, contre les Portugais, sa brillante carrière d'officier. Successivement président de diverses provinces, et député du Morangon en 1851, il fut envoyé au Sénat par les

électeurs de la province de Rio-Grande. Cette même année, il commanda en chef l'armée brésilienne qui opéra contre le dictateur argentin Rosas; il fit lever le siège de Montevideo, força Oribe, le lieutenant de Rosas, à capituler et remporta la victoire de Monte-Caseros. A son retour, l'empereur le nomma maréchal du Brésil et lui conféra le titre de marquis. Il fut ensuite deux fois ministre de la guerre et président du conseil.

En 1866, le maréchal Caxias fut nommé général en chef de l'armée d'expédition au Paraguay, composée des troupes réunies du Brésil et des républiques alliées engagées dans cette guerre. Une longue suite de succès partiels lui permit d'avancer, mais avec lenteur, au milieu d'obstacles de toute nature. Cette marche en pays ennemi et sauvage, avec une base d'opérations située à cinq cents lieues du théâtre de la guerre, lui coûta deux ans d'efforts. On remarqua surtout, de 1867 au milieu de 1868, le siège de la forteresse de Humaita, qu'on a appelée le Sébastopol de ces contrées lointaines, et dont la garnison fut forcée de se rendre à discrétion après une furieuse résistance. Le maréchal Caxias faisait remonter le fleuve Paraguay par une escadre cuirassée, tandis que ses troupes manœuvraient sur terre, se frayant un passage à travers la forêt vierge. Enfin, au mois de janvier 1869, l'armée brésilienne, ayant franchi toutes les lignes des Paraguayens et chassé Lopez de toutes ses forteresses, arriva devant l'Assomption, dont elle s'empara le mois suivant. L'état de santé du maréchal Caxias le força de revenir à Montevideo, aussitôt qu'il eut achevé cette laborieuse entreprise. Il fut, en récompense, élevé à la dignité de duc.

**CAYLA** (Jean-Mamert), journaliste français, né au Vigan (Lot), en 1812, termina ses études au collège royal de Cahors et embrassa la carrière littéraire. De 1837 à 1843, il rédigea l'*Émancipation* de Toulouse. Il fonda ensuite la *Mosaïque du Midi*, qui obtint rapidement un grand succès. Dans le même temps, pendant son séjour à Toulouse, il publia l'*Histoire de Toulouse* (in-8 avec gravures); *Toulouse monumentale et pittoresque* (in-4 avec gravures), etc., et rédita les *Poésies* patoises de Gondoulin, avec une *Étude sur les dialectes méridionaux* (2 vol. gr. in-8). A Paris, il travailla successivement à *l'Esprit public* (1846), à *la Réforme* (1847-1849), à *la République* (1849-1851), au *Siècle*, à *l'Estafette*, au *Messager*, etc. — Il est mort à Paris, le 2 mai 1877.

M. Cayla a publié, en outre, un volume de *Célébrités européennes* (par livraisons grand in-8 à 2 colonnes); une *Histoire des Invalides* (in-8); une *Histoire de la ville de Constantinople* (in-8); une *Histoire des ruisseaux* (in-8); une *Histoire des arts et métiers et des corporations ouvrières de la ville de Paris*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (1853, in-8); l'*Histoire de la caricature*, etc.; puis une longue suite de brochures d'actualité sur les questions politiques et religieuses : *Pape et Empereur* (1860); *la France sans le pape* (1860); *les Prêtres à marier*, *Plus de couvents*, *Si j'étais pape*, etc. (même année); *la Conspiration cléricale* (1861); *Ces bons messieurs de Saint-Vincent de Paul* (1863), *les Congrès de Malines*, etc. (1864); *le Diable, sa grandeur et sa décadence* (1864, in-18); *César Pontife*, etc. (1865, in-8); *l'Enfer démoli* (1865); *le Milliard des couvents* (1865, in-8), etc.

**CAYLEY** (Arthur), mathématicien anglais, né le 16 août 1821, à Richmond (comté de Surrey), et élevé à l'université de Cambridge, étudia le

droit, fut admis, en 1849, au barreau, puis se livra avec ardeur à son goût pour les sciences. Ses recherches sur la partie transcendante des mathématiques sont consignées dans les divers recueils publiés à Cambridge, à Edimbourg et à Dublin, dans le *Journal* de M. Liouville et celui de Crelle. On remarque entre autres ses *Recherches analytiques sur le problème de Malfatti* (*Analytical researches*, 1852), et la *Théorie de la transformation géométrique* (*On the theory of linear transformations*). Membre de la Société royale de Londres, en 1852, correspondant de l'Institut, le 13 avril 1863, la même année professeur à l'Université de Cambridge, il obtint le titre honorifique de docteur de l'Université de Leyde en 1875.

**CAYLUS** (Jean-Baptiste-Ernest), journaliste français, né en 1813, entra à l'École polytechnique en 1831. Compromis dans les affaires d'avril 1834, il partit pour l'Amérique avec M. Latrade, fonda à New-York une maison de commerce, mais resta en relation avec les chefs du parti radical français, et fut un des correspondants du *National*. Après la révolution de Février, il devint administrateur du *National*, et fut préfet de la Marne, sous le général Cavaignac. Il fit partie de la *Société des amis de la Constitution*, qui rapprocha, en 1850, les démocrates purs des socialistes. Après le coup d'État du 2 décembre, il gagna la Belgique et repassa aux États-Unis. — Il est mort à New-York en mars 1878.

**CAZALAS** (Louis), médecin français, sénateur, né à Laborde (Hautes-Pyrénées), le 1<sup>er</sup> septembre 1813, d'une famille d'agriculteurs, termina ses études médicales à Paris, entra en 1838, en qualité d'aide-major, au 25<sup>e</sup> de ligne, et passa, en 1841, au service des hôpitaux de l'Algérie. Après avoir professé la pathologie interne à l'hôpital d'instruction de Metz, de 1844 à 1848, et occupé la même chaire au Val-de-Grâce, il revint en 1851 en Afrique, où son dévouement, pendant l'épidémie cholérique, à Oran, lui valut la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Médecin en chef de la division Canrobert, lors de la campagne de Crimée, il rendit de grands services dans la Dobroutcha et à l'hôpital militaire de Constantinople. Il fut, en 1859, attaché, comme médecin principal de première classe, au grand quartier général de l'empereur, et nommé, en 1860, médecin à l'état-major de la 1<sup>re</sup> division militaire, à Paris. Devenu médecin inspecteur général et membre du Conseil de santé des armées, il présida ce Conseil de 1873 à 1875.

Au Conseil général des Hautes-Pyrénées, où il représente, depuis 1871, le canton de Lannemazan, et dont il fut président, M. Cazalas se signala par ses opinions conservatrices; il fut porté, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, sur la liste de coalition monarchique, avec M. Adnet, représentant sortant, et élu, le premier sur deux, par 347 voix sur 539 électeurs; il prit place dans les rangs de la droite. Il a été promu officier de la Légion d'honneur à la suite de la campagne de Crimée, et commandeur le 11 août 1869.

M. Cazalas a publié : *Considérations générales et pratiques sur le traitement de la dysenterie* (Metz, 1846, in-8); *Maladies de l'armée d'Orient* 1860, in-8); *Maladies de l'armée d'Italie* (1864, in-8); etc.

**CAZALÈS** (l'abbé Edmond DE), ancien représentant du peuple français, né à Grenade-sur-Garonne (Haute-Garonne), le 31 août 1804, fils de Jacques de Cazalès, membre de la première Constituante, étudia le droit et devint uge au-

diteur au tribunal de Provins. Il abandonna ces fonctions en 1829 pour se consacrer à la discussion des questions religieuses. Il adopta les principes des catholiques qui essayaient de concilier l'Église romaine avec la Révolution française, et jusqu'en 1834 il fut rédacteur du *Correspondant* et de la *Revue européenne*. En 1835, il obtint une chaire à l'université catholique de Louvain (Belgique). Deux ans après, il embrassa la carrière ecclésiastique et fut ordonné prêtre en 1843. Après un voyage à Rome, il fut nommé en 1845 directeur du séminaire de Nîmes. A l'avènement de la République, il était vicaire général et supérieur du grand séminaire de Montauban. Il se présenta aux suffrages des électeurs de Tarn-et-Garonne et fut nommé représentant du peuple par 22 674 voix, le cinquième sur six. Il s'abstint de voter dans un grand nombre de questions, mais il adopta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il vota constamment avec la droite. Réélu, le deuxième, à la Législative, il prit une part active à la discussion de la loi sur l'enseignement, puis donna sa démission. — Il est mort à Rennes le 28 janvier 1876.

Outre un certain nombre d'articles insérés dans *l'Université catholique*, dans les *Annales de la philosophie chrétienne*, etc., M. de Cazalès a publié quelques ouvrages de piété; une *Étude historique et critique sur l'Allemagne contemporaine* (Paris, 1853, in-8); *Nos maux et leurs remèdes* (1875, in-18); etc.

CAZE (Edmond-Marie-Justin), député français, né à Toulouse, le 16 septembre 1839, étudia le droit, s'inscrivit au barreau de sa ville natale, et prit le grade de docteur en droit. Il se présenta aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, comme candidat républicain, dans l'arrondissement de Villefranche, ayant à lutter contre trois concurrents : MM. de Lamothe, candidat légitimiste, d'Auberjon, bonapartiste et Piou, représentant sortant, conservateur; il obtint au premier tour de scrutin 3756 voix, et fut élu au second tour, le 5 mars suivant, par 6712 voix. M. Caze fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie; il se présenta aux élections du 14 octobre 1877 qui suivirent la dissolution, et échoua d'abord avec 7135 voix contre 7189 obtenues par le candidat officiel, M. de Lamothe. L'élection de ce dernier ayant été annulée, M. Caze fut réélu, le 3 mars 1878, par 8400 voix environ, sans concurrent.

CAZEAUX (Dominique-Émile), député français, né à Bénac (Hautes-Pyrénées), le 12 décembre 1835, entra dans la magistrature, fut, en 1862, substitut du procureur impérial au tribunal civil d'Oloron, passa à Bordeaux, puis vint, en 1868, en la même qualité, à Paris, et occupa, assez souvent, le siège du ministère public dans divers procès de presse et de réunions publiques. Révoqué après le 4 septembre 1870, il rentra dans son pays, et fut élu capitaine d'une compagnie de mobiles des Hautes-Pyrénées. Il se présenta à une élection partielle pour l'Assemblée nationale dans son département, et fut élu le 17 janvier 1875, au scrutin de ballottage, par 29 855 voix. Il siégea à droite, fit partie du groupe de l'Appel au peuple prit part à la discussion du rapport de M. Savary sur les agissements des bonapartistes, et repoussa l'ensemble des lois constitutionnelles. Porté aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, dans la 1<sup>re</sup> circonscription de Tarbes, comme candidat bonapartiste, il fut élu par 8258 voix, suivit la même ligne politique, et fut un des 158 députés qui, après l'acte du 16 mai,

accordèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre, qui suivirent la dissolution, comme candidat officiel, et fut réélu par 6217 voix, contre 5262 accordées à M. Baile, candidat républicain. Maire de Bénac, M. Cizeaux représente le canton d'Ossan, au conseil général de son département, et en a été secrétaire.

CAZELLES (Mathieu-Brutus), ancien représentant du peuple français, né à Montagnac (Hérault), le 7 octobre 1793, et fils d'un patriote républicain que ses amis appelaient le Dupont de l'Éure du Midi, fit ses études aux collèges de Castres et de Montpellier et fut nommé, pendant les Cent-Jours, secrétaire d'état-major du général de brigade Guillet. Après la bataille de Waterloo, il revint à Montpellier, où sa famille était en butte aux persécutions des royalistes. Son père, après avoir vu ses propriétés incendiées et ravagées, ayant pris le parti de quitter le pays, il refusa de lesuivre, resta au milieu de ses ennemis et faillit périr victime de sa témérité. Après avoir été l'objet d'une tentative d'assassinat nocturne, il fut provoqué en duel par un officier, le tua et fut traduit devant les tribunaux, mais acquitté. Sa famille plaidait alors contre la commune de Montagnac, pour obtenir réparation des dégâts commis par les royalistes sur ses propriétés. Ce procès dura plusieurs années, et se termina par la condamnation de la commune de Montagnac à 120 000 francs de dommages et intérêts. En 1830, la commune devait encore 40 000 francs, dont M. Cazelles fit l'abandon.

Il avait repris de bonne heure contre Louis-Philippe l'opposition qu'il avait faite à la branche aînée. En 1848, il était à Paris, et il prit une part active à la révolution de Février. Il fut élu représentant du peuple, comme candidat des démocrates de l'Hérault, mais par 35 088 voix seulement et le neuvième sur dix. Membre du Comité de la marine, il vota ordinairement avec la gauche non socialiste. Non réélu à l'Assemblée législative, il accepta les fonctions d'inspecteur général de la police, à Lille, et, après le coup d'État du 2 décembre, fut l'un des candidats du gouvernement pour le Corps législatif, dans le département de l'Hérault, dont il continua de représenter la 3<sup>e</sup> circonscription. En 1863, il obtint 28 495 voix sur 28 830 votants. En 1869, il ne fut élu que par 15 629 voix sur 21 522 votants. Il a fait partie du Conseil général pour le canton de Gignac. M. Cazelles a été promu, le 14 août 1868, commandeur de la Légion d'honneur.

CAZENAVE (Jules-Jacques), médecin français, né à Bordeaux, exerce dans cette ville depuis 1817. Il a été correspondant de l'Académie de médecine jusqu'en mai 1877. Il a publié un certain nombre d'écrits dont voici les principaux : *Du coryza chronique et de l'oxène non vénérien* (1835); *Fragments d'un traité complet des maladies des voies urinaires chez l'homme* (1836); *Du Traitement des vaginites chroniques. Études expérimentales et pratiques sur le nitrate* (1841); *Choix d'observations sur le coryza chronique, la pounaisie, etc.* (1848); des *Opérations, Observations, Relations* de divers cas ou modes de traitement (1832-1854), etc.

CAZENAVE (P... L... Alphée), médecin français, né en 1795, reçut à Paris le diplôme de docteur, le 28 août 1821. Ancien interne de l'hôpital de Saint-Louis, il fut nommé, en 1839, agrégé et fut chargé à la Faculté d'un cours de matière médicale. Il s'occupa spécialement des maladies de la peau. Il a été, en 1843, décoré de la Lé-

gion d'honneur. — M. Cazenave est mort en avril 1877.

Il a publié les ouvrages suivants : *Abrégé pratique des maladies de la peau* (1828, in-8; 4<sup>e</sup> édit., 1848), en société avec M. Schedel; *Traité des syphilitides ou maladies vénériennes de la peau* (1843, in-8 et atlas); *Leçons pratiques sur les maladies de la peau* (1843-1844, in-folio), professées à l'École de médecine de 1841 à 1844; *Appendice thérapeutique du codex* (1844, in-8); *Traité des maladies du cuir chevelu* (1850, in-8); *Agenda médical* (1851-1862, in-24); *De la Décoration humaine, hygiène de la beauté* (1867, in-18), *Pathologie générale des maladies de la peau* (1868, in-8); *les Gourmes* (1873, in-8), etc.

**CAZES** (Romain), peintre français, né à Saint-Béat (Haute-Garonne), en 1810, fut élève d'Ingres. Il s'est fait connaître par de nombreux portraits et par des tableaux d'histoire religieuse, tels que *le Christ sur la montagne* (1839); *Rachel, Rebecca à la fontaine* (1840); *le Sommeil de Jésus* (1845); *l'Ascension* (1846); *la Vengeance*, dessin coloré (1848); *les Trois Ages de la vie* (1859); *Mission des Apôtres* (1870). *les Trois Vertus théologiques* (1877); *Sapho* (1878). M. Cazes a exécuté pour le musée de Versailles un certain nombre de copies de portraits et décoré de peintures murales l'église de Bagnères-de-Luchon, celle de Sainte-Croix, à Oloron (Basses-Pyrénées), celle de Notre-Dame de Clignancourt, et de Saint-François-Xavier, à Paris. Il a reçu en 1839 une médaille de 3<sup>e</sup> classe avec rappel en 1863, et la décoration de la Légion d'honneur en 1870.

**CAZOT** (Théodore-Joseph-Jules), sénateur français, né à Alais (Gard), le 11 février 1821, fit de brillantes études de droit à Paris, donna pendant quelques années des répétitions de droit, s'inscrivit au barreau de Paris, et plaida quelques affaires publiques. En 1848, il retourna dans le Gard, et soutint vivement l'opinion républicaine. Ses protestations contre le coup d'Etat de 1851, le firent interner à Montpellier. En 1859, il se fit inscrire au barreau de Nîmes. Dans les dernières années de l'empire il se présenta comme candidat radical aux élections législatives du Gard; mais il échoua, grâce à la vigueur des efforts de l'administration contre lui. Après le 4 septembre 1870, M. Cazot fut nommé secrétaire général du ministère de l'Intérieur, puis envoyé comme représentant ce ministère auprès de la délégation du gouvernement à Tours et à Bordeaux. Il se présenta aux élections générales pour l'Assemblée nationale de février 1871, dans le département du Gard, mais il ne réussit à se faire nommer qu'aux élections complémentaires du 2 juillet suivant, où il fut élu par 54 949 voix sur 97 257 votants. Il prit place dans les rangs de la gauche et appartint au groupe dit de l'Union républicaine dont il fut même nommé président. Il vota ordinairement avec l'extrême gauche et défendit l'opinion républicaine dans plusieurs réunions publiques. A la fin de l'année 1875, il fut élu sénateur inamovible par 305 voix sur 591 votants (16 décembre). Au Sénat, il prit place à gauche. M. Cazot a représenté, depuis 1871, le canton d'Anduze, au conseil général du Gard.

**CÉCILLE** (Jean-Baptiste-Thomas-Médée), marin français, ancien représentant et sénateur, né à Rouen, le 16 octobre 1787, fut nommé aspirant le 15 mai 1804, enseigne de vaisseau le 14 juin 1810, et prit part aux diverses campagnes maritimes de l'Empire. Sous la Restauration, il devint lieutenant de vaisseau (31 juillet 1816), et capitaine de frégate (30 octobre 1829). Sous le règne

de Louis-Philippe, il obtint successivement le grade de capitaine de vaisseau (17 juin 1838), le commandement de plusieurs expéditions maritimes, la croix de commandeur de la Légion d'honneur (5 février 1843), le brevet de contre-amiral (2 juin 1844), des missions dans l'Inde et la Chine dont il s'acquitta avec honneur, enfin le grade de vice-amiral (23 décembre 1847).

Après la révolution de Février, ses compatriotes de Rouen et de la Seine-Inférieure le choisirent pour candidat à l'Assemblée constituante, où il fut élu, le septième sur dix-neuf, par 130 870 suffrages. Membre du comité de la marine, il vota avec la droite dans toutes les questions politiques. Réélu à l'Assemblée législative, il se rangea de bonne heure parmi les partisans de la politique de l'Élysée, et le président de la République, qui le nomma grand officier de la Légion d'honneur (3 mai 1849), l'appela au conseil d'amirauté (6 novembre 1852). Entré au Sénat le 31 décembre 1853, il fut nommé le 7 mars 1868 président de la commission des Invalides de la marine. Il avait le titre de comte romain. — L'amiral Cécille est mort à Saint-Servan, le 8 novembre 1873.

**CÉLESTE** (Céleste ELLIOT, plus connue sous le nom de madame), artiste dramatique anglaise, est née à Paris, le 16 août 1814, de parents français, et entra dès l'enfance dans les classes de danse de l'Académie royale de musique. A l'âge de quinze ans, elle accepta un engagement pour l'Amérique où elle fut bien reçue, s'y maria avec M. Elliot, mort quelque temps après. Elle parut à Liverpool, dans Fenella de *Masaniello* (1830), et après avoir parcouru les grandes villes du Royaume Uni, dansa avec un grand succès, à Londres, les ballets de *la Fille de Cachemire* et *la Révolte au sérail* (1833). En 1834, elle retourna aux États-Unis; ses représentations ne furent qu'un long triomphe, et sa présence causa, partout où elle se montra, un incroyable enthousiasme; on lui portait les armes, la foule s'attardait à sa voiture, on alla jusqu'à la nommer par acclamation citoyenne de l'Union, et le président Jackson la présenta lui-même au conseil des ministres qui la féliciterent d'avoir été jugée digne d'un tel honneur. Au bout de trois ans, elle revint millionnaire à Londres (1837), et se mit à jouer le drame et la comédie à Drury-Lane, puis à Haymarket. En 1844, elle prit la direction de la scène secondaire d'Adelphi, puis l'abandonna pour celle du Lyceum qu'elle conserva jusqu'en 1860. Après une nouvelle tournée de trois ans en Amérique, elle donna au théâtre d'Adelphi, le 22 octobre 1870, une représentation d'adieu. Elle a néanmoins reparu sur la scène à de rares intervalles.

**CENAC** (Jean-Pierre-Blaise), ancien représentant du peuple français, né à Lourdes (Hautes-Pyrénées), le 4 février 1799, était, en 1848, médecin à Argelès et l'un des chefs de l'opposition radicale dans un département où dominait le parti conservateur. Nommé sous-commissaire de la République par le gouvernement provisoire, il fut envoyé à l'Assemblée constituante, par 20 066 voix, le cinquième sur six représentants. Membre du Comité des cultes, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative, mais il entra au Conseil général des Hautes-Pyrénées, et en 1850, il protesta contre toute révision de la Constitution en dehors des voies légales. Après le coup d'Etat du 2 décembre, il se renferma, à Argelès, dans l'exercice de la profession de médecin. Il s'est représenté, mais

sans succès aux élections sénatoriales de janvier 1876.

**CENDRIER** (François-Alexis), architecte français, né à Paris, le 12 février 1803, suivit l'atelier de Vaudoyer et les cours de l'École des beaux-arts, et remporta, en 1827, le second prix d'architecture. Il voyagea en Italie et en Espagne, et travailla même à quelques publications étrangères. De retour en France, il exécuta, au cimetière de l'Est, le monument de Félix de Beaujour (1838). Nommé, deux ans après, architecte en chef du chemin de fer de Lyon, il fit ou dirigea pendant plusieurs années tous les travaux de cette ligne importante, et notamment ceux des gares de Paris et de Lyon. En 1854, M. Cendrier conduisit quelques mois les travaux du palais de l'Industrie, bientôt repris et terminés par M. Viel qui les avait commencés. Il a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1851.

**CENTOFANTI** (Sylvestre), professeur et écrivain toscan, né à Calci, près de Pise, le 8 décembre 1794 se fit connaître, dès 1814, par son poème de la *Souveraineté parfaite*, en l'honneur du grand-duc Ferdinand III. Depuis il a publié une tragédie, *OEdipe* (1830), quelques *Stances sur Dante*, des *Préfaces* pour la collection des classiques de Le Monnier, à Florence (*Vie d'Alfieri*, *Étude sur Plutarque*, etc.), des articles de journaux, réunis sous ce titre : *Essai sur les connaissances humaines une Histoire de la littérature grecque depuis ses origines jusqu'à la prise de Constantinople* (Pise, 1870) ; *Un Essai critique sur Pythagore*, etc.

C'est surtout comme professeur que M. Centofanti s'est fait un nom. Ses cours d'histoire et de philosophie à l'université de Pise, eurent le plus grand retentissement. Aussi, quand le régime constitutionnel fut inauguré en Toscane (1848), fut-il nommé sénateur. En avril 1849, il fit partie du triumvirat établi à Pise par le parti contre-révolutionnaire, reçut du grand-duc, une médaille et le titre d'inspecteur général des bibliothèques de l'État ; mais il ne lui fut pas permis de reprendre ses cours. Il a été créé sénateur du royaume d'Italie.

**CERBERR DE MEDELSUEIM** (Maximilien-Charles-Alphonse), publiciste français, né à Epinal (Vosges), le 20 juillet 1817, voyagea fort jeune en Algérie et en Orient, fut attaché, en 1839, à l'administration des prisons, près le ministère de l'intérieur, et s'occupa activement de la réforme ou de l'amélioration du régime pénitentiaire. En 1848, il fut quelque temps commissaire de la République dans le département de Saône-et-Loire, il est resté depuis étranger à la politique et à l'administration.

On a de lui : *Voyage de la duchesse d'Orléans d'Allemagne en France* (1837) ; *Ce que sont les Juifs en France* (1843) ; *la Vérité sur les prisons* (1844), ainsi qu'un grand nombre d'articles dans le *Journal des prisons*, le *Journal du Haut et Bas-Rhin*, la *Revue d'Alsace*, le *Courrier de l'Isère*, etc. Il a également publié une traduction des *Contes du chanoine Schmidt* (1845, 2 vol. in-8), destinée à l'éducation du comte de Paris ; les *Juifs, leur histoire et leurs mœurs* (1846) ; *De la colonisation de l'Algérie par les pauvres, les orphelins et les condamnés libérés* (1847) ; *Paraboles* (1854, in-18) ; *Libre échange* (1855) ; *État actuel de la métallurgie en Europe* (1858) ; *la Police d'assurance* (1867, in-18) ; *l'Épargne par la dépense* (1867, in-18).

CERMAK. Voy. CZERMAK.

**CERRITO** (Francesca, dite Fanny), danseuse française d'origine italienne, née à Naples, le 11 mars 1821, et fille d'un ancien soldat de l'Empire, débuta, en 1835 comme premier sujet, au théâtre Saint-Charles, dans le ballet intitulé : *l'Holoscope*, où elle excita le plus vif enthousiasme. Bientôt elle dansa sur les principales scènes de l'Italie, notamment à la Scala de Milan, en 1838, à l'occasion du couronnement de l'empereur Ferdinand. Vienne la retint ensuite pendant deux années, et Londres l'applaudit à chaque saison, de 1840 à 1845. Dans cette dernière ville, elle dansa un pas de quatre avec Fanny ESSLER, Marie Tagliioni et Carlotta Grisi, et sut se faire goûter à côté d'elles. Elle y épousa, vers le même temps, M. A. Saint-Léon, musicien et danseur distingué. Ils se séparèrent à Paris, en 1850. Elle était alors attachée à l'Opéra, où elle contracta, en 1852, un nouvel engagement. Sans exercer le prestige de quelques talents hors ligne, Mme Cerrito avait un charme qui l'a fait surnommer, lors de ses débuts en Italie, « la quatrième Grâce. » Elle a écrit et signé, entre autres ballets, celui de *Gemma*.

**CESBRON** (Jean-Marie-Guillaume-Ernest), député français, né à Bordeaux, le 4 avril 1819, exerça à Poitiers la profession de notaire et représenta au conseil général de la Vienne le canton de Lusignan. Il vivait retiré à la campagne, lorsqu'il fut porté aux élections générales du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de l'arrondissement de Poitiers, comme candidat bonapartiste, et élu par 8406 voix contre 4800, obtenues par le candidat républicain. Il siégea à droite, fit partie du groupe de l'Appel au peuple, et fut un des 158 députés qui soutinrent de leur vote le cabinet de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 8142 voix contre 5179, obtenues par M. Périer, son concurrent, républicain.

**CESENA** (Amédée GAYET DE), journaliste français, né à Sestri de Levante (États sardes), en 1810, de parents français, tient le nom de Cesena du chef maternel. Il débuta par une hymne classique sur la *Conquête d'Alger* (Dijon, 1830), travailla quelque temps auprès du baron Taylor, publia une tragédie, *Agnès de Méranie* (1842), et alla diriger, en 1853, le *Journal de Maine-et-Loire*, feuille ministérielle. Au mois de mars 1848, il collabora au *Représentant du peuple* de Proudhon. De 1850 à 1852, il écrivit dans la *Patrie*, et fut ensuite, avec MM. Granier de Cassagnac et Cauvain, un des rédacteurs principaux du *Constitutionnel*. En mai 1857, il quitta celui-ci pour travailler exclusivement à la *Semaine financière*, d'où il sortit pour fonder la *Semaine politique* qui devint le *Courrier du Dimanche*. En 1869, il fut un des rédacteurs anonymes du *Figaro*.

M. Am. de Cesena a publié en outre : les *Césars et les Napoléons* (1856) ; *l'Angleterre et la Russie* (1858, in-12) ; *l'Italie confédérée* (1859-1860, t. I-IV, in-8) ; *Campagne de Piémont et de Lombardie* en 1859 (1860, gr. in-8, avec grav.) ; *la Papauté et l'adresse* (1862, in-8) ; *Environs de Paris*, guide pratique, descriptif, etc. (1864, in-18, avec grav.) ; *Histoire de la guerre de Prusse* (1871, in-8) ; *Une Courtisane vierge* (1873, in-18).

**CEY** (François-Arsène CHAISE DE CAHAGNE, dit Arsène DE), littérateur français, est né le 2 mars 1806, à Thiers (Puy-de-Dôme). Employé depuis longtemps dans l'administration, il devint sous-chef de bureau au ministère des travaux publics. Après avoir collaboré, sans se nommer, au roman de *Joasine* de V. Ducange, il écrivit

quelques ouvrages consacrés à la peinture des mœurs familiares : *la Fille du curé* (1832, 4 vol.); *Jean le bon apôtre* (1833, 4 vol.); *la Jolie fille de Paris* (1834); *Sagesse, ou la Vie d'étudiant* (1835); *le Premier pas* (1836), etc. Il se tourna ensuite vers le théâtre, et fournit en collaboration plusieurs pièces aux scènes de genre, telles que : *la Fiancée du prince* (1848); *le Mari d'une Camargo* (1850); *l'Ami du roi de Prusse* (1852); *Quand on n'a pas le sou* (1854).

**CEYRAS** (Henry-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Rochelort (Corrèze), le 16 avril 1793, et fils d'un magistrat républicain, étudia le droit et entra dans la magistrature, vers la fin de la Restauration. Après la révolution de Juillet, il fut nommé juge au tribunal de Tulle; il conserva dans ce poste une complète indépendance, fut le correspondant de *la Tribune* et du *National* et l'ami de M. Pierre Le-roux. En 1848, le gouvernement provisoire le nomma commissaire de la République dans la Corrèze, et les électeurs de ce département l'envoyèrent, le premier, à l'Assemblée constituante, avec 29 713 voix. Il traita plusieurs fois à la tribune la question du paupérisme. Il vota ordinairement avec l'extrême gauche, avant et après l'élection du 10 décembre, et appuya la demande de mise en accusation présentée par la Montagne contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Réélu, le cinquième, à l'Assemblée législative, il continua de voter avec le parti démocratique. Après le coup d'État du 2 décembre, il renonça à la vie politique. — Il est mort, à Paris le 17 février 1871.

**CHABAL-DUSSURGEY** (Pierre-Adrien), peintre français, né à Charlieu (Loire), en 1815, étudia à l'École de Lyon, et vint en 1840 à Paris, où il débuta peu après au Salon. Il a traité surtout à la gouache les fleurs et les fruits. Il a été attaché, en 1850, comme professeur à la manufacture des Gobelins.

On a vu de lui aux Salons : *Fleurs* (1842-1845); *Couronne de fleurs entourant le portrait du duc d'Orléans, Bouquet de Camélias* (1846); *le Printemps* (1849); *Études de fleurs* (1843-1852); *la Sainte Vierge entourée de fleurs, un Coin de rigne à l'automne*, à l'Exposition universelle de 1855; une *Couronne de fleurs, un Vase de fleurs* (1861); *le Printemps, fleurs* (1863) : ces deux dernières toiles reparurent à l'Exposition universelle de 1867, avec quatorze dessins, fleurs et fruits. On doit encore à M. Chabal-Dussurgey quatorze panneaux de fleurs et de fruits pour le foyer public du Théâtre-Français (1864), et la décoration d'un salon dans un hôtel privé appartenant à l'ex-impératrice Eugénie. Il a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1845, une 2<sup>e</sup> en 1847, et a été décoré de la Légion d'honneur en 1857.

**CHABANNES-CURTON-LA-PALICE** (Octave-Pierre-Antoine-Henri, vicomte de), marin français, ancien sénateur, frère des deux généraux du même nom, est né à Paris, le 16 mai 1803. Admis à l'École polytechnique en 1822, il passa en 1823 dans la marine, fit avec distinction diverses campagnes dans la Méditerranée et dans les mers des Indes, et conquit successivement les grades d'enseigne, de lieutenant de vaisseau, de capitaine de frégate et de capitaine de vaisseau. C'est en cette qualité qu'en 1851 il fut nommé gouverneur de Cayenne, et chargé de préparer le nouvel établissement pénitentiaire. Son dévouement, au milieu d'une colonie ravagée par la fièvre jaune, faillit lui coûter la vie, et, sur le bruit de sa mort, on lui donna un successeur.

De retour en France, il reçut, en 1854, le commandement du *Charlemagne*; c'est comme capitaine de ce vaisseau qu'il prit une part si glorieuse à l'attaque des forts de Sébastopol, sous le feu desquels il fut placé le premier; sa conduite en cette circonstance lui valut le grade de contre-amiral le 2 décembre 1854. Il fut nommé, le 13 juin 1855, commandant des forces maritimes de la France en Algérie, puis mis à la tête de la division navale du Brésil et de la Plata. Le 4 mars 1861, il fut nommé membre titulaire du conseil d'amirauté, vice-amiral le 24 décembre de la même année et préfet maritime à Toulon le 19 avril 1864. Les mines sous-marines qu'il a inventées furent expérimentées en mars 1866 et reconnues d'un pouvoir destructeur effrayant. M. de Chabannes fut nommé, en février 1869, sénateur et membre de la commission des Invalides de la marine et admis en même temps dans le cadre de réserve. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 12 juin 1856, il a été promu grand officier le 29 octobre 1864. — Sa femme, Mme de Chabannes-Curton-la-Palice, reçut en 1866, des mains de l'impératrice, une médaille d'or, pour le dévouement qu'elle avait déployé à Toulon, pendant l'épidémie cholérique de 1865.

**CHABAS** (François-Joseph), égyptologue français, est né à Briançon (Hautes-Alpes) en 1817. Membre de l'Institut des provinces et de diverses autres sociétés savantes, ses nombreux travaux sur l'Égypte l'ont fait nommer membre honoraire de l'Institut égyptien. Il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 28 juillet 1871, et décoré de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Une Inscription historique du règne de Sésî I<sup>er</sup>* (Chalon-sur-Saône et Paris, 1856, in-4, avec dessins et 1 pl.); *le Papyrus magique Harris*, traduction analytique et commentée d'un manuscrit égyptien, avec tableau phonétique et glossaire (Ibid., 1861, in-4, 12 pl.); *Mélanges égyptologiques* (Ibid., 1862-1873, in-8, 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> séries, avec pl.); *Recherches sur le nom égyptien de Thèbes* (Ibid., 1863, in-8); *les Papyrus hiéroglyphiques de Berlin, a récits d'il y a quatre mille ans*, avec un Index (Ibid., 1864, 2 pl.); *Revue retrospective à propos de la publication de la liste royale d'Abydos* (1865, in-8, 2 suites); *Voyage d'un Égyptien en Syrie, en Phénicie, en Palestine, etc., au quatorzième siècle avant notre ère*, traduction analytique d'un papyrus du Musée britannique (1866, in-4, avec pl., 70 fr.); *l'Inscription hiéroglyphique de Rosette, analysée et comparée à la version grecque* (1867, in-8, avec planches); *les Pasteurs en Égypte* (Amsterdam, 1868, in-4); *Traduction complète des inscriptions hiéroglyphiques de l'obélisque de Louqsor* (1868, in-8); *Études sur l'antiquité historique d'après les sources égyptiennes* (1873, in-8); *Recherches pour servir à l'histoire de la XIX<sup>e</sup> dynastie* (1873, in-4); *les Études préhistoriques et la libre-pensée devant la science* (1875, in-8). M. Chabas publie depuis 1874 un journal mensuel, *l'Égyptologue*.

**CHABAUD** (Louis-Félix), graveur en médailles et statuaire français, né à Venelle (Bouches-du-Rhône), le 14 mars 1824, fut élève de Pradier, et suivit l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de Rome au concours de 1848. Il a exposé depuis son retour d'Italie : *Cérès embrasant Triptolème enfant pour lui rendre la santé, l'Agriculture* (1853); *Napoléon III*, cinq médailles ou médailles avec les sujets précédents à l'Exposition universelle de 1855; une statue, *la Chasse* (1857); douze camées (1859); *la Chasse*,

statue de marbre appartenant au ministère d'État (1861); *l'Agriculture*, statue de plâtre; *l'Abolition de l'esclavage* (bas-relief), et une *Medaille* commémorative de la fondation de l'église Saint-Bernard par Napoléon III, avers et revers (1863); *la Nuit et l'Etoile du soir*, statues lampadaires en bronze pour le nouvel Opéra (1869). Il a obtenu pour la sculpture une 3<sup>e</sup> médaille en 1853 et deux rappels, l'un en 1857, l'autre en 1859.

**CHABAUD-LATOURE** (François-Ernest-Henri, baron de), général français, sénateur, ancien député et ministre, né à Nîmes, le 25 janvier 1804, est fils d'un député qui a représenté le Gard pendant plus de trente ans à la Chambre. Admis, en 1820, à l'École polytechnique, il en sortit, le premier de la promotion, et choisit le génie militaire, où il devint capitaine en 1827. Au retour d'une excursion en Russie, il prit part à l'expédition d'Alger, y obtint la croix d'honneur, le 27 décembre 1830, travailla ensuite aux fortifications de Paris et, de 1832 à 1843, fut attaché comme officier d'ordonnance au duc d'Orléans avec lequel il fit les campagnes d'Anvers et de Mascara. Envoyé en 1837 à la Chambre des députés par l'arrondissement du Vigan, il fut réélu jusqu'en 1848 et soutint constamment le ministère dans les rangs de la majorité conservatrice. Chef de bataillon en 1837 et colonel en 1845, il fut promu, le 30 avril 1853, général de brigade et remplit les fonctions de commandant supérieur du génie en Algérie. Le 12 août 1857, il fut nommé général de division et mis dans le cadre de réserve en 1869; mais lorsque éclata la guerre, il fut rappelé à l'activité et commanda en chef, pendant le siège de Paris, le génie militaire. Il a été depuis maintenu dans le cadre d'activité, sans limite d'âge, comme ayant commandé en chef devant l'ennemi.

Le général de Chabaud-Latour fut élu représentant à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, par le département du Gard, le premier sur neuf, avec 60 446 voix. Il prit place au centre droit, avec lequel il vota habituellement, et fut élu, à plusieurs reprises, vice-président de l'Assemblée. Il fit partie de plusieurs comités militaires et de commissions parlementaires, notamment du comité des fortifications, dont il fut président, du comité de défense, du comité supérieur de la guerre, de la commission pour la réorganisation de l'armée. Rapporteur du projet de loi sur les fortifications de Paris, il concluait à un périmètre de forts assez éloignés de la ville, projet qui fut adopté dans la séance du 29 mars 1874. Il fut un des juges du maréchal Bazaine. Le 20 juillet 1874, il entra, comme ministre de l'intérieur, dans le cabinet qui succédait au ministère de Broglie; son administration ne pouvait être que la continuation de la politique dite de combat, inaugurée après le 24 mai 1873. Cependant quelques maires bonapartistes furent suspendus de leurs fonctions, et malgré le nombre des poursuites dirigées contre les journaux républicains, le ministre crut pouvoir déclarer que « jamais la presse n'avait été plus libre en France. » Entre autres actes de la censure, sous son ministère, on commenta beaucoup le refus de l'estampille dont un ouvrage posthume de M. de Gasparin fut l'objet, comme étant « trop remarquable pour figurer dans les bibliothèques des gares de chemin de fer. » Le général de Chabaud-Latour sortit du ministère le 10 mars 1875. Porté candidat dans le Gard, aux élections sénatoriales de janvier 1876, il échoua avec 215 voix sur 431 électeurs; mais il fut élu le 15 novembre 1877, sénateur inamovible, en remplacement d'Ernest Picard. Il a fait partie du Conseil général du Gard, pour le canton du Vigan. Il est membre du con-

seil central des églises réformées. Décoré de la Légion d'honneur, il a été promu officier le 23 novembre 1839, commandeur le 29 juillet 1854, grand officier le 12 août 1861, et élevé à la dignité de grand-croix le 7 janvier 1871.

Son fils, Arthur-Henri-Alphonse DE CHABAUD-LATOURE, né à Paris, le 6 juin 1839, avait suivi d'abord la carrière des armes et donné sa démission en 1861; il reprit du service pendant la guerre comme capitaine, à titre auxiliaire. Élu membre de l'Assemblée nationale, le 2 juillet 1871, par 32,430 voix, il prit place au centre droit, et s'abstint lors du vote sur l'ensemble des lois constitutionnelles. Candidat conservateur dans l'arrondissement de Sancerre (Cher), en 1876, et officiel en 1877, il échoua la première fois avec 2884 voix, et la seconde avec 8794. Il fait partie de l'administration des mines d'Anzin, et représente le canton de Sancerre, au conseil général du Cher. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

**CHABOUILLET** (Jean-Marie-Anatole), antiquaire français, né à Paris, le 18 juillet 1814, fut admis, jeune encore, en qualité d'employé au cabinet des médailles, où son oncle, Marion Dumersan, occupait le poste de conservateur. Il a pris une part active à la rédaction du *Trésor de numismatique et de glyptique*, dirigé par M. Charles Lenormant. Depuis il a fourni à la *Revue numismatique* et à la *Revue archéologique* un certain nombre de mémoires dont plusieurs ont été publiés à part, notamment *Catalogue d'émaux et de camées* (1858), *Description des antiquités et objets d'art composant le cabinet de M. Louis Fould* (1861, in-fol. avec pl.); *Recherches sur l'origine du cabinet des médailles* (1874, in-8). En 1849, il fut nommé conservateur adjoint au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. M. Chabouillet, décoré de la Légion d'honneur, en 1848, pour sa conduite dans les journées de juin, a été promu officier le 9 août 1870.

**CHABRILLAN** (Céleste VÉNARD, comtesse de), femme de lettres et artiste dramatique française, née à Paris le 27 décembre 1824, et connue à Paris, pendant sa jeunesse, sous le surnom de Mogador, épousa, en 1853, le comte Lionel de Chabrilan, qui devint ensuite consul de France à Melbourne. Dès 1854, Mme de Chabrilan publia ses mémoires sous ce titre : *Adieux au monde, mémoires de Céleste Mogador* (5 vol. in-8); ils furent supprimés dès leur apparition. Réédités en 1858, ils furent saisis de nouveau. Elle publia ensuite : *les Voleurs d'or* (1857); *la Sapho* (1858); *Miss Powell* (1859); *Est-il fou* (1860); *Un Miracle à Vichy* (1861); *Mémoires d'une honnête fille* (1865), etc. En 1862, elle donna un vaudeville en un acte, *En Australie*, au petit théâtre d'été des Champs-Élysées, où elle s'était engagée comme actrice, et dont elle prit la direction l'année suivante. Elle a fait jouer depuis sur divers théâtres : *Nedel*, opérette-bouffe en un acte (1863); *Querelle d'Allemand*, proverbe en un acte (1864); *En garde!* opérette en un acte (1864); *l'Amour de l'art*, vaudeville en un acte (1865); *Un Homme compromis*, vaudeville en un acte (1865), etc.; *les Crimes de la mer*, comédie en cinq actes (1870); *l'Américaine*, comédie en cinq actes (1870); *les Retours de l'amour*, comédie en cinq actes (1870), etc.

**CHABRON** (Marie - Étienne - Emmanuel-Bertrand de), général et sénateur français, né à Retournac (Haute-Loire), le 5 janvier 1806, fit ses études à l'école de la Flèche, et s'engagea au 26<sup>e</sup> régiment de ligne, le 13 janvier 1824. Sous-lieutenant le 31 janvier 1830, il servit de 1831 à



1834 en Vendée et en Bretagne, et fut promu capitaine le 24 octobre 1838. Compris dans la formation des chasseurs à pied en 1840, chef de bataillon le 22 février 1852, il prit part, cette même année, au siège de Laghouat. Envoyé en Orient, en 1854, il fut cité à l'ordre de l'armée après la bataille de l'Alma et après la prise du Mameillon Vert, nommé lieutenant-colonel (21 mars 1855), et quelques mois plus tard colonel (22 septembre). Blessé à l'assaut de Sébastopol, et nommé colonel du 3<sup>e</sup> régiment de zouaves, il revint en Afrique, où il prit part à presque toutes les expéditions contre les Arabes insurgés. En 1859, il combattit à Palestro avec son régiment, fut de nouveau cité à l'ordre de l'armée et promu général de brigade le 25 juin. Nommé au commandement de la 1<sup>re</sup> subdivision de la 20<sup>e</sup> division militaire, il passa au cadre de réserve, le 5 janvier 1868. Lors de la déclaration de guerre à la Prusse, il fut rappelé à l'activité (17 juillet 1870), et nommé commandant de la 1<sup>re</sup> division du 15<sup>e</sup> corps (armée de la Loire), le 25 septembre suivant. Promu général de division, le 25 novembre, il enleva le 28 janvier 1871, à la tête de la 2<sup>e</sup> division du 25<sup>e</sup> corps, le faubourg de Blois, fortement occupé par l'ennemi. Ce fut le dernier fait d'armes heureux de la campagne.

Aux élections du 8 février, le général de Chabron fut nommé représentant de la Haute-Loire à l'Assemblée nationale, le dernier sur six, par 26 254 voix, et, le 8 octobre suivant, conseiller général de ce département pour le canton de Monistrol. Il prit d'abord place au centre droit, avec lequel il vota, généralement, sous le gouvernement de M. Thiers et dans les premiers temps du pouvoir du maréchal de Mac-Mahon. Il se rapprocha des gauches pour le vote des lois constitutionnelles et se rallia ouvertement aux institutions républicaines. Il fut porté, comme candidat de l'union des gauches, aux élections des sénateurs inamovibles et nommé, au 7<sup>e</sup> tour de scrutin, par 330 voix sur 591 votants. Au Sénat, il fait partie du centre gauche. Le général de Chabron, décoré de la Légion d'honneur le 25 juin 1849, a été promu officier le 21 octobre 1854, et commandeur le 13 août 1857.

**CHACATON** (Jean-Nicolas-Henri, dit DE), peintre français, né à Chézy (Allier), le 30 juillet 1813, suivit en 1831 les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de M. Hersent, puis de Ingres, et étudia surtout le paysage sous Marilhat. Il débuta au Salon de 1835, et compléta ses études en visitant successivement l'Italie, la Sicile et l'Orient. On cite de lui, outre un certain nombre de *Vues de Sicile* et de *Sites* recueillis dans ses voyages: *le Prisonnier de Chillon* (1835); *les Trois âges* (1838); *le Christ au jardin des Oliviers*, actuellement à Chartres (1844); plusieurs *Portraits*, entre autres celui de l'auteur; *les Arabes à la citerne*, *Souvenirs de Smyrne*, admis à l'Exposition universelle de 1855; *Souvenirs des bords du Tibre*, *les Latomies* et *le Couvent des Capucins à Syracuse* (1857), etc. M. de Chacaton a obtenu, comme paysagiste, une 3<sup>e</sup> médaille en 1838, et deux secondes, en 1844 et 1848.

**CHACORNAC** (Jean), astronome français, né à Lyon, le 21 juin 1823, a été, de 1853 à 1854, élève de l'observatoire de Marseille, et est devenu, en 1854, astronome à celui de Paris. Il s'est signalé par de savantes observations, notamment par la découverte de nombreuses planètes, et a été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1858. Il a collaboré aux *Annales de l'observatoire*, dont il a publié l'*Atlas* (1858, 1<sup>re</sup> livraison in-fol.; 1863, 6<sup>e</sup> livraison). —

M. Chacornac est mort à Villeurbanne, près Lyon, le 23 septembre 1873.

**CHADENET** (Félix-Jean-Baptiste), administrateur français, ancien représentant du peuple, né à Verdun (Meuse), le 7 avril 1798, étudia le droit et s'établit comme avocat dans sa ville natale en 1821. Sous la Restauration, il faisait partie de l'opposition libérale. Après la révolution de Juillet, il fut élu bâtonnier de son ordre et conseiller général du département. La gauche soutint sans succès sa candidature à la députation sous le règne de Louis-Philippe. En 1848, il fut nommé représentant du peuple par 37 260 voix. Membre du comité de l'administration départementale et communale, il vota avec la fraction la plus modérée du parti démocratique et adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Il proposa d'abolir à perpétuité les titres de noblesse. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, au dedans et au dehors, la politique de l'Élysée. Réélu, le sixième, à l'Assemblée législative, il vota d'abord avec les chefs de la droite et approuva la loi du 31 mai. Après le 2 décembre, il entra dans l'administration; maître des requêtes en service extraordinaire, il fut successivement préfet de Tarn-et-Garonne (4 mars 1853), de Loir-et-Cher (30 mars 1853), de la Meuse (21 juin 1854), de la Charente (26 novembre 1856), de l'Yonne (10 avril 1861). Admis à la retraite le 26 avril 1862 et nommé préfet honoraire, M. Chadenet fut élu, en 1863, député de la 3<sup>e</sup> circonscription de la Meuse au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, par 11 290 voix sur 22 513 votants, et en 1869, par 16 633 voix sur 20 926. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1861 et commandeur le 14 août 1868. — Il est mort le 28 septembre 1874. Il avait obtenu le titre de baron pour son fils, alors maître des requêtes au Conseil d'État.

**CHADEUIL** (Gustave), littérateur français, né à Limoges en 1823, fit des études de droit en province pour se préparer au notariat, et écrivit dès lors dans l'*Indicateur* et le *Mémorial* de Bordeaux. Fixé à Paris, il publia des romans et des nouvelles dans une foule de journaux et recueils. En 1854, il entra au *Siècle* comme critique de musique et y fit depuis un feuilleton d'art hebdomadaire. M. G. Chadeuil a été l'un des fondateurs du *IX<sup>e</sup> siècle* en 1871.

Il a publié en volumes: *les Djinns*, poésies (1846, in-8); *la Campagne d'Italie* (1859, 2 vol. in-8); *les Mystères du palais*, *Mémoires d'un petit bossu* (1860, in-18); *le Curé du Pecq* (1861, in-18); *le Panthéon des hommes utiles* (1862, gr. in-8, avec portraits), en collaboration avec M. Hippolyte Lucas; *Jean Lebon, étude* (1863, in-18); *les Amours d'un idiot* (1870, in-8), etc.

**CHADOIS** (Marc-Antoine-Marie-Gabriel-Paul DE), officier français, sénateur, né à Saint-Barthélemy (Lot-et-Garonne), le 12 mars 1830, se voua de bonne heure à la carrière militaire. Officier à l'âge de 21 ans, il comptait déjà de notables services, lorsqu'à la suite de son mariage avec Mlle de Ségur, en 1847, il donna sa démission de capitaine. Au moment de la guerre avec l'Allemagne, il fut nommé chef de bataillon de mobiles, puis colonel, fit, en cette qualité, la campagne d'Orléans, et fut blessé à la bataille de Coulmiers. Aux élections générales pour l'Assemblée nationale, il fut nommé représentant de la Dordogne, le premier sur dix, par 80 152 suffrages. Il siégea au centre gauche, se prononça de plus en plus pour les institutions républicaines, combattit, sous le gouvernement du 24 mai, les tentatives de

restauration monarchique, et prit une part remarquable aux discussions des lois militaires. Après le vote des lois constitutionnelles, il fut porté, comme candidat des gauches, pour les élections des sénateurs inamovibles, et nommé, au troisième tour de scrutin, par 348 voix sur 690. Il prit place au centre gauche. Il représente, au conseil général de la Dordogne, le canton de Sigoulès. Le colonel de Chadois a été promu officier de la Légion d'honneur le 9 janvier 1871.

**CHADWICK** (Edwin), administrateur anglais, né en 1802, suivit la carrière du barreau, où il fut admis en 1830. Sa collaboration à la *Revue de Westminster*, et notamment un travail remarquable qui parut en 1828, sur la question alors très-débatue des assurances sur la vie, lui valut les encouragements de l'économiste J. Bentham, qui, à sa mort, lui fit don d'une partie de sa bibliothèque. Membre de la nouvelle commission d'enquête de l'administration de la loi des pauvres (1834) et chargé du rapport général, il fit adopter l'établissement d'écoles industrielles, comme moyen préventif de la misère.

M. Chadwick a également fait partie de diverses commissions administratives et attaché son nom à la nouvelle organisation de l'assistance publique. En 1835, au sujet du travail des enfants dans les manufactures, il contribua beaucoup à faire adopter le système des inspections locales, qui, depuis, a été étendu à toutes les branches d'industrie occupant des ouvriers mineurs. En 1838, il obtint du bureau des pauvres (*Poor law board*) l'autorisation d'entreprendre une enquête spéciale sur les causes physiques de la fièvre à Londres; il étendit ensuite cette enquête à toute l'Angleterre et fit un rapport sur les mesures à prendre pour l'assainissement des grandes villes. Depuis 1848, il a pris une part considérable aux travaux du comité général de santé.

M. Chadwick a été décoré de l'ordre du Bain et pensionné par le gouvernement pour ses longs services. En 1854, chargé de présenter un rapport sur différentes branches d'administration civile et les améliorations dont elle est susceptible, il a proposé, entre autres réformes urgentes, des examens d'admission, des concours publics et un avancement réglé sur le mérite. En février 1864, il a été nommé membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement du docteur Whately.

**CHAGOT** (Louis-Jules), homme politique français, député, est né à Paris, le 29 mars 1801. De 1828 à 1830, il dirigea la cristallerie de Montcenis, et, de 1835 à 1836, il fut adjudicataire et directeur des établissements du Creuzot. Directeur des houillères de Blanzv, il occupait 3000 ouvriers, parmi lesquels il fonda diverses institutions de secours et de bienfaisance. Déjà membre du Conseil général pour le canton de Mont-Saint-Vincent, il entra, en 1863, au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 2<sup>e</sup> circonscription de Saône-et-Loire, où il obtint 17 907 voix sur 26 144 votants. En 1869, il fut réélu par 14 491 voix sur 28 621 votants. M. Chagot a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Mâcon, le 29 avril 1877.

**CHAIGNET** (Anthelme-Edouard), professeur et philosophe français, né à Paris, le 9 septembre 1819. fit ses études au Prytanée de la Flèche, où il débuta dans l'enseignement, comme répétiteur, en 1839; il y devint professeur de seconde en 1845. Reçu docteur ès lettres avec distinction, en 1863, il fut aussitôt nommé professeur de littérature ancienne à la Faculté de Poitiers. Il s'est acquis

dans cette ville une grande influence qu'il fit tourner particulièrement au profit de l'instruction populaire. Décoré de la Légion d'honneur en 1868, il a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, le 23 décembre 1876.

On cite de M. Chaignet : *les Principes de la science du beau* (1860, in-8), ouvrage présenté deux ans auparavant, sous forme de mémoire, à un concours de l'Institut et honoré d'une mention; *De la Psychologie de Platon* (1862, in-8), importante thèse de doctorat, couronnée par l'Académie française; *De Iambico versu*, seconde thèse pour le doctorat, complétée plus tard par une étude sur les *Formes diverses du chœur dans la tragédie grecque* (1865); *la Vie de Socrate* (1869, in-12); *la Vie et les écrits de Platon* (1871, in-12), couronné par l'Académie des sciences morales; *Pythagore et la Philosophie pythagoricienne* (1873, 2 vol. in-8); 2<sup>e</sup> édit., 1875, 2 vol. in-18); *Théorie de la déclinasion* (1874, in-8); *la Philosophie de la science du langage* (1875, in-18), etc.

**CHAILLU** (Paul Belloni du), voyageur français d'origine, naturalisé à New-York sous le nom de Chaylion, né à Paris, le 31 juillet 1835, est le fils d'un agent consulaire, qui s'occupait en même temps de commerce, vers l'embranchement de la rivière Gabon. Il fut élevé dans un des établissements que les Jésuites avaient formé dans ce pays. Le jeune du Chaillu se familiarisa de bonne heure avec les tribus voisines, réunis des informations, fit provision de vivres, de médicaments, d'armes et de présents, puis vers la fin de 1855 entreprit, dans l'intérêt de l'histoire naturelle, un des plus curieux voyages qu'on ait jamais faits. Il parcourut pendant quatre années l'intérieur du continent africain, sous l'équateur, et y découvrit, dans une région couverte d'épaisses forêts, une chaîne de montagnes élevées, courant de l'E. à l'O., et dont un pic atteint, d'après ses calculs, la hauteur de 12 000 pieds. Suivant lui, c'est dans ces montagnes que prennent leur source les quatre grands fleuves de l'Afrique : le Nil, le Niger, le Zambèze et le Zaïre ou Congo. Il tua et rapporta plusieurs de ces singes gigantesques qu'on appelle *gorilles*, et une grande variété d'oiseaux d'espèces inconnues. Cette collection a été achetée par le Musée britannique. M. du Chaillu rencontra aussi les Fans, tribu inconnue de cannibales qui pourtant ne sont pas absolument dépourvus de civilisation. Il a fait depuis de longues explorations en Suède, en Laponie et en Finlande (1872).

M. du Chaillu a publié, en 1861, ses *Explorations et Aventures*, et une carte du pays découvert par lui. Il en a été fait une édition française, en 1862 (gr. in-8, avec carte et gravures). Il a donné depuis : *l'Afrique sauvage, nouvelles excursions au pays Ashangos*, édition française (1867, in-8); *l'Afrique occidentale* (1874, in-8); *Histoires du pays des Gorilles* (Stories of the Gorilla Country (1868); *la Vie sauvage sous l'Equateur* (Wild Life under the Eq., 1869); *Perdu dans les jungles* (Lost in the Jungle. 1869); *Mon royaume d'Apingli* (My Apingli Kingdom, 1870); *le Pays des nains* (the Country of the Dwarfs, 1871).

**CHAIX** (Bernard-Cyprien), homme politique français, député, né à Gap (Hautes Alpes), le 11 novembre 1821, exerçait la profession d'avocat dans sa ville natale, lorsqu'il fut élu représentant du peuple à l'Assemblée législative de 1849, le deuxième sur deux, et vota dans toutes les questions politiques avec le parti républicain. Le coup d'Etat du 2 décembre 1851 le fit rentrer dans la vie privée. Aux élections de 1869, il se présenta dans le dé-

partement des Hautes-Alpes contre M. Clément Duvernois, comme candidat de l'opposition démocratique, et échoua avec une importante minorité. Nommé le 6 septembre 1870, préfet des Hautes-Alpes, il fut élu représentant à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, dans ce département, par 11,533 voix ; mais son élection fut annulée parce qu'il n'avait pas donné sa démission dans le délai légal. Il fut réinstallé dans sa préfecture dont il se démit après la chute de M. Thiers (24 mai 1873). Aux élections générales du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, il fut élu dans l'arrondissement de Gap, par 10,962 voix, sans concurrent. Inscrit au groupe de l'Union républicaine, il fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, après l'acte du 16 mai. Aux élections du 14 octobre 1877, qui suivirent la dissolution, la candidature de M. Chaix fut vivement combattue par l'administration et échoua. Il obtint 7372 voix contre 8116, données à M. Bontoux, candidat officiel, légitimiste et clérical ; mais cette élection fut invalidée, et M. Chaix réélu, le 27 janvier 1878, par 8068 voix contre 2103 obtenues par le même concurrent. Il a été quelquefois confondu avec un ancien représentant des Basses-Alpes, à l'Assemblée constituante de 1848, M. Auguste Chais, mort à Riez, en novembre 1870.

**CHAIX** (Édouard-Alban), imprimeur et éditeur français, né à Châteauroux (Indre), le 27 mars 1832, est le fils de M. Napoléon Chaix, fondateur de l'imprimerie des Chemins de fer, mort en 1865. Il a repris et développé les publications créées par son père, et maintenu les avantages assurés à ses ouvriers et à leurs enfants par l'institution de cours gratuits et de plusieurs caisses de prévoyance ou de secours. Outre de nombreuses médailles qui lui ont été décernées par les sociétés de bienfaisance, il a été décoré de la Légion d'honneur, le 9 mai 1873.

M. Alban Chaix a publié plusieurs brochures sur la participation aux bénéfices, sur les écoles professionnelles, etc. ; une statistique de l'imprimerie qui a paru dans la *Bibliographie de la France*, et un *Historique* de l'établissement qu'il dirige (1878, gr. in-8).

**CHAIX D'EST-ANGE** (Gustave-Louis-Adolphe-Victor-Charles), avocat français, ancien sénateur né à Reims, le 11 avril 1800, était fils d'un magistrat de cette ville. Il venait à peine de débiter au palais, lorsqu'il resta orphelin, à l'âge de dix-neuf ans, avec une jeune sœur, et 600 francs pour toute fortune. Il se fit d'abord connaître dans quelques affaires politiques : celle des événements de juin 1820 ; celle de la conspiration du 19 août, devant la Cour des Pairs ; celle des sergents de la Rochelle. En 1828, il défendit avec plus de talent que de succès M. Cauchois-Lemaire, poursuivi pour une lettre adressée au duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe I<sup>er</sup>.

La révolution de 1830 aplanit la route aux jeunes avocats, entre autres à M. Chaix d'Est-Ange. Parmi les nombreuses et célèbres affaires qu'il plaida depuis cette époque, il faut citer le procès du parricide Benoit, où, plaidant pour la partie civile, il eut l'honneur d'arracher presque l'aveu du coupable ; l'affaire La Roncière ; l'affaire du jeune Donon-Cadot, qu'il sauva d'une accusation de parricide ; l'affaire Pescatore (1856-57), à laquelle la question de la validité du mariage religieux, quant aux effets civils, donna un si grand retentissement. M. Chaix d'Est-Ange a souvent plaidé des questions de propriété littéraire. Il soutint les droits de l'administration à propos de la suppression du drame de Victor

Hugo, *le Roi s'amuse* (1832). Avocat de la ville de Paris, il eut l'occasion, dans les premiers temps de l'administration de M. Haussmann, de plaider dans une foule d'affaires d'expropriation. M. Chaix d'Est-Ange a été bâtonnier de l'ordre des avocats du barreau de Paris, de 1842 à 1844.

A la fin de 1857, il entra dans la magistrature comme procureur général près la Cour impériale de Paris. Il fut nommé, peu après, conseiller d'État, et, le 2 novembre 1862, sénateur. Le 18 octobre 1863, il fut appelé à la vice-présidence du Conseil d'État et chargé, le 5 octobre 1864, de présider la section des travaux publics et des beaux-arts. Il prit part, comme commissaire du gouvernement, à d'importantes discussions du Corps législatif, mais sans que son talent d'orateur politique répondit à ses anciens succès d'avocat. Il se fit aussi remarquer dans plusieurs débats plus ou moins solennels du Sénat, où il entra au mois de janvier 1867 : c'est lui qui, en mars 1868, présenta à cette assemblée le rapport sur la fameuse pétition des catholiques demandant « la liberté de l'enseignement supérieur. » M. Chaix d'Est-Ange avait été nommé, en outre, par décret du 15 novembre 1864, membre du Conseil municipal de Paris, pour le 9<sup>e</sup> arrondissement. Promu, le 11 août 1858, commandeur de la Légion d'honneur, il est devenu grand officier le 13 août 1861.

M. Chaix d'Est-Ange n'avait pas joué, sous les précédents régimes, un rôle politique très important, quoiqu'il eût été élu trois fois député par sa ville natale, en 1831, en 1837 et en 1844. Il siégeait parmi les conservateurs indépendants. En 1839, il se déclara contre la politique du ministère du 15 avril. Il parla contre la loi de disjonction et prit part aux discussions sur le projet de loi relatif à la navigation intérieure, sur la propriété littéraire, etc. En 1850, il défendit, à la barre de l'Assemblée législative, le gérant du journal *le Pouvoir*, qui fut condamné à 5000 fr. d'amende. Ses plaidoyers les plus importants ont été recueillis par *le Droit* et la *Gazette des Tribunaux*, et quelques-uns ont été réimprimés, avec une notice biographique, dans les *Annales du barreau français*. — M. Chaix d'Est-Ange est mort à Paris, le 14 décembre 1876.

**CHALAMET** (Jean-Marie-Arthur), député français, né à Vernoux (Ardèche), le 19 décembre 1822, entra en 1842 à l'École normale supérieure, et fut reçu agrégé des lettres en 1846. Il professa la rhétorique aux lycées de Tournon, de Caen, de Clermont-Ferrand et de Lyon. Frère de Gaston Chalamet, préfet de l'Ardèche du 6 septembre 1870 au 10 avril 1871, et mort depuis, il fut porté sur la liste républicaine aux élections du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, et arriva le premier de cette liste, mais avec quelques voix de moins que le dernier élu. Candidat républicain dans la 1<sup>re</sup> circonscription de Privas, aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, il fut élu par 9299 voix, sans concurrent. Il fit partie du groupe de la gauche républicaine, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, sa candidature, violemment combattue par l'administration, réunit 8593 voix, tandis que M. H. Chevreau, ancien ministre, candidat officiel et bonapartiste, n'en obtenait que 4758. En février 1878, à propos de la discussion du budget de l'instruction publique, M. Chalamet prononça un remarquable discours sur la nécessité de réformer l'enseignement supérieur. Il avait fait, à Lyon, plusieurs conférences, dont une ayant pour sujet : *la Franc*

du XVI<sup>e</sup> siècle, fut publiée en brochure et vivement attaquée par la presse cléricale (mars 1873). Conseiller général de l'Ardèche, pour le canton de Vernoux, il a été décoré de la Légion d'honneur, le 25 août 1869.

**CHALANDON** (Georges-Claude-Louis-Pie), prélat français, né à Lyon, le 15 février 1804, fut d'abord vicaire général de Metz, puis nommé en 1850 coadjuteur, avec future succession de Mgr l'archevêque de Belley, sous le titre d'évêque de Thaumacum *in partibus*. Evêque de Belley, par décret du 25 juillet 1852, il devint, le 4 février 1857, archevêque d'Aix. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 23 août 1862. — Il est mort à Aix, le 28 février 1876.

On a de M. Chalandon : *Éloge funèbre de Mme C. F. V. de Rouyn, comtesse de Salse-d'Aprémont* (1850, in-8), prononcé en 1830; *Vie de Mme de Mejanès, fondatrice de l'ordre des sœurs de Sainte-Chrétienne* (1846, in-12).

**CHALEY** (Joseph-Camille), député français, né à Belley (Ain), le 29 septembre 1823, était membre et vice-président du Conseil général et maire de Ceyzérieu, lorsqu'il fut révoqué, en 1873, après la chute de M. Thiers. Il se présenta aux élections générales, pour la Chambre des députés, comme candidat républicain, et fut élu, le 20 février 1876, dans l'arrondissement de Belley, par 12 945 voix, contre MM. Cottin, représentant sortant, candidat monarchiste, et Rosellimollet, candidat radical, qui réunirent à eux deux environ 5800 voix. Il s'inscrivit au groupe de la gauche républicaine, et fut un des 363 députés qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 15 332 voix, contre 3490 obtenues par M. Récamier, candidat officiel et monarchiste.

**CHALLAMEL** (Jean-Baptiste-Marie-Augustin), littérateur français, né à Paris le 18 mars 1818, fit ses classes au collège de Henri IV, passa dix-huit mois dans une maison de commerce, étudia ensuite le droit, fut reçu avocat en août 1838, et se tourna vers la littérature. En 1844, il fut attaché à la bibliothèque de Sainte-Geneviève où il devint bibliothécaire.

On a de lui, outre de nombreux articles dans la *France littéraire* éditée par son frère, et des nouvelles fournies à plusieurs revues : *les Plus jolis tableaux de Téniers, Gérard Dow, etc.*, (1839, in-4); *Album du Salon de 1840* (1840, in-4); *Histoire-Musée de la République française depuis l'assemblée des notables jusqu'à l'Empire* (1841, 2 vol. 3<sup>e</sup> édit. 1857); *Saint Vincent de Paul* (1841, 3<sup>e</sup> édit. modifiée, 1856); *les Français sous la Révolution* (1843), avec W. Ténint : un *Été en Espagne* (1843); *Isabelle Farnèse* (1851, 2 vol.); *Mme du Maine, ou les Légitimes et les légitimés* (1851 et 1853); *Histoire populaire de la France, de la Révolution, de Napoléon, de Paris* (1851, 4 parties); *Histoire anecdotique de la Fronde*, insérée dans la *Revue française* (1859), et publiée ensuite en volume (1860, in-18); *Histoire du Piémont et de la maison de Savoie* (1860, in-4); *Histoire populaire des papes*, depuis saint Pierre (1859, in-4 à 2 col.; 2<sup>e</sup> édit., 1861, in-18); *la Régence galante* (1861, in-18); *le Roman de la plage* (1863, in-18); *Mémoires du peuple français*, depuis son origine jusqu'à nos jours (1865-1873, t. I-VIII, in-8); *l'Ancien boulevard du Temple* (1873, in-16); *Histoire de la mode en France* (1874, in-8); *les Revenants de la place de Grève* (1879, in-18), etc. Il a signé quelques-uns de ses écrits du nom de Jules Robert.

**CHALLAMEL** (Pierre-Joseph), artiste et éditeur français, frère du précédent, né à Paris, le 20 juillet 1813, a été élève de MM. Ingres et Rémond, et a cultivé tout à tour la peinture et la lithographie. Après avoir collaboré aux *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*, du baron Taylor, il a publié un ouvrage sur *l'Exposition de l'industrie* (1844, 2 vol. in-4, avec grav.), puis des *Revue des Salons*, des *Oeuvres* des peintres primitifs, ainsi que *l'Oeuvre d'Eustache Lesueur*, ouvrages dans lesquels il a donné de nombreux dessins originaux. Il a depuis dirigé une maison de librairie géographique.

**CHALLEMEL-LACOUR** (Paul-Amand), publiciste et homme politique français, né à Avranches le 19 mai 1827, fit de brillantes études au lycée Saint-Louis, puis entra à l'École normale en 1846, et en sortit, premier agrégé de philosophie, en 1849. Nommé, cette même année, professeur de philosophie au lycée de Pau, et en 1851, au lycée de Limoges, il fut, au moment du 2 décembre, signalé pour ses opinions républicaines, emprisonné à Paris pendant quelques mois, puis expulsé de France en 1852. Il se retira en Belgique, où il fit avec éclat des conférences à Bruxelles et à Anvers. Après avoir voyagé en Allemagne et en Italie, il devint, en 1856, professeur de littérature française au *Polytechnicum* de Zurich, rentra en France trois ans après, lors de l'amnistie, et tenta de faire à Paris un cours public sur les beaux-arts, bientôt interdit par l'autorité. Chargé plus tard, avec M. Scherer, de la critique littéraire dans le *Temps*, il collabora aussi à la *Revue nationale*, à la *Revue des cours publics*, etc., fut directeur de la *Revue moderne* pendant plusieurs années, et quelques mois gérant de la *Revue des Deux Mondes*, après la mort de V. de Mars. A la fin de 1868, il fut poursuivi, comme directeur de la *Revue politique*, à propos de la souscription Baudin.

Nommé préfet du Rhône, quelques jours après le 4 septembre 1870, et commissaire de la République, il conserva cette situation difficile pendant toute la durée de la guerre, mais ne put contenir les mouvements communalistes de la ville de Lyon, ni résister à l'absorption du pouvoir préfectoral par la municipalité, ni empêcher des mesures de violence contre les représentants du régime déchu. Le meurtre du commandant Arnaud mit le comble aux excès de la démagogie lyonnaise que M. Challemel-Lacour parvint enfin à réprimer énergiquement. Après le vote des préliminaires de paix, il donna sa démission (5 février 1871), et fut remplacé par M. Valentin, ancien préfet du Bas-Rhin. Le 7 janvier 1872, après avoir accepté un mandat impératif, il fut élu représentant des Bouches-du-Rhône à l'Assemblée nationale, par 49 954 voix, et prit place à l'extrême gauche.

Il ne se fit connaître comme orateur que lors de la discussion des marchés conclus par la ville de Lyon (30 janvier 1873). Provoqué, au cours d'une orageuse séance, par M. de Carayon-Latour à s'expliquer sur l'ordre qu'il aurait donné de le fusiller, M. Challemel-Lacour déclara ne point se souvenir d'avoir rien écrit de pareil, et réclama inutilement la production de la pièce accusatrice. Ce discours fut considéré comme la révélation d'une éloquence politique de premier ordre. L'interpellation qu'il adressa au ministre de l'Intérieur, M. de Broglie, sur l'application de la loi des maires (mars 1874), la discussion qu'il soutint sur le projet de loi relatif à l'enseignement supérieur (décembre 1874), enfin, ses attaques contre le régime de l'état de siège (décembre 1875), fortifièrent sa situation au premier rang de la gauche. Lors des élections sénatoriales (janvier

1876), il fut élu, dans les Bouches-du-Rhône, le second sur trois, par 94 voix sur 173 votants. Dans la Chambre haute, M. Challemel-Lacour se fit encore remarquer lors de la discussion de la loi sur la collation des grades (18 juillet 1876), et dans sa réponse à M. Dupanloup, il mit en relief, par une foule de citations habilement groupées, la condamnation absolue du catholicisme libéral par la cour de Rome.

Deux procès importants et de nature très différente furent soutenus presque à la même époque par M. Challemel-Lacour : le premier contre les frères de la doctrine chrétienne de la commune de Caluire (Rhône), dont l'établissement avait été occupé militairement pendant la guerre de 1870; après d'interminables débats, et nonobstant un arrêté ministériel du 10 avril 1878 qui déclarait que le préfet avait agi au nom de l'Etat, la Cour de cassation renvoya devant la Cour de Dijon l'affaire qui se termina, le 30 janvier 1879, par la condamnation de M. Challemel-Lacour et consorts à 97 243 fr. 55 c. de dommages-intérêts; le second procès fut intenté par le publiciste contre un journal légitimiste, *la France nouvelle*, qui l'avait ouvertement désigné comme ayant triché au jeu dans un cercle; sur la plaidoirie de M. Gambetta, qui reprenait pour la première fois depuis dix ans, la robe d'avocat, M. Maggiolo, auteur de l'article incriminé, et M. Cognot, gérant du journal, furent condamnés chacun à 2000 francs d'amende et solidairement à 10000 francs de dommages-intérêts (6 janvier 1879). Quelques jours après, le 14 janvier, M. Challemel-Lacour était nommé ambassadeur de France auprès de la Confédération suisse. En prenant possession de son poste à Berne, le 10 février, il eut à présenter à M. Hammer, président de la Confédération, ses lettres de créance à la fois et la notification de l'élévation de M. Jules Grévy à la présidence de la République française.

Outre de nombreux articles sur lapolitique, les beaux-arts, le théâtre, la littérature, en particulier la littérature allemande, et la philosophie, M. Challemel-Lacour a publié dans la « Bibliothèque de philosophie contemporaine » : *la Philosophie individualiste*, étude sur Guillaume de Humboldt (1864, in-18). Il a donné une traduction de *l'Histoire de la philosophie* de Ritter, avec une Introduction (1861, 3 vol. in-8), et édité les *Œuvres de Mme d'Épinay* (1869, 2 vol.).

**CHALLIÉ** (Jean-François-Édouard HOGUETEAU DE), marin français, né le 16 mars 1812, entra à l'École navale en 1827. Aspirant en 1828, enseigne en 1833, lieutenant de vaisseau en 1840, capitaine de frégate en 1851, capitaine de vaisseau en 1858, il commanda la division navale de la mer des Indes, et la station de Chine par intérim en 1868, après le départ de l'amiral Jaurès. Nommé contre-amiral le 24 mai 1869, il fut, au moment de l'organisation militaire de Paris, lors de l'investissement par l'armée allemande, mis à la tête du 9<sup>e</sup> secteur (Ivry). Le 21 février 1871, il fut chargé de l'intérim du ministère de la marine et des colonies pendant l'absence du vice-amiral Pothouau, et nommé, l'année suivante, commandant de la seconde division navale de l'escadre de la Méditerranée. Il a été fait grand officier de la Légion d'honneur le 6 juin 1871, et admis depuis dans le cadre de réserve.

**CHAM** (Amédée DE NOÉ, dit), caricaturiste français, né à Paris le 26 janvier 1819, est fils du comte de Noé, ancien pair de France. Destiné à l'École polytechnique, il préféra suivre son goût pour la peinture. Il fréquenta quelques mois l'atelier de Paul Delaroche, puis celui de Charlet,

et développa sous l'influence de ce dernier maître son talent pour la charge et le dessin grotesque. Il débuta dès 1842, par des caricatures signées de ce pseudonyme à demi transparent, qui était lui-même un trait d'esprit. Il fournit dès lors aux *Albums, Physiologies, Almanachs*, notamment à *l'Almanach prophétique*, au *Musée-Philippin*, enfin et surtout au *Charivari*, une suite non interrompue de dessins, croquis, scènes et revues comiques, dont la plupart ont été réunis ensuite en albums (1843-1857, in-4).

Tels sont : *Souvenirs de garnison, Impressions de Voyage de M. Boniface, Mélanges comiques, Nouvelles charges, la Grammaire illustrée, Croquis en noir, Croquis de Printemps, Croquis d'automne, En carnaval, l'Exposition de Londres, Punch à Paris, Revue comique de l'Exposition de l'industrie* (1842); *Revue comique du Salon* (1851-1853); *Souloque et sa cour, P. J. Proudhon en voyage, les Représentants en vacances, Histoire comique de l'Assemblée nationale, les Cosaques*, et tant d'autres séries dont quelques-unes sont restées anonymes, et qui forment, depuis un quart de siècle, la chronique satirique de tous les faits, gestes et types contemporains. Le dessinateur Cham a aussi écrit, seul ou en collaboration, un certain nombre de librettos ou de vaudevilles parmi lesquels nous citerons : *le Serpent à plumes, opérette-bouffe* (1865), et *le Myosotis* (Palais-Royal, 1866). Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1876.

**CHAMBARD** (Louis-Léopold), sculpteur français, né à Saint-Amour (Jura), le 25 août 1811, suivit, tout en se destinant à la sculpture, l'atelier de M. Ingres. Il remporta le grand prix de Rome au concours de 1837, sur ce sujet de bas-relief : *Marius de Carthage*. De retour d'Italie en 1842, il a exposé : *Bacchus* (1842); *Buste de Christ, Orreste poursuivi par les Furies, Buste de Ch. Nodier, Aspasie* (1843-1847); *Orreste, Rouget de Lisle*, esquisse, *Blaise Pascal*, buste (1849); *la Parure*, figurine, *Jeune fille écoutant le bruit d'un coquillage*, une *Suppliante, Stratonice, Salmaus* (1850-52); *l'Amour enchaîné* (1857); *Bacchante, l'Inspiration* (1859); *la Modestie*, statue de marbre destinée à la décoration de la cour du Louvre; un groupe : *Aristide banni et ses deux filles* (1861); *Enfant portant une coquille*, une *Chute*, terre cuite (1863); *l'Amour offrant son cœur à une jeune fille* (1864);  *Mercure*, statue en plâtre (1866); un *Jeune faune* (1868); *Argus endormi par Mercure*, plâtre, *l'Amour aiguissant ses flèches*, statue plâtre (1870); *Rouget de l'Isle*, statuette (1872); *Marius*, statue, marbre (1874); *la Première pose*, statue, plâtre (1875); portrait de *M. André*, médaillon, terre-cuite, (1877). M. Chambard a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1842.

**CHAMBERS** (William et Robert), littérateurs et éditeurs écossais, sont nés à Peebles, petite ville située sur les bords de la Tweed, l'un en 1800, l'autre en 1802. Abandonnés dès l'enfance à leurs propres ressources, ils reçurent une éducation élémentaire et ouvrirent à Edimbourg, dans le même quartier, deux magasins de librairie. L'aîné qui était un peu typographe, ajouta au sien un petit atelier d'imprimerie; le cadet, chez qui l'amour de l'étude avait développé des talents naturels, se mit à écrire. Son premier ouvrage, *les Traditions d'Edimbourg* (*Traditions of Edinburgh*, 1824, nouv. édit., 1852), eut beaucoup de vogue, et les deux recueils qui suivirent : *Ballades populaires de l'Écosse* (*Popular rhymes of Scotland*, 1826), et *Tableau pittoresque de l'Écosse* (*Picture of Scotland*, 1827), consolidèrent sa réputation naissante.

Ensuite il publia la *Vie de Jacques I<sup>er</sup>* (Life of James I, 2 vol.); une collection plus complète des *Chants et chansons populaires de l'Écosse* (Scottish ballads and songs, 3 vol.); les *Anciens bords de la mer* (Ancient sea margins, in-8), et surtout une remarquable *Histoire des insurrections papistes en Écosse* (History of the rebellions in Scotland, 1828-1829, 5 vol. in-12), qui a eu plusieurs éditions.

Les deux frères ayant réuni en 1832, le commerce de librairie que chacun d'eux avait fait jusque-là séparément, prirent bientôt rang parmi les principaux éditeurs d'Édimbourg et de Londres, où ils ne tardèrent pas à établir une succursale. Quelque temps auparavant, William, qui de son côté avait écrit un bon *Guide en Écosse*, fonda une revue mensuelle à très bas prix, qui, après avoir longtemps porté le titre d'*Edinburgh Journal*, fut connue, depuis 1854, sous celui de *Chamber's Journal*, et atteignit un tirage de 200 000.

MM. Chambers unirent ensuite leurs efforts pour composer ou éditer de nombreuses collections à bon marché embrassant tout le cercle des connaissances humaines et sans cesse tenues au niveau du progrès. Les plus remarquables sont : la *Science populaire* (Information for the people, Edimbourg, 1834-1835, 2 vol. grand in-8), imitée en France sous le titre des *Cent Traités*, et le *Cours d'éducation* (The educational course, 1856, 100 vol. et atlas). Viennent ensuite : le *Cours de littérature anglaise* (Cyclopædia of english literature, 1843-1844, 2 vol.), avec notices biographiques; les *Classiques anglais* (The people's edition of standard english works), édition populaire; le recueil des *Petits traités utiles et amusants* (Repository and miscellanies of tracts), qui comprend 24 volumes; le *Pocket miscellany* (12 vol.); la *Bibliothèque de la jeunesse* (Library for young people, 20 vol.); la *Feuille du peuple* (Papers for the people, 1852-1856, t. I à XII), etc.

Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de M. Robert Chambers : *Biographie écossaise* (Lives of illustrious Scotsmen, Glasgow, 1833-1835, 4 vol.), avec notices critiques et bibliographiques; *Histoire naturelle de la création* (Vestiges on the natural history of creation) qui a paru sans nom d'auteur, et, sous le titre d'*Essais* (Essays, 4 vol.), un recueil d'articles fournis à la presse périodique. M. W. Chambers, de son côté, a publié dans son journal deux séries d'études sur les États-Unis : *l'Amérique telle qu'elle est* (Things as they are in America, 1854); *Mélanges sur l'Amérique* (American Jottings, 1855). En 1856, les deux frères ont donné leurs soins à une *Relation complète de la guerre d'Orient* (History of the russian war, grand in-8) et à une *Histoire pittoresque de l'Angleterre* (Pictorial history of England, 1855-1856, 2 vol. in-8). — M. Robert Chambers est mort à Saint-Andrew, le 17 mars 1871.

**CHAMBOLLE** (François-Adolphe), journaliste français, ancien député et représentant, né à la Châtaigneraie (Vendée), le 13 novembre 1802, et fils d'un ancien militaire, entra, comme boursier, au collège de Bourbon-Vendée, puis vint finir ses études au collège Charlemagne, où il eut pour condisciple le général Cavaignac. Sous les auspices de Manuel, député de son département, il fut admis au *Courrier français*, dirigé par Châtelain. En 1830, il devint, au *National*, le collaborateur de Carrel, Thiers et Mignet. Mais, voyant ses opinions dépassées, il retourna au *Courrier français*. Il prit, en 1837, la direction du *Séclé*, qui lui dut un nouveau développement de publicité et d'influence, et il la garda jusqu'en 1848. Le gérant, L. Perrée, l'un des maîtres

de Paris, ayant demandé aux rédacteurs du *Séclé* une adhésion à la République trop complète pour les convictions de M. Chambolle, celui-ci se retira et fonda lui-même le journal *l'Ordre*, qui disparut au 2 décembre 1851.

M. Chambolle fut député de la Vendée depuis 1838 jusqu'à la révolution de Février. Malgré ses liaisons avec Odilon Barrot, il refusa d'adhérer aux banquets réformistes. Envoyé à la Constituante par le département de la Mayenne, et à la Législative par celui de la Seine, il vota avec le parti de la contre-révolution. Mais au milieu des conflits entre le président et la majorité parlementaire, il se tourna contre l'Élysée. Lors du coup d'État, il fut un des représentants qui se réunirent au 10<sup>e</sup> arrondissement, et il fut conduit à la caserne du quai d'Orsay et de là à la prison de Mazas. Le décret du 9 janvier 1852 le condamna à sortir de France, avec MM. Thiers, de Rémusat, etc. Mais un autre décret, du 9 août, lui permit d'y rentrer. Écarté de la politique, il devint, en 1855, secrétaire de la compagnie du chemin de fer de ceinture.

**CHAMBORD** (Henri-Charles-Ferdinand-Marie-Dieudonné d'Artois, duc de Bordeaux, comte de), chef actuel de la branche aînée des Bourbons, né le 29 septembre 1820, à Paris, est fils du duc de Berri, assassiné le 13 février 1820, et de Caroline, princesse des Deux-Siciles, duchesse de Berri. Baptisé en grande pompe avec de l'eau du Jourdain rapportée de la Terre Sainte par M. de Chateaubriand, *l'Enfant du miracle*, comme on l'avait surnommé, fut chanté par M. de Lamartine dans une de ses plus belles méditations. Une souscription nationale lui donna, en 1821, le château de Chambord. Il eut successivement pour gouverneurs les ducs de Montmorency, de Rivière et de Damas, qui l'élevèrent, ce dernier surtout, dans les principes de l'ancienne monarchie. Quoique Charles X eût pris la résolution d'abdiquer la couronne en sa faveur (2 août 1830), et tenté, en présence des troupes campées à Rambouillet, un simulacre de proclamation sous le nom de Henri V, il dut suivre les destinées de sa famille et prendre la route de l'exil.

Après avoir séjourné tour à tour à Holy-Rood, à Prague (1832), à Goritz (1836), le comte de Chambord entreprit un grand voyage afin de compléter son éducation, et visita, accompagné du général Latour-Foissac et du duc de Lévis, les établissements militaires de l'Autriche, la Hongrie, une partie de l'Allemagne, la Lombardie, les États de Rome et de Naples, où il fut traité en souverain. Il était à peine de retour que, pendant une promenade à cheval aux environs de Kirchberg, il eut, à la suite d'une chute malheureuse, la cuisse gauche fracturée dans sa partie supérieure (28 juillet 1841). Lorsqu'il fut complètement guéri, il reprit le cours de ses excursions (septembre 1843), visita la Saxe, la Prusse, la Grande-Bretagne, et descendit, le 27 novembre suivant, à Londres, dans un hôtel de la place de Belgrave (*Belgrave square*). Ce fut là qu'il fit, en quelque sorte, ses débuts politiques, en se posant en prétendant avoué à la couronne de France; il y reçut, avec l'étiquette des cours, plusieurs notabilités du parti légitimiste, entre autres MM. de Chateaubriand, de Fitz-James, Berryer, de Valmy, de Larcy, de Pastoret, etc. L'adresse parlementaire de 1844 *stéirist cette coupable manifestation*; les députés qui s'y étaient associés, se représentèrent devant leurs électeurs, qui les renvoyèrent à la Chambre.

Trois ans plus tard le comte de Chambord épousait, à Graetz, Marie-Thérèse-Béatrix-Gaëtane, fille aînée du duc de Modène, qui lui apportait

en dot plusieurs millions (16 novembre 1846) et dont il n'eut pas d'enfants. Devenu, par la mort de son grand-père et par celle de son oncle, chef de la famille des Bourbons, il alla se fixer au château de Frohsdorff, près de Vienne.

Il était à Venise avec sa mère lorsqu'il apprit la nouvelle des événements de Février. Ne croyant pas qu'il y eût à tirer parti pour sa cause d'une révolution si soudaine, il se contenta du rôle de spectateur, protestant, dans ses lettres, « de son amour pour la France, » et attendant le jour où, « lasse d'expériences, elle tournerait vers lui ses regards et prononcerait son nom comme un gage de sécurité et de salut. » Ses partisans l'entretenaient en effet dans l'espoir d'une restauration prochaine, et afin d'en hâter l'accomplissement, unissaient leurs efforts à ceux des orléanistes et même des bonapartistes. Ils ne cachaient pas qu'à leurs yeux la présidence de Louis-Napoléon n'était qu'une *planche* pour arriver à la royauté. Quant au comte de Chambord, réglant sa conduite sur la politique temporisatrice de ses conseillers, il se montrait de temps en temps près de la frontière et accueillait, avec une bienveillance toute royale, l'élite de ses serviteurs à Ems, à Cologne ou à Wiesbaden. Ce fut dans cette dernière ville que l'on tenta pour la première fois la fusion des deux branches de la maison de Bourbon qui eut longtemps contre elle les prétentions du chef héréditaire de la famille où les répugnances de quelques membres de la branche cadette.

Le rétablissement du régime impérial, en 1852, força le comte de Chambord à rentrer dans l'expectative. Ses actes politiques se bornèrent à quelques lettres adressées, dans des circonstances solennelles, à des chefs de son parti et mises en circulation par la presse. C'est ainsi qu'il se prononça hautement, en juillet 1861, par une lettre à M. Nettement, pour la défense du pouvoir temporel du pape, se déclarant prêt à « payer de son sang le triomphe d'une cause qui est celle de la France, de l'Église et de Dieu même. » C'est ainsi encore qu'au mois de juin 1862, il engageait tous ses partisans à s'abstenir dans les élections générales prochaines, à moins que ce ne fût pour élire des partisans du pape. Quelques-uns des voyages du comte de Chambord eurent aussi une portée politique. En 1863, après avoir visité la Turquie, la Syrie, la Palestine, la basse et la haute Égypte, il alla s'établir à Lucerne, où son séjour donna lieu à diverses manifestations. Il témoigna à l'ex-roi de Naples François II, qu'il était allé visiter à Rome, les plus grandes sympathies. A la fin de 1866, après la cession forcée de la Vénétie par l'Autriche, il vendit son palais de Venise, qui avait dû, ainsi que celui de sa mère, se pavaiser des couleurs italiennes, à l'entrée des troupes de Victor-Emmanuel.

Au début de la guerre avec la Prusse (août 1870), il mit le château de Chambord à la disposition de la Société de secours aux blessés de terre et de mer, ainsi qu'un don de 10 000 francs. Après les foudroyants revers qui amenèrent la chute de l'Empire, la révolution du 4 septembre et l'investissement de Paris, il adressa, de la frontière suisse, à la date du 4 septembre, une proclamation à la France, dans laquelle il promettait que l'étranger serait chassé et l'intégrité du territoire conservée, si l'on se ralliait à lui, « au véritable gouvernement national, ayant pour base le droit, et pour principe l'honnêteté. » Le 7 janvier 1871, une nouvelle proclamation contre le bombardement de Paris fut adressée par lui à tous les gouvernements de l'Europe. Il ne voulait pas voir périr la grande cité que chacun de ses aïeux avait appelée : « ma bonne ville de Paris. » Après l'insurrection du 18 mars et la réunion des représentants à Versailles, au

milieu de l'agitation causée par les discours des membres de la droite, provoquant l'assemblée à une restauration légitimiste, il fit paraître, le 8 mai, une lettre manifeste où il s'efforçait de dissiper les préventions contre la « monarchie traditionnelle, » en déclarant que, loin de prétendre à un pouvoir sans limite, il n'avait d'autre désir que de travailler à la réorganisation du pays, et, « à la tête de toute la Maison de France, de présider à ses destinées, en soumettant avec confiance les actes du gouvernement au sérieux contrôle de représentants librement élus. » Il avouait d'ailleurs que « l'indépendance de la papauté lui était chère, et qu'il était résolu à lui obtenir d'efficaces garanties ; » il ajoutait : « qu'il n'était point un parti, et ne voulait pas revenir pour régner avec un parti ; » qu'il « ne voulait exercer de dictature que celle de la clémence ; parce que dans ses mains, et dans ses mains seulement, la clémence était encore la justice. » Il terminait par une phrase devenue célèbre : « La parole est à la France, et l'heure est à Dieu. » Cette lettre eut un grand retentissement dans la presse, mais ne recruta point d'adhérents dans le pays. On voulut y voir une menace de guerre contre l'Italie et un retour aux idées théocratiques.

Elle devait d'ailleurs être bientôt complétée et dépassée par une proclamation datée de Chambord, le 5 juillet 1871, dans laquelle, pour la première fois, dans un document public, le chef de la Maison de Bourbon prenait le titre de roi. L'abrogation des lois d'exil avait permis au prince de revenir en France. Il avait visité Paris et séjourné un moment à Chambord, où il avait reçu de nombreuses visites. La rentrée des princes d'Orléans, et la validation des élections du duc d'Aumale et du prince de Joinville, comme représentants des départements de l'Oise et de la Haute-Marne, avaient encore accru les espérances des monarchistes de l'Assemblée nationale, qui attendaient tout de la fusion des deux branches françaises de la Maison de Bourbon, dont l'entente et le rapprochement définitif semblaient évidents. Le manifeste de Chambord ne répondit point à l'attente des anciens partis. Avant de l'écrire, le prince s'était, paraît-il, imposé la retraite, la méditation et la prière. Il y reprenait chaque point du programme de la lettre du 8 mai, en le développant, admettait le suffrage universel, le gouvernement constitutionnel avec deux chambres, mais niait la légitimité des conquêtes de la Révolution, qu'il qualifiait de « révolte d'une minorité contre les vœux du pays, » et surtout refusait de « laisser arracher de ses mains l'étendard d'Henri IV, de François I<sup>er</sup> et de Jeanne d'Arc. » « Français, disait-il, en terminant, Henri V ne peut abandonner le drapeau blanc d'Henri IV. » En même temps, il déclarait qu'il reprenait le chemin de l'exil pour ne plus donner, « par sa présence, de nouveaux prétextes à l'agitation des esprits. » L'effet de ce manifeste fut considérable. Il amoindrit l'espoir des royalistes, et raffirma la minorité républicaine de l'Assemblée. Tout en rendant hommage à l'honnêteté du prince, qu'un scrupule chevaleresque poussait ainsi à se compromettre publiquement, la majorité de la presse monarchique le blâma de son imprudente franchise. On observa que, à la suite de cette publication, M. le comte de Paris, qui se préparait à visiter son cousin, crut devoir renoncer à cette démarche.

Depuis, M. le comte de Chambord séjourna à Genève, où, au moment des élections des conseils généraux, il tint une sorte de cour politique, et à Lucerne, où pendant le mois de novembre 1871 eurent lieu quelques manifestations légitimistes, dont le journal le *Figaro*, par la plume de M. de

Villemessant, se fit le principal écho. Au mois de janvier 1872, les bruits de fusion prirent une nouvelle force. Les journaux bien informés allèrent jusqu'à traiter de « dauphin » le comte de Paris, et à prédire à court délai « l'abdication d'Henri V. » Le prince crut devoir mettre à néant tous ces bruits par une nouvelle lettre, confirmant tout ce que l'on savait déjà de l'inébranlable fermeté de ses principes, et déclarant « qu'il n'abdiquerait jamais, » qu'il ne consentirait jamais à devenir « le roi légitime de la Révolution » (25 janvier 1872). Cette attitude, rebelle à tout compromis, poussa la droite monarchique à une tentative qui devait, en ménageant d'honorables scrupules, devenir un moyen politique de forcer la main « au roi. » Un manifeste, dont le texte fut tenu secret, mais qui était en réalité le programme d'une monarchie constitutionnelle conciliatrice, fut signé par 280 députés environ, et présenté à M. le duc de Chambord, à Anvers, où il s'était rendu, comme en pays neutre, pour recevoir les hommages et les communications de ses amis (24 février). Ce rendez-vous donné aux légitimistes français fut l'occasion de manifestations en face desquelles la population d'Anvers ne resta point indifférente. La ville devint le théâtre de rixes quotidiennes que la police fut impuissante à réprimer, tandis que des interpellations s'échangeaient à la Chambre belge entre les membres du ministère catholique conservateur et les chefs du parti libéral, qui demandaient l'expulsion du prince. M. le comte de Chambord, ne voulant pas que sa présence à Anvers restât plus longtemps une occasion de troubles ou un prétexte d'hostilité contre le gouvernement belge, partit pour la Hollande, d'où il regagna plus tard Frohsdorf. L'agitation du parti légitimiste était restée stérile, et l'on avait vainement attendu à Anvers la visite de M. le comte de Paris.

Toutes les négociations semblaient désormais rompues, et le prétendant exprima presque aussitôt après, dans diverses lettres rendues publiques, tous ses regrets et ses inébranlables convictions. « Au fond, » écrivait-il à M. de la Rochette, représentant de la Loire-Inférieure (15 octobre 1872), la France est catholique et monarchique... l'Europe a besoin d'elle, la papauté a besoin d'elle... » Le 25 du même mois, en remerciant un de ses partisans d'une adresse de la ville de Nîmes et du département du Gard, il exprimait l'espoir que l'exemple de ces « généreuses populations » finirait par entraîner « tous ceux qui comprendraient alors où sont leurs vrais amis et leurs vrais défenseurs. » On signala aussi, quelques mois plus tard (février 1873), comme dérogation aux règles de conduite que M. le comte de Chambord avait observées jusqu'alors, sa présence à Vienne lors du mariage de l'archiduchesse Giselle, fille de l'empereur François II, avec le prince Léopold de Bavière; car il avait toujours refusé d'assister aux grandes cérémonies de la cour d'Autriche, et il dut cette fois se trouver en présence de M. le duc de Nemours. Cette sorte de concession fut présentée par la presse légitimiste comme d'un heureux augure pour la reprise des tentatives de réconciliation entre les deux branches de la maison de Bourbon. A quelques jours de là, *le Monde* et *l'Univers* reproduisirent le résumé d'une conversation de M. le comte de Chambord avec M. de La Rochefoucauld-Bisaccia, de laquelle il résultait que cette démarche était désirée et peut-être attendue de celui qui devait en être l'objet. Ces insinuations venaient d'être démenties par *l'Union*, quand une lettre de M. le comte de Chambord à M. Dupanloup fut publiée (8 février 1873). Ce nouveau manifeste, plus important que tous les précédents, par sa teneur et par le nom de

celui à qui il s'adressait, répondait avec une certaine hauteur sur la question du drapeau, restée le principal sujet de division entre les deux camps monarchiques : « La France ne comprend pas plus le chef de la maison de Bourbon reniant l'étendard d'Alger qu'elle n'eut compris l'évêque d'Orléans se résignant à siéger à l'Académie française au milieu de sceptiques et d'athées, » et, après s'être félicité de la présence des princes d'Orléans à la cérémonie du 21 janvier à la chapelle expiatoire, où ils avaient dû subir « l'influence d'un lieu si propice aux grands enseignements et aux généreuses inspirations, » l'auteur de cette lettre la terminait ainsi : « Lorsque l'épreuve devient trop amère, un regard sur le Vatican ranime le courage et fortifie l'espérance. C'est à l'école de l'auguste captif qu'on acquiert l'esprit de fermeté, de résignation et de paix, de cette paix assurée à quiconque prend sa conscience pour guide et Pie IX pour modèle. »

Ces déclarations répétées causèrent un vif désappointement aux partisans de la fusion, et quelques-uns d'entre eux ne craignirent pas d'annoncer que M. le comte de Chambord, renonçant à une entente impossible avec ses cousins, se proposait d'adopter l'ex-prince impérial. Ce renseignement, qualifié par les journaux légitimistes de « grotesque, » aussi bien que la revendication des héritiers de Naüendorf (le faux Louis XVII) qui réclamaient l'annulation de l'acte de décès du Dauphin, fils de Louis XVI, entretenaient l'attention du public sur la personne et les actes de M. le comte de Chambord, quand on apprit que la fameuse entrevue de celui-ci et de M. le comte de Paris avait enfin eu lieu à Frohsdorf, le 5 août 1873. Longuement commentée par toute la presse et narrée dans ses moindres détails par les feuilles dites d'informations, cette visite, après les marques de sympathie les plus courtoises, se termina par la reconnaissance solennelle des droits de la branche aînée de Bourbon; mais les questions subsidiaires, et notamment celle du drapeau, furent, à dessein sans doute, passées sous silence. La chute récente de M. Thiers avait rendu aux meneurs du centre droit de l'Assemblée toute leur liberté d'action et des pourparlers s'engagèrent entre les diverses fractions de la droite pour adopter un programme qui comprit l'alliance de la monarchie légitime et des institutions parlementaires. Pendant que les démonstrations les plus enthousiastes avaient lieu à Frohsdorf et qu'on signalait une recrudescence de pèlerinages, plus politiques que religieux, à Paray-le-Monial et autres lieux de dévotion, l'inquiétude du pays, en présence d'une Chambre qui ne représentait plus ses aspirations, grandissait aussi, et la presse libérale de toutes nuances se faisait l'écho de ses justes alarmes. Un long article anonyme (attribué à M. Hippolyte Castille) intitulé : *A bas Chambord!* et publié par *l'Avénir national*, eut alors un grand retentissement et entraîna la suppression du journal. Au dehors, la préoccupation n'était pas moins vive; la Russie, l'Allemagne et l'Italie resserraient leurs alliances comme en prévision d'événements d'où pouvait naître une nouvelle expédition de Rome.

En dépit de ces présages, les négociateurs n'en continuaient pas moins leur œuvre, et deux d'entre eux, choisis comme les plus influents sur l'esprit de M. le comte de Chambord, MM. Lucien Brun et Chesnelong (voyez ces noms), se rendaient à Salzbourg, pour lui demander la reconnaissance des libertés civiles et religieuses, de la liberté de la presse, du libre accès de tous aux emplois civils et militaires, du vote annuel de l'impôt par la représentation nationale divisée en deux chambres, du suffrage universel, de la responsabilité minis-



térielle, en un mot de tout ce qui constitue le droit public actuel des citoyens français. Le prince s'en remit à l'Assemblée nationale pour arrêter ces bases dans l'acte même qui devait le faire remonter sur le trône, et, quant à la question si grave du drapeau, il se contenta d'affirmer son « respect » pour le drapeau tricolore teint du sang de nos soldats. Une note de l'Union vint promptement troubler la joie que ces déclarations provoquaient dans le parti. « Le roi n'a pas changé, disait-elle, il est ce qu'il était hier, ce qu'il a toujours été... L'Assemblée, en vertu de son initiative, peut, le roi absent, maintenir le drapeau tricolore, mais l'initiative royale reste intacte, et ce qui sera décidé par l'accord du roi avec le pays n'est point préjugé. » Malgré cet avertissement, l'éventualité d'une restauration devenait imminente, et ceux que n'aveuglaient pas les intérêts politiques se demandaient si, selon un mot prêté à M. le maréchal de Mac-Mahon et désavoué depuis, « les chassepots ne partiraient pas tous seuls, » lorsque l'Union publia une nouvelle lettre du prétendant, adressée de Salzbourg à M. Chesnelong et datée du 27 octobre 1873. Cette lettre, véritable testament politique de son trop loyal auteur, affirmait, dès le début, qu'il ne consentirait jamais à être « le roi légitime de la révolution, » et qu'on lui demandait cette fois « le sacrifice de son honneur. » Il ne pouvait renier l'étendard d'Arques et d'Ivry et ajoutait : « Les prétentions de la veille me donnent la mesure des exigences du lendemain, et je ne puis consentir à inaugurer un règne réparateur et fort par un acte de faiblesse. » Enfin, refusant de discuter toute question de conditions et de garanties, il concluait : « Ma personne n'est rien, mon principe est tout. La France verra la fin de ses épreuves, quand elle voudra le comprendre. Je suis le pilote nécessaire, le seul capable de conduire le navire au port, parce que j'ai mission et autorité pour cela... Lorsque Dieu a résolu de sauver un peuple, il veille à ce que le sceptre de la justice ne soit remis qu'en des mains assez fermes pour le porter. »

Le ton hautain et quelque peu mystique de ce manifeste ne laissait plus aucun espoir à la coalition monarchique; l'organe le plus accrédité de la famille d'Orléans, le *Journal de Paris*, l'inséra « avec douleur, » et les commentaires des autres feuilles dévouées à la droite ne cachèrent pas l'irritation que causait cette inflexible volonté. La résolution de M. le comte de Chambord n'était pas, il est vrai, tout à fait spontanée. Les préparatifs d'une entrée solennelle à Paris, divulgués par la presse étrangère, n'avaient pas été démentis, et l'on s'étonnait que le prince eût laissé passer quinze jours entre la dernière entrevue de Salzbourg et sa lettre du 27 octobre. M. de Broglie, ministre de l'Intérieur, qui avait laissé se dénouer librement toute cette intrigue, jugea le moment favorable pour obtenir la prorogation des pouvoirs du maréchal, et, le 20 novembre 1873, le septennat fut voté. Non seulement M. le comte de Chambord déconseilla ce vote aux membres de la droite, mais il vint en France dans le plus strict incognito, reçut l'hospitalité dans le château de Dampierre, puis à Versailles, et assista même, sans être reconnu, au défilé qui suivit les obsèques de l'amiral Tréhouart à l'hôtel des Invalides. Il repartit pour l'Autriche dès que l'adoption du septennat par l'Assemblée fut un fait accompli. En février 1874, l'instance introduite contre lui par les héritiers Nandorff revint devant les tribunaux et, malgré la plaidoirie de M. Jules Favre, la Cour rejeta la demande d'enquête, débouta les appelants et confirma le jugement du 8 juin 1851 déjà rendu contre eux.

Au mois de juin suivant, M. le duc de La Rochefoucauld-Bisaccia déposait, au nom de soixante-cinq de ses collègues, une proposition tendant à rétablir la royauté. Quelques jours après parut dans l'Union un manifeste de M. le comte de Chambord, daté du 2 juillet, dont l'accent, de plus en plus pressant et parfois même comminatoire, n'échappa à personne. Après s'être étonné de l'obstination que mettait le pays à ne point comprendre la nécessité d'une restauration, le prince ajoutait : « La France a besoin de la royauté. Ma naissance m'a fait votre roi. » Il rappelait que la monarchie légitime était une monarchie tempérée, « n'ayant rien à emprunter aux gouvernements d'aventure qui promettent l'âge d'or et conduisent aux abîmes; » qu'elle s'accommoderait fort bien du régime de deux chambres, l'une nommée par le suffrage universel, l'autre choisie par le souverain; il terminait en souhaitant que « la réconciliation loyale et sincère de la maison de France fût le signal de son rappel au trône. » Ce document causa dans l'Assemblée plus de surprise et dans certains groupes du centre droit plus de mécontentement que dans la masse de la nation. Néanmoins, sa teneur était telle que le gouvernement crut devoir sévir et qu'une suspension de quinze jours fut infligée à l'Union, en vertu de l'état de siège (4 juillet). Une interpellation sur cette mesure de rigueur fut aussitôt déposée et soutenue par M. Lucien Brun; l'ordre du jour motivé qu'il proposa fut repoussé par 272 voix contre 79. A la suite de cet incident, sorte de dernier acte de l'agitation royaliste, M. de Mac-Mahon réclama, par son message du 9 juillet, l'organisation définitive des pouvoirs publics.

Depuis lors, le nom de M. le comte de Chambord a encore été ramené par intervalles dans la presse politique; en décembre 1874 parut une lettre à M. de La Rochette qui n'était que la confirmation de toutes les précédentes; puis en mars 1877, une allocution à une députation de négociants de Marseille fut imprimée et affichée dans quelques communes du Midi; enfin, jusqu'au mois d'août 1879, diverses lettres du prince sont venues témoigner de sa constance dans ses prétentions ou ses principes. Lors des inondations de la Garonne, il a fait remettre 15 000 francs au Comité de secours (juillet 1875).

Les diverses lettres et manifestes du comte de Chambord ont été publiés, comme brochures de propagande, sous différents titres : *Correspondances* (1871, in-18); *Lettres sur les ouvriers, sur l'agriculture, Proclamations* (1872, in-32); *Mes Idées* (1872, in-8); *Manifestes et programmes politiques* (1873, in-18), etc.

**CHAMBRUN** (Joseph - Dominique - Aldebert de PINETON, comte de), homme politique français, ancien sénateur, né à Saint-Chily d'Apches (Lozère), le 19 novembre 1821, d'une ancienne famille noble de la Marche, fit de brillantes études de droit. Sous-préfet de Toulon en 1850, de Saint-Étienne en mars 1851, il fut appelé à la préfecture du Jura le 26 novembre de la même année et donna sa démission en octobre 1854. Membre du Conseil général pour le canton de Villefort, il entra au Corps législatif en 1857, comme candidat du gouvernement pour l'unique circonscription de la Lozère. En 1863, il fut réélu, mais comme candidat de l'opposition, par 17 871 voix sur 29 517 votants. Il l'emporta encore en 1869, malgré les efforts redoublés de l'administration, et obtint 18 027 voix, sur 32 408 votants. On lui avait opposé, comme candidat officiel, M. Frédéric Barrot, fils du grand référendaire du Sénat.

Dans les sessions précédentes, M. de Chambrun s'était fait remarquer à la Chambre par son active

participation au travail des bureaux et des commissions. Malgré son dévouement déclaré à la dynastie impériale, il s'était associé par ses votes et même par ses discours à la fraction de l'ancienne majorité qui forma peu à peu le tiers-parti libéral. Pendant la courte session de juillet 1869, il fut un des promoteurs de la fameuse demande d'interpellation des 116, qui provoqua la réforme de la Constitution dans le sens du gouvernement parlementaire. Au mois d'avril 1870, il présenta vainement à la Chambre une proposition de loi pour décider que le plébiscite ne pourrait être soumis au peuple français qu'après avoir été adopté par le Corps législatif et le Sénat. Quelques semaines après, dans une lettre adressée à la *Presse*, il déclara qu'il s'abstiendrait, le plébiscite du 8 mai étant la négation du gouvernement parlementaire. Pendant la période de la défense nationale, le 8 janvier 1871, le comte de Chambrun protesta contre la dissolution des conseils généraux, et demanda un appel au suffrage universel. Aux élections du 8 février suivant, il fut nommé représentant de la Lozère à l'Assemblée nationale, le deuxième sur trois, par 12 227 voix sur 25 502 votants. Il prit place au centre droit, vota constamment avec la majorité monarchiste de l'Assemblée et repoussa les lois constitutionnelles. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu, le second sur deux, par 145 voix sur 249 électeurs. Il siégea à droite et vota la dissolution de la Chambre des députés en juin 1877. Il ne se représenta pas aux élections du 5 janvier 1879, pour le renouvellement partiel du Sénat. Il avait cessé de faire partie du conseil général en 1874. M. le comte de Chambrun a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Il a publié quelques écrits, notamment: *De la Forme du gouvernement* (1848), apologie du gouvernement parlementaire. *Fragments politiques* (1871, in-8, 9<sup>e</sup> édit., 1872, in-8); *De l'Institution d'une régence* (1874, in-8).

**CHAMBRUN** (Charles-Emmanuel PINETON DE), député français, frère du précédent, né à Paris le 14 janvier 1827, ancien officier de cavalerie, se présenta aux élections du 20 février 1876 pour la nouvelle Chambre des députés, dans l'arrondissement de Marvejols (Lozère) et fut élu par 7867 voix, sans concurrent. Il vota avec la droite légitimiste et cléricale, et après l'acte du 16 mai, soutint le ministère de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre qui suivirent la dissolution et fut réélu par 7170 voix contre 3711 obtenues par le candidat républicain. \*

**CHAMPAGNY** (François-Joseph-Marie-Thérèse NOMPÈRE, comte Franz DE), publiciste français, membre de l'Académie française, né à Vienne (Autriche), le 10 septembre 1804, est le second des quatre fils de J. B. de Champagny, ministre sous l'Empire, créé, en 1809, duc de Cadore et mort en 1834. Partageant les idées politiques et religieuses de MM. Beugnot et de Montalembert, il collabora activement à *l'Ami de la religion* et au *Correspondant*. Quelques-uns de ses articles ont été publiés à part, tels que: *Un Mot d'un catholique* (1844); *Du Projet de loi sur la liberté d'enseignement* (1847); *De la Propriété* (1849); *Du Germanisme et du christianisme* (1850); *les Premiers siècles de la charité* (1854); *De la critique contemporaine* (1864), etc. Son plus important ouvrage, *l'Histoire des Césars* (1841-1843, 4 vol. in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1853), fut inséré, par longs fragments, dans la *Revue des Deux Mondes*. Il lui a donné une suite sous ce titre: *les Antonins* (1863, 3 vol. in-8, 2<sup>e</sup> édit. 1866, 3 vol. in-18). Le comte de Champagny, dont la candidature à l'Académie

française avait été plusieurs fois soutenue par MM. Dupanloup et Guizot, en fut élu membre le 29 avril 1869, en remplacement de Berryer, et regu le 10 mars 1870. C'est lui qui se trouva chargé, le 5 juin 1873, de recevoir M. Littré. Ses deux discours prononcés dans ces deux circonstances ont été publiés (1870-1873 in-8.) Le comte de Champagny n'a eu qu'une fille, sourde-muette, mariée le 8 novembre 1864, au comte Charles-de la Forest-Divonne, sourd-muet lui-même.

On a encore de cet écrivain: *l'Homme à l'école de Bossuet* (1847, 2 vol. in-12), extraits des œuvres de Bossuet; une traduction des *Lettres et discours de Donoso Cortés* (1850, in-8); *les Césars du III<sup>e</sup> siècle* (1870, 3 vol. in-8 et in-18); le *Chemín de la vérité* (1873, in-18; nouv. édit. 1874, in-18). Il a été, avec les notabilités de son parti, un des rédacteurs fondateurs de la *Revue contemporaine*.

**CHAMPAGNY** (Napoléon-Marie NOMPÈRE, comte DE), député français, frère puîné du précédent, et troisième fils du duc de Cadore, est né à Paris le 29 octobre 1806, au ministère de l'Intérieur, et eut Napoléon 1<sup>er</sup> pour parrain. Il étudia le droit et fut reçu avocat en 1829 et docteur en 1831. En 1836, il épousa la fille du général Hercule Corbineau, et, quelques années après, se livra avec activité et succès à l'agriculture. En 1844, il entreprit la publication d'un *Traité de la police municipale, ou de l'Autorité des maires, de l'administration et du gouvernement en matières réglementaires* (Paris, 1844-1861, 4 vol. in-8). Maire de Loyat (Morbihan) et possesseur de vastes propriétés en Bretagne, il se porta sans succès candidat, en 1848 et 1849, aux élections pour la Constituante et la Législative. Au mois de mai 1850, lors des débats relatifs à la loi présentée par M. Baroche, il fit paraître: *Quelques mots sur le système électoral, ou Des Garanties à demander au suffrage universel* (Vannes et Paris, in-8).

Après le coup d'État du 2 décembre, qu'il appuya, à Ploërmel, de toute son influence, le comte Nap. de Champagny fut nommé, comme candidat de l'administration, député de la 3<sup>e</sup> circonscription du Morbihan et réélu au même titre aux élections suivantes. Il a été aussi nommé, à diverses reprises, depuis 1844, membre du Conseil général du Morbihan, dont il a été choisi pour vice-président en 1867. Il a obtenu des médailles dans divers concours agricoles pour ses expositions d'animaux, et a été décoré de la Légion d'honneur en 1861. — Le comte Napoléon de Champagny est mort le 31 janvier 1872.

**CHAMPAGNY** \* (Jérôme-Paul NOMPÈRE, comte DE), quatrième fils du duc de Cadore, né à Paris, le 9 mars 1809, frère des précédents, avocat, chambellan honoraire de l'Empereur, membre du Conseil général des Côtes-du-Nord pour le canton de Plouagat, et membre de la commission chargée de recueillir la correspondance de Napoléon 1<sup>er</sup>, fut envoyé, comme candidat du gouvernement, au Corps législatif, par la 2<sup>e</sup> circonscription du département des Côtes-du-Nord, le 4 septembre 1853, et réélu aux élections suivantes, au même titre. Sorti de la vie politique depuis le 4 septembre 1870, il y entra un instant sous le ministère du 16 mai 1877: porté aux élections générales du 14 octobre, comme candidat officiel et bonapartiste, il fut élu par 6735 voix, contre 5572 données à M. Even, député sortant et l'un des 363. Son élection fut invalidée et lorsqu'il se représenta le 3 mars 1874, devant ses électeurs, il n'eut plus que 4482 voix contre 7403 obtenues par le même concurrent. Le comte J.-P. de Cham-

pagny a été nommé officier de la Légion d'honneur le 14 août 1865.

Le frère aîné des trois précédents, Louis-Allix NOMPÈRE DE CHAMPAGNY, duc DE CADORE, étant mort en 1870, le titre de duc de Cadore appartient depuis à son fils, Louis-Marie-Camille NOMPÈRE DE CHAMPAGNY, ancien ministre plénipotentiaire, né le 13 septembre 1827, marié à la fille du marquis de Bonneval, le 7 mars 1854, et fait commandeur de la Légion d'honneur le 15 août 1868.

**CHAMPAGNY** (Henri-Félix-Stanislas-Marie, NOMPÈRE vicomte DE), sénateur français, parent des précédents, né à Keranroux de Plouegan (Finistère) le 13 juin 1831, s'est occupé d'agriculture dans ses grandes propriétés du département des Côtes-du-Nord, où il fut élu le 8 février 1871, représentant à l'Assemblée nationale, le quatrième sur treize par 78881 voix. Il prit place à l'extrême droite, vota constamment avec elle et repoussa l'ensemble des lois constitutionnelles. Porté, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, sur la liste conservatrice des Côtes-du-Nord, il affirma de nouveau ses opinions légitimistes dans sa circulaire et passa au second tour de scrutin, le troisième sur quatre, avec 366 voix sur 491 électeurs. M. de Champagny a fait partie, en 1870, du Conseil général du département, pour le canton de Perros-Guirrec.

**CHAMPFLEURY** (Jules FLEURY-HUSSON, dit), littérateur français, né à Laon, le 10 septembre 1821, fit au collège de cette ville des études incomplètes, puis fut employé dans les bureaux de son père, secrétaire de la municipalité. Il entra ensuite dans une maison de librairie de Paris, et se lia avec une société de jeunes gens dont quelques-uns acquirent de la réputation, tels que MM. Pierre Dupont, Murger, de Banville, Courbet, Bonvin, etc., qui travaillaient péniblement à s'ouvrir une voie dans le journalisme ou dans les arts; plus tard, il a raconté lui-même les joies et les misères de ce temps d'épreuves dans *les Confessions de Sylveus*, que n'ont pas fait oublier les *Scènes de la vie de Bohême* de M. Murger, et ensuite dans *les Aventures de Mariette*. Introduit par ses amis à la rédaction du *Corsaire* et de *l'Artiste*, il y inséra une foule d'esquisses, de nouvelles et de fantaisies dont la plupart ont été reproduites dans la série intitulée : *Contes d'hiver, Contes de printemps, Contes d'été, Contes d'automne*, et publiée de 1848 à 1854. Il ne songeait pas encore à se faire chef d'école. On ne pourrait citer dans ses premiers essais, comme une tentative bien marquée de réalisme, que l'histoire désolante de *Chien-Caillou* (1847); Victor Hugo la proclama un chef-d'œuvre et traita de poète l'auteur, si hostile à la poésie.

Quelques écrivains, Nodier, Jules Janin, Th. Gautier, etc., avaient mis à la mode l'humble scène des Funambules; M. Champfleury se passionna, lui aussi, pour Pierrot et Colombine, et ses pantomimes, interprétées par M. Paul Legrand, attirèrent la foule. Nous citerons : *Pierrot talet de la mort* (1846), qui fut son début; *la Reine des carottes* (1848); *les Trois filles à Cassandre* (1849), et *Trois Pierrots* (1851).

En 1848, M. Champfleury figura parmi les fondateurs de *l'Événement*, auquel il fournit peu d'articles; en 1849, il donna à *la Voix du peuple* de Proudhon les *Oies de Noël*, roman rustique. Puis, prenant une place plus importante dans la littérature, il produisit rapidement une vingtaine de volumes dont il annonçait la réimpression sous le titre un peu prématuré d'*Oeuvres complètes* en 1857. On y distingue *les Eccentriques* (1852),

suite de portraits d'après nature; *les Aventures de Mariette* (1853); *les Contes vieux et nouveaux* (1854), et surtout *les Bourgeois de Molinchart* (1854), tableau satirique de mœurs provinciales, qui contribua le plus à la réputation de l'auteur, comme chef de l'école réaliste. Plusieurs de ces ouvrages et des suivants ont été réimprimés dans ses *Oeuvres illustrées*.

M. Champfleury a été nommé, en mars 1872, chef des collections de la manufacture de Sévres qu'il a réorganisées et dont il a dressé le catalogue. Il avait été décoré de la Légion d'honneur en 1867.

Outre les publications ci-dessus mentionnées, on doit encore citer de M. Champfleury : *les Souffrances du professeur Deltheil* et *les Sensations de Josquin*, insérées dans la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux Mondes*; *M. de Boisdhyver*, feuilleton de la *Presse* en 1856; *la Gazette de Champfleury* (liv. 1-2, 1856); *les Amis de la nature* (1858, in-12), roman réaliste, avec une *Caractéristique des œuvres de M. Champfleury* (1847-1858), par M. Edm. Duranty; *Souvenirs des funambules* (1859, in-18); *la Succession Le Camus* (1860, in-18); *De la Littérature populaire en France, recherches sur la légende du bonhomme Misère* (1861, in-8); *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui* (1861, in-18); *les Peintres de la réalité sous Louis XIII* (1862, in-8); *les Demoiselles Tourangeau. Journal d'un étudiant* (1864, in-18); *Histoire de la caricature antique* (1865, 2<sup>e</sup> édition, 1867, in-18); *Histoire de la caricature moderne* (1865, 2<sup>e</sup> édition, 1871, in-18); *Ma tante Péronne* (1866, in-18); *Histoire des faïences patriotiques sous la Révolution* (1866, in-8, illustré); 3<sup>e</sup> édition, 1875, in-18); *la Comédie académique* (1867, in-8, 3<sup>e</sup> édition, 1875, in-18). *Les Chats*, histoire, mœurs, observations, anecdotes. (1869, in-18; 5<sup>e</sup> éd. illustrée, 1869, in-4); *l'Hôtel des commissaires-priseurs* (1867, in-18); *Histoire de l'imagerie populaire* (1869, in-18); *l'Avocat Trouble-ménage* (1870, in-18); *les Enfants* (1872, in-18; 4<sup>e</sup> édition, illustrée, 1873, in-8); *Souvenirs et portraits de jeunesse* (1872, in-18); *Madame Eugénie*, recueil de nouvelles (1874, in-18); *le Secret de M. Ladureau* (1875, in-18); *la Pasquette* (1876, in-18); *la Petite Rose* (1877, in-18), etc.

**CHAMPION** (Maurice), littérateur français, né à Paris, le 29 mars 1824, devint, avant même d'avoir fini ses classes, secrétaire de M. Capefigue et coopéra pendant près de dix ans à ses nombreuses productions historiques. En 1847, il entra dans l'administration du chemin de fer d'Orléans, où il devint sous-chef du secrétariat général et qu'il quitta depuis. Il avait débuté, dans les lettres, en 1845, par un mémoire pour le concours de l'Académie des inscriptions : *Examen critique des historiens de Constantin le Grand, comparés aux divers monuments de son règne*, qui obtint une mention.

Le principal travail de M. Champion a pour titre : *les Inondations en France, depuis le vi<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours* (1858-64, in-8), 6 volumes, ouvrage considérable dont les premiers volumes ont obtenu une mention très honorable de l'Institut, en 1858, et un rappel en 1862. Il a publié en outre : *Mémoire autographe de M. de Barentin, sur les derniers conseils du roi Louis XVI*, etc. (1844, in-8); *Frédéric Soulié, sa vie et ses ouvrages* (1847, broch. in-16); *la Fin du monde et les comètes* (1859, in-16); etc. Il a collaboré à la *Biographie universelle* de Michaud, à la première édition du *Dictionnaire des Contemporains*, à la *Biographie générale* de Didot, au *Bulletin de la Société des gens de lettres*, etc. et signé du pseudonyme de *Gaston d'Arc*

des nouvelles et des articles de critique théâtrale. Membre et plusieurs fois secrétaire du comité de la Société des gens de lettres, M. Champion a été décoré de la Légion d'honneur en 1865. — Il est mort à Paris, le 17 décembre 1878.

**CHANAL** (François-Victor-Adolphe DE), général et député français, né à Paris, le 20 juin 1811, entra à l'École polytechnique en 1831 et en sortit, comme sous-lieutenant dans l'artillerie, le 1<sup>er</sup> octobre 1833. Il devint successivement lieutenant le 1<sup>er</sup> octobre 1835 et capitaine le 18 février 1841. Connu par ses opinions républicaines, il fut nommé préfet des Hautes-Alpes à la révolution de février 1848, et l'année suivante préfet du Gard. Il était préfet de l'Ain, lorsque eût lieu le coup d'État du 2 décembre; il fut un des trois préfets qui donnèrent immédiatement leur démission, et il reprit son grade de capitaine. Chef d'escadron le 1<sup>er</sup> février 1854, lieutenant-colonel le 14 mars 1860, il fut envoyé par le gouvernement aux États-Unis, pour suivre les opérations de la guerre de la Sécession. Il entra en relation avec le général Grant, depuis président des États-Unis, qui commandait l'armée du Potomac. Colonel depuis le 10 mai 1866, il prit part, en 1870, à la défense de Paris et fut promu général de brigade le 18 janvier 1871; la Commission de la révision des grades le confirma, le 16 septembre suivant. Il passa, en 1873, dans le cadre de réserve.

Propriétaire et agriculteur à Sedières, dans l'arrondissement de Tulle, M. de Chanal se présenta aux élections du 20 février 1876, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de cet arrondissement, et fut élu par 6847 voix contre 5878 données à M. Lestourgie, représentant sortant. Il fit partie du groupe dit de la gauche républicaine, avec lequel il vota et après l'acte du 16 mai 1877, refusa un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 6584 voix contre 6170, obtenues par le même concurrent, devenu candidat officiel et légitimiste. Décoré de la Légion d'honneur, le 11 novembre 1848, comme administrateur, le général de Chanal a été promu officier le 23 août 1861, et commandeur le 11 mars 1868.

**CHANDENEUX** (Emma BÉRENGER, dame BAILLY, connue sous le nom de Claire DE), femme de lettres française, est née à Crest (Drôme) en 1836. Veuve du capitaine de Prébaron et mariée, en 1868, au capitaine Victor, elle n'a commencé à écrire qu'après son second mariage et s'est particulièrement attachée à la peinture de la vie militaire en province. Sous un titre collectif : *Les Ménages militaires*, elle publia quatre séries de romans sur ce sujet : *la Femme du capitaine Aubépin* (1875, in-18), *les Filles du colonel*, *le Mariage du trésorier*; *les Deux femmes du major* (1876, 3 vol. in-18). *Les Mariages de garnison* (1877, in-18), complètent ces études dont on loue l'exactitude et la moralité. On doit encore à Mme de Chandeneux : *les Remèdes contre l'amour* (1870, in-18); *les Visions d'or* (Poitiers, 1874, in-18); *Blanche-Neige* (1875, in-18); *les Terreurs de lady Suzanne* (1876, in-18); *Val-Régis la grande* (même année, in-18); *Vaisseaux brûlés* (1877, in-18), etc.

**CHANGARNIER** (Nicolas-Anne-Théodule), général français, né à Autun (Saône-et-Loire), le 26 avril 1793, sortit de Saint-Cyr, en 1815, avec le grade de sous-lieutenant, et entra, comme simple garde dans l'une des compagnies privilégiées des gardes du corps de Louis XVIII. Il passa, comme lieutenant, en janvier 1815, au 60<sup>e</sup> de ligne, formé de la légion départementale de

l'Yonne, fit avec distinction, en 1823, la campagne d'Espagne et devint capitaine le 9 octobre 1825. En 1830, il faisait partie du premier régiment de la garde royale. Réintégré dans les cadres, il fut envoyé en Afrique, où il justifia, par une série d'actions de vigueur et d'éclat, un avancement rapide. Il prit part à l'expédition de Mascara, dans le 2<sup>e</sup> léger. Chef de bataillon (31 décembre 1835), il se signala par son intrépidité et son sang-froid dans la campagne du maréchal Clausel contre Achmet-Bey, et pendant la retraite de Constantine sur Bone, mit en fuite de nombreuses hordes qui harcelaient l'armée (24 novembre 1836). Il fut alors nommé lieutenant-colonel, le 25 janvier 1837.

La part que M. Changarnier prit ensuite à l'expédition des Portes-de-Fer lui valut le grade de colonel du 2<sup>e</sup> léger, et ses succès contre les Hadjoutes et les Kabyles, la croix d'officier de la Légion d'honneur. A la suite de l'expédition de Médéah et des affaires du col de Mouzaïa et du Chélif (1840), il fut fait maréchal de camp (21 juin). Trois années de nouveaux et brillants services, une blessure reçue près de Médéah, une vigoureuse charge de cavalerie contre des Kabyles supérieurs en nombre, enfin la réduction des tribus des environs de Tenez, qui soutenaient Abdel-Kader, le firent élever au rang de général de division (3 août 1843). En 1847, il reçut le commandement de la division d'Alger des mains du duc d'Aumale, gouverneur général de l'Algérie.

Lorsque Cavaignac eut été nommé par le gouvernement provisoire, à la fois général de division et gouverneur de la colonie, M. Changarnier revint en France, et, dans une lettre où il parle lui-même de son habitude de vaincre, sollicita « le gouvernement républicain d'utiliser son dévouement à la France. » M. de Lamartine le nomma ambassadeur à Berlin. Mais il préféra rester à Paris, et lors de la manifestation du 16 avril, si menaçante pour le gouvernement provisoire, il se mit spontanément à la tête des forces qui se trouvaient à la disposition du gouvernement et sut rétablir l'ordre. Au mois de mai, il alla remplacer en Algérie le général Cavaignac, qui venait siéger à la Constituante. Mais aux élections partielles du 4 juin, il fut lui-même élu représentant du peuple dans le département de la Seine. Le général Cavaignac, devenu chef du pouvoir exécutif, confia à M. Changarnier le commandement supérieur de la garde nationale de Paris, qu'il garda après l'élection présidentielle, et auquel même il joignit à deux reprises (9 janvier et 14 juin 1849) celui des troupes de Paris, portées alors au chiffre de 100 000 hommes.

Il tint dès lors une grande place dans les événements et les complications politiques de ce temps. Sa réputation et son attitude énergique prévinrent, le 29 janvier, la guerre civile dans les rues de Paris, et la rapidité et la sûreté de ses mesures l'étouffèrent, le 13 juin, sous les murs du Conservatoire (voy. LEDRU-ROLLIN). Adversaire déclaré des institutions républicaines, il passait pour être prêt à les détruire par la violence au profit des ambitions monarchiques les plus opposées, et tout le monde s'accordait à lui prêter le rôle de Monk. Après avoir soutenu, pendant deux années, contre les inquiétudes ou les hostilités de l'Assemblée, le pouvoir du président, M. Changarnier se montra contraire à la politique de Louis-Napoléon le 9 janvier 1851, et fut dépouillé de son double commandement. L'Assemblée voulut, pour sa propre sécurité, lui confier en échange celui des troupes destinées à la protéger; mais la proposition des questeurs, destinée à donner à son président le droit de requérir la force armée, échoua, et M. Changarnier, qui

avait déclaré dans la Chambre que « pour inaugurer l'ère des Césars on ne trouverait ni un bataillon, ni une compagnie, ni une escouade, » ne put rien pour prévenir ni pour empêcher le coup d'État. Arrêté, le matin du 2 décembre, il fut conduit à Mazas, où il resta quelques jours, puis éloigné de France par le décret du 9 janvier 1852. Depuis il résida en Belgique, à Malines, refusant de profiter de l'autorisation qui lui avait été accordée de rentrer dans son pays. Il envoya aux journaux français, le 21 mars 1855, une lettre opposant le plus violent démenti au chapitre des *Mémoires d'un bourgeois de Paris* de M. Véron, où celui-ci raconte que, au mois de janvier 1849, devant lui et d'autres témoins, M. Changarnier s'offrait à procéder à l'arrestation de ses collègues Cavaignac, Charras, Lamoricière et autres généraux républicains. Après l'amnistie générale, il rentra dans ses propriétés de Saône-et-Loire.

Au moment de la déclaration de guerre à la Prusse (juillet 1870), il offrit ses services au gouvernement français, et pria le maréchal Leboeuf de lui donner un commandement en chef. Accueillie avec un grand courtoisie, sa demande fut pourtant repoussée, et il serait rentré encore une fois dans la vie privée, si l'empereur Napoléon III ne l'avait appelé, le 8 août, à son quartier général de Metz. Après l'éloignement de l'empereur et la remise du commandement en chef au maréchal Bazaine, M. Changarnier resta auprès de ce dernier, assista aux combats autour de Metz, et, à la suite du conseil de guerre du 25 octobre, fut chargé de se rendre au quartier général du prince Frédéric-Charles, pour obtenir de celui-ci le libre départ de l'armée de Bazaine pour l'Algérie, ou bien un armistice avec droit de ravitaillement, pendant lequel l'ancien Corps législatif, convoqué, nommerait un nouveau gouvernement que l'armée de Metz ferait reconnaître par toute la France. Cette mission échoua, et la capitulation fut signée le 27 octobre. Prisonnier de guerre en Allemagne, M. Changarnier revint après l'armistice, et, lors des élections du 8 février 1871, fut élu représentant à l'Assemblée nationale dans la Gironde, dans le Nord, dans la Saône-et-Loire et enfin dans la Somme, le second sur onze. Il opta pour cette dernière.

Dans la séance du 29 mai, à propos de la pétition relative à la capitulation de Metz, le général Changarnier résuma les événements qui avaient précédé l'abandon de la place, et reprocha au commandant en chef son manque de méthode et de résolution, tout en priant la Chambre « de ne pas laisser un odieux soupçon peser sur des hommes qui furent de glorieux généraux. » Plus tard, il modifia cette opinion et affirma que « la France avait le droit de savoir si elle avait été loyalement servie. » Nommé président de la commission de la révision des grades, il en pressa activement les travaux. A l'occasion des poursuites contre les députés journalistes qui avaient publié des articles injurieux pour l'Assemblée, il sollicita pour eux « l'amnistie du dédain, » dans un ordre du jour adopté par la Chambre (11 mars 1872). Lors de la discussion de la loi sur l'armée, il reprocha à M. Denfert-Rochereau d'avoir habité une casemate de Belfort pendant le siège de la place, et provoqua ainsi un incident regrettable à propos duquel les partis extrêmes s'interpellèrent violemment (29 mai). Après avoir figuré à nombre des délégués de la droite, chargés, dans l'entrevue du 20 juin 1872, d'imposer à M. Thiers une politique conforme aux vues de la majorité, il interpella le gouvernement sur le discours prononcé à Grenoble dans lequel M. Gambetta avait parlé du prochain avènement des « nouvelles couches sociales » et, soutenu par M. le duc de Broglie,

il chercha vainement à mettre le chef du pouvoir exécutif en minorité (novembre 1872). Il fut plus heureux au mois de mai suivant, quand il provoqua l'interpellation, d'abord signée par 302, puis par 330 députés, sur la formation d'un cabinet pris dans le centre gauche ; ce fut le signal du renversement de M. Thiers. M. Changarnier, paraissant renoncer à toute ambition personnelle, laissa répandre le bruit que la candidature de M. de Mac-Mahon à la présidence de la République était due à son initiative. Il fit partie du comité extraparlémentaire, dit des *neuf*, qui se chargea d'élaborer un projet de constitution monarchique, en attendant l'entente définitive avec M. le comte de Chambord. Quand celui-ci eut absolument refusé d'accepter le compromis qu'on lui offrait, M. Changarnier déposa une proposition tendant à confier le pouvoir exécutif à M. de Mac-Mahon pour une période de dix ans (novembre 1873). Le 10 décembre 1875, il fut élu sénateur inamovible par 365 voix sur 690 votants. Son dernier acte politique important fut la présidence d'un comité conservateur siégeant à Paris qui s'efforça vainement d'entraver l'influence des idées républicaines aux élections générales du 20 février 1876. — Le général Changarnier est mort à Paris, le 14 février 1877, d'une attaque d'apoplexie sévère. Ses funérailles furent célébrées à l'église des Invalides, le 17 du même mois. Il avait été promu grand officier de la Légion d'honneur le 5 avril 1849.

**CHANNING** (William-Henry), écrivain américain, neveu de l'illustre William Ellery Channing, est né, le 23 mai 1810, à Boston (Massachusetts). Sorti du collège de Harvard en 1829, il prit ses degrés de docteur à l'École de théologie de Cambridge en 1833. On lui doit, sous le titre de *Mémoires*, plusieurs publications biographiques importantes : *Memoirs of the Reverend James Perkins, of Cincinnati*, et surtout ceux sur son oncle, *Memoirs of William Ellery Channing, with Extracts from his correspondence and manuscripts* (Boston, 1848, 3 vol. in-12). Il a aussi collaboré aux *Mémoires* publiés sur la célèbre Marguerite Fuller. Il a traduit, en 1840, le *Cours de morale* de Jouffroy, et publié pendant deux ans, comme directeur d'une congrégation religieuse libre, un journal hebdomadaire, *the Present*, dévoué à la réorganisation sociale.

M. Channing ayant quitté l'Amérique, devint ministre d'une église unitarienne à Liverpool. Il possède un grand talent d'improvisation et jouit d'une certaine réputation comme orateur.

Un de ses cousins, William-Ellery CHANNING, aussi neveu de Channing le philosophe, a écrit plusieurs volumes de poésies et un ouvrage de considération sur l'art, intitulé : *Conversations in Rome between an artist, a catholic and a critic* (1847, Boston, in-12).

**CHANTEMERLE** (Louis-Gaspard-Laurent-JACQUELOT DE), sénateur français, est né à Coulanges (Allier), le 16 février 1818. Maire de Condré, il fut juge de paix de Jaligny et membre du conseil général pour le même canton. Porté aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, sur la liste du « Comité national conservateur, » il fut élu le premier sur trois par 203 sur 386 électeurs. Il prit place à droite et vota avec la majorité conservatrice et monarchique.

**CHANTEMILLE** (Joseph), député français, est né à Saint-Sauvier (Allier), le 23 avril 1827. Riche négociant, il n'entra dans la vie politique qu'aux élections du 20 février 1876. Candidat des délégués républicains pour la 1<sup>re</sup> circonscription

de Montluçon, il fut élu par 8312 voix, contre M. Fould, ancien député sous l'Empire. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine, avec lequel il vota ordinairement et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 9140 voix, contre M. Mony, autre ancien député bonapartiste et candidat officiel, qui en réunit 5935. M. Chantemille représente le canton Est de Montluçon au conseil général de l'Allier.

**CHANTOME** (l'abbé Paul), prêtre français, né près de Langres, en 1810, avait, en 1848, une réputation distinguée de prédicateur et d'écrivain religieux. A cette époque, il se jeta avec ardeur dans le mouvement des idées démocratiques, organisa une société d'études, prit le nom de *frère Paul Chantome*, présida des Clubs et fonda des journaux. Nous rappellerons, parmi ses divers écrits : *Exposition dogmatique et scientifique de la doctrine chrétienne* (1844) ; *De la Liberté ; Premier traité, première partie. Traité complet de la liberté d'éducation considérée dans ses rapports avec le droit naturel et social* (1844) ; *Projet raisonné d'une constitution française, ou Études constitutionnelles* (1848) ; *le Drapeau du peuple, le Démocrate, le Rouge*, journaux quotidiens qui vécurent peu (1849) ; une traduction de *l'Imitation* (1857) ; *le Pape et sa cause* (1862, in-18) ; *la Politique catholique* (1862, in-18), etc. — Il est mort à Paris, le 17 octobre 1877.

**CHANZY** (Antoine-Eugène-Alfred), général français, sénateur, né à Nouart (Ardennes), le 18 mars 1823, fils d'un capitaine de cuirassiers du premier Empire, entra à l'âge de seize ans au service de la marine, en sortit au bout d'un an, et s'engagea six mois après au 5<sup>e</sup> régiment d'artillerie. Admis à Saint-Cyr le 13 décembre 1841, sous-lieutenant au régiment de zouaves, le 1<sup>er</sup> octobre 1843, lieutenant au 43<sup>e</sup> de ligne, le 18 juillet 1848, capitaine, le 12 mars 1851, détaché avec ce grade aux affaires de la province d'Oran, et chef du bureau arabe de Tlemcen, il fut nommé chef de bataillon au 23<sup>e</sup> de ligne, le 25 août 1856, et fit, en cette qualité, la campagne d'Italie, puis celle de Syrie, comme lieutenant-colonel au 71<sup>e</sup> de ligne. Colonel au 48<sup>e</sup> régiment, qui faisait partie du corps d'occupation de Rome, le 6 mai 1864, il revint en Algérie au moment de la grande insurrection arabe, passa au 92<sup>e</sup>, le 1<sup>er</sup> septembre 1868, fut promu général de brigade, le 14 décembre 1868, et commanda, dans ces deux derniers grades, les subdivisions de Bel-Abbès et de Tlemcen.

A la première nouvelle de la déclaration de guerre entre la France et la Prusse, il était venu d'Afrique solliciter un commandement du ministère. Le maréchal Leboeuf le tint à l'écart ; mais, après la révolution du 4 septembre, le gouvernement de la Défense le nomma général de division le 20 octobre, et, le 2 novembre suivant, commandant du 16<sup>e</sup> corps, compris dans l'armée de la Loire, qui prit une part brillante, le 9 novembre, à la bataille de Coulmiers, et gagna, le 1<sup>er</sup> décembre, la bataille de Patay. Commandant en chef de la deuxième armée de la Loire le 5 décembre 1870, après la seconde bataille de Coulmiers et la retraite du général d'Aurelle de Paladines, et signalé par M. Gambetta au gouvernement de Paris, dans une dépêche du 14 décembre, comme « le véritable homme de guerre révélé par les événements », il lutta héroïquement pendant deux mois, avec des forces improvisées, contre les armées des généraux allemands Von der Tann, grand-duc de Mecklembourg et Frédéric-

Charles, et, malgré les rigueurs de l'hiver et les lacunes inévitables d'une organisation précipitée, fit preuve de talents militaires et d'une rare ténacité. A Beaugency, Josnes, Marchenoir et Origny, il arrêta le mouvement offensif des Allemands. En concentrant son armée entre Vierzon et le Mans, il trouva une solide base d'opérations, et put continuer une résistance, que la prise de Metz, et l'appel sur la Loire de tous les corps ennemis occupés jusqu'alors par le maréchal Bazaine, et des contingents détachés de l'armée de blocus de Paris, devaient rendre de plus en plus difficile. Après avoir lutté avec avantage, le 15 décembre, à Vendôme, et le 27, à Montoire, il fut attaqué, le 19 janvier 1871, à Montfort et Savigné-l'Évêque par les avant-gardes des deux armées prussiennes. Le 11, il avait à tenir tête à la fois au prince Frédéric-Charles et au duc de Mecklembourg, commandant 180 000 hommes aguerris, devant lesquels il fut contraint de précipiter une retraite qui, le lendemain 12 janvier, devint une déroute. Il abandonna le Mans avec les approvisionnements qu'il renfermait, et la ligne de la Sarthe, pour se réfugier derrière la Mayenne et se reformer à Laval. Vigoureusement attaqué pendant ce mouvement, il soutint, le 15 janvier, avec le 16<sup>e</sup> corps, commandé par l'amiral Jauréguiberry, une lutte désespérée, qui donna au gros de son armée le temps de s'établir dans de fortes positions sur la Mayenne. Il avait perdu, après ces six jours de combat, douze pièces de canon et près de 20 000 hommes, morts, blessés ou prisonniers. C'est à Laval, au moment où, après avoir reposé ses troupes et reconstitué son armée, il se préparait à reprendre l'offensive, que le surprit la nouvelle de l'armistice. Appelé à Paris par le gouvernement, le 9 février, il traversa les lignes prussiennes avec un sauf-conduit, et rendit longuement compte des opérations militaires qu'il avait dirigées et des ressources encore disponibles.

Aux élections générales du 8 février pour l'Assemblée nationale, le général obtint à Paris, sans être élu, 60 760 voix, mais fut nommé représentant des Ardennes, le deuxième sur six, par 44 225 suffrages. Il se prononça énergiquement, dès les premières séances, pour la prolongation de la lutte et contre les préliminaires du traité de paix. Au moment du transfert de l'Assemblée à Versailles et de l'insurrection du 18 mars, il fut arrêté à la gare d'Orléans dans le wagon qui l'amena à Paris, mais immédiatement élargi, sur l'intervention de quelques maires et députés de Paris. A l'Assemblée nationale il fit partie du centre gauche, dont il fut même élu président, le 10 mai 1872. Il prononça, à cette occasion, un discours dans lequel il se ralliait franchement à la république « par patriotisme et par raison. » Il fut rapporteur de la loi sur la dissolution et le désarmement des gardes nationales de France, et rédigea en outre un projet de réorganisation de l'armée, publié dans l'*Officiel*. Nommé membre du comité de défense, le 29 juillet 1872, et commandant du 7<sup>e</sup> corps d'armée, le 1<sup>er</sup> septembre de la même année, il engagea les officiers ses subordonnés, à se placer au-dessus des partis et des passions qui divisent le pays. Il ne reparut depuis qu'à de rares intervalles à l'Assemblée nationale.

Nommé, le 11 juin 1873, gouverneur général de l'Algérie, avec le commandement en chef des forces de terre et de mer de la colonie, il publia, en y arrivant, une proclamation très conciliante qui fut bien accueillie par l'opinion. Cependant des dissentiments ne tardèrent pas à éclater entre le gouverneur et ses administrés. C'est ainsi qu'un arrêté du 29 mars 1874 vint mettre en état de siège la commune d'Alger, à cause des attaques

et injures des journaux contre la municipalité ; cette mesure provoqua une protestation des négociants de la ville, comme portant atteinte aux intérêts du commerce ; mais elle fut maintenue par une loi du 5 janvier 1875. Plus récemment, le désaccord qui se manifesta entre les sénateurs et députés de l'Algérie et le général Chanzy amena les premiers à donner leur démission de commissaires algériens à l'Exposition universelle. Cependant, les travaux publics de la colonie prenaient une grande extension : plusieurs lignes de chemins de fer étaient ouvertes, d'autres en construction ; le barrage gigantesque de l'Oued-Fergoug, pour la distribution des eaux au domaine de la Compagnie franco-algérienne, était terminé ; l'Algérie se couvrait d'un réseau de stations météorologiques ; une exposition algérienne était inaugurée le 15 avril 1876, etc.

Lors de l'élection des 75 sénateurs inamovibles par l'Assemblée nationale, le général Chanzy fut élu le 10 décembre 1875, au 2<sup>e</sup> tour de scrutin, par 345 voix sur 690 votants. Il fit partie du centre gauche au nouveau Sénat ; mais, absent par suite de ses fonctions, il prit peu de part aux travaux de la chambre haute. Il déclara toutefois, en 1876, lors du rejet par le Sénat du projet de loi sur la collation des grades aux universités libres, qu'il aurait voté pour le projet présenté par le ministre, M. Waddington.

Le 30 janvier 1879, lors de la réunion du congrès du Sénat et de la Chambre pour l'élection d'un président de la République, le général Chanzy réunit 99 voix, sans s'être porté candidat et protesta par une lettre adressée à M. Gailly, député des Ardennes, contre cette tentative d'amis trop zélés. Le 18 février, un décret le nomma ambassadeur de France en Russie, en remplacement du général Le Flô. On remarqua beaucoup la réception courtoise qui lui fut faite par l'empereur Guillaume et M. de Bismarck, lorsqu'il passa par Berlin pour se rendre à son poste. Par suite de ses fonctions d'ambassadeur, le général Chanzy fut placé hors cadre de l'armée. Elu depuis le 8 octobre 1875 conseiller général des Ardennes, pour le canton de Vouziers, il a été constamment choisi pour président de l'Assemblée départementale.

Décoré de la Légion d'honneur, le 16 juillet 1852, le général Chanzy a été promu successivement officier, le 26 décembre 1860, commandeur le 2 juin 1870 et grand officier le 2 décembre de la même année. Il a été élevé à la dignité de grand-croix, le 22 août 1878.

Il a publié sous le titre : *La Deuxième armée de la Loire*, l'histoire de ses opérations militaires (1871, in-8, quatre éditions).

#### CHAPELLE (L.-A.). Voy. LAURENCIN.

CHAPIN (Edwin-Hubbet), prédicateur américain, né le 29 décembre 1814, à Union-Village (Washington-County, New-York), commença par étudier le droit, entra dans le ministère évangélique, et fut chargé d'une église à Richmond (Virginie), en 1838, puis à Charlestown (Massachusetts) et à Boston. En 1848, il fut mis à la tête d'une des sectes universalistes de New-York.

M. Chapin, dont les prédications et les lectures ont un grand succès, compte des publications nombreuses qui se rapportent à la piété et à la dévotion : *Discourses on the Beatitudes* (Boston, in-12), *Characters in the Gospels* (New-York, in-12), *Crown of Thorns, etc.*, ou qui sont des peintures morales de la société : *Moral Aspects of City Life* (New-York, in-12, 1853) ; *Humanity in the City-True Manliness* (New-York, in-12, 1854) ; *Discourses on the book of proverbs* (1874).

CHAPLAIN (Jules-Clément), statuaire et graveur en pierres fines français, né à Mortagne (Orne) le 12 juillet 1839, fut élève de MM. Jouffroy et Oudiné. En 1860, il remporta le 2<sup>e</sup> prix au concours pour Rome, et le 1<sup>er</sup> prix en 1863. Il débuta au Salon de cette année par des bustes et des dessins et envoya de Rome même aux salons suivants : *M. Jules Petit, artiste dramatique*, buste de terre cuite, *M. Massenet*, dessin (1864), *Andrea del Sario*, dessin ; *M. Schnetz*, médaillon (1866) ; *la Mère d'un assassin* (campagne de Rome), dessin ; *la France victorieuse*, *Tête de Cérés*, médailles (1868). Depuis son retour en France, ses principaux envois sont : *M. Robert-Fleury* et de *Mme Carolus Duran*, médaillons bronze (1869) ; *Jetons de présence pour les professeurs de l'enseignement du dessin et pour la Comédie-Française*, *M. E. Renan*, médaillon bronze (1870) ; *une Carmélite*, *M. Joyau*, dessins ; *la Résistance de Paris*, médaille (1872) ; *Portraits*, dessins, modèles de médailles pour l'enseignement primaire et pour la médaille d'honneur des salons (1873) ; médaille commémorative de la commission du mètre (1874) ; *Armes de la ville de Paris* ; *Minerve*, modèles de médailles (1875) ; médailles commémoratives de l'emploi des aérostats pendant le siège de Paris et de la construction de l'église Saint-Ambroise (1876) ; *le Maréchal de Mac-Mahon*, médaillon (1877) ; modèle de la médaille d'honneur de l'Exposition universelle de 1878, l'une des plus heureuses compositions du genre. M. Chaplain a obtenu une médaille en 1870, une médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1872 et la décoration de la Légion d'honneur en 1877.

CHAPLIN (Charles), peintre et graveur français, né aux Andelys (Eure), le 8 juin 1825, de parents d'origine anglaise, fut élève de Drolling, et débuta par des portraits et des paysages empreints d'un énergique sentiment de réalité. Changeant bientôt de manière, il s'attacha à reproduire d'élégants types de femmes ou de gracieuses allégories. Parmi ses œuvres les plus remarquées, nous citerons : *Saint Sébastien percé de flèches* (1847) ; *une Rue dans un village de la Basse-Auvergne* ; *Auvergnate des environs du Puy-de-Dôme* (1848) ; *le Soir dans les bruyères* (musée de Bordeaux) ; *Montagnards du Puy-de-Dôme* (1849) ; *Portraits de femmes* ; *Mulrier de la Lozère* (1851) ; *Portraits* (1852) ; *le Matin* (1855) ; *les Premières roses*, sujet tiré de Shakespeare (1857) ; *l'Astronomie* ; *la Poésie* ; *Diane* (1859) ; *Portraits* (1861) ; *les Bulles de savon* (musée du Luxembourg) et *les Tourterelles* (1864) ; *le Château de cartes* ; *le Loto*, aquarelles ; *un Rêve* (panneau décoratif pour l'hôtel du prince Demidoff) ; *Portrait en pied de Mme M.* (1866) ; *la Naissance de Vénus* ; *le Jeu de loto*, faïences Exposition universelle) ; *Sujet tiré d'Ovide, les Perruches*, *la Poésie*, faïences (1867) ; *Portrait de Mme ...* (1868) ; *Portrait de Mme P.* ; *Premiers liens* (1869) ; *l'Enfant* ; *Jeune fille tenant un plateau* (1870) ; *Haidée* (1873) ; *Rose de mai* ; *la Lyre brisée* (1875) ; *Portrait de Mme de V.* ; *Jours heureux* (1876) ; *Portrait du duc d'Audiffret-Pasquier* (1877).

M. Chaplain a gravé un certain nombre d'eaux-fortes d'après ses propres tableaux ou dessins, ainsi que plusieurs portraits d'après Rubens, *l'Embarquement pour Cythère*, d'après Watteau pour la chalcographie du Louvre, et les *Virgins folles*, d'après M. Bida, pour la grande édition des Évangiles. En 1861, il a peint le plafond et les dessins de portes du salon des Fleurs aux Tuileries, ainsi que le plafond du salon de l'hémicycle à Pélusée ; en 1864, il a exécuté sur

glace, dans le même palais, huit panneaux et quatre dessus de portes pour la salle de bains de l'impératrice. M. Chaplin a obtenu une médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1851, une de 2<sup>e</sup> classe en 1852, une médaille en 1865; décoré de la Légion d'honneur en août 1865, il a été promu officier en 1877.

**CHAPMAN** (sir Frederick-Edouard), général anglais, né dans la Guyane anglaise en 1816, fut élevé à l'école militaire de Woolwich et entra dans le génie royal en 1835, devint capitaine en 1846, et lieutenant-colonel en 1859. Il remplit, au mois de janvier 1854, une mission spéciale à Constantinople en vue de la guerre qui se préparait. Pendant cette guerre, il prit part aux batailles de l'Alma et d'Inkermann, et dirigea, au siège de Sébastopol, d'abord les opérations d'attaque de gauche, puis tout le service du génie anglais. Après la guerre il reçut, avec la médaille de Crimée, diverses décorations étrangères, entre autres la croix d'officier de la Légion d'honneur. Il était en outre décoré de l'ordre du Bain, dont il a été promu chevalier-commandeur en 1867. A cette dernière date, devenu major général, il fut nommé gouverneur et commandant en chef des Bermudes; il a exercé ces fonctions jusqu'en 1870. En mai 1872, il est devenu lieutenant général dans l'armée et colonel commandant le génie royal. De 1870 à 1875 il a été chargé de l'inspection générale des fortifications et de la direction des travaux. \*

**CHAPU** (Henri-Michel-Antoine), graveur en pierres fines et statuaire français, né au Mée (Seine-et-Marne) le 29 septembre 1833, élève de Pradier et de Duret, obtint deux fois le 2<sup>e</sup> prix au concours pour Rome, en 1851 avec *Neptune faisant naître un cheval*, en 1853, avec le *Désespoir d'Alexandre après la mort de Clitus*, et le premier prix en 1855, avec *Cléobis et Biton*, il débuta au salon de 1863 par un *Mercurius inventant le caducée* (musée du Luxembourg), et se fit dès lors remarquer aux expositions annuelles par les envois suivants : *M. Léon Bonnat*, buste, bronze (1864); *le Serment*, statue, plâtre (1865); *Mort de la nymphe Clytié*, statue plâtre, réexposée en marbre (1878); *M. le D<sup>r</sup> Desmarres*, buste bronze (1866); *Jeanne d'Arc*, médaillon bronze (1868); *M. Duchâtel*, buste, marbre; *M. Civiale*, buste bronze (1869); *Jeanne d'Arc à Domrémy*, statue plâtre (1870), réexposée en marbre (1872); *le comte de Montalembert*, buste, marbre; *l'abbé Bruyère*, buste marbre (1873); *M. Vitet*, buste marbre (1874); *M. Questel*, médaillon, bronze; *la Jeunesse*, remarquable statue en marbre, destinée au monument élevé dans une cour de l'école des Beaux-Arts à Henri Regnault et aux élèves tués pendant la guerre (1875); *Alex. Dumas père*, buste marbre pour le foyer de l'Odéon (1876); *la Pensée*, modèle de la statue destinée au tombeau de Mme d'Agout; *Berryer*, statue en marbre, destinée au Palais de Justice (1877). Citons aussi l'important monument de *M. Schneider*, pour le Creusot, inauguré au mois d'août 1879.

M. Chapu a obtenu une médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1863, deux médailles en 1865 et en 1866, la médaille d'honneur en 1875 et en 1877, et cette même année le prix biennal de 20 000 francs décerné par l'Institut; nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1867, il a été promu officier en 1872.

**CHAPUS** (Eugène), littérateur français, né à Paris, le 18 novembre 1800, débuta par un *Essai critique sur le théâtre français*, publié d'après les

*notes anglaises* (Paris, 1827, br. in-8), puis écrivit quelques romans : *le Caprice* (Paris, 1831, 2 vol. in-12), avec M. Victor Ch.; *Titime. histoire de l'autre monde* (Ibid., 1833, in-8); *la Carte jaune, roman de Paris* (1836, 2 vol. in-8), avec M. Léon Vidal; *Aux bains de Dieppe* (1838, 2 vol. in-12); *Cinq nouvelles* à la suite des *Jours de bonheur* de M. Léon Guérin (1840, in-12); *Deux heures de canapé* (1842, in-8); *le Roman des duchesses* (1844, 2 vol. in-8).

D'autres écrits d'un caractère spécial ont fait la réputation de M. Eugène Chapus. Il a rédigé quelque temps un recueil hebdomadaire intitulé : *Paris et Chantilly, bulletin des salons, des arts, de la littérature, des théâtres et des chasses*. Il se fit ensuite l'historien du *turf* et du *sport*, comme l'atteste la liste suivante de ses œuvres : *les Chasses de Charles X. Souvenirs de l'ancienne cour*, études des mœurs royales au XIX<sup>e</sup> siècle (1837, in-8); *les Chasses princières en France de 1839 à 1841* (1853; in-16); *Théorie de Vélégance* 1844, in-32); *le Turf, ou les Courses de chevaux en France et en Angleterre* (1853, in-16); *le Sport à Paris*, ouvrage contenant le *turf*, la chasse, le tir au pistolet et à la carabine, les salles d'armes, la boxe, le bâton et les échecs, le *whist*, etc. (1854, in-16); *Manuel de l'homme et de la femme comme il faut* (1862, in-18). On doit aussi à M. Chapus toute une série de *Guides*, entre autres : le *Guide de Paris au Havre*, celui de *Paris à Dieppe, Dieppe et ses environs*. Il a fondé le journal hebdomadaire *le Sport* (1854). — M. Chapus est mort le 18 janvier 1877.

**CHARAMAULE** (Hippolyte-Mellon-Victor), avocat et homme politique français, ancien député et représentant du peuple, né à Mèze (Hérault), le 23 avril 1794, étudia le droit et devint un des avocats les plus connus du Midi. Envoyé, en 1834, à la Chambre des députés par le collège *extra muros* de Montpellier, il fit partie de l'extrême gauche. En 1834 et en 1839, il fut réélu par le collège de Lodève. Il ne se représenta point aux élections de 1842, mais ne cessa de protester contre le système soutenu par le ministère Guizot, et prit part à la campagne des banquets réformistes. Le 5 décembre 1847, il présida celui de Montpellier. A la révolution de Février, il fut président de la Commission exécutive formée à Montpellier et proclama la République. Il remplit quelque temps les fonctions de commissaire du gouvernement provisoire; mais il excita les plaintes du parti démocratique, et fut remplacé par M. Brives, le 21 mars. Un mois après, 50 000 suffrages l'envoyèrent à la Constituante, le troisième des dix élus de l'Hérault. Membre du comité de législation, il monta souvent à la tribune et attacha son nom à plusieurs amendements qui tendaient à assurer la liberté de la presse. Il vota, en général, avec la gauche et adopta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, à part la question du cautionnement des journaux dont il réclama la suppression, il soutint la politique de l'Élysée. Réélu, le troisième, à l'Assemblée législative, il vota avec le parti de l'ordre, tout en réclamant le maintien de la Constitution. Après le coup d'État du 2 décembre, contre lequel il protesta, M. Charamaule renonça à la vie politique. Il fut néanmoins candidat pour l'élection de sénateurs inamovibles le 27 mai 1879.

**CHARASSIN** [de Saône-et-Loire] (Frédéric), ancien représentant du peuple français, né à Bourg (Ain), en 1804, fit ses études de droit et s'établit à Lyon comme avocat. Il fut au nombre des défenseurs choisis par les accusés du procès



d'avril. Depuis lors, il renonça au barreau et se livra à des études de linguistique. En 1842, il publia, avec M. F. François, un *Dictionnaire des racines et dérivés de la langue française* (Paris, in-8), ouvrage dans lequel on trouve tous les mots distribués par familles, d'après la similitude de consonnance et de signification, et chaque famille rangée dans l'ordre alphabétique de la racine dont elle dépend. En 1845, il ouvrit à l'Athénée des cours sur la philosophie des langues. En même temps, il s'occupait des questions débattues par les diverses écoles socialistes : ami et disciple de Buonarroti, il prit place dans les rangs de la démocratie la plus avancée.

Après la révolution de Février, M. Fr. Charassin présida un club dans le quartier Saint-Marceau et rédigea le *Défenseur du peuple*. En 1849, son nom, porté à Paris par le conclave socialiste, accepté par les Amis de la Constitution, obtint plus de 100 000 suffrages ; mais il ne fut envoyé à l'Assemblée législative que par les élections complémentaires de Saône-et-Loire. Il vota constamment avec la Montagne, et usa de son initiative parlementaire pour présenter des propositions que la majorité repoussa comme funestes. Arrêté au 2 décembre et compris dans le décret d'expulsion, il se réfugia en Belgique, d'où il passa en Angleterre. — Il est mort à Nice, le 30 avril 1876.

**CHARAVAY** (Gabriel), homme politique et publiciste français, né à Lyon le 7 août 1818, fonda dans sa ville natale une librairie, et, peu après, un journal, *l'Humanitaire* (1840) dont il ne parut que deux numéros qui lui valurent une condamnation à deux ans de prison. Il subit sa peine à la citadelle de Doullens. Sous la présidence de Louis-Napoléon, il fut impliqué dans l'affaire des *Bulletins du comité de résistance*, condamné à cinq ans de détention et enfermé à Belle-Isle-en-mer ; déporté en Algérie par application de la loi de sûreté générale (1858), il succéda comme rédacteur en chef de *l'Algérie nouvelle* à M. Clément Duvernois et rentra en France l'année suivante, en vertu de l'amnistie du 15 août 1859. M. G. Charavay s'associa d'abord aux travaux de son frère, M. Jacques Charavay, puis, après avoir racheté les cabinets de MM. Charon et Laverdet, créa la *Revue des autographes* (1866, in-4), et un organe spécial, *l'Imprimerie*.

Outre un certain nombre de catalogues d'autographes, on doit à M. G. Charavay un *Guide de l'étranger dans Lyon* (1846, in-18) un *Projet de constitution* (1848, in-8), et, dans un autre ordre d'idées, un *Traité de ponctuation* dans le journal *l'Ecole normale* (1864) ; *Règle définitive du participe passé* (1878, in-8). Il a collaboré pendant plusieurs années au *Grand Dictionnaire* de P. Larousse. — M. G. Charavay est mort à Paris, le 22 mai 1879.

**CHARAVAY** (Marin-Etienne), paléographe et littérateur français, neveu du précédent, né à Paris le 17 avril 1848, est fils du savant expert en autographes Jacques Charavay, mort en 1867. Il obtint, le 1<sup>er</sup> février 1869 le diplôme d'archiviste, et reprit presque aussitôt le cabinet fondé par son père. Il a dirigé un nombre considérable de ventes ; parmi les catalogues qu'il a rédigés et le plus souvent ornés de *fac-simile* précieux, il faut citer en première ligne ceux des collections Rathery, Boilly, Pécard, Benjamin Fillon et Alfred Sensier. Tout en continuant la publication de *l'Amateur d'autographes* fondé par son père en 1862, il a créé, en 1874, la *Revue des documents historiques*, recueil de pièces curieuses et inédites accompagnées de notes et de commentaires.

Outre un certain nombre de tirages à part de ces deux revues, on doit à M. Étienne Charavay : *Notes sur Nicolas Thoynard d'Orléans*, d'après les notes de J. Ch. Brunet (1867, br. in-8) ; une édition annotée des *Amours pastorales de Daphnis et de Chloé* (1872, in-16) ; *Alfred de Vigny et Charles Baudelaire, candidats à l'Académie française* (1879, in-16, portrait). Il prépare, avec M. J. Vaesen, pour la Société de l'histoire de France, le recueil général des *Lettres de Louis XI*.

**CHARCOT** (Jean-Martin), médecin français, né à Paris en 1825, suivit les cours de la Faculté de médecine et obtint le grade de docteur en 1853. Médecin du bureau central des hôpitaux en 1856, il fut attaché, en 1862, au service des aliénés de l'hospice de la Salpêtrière, et se fit connaître avantageusement par d'importants travaux sur les maladies du système nerveux. Professeur agrégé depuis 1860, il fit des cours très-suivis, et devint professeur titulaire d'anatomie pathologique en 1873. Il fut élu la même année membre de l'Académie de médecine dans la section d'anatomie pathologique. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Nous citerons de ce savant médecin : *de l'Expectation en médecine* (1857, in-8) ; *de la Pneumonie chronique* (1860, in-8, 1 pl.) ; *la Médecine empirique et la médecine scientifique* (1867), leçon d'ouverture ; *Leçons cliniques sur les maladies des vieillards* (1868, in-8 ; 2<sup>e</sup> série, 1869, in-8, 2<sup>e</sup> édit. 1874, in-8) publiées par MM. les docteurs Bull et Bouchard ; *Leçons sur les maladies du système nerveux* (1873, in-8 ; 2<sup>e</sup> série, 1874, in-8 ; 2<sup>e</sup> édit. 1875, in-8, avec planches et figures) ; *Leçons sur les maladies du foie, des voies biliaires et des reins* (1877, in-8). M. Charcot a annoté la traduction française de l'ouvrage de Baring Garrod : *la Goutte* ; il est l'un des directeurs des *Archives de physiologie*.

**CHARDON** (Alfred), sénateur français, né à Bonneville (Savoie), le 4 septembre 1828, fit son droit à l'Université de Turin, et exerçait la profession d'avocat, lorsqu'eut lieu l'annexion de la Savoie à la France. Élu, dès ce moment, membre du conseil général de la Haute-Savoie pour le canton de Bonneville, il fut nommé représentant du même département à l'Assemblée nationale, aux élections générales du 8 février 1871, le deuxième sur cinq, par 25,440 voix. Il siégea à gauche et vota constamment avec les partisans résolus des institutions républicaines. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il se présenta au nom des mêmes opinions de concert avec M. Chaumontel, et fut élu, le second, par 218 voix sur 382 électeurs. Pendant la prorogation du Sénat, nécessitée par la dissolution de la Chambre des députés, sous le ministère du 16 mai 1877, M. Chardon se vit poursuivre, comme prévenu d'avoir assisté à une réunion publique non autorisée, et fut cité devant le tribunal correctionnel de Bonneville. L'illégalité manifeste de cette action judiciaire contre un sénateur, sans autorisation préalable, causa une vive émotion parmi ses collègues de la gauche, et, devant leurs protestations, le parquet dut abandonner la poursuite. M. Chardon a été élu vice-président du conseil général de la Haute-Savoie, que présida M. Chaumontel.

**CHARETON** (Jean-Joseph VEVE, dit), général français, sénateur, né à Montélimart, le 8 juillet 1813, d'une famille sans fortune, entra à l'École polytechnique en 1832, et en sortit dans le génie avec le grade de sous-lieutenant (1<sup>er</sup> oc-

tobre 1834. Il a été promu successivement lieutenant, le 1<sup>er</sup> octobre 1836, capitaine, le 23 janvier 1840, chef d'escadron, le 20 décembre 1853, lieutenant-colonel, le 8 octobre 1856, colonel, le 10 août 1861, général de brigade, le 27 octobre 1870, et général de division, le 3 mai 1875. Il assista au siège de Constantine et travailla pendant plusieurs années aux travaux de défense d'Alger. Envoyé en Crimée, il prit part au siège de Sébastopol, et fut deux fois blessé. Il dirigea ensuite les travaux de fortification de Lyon, de Grenoble et de Toulon, fit partie, en 1870, du 5<sup>e</sup> corps de l'armée du Rhin, et fut fait prisonnier à Sedan, emmené en Allemagne et interné à Wiesbaden. A l'armistice, il fut élu, le 8 février 1871, représentant du département de la Drôme à l'Assemblée nationale, le deuxième sur six, par 35 957 voix, prit place au centre gauche et se fit inscrire à la réunion de la gauche républicaine modérée. Il fut nommé rapporteur de la sous-commission de réorganisation de l'armée pendant la session de 1871-72, et, lors de la discussion de la loi, défendit le service de quatre ans (10 juin). Dans les questions politiques, il vota presque constamment avec la gauche. Aux élections des sénateurs inamovibles pour l'Assemblée nationale, il fut porté comme candidat républicain, et nommé au septième tour de scrutin, par 330 voix sur 591 votants. Il représentait, au Conseil général de la Drôme, le canton de Montélimart. Le général Chareton, décoré de la Légion d'honneur le 25 janvier 1846, a été promu officier le 16 juin 1855 et commandeur le 6 mars 1867. Il a publié : *Projet de réorganisation de l'état militaire de la France* (1871, in-18), ouvrage écrit pendant son internement à Wiesbaden. — Il est mort à Paris le 14 juin 1878. \*

**CHARETTE** (Athanase baron de), officier français, né vers 1828, d'une famille dont l'illustration date des guerres de la Vendée, entra dans l'armée papale, et y fut chargé du commandement d'un régiment d'élite, composé presque exclusivement de la jeune noblesse de tous les pays. Ce corps figura avec honneur à la bataille de Castelfidardo. Après la déclaration de guerre à la Prusse (15 juillet 1870), l'armée française d'occupation fut rappelée de Rome, et la révolution du 4 septembre suivant, en permettant l'envahissement des États du pape par les troupes de Victor-Emmanuel, rendit la liberté au régiment de zouaves pontificaux. M. de Charette, leur colonel, fut autorisé à former alors, en prenant son ancien corps pour noyau, une légion des volontaires de l'Ouest, qui, placée en première ligne à la bataille de Patay, se signala par des prodiges de valeur. Grièvement blessé pendant le combat, M. de Charette put cependant échapper à l'ennemi et suivre la partie de l'armée de la Loire qui se retira sur Bourges. Après la signature de l'armistice, il déclina la candidature à l'Assemblée nationale qui lui était offerte par les cinq départements de la Bretagne. Nommé malgré lui dans les Bouches-du-Rhône, par 47 253 voix, il refusa le mandat de représentant dans une lettre du 10 février, adressée au président de l'Assemblée, qui ne fut lue que dans la séance du 6 mars 1871. Depuis, M. de Charette reentra dans la vie privée. Lors de la signature du manifeste de la droite monarchique et du pèlerinage d'Anvers (24 février 1872), il fut au nombre des visiteurs remarqués et chaleureusement accueillis par M. le comte de Chambord, mais son nom ne fut pas mêlé aux tentatives de restauration qui se produisirent en 1873 et 1874. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 29 juillet 1871. \*

**CHARLEMAGNE** (Edmond), homme politique français, conseiller d'Etat, né à Châteauroux (Indre), le 4 septembre 1795, est petit-fils d'un membre de la première Constituante qui fut, sous Louis XVIII, un des rares députés de l'opposition. Avocat en 1824, il débuta dans la magistrature vers les dernières années de la Restauration et devint rapidement procureur du roi. Il exerçait ces fonctions à Châteauroux lorsque la révolution de Juillet le jeta dans les rangs de l'opposition dite libérale. Il représenta, pendant douze ans, sa ville natale à la Chambre des députés (1831-1842), votant d'abord avec le parti légitimiste et en dernier lieu avec l'extrême gauche. En 1832, il avait donné sa démission de magistrat, pour avoir, comme député, plus d'indépendance.

En 1842, M. Charlemagne, remplacé, aux élections générales, par Muret de Bort, reentra dans la vie privée. La République le rappela aux affaires en 1848; nommé commissaire du gouvernement provisoire pour l'arrondissement d'Issoudun, il fit partie, comme représentant de l'Indre, de la Constituante, où il siégea parmi les républicains modérés, et de la Législative, où il appartint à la majorité contre-révolutionnaire. Après le coup d'Etat du 2 décembre, il fut un des neuf membres de l'Assemblée dissoute appelés au Conseil d'Etat (25 janvier 1852) et attaché à la section des finances. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 14 août 1860. — Il est mort à Châteauroux en février 1872.

**CHARLEMAGNE** (Raoul), homme politique français, député, est né le 20 décembre 1821. Maire de Châteauroux et membre du Conseil d'arrondissement, il entra au Corps législatif en 1859, comme candidat du gouvernement dans la 1<sup>re</sup> circonscription de l'Indre. Il fut réélu en 1863, au même titre, par 23 413 voix sur 23 996 votants, et en 1869, par 23 155 sur 23 862 votants. M. Charlemagne a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 14 août 1862. Rentré dans la vie privée au 4 septembre 1870, il en sortit en octobre 1877, pour se présenter aux élections générales, dans la 1<sup>re</sup> circonscription de l'arrondissement de Châteauroux, comme candidat officiel et bonapartiste. Il fut élu, le 3 novembre suivant, au scrutin de ballottage, par 7162 voix contre 6887, données à M. Botard, l'un des 363. Son élection ayant été invalidée, il se représenta et fut réélu le 3 mars 1878 par 6477 voix contre 6216 obtenues par le même concurrent.

**CHARLES** (Frédéric-Auguste-Guillaume), duc de Brunswick, né le 30 octobre 1804, est le fils aîné du duc Frédéric-Guillaume qui périt, en 1815, à la bataille des Quatre-Bras. Après la bataille d'Iéna, il fut emmené en Suedé avec son jeune frère par sa mère qui mourut en 1808. Confié à des étrangers, errant de pays en pays jusqu'à la chute de l'Empire, il eut une éducation très imparfaite. A la mort de son père, il reçut le titre de duc, sous la tutelle du roi Georges IV, alors prince-régent de la Grande-Bretagne. Son caractère, ses habitudes portèrent son tuteur à reculer autant que possible la déclaration de sa majorité. Lorsqu'il eut pris les rênes du pouvoir (23 octobre 1823), il s'occupa moins des affaires publiques que de ses plaisirs et voyagea en Italie et en Angleterre. A son retour, il découragea ses plus fidèles serviteurs par sa négligence et soumit tout le pays à un arbitraire qui parut bientôt insupportable. La Diète germanique ayant pris en considération les plaintes et les griefs du pays en 1829, le duc se retira en France, d'où il passa en Belgique, lors de la révolution de Juillet.

Chassé de Bruxelles par celle de Septembre, il rentra furtivement dans ses États où éclatèrent bientôt des troubles qui ne purent être apaisés que par sa déposition. La Diète le déclara incapable de régner et, par suite des arrangements réglés par les agnats, fit passer le pouvoir entre les mains de son frère Guillaume (voy. ce nom). Depuis cette époque, le duc Charles de Brunswick, qui réclama inutilement le concours de l'Angleterre pour remonter sur le trône qu'il a perdu, vécut à l'étranger et résida principalement à Paris et à Londres. Au mois de mars 1868, à l'occasion d'une protestation du roi de Hanovre contre l'occupation de ses États par les Prussiens, il protesta encore lui-même contre la spoliation dont il avait été victime trente-huit ans auparavant. — Il est mort à Genève le 19 août 1873, légua à cette ville sa fortune et ses fameuses collections de diamants. Le duc Guillaume obtint la restitution d'une partie de ce legs, et les diamants vendus aux enchères publiques, dépassèrent de plus de 200 000 francs le chiffre auquel ils avaient été estimés.

**CHARLES II** (*Charles-Louis de Bourbon*, duc), prince du duché de Parme, Plaisance et États annexés (1847-1849), infant d'Espagne, né le 23 décembre 1799, succéda, le 13 mars 1824, dans la principauté de Lucques, à sa mère, l'infante Marie-Louise, fille du roi d'Espagne Charles IV, veuve de Louis, roi d'Étrurie depuis le 27 mai 1803. Le 5 octobre 1847, il céda cette principauté à la Toscane, et après le décès de la duchesse Marie-Louise, le 17 décembre de la même année, il lui succéda dans le gouvernement de Parme, Plaisance, etc. Il n'en jouit pas longtemps. Le 20 mars 1848, il établit une régence, qui, le 9 avril suivant, fut remplacée par un gouvernement provisoire. Le 19, il quitta le pays, et une année après, par le manifeste de Weisstrop (royaume de Saxe), abdiqua en faveur de son fils, feu le duc Charles III (14 mars 1849). Il a épousé, le 15 août 1820, la princesse Marie-Thérèse, fille du feu roi de Sardaigne, Victor-Emmanuel I<sup>er</sup>, née le 19 septembre 1803.

**CHARLES I<sup>er</sup>** (Prince *Charles-Eitel-Frédéric-Zéphirin-Louis*), prince régnant de la Roumanie ou des Principautés-Danubiennes-Unies de Valachie et de Moldavie, né le 20 avril 1839, est le second fils du prince de Hohenzollern-Sigmaringen, chef de la seconde des lignes non régnantes de la maison princière de Hohenzollern. En avril 1866, le prince Charles était sous-lieutenant à la suite du 2<sup>e</sup> régiment de dragons prussiens, lorsque sa candidature au trône de Roumanie, vacant par l'expulsion du prince Alexandre-Jean, fut proposée et soutenue, assure-t-on, par l'action diplomatique de la Prusse. Accepté par les Chambres moldo-valaques, il fit son entrée solennelle à Bucharest le 22 mai 1866. Son premier soin, en débarquant à Turno-Severin, le 20 mai, fut d'écrire au sultan Abd-el-Azis, pour protester de son respect pour les traités qui liaient les Principautés-Danubiennes à la Turquie. Au mois d'octobre suivant, il se rendit à Constantinople pour recevoir des mains du sultan l'investiture des provinces moldo-valaques. Le firman qui la lui conféra est du 23 octobre 1866. Il a épousé le 16 octobre 1869, à Coblenz, la princesse *Élisabeth* de Wied, fille unique du prince Guillaume de Wied et de la princesse Marie-Wilhelmine de Nassau.

Le règne de Charles I<sup>er</sup> n'a guère été signalé à l'attention de l'Europe, dans les trois années qui suivirent, que par des agitations intérieures et des crises parlementaires. Il s'est fait d'abord

beaucoup de bruit à propos des persécutions et des violences dont les Israélites furent l'objet, surtout en Moldavie, à Jassy et dans le district de Bakou. Les puissances européennes intervinrent par leurs consuls, et parurent obtenir la répression momentanée des exactions et des barbaries commises contre les familles juives par les fonctionnaires eux-mêmes.

Au milieu de sessions orageuses des Chambres roumaines, de démissions et de reconstitutions fréquentes de ministères, il y eut peu de progrès intérieurs à enregistrer. Néanmoins le prince Charles s'occupa de créer une Ecole normale pour les instituteurs, et d'organiser l'armée roumaine avec des canons et des affûts commandés aux fabricques prussiennes, des fusils achetés en Amérique, des fusées de guerre fabriquées en France, des quantités considérables de poudre et de salpêtre tirées de divers pays.

Les innombrables combinaisons ministérielles et des progrès industriels importants, tels que le vote et la construction d'un certain nombre de chemins de fer, qui furent signalés dans l'administration intérieure de la Roumanie de 1871 à 1876, avaient seuls attiré sur elle l'attention de l'Europe, quand la guerre d'Orient en fit une des principautés les plus menacées par les conséquences de cette lutte. Le 20 avril 1877, un décret de Charles I<sup>er</sup> ordonna la mobilisation de l'armée active ainsi que de l'armée territoriale et de leurs réserves; par le même décret, il transforma en corps actif la milice du pays; trois jours après, il rejeta la sommation du gouvernement turc de joindre l'armée roumaine à l'armée ottomane. Le 28 avril suivant, M. Jonesco, ministre des affaires étrangères, communiqua à la Chambre des députés réunie en session extraordinaire une convention conclue le 16 du même mois, par laquelle le prince accordait aux Russes le libre passage de la Roumanie, et le czar s'engageait en retour à assurer le maintien des droits et de l'intégrité de ce territoire. Cette convention fut votée le 29, par 79 voix contre 25. Le 10 mai, le prince Charles se mit à la tête de son armée et, le 20, déclara la guerre à la Turquie. En plusieurs circonstances et surtout dans les longs et sanglants combats qui déterminèrent la prise de Plevna, les forces roumaines apportèrent aux efforts de l'armée russe un précieux concours. Mal récompensé par le traité de Berlin (13 juillet 1878), la Roumanie, malgré les protestations de ses représentants, MM. Jean Brătianu et Cogolniceanu, se vit enlever par la Russie la Bessarabie roumaine et reçut en échange la concession insignifiante de la Dobrutscha. Le gouvernement de Charles I<sup>er</sup> n'en prit possession qu'à contre-cœur, acceptant toutefois le traité de Berlin comme consacrant d'une façon définitive l'indépendance nationale de la Roumanie. Ce traité stipulait aussi, en faveur des indigènes juifs, des garanties dont la violation flagrante provoqua encore les protestations des grandes puissances (août 1879).

**CHARLES XV** (Louis-Eugène), roi de Suède et de Norvège et, selon les almanachs officiels, des Goths et des Wendes, né le 3 mai 1826, succéda à son père, Oscar I<sup>er</sup>, le 8 juillet 1859. Il fut couronné à Stockholm, pour la Suède, le 3 mai 1860, et à Dronheim, pour la Norvège, le 5 août 1860. Son règne a été signalé par des tentatives de réorganisation administrative, sociale et politique. Il faut surtout remarquer la réforme opérée en 1866 dans la représentation nationale de Suède. Au lieu de quatre Chambres, répondant aux quatre classes de la noblesse, du clergé, de la bourgeoisie et des paysans, il n'y eut plus

que deux Chambres, une Chambre haute et la Chambre basse : la première élue par les assemblées provinciales, la seconde par les populations. La noblesse, comme le clergé, perdit dès lors le privilège qui la faisait figurer de plein droit aux états généraux. Elle n'en fut pas moins maintenue, comme institution sociale, par la loi du 22 juin 1866. Par une application des principes d'égalité civile, une assemblée des nobles, réunie le 15 mars 1869, fut appelée à se prononcer sur la suppression d'un autre privilège, celui du *forum privilegiatum*, en vertu duquel les nobles ne pouvaient être cités, dans certains cas, que devant les cours supérieures et non devant les tribunaux de première instance.

Entre autres projets mis à l'étude et soumis aux discussions et aux votes des Chambres, le Storting norvégien vota une extension considérable du droit de suffrage au profit des petits propriétaires, fonctionnaires et employés, et décida que le Storting aurait désormais des sessions annuelles (avril 1869). Une réforme personnellement poursuivie par le roi Charles XV fut l'abolition de la peine de mort. Vers la fin d'octobre 1868, le souverain refusa de signer un arrêt de mort et déclara qu'il n'en signerait plus à l'avenir, de sorte que, si la peine capitale n'était pas abolie en droit, elle le serait en fait, dans son royaume. Pendant la guerre franco-prussienne, il ne dissimula point ses sympathies pour la France, et c'est à son climat qu'il vint demander, durant l'été de 1872, le rétablissement de sa santé depuis longtemps altérée. — Il est mort à Malmö le 18 septembre 1872, ne laissant qu'une fille mariée au prince royal Frédéric de Danemark. Son frère, Oscar-Frédéric, duc d'Ostrogothie, né le 21 janvier 1829, fut couronné roi sous le nom d'Oscar II.

Le roi Charles XV était un amateur très éclairé; il a écrit des poésies traduites en vers français par M. Bascle de Lagrèze : *Légendes et poèmes scandinaves* (1863, in-18), et gravé quelques eaux-fortes. — Pour la famille royale de Suède et Norvège, voyez ces mots.

**CHARLES I<sup>er</sup>**, roi de Wurtemberg. — Voy. WURTEMBERG.

**CHARLES-EDMOND** (Charles-Edmond CHOJECKI, dit), publiciste français, né en Pologne, en novembre 1822, se tourna de bonne heure vers la presse et fonda à Varsovie en 1841 un journal, *l'Echo*, qui n'eut qu'une courte durée. Il vint en France en 1845, pour échapper à une condamnation politique, et collabora à la *Revue indépendante* en 1846 et 1847. Envoyé à la diète révolutionnaire de Prague en mars 1848, il fut condamné par les tribunaux autrichiens et entra en France. Il écrivit dans le journal de Proudhon, *le Peuple* (1848), et dans la *Voix du peuple* (1848-1849), partit pour l'Égypte à la suite d'un procès de presse, séjourna en Italie et en Suisse, et ne rentra en France qu'en février 1852. Pendant la guerre de Crimée, il servit sous Omer-Pacha, et quitta l'armée ottomane avec le grade de lieutenant-colonel. Rentré à Paris, il accompagna le prince Napoléon dans son voyage aux mers du Nord, en donna la relation dans une publication de luxe : *Voyage dans les mers du Nord à bord de la corvette la Reine Hortense* (1857, in-4). Nommé bibliothécaire du ministère de l'Algérie et des colonies, il passa à la bibliothèque du Sénat, dont il devint administrateur en 1869. Après la suppression du Sénat impérial, il resta à la tête de la même bibliothèque, devenue publique, puis rendue au nouveau Sénat en 1876. M. Charles-Edmond a été commissaire général du vice-roi d'Égypte à l'Exposition universelle de 1867. Décoré de la Légion

d'honneur en 1858, il a été promu officier en 1869. Il a collaboré au journal le *Temps*, dont il a présidé le conseil d'administration.

Outre l'ouvrage cité plus haut, il a publié : *Souvenirs d'un dépaycé* (1862, in-18); *l'Égypte à l'Exposition universelle de 1867* (1867, in-8); mais c'est surtout comme acteur dramatique qu'il s'est fait connaître en France; nous citerons : la *Florentine*, drame en cinq actes (Odéon, 1856); *les Mers polaires*, drame en cinq actes (Gaité, 1858); *l'Africain*, comédie en quatre actes (Comédie-Française, 1860); *l'Aïeule*, drame en cinq actes (Ambigu, 1864), avec M. Dennery; *le Dompteur*, drame en cinq actes (1870), avec le même; *la Baronne*, drame en quatre actes (1871), avec M. Fossier; *le Fantôme rose*, comédie en un acte (1873); *Elsy* (Odéon, 1874), etc.

M. Charles-Edmond Chojecki a pris aussi une place distinguée dans la littérature polonaise par un certain nombre d'ouvrages écrits dans sa langue natale, entre autres : *Souvenirs d'un voyage en Crimée* (Wspomnienia, etc., Varsovie, 1845, in-8); *la Bohême et les Tchèques, dans la première moitié du dix-neuvième siècle* (Czechy Chechowice, etc., Berlin, 1847, in-8); *les Révolutionnaires et le parti adverse* (Rewolucjonisci, etc., ib. 1849; 2<sup>e</sup> éd. 1864); *Alkhadar* (Paris, 1854, 3 vol. in-8; 2<sup>e</sup> éd. Leipzig, 1869), roman de mœurs; *le Patriotisme* (1864, in-8); *la Pologne captive et ses trois poètes* (Leipzig, 1864, in-8), etc.

**CHARLOTTE** (Marie-Amélie-Auguste - Victoire-Clémentine - Léopoldine), fille de Léopold I<sup>er</sup>, roi des Belges, ex-impératrice du Mexique, veuve de Maximilien I<sup>er</sup>, fusillé à Querétaro, le 19 juin 1867, est née le 7 juin 1840. Elle avait épousé l'archiduc d'Autriche le 27 juillet 1857. L'infortunée princesse subit la première les conséquences douloureuses de l'élévation de son mari. Au milieu des difficultés inextricables que rencontrait son établissement, Maximilien envoya l'impératrice Charlotte demander à l'empereur Napoléon III, dont il n'avait été que l'instrument, une assistance plus efficace. Elle vint à Paris, le 9 août 1866, et en repartit deux semaines plus tard, sans avoir rien pu obtenir. Elle se rendit en Italie, passa par le château de Miramar et arriva à Rome, où elle devait s'occuper, disait-on, du règlement des affaires religieuses. Alors se manifesta le trouble de sa raison, causé par les épreuves déjà subies et par la prévision d'épreuves plus redoutables, après l'insuccès de sa mission en France.

À la suite des derniers revers de son mari, l'impératrice Charlotte, hors d'état de comprendre l'étendue de son malheur, fut transportée en Belgique et confiée aux soins de sa famille, dans le château de Tervuren. On lui avait donné le prince de Ligne et M. de Theux et Tesch pour tuteurs. Dans des alternatives d'amélioration et de crises, on l'a dite occupée à écrire des mémoires sur l'histoire de l'empire mexicain, mais son état mental s'est depuis lors aggravé, et tout espoir de guérison est perdu.

**CHARMES** (Francis), journaliste français, né à Aurillac (Cantal), le 21 avril 1848, vint en 1867 à Paris pour suivre les cours de l'École de droit. Il prit part, comme officier des mobiles du Cantal, à toute la campagne de l'armée de la Loire. Après avoir appartenu pendant trois mois à la rédaction du *XIX<sup>e</sup> Siècle*, M. F. Charmes entra, sous les auspices de M. de Sacy, au *Journal des Débats*, que MM. Saint-Marc-Girardin, Léo et Dufeuille venaient de quitter pour ne pas le suivre dans son évolution républicaine (août 1872). Il fut chargé du bulletin quotidien et fut secondé

dans cette tâche par le plus jeune de ses frères. Sous l'inspiration personnelle de M. Thiers, MM. Charmes se sont particulièrement distingués dans l'opposition que les *Débats* firent aux auteurs de l'acte du 16 mai. M. Francis Charmes a été décoré de la Légion d'honneur en 1877. — L'un de ses frères, M. Xavier CHARMES, né le 23 novembre 1849, est entré au ministère de l'instruction publique, en 1877, comme chef de cabinet de M. Bardoux. — Son second frère, son collaborateur aux *Débats*, est né le 7 novembre 1850.

**CHARNOCK** (Richard-Stephen), voyageur et ethnographe anglais, né à Londres le 11 août 1820, fut élevé au Collège royal et reçu homme de loi en 1841. Il a fait des voyages d'études dans toute l'Europe, en Asie Mineure, dans le nord de l'Afrique, etc., et publié un grand nombre de mémoires philologiques et anthropologiques dans divers journaux et recueils. Il est membre ou correspondant de diverses sociétés savantes de Londres et de l'étranger. On cite notamment de lui : *Guide du Tyrol* (Guido to T., 1857); *Étymologie locale* (Local Etymology, 1859); *Guide en Espagne et au Portugal* (G. to Spain and P., 1865); *Verba nominalia* (1866); *les Peuples de Transylvanie* (The Peoples of Tr., 1870); *Coutumes féodales d'Essex* (Manorial customs of Essex, 1870). \*

**CHARON** (Viala), général français, ancien sénateur, est né à Paris, le 29 juillet 1794. Élève de l'École polytechnique, il entra dans le génie militaire en 1813, fit les dernières campagnes de l'Empire et resta sept ans en Espagne, où il se distingua aux sièges de Pampelune et de Saint-Sébastien. Capitaine depuis 1821, il prit part à l'expédition de Belgique (1832), qui se termina par la prise d'Anvers. En 1835, il passa en Algérie, et, durant quinze années de continuelles guerres y conquit vaillamment les grades supérieurs; il défendit Bougie et Blidah sans cesse attaquées par les tribus arabes, participa aux expéditions de Cherchell, de Milianah (1840), de Mascara (1841), du Chélif (1843), des Flissas (1843), et son nom fut mis plusieurs fois à l'ordre du jour.

Colonel en 1842, maréchal de camp en 1845, M. Charon fut nommé général de division et gouverneur général de l'Algérie en 1848. Rappelé de ce dernier poste à la fin de 1849, il fut mis à la tête du comité des fortifications et créé sénateur le 31 décembre 1852. Il avait contribué à la répression des tentatives d'insurrection qui suivirent à Paris le coup d'État de l'année précédente. M. Charon a été chargé de présider le comité consultatif de l'Algérie. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 2 décembre 1850 et grand-croix le 31 décembre 1856.

**CHARPENTIER** (Théodore-Alexis), député français, né à Étampes (Seine-et-Oise), le 24 septembre 1812, maire de sa ville natale à plusieurs reprises, et conseiller général depuis 1848, il n'entra dans la vie politique qu'aux élections du 20 février 1876. Candidat républicain, pour l'arrondissement d'Étampes, il fut élu par 5188 voix, contre M. Goupy, candidat bonapartiste, qui en réunit plus de 4000. Il siégea au centre gauche et vota ordinairement avec ce groupe. Après l'acte du 16 mai, il fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il a été réélu le 14 octobre suivant par 6971 voix contre M. D. Cochin, candidat patronné par le gouvernement, et qui n'en obtint que 2858. M. Charpentier a été décoré de la Légion d'honneur.

**CHARPENTIER** (Jean-Pierre), littérateur fran-

çais, né à Saint-Priest (Eure-et-Loir), le 20 juin 1797, fit ses études au lycée Louis-le-Grand, entra dans l'Université, et fit successivement la classe de rhétorique aux collèges Louis-le-Grand et Saint-Louis. Il obtint au concours le titre d'agrégé de la Faculté de Paris. Quittant alors l'enseignement secondaire, il suppléa M. J.-V. Leclerc à la Sorbonne dans la chaire d'éloquence latine (1833-1844). En 1843, il fut nommé inspecteur de l'Académie de Paris. M. Charpentier a rempli ces fonctions pendant dix ans et il en a conservé le titre, après avoir pris sa retraite en 1853. Il resta aussi juge dans les examens et les concours de la Sorbonne. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1855. — Il est mort à Chantilly le 27 août 1878.

M. Charpentier s'est fait connaître par divers travaux d'histoire littéraire, où l'on trouve une érudition de bon goût et une critique consciencieuse. Son premier ouvrage est un mémoire couronné sur cette question : *A laquelle des deux littératures, grecque ou latine, la littérature française est-elle la plus redevable?* (1828, in-8). Il a publié depuis : *Études morales et historiques sur la littérature romaine* (1829, in-8); *Essai sur l'histoire littéraire du moyen âge* (1833, in-8); *Tableau historique de la littérature française aux xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles* (1835, in-8); avec Théodose Burette, *des Cahiers d'histoire littéraire ancienne et moderne* (1836-1838), et particulièrement l'*Abrégé de l'histoire de la littérature grecque* (1837, in-12); *Histoire de la renaissance des lettres en Europe au xv<sup>e</sup> siècle* (1843, 2 vol. in-8); *Tertullien et Apulée* (1839, in-8), et des *Études sur les Pères de l'Église* (1853, 2 vol. in-8; tome I. Église latine; T. II. Égl. grecque).

On lui doit encore une traduction des *Bucoliques* et des *Géorgiques* de Virgile, des *Héroïdes* d'Ovide, avec une *Notice littéraire* sur ce poète, des *Lois* et de l'*Invention* de Cicéron (ce dernier ouvrage en collaboration avec M. E. Greslou), d'une partie des *Lettres* de Sénèque et de quelques *Épîtres* d'Horace, etc., dans la *Bibliothèque latine-française*. Enfin, il a dirigé la publication des *Classiques latins* (textes) édités par M. Pancoucke, sous le titre de : *Nova scriptorum latinorum Bibliotheca* (1833-1838, in-8).

**CHARPENTIER** (Gervais), éditeur français, né vers 1805, n'avait encore qu'une librairie peu importante en 1838, lorsqu'il eut l'idée d'introduire chez nous un nouveau format in-18, qu'il appela in-18 anglais et qui fut bientôt naturalisé sous le nom de *format Charpentier*. Les *Oeuvres d'André Chénier* inaugurèrent, avec un succès complet, cette collection élégante, commode, et, pour l'époque, d'un prix réduit, qui compta, en quelques années, près de quatre cents volumes.

M. G. Charpentier a fondé et dirigé, sous le titre de *Magasin de librairie*, une revue littéraire dont les divers travaux paraissaient ensuite en volumes : elle est devenue plus tard la *Revue nationale*. Il a publié, sous son propre nom, un certain nombre de *Notes* et *Mémoires* relatifs soit à des procès soutenus par lui contre des littérateurs ou contre des confrères (affaire Barba et Dumas, 1834; affaires Benjamin Laroche, 1845, Théoph. Lavallée, 1846, etc.), soit à des entreprises de librairie et de publicité. — Il est mort à Paris le 14 juillet 1871. — Son fils, M. Georges Charpentier, né à Paris en 1846, a repris sa librairie, après s'être occupé d'art et de littérature. Il a fait représenter un vaudeville, la *Folie persécutrice* (1870, in-18).

**CHARPENTIER** (Louis-Eugène), peintre français, né à Paris le 1<sup>er</sup> juin 1811, est petit-fils et

fls d'artistes. Son père lui donna ses premières leçons, puis le confia au baron Gérard et à M. Léon Cogniel. Il fut pendant vingt-six ans professeur de dessin au lycée de Versailles.

Parmi les tableaux de M. Eug. Charpentier, qui s'est adonné à la fois à la peinture militaire et à la peinture de genre, nous rappellerons : *Bivouac de cuirassiers* (1831); *Enfance de Pierre de Cortone* (1834); *Chasseurs demandant leur route* (1837); *Rupture d'une digue hollandaise* (1839); *Défense d'Auberwilliers-les-Vertus* (1841); *Robert le Diable* (1842); *Prise de la grande redoute de la Moskowa*, mort de Caulaincourt (1843); *Halte de l'armée française sur le plateau du grand Saint-Bernard* (1844); *le duc d'Orléans à la tranchée au siège d'Anvers* (1845), pour les galeries de Versailles; *Sedaine composant son opéra* de Rose et Colas; *Beaumarchais donnant des leçons de musique aux filles de Louis XV* (1848); *Artillerie à cheval* (1851); *les Elèves de l'École polytechnique à la bataille de Paris* [30 mars 1814], au musée de Boulogne-sur-Mer; *Bataille de la Tchernaiia* (1857), au musée de Versailles; *Camp de Châlons* (1859), acquis pour le palais de Saint-Cloud; *la Garde impériale au pont de Magenta* (1861); *Prise de Bomarsund* (1863); *Derniers moments de Bonchamps*, général de l'armée vendéenne (1864); *Siège de Toulon en 1793* (1865); *L'Aumône du soldat* (1866); *le Gué, les Tirailleurs* (1868); *En route pour Valmy, les Buttes Saint-Chaumont* (1869); *une Estafette, Artillerie montée* (1874); *la Forge* (1875); *le Convoi, Manœuvre d'automne* (1876); *une Batterie, peinture, la Vedette et le Conseil [armée du Nord, 1792]*, aquarelle (1877); *Retour d'Inkermann, Campagne d'hiver* (1878), etc.

M. Eug. Charpentier a peint aussi un certain nombre de portraits pour le musée de Versailles et dessiné une grande partie des vignettes de l'édition illustrée de *l'Histoire du Consulat et de l'Empire*, publiée par la librairie Paulin. Il a obtenu une médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1841 avec rappel en 1857.

**CHARRIÈRE** (Joseph-François-Bernard), industriel français d'origine suisse, né à Cerniat (canton de Fribourg), le 20 mars 1803, vint à Paris à treize ans et fit quatre années d'apprentissage dans la coutellerie. Il fonda ensuite, pour la fabrication des instruments de chirurgie, un établissement que ses études et ses connaissances spéciales ont fait rapidement prospérer. Un voyage d'observation qu'il fit en Angleterre, en 1837, lui permit d'adopter plusieurs des procédés de ce pays. Depuis cette époque, il fut chargé, en France, de confectionner tous les modèles d'instruments de chirurgie pour l'armée de terre et de mer, et nommé fournisseur des hôpitaux civils et militaires, ainsi que de plusieurs universités étrangères, il a donné la plus grande extension à une industrie jusque-là très restreinte, a formé chez lui un musée, comprenant toutes les pièces de son exécution ou de son invention. Il a figuré avec honneur aux diverses Expositions depuis 1834, et obtenu chaque fois les plus hautes récompenses des jurys français ou des jurys étrangers. Fait chevalier de la Légion d'honneur en 1844, il a été promu au rang d'officier à la suite de l'Exposition universelle de Londres (novembre 1851). — Il est mort à Paris le 28 avril 1876. — Son fils, M. J.-J. Charrière, a été décoré lui-même, à la suite de la seconde Exposition universelle de Londres, le 24 janvier 1863.

**CHARRON** (Mengin-Charles), ancien représentant du peuple français, est né à Ludre (Meurthe), le 30 mars 1798. Après avoir achevé ses études,

il s'établit comme notaire à Nancy et en remplit pendant longtemps les fonctions. Retiré des affaires, il s'associa aux efforts de l'opposition libérale contre le ministère Guizot. En 1848, il se présenta comme candidat à l'Assemblée constituante et fut élu, le septième sur onze, par 70 614 voix. Membre du comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré, et après l'élection du 10 décembre, combattit la politique de l'Elysée. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. — Il est mort à Nancy en septembre 1876.

**CHARTON** (Edouard-Thomas), littérateur français, sénateur, membre de l'Institut, né à Sens, le 11 mai 1807, fit son droit à Paris, où il fut reçu avocat à vingt ans, et devint, dès 1829, rédacteur en chef du *Bulletin de la Société pour l'instruction élémentaire* et du *Journal de la morale chrétienne*. Voué dès lors à ce genre de littérature utile et pratique, il fonda, en 1833, le *Magasin pittoresque*, resté jusqu'à présent sous sa direction, et le premier journal populaire qui ait vulgarisé la gravure sur bois, dont il a adopté successivement tous les perfectionnements. Antérieurement, de 1829 à 1831, M. Charton avait embrassé les doctrines du saint-simonisme, mais il se sépara des saint-simoniens dès que M. Enfantin eut fait prévaloir parmi eux ses doctrines.

Après la révolution de 1848, il fut appelé par M. H. Carnot, son ancien coreligionnaire et son ami, au poste de secrétaire général du ministère de l'instruction publique. Il fut ensuite élu représentant à l'Assemblée constituante, dans le département de l'Yonne, le sixième sur sept, par 35 608 suffrages. Il y vota, en général, avec le parti démocratique modéré. Il appuya toutefois l'amendement Grévy (voy. ce nom). Il fut l'auteur d'une proposition tendant à restreindre le droit d'élection aux classes dotées de l'instruction première. Elu au mois d'avril de l'année suivante conseiller d'Etat, il fut un des membres actifs de la section de législation. Au 2 décembre 1851, il signa, avec dix-sept de ses collègues, la protestation contre le coup d'Etat. Écarté de la vie publique, il revint alors à ses travaux littéraires.

Nommé préfet de Seine-et-Oise le 6 septembre 1870, il ne remplit ses fonctions que pendant quelques jours, et dut se retirer lors de l'arrivée à Versailles de l'armée allemande. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant de l'Yonne à l'Assemblée nationale, le premier sur sept, par 57 451 voix.

Il prit place à gauche, vota constamment avec la minorité républicaine de l'Assemblée et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Il refusa la candidature pour un siège de sénateur inamovible, préférant se porter aux élections sénatoriales de son département. Il fut élu, en effet, le 8 janvier 1878, sénateur de l'Yonne, le premier sur deux, par 350 voix sur 575 électeurs. Inscrit au groupe de la gauche républicaine du Sénat, il en a été le premier président.

Au commencement de 1867, il a été nommé correspondant de l'Académie des sciences morales (section de morale) et membre libre, en remplacement de Casimir Périer, le 30 décembre 1876. En 1856, M. Charton, qui avait autrefois concouru à la fondation de *l'Illustration* (1843), a fondé, avec M. Paulin, un nouveau recueil hebdomadaire illustré, *l'Ami de la maison*, qui n'a duré qu'une année. Il dirigea, dès leur fondation, la publication du plus important recueil de voyages illustrés, *le Tour du monde* (1860), et la collection dite *Bibliothèque des merveilles*. On a de lui : *Lettres sur Paris* (1830), avec G. Doin; *Guide pour le choix d'un état, ou Diction-*

*naire des professions* (1842); *Doutes d'un pauvre citoyen* (1847, broch.); les *Voyageurs anciens et modernes* (1855-57, 4 vol.), couronné, la même année, par l'Académie française; *Histoire de France depuis les temps les plus reculés, etc. d'après les documents originaux et les monuments de l'art de chaque époque* (1863, 2<sup>e</sup> édit., 2 vol. in-4), avec M. H. Bordier, etc.; puis des articles fournis à la *Revue encyclopédique*, au *Bon sens*, au *Monde*, au *Temps*, à l'*Encyclopédie nouvelle*, et surtout au *Magasin pittoresque*, où sa part fut très-grande dans une rédaction anonyme.

**CHARTRES** (Robert-Philippe-Louis-Eugène-Ferdinand d'ORLÉANS, duc DE), second fils du duc d'Orléans et de la princesse Hélène, frère puîné du comte de Paris, né à Paris, le 9 novembre 1840, fut élevé en Allemagne dans la petite ville d'Eisenach, et se réfugia plus tard en Angleterre auprès de la famille de son père. En 1860, il fit, avec son frère aîné, un voyage dans le Liban, et partit ensuite avec lui pour l'Amérique où venait d'éclater la guerre de la sécession. Entré comme capitaine d'état-major dans l'armée de Mac-Clellan, il fit la campagne du Potomac, assista à plusieurs sièges, puis donna sa démission en 1863. Au mois de juin 1870, lors de la présentation au Corps législatif de la proposition Estancelin, sur l'abrogation des lois d'exil qui frappaient la famille d'Orléans, il signa avec son frère et ses oncles une pétition adressée aux députés sur le même sujet. Au mois d'août suivant, il demanda vainement au ministre de la guerre à servir dans l'armée active. Après la révolution du 4 septembre, il vint incognito à Paris, avec les princes de sa famille, offrir ses services au gouvernement de la Défense; mais reconnaissant bientôt que sa présence pouvait compromettre l'ordre public, il se résigna à repartir pour l'Angleterre. Admis plus tard à servir dans l'armée du général Chanzy, comme capitaine au titre auxiliaire, sous le pseudonyme transparent de Robert le Fort, il se distingua pendant la campagne, fut décoré de la Légion d'honneur, puis, après l'abrogation des lois d'exil, nommé par M. Thiers chef d'escadron, et autorisé à servir sans solde dans l'armée française. Il a été promu lieutenant-colonel, le 5 avril 1875, et colonel en 1878.

M. le duc de Chartres a publié, en 1869, sous le titre de *Souvenirs de voyages*, la relation d'une visite à quelques champs de bataille de la vallée du Rhin, et en 1870, une introduction aux *Campagnes de l'armée d'Afrique de 1835 à 1839*, ouvrage posthume de M. le duc d'Orléans. Il a épousé, le 11 juin 1863, à Kingston, sur la Tamise, sa cousine, la princesse Françoise-Marie-Amélie d'Orléans, née le 14 août 1844, fille aînée du prince de Joinville, et a eu trois enfants, une fille et deux fils : le prince Robert-François-Louis-Philippe, né à Ham, près de Richmond, le 11 janvier 1866, et le prince Henri-Philippe-Marie, né au même lieu, le 16 octobre 1867. \*

**CHARTROUSE** (Jules, baron LAUGIER DE), homme politique français, ancien député, est né à Paris en 1803. Maire d'Arles et membre du Conseil général pour le canton Est de cette ville, il entra, en 1855, au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 3<sup>e</sup> circonscription des Bouches-du-Rhône. Réélu depuis au même titre, il a obtenu, en 1863, 15 917 voix sur 20 811 votants. Aux élections générales de mai 1869, son élection fut vivement disputée : il n'eut, au premier tour de scrutin, sur 20 876 votants, que 7773 voix, contre 9760, données au candidat radical, M. Pelletan; il fut élu, au second tour, par 12 527 suffrages. M. le baron de

Chartrouse a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Arles, le 8 février 1877.

**CHASE** (Samuel-Portland), homme d'État américain, né à Washington, dans l'Ohio, le 15 janvier 1808, d'une famille recommandée par ses fonctions dans la magistrature et dans l'Eglise, se livra à l'étude du droit, et entra très-jeune aux barreaux de Washington et de Cincinnati. Dans l'intervalle il fut le professeur des fils de Clay et de quelques autres personnages célèbres. Établi à Cincinnati, il fit une étude approfondie de la législation très-confuse de l'Ohio; il la soumit à un immense travail d'arrangement et de coordination, d'où sortit un des meilleurs ouvrages de jurisprudence de l'Union. Sa réputation d'avocat le porta au Sénat, et il fut deux fois nommé gouverneur de l'Etat.

A son avènement au pouvoir, le président Lincoln appela M. Chase au ministère des finances, et le Sénat de Washington confirma cette nomination quelques jours après. M. Chase, qui avait appartenu au parti qui s'appelait le parti whig dans un pays où il n'y avait pas de Tories, s'était surtout fait remarquer par son aversion contre l'esclavage. Il se rangea tout à fait du côté du parti des démocrates et fut de ceux qui voulaient affranchir et armer les noirs. Au milieu des crises financières que la guerre entre le Nord et le Sud devait amener et prolonger, le ministre des finances du gouvernement fédéral eut à lutter contre d'immenses difficultés; il sut inspirer confiance aux capitalistes nationaux et étrangers, contracta divers emprunts et imagina des ressources pour subvenir à la mise sur pied de trois armées de près de deux millions d'hommes. Ses talents, son caractère étaient également estimés.

En mars 1864, M. Chase qui, aux élections présidentielles précédentes, avait eu quelques voix contre Lincoln, fut désigné comme candidat à la présidence, par un comité, dit national exécutif; mais il renonça à cette candidature comme incompatible avec sa situation de ministre du président rééligible. Quelques mois après, par suite de différends avec Lincoln, au sujet de nominations dans l'administration des finances, il donna sa démission de secrétaire du trésor (juillet 1864). Au mois de décembre suivant, il fut nommé juge suprême. En cette qualité, il eut à diriger, au mois de juin 1868, les débats d'une affaire sans précédents, la mise en accusation du président Johnson. Il y déploya une fermeté et une impartialité à laquelle tous rendirent hommage, malgré son désir bien connu de voir le procès aboutir à un acquittement. Ses sentiments à cet égard lui aliénèrent les républicains, et les démocrates de New-York mirent en avant sa candidature à la présidence en concurrence avec le général Grant. Mais M. Chase imposant son programme au lieu d'en accepter un, mit à cette candidature des conditions qui la firent échouer. Il demandait surtout le paiement en numéraire et non en papier, des dettes contractées pendant la guerre. La *platt-form* de New-York lui préféra M. Horatio Seymour comme candidat des démocrates. — Il est mort à New-York, le 7 mai 1873.

**CHASLES** (Michel), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Epéron (Eure-et-Loir), le 15 novembre 1793, fut reçu en 1812 élève de l'École polytechnique; il en sortit, l'un des premiers, en 1814, renonça aux services publics et alla vivre près de dix ans à Chartres. Il fut élu membre correspondant de l'Académie en 1839, et nommé professeur de géodésie et de machines à l'École polytechnique en 1841, en remplacement de Savary. En 1846, on créa pour lui à la Faculté des sciences de Paris une chaire de

géométrie supérieure; enfin, en 1851, il fut nommé membre de l'Académie des sciences en remplacement de M. Libri qui venait d'en être exclu. Il se démit, à la même époque, des fonctions qu'il remplissait à l'École polytechnique. Décoré de la Légion d'honneur, le 13 février 1839, il a été promu officier, le 12 août 1860, et commandeur, le 13 août 1866.

M. Chasles, qui possède une très grande érudition mathématique et qui connaît à fond les travaux des anciens, des Arabes et des Indiens, a publié à diverses époques des notices fort intéressantes sur l'histoire des sciences exactes; tel est son *Aperçu sur l'origine et le développement des méthodes en géométrie* (in-4, 600 pages), couronné par l'Académie royale de Belgique, et traduit en allemand. Il a fait preuve aussi d'un esprit original et fécond, par la découverte de méthodes nouvelles qui lui servent à résoudre, sans le secours de l'algèbre, les questions les plus difficiles de la géométrie; on le regarde comme le créateur de cette branche moderne des mathématiques, dite *géométrie nouvelle*.

Les nombreux et importants travaux de M. Chasles se trouvent disséminés dans une foule de recueils spéciaux français et étrangers, notamment dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, le *Journal de mathématiques* de M. Liouville, les *Annales de mathématiques de Gergonne*, la *Correspondance mathématique et physique* de M. Quételet, les *Nouveaux mémoires de l'Académie de Bruxelles*, le *Journal de Crelle*, la *Connaissance des temps*, etc. Nous nous bornerons à citer ses plus importants mémoires. En première ligne se placent ceux sur *l'Attraction des ellipsoïdes*, publiés dans le *Journal* de l'École polytechnique et dans les *Comptes rendus* de l'Académie, en 1835, 1837 et 1838, et que M. Poinsoit fit connaître à l'Académie par le plus élogieux rapport. Il faut y rattacher celui inséré, en 1840, dans le *Journal de l'École polytechnique*, sur l'attraction d'un ellipsoïde hétérogène sur un point extérieur.

De 1836 à 1840, M. Chasles a publié dans ce dernier recueil un grand nombre de mémoires sur divers sujets de géométrie, tels que les sections coniques, les surfaces du second ordre, les contacts des courbes et des surfaces, etc., etc. Il a donné, en 1840, des travaux fort importants au point de vue de la méthode, sur les lignes géodésiques et les lignes de courbure des surfaces du second ordre; en 1854 et 1855, des mémoires sur la construction de la courbe du troisième ordre, déterminée par neuf points, et sur la construction des racines des équations du troisième et du quatrième degré, etc. M. Chasles a fait paraître, en 1852, le premier volume d'un *Traité de géométrie supérieure*, qui se caractérise essentiellement par l'uniformité de la méthode, c'est-à-dire des procédés géométriques de démonstration et la portée de ses applications.

On a encore de lui : *Rapport sur les progrès de la géométrie* (1867, in-8); *Aperçu historique sur l'origine et le développement des méthodes, en géométrie* (1875, in-4).

Dans les années 1867 à 1869, M. Michel Chasles avait pris vivement en main la défense de l'authenticité d'une immense collection de manuscrits et d'autographes d'une origine inconnue. Les plus importants étaient de prétendues lettres de Galilée, de Pascal et de Newton, elles avaient pour conséquence de faire honneur à Pascal des grandes découvertes de Newton, et de réduire presque celui-ci au rôle de plagiaire. L'Académie des sciences retentit pendant deux années des discussions sur ce point intéressant pour notre amour-propre national. Enfin, en septembre 1869, la plupart de ces pièces furent re-

connues falsifiées, et leur auteur, qui confessa en avoir fabriqué plus de 20 000, fut livré à la justice. On dit que cette exploitation fabuleuse, dont M. Chasles fut la dupe, lui coûta des sommes considérables.

CHASLES (Victor-Euphémion-Philarète), littérateur français, né le 8 octobre 1798, à Mainvilliers, près de Chartres, est fils d'un ancien professeur de rhétorique, qui embrassa avec ardeur la cause de la Révolution, siégea dans les assemblées républicaines, fut commissaire du gouvernement près l'armée et obtint le brevet de colonel. Malgré la piété de sa mère qui était protestante, il fut élevé d'après les principes de J.-J. Rousseau. A quinze ans, il entra, comme apprenti, chez un pauvre imprimeur de la rue Dauphine, ancien jacobin qui avait conservé toutes ses convictions. La police de la Restauration arrêta le maître et l'apprenti, sous prétexte de complot contre la sûreté de l'Etat. M. Chasles, qui était encore un enfant, resta en prison deux mois, et dut sa délivrance à Chateaubriand. Il partit pour l'Angleterre où, pendant sept ans, il dirigea dans l'imprimerie de Valpy, la réimpression des classiques grecs et latins. Il fit ensuite un voyage en Allemagne, puis il rentra à Paris, et devint le secrétaire ou plutôt le collaborateur de M. de Jouy.

M. Philarète Chasles se distingua d'abord dans les concours académiques, et partagea en 1827, avec M. Saint-Marc Girardin, le prix d'éloquence proposé par l'Académie française pour le meilleur essai sur l'histoire du xvi<sup>e</sup> siècle : *Tableau de la marche et des progrès de la langue et de la littérature françaises depuis le commencement du xvi<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1610* (1828, in-8). Bientôt après, il fut attaché à la rédaction du *Journal des Débats*, qu'il n'a point quitté depuis. Il fournit aussi des traductions à la *Revue britannique*. Mentionnons encore sa collaboration à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Revue de Paris*, au *Dictionnaire de la conversation*, au *Livre des Cent et Un* et au *Plutarque français*. Dans la *Bibliothèque latine-française*, il a traduit des fragments d'Horace et trois livres de la *Pharsale*. Il a rédigé un grand nombre de préfaces et de notices, et traduit le roman de *Titan* de J.-P. Richter (1834-1835, 4 vol. in-8).

Les principaux articles de M. Phil. Chasles, réunis sous le titre général d'*Études de littérature comparée*, puis sous celui d'*Oeuvres*, forment plusieurs séries de volumes (1847-1877), dont voici les titres : *Études sur l'antiquité*, 1 vol.; *Études sur le moyen âge*, 1 vol.; *Études sur le xvi<sup>e</sup> siècle en France*, 1 vol.; *Études sur l'Espagne*, 1 vol.; *Études sur la révolution d'Angleterre* (O. Cromwell), 1 vol.; *Études sur le xviii<sup>e</sup> siècle en Angleterre*, 2 vol.; *Études sur les hommes et les mœurs au xix<sup>e</sup> siècle*, 1 vol.; *Études sur la littérature et les mœurs de l'Angleterre au xix<sup>e</sup> siècle*, 1 vol.; *Études sur la littérature et les mœurs des Anglo-Américains au xix<sup>e</sup> siècle*, 1 vol.; *Études sur W. Shakespeare, Marie Stuart et l'Arétin*, 1 vol.; *Études sur l'Allemagne ancienne et moderne*, 1 vol.; *Voyages d'un critique à travers la vie et les livres*, 1 vol.; *Études contemporaines*, 1 vol.; *Questions du temps et problèmes d'autrefois*, 1 vol.; *l'Antiquité*, 1 vol.; la *Psychologie sociale des nouveaux peuples*, 1 vol., etc.

Reçu docteur ès lettres en juillet 1840, M. Philarète Chasles remplit diverses fonctions officielles. Il fut nommé conservateur à la bibliothèque Mazarine en 1837 et professeur des langues et littératures étrangères de l'Europe moderne au Collège de France en 1841. Il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur le 30 août 1838. — Il est mort à Venise d'une attaque de choléra, le



18 juillet 1873. Ses *Mémoires* (1876-78, 2 vol. in-18), n'ont point répondu à la curiosité que leur publication avait excitée.

Son fils, M. Émile CHASLES, né à Paris en 1827, successivement professeur à Sainte-Menehould, Mâcon et Douai, puis à la Faculté de Dijon, et à celle de Paris, et enfin inspecteur général pour les langues vivantes (4 nov. 1873), a publié, en 1856, une édition des *Oeuvres de Senecé*; une *Étude sur la comédie au XVI<sup>e</sup> siècle*; *Miguel de Cervantes*, sa vie et son temps (1866, 2<sup>e</sup> édit., in-18), et, depuis, une foule de livres élémentaires sur l'histoire et les langues allemande et anglaise. Il appartient à la rédaction de la *Revue contemporaine*, d'où il passa, en 1859, à celle de la *Revue européenne*, puis à celle du *Constitutionnel*. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 13 août 1861, pour services distingués dans la presse.

CHASOT (Paul DE), homme politique français, ancien député, est né à Mortagne (Orne), le 25 décembre 1802. Ancien officier de la garde royale, maire d'Éperrais et membre du Conseil général pour le canton de Pervençhères, il entra, le 30 mai 1858, au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1<sup>re</sup> circonscription de l'Orne. Réélu au même titre aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 23 524 voix sur 25 854 votants. M. de Chasot a de plus été nommé président du Comice agricole de Mortagne et de la Société des courses, secrétaire de la chambre consultative d'agriculture et chevalier de la Légion d'honneur.

CHASSAIGNAC (Charles-Marie-Edouard), médecin français, né à Nantes (Loire-Inférieure), en 1805, fit ses études médicales à Paris et fut reçu docteur en 1835. Il professa quelque temps des cours particuliers d'anatomie, de chirurgie et de médecine opératoire et concourut avec succès pour l'agrégation, pour le prosectorat et pour le bureau central. Chirurgien de l'hôpital Lariboisière, il a été élu membre de l'Académie de médecine en 1866 et décoré la Légion d'honneur en 1852. — Il est mort à Versailles le 26 août 1879.

On a de lui : *Fracture du col du fémur* (1835), thèse; la traduction de la *Névrologie* de J. Swan (1838, in-4) et des *Oeuvres chirurgicales* de sir A. Cooper (1835); plusieurs mémoires sur la *Distribution des nerfs dans le système musculaire*; sur les *Ruptures de l'utérus*, couronné par la Société médicale d'émulation; sur le *Tissu fibreux en général*; sur la *Texture et le développement des organes de la circulation sanguine* et sur la *Circulation veineuse* (1836); sur l'*Appréciation des appareils orthopédiques*; *Opérations applicables aux fractures compliquées*; *Nouveau moyen de traitement des fistules confluentes de la face* et sur les *Tumeurs enkystées de l'abdomen* (1851); *Traité de l'écrasement linéaire* (1856, in-8, avec figures); *Leçons de clinique chirurgicale* (3 vol. in-8), comprenant l'hypertrophie des amygdales, la trachéotomie, le traitement des tumeurs hémorrhoidales; *Traité de la suppuration et du drainage chirurgical* (1859, 2 vol. in-8); *Traité clinique et pratique des opérations chirurgicales* (1861-1862, 2 vol. in-8), etc. M. Chassignac a collaboré au *Traité d'anatomie* de M. Cruveilhier. Ses *Leçons sur la trachéotomie*, résultant de sa clinique à l'hôpital Lariboisière, ont été publiées en 1855 (in-8, fig.).

CHASSAIGNE - GOYON (Alexandre), homme politique français, né à Thiers (Puy-de-Dôme), le 10 décembre 1814, fut d'abord avocat à Thiers, puis maire de cette ville et fit longtemps partie du Conseil général de Puy-de-Dôme. En 1849, il fut élu, le huitième sur treize, repré-

sentant de ce département à la Législative. Après le coup d'État, il entra au Conseil d'État comme maître des requêtes de 1<sup>re</sup> classe. Nommé depuis préfet de la Marne, il fut appelé au Conseil d'État, en service ordinaire, par décret du 25 juin 1864. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 22 août 1858 et commandeur le 8 août 1870.

CHASSAN (Jules-Pierre), juriste français, né le 21 janvier 1800, a été, sous le régime de Juillet, avocat général à Colmar (1834-1839), puis à Rouen où il fut premier avocat général. Après la révolution de Février, il s'inscrivit comme avocat au barreau de cette ville. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 2 mai 1839. — Il est mort à Rouen le 28 mai 1871.

Il a publié : *Traité des délits et contraventions de la parole, de l'écriture et de la presse* (1837-1839, 3 vol. in-8, 3<sup>e</sup> édit., 1846-1850), *Essai sur la symbolique du droit*, avec une *Introduction sur la poésie du droit primitif* (1847), et quelques *Plaidoyers* ou *Discours*.

CHASSANG (Alexis), professeur et érudit français, né à Bourg-la-Reine (Seine), le 2 avril 1827, remporta au concours général de 1845 le prix d'honneur de rhétorique et fut admis, l'année suivante, à l'École normale. Reçu agrégé des classes supérieures des lettres en 1849, il professa d'abord la rhétorique à Lille, et à partir de 1851 à Bourges. En 1857, il fut chargé du cours complémentaire de langue et de littérature françaises à l'École normale, et, en 1860, de la conférence de langue et littérature grecques de première année dont il devint titulaire en 1862, puis fut nommé inspecteur général de l'enseignement secondaire, le 25 septembre 1873. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 12 août 1864.

M. Chassang, reçu docteur ès lettres en 1852, a publié : *De Corrupta post Ciceronem per declamatores eloquentia* (1852, in-8), sa thèse latine; *Des essais dramatiques imités de l'antiquité aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles* (1852, in-8), sa thèse française; *Histoire du roman et de ses rapports avec l'histoire dans l'antiquité grecque et latine* (1861, in-8 et in-12), qui a obtenu le prix au concours de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; une traduction de la *Vie d'Apollonius de Tyane*, par Philostrate (1862, in-8 et in-12); *le Spiritualisme et l'idéal dans l'art et la poésie des Grecs* (1868, in-18), réunion de quelques études sur l'art grec; plusieurs ouvrages pour les classes, notamment un *Dictionnaire grec-français* (1871, in-8), une *Nouvelle grammaire grecque* pour les colléges, et un cours de *Grammaire française* pour les écoles. Depuis la mort de M. Bouillet, l'auteur du *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, M. Chassang, son neveu, a été particulièrement chargé de la réimpression et de la révision de cet ouvrage populaire. Il a collaboré à la *Biographie générale*, à la *Revue de l'instruction publique*, à la *Revue contemporaine*, etc.

CHASELOUP-LAUBAT (Justin-Napoléon-Samuel-Prosper, marquis DE), homme politique français, est né à Alexandrie (Piémont), le 29 mars 1805. Après avoir fait ses études au lycée Louis-le-Grand, il entra, en 1828, au Conseil d'État comme auditeur de deuxième classe. Nommé maître des requêtes en service ordinaire en 1830, il fut adjoint à M. Baude, envoyé comme commissaire du roi en Algérie, partit pour Tunis en 1836, et assista au siège de Constantine. Élu en 1837 député de l'arrondissement de Marennes (Charente-Inférieure), il fut, l'année suivante, nommé conseiller d'État. Élu à l'Assemblée législative (1849) par la Charente-Inférieure, il fut élu, le 20 mai 1850, député de la

rente-Inférieure, il soutint la politique de l'Élysée. En 1851, il occupa le ministère de la marine, du 10 avril au 26 octobre. Après le coup d'État il entra au Corps législatif comme candidat du gouvernement, et il fut réélu en 1857.

Membre du conseil de colonisation près du nouveau ministère de l'Algérie et des colonies, créé en 1858, le marquis de Chasseloup-Laubat fut appelé, par décret du 24 mars suivant, à succéder comme ministre au prince Napoléon. Il visita personnellement, un mois après, notre colonie algérienne, à la prospérité de laquelle son administration a beaucoup contribué. Il fit étudier plusieurs questions, notamment celle des ports de refuge à ouvrir sur le littoral de l'Océan et de la Méditerranée. Il montra la nécessité d'une augmentation du personnel de l'état-major de la marine française (août 1861), fit décréter l'établissement des pupilles de la marine pour les orphelins des marins morts au service (15 novembre 1862) et ordonna que le code commercial des signaux serait en usage exclusivement sur les bâtiments de la marine impériale et dans les sémaphores des côtes (1<sup>er</sup> mai 1866). Il présida à la transformation générale de la flotte et des armements maritimes. En 1867, il donna sa démission après la lettre du 19 janvier. Un décret du 25 mai 1862 le nomma sénateur.

Par un autre décret rendu dans des circonstances solennelles, le 17 juillet 1869, il fut nommé ministre président le Conseil d'État, en remplacement de M. Vuitry, et, en cette qualité, il fut chargé de la préparation du sénatus-consulte, destiné à réaliser le programme libéral du message du 12 juillet, et à ramener dans la France impériale la pratique du gouvernement parlementaire.

Démissionnaire avec tout le cabinet Forcade la Roquette, il fut, le 27 décembre 1869, remplacé comme ministre président le Conseil d'État, par M. de Parieu, lors de l'avènement du cabinet parlementaire du 2 janvier 1870, et reprit son rang au Sénat. Rentré dans la vie privée après la révolution du 4 septembre 1870, il fut, lors des élections du 8 février 1871, nommé représentant de la Charente-Inférieure, le septième sur dix, par 41 700 voix. Il prit place au centre droit, fut nommé rapporteur de la loi sur la réorganisation de l'armée, et déposa, le 26 mars 1872, sur cet important sujet, un travail considérable qui fut l'objet de discussions approfondies dans la presse. — Il est mort à Versailles, le 29 mars 1873. Une statue en bronze lui a été élevée par la ville de Marennes.

Le marquis de Chasseloup-Laubat a été président de la Société de géographie. Promu, le 17 septembre 1851, commandeur de la Légion d'honneur, et grand-croix le 17 septembre 1860, il avait été nommé officier de l'instruction publique le 15 août 1866. Il a publié plusieurs articles spéciaux et importants dans la *Revue des Deux Mondes*.

**CHASSEPOT** (Antoine-Alphonse), inventeur français, est né le 4 mars 1833. Fils d'un ouvrier armurier, il fut ouvrier lui-même, puis entra dans les manufactures de l'État, et fut attaché à celle de Saint-Thomas de Paris, en 1858, comme contrôleur de seconde classe. Il passa contrôleur de première classe en 1861, et principal le 27 novembre 1864. Il fit longtemps des essais pratiques de modifications du fusil ordinaire, puis étudia spécialement le fusil à aiguille prussien, dont le modèle était déposé, depuis des années, dans notre musée d'arsillerie. Il y apporta des perfectionnements importants et réussit à constituer une arme qui reçut le nom de l'inventeur. On

sait que le chassepot, employé pour la première fois, en Italie, contre les Garibaldiens, fut consacré par cette phrase officielle du général de Failly : « A Mentana, le fusil chassepot a fait merveille. » M. Chassepot a été décoré de la Légion d'honneur en 1866.

**CHASSÉRIAU** (Frédéric-Victor-Charles), ancien conseiller d'État français, né le 20 février 1807, fit partie du barreau de Paris. Il devint, en 1841, un des historiographes de la marine et écrivit, en cette qualité, un *Précis de l'abolition de l'esclavage dans les colonies anglaises*, réuni au *Précis historique de la marine française, son organisation et ses lois* (1845, Impr. roy., 2 vol. in-8), et une *Vie de l'amiral Duperré* (1848, in-8). Nommé, au mois de décembre 1848, chef du cabinet du ministre de la marine, il conserva ces fonctions jusqu'au coup d'État de 1851, et fut compris dans la réorganisation du Conseil d'État (janvier 1852), comme maître des requêtes de première classe. Durant la guerre d'Orient, il siégea au conseil des prises et prit rang de conseiller d'État ordinaire, le 3 juillet 1857. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 30 octobre 1849. M. Chassériau a donné des articles à *Patria*, aux *Cent traités*, à la *Biographie universelle*, au *Moniteur* et au *Dictionnaire d'administration*.

**CHASSIN** (Charles-Louis), publiciste français, né à Nantes, le 11 février 1831, acheva ses études au lycée Bourbon, et protesta, en mars 1851, par une lettre à *l'Événement*, contre la fermeture du cours de M. Michelet. Depuis cette époque, il collabora à plusieurs feuilles d'opposition libérale ou de tendances républicaines. Au mois de juin 1861, le refus qui lui fut fait de fonder un journal quotidien, *la Nation*, fit beaucoup de bruit. M. Billault motivant ce refus sur ce que M. Chassin avait travaillé en 1848, au *Père Duchesne*, au *Christ républicain*, au *Journal de la canaille*, etc., M. Chassin soutint qu'à cette époque il était encore au lycée de Nantes, où M. Billault le couronnait à la distribution des prix, et réclama la preuve des faits articulés contre lui. On reconnut qu'on avait confondu son nom avec celui de M. Charassin (de l'Ain). La même année, il eut une autre affaire notable. Reentrant de Suisse en France avec quelques exemplaires d'une brochure anonyme (*M. Jérôme Napoléon*), il fut poursuivi pour infraction à la loi sur le colportage et acquitté par un jugement du tribunal correctionnel, confirmé par la Cour impériale de Colmar (1<sup>er</sup> octobre 1861). Il fonda, en 1868, et dirigea jusqu'à la révolution du 4 septembre 1870, le journal hebdomadaire *la Démocratie*.

M. Chassin a publié : *la Légende du Petit manteau bleu* (1852); *les Ames sœurs, réverie panthéiste* (1854); *la Hongrie, son génie et sa mission, suivi de Jean Hunyad, récit du xv<sup>e</sup> siècle* (1855; 2<sup>e</sup> édit., 1859); *Edgar Quinet, sa vie et ses œuvres; Manin et l'Italie* (1859); brochures : *Histoire politique de la révolution de Hongrie*, 1847-1849 (1859-1860, 2 vol. in-8), avec M. D. Iranyi; une traduction du poète révolutionnaire hongrois, *Alexandre Petöfi* (1860, in-18); *Ladislav Teleki* (1861, in-8); *le Génie de la Révolution française* (1863, t. 1, in-18); *l'Armée et la Révolution, la Paix et la Guerre*, etc. (1867, in-18), et diverses brochures. Il a collaboré à *l'Illustration*, à *l'Athenæum*, à la *Revue de Paris*, à la *Revue française*, au *Courrier de Paris*, au *Courrier du dimanche*, etc.

**CHATELAIN** (Anatole-Julien), statisticien français, né à Paris, le 4 juillet 1817, fut de bonne heure secrétaire de M. le comte Walewski, et fut

employé, en 1846, au ministère de l'agriculture et du commerce. Attaché comme secrétaire à la commission de l'exposition des produits rapportés de Chine par M. de Lagrenée, il fut chargé par M. Dumas, en 1850, d'une mission commerciale dans les deux Amériques. M. Walewski, en arrivant aux affaires, le prit pour secrétaire de son cabinet, et le nomma chef adjoint du bureau de la statistique. M. Chatelain a été décoré de la Légion d'honneur le 23 août 1848.

On a de lui un ouvrage sur la Californie, intitulé : *les Portes d'or* (1853, in-8) ; un *Atlas chronologique des chemins de fer de France* (1855), qui a obtenu une médaille à l'Exposition universelle ; des *Rapports* insérés dans le *Moniteur* et dans les *Annales du commerce extérieur*, etc. Il a dressé pour le ministère une carte des voies de communication anglo-américaines sur toutes les mers du globe, et fait graver, sous les auspices de l'Empereur, un *Atlas des voies de communication dans le monde entier*. Sous le pseudonyme de *David Didier* il a donné le *Joueur d'orgue*, drame en un acte (1866).

**CHATIN** (Gaspard-Adolphe), botaniste français, membre de l'Institut, né à Tullins le 30 novembre 1813, fit ses études médicales à Paris et y reçut, le 2 mai 1844, le diplôme de docteur avec une thèse *Sur quelques principes de toxicologie*. Pharmacien à l'hôpital Beaujon et à l'Hôtel-Dieu, il fut chargé de professer la botanique à l'École supérieure de pharmacie, dont il devint directeur en 1874. Membre de l'Académie de médecine depuis 1853, il a été admis à l'Académie des sciences, le 29 juin 1874, en remplacement de Claude Gay. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 7 février 1878.

Parmi les travaux de M. Ad. Chatin, on remarque les suivants : *Études sur la physiologie végétale*, faites au moyen de l'acide arsénieux (1848) ; *la Symétrie générale des organes des végétaux* (1848) ; *l'Existence de l'iode dans les plantes d'eau douce, dans l'eau, dans l'air*, etc. (1851) ; *la Vallisneria spiralis* (1855) ; *Anatomie comparée des végétaux* (1866, livraisons 1-14, 100 planches), etc.

**CHATRIAN**. Voy. ERCKMANN-CHATRIAN.

**CHATROUSSE** (Émile), statuaire français, neveu de l'ancien évêque de Valence, est né à Paris en 1830. Malgré un goût précoce pour la sculpture, il ne s'y livra sérieusement que vers 1851, après avoir hésité plusieurs années entre les diverses branches de l'art, et entra en 1851 à l'atelier de Rude dont il fut le dernier élève. Il figura au Salon dès 1853, obtint une mention à l'Exposition de 1855, des prix de l'Institut, en 1857 et 1860, une 1<sup>re</sup> médaille au Salon de 1863, et une médaille à ceux de 1864 et 1865.

Ses œuvres principales sont : *la Poudre retourne à la poudre, et l'esprit à l'esprit*, bas-relief bronze, à Turin (1852) ; *la Reine Hortense faisant l'éducation du prince Louis-Napoléon*, groupe marbre, commandé par l'Empereur pour le musée de Versailles (1853) ; *l'Automne*, groupe en pierre, au nouveau Louvre ; *Résignation : Heureux ceux qui pleurent !* marbre, à l'église Saint-Eustache à Paris (1855-1857) ; *Héloïse et Abélard : la Cité et le Paraclet*, groupes en marbre (1857) ; *l'Art chrétien*, marbre, au Louvre (1859) ; *saint Gilles*, statue, église Saint-Leu à Paris (1861) ; *le général Beuret*, marbre, musée de Versailles (1862) ; *la Comédie*, statue pierre, au Châtelet ; *la Petite vendangeuse*, marbre ; *la Renaissance faisant connaître l'antiquité*, marbre, au Louvre (1861-63) ; *la Madeleine au désert*

(1864) ; *saint Simon*, apôtre, statue en pierre ; *Jacob-Rodrigues Pereira*, insituteur des sourds-muets, bas-relief (1865) ; *la Marquise de Pompadour* (1866) ; *la Renaissance française*, statue en marbre, à l'Exposition universelle de 1867 ; *la Muse grave et la Muse comique*, statuettes (1868) ; *Source et Ruisseau* (groupe en marbre (1869) ; *le Docteur Péan*, buste en marbre, (1870) ; *Héloïse et Abélard au Paraclet*, groupe en bronze, (1873) ; *les Crimes de la guerre*, groupe en marbre et *une Jeune parisienne*, l'un des types les plus gracieux de la sculpture moderne (1876) dont le marbre a reparu au Salon de 1877 et à l'Exposition universelle de 1878 ; un buste de Mme de Sévigné pour l'hôtel Carnavalet, etc. M. Chatrousse a signé des articles d'art dans *la Patrie*, *le Pays*, *l'Artiste*. Ce dernier journal a publié de lui, en 1862, une étude sur les statuaire français qui avaient exposé à Londres.

**CHAUCHARD** (Jean-Baptiste-Hippolyte), ancien représentant du peuple français député au Corps législatif, est né à Langres, le 8 mars 1808. Fils d'un avocat, il étudia le droit à Paris, puis fut admis, comme employé, au ministère de l'instruction publique. Il fit paraître quelques brochures relatives aux intérêts de son département, une entre autres contre le canal projeté de Vitry à Gray, et rédigea, avec M. Muntz, un *Cours méthodique de géographie* (1837-1839, gr. in-8, grav. et cartes).

Depuis quelques années, M. Chauchard faisait partie du Conseil général de la Haute-Marne pour le canton de la Ferté-sur-Amance, lorsqu'en 1848 ses compatriotes l'envoyèrent à l'Assemblée constituante, le second sur une liste de sept élus. Il vota ordinairement avec la droite et adopta toutefois l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité, mais sans se dévouer complètement à la politique de l'Élysée ; il vota le rappel de la loi du 31 mai, et le 2 décembre 1851, il protesta contre le coup d'État. Candidat du gouvernement au Corps législatif, en 1852, en 1857 et en 1863, il fut élu et réélu par la 2<sup>e</sup> circonscription de la Haute-Marne, et obtint, en 1863, 25 411 voix sur 26 437 votants. Aux élections de 1869, il échoua malgré l'appui de l'administration ; il eut 12 314 voix contre 17 548 obtenues par M. Steenackers. M. Chauchard fut promu officier de la Légion d'honneur le 30 août 1865. — Il est mort à Cautelets, le 5 août 1877.

**CHAUDEY** (Ange-Gustave), avocat et journaliste français, né à Vesoul (Haute-Saône), le 5 octobre 1817, commença de brillantes études au collège de cette ville, vint les terminer à Paris en 1835, suivit les cours de droit et fut reçu licencié en 1840. Devenu, en 1845, rédacteur de la *Presse*, il publia successivement diverses brochures, dont plusieurs sont remarquables par la pénétration des vues. M. Chaudey se mêla aux événements de la révolution de Février, fut un des auxiliaires dévoués de Lamartine, et soutint énergiquement la candidature de Cavaignac à la présidence de la République. Après l'élection du 10 décembre 1848, il alla se faire inscrire au barreau de Vesoul. Le coup d'État du 2 décembre 1851 l'exila et le condamna par défaut, le 3 janvier 1852, à deux mois de prison, pour avoir lacéré une affiche préfectorale justifiant ce crime. Appelé à Vesoul par d'impérieuses nécessités de famille, il subit sa peine, puis retourna en Suisse, où il devint rédacteur en chef du *Républicain Neuchâtelois*. Il rentra en France en 1853, vint, en 1856,

exercer à Paris sa profession d'avocat et s'y maria. Attaché en 1860 à la rédaction du *Courrier du Dimanche*, il fut en 1865, l'un des exécutifs testamentaires de P. J. Proudhon. Rédacteur et membre du Conseil de surveillance du *Siècle*, il publia en 1869 une brochure intitulée : *L'Empire parlementaire est-il possible ?* qui eut un retentissement mérité.

Après la révolution du 4 septembre 1870, M. Chauffard fut nommé maire de l'IX<sup>e</sup> arrondissement. Malgré la fermeté de son attitude au moment des événements du 31 octobre, il ne fut pas confirmé dans ses fonctions aux élections du 5 novembre. Un décret daté du 6 le nomma adjoint au maire de Paris. Dans ce nouveau poste, il fit preuve d'un courage et d'une intelligence remarquables pendant la période la plus difficile du siège. Seul magistrat municipal présent à l'Hôtel de Ville lors de la tentative du 22 janvier 1871, il dirigea la résistance qui fit échouer cette agression inattendue. Le 1<sup>er</sup> février suivant, il donna sa démission de membre du Conseil de surveillance du *Siècle*, mais continua à faire partie de sa rédaction. Dénoncé dans le *Père Duchêne* par M. Vermersch, comme ayant présidé à la défense de l'Hôtel de Ville, il fut arrêté le 13 avril, rue Chauchat, au bureau de son journal, par M. Pilotell, ancien caricaturiste, devenu commissaire de police, et enfermé à Mazas, au secret le plus absolu. Aux insultes de Raoul Rigault, dont la haine pour le prisonnier allait jusqu'à la fureur, il se contenta de répondre qu'il avait accompli son devoir. Transféré le 19 mai à Sainte-Pélagie, à la suite d'instantes démarches faites par son ami M. Cernuschi, et fusillé sans jugement, dans le préau de la prison, le 23 mai, à onze heures du soir, il mourut avec intrépidité. Raoul Rigault commandait le peloton d'exécution. M. Thiers, en annonçant la mort du « généreux Chaudey, » fit l'éloge du dévouement civique et du patriotisme de ce citoyen. Une bourse au lycée Corneille fut accordée par le gouvernement à son fils, enfant de quatorze ans; mais l'Assemblée nationale n'adopta pas le projet de loi présenté par M. Thiers, accordant à Mme Chaudey une pension de 4000 fr.

**CHAUDORDY** (J.-B.-Alexandre-Damaze, comte DE), diplomate et ancien représentant français, né vers 1825, fils d'un ancien député, fut blessé aux journées de juin 1848. Il entra, en 1851, dans la diplomatie, comme attaché à l'ambassade française à Rome. Nommé secrétaire d'ambassade en 1856, il remplit ce poste successivement à Weimar, à Madrid, à Copenhague et à Carlsruhe et devint sous-chef du cabinet du ministre le 23 octobre 1862. Premier secrétaire d'ambassade et sous-directeur du cabinet du ministre en 1866, il passa encore un an à Madrid et fut nommé ministre plénipotentiaire en 1868. Il était directeur aux affaires étrangères, lorsqu'il fut désigné pour représenter ce ministère auprès de la délégation de Tours, au mois de septembre 1870. En cette qualité, il publia plusieurs circulaires remarquables en réponse aux notes de M. de Bismarck, réfuta victorieusement les accusations du chancelier fédéral, à propos de prétendues violations de la convention de Genève, et protesta avec énergie contre les excès commis en France par l'armée allemande. Le 8 février 1871, il fut élu représentant du Lot-et-Garonne à l'Assemblée nationale, le premier sur six, par 58 076 voix. Il prit place à droite.

Nommé ambassadeur de France près la Confédération suisse, le 4 décembre 1873, M. de Chaudordy fut appelé le 3 septembre 1874 à l'ambassade de Madrid. Au moment des complications

d'où allait naître la guerre d'Orient, il refusa de remplacer à Constantinople, M. de Bourgoing, mais il assista à la conférence diplomatique tenue dans cette ville (novembre 1878), puis retourna à Madrid. Il fut mis en disponibilité, le 11 décembre 1878, et remplacé par M. l'amiral Jaurs. Chevalier de la Légion d'honneur le 14 août 1863 et officier le 30 août 1866, M. de Chaudordy a été promu commandeur le 2 mai 1876.

**CHAUFFARD** (Marie-Denis-Étienne-Hyacinthe), médecin français, est né à Avignon, le 26 décembre 1796. D'abord interne à l'hôpital de Nîmes, il fut reçu docteur à Montpellier en 1818 et s'établit dans sa ville natale, où il fut chargé d'un cours annuel d'anatomie. En 1832, il vint observer le choléra à Paris et y donna, pendant quelque temps, des leçons publiques de médecine pratique. Chevalier de la Légion d'honneur en 1815 et officier le 3 juillet 1842, il fut, en 1835, nommé correspondant de l'Académie de médecine, et associé en 1871. Il devint ensuite médecin en chef des hôpitaux et prisons d'Avignon.

On a de lui : *Éloge de Bichat* (1822); *Traité sur les fièvres prétendues essentielles* (1825, in-8), refondu en 1831 dans le *Traité des inflammations internes* (2 vol.); *Mémoires et résumés de médecine pratique, d'anatomie pathologique et de littérature médicale* (1832, 2 vol. in-8); *OEuvres de médecine pratique* (1848, 3 vol. in-8), etc. Ces divers travaux lui ont valu, en 1832, le prix Montyon aux deux concours ouverts à la Faculté de Paris, et, en 1833, la grande médaille d'or de la Société des sciences physiques et chimiques.

**CHAUFFARD** (Paul-Émile), médecin français, fils du précédent, né à Avignon en 1823, reçu docteur en 1846, agrégé de la Faculté de Paris, en 1857, a succédé à son père comme médecin en chef des hôpitaux d'Avignon. Il vint ensuite à Paris et fut d'abord médecin de l'hôpital des enfants. Nommé bientôt après médecin de la maison municipale de santé, il a été élu membre de l'Académie de médecine en 1867, et nommé en 1871 professeur de pathologie et thérapeutique générales. Inspecteur général de l'instruction publique, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 22 février 1871. — Il est mort subitement à Paris, le 7 février 1879.

M. P.-E. Chauffard a publié : *Essai sur les doctrines médicales* (1846, in-8), thèse inaugurale, et une traduction annotée des *Institutes de médecine pratique* (1855, 2 vol. in-8), d'après l'Italien Borsieri; *de la Spontanéité et de la spécificité dans les maladies* (1867, in-8); *de la Fièvre traumatique et de l'infection purulente* (1873, in-8).

**CHAUFFOUR** (Ignace) [du Haut-Rhin], ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, est né à Colmar, le 13 janvier 1808. Fils d'un avocat légitimiste, il devint lui-même un des membres les plus distingués du barreau de Colmar, en même temps qu'un des chefs les plus actifs du parti radical dans le Haut-Rhin. Après la révolution de Février, il fut envoyé à l'Assemblée constituante par 35 000 suffrages. Il y vota ordinairement avec la gauche, adopta l'ensemble de la constitution républicaine, puis le 24 novembre 1848, il donna sa démission et reprit sa place au barreau de sa ville natale.

**CHAUFFOUR** (Victor) [du Bas-Rhin], frère du précédent, ancien représentant du peuple français, né aussi à Colmar, le 13 mars 1819, était, en 1848, un des professeurs les plus jeunes et les

plus distingués de la Faculté de droit de Strasbourg. Après la révolution, il embrassa avec beaucoup d'ardeur la cause de la République, et organisa le comité dont l'action décida le succès des candidatures démocratiques. Nommé représentant du peuple par plus de 70 000 suffrages, il fit partie du Comité de législation et monta assez souvent à la tribune. Il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive à la politique de l'Élysée et appuya la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon et ses ministres, à l'occasion de l'expédition d'Italie. Réélu le deuxième à l'Assemblée législative, il continua de s'associer aux principaux actes de la Montagne, et présenta plusieurs propositions démocratiques. Le 2 décembre le rejeta hors de la vie politique et de l'enseignement public.

Fixé à Paris après la cession de l'Alsace-Lorraine, il se présenta aux élections du 20 février 1876, dans le VIII<sup>e</sup> arrondissement, contre M. le duc Decazes, constitutionnel, et M. Raoul Duval fils, bonapartiste. Sa candidature, soutenue par M. Gambetta dans les réunions publiques, réunit au premier tour de scrutin 3612 voix, M. Chauffour se désista en faveur du duc Decazes. Il fut nommé conseiller d'Etat le 14 juillet 1879.

M. Chauffour a épousé la fille d'un riche fabricant, M. Kestner, et s'est associé à son industrie. Il a publié de remarquables *Études sur les réformateurs du XVI<sup>e</sup> siècle*, Ulrich de Hutten et Zwingle (1853, 2 vol. in-18).

**CHAUMONTEL** (Louis-François), sénateur français, né à Annecy (Haute-Savoie), le 2 octobre 1828, se fit recevoir avocat et devint maire de sa ville natale. Révoqué sous l'administration de M. de Broglie, après le 24 mai 1873, il fut rétabli par M. Buffet. Président du conseil général de la Haute-Savoie, où il représente le canton sud d'Annecy, il se déclara ouvertement, dans la session d'août 1875, pour la République modérée, et fut porté, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, avec M. Chardon, député sortant, sur la liste républicaine. Il a été élu, le premier, par 220 voix sur 382 électeurs et siège à gauche.

**CHAUVEL** (Théophile-Narcisse), peintre et graveur français, né à Paris, le 2 avril 1831, entra à l'École des beaux-arts, où il suivit les cours de MM. Picot, Bellel et d'Aligny, et obtint en 1854 un second prix au concours pour Rome, avec *Lycidas et Méris*; mais il se consacra presque aussitôt à l'étude du paysage. Il a successivement exposé : *Souvenir du Parc de Neuilly* (1855); *Bords de la Seine à Neuilly* (1857); *Au long rocher, Forêt de Fontainebleau* (1859); *Environnements d'Avranches* (1864); *la Montée* (1866); *Environnements de Fontainebleau* (1868); *Entre chien et loup, paysage* (1869); *Environnements de Port en Bessin* (1870); *Souvenir des environs de Montpellier* (1872); *Aux environs de Précé* (1875); *Lisière d'un bois* (1876). Depuis quelques années, M. Chauvel s'est adonné à l'eau-forte et surtout à la lithographie; ses envois en ce genre aux salons annuels lui ont valu une médaille en 1870 et une médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1873.

**CHAUVET** (Jérôme-Auguste-Emmanuel), professeur de philosophie française, né à Caen le 13 novembre 1819, fit ses études au lycée de cette ville et entra à l'École normale en 1839. Reçu agrégé de philosophie en 1845, docteur ès lettres en 1855, il professa la philosophie aux lycées de Maçon et de Caen, puis, à partir de 1858, à la faculté de Rennes.

M. Chauvet a présenté à l'Académie des sciences

morales et politiques un certain nombre de mémoires sur *les Médecins philosophes de l'antiquité* insérés dans le recueil de cette société; plusieurs ont été publiés à part : *Hippocrate* (1855, in-8), *Galien* (1857, 1867, 1875). Il a commencé une série d'études sur *les Philosophes contemporains* par M. Lélut (1870, in-12). Outre ses thèses de doctorat : *Des Théories de l'entendement humain dans l'antiquité* (1875, in-8.), et *Cous Hippocrates qualis fuerit inter philosophos* (in-8 même année), on cite de lui : *De l'Éducation*, en treize leçons (1868, in-18). On lui doit en outre une traduction annotée des *Œuvres complètes de Platon*, en collaboration avec A. Saisset (1863, 10 vol. in-12), et celle des *Lettres de Sénèque à Lucilius* (1865, in-12).

**CHAVASSIEU** (Jean-Baptiste), homme politique français, sénateur, né à Montbrison (Loire), le 16 octobre 1814, entra dans la vie politique en 1871; il fut élu aux élections complémentaires du 2 juillet. Il siégea à gauche, vota avec la minorité républicaine de l'Assemblée et adopta les lois constitutionnelles. Candidat aux élections sénatoriales dans la Loire, il n'obtint que 183 voix; mais il fut élu député, le 20 février 1876, dans la première circonscription de Montbrison, par 7930 voix, contre M. Bouchetal-Laroche, ancien député bonapartiste. Il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre, et fut un des 363, qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 8377 voix, contre le même concurrent, devenu candidat officiel et qui ne réunit que 4850 voix. Le 5 janvier 1879, il fut envoyé au Sénat pour le département de la Loire par 268 voix sur 390 votants. Depuis le 8 octobre 1871, il représente le canton de Montbrison au conseil général de la Loire.

Son père, M. CHAVASSIEU, né vers 1785, fut, après la révolution de Février, maire de Montbrison et élu représentant par 85412 voix, le second sur la liste des onze élus de la Loire. Membre du Comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il appuya la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres à l'occasion du siège de Rome. Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il continua de s'associer à tous les actes de la Montagne et repoussa la loi du 31 mai. Après le 2 décembre 1851, il resta étranger aux affaires publiques. — Il est mort à Montbrison en juillet 1879,

**CHAVÉE** (Honoré-Joseph), linguiste belge, né à Namur, le 3 juin 1815, fut élevé au petit séminaire de Floreffe, apprit l'anglais, l'allemand, puis l'hébreu, le syriaque et l'arabe. Ordonné prêtre en 1838, il fut vicaire quelques mois, et ensuite envoyé par son évêque à l'université de Louvain, où il lut par hasard le *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*, par M. Eichhoff. Il acquit bientôt une connaissance assez étendue du sanscrit, et après être venu à Louvain avec le dessein de prouver un jour l'unité des races humaines par l'identité primitive de toutes les langues, il se vit entraîné à une conclusion entièrement opposée. Placé dans un presbytère de campagne en 1840, il y écrivit un *Essai d'étymologie philosophique, ou Recherches sur l'origine et les variations des mots qui peignent les actes intellectuels et moraux* (Bruxelles, 1841, in-8), ouvrage où il s'efforce encore de concilier la foi avec la science. M. Chavée vint en 1844 à Paris, et fut successivement professeur au collège Stanislas et à l'Athénée. Il acheva dans cette ville sa

*Lexicologie indo-européenne, ou Essai sur la science des mots sanscrits, grecs, latins, français, lithuaniens, russes, etc.* (Paris, 1849, in-8). Ici l'auteur se déclare ouvertement pour la pluralité originelle des systèmes de parole et des races. Mais dès lors, le sentiment de son opposition aux enseignements de la Genèse l'avait déterminé à s'abstenir de toutes fonctions ecclésiastiques. En juillet 1867, M. Chavée, qui, depuis une quinzaine d'années, était parvenu à créer à Paris une école de philologie comparée, fonda la *Revue de linguistique* pour lui servir d'organe.

M. Chavée a fait paraître encore : *Moïse et les langues, ou Démonstration par la linguistique de la pluralité originelle des races humaines* (Paris, 1855, in-8); *Français et Wallon, parallèle linguistique* (Paris, 1857, in-18); *les Langues et les races* (1862, in-8), etc. Il a inséré dans la *Revue du XIX<sup>e</sup> siècle*, en 1854, deux articles sur l'*Enseignement des langues au XIX<sup>e</sup> siècle*. — Il est mort à Paris, le 15 juillet 1877.

**CHAVET** (Victor), peintre français, né à Pourcieux (Bouches-du-Rhône), le 21 juillet 1822, élève de Révoil et de Roqueplan, s'est fait connaître comme peintre de genre; parmi ses toiles remarquées nous citerons : *la Leçon de chant* (1847); *Charles VII et Agnès Sorel chez l'astrologue*; *la Sortie du bain*; *le Doux rien faire* (1848); *Van Dyck et sa maîtresse* (1851); *Jeunes dames regardant un bijou* (1852); *Un concert* (1853); *la Lune de miel* (1855) *la Partie de dominos* (1857); *Bag-piper du 72<sup>e</sup> royal Higlander*; *la Dormeuse* (Musée du Luxembourg); *Orfèvre juif à Mostaganem* (1859); *le Repos dans l'île* (1866); *la Réponse difficile* (1870); *Au coin du feu* (1872); *Jeunes Seigneurs de la cour de Henri III* (1873); *le Repos du modèle* (1874); *la Confiance, l'Impudent*; *Illusion* (1875); *les Lavandières* (1877); *la Lecture du feuilleton* (1878). M. Chavet, qui a peint aussi quelques portraits et un tableau pour l'église Saint-Pierre de Chaillot, a reçu une médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1853, une autre de 2<sup>e</sup> classe en 1855 avec rappel en 1857 et la croix d'honneur le 12 juillet 1859.

**CHAVETTE** (Eugène VACHETTE, connu sous l'anagramme de), littérateur français, né à Paris, en 1827, et parent du restaurateur de ce nom, écrivit d'abord dans le *Tintamarre*, le *Figaro*, l'*Événement* et se fit remarquer par un talent d'observation minutieuse qui rappelle celui d'Henry Monnier. Il a réuni ces saynettes dans le *Procès Pictompin et ses dix-huit audiences* (1865, in-18); *Restaurateurs et restaurés* (1867, in-32, illustré par Cham) et *les Petites comédies du vice* (1875, in-18, illustré). Il a publié en outre un certain nombre de romans : *le Rémouleur*, épisode du temps de la Terreur et du Directoire (1873, 2 vol. in-18); *Défunt Brichet* (1873, 2 vol. in-18); *la Chiffarde* (1874, 2 vol. in-18); *l'Héritage d'un pique-assiette* (1874, 3 vol. in-18); *la Chambre du crime* (1875, in-18); *la Chasse à l'oncle* (1876, 2 vol. in-18); *Aimé de son concierge* (1878, in-18); *la Recherche d'un pourquoi* (1878, in-18), etc. M. Chavette a en outre collaboré à quelques vaudevilles.

**CHAVOIX** (Jean-Baptiste), ancien représentant du peuple français, né à Excideuil (Dordogne), le 26 août 1805, fut reçu docteur médecin en 1827, et s'établit dans sa ville natale. Après la révolution de Juillet, élu conseiller municipal, puis appelé aux fonctions de maire, il fut un des chefs du parti radical dans la Dordogne. Nommé membre du Conseil d'arrondissement de Périgueux en 1836, il se présenta comme candidat

au Conseil général en concurrence avec le général Bugeaud, qu'il parvint à supplanter, malgré tous les efforts de l'administration (1839). Il lui disputa également à quatre reprises le titre de député d'Excideuil. Destitué des fonctions de maire, en 1846, il fut réintégré par la révolution de Février, et en outre nommé commissaire général pour le département de la Dordogne. Il y fut élu représentant à la Constituante, le dernier sur treize, par 34 343 suffrages. Secrétaire du Comité de l'intérieur, il vota ordinairement avec la gauche et appuya l'amendement Grévy. Après le 10 décembre 1848, il fit une opposition très-vive à la politique napoléonienne. Réélu à l'Assemblée législative par 62 184 suffrages, il vota presque toujours avec la Montagne. Il eut alors avec M. Dupont, son collègue, un duel où son adversaire perdit la vie. Traduit devant la justice sous l'inculpation de meurtre volontaire, il fut acquitté, mais il dut payer à la famille de la victime des dommages-intérêts considérables. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut compris dans le décret d'expulsion et se retira en Espagne. En 1852, les journaux annoncèrent qu'il était gracié; mais il protesta contre cet acte particulier de clémence, et rentra à Excideuil seulement après l'amnistie générale.

M. Chavoix ne revint à la vie politique qu'en 1877, en se portant candidat aux élections générales du 14 octobre, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de Périgueux. Il obtint 6337 voix, contre 6380 accordées à M. Raynaud, député sortant. L'élection de ce dernier ayant été annulée, M. Chavoix se représenta et eut à lutter contre M. Alfred Magne, fils de l'ancien ministre de l'Empire et possédant une grande influence dans le département. Il fut élu le 27 janvier 1878 par 6472 voix. M. Magne en obtint 6102. Cette élection a été un des premiers succès du parti républicain dans le département de la Dordogne.

**CHAZAL** (Charles-Camille), peintre français, né à Paris, le 20 mai 1825, et fils du peintre distingué de ce nom, mort en 1854, reçut les leçons de Drolling et de M. Picot, et suivit l'École des beaux-arts, où il remporta un second prix en 1848. Il a principalement exposé aux Salons, depuis 1849 : le *Christ, Glycère la bouquetière* (1849-1852); le *Printemps* (1853); *la Prière, Étude de bouc, Étude de lama*, ces deux derniers à l'aquarelle, à l'Exposition universelle de 1855; *Jésus chez Simon, la Lecture, un Peintre de vases* (1861); *Institution de l'Eucharistie, sainte Agnès, Germain Pilon faisant le modèle des trois Grâces* (1863); *les Disciples allant à Emmaüs, Réveil de la Belle au bois dormant* (1864); *Peau d'Ane* (1865); *Souvenir de Biskra* (province de Constantine), *la Vierge en Egypte* (1868); *des Portraits* (1849-1869); *la Voie douloureuse, Duellistes et témoins* (1870); *la Reine de Saba* (1872). M. Chazal a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1850 et une 2<sup>e</sup> en 1861. — Il est mort à Paris le 5 avril 1875.

**CHAZAL** (Pierre-Emmanuel-Félix, baron), général belge, ancien ministre, né à Tarbes (Hautes-Pyrénées), en 1808, est fils d'un conventionnel qui mourut exilé en Belgique pendant la Restauration. Elevé à Bruxelles, il prit part, en 1830, à la guerre contre les Hollandais et parvint rapidement aux plus hauts grades militaires. En 1844, les Chambres belges accordèrent la grande naturalisation pour services éminents rendus à l'État. Après la chute du parti catholique, il entra, comme ministre de la guerre, dans le cabinet Frère-Rogier (12 août 1847). Des discussions relatives au budget de l'armée le décidèrent à déposer son portefeuille. En 1856, il fut envoyé

en mission à Saint-Petersbourg pour féliciter l'empereur Alexandre II à l'occasion de son avènement. Premier aide de camp du roi, il commandait la quatrième division territoriale (Bruxelles) lorsqu'il fut de nouveau appelé au ministère, le 6 avril 1859. Son administration fut cette fois particulièrement signalée par la transformation rapide des armements de l'artillerie. En 1866, la perte de son fils, tué au Mexique, et l'état de sa santé le décidèrent à donner sa démission.

**CHAZALLON** (Antoine-Marie-Rémi), ingénieur hydrographe français, ancien représentant du peuple, né à Desaignes (Ardèche), le 17 janvier 1802, fut admis à l'École polytechnique en 1822, classé en 1824 dans le corps des ingénieurs hydrographes, et attaché au grand travail hydrographique que dirigeait Beautemps-Beaupré et qui eut pour résultat la publication du *Pilote français*. Après de longues recherches, il reconnut que les marées de nos divers ports, au lieu d'être proportionnelles à celles de Brest, ainsi qu'on le supposait, sont une fonction quelconque de ces dernières. En 1838, il parvint à rédiger une série de tables indiquant pour chaque port et pour chaque heure de la journée la hauteur des pleines et basses mers. Ce travail, fut l'origine de la publication officielle, l'*Annuaire des marées*, qui parait depuis 1839.

La science et la marine doivent encore à M. Chazallon la découverte des marées quart diurne, semi-tiers diurne, semi-quart diurne, etc. (*Comptes rendus de l'Académie*, t. XIV, p. 368), un Mémoire sur les divers moyens de se procurer une base en mer (*Annales maritimes et coloniales*, 1837, II<sup>e</sup> partie, p. 323); des méthodes nouvelles pour déterminer les diverses ondes de la marée (*Annales hydrographiques*, II<sup>e</sup> partie, t. VII, p. 103); un instrument pour abrégé certaines opérations graphiques, et l'invention du *Marégraphe* qui trace lui-même toutes les phases de la marée. Ces divers travaux lui valurent le grade d'ingénieur hydrographe de première classe et la décoration de la Légion d'honneur. Il fut élu membre correspondant de l'Académie des sciences en juillet 1869.

En 1848, M. R. Chazallon se présenta comme candidat à la Constituante devant les électeurs de l'Ardèche. Nommé représentant du peuple le quatrième sur neuf, par 28 669 suffrages, il vota avec la gauche non socialiste, appuya l'amendement Grévy, et adopta néanmoins l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition modérée au gouvernement de Louis-Napoléon, et s'abstint dans les débats relatifs à l'expédition de Rome. Non réélu à la Législative, il se retira dans son village natal. — Il est mort le 23 décembre 1872.

**CHAZELLES** (Léon de), homme politique français, né en 1805, était magistrat sous le règne de Louis-Philippe. Attaché au parti catholique et légitimiste, et partisan de la liberté d'enseignement, il se présenta plusieurs fois comme candidat à la députation, mais il n'obtint le mandat législatif qu'en 1849. Élu le douzième des treize représentants du Puy-de-Dôme, il fit partie de la majorité, approuva la loi du 31 mai et se prononça pour la révision de la Constitution. Le 2 décembre 1851, il protesta contre le coup d'État et fut arrêté à la mairie du 10<sup>e</sup> arrondissement. Son nom figura pourtant, le 4 décembre, sur une liste supplémentaire de la Commission consultative. Il reçut, en outre, la décoration de la Légion d'honneur, fut présenté par l'administration aux suffrages des électeurs de la circonscription de Clermont, et devint membre du Corps

législatif, où il fut réélu en 1857. Il échoua aux élections générales de 1863. M. de Chazelles a été maire de la ville de Clermont et élu membre du Conseil général du Puy-de-Dôme pour le canton sud de cette ville. — Il est mort à Cannes le 6 décembre 1876.

**CHEEVER** (George), littérateur américain, né le 17 avril 1807, à Hallowell (Maine), fut élevé au séminaire d'Andover, et ordonné pasteur d'une église de Salem en 1832. La même année, il vint en Europe, où il resta deux ans et demi. En 1835, un pamphlet vigoureux sur la tempérance, la *Distillerie du diacre Giles* (Deacon Giles's distillery), attira l'attention sur lui; mais les trop vives personnalités qu'il contenait le firent poursuivre et condamner à la prison. Depuis 1839, à l'exception d'une nouvelle excursion en Europe (1844), il exerça son ministère à New-York.

On a de lui, à part des articles nombreux dans les journaux religieux et littéraires: *Excursion d'un pèlerin dans les Alpes* (Wanderings of a Pilgrim in the Alps, in-12, New-York); une réimpression du *Journal des pères pèlerins* (Pilgrim fathers), avec des commentaires historiques; plusieurs ouvrages de dévotion: *la Main de Dieu en Amérique* (God's hand in America, 1841); *Discours sur le Voyage du chrétien*, de Bunyan (the Lectures on Pilgrim's progress, in-12), qui eut beaucoup de succès; *la Montée difficile et autres allégories* (the Hill difficulty and other allegories, 1849, in-12); *les Détours du fleuve de l'eau de la vie* (the Windings of the River of the water of life, 1850); *Voix de la nature, s'adressant à son nourrisson l'âme humaine* (Voices of nature nilhber foster child, the soul of man, 1863), etc., enfin plusieurs brochures d'économie sociale.

**CHEEVER** (révérend Henry), frère du précédent, né à Hallowell (Maine), en 1814, a longtemps voyagé sur mer, et a publié plusieurs récits maritimes qui ont joui d'une certaine vogue: *les Archipels du Pacifique* (the Island world of the Pacific, New-York, in-12); *la Vie dans les îles Sandwich* (Life in the Sandwich islands); *la Baleine et ses chasseurs* (the Whale and his Captors), etc. Le rév. Henry Cheever a écrit aussi, comme son frère, plusieurs volumes d'allégories religieuses.

**CHELIUS** (Maximilien-Joseph), médecin-chirurgien allemand, né en 1794, à Mannheim (grand-duché de Bade), fit ses études dans cette ville et à l'université de Heidelberg, et obtint, dès l'âge de 18 ans, le grade de docteur en médecine. Après avoir pratiqué son art dans différentes villes, occupé une place de médecin à l'hôpital d'Ingolstadt (Bavière), et accompagné l'armée badoise en France, il suivit les hôpitaux et universités de Vienne, de Gœttingue, de Berlin et de Paris, jusqu'à ce qu'en 1817 il fut appelé à Heidelberg comme professeur adjoint de médecine. Deux ans plus tard, il devint professeur titulaire, et, en 1826, le gouvernement badois lui conféra le titre de conseiller intime de la cour. M. Chelius a fondé à Heidelberg une clinique chirurgico-ophtalmologique.

Son principal ouvrage est un *Manuel de chirurgie* (Handbuch der Chirurgie, Heidelberg, 2 vol.; 7<sup>e</sup> édit., 1851), fort répandu en Allemagne, et traduit en plusieurs langues, notamment en français sous le titre de: *Traité de chirurgie* (1842, 2 vol. in-8).

On a, en outre, de ce savant une *Étude sur la guérison des fistules vésiculaires par la cautérisation* (Ueber die Heilung der Blasen-Schneider Fisteln durch Cauterisation, Heidelberg, 1845),

le premier volume d'un *Manuel d'ophtalmologie* (Stuttgart, 1844), presque aussitôt traduit en français, et un grand nombre d'articles insérés dans les *Annales de médecine*, recueil scientifique rédigé depuis 1835 par MM. Chelius, Puchelt et Neagele. — Il est mort à Heidelberg le 17 août 1876.

CHELIUS (François), fils du précédent, a fait, sous la direction de son père, de bonnes études de chirurgie, et s'est fait connaître par la publication de quelques écrits, tels que : *De l'Amputation à l'articulation tibio-tarsienne* (Über die Amputation am Fussgelenk, Heidelberg, 1846), et *Du Staphyloème de la cornée* (über das Staphyloem der Hornhaut, Ibid., 1847). Il a fait des cours particuliers de chirurgie à Heidelberg.

CHELMSFORD (Frédéric THESINGER, 1<sup>er</sup> baron), homme politique anglais, né à Londres, en juillet 1794, et destiné à la marine, assista, dès l'âge de treize ans, en qualité de *midshipman* d'une frégate de guerre, au bombardement de Copenhague (1807). A la paix générale, il quitta le service, étudia le droit, se fit admettre au barreau de Londres en 1818, eut peu à peu une nombreuse clientèle, et acquit, dans les affaires d'élection, une certaine notoriété. En 1834, il devint avocat des conseils de la couronne. Après avoir vainement essayé d'entrer à la Chambre des Communes, il réussit, en 1840, à y représenter le bourg de Woodstock et se signala, pour son début, par son opposition à la guerre avec la Chine.

Nommé avocat général (*solicitor general*), en 1844, sir F. Thesinger, de 1845 à 1846, fit partie de l'administration de sir R. Peel, dont il défendit les principes politiques dans les rangs des conservateurs. En 1852, lord Derby, appelé au pouvoir, l'éleva au rang d'*attorney general* (procureur général). De 1844 à 1852, il siégea au Parlement pour Abingdon, et, à cette dernière date, il représenta le bourg de Stamford, qui le réélut en 1857. Il rentra, comme lord chancelier, dans les deux ministères de lord Derby, de février 1858 à juin 1859, et de juillet 1866 à la fin de 1868. Il fut élevé, sous le nom de lord Chelmsford, au rang de baron en 1858 et entra au conseil privé la même année. — Il est mort à Londres le 7 octobre 1878.

CHENAVARD (Paul), peintre français, né à Lyon, le 9 décembre 1808, vint prendre à Paris les leçons de MM. Hersent et Ingres, et partit ensuite pour l'Italie, où il se livra pendant plusieurs années à l'étude approfondie des grands maîtres. A son retour, il se fit connaître par deux importantes toiles : *le Jugement de Louis XVI* et *Mirabeau répondant au marquis de Dreux-Brézé*. Les hommes de la révolution de Février, avec lesquels il était lié, le chargèrent d'exécuter cinquante grandes compositions surmontées d'une frise, et de quatre mosaïques circulaires pour la décoration monumentale du Panthéon. Il choisit pour sujet l'histoire de la civilisation depuis la Genèse jusqu'à la Révolution française. *Le Déluge*, *la Mort de Zoroastre*, *la Guerre de Troie*, *la Mort de Socrate*, *le Passage du Rubicon*, *la Poésie italienne*, *le Siècle de Louis XIV*, et plusieurs autres cartons de onze pieds sur quinze, étaient déjà terminés lorsque le Panthéon fut rendu au culte catholique. M. Chenavard, ne pouvant exécuter son œuvre, en continua l'ébauche et les cartons, et exposa en 1853 : *Auguste fermant les portes du temple de Janus*, *Attila arrêté devant Rome*, et *les Commencements de la réforme*; puis à l'Exposition universelle de 1855 : *la Mort de Caton et de Brutus*, *la Naisance de Jésus-Christ*, *la Convention nationale*,

et seize autres cartons dont la plupart se distinguent par la grandeur du style et la clarté de la composition. L'un de ses derniers tableaux, représentant *la Fin des Religions*, exposé au Salon de 1869, a fait beaucoup de bruit; admis d'abord dans le salon d'honneur, il en fut retiré à cause du sujet peu orthodoxe et relégué à l'extrémité des salles d'exposition. Il a été depuis acquis par l'Etat et placé au musée du Luxembourg. M. Chenavard a obtenu une médaille de 1<sup>re</sup> classe en 1855 et a été décoré de la Légion d'honneur en juillet 1853.

CHENAVARD (Marie-Antoine), architecte français, frère du précédent, né le 4 mars 1787, a été professeur à l'École des beaux-arts de Lyon. Correspondant de l'Institut, il est surtout connu par l'excursion qu'il entreprit, en 1843, avec plusieurs de ses confères, dans diverses contrées du Levant, et dont il a donné lui-même, en 1846 et 1849, deux *Relations* illustrées (in-8 et in-12). Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1862.

On cite encore de lui : *Sur le goût dans les arts* (1831, broch.); *Tombeaux* (1851, in-fol.); *Lyon antique restauré, d'après les recherches et documents de F.-M. Artaud*, etc. (1851, id.); des *Notices*, etc.

CHÉNIER (Louis-Joseph-Gabriel DE), écrivain militaire français, né à Paris, le 14 septembre 1800, est neveu des deux poètes de ce nom. Après s'être fait inscrire au barreau de la Cour royale de Paris, il entra au ministère de la guerre, où il devint chef de bureau. Décoré le 24 avril 1842, il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 7 août 1858.

Il a publié sur la législation criminelle de l'armée : *Manuel des conseils de guerre* (1831, in-8); *Guide des tribunaux militaires* (1838, 2 vol. in-8), augmenté d'un troisième volume en 1853; *Manuel des parquets militaires* (1848, in-8); *De l'état de siège et de ses effets* (1849), etc. On a encore de lui : *la Vérité sur la famille de Chénier* (1838); *Éloge historique du maréchal Moncey* (1848, in-8), couronné l'année précédente par l'Académie de Besançon, une *Histoire du maréchal Darnout*, qui donna lieu à un procès en rectification de la part de la famille du général Le Sénéchal (fin mars 1869), puis des articles dans le *Journal des sciences militaires* et le *Dictionnaire d'administration* de M. Block. Il donna en 1874 une édition des *Œuvres poétiques* de son oncle André (3 vol. in-16), soigneusement revue sur les manuscrits et qui fut l'origine d'un long procès entre MM. Lemerre et Charpentier, gagné en appel par le premier de ces éditeurs. — M. de Chénier avait un fils, dont la mort, en mars 1869, fut remarquée comme l'extinction d'une illustre famille.

CHENNEVIÈRES (Charles-Philippe, marquis DE), administrateur français, né à Falaise (Calvados), le 23 juillet 1820, débuta dans les lettres par quelques volumes anonymes de contes et d'historiettes. Il parcourut ensuite le midi de la France, visitant surtout les musées. Attaché dès 1846 à l'administration des musées royaux, il fut nommé, en janvier 1852, inspecteur des Musées de province, chargé des Expositions annuelles des artistes vivants. Il organisa, en cette qualité, les salons du Palais-Royal et des Menus-Plaisirs, et l'Exposition universelle des beaux-arts en 1855. Membre du jury international, il reçut depuis le titre d'inspecteur des expositions d'art et fut longtemps conservateur du musée du Luxembourg.

Nommé, le 23 décembre 1873, directeur des Beaux-Arts, en remplacement de M. Charles Blanc, son premier acte fut de disperser le musée des



copies commencé par son prédécesseur sous l'impulsion personnelle de M. Thiers et d'en répartir les tableaux entre les musées de province. Au mois de mars 1874, il fit adopter par M. de Fourtou, ministre de l'instruction publique, la proposition d'une décoration complète du Panthéon confiée aux artistes les plus divers, depuis M. Meissonier jusqu'à M. Puvis de Chavannes. Ce projet, d'abord assez rapidement mis à exécution, provoqua de vives critiques; quelques radiations dans la liste du jury du salon annuel en excitèrent d'autres, et M. Louis Viardot, l'un des membres mis à l'index, attribua publiquement cette exclusion à ses sentiments républicains bien connus. Peu de temps après, on dut à l'initiative de M. de Chennevières le plan d'un inventaire général des richesses d'art de la France, dont la rédaction fut demandée aux écrivains spéciaux (mai 1874). Quelques mois plus tard, sous le ministère de M. de Cumont, deux autres mesures, d'ordre différent, échouèrent complètement: le projet d'une exposition à Paris des œuvres les plus remarquables appartenant aux musées départementaux et l'organisation d'une société générale des artistes français, qui entraînait un nouveau mode d'élection pour les membres du jury des salons annuels. Les peintres désignés par les votes de leurs confrères, lors d'une première réunion, MM. Fromentin, Bonnat, Vollon et Luminais (voyez ces noms), s'empressèrent d'adresser à l'administration un refus motivé (janvier 1875). L'institution d'un concours annuel à la manufacture de Sèvres pour la composition d'un vase de porcelaine et la création d'une école de mosaïque à la même manufacture furent mieux accueillies du public. L'exhibition de tapisseries appartenant à l'État, annexée à une exposition de l'Union centrale des arts industriels (1876), obtint aussi beaucoup de succès; mais les blâmes les plus sévères furent adressés à M. Chennevières au sujet des déficiences que présentait l'installation de la section française de peinture à l'Exposition universelle de 1878 et des lenteurs apportées à l'ouverture du salon; en même temps, la commission du budget signalait de graves imprévoyances dans la répartition des fonds alloués pour l'exercice courant. M. de Chennevières, qui, au cours des démêlés suscités par son administration, avait plusieurs fois offert sa démission, fut admis à la retraite le 27 mai 1878, et remplacé par M. Guillaume, statuaire. Sur la proposition de M. Bardoux, ministre de l'instruction publique, il lui fut accordé une pension de 5000 francs (octobre 1878), pour trente et un ans de services. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1869.

On a de M. de Chennevières, qui porte, depuis son mariage, le nom de Chennevières-Poin-tel : *Recherches sur la vie et les ouvrages de quelques peintres provinciaux de l'ancienne France* (1847-1862, 4 vol. in-8); *Observations sur le musée de Caen et son nouveau catalogue* (1851); *Lettres sur l'art français* (1851), à propos du Salon; *Notice sur la galerie d'Apollon* (1851); *Essai sur l'organisation des arts en province* (1852, in-16); *Portraits inédits d'artistes français* (1853-69, 5 livr., in-folio); *les Derniers contes de Jean de Falaise* (1830, in-18), sous le pseudonyme de Jean de Falaise; *les Aventures du petit roi saint Louis devant Bellesme* (1865, in-18); *Contes de saint Santin* (Argentan, 1832-68, 3 vol. in-8); *Contes perchérons* (Nogent-le-Rotrou, 1869, in-16), sans compter une foule de brochures imprimées en province relatives à des faits ou des intérêts locaux et tirés à petit nombre. Il a fondé, en 1851, avec M. de Montaiglon, les *Archives de l'art français*, recueil périodique de documents artistiques

et de pièces inédites, continué depuis 1856 par son collaborateur, et ensuite par la Société de l'art-français. Il a contribué à la publication des *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture* (1854, 2 vol.), et du *Journal de Dangeau* (1854-1861, 19 vol. in-8).

CHENU (Jean-Charles), naturaliste français, né à Metz, le 30 août 1808, vint en 1825 à Paris, où il fit ses études de médecine. Parti à vingt et un ans comme chirurgien militaire, il se trouva dans le Midi au moment de la première épidémie de choléra. En garnison à Carcassonne avec le régiment de cavalerie dans lequel il était passé depuis 1834, il eut l'occasion de donner ses soins au préfet de l'Aude, Gabriel Delessert, et dut à cette rencontre les relations qu'il eut plus tard avec toute la famille de ce dernier. Placé, quelques années après, à la tête de la riche collection botanique et conchyliologique de M. Benjamin Delessert, il fut également attaché par celui-ci, comme sous-inspecteur, aux sources ferrugineuses de Passy. Il devint, vers le même temps (1845), aide-major de la gendarmerie de la Seine, et suivit l'expédition française en Crimée. Médecin principal de 1<sup>re</sup> classe et bibliothécaire de l'École de médecine militaire, il prit sa retraite en 1868. M. Chenu a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 15 juillet 1871.

Il a publié : *Rapport sur le choléra-morbus* (Perpignan, 1835, in-8); *Illustrations conchyliologiques, ou Descriptions et figures de toutes les coquilles connues, vivantes et fossiles, avec les genres nouveaux et les espèces récemment découvertes* (1842-1847, in-fol.), inachevé; *Essai sur l'action thérapeutique des eaux ferrugineuses de Passy* (1841, in-12), annoté par M. Isidore Bourdon; *Essai sur les eaux minérales, avec les précis des sources minéro-thermales connues* (1840, t. I, in-8); *Leçons élémentaires d'histoire naturelle* (1846, gr. in-8); *Encyclopédie d'histoire naturelle* (1850-1861, 31 vol. in-4), publication populaire, avec divers collaborateurs; *Chasse au chien d'arrêt* (1851, in-18); *Manuel conchyliologique et de paléontologie* (1860, 2 vol. in-8), ouvrages plusieurs fois remaniés; *Statistique médico-chirurgicale de la campagne d'Italie en 1859* (1869); *Souvenirs d'un voyage dans l'Inde*, rédigés sur les notes de M. Ad. Delessert, en 1841; *Rapport au conseil de la Société française de secours aux blessés sur le service médico-chirurgical des ambulances pendant la guerre 1870-1871* (1874, 2 vol. in-4).

CHERBONNEAU (Jacques-Auguste), orientaliste français, né le 28 août 1813, à La Chapelle-Blanche (Indre-et-Loire), fit ses études à Paris, au collège Charlemagne. Son goût pour l'étude des langues vivantes, surtout de l'anglais et de l'arabe, le conduisit à Londres et en Algérie. De 1838 à 1846, il suivit les cours d'arabe de MM. Reinaud et Caussin de Perceval. Nommé membre de la Société asiatique en 1843, il débuta dans le *Journal asiatique* par des articles sur Autar, une étude sur Hariri et trois mémoires sur les khalifes abbassides (1846). Appelé par le ministre de la guerre à la chaire d'arabe de Constantinople (1846), il se proposa à la fois d'enseigner l'arabe aux Français et le français aux Arabes, et de rechercher en Afrique les manuscrits relatifs à l'histoire du pays. Il parvint à se procurer les ouvrages d'Ibn Konfoud, d'Ibn Chemma, de R'abrini, d'Ibn Hammad et d'El-Abdéri, qui n'existent pas dans les bibliothèques de l'Europe. Il en a donné de longs extraits dans le *Journal asiatique* et la *Revue d'Orient*. L'ouvrage d'Ah-

med Baba, intitulé : *Tekmilet ed-dibdj*, qui renferme la biographie des savants du nord de l'Afrique, lui a fourni les matériaux de son *Essai sur l'histoire de la littérature arabe au Soudan* (1855).

Dé concert avec le général Creuly, M. Cherbonneau a fondé, en 1852, la Société archéologique de la province de Constantine. Il a publié dans le premier volume de cette Société (1853) une longue *Notice sur Constantine et ses antiquités* et un *Itinéraire de Tombouctou aux monts de la Lune*. Il fit en outre plusieurs découvertes, qui intéressent l'histoire locale. En 1856, il fut nommé correspondant du ministère de l'instruction publique. Devenu directeur du collège arabe à Alger, il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 28 juillet 1871; le 25 mars 1879, il fut nommé professeur d'arabe vulgaire à l'école des langues orientales. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Outre les nombreux mémoires et articles qu'il a insérés dans divers recueils, on doit à ce savant professeur : *Fables de Lokman* (1846), texte et traduction; *Anecdotes musulmanes* (1847), texte arabe, suivi d'un dictionnaire analytique; *Exercices sur la lecture des manuscrits arabes* (1850); *Éléments de la phraséologie française* (1851, 2 vol. in-12), avec une traduction arabe à l'usage des musulmans; *Traité méthodique de la conjugaison arabe* (1854); *Leçons de lecture arabe*; *Histoire de Chems eddin*, extraite des *Mille et une Nuits* (1853), texte arabe avec deux traductions françaises; les *Fourberies de Delilah* (1856), texte arabe avec notes; *Relation du voyage de M. le capitaine de Bonnemain à R'dmes*, 1856-1857 (1857, in-8); *Notices et Extraits du voyage d'El-Abdery à travers l'Afrique septentrionale au VII<sup>e</sup> siècle de l'hégire* (1860, in-8); *Album du musée de Constantine* (1862, petit in-4); *Dictionnaire français-arabe* (1872, in-8); *Dictionnaire arabe-français* (1875, 2 vol. in-8).

**CHERBULIEZ** (Victor), littérateur français, d'origine suisse, né en 1828, est le fils de M. André Cherbuliez, savant professeur d'hébreu de Genève. Il était occupé dans cette ville comme professeur particulier, lorsqu'il se fit tout à coup connaître par des œuvres littéraires très distinguées. Après une fantaisie d'archéologie artistique, *A propos d'un cheval, causeries athéniennes* (1860, in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1864, sous le titre d'*Un Cheval de Phidias*), il donna une série de romans, dont les premiers semblent conçus et exécutés sous l'inspiration de l'ancienne manière de George Sand. Les principaux ont été publiés avec beaucoup de succès dans la *Revue des Deux Mondes*, avant de paraître en volumes : le *Comte Kostia* (1863, in-18); le *Prince Vitale* (1864, in-18); *Paule Méré*, roman par lettres (1864, in-18); le *Roman d'une honnête femme* (1866, in-18); le *Grand OEuvre* (1867, in-18); *Prosper Randocce* (1868, in-18); *l'Aventure de Ladislav Bolski* (1869, in-18); *Meta Holdenis* (1873, in-18); *Miss Rowel* (1875, in-18); le *Fiancé de Mlle Saint-Maur* (1876, in-18); *Samuel Brohl et C<sup>e</sup>* (1877, in-18); *l'Idée de Jean Téterol* (1878, in-18).

M. Victor Cherbuliez a réuni, sous le titre d'*Études de littérature et d'art* (1873, in-18), ses articles de critique publiés principalement par *le Temps*, et rassemblé divers travaux d'un autre ordre dans deux volumes intitulés : *l'Allemagne politique* depuis le traité de Prague (1870, in-8) et *l'Espagne politique* (1874, in-18). Il a, en outre, donné à la *Revue des Deux Mondes*, sous le pseudonyme de *G. Valbert*, des articles remarquables sur la politique étrangère. Deux drames en cinq actes tirés de deux de ses romans :

*Samuel Brohl* et *l'Aventure* [de *Ladislav Bolski*, obtinrent peu de succès, l'un à l'Odéon, l'autre au Vaudeville (janvier 1879).

**CHEREAU** (Achille), médecin et érudit français, né à Bar-sur-Seine (Aube), le 23 août 1817, est fils et petit-fils de médecins. Après avoir terminé ses études à Paris, il fut reçu docteur en 1841, attaché à divers établissements de bienfaisance, et enfin nommé bibliothécaire en chef de la Faculté de médecine de Paris, le 1<sup>er</sup> janvier 1877. Il a été en outre élu membre de l'Académie de médecine, en remplacement de M. Husson (1876), et promu chevalier de la Légion d'honneur le 15 octobre 1871, pour services rendus pendant la guerre.

Bien que M. Chereau soit l'auteur d'importantes études sur l'ovariotomie et sur la monomanie du suicide, c'est surtout comme historien de l'art médical qu'il s'est fait connaître. Il a publié, à diverses époques, dans l'*Union médicale*, un grand nombre d'articles sur les médecins de la cour de France, depuis Clovis jusqu'à Louis XVI; *la vérité sur la Mort de Jean-Jacques Rousseau* (1866, in-8, 2<sup>e</sup> édition, 1878); *Essai sur les origines du Journalisme médical français* (1867, in-8); le *Parnasse médical français ou Dictionnaire des médecins poètes de la France* (1874, in-8). Comme éditeur, il a annoté le *Catalogue d'un marchand libraire du XV<sup>e</sup> siècle, tenant boutique à Tours* (1868, in-18); les *Ordonnances faictes et publiées à son de trompe pour éviter le dangier de pest*, 1531, précédées d'une *Étude sur les Épidémies parisiennes* (1874, petit in-8); les *Six couches de Marie de Médicis racontées par Louise Bourgeois, dite Boursier, sage-femme* (1875, in-8 avec portraits), et, dans un autre ordre de travaux, une série de documents inédits sur la Bourgogne, le Jura et la Franche-Comté. M. Chereau a préparé pour la collection de l'*Histoire de Paris* publiée par la Ville une *Histoire de l'ancienne Faculté de médecine* qui doit former 2 vol. in-4; il a aussi collaboré au *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, du docteur Jaccoud.

**CHÉRIF**-pacha, homme d'État égyptien, est né à Constantinople, vers 1819, d'une ancienne et noble famille musulmane. Il vint faire en grande partie ses études à Paris, en qualité d'élève de la mission égyptienne, entretenue en France par le gouvernement du vice-roi, et suivit avec distinction les cours de l'École militaire de Saint-Cyr. Rentré en Égypte, où il s'établit définitivement en 1844, il fut d'abord attaché à la maison du prince Halim-pacha. Lors de l'avènement de Saïd-pacha comme vice-roi, ce prince, qui avait été le camarade d'études de Chérif à Paris, le fit entrer dans l'armée, où il obtint successivement tous les grades, jusqu'au plus élevé, celui de pacha. Chérif-pacha quitta la carrière militaire, en 1857, pour entrer dans l'administration de l'État, et fut nommé ministre des relations étrangères. Ismaïl-pacha, étant monté sur le trône, lui confia le département de l'intérieur, qu'il échangea depuis contre les ministères des affaires étrangères et de l'instruction publique, etc. Il fut rappelé à celui de l'intérieur en 1868, avec la présidence du conseil des ministres. L'année précédente, il avait été nommé président du grand conseil de justice.

La confiance du vice-roi Ismaïl dans son ministre était si grande, qu'il le chargea, à trois reprises, de la régence du royaume d'Égypte, pendant les voyages qu'il fit à l'étranger, dans les années 1865, 1867 et 1868. Chérif-pacha épousa une fille de Soliman-pacha (le colonel Seves). Revêtu de presque tous les grands ordres de l'Eu-

rope, il a été nommé grand officier de la Légion d'honneur en 1868. Il est membre honoraire de l'Institut égyptien.

**CHÉRON** (Amédée-Paul), bibliographe français né à Paris, le 11 mars 1819, entra, en 1845, à la Bibliothèque impériale, comme employé au département des imprimés, et y devint conservateur de la salle publique. Il a donné des soins à la réimpression de quelques opuscules rares, rédigés, de 1852 à 1853, pour le libraire Janinet, le *Catalogue général de la librairie française au XIX<sup>e</sup> siècle* (gr. in-8, 9 livr.), nomenclature, malheureusement inachevée, de tous les ouvrages publiés en France du 1<sup>er</sup> janvier 1800 au 31 décembre 1855, par ordre alphabétique de noms d'auteurs, et la table analytique de la *Gazette des beaux-arts* (2 vol. in-8), à laquelle il a fourni chaque semestre la bibliographie raisonnée de tout ce qui concerne les arts. On lui doit aussi des éditions des *Œuvres* de Boileau (1860, in-8) et de *Candide* (1876, in-8).

**CHÉRON DE VILLIERS** (Pierre-Théodore), journaliste et publiciste français, est né à Périgueux en 1827. D'abord professeur, il passa dans la carrière administrative et fut chef du cabinet du préfet de la Haute-Vienne, de la Loire-Inférieure et de la Gironde. Il a été rédacteur en chef du *Courrier du Havre* et du *Courrier de Paris*.

On a de M. Chéron de Villiers quelques publications d'actualité politique : *Politique contemporaine*, histoire de la diplomatie et des faits, des hommes et des événements (1857, in-18, 2<sup>e</sup> édit.). volume publié d'abord sans nom d'auteur ; *L'Orient grec* en 1860 (1861, broch. in-8, 2<sup>e</sup> édit., auxm., 1863) ; *le Roi de Naples François II et l'Europe* (1861, broch., in-8), anonyme, etc. : puis d'intéressantes curiosités historiques : *le Sang de Marat*, fac-simile des numéros 506 et 678 du journal *l'Ami du peuple*, teints du sang de Marat, etc. (1865, gr. in-8), tiré seulement à cinquante exemplaires ; *Marie-Anne-Charlotte de Corday d'Armont*, sa vie, son temps, ses écrits, son procès, sa mort (1865, gr. in-8, avec portrait, autographes et 24 pl.) ; *Chapitre inédit de l'histoire du Coup d'État*, Limoges en décembre 1851 (1869, in-18) ; *le Romancero de l'Impératrice* (1869, in-32), traduit de l'espagnol. M. Chéron de Villiers a édité un ouvrage posthume du conventionnel Le Pelletier de Saint-Fargeau, *César* (1865, in-18).

**CHERPIN** (N....), sénateur français, est né à Sévérins (Loire), le 8 mars 1813. Ancien juge suppléant, avocat au barreau de Roanne, il se présenta aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, pour l'Assemblée nationale, dans son département, et fut élu par 46 489 voix. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine, vota avec la minorité de l'Assemblée, et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Il fut réélu aux élections générales du 20 février 1876, dans la première circonscription de Roanne, par 9708 voix contre 5064 obtenues par M. Genton, ancien député bonapartiste. A la nouvelle Chambre il suivit la même ligne politique, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 10 108 voix, contre M. de Sogny, ancien représentant, candidat officiel et légitimiste, qui ne put en réunir que 5302. Le 25 janvier 1879, il fut envoyé au Sénat pour le même département, le premier sur trois, par 283 voix sur 390 votants. M. Cherpain avait fait partie du Conseil général de la Loire.

**CHERRIER** (Claude-Joseph DE), officier et historien français, membre de l'Institut, est né à Neufchâtel (Vosges), le 6 mars 1785. Dans sa première jeunesse, il s'occupa des sciences naturelles et fut même remarqué par Cuvier, qui l'aïda de ses conseils et de ses encouragements. Mais Napoléon lui envoya, lors de la campagne d'Austerlitz, un brevet d'officier. Nommé plus tard chef d'escadron au 4<sup>e</sup> corps de la grande armée, et attaché, comme aide de camp, au général comte Bertrand, M. de Cherrier fit les campagnes de Calabre et d'Italie, puis celles de Saxe, d'Allemagne et celle de Waterloo.

Sous la Restauration, il fut employé dans l'administration, sans cesser d'appartenir à l'armée. Il donna sa démission après les journées de juillet 1830, et ayant refusé le serment à la nouvelle royauté, il perdit son grade militaire en même temps que sa place. Depuis, il se renferma dans des travaux historiques. En 1854, il a remplacé le marquis Séguier de Saint-Arison à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 27 janvier 1815. — Il est mort le 27 juillet 1872.

On a de M. de Cherrier : *histoire de la lutte des papes et des empereurs de la maison de Souabe, de ses causes et de ses effets*, etc., etc. (1841-1845, t. I à III, in-8), contenant quelques pièces justificatives intéressantes, entre autres une dissertation sur les *Effets civils attachés à l'excommunication* ; *Histoire de Charles VIII, roi de France* (1868, 2 vol. in-8 ; 2<sup>e</sup> édit. 1870).

**CHÉRUEL** (Pierre-Adolphe), historien français, né à Rouen (Seine-Inférieure) le 17 janvier 1809, fut reçu à l'École normale en 1828, et agrégé des classes supérieures des lettres en 1830. Nommé professeur d'histoire au collège royal de Rouen, il devint bientôt membre des Académies de Rouen et de Caen, et de la Société des antiquaires de Normandie. Outre un certain nombre de dissertations et de notices remarquables insérées dans les mémoires de ces compagnies savantes, il publia *l'Histoire de Rouen sous la domination anglaise* (Rouen, 1840, in-8), et *l'Histoire de la commune de Rouen* (Ibid., 1844, 2 vol. in-8). En 1849, il fut choisi pour succéder à M. H. Wallon, comme maître de conférences à l'École normale. Il fut nommé inspecteur général de l'instruction publique, et recteur de l'Académie de Strasbourg (23 janvier 1866), puis de celle de Poitiers jusqu'en 1874. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 14 août 1863.

M. Chéruel, connu comme professeur par une érudition variée, une profonde connaissance des sources, une parole claire et facile, s'est fait, comme écrivain, une réputation plus étendue par la publication de plusieurs ouvrages considérables. Outre sa thèse intitulée : *De l'Administration de Louis XIV [1661-1672], d'après les mémoires inédits d'Oliver d'Ormesson* (Rouen, 1849, in-8), il a fait paraître *l'Histoire de l'administration monarchique en France depuis l'avènement de Philippe Auguste jusqu'à la mort de Louis XIV* (1855, 2 vol. in-8) ; *Dictionnaire historique des institutions, mœurs et coutumes de la France* (1855, 2 forts vol. in-12, à 2 col., petit texte) ; *Marie Stuart et Catherine de Médicis* (1856, in-8) ; *Mémoires sur la vie publique et privée de Fouquet... d'après ses lettres et des pièces inédites*, etc. (1862, 2 vol. in-8) ; *Saint-Simon considéré comme historien de Louis XIV* (1865, in-8), etc.

Membre du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France, M. Chéruel a publié dans la collection des Documents inédits le *Journal d'Oliver Lefèvre d'Ormesson* (1860-1862, 2 vol. in-4), et a surveillé la double édition

des *Mémoires du duc de Saint-Simon* (1856-1858, 20 vol. in-8 et in-12), publiés, pour la première fois, d'après le manuscrit original de l'auteur. Il a aussi publié les *Mémoires de Mlle de Montpensier* et traduit de l'anglais le *Dictionnaire des antiquités romaines et grecques* d'Ant. Rich.

**CHERVILLE** (Gaspard-Georges, marquis DE), littérateur français, né à Chartres, le 11 décembre 1821, d'une ancienne famille noble de la Beauce, débuta dans les lettres assez tard, comme collaborateur d'Alexandre Dumas père. Il avait pris une part active à une longue série de romans-feuilletons publiés par ce dernier, depuis 1850 (*Black, le Père La Ruine, les Louves de Macheoul, la Maison Combet*, etc.) lorsqu'il publia sous son nom son premier volume : *les Aventures d'un chien de chasse* (1862, in-18). Il donnait en même temps, sous le pseudonyme de G. de Morlon, *le Dernier Crime de Jean Hiroux* (in-18). Il se consacra ensuite plus spécialement à la littérature cynégétique, et aux ouvrages relatifs à la vie des champs et à l'éducation populaire. Il dirigea la publication de luxe intitulée : *la Vie à la campagne*, avant de donner, sous le même titre, une série de lettres dans le journal *le Temps* (1870 et années suiv.). Il collabora en outre au *Journal des Chasseurs*, à *la Chasse illustrée*, au *Sport*, etc., et fournit des causeries et des nouvelles à divers journaux.

Parmi ses volumes plus récents, on a remarqué : *Histoire d'un trop bon chien* (1867, gr. in-8 illustré; nouvelle édition, 1869, in-18); *Pauvres Bêtes et Pauvres Gens!* (1869, in-18); *l'Histoire naturelle en action*, contes, récits, etc., (1873, gr. in-8); la *Chasse aux souvenirs*, nouvelles (1875, in-18). Il a collaboré au *Traité encyclopédique des chasses*, de MM. Lage de Chaillu et A. Delarue.

**CHERVIN**, aîné (Claudius), instituteur français, né au bourg de Thizy (Rhône), en 1824, fit ses études à l'École normale primaire de Lyon et en sortit muni du brevet supérieur. Il débuta dans la carrière de l'enseignement primaire à Albigny près de Neuville-sur-Saône, mais bientôt après fut appelé à Lyon où il exerça pendant vingt ans les fonctions d'instituteur communal. Il y publia un grand nombre d'ouvrages classiques, parmi lesquels on remarque une *Arithmétique complète et pratique* et un *Premier livre des sourds-muets élevés dans l'Asile et dans l'École primaire*.

Depuis l'époque de ses débuts dans l'enseignement, M. Chervin s'est constamment occupé de la guérison du bégayement, du balbutiement, de la bésité, du grassement et de tous les autres vices de prononciation. D'année en année, il a enrichi sa méthode d'observations nouvelles et lui a approprié certains procédés employés pour commander aux sourds-muets l'émission des sons et des articulations; elle a pour base *l'imitation*, c'est-à-dire que, par une nouvelle éducation de la voix, l'élève arrive peu à peu à s'approprier la diction du professeur. Elle exclut tous remèdes et opérations. Plusieurs rapports favorables rédigés par des hommes scientifiques et médicaux engagèrent, en 1865, le Conseil général du Rhône, et, en 1867, le Conseil municipal de Lyon à accorder à M. Chervin deux subventions pour l'aider à continuer son œuvre philanthropique. En 1868, il vint fonder une maison à Paris. M. Chervin, avec les Sociétés d'Assistance ont décerné des médailles d'or et d'argent, a été nommé officier d'Académie en 1864.

**CHESEBRO** (Miss Caroline), romancière américaine, est née en 1828 à Canandaigua (New-

York), où elle a toujours résidé avec sa famille. Ses premiers articles littéraires parurent dans les *Magazines* en 1848. En 1851, elle publia une collection de contes et de nouvelles, d'un caractère sévère et parfois sombre : *Dream-Lands, a Panorama of Romance* (New-York, in-12), plus récemment : *Isa, pèlerinage* (Isa, a pilgrimage, in-12); *Agar, histoire d'aujourd'hui* (Hagar, a romance of to-day, in-12); *les Enfants de la lumière* (The Children of light, in-12); deux petites nouvelles : *Philly et Kit, ou Vie et Vêtement* (Philly and Kit, in-12), et *Victoria, ou le Monde vaincu* (Victoria, 1855, in-12), etc. — Elle est morte à Piermont (New-York), le 16 février 1873.

**CHESNEAU** (Ernest), littérateur et journaliste français, est né à Rouen, en 1833. Il se consacra spécialement, dans plusieurs journaux et dans diverses publications, à la critique d'art et aux questions relatives à l'administration des beaux-arts. Il dut au patronage du surintendant, M. de Niewerkerke, d'être nommé rédacteur au musée du Louvre, et, un peu plus tard, inspecteur des beaux-arts (juillet 1869). M. Ern. Chesneau a été décoré de la Légion d'honneur.

Ses principales publications sont : *les Intérêts populaires dans l'art, la vérité sur le Louvre, le musée de Napoléon III*, etc. (1862, brochure in-8); *l'Art et les artistes modernes en France et en Angleterre* (1863, in-18); *le Décret du 13 novembre et l'Académie des beaux-arts*, etc. (1864, broch., in-8); *la Peinture française au dix-neuvième siècle*, études sur les chefs d'écoles, David, Gros, Géricault, Decamps, Meissonnier, Ingres, H. Flan-drin et Eug. Delacroix (1862, in-8); *les Nations rivales dans l'art*, revue critique de l'Exposition internationale des beaux-arts au Champ de Mars, en 1867 (1868, in-18); ouvrage dédié à la princesse Mathilde. M. Chesneau a collaboré assidûment au *Constitutionnel*, à *l'Opinion nationale*, et a inséré des articles dans la *Revue européenne*, la *Revue des Deux Mondes*, le *Peuple*, *Paris-Journal*, *l'Art*, la *Revue de France*, dans laquelle il a publié un roman, *les Chimères*, etc.

**CHESNELONG** (Pierre-Charles), homme politique français, sénateur, né à Orthez (Basses-Pyrénées), le 14 avril 1820, acquit une importante situation dans le commerce spécial à son département, et devint maire d'Orthez, en 1860. Il avait fait quelques tentatives pour aborder la vie publique, et les journaux ont reproduit une déclaration républicaine signée de lui, à la date du 8 avril 1848. Il entra dans la carrière politique en 1865, en se présentant, le 4 novembre, à une élection partielle dans la deuxième circonscription des Basses-Pyrénées, pour le Corps législatif, comme candidat officiel et prit place dans la majorité. Dévoué à l'empire, il se signala dans plusieurs discussions financières politiques. Réélu, au même titre, en mai 1869, par 17 358 voix, contre 12 019 obtenues par M. Lascaze, candidat de l'opposition, il fut nommé rapporteur de la Commission du budget en 1870, et déposa un rapport qui fut très remarqué et qui conclua à la réduction du nombre des fonctionnaires, aussi bien pour alléger les charges du Trésor que pour rendre à l'activité nationale des professions libres les forces détournées des voies où elles pourraient être mieux utilisées. Il fut également rapporteur du projet de loi relatif à de nouveaux suppléments de crédits rendus nécessaires par la déclaration de guerre. La révolution du 4 septembre 1870 le rejeta dans la vie privée.

Il ne fut pas élu, en février 1871, à l'Assemblée nationale; mais il y entra le 7 janvier 1872, par une élection partielle, après la démission de l'a-

miral Jauréguiberry; il alla siéger à l'extrême droite, se montra fervent légitimiste, et devint un des *leaders* du parti. Il contribua à la chute de M. Thiers, et repoussa toutes les mesures et projets de lois tendant à l'établissement définitif du régime républicain. Il soutint particulièrement la loi sur la liberté de l'enseignement supérieur, et se prononça pour le repos du dimanche, pour le maintien du chapitre de Saint-Denis qu'il avait soutenu déjà, sous l'Empire, contre l'opposition, en qualifiant les chanoines du chapitre de gardiens des tombeaux de « nos empereurs »; etc. En dehors des travaux législatifs, M. Chesnelong fut l'un des fondateurs et le président de l'association des comités catholiques pour combattre les progrès du radicalisme. Il eut aussi une part très importante dans les tentatives de restauration monarchique, et dans les négociations de fusion entre les deux branches de la maison de Bourbon, qui se firent ouvertement à la fin de 1873. Délégué par le fameux comité des neuf, avec MM. Cazenove de Pradines et Lucien Brun, il se rendit avec eux, au mois d'octobre, à Salzbourg (Autriche), où se trouvait alors le comte de Chambord, et rapporta un programme de conditions acceptées par le prince. Au moment où le rétablissement de la monarchie semblait une affaire conclue, une lettre du prétendant, insérée dans le journal *l'Union*, vint donner un démenti formel à l'assertion de M. Chesnelong, concernant le drapeau. M. le comte de Chambord déclarait formellement maintenir le drapeau blanc de ses aïeux (25 novembre 1873). M. Chesnelong n'en continua pas moins de combattre, aux premiers rangs, la République, au nom des idées royalistes et cléricales. Il fut nommé rapporteur du budget de 1874. Membre de la commission des lois constitutionnelles, il s'efforça d'en écarter l'application. Il s'occupait en outre activement de la fondation des universités catholiques, présidait les congrès des cercles catholiques d'ouvriers, etc. Aux élections de février 1876, pour la Chambre des députés, il se porta candidat dans l'arrondissement d'Orthez, et fut proclamé élu par 8284 voix; mais à la vérification des pouvoirs, il se trouva qu'il n'avait pas obtenu la majorité; l'un de ses deux concurrents républicains, M. Vignancourt, ayant réuni le même nombre de 8284 voix, sans compter les bulletins nuls, l'élection fut invalidée le 7 avril. Il se représenta devant ses électeurs, mais il échoua le 7 mai, avec 8803 voix, contre 8998, obtenues par le candidat républicain. Écarté momentanément de la vie politique, M. Chesnelong entra au Sénat, comme sénateur inamovible, élu en remplacement de M. Wolowski, le 24 novembre 1876, par 147 voix contre 142 données à MM. Renouard et André. Il reprit sa place à l'extrême droite et vota la dissolution de la Chambre, demandée par le Cabinet de Broglie, le 16 juin 1877. Membre du Conseil général des Basses-Pyrénées, pour le canton d'Orthez, il en a été vice-président. M. Chesnelong a été promu officier de la Légion d'honneur le 4 août 1867.

**CHESNY** (Francis Rawdon), général anglais, né en 1789, à Ballyvea (Irlande), entra à l'Académie militaire de Woolwich, obtint, à l'âge de seize ans, un brevet de lieutenant dans le corps d'artillerie. Capitaine en 1815, il servit quelque temps à Gibraltar, et, ayant pris un congé illimité, se mit à parcourir l'Europe et à visiter les champs de bataille illustrés par les guerres de Frédéric et de Napoléon. En 1829, il se rendit à Constantinople pour soutenir les Turcs alors en lutte avec la Russie, suivant un plan de défense que la paix rendit inutile. Le capitaine Chesny se remit à voyager; ce fut en visitant l'Orien-

qu'il conçut l'audacieux projet de résoudre, au moyen de la vapeur, le problème d'une communication directe avec les établissements de l'Inde, soit par l'Euphrate, soit par la mer Rouge, offrant d'incalculables avantages au commerce anglais. Il parcourut d'abord la mer Rouge et établit la possibilité pour la navigation à vapeur d'aller en vingt et un jours de Suez à Bombay; puis traversant les déserts de l'Arabie et de la Palestine, il atteignit l'Euphrate à Ana, y fit construire un radeau, et, avec l'aide de quelques Arabes, descendit le fleuve pendant environ 800 milles jusqu'au golfe Persique (janvier 1831).

Ce voyage accompli au milieu des plus grands obstacles, il revint par la Perse et l'Asie Mineure, releva avec soin tous les points de repère de la nouvelle route, et plaça ses plans et mémoires sous les yeux du ministère. Deux ans plus tard, grâce à l'intervention toute particulière du roi Guillaume IV, un crédit de 20 000 liv. sterl. (500 000 fr.) fut ouvert au capitaine Chesny pour faire une expérience définitive (1834). On mit en outre à sa disposition deux bateaux à vapeur, le *George Canning* et le *Tigre*, un détachement de soldats d'élite pris dans l'artillerie, des ouvriers, des ingénieurs, etc. L'expédition devait durer dix-huit mois et reconnaître les deux routes de l'Inde, par l'Euphrate et par la mer Rouge. Muni des instructions du duc de Wellington et de lord Ellenborough, M. Chesny, qui venait d'être promu au grade de lieutenant-colonel, mit à la voile en février 1835, et, après des retards suscités par le mauvais vouloir d'Ibrahim-pacha, commença seulement en mars 1836 la descente de l'Euphrate. L'expérience réussit complètement et il conduisit, par cette nouvelle voie, la première malle de l'Inde en Angleterre (1837). Ses efforts furent récompensés par une pension nationale et le grade de colonel d'artillerie (1851). En 1855, il avait été nommé major général. — Il est mort le 30 janvier 1872.

M. Chesny a écrit, dans les plus grands détails, l'histoire de son expédition sous le titre : *Exploration de l'Euphrate et du Tigre* (Survey of the Euphrates and Tigris, Londres, 1850, 2 vol. in-8), dont il avait déjà fourni l'abrégé au *Journal de la Société de géographie*. Il est également auteur d'un ouvrage sur le *Passé et le présent des armes à feu* (Observations on the past and present state of the fire arms, 1852).

**CHESTE** (comte de). — Voy. PEZUELA.

**CHEVALET** (Émile), littérateur français, né à Levreux (Indre), le 1<sup>er</sup> novembre 1813, fit ses études aux collèges d'Issoudun et de Bourges, et entra dans l'étude d'un notaire où il écrivit son premier roman : *Amélie ou la Grisette de province* (1832, in-8). Ce début engagea M. Chevalet à abandonner le droit pour la littérature, et il vint à Paris, où, après quelques efforts infructueux, il dut accepter, pour vivre, une place de précepteur. Il accompagna son élève à Saint-Malo, y épousa la fille du colonel commandant la place et obtint un emploi au ministère de la guerre. Ses fonctions ne l'empêchèrent pas de revenir aux lettres; il publia un grand nombre de nouvelles, et signa avec M. Paul Féval, les *Mémoires d'une Pièce de cinq francs* (1854-55, 10 vol. in-8), formant plusieurs séries de romans. M. Chevalet a également abordé le théâtre avec quelques vaudevilles et une opérette jouée aux Bouffes-Parisiens, le *Violoneux*, volume de M. Offenbach. On lui doit aussi un volume critique : *Les 365, annuaire de la littérature et des auteurs contemporains*, par le dernier d'entre eux (1858, in-18). Dans un autre ordre de travaux, il a fait pa-

raltre un *Précis d'histoire moderne et contemporaine* (1865, in-18); divers Cours à l'usage des écoles régimentaires; une *Histoire politique et militaire de la Prusse* (1867, in-18), et terminé le *Dictionnaire de législation et d'administration militaire*, de V. Sausanne (1867-1878, 3 vol. grand in-8). Il a rédigé, sous le pseudonyme de *Théols*, le *Journal de l'armée territoriale*.

M. Emile Chevalet, qui a pris sa retraite comme chef de bureau, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1866.

**CHEVALIER** (Michel), célèbre économiste français, ancien député et sénateur, membre de l'Institut, est né à Limoges, le 13 janvier 1806. Fils aîné d'un petit commerçant, il fut admis à l'âge de dix-huit ans à l'École polytechnique (1824), d'où il passa à l'École des mines; quelques jours avant la révolution de Juillet, il fut attaché, comme ingénieur, au département du Nord. Séduit par les théories de la secte saint-simonienne, il adressa à l'*Organisateur* quelques articles qui furent très remarqués, et il reçut aussitôt la direction du *Globe*, dont l'école venait de faire l'acquisition. Pendant deux ans, il y déploya les aptitudes les plus diverses. Il partagea le schisme de M. Enfantin qu'il suivit à Ménilmontant, et prit part à la rédaction du *Livre Nouveau*, l'Évangile futur de la doctrine. Lorsque l'autorité dut mettre un terme aux excentricités de la nouvelle Église, il comparut devant la Cour d'assises de la Seine avec le *Père suprême*, dont il était un des *cardinaux*, et fut nominativement condamné, comme gérant du *Globe*, à un an de prison (juillet 1832).

Après l'expiration de sa peine, dont le gouvernement avait abrégé la durée de moitié, M. Chevalier obtint de M. Thiers une mission particulière aux États-Unis; chargé d'y étudier le système des communications par eau et par voie de fer, il adressa au *Journal des Débats*, sur ces villes qu'il parcourut, une série de lettres qui attirèrent vivement l'attention, et qui étaient un cadre habilement choisi pour signaler les préjugés industriels de tous genres auxquels notre pays était livré. Plus tard il les augmenta et les publia à part sous le titre de *Lettres sur l'Amérique du Nord* (1836, 2 vol. in-8; 3<sup>e</sup> édit., 1838). Il dut à ce brillant ouvrage, que M. de Humboldt considérait « comme un traité de la civilisation des peuples de l'Occident, » une seconde mission en Angleterre, où venait d'éclater une crise commerciale des plus graves (1837). Après avoir fait à Londres une chute qui mit quelque temps sa vie en danger, il fit paraître le livre intitulé : *Des Intérêts matériels en France, travaux publics, routes, canaux, chemins de fer* (1838, in-8; 4<sup>e</sup> édit., 1839), vrai programme des grandes améliorations industrielles.

Nommé successivement chevalier de la Légion d'honneur (1836), maître des requêtes, puis conseiller d'État en service extraordinaire (1838), membre du Conseil supérieur du commerce, professeur d'économie politique au Collège de France, en remplacement de M. Rossi (1840), ingénieur en chef des mines (1841), M. Chevalier, qui soutenait, dans le *Journal des Débats*, la politique conservatrice, fut présenté dans plusieurs départements, comme candidat pour la députation; mais il ne fit à la Chambre, comme député, qu'une courte apparition (1845-1846). L'un des partisans les plus ardents du libre-échange, il essaya vainement, en 1847, d'accord avec F. Bastiat, d'organiser en France une ligue réformatrice sur les bases de celle qui venait de triompher en Angleterre.

Dès le lendemain de la révolution de Février, M. Chevalier combattit les doctrines socialistes et

publia, le 15 mars, dans la *Revue des Deux Mondes*, un article intitulé *Question des travailleurs* et dirigé contre les théories de M. Louis Blanc. Prenant la défense de l'économie politique, si vivement attaquée par les différentes écoles dominantes, il publia encore ses *Lettres sur l'organisation du travail* et la *Question des travailleurs* (1848), où il opposait aux systèmes radicaux de transformation sociale la saine interprétation des théories économiques. Le 7 avril, sa chaire d'économie politique au Collège de France lui fut ôtée par le gouvernement provisoire. Elle lui fut rendue, avant la fin de l'année, par suite d'un vote de l'Assemblée constituante.

Après le coup d'État du 2 décembre, auquel il applaudit dans l'allocation qu'il fit à Lunel au prince président, au nom du Conseil général de l'Hérault (1<sup>er</sup> octobre 1852), M. Michel Chevalier fut nommé conseiller d'État en service ordinaire. Mais l'influence du parti prohibitionniste qui l'avait fait rayer de la liste des jurés français, pour la distribution des récompenses à l'Exposition universelle de Londres, l'empêcha de rentrer au Conseil supérieur du commerce. Il fut membre de la commission chargée d'organiser l'Exposition universelle de 1855. Il ne cessa de faire tous ses efforts pour préparer le triomphe de la liberté du commerce, protesta contre les attaques de M. Troplong, président du Sénat, contre le libre-échange (déc. 1852), et fut un des promoteurs du nouveau traité de commerce en 1860. Le 14 mars de cette même année, il fut appelé au Sénat, où il a pris la parole dans plusieurs discussions importantes. Pendant la session d'avril 1869, il dénonçait encore, dans un discours sur la situation financière, l'exagération de nos emprunts, après s'être élevé contre les armements excessifs.

En 1862, M. Michel Chevalier, contre qui les anciennes hostilités des protectionnistes étaient devenues depuis longtemps impuissantes, fut élu président de la section française du jury international des récompenses de la seconde Exposition universelle de Londres. A la seconde Exposition universelle de Paris, en 1867, il fut chargé de la direction de la grande publication des *Rapports officiels* sur les différentes classes d'objets exposés, et il écrivit lui-même une *Introduction aux Rapports du jury international* (1868, in-8), œuvre capitale qui fut considérée comme une sorte de synthèse philosophique de toute l'industrie moderne. Au mois de juin 1869, il présida avec un éclat particulier la séance publique de la Ligue internationale de la paix. M. M. Chevalier a remplacé, en 1851, M. Villermé à l'Académie des sciences morales et politiques dans la section d'économie politique. Il a été souvent appelé à faire partie du Conseil impérial de l'instruction publique. Promu grand officier de la Légion d'honneur, le 1<sup>er</sup> janvier 1861, il a reçu un grand nombre d'ordres étrangers, notamment en 1868, le grand cordon de la Rose du Brésil; lors d'un voyage en Angleterre qui fournit à M. Chevalier l'occasion de développer avec un grand succès ses théories économiques, le prince de Galles lui remit la médaille créée par le prince Albert pour récompenser les promoteurs des progrès industriels et commerciaux (juillet 1875).

Outre les ouvrages déjà cités, on a de M. Michel Chevalier : *Histoire et description des voies de communication aux États-Unis et des travaux qui en dépendent* (1840), 2 vol. in-4, avec un atlas in-fol.), exposé méthodique des recherches les plus détaillées sur les routes, canaux et chemins de fer américains, leurs conditions d'établissement et privilèges d'exploitation, etc.; *Cours d'économie politique* (1842-1850), 3 vol. in-8), dont les objets principaux sont les ma-

chines, les voies de transport et la monnaie; *Essais de politique industrielle* (1843, in-8), souvenirs d'un voyage en France, en Belgique et en Allemagne; *l'Isthme de Panama* (1844, in-8); *la Liberté aux Etats-Unis* (1849, in-8); *Examen du système protecteur* (1851, in-8); *la Question de l'Or* (1853, in-8); *De la Baisse probable de l'or*, etc., 1859, in-8; *l'Expédition du Mexique* (1862, broch. in-8); *le Mexique ancien et moderne* (1863, in-18, 2<sup>e</sup> édit.); *le Monopole et la liberté*, lettre à M. Wolowski (1867, in-8); *Comment une nation rentabilise sa prospérité* (1871, in-8); *Des Moyens pour un Etat de refaire ses finances* (1875, in-8); et un très grand nombre d'études de longue haleine, insérées dans la *Revue des Deux Mondes*, le *Journal des Débats*, le *Dictionnaire d'économie politique*, le *Journal des économistes*, et dont la plupart ont été tirés à part.

**CHEVALIER** (l'abbé Casimir), archéologue français, est né à Saché (Indre-et-Loire), en 1825. Admis dans les ordres et tout à tour employé dans l'enseignement des maisons religieuses et aux fonctions du ministère ecclésiastique, il fut quelque temps principal du collège de Loches. Ses travaux spéciaux l'ont fait élire secrétaire de la Société archéologique de Touraine.

On remarque parmi ses publications, qui intéressent par la plupart, l'histoire locale : *Études sur la Touraine*, hydrographie, géologie, agromomie, etc., en collaboration avec M. G. Charlot (Tours, 1858, in-8, avec dessins, cartes et tableaux); *Débits et créanciers de la royne mère Catherine de Médicis*, d'après les archives de Chenonceau (1862, in-8); *Archives royales de Chenonceau*, comptes des recettes et dépenses faites par Diane de Poitiers, lettres et devis de Philibert Delorme, etc., publiés d'après les originaux avec une introduction (1864, 3 vol. in-8); *Diane de Poitiers au conseil du roi*, épisode de l'histoire de Chenonceau (1865, in-8); *Un Tour en Suisse* (Tours, 1865, 2 vol. in-18, illustrés), sous le pseudonyme de J. Duverney; *Géologie contemporaine* (ibid., 1867, in-8, avec fig.); *Histoire de Chenonceau* (1868, in-8); *Promenades pittoresques en Touraine* (1868, gr. in-8); *Naples, le Vésuve et Pompéi* (1871, in-8); *Inventaire des archives communales d'Amboise 1421-1789* (1874, gr. in-8).

**CHEVALIER** (Cyr-Ulysse-Joseph, abbé), érudit français, né à Rambouillet (Seine-et-Oise), le 24 février 1841, est fils d'un médecin militaire, né à Romans (Drôme), qui a publié de nombreux travaux d'histoire locale. Ordonné prêtre à Romans, le 30 mai 1867, M. l'abbé Chevalier qui s'est consacré également à l'histoire civile et religieuse du Dauphiné, a été chargé deux fois de missions littéraires, en Angleterre, par le ministère de l'Instruction publique. Il a été nommé chanoine de Valence en 1877, et promu chevalier de la Légion d'honneur. Ses principales publications sont une collection de *Cartulaires dauphinois*, formant 8 vol. gr. in-8, et un *Recueil de documents historiques inédits sur le Dauphiné*, comprenant deux séries. in-8. On lui doit aussi un important *Repertoire des sources historiques du moyen âge* (1877-1878, gr. in-8).

**CHEVALIER** (Henry-Émile), littérateur français, né à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), le 13 septembre 1828, fit ses études aux collèges de cette ville, de Chaumont et de Troyes, et s'engagea comme volontaire dans les dragons, en 1847. Dès cette époque, il collabora à divers journaux de département, puis se fit remplacer, en 1850, pour se livrer à la littérature. En 1851, il fonda le *Progrès de la Côte-d'Or*, et se vit arrêter et in-

carcéral à Dijon, à la suite du coup d'État du 2 décembre, et fut exilé. Il se rendit à New-York et donna des feuilletons au *Courrier des Etats-Unis*. Il passa, l'année suivante, au Canada et prit à Montréal la direction de deux journaux démocratiques. Il fut, en outre, bibliothécaire de l'Institut canadien et membre de la commission géologique de ce pays. Il écrivit divers volumes de romans, d'histoire et de sciences naturelles. Rentré en France en 1860, à la suite de l'amnistie, il fut attaché à la rédaction du *Pays*, écrivit des lettres sur le Canada dans l'*Opinion nationale*, entreprit une série de romans, sous le titre général de *Drames de l'Amérique du Nord* et publia encore divers autres ouvrages. Il a fait partie du conseil municipal de Paris pour le quartier de Grenelle de 1871 à 1875. — Il est mort à Paris le 25 août 1879.

Nous citerons de M. E. Chevalier : *les Pieds noirs* (in-8, 1863, 6<sup>e</sup> édition); *la Huronne* (in-18); *la Tête-Plate* (in-18); *les Nez-Perçés* (in-18); *Poignée d'acier* (in-18); *les Derniers Iroquois* (in-18); ces six volumes formant la première série des *Drames de l'Amérique du Nord*; *la Fille des Indiens Rouges* (in-18, 1866), commençant la seconde série; puis sous le titre général de « *Légendes de la mer* » : *Trente-neuf hommes pour une femme* (in-18); *le Pirate du Saint-Laurent* (in-18); *les Requins de l'Atlantique*; un roman politique sur le Canada : *l'Enfer et le Paradis de l'autre monde* (1866, in-18), publié au Canada dix ans auparavant; *les Grands coureurs d'aventures* (1868, in-8), etc., sans compter d'autres ouvrages en collaboration, notamment *les Trois Babylones*, avec M. Th. Labourieu.

**CHEVALIER** (Louis-Marie-Arthur), opticien français, fils de Charles-Louis et petit-fils de Vincent Chevalier, né à Paris le 15 mars 1830, a constamment dirigé la maison commerciale de ce nom. Associé dès 1848 aux travaux de son père, il a lui-même proposé ou perfectionné divers instruments, ophthalmoscope, visiomètre universel, pupillomètre, axomètre, verres gradués pour caractères, etc. Il a publié : *Hygiène de la vue* (1861, in-18, avec gravures; 4<sup>e</sup> édit., 1869); *Étude sur la vie et les travaux de Charles Chevalier* (1862, in-8); *Méthode des portraits grandeur naturelle et des agrandissements photographiques* (1862); *l'Étudiant micrographe* (1864, in-18); *Traité pratique du microscope et des préparations* (in-18, 400 figures); *le Trichoscope et ses applications aux usages domestiques et à l'examen des trichines* (1866, in-8, avec fig.); *l'Étudiant photographe*, traité pratique de photographie (1867, in-18, avec fig.); *Catalogue explicatif et illustré des instruments d'optique, micrographie*, etc. (1869, gr. in-8). — Il est mort à Paris le 11 janvier 1874.

**CHEVALLIER** (Jean-Baptiste-Alphonse), pharmacien et chimiste français, membre de l'Académie de médecine, né à Langres, le 19 juillet 1793, se fit d'abord connaître par un *Traité des réactifs chimiques* (1824, in-8; 3<sup>e</sup> édit., 1829-1830, 2 vol.), qu'il publia en collaboration avec M. Payen et qui eut un grand succès. M. Chevallier, après avoir pris ses grades en pharmacie, ouvrit à Paris une officine sur laquelle un événement, fameux dans les annales judiciaires, attira l'attention publique. Un empoisonnement avait été commis à l'aide d'acétate de morphine acheté dans sa maison : M. Chevallier, qui avait déjà étudié les propriétés toxiques de ce sel, eut le courage de se prendre lui-même pour sujet de nouvelles expériences, dont les résultats furent consignés dans la *Revue médicale*. Il devint suc-

cessivement professeur adjoint à l'École de pharmacie, membre des Académies de médecine de Paris (1824) et de Bruxelles, du conseil d'administration de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, et des conseils de salubrité de Paris et de Bruxelles; membre correspondant de plusieurs Sociétés savantes des départements et de l'étranger. Il a été décoré de la Légion d'honneur en janvier 1833 et promu officier le 28 juin 1856.

En 1823, MM. Chevallier et Payen publièrent deux autres mémoires, le premier sur *le houblon*, le second sur *la pomme de terre*; ce dernier leur fit décerner une médaille d'or par la Société d'agriculture de la Seine.

M. Chevallier, spécialement occupé de l'hygiène publique, a fait insérer de nombreux articles dans les journaux de pharmacie et de médecine, dans les *Annales de l'industrie*, dans les *Annales d'hygiène*, etc. On a aussi de lui : *Dictionnaire des drogues simples et composées* (1826-1829, 5 vol. in-8), en collaboration avec MM. Ach. Richard et Guillemain; *Manuel du pharmacien* (1824-1825, 2 vol. in-8), en collaboration avec M. Idi; *l'Art de préparer les chlorures désinfectants* (1829); *Un Essai sur la dissolution de la gravelle et des calculs de la vessie* (1837); enfin un excellent *Dictionnaire des falsifications des substances alimentaires, médicamenteuses et commerciales* (1850-1852, 2 vol. in-8; 2<sup>e</sup> édit. considérablement augmentée, 1855; 3<sup>e</sup> édit., 1858, avec pl.; 4<sup>e</sup> édit., 1875, in-8); *De la nécessité de bâtir des maisons pour loger les classes moyennes et les ouvriers* (1857, in-8); *Recherches sur les moyens appliqués à la conservation des substances alimentaires* (1858, in-8); *Notes sur les cosmétiques, leur composition, leurs dangers*, etc. (1860, in-8); *Mémoire sur les allumettes chimiques*, etc. (1861, in-8); *Du café, son historique, son usage*, etc. (1862, in-8), etc. Il dirigea le *Journal de chimie médicale*, revue mensuelle fondée en 1825.

**CHEVANDIER** (Antoine-Daniel), médecin et homme politique français, député, né à Serres (Hautes-Alpes), le 27 mai 1822, étudia la médecine et obtint le grade de docteur en 1846. Etabli à Die (Drôme), depuis 1848, et connu pour ses opinions républicaines, il fut nommé, après le 4 septembre 1870, sous-préfet de Die; il donna sa démission quelques jours plus tard, afin de pouvoir se présenter aux élections, pour l'Assemblée nationale. Il fut élu, le 8 février 1871, représentant de la Drôme, le quatrième sur six, par 35 559 voix. Inscrit aux groupes de la gauche et de l'Union républicaine, il vota toutes les mesures tendant à l'établissement et à la consolidation du régime républicain, et adopta les lois constitutionnelles. Réélu le 20 février 1876, dans l'arrondissement de Die, par 11 005 voix, contre M. de Courcelles, il fit partie de la majorité de la nouvelle Chambre, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre, par 10 980 voix contre 5348, obtenues par M. Morin, candidat officiel, ancien député bonapartiste. M. Chevandier a contribué beaucoup, pendant son séjour dans la Drôme, au développement des bibliothèques populaires. Il a pris, à Paris, la direction d'un établissement médical où il a pratiqué le traitement des affections de poitrine par l'essence de térébenthine vaporisée.

Outre plusieurs mémoires dans les journaux médicaux, M. Chevandier a publié à part : *De la Vérification des décès et de l'Organisation de la médecine cantonale* (Valence, 1862, in-18).

**CHEVANDIER DE VALDRÔME** (Jean-Pierre-

Napoléon-Eugène), homme politique français, est né à Saint-Quirin (Meurthe), le 15 août 1810. Ancien élève de l'École centrale des arts et manufactures, il devint directeur de la manufacture de glaces de Cirey, et membre du Conseil général pour le canton de Lorquin. Le 24 juillet 1859, il entra au Corps législatif comme candidat du gouvernement dans la 3<sup>e</sup> circonscription de la Meurthe, et fut réélu au même titre, en 1863, par 27 686 voix sur 28 093 votants, et en 1869, par 27 683, sur 28 480. Il signa, au mois de juillet, la demande d'interpellation des 116 du tiers parti libéral. Elu l'un des vice-présidents du Corps législatif par 141 voix, au mois de décembre 1869, il fut appelé à faire partie du ministère parlementaire du 2 janvier 1870, avec MM. Em. Ollivier, Buffet, Daru, Talhouet, membres comme lui du nouveau tiers-parti libéral. Il prit le portefeuille de l'intérieur en remplacement de M. de Forcade la Roquette. Parmi les mesures spéciales intéressant son département, il faut citer : l'institution d'une haute commission de décentralisation présidée par M. Odilon Barrot; le désaveu des candidatures officielles, en même temps que la recommandation aux préfets de déployer, au moment du plébiscite, « une activité dévorante » contre les abstentions; les impressions considérables ordonnées à cette occasion à l'imprimerie impériale, qui, en affiches, circulaires et bulletins, ne consommèrent pas moins de 17 000 rames de papier. Cette dépense, faite d'ailleurs sans crédit régulier, ne fut admise au budget rectificatif de 1870 par l'Assemblée nationale, qu'à la condition formelle que le remboursement en serait poursuivi contre la liste civile. Après la déclaration de guerre à la Prusse et les défaites qui signalèrent les premiers jours du mois d'août, il donna sa démission avec tous les autres membres du ministère Ollivier, et fut remplacé par M. Henri Chevreau, préfet de la Seine. Lors de la proclamation de la République, le 4 septembre 1870, il se retira dans son département, se bornant à protester contre la responsabilité qu'on lui imputait dans le désastre national. — Il est mort à Paris, le 2 décembre 1878.

Auteur de diverses publications sur la chimie, l'histoire naturelle, la sylviculture, M. Chevandier de Valdrôme fut nommé membre correspondant de l'Institut, en 1857, et membre de la Société impériale et centrale d'agriculture. Il avait été promu commandeur de la Légion d'honneur, le 14 août 1869.

**CHEVÉ** (Charles-François), journaliste français, né en 1813, s'est fait une place à part dans la presse républicaine en essayant de concilier le catholicisme avec les théories socialistes les plus avancées. Son premier écrit est un *Programme démocratique, ou Résumé d'une organisation complète de la démocratie radicale* (1839, in-8). Il publia ensuite le *Règne du Christ, ou Catholicisme et démocratie* (1842, in-18). Après la révolution de 1848, il adopta les idées de M. Proudhon sur la propriété, le loyer de l'argent, l'égal échange, etc., et les soutint avec beaucoup d'énergie dans la *Voix du peuple*. En 1850, il publia un petit *Catéchisme socialiste*; mais, pour rester fidèle à ses croyances catholiques, il dut se séparer de M. Proudhon et de son école qui combattaient ouvertement le christianisme. — Il est mort le 16 avril 1875.

M. Chevé a encore publié : *Simple notes sur la base historique et le principe constitutif du catholicisme* (1851, in-18); *Dictionnaire des apologistes involontaires* (1854, 2 vol. gr. in-8); *Dictionnaire des bienfaits et beautés du christianisme* (1856, gr. in-8); *Dictionnaire des pape*



(1857, gr. in-8); *Histoire de la Pologne* (1863-1864, 2 vol. in-18); *Visions de l'avenir* (1868, in-18), etc.

**CHEVREAU** (Henri), administrateur français, né le 28 avril 1823, à Belleville (Seine), est fils du député au Corps législatif mort en 1854. Après avoir été élevé chez son père, qui était alors maître de pension à Saint-Mandé, il s'occupa de travaux littéraires et donna, en collaboration avec M. Laurent-Pichat (voy. ce nom), un volume de poésies : *les Voyageuses* (1844, in-8). En 1848, il se présenta sans succès aux élections pour l'Assemblée constituante : il lui manquait quelques jours pour avoir l'âge d'éligibilité. Il s'occupa ensuite activement de la candidature du prince Louis-Napoléon à la présidence, et, dès le 10 janvier suivant, n'ayant pas vingt-six ans, il fut nommé préfet de l'Ardèche. Au 2 décembre 1851, il soutint avec énergie la politique du coup d'Etat, et son dévouement à la cause napoléonienne le fit appeler au secrétariat général du ministère de l'intérieur, de l'agriculture et du commerce, comme directeur général du personnel. Il se mêla alors, d'une manière active et directe, aux événements qui amenèrent l'Empire. En quittant la préfecture de l'Ardèche, il fut élu membre du Conseil général de ce département.

Nommé conseiller d'Etat hors sections, M. H. Chevreau fut chargé, en 1853, de soutenir le projet de budget devant le Corps législatif; mais, à la suite de quelques difficultés de détail et de divergences d'opinion avec le ministre, M. de Persigny, il dut quitter le ministère, et fut nommé préfet de première classe à Nantes (1853). Le 12 septembre 1864, il fut appelé à la préfecture du Rhône, en remplacement de M. Vaisse, et élevé à la dignité de sénateur par décret du 15 mars 1865.

Lors de la constitution du ministère Ollivier, un décret du 5 janvier 1870 le nomma préfet de la Seine en remplacement du baron Hausmann. Son rapport sur le budget extraordinaire de la ville de Paris pour l'exercice 1870-1871 concluait à la nécessité d'un emprunt de 250 millions et au maintien des principales taxes établies. Le Conseil d'Etat, saisi du projet, le modifia en quelques points, et porta à 650 millions le chiffre de l'emprunt proposé, afin de mettre le nouveau préfet en mesure de liquider sur-le-champ l'arriéré laissé par son prédécesseur et de continuer des travaux qui ne pouvaient rester en souffrance.

Lorsque les premières défaites de la France, dans la guerre contre la Prusse, forcèrent le cabinet Ollivier à céder la place au ministère Palikao (10 août), M. Henri Chevreau fut appelé à prendre le portefeuille de l'intérieur, résigné par M. Chevandier de Valdrôme, sans qu'il fût pourvu à son remplacement comme préfet de la Seine. Le nouveau ministre travailla énergiquement à l'organisation de la garde mobile dans tout le pays, encouragea la création des compagnies de franc-tireurs, ordonna à Paris la formation de soixante nouveaux bataillons de garde nationale, et compléta ceux qui existaient déjà dans les départements. En même temps, il envoyait dix conseillers d'Etat en province avec mission de lever toutes les difficultés administratives que pouvaient rencontrer l'équipement, l'approvisionnement, l'armement et la concentration des gardes mobiles. Après le désastre de Sedan et la révolution du 4 septembre, il se réfugia à Bruxelles et rejoignit ensuite l'impératrice Eugénie en Angleterre. Il entra plus tard à Paris, mais parut rester longtemps encore en dehors des affaires publiques. Aux élections du 14 octobre 1877, qui suivirent la dissolution de la Chambre des députés, il se porta dans la 1<sup>re</sup> cir-

conscription de Privas (Ardèche), comme candidat officiel et bonapartiste, et ne fut pas élu.

Promu, le 18 août 1855, commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur, dont il avait été nommé chevalier en 1850 et officier en 1852, il a été fait grand officier le 13 août 1861.

**CHEVREAU** (Théophile-Léon), administrateur et député français, frère du précédent, né à Saint-Mandé (Seine), le 22 octobre 1827, entra dans l'administration comme chef de cabinet de son frère, préfet de l'Ardèche en 1849. Nommé successivement sous-préfet de Forcalquier, puis du Havre, en 1850, il devint, en 1853, préfet de l'Ardèche, puis de la Sarthe, et le 10 janvier 1860, du département de l'Oise, avec le titre de conseiller d'Etat en service extraordinaire : il quitta ce poste en août 1870, pour prendre celui de directeur du personnel, au ministère de l'intérieur, à la tête duquel son frère venait d'être appelé. Il entra dans la vie privée, après le 4 septembre 1870, et se fit accorder, en 1874, une pension annuelle de retraite de 5754 francs, avec les arrérages de 17 000 francs environ. M. Chevreau s'était déjà porté à une élection partielle, pour l'Assemblée nationale, dans le département de l'Oise, mais il avait échoué contre M. Gérard (de Blin-court), candidat républicain (20 octobre 1872). Il se présenta à celles du 20 février 1876, dans la deuxième circonscription de Beauvais, et fut élu par 7910 voix. Membre du groupe de l'Appel au peuple, il siégea à droite, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui accordèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre suivant, dans la même circonscription, comme candidat officiel et bonapartiste, et fut réélu par 9330 voix contre 5613 données à son concurrent républicain. Décoré de la Légion d'honneur, le 7 août 1852, M. L. Chevreau a été promu officier, le 16 août 1862, et commandeur le 27 novembre 1868.

**CHEVREUL** (Michel-Eugène), chimiste français, membre de l'Institut, né à Angers, le 31 août 1786, et fils d'un médecin distingué, fit ses études à l'École centrale d'Angers, où il eut pour condisciple et pour émule l'anatomiste Bécquard. Il avait dix-sept ans lorsqu'il vint à Paris et entra comme manipulateur dans la fabrique de produits chimiques de Vauquelin, qui le chargea de la direction de son laboratoire. Préparateur du cours de chimie au Muséum d'histoire naturelle (1810), il fut, en 1813, nommé professeur au lycée Charlemagne, officier de l'Université, et directeur des teintures et professeur de chimie spéciale à la manufacture de tapis des Gobelins (1824), où il put se livrer à son goût pour les recherches analytiques, et appliquer ses vues ingénieuses sur ce qu'on peut appeler la philosophie pratique des phénomènes naturels. En 1826, il obtint, dans la section de chimie de l'Académie des sciences, la place que la mort de Proust venait de laisser vacante, et, en 1830, il succéda à son ancien maître, Vauquelin, dans la chaire de chimie appliquée du Muséum d'histoire naturelle. Il a fait partie de la Société royale de Londres, présida la Société d'agriculture, etc. Chargé de l'administration du Muséum, il protesta publiquement pendant le siège de Paris contre le bombardement qui causa de véritables ravages dans les serres et les galeries du Jardin des Plantes; sous le ministère de M. de Cumont (1874) il offrit et retira non sans peine sa démission, provoquée par des choix arrêtés malgré lui et par le refus d'accorder des récompenses à des savants qu'il en jugeait dignes. Le 10 février 1879,

il fut admis à la retraite comme directeur du Muséum, mais il conserva sa chaire de professeur.

Dès 1823, M. Chevreul avait publié ses *Recherches chimiques sur les corps gras d'origine animale*, travail qui a ouvert à la chimie organique et à plusieurs des industries qui en dépendent une voie féconde. La Société d'encouragement pour l'industrie nationale décerna à l'auteur, en 1852, le prix de 12 000 francs, de la fondation du marquis d'Argenteuil. « Le prix, disait M. Duham à son confrère, consacre l'opinion de l'Europe sur des travaux servant de modèle à tous les chimistes; c'est par centaines de millions qu'il faudrait nombrer les produits qu'on doit à vos découvertes. » Il a été membre des jurys internationaux des Expositions universelles de Londres et de Paris. M. Chevreul a été promu commandeur de la Légion d'honneur, le 24 septembre 1844, grand officier, le 12 août 1865 et grand-croix, le 5 janvier 1875.

Les travaux les plus remarquables de M. Chevreul ont eu pour objet, outre l'étude des corps gras d'origine animale, celle des couleurs, de leurs contrastes, de leur alliance et de la graduation de leurs nuances; il a fait sur ce sujet, tant aux Gobelins qu'au Muséum, de nombreuses leçons qui ont été l'objet des publications suivantes : *Leçons de chimie appliquée à la teinture* (1828-1831, in-8); *De la loi du contraste simultané des couleurs et de l'assortiment des objets colorés, considéré d'après cette loi dans ses rapports avec la peinture* (1839, in-8, avec un atlas in-4); *Des couleurs et de leurs applications aux arts industriels, à l'aide des cercles chromatiques* (1864, in-4, avec planches); *Considérations sur l'histoire de la partie de la médecine qui concerne la prescription des remèdes* (1865, in-4); *Histoire des connaissances chimiques* (1866, in-8, t. 1), ouvrage qui devait avoir quatre volumes et qui a paru aussi sous le titre de : *Introduction à l'histoire des connaissances chimiques*.

Nous n'essayerons point d'énumérer tous les mémoires intéressants que ce savant a présentés à l'Institut, non plus que les articles insérés dans les recueils scientifiques; nous signalerons seulement ses articles sur l'histoire de la chimie (*Journal des Savants*); ses *Considérations générales sur l'analyse organique et sur ses applications* (1824, in-8); *Théorie des effets optiques que présentent les étoffes de soie* (1848); *De la baguette divinatoire, du pendule et des tables tournantes* (1854, in-8); *Lettres adressées à M. Villemain sur la méthode en général* (1855, in-12); *De la méthode a posteriori expérimentale* (1870, in-18); enfin tous les articles de chimie du *Dictionnaire des sciences naturelles*. Il a joint quelques *Considérations scientifiques aux Recherches photographiques* (1855) de M. Niepce de Saint-Victor.

**CHIAVES** (Désiré), homme politique italien, né à Turin en 1826, fit ses études de droit, plaida de bonne heure et devint bientôt une des sommités du barreau de sa ville natale. La presse politique et le journalisme humoristique l'ont complété parmi leurs représentants les plus autorisés. Elu député au parlement sardes en 1856, il s'y fit remarquer par ses discours, et soutint énergiquement les principes libéraux et unitaires. Il a fait partie de toutes les législatures jusqu'en décembre 1865, époque à laquelle il est entré, comme ministre de l'intérieur, dans le cabinet de la Marmora-Lanza. La dissolution de cette combinaison ministérielle le rendit à son siège de député au mois de juin 1866.

**CHIFFLART** (Nicolas-François), peintre et gra-

veur-français né à Saint-Omer (Pas-de-Calais), le 21 mars 1825, entra à l'École des beaux-arts, où il obtint au concours de 1851 pour Rome un 3<sup>e</sup> prix avec *Zénobie trouvée sur les bords de l'Araxe* et un 1<sup>er</sup> prix en 1851 avec *Périclès au lit de mort de son fils*. Il avait déjà exposé aux salons de 1845, 1846 et 1847 des portraits et des paysages; après une longue abstention, il reparut à celui de 1859, avec de remarquables dessins inspirés de *Faust*; on lui doit encore : *David vainqueur* (musée de Saint-Omer), *Ville conquise* (1863); *Homère et Juliette*; *Sapho* (1865); *la Surprise et Persée ayant coupé la tête de Méduse*, eaux-fortes (1866); *Portrait de M. Victor Hugo* (1868); *Paris assiégé*, dessin (1873); *Campagne romaine*; *Une nuit fantastique* (1874). M. Chiffart a gravé de nombreuses eaux-fortes, dont plusieurs ont paru dans les recueils de la Société des aquafortistes et de l'*Illustration nouvelle*, et dessiné les bois d'une édition illustrée des *Travailleurs de la mer*.

**CHIGI** (don Flavio), prélat italien, né à Rome, le 3 mai 1810, appartient à une famille qui a donné à l'Église plusieurs cardinaux, et notamment ce Flavio Chigi envoyé à Paris en 1664 pour offrir la réparation de l'insulte faite par la garde corse au duc de Créquy, ambassadeur de France. Il n'entra dans les ordres qu'assez tard, fut désigné par le Saint-Père pour assister au couronnement de l'empereur Alexandre II, et reçut à cette occasion le titre d'archevêque de Mira. Peu après, il remplaça Mgr de Lucca comme nonce apostolique en Bavière, et en cette qualité assista à Munich à l'assemblée générale des diverses associations catholiques allemandes, auxquelles il fut chargé de transmettre les félicitations du Saint-Siège pour cette réunion. Vers le mois de septembre 1861, il fut désigné pour venir remplacer à Paris Mgr Sacconi, et il fut reçu en audience solennelle par l'empereur le 23 janvier 1862. Créé cardinal de l'ordre des prêtres, le 20 décembre 1873, il fut rappelé à Rome, où il résida depuis.

**CHILD** (Lydia-Maria FRANCIS, mistress), femme de lettres américaine, est née à Medford (Massachusetts), le 11 février 1802. Une circonstance fortuite décida de sa vocation littéraire, en l'engageant à transporter dans le domaine des fictions l'établissement des premiers colons en Amérique. Elle composa en six semaines *Hobomok* (1824), où elle mit en scène les émigrants du xvi<sup>e</sup> siècle. Ce roman, accueilli avec beaucoup de faveur, fut suivi d'un second, *les Rebelles* (1825), rappelant l'insurrection générale des colonies.

Mariée l'année suivante, elle traita dès lors des sujets propres à instruire ou à moraliser. De 1828 à 1832, elle publia : *la Bonne Ménagère* (the Frugal housewife), à l'usage des classes pauvres; deux manuels d'éducation : *le Livre des jeunes mères* (the Mother's Book), traduit en français en 1839, et *le Livre des jeunes filles* (the Girl's Book); un recueil de morceaux détachés en vers et en prose, intitulé : *la Guirlande* (the Coronald); enfin quelques portraits pour la *Ladies' Library* (Mmes Guyon, Roland de Siamé, etc.); les *Biographies des honnêtes femmes* et l'*Histoire et condition des femmes à toutes les époques* (2 vol.).

En 1833, mistress Child se prit d'enthousiasme pour l'abolition de l'esclavage aux États-Unis, et lança un chaleureux *Appel en faveur de cette classe d'Américains appelés Africains* (an Appeal, in-12). Le moment était mal choisi, et cette tentative généreuse déchâna contre elle l'opinion publique. On remarqua peu son roman grec de *Philothea*, qui parut quelque temps après (1835).

En 1841, elle vint à New-York et prit, avec son mari, la direction d'un journal abolitionniste. Le *National anti-slavery Standard*, dans lequel elle fit paraître une série de *Lettres*, plus tard imprimées sous le titre de : *Letters from New-York* (2 vol.). Nous citerons encore : *Agir et rêver* (Fact and Fiction, 1846), recueil de nouvelles; *les Fleurs du printemps* (Spring Flowers, 1850); *le Progrès des idées religieuses (the Progress of religious Ideas, 1855, 3 vol., in-8)* depuis les plus anciens cultes de l'Inde jusqu'à l'établissement du catholicisme; *Contes et Esquisses en prose et en vers* (Tales and Sketches, etc., 1860); *Looking towards sun-set* (1865); *le Livre de l'affranchi* (the Freedman's Book, 1866); *A Romance of the Republic* (1867).

**CHILDS** (George-William), éditeur américain, est né en 1829, à Baltimore. A quatorze ans, il fut placé comme commis dans une librairie de Philadelphie, et quatre ans plus tard il commença les affaires pour son propre compte dans un petit bureau situé dans les bâtiments occupés par le journal le *Public ledger*. Toute son ambition était de prendre part un jour à l'exploitation de cette feuille importante dont il devait devenir propriétaire, et dont il devait faire le centre des plus notables opérations de la librairie américaine. Dès 1849, il s'associa avec M. R.-E. Peterson, et ils publièrent ensemble des livres d'instruction familière qui, sous le nom même de Peterson (*Peterson's Familiar science*), eurent un grand succès tant en Angleterre qu'en Amérique. Une publication d'un ordre plus élevé fut celle du *Voyage d'exploration aux régions arctiques*, du docteur Kane, dont une édition de luxe, en deux volumes, se vendit à soixante-dix mille exemplaires, et rapporta à l'auteur, à raison d'un dollar par exemplaire, la somme de 350 000 francs.

M. G.-W. Childs, devenu le premier en nom dans l'association commerciale, publia successivement le *Brésil* du rev. J.-C. Fletcher, le *Dictionnaire de législation* de Bouvier, le *Dictionnaire des auteurs* ou *Dictionnaire critique de littérature anglaise et américaine* de M. Austin Allibone, qui renvoie à son éditeur une partie de l'honneur que lui fait son livre. En 1860, M. Paterson s'étant retiré, M. Childs s'associa avec M. Lippincott, puis devint, un an plus tard, seul propriétaire de la librairie du *Public ledger*. Parmi les publications qu'il entreprit dès lors, on cite la *Gazette littéraire américaine*, l'*Almanach américain* ou *Almanach national*, le *Livre de Brownlow*, l'*Histoire illustrée de la guerre civile*. L'éditeur construisit, en 1867, pour l'imprimerie et la librairie du *Public ledger*, un édifice qui est un des plus remarquables de Philadelphie et dont l'inauguration, qui eut lieu en juin 1867, fut presque un événement national.

**CHILLY** (Charles-Marie de), acteur et administrateur français, est né à Stenay (Meuse), le 2 décembre 1807. Il quitta le modeste emploi qu'il avait à Paris dans une maison de commerce, pour s'enrôler dans une troupe de province dirigée par M. Bocage. En 1831, il débuta à l'Odéon dans *les Secrets de cour*, rempli quelques seconds rôles de comédie, et aborda le drame à la Porte-Saint-Martin dans *Pinto* et *Marie Tudor*. Il fut quelque temps attaché au théâtre français d'Amsterdam. Depuis 1839, M. Chilly a fait le plus souvent partie du personnel de l'Ambigu-Comique, et s'est acquis de la réputation au boulevard, en jouant le mélodrame. *L'Abbaye de Castro*, *les Bohémiens*, *les Mousquetaires*, *le Juif-Errant*, *Marthe et Marie*, *le Juif de Venise*, lui ont fourni ses principaux succès.

Après avoir fait quelque séjour au Havre, M. de Chilly entra, en 1856, à la Gaîté, d'où il passa comme directeur à l'Ambigu. Il l'administra avec habileté, puis fut nommé, en 1866, directeur de l'Odéon en remplacement de M. de La Rounat. — Il est mort subitement à Paris, le 11 juin 1872.

**CHIMAY** (Joseph-Philippe-François de Riquet, prince de CARAMAN, prince de), chef de la maison princière de ce nom, diplomate belge, né le 20 août 1808, compte parmi ses ancêtres Pierre-Paul Riquet, créateur du canal du Languedoc. Après la révolution de 1830, il entra dans la diplomatie comme ministre plénipotentiaire de Belgique. Il remplit ces hautes fonctions à la Haye, à Francfort, à Rome, à Florence et à Paris; en dernier lieu, il négocia le traité qui supprima, pour l'honneur de son pays, la contrefaçon. De 1841 à 1842, il fut gouverneur de la province du Luxembourg. Depuis 1843, il représenta le district de Thuin dans la seconde Chambre, où il vota avec la droite catholique. Il fut un des appuis du journal *l'Émancipation*.

Marié, le 25 août 1830, à Emilie, veuve du comte de Brigode et fille du célèbre banquier Pellaprat, née le 11 novembre 1808, morte le 22 mai 1871, il a eu trois enfants : Marie-Joseph Guy-Henri-Philippe, prince héritaire, né le 9 octobre 1836, et marié le 16 juin 1857 à Marie de Montesquiou-Fezensac, dont il a eu trois filles; Eugène, comte de Caraman, né le 8 janvier 1843, et marié le 15 septembre 1868 à Louise-Marie-Adèle de Grafenried Villars, et Marie-Henriette-Valentine, née le 15 février 1839, mariée le 18 avril 1861 au prince Paul de Bauffremont, séparée juridiquement et remariée au prince Bibesco.

**CHIRIS** (François-Antoine-Léon), industriel et député français, né à Grasse (Alpes-Maritimes), le 13 décembre 1839, fit ses études au collège Chaptal à Paris, puis à Richmond en Angleterre. Grand fabricant de parfumerie, il fit un commerce considérable d'exportation et obtint pour ses produits une médaille d'or à l'Exposition universelle de 1867. Absolument étranger à la politique jusqu'aux élections partielles qui eurent lieu le 18 octobre 1874 pour l'Assemblée nationale dans les Alpes-Maritimes, il se présenta, avec M. Médécin, comme « candidat français, » en opposition au parti séparatiste et se déclara hautement pour la république. Il fut élu par 17 897 voix et prit place au centre gauche, avec lequel il vota et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876 il fut élu député pour l'arrondissement de Grasse par 11 725 voix, sans concurrent, et suivit dans la nouvelle chambre la même ligne politique; après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il a été réélu, le 14 octobre suivant, par 13 204 voix, contre M. Rigal, banquier, candidat officiel et bonapartiste, qui n'en obtint que 2971. M. Chiris représente le canton de Saint-Auban au conseil général des Alpes-Maritimes. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en août 1869 pour les progrès industriels qu'il avait réalisés.

**CHISHOLM** (Caroline Jones, mistress), dame philanthrope anglaise, née en 1810, à Wootton (Northampton), reçut de sa mère une excellente éducation. A peine mariée au capitaine Alexandre Chisholm, qui l'emmena aux Indes (1830), elle s'occupa d'améliorer le sort des filles des soldats, intéressa en leur faveur le gouverneur et

les fonctionnaires de Madras, et fonda pour elles une école, qui survécut à son départ.

A Sydney, où elle suivit son mari, elle montra le même zèle, surtout envers les pauvres familles d'émigrants, et rien ne lui coûta, ni sacrifices ni démarches de toute sorte, pour leur rendre un foyer et une patrie. Elle obtint à grand'peine du gouvernement un local où elle établit un atelier de travail, et elle choisit l'asile même pour demeure. De temps à autre, elle faisait, dans l'intérieur, de longs et pénibles voyages, soit pour former des comités d'assistance, soit pour les placer dans les fermes ou fabriques. Dans un moment où il y avait excès de population, elle se mit elle-même à la tête des émigrants, les dirigea au delà des montagnes et surveilla et assura leur établissement.

En outre, mistress Chisholm ouvrit à Sydney un bureau pour les gens sans travail et mit plus de 10 000 personnes à l'abri du besoin. En 1845, son mari, qui avait repris du service dans l'Inde, la rejoignit, la seconda de tous ses moyens, et, l'année suivante, ils s'embarquèrent ensemble pour l'Angleterre.

A Londres, l'amie des émigrants, ainsi qu'on l'appellait, continua son œuvre au milieu de nouveaux obstacles. Elle obtint que plusieurs navires seraient affectés au transport des femmes et des enfants des *convicts* d'Australie, lorsque ceux-ci auraient mérité par leur conduite de rentrer dans la vie de famille. Des comités particuliers furent organisés, et une importante Société fut créée sous le titre de *Family colonisation, loan Society* pour provoquer le système d'émigration par familles. De nombreux bâtiments sont ainsi partis, pourvus par mistress Chisholm de tout le bien-être nécessaire à des êtres humains. Tout le temps qu'elle resta en Angleterre, elle ne cessa d'être pour les émigrants l'agent le plus actif. Sa correspondance était incessante : en Irlande seulement, elle entretenait un échange de lettres avec plus de 5000 individus de la plus basse condition.

De retour à Sydney en 1854, mistress Chisholm fut reçue par la population avec des démonstrations enthousiastes ; on ouvrit des souscriptions afin de la mettre à même d'exercer sa philanthropie sur une plus large échelle. On a d'elle un livre précieux pour les émigrants australiens : *Voluntary information of the people of New South Wales*. — Elle est morte le 25 mars 1877.

**CHIVOT (Henri) et DURU (Alfred)**, vaudevillistes français, sont nés à Paris, le premier en 1830, le second en 1829. Ils se sont fait connaître par leur collaboration à un grand nombre de vaudevilles, comédies bouffonnes, opérettes, jouées sur les scènes de genre et théâtres secondaires de Paris : *Mon nez, mes yeux, ma bouche*, en trois actes, avec M. Siraudin (1858) ; *la Femme de Jephthé*, vaudeville en trois actes (1859) ; *les Splendeurs de Fil d'acier*, en trois actes (1860) ; *le Songe d'une nuit d'avril*, en deux actes (1861) ; *Pifferaro*, en un acte (1863) ; *les Mères terribles*, comédie en un acte, jouée à l'Odéon, le premier essai des deux auteurs, sur une scène plus élevée (1864) ; *la Tante Honorine*, comédie en trois actes, second essai dans le genre sérieux, pour le même théâtre (1865) ; *les Orphéonistes en voyage*, pièce en cinq actes et dix tableaux ; *Un homme de bronze*, en un acte, *les Médioms de Gonesse*, folie en un acte (même année) ; *les Chevaliers de la Table-Ronde*, opéra-bouffe, en trois actes, musique de M. Hervé (1866) ; *Un Pharmacien aux Thermopyles*, vaudeville en un acte (1867) ; *le Luxe de ma femme*, vaudeville en un acte (1868) ; *l'Île de Tulipatan*, opérette en un acte, musique de M. Offenbach ; *Fleur-de-thé*, opéra-bouffe en

trois actes, musique de M. Lecoq (1868) ; *le Soldat malgré lui*, opérette en deux actes, musique de M. F. Barbier (même année) ; *le Carnaval d'un merle blanc* (3 actes, Palais-Royal, 1869) qui eut un succès prolongé ; *les Cent Vierges* (1872), musique de M. Lecoq ; *la Blanchisseuse de Bergop-Zoom*, musique de M. Vasseur (1875), *le Pompon*, musique de M. Lecoq (1876) ; *Madame Favart*, musique de M. Offenbach (1879), qui obtint à Paris plus de cent cinquante représentations, etc.

M. Alfred Duru a collaboré en outre à diverses pièces de M. Eug. Labiche : *Doit-on le dire?* (1873) ; *Madame est trop belle* (1874) ; *les Samedis de madame* (1875), comédies en trois actes. Il a fait représenter seul : *l'Homme du lapin blanc*, comédie-vaudeville en trois actes (1875) ; *la Boîte à Toto*, folie-vaudeville (1876). M. Chivot a également fait jouer sous son seul nom *les Locataires de M. Blondeau*, pièce en cinq étages (Palais-Royal, juin 1879).

**CHLAPOWSKI (Désiré)**, général polonais, né en 1788 dans le grand-duché de Posen, entra, en 1807, dans les troupes polonaises organisées par Napoléon, et devint officier d'ordonnance de l'empereur, puis chef d'escadron de la garde. Il fit plusieurs campagnes en Espagne et en Allemagne ; mais, en 1813, il quitta le service et se retira dans ses terres. Après la révolution du 29 novembre 1830, il se rendit à Varsovie, où il obtint le commandement d'une brigade de cavalerie. Il marcha vers la Lithuanie, qui l'accueillit comme un libérateur, et opéra sa jonction avec Gielgud ; mais, après plusieurs échecs, il recula devant l'armée russe et se réfugia sur le territoire prussien. Pour justifier cette retraite précipitée, il a publié : *Lettres sur les événements militaires en Pologne et en Lithuanie* (Paris, 1839). Depuis 1831, le général Chlapowski, rallié au gouvernement prussien, resta étranger à toutes les tentatives infructueuses d'affranchissement du parti national, et s'appliqua à de grands travaux agricoles. — Il est mort à Turwia le 27 mars 1879.

**CHODZKO (Jacques-Léonard Borewko)**, historien et littérateur polonais, né le 6 novembre 1800, à Obokre (district d'Ozmianna), descend d'une famille ancienne et noble de Lithuanie. Il étudia à l'Université de Wilna, où il s'adonna de préférence à l'histoire, sous Lelewel. Secrétaire de Michel Oginski, en 1819, il parcourut avec ce prince la plus grande partie de l'Europe, et vint se fixer à Paris en 1826. A la révolution de juillet 1830, il prit part à la lutte et fut choisi pour aide de camp par le général la Fayette, avec le grade de capitaine d'état-major. Rentré quelque temps après dans la vie privée, il fut successivement sous-bibliothécaire à Sainte-Geneviève, et bibliothécaire au ministère de l'Instruction publique, d'où il est repassé à la Sorbonne. M. Chodzko a été membre de plusieurs Sociétés savantes. — Il est mort à Poitiers, le 12 mars 1871.

On a de lui : *Histoire des légions polonaises en Italie* (Paris, 1829, 2 vol. in-8) ; *les Polonais en Italie* (1829, in-folio) ; *Esquisse chronologique de l'histoire de la littérature polonaise* (id.) ; *Tableau de la Pologne ancienne et moderne* (1830, 2 vol. in-8), ouvrage traduit en plusieurs langues ; *Coup d'œil, etc., sur la guerre actuelle entre la Russie et la Pologne* (1831, in-8) ; *Histoire politique de la Lithuanie, etc.* (1831, in-8) ; *Tableau des révolutions de la Pologne*, avec M. de Mancy ; plusieurs cartes et atlas concernant la Pologne ; et *Notices sur Kosciuzko* (Fontainebleau, 1837, in-18) et sur *Lelewel* (1834, in-8) ; *la Pologne*

historique, littéraire, monumentale, etc. (1834-1847, 3 vol. gr. in-8, avec gravures et cartes); *Histoire de Pologne* (1855, in-4; 1864, 14<sup>e</sup> édit., in-8); *Histoire de Turquie* (1855, in-4); etc. M. Chodzko a collaboré en outre à un grand nombre de recueils, le *Globe*, le *Courrier français*, le *Constitutionnel*, etc.

**CHODZKO** \* (Alexandre), orientaliste et philologue polonais, né à Krzywiczka, le 18 août 1806, se livra de bonne heure à l'étude des langues orientales et fut attaché, comme interprète, à l'ambassade russe à Téhéran. Il devint consul dans cette ville en 1839 et quitta le service l'année suivante pour se rendre en Angleterre; il fut bientôt appelé à Paris, par le gouvernement persan, pour prendre la direction de l'école persane établie dans cette ville. En 1857, il fut nommé professeur suppléant de langues et littératures slaves au Collège de France. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861 et de l'ordre du Lion et du Soleil de 1<sup>re</sup> classe.

On a de M. Al. Chodzko : *Grammaire persane* (1852, in-8); *Etudes philologiques sur la langue kurde* (1871, in-8); *Specimens of the popular poetry of persia* (Londres, 1842, in-8); *le Kho-raçan et son héros populaire* (1852); *le Decdti* (1852); *Légendes slaves, moyen âge*, 1169-1239 (1858, in-8); *Contes des paysans et des pâtres slaves* (1864, in-18); *Grammaire paléoslave, suivie de textes paléoslaves* (1869, in-8).

**CHOISEUL-PRASLIN** (le comte Eugène-Antoine-Horace DE), homme politique français, député, né le 23 février 1837, entra dans la marine à l'âge de seize ans, puis s'engagea, l'année suivante, pour la guerre de Crimée. Il était porte-panon du général Espinasse, tué à Magenta. Après douze années de service, parvenu au grade de sous-lieutenant, il donna sa démission et rentra dans la vie civile. Membre du conseil général de Seine-et-Marne pour le canton de Melun, depuis 1867, et maire de la commune de Maincy, il se présenta, comme candidat de l'opposition, aux élections générales de 1869, dans la 1<sup>re</sup> circonscription de son département. Il échoua au premier tour de scrutin qui ne lui donna que 8029 voix, contre 12 686 obtenus par le candidat officiel, le baron de Beauverger. Il passa au second tour avec 17 629 voix, sur 31 130 votants, siégea au centre droit, vota avec l'opposition, se prononça contre le plébiscite et appuya les protestations de M. Thiers contre la déclaration de la guerre. Après le 4 septembre, M. de Choiseul resta à Paris, et commanda le 94<sup>e</sup> bataillon de la garde nationale. Élu représentant de Seine-et-Marne, le 8 février 1871, par 36 298 voix, le premier sur sept, il fut nommé, le 29 mars, ministre plénipotentiaire en Italie et occupa ce poste jusqu'au 20 novembre de la même année. Rallié franchement à la république, il prit place au centre gauche, soutint le gouvernement de M. Thiers et défendit sa personne contre les continuelles attaques des membres de la majorité de l'Assemblée. Il adopta les lois constitutionnelles. Réélu député le 20 février 1876 dans l'arrondissement de Melun, par 8 774 voix, contre 2 900 données au candidat radical, M. de Choiseul suivit la même ligne politique à la nouvelle chambre et devint un des membres les plus actifs et les plus influents du centre gauche et de la majorité républicaine. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies, qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre suivant, adressa à ses électeurs une lettre condamnant sévèrement les agissements du ministère, et fut réélu par 9 583 voix contre

5667 obtenues par le candidat officiel. A la réunion de la Chambre, il fut délégué par une réunion générale des gauches, comme membre du comité des dix-huit chargé de diriger la résistance de la majorité républicaine aux entreprises extra-parlementaires du cabinet présidé par M. de Rochebouët. M. le comte de Choiseul-Praslin, décoré de la médaille militaire, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

**CHOJECKI** (Charles-Edmond). Voy. CHARLES-EDMOND.

**CHOLER** (Adolphe), auteur dramatique français, né à Paris, en 1824, devint l'un des plus actifs collaborateurs des pièces jouées sur les diverses scènes de genre de Paris : Palais-Royal, Variétés, Folies-Dramatiques, etc. Il a produit quelquefois seul, le plus souvent avec un ou deux collaborateurs, un très grand nombre de comédies-vaudevilles, de pièces bouffonnes ou parodies, d'opérettes, etc. Nous citerons, suivant l'ordre chronologique : *les Marquises de la fourchette*, comédie-vaudeville en un acte, avec M. Labiche (1854), qui eut un grand succès de gaieté; *Un cœur qui parle*, en un acte, avec M. Néré Desarbres (1855); *Six demoiselles à marier*, opérette-bouffe, en un acte, musique de M. Delibes (1857); *le Fils de la Belle au bois dormant*, féerie en trois actes, avec MM. Siraudin et Lambert Thiboust (1858); *les Méli-Mélo de la rue Meslay*, en un acte, avec M. Marc Michel (1859); *les Amoureux de la bourgeoise*, en un acte, avec M. Siraudin (même année); *Fou-Yo-Po*, en un acte, avec MM. Siraudin et Delacour (1860); *Comme on gâte sa vie*, en trois actes, avec M. Saint-Yves (même année); *Bébéatrice*, parodie en un acte de *Beatrix*, de M. Legouvé, avec M. Siraudin (1861); *Deux nez sur une piste*, en un acte, avec M. Marc Michel (même année); *Un Avocat du beau sexe*, en un acte, avec M. Siraudin (1862); *les Finesses de Bouchavannes*, en un acte (même année); *les Pinceaux d'Héloïse*, en un acte, et *la Vieillesse de Brididi*, en un acte, tous deux avec M. H. Rochefort (1863); *Une Femme dégelée*, en un acte, avec M. Clairville (1865); *le Procès Van Korn*, en un acte, avec M. H. Rochefort (même année); *Un pied dans le crime*, en trois actes, avec M. Labiche (1866); *les Chemins de fer*, en cinq actes, avec MM. Labiche et Delacour (1867); *Mademoiselle Pacifique*, en un acte, avec M. Saint-Yves (1868); *la Famille Guignol*, en un acte (1873); *Faut du prestige*, en un acte (1873); *Bobinette*, en un acte (1874); *Tous dentistes*, en un acte (1875), etc. M. Choler a été, en outre, le collaborateur de plusieurs autres auteurs, notamment de MM. Clairville, Cogniard, Dennery, Dumanoir et Lefranc.

**CHOLLET** (Jean-Baptiste-Marie), chanteur français, né à Paris, le 20 mai 1798, et fils d'un choriste de l'Opéra, commença, en 1806, au Conservatoire, des études de solfège et de violon, qui furent interrompues pendant quelques années, puis reprises avec beaucoup d'ardeur. Il obtint un prix de solfège en 1814, mais l'année suivante, le Conservatoire ayant été fermé par les événements politiques, il entra parmi les choristes de l'Opéra. Sa voix était alors celle d'un baryton. Il chanta aux Italiens, puis au théâtre Feydeau, de 1816 à 1818, et s'engagea ensuite dans une troupe de comédiens de province pour jouer les rôles de Martin. Il fut applaudi dans plusieurs villes, au Havre entre autres, sous le nom de Dôme-Chollet.

A la suite de brillants succès à Bruxelles, il obtint, en 1826, un engagement avantageux à

l'Opéra-Comique, et fut admis comme sociétaire en 1827. Il chanta dès lors les rôles de ténor; Herold écrivit pour lui *Marie*, et plus tard *Zampa*, où il a laissé des souvenirs ineffaçables. Il obtint aussi un grand succès dans la *Fiancée* et *Fra Diavolo* de M. Auber. Le *Postillon de Longjumeau* d'Adam fut son triomphe.

Devenu libre par la dissolution de la société de l'Opéra Comique et la ruine de l'administration qui lui succéda, M. Chollet alla jouer dans les grandes villes de province. En 1832, il débuta au grand théâtre de Bruxelles, où il resta deux années. Après un engagement d'une année au théâtre de la Haye, il rentra à l'Opéra-Comique (1835), et fut encore accueilli avec quelque faveur dans *l'Éclair*, *le Chalet*, *le Brasseur de Preston*. En 1840, il quitta le théâtre. Il essaya plus tard, de reparaitre dans le *Postillon de Longjumeau*, au Théâtre-Lyrique (1854), et revint une dernière fois à la scène en 1872. Violoniste habile et compositeur distingué, M. Chollet a publié, à Paris et à Bruxelles, des romances et des nocturnes, dont plusieurs ont eu du succès.

**CHONSKI** (Henri de), économiste polonais, né à Kremenetz (Volhynie) en 1801, s'appliqua de bonne heure à l'étude des institutions de crédit. Après les désastres de 1831 et la soumission de la Pologne, il vint à Paris, se fit naturaliser Français, et fut admis, comme rédacteur, au ministère de l'agriculture et du commerce. Il est le principal auteur de l'ouvrage intitulé : *Des Institutions de crédit foncier et agricole dans les divers États de l'Europe* (Imp. nationale, 1851, gr. in-8) ; il a publié, en outre : *Études sur les colonies hollandaises* (1850, in-8), et la traduction des *Mémoires de lord Holland* (1851, in-12).

**CHOPART** (Louis-Narcisse), marin français, né le 6 mai 1806, entra au service en 1825. Nommé successivement : élève le 1<sup>er</sup> novembre 1827, enseigne le 10 février 1830, lieutenant le 6 janvier 1834, capitaine de frégate le 1<sup>er</sup> novembre 1843, capitaine de vaisseau le 18 décembre 1848, contre-amiral le 9 août 1853, il a été promu vice-amiral le 27 janvier 1864. Le 18 octobre 1853, il fut nommé commandant de l'*Uranie*, frégate école des canoniers-marins, le 24 février 1855 commandant du vaisseau le *Suffren*, le 19 janvier 1858 chef d'état-major de l'escadre d'évolution, le 1<sup>er</sup> octobre 1861 préfet maritime à Lorient et enfin à Toulon.

Dans l'intervalle de ces divers commandements, l'amiral Chopart siégea plusieurs fois au conseil des travaux et au conseil d'amirauté ; le 15 juin 1849, il entra dans ce dernier conseil comme membre adjoint ; le 29 janvier 1850, il fut nommé membre titulaire du conseil de travaux, comme capitaine de vaisseau ; il y fut rappelé le 29 juin 1853. Il fut nommé membre du conseil des prises le 23 janvier 1856. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur, le 14 août 1866 et grand-croix, le 5 mai 1871 ; à la même époque, il a été admis dans le cadre de réserve.

**CHOQUE** (Emmanuel-Louis-Joseph), ancien député, représentant du peuple et membre du Corps législatif français, né à Douai (Nord) le 15 septembre 1806, se fit recevoir docteur en droit à Paris, en juillet 1839. Après avoir exercé les fonctions d'avoué, il entra, en 1845, dans la carrière politique, comme député de sa ville natale. Il prit place au côté gauche, près de M. Odilon Barrot. En 1846, il ne fut pas réélu, mais il continua de se mêler à la politique, et prit une part active à la campagne des banquets réformistes, à côté des chefs de la gauche dynasti-

que. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 191 875 voix, le troisième sur la liste des vingt-huit élus du Nord. Membre du Comité des finances, il soutint d'abord la politique du général Cavaignac, et adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il se rallia au gouvernement du président, et soutint de son vote sa politique intérieure et extérieure. Réélu, le dix-huitième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité et donna son appui à la politique particulière de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, candidat du gouvernement au Corps législatif, il fut élu dans la circonscription de Douai, qui le réélu en 1857. Remplacé par M. Lambrecht, en 1863, il l'emporta, en 1869, avec 13 289 voix, contre 12 280 données à son concurrent. — M. Choque est mort à Douai en novembre 1873.

**CHOTEK** (François-Xavier), compositeur allemand, né le 22 octobre 1800, à Liebisch (Moravie), où son père était maître d'école, fit ses classes au gymnase de Freiberg, et suivit les cours de jurisprudence et de philosophie à l'Université de Vienne. En 1824, il quitta la carrière du droit pour se livrer complètement à l'étude de la musique : il eut pour maîtres d'harmonie et de contre-point l'organiste de la cour, Henneberg, et Simon Sechter. L'œuvre musicale de cet artiste comprend plus de cent compositions d'un genre léger et gracieux, telles que *contredanses*, *romances*, *rondeaux* et autres morceaux faciles. Le plus connu de ses ouvrages est une *Anthologie musicale*, suite de fantaisies et de variations sur des motifs d'opéras en vogue. M. Chotek s'est fait à Vienne, comme professeur, une brillante position.

**CHOUQUET** (Adolphe-Gustave), littérateur français, né au Havre, le 16 avril 1819, est le fils d'un banquier qui perdit sa fortune en cherchant à créer le chemin de fer de Paris à la mer. M. G. Chouquet quitta la France en 1840 et se rendit à New-York, où il devint professeur de littérature française et écrivit quelques ouvrages d'éducation. Il revint en France en 1860 pour cause de santé, se fit connaître par une collaboration assidue à *l'Art musical*, à la *France musicale*, etc., et fut attaché à la rédaction du *Dictionnaire des beaux-arts* publié par l'Institut. Il a été nommé conservateur du musée du Conservatoire de musique et décoré de la Légion d'honneur.

Plusieurs fois lauréat de l'Institut pour des poèmes et des cantates, M. G. Chouquet a publié une *Histoire de la musique dramatique depuis ses origines jusqu'à nos jours* (1873, in-8), également couronnée, et un *Catalogue raisonné des instruments confiés à sa garde* (1875, in-8). \*

**CHRISTIAN IX** ou **CHRÉTIEN IX**, roi de Danemark, et, selon les annuaires officiels, roi des Westes et des Goths, duc de Schleswig-Holstein, Storémare, Ditemarchie, Lauenbourg et Oldenbourg, est né le 8 avril 1818. Fils du duc Frédéric-Guillaume-Paul-Léopold de Schleswig-Holstein-Sonderbourg-Glücksbourg, mort le 17 février 1831, il monta sur le trône de Danemark, le 15 novembre 1863, en vertu du traité de Londres du 8 mai 1852 et de la loi de succession danoise du 31 juillet 1853, à la mort de Charles-Chrétien-Frédéric VII.

Les circonstances étaient difficiles. Toutes les puissances allemandes attendaient, d'un commun accord, la mort de Frédéric VII pour enlever au Danemark les parties plus ou moins allemandes

des duchés de Holstein et de Schleswig, tout en restant très divisées sur les voies et moyens d'exécution, et surtout sur le sort qui serait fait aux populations détachées du royaume danois. Un premier envoi de troupes fédérales, composé d'un détachement de Hanovriens et de Prussiens, envahit les duchés, au nom de la Diète germanique ; mais bientôt l'Autriche et la Prusse se substituèrent à l'action de cette dernière et écrasèrent les provinces ci-devant danoises de forces supérieures. L'année 1864 ne fut signalée, pour les Danois, que par des désastres. Dès le 1<sup>er</sup> février, les troupes austro-prussiennes franchirent l'Eider et poussèrent l'armée devant elles, s'emparant des places fortes et des villes. A la fin du mois, les Prussiens, vainqueurs dans plusieurs combats devant Duppel, occupaient tout le Jutland. Plusieurs bombardements les rendaient maîtres des places fortes, notamment, le 27 avril, de celle de Fridericia. Au milieu de ces défaites, le nouveau roi de Danemark avait à faire face à des crises ministérielles, auxquelles donnait lieu la discussion des conditions de la paix. Les préliminaires en furent signés le 1<sup>er</sup> août : le Danemark cédait le Holstein, le Schleswig et le Lauenbourg à la Prusse et à l'Autriche, entre lesquelles cette proie à partager devait faire naître de si violents conflits.

Le roi Christian IX, abandonné des puissances européennes qui avaient sanctionné ses droits, ne put profiter des divisions de ses ennemis ; la bataille de Sadowa leissa en présence d'une politique de plus en plus avide et toute-puissante. Le Danemark n'avait dès lors qu'à éviter avec l'Allemagne personifiée, pour le moment, dans la Prusse, tout sujet de conflit : c'est ce que le roi Christian eut la sagesse de faire. Opposant la modération à l'ambition, il se concilia de plus en plus les sympathies de l'Europe ; il chercha surtout à se rapprocher de la France. A l'intérieur, il faisait voter, par les deux Chambres, le *Landsting* et le *Folketing*, une constitution nouvelle, au mois d'août 1866, et il ouvrait en personne, le 12 novembre, le premier *Rigsdag* élu d'après la nouvelle loi électorale. Tout en cédant aux menaces du moment, il prenait des mesures pour reconstituer les forces militaires danoises. La loi du 6 juillet, qui réorganisa l'armée, y fit entrer tous les citoyens, sans admettre de libération ni de remplacement. L'armement fut mis au niveau des progrès modernes, le fusil à aiguille Remington adopté ; l'effectif de la flotte a été augmenté et le matériel transformé. Pour se procurer des ressources, le roi vendit aux États-Unis les îles de Saint-Thomas, Saint-Jean et Sainte-Croix, dans les Antilles, au grand déplaisir de la France et de l'Angleterre (2 novembre 1867). Il négocia également la cession à la même puissance des colonies danoises des Indes orientales (mars 1869). A l'intérieur comme au dehors, le commerce fut encouragé ; quelques chemins de fer furent créés ; les institutions de crédit se développèrent. Le gouvernement danois semblait avoir pour but de donner à sa revendication constante des populations qui lui ont été enlevées par la violence l'appui moral de la liberté et de la prospérité nationales. Le mariage du prince royal, célébré le 29 juillet 1868, avec la princesse Louise de Suède, fille unique du roi Charles XV, fut regardé comme un gage d'union entre les pays scandinaves. — Voyez DANEMARK.

**CHRISTISON** (sir Robert), médecin écossais, né en 1797, et fils d'un professeur d'humanités, fut reçu docteur en médecine à Edimbourg, en 1819, après avoir étudié successivement dans cette dernière ville, à Londres, dans les principales écoles du

continent, et particulièrement dans celle de Paris. A vingt-quatre ans, il succédait au savant docteur Alison, comme professeur de médecine légale à Edimbourg. Attaché à l'hospice royal, il y remplit avec distinction, pendant plusieurs années, les fonctions de médecin ordinaire. Enfin, à la mort du docteur A. Duncan, il fut appelé, en 1832, à la chaire de matière médicale et de clinique. Depuis cette époque, sa réputation ne cessa de grandir, comme professeur, comme médecin consultant et comme écrivain. Deux fois président du Collège royal des médecins d'Edimbourg, il devint un des vice-présidents de la Société royale de la même ville, et médecin ordinaire de la reine pour l'Écosse. Il a été créé *baronnet* en 1871. Il a été élu associé étranger de l'Académie de médecine en 1875.

On a de lui, entre autres ouvrages fort estimés : *Traité sur les poisons* (Traité on Poisons, 1829 ; 4<sup>e</sup> édit., 1844) ; *Dégénérescence de la granuleuse des reins* (Granular Degeneration of the Kidneys, 1838) ; *Dispensaire ou commentaire sur les pharmacopées* (Dispensary or commentary on the Pharmacopœas, 1842 ; 2<sup>e</sup> édit., 1848).

M. Christison a été, en outre, le principal rédacteur de la *Pharmacopée d'Edimbourg* (1839) et a donné, dans les feuilles médicales, plusieurs articles, parmi lesquels on cite ceux sur les acides oxaliques considérés comme poisons (on Oxalic acids) et sur la simplification des moyens propres à découvrir les plus petites quantités d'arsenic.

**CHRISTMAS** (Henry), professeur et savant anglais, né à Londres en 1811, entra dans les ordres en 1837, exerça son ministère pendant quelques années, puis devint bibliothécaire et secrétaire au collège de Sion (1841-1848). Secrétaire de la Société de numismatique, de 1844 à 1847, il fut nommé, en 1854, professeur d'histoire anglaise et d'archéologie à la Société royale de littérature. De plus il est membre de la Société impériale des antiquaires de la marine et de l'Académie royale d'histoire de Madrid.

M. Christmas est un des plus ardents adversaires de la peine de mort : une brochure, qu'il a écrite dans ce sens, a obtenu le plus grand succès. Il a publié en outre : *Mythologie universelle* (Universal mythology) ; *Côtes et îles de la Méditerranée* (Shores and Islands of the Mediterranean) ; *Hommes d'État chrétiens* (Christian Politics) ; *Prédication et Prédicateurs* (Preachers and preaching). On a de lui plusieurs traductions : celles des *Méditations poétiques*, de Lamartine ; du *Monde fantôme*, de Calmet ; de la *République des fous*, de Wieland, et d'une partie des *Lusiades*, de Camoens. Enfin il a édité plusieurs publications périodiques : *Church of England quarterly Review* (1840-1843 et 1854-1858) ; *the Churchman* (1840-1843) ; *the British Churchman* (1845-1848) ; *the Literary Gazette* (1859-1860).

**CHRISTOPHE** (Ernest), statuaire français, né en janvier 1827 à Loches (Indre-et-Loire), est fils d'un avocat de cette ville. Entré dans l'atelier de Rude en 1846, il travailla avec lui à la statue couchée de Godefroy Cavaignac placée sur son tombeau au cimetière Montmartre et qui fut signée du maître et de l'élève (1847). Outre un groupe d'enfants en pierre pour le nouveau Louvre, on cite de cet artiste : *Philocète abandonné dans l'île de Lemnos*, statue de marbre (1851) ; *la Douleur*, statue de plâtre (1855), première pensée du *Masque*, statue en marbre, de proportions colossales (1876) qui, après avoir été très discutée dans la presse, fut acquise par l'État et placée dans le jardin des Tuileries ; elle a valu à M. Christophe une médaille de 3<sup>e</sup> classe

**CHRISTOPHILE** (Bertrand-Marie-Luc), homme politique français, ancien député, est né à Issoire, le 13 octobre 1827. Nommé conseiller de préfecture de la Somme, le 15 février 1852, puis du Puy-de-Dôme, le 24 mars 1854, il devint sous-préfet d'Ambert le 9 août 1855, secrétaire général de la préfecture de l'Hérault le 21 juillet 1857, puis de celle des Alpes-Maritimes le 4 février 1861, et donna sa démission au mois de mars suivant. Membre du Conseil général pour le canton de Cunlhat, il entra, en 1861, au Corps législatif comme candidat du gouvernement dans la 3<sup>e</sup> circonscription du Puy-de-Dôme, et fut réélu au même titre, en 1863, par 20 225 voix sur 20 290 votants, et, en 1869, par 18 413 voix sur 20 770 votants. Après le 4 septembre 1870, il est rentré dans la vie privée. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

**CHRISTOPHLE** (Albert-Silas-Médéric-Charles), jurisculte et homme politique français, ancien ministre, né à Domfront (Orne), le 13 juillet 1830, fit ses études de droit à Caen, et fut lauréat de la Faculté de cette ville en 1850. Reçu docteur en 1852, il acheta à Paris une charge d'avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation en 1856. Il fit partie du conseil de l'ordre de 1866 à 1869. Le 6 septembre 1870, nommé préfet de l'Orne, il appliqua participation, dans son département, le principe de la nomination des maires et adjoints par les conseils municipaux, obtint du conseil général un emprunt de 2 500 000 francs, avec lequel il équipa quatre bataillons de mobiles et trois légions de mobilisés, et donna sa démission le 28 décembre 1870, à la suite du décret du 25, prononçant la dissolution des Conseils généraux et chargeant les préfets de constituer des commissions départementales. Au 8 février 1871, il fut nommé représentant de l'Orne à l'Assemblée nationale, le cinquième sur la liste, par 53 618 suffrages, Membre et président du centre gauche, il a fait partie des commissions des lois sur la magistrature, les conseils municipaux, la décentralisation, les lois constitutionnelles, etc. Il fut rapporteur de la loi sur les élections sénatoriales. M. Christophle, qui s'était déjà prononcé à plusieurs reprises, dans son département, pour l'établissement définitif du gouvernement républicain, fut élu député, le 20 février 1876, dans la 1<sup>re</sup> circonscription de l'arrondissement de Domfront, sans concurrent, par 9827 voix.

A la formation du premier ministère républicain, sous la présidence de M. Dufaure, M. Christophle fut nommé ministre des travaux publics (9 mars 1876). Il se signala par une importante réforme de l'administration centrale de son ministère, en plaçant des ingénieurs à la tête de tous les services. Il élargit également les attributions des Conseils supérieurs des ponts et chaussées et des mines, les faisant participer dans l'appréciation des titres à l'avancement. Ces mesures furent accueillies avec faveur par les intéressés et par l'opinion publique. Il exécuta aussi plusieurs excursions en France et à l'étranger pour y étudier le système de chemins de fer, notamment en Hollande (janvier 1877). M. Christophle garda son portefeuille sous la présidence de M. Jules Simon et donna sa démission avec ses collègues après la lettre du maréchal de Mac-Mahon à ce dernier (mai 1877). Il reprit sa place sur les bancs du centre gauche et fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie. Après la dissolution, il se représenta dans la même circonscription et fut réélu, le 14 octobre, par 9147 voix, contre 2544 obtenues par le candidat officiel et

légitimiste, M. Gripon. Il a été nommé gouverneur du Crédit foncier le 13 février 1878, en remplacement de M. Grivart, sénateur.

M. Christophle, qui a collaboré assidûment à la *Revue pratique* et à la *Revue critique de jurisprudence*, a fait partie de la rédaction du journal *la Presse*, en 1858 et 1859. Il a publié un *Traité des travaux publics* (1862, 2 vol. in-8), ouvrage spécial très estimé.

**CHURCH** (sir Richard), général grec, né en 1785, est fils d'un propriétaire irlandais. Entré en 1800 dans la carrière des armes, il servit dans l'infanterie britannique, prit part aux expéditions du Ferrol et de Malte, passa ensuite au service du roi de Naples, et fut blessé à la défense de Capri. En 1811, il leva un corps d'Arnautes et de Klephtes, fut nommé lieutenant-colonel en 1812, reçut les insignes du Bain en 1815, et fut, en 1822, créé chevalier. Comme l'amiral Cochrane, son compatriote, il vint mettre son épée au service des Hellènes, qui, depuis six ans, faisaient d'héroïques efforts pour conquérir leur indépendance (1827).

Nommé par l'Assemblée nationale généralissime des forces de terre, il opéra immédiatement contre Athènes et réussit d'abord à s'emparer du couvent de Saint-Spiridion; mais la division, favorisée par la jalousie des chefs de bandes, s'étant mise dans son petit corps d'armée, il se vit bientôt réduit à faire la guerre de partisans. Après s'être solidement retranché dans l'isthme de Corinthe, il profita de la victoire de Navarin pour envahir l'Acarnanie avec 5000 hommes, et occupa toute la province jusqu'au golfe d'Arta, à l'exception de quelques forts voisins de la mer. En 1828, il obligea Reschid-pacha à la retraite; l'année suivante, il se rendit maître du golfe d'Ambracie et bloqua Prevesa, qui, après une résistance opiniâtre, se rendit le 17 mai.

La paix ayant été conclue, le général Church, sacrifié à la rivalité de Capo-d'Istria, envoya sa démission à l'Assemblée nationale, et, comme la Grèce était devenue pour lui une terre d'adoption, il se retira à Argos, où il vécut dans l'obscurité. En 1830, il reçut l'ordre de quitter le territoire; mais il n'en tint pas compte et sut se dérober aux poursuites, grâce à l'influence qu'il avait conservée sur ses anciens compagnons d'armes. Après l'assassinat du président (1831), il se rallia aux adversaires de la politique russe, fut placé une seconde fois à la tête de l'armée et resta en état d'opposition avec le gouvernement jusqu'au moment où l'intervention française rétablit l'ordre. Lors de la création du royaume grec, il devint conseiller d'Etat, puis membre du Sénat, où, malgré son grand âge, le général ne cessa de siéger. — Le général Church est mort à Athènes, le 21 mars 1873.

On a de lui un *Mémoire sur les limites à assigner au nouvel Etat grec* (Observations of an eligible line of frontier for Greece, Londres, 1840), publié par son beau-frère V. Norton.

**CHURCH** (Frédéric-Edwin), peintre paysagiste américain, né à Hartford (Connecticut), le 14 mai 1826, suivit très jeune l'atelier de Thomas Cole et attira de bonne heure l'attention sur lui, par ses vues d'*East-Rock* et de *Neo-Haven*. En 1853, après avoir déjà pris rang parmi les paysagistes de son pays par plusieurs *Vues des montagnes de Catskill*, il voyagea dans l'Amérique méridionale et en rapporta de splendides sujets qu'il rendit avec un grand éclat de couleurs. Les principaux furent : *Vues de la grande chaîne de montagnes de la Nouvelle-Grenade, les chutes du Niagara, le centre des Andes* (Heart of the And.)



*Cotopaxi, etc...* les *Cordillères, Sous le Niagara*. Après un second voyage dans l'Amérique du Sud, il vint en Europe et alla visiter l'Orient et la Palestine; de là une nouvelle série de toiles : *Damas, Jérusalem, le Parthenon* (1869-1871). Plus récemment il a exposé à New-York des *Scènes sous les Tropiques*. Plusieurs des œuvres de cet artiste ont été souvent reproduites par la gravure. Il a obtenu une médaille de 2<sup>e</sup> classe à l'Exposition universelle de Paris en 1867.

**CHWOLSON** (Daniel, érudit russe, né à Wilna, le 10 décembre 1820, de parents israélites, fut élevé dans l'étude du Talmud, apprit sans maître le latin et le grec, puis, sachant aussi l'allemand, alla, en 1840, à Breslau, et en 1847 à Vienne, pour y étudier les langues orientales. Il passa en 1850 à Saint-Petersbourg, où ses travaux sur l'antiquité juive furent très appréciés de l'Académie. Il avait déjà une grande réputation de science, lorsqu'en 1855, s'étant converti au christianisme, il obtint le titre de professeur ordinaire de langues orientales à l'Université de Saint-Petersbourg.

Parmi ses travaux, écrits soit en allemand, soit en russe, nous citerons : *les Sabéens et le sabisme* (die Ssabier und der Ssabismus; Saint-Petersbourg, 1856, 2 vol.) ouvrage imprimé par les soins de l'Académie impériale; *Des traces de l'ancienne littérature babylonienne dans les traductions arabes* (Ibid. 1859); *Accusations contre les juifs au moyen âge* (Ibid., 1861); *les Peuples sémitiques* (Berlin, 1872).

**CIALDINI** (Enrico), général italien, duc de Gaète, né le 8 août 1811, à Lombardina, maison de campagne de son père, située près de Castelvetro (province de Modène), est fils d'un ingénieur en chef des eaux et routes de l'État de Modène, qui fut forcé d'émigrer en 1821. Après avoir fait ses études philosophiques à l'Université de Parme, il suivait les cours de médecine dans cette même ville, lorsque éclata le mouvement révolutionnaire de février 1831. Il s'enrôla dans le régiment d'infanterie légère organisé à Reggio, et il servit comme caporal jusqu'à sa dissolution à Sinigaglia. Condamné à l'exil, il fut embarqué à Ancône et débarqué à Marseille, d'où il se rendit à Paris. Toute sa famille étant frappée par les rigueurs du pouvoir, il se trouva réduit à la pension de 1 fr. 50 c. payée par le gouvernement français.

Le jeune Cialdini résolut néanmoins de continuer à Paris ses études médicales; logé à l'hôtel d'Harcourt, rue de la Harpe, il suivit les cliniques de Dupuytren, de Lisfranc et de M. Rostan. En même temps il entreprenait la traduction en italien de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau, et celle des œuvres chirurgicales de M. Velpeau. Il supportait les misères d'une existence aussi laborieuse, avec une indomptable énergie, lorsqu'une attaque de choléra à la fin de 1832 faillit l'emporter.

A peine rétabli il s'engagea dans la légion d'Oporto au service de don Pedro, et fit heureusement la campagne de Portugal, dans laquelle il reçut les grades de caporal-fourrier, sergent, et sous-lieutenant. Il était sergent, lorsqu'une croix de chevalier de la Tour et de l'Épée ayant été accordée à sa compagnie, elle lui fut décernée par le vote unanime de ses camarades.

Après la campagne, le jeune Cialdini passa en Espagne avec sa légion contre don Carlos, se signala parmi les plus braves, obtint de l'avancement, et devint aide de camp du général Durando. Son frère unique servait avec lui dans la même légion : à la défaite de Morella, il lui sauva la vie

au péril de la sienne. Quand l'absolutisme eut succombé avec don Carlos, la légion d'Oporto fut dissoute; M. Cialdini avait alors le grade de lieutenant-colonel, qui lui fut reconnu par le gouvernement de la reine Isabelle. Admis dans la gendarmerie, on lui donna pour résidence la ville de Valence, où il se maria avec une jeune fille de famille distinguée.

Le mouvement italien de 1848 rappela M. Cialdini dans son pays. Il entra lieutenant-colonel dans le corps du général Ferrari, servit en Vénétie et fut bientôt nommé colonel. A la bataille de Vicence, il fut blessé grièvement et tomba entre les mains des Autrichiens. Guéri et rendu à la liberté, il entra dans l'armée piémontaise et fut chargé de l'organisation d'un régiment qu'on appela régiment des duchés, parce qu'il était composé de 3000 volontaires des duchés italiens. Il fit la campagne de 1849 contre Radetzki, à la tête de ce régiment. Peu de jours avant la bataille de Novare, se trouvant à l'avant-garde, il soutint contre des forces supérieures, un combat de plusieurs heures, qui, par l'inertie de Ramorino et l'abandon d'une partie de ses troupes, dut se terminer par une retraite.

M. Cialdini avait acquis dans ces événements une brillante réputation personnelle, lorsque le Piémont résolut de prendre part à la guerre de Crimée; il fut, comme colonel, désigné pour commander la 3<sup>e</sup> brigade du corps d'armée piémontais. A son retour, il fut confirmé major-général et nommé aide de camp du roi. Ce dernier honneur fut très remarqué, parce que jusqu'alors les aides de camp du roi avaient appartenu exclusivement à la noblesse. Il fut, à la même époque, chargé de l'inspection générale des bersagliers.

Placé à la tête d'une division dès le début de la guerre de 1859, M. Cialdini combattit à Palestro, et fit avec distinction toute la campagne. Il avait été nommé lieutenant général et fut chargé, avec le commandement du 4<sup>e</sup> corps d'armée, d'occuper la Romagne. Depuis cette époque, les actes du général Cialdini tiennent une place importante dans l'histoire contemporaine, et à son nom se rattachent : l'entrée des Piémontais dans les Marches, en septembre 1860, la prise de Pesaro, la bataille de Castelfidardo, le siège et la reddition de Gaète, la capitulation de Messine, etc. Quand il entra à Ancône, comme vainqueur, en 1860, il y avait dix-neuf ans qu'il en était sorti comme exilé.

Il fut promu, à la fin de 1860, par le roi Victor-Emmanuel à la dignité de général d'armée (maréchal), en même temps que les généraux Garibaldi et Fanti.

Au mois d'avril 1861, le général Cialdini, nommé député par le collège de Reggio, en Émilie, vint occuper son siège au Parlement italien. Il y était à peine depuis quelques jours quand, blessé par quelques paroles imprudentes de Garibaldi, il écrivit à ce dernier une lettre qui annonçait une rupture; mais les deux généraux furent réconciliés par le marquis Pallavicino, leur ami commun. Le 9 juillet, le général Cialdini arriva à Naples comme lieutenant général du roi dans les provinces méridionales; il y resta jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre, époque où il fut, sur sa demande, remplacé par le général La Marmora. L'année suivante, lorsque Garibaldi tenta de provoquer en Sicile un mouvement pour l'achèvement immédiat de l'indépendance italienne, le général Cialdini fut envoyé en Sicile et investi du commandement militaire et politique, avec tous les pouvoirs relatifs à l'état de siège (21 août). Quelques jours après, sa mission était terminée, par la victoire du colonel Pallavicino à Aspro-

monte, et il revenait à Turin, combattant d'abord le projet d'amnistie auquel pourtant il finit par se rendre. Il recevait peu après un des grands commandements militaires de l'Italie, avec Bologne pour résidence. Au mois de mars 1864, il fut nommé sénateur.

Lorsque l'alliance de l'Italie et de la Prusse eut tout préparé, dans les premiers mois de 1866, pour l'expulsion des Autrichiens de la Vénétie, le rôle militaire de Cialdini eut peu d'influence sur les événements. Mis à la tête du 4<sup>e</sup> corps d'armée, il alla prendre dans les régions basses du Pô des positions qu'il dut abandonner à la nouvelle de la défaite de Custoza, pour se replier sur son quartier général de Bologne et sur Plaisance (24 juin); mais au milieu du mois suivant, après la victoire des Prussiens à Sadowa, il put s'avancer derrière le quadrilatère, et précipiter la retraite des Autrichiens sur le Tyrol. Il fut nommé chef d'état-major de l'armée, en remplacement du général La Marmora, démissionnaire, par décret du 18 août 1866.

Le général Cialdini fut désigné pour ministre plénipotentiaire à Vienne, au commencement d'octobre 1867; mais il ne se rendit pas à son poste, et dans le même mois, lors de la retraite de M. Rattazzi, le roi le chargea de former un cabinet dont le programme devait avant tout reposer sur le maintien de la convention de septembre avec la France au sujet de Rome. Les combinaisons ministérielles qu'il essaya ne furent point viables. Le 20 novembre suivant, le général Cialdini recevait le titre de commandant supérieur des troupes de l'Italie centrale. Au commencement de 1869, ses discussions avec le général La Marmora, au sujet des événements de 1866, eurent un assez grand retentissement.

Lors de l'avènement du duc d'Aoste sur le trône d'Espagne (4 décembre 1870), le général Cialdini l'accompagna en qualité d'ambassadeur extraordinaire, et resta en Espagne jusqu'en 1873. Le 1<sup>er</sup> décembre de la même année, il reçut la présidence du comité de l'état-major général avec le titre de duc de Gaëte; mais il abandonna cette fonction pour cause de santé, le 12 décembre 1874. Nommé ambassadeur à Paris, le 22 juillet 1876, sa nomination provoqua l'expression d'un certain mécontentement de la part des droites des chambres françaises, et M. Gambetta dut rappeler qu'en 1870, le général Cialdini avait été le seul membre du Parlement italien qui eût demandé que l'Italie vint au secours de la France. Le bruit, plusieurs fois répandu, du rappel du général Cialdini, a pris plus de consistance en octobre 1878, à la suite d'incidents particuliers qui ont occupé la presse.

Haut dignitaire d'un grand nombre d'ordres étrangers, il a été fait grand officier de la Légion d'honneur.

**CIBIEL** (Louis-Alfred), député français, est né à Rouen le 11 mai 1841. Petit-fils de Barbet, ancien pair de France, allié à la famille de Darblay aîné, ancien député, et l'un des plus riches propriétaires de l'Aveyron, il avait été maire de Villefranche et conseiller général pour le canton de ce nom, lorsqu'il se présenta aux élections du 20 février 1876 pour la nouvelle Chambre des députés, comme candidat conservateur et catholique, et en déclarant dans une lettre adressée au *Moniteur* qu'il n'appartenait pas au parti bonapartiste. Élu par 8236 voix contre 3000 environ partagées entre deux concurrents, il siégea au centre droit et fut un des 158 députés qui, après l'acte du 16 mai 1877, appuyèrent de leur vote le cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu, dans la 1<sup>re</sup> circonscription

de Villefranche, par 7200 voix contre 3840 obtenues par le candidat républicain, M. Fouliquié.

**CIBOT** (François-Barthélemy-Michel-Édouard), peintre français, né à Paris, le 11 février 1799, concourut, de 1822 à 1826, à l'École des beaux-arts, et suivit tour à tour l'atelier de Pierre Guérin et celui de Picot. Il exposa, pour la première fois, au Salon de 1827, aborda le portrait, et plus tard l'histoire et la peinture de genre, à la suite d'un voyage fait en Suisse (1834). — Il est mort à Paris, le 10 janvier 1877.

Les œuvres principales exposées par M. Cibot, sont : une *Mère blessée allaitant son enfant* (1827); *Jésus tenté par Satan*, un *Traité de la vie de Frédégonde*, les *Beignets*, ou *Louis XV et Mlle d'Humières*, les *Amours des Anges*, une *Chaîne de forçats* (1836); la *Visite indiscreète*, *Diane posant pour Jean Goujon devant Henri II*, les *Petits conscrits*, *Galilée à Notre-Dame*, *Raphaël et le Pérugin*, la *Jeune mariée*, *Regina Cœli* (1846); une *Nativité*, *Caritas*, et toute une suite de *Portraits*, dont quelques-uns en pied (1829-1853). Six anciens sujets ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec la *Vallée de Fontenoy-aux-Roses*, les *Châtains d'Aulnay*, un *Fourré de bois* et un *Portrait*. On lui doit encore : *Judith se rendant au camp d'Holopherne*, les *Paresseuses*, tableau exposé à Cambrai et acheté par cette ville (1827); *L'Origine du Sacré-Cœur*, à l'église Saint-Leu; les *Funérailles de Godefroy de Bouillon*, la *Victoire de Raymond Dupuy*, et la *Défense de Beauvais*, pour les galeries de Versailles, un *Parc à Orsay*, le *Printemps*, *L'Été*, les *Environs de Sceaux* (1857); *L'Ange peut sommeiller*, *L'Ange veille et prie*, *Environs de Sceaux*, *Premiers jours de mai* (1859); *Paysage à Aulnay*, *Environs de Sceaux*, les *Chartreux* (Sceaux), un *Intérieur de forêt* (1861); *Vallée de la Bièvre*, *Falaises du Tréport*, *Bords de la Sarthe* (1863); *le Gouffre près Seineport* (1864), qu'il a encore fait paraître à l'Exposition universelle de 1867, de même que le suivant; *Vue prise à Soisy-sur-Ecole* (1865); *Vallée de Sceaux*, *Vue prise près de Baulieu* (1866); une *Sablère*, *Paysage* (1868); *Bois de Meudon*, les *Châtains* (1869). On lui doit de plus des peintures murales exécutées dans l'église Saint-Leu, etc. Cet artiste a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1836, une 1<sup>re</sup> en 1843, une mention en 1855 et la décoration de la Légion d'honneur le 5 juillet 1863.

**CIESZKOWSKI** (Auguste, comte), économiste polonais, né à Sucha (Pologne), le 12 septembre 1814, a été, en 1848, député du grand-duché de Posen à l'Assemblée nationale de Prusse; depuis 1849 il a siégé dans la seconde Chambre. Philosophe rationaliste, il a publié un *Traité sur la personnalité de Dieu et l'immortalité de l'âme*, et une *Philosophie de l'histoire*; mais il est connu surtout comme économiste libéral. Outre un grand nombre d'articles insérés dans le *Journal des économistes*, et diverses études sur les salles d'asile, sur les caisses d'épargne, sur les finances de l'Angleterre, sur l'*Income-tax*, etc., il a publié un ouvrage qui a attiré l'attention des économistes, intitulé : *Du crédit et de la circulation* (Paris, 1839, in-8). La deuxième édition (1847) est augmentée du rapport présenté par l'auteur au congrès central d'agriculture sur la question du crédit foncier.

**CIRCOURT** (comte Anne-Marie-Joseph-Albert de), littérateur français, né à Bouxières-aux-Chênes (Meurthe), le 25 juin 1809, entra à l'École de marine en 1824, et fit partie de l'expédition

d'Alger. Officier démissionnaire en 1830, il se tourna vers la littérature et fournit des nouvelles et des récits de voyages à la *Bibliothèque universelle de Genève*, au *Voleur*, à la *Revue* et à la *Chronique de Paris*, au recueil *France et Europe*, que dirigeait M. Berryer, etc. (1835-1840). En 1848 il se mêla au journalisme et rédigea jusqu'en 1851 la politique étrangère dans l'*Opinion publique*. Lors de l'élection du nouveau Conseil d'État par l'Assemblée nationale, il fut nommé, dans la séance du 25 juillet 1872, au troisième tour de scrutin, conseiller d'État, le dix-neuvième sur vingt-deux, par 277 voix sur 549 votants, mais il ne fut pas renommé le 20 juillet 1878.

Ses titres littéraires sont : une *Histoire des Mores Mudejares et des Morisques, ou des Arabes d'Espagne, sous la domination des chrétiens* (1845-1848, 3 vol. in-8) ; la *Bataille de Hastings* (1858, in-8) ; le *Victorial*, chronique de don Pedro Nino, comte de Buelno, 1379-1449 (1867, in-8), traduit de l'espagnol, la traduction du tome X de l'*Histoire des États-Unis* de M. Bancroft, auquel il joignit des *Conclusions* personnelles, qui ont été traduites en anglais, etc.

CISSÉY (Ernest-Louis-Octave COURTOT DE), général français, sénateur, ancien ministre, est né à Paris, le 23 décembre 1810, d'une famille noble de Bourgogne. Il entra à l'École militaire de Saint-Cyr à la fin de l'année 1830, en sortit en octobre 1832, comme élève sous-lieutenant, et passa à l'École d'application d'État-Major. Nommé lieutenant en 1835, il devint aide de camp du général Trézel, servit avec distinction en Afrique, fut décoré de la Légion d'honneur après la prise de Constantine et promu capitaine d'état-major le 27 juillet 1839. Il se signala encore à la prise du col de Mousaïa, à Milianah, à Mas-kara, à Isly, etc., et fut mis plusieurs fois à l'ordre du jour de l'armée. Chef d'escadron le 19 juin 1849, lieutenant-colonel en 1850, et colonel deux ans après, il fit l'expédition de Crimée et prit part à la bataille d'Inkermann, à la suite de laquelle il fut nommé général de brigade, le 18 mars 1854. Devenu général de division le 13 août 1863, il reçut le commandement de la 11<sup>e</sup> division.

Quand éclata la guerre avec la Prusse (juillet 1870), il reçut le commandement de la première division du 4<sup>e</sup> corps (Ladmiraull). En cette qualité, il fit partie de l'armée de Metz et prit une part brillante aux combats de Borny, Rezonville et Saint-Privat, livrés autour de cette forteresse. Le 22 octobre, quand le maréchal Bazaine fit part aux généraux de sa résolution de capituler, M. de Cissey se prononça énergiquement pour que l'armée tentât une dernière fois de se frayer un passage par la force. Après le refus de son chef, il fut associé aux inutiles négociations entamées avec les généraux ennemis pour obtenir des conditions de capitulation plus favorables, puis partit pour l'Allemagne comme prisonnier de guerre. Rentré au service après la signature des préliminaires, il fit partie de l'armée réunie à Versailles pour combattre l'insurrection parisienne du 18 mars 1871, commanda le 2<sup>e</sup> corps, et entra le 22 mai par les portes du sud, à Paris, où un habile mouvement tournant fit tomber en son pouvoir toute la rive gauche. Lors des élections complémentaires du 2 juillet 1871, il fut élu représentant d'Ille-et-Vilaine à l'Assemblée nationale, par 60 593 voix sur 96 485 votants, et du département de la Seine par 109 780 voix ; il opta pour le premier. Le 5 juin, un décret du chef du pouvoir exécutif l'avait nommé ministre de la guerre, en remplacement de M. le général Le Flô, envoyé comme ambassadeur à Saint-Petersbourg. Il travailla

alors énergiquement à la réorganisation de l'armée, prépara les études relatives à la reconstruction des forteresses et à la défense générale du pays, mit à exécution le système des grands camps, préconisé par M. Thiers, et qui fut l'objet des plus vives critiques, encouragea l'escrime et la gymnastique dans les régiments, installa aux Invalides le musée d'artillerie agrandi et transformé, institua une commission pour le perfectionnement du fusil Chassepot, adopta le type de la pièce de 7 en bronze se chargeant par la culasse, favorisa l'étude de la lanxue allemande, rendit obligatoire pour les troupes de ligne la manœuvre élémentaire du canon, pour laquelle de vastes champs de tir furent préparés sur différents points du territoire, améliora l'hygiène du soldat, interdit aux officiers, sous des peines disciplinaires graves, d'imprimer des ouvrages ou de faire des communications aux journaux sans l'autorisation du ministre de la guerre, mais, en revanche, favorisa la création de publications spéciales, comme le *Bulletin de la réunion des officiers*, la *Revue d'artillerie* et la *Revue militaire de l'étranger*.

Au moment de la présentation de la loi pour la mise en jugement du maréchal Bazaine, le général de Cissey tenta, dans l'exposé des motifs, de laisser à son ancien chef le bénéfice de la provocation spontanée d'une mesure au-si rigoureuse. Ces ménagements furent mal accueillis par la majorité de l'Assemblée, et le bruit courut même de son remplacement au ministère (juin 1872).

Lors de la crise ministérielle qui amena, après la démission de MM. Jules Simon et de Goulard, un dernier ministère pris dans le centre gauche (19 mai 1873), M. de Cissey, qui avait offert sa démission, la reprit et fut maintenu à son poste après le renversement de M. Thiers, jusqu'à ce que le général du Barail eût été désigné comme son successeur (30 mai 1873). Par un décret daté du 31 mai, la médaille militaire lui fut conférée à la suite d'un rapport particulièrement élogieux du nouveau ministre. Il était appelé en même temps au commandement temporaire du 7<sup>e</sup> corps d'armée (4 juin) et, le 28 septembre suivant, à celui du 9<sup>e</sup> corps. La chute de M. de Broglie lui rendit son portefeuille et de plus la vice-présidence du conseil (22 mai 1874). Il remplit même l'intérim de M. de Fourtou au ministère de l'intérieur jusqu'à la nomination du général de Chabaud-Latour (juillet). Parmi les mesures importantes qui signalèrent la nouvelle administration de M. de Cissey, il faut rappeler la création d'une commission chargée d'étudier les bases d'organisation d'une école supérieure de la guerre, diverses circulaires relatives à l'exécution des règlements concernant les volontaires d'un an et l'adoption par l'Assemblée nationale du bataillon à quatre et non à six compagnies, comme le demandait d'abord le ministre. A la suite de l'adoption de la Constitution républicaine (25 février 1875), le cabinet se retira tout entier, mais, par décret du 10 mars, M. de Cissey reentra pour la troisième fois au ministère de la guerre. Bien que son premier acte eût été d'adresser aux chefs de corps une circulaire par laquelle il rappelait que, les lois constitutionnelles étant promulguées, chacun devait y conformer sa conduite, et les invitait à veiller à leur observation, la presse libérale eut fréquemment l'occasion de blâmer l'inertie de l'autorité militaire en présence de la propagande cléricale dans les régiments. Il remania ensuite l'organisation territoriale de la gendarmerie qui comprit désormais 31 légions au lieu de 26, supprima les *divisions militaires* et s'occupa de l'établissement d'une école d'essai pour les enfants de troupe. Élu sénateur inamovible le

17 décembre 1875, par 349 voix sur 629 votants, M. de Cisseu conserva son poste lors de la constitution du cabinet de MM. Dufaure et Ricard (9 mars 1876) et présenta quelques jours après aux chambres d'importants projets de loi sur le service d'état-major, sur les champs de tir, sur les services des infirmiers et des subsistances. On commenta beaucoup son abstention au Sénat lors de l'élection de M. Buffet qui se présentait contre M. Renouard, en remplacement de M. Ricard et qui fut élu à la majorité d'une voix. A l'avènement du ministère de M. Jules Simon (13 décembre 1876), il fut remplacé par le général Berthault. Après l'acte du 16 mai, il vota la dissolution de la Chambre demandée par M. de Broglie (20 juin 1877). Le 31 mars 1878, il prit le commandement du 11<sup>e</sup> corps d'armée à Nantes.

Décoré de la Légion d'honneur le 27 avril 1838, le général de Cisseu a été promu officier le 8 août 1847, commandeur le 30 décembre 1858, grand officier le 28 décembre 1867 et grand-croix le 20 avril 1871.

**CITTADELLA** (Jean, comte), littérateur italien, né à Padoue le 7 mars 1806, étudia les belles-lettres, la philosophie et le droit, puis se voua exclusivement à la littérature. Il débuta par des essais poétiques, entre lesquels il faut citer le *Cafe Pedrocchi* (Padoue, 1832), écrit dans le genre cavalier et humoristique. Il donna ensuite une traduction en vers du poème latin de son professeur Rodari : *Descriptio prati vallis et quarumdam imaginum ex civibus Patavinis* (Padoue, 1835); *Histoire de la domination de Carrare* (Storia della dominazione Carrarese, Padoue, 1842, 2 vol.); *L'Italie et ses discordes* (L'Italia nelle sue discordie, ibid., 1878, 2 vol. in-8). M. Cittadella est sénateur du royaume d'Italie.

**CLADEL** (Léon), littérateur français, est né à Montauban, le 13 mars 1835. Clerc d'avoué à Paris, il quitta la procédure pour les lettres et débuta sous les auspices de Charles Baudelaire, par un livre intitulé : *les Martyrs ridicules* (1862, in-18), qui fut remarqué et dont Baudelaire avait écrit la préface. Il s'attacha dans les dernières années de l'empire à la rédaction de diverses feuilles littéraires, le *Boulevard*, le *Nain jaune*, le *Figaro*, la *Revue française*, etc., et à celle des journaux politiques de nuance républicaine, le *Siècle*, le *Rappel*, etc. Son roman-feuilleton de *Pierre Patient*, publié dans l'*Europe* de Francfort, fit interdire ce journal en France. Après 1870, il collabora à la *République française*, à l'*Événement*, à l'*Avenir*, au *National*, au *Radical*, au *Bien public*, etc., et leur fournit surtout des feuilletons. Une nouvelle publiée dans cette forme par l'*Événement*, *Une Maudite*, fut poursuivie pour attentat à la morale publique et valut à l'auteur une condamnation à un mois de prison. Deux de ses premiers romans, parus en volume, ont marqué la place de M. L. Cladel entre les écrivains réalistes d'un véritable talent; ce sont : le *Bouscassier* (1869, in-8, nouv. édit. in-12), et la *Fête votive de Saint-Bartholomé Porte-Glaive* (1872, in-18), faisant tous deux partie d'une série intitulée *Mes paysans*; le second, publié en feuilleton par le *Constitutionnel*, avait été l'occasion, dans l'*Univers*, d'un « premier-Paris » de M. Louis Veuillot, reproduit par l'auteur en guise de préface. On cite depuis : *les Va-Nu-Pieds* (1873, in-8 illustré), l'*Homme de la Croix-aux-Bœufs* (1878, in-18).

**CLAIRIN** (Jules-Victor-Georges), peintre français, né à Paris le 11 septembre 1843, élève de Picot et de Pils, entra à l'École des Beaux-Arts, où

il se lia particulièrement avec MM. Henri Regnault et Ed. Théophile Blanchard (voyez ces noms), dont il fut le collaborateur pour un *Panneau de salle à manger* (1867); il accompagna plus tard le premier en Bretagne, en Espagne, au Maroc et sur le champ de bataille de Buzenval. Il a successivement exposé : *Épisode du conscrit de 1813* (1866); *Brûlés de varech en Bretagne*; *Pilleurs de la baie des Trépassés* (1868); *les Volontaires de la liberté, épisode de la révolution espagnole de 1868* (1869); *Portrait de Mlle Sarah Bernhardt* (1873), qui fut très remarqué; le *Massacre des Abencérages à Grenade*; un *Conteur arabe à Tanger* (1874); *Portraits* (1877); *Moïse, le Fils du cheik* (1878).

**CLAIRVILLE** (Louis-François NICOLAÏE, dit), auteur dramatique français, est né à Lyon, le 28 janvier 1811, de parents comédiens; son père, en quittant sa famille pour se faire acteur, avait changé de nom et pris celui de Clairville, sous lequel son fils s'est fait connaître. Celui-ci passa sa jeunesse dans les coulisses de Mme Saqui, puis au théâtre du Luxembourg, où il débuta à dix ans. Il remplit à la fois, sous l'administration de son père qui dirigeait cette petite scène, tous les emplois, depuis celui de contrôleur et de souffleur jusqu'à celui de jeune premier ou de père noble. Il voulut, en outre, être auteur. En 1829, il fit représenter sa première pièce et devint le principal pourvoyeur du théâtre paternel. Quand il passa à l'Ambigu en 1836, il avait déjà donné un assez grand nombre de pièces qui n'ont pas été imprimées, à l'exception de *Quatorze ans, ou la Vie de Napoléon*, en quatre actes (1830, in-8).

En abordant comme acteur une scène plus élevée, il voulut s'y produire dans une de ses propres œuvres, et 1836 dans la *Lune* inaugura cette série de revues comiques dans lesquelles il a tant de fois réussi. La fécondité de M. Clairville, qui cessa de jouer, fut dès lors extraordinaire. On compte plus de deux cent cinquante ouvrages signés de lui et qui, malgré la rapidité de la composition, se font remarquer par la facilité, la verve, une gaieté bouffonne, des couplets ingénieux, des allusions transparentes, des équivoques hardies : toutes choses qui suffisent de reste à expliquer, sur les scènes où il régnait, la continuité de ses succès. M. Clairville a été décoré de la Légion d'honneur en 1857. — Il est mort à Paris le 7 février 1879.

Collaborateur ordinaire de la plupart des auteurs dramatiques estimés, MM. Théaulon, Darbois, Dumanoir, Dennery, Varin, Mélesville, Siraudin, L. Thiboust, etc., il a eu lui-même divers collaborateurs, dont l'un des plus actifs, M. Miot, a constamment gardé l'anonyme. Nous citerons parmi les pièces qui ont contribué à sa réputation : *Margot* (1837); *les Hures-graves*, parodie des *Burgraves* (1843); *les Petites misères de la vie humaine* (1843); *Satan, ou le Diable à Paris* (1844); *les Sept châteaux du diable* (1844), féerie; *les Pommes de terre malades* (1845), revue; *Genlil Bernard* (1846); *Clarisse Harlowe* (1846); *Roger Bontemps* (1848); *la Poule aux œufs d'or* (1848); *la Propriété c'est le vol* (1848); *l'Exposition des produits de la République* (1849); *Paris sans impôts* (1850); *les Représentants en vacances* (1849); *les Tentations d'Antoinette* (1850); *le Bourgeois de Paris* (1850); *les Coulisses de la vie* (1852); *les Trois gamins* (1854); *la Chasse aux biches*, *les Quatre âges du Louvre* (1858); *Pongo, Paris hors Paris* (1859); *Un troupiier qui suit les bonnes*, en trois actes (Variétés, 1860); *les Danses nationales de la France*, en trois actes et cinq tableaux (même théâtre, 1861); *le Cottillon*, à-propos en un acte (Vaudeville, 1862),

qui reçut un accueil orageux; *Une semaine à Londres*, en 3 actes et 11 tableaux (Variétés, 1862); *les Pantins éternels*, en 3 actes et 6 tableaux (Déjazet, 1863); *Eh! Lambert!* à propos-vaudeville (Palais-Royal, 1864); *le Déluge universel*, en 5 actes et 10 tableaux, avec M. Siraudin (Châtelet, 1865); *Une femme déglée*, en un acte, avec M. Cholier (Variétés, 1865); *Mesdames Montanbrèche*, comédie en 5 actes (Gymnase, 1866); *les Parisiens à Londres*, en cinq actes (Porte Saint-Martin, 1866); *le Diable boiteux*, revue en 4 actes et 30 tableaux (Châtelet, 1867); *Quinze heures de façade*, vaudeville en 2 actes (Folies-Dramatiques, 1867); *les Amendes de Timothée*, en 1 acte, avec M. Gillet (Gymnase, 1868), etc. Toutes les pièces de M. Clairville ont été imprimées dans les collections dramatiques. Il a aussi publié un volume sous le titre de *Chansons et poésies* (1853, in-12).

**CLAMAGERAN** (Jean-Jules), jurisconsulte et économiste français, né à la Nouvelle-Orléans (Louisiane), le 29 mars 1827, fit de brillantes études au collège Henri IV, à Paris, suivit les cours de l'École de Droit, fut reçu docteur en 1851, et obtint, l'année suivante, la première médaille d'or au concours entre les docteurs. Inscrit depuis 1850 au barreau de Paris, il se fit surtout connaître par ses travaux comme économiste et par sa participation à la résistance légale contre l'Empire, qui lui valut une condamnation à 500 fr. d'amende dans le procès dit « des Treize ». Après la révolution du 4 septembre 1870, M. Clamageran fut nommé adjoint à la mairie de Paris. Il a rempli ces fonctions jusqu'au mois de février 1871, avec la charge spéciale de la surveillance des approvisionnements alimentaires. Au mois de juin 1872 il prit une part active aux débats du synode général des églises réformées de France. Élu conseiller municipal de Paris, pour le quartier des Bassins, en 1876, il fut réélu le 6 janvier 1878. Lors d'une élection partielle dans le VIII<sup>e</sup> arrondissement pour le remplacement de l'amiral Touchard, M. Clamageran se porta comme candidat républicain contre plusieurs concurrents appartenant aux divers partis; il obtint, le 6 avril 1879, au premier tour de scrutin, 3018 voix sur 12015 votants. Resté seul candidat républicain au scrutin de ballottage, il échoua avec 5014 voix contre 6509 recueillies par M. Godelle (20 avril). Il a été nommé conseiller d'État le 14 juillet 1879.

Outre sa thèse de doctorat (*Des Obligations naturelles*, 1851, in-8), M. Clamageran a publié: *Du Louage d'industrie, du Mandat et de la Commission en droit romain, dans l'ancien droit français et dans le droit actuel* (1856, in-8), mémoire couronné par la Faculté de Droit; *De l'État actuel du protestantisme en France* (1857, br. in-8); *Histoire de l'impôt en France* (1867-76, t. I-III, in-8), dont l'importance a été signalée à l'Académie des sciences morales par M. Hippolyte Passy; *Manuel électoral*, avec MM. Herold, Dréo, Durier, Ferry et Floquet (1861, in-8; 8<sup>e</sup> édition, 1869); *le Matérialisme contemporain* (1869, in-8); *la France républicaine*, études constitutionnelles, économiques et administratives (1873, in-18). Il a collaboré à la *Revue pratique* de MM. Demangeat et Em. Ollivier, au *Journal des Economistes*, ainsi qu'à diverses revues protestantes et à plusieurs journaux démocratiques.

**CLAM-GALLAS** (Edouard, comte de), général autrichien, né le 14 mars 1805, entra dans l'armée impériale en 1823 et fut nommé major général en 1846. Dans la guerre contre l'Italie, en 1848, il commanda une brigade et se signala au jour-

nées de Custozza, de Santa Lucia et de Novare. Après cette dernière bataille, il fut promu lieutenant feld-maréchal et conduisit en Hongrie un corps qui, de concert avec les troupes russes du général Luders, remporta de nombreux avantages sur les insurgés. Il fut ensuite mis à la tête du premier corps d'armée, en Bohême, et garda jusqu'en 1866 le commandement de la région. Dans l'intervalle, il fit la nouvelle guerre d'Italie de 1859 sous les ordres du général Gyulay. Il arriva sur le champ de bataille de Magenta avec des troupes fatiguées d'un long transport par chemin de fer et éprouva de telles pertes qu'il ne put prendre part à l'engagement du lendemain. Il fut aussi engagé sans plus de succès à la bataille de Solferino sous les ordres du comte Schlik. A la paix, il fut promu général de cavalerie. Dans la guerre austro-prussienne de 1866, le comte de Clam-Gallas fut chargé par le général en chef Benedek de couvrir avec son corps d'armée la frontière du nord de la Bohême. L'armée saxonne, sous la conduite du prince royal Albert, le rejoignit; ils subirent plusieurs défaites, à la suite desquelles le commandement lui fut enlevé. Traduit devant la justice militaire, il fut renvoyé après s'être vivement défendu, et, sur sa demande, l'empereur le mit en inactivité. L'un des plus grands propriétaires de Bohême, le comte de Clam-Gallas est entré dans la Chambre des seigneurs, comme membre à vie, en 1861. Il prit place dans le parti de la noblesse allemande dévouée aux intérêts conservateurs et constitutionnels. Il a épousé, en 1850, la comtesse Clotilde de Dietrichstein, héritière des anciens domaines princiers de la famille de ce nom.

**CLAPIER** (Alexandre), avocat et homme politique français, né à Marseille, le 27 août 1798, fit avec succès ses études au collège de Juilly, et son droit à Aix, en même temps que MM. Thiers et Mignet dont il fut l'ami. Avocat à Paris en 1818, et à Marseille, à partir de 1825, il y fut élu conseiller municipal en 1833, membre de l'Académie de cette ville, en 1842, puis président du comice agricole, et député des Bouches-du-Rhône, en 1846. Il siégea parmi les conservateurs progressistes et soutint, en 1848, la réforme électorale. Président du Conseil général des Bouches-du-Rhône, en 1850, il donna sa démission en 1852, et se voua exclusivement à ses travaux professionnels. Élu en 1864 conseiller général, en 1858 bâtonnier de l'ordre des avocats de Marseille, il publia, en 1870, comme président du comité libéral, une adresse aux électeurs de son département pour les engager à voter contre le plébiscite. Il fut nommé, le 2 juillet 1871, représentant des Bouches-du-Rhône à l'Assemblée nationale. Il siégea d'abord au centre gauche, puis, après la chute de M. Thiers, se rapprocha du centre droit; mais il adopta l'amendement Wallon et les lois constitutionnelles. Aux élections générales du 20 février 1876, il se porta dans la 2<sup>e</sup> circonscription de l'arrondissement d'Aix (Bouches-du-Rhône), comme candidat conservateur, et il ne fut point élu.

M. Clavier a publié: *le Barreau français* (16 vol.), *le Barreau anglais* (3 vol. in-8), ces deux ouvrages en collaboration avec M. Clair; *Marseille, son passé, son présent et son avenir* (1863, in-8); *Précis historique sur la Pologne*, traduit de l'anglais; et de nombreux travaux d'économie politique, de finances et de commerce, insérés dans divers journaux, dans les *Mémoires de l'Académie de Marseille* et dans la *Revue Britannique*. \*

**CLARETIE** (Arsène-Arnaud dit Jules), littérateur français, né le 3 décembre 1840, à Limoges, d'une famille périgourdine, fit ses études au

lycée Bonaparte à Paris. Se tournant de bonne heure vers les lettres avec une extrême activité, il écrivit tour à tour dans la *France*, sous le nom d'Olivier de Jalin, dans l'*Artiste*, la *Silhouette*, la *Revue française*, collabora au *Figaro*, rédigea la chronique dramatique, puis la causerie hebdomadaire de *l'Illustration*, fournit des correspondances à *l'Indépendance belge*, etc. Il fut chargé, en 1867, du feuilleton dramatique de *l'Opinion nationale*. A la suite d'une conférence sur Béranger, à la salle de la rue Cadet, un ordre ministériel lui interdit la parole, le 17 février 1865; plus tard, l'interdiction, qui lui fut faite de parler à l'Institut libre (avril 1868), fit quelque bruit dans les journaux.

En 1868, M. Claretie qui écrivait dans le *Figaro*, sous le pseudonyme de *Candide*, se signala par la courageuse dénonciation de la double exécution de Martin Bidaire, accomplie dans le Var, en décembre 1851. Le *Figaro* et les journaux, qui reproduisirent le fait, furent condamnés, ainsi que M. Claretie sur les poursuites du préfet, M. Pastoureau; cette affaire eut un grand retentissement.

Il figura dans le procès de Tours (affaire Pierre Bonaparte), où il déposa en qualité d'ami de Victor Noir (mars 1870). Lors de la déclaration de la guerre, il suivit l'armée du Rhin et adressa au *Rappel*, puis à *l'Opinion nationale* des correspondances qui furent remarquées. Après le 4 septembre, il fut secrétaire pendant un mois de la commission des papiers de la famille impériale et contribua à l'organisation des bibliothèques communales et d'arrondissement; il remplit aussi les fonctions de capitaine d'état-major dans la garde nationale. Aux élections du 8 février 1871, M. Claretie obtint, sans être élu, 17454 voix dans le département de la Haute-Vienne; après la Commune, il reprit ses feuilletons dramatiques au *Soir*, à la *Presse* et une revue bibliographique dans *l'Illustration*. Correspondant de *l'Indépendance belge*, il rédigea, en outre, la revue théâtrale du *Petit Journal*. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 7 février 1878.

M. Jules Claretie a publié en volumes : *Une Drôlesse* (1862, in-18); *Piérille* (1863, in-18); *les Ornières de la vie* (1864, in-18); *les Victimes de Paris* (même année, in-18); *les Contemporains oubliés* : *Élisa Mercœur*, *Georges Farcy*, *Alphonse Rabbe* (même année, in-32); *les Voyages d'un Parisien* (1865, in-18); *Petrus Borel le Lycanthrope*, *sa vie et ses œuvres* (même année, petit in-18); *l'Assassin* (1866, in-18), considéré comme son meilleur roman et reproduit dans les journaux sous le titre de *Robert Burat*; *Mademoiselle Cachemire* (1867, in-18); *les Derniers montagnards* (même année, in-8), étude historique; *la Libre parole* (1868, in-18), recueil d'études et d'articles, ainsi intitulé en souvenir du double interdit ministériel; *Madeleine Bertin* (même année, in-18), etc.; *la Vie moderne au théâtre* (1869-1875, 2 vol. in-18); *Journées de voyage, Espagne et France* (1870, in-18); *l'Empire, les Bonaparte et la Cour*, documents nouveaux sur l'histoire du premier et du second empire (1871, in-18); *la Débâcle* (1871, in-18); *la France envahie* (1871, in-18); *le Champ de bataille de Sedan* (1871, in-18); *Paris assiégé* (1871, in-18); *Noël Rambert* (1872, in-18); *le Roman des soldats* (1872, in-18); *les Prussiens chez eux* (1872, in-18); *Molière, sa vie et ses œuvres* (1873, in-16); *Ruines et fantômes* (1873, in-18); *Peintres et sculpteurs contemporains* (1873); 2<sup>e</sup> édition augmentée, 1874, in-18); *les Muscadins*, roman (1874, 2 vol. in-18); *Camille Desmoulins*, roman (1874, 2 vol. in-18); *étude sur les dantonistes*, *Lucile Desmoulins*, étude sur les dantonistes (1875, in-8 avec portraits); *J.-B. Carpeaux* (1875, in-32, avec portrait); *Por-*

*traits contemporains* (1875, 2 vol. in-8, avec portraits et fac-simile); *le Beau Solignac* (2 vol. in-18, 1876); *le Nègaf*, roman contemporain (1876, in-18); *Cinq ans après, l'Alsace et la Lorraine depuis l'annexion* (1876, in-18); *le Train n° 17* (1877, in-18); *la Maison vide* (1878, in-18) etc. Citons à part *l'Histoire de la Révolution de 1870-1871* qui, publiée en livraisons illustrées (2 vol. in-4), obtint un succès populaire et qui a reparu, revue et augmentée, en 5 vol. in-8 (1875-1876). M. J. Claretie s'est essayé avec moins de bonheur au théâtre en donnant, en mars 1869, à l'Ambigu un grand drame historique et à décors, la *Famille des Gueux*, avec M. Petrucci de la Gattina, et en novembre, aux Menus-Plaisirs, un drame révolutionnaire, arrêté un instant par la censure, *Raymond Lindry*. Depuis la guerre, il a fait représenter au Théâtre Historique *les Muscadins* (1874), drame en cinq actes, tiré de son roman; au Gymnase, avec M. Decourcelle, *Un Père*, pièce en quatre actes (février 1877) et, en septembre de la même année, au Théâtre Historique, *le Régiment de Champagne*, drame en cinq actes auquel de patriotiques allusions procurèrent un certain vogue.

CLARINVAL (Jean-Baptiste-Émile), officier et technologiste français, né à Metz en 1826, entra à l'École polytechnique en 1844. Il en sortit dans l'artillerie de terre, et devint professeur de mécanique à l'École d'application d'état-major pour l'enseignement de la géographie et de la statistique. Il a été promu capitaine d'état-major de première classe en juillet 1851. Membre de plusieurs sociétés savantes, il a été décoré de la Légion d'honneur.

On cite de M. Clarinval plusieurs publications spéciales de mécanique appliquée, entre autres : *Étude des moteurs hydrauliques*, comprenant les conditions théoriques et pratiques de leur construction, etc. (Metz et Paris, 1859, in-8, 6 pl.); *Expériences sur les machines à percer les métaux* (1859, in-8); *Expériences sur le marteau pilon à canne et à ressorts de M. Schmerber, et sur la dureté des corps* (1860, in-8, 2 pl.); *Leçons sur la résistance des matériaux considérée au point de vue pratique* (1861, in-8, avec pl.).

CLARK (James), philologue et écrivain religieux anglais, né dans le comté d'York, en 1836, fit ses études à l'Université de Londres, puis alla en Allemagne et fut reçu docteur à Goettingue. Il revint en Angleterre, entra dans les ordres, et cultiva en même temps la théologie et la science moderne, se mêlant tour à tour aux polémiques de l'une et de l'autre. En 1865, il fut élu membre de la Société royale asiatique de la Grande-Bretagne. Chapelain de l'église anglaise de Memel en Prusse, de 1866 à 1874, il fut, à cette dernière date, engagé comme lecteur et professeur par la Société de l'Evidence chrétienne de Londres.

A part une active collaboration à la presse périodique, on cite du révérend J. Clark, dans l'ordre philologique : *Grammaire comparée des langues aryennes et autres langues* (Aryan and extra-aryan comparative Grammar, 1865); *les époques du langage* (The epochs language, 1866), dirigé contre les théories de Max Müller et de Benlœw; dans l'ordre religieux : *l'Église établie et ses rapports avec les dissidents* (The Church as established in its, etc., 1866); *Qu'est-ce que la science morale et chrétienne* (What is Christian moral science or the nature and Province of Christian ethics defined and determined, 1870), ouvrage couronné, l'année précédente, par l'Association anglaise internationale de la science morale.

**CLARKE** (Hyde), philologue anglais, né à Londres en 1815, remplit des emplois administratifs en Turquie et dans les provinces d'Asie, et consacra ses loisirs à l'étude des langues et des documents archéologiques de divers peuples. Ses travaux l'ont fait nommer membre ou correspondant de plusieurs sociétés orientalistes d'Europe et d'Amérique, ainsi que de la Société Royale des antiquités du nord de Copenhague.

Outre des écrits sur des questions industrielles et administratives, on lui doit quelques publications usuelles sur la langue anglaise et la langue turque (*Dictionnaire, Grammaire, Aide-mémoire*), puis toute une série de recherches sur les langues caucaso-thibétaines et sur des problèmes de philologie préhistorique, entre autres : *les Ibériens et habitants préhelléniques de l'Asie Mineure* (the Iberians and præhellenic inhabitants, etc.); *la Langue paléogéorgienne et les établissements caucaso-thibétains en Asie* (the Palæo-Georg. language, etc., 1870); *la Terre sainte et l'Europe* (the Holy land and Eur., 1870); *Classification de la langue basque et de la langue scythique et Grammaire comparée du japonais et du basque* (the Cl. of the basque language, etc.).

**CLARKE** (John-S.), comédien américain, né dans l'État de Maryland, en 1835, débuta à Philadelphie en 1872 et, sauf une année passée à Baltimore, il y resta jusqu'en 1861, jouant avec succès les premiers rôles comiques au théâtre d'Arch-Street. Devenu directeur de ce théâtre, il n'en passa pas moins à New-York, où il fut accueilli avec la même faveur, et, en 1863, il partagea la direction du théâtre du Jardin d'hiver. Il faisait en outre des tournées dans les provinces et se rendait l'un des propriétaires du théâtre de Boston. A la suite de l'incendie de celui du Jardin d'hiver de New-York, il se rendit en Angleterre et eut, sur les théâtres Saint-James et de la Princesse, le succès le plus complet. Il fit des excursions dramatiques à Liverpool, Edimbourg, Dublin et autres villes, et donna des séries de représentations sur les divers théâtres de Londres. Un court engagement le rappela à New-York en 1870; puis il revint à Londres, l'année suivante, et joua au théâtre du Strand. A la fin de la même année, il retourna à Philadelphie avec M. Sothern; mais il revint à Londres en 1872 et, après avoir joué de nouveau au théâtre du Strand, devint propriétaire de Charing-Cross. Les succès de M. Clarke appartiennent particulièrement aux comédies-drames du répertoire moderne.

**CLARKE** (Mary NOVELLO, mistress COWDEN-), femme de lettres anglaise, née en juin 1809, est la fille aînée d'un musicien distingué; sa sœur, miss Clara Novello (voy. ce nom), s'est acquise de la célébrité comme cantatrice. En 1828, elle épousa M. Charles Cowden-Clarke, qui entretenait avec Lamb, Keats, Hazlitt, Leigh Hunt, des relations littéraires suivies, et commença, dès 1829, son analyse des œuvres de Shakspeare. Ce travail de patience lui coûta seize années de recherches et parut en 1845, sous le titre de : *Concordance de Shakspeare* (Complete concordance to Shakspeare; nouv. édit., 1855); il obtint un grand succès.

On doit encore à mistress Clarke quelques romans : *les Aventures du marin Kit Bam* (1848); *le Cousin* (1854); une étude sur les *Héroïnes de Shakspeare* (1850), et beaucoup d'articles insérés dans les Magazines, et en général relatifs aux œuvres dramatiques du poète national.

**CLARY** (François-Jean, comte), ancien sénateur

français, né à Marseille, le 14 août 1814, est issu d'une famille de négociants qui a donné des reines à l'Espagne et à la Suède, par le double mariage de Julie Clary avec Joseph Bonaparte, et d'Eugénie Clary avec le général Bernadotte. Il n'était guère connu que par sa grande fortune, lorsqu'après la nomination du prince Louis-Napoléon à la présidence de la République, ses liens de parenté avec la famille Bonaparte le mirent en évidence. Lieutenant-colonel de la 1<sup>re</sup> légion de la garde nationale parisienne en 1849, il fut appelé à faire partie du Sénat à l'époque de sa fondation (janvier 1852). Il a été décoré de la Légion d'honneur en octobre 1846, et promu officier le 13 août 1864.

**CLARY** (Justinien-Nicolas, vicomte), ancien député français, né à Paris le 3 juin 1816, est le frère du précédent. Ancien élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il fut attaché à la légion étrangère et fit partie de l'expédition des Pories de Fer, en Algérie. Il fut quelque temps aide de camp du maréchal Bugeaud avec le grade de capitaine; puis il revint à Paris, étudia le droit et se fit inscrire au tableau des avocats (1840). Après la révolution de Février, il obtint du gouvernement provisoire le commandement d'un bataillon dans la garde mobile. En 1849, il fut élu représentant du Loir-et-Cher, en remplacement de M. G. Sarrut, dont l'élection avait été annulée, et, à l'époque du coup d'Etat, fut nommé membre de la Commission consultative. En 1852, il entra au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la première circonscription du Loir-et-Cher. Réélu au même titre aux élections suivantes, il obtint en 1863, 21 420 voix sur 27 081 votants. C'est lui qui, en 1868, fut chargé du rapport sur la loi de transformation du Trocadéro et du Luxembourg. Aux élections de 1869, il échoua après un scrutin de ballottage. M. Clary a cultivé la peinture de genre avec quelque succès : il a exposé, au Salon de 1841, un *Relais volant*, et, à celui de 1842, une *Vue d'Exeter* et un groupe de *petits Chiens anglais*. Il a fait partie du Conseil général de Loir-et-Cher pour le canton de Saint-Aignan. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 21 juillet 1848 et commandeur le 13 août 1864.

**CLASEN** (Charles), peintre allemand, né à Düsseldorf, en 1812, entra en 1829 à l'Académie de sa ville natale, et se consacra de bonne heure à la peinture d'histoire religieuse. Il occupa en ce genre un rang distingué dans l'école de Düsseldorf. On cite de lui des œuvres destinées à diverses églises, entre autres : des fresques, des cartons pour vitraux, etc. Il a traité aussi avec succès des sujets de l'histoire d'Allemagne et d'Angleterre pour des musées publics ou des collections particulières. Il a exécuté en outre un grand nombre de portraits, d'aquarelles, d'eaux-fortes, de dessins et des lithographies. — Son cousin Lorenz CLASEN, né aussi en 1812, à Düsseldorf, s'est fait connaître moins comme peintre d'histoire que comme critique d'art. Il a publié : *Les aventures de voyage d'un ami des arts* (des Kunstfreundes Reiseabenteuer; 1847) et collaboré à un certain nombre de recueils illustrés. On lui doit comme peintre une partie des fresques historiques décorant les hôtels de ville d'Elberfeld et de Crefeld.

**CLAUDE** (Nicolas), sénateur français, né à Celles-sur-Plaine (Vosges), le 11 novembre 1821, travailla comme contre-maître dans une filature, dont il est devenu plus tard directeur. Il contribua, en 1861, à la fondation du journal *le Temps*. Maire de Saulxures-sur-Moselle, il résista, pen-

dant la guerre de 1870, aux exactions de l'armée prussienne et fut élu député des Vosges, le 8 février 1871, par 30 505 voix. Après avoir protesté à Bordeaux contre la signature des préliminaires de la paix, il soutint la politique républicaine et vota l'ensemble des lois constitutionnelles. Lors de l'application de la loi sur les maires du 20 janvier 1874, n'ayant pas été compris dans la révocation générale des maires républicains, il réclama contre l'exception dont il était l'objet par une lettre adressée à M. de Broglie et fut immédiatement révoqué. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut porté sur la liste républicaine, avec MM. George et Claudot, contre MM. Buffet, Grandjean et Mougeot. La candidature de M. Claude, énergiquement combattue par le parti conservateur, réunit 329 sur 688 électeurs. Membre du Conseil général des Vosges pour le canton de Saulxures, il en a obtenu la présidence.

**CLAUDE** (Jean-Maxime), peintre français, né à Paris, le 24 juin 1824, élève de V. Galland, s'est fait connaître exclusivement par des scènes de chasse et de sport auxquelles il a dû de nombreux succès. Nous rappellerons : *le Rendez-vous*; *la Retraite* (1861); *Hallali aux étangs de Comelles* (Oise), *Limiers au chenil un jour et un lendemain de chasse* (1863); *Valet de limiers et son limier partant pour faire le bois* (1864); *Une matinée d'ouverture et un jour de fermeture de chasse* (1866); *un Coin de chenil* (1868); *Récit d'un chasseur* (1869); *Retour de chasse* (1870); *l'Antichambre*; *Souvenir du Rotten Row à Londres* (1872); *Retour du Rotten Row* (1874); *Hyde-Park* (1876); « *Ces messieurs sont servis* »; « *Causerie à Hyde-Park* (1877). M. Claude a obtenu deux médailles en 1866 et en 1869 et une médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1872.

**CLAUDON** (Théodore-François-Charles), littérateur français, né à Bayonne-sur-Aube, le 24 avril 1802, prit part, jeune encore, à la rédaction d'un grand nombre de journaux et de revues, et se distingua surtout par sa collaboration à l'ancien *Charivari*. Il est en outre auteur de plusieurs romans et publications politiques : *Thérèse, ou la Prédiction* (1832); *le Cabinet noir* (sans date); *le Baron d'Holbach* (1835, 2 vol.). Il a signé, avec M. Paquis, le *Procès des ministres anglais accusés de haute trahison et traduits devant le Parlement, précédé de considérations sur l'accusation et la mise en jugement des derniers ministres de Charles X* (1830), et traduit, avec le même, *les Exclusifs*, roman fashionable (1830, 5 vol.); *Oui et Non*, roman du jour (1830, 4 vol.).

**CLAUSEN** (Henri-Nicolas), théologien et homme politique danois, né à Maribo, dans l'île de Laland, le 22 avril 1793, est fils de Henri-George Clausen, célèbre prédicateur, mort en 1840. Il commença, sous la direction de son père, de fortes études qu'il alla continuer à l'Université de Copenhague. Dès 1817, il publia une dissertation pleine de recherches curieuses et d'opinions hardies : *Apologetæ Ecclesiæ christianæ antitheodosiani Platonis ejusque philosophiæ arbitri*. De 1818 à 1820, il visita l'Allemagne, l'Italie et la France. A Berlin, il rencontra Schleiermacher qui développa encore ses tendances rationalistes. De retour dans sa patrie, il fut nommé professeur de théologie à l'Université de Copenhague, et publia, en 1825, un livre qui excita une longue polémique : *l'Etat ecclésiastique, la doctrine et le rite du catholicisme et du protestantisme* (Catholicismens og Protestantismens Kirkeforfatning, etc.).

Au milieu des vives attaques dont M. Clausen fut l'objet, il publia trois ouvrages simultanés :

*Aurelius Augustinus Hipponensis, sacræ Scripturæ interpres* (Copenhague, 1829); *Quatuor Evangeliorum tabulæ synopticæ* (Ibid., 1829); *Bulla reformationis Pauli Papæ III, ad historiam concilii Tridentini pertinens, concepta non vulgata* (Ibid., 1829). Malgré la persistance de ses adversaires, il vit croître sa popularité et l'estime du roi. En 1834, il fut nommé doyen de la Faculté de théologie, et, trois ans plus tard, quand il eut publié ses *Discours populaires sur la réformation* (Foredrag over Reformationen, 1836), il devint recteur de l'université. Il produisit encore : *Précis historique sur les travaux de l'Université de Copenhague en 1837 et 1838* (Historisk Fremstilling af Kiøbenhavn's Universitets Virksomhed); *Herméneutique du Nouveau Testament* (Det nye Testaments Hermeneutik, Copenhague, 1840); *Développement des dogmes fondamentaux du christianisme* (Udvikling af de christelige hovedlærdomme, 1843); *la Confession d'Augsbourg expliquée historiquement et dogmatiquement* (den Augsburskeg Confession historisk og dogmatisk beligt, Copenhague, 1851), etc. Il publiait, en outre, depuis 1831, le *Journal de littérature théologique étrangère* où il entretenait, par une polémique courante, la ferveur de ses adeptes.

M. Clausen, qui se montrait, en politique, partisan déclaré de la nationalité danoise, de la liberté civile, de la liberté de la presse, défenseur de toutes les idées libérales ou patriotiques, fut élu, en 1840, membre de l'assemblée des États consultatifs. De 1842 à 1846, il présida les États provinciaux de Roeskilde, et fut, malgré son opposition à la politique de Christian VII et de Christian VIII, se maintenir dans leur amitié. En 1848, son influence le mit à la tête du mouvement libéral; il collabora à une brochure politique qui fit grand bruit : *le Changement de trône*, et devint le président des réunions dites du Casino; mais ses dissentiments avec plusieurs de ses amis l'empêchèrent de faire partie du ministère dont il avait amené l'avènement. Rejeté dans l'opposition, il se mêla aux débats ardents que suscita l'octroi de la Constitution danoise. A la chute du ministère du Casino (novembre 1848), il fut appelé au Conseil d'État, puis aux fonctions de ministre du culte qu'il conserva sans portefeuille, jusqu'en juillet 1851. Il eut une grande part à la Constitution danoise, votée le 5 juin 1849. Depuis, M. Clausen se tint à l'écart des affaires publiques. — Il est mort à Copenhague le 26 mars 1877.

**CLAUSIUS** (Rodolphe-Jules-Emmanuel), physicien allemand, né à Koeslin (Poméranie), le 2 janvier 1822, suivit l'Université de Berlin et s'y fit recevoir privat-docent. Il fut en même temps professeur de physique à l'école d'artillerie. En 1855, il fut appelé aux mêmes fonctions à la nouvelle école polytechnique de Zurich et eut en outre une chaire à l'Université de cette ville. Après dix ans de séjour en Suisse, il fut nommé professeur de physique à l'Université de Würzburg, d'où il passa en 1869 à celle de Bonn. Il a été élu correspondant de l'Institut le 19 mai 1865. A part quelques recherches sur l'optique et sur l'élasticité des corps, les travaux de M. Clausius portent sur la nature et les lois de la chaleur, qu'il a contribué à faire considérer non comme une substance impondérable, mais comme un état de la matière en mouvement. Ils ont paru dans les principaux recueils scientifiques de l'Allemagne, notamment dans les *Annales de Poggen-dorf*. On cite à part : *de l'Essence de la chaleur, comparée avec la lumière et le son* (Ueber das Wesen der Waerme verglichen, etc.); Zurich, 1857); *la Fonction potentielle* (die Potential-



function und das Potential, Leipzig, 1859; 2<sup>e</sup> éd. 1867). Ces travaux ont été en partie traduits en français par M. F. Folie sous les titres suivants : *Théorie mécanique de la chaleur* (Paris, 1868-1869, 2 vol. in-12); *Introduction à la physique mathématique* (Ibid. 1870, in-8).

**CLAVAUD** (André-Paul), marin français, né le 25 janvier 1803, entra au service en 1818. Nommé successivement élève le 1<sup>er</sup> juin 1820, enseigne le 22 mai 1825, lieutenant le 2 octobre 1830, capitaine de frégate le 21 août 1839, capitaine de vaisseau le 17 octobre 1844, contre-amiral le 2 décembre 1854, il a été promu vice-amiral le 4 mars 1861. En 1838, il assista, comme commandant du brick avisé le *Dupetit-Thouars*, à la prise des forts de Saint-Jean-d'Ulloa. Le 2 janvier 1852, il fut nommé au commandement de la division navale de Terre-Neuve; le 25 février 1854 au commandement du vaisseau le *Suffren*, le 13 juin 1855 au poste de major général de la marine à Toulon; le 15 août 1857 au commandement de la division navale du Levant; le 4 mars 1861 au poste de préfet maritime à Cherbourg. Dans l'intervalle de ces commandements, il siégea au conseil d'amirauté, où il fut appelé le 16 janvier 1850, comme membre-adjoint, le 8 janvier 1853 et le 25 mars 1860, comme membre titulaire. Placé dans la réserve, en 1868, l'amiral Clavaud a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 12 août 1854 et grand officier le 9 mars 1867. — Il est mort à Toulon, le 25 septembre 1874.

**CLAVEAU** (Anatole-Ferdinand), littérateur français, né à Bièvre (Seine-et-Oise) le 30 mai 1835, se destina d'abord à l'enseignement, et fut admis à l'École normale, dans la section des lettres, en 1854. Il en sortit volontairement au bout de peu de temps, trouva des ressources dans des travaux littéraires, et fut un des principaux collaborateurs de la première édition du *Dictionnaire des Contemporains*. De 1859 à 1868, il rédigea, dans la *Revue contemporaine*, une « chronique littéraire, » qui le fit remarquer. Il prit depuis une part active au *Journal de Paris*, et à la rédaction du *Peuple*. Nommé, en 1865, secrétaire-rédacteur au Corps législatif, M. A. Claveau remplit les mêmes fonctions à l'Assemblée nationale et à la Chambre des députés. Il a été décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1869.

Il a publié, en volumes, le *Roman de la Comète* (1857, in-18), et un recueil de *Nouvelles contemporaines* (1860, in-18). Il a donné au journal *l'Époque* le roman-feuilleton, *Une partie carrée*. Les journaux où il a eu une part de collaboration parfois considérable, sont, outre ceux que nous avons cités : le *Courrier franco-italien* (1857-1859), la *Revue de l'Instruction publique*, le *Journal des Débats* (1862-1864), la *Gazette de Paris*, etc. Il a aussi fourni de nombreux articles anonymes ou pseudonymes aux *Cinq centimes illustrés*, au *Petit Journal*, au *Figaro*, etc. et rédigé, pour notre *Dictionnaire universel des littératures*, une partie des articles consacrés aux écrivains italiens.

**CLAY** (Cassius), homme politique américain, né en 1810, est neveu du célèbre homme d'État de ce nom qui fut le chef le plus accrédité du parti abolitionniste et est mort le 29 juin 1852. Fils d'un général, il fut élevé dans le Kentucky, sous la tutelle de son oncle, déploya de bonne heure de rares facultés oratoires et fut élu par ses concitoyens membre de l'assemblée législative de l'État, puis membre du Congrès. Au lieu d'adopter les idées nouvelles d'Henry Clay, il se rapprocha des démocrates et écrivit plusieurs

ouvrages d'économie et de philosophie où il ne craignit pas de déduire de ses principes les conséquences les plus radicales. A l'époque de la guerre du Mexique (1847), il commanda l'avant-garde qui, après une héroïque résistance, tomba au pouvoir de l'ennemi, et fut détenue prisonnière dans la forteresse de Perote. Défenseur intrépide des droits de l'humanité, il rallia par son éloquence le parti de l'émancipation des esclaves; dans les troubles de 1849, il fut grièvement atteint d'un coup de couteau, mais il conserva assez de force pour tuer son meurtrier. Guéri de sa blessure au bout d'une année seulement, il recommença la lutte avec plus d'énergie encore, se porta, en 1851, candidat aux fonctions de gouverneur du Kentucky. Il ne fut pas nommé, mais il réussit au moins à y faire consacrer la liberté de la presse et de la parole sur la question de l'esclavage, et fut le plus éminent des orateurs qui se firent entendre dans la convention nationale des *Free-soilers*, tenue au mois de septembre de la même année. En 1861, il se déclara énergiquement pour le maintien de l'Union, demanda l'abolition immédiate de l'esclavage et diverses autres mesures contre les sécessionnistes. L'année suivante, il quitta Saint-Petersbourg, où il avait été nommé ministre plénipotentiaire, fut remplacé par M. Simon Cameron, et alla prendre un commandement dans l'armée, mais il retourna le 11 mars 1863 à son ambassade, qu'il occupa jusqu'en 1869. Rentré aux États-Unis, il soutint, en 1872, la candidature de M. Horace Greeley à la présidence.

**CLAYE** (Jules), imprimeur français, né en 1802, entra, en 1818, comme ouvrier, dans la maison Didot; une quinzaine d'années plus tard, il prit la maison fondée en 1827 par M. Henri Fournier. Il a le premier essayé avec succès, au moyen de la presse mécanique, l'impression des gravures sur bois, qui, pendant longtemps, avait présenté tant de difficultés, même pour la presse à bras. M. Claye a figuré à l'Exposition de l'industrie nationale, en 1849, et aux Expositions universelles de 1851 et 1855; il a obtenu successivement une médaille d'argent, une médaille de prix et une médaille d'honneur. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 août 1857. Il s'est retiré, en 1876, laissant son établissement à M. Alb. Quantin, l'un de ses anciens proteges; sous cette nouvelle direction, la maison Claye a obtenu à l'Exposition universelle de 1878 un rappel de médaille d'or.

Les produits les plus importants de cette imprimerie sont : les *Galerias publiques de l'Europe*; la *Gazette des beaux-arts*, les *Évangiles illustrés* par M. Bida, les *Contes de Perrault*, illustrés par M. G. Doré, les *Statuts de l'Ordre du Saint-Esprit*, la *Revue des Deux Mondes*. On cite de M. Claye une brochure : *De la Question d'augmentation du salaire des ouvriers typographes* (1861, in-8).

**CLAYS** (Pierre-Jean), peintre belge, né à Bruges en 1819, vint à Paris étudier la peinture dans l'atelier de M. Gudin, se consacra comme lui au genre des marines et alla se fixer à Bruxelles. On cite surtout de lui : *la Catarina, chébec portugais désarmé en vue d'une escadre française*; *l'Entrée de la reine Victoria à Ostende*; *Côtes de Flandre*; *Plage des environs de Tréport* (1844-1854); ces deux derniers ont reparu à l'Exposition universelle de 1855; *Vue de la digue d'Ostende*; *Baie de la Somme*; *Plage du bourg d'Ault* (1857); *l'Escout à Anvers, effet du matin* (1859); *Temps de grain*, acquis par le roi des Belges, le *Mærtyd* (Hollande), un *Gros Temps*, *Calme plat* et le *Ru-*

pel, à l'Exposition universelle de 1867; *Entrée de la rivière de Southampton, Calme dans l'Escaut* (1868); *un Calme plat en Hollande, un coup de vent sur l'Escaut* (1874); *la Tamise aux environs de Londres. Calme par un temps orageux, sur l'Escaut* (1875); *Bruges, la mer du Nord* (1876); *le Zuiderzée par un temps calme, un Canal en Zélande* (1877); *Rade de Dordrecht, Sortie du bassin à Anvers, la Tamise, Rade d'Anvers, Calme dans le Waring-Wiet*, à l'Exposition universelle de 1878. Cet artiste a obtenu deux médailles de deuxième classe aux Expositions universelles de 1867 et de 1878. Il est décoré de l'ordre de Léopold, et chevalier de la Légion d'honneur le 6 août 1875.

**CLÉMENCEAU** (Eugène), homme politique français, député, né à Moulleron-en-Pareds (Vendée) le 28 septembre 1841, fit ses études à Nantes, vint à Paris en 1865, pour achever sa médecine, et fut reçu docteur en 1869. Il s'établit dans le XVIII<sup>e</sup> arrondissement dont il fut nommé maire après la révolution du 4 septembre. Par une circulaire du 28 octobre 1870, il prescrivit l'instruction laïque dans son arrondissement. Démissionnaire au lendemain du 31 octobre, il fut réélu le 5 novembre, au premier tour de scrutin, par 4909 voix sur 14 544 votants. Le 8 février 1871, il fut nommé représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, le vingt-septième sur 43, par 95 144 voix sur 328 970 votants, et vota contre les préliminaires de paix. Il tenta vainement, le 18 mars, de sauver les généraux Lecomte et Clément Thomas, et n'arriva rue des Rosiers qu'après leur exécution. A cette occasion, le Comité central le mit en accusation et voulut le faire arrêter. Lors du jugement des assassins, accusé par certains témoins de n'être pas intervenu aussitôt qu'il avait pu le faire, il fut ardemment défendu par M. Langlois, dont la déposition dissipa toutes les calomnies. Dans la séance du 20 mars, il présenta à l'Assemblée nationale un projet de loi tendant à autoriser l'élection d'un Conseil municipal de la ville de Paris, composé de quatre-vingts membres. Il signa le manifeste des députés et des maires qui fixaient au 26 les élections municipales. Porté à ces élections, il ne fut pas élu, et après avoir pris part aux tentatives de conciliation entre le gouvernement et la Commune, il donna sa démission de maire et de représentant, et reentra momentanément dans la vie privée. Membre du Conseil municipal de Paris pour le quartier Clignancourt depuis 1871, et président en 1875, il se fit remarquer dans les discussions relatives à l'instruction primaire et aux finances.

M. Clémenceau se présenta aux élections générales du 20 février 1876 pour la nouvelle Chambre des députés, dans le XVIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris, et fut élu par 15 204 voix, contre M. Arrault, candidat républicain modéré. Il prit place à l'extrême gauche, et se prononça pour l'amnistie pleine et entière. Il fit partie du bureau, à plusieurs reprises, comme secrétaire. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Très-populaire dans son arrondissement, il fut réélu, le 14 octobre, par 18 620 voix sur 18 820 votants, et après la réunion de la nouvelle Chambre, il fut désigné par une réunion générale des gauches comme membre du comité des dix-huit chargé de diriger la résistance de la majorité républicaine, aux entreprises que pouvait faire craindre le cabinet extra-parlementaire présidé par M. le général de Rochebouët. Dans les sessions suivantes, on remarqua parmi ses discours, celui par

lequel il demanda la mise en accusation des ministres du 16 mai (mars 1879). \*

**CLÉMENT** (Ambroise), économiste français, né à Paris, le 21 mars 1805, était secrétaire de la mairie de Saint-Etienne, quand il se fit connaître par de nombreux articles dans le *Journal des Économistes* et dans le *Dictionnaire de l'Économie politique*, dont il eut même quelque temps la direction (1852-1854). Partisan du *laissez faire, laissez passer*, il a vivement attaqué les doctrines socialistes dans un écrit de circonstance intitulé: *Des Nouvelles idées de réforme industrielle et en particulier du projet d'organisation du travail de M. L. Blanc* (1848); *Essai sur la science sociale* (1867, 2 vol. in-8). Un travail plus ancien du même auteur, *Recherches sur les causes de l'indigence* (1846, in-8), a été l'objet, à l'Académie des sciences morales, d'un rapport très-favorable de M. H. Passy. L'auteur s'est retiré à Annonay. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques le 4 mai 1872.

**CLÉMENT** (Charles), critique et historien d'art français, né à Rouen en 1821, fut un moment conservateur-adjoint du Musée Napoléon III, mais ne tarda pas à revenir aux études qu'il a traitées spécialement dans la *Revue des Deux Mondes*, le *Journal des Débats* et la *Gazette des beaux-arts*. Ses principaux travaux sont *Michel-Ange, Léonard de Vinci, Raphaël*, avec une Étude sur l'art en Italie avant le seizième siècle et des catalogues raisonnés historiques et bibliographiques (1861, in-18, 3<sup>e</sup> édit. revue et augm., 1875, in-18); *Géricault*, étude biographique avec le catalogue raisonné de l'œuvre du maître (1868, in-8); *Prud'hon, sa vie, ses œuvres et sa correspondance* (1872, gr. in-8 avec 10 gravures); *Léopold Robert d'après sa correspondance inédite* (1874, in-8); *Charles Gleyre, sa vie et ses œuvres* (1877, in-8 avec pl.). M. Charles Clément est chevalier de la Légion d'honneur. \*

**CLÉMENT** (Félix), musicien français, né à Paris, en 1822, est devenu organiste au collège Stanislas et à la Sorbonne, et membre de la Commission des arts et édifices religieux établie près le ministère de l'instruction publique, dans laquelle il a été spécialement chargé de l'inspection des grandes orgues des cathédrales. En 1849, il adressa à M. de Falloux, alors ministre, un *Rapport sur l'état de la musique religieuse en France* (in-4), puis publia, dans les *Annales archéologiques*, une collection de chants tirés de manuscrits du moyen âge. Il a publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons: *Euclologe en musique*, pour le rite parisien (1843); *Chants de la Sainte-Chapelle*, tirés des manuscrits du treizième siècle, traduits et mis en parties avec accompagnement d'orgue (1849, in-4); *Paroissien romain avec les plains-chants en notation moderne et dans un diapason moyen* (1854, in-18); *Méthode complète de plain-chant, d'après les règles du chant Grégorien* (1854, in-12); *Tableaux de plain-chant* (1854, in-folio); pour l'enseignement mutuel et l'enseignement simultané; *Recueil de chœurs et de morceaux de chant* (1858, in-4), etc. On lui doit encore: *Carmina e poetis christianis excerpta, cum notis gallicis* (1854; 2<sup>e</sup> édit., 1859, in-12); *les Poètes chrétiens du IV<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle* (1857); *les Musiciens célèbres* (1866, gr. in-8, illustré); *Dictionnaire lyrique ou histoire des opéras représentés en France* (1869; suppl. 1874, in-8); *Méthode d'orgue* (1874, in-4), etc.

**CLÉMENT** (Pierre-Léon), sénateur français,

né à Orsenny (Indre) le 29 octobre 1829, se fit inscrire en 1861 comme avocat au Conseil d'État et à la Cour de Cassation. Membre du Conseil général de l'Indre pour le canton d'Aigurande, il a été élu cinq fois président de ce Conseil. Aux élections du 8 février 1871, il a été élu représentant, le quatrième sur cinq, par 37 904 voix. Après avoir soutenu la politique de M. Thiers, il s'associa aux tentatives monarchiques qui se produisirent après le 24 mai 1873; il vota contre l'amendement Wallon, mais il adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Présenté comme candidat conservateur constitutionnel aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu le premier sur deux par 173 voix sur 308 électeurs, et prit rang dans la majorité monarchique de la Chambre haute. Il fut réélu au renouvellement partiel du Sénat, le 5 janvier 1879, par 160 voix sur 301 votants. \*

CLÉMENT (Knut-Jungbohn), linguiste et historien danois, né le 4 décembre 1803, dans l'île d'Amrum (Frise septentrionale), acheva ses études aux universités de Kiel et de Heidelberg. Docteur en philosophie, en 1855, il entreprit aux frais du gouvernement danois un voyage de trois ans à travers l'Écosse, l'Irlande, l'Angleterre, la France, les Pays-Bas et l'Allemagne. De retour en Danemark, il fut agrégé à l'université de Kiel, et ouvrit en cette qualité des cours publics qui furent suivis avec empressement.

On a de M. Clément, écrivain savant et spirituel, mais dont l'originalité a pu être taxée de bizarrerie : *De l'origine des Teutons* (Ueber den Ursprung der Theudisken, Altona, 1836); *Introduction à l'histoire du Danemark* (Erklaerende Einleitung zur Geschichte Danemarks, Hambourg, 1839); *le Monde germanique septentrional* (die nordgermanische Welt, Copenhague, 1840); *la Loi salique* (die Lex salica, Mannheim, 1843); *Voyages en Irlande* (Reisen in Irland, Kiel, 1845); *Histoire de la vie et des souffrances des Frisons* (die Lebens und Leidensgeschichte der Friesen, ibid., 1845); *la Tempête de Shakspeare expliquée historiquement* (Shakspeare Sturm historisch beleuchtet, Leipzig, 1846); *Voyages à travers la Frise, la Hollande et l'Allemagne dans l'été de 1845* (Reisen durch Friesland, Holland, etc., 1845, Kiel, 1847), etc.

On cite encore de M. Clément, comme un écrit très original : *le Français et sa langue* (der Franzose und seine Sprache, Francfort, 1848), où l'auteur prétend, entre autres choses, que c'est grâce aux trois mots *foi, loi, roi*, que la France est amenée à renoncer à la liberté; une dissertation sur *les Meilleurs moyens d'améliorer l'état des duchés de Schleswig et Holstein* (die geeignetsten Mittel zur Besserung der Schl. und Hols., Altona, 1848), et son livre sur *l'État réel de la langue et de la nationalité du Sud-Jutland* (das wahre Verhaeltniss der süderjütischen Nationalität und Sprache, Hambourg, 1849) : ces deux derniers écrits sont consacrés à défendre la cause des duchés.

CLÉMENT DE RIS (Athanase-Louis TORTERAT, comte), littérateur français, né à Paris, le 8 décembre 1820, a reçu le nom et le titre qu'il porte, par suite d'adoption. Il fit ses études au collège de Tours et débuta dans les lettres par des articles de fantaisie et de critique dans *l'Artiste*, puis collabora à la seconde *Revue française* et au *Moniteur universel*, où il a publié des études concernant les musées des départements. Il les compléta ensuite et les réunit sous ce titre : *les Musées de province* (1861, 2 vol. in-8; 2<sup>e</sup> édit., entièrement refondue, 1871, in-18). Vers 1858, il

fit un voyage à Madrid pour étudier les chefs-d'œuvre du musée royal de cette ville et donna ses observations critiques dans un livre intitulé : *le Musée royal de Madrid* (1859, in-18). Attaché à la conservation du musée des souverains et à celui de la Renaissance, du Louvre, il a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1861. Il a été nommé conservateur du musée de Versailles, en remplacement de M. Eudore Soulié (1876).

On doit encore à M. Clément de Ris : *Portraits à la plume* (1853, in-18), études littéraires sur Alfred de Musset, Henry Mirger, Octave Feuillet, Alphonse Karr, etc.; *le Bouquet de violettes* (1856, in-16), poésies; *Critiques d'art et de littérature* (1862, in-18); *la Curiosité*, collections françaises et étrangères, cabinets d'amateurs, biographies (1863, in-18); *Notice des faïences françaises* [du Louvre] (1872, in-18); les *Amateurs d'autrefois* (1876, gr. in-8 avec portraits); divers articles, dont il a été fait des tirages à part, dans le *Bulletin du bibliophile*, la *Gazette des beaux-arts*, les *Mélanges de la société des bibliophiles français*, etc.

CLERCQ (Louis DE), homme politique français, député, était connu comme propriétaire et maire d'Oignies, lorsqu'il se porta candidat dans le Pas-de-Calais, aux élections générales du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale. Il fut élu, le huitième sur quinze, par 135 502 voix, siégea au centre droit, vota habituellement avec la majorité monarchique, et se fit remarquer surtout par ses tentatives pour constituer, sous le nom de groupe de Clercq, une réunion de députés appartenant à toutes les fractions de la droite. Au moment du vote des lois constitutionnelles, il monta à la tribune, pour déclarer, au nom de son groupe, qu'il ne pouvait s'associer au vote de ces lois, n'y trouvant pas des garanties conservatrices indispensables. Aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, il se porta candidat dans la deuxième circonscription de Béthune et échoua contre le candidat républicain, M. Brasmé. La mort de ce dernier ouvrit une vacance, et M. de Clercq se portait pour la remplir lorsqu'eut lieu la dissolution de la Chambre. Aux élections générales du 14 octobre, il fut présenté comme candidat officiel et bonapartiste, et élu par 13 952 voix sur 20 785 votants. Il représente le canton de Carvin au Conseil général du Pas-de-Calais dont il a été l'un des secrétaires. \*

CLÈRE (Georges), sculpteur français, né à Nancy, le 15 novembre 1829, fit ses études à Dijon et suivit dans cette ville les cours de l'École secondaire de médecine. Il fréquenta en même temps ceux de l'École des beaux arts et y remporta une médaille d'honneur au concours de 1848; il vint alors à Paris et entra dans l'atelier de Rude. Il a exposé aux salons, depuis 1873, un certain nombre de statues et de groupes en marbre, en plâtre et en bronze et a obtenu une médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1872. On a remarqué notamment : *Malvina au tombeau d'Oscar* (1853); *Vénus agreste*, *Faune gymnaste* (1859); *Histrion* (1862); *Belluaire*, *Phébé* (1865); *Jeanne d'Arc écoutant ses voix* (1869); *Hercule étouffant le lion de Némée* (1872); *Jeanne d'Arc vierge et martyre* (1875). Il a travaillé à la décoration du nouveau Louvre, des Tuileries et de plusieurs monuments publics. \*

CLÈRE (Eugène-Jules), publiciste français, né à Paris le 19 octobre 1850, fit ses études au lycée Henri IV et débuta au *Courrier de Paris* par des articles de critique littéraire signés de l'anagramme *Jules Réclé*. Il appartient successivement

à la Réforme, au *Courrier français*, à la *Revue de décentralisation*, etc., avant d'entrer au *National* dont il fut pendant plusieurs années le collaborateur quotidien.

M. Jules Clère a publié en volumes : *les Hommes de la Commune* (1871, in-18; 5<sup>e</sup> édit., 1872); *Histoire du suffrage universel* depuis 1789 jusqu'à nos jours (1873, in-18); *Étude historique sur l'arbitrage international* (1874, in-8, broch.); *le Congrès de Bruxelles* (1874, in-8, broch.); *Biographie des députés* avec leurs principaux votes (1875, in-32); *Biographie complète des sénateurs* (1876; in-32); *Biographie complète des députés* avec toutes les professions de foi, circulaires électorales, etc. (1877, in-32).

**CLERGÉ DE FRANCE** \*. Le clergé de France, qui, suivant le tableau général inséré à cette place dans notre édition de 1870, comprenait 18 archevêchés et 74 évêchés, avec les sièges de nos colonies, compte deux évêchés de moins depuis la perte de l'Alsace et de la Lorraine. On trouvera, dans cette nouvelle édition, les renseignements biographiques essentiels sur chacun des prélats titulaires de nos 90 sièges actuels sous leur propre nom de famille.

**CLERGET** (Jacques-Jean), architecte français, né à Dijon, le 30 novembre 1808, étudia l'architecture sous la direction de Baltard père, entra à l'École des beaux-arts au commencement de 1828, et y partagea le grand prix de Rome, en 1836, avec M. Florimond Boulanger, sur un *Projet de palais d'exposition des objets d'art et d'industrie*. Pendant son séjour à la villa Médicis, il fit et envoya la *Maison d'Auguste*, exposée au Palais des beaux-arts en 1839, et en 1855 à l'Exposition universelle. De retour à Paris, en 1843, après une excursion en Orient, il exécuta peu après la mairie de Vincennes, et fut nommé, en 1848, architecte du palais de Saint-Cloud.

M. Jacques Clerget a exposé au Salon depuis 1833 : *les Portes romaines* d'Autun; *le Temple d'Auguste et de Livie*, à Vienne; des *Portes* et des *Murs* de l'antique cité de Langres; *le Temple de Diane Leucophréné*, à Magnésie, etc. Il a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1834, une médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1855 et a été décoré de la Légion d'honneur en 1855, et promu officier le 14 août 1868. Il a publié des *Mélanges d'ornements divers, recueil destiné à la décoration et aux fabriques dans tous les genres*, et collaboré à l'*Encyclopédie d'architecture*.

**CLERMONT-GANNEAU** (Charles), orientaliste français, né en 1846, est le fils du sculpteur Ganneau qui s'efforça de créer la religion *eradienne* et qui avait pris le titre de *mapah*. Attaché comme drogman à l'ambassade de Jérusalem, puis à celle de Constantinople, M. Clermont-Ganneau a fait d'intéressantes découvertes, notamment en Palestine où il crut retrouver une pierre du temple de Salomon, sur laquelle est gravée une inscription défendant sous peine de mort de pénétrer dans l'enceinte sacrée, et un stèle qui offre la plus ancienne inscription sémitique connue. En 1870, il a déterminé l'emplacement de la ville de Gezer, et en 1874 il a été chargé, avec l'autorisation du gouvernement français, de diriger les fouilles faites en Palestine aux frais d'une compagnie anglaise. M. Clermont-Ganneau a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en mars 1875.

Il a publié *Histoire de Calife le pêcheur et du calife Haroun-el-Rochid*, texte turc avec traduction (1869, in-8) *le Stèle de Mesa, roi de Moab, 896 avant J.-C.*, lettre au comte de Vogüé (1870,

in-4); *la Palestine inconnue* (1875, in-16); *Mythologie iconographique* (1878, in-8).

**CLÉRY** (Léon), avocat français, né à Paris le 9 août 1831, fit ses études au lycée Henri IV. Reçu avocat en 1853, il fut secrétaire d'Éugène Bethmont, alors bâtonnier, et négligea de bonne heure les affaires criminelles pour s'attacher spécialement aux procès civils et politiques. Parmi ses plaidoiries les plus remarquées, il faut rappeler celles par lesquelles il défendit M. Rochefort dans une des nombreuses poursuites que lui intenta l'Empire, M. Got contre la Comédie-Française, M. René-David d'Angers dans son procès en séparation de corps contre sa femme, fille de Paul Huet, MM. About et Sarcey contre MM. Ferlet et Bonneville de Marsangy, *le Bien public* contre les Jésuites de la rue des Postes; c'est lui que pendant la crise du 16 mai, M. Menier choisit comme avocat dans le premier procès en diffamation intenté à M. de Fourtou, ministre de l'intérieur, à raison des articles injurieux du *Bulletin des communes* contre les 363. M. Cléry a également porté la parole pour M. Barraud, éditeur, lors de la saisie des planches des *Contes de La Fontaine*, et pour M. Georges Charpentier contre M. Lemerre, dans la délicate question de propriété littéraire qu'avait soulevée la publication des œuvres d'André Chénier par les soins de son neveu, M. Gabriel de Chénier. M. Léon Cléry a épousé la fille de M. Goupil, éditeur d'estampes. Il a été élu membre du Conseil de l'ordre des avocats en juillet 1875.

**CLÉSINGER** (Jean-Baptiste-Auguste), sculpteur français, né à Besançon en 1814, apprit chez son père, qui était sculpteur, les éléments de la statuaire, et partit ensuite pour l'Italie. De retour en France, il débuta au Salon de 1843 avec un *Buste* qui passa inaperçu. L'année suivante, son *Buste de M. Scribe* commença sa réputation. Il donna, en 1840, ceux du *duc de Nemours* et de *M. Ch. Weiss*, de Besançon; en 1846, deux statues, un *Faune* et la *Mélancolie*; puis, en 1847, cinq ouvrages : la *Jeune Néréide*, les *Enfants du marquis de las Marismas*, le *Buste de M. de Beaufort*, et la *Femme piquée par un serpent*, qui obtinrent du public le plus favorable accueil.

Il a exécuté depuis : *Louise de Savoie*, pour le jardin du Luxembourg; *Bacchante* (1847); un buste colossal de la *Liberté*, offert au gouvernement provisoire (1848); une *Fraternité*, placée au milieu du champ de Mars le jour de la fête de la Concorde (14 mai 1848); *Mlle Rachel* dans *Phèdre* et dans le *Moineau de Lesbie*; la *Pietà* (1852); une statue de la *Tragédie*, destinée au Théâtre-Français (1852); quelques nouveaux bustes (1853), une statue équestre de *François I<sup>er</sup>*, exposée, en plâtre, pendant près d'un an, dans la cour du Louvre (1856), et dont il n'a été coulé que quelques réductions en bronze, livrées au commerce; *Zingara*, *Sapho terminant son dernier chant*, *Jeunesse de Sapho*, *Charlotte Corday*, buste, *Taureau romain* (Salon de 1859). A ce même Salon il avait envoyé de Rome quelques essais de peinture : *Eve dans le paradis terrestre est tentée pendant son sommeil*, *Isola Farnèse*, *Castel Fusana*; on a eu de lui, au Salon de 1861 : *Cornélie et ses deux enfants*, groupe marbre et *Diane au repos*; à celui de 1863, un *Faune assis* et une *Bacchante*; *César*, statue, *Combat de taureaux romains*, groupe marbre; à celui de 1864, deux tableaux ayant pour sujet les *Bords du Tibre*; à celui de 1869, *Cléopâtre devant César*, statue; à celui de 1876, *la France*, buste, bronze et un *Portrait du général de Cisy*, buste plâtre; à celui de 1877, *la Danseuse aux costa-*

gnelles, statue bronze ; cinq ouvrages à l'Exposition universelle de 1878.

Les œuvres de M. Clésinger ont été souvent et très vivement discutées. On leur reproche des défauts d'exécution que ne rachètent pas, aux yeux de tous, la vivacité de l'expression et du mouvement. Il a épousé une fille de Mme Sand dont il a été, au bout de quelques années, séparé judiciairement. Cet artiste a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1846, une 2<sup>e</sup> en 1847, une 1<sup>re</sup> en 1848, et la décoration en 1849. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 9 août 1864.

**CLESSE** (Antoine), poète belge, né en 1816, et armurier à Mons, a acquis de la popularité par ses vers, écrits en français avec assez de correction et d'élégance et une certaine inspiration poétique. Nous citerons de lui : un poème, *Godsfroi de Bouillon* (1839) ; un volume de *Poésies diverses* (1841), et deux volumes de *Chansons* (1845-1848), réunis en un seul sous le même titre, avec les airs notés et le portrait de l'auteur (Bruxelles, 1866, gr. in-8). Son libéralisme modéré et conciliant a servi sa renommée et lui a valu des encouragements officiels à l'époque où le gouvernement redoutait les entreprises du parti républicain. Quoiqu'on ait affecté de récompenser en lui le poète ouvrier, il semble appartenir plutôt à la classe bourgeoise.

**CLINCHANT** (Justin), général français, né à Thiaucourt (Meurthe), le 24 décembre 1820, entra à l'École militaire de Saint-Cyr, le 9 novembre 1839 et en sortit dans l'arme de l'infanterie, comme sous-lieutenant, le 1<sup>er</sup> octobre 1841. Promu successivement lieutenant le 3 juin 1847, capitaine le 12 mars 1851, major le 24 juin 1855, lieutenant-colonel le jour même de la bataille de Solferino (30 juin 1859), colonel le 12 août 1862, il fit avec distinction la campagne du Mexique. Nommé général de brigade, le 12 août 1866, il commanda à Paris une brigade d'infanterie du 1<sup>er</sup> corps d'armée.

A l'ouverture des hostilités contre la Prusse, il fut mis à la tête de la 2<sup>e</sup> brigade de la 1<sup>re</sup> division du 3<sup>e</sup> corps d'armée, dirigé par le maréchal Bazaine, et prit part aux combats devant Metz. Au moment de la capitulation, il réussit à s'échapper et vint se mettre à la disposition du gouvernement de la Défense nationale. Lors de l'organisation de l'armée de l'Est, sous le général Bourbaki, il obtint, le 11 décembre 1870, avec le grade de général de division, le commandement du 20<sup>e</sup> corps, à la tête duquel il enleva la position de Villersexel, le 10 janvier 1871. Après la perte de la bataille d'Héricourt, et la tentative de suicide du général Bourbaki, le général Clinchant prit le commandement en chef, le 25 janvier, rattacha les troupes du général Cremer au 24<sup>e</sup> corps qui s'était débandé, ôta le commandement de ce corps au général Bressolles et ordonna la retraite sur Pontarlier, le long de la frontière suisse. Les froids excessifs augmentèrent encore les souffrances, qu'un état de dénuement complet avait déjà imposées à l'armée française. Un puissant élément de démoralisation vint s'ajouter aux difficultés matérielles : ce fut la nouvelle de l'armistice que, dans le camp français, on avait cru applicable aux opérations de l'Est. M. Clinchant résolut de négocier d'une part avec le général Manteuffel, accouru au secours de Werder et qui poursuivait vigoureusement l'armée française, et de l'autre avec le général Herzog, commandant en chef les troupes suisses. Le général prussien ne répondit que par une sommation de se rendre à discrétion. Mais le 1<sup>er</sup> février, une convention autorisant l'armée française

à entrer sur le territoire de la confédération helvétique, en déposant ses armes, et dont le texte fut adressé le lendemain à la délégation de Bordeaux, fut signée avec la Suisse. Pendant que le général Billot couvrait la retraite avec trois divisions du 18<sup>e</sup> corps, 85 000 hommes, 11 000 chevaux et 202 pièces de canon passèrent la frontière avec le général Clinchant. Après la signature des préliminaires de paix, il rentra en France et fut mis à la tête du 5<sup>e</sup> corps de l'armée de Versailles. Lors de la création des 18 corps d'armée, le général Clinchant fut nommé commandant du 1<sup>er</sup> corps dont l'état-major général est à Orléans (28 septembre 1873), et passa à celui du 8<sup>e</sup> corps à Bourges en février 1879.

Décoré de la Légion d'honneur le 27 décembre 1854, il a été promu officier le 14 septembre 1855, commandeur le 5 novembre 1864 et grand-officier le 3 février 1875.

**CLOËZ** (François-Stanislas), chimiste français, né à Ors (Nord), le 24 juin 1817, suivit les cours de l'École supérieure de pharmacie et fut interne des hôpitaux en 1841. Il entra au Muséum d'histoire naturelle en 1846, comme préparateur de M. Chevreul et devint son aide-naturaliste ; il a été nommé répétiteur à l'école polytechnique en 1851 et professeur de physique à celle des beaux-arts en 1867. Docteur ès sciences en 1866, il s'est fait recevoir docteur en médecine en 1869. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 13 août 1866. M. Cloëz a publié un certain nombre de Mémoires sur la chimie, la physique et les sciences naturelles, soit dans les mémoires de la Société chimique dont il est membre, soit dans les comptes rendus de l'Académie des sciences ; nous citerons ceux relatifs à *la végétation des plantes submergées, à la formation du salpêtre, au rôle du nitrate dans la végétation*, etc. Il obtint en 1865, pour l'ensemble de ses travaux, le prix Jecker de l'Académie des sciences, et a été porté en 1878 sur la liste des candidats pour une place vacante dans la section de chimie.

**CLOQUET** (Germain-Jules, baron), médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Paris, le 18 décembre 1790, est frère du célèbre anatomiste Hipp. Cloquet, mort en 1843. Appliqué aux mêmes études, il fut reçu docteur à Paris en 1817, remplit l'emploi de modérateur des cabinets de l'École, puis de professeur. C'est lui qui introduisit, dans les cours d'anatomie, le dessin au tableau comme mode de démonstration. Après avoir disputé, avec plus de talent que de succès, en 1819, à M. Breschet, la place de chef des travaux anatomiques, il eut un triomphe complet au concours d'agrégation de 1824. M. Cloquet concourut ensuite, en 1831, pour la chaire de pathologie chirurgicale et fut nommé à l'unanimité.

Ce savant professeur avait déjà publié, outre ses deux thèses, contenant l'une et l'autre des *Recherches anatomiques sur les hernies de l'abdomen* (1817 et 1819), les écrits suivants : *De l'influence des efforts sur les organes renfermés dans la cavité thoracique* (1820) ; *Sur les fractures par contre-coup de la mâchoire supérieure* (1820) ; *Anatomie des vers intestinaux, ascarides, lombricoïdes* (1824, in-4, fig.), mémoire couronné par l'Académie des sciences qui avait mis le sujet au concours en 1818 ; *Mémoire sur l'existence et la disposition des voies lacrymales dans les serpents* (1821) ; *An, in curanda oculi suffusione, lentis crystallinæ extractio hujus depressione præstantior?* pour sa thèse au concours de l'agrégation en 1824 ; *Anatomie de l'homme, ou Description et figures lithographiées de toutes les*

*parties du corps humain* (1821-1831, 52 livraisons formant 3 vol. grand in-fol., avec 240 planches); *Pathologie chirurgicale, plan et méthode qu'il convient de suivre dans l'enseignement de cette science* (1831, in-4), thèse de concours; *De la cautérisation appliquée à la guérison des ruptures du périnée* (1855), etc. Il a, en outre, fourni de nombreux travaux à divers recueils spéciaux, notamment au *Dictionnaire de médecine*.

M. J. Cloquet, opérateur habile, a aussi inventé plusieurs instruments utiles : ciseaux pour diverses opérations; appareil pour l'emploi de la sonde à double courant; siphon aspirateur gradué; pinces à fourches pour la ligature des vaisseaux, etc. Les cabinets de la Faculté lui doivent des pièces anatomiques en cire parfaitement modelées. Chevalier de la Légion d'honneur en 1847, officier en 1856, commandeur le 12 août 1860, membre de l'Académie de médecine depuis 1821, il est entré à l'Académie des sciences en 1855, en remplacement de Lallemand.

**CLOUÉ** (Georges-Charles), marin français, né le 20 août 1817, entra au service de la marine en 1832 et devint aspirant l'année suivante. Enseigne le 6 mars 1839, il a été promu successivement lieutenant de vaisseau le 8 septembre 1846; capitaine de frégate le 1<sup>er</sup> décembre 1855, et capitaine de vaisseau le 16 août 1862. Il fut alors chef de division en sous-ordre dans la division navale des Antilles, du Mexique et de l'Amérique du Nord. Contre-amiral le 9 mars 1867, il fut appelé d'abord aux fonctions de major général à Cherbourg, puis à celles de gouverneur de la Martinique. Promu vice-amiral le 17 décembre 1874, il fut nommé préfet maritime de l'arrondissement de Cherbourg, le 29 janvier 1875, et commandant de l'escadre d'évolution dans l'Atlantique en octobre 1878. Officier de la Légion d'honneur le 31 décembre 1860, il a été promu commandeur le 14 mars 1864, et grand officier le 3 juillet 1872.

On cite de l'amiral Cloué les publications suivantes : *Renseignements hydrographiques sur la mer d'Azof* (1856, in-8, avec 7 cartes). *Pilote de Terre-Neuve* (1870, 2 vol. in-8, avec 59 cartes), etc.

**GLUSERET** (Gustave-Paul), officier français, membre de la Commune de Paris en 1871, né dans cette ville le 13 juin 1823, fils d'un colonel d'infanterie, entra à Saint-Cyr en 1841, en sortit sous-lieutenant, fut nommé lieutenant au mois de janvier 1848, fit partie de la garde mobile, se distingua à l'attaque des principales barricades à la tête du 23<sup>e</sup> bataillon dont il était le chef, et, le 28 juillet suivant, fut décoré de la Légion d'honneur. En 1850, lors du licenciement de la garde mobile, il rentra, comme simple lieutenant, dans le 55<sup>e</sup> de ligne, et quelques mois après le coup d'État, fut, avec 1200 de ses camarades, mis en non activité. Trois ans après, il reprit du service dans un bataillon de chasseurs à pied, fut attaché aux bureaux arabes et nommé capitaine en 1855. Après la deuxième expédition de Kabylie, il fut nommé substitut du commissaire impérial près le conseil de guerre de Blidah. Il donna plus tard sa démission, puis s'attachant au général Garibaldi, fit avec distinction la campagne de l'indépendance italienne. Nommé lieutenant-colonel après la prise de Capoue, il fut, après la conquête de la Sicile et de Naples, versé, avec son grade, à l'état-major général de l'armée d'Italie. Il donna sa démission en 1861 et s'embarqua pour l'Amérique au moment de la guerre de la sécession. Il prit parti pour le Nord, combattit sous les ordres de Fremont, de Mac Clellan, dont il devint

aide de camp, et fut nommé successivement colonel et général sur le champ de bataille. La guerre finie, il fonça à New-York, un journal, pour soutenir la candidature à la présidence du général Fremont.

Après l'élection du général Grant, M. Cluseret revint en Europe pour prendre part à la révolution féline. C'est à lui, sous le nom d'Aulif, que les journaux attribuèrent, en 1867, l'attaque du château de Chester. Les tribunaux anglais le condamnèrent même à mort par contumace, bien qu'il ait protesté contre la part qui lui fut attribuée dans cette affaire. Il passa alors en France, publia dans le *Courrier Français* des articles sur *la Situation aux États-Unis*. En 1868, ses articles, dans l'*Art*, nouveau journal fondé par lui, lui valurent une condamnation, à la suite de laquelle il fut détenu à Sainte-Pélagie, où il se lia avec les principaux chefs de l'Internationale. De violents articles contre l'organisation de l'armée publiés, en 1869, dans la *Démocratie*, le *Rappel* et la *Tribune*, le désignèrent encore une fois aux sévérités du parquet, et un mandat d'amener fut lancé contre lui; mais, comme il était naturalisé citoyen américain, M. Washburne, ministre des États-Unis, le réclama et l'obligea à quitter la France. En 1870, pendant le procès de l'Internationale, une lettre de M. Cluseret fut produite aux débats annonçant déjà la chute de l'Empire. « Ce jour-là, écrivait-il, nous devons être prêts; Paris sera à nous, ou Paris n'existera plus. »

A la révolution du 4 septembre, il accourut à Paris, entra dans la rédaction de *la Marseillaise* et y publia, dès les premiers numéros, un article intitulé : *la Réaction*, si violent contre le gouvernement de la Défense nationale, que son apparition provoqua les protestations énergiques de la population parisienne, et M. H. de Rochefort se vit forcé de répudier, dans une lettre publique, les opinions de son collaborateur. M. Cluseret quitta Paris, et se rendit à Lyon, où il prit part au soulèvement (28 septembre). Au commencement de novembre, il passa à Marseille et, grâce aux conflits de MM. Esquiros et Gent, installa en cette ville une Commune révolutionnaire, et se proclama un instant chef militaire du sud de la France.

Lors des élections du 8 février 1871, à l'Assemblée nationale, M. Cluseret obtint dans la Seine 21 191 voix sur 328 970 votants. L'insurrection du 18 mars le ramena à Paris. Porté aux élections de la Commune le 26 mars, mais non élu, il fut, dès le 3 avril, nommé délégué à la guerre. Élu membre de la Commune le 16 avril, dans le 1<sup>er</sup> et le XVIII<sup>e</sup> arrondissement par 8480 voix, il fut nommé membre de la seconde commission exécutive, mais il fut révoqué et mis en état d'arrestation le 1<sup>er</sup> mai. Sa raideur, son dédain pour le Comité central, alors tout-puissant, ses relations prétendues avec les agents de M. Thiers, et l'abandon momentané du fort d'Issy, étaient les causes de cette disgrâce. Enfermé à Mazas, il n'en sortit que le 24 mai, au moment de l'entrée des troupes dans Paris. Un prêtre lui donna asile pendant cinq mois; il réussit à quitter Paris en novembre, se réfugia en Angleterre et passa de là en Amérique. Il revint plus tard en Suisse. Le 3<sup>e</sup> conseil de guerre, séant à Versailles, l'a condamné à mort, par contumace, le 30 août 1872.

On a du général Cluseret un livre, *l'Armée et la démocratie* (1869, in-8).

**COBET** (Carel-Gabriel), philologue hollandais, est né à Paris, vers 1813, pendant l'incorporation des Pays-Bas à la France. Ramené en Hollande par son père, fonctionnaire du gouvernement impérial, il étudia à la Haye et à Leyde, puis parcourut l'Italie. Il devint, en 1847, professeur à

l'Université de Leyde, qui récompensa ses travaux par le titre de docteur honoraire. Correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, depuis 1871, il en a été élu associé étranger le 8 décembre 1876.

Parmi ses écrits qui le rattachent à la grande école d'érudition de son pays, nous citerons : *Prosopographia Xenophontea* (Leyde, 1836); *Observationes criticae in Platonis comici reliquiis* (Amsterdam, 1840) ; *Variarum lectionum quibus continentur observationes criticae in scripturis graecis* (Leyde, 1854) ; *Novae lectiones* (ibid., 1858) ; *Miscellanea philologica et critica* (ibid., 1873). On lui doit plusieurs éditions grecques, entre autres celle de *Diogène Laërce*, dans la Bibliothèque Didot (1850, gr. in-8).

**COBLENCE** (Samuel-Victor), industriel français, né à Nancy (Meurthe), le 29 avril 1814, entra, en 1820, à l'école mutuelle israélite qui fut alors fondée dans cette ville par la famille Goudchaux, et où il eut pour camarades M. Franck, de l'Institut, M. Alkan, du Conservatoire des arts et métiers, etc. A l'âge de treize ans, apprenti dans une imprimerie de Nancy, il prit du goût pour l'étude de la chimie, en suivant les cours populaires du palais des anciens ducs de Lorraine. Il vint ensuite à Paris, et en travaillant comme compositeur d'imprimerie, il parvint, par ses connaissances chimiques, à découvrir l'application pratique de la galvanoplastie à la typographie. Ses procédés de clichage par la pile électrique ont valu à l'inventeur la décoration de la Légion d'honneur.

**COCCIA** (Charles), compositeur italien, né à Naples, le 2 avril 1789, et fils d'un violoniste qui le destina d'abord à l'architecture, put enfin suivre son goût pour la musique. Après avoir reçu quelques leçons de maîtres obscurs, écrit quelques essais, et chanté dans les églises de Naples, il entra au conservatoire de cette ville dans la classe de Paisiello. A sa sortie, il eut du succès à Naples comme professeur, et devint accompagnateur de la musique particulière du roi Joseph Bonaparte.

De 1808 à 1840, M. Coccia a produit environ soixante opéras où l'on remarquait l'extrême facilité des mélodies, et dont voici les principaux : à Rome, *Il matrimonio per cambiale* et *Rinaldo d'Asti* ; à Venise, *la Verità nella bugia*, *la Matilde*, *I Solitari*, *Il Sogno verificato*, *Arrighetto*, *Etelinde*, *l'Orfano delle Selve*, et surtout *Clotilde*, sa meilleure œuvre et la mieux accueillie en Italie, mais représenté sans succès à Paris en 1821 ; à Naples, *Rosmunda* et *Caterina di Guiza* ; à Ferrare, *Voglia di dote e non di moglie*, *Semele* ; à Milan, *la Selvaqia*, *il Crescendo*, *Euristea*, *Evelina*, *i Begli usi di città*, *Edoardo Stuart* et *Enrico di Montfort* ; à Florence, *il Poeta fortunato*, et *Fayel* ; à Turin, *Carlotta* et *Werther*, *Claudina* et *Donna Caritea* ; à Lisbonne, *Atar*, *il Puritano* ; *Mandane regina di Persia*, *Elena il Constantino*, *la Festa della Rosa*, etc. (1820-23).

En 1823, M. Coccia se rendit à Londres, où il avait été nommé directeur de la musique du théâtre du roi. Il y fit représenter un grand opéra, *Maria Stuart*, qui eut du succès. Son dernier ouvrage est de 1846. Après de nouveaux voyages en Europe, il se retira à Palerme. — Il est mort à Novare, le 13 avril 1873.

**COCCIUS** (Ernest-Adolphe), ophthalmologiste allemand, né à Knauthheim, près de Leipzig, le 19 septembre 1825, fit aux universités de Leipzig et de Prague ses études médicales, en s'occupant spécialement des maladies des yeux. Après avoir

exercé une année dans son pays natal, il entra, comme médecin interne, dans l'établissement pour les maladies des yeux à Leipzig ; deux ans plus tard (1851), il se fit recevoir *privat-docent* pour cette spécialité, à l'université de cette ville, où il devint professeur extraordinaire en 1858. L'année précédente, il avait fondé une clinique ophthalmologique qu'il dirigea jusqu'en 1867. Il devint à cette dernière époque professeur ordinaire et directeur de l'hôpital pour les yeux. Il reçut en 1870 le titre de conseiller privé pour la médecine.

Les nombreux travaux spéciaux du docteur Coccius portent sur la nutrition de la cornée et ses vaisseaux lymphatiques (Leipzig, 1852), l'application et le perfectionnement de l'ophthalmoscope (1853), la régénération de la membrane hyaloïde (1858), la structure et l'inflammation du corps vitré (1860), le mécanisme de l'accommodation de l'œil observé pendant la vie (1867), sur des appareils pour l'observation des maladies de l'œil, sur les lésions de cet organe et les opérations dont il est le sujet.

**COCHERIS** (Hippolyte-François-Jules-Marie), paléographe et érudit français, né à Paris, le 1<sup>er</sup> décembre 1829, suivit les cours de l'École des chartes, et fut envoyé à Rome, en 1849, pour examiner les manuscrits du fonds de la reine Christine de Suède. Attaché aux Archives de l'empire, puis à la bibliothèque Mazarine, il remplit diverses missions bibliographiques, et devint bibliothécaire-trésorier de la bibliothèque Mazarine et secrétaire de la Commission du catalogue général des manuscrits des bibliothèques de l'empire au ministère de l'instruction publique. Il a été élu membre de la Société des antiquaires de France et nommé inspecteur général de l'enseignement primaire le 23 janvier 1877. Maire de Sainte-Geneviève-des-Bois (Seine-et-Oise) et membre du Conseil général du département pour le canton de Longjumeau, il fut porté candidat aux élections législatives de 1876. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Cocheris a publié : *Notices et Extraits des documents manuscrits conservés dans les dépôts publics de Paris, et relatifs à l'histoire de la Picardie* (Paris, 1854 et suiv., tomes I-III, in-8), ouvrage couronné par la Société des antiquaires de Picardie, et qui doit former 5 vol. ; *Ma Bibliothèque française* (Paris, 1855, in-12, anonyme) ; *Table méthodique et analytique du Journal des savants, précédée de l'histoire de ce journal* (1860, in-4) ; *Entretiens sur la langue française*, 1872-1874 ; 2 vol. in-16 ; *Exercices pratiques de philologie comparée* (le premier livre des *Fables de La Fontaine*, traduit en latin), *Dictionnaire des communes de Seine-et-Oise*, (1874, in-8), etc. Il a aussi traduit et annoté le *Philobiblion*, de Richard de Bury, pour le *Trésor des pièces rares et inédites* (1856, petit in-8) ; et donne à la même collection le *Blason des couleurs* (1859), *la Vieille ou les Derniers Amours d'Ovide*, poème français du XIV<sup>e</sup> siècle (1861). On lui doit encore l'importante réimpression annotée de *l'histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris* de l'abbé Le Bœuf (1863-1867, tomes I-III, in-8 et une curieuse réunion de *Patrons de broderies et de lingerie du XVI<sup>e</sup> siècle*, reproduits par le procédé Lefman et Lourdel (1872, in-8 ; 2<sup>e</sup> édit. ; 1873). Il a révisé pour la bibliographie une partie du *Dictionnaire des littératures*, fourni des articles au *Bulletin* de la Société des antiquaires de Picardie, à la *Bibliothèque de l'École des chartes*, à l'*Athenæum français*, à la *Bibliothèque de Genève*, etc.

Sa femme, Mme COCHERIS, née Pauline-Augustine WAGREZ, née à Douai en 1830, ancienne

élève de l'École normale supérieure de Paris, a publié *l'Empire d'Allemagne*, précis historique et géographique (1875, in-18, illustr. et cartes).

**COCHERY** (Louis-Adolphe), homme politique français, député, est né à Paris le 26 avril 1819, fit ses études au collège Bourbon et suivit les cours de droit. Reçu avocat à vingt ans, il fut l'un des secrétaires de M. F. Liouville, avec MM. Buffet, Ernest Picard, Busson, Allou, etc. A la révolution de Février, il fut nommé chef du cabinet du ministre de la justice. Dans la nuit même du 24 au 25 il avait été chargé d'organiser la manutention militaire pour subvenir aux besoins urgents de la population ouvrière et avait réussi à faire confectionner 60 000 rations en quelques heures. Après avoir refusé diverses fonctions judiciaires et administratives, il quitta même celles de chef de cabinet pour rentrer au barreau, plaida de nombreuses affaires politiques et défendit notamment les journaux, *la Voix du peuple*, *la Réforme*, etc. A partir de 1856 il s'occupa spécialement de journalisme. Administrateur de *l'Avenir national*, il profita de la loi nouvelle sur la presse, en 1868, pour créer, dans le département du Loiret, *l'Indépendance de Montargis*. Porté, comme candidat de l'opposition démocratique, dans la 3<sup>e</sup> circonscription de ce département aux élections générales de mai 1869, il fut vivement combattu par l'administration et obtint néanmoins, au premier tour de scrutin, 11 643 voix contre 8831 données au candidat officiel, le vicomte de Grouchy, sur 27 842 votants. Il passa au second tour, avec 13 911 voix, contre 13 238 obtenues par son adversaire. M. Cochery prit place au centre gauche et signa la demande d'interpellation des 116 députés du tiers parti libéral.

Au mois de juillet 1870, il interpella le gouvernement sur la candidature du prince de Hohenzollern à la couronne d'Espagne, et vota contre la guerre. Après la révolution du 4 septembre, il se rallia à M. Grévy et fut au nombre des députés qui offrirent au gouvernement de la défense de confirmer ses pouvoirs, sous condition du maintien provisoire du Corps législatif. Chargé, en qualité de commissaire général de la défense du Loiret, il assista aux combats livrés devant Orléans, accompagna M. Thiers à Versailles, lors des négociations relatives à un armistice, et s'associa, à Tours, aux protestations des anciens députés qui réclamaient la convocation d'une assemblée. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant du Loiret à l'Assemblée nationale, le premier sur sept, par 51 341 voix.

Il prit place au centre gauche, et se rapprocha plus tard de la gauche républicaine. Il fit partie, régulièrement depuis 1871 de la commission du budget, et fut rapporteur des propositions relatives aux échéances de commerce, à l'alimentation des troupes allemandes, aux indemnités pour dommages causés par l'invasion, etc. Il soutint les diverses propositions tendant à l'établissement de la République, et adopta les lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, il fut élu député dans l'arrondissement de Montargis, par 13 862 voix, sans concurrent. Rapporteur du budget de la guerre en 1876, il fut chargé, l'année suivante, du rapport général des dépenses et des recettes. Après l'acte du 16 mai, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent leur vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre qui suivirent la dissolution, sa candidature fut vivement combattue par l'administration; il n'en fut pas moins élu par 14 042 voix contre M. Boyenal, candidat officiel, qui en recueillit 5 500. Après la reunion de la nouvelle chambre, il fut chargé par

la commission du budget de déclarer le refus de voter le budget des recettes, jusqu'à la formation d'un cabinet parlementaire (novembre 1877). Aussitôt le cabinet Dufaure constitué, il proposa, au contraire, le vote immédiat des quatre contributions directes, et entra au ministère des finances comme sous-secrétaire d'Etat. Le 1<sup>er</sup> mars 1878, il réunit le service des postes et des télégraphes sous une même direction, transformée, par décret du 5 février 1879, en un ministère spécial. Membre du conseil général du Loiret pour le canton de Montargis, M. Cochery en a été élu vice-président, puis président (1878).

**COCHET** (l'abbé Jean-Benoît-Désiré), archéologue français, né à Sanvic, près le Havre, le 7 mars 1812, fit ses études au collège du Havre et au séminaire de Rouen, et reçut les ordres en 1836. Vicaire au Havre et à Dieppe, puis aumônier du lycée de Rouen, il se livra, au milieu de ses fonctions ecclésiastiques, à l'étude de l'archéologie. En 1842, il découvrit à Etretat, dans l'enclos du presbytère, les restes d'une villa romaine. Encouragé par ce premier succès, il entreprit dans les environs de Dieppe des fouilles actives qui mirent au jour un certain nombre d'antiquités remarquables. Il publia dans divers recueils, notamment dans *la Vigie de Dieppe*, les résultats de ses recherches, et, sans se borner à des articles de revues, se fit paraître des ouvrages importants : *Églises de l'arrondissement du Havre* (Ingouville, 1844-1846, 2 vol. in-8), *Églises de l'arrondissement de Dieppe* (Dieppe; 1846-1850, 2 vol. in-8); *le Tombeau de Chilpéric, premier roi des Francs*, restitué à l'aide de l'archéologie (Dieppe, 1859, in-8, très nombreuses gravures); *Églises de l'arrondissement d'Yvetot* (Dieppe, 1862, 2 vol. in-8), etc.

Nous citerons encore de lui : *Étretat, son passé, son présent, son avenir* (Dieppe, 1852, in-8); *le Guide des baigneurs à Dieppe; la Galerie dieppoise*, sur les hommes célèbres de Dieppe; *la Normandie souterraine, ou Notices sur des cimetières romains et francs explorés en Normandie* (Dieppe, 1854, gr. in-8, avec planches lithographiées), ouvrage couronné par l'Institut dans la même année; *Sépultures gauloises, romaines, franques et normandes* (Dieppe, 1857, gr. in-8). *Archéologie céramique et sépulcrale* (1863, in-4, avec fig.); *la Seine-Inférieure historique et archéologique* (1864, in-4); *Archéologie chrétienne* (Rouen, 1867, in-8, avec fig.). *Répertoire archéologique du département de la Seine-Inférieure* (1872, in-4).

M. l'abbé Cochet a été nommé, en 1849, inspecteur des monuments historiques de la Seine-Inférieure, et en 1861, inspecteur des monuments religieux du diocèse. Membre du Comité des travaux historiques et des Sociétés savantes, des Sociétés des antiquaires de France, de Normandie, de Picardie, etc., de l'Académie d'archéologie de Belgique, de l'Association archéologique de la Grande-Bretagne, etc., il a été élu correspondant de l'Institut, en 1864. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 29 décembre 1855, pour « services importants rendus à l'archéologie ». — Il est mort à Rouen le 1<sup>er</sup> juin 1875.

**COCHIN** (Pierre-Suzanne-Augustin), administrateur et publiciste français, membre de l'Institut, est né à Paris, le 12 décembre 1823, d'une famille qui compte depuis longtemps des membres distingués dans le clergé, l'administration, le barreau et les arts. Son père et son grand-père ont été tous deux maires et députés du 12<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Préparé par son éducation, et appelé par toutes ces traditions de



famille aux fonctions administratives, M. Augustin Cochin fit partie de bonne heure d'une foule de Sociétés philanthropiques ou de commissions importantes. Adjoint au maire du 10<sup>e</sup> arrondissement en 1850, il devint maire en 1853, et depuis membre de la Commission municipale de la Seine. Aux élections générales de 1863, il se présenta comme candidat des partisans du pouvoir temporel du pape, dans la 6<sup>e</sup> circonscription de la Seine, en concurrence avec M. Foucher-Lepelletier, candidat officiel, et M. Guérout, candidat de l'opposition démocratique; il réunit au premier tour de scrutin une minorité de 6668 voix. Sa candidature se reproduisit, sinon comme officielle, du moins comme agréable, aux élections générales de 1869. Après une lutte fort vive, il échoua au second tour de scrutin, avec 13 944 voix contre 15 729 données à M. Jules Ferry. A la fin de 1864, il fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

Lors d'une élection partielle (10 janvier 1870), il posa, sans succès, sa candidature dans la première circonscription de la Vendée. Le 7 février suivant, il fut nommé membre de la commission d'enquête sur l'organisation administrative de la ville de Paris et du département de la Seine. Au scrutin du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il obtint, sans être élu, dans le département de la Seine, 46 243 voix sur 328 970 votants. Nommé préfet de Seine-et-Oise par M. Thiers, il refusa, lors des élections complémentaires du 2 juillet suivant, de se présenter de nouveau à la députation. — Il est mort à Versailles le 15 mars 1872.

On a de M. Augustin Cochin plusieurs écrits en général relatifs aux questions de charité sociale, à l'étude desquelles il s'est voué, et un certain nombre d'articles critiques sur des ouvrages d'économie politique. La plupart ont été insérés dans les *Annales de la charité* et dans le *Correspondant*, dont il a été, à partir de 1845, un des rédacteurs les plus influents. Nous citerons : *Notice sur Mettray* (1846; 3<sup>e</sup> édition, 1851); *Notice sur la vie de M. Cochin*, son père, écrite pour la 4<sup>e</sup> édition du *Manuel des salles d'asile*; *Essai sur la vie, les méthodes d'instruction et d'éducation et les établissements de Pestalozzi*, qui obtint, en 1848, une mention honorable de l'Académie des sciences morales et politiques; *l'Abolition de l'esclavage* (1861, 2 vol. in-8), qui eut l'année suivante un prix de 3000 fr. à l'Académie française; *De la Condition des ouvriers français d'après les derniers travaux* (1862, in-8); *le Monde invisible* (1864, in-8); *les Petites Assurances sur la vie par l'État dans les bureaux de postes en Angleterre* (1865, in-8); *la Réforme sociale en France* (1865, in-8), résumé critique de l'ouvrage de M. Le Play; puis plusieurs brochures sur des questions politiques, morales ou religieuses, offrant un intérêt d'actualité : *Rome, les Martyrs du Japon*, etc. (1862, in-8); *Quelques mots sur la Vie de Jésus, de M. Ern. Renan* (1863, in-12); *le Progrès de la science et de l'industrie au point de vue chrétien* (1860, in-8) *le comte de Montalembert* (1870), in-8, etc.

COCHRANE (Alexandre-Dundas-Ross-Wishart-Baillie), homme politique anglais est né en 1816. Envoyé par le bourg de Bridport à la Chambre des communes (1841), il se déclara en maintes circonstances zélé partisan des principes conservateurs, excepté dans la question du libre échange, où il vota pour sir R. Peel. Dans la session de 1851, il s'éleva avec la plus grande violence contre le système politique de lord Palmerston, et défendit les gouvernements de Naples et d'Autriche contre les accusations soutenues par l'opposi-

tion. Aux élections générales de 1852, il dut faire place à un candidat libéral. On a de lui plusieurs ouvrages : *Voyage en Morée* (the Morea, in-8); *la Jeune Italie* (Young Italy, 1850, in-8), où il se montre le défenseur de l'absolutisme, et des romans : *Lucil Belmont*, *Ernest Vane*, etc.; *François I<sup>er</sup> et autres études historiques* (Francis the first and other, etc. (1870, 2 vol.) et des brochures politiques.

COCHUT (André), économiste français, né à Paris, en 1812, traita, en 1836, dans la *Revue des Deux Mondes*, les questions d'économie politique, et particulièrement celles qui se rapportent à la colonisation algérienne. Ses travaux obtinrent l'approbation d'un juge compétent, le maréchal Bugeaud, et attirèrent sur lui l'attention du gouvernement qui le chargea de rédiger un *Rapport général sur l'Algérie*. Ce travail, qui formait un volume in-4, sortait des presses de l'imprimerie royale, lorsque la révolution de Février en arrêta la publication. M. Cochut fut attaché, en 1848, à la rédaction du *National*, où il discutait avec autant de modération que de talent les doctrines socialistes. Un certain nombre de ses articles ont été réunis sous ce titre : *les Associations ouvrières, histoire et théorie des tentatives de réorganisation industrielle opérées depuis la révolution de 1848* (1851, in-8).

Après le coup d'État du 2 décembre 1851, M. André Cochut se tint en dehors de la scène politique. En 1864, il devint secrétaire général d'une nouvelle grande société de crédit. Le 14 octobre 1870, il fut appelé aux fonctions de directeur du mont-de-piété à Paris. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 7 février 1877. M. Cochut a publié, dans la *Bibliothèque des chemins de fer*, une étude intéressante sur l'histoire et le système de Law (Law, 1853, in-8). En 1858, il a inséré dans la *Revue des Deux Mondes*, un travail très-remarqué sur les *Opérations et Tendances financières du second empire*. M. Cochut a été le correspondant de plusieurs organes de la presse hispano-américaine.

COCKBURN (sir Alexandre-James-Edmond, 10<sup>e</sup> baronnet), magistrat anglais, né à Londres, en 1802, est issu d'une ancienne famille écossaise. Fils d'un diplomate, il fut élevé au collège de la Trinité à Cambridge, suivit dès 1825 les cours de droit de Middle-Temple, fut admis au barreau en 1829 et attaché au ressort judiciaire des comtés de l'Ouest; en 1841, il reçut le titre d'avocat de la reine. Sous le premier ministère de lord J. Russell, il a été nommé avoué général (1850) et chevalier en même temps, puis procureur général (1851). Cette dernière charge, qu'il avait résignée à l'avènement des conservateurs au pouvoir, lui fut rendue en décembre 1852. En 1856, il devint président de la cour des plaid communs, et, en 1859, président du Banc de la Reine. Sir A. Cockburn représenta la ville de Southampton, de 1847 à 1857, à la Chambre des communes. Il entra en cette dernière année au conseil privé. En 1871, il fut nommé arbitre de la Grande-Bretagne, dans l'affaire de l'*Alabama* et promu grand-croix du Bain en 1873.

CODET (Louis-Paul-Émile), industriel français, député, né à Saint-Junien (Haute-Vienne), fut manufacturier, puis juge de paix sous l'Empire. Il fut nommé maire de sa ville natale, pendant la guerre, et déploya beaucoup d'activité et de dévouement en faveur de la population ouvrière sans travail. Révoqué comme maire après le 24 mai 1873, il se présenta aux élections générales du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, comme can-

didat républicain, dans l'arrondissement de Rochechouart, et fut élu au scrutin de ballottage, le 5 mars, par 5083 voix, contre Lezaud, candidat bonapartiste. M. Codet siégea au centre gauche, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies, qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant, par 5562 voix contre 4355 obtenues par M. Tenant, candidat officiel et légitimiste.

**CODRINGTON** (sir William-John), général anglais, né en 1800, est le fils du célèbre amiral de ce nom, qui gagna, en 1829, la bataille de Navarin. En sortant de l'université de Cambridge, il fut admis en qualité d'enseigne aux *Coldstream guards* (1821), corps dans lequel il a successivement acquis les grades de capitaine et de lieutenant-colonel (1836). Colonel en 1846, il fut nommé major général le 20 juin 1854, et, n'ayant reçu aucun emploi dans l'armée expéditionnaire contre la Russie, il se rendit en Orient, afin de suivre la guerre en amateur. Bientôt une vacance se produisit par le départ forcé de lord de Ros, et il fut appelé à prendre le commandement de la 1<sup>re</sup> brigade de la division légère (1854).

Depuis ce moment, sir W. Codrington assista pendant deux ans à toutes les péripéties de la guerre en Crimée. Au passage de l'Alma (24 septembre), il ouvrit le feu contre les Russes; à Inkermann (5 novembre), il soutint, avec les gardes, tout l'effort de la journée. Aussi sa conduite, dont les rapports officiels ont parlé plusieurs fois avec éloges, lui valut-elle, après la retraite de sir G. Brown, le commandement de la division légère. Durant tout le siège de Sébastopol, à la prise du mamelon Vert comme à l'assaut définitif, il se rencontra toujours à l'endroit le plus périlleux. C'est lui qui fut chargé de préparer l'attaque malheureuse du Redan.

Lorsque le général Simpson dut résigner le commandement en chef de l'armée d'opérations (12 novembre 1855), sir W. Codrington fut choisi par le ministère pour le remplacer. Il ne revint en Angleterre qu'au mois de juillet 1856, après avoir assisté au réembarquement des soldats et du matériel. Chevalier commandeur du Bain, il fut nommé au grade correspondant dans l'ordre de la Légion d'honneur, le 16 juin 1856. Lieutenant général la même année, il reçut, en février 1857, le mandat de Greenwich à la Chambre des communes. En 1859, il fut nommé gouverneur et commandant en chef à Gibraltar, et devint, en 1861, colonel du 23<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

**COËTLOGON** (Louis-Charles-Emmanuel, comte de), administrateur français, né à Paris, le 10 août 1814, appartient à une ancienne famille de Bretagne. Elève de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, il prit rang dans l'armée, en 1834, avec le grade de sous-lieutenant et donna sa démission en 1840. Se trouvant en Algérie en 1847, il prit part en amateur à l'expédition de la Kabylie. A cette époque, il avait publié dans les journaux un assez grand nombre de romans, nouvelles et contes en vers, ainsi qu'un *Voyage en Algérie* (1848). Nommé sous-préfet de Bressuire en 1849, il administra, sous l'Empire les préfectures de l'Ain, de la Haute-Vienne et du Loiret (15 mars 1861). Le comte de Coëtlogon avait été promu officier de la Légion d'honneur. Compromis dans diverses affaires financières avec MM. Collet-Meygret et Lefebvre-Duruflé, il fut ainsi que les autres prévenus rayé des matricules de l'ordre (janvier 1875).

Son frère, le marquis Alfred de COËTLOGON, ancien page de Charles X, nommé sous-lieute-

nant de cavalerie quelque temps avant les journées de Juillet 1830, donna sa démission et vécut dans la retraite sous Louis-Philippe. En 1848, il entra au *Corsaire* et contribua, avec M. de Rovigo, à en faire un journal légitimiste. Il a donné quelques publications archéologiques.

**COGALNICEANO** (Michel), homme politique et publiciste roumain, né en 1806, débuta dans la carrière de l'enseignement, et occupa à Jassy la première chaire d'histoire nationale créée lors de l'organisation des écoles sous le règne de Jean Stourdza (1822-1828). En 1834, il quitta la Moldavie et parcourut toute l'Allemagne et une partie de la France, en quête de matériaux pour son *Histoire de la Valachie et de la Moldavie*. Rédacteur de la *Dacie littéraire*, de l'*Archive roumaine* et de la *Feuille villageoise*, il fonda, en 1841, de concert avec John Ghika et Basile Alexandri, le *Progrès*, organe influent de l'opinion libérale, qui poussa le gouvernement de Michel Stourdza à l'émancipation des Bohémiens ou *Tsigani* (1843).

Au mois de septembre 1857, M. Cogalniceano fut élu député au divan *ad hoc*, pour la Moldavie. Sous l'hospodarat du prince Couza, son influence ne fit que croître, et au milieu de l'année 1860, il fut nommé chef du nouveau cabinet moldave, pris par le prince dans les rangs de la gauche. Il se fit remarquer, comme orateur éloquent, autant que comme politique habile, dans les conditions orageuses où s'engagea le gouvernement.

Chef du cabinet, en 1864, il créa le Conseil d'Etat, introduisit dans la législation le droit communal, organisa les conseils généraux, unifia les lois civiles et criminelles, et dota la Roumanie d'un Code d'instruction. Il se retira au commencement de 1866. Quelque temps après l'avènement de Charles I<sup>er</sup>, il fut réélu député et revint au ministère, en novembre 1868, avec le portefeuille de l'intérieur, qu'il garda jusqu'au 24 janvier 1870. Après la guerre d'Orient, pendant laquelle il était ministre des affaires étrangères, il assista, avec M. Bratiano, au congrès de Berlin, et il dut faire connaître, à son retour à la Chambre des députés, leurs inutiles efforts pour empêcher la cession de la Bessarabie roumaine à la Russie (août 1878). Il fut élu sénateur par le parti libéral, ainsi que son collègue, M. Bratiano, le 24 mai 1879.

Outre son *Histoire de la Valachie et de la Moldavie* (Berlin, 1837, in-8, en français), on doit à M. Cogalniceano une *Collection des anciennes chroniques*, d'après des copies manuscrites recueillies dans les monastères (1872); de remarquables travaux sur les Tsiganes, leur origine, leur langue, etc. Il a contribué à naturaliser l'industrie en Moldavie, en établissant à Niamtzo une fabrique de draps. Il a obtenu le rang de colonel dans la hiérarchie nobiliaire de Moldavie.

**COGHETTI** (François), célèbre peintre italien, né à Bergame (Lombardie), le 4 octobre 1804, obtint de bonne heure la protection et reçut les leçons de Diotti, professeur à l'académie Carrara de Bergame. Il alla ensuite à Rome, et, sous la direction de M. Camuccini, consacra deux années à l'étude sérieuse de Raphaël. Ses premières œuvres furent bien accueillies. Deux tableaux à l'huile surtout, la *Présentation* et l'*Assomption*, qu'il peignit pour sa ville natale, engagèrent Mgr Morlacchi à lui confier la décoration de sa chapelle et de la coupole de la cathédrale.

De retour à Rome, M. Coghetti peignit à fresque, dans la villa Torlonia, un salon elliptique où il représenta les *Exploits d'Alexandre*. Le prince Torlonia lui fit exécuter ensuite, pour sa villa de

Castel-Gandolle, *les Quatre Eléments, le Triomphe de Bacchus et la Bataille des Amazones*; et pour son palais de Piazza Venezia, toute la fable d'*Amour et Psyché*, divers sujets tirés des poèmes d'Homère, et la magnifique composition : *le Parnasse des hommes illustres de tous les temps*; enfin, pour le théâtre Tordinone, *Apollon suivi par les Heures et la Fable de Prométhée*. Mais l'œuvre capitale de M. Coghetti dans la fresque est la décoration de la basilique de Savone; ses cartons ont été considérés comme des chefs-d'œuvre de style et de finesse. Cependant l'artiste ne négligeait pas la peinture à l'huile, et, parmi ses tableaux, il faut citer son *Ascension*, dans la cathédrale de Porto-Maurizio, en Ligurie, et la *Condamnation de saint Étienne*, qui lui valut le titre de chevalier de Saint-Géorgio le Grand. M. Coghetti a formé de nombreux élèves, entre autres M. Agneni. — Il est mort le 23 avril 1875.

**COGNAT** (l'abbé Joseph), journaliste et publiciste français, est né à Montréal (Ain) en 1821. Mêlé de bonne heure aux luttes du journalisme religieux, il fut rédacteur en chef de *l'Ami de la religion*, de 1852 à 1855. Il retraça les questions et les débats auxquels il a pris part, dans les volumes suivants : *l'Univers jugé par lui-même*, ou études et documents sur le journal *l'Univers*, de 1845 à 1855 (1856, in-8); *Polémique religieuse*, pièces pour servir à l'histoire des controverses de ce temps (1861, in-18); *la Suède libérale devant l'Europe* (1862, in-8). Il a encore publié une brochure de circonstance, intitulée : *Lettres à M. Gambetta, orateur de Saint-Quentin* (1872). L'abbé Cognat a publié en dehors des discussions contemporaines : *Clément d'Alexandrie, sa doctrine et sa polémique* (1859, in-8); *Vie de Mgr Alex. Raymond Devie, évêque de Belley* (Lyon, 1865, 2 vol. in-8). Il a donné une édition des *Mémoires de Mme de Motteville* pour la jeunesse. M. l'abbé Cognat a été nommé, en 1871, curé de Notre-Dame de Montparnasse, à Paris.

**COGNIARD** (Hippolyte et Théodore), ou **COGNIARD** frères, vaudevillistes français, et tous deux administrateurs de théâtre, nés, le premier le 20 novembre 1807, le second le 30 avril 1806, débutèrent en 1831, par des pièces patriotiques. Déjà connus par de nombreux succès, ils obtinrent, en 1840, à la retraite du célèbre Harel, le privilège de la Porte-Saint-Martin, firent restaurer la salle, et inaugurèrent, au mois de novembre, une heureuse administration de sept années. M. Hippolyte Cogniard résigna, en juillet 1845, sa part dans cette direction pour prendre celle du Vaudeville, qu'il ne garda qu'une année. A la fin de 1854, il devint directeur des Variétés. Dès lors, M. Th. Cogniard signa seul les pièces représentées sur les théâtres dont son frère avait la direction. M. Hipp. Cogniard quitta les Variétés en août 1869. C'est sous sa direction qu'accomplit cette révolution qui s'est faite ensuite ressentir sur tant de théâtres et qui consista à substituer à l'ancienne comédie-vaudeville, l'opérette bouffe, tournant à la charge à la fois par le dialogue, la pantomime et la musique. Les triomphes de ce genre, aux Variétés, furent la *Belle-Hélène*, *Barbe-bleue*, la *Grande-Duchesse* et la *Périchole*, avec MM. L. Halévy, Meilhac et Crémieux pour librettistes, et M. Offenbach pour maestro. Toute l'Europe accepta le genre et en multiplia les succès.

Les vaudevilles de MM. Cogniard, qui ont plusieurs fois associé à leur fraternelle collaboration divers noms influents, se comptent par centaines, depuis les premiers jours de 1831. Nous rappellerons, parmi les plus populaires : la *Cocardie*

(3 actes); le *Modèle* (1 acte); le *Chouan* (1 acte); la *Courte-paille* (3 actes); la *Révolution des modistes* (3 actes); Dupont, mon ami (3 actes); les *Deux Borgnes* (1 acte); les *Chaufeurs* (3 actes); *l'Agnès de Belleville*, avec M. Paul de Kock (3 actes); le *Vin*, les *Femmes* et le *Tabac*, avec le même (1 acte); *Pauvre Jacques*, *Titi le Talochœur*, le *Rapin* (1 acte); *Mes boîtes neuves* (2 actes); *Bobèche* et *Galimafre* (3 actes, 1837); *la Fille de l'air* (3 actes); *Bruno le fleur* (2 actes); *Portier, je veux de tes cheveux* (1 acte); *les Enfants du délire*, les *Trois Dimanches* (3 actes); les *Coulistes* (2 actes); le *Naufrage de la Méduse*, opéra en 4 actes (1839); *l'Ouragan* (3 actes); 1841 et 1841 (2 actes); *les Mille et une Nuits* (5 actes); *la Biche au bois*, la *Belle aux cheveux d'or*, *féeries*; *Ville de Tohubohu* (3 actes); les *Marrons d'Inde* (3 actes); la *Cornemuse du diable* (2 actes); *la Dame aux godéas*, parodie (3 actes); *la Chatte blanche* (3 actes); *Masséna* (5 actes); *la Poudre de perlinpinpin*, féerie; *la Foire de Lorient*, en 1 acte (1854); *Une nichée d'arlequins* (1 acte); *le Royaume du caledon*, revue de 1855; *Jean le toqué*; *le Monde camelotte* (3 actes, 1856); *les Bibelots du diable* (1859); *la Grande Marée*, mystification en 2 actes, mêlée de chant (1860); *Sans queue ni tête*, revue à l'envers, etc., l'un des types les plus complets du genre (1860); *le Pied de mouton*, grande féerie-revue-ballet, en 21 tableaux, imitée de Martainville et d'un succès inépuisable (1860); *Oh! la! la! que c'est bête, tout ça!* revue (1861); *les Mille et un Songes*, revue-féerie (1862); *Et allez donc, turlurette*, revue de 1862 (1863); *les Voyages de la vérité*, pièce fantastique; *la Liberté des théâtres*, salmigondis (1864); *l'Homme masqué* et *le Sanglier de Bougival*, folie athlétique et littéraire (1867); *la Reine Crinoline*, ou *le Royaume des femmes*, pièce fantastique en cinq actes et six tableaux (1867), etc., etc.

MM. Hippolyte et Théodore Cogniard ont été tous deux décorés de la Légion d'honneur, le premier, comme capitaine de la garde nationale, aux promotions d'août 1848, le second, comme auteur dramatique, en août 1852. — M. Théodore Cogniard est mort à Paris, le 14 mai 1872.

**COGNIET** (Léon), peintre français, membre de l'Institut, né à Paris, le 29 août 1794, fut élève de Guérin, obtint le second grand prix de Rome en 1815, et le premier en 1817, sur ce sujet : *Hélène délivrée par Castor et Pollux*. Ses premiers tableaux, *Metabus, roi des Volques*, et une *Jeune Chasseresse*, furent peu remarqués, mais son *Marius sur les ruines de Carthage*, au Luxembourg, et son *Massacre des innocents*, exposé en 1824, commencèrent sa réputation. De 1827 à 1836 il envoya aux Salons de peinture : un *Numa*, au Luxembourg, un *Saint Étienne portant des secours à une pauvre famille*, à l'église Saint-Nicolas des Champs, *l'Enlèvement de Rebecca*, la *Garde nationale partant pour l'armée* en 1792. Ce dernier tableau est placé au musée de Versailles, avec la *Bataille de Rivoli* et les *Episodes de la campagne d'Égypte*, auxquels l'artiste travailla avec MM. Philippoteaux, Karl Girardet, Vignon et Guyon. Sa célèbre toile du *Tintoret peignant sa fille morte*, au musée de Bordeaux (1845), rendit surtout son nom populaire. Elle a reparu, avec le *Massacre des innocents*, le *saint Étienne* et deux *Portraits*, à l'Exposition universelle de 1855.

M. Cogniet a peint en outre sur un des plafonds du Louvre, *Bonaparte dirigeant les travaux des savants en Égypte*, et décoré une des chapelles de la Madeleine ainsi qu'une chapelle de Saint-Sulpice (1875). Parmi ses portraits, les

plus célèbres sont ceux du *maréchal Maison*, de *Louis-Philippe dans sa jeunesse*, de *Guérin*, de *M. de Crillon*. Professeur de dessin au lycée Louis-le-Grand et à l'École polytechnique, il devint membre de l'Académie des beaux-arts en 1849, en remplacement de Garnier. Il donna sa démission de membre du conseil supérieur de l'École des beaux-arts, lors de sa réorganisation, au mois de décembre 1863. M. L. Cogniet a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1824, une de première classe en 1855, la décoration en avril 1823, et le grade d'officier en juillet 1846.

COHEN (Joseph), journaliste français, né à Marseille, le 1<sup>er</sup> novembre 1817, et fils d'un négociant israélite, fit ses études au collège d'Aix, se fit inscrire avocat au barreau de cette ville en novembre 1836, et fonda ensuite le *Mémorial d'Aix*, qu'il dirigea jusqu'en 1843. Chargé, en 1842, avec M. Altaras, d'étudier en Algérie l'état des populations israélites et les moyens de les civiliser, il fut, depuis cette époque jusqu'en 1848, défenseur officiel près le tribunal d'Alger, président du consistoire de cette ville après le décret organique de 1845, et capitaine de la milice algérienne. De retour en France, il organisa à Paris la Société algérienne, dont il fut secrétaire, devint un des actifs collaborateurs de la *Semaine*, puis, en 1853, rédacteur en chef du *Pays*. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 1<sup>er</sup> janvier 1854 et promu officier le 14 août 1867.

On a de lui, à part ses articles de journaux : *Analyse raisonnée de la législation des eaux* (1841, 2 vol.), avec MM. Tardif et Dubreuil; un *Rapport* sur sa mission en Algérie (1845); *les Décides*, *Examen de la vie de Jésus* (1864, in-8), et de nombreux travaux dans les *Archives israélites de France*.

COHEN (Jules-Émile-David), compositeur français, né à Marseille (Bouches-du-Rhône), le 2 novembre 1855, d'une famille de riches négociants, fut amené de bonne heure à Paris et entra, comme élève au Conservatoire, où il se fit remarquer par ses succès précoces. Il y remporta successivement les premiers prix de piano, en 1850, d'orgue, en 1852, et de contre-point et de fugue, en 1854. Il était élève d'Halévy pour la composition, de M. Benoît, pour l'orgue, et de M. Marmontel, pour le piano. Inspecteur honoraire de la musique de la chapelle de l'Empereur il a été nommé professeur au Conservatoire de la classe d'ensemble vocal, et attaché à l'Opéra comme chef du chant.

M. Jules Cohen a écrit, entre autres compositions : les *Chœurs d'Athalie*, exécutés au Théâtre-Français; les *Chœurs*, *Introduction* et morceaux divers, pour la reprise de *Psyché*, au même théâtre (1862), *Maitre Claude*, opéra-comique en un acte (Opéra-Comique, 18 mars 1861); *José Maria*, opéra comique en trois actes (Opéra-Comique, juillet, 1866); *les Bleuets*, opéra en 4 actes (Théâtre-Lyrique, 23 octobre 1867); *Déa*, opéra en deux actes (opéra-comique, 30 avril 1870).

COHENDY (Michel), archiviste français, est né à Clermont-Ferrand en 1811. Nommé aux archives du département du Puy-de-Dôme, il est devenu membre de l'Académie de Clermont et de plusieurs autres sociétés savantes. Ses travaux portent tous sur l'histoire de l'ancienne province d'Auvergne; nous citerons : *Inventaire de toutes les chartes antérieures au treizième siècle*, se trouvant dans les archives de la préfecture du Puy-de-Dôme (Clermont-Ferrand, 1855, in-8); *Mémoires historiques sur les modes successifs de l'administration de la province d'Auvergne* et le

département du Puy-de-Dôme (Ibid., 1856, gr. in-8); *Note sur la papeterie d'Auvergne et les marques de fabrique des papeteries de la baronnie d'Ambert* (Ibid., 1863, in-8, avec pl.); *Notice sur les entreprises de désèchement des lacs et marais d'Auvergne* (Ibid., 1870, in-8); *Céramique arverne et faïence de Clermont* (Ibid., 1874, in-8 avec planches).

COIGNARD (Louis), peintre français, né à Mayenne, vers 1812, vint étudier à Paris sous M. Picot, et débuta au Salon de 1838. Il a cultivé divers genres, et plus particulièrement, de celui du paysage. Nous citerons de lui : *Marie dans le désert* (1838); *Petit pêcheur au bord de la mer*, *Jésus-Christ et les disciples d'Emmaüs*, *le Sommeil*, *le Soir*, *Vaches dans la forêt* (1842-1845); *Vaches sur la lisière d'un bois* (1846); *Combat de taureaux* (1847); *l'Abreuvoir, effet du matin* (1848); *la Gardeuse de vaches*, *le Bal*, *les Soins de la fermière*, *le Repos du matin*, *le Chêne de Henri IV*, acquis par l'État (1849-1853); *Pâturage en Hollande*, *Vallée du Maine* (1855); *Pendant l'orage*, *Paysage avec animaux* (1857); *Herbage et abreuvoir dans la vallée d'Auge*, *Lutte de taureaux*, *la Mare aux vaches* (1859); un *Troupeau dans un pâturage de la vallée d'Auge* (1861); un *Paysage en Normandie* (1863), *le Lac*, *paysages et animaux* (1870); *Troupeau sur la lisière d'une forêt*, *Vaches au marais* (1873); *Troupeau de vaches au pâturage dans une futaie de l'Ardenne belge* (1874); un *Troupeau de moutons*, une *Matinée dans les herbages* (1875); *Bœufs au repos*, *Abreuvoir* (1876); *Vaches au repos dans une prairie* (1877). Préoccupé de recherches mécaniques, M. Coignard a inventé une pompe hydraulique à l'aide de laquelle on a remis à flot dans un des bassins du Hâvre un navire qu'on n'avait pu relever jusque-là; cette découverte lui valut une médaille à l'Exposition universelle de l'Industrie, en 1867. Comme peintre, il a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1846 et une 1<sup>re</sup> en 1848.

COLANI (Timothée), théologien protestant français, né en 1824, à Lemé (Aisne), où son père, originaire de l'Engadins (Grisons), était pasteur, passa une partie de sa jeunesse dans la Suisse française et en Allemagne, et termina ses études à Strasbourg. Fixé dans cette ville, il obtint, en 1847, le prix Schmutz (3000 fr.) dans un concours ouvert par la Faculté de théologie sur la *Vie de Jésus*, du docteur Strauss. En 1850, il fonda la *Revue de théologie et de philosophie chrétienne*, dont il a paru quinze volumes et qui fut continuée en 1858, sous le titre de *Nouvelle revue de théologie* (Strasbourg, Treuttel et Würtz). Outre de fort nombreux travaux de critique sacrée, d'histoire et de philosophie, insérés dans ce journal, il publia, en 1857, un volume de *Sermons* (plusieurs éditions), traduit en anglais, en allemand et en hollandais. L'un des représentants les plus actifs de la nouvelle école libérale, et écarté de toute fonction officielle, il prêcha fréquemment devant de nombreux auditoires et vécut longtemps en donnant des leçons. Rédacteur en chef du *Courrier littéraire* (1876), il a donné à la *République française* d'importants articles de critique signés de ses seules initiales.

COLBERT-CHABANNAIS (Napoléon-Joseph, marquis de), ancien député français, né le 10 octobre 1805, servit dans l'armée. Maire de Saint-Julien-de-Mailloc, et membre du Conseil général de Seine-et-Oise pour le canton d'Houdan, il fut nommé député au Corps législatif, le 7 janvier 1860, comme candidat du gouvernement pour la 3<sup>e</sup> circonscription du Calvados, et

fut réélu, au même titre, en 1863, par 18 893 voix sur 24 568 votants, puis en 1869, par 16 123 voix sur 24 849 votants. Rentré dans la vie privée après le 4 septembre 1870, le marquis de Colbert-Chabannais fut porté aux élections sénatoriales de janvier 1876, sur la liste bonapartiste, pour le département du Calvados, mais ne fut pas élu. Il a été nommé officier de la Légion d'honneur le 14 août 1866.

On a de lui : *Traditions et souvenirs* ou mémoires touchant la vie du général A. Colbert 1793-1809 (1863-1874, 5 vol. in-8).

**COLBERT-LAPLACE** (Pierre-Louis-Jean-Baptiste, comte de), député français, né le 7 août 1843, fils du précédent et petit-fils du savant Laplace, a été autorisé, par décret du 25 juillet 1876, à changer la seconde partie de son nom, de manière à rappeler cette illustre descendance. Attaché, sous l'empire, au ministère des affaires étrangères, secrétaire d'ambassade à Washington, puis à Saint-Petersbourg, il servit, pendant la guerre de 1870-1871, dans les mobiles du Calvados. Il se présenta aux élections générales de février 1876 pour la Chambre des députés, dans l'arrondissement de Lisieux, n'obtint, au premier tour de scrutin, que 4 138 voix, et fut élu au scrutin de ballottage, le 5 mars suivant, par 7 027 voix. Il siégea à droite, fit partie du groupe de l'Appel au peuple avec lequel il vota habituellement, et après l'acte du 16 mai 1877, soutint de son vote le cabinet de Broglie avec la minorité de la Chambre. Candidat officiel et bonapartiste aux nouvelles élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 8 898 voix contre 5 780 obtenues par le candidat républicain.

**COLE** (Henry), littérateur anglais, né à Bath, le 15 juillet 1808, s'était beaucoup occupé des arts domestiques, du confort appliqué à la vie pratique, de l'industrie usuelle, lorsqu'il fut désigné pour faire partie du comité d'organisation du Palais de cristal, en 1851. Son concours qui fut jugé très-utile, fut récompensé par la décoration de l'Ordre du Bain, une forte gratification et le poste de directeur des arts pratiques (*practical art*). Il a fondé l'*Historic register*, revue politique, et le *Journal du dessin*. Sous le pseudonyme de *Félix Summerly*, il a écrit un grand nombre de nouvelles, brochures et articles de journaux.

**COLENZO** \* (John-William), prêtre et écrivain religieux anglais, né dans le comté de Cornwall, le 24 janvier 1814, fit ses études au collège Saint-John, à Cambridge, s'y fit remarquer par ses progrès en mathématiques et y prit ses grades, après avoir été employé comme maître adjoint, à Harrow, de 1838 à 1842; il revint à Cambridge comme professeur et y resta jusqu'en 1846 : c'est à cette époque qu'il prépara ses livres classiques d'*Arithmétique* et d'*Algèbre*, qui se répandirent plus tard dans le plus grand nombre des écoles. Nommé, en 1846, recteur de Fornsett Saint-Mary, dans le comté de Norfolk, il s'attacha aux devoirs de son ministère et publia un recueil remarqué de *Sermons de village* (village Sermons). Entraîné par l'attrait de la prédication, il accepta, l'année suivante, le titre d'évêque de Natal, dans l'Afrique du sud, et partit aussitôt pour sa nouvelle mission : il a rendu compte de ses premières impressions dans ce pays, sous le titre de : *Dix Semaines à Natal* (Ten Weeks in Natal, Londres, 1855). Pour donner plus d'extension et d'efficacité à ses travaux apostoliques, il se mit avec ardeur à étudier la langue zouloue, en dressa une *Grammaire* et un *Dictionnaire*, et traduisit dans cette langue le *Prayer Book* anglais,

avec une partie de la Bible; il fit imprimer ses livres dans sa propre maison.

Ici se placent des écrits de Mgr Colenso qui excitèrent de vives et longues polémiques. Dans un mémoire adressé à l'archevêque de Cantorbéry, qu'il publia en 1860, il s'était déclaré contre l'obligation imposée aux Cafres de renoncer, lors de leur baptême, à la polygamie autorisée par leurs mœurs; il prétendait que cette rigueur n'était conforme ni à l'Évangile, ni aux traditions de l'ancienne Eglise. Il augmenta l'ouïe causé par cette doctrine avec sa *Traduction nouvelle de l'épître de saint Paul aux Romains* (Londres, 1861), où il se prononçait contre l'éternité des peines, et exprimait la pensée que les païens mêmes pouvaient être sauvés. Il souleva plus d'opposition encore par son *Examen critique du Pentateuque* et du *Livre de Josué* (The P. and. the book of Jos., critically examined; Londres, 1862, 2 vol.; nouv. édit., 1863-71, 5 vol.), où l'auteur contestait l'autorité même des sources du récit biblique. Cet ouvrage fut condamné, en 1864, par la majorité des évêques de la province de Cantorbéry, et l'évêque de Natal fut déclaré déposé de son siège par l'évêque métropolitain du Cap. M. Colenso fit appel devant le Conseil privé, qui déclara sa déposition nulle et illégale. Toutefois le conseil de la Caisse des évêchés coloniaux refusa à l'évêque déposé ses appointements, et il fallut un arrêt motivé de la cour de Chancellerie, en date du 6 octobre 1866, pour les lui faire payer, avec arrérages et intérêts. Pendant ces longs débats, qui prolongeaient son séjour en Angleterre, l'évêque de Natal se faisait de nombreux partisans : il était invité à prêcher dans les diocèses d'Oxford, de Lincoln et de Londres. En août 1867, à la veille de son départ, il était reçu dans une assemblée de francs-maçons, qui lui remettaient comme hommage, le produit d'une souscription s'élevant à près de 85 000 francs (3300 livres).

Outre les ouvrages cités plus haut, nous devons mentionner encore : *Examen critique d'un nouveau Commentaire de la Bible par les évêques et autres membres du clergé anglican* (the new Bible Commentary [by Bishops and, etc., critically examined, Londres, 1871); *Lectures sur le Pentateuque et la Pierre moabite* (Lecture on the P. and the moabite stone; *ibid.*, 1873); puis un certain nombre de *Sermons*, dont quelques-uns ont été traduits en français (*la Communion, Sermons*. Genève et Paris, 1873, in-8).

**COLERIDGE** (sir John Taylor), jurisconsulte anglais, né en 1790, à Tiverton (comté de Devon), fut élevé à l'université d'Oxford, qui lui conféra, en 1852, le diplôme honoraire de docteur en droit, resta quelque temps attaché à l'enseignement du collège d'Exeter, étudié ensuite la jurisprudence et fut admis au barreau de Londres, en 1819, par la Société de Middle-Temple. En 1825, il donna une édition estimée des célèbres *Commentaires de Blackstone* (Blackstone's Commentaries), et publia, peu de temps après, le recueil des Arrêts les plus importants en matière civile rendus par la Chancellerie. En 1835, il fut nommé juge de la Cour du banc du roi et élevé à cette occasion à la dignité de chevalier à vie. En 1858, il prit sa retraite avec le grade de conseiller privé. — Il est mort à Londres, le 11 février 1876.

**COLERIDGE** (le rév. Derwent), littérateur et théologien anglais, né à Keswick, le 14 septembre 1800, est fils du célèbre poète Samuel Taylor Coleridge, mort en 1834. Confié d'abord aux soins de son frère aîné, il termina son éducation au collège de Saint-Jean, à Cambridge, et fit ses

débuts littéraires dans le *Quarterly Magazine* de Knight, sous le pseudonyme de *Davenant Cecil*. Après s'être livré, à Plymouth et à Helston, à l'enseignement privé, il devint principal du collège de Saint-Marc, à Chelsea. Il reçut les ordres en 1826 et fut attaché au clergé de la cathédrale de Saint-Paul à Londres.

Après avoir dirigé la publication assez volumineuse des œuvres inédites ou peu connues et de la correspondance de son père, il recueillit également l'héritage poétique de son frère Hartley (*Poetical remains*, in-8), fit précéder cette collection d'une touchante biographie et donna une édition des poésies de Macworth Præd. Comme théologien, M. Coleridge a écrit une dissertation sur le *Rôle biblique de l'Église anglaise* (the scriptural character of the english church, 1839) et publié quelques-uns de ses discours, un entre autres sur l'*Éducation coercitive* (Compulsory education rate payment, 1867).

**COLET** (Mgr Charles-Théodore), prélat français, est né à Gérardmer (Vosges), le 30 avril 1806. Ancien vicaire général de Dijon, il fut nommé évêque de Luçon par décret du 5 juin 1861, et sacré le 25 août suivant. Transféré à l'archevêché de Tours par décret du 25 novembre 1874, il a été préconisé le 21 décembre suivant, et installé le 3 février 1875. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 4 mars 1874.

A part ses *Instructions pastorales et Mandements*, Mgr Colet a publié les *Annales du Monastère de la Visitation de Dijon*, avec une *Introduction* (Dijon, 1854, in-8), et la *Vie de la mère Elisabeth de la Trinité de Quatre-Barbes*, religieuse carmélite à Beaune (*Ibid.*, 1861, in-8).

**COLET** (Louise Révoit, dame), femme de lettres française, née à Aix (Bouches-du-Rhône), le 15 septembre 1810, vint à Paris en 1835, après son mariage avec Hippolyte Colet, musicographe et compositeur, né à Uzès, en novembre 1809, mort à Paris en 1851; elle se tourna dès lors vers la littérature, et remporta quatre fois, à partir de 1839, le prix de poésie de l'Institut, sur les sujets suivants : le *Musée de Versailles* (1839), le *Monument de Molière* (1843), la *Colonie de Mettray* (1852), l'*Acropole d'Athènes* (1855). Les quatre pièces, publiées à part, ont été réunies sous ce titre : *Quatre poèmes couronnés par l'Académie française* (1855, in-32). Au temps de ses succès académiques, elle eut à subir de la part de l'auteur des *Guêpes*, M. Alph. Karr, de vives polémiques, qui eurent encore, au commencement de 1869, une dernière reprise dans les journaux. Pendant les années qui suivirent la formation du nouveau royaume d'Italie, Mme Colet fit dans ce pays, et surtout dans la province de Naples, de longs séjours, pendant l'un desquels les haines superstitieuses excitées contre elle, à l'occasion du choléra, faillirent lui coûter la vie. — Elle est morte à Paris le 8 mars 1876.

Mme Colet a publié, outre ses poèmes couronnés, plusieurs séries d'ouvrages : de nombreuses poésies : *Fleurs du midi* (1836, in-8); *A ma mère* (8 juin 1839 (in-8); *Penserosa* (1839, in-8); *les Funérailles de Napoléon* (1840, in-8); *Poésies* (1842, gr. in-4, tiré à 25 exemplaires, par un éditeur anonyme); *L'Empereur de Russie près de sa fille mourante, précédé de l'Émigration polonaise* (1845, in-8); *le Marabout de Sidi-Brahim* (1845, in-8); *Réveil de la Pologne* (1846, in-8); *les Chants des vaincus* (1846, in-8); *le Peuple. Première journée de la République. Chant patriotique* (1848, in-12); *Ce qui est dans le cœur des femmes* (1852, in-18); *le Poème de la femme*, comprenant : la *Paysanne* (1853); la *Servante*

(1854), la *Religieuse* (1856); — des romans, études, récits de voyage, d'aventures et d'impressions personnelles, etc. : la *Jeunesse de Mirabeau* (1841, in-8, 1874, in-18); *les Cœurs brisés* (1843, 2 vol. in-8); *Deux mois d'émotion* (1843, in-8); *Folles et saintes* (1844, 2 vol. in-8, 1854, in-4); *Historiettes morales* (1844, in-8); *Deux femmes célèbres* (1846, 2 vol. in-8), réédité en 1854, sous le titre de *Mme Duchatelet*; *Thomas Campanella* (in-4); *Mme Hoffmann Tanska* (1854, in-4);  *Hélène* (1854, in-4); *Enfances célèbres* (1854 et 1856, in-16, 1859, in-18); *une Histoire de soldat* (1856, in-16); *Promenade en Hollande* (1859, in-12); *Deux mois dans les Pyrénées* (1859, in-12); *Lui, roman contemporain* (1859, in-12); *Naples sous Garibaldi, souvenirs de la guerre d'indépendance* (1861, in-18); *l'Italie des Italiens* (1862-1864, 4 vol. in-18); *les Derniers marquis* (1867, in-18); *les Derniers abbés, mœurs religieuses de l'Italie* (1868, in-18); *la Satire du siècle*, comprenant *Paris matière et la voix du Tibre* (1868-1869, in-8); *Ces petits messieurs* (1869, in-18); *les Dévotes du grand monde*, types du second empire (1873, in-18); *Edgar Quinet, l'esprit nouveau* (1875, in-18). etc.; — des essais dramatiques : la *Jeunesse de Gœthe*, comédie en un acte, en vers (Renaissance, 1839); *Jules César et la Tempête*, de Shakspeare, traduits avec M. Jay (1840, in-8); *Charlotte Corday et Mme Roland*, tableaux dramatiques, en vers (1842, gr. in-4 et in-8). Enfin, elle a édité ou traduit : *Œuvres morales de Mme de Lambert* (1843); *Nouvelles morales de Fr. Soave, Œuvres choisies de Campanella* (1844); *45 Lettres de Béranger et détails sur sa vie* (1857, in-16), etc., etc.

**COLFAVRU** (Jean-Claude), avocat et publiciste français, né à Lyon, le 1<sup>er</sup> décembre 1820, fit de brillantes études, comme boursier, au lycée de cette ville, fut reçu avocat à Grenoble en 1845, et vint peu après à Paris. Impliqué dans l'insurrection de juin 1848, il fut d'abord envoyé sur les pontons de Brest, puis interné à Belle-Isle; mais il fut mis en liberté sur une ordonnance de non lieu et élu représentant à l'Assemblée législative par le département de Saône-et-Loire. Le 2 décembre 1851, il fut arrêté à la mairie du X<sup>e</sup> arrondissement avec les autres représentants, écroué à Mazas, puis proscrit. M. Colfavru, qui séjourna successivement en Belgique, où l'administration voulut l'interner, à Londres et enfin à Jersey, entra en France après l'amnistie du 15 août 1859 et reprit sa place au barreau de Paris. Nommé chef du 85<sup>e</sup> bataillon de la garde nationale pendant le siège, il fut décoré de la Légion d'honneur le 12 février 1871. Il a été également juge de paix du XVII<sup>e</sup> arrondissement, d'octobre 1870 à mai 1872. Depuis il passa en Egypte, et s'établit au Caire comme homme de loi.

M. Colfavru a publié : le *Droit commercial comparé de la France et de l'Angleterre* (1861, in-8), le *Mariage et le Contrat de mariage en France, en Angleterre et aux États-Unis* (1868, in-8). \*

**COLFAX** (Schuyler), homme politique américain, vice-président des États-Unis, né le 23 mars 1823, entra, à l'âge de treize ans, comme apprenti dans une imprimerie de New-York. Associant à son métier de compositeur des aspirations de publiciste, il se mit, à vingt et un ans, à la tête d'un journal de l'Ouest. Il se jeta avec ardeur dans l'ancien parti des whigs et le servit jusqu'à l'échec du général Scott, comme candidat à la présidence, en 1852. On sait que cette circonstance amena la dissolution de ce parti. M. Colfax s'attacha dès lors au parti républicain. Représentant de l'Indiana au Congrès depuis 1854, il s'y fit re-

marquer par sa facilité de parole autant que par l'autorité de son caractère, et fut élu speaker en 1863. Sous la présidence de M. Johnson, il fut, avec M. Stevens, l'un des leaders du parti républicain. Mais il ne soulevait pas contre lui les mêmes animosités que son violent collègue. Aux élections présidentielles de 1868, M. Colfax fut porté à la vice-présidence comme candidat républicain, et élu en même temps que le général Grant (9 novembre). On cite de lui un intéressant récit de voyages dans l'extrême Ouest et chez les Mormons.

COLIN (Gustave), député français, né à Pontarlier, le 2 avril 1814, fut, sous l'empire avocat, puis juge de paix à Morteau et à Pontarlier. Il donna sa démission pour se présenter, le 8 octobre 1871, aux élections pour les Conseils généraux, et fut élu pour le canton de Pontarlier. Rallié à la République depuis 1870, il se présenta aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, comme candidat républicain, dans l'arrondissement de Pontarlier, et fut élu par 5938 voix contre 4731, obtenues par M. Xavier Marnier, candidat légitimiste et clérical. Inscrit aux groupes du centre gauche et de la gauche, il vota avec la majorité républicaine de la nouvelle Chambre, et, après l'acte du 16 mai, fut un des 363 des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre 1877, qui suivirent la dissolution, M. Colin fut réélu par 6680 voix contre le même concurrent, devenu candidat officiel.

COLIN (Gabriel-Constans), médecin-vétérinaire français, membre de l'Académie de médecine, né à Mollans (Haute-Saône), en 1825, étudia à l'École vétérinaire d'Alfort et se fit également recevoir docteur en médecine. Il devint professeur à cette école de pathologie et de thérapeutique générale et directeur des opérations de chirurgie et de maréchallerie. Il a été élu membre de l'Académie de médecine en 1865 et décoré de la Légion d'honneur en 1868.

On a de ce savant un certain nombre de mémoires de physiologie insérés, soit dans le *Recueil de médecine vétérinaire*, soit dans les *Annales des sciences naturelles* ou les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, et parmi lesquels nous citerons : *Expériences sur la sécrétion pancréatique chez les grands ruminants* (1851); *Recherches sur la sécrétion de la salive chez les solipèdes* (1852); *De l'Origine du sucre de chyle* (1858); *De la Détermination expérimentale de la force du cœur* (1858); *Sur les Divers états des cellules du foie* (1861), etc.; puis un ouvrage : *Traité de physiologie comparée des animaux* (1854-1856), 2 vol. in-8; 2<sup>e</sup> éd., 1871-1872, avec fig. \*

COLIN (Alexandre-Marie), peintre français, né à Paris, en 1798, fut élève de Girodet-Trioson. Depuis 1822, époque de ses débuts, il a exposé un grand nombre de tableaux qui accusent de la facilité et du savoir-faire. Ses derniers ouvrages sont : *Scène d'Otaiti, Une rue de Calcutta* (1841); *les Pêcheuses de Flandre* (1842); *Christophe Colomb* (1846); *Masaniello* (1848); *le Christ en croix* (1850), acquis par l'État; *Michel-Ange veillant au lit de son serviteur* (1855); *Une scène dans la campagne de Rome, Première arrivée de Colomb en Espagne* (1857); *Nymphes au bain, Paysan breton* (1859); *Réception de Christophe Colomb par Ferdinand et Isabelle à Barcelone, Laurent de Médicis et le jeune Michel-Ange, un Lecteur populaire sur le rôle de Naples, une Rencontre au désert, un Intérieur mauresque* (1861); *Mater dolorosa, la Mort de Gessler, Vue du faubourg*

*de l'Isel à Saint-Omer* (1863); *Pêcheurs de la côte de Flandre, Pêcheurs au pied d'une falaise* (1864); *le Christ au jardin des Oliviers, Une halte de bohémiens* (1865); *le roi Candaule, Satyre et bacchante* (1866); *la Joie du foyer; Qui donne aux pauvres prête à Dieu* (1867), etc. M. Colin a dirigé pendant plusieurs années l'école de dessin de Nîmes. Il a obtenu deux secondes médailles, en 1824 et 1831, et une 1<sup>re</sup> en 1840, ainsi que la croix de la Légion d'honneur en 1873. — Il est mort à Paris le 23 novembre 1875.

Un frère de cet artiste, M. Paul-Hubert COLIN, né à Paris en 1801, et élève de Bosio, s'est fait connaître aux Salons sous la Restauration. Il s'est depuis consacré à la sculpture ornementale et a cessé d'exposer ses œuvres.

COLLET-MEYGRET (Pierre-Marie-Hector), administrateur français, né en 1816, dans le département de l'Ain, fit successivement des études de droit et de médecine, et entra ensuite dans l'administration. Lorsque éclata la révolution de Février, il était déjà commissaire du roi près le chemin de fer de Saint-Étienne. Au mois d'octobre 1848, il fonda à Lyon un journal intitulé le *Président*, qui soutint vivement la candidature de Louis-Napoléon, et, après l'élection du 10 décembre, il fut nommé conseiller de la préfecture du Rhône. Le 7 décembre 1849, il fut appelé au poste de sous-préfet de Béziers. Il était encore à la tête de cet arrondissement au moment du coup d'État du 2 décembre 1851, et y courut des dangers. Après avoir été depuis sous-préfet de Saint-Étienne et préfet de l'Aube, il revint à Paris, au mois d'octobre 1853, comme secrétaire général de la préfecture de police et au mois de mai 1854, il fut élevé aux fonctions de directeur de la sûreté générale de l'Empire au ministère de l'intérieur. En 1857, il fut mis, comme préfet, à la tête du département du Nord qu'il quitta, au bout de quelques semaines. Il devint ensuite receveur général du Jura et donna sa démission de ces fonctions au mois de mars 1861. M. Collet-Meygret, nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 22 janvier 1852, fut promu commandeur le 17 juin 1856. Compromis dans diverses affaires financières avec MM. Lefebvre-Duruffé, Coëtlogon etc, il fut condamné à deux ans de prison (juillet 1874) et rayé des matrices de l'ordre (janvier 1875). — Il est mort à Paris, le 14 janvier 1876.

COLLIER (John-Payne), littérateur et critique anglais, né à Londres, le 11 janvier 1789, est fils d'un commerçant que le hasard jeta dans le journalisme et qui fut quelque temps éditeur du *Monthly Register* et de la *Literary Review*. Il étudia le droit (1809) à l'école d'Inner Temple, et, à peine admis au barreau, fut chargé au *Morning Chronicle* des comptes rendus parlementaires. Peu de temps après, il rédigea l'*Evening Chronicle*, journal reproducteur patronné par les tories. Son mariage l'ayant mis en possession d'une certaine fortune (1816), il consacra tous ses loisirs à l'étude des anciens poètes nationaux et à la critique littéraire.

Poète distingué lui-même, M. Collier a écrit : *le Décameron poétique* (the poetical Decameron, Edimbourg, 1820, 2 vol.) et *le Pèlerinage du poète* (The poet's Pilgrimage, Ibid., 1822). Il donna ensuite une édition de l'ancien répertoire anglais connu sous le titre de *Dodsley's old plays* (Londres, 1825-1827, 3 vol.), à laquelle il ajouta six drames inédits; un volume supplémentaire en contient encore cinq qui avaient jusqu'alors échappé aux recherches.

En 1851, il publia son importante *Histoire du*

*théâtre anglais* (History of english dramatic poetry, 3 vol.), qu'il a conduite depuis les origines jusqu'à Shakspeare, ouvrage consciencieux et savant, mais qui est plutôt une suite de dissertations historiques qu'une histoire proprement dite.

M. Collier n'eut pas moins de réputation comme philologue. Les plus grands seigneurs, entre autres le duc de Devonshire et le comte d'Ellesmere, lui facilitèrent l'accès de leurs bibliothèques. Ce fut pour ce dernier qu'il rédigea le *Catalogue critique* (1837), très apprécié des amateurs de livres. M. Collier ayant été naturellement amené à étudier Shakspeare, la bibliothèque du comte d'Ellesmere lui fournit des matériaux précieux concernant la vie du poète; il s'en est utilement servi dans les trois dissertations suivantes: *Particularités inédites de la vie de Shakspeare* (New facts regarding the life of Shakspeare, 1835); *Nouveaux détails* (New particulars, 1836) et *Derniers détails* (Further particulars, 1839). Enfin, au bout de vingt ans de laborieuses et patientes recherches, il fit paraître son édition de Shakspeare (1842-1844, 8 vol.), qui passe pour une des plus complètes. Cependant elle a été l'objet de vives attaques, surtout de la part d'un autre savant commentateur du poète national, le rév. A. Dyce, qui publia, en 1852, tout un volume sur les prétendues corrections et les interpolations de M. Collier.

En 1847, adjoint à la Commission royale chargée de réorganiser le Musée britannique, il dut, en qualité de secrétaire, faire sur les améliorations nécessaires un rapport détaillé. On adopta quelques-unes de ses idées; mais on écarta, sous prétexte d'inopportunité, la proposition qu'il fit de dresser le catalogue raisonné des richesses de cet établissement. Il lui fut accordé sur la liste civile une pension annuelle de 100 liv. (2500 fr.)

Outre les ouvrages cités, on a encore de M. Collier : des documents biographiques sur les *Principaux interprètes du théâtre de Shakspeare* (Mémoires of the principal actors in the plays of Shakspeare, 1846); des extraits de biographie ancienne sous le titre : *Extracts from the registers of the stationers' company of books* (1848), s'étendant de 1557 à 1570; une édition annotée des *Ballades de Roxburgh* (A book of Roxburgh Ballads, 1847); diverses dissertations sur la poésie dramatique et tout ce qui se rattache à Shakspeare, insérées dans les mémoires des Sociétés de Camden, de Shakspeare, des Antiquaires. Il a commencé la publication d'une édition générale des poètes et écrivains anglais de Dothell à Davison, (1567-1602); nous citerons en outre : *Examens bibliographique des livres rares* (Bibliographical Account, etc. 1865, 2 vol. in-8).

**COLLIER** (sir Robert PORRET), jurisconsulte anglais, né en 1817, près de Plymouth, et fils d'un constructeur de navires, fit ses classes à Cambridge, étudia le droit à l'École d'Inner Temple, fut admis, en 1843, au barreau et exerça sa profession dans le ressort judiciaire des comtés de l'Ouest. Ses compatriotes l'envoyèrent, en juillet 1852, à la Chambre des Communes où il se rangea du côté des libéraux avancés, demandant avec eux l'extension des droits électoraux, les courtes législatures, l'indépendance religieuse, etc. Il devint, en 1854, avocat de la reine avec lettres de préséance; en 1859, juge avocat de la flotte et du conseil de l'amirauté; en 1863, avocat général, et fut en même temps créé chevalier. On a de lui deux ouvrages estimés : *Législation des chemins de fer* (Law of railways, 1850), et *Législation des mines et carrières* (Law of mines).

**COLLIGNON** (Charles-Étienne), ingénieur français, né à Metz, le 16 mai 1802, entra en 1821 à l'École polytechnique, passa dans le corps des ponts et chaussées et parcourut, jusqu'en 1837, tous les divers grades d'ingénieur. Il s'occupait, en 1845, des études du chemin de fer de l'Est, lorsque les électeurs du collège de Sarrebourg le choisirent en remplacement de M. Marchal, député démissionnaire. Il siégea sur les bancs ministériels, et réélu en 1846, soutint jusqu'en 1848 la politique de M. Guizot. Représenté dans ses fonctions d'ingénieur en chef de première classe, puis nommé inspecteur général en 1854, il fut, en février 1857, l'un des ingénieurs français choisis par le cabinet de Saint-Petersbourg pour l'étude et la direction du nouveau réseau des chemins de fer russes. Lors des élections du nouveau conseil d'État par l'Assemblée nationale il fut nommé, dans la séance du 22 juillet 1872, conseiller d'État au premier tour de scrutin le quatrième sur vingt-deux par 561 voix sur 633 votants. En novembre 1877, pendant la crise qui suivit la démission du ministère du 16 mai, il fut question de M. Collignon pour le portefeuille des travaux publics dans le cabinet extra-parlementaire du général de Rochebouët. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 10 décembre 1850, et commandeur le 28 décembre 1867.

M. Ch. Collignon est auteur d'une brochure intitulée : *Du Concours des canaux et des chemins de fer, et de l'achèvement du canal de la Marne au Rhin* (1846, in-8).

**COLLIGNON** (Charles-Édouard), ingénieur français, né à Laval le 28 mars 1831, entra à l'École polytechnique en 1849 et passa à celle des Ponts et chaussées en 1851. Nommé ingénieur, il fut attaché à cette dernière école, comme professeur adjoint de mécanique. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Il a publié un certain nombre de livres didactiques : *Cours élémentaire de mécanique*, conforme au programme de l'enseignement secondaire spécial (1862, in-8; 1870, 2 part. in-18); *Cours de mécanique appliquée aux constructions* (1869, 1870, 2 part. in-8); *Traité de mécanique cinématique, statique, dynamique* (1872-1873, 3 part., in-8); des ouvrages spéciaux, tels que : *Ponts métalliques à poutres droites continues* (Saint-Petersb., 1860, in-8); *les Chemins de fer russes de 1857 à 1862, études sur la Russie* (1864, in-8); *Théorie des poutres droites* (1865, in-8, avec atlas); un volume de vulgarisation : *les Machines*, dans la *Bibliothèque des merveilles* (1873, in-18, illustré.)

**COLLIGNON** (Albert), littérateur français, né à Metz en 1839, fit ses études dans sa ville natale, puis voyagea en Europe et en Amérique. Il suivit ensuite les cours de droit aux facultés de Strasbourg et de Paris et alla s'inscrire au barreau de Metz. Il fonda alors le cercle messin de la Ligue de l'enseignement. Dans les dernières années de l'Empire il vécut à Paris, et concourut à la fondation et à la rédaction de plusieurs recueils libéraux : la *Revue nouvelle*, la *Morale indépendante*, la *Libre pensée*, l'*Enseignement laïque*, le *Courrier*, etc. Lors de la guerre contre la Prusse, il rentra dans son pays natal, prit part à la campagne et fonda le *Journal de Metz*, destiné à soutenir l'esprit de résistance. Après l'annexion de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne, il revint à Paris, s'inscrivit au barreau et reprit ses travaux de publiciste; il rédigea, entre autres journaux, la *Vie littéraire*.

On cite de M. Albert Collignon deux ouvrages anonymes : *l'Art et la vie* (Metz, 1867, 2 vol.



in-8) et l'*Art et la vie de Stendhal* (1869, t. I, in-8). Il a fourni à la « Bibliothèque démocratique » : *Diderot, sa vie et ses œuvres* (1875, in-32), commençant une série d'*Études sur la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle*.

**COLLIN DE PLANCY** (Jacques-Albin-Simon COLLIN, dit), littérateur français, né à Plancy, près d'Arcis-sur-Aube, le 28 janvier 1793, n'est pas, comme on l'a dit, neveu de Danton le conventionnel. Il vint à Paris en 1812, et travailla, dès lors, pour divers libraires. Au commencement de la Restauration, il ouvrit une imprimerie-librairie pour laquelle il fit ou remania lui-même bien des livres. Les journées de Juillet compromirent sa position commerciale. Réfugié en Belgique, il y vécut quelques années de publications qui flattaient la nationalité belge (*Fastes militaires de la Belgique; Histoire des premières années du règne de Léopold*). Il revint en France en 1837. Vers cette époque, il travailla à fonder à Plancy une espèce de Société phalanstérienne, qui, par une transformation complète, est devenue depuis la Société de Saint-Victor.

Les écrits de M. Collin de Plancy répondent aux vicissitudes de sa vie. De 1812 à 1835, les titres en indiquent l'esprit tout voltairien et anti-religieux : tels sont : le *Dictionnaire infernal* et le *Dictionnaire féodal, Mémoires d'un vilain au XIV<sup>e</sup> siècle, Taze des parties casuelles de la boutique du pape, Biographie pittoresque des jésuites, le Diable peint par lui-même, le Droit du seigneur*, et autres ouvrages mis à l'index. Mais depuis 1837, époque où l'auteur fit amende honorable aux pieds du pape, il s'est montré animé de la plus fervente orthodoxie. De là une seconde série de publications répandues spécialement par la Société pour la propagation des bons livres : *Légendes de la Sainte Vierge, Légendes des Origines, Légendes du Juif-Errant* (in-8); *la Chronique de Godefroy de Bouillon, le Champion de la sorcière, la Cour du roi Dagobert, les Douze convives du chanoine de Tours, Légendes des sept péchés capitaux, Légendes des commandements de Dieu, Légendes des esprits et des démons qui circulent autour de nous* (in-12); *le Roman du renard* (in-16); *le Chansonnier du chrétien* (in-32), contenant des injures rimées contre les philosophes; des éditions transformées du *Dictionnaire infernal*, (1840-1857); *Dictionnaire historique et critique des athées, des livres penseurs, des hérétiques* etc. (1870, in-8); *Grande vie des Saints, comprenant la vie de Notre-Seigneur*, etc. (1873-1875, 25 vol. in-8), etc.

Toutes ces œuvres ont été publiées dans tous les formats possibles, et quelques-unes fractionnées sous divers titres. L'auteur les a signées d'une foule de pseudonymes parmi lesquels nous indiquons seulement ceux de *Paul Béranger, Croquelardon, Hormisdas-Peath, Baron Nilense, Saint-Albin, J. des Sept-Chênes, Johannes Videlbius, le Neveu de mon oncle*, etc.

M. Collin de Plancy avait épousé, vers 1815, une de ses cousines, morte depuis, Mlle Clotilde Marie PABAN, connue en littérature sous le nom de *Marie d'Heures*. — Une sœur de cette dernière, Mlle Gabrielle PABAN, a publié aussi plusieurs ouvrages qu'on a attribués à son cousin.

**COLLINS** (William-Wilkie), romancier anglais, né à Londres en janvier 1824, passa sa première jeunesse en Italie, avec son père, paysagiste distingué. En 1848, il publia sur la vie et les travaux de ce dernier une biographie intéressante pour l'histoire de l'art anglais (*Memoirs of the life of W. Collins*, Londres, 2 vol. in-8). Après un voyage en Italie, il débuta, dans le roman,

par un récit historique de la prise de Rome par Alaric, intitulé : *Antonina* (Londres, 1850, 3 vol.). M. Collins aborda ensuite la peinture de la vie contemporaine et publia : *Basil* (1853), histoire très simple et très émouvante; *Hide and Seek* (le Cache-Cache, 1854, 3 vol.), roman de mœurs; *The Dead secret* (1858), etc. Il a aussi abordé avec succès le théâtre, depuis le petit drame en deux actes (*the Lighthouse*), que Ch. Dickens fit jouer chez lui en 1855, jusqu'à la pièce de *Blanc et Noir* (Black and White) qu'il donna en collaboration avec M. Fechter, au théâtre d'Adelphi, en avril 1869.

Des traductions françaises ont fait connaître chez nous un certain nombre des œuvres de M. Wilkie-Collins : *la Femme en blanc* (1861, 2 vol. in-18), l'un des types les plus complets de la manière de l'auteur; *Sans nom* (1863, 2 vol. in-18); *une Poignée de romans* (1864, 2 vol. in-12); *la Pierre de Lune* (1872, 2 vol. in-18); *Mari et femme* (1873, 2 vol. in-18); *la Morte vivante* (1874, in-18); *la Piste du crime* (1875, 2 vol., in-18); *Pauvre Lucile* (1876, 2 vol. in-18).

**COLMEIRO** (D. Manuel), économiste espagnol, né à Santiago de Galice, le 1<sup>er</sup> janvier 1818, termina ses études classiques à l'université de sa ville natale, suivit les cours de droit et se fit recevoir avocat. Mais il se tourna bientôt tout entier vers l'étude de l'économie politique, et enseigna, pendant deux ans, cette science à Santiago. Reçu docteur en droit, il se présenta aux concours pour une des chaires d'économie politique et de droit administratif, fondées dans les universités espagnoles. En 1847, il obtint celle de l'université de Madrid. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques le 9 mai 1857.

M. Colmeiro a publié un ouvrage estimé sur le droit administratif de son pays (*de Recho administrativo espanol*); une traduction des *Principes d'économie politique* de Droz; un mémoire, couronné en 1840 par la Société économique de Santiago, sur le *Moyen le plus efficace de remédier au mal inhérent à l'extrême subdivision de la propriété foncière dans la Galice* (Memoria sobre el modo mas acertado de remediar, etc.); un *Traité élémentaire d'économie politique eclectique* (Tratado elemental de economia politica eclectica, Madrid, 1845), ouvrage où sont mises en regard et appréciées les opinions des principaux économistes sur toutes les questions, etc.

**COLMET-DAAGE** (Gabriel-Frédéric), jurisculte français, professeur de procédure civile à l'École de droit de Paris, est né dans cette ville le 7 janvier 1813. Destiné à la carrière du barreau que suivait son père, il fit avec succès ses classes au collège Henri IV (lycée Napoléon), puis ses études de droit, sous la direction de M. Bugnet, et fut reçu licencié en 1834. Après avoir été clerc d'avoué pendant deux ans, il revint à la science, sur les conseils de M. Bugnet, et, reçu docteur, il fut nommé, en 1841, professeur suppléant à Paris. Pendant dix-huit mois, il remplaça M. Rossi, alors ambassadeur à Rome (1845-1847), dans la chaire de droit constitutionnel, qui fut fermée sous l'Empire. En 1847, le concours l'a porté, comme professeur titulaire, à la chaire de procédure civile. Nommé, en juin 1868, doyen de la Faculté de droit, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1869.

M. Colmet-Daage a associé son nom à celui du regrettable professeur Boitard, en publiant un volume complémentaire de ses *Leçons de procédure civile et criminelle* (Paris, 1851, in-8); il y a joint plus tard un *Commentaire* de la loi du

21 mai 1858 qui modifie les titres de la saisie immobilière (1859, in-8). Depuis, il a publié ces mêmes *Leçons*, divisées méthodiquement, entièrement refondues et complétées (Paris, 1854, 6<sup>e</sup> édit., 2 vol. in-8). Il y explique toute la procédure civile et quelques lois qui s'y rattachent, avec ampleur et lucidité.

Son frère M. Félix-Isidore COLMET-DAAGE né en 1817, est un avocat très-occupé du barreau de Paris, où il est inscrit depuis 1839. Elu membre du Conseil de l'ordre en 1862, il a été constamment réélu, sauf une fois, depuis cette époque jusqu'en 1876.

COLOMBEY (Emile). — Voy. LAURENT (Ém.).

COLOMB (Louis-Joseph-Jean-François-Isidore DE), général français, né à Figeac le 6 janvier 1823, entra à l'école de Saint-Cyr en 1842. Il en sortit, comme sous-lieutenant d'infanterie, en 1844 et fut envoyé en Algérie où il resta vingt-six ans. Il y prit tous ses grades : lieutenant le 25 juin 1849, capitaine le 10 juillet 1854, chef de bataillon le 12 août 1857, lieutenant-colonel le 19 mai 1860, colonel le 12 août 1864 et général de brigade le 23 mars 1870. Il appartient successivement aux chasseurs à pied, à la ligne, au régiment étranger et aux Turcos. Il s'est signalé dans plusieurs expéditions contre les tribus indigènes. Lorsque éclata la guerre franco-prussienne, le général de Colomb remplaça d'abord dans le commandement de la division de Tlemcen le général Chanzy mis à la tête de l'armée de la Loire ; puis à la fin de l'année, il était appelé à son tour en France et envoyé dans un corps de la même armée, avec le grade de chef de division. Il prit une part distinguée aux engagements soutenus par nos jeunes recrues contre les forces supérieures du prince Frédéric-Charles. Après la paix, il fut maintenu par la commission des grades général de division, pour prendre rang du 16 septembre 1871. Il a reçu le commandement de la 9<sup>e</sup> division d'infanterie, faisant partie du 5<sup>e</sup> corps d'armée à Paris. Décoré de la Légion d'honneur le 22 décembre 1852, le général Colomb a été fait officier le 20 février 1855, et commandeur le 12 mars 1866.

COLOMBET (Bernard-Joseph-Anatole DE), ancien sénateur français, né à Langogne (Lozère), le 7 septembre 1833, n'entra dans la vie politique qu'aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale. Élu représentant de la Lozère, le premier sur trois, par 14 218 voix, il prit place à l'extrême droite et s'associa à toutes les lois et propositions tendant au rétablissement de la monarchie. Il prit part aux manifestations cléricales organisées sous forme de pèlerinages et signa l'adresse au pape exprimant l'adhésion au *Syllabus*. Lors de la discussion des lois constitutionnelles, il proposa un amendement portant qu'« aucun membre des familles qui ont régné sur la France ne pourrait être nommé président de la République. » Cet amendement, dirigé contre les princes d'Orléans fut repoussé. Aux élections sénatoriales (janvier 1876), porté sur la liste dite de « l'union conservatrice », il fut élu, dans son département, le premier sur deux, par 149 voix sur 249 électeurs. Il siégea également à l'extrême droite au nouveau Sénat. Lors du renouvellement partiel du Sénat (5 janvier 1879), il échoua avec 104 voix sur 248 votants. Maire de Langogne, il représente le canton du même nom au Conseil général de la Lozère.

COLONNA DE CASTIGLIONE (Adèle D'AFFRY, duchesse DE), princesse italienne, connue comme

sculpteur sous le pseudonyme de *Marcello*, est née le 6 juillet 1837. D'une grande famille suisse, elle épousa, le 5 avril 1856, le duc Charles Colonna de Castiglione-Aldovrandi, frère de la branche cadette de Colonna-Paliano. Veuve au bout de quelques mois, la duchesse Colonna de Castiglione s'occupa de beaux-arts et s'exerça à la sculpture. Elle exposa au Salon de Paris, en 1863, un buste, très-remarqué, de *Bianca-Cappello*, grande duchesse de Toscane, et deux autres portraits bustes ; en 1865, *la Gorgone*, buste ; en 1869, *Bacchante fatiguée*, buste, marbre ; en 1870, *la Pythie*, statue, bronze, *chef abyssin*, buste, marbre et bronze ; en 1875, *Redemptor mundi*, *Phaëbé*, *la belle romaine*, bustes en marbre ; en 1876, *Portrait de la baronne de K...* buste marbre. — Elle est morte à Castellamare le 21 juillet 1879.

COLUCCI-pacha (Antoine), médecin et homme politique égyptien né, en 1810, à Alexandrie, d'une famille originaire de Naples, alla faire ses études de médecine à Bologne. Reçu docteur, il revint en Égypte, et fut admis à la cour de Méhémet-Ali, en qualité de médecin en second du vice-roi. Il fut successivement nommé vice-président du conseil de santé au Caire, inspecteur du service médical de la marine et président de l'intendance générale sanitaire d'Égypte, instituée dans un intérêt de salubrité internationale. Il devint, en outre, président de l'édilité d'Alexandrie, où il a préparé la création d'une municipalité inconnue jusque-là, et vice-président, puis président de l'Institut égyptien. Il a été chargé, à plusieurs reprises, de missions auprès des corps savants et des gouvernements européens et a concouru à l'organisation des divers services publics empruntés par l'Égypte à la civilisation moderne. Il a particulièrement représenté ce pays à plusieurs congrès internationaux scientifiques ou économiques. Après avoir eu longtemps le titre de bey, il reçut du khédive-Ismaïl celui de pacha : c'est un des premiers chrétiens d'origine européenne à qui ce titre ait été conféré en Égypte. Décoré de plusieurs ordres étrangers, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, lors du voyage du prince Napoléon en Égypte, en 1864, et promu officier en janvier 1869.

Colucci-pachas s'est fait une notoriété par ses observations suivies sur les épidémies dont l'Égypte est si souvent le théâtre. Il a assisté à toutes les invasions de peste et de choléra qui ont eu lieu depuis 1830, et a fait une étude particulière de cette dernière maladie. Il en a soutenu, dans ses *Rapports* et autres publications, la transmissibilité par infection, sinon par contagion, tout en repoussant comme inefficaces les meilleurs systèmes de quarantaine. Ses écrits, comme ses actes, tendent à combattre le fléau par de simples mesures d'hygiène préventives, et par l'assainissement des localités qui lui servent de foyer. Nous citerons de lui, à part des *Comptes rendus*, *Procès-verbaux*, *Règlements*, etc., les brochures françaises : *le Choléra en Égypte* (1865, in-8) et *Réponse à douze questions sur le choléra de 1865 en Égypte* (1866, in-8).

COMAIRAS (Philippe), peintre français, né à Saint-Germain en Laye, le 24 octobre 1803, et fils de Mme Jaquotot, suivit un an à peine, en 1833, les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de Ingres ; il y remporta, dès son début, le second prix de peinture sur ce sujet : *Moïse et le serpent d'airain*. Il exposa l'année suivante, et envoya depuis au Salon des *Ecce homo*, des *Christ en croix* et des *Portraits*. En 1848, il cessa d'y paraître et vécut retiré à Fontainebleau. Cet ar-

tiste, connu par ses voyages, ses amitiés littéraires, sa participation bruyante à la vieille guerre dite des *Ingristes*, a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1838. Il a hérité des collections de sa mère, qui lui ont été inutilement disputées par des procès ou des offres brillantes. — M. Comairas est mort à Fontainebleau, le 14 février 1875.

**COMBALOT** (l'abbé Théodore), prédicateur français, né à Châtenay (Isère), le 21 août 1798, fut ordonné prêtre, avec dispense d'âge, à vingt-trois ans, après avoir déjà professé la philosophie. Il fut un des plus zélés partisans de La Mennais dont il désavoua plus tard les doctrines, et représenta longtemps, dans la chaire, les traditions du journal *l'Avenir*. Ce fut lui qui prêcha, devant Charles X, le carême de 1830. Pendant les dix premières années du règne de Louis-Philippe, il fut, dans les églises de Paris, le principal émule de l'abbé Lacordaire. Le pape Grégoire XVI devant lequel il prêcha, à Rome, lui donna le titre de vicaire apostolique. Plus récemment encore, en mars 1861, ses prédications à Lyon causèrent une assez vive émotion par leur caractère politique. M. Combalot fut successivement nommé vicaire général des diocèses de Rouen, d'Arras et de Montpellier. — Il est mort subitement à Paris le 19 mars 1873.

On a de lui : *Éléments de philosophie catholique* (Paris, 1833, in-8); *la Connaissance de Jésus-Christ, ou le Dogme de l'Incarnation envisagé comme la raison dernière et suprême de tout ce qui est* (1841, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> édit., in-8; 4<sup>e</sup> édit., 1852); *Mémoire adressé aux évêques de France et aux pères de famille sur la guerre faite à la société par le monopole universitaire* (1844, in-8 de 63 pages), écrit violent qui eut un grand retentissement, et valut à l'auteur des poursuites judiciaires et une condamnation à un mois de prison; *Conférences sur les grands de la Sainte Vierge* (1845, in-8, nouv. édit., 1854), prêchées dans l'église de Saint-Sulpice, pendant le mois de Marie; *Lettre à M. Guizot sur le libre examen et la propagande des sociétés bibliques* (1858, in-18), etc. Il a été aussi publié, à Nantes, des *Analyses développées des discours et conférences de M. l'abbé Combalot* (1841).

**COMBAREL DE LEYVAL** (Louis), ancien député français et ancien représentant du peuple, né dans le Puy-de-Dôme, le 11 février 1808, entra, à vingt-cinq ans, au Conseil général de ce département. En 1839, il fut envoyé à la Chambre des députés par les électeurs de Riom. Jusqu'en 1848, il fit partie du centre gauche. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du Puy-de-Dôme, le dixième sur seize, par 55 552 voix. Il vota ordinairement avec la droite, adopta toutefois l'ensemble de la constitution républicaine et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, à l'intérieur et dans les affaires de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il fut un des membres les plus actifs de la majorité monarchique, monta souvent à la tribune, vota la loi sur l'enseignement, la loi du 31 mai, etc., et appuya la révision de la Constitution. Mais, après le coup d'État du 2 décembre 1851, il vécut à Paris en dehors des affaires publiques. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 2 août 1845.

**COMBES** (Charles-Pierre-Matthieu), ingénieur français, membre de l'Institut, né le 26 décembre 1801, entra en 1818 à l'École polytechnique, dont il sortit en 1820, comme ingénieur des mines. Il est devenu inspecteur général et professeur

d'exploitation à l'École des mines. Secrétaire de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, il en publia le *Bulletin*, avec M. Pélignot. Élu membre de l'Académie des sciences, le 29 mars 1847, en remplacement de Gambey, il s'est fait remarquer par la communication d'un grand nombre de rapports sur divers mémoires de mathématiques pures ou appliquées. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 29 avril 1847, et commandeur le 16 août 1860. — Il est mort à Paris le 11 janvier 1872.

On doit à M. Combes beaucoup de mémoires se rapportant à l'art des mines et insérés dans le *Journal de mathématiques* de M. Liouville, dans les *Comptes rendus* de l'Académie et dans les *Annales des mines*, entre autres : *sur le Dégagement du grisou dans les mines de charbon de terre* (1836); *sur la Théorie du ventilateur* (1838); *sur une Méthode générale d'évaluer le travail dû au frottement entre les pièces des machines; application aux engrenages* (1837); *Discussion de quelques observations relatives au mode d'action de la vapeur dans les machines, principalement dans les machines d'épuisement, etc.* (1843); *sur la Manière d'employer le pyrozyle dans l'exploitation des mines* (1848).

Il a encore écrit : *Traité de l'exploitation des mines* (3 vol. in-8, avec atlas de 68 planches infol.); *Mémoire sur les levés des plans souterrains* (in-8 avec planches); *Traité de l'aérage des mines* (2 vol. in-8 avec planches); *Recherches théoriques et expérimentales sur les roues à réaction ou à tuyau* (1843, in-4 avec planches); *Moyens de brûler ou de prévenir la fumée des foyers où l'on brûle la houille* (1847); *Mémoire sur le mouvement de l'air dans les tuyaux de conduite, avec application à l'aérage des mines* (in-8 avec planches); et plus récemment : *Exposé des principes de la théorie mécanique de la chaleur et de ses applications principales* (1867, in-8); *Études sur les machines à vapeur* 1869, in-8); *Mémoires sur l'application de la théorie mécanique de la chaleur aux machines locomotives* (1869, in-8), etc.

**COMBES** (Edmond), voyageur français, né à Castelnaudary (Aude), le 8 juin 1812, était vice-consul dans un petit port de l'Asie Mineure, à Scala Nova, lorsque, poussé par la passion des voyages, il entreprit d'explorer les côtes de la mer Rouge ainsi qu'une partie de l'Arabie. Accompagné de M. Tamisier, il pénétra dans l'Afrique intérieure, visita les pays des Gallas, de Choa et d'Ifat, séjourna deux ans sous le tropique et s'avança de l'Abyssinie jusqu'aux montagnes de la Lune, que nul voyageur n'avait encore reconnues d'une manière précise. En 1841, il parcourut la Nubie et l'Égypte. Il devint ensuite vice-consul à Rabat (Maroc). M. Combes a été décoré de la Légion d'honneur le 29 avril 1838. On cite de lui une intéressante relation de l'un de ses voyages, rédigée en collaboration avec M. Tamisier : *Voyage en Abyssinie* (1837-1838, 4 vol. in-8).

**COMBES** (François), littérateur français, né à Alby le 27 septembre 1816, fit ses études dans sa ville natale, et fut reçu agrégé d'histoire en 1850, et docteur ès-lettres, en 1858. Après avoir été professeur au collège de Pamiers, pendant quatre ans, il fut appelé à Paris en 1848, comme professeur au collège Stanislas et passa au lycée Bonaparte en 1853. Inspecteur d'académie à Lons-le-Saulnier de 1856 à 1860, il fut, à cette dernière date, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Bordeaux. Il a été chargé de missions scientifiques en Hollande (1857), en Italie (1864), en Suisse (1865) et en a consigné les résultats dans

ses ouvrages ou dans des mémoires spéciaux. Membre de plusieurs sociétés savantes, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1869.

On cite de lui : *L'Abbé Suger, histoire de son ministère et de sa régence* (183, in-8); *la Russie en face de Constantinople* (1854, in-8); *Histoire générale de la diplomatie européenne, ... Traités de Westphalie et des Pyrénées* (1854, in-8); *Histoire de la diplomatie slave et scandinave* (1856, in-8); *la Princesse des Ursins; essai sur sa vie et son caractère politique*, thèse française pour le doctorat (1858, in-8); *Histoire des invasions germaniques en France* (1873, in-8); *les Libérateurs des nations* (1874, in-8); puis deux essais de tragédie en vers : *le Maréchal de Montmorency*, 4 actes (Bordeaux, 1866, in-18), jouée à Bordeaux par Ligier, et *Catherine de Médicis*, en 3 actes (1874, in-18). M. Combes a édité pour la collection des documents inédits sur l'Histoire de France, la *Correspondance française inédite du grand pensionnaire Jean de Witt* (1874).

COMBES (Louis), publiciste français, né à Paris le 30 décembre 1822, se mêla de bonne heure au mouvement radical sous Louis-Philippe et fut condamné, en 1850, à cinq ans de prison avec Fombertaux et M. Gabriel Charavay, pour les *Bulletins du comité de résistance*. Après sa détention à Belle-Isle-en-Mer, il consacra plusieurs années à des études de littérature et d'érudition et fit paraître la *Grèce ancienne* (1861, in-18). Successivement rédacteur du *Nain jaune* et du *Réveil*, il y publia une série d'articles, réunis depuis en volume sous le titre d'*Episodes et curiosités révolutionnaires* (2<sup>e</sup> édition 1877, in-18), dans lesquels les principales légendes et les mots célèbres de cette époque sont contestés avec preuves à l'appui. Devenu préfet de l'Allier au 4 septembre 1870, M. Combes donna sa démission, le 15 mars suivant, et prit part à la création de la *République française* dont il fut un des principaux rédacteurs. Il a été élu conseiller municipal de Paris en novembre 1874 et réélu en janvier 1878. M. Combes fut nommé bibliothécaire au ministère de l'intérieur en janvier 1879.

Outre les publications citées plus haut, on lui doit encore une *Histoire des révolutions, conspirations, etc.*, (1874, 50 livraisons, in-8); *Marie-Antoinette et le procès du collier* (1876, in-32); *Galilée et l'Inquisition romaine* (1876, in-32).

COMBES (Jean-Louis), député français est né à Castres (Tarn), le 7 février 1830. Riche propriétaire foncier et fabricant de tissus, il était maire de Burlats, et conseiller général du Tarn pour le canton de Roquecourbe, lorsqu'il protesta, en novembre 1870, contre la dissolution des conseils généraux. Porté aux élections générales du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, il ne fut élu qu'au second tour de scrutin, le 5 mars, dans la 1<sup>re</sup> circonscription de l'arrondissement de Castres, par 8263 voix contre 7841 obtenues par le candidat républicain, M. Fr. Thomas. Il siégea à l'extrême droite, vota avec la minorité monarchique de la nouvelle Chambre, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés, qui soutinrent de leur vote le ministère de Broglie. Candidat officiel et légitimiste aux élections du 14 octobre, qui suivirent la dissolution, il fut réélu par 9870 voix, l'emportant facilement sur M. Ch. Simon, fils de M. Jules Simon, inconnu dans le département et soutenu par les républicains. Son élection ayant été invalidée, il se représenta et fut élu une troisième fois, le 3 mars 1878, par 8792 voix contre le même concurrent qui en obtint alors 7428.

COMETTANT (Oscar), homme de lettres et compositeur de musique français, est né à Bordeaux en 1820. Il a collaboré à beaucoup de journaux, écrit sur des sujets nouveaux et très-variés, fait, dans l'ancien et le nouveau monde, des voyages qui lui ont fourni les matériaux de beaucoup d'articles, de causeries et de la plupart de ses publications. Ses compositions musicales comprennent des romances et surtout des morceaux de piano, souvent exécutés par M. Comettant lui-même dans les concerts.

Nous citerons d'abord ses livres de voyage : *Trois ans aux États-Unis*, étude de mœurs et coutumes américaines (1857, in-18); *le Nouveau monde*, scènes de la vie américaine (1861, in-18); *les Civilisations inconnues* (1863, in-18); *l'Amérique telle qu'elle est*, voyage anecdotique de Marcel Bonneau dans le nord et le sud des États-Unis (1864, in-18); *le Danemark tel qu'il est* (1865, in-18); *Voyage pittoresque et anecdotique dans le nord et le sud des États-Unis d'Amérique* (1865, gr. in-8, 22 grav.); *De haut en bas*, impressions pyrénéennes (1868, in-18), etc. Il a publié, en outre, la *Propriété intellectuelle au point de vue de la morale et du progrès* (1857; 2<sup>e</sup> édit. 1862, in-18); *Histoire d'un inventeur au dix-neuvième siècle*, Adolphe Sax, ses ouvrages et ses luttes (1860, gr. in-8, avec portrait); *Musique et musiciens* (1862, in-18), la *Musique, les musiciens et les instruments de musique chez les différents peuples du monde* (1869, gr. in-8 avec planches); *Francis Planté*, portrait musical à la plume (1874, in-8), etc.

COMMERSON (Joseph-Jacques), littérateur français, né le 20 mars 1802, fondateur du journal hebdomadaire *le Tam-Tam*, devenu plus tard *le Tintamarre*, en a extrait ces publications drôlatiques qui ont obtenu un succès de vogue et dont les bibliographes ont attribué une part à son collaborateur, M. Lovy : *Pensées d'un emballleur* (1851); *Mayonnaise d'éphémérides* (1851); *Petites affiches et Dictionnaire du Tintamarre, Réveries d'un étameur* (1853); *Binettes contemporaines* (1854); *Petite Encyclopédie bouffonne*, réunissant plusieurs des écrits précédents (1860, in-32);

On a du même auteur, avec ou sans collaboration, quelques vaudevilles dans le genre bouffon : *Où sont les pincettes? la Pêche aux corsets, les Fredaines de Troussard, La Vengeance de Pistache; les Vacances de Cadichet*, etc. M. Commermon, quelquefois confondu avec un parent homonyme, poète et auteur dramatique, a souvent pris le pseudonyme de *Citrouillard*. — Il est mort à Paris le 24 juillet 1879.

COMMISSAIRE (Sébastien), un des sous-officiers français qui siégèrent à l'Assemblée législative en 1849, est né à Dôle (Jura), le 10 septembre 1822. Il fut quelque temps ouvrier en soieries à Lyon. Appelé au service, il était, en 1849, sous-officier dans les chasseurs à pied, quand le parti démocratique qui voulait avoir des représentants dans l'armée, le fit passer de sa caserne à l'Assemblée nationale. Il fut élu en même temps dans le département du Bas-Rhin, où il tenait garnison, et dans celui du Rhône, où il avait commencé à se faire connaître. A cause de son âge, il fit partie du bureau provisoire de l'Assemblée. Le 13 juin 1849, il parut en uniforme à la tête des représentants de la Montagne, et se rendit avec leur chef M. Ledru-Rollin au Conservatoire des arts et métiers. Moins heureux que ses camarades Ratier et Boichot, il fut arrêté à moment où il haranguait les soldats. M. Commissaire comparut devant la haute Cour de Versailles, fut con-

damné à la déportation et détenu à la prison d'État de Belle-Isle.

**COMTE** (Pierre-Charles), peintre français, né à Lyon, le 23 avril 1823 étudia la peinture chez M. Robert Fleury, se livra, comme son maître, au genre historique, et fit ses débuts au Salon de 1846. Il a principalement exposé depuis cette époque : *Le Dernier coup de dé, le Couronnement d'Inès de Castro, Visite de Charles IX à Coligny, Jeanne d'Albret chez René* (1848-1853); *Henri III et le duc de Guise*, acquis pour le Luxembourg, *Arrestation du cardinal de Guise et de d'Espagnac, Joueur de basse* (1855); *Jeanne Grey, Henri III visitant sa ménagerie* (1857); *Alain Chartier et Marguerite d'Écosse, le Cardinal de Richelieu* (1859), *Jeanne d'Arc au sacre de Charles VII*, et un *Portrait* (1861); *Charles-Quint et la duchesse d'Étampes, Récréation de Louis XI, Seigni Joan*, épisode extrait de Rabelais (1863); *Éléonore d'Este fait jurer à son fils Henry de Guise de venger son père* (1864); il a donné de nouveau cette toile à l'Exposition universelle de 1867; *Charles-Quint au château de Gand après son abdication; Jeune dame hollandaise brochant* (1866); *Jeanne d'Arc au sacre de Charles VII*, à l'Exposition universelle de 1867; *Bohémiens faisant danser de petits cochons devant Louis XI malade, le Miroir* (1869); *Marie Touchet* (1870); *les Carpes de Fontainebleau xvi<sup>e</sup> siècle* (1874); *l'Hiver* (1876); *les Cartes, la Nièce de don Quichotte* (1877). M. Comte a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1852, une 2<sup>e</sup> en 1853, en 1855 et en 1867. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1857.

**COMPTE-CALIX** (François-Claudius), peintre français, né à Lyon, le 28 août 1813, entra à l'École des beaux-arts de sa ville natale et suivit particulièrement l'atelier de J. Cl. Bonfond. Il s'essaya dans plusieurs directions mais réussit surtout dans la peinture de genre soit historique, soit domestique avec pendants ou contrastes. Son premier envoi au Salon date de 1840. On cite parmi ses compositions, souvent accueillies avec faveur et reproduites par la lithographie : *la Mère et la marâtre* (1845); *l'Amour au château et l'Amour à la chaumière* (1846); *Seule au monde* (1848); *Fortune et bonheur* (1852); *Soutien et pardon* (1855); *les Quatre coins, Pauvre mère* (1857); *les Biches effrayées* (1858); *Réussite du cœur* (1859); *Il n'y a pas de fumée sans feu, Comment on apprend à pêcher* (1861); *le Départ des hirondelles, le Vieil ami* (1863); *les Amis de pension, le Nid d'hirondelle* (1864); *le Nid de vipère, Rose elle a vécu* (1865); *le Soir* (1866); *la Lectrice, le Facteur rural* (1867); *l'Orpheline* (1869); *Pauvre amour* (1870); *la Leçon de géographie* (1872); *Simple histoire* (1873); *un Petit chemin qui mène loin, Où diable vont-ils?* (1875); *Pas le plus petit frère* (1876); *Il m'a dit....., une Noce bressane* (1877), etc., sans compter un certain nombre de *Portraits*. Cet artiste a obtenu une médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1844 pour le genre historique et des rappels de médaille en 1857, 1859, 1863.

**CONCHA** (don Manuel de La), marquis del Duero et de la Habaña, général et homme politique espagnol, né à Madrid en 1794, fit ses premières armes dans la guerre de l'indépendance contre Napoléon, partit en 1816 pour les colonies de l'Amérique du Sud, révoltées contre la domination espagnole, et se distingua avec Espartero dans cette guerre difficile. De retour en Espagne, en 1824, il devint brigadier, puis maréchal de camp dans la guerre contre don Carlos, et fut nommé député aux Cor-

tès par la ville de Cadix. Attaché au parti modéré, et dévoué aux intérêts de Marie-Christine et de l'infante Isabelle, il servit d'abord Espartero, puis, après la défaite de ce dernier, devint l'un des plus fermes soutiens du gouvernement de Narvaez.

En juin 1843, le général de La Concha fut nommé commandant de Valence et de Murcie, força les rebelles de Saragosse à capituler, et occupa Barcelone au nom de la reine. En février 1844, un nouveau mouvement progressiste ayant éclaté à Carthagène, il le comprima encore, et reçut en récompense de ses services le titre de capitaine général de la Catalogne. Après les libéraux, ce furent les carlistes qui agitèrent cette province ouverte à toutes les insurrections. Il les battit et déclara don Carlos, ainsi que le prince des Asturies, traités au pays et mis hors la loi.

En 1847, lors des différends du gouvernement espagnol avec le Portugal, le général de La Concha, envoyé à la frontière portugaise avec 6000 hommes de troupes d'élite, occupa la ville d'Oporto. La même année, il accompagna la reine Marie-Christine à Paris, puis il reprit sa place aux Cortès parmi les membres les plus réservés du parti constitutionnel et conservateur. En 1849, il reçut le commandement en second du corps d'armée espagnol envoyé en Italie pour concourir au rétablissement du pape et occupa Terracine. Il revint bientôt en Espagne, et remplit de nouveau les fonctions de capitaine général de la Catalogne.

A la fin de 1853, mécontent des tendances du nouveau gouvernement d'Isabelle II, il rédigea, avec O'Donnell, Gonzalès Bravo, le duc de Sotomayor, etc., une adresse fameuse qui, exposant l'état alarmant des esprits, réclamait une prompte convocation des Cortès. Cet acte, qui fut le signal de la révolution de 1854, fut jugé inconstitutionnel, et le fit exiler aux îles Canaries par un acte du cabinet, daté du 15 janvier de cette année. Il préféra se retirer en France, d'où les mouvements révolutionnaires de son pays le rappellèrent presque aussitôt. Arrivé à Saragosse, il reçut de la junte le commandement de l'insurrection, qui se termina, comme on sait, par l'exil de Marie-Christine, la chute de Narvaez et la réintégration d'Espartero. Le général de La Concha fut rétabli dans toutes ses dignités, et nommé, en outre, directeur général de l'artillerie, et enfin maréchal. Ces titres lui furent conservés par O'Donnell, à la suite du coup d'État qui renversa Espartero en 1856.

Président du Sénat en 1858-59, il commanda le 1<sup>er</sup> corps d'armée pendant la guerre du Maroc et fut gouverneur de l'Andalousie (1860-64). Rappelé à la présidence du Sénat le 17 décembre de cette année, il fut le seul général qui, lors de la Révolution de 1868, consentit à prendre le commandement des troupes royales pendant que son frère s'efforçait de son côté de constituer un dernier ministère. Après la chute de la reine, il conserva son poste pour combattre toute tentative de guerre civile, puis il rentra dans la vie privée. Le 14 avril 1874, le gouvernement de la République le rappela au service pour combattre les Carlistes; il prit le commandement en chef de l'armée du Nord, et remporta une série de succès qui se terminèrent par la prise de Bilbao où il entra le 2 mai; mais le 28 juin, à la bataille de Muro, près d'Estella, il fut tué à l'attaque d'une tranchée. Ses funérailles furent célébrées avec une grande pompe dans la cathédrale d'Atocha (juillet 1874).

**CONCHA** (don José de La), marquis de La HABAÑA, général espagnol, frère puîné du précé-

dent, né à Condova de Tucuman (Buenos-Ayres), en 1800, servit aussi en Amérique, et se distingua surtout dans la longue guerre contre les chefs carlistes des provinces du nord de l'Espagne. Lieutenant général après la convention de Bergara en 1839, il fut, de 1843 à 1846, capitaine général des provinces basques, et comprima énergiquement le soulèvement de Santiago. Nommé, à cette occasion, au commandement en chef de la cavalerie espagnole, il devint, en 1849, capitaine général de l'île de Cuba, d'où il fut subitement rappelé en 1852, à la suite de la tentative de l'aventurier Lopez, et remplacé par le général Canedo. L'année suivante, il se jeta avec son frère dans l'opposition. Exilé à Majorque, en janvier 1854 et rayé des cadres de l'armée, il se réfugia en France, où un ordre du gouvernement l'internait dans la ville de Bordeaux. La révolution de juillet 1854 lui rendit son poste de capitaine général de Cuba, que le retour du général Narvaez aux affaires lui enleva de nouveau en 1856.

Revenu bientôt aux affaires, il prit, dans le Sénat, comme orateur, une part remarquable aux discussions importantes. Au mois de juillet 1862, il fut nommé ambassadeur en France, à la place de M. Mon. Mais au mois de décembre de la même année, il donna sa démission, quitta Paris à la hâte pour aller combattre, dans le Sénat espagnol, la conduite suivie au Mexique par le général Prim, en approuvant celle de la France. Sa démission fut agréée par la reine quelques jours après (2 janvier 1863). Deux mois plus tard, il accepta, dans le ministère Miraflore, le portefeuille de la guerre (mars 1863) : il s'était, dit-on, refusé plusieurs fois à faire partie d'un cabinet. Il fut ensuite chargé, par intérim, du ministère d'outre-mer, nouvellement créé. En décembre 1864, il fut nommé président du Sénat espagnol. Chargé par la reine Isabelle de constituer un dernier cabinet (septembre 1858), il rentra bientôt dans la vie privée. Néanmoins en 1872, il accepta les fonctions de gouverneur général de Cuba qu'il conserva jusqu'en 1875, sans parvenir à réprimer l'insurrection. Il se retira des affaires après l'avènement d'Alphonse XII. Décoré d'un grand nombre d'ordres, le marquis de la Habaña est grand officier de la Légion d'honneur.

**CONCONI** (Maur), peintre italien, né à Milan vers 1815, suivit les cours de l'Académie de cette ville, comme élève de Sanguinetti ; il y remporta plusieurs médailles, puis le grand prix-Venise et le grand prix-Bologne, en 1841. Il a surtout cultivé, depuis cette époque, la peinture d'histoire. Il figura à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec deux tableaux fréquemment cités : *la Jeunesse de Christophe Colomb*, acquis par M. Marozzi de Pavie, et *les Baigneuses surprises*, appartenant au marquis d'Adda.

**CONEGLIANO** (Charles-Adrien-Gustave Duchesne de Gillevoisin, marquis de), homme politique français, ancien député, est né le 12 novembre 1825. Chambellan de l'Empereur et membre du Conseil général pour le canton de Marchaux, il entra, en 1857, au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, dans la 1<sup>re</sup> circonscription du Doubs. Réélu au même titre en 1863, il a obtenu 20 555 voix, sur 31 989 votants. Aux élections de 1869, il échoua, après un scrutin de ballottage, avec 17 825 voix contre 18 288 données à M. Ordinaire. M. le marquis de Conegliano a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 14 août 1868.

**CONINCK** (Pierre-Louis-Joseph de), peintre français, élève de M. L. Cogniet, est né à Méteren

(Nord), le 22 novembre 1828. En 1855, il remporta au concours pour Rome un second prix avec *César dans la barque* et débuta au Salon de 1857 par un tableau de genre : *Miss Eva sur les genoux de Donce Tom*. Il a depuis lors figuré à presque tous les salons annuels et par les sujets les plus variés ; *the Baron et the Cossak*, chevaux des haras impériaux (1859) ; *Baigneuse à Capri* (1863) ; *Supplice de la reine Brunehaut*, *Ballerine au repos*, souvenir de Terracine (1864) ; *le Christ bénissant les enfants* (1865) ; *Chasseresse*, *Deux amis* (1866), réexposés l'un et l'autre à l'Exposition universelle de 1867 ; *Lavandara* (1867) ; *l'Épreuve* (1868) ; *les Moccoti*, fin du carnaval à Rome (1869) ; *le Petit charmeur* (1870) ; *Confiance*, *la Bague* (1873) ; *Il Confetti*, *Il Farniente*, *Petits chais* (1874) ; *Pastorella*, *Ave Maria*, *l'Amie des petits oiseaux* (1875) ; *Portrait d'un trappiste*, *la Petite charmeuse* (1876) ; *Petite fille studieuse* (1877) ; *Portraits des enfants de M. B. de G.* (1878). M. de Coninck a obtenu deux médailles en 1866 et en 1868 et une médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1873.

**CONNEAU** (Henri), médecin français, né à Milan de parents français, le 3 juin 1803, suivit par vocation la carrière médicale, et après avoir été secrétaire du roi Louis de Hollande, entra en qualité de docteur en médecine dans la maison de la reine Hortense ; il s'attacha ensuite à la fortune de Louis-Napoléon, dont il partagea les bons et les mauvais jours, fut arrêté et condamné avec lui dans l'affaire de Boulogne, sollicita, comme unique faveur de partager sa cellule, et favorisa son évasion du fort de Ham. Lors du rétablissement de l'Empire, M. Conneau, qui était resté le médecin particulier du prince, fut compris dans le service médical comme premier médecin de l'empereur. Porté, en 1852, au Corps législatif par la 3<sup>e</sup> circonscription de la Somme, comme candidat du gouvernement, et réélu, au même titre, en 1857 et en 1863, il obtint à ces dernières élections 20 355 voix, sur 25 079 votants. Un décret du 18 novembre 1867 le nomma sénateur. Décoré en février 1849, il fut promu, le 16 mars 1856, au rang de commandeur de la Légion d'honneur, et à celui de grand officier le 7 août 1867. M. Conneau a fait partie en outre du Conseil général de la Corse pour le canton de Bastia et de l'Académie de médecine. — Il est mort à La Porta (Corse), le 14 août 1877.

**CONNELLY** (Charles-Joseph-Edmond), magistrat français, né à Neuville (Pas-de-Calais), le 25 juillet 1824. Lauréat de la Faculté de droit de Paris en 1845, docteur en droit en 1847, secrétaire de la conférence des avocats la même année, il fut nommé, le 14 décembre 1849, substitué à Boulogne-sur-Mer, d'où il passa à Lille, en 1852. Procureur à Saint-Pol en 1853, substitué du procureur général à Douai en 1855, avocat général à Nîmes en 1861, il fut premier avocat général, à partir de 1863, successivement à Rennes et à Rouen, puis procureur général à Caen, le 23 mars 1867. Avocat général à la Cour de cassation le 23 décembre 1868, M. Connelly devint conseiller à cette cour le 9 décembre 1872 et fit partie de la Chambre des requêtes. En 1875, il accepta le titre de doyen de la Faculté de droit catholique nouvellement fondée à Paris, mais sans y professer de cours. M. Connelly a été promu officier de la Légion d'honneur le 6 août 1874.

**CONNY** (Jean-Adrien de), prêtre français, né à Moulins (Allier), le 24 mai 1817, est un des trois fils du vicomte Félix de Conny, ancien député et auteur d'une *Histoire de la Révolution*

française, qui mourut en 1850. Il fit ses études géologiques au séminaire de Saint-Sulpice et alla les compléter à Rome. Ce fut dans cette ville, où il a longtemps résidé, qu'il reçut, en 1840, la prêtrise et le diplôme de docteur *in utroque jure*. Le pape Pie IX, qui l'honorait d'une estime particulière, le nomma protonotaire apostolique; M. Sibour lui conféra le titre honorifique de chanoine de Notre-Dame et le fit promoteur de l'officialité diocésaine. Cet ecclésiastique s'est fixé à Moulins.

On cite de lui : *Petit cérémonial romain* (Moulins, 1854, in-12), rédigé d'après les sources authentiques; *Des Usages et des abus en matière de cérémonies* (Ibid., 1855, in-8); *Exposition résumée de la doctrine chrétienne* (1875, in-18).

CONSCIENCE (Henri), romancier flamand, est né à Anvers (Belgique), le 3 décembre 1812. Son père, Français d'origine, et longtemps employé dans la marine impériale, s'établit après 1815 à Anvers, où il spéculait sur l'achat et la construction des navires. Livré à lui-même, et avide de s'instruire, l'enfant lut beaucoup et sans choix. En 1829, son goût pour les livres l'entraîna à se faire instituteur. Après la révolution belge de 1830, il s'engagea et devint bientôt le poète de l'armée; ses chansons françaises, pleines d'entrain et d'à-propos, couraient de bouche en bouche. Libéré après avoir obtenu le grade de sergent-major (1836), il fut amené, par les tracasseries de sa belle-mère, à rompre avec sa famille et à gagner péniblement sa vie, pauvre et isolé, mais indépendant. Tour à tour garçon jardinier, employé aux archives d'Anvers, greffier d'une académie artistique, M. Conscience reçut, à la fin de 1845, le titre de professeur agrégé à l'Université de Gand et se vit chargé d'enseigner aux enfants du roi Léopold la langue et la littérature flamandes. Il devint ensuite commissaire de l'arrondissement administratif de Courtrai.

A l'époque où M. Conscience quittait le service militaire, un parti assez nombreux, et dont l'élément catholique faisait la force, tentait de reconstituer en Belgique une littérature flamande, en haine de l'esprit français et des idées philosophiques du XVIII<sup>e</sup> siècle. Livré alors aux angoisses de la misère, il fut heureux de se dévouer à cette cause, qui résumait, à ses yeux, toutes les vieilles gloires de son pays. Le premier livre qu'il publia, *l'Année des miracles* (In het wonder jaer, Gand, 1837), est moins un roman qu'une série de brillants tableaux dramatiques sur la période espagnole des Flandres; on l'accueillit avec beaucoup de faveur. Mais son père, mécontent de le voir débiter dans les lettres, l'abandonna complètement. Un ami, le peintre Wappers, lui fit obtenir du roi Léopold un subside qui le sauva du désespoir et lui permit de composer un second volume, *Phantasia* (Anvers, 1837), recueil élégant de légendes et de poésies flamandes.

Mais sa réputation de romancier national date du *Lion de Flandre* (Leuw van Vlandern; Anvers, 1838, 3 vol.), dont le héros est le comte Robert de Béthune, l'adversaire de Philippe le Bel. Quittant les légendes du moyen âge, M. Conscience a fait revivre, en de gracieuses ébauches, les mœurs de la Flandre moderne : *Heures du soir* (1839), scènes familiales; *l'Enfant du bourreau*, *la Nouvelle Niobé*, *Rikketikke-tak*, *le Conserit*, *le Gentilhomme pauvre*, etc. En 1845, il donna une *Histoire de Belgique*, racontée d'après les vieilles chroniques.

On cite encore de lui : *Hugo de Craenhoven*, *Quintin Metzys*, *Quelques pages du Livre de la nature* (1846), *Jacques d'Arvelde* (1849), *Rosa*

*l'aveugle* (1851), etc. Depuis que M. Conscience avait entrepris la restauration d'un idiome abandonné, il refusait de donner à ses idées une autre forme que le flamand, protestant sans cesse contre l'introduction de la langue française, qu'il maniait cependant fort bien. Traduits depuis longtemps en anglais, en allemand, en danois, en italien même, ses romans flamands ne l'ont été que tardivement en français par M. Léon Wocquier; voici les principaux : *Scènes de la vie flamande* (1854-1855, 4 vol. in-18, 2<sup>e</sup> édit., in-18); *le Fléau du village*, *le Bonheur d'être riche* (1858, in-12); *les Heures du soir* (in-18); *l'Orpheline*, *la Fille de l'épicier* (in-18); *Aurélien* (1859, 2 vol. in-18); *Batavia* (in-18); *le Démon de l'argent* (in-18); *le Démon du jour*, *la Guerre des Paysans*, *le Mal du siècle*, *la Tombe de fer* (in-18); *les Bourgeois de Darlingen* (in-18); *les Drames flamands* (in-18); *le Marchand d'Anvers* (in-18); *Histoire de deux enfants d'ouvriers* (in-18); *la la Voleuse d'enfants* (1870, in-18); *le Martyr d'une mère* (1870, in-18); *le Chemin de la fortune* (1870, in-18); *le Gant perdu* (1872, in-18); *la Jeune femme pâle* (1872, in-18); *la Maison bleue* (1874, in-18); *le Remplaçant* (1875, in-18) etc. M. Henri Conscience a publié ses *Mémoires* dans la *Revue contemporaine* (1858).

CONSEIL (Amédée-Benoît), homme politique français, député, est né à Brest, en 1802. Ancien capitaine au long cours, ancien adjoint au maire de Brest, et membre du Conseil général pour le canton d'Ouessant, il entra, en 1852, au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour le 2<sup>e</sup> circonscription du Finistère, et fut réélu au même titre aux élections suivantes. En 1863, il obtint 14 685 voix sur 26 371 votants. Il échoua aux élections de 1869, très-disputées dans sa circonscription. Il n'eut, au premier tour de scrutin, que 7143 voix sur 20 453 votants. Le second tour de scrutin fit passer M. de Kératry. M. Conseil a été promu officier de la Légion d'honneur le 4 août 1867.

CONSIDÉRANT (Victor-Prosper), économiste français, chef de l'école dite *sociétaire*, né à Salins (Jura), le 12 octobre 1808, entra en 1826 à l'École polytechnique. Placé dans le génie, il ne tarda pas à devenir capitaine. Mais, séduit par les idées phalanstériennes, il donna sa démission en 1831 et se mit à propager à Metz le fouriérisme. La nouvelle doctrine grandit sur les débris du saint-simonisme, et eut bientôt ses journaux, entre autres le *Nouveau Monde* ou *la Réforme industrielle*, dont M. Considérant fut, à côté de Fourier, le principal soutien. A la mort du maître (1837), il prit la direction de *la Phalange*, revue philosophique et sociale destinée à rallier tous les disciples. Il y continua, mais avec plus de mesure, la guerre de l'unité harmonienne contre la civilisation. Il prêcha surtout l'établissement du phalanstère, immense édifice où chacun se livrant, pour le bien-être de tous, à des travaux attrayants et passionnels, devait réaliser le bonheur universel par l'association, dans une organisation libre du capital, du travail et du talent. Des souscriptions et les largesses de l'Anglais Young permirent de tenter des essais de phalanstère en France, à Cîteaux, à Condé-sur-Vègre, etc., et à l'étranger, en Belgique et au Brésil.

Malgré toutes les contributions volontaires, *la Phalange* eut peine à vivre, et, après diverses vicissitudes, fut remplacée, en 1845, par un journal politique quotidien, *la Démocratie pacifique*, qui, stimulant, dans sa *Petite correspondance*, la libéralité des abonnés, se créa d'abondantes ressources. Elles servirent à fonder une

librairie spéciale, des cours publics et autres établissements de propagande phalanstérienne. Cependant M. Considérant faisait abjurer à ses amis les plus fortes excentricités de la doctrine primitive, comme les transformations merveilleuses de la nature ou des animaux et les nouveaux organes que devait revêtir, après 15 000 ans, l'humanité perfectionnée.

La révolution de Février donna aux chefs des écoles socialistes un rôle politique. M. Considérant fut nommé à l'Assemblée constituante par le département du Loiret et à l'Assemblée législative par celui de la Seine. Il vota avec la Montagne, mais prit rarement la parole. Il porta pourtant à la tribune des propositions qui n'excitèrent que l'hilarité de l'Assemblée. Il demandait tantôt cinq séances de nuit pour faire connaître son remède au malaise social, tantôt 1500 hectares de la forêt de Saint-Germain pour établir un phalanstère. Après s'être un instant rapproché du général Cavaignac, son ancien camarade, il se tourna contre lui et combattit, dans son journal, sa candidature à la présidence. Adversaire déclaré de la politique du nouveau président de la République, il suivit, avec M. Ledru-Rollin, le mouvement démocratique qui aboutit au 13 juin 1849. Il put se retirer en Belgique, d'où il s'embarqua pour le Texas, pour tenter de nouveau l'application de son système. De retour à Bruxelles, l'année suivante, il se vit accusé de complot contre la sûreté de l'Etat, mais l'instruction lui fit rendre la liberté. Il repartit bientôt pour le Texas, où, grâce aux fonds d'une société en commandite, il établit une commune sociétaire de colonisation, la *Réunion*. Fixé près de San Antonio, il y vécut, dit-on, très-pauvrement. Il entra en France avec sa famille, en août 1869.

On a de M. Considérant : *Destinée sociale* (1834-44, 3 vol. in-8); *Théorie de l'éducation naturelle et attrayante* (1835); *Débat de la politique en France* (1836); *Manifeste de l'école sociétaire fondée par Fourier, ou Bases de la politique positive* (1841); *Chemins de fer*, rapport au Conseil municipal de Paris, dont l'auteur était membre (1844); *Principes du socialisme* (1847); *Théorie du droit de propriété et du droit au travail* (1848); *le Socialisme devant le monde, ou le vivant devant les morts* (1849); *la Dernière guerre et la paix définitive de l'Europe* (Bruxelles, 1850); *la Solution ou le gouvernement direct du peuple* (1851, in-8); *Mexique. Quatre lettres au maréchal Baxaine* (Bruxelles, 1868, in-16).

CONSTANS (Jean-Antoine-Ernest), député français, est né à Béziers (Hérault), le 3 mai 1833. Après avoir fait le commerce en Espagne pendant quelques années, il se tourna vers l'enseignement, se fit recevoir professeur agrégé de droit, et fut attaché aux facultés de Douai, de Dijon et enfin de Toulouse. Conseiller municipal de cette ville et adjoint au maire, il s'occupa spécialement des écoles communales laïques. Il donna sa démission après le 24 mai 1873. Candidat républicain aux élections de février 1876 pour la Chambre des députés dans la 1<sup>re</sup> circonscription de Toulouse, il fut élu, le 5 mars suivant, au scrutin de ballottage, par 6489 voix contre 5000 environ, obtenues par ses deux concurrents. Il s'inscrivit au groupe de l'Union républicaine, vota avec la majorité de la Chambre, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies, qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 7742 voix, contre 3957, obtenues par le candidat légitimiste, M. de Lacroix.

CONSTANT (Benjamin) peintre français, né à

Paris, le 10 juin 1845, suivit les cours de l'École des Beaux-Arts et les leçons de M. Cabanel. Il débuta au salon de 1869 par *Hamlet et le roi*, et donna depuis : *Trop tard* (1870); *Samson et Dalila* (1872); *Femmes du Rif* (Maroc), *Bouchers maures à Tanger* (1873); *Coin de rue et Carrefour à Tanger* (1874); *Prisonniers marocains, Femmes de harem au Maroc, le Dr Guéneau de Mussy* (1875); *Mohamed II*, le 29 mai 1453, toile de dimensions colossales, qui reparut à l'Exposition universelle de 1878; *M. Emmanuel Arago* (1876); *Portraits de femmes* (1877); *la Soif, le Harem*, peintures, *Hamlet au cimetière*, dessin (1878); *le Soir sur les terrasses*, au Maroc, *Favorite de l'Emir* (1879), etc.

M. Benjamin Constant a obtenu une médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1875, une de 2<sup>e</sup> en 1876, une de 3<sup>e</sup> à la suite de l'Exposition universelle de 1878 et la décoration de la Légion d'honneur le 10 juillet 1878. Il a épousé une des filles de M. Emmanuel Arago.

CONSTANT-DUFEUX (Simon-Claude), architecte français, né à Paris, le 5 janvier 1801, suivit dix ans l'École des beaux-arts comme élève de Debret, et remporta le grand prix d'architecture, en 1829, sur ce sujet : un *Lazaret pour une ville méridionale de France*. Après son retour d'Italie, en 1836, il ouvrit un atelier d'élèves et exécuta plusieurs tombeaux de famille, dont la plupart sont placés au cimetière Montmartre. Il dirigea aussi l'exécution de celui de Dumont-Durville, au cimetière de l'Est. Il fut nommé, en 1850, architecte du Panthéon, et chargé des travaux d'appropriation de cet édifice au culte. Il construisit dans le genre grec, dont il resta un fidèle partisan, la petite façade de l'École de dessin, dont il était architecte, ainsi qu'un grand hôtel situé rue Vendôme. En 1845, il fut nommé professeur de perspective à l'École des beaux-arts. Il a envoyé aux Salons : *L'Église de Germigny-des-Près, la Cheminée de Quineville* (1848), le projet d'un *Hôtel des invalides civils*, sur la demande du ministère des travaux publics. Il avait été décoré en janvier 1852 et promu officier de l'ordre en 1860. — M. Constant-Dufeux est mort à Paris le 29 juillet 1871.

CONSTANTIN (Nicolaeiwitch), grand-duc de Russie, né le 21 septembre 1827, est le second fils de Nicolas et le frère d'Alexandre II. Il a été fait grand amiral, chargé de la direction supérieure du ministère de la marine, du 29<sup>e</sup> équipage de la flotte, du corps des cadets de la marine et de la division des pionniers à cheval de la garde, lieutenant-général du royaume de Pologne, aide de camp général et commandant de la 4<sup>e</sup> brigade d'infanterie de la garde, chef du régiment des hussards de feu le grand-duc Michel, membre du Conseil des écoles militaires et du Comité de la Sibérie, propriétaire du 18<sup>e</sup> régiment d'infanterie autrichienne, et chef du 2<sup>e</sup> régiment des hussards prussiens du Rhin, n<sup>o</sup> 9. Pendant la guerre d'Orient, il commanda la flotte russe de la Baltique et présida aux préparatifs de défense exécutés devant Cronstadt contre les escadres françaises et anglaises. Il se prononça, dit-on, dans les conseils de l'empire, contre les concessions faites par la Russie aux puissances occidentales. Il passait en effet pour l'héritier le plus fidèle de la politique de Nicolas; il était le chef du vieux parti russe, tandis que son frère Alexandre paraissait incliner vers le parti allemand. Il vint en France en mai 1857, puis visita avec soin une partie de l'Europe.

Mis par son frère à la tête de la marine, le grand-duc Constantin poussa avec une très grande



vigueur les travaux de création ou de transformation de la flotte russe, et apporta dans les règlements les modifications réclamées par les besoins du commerce et des services publics. Il établit, en 1861, dans les ports russes un système de juridiction analogue à celui qu'il avait observé en France. Il était en même temps chargé de l'exécution du décret d'émancipation des serfs, à la promulgation duquel il passait pour avoir beaucoup contribué. On le représentait en outre comme partisan de toutes les réformes à accomplir dans l'administration et dans l'Etat.

Au mois de juin 1862, le grand-duc fut nommé lieutenant général du czar en Pologne, avec des pouvoirs étendus et nommé commandant du premier corps d'armée. Reçu d'abord à Varsovie avec enthousiasme (2 juillet), il fut quelques jours après l'objet d'un attentat; il n'en annonça pas moins, dans ses proclamations et ses discours, l'intention conciliatrice que les événements trompèrent. En 1863, les mesures relatives au recrutement mirent le comble à l'exaspération du pays et excitèrent une résistance qui se changea en une insurrection plus d'une fois victorieuse, écrasée, en 1864, au prix de beaucoup de rigueur et de sacrifices. Le grand-duc fut nommé, aux premiers jours de janvier 1865, président du Conseil de l'empire.

Le grand-duc Constantin a épousé, le 11 septembre 1848, la grande-duchesse Alexandra-Josefowna, ci-devant Alexandra-Frédérique-Henriette-Pauline-Marianne-Élisabeth, fille de Joseph, duc de Saxe-Altenbourg, et née le 20 juillet 1820. De ce mariage, il a quatre fils : *Nicolas*, né le 14 février 1850, chef du régiment d'infanterie du Schirwan; *Constantin*, né le 22 août 1858, chef du régiment des grenadiers de Tiflis, qui, à la suite d'incidents romanesques, fut déclaré, par un ukase du 11/23 décembre 1874, atteint d'un dérangement des facultés mentales et exilé au Caucase; *Dimitri*, né le 13 juin 1860, propriétaire du régiment de grenadiers *Mingrèlie*; *Wiascheslaw*, né le 13 juillet 1862, chef du régiment d'infanterie de Volga; et deux filles : *Olga*, née le 3 septembre 1851, et *Véra*, née le 16 février 1854.

**CONTI** (Charles-Étienne), conseiller d'Etat français, ancien représentant du peuple, né à Ajaccio (Corse), le 31 octobre 1812, étudia le droit et cultiva en même temps la poésie. Connu dans son pays comme poète et comme personnage politique, il devint membre du Conseil général de la Corse, et fit l'opposition la plus vive à l'administration. Après la révolution de Février, il fut nommé procureur général de la République à Bastia. Élu représentant du peuple, le second sur cinq, par 18 760 voix, et immédiatement après Louis-Napoléon, il vota, en général, avec le parti démocratique modéré, tant que le général Cavaignac fut au pouvoir. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de Louis-Napoléon. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. Le 21 octobre 1851, il reçut la décoration de la Légion d'honneur. Après le coup d'Etat du 2 décembre, il fut nommé conseiller d'Etat en service ordinaire. A la mort de M. Mocquard, M. Conti devint secrétaire particulier de l'empereur. Promu, le 30 juin 1867, grand-officier de la Légion d'honneur, il fut nommé sénateur le 14 août 1868.

Après la révolution du 4 septembre 1870, il se retira en Angleterre; mais, au moment des élections du 8 février 1871, il revint affirmer en Corse ses convictions bonapartistes. Nommé représentant à l'Assemblée nationale, le troisième sur cinq, il provoqua par son attitude, dans la séance du 1<sup>er</sup> mars, la déclaration de déchéance de la

dynastie des Bonaparte, votée à l'unanimité moins six voix, sur une motion de M. Target ainsi conçue : « Dans les circonstances douloureuses que traverse la patrie, et en face de protestations et de réserves inattendues, l'Assemblée confirme la déchéance de Napoléon III et de sa dynastie, déjà prononcée par le suffrage universel, et le déclare responsable de la ruine, de l'invasion et du démembrement de la France. » Lors du renouvellement des conseils généraux le 8 octobre 1871, il fut élu conseiller général de la Corse, pour le canton de Santa-Maria-et-Sicche. — Il est mort à Paris le 13 février 1872.

**CONYBEARE** (Henri), ingénieur anglais, né à Brislington (Somerset), le 22 février 1823, fils d'un géologue distingué, alla étudier les mathématiques appliquées au collège du roi à Londres, travailla trois ans dans une manufacture de machines à vapeur de Newcastle. Il passa ensuite aux Indes où il se signala par l'exécution de projets pour le compte du gouvernement, par la construction d'édifices publics et surtout par les travaux destinés à amener des eaux à la ville de Bombay. Il remplit en outre des fonctions judiciaires dans la colonie et y fut aussi, pendant ses six dernières années de séjour, le correspondant du *Times*. M. Conybeare, revenu en Angleterre en 1855, prit part à de grandes entreprises de chemins de fer, de drainage, etc., ainsi qu'à la discussion des questions intéressant la défense nationale. Il a été chargé, en 1856, de conférences sur la théorie et la pratique du génie civil, à l'établissement royal du génie de Chatam. Ses *Leçons* furent publiées l'année suivante.

**COOKE** (Sir William-Fothergill), savant physicien anglais, né à Ealing (Middlesex) en 1806, fils d'un savant chirurgien, professeur à Durham, fit des études dans cette ville et à l'Université d'Édimbourg. Entré dans l'armée en 1826, il servit aux Indes dans l'état-major jusqu'en 1831. Revenu en Europe, il étudia les sciences naturelles à Paris et à Heidelberg, et seconda son père dans la préparation de ses cours d'anatomie à l'Université de Durham. En 1836, il porta ses recherches sur l'électricité, et de concert avec le professeur sir Ch. Wheatstone, il imagina le premier télégraphe électrique. Deux ans plus tard, il fonda la première compagnie de télégraphie et construisait de Paddington à West-Deaxton, sur le Great Eastern railway, la première ligne électrique de l'Angleterre (1838-1839). Plusieurs autres lignes furent ensuite construites par ses soins. Les services rendus par M. Cooke par l'application de la science à l'industrie, lui valurent, en 1867, la médaille d'or du prince Albert, et deux ans plus tard sa promotion au rang de chevalier (11 novembre 1869); il jouit également d'une pension de 100 livres, sur la liste civile.

**COOKE** (John-Esten), romancier américain, né à Winchester (Virginie), le 3 novembre 1830, publia d'abord plusieurs esquisses et nouvelles dans les journaux littéraires. Puis il fit paraître, à partir de 1854, la plupart sous le voile de l'anonyme, une série de romans où il décrit les mœurs de la Virginie avant la révolution américaine, en s'attachant surtout à faire contraster le luxe des anciens planteurs avec la vie aventureuse du colon des bois : *Bas de cuir et soie, ou le Chasseur John Myers et son époque* (Leather stocking and silk, New-York, 1854, in-12); *la Jeunesse de Jefferson* (The youth of Jefferson, Ibid., 1855, in-12); *les Comédiens de Virginie, ou le Vieux temps dans le vieux domaine* (The Virginia comedians, Ibid., 1855, in-12); *Ellie, ou la Comédie humaine*

(Ellie, in-12); *le Dernier des forestiers* (the Last of the Foresters, illud., in-12); *Vie de Stonevall Jackson* (1866); *Garde contre garde ou Jours et nuits sur le Shenandoah* (Hilt to hilt, etc., 1869); *Sorti de l'écume* (Out of the Foam, 1871); *La Majesté la Reine* (1873), etc.

**COOMANS** (Jean-Baptiste), publiciste belge, né à Bruxelles, en 1813, et l'un des chefs du parti ultramontain, rédigea successivement le *Journal des Flandres*, le *Courrier d'Anvers* et le *Journal de Bruxelles*, l'organe le plus important de l'opinion catholique. Envoyé, depuis 1848, à la Chambre des Représentants par le district de Turnhout, il fut l'adversaire acharné du ministère libéral, et, après la chute de MM. Frère et Rogier, l'auxiliaire de leurs successeurs. Il a beaucoup écrit et beaucoup parlé en faveur des corporations religieuses dans les questions d'enseignement et d'assistance. Il a aussi défendu le système protecteur contre le libre-échange.

Outre ses travaux parlementaires (*Rapport sur le défrichement de la Campine; Études sur les questions d'intérêts matériels à l'ordre du jour*, etc.), on cite de lui quelques romans historiques: *Vonck, les Communes belges, Baudouin Bras de Fer, le Moine Robert, la Clef d'or, Richilde* (1839), épisode de l'histoire des Flandres, *Aventures d'un officier américain* (1866), et une *Histoire de la Belgique* (1836, in-8), en français et en flamand.

**COOMANS** (Pierre-Olivier-Joseph), frère du précédent, peintre belge, né à Bruxelles, en 1816, passa plusieurs années en Algérie et visita le Sahara pour étudier la nature africaine. Il a exposé un grand nombre de tableaux d'histoire et de genre: *le Déluge, la Dernière charge d'Attila à la bataille de Châlons-sur-Marne, Paysage de la province de Constantine, Emigration de tribus arabes, Donseuses algériennes, la Bataille d'Ascalon, la Prise de Jérusalem, Orgie des Philistins, Massacre des Tencières et des Usipètes*, ces deux derniers tableaux au Salon de 1867; *Danseuses gauloises le Point de Vénus* (exposition universelle de 1878), etc.

**COOPER** (Susan-Fenimore), fille du célèbre romancier Fenimore Cooper, née en 1815, a publié des ouvrages estimés: *Heures à la campagne* (Rural Hours, 1850, in-8 illustré et in-12); *la Rime et la Raison de la vie de campagne* (the Rhyme and Reason of country life, New York, in-8, 1854), choix des meilleurs auteurs qui ont écrit en vers ou en prose sur la vie à la campagne, avec des commentaires critiques, etc.

**COOPER** (Thomas Sidney), peintre anglais, né à Canterbury, le 26 septembre 1803, fut d'abord forcé, par la pauvreté de ses parents, d'apprendre un état manuel. Passionné pour la peinture, il dessina longtemps sans autre guide que la nature, et le prix de ses croquis l'aiderait à vivre. En 1820, il fut engagé au théâtre de Canterbury pour peindre les décors. Il put alors faire quelques visites à la galerie nationale et à l'Académie de Londres, et compléter ses études.

En 1827, il partit pour le continent et, après avoir visité les Flandres, s'établit à Bruxelles, où il trouva des patrons et des amis. La révolution de septembre l'obligea de retourner à Londres (1830). Jusqu'alors, il n'avait guère peint que des portraits. En 1833, il se révéla par un magnifique paysage, qui fut acheté par M. Vernon. Sa réputation date surtout de ses admirables groupes de *Bœufs* allant au pâturage ou en revenant (1842), conduits à l'allevoir ou couchés au soleil. En 1845, M. Cooper devint

membre associé de l'Académie des beaux-arts de Londres. Plus tard, il a fréquemment travaillé avec M. Lee, le paysagiste.

Cet artiste a envoyé aux Expositions universelles de Paris, de 1855 et de 1867, des toiles où l'on a retrouvé le fin sentiment des maîtres hollandais: *Groupe de vaches dans le parc d'Osborne*, qui appartient à la reine, et *Matinée dans les prairies de Windsor* (1855); *Paysage en Écosse* (1867). On a aussi de lui un *Album d'animaux* (Drawingbook of Animals and rustic groups, 1853, en 8 parties).

**COPE** (Charles-West), peintre anglais, né à Leeds, en 1811, et fils d'un professeur de dessin, étudia à l'Académie royale de Londres, et exposa à seize ans une *Sainte Famille*, qui faisait pressentir de belles dispositions pour le genre sérieux. La Commission royale des beaux-arts le couronna plusieurs fois. Ses principales productions sont: *Agar et Ismaël* (1836); *Paolo et Francesca* (1837); une *Idolâtrie dans la campagne de Rome* (1838); *la Mère flamande* (1839), l'un et l'autre dus à un voyage que l'auteur venait de faire sur le continent et qui eut sur ses travaux postérieurs une heureuse influence. Vient ensuite: *L'Enfant* (1841); quelques sujets tirés de Goldsmith (1842); *la Première épreuve du jury* (1843), qui obtint un prix de 300 liv. (7500 fr.); *les Derniers jours du cardinal Wolsey* (1846), au prince Albert; *Derniers adieux de lord et lady Hussell*; plusieurs plafonds et huit fresques pour les salles du nouveau Parlement.

Dans le genre familier, nous citerons: *la Jeune mère* (1846); *l'Enfant qui prie et la Jeune fille qui médite* (1847); *Au coin du feu* (1849); *le Réve de Milton* (1850); *Florence Cope avant dîner* (1852); *les Petits amis* (1854); un *Chapelain domestique* (1869); *Noble et simple ou Guy considérant les plans de son hospice* (1871); *Oui et non* (1873); *Tous-ici, Baby et la Mère opprimée* (1874); *les Membres du jury de l'Académie choisissant des tableaux* (1876), etc., sujets pris sur nature et remplis de détails agréables. M. Cope a envoyé plusieurs des tableaux indiqués ici aux Expositions universelles de Paris, en 1855, en 1867, et en 1878. Il a été nommé, en 1848, membre de l'Académie royale des beaux-arts de Londres.

**COPPÉE** (Francis-Edouard-Joachim, dit François), littérateur français, né le 12 janvier 1842, se fit, très jeune, une réputation de poète par la publication de quelques pièces où, à travers d'heureuses imitations du romantisme, on sentait se dégager l'originalité. Distingué d'abord parmi les collaborateurs du *Parnasse contemporain* (1866, gr. in-8), il donna, la même année, un premier recueil personnel, *le Reliquaire* (in-18), et, deux ans plus tard, un autre volume de poésies, *Intimités* (in-18). Un des pièces d'un nouveau recueil (*Poèmes modernes*), *la Bénédiction*, et une autre pièce inédite, *la Grève des forgerons*, eurent de grands succès de lecture publique.

M. Fr. Coppée a donné au théâtre: une fantaisie poétique, *le Passant* (Odéon, 1869), qui reçut le meilleur accueil; *Deux Douleurs*, drame en un acte (Français, 1870), dont le succès fut médiocre; *l'Abandonnée*, drame en deux actes (Gymnase, 1871), assez froidement accueilli; *Fais ce que dois*, épisode dramatique en un acte (Odéon 1871), dont les intentions patriotiques, traduites en beaux vers, furent très applaudies dans toute la France; *les Bijoux de la délivrance*, scène en vers (1872), due à la même inspiration; *le Luthier de Crémone*, drame en un acte (Théâtre-Français, 1877) dont le succès rappela celui du

*Passant*. Citons à part un drame en quatre actes et en prose en collaboration avec M. d'Artois, *le Petit marquis*, joué à l'Odéon et non imprimé.

Outre ses premiers recueils de poésies réimprimés en divers formats et couronnés à diverses reprises par l'Académie française, M. Coppée a publié : *les Humbles* (1872, in-18); *le Cahier rouge* (1874, in-18); *Olivier*, poème (1875, in-18); *l'Exilée* (1876, in-4), etc., et un roman : *Une Idylle pendant le siège* (1875, in-18).

Attaché pendant quelques années à la Bibliothèque du Sénat, M. Coppée a été nommé, après le décès de M. Guillard, archiviste de la Comédie-Française (1878). Il a été décoré de la Légion d'honneur.

COQ (Paul), économiste français, né à Aiguillon (Lot-et-Garonne), en 1810, vint à Paris après la révolution de Février et s'y fit connaître dans les journaux démocratiques par des articles relatifs aux questions sociales. En 1850, il prit la direction de *la Semaine*, qui cessa de paraître après le coup d'Etat du 2 décembre. Il a été un des collaborateurs du *Journal des économistes* et du *Dictionnaire du commerce*, et professeur d'économie politique à l'école municipale Turgot.

On a de lui : *Exposé de la législation sur les faillites et les banqueroutes* (Bordeaux, 1838); *le Sol et la haute banque, ou les Intérêts de la classe moyenne* (1850), publié en 2 parties; *la Monnaie de banque, ou l'Espèce et le portefeuille* (1851); *la Bourse de Paris; le Marché libre et le marché restreint* (1859, in-8); *les Circulations en banque* (1865, in-8); *Résumé de l'enquête parlementaire sur le régime économique de la France en 1870* (1872, in-8); *Cours d'économie industrielle* (1872, in-18); *L'impôt et la législation des patentes en 1873* (1873, in-8), etc.

COQUELIN (Benoit-Constant), acteur français, est né à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), le 23 janvier 1841. Fils d'un boulanger, il était destiné à suivre la profession de son père, lorsqu'il fut entraîné vers le théâtre par sa vocation. Il fut admis au Conservatoire le 29 décembre 1859, dans la classe de déclamation dramatique de M. Régnier, dont il fut le plus brillant élève. Moins d'un an après, ayant obtenu le second prix de comédie, il débutait, le 7 décembre 1860, au Théâtre-Français, dans le rôle de Gros-René du *Dépit amoureux*. Il n'avait pas encore vingt-trois ans, lorsqu'il prit rang parmi les sociétaires de notre première scène.

M. Coquelin joua d'abord, avec un succès soutenu, dans *les Fourberies de Scapin*, *les Plaideurs*, *le Mariage de Figaro*, *Don Juan*, et autres pièces du répertoire classique. Il reprit le rôle de Lubin, dans *la Mère confidente*; du marquis, dans *le Joueur*; de son Annibal, dans *l'Aventurière*; du prince, dans *Fantasio*, etc. Il a créé successivement ceux d'Anatole, dans *Une loge d'Opéra* (1862); de John, dans *Trop curieux*; de Gagneux, dans *Jean Baudry*; de Michard, dans *la Maison de Penarvan* (1863); d'Aubin, dans *Moi*; de Philippe, dans *la Volonté* (1864); de Vincent, dans *l'Étilet blanc* (1865); d'Aristide, dans *le Lion amoureux* (1866), l'une de ses bonnes créations; de Ginguore, dans la pièce de ce nom (même année); de Vivian, dans *Galilée* (1867); de Beau-bourg, dans *Paul Forestier* (1868); de Diogène, dans *la Revanche d'Iris*; de Mycille-Eucrate, dans *le Coq de Mycille* (même année); de Marcel, dans *les Ouvriers*; de Langlumeau, dans *le Testament de César Girodot*; de Tabarin, dans la pièce de ce nom (1871); de Roblot, dans *Jean de Thommeray* (1874); de Charveron, dans *Chez l'avocat* (1875); de Filippo, dans *le Luthier de Crémone*

(1875); du duc de Septmonts, dans *l'Étrangère* (même année); de Léopold, dans *les Fourchambault* (1878), etc.

M. Coquelin a obtenu, en outre, de grands succès de société, en récitant des morceaux de poésie dans les salons ou les réunions publiques; il contribua ainsi à la légitime réputation de poètes nouveaux, particulièrement de MM. Eug. Manuel et Fr. Coppée. On remarqua surtout l'ardent patriotisme avec lequel, pendant le siège de Paris (1870-1871), il récitait les pièces les plus propres à exalter le courage ou à consoler les douleurs de la lutte.

COQUELIN (Ernest-Alexandre-Honoré), connu sous le nom de COQUELIN CADET, acteur français, frère du précédent, né à Boulogne-sur-Mer, le 16 mai 1848, fut aussi destiné d'abord par son père à embrasser sa profession, puis le traicome employé au chemin de fer du Nord. Également entraîné par une occasion irrésistible pour le théâtre, il vint en 1864 à Paris, fut admis au Conservatoire dans la classe de M. Régnier et remporta, en 1867, un premier prix de comédie. Après d'heureux débuts à l'Odéon, dans les rôles comiques du répertoire classique, il entra à la Comédie-Française en juin 1868 et s'y fit applaudir à côté de son frère. Pendant le siège, sa conduite à la bataille de Buzenval lui valut la médaille militaire.

M. Coquelin, ayant sollicité en vain son admission au sociariat, quitta les Français; mais, après un engagement d'un an aux Variétés, il y revint le 1<sup>er</sup> juin 1876. Il joua presque tous les comiques de l'ancien répertoire; parmi ses meilleures créations, il faut citer les rôles d'Ulrich dans *le Sphinx* de M. O. Feuillet; de Frippesaucé, dans *Tabarin* de M. Paul Ferrier, d'Isidore dans la reprise du *Testament de César Girodot*; de Frédéric, dans *l'Ami Fritz* de MM. Eckmann-Chatrain; de Basile dans *le Barbier de Séville* (août 1877). Ses spirituelles interprétations de saynètes ou de monologues, le plus souvent écrits pour lui, firent en outre de M. Coquelin cadet un des artistes les plus recherchés des salons parisiens et des matinées littéraires, auxquelles il n'a jamais refusé son concours.

COQUEREL (Athanase-Josué), fils du savant pasteur mort en 1868, est né à Amsterdum en 1820. Il embrassa aussi la carrière ecclésiastique. Devenu rédacteur en chef du *Lien*, puis de la *Nouvelle revue de théologie*, il acquit, par ses doctrines et ses écrits une notoriété personnelle parmi les protestants, et se montra le champion, comme son père, des idées de liberté religieuse et de tolérance philosophique. En 1864, l'appréciation modérée qu'il avait faite de la *Vie de Jésus* de M. Renan, lui valut bien des tracasseries. Au mois de mai, il se vit suspendu de ses fonctions de ministre par le consistoire de Paris. Au même moment, le consistoire d'Anduze (Gard) lui voyait une adresse de sympathie et de regrets. Ses prédications soulevèrent souvent des orages parmi les protestants orthodoxes. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1862. — M. Coquerel est mort à Fismes (Seine-et-Marne), le 24 juillet 1876.

Il a publié : *Jean Calas et sa famille*, étude historique d'après des documents originaux, etc. (1858, in-12); 2<sup>e</sup> édit., 1870, in-8; *Sermons et Homélie* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> séries, 1858); *la Saint-Barthélemy* (1860, brochure in-8); *Précis de l'Église réformée de Paris*, d'après des documents en grande partie inédits (1862, in-8); *le Catholicisme et le protestantisme, considérés dans leur origine et leur développement* (1864, in-8); un certain nombre de *Sermons*, sous des titres particuliers (1860-1864); *la Charité sans peur* (1866,

in-8); *Des premières transformations historiques du christianisme* (1866, in-18); *les Forçats pour la foi* (1684-1715); *Pourquoi la France n'est elle pas protestante?* (1866, in-8); *Libres études* (1867, in-8); *la Conscience et la foi* (1867, in-18); *Réponse au livre du docteur Strauss : la Vie de Jésus* (1867, in-18); *Quelle était la religion de Jésus* (1872, in-18); *Trente années de pastorat* (1873), etc.

**COQUILLE** (Jean-Baptiste-Victor), journaliste français et juriconsulte, né à Percey (Yonne), le 11 novembre 1820, se fit recevoir avocat sans se faire inscrire au tableau. Entré à la rédaction de *l'Univers* en 1845, il fut détaché à *l'Union de Rouen* pendant six mois, et revint au journal de M. Veillot, qu'il ne quitta plus jusqu'à l'époque de sa suppression (1861). Il entra au *Monde* et en devint le principal rédacteur. M. Coquille a soutenu de sa parole comme de sa plume les organes du parti ultramontain, et a plaidé à plusieurs reprises pour *l'Un'ers* et le *Monde*. Il a fait partie du Conseil général de l'Yonne de 1848 à 1852. Son principal ouvrage, *les Légistes, leur influence politique et religieuse* (1863, in-8), livre dont l'apparition fit quelque bruit, est le résultat de longues recherches et de travaux sérieux.

**CORBAUX** (miss Fanny), femme peintre anglaise, née en 1812, est fille d'un membre de la Société royale de Londres, qui a écrit divers traités sur les finances et les mathématiques. En 1826, des pertes considérables ayant réduit son père à la pauvreté, miss Fanny, qui entra dans sa quinzième année, résolut de mettre à profit ce qu'elle savait de dessin. Etrangère à la peinture, elle apprit seule, en copiant et recopiant une estampe coloriée, la pratique de l'art qu'elle voulait exercer, et elle obtint, à l'exposition de la Société des arts de 1827, deux médailles d'argent pour une miniature et des copies d'aquarelles, et, à celle de 1830, la médaille d'or. Elle fut admise, comme membre honoraire, dans la Société des peintres anglais, à l'âge de dix-huit ans. A cette époque, la *National Gallery* ayant été ouverte aux artistes, elle alla avec empressement y recommencer ses premières études d'après les œuvres des maîtres.

Dès 1830, miss Corbaux, déjà favorablement connue du public, avait abordé le portrait, et vis plutôt par nécessité que par goût, et elle ne cessa pas d'envoyer tous les ans quelque composition originale aux exhibitions des peintres d'aquarelle ou de l'Académie.

Cette artiste s'appliqua aussi à l'étude savante de la Bible et des points historiques qui s'y rattachent, et par l'investigation et la critique des textes et des passages douteux, elle acquit une connaissance approfondie des livres sacrés. Des Sociétés savantes et des revues ont eu communication des mémoires qu'elle a rédigés sur des questions ardues d'archéologie hébraïque et égyptienne, par exemple la *Géographie physique de l'Exode* insérée dans *l'Athenaum*, et les *Hephaim*, lettres remarquables sur l'existence politique d'une tribu juive.

**CORBERON** (Charles-Émile-Alphonse, baron DE), ancien député français, est né le 6 avril 1806. Occupé spécialement de travaux agricoles, il devint maire de Troissereux, président de la Société d'agriculture de Beauvais, membre du Conseil général pour le canton de Nivilliers et, en 1853, entra au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 3<sup>e</sup> circonscription de l'Oise. Réélu au même titre aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 21 461 voix sur 35 456 votants.

Il se retira de la vie politique en 1869; mais aux élections sénatoriales de janvier 1876 et de janvier 1879, il fut porté sans succès comme candidat sur la liste bonapartiste. M. le baron de Corberon a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 8 août 1870.

**CORBIÈRE** (Jean-Antoine-René-Edouard), romancier français, né à Brest, en 1793, et ancien officier de la marine impériale, donna sa démission sous Louis XVIII et débuta dans la carrière littéraire par une comédie en vers jouée à Brest, *les Jeux floraux* (1818), et par quelques poésies empreintes de l'esprit libéral : *la Marotte des ultras* et *Philippiques françaises* (1820). Abordant ensuite le roman maritime, il publia, de 1827 à 1845, une vingtaine de volumes destinés à peindre les scènes et les mœurs qui lui étaient familières : *Contes de bord* (in-8), *le Négrier* (4 vol. in-12), *les Aspirants de marine*, *le Banion*, *les Trois Pirates*, *Pelajo*, etc. M. Ed. Corbière donna un grand nombre d'articles à *la France maritime*. Vers 1848, il rédigea le *Journal du Havre*. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1831. — M. Corbière est mort à Morlaix, le 20 octobre 1875.

**CORBLET** (l'abbé Jules), archéologue français, né à Roye (Somme) le 16 juin 1819, a été longtemps attaché au clergé d'Amiens, devint chanoine de ce diocèse. Il a fourni de nombreuses notices historiques, comme membre de la Société des Antiquaires de Picardie au recueil publié par cette société.

Ses principaux ouvrages sont : *Parallèle des traditions mythologiques avec les récits bibliques* (1846, in-8); *l'Art chrétien au moyen âge* (1847, in-8); *Glossaire du patois picard* (1851, in-8); *Manuel d'archéologie nationale* (1857, in-8); *Essai historique et liturgique sur les ciboires et la réserve de l'eucharistie* (1858, in-8); *De l'influence du protestantisme sur la philosophie, les lettres et les arts* (Arras, 1860, in-8); *Étude historique sur les loteries* (1861, in-8); *Hagiographie du diocèse d'Amiens* (1869-1874, 5 vol. in-8), etc. En 1857, il fonda à Paris la *Revue de l'art chrétien*, dont il prit la rédaction en chef.

**CORBON** (Claude-Anthyme), sénateur français, ancien vice-président de l'Assemblée constituante de 1848, est né à Arbrigny-sous-Varennes (Haute-Marne), le 23 décembre 1808. Né dans le peuple et destiné à être ouvrier, il était, à dix ans, rattaché de fils. Plus tard, il se fit sculpteur sur bois, et devint très habile. Au milieu de ses travaux il aborda l'étude des questions sociales et religieuses; et lorsque, après l'insurrection de mai 1839, le parti républicain déposa les armes, il fut un des fondateurs de *l'Atelier*, journal créé et rédigé par des ouvriers. Sous sa direction, *l'Atelier* s'efforça de concilier la modération du langage avec l'ardeur de la propagande révolutionnaire et socialiste; également hostile aux fils de Voltaire et aux fils des croisés, il se croyait en même temps catholique et démocrate, s'inspirait des doctrines de M. Buchez et flottait, dans les questions politiques, entre le *National* et la *Reforme*. En octobre 1844, il fut traduit devant la Cour d'assises, sous l'inculpation de provocation à la haine des citoyens les uns contre les autres et, sur la plaidoirie de M. C<sup>o</sup> Bethmont, il fut acquitté. En 1848, M. Corbon et ses amis prirent une part active à la révolution de Février, payèrent de leurs personnes, affichèrent des appels aux armes et engagèrent les combattants à ne pas quitter les barricades avant la proclamation de la République.

Quand le gouvernement provisoire fut installé à l'Hôtel de Ville, l'Atelier mit immédiatement son influence au service du parti modérateur, et se prononça contre les socialistes et les révolutionnaires qui combattaient la politique dite du *National*. M. Corbon devint un des candidats de la bourgeoisie, et fut élu à Paris représentant du peuple par 135 043 voix. A la Constituante, il vota ordinairement avec les amis du général Cavaignac, et la majorité, qui aimait à l'opposer à l'École de Luxembourg, le choisit pour un des vice-présidents de l'Assemblée. Il vota avec la fraction la plus modérée du parti démocratique. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative et s'associa aux manifestations démocratiques des Amis de la constitution. Le coup d'État du 2 décembre l'éloigna de la vie publique.

Après la révolution du 4 septembre 1870, il fut nommé maire du XV<sup>e</sup> arrondissement de Paris, et confirmé dans ses fonctions, le 5 novembre 1870, par 6386 voix sur 10 671 votants, contre 4029 voix obtenues par son concurrent M. Victor Hugo. Aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il obtint, sans être élu, 65 456 voix sur 328 970 votants; mais, aux élections complémentaires du 2 juillet suivant, il fut nommé représentant de la Seine par 117 828 voix sur 290 823 votants. Sa déposition, lors de l'enquête sur les événements du 18 mars, compléta celle du colonel Langlois et fut très remarquée. Il a pris la parole dans la discussion sur l'Internationale pour repousser la loi présentée par M. Dufaure, comme dangereuse et inutile. Siégeant à l'extrême gauche, il vota constamment avec la minorité républicaine, et adopta les lois constitutionnelles. Lors des élections des 75 sénateurs inamovibles par l'Assemblée nationale, porté sur la liste des gauches, il fut élu, le 15 décembre 1875, au 6<sup>e</sup> tour de scrutin, par 353 voix sur 681 votants. Au Sénat, il suivit la même ligne politique.

M. Corbon a publié pour la *Bibliothèque utile* un petit traité : *De l'Enseignement professionnel* (1859, in-16); *le Secret du peuple de Paris* (1863, in-8, et 1865, in-12).

**CORBOLD** (Edward-Henry), peintre anglais, né à Londres le 5 décembre 1815, débuta par des illustrations, concourut, en 1843, à Westminster-Hall et remporta, pour une grande composition d'histoire, un prix de 100 liv. st. Il s'essaya ensuite à peindre la fresque, mais se distingua surtout comme aquarelliste. Ses œuvres qui sont, en ce genre, d'une dimension peu ordinaire, se font remarquer par la richesse des tons, la science des procédés et le mouvement dramatique. Nous citerons : *la Peste de Londres en 1344*, *la Belle Rosemonde*, *William d'Eynesham racontant ses hauts faits*, *la Destruction des idoles à Bâle* (1854), *Florette de Nérac*, *Scène du Prophète*, etc.

A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. Corbold obtint une mention; il avait envoyé trois grandes aquarelles : *la Femme adultère*, qui appartient au prince Albert; une scène tirée de l'opéra du *Prophète*, à la reine Victoria, et *le comte de Surrey contemplant la belle Géraldine à l'aide du miroir magique*. A celle de 1867, il n'envoya qu'une toile, acquise par la princesse Louise, *la Mort d'Arthur*; il n'a point figuré à celle de 1878.

**CORCELLES** (Claude-François-Philibert TIRCUIN DE), ancien député et diplomate français né à Marcilly d'Azergue (Rhône), le 27 juin 1802, est le fils d'un ancien député de l'extrême gauche qui fit une opposition très vive à la Res-

tauration et à la monarchie de Juillet. Envoyé lui-même à la Chambre des Députés, en 1837, par l'arrondissement de Sées (Orne), il vota ordinairement avec le groupe des libéraux indépendants dont M. de Tocqueville était le chef. Il s'occupa surtout des matières économiques et de la question algérienne. Catholique fervent, son libéralisme le rapprochait de l'École de Montalembert. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, le second sur la liste des onze élus du département de l'Orne. Membre du Comité des finances, il vota en général avec la droite, et adopta toutefois l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Approuvant complètement la direction donnée à l'expédition de Rome, il prit une part personnelle aux événements d'Italie. Envoyé en mission auprès du pape, il désavoua le traité conclu par M. de Lesseps (voy. ce nom) avec les triumvirs romains, et présida, après la prise de Rome, au rétablissement de l'ancien régime. Il fut réélu, le premier, à l'Assemblée législative, et continua de siéger dans les rangs de la majorité contre-révolutionnaire; mais il ne voulut point se rallier à la politique particulière de l'Élysée, et après le coup d'État du 2 décembre 1851 il resta en dehors des affaires publiques.

Élu représentant du Nord, le 6 février 1871, le treizième sur vingt-huit, par 205 439 voix, M. de Corcelles siégea au centre droit. Le 11 janvier 1873 il fut appelé à l'ambassade de France à Rome en remplacement de M. de Bourgoing, et sa nomination fut bien vue du Vatican. Il eut à intervenir notamment dans la délicate question du maintien ou du renvoi de l'*Orenoque*, mouillé dans les eaux de Civita-Vecchia à la disposition de Pie IX, et, après de longues négociations, ce navire fut définitivement rappelé à Toulon (octobre 1874). M. de Corcelles demeura encore deux ans dans son poste, où il fut remplacé par le baron Baude le 20 octobre 1876.

**CORDIER** (Stanislas-Alphonse), manufacturier français, sénateur, né à Ecouché (Orne), le 27 février 1820, d'une famille de petits cultivateurs, fit ses études au collège de Lisieux, puis en 1838 vint à Paris, où il entra, comme commis, dans une maison de commerce pour les tissus. En 1845, associé à un chimiste, il prit la direction d'une fabrique de toiles peintes, à Deville-lès-Rouen. Admis dans la Société libre du commerce et de l'industrie, en 1850, il en devint vice-président. En 1857, il fut élu membre de la chambre de commerce de la Seine-Inférieure, et en fut secrétaire pendant dix ans. Lors de l'exposition universelle de 1867, ses impressions sur étoffes et ses procédés nouveaux de teinture lui valurent deux médailles d'argent. Il a été élu membre du conseil municipal de Rouen en 1869, et, le 8 février 1871, représentant de la Seine-Inférieure à l'Assemblée nationale, le troisième sur seize, par 75 876 suffrages. Compatriote et ami de M. Pouyer-Quertier, ministre des finances, il fut chargé de plusieurs missions délicates au quartier général de l'armée d'occupation allemande et a fait partie de la commission des expositions internationales, créée par décret du 30 décembre 1871. A l'Assemblée, il a pris place au centre gauche et s'est fait inscrire à la réunion Ferry, dont il a été président. Il a voté, en général, avec cette fraction de l'Assemblée et a soutenu particulièrement, dans les questions de commerce, le système protectionniste. Après le vote de la constitution républicaine, il fut porté, comme candidat de l'union des gauches, aux élections des sénateurs inamovibles

et nommé au 2<sup>e</sup> tour, par 347 voix sur 691 votants. Au Sénat il vota avec la minorité républicaine. Il représente au conseil général de la Seine Inférieure le 5<sup>e</sup> canton de Rouen. Décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1855, il a été promu officier le 20 octobre 1878.

M. Cordier a traité un grand nombre de questions industrielles et commerciales dans diverses publications : *Exposition universelle de 1855*, (1855 in-18), en collaboration avec MM. J. Girardin et Burel; *Études sur les industries textiles du Nord* (1860, in-18); *Rapport sur la crise cotonnière* (1864, in-8), son ouvrage le plus connu; *Études et enquêtes sur les Industries de la Seine-Inférieure* (1869, in-8), etc. \*

**CORDIER** (Henri-Joseph-Charles), sculpteur français, né à Cambrai, le 19 octobre 1827, suivit de 1845 à 1847 les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de M. Fauguin, puis de Rude, et débuta au Salon de 1848. Porté par goût vers l'étude des races humaines, il fit ensuite, aux frais du gouvernement, un voyage en Afrique et en rapporta de nouveaux types. Nous citerons parmi ses œuvres importantes : les bustes de *Saïd-Abdalla*, du lieutenant E. Cordier, son frère, de *monseigneur Giraud*; une *Tête de Vierge*; *Époux chinois*, *Vénus africaine*, *Types nègres et mongols* (1848-1853); ces derniers sujets ont figuré de nouveau à l'Exposition universelle de 1855; le *maréchal Randon*, *Mme Randon*, *Mlle Matham*, douze bustes d'*Algériens* (1857); un groupe en plâtre : *Amphitrite*; la *Bella Galinara*, statue marbre; la *Copresse*, buste marbre et bronze et un *Patriote grec* (1861); *Amphitrite*, statue marbre; buste de *l'Impératrice*, une *Juive d'Alger*, buste en bronze émaillé, onyx et porphyre, *Femme mulâtresse*, le *maréchal Randon* (1864); *Deux portraits* (1865); *Femme arabe*; *Femme transtévérine* (1866); *Portrait du général Fleury*; *Fellah du Caire*; *Groupe d'enfants*, à l'Exposition universelle de 1867; *l'Harmonie*, la *Poésie* (1868), cariatides pour le foyer de l'Opéra, dont les bronzes ont figuré au Salon de 1872; *Cheik arabe d'Égypte*, buste en bronze; *Fontaine égyptienne*, modèle en plâtre (1869); *Fraternité*, groupe marbre; *Fellah lampadaire*, en bronze, marbre et onyx (1870); *Ibrahim-pacha, vice-roi d'Égypte*, statue équestre en bronze (1872); *Titon et Néréide*, groupe plâtre (1873); *Prêtresse d'Isis jouant de la harpe*, statue, bronze émaillé; *Emmanuel Escudon*, statue marbre; *A vingt ans*, statue bronze (1874); *la Danse de l'abricille*, marbre; *Poésie grecque et moderne*, bustes polychromes (1875); *Christophe Colomb*, réduction d'un monument élevé à Mexico (1876); *Nymphes et Triton*, groupe bronze; *Psyché*, statuette marbre (1877); deux bustes d'*Esquimaux* (homme et femme), étude faite au jardin d'acclimatation (1878). M. Cordier a exécuté, pour la ville de Verdun, la statue du *maréchal Gérard*, inaugurée à la fin de 1856. Il a obtenu une médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1851, une de 2<sup>e</sup> classe en 1853, un rappel en 1857 et a été décoré le 15 août 1860.

**CORDOVA** (don Fernando-Fernandez de), général et homme politique espagnol, né à Madrid, en 1792, et frère de deux généraux, fit ses études à l'École militaire de Madrid, entra au service en 1810 et gagna successivement tous ses grades dans la guerre de l'indépendance contre Napoléon. Après avoir traversé tous les gouvernements qui se succédèrent en Espagne, il se compromit gravement en 1841, avec Diego Léon et le général de La Concha, dans le soulèvement qu'exécuta O'Donnell contre Espartero. Il se rattacha ensuite au parti des progressistes modérés, dit de Sala-

manque. En septembre 1847, il fut deux mois ministre de la guerre et devint général directeur de l'infanterie. En 1849, il passa en Italie, avec le corps de troupes espagnoles chargé d'aider à rétablir le pape. Le 8 mars 1850, il fut nommé capitaine général de la Nouvelle-Castille. L'année suivante il devint capitaine général de Cuba, et en 1853 directeur général de la cavalerie. Aussitôt qu'éclata à Madrid la révolution de 1854, la reine le chargea de former un nouveau cabinet. Il déclina cette mission; mais il n'hésita pas à faire tirer les troupes sur les insurgés au nom de la reine. Après la victoire de ceux-ci, il jugea à propos de quitter Madrid dans la nuit du 27 au 28 juillet, et de se retirer en France. Don F. de Cordova regagna l'Espagne à la suite des événements de 1856, et reprit son rang parmi les généraux. En septembre 1864, il fut appelé au ministère de la guerre dans le cabinet Narvaëz. Après avoir pris part à la révolution de 1868, il fut nommé de nouveau capitaine général à Cuba en 1870, puis choisi comme ministre d'État par le roi Amédée en 1871. Après la proclamation de la République, le général de Cordova accepta le poste de ministre de la guerre (février 1873).

**CORÉ** (François), mécanicien français, né à Norroy-le-Veneur (Moselle), en 1813, fit ses études au collège de Briey, vint en 1831 à Paris et y fonda plus tard une institution qu'il abandonna pour se livrer tout entier à la mécanique. Il s'occupait surtout du rapport de cette science avec les arts industriels. On lui doit des machines à mouler et comprimer les combustibles artificiels, des machines à mouler divers produits céramiques, un nouveau système pour le travail des métaux, particulièrement du fer battu. M. Coré fut, en 1851, un des délégués choisis par le conseil municipal et la chambre de commerce de Paris pour aller étudier l'Exposition universelle de Londres. Il rendit compte de cette mission dans son *Histoire de la mécanique depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (1854, in-8). Il a commandé, à Paris, pendant quelques mois de l'année 1848, la garde républicaine qu'il avait contribué à organiser.

**CORMON** (Pierre-Étienne PIESTRE, dit Eugène), auteur dramatique français, né le 5 mai 1811, à Lyon, appartient, par sa mère, à la famille des Cormon, libraires, dont il a pris le nom. Il a beaucoup écrit pour le théâtre, notamment pour les scènes de drame et de vaudeville; mais, sauf trois pièces, il a toujours eu des collaborateurs, notamment MM. Dennery, Grangé, Laurencin et Michel Carré. De 1832 à 1878, il compte plus de cent ouvrages dramatiques, drames, comédies, vaudevilles, livrets d'opéras ou d'opérettes, dont quelques-uns ont obtenu une longue série de représentations.

Nous citerons : *les Faussaires anglais* (1833); *les Gueux de mer* (1835); *le Vaqabond* (1836); *le Pensionnat de Montereau* (1836); *Rafael, ou les Mauvais conseils* (1838); *Paul et Virginie* (1841); *Paris la nuit* (1842), un des plus grands succès de l'Ambigu; *le Canal Saint-Martin* (1845); *Corneille et Rotrou* (1845), comédie représentée au Théâtre Français; *un Mari qui se dérange* (1846); *Philippe II, roi d'Espagne* (1846); *Gastibelza* (1847), pour l'ouverture de l'Opéra National; *les Paysans* (1847); *le Montin des tilleuls* (1849); *la Ferme de Primeroe* (1851); *Paris qui pleure et Paris qui rit* (1852); *les Femmes du monde* (1852); *la Foire aux plaisirs* (1855); *le Billet de faveur* (1856); *Don Pédre*, opéra comique (1857); *les Crochets du père Martin*, drame en trois actes (Gaié, 1858); *les Ducs de Norman-*

die, drame historique en cinq actes et onze tableaux (Cirque, 1859); *le Château Trompette*, opéra comique (1860); *les Mitaines de l'ami Poulet*, comédie en deux actes (Vaudeville, 1861); *les Pêcheurs de Catane*, drame lyrique (1861); *Jocrisse*, opéra comique (1862); *les Pêcheurs de perles*, opéra comique (1863); *le Docteur Magnus*, opéra en un acte (1864); *Lara*, opéra comique en trois actes (1864); *le Trésor de Pierrot*, opéra comique en deux actes (1865); *José Mario*, opéra comique en trois actes (1866); *Robinson Crusoe*, opéra comique en trois actes (1867); *les Bleuets*, opéra comique en trois actes (1867); *Déa*, opéra comique en deux actes (1870); *Madame Turbulpin*, opéra comique en deux actes (1872); *la Fillette du roi*, opéra comique en trois actes (1875).

**CORMON** (Fernand PISTRE, dit), peintre français, parent du précédent, né à Paris le 22 décembre 1845, fut successivement élève de MM. Cabanel, Fromentiou et Portaels. Il débuta au Salon de 1870 par les *Noce des Nibelungen*, qui ne furent pas moins remarquées que son envoi de 1873: *Stta*. En 1875 il remporta le prix du Salon pour une vaste composition, *la Mort de Ravana, roi de Lanka*, dont les hautes qualités rappelaient l'une des plus belles pages de Delacroix: *les Massacres de Scio*. M. Cormon a exposé depuis: *Jésus ressuscitant la fille de Jaïre*, *Portrait de M. Carrier-Belleuse* (1877). Il a obtenu deux médailles en 1870 et en 1873.

**CORNE** (Hyacinthe-Marie-Augustin), littérateur et magistrat français, ancien représentant du peuple, né à Arras (Pas-de-Calais), le 28 août 1802. Élevé par les jésuites à la maison de Saint-Acheul, il fut nommé, vers la fin de la Restauration, conseiller auditeur près la cour royale de Douai. Après la révolution de Juillet, il devint président du tribunal de cette ville. En 1837, il entra à la Chambre comme député de Cambrai, et siégea sur les bancs de la gauche jusqu'en 1846. Suppléant par un candidat ministériel aux élections qui précédèrent la chute de la monarchie, il prit une part très active à la campagne des banquets réformistes. En 1848, le gouvernement provisoire le nomma procureur général à Douai, et, le 17 juin, la Commission exécutive lui confia les fonctions de procureur général près la Cour d'appel de Paris, en remplacement de M. Portalis. C'est en cette qualité qu'il eut à demander à l'Assemblée nationale la mise en accusation de MM. Louis Blanc et Caussidière.

Nommé lui-même représentant par 190 935 suffrages, le second sur la liste des 28 élus du département du Nord, M. H. Corne vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il fut remplacé dans le poste de procureur général par M. Baroche. Il fit au gouvernement de Louis-Napoléon une opposition très molérée, et désapprouva la direction donnée à l'expédition de Rome. Il ne fut réélu que le dix-neuvième à l'Assemblée législative, sa candidature ayant eu pour adversaires tous les partis extrêmes. Il resta dans les rangs du parti démocratique non socialiste, jusqu'au coup d'État du 2 décembre, contre lequel il protesta. Porté aux élections pour le Corps législatif, en 1869, dans le département du Nord, il ne fut pas élu. Aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il passa le premier sur vingt-huit, avec 252 239 voix, dans le même département. Il prit place au centre gauche, présida ce groupe quelque temps, et vota constamment pour toutes les lois et mesures tendant à consolider la République. Compris sur la liste des gauches, lors de l'élection des 75 sénateurs inamovibles,

par l'Assemblée nationale, il fut élu, le 10 décembre 1875, au 2<sup>e</sup> tour de scrutin, par 359 voix sur 691 votants. Au nouveau Sénat il vota avec la minorité républicaine.

On doit à M. Corne un *Essai sur la littérature considérée dans ses rapports avec la constitution politique des différents peuples* (Cambrai, 1826, in-8); *Du Courage civil et de l'éducation propre à inspirer les vertus publiques* (1828, in-8); *De l'éducation publique dans ses rapports avec la famille et avec l'Etat* (Paris, 1844, in-8); *Rapport et projet de loi sur les jeunes détenus*, présentés à l'Assemblée législative le 14 décembre 1849 (1851, in-8); *le Cardinal de Richelieu* (1853, in-18); *le Cardinal Mazarin* (1853, in-18, 2<sup>e</sup> édit. 1867); *Lettres d'Adrien* (1856, in-8); *Marcel* (1858, 2 vol. in-18); *Souvenirs d'un proscrit* (1861, in-18); *Education intellectuelle* (1873, in-18), etc.

**CORNELIUS** (Charles - Adolphe), professeur d'histoire allemand, né à Würzburg, le 13 mars 1819, fils d'un acteur, étudia la philologie et l'histoire à Bonn et à Berlin, sous des maîtres célèbres, et enseigna dans plusieurs gymnases. De 1848 à 1849, il fit partie de l'Assemblée nationale constituante allemande. Il se fit ensuite recevoir privat-docent pour l'histoire à l'Université de Breslau, où il devint professeur ordinaire en 1854. Il passa presque aussitôt avec le même titre à Bonn, et deux ans plus tard, à Munich. On cite parmi ses travaux: *Histoire du soulèvement de Munster* (Geschichte des munster. Aufruhrs; Leipzig, 1855-60, 2 vol.), précédé de plusieurs écrits sur le rôle de cette ville dans la Réformation; *Études historiques sur la guerre des paysans* (Studien zur Geschichte des Bauernkriegs; Munich, 1861), etc.

**CORNELIUS** (Charles-Sébastien), physicien allemand, né à Ronshausen (Basse-Hesse), le 14 novembre 1819, étudia les mathématiques et les sciences naturelles aux Universités de Göttingen et de Marbourg. En 1851, il se fit recevoir privat-docent à celle de Halle, où il fit à la fois des leçons de physique, de mécanique et de géographie scientifique. On cite de lui: *Essai d'une théorie des phénomènes électriques et magnétiques* (Versuch einer theoret. Ableitung der elect. und magnet. Erscheinungen; Leipzig, 1855); *Fornation de la matière* (Ueber die Bildung der Materie aus ihren einfachen Elementen; Ibid. 1856); *Théorie de la vision et de la représentation dans l'espace, au point de vue physique, physiologique et psychologique* (Theorie des Sehens und räumlichen Vorstellens vom, etc.; Halle, 1861); *De l'influence réciproque de l'âme et du corps* (Ueber die Wechselwirkung zwischen Leib und Seele; Ibid. 1871); des *Essais de physique moléculaire* (Ibid. 1866 et 1875); *De l'importance des causes finales dans l'étude de la nature* (Ueber die Bedeutung des causal. Principis in der Naturwissenschaft; Ibid. 1867); *De l'Origine du monde et de la possibilité d'assigner à la terre et à l'homme un commencement dans le temps* (Ueber die Entstehung der Welt, etc.; Ibid. 1870); *Esquisse de géographie physique* (Grundriss der phys. Geographie; Ibid. 4<sup>e</sup> éd. 1873).

**CORNIL** (André-Victor), médecin et député français né à Cusset (Allier), le 17 juin 1837, étudia la médecine à Paris et fut reçu docteur en 1865. Il devint ensuite professeur agrégé à la Faculté et médecin à l'hôpital de Lourcine. Après le 4 septembre 1870, il fut nommé préfet de l'Allier, mais il donna sa démission à la fin du même mois. Élu conseiller général pour le can-

ton de Cusset, il en devint vice-président. Candidat républicain aux élections législatives du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Lapolisse, il fut élu par 9194 voix, contre 5761 obtenues par M. Desmaroux de Gaulmin, ancien député sous l'empire, et 2200 par M. Gallay, candidat radical. Il fit partie de la majorité républicaine de la nouvelle chambre et s'inscrivit aux groupes de l'Union républicaine et de la gauche modérée. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre qui suivirent la dissolution, il fut réélu par 12 176 voix contre le candidat officiel qui n'en réunit que 7174.

Outre sa thèse *Des Différentes espèces de néphrites* (1869), M. le docteur Cornil a publié : *De la Phthisie pulmonaire*, étude anatomique, pathologique et clinique (1866, in-8, avec fig. et planches), avec M. le docteur Hérard; *Contributions à l'histoire du développement histologique des tumeurs épithéliales* (1866, in-8, avec pl.); *Du Cancer et de ses caractères anatomiques* (1867, in-4, avec fig.); *Manuel d'histologie pathologique* (1869-1872, parties I et II, in-18, avec figures) : l'ouvrage doit comprendre trois parties; *Leçons élémentaires d'hygiène* (1872, in-18). Il est devenu rédacteur en chef du *Journal des connaissances médicales*. \*

CORNU (Marie-Alfred), physicien français, membre de l'Institut, né le 6 mars 1841, entra à l'École polytechnique en 1860 et deux ans après à l'École des mines. Il en sortit comme ingénieur en 1866, mais n'entra pas au service et se consacra à l'enseignement; nommé professeur de physique à l'École polytechnique en 1867, il fut promu ingénieur de 2<sup>e</sup> classe le 17 avril 1873. Il a été élu membre de l'Académie des sciences le 3 juin 1878, en remplacement de M. Becquerel père. Il dut cette haute distinction à l'exécution d'importantes expériences relatives à la détermination de la vitesse de la lumière, en perfectionnant la méthode de M. Fizeau; les essais de diverse nature lui ont demandé près de deux ans de préparation; les stations choisies étaient l'École polytechnique et le mont Valérien, distantes de 10 310 mètres, et la mesure de la vitesse obtenue, de 298 500 kilomètres par seconde, chiffre voisin de celui calculé par Foucault. D'autres expériences relatives à la détermination de la densité moyenne de la terre d'après la méthode de Cavendish ont été entreprises par ce savant. Outre sa thèse pour le doctorat es sciences : *Recherches sur la réflexion cristalline*, nous citerons les mémoires suivants : *Sur un nouveau polarimètre* (1870); sur le *Renversement des raies spectrales de vapeurs métalliques* (1871); *Sur le spectre de l'aurore boréale du 4 février 1872* (1872); *Extension des résultats au mode mineur*. (1873), etc. M. Cornu a obtenu la grande médaille Rumford de la Société royale de Londres (novembre 1878). \*

CORNU (Hortense LACROIX, dame), femme de lettres française, née à Paris, en 1812, et filleule de la reine Hortense, épousa, en 1834, M. Sébastien Cornu, peintre distingué, mort au mois d'octobre 1870. Elle était la sœur de l'architecte Eugène Lacroix. Familière avec la littérature allemande, elle a, sous le pseudonyme de *Sébastien Aïbin*, publié : *Ballades et chants populaires de l'Allemagne* (1841); *Gæthe et Bettina*, correspondance inédite (1843, 2 vol. in-8); elle a fourni des articles au *Dictionnaire de la conversation*, à la *Revue du Nord*, à la *Revue indépendante*, à la *Nouvelle Encyclopédie moderne*, etc. — Mme H. Cornu est morte à Longpont (Seine-et-Oise) le 16 mai 1875.

CORNUDET (Léon-Alexandre-Marie), administrateur français, est né à Champagny (Loire), le 29 octobre 1808. Secrétaire du parquet de la Cour des Pairs (avril 1834), puis de celui de la Cour royale de Paris (août 1835), il devint chef du cabinet de Martin du Nord, au ministère de l'Agriculture et des travaux publics (octobre 1836). Entré au Conseil d'État, le 5 décembre de la même année, comme auditeur de 2<sup>e</sup> classe, il passa auditeur de 1<sup>er</sup>, le 5 juin 1837, maître des requêtes en service extraordinaire le 3 janvier 1839 et en service ordinaire le 10 mars suivant. Nommé commissaire du roi près la section du contentieux, il conserva ses fonctions de maître des requêtes en 1848 et fut placé à la tête du ministère public près la même section. Lors de la réorganisation de 1852, il fut nommé conseiller d'État et maintenu dans la section du contentieux. A la suite de l'affaire des biens de la famille d'Orléans, dont il avait été le rapporteur, M. L. Cornudet cessa de faire partie du conseil, du 31 juillet 1852 au 5 mars 1853. Il y entra dans la section des travaux publics et de l'agriculture dont il devint président en 1867. Décoré de la Légion d'honneur le 8 mars 1839, il a été promu officier le 20 février 1858 et commandeur le 14 août 1866. — Il est mort à Paris, le 8 mars 1876.

CORNULIER (Auguste DE LA LANDE, comte DE), sénateur français, né à Nantes, le 23 septembre 1812 est maire de Saint-Hilaire-de-Lonlay (Vendée), conseiller général et président de la commission départementale. Porté aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, sur la liste conservatrice, il signa avec MM. Gaudineau et Vandier une circulaire où il affirma les principes du parti légitimiste et fut élu, le dernier sur trois, par 198 voix sur 360 électeurs. Il prit place dans les rangs de la droite de la Chambre haute. \*

CORNULIER-LUCINIÈRE (Albert-Hippolyte-Henri, comte DE), sénateur français, parent du précédent, né à Joué-sur-Erdre (Loire-Inférieure), le 17 juillet 1809, entra dans la marine, à l'École d'Angoulême, comme élève de 3<sup>e</sup> classe, puis passa, en 1830, dans les gardes du corps. La révolution lui fit quitter la France, et il obtint, en 1833, un brevet de lieutenant dans l'armée de don Miguel de Portugal. Conseiller général de la Loire-Inférieure de 1848 à 1852, et conseiller municipal de Nantes de 1865 à 1870, il fut élu, le 8 février 1871, représentant de son département à l'Assemblée nationale, le septième sur douze, par 53 930 voix. Il prit place à l'extrême droite, et vota constamment avec les adversaires de l'établissement du régime républicain. Légitimiste et clérical, il prit part à tous les pèlerinages organisés et conduits par ses collègues de l'extrême droite. Il fut un des huit représentants qui refusèrent de voter la prorogation des pouvoirs de M. de Mac-Mahon et repoussa les lois constitutionnelles. Lors de l'élection des 75 sénateurs inamovibles, par l'Assemblée nationale, il fut porté sur la liste des gauches par suite du compromis d'un certain nombre de légitimistes avec les représentants républicains, et fut élu, le 1<sup>er</sup> décembre 1875, au 3<sup>e</sup> tour de scrutin, par 351 voix sur 690 votants. Il suivit la même ligne politique au Sénat, et à la suite du 16 mai 1877, vota la dissolution, demandée par le cabinet de Broglie (23 juin). \*

CORNULIER-LUCINIÈRE (Alphonse-Jean-Claude-René-Théodore DE), marin français, frère du précédent, né le 15 avril 1811, entra au service en 1827, en qualité d'aspirant, fut nommé successivement enseigne de vaisseau en 1838,



lieutenant de vaisseau en 1840, capitaine de frégate en 1852, capitaine de vaisseau en 1855 et contre-amiral le 4 mars 1868. Il a rempli les fonctions de major général de l'arrondissement maritime de Cherbourg. Après avoir pris part aux différentes expéditions des mers de Chine et du Japon, il commandait en chef la division navale française lorsqu'il fut désigné, en janvier 1870, pour remplacer provisoirement le contre-amiral Ohier, comme gouverneur de la Cochinchine. Il a été chargé, dans le même temps, de remonter le Yang-Tsé-Kiang sur des embarcations de guerre et d'appuyer les démarches de notre chargé d'affaires, le comte de Rochechouart, ayant pour objet de faire cesser les persécutions exercées contre les chrétiens de ces régions.

Pendant son séjour, un événement additionnelle au traité de 1867 a été conclue avec le gouvernement siamois, qui avait envoyé une ambassade à cet effet; le travail de délimitation entre la Cochinchine et le royaume de Cambodge fut définitivement réglé. Il reentra en France en mai 1871, et resta en disponibilité jusqu'à son admission dans le cadre de réserve en 1873. Membre du conseil supérieur de l'instruction publique, M. l'amiral de Cornulier-Lucinière avait été nommé maire de Nantes, le 20 janvier 1874, et donna sa démission le 10 octobre de la même année à la suite des élections municipales républicaines. Candidat officiel du gouvernement aux élections du 14 octobre 1877, dans la 1<sup>re</sup> circonscription de Nantes, il échoua contre M. Laisant, un des 363. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 10 août 1861, il a été promu grand officier le 14 mai 1871.

**CORNUT** (Romain), publiciste français, né vers 1815, tout à tour professeur, avocat et journaliste, a publié d'abord, à l'usage des classes élémentaires, une *Grammaire grecque et latine comparée* (Paris, in-8); le *Jardin des racines grecques et latines mises en vers* (1843, in-18), etc. En 1845, il acquit, comme avocat, une certaine réputation, en plaidant avec succès, devant les assises de Privas, pour deux prêtres accusés de détournement de mineure protestante; on frappa une médaille qui le représentait terrassant le démon de l'impunité. M. Cornut appartenait alors à la rédaction de *l'Univers religieux*. Lorsque l'Académie française mit au concours l'éloge de Voltaire, il présenta un discours qui était une véhémence philippique contre le philosophe de Ferney. Depuis la révolution de Février, il a professé des opinions religieuses et politiques toutes différentes, dans ses écrits et dans ses leçons publiques au cercle littéraire de Bruxelles. Proudhon lui a dédié, en 1853, sa *Théorie du Progrès*.

Longtemps chargé de la critique littéraire au journal *la Vérité*, M. Cornut a collaboré à *l'Avenir* (de 1854) et à *la Revue de Paris*. Il a publié, outre son *Discours sur Voltaire* (1844, in-8), un certain nombre de petits livres élémentaires pour la jeunesse : *Guide du jeune latiniste* (1847, in-18); *Lexique des racines latines mises en vers français*, etc. (1847, in-18), etc. Il a donné une édition annotée des *Confessions de Mme de La Vallière repentante* (1855, in-12).

**CORONADO** (Caroline), femme poète espagnole, née à Almendralejo (province de Badajoz) en 1823, montra de bonne heure son talent pour la poésie et fit paraître, dès l'âge de quinze ans, une ode qui lui ouvrit l'accès de la société littéraire de Madrid. D'autres poésies lyriques, insérées dans les meilleurs journaux de cette ville, furent accueillies avec faveur par le public et très louées par les premiers écrivains du temps. Elle en

forma un premier recueil sous le simple titre de *Poésias* (1843). Quelques années plus tard, elle s'essaya au théâtre, mais avec peu de succès. On cite de cette époque une comédie, *El Cuadro de la Esperanza*, et un drame historique, *Alphonse IV d'Aragon*. Elle a écrit en outre des romans et nouvelles, publiés d'abord dans les journaux et revues, et dont une partie a reparu en volumes (1851, 1854, 1864); puis des esquisses de voyages, *Del Tajo al Rheno*, etc.

**CORONEOS** (Pavos), célèbre patriote et révolutionnaire grec, né à Constantinople en 1811, servit, comme officier d'artillerie, dans l'armée hellénique. Il fit, comme volontaire, la campagne de Crimée dans les rangs de l'armée russe. Il fit ensuite partie, sous les ordres du commandant des forces françaises, de l'expédition de Syrie en 1860. Un an après, accusé de conspiration contre le roi Othon, il fut enfermé à Nauplie; il s'en échappa et se mit à la tête de l'insurrection qui éclata cette même année. Blessé dans une rencontre avec les troupes royales, il fut enfermé dans la citadelle de Chalcis et rendu à la liberté en 1862, lors de la fuite du roi Othon. Ministre de la guerre, puis commandant de la garde nationale, il abandonna ces dernières fonctions en 1866, pour se mettre à la tête de l'insurrection crétoise, qu'il a soutenue près de trois ans.

**CORONINI-CRONBERG** (Jean-Baptiste-Alexandre, comte de), général autrichien, né à Gørtz, le 16 novembre 1794, entra comme cadet, en 1813, dans le corps des pionniers, obtint le grade de lieutenant pendant la campagne de 1814, prit alors du service dans les volontaires italiens du colonel Schneider. Indépendant de caractère, il quitta le service de l'Autriche, en 1824, pour celui du duc de Modène. Quelques années plus tard, il obtenait de l'empereur le commandement du 17<sup>e</sup> d'infanterie, avec lequel il fit la campagne de Rome et séjourna dans l'Italie autrichienne. En 1836, il fut nommé chancelier du grand-duc François-Charles et précepteur de l'aîné de ses fils, aujourd'hui l'empereur François-Joseph. Devenu major en 1837, le comte Coronini franchit un à un tous les grades, jusqu'à celui de feld-maréchal qu'il obtint en 1849. Après avoir passé la fin de cette année en Croatie et en Esclavonie, il fut nommé, en 1850, gouverneur civil et militaire du bannat de Servie. En 1854, il fut nommé commandant en chef du corps d'armée autrichien chargé d'occuper les Principautés danubiennes. Après la mort de Jellachich, il devint ban de Croatie (28 juillet 1859). Le 18 avril 1865, il fut relevé, sur sa demande, de ses fonctions et mis à la retraite. Vice-président du gouvernement pour le Tyrol et le Vorarlberg, il devint président du duché de Salzbourg le 8 janvier 1867.

**COROT** (Jean-Baptiste-Camille), peintre français, né à Paris, le 29 juillet 1796, fut placé, au sortir du lycée de Rouen, chez un marchand de draps, et y resta jusqu'en 1822, époque où, entraîné par une vocation décidée, il entra, contre le gré de ses parents, dans l'atelier du peintre Michallon. A la mort de ce maître, il passa chez Victor Bertin, puis il alla étudier seul en Italie pendant plusieurs années. Il exposa au Salon de 1827 ses premiers tableaux : *Vue prise à Narni*, la *Campagne de Rome*. Ses ouvrages, dont le sentiment poétique était vivement apprécié des artistes, obtinrent peu à peu la faveur du public.

On peut indiquer parmi les plus remarquables : deux *Vues d'Italie*, qui ont fait partie de la galerie du duc d'Orléans; une autre *Vue d'Italie* (1824), au musée de Douai; *Souvenir des envi-*

*rons de Florence* (1839), au musée de Metz; *la Danses des Nymphes*, au musée du Luxembourg; *le Christ au jardin des Oliviers* (1849), au musée de Langres; *Soleil couchant dans le Tyrol* (1850), au musée de Marseille; *Souvenir de Marcoussis*, acheté par l'empereur. *Effet de matin, une Soirée* (1855); *l'Incendie de Sodome, Nymphes jouant avec un Amour, le Concert, Soleil couchant* (1857); *Dante et Virgile, Macbeth, Idylle, Tyrol italien, Études à Vill-d'Avray* (1853); *Soleil levant, Orphée, le Lac, Souvenir d'Italie, le Repos* (1861); *Étude à Méry près La Ferté-sous-Jouarre* (1863); *Souvenir de Morte-Fontaine, Coup de vent* (1864); *le Matin, Souvenir des environs du lac de Nemi* (1865); *le Soir, la Solitude* (1866); *Saint-Sébastien, paysage; les Ruines du château de Pierrefonds, un Matin, un Soir*, et plusieurs des toiles déjà citées, à l'Exposition universelle de 1867; *Un Matin à Ville-d'Avray* (1868); *une Liseuse, un Matin à Ville-d'Avray* (1869); *Paysage avec figures* (1870); *Près Arras* (1872); *Pastorale, le Pasteur* (1873); *Souvenir d'Arlem* (Nord), *le Soir, Clair de lune* (1874); *les Bûcherons, les Plaisirs du soir, Biblis* (1875). M. CORRÉARD a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1833, deux 1<sup>res</sup> en 1848 et 1855, enfin une 2<sup>e</sup> à l'Exposition universelle de 1867. Décoré de la Légion d'honneur depuis 1846, il a été promu officier le 29 juin 1867. — Il est mort à Paris le 22 février 1875.

**CORPORANDI** (Xavier), sculpteur français, né le 30 octobre 1812, à Gilette (Piémont), qui faisait alors partie du département du Var, entra comme Français à l'École des beaux-arts, et suivit l'atelier de Bosio. Il s'est fait connaître par des œuvres distinguées : *la Mélancolie*, statue en plâtre qui eut beaucoup de succès au Salon de 1846, et une *Bacchante enseignant la danse à un satyre*, groupe en plâtre admis, avec l'œuvre précédente, à l'Exposition universelle de 1855; *la Première leçon maternelle*, groupe en plâtre et le *Général Masséna*, projet du monument élevé par la ville de Nice (1867); *la Réverie*, plâtre bronzé (1869); *Portrait du docteur Allé*, buste marbre (1870). Il a travaillé, de 1854 à 1856, à divers groupes et bas-reliefs du nouveau Louvre, exécuté de nombreux travaux pour diverses églises et terminé plusieurs bustes laissés inachevés par Bosio. M. Corporandi a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1846.

**CORRÉARD** (François-Daniel-Auguste), général français, né à Veyres (Hautes-Alpes), le 18 avril 1809, s'engagea dans l'armée comme simple soldat en 1827, et devint sous-officier le 20 mai 1829. Nommé sous-lieutenant le 12 octobre 1830, il a été promu successivement lieutenant le 12 octobre 1830, capitaine le 16 novembre 1840, major le 26 juin 1845, lieutenant-colonel le 5 décembre 1850, et colonel le 17 février 1852. Il commanda le 13<sup>e</sup> des chasseurs à pied, puis le 88<sup>e</sup> de ligne. Il fut nommé général de brigade le 13 mars 1853, fit la campagne d'Italie, puis commanda la 5<sup>e</sup> brigade du 9<sup>e</sup> corps, comprenant le département des Alpes-Maritimes. Il a été promu général de division le 10 août 1868. Pendant le siège de Paris, il fut placé sous les ordres du général Vinoy. Après la guerre, il commanda la division de Clermont; dans cette position, il atteignit la limite d'âge et passa dans le cadre de réserve en 1874. Décoré de la Légion d'honneur le 6 août 1843, le général Corréard a été promu officier le 30 juin 1844, commandeur le 14 mars 1857 et grand officier le 30 octobre 1864.

**CORROYER** (Edouard-Jules), architecte français, né à Amiens, le 12 septembre 1835, élève

de M. Viollet-le-Duc, a principalement exposé aux salons annuels les études qu'il a faites pour la restauration ou la construction des monuments dont il a été chargé : *Hôtel de ville de Roanne* (1865); *Autel et orfèvrerie de Notre-Dame des Victoires à Roanne* (1866); *Saint Bruno à Grenoble* (1870); *Fortifications de Dinan* (1872); *Abbaye du Mont Saint-Michel* (1873, 1874 et 1875); *Projet de restauration du transept sud de la cathédrale de Soissons* (1876). Il a de plus construit l'église de Vougy (Loire) et un château près de Bourg (Ain), restauré les églises de Ham, Nesles et Athies (Somme), ainsi que le château de Chamarande. M. Corroyer a publié : *L'abbaye royale du Mont Saint-Michel* (1877, in 8, avec plans et gravures). Il a obtenu une médaille de 1<sup>re</sup> classe en 1873.

**CORSSEN** (Wilhelm-Paul), érudit allemand, né à Brême, le 20 janvier 1820. Sa famille étant passée en Prusse, il acheva ses études au Joachimsthal et à l'Université de Berlin, et eut pour maîtres Meineke, Böckh et Lachmann. Il professa au gymnase de Stettin et, pendant 22 ans, à l'école de Pforta. Il fit plusieurs voyages d'étude en Italie. — Il est mort à Lichterfeld, près de Berlin, le 18 juin 1875.

Ses ouvrages, dont plusieurs ont été couronnés par l'Université de Berlin, jouissent d'une grande autorité en Allemagne et à l'étranger. Les principaux sont : *Prononciation, valeur des voyelles et accentuation dans la langue latine* (Ueber Aussprache, Vocalismus und Betonung der lat. Sprache; Leipzig, 1858; édition 1868-70); deux séries d'*Essais critiques sur la théorie des formes latines* (Kritische Beiträge zur lat. Formenlehre; Ibid., 1863; seconde série, 1866); *De la Langue des Etrusques* (Ueber die Sprache der Etrusker; Ibid., 1874-75, 2 volumes).

**CORTAMBERT** (Pierre-François-Eugène), géographe français, est né à Toulouse, le 12 octobre 1805. Il professa la géographie dans divers collèges, et fonda des cours particuliers très suivis. Parmi ses ouvrages, écrits la plupart à l'usage de la jeunesse, et tenus, par des réimpressions fréquentes, au courant des découvertes modernes et des changements politiques, nous citerons : *Géographie universelle* (1826, in-8); *Éléments de géographie* (1824); *Éléments de géographie ancienne* (1834, in-12); *Physiographie* (1836), description générale de la nature; *Leçons de géographie* (1839, in-8 avec atlas); *Petit cours de géographie* (1840, in-12); *Traité élémentaire de géographie physique et politique* (1852); *Tableau général de l'Amérique* (1860, in 8); *Tableau de la Cochinchine* (1862, in-8, avec cartes et grav.); *Géographie des cinq parties du monde* (1867, in-18), etc. On lui doit encore une traduction de la *Géographie sacrée* de Worcester (1830); un *Petit dictionnaire des découvertes et inventions anciennes et récentes* (1836); des livres d'éducation dont plusieurs imprimés à Limoges, la partie géographique d'un *Manuel du baccalauréat ès lettres*, etc. Membre de la Société de géographie, M. Cortambert a publié, en 1854, une *Notice* sur des travaux de cette Société pendant les deux années précédentes. On lui doit aussi une édition refondue de la *Géographie universelle* de Malte-Brun (1856-61, 8 vol. gr. in-8).

Son frère, M. Louis CORTAMBERT, né à Boisduin (Saône-et-Loire) en 1809, voyagea au sortir du collège en Italie, en Orient et en Amérique où il se fixa. Il fonda à Saint-Louis de Missouri la *Revue de l'Ouest*, puis fut attaché à la rédaction du *Messenger franco-américain* de New-York. Il a publié : *les Trois époques du catholicisme* (1849,

in-8); *Histoire de la guerre civile américaine* (1867, 2 vol. in-8, portraits, cartes et plans) en collaboration avec M. F. de Tranaltes, et *la Religion du progrès* (1874, in-18).

M. Richard CORTAMBERT, fils et neveu des précédents, né à Paris en 1836, secrétaire honoraire de la Société de Géographie et attaché, depuis 1861, à la section géographique de la Bibliothèque nationale, a publié un certain nombre de livres de voyages : *Aventures d'un artiste dans le Liban* (1864, in-18); *Impression d'un Japonais en France* (1864, in-18); *les Illustres voyageuses* (1866, in-8); *Géographie de la France* (1867, in-18); *Cours de géographie à l'usage de l'enseignement spécial* (1875, 4 vol. in-18); *Mœurs et caractères des peuples d'après les écrivains, voyageurs et géographes*, etc. (1879, gr. in-8, avec gravures). M. F. Dugué a emprunté à *Un Drame au fond de la mer* de M. R. Cortambert le sujet d'une pièce représentée avec succès au Théâtre Historique (1878).

CORTET (Mgr Pierre-Louis-Marie), prélat français, né à Château-Chinon (Nièvre), le 7 mars 1817. Ancien vicaire général de Nevers et de la Rochelle, il a été nommé évêque de Troyes par décret du 3 août 1875, préconisé le 23 septembre et sacré à Paray-le-Monial (Saône-et-Loire) le 10 décembre de la même année. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur.

CORVISART (R....-F....E....-Lucien), médecin français, né à Thomelaing (Meuse), le 9 juin 1824, et neveu du célèbre baron de ce nom, mort en 1821, a été reçu docteur en 1852 avec une thèse sur *la Contraction des extrémités ou tétanie*. Il a été compris, dès 1853, dans le service de santé impérial, comme médecin par quartier, et fait officier de la Légion d'honneur le 16 juin 1856. Il a publié : *Dyspepsie et consommation. Etudes sur les aliments et les nutriments* (1854), dans lesquels il développe les ressources de la pepsine acidifiée; *Sur une fonction peu connue du pancréas, la digestion des aliments azotés* (1858); *Collection de mémoires sur une fonction peu connue du pancréas* (1864, in-8), etc.

CORVO DE CAMOENS (João de Andrade), littérateur et savant portugais, né à Torres-Novas, le 30 janvier 1824, élève des Ecoles polytechnique et du génie, lieutenant du génie en 1843, suivit les cours de médecine à Lisbonne et fut nommé, dès 1844, professeur de botanique à la Polytechnique, et en 1853, d'économie rurale à l'Institut agricole. En 1855, il fut membre du jury international de l'Exposition universelle de Paris, et a été chargé de diverses missions scientifiques. Il a été élu, en 1855, membre de l'Académie de Lisbonne.

M. Corvo de Camoens est auteur des écrits les plus divers; nous citerons de lui, au théâtre : *D. Maria Telles*, drame (1845), *Um conto ao serão*, comédie (1852), *O Astrologo*, drame (1855), etc.; parmi ses romans : *Um anno na Corte*, roman historique (3 éditions); enfin parmi ses travaux scientifiques : *Memoria sobre doenca das vinhas na Madeira*, dans les *Mémoires de l'Académie*; *Relatorio sobre a Erpicado universal de Paris (Agricultura)*; *Estudo economico e hygienico sobre a cultura do arroz* : ces deux derniers imprimés aux frais du gouvernement.

COSSERAT (Cosme-Eugène), homme politique français, ancien député, est né le 25 octobre 1800. Manufacturier et ancien président du tribunal de commerce d'Amiens, il devint membre de la chambre de commerce et conseiller général pour

le canton nord-est de cette ville, et, en 1861, entra au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 1<sup>re</sup> circonscription de la Somme. Réélu, au même titre, en 1863 et en 1869, il obtint en 1863, 24 921 voix sur 29 330 votants, et, en 1869, 18 490 sur 35 860. Après le 4 septembre 1870, il entra dans la vie privée. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

COSSON (Ernest-Saint-Charles), botaniste français, né à Paris, le 22 juillet 1819, étudia sous de Jussieu, Richard et Brongniart, suivit en même temps les cours de médecine et se fit recevoir docteur en 1847, avec une thèse sur *l'Entéropneumonie de la partie inférieure du rectum* (in-4). Adjoint, en 1851, à la commission sénatorique de l'Algérie, il explora à plusieurs reprises, de 1852 à 1858, les parties les plus inconnues de nos possessions d'Afrique. Il a été, depuis 1854, tour à tour secrétaire ou vice-président de la Société botanique de France; la Société d'acclimatation l'a choisi pour archiviste, en 1857. Elu membre libre de l'Académie des sciences, le 31 mars 1873, en remplacement du maréchal Vaillant, il a été décoré de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Notes sur quelques plantes exotiques, rares ou nouvelles, et additions à la Flore des environs de Paris* (1849); *Rapport sur un voyage botanique en Algérie, d'Oran au Chott-el-Chergui* (1853); *Rapport sur un voyage... de Philippeville à Biskra et dans les monts Aurès* (1856); *Itinéraire d'un voyage botanique en Algérie, dans le sud des provinces d'Oran et d'Alger* (1857); *Considérations générales sur le Sahara algérien et ses cultures* (1859, in-8); *Flore de l'Algérie* (1854-1867, gr. in-4). Il a donné, avec M. Ern. Germain de Saint-Pierre : *Supplément au catalogue raisonné des plantes vasculaires des environs de Paris*; *Synopsis analytique de la Flore des environs de Paris, Flore descriptive et analytique des environs de Paris* (1840-1845; 2<sup>e</sup> édit., 1859, in-12), et avec M. L. Krakli : *Sertulum tunetanum. Notes sur quelques plantes du sud de la régence de Tunis* (1847).

COSTA (Michel), compositeur italien, est né à Naples en février 1810. Ses dispositions précoces pour la musique le firent entrer très jeune au Conservatoire de musique de sa ville natale, où il eut pour professeur le fameux Tritto. Il débuta par une cantate *l'Imagie* et par *Il delitto punito*, puis entra comme compositeur et chef d'orchestre dans un des petits théâtres napolitains. En 1818, il produisit son premier opéra et se fit jouer à San Carlo. Le sort de cet ouvrage, *Malvina*, ne fut pas heureux. M. Costa vint alors en Angleterre et assista au grand festival de Birmingham. En 1831, il fut appelé comme chef d'orchestre au Théâtre de Sa Majesté, en remplacement de Boscha. De 1831 à 1833, il fit jouer trois ballets sur cette scène : *Kenilworth*, *Une Heure à Naples* et *Le Roi Huon*. Au mois de janvier 1837, il vint au Théâtre-Italien de Paris avec une reprise de son opéra de *Malvina* sous le titre de *Molek-Adel*. Malgré les efforts de Rubini, Lablache, Tamburini et Crisi, ses interprètes, cet ouvrage, sans couleur et sans expression dramatique, ne put se soutenir à Paris. On le joua à Londres quelque temps après. Le 29 juin 1844, il fit représenter au théâtre de la Reine *Don Carlos*, opéra qui réussit et qui passe pour son chef-d'œuvre. En 1846, M. Costa devint le chef d'orchestre des concerts philharmoniques. En 1847, à la suite d'un désaccord entre lui et M. Lumley, directeur du Théâtre de la Reine, M. Costa contribua à la formation d'un second opéra italien à Covent-Garden. Il en fut le chef d'orchestre. Il fit jouer en

1855, au festival de Birmingham, un oratorio, *Elie*, dont le succès fut énorme. Il reçut alors une députation de ses nombreux admirateurs, présidée par lord Willoughby de Broke qui lui offrit une magnifique pièce d'argenterie. En 1864, un nouvel oratorio, *Naaman*, joué aussi à Birmingham, fut accueilli avec la même faveur. En 1874, il dirigea au Palais de Cristal de Sydenham le cinquième festival en l'honneur de Haerdel, auquel prirent part 4000 exécutants. Ses œuvres symphoniques ont été gravées. On a encore de M. Costa plusieurs morceaux de chant et un quatuor en canon (*Ecco quell'ero istante*), publiés à Milan chez Ricordivers 1829.

**COSTA-CABRAL** (Antonio-Bernado DA), comte DE THOMAR, homme politique portugais, est né le 9 mai 1803, à Furnos de Algodras, dans la province de Beira. Il fit ses études à l'Université de Coimbra, fut nommé d'abord par don Pedro procureur à la haute cour d'Oporto, puis devint juge à Lisbonne. Élu pour la première fois à la Chambre des députés en 1835, il s'attacha au parti populaire le plus exalté, fut nommé préfet de Lisbonne, se rapprocha du parti modéré, et arriva au ministère le 26 novembre 1839. À l'insu de ses collègues du cabinet, il prépara à Porto un mouvement insurrectionnel qui eut pour résultat la restauration de la charte réformée de don Pedro. Alors commença ce que l'on a appelé sa première dictature. Soutenu à la fois par la cour, par les deux Chambres, et par son frère, gouverneur de Lisbonne, il voulut s'affermir encore par trois décrets qui abolissaient les dernières libertés du Portugal; il supprima l'inamovibilité des juges, soumit les officiers à l'arbitraire du ministre, établit dans l'enseignement la censure. Il y eut alors contre lui une coalition générale des partis. Vainqueur de plusieurs insurrections, il dut céder (1846), et se retirer en Espagne. Les élections de 1848 le ramenèrent au pouvoir, où il remplaça le duc de Saldanha. Il tomba une dernière fois, en 1851, devant une insurrection dirigée par le duc de Saldanha, et par son propre frère, M. Silva Cabral. Les actes de son ministère furent anculés, et le Portugal entra dans une nouvelle période, plus libre et moins orageuse. Sous les diverses administrations qui se succédèrent depuis sa chute, M. Costa Cabral, toujours membre de la Chambre des Députés, dirigea une fraction de l'opposition. Le ministère Terceira-Fontes le nomma ambassadeur au Brésil de 1859 à 1861, et il devint, en 1862, membre du conseil d'État et président du tribunal administratif supérieur.

**COSTE** (Jean-Jacques-Marie-Cyprien-Victor), naturaliste français, membre de l'Institut, né le 10 mai 1807, à Castries (Hérault), vint à Paris et se voua à l'étude des sciences naturelles, notamment de l'embryogénie, cultivée alors avec succès en Allemagne. Les travaux qu'il publia dès 1834 attirèrent sur lui l'attention des savants et de l'Académie des sciences, qui lui décerna une médaille d'or pour ses *Recherches sur la génération des mammifères et la formation des embryons* (1834, in-4 avec pl.), faites en société avec M. Delpech. Peu de temps après, il fut appelé à développer ses idées sur l'embryogénie au Muséum, et plus tard on créa pour lui, au Collège de France, une chaire spéciale. Le 10 février 1851, il fut élu membre de l'Académie des sciences, en remplacement de Blainville, et il en devint secrétaire perpétuel en 1869. M. Coste a été décoré de la Légion d'honneur.

Son premier *Cours d'embryogénie comparée* fut publié en 1837 (t. 1, in-8, pl. in-4), par les soins

de MM. Gervais et Meunier. Depuis cette époque, il fit paraître sur le même sujet : *Orologie du kangourou* (1838), mémoire en réponse au naturaliste anglais Robert Brown; *Histoire générale et particulière du développement des corps organisés* (1847, t. I-II, in-4, Atlas in-fol.).

Pendant plusieurs années, M. Coste s'est surtout occupé de l'art de multiplier les poissons au moyen d'une fécondation artificielle; il se livra à des multiplications de races nouvelles, qu'il éleva dans des bassins au Collège de France, fut chargé d'empoisonner le lac et la rivière du bois de Boulogne, et créa plus tard à Concarneau des laboratoires-viviers, imités depuis sur plusieurs points. Ses travaux sur ce sujet se trouvent dans les *Comptes rendus* et les *Mémoires* de l'Académie des sciences (1852 et suiv.). Il faut citer, dans le même ordre d'idées, ses *Instructions pratiques sur la pisciculture* (1853, in-18; 2<sup>e</sup> édit., 1856); son *Voyage d'exploration sur le littoral de la France et de l'Italie* (1855, gr. in-4 et cartes); un *Rapport* à l'empereur sur l'organisation des pêches maritimes au point de vue de l'accroissement de la force navale de la France (*Moniteur* du 8 avril 1861), etc. M. Coste fut nommé, le 26 avril 1862, inspecteur général de la pêche fluviale et, un mois après, de la pêche côtière maritime. — Il est mort à Rézenlieu, près Gacé (Orne), le 19 septembre 1873.

**COSTE** (Xavier-Pascal), architecte français, né à Marseille, le 28 novembre 1787, fut élève de Pinchard et de l'École des beaux-arts de Paris, et partit pour l'Égypte, en 1818, avec l'emploi d'architecte de Méhémet-Ali, qu'il occupa jusqu'en 1827. Il fit exécuter en ce pays d'importants travaux, notamment la reconstruction de la forteresse d'Aboukir, le grand canal d'El-Mamoudieh, d'Alexandrie au Nil, des moulins à poudre, une fabrique de salpêtre, enfin un grand nombre de petits canaux servant à l'irrigation des cultures récemment introduites. A Marseille, il donna les plans de deux grandes églises, dont l'une avait été mise au concours. En 1840 et 1841, il fut attaché, avec M. Eug. Flandin, à l'ambassade de France en Perse. Correspondant de l'Académie des Beaux-Arts depuis 1854, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1842 et promu officier le 14 août 1862. — Il est mort à Marseille le 4 février 1879.

On a de M. Coste un magnifique ouvrage intitulé : *Architecture arabe, ou Monuments du Kaire, dessinés et mesurés pendant les années 1820, 1821 et 1822* (Paris, 1827, in-fol.), accompagné de 66 planches, et d'un précis sur l'histoire des khalifes d'Égypte; une grande *Carte de la Basse-Égypte*, en 4 feuilles, dont il a fait plus tard une réduction et qui a été dressée d'après les nombreuses opérations de nivellement et de relèvement; une série de *Dessins coloriés* sur les monuments arabes, qui a été exposée aux Salons de 1832 et 1835; et la relation de ses voyages en Perse sous ce titre : *Monuments modernes de la Perse, mesurés, dessinés et décrits* (1865-1867, in-fol. avec pl.). Il a collaboré, avec M. Flandin à la relation du *Voyage en Perse* (1843-1853, 2 vol. n-8, et 6 vol. gr. in-fol. avec planches).

**COSTES** (Thomas-Jean-Baptiste-Antoine-Adolphe), député français, né à Ambert (Puy-de-Dôme) le 9 janvier 1813, était banquier dans sa ville natale et adjoint au maire, lorsqu'il se porta candidat aux élections de février 1876, dans l'arrondissement d'Ambert, avec une profession de foi républicaine. Élu député par 8126 voix contre le candidat conservateur, M. Chassigne, il prit place au centre gauche et fut un des 363 qui

refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie après l'acte du 16 mai 1877. Il fut réélu, le 14 octobre, par 9700 voix contre 6084 données au candidat officiel et monarchiste, M. de Nervo. \*

**COSTES** (Mgr Julien), prélat français, est né à Savignac (Aveyron) le 19 octobre 1819. Ancien vicaire général de Rodez, il a été nommé évêque de Mende, par décret du 7 mars 1876, préconisé le 26 juin, sacré à Rodez le 3 septembre et installé le 6 septembre de la même année.

**COT** (Pierre-Auguste), peintre français, né à Bédarieu (Hérault), le 17 février 1837, élève de MM. Léon Cogniet, Cabanel et Bouguereau, a d'abord traité des sujets mythologiques ou académiques, tels qu'une *Baigneuse* (1867); *Salmacis et Hermaphrodite* (1868); *Prométhée* (1870); *le Printemps* (1873), très souvent reproduit; puis il donna, avec non moins de succès, un grand nombre de portraits désignés au Salon par de simples initiales. Après avoir reçu une médaille en 1870 et une autre médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1872, M. Cot a été décoré de la Légion d'honneur en 1874.

**COTELLE** (Toussaint-Ange), juriconsulte français, né à Bléneau (Yonne), le 12 juin 1795, est fils d'un professeur à la Faculté de droit de Paris. D'abord élève de l'École normale (1813), M. Cotelle fit ensuite son droit, devint docteur en 1819, puis, en 1823, avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, et ne quitta sa charge qu'en 1847. Il a été, de 1831 à 1864, professeur de droit administratif à l'École des ponts et chaussées. Il obtint, en 1856, une mention au concours de l'Académie des sciences morales et politiques. Décoré le 1<sup>er</sup> mai 1843, il a été promu officier le 14 mai 1864. — M. Cotelle est mort le 1<sup>er</sup> août 1879.

Ses principaux ouvrages sont : *Cours de droit administratif appliqué aux travaux publics* (1835, 2 vol. in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1838-1840, 3 vol. in-8; nouv. édit. 1859-1862, 4 vol.); *Des Alignements et permissions de voirie urbaine, et des réserves législatifs à introduire en cette matière* (1837, in-8); *Traité des procès-verbaux de contravention en matière administrative* (1848, in-8); *Législation des chemins de fer* (1864, in-8; 1867, 2 vol. in-8). M. Cotelle a collaboré aux *Annales des ponts et chaussées*, à la *Thémis*, au *Moniteur universel*. Il fut l'un des auteurs du *Dictionnaire de l'administration française* (1855-1856, gr. in-8). Enfin il a édité : *Éléments du droit naturel* et les *Principes du droit de la nature et des gens* de Burlamaqui (1820 et 1821, in-8); *le Droit des gens*, de Vattel (1820, in-8).

**COTTA** (Bernhard), célèbre géologue allemand, est né, le 24 octobre 1808, à Kleinen-Zillach dans les forêts de la Thuringe. Son père, directeur de l'académie forestière de Tharand, près Dresde, lui enseigna lui-même les sciences naturelles, particulièrement la minéralogie et la géologie. Il continua ses études à l'École des mines de Freiberg, et se rendit en 1832 à Heidelberg, où il fut reçu docteur en philosophie. Dès cette époque, il commença des recherches de géognosie, particulièrement en Saxe, et entreprit avec Naumann la carte géologique de ce royaume. Ce beau travail, qui les occupa dix ans (1832-1842), parut en 12 sections, accompagnées de plusieurs volumes de commentaires et d'explications. M. Cotta seul le compléta plus tard par une *Carte géognosique de la Thuringe* (4 sections 1843-1848). Nommé, en 1841, secrétaire de l'académie de Tharand, il remplaça, l'année suivante, son collaborateur comme pro-

fesseur à l'École des mines de Freiberg. — Il est mort dans cette ville le 14 septembre 1879.

On possède de ce savant de nombreux écrits parmi lesquels il faut citer : *Monographie des dendrolithes, Excursions géognosiques* (Geognostische Wanderungen, Dresde et Leipzig, 1836-1838, 4 vol.); *Études sur les filons* (Gangstudien, Freiberg, 1847, et suiv.); *Introduction à l'étude de la géognosie et de la géologie* (Anleitung zum Studium der Geognosie und Geologie, Ibid., 1839, 3<sup>e</sup> édition, 1849); *Lettres sur le Cosmos d'Alexandre de Humboldt, commentaire de cet ouvrage pour les gens du monde instruits* (Briefe über Alex. v. Humboldt Kosmos, ein Commentar, etc., Leipzig, 1848-51: trois parties en collaboration avec Schaller); *Lettres géologiques écrites des Alpes* (geologische Briefe aus den Alpen, Leipzig, 1850), publiées à la suite de deux voyages dans les Alpes et en Italie (1843 et 1844); *De la Constitution intérieure des montagnes* (Ueber den innern Bau der Gebirge, Freiberg, 1851), contenant la théorie de l'auteur sur l'histoire de la création; *Lettres sur la géologie* (geologische Briefe), ouvrage populaire; *Des Dépôts des minéraux* (Lehre von den Erzlagerstätten, Freiberg, 1855, avec planches). Il a traduit l'*Histoire et la Science de la phrénologie* de Chenevix (Leipzig et Dresde, 1838), qui fut suivie d'un travail original : *Idées sur la phrénologie* (Gedanken über Phrenologie, Ibid., 1845).

**COTTE** (Paul), député français, né à Salernes (Var), le 10 janvier 1825, étudia le droit et se fit inscrire comme avocat au barreau de Draguignan. Il fut proscrit après le 2 décembre 1851. Une élection partielle du 7 janvier 1872 le fit entrer à l'Assemblée nationale, où il prit place à l'extrême gauche, et il vota avec la minorité républicaine. Il adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876 pour la nouvelle Chambre des députés, M. Cotte, candidat dans l'arrondissement de Draguignan, eut pour adversaire M. Emile Ollivier; il fut élu par 12 211 voix contre 4496 réunies par l'ancien ministre de l'Empire. Il suivit la même ligne politique, et après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie. Le 14 octobre suivant, il a été réélu par 12 825 voix contre 6823 obtenues par M. Lemerrier, ancien préfet de l'Empire et candidat du maréchal. M. Cotte représente le canton de Salernes au conseil général du Var.

**COTTON** (Mgr Charles-Pierre-François), prélat français, né à Saint-Siméon-de-Bresieux (Isère) le 3 décembre 1825. Précédemment curé de la cathédrale de Grenoble, il a été nommé évêque de Valence (Drôme) par décret du 16 décembre 1875, préconisé le 15 mars 1876 et sacré à Grenoble le 1<sup>er</sup> mai suivant.

**COUAILHAC** (Jean-Joseph-Louis), littérateur français, né à Lille, le 28 novembre 1810, fit de bonnes études au collège Henri IV, occupa une chaire de grammaire à Lyon, où il publia un recueil de nouvelles, *les Sept contes en l'air* (1832, in-8), quitta l'enseignement en 1833 et vint à Paris tenter la fortune littéraire dans tous les genres. Au théâtre, il a donné plus de 60 pièces : *Brutus* (1843), *le Roi des goguettes* (1844), *la Cuisinière mariée* (1845), etc. Parmi ses romans, nous citerons : *Avant l'orgie* (1836, 2 vol.); *Pitié pour elle!* (1837, 2 vol.); *une Fleur au soleil* (1838, 2 vol.); *les Mères d'actrices* (1843, 3 vol.), peinture très vive des mœurs théâtrales; *le Comte de Mauléon*, etc. M. Couailhac a pris une part

active à diverses publications collectives : les *Français peints par eux-mêmes*, les *Étrangers à Paris*, le *Jardin des plants*, etc. On a encore de lui un petit livre de caractères, le *La Bruyère charivarique* (1842), et, dans la collection des *Physiologies*, celles de *l'Homme marié*, du *Jour de Lan*, etc.

L'un des vétérans de la presse parisienne, à laquelle il a longtemps fourni des faits divers, des feuilletons, des articles de circonstance, des articles politiques, des comptes rendus, etc., il a presque toujours travaillé, de 1843 à 1848, dans les journaux de l'opposition : le *Temps*, le *Messager*, le *Courrier Français*, le *Corsaire*, le *Charivari*, la *Caricature*, le *Droit*. Entré à la *Patrie* en 1837, il suivit jusqu'au coup d'État la ligne politique de cette feuille, et fut chargé, après 1852, de la rédaction de la *Normandie*, à Rouen, et du *Nord*, à Lille, fondés l'un et l'autre pour pousser le gouvernement dans des voies plus libérales et qui furent supprimés par l'administration. M. Couilhac écrivit ensuite pour les théâtres de vaudeville. Il a signé, dans la *Presse*, jusqu'en 1856, une intéressante correspondance sur les affaires d'Espagne, dont les matériaux lui étaient envoyés de Madrid par son frère, M. Victor Couilhac. De 1855 à 1861, il fut correspondant de l'*Indépendance belge*, de l'*Écho du Pacifique*, etc. Secrétaire rédacteur à l'ancien Sénat, il prit les fonctions de chef-adjoint du service du compte rendu analytique, lors de la création de la nouvelle Chambre haute (1876). Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1867.

**COUBERTIN** (Charles-Louis FRÉDY DE), peintre français, né à Paris le 23 avril 1822, a peint un grand nombre de tableaux dont les sujets sont presque tous empruntés à l'histoire ou aux mœurs de l'Italie et parmi lesquels nous mentionnerons : *Découverte du groupe de Laocoon à Rome* en 1806 (1846) ; *Épisode de la peste de Milan* (Mus. de Laval) (1851) ; *Messe pontificale le jour de saint Pierre à Rome* ; *Promenade d'un cardinal romain* (1857) ; *Joueurs de boules au Culysee* (1859) ; *Le Vendredi Saint à Paternie* (Musée du Luxembourg) ; *Pigeons de la place Saint-Marc* (1861). On doit encore à M. de Coubertin quelques tableaux religieux : *la Mort du R. P. de Ravignan* (1863) ; *la Mort de saint Stanislas Kostka* (1865), les peintures du chœur de l'église de Chevreuse, des portraits, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1865. \*

**COUCHE** (Charles-Henri-François), ingénieur français, né à Paris en 1820, entra à l'École polytechnique à dix-huit ans et en sortit en 1835, dans les mines. Devenu ingénieur en chef de première classe et inspecteur général des mines, il fut nommé, à l'École des mines, professeur de chemins de fer et de construction. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 30 juin 1867. — Il est mort à Paris le 24 mars 1875.

On doit à M. Charles Couche plusieurs travaux relatifs à l'industrie des chemins de fer : *Des Mesures propres à prévenir les collisions sur les chemins de fer* (1853, in-8) ; *Travaux d'art, voie, matériel des chemins de fer d'Allemagne* (1854, 3 vol. in-8, avec pl.) ; *Chaudières à vapeur, rapport sur les conditions spéciales d'épaisseur pour les tôles d'acier fondu*, etc. (1862, in-8) ; *Em. loi de la houille dans les locomotives, autre rapport* (1862, in-8, 2 pl.), etc.

**COUDER** (Louis-Charles-Auguste), peintre français, membre de l'Institut, né à Paris, le 1<sup>er</sup> avril 1790, fit ses premières études à Marseille, pays natal de sa mère, et les acheva à Paris. Admis

à l'École centrale, il entra bientôt dans l'atelier de Regnault, puis dans celui de David. Ses premiers tableaux furent : *Amour, tu perdis Troie*, et *la Mort du Peintre Massaccio*. A l'exposition de 1817, son *Lévié d'Éphraïm* partagea le grand prix avec le *Saint Étienne* de M. Abel de Pujol et prit place au Luxembourg. Il exécuta ensuite les peintures de la salle d'Apollon au Louvre : *la Lutte d'Hercule et d'Antée*, *Achille près d'être englouti par le Xante et le Simois*, *Vénus recevant de Vulcain les armes qu'il a forgées pour Énée*, le *Soldat de Marathon*, *Adam et Eve*, *Léonidas faisant ses adieux à sa famille* (à Versailles), *Tannequy Du Châtel sauvant le jeune dauphin*, *la Mort de Virgile*, etc. Plusieurs des tableaux qu'il exposa de 1820 à 1827 furent assez froidement accueillis, et l'artiste prit le parti de s'exiler en Allemagne, à Munich, où il travailla à des fresques qui donnèrent plus de souplesse à son pinceau.

Il revint en France après la révolution de 1830. L'*Adoration des Mages* (1831), les portraits du général Rampon, du maréchal de Saxe, du maréchal Luckner (1833-1835) et surtout la *Bataille de Lausfeld* (1836), eurent de la popularité. Il donna, de 1838 à 1844, la *Prise de York-Town*, la *Prise de Lérida* en 1817, l'*Assemblée des états généraux* et la *Fédération*. Après la révolution de Février, au Salon de 1848, parut le *Serment du jeu de Paume*. Enfin M. Couder a exécuté des fresques à Saint-Germain l'Auxerrois et un des tableaux de la Madeleine. Membre de l'Académie des beaux-arts depuis 1839, comme successeur de Langlois, il fut promu officier de la Légion d'honneur en 1841. — M. Couder est mort à Paris le 23 juillet 1873.

**COUDER** (Alexandre-Jean-Remy), peintre français, né à Paris, le 16 avril 1808, étudia d'abord la gravure en médailles et la sculpture, puis entra dans l'atelier du baron Gros et débuta au Salon de 1837, par un *Épisode de la Saint-Barthélemy*. Il a exposé depuis, entre autres sujets de genre ou de nature morte : *Eudes, comte de Paris, délivrant cette ville assiégée par les Normands* ; *Un premier chagrin* ; *Bourguignon dans son atelier* ; *Les deux favoris* (Ministère d'État) ; *Un cabinet de curiosités* ; *Un cep de vigne* ; *Intérieur de cuisine* ; *Fleurs et fruits* (1838-1853) ; *Jeune femme dessinant des fleurs* (1855) ; *l'Atelier d'un peintre de batailles*, *la Poste restante*, *la Correspondance épistolaire*, *Retour de chasse*, *Retour du marché*, *Légumes et Poissons*, *Fleurs et fruits*, *Intérieur de cuisine* (1861) ; *Une après-dînée au XVIII<sup>e</sup> siècle*, *la Perruche*, *Intérieur de cuisine* (1863) : les quatre dernières toiles ont reparu à l'Exposition universelle de 1867 : *Fleurs et Fruits* (1864 et 1865) ; *le Goûter* (1866) ; *Bouquet de fleurs des champs* (1868), etc. Il a reçu une 3<sup>e</sup> médaille en 1836 et la décoration le 12 août 1853.

**COUDER** (François-Alexandre), musicien français, frère du précédent, né à Paris, en 1804, ancien élève du Conservatoire, fut successivement chef d'orchestre du théâtre de Bordeaux et du Gymnase. Il a composé, entre autres morceaux remarquables : *Le Piano de Berthe*, *le Fils de famille*, *Faust et Marguerite*, *Risette*, *Rosalinde la Rieuse* ; des valse, quadrilles, etc. — Il est mort à Paris le 12 janvier 1874.

**COUDERC** (Joseph-Antoine-Charles), artiste dramatique français, né à Toulouse, le 10 mars 1810, d'une famille de négociants, céda à son goût naturel pour le théâtre et entra, en 1839, au Conservatoire. Formé particulièrement par les leçons de Nourrit, il débuta, en 1834, à l'Opéra-

Comique dans *le Chaperon rouge*, de Boieldieu, par le rôle du comte Rodolphe, qu'aucun artiste, depuis la retraite de Martin, n'avait plus joué. Il obtint, ainsi que dans le rôle principal de *Fra Diavolo*, un grand succès, grâce à son intelligence comme acteur et aux qualités agréables de sa voix. Il eut ensuite un rôle important dans *le Fils du Prince*, créa Daniel dans *le Chalet* et contribua puissamment au succès inéprouvé de ce chef-d'œuvre de M. Adam. Il joua avec autant de bonheur dans *l'Éclair*, *l'Ambassadrice*, *le Domino noir*, *les Diamants de la couronne*, etc.

En 1842, M. Couderc alla chanter en Belgique et à Londres. Il entra, en 1850, à l'Opéra-Comique par le rôle grave et sérieux de Shakspeare dans *le Songe d'une nuit d'été*. Parmi ses autres créations remarquables, on peut citer *les Noces de Jeannette*, *le Nabab* (1854) et *l'Avocat Patelin* (1856), qui firent valoir la souplesse, la variété et le naturel de son talent. — Il est mort le 16 avril 1875.

**COUËDIC DE KERGOALER** (Louis, comte du), ancien député français, est né à Quimperlé, le 12 décembre 1810. Spécialement occupé de travaux agricoles, il fut élu représentant du peuple à l'Assemblée législative et devint membre du Conseil général pour le canton de Quimperlé. En 1852, il entra au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 1<sup>re</sup> circonscription du Finistère, et fut réélu, au même titre et sans concurrence, aux élections suivantes jusqu'à celles de 1863, où il obtint 23 839 voix sur 25 108 votants. En 1869, il ne passa qu'au scrutin de ballottage, avec 17 851 voix, contre 11 730 voix données à M. de Carné. Le comte du Couëdic de Kergoaler a été promu officier de la Légion d'honneur, le 14 août 1862.

**COULAUX** (Charles), ancien député français, est né en 1810. Élève de l'École polytechnique, il obtint le grade de capitaine d'artillerie, puis devint manufacturier, maire de Strasbourg et membre du Conseil général pour le canton de Rosheim. En 1852, il entra au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 2<sup>e</sup> circonscription du Bas-Rhin, et fut réélu, au même titre, aux élections suivantes : à celles de 1863, il obtint 21 394 voix sur 30 407 votants, et à celles de 1869, 24 197 voix sur 30 375 votants. Le 4 septembre le rejeta hors de la vie politique. M. Coulaux a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1869.

**COULLIE** (Mgr Pierre-Hector), prélat français, est né à Paris le 14 mars 1829. Ancien vicaire général de son diocèse natal, il fut nommé coadjuteur du siège d'Orléans, avec future succession, par décret du 23 août 1876, préconisé, comme tel et comme évêque *in partibus* de Sidonie, le 29 septembre de la même année, puis sacré à Notre-Dame de Paris, le 19 novembre suivant. A la mort de Mgr Dupanloup (11 octobre 1878), Mgr Coullie prit immédiatement, comme titulaire, l'administration du diocèse. On a annoncé que l'une de ses premières préoccupations fut de continuer les tentatives faites par son prédécesseur en faveur de la canonisation de Jeanne d'Arc.

**COURBET** (Gustave), peintre français, né à Ornans (Doubs), le 10 juin 1819, commença ses études au séminaire de sa ville natale, où il eut pour maître l'abbé Gousset, plus tard cardinal; il les termina au collège royal de Besançon. Il passa ensuite une année chez un professeur de mathématiques, M. Delly, qui favorisa, à l'insu de sa famille, sa vocation pour la peinture. Son

père, parent de M. Oudot, professeur à la Faculté de droit de Paris, le destinait au barreau. Envoyé à Paris, en 1839, pour y étudier le droit, M. Courbet se livra ardemment à la peinture. En 1844, il eut un premier tableau admis au Salon. Il prit alors quelques leçons de Steuben et de M. Hesse; mais il étudia surtout seul, s'attachant de préférence aux Flamands, aux Florentins et aux Vénitiens. Il était alors égaré dans le romantisme, lisait Goethe et résumait *le Faust* dans une allégorie où il se montre épuisé par une longue poursuite de l'idéal insaisissable (*Nuit classique du Walpurgis*).

La révolution de Février lui rendit l'ardeur et l'espérance. Il envoya à l'Exposition de 1848 dix tableaux ou dessins qui eurent un succès inattendu. Plus sûr de lui-même, il entreprit d'accomplir dans la peinture une révolution analogue à celle qui a subordonné en littérature le culte de l'idéal au sentiment du réel. Associant sa cause à celle que M. Champfleury (voy. ce nom) défendait déjà, sous le nom de réalisme, il se laissa aller à des exagérations systématiques, qui soulevèrent les plus vives polémiques. Aux critiques qui avaient accueilli *l'Après-dînée à Ornans* (1849) et *l'Enterrement d'Ornans* (1850), il répondit par *les Baigneuses* (1853). Au moment de l'Exposition universelle de 1855, mécontent de la place que le jury officiel donna à ses toiles, il fit séparément son exposition particulière. A Munich, lors de l'Exposition de 1876, le jury lui avait réservé par honneur une salle entière.

Parmi les autres tableaux de M. Courbet, nous citerons d'abord les divers portraits, où il s'est peint lui-même en des attitudes diverses; les portraits de MM. Urbain Cuenot (1848), H. Berlioz (1850), Gueymard (1857), Jean Journal (1850), etc.; *le Violoncelliste* (1848); *une Dame espagnole* (1855); *le Matin*, *le Milieu du jour*, *le Soir*, paysages exposés en 1848; *la Vallée de la Loue* (1849); *les Communaux de Chassagne*, soleil couchant (1849); *les Bords de la Loue* (1850); *Vue et ruines du château de Scey en Vauxais* (1850); *Paysage des bords de la Loue* (1852); *la Roche de dix heures* (1853); *le Ruisseau du Puits-Noir*, *le Château d'Ornans* (1855); *les Paysans de Flagey revenant de la foire* (1850); *les Casseurs de pierres* (1850), une de ses meilleures œuvres; *les Demoiselles de village* (1852); *les Lutteurs* (1853); *la Fileuse* (1853); *les Cribleuses de blé* (1855); *les Demoiselles des bords de la Seine*, types de laideur systématique; *Chasse au chevreuil*, *Biche forcée à la neige*, deux œuvres d'un effet remarquable (1857); *Combat de cerfs*, *le Cerf à l'eau*, *le Piqueur*, *le Renard dans la neige*, *la Roche Orugnon*, vallon de Mézières : toiles qui furent très remarquées (1861); un *Portrait* et une *Chasse au renard*, vivement critiqués, ainsi qu'une statue en plâtre, intitulée : *Petit pêcheur en Franche-Comté* (1863) : à ce dernier Salon et au suivant, il s'était vu refuser deux toiles, dont l'une, *le Retour d'une conférence*, fut l'objet d'une exhibition particulière, il reparut, en 1865, avec deux sujets : *Proudhon et la Vallée du Puits-Noir* (Doubs), et donna encore : *la Femme au perroquet*, *Remise de chevreuils* (1865); *l'Aumône d'un mendiant*, l'une de ses œuvres les plus discutées, et *le Chevreuil chassé aux écoutés* (1868); *l'Hallali du cerf*, *la Sieste* (1864); *la Mer orangeuse*, aujourd'hui au Luxembourg, *la Falaise d'Étretat* (1870). M. Courbet avait obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1849 et deux rappels, en 1857, et en 1861.

Partisan des idées radicales, il avait été considéré, pendant toute la durée de l'Empire, comme un esprit turbulent et dangereux. Des 1850, il était signalé à la police par M. Baroche, ministre de l'intérieur, comme « un démagogue exalté

qu'il fallait surveiller. » Il vécut en opposition constante avec l'administration des Beaux-Arts, personnifiée en M. de Nieuwerkerke. Lorsque M. Maurice Richard fut, en 1870, nommé au ministère des Beaux-Arts, il se montra sympathique au nouveau ministre, mais refusa cependant avec éclat la croix de la Légion d'honneur, que celui-ci lui avait fait accorder à son insu, par décret du 21 juin, et cependant l'artiste avait accepté, l'année précédente, d'être fait chevalier de l'ordre de Saint-Michel par le roi de Belgique.

Nommé à des fonctions équivalentes à celle de directeur des Beaux-Arts, après la révolution du 4 septembre 1870, M. Courbet offrit au gouvernement de la Défense nationale, pendant le siège de Paris, un canon, portant son nom, qui était le produit de la vente d'un de ses tableaux. Aux élections du 8 février 1871, il figura sur les listes radicales et obtint, sans être nommé, 50 666 suffrages. Après l'insurrection du 18 mars, porté comme candidat aux élections de la Commune, dans le VI<sup>e</sup> arrondissement, il fut élu au second tour de scrutin, le 16 avril, par 2418 voix, sur 3462 votants. Il fit partie de la commission de l'enseignement, fut élu président de l'assemblée des artistes, convoquée le 6 avril; chargé, huit jours après, d'ouvrir les musées, de rétablir l'exposition annuelle, et délégué, le 26 avril, à la mairie du VI<sup>e</sup> arrondissement. Il signa le 30 avril la déclaration de la minorité de la Commune, et vota, le 1<sup>er</sup> mai, contre la création du comité de salut public. Un décret du 13 avril ordonnait la démolition de la colonne de la place Vendôme. M. Courbet qui, pendant le siège, avait déjà demandé que l'on « déboulonnât » ce monument, et qu'on le transportât sur l'esplanade des Invalides, réclama, dans la séance du 27, l'exécution du décret de la Commune. Désigné pour surveiller cette opération, il fit aussi partie de la commission chargée de veiller à la conservation des objets d'art de la collection Thiers. Au moment où les troupes régulières entraient à Paris, M. Courbet se cacha chez un ami, où il fut arrêté trois semaines après. Traduit devant le 3<sup>e</sup> conseil de guerre siégeant à Versailles, sous l'inculpation d'insurrection, d'usurpation de fonctions publiques et de destruction de monument appartenant à l'État, il fut condamné, le 3 septembre 1871, seulement à six mois d'emprisonnement. L'indulgence du troisième conseil de guerre, à cette occasion, fut l'objet des discussions les plus vives dans la presse des diverses nuances. M. Courbet subit successivement sa peine à la prison Saint-Pierre de Versailles, à Sainte-Pélagie, et enfin à la maison de santé du docteur Duval. Lors de l'exposition de peinture du mois de mai 1872, le jury d'examen, sur la proposition de M. Meissonier, décida qu'il n'y avait pas lieu d'admettre à figurer au Salon les œuvres présentées par M. Courbet. Ce refus provoqua de violentes polémiques dans toute la presse parisienne.

Retiré sur les bords du lac de Genève, M. Courbet se remit au travail, mais bientôt il fut l'objet d'une nouvelle sorte de poursuites. Un membre de l'Assemblée, M. Bidart, proposa que la colonne Vendôme fût réédifiée aux frais de M. Courbet et de ses complices; cette proposition fut écartée; mais à défaut d'une loi spéciale, la majorité insista pour que le gouvernement intentât une action civile contre l'artiste (1<sup>er</sup> juin 1873). Le même mois, on procéda à une saisie de tableaux déposés chez M. Durand-Ruel, et l'administration des domaines et la Ville de Paris obtinrent un jugement du tribunal de la Seine condamnant M. Courbet au remboursement intégral des frais de reconstruction, soit 323 091 fr. 68 c.; il lui était accordé toutefois de se libérer par an-

nuité de 10 000 fr. à partir du 1<sup>er</sup> juillet 1877 et il lui fut donné main-levée de saisies précédemment opérées sur ses œuvres et sur ses valeurs. — M. Courbet, dont la production s'était ralentie depuis plusieurs années, est mort à la Tour-de-Peilz (Suisse), le 31 décembre 1877.

**COURCELLE-SENEUIL** (Jean-Gustave), économiste français, né à Seneuil (Dordogne), le 22 décembre 1813, fut d'abord commerçant; puis, quittant la pratique des affaires pour la théorie, il publia sur les questions d'économie politique et de finances de nombreux articles dans la *Revue républicaine*, le *Bon Sens*, le *Droit*, le *National*, la *Réforme*, la *Semaine*, la *République*, le *Temps* et autres journaux de la même opinion. Il fut un des plus actifs collaborateurs du *Dictionnaire politique*, édité par Pagnerre. En 1848, il remplit quelque temps, au ministère des finances, les fonctions de directeur des domaines et fut chargé d'une mission en Angleterre. Plus tard, M. Courcelle-Seneuil fut appelé, comme professeur d'économie politique, à Santiago (Chili). Il a été nommé conseiller d'Etat le 14 juillet 1879.

Parmi ses ouvrages nous citerons les suivants : *Lettres à Édouard sur les révolutions* (1833, in-8); *le Crédit, la Banque*, etc. (1840, in-8), études sur les réformes à introduire dans l'organisation de la Banque de France; *Traité théorique et pratique des opérations de banque* (1852, in-8; 4<sup>e</sup> édit., 1864); *Traité théorique et pratique des entreprises industrielles, commerciales et agricoles* (1854), réimprimé sous le titre de *Manuel des affaires* (plus. édit.); *Traité théorique et pratique d'économie politique* (1858, 2 vol. in-12; 2<sup>e</sup> édit. 1867, 2 vol. in-8), traduit, l'année suivante, en espagnol; *Études sur la science sociale* (1862, in-8); *Leçons élémentaires d'économie politique* (1864, in-18); *Agression de l'Espagne contre le Chili* (1866, in-8); *la Banque libre* (1867, in-8), exposé des fonctions du commerce de banque et de son application à l'agriculture; *Liberté et socialisme* (1868, in-8); *l'Héritage de la révolution* (1871, in-8), ainsi que divers articles dans le *Dictionnaire de l'économie politique*.

**COURDOUAN** (Vincent-Joseph-François), peintre français, né à Toulon (Var), le 6 mars 1810, reçut à Paris les leçons de Paulin Guérin, et débuta au Salon de 1835. Il retourna vers la même époque dans sa ville natale, se mit à explorer les côtes et les sites maritimes de nos contrées méridionales, et continua sans interruption de nombreux envois aux Expositions. En 1848, après un premier voyage en Algérie, il fut nommé professeur de dessin à l'École navale de Toulon.

M. Courdouan a exécuté et exposé, entre autres toiles : *le Château de la Napoule*, une *Vue de Bagnols*, les *Gorges d'Ollioules*, les *Côtes de Provence*, *l'Arrivée du bey de Tunis à Toulon*, le *Port d'Alger*, le *Combat du Romulus*, les *Navires affalés par un gros temps*, le *Soir sous les pins*, la *Vallée d'Ardenet*; puis comme aquarelles, outre plusieurs des sujets précédents, la *Rade de Toulon*, le *Port de Marseille*, le *Lentemain d'une tempête*, une *Vue de Nice*, les *Bords du Var*, des *Effets de couchant*, de calme et d'orage; enfin quelques pastels, également composés d'après des sujets maritimes, et notamment le *Naufrage de la Marne à Istora*, en Afrique (1853). Il a encore exposé : *l'Embarquement des zouaves partant d'Alger pour la Crimée* (1855); *Rude de Toulon*, *Vue de Bordighiera*, *Cotreaux de Balagnier* (1857); *Pirates recevant la chasse* (1859); *Vaisseau français chargé de troupes arrivant à Gènes*, la *Rade d'Hyères* (1861); *Vallée de Brous-*



san, *Environs de Nersi* (1864); *Birkadem* (Algérie), à l'Exposition universelle de 1867; *Désert en Egypte, le soir* (1868), *Côtes de Provence : Effet du matin* (1869); *Damali'hour* (Egypte); *et Plage du Brusc* (1873); *Côtes de Provence; Environs d'Hyères* (1874); *Soleil couchant après un gros temps* (1875); *Gorge de Molvoisin aux environs de Fréjus* (1876); *le Golfe de la Ciotat* (1877); *la Plage d'Hyères; Solitude* (1878). — Il a obtenu deux 3<sup>es</sup> médailles, en 1838 et 1844, une 2<sup>e</sup> en 1847, et la décoration en novembre 1852.

**COURNIER** (Jean-Marie-Jules), administrateur et auteur dramatique français, né à Bordeaux, le 27 septembre 1819, débuta dans les lettres par deux volumes de vers, le *Nyctolope* (1843, in-18) et les *Deux Irlandais*, dialogue dramatique, suivi de quelques essais de poésie (1844, in-18), et par un roman historique, *L'Archevêque de Cantorbéry* (1844, 3 vol. in-18). Il rédigea ensuite une revue mensuelle, *L'Idéal* (1849) et donna un recueil de dialogues satiriques, le *Nouveau Lucien*. De 1850 à 1851, il dirigea le théâtre de la Porte-Saint-Martin; puis il fut attaché, comme administrateur, au théâtre de Cluny.

M. Jules Courmier a fait jouer: *Egile le démon*, drame fantastique (Beaumarchais, 1847); *le Doule et la Croissance*, drame en vers (Odéon, 1848), repris au théâtre de Cluny (nov. 1869); *la Métrophobie* (même théâtre); *la Fiancée du Bengale*, en trois actes (Porte-Saint-Martin, 1851); *O Jean-Jacques! ou le Nouvel Emile*, fantaisie en deux actes (Cluny, 1868); *L'Homme qui sait*, étude triangologique (1872, in-8); *une Famille en 1870-1871*, drame en cinq actes (1875). Il a publié en outre: *Théâtre*, recueil de pièces non jouées (1855); *Lettres de l'inconnue* (1874, in-8). Il a dirigé la *Chronique artistique et littéraire* (1855).

**COURNOY** (Antoine-Augustin), mathématicien français, né à Gray (Haute-Saône), le 28 août 1801, entra à l'École normale en 1821. En 1834, il fut nommé professeur de mathématiques à la Faculté des sciences de Lyon, et, l'année suivante (5 octobre), recteur de l'Académie de Grenoble. Il occupa ce poste important pendant trois ans; le 18 septembre 1838, il fut nommé inspecteur général des études. Le 22 août 1854, lors de la nouvelle organisation des rectorats, il fut placé à la tête de l'Académie de Dijon, en conservant le titre d'inspecteur général honoraire. Il a été admis à la retraite par décret du 12 février 1862. M. Cournot, membre de plusieurs sociétés savantes, a été promu officier de la Légion d'honneur en 1845, et commandeur le 13 août 1861. — Il est mort à Paris le 31 mars 1877.

A part des mémoires de mathématiques pures ou appliquées, publiés dans des recueils périodiques français et dans le *Journal de Crelle*, nous citerons: une édition des *Mémoires* du maréchal Gouvion Saint-Cyr (4 vol. in-8, 1831); la traduction du *Traité d'astronomie* de sir John Herschell (1834; 2<sup>e</sup> édit., 1836) et des *Éléments de mécanique* de Kater et Lardner (1834; 2<sup>e</sup> édit., 1842); *Recherches sur les principes mathématiques de la théorie des richesses* (1838, in-8); *Traité élémentaire de la théorie des fonctions et du calcul infinitésimal* (1841, 2 vol. in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1856); une édition des *Lettres d'Euler* (1842, 2 vol. in-8); *Exposition de la théorie des chances et des probabilités* (1843, in-8); *De l'Origine et des limites de la correspondance entre l'algèbre et la géométrie* (1847, in-8); *Essais sur les fondements de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique* (1851, 2 vol. in-8); *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans*

*les sciences et dans l'histoire* (1861, 2 vol. in-8); *Principes de la théorie des richesses* (1863, in-8); *Des Institutions d'instruction publique* (1864, in-8); *Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes* (1872, 2 vol. in-8); *Matérialisme, vitalisme, rationalisme* (1875, in-18).

**COURSON** (Aurélien DE), historien français, est né le 25 décembre 1811, à Port-Louis (Ile de France), où son père, le comte de Courson, était attaché, comme capitaine d'infanterie, à la personne du général Decaen. Il vint en France en 1821, fit ses études au collège Saint-Louis, et, forcé par un accident de renoncer à la carrière militaire, alla faire son droit à Rennes. Il y fut chargé par M. Guizot de recherches historiques, puis fut nommé archiviste du Finistère. Après avoir été employé, puis bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève, il devint conservateur de celle du Louvre, et, après la destruction de celle-ci, passa, avec le titre de conservateur honoraire, à la Bibliothèque nationale.

Ses principaux ouvrages sont: *Essai sur l'histoire, la langue et les institutions de la Bretagne armoricaine* (1840, in-8); *Histoire des origines et des institutions des peuples de la Gaule armoricaine et de la Bretagne insulaire, depuis les temps les plus reculés jusqu'au v<sup>e</sup> siècle* (Paris et Saint-Brieuc, 1843, in-8); *Histoire des peuples bretons dans la Gaule et dans les îles Britanniques* (1846, 2 vol. in-4), ouvrage qui eut, la même année, un des prix Gobert; *Mémoire sur l'origine des institutions féodales chez les Bretons et les Germains* (1847, in-8), avec M. Valléry-Radot; *les Chefs-d'œuvre des classiques français du xvii<sup>e</sup> siècle* (1855, in-12), avec le même collaborateur. A la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France* il a donné le *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Sauveur de Redon*, avec un volume de *Prolégomènes* (1863, in-4): l'Académie des inscriptions et belles-lettres lui décerna le grand prix Gobert de 9000 fr. en 1863.

**COURTAIS** (Amable-Gaspard Henri, vicomte DE), ancien député français et représentant du peuple, né à Montluçon, le 16 octobre 1790, servit dans l'armée sous l'Empire et sous la Restauration, et se retira avec le grade de chef d'escadron de cavalerie et la croix de chevalier de la Légion d'honneur, qu'il avait reçue le 5 septembre 1813. En 1842 et en 1846, il fut envoyé à la Chambre des députés par les électeurs de Montluçon. Il siégea constamment à l'extrême gauche, et signa, le 22 février 1848, la demande de mise en accusation contre le ministère Guizot. Il fut appelé par le gouvernement provisoire au commandement en chef de la garde nationale de Paris. Les électeurs du département de l'Allier le nommèrent représentant du peuple par 71 368 voix, le premier sur une liste de huit élus. Mais il ne put remplir son mandat législatif; l'indécision qu'il montra, le 15 mai, en présence de l'émeute, s'efforçant uniquement d'empêcher une collision, le fit accuser de connivence avec les envahisseurs de l'Assemblée. Insulté par des gardes nationaux, destitué par la Commission exécutive et livré aux poursuites de la justice, il subit un an de détention préventive; le verdict de la Haute Cour de Bourges lui rendit la liberté. Il reprit sa place à la Constituante, s'associa aux derniers votes de la gauche, puis disparut de la scène politique. En 1871, M. de Courtais fut élu conseiller général pour le canton de Montmarault (Allier). — Il est mort à Doyet (Allier) le 11 juin 1877.

**COURTAUD-DIVERNERESSE** (Jean-Jacques),

philologue français, né à Felletin (Creuse), en 1794, agrégé des classes supérieures et docteur ès lettres, a fait longtemps partie de l'Université, comme professeur de diverses classes. En 1848, il devint censeur des études au collège Bourbon et fut mis à la retraite en août 1849. — Il est mort à Paris, le 11 février 1879.

On a de lui : un *Cours élémentaire de rhétorique appliquée aux trois langues française, grecque et latine* (1822, in-12); diverses traductions d'auteurs latins : *Juvénal, Persé, Sulpicia, Lucain*, dans la collection Panckoucke; une *Grammaire grecque* (1828, in-8; 1851, 8<sup>e</sup> édit.); un *Examen critique de la Grammaire grecque de M. Burnouf* (in-8); une brochure intitulée : *Douze ans j'attends justice de l'Université, douze ans j'attends en vain!* (1847); *Proès universitaires sous le ministère de M. de Falloux, Appel à l'opinion publique* (1849); un important *Dictionnaire français-grec* (1847-1859, in-8); des *Exercices appliqués aux éléments de la langue grecque* (1865, in-18); des *Thèmes appliqués à la syntaxe grecque* (1865, in-18); *Dictionnaire français-grec* (1874, 2 vol. in-8), etc.

**COURTET** (Jules), administrateur et écrivain français, né à l'Isle (Vaucluse), en 1812, a été quelque temps, sous l'Empire, sous-préfet à Nyons (Drôme). Il s'est consacré à des travaux archéologiques sur le midi de la France, et a publié : *Vaucluse historique, pittoresque et monumental* (Carpentras et Avignon, 1854); *Nice historique et archéologique sur Arignon* (Paris, 1855); *Dictionnaire des communes de Vaucluse* (Avignon, 1858); *la Valmasque* (Avignon, 1863, in-8), épisode des guerres religieuses du Comtat; *les Révolutionnaires* (1789-1795) (Avignon, 1873, in-8). M. J. Courtet est correspondant du ministère de l'instruction publique.

**COURTET** (Alexandre-Victor), littérateur français, né le 21 juillet 1813, à l'Isle (Vaucluse), abandonna le commerce pour venir à Paris s'occuper de travaux littéraires. Il collabora au *Globe* (1830-1831), devenu l'organe des doctrines saint-simoniennes, puis à divers journaux politiques. Il devint directeur du canal des Alpes.

On cite de lui : *la Science politique fondée sur la science de l'homme* (1838, in-8); *Du Crédit en France* (1840, in-8); *Tableau ethnographique du genre humain* (1850, in-8), *le Canal des Alpes* (1855, in-4).

**COURTET** (Xavier-Marie-Benoît-Auguste, dit *Augustin*), sculpteur français, né à Lyon, le 29 juillet 1821, vint suivre à Paris les ateliers de Pradier, de Ramey fils et Dumont, en même temps que les cours de l'École des beaux-arts, et débuta par un *Buste* au Salon de 1847. Il a exposé depuis : un *buste de Jeune fille* (1848); *Bacchante, Centauresse et faune*, groupe; *MM. de Kontski, de Kerminguy, Baroche, C. Jourdan, J. Ricord*, une statue de *Léda, Carlé Wanloo* (1849-1850); *M. Baroche*, statuette; *le comte de Castellane*, pour le musée de Lyon; *Adrienne Lecouvreur*, pour le Théâtre-Français (1852-1853); *le comte de Casabianca*, et deux autres *Bustes* (1855); *Danseurs d'Herculanum* (1857); *Nymphe* (1859); trois *Bustes* (1861); *la Naissance de Vénus*, statuette marbre, et deux bustes : *M. Sherwood* et *Mme la comtesse Ratozzi* (1863); *Un fils de Niobé*, un *Buste* (1865); *Danseuse grecque*; *le maréchal Castellane*, buste (1866); *Faune sautant à la corde*, *la Poésine de la danse* (1868); *Nymphe*, statue marbre (1869); *Turcot et Troplong*, bustes marbre (1870); *le général Ulrich*, buste bronze (1872); *Luce de Casabianca*, buste marbre (1873); *la For-*

*tune*, statuette plâtre (1874) coulée en bronze en 1875; *Baigneuse*, plâtre (1876), dont le marbre a paru au Salon de 1878; *Ampère*, buste marbre pour la ville de Lyon, etc. Il a exécuté au nouveau Louvre *Gabriel et Nicolas Coustou*. M. Courtet a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1848.

**COURTRY** (Charles-Louis), graveur français, né à Paris le 11 mars 1846, suivit les leçons de MM. L. Gaucherel et Flameng. Ses principaux envois aux Salons annuels sont : *le Marché des-claves*, d'après M. Gériôme; *Cheroux cosaques dans la neige* d'après M. Schreyer (1868); *un Fumeur*, d'après Terburg; *Henriette d'Angleterre*, d'après Van Dyck (1869); *l'Appel après le pillage*, d'après M. Vibert (1870); *Vieilles femmes de la place Navone à Rome*, d'après M. T. Robert-Fleury (1872); diverses eaux-fortes d'après Delacroix, MM. Meissonier, Lami, etc. (1873); *la Partie de cartes*, d'après Pieter de Hooch (1874); deux cadres d'eaux-fortes d'après Th. Rousseau, J. Dupré, Diaz, etc. (1875); Portraits de Duban et de Labrousse (1876); *l'Écolier*, d'après M. Bonvin; *le Désert*, d'après M. Guillaumet (1877); *Marceau*, d'après J. P. Laurens (1878). M. Courtry a obtenu une médaille en 1868 et deux médailles de 3<sup>e</sup> et de 2<sup>e</sup> classe en 1874 et en 1875.

**COUSIN** (Jules), littérateur et érudit français, né à Paris, le 4 mars 1830, est fils d'un ingénieur attaché aux chemins de fer de l'Ouest et d'Orléans. Après avoir terminé ses études, il entra à la bibliothèque de l'Arsenal, où il fut bibliothécaire de 1856 à 1870. M. Étienne Arago le chargea, pendant le siège, de réorganiser la bibliothèque de la ville de Paris qui fut incendiée le 24 mai 1871. M. Cousin offrit alors à la Ville sa collection particulière spécialement consacrée à l'histoire de Paris et comprenant 6000 volumes et 8000 estampes. Il fut nommé bibliothécaire et employa trois années à la reconstitution et à l'installation dans l'hôtel Carnavalet, ancienne résidence de Mme de Sevigné, de la nouvelle bibliothèque qui bientôt ne compta pas moins de 45 000 volumes et de 20 000 plans ou estampes. M. Jules Cousin a pris une part très active à la création de la Société de l'histoire de Paris et dirigé la reproduction, avec notice, d'un des plans les plus anciens de Paris, découvert à Râle en 1874. Il a collaboré à divers recueils, principalement à la *Revue universelle des arts*.

Il a publié à part : *l'Hôtel de Beauvais* (1865, in-8); *la Cour du Dragon* (1865, in-8); *le Tombeau de Watteau à Nogent-sur-Marne* (Nogent, 1865, in-8); *le Comte de Clermont, sa cour et ses maîtresses* (1867, 2 vol. in-18), etc.

**COUSIN-MONTAUBAN** (Charles-Guillaume-Marie-Apollinaire-Antoine), comte de PALIKAO, général français, sénateur, est né le 24 juin 1796. Employé de bonne heure en Algérie, il s'y distingua comme officier de cavalerie. Chef d'escadron aux spahis le 4 septembre 1816, lieutenant-colonel le 7 mai 1843, colonel au 2<sup>e</sup> chasseurs le 2 août 1845, il devint général de brigade le 21 septembre 1851, et commanda la division de Tlmcen; général de division depuis le 28 décembre 1855, il commanda la division de Constantine. Rappelé en France, il fut mis à la tête de la 21<sup>e</sup> division militaire, dont le siège est à Limoges.

Dans l'année 1860, le général Cousin-Montauban fut investi du commandement en chef des troupes françaises de l'expédition de Chine entreprise conjointement avec l'Angleterre. La prise des forts de Takou, à l'embouchure du tché-ho (20 août), la grande victoire de Pa-li-kaou sur le général

Sang-ko-linsin (21 septembre), la destruction du Palais d'été, l'entrée dans Pékin (12 octobre), forcèrent les Chinois d'accepter le traité imposé par les alliés, et assurèrent le respect des intérêts européens dans l'extrême Orient. Le général reparti dès la fin de la même année; il revint par le Japon dont il visita plusieurs villes, et rentra en France au mois de juillet 1861. En récompense de ces prestigieux succès, l'empereur l'avait déjà élevé à la dignité de grand croix de la Légion d'honneur le 26 décembre 1860, et l'avait nommé sénateur le 4 mars 1861. Le 22 janvier 1862, il lui conféra le titre de comte de Palikao et soumit au Corps législatif un projet de dotation qui ne fut pas accepté. Le 22 juin 1865, le général Cousin-Montauban fut nommé, en remplacement du maréchal Canrobert, au commandement du 4<sup>e</sup> corps d'armée, à Lyon, et de la 8<sup>e</sup> division militaire.

Au mois de juillet 1870, il demanda un commandement actif devant l'ennemi; mais l'empereur, jugeant sa présence plus utile à Lyon, le maintint dans cette résidence. Après les défaits de Wissembourg et de Reichshoffen et la chute du ministère Ollivier, il fut appelé à Paris le 9 août, par l'impératrice-régente, qui lui proposa de s'entourer de ministres conservateurs et d'être le chef d'un nouveau cabinet. En présence d'une situation que la désorganisation de l'armée du maréchal de Mac-Mahon et le manque d'approvisionnements et de munitions rendaient éminemment critique, M. Cousin-Montauban déploya une activité remarquable. En vingt jours, il reconstitua à Châlons une armée de 140 000 hommes, créa trois nouveaux corps d'armée, avec leur armement, leur artillerie et leur approvisionnement, prépara la mise en état de défense de la capitale, réorganisa la garde nationale, appela sous les drapeaux tous les anciens militaires de 25 à 35 ans, tous les officiers âgés de moins de soixante, et à l'intérieur, réprima les désordres de la Villette, supprima les journaux radicaux, rappela le général Trochu, commandant le 12<sup>e</sup> corps d'armée, et le nomma gouverneur de Paris. Ces efforts ne purent empêcher l'insuccès de la marche de M. de Mac-Mahon vers Bazaine, ainsi que le désastre de Sedan, qui, le 1<sup>er</sup> septembre, suivit cet essai de concentration. A la nouvelle de ces déplorable événements et de la captivité de l'empereur, la majorité du Corps législatif offrit la dictature au général Cousin-Montauban, qui, prévoyant la déchéance de l'Empire, comme suite d'une pareille résolution, refusa cette offre, et se borna à préparer un projet de loi instituant, sur l'inspiration de M. Thiers, un conseil de gouvernement et de défense nationale. Le 4 septembre, lorsque ce projet était présenté aux députés, le Corps législatif fut dispersé, la République proclamée à l'Hôtel de Ville. Le comte de Palikao, reconnu par la foule, courut des dangers sérieux, en quittant le Palais Bourbon. Il se rendit aux Tuileries pour prendre les ordres de l'impératrice, qui s'était déjà enfuie. Il partit alors pour la Belgique, et se réfugia à Namur, où l'appelaient la nouvelle, heureusement démentie quelques jours après, de la mort de son fils unique. Il écrivit, le 20 septembre, à la délégation de Tours, offrant ses services pour la défense du territoire; il renouvela inutilement cette demande le 8 octobre. Au moment de l'armistice, il se rendit à Bordeaux et se mit à la disposition du nouveau chef du pouvoir exécutif, dans le cas où la guerre recommencerait.

Pour répondre aux attaques dont il était l'objet dans la presse et au sein de la commission d'enquête de l'Assemblée nationale, d'où laquelle il comparut le 20 juillet 1871, aussi bien qu'aux insinuations des généraux Trochu et de Wimpffen,

M. Cousin-Montauban publia, dans les premiers jours du mois de décembre 1871, sa justification, sous ce titre : *Un Ministre de la guerre de 24 jours* (gr. in-8, avec une carte). Il figura comme témoin dans le procès en diffamation intenté par M. Trochu au journal le *Figaro* (mars-avril 1872).

La discussion du budget de 1872 à l'Assemblée nationale a révélé que la dotation, refusée en 1862 par le Corps législatif au général de Palikao, avait été remplacée par le versement entre ses mains d'une somme de 589 500 francs, imputée sur l'indemnité de guerre payée par la Chine, au moyen d'un de ces versements de crédits si fréquents dans la comptabilité du second Empire. Il avait été promu commandeur de la Légion d'honneur le 23 septembre 1848 et grand officier le 28 décembre 1859. En 1860, lorsqu'il fut nommé grand-croix, il comptait 42 ans de services effectifs, 28 campagnes, une blessure et 10 citations à l'ordre du jour. — Le général Cousin-Montauban est mort à Paris, le 8 janvier 1878.

**COUSSEMAKER** (Charles-Edmond-Henri DE), littérateur français, né à Bailleul (Nord), le 19 avril 1805, suivit à la fois les cours de la Faculté de droit et les leçons de Reicha au Conservatoire de musique. Il fut nommé juge de paix à Bergues, exerça à Cambrai plusieurs fonctions administratives, fut juge à Dunkerque, et profita de ses loisirs pour écrire des *Ouvertures* ou rédiger des brochures et mémoires d'archéologie musicale. M. de Coussemaker, membre de diverses sociétés archéologiques et correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, depuis le 28 décembre 1855, avait été décoré de la Légion d'honneur en avril 1847. — Il est mort à Lille, le 11 janvier 1876.

On a de lui : *Mémoire sur Huchald et ses traités de musique* (1841, in-4); *Notice sur les collections musicales de la Bibliothèque de Cambrai* (1843, in-8); une *Histoire de l'harmonie au moyen âge* (1852), couronnée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Chants populaires des Flamands de France, avec les mélodies originales* (Gand, 1856, in-8); *L'harmonie au moyen âge* (1857, in-4 avec pl.); *Drames liturgiques au moyen âge* (Rennes, 1860, in-4, avec pl.); *Essai historique sur le Hoop* (Lille, 1852, in-8); *les Harmonistes des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles* (Lille, 1864, in-8); *Traité inédit sur la musique au moyen âge* (1855, in-4); *Scriptorium de musica mediæ ævi novam seriem a Gerbertina alteram collegit*, etc. (1865-1870, t. I-III, in-4) : le tome IV était sous presse au moment de sa mort.

**COUTURE** (Thomas), peintre d'histoire et de genre français, né à Senlis, le 21 décembre 1815, reçut d'abord les leçons de Gros, puis celles de Paul Delarocbe. Il obtint, en 1837, un second prix au concours de l'Institut et débuta au Salon de 1840, par le *Jeune Vénitien après une orgie*. L'année suivante, il exposa un *Enfant prodigue, une Veuve, le Retour des champs*; en 1843, un *Trouvère et deux portraits*; en 1844, une *Joconde et l'Amour de l'or* (musée de Toulouse), qui révélèrent chez l'artiste une manière originale et lui firent une réputation de coloriste. Récompensé par une 3<sup>e</sup> médaille, il entreprit une œuvre considérable et envoya au Salon de 1847 *les Romains de la décadence*, vaste toile inspirée par deux vers de Juvenal :

Nunc patimur longæ pacis mala : sævior armis  
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.

Ce tableau fut le grand succès de l'Exposition

et valut à M. Couture une 1<sup>re</sup> médaille et la décoration de la Légion d'honneur.

Après ce coup d'éclat, M. Couture laissa passer quatre Expositions sans y prendre part et n'envoya au Salon de 1852 que deux portraits et une tête de fantaisie, la *Bohémienne*. A l'Exposition universelle de 1855, il donna un tableau remarquable de dessin et de coloris, le *Fauconnier*, et fit en même temps reparaitre ses *Romains de la décadence*. Il entreprit depuis un grand tableau : *Enrôlements volontaires*, et exécuta deux commandes : le *Retour des troupes de Crimée*, et le *Baptême du prince impérial*. On lui doit la décoration de la chapelle de la Vierge à Saint-Eustache. Il ne se rappela à l'attention du public qu'en 1872 par un tableau intitulé *Damoctès*, qui passa presque inaperçu. Retiré depuis plusieurs années dans son château de Villiers-le-Bel (Seine-et-Oise), M. Th. Couture a fait imprimer à petit nombre deux livres où il a exprimé ses opinions sur l'art contemporain : *Méthode et entretiens d'atelier* (1867, in-18) ; *Paysage Entretiens d'atelier* (1869, in-18). — Il est mort à Villiers-le-Bel le 31 mars 1899.

**COUTURIER** (Henri-Jean-Baptiste), homme politique français, député, né à Vienne (Isère), le 17 juillet 1813, étudia la médecine et fut reçu docteur en 1841. Il s'établit dans sa ville natale et y acquit bientôt une grande influence. Conseiller général pour le canton Vienne-Nord et vice-président de ce conseil, il se présenta aux élections du 20 février 1876 pour la nouvelle Chambre des députés, comme candidat républicain, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de Vienne et fut élu par 10 197 voix contre 3176, données à M. Balain, ancien député, candidat monarchiste. Il se fit inscrire au groupe de l'Union républicaine avec lequel il vota et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Après la dissolution de la Chambre, la candidature de M. Couturier, très populaire dans son département, fut énergiquement combattue par le préfet de l'Isère et surtout par le sous-préfet de Vienne, M. le baron Massias, de manière à provoquer de la part de plusieurs maires de vives protestations. M. Couturier fut néanmoins réélu, le 14 octobre, par 10 628 voix, contre 5 700 réunies par le candidat officiel, M. Jourdan, ancien représentant.

**COUZA** (Alexandre-Jean), ancien prince de la Moldavie et de la Valachie, sous le nom d'ALEXANDRE-JEAN I<sup>er</sup>, né à Galatz (Moldavie), en 1820, d'une famille de petite noblesse, vint de 1834 à 1839 étudier à Paris. A son retour dans son pays, il servit dans la milice moldave et arriva très jeune au grade de colonel. D'abord vice-président du tribunal de Galatz, il devint sous Grég. Ghika, vers 1850, *percalabe* ou préfet de cette ville, et se fit remarquer par son administration conciliante. Il se montra très opposé à l'invasion autrichienne, et donna sa démission pour protester contre le gouvernement du caïmacam Vogoridis. Il combattit énergiquement l'abus des influences exercées par l'Autriche dans les élections, et contribua à les faire annuler. Lors des élections qui eurent lieu en Moldavie, en vertu de la convention de Paris du 19 août 1858, il fut nommé député de Galatz, et entra dans le cabinet des caïmacans provisoires, en qualité de ministre de la guerre.

Partisan déclaré de l'union des Principautés, dont le congrès de Paris n'avait pas osé reconnaître le principe, il fut bientôt appelé à la réaliser en fait. Le 17 janvier 1859, il fut élu à Jassy prince de la Moldavie, à l'unanimité, et un peu plus

tard, à Bucharest, avec la même unanimité, prince de la Valachie. Les premiers actes de son administration et les premiers choix qu'il fit de fonctionnaires, prouvèrent à la fois ses anciens liens avec le parti national et son désir de calmer les ombres de la diplomatie européenne, dont son élection avait trompé ou dépassé les prévisions. Bientôt sa double élection fut reconnue comme valable *exceptionnellement* dans les conférences de Paris ; puis elle obtint, mais non sans peine, la ratification de la Porte.

Pendant les années suivantes, le gouvernement du prince Couza n'a guère été qu'une suite de crises ministérielles et de changements de personnes appartenant aux divers partis, mais surtout à l'ancienne gauche, dans les divins des deux pays. C'est ainsi qu'en septembre 1860, il avait formé un double cabinet présidé par M. Golesco, pour la Valachie, et par M. Cogalniceano, pour la Moldavie. A la fin de l'année il obtint de la Porte un firman qui autorisait la réunion des deux ministères et celle des deux Chambres. Cette union plus intime ne fit pas cesser les crises ministérielles, comme on l'espérait, et ne diminua point les conflits incessants du gouvernement avec la majorité des députés. L'ouverture de la première Assemblée roumaine se fit le 5 février 1862. Le ministère avait alors pour président M. Barbo Cărdăji qui, quelques mois plus tard, tombait en plein jour victime d'un attentat dont on ne put saisir l'auteur. Le cabinet fut renouvelé avec M. Crezulesco pour président. L'Assemblée fut suspendue et la Roumanie parut entrer dans une période d'anarchie complète. La loi électorale et le budget furent l'occasion de dissentiments sans cesse renaissants au milieu desquels le prince Alexandre-Jean accomploit pourtant un acte considérable, la restitution au domaine national des propriétés monastiques, formant un cinquième du sol roumain. En 1863, le prince Couza prit lui-même le commandement actif de son armée et donna les fonctions de major général au ministre de la guerre, le général Jean-Emmanuel Floresco. A la fin de cette même année, il annonça à l'Assemblée moldo-valaque tout un programme de transformation civile, politique et sociale qui devait rencontrer la résistance du pouvoir législatif et semblait l'avant-coureur d'un coup d'Etat.

Au mois de mai, le prince proclama une nouvelle loi électorale et des modifications du statut constitutionnel, soumises à l'acceptation du pays par un appel au suffrage universel. Il s'agissait de nommer un Sénat pondérateur, de réformer la loi électorale et d'accorder, au moyen de la loi rurale repoussée par l'Assemblée, une certaine quantité de terre aux paysans qui en étaient les fermiers. Le plébiscite voté par *oui* et par *non*, du 22 au 24 mai, réunit 611 094 voix sur 682 621 votants. Une protestation des puissances signataires du traité de Paris fut rédigée sur la proposition d'Ali-Pacha ; mais les relations du prince Couza n'en demeurèrent pas moins bonnes avec la Porte, à en juger par l'accueil empressé que le sultan lui fit, le mois suivant, à Constantinople. A l'intérieur, des fêtes et des ovations célébrèrent l'inauguration du nouveau programme du prince.

Les difficultés du gouvernement et les complications de la situation ne firent que croître. Un décret du 2 mai avait accordé au gouvernement le droit de supprimer les journaux sans avertissement administratif, ni poursuites judiciaires. On parla de complots qui amenèrent des arrestations. La sécurité fut menacée sur les routes et dans les campagnes. Certaines modifications furent apportées à divers articles du plébiscite, d'accord avec la Porte et les puissances signataires de la convention de 1858. Un Conseil d'Etat et une Cour

des comptes furent créés, et avec leur aide, le prince promulgua, sous forme de décret, les lois nouvelles, notamment la loi rurale (2-14 juillet) qui supprimait la corvée et donnait aux paysans la propriété des terrains qu'ils occupaient, sauf une équitable indemnité à payer aux seigneurs. Malheureusement, l'année qui suivit fut marquée par une grande misère et des désordres, et à la fin de 1864, le gouvernement roumain dut faire un emprunt onéreux à la banque ottomane.

La chute du nouveau trône fut une des plus rapides de notre époque de révolutions. Le prince Alexandre-Jean 1<sup>er</sup> venait, en décembre 1865, de décréter la mise en vigueur du Code Napoléon dans les Principautés-Unies; mais il allait de crises en crises ministérielles. Le cabinet qu'il forma au milieu de février 1866, en dehors de la majorité des Chambres, était le vingt-septième de son règne si court. Il fut le signal de l'explosion. Une révolution à la fois parlementaire et militaire éclata dans la nuit du 22 au 23 février 1866; les conspirateurs pénétrèrent à quatre heures du matin dans le palais du prince, et lui arrachèrent son abdication, qui fut communiquée immédiatement au Sénat et à la Chambre des députés, et sa déchéance fut proclamée. Un gouvernement provisoire fut nommé, dont l'un des premiers soins fut de protéger la personne du prince déchu contre toute injure et de le conduire en sûreté à la frontière. Il vint plus tard résider à Paris. — Il est mort à Heidelberg le 5 mai 1873.

**COWLEY** (Henry-Richard-Charles WELLESLEY, 1<sup>er</sup> comte), diplomate anglais, né à Londres le 17 juin 1804, est fils de lord Wellesley, frère du duc de Wellington, qui représenta son pays dans presque toutes les cours de l'Europe. Il commença en 1824 sa carrière diplomatique comme attaché à Vienne, puis à la Haye; en 1832, il était secrétaire de légation à Stuttgart. A la fin de 1838, il alla à Constantinople et fut à plusieurs reprises chargé de gérer l'ambassade en l'absence de sir Stratford Canning. En 1848, lord Cowley, qui avait pris ce nom à la mort de son père, l'année précédente, avec le titre de 2<sup>e</sup> baron, dirigea en Suisse, comme ministre plénipotentiaire, des négociations délicates qui intéressaient la tranquillité des États voisins, et dut se rendre en mission spéciale à Francfort où siégeait l'Assemblée constituante. Accrédité, en 1851, près la Confédération germanique, il concourut, par ses conseils et son influence, au rétablissement du *statu quo* en Allemagne.

A l'avènement de Napoléon-III au trône, personne ne parut au ministère de lord Derby plus propre que lord Cowley à préparer les bases d'une alliance durable entre la France et l'Angleterre; il fut appelé dans ce but à remplacer lord Normanby comme ambassadeur à Paris (6 décembre 1852). Il représenta son pays, avec lord Clarendon, au congrès qui se tint dans cette capitale le 25 février 1856. Il conclut à Paris, le 4 mars 1857, un traité avec la Perse. Il fut alors créé vicomte Dangan et comte Cowley. En 1859, au moment de la guerre d'Italie, il chercha à provoquer à Vienne un rapprochement entre la France et l'Autriche. Il fut remplacé par lord Lyons, comme ambassadeur à Paris, en juillet 1867.

**COWPER** (William-Francis) homme politique anglais, né le 13 décembre 1811, à Brocket-Hall (comté de Herts), fit ses études à Oxford, entra au service militaire avec le grade d'enseigne et devint major d'infanterie en 1852. Envoyé, en 1835, à la Chambre des Communes par le bourg de Hertford qui, depuis un siècle, a toujours élu un membre de sa famille, il se montra fidèle

aux doctrines des whigs. Il fut d'abord aide de camp du lord-lieutenant d'Irlande, puis de son oncle, le vicomte Melbourne, auprès duquel il fit l'apprentissage de la vie politique en qualité de secrétaire particulier, et qui le nomma commissaire de l'hôpital de Greenwich et lord de la Trésorerie durant son second ministère (1837). Sous lord J. Russell, il fit partie du conseil de l'Amirauté (1846-1852), et y rentra à la chute du ministère Derby. Après avoir rempli quelques mois les fonctions de sous-secrétaire d'État au département de l'intérieur, lord Palmerston, dont il avait épousé la fille en premières noces, le mit à la tête du bureau de santé (août 1856), qu'il dirigea de nouveau depuis septembre 1857 jusqu'en mars 1858. Vice-président du Conseil de commerce (1859), il devint, l'année suivante, premier commissaire des travaux publics, membre du Conseil privé. Marié en secondes noces avec la fille de l'amiral Tollemache (1848), il obtint, en 1871, l'autorisation d'ajouter à son nom celui de Temple, appartenant à la famille Palmerston, en souvenir de son alliance avec la fille de cet homme d'État.

**COX** (le rév. Georges-William), érudit anglais, né en 1827, fit ses études à Rugby et au collège de la Trinité d'Oxford, prit ses grades dans cette dernière ville en 1849, et entra dans les ordres l'année suivante. Après avoir occupé diverses cures, il fut appelé, comme maître adjoint, au collège de Cheltenham en 1860. Ses ouvrages ingénieux et savants lui ont fait un nom parmi les érudits anglais qui s'occupent de mythologie.

On cite de M. W. Cox : *Poèmes légendaires et historiques* (Poems legendary, etc. 1850); *Vie de saint Boniface* (Life of St. B., 1853); *Récits de mythologie grecque* (Tales from greek M., 1861); *La Grande guerre des Perses* (The Great Persian war, même année); *Récits de la vie des dieux et héros* (Tales of the gods and heroes, 1862); *Récits de Thèbes et d'Argos* (Tales of Th., etc., 1863); *Manuel de Mythologie par demandes et réponses* (Manual of M., etc., 1867); *Récits de la Grèce antique* (Tales of ancient Græce, 1868); *le Christianisme des Latins et des Allemands* (Latin and teutonic christendom, 1870); *la Mythologie des nations aryennes* (Mythology of the aryan nations, 1870, 2 vol.); *Histoire de la Grèce* (H. of Greece, 1874, 2 vol.). Il a été donné en français, par MM. F. Baudry et E. Délerot, une traduction avec *Préface des Dieux et héros, contes mythologiques* (1868, in-18, gravures). Le rév. Cox a édité, avec M. W.-T. Brande, un *Dictionnaire des sciences, lettres et arts* (Dictionary of sc., etc.; 1865-1867, 3 vol.).

**COX** (le rév. John-Edmond), théologien anglais, né à Norwich en 1812, acheva ses études au collège de Tous-les-Saints, à Oxford, et y fut reçu docteur en 1837. Entre autres fonctions, il fut aumônier de la prison de Yarmouth de 1834 à 1849, et à cette dernière date il fut nommé vicaire de la paroisse de Sainte-Hélène à Londres. Mêlé à beaucoup d'œuvres de moralisation il s'est acquis une certaine notoriété par sa situation dans l'ordre des francs-maçons dont il est devenu grand officier, après avoir été dix ans aumônier de la Grande loge. Il a publié pour cette institution un certain nombre d'ouvrages.

Comme théologien, le rév. John Cox a écrit *Principes de la réformation* (Principles of the R.); une *Vie de Cranmer* (Life of Cr.) dont il a aussi édité les *Œuvres* pour la société Parker; une *Vie de Luther* (Life of L.); *Parallèle du protestantisme et du romanisme* (Protestantism contrasted with Romanism, etc.). On lui doit aussi

des éditions d'ouvrages religieux ou théologiques.

**CRASSIER** (Guillaume-Louis-Dominique-Joseph, baron DE), magistrat belge, né à Maëtricht, le 20 juin 1804, fit ses études avec succès dans sa ville natale, et suivit à Liège les cours de la Faculté de droit. Reçu docteur en 1825, il se fit inscrire au barreau de Maëtricht. Après la révolution de 1830, il quitta cette ville, restée au pouvoir de la Hollande, et offrit ses services à la Belgique. Pendant plusieurs années, il remplit les fonctions de procureur du roi à Malines, puis à Bruxelles. Le 22 mars 1842, il fut nommé secrétaire général du ministère de la justice, d'où il passa, en 1859, comme conseiller à la Cour de cassation, et y devint premier président en 1871. Il a été admis à la retraite en août 1879.

**CRACK** (Gustave-Adolphe-Désiré), sculpteur français, né à Valenciennes, le 16 juillet 1827, entra à l'École des beaux-arts, étudia la sculpture comme élève de Pradier et obtint le prix de Rome en 1851. Revenu en France, il débuta au Salon de 1857 par un groupe en bronze très remarquable, *Bacchante et satyre*. Parmi les autres œuvres qu'il a exposées depuis aux Salons annuels, nous mentionnerons : *Omphale*, groupe en marbre destiné à la cour du Louvre (1859); *Faune*, statue en bronze (1861); *Saint Jean-Baptiste* (1863); *la Victoire couronnant le drapeau français* (1864); *Fronton de la manufacture de Sèvres* modèle en plâtre (1866); *Dupuytren*, statue en bronze pour la ville de Pièrre-Buffières (1869); *le Crépuscule*, groupe en marbre (1870) pour l'avenue de l'Observatoire; *Claude Bourgelat* (1876), pour l'école d'Alfort, etc. Il a exécuté en outre une très grande quantité de bustes et de médaillons dont les principaux sont : le maréchal *Pélissier*, le duc de *Coigny*, les maréchaux *MachMahon* et *Niel*, pour les galeries de Versailles; *l'Impératrice Eugénie*, pour l'Hôtel de Ville; le maréchal *Baragucy-d'Hilliers*, *Samson* et *Mlle Favart* de la Comédie-Française, le comte de *Montalivet*, le général *Renault*, *Nasser Eddin*, shah de Perse; le général *Chanagnier*, *M. Gilbert*, architecte, etc. Plusieurs de ces œuvres ont reparu à l'Exposition universelle (*Bacchante et satyre*, *la Victoire*, *Samson*, *Mlle Favart*, etc.). M. Crauk a été aussi chargé, en 1861, de décorer la mairie du 1<sup>er</sup> arrondissement de Paris. Il a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1857, une 2<sup>e</sup> en 1859, une 1<sup>re</sup> en 1861, un rappel en 1863 et une médaille de 1<sup>er</sup> classe à l'Exposition universelle de 1867. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 9 août 1864 et promu officier le 9 août 1874.

**CRAVEN** (Pauline DE LA FERRONAYS, dame Augustus), femme de lettres française, née à Paris, en 1820, est fille d'un ancien ministre et ambassadeur de France à Berlin. Elle épousa M. Augustus Craven, petit-fils d'Elisabeth Craven, devenue margrave d'Anspach en 1790. Elle s'est fait connaître par des romans très goûtés dans le monde catholique : *Récit d'une sœur*, *Souvenirs de famille* (1866, 2 vol. in-8, pl. édit.); *Anne Sévérin* (1868, in-8); *Fleurange* (1871, 2 vol. in-18); *le Mot de l'énigme* (1874, 2 vol. in-18); *le Travail d'une âme*, étude d'une conversion (1877, in-18). Elle a donné en outre diverses brochures politiques extraits du *Correspondant*; une vie de *la Sœur Nathalie Narischkine* (1877, 4<sup>e</sup> éd. in-18); une traduction de *la Mère de Dieu* de Capécelatre (1862, in-18), et celle d'une étude sur *le comte de Montalibert*, d'après Mme Oliphant (1873, in-18), etc.

Son mari, M. Augustus Craven, a traduit de

l'anglais *Lord Palmerston*, sa correspondance intime, etc. (1878, in-8).

**CREASY** (sir Edward-Shepherd), historien anglais, né en 1812, à Bexley (comté de Kent), fut élevé à Eton, et termina avec succès ses études à l'Université de Cambridge. En 1837, il fut admis au barreau par la Société de Lincoln's Inn. En 1850, il entra dans l'enseignement et obtint la chaire d'histoire ancienne et moderne à l'Université de Londres. Devenu plus tard juge assistant aux sessions du Middlesex, il fut, en 1860, nommé premier juge à Ceylan, et, à cette occasion, créé chevalier. Il abandonna cette fonction en 1869, pour cause de santé. — M. Creasy est mort à Londres le 27 janvier 1878.

Parmi ses ouvrages, ses *Quinze batailles décisives du monde* (Fifteen decisive Battles of the World; Londres, 1851, in-8), ont eu de fréquentes éditions. On cite encore de lui : *Origine et progrès de la Constitution anglaise* (Rise and Progress of the British Constitution, 1834, in-8; 2<sup>e</sup> édit. 1854); une *Histoire des Ottomans* (History of the Ottoman Turks); *Histoire d'Angleterre* (History of England; 1869-1870, vol. 1-11) devant comprendre cinq volumes; *les Constitutions de l'empire britannique y compris celles des Indes* (the Imperial and colonial constitutions, 1872); quelques *Poèmes*; les *Mémoires des Etoliens célèbres*, etc.

**CREDE** (Charles-Siegmond-François), obstétricien allemand, né à Berlin le 23 décembre 1819, étudia la médecine aux Universités de sa ville natale et de Heidelberg. Reçu docteur à Berlin, en 1842, il exécuta un long voyage d'étude dans toute l'Europe, pour comparer les diverses méthodes d'accouchement, à l'enseignement desquelles il voulait se vouer. A la fin de 1843, il fut nommé médecin assistant de la clinique d'accouchements de Berlin, placée sous la direction de Busch. En 1850, il se fit recevoir privat-docent à l'Université. Deux ans plus tard, il était nommé directeur de l'école des sages-femmes et médecin dirigeant de la division des accouchements à la Charité, où il fonda une clinique de gynécologie. Il passa, en 1856, à Leipzig, comme professeur ordinaire d'accouchements et comme directeur de la maison de la Delivrance et de l'école des sages-femmes. Il y ouvrit aussi une clinique gynécologique et une division pour les maladies des femmes. Le docteur Credé a obtenu, en 1870, le titre de conseiller intime de médecine.

Sa réputation en Allemagne, comme professeur et comme écrivain, est fondée sur ses *Leçons cliniques d'accouchement* (Klinische Vorlesungen über Geburtshilfe; Berlin, 1853-1854, 2 vol.), et sur un grand nombre de mémoires de science obstétricale, insérés dans les principaux journaux spéciaux de l'Allemagne. Plusieurs de ces journaux ont été fondés ou dirigés par lui-même.

**CREMER** (Camille), officier français, né à Sarreguemines (Moselle), le 6 août 1810, entra à Saint-Cyr en 1827, sortit de l'école d'application d'état-major avec le numéro 2, en 1861, se distingua pendant la guerre du Mexique, comme lieutenant au 1<sup>er</sup> zouaves, fut nommé capitaine d'état-major en 1866, et lors de la guerre franco-prussienne fit partie, comme aide de camp du général Clinchant, du 3<sup>e</sup> corps d'armée, commandé par le maréchal Bazaine. Il servit devant Metz jusqu'après la capitulation de cette place. S'étant échappé de l'Allemagne à l'aide de divers déguisements, il vint se mettre à la disposition de la délégation de Tours, et reçut, à la fin de novembre 1870, avec le grade de général de division,

le commandement d'un corps de gardes mobiles et de gardes nationaux mobilisés, rassemblé sur l'aile droite de Garibaldi, depuis Beaune jusqu'à Dôle, et qui comprenait environ 9000 hommes. Le 15 décembre, il tenta un mouvement sur le général de Werder, et s'avança par Nuits jusqu'à la Vougeot. Attaqué le 18 par la division badoise, il soutint le combat jusqu'à quatre heures du soir, et dans la tranchée de la gare de Nuits infligea des pertes considérables aux Allemands. Il prit la part la plus énergique aux opérations et aux luttes si pénibles de l'armée de l'Est, jusqu'après l'armistice. Au moment de la réunion de l'Assemblée nationale à Bordeaux, M. Crémier fut au nombre des officiers généraux qui soutinrent la possibilité de la guerre à outrance. Lorsque éclata l'insurrection du 18 mars, il arrivait à Paris. Il eut une entrevue le 21, à l'Hôtel de Ville, avec les membres du Comité central, qui lui offrirent le commandement en chef. Il n'accepta pas, et quitta la capitale insurgée, après s'être employé à faire mettre en liberté le général Chanzy.

Lors de la révision des grades, la commission ne lui accorda que le titre de chef de bataillon. Il donna sa démission dans des termes peu mesurés, et fut réformé. Lors de l'élection complémentaire du 7 janvier 1872, il se présenta à Paris comme candidat radical, mais se retira devant M. Victor Hugo. Au même moment, des poursuites commencèrent contre lui au sujet de l'exécution sommaire, faite par ses ordres au mois de janvier 1871, d'un épicier de Dijon, prévenu d'espionnage. L'affaire soulevée devant le tribunal de Beaune, qui se déclara incompétent, fut portée, au mois d'avril 1872, devant le 1<sup>er</sup> conseil de guerre siégeant à Lyon, qui, eu égard à l'ancienne qualité de l'accusé, fut composé de trois maréchaux de France et de quatre généraux de division. A la suite de débats retentissants, l'ex-général Crémier et son coaccusé, M. de Serres, furent condamnés à un mois de prison, pour homicide par imprudence (18 juillet 1872). Porté aux élections générales du 20 février 1876, dans le XIX<sup>e</sup> arrondissement de Paris, il n'obtint que 3107 voix sur 11 000 votants, et se désista avant le scrutin de ballottage. — Il est mort le 2 avril suivant.

Il a publié : *Quelques hommes et quelques institutions militaires* (1872, in-18), souvenirs sur la campagne du Mexique.

CRÉMIEUX (Isaac-Adolphe), célèbre avocat et homme politique français, sénateur, est né à Nîmes, de parents israélites, le 30 avril 1796. Après avoir achevé ses classes à Paris, au collège Louis-le-Grand, il suivit à Aix les cours de la Faculté de droit, fut reçu avocat en 1817, et prit place au barreau de sa ville natale. Il montra beaucoup de talent et de courage dans plusieurs procès politiques ; osa, l'un des premiers, dénoncer en plein tribunal le fameux Trestaffion, chef des assassins du Midi, et trouva dans cette occasion un de ses plus beaux triomphes oratoires. Son libéralisme bien connu ne l'empêcha point, après 1830, de défendre devant la Cour des Pairs un des ministres de Charles X, M. de Guernon-Ranville. Mais, après un exorde long et pénible, il tomba évanoui. On sait que son client fut condamné.

M. Crémieux se fixa définitivement à Paris, en achetant la charge d'avocat à la Cour de cassation de M. Odilon Barrot. Il plaida pour le *National*, pour la *Tribune*, pour les accusés d'avril, ainsi que pour la *Gazette de France*, le *Constitutionnel*, etc. Pendant les débats de la question d'Orient, en 1840, il prit avec beaucoup de zèle la défense de ses coreligionnaires, fit le voyage de Turquie et d'Égypte, et obtint l'acquiescement de

juifs de Damas accusés de cruautés odieuses envers un prêtre catholique. En 1842, M. Crémieux en ra à la Chambre comme député de l'arrondissement de Cionon, qui le réélit en 1846. Sans rompre entièrement avec la monarchie de Juillet, il fit une guerre très vive au ministère G. izot, et se distingua parmi les promoteurs de l'agitation réformiste. Durant les journées de Février, aussitôt après l'abdication de Louis-Philippe, il se prononça pour la régence de la duchesse d'Orléans. Il se rendit à la Chambre pour appuyer cette résolution ; mais la salle était déjà envahie : entraîné par le mouvement, il fit partie du gouvernement provisoire qu'il avait lui-même réclamé, et s'associa, non sans hésitation, à la proclamation de la République.

Dans le partage du pouvoir, M. Crémieux prit possession du ministère de la justice, où il fut maintenu par la Commission exécutive. Il s'exposa, dans l'exercice de ses fonctions délicates, aux reproches contradictoires des démocrates extrêmes, qui blâmèrent l'excès de sa modération, et des royalistes, qui lui firent un crime de quelques destitutions. Le département de la Seine et celui d'Indre-et-Loire, pour lequel il opta, l'envoyèrent en même temps à l'Assemblée constituante, devant laquelle il rendit compte de ses actes, comme membre du gouvernement provisoire et comme ministre. Mais un mois plus tard, lors de la première demande d'autorisation de poursuites contre M. Louis Blanc, à propos de l'attentat du 15 mai, le vote de M. Crémieux en faveur de son collègue parut à MM. Portalis et Landrin, organes du ministre public, le desaveu des ordres auxquels ils avaient obéi en formant cette demande ; ils donnèrent leur démission, qui entraîna celle du ministre (7 juin). Un de ses principaux actes avait été de proposer le rétablissement du divorce : cette proposition, accueillie avec tant de faveur après la révolution de 1830, fut, en 1848, mal reçue par presque tous les partis.

Comme représentat, M. Crémieux, dans les questions de principes, ne se sépara point de la gauche démocratique ; mais il témoigna peu de sympathie pour le gouvernement du général Cavaignac, et, seul des huit représentants d'Indre-et-Loire, favorisa dans ce département la candidature de Louis-Napoléon. Pourtant, après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la Montagne et fut un des orateurs les plus ardents de l'opposition, surtout dans les débats relatifs à la suppression des clubs. Réélu à l'Assemblée législative, il combattit de toutes ses forces la coalition des anciens partis, et ne fit point de concession à la politique particulière de l'Élysée. Lors du coup d'État, il fut arrêté et conduit à Mazas ; depuis il se tint longtemps en dehors des affaires publiques et se renferma dans les occupations du barreau, où son talent et la dignité de son attitude lui acquirent l'estime générale. Au commencement de 1869, sous l'empire des nouvelles lois sur le droit de réunion, M. Crémieux prit la parole dans quelques conférences politiques et littéraires de Paris. Aux élections générales de mai, il se porta candidat au Corps législatif dans la 2<sup>e</sup> circonscription de la Drôme ; mais il échoua, après un scrutin de ballottage avec 12920 voix, contre 13 189 données au candidat officiel, M. Monnier de La Sizeranne. Sa candidature fut posée de nouveau dans la 3<sup>e</sup> circonscription de Paris, aux élections partielles de novembre de la même année, et réunit 20 178 voix sur 32 540 votants. Ses concurrents étaient MM. Pouyer-Quertier et Pascal Duprat.

Proclamé membre du gouvernement de la défense nationale, à l'Hôtel de Ville, dans l'après

midi du 4 septembre 1870, en même temps que ses collègues de la députation de Paris, il fut nommé ministre de la justice le 5 septembre. Il prit part aux mesures de ces premiers jours, telles que l'amnistie générale des crimes et délits politiques, l'abolition du serment, et plus particulièrement la révocation de plusieurs magistrats ayant siégé après le 2 décembre dans les commissions mixtes. Autorisé par le décret du 9 à transférer hors de Paris la chambre criminelle de la Cour de cassation, il obtint du patriotisme de la cour suprême la résolution de rester associée, pendant le siège, aux périls de la population parisienne. En exécution du décret du 12 septembre, relatif à la translation d'une partie du gouvernement dans la ville de Tours, il fut délégué, ainsi que M. Glais-Bizoin, pour représenter le gouvernement et en exercer les pouvoirs. Chaque département ministériel fut alors représenté près de lui par un délégué spécial, chargé du service. Ministre de l'intérieur et de la guerre par intérim, il mobilisa la garde nationale, de 21 à 40 ans, par décret du 27 octobre, et voulut, le 16 octobre, convoquer les électeurs pour des élections générales, que le gouvernement de Paris jugea inopportunes, et qu'il interdit. Rejoint par M. Gambetta à la fin du mois d'octobre, il s'associa dès lors à toutes les mesures que la gravité des circonstances inspira au ministre-dictateur, jusqu'au décret qui précéda le scrutin du 8 février 1871, et par lequel « tous les individus qui, depuis le 2 décembre 1851 jusqu'au 4 septembre 1870, avaient accepté des fonctions politiques ou la candidature officielle » étaient déclarés inéligibles à la future Assemblée nationale. Il faut citer aussi, dans le même ordre de faits, le décret déposant de leurs sièges, et excluant de la magistrature, les magistrats qui avaient fait partie des commissions mixtes. M. Crémieux ne fut élu représentant dans aucun département aux élections du 8 février. Le 14, il déposa entre les mains du président de l'Assemblée sa démission de membre du gouvernement et de ministre de la justice. Une lettre adressée par lui à M. Grévy, le 1<sup>er</sup> mars, proposait de payer les cinq milliards promis à la Prusse au moyen d'une souscription patriotique en tête de laquelle l'ex-garde des sceaux déclarait s'inscrire pour 100 000 francs. Le 20 octobre, il fut élu député du département d'Alger par 5523 voix sur 10 416 électeurs : il s'était toujours montré le défenseur dévoué des intérêts algériens. Le 15 décembre 1875, il fut nommé sénateur inamovible, au sixième tour de scrutin, par 342 suffrages sur 680 votants. Il prit rarement la parole dans ces deux législatures, mais il s'employa utilement pour la protection des Juifs de Serbie pendant la guerre d'Orient.

Habile juriconsulte, et connu comme un des auteurs du *Code des codes* (1835, in-4), M. Crémieux a publié en outre un recueil de plaidoyers sous le titre de *Liberté* (1869, in-18), et un long travail sur son rôle dans la guerre de 1870 : *Le Gouvernement de la Défense nationale, Actes de la délégation de Tours et de Bordeaux. Ministère de la justice* (Tours, 1871, 2 vol. in-8).

**CRÉMIEUX** (Hector-Jonathan), auteur dramatique français, né à Paris le 10 novembre 1828, a signé, depuis 1852, un grand nombre de pièces de théâtre, dont quelques-unes, spécialement des opérettes, ont eu des succès prolongés. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1864. Nous citerons : *Fiesque*, tragédie en cinq actes et huit tableaux (1852) avec M. Émile Crémieux; *Qui perd gagne*, comédie en un acte (Odeon, 1856), avec M. Em. Lamé; le *Financier et le Savetier*,

*Orphée aux enfers*, qui, la musique de M. Offenbach aidant, firent la vogue des Bouffes-Parisiens (1856-1858); *Germaine* (1858), le *Savetier de la rue Quincampoix* (1859), drames en cinq actes, joués à la Galté, avec M. Denery; la *Voie sacrée* ou les *Étapes de la gloire*, drame militaire en cinq actes et huit tableaux (Porte-Saint-Martin, 1859), avec MM. Wæstynne et Bourget; la *Chanson de Fortunio*, avec M. L. Halévy (Bouffes, 1861); le *Pont des Soupirs* (même année); le *Roman comique* (Ibid., 1862); la *Baronne de San-Francisco*, opérette en 2 actes (1862); les *Bergers*, opéra comique en 3 actes (1869); la *Bonne aux Camélias*, vaudeville en 1 acte (Bouffes, 1867); le *Petit Faust*, opéra-bouffe en 3 actes (1869); le *Trône d'Ecosse*, opéra-bouffe en 3 actes (1871), le *Tour du cadran*, vaudeville en 5 actes (1873); la *Bagatelle*, opéra comique en 1 acte (1874); la *Belle Poule*, opéra-bouffe (1876).

**CRÉTINEAU-JOLY** (Jacques), littérateur français, né à Fontenay (Vendée), le 23 septembre 1803, termina ses études au séminaire de Saint-Sulpice, fut chargé à dix-neuf ans d'une classe de philosophie et voyagea ensuite en Italie et en Allemagne. Il débuta, dans la littérature, par des essais poétiques : *Chants romains* (1826, in-18); les *Trappistes* (Angoulême, 1823, in-8); *Inspirations poétiques* (Ibid., 1829, in-12). Après la révolution de Juillet, il fonda un journal légitimiste, le *Vendéen*; de 1834 à 1838, il rédigea l'*Hermine* de Nantes, puis la *Gazette du Dauphiné*; enfin, il dirigea l'*Europe monarchique*.

Outre une nouvelle intitulée : *Un Fils de pair de France* (1839, in-8), M. Crétineau-Joly a publié plusieurs ouvrages historiques relatifs aux luttes soutenues par les Vendéens contre la Révolution (1793-1815-1832) : *Épisodes des guerres de la Vendée* (1834, in-8); *Histoire des généraux et chefs vendéens* (1838, in-8); *Histoire de la Vendée militaire* (1840-1841, 4 vol. in-8; 5<sup>e</sup> édition, augmentée de plus de 1000 pages de nouveau texte, 1865, 4 vol. in-18). On lui doit encore une *Histoire des traités de 1815 et de leur exécution, publiée sur des documents officiels et inédits* (1842, in-8); une *Histoire de Louis-Philippe d'Orléans et de l'Orléanisme*, 1867, 2<sup>e</sup> édit., 2 vol. in-8) très sévère pour le parti orléaniste.

Partisan de l'autorité absolue en religion comme en politique, M. Crétineau-Joly a encore fait paraître une *Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus, composée sur des documents inédits et authentiques* (1844-1846, 6 vol. in-8, ornée de portraits et d'autographes des principaux personnages de la Société; autre édition, 6 vol. in-18), le *Pape Clément XIV* (Paris et Lyon, 1853, in-8); *Scènes d'Italie et de Vendée*, 1853, in-18; *L'Église romaine en face de la Révolution* (1859, 2 vol. in-8); le *Cardinal Consalvi*, mémoires avec introduction et notes (1864, 2 vol. in-8); *Histoire des trois derniers princes de la maison de Condé* (1866, 2 vol. in-8); *Histoire de Louis-Philippe et de l'Orléanisme* (1867, 2 vol. in-8); *Bonaparte et le cardinal Consalvi* (1866, in-8), etc. — Il est mort à Vincennes, le 1<sup>er</sup> janvier 1875.

**CRÉUZET** (André), ancien député français, est né à Lyon, le 5 décembre 1798. Il servit d'abord dans les gardes du corps. Nommé sous-préfet d'Ambert le 30 juillet 1847, il fut révoqué en 1848. Maire de Saint-Flour et membre du Conseil général pour le canton nord de cette ville, il entra, en décembre 1854, au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 2<sup>e</sup> circonscription du Cantal et fut réélu, au même titre, aux élections suivantes. En 1863, il obtint



12 498 voix sur 20 846 votants, et en 1869 14 441 sur 20 197. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1866.

**CRISAFULLI** (Henri), auteur dramatique français, né à Naples en 1827, fit ses études à Paris au collège Charlemagne, comme élève de l'institution Massin. Il débuta au théâtre par une série de drames en cinq actes, en collaboration avec M. Edouard Devicque, mort en 1863 : *César Borgia* (1855, Ambigu); *Marie Stuart en Ecosse* (1856, ancien Cirque); *les Deux faubouriens* (1857); *Giroflé Girofla* (1858). Il produisit aussi avec le même une première comédie qui eut peu de succès : *Ernest Namel* (Vaudeville, 1861).

M. Crisafulli a donné depuis, seul ou avec divers collaborateurs, un assez grand nombre de comédies ou de drames : *le Démon du jeu* (Gymnase, 1863); *M. et Mme Fernel*, tiré du roman de M. Ulbach (Vaudeville, 1864); *le Passé de M. Jouanne* (Gymnase, 1865); *le Fou d'en face*, comédie en 1 acte (1866); *la Chouanne*, tirée du roman de M. P. Féval (Ambigu, 1867); *les Loups et les Agneaux*, comédie en cinq actes (1868); *Autour du Lac*, comédie en un acte (1869); *les Postillons de Fougères*, drame en 5 actes (1873); *la Falaise de Penmarck*, drame en 5 actes (même année); *l'Idole*, drame en 4 actes (1875); *l'Affaire Coverley*, drame en cinq actes (1876); *Lord Harrington*, comédie en 5 actes, etc. M. Crisafulli a publié, en collaboration avec M. Gustave Aimard, la série de romans intitulés *les Invisibles de Paris* (1866-1867, 5 vol. in-18); il a donné seul *le Roi Marthe* (1872, in-18), et traduit du hollandais : *Max Avelaar* (2 vol.).

**CRISENOY** (Jules-Étienne de), administrateur français, né à Crisenois (Seine-et-Marne), le 1<sup>er</sup> avril 1831, entra à l'École navale de Brest, en sortit aspirant de 2<sup>e</sup> classe en 1848, et fut promu enseigne en 1852. En 1859, il donna sa démission, et aborda, dans la *Revue contemporaine*, le *Journal des économistes*, etc., diverses questions spéciales à la marine marchande et militaire. Pendant le siège de Paris, il fut commandant du 17<sup>e</sup> bataillon de la garde nationale, puis lieutenant-colonel, et, après avoir contribué à délivrer les membres du gouvernement de la Défense dans l'échauffourée du 31 octobre, il prit une part brillante à l'affaire de la Gare-aux-Bœufs (décembre) et à la bataille de Buzenval. Aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il obtint à Paris 24 921 voix. Nommé préfet de l'Indre le 10 novembre 1871, il passa à la préfecture de l'Aisne (1872), puis à celle de Seine-et-Oise le 13 avril 1876. Il remplaça, le 18 décembre 1877, M. Durangel, comme directeur de l'administration départementale et communale au ministère de l'intérieur. M. Jules de Crisenois a été décoré de la Légion d'honneur.

Parmi ses travaux, extraits des différents recueils auxquels il a collaboré, nous citerons : *Études sur la situation économique des Antilles françaises* (1860, in-8); *les Ordonnances de Colbert et l'Inscription maritime* (1862, in-8); *l'École navale et les officiers de vaisseau depuis Richelieu jusqu'à nos jours* (1864, in-8); *la Campagne maritime de 1692* (1865, in-8); *le Sauvetage des naufragés* (Exposition de 1867-1868, in-8, avec 6 pl.); *Mémoire sur l'inscription maritime* (1870, in-8), etc.

**CRISPI** (François), homme politique italien, ancien ministre, est né à Ribera, province de Girgenti (Sicile), le 4 octobre 1819, d'une famille grecque établie en Sicile, et qui prétendait descendre de la maison patricienne des Crispa di

Roma. Il fit son droit à Palerme, y acheva brillamment ses études et vint se faire inscrire au barreau de Naples. C'est là que, dans les rangs de la jeunesse napolitaine, ennemie de la tyrannie de Ferdinand II, il prit part aux conspirations qui soulevèrent le royaume des Deux-Siciles en 1848. L'insurrection de Palerme le compta au nombre de ses plus ardents promoteurs. Il devint député, secrétaire général de la guerre, et, pendant deux années entières, inspira de toute son énergie la résistance sicilienne. Après la victoire des régiments suisses, M. Crispi quitta la Sicile pour venir en France et ne cessa de travailler, dans son pays d'adoption, à la délivrance de sa véritable patrie. En 1859 et 1860, il fut l'organisateur de la nouvelle révolution sicilienne. Frère d'armes de Bixio et de Garibaldi, ce fut lui qui décida le futur dictateur à passer en Sicile, il débarqua à Palerme avec le général et ses mille volontaires, et sut également se battre et gouverner. Pendant l'expédition de Naples, ce fut encore lui qui réorganisa l'administration, tandis que Garibaldi poursuivait la conquête, et qui prépara l'annexion du royaume des Deux-Siciles au reste de l'Italie.

Élu membre du premier parlement italien par la ville de Palerme, M. Crispi y prit, dès le mois de mars 1861, l'attitude et y acquit l'influence digne de son grand talent d'orateur et des services éminents qu'il avait rendus à la cause italienne. Il devint bientôt le chef de la fraction la plus avancée de l'opposition constitutionnelle, et chaque nouvelle élection parlementaire ne fit que confirmer sa situation et son autorité. On résumait ainsi son programme : réforme administrative et financière et liberté illimitée. Ce fut l'entente du parti Crispi avec l'ancien tiers-parti piémontais qui, en 1867, produisit le nouveau ministère Ratazzi. Acceptant la monarchie comme symbole de l'unité, il s'efforça de réconcilier le parti radical avec elle, en la poussant résolument dans la voie des réformes. Aux élections générales de 1876, il se vit porté et élu dans plusieurs collèges, opta pour celui de Bari, et, au début de la session, fut nommé par une forte majorité président de la Chambre (21 novembre 1876).

L'année suivante, au moment où la rentrée au pouvoir, en France, du parti de « l'ordre moral » semblait une menace pour les intérêts du royaume d'Italie, M. Crispi fit des voyages presque officiels en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, en Hongrie; il reçut à Berlin, à Londres, un accueil à la fois solennel et cordial dont la presse européenne se préoccupa (septembre 1877). Quelques semaines plus tard, un remaniement du cabinet Depretis le faisait appeler au ministère de l'intérieur (27 décembre). Il ne l'occupa que deux mois et donna sa démission le 6 mars 1878. Ce n'était pas la politique, mais des circonstances tout à fait privées qui l'éloignaient du pouvoir : à l'occasion d'un mariage qu'il venait de contracter, le 26 janvier, il se révéla que M. Crispi était déjà, depuis 1854, marié religieusement, et dans des conditions qui rendaient l'union légitime et valable en Italie, à une femme dont il s'était séparé en 1874 : ce qui le mettait sous le coup de l'accusation de bigamie.

M. Crispi qui a fondé et rédigé plusieurs journaux, *l'Apostolato* (Palerme, 1846), *il Precursore*, (Ibid. 1859), *la Riforma* (1865), a publié, en 1865 une brochure remarquable, sous ce titre : *Repubblica ed monarchia*, dirigée contre la politique mazzinienne.

**CROIZETTE** (Sophie-Alexandrine), actrice française, née à Saint-Petersbourg le 19 mars 1847, fut élevée à Versailles et passa ses examens d'in-

titutrice à Paris. Après avoir hésité quelque temps sur le choix d'une carrière, elle reçut des leçons de M. Bressant et se présenta au Conservatoire, où elle remporta un premier accessit, puis un premier prix de comédie. Sollicitée par M. Montigny, directeur du Gymnase, elle préféra entrer à la Comédie-Française et y débuta dans le rôle de Célémène et dans celui de la reine Anne du *Verre d'eau* (1869). Après avoir joué un certain nombre d'autres rôles, dont le meilleur fut celui de Suzanne du *Mariage de Figaro*, elle faillit quitter la Comédie-Française par suite des rivalités qu'elle y soulevait; mais elle s'y maintint et fut nommée sociétaire le 1<sup>er</sup> avril 1873. Elle obtint son premier succès dans *L'Été de la Saint-Martin*, comédie en un acte de MM. Meilhac et Halévy, et fut également applaudie dans *Jean de Thomeray* de MM. Augier et Sandeau. Toutefois, ce furent les audaces scéniques avec lesquelles elle interpréta un rôle du *Sphinx* de M. Feuillet qui, plus encore que son talent, provoquèrent la curiosité du public et l'exposèrent aux critiques de la presse. Mlle Croizette s'est exercée depuis, non sans succès, dans le répertoire de M. Alex. Dumas fils: le *Demi-Monde*, où elle joua le personnage de la baronne d'Ange, et *L'Étrangère*, où elle fit applaudir celui de la duchesse de Septmonts. Elle a tenu l'un des principaux rôles dans la reprise du *Marquis de Villemer* au Théâtre Français.

**CROIX D'HEUCHIN** (Ernest-Charles-Eugène-Marie, marquis de), ancien sénateur français, est né à Paris le 27 août 1803. Élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il fit la campagne d'Espagne en qualité de sous-lieutenant, et obtint la croix de la Légion d'honneur (1823). Il était capitaine d'husarier lorsqu'il quitta le service (1832), pour exploiter ses grands domaines en Normandie. Il créa, dans le département de l'Eure, quelques établissements industriels, et depuis 1827 il fit partie d'un grand nombre de commissions hippiques. Il fut appelé au Sénat dès la création (janvier 1852), et promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1863. — M. de Croix-d'Heuchin est mort au château de Francwaret (Belgique), le 14 mars 1874.

**CRONHOLM** (Abraham), historien suédois, né le 22 octobre 1809, à Landskrona (Scanie), où son père était bourgmestre, fit ses études à l'Université de Lund (1825-1829), où il devint professeur ordinaire d'histoire septentrionale (1832). Il est membre de plusieurs sociétés savantes de Suède ou de l'étranger. On lui doit plusieurs importantes publications historiques: *les Warin-gues* (Wæringarne, Lund, 1832, in-8); *Souvenirs de l'ancien Nord* (Forn-nordiska-Minnen, 1833-1835, 2 vol. in-8); *la Ligue catholique et les Huguenots* (Katolika Ligan og Huguenoterna, 1839, in-8); *De Snorronis Starlonidis historia* (1843, in-8); *De Suecæ nobilium ordine ante unionem Calmariensem instituto* (1847-1848, 5 parties, in-8); *Histoire politique de la Scanie, d'après des sources imprimées ou manuscrites* (Skånes politiska historia efter tryckta och otryckta Kællor, 1846-1851, 2 vol. in-8); *la Guerre de Trente ans* (Trettioariga kriget; Norkæeping, 1847-1849, avec 1 carte et 9 plans), en collaboration avec G.-H. Mellin; *Histoire de Suède sous le règne de Gustave-Adolphe* (Sveriges Historia under Gustav II Adolphi Regering, 1857, t. I-II, gr. in-8). Il a collaboré activement au *Dictionnaire biographique des hommes connus de la Suède* (Biografiskt lexicon öfver namnkunniga Svenska Mæn, 1835-1857, 23 vol. in-8).

**CROS** (César-Isidore-Henri), statuaire français,

né à Narbonne (Aude) le 16 novembre 1840, élève de MM. Jouffroy, Etex et Valadon, débuta par des bustes et des médaillons, puis après de longues et sérieuses recherches, exécuta des cires selon les procédés des anciens « imagiers ». Parmi ses œuvres les plus remarquées en ce genre, nous citerons: *Mme Fanny A. P...*, buste (1870); *Mlle J. A. D...*, buste (1872); *le Prix du tournoi*, bas-relief (1873); *la Promenade*, bas-relief (1874); *Isabeau de Bavière*, buste (1875); on doit aussi à M. Cros: *Adolphe Guérault*, buste en bronze (1873); *Voltaire*, buste en marbre, pour l'École normale; *la Chevauchée*, bas-relief en bronze (1875); *Washington*, buste colossal en plâtre (1876); *les Druidesses*, bas-relief (1877); *la Belle au bois dormant*, figurine en cire (1878).

**CROSS** (Richard-Asheton), homme politique anglais, né à Red-Scar près de Preston, en 1823, fit ses études à l'École de Rugby et au collège de la Trinité de Cambridge. Admis au barreau de Londres (Inner-Temple) en 1849, il exerça quelques années comme avocat, puis se tourna vers la vie politique; en mars 1857, il fut élu membre de la Chambre des communes à Preston comme candidat conservateur et représenta ce bourg jusqu'en 1862. A la fin de 1868, il fut renvoyé à la Chambre comme représentant de la circonscription sud-ouest de Lancaster. Au mois de février 1874, M. Disraeli, chargé de former un ministère, appela M. Cross, comme secrétaire d'État, au département de l'intérieur. M. Cross se montra l'un des soutiens les plus fermes de sa politique. Il a particulièrement défendu à la tribune, au moment de la marche victorieuse des armées russes sur Constantinople, la demande de subsides ayant pour objet d'appuyer par une augmentation de forces militaires l'action diplomatique de l'Angleterre dans le règlement de la question d'Orient (février 1878).

**CROUY-CHANEL DE HONGRIE** (François-Claude-Auguste, prince de), publiciste français, né à Duisbourg (Prusse), le 31 décembre 1793, durant l'émigration, appartenait à la famille princière de ce nom, qui descend de l'ancienne maison souveraine de Hongrie, par Dandré II, dit le Jérusalemite (1204-1235). Rentré en France sous le Consulat, il fit ses études à Grenoble. Après 1814, il fit partie de la maison militaire de Louis XVIII. Il donna sa démission en 1817, exécuta divers voyages et embrassa, en 1821, la cause de l'indépendance hellénique. En 1823, il s'associa, en Espagne, à de grandes affaires financières et industrielles, dans lesquelles il fit, avec Aguado, une fortune qu'il perdit ensuite. Après avoir été mêlé, en 1830 et dans les années suivantes, à des affaires politiques qui eurent du retentissement, il entra dans l'intimité du prince Louis-Napoléon, fonda le *Capitole*, fut un des chefs du parti napoléonien, et se vit impliqué dans les poursuites auxquelles les tentatives de ce parti donnèrent lieu. Il était à Rome en 1848, et contribua à faire reconnaître la nouvelle république par le pape. M. de Crouy-Chanel de Hongrie, dont les filles ont été reconnues princesses et citoyennes romaines par Pie IX, fut nommé, en 1848, commandeur de l'ordre de Grégoire le Grand. Il avait été fait chevalier de Saint-Louis en 1816. Le prince de Crouy-Chanel élevait des prétentions sur la couronne de Hongrie et sur le duché de Modène, lorsque, au mois de septembre 1866, il fut impliqué dans l'affaire du détournement au préjudice du Comptoir d'escompte de Paris (Affaire Dupray de la Mahérie). Il put prendre la fuite. — Il est mort le 31 août 1873.

Le prince de Crouy-Chanel avait publié en 1857 une brochure intitulée : *De la Noblesse et des titres nobiliaires dans les sociétés chrétiennes.*

**CROUY-CHANEL** (comte André-Rodolphe-Claude-François-Siméon, dit *Raoul DE*), ou **CROY-CHANEL**, lieutenant français, né à Amiens, en 1797, appartient à la même famille que le précédent et porte les armes de l'ancienne maison royale de Hongrie. Il fit partie, pendant vingt-cinq ans, du Conseil général d'Indre-et-Loire. Marié à une sœur de M. Voyer d'Argenson, il a eu quatre enfants, dont trois fils.

Il a publié : *Études statistiques, historiques et scientifiques sur le département d'Indre-et-Loire* (Tours, 1838, in-18); *Louis XI et le Plessis-lès-Tours* (Ibid., 1845, in-8), avec M. H. Louyrette; *Avenir forestier de la France* (1853, in-12); *Épisodes de voyages* (1855, in-18); *Fauvette* (1861, 2 vol. in-32), esquisse de mœurs sous Louis XV; *Heures de loisir d'un paysan*, etc. (Châtelleraut, 1862, in-8); *Tracé et paysage des jardins* (1864, in-18), etc. Il a collaboré à *l'Artiste*, au *Conservateur*, au *Nain jaune*, etc. Le comte Raoul de Croy a aussi cultivé la peinture. Élève de Valenciennes et de Vafflard, pour le paysage, il exposa diverses toiles aux Salons de 1822 et 1824.

**CROWE** (Catherine STEVENS, mistress), femme de lettres anglaise, née vers 1803, à Borough Green (comté de Kent), épousa, en 1822, un lieutenant-colonel de l'armée anglaise. Son début dans la carrière littéraire fut une tragédie classique, *Aristodème* (1838), qui passa à peu près inaperçue. Elle écrivit ensuite plusieurs romans : *les Droits du seigneur* (Manorial Rights) et *les Aventures de Suzanne Hopley* (Suzan Hopley's adventures), dont le théâtre rendit le sujet populaire; *Lilly Dawson* (1847), où elle démontrait l'influence des passions sur le développement de l'intelligence; *les Aventures d'une Beauté* (The Adventures of a Beauty, 1850), et *Lizzy Lockwood* (1854, in-8).

La traduction qu'elle donna, en 1848, de la *Voyante de Prévost* (the Seeress of Prevorst) du docteur Justinus Kerner, amena mistress Crowe à étudier les phénomènes du magnétisme animal, et, s'engageant même fort avant dans cette voie périlleuse, elle publia successivement : *le Côté sombre de la Nature* (the Night side of Nature, 1848), recueil de récits, d'accidents et d'observations, et une série de contes fantastiques, *Lumière et Ténèbres, ou Mystères de la vie* (Light and Darkness, 1852).

**CROWE** (Joseph-Archer), journaliste, critique d'art et administrateur anglais, né à Londres, le 20 octobre 1825, fut élevé à Paris, avec ses dix frères et sœurs par son père, correspondant du *Morning Chronicle*, et passa sa jeunesse dans la société de plusieurs des célèbres peintres français de cette époque. Il renonça à la carrière des arts pour aller remplir à Londres les fonctions de reporter du *Morning Chronicle*; mais il quitta bientôt ce journal pour s'attacher avec M. Ch. Dickens au *Daily News* (1846), dont il fut tout à tour le reporter à Londres et le correspondant à Paris. Dès cette époque il se prit de passion pour la peinture flamande, et fit deux voyages dans le nord-ouest de l'Europe pour en étudier les œuvres. Il se lia, dans une de ces tournées, avec M. J.-B. Cavalcaselle (voy. ce nom), voué au même goût et aux mêmes recherches. Ce dernier s'étant réfugié à Paris, après l'avortement de la révolution belge de 1848, les deux amis rédigèrent ensemble, avec une merveilleuse unité de vue et de sentiments ainsi que de style, l'*His-*

*toire de l'ancienne peinture flamande* (History of early Flemish painting, Londres, 1857; 2<sup>e</sup> édit., 1872), et commencèrent ensemble la préparation d'une œuvre plus importante, menée lentement à fin, au milieu des circonstances de la vie qui les séparèrent l'un de l'autre : c'est la *Nouvelle histoire de la peinture en Italie du 11<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle* (a New history of painting in Italy, from, etc.: Ibid., 1864-72, 5 vol.).

Pendant le cours de ce travail, M. Crowe était envoyé, comme correspondant et dessinateur du *London Illustrated News*, en Turquie (1853-54), puis en Crimée, à l'occasion de la guerre d'Orient (1855-56) : il passait ensuite aux Indes et prenait la direction d'une école des Beaux-Arts à Bombay. Ramené en Europe pour sa santé, il suivait, en 1859, la campagne d'Italie, comme correspondant du *Times*; enfin, en 1860, il entra au service du gouvernement anglais, comme consul général à Leipzig, d'où il passa à Dusseldorf.

Les deux *Histoires* précédentes ont été traduites en allemand, la première par Springer (Leipzig, 1875), la seconde par Max Jordan (Ibid., 1869-76, 6 vol.). M. Crowe a en outre rédigé, d'après l'*Histoire de la peinture* de Kugler un *Manuel des écoles de peinture allemandes, flamandes et hollandaises* (Handbook to the german, Flemish and dutch schools of painting; Londres, 3<sup>e</sup> édit., 1874).

**CROZET-FOURNEYRON** (Émile), industriel et député français, né à Saint-Étienne (Loire), le 22 avril 1837, devint l'un des principaux constructeurs-mécaniciens du département. Il fut secrétaire général de la préfecture de la Loire, pendant la guerre de 1870. Conseiller général depuis le 8 octobre 1871, pour le canton sud-est de Saint-Étienne, il se présenta aux élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, comme candidat républicain, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de Saint-Étienne, et fut élu par 10 186 voix, contre 2382 obtenues par le candidat constitutionnel. Il siégea à gauche et fit partie du groupe de l'Union républicaine. L'un des 363 députés des gauches réunis qui refusèrent, après l'acte du 16 mai 1877, un vote de confiance au ministère de Broglie, il fut réélu, le 14 octobre, par 11 146 voix, contre le candidat officiel et légitimiste, M. de La Rochetaillée, qui en obtint 5100.

**CRUIKSHANK** (George), fameux caricaturiste anglais, est né à Londres, le 27 septembre 1792. Fils d'un dessinateur de quelque mérite, qui l'initia dès l'enfance aux principes de son art, il fut d'abord marin et acteur, et ne songea à tirer parti de son crayon que pour venir en aide à sa famille. A vingt ans, il s'associa avec un journaliste pour publier le *Météore*, recueil illustré qui n'eut qu'une existence éphémère. Ce fut vers 1815 qu'il se fit connaître dans un genre très goûté des Anglais. Ses premières séries de caricatures morales et politiques eurent une vogue que les suivantes soutinrent. Telles furent : *la Maison du marin*, *l'Homme de la lune*, *le Cordonnier politique*, *l'Échelle du mariage*, *la Vie de Londres* et *la Vie de Paris*, accompagnées d'anecdotes et d'esquisses de mœurs; *Légendes allemandes*, *Contes d'Italie*, *Ty es irlandais*, *les Anglais peints par eux-mêmes* (1837), et une foule de publications pittoresques, alors fort à la mode.

Parmi les dessins qui lui prodigua ensuite dans les livres d'étrennes, les almanachs, les journaux, les albums de toute sorte, nous nous bornerons à rappeler les séries qui ont obtenu le plus d'approbation : *l'Humoriste*, complété par *les Pointes d'esprit*; *Tom Pouce*, le conte de *John Gilpin*, *Robinson Crusoe*, *la Phrénologie*

en action, le *Dimanche à Londres, Mon portefeuille*; les illustrations des premiers romans de M. Dickens; les *Vieux marins, le Palais du gin, la Bouteille*, où l'ivrognerie est flétrie avec une grande vigueur, etc. La collection du *Punch* et celle du *Comic Almanack*, dont il fut le constant collaborateur, fournissent aussi de nombreuses preuves de son talent pour la caricature.

M. Cruikshank, s'est également exercé dans la peinture, et on remarqua de lui, aux Expositions de l'Académie royale, quelques toiles de genre : le *Trouble-fête, une Situation imprévue, le Costume à la mode, Cendrillon, un Coup de sonnette* (1855); etc. — Il est mort à Londres, le 1<sup>er</sup> février 1878.

**CRUEVILHIER** (Jean), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Limoges, le 9 février 1791, fit ses études médicales à Paris, où il eut pour maître Dupuytren, et fut reçu docteur en 1816, avec une thèse remarquable intitulée : *Essai sur l'anatomie pathologique*. Forcé, par des raisons de famille, de retourner à Limoges, il y exerça la médecine. Mais il revint bientôt à Paris et fut reçu le premier au concours de l'agrégation. Quelque temps après, il fut appelé à Montpellier, pour occuper une chaire dans la Faculté de cette ville. Il publia, en 1822, le premier volume d'un *Traité de médecine opératoire éclairée par l'anatomie et la physiologie*. En 1825, à la mort de Bérclard, M. Frayssinous, grand maître de l'Université, demanda à la province un homme dont il connût les tendances religieuses, et choisit M. Cruveilhier. Celui-ci se remit avec ardeur à l'étude de l'anatomie. Il reconstitua, en 1826, l'ancienne Société anatomique. Son cours, préparé par d'infatigables études, devint l'un des plus suivis. Ce *Cours* parut imprimé de 1834 à 1838 (4 vol. in-8).

Cependant, d'autres fonctions avaient ramené M. Cruveilhier vers le premier objet de ses études, l'anatomie pathologique. Successivement médecin de la Maternité, de la Salpêtrière, de la Charité, il profita des immenses matériaux que son service mettait à sa disposition, pour commencer le bel ouvrage qui a pour titre : *Anatomie pathologique du corps humain, ou Description avec figures lithographiées et coloriées des diverses altérations morbides dont le corps humain est susceptible* (1829-1840, 41 livraisons formant 2 forts vol. grand in-fol., avec 233 planches). Cette œuvre capitale désignait l'auteur pour la nouvelle chaire d'anatomie pathologique créée par Dupuytren. Il y fut installé le 3 août 1835. L'année suivante, il entra à l'Académie de médecine. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 14 août 1867. — Il est mort aux environs de Limoges, le 6 mars 1874.

M. Cruveilhier a encore publié, sans compter d'importants *Mémoires* dans le *Bulletin* de l'Académie de médecine : *Discours sur les devoirs et la moralité du médecin* (1837); *Vie de Dupuytren*; *Anatomie du système nerveux de l'homme, représentée par des planches de grandeur naturelle* (1845, in-folio); *Traité d'anatomie descriptive* (1851); *Traité d'anatomie pathologique générale* (1849-1864, 5 vol. in-8), etc.

**CRUVELLI** (Sophie CRUWELL, dite), cantatrice allemande, est née à Bielefeld (Prusse), le 12 mars 1829, d'une famille originaire d'Italie, établie en Allemagne et exploitant une fabrique de tabac. On a dit, mais peut-être sans fondement, qu'elle débuta sur plusieurs scènes de l'Allemagne, et qu'elle passa ensuite en Italie, où elle modifia son nom. Elle parait avoir chanté d'abord à Venise où ses débuts furent si brillants qu'ils la

furent engager immédiatement au Théâtre Italien de Londres; elle y parut à côté de Lablache, de Mmes Sontag et Jenny Lind, et les succès qu'elle y obtint dans *Norma, la Fille du régiment, la Sonnambule, Fidelio, Nabuco*, etc., amenèrent son engagement au grand Opéra de Paris. Elle y parut, en 1854, dans *Valentine des Huguenots*, puis dans les *Vépres siciliennes*, et s'y fit remarquer par la puissance de sa voix et son jeu passionné. On a dit que Meyerbeer lui destinait *L'Africaine*. Mais, à la fin de 1856, Mlle Cruvelli épousa le baron Vigier, et fut perdue pour le théâtre. La baronne Vigier ne chanta plus que dans les salons et dans de rares concerts de charité, surtout à Nice. On a cité, entre autres, celui qu'elle offrit, en mars 1868, au prince et à la princesse de Prusse. Elle s'est essayée à la composition musicale.

**CUCCHIARI** (Dominique), général et homme politique italien, né à Carrare, au mois de juillet 1806, fit ses études de droit à Pise où il obtint le grade de docteur en 1826. De passage à Modène en 1831, il prit part au mouvement révolutionnaire de cette époque, s'engagea dans la garde mobile et suivit jusqu'à Ancône le général Zucchi. De là, il passa en France, y séjourna un an, puis entra au service de don Pedro, comme simple sergent-major au 2<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère de la Reine. Il fit le siège d'Oporto, fut nommé sous-lieutenant, lieutenant et décoré de la Tour et de l'Épée. Deux ans plus tard, il passa au service de la reine d'Espagne avec le grade de capitaine, et devint chef de bataillon en 1838, et lieutenant-colonel en 1840. Il ne reentra en Italie qu'en 1848, prit, à Modène, le commandement du régiment de ligne organisé dans ce pays, et fut plus tard colonel du 4<sup>e</sup> régiment d'infanterie avec lequel il combattit à Novare. Nommé au commandement d'une brigade en 1854, puis major général en 1855, M. Cucchiari, après avoir combattu vaillamment pendant quatorze heures, à San Martino (Solferino), où sa division se trouva des plus engagées, fut promu lieutenant général sur le champ de bataille (1859). Il fut élu dans sa ville natale député au 1<sup>er</sup> et au 2<sup>e</sup> Parlement italien. Il a été fait grand officier des Saints-Maurice et Lazare et de la Légion d'honneur.

**CUCHEVAL-CLARIGNY** (Philippe-Athanase), journaliste français, né à Calais (Pas-de-Calais), le 1<sup>er</sup> février 1822, fit de brillantes études et obtint le prix de discours français au concours qui eut lieu, en 1838, entre tous les collèges des départements. Il vint à Paris, acheva ses classes au collège Henri IV, où il eut pour condisciple et, dit-on, pour ami le duc d'Aumale; puis il entra à l'École normale et y fit partie de la section d'histoire. Reçu agrégé, il ne se sentit point de vocation pour l'enseignement public, suivit les cours de l'École des Chartes, obtint le diplôme d'archiviste, accepta la place de bibliothécaire à l'École normale, puis devint conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Vers 1845, il fut attaché à la rédaction du *Constitutionnel*, et, jusqu'en 1848, il combattit le ministère Guizot. L'un des fondateurs de la *Liberté de penser*, il y inséra, sous le seul nom de Clarigny, entre autres articles, une très piquante étude sur le P. Lortiquet, *sa vie et ses écrits* (1847).

Après la révolution de Février, M. Cucheval fut porté sans succès candidat à la Constituante; bientôt il se montra très hostile à la République, et se rattacha, sous les inspirations de M. Véron, à la politique de l'Élysée. Dévoué au gouvernement du 2 décembre, il eut la direction du *Constitutionnel*, qui recevait fréquemment les confi-

dences du pouvoir ; mais, à la suite de quelques malentendus qui donnèrent à croire qu'il interprétait mal la pensée officielle, il donna sa démission et fut remplacé par M. A. Renée. Depuis lors, il publia de nombreux articles dans le *Moniteur*, dans la *Patrie*, et dans la *Revue des Deux Mondes*, où il traita surtout les questions relatives à l'Angleterre et à l'Amérique du Nord. Au commencement de 1866, il prit la direction de la *Presse*. M. Cuheval a été promu officier de la Légion d'honneur le 6 août 1860.

Il a publié à part : *Histoire de la presse en Angleterre et aux États-Unis* (1857, in-18) ; *les Budgets de la guerre et de la marine en France et en Angleterre* (1860, in-8) ; *Considérations sur les banques d'émission* (1864, in-8) ; *Histoire de la Constitution en 1852* (1869, in-18) ; *Des Institutions représentatives et des garanties de la liberté* (1874, in-8), etc.

**CUGIA** (Efninio), général italien, né vers 1820, d'une des plus nobles familles de Sardaigne, entra au service dans l'arme de l'artillerie, et conquit tous ses grades très rapidement. Il était major lors de la guerre de 1859, et le comte de Cavour avait pour lui une estime toute particulière. A la mort de ce ministre, M. Cugia, tout récemment promu major général, entra dans le cabinet Ricasoli, comme sous-secrétaire de la guerre. A la Chambre, il porta dans la discussion des questions militaires autant d'autorité que d'habileté. Au mois d'août 1861, il donna sa démission et fut mis à la disposition du ministre de la guerre. En juillet 1862, lorsque Garibaldi se rendit en Sicile, le général Cugia fut nommé préfet de Palerme, en remplacement du marquis de Pallavicino ; un décret du 17 août lui confia toute la direction politique dans l'île ; mais, en présence des progrès de l'expédition garibaldienne, il fut regardé à Turin comme trop modéré, et rappelé au bout de quelques jours. Le général Cugia a fait partie de plusieurs cabinets, comme ministre de la marine et comme ministre de la guerre. Appelé à ce dernier poste en août 1866, après la cession de la Vénétie, il proposa lui-même des réformes qui devaient se traduire par une réduction de 140 millions sur le budget de la guerre. Il a été nommé officier de la Légion d'honneur. — Le général Cugia est mort à Rome le 13 février 1872.

**CUGNOT** (Louis-Léon), statuaire français, né à Paris le 17 octobre 1835, élève de Diébolt et de Duret, remporta, en 1859, le prix au concours pour Rome avec *Méxence blessé préservé par Lausus*. Il a depuis envoyé aux divers salons : *Corybante écuissant les cris de Jupiter enfant*, statue en plâtre (1863), réexposée en bronze en 1867 et acquise par l'État ; *Retour d'une fête de Bacchus*, statue en plâtre (1864), réexposée en bronze en 1870 ; *Cérès rendant la vie à Triptolème*, groupe en marbre (1865) acquis par l'État ; *Filleuse de Procida*, statue de bronze (1867) ; *Monument à la mémoire de Crespel-Delisse*, introducteur en France de l'industrie sucrière ; *Mgr Lequette*, évêque d'Arras, buste en marbre (1869) ; *la République du Pérou défendant son indépendance*, statue de bronze (1870), complétée, en 1873, par l'ensemble du monument commémoratif exposé en dehors du Palais de l'Industrie. M. Cugnot a en outre exécuté des travaux considérables pour des monuments publics : *Saint Luc*, statue de pierre, pour la Trinité ; *Apollon*, terme en pierre pour le parc de Saint-Coud ; deux frontons pour le pavillon de la Cour de cassation au Palais de Justice ; *le Gaz et le Pavage*, frontons pour l'Opéra ; *la Science*, statue en pierre pour l'église de la Sorbonne ; *la Patrie*,

statue en granit pour le monument funèbre des généraux Clément Thomas et Lecomte. M. Cugnot a obtenu deux médailles de 3<sup>e</sup> classe, en 1863 et en 1867 (Exposition universelle), deux médailles en 1865 et en 1867 et la croix de la Légion d'honneur en 1874.

**CULLEN** (Paul), prélat catholique irlandais, archevêque d'Armagh, né à Dublin, le 27 avril 1803, quitta de bonne heure son pays natal, acheva ses études théologiques dans les séminaires d'Italie, et, après avoir reçu la prêtrise, vint se fixer à Rome, où il entra dans les bureaux de la chancellerie du Vatican ; il y dirigea, pendant plus de quinze ans, les affaires religieuses d'Irlande. A la mort du docteur Crolly, archevêque d'Armagh (1849), la nomination de son successeur ayant donné lieu, parmi les évêques suffragants, à un dissentiment d'opinions, le pape Pie IX y mit fin en consacrant *motu proprio* l'abbé Cullen archevêque et primat de l'Église catholique irlandaise (24 février 1850) ; l'année suivante, il passa à l'archevêché de Dublin. Le nouveau prélat, se mêlant aussitôt aux affaires politiques, s'éleva, dans ses *Lettres pastorales*, contre le système d'éducation mixte, imposé par le gouvernement dans les Universités et les collèges d'institution récente, mettant au-dessus des lois humaines l'infaillibilité papale.

L'archevêque de Dublin est, en outre, auteur d'un ouvrage curieux, où, corrigeant les lois de l'astronomie d'après les idées théologiques du moyen âge, il s'efforce de démontrer l'immobilité de la terre et la révolution du ciel tout entier autour de cet infime centre de l'univers. Elevé au cardinalat en 1866, il a été nommé commandeur de la Légion d'honneur en 1871. — M. Cullen est mort le 24 octobre 1878.

**CULLERIER** (Auguste), médecin français, né à Paris, en 1805, appartient à la famille des célèbres spécialistes de ce nom. Fils de Cullerier neveu, mort en 1845, il commença, sous sa direction, ses études médicales, fut reçu docteur en 1832, et arriva peu après, par concours, au bureau central. Il a été successivement attaché, comme médecin, à l'imprimerie royale, au bureau du XI<sup>e</sup> arrondissement et à l'hôpital du Midi, et membre du conseil de surveillance de l'assistance publique. Décoré de la Légion d'honneur en août 1848, le docteur Cullerier a été promu officier le 14 août 1861. — Il est mort le 3 août 1874.

On a de lui sa thèse inaugurale, sur les *Affections syphilitiques* (1832), qui fut d'abord fort remarquée ; *Des Affections blennorrhagiques* (1861, in-8) ; *Précis iconographique des maladies vénériennes* (1861-1866, in-18), et des mémoires spéciaux dans les *Mémoires de la Société de chirurgie*, dont il était membre.

**CUMMING** (révérend John), pasteur et théologien écossais, est né dans le comté d'Aberdeen, le 10 novembre 1810. Lorsqu'il eut terminé ses études et pris ses degrés en théologie (1838), il vint à Londres, où ses conférences religieuses lui firent la réputation du plus habile prédicateur de cette ville et d'un adversaire infatigable de la hiérarchie ecclésiastique du catholicisme. Membre de l'Église d'Écosse, il combattit les ministres désignés sous le nom de dissidents presbytériens.

Ses ouvrages sont nombreux ; nous signalerons les plus répandus : *Essai sur l'Apocalypse* (Apocalyptic sketches) ; *la Vie moderne* (Daily life ; 3<sup>e</sup> édit., 1855) ; *les Voix de la nuit* (Voices of the night) ; *les Voix du jour* (Voices of the day) ; des *Lectures bibliques* (Sabbath readings on the New Testament, 1853 ; on the Old Testament, 1854) ;

*Dieu dans l'histoire* (God in history; 9<sup>e</sup> édit., 1856); *la Destinée des nations ou l'Avenir de l'Europe* (the Destiny of N.; 1861); *la Septième fiole* (the Seventh vial; 1870).

**CUMONT** (Arthur-Timothée-Antoine-Vic'or, vicomte de), ancien représentant français, ancien ministre, est né à Angers le 19 avril 1818. Fondateur et rédacteur en chef du journal *L'Union de l'Ouest*, publiée à Angers, sous les auspices de M. de Fal'oux, il est, de vives discussions avec M. Venillot. Il défendait les idées de M. Dupanloup sur l'infailibilité pontificale au moment de la réunion du Concile du Vatican. Pendant les désastres de la guerre franco-prussienne, il attaqua les actes de la délégation du gouvernement de la Défense nationale, avec une véhémence qui valut à son journal une suspension de deux mois. Aux élections du 8 février 1871, il fut élu représentant de Maine-et-Loire, le dernier sur onze, par 90 495 voix. A l'Assemblée nationale, il se fit inscrire au groupe du centre droit et de la droite modérée dit réunion Colbert. Il fut un des délégués de la droite chargés, dans l'entrevue du 20 juin 1872, d'imposer à M. Thiers une politique conforme aux vues de la majorité et fit partie de la première commission des Trêves.

Après la chute du premier ministère de Broglie, le 24 mai 1874, M. le vicomte de Cumont fut appelé à prendre le portefeuille de l'instruction publique dans le cabinet de Cussy. A cette occasion, les journaux répétèrent à l'envi que leur confrère s'était vanté de ne pas être bachelier. C'est sous son ministère que fut discuté le projet de loi sur la liberté de l'enseignement supérieur, qui accordait aux facultés rivales de celles de l'Etat le droit de collation des grades; mais il ne prit presque aucune part personnelle aux débats parlementaires dont cette loi fut l'objet. L'administration de M. de Cumont fut encore signalée par la réorganisation de l'École française d'Athènes, d'après un projet élaboré sous un de ses prédécesseurs (novembre 1874), par la promulgation de la loi relative à la création des facultés de médecine de Lyon et de Bordeaux, par l'établissement d'un concours pour l'art céramique à la manufacture de Sèvres (23 février 1875), par l'inauguration solennelle du nouvel Opéra, par la substitution du nom de lycée Fontanes à celui de lycée Condorcet, par le retentissement de certaines promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur, etc. M. de Cumont donna sa démission le 10 mars 1875 et reprit sa place sur les bancs de la droite. Il repoussa l'amendement Wallon, mais adopta l'ensemble des lois constitutionnelles et, après la clôture des travaux de l'Assemblée, reprit la direction de son journal, sans y mettre sa signature. Au mois de juin 1879, il échoua à une élection partielle pour le Conseil général, dans un des cantons d'Angers.

**CUNIN-GRIDAINE** (Charles), industriel français, sénateur, fils de l'ancien ministre de la monarchie de juillet, est né à Sedan le 8 novembre 1804. Il siégea comme représentant des Ardennes, à l'Assemblée législative de 1849 et fut rendu à la vie privée par le coup d'Etat du 2 décembre 1851. Président de la Chambre de commerce de Sedan, conseiller général pour le canton sud de cette ville et membre du conseil municipal, il se rallia aux idées républicaines et fut porté aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, avec M. Toupet des Vignes, représentant sortant. Elu, le second, par 483 voix sur 580 électeurs, il prit place au centre gauche et vota avec la minorité républicaine de la Chambre haute. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1865.

**CUNNINGHAM** (Alexandre), officier et archéologue anglais, né à Westminster le 23 janvier 1814, second fils du poète écossais de ce nom, fit ses études à l'Hôpital du Christ et au collège militaire d'Addiscombe. Lieutenant du génie en 1831 et aide de camp du gouverneur général des Indes en 1834, il fut envoyé en mission spéciale à Caschmire en 1839 et devint ingénieur du roi d'Oude, puis chef de la mission du Thibet, enfin ingénieur en chef des provinces du nord-ouest (1858). Il reçut en 1870 le titre d'inspecteur général de l'archéologie indienne. En 1871, il a été fait membre de l'Ordre de l'Etoile des Indes.

M. Alex. Cunningham a fourni de nombreux articles d'archéologie au *Journal de la Société asiatique du Bengale* et à d'autres recueils. On cite spécialement de lui les travaux suivants : *Bhilsa Topes ou Monuments bouddhiques de l'Inde centrale* (The Bhilsa Topes, etc., 1854); *Essai sur l'ordre arien* (Essay on the arian order of architecture, 1846); *Ladak sous le rapport physique, statistique et historique* (Ladak, physical, etc., 1854). Ses *Rapports* sur les antiquités du nord de l'Hindoustan ont été publiés par ordre du gouvernement des Indes.

**CURÉ** (Gustave), ancien député français, est né le 11 messidor an VIII. Maire de Bordeaux en 1848, membre du Conseil général pour le canton de Blanquefort, il entra, en 1857, au Corps législatif comme candidat de l'opposition pour la 1<sup>re</sup> circonscription de la Gironde. En 1863, il fut réélu comme candidat officiel, après deux tours de scrutin; il avait pour concurrent M. Lavertujon et n'obtint que 13 384 voix sur 26 882 votants, c'est-à-dire une majorité d'environ 40 voix. M. Curé ne fut pas réélu en 1869. Il a été nommé commandeur de la Légion d'honneur. — Il est mort à Bordeaux le 20 mars 1876.

**CURNIER** (Léonce), administrateur et industriel français, ancien député, a été longtemps fabricant de châles et de soieries à Nîmes. Parent de M. Sibour, archevêque de Paris, il soutint, en 1848, la candidature du général Cavaignac; mais il ne tarda point à se rallier au gouvernement de Louis-Napoléon, et, après le coup d'Etat, il fut élu député de Nîmes. Comme fabricant, il obtint plusieurs médailles du jury de l'industrie, et la décoration de la Légion d'honneur le 26 juillet 1839. M. Curnier a été successivement receveur général des finances dans le Gard, dans le Bas-Rhin et dans le Pas-de-Calais.

Il a publié : *le Cardinal de Retz et son temps, étude historique et littéraire* (1833, 2 vol. in-8).

**CURTIS** (George-Ticknor), jurisconsulte américain, né à Watertown (Massachusetts), le 28 novembre 1812, entra en 1836 au barreau de Boston, qu'il n'a plus quitté. Il a fait aussi partie de la Chambre basse du Massachusetts, mais n'a point pris une part active aux affaires publiques. Plus connu comme légiste, il a publié des travaux remarquables parmi lesquels nous citerons : *Droits et devoirs des négociants maritimes* (Rights and duties of merchant Seamen, 1844); *Loi du droit de propriété littéraire* (Law of Copyright, 1849); *Commentaires sur la jurisprudence, la pratique et la juridiction particulière des Cours des Etats-Unis* (1854); une *Histoire de l'origine, de la formation et de l'adoption de la Constitution des Etats-Unis* (1855-1858), qui a fait sa réputation.

Son frère aîné, Benjamin-Roberts CURTIS, né à Watertown, le 4 novembre 1809, a fait partie comme lui, du barreau de Boston et de la Chambre basse du Massachusetts. En 1861, le président Filimore l'appela, comme juge associé, à la

Cour suprême des Etats-Unis. Il rentra au bureau de Boston, en 1857. — Il est mort à la Nouvelle-Orléans le 15 septembre 1864.

**CURTIS** (George-William), écrivain américain, né à Providence (Rho-le-Island), le 24 février 1824, acheva ses études à New-York et se rendit, à dix-huit ans, à West-Roxburg (Massachusetts) pour se joindre à l'association phaléristienne de Brook Farm, fondée par M. W.-E. Channing et Hawthorne. Après avoir passé dix-huit mois dans cette sorte de thébaïde philosophique, il se retira dans le New-Hampshire. En 1846, il partit pour l'Europe, qu'il parcourut en tous sens, fréquenta l'Université de Berlin, puis visita l'Orient, et retourna aux Etats-Unis en 1850. Après une tentative malheureuse dans le commerce de la librairie, il fut nommé régent de l'Université de New-York (1865).

M. Curtis a fait paraître : *Voyage d'un Howadjî sur le Nil* (Nile notes of a Howadjî, New-York, in-12, 1850) : *Howadjî* est le nom qu'on donne en Égypte aux étrangers touristes ; *l'Howadjî en Syrie* (the Howadjî in Syria, *Ibid.*, in-12) ; *le Mangour de lotus* (Lotus Eating, *Ibid.*, in-12). En 1852, il écrivit dans le *Putnam's Monthly*, le *Journal de Putiphar* (Putiphar Papers), publié ensuite en volume (New-York, 1853, in-12) : c'est une série de scènes satiriques contre les prétentions aristocratiques des commerçants enrichis. Il donna au même journal et au *Harper's Magazine* un grand nombre de variétés littéraires, et un roman, *Trumps* (1862).

**CURTIUS** (Ernest), philologue et archéologue allemand, né à Lübeck, le 2 septembre 1814, étudia au collège de sa ville natale, aux Universités de Bonn, de Göttingue et de Berlin et se rendit, en 1837, avec le professeur Brandis à Athènes pour commencer en Grèce même ses recherches sur les monuments de l'antiquité hellénique. Otfried Müller le prit alors pour compagnon pendant son voyage d'exploration dans le Péloponèse. Lorsque ce célèbre érudit mourut à Athènes (1<sup>er</sup> août 1840), M. Curtius retourna en Allemagne par l'Italie. Après avoir obtenu, en 1841, le grade de docteur à l'Université de Halle, il professa pendant quelques années dans les collèges de Berlin. Devenu, en 1843, agrégé, puis professeur extraordinaire à l'Université de cette ville, il fut choisi pour précepteur du prince Frédéric-Guillaume, fils du prince de Prusse. Il a gardé cette place jusqu'en 1850. Il résida depuis cette époque à Berlin, où son enseignement et ses travaux littéraires lui valurent un siège à l'Académie des sciences. Il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles lettres le 17 décembre 1869. Envoyé en Grèce, en 1875, par le gouvernement allemand, il y conclut la convention qui laissait à l'Allemagne le monopole des fouilles à Olympe.

M. Curtius s'est exclusivement occupé de l'antiquité grecque. Le principal de ses ouvrages sur ce sujet, intitulé *Peloponnesus* (Gotha 1851-1852, 2 vol.), embrasse, avec la description de la Grèce, ses mythes, son histoire et ses monuments. On remarque parmi ses autres productions : *De Por-tubus Athenarum* (Halle, 1842) ; *Anecdota Del-phica* (Berlin, 1843) ; *Inscriptiones Atticæ duodecim* (*Ibid.*, 1843) ; *l'Acropole d'Athènes* (*Ibid.*, 1844) ; *Narus* (*Ibid.*, 1846) ; *Considerations pour servir à l'histoire des voies grecques* (Zur Geschichte des Wegbaus bei den Griechen, *Ibid.*, 1855) ; *Les Ioniens avant l'émigration ionienne* (die Ionier vor der ionischen Wanderung, *Ibid.*, 1855) ; *Mémoire sur les inscriptions des sources et fontaines en Grèce* (1859) ; *Histoire de la topo-*

*graphie de l'Asie Mineure* (Beitraege zur Geschichte etc., *Ibid.*, 1872), publiée à la suite d'un voyage fait dans ce pays avec Strack ; *Ephèse*, récit (Ephesos, *Ibid.*, 1874). M. E. Curtius a donné en outre plusieurs mémoires et dissertations aux revues archéologiques de l'Allemagne. Ses discours ont été publiés, en 1875, sous ce titre : *Antiquité et temps présent* (Alterthum und Gegenwartigsam. Red-n, etc.).

**CURTIUS** (Georges), philologue allemand, frère du précédent, est né à Lübeck, le 16 avril 1820. Attiré aussi par les études philologiques, il fut reçu docteur en 1842, devint professeur à l'institution de Blochmann à Bresle et fut agrégé, en 1845, à l'Université de Berlin. Quatre ans après, il fut appelé à Prague pour y occuper la chaire de philologie classique. En 1851, il devint, dans cette ville, professeur ordinaire et directeur du séminaire philologique ; en 1854, il passa à Kiel, et en 1862, à Leipzig, comme professeur de philologie classique.

On a de M. Georges Curtius : *De Nominum græcorum formatione* (Berlin, 1842) ; *Rapport de la grammaire comparée avec la philologie classique* (die Sprachvergleichung in ihrem Verhaeltniss zur klassischen Philologie, Dresde, 1845 ; 2<sup>e</sup> édit., 1848) ; *Rapport de la grammaire comparée avec la grammaire grecque et latine* (Sprachvergleichende Beitræge zur griechischen und lateinischen Grammatik, Berlin, 1846) ; *De Nominum Homeri* (Kiel, 1855) ; une *Grammaire grecque* à l'usage des collèges (Prague, 2<sup>e</sup> édit., 1855), qui a été traduite en italien ; *Principes d'étymologie grecque* (Leipzig, 1873) ; *le Verbe dans la langue grecque* (das Verbum in, etc., *Ibid.*, 1873) ; des discours et dissertations académiques.

**CURZON** (Paul-Alfred DE), peintre français, né à Migné (Vienne), le 7 septembre 1820, entra dans l'atelier de Drolling vers 1840, dans celui de M. Cabat en 1842, et débuta au Salon de 1843 par un *Petit paysage*. Après un voyage d'une année en Italie, il obtint à l'École des beaux-arts le second prix de paysage historique (1849), et dut à M. Chenavard d'être envoyé deux ans en Italie. Il revint par la Grèce, parcourut la Morée avec MM. Charles Garnier et Edmond About, et rejoignit à Syra MM. Vivier et Théophile Gautier, prêts à regagner la France. M. de Curzon a exécuté surtout des paysages, entre autres : *les Houblons* (1845) ; *Vue des bords du Clain*, un *Site d'Auvergne*, *les Rives de la Loire* (1846) ; *les Ondines*, *les Parques de Béranger* (1848) ; *Au bord de l'eau* (1849) ; trois envois de Rome, *Démocrite en méditation*, *les Ruines de Præstum*, une *Vue de Terracine* (1852-1855) ; une double vue de *l'Acropole d'Athènes*, et *les Bords du Céphise* (1855) ; *Dante et Virgile sur le rirage du purgatoire*, *Avruxes grecs*, *Vue d'Ostie*, *Femmes de Picinisco*, *Albanaise* (1857) ; *Psyché*, *le Tasse à Sorrente*, *Près des murs de Foligno*, *Près de Civita-Castellana* (1859) ; *Ecco fiori*, souvenirs de bouquetières de Naples ; *Au fond des bois*, une *Lessive*, *Halle de pèlerins à Subiaco*, *Famille de pêcheurs dans l'île de Capri*, *l'Illissus et ruines du temple de J.-piter près Athènes* (1861) ; *Ave Maria*, *Petite fille de Galinoro*, *le Vésuve* (1863) ; *la Vendange à Proccida*, *Ruines d'un pont romain sous les murs de Nami* (1864) ; *l'Ange consolateur* ; *Au bord d'un torrent dans les Apennins* (1865) ; *Rêve dans les ruines de Pompéi* ; un *Portrait* (1866) ; plusieurs des tableaux déjà cités, à l'Exposition universelle de 1867 ; *la Derrière-voie*, *Vue prise à Ostie* (1868) ; *Vue prise sur la cote de Surrewe*, *les Bords du Clain à Poitiers* (1869) ; *la Naissance d'Homère*, *Au bord*

de l'Océan (1870); *Vue de la rade de Toulon, le Ruissseau des Moulières près Toulon* (1872); *Au bord d'un ruissseau* (1873); *le Premier portrait; Sérénade dans les Abruzzes* (1874); *Triptyque* (1875); *Ruines du temple de Jupiter près d'Athènes* (1876); *Graziella* (1877); *Près d'un puits public, souvenir d'Amalfi; les Ruines de l'Acropole d'Athènes en 1852* (1878); une nouvelle *Vue de la rade de Toulon, Pèlerins romains*, à l'Exposition universelle de 1878.

Cet artiste a produit en outre quelques essais de lithographie, des aquarelles et plusieurs pastels ou dessins estimés : *la Sérénade, des Baigneuses, le Tonnelier de Nuremberg*, etc. Il a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1857, trois rappels, en 1859, 1861 et 1863, et deux médailles aux Expositions universelles de 1867 et 1878. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1865.

**CUSHING** (Caleb), homme politique américain, né en janvier 1800, à Salisbury (Massachusetts), fit ses études au collège d'Harvard, où il professa les sciences pendant deux ans, puis il alla s'établir comme avocat à New-Buryport. En 1825, il fut nommé par cette ville membre de la Chambre législative du Massachusetts, et l'année suivante, sénateur. En 1829, il vint en Europe, et, à son retour, il publia : *Souvenirs d'Espagne* (Reminiscences of Spain, in-8), et *Revue historique et politique de la révolution en France* (Historical and political Review of the revolution in France, 1830, in-8). A cette époque, il écrivait de nombreux articles sur des questions d'histoire et de droit dans la *North american Review*. Envoyé en 1835 au Congrès des États-Unis, il siégea, jusqu'en 1843, dans le Sénat de sa province. C'est à ce moment qu'il soutint la conduite politique du président Tyler et qu'il abandonna les whigs pour passer au parti démocratique. Le président le choisit pour ministre, mais le Sénat refusa de ratifier la nomination. On lui confia alors une mission en Chine, et, en 1844, il conclut un traité qui établit pour la première fois des relations diplomatiques entre les États-Unis et le Céleste-Empire.

En 1847, au plus fort de la guerre du Mexique, M. Cushing demanda que la Chambre élective du Massachusetts votât 20 000 dollars pour équiper un régiment de volontaires, et, comme sa proposition fut rejetée, il avança lui-même la somme, et fut choisi comme colonel du régiment qu'il avait formé. Peu de temps après, il commanda plusieurs corps de volontaires, avec le titre de général de brigade, sous les ordres des généraux Taylor et Scott. Nommé pour la cinquième fois, en 1850, membre de la législature au Massachusetts, et, en 1852, juge à la Cour suprême, il obtint du président Pierce le portefeuille de la justice (*attorney general*), et il se fit remarquer, dans les événements ultérieurs, par ses accusations acerbes contre l'Angleterre, à propos des enrôlements faits pour l'armée anglaise aux États-Unis, et qui furent la principale cause du renvoi du ministre plénipotentiaire anglais, M. Crampton. A l'avènement de M. Buchanan (4 mars 1857), il rentra dans la vie privée.

Réélu en 1860, il chercha sans succès à faire nommer président et vice-président des États-Unis MM. Breckenridge et Lane et se prononça, pendant la guerre de sécession, pour le parti fédéral. En 1866, il fut l'un des trois commissaires désignés par le président Johnson pour la codification des lois du Congrès. Il prit part au traité par lequel la Russie céda à l'Amérique ses possessions du nord-ouest et négocia, en 1869, un autre traité avec la Colombie pour le percement de l'isthme du Darien. Arbitre dans la question

du règlement d'indemnité provoquée par l'affaire de l'Alabama, il publia, en 1873, un travail intitulé *le Traité de Washington*, où les procédés des arbitres anglais étaient appréciés avec sévérité. En 1874, M. Grant l'appela aux fonctions de président de la Cour suprême, mais les dénonciations de ses ennemis l'obligèrent bientôt à résigner ces hautes fonctions.

**CUSHMAN** (miss Charlotte Saunders), artiste dramatique américaine, est née à Boston, le 25 juillet 1816. Après avoir chanté dans un concert avec miss Paton, elle fut vivement encouragée par cette célèbre cantatrice à étudier pour la scène, et, malgré les efforts de sa famille, débuta avec un grand succès à New-York, dans le rôle de la comtesse des *Nozze di Figaro*. A la Nouvelle-Orléans, où elle se rendit ensuite, elle perdit complètement la voix, à la suite d'une grave maladie causée par le changement de climat. Forcée de renoncer à l'opéra, elle se tourna vers la tragédie et le drame, et, après des études préparatoires, elle parut de nouveau en public dans le rôle de *l'ay Macbeth*. De retour à New-York, elle passa trois ans dans un théâtre de second ordre.

En 1845, miss Ch. Cushman vint en Angleterre, fut engagée au *Princess Theatre* de Londres, et parcourut les principales villes de la province, jouant avec supériorité les rôles de Roméo, de Julia du *Bossu*, de Rosalinde, etc. — Elle est morte à Boston le 18 février 1876.

**CUSTER** (George-A.), officier américain, né à New-Rumley, le 5 décembre 1839, fut élève de l'École de West-Point, d'où il sortit en 1861, comme lieutenant de cavalerie. Il fit d'une manière brillante les campagnes de la guerre de sécession et obtint, en 1866, le brevet de major général. Employé ensuite aux frontières du nord-ouest, il eut de nombreux engagements avec les Indiens. En 1874, il dirigea dans des régions peu connues des montagnes Bleues, une expédition scientifique et militaire, dont il a publié dans les journaux des comptes rendus réimprimés sous le titre de *la Vie dans les plaines* (Life on the Plains; New-York, 1875). — M. Georges Custer, revenu aux frontières, y a trouvé une fin tragique : le 5 mai 1876, il tomba dans une embuscade d'Indiens à la brèche de Little-Horn, et fut massacré avec seize officiers et trois cents soldats. \*

**CUVIER** (Charles-Frédéric), conseiller d'État français, né à Montbéliard (Doubs), en 1798, est le neveu du célèbre naturaliste. Ayant terminé ses études de droit, il entra dans l'administration en 1822, et devint, sous Louis-Philippe, chef de la section des cultes non catholiques au ministère de la justice, et maître des requêtes en service extraordinaire. Destitué par le gouvernement provisoire en 1848, il fut compris par les suffrages de l'Assemblée nationale au nombre des membres élus du nouveau Conseil d'État, et rappelés aux mêmes fonctions après le coup d'État du 2 décembre, dans la section de l'intérieur et de l'instruction publique. Un décret du 30 avril 1866 le nomma sous-gouverneur de la Banque de France. M. Cuvier, décoré de la Légion d'honneur en 1845, a été promu officier en août 1858, et commandeur le 14 août 1862.

**CUVILLIER-FLEURY** (Alfred-Auguste), littérateur français, membre de l'Académie française, né en 1802, fit ses études au collège Louis-le-Grand, et obtint au concours général le prix d'honneur de rhétorique en 1819. Il fut, pendant deux ans, secrétaire de l'ancien roi de Hollande, Louis Bonaparte, dont il partagea



l'exil à Rome et à Florence. De retour en France, il entra, comme directeur des études, au collège Sainte-Barbe. En 1827, Louis-Philippe lui confia l'éducation du jeune duc d'Aumale, à la personne duquel il resta attaché, comme secrétaire des commandements. Dès 1834, il entra au *Journal des Débats*, où il a jusqu'à la fin soutenu la cause de la monarchie de Juillet. Promu officier de la Légion d'honneur par M. de Salvandy, le 29 avril 1845, il se présenta, en 1846, aux suffrages des électeurs de Guéret, où l'administration ne put faire triompher sa candidature. Il fut élu membre de l'Académie française, en remplacement de M. Dupin, le 12 avril 1866.

Sous l'Empire, il resta l'un des principaux rédacteurs des *Débats*. En 1872, il écrivit à ce journal une lettre empreinte d'un vif sentiment de patriotisme libéral, au sujet de la démarche des délégués de la droite qui cherchaient à imposer à M. Thiers une politique conforme aux vues de la majorité monarchique. Cette lettre fut très commentée par la presse, et l'on parla même d'un dissentiment qu'elle aurait provoqué entre M. le duc d'Aumale et son ancien précepteur. Ce fut celui-ci qui reçut le prince lors de son entrée à l'Académie française (3 avril 1873).

Un assez grand nombre des articles de critique de M. Cuvillier-Fleury ont été recueillis en volumes sous divers titres : *Portraits politiques et révolutionnaires* (1851, in-18; 1852, 2 vol.); *Études historiques et littéraires* (1854, 2 vol. in-18); *Nouvelles Études* (1855, in-18); *Voyages et Voyageurs* (1854, in-18; 2<sup>e</sup> édit., 1856); *Dernières études historiques et littéraires* (1859, 2 vol. in-18); *Historiens, Poètes et Romanciers* (1863, 2 vol. in-18); *Études et Portraits* (1865-1868, 2 vol. in-18), *Posthumes et Revenants* (1879, in-18), etc.

CUVINOT (Louis-Joseph), ingénieur français, sénateur, né à Liancourt (Oise), le 1<sup>er</sup> juin 1837, fut élève de l'École polytechnique d'où il passa à celle des Ponts et chaussées. Il fut envoyé en 1860, comme ingénieur du service hydrographique, dans le département du Doubs, puis à Mantes. Au moment de la guerre contre la Prusse, il fut attaché à la commission de l'armement de Paris, et chargé de la pose d'un câble sous-fluvial qui devait relier la capitale à la province; puis il se rendit à Tours, auprès de M. de Freycinet. En 1873, envoyé à Saint-Dizier, il y resta jusqu'en 1876, fut rappelé à Paris et mis à la tête du service de la navigation de la Seine et des ponts de Paris. Lorsque M. de Freycinet fut nommé ministre des travaux publics, en décembre 1877, M. Cuvinot fut promu ingénieur en chef et appelé au ministère, comme directeur du personnel et chef du cabinet. Candidat républicain aux élections sénatoriales du 5 janvier 1879, dans le département de l'Oise. Il fut élu le second sur trois, par 490 voix sur 774 votants. Il dut donner sa démission de ses fonctions au ministère; mais il fut maintenu, à titre provisoire, à la tête de son double service par décret du 18 janvier 1879. Il a pris place au Sénat sur les bancs de la gauche républicaine. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1878.

CZAYKOWSKI (Michel), plus connu sous le nom de SADYK-PACHA, *miri-miran*, commandant en chef des Cosaques de l'empire ottoman, est né en 1808 au château de Hatzyniec (en Podolie), domaine héréditaire de sa famille. Après avoir terminé ses études à Krzemienec, il entra dans l'armée sous les ordres de son beau-frère Charles Rozynski, dans le régiment qui prit une part si glorieuse à la campagne de 1831 contre

les Russes. Emigré en France l'année suivante, Czaykowski publia une série de contes et romans historiques qui eurent une grande vogue, et dont plusieurs furent traduits en français et en anglais. En 1840, il se rendit en Turquie comme agent du prince Czartoryski, visita les Cosaques Zaporogues, émigrés depuis près d'un siècle dans l'Asie Mineure, se fixa ensuite à Constantinople, fit une étude approfondie de l'état et des ressources de la Turquie, et soumit au gouvernement des mémoires manuscrits tendant à établir une forte organisation militaire et à rattacher les populations chrétiennes à l'empire.

La cour de Russie réclama à plusieurs reprises son renvoi de Constantinople, sans pouvoir l'obtenir; enfin, en 1850, elle renouvela sa demande avec une insistance telle que M. Czaykowski se crut contraint, pour échapper à son ennemie, de se faire musulman sous le nom de *Sadyk*. Lorsque la Turquie se vit forcée par les exigences de la Russie de lui déclarer la guerre, Sadyk, élevé au grade de pacha, fut chargé d'organiser un corps des Cosaques ottomans qui s'accrut bientôt d'un grand nombre de déserteurs de l'armée russe. Il rendit des services signalés pendant le siège de Silistrie, en manœuvrant avec sa cavalerie, de manière à ravitailler la place. Dans la Dobrutscha, il défendit pendant plus d'une heure, avec un seul escadron, le passage du pont de Touttcha contre trois bataillons ennemis. Après l'expulsion des Russes hors des Principautés, il fut nommé gouverneur militaire de Bucharest, et eut ensuite le commandement de l'armée turque en Bessarabie. En 1872, il quitta le service turc, sollicita et obtint de l'empereur de Russie la permission de retourner dans son pays, et se fixa à Kiew. Son fils fut reçu d'emblée, avec le grade de colonel, dans la garde impériale.

Czaykowski n'est pas moins connu comme poète et comme romancier que comme soldat. Ses *Contes cosaques* ont été traduits en français (1857, in-18) par M. Wladislas Mickiewicz. L'auteur a aussi donné une série de romans historiques : *Wernyhora*, *Kirdjali*, *Étienne Czarniecki*, *l'Hetman de l'Ukraine*, etc., publiés de 1837 à 1840, et dont il parut plusieurs traductions en français, en anglais et en allemand. Une édition complète de ses œuvres a été publiée à Leipzig (1862-1875, vol. I-XI); elle contient, outre les œuvres citées plus haut : *Bulgaria*, *Niemolaka* et *Dziwne zycia Polakow*.

CZERMAK (Jean-Népomucène), physiologiste et médecin tchèque, né à Prague (Bohême) le 17 juin 1828, étudia la médecine à Vienne, à Breslau et à Würzburg, et prit le grade de docteur dans cette dernière ville en 1850. Après un voyage d'études, il devint médecin assistant de l'Institut physiologique de Prague et se fit inscrire à l'Université comme privat-docent pour la physiologie et l'anatomie microscopiques. Nommé professeur de zoologie et d'anatomie comparée à Gratz en 1855, il fut appelé, l'année suivante, à Cracovie, comme professeur de physiologie, et passa, deux ans après, avec le même titre, à Pesth. En 1860, il se démit de sa chaire et alla s'établir à Prague, où il resta comme professeur privé jusqu'en 1865. A cette dernière date, il fut nommé professeur de physiologie à l'Université d'Iéna, qu'il abandonna en 1869, pour aller diriger à Leipzig un laboratoire fondé aux frais de particuliers, et dans lequel il fit des cours de physiologie expérimentale. — M. le docteur J.-N. Czermak est mort le 16 septembre 1873.

Ses travaux scientifiques ont fondé ou popularisé la laryngoscopie, la rhinoscopie et les nouvelles méthodes de traitement thérapeutique et

chirurgical du larynx. Ils lui ont fourni le sujet de leçons professées dans toute l'Europe et de nombreux mémoires publiés dans les recueils périodiques, principalement dans les *Bulletins* de l'Académie de Vienne. On cite à part : le *Laryngoscope et son emploi en physiologie et en médecine* (der Kehlkopfspiegel und seine Verwerthung für Ph. und Medicine; Leipzig, 1860), dont il a été donné une édition française avec le concours de l'auteur (Paris, 1860; in-8, fig. et pl.), et une série de *Leçons populaires de physiologie* (Populäre phys. Vortraege; Vienna, 1869).

**CZERMAK** (Jaroslav), peintre tchèque, frère du précédent, né à Prague le 1<sup>er</sup> août 1831, fut admis, en 1847, à l'Académie de sa ville natale, et eut pour maître Christian Ruben, sous les inspirations duquel il traita ses premiers sujets historiques : *Marius sur les ruines de Carthage*, et le *Massacre des compagnons de Wallenstein à Egra*. Après avoir voyagé pendant trois ans en Allemagne et en Belgique, il entra dans l'atelier de M. Wappers, à l'Académie d'Anvers. Il passa ensuite dans celui de M. Gallait. Plus tard, les leçons de M. Robert-Fleury complétèrent son éducation artistique. En 1858, M. Czermak était venu se fixer à Paris. Ses œuvres, accueillies avec succès dans les expositions françaises et étrangères, empruntent en général leurs sujets soit à l'ancienne histoire religieuse et politique de la Bohême, soit aux voyages exécutés par l'auteur en Moravie, en Hongrie, en Croatie, dans l'Herzégovine, la Dalmatie et le Monténégro. Elles ont de l'éclat, de la verve, une composition puissante, une grande richesse de costume. Nous rappellerons : *les Émigrants slovènes*, appartenant au roi des Belges ; *Entrée des Hussites avec Procope au Concile de Bâle*, dont le carton obtint le prix proposé par la ville de Prague; *Lomnický*, pour le comte Czernin ; *les Dominicains prêchant la Foi catholique en Bohême* ; *Jeunes filles chrétiennes de l'Herzégovine enlevées par les bachi-bouzouks*, exposé à Paris au Salon de 1868 ; *Épisode de la guerre du Monténégro* de 1862, représentant des femmes monténégrines qui rencontrent dans la montagne un voïvode blessé (Salon de 1873) ; une suite de scènes de *Chasses et de Pêches* sur les côtes de France. Cet artiste a obtenu aux Expositions de Paris une médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1861 et la médaille unique en 1868, la décoration de la Légion d'honneur le 12 août 1876. — Il est mort subitement à Paris le 25 avril 1878.

**CZERSKI** (Jean), sectaire allemand, né le 12 mai 1813, d'une famille pauvre, à Werlubien (Prusse occidentale), fut ordonné prêtre à Posen en 1842 et nommé vicaire dans un petit village polonais. Envoyé deux ans après à Schneidemühl en Silésie, il contracta mariage, et s'associa aux prédications du curé Ronge; mais il ne s'entendit pas avec les autres chefs de ce mouvement, sur le symbole définitif à adopter pour l'*Église catholique allemande*. Nous citerons parmi ses écrits : *Justification de ma séparation d'avec l'Église officielle* (Rechtfertigung meines Abfalls von der römischen Hofkirche, Bromberg, 1845) et *les Dépouilles de la Papauté agonisante* (der Nachlass des sterbenden Papstthums, 1870).

**CZETZ** (Jean), révolutionnaire hongrois, né à Gidofalva (Transylvanie), en 1822, fils d'un officier de hussards, obtint, en 1842, le grade de lieutenant dans un régiment d'infanterie. En 1846, il entra dans l'état-major. Au commencement de 1848, le comité d'état-major autrichien lui donna un poste élevé au ministère de la guerre, et c'est lui qui dicta presque tous les

rapports et les instructions de la guerre de Serbie. Quelque temps après, il accompagna le ministre de la guerre, Messaros, au camp de Verbasz. Rapporteur militaire du comité de défense nationale, il fut bientôt nommé capitaine par Kossuth, puis chef d'état-major en Transylvanie. Il eut le commandement d'un corps de troupes dans cette province après le rappel de Baldacci. Bem lui confia la réorganisation de l'armée. Il se battit avec acharnement dans plusieurs rencontres importantes, entre autres à Hermanstadt. Nommé lieutenant-colonel, puis colonel, il devint, en mai 1849, commandant général de la Transylvanie. Une blessure au pied l'empêcha de prendre part à la campagne contre les Russes. Après la catastrophe de Vilagos, il revint en Hongrie, où il resta caché, puis gagna Hambourg, d'où il s'embarqua pour l'Angleterre.

M. Czetz a publié une *Grammaire de la langue militaire hongroise, à l'usage des officiers allemands* (Anleitung zur Erlernung der ungar. Militärsprache, für deutsche Offiziere), et des *Mémoires sur la campagne de Bem en Transylvanie dans les années 1848 et 1849* (Hambourg, 1850).

**CZOERNIG** (Karl, baron), administrateur et statisticien allemand, né à Czernhausen, en Bohême, d'une famille roturière, le 5 mai 1804, fit ses premières études à Gitschin et à Prague, et son droit à Prague et à Vienne. Il était encore étudiant lorsqu'il publia son importante *Description de Reichenbach et de Gablenz* (Beschreibung von Reichenbach und Gablenz, Vienne, 1829). Il entra aussitôt dans l'administration, à Trieste, d'où il passa à Milan, comme secrétaire du gouvernement lombard. Il y composa de sérieux travaux d'histoire et de statistique : une *Étude sur la liberté du commerce à Venise* (Ueber den Freihandel von Venedig, Vienne, 1831); l'*Histoire de la constitution municipale de la Lombardie* (Geschichte der lombard. Gemeindeverfassung, Heidelberg, 1844), et des *Esquisses italiennes* (Italienische Skizzen, Milan, 1835).

Nommé, en 1840, directeur du bureau de statistique de Vienne, et secrétaire de l'empereur, M. Czœrnig fit publier sous sa direction des *Tables de statistique de la monarchie autrichienne* (Tafeln zur Statistik der oestr. Monarchie), qui ont continué de paraître, depuis 1840. En 1843, il devint conseiller de la Commission impériale, et en 1845 directeur de la Société de la navigation du Danube. Il voulut visiter lui-même les bords du fleuve et établir de bons rapports entre l'Autriche et les riverains. L'année suivante, il fut nommé conseiller impérial, à la suite d'un voyage en Turquie, en Grèce et en Asie Mineure, entrepris pour créer, par des traités avec le sultan et le roi des Grecs, des débouchés plus nombreux à l'industrie autrichienne et des relations plus suivies avec l'Orient.

M. Czœrnig fut, en 1848, un des représentants de l'Autriche à l'Assemblée nationale de Francfort, où il affecta de rester à peu près étranger aux questions purement politiques. A son retour, il entra, comme chef de la section de statistique, au ministère du commerce, et s'occupa spécialement du commerce maritime et des progrès de la marine autrichienne. En 1849, il fonda un journal politique et commercial, *Austria*. Nommé en 1850 conseiller ministériel, il fut chargé d'une mission à Hambourg, et de là se rendit à Trieste pour y organiser un tribunal central de marine, dont il reçut la vice-présidence. En 1852, il fut président de la commission centrale pour la conservation des monuments historiques, et devint chef de section du comité des monuments publics, directeur général des comptes, puis

des chemins de fer de l'État. La même année, il publia sa grande carte ethnographique de la monarchie autrichienne, accompagnée de plusieurs volumes de texte, qui contiennent les résultats de ses recherches et de ses travaux de dix années. En récompense, il fut nommé, en 1853, baron de Czernhausen. En 1855, il représenta l'Autriche au congrès international de statistique à Paris, et fut alors décoré de la Légion d'honneur. Il a été élu

correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques le 4 mai 1872.

On cite encore de lui : *Ethnographie de la monarchie autrichienne* (Ethn. der österr. Mon.; Vienne, 1855-1858, 3 vol. in-4, avec cartes); *Etablissements de l'Autriche* (1848-1858); *Description de la ville de Reichenberg (Bohême)*, puis des *Etudes* sur les budgets de l'Autriche et de divers États de l'Europe.

## D

**D', DE, DE LA, DES, DU.** Chercher à la lettre qui suit ces particules, les noms qui ne se trouveraient pas ici.

**DAA** (Ludvig-Kristensen), homme politique et publiciste norvégien, né le 19 août 1809, dans la paroisse de Salldalen (Nordland), où son père était pasteur, fit ses premières études à l'école latine de Bergen, et, en 1834, passa l'examen philologique à l'université de Christiania. Après y avoir enseigné l'histoire comme professeur particulier, il se rendit, en 1838, à Paris et à Londres, pour y étudier l'économie et la politique. A son retour (1839), il prit rang parmi les rédacteurs du *Morgenbladet*, journal démocratique très-influent dans les États scandinaves. Devenu l'un des chefs de son parti, il fonda, le 17 mai 1848, le *Christiania-Posten*. Ses opinions nuisirent à son avancement. Le *Storthing*, dont il fit partie pendant plusieurs sessions, lui confia, en 1839, la charge de *statsrevisor*. Il fut élu, en 1845, président de l'*Odelsting*, et devint depuis maître supérieur à l'école latine de Christiania. — Il est mort dans cette ville le 12 juin 1877.

M. Daa a publié les *Actes des x<sup>e</sup> et xi<sup>e</sup> storthings ordinaires* (1842-1844; 1845-1847, 16 vol. in-8); un certain nombre de mémoires politiques ou d'écrits relatifs à l'enseignement, entre autres un *Dictionnaire suédois-norvégien* (Svensk norsk Haandordbog, Christiania, 1841, 2 vol. in-8); *Coup d'œil sur l'ethnologie* (Udsigt over Ethnologien, 1855); et une revue, *l'Investigateur*, qui parut de 1840 à 1843 (Granskeren, Ibid., 2 vol. in-4).

**DABERT** (Mgr Nicolas-Joseph) prélat français, né à Henrichemont (Cher), le 17 septembre 1811, fit ses études aux séminaires de Bourges et de Saint-Sulpice et fut ordonné prêtre en 1835. Nommé professeur de théologie au séminaire de Viviers, il devint vicaire général de ce diocèse dont Mgr Guibert était évêque. Il fut nommé évêque de Périgueux par décret du 16 mai 1863, préconisé, le 28 octobre, et sacré à Viviers, le 22 novembre de la même année. Il a reçu de Pie IX la dignité d'assistant au trône pontifical, et a été fait chevalier de la Légion d'honneur.

A part ses *Instructions pastorales* et *Mandements*, on cite de Mgr Dabert quelques publications d'hagiographie et de dévotion : *Histoire de saint Thomas de Villeneuve*, dit l'Aumônier (Lyon, 1853, in-8; 2<sup>e</sup> édit. augm., 1855, in-8); *la Bonne Mère Saint-Jean ou Vie de Madame Julie Malleval* (Dijon, 1855, in-18); *Vie de la Mère Marie-Arsène* (Arignon, 1863, in-18); *le Mois de Saint-Joseph* (Lyon, 1862, in-18) et *le Mois du Saint-Enfant Jésus* (Ibid., 1864, in-18).

**DACRES** (sir Sidney Colpoys), amiral anglais, est né en 1805. Il entra au service à l'âge de douze ans. Lieutenant en 1827 à bord de la *Blonde* et détaché à terre avec quatre canons et une division de matelots, il appuya les opérations du corps

expéditionnaire français en Grèce devant le château de Morée. Nommé commandant en 1834, il croisa sur les côtes d'Espagne pendant plusieurs années avec la *Salamandre* et fut, en 1840, promu au grade de capitaine de vaisseau. Au moment de la guerre de Crimée, il était capitaine de pavillon de sir Charles Napier. Il reçut le commandement du *Sans-Pareil*, vaisseau de la flotte de sir Deans Dundas, se distingua devant Odessa à la prise de Redout-Kaleb et lors de la grande attaque de Sébastopol où le *Sans-Pareil* fut criblé de boulets. Elevé au grade de vice-amiral, en 1865, sir Sidney Dacres a été nommé lord de l'Amirauté en 1866 et promu amiral en 1870; il avait commandé successivement les escadres de la Méditerranée, de la Manche et des Indes occidentales. En 1872, il devint gouverneur de l'hôpital de Greenwich. Grand-croix de l'Ordre du Bain depuis 1871, il a été promu officier de la Légion d'honneur.

**DAGNAN** (Isidore), peintre français, né à Marseille, en 1794, a cultivé particulièrement le paysage, et emprunté la plupart de ses sujets à l'Italie, à la Suisse ou au midi de la France. Parmi ses principales productions, on cite : des *Jeunes filles romaines écoutant un berger* (1819); *Vue du lac de Genève* (1822), au grand Trianon; *Vue de Lausanne* (1822), au palais de Fontainebleau; *Vue prise en Dauphiné* (1827), au même palais; *Vue de Paris prise du quai de la Cité* (1831), une de ses toiles les mieux accueillies; une *Marine à Marseille* (1833), au musée du Luxembourg; *Vue de Dinan* (1836); *la Vallée de Lauterbrunn dans l'Oberland* (1841); *le Pont de Nice* (1843), et une *Vue d'Arignon* (1845), commandée par le ministre de l'intérieur; *le Lac de Genève, les Bords de l'Aar*, le *Vieux chêne Pharamond* (1857); *Forêt traversée par une rivière, le Ravin à Montreux, le Chemin de Batigny* (1859); *Bois de hêtres au bord d'une rivière, Route de Paris à Fontainebleau* (1864); *Une forêt; la Maison de Pétrarque* (1865); *Chemin de Pierrefonds à Battigny; Baden-Baden* (1866); *le Vieux hêtre de la reine Blanche*, dans la forêt de Fontainebleau; *les Bords de l'Aar* (1868); *les Vieux arbres de la Gorge-aux-Loups* (forêt de Fontainebleau), *le Chemin neuf de la vallée de la Solle* (1869); *Carrefour de Battigny à Pierrefonds*, près Compiègne; *Bords de la Sorgue à Vaucluse* (1870). Cet artiste a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1822, une 1<sup>re</sup> en 1831, et la décoration en février 1836. — Il est mort à Paris, le 8 novembre 1873.

**DAGUENET** (Jacques-Adolphe), ancien magistrat français, sénateur, né à Saint-Jean-Pied-de-Port (Basses-Pyrénées), né le 7 juillet 1801, suivit la carrière de la magistrature, et en même temps celle de la politique. Procureur du roi avant la révolution de 1830, il conserva ces fonctions sous la monarchie de Juillet et fut successivement substitué du procureur général, avocat général et conseiller à la cour royale de Pau, puis

procureur général et enfin premier président de la cour royale d'Orléans. Il fut à plusieurs reprises envoyé à la Chambre des députés par le collège électoral de Saint-Palais (Basses-Pyrénées), siégea au centre et vota avec la majorité ministérielle. Il représentait dès lors le canton de Saint-Palais au Conseil général, dont il fut président.

Aux élections générales du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, M. Daguet fut élu représentant du département des Basses-Pyrénées, le dernier sur neuf, par 39 656 voix. Il prit place au centre droit, soutint la politique monarchique de la majorité, et après avoir repoussé l'amendement Wallon, adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Chargé par la commission d'initiative dont il était président, de rédiger le rapport sur la proposition de M. de La Rochefoucauld-Bisaccia pour le rétablissement de la monarchie (15 juin 1874), il conclut à la rejeter, comme contraire aux transactions établies entre les différentes fractions du parti monarchique. Il fut porté aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans son département, à la fois sur la liste républicaine et sur celle de l'Union conservatrice, mais il adhéra particulièrement à cette dernière et fut élu, le dernier sur trois, par 495 voix sur 650 électeurs. Il siégea au Sénat dans le groupe des constitutionnels qui, après avoir voté constamment avec la droite pendant deux années, s'en sépara en grande partie, dans les premiers jours de mars 1878; il fut un de ceux qui déclarèrent reprendre leur indépendance. Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

**DAGUET** (Alexandre), littérateur suisse, est né à Fribourg (Suisse), le 12 mars 1816. Après avoir été professeur d'histoire à l'École centrale de sa ville natale, de 1837 à 1843, il fut nommé successivement directeur de l'École normale du Jura bernois, professeur d'histoire à l'Académie de Lausanne (1846), directeur de l'École cantonale de Fribourg et vice-président du conseil de l'instruction publique de ce canton (1848-1857), puis professeur à l'Académie de Neuchâtel.

Son principal ouvrage est une *Histoire de la Confédération suisse*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (Neuchâtel, 1851, 2 vol. in-8; 7<sup>e</sup> édit. 1879, gr. in-8) : les dernières éditions contiennent des recherches sur l'époque des constructions lacustres. On peut citer en outre : *Études sur l'histoire littéraire de la Suisse avant le x<sup>e</sup> siècle* (Neuchâtel, 1847, in-8); *De l'Enthousiasme de la Suisse pour la cause de Neuchâtel* (Fribourg, 1858, in-8); *Abrégé de l'histoire de la Confédération suisse* (1871, in-8); *Manuel de pédagogie ou d'éducation* (1873, 2<sup>e</sup> édit., in-18), etc. M. Daguet a rédigé le journal *l'Émulation*, puis *l'Éducateur*, organe de la Société des instituteurs de la Suisse romande.

**DAGUILHON-PUJOL** (Pierre-Jean-Marie-Gustave), ancien député français, est né le 11 janvier 1792. Président de chambre honoraire à la Cour impériale de Toulouse. et membre du Conseil général pour le canton de St-Paul, il fut élu député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 3<sup>e</sup> circonscription du Tarn, en 1863, par 17 216 voix sur 22 087 votants. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 18 octobre 1865.

**DAGUILHON-PUJOL** (Pierre-Calixte-Emanuel), homme politique français, député, fils du précédent, né à Lavaur (Tarn), le 2 juin 1828, entra à l'École polytechnique en 1848, et en sortit en 1850, dans l'artillerie de terre, devint lieutenant en 1853, et se retira avec le grade de capitaine.

Porté, comme candidat officiel, dans la 3<sup>e</sup> circonscription du Tarn, aux élections générales de mai 1869, en remplacement de son père, il fut élu par 16 116 voix sur 27 784 votants; il siégea sur les bancs de la majorité, refusa de signer l'interpellation des 116, et vota pour la guerre. Disparu de la scène politique après le 4 septembre 1870, il essaya d'y rentrer aux élections de février 1876, obtint au premier tour de scrutin, dans l'arrondissement de Lavaur une minorité de 8 241 voix, contre 10 600 partagées entre ses quatre concurrents, et n'échoua, au scrutin de ballottage, que grâce à la division du parti conservateur. Après la dissolution de juin 1877, il se porta dans la même circonscription, comme candidat officiel et bonapartiste, et fut élu par 8 273 voix, contre M. Marty, candidat républicain, l'un des 363. A la nouvelle Chambre, il prit place dans le groupe dit de l'appel au peuple. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur.

**DAGUIN** (Pierre-Adolphe), physicien français, né à Poitiers le 4 août 1814, fit ses études au collège royal de cette ville et entra à l'École normale en 1835, dans la section des sciences; il en sortit en 1838, et fut chargé de la classe de physique au lycée de Moulins (Allier). Reçu agrégé des sciences physiques en septembre 1841, il fut nommé, la même année, professeur au collège royal de Tours, où il resta six ans. Il professait, en outre, un cours public de physique et de chimie appliquées aux arts. Il prit le diplôme de docteur ès sciences en décembre 1846, et fut appelé, en août 1847, à la Faculté des sciences de Toulouse. De la fin de 1866, à la fin de 1870, il fut directeur de l'observatoire de cette ville, et chargé du cours d'astronomie. Membre de l'Académie de Toulouse, il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

M. Daguin a rédigé divers mémoires sur la physique, principalement sur l'acoustique et la météorologie, lesquels ont été publiés, en général, dans le recueil de l'Académie de Toulouse. On lui doit, en outre, un *Traité de physique, avec les applications à la météorologie et aux arts industriels* (Toulouse, 1856-1859; 4<sup>e</sup> édition, entièrement refondue, 1878, 4 vol. in-8, nombr. fig.), le traité de ce genre le plus complet qui existe, et un *Cours de physique élémentaire*, à l'usage des lycées, etc. (1863, in-8, 760 fig.; 2<sup>e</sup> édit., 1869) : ces deux ouvrages ont été exécutés à Toulouse, et la plupart des dessins faits sur bois par l'auteur lui-même, ont été gravés sous ses yeux.

**DAHIREL** (François-Hyacinthe-Marie), ancien représentant du peuple français, né à Plœrmel (Morbihan), le 15 octobre 1804, petit-fils d'un constituant de 1789, et fils d'un député de la Restauration, venait d'entrer dans la magistrature en 1830. Il donna sa démission et se fit inscrire au tableau des avocats de Lorient, où il fut élu bâtonnier de son ordre et conseiller municipal. Après la révolution de Février, candidat du parti légitimiste et des anciens conservateurs à la Constituante, il fut nommé représentant du peuple, le onzième sur douze, par 54 000 suffrages. Il vota ordinairement avec la droite, et après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée à l'intérieur et dans les affaires de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il continua de se montrer très-hostile à la république, mais il combattit par ses votes la politique de l'Élysée et protesta contre le coup d'État du 2 décembre. Il s'abstint, pendant l'Empire, de prendre part aux affaires publiques.

Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant du Morbihan à l'Assemblée nationale, le quatrième sur dix, et prit place à l'extrême

droite. Il se signala à plusieurs reprises par son ardeur monarchique, et fut l'un des onze représentants qui repoussèrent l'ordre du jour Batbie, exprimant la confiance de l'Assemblée en M. Thiers (20 janvier 1872). Quelques jours après, il présentait à la Chambre une proposition réglant la forme des relations du président de la République et de l'Assemblée, sorte d'attaque personnelle contre le représentant du pouvoir exécutif, qui fut repoussée par l'ajournement. M. Dahirel fut le seul représentant qui, dans la séance du 15 juillet 1872, vota contre le projet d'emprunt national pour la libération du territoire. — Il est mort à Cannes, le 6 février 1875.

**DAHL** (Wladimir-Iwanowitsch), littérateur russe, connu sous le pseudonyme de *Kosak Luganski*, est né à Saint-Petersbourg en 1800. Élevé à l'École de marine, il servit dans la mer Noire pendant plusieurs années, prit part à la campagne de Pologne et à une expédition contre Khiva, et se fit remarquer de ses chefs autant par son intelligence que par sa bravoure. Rentré dans ses foyers vers 1835, il se consacra tout entier à des travaux littéraires, dont ses observations et ses voyages lui fournirent en partie le sujet. — Il est mort à Moscou le 3 novembre 1872.

On a de lui des romans et des nouvelles dont on loue le style et l'intérêt : *L'ivresse* (Chmiel); *Le Réve et la Veillée* (Son i Jaw); *Ce qui n'a jamais existé et ce qui a été* (Wakeh sidorof tschaikin njebulwalo s bülom); *Récit de misère, de bonheur et de vérité* (Skaska o Nuchde, o Stschastü o Prawda); *le Domestique* (Dwornik); *le Valet d'officier* (Denschtschik), etc.

**DAILLIÈRE** (Julien), poète français, né à Briancan (Maine-et-Loire), le 21 décembre 1812, bibliothécaire à la Sorbonne, de juin 1860 à 1870, est auteur des ouvrages suivants : *André Chénier*, drame en trois actes, en vers (Odéon, 1843); *Napoléon et Joséphine*, drame en cinq actes, en vers (reçu à la Comédie-Française en 1846, joué à l'Ambigu en 1848); *l'Aigle* (lu au Gymnase en septembre 1855); *les Restes de saint Augustin rapportés à Hippone, la Guerre d'Orient*, poèmes couronnés par l'Académie française (1856 et 1858). Ces œuvres ont été réunies, en 1859, sous le titre de *Drames et poèmes* (in-12). M. J. Daillière, qui, depuis 1870, s'est retiré à Angers, a été décoré de la Légion d'honneur.

**DAIN** (Charles), ancien représentant du peuple français, né à la Guadeloupe, le 29 août 1812, fit ses études en France, suivit les cours de la Faculté de droit de Paris, et se fit recevoir avocat. Initié par M. V. Considérant aux doctrines phalanstériennes, il prit part, en 1833, aux discussions du *Congrès européen*, ouvert par l'Institut historique, et combattit le néo-catholicisme de Buchez et Roux-Laverge. Il publia dans la *Démocratie pacifique* des articles relatifs à la question de l'esclavage. Après la révolution de Février, il fut élu représentant de la Guadeloupe par 10 996 voix, prit place à la Constituante, dans le comité de l'Algérie et des colonies (20 octobre 1848), et vota avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très vive au nouveau gouvernement, et appuya la demande de mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion de l'interdiction des clubs et du siège de Rome. Aux élections complémentaires qui suivirent la journée du 13 juin, M. Ch. Dain, recommandé par la Montagne, fut nommé représentant du peuple dans le département de Saône-et-Loire, et continua de s'associer à tous les actes de l'opposition radicale. Après le coup d'État du

2 décembre, il fut envoyé à la Guadeloupe, comme conseiller à la cour.

**DALBIS DE SALZE** (Guillaume-François-Hippolyte), ancien représentant du peuple français, né à Salze (Aveyron), le 20 novembre 1792, fut admis dans la magistrature sous le règne de Charles X, donna sa démission après la révolution de Juillet, et fit une opposition persévérante au gouvernement de Louis-Philippe. En 1848, il fut nommé représentant du peuple, le septième sur dix, dans son département, fit partie du comité de l'Algérie et des colonies, et vota avec la droite. En 1849, il revint à l'Assemblée législative, et suivit toujours pour guides les chefs de la majorité monarchique. Après le coup d'État du 2 décembre, il rentra dans la magistrature, et devint président honoraire du tribunal de Milhau.

**DALHOUSIE** (FOX MAULE, 11<sup>e</sup> comte DE), homme d'État et pair d'Angleterre, est né le 22 avril 1801, à Brechin-Castle (comté de Forfar). Jusqu'en 1852, il fut connu sous le nom de lord Fox Maule et jusqu'en 1850 sous celui de baron Panmure. Élevé à la grande institution de Charterhouse, il obtint un brevet d'enseigne au 79<sup>e</sup> de highlanders (1819), régiment qu'il suivit au Canada, où son oncle était gouverneur, et donna sa démission, après douze ans de service (1831), en apprenant que son père venait d'être appelé à la Chambre des Lords et créé baron Panmure. La même année, il épousa la fille de lord Abercromby. Élu membre du Parlement à Perth (1835), où il l'avait emporté sur sir R. Peel, il débuta dans la carrière politique, sous le ministère Melbourne, comme sous-secrétaire de l'intérieur (avril 1835), puis fut nommé vice-président du bureau de commerce (juin 1841).

Le retour du parti conservateur aux affaires en septembre 1841, lui fit reprendre, comme député de Perth, son siège à la Chambre des Communes, où il avait représenté de 1838 à 1841 le bourg d'Elgin. En 1842, il fut nommé recteur de l'université de Glasgow. Dévoté aux principes de l'école libérale, il n'appuya des mesures de sir R. Peel que la réforme des tarifs douaniers. Régulant sa conduite sur celle de lord John Russell, il rentra avec lui au pouvoir et fut chargé du secrétariat de la guerre (juillet 1846); il le garda six ans et s'y fit remarquer par son expérience militaire et sa bonne administration. Il passa ensuite au bureau de contrôle où la Compagnie des Indes avait besoin d'un homme influent pour faire renouveler son privilège, et quelques semaines après il était obligé de faire place au parti conservateur (février 1852). La même année, il quittait le nom de Maule pour prendre, en succédant à son père à la Chambre haute, le titre de lord Panmure, et l'année suivante, il était nommé gardien du sceau privé d'Écosse.

Lorsque le cabinet de la coalition attira à lui les hommes modérés, lord Dalhousie refusa d'en faire partie; il ne voulait accepter que d'un ministère franchement whig la difficile mission de réorganiser l'administration de la guerre (février 1855-février 1858). Il eut beaucoup à faire et fut loué de la fermeté et du dévouement avec lesquels il se mit à l'œuvre. En 1841, il fut nommé membre du Conseil privé; lord-lieutenant du comté de Forfar en 1849, il reçut les insignes de l'ordre écossais du Chardon (1853) et ceux de grand-croix du Bain (1855). — Lord Dalhousie est mort le 14 mai 1874.

**DALL'ONGARO** (Francesco), homme politique et littérateur italien, né en 1808, à Odezzo dans l'État de Venise, fit ses premières études au sémi-

naire Della Salute de sa ville natale, les compléta à Padoue et entra dans les ordres. Mais sa prédication colorée et trop indépendante déplut à ses supérieurs. On lui interdit de prêcher. Il passa alors à Trieste, renonça aux fonctions ecclésiastiques, se voua à l'enseignement libre et se fit journaliste. Associé à son parent Pacifico Valussi, depuis directeur de la *Perseveranza*, il fonda à Trieste et dirigea pendant plusieurs années la *Favilla*. Dans l'intervalle, il inonda de brochures et d'écrits italiens toutes les provinces illyriennes, et fonda avec Craogliero la première Société philotechnique de l'autre côté de l'Adriatique. En 1838 il composa, pour l'acteur Modena son ami, ses premiers drames : *Fornoretto*, les *Dalmates* et *Marco Cratievec*. En 1847, après un discours très-vif prononcé au banquet offert par Richard Cobden, il fut expulsé des provinces illyriennes. Il séjourna successivement à Sienne, à Florence, à Rome, à Venise, à Milan, à Turin, vécut avec Tommaseo et Manin, Cattaneo et Balbo, et composa vers cette époque le *Retour des trois couleurs*, hymne au son duquel commença le mouvement unitaire à Rome. Le pape lui proposa de prendre la direction de la *Gazette officielle*, il refusa, partit de Rome en mars 1848, s'engagea dans la légion universitaire et combattit avec elle sur le territoire vénète. Il fonda ensuite à Venise le journal intitulé : *Des actes non des paroles* (Fatti e no parole), fut le principal instigateur du mouvement du 11 août, se lia avec Garibaldi, et s'occupait avec lui à Ravenne de réorganiser la marine vénitienne lorsque Rossi fut assassiné.

M. Dall' Ongaro partit alors pour Rome afin d'y organiser la légion de Garibaldi. Les Romains le nommèrent membre de l'Assemblée constituante. Jusqu'à la prise de Rome, il cumula ce mandat avec la direction du *Moniteur romain*, et fut chargé, à cette même époque, d'aller mettre un terme à Ancône aux assassinats politiques. Après le siège de Rome, il se réfugia en Suisse, fut expulsé en février 1852, à la suite du mouvement insurrectionnel de Milan, et partit pour la Belgique où il passa quatre ans, reprenant, pour vivre, ses conférences sur Dante, qui lui avaient fait un nom à Trieste cinq ans auparavant. Il vint ensuite en France, prit part à la rédaction du *Courrier de Paris*, de la *Revue nationale*, plus tard de l'*Opinion nationale*, et fut sur le point d'être expulsé, à propos de l'attentat d'Orsini. Il entra en Italie en 1859 et fut le correspondant de la *Patrie* jusqu'à l'époque du traité de Villafranca. Fixé à Florence, il faillit subir une nouvelle expulsion par les ordres du baron Ricasoli, qu'il put faire revenir sur son compte. Depuis, on créa pour lui, à Florence, une chaire de littérature dramatique ancienne et moderne.

A part ses nombreux articles dans les journaux, soit italiens, soit étrangers, M. Dall' Ongaro a publié un grand nombre d'écrits politiques et littéraires en prose et en vers, tous empreints de l'esprit patriotique et libéral. On peut citer : *Novelle nuove e vecchie*, scènes de la vie italienne (Florence, plusieurs édit.) ; *Fantasia drammatiche et liriche*, légendes, drames, hymnes (Florence) ; *Stornelli italiani*, chants populaires (Milan), qui ont obtenu un grand succès et exercé une sérieuse influence en Italie, *Il Venerdi santo*, scène de la vie de Byron (Padoue) ; *Poesie* (Trieste, 2 vol.) ; *Il Fornaretto, i Dalmati, da qui a cent'anni* (Turin, 2 vol.) ; *Bianca Capello*, drame en vers (Turin), l'une de ses œuvres les plus célèbres et les plus discutées ; *L'Ultimo barone*, drame (Milan) ; *Fasma*, comédie antique sur des fragments de Ménandre ; *Storia del Diavolo*, étude sur Dante (Milan) ; *Alga della Laguna*, chants en dialecte vénitien (Venise) ; *Poesie e scene verna-*

*cole* (Venise). Il a publié en outre des biographies, celles de Pie IX, de M. Ricasoli, etc., fait jouer des pièces qui n'ont pas été imprimées et écrit des librettos d'opéras. — M. Dall' Ongaro est mort à Naples, le 10 janvier 1873.

**DALLOZ** (Édouard-Victor), avocat et homme politique français, né à Paris, le 24 mai 1827, est le fils aîné du célèbre juriconsulte, Désiré Dalloz, auteur du *Répertoire méthodique*, habituellement désigné sous son nom. Il devint député au Corps législatif en 1852, comme candidat du gouvernement, dans la 1<sup>re</sup> circonscription du Jura. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 29 753 voix sur 30 356 votants, et en 1869, 14 475 sur 23 550. Il fut, pendant sept ans, secrétaire de la Chambre. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 23 août 1862 et commandeur au 15 août 1869.

On doit à M. Ed. Dalloz, à part sa collaboration au grand ouvrage paternel, un *Commentaire du décret du 21 janvier 1852 et de la loi du 13 juin 1851 sur la garde nationale* (1852) ; un *Traité sur la propriété des mines* ; *Code civil annoté et expliqué* (1873-1875, 2 vol. in-4) ; *Code de l'enregistrement*, en collaboration avec MM. Ch. Vergé, N. Gavois et J. Janet (1878, in-4).

**DALLOZ** (Paul), frère du précédent, avocat et journaliste, est né à Paris, le 18 novembre 1829. Il devint, après le 2 décembre 1851, avec M. Turgan, l'un des deux directeurs du *Moniteur*, auquel il fournit divers articles. C'est lui qui présida, en mai 1864, à la création du *Moniteur universel du soir*, le premier journal politique à 5 centimes, dont le tirage atteignit promptement le chiffre de 100 000.

A la fin de 1868, le ministre d'État, M. Rouher, retira aux deux journaux de M. Dalloz le caractère d'organes officiels, et, par un arrêté, fonda deux nouveaux *Monteurs officiels de l'Empire français*, dont l'imprimeur M. Wittersheim fut l'adjudicataire. M. Dalloz revendiqua en justice la propriété exclusive du titre de *Moniteur*, et obtint un jugement du tribunal de commerce conforme à ses prétentions. Le ministre appela le nouvel organe du gouvernement simplement le *Journal officiel*. L'ancien *Moniteur* continua d'exister, avec ses deux éditions du matin et du soir, et fut pendant la guerre franco-prussienne l'organe officiel de la Délégation de Tours et de Bordeaux. M. P. Dalloz a été promu officier de la Légion d'honneur, le 16 mai 1874.

**DALMAS** (Pierre-Albert de), homme politique français, député, né le 10 juin 1821, d'une des plus anciennes familles de France, est fils d'un officier de marine, devenu directeur au ministère de la justice et des cultes, mort en 1865. Reçu avocat à la cour royale de Paris, en 1843, il collabora à divers journaux politiques. En 1849, il fut attaché au ministère des affaires étrangères et chargé de différentes missions au Brésil, à la Plata, etc. De retour à Paris à la fin de 1851, il fut appelé par M. de Morny au ministère de l'intérieur et mêlé activement aux événements du 2 décembre. Peu après, le président l'attacha, comme sous-chef, à son cabinet, et en 1852, il devint secrétaire de l'empereur. Il garda ces fonctions jusqu'en 1861.

Membre du Conseil général du Morbihan, dont il fut successivement secrétaire et vice-président, M. de Dalmas avait été présenté, comme candidat officiel pour la députation, dans la 3<sup>e</sup> circonscription d'Ille-et-Vilaine, en décembre 1859 et élu sans opposition. Aux élections générales de 1863, il fut réélu par 19 003 voix, sur 34 651 vo-

tants. Il fit partie de nombreuses commissions, notamment de celle du budget, et traita à la tribune quelques questions spéciales. Vers la fin de la législation, il se sépara sur plusieurs points du ministère, pour voter avec le nouveau tiers-parti libéral. Aux élections de mai 1869, candidat dynastique, mais non officiel, il obtint 21 521 voix sur 35 177 votants, contre 13 069 voix données à un second candidat dynastique, M. Thyl. Dans la courte session qui suivit il fut un des promoteurs de la demande d'interpellation des 116, qui provoqua le message de juillet et le sénatus-consulte de septembre 1869; il vota pour la guerre en 1870, et entra dans la vie privée après le 4 septembre. En juillet 1874, les journaux signalèrent l'ardeur avec laquelle M. de Dalmas distribuait les photographies de l'ex-prince impérial. « Fidèle à la mémoire de l'empereur, disait-il, je suis dévoué à son fils. » Il se présenta néanmoins aux élections de février 1876, dans l'arrondissement de Fougères, avec une profession de foi républicaine, et fut élu, le 5 mars, au scrutin de balottage, par 9660 voix. Il vota le plus souvent dans la nouvelle Chambre avec la minorité monarchique, dont il se sépara dans les questions religieuses. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 158 députés qui accordèrent un vote de confiance au ministère de Broglie; mais il ne fut point investi de la candidature officielle du gouvernement aux élections du 14 octobre, à cause de ses opinions anticléricales.

Membre du conseil général d'Ile-et-Vilaine pour le canton de Saint-Brice, M. de Dalmas a construit, entre Fougères et Vitré, le premier chemin de fer départemental établi en France. Il est auteur de quelques écrits, entre autres : *Le Roi de Naples, sa vie, ses actes, sa politique* (1851, in-8). Décoré d'un grand nombre d'ordres étrangers, il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1854 et promu officier le 15 mars 1859.

**DALY** (César-Denis), architecte et publiciste français, né à Verdun, le 19 juillet 1811, étudia l'architecture sous M. Duban. Il s'associa ardemment, vers 1830, au mouvement et aux idées de la *Phalange*. Chargé, de 1840 à 1845, de divers travaux d'architecture, il dirigea principalement la restauration de la cathédrale de Sainte-Cécile à Albi. En 1855, il alla au Texas visiter la colonie communiste de Cabot. Membre d'un grand nombre de sociétés savantes, architecte diocésain du Tarn, il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Daly a exposé aux Salons de 1841 et 1846 un *Projet de décoration intérieure de la chapelle et des Dessins de la restauration de la cathédrale d'Alby*, exécutés pour les Monuments historiques, et qui ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, où ils ont obtenu une médaille de troisième classe. Il a fondé, en 1840, la *Revue de l'Architecture et des Travaux publics*, journal mensuel édité avec luxe, dans lequel il a donné le plan complet d'un *Phalanstère*. Parmi ses publications, nous citerons : *Des Concours pour les monuments publics, dans le présent, le passé et l'avenir* (1861, gr. in-8); *L'Architecture privée au XII<sup>e</sup> siècle sous Napoléon III* (1860-1864, 3 vol. in-fol.); 2<sup>e</sup> série, 1868-1870, 3 vol. in-fol.; 3<sup>e</sup> série, 1874-1875, fasc. 1-6, in-fol.); *Motifs historiques d'architecture et de sculpture* (1864-1867, 46 liv. in-fol.); 2<sup>e</sup> série, 1874-1875, 20 liv. in-fol.); *Architecture funéraire* (1873, in-fol., 120 pl.); *les Théâtres de la place du Châtelet* (1874, in-fol., 64 pl.).

**DAMAS-HINARD** (Jean-Joseph-Stanislas-Albert de), littérateur français, né à Madrid (Espagne), le 11 décembre 1805, fut élevé en France,

étudia le droit à Paris et se fit recevoir avocat. Il débuta dans la littérature par des *Chants sur lord Byron* (1824, in-8), suivis d'une adresse au roi. Il rédigea ensuite, sur les notes du baron Lamoignon-Langon, les quatre premiers volumes des *Mémoires de la comtesse Du Barry* (1829). Plus tard il donna : *Napoléon, ses opinions et jugements sur les hommes et les choses* (1838, 2 vol. in-8), recueillis par ordre alphabétique. En 1847, il remplaça au Collège de France M. E. Quinet, suspendu par M. de Salvandy, et ouvrit son cours par une leçon sur l'esprit du théâtre espagnol; mais ayant à lutter contre une opposition très-bruyante, il fut forcé de se retirer. Nommé bibliothécaire au palais du Louvre le 30 décembre 1848, il devint, le 7 février 1853, secrétaire des commandements de l'impératrice. Il fut promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1859.

M. Damas-Hinard s'est fait connaître surtout par ses nombreux travaux sur le théâtre espagnol, publiés dans le *Correspondant*, et par sa traduction de Calderon (1841-1844, 3 vol. in-12), de *Lope de Vega* (1842, 2 vol. in-12), du *Romancero espagnol* (2 vol. in-12), de *Don Quichotte de la Manche* (1847, in-12), du *Poème du Cid* (1858, Imp. impériale, in-4). Il a donné, sous le titre de *Dictionnaire Napoléon* (1854, in-8), une édition abrégée de son premier recueil, et annoté l'ouvrage du marquis de La Gervaisais : *Un Prophète inconnu* (1850, in-12). Citons encore : *Buffon écrivain* (1864, broch. in-8).

**DAMETH** (Claude-Marie-Henri), économiste français, né à Paray-le-Monial (Saône-et-Loire), le 26 septembre 1812, vint achever ses études au petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet à Paris et entra dans l'enseignement. Après avoir professé l'histoire au collège Louis-le-Grand (1833-1837), il s'attacha aux doctrines phalanstériennes, collabora à la *Phalange* et à la *Démocratie pacifique* et publia, en réponse aux attaques de Proudhon, une brochure intitulée : *Défense du fouriérisme*. En 1848 il se lança avec ardeur dans l'arène politique, fit partie de plusieurs clubs et fut deux fois incarcéré. L'état de sa santé le décida, en 1850, à se fixer à Nice, où il devint rédacteur du journal *l'Avenir de Nice*, qui, plus tard, contribua puissamment à l'annexion de ce comté à la France. A cette époque l'étude de l'économie politique le détacha tout à fait des utopies socialistes. Après le coup d'État du 2 décembre, son expulsion des États sardes fut demandée par le consul Aladenise, mais il put séjourner à Turin, grâce à la protection de Cavour. Il fut appelé en 1853, à la chaire d'économie politique à l'Académie de Genève, sur la recommandation du naturaliste Charles Vogt. Il fit, en outre, depuis 1864, sur la demande de la Chambre de commerce de Lyon, des conférences sur l'économie politique, qui eurent un grand succès. Membre de plusieurs sociétés savantes de l'étranger, il a été élu correspondant de l'Institut (Académie des sciences morales), le 23 décembre 1876.

A part les *Notions de science sociale*, exposé de la théorie phalanstérienne, qui eurent plusieurs éditions, M. Dameth a publié : *Mémoire sur la fondation des cités industrielles* (1849, in-8); *le Juste et l'Utile*, ou rapport de la morale avec l'économie politique, (1859, in-8), ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales; *Sur la Liberté du titre des matières d'or et d'argent en horlogerie et en bijouterie* (1863, in-18), écrit couronné dans un concours du canton de Neufchâtel, et qui depuis détermina le changement de la législation sur cette matière, dans ce canton et celui de Genève; *Introduction à l'étude de l'économie po-*

*litique*, cours fait à Lyon en 1864-1865 (1865, in-8), et dont une nouvelle édition est augmentée d'une *Étude critique sur le socialisme de la chaire* (1878); *Résumé d'un cours sur les banques publiques d'émission* (1866, in-8); le *Mouvement socialiste et l'Économie politique* (Genève; 1869, in-18); et la *Question sociale*, conférences faites à l'Athénée de Genève en 1870 (1871, in-18); les *Bases naturelles de l'Économie sociale* (1872, in-18); *Mémoire sur les logements d'ouvriers* (1873). Il a collaboré à l'*Économiste français*, au *Journal des économistes*, etc. \*

**DAMINOIS** (Angélique-Adèle HUVEY, dame), femme de lettres française, est née à Clermont (Oise), le 21 décembre 1785. De 1819 à 1838, elle écrivit une douzaine de romans, qui ont eu leur heure de vogue, entre autres : *Alfred et Zaida*, *Mareska et Oscar*, *Alais*, ou la *Vierge de Ténédos*, *Une Ame d'enfer*. Elle donna aussi, en 1823, la *Chasse au renard*, vaudeville, avec Vilain de Saint-Hilaire. — Mme Daminois est morte à Paris, le 5 mars 1876.

**DAMOUR** (Angustin-Alexis), minéralogiste français, membre de l'Institut, né le 19 juillet 1808, entra de bonne heure, au ministère des affaires étrangères, parvint au grade de sous-directeur, et donna sa démission en 1854 pour se consacrer entièrement aux études minéralogiques. Il a visité l'Amérique centrale et méridionale et les Antilles. Correspondant de l'Académie des sciences depuis le 21 avril 1862, il a été élu membre libre, le 23 décembre 1878. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 2 février 1854.

M. Damour s'est fait remarquer par ses analyses chimiques de minéraux peu connus, et sur lesquels il a publié des notes insérées dans les *Annales de mines*, les *Annales de chimie et de physique*, le *Bulletin de la Société géologique*, les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* et autres recueils. Nous nous bornerons à citer : *Sur quelques Amalgames* (1859), *Analyses de la Humboldtite* (1844), de la *Tantalite* (1847), de la *Brongnardite* (1849), de la *Descloizite* (1854), etc.; *Notice sur la composition de l'eau de plusieurs sources sulfurées d'Islande* (1847); *Examen des sables aurifères et platinifères* (1857); *Présence du platine et de l'étain dans les terrains aurifères de la Guyane* (1861); *Sur un albatre calcaire provenant du Mexique (onyx de Tecali)* (1876). M. Damour, qui possède une des plus riches collections d'instruments de silex de l'âge de pierre, a publié un mémoire sur la *Composition des haches en pierre trouvées dans les tombeaux celtiques et chez les tribus sauvages* (1865). Mentionnons à part un mémoire sur la *Composition chimique des Millépores et de quelques Corallines* (1857) et un autre se rapportant à son voyage : *Observations recueillies dans une traversée d'Europe aux Antilles* (1860). \*

**DAMPPIERRE** (Élie DE), ancien représentant du peuple français, né au château de Jaumont (Landes), en septembre 1813, et fils d'un légitimiste, qui fut nommé pair de France par Charles X, professa, sous le règne de Louis-Philippe, des opinions très libérales. Après avoir étudié le droit et fait de nombreux voyages à l'étranger, il sollicita sans succès le mandat législatif, comme candidat de l'opposition, en 1836 et en 1842. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 19 000 suffrages environ, le dernier sur la liste des sept élus du département des Landes. Il fit partie de la droite, avec laquelle il vota constamment. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement

de Louis-Napoléon, admit la proposition Rateau, et approuva l'expédition de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité et se prononça contre la politique particulière de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il reentra dans la vie privée.

Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant des Landes à l'Assemblée nationale, le deuxième sur six, sur 54902 votants, et prit place à droite. Il échoua avec 4500 voix, contre M. de Guilloutet, aux élections générales du 20 février 1876. Lors du renouvellement des conseils généraux, le 8 octobre 1871, il fut élu conseiller pour le canton de Grenade.

M. de Dampierre a publié : *Races bovines de France, d'Angleterre, de Suisse et de Hollande* (1851, in-18; 2<sup>e</sup> édition, 1859); les *Eaux-de-vie de Cognac* (1858, in-8); le *R. P. de Havignan* (1858, in-18); *De la Culture de la vigne et de la conenance de l'épamprage dans le département de la Charente-Inférieure* (1863, in-18).

**DANA** (Richard-Henry), poète américain, né à Cambridge, le 15 novembre 1787, est fils d'un magistrat du Massachusetts, qui a été ambassadeur en Russie. Après avoir terminé ses études au collège d'Harvard, il se fit recevoir avocat; puis débuta dans la littérature par un discours prononcé, le 4 juillet, à l'occasion des fêtes anniversaires de l'indépendance américaine. De 1817 à 1820, il collabora à la *North American Review*, dirigée alors par J.-E. Channing, et, en 1821, il fonda l'*Idle Man* (le Désœuvré), où il fit insérer *Tom Thornton*, un de ses meilleurs contes.

Le talent poétique de M. Dana se révéla assez tard au public. A trente-huit ans, il envoya à la *New-York Review* sa première page : *Dying raven* (le Corbeau mourant, 1825). Le poème du *Boucanier* (1827), qui peignait avec des couleurs ardentes les étranges mœurs de la vie libre des chasseurs, fut accueilli très favorablement. En 1833, parut un volume qui contenait quelques pièces nouvelles et tous les articles fournis par l'auteur aux divers organes de la presse. Depuis cette époque, à part de rares morceaux littéraires et des lectures faites en 1839, à Boston et à New-York, sur la poésie anglaise, M. Dana n'a rien ajouté d'important à la liste de ses productions, qui ont été réunies et publiées à New-York (*Poems*, 1850, 1 vol.). — M. R. H. Dana est mort dans cette ville en janvier 1879.

**DANA** (Richard-Henry), homme politique et écrivain américain, fils du précédent, né à Cambridge (Massachusetts), le 1<sup>er</sup> août 1815, fut élevé à Harvard-Collège, mais fut forcé par une maladie d'yeux d'interrompre ses études, et entreprit un grand voyage dont il publia le très intéressant récit sous ce titre : *Deux ans au pied du Mat* (Two years before the Mast; New-York, 1837; plus. édit.). Ce livre, remarquable par la vérité des peintures de la vie du bord, a été distribué par ordre de l'Amirauté anglaise, aux équipages de la marine. Il se tourna ensuite vers l'étude du droit et s'établit avocat à Boston en 1840. Il publia alors un travail de droit maritime, l'*Ami du Marin* (the Seaman's friend; ibid., 1841), contenant un vocabulaire de marine, et qui lui fit une réputation spéciale dans cette branche de la jurisprudence. Il est connu en Angleterre sous le titre de *Manuel du Marin* (Seaman's Manual). En 1853, M. Dana qui avait été délégué en 1848, à la convention de Buffalo, fut élu membre de l'Assemblée constitutionnelle de Massachusetts. L'un des fondateurs du parti des Free Soilers, il eut une part importante au mouvement républicain de 1856 et contribua successivement aux élections



des présidents Lincoln et Grant. Il représenta le gouvernement dans le procès de haute trahison intenté à Jefferson Davis (1867-1868). Au mois de mars 1876, il fut désigné par le président Grant pour l'ambassade de Londres; mais le Sénat ne confirma point sa nomination.

M. Dana a encore publié : *Cuba, aller et retour* (To Cuba and back; New-York, 1859); la biographie de *Channing*, etc. Il a réédité les *Éléments de Droit international* de Wheaton : une *Note sur les lois de neutralité de la Grande-Bretagne et des États-Unis*, jointe à cette édition a été traduite en français à l'usage du tribunal arbitral de Genève en 1872.

**DANA** (Charles-Anderson), publiciste américain, né à Hinsdale (New-Hampshire, le 8 août 1819, entra à Harvard-College en 1839, mais une maladie d'yeux ne lui permit pas d'achever le cours de ses études. En 1842, il s'associa à la communauté de Brook Farm, à Roxbury, dans le Massachusetts, et en resta membre pendant deux ans. Il fonda ensuite, avec plusieurs publicistes, un journal hebdomadaire d'économie sociale et de littérature, le *Harbinger* (1844-1847), et d'autres feuilles périodiques. Il dirigea, en outre, pendant quatre ou cinq ans la *New-York Tribune*. Plus tard il fut rédacteur en chef du journal quotidien le *Chicago Republican* (1866-1868), qu'il quitta pour diriger une autre feuille quotidienne, le *New-York Sun*, très hostile à l'administration du président Grant. De 1862 à 1865, il avait été employé aux bureaux de la guerre. Le nom de M. Ch.-And. Dana est attaché à la publication de la *New American Cyclopædia*, qu'il entreprit et exécuta, avec M. George Ripley (1855-1863, 16 vol.; nouvelle édition refondue, 1873 et suiv.) Il a édité en outre un volumineux recueil de poésies lyriques anglaises et américaines, sous le titre de *Household Book of Poetry* (1858).

**DANA** (James-Dwight), naturaliste et géologue américain, ost né le 12 février 1813, à Utiqne (État de New-York). Il étudia les mathématiques et l'histoire naturelle, sous le célèbre B. Silliman, au collège Yale, à Newhaven (État de Connecticut), et fut nommé professeur de mathématiques pour les aspirants de marine. Il fit, en cette qualité, un voyage scientifique dans la Méditerranée. A son retour, en 1836, il aida Silliman dans divers travaux. Deux ans plus tard, il se joignit, comme minéralogiste et géologue, à l'expédition envoyée par le gouvernement des États-Unis, sous le commandement du capitaine Wilkes, pour explorer le grand Océan. Ce voyage autour du monde dura quatre ans. En 1845, M. Dana épousa la fille de son ami et ancien maître, B. Silliman, et en 1855, devint professeur de géologie et d'histoire naturelle à l'Université de Yale. Il a été président de la Société américaine pour l'avancement des sciences et rédacteur en chef de l'*American Journal of science*, fondé par Silliman, en 1819. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences, le 7 juillet 1873.

Le principal titre scientifique de M. Dana est sa participation au rapport général officiel de l'expédition du capitaine Wilkes. Il en a rédigé la partie la plus importante dans trois rapports particuliers : *Rapport sur les Zoophytes* (Report on the Z.; Washington, 1846, avec atlas); *Rapport sur la géologie de l'Océan Pacifique* (Report on the G. of the P.; Ibid. 1849, avec Atlas); *Rapport sur les crustacés* (Report on C.; Washington, 1852-1854, 2 vol. avec atlas.) Dans le premier, M. Dana établit une classification toute nouvelle des zoophytes. Il a encore publié un *Manuel de Minéralogie* (1837) très estimé et qui a eu de

nombreuses éditions en Amérique; *Manuel de géologie; Guide de géologie*, etc. (Book of Geology for Schools, etc., 1867); *le Corail et les Îles coralliennes* (Corals and the Coral Jolands 1872).

**DANCLA** (Jean-Charles), aîné, violoniste et compositeur français, est né à Bagnères (Hautes-Pyrénées), le 19 décembre 1817, d'une famille d'artistes. Élève du célèbre Baillet pour le violon, il fut admis, le 22 avril 1828, au Conservatoire, où il remporta le 1<sup>er</sup> prix de violon en 1833. Il eut Berton, pour professeur de composition, et obtint, en 1838, le second grand prix de Rome. Le sujet de la cantate était la *Vendetta*, paroles du marquis Pastoret. Le 19 mai 1844, il quitta le Conservatoire, pour y rentrer le 1<sup>er</sup> mars 1857, en qualité de professeur de violon.

M. Charles Dancla, virtuose à la fois et compositeur, a donné en France et à l'étranger de brillants concerts, et a eu autant de succès, en Allemagne, en Angleterre, en Russie qu'à Paris. Il a écrit pour le violon, des trios, des quatuors, des morceaux d'ensemble, avec accompagnement de piano et autres instruments. On lui doit la publication des *Œuvres choisies* de Viotti (sonates et concertos) et une brochure intitulée : *Lettre à M. Ch. Gounod* (1873, in-8), sur la question de la direction de l'orchestre par les compositeurs eux-mêmes. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 7 août 1867.

Son frère, M. Léopold DANCLA, connu aussi comme virtuose pour le violon et surtout pour l'alto, s'est fait souvent entendre à côté de lui. Il est décoré de divers ordres étrangers.

**DANELLE-BERNARDIN** (Jean-Baptiste-Fernand), député français, est né à Montreuil-sur-Blaise (Haute-Marne), le 16 septembre 1826. Maître de forges, maire de Louvemont et président du conseil d'administration du chemin de fer de Saint-Dizier, il se porta aux élections de 1863 comme candidat de l'opposition, dans la Haute-Marne et obtint, sans être élu, une minorité de plus de 10000 voix; il échoua également aux élections générales de février 1871, et n'entra à l'Assemblée nationale que par suite d'une élection partielle, le 29 mars 1874. Il prit place au centre gauche, vota avec la minorité républicaine de l'Assemblée et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Il fut réélu à la Chambre des députés, le 20 février 1876, par l'arrondissement de Vassy, sans concurrent et continua à siéger au centre gauche. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Le 14 octobre suivant, il fut réélu dans le même arrondissement par 13264 voix, contre 6000 environ obtenues par le candidat officiel. M. Danelle-Bernardin représente le canton de Vassy au conseil général de la Haute-Marne.

**DANEMARK** (maison royale de), dynastie de Schleswig-Holstein-Sonderbourg-Glucksbourg (voy. ce nom). Roi régnant : *Christian IX* (voy. ce nom). — Épouse du roi : *Louise-Wilhelmine-Frédérique-Caroline-Auguste-Julie*, née le 7 septembre 1817, fille de Guillaume, landgrave de Hesse-Cassel, mariée le 26 mai 1842. — Enfants du roi : *Christian-Frédéric-Guillaume-Charles*, prince royal héréditaire, né le 3 juin 1843, major à la suite de l'armée danoise, marié, le 28 juillet 1869, à la princesse Louise de Suède, fille unique du roi Charles XV, née en octobre 1852, dont il a eu trois fils et une fille; *Alexandra-Caroline-Marie-Charlotte-Louise-Julie*, née le 1<sup>er</sup> décembre 1844, mariée le 10 mars 1863 à Albert-Edouard, prince de Galles (voy. Grande-Bretagne); *Christian-Guillaume-*

Ferdinand-Adolphe-Georges, roi de Grèce (voy. ce nom); Marie-Sophie-Frédérique-Dagmar, née le 26 novembre 1847, mariée le 9 septembre 1866 à Alexandre, grand-duc héritier de Russie; Thyra-Amélie-Caroline-Charlotte-Anne, née le 29 septembre 1853, mariée en 1879 à Ernest-Auguste, duc de Cumberland, fils du feu roi de Hanovre; Waldemar, né le 27 octobre 1858.

Frères et sœurs du roi : Charles, né le 30 septembre 1813, marié le 19 mai 1838 à Wilhelmine-Marie, née le 18 janvier 1808, fille de feu Frédéric VI, roi de Danemark. — Frédérique-Caroline-Julienne, née le 9 octobre 1811, duchesse-douairière d'Anhalt-Bernbourg. — Frédéric, né le 23 octobre 1814, marié le 16 octobre 1841 à Adélaïde-Christine-Julienne-Charlotte de Schaumbourg-Lippe, née le 9 mars 1821, et dont il a eu deux fils et trois filles. — Guillaume, né le 10 avril 1816, commandant, en 1863, de la division de cavalerie de Galicie, et propriétaire du régiment d'infanterie autrichienne, n° 80, major général à la suite de l'armée danoise. — Louise, née le 18 novembre 1820, abbesse du couvent d'Itzehoe. — Jules, né le 14 octobre 1824, général à la suite de l'armée danoise. — Jean, né le 5 décembre 1825, général à la suite de l'armée danoise.

Épouse morganatique du feu roi : Louise-Christine, comtesse de Danner (voy. DANNER).

Pour les lignes collatérales, voyez SLESWIG-HOLSTEIN-SONDERBOURG-AUGUSTENBOURG; SLESWIG-HOLSTEIN-SONDERBOURG-GLUCKSBOURG; HOLSTEIN-GOTTORP; OLDENBOURG et RUSSIE.

**DANGER** (Ferdinand-Philippe), chimiste français, né au Mans, le 17 novembre 1802, se fit remarquer, dès son début dans la carrière scientifique, par son habileté à imaginer des appareils et des instruments, ainsi qu'à les construire et à les manier. Il eut l'idée d'ouvrir un laboratoire pour les étudiants; il obtint un plein succès, et forma plusieurs élèves distingués, entre autres MM. Walferdin et Houdin : avec ce dernier, il a exécuté plus tard des expériences sur l'arsenic qui ont vivement occupé l'attention publique. M. Danger est auteur de quelques mémoires publiés dans les *Annales de physique et de chimie* et dans divers autres recueils scientifiques.

**DANGLARD** (l'abbé Blaise-Jacques), professeur ecclésiastique français, né à Valbelex (Puy-de-Dôme) le 7 septembre 1833, fit ses classes et commença sa théologie à Clermont-Ferrand; après avoir complété ses études à Paris à l'École des Carmes et à Saint-Sulpice, il fut reçu licencié ès lettres, en 1857, et ordonné prêtre la même année. Il fut alors préfet des études au petit séminaire de Clermont. Il se fit recevoir docteur ès lettres à Lyon en 1864. Pendant l'année 1870, il se rendit en Allemagne et suivit les cours des universités de Munich et de Fribourg. Professeur de philosophie au séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, puis de rhétorique à la maison de Notre-Dame-des-Champs, il fut appelé, en 1875, à la faculté libre des lettres de Lyon, comme professeur d'histoire, et y occupa ensuite la chaire de littérature étrangère.

Outre ses thèses de doctorat (*De Litteris apud Arvernos et Stace et ses silves*; 1864, in-8), l'abbé Dangler a publié : *De Clermont à Genève*, journal d'un prêtre déporté (1856, in-18); *Éducation et enseignement*, recueil de discours de distributions de prix (1870, in-8); *le Déficit social de la Prusse* (1870, in-8) sous le pseudonyme de *T. Arale*. Il a collaboré à la *Revue des questions historiques*, à l'*Instruction publique*, etc.

**DANGUIN** (Jean-Baptiste), graveur français, né

à Frontenas (Rhône) le 3 mai 1823, fut élève de l'École des beaux-arts de Paris, après avoir été celui de Victor Orsel et de M. Périn, et remporta en 1850 un second prix au concours pour Rome avec une *Académie d'après nature*. Il a été depuis nommé professeur à l'École des beaux-arts de Lyon. Ses principales œuvres sont : *l'Ascension* d'après un tableau du Pérugin (1857); *Portraits de Louis XVII, de Marie-Antoinette et d'Adam Mickiewicz* (1861); *Portrait de l'Impératrice* d'après M. de Pommeville (1863); *Idylle*, d'après M. Bouguereau (1865); *Alfred de Musset*, d'après M. Landelle, Henri I<sup>er</sup>, prince de Condé, d'après un dessin de la Bibliothèque nationale (1866); *la Matresse du Titien*, d'après Titien, dessin et gravure (1868); *le Rêve du chevalier*, d'après Raphaël (1870); *Portrait de femme*, d'après Rembrandt (1872); *Mgr Dupasquier*, évêque d'Autun, J.-B. Guimet (1873); *l'Ensevelissement de Jésus-Christ* d'après Andrea del Sarto (1877). M. Danguin a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1863, une autre en 1868, une médaille de 1<sup>re</sup> classe en 1873 et une autre 1<sup>re</sup> médaille à l'Exposition universelle de 1878. Il a été élu correspondant de l'Académie des beaux-arts le 12 décembre 1874.

**DANICAN-PHILIDOR** (Eugène), administrateur français, arrière-petit-fils du célèbre compositeur et joueur d'échecs du siècle dernier, est né à Montlondon (Eure-et-Loir) le 30 décembre 1826. Fils d'un conseiller à la préfecture de Chartres, il fut d'abord chef de cabinet du préfet de l'Hérault (1851), passa en cette qualité à Avignon, et fut successivement conseiller de préfecture de Vaucluse et des Vosges. Secrétaire général de ce département en 1865, il conserva son poste après la révolution du 4 septembre 1870. Pendant l'invasion, il fit preuve d'énergie et fut emprisonné pendant huit jours par les autorités prussiennes à la suite de quelques paroles prononcées aux obsèques d'un habitant d'Épinal. Aux élections pour l'Assemblée nationale qui n'eurent lieu que le 12 février 1871, M. Danican-Philidor réunit 17 000 voix et ne fut point élu. Un moment mis en disponibilité (6 avril 1871), il fut nommé peu après secrétaire général de la préfecture du Doubs et, en 1878, de celle du Nord. Par décret du 3 septembre 1879, il a été nommé préfet de l'Indre. Il a été décoré de la Légion d'honneur. — On lui doit un travail spécial : *Dictionnaire du personnel administratif* (Épinal, 1870, gr. in-8).

**DANIEL** (Henry-Joseph, Du COMMUN du LOCLE, dit), sculpteur français, né à Nantes, en avril 1804, a étudié sous Bosio et Cortot, et a principalement exposé : plusieurs *Bustes* (1839); *le comte Siméon* (1842), acquis pour la Chambre des Pairs; *Cléopâtre*, modèle en plâtre (1844); le même sujet en marbre (1847), en bronze (1855); *Raimbaud III, comte d'Orange*, statue colossale pour la place de cette ville (1846); *le contre-amiral Leray, le comte Mollin* (1853), commandés, ainsi que d'autres bustes du même artiste, pour les galeries de Versailles. Citons encore : *la Musique*, au nouveau Louvre (1856), et une fontaine monumentale, ornée de sept statues, pour sa ville natale. Il a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1839, une 2<sup>e</sup> en 1842, et une 1<sup>re</sup> en 1846. Chevalier de la Légion d'honneur en 1841, il a été promu officier le 14 août 1865.

**DANNER** (Louise-Christine RASMUSSEN, comtesse DE), épouse morganatique du précédent roi de Danemark, est née le 21 avril 1814, à Copenhague. Appartenant à une famille pauvre, elle fut obligée de mettre à profit l'éducation qu'elle avait reçue, en acceptant les fonctions d'institutrice en

Norvège; puis elle vint à Paris, où, pendant deux ans, elle fut attachée à un théâtre. De retour à Copenhague, elle entra dans un magasin de modes, et ce fut là que commença pour elle une liaison qui semblait devoir être passagère, mais qui, après avoir été interrompue par une absence assez prolongée, se renoua plus solide et lui donna, ou à peu près, une couronne. En effet, dès que le prince royal monta sur le trône (1848), Mlle Louise passa favorite en titre; elle eut une petite cour, un palais, tout l'appareil de la grandeur et le titre de baronne, puis de comtesse de Danner. A peu de temps de là, elle obtint de faire célébrer solennellement son mariage à l'église de Friedericksbourg (7 août 1850). En 1852 et en 1854, elle accompagna le roi dans ses excursions et partagea avec lui les ovations populaires. — Elle est morte à Gènes, le 6 mars 1874.

**DANTAN** (Antoine-Laurent), statuaire français, né à Saint-Cloud, le 8 décembre 1798, et fils d'un sculpteur en bois, suivit l'atelier de Bosio, et concourut à l'École des beaux-arts, où il remporta le second prix de sculpture en 1826, et le grand prix de Rome en 1828; le sujet du concours était *la Mort d'Hercule*. Son séjour à la villa Médicis fut signalé par l'envoi d'une copie de *l'Amour de Praxitèle*. M. Antoine Dantan, qui avait figuré au Salon dès 1819, a principalement exécuté et exposé : *l'Asie* (1824), figure allégorique; *Jeune baigneur jouant avec son chien* (1835); *L'ivresse de Silène* (1836); *Jeune fille napolitaine jouant du tambourin* (1838); divers bustes et statues, entre autres le *maréchal Villars*, *Louis de Bourbon*, *Louis de France*, *Joséphine de France*, pour le musée de Versailles; *Juvénal des Ursins*, pour l'Hôtel de ville de Paris; *le baron Mounier*, buste, au palais du Luxembourg, etc. (1837-1850); *le Baigneur* de 1835, une *Vendangeuse italienne*, le *Silène* de 1836, les bustes de *Mlle Rachel*, de *Mme Delaroche*, et de *M. Bogue* (1855); de *Picard* (1859); de *Mme Dupeyrat* (1861); un autre buste à l'Exposition universelle de 1867, etc. Cet artiste a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1824, une 1<sup>re</sup> en 1835, une 3<sup>e</sup> médaille en 1855, et la décoration au mois de juin 1843. — Il est mort à Saint-Cloud le 25 mai 1878.

**DANTIER** (Henri-Alphonse), littérateur français, est né à Noyon, en 1810. Après avoir achevé au lycée Louis-le-Grand ses études commencées dans sa ville natale, il suivit les cours de droit, puis se tourna vers l'instruction publique. Il dirigea pendant quelque temps l'enseignement des études historiques à l'École nationale polonaise, donna des articles au *Moniteur* et au *Journal de l'Instruction publique*, et publia, en 1844, un *Coup d'œil sur l'art chrétien*, suivi de la description monumentale et historique de l'église Notre-Dame de Noyon. Cette monographie attira l'attention de M. de Salvandy alors ministre, qui chargea l'auteur d'une mission ayant pour objet d'étudier en Italie les monuments primitifs de l'épigraphie chrétienne. A son retour, il publia, dans la *Revue contemporaine*, une série d'articles sur les monastères qu'il venait de visiter. Sur la proposition du Comité des travaux historiques institué près le ministère de l'instruction publique, M. Dantier fut chargé de recueillir la correspondance inédite des Bénédictins de Saint-Maur. et à cet effet, remplit en Suisse, en Belgique, en Allemagne et en Angleterre, plusieurs missions dont il a consigné les résultats dans des Mémoires spéciaux.

On cite en outre de M. Henri-Alphonse Dantier : une *Histoire du moyen âge* (1852); *Études sur les Bénédictins* (1864, 2 vol.); *les Monastères bénédictins d'Italie* (1866, 2 vol. in-8), souvenir d'un

voyage au delà des Alpes, ouvrage qui remporta le prix *Bordin*; *l'Italie, études historiques* (1874, 2 vol. in-8), auxquelles l'Institut a décerné le prix Marcellin Guérin; *les Femmes dans la société chrétienne* (1878, 2 vol. in-4), également couronnée par l'Académie française (août 1879).

**DANTZELL** (Joseph), graveur en médailles français, né à Lyon, le 17 décembre 1805, et fils d'un graveur sur pierres fines, étudia la sculpture à l'école de Lyon. En 1826, à l'occasion de l'exposition publique au profit des Grecs, il tenta avec succès un premier essai de gravure en médailles et s'attacha dès lors à ce genre. Venu à Paris en 1839, il reproduisit en relief la *Bataille de Marengo*, d'après Carle Vernet, petit ouvrage alors fort vanté (1840). Il a exécuté depuis deux *Têtes d'étude* (1841); divers portraits et médailles, commandés, en général, par la commission des monnaies, *Blaise Pascal*, *la Princesse Marie de Bade*, *le Comte de Montalembert*, la *Médaille de la Société des Amis des Arts de Lyon*; la *Médaille commémorative de la Refonte des monnaies*, pour le ministère des finances, et exposée en 1855; *l'Expédition française à Rome*, *les Halles centrales*, *Achille Leclère*, etc. — Il est mort à Paris, le 22 avril 1877.

**DAOUD** - pacha, gouverneur du Liban, né à Constantinople, en mars 1816, appartient à la communauté des Arméniens unis ou Arméniens catholiques. Il passa ses premières années dans une maison française de Galata, puis entra dans les bureaux du gouvernement ottoman, et fit partie d'une ambassade envoyée en Prusse par le sultan. Dans ce voyage, il publia un ouvrage sur la Diète germanique. Devenu consul général de Turquie à Vienne, il représenta la Porte dans la commission des États riverains du Danube, puis fut rappelé à Constantinople et remplit diverses fonctions à l'intérieur. En 1857, il fut chargé de la censure; l'année suivante, il coopéra, sous la direction de Fuad-pacha, à la conclusion d'un emprunt; enfin il devint directeur des télégraphes et apporta de notables améliorations dans ce service.

En 1861, la commission européenne qui régle les affaires de Syrie, désigna Daoud, comme caïmacam du Liban pour trois ans, malgré la résistance de la France qui préférait un gouverneur indigène. Daoud fut, à cette occasion, nommé *mudir* et élevé au rang de pacha à trois queues (juin 1861). Son administration fut présentée dans les journaux européens sous les aspects les plus divers, suivant les opinions politiques. Le 19 septembre 1864, le sultan le confirma dans ses fonctions pour cinq années. Il les garda, au milieu de difficultés et de luttes, jusqu'au mois de mai 1868, époque où il devint gouverneur du commerce. Daoud-pacha était membre de l'Académie des sciences de Berlin, où il avait, dit-on, étant étudiant, obtenu des récompenses universitaires. — Il est mort à Biarritz, le 9 novembre 1873.

**DARBLAY** (F... N... A...), dit **DARBLAY** aîné, homme politique et agronome français, né en 1784, s'occupa activement, dès l'époque de l'Empire, du commerce des grains. Il fut un des premiers membres de la Société d'agriculture. En 1841, il fut envoyé par l'arrondissement de Corbeil à la Chambre des députés, où il siégea jusqu'en 1848 dans les rangs des conservateurs. Aux élections de 1849, il fut nommé, le huitième sur dix, représentant de Seine-et-Oise à l'Assemblée législative, après la dissolution de laquelle il rentra dans la vie privée. M. Darblay aîné a été promu le 10 décembre 1849 officier de la Légion d'hon-

neur. Il a publié sous son nom un *Rapport* fait à la Société d'agriculture sur les grains et les siles (1826, in-8). — Il est mort à Corbeil, le 15 septembre 1873.

**DARBLAY** (Aimé-Stanislas), frère du précédent, né à Auvers (Seine-et-Oise), le 29 novembre 1794, servit comme volontaire pendant les Cent-Jours, et en 1816, succéda à son père, maître de poste d'Étréchy. Révoqué presque aussitôt comme bonapartiste, il se tourna tout entier vers le commerce des grains, dans lequel il acquit une position et une influence si considérables, et apporta dans la fabrication des farines françaises d'importantes améliorations. Le système Darblay valut à son auteur une grande médaille à l'Exposition de Londres, en 1851. Ancien chef de bataillon dans la garde nationale, et membre du Conseil d'arrondissement de Corbeil, M. A. Darblay fut nommé, en 1852, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 2<sup>e</sup> circonscription de Seine-et-Oise. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 21 307 voix sur 30 206 votants, et en 1869 16 845 voix contre 14 578 données en candidat indépendant, M. Bos. Rentré dans la vie privée après le 4 septembre 1870, il chercha à reparaitre sur la scène politique en se portant candidat aux élections sénatoriales, en janvier 1876; mais il échoua.

M. Darblay jeune a été maire de Saint-Germain-lez-Corbeil, censeur à la Banque de France et au Crédit foncier, membre de la Chambre de commerce de Paris et président du comice agricole de Seine-et-Oise. Décoré de la Légion d'honneur le 10 décembre 1850, il a été promu officier le 30 juillet 1858 et commandeur le 4 août 1866. — Il est mort le 12 novembre 1878.

**DARBOY** (Georges), prélat et écrivain ecclésiastique français, sénateur, né à Fayl-Billot (Haute-Marne), le 16 janvier 1813, fit des études brillantes au séminaire de Langres, fut ordonné prêtre en 1836 et nommé vicaire de Saint-Dizier, près de Vassy. Trois ans après, il fut chargé, au grand séminaire de Langres, de la chaire de philosophie, puis de celle de théologie dogmatique (1841). M. Parisis ayant, en 1844, confié son séminaire à un ordre religieux, M. Darboy quitta le diocèse et vint à Paris, où Mgr Affre le fit nommer aumônier du collège Henri IV, puis chanoine honoraire de la métropole. Mgr Sibour, à son tour, le chargea de la direction du *Moniteur catholique*, puis le nomma premier aumônier du collège Henri IV, et vicaire général honoraire, avec mission d'inspecter l'enseignement religieux des lycées du diocèse. En novembre 1854, M. Darboy accompagna l'archevêque à Rome, où le pape lui conféra le titre de protonotaire apostolique. Il fut nommé, l'année suivante, vicaire général titulaire de Paris, puis, en 1859, évêque de Nancy. Un décret du 10 janvier 1863 le désigna pour le siège archiépiscopal de Paris, en remplacement de M. Morlot : il fut préconisé le 16 mars et installé le 22 avril de la même année. Grand aumônier de l'empereur le 8 janvier 1864, et appelé au Sénat, par décret du 5 octobre suivant, il fut nommé membre du Conseil impérial de l'instruction publique en août 1866. Chevalier de la Légion d'honneur le 12 août 1860, officier le 14 août 1863, il fut fait grand officier au 15 août 1868.

Après son élévation à l'archevêché de Paris, M. Darboy eut un rôle politique modéré et conciliateur qui ne lui réussit pas toujours. Ses lettres pastorales parurent aux troupemontains trop remplies de philosophie et de tolérance. L'une d'elles, sur le *Devoir* (février 1866), ne répudiait

pas les principes de la morale indépendante. Son attitude au Sénat ne fut jamais celle d'un partisan fougueux du pouvoir temporel du pape, et son discours du 27 novembre 1867 sur la question romaine acheva d'aliéner contre lui le Saint-Siège qui lui était déjà peu favorable. Une lettre du pape, citée par M. Émile Ollivier (19 janvier, 3<sup>e</sup> édit., 1869), montre toute l'irritation causée à Rome par ce discours et par certains actes de condescendance du prélat. A cette époque, M. Darboy, s'étant rendu en Italie pour assister au dix-huitième centenaire de saint Pierre, avait été chargé de faire tous ses efforts pour décider le pape à venir à Paris, comme les autres souverains qui y affluèrent à l'occasion de l'Exposition. Il échoua dans cette mission. Le refus persistant du Saint-Père d'accorder à l'archevêque de Paris le chapeau de cardinal, fut aussi interprété comme un signe de mésintelligence, contre la réalité de laquelle le prélat protesta de nouveau dans une lettre pastorale à propos du 50<sup>e</sup> anniversaire de la prétrise de Pie IX (avril 1869).

Au mois de novembre de la même année, il partit pour le Concile œcuménique convoqué par Pie IX au Vatican, et publia à cette occasion une lettre pastorale, qui, traitant la question des rapports de l'Église et de l'État, concluait au maintien du Concordat. A Rome, son attitude fut remarquable de fermeté. Il combattit vivement les *schemata* tendant à diminuer l'autorité ou les droits des évêques dans l'Église, défendit la société civile, et approuva le pétitionnement contre les excès des laïques dirigeant des journaux religieux. Il prit ensuite l'initiative du *contre-postulatum* ayant pour objet de faire écarter par le Concile la question de l'infailibilité papale, comme inopportune. Il protesta, avec M. Dupanloup, contre les dispositions matérielles de la salle conciliaire, qui rendaient les délibérations illusoires, et vota publiquement contre le dogme nouveau. Après la proclamation de l'infailibilité, il donna, un des premiers, l'exemple d'une soumission complète aux décisions du Concile, et revint à Paris. Quelques mois plus tard, au moment où éclatait la guerre avec la Prusse, il contribua à l'organisation de l'œuvre des secours aux blessés, ne quittait point Paris pendant la durée du siège, et ne voulut même pas s'éloigner au moment où l'insurrection du 18 mars était victorieuse. Arrêté comme otage, le 4 avril, quelques jours avant M. Deguerry et Bonjean, et conduit à Mazas, il y resta enfermé plus de cinquante jours, sans qu'il fût donné suite aux négociations tentées pour l'échanger contre M. Blanqui.

Transporté à la prison de la Roquette dans les derniers jours de la Commune, au moment où l'armée de Versailles était déjà dans Paris, il y fut fusillé, le 27 mai 1871, avec les principaux otages, et mourut en bénissant ses bourreaux. Son corps, jeté précipitamment dans une fosse au Père-Lachaise, et à peine recouvert, en fut retiré quelques jours après et embaumé. Des obsèques solennelles lui furent faites, le 7 juin suivant, entourées d'un grand appareil militaire, que nécessitait l'état d'agitation où se trouvait encore la capitale. Une loi, délibérée la veille par l'Assemblée nationale, avait décidé que ces funérailles, ainsi que celles des autres otages, seraient faites aux frais de l'État, et qu'une pierre commémorative, érigée dans l'église Notre-Dame, reproduirait les noms des victimes. M. Darboy était le troisième archevêque de Paris qui, en moins de vingt-cinq ans, succombait à l'assassinat.

M. Darboy a publié : une traduction, avec *Introduction et Notes*, des *Oeuvres de saint Denis l'Aréopagite* (1845, in-8); en 1848 et 1849, les *Femmes de la Bible* (avec gravures, 5<sup>e</sup> édition,

1859, 2 vol. in-8); *les Saintes Femmes* (1850, in-8, avec gravures); une traduction de *l'Imitation de Jésus-Christ* (1852, in-8, avec 12 gravures d'Owerbeck, 4<sup>e</sup> édit., 1859). Il a en outre écrit, contre l'abbé Combalot, des brochures en faveur de la hiérarchie ecclésiastique, collaboré aux *Vies des Saints*, au *Correspondant*, etc., et publié, en 1859, une *Vie de saint Thomas Becket* (2 vol. in-8; 1860, 2<sup>e</sup> édit., 2 vol. in-12).

**DARCEL** (Alfred), historien d'art français, né à Rouen, le 4 juin 1818, d'une ancienne famille normande, fit ses études dans sa ville natale, et entra à l'École centrale à Paris en 1841. Il en sortit avec le titre d'ingénieur civil et dirigea, à Rouen, une fabrique de produits chimiques qu'il abandonna en 1849. Attaché, en 1852, au service des Expositions, il entra ensuite, comme employé auxiliaire, au musée du Louvre, fut, en 1862, chargé de la conservation des monuments du moyen âge et de la Renaissance, et nommé, en 1871, administrateur de la manufacture des Gobelins. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1869.

M. Darcel a publié : *l'Album de Villard de Honcourt*, d'après les notes de J. B. A. Lassus (1858, in-4 obl.); *le Trésor de l'église de Conques* (1861, in-4, pl.); *Notice des faïences italiennes du musée du Louvre* (1864, in-8); *Notice des émaux et de l'orfèvrerie du musée du Louvre* (1867, in-8); *Recueil de faïences italiennes* (1869, in-folio), en collaboration avec M. H. Delange; *Collection Basilevsky*, catalogue raisonné, précédé d'un Essai sur les arts industriels du 1<sup>er</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle (1874, 2 vol, in-4, pl.). Il a fourni en outre une collaboration très active à *l'Illustration*, aux *Annales archéologiques*, à la *Gazette des beaux-arts*, depuis sa fondation, à la *Chronique des arts et de la curiosité*, enfin au *Journal de Rouen* où il a fait, pendant plusieurs années, le compte rendu des envois faits aux Salons de Paris par des artistes normands. \*

**DAREMBERG** (Victor-CHARLES), médecin et érudit français, est né à Dijon, le 14 avril 1817. Sous le nom qu'il fut autorisé légalement à porter, en 1865, se fit connaître de bonne heure par des travaux importants sur la médecine grecque, notamment par la traduction des *Oeuvres choisies d'Hippocrate* (1843, in-12; 2<sup>e</sup> édit., 1855, in-8) et des *Oeuvres complètes d'Oribase* (1853-1860, 6 vol. in-8, imprimerie impériale). Cette dernière publication, avec texte en grande partie inédit, notes, table et planches, a été faite en collaboration avec le docteur Bussemaker. M. Daremberg a encore traduit du grec : *Oeuvres médicales et philosophiques de Galien* (1854 et suiv., in-8), avec une introduction et des études littéraires et scientifiques; *Traité sur la gymnastique de Philostrate* (1859, in-8); *Oeuvres médicales de Rufus d'Éphèse* (1860, in-8). Il a concouru à l'édition napolitaine de la *Collectio Salernitana* (Naples, 1852-54, 4 vol. in-8). Il a traduit de l'allemand : *l'Histoire et critique des doctrines des maladies de la peau*, de Rosenbaum (1846, in-8), et *l'Histoire de la syphilis de l'antiquité*, du même (1846, in-8), etc.

Collaborateur du *Journal de l'instruction publique*, de la *Gazette médicale*, du *Journal des Débats*, il réunit une partie de ses articles, sous le titre : *la Médecine, histoire et doctrines* (1865, in-8). Il a publié en outre : *État de la médecine entre Homère et Hippocrate* (1869, in-8); *Histoire des sciences médicales* (1870, in-8), et commencé l'exécution d'un grand *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, continué par M. Sauglio (1873-1878, 6 fasc. in-4). Chargé de rechercher dans les bibliothèques d'Allemagne, d'Italie

et d'Angleterre, les manuscrits intéressant l'histoire médicale, il a fourni plusieurs rapports aux *Archives des missions scientifiques*.

M. Daremberg, nommé, en 1844, bibliothécaire de l'Académie royale de médecine, passa, en 1850, à la bibliothèque Mazarine. Il fut décoré de la Légion d'honneur le 11 août 1862. — Il est mort à Mesnil-le-Roi (Seine-et-Oise), le 24 octobre 1872.

**DARESTE DE LA CHAVANNE** (Antoine-Élisabeth-Cléophas), administrateur et économiste français, né à Paris, le 25 octobre 1820, enseigna successivement l'histoire dans les collèges de Versailles, de Rennes et de Stanislas à Paris, puis fut appelé, en 1847, à une chaire à la Faculté des lettres de Grenoble. Il passa, deux ans plus tard, comme professeur d'histoire, à celle de Lyon dont il devint doyen. Nommé recteur de l'Académie de Nancy en 1872, il retourna à Lyon, avec le même titre, le 25 septembre de l'année suivante. A la rentrée de novembre 1878, il crut pouvoir rouvrir les cours sans solennité, au moment où les facultés catholiques s'inauguraient avec pompe. Cette circonstance donna lieu, dans la presse, à des interprétations qui amenèrent sa mise en disponibilité par décret du 8 décembre. M. Dareste de la Chavanne a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 janvier 1876.

On cite de lui : *Éloge de Turgot* (1846, in-8); *Histoire de l'administration en France depuis Philippe Auguste* (1848, 2 vol. in-8); *Histoire des classes agricoles en France depuis saint Louis jusqu'à Louis XVI* (1853, in-8, 2<sup>e</sup> édit., 1858); ces deux ouvrages ont été couronnés par l'Académie des sciences morales et politiques, dont il a été élu depuis correspondant (1859); *Histoire de France depuis ses origines jusqu'à nos jours* (1865-1873, t. I-VIII, in-8), qui valut à l'auteur le grand prix Gobert en 1868.

**DARESTE DE LA CHAVANNE** (Rodolphe-Madeleine-Cléophas), juriconsulte et magistrat français, membre de l'Institut, frère du précédent, né à Paris, le 26 décembre 1824, fut élève de l'École des chartes, fit en même temps son droit, et fut reçu docteur en août 1847. Il devint, en 1851, avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, et conseiller à cette cour le 9 avril 1877. Élu membre de l'Académie des sciences morales, le 6 juillet 1878, en remplacement de M. Vallette, il a été décoré de la Légion d'honneur.

Il a publié : *Essai sur François Hotman* (1850); *De la Propriété en Algérie, Commentaire de la loi du 17 juin 1851* (1852; nouv. édit., 1863); *Code des pensions civiles* (1854); *Études sur les origines du contentieux administratif en France* (1855); *la Justice administrative en France* (1862, in-8); *Du Prêt à la grosse chez les Athéniens* (1867, in-8); et *le Traité des lois de Théophraste* (1870, in-8), etc. Il fut, en 1855, un des fondateurs de la *Revue historique de droit français et étranger*.

**DARESTE** (Camille), naturaliste français, frère des précédents, né à Paris vers 1822, étudia la médecine, fut reçu docteur en 1847, avec une thèse : *Propositions d'anatomie, de physiologie et de pathologie*, et professa l'histoire naturelle au lycée de Versailles. Il remplaça M. de Lacaze-Duthiers, comme professeur de zoologie à la faculté des sciences de Lille en 1864, et fut chargé en 1872 du cours d'erpétologie au muséum d'histoire naturelle. Il ne fut cependant pas agréé comme titulaire par les professeurs de cet établissement et resta depuis en dehors des fonctions publiques, poursuivant ses travaux scientifiques et exerçant la pratique médicale. M. Dareste a particulièr-

ment étudié les monstruosités animales, et inséré sur cette matière des mémoires et notices dans les recueils spéciaux, principalement dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*. Il a publié un ouvrage important par la nouveauté du sujet : *Recherches sur la production artificielle des monstruosités ou Essais de tératogénie expérimentale* (1877, in-8, 16 planches). \*

**DARGENT** (Yan'), peintre et dessinateur français, est né à Saint-Servais (Finistère) en 1824. Il a débuté en 1851 par deux tableaux, *le Retour* et *les Baigneuses*, et n'a cessé depuis lors de s'inspirer des paysages et des légendes de son pays natal. Nous rappellerons ici : *Au bord de la mer* (1852) ; *les Dénicheurs* et *le Chariot* (1853) ; *Derniers rayons* (1855) ; *Bords de la mer à Lokirech, Sauvetage à Guisseny* (1857) ; *Saint Houardon*, patron de Landernau (1859) ; *les Lavandières de la nuit*, ballade bretonne (1861) ; *les Vapeurs, un Soir dans la lande* (1863) ; *la Vache récalcitrante* (1864) ; *Mort du dernier barde breton* (1865) ; *Souvenir d'enfance, le Menhir* (1866) ; *la Roche Maurice, Kloarck en vacances* (1868) ; *le Petit Poucet* (1869) ; *l'Intempérance, le Travail* (1870) ; *Charron de Laouïc* (1872) ; *le Puits de Santa, le Sentier aux Ramiers à Brézal* (1873) ; *Moine* (1874) ; *Sentier près de Telgruc, Falaise à Goulhiers à la pointe du Raz* (1875) ; *Bords du Scorf, Falaise à Morgat* (1876). M. Yan' Dargent a exécuté d'importantes peintures murales à la cathédrale de Quimper, fourni de nombreux dessins sur bois aux journaux et à plusieurs publications. Il a été décoré le 9 février 1877.

**DARIMON** (Alfred), journaliste français, ancien député, est né à Lille, le 17 décembre 1819. Au sortir de ses études, il se livra à la carrière des lettres et y débuta, en 1840, par des travaux archéologiques sur la Flandre publiés dans la *Revue du Nord*. En 1848, il fut l'un des principaux rédacteurs du *Peuple*, fondé par M. Proudhon, et, cette feuille ayant cessé de paraître, il prit successivement la rédaction en chef de la *Voix du Peuple* et du *Peuple* de 1850. M. Darimon écrivit, en 1854, dans la *Presse*, des articles d'économie financière, et publia, sous le titre de *Réforme banquière* (1857, in-8), le résumé de ses idées analogues à celles de M. de Girardin.

Candidat de l'opposition démocratique à Paris, aux élections générales de 1857, M. Darimon fut élu à une assez forte majorité et entra au Corps législatif, comme représentant de la 7<sup>e</sup> circonscription. Il faisait partie de ce premier petit groupe de députés de l'opposition qu'on appelait *les Cinq*. Réélu, au même titre, en 1863, il obtint 18 195 voix sur 28 168 votants. Au mois de mai 1864, il se sépara avec un certain éclat de ses collègues de l'opposition, à propos de la loi sur les coalitions, dont M. Emile Olivier était rapporteur. Depuis cette époque, il se trouva, ainsi que ce dernier, dans une sorte de position intermédiaire entre l'opposition démocratique et les candidats du Gouvernement. Peu à peu il se rapprocha de ce dernier et se vit tout à fait abandonné de son parti. Aussi, n'osa-t-il pas affronter les élections générales de 1869. Nommé consul à Rotterdam, il ne se rendit pas à son poste et rentra dans la vie privée, après le 4 septembre 1870. Il a été décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1865.

**DARIOT** (Charles), représentant du peuple français, né à Buxy (Saône-et-Loire) en 1803, et fils d'un notaire dévoué à l'ancienne République, appartint lui-même, pendant la Restauration, au parti patriotique et libéral. Après la révolution

de Juillet, il fut nommé juge de paix de Buxy et élu membre du Conseil général, dont il partagea plusieurs fois la présidence avec Lamarine. En 1843, il fut nommé représentant aux élections complémentaires du 4 juin et se rangea parmi les républicains modérés. Après l'élection du 10 décembre, il ne combattit pas la politique de l'Élysée. Non réélu à la Législative, il reprit ses fonctions de juge de paix, qu'il garda jusqu'en 1864. — Il est mort à Buxy, le 17 octobre 1877.

**DARISTE** (Jean-Baptiste-Auguste) ou d'ARISTE, homme politique français, ancien sénateur, né à la Martinique, le 19 juin 1807, et fils d'un médecin distingué de la colonie, y étudia les sciences agricoles et économiques. En 1831, il vint en France et se fixa dans le département des Basses-Pyrénées, où il devint maire et membre du Conseil général, pour le canton de Lescar. Gendre du général Lamarque, il représentait les idées libérales de l'opposition et fut porté sans succès comme candidat à la Chambre des députés.

Après la révolution de Février, M. Dariste fut élu représentant des Basses-Pyrénées par 45 335 voix. Il vota ordinairement avec la droite, mais adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et approuva l'expédition de Rome. Renvoyé à la Législative par 39 440 voix, il fit partie de la majorité monarchique, dont il se sépara, en 1851, pour soutenir la politique de l'Élysée. Après le coup d'État, M. Dariste fit partie de la Commission consultative, et fut ensuite appelé au Conseil d'État (25 janvier 1852). Le 4 mars 1853, il fut nommé sénateur. Chevalier de la Légion d'honneur depuis avril 1847, il a été promu officier en décembre 1855 et fait grand officier le 14 août 1868. — Il est mort à Balan, près Pau, le 8 mars 1876.

**DARISTE** (Paul-Eugène-Augustin), ou d'ARISTE, député français, né à Pau, le 13 octobre 1845, est fils du précédent. Avocat et conseiller municipal de Lescar, où se trouvent ses propriétés, il fut élu député, pour la 2<sup>e</sup> circonscription de l'arrondissement de Pau, par 8858 voix contre 5564 données au candidat constitutionnel. Il s'inscrivit au groupe bonapartiste, dit de l'Appel au peuple, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui accordèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, comme candidat officiel, par 10 549 voix, contre M. Gustave Fould, ancien député et candidat républicain, qui n'en obtint que 4054.

**DARMESTERER** (Arsène), philologue français, né à Château-Salins (ancien département de la Meurthe), le 5 janvier 1846, entra en 1869 à l'École pratique des hautes études et fut nommé en 1872 répétiteur de M. Gaston Paris, pour la conférence des langues romanes. Docteur ès lettres en 1877, il fut appelé, la même année, à la chaire de maître de conférences de langue et de littérature françaises du moyen âge à la Faculté des lettres de Paris.

Outre une première thèse d'élève diplômé : *Traité de la formation des mots composés dans la langue française* (1873, in-8), M. Darmesteter a publié deux thèses de doctorat : *De la Création actuelle des mots nouveaux dans la langue française* (1877, in-8), travail couronné par l'Académie française, et *De Floovante velustiore gallico poemate et de Merovingio cyclo*, (1877 in-8) ; *Gloses et glossaires hébreux-français*, notes sur des manuscrits de Parme et de Turin (1878, in-8). Il a donné avec M. Ad. Hatzfeld *le Setzième siècle en France*, tableau de la langue et de la littéra-

ture (1878, 2 parties in-18) et collaboré à la *Romania*, à la *Revue critique*, aux *Archives des missions scientifiques*, à la *Revue des cours littéraires*, à la *Revue pédagogique*, etc.

Son frère, M. James DARMESTETER, né à Châteaue-Salins le 28 mars 1849, obtint le prix d'honneur de rhétorique au concours général de 1866 ; licencié ès lettres en 1868, et licencié en droit en 1870, il se consacra bientôt, sous la direction de MM. Michel Bréal et Bergaigne, à l'étude comparée des langues et des religions, principalement de la Perse ancienne. Docteur ès lettres en 1877, il fut nommé, la même année, répétiteur de zend à l'École des hautes études.

M. J. Darmesteter a publié sa thèse d'élève diplômé : *Harvadt et Amereldt*, essai sur la mythologie de l'Avesta (1875), couronné par l'Institut ; ses thèses de doctorat : *Ormazd et Ahriman*, leurs origines, leur histoire, et *De Verbo latino dare* ; puis une étude sur la *Légende d'Alexandre chez les Persis*, dans les *Mélanges* de l'École des hautes études. Il a été chargé par l'Université d'Oxford de la traduction du *Zend-Avesta* pour la collection des *Livres sacrés de l'Orient* (the Sacred books of the East). On lui doit aussi une traduction du livre de M. Max Müller : *Origine et développement de la religion* (the Origin and the Growth of religion), 1879, in-8.

**DARNAUD** (Firmin), magistrat français, ancien député et représentant du peuple, est né à Roquefixade (Ariège), le 12 mars 1796. Fils d'un officier de police de la première République, il suivit à Toulouse les cours de la Faculté de droit et s'y fit recevoir avocat. Libéral sous la Restauration, il fut nommé, après 1830, procureur du roi, puis conseiller à la Cour royale de Toulouse (2 février 1835). Plus tard, il fit partie de l'opposition constitutionnelle et, en 1842, il fut élu, comme candidat de la gauche, député de Pamiers, (Ariège). Il fut du petit nombre des fonctionnaires publics qui ne soutinrent pas sans réserve la politique du ministère Guizot. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant dans l'Ariège, le second sur sept, par 33 201 voix. Il vota ordinairement avec la droite, puis se rangea, après le 10 décembre, parmi les partisans de la politique présidentielle, et vit échouer sa candidature à la Législative. En 1850, il appuya, dans le Conseil général, la proposition tendant à reviser la constitution en dehors des formes légales. Il fut décoré de la Légion d'honneur le 11 août de la même année. M. Darnaud devint, depuis, président de chambre à la Cour impériale de Toulouse et donna sa démission le 8 septembre 1860.

**DARNAUDAT** (Jacques-Henri), député français, né en novembre 1827, à Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées), étudia le droit et se fit inscrire au barreau de Tarbes. Il se présenta aux élections du 20 février 1876, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de Tarbes, comme candidat conservateur, et fut élu, au scrutin de ballottage, le 5 mars, par 6021 voix, contre 4036 obtenues par M. le général Darricau, candidat républicain. Il prit place au centre droit, vota avec la minorité de la Chambre, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui soutinrent de leur vote le cabinet de Broglie. Candidat officiel du gouvernement aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu, par 6375 voix contre M. Desbons, ancien représentant, qui en obtint 5658. Son élection fut invalidée le 8 novembre 1878, et au scrutin du 2 février 1879, il échoua avec 4327 voix contre 7124 réunies par son même concurrent.

**DARON** (N.), député français, né à Chalon-sur-

Saône (Saône-et-Loire), le 6 septembre 1803, se fit inscrire au barreau de sa ville natale, fut nommé conseiller municipal et remplissait les fonctions de maire. Au moment de la révolution de février 1848, il s'empressa de proclamer la république et fut maintenu maire. Sous l'Empire, il combattit les candidatures officielles, et se présenta sans succès aux élections de 1863 et de 1869, comme candidat de l'opposition. Aux élections générales de février 1876, il fut élu représentant de Saône-et-Loire par 59 197 voix, le neuvième sur douze, fit partie du groupe dit de l'Union républicaine et vota toutes les mesures et projets de lois propres à consolider le régime républicain. Réélu le 20 février 1876 par 10 929 voix, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de l'arrondissement de Chalon-sur-Saône, il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant, dans la même circonscription, par 11 325 voix, contre le candidat officiel qui n'en obtenait que 5350. M. Daron représente le canton de Saint-Germain-du-Plain au Conseil général de Saône-et-Loire.

**DARU** (Napoléon, comte), homme politique français, membre de l'Institut, ancien sénateur, né à Paris, le 11 juin 1807, fils du célèbre historien homme d'État de ce nom, fut, à sa naissance, tenu sur les fonts baptismaux par Napoléon et l'impératrice Joséphine. Elevé au lycée Louis-le-Grand, et admis à l'École polytechnique en 1825, il entra par choix dans l'arme de l'artillerie, servit quelque temps en Algérie et donna, en 1847, sa démission de capitaine.

En 1832, il était entré à la Chambre des pairs par droit d'hérédité. Il fut un des soutiens de la monarchie de Juillet. Prenant part à tous les travaux de la Chambre, il concourut spécialement à préparer dans les bureaux et à discuter à la tribune les projets de loi relatifs aux travaux publics. Il publia même, sous le titre : *Des Chemins de fer* (1843, in-8), un traité raisonné de l'application et des conséquences de la loi du 11 juin 1842. Il rédigea d'importants rapports sur diverses questions d'économie politique.

Après la révolution de Février, M. Daru adhéra au nouveau gouvernement et les électeurs du département de la Manche, où il possède de grandes propriétés, le nommèrent deux fois leur représentant à une majorité considérable. A la Constituante, il prit encore une part active aux discussions du comité des travaux publics, et vota avec le parti républicain modéré. A la Législative, l'influence qu'il avait acquise dans les fameuses réunions de la rue de Poitiers, le fit nommer, pour 1850 et 1851, vice-président de l'Assemblée. Sous la présidence de Louis-Napoléon, il voulut rester jusqu'à la fin de la session dans la légalité, et protesta contre le coup d'État du 2 décembre dans la réunion des représentants qui eut lieu à la mairie du X<sup>e</sup> arrondissement. Après avoir subi quelques jours de détention à Vincennes, M. Daru rentra dans la vie privée, d'où il ne sortit qu'à l'époque des élections au Corps législatif de mai 1869. Ayant accepté alors la candidature, il l'emporta, au scrutin de ballottage, avec 16 086 voix, contre 15 809 données au candidat officiel, M. de Tocqueville. Dans la courte session de juillet 1869, il devint l'un des chefs du nouveau tiers-parti libéral et l'un des promoteurs de la fameuse interpellation des 116, qui provoqua le sénatus-consulte destiné à ramener le gouvernement parlementaire. Au mois de décembre, il fut élu vice-président de la Chambre, par 134 voix. Son nom, mis en avant dans plusieurs combinaisons ministérielles, fut

longtemps écarté, comme signifiant un changement de politique trop accentué; il fut enfin admis, comme représentant le centre gauche, dans le cabinet formé, le 2 janvier 1870, par M. Emile Ollivier. M. Daru remplaça le prince de la Tour-d'Auvergne au ministère des affaires étrangères. Sans être l'orateur du cabinet, il fut, à plusieurs reprises, chargé de présenter devant le Sénat ou le Corps législatif, le programme libéral des nouveaux ministres. Il fut particulièrement choisi pour répondre, au nom de tous ses collègues, aux interpellations de M. Jules Favre sur la politique intérieure, et son discours sur ce sujet, dans la séance du 22 février, fut moins un succès oratoire qu'un événement politique. La présence de M. Daru au ministère favorisa le rapprochement entre l'Empire et les hommes de l'ancienne monarchie constitutionnelle.

La plus grande difficulté de son administration lui fut créée par les succès du parti ultramontain dans le Concile de Rome: les débats relatifs à l'infaillibilité du pape et aux doctrines du *Syllabus* amenèrent le ministre des affaires étrangères à des tentatives d'immixtion diplomatique qui restèrent sans résultats. Il s'agissait de représenter la France au Concile par un ambassadeur extraordinaire, ou tout au moins par un évêque national chargé d'exposer la situation et les droits du pays. En présence de l'attitude peu conciliante du cardinal Antonelli, le gouvernement français se détermina à garder la plus entière neutralité. Quelques semaines après, au moment où l'empereur prenait la résolution de faire confirmer par un plébiscite le nouveau sénatus-consulte sur le régime parlementaire, M. Daru, qui désapprouvait ces pratiques, donna sa démission (13 avril 1870).

Lors des premiers désastres de la guerre franco-prussienne, il fut nommé membre du comité de défense (2 août). Après la révolution du 4 septembre, il se retira dans son département, et déploya une remarquable activité pour y organiser la défense. Au moment de la dissolution des conseils généraux (janvier 1871), il protesta énergiquement, au nom du conseil général de la Manche. Aux élections du 8 février 1871, il fut élu représentant de ce département à l'Assemblée nationale, le premier sur onze, par 75 827 voix, prit place au centre droit et fut nommé président de la commission d'enquête sur la révolution et le gouvernement du 4 septembre et de la commission d'enquête sur les événements du 18 mars. La publication des procès-verbaux de cette dernière commission souleva de nombreuses réclamations. M. Daru fut nommé sénateur pour le département de la Manche, le 30 janvier 1876, le deuxième sur trois, par 400 voix sur 757 électeurs, et prit place à droite. Il vota la dissolution de la Chambre des députés, le 23 juin 1877. Au renouvellement triennal du 5 janvier 1879, il n'obtint qu'une très faible minorité des suffrages du département, (320 sur 740 électeurs) et rentra dans la vie privée. Il a été élu, en avril 1860, membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Il avait été promu officier de la Légion d'honneur le 27 avril 1840. Outre le travail cité plus haut, M. le comte Daru a publié : *le Comte Beugnot* (1865, in-8).

**DARWIN** (Charles-Robert), naturaliste anglais, petit-fils du célèbre médecin et poète Erasme Darwin, est né le 12 février 1809 à Shrewsbury. Après avoir suivi les écoles élémentaires de cette ville, il alla en 1825 à l'université d'Edimbourg, et acheva ses études à Cambridge, où il prit ses grades en 1831. La même année, il saisit l'occasion d'accompagner, en qualité de naturaliste, l'expé-

dition du capitaine Fitzroy. Il visita le Brésil, le détroit de Magellan, les côtes ouest de l'Amérique du Sud, les îles de l'océan Pacifique, et rentra en Angleterre au mois d'octobre 1836, après une navigation de cinq années. En 1839, il épousa une petite-fille de Zarich Wegdwood, le célèbre inventeur de la poterie qui porte ce nom.

M. Darwin avait recueilli dans son voyage une foule de précieuses observations scientifiques qu'il consigna en grande partie dans l'ouvrage publié, avec la collaboration d'Owen et autres savants, sous ce titre : *Zoology of the voyage of H. M. ship Beagle* (Londres, 1840-1843, 5 parties). Il les mit aussi en œuvre dans divers écrits personnels, notamment dans son *Journal de recherches pour l'histoire naturelle et la zoologie des pays qu'il avait parcourus*. (Londres, 1854, 2 édit.). Il fit paraître à la même époque ses travaux sur les cirripèdes (*Monograph of pedunculated and sessile Cirripedia*; Londres, 1851-1853, 2 vol.; *On fossil Cirripedia*, etc.).

L'objet principal des études de M. Darwin fut dès lors la détermination du principe des différences entre les espèces des êtres vivants. Ses observations sur les animaux de l'Amérique du Sud lui avaient déjà démontré l'insuffisance des classifications admises jusqu'ici. Il fut conduit à cette idée, que les animaux et les plantes dérivent tous d'un petit nombre de formes primitives, peut-être d'une forme unique, et que toutes leurs modifications successives dépendent d'une loi constante de transformation, d'un choix régulier de races et d'individus les mieux adaptés aux circonstances de temps et de lieu. Il appelle ce choix la « sélection naturelle. » Cette loi et toutes ses conséquences sont exposées avec une clarté remarquable, dans son livre célèbre, intitulé : *De l'Origine des espèces par voie de sélection naturelle*, etc. (Londres, 1859), ouvrage traduit dans diverses langues, notamment en allemand par M. Bronn (Stuttgart, 1863, 2 édit.), et en français par Mlle Clémence Royer (1862, in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1865). Cette dernière traduction a beaucoup contribué à vulgariser les idées des naturalistes anglais et a été l'occasion de nombreux articles de revues et de longues discussions sur cette nouvelle philosophie de l'histoire naturelle. Elles furent plusieurs fois ranimées par la candidature de M. Darwin au titre de correspondant à l'Académie des sciences, produite notamment en 1872 et en 1873, dans la section de zoologie; après de vives discussions en comité secret, elle fut repoussée au scrutin. Il fut enfin élu, le 5 août 1878, dans la section de botanique, et sa nomination provoqua les colères de la presse catholique contre l'Académie des sciences.

On cite encore de M. Darwin ses travaux sur les orchidées de la Grande-Bretagne et des autres pays, spécialement sur leur fécondation (*On the various contrivances by which British and foreign orchids are fertilized*, etc. Lond., 1862), traduit de l'anglais sous le titre : *De la Fécondation des orchidées par les insectes et des bons résultats du croisement* (1870, in-8), ouvrage de grande valeur au point de vue scientifique et de la clarté de l'exposition; *De la Variation des animaux et des plantes sous l'action de la domestication* (the Variation of animals, etc., 1868), traduit par Ch. Vogt (1868, 2 vol. in-8); *la Descendance de l'homme et la sélection sexuelle* (the Descent of man, etc., 1871), traduit en français par M. Moulinée (1872, 2 vol. in-8); *l'Expression des émotions chez l'homme et les animaux* (the Expression of the emotions, etc., Londres, 1872), traduit en français par MM. Pozzi et Benoit (1874, in-8, avec pl.); *les Mouvements et les habitudes des plantes grimpantes* (the Movements and habits of



climbing plants, Londres, 1875), traduction française (1876, in-8, avec fig.); *les Plantes insectivores* (Insectivorous Plants, Londres, 1875), traduction française (1877, in-8); *Des Effets de la fécondation croisée et de fécondation directe dans le règne végétal* (1877, in-8); *les Récifs de corail*, traduit par M. Cosserat (1878, fig. et pl.), etc. Les ouvrages de M. Darwin ont été traduits dans presque toutes les langues de l'Europe; il a paru une édition complète en allemand (Stuttgart, 10 vol., 1874 et suiv.).

**DASH** (Gabrielle-Anna CISTERNE DE COURTIAS, vicomtesse DE SAINT-MARS, connue sous le nom de comtesse), femme de lettres française, née à Poitiers le 2 août 1804, d'une ancienne famille noble, reçut une éducation soignée, fut mariée assez jeune et ne se décida à demander des ressources au travail littéraire qu'après avoir éprouvé de grands revers de fortune. Depuis ses débuts, qui annonçaient un talent facile et gracieux, sa fécondité alla toujours en augmentant. *Le Journal de la librairie* a enregistré sous son nom jusqu'à cinq et six romans par année. — La comtesse Dash est morte à Paris, le 11 septembre 1872.

Dans le nombre de ses romans, dont les sujets sont d'ordinaire empruntés aux mœurs du grand monde ou aux traditions, nous citerons un peu au hasard: *le Jeu de la reine* (1839, 2 vol. in-8); *Mme de la Sablière* (1840, in-8); *les Bals masqués* (1842, 2 vol. in-8), recueil de nouvelles; *le Comte de Sombreuil* (1843, 2 vol. in-8); *un Procès criminel* (1844, 2 vol. in-8); *Arabelle* (1845, 2 vol. in-8); *la Princesse de Conti* (1846, 2 vol. in-8); *Mikael le Moldave* (1848); *les Degrés de l'échelle* (1849, 2 vol. in-8); *les Amours de Bussy-Rabutin* (1850, 2 vol. in-8); *la Bien-Aimée du Sacré-Cœur* (1851, 3 vol. in-8); *les Parents riches et Quatorze de dames* (1852); *l'Abbé de Bourbon, la Princesse palatine, la Dernière favorite, Mlle Robespierre, la Pomme d'Ève* (1853 et suiv.); *la Belle aux yeux d'or* (1860, 3 vol.); *la Duchesse d'Éponnes, les Lions de Paris* (même année); *les Galanteries de la cour de Louis XV* (1861, 5 vol. in-18); *la Sorcière du roi* (même année, 5 vol.); *le Nain du diable* (1862, 4 vol. in-8). — *Une Femme libre* (même année, in-18); *Un Crime mystérieux* (1863, 3 vol. in-8); *la Marquise sanglante* (in-18); *les Derniers amours de Mme Dubarry*, précédé d'une Notice de M. Paul de Saint-Victor (1864, in-8); *les Soupers de la Régence* (1865, in-18); *la Bague empoisonnée* (1866, 3 vol. in-8); *le Chien qui sème des perles* (1866, in-18); *la Bohême du XVII<sup>e</sup> siècle* (1867, in-18); *Comment tombent les femmes* (1867, in-18); *Bohême et noblesse* (1869, in-18); *la Chambre rouge* (1869, in-18); *les Aventures d'une jeune mariée* (1870, in-18); *Quand l'esprit vient aux filles* (1870, in-18); *Un Secret de famille* (1871, in-18); *la Ceinture de Vénus* (1872, in-18); *Un Fils naturel* (1872, in-18), suite du précédent; *les Malheurs d'une reine* (1873, in-18), suite des deux précédents; *Un Costume de bal* (1874, in-18), etc.

**DAUBAN** (Charles-Aimé), littérateur français, né à Paris, le 19 janvier 1820, se consacra d'abord à l'enseignement et professa l'histoire dans différents collèges ou lycées. Attaché en 1854 au département des médailles, à la Bibliothèque nationale, il fut nommé, en septembre 1858, conservateur sous-directeur adjoint aux estampes. Il a été décoré de la Légion d'honneur. — M. Dauban est mort le 5 août 1876.

Il a publié: *la République et les d'Orléans* (1851); *Notice sur la vie du président H. Colom-bel* (1852); *Michel Colomb, Médailles de Louis XII*

(1856); *Nicolas Bricot et la cour des monnaies* (1857); *Nouveau cours d'histoire* (1858, 3 vol. in-12); *le Salon de 1861* (1861, in-8); *le Salon de 1863* (1863, in-8); *Étude sur Mme Roland et son temps* (1864, in-8); *Histoire contemporaine* (1864, in-18; nouv. édit., 1865); *la Démagogie en 1793 à Paris*, d'après les documents contemporains rares ou inédits (1867, in-8); *Histoire du moyen âge* (1867, in-18), avec M. L. Grégoire; *Histoire des temps modernes* (1869, in-18); *Paris en 1794 et 1795* (1869, in-8); *les Prisons de Paris sous la Révolution* (1870, in-8); *Histoire de Louis-Philippe et de la seconde République* (1872, in-18); *le Fond de la société sous la Commune* (1873, in-8), etc. Il a publié les *Mémoires de Pétion*.

**DAUBIGNY** (Charles-François), peintre et graveur français, né à Paris, le 15 février 1817, fut élève de MM. Paul Delaroche et Daubigny père, passa trois années en Italie, et concourut, dès 1838, à toutes les expositions. Parmi ses paysages, nous citerons en première ligne: *les Bords de la rivière d'Oullins, la Seine à Charrenton, les Îles de Bezons et la Seine à Bezons*, acquis par le ministère de l'intérieur; puis une *Vue de la vallée d'Oisans* (1840); *Choisy-le-Roi* (1843); *le Carrefour du nid de l'aigle* (1844), deux *Vues de Picardie* (1847); *les Bords du Cousin, les Environs de Château-Chinon* (1848); un *Soleil couché* (1851); *la Moisson*, au palais des Tuileries; une *Vue des bords de la Seine* (1852), au musée de Nantes; *l'Étang de Gyllien* (1853), acheté par l'empereur pour le palais de Saint-Cloud; *la Mare au Bord de la mer*, à l'Exposition universelle de 1855; *le Printemps, Vallée d'Optevoz* (1857); *les Bords de l'Oise, Lever de Lune* (1859); *Parc à moutons, l'Île de Vaux, un Village près de Bonnières, Lever de lune, les Bords de l'Oise*, et une gravure: *le Coup de Soleil*, d'après le tableau de Ruysdaël (1861); *la Vendange, Matin, Bords de l'Oise à Anvers* (1863); *Villerville-sur-Mer, les Bords de la Cure* (1864); *le Parc de Saint-Cloud, un Effet de lune* (1865); *Effet du matin sur l'Oise, les Bords de l'Oise près de Bonneville* (1866); *le Hameau d'Optevoz*, dix eaux-fortes et diverses toiles parues précédemment, à l'Exposition universelle de 1867; *les Vanneuses à Kéty* (Finistère), *Plateau de Belle-Croix*, dans la forêt de Fontainebleau (1868); une *Mare dans le Morvan, un Verger* (1869); *le Pré des Graves à Villerville; un Sentier au mois de mai* (1870); *le Tonnelier, Moulins à Dordrecht* (1872); *Plage de Villerville, la Mer* (1873); *les Champs au mois de juin* (1874); *un Verger* (1876); *Lever de Lune, Vue de Dieppe* (1877). On a de lui, au palais du Louvre, dans le salon d'introduction du ministère d'État, deux panneaux paysage: *Cerfs et hérons*; dans l'escalier du ministère d'État: *le Pavillon de Flore, le Palais et jardin des Tuileries*. Il a aussi dessiné et gravé une foule de compositions originales pour des ouvrages illustrés et des journaux, tels que *le Jardin des plantes, l'Illustration et l'Artiste*, ainsi qu'un cadre de treize belles eaux-fortes, acquis par le musée du Luxembourg.

M. Daubigny a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1848, une 1<sup>re</sup> en 1853, une 3<sup>e</sup> en 1855, deux rappels de 1<sup>re</sup> médaille, l'un en 1847, l'autre en 1859, la décoration cette même année, une médaille de 1<sup>re</sup> classe à l'Exposition universelle de 1867, et la croix d'officier le 7 juillet 1874. — Il est mort à Paris, le 19 février 1878. On a remarqué qu'il n'avait pas fait partie de l'Académie des Beaux-Arts, non plus que les grands paysagistes Corot, Th. Rousseau, P. Huet, Troyon, etc.

**DAUBIGNY** (Karl-Pierre), peintre français, fils

du précédent, né à Paris le 9 juin 1846, est élève de son père. Il s'est fait connaître, depuis 1863, par des paysages empruntés aux sites de la Normandie, de la Picardie, de la Bretagne et de la forêt de Fontainebleau. Parmi ses envois, nous mentionnerons principalement : *le Plateau de Belle-Croix* (Fontainebleau) et *les Vanneuses de Kérity* (Finistère), ainsi que *la Ferme Saint-Siméon à Honfleur* et *la Route de Paris à Fontainebleau* qui lui ont valu deux médailles en 1868 et en 1874.

DAUBRÉE (Gabriel-Auguste), géologue français, membre de l'Institut, est né à Metz, le 25 juin 1814. Élève de l'École polytechnique, il sortit, en 1834, dans le corps des mines. Il était désigné comme devant faire partie de la Commission scientifique chargée d'explorer l'Algérie. lorsqu'au commencement de 1839 il fut appelé à la chaire de minéralogie et de géologie nouvellement créée à l'Académie de Strasbourg et chargé en même temps des fonctions d'ingénieur des mines dans cette résidence. En 1852, M. Daubrée devint doyen de la Faculté des sciences et fut nommé ingénieur en chef en 1855. Au mois de juin 1861, il fut appelé à Paris comme professeur de géologie au Muséum d'histoire naturelle, en remplacement de M. Cordier. Il fut en outre nommé, l'année suivante, professeur de minéralogie à l'École des mines, inspecteur général des mines en 1867, et directeur de l'École des mines en juin 1872. M. Daubrée fut élu, le 20 mai 1861, membre de l'Académie des sciences, à la presque unanimité, en remplacement de M. Cordier. Officier de la Légion d'honneur depuis le 1<sup>er</sup> août 1858, il a été promu commandeur le 14 août 1869. Il a reçu, en outre, de nombreux titres honorifiques et diverses décorations étrangères.

M. Daubrée a visité plusieurs régions de l'Europe et a publié les résultats de ses recherches dans les *Annales des mines* et les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*. Dans un de ses mémoires sur les *Amas des minerais d'étain*, il a émis une théorie regardée comme neuve sur la formation de cette classe de gîtes métallifères (1841). A la suite de son voyage dans le nord de l'Europe, en 1843, il fit paraître un *Mémoire* sur les dépôts métallifères de la Suède et de la Norvège, et, en 1846, il donna ses *Recherches* sur la distribution de l'or dans le lit et la vallée du Rhin. Un mémoire sur la formation contemporaine des minerais de fer dans les lacs et dans les marais, lui valut une médaille d'or de la Société des sciences de Harlem. D'autres *Mémoires* de lui établissent la présence de l'arsenic dans beaucoup de combustibles minéraux, les roches volcaniques et l'eau de mer, la relation des sources thermales avec les filons métalliques, la composition chimique des corps planétaires, etc.

On a encore de ce savant introducteur de la synthèse expérimentale en géologie : une *Carte géologique du Bas-Rhin*, accompagnée d'une *Description géologique* de ce département (Imprimerie nationale, 1852); des *Observations sur le métamorphisme* (1858, in-8); des *Recherches expérimentales sur le striage des roches dû au phénomène erratique*, etc. (1858, in-8); *Recherches expérimentales sur des phénomènes qui ont pu produire le métamorphisme* (1857-1860), *la Chaleur intérieure du Globe, son origine, ses effets* (1866, in-18); *Expériences synthétiques relatives aux météorites* (1866); *Classification adoptée pour la collection des roches du Muséum d'histoire naturelle de Paris* (1867, in-8); *Rapport sur les progrès de la géologie expérimentale*, dans la collection des *Rapports officiels* publiés à l'occasion de l'Exposition universelle de 1867 (Imprimerie

imp., gr. in-8); *Etudes synthétiques de géologie comparée* (1879, in-8), etc.

DAUDET (Ernest), littérateur français, est né à Nîmes, d'une famille de négociants, le 31 mai 1837. Venu à Paris en 1857, avec son frère Alphonse, il fut attaché, comme secrétaire, au cabinet de M. de Morny, président du Corps législatif, devint secrétaire rédacteur du compte rendu, et fut ensuite chef de cabinet du grand référendaire du Sénat. Il écrivit successivement dans *l'Union*, *le Spectateur* (ancienne *Assemblée nationale*), *l'Univers illustré*, *la Nation*, *le Nord*, *l'International*, *la Revue française* et *la Nouvelle Revue de Paris*. Il collabora ensuite, en qualité de correspondant politique, à un journal de province de grande notoriété, *la France centrale* de Blois, et à un certain nombre de feuilles étrangères et départementales. Après le 24 mai 1873, il fut nommé directeur du *Journal officiel* et conserva cette fonction jusqu'à l'avènement du ministre Ricard. Il a été décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1868.

M. Ernest Daudet a publié un grand nombre de romans : *Thérèse* (1859); *les Duperies de l'Amour* (1865); *la Vénus de Gordes*, en collaboration avec M. Adolphe Belot (1866); *la Succession Chavanet* (1867-68, 2 vol. in-18); *le Missionnaire* (1869, in-18); *Fleur de péché* (1872, in-18); un *Mariage tragique* (1873, in-18); *les Aventures de Raymond Rocheray* (1875, 2 vol. in-18); *Marthe*, journal d'un député (1876, 2 vol. in-18); *Zarah Marsy* (1878, in-18); etc.; puis des brochures ou des études politiques : *les Journaux religieux et les Journalistes catholiques* (1860); *la Trahison d'Émile Olivier* (1864); *Diplomates et hommes d'État contemporains, le cardinal Consalvi, 1800-1824* (1866, in-18); *la France et les Bonaparte*, lettre à M. Conti (1871, in-18); *la Vérité sur l'essai de restauration monarchique* (1873, in-18); *le Ministère de M. de Martignac* (1875, in-8); *la Terreur blanche* (1876, in-8); *le Procès des ministres* (1877, in-8), etc.

DAUDET (Alphonse), littérateur français, frère du précédent, né à Nîmes le 13 mai 1840, vint à Paris, comme son frère Ernest, en 1857, débuta par quelques poésies : *les Amoureuses* (1858, in-18), *la Double conversion*, poème (1861, in-18), et fut attaché jusqu'en 1865 au cabinet du duc de Morny. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Daudet avait abordé le théâtre avec succès : *la Dernière idole* (Odéon, 1862) et *l'Éillet blanc* (Comédie-Française, 1865), écrit avec la collaboration de M. Ernest Lépine (voy. ce nom), sont restés au répertoire. Il donna depuis le livret des *Absents*, opéra-comique de M. Poise (1865); *le Frère aîné*, drame en un acte (1868), auquel collabora également M. Lépine; *le Sacrifice*, comédie en trois actes (1869); *Lise Tavernier*, drame en cinq actes (1872); *l'Arlésienne*, pièce en trois actes (même année); *Fromont jeune et Risler aîné*, drame tiré de son roman, avec M. Ad. Belot (1876); *le Char*, opéra-comique, musique de M. Émile Pessard, (1877), etc.

Avant d'écrire les romans qui lui ont surtout valu la notoriété, M. Daudet a publié de courts récits où la fiction se mêle à la réalité, tels que les *Lettres de mon moulin* (1869, in-18), les *Lettres d'un absent* (1871, in-18), *Contes du lundi* (1873, in-18), *Robert Helmont*, études et paysages (1874, in-18), etc. *Le Petit Chose*, histoire d'un enfant (1868, in-18), fut le premier essai de M. Daudet dans un genre où *Fromont jeune et Risler aîné* (1874, in-18, nombr. édit.); *Jack*, histoire d'un ouvrier (1876, 2 vol. in-18) et *le Nabab* (1878, in-18) lui ont assuré un rang distingué parmi les

romanciers contemporains. Le premier de ces romans a été couronné par l'Académie française (prix de Jouy, 1875). *Le Nabab* souleva dans la presse parisienne de si vives polémiques, au sujet des personnages mis en scène que l'auteur joignit aux nouvelles éditions de son livre une *Déclaration* dans laquelle il reconnaissait qu'il avait voulu peindre quelques célébrités très-diverses du second Empire.

M. Daudet est entré en 1874 au *Journal officiel* comme rédacteur de la revue dramatique. Sa femme, Mme Daudet, née ALLARD, a collaboré au *Musée universel* et à *l'Événement*, sous les pseudonymes de *Rose-Lise* et de *Madeleine*; elle a également écrit des revues littéraires au *Journal officiel* sous celui de *Karl Sten*; elle a réuni une partie de ses articles sous ce titre : *Impressions de nature et d'art* (1879, in-18).

**DAUMAS** (Melchior-Joseph-Eugène), général et écrivain français, sénateur, né le 4 septembre 1803, entra dans l'armée comme engagé volontaire en 1822. Nommé sous-lieutenant en 1827, il fut envoyé à l'École de Saumur. En 1835, il partit pour l'Algérie, et, sous les ordres du maréchal Clauzel, fit les campagnes de Mascara et de Tlemcen. Il s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'arabe et se distingua bientôt par une connaissance spéciale des mœurs algériennes. De 1837 à 1839, il résida, en qualité de consul à Mascara, auprès de l'émir Abd-el-Kader. Le général Lamoricière lui confia ensuite la direction des affaires arabes dans la province qu'il commandait. Bientôt après le maréchal Bugeaud mit entre ses mains les affaires indigènes de toute l'Algérie. On lui dut, en grande partie, l'institution des bureaux arabes. Après la prise d'Abd-el-Kader (22 décembre 1847), il fut envoyé au fort Lamalgue auprès de l'émir. En 1849, il dirigea, comme général, une expédition contre des tribus révoltées. Il fut nommé, en avril 1850, directeur des affaires de l'Algérie au ministère de la guerre. Général de division depuis le 14 janvier 1853, et conseiller d'Etat en service ordinaire hors sections, il fut nommé, sénateur le 12 août 1857, et promu grand-croix de la Légion d'honneur le 28 décembre 1868. — Il est mort à Conblance (Gironde), en mai 1871.

Parmi les écrits de M. Daumas, dont les principaux ont été traduits en espagnol et en allemand, et ont eu en France plusieurs éditions, nous citerons : *Exposé de l'état actuel de la société arabe, du gouvernement et de la législation qui la régit* (Alger, 1845, in-8); *le Sahara algérien* (Paris, 1845); *le Grand désert, ou Itinéraire d'une caravane du Sahara au pays des nègres* (2<sup>e</sup> édit., 1849; nouv. édit., 1861, in-18), en collaboration avec M. A. de Chancel; *la Grande Kabylie* (1847, in-8), avec M. Fabar, mort en 1849 au siège de Rome; *Mœurs et coutumes de l'Algérie* (1857, 3<sup>e</sup> édit., in-18); *les Chevaux du Sahara, et Principes généraux du cavalier arabe* (1858, 5<sup>e</sup> édition); *la Kabylie* (1857, in-32); *la Vie arabe et la Société musulmane* (1869, in-8).

**DAUMAS** (Augustin-Honoré), député français, est né à Toulon (Var), le 25 mai 1826. Ancien ouvrier mécanicien, il fut condamné, pour complot, en 1851, à dix ans de détention et subit sa peine à Belle-Isle et au Mont-Saint-Michel. Pendant la guerre, il fut commissaire de la défense dans le midi. Élu représentant à l'Assemblée nationale, aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, par le département du Var, il prit place à l'extrême gauche, réclama, lors de la discussion de la loi sur les conseils généraux, contre la gratuité de ces fonctions, comme contraire aux prin-

cipes démocratiques, et s'abstint dans le vote sur l'ensemble des lois constitutionnelles. Il fut réélu, le 20 février 1876, député pour la 1<sup>re</sup> circonscription de l'arrondissement de Toulon par 6098 voix; 1300 environ furent partagées entre ses deux concurrents, candidats constitutionnels. Il reprit sa place à l'extrême gauche dans la nouvelle Chambre, vota pour l'amnistie pleine et entière, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 8186 voix, contre 2243 obtenues par M. le contre-amiral Martin, candidat officiel et monarchiste.

**DAUMAS** (Louis-Joseph), statuaire français, né à Toulon, le 24 janvier 1801, fut élève de David d'Angers et de l'École des Beaux-Arts. Il débuta au Salon de 1833 par un *Jeune gladiateur après le combat*, et se fit connaître par les envois suivants : *Diogène*, statue plâtre (1834); *Charles d'Anjou*, comte de Provence, frère de saint Louis, statue de plâtre (1842) qui figura en pierre au Salon de l'année suivante; *le Génie de la navigation* (1845); *Victoria*, statue de plâtre, buste de M. Clapier (1848); *Cavalier romain*, groupe destiné au pont d'Iéna (1849); *Jean de Gauthier*, fondateur de l'hospice de la Charité à Toulon, statue de pierre; *Aurelia Victorina*, princesse gauloise, statue de plâtre (1857); *A la France guerrière et agricole*, statue de plâtre (1859); *la Méditation*, statue pour un tombeau (1861), reproduite en marbre (1864); *Jérémie sur les ruines de Jérusalem*, plâtre (1867); *Saint Vincent de Paul* mettant sous la protection de la croix l'enfant abandonné (1868); *Annibal montrant l'Italie à son armée*, statue équestre en plâtre; *Ulric Gehring*, premier imprimeur de Paris, buste en plâtre pour la bibliothèque Sainte-Genève (1869). On doit encore à M. Daumas diverses statues placées à Compiègne, à Toulon, à Carpentras, un bas-relief pour le portail de Saint-Thomas d'Aquin et quelques bustes. Il a obtenu une médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1843, deux médailles de 2<sup>e</sup> classe en 1845 et 1848 et la décoration de la Légion d'honneur en août 1868.

**DAUMER** (Georges-Frédéric), philosophe et poète allemand, né à Nuremberg (Bavière), le 5 mars 1800, fit ses études littéraires au lycée de sa ville natale, et alla ensuite étudier la théologie à l'Université d'Erlangen, où il se fit remarquer par sa ferveur religieuse. Mais bientôt, renonçant à la carrière ecclésiastique, il se livra entièrement à la philosophie. Il resta encore à Erlangen pour suivre les cours de Schelling, puis après de nouvelles études à Leipzig et à Munich, il devint professeur au collège de Nuremberg. Sa santé le forçant d'abandonner l'enseignement, il consacra tous ses loisirs à des travaux qui eurent pour sujet, outre la poésie, la philosophie appliquée à la religion et à l'histoire. — Il est mort à Würzburg le 14 décembre 1875.

Les principaux ouvrages de poésie de M. Daumer sont : *Bettina* (Nuremberg, 1837), recueil de pièces faites d'après la célèbre correspondance de Mme Elisabeth d'Arnim avec Goethe; *la Gloire de la Vierge Marie* (die Glorie der heiligen Jungfrau Maria, Ibid., 1841) : ces deux ouvrages publiés sous le pseudonyme d'*Eusebius Emmeron*; *Mahomet* (Hambourg, 1848), et surtout *Hafiz* (ibid., 1848; Nuremberg, 1851, 2 vol. in-8), recueil de traductions et de paraphrases du poète persan.

Parmi ses ouvrages philosophiques ou de prose, qui ont tous produit une vive sensation en Allemagne, nous citerons : *Histoire primordiale de l'esprit humain* (Urgeschichte des Menschengesistes,

Berlin, 1827); *Système de philosophie spéculative* (Aundeutungen eines Systems speculativer Philosophie, Nuremberg, 1831); *Nouvelles sur Gaspar Hauser* (Ibid., 1832); *Philosophie, Religion et Antiquité* (Philosophie, Religion und Alterthum, Ibid., 1835); *L'Anthropologisme et le Criticisme des temps présents* (der Anthropologismus und Criticismus der Gegenwart, Ibid., 1844); *La Voix de la vérité dans les luttes religieuses et confessionnelles du temps présent* (die Stimme der Wahrheit in den, etc., Ibid., 1845); *la Religion de l'ère nouvelle du monde* (die Religion des neuen Weltalters, livre I-III, Hambourg, 1850); enfin deux livres contre lesquels la critique s'est élevée avec une grande violence : *la Religion du feu et de Moloch des anciens Hébreux*, comme culte orthodoxe et légitime de cette nation (der Feuer-und Molochdienst der alten Hebraeer, als, etc., Brunswick, 1842), et *les Mystères de l'antiquité chrétienne* (die Geheimnisse des christlichen Alterthums, 2 vol. Hambourg, 1847) : deux ouvrages dirigés non-seulement contre la doctrine des livres juifs, mais aussi contre les dogmes principaux du christianisme, ainsi que contre les principes fondamentaux du spiritualisme, qui sont, jusque dans ses poésies, l'objet de l'hostilité la plus vive de l'auteur. M. Daumer a encore publié plusieurs écrits de polémique théologique sous le pseudonyme de docteur *Amadeus Ottokar*. Il a fourni un grand nombre d'articles et de poésies aux revues périodiques et annuaires littéraires de l'Allemagne.

**DAUMIER** (Honoré), dessinateur français, né à Marseille, le 26 février 1808, s'est fait une célébrité dans la caricature. Les modes, les cancans, la politique, les défauts du visage comme les travers de l'esprit ou du caractère, ont tour à tour excité sa verve moqueuse et inépuisable. Toutes les illustrations contemporaines, furent pour lui l'objet de charges d'une ressemblance frappante. Il débuta au *Charivari* par la série des *Robert Macaire* dont M. Philipon composait les légendes, et y donna successivement les *Actualités*, les *Divorceuses*, les *Femmes socialistes*, les *Philanthropes du jour*, les *Grecs*, les *Gens de justice*, les *Bons bourgeois*, les *Pastorales*, *Locataires* et *Propriétaires*, les *Papas*, les *Beaux jours de la vie*, etc. La révolution de 1848 lui inspira deux de ses albums les plus remarquables : *Idylles parlementaires* et les *Représentants représentés*.

Après une assez longue interruption, causée par les lois restrictives de l'Empire sur la liberté de la presse, M. Daumier rentra au *Charivari* et continua d'y donner ses vigoureuses satires politiques et sociales jusqu'au jour où la cécité lui fit tomber le crayon des mains. Une exposition de ses œuvres peintes ou dessinées eut lieu peu de temps après (avril 1878), par les soins de ses admirateurs et de ses amis, et M. Bardoux, ministre de l'instruction publique, éleva à 2400 francs la pension de 1200 francs qui lui avait été précédemment accordée. — M. Daumier est mort à Valmondois (Seine-et-Oise), le 11 février 1879.

**DAUPHIN** (H.-Albert), sénateur français, avocat du barreau d'Amiens et bâtonnier de l'ordre, né à Amiens le 26 août 1827, jouissait dans cette ville de la plus grande considération et était maire au moment de la guerre de 1870. Maintenu dans ces fonctions par le gouvernement de la Défense nationale, il déploya beaucoup d'activité et de dévouement, et rendit de grands services à ses compatriotes pendant toute la durée de l'invasion allemande. Aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il refusa la candidature, pour rester à la tête de la municipalité d'Amiens jusqu'à

l'évacuation du territoire. Le 7 mars, il fut chargé par intérim des fonctions de préfet de la Somme et en reçut le titre le 28 du même mois. Il conserva ce poste jusqu'au mois de juillet suivant. Porté, malgré lui, aux élections complémentaires du 9 janvier 1872, pour le remplacement du général Faidherbe, il fut élu, mais refusa de nouveau d'aller siéger à l'Assemblée nationale, et fut remplacé, le 9 juin suivant, par M. Jules Barni. A la chute de M. Thiers, M. Dauphin se démit de ses fonctions de maire d'Amiens, dès le 25 mai, pour protester contre la coalition monarchique qui avait triomphé la veille. Elu président du conseil général, où il représentait le canton sud-est d'Amiens, il fit, dans la session qui suivit le vote de la Constitution de 1875, une profession de foi hautement républicaine; néanmoins il ne fut pas porté sur la liste du comité républicain, lors des élections sénatoriales du 30 janvier 1876, mais il se présenta comme candidat « constitutionnel », et tenant la république « pour une grande et nécessaire transaction ». Nommé au premier tour de scrutin par 502 voix sur 933 électeurs, il siégea au centre gauche du Sénat. En février 1879, il fut appelé aux fonctions de procureur général à la Cour d'appel de Paris. M. Dauphin a été décoré de la Légion d'honneur le 6 septembre 1871, et promu officier le 24 juillet 1879.

**DAUPHINOT** (Jean-Simon), sénateur français, né à Reims le 24 janvier 1821, l'un des chefs d'une des grandes maisons d'étoffes et tissus de cette ville, président de la Chambre de commerce, maire de Reims sous l'Empire, et conseiller général de la Marne, fut élu représentant à l'Assemblée nationale pour ce département, le 8 février 1871, le dernier sur huit par 33 288 voix. Il prit place au centre gauche et fut un des vice-présidents de ce groupe. Il soutint de son vote toutes les lois et propositions tendant à la fondation et à l'affermissement des institutions républicaines. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut porté, comme candidat républicain, avec un autre député sortant, M. Leblond, et fut élu, le second sur deux, par 390 voix sur 750 électeurs. Il s'inscrivit aussi à la réunion du centre gauche du Sénat et en fut l'un des questeurs. Au renouvellement triennal du 5 janvier 1879, il fut réélu par 512 voix sur 740 votants. M. Dauphinot a été décoré de la Légion d'honneur, le 6 septembre 1868, et promu officier le 20 octobre 1878. \*

**D'AURIAC** (Eugène). Voy. AURIAC (D').

**DAURIAU** (Philippe), littérateur français, né à Périgueux le 29 septembre 1833, est fils du chef de bataillon Joseph Dauriau, aide de camp du général Lamarque, qui commanda provisoirement les départements de la Dordogne et du Lot-et-Garonne du 8 août au 16 octobre 1830. M. Dauriau débuta dans le *Figaro* en 1860, et y publia diverses fantaisies de vers et de prose sous l'anagramme de *Cairaud*. En 1864, il fut chargé de la chronique littéraire dans le *Monde illustré*, et devint en 1873 le rédacteur de la revue bibliographique du *Soir*. Il a été également le correspondant artistique et littéraire de l'*Echo de la Dordogne*, et collaborateur du *Dictionnaire encyclopédique* de M. Larousse. En dehors de ses travaux purement littéraires, M. Dauriau a publié, dans la *Revue contemporaine*, une *Etude sur la gravure en médailles au XIX<sup>e</sup> siècle* (1863), et un volume spécial sur la *Télégraphie, son histoire et ses applications en France et à l'étranger* (1864, in-18).

**DAUSSEL** (Philippe), sénateur français, est né

à Périgueux, le 22 mars 1813. Riche propriétaire du département, il entra dans la vie politique le 8 février 1817, comme représentant de la Dordogne, à l'Assemblée nationale, élu le troisième sur dix par 77 344 voix. Il prit place au centre droit et vota dans toutes les questions avec la majorité monarchiste de l'Assemblée. Porté sur la liste de l'Union conservatrice, aux élections sénatoriales de janvier 1876, il fut élu le second sur trois, au deuxième tour de scrutin, par 385 voix sur 683 électeurs. Au Sénat, il continua de siéger à droite, et après l'acte du 16 mai, vota la dissolution de la Chambre des députés. Conseiller général de la Dordogne, pour le canton de Saint-Pierre-de-Chignac, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 1<sup>er</sup> octobre 1877.

**DAUSSOIGNE-MÉHUL** (Joseph), compositeur français, né à Givet (Ardennes), le 24 juin 1790, fut élève de Louis Adam pour le piano, et de Cattel et Méhul, son oncle, pour l'harmonie; l'Institut lui accorda successivement un deuxième et un premier grand prix de composition musicale (1809). Malgré le succès qui avait marqué ses études, il resta de longues années avant d'obtenir la faveur d'être joué sur des théâtres royaux. A l'Opéra il présenta vainement *Robert Guiscard*, puis un drame lyrique de M. Viennet, le *Faux inquisiteur*; il n'eut pas même une audition. Après une tentative aussi malheureuse, à Feydeau, il réussit à faire représenter, sur la scène de l'Opéra, *Aspasie* (juillet 1820); mais la musique ne put sauver la médiocrité du poème. Cependant il fut chargé, à titre d'élève favori de Méhul, de retoucher la *Stratonice* de ce maître et, en 1822, de terminer sa *Valentine de Milan*, qui fut jouée avec succès. En 1824, il donna à l'Opéra les *Deux Salem*, pièce en un acte qui obtint un petit nombre de représentations. Il accepta, en 1827, les fonctions de directeur du Conservatoire de Liège. M. Daussoigne fut élu correspondant de l'Institut en 1834 en remplacement de Meyerbeer, devenu associé étranger. — Il est mort à Liège, le 10 mars 1875. Il avait été autorisé à joindre le nom de son oncle au sien.

**DAUTHEVILLE** (François), général français, ancien représentant du peuple, né à Chalencq (Ardèche), le 8 mai 1792, entra à l'École polytechnique en 1811, puis à l'École d'application de Metz. En 1813, il prit part, comme officier du génie, aux dernières campagnes de l'Empire. Sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet, il resta étranger à la politique. En 1848, il était colonel au 3<sup>e</sup> régiment du génie. S'étant présenté aux suffrages de ses compatriotes de l'Ardèche, comme candidat à l'Assemblée constituante, il fut élu le troisième de la liste de ce département. Membre du comité de la guerre, il vota constamment avec la droite et vit échouer sa candidature à l'Assemblée législative. Le gouvernement de Louis-Napoléon le nomma général de brigade (13 février 1852), et commandeur de la Légion d'honneur (26 août 1850).

Membre du Conseil général pour le canton de Saint-Pierre-ville, et président du conseil central des Églises réformées, depuis le 29 avril 1858, il fut nommé, en 1854, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1<sup>re</sup> circonscription de l'Ardèche. Réélu au même titre aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 21 557 voix sur 21 698 votants; en 1869, il ne passa qu'au scrutin de ballottage, avec 15 608 voix contre 12 186 données au candidat de l'opposition, M. Guiter, qui l'avait emporté sur lui au premier tour. — Le général Dautheville est mort à Chalencq (Ardèche), le 9 mai 1875.

**DAUTRESME** (Auguste-Lucien), député français, né à Elbeuf (Seine-Inférieure), le 21 mai 1826, entra à l'École polytechnique en 1846, servit quelque temps comme ingénieur de la marine et donna sa démission en 1848, puis se livra à la composition musicale et fit représenter plusieurs pièces à l'ancien Théâtre-Lyrique. Il entra dans la vie politique, aux élections du 20 février 1876, et fut élu, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de l'arrondissement de Rouen, comme républicain, par 10 117 voix contre M. Sevaistre, candidat conservateur, qui n'en obtint que 4800. Il prit place au centre gauche, vota avec la majorité républicaine de la Chambre, et fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 12 084 voix, contre le candidat officiel et monarchiste qui n'en réunit que 4981. Il représente le canton d'Elbeuf au conseil général de la Seine-Inférieure.

**DAUZAT-DEMBARRÈRE** (Pierre-Benott), agronome français, né le 18 avril 1809, à Lourdes (Hautes-Pyrénées), est petit neveu du général Dembarrère. Après avoir été admis au barreau de Paris en 1833, il obtint, la même année, les fonctions de substitut près le tribunal civil de Lourdes, et remplaça son père au Conseil général du département. En février 1848, il quitta la magistrature pour se livrer à la grande exploitation agricole. Lors de la création des fermes-écoles, son domaine de Visens, sur lequel il avait installé à ses frais un quartier de remonte de plus de 350 chevaux, fut acquis par le gouvernement, et il en devint le directeur. En 1852 et en 1857, il fut élu député au Corps législatif par la circonscription de Tarbes. Décoré de la Légion d'honneur, le 10 décembre 1850, il a été promu officier le 17 juin 1863. — M. Dauzat-Dembarrère est mort à Bagnaux (Seine), le 21 octobre 1878.

On a de lui : *Petit voyage autour de la grande question allemande* (1868, in-8); *Histoire politique de la grotte de Lourdes* (1872, in-18).

**DAVID** (Ferdinand-Benjamin), homme politique français, né à Niort, le 30 mars 1796, suivit la carrière de la médecine. Il siégea à la Chambre des députés sous le gouvernement de Juillet, de 1834 à 1837 et de 1842 à 1846. Il devint aussi maire de Niort et membre du Conseil général pour le 2<sup>e</sup> canton de cette ville. Représentant du peuple à l'Assemblée législative, il fut nommé en 1852, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 1<sup>re</sup> circonscription des Deux-Sèvres. Il fut réélu, au même titre, aux élections suivantes. En 1863, il obtint 24 047 voix sur 24 849 votants, et en 1869, 21 683 voix sur 29 907 votants. M. David fut promu officier de la Légion d'honneur, le 30 août 1865. — Il est mort à Niort le 25 janvier 1879.

**DAVID** (Jérôme-Frédéric-Paul, baron), homme politique français, député, né à Rome, le 30 juin 1823, est le petit-fils de l'illustre peintre Louis David. Il eut pour parrain l'ex-roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte. Destiné par sa famille à la marine, il fut embarqué, à l'âge de douze ans, à bord d'un navire-école et fit deux années de navigation. N'ayant pas de goût pour la mer, il se prépara pour l'école militaire de Saint-Cyr, où il fut admis en 1842. Il en sortit, en 1844, comme sous-lieutenant de zouaves, et alla rejoindre son régiment à Tlemcém. Nommé, en 1846, chef d'un bureau arabe et familiarisé avec la langue des indigènes, il fut attaché successivement aux généraux Cavaignac, Ladmirault, et au gouverneur

général, le maréchal Randon, qui le nomma, en 1852, commandant du cercle des Beni-Mansours, en Kabylie. Devenu officier d'ordonnance du prince Napoléon, en 1853, il fit la campagne de Crimée. Le baron David était capitaine en 1857, lorsqu'il donna sa démission.

Maire de la ville de Langon et membre du Conseil général de la Gironde, il fut élu député, en 1859, comme candidat officiel, dans la 1<sup>re</sup> circonscription de ce département. Il fut réélu, en la même qualité, aux élections générales de 1863, à la presque unanimité, par 24 542 voix, sur 24 722 votants. Aux élections de mai 1869, il obtint encore, sur 24 220 votants, 18 917 voix contre 5303, données au candidat de l'opposition. Après avoir fait partie du bureau de la Chambre, trois ans de suite, comme secrétaire, le baron J. David fut nommé par l'empereur vice-président du Corps législatif pendant les sessions 1867, 1868 et 1869. Il prit un rôle très-marqué dans les discussions; il traita à plusieurs reprises des affaires d'Algérie, de la liberté du commerce, des grandes questions extérieures, de nos relations avec Rome et l'Italie, de l'expédition du Mexique. Partisan déclaré de la politique conservatrice, il combattit vivement l'amendement des quarante-cinq, qui marqua le réveil d'un tiers-parti libéral entre la majorité officielle et la gauche. Ses discours sur la loi militaire et sur la corruption électorale (1869) eurent du retentissement. Sa nomination nouvelle de vice-président, en juin 1869, fut interprétée comme un gage donné au parti de la réaction et provoqua la démission du président, M. Schneider, démission qui fut retirée sur l'intervention directe de l'empereur.

Lorsque le droit de nommer son bureau eut été rendu au Corps législatif, M. J. David à qui ses relations personnelles avec les Tuileries donnaient beaucoup d'influence, fut élu vice-président de la Chambre par 140 voix sur 248 votants. Mêlé activement aux débats de plus en plus importants du Corps législatif, il fut un de ceux qui s'efforçaient de maintenir l'Empire dans ses traditions, et resta l'un des adversaires du cabinet Emile Ollivier. Lors des complications inattendues amenées par la candidature du prince de Hohenzollern, il soutint énergiquement la nécessité d'une renonciation formelle, et contesta la validité des premières satisfactions données par la Prusse. La guerre ayant été déclarée et les premières défaites de l'armée française ayant rendu nécessaire la retraite du tiers-parti libéral, M. J. David devint ministre des travaux publics, en remplacement de M. Plichon, dans le cabinet présidé par le comte de Palikao (10 août). Après la signature de la paix et la réunion de l'Assemblée nationale, il se présenta dans la Gironde, aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, et ne fut point élu. Les élections générales de 1876 pour la nouvelle Chambre des députés le ramènèrent à la vie parlementaire. Porté comme candidat bonapartiste, dans l'arrondissement de Bazas (Gironde), il n'obtint, au premier tour de scrutin (20 février), que 5098 voix, contre deux concurrents républicains, et passa au scrutin de ballottage, le 5 mars, avec 7576 suffrages. Il fit partie de la minorité hostile au premier cabinet républicain, et qui essaya de soutenir par un vote de confiance le ministère issu de l'acte du 16 mai 1877. Après la dissolution de la Chambre, il fut réélu, le 14 octobre, par 7404 voix, contre 6044 données à M. Alexandre Léon, candidat républicain. Son élection fut invalidée, mais il fut renvoyé à la Chambre, le 7 juillet 1878, par 6475 voix, contre 6204 obtenues par le même concurrent, et son élection fut alors validée sans discussion, dans la séance du 3 décembre 1878.

M. J. David a publié : *Actualités et souvenirs politiques* (1874, in-8); *Lettre à mes électeurs* (1875, in-8). Les chroniqueurs du journalisme lui ont attribué, du temps de l'Empire, quelques essais dramatiques. Décoré de la Légion d'honneur et promu officier pendant sa carrière militaire, le baron J. David a été fait commandeur en août 1864 et grand officier le 19 juin 1869.

DAVID (Mgr Augustin), prélat français, est né à Lyon le 28 mars 1812. Ancien vicaire général de Valence, il a été nommé évêque de Saint-Brieuc et Tréguier par décret du 14 janvier 1862, préconisé le 7 avril et sacré à Valence le 2 juillet de la même année. Nommé par Pie IX assistant au trône pontifical, il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 13 août 1867.

DAVID (le P. Armand), missionnaire et naturaliste français, né à Espelette (Basses-Pyrénées), le 7 septembre 1826, entra dans la congrégation des Lazaristes le 4 novembre 1848. Ordonné prêtre en 1851, il fut envoyé à Savone, où il avait commencé à étudier les sciences naturelles et partit, en 1862, en mission pour Pékin. Il visita, en 1866, les contrées les moins connues de la Mongolie et rapporta des collections précieuses d'histoire naturelle qu'il offrit au Muséum. Les professeurs de cet établissement sollicitèrent et obtinrent de ses supérieurs la permission d'envoyer l'abbé David en mission exclusivement scientifique. Il visita, de 1869 à 1871, la province du Thibet *Mou-pin*, qui n'avait encore été vue par aucun Européen, puis les provinces de Chine : *Kiang-Si* et *Se-Tchuen*. Il y découvrit une quantité de genres et d'espèces nouvelles d'animaux et de végétaux, formant, selon le rapport fait par M. Blanchard à l'Association scientifique de France, en 1870, l'ensemble de richesses le plus saisissant qui fût parvenu depuis longtemps d'un pays lointain au Muséum. L'Association lui décerna une médaille d'or, en regrettant que la règle de la congrégation ne permit pas à l'abbé David de recevoir la croix de la Légion d'honneur, qu'elle avait l'intention de solliciter pour lui. A son retour d'un troisième voyage en Chine, en 1875, la santé du P. David se trouva fortement ébranlée et l'obligea de se fixer en Algérie. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences (section de géographie), le 1<sup>er</sup> avril 1872.

La relation des deux premiers voyages du P. David a été publiée dans les *Nouvelles Archives du Muséum d'histoire naturelle* (1866 et 1868-1870), et celle du troisième a paru en librairie, sous le titre : *Journal de mon troisième voyage d'exploration dans l'empire chinois* (1875, 2 vol. in-12, 3 cartes).

DAVID (Félicien-Césaire), célèbre compositeur français, né à Cadenet (Vaucluse), le 3 avril 1810, reçut de son père, qui était musicien, sa première éducation musicale. Enfant de chœur de l'église Saint-Sauveur à Aix, il obtint une place au collège des jésuites, et s'y fit remarquer à la fois par sa mémoire extraordinaire et son talent sur le violon. A dix-huit ans, il quitta leur maison; orphelin et sans ressources, il se fit clerc d'avoué; mais, négligeant bientôt la procédure pour la musique, il devint second chef d'orchestre au théâtre d'Aix et maître de chapelle à Saint-Sauveur.

M. Félicien David vint à Paris en 1830; une composition remarquable lui ayant assuré la bienveillance de Cherubini, il entra au Conservatoire, où il eut pour maîtres Lesueur, MM. Fétilis, Benoist et Reber. Mais ouvrant son âme tout entière aux doctrines ou plutôt aux aspirations sociales, politiques et religieuses du moment, il

devint saint-simonien. C'est lui qui composa pour ses frères de la religion nouvelle tous les cantiques chantés en chœur à Ménilmontant. Il les suivit encore dans leur émigration et visita l'Orient avec le père Enfantin. Pendant que les missionnaires cherchaient à semer leurs idées, il recueillit des mélodies, des airs populaires, et demanda tour à tour au désert d'Afrique et à la civilisation de l'Asie pour ses œuvres futures, des inspirations originales.

De retour en France (1835), il lutta longtemps en vain pour se faire un nom dans le monde musical. Son premier recueil, *Mélodies orientales*, eut peu de succès et ne laissait pas présager la popularité que ce genre de composition devait lui acquérir. Enfin il put faire exécuter au Conservatoire, en 1844, son *Désert*, grande ode-symphonie dont M. Auguste Colin, son ami et son compatriote, lui fournit les paroles. Le succès fut aussi complet que soudain. Plusieurs scènes de Paris, les Italiens, l'Opéra-Comique disputèrent cette œuvre au Conservatoire. Elle fit le tour de l'Europe. Partout on applaudit ces souvenirs d'Orient, pleins de grâce et de fraîcheur, cette reproduction pittoresque des scènes de la vie nomade ou des tableaux de la nature, qui portait l'imitation par la musique aussi loin que possible.

Du jour au lendemain, les éditeurs de musique s'arrachèrent tous les essais, toutes les ébauches que le nouveau maître pouvait avoir en portefeuille, et à côté de quelques mélodies originales et charmantes, telles que *les Hironnelles*, on lui fit publier des compositions qui n'auraient pas dû voir le jour. Après plusieurs voyages en Belgique, en Allemagne, M. F. David revint à Paris et donna *Moïse sur le Sinai* (1846), qui ne répondit pas à l'attente générale. Il prit en partie sa revanche, l'année suivante, avec son *Christophe Colomb*, qui rappela de loin le succès du *Désert*. De temps en temps, il fit entendre, dans de grandes solennités publiques, des fragments de ces diverses symphonies, qui ont encore été reprises à l'Athénée, en 1867, et au Théâtre-Lyrique, en 1869, par les soins de M. Padeloup.

En 1866, M. Félicien David entreprit un voyage en Russie et visita Saint-Petersbourg et Moscou où il fut accueilli avec enthousiasme. Ses œuvres furent jouées et obtinrent un prodigieux succès. Au mois de mai de la même année, il se présenta à l'Académie des Beaux-Arts, en concurrence avec M. Gounod : il ne fut pas élu mais n'eut que quelques voix de moins que son concurrent. En 1869, il fut nommé bibliothécaire du Conservatoire en remplacement de Berlioz, et, quelques semaines après (15 mai), appelé à le remplacer aussi à l'Institut, à la presque unanimité des suffrages.

Dans la musique dramatique, M. Félicien David a produit : *la Perle du Brésil*, opéra-comique représenté au Théâtre-Lyrique, en 1851, et repris depuis avec succès; *Herculanum*, grand opéra en 4 actes (1859); *Lalla Roukh*, opéra-comique en deux actes (Opéra-Comique, 12 mai 1862), etc. Ces opéras et le souvenir du succès de ses symphonies lui valurent, en 1868, le grand prix biennal de l'empereur, décerné par l'Institut. M. Félicien David a été promu officier de la Légion d'honneur, le 14 août 1862. — Il est mort à Saint-Germain-en-Laye, le 29 août 1876. Ses obsèques qui, sur sa demande expresse, furent purement civiles provoquèrent à la Chambre des députés une interpellation adressée au général Berthaut, ministre de la guerre, par suite du refus que l'officier commandant le peloton d'honneur avait fait d'accompagner le convoi. Un monument a été élevé par souscription à M. Félicien David dans le cimetière de Saint-Germain.

DAVID (Christian-Georges-Nathan), publiciste danois, né à Copenhague, le 16 janvier 1793, et fils d'un riche négociant israélite, étudia à l'université de Copenhague l'histoire et la philosophie, embrassa le christianisme et se livra à son goût pour les voyages. De retour dans son pays, il publia plusieurs brochures d'économie politique qui eurent un grand succès. Nommé professeur à l'université de Copenhague, M. David travailla de tout son pouvoir à hâter l'octroi d'une Constitution, et lorsqu'en 1834, on eut obtenu l'établissement des États provinciaux, il fonda un journal, le *Fædrelandet*, pour défendre ces libertés naissantes, se vit enlever sa chaire, et se consacra tout entier au journalisme. Il fut nommé membre du conseil d'administration de la Banque et en 1840, élu représentant de la bourgeoisie de Copenhague aux États provinciaux de Koeskilde. Membre du conseil municipal de la capitale, l'année suivante, il fut chargé d'aller examiner l'état des prisons en France, en Suisse et en Allemagne.

Au milieu des événements de 1848, M. David fut nommé membre de la Diète constituante et protesta par écrit avec quelques-uns de ses collègues contre la Constitution, et en particulier contre le système de représentation nationale qu'elle donna au pays. Réélu cinq années de suite, de 1849 à 1853, il fut, dans la Diète, un des chefs du parti libéral. Il contribua de son vote et de ses discours à plusieurs lois qui achevèrent paisiblement la révolution danoise, à celle qui étendait à tous les citoyens l'obligation du service militaire, et à toutes celles qui rachetaient les corvées et travaux obligatoires pesant sur les propriétés des paysans ou journaliers, créaient des droits pour les habitants des villes et des campagnes, et établissaient définitivement la liberté de la presse. Il combattit toutefois le parti extrême qui, en soutenant les exigences des paysans, se faisait accuser de provoquer une jacquerie danoise. En 1856, M. David représenta le Danemark en France au Congrès international de statistique, à la suite duquel il fut promu officier de la Légion d'honneur. — Il était directeur de la Banque nationale lorsqu'il est mort à Copenhague le 18 juin 1874.

DAVID (Ferdinand), violoniste et compositeur allemand, né à Hambourg, le 19 janvier 1810, fut remarqué, à l'âge de treize ans, par Spohr, qui l'admit au nombre de ses élèves. Deux ans après, il entreprenait son premier voyage artistique en compagnie de sa sœur Louise, qui devint plus tard, sous le nom de Louise Dulcken, pianiste de la cour de Londres et mourut en 1850. Après avoir obtenu des succès à Dresde, à Leipsick, à Berlin, à Copenhague, il se fixa en 1826 à Berlin et fut nommé premier violon au théâtre de Koenigstadt, où il resta trois ans, et s'acquit la réputation d'un chef d'orchestre consommé. Appelé à Leipzig en 1836 pour remplir, sous la direction de Mendelssohn, les fonctions de maître de concerts, il se lia intimement avec cet artiste, et Leipzig dut à leurs efforts communs un des meilleurs orchestres de l'Allemagne. Dès la fondation du Conservatoire de cette ville, M. David y occupa une chaire, et un grand nombre de jeunes violonistes remarquables de l'époque sont sortis de son école. Il a profité des loisirs de l'enseignement pour visiter diverses capitales, où il rivalisa, dans les concerts, avec les premiers virtuoses. — Il est mort à Klosters, canton des Grisons, (Suisse), le 19 juillet 1873.

M. David a écrit des *Concertos pour violon*, particulièrement appréciés dans toute l'Europe; une série de *Morceaux de salon pour violon et piano*

(Bunte Reihe, 1851), que M. Liszt a transposés pour piano seul; des *Romances*, des *Méodies* et deux *Symphonies* (1841-1848).

**DAVILLIER** (Jean-Charles, baron), amateur et historien d'art français, né à Rouen le 27 mai 1823, est le petit-fils d'un pair de France. Après avoir fait ses études aux collèges Stanislas et Saint-Louis, il consacra les loisirs que lui laissait une fortune indépendante à des voyages et à des travaux ayant l'art ou la curiosité pour objets. Membre de plusieurs commissions spéciales aux Expositions universelles de 1867 et de 1878, M. Ch. Davillier fut promu à cette dernière date, commandeur de l'ordre de Charles III d'Espagne.

Parmi ses nombreuses publications, nous citerons : *Histoire des faïences hispano-mauresques à reflets métalliques* (1861, in-8); *Histoire des faïences et porcelaines de Moustiers, Marseille, etc.*, (1863, in-8); *le Cabinet du duc d'Aumont et les amateurs de son temps* (1870, in-8, 33 pl.); *les Porcelaines de Sévres de Mme du Barry* (1870, in-8); *l'Espagne* (1874, gr. in-4, avec 309 dessins de G. Doré), traduite en italien, en anglais, etc.; *Mémoire de Velazquez sur quarante et un tableaux envoyés par Philippe IV à l'Escurial*, traduit sur le seul exemplaire connu (1874, in-8); *Fortuny, sa vie, son œuvre, sa correspondance* (1874, in-8, pl.); *Notes sur les cuirs de Cordoue* (1878, in-8); *Recherches sur l'orfèvrerie en Espagne* (1879, gr. in-4, pl.); *les Arts décoratifs de l'Espagne* (1879, in-8), etc. Le baron Davillier a réimprimé, en les annotant, *la Faïence*, poème, par Pierre de Frasnay (1870, in-8). *l'Antiquaire*, comédie en trois actes (1751) de l'abbé de La Porte (1870, in-18), *l'Amateur*, comédie en un acte (1766), de Barthe (1870, in-18), etc.

**DAVIOUD** (Gabriel-Jean-Antoine), architecte français, né à Paris, le 30 octobre 1823, commença ses études d'architecture à l'École des beaux-arts et à l'École spéciale de dessin où il remporta tous les prix. Il entra alors comme dessinateur à la préfecture de la Seine, au nouveau service du plan de Paris. Nommé élève de l'École des beaux-arts en 1844, il obtint le second grand prix de Rome en 1849, et le prix départemental en 1850. Des raisons de famille lui firent abandonner la voie des concours. Sa première construction fut le théâtre d'Etampes en 1850. Il fut nommé successivement conducteur des travaux de la mairie du Panthéon, sous-inspecteur des nouvelles halles, inspecteur des écoles, et en 1855, architecte-inspecteur du service des promenades et plantations. Sur ses plans ont été exécutés le kiosque, les embarcadères, les pavillons des gardes, les grilles, les serres du bois de Boulogne, ainsi que la tribune des courses, en collaboration avec M. Bailly, les constructions du Pré-Catelan, etc.; c'est aussi à lui qu'est due la restauration du moulin de Longchamp. Devenu architecte en chef du service des promenades, M. Davioud a décoré les squares les plus importants de Paris. Il a déplacé la fontaine du Palmier, place du Châtelet, a construit, en 1859, la fontaine Saint-Michel, d'abord dédiée à la Paix et dont le projet primitif fut malheureusement modifié par la Commission municipale après la guerre d'Italie. Ce fut aussi en 1859 qu'il acheva la construction du nouveau Panorama des Champs-Élysées. De 1860 à 1862, tout en dirigeant les travaux du square des Arts-et-Métiers, du canal Saint-Martin, du parc Monceaux, et du jardin d'acclimatation, M. Davioud achevait, sur la place du Châtelet, deux théâtres construits simultanément et dont l'établissement, dans des conditions nouvelles et suivant les programmes imposés, présentait des difficultés de

tout genre. Il prit une part brillante aux concours ouverts pour la réédification de l'Hôtel de Ville, pour la construction de l'église du Sacré-Cœur à Montmartre, et partagea avec M. Jules Bourdais (voy. ce nom) l'honneur d'élever l'élégant palais du Trocadéro, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1878. Indépendamment de ces travaux et des commandes officielles, M. Davioud est encore l'auteur d'un grand nombre de constructions privées, remarquables surtout par l'élégance et la distinction de leur ornementation. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1862, et promu officier, le 1<sup>er</sup> mai 1878, jour de l'ouverture de l'Exposition universelle.

**DAVIS** (Charles-Henry), officier de marine et hydrographe américain, né à Boston (Massachusetts), le 16 janvier 1807, entra au service en 1823. En 1844, il fut adjoint au professeur Bache pour explorer les côtes de l'Union, et il signala plusieurs écueils dangereux dans la route ordinairement suivie entre New-York et Boston. Cinq ans après, il fut appelé à diriger la publication *American Ephemeris and nautical almanac*, qu'il ne quitta qu'en 1856 pour aller prendre, en qualité de commodore, la direction de la station du Pacifique. Il a fait partie de plusieurs commissions chargées d'étudier les ports de Boston, New-York, Charleston, etc. Le commodore Davis a donné, en 1856, une traduction de *la Théorie du mouvement des corps célestes*, de Gauss, et a présenté des observations intéressantes à plusieurs sociétés savantes sur les lois des marées. — Il est mort à Boston le 10 septembre 1876.

**DAVIS** (Jefferson), président des États confédérés d'Amérique, pendant la guerre de la sécession, est né le 3 juin 1808 dans le Kentucky. Il suivit, tout jeune encore, son père qui émigrerait à Woodville, dans le Mississippi. Après avoir fait ses études au collège kentuckien de Transylvanie, il entra à l'École militaire de West-Point en 1824, et en sortit sous-lieutenant en 1828. Il servit dans l'infanterie et dans l'état-major sur les frontières du N. O., se distingua dans la guerre de l'Épervier Noir, et devint, en 1833, premier lieutenant de dragons. L'année suivante, il fut employé avec ce grade dans diverses expéditions contre les Pawnees, les Comanches et quelques autres tribus indiennes. Après sept ans de service, il donna sa démission le 30 juin 1835, revint aux plantations que son père lui avait laissées dans le Mississippi, et, pendant quelques années, y vécut très-retiré, s'occupant exclusivement de la culture du coton.

En 1843, il commença à s'occuper de politique, entra dans les rangs des démocrates, et prit une part active à l'élection de MM. Polk et Dallas. Au mois de novembre 1845, il fut élu représentant du Mississippi au Congrès, et se mêla d'une manière remarquable à la discussion des questions les plus importantes. La guerre du Mexique étant survenue, le 1<sup>er</sup> régiment de volontaires du Mississippi le choisit pour colonel (juillet 1846). M. Davis quitta immédiatement son siège au Congrès, rejoignit son régiment à la Nouvelle-Orléans, et rallia, sur le Rio-Grande, l'armée commandée par son beau-père, le général Zacharie Taylor. Il se distingua à l'assaut et à la prise de Monterey (septembre 1846), et surtout à la bataille de Buena-Vista (23 février 1847). En rentrant à la Nouvelle-Orléans, il trouva sa nomination de brigadier général des volontaires que lui envoyait le président Polk, mais il la refusa, sous prétexte que la constitution attribuait exclusivement aux États la nomination des officiers de la milice, et que le pouvoir exécutif fédéral ne pou-



vait faire ces nominations sans empiéter sur leurs droits. Il fut nommé sénateur par intérim au mois d'août 1847, puis d'une manière définitive au mois de janvier suivant; il fut réélu en 1850, et devint président du Comité des affaires militaires. Pendant tout ce temps, il se montra zélé défenseur de l'esclavage et des droits particuliers des Etats.

Au mois de septembre 1851, les démocrates le choisirent pour candidat à la présidence du Mississippi, et il se démit de son siège au Sénat pour accepter cette candidature, mais il ne réussit pas à se faire nommer. L'année suivante, lors de la lutte pour l'élection présidentielle, il parcourut le Mississippi, le Tennessee et la Louisiane, pour y soutenir la candidature de M. Franklin Pierce. Celui-ci, ayant triomphé, fit entrer M. Davis dans son cabinet comme secrétaire de la guerre, en 1853. Dans ces fonctions, qu'il conserva jusqu'en 1857, M. Davis remania les règlements militaires et fit de nombreuses réformes pour améliorer l'armée fédérale. Réélu au Sénat, il y resta jusqu'à l'élection de M. Lincoln en 1860. A cette époque, le Mississippi le rappela lorsqu'il prononça sa séparation, et le Congrès des Etats confédérés, réunis à Montgomery, le choisit pour président. Installé, en cette qualité, le 18 février 1861, il promit de défendre au besoin par les armes la séparation effectuée.

Il appela d'abord au commandement de Charleston le général de Beauregard, et donna le signal des hostilités en attaquant le fort Sumter (12 avril). En même temps, pour compenser le désavantage que donnait au Sud l'absence de toute marine, il délivra des lettres de marque. Le 29 avril, il présenta au Congrès de Montgomery un message où il annonçait sa ferme volonté de lutter avec énergie, et constatait déjà les premiers succès des séparatistes auxquels la Virginie venait de se rallier en enlevant à l'Union les points si importants de Norfolk et d'Harpers-Ferry. Joignant l'action aux paroles, il quitta Montgomery avec tous les membres de son gouvernement et se rendit à Richmond, pour organiser l'armée et en prendre le commandement. Secondé activement par Beauregard, et surtout par l'ardeur des populations, il ne tarda pas à pouvoir offrir aux forces fédérales une résistance sérieuse, et, après quelques combats d'avant-poste, il livra, le 21 juillet, à Mac Dowell, la première bataille de Bull's-Run. Beauregard, qui commandait seul d'abord, avait commencé la victoire : vers midi, M. Davis arriva sur le champ de bataille, prit la direction des manœuvres et acheva la déroute des troupes de l'Union.

Quelques jours plus tard, une maladie grave et qui mit sa vie en danger, vint interrompre ses opérations. Lorsqu'il fut rétabli, au mois de septembre, il modifia d'abord son cabinet où entrèrent MM. Hunter, secrétaire d'Etat, et Bragg, secrétaire de la guerre, puis, le 18 novembre, résumant dans un message au Congrès les événements de l'année, il se félicita des succès qui avaient assuré, disait-il, le triomphe définitif de la juste et sainte cause qu'il défendait. En même temps, il envoyait MM. Mason et Slidell en Europe, pour soutenir la cause du Sud auprès des gouvernements de France et d'Angleterre.

Cependant les hommes surtout commençant à manquer, M. Davis, le 30 mars 1862, demanda au Congrès l'incorporation dans l'armée active de tous les hommes de 18 à 35 ans, et celle des hommes plus âgés dans l'armée de réserve. Les fédéraux avaient recommencé la lutte et devenaient pressants à leur tour : le 30 avril, M. Davis présida le conseil de guerre dans lequel on décida l'évacuation des lignes d'Yorktown. Sa-

chant les dangers que courait la Nouvelle-Orléans, il autorisa le général Lovell à détruire tout le coton et le tabac qui pourraient être exposés à devenir la proie de l'ennemi, et, par une proclamation du 3 mai, il ordonna, en considération des revers récents, que le 16 mai serait, dans tous les Etats confédérés, observé comme un jour de pénitence et de supplications au Tout-Puissant. Comme les progrès des fédéraux jetaient partout l'inquiétude, il déclara au Congrès qu'il n'avait jamais eu l'intention d'évacuer la Virginie, et qu'on pourrait y soutenir la guerre encore pendant vingt ans, même si Richmond succombait. Quelques jours plus tard, la bataille de Fair-Oaks venait rassurer un peu les séparatistes, et le président félicitait l'armée de ce succès. Enfin une habile concentration des forces confédérées sauva Richmond, réduisant les fédéraux à la défensive, et les mettait même en danger à leur tour. Dans ces circonstances, M. Davis adressa, le 18 avril, un nouveau message où, signalant la série de succès qui venaient de récompenser ses efforts, il demandait de nouvelles mesures pour l'amélioration de la marine et de l'armée, sollicitait l'extension de la conscription aux hommes de 35 à 45 ans, recommandait une nouvelle émission des bons du Trésor, et, s'élevant contre les moyens de guerre employés par les fédéraux, menaçait d'user de représaille.

Les succès assez marqués que remportèrent les armes confédérées dans les derniers mois de 1862, permirent au président de se féliciter de la marche des affaires dans son message annuel (12 janvier 1863). Quelques jours auparavant, il avait déclaré par une proclamation que les esclaves armés, ainsi que leurs officiers fédéraux, seraient punis de mort. Après avoir adressé les plus énergiques appels aux provinces soulevées pour encourager à la résistance (10 avril), il dut soumettre à la conscription tous les hommes de dix-huit à quarante-cinq ans (juillet 1863). Au mois d'octobre, mécontent de l'attitude des consuls anglais, il les expulsa du territoire confédéré.

Pendant la dernière année de cette terrible lutte, M. Jefferson Davis ne cessa d'exciter les populations et les armées du Sud, à une résistance désespérée, par des proclamations et des manifestes aussi habiles qu'énergiques et qui firent plus d'une fois illusion à l'opinion européenne. Mais les sécessionnistes furent enfin écrasés, et la prise de Richmond (5 avril 1865) mit fin à la présidence des Etats confédérés. M. Jefferson Davis put s'échapper d'abord et passer à Yorktown, dans la Caroline du Sud, accompagné du général Breckenrige et de quelque cavalerie. Mais les autorités fédérales déclarèrent qu'il avait été le promoteur de l'assassinat de Lincoln et promirent 100 000 dollars pour sa capture. Il fut enfin pris, vers le 15 mai, avec sa famille et son état-major, près de Mâcon. Il fut conduit à Washington et gardé étroitement au fort Monroë, en attendant sa mise en jugement.

La question des poursuites à exercer contre M. Jefferson Davis devint un embarras, pendant plus de trois ans : les Cours ordinaires étaient regardées comme incompetentes; le jury devait être récusé pour partialité; le projet d'une Cour extraordinaire était contraire à toutes les traditions; l'arrêt d'une commission militaire eût été odieux. Dès la fin d'octobre 1865, quelques représentants firent entendre des paroles de grâce, mal accueillies par le Congrès. Au mois de juin suivant une majorité de 105 voix contre 29 décidait, malgré l'incertitude persistante du parti à prendre contre lui et malgré l'offre de plusieurs cautions de 50 000 dollars, que Jefferson Davis resterait en

prison jusqu'à ce qu'il fût jugé. Il ne fut mis en liberté, sans caution, qu'au mois de mai 1867. Il devint alors directeur d'une ligne de chemin de fer en construction du Texas au Pacifique. Enfin, le 14 janvier 1869, les poursuites contre l'ancien président furent abandonnées. A ce moment, il se trouvait à Paris avec sa famille. Il rentra depuis à Memphis, y devint directeur d'une compagnie d'assurances sur la vie et entreprit d'écrire l'*Histoire de la guerre civile* (History of civil war; 1878 et suiv.).

DAVIS (Andrew-Jackson), écrivain spirite américain, né à Blooming-Grove (New-York), le 11 août 1826, passa son enfance dans les travaux domestiques et manuels. Il était, dit-on, apprenti cordonnier lorsqu'il manifesta, en 1843, ses facultés extraordinaires pour les visions spiritées. Quoique entièrement dépourvu d'instruction, il devenait, sous l'influence de l'état extatique, capable de soutenir des conversations sur les sujets de science et de médecine, aussi bien que sur les questions psychologiques. Un certain William Levingston, reconnaissant en lui la clairvoyance magnétique, se l'associa et lui fit dicter, comme médecin somnambule, des diagnostics et des ordonnances. Dès 1844, à la suite d'un sommeil qui avait duré seize heures, Davis se crut en communication avec le monde invisible et entra dans la voie des révélations dogmatiques. Au commencement de l'année suivante, sous l'influence du même état somnambulique, il dicta au pasteur Fishbough, le premier et le plus important de ses ouvrages, les *Principes de la Nature* (the Principles of Nature her divine Revelations and a voice to Mankind; New-York, 1847, 2 vol.; 30<sup>e</sup> éd. 1869). Ses autres écrits, la *Grande Harmonie* (the Great Harmonia; Ibid. 1850-60, 4 vol.), la *Baguette magique* (the magic Staff; Ibid. 1857), contenant l'autobiographie de l'auteur, ne sont que des développements et des répétitions du premier; ils maintiennent la prétention d'avoir été dictées par les esprits invisibles et de contenir sur les choses du ciel et de la terre des vérités inaccessibles aux moyens ordinaires de connaissance. Depuis qu'il s'était fait écrivain, M. Davis avait cessé de donner des séances magnétiques.

DAVIS (sir John-Francis), orientaliste anglais, né en 1795, à Londres, et fils d'un directeur de la Compagnie des Indes, fut dès sa jeunesse attaché à l'administration civile des colonies. Il se trouvait en Chine, lors des événements de 1840, en qualité d'inspecteur général du commerce; familiarisé depuis longtemps avec les habitudes de ce pays, il rendit de grands services dans l'exercice momentané des fonctions de plénipotentiaire. Nommé, après la guerre, gouverneur de l'établissement qui venait d'être fondé à Hong-Kong, il reçut, en récompense de sa bonne administration, le titre de baronnet (1845).

On a de lui plusieurs ouvrages fort estimés sur la Chine : *De la Poésie chinoise* (On the Poetry of the Chinese, Londres, 1829, in-4; nouv. édit., Macao, 1834); *la Chine* (China, 1836, 2 vol. in-8), traduit en français, etc. On lui doit également de nombreuses traductions du chinois : *San-yu-low*, ou *les Trois chambres consacrées* (The three dedicated Rooms, Canton, 1815, in-8), roman intime; *Laousengh-urh*, ou *un Vieux héritier* (an Heir in his old age, Londres, 1817, in-12), drame; *Un Roman chinois* (a Chinese novel, 1822, in-8), accompagné de proverbes et de maximes morales tirés des livres classiques, et d'un essai sur la littérature; *Hienoun-shoo*, ou *Code moral* (Chinese moral maxims, Macao, 1823, in-8); *l'Heureuse union* (the Fortunate union, 1829, 2

vol. in-8 avec fig.), roman de mœurs; *les Douleurs de Han* (the Sorrows of Han, 1829, in-4), une des cent pièces du théâtre de Yuen. Il fait partie de la Société asiatique, à laquelle il a fourni plusieurs mémoires sur l'extrême Orient.

DAVOUT (Léopold - Claude - Etienne - Jules - Charles), duc d'AUERSTAEDT, général français, né à Escolives (Yonne), le 9 août 1829, est le petit-neveu du maréchal du premier Empire, créé duc d'Auerstaedt le 2 juillet 1808 et dont le titre, éteint en 1853, a été rétabli en sa faveur par décret du 17 septembre 1864. Il entra à l'École militaire de Saint-Cyr le 2 décembre 1847 et en sortit dans l'arme de l'infanterie avec le grade de sous-lieutenant. Nommé successivement lieutenant, le 29 février 1852, capitaine, le 25 juin 1856, major, le 19 juin 1859, lieutenant-colonel le 27 décembre 1865, il commanda en second le 11<sup>e</sup> régiment d'infanterie et fut promu colonel, le 12 mars 1870. Fait prisonnier pendant la guerre et emmené en Allemagne, il prit part aux opérations du second siège de Paris, et, particulièrement apprécié par M. Thiers, il obtint le grade de général de brigade le 24 juin 1871. Il commanda alors la 2<sup>e</sup> brigade de la 1<sup>re</sup>, division du 2<sup>e</sup> corps de l'armée de Versailles, et fut un des officiers généraux qui inaugurèrent le système du passage successif au commandement de différentes armes. En effet, il fut mis à la tête de la 13<sup>e</sup> brigade d'artillerie du 13<sup>e</sup> corps d'armée, qu'il commanda jusqu'à sa nomination au grade de général de division, le 25 septembre 1877. Il reçut alors le commandement de la 13<sup>e</sup> division d'infanterie dans le 7<sup>e</sup> corps d'armée. Le général Gresley, nommé ministre de la guerre, l'appela aux fonctions de chef d'état-major général, le 24 janvier 1879, en lui donnant pour sous-chef le général Fay. Chevalier de la Légion d'honneur le 27 décembre 1861, il a été promu officier le 5 septembre 1870 et commandeur le 20 avril 1871. M. le duc d'Auerstaedt, officier instruit et laborieux, a publié un important *Projet de réorganisation militaire* (1871, in-8).

DAVY (J...-N...) [de l'Eure], ancien représentant du peuple français, né à Rouen (Seine-Inférieure), le 24 février 1814, étudia le droit, et acheta une charge d'avoué à Evreux. Après avoir rempli ces fonctions pendant sept ans, il se retira des affaires, et se jetant dans la politique, fit une opposition très-active au gouvernement de Louis-Philippe et prit part à l'agitation réformiste. Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire général de la République dans le département de l'Eure, où il fut élu représentant du peuple, le quatrième sur onze, par 52 407 voix. Il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré et soutint le général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il combattit avec la gauche la politique extérieure et intérieure de l'Élysée et ne fut point réélu à la Législative. — Il est mort en mars 1874.

DAWISON (Bogumil), célèbre acteur allemand d'origine polonaise, né à Varsovie, le 15 mai 1818, d'une famille pauvre, quitta le collège de bonne heure et travailla comme copiste dans les bureaux de la *Gazette* de sa ville natale. Mais cédant à son goût pour le théâtre, il fit des études sous la direction de Kudlicz, débuta, en 1837, au théâtre polonais de Varsovie et obtint un engagement à celui de Vilna, où il dut jouer toutes sortes de rôles. En 1840, il passa à Lemberg et y trouva des protecteurs qui lui fournirent les moyens de compléter ses études en visitant les principales villes de l'Allemagne et de la France.

Au retour de ce voyage, M. Dawson débuta cette fois au théâtre allemand de Lemberg et obtint un succès complet. En 1846, il se rendit à Hambourg et reçut des offres avantageuses de la part des principaux directeurs de l'Allemagne. Appelé en 1849, au théâtre impérial de la cour d'Autriche, il y resta jusqu'en 1853, époque où il donna volontairement sa démission. Il alla s'engager au théâtre royal de Dresde.

Le répertoire de M. Dawson, qui se distinguait par son habileté à rendre, jusque dans les moindres détails, les caractères des personnages, était extrêmement varié. Ses principaux rôles furent : Hamlet et Richard III; puis Macbeth, Othello, Shylock, Philippe II, le duc d'Albe, Posert, dans *le Joueur*, Caligula, Wallenstein, Méphistophélès, François Moor, dans les *Brigands*, etc. — Il est mort à Dresde, le 1<sup>er</sup> février 1872.

DAWSON (John-William), naturaliste canadien, né à Pieton (Nouvelle-Ecosse), en 1820, suivit les cours de l'université d'Edimbourg, et, de retour dans son pays, se consacra à l'étude de la géologie de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick. Ses travaux sur ce sujet l'ont fait choisir pour membre ou correspondant de diverses sociétés savantes de l'Europe et d'Amérique, et il devint successivement surintendant de l'instruction publique pour la Nouvelle-Ecosse en 1850, et chancelier de l'université de Montréal en 1855.

Parmi ses travaux il faut citer : *Études de cosmogonie et d'histoire naturelle des Hébreux* (Archæa or Studies on the Cosmogony, etc.; 1858); *Géologie acadienne* (Acadian geology; 1868, 2<sup>e</sup> édit.); *Flore devonienne et carbonifère de l'est de l'Amérique du Nord* (Devonian and Carboniferous Flora, etc., 2 vol.), publié par le bureau géologique du Canada et illustré par la fille de l'auteur; *Histoire de la terre et de l'homme* (the Story of the Earth and Man, 1872), ouvrage destiné à combattre la théorie de Darwin sur l'origine des espèces. On lui doit aussi la découverte de l'*Eozoon Canadense*, une des plus anciennes espèces connues du règne animal.

DAX (Armand-Jean-Antoine-Louis, vicomte de), voyageur et littérateur français, né à Montpellier le 20 avril 1816, d'une ancienne et illustre famille du Languedoc, fut destiné à la carrière militaire et allait entrer aux pages du roi, lorsque éclata la révolution de 1830. Il fit ses études de droit à Paris, les acheva à Toulouse et se fit inscrire au tableau des avocats à Montpellier, en 1838, puis se mit à voyager. Dessinateur habile, amateur passionné d'histoire naturelle, il parcourut en touriste une partie de l'Europe, la Turquie, l'Égypte, Tunis, l'Algérie, le Maroc, amassant des notes, des dessins, et des renseignements sur la chasse et la pêche.

Écrivain et artiste, il publia le résumé de ses longs voyages dans des recueils spéciaux, dessina beaucoup pour divers journaux illustrés et donna principalement à l'*Illustration* une série de dessins reproduisant la collection complète de l'*Armeria Real* (musée des armes) de Madrid. Sous le titre *Souvenirs de chasse et de pêche dans le midi de la France*, il composa deux volumes spéciaux (1863-1864, in-18), dont le second était illustré par lui-même. En 1867, ses connaissances spéciales le firent choisir pour diriger le grand aquarium d'eau de mer du Jardin réservé de l'Exposition universelle. En 1868, il devint directeur du journal *la Chasse illustrée*, publié par la maison Firmin Didot. — Il est mort le 13 juillet 1872.

Le vicomte de Dax épousa, en 1852, Mlle Suzanne-Eulalie-Louise-Camille Dufour, née à Pa-

ris, le 21 décembre 1824, qui s'est fait un certain nom comme écrivain religieux. Elle a publié *l'Amour et la femme* (1860, in-18); *la Mère* (1862, in-18); *Conseils aux jeunes filles*; *Souvenirs et conseils aux enfants de Marie* (1864, in-18), et autres livres à l'usage du Sacré-Cœur.

DÉADDE (Edouard), auteur dramatique français, né vers 1810, a écrit, une centaine de pièces pour les scènes de genre. Presque toutes ont été faites en collaboration; elles sont signées du pseudonyme de *Saint-Yves*. Nous rappellerons entre autres : *Odette* (1832); *Léonie* (1833); *la Jeunesse de Louis XIV* (1836); *Rose et Colas* (1838); *Béatrix* (1839), drame en 4 actes; *Cocorico* (1840); *Au Vert Galant* (1842); *les Femmes et le secret* (1843); *le Fils du Diable*, drame (1847), avec M. Paul Féval; *le Protégé de Molière* (1848), comédie en vers jouée à l'Odéon; *le Marin de la garde* (1849), opéra-comique; *Belphégor* (1851); *Marie Simon* (1852), drame; *l'Héritage de ma tante*, *Flâneuse* (1855); *le Fils du diable* (1860), etc. M. Déadde fut un des collaborateurs principaux de la *Revue et Gazette musicale*, où il a longtemps signé D. A. D. Il a été quelque temps directeur du théâtre de la Porte-Saint-Antoine. — Il est mort en juillet 1872.

DÉAK (François), homme d'État hongrois, est né le 7 octobre 1803, à Kehida, dans le comitat de Zala. Orphelin presque aussitôt après sa naissance, il fut élevé par son frère Antony, qui avait vingt ans de plus que lui, étudia le droit à Raab, puis revint dans son pays exercer la profession d'avocat. Il débuta, comme orateur, dans les séances du comitat de Zala, fut nommé en 1832 député à la Diète de Presbourg par la première circonscription électorale de Pesth, et ne tarda pas à se placer par son éloquence à la tête de l'opposition. Ennemi des mesures violentes, mais ferme dans ses opinions patriotiques et libérales, il ne cessa de combattre par les voies légales les dispositions restrictives appliquées à la constitution hongroise. En 1837, il persista dans cette voie, malgré l'arrestation de Kossuth et de quelques autres chefs populaires, redoubla d'activité dans la direction de l'opposition parlementaire, et réussit à terminer ces orageux débats par une réconciliation entre le roi et le peuple (1840). A cette époque, M. Déak cessa de paraître à la Diète, mais il ne continua pas moins à guider l'opposition, et organisa une société de défense nationale, en vue d'une lutte possible avec l'Autriche.

Après la révolution de mars 1848, il devint ministre de la justice dans le cabinet du comte Bathyani, conçut le projet d'opérer une réforme générale dans l'administration de la justice en Hongrie, et fit tous ses efforts pour conjurer la guerre et ménager une transaction avec l'Autriche. A l'arrivée de Kossuth au pouvoir (17 septembre 1848), il déposa son portefeuille et se borna à siéger à la Diète. Dans les derniers mois de 1849, à l'approche du prince Windischgrætz, il proposa de demander la paix, et fut un des députés envoyés dans ce but auprès du général autrichien. Cette démarche échoua, et M. Déak fut même pendant quelque temps prisonnier à Pesth; il se retira ensuite dans ses terres et renonça aux affaires. Lorsque la révolution hongroise eut été comprimée, il refusa l'invitation que lui adressait M. de Schmerling, ministre de la justice à Vienne, de prendre part à des conférences législatives, et il ne reentra dans la vie publique qu'en 1860, lorsqu'une constitution fut rendue à son pays.

En apprenant l'arrestation du comte Ladislav Téliki, il partit pour Vienne avec M. Eötvös, et

obtint la mise en liberté de son compatriote, ainsi que la promesse d'un ministère hongrois indépendant. Dans la grande assemblée du comitat de Pesth, le 2 février 1861, il fit accepter à l'unanimité le projet d'adresse à l'empereur qu'il avait rédigé. Nommé à la Diète hongroise par la ville de Pesth, il y devint le chef du parti modéré, en même temps que le parti avancé se groupait autour du comte Téli. La mort de ce dernier (8 mai) détruisit la seule influence qui pût contre-balancer la sienne, et la Diète le désigna pour rédiger l'Adresse à l'empereur. M. Déak réclamait, dans cette pièce, la constitution de 1848, un ministère hongrois résidant à Pesth, le retour sans condition des exilés et la restitution de leurs biens, enfin une union purement nominale avec l'Autriche. Refusée d'abord par l'empereur, cette Adresse fut rédigée de nouveau avec quelques modifications de détail; l'empereur y répondit par un rescrit dissimulant mal ses répugnances pour un tel ordre de choses, et à son tour M. Déak, au nom de la Diète, protesta publiquement, le 9 août, contre le rescrit impérial. Le 23, l'empereur prononça la dissolution de la Diète hongroise, qui ne se sépara pas sans avoir protesté de nouveau, sous la direction de M. Déak, contre l'illégalité de la mesure qui la dispersait.

Les malheurs de l'Autriche en Allemagne devaient seuls la rendre plus équitable pour les populations non allemandes soumises à la couronne impériale. Pendant les cinq années qui précédèrent la défaite de Sadowa, M. Déak réclama toujours par les voies légales l'autonomie législative de la Hongrie, comme une des conditions de son union politique avec la monarchie autrichienne, et son nom resta à la fois une protestation et un programme. Au mois de mars 1866, une adresse de la Chambre hongroise, votée par ses soins, réclama encore une fois, sauf révision, les lois de 1848, et provoqua un nouveau rescrit impérial auquel il fut chargé de répondre. A la fin de juillet de la même année, au milieu du désarroi du gouvernement autrichien, M. Déak alla faire auprès de l'empereur des démarches de conciliation, il demanda encore un ministère particulier pour la Hongrie et n'obtint qu'un refus. Il reprit alors la lutte dans la Chambre hongroise, et au nom du « principe de la continuité du droit, » il fit déclarer que rien ne serait accordé à la couronne tant que la Hongrie n'aurait pas son ministère responsable (novembre 1866).

La politique de M. de Beust fit enfin triompher le système des concessions; M. Déak resta le chef de la majorité de la Chambre et le soutien du régime national restauré par ses soins. Alors eut lieu, à Pesth, le couronnement de l'empereur comme roi de Hongrie, solennité considérée comme la consécration du pacte entre le souverain et la nation : « *Non est rex nisi coronatus.* » Comme roi, l'empereur jurait de respecter les droits inscrits dans les anciens traités et capitulations. Il fut question d'élever la statue de M. Déak, à Pesth, sur la place même du couronnement, comme pendant de celle de Széchenyi. Des lors, il ne fit d'opposition au gouvernement de Vienne que sur quelques points secondaires. Il a fait surtout adopter à une grande majorité par la Diète hongroise les projets de lois relatifs à la défense nationale, à la landwehr, à la levée en masse et au nouveau système de recrutement (août 1868).

Mais un parti plus avancé, celui de la séparation absolue, lui disputa son influence. Aux élections de mars 1869, M. Déak fut élu lui-même à une très-forte majorité (1230 voix contre 112), dans la cité de Pesth, et les élections furent encore favorables, en général, au parti qu'il personnifiait.

Cependant l'opposition radicale obtenait dans la nouvelle Diète une très-importante minorité. Le 23 juin 1873, il exposa à la diète, ses idées, sur l'Église libre dans l'État libre. Ce fut son dernier discours; sa santé délabrée le força de se retirer de la vie politique. Il accepta cependant d'être élu en 1875, en cédant aux sollicitations de ses amis, mais il ne parut point à la Chambre. — M. Déak est mort à Pesth, dans la nuit du 28 au 29 janvier 1876. Ses funérailles furent célébrées aux frais de l'État, au milieu du deuil universel de la nation. Jurisconsulte éminent, brillant causeur, caractère intègre, il était considéré comme un des hommes les plus distingués de la Hongrie, et il a reçu, dit-on, de ses concitoyens le surnom de *juste*.

**DEBAIN** (Léon), ancien représentant du peuple français, né à Rochefort (Charente-Inférieure), le 21 juillet 1808, fils d'un soldat de la République, mort en 1815, se trouva sans ressources, entra dans les chantiers du port, où il resta jusqu'en 1825, gagnant le plus minime salaire, puis alla chercher de l'ouvrage à l'île d'Oléron, et à Marrennes. Un professeur lui donna gratuitement des leçons et le fit recevoir instituteur en 1831. Il tint une école, puis entra, comme maître d'études, dans un pensionnat, et passa, en 1837, les examens du baccalauréat ès lettres et du baccalauréat ès sciences mathématiques. Venu sans argent à Paris pour étudier la médecine, il obtint la place de sous-directeur dans l'institution Mayer, qui lui fut cédée en 1840. En 1848, il se présenta, comme ancien ouvrier, aux suffrages de ses compatriotes de Rochefort, et fut nommé représentant du peuple par 60 440 voix. Il fit partie du comité de l'instruction publique et vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique intérieure et extérieure de l'Elysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il cessa son institution et se tint, après le 2 décembre, en dehors des affaires publiques.

**DEBAIN** (Alexandre-François), industriel français, né à Paris, en 1809, entra à seize ans dans l'industrie des instruments de musique, travailla chez M. Sax et chez M. Mercier, et s'établit lui-même facteur de pianos en 1834. Peu après, il commença à se signaler par diverses inventions qui toutes attestaient une grande habileté mécanique. On vit successivement, soit dans ses ateliers, soit aux expositions industrielles, un *Oranger* mécanique de quatorze pieds, dont le feuillage était chargé d'oiseaux voltigeants et chantants; le *Piano-écran*, le *Sténographe*, notant les improvisations; l'*Harmonium*, qui porte particulièrement son nom, et dont un brevet, pris en août 1840, lui assura la propriété; le *Concertina*, nouvel orgue expressif; l'*Antiphonel*, mécanisme applicable à tous les instruments à clavier; le *Piano mécanique*, l'*Harmonicorde*, etc. (1835-1855). C'est lui qui, en 1850, exécuta pour l'Assemblée nationale l'urne de vote imaginée par M. Lanet de Limancet. M. Debain a obtenu de nombreuses distinctions aux expositions nationales ou étrangères et a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris, le 3 décembre 1877.

**DEBON** (François-Hippolyte), peintre français, né à Paris, le 2 décembre 1807, fut élève de Gros et de M. Abel de Pujol. Il a régulièrement envoyé aux Salons, divers tableaux d'histoire, parmi lesquels nous citerons : *Rubens en Espagne*, le *Retour de Ravenswood*, *Jésus remettant le soin de la religion catholique aux Pères de l'Église* (1842); *Bataille d'Hastings* (1845); *Henri VIII*

et François I<sup>er</sup> (1846), placé à Versailles; *Défaite d'Attila dans les plaines de Châlons* (1848); *Fête de l'agriculture du temps des Gaulois*, acquis par l'Etat (1850); *Bataille près de Grenade* (1852); *Entrée de Guillaume le Conquérant à Londres* (1855), au musée du Luxembourg; *Christophe Colomb, Rabelais* (1857); *Sainte Geneviève, patronne de Paris* (1859); *Henri VIII recevant du parlement le titre de chef suprême de la religion anglicane en 1534* (1861); *le Siège de la Rochelle, l'Hôtel de Rambouillet*, destiné à l'hôtel de ville de Dreux (1863); *les Ecueils de la vie* (1865), qui reparut à l'Exposition universelle de 1867; *Une loge de théâtre à Paris et à Londres* (1868); *Fête donnée à Henri IV à son passage à Venise, le Licencié Sedillo* (1869); *Letitia; Philippe IV et Velasquez* (1870). M. Debon a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1842, et deux secondes, en 1846 et 1848. — Il est mort à Paris le 28 février 1872.

**DEBRAY** (Jules-Henri), chimiste français, membre de l'Institut, né le 26 juillet 1827, entra à l'École normale supérieure en 1847, fut reçu agrégé en 1850 et docteur ès sciences en 1855. Nommé professeur au lycée Charlemagne et préparateur de chimie à l'École normale, il y devint maître de conférences en 1868. Examinateur d'admission à l'École polytechnique et essayeur au bureau de garantie à la Monnaie, il a été élu membre de l'Académie des sciences, le 26 février 1877, en remplacement de Balard. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

La plupart des travaux de M. Debray ont été exécutés en collaboration avec M. Henry Sainte-Claire-Deville; on doit notamment à leurs efforts communs la description des propriétés de plusieurs corps simples peu connus jusqu'alors, tels que l'osmium, l'iridium, etc.; puis la construction difficile et délicate du mètre étalon, en platine iridé, adopté par la commission internationale du mètre. M. Debray, outre sa thèse de doctorat (*Du Glucium et de ses composés*, 1855, in-4, a publié les ouvrages suivants: *Des Principales sources de lumière* (1863, in-8); *Métallurgie du platine et des métaux qui l'accompagnent* (1863, 2 vol. in-8), *Cours élémentaire de chimie* (1865, in-8 avec fig.; 3<sup>e</sup> édit. 1871-1876, 2 vol. in-8).

**DEBURAU** (Charles), et non DEBUREAU, mime français, né à Paris, le 12 février 1829, et fils de Gaspard Deburau, le célèbre pierrot des Funambules, mort en 1847, fut tour à tour horloger, peintre sur porcelaine et sculpteur. En 1846, il entra au Conservatoire et s'essaya inutilement, vu son manque d'organe, aux rôles comiques. La mort de Gaspard Deburau, qu'il avait dû plusieurs fois remplacer, lui fit recueillir à dix-huit ans la casaque et les traditions paternelles. Il débuta en novembre 1847 aux Funambules, dans *les Trois planètes*, pièce écrite pour lui, créa peu après divers rôles et reprit successivement le répertoire varié de son père; en huit ans, il parut dans près de quatre-vingts créations ou reprises, quelquefois avec M. Paul Legrand, et personnifia avant tout le pierrot populaire. En juin 1855, il soutint, contre la direction des Funambules, un procès que termina un dédit de 10 000 francs payé par lui. Il reparut pendant quelques mois, en 1856, sur la scène des Délassements-Comiques dont il se retira également. Il se maria, en 1857, à Orléans, joua sur des scènes de province, puis ouvrit à Paris, en juin 1858, le spectacle Deburau, qui ne dura que quelques mois. — Il est mort à Bordeaux, le 7 décembre 1873.

**DECAISNE** (Joseph), botaniste et horticulteur français, membre de l'Institut, né à Bruxelles,

le 18 mars 1807, frère d'Henri Decaisne, peintre de talent mort en 1852, s'exerça au dessin du paysage et s'occupa avec lui, en 1823 et 1824, de la lithochromie. Son goût pour la botanique lui ayant procuré quelques connaissances au Jardin des Plantes, il parvint à s'y faire attacher à la culture. Il fut promptement remarqué des professeurs, et nommé, après quelques années (1832), aide-naturaliste et adjoint à la chaire de M. de Mirbel, qui avait la direction de la culture.

M. Decaisne se livra alors tout entier à la physiologie végétale et à la botanique descriptive. En 1834, il devint un des directeurs des *Annales des sciences naturelles*, pour la partie botanique, et publia divers mémoires. En 1835, il donna, sous le titre d'*Herbarii Timorensis descriptio* (in-4), une excellente flore de l'île de Timor, dont il avait classé l'herbier au Muséum. Il publia ensuite des travaux spéciaux: *Sur la Famille des Lardizabales* (1839, in-4); *Description des plantes recueillies par Em. Botta dans l'Arabie Heureuse en 1843* (*Archives du Muséum d'histoire naturelle*); *Essais sur une classification des algues et des polyptiers calcifères*, (1843, gr. in-8), etc.

Appliquant en outre ses connaissances scientifiques à des questions d'industrie agricole, il donna: *Recherches sur l'analyse et la composition chimique de la betterave à sucre, et sur l'organisation anatomique de cette racine* (1839, in-8), avec M. Eugène Pélégot; *Histoire de la maladie des pommes de terre* (1845, in-8); *Recherches anatomiques et physiologiques sur la garance* (1847). Il a pris une part active à divers recueils: *la Maison rustique*, le *Dictionnaire universel des sciences naturelles*, la *Revue horticole*, et dirigé l'annuaire spécial du *Bon jardinier*. Il a dessiné une partie des planches de l'*Atlas élémentaire de botanique* de M. Lemaout, avec lequel il a publié une *Flore élémentaire des jardins et des champs* (1855, 2 vol. in-12); il a donné encore le *Manuel de l'amateur des jardins* (1862-1872, 4 vol. in-8), avec M. Ch. Naudin.

Les travaux de M. Decaisne lui valurent d'être élu membre de l'Académie des sciences dans la section d'économie rurale le 19 avril 1847. En 1848, le gouvernement provisoire l'appela à la chaire d'économie générale et de statistique agricole, fondée en projet au Collège de France. Simple aide-naturaliste, en 1851, au Jardin des Plantes, la démission de M. de Mirbel le mit en possession de la place de professeur de culture. M. Decaisne y opéra de nombreuses améliorations, dessina lui-même un jardin d'ancien style, affecta une terre spéciale à la culture des plantes aquatiques, et introduisit des espèces nouvelles. Il publia: *le Jardin fruitier du Muséum* (in-4; 1858-1875, 119 livr.). Décoré de la Légion d'honneur le 19 février 1845, il a été promu officier le 13 août 1862.

**DECAISNE** (Pierre), médecin belge, frère du précédent, né à Bruxelles, le 11 mai 1809, y étudia la médecine, se fit recevoir docteur à l'Université de Louvain et entra, au commencement de 1830, dans le corps des chirurgiens militaires. Il fut attaché, au mois d'octobre, à l'expédition des volontaires français conduits par le général Niellon. Nommé aide-major à la bataille de Berchem, il fut tour à tour médecin de régiment (1839), médecin de garnison (1848), et s'occupa en même temps de travaux de médecine qui le firent appeler à l'Académie royale de Bruxelles ainsi qu'à une des chaires de la Faculté de médecine de Gand. Il a reçu, en 1834 et en 1835, la croix de Léopold et la croix de fer.

M. P. Decaisne a présenté à l'Académie de médecine de Belgique un certain nombre de mé-

moires, parmi lesquels nous citerons : *Essai sur les corps étrangers développés spontanément dans l'articulation fémorotulienne* (1835); *Choix d'observations chirurgicales* (1838); *Lettre à un confrère parisien sur l'ophthalmie régnant en Belgique*; de la Phlébite et de ses suites (1841); *Remarques sur la réunion immédiate après les amputations* (1843); *Sur les Causes de l'ictère* (1845); *Sur les Données fournies par l'anatomie pathologique à la médecine pratique* (1847); *Des Plaies des articulations et des tendons* (1851); *Sur les Moyens d'éviter les amputations et les résections osseuses*, mémoire couronné par l'Académie belge en 1854. *Influence des travaux d'Anvers sur l'état sanitaire de la troupe* (1865), etc.; il a traduit de l'allemand : *Hygiène des écoles* de M. Virchow (1869, in-8).

**DECANDOLLE** (Alphonse-Louis-Pierre-Pyrarnus), ou **DE CANDOLLE**, botaniste suisse, né à Paris, le 27 octobre 1806, et fils du célèbre Augustin Decandolle, mort en 1841, suivit à Genève les cours des lettres et des sciences, puis étudia le droit et fut reçu docteur en 1829. Il se tourna ensuite vers la botanique, fut le suppléant, puis le successeur de son père, professa dix-huit ans à l'Académie de Genève, et fut en même temps directeur du jardin botanique. Il a été élu, en avril 1851, correspondant de l'Institut (Académie des sciences), et associé étranger, le 15 juin 1874, en remplacement d'Agassiz. Il est décoré de la Légion d'honneur depuis 1852.

On a de lui : *Monographie des campanulées* (1830); *Introduction à l'étude de la botanique* (1834-1835, 2 vol. in-8); *Sur le musée botanique de M. B. Delessert* (1845); *Note sur une pomme de terre du Mexique* (1852); *Géographie botanique raisonnée* (1855, 2 tomes in-8); *Lois de la nomenclature botanique* (1867, in-8), etc. Il a réédité la *Théorie élémentaire de la botanique*, de son père, et continué l'ouvrage commencé par celui-ci en 1824 : *Prodromus systematis naturalis regni vegetabilis, etc.* (1858-1874, t. I-XVII, in-8); *Histoire des sciences et des savants* (Genève, 1872, in-8).

**DECAZES** (Louis-Charles-Elie-Amanieu, duc DE GLÜCKSBERG, marquis, puis duc), homme politique français, né à Paris, le 9 mai 1819, est le fils aîné du duc Decazes, ministre de la Restauration, mort le 24 octobre 1860. Il entra de bonne heure dans la diplomatie, en qualité de ministre plénipotentiaire et d'envoyé extraordinaire de France auprès des cours d'Espagne et de Portugal. La révolution de 1848 le fit, comme son père, rentrer dans la vie privée. Il était membre du conseil général de la Gironde lorsqu'il se présenta, en 1869, aux élections générales pour la 4<sup>e</sup> circonscription de ce département; mais il échoua avec 11 999 suffrages contre 16 238, donnés au candidat officiel, M. Chaix-d'Est-Ange fils. Le 8 février 1871, il fut nommé représentant de la Gironde à l'Assemblée nationale, le troisième sur quatorze, par 100 332 voix, et prit place au centre droit. Le 8 octobre suivant, il rentra au conseil général pour le canton de Gultres.

Bien qu'il se fût associé à toutes les mesures adoptées par la majorité, M. le duc Decazes n'avait point exprimé ouvertement ses opinions monarchistes, et, dans un banquet offert à Bordeaux aux députés conservateurs de la Gironde, il s'était habilement maintenu dans les généralités. Le 6 septembre 1873, un décret l'appela à l'ambassade de Londres, en remplacement de M. le comte d'Harcourt. Dès le 26 novembre suivant, il succédait, comme ministre des affaires étrangères, à M. le duc de Broglie qui passait à l'intérieur. La haute

estime dans laquelle la majorité de l'Assemblée tenait ses talents diplomatiques, recevait bientôt une brillante confirmation lors d'une interpellation de M. du Temple sur l'envoi d'un nouveau ministre de France auprès du roi d'Italie. La situation était alors fort tendue par suite des protestations que les rigueurs de M. de Bismarck contre les catholiques allemands avaient soulevées dans l'épiscopat français, M. Decazes déclara, aux applaudissements des diverses fractions de l'Assemblée, que la politique du gouvernement était complètement pacifique et qu'en ce qui le concernait, il défendrait la paix « contre les regrettables excitations, d'où qu'elles viennent » (21 janvier 1874). Cette profession de foi rendit en quelque sorte indispensable le maintien de M. Decazes à son poste et, dans les diverses combinaisons ministérielles qui suivirent, sa démission, toujours offerte, ne fut jamais acceptée. C'est ainsi qu'il conserva son portefeuille dans les cabinets de Cisse (22 mai 1874), Buffet (10 mars 1875), Dufaure et Ricard (9 mars 1876), Jules Simon (16 décembre 1876), et enfin de Broglie-Fourtou (17 mai 1877).

Pendant cette longue carrière, les incidents diplomatiques ne furent pas très-nombreux, mais ils eurent leur importance. M. Decazes eut à faire respecter les mesures prises par les autorités françaises sur les frontières des Pyrénées contre les envahissements des bandes carlistes et à interdire les transports d'armes et de munitions qui leur étaient destinées (octobre 1874). Le séjour, puis le départ de l'*Orénoque*, mouillé dans les eaux de Civita-Vecchia à la disposition du pape, provoquèrent tour à tour, dans l'Assemblée et à l'étranger, une émotion qui fallut dissiper avec prudence. M. Decazes se montra d'ailleurs, en ces diverses occurrences, partisan résolu de la paix, duc, selon lui, au respect religieux des traités : « J'en réclame la stricte observance, disait-il dans un banquet donné par la chambre de commerce de Bordeaux, et j'en offre, de mon côté, la loyale exécution. » Il eut l'honneur d'attacher son nom à diverses conventions internationales, notamment à celle de l'Union générale des postes à laquelle adhérèrent les principaux Etats de l'Europe et l'Amérique, et qui fut signée à Berne en septembre 1875. Mais sa présence dans ces cabinets si divergents qui se succédèrent pendant trois années, et la part qu'il avait prise à une politique presque constamment hostile à la République rendirent difficile le succès de sa candidature dans le huitième arrondissement de Paris aux élections générales du 20 février 1876. Le parti républicain lui opposait M. Chauffour-Kestner et le parti bonapartiste M. Raoul Duval, député sortant. M. Decazes n'obtint que 3810 voix sur 11 607 votants; mais il passa au second tour, le 5 mars, avec 7232 suffrages, grâce au désistement de M. Chauffour. M. Duval, qui maintint sa candidature, réunit 3533 voix. Dans la 2<sup>e</sup> circonscription de l'arrondissement de Villefranche (Aveyron), M. Decazes avait échoué avec 7023 voix contre 7828 obtenues par M. Médal, ancien représentant.

Rappelé aux affaires étrangères par le cabinet du 9 mars, M. Decazes dut tourner ses préoccupations vers la question d'Orient. L'assurance qu'il donna à la Chambre que la France, tout en se désintéressant de la lutte, « s'associerait par ses seuls conseils aux tentatives de pacification, » fut très-applaudie et lui valut les félicitations unanimes de la presse européenne (novembre 1876). Il ne rencontra plus les mêmes sympathies quand l'acte du 16 mai 1877 le retint, sur les instances personnelles et rendues publiques de M. de MacMahon, dans un cabinet voué tout entier à une impopularité croissante; son rôle, plus difficile

Que jamais, dut se borner à prévenir ou à atténuer près des cours étrangères l'effet parfois inquiétant produit par les tendances accentuées de ses collègues. Il renonça même à demander à ses électeurs de Paris le renouvellement de son mandat et se présenta, le 14 octobre, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de l'arrondissement de Libourne où il échoua avec 7223 voix contre 7704 données à M. Lalanne, l'un des 363. L'arrondissement du Puget-Théniers (Alpes-Maritimes) lui accorda, non sans peine, 3194 suffrages, contre 2395 obtenus par le candidat républicain, M. de Saint-Cyr. Cette élection fut de celles dont la Chambre ajourna la validation, en la renvoyant à une commission d'enquête parlementaire. Elle ne fut discutée en séance publique que le 7 décembre 1878, sur le rapport de M. Joly, qui, à part les divers griefs ordinaires contre les candidatures officielles, s'attacha à montrer que celle du duc Decazes dans les Alpes-Maritimes n'avait triomphé que par suite de complaisances de l'administration envers les meneurs du parti séparatiste. Ce fut aussi le seul point sur lequel l'ancien ministre entreprit de se justifier, et, après un vif débat contradictoire, son élection fut annulée par 338 voix contre 49. M. Decazes, grand officier de la Légion d'honneur depuis le 18 juillet 1876, compte parmi les hauts dignitaires de la plupart des ordres étrangers. Son neveu, M. Raymond Decazes, a été sous-préfet de Guingamp, après avoir été attaché au cabinet de M. de Chabaud-Latour (1874).

**DECHAMPS** (Adolphe), homme d'État belge, né à Melle (Flandre orientale), le 17 juin 1807, fit à Seneffe, avec son frère Victor, sous la direction de son père, de fortes études qu'il compléta au musée de Bruxelles, en suivant les leçons de MM. Van de Weyer, Lesbroussart et Quételet. La révolution de septembre vint le surprendre au milieu de ses travaux littéraires et philosophiques. Élevé dans les principes de l'Union catholique et libérale, il soutint dans *l'Émancipation* et le *Journal des Flandres* la cause de la nationalité belge. Ses opinions et ses amitiés le rattachaient alors au parti de l'abbé de Lamennais et de *l'avenir*, qu'il ne tarda pas à abandonner. Élu représentant en 1834, par le district d'Ath, il acquit dans la Chambre une influence considérable et prit surtout part à la discussion des projets de loi sur l'organisation communale et sur l'instruction publique supérieure. Il s'occupa aussi des intérêts industriels et commerciaux de la Belgique. En 1841, il fut nommé gouverneur du Luxembourg belge, puis s'acquitta avec succès d'une mission commerciale auprès du gouvernement français. Entré dans le cabinet mixte dirigé par M. Nothomb (1843), comme ministre des travaux publics, il déploya beaucoup de zèle pour l'achèvement du réseau des chemins de fer belges et présida à l'inauguration de celui de Liège à Verviers, de celui de Braine-le-Comte à Namur, et de la grande ligne qui relie le Rhin à l'Escaut. En politique, il appuyait le système de conciliation et d'équilibre entre le parti catholique et le parti libéral.

Lorsque après les élections de 1845, M. Nothomb fut remplacé par M. Van de Weyer, M. Dechamps ne se sépara point des libéraux modérés, et accepta le portefeuille des affaires étrangères. Il le conserva dans le cabinet exclusivement catholique de M. de Theux. Sous son ministère fut signée la convention commerciale du 13 décembre 1845 entre la France et la Belgique; par ce traité, la Belgique maintenait la diminution, déjà consentie en 1842, sur les vins et sur les soieries de France; elle obtenait en échange un tarif exceptionnel pour les fils et les

tissus de lin. Le traité du 29 juillet 1846 rétablit les relations commerciales entre la Belgique et la Hollande, en assimilant les pavillons et les cargaisons provenant directement de l'un et de l'autre pays. Déjà, le 1<sup>er</sup> septembre 1844, un traité de commerce, de navigation et de transit avait été conclu avec l'union douanière allemande. Le 30 mars 1846 fut ratifiée une convention du même genre entre la Belgique et les États-Unis d'Amérique. Ainsi, s'abaissaient les barrières protectionnistes, et M. Dechamps, malgré de vives réclamations, tirait la Belgique de son isolement.

La chute de M. de Theux entraîna celle de M. Dechamps, qui, après 1847, resta éloigné du pouvoir. Jusqu'en 1851, il soutint la lutte contre le parti libéral dans la Chambre des Représentants, comme député de Charleroi, et dans la presse, comme rédacteur de la *Revue de Bruxelles*. Il fut l'un des principaux défenseurs des intérêts de l'épiscopat et du système qu'on a appelé en France la *liberté comme en Belgique*. — Il est mort au château de Scailmont, le 19 juillet 1875.

M. Dechamps a publié à Bruxelles, en 1859: *Le Second Empire, dialogues politiques* (in-12); en 1860, *l'Empire et l'Angleterre* (in-8); en 1865, *Jules César, l'Empire jugé par l'empereur* (in-8), et la *Convention de Gastein, la France et l'Allemagne* (in-8); en 1866, *les Partis en Belgique et le nouveau règne* (in-8), etc.

**DECHAMPS** (Auguste-Isidore-Victor), prêtre belge, frère du précédent, né à Melle, le 6 décembre 1810, rédigea en 1830, avec son frère, dans *l'Émancipation* et dans le *Journal des Flandres* des articles signés des initiales A. V. D., « disciple de Lamennais. » Il se sépara bientôt de son maître, entra en 1831 au séminaire de Tournai et y commença ses études de théologie qu'il compléta à l'université catholique de Louvain. Il se fit admettre au couvent de Saint-Trond, dans la congrégation des Rédemptoristes. Après avoir enseigné, pendant deux ans, la théologie à Wittem, près d'Aix-la-Chapelle, il se voua tout entier à la prédication. A Liège, à Bruxelles, à Louvain, à Tournai, il obtint de véritables triomphes oratoires. Les fatigues de la prédication épuisèrent ses forces. Il partit pour l'Italie en 1847, visita Rome et Naples, eut plusieurs entretiens avec le pape Pie IX, et revint par Vienne et par Munich. Il prit ensuite la direction d'une maison de son ordre établie à Tournai, puis enseigna la religion, au roi actuel, Léopold II. Nommé évêque de Namur le 6 septembre 1865, il devint archevêque de Malines et primat de Belgique le 20 décembre 1867. Il a été élevé à la dignité de cardinal, de l'ordre des prêtres, le 5 mars 1875.

Il a publié : *le Christ et les antechrists, dans les Écritures, l'histoire et la conscience* (Tournai 1858, in-8); *la Question religieuse résolue par les faits* (1860, *Ibid.*, 2 vol. in-18); *Lettres théologiques sur la démonstration de la foi* (1861, *Ibid.*, in-18). *Pie IX et les erreurs contemporaines* (1865, in-18); *Saint Vincent de Paul et les Misérables* (1865, in-18); *Appel et défi* (1865, in-18); *l'Infaillibilité et le concile général* (1865, in-8); *la Franc-Maçonnerie* (1875, in-16), ainsi que de nombreux écrits sur des questions d'actualité religieuse.

**DECHASTELUS** (Claude-Marie-Jean-Antoine), homme politique français, ancien député, est né le 28 mars 1798, à Saint-Juste-la-Pendue (Loire). Ancien juge de paix et membre du Conseil général de la Loire, pour le canton de Saint-Symphorien de Lay, il fut élu député au Corps législatif, en 1863, comme candidat du gouvernement, pour la 4<sup>e</sup> circonscription de la

Loire, par 25 166 voix sur 29 111 votants, et en 1869, réélu par 19 793 voix sur 30 077 votants. M. Dechastelus a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Roanne le 14 novembre 1873.

**DECHEN** (Ernest-Henri-Charles), géologue allemand, né à Berlin le 25 mars 1800, suivit les cours de l'Université de cette ville, en 1818 et 1819, fit des études pratiques spéciales dans les établissements de Bochum et d'Essen, visita les mines de Belgique, de France, de l'Allemagne et plus tard celles de l'Angleterre et de l'Ecosse, entra dans l'administration prussienne, fut directeur des mines, dans la province de Bonn, et fut nommé en 1860 ingénieur en chef avec le rang de conseiller de 1<sup>re</sup> classe, en récompense de ses services. Il prit sa retraite au mois de janvier 1864. Il avait été en outre titulaire de la chaire de l'exploitation des mines à Berlin.

Outre un grand nombre de travaux insérés dans les recueils et journaux scientifiques M. Dechen a publié un certain nombre d'ouvrages se rapportant particulièrement à la région du Rhin, notamment : *Esquisses géologiques du pays du Rhin, de Bâle et Mayence* (Geogn. Umriss des Rheinlande, etc., 1825, 2 vol.) ; *Carte géologique du même pays* (1825) ; *Carte géologique de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France et des pays voisins* (Geogn. Karte von Deutschland, England, Frankreich, etc., 1839, 2<sup>e</sup> édit. 1869) ; *la Chaîne de volcans du Vorderesifel* (die Vulkanreihe der Vorderesifel, 1861) ; *Carte géologique de la province Rhénane et de la Westphalie*, (1855-1865, 34 sections), ayant pour complément : *Explications de la carte géologique de la province Rhénane et de la Westphalie* (Erläuterungen zur geol. Karte etc. Bonn. 1870-1872, 2 vol) ; *les Espèces minérales et les minéraux utiles de l'empire allemand* (die nutzbaren Mineralien und Gebirgsarten, etc. Berlin 1873).

**DECK** (Joseph-Théodore), artiste céramiste et faïencier français, né à Guebwiller (Haut-Rhin), en 1823, fit ses classes au collège de la Chapelle près Belfort, et s'y livra particulièrement à l'étude de la physique et de la chimie. Fils d'un industriel, il appliqua d'abord les connaissances qu'il avait acquises à la teinturerie des soies, puis deux ans après, se livra avec succès à la fabrication de la faïence pour poêles, et se fit une réputation par ses voyages en Allemagne et en Hongrie.

En 1856, il vint diriger à Paris une grande fabrique de faïences pour poêles, et en 1859 commença à s'occuper de céramique. En 1861, il était déjà maître dans sa nouvelle industrie, et reproduisait, avec une exactitude qui trompait l'œil le plus exercé, les faïences Henri II, et leurs incrustations en pâtes colorées recouvertes d'un émail transparent. Il créait lui-même un nouveau genre de faïences ayant quelques rapports avec les anciennes faïences chinoises et persanes, et se distinguant surtout par une grande multiplicité de reflets. Associé à son frère et aidé du pinceau de M. Hamon, M. Deck obtint plusieurs médailles aux diverses expositions françaises et étrangères, où l'élégance de formes et la chaleur de teintes de ses faïences persanes et mauresques attiraient l'attention. Décoré de la Légion d'honneur le 7 juillet 1874, il a été promu officier le 20 octobre 1878, à la suite de l'Exposition universelle, où il remporta le grand prix.

**DECKER** (Pierre-Jacques-François DE), publiciste et homme politique belge, né à Zèle (Flandre orientale), le 25 janvier 1812, fut élève des jésuites à Saint-Acheul, puis au collège de Fri-

bourg, fit son cours de droit à la Faculté de Paris, et revint en Belgique, où il se fit connaître comme journaliste par des articles d'un style élégant et facile. En 1835, il publia un recueil de poésies sous le titre de *Religion et Amour*. Deux ans après, il fonda, avec M. Dechamps, la *Revue de Bruxelles*, organe du parti catholique. En 1839, les électeurs de Termonde l'envoyèrent à la Chambre des Représentants. Il se plaça dans les rangs des catholiques, mais il conserva son indépendance, et plus d'une fois il se sépara des ultramontains exclusifs. Après la retraite du ministère mixte, en 1845, il s'opposa énergiquement à la formation d'un cabinet homogène ; mais sa voix ne fut point écoutée, et les ultracatholiques restèrent maîtres du pouvoir, jusqu'à l'avènement de MM. Rogier et Frère-Orban.

Pendant cette période de sa vie politique, il fit paraître plusieurs écrits remarquables : *Du Pétitionnement en faveur de la langue flamande* (1840) ; *Quinze ans, de 1830 à 1845* (1845) ; *De l'Influence du clergé en Belgique* (1843) ; *Etudes historiques et critiques sur les monts-de-piété* ; *De l'Influence du libre arbitre de l'homme sur les faits sociaux* (1848).

M. de Decker combattit le ministère libéral de 1847. A l'approche des élections partielles de 1852, il soutint M. de Gerlache, dans sa guerre à outrance contre MM. Rogier et Frère-Orban. Sa brochure intitulée : *L'Esprit de parti et l'Esprit national*, fut fatale aux libéraux exclusifs. Les élections amenèrent le gouvernement à modifier sa politique. M. de Decker, sur le conseil même des libéraux modérés, fut appelé à former un cabinet mixte (30 mars 1855), qui prit pour devise « la transaction entre les opinions modérées, en dehors des luttes des partis et de leur influence. » Au dehors, il maintenait scrupuleusement la neutralité de la Belgique ; au dedans, il se soutint jusqu'au 9 novembre 1857, par des demi-mesures et d'habiles ménagements.

Les élections communales de cette année mirent fin à son administration, mais il garda le mandat de député de Termonde jusqu'en 1866. Il se livra à des opérations financières, fut un des administrateurs de la fameuse banque Langrand et, après la faillite de celle-ci, fut nommé gouverneur du Limbourg, en novembre 1871. Cette nomination, considérée comme scandaleuse, provoqua des démonstrations tumultueuses, et M. de Decker donna sa démission. Il fait partie de l'Académie de Bruxelles depuis 1846.

**DE CLERCQ** (Alexandre), administrateur et publiciste français, est né à Paris en 1803. Entré dans la carrière diplomatique, il est devenu sous-directeur des consulats au ministère des affaires étrangères et a obtenu le titre de ministre plénipotentiaire. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 13 août 1861, et grand officier le 8 novembre 1873.

Son nom est attaché à une importante publication, celle du *Recueil des traités de la France*, entreprise sous les auspices du ministre des affaires étrangères, M. Drouyn de Lhuys, et devant comprendre les traités qui ont eu lieu depuis 1713 jusqu'à nos jours : (1864-1872, in-8, tomes I-X, allant jusqu'à 1872). M. De Clercq a publié en outre : *Formulaire des chancelleries diplomatiques et consulaires*, etc. (1848, in-8 ; 4<sup>e</sup> édit. 1870, 2 vol. in-8), et *Guide pratique des consulats*, avec le vicomte de Vallat (1851, in-8 ; 3<sup>e</sup> édit., 1869, 2 vol. in-8).

**DECOURCELLE** (Adrien), auteur dramatique français, né à Paris en 1824, fit ses classes au collège Charlemagne, et débuta très jeune par



des comédies et des vaudevilles. Livré d'abord exclusivement à ce dernier genre, il a aussi abordé le drame, depuis son mariage avec une nièce de M. Dennery, le dramaturge. Il a signé une cinquantaine de pièces, dont les suivantes sont de lui seul : *Une Soirée à la Bastille*, en un acte, en vers (Français, avril 1845); *Don Gusman, ou la Journée d'un séducteur*, en cinq actes, en vers (1846) *la Marinette, ou le Théâtre de la Farce*, en un acte, en vers (Ibid., 1<sup>er</sup> janvier 1848); *les Mémoires de Grammont*, en un acte (Gymnase, 2 janvier); *le Roi de cœur*, en un acte (Vaudeville, novembre); *Diriser pour régner*, en un acte (Gymnase, janvier 1850); *le Président de la bazoche*, en un acte (Vaudeville, juin); *les Dragons de la Reine*, en un acte (Palais-Royal, octobre 1851); *les Locataires du troisième*, en deux actes (Variétés, 1867).

Il a donné, en collaboration, avec M. Deslandes, *Un et un font un* (1848); avec M. Th. Barrière, *les Portraits, les Douze travaux d'Hercule, un Vilain monsieur* (1848); *la Petite Cousine* (1849); *un Monsieur qui suit les Femmes* (1850); *un Roi de la mode, l'Enseignement mutuel, English exhibition, Tambour battant* (1851); *une Vengeance, les Femmes de Gavarni, la Tête de Martin* (1852); *Monsieur mon fils!* (1855); avec M. Labiche : *Oscar XXVIII, Agénot le Dangereux, les Petits moyens* (1848-1850); avec M. Léon Guillard : *le Bal du prisonnier* (1849); avec M. Lefranc : *Pierrot*, pièce de carnaval (Odéon, 1851); avec M. Lambert Thiboust : *la Perdrix rouge* (1852), *Je dîne chez ma mère* (Gymnase, 1855), *un Tyran domestique* (1856); avec M. H. de Lacretelle : *Fais ce que dois*, en trois actes, en vers (Français, septembre 1856); avec M. Dennery : *l'Échelle des Femmes* (1850), *un Ménage à trois* (1853); avec M. Anicet Bourgeois : *J'enlève ma femme* (1857), etc. Rappelons parmi les drames : *Jenny l'ouvrière* (Porte-Saint-Martin, 1850); avec M. J. Barbier : *les Orphelines de Valneige*, tiré de la *Geneviève* de M. de Lamartine, en trois actes (Vaudeville, 1853); avec M. Jaime : *le Châteaudeux des Tilleuls* (Ambigu, 1854); avec MM. Deslandes et Roland : *la Bête du bon Dieu*, en six tableaux (Porte-Saint-Martin, même année); avec M. Marc Fournier : *la Joie de la maison*, pièce en trois actes (Vaudeville, mars 1855); avec M. Anicet Bourgeois : *le Fils de M. Godard*, en trois actes (Ibid., décembre 1855); *les Mariages d'aujourd'hui*, comédie en quatre actes; avec M. A. Bourgeois (Gymnase, 1861); *les Locataires du troisième*, comédie en deux actes (1867); *la Chasse au bonheur*, comédie en un acte (1870); *le Numéro treize*, en un acte (1873); *Pierre Maubert*, drame en un acte (1873, in-18); *un Homme d'argent* (1874); *un Père*, pièce en quatre actes, en collaboration avec M. Jules Claretie (1877), etc.

**DECOVRANT** (André-Marie-Adolphe), ancien représentant du peuple français, né à Morlaix (Finistère), le 31 juillet 1804, fit son droit à Rennes, fut reçu avocat en 1825, et se fit inscrire au barreau de sa ville natale. Sous la monarchie de Juillet il professa des opinions démocratiques. Après la révolution de Février, il fut nommé par acclamation maire de Morlaix, puis fut élu, le premier de la liste, représentant du Finistère à l'Assemblée constituante, par 110000 voix environ, sur 116000 votants. Membre du comité de la justice, il vota avec la fraction modérée du parti démocratique. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, et ne fut pas réélu en 1849 à l'Assemblée législative. — Il est mort à Lanascot (Finistère), le 20 septembre 1876.

**DEFACQZ** (Henri-Eugène-Marie), jurisconsulte et homme politique belge, né à Ath, le 17 septembre 1797, était avocat quand éclata la révolution de 1830. Il fit partie du Congrès national, et y appuya avec énergie toutes les mesures qui avaient pour objet de maintenir l'intégrité du territoire belge. Il se prononça contre l'institution du Sénat et contre l'élection du roi Léopold. Ce fut sur sa proposition que fut fixé le chiffre du cens électoral. Il devint conseiller puis président et enfin premier président à la Cour de cassation (1867). Il fut élu grand-maître de la franc-maçonnerie belge. En 1847, il présida le grand Congrès libéral, puis, après la séparation des libéraux et des radicaux, la Société de l'Alliance. — Le président Defacqz est mort à Bruxelles, le 31 décembre 1871, et eut un enterrement civil qui fit une vive sensation.

En dehors de la politique, il a publié quelques ouvrages de droit, parmi lesquels nous citerons : *Ancien droit belgeque, précis des lois et coutumes observées en Belgique avant le Code civil* (Bruxelles, 1846, in-8).

**DEFAUX** (Alexandre), peintre français, né à Bercy (Paris) le 27 septembre 1826, fut élève de M. Corot, débuta par des paysages empruntés aux environs de Paris, à la forêt de Fontainebleau et aux côtes normandes. Parmi ses tableaux, appréciés de la critique mais vers lesquels le public ne fut pas tout d'abord attiré, nous rappellerons : *Vue prise à Caen, Carrière abandonnée à Ivry* (1859); *Vue prise à Saint-Maur, Côte de Gravelle à Charenton* (1863); *Plateau de Belle-Croix* (1864); *Environs de Méreville* (1865); *Nature morte, Environs de Caen* (1867); *Marais de Donville* (1868); *le Soir de printemps* (1869); *Bords de la rivière d'Yverres* (1870); *Belle journée de février au Bas-Meudon* (1872); *Bord de la Loire après les grandes eaux* (1873); *les Bouleaux, forêt de Fontainebleau* (1874); *le Printemps dans les bois à Anvers* (1875); *Bords du Loing un jour de neige* (1876); *De Honfleur à Pennedepic (Calvados), Sablière à Fontainebleau* (1877); *une Matinée de printemps à Cernay* (1878). M. Defaux a obtenu une médaille de 3<sup>e</sup> classe 1874 et une de 2<sup>e</sup> classe en 1875.

**DEFÈS** (Pierre-Louis), compositeur français, né à Toulouse, le 24 juillet 1819, fut d'abord placé dans le commerce et ne vint à Paris qu'en 1840. Admis au Conservatoire, et successivement élève de Berton et de Fr. Halévy, il remporta le grand prix de l'Institut en 1847. Après un séjour de trois ans en Italie et en Allemagne, il a débuté au théâtre en 1855, et a donné depuis cette époque : *l'Anneau d'argent, la Clef des champs*, pièces en un acte (Opéra-Comique, 1855 et 1857); *Broskovano*, opéra comique en deux actes (Théâtre-Lyrique, 1858); *le Café du Roi*, opéra comique en un acte (Théâtre-Lyrique, 1861); *les Bourguignonnes*, opéra comique en un acte (1862); *les Croqueuses de pommes*, opérette en cinq actes (Menus-Plaisirs 1868); *les Noces de Fernande*, opéra comique en trois actes (Op. Com. novembre 1878), etc. On lui doit en outre une *Messe* solennelle, composée à Rome en 1850, et exécutée avec succès à Paris en 1858.

**DEFODON** (Jacques-Charles), professeur français, né à Rouen le 14 mai 1832, fit au lycée de sa ville natale de fortes études classiques qu'il vint compléter à Paris, de 1851 à 1853, au lycée Louis-le-Grand et à Sainte-Barbe. Il donna pendant dix ans des leçons, comme professeur libre. En 1863, il fut attaché par MM. Hachette à la rédaction du *Manuel général de l'Instruction pri-*

maire, dont il prit la direction, deux ans plus tard, à la mort de son premier rédacteur en chef, Théodore Barrau. Lors de la création de l'École normale primaire de la Seine, il y fut nommé professeur de langue française. Ancien secrétaire général et vice-président de la Société pour l'instruction élémentaire, membre de diverses associations pédagogiques, M. Defodon a reçu un diplôme de mérite à l'Exposition universelle de Vienne, et une médaille d'or à celle de Paris en 1878. Promu officier de l'Instruction publique en janvier 1879, il a été nommé, la même année, sous-directeur du nouveau Musée pédagogique.

A part sa collaboration incessante au *Manuel général*, devenu sous sa direction un des principaux organes français ou étrangers de l'enseignement primaire, on cite de M. Defodon : *Promenade à l'Exposition scolaire de 1867* (1868, in-18; 2<sup>e</sup> édit.); les *Expositions scolaires départementales de 1868* (1869, in-18), avec M. Ferté; *l'Inspection des écoles primaires* (1876, in-18; plus. édit.), avec M. Brouard; puis quelques livres élémentaires pour les écoles (*Cours de dictées*, in-18, 8 édit.); des articles littéraires dans la *Revue de l'Instruction publique*, etc.

**DEFORGES** (Philippe-Auguste PITTAUD-), vaudevilliste français, né à Paris, le 5 avril 1805, fit ses études au collège Bourbon, et entra dans l'administration des douanes; mais ses liaisons avec Eugène Sue et M. de Leuven, lui inspirèrent le goût des lettres et du théâtre. En 1825, il fonda à Bordeaux le *Kaléidoscope*, puis il écrivit dans les petits journaux de Paris, et fit représenter près d'un centaine de pièces, des vaudevilles pour la plupart. En 1830, il entra au ministère de la guerre, en qualité de chef du secrétariat, et échangea cette position, en 1839, contre celle de chef du bureau des archives. Il a pris sa retraite avec le titre de directeur et a été promu officier de la Légion d'honneur, le 12 août 1862.

Depuis sa pièce de début au théâtre, *Henri IV en famille* (1828), M. Deforges a donné, en collaboration avec Théaulon: *la Perle de Marienbourg* (1828); *la Danseuse de Venise* (1834); *la Péricole* (1835); *Carmagnole* (1837), et *le Ramoneur*; avec M. de Leuven : *Scaramouche* (1831); *Vert-Vert* et *Sophie Arnaud* (1832), deux excellents rôles de Mlle Déjazet; *les Baigneuses et l'Alcôve* (1833); *la Tempête* (1834); *Farinelli et Esther à Saint-Cyr* (1835); *le Premier pas de Son Altesse*; *le Mari honoraire et le Père Lathuillière* (1836); *Manon Giroux* (1839), et le divertissement-monologue de *Sous clef* (1844); avec M. Duport : *le Comte de Charolais* (1836); *Schubry* (1837), et *le Forgeron de Saint-Patrick* (1840); avec M. Vermond : *Lekain à Draguignan* (1839), et *une Nuit au sérail* (1841); avec MM. Langlé et Vanderburch : *les Fables de la Fontaine* (1842), en cinq actes.

M. Deforges a encore fait représenter la jolie pièce de *Frascati* (1838), avec Diniaux; *Une Aventure de Scaramouche* (1841), opéra bouffon, avec MM. de Livry et de Leuven; *le Tyran de café* (1841), avec Ancelot et M. Dupont, et *la Chute des feuilles* (1849), avec Roche. Il a aussi travaillé, avec M. de Villeneuve, au drame historique de *Jean Bart* (1848), auquel Eugène Sue ne fut pas étranger; avec M. Gabriel, à *la Butte des Moulins* (1852), et avec M. de Leuven, au *Bijou perdu* (1855), opéras comiques. Il a enfin donné seul, *Une Jambe anonyme*, vaudeville en un acte (1859).

**DEFOULENAY** (Jean-Baptiste-Prosper), député français, est né à Cerilly (Allier), le 23 décembre 1817. Ancien contrôleur des contributions,

maire de Cerilly, depuis le 4 septembre 1870, il se présenta aux élections générales du 20 février 1876, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de l'arrondissement de Montluçon, avec une profession de foi républicaine. Élu par 7004 voix, contre 4991 données à son concurrent bonapartiste, il siégea au centre gauche, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre suivant et fut réélu par 8875 voix, contre 5580 recueillies par le candidat officiel. M. Defoulenay représente le canton de Cerilly au conseil général de l'Allier.

**DEFREGGER** (François), peintre de genre autrichien, né à Stronach (Tyrol), le 30 avril 1835, montra, dès son enfance, de grandes dispositions pour le dessin, et reçut les premières leçons chez un sculpteur d'Innsprück en 1860. Il se rendit ensuite à Munich, entra à l'école des arts et métiers, et continua ses études artistiques sous la direction de Piloty. Il vint à Paris en 1863, y séjourna deux ans, retourna à Munich et donna depuis 1867 une série de tableaux de genre, représentant la vie populaire de son pays natal.

Nous citerons de lui : *le Dernier retour du forestier* (1867); *les Braconniers* (1867); *Joseph Speckbacher et son fils*; *le Jeu du pouce dans le Tyrol* (1869); *les Deux frères et la danse* (1871); *un Cheval de prix* (1873), à l'Exposition universelle de Vienne; *la Dernière levée en 1809* (1874), tableau de grande dimension; *le Joueur de cithare* (1878), à l'Exposition universelle de Paris en 1878. Il a obtenu, à cette dernière, une médaille de 3<sup>e</sup> classe.

**DEFRÉMY** (Charles-François), orientaliste français, membre de l'Institut né à Cambrai, le 8 décembre 1822, se livra, de 1840 à 1842, à l'étude approfondie des langues orientales sous la direction des professeurs du Collège de France, MM. Reinaud et Caussin de Perceval pour l'arabe, et MM. Quatremère et Jaubert pour le persan. Il fut admis dans la Société asiatique, après sa publication de *l'Histoire des sultans du Kharezm*, par Mirkhond (1842, gr. in-8), texte persan accompagné de notes historiques et grammaticales. Il a été nommé professeur de langue arabe au Collège de France, et élu membre de l'Académie des inscriptions et belles lettres le 28 mai 1869, en remplacement de M. de Laborde. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Il a publié : *Histoire des sultans Ghourides* (1844, in-8), traduite du persan de Mirkhond; *Histoire des Samanides* (1845, in-8), traduite du même auteur; *Histoire des Seldjoukides et des Ismaéliens, ou Assassins de l'Iran* (1849, in-8), traduite du persan, et sur lesquels il a, en 1854, fait de *Nouvelles recherches*; *Histoire des Khans mongols du Turkestan et de la Transoxiane* (1852, in-8), traduit du persan de Khondémir.

La géographie ancienne doit aussi à M. Defrémery des travaux intéressants : la traduction annotée des *Voyages d'Ibn Batoutah dans la Perse, l'Asie centrale et l'Asie Mineure* (1848-1851, 2 vol. in-8; réimprimée avec l'original arabe, 1853-1856, 3 vol. in-8); *Fragments de géographes et d'historiens arabes et persans inédits* (1849, in-8), relatifs aux anciens peuples du Caucase et de la Russie méridionale. Collaborateur assidu du *Journal asiatique de Paris*, depuis 1842, plusieurs de ses articles ont été recueillis sous le titre de : *Mémoires d'histoire orientale*, etc. (1854, in-8, 1<sup>re</sup> partie). Son dernier ouvrage est : *Gulistan, ou le Parterre des roses* (1858, in-12), traduit de Sadi.

**DEGER** (Ernest), peintre allemand, né à Bockenheim (Hesse-Electorale), le 15 avril 1809, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf, sous la direction particulière de M. Schadow, et débuta par des copies très remarquables des *Vierges* de Raphaël. Ses relations avec MM. Steina et Overbeck déterminèrent sa prédilection pour la peinture religieuse. A partir de 1837, il exécuta *le Sauveur et sa mère*, *la Vierge en prière auprès de son enfant*, *l'Enfant Jésus*, *la Salutation angélique*, *la Vierge avec son Fils*, qui se trouve à l'église des Jésuites de Dusseldorf; *le Sauveur mort recueilli sur le sein de sa mère et entouré par l'ange*, *le Sauveur portant sa croix*, une *Ascension*, et de nombreux tableaux reproduits presque tous par la gravure ou la lithographie.

Lorsque le comte de Furstemberg-Stammheim eut fait vœu de bâtir l'église de Saint-Apollinaire, à Remagen sur le Rhin, M. Deger fut un des peintres qu'il appela à la décorer de fresques, pour lesquelles ils allèrent tout exprès chercher en Italie des modèles. Il eut même la direction de cette œuvre colossale, achevée en 1851, et qui demeure comme le grand monument de l'école de Dusseldorf. Parmi les fresques dont l'exécution lui appartient, on en cite un grand nombre représentant l'enfance du Christ, sa mission et les dix dernières années de son existence, notamment : *le Christ*, *Saint Jean-Baptiste et les Prophètes*, *le Jardin des Oliviers*, *la Flagellation*, *Jésus couronné d'épines*, *Jésus portant sa croix*, *l'Ascension*, *la sainte Vierge et saint Joseph*, etc., œuvres magistrales, empreintes d'un grand sentiment religieux. M. Ernest Deger appartient à l'école dite nazaréenne, qui a porté dans les sujets du Nouveau Testament, la beauté des formes et l'expression de la physiognomie. Il a été chargé par le roi de Prusse de décorer à fresque la chapelle du château de Stolzenfels sur le Rhin. Il a envoyé aux salons de 1857 et 1859 : *l'Enfant Jésus*, et la *Madone du mont Saint-Apollinaire*, étude. Nommé par le roi de Bavière professeur à l'École des beaux-arts de Munich, il passa, en 1869, à Dusseldorf, où il fit un cours d'histoire de la peinture religieuse. M. Deger est membre des Académies de Munich et de Berlin.

**DEGEORGE** (Charles-Jean-Marie), statuaire et graveur en médailles français, né à Lyon, le 31 mars 1837, fut élève de Duret, de Flandrin et de Jouffroy. Il remporta en 1866 le prix de Rome avec *la France protégeant l'Algérie*. Dès 1864, il avait envoyé au Salon : *Portrait de M. Layraud*, médaillon bronze. Outre diverses copies faites à Rome, pendant son séjour réglementaire, on doit à M. DeGeorge : *M. T. de B...* médaillon plâtre (1866); *Bernardino Cenci*, buste marbre (1870); *Jeune Florentine*, buste marbre, *Jeune Vénitien* (quinzième siècle), buste bronze (1872); *Stanislas Julien*, buste marbre (1874); *la Jeunesse d'Aristote*, statue marbre (1875); *Henri Regnault*, buste bronze, médaille pour la chambre de commerce de Bordeaux (1876); *Portrait de M<sup>me</sup> F. S.*, buste bronze : *la France éclairant et instruisant ses enfants*, médaillon bronze argenté (1877); il a obtenu une médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1872 et une médaille de 1<sup>re</sup> classe en 1875.

**DEGOUVE-DENUNQUES** (Édouard-Albert-François-Joseph), administrateur français, né à Douai, le 16 août 1810, est fils du magistrat de ce nom, député libéral sous la Restauration, nommé conseiller à la Cour royale de Paris, en septembre 1830, et mort en 1833. Il entra dans la vie politique après la révolution de Juillet, et servit dans la presse le parti libéral. Sous la Ré-

publique, il fut nommé, le 2 juin 1848, par arrêté de la Commission exécutive, préfet du Pas-de-Calais. Au mois de janvier 1849, sous la présidence de Louis-Napoléon, il fut transféré à la préfecture des Deux-Sèvres, où il fut remplacé le 25 novembre suivant. Écarté des affaires publiques, M. Degouve-Denuncques s'occupa de travaux d'exploitation de houille. Après le 4 septembre 1870, il fut adjoint au maire du 10<sup>e</sup> arrondissement et donna sa démission lors du renversement de M. Thiers. Il a longtemps rédigé une correspondance politique très-remarquable dans le *Journal de Rouen*. — Il est mort à Compiègne le 4 mai 1878.

**DEGREY** (George-Frédéric-Samuel-Robinson, baron GRANTHAM, 2<sup>e</sup> comte), homme politique et pair d'Angleterre, né à Londres, en 1827, appartient à une famille normande, qui compte parmi ses membres une des femmes de Henri VIII. Député-lieutenant du comté de Lincoln (1849), puis de celui d'York, il fut nommé sous-secrétaire d'État à la guerre en 1859, passa en 1861 au conseil des Indes, puis revint la même année à la guerre et y reçut, en 1863, le titre de secrétaire d'État. De 1852 à 1859, il occupa différents sièges au Parlement : à cette dernière date, il entra à la Chambre haute, d'abord comme successeur des titres de Ripon et de Goderich qu'il tenait de son père, puis de ceux de De Grey et de Grantham que lui légua son oncle. Membre du conseil privé, il en devint président en décembre 1868.

Marié, en 1851, à la fille aînée du capitaine Wyner, qui a été nommée, en 1863, dame d'honneur de la princesse de Galles, le comte de Grey a pour héritier son fils Frédéric-Olivier, vicomte GODERICH, né à Londres en 1852.

**DEGUERRY** (l'abbé Gaspard), ou DU GUERRY, prêtre français, né à Lyon, en 1797, d'une famille originaire de Suisse, et fils d'un marchand de bois, entra d'abord à la maîtrise, puis au petit séminaire de sa ville natale, et, en 1812, au collège de Villefranche. Il reprit en 1814 ses études ecclésiastiques. Ordonné prêtre, avec dispense, en mars 1820, il professa quatre ans la philosophie, l'éloquence et la théologie, et se livra ensuite à la prédication. En 1824, il prêchait à Lyon, en 1825 et 1826 à Paris, et, l'année suivante, Charles X le nomma aumônier du 6<sup>e</sup> régiment de la garde royale, qu'il suivit jusqu'en 1830 à Orléans, Rouen et Paris. En 1828, il prononça, à Orléans, l'éloge de Jeanne d'Arc, qu'il a été appelé, vingt-huit ans plus tard, à faire de nouveau (1856). Après avoir repris exclusivement, de 1830 à 1839, le cours de ses prédications, M. Deguerry fit, en 1840, un voyage à Rome. A son retour, il devint chanoine de Notre-Dame, archiprêtre en 1844, et passa à la cure de Saint-Eustache (1845), puis à celle de la Madeleine (1849). Au mois de juin 1861, il fut nommé à l'évêché de Marseille, mais il pria l'empereur de le dispenser d'accepter cette nomination, et fut remplacé par M. Cruice. En 1868, il fut chargé de l'éducation religieuse du prince impérial. Décoré en mai 1846, il fut fait officier de la Légion d'honneur en 1853, et commandeur le 9 mai 1868, lors de la première communion de son élève.

Après l'insurrection du 18 mars 1871, arrêté, comme otage, par les fédérés, avec MM. Darboy et Bonjean (5 avril), il fut conduit à Mazas, où il séjourna jusqu'au moment de l'entrée de l'armée régulière dans Paris. Transféré à la Roquette, il fut fusillé dans cette prison, le 27 mai 1871, avec les autres otages. Ses funérailles eurent lieu, le 7 juin, à la suite de celles de

Mgr Darboy. Une loi, promulguée la veille, déclarait que les frais en seraient supportés par le Trésor. Le 30 août suivant, le conseil de fabrique de la Madeleine vota l'érection d'un monument à sa mémoire.

On a de lui : *Éloge de Jeanne d'Arc* (1828) ; *la Trappe mieux connue* (1844) ; *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament* (1846) ; *Vies des saints* (1845) ; *Notice sur le comte de Clocheville* (1853) ; un second *Éloge de Jeanne d'Arc* (1856) ; *Retraite prêchée aux conférences de Saint-Vincent de Paul* (1859, in-18) ; *l'Oraison dominicale, sermons prêchés à la chapelle des Tuileries* (1866).

DEHODENCO (Edme-Alexis-Alfred) peintre français, né à Paris le 23 avril 1822, suivit les cours de M. Léon Cogniet et fit divers voyages en Espagne et en Afrique. Il débuta au Salon de 1844 par une *Sainte Cécile en adoration* et exposa depuis à presque tous les salons annuels soit des portraits, soit des scènes de genre, parmi lesquels nous citerons : *le Doute* (1845) ; *Saint Etienne traîné au supplice* (1846) ; *la Visitation* (1847) ; *le Christ au tombeau* ; *le Camoëns* ; *Portraits de M. Henri Niolle* et de *M. Armand Du Mesnil* (1848) ; *Virginie retrouvée morte sur la plage* (1849), commandée par le ministère de l'intérieur, *Courses de taureaux en Espagne* (1851), au musée du Luxembourg ; *Bohémien et Bohémienne au retour d'une fête en Andalousie* (1853) ; *Concert juif chez un caïd marocain* (1855) ; *Exécution d'une juive au Maroc* ; *Mariée juive à Tanger* (1861) ; *Christophe Colomb arrivant au couvent de la Rabida* (1864) ; *La Bonne aventure, une Fête juive au Maroc* (1865) ; *la Justice du pacha* (1866) ; *Ruth et Noëmi* ; *le Supplice des voleurs au Maroc* (1867) ; *Arrestation de Charlotte Corday* ; *portrait de M. Th. de Banville* (1868) ; *l'Adieu du roi Boabdil à Grenade* (1869) ; *Fête juive à Tanger* (1870) ; *Matinée d'octobre au Luxembourg* ; *Portrait d'enfant* (1872) ; *Othello* (1873) ; *Danse de nègres à Tanger* ; *Enfants arabes jouant avec une tortue* (1874) ; *Portrait de M. L. Dancla, le Liseur* (1875) ; *Jésus-Christ ressuscite la fille de Jaire* (1876) ; *le Conteur marocain* (1877) ; *Bacchus* (1878). M. Alfred Dehodencq a obtenu deux médailles de 3<sup>e</sup> classe en 1846 et en 1853, une médaille en 1865 et la décoration de la Légion d'honneur en 1870.

DEIN (Louis), homme politique français, est né en 1819, à Lesneven (Finistère). Ancien juge de paix et membre du Conseil général du Finistère pour le canton de Plouescat, il fut nommé député au Corps législatif, en 1863, comme candidat du gouvernement pour la cinquième circonscription du même département, par 16 180 voix sur 26 130 votants. En 1869, il fut réélu, au second tour de scrutin, par 15 032 voix contre 12 681 données à M. Thiers. Au 4 septembre 1870, il rentra dans la vie privée.

DÉJAZET (Pauline-Virginie), célèbre actrice française, née à Paris, le 30 août 1797, débuta à cinq ans au théâtre des Capucines, dans *Fanchon toute seule*. Elle avait déjà passé par plusieurs scènes quand elle vint jouer les jeunes premières au théâtre des Jeunes Elèves, supprimé par le décret de 1807. Elle revint aux rôles d'enfants et joua, au Vaudeville, la fée Nabotte dans *la Belle au bois dormant*, de Bouilly. Ce fut, à cette époque, son plus grand succès. Elle quitta le Vaudeville en 1817, et alla jouer en province, d'où elle revint à Paris à diverses reprises. Pendant cette période de jeunesse nomade, elle se fit applaudir aux Variétés dans les *Petits braconniers*, à Lyon et à Bordeaux dans la *Leçon de*

botanique, de Dupaty, et surtout dans *Angélique ou la Champenoise*.

Engagée au Gymnase, en 1821, elle joua dans *Caroline, la Petite sœur, le Mariage enfantin, le Plus beau jour de la vie, la Petite lampe merveilleuse et la Loge du portier*. Mais se voyant sacrifiée à Léontine Fay et à Jenny Vertpré, elle passa, en 1828, au théâtre des Nouveautés, où elle se rencontra avec Potier et M. Bouffé : elle joua dans le *Mariage impossible*, dans *Henri IV en famille*, et particulièrement dans *Bonaparte à Brienne*, où elle représentait avec le plus grand bonheur le héros adolescent.

C'est en 1831 que Mlle Déjazet vint au Palais-Royal prendre place à côté de Samson, Lepeintre aîné, Roustan, etc. *Le Philtre, l'Enfance de Louis XII, Vert-Vert, Judith et Holopherne, Frétilton, les Premières armes de Richelieu, Indiana et Charlemagne*, etc., etc., firent à l'actrice et au théâtre une immense popularité. Elle quitta le Palais-Royal, en 1844, et prit pour cinq ans un engagement plus lucratif aux Variétés, où la suivit la faveur du public. Elle y joua dans *Gentil Bernard, le Moulin à paroles, le Marquis de Lauzun*, et y reprit les *Premières armes de Richelieu*.

Son engagement terminé, elle alla donner des représentations en province, puis s'engagea au Vaudeville, où elle joua le *Vicomte de Léotières*, créé par elle au Palais-Royal, et la *Douairière de Brionne*. Après de nouvelles courses en province et un voyage à Londres, elle rentra aux Variétés dans les *Trois Gamins*, joua à la Gaité le *Sergent Frédéric* (1855), et reprit accidentellement sur quelques scènes parisiennes. En septembre 1859, elle a obtenu le privilège du théâtre des Folies-Nouvelles qui prit alors son nom. Elle y joua *M. Garat* (1860), avec grand succès ; *Gentil Bernard* (1863) ; *les Premières armes de Richelieu* (1866), sans compter un grand nombre de créations nouvelles ou de ses anciens rôles. A la fin de 1868, on apprît avec un certain étonnement que Mlle Déjazet, plus que septuagénaire, allait faire sa première communion. On dit, à ce propos, qu'elle allait quitter le théâtre ; mais cet acte tardif n'eut pas cette conséquence. Le ministère de la maison de l'empereur lui accorda, au mois de mars 1869, une pension annuelle de 2000 francs. En septembre 1874, une représentation extraordinaire, donnée à son bénéfice à la salle Ventadour, produisit plus de 60 000 francs. — Elle est morte à Paris le 1<sup>er</sup> décembre 1875. Mlle Déjazet avait particulièrement réussi dans les rôles masculins, où elle déployait à l'aise toute la vivacité de ses mouvements, et les allures fringantes de son éternelle jeunesse. Sa manière toute particulière de chanter les couplets, plus agréable que savante, avait aussi beaucoup contribué à la vogue dont elle a constamment joui.

Son fils, M. Eugène DÉJAZET, s'est fait connaître par plusieurs compositions musicales, et a donné toute une série d'opérettes sur le théâtre de sa mère, notamment : *Un Mariage en l'air* (mars 1861) ; *Double-deux* (mai 1861) ; *la Rosière de quarante ans* (avril 1862) ; *l'Argent et l'amour* (février 1863) ; *Monsieur de Belle-Isle* (février, 1865). Il a dirigé jusqu'en 1876 ce théâtre qui devint le troisième Théâtre-Français. — Une fille de la célèbre actrice, Mlle Hermine DÉJAZET, a débuté, comme chanteuse, à l'étranger, et s'est essayée à la composition musicale.

DEKKER (Édouard-Doumes), littérateur hollandais, né à Amsterdam le 20 mars 1820, se rendit à Java en 1840 et entra dans l'administration de cette colonie, où il devint adjoint au résident de

Lebak ; mais les réformes qu'il essaya d'introduire dans les rapports du gouvernement avec les indigènes furent mal accueillies, et il donna sa démission. De retour à Amsterdam, il dénonça, dans une série d'articles qui eurent du retentissement, les abus dont il avait été le témoin.

M. Dekker a publié : *Max Havelaar ou les Ventes de café* (Max Havelaar of de Koffyveilingen, Amsterdam 1860, 2 vol. in-8) ; *Lettres d'amour* (Minnebrieven, Ibid., 1861) ; *Idées* (Idèen, Ibid., 1862, 4 vol.). On lui doit en outre deux drames : *la Fiancée* (de Bruid daarboven) et *l'École des princes* (de Vorstenschool).

**DELAAGE** (Marie-Henri), littérateur français, né à Paris, en 1825, et petit-fils par sa mère du célèbre Chaptal, ministre de l'Empire, fit ses études chez l'abbé Poilou à Vaugirard. Après un surnumérariat au ministère de la marine, il se jeta dans la carrière des lettres et se mit à écrire une foule de livres ou de brochures dont plusieurs semblent décorés à dessein d'un titre emphatique ou bizarre : *le Sang du Christ* (1849) ; *Perfectionnement physique de la race humaine* (1850) ; *Doctrines des Sociétés secrètes* (1852), etc. On a surtout remarqué toute une série d'ouvrages : *le Monde occulte* (1851) ; *le Monde prophétique* (1853) ; *l'Éternité dévoilée* (1854) ; *les Ressuscités au ciel et dans l'enfer* (1855), etc., dans lesquels l'auteur cherche la démonstration visible du surnaturalisme chrétien dans les expériences magnétiques et autres manifestations merveilleuses.

**DELABARRE-DUPARCO** (Nicolas-Édouard), écrivain militaire français, né à Saint-Cloud (Seine-et-Oise), le 1<sup>er</sup> avril 1819, entra en 1836 à l'École polytechnique et en 1838 à l'École d'application de Metz. Il en sortit, en 1841, lieutenant d'une compagnie de mineurs, où il s'occupa de diverses expériences sur l'art des mines. L'année suivante, il reçut la mission de travailler aux contre-mines de Verdun. Promu capitaine en janvier 1844, il fut employé aux constructions hydrauliques de Dunkerque. En 1849, il fut, nommé au concours, professeur d'histoire militaire à l'École de Saint-Cyr. Chef de bataillon en 1860, lieutenant-colonel en 1869, colonel le 24 janvier 1871, il a été nommé directeur du génie à Brest. Officier de la Légion d'honneur depuis le 12 août 1864, il a été fait commandeur le 14 avril 1879.

M. Delabarre est auteur de nombreux écrits dont voici les principaux : *Biographie et maximes de Maurice de Saxe* (1851, in-8) ; *Commentaires sur le Traité de la guerre de Clausewitz* (1853, in-8) ; *Portraits militaires, esquisses historiques et stratégiques* (1853-1855, 2 vol. in-8) ; *Études historiques et militaires sur la Prusse* (1854-1856, 2 vol. in-8). Il a traduit de l'allemand : *Principes de la grande guerre, suivis d'exemples tactiques raisonnés de leur application*, par le prince Charles d'Autriche (1851, in-fol.) ; *Histoire de l'art militaire chez les anciens*, par le major prussien F. de Ciriacy (1854, in-8) ; *Histoire de la fortification permanente*, par A. de Zastrow (3<sup>e</sup> édit., 1856, 2 vol. in-8 et atlas in-fol.) ; de l'espagnol : *Théorie analytique de la fortification permanente* par don Jose Herrera (1847, in-8 et atlas in-4) ; *Capitaines anciens et modernes* par le général San Miguel (1848, in-8) ; *Utilité d'écrire l'histoire des régiments de l'armée*, opuscule suivi de *l'histoire du régiment de Jaen*, par le général comte de Clonard (1851, in-8) ; *Éléments d'art et d'histoire militaires* (1858) ; *Histoire militaire de la Prusse avant 1756* (même année) ; *Histoire de l'art de la guerre avant l'usage de la poudre* (1860, in-8, 1861, 2<sup>e</sup> partie) ; *Parallélisme des progrès de la civilisation et de l'art militaire* (1861, in-8) ;

*Hannibal en Italie* (1863, in-8) ; *l'Art militaire pendant les guerres de religion* (1864, in-8) ; *le Bonheur à la guerre* (1865, in-8) ; *Des Imitations militaires* (Orléans, 1866, in-8), mémoire lu à l'Académie des sciences morales et politiques ; *la Gloire des armes chez Corneille* (Ibid., 1867, in-8) ; *Histoire de François II*, 1559-1560 (même année, in-8) ; *Réflexions sur les talents militaires de Louis XIV* (même année, in-8) ; *les Chiens de guerre* (1869, in-32) ; *Histoire de Charles IX* (1875, in-8) ; puis un certain nombre de mémoires lus à l'Académie des sciences morales et politiques et d'articles insérés dans les journaux et revues militaires.

**DELABORDE** (vicomte Henri) et non DE LABORDE, peintre et historien d'art français, né à Rennes, le 2 mai 1811, et fils du général de ce nom créé comte en 1808, étudia sous Paul Delaroché et exposa un certain nombre de tableaux d'histoire et de paysages : *Agar dans le désert*, au musée de Dijon (1836) ; *la Conversion de saint Augustin*, acquis par l'Etat (1837) ; *la Prise de Damiette*, *les Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem*, pour les galeries de Versailles (1841 et 1845) ; *Dante à la Verna*, (1847) ; *la Passion du Christ*, à la cathédrale d'Amiens (1848) ; *la Mort de Monique* (1838), qui reparut à l'Exposition universelle de 1855, etc. Comme peintre M. H. Delaborde a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1837 et une première en 1847.

En avril 1855, il entra au cabinet des Estampes de la Bibliothèque impériale avec le titre de conservateur adjoint, et devint ensuite conservateur sous-directeur de ce département. Élu membre libre de l'Académie des beaux-arts en 1868, il remplaça M. Beulé dans ses fonctions de secrétaire perpétuel, le 23 mai 1874. Chevalier de la Légion d'honneur en 1860, il a été promu officier le 9 août 1870.

Collaborateur de la *Revue des Deux Mondes* et de la *Gazette des Beaux-Arts*, M. H. Delaborde a réuni quelques-uns de ses articles sous le titre de : *Études sur les Beaux-Arts en France et en Italie* (1864, 2 vol. in-8), et de *Mélanges sur l'art contemporain* (1866, in-8). On lui doit en outre un travail considérable sur *Ingres, sa vie, ses travaux, sa doctrine*, d'après les notes manuscrites et les lettres du maître (1870, in-8) ; *le Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale*, notice historique (1875, in-8) ; une édition des *Lettres et pensées* d'Hipp. Flandrin, accompagnées du catalogue de l'œuvre du maître (1865, in-8) ; des *Eloges* lus aux séances académiques, etc. Il a rédigé un grand nombre de notices de *l'Histoire des peintres* et signé avec M. Ch. Blanc le volume consacré à l'école bolonaise.

Son frère aîné, le comte Louis-Jules DELABORDE, né à Paris, le 13 janvier 1806, avocat à la Cour de cassation depuis 1836, président de son ordre de 1853 à 1856, a publié : *Traité des avaries particulières sur marchandises* (1838) et *Liberté religieuse*, suite de *Plaidoyers* prononcés à la Cour de cassation dans les causes intéressant le protestantisme (1840 et suiv.). Il devint, en 1862, conseiller à la Cour impériale de Paris et prit sa retraite, en 1876, comme conseiller honoraire. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 44 juin 1856.

**DELACOUR** (Edmond) ou DE LA COUR, diplomate français, né à Paris vers 1805, entra, au sortir de ses études, dans l'administration, rempli, de 1833 à 1836, les fonctions de secrétaire d'ambassade à Vienne, et, de 1839 à 1847, les mêmes fonctions à Stockholm. Le 10 août 1848, il fut nommé chargé d'affaires de France à Vienne, puis envoyé extra-

ordinaire et plénipotentiaire. En janvier 1851, il rédigea une protestation, qui fit du bruit, contre l'entrée de l'Autriche tout entière dans la Confédération germanique. En mars 1853, il remplaça M. de La Valette comme ambassadeur à Constantinople; mais, lors du passage du Pruth par les armées de la Russie, il fut remplacé par le général Baraguey-d'Hilliers. Le 10 avril 1854, on lui confia le poste d'ambassadeur français à Naples dans des circonstances notablement difficiles. Plus tard conseiller d'Etat, et commandeur de la Légion d'honneur depuis septembre 1849, — M. Delacour est mort en décembre 1873.

**DELACOUR** (Alfred-Charlemagne LARTIGUE, dit), médecin et vaudevilliste français, né à Bordeaux en 1815, fut reçu docteur à Paris en 1841, et quitta, quelques années après, l'exercice de la médecine. Il a écrit, sous le nom de *Delacour*, un assez grand nombre de pièces pour les scènes de genre; ses collaborateurs habituels sont MM. Si- raudin, Moreau, Thiboust, Labiche, L. Morand, Marc Michel, etc. La plupart de ses ouvrages ont été représentés aux Variétés, au Palais-Royal, aux Folies-Dramatiques, quelques-uns au Gymnase. Nous citerons : *L'Hospitalité d'une grisette* (1847); *le Chevalier de Beauvoisin* (1848); *Deux sans-culottes* (1849); *une Femme qui trompe son mari* (1851); *un Service d'ami, une Rivière dans le dos* (1852); *On dira des bêtises. une Charge de cavalerie, Souvenirs de jeunesse* (1853); *les Mystères de l'été, Paris qui dort* (1854); *les Rues de Paris, un Bal d'Auvergnats* (1855); *les Vaches landaises* (1857); *En avant les Chinois!* (1858); *la Femme doit suivre son mari* (Vaudeville, 1860); *J'ai compromis ma femme* (Gymnase, 1861); *l'Amour en sabot* (1861); *les Voisins de Molinchart*, en 3 actes (1861); *les Petits oiseaux*, en 3 actes (Vaudeville, 1862); *le Premier pas* (Gymnase, 1862); *la Chanson de Marguerite*, en 2 actes (1863); *Célimare le bien-aimé*, en 3 actes (1863); *Monsieur boude, scènes de la vie conjugale* (1864); *l'Homme qui manque le coche*, en 3 actes (1865); *les Chemins de fer*, en 5 actes (1867); *le Fils du brigadier*, en 3 actes (1867); *le Corricolo*, en 3 actes (1868); *la Roulette*, en 3 actes (1869); *les Reflets*, en 3 actes (1871); *la Veuve du Malabar*, opéra-bouffe en 3 actes (1873); *une Femme qui ment*, comédie en un acte (1874); *Partie pour Saumur*, en un acte (1875); *Une Chance de coquin*, en un acte (1875); *le Bois du Vésinet*, en un acte (1876), etc. M. Alfred Delacour a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1867.

**DELA-CROIX** (Jacques-Jules), sénateur français, né à Chartres, en novembre 1807, reçu pharmacien en 1833, exerça sa profession dans sa ville natale, dont il fut nommé adjoint en 1848 et maire après le 4 septembre 1870. Les services qu'il rendit en cette dernière qualité le firent élire représentant d'Eure-et-Loir à l'assemblée nationale, aux élections générales du 8 février 1871, le premier sur six, par 46 362 voix. Il siégea dans les rangs de la gauche. Sous l'administration du 24 mai 1873, il fut un des députés révoqués par M. de Broglie de leurs fonctions de maires, pour cause d'opinions républicaines. Il fut porté aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, comme candidat républicain, avec M. Emile Labiche, fut élu le premier, par 311 voix sur 490 électeurs, et prit place dans la gauche républicaine du Sénat. Il a été élu vice-président du conseil général d'Eure-et-Loir, où il représente le canton nord de Chartres.

**DELA-CUISINE** (Elisabeth-François), magistrat

français, né à Chalon-sur-Saône en 1795, entra, sous la Restauration, dans la magistrature où il ne tarda pas à se faire une certaine réputation par l'étendue de ses connaissances. Nommé, en 1837, conseiller à la Cour royale de Dijon, il en devint l'un des trois présidents et en 1865 président honoraire. M. Delacuisine, décoré de la Légion d'honneur en 1838, a été promu officier. — Il est mort à Dijon, le 24 février 1874.

On a de lui des livres estimés : *De l'Administration de la justice criminelle en France* (1841, in-8); *Traité du pouvoir judiciaire* (1843, in-8); *De l'Esprit public dans l'institution du jury* (1845); des *Esquisses municipales de Dijon* (1849), dissertation qui a obtenu une mention honorable à l'Académie des inscriptions; *le Parlement de Bourgogne depuis son origine jusqu'à sa chute* (1857, 2 vol. in-8, 2<sup>e</sup> édit., 1864, 3 vol in-8), etc.

**DELA-FOSSE** (Gabriel), minéralogiste français, membre de l'Institut, né le 16 avril 1796, à Saint-Quentin, entra à l'École normale en 1813 et devint professeur de minéralogie à la Faculté des sciences de Paris et à l'École normale, puis au Muséum d'histoire naturelle. Il a été admis à la retraite, avec le titre de professeur honoraire, en 1876. Décoré de la Légion d'honneur en 1839, il a été promu officier le 13 août 1861. Il a été élu, en 1857, membre de l'Académie des sciences. — Il est mort à Paris, le 13 octobre 1878.

M. Delafosse est auteur de travaux importants pour la cristallographie : *Recherches sur la cristallisation considérée sous les rapports physiques et mathématiques* (Comptes rendus de l'Académie des sciences, 1840); *Mémoire sur une relation importante qui se manifeste dans certains cas entre la composition atomique et la forme cristalline* (Ibid., 1848 et 1851); *Mémoire sur le pléiomorphisme des espèces minérales* (Ibid., 1851) : écrits qui mirent en lumière les relations entre le sens du pouvoir rotatoire des substances minérales et l'orientation des facettes hémédriques.

Il a aussi publié plusieurs ouvrages élémentaires très estimés sur les diverses branches de l'histoire naturelle : *Précis élémentaire d'histoire naturelle* (in-12, avec planches, 8<sup>e</sup> édit., 1857); *Notions élémentaires d'histoire naturelle* (3 vol. in-18, avec planches); *Leçons d'histoire naturelle, faisant partie du Cours complet d'éducation pour les filles, Nouveau cours de minéralogie* (1858-1862, 3 vol. in-8, avec atlas); *Rapport sur les progrès de la minéralogie* (1867, in-8).

**DELAGRAVE** (Charles). Voy. DÉZOBRY.

**DELAISTRE** (Louis-Jean-Désiré), graveur français, né à Paris, le 5 avril 1800, est élève de M. Forster. Il s'est fait remarquer par un style large et correct. Outre un grand nombre de vignettes qu'il a gravées pour les publications illustrées, entre autres les *Oeuvres* de Voltaire et celles de J.-J. Rousseau, il a donné à diverses Expositions : *Portrait de Picard* (1824); *Métabus voue ses filles à Diane* (1827), d'après M. L. Cogniet; une *Chasseresse* (1833); *Raphael et la Fornarina* (1848), d'après A. Devéria; *le Naufrage de la Méduse*, d'après Géricault, etc. Il a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1833. — Il est mort à Paris, le 1<sup>er</sup> mars 1871.

**DELAISTRE** (Jean-Marie), acteur français, né à Paris en 1806, fit une partie de ses études au collège Bourbon, entra dans le commerce, puis passa au Conservatoire, et accompagna Talma dans sa dernière tournée dramatique, en 1825; il joua l'année suivante aux Français, et parcourut de nouveau, pendant près de deux ans, la pro-

vince avec Mlle Georges, comme premier tragique. En 1829, il entra à l'Odéon, qui ferma deux ans après. Il revint alors au commerce. Rentré au théâtre, il fit, à la Porte-Saint-Martin, une certaine sensation, comme traître de mélodrame. Il fut attaché ensuite tour à tour à l'Ambigu et à la Galté. Il a créé Kérouan, dans la *Closerie des Genêts*, Cromwell dans les *Mousquetaires*, ainsi que des rôles principaux dans *David Rixio*, *Christophe Colomb*, *Philippe II*; etc.

Sa fille, Mlle Marie DELAISTRE, née à Paris, en 1834, remporta au Conservatoire, en 1853, le double prix de tragédie et de comédie, et parut sur les scènes du boulevard, souvent dans les mêmes pièces que son père.

**DELALAIN** (Auguste-Henri-Jules), imprimeur et libraire français, né à Paris, le 31 janvier 1810, prit, en 1845, la direction de la maison fondée par Nicolas Delalain, son aïeul, et continua la spécialité des livres classiques imprimés et édités sous ce nom depuis près d'un siècle. Il y joignit, pour suivre les progrès de l'enseignement, une double série de publications de géographie et d'histoire et une belle collection d'auteurs étrangers. Notable commerçant de la ville de Paris et président du cercle de la librairie, il fut décoré en 1853, et devint, en 1857, un des adjoints du XI<sup>e</sup> (IV<sup>e</sup>) arrondissement. — M. J. Delalain est mort à Paris le 16 juillet 1877. Il a laissé pour successeurs ses deux fils, MM. Henri et Paul, associés par lui, depuis dix ans, à la direction de la maison.

Cet actif éditeur avait publié divers écrits, sous son nom et sous celui de *Nau*, qui était celui de sa mère : la *Loi sur l'enseignement, expliquée et commentée par les motifs, les actes législatifs et la jurisprudence* (1853, in-8); la *Législation de la propriété littéraire et artistique* (1852, in-8, 2<sup>e</sup> édit., 1859); *Recueil des conventions conclues par la France pour la reconnaissance de la propriété littéraire et artistique* (1866, in-18), etc.; puis le *Bulletin de la Société de la propriété littéraire*, qu'il a fondée et dont il fut président. Il publia, à partir de 1849, l'*Annuaire de l'Instruction publique*.

**DELALLE** (Louis-Auguste), prélat français, né à Revin (Ardennes), le 9 octobre 1800, fut vicaire général du diocèse de Nancy, puis appelé, par décret du 30 août 1855, au siège épiscopal de Rodez, et sacré à Nancy, le 18 novembre suivant. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Rodez, le 6 juin 1871.

On a de lui : *Lettres à M. Letronne sur la cosmogonie des Pères de l'Église et de la Genèse* (in-8); *Psychologie, ou Traité de l'immortalité de l'âme* (in-8); *Théologie naturelle ou Traité de l'existence de Dieu* (in-8); *Cours de philosophie* (3 vol. in-8); *Manuel de philosophie ou Éléments de philosophie chrétienne* (in-8); *Cours de controverse catholique* (4 vol. in-8); une édition des *Ouvres du bienheureux Liguori*, etc.

**DELAMARRE** (Achille-Joseph, comte), sénateur français, né le 11 février 1790, fit avec distinction les guerres de l'Empire, gagna en Russie le grade de capitaine et recut pendant la campagne de Saxe, la croix d'officier de la Légion d'honneur (juillet 1813). Au retour des Bourbons, il passa dans le corps royal d'état-major, devint chevalier de Saint-Louis et obtint de Charles X le titre de comte, qui fut une des dernières créations nobiliaires de ce roi. En 1832, il donna sa démission de lieutenant-colonel et s'occupa de l'amélioration de la race chevaline; pendant quelques années il présida le *Jockey's club*. Par décret

du 31 décembre 1852, il fut fait sénateur. — Il est mort à Paris le 8 mars 1873.

**DELAMARRE** (Édouard-François-Désiré), administrateur français, ancien député, est né le 16 décembre 1797, à Guerbaville (Seine-Inférieure). Notaire sous la Restauration, il fut en 1830 nommé sous-préfet à Clamecy et déploya un grand zèle lors de l'invasion du choléra. En 1833, il passa à la préfecture du Cantal, et en 1840 à celle des Landes; il administrait la Creuse depuis 1842, lorsque la révolution de Février éclata. Éloigné des affaires sous la République, il devint, après le coup d'État du 2 décembre, candidat du gouvernement et fut envoyé au Corps législatif, en 1852, par les électeurs de Guéret qui le réélirent au même titre aux élections suivantes. Il obtint, en 1863, 17 086 voix sur 20 895 votants, et en 1869, 15 525 voix sur 23 790. Membre du conseil général pour le canton de Jarnages, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 3 mai 1839, et commandeur le 13 août 1864.

**DELANNEAU DE MAREY** (Régulus-Adolphe), administrateur français, né à Paris, le 17 juillet 1796, est le fils du fondateur de l'Institution Sainte-Barbe. Il fit ses études sous la direction de son père et prit part en 1812 à la campagne de Russie, en qualité de secrétaire particulier du général Mathieu-Dumas. Nommé, par l'influence de ce dernier, adjoint au commissaire des guerres (1813), il fut fait prisonnier par suite de la capitulation de Dresde et rentra en France, après dix mois de captivité en Bohême, pour remplir les fonctions de commissaire dans la division du général Foy (1815). Il fut ensuite envoyé à Dijon auprès de l'ordonnateur Maret, et destitué peu de temps après. Alors il se voua à la carrière de l'Instruction publique, devint sous-directeur de Sainte-Barbe et succéda à son père (1819) dans la propriété de cet établissement, qu'il a longtemps dirigé. Mis ensuite à la tête de l'Institution nationale des sourds-muets, il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 1<sup>er</sup> janvier 1853.

**DELANNOY** (Mgr Victor-Jean-Baptiste-Paulin), prélat français, né à Templeuve (Nord), le 21 juin 1824. Précédemment curé de Saint-André de Lille, il a été nommé, par décret du 10 février 1872, évêque de Saint-Denis (la Réunion), préconisé le 6 mai et sacré le 12 octobre suivant, puis transféré à l'évêché d'Aire par décret du 10 octobre 1875. On n'a de lui que des *Mandements* et des *Instructions pastorales*. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

**DELANNOY** (Léopold-Émile-Edmond), acteur français, né à Arras, le 7 février 1817, fils d'un lieutenant-colonel de l'Empire, ne put suivre sa vocation théâtrale qu'à la mort de ses parents, et fit ses premiers débuts à Elbeuf et à La Rochelle. En 1840, il entra au théâtre de Montmartre, se rendit à Lille en 1843, parcourut peu après la Belgique, et fut quelque temps directeur du théâtre des Nouveautés de Bruxelles.

En octobre 1848, il parut au Vaudeville avec un plein succès dans la *Propriété c'est le vol*, et aborda souvent depuis les pièces politiques, telles que *les Représentants en vacances*, *la Foire aux idées*, etc. Il a joué fréquemment, en Belgique, les grands rôles aussi bien que les farces : *Toby le sorcier*, *Latude*, *le Chiffonnier*, *Bilboquet*, et s'y est fait connaître comme auteur de vaudevilles et de chansonnettes. En mai 1858, il entra au théâtre du Palais-Royal.

**DELA PLANCHE** (Eugène), statuaire français

né à Belleville (Seine) le 28 février 1836, élève de M. Deligand, entra à l'École des Beaux-Arts en 1852; il remporta en 1858 le 2<sup>e</sup> prix de Rome, avec *Achille saisissant ses armes*, et en 1864 le premier, avec *Ulysse bandant l'arc que les prétendants n'ont pu jouer*. Il avait exposé au Salon de 1861 un buste de jeune fille et à celui de 1863 un *Petit père*. L'*Enfant monté sur une tortue*, statue plâtre (1866) acquise par l'État et réexposée en bronze à l'Exposition universelle de 1867, fut exécutée à Rome, ainsi que divers envois qui ont figuré à l'École des Beaux-Arts de 1866 à 1869. On doit encore à M. Delaplanche : un *Pecoraro*, statue plâtre (1868) dont le bronze a reparu au Salon de 1869; *Ete après le péché*, marbre (1870); *le Message d'amour*, plâtre; *Sainte Agnès* (1872), pour l'église Saint-Eustache; *Éducation maternelle*, groupe plâtre (1873) dont le marbre, exposé en 1875, a été acquis par l'État et placé dans le square de l'Église-Sainte-Clotilde; *Agar et Ismaël*, groupe marbre; *Lixie*, buste marbre (1874); *Portrait de Mme Eugénie Doche*, buste marbre (1875); *la Musique*, statue plâtre (1877) réexposée en marbre au Salon de 1878 avec *la Vierge au lys*, statue marbre. On doit également à M. Delaplanche deux statues pour le fronton de l'Opéra, *la Charpente et la Terrasse*, et, pour l'église Saint-Joseph à Paris, *Saint Joseph, l'Enfant Jésus et la Vierge*. Cet artiste, qui s'est fait en outre connaître comme peintre de paysages, a obtenu trois médailles en 1866, 1868 et 1870, la décoration de la Légion d'honneur en 1876, et l'une des deux médailles d'honneur au Salon de 1878.

**DELA PORTE** (Jean-Louis), homme politique français, ancien représentant du peuple, né à Troyes, le 28 novembre 1796, fit de brillantes études à l'école de pharmacie de Paris, dont il fut lauréat, puis retourna exercer dans sa ville natale la profession de pharmacien jusqu'en 1833. Membre du Conseil municipal, depuis l'année précédente, il fut aussi élu membre du Conseil général de l'Aube, et fit en outre partie des divers conseils et comités de l'instruction publique, de bienfaisance ou de salubrité. Après la révolution de Février, il fut envoyé à l'Assemblée constituante par 33504 suffrages. Il monta quelquefois à la tribune, pour y exercer le droit d'initiative parlementaire, mais il fut surtout l'un des membres les plus actifs des commissions nommées par les bureaux, et rapporteur de plusieurs. Non réélu à l'Assemblée législative, M. Delaporte n'a cessé de se consacrer aux intérêts locaux de son département. Secrétaire, pendant de longues années, de la Société d'agriculture, sciences et arts de l'Aube, il a inséré de nombreux travaux dans ses *Mémoires*.

**DELA PORTE** (Jacques-Guillaume), médecin français, né à Lisieux (Calvados), le 19 août 1794, entra d'abord dans la médecine militaire, fut attaché à divers hôpitaux, entre autres au Val-de-Grâce, et reçut, en 1817, le diplôme de docteur. Retiré à Vimoutiers (Orne), dont il devint maire, il fut nommé correspondant de l'Académie de médecine. Il a fait insérer dans le *Bulletin* de cette société deux mémoires, l'un sur des *Hernies étranglées guéries par apposition de ventouses* (1836); l'autre sur une *Mort subite occasionnée par la rupture des vaisseaux de la rate* (1836); puis un grand nombre d'articles ou d'observations dans les recueils de médecine. En 1862 il a publié sous le titre d'*Hydrothermales ferro-manganifères, et sur les eaux salines-thermales*.

**DELA PORTE** (Michel), vaudevilliste français, né à Paris en septembre 1806, fit ses classes au collège d'Amiens, puis entra en 1824 dans l'atelier de Regnault, de l'Institut, pour étudier la peinture. Il cultiva en même temps la lithographie et exécuta des tableaux et des dessins. Ses « silhouettes fantastiques » eurent beaucoup de vogue. Il était le dessinateur du journal *la Charge*. Une lithographie du duc de Reichstadt, avec cette légende : « Les destins et les flots sont changeants ! » le fit citer, en 1832, devant la Cour d'assises. Il s'y défendit lui-même et fut acquitté. La même année, il fut atteint d'une cécité presque complète, dont il fut guéri depuis. Forcé de renoncer au dessin, il se tourna vers les lettres et inventa un moyen d'écrire dans l'obscurité. Il inséra des articles de critique et des nouvelles dans les journaux, notamment dans *l'Europe monarchique*.

M. M. Delaporte travailla pour le théâtre à partir de 1835. Il composa des vaudevilles et des pièces de genre qui ont été joués sur un très grand nombre de scènes, et beaucoup avec un succès soutenu, les uns en collaboration, d'autres, signés de lui seul. Nous citerons parmi ces dernières pièces : *Touchatout* (1835); *Un Premier ténor* (1841); *Estelle et Némorin* (1844); *Cabrion ou les Infortunés de Pipelet* (1845), un de ses succès les plus soutenus; *le Raisin malade* (1850); *les Quenouilles de verre* (1851); *la Femme de ménage* (même année); *le Bois de Boulogne* (1854); *Toinette et son carabinier* (1856), pièce très-souvent représentée; *Rose la Fruitière* (1857).

Parmi les pièces en collaboration nous devons mentionner : avec M. Lubize, *le Cousin du Pérou* (1836), et *la Mère Godichon* (1840); — avec Honoré, *la Fille de l'air dans son ménage* (1837); — avec M. Gabriel, *la Bergère d'Ivry* (1839) et *la Samaritaine* (1845); — avec M. Cogniard, *l'Argent, la gloire et les femmes* (1839), *Job l'afficheur* (1840), *le Nouveau Pied de mouton* (1850), qui eut de très-nombreuses représentations; — avec M. Dupeuty, *les Amours de Psyché* (1841), et *les Comédiens et les marionnettes* (1842); — avec Saint-Hilaire, *Henri IV* (1846); — avec Bayard, *Un moyen dangereux* (1854) et *la nouvelle Hermione* (1858); — avec M. Cormon, *le Billet de faveur* (1856); — avec M. Anicet Bourgeois, *les Amours de M. et Mme Denis* (1845); — avec M. de Montheau, *les Reines des bals publics* (1852), où la fameuse Céléste Mogador, depuis comtesse de Chabrillan, fit ses débuts; — enfin, pour abrégé, avec M. Varin, resté depuis son principal collaborateur, *les Trois fils de Cadet Roussel* (1860); *un Hercule et une jolie femme* (1861); *Ma sœur Mirette* (même année); *Ah! que l'amour est agréable!* (1862); *un Ténor pour tout faire* (1863); *une Femme qui bat son genre* (1864); *une Femme, un melon et un horloger* (même année); *les Ficelles de Montempoivre* (même année); *le Sommeil de l'innocence* (1865); *les Filles mal gardées* (même année); *Madame Ajax* (1866); *la Bande noire* (même année). — Il est mort le 30 septembre 1872.

**DELA PORTE** (Marie), actrice française, née à Paris le 27 septembre 1838, est entrée, comme élève au Conservatoire, dans la classe de déclamation dramatique de M. Samson, le 24 juin 1852. Elle obtint le second prix de comédie, au concours de 1854. Engagée au Gymnase-Dramatique, elle y débuta en 1855, et resta quatorze ans attachée à ce théâtre où elle a créé avec succès un grand nombre de rôles. Nous citerons, parmi les plus heureux, ceux de Cécile dans *Montjoye* (1863), de Jane dans *l'Ami des Femmes* (1864), de Camille dans *Héloïse Parquet* (1866), de Jeannine, dans *les Idées de Mme Aubray* (1867). En 1868, Mlle Delaporte partit pour la Russie et débuta, le 15 oc-



tobre, au théâtre Michel de Saint-Petersbourg, dans les *Idées de Mme Aubray*, qui lui valurent autant de succès qu'à Paris. Elle obtint encore, en 1870, dans *Froufrou*, une longue suite d'applaudissements.

**DELARBRE** (Jean-Baptiste-Prosper), ancien représentant du peuple français, né à Paris, le 11 novembre 1801, se consacra de bonne heure à l'industrie, et s'établit comme maître de forges dans la Haute-Marne. Sous le règne de Louis-Philippe, il faisait partie de l'opposition libérale. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le cinquième sur sept, par 3429 voix. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il vota presque constamment avec la droite et adopta toutefois l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, au dedans et au dehors, la politique de l'Élysée. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative. — Il est mort à Donnemarie (Haute-Marne), le 25 août 1879.

. DE LA RIVE. Voy. LARIVE.

**DE LA RUE** (Warren), savant et industriel anglais, né en 1815, fit ses études au collège de Sainte-Barbe à Paris, et devint associé, puis chef d'une importante fabrique anglaise de papiers. Il y apporta de nombreux perfectionnements et inventa plusieurs machines, notamment celle qui sert à imprimer en couleur et une autre à plier les enveloppes. Mais il est plus connu comme savant physicien et astronome ; il s'occupa particulièrement de l'application de la photographie aux études astronomiques, d'abord dans son propre observatoire, dont il offrit les instruments à l'Université d'Oxford, en 1873, puis en Espagne, d'où il apporta une collection curieuse de photographies de l'éclipse totale du soleil du 18 juillet 1860. Il a publié un ouvrage : *Recherches sur la physique du soleil* (Researches on Solar Physics), résultats des observations à l'observatoire de Kew, faites sous sa direction ; il a également publié des mémoires de physique, dont quelques-uns ont été lus par lui à notre Académie des sciences. Membre de nombreuses sociétés savantes, il a été décoré de la Légion d'honneur. \*

**DELARUE-BEAUMARCHAIS** (Édouard-Charles), général français, né le 9 octobre 1799, est le petit-fils du célèbre écrivain dont il a joint le nom au sien. Colonel au 2<sup>e</sup> lanciers en 1847, il devint général de brigade en octobre 1852, fut appelé à commander la subdivision militaire d'Évreux (1859), puis entra dans le cadre de réserve. Il fut promu, en 1852, officier de la Légion d'honneur, et commandeur en 1858. — Il est mort à Paris le 7 juin 1878.

**DELASIAUVE** (Louis-Jean-François), médecin français, né à Garennes (Eure), en 1804, a été reçu docteur à Paris en 1830. Après avoir exercé huit ans la médecine en province, il s'établit à Paris, collabora à la *Revue médicale*, à l'*Expérience*, aux *Annales médico-psychologiques*. fit un cours à l'école pratique, et fut nommé au concours médecin des aliénés à Bicêtre : poste qu'il garda jusqu'au mois d'avril 1879. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Outre un certain nombre de mémoires sur l'aliénation mentale, l'extase, la folie (1840-1843), M. Delasiauve a publié : *Examen de diverses critiques de la phrénologie* (1844) ; *Essai de classification des maladies mentales* ; *De l'Organisation médicale en France, sous le triple rapport de la pratique, des établissements de bienfaisance et*

*de l'enseignement* (1843) ; *Traité de l'épilepsie* (in-8) ; *Des Pseudomanies* (1859) ; et dans un autre ordre : *Confusion politique* (1873, in-8) ; *la Solution du problème gouvernemental* (1874, in-8).

Un autre écrivain du même nom, M. Eugène DELASIAUVE, d'abord avocat à Paris, attaché ensuite, comme médecin, à la personne du prince d'Augustenbourg, a publié, en 1849 : *Études sur le Schleswig-Holstein avant et après le 24 mars 1848* (Paris, in-8) : il soutint avec ardeur la cause des duchés allemands contre le parti danois.

**DELATRE** (Louis-Michel-James LACOUR), littérateur français, né à Paris, le 9 mai 1815, fut élevé en Italie, et revint en France en 1831. Depuis 1834, il parcourut ou habita diverses parties de l'Europe et s'en rendit familières les littératures. Il a beaucoup écrit en italien.

Nous citerons parmi ses ouvrages : *Jacques Ortis*, par M. Alex. Dumas, et suivi d'une traduction inédite des œuvres d'Ugo Foscolo (1842) ; *Chants de l'exil* (1843) ; *les Cinq conjugaisons de la langue française* (1851) ; *la Langue française dans ses rapports avec le sanscrit et avec les autres langues indo-européennes* (1852-54) ; *les Verbes irréguliers de la langue persane* ; *Yélaguine* ; *Mœurs russes* ; *Hariri, sa vie et ses écrits* ; *l'Acropole d'Athènes*, en vers ; *Marathon* ; *Promenade à cheval* (1853) ; *les Inscriptions grecques de la Cilicie restituées et appliquées* (1855), etc. M. Delatre a fait paraître à l'étranger : *Chants d'un voyageur* (Lausanne, 1840) ; *Au bord de la Baltique* (Riga, 1842) ; *Canti e pianti* en italien (1872, in-18) ; *Idéal et réalité*, poésies (1872) ; *Mots italiens d'origine Allemande* (Vocaboli germanici, etc, 1872, in-18), etc. Il a écrit les paroles de nombreuses romances, et collaboré à diverses revues françaises et étrangères.

**DELAUNAY** (Charles-Eugène), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Lusigny (Aube), le 9 avril 1816, fut reçu en 1834 à l'École polytechnique, dont il sortit deux années après, avec le premier rang. Ingénieur en chef des mines de première classe, professeur de mécanique à l'École polytechnique ainsi qu'à la Faculté des sciences, il fut élu membre de l'Institut en 1855, en remplacement de Mauvais. Nommé membre titulaire du bureau des longitudes, le 26 mars 1862, par décret du 2 mars 1870, il fut appelé à la direction de l'Observatoire, en remplacement de M. Le Verrier, relevé de ses fonctions, et promu officier de la Légion d'honneur. — M. Delaunay s'est noyé dans la rade de Cherbourg, le 5 août 1872.

On a de lui plusieurs ouvrages classiques très estimés : *Cours élémentaire de mécanique* (1854, 3<sup>e</sup> édit., in-12 avec gravures dans le texte) ; *Cours élémentaire d'astronomie* (1853, 2<sup>e</sup> édit., 1855, 5<sup>e</sup> édit., 1870, in-18) ; *Traité de mécanique rationnelle* (in-8, 1856, 5<sup>e</sup> édit., 1873), etc. Il a donné en outre : *Table alphabétique et table analytique des matières contenues dans les additions à la Connaissance des temps*, de 1823 à 1867 (1867, in-8) ; *Rapport sur le progrès de l'astronomie* (1867, in-8), etc. ; puis divers mémoires scientifiques : *Sur le Calcul des variations* (*Journal de l'École polytechnique*, 1843) ; *Sur la Théorie des marées* (*Comptes rendus et Journal de M. Liouville*, 1843) ; *Sur une Nouvelle théorie analytique du mouvement de la lune* (*Comptes rendus*, 1846), etc.

**DELAUNAY** (Ferdinand-Hippolyte) érudit français, né à Fontenay (Calvados) le 12 janvier 1840, s'occupa d'abord de physiologie et de philosophie naturelle et publia : *Du panthéisme et du spiri-*

tualisme dans leurs rapports avec les sciences physiques et naturelles (Londres, 1870, in-8); *Tempérament physique et moral de la femme* (1863, in-16); puis il aborda les questions philologiques et historiques, et donna successivement : *les Actes des Apôtres*, traduction et commentaire 1865, in-18); *Philon d'Alexandrie*, écrits historiques, influence, lutte et persécution des Juifs dans l'Empire romain (1867, in-8); *Moines et Sibylles de l'antiquité judéo-grecque* (1874, in-8) : ouvrages couronnés tous deux par l'Académie française. M. Ferdinand Delaunay a collaboré au *Temps*, à la *Patrie*, au *Journal officiel*. \*

DELAUNAY (Louis-Arsène), acteur français, né à Paris, le 21 mars 1826, suivit, de 1843 à 1845, les cours du Conservatoire, et fit ses débuts sur la scène de l'Odéon en octobre 1846. Il y tint, jusqu'en 1848, l'emploi des jeunes premiers, et passa alors au Théâtre-Français; il débuta sur cette dernière scène par le rôle de Dorante dans *le Menteur*, et y joua assez fréquemment la pièce de *Pythias et Damon*, dont il avait créé le rôle principal à l'Odéon, et qui avait été reprise pour lui à la Comédie-Française. Il devint sociétaire en 1850.

M. Delaunay a compté un grand nombre de rôles sur notre première scène : Flaminio dans *le Chandelier*, Télémaque dans *Ulysse*, Albert dans *Pétil en la demeure*, etc. Il a été très-remarqué dans des créations nouvelles, notamment dans les pièces de M. Émile Augier : *les Effrontés*, *le Fils de Gaboyer*, *Maître Guérin*, *Paul Forestier*; puis dans *Jean Baudry* et *le Fils de M. Vacquerie*; dans *On ne badine pas avec l'amour* et dans une foule de pièces d'Alfr. de Musset; dans *le Lion amoureux*, de Ponsard; dans *Hernani*, de Victor Hugo, rôle qui semblait devoir être en dehors de ses moyens, et qui devint, pendant toute la durée de l'Exposition universelle de 1867, un de ses principaux triomphes; dans *les Faux ménages* de M. Pailleron; dans *le Marquis de Villemer*, de G. Sand (1877), etc.

M. Delaunay s'est distingué de bonne heure par la chaleur, la grâce et le naturel, qualités qu'il rehaussa encore par une diction aussi nette que pure, et qu'il développa par une étude consciencieuse de chacun de ses rôles. Il a été, pendant nombre d'années, avec Mlle Favart, l'un des deux sujets indispensables de toute comédie ou de toute reprise importante sur notre première scène, sans cesser de tenir avec le même soin et le même zèle les grands rôles du répertoire du XVII<sup>e</sup> ou du XVIII<sup>e</sup> siècle : *le Menteur*, *les Femmes savantes*, *Tartuffe*, *le Joueur*, *la Métronomie*, *le Mariage de Figaro*, etc.

DELAUNAY (Jules-Élie), peintre français, né à Nantes le 12 juin 1828, fut élève d'Hipp. Flandrin et de L. Laurotte avant d'entrer à l'École des Beaux-Arts où il remporta en 1853 le 2<sup>e</sup> prix pour Rome avec *Jésus chassant les vendeurs du temple*, et le 1<sup>er</sup> prix en 1856 avec *le Retour du jeune Tobie*. Outre un paysage exposé en 1853 (*les Paillardiers de Guérande*), on doit à M. Elie Delaunay : *la Leçon de flûte* (1859); *le Serment de Brutus*, au musée de Tours, *Mort de la nymphe Hespérie* (1863), au musée du Luxembourg; *la Communion des Apôtres*, *Vénus* (1865); *Peste à Rome*, *le Secret de l'Amour* (1869); *Mort de Nessus*, *le Calvaire* (1870); *Diane* (1872). Depuis cette époque, il n'a exposé que des portraits d'hommes et de femmes du grand monde dont les initiales ne révèlent que rarement les noms. M. Elie Delaunay a exécuté des peintures murales dans la chapelle du couvent de la Visitation à Nantes et dans l'église de la Trinité à Paris. Il a

obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1859, une 2<sup>e</sup> en 1863, deux autres en 1865, et en 1867 à l'Exposition universelle, et la décoration de la Légion d'honneur la même année.

DELAUVAU (Guy), homme politique français, né, en 1788, dans le Maine-et-Loire, étudia le droit à Paris et y fut reçu avocat en 1810. Favorisé par la congrégation, il devint en 1815 juge-auditeur et, en 1816, conseiller à la Cour royale; puis, par ordonnance du 20 novembre 1821, il fut appelé à la préfecture de police en remplacement du comte Anglès. Pendant son administration, qui excita tant de récriminations de la part du parti libéral, il s'occupa plus d'affaires politiques que de la sécurité et de la salubrité de la capitale; cependant, il montra du zèle en certains points de détail, et certaines améliorations du service municipal furent dues à son initiative. Il céda la place à M. Debelleyme, et alla siéger au Conseil d'État. Après 1830, il vécut dans une retraite absolue. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 19 mai 1825. — Il est mort le 9 mars 1874.

DELAUVAU (François-Charles), ancien député français et représentant du peuple, né à La Châtre (Indre), le 7 mai 1799, étudia la médecine et se fit recevoir docteur. Il professa, dans les dernières années de la Restauration, des opinions libérales et fut nommé, par l'opposition, membre du conseil municipal de La Châtre. Après la révolution de 1830, il soutint le gouvernement nouveau, tout en continuant de réclamer l'application complète des principes de 1789. En 1833, il entra au Conseil général du département de l'Indre, et, en 1846, à la Chambre des députés, où il vota avec l'opposition. Après la révolution de Février, le gouvernement provisoire le nomma commissaire général de la République dans le département de l'Indre. M. Delavau y fut élu représentant du peuple, le cinquième sur sept, par 33 331 suffrages. Il vota assez souvent avec la gauche jusqu'à l'élection du 10 décembre. Il soutint ensuite la politique de l'Élysée à l'intérieur et dans les affaires de Rome, et fut réélu à la Législative. Membre de la Commission consultative en 1851, maire de La Châtre et membre du Conseil général pour le canton de cette ville, il fut nommé député au Corps législatif, en 1852, comme candidat du gouvernement pour la 2<sup>e</sup> circonscription de l'Indre. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 22 511 voix sur 25 459 votants, et en 1869, 22 155 voix sur 27 346. Décoré de la Légion d'honneur en août 1851, il a été promu depuis officier. — M. Delavau est mort le 23 novembre 1876.

DELBETZ (Pierre-Joseph-Théophile) [de la Dordogne], ancien représentant du peuple français, né à Eymet (Dordogne), le 19 mars 1818, fils d'un pasteur de l'Église réformée, étudia la médecine et fut reçu docteur en 1843. En 1848, il était établi comme médecin dans sa ville natale. Nommé sous-commissaire de la République à Bergerac, il fut envoyé par ses compatriotes à l'Assemblée constituante, le neuvième sur treize. Il fit partie du comité de l'intérieur et vota avec la Montagne, avant et après l'élection du 10 décembre. Réélu, le troisième, à l'Assemblée législative, il continua de s'associer à tous les actes de l'opposition démocratique. Après le coup d'État du 2 décembre, il reprit dans son pays l'exercice de la médecine. En 1869, il fut candidat au Corps législatif, mais il échoua avec 5984 voix, contre plus de 19 000 données au candidat officiel, M. Boudet.

**DELBRÜCK** (Jean-Joseph-Jules), économiste français, né à Bordeaux (Gironde), le 11 avril 1813, d'une famille originaire de Prusse, fut nommé, avant l'époque même de sa majorité, consul de Prusse dans sa ville natale et y exerça ces fonctions jusqu'en 1840. Attiré vers les études littéraires, scientifiques et économiques, il vint s'y livrer à Paris, et contribua très-activement avec M. Marbeau à la fondation des crèches. Il publia à cette occasion un volume intitulé : *Visite à la crèche modèle* (1846, in-18). Depuis cette époque, il fournit à divers journaux, à la *Presse*, à l'*Économiste français*, etc., une série d'articles sur les questions d'économie politique et d'éducation, spécialement sur les colonies agricoles pour l'enfance. En 1862, il fut l'un des membres actifs de la commission mixte chargée d'élaborer le plan d'un enseignement international.

Fondateur et directeur de l'*Éducation nouvelle*, *Journal des mères et des enfants*, M. J. Delbrück en a tiré, sous le titre de *Récréations instructives*, un de nos plus utiles recueils d'éducation et d'instruction pour l'enfance (1860-1863, 4 vol. in-4°, avec tableaux).

**DELBRÜCK** (Martin - Frédéric - Rodolphe), homme d'Etat allemand, ancien président de la chancellerie fédérale et impériale, né à Berlin le 16 avril 1817, est fils du précepteur des deux enfants du roi Frédéric-Guillaume III, qui furent plus tard le roi Frédéric-Guillaume IV et l'empereur Guillaume. Il fit ses classes aux gymnases de Zeitz, Magdebourg et Halle, puis commença, dans cette dernière ville, ses études de droit qu'il acheva aux universités de Bonn et de Berlin. Après avoir été deux ans attaché au tribunal de Halle (1839-1840), il se tourna vers la carrière administrative, fut employé deux ans en province, puis entra, comme auxiliaire, au ministère des finances, d'où il passa plus tard à celui du commerce. Il s'y voua spécialement à l'étude des questions économiques, sous les auspices des hommes les plus distingués de cette spécialité. Nommé conseiller rapporteur en 1849, il devint, dix ans plus tard, directeur de la division du commerce et de l'industrie. On lui attribue une grande part dans les efforts qui furent faits pour détacher la Prusse de la politique commerciale de l'Autriche, au grand détriment de cette dernière. La Prusse lui dut la conclusion de toute une série de traités de commerce avec les différentes puissances allemandes, qui la mirent à la tête d'une sorte de confédération douanière, très-favorable à sa prépondérance politique. A la fin de 1862, M. de Bismarck, devenu président du ministère, se déclara le partisan des idées de M. Delbrück et leur donna un puissant appui. Élargissant aussitôt son action, celui-ci négocia d'après les mêmes principes, des traités de commerce avec les États étrangers; au mois d'octobre 1864, il obtint de tous les gouvernements du Zollverein leur adhésion au traité déjà conclu, deux ans auparavant entre la Prusse et la France, puis il en fit adopter successivement les conventions avec l'Angleterre, la Belgique et l'Italie, multipliant les réformes et les généralisant tout ensemble. En reconnaissance de ces services, M. Delbrück fut nommé président de la chancellerie fédérale, le 12 août 1867.

Cette situation lui permit d'acquiescer, hors des affaires commerciales, une grande influence politique et diplomatique; il la fit servir à l'accroissement et à la transformation de la monarchie prussienne. A l'approche des événements de 1870 et jusqu'au fort de la guerre avec la France, on le vit parcourir toute l'Allemagne, avec la mission spéciale de resserrer les liens de la Prusse

avec les divers États du Nord, et conclure avec leurs princes, jusque dans Versailles, une nouvelle suite de traités qui firent de l'unité allemande un fait accompli, avant la proclamation du roi Guillaume comme empereur d'Allemagne. C'est lui qui prépara la constitution du nouvel Empire, qui la présenta au parlement allemand au nom des gouvernements fédérés, et la fit adopter sans amendements, presque sans débats, (5-7 décembre 1870). Il fit également accepter, avec la même unanimité, toutes les modifications aux traités antérieurs, résultant de l'attribution du titre d'empereur au roi de Prusse, et il prononça, le 10 décembre, la clôture du parlement dont il avait inspiré et conduit l'œuvre tout entière. L'Empire fondé, M. Delbrück garda, cinq ans encore, la présidence de la chancellerie fédérale, devenue chancellerie impériale. Sa grande réputation ne se soutint pas dans cette période. C'est à lui qu'on fit remonter la responsabilité du gaspillage du milliard destiné au « fonds des invalides », et qui fut dissipé en pure perte dans des entreprises industrielles sans lendemain. On voulut voir dans ses fautes financières la cause de sa démission qu'il donna vers la fin d'avril 1876, et qui causa une vive émotion dans la presse allemande : on y cherchait l'indice d'une rupture avec le prince de Bismarck, dont M. Delbrück avait été si longtemps l'*alter ego*. Pour lui, il la motivait, avec plus de vraisemblance, sur l'état de sa santé, épuisée à la longue par tant d'années d'activité et d'efforts. Il fut remplacé, le 30 avril, par M. Hofmann, président du conseil des ministres. Pendant les années 1874 et 1875, il avait fait partie de la Chambre des députés, puis il avait renoncé à un mandat qui lui paraissait incompatible avec ses fonctions. Membre du Reichstag, il a osé combattre, dans la question des tarifs de douane, le revirement de M. de Bismarck aux idées protectionnistes (mai 1879). L'université de Leipzig a conféré à M. Delbrück, en 1873, le titre de docteur honoraire en droit. On a dit que l'empereur lui avait offert, en 1871, des titres de noblesse qu'il ne voulut pas accepter.

**DELCROIX** (Désiré), romancier et dramaturge flamand, né à Deynze (Flandre orientale), le 12 septembre 1823, entra au ministère de l'intérieur à Bruxelles et y devint chef de bureau. Parmi ses romans, on cite : *Amour et argent* (Geld of hiefde; Bruxelles, 1855), et *Matin, midi et soir* (Morgan, middag en avond (Ibid., 1858); parmi ses drames, *Lena*, *Philippe de Flandre* et *Elisa* : ces deux derniers obtinrent le prix dans les concours triennaux belges \*

**DELDEVEZ** (Édouard-Marie-Ernest), compositeur et violoniste français, né à Paris, le 31 mai 1817, fut admis au Conservatoire, dès l'âge de huit ans (1<sup>er</sup> mars 1825), dans la classe de solfège, dont il remporta plus tard le second et le premier prix (1829, 1831). Élève d'Habeneck, pour le violon, il obtint le second prix de cet instrument en 1831 et le premier en 1833. Il suivait en même temps les leçons d'Halévy pour le contrepoint et la fugue, et eut le second et le premier prix de cette classe en 1837 et 1838. Il eut en outre Berton pour maître de style idéal et, au concours de l'Institut en 1838, le second prix fut décerné à sa cantate de *Loyse de Montfort*. Sorti du Conservatoire, M. Deldevez se fit à la fois connaître comme compositeur et comme virtuose. Second chef de l'Orchestre de l'Opéra en 1859, il en prit la direction à la mort de M. Georges Hain, en 1873, et la garda jusqu'en 1877. Il a aussi été élu premier chef d'orchestre du Conservatoire. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 4 août 1874.

On cite, parmi ses œuvres, des cantates, des scènes lyriques, des ouvertures, des actes d'opéra et de ballet, des morceaux de musique religieuse, des concertos, des fantaisies, des études pour violon, piano et violoncelle, des romances, ballades etc. Nous mentionnerons : *Robert Bruce*, ouverture (1840); *Paquita*, ballet (1846); *Vert-Vert*, ballet (1851); *la Messe de Requiem* pour Habeneck (1853); *Eucharis*, *Yanko le bandit*, ballets en deux actes. On a aussi de lui quelques publications : *Curiosités musicales* et *l'Art du chef d'orchestre* (1878), etc.

**DELEBECQUE** (Germain-Joseph), homme politique français, né en 1795, à Gondrecourt (Nord), embrassa à l'âge de dix-huit ans la carrière de l'enseignement. Ayant perdu, en 1818, sa place de régent au collège de Saint-Omer, il vint à Paris étudier le droit, fut attaché deux ans comme répétiteur à l'institution de l'abbé Liautard, se fit recevoir agrégé en 1821, et entra, par la protection de Cuvier, dans les bureaux de l'instruction publique. Il y obtint un avancement rapide; déjà chef de bureau sous le ministère Frayssinon, il devint chef de la division du personnel et maître des requêtes après 1830, et occupa cette importante position jusqu'à la fin du règne de Louis-Philippe. En 1834, il fut nommé député de l'arrondissement de Béthune et, pendant quatorze ans, vota constamment avec la majorité conservatrice. Administrateur du chemin de fer du Nord et vice-président du conseil d'administration, M. Delebecque fut élu député au Corps législatif, le 21 octobre 1860, comme candidat du gouvernement, par la 2<sup>e</sup> circonscription du Pas-de-Calais. Réélu, au même titre, en 1863, il obtint 25 550 voix sur 25 649 votants, puis en 1869, 24 542 voix sur 32 072 votants. Il avait été promu, le 2 juin 1837, officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris, le 11 décembre 1875.

**DELEHAYE** (Josse), homme politique belge, né à Gand, en 1800, fit partie du Congrès national, où il se prononça pour l'indépendance de la Belgique et pour la monarchie constitutionnelle. Élu représentant de sa ville natale en 1831, il approuva le traité des 24 articles. En 1832, il sortit de la Chambre pour occuper jusqu'en 1839 les fonctions de procureur du roi au tribunal de Gand. En 1839, il reçut de nouveau le mandat législatif, soutint, pendant près de dix ans, de ses discours et de ses votes, la politique libérale, et prit part à la formation du Congrès de 1847 qui renversa le ministère catholique. Plus tard il se détacha de M. Frère-Orban, fut nommé vice-président de l'Assemblée (14 novembre 1849) et se rapprocha peu à peu de la droite. Il donna son appui aux cabinets de Brouckère et de Decker, et à l'avènement de ce dernier, fut élu président, malgré les efforts de la gauche, en remplacement de M. Delafosse (avril 1855). Cependant, lors de la crise amenée par l'impatience du parti ultra-catholique, il s'interposa en médiateur entre ses anciens et ses nouveaux amis. Membre du conseil provincial de la Flandre orientale, il fut, jusqu'en 1858, bourgmestre de la ville de Gand.

**DELEPIERRE** (Octave), littérateur belge, né à Bruges le 4 avril 1804, étudia le droit à l'Université de Gand, exerça à Bruxelles comme avocat, et, après la révolution de septembre, embrassa la carrière diplomatique. Il fut nommé le 19 août 1849, secrétaire de légation et consul général de la Belgique à Londres. Il a écrit de nombreux ouvrages relatifs à l'histoire, à la bibliographie et à l'archéologie nationale ou à la litté-

ture ancienne, tels que : *Précis des annales de Bruges* (1835, in-8), depuis les temps historiques jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle; *De l'Origine des Flamands*, avec une esquisse de la littérature flamande; *la Belgique illustrée* (1841, gr. in-8); *Galerie des artistes brugeois* depuis van Eyck; *Histoire de Charles le Bon* (s. d., in-8), traduite d'après Gualbert, et précédée d'un résumé de l'histoire de Flandre; *les Traditions et légendes de Flandre* (Lille, 1834, in-8), traduites en anglais par l'éditeur sous le titre *Old Flanders*; *le Roman du Renard* (Bruxelles, 1838, in-8), d'après un manuscrit flamand du xii<sup>e</sup> siècle; *Examen de ce que renferme la Bibliothèque du Musée britannique* (Ibid., 1846, in-18); *Histoire littéraire des fous* (Londres, 1860, in-8); *Analyse des travaux de la Société des philobibliens de Londres* (Londres, 1862, in-8); *Essai historique sur les rébus* (Londres, 1874, in-8); *Tableau de la littérature du canton chez les anciens et chez les modernes* (Londres, 1875, 2 vol. in-4), tiré à 100 exemplaires, etc.

On doit aussi à M. Delepierre des réimpressions de textes rares et de pièces macaroniques fort recherchées des bibliophiles : *Aventures de Tiel-Ulenspiegel, ses bons mots, fineses*, etc. (Bruges, 1835; 2<sup>e</sup> édit., 1840, avec 60 dessins de Lauters); *Vision de Tyndalus* (Mons), récit mystique du xiii<sup>e</sup> siècle; *Description bibliographique et analyse d'un livre unique qui se trouve au Musée britannique*, par Thridace Nafé Theobrome, gentilhomme breton (Londres, 1849, gr. in-8); *Macaronæana, ou Mélanges de littérature macaronique des différents peuples de l'Europe* (Paris, 1852, in-8); *Nouveaux mélanges de littérature macaronique* (Londres, 1862, in-8), etc. Sous le titre de *Bibliothèque bibliophilofacétieuse*, le même écrivain a publié, de concert avec M. Gust. Brunet, une collection de joyeuxetés tirée à très petit nombre et signée : *les frères Gébéods*, des quatre initiales de leurs noms. — M. Delapierre est mort à Londres le 22 août 1875.

**DELESSE** (Achille-Ernest-Oscar-Joseph), minéralogiste français, membre de l'Institut, né à Metz, le 3 février 1817, fut reçu à l'École polytechnique en 1837 et passa, deux ans après à celle des mines. Il entra au service le 1<sup>er</sup> juillet 1843, devint ingénieur de 1<sup>re</sup> classe en 1850, ingénieur en chef des mines le 14 juin 1870, et fut promu inspecteur général en 1878. Occupé spécialement de la minéralogie, et de l'application de la géologie à l'agriculture, il fut détaché du service actif et nommé professeur d'agriculture, de drainage, et d'irrigations, à l'École des mines, puis maître de conférences de géologie à l'École normale supérieure. Il professa également la géologie à l'Institut national agronomique de Paris, depuis sa fondation. Il a été chargé de l'exécution de la carte géologique du département de Seine-et-Marne, pour la carte géologique de France. Membre et ancien président de la Société de géographie, il a été élu à l'Académie des sciences le 6 janvier 1879, en remplacement du minéralogiste Delafosse. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 9 février 1876.

M. Delesse a publié les ouvrages suivants : *Matériaux de construction de l'Exposition universelle de 1855* (1856, in-8); *Etude sur le métamorphisme des roches* (1858, in-8); *de l'Azote et des matières organiques de l'écorce terrestre* (1861, in-8); *Procédé mécanique pour déterminer la composition des roches* (1862, in-8; 3<sup>e</sup> édit. 1866); *Lithologie des mers de France et des mers principales du globe* (1872, in-8, cartes et tableaux). On lui doit aussi, depuis 1860, en collaboration d'abord avec MM. Laugel et de Lappa-

rent, une importante publication annuelle, la *Revue de géologie* (in-8).

**DELESSERT** (Alexandre-Henri-Édouard), littérateur français, fils de l'ancien préfet de police, né à Paris, le 15 décembre 1828, a publié, sous le titre de *Voyage aux villes maudites* (1853) (in-18, 4<sup>e</sup> édit., 1855), la relation d'un voyage qu'il fit, en 1850, avec l'archéologue de Saucy. En 1851, il fut un des fondateurs de l'*Athenæum français*, revue hebdomadaire, critique et archéologique, dont il resta jusqu'en 1856 un des collaborateurs assidus. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 16 août 1862, et est membre de divers ordres étrangers.

Il a encore publié : *Une Nuit dans la cité de Londres* (1854, in-32; 2<sup>e</sup> édit., 1856); *Six semaines dans l'île de Sardaigne* (1855, in-12); *le Chemin de Rome, s'il vous plaît?* nouvelle (1860, in-18); *Toujours tout droit* (1862, in-18), etc.

**DELHASSE** (Félix-Joseph), littérateur belge, né à Spa, le 5 janvier 1809, a collaboré, depuis 1835, au *Libéral*, au *Radical*, au *Débat social*, à la *Nation*, journaux politiques de Bruxelles. Il a donné seul : *Annuaire dramatique* (Bruxelles, 9 vol. in-12), publié de 1839 à 1847; *la Belgique alliée à Bonaparte* (1854, in-18), sous le pseudonyme de *J. Van Damme*; *Contre la guerre!* études historiques (1855, in-8), anonyme; *En Ardenne*, par « quatre bohémiens » (1856, 2 vol. in-32); *Ecrivains, hommes politiques de la Belgique* (1857, in-12); puis avec Th. Thoré : *les Bords de l'Amblève* (Liège, 1853, in-8). M. Delhasse a concouru à la rédaction des *Supercheries littéraires* de Quérard, au supplément de la *Biographie universelle des musiciens*, ainsi qu'à l'ouvrage posthume de son frère, la *Grotte de Remouchamps*, près de Spa (1852).

**DELIBES** (Léo), compositeur français, né à Saint-Germain-du-Val (Sarthe), en 1836, entra au Conservatoire en 1848, et grâce à la protection d'Ad. Adam, devint en 1853 organiste à l'église Saint-Jean-et-Saint-François. En même temps, il exerçait les fonctions d'accompagnateur au Théâtre-Lyrique. En 1865, il fut nommé second chef des chœurs à l'Opéra. Il donna plus tard sa démission de cet emploi, lorsqu'il épousa la fille de Mme Denain, ex-artiste de la Comédie-Française.

M. Delibes débuta, en 1855, par une opérette en un acte : *Deux sacs de charbon*, et donna, en 1857, au Théâtre-Lyrique un opéra-comique : *Maitre Griffard*, qui obtint du succès. Se tournant alors vers l'opérette, il se mit à écrire les partitions d'un certain nombre de bouffonneries : *l'Omelette à la Follenbuche* (Bouffes, 1859); *M. de Bonne-Étoile* (1860), *le Jardinier et son seigneur* (1863), *le Serpent à plumes* (1864), *le Bœuf Apis* (1866), etc. Le 12 novembre de la même année, il fit représenter à l'Opéra *la Source*, ballet en trois actes et quatre tableaux, dont la musique avait été écrite en collaboration avec M. Minkous, compositeur russe, et qui est resté au répertoire. Il en fut de même plus tard de *Coppélia* ou *la Fille aux yeux d'émail* (2 actes, 1870) et de *Sylvia* ou *la Nymphe de Diane* (3 actes, 1876). On doit également à M. Delibes un opéra-comique en trois actes, *le Roi l'a dit* (Opéra-Comique, 24 mai 1873), *la Mort d'Orphée*, scène lyrique (février 1877), des chœurs pour voix d'hommes, une messe, quinze *Méodies* avec accompagnement de piano, etc., etc.

**DELIGNE-LAUTERS** (Mme). Voy. GUEYMARD.

**DELIGNY** (Édouard-Jean-Étienne), général

français, né à Ballan (Indre), le 12 décembre 1815, entra dans l'infanterie comme sous-lieutenant au 13<sup>e</sup> léger (1835), devint lieutenant en 1840, capitaine en 1844, chef de bataillon au 12<sup>e</sup> de ligne en 1848, lieutenant-colonel en mai 1852, colonel au 60<sup>e</sup> de ligne en décembre de la même année, et général de brigade en juillet 1855; il avait été jusque-là employé en Afrique, où il rendit d'importants services dans les expéditions ainsi que dans les bureaux arabes; il prit part à l'expédition du Maroc et, le 11 décembre 1859, il fut fait général de division et chargé du commandement de la division d'Oran. Lors des soulèvements qui suivirent, il remporta, le 13 mai 1864, un avantage important sur trois mille cinq cents Arabes de la tribu des Filittas. Il fut appelé de la province d'Oran en 1869, pour commander le camp de Châlons. Placé à la tête d'une division de l'armée de Metz, pendant la guerre franco-prussienne, il fut compris dans la capitulation et interné à Munster. Il y écrivit une brochure intitulée : 1870, *Armée de Metz* (Bruxelles et Paris, 1870 et 1871, in-18), qui fut un des premiers et des plus sévères témoignages de la culpabilité de Bazaine. Revenu en France, il resta en disponibilité, puis fut nommé membre du conseil supérieur de la guerre, le 5 octobre 1872, et à la formation des grands corps d'armée, reçut, le 28 septembre 1873, le commandement du 4<sup>e</sup> corps dont le siège est au Mans. Il l'a occupé jusqu'au décret du 11 février 1879, qui l'a nommé à l'inspection générale des corps d'armée. Le général Deligny a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 29 juillet 1854, grand officier le 30 décembre 1862, et enfin grand-croix le 7 juin 1865.

**DELIGNY** (Eugène), littérateur français, né à Paris le 30 novembre 1816, fut élève du lycée Henri IV et commença des études médicales qu'il abandonna pour la littérature. Collaborateur de Bouchardy, il signa avec lui deux drames, *le Fils du bravo* et *Hervant l'irrogne*, joués à l'Ambigu en 1836. Il devint en 1846 secrétaire général de l'Opéra et conserva cette position jusqu'en 1854, sans cesser, pendant cette période, d'écrire seul ou en collaboration plusieurs vaudevilles parmi lesquels *la Fille terrible* (un acte, 1846) doit être citée, car elle obtint à Paris et à l'étranger un long succès. M. Deligny avait également fait représenter plusieurs ballets (*le Violon du diable*, *Jovita*, etc.), et écrit deux romans (*les Filles repenties*, 1836, 2 vol. in-8), et *les Enfants sans souci* (1843, 2 vol. in-8). Il est revenu plus tard à ce genre; nous citerons principalement *les Mémoires d'un dissipateur* (1866, in-18); *le Talisman de Robert Nels* (1870, in-18); *la Grande dame et la Normande* (1873, in-18), récit dramatique emprunté à une donnée scabreuse; *les Cabotins* (1876, in-18); *une Famille d'Arlequins* (1876, in-18), etc.

**DELISLE** (Léopold-Victor), paléographe et historien français, membre de l'Institut, né à Valognes (Manche), le 24 octobre 1826, fut admis, en 1847, à l'École des chartes, dont il fut un des élèves les plus distingués. Il donna, dans la *Bibliothèque* de cette École, plusieurs mémoires importants, notamment des *Recherches sur les revenus publics en Normandie au XII<sup>e</sup> siècle*, et sur les *Monuments paléographiques concernant l'usage de prier pour les morts* : ces deux mémoires obtinrent de l'Institut la 2<sup>e</sup> médaille d'or au concours des antiquités nationales de 1849. La Société des sciences, lettres et arts du département de l'Eure ayant mis au concours, en 1846, cette question : *Rechercher la condition de la*

classe agricole en Normandie au moyen âge, M. Delisle obtint le prix. Son travail, imprimé en 1851, regut, en outre, de l'Académie des inscriptions, en 1851 et en 1852, le prix Gobert de 8000 francs. Nommé en 1852 employé au département des manuscrits à la Bibliothèque nationale, il devint conservateur sous-directeur de ce département et administrateur général de la Bibliothèque, en remplacement de M. Taschereau, le 14 septembre 1874. Il a été élu, en 1855, membre de la Société des antiquaires de France, et, en 1857, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1857, il a été promu officier le 6 août 1877.

Les principaux travaux historiques de M. L. Delisle sont : *Catalogue des actes de Philippe-Auguste* (1856, in-8); *Mémoire sur les actes d'Innocent III* (1857, in-8); *Rouleaux des morts du neuvième au quinzième siècle* (1866, in-8) pour la Société de l'histoire de France; *Mandements et actes divers de Charles V* (1874, in-4), dans la collection de documents inédits publiés par le ministère de l'instruction publique. Il dirigea en outre la nouvelle édition du *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, devant former 23 volumes dont 14 ont déjà paru. Comme paléographe, on lui doit : *Recherches sur l'ancienne bibliothèque de Corbie* (1860, in-8); *Observations sur l'origine de plusieurs manuscrits de la collection de M. Barrois* (1866, in-8); une série d'importantes notices *Sur un manuscrit mérovingien contenant des fragments d'Égyptus* (1875, in-4, avec planches); *Sur vingt manuscrits du Vatican* (1877, in-8); *Sur un livre à peintures exécuté en 1250 dans l'abbaye de Saint-Denis* (même année, in-8); *Sur cinq manuscrits de la Bibliothèque nationale et sur un manuscrit de la bibliothèque de Bordeaux renfermant des recueils épistolaires de Bérard de Naples* (même année, in-4); *Sur un manuscrit mérovingien de la Bibliothèque d'Épinal* (même année, in-4, avec pl.).

Outre son grand travail sur le *Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale* (1868-1878, 2 vol. in-4), M. Delisle s'est attaché à faire connaître par des répertoires sommaires, les richesses que renferme ce département : il a rédigé un *Inventaire des manuscrits du fonds latin* (1863-71, 5 parties in-8), et commencé la publication d'un *Inventaire général et méthodique des manuscrits français* (1876-78, 2 vol. in-8) qui doit former 7 ou 8 volumes. Il a écrit la *Préface du Monasticon gallicanum* (1871, 2 vol. in-4). Membre de toutes les commissions instituées pour le développement des études paléographiques et bibliographiques, il a adressé, en 1875, au ministre de l'instruction publique deux *Rapports* sur la situation de la Bibliothèque nationale.

M. Delisle a publié enfin plusieurs mémoires dans le *Recueil* de la Société des antiquaires de Normandie dont il est membre. Il en a fait paraître quelques-uns en volumes et a donné de nombreux ouvrages relatifs à la même province; nous citerons entr'autres : *Cartulaire normand de Philippe-Auguste* (Caen, 1852, in-4); *Recueil de jugements de l'échiquier de Normandie au XIII<sup>e</sup> siècle* (1860, in-4); *Documents sur les fabriques de faïence de Rouen*, recueillis par Haillet de Couronne (Valognes, 1865, in-8); *Histoire du château et des sires de Saint-Sauveur-le-Vicomte*, suivie de pièces justificatives (Valognes, 1867, in-8); *Chronique de Robert de Thorigni, abbé du Mont-Saint-Michel*, publiée sur les manuscrits originaux (1872-74, 2 vol. in-8); *Bibliotheca Bigottiana manuscripta* (1877, in-4<sup>e</sup>), etc.

DELISLE (VERDÉ-). Voy. VERDÉ-DELISLE.

DELITZSCH (François), philologue et théologien protestant allemand, né le 23 février 1813, à Leipzig, y étudia à la fois la théologie et les langues orientales, fut reçu professeur et se fit connaître par quelques publications sur la littérature hébraïque : une *Histoire de la poésie juudaïque* (*Geschichte der jüdischen Poesie*, Leipzig, 1836); une traduction en hébreu de la tragi-comédie pastorale, *il Pastor fido*, de Guarini (Migdal Oz., Ibid., 1837); *Jesurum. Isagoge in grammaticam et lexicographicam hebraicam* (Ibid., 1838), et *Documents pour servir à l'étude de la scolastique des juifs et des mahométans au moyen âge* (*Beitraege zur mittelalterlichen Scholastik unter Juden und Moslemeu*, Ibid., 1841). Après avoir été quatre ans professeur ordinaire à Rostock, il occupa, en 1850, une chaire de théologie à l'université d'Erlangen.

Nous citerons encore de M. Delitzsch : des commentaires sur *Habacuc* (Leipzig, 1843), sur le *Cantique des cantiques* (Hohelied, Ibid., 1851), sur la *Genèse* (1852, 2<sup>e</sup> édit., 1853); *Recherches sur l'origine des évangiles canoniques*, etc. (*Untersuchungen über Entstehung der kanonischen Evangelien*, Ibid., 1853); *Trésor de sentences rimées et poésies spirituelles* (*Schatzkaeslein geistlicher Sinngedichte und Reimsprüche*, Dresde, 1842); *le Sacrement du vrai corps et du sang de Jésus* (1844, 6<sup>e</sup> édit., 1876); *De la Maison de Dieu, ou De l'Église* (*Vom Hause Gottes oder der Kirche*, Ibid., 1848); *Système de psychologie biblique*, etc. (Leipzig, 1855); *Vie des ouvriers juifs du temps de Jésus* (*Handwerkerleben etc.* 1868, 2<sup>e</sup> édit., 1875); *Une Journée à Capharnaüm* (*ein Tag in Kapernaum*, 1873), etc.

DELIUS (Nicolas), philologue allemand, né à Brême le 19 octobre 1813, suivit les cours des lettres aux universités de Bonn et de Berlin et devint docteur en 1841; il fit à Bonn des cours de littérature sanscrite, puis des littératures romane et anglaise. Il publia en 1839 un ouvrage : *Radices practicae*, qui peut être considéré comme supplément ou comme suite de la grammaire de Lassen. Mais c'est surtout par ses éditions critiques des œuvres de Shakspeare qu'il s'est fait connaître : *Œuvres de Shakspeare* (*Werke*, Elberfeld, 1854-1861, 7 vol.; 4<sup>e</sup> édit., 1876); *le Mythe de W. Shakspeare* (*der Mythos von William Shakspeare*, 1851); *le Théâtre anglais du temps de Shakspeare* (*Ueber das englische Theaterwesen*, etc., 1853); *Shakspeare-Lexicon* (1852); *Appréciation des corrections des vieux manuscrits shakspeariens par Collier* (*Collier's alte handschriftliche*, etc. (1853). Nous citerons encore : *le Dialecte sarde au treizième siècle* (*der sardin. Dialect*, etc., 1868). Il collabora également à l'édition de la *Littérature romane au moyen âge*, de Wace, et y publia les *Chansons provençales* (*Provenzalische Lieder*, 1853).

DELMAS (Justin), administrateur français, est né à Montsalvy (Cantal), en 1796. Ayant fait son droit, il plaida quelque temps et entra dans l'administration en 1830. D'abord sous-préfet de Saint-Flour, dans son département natal, puis de Mamers (Sarthe), en 1835, il fut appelé, trois ans plus tard, à la préfecture de Saône-et-Loire, qu'il occupa pendant les dix dernières années du règne de Louis-Philippe. Il y déploya beaucoup d'activité et y créa un grand nombre d'établissements d'utilité publique. Sa conduite dévouée pendant l'inondation de 1840 lui valut, sur un rapport spécial du ministre de l'intérieur, la promotion au grade d'officier de la Légion d'honneur. Il avait été nommé chevalier en 1836. La révolution de Février ne l'écarta pas longtemps des affaires,

Après avoir été quelques mois directeur du mont-de-piété de Paris, il fut chargé, en février 1849, par le ministre Léon Faucher, de la préfecture de la Haute-Garonne, au moment des troubles de la Catalogne. La reine d'Espagne le nomma alors commandeur de Charles III. L'année suivante, il fut rappelé à Paris, comme secrétaire général du ministère de l'intérieur (avril 1850). Quelques marques de sympathie données aux princes de l'ancienne famille royale lui firent retirer ses fonctions. Il avait été promu commandeur de la Légion d'honneur, le 10 décembre 1850. — M. J. Delmas est mort au château de Boussarac (Creuze), le 21 novembre 1876.

Il a publié, sous ses seules initiales *J. D.* : *Quelques vues de réforme sur le régime administratif* (1835, in-8). On a aussi remarqué son *Rapport au Conseil général de la Haute-Garonne*, en 1839 (Toulouse, in-8).

Son fils aîné, M. Albert DELMAS, né vers 1828, entra d'abord au ministère des affaires étrangères et fut ensuite envoyé, comme attaché d'ambassade, à Rio de Janeiro, à Berne et à Turin. Il passa depuis dans l'administration, et après avoir été secrétaire général de la préfecture à Aurillac, devint sous-préfet de Montélimart (Drôme). Rentré au service de la République, il a été successivement préfet du Puy-de-Dôme (25 mars 1871), de la Vienne (1874), de l'Hérault (1876) et de Meurthe-et-Moselle (décembre 1877). Depuis longtemps décoré de la Légion d'honneur, il a été promu officier le 14 août 1876.

**DELOCHE** (Jules-Édouard-Maximin), littérateur et administrateur français, né à Tulle (Corrèze), le 27 octobre 1817, acheva son droit en 1836 et fut attaché trois ans au barreau de Bordeaux. Appelé par M. Dufaure au ministère des travaux publics, en 1839, il y devint sous-chef de bureau en décembre 1843. En 1846, il fut attaché à la direction des travaux publics d'Algérie, comme chef de bureau de première classe à Alger, puis il passa à la direction des affaires civiles de la province de Constantine et devint, en 1848, secrétaire général de la préfecture de cette province. Revenu en France en 1850, il entra, en 1853, au ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, où, après avoir passé par des services spéciaux, il devint, en 1864, chef de bureau dans la division du personnel. M. Deloche, auteur de savants travaux historiques et archéologiques, membre de la Société impériale des antiquaires de France, de la commission centrale de la Société de géographie de Paris, etc., a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles lettres, le 22 décembre 1871, en remplacement de Huillard-Breholles. Décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1857, comme ayant été deux fois lauréat de l'Institut, il a été promu officier le 14 octobre 1873.

Il a successivement publié : *Étienne Baluze, sa Vie et ses Œuvres* (1858, Limoges, broch. in-8) ; *Cartulaires de l'abbaye de Beauvieu* (1859, impr. imp., in-4), ouvrage faisant partie des *Documents inédits de l'Histoire de France* et qui a obtenu le second prix Gobert en 1860 et 1861 ; *De la Forêt royale de Ligurium, mentionnée dans la capitulaire de Kiersi* (1859, broch. in-8, avec carte) ; *Du Principe des nationalités* (1860, in-8) ; *Description des monnaies mérovingiennes du Limousin* (1863, in-8, avec pl.) ; *Études sur la géographie historique de la Gaule et spécialement sur les divisions territoriales du Limousin au moyen âge* (1864, 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> parties, imprim. imp. in-4), imprimées d'abord dans la collection des Mémoires des savants étrangers (Académie des inscriptions et belles-lettres), et auxquelles a été

décerné, en 1857, le premier prix au concours des antiquités nationales ; *la Truistis et l'Intrusion royal sous les deux premières races* (1873, impr. nationale, in-8), etc.

**DELORD** (Paul-Joseph-Barthélemy), magistrat français, sénateur, né à Frayssinet-le-Gélat (Lot), le 22 février 1808, fils d'un juge de paix, étudia le droit, fut reçu avocat, entra dans la magistrature, dès l'âge de vingt-cinq ans (18 août 1833), comme substitut du procureur du roi au tribunal civil de Gourdon, et fut nommé juge à celui de Cahors le 24 décembre 1845. Marié à la fille d'un ancien député, M. Pélissié, et jouissant d'une assez grande fortune, il appartenait, sous Louis-Philippe, à l'opposition dynastique et était devenu membre du conseil général du Lot dont il fut quatre fois secrétaire. Après la révolution de février 1848, à laquelle il se rallia sans difficulté, il fut chargé des fonctions de juge d'instruction qui lui furent retirées en juin 1849, sur son refus d'agir contre un journal républicain de Cahors, *le Réformateur*. A la nouvelle du coup d'État du 2 décembre 1851, M. Delord fut, avec le procureur de la République, M. Béraïf, un de ceux qui essayèrent sans succès d'organiser, dans son département, la résistance contre la violation de la constitution. Pendant que ses amis étaient l'objet de poursuites et de condamnations, il continua de siéger quelques semaines encore, et refusa de s'associer à une adresse au « Prince-président, » votée et signée par ses collègues ; mais le 19 décembre, un mandat d'arrêt fut lancé contre lui, et trois brigades de gendarmerie chargées de s'emparer de sa personne. Averti à temps, il put s'enfuir hors de France. La commission mixte du département le condamna à la transportation en Afrique, en le classant, comme « le plus dangereux de tous les anarchistes, » dans la première catégorie des transportés. M. Delord refusa sa démission de juge, malgré les négociations ouvertes par le ministre de la justice auprès de sa femme et de sa famille pour la lui faire donner. Alors, au nom de la loi relative à l'insubordination des magistrats, on le requit d'avoir à reprendre son poste, et, malgré l'immovibilité de son titre, le 21 mai 1853, un décret impérial le révoqua comme étant « depuis plus de six mois, absent sans congé. »

Ainsi chassé de France, M. Delord habita successivement l'Espagne, Puerto Rico, la Belgique, les États-Unis où il se consacra sans succès à des opérations commerciales et enfin, Constantinople où, depuis 1864, il exerça très-honorablement la profession d'avocat et devint l'un des deux assesseurs permanents qui, avec le consul-chancelier, composent le tribunal correctionnel de la colonie française. Après les événements de 1870, M. Delord rentra en France, et un rapport du secrétaire général de la justice, inséré au *Journal officiel* du 21 décembre, rappelant les faits qui précèdent, concluait en sa faveur à une éclatante réparation, ajournée d'abord par les événements, puis par la politique. Ce ne fut qu'en 1876 que le ministre de la justice, M. Dufaure, put le faire nommer, par décret du 28 octobre, juge au tribunal de Toulouse, d'où il passa, comme conseiller, à la cour de Limoges, le 6 avril 1877. Au moment où il allait atteindre la limite d'âge, au commencement de l'année 1878, M. Delord fut nommé juge de paix à Lyon, poste amovible qui permettait de prolonger sa carrière judiciaire. Enfin, aux élections du 5 janvier 1879, pour le renouvellement triennal du Sénat, il fut porté, comme candidat républicain, dans son département natal et élu sénateur, le second sur deux, par 230 voix sur 383 votants. On remarqua que d'ancien magistrat,

proscrit de décembre, avait pour concurrents un ancien ministre de la justice, M. Depeyre, et un des généraux du coup d'État, le maréchal Carrobert, et qu'il les distança de 90 et 95 voix.

**DELORD** (Taxile), publiciste et député français, né à Avignon, le 25 novembre 1815, fut élevé dans la religion protestante. Il fit ses études à Marseille de 1830 à 1834, et écrivit dans le *Sémaphore* avec toute la jeunesse lettrée de la ville. En 1837, il vint à Paris, entra à la rédaction du *Vert-Vert*, et fut chargé du feuilleton littéraire du *Messager*. En 1842, il devint rédacteur en chef du *Charivari*, qu'il quitta pendant quelque temps, et où il reentra, en 1848. C'est à sa collaboration à ce journal qu'il dut surtout sa réputation. Il en sortit en 1858. Après avoir fait partie longtemps de la rédaction littéraire du *Siècle*, il passa à la rédaction politique de ce journal qu'il quitta, vers 1867, pour s'attacher à celle de l'*Avenir national*. Aux élections générales de 1869, M. T. Delord se porta candidat dans la 2<sup>e</sup> circonscription de Vaucluse, où il obtint 10 461 voix sur 28 681 votants, et dans la 1<sup>re</sup> circonscription du Lot, où il n'eut que 4521 voix. Vers le même temps, il reentra au *Siècle*. Aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, il fut nommé représentant de Vaucluse à l'Assemblée nationale par 35 124 voix, prit place à gauche et vota toutes les mesures favorables à l'établissement de la République. — Non réélu le 20 février 1876, il est mort le 16 mai 1877.

A part sa longue et multiple collaboration aux *Français peints par eux-mêmes*, à la *Revue critique*, à l'*Histoire des villes de France*, au texte des *Fleurs animées* de Grandville, aux journaux : le *Prisme*, le *Courrier*, le *Peuple*, le *Siècle*, le *Magasin de librairie*, etc., il a publié en volumes : *Physiologie de la Parisienne* (1851), les *Troisième pages du journal le Siècle* (1861, in-18.), *Matinées littéraires* et enfin une importante *Histoire du second Empire* (1868-1875, 6 vol. in-8). Il avait donné au théâtre : *la Fin de la comédie* (Odéon, 1854).

**DELOUCHE** (Pierre) [de la Manche], ancien représentant du peuple français, né à Saint-Senier de Revron (Manche), le 22 mars 1799, fit ses études aux collèges d'Avranches et de Rennes. Avocat à Caen, puis à Avranches, et très-hostile à la Restauration, il resta après la révolution de Juillet dans les rangs de l'opposition libérale. En 1848, il fut chargé de présider la commission administrative d'Avranches, et nommé représentant du peuple, le onzième sur quinze, par 55 577 voix. Il soutint la politique du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

**DELPECH** (Auguste), médecin français, né à Paris, en 1818, fit ses études spéciales à Paris et devint chef de clinique à l'Hôtel-Dieu. Reçu docteur en 1846, il concourut l'année suivante pour l'agrégation et fut nommé médecin du bureau central des hôpitaux, puis de la Maternité. En mars 1864, il a été élu membre de l'Académie de médecine. M. Auguste Delpech a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 août 1866, et commandeur le 15 octobre 1871. Il représente le quartier des Invalides au conseil municipal de Paris depuis 1875.

On a de lui : *Des Spasmes musculaires idiopathiques* et *de la paralysie nerveuse essentielle* (1846, in-4); *De la Fièvre* (1847, in-4); *De la Nomenclature des maladies* (1843, in-4); *De la Ladrerie du porc, au point de vue de l'hygiène*, etc.

(1864, in-18); *les Trichines et la Trichinose chez l'homme et les animaux* (1866, in-8); *le Scorbut pendant le siège de Paris* (1871, in-8), etc.

**DELPIT** (Martial), littérateur français, né à Cahuzac (Lot-et-Garonne), le 25 février 1813, fils d'un médecin inspecteur des eaux de Bagnères, fut élève de l'École des Chartes, d'où il sortit en 1835. Il aida Augustin Thierry dans ses recherches sur le tiers état. Il rédigea avec son cousin (voy. ci-dessous) une *Notice sur le manuscrit intitulé : Recognitiones feodorum* (1841), couronnée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres et insérée dans le tome XIV des *Notices des Manuscrits* de cette académie. Il obtint, la même année, une 1<sup>re</sup> médaille d'or de la même académie pour son *Mémoire sur les sources manuscrites de l'histoire municipale de la ville d'Amiens*. Il a fourni en outre des articles à la *Bibliothèque de l'École des Chartes*.

M. Martial Delpit, qui s'était porté sans succès candidat aux élections pour la Constituante de 1848, dans la Dordogne, fut plus heureux aux élections du 8 février 1871; il fut élu représentant de la Dordogne à l'Assemblée nationale, le huitième sur dix, par 75 621 voix et prit place à droite. Rapporteur de l'enquête sur les causes de l'insurrection du 18 mars, il publia à cette occasion un travail important, mais dont la partialité fut signalée par de nombreuses rectifications de la part des chefs du parti républicain. Il ne fut pas réélu aux élections générales du 20 février 1876.

Son cousin, M. Jules DELPIT, né en 1808, fils d'un conseiller à la Cour de cassation, membre de l'Académie de Bordeaux, à laquelle il a fourni de nombreux *Mémoires*, secrétaire général de la Société des archives historiques de la Gironde, a publié, à la suite d'une mission scientifique, le tome I<sup>er</sup> de la *Collection générale des documents français qui se trouvent en Angleterre* (1847, in-4). On cite en outre de lui : *Réponse d'un campagnard à un Parisien, ou Réfutation du livre de M. Veuillot sur le droit du seigneur* (1857, in-4 et in-8); *Origine de l'imprimerie en Guyenne* (Bordeaux, 1869, in-8); *le Droit du seigneur, seconde réponse à M. L. Veuillot* (Ibid., 1873, in-8); *le Prince ridicule*, mazarinade inédite composée en 1650 (Ibid., 1873, in-8).

**DELPIT** (Albert), littérateur français, d'origine américaine, est né à la Nouvelle-Orléans le 30 janvier 1849. Envoyé en France pour y faire ses études, il les commença au collège de Sainte-Barbe et les termina au lycée de Bordeaux. Son père, riche négociant en tabacs, le rappela près de lui pour lui céder sa maison de commerce; mais, après quelques mois passés à la Louisiane, M. Albert Delpit revint à Paris et débuta dans le *Mousquetaire* et le *d'Artagnan*, journaux créés par Alex. Dumas père. En janvier 1870, il remporta le prix dans un concours ouvert par M. Bailande pour un *Éloge de Lamartine*. Pendant la guerre, M. Delpit servit avec distinction et, sur la proposition de M. l'amiral Saisset, reçut la croix de la Légion d'honneur (3 août 1871). Un volume de vers publié en 1872, *l'Invasion*, lui valut un prix Monthyon, et un poème, intitulé *le Repentir ou Récit d'un curé de campagne*, lui fit décerner, en 1873, une couronne académique.

Ses débuts au théâtre furent moins heureux : *Robert Prudel*, drame en quatre actes (Odéon, 1873), tomba dès le premier soir; *Jean-Vu-Pieds*, drame en quatre actes et en vers, tiré d'un roman de l'auteur (Vaudeville, août 1875), n'eut que quelques représentations; *le Message de Scapin*,



comédie en un acte et en vers (Théâtre-Français, janvier 1876), et *les Chevaliers de la Patrie* (Théâtre-Historique, février 1876), furent un peu mieux accueillis.

M. Albert Delpit a écrit, d'autre part, de nombreux romans : *les Compagnons du roi* (1873, in-18); *la Vengeresse* (1874, in-18); *Jean Nupieds* (1874, 2 vol. in-18); *le Mystère du Bas-Meudon* (1876, in-18); *les Fils de joie* (1877, in-18); *le Dernier gentilhomme* (même année, in-18); *la Famille Cavalé* (1878, 2 vol. in-18); *le Fils de Coralie*, etc. Il a collaboré au *Gaulois*, à *l'Événement* et publié dans la *Revue des Deux Mondes* des romans et des poésies.

**DELSARTE** (François-Alexandre-Nicolas-Chéri), musicien français, né à Solesmes, le 19 décembre 1811, s'est fait un nom à la fois comme chanteur et comme professeur de chant. Élève du Conservatoire, de 1826 à 1830, il joua quelque temps à l'Opéra-Comique, et se consacra ensuite à l'enseignement. Il a compté parmi ses élèves un certain nombre de célébrités dramatiques et la plupart des amateurs aristocratiques qui se produisent aujourd'hui dans les salons. Comme chanteur, il choisit de préférence la musique ancienne, et excella à interpréter les récitatifs par la déclamation musicale. Il a écrit quelques romances, et réuni, sous le titre d'*Archives de chant*, des cahiers de musique historique du vi<sup>e</sup> au xvii<sup>e</sup> siècle. — Il est mort à Paris le 19 juillet 1871.

**DELSOL** (Jean-Joseph), homme politique français, sénateur, né le 28 octobre 1827 à Saint-Christophe (Aveyron), d'une famille d'agriculteurs aisés du pays, commença ses études au collège de Rodez, et les termina brillamment, à Paris, au collège Henri IV. Élève de l'École de droit en 1846, lauréat, en droit romain et en droit français, au concours établi entre les licenciés en 1849, il fut reçu docteur en 1851. Inscrit au barreau de Paris, il se fit remarquer à la conférence des avocats stagiaires, où il prononça, en 1854, le discours de rentrée sur ce sujet : *l'Éloge d'Antoine Lemaître*, et devint bientôt un des avocats occupés du Palais. Il fut élu, le 8 février 1871, à l'Assemblée nationale, dans l'Aveyron, par 57 380 voix, et fit partie de plusieurs commissions importantes, notamment de celles ayant pour objet l'abrogation des lois d'exil, l'examen des actes du gouvernement de la Défense nationale et les loyers de Paris. Il prit la parole dans la discussion de la loi sur ce dernier objet, et fut rapporteur de la loi sur la fabrication des armes de guerre. Membre de la réunion Féray, qui devint plus tard le centre gauche, il passa au centre droit, fit également partie du groupe Clercq, et vota constamment avec la majorité monarchiste de l'Assemblée. Lors de la discussion de la loi électorale, il présenta un amendement pour empêcher les candidatures multiples, qui fut rejeté, et se prononça contre le scrutin par arrondissement en 1874, mais il vota pour ce mode de scrutin l'année suivante; il repoussa l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Candidat des droites aux élections des sénateurs inamovibles, il ne fut pas nommé et se porta, en janvier 1876, comme candidat conservateur, dans le département de l'Aveyron, où il fut élu, le second sur trois, par 210 voix sur 388 électeurs. Au Sénat, il prit place au centre droit et vota avec la majorité hostile à la République. Il est conseiller général de l'Aveyron pour le canton de Conques depuis 1864.

M. Delsol a publié un commentaire du Code civil, sous ce titre : *le Code Napoléon expliqué*

*d'après les doctrines généralement adoptées à la Faculté de droit de Paris* (1854-1855, 3 vol. in-8°, deuxième édition, 1869).

**DELTOUR** (Nicolas-Félix), professeur et littérateur français, né à Paris le 8 septembre 1822, fit ses études au collège Louis-le-Grand, entra à l'École normale en 1842 et en sortit agrégé des lettres en 1845. D'abord professeur de rhétorique à Angoulême, il fut appelé à Paris, en 1846, comme suppléant de troisième et de seconde au collège Louis-le-Grand, puis fut chargé du cours de rhétorique au lycée Bonaparte (1852-1864), et professeur de la même classe au lycée Saint-Louis en 1864. Il avait été reçu docteur ès lettres en 1857, et sa thèse française avait été couronnée par l'Académie, l'année suivante; inspecteur d'académie en 1871, il fut chef de cabinet de M. Wallon, ministre de l'instruction publique, de mars 1875 à mars 1878, et fut nommé inspecteur général de l'enseignement secondaire la même année. M. Deltour a été décoré de la Légion d'honneur.

De ses deux thèses pour le doctorat : *De Salustio Catonis imitatore* (in-8), et *les Ennemis de Racine au xvii<sup>e</sup> siècle* (in-8), la seconde a été réimprimée deux fois (3<sup>e</sup> édit. 1879), remaniée et augmentée par l'auteur, qui a donné, en outre, des éditions des deux *Grammairies* de Lhomond, des *Morceaux choisis* de Piine l'Ancien, de Cicéron, etc. Il a collaboré à la *Revue* et au *Journal de l'instruction publique*, ainsi qu'aux *Dictionnaires* de MM. Dézobry et Bachelet.

**DELVIGNE** (Henri-Gustave), inventeur français, né en 1798, entra jeune au service, qu'il quitta avec le grade de lieutenant. Frappé, dans le cours de sa carrière militaire, du peu de justesse que comportent la plupart des armes en usage, il étudia particulièrement la carabine, alors abandonnée comme arme de guerre; il donna en 1837 la nouvelle carabine qui prit aussitôt son nom. L'invention consistait dans le forçement de la balle. Plusieurs corps d'élite, notamment les chasseurs de Vincennes ou tirailleurs d'Afrique, furent munis de l'arme nouvelle. M. Delvigne produisit depuis des balles-obus, des balles cylindro-coniques, des canons doubles rotatifs de fer forgé à rubans, des carabines rayées, des obusiers portatifs, des mousquetons de cavalerie, etc., et un porte-amorce de sauvetage. Ces divers engins, qui ont figuré aux Expositions industrielles, depuis celle de 1834, ont valu à leur auteur une médaille d'argent en 1839, deux médailles d'or en 1844 et 1849, la décoration de la Légion d'honneur en décembre 1830, et la croix d'officier le 9 décembre 1866. — Il est mort à Toulon le 18 octobre 1876.

**DELZERS** (Joseph-François-Casimir), juriconsulte français, né à Saint-Dalmazy (Aveyron), le 27 août 1787, fit son droit à Toulouse, et fut reçu avocat à Paris en 1809, et, au concours de 1823, suppléant à la Faculté de droit. Il fut aussi, jusqu'en 1827, avocat à la Cour de cassation, et se renferma depuis dans l'enseignement, qu'il n'a quitté qu'en 1857. Il fut plusieurs fois chargé du cours de procédure civile. En 1846, M. Delzers fut élu député de l'arrondissement d'Espalion; mais il ne siégea pas, car son élection fut annulée. En 1859, il fut nommé suppléant de juge de paix. — Il est mort à Bessades-le-Vieux (Aveyron), le 9 novembre 1871.

Il a publié : *Du Droit de punir* (1836, brochure); *Cours de procédure civile et criminelle, précédé d'une introduction générale à l'étude du droit* (1842-1851, 2 vol. in-8).

**DELZONS** (Jean-François-Amédée), ancien représentant du peuple français, est né à Aurillac (Cantal), le 26 janvier 1808. Avocat au barreau de sa ville natale, il appartenait sous le règne de Louis-Philippe à l'opposition constitutionnelle, et avait été élu par l'influence de la gauche conseiller général du département du Cantal. En 1848, il fut pendant quelque temps maire provisoire d'Aurillac. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, le premier de la liste, par 25 000 voix. Membre du comité de l'intérieur, il vota avec la fraction la plus modérée du parti républicain. Après l'élection du 10 décembre, il appuya la politique de l'Elysée et vit échouer sa candidature à l'Assemblée législative. Juge au tribunal civil d'Aurillac, il a été admis à la retraite en 1878.

**DEMANGEAT** (Joseph-Charles), juriconsulte français, né à Nantes, le 2 septembre 1820, fit son droit à Paris, où il fut reçu avocat en 1841 et docteur en 1843. Nommé au concours, en 1851, professeur suppléant à la Faculté de droit de Paris, il y occupa depuis, comme suppléant, une des chaires de droit romain et fut nommé professeur titulaire, le 17 novembre 1862; le 17 avril 1870, il entra comme conseiller à la Cour de cassation. Décoré de la Légion d'honneur, il a été promu officier le 3 août 1875.

M. Demangeat a publié : *Histoire de la condition civile des étrangers en France, dans l'ancien et dans le nouveau droit* (1844, in-8), couronné, en 1842, par la Faculté de droit; *Des Obligations solidaires en droit romain* (1858, in-8); *De la Condition du fonds dotal en droit romain* (1860, in-8); *Cours élémentaire de droit romain* (1864, 2 vol. in-8), etc. Il a réédité, annoté et complété le *Traité de droit commercial*, de P. Bravard-Veyrières (1861, tome I, in-8). Il a constamment collaboré à la *Revue pratique de droit français*, dont il fut un des directeurs.

**DEMANTE** (Auguste-Gabriel), juriconsulte français, né à Paris, le 3 mars 1821, et fils du juriconsulte A.-M. Demante, mort en 1856. Professeur suppléant à la Faculté de droit de Toulouse depuis 1850, il y fut nommé, en 1856, professeur titulaire de droit romain. Il devint membre de l'Académie de législation de cette ville. Depuis, il a été appelé à la Faculté de Paris.

On cite de lui : *Questions et exercices élémentaires sur les examens de droit* (1850, in-18); *De la loi et de la jurisprudence en matière de donations déguisées* (1855, in-8), travail qui a d'abord paru dans le recueil de l'Académie de législation de Toulouse; *Exposition raisonnée des principes de l'enregistrement*, etc. (1857; 2<sup>e</sup> édition, 1862, 2 vol. in-8); *Du Calcul de la quotité disponible au cas de l'article 845 du Code Napoléon* (1862, in-8); *Définition légale de la qualité de citoyen* (1869, in-8). M. Demante est collaborateur de la *Revue critique de législation et de jurisprudence* et de la *Bibliothèque de l'École des chartes*.

**DEMESMAY** (Camille), sculpteur français, né à Besançon, le 23 août 1815, fils d'un conseiller à la Cour de cette ville, était le cousin du représentant Aug. Demesmay, mort en 1853. Il fit d'abord son droit à Paris et y fut reçu licencié en 1839. Il suivit alors son goût pour la sculpture, et débuta quelques années après au Salon. Il a principalement exécuté : *Saint Gervais*, statue pour la cathédrale du Mans; *Mlle de Montpensier*, pour le jardin du Luxembourg; *Catinat*, pour l'hôtel de ville de Paris; *Mater Christi*, pour l'église Sainte-Geneviève; *la Justice*, pour le nouveau Louvre; les bustes du *maréchal*

*Moncey*, pour le musée de Besançon, d'*Herold*, pour le théâtre de l'Opéra-Comique; du *comte Morand*, du *duc de Rovigo*, pour le musée de Versailles, la *Vierge et l'enfant Jésus*, etc. (1847-1859); *Nais* (1863), un fronton très remarquable pour la nouvelle galerie du Louvre. Il a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1848.

**DEMETZ** (Frédéric-Auguste), philanthrope français, ancien magistrat, né le 12 mai 1796, étudia le droit à Paris, et s'inscrivit au barreau de cette ville. Nommé, le jour même où il avait vingt-cinq ans, juge suppléant au tribunal, il devint successivement juge d'instruction, vice-président de chambre de police correctionnelle, et enfin, en 1832, conseiller à la Cour. En 1836, il fut envoyé avec l'architecte A. Blouet aux États-Unis, pour faire, après MM. de Tocqueville et de Beaumont, de nouvelles études sur le système pénitentiaire. En 1840, M. Demetz prit sa retraite, avec le titre de conseiller honoraire, pour se consacrer tout entier à sa grande œuvre philanthropique.

Le 22 janvier, avec le concours d'un ancien condisciple, M. de Bretignières de Courteilles, auteur d'un livre sur les prisons, mort en 1854, il fonda, près de Tours (Indre-et-Loire), la colonie agricole et pénitentiaire de Mettray. Le but de cette institution, soutenue par la Société paternelle, était de régénérer, par une éducation spéciale, les jeunes détenus acquittés comme ayant agi sans discernement, et jusqu'alors confondus dans les prisons avec tous les condamnés. Dès l'année précédente, M. Demetz avait établi, au même lieu, une école de contre-maîtres pour se préparer un personnel capable et dévoué. Il construisit d'abord une maison pour dix enfants de la maison centrale de Fontevault; le nombre des colons fut porté au bout de l'année à 300, et bientôt dépassa 700. Par des démarches incessantes, le fondateur s'assura le concours de l'administration, celui des Conseils généraux et des jurys de toutes les Cours d'assises. La colonie de Mettray, qui présentait une organisation pédagogique admirable, reçut des visiteurs de toute l'Europe; elle fut surtout populaire en Angleterre, où lord Brougham disait en plein Parlement que « Mettray suffisait à l'orgueil de la France ». M. Demetz compléta l'œuvre de la colonie par le patronage, et peu à peu plus de 3000 enfants sortis de ses mains furent suivis dans la vie avec une sollicitude paternelle. Un assez grand nombre de colonies agricoles ont été fondées sur le même modèle, dans toute la France et à l'étranger. M. Demetz a en outre rattaché à Mettray un établissement spécial de correction paternelle à l'usage des familles aisées. Il a fait partie du Conseil général de l'Oise. Décoré de la Légion d'honneur le 8 juin 1837, il fut promu officier, sur la proposition du ministère de l'Agriculture, à la suite du concours agricole régional d'Indre-et-Loire, en 1864. Il avait été élu membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques. — Il est mort à Paris, le 2 novembre 1873.

M. Demetz a publié : *Projet d'établissement d'une maison de refuge pour les prévenus acquittés à leur sortie de prison* (1836); *Lettre sur le système pénitencier adressée au Conseil général de la Seine* (1838, in-8), résumé concis des considérations en faveur du système cellulaire; *Rapports à M. le comte de Montalivet sur les pénitenciers des États-Unis* (Impr. royale, 1839, in-folio, 45 planches); une série de *Rapports* annuels à la Société paternelle sur l'état et le développement de Mettray, etc.

**DEMÉZANGE** (Régis-Auguste-Casimir), ancien

représentant du peuple français, né à Mortain (Manche), le 21 juillet 1800, fut reçu avocat en 1825, s'établit dans sa ville natale, et prit rang dans l'opposition libérale. Après la révolution de Juillet, il fut nommé procureur du roi près le tribunal civil de Mortain, dont il devint président quelques semaines plus tard. Il reentra néanmoins dans l'opposition et fut élu, comme candidat du parti radical, en 1842, membre du Conseil général de la Manche. Mais sa candidature pour la députation échoua devant celle du député ministériel. En 1848, il fut nommé représentant du peuple, le sixième sur quinze, par près de 50 000 voix. Il vota avec le parti démocratique modéré, et, après l'élection du 10 décembre, combattit la politique de Louis-Napoléon. Non réélu à la Législative, il reprit à Mortain la présidence du tribunal. Aux élections sénatoriales de janvier 1876, M. Demérange fut porté candidat, sur la liste républicaine, du département de la Manche; il obtint 287 voix sur 757 électeurs.

**DEMIANS** (Auguste), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Nîmes (Gard), le 1<sup>er</sup> juin 1814, entra, en 1838, dans la magistrature et fut nommé successivement substitut au Vigan, à Alais et à Nîmes. Son avancement fut entravé par ses relations avec le *National*, dont il était le correspondant dans le pays même de M. Guizot. Après la révolution de Février, il fut nommé premier avocat général près la Cour d'appel de Nîmes. Chef du parti catholique républicain dans le département du Gard, il remplit le rôle de conciliateur dans les dissensions religieuses qui firent mettre Nîmes en état de siège. Le gouvernement provisoire le chargea également de pacifier le département de l'Hérault, où les élections avaient amené des querelles entre les protestants et les catholiques. Il fut élu représentant dans le Gard, le cinquième sur dix, par 52 740 suffrages. Ce fut lui qui proposa de soumettre la Constitution à la sanction du peuple. Il vota plusieurs fois avec le parti démocratique modéré, mais s'abstint dans la plupart des questions importantes. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative et alla s'inscrire au barreau de Nîmes.

**DEMMIN** (Auguste-Frédéric), archéologue et économiste d'origine allemande, né à Berlin vers 1822, vint habiter Paris et y fit sa déclaration de domicile, en vue de la naturalisation. Il a publié successivement : *Essai sur le libre échange au point de vue philanthropique* (1848); *Vous êtes des adorateurs du soleil* (1850, en allemand); *Guide de l'amateur de faïences et porcelaines* (1861, in-8), 4<sup>e</sup> édition entièrement refondue (1873); *Recherches sur la priorité de la Renaissance de l'art allemand* (1862, in-18); *le Peintre de marine réaliste, Albertus van Best* (1863, broch. in-8); *les Pseudo-critiques de la Gazette des beaux-arts* (1864, broch. in-8); *Souvenirs de voyage et causeries d'un collectionneur* (1864, in-8); *une Vengeance par le mariage*, roman (1866, in-18); *Catalogue raisonné de la collection céramique de M. A. Demmin* (1866, in-8); *Histoire de la céramique* (1868-1875, 2 vol. in-folio, 25 planches); *Guide des amateurs d'armes* (1869, in-18); *Encyclopédie des beaux-arts plastiques* (1872-1873, 3 vol. grand in-8, avec grav.). Il a inséré en outre des articles d'économie politique et de critique artistique dans un grand nombre de journaux allemands, hollandais et français.

**DEMOGÉOT** (Jacques-Claude), littérateur français, né à Paris le 5 juillet 1808, fit de bonnes études au petit séminaire de Saint-Nicolas du

Chardonnet, auquel il resta attaché comme professeur, de 1826 à 1828. Il entra ensuite dans l'Université, professa successivement aux collèges de Beauvais, Rennes, Bordeaux et Lyon, et fut appelé, en 1843, à Paris, comme professeur de rhétorique au lycée Saint-Louis. M. Demogéot, qui avait suppléé à la Faculté des lettres de Lyon MM. Quinet et Eichhoff, a également suppléé, à Paris, Ozanam (1846) et M. D. Nisard (1857). Il a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1849, et promu officier le 10 novembre 1865.

On a de lui : *Étude sur Ausone*, thèse pour le doctorat; *Étude sur Pline le Jeune*, en tête d'une édition des *Lettres* de cet auteur (1845-1850); *Histoire du collège de Lyon*, dans *Lyon ancien et moderne* (1840); *Roméo et Juliette*, *Étude sur Shakspeare* (1852), drame; *les Lettres et l'homme de lettres au XIX<sup>e</sup> siècle* (1856), couronné au premier concours institué par la Société des gens de lettres; *Histoire de la littérature française depuis son origine jusqu'à nos jours* (1852, 5<sup>e</sup> édit. 1876, in-18), résumé brillant de toute notre histoire littéraire; *la Critique et les critiques de la France*, suivi de *Paris nouveau*, poème (même année); *Tableau de la littérature française au XVII<sup>e</sup> siècle* (1859, in-8, t. I); *Contes et nouvelles*, en vers (1862, in-18), sous le pseudonyme de *Jacques*; la traduction en vers de la *Pharsale* (1866, gr. in-8), remarquée pour l'exactitude et la concision; *Textes classiques de la littérature française* (1866-1868, 2 vol. in-18), extraits des grands écrivains français avec des notices biographiques et bibliographiques; deux *Rapports*, adressés à M. le ministre de l'instruction publique, sur l'enseignement secondaire et supérieur en Angleterre et en Écosse (1868 et 1870), etc.; enfin des articles de critique historique et littéraire dans la *Revue du Lyonnais*, le *Journal* et la *Revue de l'Instruction publique*, la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue française*, etc.

**DEMOLIÈRE** (Hippolyte-Jules), plus connu sous le nom de MOLÉRI, littérateur dramatique français, né à Nantes, le 3 août 1802, manifesta, de bonne heure, un goût très prononcé pour la littérature et, à 17 ans, fit jouer une comédie en vers. Après ce début, il alla étudier le droit à Rennes, puis la médecine à Paris. Ce ne fut que vers 1837 qu'il reprit la plume en déguisant son nom sous un anagramme incomplet. Après la révolution de 1848, il fut un des secrétaires du gouvernement provisoire à l'Hôtel de ville et fut attaché ensuite au secrétariat de la présidence, sous l'administration du général Cavaignac. — Il est mort à Saint-Denis le 26 décembre 1877.

M. Demolière a donné au théâtre une vingtaine de pièces qui ont eu du succès, entre autres : *la Famille Renneville* (1843); *Tôt ou tard* (1843); *le Gendre d'un millionnaire*, comédie en 5 actes (Théâtre-Français, 1845); toutes trois en collaboration avec M. L.-Ch. Laurençot; *la Famille* (1849); *la Tante Ursule* (1852); *le Revers de la médaille*, en trois actes (Odéon, 1861), etc. Parmi ses romans, les plus connus sont : *le Marquis de Montclar* (1851); *Jambo*, dans l'*Écho des Feuilletons*, (1848); *Petits drames bourgeois*, recueil de nouvelles (1856); *l'Amour et la Musique* (1866, in-18); *la Terre promise* (1867, in-18), etc. Il est l'auteur des *Guides-itinéraires de Paris à Strasbourg* (1854, 2<sup>e</sup> édit. 1855); *de Paris à Corbeil et à Orléans* (1854), qui font partie de la *Bibliothèque des Chemins de fer*; d'une *Petite bibliothèque du jardinier amateur* (1866, 4 vol. in-18), etc.

**DEMOLOMBE** (Jean-Charles-Florent), juriconsulte français, né à la Fère (Aisne), le 22 juillet

1804, étudia le droit à Paris, où il fut reçu docteur le 2 août 1826. L'année suivante il obtint, par concours et avec dispense d'âge, la place de professeur suppléant à la Faculté de Caen; puis, en 1831, également au concours et avant l'âge, la chaire de Code civil à la même Faculté, dont il est devenu doyen en 1853. Inscrit en même temps au barreau de la ville, il fut élu deux fois bâtonnier. Nommé conseiller à la Cour de cassation en 1864, il refusa cette haute position, pour se consacrer à l'achèvement de l'ouvrage auquel son nom restera attaché. M. Demolombe a été élu membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques en 1864. Décoré de la Légion d'honneur en janvier 1846, il reçut, à Caen même, des mains du ministre et avec une solennité particulière, les insignes de commandeur, le 31 mars 1868.

Ce savant et laborieux professeur publie, sous le titre de *Cours de Code Napoléon* (1845-1879, t. I-XXX, in-8), un des plus importants commentaires dont notre législation civile ait été l'objet. Les huit premiers volumes de cette publication sont une suite de traités sur l'état des personnes, les droits civils et toutes leurs modifications et forment un ensemble complet. La seconde partie, consacrée à l'étude des biens et des modifications de la propriété, comprend deux traités : *Distinction des biens, propriétés* (1856, 2 vol. in-8) et *Traité des servitudes et services fonciers* (1856, 2 vol. in-8). La troisième, qui embrasse les différentes manières d'acquérir, compte déjà huit volumes en trois ouvrages : *Traité des successions* (1857-1860, 5 vol. in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1863); *Traité des donations entre-vifs et des testaments* (1863-1864, tomes I-VI, in-8), et *Traité des contrats ou des obligations conventionnelles en général* (1867, t. I-VII). L'Académie des sciences morales a décerné à l'ensemble des travaux de M. Demolombe le grand prix biennal de 20 000 fr. (octobre 1879).

**DEMORTREUX** (Pierre-Thomas-Frédéric), ancien représentant du peuple, né à Lisieux (Calvados), le 29 novembre 1798, se fit recevoir licencié en droit en 1822. Très hostile au gouvernement des Bourbons, il fut, après la révolution de 1830, appelé à la présidence du tribunal civil de Lisieux. Il ne cessa point de professer les doctrines démocratiques, s'opposa constamment à la candidature de M. Guizot, constamment réélu à Lisieux. Il fut alors élu conseiller général du Calvados. En 1848, le gouvernement provisoire le nomma sous-commissaire dans l'arrondissement de Lisieux. Il fut envoyé à l'Assemblée nationale, le septième sur douze, par 70 490 voix, fit partie du Comité de la justice, et vota ordinairement avec la gauche, tout en soutenant le gouvernement du général Cavaignac. Partisan d'une Chambre unique et de la présidence révoquée, il appuya l'amendement Grévy. Après l'élection du 10 décembre, il ne se sépara plus de l'extrême gauche. Non réélu à la Législative, il reprit à Lisieux son siège au tribunal de première instance, dont il devint président honoraire. — Il est mort à Honfleur, le 10 janvier 1872.

**DEMOTIER** (Charles-Émile), littérateur français, est né à Calais, le 11 avril 1825. Membre de la Société agricole et industrielle du canton de Calais, secrétaire de la Société humaine de cette ville, il est auteur d'un ouvrage remarqué par l'intérêt local qu'il présente : *Annales de Calais depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (Calais, 1856, in-8, avec grav., cartes, etc.). Il a en outre publié : *Guide du voyageur sur la ligne du chemin de fer de Calais à Paris et Bruxelles*

(Ibid. 1849, in-18); *Guide du touriste dans Calais et les environs* (Ibid. 1867, in-18).

**DENAIN** (Léontine-Pauline-Élisa-Désirée MESSAGE, dite), actrice française, née à Paris, le 6 décembre 1823, fut élève du Conservatoire, où elle obtint le prix de comédie en 1840, parut d'abord sur le théâtre de l'hôtel Castellane, et débuta à la Comédie française au mois de juin de la même année. Reçue sociétaire en septembre 1845, elle quitta brusquement la scène au commencement de 1856, à l'expiration des dix ans de service qui lui donnaient droit au titre de sociétaire retirée. Mme Denain tenait avec élégance et distinction les rôles de coquettes et d'amoureuses. Elle réussit dans Elmire du *Tartuffe*, dans la Délie des *Trois amours de Tibulle*, ainsi que dans quelques créations modernes.

**DENAT** (Théodore-Marie-Germain), magistrat et ancien député français, est né à Mirepoix (Ariège), le 20 mars 1803. Reçu avocat en 1822, il fut nommé successivement substitut du procureur du roi à Pamiers (30 août 1830), à Foix (1<sup>er</sup> juin 1831), procureur du roi à Pamiers (18 sept. 1833), à Foix (17 février 1835), président du tribunal de Foix (27 août 1839), conseiller à la Cour d'appel de Toulouse (19 mars 1850), et président à la même cour (9 novembre 1858). Dans sa carrière judiciaire, il avait présidé quarante et une sessions d'assises, notamment celle de l'Ariège où fut jugée l'affaire du château de Labastide de Besplas, qui eut tant de retentissement.

Membre actif d'un grand nombre de conseils et commissions dans les deux villes de Foix et de Toulouse, membre du Conseil général de l'Ariège pour le canton de Mirepoix, depuis 1858, M. Denat fut porté aux élections générales de mai 1869, comme candidat du gouvernement, dans la 1<sup>re</sup> circonscription de ce département et élu par 21 204 voix, sur 28 356 votants, contre 7030 voix données au candidat de l'opposition démocratique, M. Arnaud (de l'Ariège). Décoré de la Légion d'honneur en 1846, il fut promu officier le 14 août 1869.

**DENECOURT** (Claude-François), cicerone français, né à Nancy-le-Vai-Saint-Éloi (Haute-Saône), en 1788, fils de pauvres vigneron, partit comme volontaire en 1809, et fit les campagnes de Prusse et d'Espagne et plus tard celles de 1814 et 1815. Après une vie assez agitée où l'industrie se mêlait à la politique, il alla vivre à Fontainebleau, en 1832, et consacra dès lors sa vie et la plus grande partie de sa fortune à mettre en relief les beautés naturelles de la forêt et à les accroître. Il traça à ses frais plus de cent cinquante kilomètres d'allées et de chemins, et exécuta un grand nombre de promenades pittoresques. En 1848, il fut question de créer pour lui un titre de « conservateur des beautés de la forêt ».

Cet « amant de la nature », comme il s'appelait, a écrit lui-même un certain nombre de *Guides-indicateurs*, réédités sous des titres légèrement modifiés : *Guide du voyageur dans le palais et la forêt de Fontainebleau* (1839); *Camp de Fontainebleau* (1839); *Description générale du château* (1842); *Promenades dans la forêt* (1844); *les Délices de Fontainebleau, carte-guide du voyageur*; *l'Indicateur historique et descriptif*, etc., etc. (1845), dont une nouvelle édition contient une auto-biographie de l'auteur. Il a paru en 1855, sous le titre d'*Hommage à Denecourt, Fontainebleau, paysages, légendes, souvenirs, fantaisies*, un recueil de 43 fragments, prose et vers, en son honneur (in-12). — M. Denecourt est mort à Fontainebleau le 24 mars 1875.

**DENFERT-ROCHEREAU** (Pierre-Marie-Philippe-Aristide), officier et député français, né à Saint-Maixent (Deux-Sèvres), le 11 janvier 1823, fut admis, après de brillantes études, à l'École polytechnique, puis à l'École d'application de Metz, d'où il sortit le premier, dans l'arme du génie, au mois de février 1845. Il fit la campagne de Rome et la guerre de Crimée et parvint, le 13 août 1863, à la suite d'un avancement très rapide pour son arme, au grade de lieutenant-colonel. Commandant supérieur de Belfort pendant la guerre de 1870-1871 et promu colonel, il défendit cette place avec la plus grande énergie, et, le 18 février 1871, après la signature de l'armistice, obtint que la garnison fût autorisée à en sortir avec armes et bagages. Le 8 février 1871, le colonel Denfert fut élu représentant du Haut-Rhin à l'Assemblée nationale, le deuxième sur onze, par 56 021 voix. Démonstrateur après la réunion de l'Alsace à l'Allemagne, il fut réélu, le 2 juillet suivant, dans la Charente-Inférieure, par 35 426 voix; dans le Doubs, par 19 709 voix sur 54 088 votants, et dans l'Isère, par 81 021 voix sur 108 351 votants. Il opta pour la Charente-Inférieure. La commission de révision des grades confirma le grade de colonel, auquel il avait été promu par M. Gambetta. Lors de la discussion de la loi sur le recrutement, le colonel Denfert prononça, contre la théorie de l'obéissance passive dans l'armée, un discours qui provoqua un incident des plus vifs entre lui et le général Changarnier (séance du 28 mai 1872). Deux jours après, il était nommé président du groupe de l'Union républicaine. Aux élections du consistoire protestant de Paris, en mars 1872, M. Denfert-Rochereau, opposé à M. Guizot, avait échoué avec une honorable minorité. Il prit, au mois de juillet de la même année, une part importante aux discussions du Synode général des Églises réformées de France, et soutint le principe de la liberté absolue des confessions de foi.

Candidat aux élections générales du 20 février 1876 dans la Charente-Inférieure et dans le VI<sup>e</sup> arrondissement de Paris, il obtint, dans ce dernier, sur 16 948 votants, 8 975 voix, contre 5 295 données à M. Colin de Verdière, candidat monarchiste, et 1912 à M. Accolas, candidat radical. Nommé questeur de la nouvelle Chambre, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie après l'acte du 16 mai 1877. Réélu, le 14 octobre, par 10 894 voix, contre 5 636 données à M. Camille Rousset, candidat monarchiste, il reprit ses fonctions de questeur. M. Denfert avait été promu commandeur de la Légion d'honneur, le 18 avril 1871. — Il est mort à Versailles le 11 mai 1878. Son nom a été donné à l'ancienne rue d'Enfer à Paris. Une statue lui a été élevée à Montbéliard (septembre 1879).

M. Denfert a publié, dans la *Revue d'architecture*, un mémoire sur les *Voûtes en berceaux* (1859); une brochure intitulée : *Des Droits politiques et militaires* (1874, in-8). Il a revu l'*Histoire de la défense de Belfort* par MM. Ed. Thiers et de La Laurencie (1871, in-8).

**DENIS** (Louis) [des Côtes-du-Nord], ancien représentant du peuple français, né au Legué (Côtes-du-Nord), le 26 octobre 1799, était armateur à Saint-Briec, lorsque, après la révolution de Février, il fut envoyé à la Constituante, le dernier sur seize, par 70 596 suffrages. Membre du Comité de la marine, il vota ordinairement avec la droite. Pourtant il appuya l'amendement Grévy et adopta la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu, le

cinquième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité contre-révolutionnaire, sans se rallier à la politique particulière de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre le fit rentrer dans la vie privée. — M. L. Denis est mort à Saint-Briec, le 18 avril 1878.

**DENIS** (Alphonse), homme politique et agronome français, né à Paris, le 24 décembre 1794, fit ses études au lycée de Versailles, passa une année à l'École militaire de Saint-Cyr, en sortit sous-lieutenant d'infanterie (1813). Il prit part à la campagne de France et reçut la croix de la Légion d'honneur à la bataille de Montereau. Mis en demi-solde à la Restauration, il cultiva les lettres et donna au théâtre la *Bague*, ou *l'Ami du mari*, comédie en un acte, en vers. Il s'occupait depuis longtemps de travaux agricoles dans ses propriétés du Midi, lorsque, après 1830, il fut nommé maire d'Hyères. De 1837 à 1848, il représenta un collège de Toulon à la Chambre des députés, où il vota avec les conservateurs. — Il est mort à Hyères, le 5 février 1876.

M. Denis, comme agronome, a introduit à Hyères plusieurs plantes exotiques, telles que le tef d'Abbyssinie, de belles espèces d'*araucaria*, le néflier du Japon, l'élaïs de Guinée, l'acacia géant de la Nouvelle-Galles du Sud, le bambou de la Chine, etc. En 1833, il entreprit la publication des *Promenades pittoresques et statistiques dans le Var*, ouvrage in-folio qui ne fut pas achevé; la partie relative à Hyères et à ses environs a été réimprimée avec une notice médicale du docteur Bayle (1842, in-8; 3<sup>e</sup> édit., 1853). Il avait fondé, avec Abel Hugo, la *Revue de l'Orient* (1843-1848, 11 vol. in-8).

**DENIS** (Jean-Ferdinand), voyageur et littérateur français, frère du précédent, né à Paris, le 13 août 1798, fut entraîné par l'amour de l'étude des langues et le goût des voyages à partir, en 1816, pour l'Amérique. A son retour, tout en préparant divers travaux géographiques, historiques ou littéraires, il fit une excursion en Espagne et au Portugal. Nommé, en 1838, bibliothécaire au ministère de l'instruction publique, il fut attaché, en 1841, comme conservateur, à la bibliothèque Sainte-Genève, dont il devint administrateur en mars 1865. Décoré de la Légion d'honneur en mars 1839, il a été promu officier le 4 mars 1874.

M. Ferdinand Denis a publié de nombreux ouvrages, dont plusieurs sont le fruit de ses excursions; tels sont : *Buenos-Ayres et le Paraguay* (1823, 2 vol. in-18); *la Guyane* (1823, 2 vol. in-18); *Résumé de l'histoire du Brésil*, suivi du *Résumé de l'histoire de la Guyane* (1825, in-18; 2<sup>e</sup> édit. 1827), traduit en portugais à Rio-Janeiro; *Précis de l'histoire littéraire du Portugal et du Brésil* (in-18); *les Navigateurs, ou Choix de voyages anciens et modernes* (1833, in-8); *le Brésil et le Portugal*, dans la collection de l'*Univers pittoresque* (1837 et 1846); *Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal*, avec la traduction du Tisserand de *Ségovie*, drame du XVII<sup>e</sup> siècle (1837, 2 vol. in-8), etc.; puis une série de romans instructifs : *André le voyageur* (1827, in-18), histoire d'un marin; *Ismaël-ben-Kaïsar, ou la Découverte du nouveau monde* (1829, 3 vol. in-12); *le Brahme voyageur, ou la Sagesse populaire de toutes les nations* (1833, in-18; 6<sup>e</sup> édit., 1873), couronné par l'Académie française; *Luix de Souza* (1835, 2 vol. in-8); divers écrits ou brochures d'archéologie, de littérature et de variétés : *les Scènes de la nature sous le tropique, et de leur influence sur la Poésie*, suivies de *Camoëns et José India* (1824); *le Menuisier de Nevers* (1843),

notice sur Adam Billaut; le *Génie de la navigation* (1847); une *Fête brésilienne, célébrée à Rouen* en 1850 (1850), avec des fragments du xvi<sup>e</sup> siècle sur la théogonie des anciens peuples du Brésil, etc.; les *Sciences occultes* (1852); *Arte plumaria*, les plumes, leur usage, etc. (1875, in-8), etc.

M. Ferdinand Denis a fourni, en outre, à divers ouvrages, un certain nombre de notices, telles que : *Des Manuscrits à miniatures dans leurs rapports avec la peinture moderne*, pour le *Manuel de peinture d'Arsenne*; *Tableau historique, critique et analytique des sciences occultes*, dans l'*Encyclopédie portative* (1833); *Essai sur la philosophie de Sancho Pança*, en tête des *Proverbes* de M. Le Roux de Lincy; le *Matelot Selkirk* et les *Caribes*, dans le *Gulliver*, traduit par Mme Amable Tastu; les *Tableaux chronologiques des littératures espagnole et portugaise*, dans l'*Atlas des littératures* de M. Jarry de Nancy; *Histoire de l'ornementation des manuscrits* (1858, in-8) pour une édition de l'*Imitation de Jésus-Christ*

Il a donné, avec M. Hippol. Taunay : le *Brésil* (1821), et une *Notice historique et explicative du panorama de Rio de Janeiro* (1824); avec Sander Rang : *Fondation de la Régence d'Alger, ou Histoire de Barberousse* (1837), chronique du xvi<sup>e</sup> siècle; avec MM. de Martonne et Pinçon : *Nouveau manuel de la bibliographie universelle* (1857, gr. in-8, petit-texte à 3 col.); avec M. Victor Chauvin, les *Vrais Robinsons, naufrages, solitudes et voyages* (1862, gr. in-8), etc. On lui doit une édition diamant des *Voyages de Malouet dans les forêts de la Guyane* (1854). Il a collaboré aux *Chefs-d'œuvre du théâtre européen et du théâtre étranger*, aux *Revue européenne et Britannique*, à celle des *Deux Mondes*, à l'*Artiste*, à la *Corographie brésilica*, au *Journal* et aux *Annales des Voyages*, au *Magasin pittoresque*, à l'*Encyclopédie portative*, à la *Bibliothèque populaire*, à la *Nouvelle biographie générale*. Il a donné aussi une traduction du *Romancero espagnol* (4 vol. in-8).

DENISON (John-Evelyn), homme politique anglais, président de la Chambre des Communes, né en 1800, entra au Parlement en 1823, visita, l'année suivante, le Canada et les États-Unis, et devint l'un des lords de l'Amirauté à la formation du ministère Canning. Il prit une part active aux querelles religieuses de l'époque et se montra favorable aux concessions que réclamaient les catholiques romains. A la mort de Canning, il se retira du conseil et persista à conserver son indépendance politique, malgré les propositions qui lui furent faites plusieurs fois pour rentrer aux affaires. En 1830, le bourg d'Hastings l'envoya au Parlement, et il continua d'y siéger, pendant les années suivantes, pour différentes localités. Nommé président de la Chambre à l'unanimité, en 1857, et réélu dans les mêmes conditions en 1859, il fut élevé à la pairie avec le titre de vicomte Ossington en 1872. — Il est mort le 5 mars 1873.

DENNERY (Adolphe PHILIPPE), et d'ENNERY, dramaturge français, né à Paris, le 17 juin 1811, de parents israélites, fut d'abord clerc de notaire, essaya de la peinture et du journalisme, puis débuta au théâtre, en 1831, avec M. Charles Desnoyer, par *Émile, ou le fils d'un pair de France*. Plusieurs succès populaires, qui suivirent, à peu de distance, ce modeste début, lui ouvrirent l'accès de toutes les scènes du boulevard, et bientôt sa fécondité, comme dramaturge, n'eut plus de bornes. En novembre 1850, M. Dennery

fut nommé directeur du Théâtre-Historique, mais il se démit au bout de quinze jours. Il s'occupa activement de créer une scène nouvelle, qui dut successivement s'appeler *Théâtre du peuple* et *Théâtre du Prince impérial*, mais qui ne fut pas ouvert. Il contribua à la réorganisation de la Société thermique de Cabourg-Dives, dont il fut secrétaire général, puis directeur-gérant. Il devint maire de la nouvelle commune. Décoré de la Légion d'honneur, le 10 décembre 1849, M. Dennery a été promu officier le 12 août 1859.

Parmi les deux cents pièces environ qu'il a produites seul ou en collaboration, sous les noms et prénoms d'Adolphe, de Philippe, d'Eugène, et surtout sous celui d'A. Dennery, nous citerons à part celles qu'il a signées seul : le *Changement d'uniforme* (1836); *Femmes et pirates, le Mariage d'orquiel, Monsieur et madame Pinchon, la Reine des blanchisseuses* (1838), le *Dernier oncle d'Amérique, l'Amour en commandite* (1840), *la Dette à la bamboche, Paris dans la comète* (1841); *la Nuit aux soufflets, Fargeau le nourrisseur* (1842); *les Nouvelles à la main, les Mémoires de deux jeunes mariés* (1843); *Marjolaine, Paris voleur, Pulcinella, Colin Tampon, le Bal d'enfants* (1844); *l'Île du prince Toutou* (1845); *Parlez au portier, le Porteur d'eau, Paris et la banlieue, la Vie en partie double, Noémie, Vlà ce qui vient de paraître, Bulletin de la grande année* (1845); *le Roman comique, la Mère de famille, l'Article 213, ou le mari doit protection....* (1846); *le Mari anonyme, Mademoiselle Agathe* (1847); *le Chemin de traverse* (1848); *le Marquis de Carrabas et la princesse Fanfreluche, Mauricette* (1849); *les Mémoires de Richelieu* (1853). A ces comédies et vaudevilles ajoutons les drames : *l'Honneur de ma fille*, en 3 actes (1835); *Dolorès*, en 3 actes, 1814 ou le *piemontnais de Montereau*, en 2 actes (1836); *le Tremblement de terre de la Martinique*, en 4 actes (1840); *Feu Peterscott*, en 2 actes (1842); *le Marché de Londres*, en 5 actes et 8 tableaux (1845); *l'Angelus*, en 5 actes (1846); *la Duchesse de Marsan*, en 5 actes (1847); *la Case de l'oncle Tom*, en 5 actes (1853); *les Oiseaux de proie*, en 5 actes (1854); *le Fou par amour*, en 5 actes et 7 tableaux (1857); *l'Histoire d'un drapeau* (1860); *le Lac de Glenaston*, imité de l'anglais (1861); *la Prise de Pékin* (1861), etc. Il a aussi signé seul une comédie en un acte, *le Sacrifice d'Éphigénie* (Gymnase, 1861). Ses féeries, drames et pièces à grand spectacle ont passé successivement et avec bonheur sur différentes scènes du boulevard.

M. Ad. Dennery a donné, en collaboration avec M. Anicet Bourgeois : *le Portefeuille, ou les deux familles*, en 5 actes, *Gaspard Hauser*, en 4 actes, *Jeanne Hachette, ou le siège de Beauvais*, en 5 actes (1837-1839); *la Dame de Saint-Tropez*, en 5 actes, *l'Étoile du berger*, en 4 actes, *le Temple de Salomon*, en 5 actes, *le Maréchal Ney*, en 5 actes et 11 tableaux, *les Sept péchés capitaux*, en 7 actes (1845-1848); *le Médecin des enfants*, en 5 actes, *l'Aveugle* (1855-1857); *la Fille du paysan* (1861); — avec M. Dumanoir : *Tiburce*, en 1 acte, *Pierre d'Arezzo*, en 3 actes (1835-1838); *Don César de Bazan*, en 5 actes, *le Bouquet de violettes*, en 3 actes (1844-1849); *la Paysanne pervertie*, en 5 actes, *les 500 Diablos, féerie* en 3 actes et 30 tableaux (1851-1854); *Valentine d'Armentières* (1861), *la Chatte merveilleuse* (1862); *les Drames du cabaret*, en 5 actes et 9 tableaux (1864); — avec M. Gustave Lemoine : *la Grâce de Dieu*, en 5 actes, *la Citerne d'Albi*, en 3 actes, *les Pupilles de la garde*, en 2 actes (1841); — avec M. Al. Dumas : *Halifax*, en 3 actes (1842); — avec M. Grangé : *Amour et amourette*, en 5 actes, *Pauvre Jeanne*,

en 3 actes; *les Bohémiens de Paris*, en 5 actes et 8 tableaux (1842-1843); *les Sept merveilles du monde*, en 5 actes (1853); *les Lavandières de Sandarem*, opéra comique en 3 actes (1854); *le Donjon de Vincennes*, en 5 actes (1854); — avec M. Cormon: *la Journée d'une jolie femme*, en 5 actes; *les Compagnons de la mansarde de la Cité*, en 5 actes (1844-1845); *Gastibelza, ou le Fou de Tolède*, drame lyrique en 3 actes (1847); *les Deux orphelins*, en 5 actes (1875), l'un des plus grands succès de l'auteur et de son genre favori, ainsi que les paroles des derniers opéras comiques d'Auber: *le Premier jour de bonheur* (1868), *Rêve d'amour* (1870); — avec M. Mallian: *Marie Jeanne, ou la Femme du peuple*, en 5 actes (1845); avec M. Brésil: *Si j'étais roi!* drame lyrique en 3 actes (1852); *les Orphelins de la Charité*, en 5 actes (1857); — avec M. F. Dugué: *la Prière des naufragés*, en 5 actes, *le Paradis perdu*, en 5 actes, *Cartouche*, en 5 actes (1847-1858); *le Marchand de coco* (1861), *le Château de Pontalec* (1862); *Marie de Mancini*, en 5 actes (1864); *les Mystères du vieux Paris*, en 5 actes (1865); — avec Ch. Desnoyer: *la Bergère des Alpes*, en 5 actes (1852); — avec M. Foucher: *la Bonne aventure*, en 5 actes (1855); *Faust*, en 5 actes et 16 tableaux, *les Francs d'Albano*, en 5 actes (1858); *le Naufrage de La Pérouse et le Savetier de la rue Quincampoix* (1859); — avec M. Clairville: *Rothomago* (1862); — avec M. H. Grémieux: *Aladin, ou la lampe merveilleuse* (1863); — avec M. Ch. Edmond: *l'Aïeule* (1863); — avec M. Lambert Thiboust: *les Amours de Paris*, en 5 actes (1866); — avec M. Charles Edmond: *le Dompteur*, en 5 actes (1870); — avec M. Plouvier: *le Centenaire*, en 5 actes (1873); *le Prince de Moria* (1873), etc.; sans compter enfin une foule de pièces en collaboration avec la plupart des dramaturges et vaudevillistes contemporains, tels que MM. Dartois, Albert, Hosten, Brisebarre, Decourcelle, Gabet, etc. On a vu, en 1862 et 1863, représenter le même soir jusqu'à cinq pièces à la fois de M. Dennery sur divers théâtres de Paris.

**DÉNOIX DES VERGNES** (Marie-Françoise DESCAMPEAUX, dame), femme de lettres française, née le 5 mai 1798, à Beauvais (Oise), épousa en 1818 un chirurgien de la garde royale nommé de Lavergnat. Elle commença à écrire en 1832, sous le nom de Fanny Denoix, et fit insérer des vers et des nouvelles dans les recueils périodiques. On a d'elle: *Heures de solitude* (1837, in-8), recueil où l'on remarque les pièces suivantes: *la Choléra, les Polonais, l'Orage, Visite au couvent, le Jour des Morts, Mélancolie, etc.*; *Jeanne Hachette* (1835), poème; *les Mystères de Paris* (1843); *l'Armée* (1850); *Épître à M. Proudhon* (1858); *Pierrefonds* (Arras), 1861, in-18), *Çà et là* (1865, in-18), études historiques; *Laissez passer la justice d'une femme* (1866, in-18); *Sans peur et sans reproche*, poésies (Beauvais, 1875, in-18), et un grand nombre de poésies de circonstance.

**DENOIZE** [des Basses-Alpes], ancien représentant du peuple français, né à Digne (Basses-Alpes), le 25 mars 1801, étudia le droit et remplit les fonctions de notaire, de 1826 à 1841, dans sa ville natale. Après la révolution de Juillet, il avait été nommé maire, mais il donna bientôt sa démission. En 1840, le parti radical le fit entrer au Conseil général. Très populaire dans son département, il fut, en 1848, nommé représentant à la Constituante, le premier de la liste, par 20 000 suffrages. Il vota presque constamment avec la gauche, repoussa l'ensemble de la Constitution, et, jugeant son mandat accompli, donna sa dé-

mission motivée, le 16 novembre 1848. Il n'a pas reparu sur la scène politique.

**DENONVILLIERS** (Charles-Pierre), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né le 4 février 1808, fit à Paris ses études médicales, et fut reçu docteur en 1837. Successivement interne en 1830, aide d'anatomie en 1834, prosecteur en 1837, agrégé en 1839, attaché au bureau central en 1840, et chef des travaux anatomiques en 1841, à la suite de six concours, où il obtint presque constamment le premier rang, il devint, en mars 1846, professeur d'anatomie à l'École de médecine, puis inspecteur général des études médicales. Il était en outre chirurgien de l'hôpital Saint-Louis. Il fut nommé, en 1868, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de Paris, comme successeur de M. Jarjavay. Décédé en avril 1845, d'officier il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 12 août 1865. — Il est mort le 10 juillet 1872.

On a de lui: *Des Cas dans lesquels le trépan est applicable aux os du crâne* (1836), thèse; *Description complète et détaillée des pièces pathologiques sur les maladies des os déposées au musée Dupuytren* (2 vol. in-8, avec Atlas); *Compendium de chirurgie pratique, ou Traité complet des maladies chirurgicales et des opérations qu'elles réclament* (1840-1860), avec Bérard le jeune et M. Gosselin, non terminé; un certain nombre de *Mémoires d'anatomie et de pathologie dans les Bulletins de la Société anatomique et dans les recueils spéciaux*.

**DENORMANDIE** (Louis-Jules-Ernest), sénateur français, né à Paris, le 6 août 1821, fils d'un avoué près le tribunal civil de la Seine, se destina à la même carrière, étudia le droit, prit en 1865 le cabinet de son père qui avait la clientèle de la famille d'Orléans et devint président de la chambre des avoués. Nommé, pendant le siège, adjoint au maire du VIII<sup>e</sup> arrondissement, il se présenta aux élections générales pour l'Assemblée nationale, dans le département de la Seine et obtint, sans être élu, 56 676 voix sur 328 970 votants. Aux élections complémentaires du 2 juillet suivant il fut nommé représentant par 112 589 voix, sur 290 823 votants. Il prit place au centre droit, tout en se déclarant prêt à soutenir, comme conservateur libéral, le gouvernement de M. Thiers. Il prit plusieurs fois à la tribune la défense des droits, ou des intérêts de la capitale. Il se rallia à la gauche pour le vote de la constitution républicaine, et, lorsqu'il s'agit de la mettre en pratique, il fut élu sénateur inamovible, au 7<sup>e</sup> tour de scrutin, par 318 voix sur 591 votants. M. Denormandie siégea au centre gauche du Sénat; il a voté contre la dissolution de la Chambre des députés, après l'acte du 16 mai 1877. Le 18 janvier 1879, il fut nommé gouverneur de la Banque de France.

**DENTU** (Édouard-Henri-Justin), éditeur français, né à Paris, le 21 octobre 1830, est fils de Gabriel-André Dentu, à la fois libraire et imprimeur, mort en 1849. Il prit, dès cette époque, la direction de la maison de librairie fondée par son grand-père en 1794, et dont l'imprimerie fut alors détachée. Il conserva, avec un succès auquel les événements politiques et diplomatiques du second Empire furent si favorables, l'ancienne spécialité de cette maison pour la vente des brochures politiques et des écrits de circonstance. La question italienne et toutes les questions religieuses et politiques qui s'y rattachèrent, depuis 1855, firent éclore des nuées de brochures qui sortirent toutes de la librairie Dentu. C'est là que

parurent même les publications d'actualité semi-officielles, telles que *L'Empereur Napoléon III et l'Italie*, le *Pape et le Congrès*, etc. Libraire en titre de la Société des gens de lettres depuis 1860. M. Dentu a édité en outre une grande quantité de romans. Il créa, en 1877, une nouvelle *Bibliothèque choisie* à un franc le volume qui, par l'élégance de sa fabrication et la modicité du prix, fut une sorte d'innovation en librairie. Il a également publié un certain nombre de livres de curiosité remarquables pour leur exécution typographique et les soins apportés à leur illustration. De 1859 à 1862, M. Dentu eut la propriété et la direction de la *Revue européenne*.

En 1867, il se rendit adjudicataire pour la publication du *Catalogue officiel de l'Exposition universelle*; chargé de faire valoir les prétentions de la Commission impériale à la propriété exclusive de ce catalogue et de toutes ses parties, l'éditeur eut à soutenir contre plusieurs de ses confrères, notamment contre M. Lebigre-Duquesne, des procès qui eurent un grand retentissement. Les premières éditions de ce *Catalogue*, dont l'impression fut un miracle de rapidité, contiennent des *Notices* sur les diverses classes de produits; la *Notice de la classe VI* (imprimerie et librairie) est de M. Dentu lui-même. — Mme Mélanie DENTU, mère de M. Ed. Dentu, morte à Paris, le 17 novembre 1874, a fait la musique et les paroles d'un grand nombre de romances et de chants d'actualité.

**DENUELLE** (Dominique-Alexandre), peintre décorateur français, né à Paris, en 1818, et fils d'un de nos plus grands fabricants de porcelaines, fut envoyé, à l'âge de dix-sept ans, en Allemagne, pour y étudier les procédés de la céramique. Il se tourna vers la peinture monumentale. Élève de Delaroche et de M. Duban, dont il partagea les travaux au château de Dampierre, il partit pour l'Italie, où il s'occupa de l'étude chronologique de la peinture décorative. Il envoya une partie de ses premiers dessins au Salon de 1844. Attaché presque aussitôt, comme peintre, à la Commission des monuments historiques, il a relevé dans nos monuments une foule d'anciennes peintures qui ont figuré la plupart aux Salons de 1849 et 1852, ainsi qu'à l'Exposition universelle de 1855, avec les dessins de ses décorations originales ou de ses restaurations les plus importantes. Ces études ont été publiées par le ministère d'Etat.

M. Denuelle a exécuté les décorations monumentales des églises Saint-Germain des Prés, de Sainte-Clotilde, de la Trinité; trois chapelles à Saint-Sulpice; la chapelle de la Vierge à Saint-Eustache; la décoration provisoire de Notre-Dame, pour le baptême du prince impérial (mai 1856); les décorations de l'abbaye de Saint-Denis, de Saint-Paul de Nîmes, de Saint-Polycarpe de Lyon, des chœurs ou chapelles des cathédrales de Beauvais, Carcassonne, Orléans, etc.; l'oratoire de Birmingham, en Angleterre (1846-1856); en dehors des monuments religieux, la galerie du château de Maintenon; le musée de Narbonne; plusieurs salles de l'hôtel de Cluny; le salon dit des Sept-Cheminées, la salle de la Restauration et le pavillon Denon, au musée du Louvre; l'hôtel de la Présidence, à la Chambre des Députés; l'hôtel de M. Schneider, celui de M. Millaud, d'après les monuments d'Herculanum; plusieurs salles des préfectures dans les départements; la restauration de la galerie des Cerfs à Fontainebleau, etc.

Cet artiste a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1844, une 2<sup>e</sup> en 1849, et une médaille de troisième classe à l'Exposition universelle de 1855. Décoré de la

Légion d'honneur en 1859, il a été promu officier le 7 juillet 1874.

**DEPASSE** (Émile-Toussaint-Marcel), ancien représentant du peuple français, est né à Guingamp (Côtes-du-Nord), le 29 juillet 1804. Notaire à Lannion, il appartenait, sous Louis-Philippe, au parti démocratique et devint maire de cette ville en 1839. Il y établit, en 1843, une salle d'asile, d'après un système qu'il exposa, dans ses *Considérations sur les salles d'asile, et de leur influence sur l'avenir des classes pauvres*. Élu, en 1848, représentant du peuple par 90 577 voix, il s'occupa des questions d'assistance publique, vota avec la droite, et, après l'élection du 10 décembre, donna son assentiment à la politique suivie par Louis-Napoléon, notamment dans les affaires d'Italie. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la coalition contre-révolutionnaire, mais sans se rallier à la politique propre de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre le fit rentrer dans la vie privée. Il en sortit aux élections du 8 février 1871 et fut élu représentant des Côtes-du-Nord le deuxième sur treize, par 79 313 voix. Il siégea à droite, vota constamment avec la majorité monarchiste de l'Assemblée et s'abstint lors du vote de l'ensemble des lois constitutionnelles. Il renonça à la vie politique, et cessa même de faire partie du Conseil général de son département, où il représentait le canton de Lannion.

**DEPAUL** (Jean-Anne-Henri), chirurgien français, né à Morlaix (Basses-Pyrénées), le 26 juillet 1811, fut reçu docteur à l'École de médecine de Paris en 1839, agrégé de la Faculté en 1847, membre de l'Académie de médecine en 1852. Chirurgien des hôpitaux depuis 1853, il fut nommé professeur de clinique d'accouchement à la Faculté en 1861. Il fut élu, le 23 juillet 1871, conseiller municipal de Paris, pour le quartier Saint-Germain des Prés, mais il échoua aux élections de 1874. Décoré de la Légion d'honneur en 1855, il a été promu officier le 12 août 1868, et commandeur le 8 octobre 1874.

M. Depaul est auteur d'un *Traité théorique et pratique d'auscultation obstétricale* (1847), et d'un certain nombre de mémoires, notamment : *Du Torticolis* (1844, in-4); *Sur l'insuffisance de l'air dans les voies aériennes chez les enfants qui naissent dans un état de mort apparente* (1845, in-8); *De l'opération césarienne post mortem* (1861, in-8); *Nouvelles recherches sur la véritable origine du virus-vaccin* (1864, in-8), et *Réponse aux objections* (même année, in-8); *la Syphilis vaccinale devant l'Académie impériale de médecine* (1865, in-8); *Expériences faites avec le cow-pox ou vaccin animal* (1867, in-4, avec pl.); *Leçons de clinique obstétricale* (1876, in-8, avec fig.), etc. Il a collaboré activement au *Bulletin de l'Académie impériale de médecine*.

**DEPEYRE** (Octave), homme politique français, ancien sénateur et ministre, né à Cahors le 15 octobre 1825, suivit le barreau et alla s'établir comme avocat à Toulouse. Attaché au parti légitimiste, il était un des rédacteurs du journal monarchique et catholique, la *Gazette du Languedoc*. Toutefois il s'était porté, en 1869, comme candidat de l'opposition libérale, aux élections pour le Corps législatif. Il échoua, mais la République lui ouvrit, en 1871, la carrière politique. Aux élections générales du 8 février pour l'Assemblée nationale, il fut élu représentant de la Haute-Garonne, le neuvième sur dix, et prit rang, dès la réunion à Bordeaux, parmi les membres de la droite les plus hostiles à l'institution républicaine. Dans



l'une des premières séances consacrées à la rapide vérification des pouvoirs, il demanda, par un discours, qui fut alors qualifié de « dramatique, » l'annulation en bloc de l'élection des cinq députés de Vaucluse. Il soutint vivement à la tribune les diverses propositions de lois inspirées par la crainte du « péril social », comme celle relative à l'Internationale (6 mars 1872), combattit de même toutes celles qui émanaient du parti républicain même modéré, comme la proposition d'amnistie de M. de Pressensé (juin 1872), attaqua à plusieurs reprises, sous forme d'interpellation, les mesures d'administration prises par le gouvernement de M. Thiers, et se montra l'un des députés les plus empressés à le renverser. Il fut un des délégués de la droite et du centre droit envoyés auprès du Président pour l'interroger sur sa politique et qui eurent avec lui l'entrevue historique du 20 juin 1872, considérée comme l'acte de rupture définitive entre M. Thiers et la majorité. Six mois après la révolution parlementaire du 24 mai 1873, M. Depeyre entra dans le cabinet de M. de Broglie, comme ministre de la justice, en remplacement de M. Ernoul, démissionnaire (26 novembre). Il prit toutes les mesures pour lutter contre les progrès de l'opinion républicaine dans le pays, comme dans l'Assemblée. Par sa circulaire du 3 mai 1874, adressée aux parquets, il annula ouvertement les instructions données, depuis trois ans, par M. Dufaure pour tenir les juges de paix rigoureusement à l'écart de la politique et des luttes électorales. Il prépara en outre et déposa sur le bureau de l'Assemblée (décembre 1873) un projet de loi tendant à replacer le commerce de la librairie sous l'arbitraire du régime administratif, conformément aux lois de l'Empire, abrogées par le gouvernement de la Défense nationale. Il fut conduit, d'autre part, à mécontenter le parti légitimiste en défendant, contre les impatiences des chefs de l'extrême droite, le gouvernement du maréchal de MacMahon, constitué pour sept années, et en leur rappelant, par sa circulaire du 12 avril 1873 « le caractère incommutable » de la résolution du 20 novembre 1873 qui avait établi ses pouvoirs et que M. Depeyre avait personnellement contribué à faire voter. Il quitta le ministère, le 16 mai 1874, en même temps que M. de Broglie. Il continua depuis de voter avec la droite dans toutes les questions politiques et religieuses et repoussa même l'amendement Wallon, ainsi que les lois constitutionnelles.

Repoussé par les votes de la majorité de l'Assemblée nationale, lors des élections des sénateurs inamovibles, M. Depeyre se présenta aux élections sénatoriales, non dans la Haute-Garonne, mais dans le Lot, son département natal; soutenu à la fois par le parti bonapartiste et par l'administration, il ne fut élu qu'au second tour de scrutin, par 205 voix sur 385 électeurs. Il reprit sa place dans les rangs de la droite de la Chambre haute. Aux élections du 5 janvier 1879, il échoua avec 145 voix sur 383 votants. En février 1877, il fut nommé administrateur de l'Université catholique de Paris, pour remplacer, après sa condamnation, M. le comte de Germiny.

**DÉPRET** (Louis), littérateur français, né à Lille, le 9 octobre 1837, fit ses études au lycée de cette ville, et alla passer un an en Angleterre. Dès cette époque, il avait publié deux petits volumes de vers : la *Cloche*, poème héroï-comique (1854), et les *Feux-Follets* (1855). En 1858, il fit jouer avec succès, sur le théâtre de Lille, la *Jalousie en partie double*, comédie en un acte, en prose. Depuis, il a fait paraître un nouveau recueil de poésies : les *Étapes du cœur*, *Gretchen* (1859, in-8); *Rosine Pass-*

*more*, roman (1861, in-18; 3<sup>e</sup> édit., 1865); les *Demi-Vertus*, nouvelles (1862, in-18); *Si jeunesse pouvait* (1863, in-18); *Windsor, le château, son histoire, etc., récits et souvenirs* (1863, in-8); *Contes accélérés* (1865, in-18); *Amours du Nord et du Midi* (1866, in-18), romans et aventures; *De Liège à Anvers en passant par la Hollande, journal d'un moraliste* (Lille, 1866, in-8); *le Va-et-vient* (1866, in-18); *En Autriche* (1869, in-18); *Eucharis* (1870, in-18); *la Fraynoise* (1871, in-18); *Reine Planterose* (1872, in-18); *Maurice Legrandier* (1872, in-18); *Contes de mon pays* (1874, in-18); *Mémoires de n'importe qui* (1875, in-18); *Comme nous sommes* (1876, in-18); *Nouvelles anciennes* (1876, in-18), etc. Il a aussi donné des articles de genre ou de critique, dans le *Moniteur universel*, *l'Illustration*, le *Monde illustré*, la *Revue de l'instruction publique*, le *Figaro*, etc. \*

**DEPRETIS** (Augustin), homme politique italien, né à Stradella (Piémont), en 1811, étudia le droit à l'Université de Turin et s'établit avocat dans sa ville natale. Il prit une part active à tous les efforts tentés par les patriotes italiens pour arriver à l'unité de leur pays, collabora à divers journaux et fut nommé, en 1849, gouverneur civil de Brescia. L'année suivante, il siégea à la Chambre de Piémont, sur les bancs de l'opposition. En 1861, Cavour le nomma producteur de la Sicile, et, en cette qualité, il y proclama la constitution italienne (3 août). Du 3 mai au mois de décembre 1862, il fit partie du cabinet Ratazzi, comme ministre des travaux publics, et entra au ministère présidé par M. Ricasoli, le 20 juin 1866, d'abord comme ministre de la marine, puis des finances. A la chute de ce ministère il reprit son siège à la Chambre, s'occupa des affaires locales de son pays, et, après la mort de Ratazzi, devint le chef du parti de l'opposition. Lors de la chute du cabinet Minghetti, le 19 mars 1876, par suite d'un vote de méfiance de la Chambre, il fut chargé de composer un ministère; il prit le portefeuille des finances, avec la présidence du conseil et s'occupa immédiatement des réformes à introduire dans la loi sur l'impôt de la mouture. Sous son ministère, la création des ports francs, rejetée d'abord par le Sénat le 13 juillet 1876, fut adoptée le 26 du même mois; les processions et autres manifestations religieuses publiques furent interdites en dehors des églises; puis la dissolution de la Chambre des députés, le 7 octobre 1876, et les élections du 12 novembre suivant donnèrent au ministère une grande majorité; divers projets de lois furent adoptés : l'abolition de la contrainte par corps, l'impôt sur les sucres, la réorganisation de l'enseignement supérieur, etc. D'un autre côté, le projet de loi sur les abus des ministres des cultes, dans l'exercice de leurs fonctions, fut rejeté. Dans l'année qui suivit, M. Depretis éprouva deux fois et en sens contraire l'effet de l'instabilité des majorités parlementaires italiennes. Remplacé, comme chef de cabinet, par M. Cairoli, il se vit, au bout de quelques mois, appelé à le remplacer à son tour et à former un ministère où entrèrent dans certaines proportions les chefs des divers groupes de la Chambre des députés (15 décembre 1878). A la suite du rejet du projet de loi d'abolition d'impôt sur la mouture, M. Depretis donna sa démission, le 3 juillet 1879, avec tout le cabinet, et eut encore une fois M. Cairoli pour successeur.

**DERBY** (Edward-Henry SMITH-STANLEY, 15<sup>e</sup> comte DE), homme politique anglais, né le 21 juillet 1826, à Knowsley-Park, comté de Lancastre), est le fils aîné du comte de Derby, mort le 23 octobre 1869. En sortant de la grande Ecole

de Rugby, il compléta ses études de la manière la plus brillante à l'Université de Cambridge (collège de la Trinité) et fut ensuite un long voyage en Amérique et aux Indes. Durant son absence il fut nommé député de Lynn-Regis (décembre 1848), bourg qui l'a réélu constamment jusqu'à son entrée à la Chambre haute, en 1869. Il fit, en 1850, son premier discours sur la question des sucres et repartit bientôt pour l'Orient, où il se trouvait encore lorsque lui arriva la nouvelle de sa nomination au sous-secrétariat des affaires étrangères dans le ministère passer, présidé par son père, de février à décembre 1852. En 1855, après la mort de sir W. Molesworth, il refusa de le remplacer au département des colonies, malgré l'invitation expresse de lord Palmerston ; mais il fut ramené deux fois aux affaires par le retour de son père lui-même. Dans le cabinet formé par celui-ci, en mai 1868, il prit, en remplacement de lord Ellenborough, l'importante direction des affaires des Indes, et trois mois après, de l'administration nouvelle substituée à la Compagnie.

Secrétaire d'État des affaires étrangères, de juin 1866 à décembre 1868, il vit sa position grandir dans le cabinet, par suite de la maladie de son père, qu'il remplaça lors de sa retraite (février 1868), et partagea la direction des affaires avec M. Disraëli. Attaché à la politique de la paix, il contribua au règlement amiable des difficultés relatives au duché de Luxembourg, et fit ses efforts pour effacer les dissentiments de la Grande-Bretagne avec les États-Unis d'Amérique. Favorable à la réforme électorale, il se montra moins hostile qu'on n'eût pu le croire à la suppression de l'Église anglicane d'Irlande ; il en contestait seulement l'opportunité. Par suite de la mort de son père, il passa dans la Chambre des lords, avec le titre de 15<sup>e</sup> comte de Derby. Quelques mois auparavant (1<sup>er</sup> avril 1869), il avait été installé recteur de l'Université de Glasgow.

A la Chambre des lords, lord Derby fit partie de l'opposition, et prit la parole dans diverses occasions, blâmant la conduite du gouvernement, dans les questions ouvrières et approuvant sa politique patiente et ferme à l'égard de l'Irlande. Après l'échec du ministère Gladstone aux élections générales, il reçut le portefeuille des affaires étrangères dans le cabinet Disraëli (février 1874). Il eut à faire face aux difficultés créées à la politique extérieure de l'Angleterre par les complications de la question d'Orient. Partisan déclaré du maintien de la paix européenne, il s'efforça de conserver à la lutte engagée entre la Serbie et la Turquie le caractère d'insurrection locale. Lorsque les atrocités produites de part et d'autre, au cours des hostilités, eurent particulièrement excité le sentiment public contre les Turcs, lord Derby se défendit de laisser prendre à l'Angleterre une attitude et un langage officiel pouvant engager sa responsabilité. Au moment où la Russie menaçait d'entrer elle-même en scène dans le conflit oriental, le chef du Foreign-Office, entreprit le plus longtemps possible l'espoir d'empêcher l'oppression de la Turquie par la politique russe ; il rappela, dans ses déclarations à la Chambre des lords, comme dans ses dépêches, que le « Traité de Paris liait toujours les puissances contractantes », et il se refusait à admettre, au nom de l'article 2 de ce traité, une infraction à la garantie de l'indépendance et de l'intégrité de l'empire ottoman (juin 1876). Pendant toute la durée de la guerre, au milieu des alternatives de succès et de revers, qui devaient aboutir à l'écrasement de la Turquie, lord Derby parut plus préoccupé d'éviter une conflagration générale de l'Europe que de sauver la Turquie des mains de ses puissants adversaires, et, pen-

dant que l'opinion publique en Angleterre agitait, dans les meetings et les journaux, la question de paix ou de guerre, il représentait au sein du cabinet Disraëli les tendances pacifiques et la crainte des aventures. Lorsque, enfin, une politique plus hardie jeta l'Angleterre à son tour dans l'arène, et déterminait l'envoi de la flotte devant Constantinople pour protéger les débris de la puissance ottomane contre les derniers coups des Russes, lord Derby refusa de s'associer à ces hasards et donna sa démission de ministre des affaires étrangères, le 28 mars 1878. Un peu plus tard, ayant à expliquer devant la Chambre des lords sa sortie du pouvoir, il déclara qu'il avait quitté le ministère, parce qu'il s'était opposé à des projets secrets d'expédition militaire dans l'Inde et à la résolution d'occuper, avec ou sans l'agrément du sultan, l'île de Chypre et un port de la Syrie. Le marquis de Salisbury, son successeur aux affaires étrangères, opposa un démenti formel à cette déclaration, que lord Derby maintint tout entière et que les événements ultérieurs devaient justifier.

Lord Derby est membre du conseil privé, depuis 1858. On a remarqué que, ne partageant pas le goût traditionnel de sa famille pour le sport, il a vendu, à la mort de son père, ses célèbres écuries. Il s'est spécialement occupé de questions sociales et administratives ; il a encouragé l'établissement d'écoles professionnelles et de bibliothèques populaires et publié sur les questions d'actualité politiques ou religieuses un certain nombre de brochures qui ont excité l'attention. Marié, depuis le 9 juillet 1870, à la veuve du marquis de Salisbury qui avait cinq enfants de son premier mari, il n'a pas eu lui-même d'héritiers directs, et le successeur présomptif de son titre est son frère Frédéric-Arthur Stanley. (Voy. ce nom.)

**DERENBOURG** (Joseph), hébraïsant français, membre de l'Institut, est né le 21 août 1811, à Mayence, alors chef-lieu du département du Mont-Tonnerre. Son père, hébraïsant distingué, l'initia de bonne heure à ses études et lui fit suivre les cours de l'école talmudique et du Gymnase de Mayence. Après avoir fréquenté les Universités de Giessen et de Bonn, il fut reçu docteur en philosophie à la première de ces universités (1834), et se chargea d'une éducation particulière à Amsterdam. Il vint en 1839 à Paris et suivit les leçons de MM. Quatremère, Reinaud et Caussin de Perceval. Attaché en 1852, en qualité de correcteur, à l'Imprimerie nationale, il devint en 1856 correcteur spécial des textes orientaux. Le 22 décembre 1871, il fut élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement de son ancien maître, M. Caussin de Perceval, et en 1877 nommé, avec le titre de directeur adjoint, professeur d'hébreu rabbinique et talmudique à l'École pratique des hautes études. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Outre une collaboration très active au *Journal scientifique de la théologie juive* et à la *Revue juive scientifique et pratique*, fondés par Abraham Geiger, on doit à M. Derenbourg une édition des *Fables de Lokman* (Berlin, 1846), avec une introduction sur l'origine chrétienne de ces fables ; la seconde édition, en collaboration avec M. Reinaud, des *Séances de Hariri* (1847-53, in-8) ; *Essai sur l'histoire de la Palestine*, d'après les talmuds et les autres écrits rabbiniques (1867, in-8) ; une série d'articles plus ou moins étendus dans le *Journal asiatique*, la *Revue critique* et le recueil de l'École des hautes études.

**DERENBOURG** (Hartwig), hébraïsant français, fils du précédent, né à Paris le 17 juin 1844, fut reçu licencié ès lettres en 1863, suivit les cours

d'arabe de M. Reinaud et passa ses examens de docteur en philosophie à l'Université de Goettingue, où il avait étudié sous M. Ewald (1866). Employé au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de 1866 à 1870, il fut ensuite chargé des cours de grammaire arabe à l'École des langues orientales (1875), et nommé professeur titulaire d'arabe littéral (12 avril 1879).

Outre ses deux thèses de doctorat : *De Pluralibus linguarum arabicæ et ethiopicæ* et *Sur les Formes du pluriel arabe*, M. H. Derenbourg a publié : *le Diwan de Nabiga Dhobyani*, texte arabe avec notes et introduction (1869, in-8) ; *Notes sur la grammaire arabe* (1869-73, 2 part. in-8). Il a traduit avec M. Jules Soury l'*Histoire littéraire de l'Ancien Testament* de Th. Nœldeke (1873, in-8) et collaboré à la *Revue critique*. \*

**DEROULÈDE** (Paul), littérateur français, né à Paris en 1846, est le neveu de M. Emile Augier. Il venait de terminer ses études de droit quand la guerre de 1870 éclata ; engagé volontaire dans un bataillon de chasseurs à pied, il fut blessé à Sedan et put gagner la Belgique. Il a été depuis promu lieutenant et décoré de la Légion d'honneur.

C'est à un petit volume de poésies, les *Chants d'un soldat* (1872, in-32 ; nombreuses éditions), suivi bientôt des *Nouveaux chants d'un soldat* (1875, in-32), qu'il dut sa réputation : quelques-unes de ces poésies, récitées dans les salons et les matinées littéraires, devinrent populaires ; M. Deroulède, qui avait déjà donné un drame en vers (*Juan Strenner*, un acte, 1869) au Théâtre-Français, a fait représenter à l'Odéon un drame en cinq actes et en vers, l'*Hetman* (février 1877) qui dut à la situation personnelle de l'auteur et à diverses allusions patriotiques un bruyant, mais court succès. \*

**DEROY** (Isidore-Laurent), lithographe français, né à Paris, en 1797, étudia d'abord l'aquarelle sous Cassas, le dessin architectural sous Félix, et exposa, dès 1822, une série de sujets, la plupart à la sépia. Il cultiva un des premiers avec bonheur la lithographie. Ses principaux travaux font partie d'albums et de collections importantes : les *Solennités du sacre* (1826), les *Voyages pittoresques* du baron Taylor, le *Voyage au Brésil*, la *Galerie de Dresde*. Citons parmi le petit nombre d'œuvres qu'il a exposées : les *Principales églises de France*, *Vues prises sur les bords de la Seine*, *Arcade du château de Sarcus*, à Pouilly (Oise) (1861), une *Vue de Lausanne* (1863), *Salle du musée de Cluny*, *Chemin creux près Paris* (1864), un tableau représentant une *Vue de l'île Saint-Ouen* et une lithographie, la *Fontaine Saint-Michel* (1865) ; une *Vue de Berne* (1866). M. Derooy a obtenu, comme lithographe, une 3<sup>e</sup> médaille en 1836 et un rappel en 1861.

**DERVICH**-pacha, général et diplomate ottoman, né l'an 1223 de l'hégire (1817), à Éyoub, faubourg de Constantinople, où son père exerçait les fonctions d'iman et d'instituteur primaire, entra à l'âge de douze ans à l'École préparatoire du génie, nouvellement instituée par le sultan Mahmoud, et fut un des jeunes Ottomans envoyés en Europe par ce monarque pour y faire des études spéciales (1837). Il passa plusieurs années en Angleterre, puis à Paris, où il suivit de 1839 à 1842 les cours de l'École des mines. A son retour en Turquie, il fut nommé ingénieur en chef des mines de Kéban et d'Argana, en Asie Mineure, puis professeur de chimie et de physique à l'École militaire de Constantinople, et bientôt après directeur de la même École, avec le grade de général de brigade. Promu général de division en 1849,

il fut nommé commissaire ottoman pour la délimitation des frontières turco-persanes. Au retour de cette mission qui dura près de quatre ans, Dervich fut envoyé dans les Principautés (1854), en qualité de plénipotentiaire, pour réinstaller les hospodars Stirbey et Ghika (voy. ces noms). Nommé l'année suivante commandant supérieur de toutes les Écoles militaires de l'empire, il fut délégué par la Porte, au commencement de 1856, pour assister au grand conseil de guerre qui devait se réunir à Paris. Après le traité du 30 mars, il fut nommé commissaire de la Porte pour la rectification des frontières de la Bessarabie. Lorsque le nouveau sultan, Abd-ul-Aziz, créa en Turquie une administration spéciale des mines et forêts, il en confia la direction à Dervich-pacha (août 1861). L'année suivante, celui-ci prit part aux opérations militaires qui eurent lieu dans le Montenegro, et, de concert avec Husein-pacha, il força, par une suite de combats partiels, le prince Nicolas et son père Mirko à signer la paix de Scutari (août 1862). En février 1866, il fut envoyé en Syrie comme commissaire extraordinaire chargé de la pacification du Liban.

**DESAINS** (Quentin-Paul), physicien français, membre de l'Institut, né à Saint-Quentin (Aisne), le 12 juillet 1817, fit ses études au collège Louis-le-Grand, et fut admis en 1835 à l'École normale. Nommé agrégé des sciences physiques en 1840, il fut successivement professeur au collège de Caen, au collège Stanislas, enfin au collège Bourbon, où il devint, en 1847, professeur titulaire. Reçu docteur l'année suivante, il fut chargé, en 1853, de la chaire de physique à la Faculté des sciences de Paris, et l'occupa en titre en mai 1854. Il a été élu membre de l'Académie des sciences le 12 mai 1873, en remplacement de Babinet. Décoré de la Légion d'honneur, le 12 août 1860, il a été promu officier le 7 août 1870.

On doit à M. Desains, en collaboration avec M. de La Provostaye, un grand nombre de travaux sur les lois de la chaleur rayonnante, la polarisation des rayons calorifiques, la chaleur latente de la vapeur d'eau. Il est auteur d'un *Traité de physique* (1855-1859, 2 vol. in-18), et du *Rapport sur les progrès de la théorie de la chaleur* (1868, gr. in-8).

**DESARBRES** (Nérée), vaudevilliste français, né à Villefranche, le 12 février 1822, a collaboré à de nombreux vaudevilles et librettos d'opérettes, dont quelques-uns ont été joués avec succès : *Madame Diogène*, *Deux femmes en gage* (1854), *Madame est de retour*, *Un banquier comme il y en a peu*, *la Maîtresse du mari* (1855), *Un cœur qui parle*, *le Nid d'amour* (1856), *X...* (1858), *Deux hommes pour un placard* (1860), *la Servante à Nicolas* (Bouffes-Parisiens, 1861), *les Mémoires de Fanchette*, opéra comique en un acte (1865) ; *Un Homme à la mer*, vaudeville en un acte (Variétés, 1866) ; *les Oreilles de Midas*, opérette (Fantaisies-Parisiennes, 1866), etc. M. N. Desarbres devint, en juin 1856, secrétaire de l'administration de l'Opéra, et il publia, grâce à cette position : *Sept ans à l'Opéra*, *souvenirs anecdotiques d'un secrétaire particulier* (1864, in-18) ; et *Deux siècles à l'Opéra* (1868, in-18). — Il est mort le 16 juillet 1872.

**DESBAROLLES** (Adolphe), artiste peintre et littérateur français, est né à Paris le 4 fructidor an IX (22 août 1801). Il alla compléter ses études en Allemagne, où il resta trois ans. Rentré en France, il cultiva à la fois les lettres et la peinture, et il exposa au Salon, à partir de 1849, quelques tableaux de genre et de paysage. Il ac-

compagna Alexandre Dumas dans son voyage en Espagne, à l'occasion du mariage du duc de Montpensier, et dans ses excursions sur le littoral africain à bord du *Vélocé*. M. Desbarrolles s'est fait un nom en s'occupant de chiromancie; il prétendit faire de la divination par la main une véritable science ayant pour base la physiologie elle-même. Il a soutenu ses idées dans des publications, des conférences publiques ou des réunions de sociétés savantes.

Le principal livre du nouveau chiromancien est intitulé: *les Mystères de la main révélés et expliqués*, art de connaître la vie, le caractère, les aptitudes, la destinée de chacun, d'après la seule inspection des mains (1859, in-18; 13<sup>e</sup> édit. 1876). Au même ordre d'idées se rapportent le *Caractère allemand expliqué par la physiologie* (1866, in-18), *les Mystères de l'écriture* (1872), avec l'abbé J. H. Michon, etc. M. Desbarrolles, publié en outre: *les Deux artistes en Espagne* (1855, in-4, illustré; 1865, in-18); *Voyage d'un artiste en Suisse à 3 fr. 50 c. par jour* (1861, in-18; 3<sup>e</sup> édit. 1864), etc. Il fit paraître, en 1865, un *Almanach de la main* et fonda, en juin 1869, un *Journal de chiromancie*.

**DESBONS** (Anatole, homme politique français, député, né à Ju-Belloc (Gers), le 20 juin 1834, s'occupa d'agriculture, spécialement de l'élevage des chevaux. Sans antécédents politiques, il se présenta aux élections générales du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale et fut élu représentant des Hautes-Pyrénées, le troisième sur cinq, par 30 191 voix. Républicain modéré, il prit place au centre gauche et vota dans la plupart des questions politiques avec la minorité républicaine de l'Assemblée. Il adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. A la séparation de l'Assemblée nationale, il déclara se retirer de la vie politique pour se consacrer entièrement à l'agriculture. Cependant, après l'acte du 16 mai 1877, il accepta la candidature dans la 2<sup>e</sup> circonscription de Tarbes, aux élections du 14 octobre, et échoua, avec 5674 voix, contre 6375 obtenues par le candidat officiel, M. Darnaudat, député sortant. L'élection de ce dernier ayant été invalidée, les deux concurrents se retrouvèrent en présence le 2 février 1879, et M. Desbons l'emporta avec 7124 contre 4327 obtenues par M. Darnaudat. \*

**DESBUISSON** (Prosper), architecte français, né à Lacapelle (Aisne), le 19 juillet 1816, vint étudier à Paris sous la direction d'Achille Leclère, et suivit l'École des beaux-arts, où il remporta le second prix en 1842, et le grand prix en 1844; le sujet du concours était un *Palais pour l'Académie de Paris*. Pendant son séjour en Italie et en Grèce, il envoya une remarquable étude des *Propylées d'Athènes*, composée de sept dessins qui ont figuré à l'Exposition universelle de 1855. Il a été attaché comme sous-inspecteur, en 1852, au palais de Saint-Cloud, et en 1867 comme architecte au palais de Fontainebleau.

**DESCAMPS** (Albert-Bernard), député français, né à Lectoure (Gers), le 13 octobre 1833, descendant du conventionnel de ce nom. Maire de sa ville natale, il se présenta aux élections générales du 20 février 1876 dans l'arrondissement de Lectoure, comme candidat républicain. Il fut élu par 6465 voix contre 5417 données à M. de Lagrange, ancien député sous l'Empire; cette élection fut le premier succès des républicains dans le département du Gers. M. Descamps prit place sur les bancs de la majorité et se fit inscrire dans le groupe de la gauche républicaine. Après l'acte du

16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre suivant, et la commission du recensement des votes proclama élu son concurrent M. de Lagrange, candidat officiel et bonapartiste; mais il fut constaté qu'un certain nombre de bulletins portant son nom, sur ceux de son concurrent, lui furent indûment retirés; la Chambre, lors de la vérification des pouvoirs, les lui restitua et le déclara élu par 6546 voix contre 6503 attribuées à M. de Lagrange. M. Descamps, qui représentait le canton de Lectoure au conseil général du Gers, donna sa démission de conseiller, au mois d'octobre 1878, à l'approche des élections sénatoriales. \*

**DESCHAMPS** (Frédéric), avocat et homme politique français, né à Rouen, vers 1806, se fit inscrire au barreau de cette ville en 1829, acquit rapidement une position distinguée comme avocat et fut plusieurs fois bâtonnier. Dévoué, sous Louis-Philippe, à l'opposition radicale, il soutenait, dans les élections, la politique d'abstention. A la révolution de 1848, il se mit à la tête de la Commission qui prit en mains l'administration provisoire de la ville et du département, et fut investi, dès le 26 février, des fonctions de commissaire général. Son administration fut active et régulière: il assura le respect des propriétés et des personnes; et, de concert avec MM. Leballeur-Villiers, maire de Rouen, et Senard, procureur général, il s'efforça pendant deux mois de contenir les impatiences d'une nombreuse population ouvrière ou les regrets de la bourgeoisie. A la suite des sanglantes journées des 27 et 28 avril, qu'il n'avait pu prévenir, il rentra dans la vie privée et reprit sa place au barreau où il conserva une grande réputation. Il se rallia depuis au gouvernement impérial, fut nommé conseiller général de la Seine-Inférieure et décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Rouen, le 7 décembre 1875.

M. F. Deschamps a écrit quelques vers faciles et quelques essais littéraires en prose, entre autres: *Bohème en Normandie* (Rouen, 1854), scènes dialoguées; *la Vendéenne* (Ibid., 1859), grand opéra; *Monsieur Lombard ou J'ai bien le temps* (1861, in-18), *les Deux millionnaires*, comédie (1862, in-18); *le Testament du mari* (1865, in-18), *Sœur Isabelle*, drame en 5 actes (1873, in-18), etc.

**DESCHAMPS** (Émile), poète français, né le 20 février 1791, à Bourges, vint terminer ses études à Paris sous les yeux des gens de lettres dont son père était l'ami. En 1812, il composa une ode patriotique, *la Paix conquise*, qui fut remarquée par Napoléon. Il entra, à cette époque, dans l'administration des domaines, où son père occupait un emploi élevé. Au retour des Bourbons, il fut inquisiteur par la police pour avoir travaillé aux fortifications de Vincennes et offert, au nom des habitants, une épée d'honneur au général Daumesnil. Il se vengea, en poète, par une chanson. En 1818 commença vraiment sa carrière littéraire: il fit jouer, avec son compatriote H. de Latouche, deux comédies: *Selmours de Florian* et *le Tour de faveur* (1818), qui eut plus de cent représentations et fournit depuis à Casimir Delavigne l'idée des *Comédiens*.

Bientôt s'engagea la lutte des classiques et des romantiques. Enrôlé au premier rang des novateurs, M. Em. Deschamps fonda et rédigea *la Muse française*, avec V. Hugo, de Vigny, Nodier, etc. Il y inséra plusieurs morceaux de poésie dont on loua la grâce, et des articles littéraires.

Ces articles, signés *le Jeune moraliste*, ont été réunis en 1826 sous ce titre : *le Jeune moraliste du XIX<sup>e</sup> siècle*. Ses *Études françaises et étrangères* parurent en 1829. On y remarqua surtout la traduction de *la Cloche* de Schiller, et la pièce des *Romances sur Rodrigue*.

M. Em. Deschamps a rendu son nom populaire en semant, dans une foule de revues et de recueils, des nouvelles et des écrits très favorablement accueillis du public, tels que : *Appartement à louer; une Matinée aux Invalides; Paul René; Mea culpa*, etc. Il a donné à tous les journaux des articles de critique littéraire et même d'archéologie, des tableaux de mœurs. Il a fait aussi, pour les livres d'autrui, beaucoup de préfaces.

Sans compter *Ivanhoe*, œuvre anonyme en prose, et le libretto de *Stradella*, écrit pour Niedermeyer, un grand nombre de ses compositions poétiques ont été mises en musique par les maîtres de l'époque, Rossini, Bellini, la Malibran, etc. En 1834, il traduisit avec M. H. Blaze le *Don Juan* de Casti, et l'on dit qu'il travailla avec Scribe au poème des *Huguenots*.

Outre les ouvrages dont nous avons déjà parlé, nous citerons encore la traduction poétique de *Roméo et Juliette* (1839) et de *Macbeth* (1844) : ces deux drames, avec la préface et les commentaires, forment le premier volume de l'édition de ses *Œuvres* commencée en 1844 et restée inachevée. Depuis, il n'a guère produit, à part ses *Poésies des crèches* (1852), que des pièces de vers de circonstance, notamment à l'occasion de la naissance du prince impérial. — Retiré à Versailles et devenu complètement aveugle, il y est mort en avril 1871. Il avait été décoré le 28 octobre 1828, un an après sa nomination comme sous-chef de bureau aux finances. Une édition complète de ses *Œuvres* a été publiée en 6 volumes (1872-1874, in-18).

**DESCHAMPS** (Pierre-Charles-Ernest), bibliographe français, né à Magny-en-Vexin (Seine-et-Oise) le 5 juin 1821, fit ses études au lycée Saint-Louis et fut, de 1845 à 1854, rédacteur en chef de la *Gazette musicale*; puis il remplit les fonctions de bibliothécaire de M. Félix Solar et entreprit la publication du catalogue de la splendide et éphémère collection rassemblée par ce financier. M. Deschamps, qui avait refusé, en septembre 1848, la croix de la Légion d'honneur pour sa conduite pendant les journées de juin, a reçu après le siège de Paris la médaille décernée aux aéronautes dont il avait fait partie.

Ses principaux travaux sont : *Notice biographique et bibliographique sur Gabriel Peignot* (1857, in-8); *Essai bibliographique sur Cicéron* (1860, in-8); *Dictionnaire de géographie à l'usage du libraire et de l'amateur de livres* (1868, in-8), travail considérable signé un *Bibliophile*, et par lequel il a préléudé à la rédaction d'un *Supplément au Manuel du libraire*, publié avec le concours de M. G. Brunet (1878, tome 1).

**DESCHAMPS DE PAS** (Louis-François-Joseph), ingénieur et archéologue français, né à Saint-Omer, le 25 juin 1816, entra à l'École polytechnique en 1836, d'où il passa à celle des ponts et chaussées. Ingénieur de 1<sup>re</sup> classe en 1855, il fut employé au contrôle des travaux du chemin de fer du Nord, puis devint ingénieur en chef du département du Pas-de-Calais. Il a été admis à la retraite. Membre du comité d'histoire de la langue et des arts en France, il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions, le 8 décembre 1871. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Deschamps de Pas a publié sur l'archéologie locale de Saint-Omer des travaux importants,

entre autres : *Essai sur le pavage des églises antérieurement au XV<sup>e</sup> siècle* (1852, in-4); *Orfèverie du XIII<sup>e</sup> siècle* (1853, in-4); *Sceaux des comtes d'Artois* (1857, in-8); *Orfèverie du moyen âge* (1858, in-4); *Histoire sigillaire de Saint-Omer* (1861, in-4); *Essai sur l'histoire monétaire des comtes de Flandre de la maison de Bourgogne* (1863, in-8).

**DESCHANEL** (Émile-Augustin-Étienne MARTIN-), publiciste français, député, né à Paris, le 14 novembre 1819, fit de brillantes études au collège Louis-le-Grand et fut, de 1839 à 1842, élève de l'École normale. Nommé, à sa sortie, professeur de rhétorique au collège de Bourges, il revint bientôt professer la même classe à Paris, où il fut en outre chargé d'une conférence de littérature à l'École normale. Il écrivit successivement dans la *Revue indépendante*, la *Revue des Deux Mondes* et le *National*. Après avoir inséré dans la *Liberté de penser* quelques articles remarquables de critique littéraire, entre autres de spirituelles études sur Aristophane, il donna dans le même recueil des essais de politique et de philosophie sociale; ceux intitulés *Catholicisme et Socialisme* (1850, in-8) le firent citer devant le conseil de l'instruction publique, qui, malgré une éloquente défense, le suspendit de ses doubles fonctions. Il se jeta tout entier dans la presse républicaine. Au 2 décembre 1851, il fut arrêté, détenu quelque temps, puis éloigné de France. Réfugié à Bruxelles, il y fit des cours de littérature qui furent très suivis. Rentré en France en 1859, il devint un des rédacteurs du *Journal des Débats*, auquel il fournit une revue de quinzaine, puis du *National* de 1869. Il fut un des fondateurs des cours publics libres de la rue de la Paix, qui furent l'origine et le type de tant d'autres cours. Il eut là, comme partout, les plus grands succès de causerie littéraire.

Aux élections générales du 20 février 1876, M. Deschanel se présenta dans la Seine, pour la circonscription de Courbevoie, contre de nombreux concurrents, MM. Edm. Magnier, directeur de l'*Événement*, Ch. Quentin, Lesage, Raoul Duval, etc., et n'obtint, au premier tour de scrutin, que 2660 voix sur 8000 votants. Il fut élu, au second tour, par 3911. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Le 14 octobre suivant, il fut réélu par 6227 voix. M. Deschanel a pris plusieurs fois et non sans succès la parole à la Chambre; puis dans une foule de réunions politiques et de solennités populaires, il a retrouvé au service des idées républicaines tout le succès de ses conférences littéraires.

M. Deschanel a publié : *les Courtisanes de la Grèce* (1854, in-32), plusieurs petits volumes composés d'extraits de divers auteurs et de remarques personnelles : *le Mal qu'on a dit des femmes, le Bien qu'on a dit des femmes, le Mal qu'on a dit de l'amour, le Bien qu'on a dit de l'amour, le Bien et le Mal qu'on a dit des enfants* (Paris et Bruxelles, 1855-1858, in-32); une *Histoire de la conversation* (1858, in-32); la *Vie des comédiens* (1860, in-18); *Causeries de quinzaine* (1861, in-18), recueil d'articles de journaux; *Christophe Colomb* (1861, in-18), publié d'abord dans le *Journal des Débats*; *A pied et en wagon* (1862, in-18), autre recueil d'articles; *Physiologie des écrivains et des artistes, ou Essai de critique naturelle* (1864, in-18), tableau systématique des influences qui agissent sur les œuvres d'esprit; *Études sur Aristophane* (1867, in-18), ouvrage de critique approfondie, où l'auteur a repris et développé les meilleurs de ses an-

ciennes études de la *Liberté de penser*; *A bâtons rompus* (1868, in-18), mélanges moraux et littéraires; *Annuaire des conférences* (1869, in-18), etc. M. Deschanel a écrit pendant assez longtemps dans le feuilleton de *l'Indépendance belge*, sous la signature de ΔΕΕ.

**DES CLOIZEAUX** (Alfred-Louis-Olivier LEGRAND), minéralogiste français, membre de l'Institut, est né à Beauvais, le 17 octobre 1817. Après avoir achevé ses études, il fit plusieurs voyages scientifiques en Allemagne, en Russie, dans les pays scandinaves et en Islande, où il assista à l'éruption de l'Hécla en 1845. Répétiteur à l'École des arts et manufactures, il fut nommé maître de conférences à l'École normale supérieure en 1858 et passa, au mois de mars 1876, au Muséum d'histoire naturelle, comme professeur de minéralogie. M. Des Cloizeaux, qui s'est placé au rang des premiers minéralogistes contemporains par ses belles recherches sur la cristallographie, a été élu membre de l'Académie des sciences, le 15 novembre 1869, en remplacement du vicomte d'Archiac; il fait également partie de la Société royale de Londres et des principales académies de l'Europe. Il a été l'un des quatre Français auxquels l'Université hollandaise de Leyde accorda le titre honorifique de docteur en philosophie, lors de la célébration de son centenaire (février 1875). Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 15 août 1863, il est commandeur de l'ordre de Saint-Stanislas de Russie.

On a de M. Des Cloizeaux les ouvrages suivants: *Mémoire sur la cristallisation et la structure intérieure du quartz* (1855, in-8); *de l'Emploi des propriétés optiques biréfringentes en minéralogie* (1857, in-4); *Leçons de cristallographie professées à l'École normale* (1861, in-4); *Manuel de minéralogie* (1862, t. I, in-8, 52 pl.); *Nouvelles recherches sur les propriétés optiques des cristaux naturels ou artificiels* (1867, in-4). Parmi ses nombreux Mémoires publiés dans les *Annales des Mines* ou les *Annales de physique et de chimie* nous citerons: *Sur la hauteur de l'Hécla et sur l'éruption qui a eu lieu en 1845* (1846); *Observations minéralogiques faites en Islande pendant l'été 1845* (même année); *Observations physiques et géologiques sur les principaux geysers d'Islande* (1847).

**DESCOURS** (Laurent), ancien député français, est né à Lyon, le 20 janvier 1814. Syndic des agents de change de Lyon et membre du Conseil général pour le canton de Mornant, il fut nommé député au Corps législatif, en 1857, comme candidat du gouvernement pour la 4<sup>e</sup> circonscription du Rhône. et réélu, au même titre, en 1863, par 11 578 voix sur 16 077 votants; puis, en 1869, par 11 440 voix sur 18 765 votants. M. Descours a été promu officier de la Légion d'honneur le 8 août 1862 et commandeur au 15 août 1869.

**DESCURET** (Jean-Baptiste-Félix), médecin français, né à Chalon-sur-Saône, le 5 juin 1795, fit à Paris ses études médicales et y fut reçu docteur en 1818, avec une thèse latine intitulée: *Dissertatio medica de studii commodis et incommodis*. Il a été médecin du bureau de bienfaisance du XII<sup>e</sup> arrondissement et fait chevalier de la Légion d'honneur le 25 avril 1845. — Il est mort à Châtillon-d'Azergues (Rhône), le 27 novembre 1872.

On a de lui: *la Médecine des passions, ou les Passions considérées dans leurs rapports avec les maladies, les lois et la religion* (1841, 2<sup>e</sup> édit. 1843); *Théorie morale du goût* (1847); *les Merveilles du corps humain* (1856), servant d'introduction aux deux ouvrages précédents. Il a édité,

dans la collection Lemaire, le volume de *Corneilius Nepos* (1821).

**DES ESSARTS** (Alfred-Stanislas LANGLOIS), littérateur français, né le 9 août 1814, à Passy (Seine), fit avec distinction ses études au collège Henri IV, et publia, dès 1830, quelques poésies, entre autres le *Donjon de Vincennes*; puis il donna des articles à la *France littéraire*. Plus tard il fut chargé, à *l'Écho français*, de la critique littéraire et artistique et de la direction du feuilleton (1836-1846). Des prix et des mentions honorables lui furent décernés par l'Académie française, dans divers concours de poésie (*la Civilisation chrétienne en Orient*, 1841; *le Monument de Molière*, 1843). M. Desessarts devint, en 1846, sous-bibliothécaire et, en 1873, conservateur adjoint à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Il est chevalier de la Légion d'honneur. Sa femme, Mme Anna des Essarts, morte en 1846, s'était aussi fait connaître dans les lettres.

On a de lui: *Une Perle dans la mer* (2 vol. in-8, 1841); *le Lord bohémien* (2 vol. in-8, 1841); *Sous les ombrages* (grand in-8 avec figures, 1845); *les Chants de la jeunesse* (in-12, 1846), poésies; *l'Univers illustré* (grand in-8 avec figures, 1847; 2<sup>e</sup> édit., 1855-1856); *la Comédie du monde* (in-8, 1850), roman en vers; *les Hommes de la guerre d'Orient* (in-12, 1855); *François de Médicis, la Tour du cadran, Neuf peintres célèbres* (1858); *Lectures d'hiver* (1859); *la Gerbe* (1860, in-18); *Récits historiques* (1860, in-18); *les Deux veuves* (1861, in-18); *les Célébrités françaises* (1861, in-8, avec gravures); *Contes Pompadour* (1862, in-18); *les Fêtes de nos pères* (1862, in-18); *Vautrin, ou la Femme du mousse* (1863, in-18); *Souffrir, c'est vaincre*, avec une introduction par le fils de l'auteur, M. Emmanuel des Essarts; *le Champ de roses, récit de village* (1864, in-18); *Marthe*, roman (1865, in-8); *le Marquis de Roquefeuille* (1868, in-18); *les Masques d'or* (1870, in-18); *l'Enfant volé* (même année, 2 vol. in-18); *Récits légendaires* (1871, in-8); *la Gerbe d'or* (1875, in-18), etc. M. Alfr. Des Essarts a aussi donné, dans les publications des Sociétés de Saint-Augustin et de Saint-Victor (1852-1856), de petits livres d'éducation sur l'histoire et la religion. Il a fait jouer plusieurs pièces de théâtre, notamment, au Théâtre-Français, *la Ligue des amants* (1849), comédie en vers.

**DES ESSARTS** (Emmanuel-Adolphe LANGLOIS), poète et littérateur français, fils du précédent, né à Paris le 5 février 1839, fit de brillantes études au lycée Henri IV, entra à l'École normale en 1858 et fut reçu agrégé des lettres en 1861. Après avoir enseigné la rhétorique à Moulins, Orléans, Nîmes et Nancy, il soutint en 1871 ses examens de doctorat ès lettres et fut, la même année, nommé professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Dijon, d'où il passa, avec les mêmes fonctions, à celle de Clermont-Ferrand.

Outre ses deux thèses (*Du Type d'Hercule dans la littérature grecque*, et *De Veterum poetarum tum Græcæ, tum Romæ apud Miltonem imitatione*), M. Emm. des Essarts a publié deux recueils de poésie: *Poésies parisiennes* (1862, in-18), et *les Élévations* (1864, in-8, nouvelle édition revue et corrigée, 1875, in-18); puis *les Voyages de l'esprit*. réunion d'articles critiques (1869, in-18); *Origines de la poésie lyrique en France au seizième siècle* (1873, in-8); *les Prédicateurs de Milton* (1875, in-8); *Du Génie de Chateaubriand* (1876, in-8); *Poèmes de la Révolution* (1879, in-18), etc.

**DESGOFFE** (Alexandre), peintre français, né à Paris, le 2 mars 1805, étudia sous M. Ingres,

et débuta, à l'Exposition de 1834, par un *Site près d'Arbonne*. De 1837 à 1842, il parcourut l'Italie, et envoya néanmoins aux Salons : *Argus gardant Io, Hercule et le lion de Némée*, paysages historiques; des *Vues de Naples, la Campagne de Rome et la Vallée de la nymphe Égérie*. Depuis son retour, il a surtout reproduit les plaines ou les vallées italiennes : le *Lac d'Albano, les Baigneuses, une Prairie, la Méditation, le Soir, le Cyclope*, acquis pour le musée de Lyon; *Narcisse à la fontaine*, donné à la ville de Semur; *Oreste et les Euménides, Paysage d'Hyères, Vue de Provins, le Repos, les Joueurs de palet* (1849), exposés de nouveau en 1855; le *Christ aux Oliviers*, commandé par le ministre d'Etat; *l'Écueil, le Sommeil d'Oreste* (1857); *le Martyre de saint Maurice, les Bois de Fleury, Environs de Naples* (1859); *Joseph vendu par ses frères, Danse de faunes, Sources du Durtin, un Chemin à Montmorency* (1861); *Résurrection de Jésus-Christ, Souvenir de Naples, Paysage* (1863); *les Fureurs d'Oreste*, paysage qui avait déjà paru au Salon de 1857, et le *Golfe de Naples*, à l'Exposition universelle de 1867; un *Site près d'Antibes* (1868). On lui doit en outre quelques tableaux d'histoire et des sujets religieux, entre autres : *Sainte Marguerite*, destiné à Saint-Pierre de Dijon (1845); *Saint Pierre* (1850); *Jésus guérissant les aveugles de Jéricho* (1852), exécuté à la cire et à l'huile pour Saint-Nicolas du Chardonnet. La ville de Paris lui commanda les chapelles baptismales de cette dernière église et de Saint-Pierre du Gros-Cailou; plusieurs toiles de la galerie des Paysages à l'hôtel de ville, et, en 1853, *les Feuillages* du vestibule de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Il exécuta aussi en 1868 des peintures dans la salle d'étude de la Bibliothèque impériale. Cet artiste obtint une 3<sup>e</sup> médaille en 1842, deux secondes en 1843 et 1848, une 1<sup>re</sup> en 1845, et la décoration en août 1857.

**DESGOFFE** (Blaise-Alexandre), peintre français, neveu du précédent, né à Paris, le 17 janvier 1830, fut élève de Flandrin, et de M. Bouguereau. Il a exposé aux Salons : *Une partie de bilboquet dans un atelier, deux Coupes d'agate orientale, xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles* (1857); *Vase d'agate sur piédestal d'émail, xvi<sup>e</sup> siècle; Aiguière en sardoine onyx, xvi<sup>e</sup> siècle, et tapisserie* (1859); autres séries de *Coupes, Vases, Aiguières, Ivoires*, etc. (1861 et 1863), tirés, pour la plupart, des collections du Louvre; *Fruits et Bijoux* (1864); *Statuette de marbre, terre gravé et fruits* (1865); *Fleurs et fruits au pied d'un verre de Venise* (1866); *Fruits, fleurs et bijoux*, à l'Exposition universelle de 1867; *Fruits et bijoux* (1868); *l'Enlèvement de Déjanire, Gibier, Réchaud en vermeil* (1869); *Cristal de roche, Agate de Benvenuto, etc., Gibier sur un tapis de velours bleu* (1870); *Casque d'Henri IV* (1872); *Cristal de roche gravé, etc., Porcelaines de Saxe et autres, Frise de bois sculpté* (1874); *Thé dans une chambre d'artiste, un Vieux poirier* (1875); le *Casque et le bouclier de Charles IX*, etc. (1877); *Vase en cristal de roche, etc.* (1878). M. Blaise Desgoffe, dont les imitations en miniature ont eu souvent le plus grand succès de curiosité auprès du public, a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille (nature morte) en 1861, et une 2<sup>e</sup> médaille en 1863.

**DESHAYES** (Gérard-Paul), naturaliste français, né à Nancy, le 13 mai 1795, et fils d'un professeur à l'École centrale de la même ville, fit ses études à Strasbourg, vint à Paris en 1819, et étudia particulièrement les coquilles fossiles. Il fit depuis partie de plusieurs commissions scientifiques, entre autres de celle de l'Algérie. Il

obtint une chaire au Muséum. Membre de la Société géologique, il l'a plusieurs fois présidée. M. Deshayes a été décoré de la Légion d'honneur en juin 1837. — Il est mort à Boran (Oise), le 9 juin 1875.

On lui doit : *Description des coquillages fossiles des environs de Paris* (1824-1837, 3 vol. in-4, avec planches); *Traité élémentaire de conchyliologie, avec l'application de cette science à la géognosie* (1839-1857, 2 vol., avec planches); *Description des animaux sans vertèbres découverts dans le bassin de Paris* (1856-1867, 50 liv. in-4, avec planches). Il a revu, avec M. Milne-Edwards, l'*Histoire des animaux sans vertèbres*, de Lamarck (1836-1846, 11 vol. in-8), continué l'*Histoire des mollusques terrestres et fluviatiles, etc.*, de Férussac (1838-1851, grand in-4), et publié de nombreux *Mémoires*, à part ou dans les journaux et recueils scientifiques.

**DESJARDINS** (Abel), historien français, né à Paris, en 1814, fut reçu agrégé d'histoire en 1843 et docteur en 1844, avec une thèse sur *l'Empereur Julien*, remarquée pour son indépendance impartiale. D'abord professeur au collège d'Angers, il passa à la Faculté de Dijon (1847), puis à celles de Caen (1856) et de Douai (1857), où il est en outre doyen de la Faculté des lettres. En 1852 et 1855, il fut chargé de deux missions historiques en Italie. Il a été élu correspondant de l'Institut le 27 décembre 1878. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1854, il a été promu officier le 8 août 1867.

On a de lui : *Études sur saint Bernard* (1849, in-18); *Vie de Jeanne d'Arc, d'après les documents nouvellement publiés* (1854, in-18); *l'Esclavage dans l'antiquité* (1857, in-8); le recueil des papiers relatifs aux rapports diplomatiques de la France et de la Toscane (xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles), dans la collection des *Documents inédits* pour servir à l'histoire de France (1859, t. 1<sup>er</sup>); *Charles IX, Deux années de règne 1570-1572* (1874 in-8); *Une Congrégation générale des cardinaux en 1595* (1875, in-8), etc.

**DESJARDINS** (Ernest), professeur et historien français, membre de l'Institut, frère du précédent, né à Noisy-sur-Oise, le 30 septembre 1823, entra dans l'enseignement, et professa l'histoire à Angers, à Dijon, à Alençon, à Mâcon, au lycée Bonaparte. En 1861, il fut nommé maître d'une conférence de géographie à l'École normale. Il exécuta trois voyages en Italie, dont un avec mission du gouvernement (1852-1858), et un voyage en Égypte. Il se fit remarquer par diverses découvertes sur des points d'histoire et d'archéologie topographiques, et prit part aux débats scientifiques de quelque importance. Membre de la Société centrale de géographie, il entra à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement de M. d'Avezac le 19 mars 1875. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On lui doit : *Atlas de géographie ancienne de l'Italie* (1852); *De Tabulis alimentariis, et Sur la Topographie du Latium* (1854) thèses; *Voyage d'Horace à Brindes* (1855); *Parme, les antiquités, le Corrège, etc.* (1856); *le Pérou avant la conquête espagnole* (1858); le *Grand Corneille* historien (1861, in-8 et in-12), publié d'abord dans le *Moniteur*; *Notice sur le Musée Napoléon III et promenade dans les galeries* (1862, in-18); *Du Patriotisme dans les arts* (1862, in-8); *Aperçu historique sur les embouchures du Rhône* (1867, in-4), qui a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *les Juifs de Moldavie* (1867, in-8); *Géographie historique et administrative de la Gaule* (1870-78, t. I-II, in-8); *Acta*

*Musei nationalis Hungarici* (1873, in-folio; 55 planches); *Notice sur les monuments épigraphiques de Bavaï et du musée de Douai* (1874, in-8, 24 pl.); *Desiderata du Corpus inscriptionum latinarum de l'Académie de Berlin* (1874-1875, fasc. I-V, in-folio); un grand nombre d'articles dans les journaux et recueils savants, spécialement dans le *Recueil des comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* qu'il fonda en 1857. Au mois d'août 1860, M. Ern. Desjardins, à la suite d'une nouvelle mission en Italie, fut nommé membre et secrétaire de la commission chargée de publier les *Œuvres complètes* et la *Correspondance* du savant Borghèse. Il a également entrepris, d'après l'original conservé à Vienne, la publication de la *Table de Peutinger*, dont 14 livraisons ont déjà paru (1869-1876, in-folio).

DESJARDINS (Arthur), magistrat français, né à Beauvais, en 1835, étudia le droit à Paris. Il fut reçu docteur ès lettres en 1858, avec les thèses suivantes: *Essai sur les Confessions de saint Augustin* et *De Scientia civili apud Marcum Tullium Ciceronem*, et docteur en droit, la même année, avec une thèse sur la *Théorie des excuses en droit criminel*. Il fut nommé substitut à Toulon en 1857, avocat général à Aix en 1864, procureur à Douai en 1873, à Rouen en 1874, et avocat général à la Cour de cassation le 23 avril 1875. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On cite de M. Arthur Desjardins: *La Nouvelle législation de la presse* (1867, in-8); *Etats généraux, leur influence*, etc. (1871, in-8), couronné par l'Institut; *La Nouvelle organisation judiciaire*, projet (1872).

DESJARDINS (Albert), professeur et homme politique français, frère du précédent, né à Beauvais (Oise), en 1838, fit ses études de droit à la Faculté de Paris, et fut reçu agrégé et docteur en droit en 1862, avec une thèse *De Jure apud Franciscum Baconum*. Il entra dans la vie politique aux élections générales du 8 février 1871 et fut élu représentant du département de l'Oise, le troisième sur huit, par 48 894 voix. Il prit place au centre droit, et lors de l'entrée des princes d'Orléans à l'Assemblée, il proposa un ordre du jour les déclarant « investis de la plénitude de leurs droits »; cet ordre du jour fut repoussé. Dans les divers cabinets qui se succédèrent après la chute de M. Thiers, M. Desjardins fut appelé à remplir un rôle important: il fut sous-secrétaire d'État au ministère de l'Instruction publique du 10 novembre 1873 au 10 mars 1875, sous MM. de Fourtou et de Cumont, puis au ministère de l'intérieur sous M. Buffet. Il prit part, dans l'Assemblée, à quelques discussions, fut rapporteur du projet de loi sur le jury, et auteur de celui pour la répression de l'ivresse. Il vota ordinairement avec la majorité monarchiste, mais il adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections générales du 20 février 1876, il se présenta dans la 2<sup>e</sup> circonscription de l'arrondissement de Beauvais, n'obtint qu'une minorité de 2 693 voix et reprit sa chaire de professeur de procédure civile et criminelle à la Faculté de Paris.

M. Albert Desjardins a justifié sa réputation d'érudit et de jurisconsulte par un certain nombre d'ouvrages: *Essai sur les plaidoyers de Démosthène* (1862, in-8); *De l'Enseignement du droit d'après Bacon* (1868, in-8); *les Moralistes français du seizième siècle* (1870, in-8); *Traité de droit commercial maritime* (1878, t. I, in-8). Il a collaboré à la *Revue historique du droit*, de la *Revue critique de législation et de jurisprudence*, etc.

DESJARDINS (Louis-Joseph-Isnard), graveur français, né à Paris, en 1814, suivit l'atelier de Gros, puis s'occupa de gravure en taille-douce. Il s'est surtout fait connaître par une application de la gravure chromotypographique, ou gravure en *fac-simile* à laquelle il a donné son nom, et qui, au moyen de quatre planches en acier apportant tour à tour des couleurs différentes, reproduit exactement le tableau original. M. Isnard Desjardins a exposé successivement au salon: *la Déclaration soufflée*, d'après M. Guillemin (1847); *le Marché sur la plage*, d'après M. A. Delacroix (1850); *Œillets et roses*, d'après Mme Girardin (1852); *Chiens de chasse*, d'après M. De-camps, *Paysage*, d'après M. Hubert (1853); *la Marée descendante*, d'après M. A. Delacroix (1857); *Fac-simile d'une aquarelle* de M. Bellangé (1859); *Un jour avant*, fac-simile d'une aquarelle de M. Lepoittevin, *Dix ans après*, fac-simile d'une aquarelle de M. A. Delacroix (1861); *Paysage*, fac-simile d'une sépia de M. Girard (1863), etc. A l'Exposition universelle de 1855, cet artiste obtint deux premières médailles.

DESLANDES (Raymond), auteur dramatique français, né à Yvetot, le 12 juillet 1825, termina ses études au collège de Rouen et vint à Paris pour faire son droit; mais il se jeta dans la littérature, qu'il ne put suivre librement qu'après une assez longue résistance de sa famille. D'abord rédacteur de quelques petits journaux, il se livra au théâtre et donna, en collaboration avec divers auteurs, une série de pièces: *les Trois Racan*, comédie en un acte, avec M. Durantin; *la Terre promise*, vaudeville, avec le même et M. J. Petit, et *le Château des Tilleuls*, drame en quatre actes, avec MM. Decourcelle et Rolland; *Méridien* (1852), avec MM. Clairville et Pol Mercier; *Eva* (1854), avec M. Montjoie; *On dira des bêtises* (1853), avec MM. Labiche et Delacour; *la Femme d'un grand homme* (Odéon, 1855), comédie en cinq actes, avec M. Durantin; *l'Amant aux bouquets*, Palais-Royal; *Madame Bijou*, le *Camp des révoltés*, la *Boîte d'argent*, quatre vaudevilles en collaboration avec M. Louis Lurine (1856); *les Comédiennes*, comédie en quatre actes avec le même (1857); *une Chasse à Saint-Germain*, vaudeville en deux actes, avec M. Moreau (Variétés, 1860); *Colombe et Pinson*, en un acte (Palais-Royal, 1861); *les Domestiques*, en trois actes, avec M. Eug. Grangé (Variétés, 1861); *la Dernière grisette*, en trois actes (Folies-Dramatiques, 1863); *Un Mari qui lance sa femme*, comédie en trois actes, avec M. E. Labiche (Gymnase, 1864); *les Sabots d'Aurore*, comédie en un acte, avec M. Busnach (Gymnase, 1866); *une Fille d'Ève*, comédie en un acte, avec M. H. Bocage (1875). Il a donné seul: *D'une fenêtre à l'autre*, vaudeville en un acte (1854); *le Dompneur de femmes*, vaudeville en un acte (1859); *le Marquis Harpagon*, comédie en quatre actes (Odéon, 1862); *un Gendre*, comédie en quatre actes (Vaudeville, 1866); *le Porte-cigare*, comédie en un acte (1871); *J. Rosier*, 34, rue Mogador, comédie en un acte (1872), etc. M. R. Deslandes a été décoré de la Légion d'honneur en 1866.

DESLYS (Charles), littérateur français, né à Paris, le 1<sup>er</sup> mars 1821, commença ses études au collège Charlemagne, entreprit un voyage en Italie, puis se fit acteur et joua tour à tour le drame et l'opéra comique sur divers théâtres du Midi, notamment à Toulouse. En 1846, il vint à Paris, écrivit une nouvelle, *les Bottes vernies de Cendrillon*, insérée dans l'*Esprit public* (1853, nouv. édit.), dont le succès le décida à embrasser la carrière des lettres. En 1848, il fit paraître, avec



M. Savinien Lapointe, *les Prolétariennes*, et donna une histoire dithyrambique de la *Révolution de Février* dans le *Courrier français*, qui publia aussi de lui, en 1850, un roman, la *Mère Rainette* (1851, 4 vol. in-8).

On a encore de M. Deslys : la *Millionnaire* (1852, 2 vol. in-8); la *Dernière grisette* (1853); *Mlle Bouillabaisse* (1853, 3 vol. in-8); *Rigobert le Rapin* (1854, 4 vol. in-8), qui en est la suite; un *Zouave*, roman en 5 volumes, terminé par *Perveche* (1856); *les Compagnons de minuit* (1857, 3 vol. in-8); *Fanfan la tulipe*, la *Jarretière rose*, la *Fille à Marie-Rose* (1858); *Nos grisettes*, la *Fiancée de la mort* (1859); la *Marchande de plaisirs* (1860, 2 vol. in-8); *l'Amour qui pleure*, *l'Amour qui rit* (1861); *le Canal Saint-Martin* (1862, 7 vol. in-8); *les Compagnons de minuit* (1862, in-18); *l'Héritage de Charlemagne* (1864, 2 vol. in-8); la *Majorité de Mlle Bridot* (1865, in-18); *le Roi d'Yvetot* (1866, in-18); *les Récits de la grève* (2<sup>e</sup> édit., 1866, in-8), ouvrage couronné par l'Académie française; *les Compères du roi* (1867, in-18); *le Rachat du passé* (1867, in-18); *l'Ami du village* (1870, in-18); la *Maison du bon Dieu* (1875, in-18); *le Serment de Madeleine* (1875, in-18), etc. Il a aussi donné au théâtre les *Fiançailles des roses* et *Flore et Zéphyr*, opéras-comiques; *le Pont rouge*, mélodrame en 5 actes (1858), avec MM. Barbara et Decourcelle; un *Appartement à louer*, en un acte (1862); *le Casseur de pierres*, drame en cinq actes (Gaité, 1867), etc.

DESMAISONS (Pierre-Émile), lithographe français, né à Paris, le 19 décembre 1812, suivit les cours gratuits de l'École de dessin, puis ceux de l'École des beaux-arts, fréquenta les ateliers de Granger et de Guillon-Lethière, et débuta comme portraitiste au Salon de 1831. Il exposa encore quelques tableaux, puis se livra à la lithographie. On cite parmi ses planches : *Justine de Lérin*, *Milton dictant le Paradis perdu* (1833); *l'Entrée au couvent*, *l'Absence du maître*, *Christine à Fontainebleau*, *l'Hiver*, *le Cabinet de Linné*; mais il s'est attaché de préférence aux tableaux de M. Vidal, et a reproduit entre autres : *Tony et Mary*, *l'Amour de soi-même*, *Eva*, *Frasquita*, *Noémi*, *Marinette*, *Ismaël*, *Fatanitza*, *l'Ange déchû*, une *Larme de repentir* (1845-1850); ces trois dernières planches ont figuré à l'Exposition universelle de 1855, avec un nouveau tableau de M. Vidal, et *Christophe Colomb et l'Amérique*, d'après le groupe en marbre de M. Revelli; *Mariette et Olympia* (1857); *la Marquise de Latour-Maubourg*, *le comte Boulay de la Meurthe* (1859); *la Prière*, *le Repos*, *Edith*, *Hélène*, d'après les tableaux de M. Vidal (1861); portrait de S. A. R. *Alexandra de Danemark*, princesse de Galles, la *Leçon de tambour* et la *Leçon de flageolet* d'après les deux tableaux de M. Ed. Frère (1863); *le Gouter*, d'après le tableau de M. Ed. Trive (1865); *la Belle Chocolatière*, d'après le tableau de Liotard, de la galerie de Dresde (1868). A l'Exposition universelle de 1867, il fit paraître les deux lithographies : *le Repos* et *la Prière*. En 1848, M. Desmaisons a exécuté, avec M. Jacob, la *Galerie des représentants du peuple*, à laquelle il ajouta une partie des membres de la Législative et du Sénat. Il a obtenu une médaille d'or à Bruxelles, en 1832 et à Paris une 1<sup>re</sup> médaille en 1848, une mention en 1855, et deux rappels en 1861 et en 1863. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 juillet 1863.

DESMAREST (Armand-Louis), représentant du peuple français aux assemblées républicaines, né à Rouen, le 28 février 1817, fut d'abord ouvrier, puis devint directeur de filature à Deville-lès-Rouen.

En 1848, il fut élu représentant du peuple pour la Seine-Inférieure, le quatorzième sur vingt, par 103 791 suffrages. Membre du comité du travail, il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu à l'Assemblée législative, il continua de voter avec la majorité monarchique, sans se rattacher à la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il retourna à ses travaux industriels. — On a annoncé sa mort, à la fin d'octobre 1872.

DESMAREST (Ernest-Léon-Joseph), avocat français, né à Paris, le 17 mai 1815, fut inscrit comme avocat à la Cour de cette ville en 1837. Lieutenant de la garde nationale en 1848, il fut, au mois d'août, décoré pour sa conduite dans les journées de juin et remplit, pendant les premiers mois de la République, les fonctions d'adjoint au maire du II<sup>e</sup> arrondissement. Membre du conseil de l'ordre, et bâtonnier en 1864 et 1865, il se distingua par l'esprit et la vivacité déployés dans de nombreuses plaidoiries politiques.

Après la révolution du 4 septembre 1870, M. Desmarest, fut nommé conseiller d'État dans la commission provisoire chargée de remplacer le conseil impérial, et président du Conseil des prises. Il se démit de ces doubles fonctions quelques semaines après avoir été élu maire du IX<sup>e</sup> arrondissement de Paris, au scrutin du 5 novembre, au second tour, par 6272 voix sur 8295 votants. Aux élections du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, il obtint à Paris, sans être élu, 60 871 voix sur 328 970 votants. Lors des élections communales du 26 mars, porté par les conservateurs du IX<sup>e</sup> arrondissement, il fut nommé membre de la Commune, mais refusa de siéger. En avril 1879, lors d'une élection partielle dans le même arrondissement, sa candidature réunit peu de suffrages.

M. E. Desmarest a publié : *De Constantine et de la domination française en Afrique* (1837), avec M. H. Rodrigues; *les Principes et les hommes, esquisses rétrospectives* (1840, in-8).

DESMAROUX DE GAULMIN (Gilbert-Désirat), ancien député français, est né à Montmarault (Allier), le 11 février 1815. Ancien élève de l'École polytechnique, il se fit recevoir avocat, puis devint maire de Saint-Gérand-le-Puy et membre du Conseil général pour le canton de Varennes. Élu représentant du peuple à l'Assemblée législative, le 8 juillet 1849, il fit partie de la Commission consultative en 1851, et l'année suivante, fut nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 2<sup>e</sup> circonscription de l'Allier. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 20 266 voix sur 22 089 votants, et en 1869, 15 222 voix sur 24 774 votants. M. Desmaroux de Gaulmin a été promu commandeur de la Légion d'honneur, le 14 août 1869. Un décret du 25 décembre 1869 lui a conféré le titre de baron.

DESMARRÉS (Louis-Auguste), médecin français, né à Evreux, en 1810, fut reçu docteur à Paris en 1839, s'y fixa et se fit un nom comme oculiste. Il ouvrit pour les indigents, une clinique qui fut très-suivie. On lui doit, entre autres inventions utiles et ingénieuses, un *ophthalmoscope*, exécuté d'abord par M. Lerebours, puis par M. Charrière (1857). Décoré de la Légion d'honneur depuis le 1<sup>er</sup> juillet 1850, M. Desmarrés a été promu officier le 12 août 1859.

Outre divers *mémoires* sur l'emploi du nitrate d'argent dans les maladies des yeux, sur celui de la belladone dans la perforation de la cornée,

et de nombreux articles dans la *Gazette des Hôpitaux*, il a publié un *Traité théorique et pratique des maladies des yeux* (1847, nouv. édit. 1852-1855, 3 vol. in-8 avec fig.).

**DESMAZE** (Charles), magistrat et publiciste français né à Saint-Quentin (Aisne) en 1820, entra dans la magistrature en 1845, comme juge suppléant à Clermont (Oise), d'où il passa à Laon. Procureur de la République à Vervins en 1848, puis à Laon en 1851, il fit partie, après le coup d'État du 2 décembre, de la commission mixte de l'Aisne. Peu après, il fut appelé au ministère de l'Intérieur, comme chef de la division de la sûreté publique, fonctions qu'il garda jusqu'après la mise à exécution de la loi dite de sûreté générale. Nommé juge au tribunal de la Seine, le 7 avril 1860, et chargé de l'instruction, il devint conseiller à la cour d'appel de Paris, le 18 mars 1865. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 18 août 1860.

M. Ch. Desmaze a publié de nombreux ouvrages relatifs au droit, à l'histoire et aux beaux-arts : *le Parlement de Paris* son organisation, ses premiers présidents, etc. (1859, in-8; 2<sup>e</sup> édit. augm., 1860, in-8); *le Châtelet de Paris*, son organisation, ses privilèges (1863, in-8, 2<sup>e</sup> édit. 1872, in-8); *Formulaire des magistrats* (1863, in-8); *Curiosités historiques de la Picardie d'après les manuscrits* (1865, in-8); *les Pénalités anciennes* (1866, in-8); *Curiosités des anciennes justices d'après leurs registres* (1866, in-8); *la Sainte-Chapelle du Palais de Justice* (1872, in-18); *les Métiers de Paris d'après les ordonnances du Châtelet*, avec les socaux des artisans (1873, in-8); *le Bailliage du Palais-Royal de Paris* (1875, in-16), etc. M. Ch. Desmaze qui s'est beaucoup occupé de la vie et des œuvres du grand pastelliste, son compatriote, avait publié, dès 1854, sur *La Tour*, une première étude (in-16), qu'il a refondue et complétée dans un *Album* de trente photographies, d'après les portraits conservés au musée de Saint-Quentin (1877, in-folio). Il a édité, en outre, le *Reliquaire de La Tour*, sa correspondance et son œuvre (1875, in-18). \*

**DESMAZES** (Joseph-Gustave), administrateur français, sénateur, né le 16 novembre 1806, entra au service du commissariat de la marine en 1819 et devint sous-commissaire en 1840, commissaire adjoint en 1847 et ordonnateur à la Guadeloupe le 25 mai 1853. Retraité comme commissaire général depuis 1870, il était membre du conseil général de la Martinique pour le canton du Mouillage (Saint-Pierre), et président de cette assemblée, lorsqu'aux premières élections sénatoriales, en 1876, il fut porté par le parti républicain de la Martinique et élu par 36 voix sur 47 électeurs; il avait deux concurrents, l'un républicain, M. Hue, qui obtint 8 voix et l'autre monarchiste, l'amiral de Gueydon, qui n'en eut que deux. M. Desmazes prit place dans les rangs de la gauche du Sénat. Au renouvellement triennal du 5 janvier 1879, il fut réélu sans concurrent. Officier de la Légion d'honneur, depuis le 18 septembre 1860, il a été promu commandeur le 4 janvier 1870. \*

**DESBOUTIERS** (Charles), industriel français, ancien représentant du peuple, est né à Faumont (Nord), le 2 février 1810. Cultivateur et fabricant de sucre à Faumont, il fut, en 1848, élu représentant du peuple, dans le département du Nord, le sixième sur vingt-huit, par 183 105 voix. Il se montra très opposé au socialisme, mais prêta son concours à l'organisation de la République dans les rangs du parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il fit à la poli-

tique napoléonienne une opposition modérée, vit échouer sa candidature à l'Assemblée législative et se renferma dans l'industrie. A vingt-huit ans d'intervalle, il reparut sur la scène politique. Il fut élu député le 20 février 1876, pour la 1<sup>re</sup> circonscription de l'arrondissement de Cambrai, par 11 359 voix contre 9351 données à M. Brabant, représentant sortant. Il prit place au centre gauche, vota avec la majorité républicaine de la Chambre, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il échoua, le 14 octobre suivant, avec 9465 voix, contre le candidat officiel qui en obtint plus de 11 000. Il représente le canton de Pont-à-Marcy au Conseil général du Nord.

**DESNOIRESTERRES** (Gustave Le Brissois), littérateur français, est né le 20 juin 1817, à Bayeux (Calvados), où il fit ses études. Il débuta dans la carrière des lettres par un roman publié dans le *Journal général de France* et intitulé : *la Pensionnaire et l'Artiste* (1839); puis il fonda un recueil mensuel, *la Province à Paris* (1841-1842). Collaborateur de plusieurs journaux littéraires de Paris, il y fait paraître encore un certain nombre de romans : *la Chambre noire* (1843), *Jarnovick* (1844), *Entre deux amours* et *Mlle Zacharie* (1845), *un Amour en diligence* (1853), *les Talons rouges* (1854), esquisses contemporaines. Il a aussi donné une étude sur Balzac le romancier (1851), et une édition annotée du *Tableau de Paris* de Mercier (1853, in-12).

M. Desnoiresterres, prenant ensuite le XVIII<sup>e</sup> siècle pour l'objet de ses recherches, se proposa d'en reproduire la physionomie variée dans une série d'études, dont les plus importantes traitent, sous des titres particuliers, des diverses époques de la vie de Voltaire (*la Jeunesse de Voltaire*, in-8; *Voltaire à Cirey*, in-8; *Voltaire à la cour*, in-8, etc.), et qui ont été réunies sous le titre général de *Voltaire et la Société française au XVIII<sup>e</sup> siècle* (1867-1876, 8 vol. in-8) : cet ouvrage considérable, couronné par l'Académie française, a été complété par une *Iconographie voltairienne* (1878, in-4, nombr. pl.). A ce même ordre de travaux appartiennent une série de tableaux de mœurs et d'histoire, sous ces titres : *les Cours galantes* (1859-1864, tomes I-IV, in-18); *la Musique française au XVIII<sup>e</sup> siècle*, *Gluck et Piccini* (1872, in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1875, in-8); *Grimod et la Reynière et son groupe* (1877, in-18); *Epicuriens et lettrés* (1879, in-18). Il a fait représenter une comédie en un acte, en prose, *Monsieur Prosper* (Vaudeville, 1861). M. Desnoiresterres a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1869.

**DESNOYERS** (Jules-Pierre-François-Stanislas), historien et géologue français, membre de l'Institut, né à Nogent-le-Rotrou, le 8 octobre 1800, se livra dès sa jeunesse à l'étude de l'histoire naturelle et de l'archéologie, devint en 1825 secrétaire de la Société d'histoire naturelle de Paris, puis secrétaire de la Société géologique de France (1830). Aide-naturaliste de géologie au Muséum d'histoire naturelle en 1833, il fut nommé l'année suivante, bibliothécaire de cet établissement. Il est secrétaire de la Société de l'histoire de France depuis sa fondation. Membre du Comité créé en 1834, pour la publication des *Documents inédits relatifs à l'histoire de France*, il fit aussi partie de celui de la langue, de l'histoire et des arts de la France. Le 28 mars 1862, il fut élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Biot. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 2 juin 1837.

M. Desnoyers a obtenu, en 1832, une mention très-honorable de l'Académie des inscriptions, à la suite du concours ouvert sur l'*Histoire du détroissement et de la destruction totale du paganisme dans les provinces de l'empire d'Occident*, etc., et le prix, en 1838, sur l'*Histoire des différentes incursions des Arabes d'Asie et d'Afrique* en Italie et dans les îles qui en dépendent. Il a fourni à divers recueils des mémoires et opuscules sur la géologie : *Mémoire sur la craie et sur les terrains tertiaires du Cotentin* (Annales de la Société d'histoire naturelle de Paris, II, 1825); *Observations sur quelques systèmes de la formation oolithique du nord-ouest de la France* (Annales des sciences naturelles, IV, 1825); *Sur les cavernes et brèches à ossements des environs de Paris* (Comptes rendus de l'Académie des sciences, 1842); *Observations sur les terrains tertiaires du nord-ouest et de l'ouest de la France* (Bulletin de la Société géologique, 1852 et 1855); l'article *Caverne*, du *Dictionnaire universel d'histoire naturelle*, article important que l'auteur reprit ensuite sous le titre de *Recherches géologiques et historiques sur les cavernes à ossements* (1845, in-4), etc.

M. Desnoyers a donné dans un autre ordre d'études : *Bibliographie historique et archéologique de la France* (Bulletin de la Société de l'histoire de France, 1854); *Indication des principaux ouvrages propres à faciliter les travaux relatifs à l'histoire de France* (Annuaire de la même Société, 1837); *Sociétés littéraires de la France* (Ibid., 1841); *Topographie ecclésiastique de la France pendant le moyen âge et dans les temps modernes jusqu'en 1790* (1853 et 1854); *Instruction pour les recherches à faire en Orient sur les colonies gauloises de l'Asie Mineure* (Bulletin des comités historiques, 1855); *Sur le sort des enfants trouvés en France, antérieurement à saint Vincent de Paul* (1856), etc.

**DESNOYERS DE BIÉVILLE** (Charles-Henry-Edmond). Voy. BIÉVILLE (DE).

**DESOLME** (Laurent-Pierre-Charles), journaliste français, né à Paris, le 15 décembre 1817, fit ses études au collège Bourbon et remporta plusieurs prix au grand concours. D'abord correcteur dans les bureaux de la *Gazette de France*, il devint, en 1836, avec Lubis, gérant de l'*Europe industrielle*, et passa successivement, de 1837 à 1848, au *Journal général de France*, au *Moniteur parisien*, au *Corsaire*, et au *Paris industriel*. En avril 1848, il fonda à la fois l'*Esprit du peuple*, avec Ch. Arnould, et la *Vérité République*, avec V. Combet, journaux quotidiens, puis alla prendre à Périgueux la direction du *Républicain de la Dordogne*. Traduit à plusieurs reprises devant les tribunaux, impliqué dans le procès de Lyon, et plusieurs fois incarcéré, il fut arrêté au 2 décembre, détenu à Bordeaux et à Blaye et enfin déporté en Algérie.

Revenu en France en décembre 1852, M. Desolme fonda, en 1853, le *Courrier de l'Industrie*, supprimé judiciairement en 1854, et, la même année, l'*Europe artiste*, feuille hebdomadaire à laquelle il rattacha, en 1858, une édition quotidienne servant de programme des spectacles. Il fonda successivement en 1866 et 1868 le *Globe artiste* et le *Moniteur des théâtres* qui vécut peu, en 1870, le *Journal officiel des théâtres* et, en 1874, l'*Audience, Journal judiciaire illustré*. M. Desolme a fait jouer quelques vaudevilles : *Un Mari dans les nuages* (1855), avec M. Benj. Gastineau; *Pongo*, en 2 actes (1859), avec M. Clairville; *un Papa de trente livres*, en un acte (Folies-Dramatiques, 1861), avec M. Chol de

Clercy, etc. — Il est mort à Paris, le 2 décembre 1877.

**DESOR** (Edouard), géologue suisse, né à Friedrichsdorf, près Francfort, en 1811, suivit le gymnase de Hanau, puis étudia le droit aux Universités de Giessen et de Heidelberg, vint à Paris en 1832 et s'y occupa d'une traduction de la géographie de Ritter, dont il ne publia que le premier volume. Il se tourna dès lors vers la géologie en suivant les leçons d'Élie de Beaumont et de Prevost. Ayant pris part à un congrès de naturalistes suisses à Neuchâtel, il se lia avec M. Ch. Vogt et Agassiz et se décida sur leurs conseils à se fixer dans le pays. Il s'associa dès lors aux travaux d'Agassiz pour la géologie et la paléontologie. Après un voyage d'exploration dans les États scandinaves, il suivit le même savant en Amérique, mais il se sépara bientôt de lui, entra dans le service de l'inspection maritime et s'associa aux grandes explorations qui eurent lieu sur les bords du lac Supérieur et dans l'État de la Pensylvanie. M. Desor revint en 1852 à Neuchâtel, où il fut nommé professeur de géologie et plus tard élu député au grand conseil, qui le choisit pour président. Il a représenté en outre le même canton au conseil de l'École polytechnique fédérale à partir de 1874. Depuis son établissement en Suisse, il a fait de nouveaux voyages d'études, entre autres au Sahara, avec Escher von der Linth et M. Martins.

Les travaux de M. Desor sont nombreux et importants; il a signé d'abord avec Agassiz les deux suites d'*Excursions et séjours dans les glaciers et les hautes régions des Alpes* (Neuchâtel, 1844-1845, t. I-II, in-18, pl.). On cite ensuite parmi ses ouvrages écrits en français : *Synopsis des échinides fossiles* (Ibid., 1857-1859, gr. in-8, avec atlas); *De l'Orographie des Alpes dans ses rapports avec la géologie* (Ibid., 1862, in-8); *les Palafttes ou constructions lacustres du lac de Neuchâtel* (Paris, 1865, in-8, fig.); *Echinologie helvétique* (Wiesbaden et Paris, 1872, in-4; 61 pl. in-fol.), avec P. de Loriol; *le Bel âge du bronze lacustre en Suisse* (Neuchâtel, 1874, in-fol., pl. et fig.), avec M. Favre; *le Paysage morainique* (Ibid., 1875, gr. in-8). Parmi ses écrits allemands, nous citerons : *la Formation des Alpes* (der Gebirgsbau der Alpen; Wiesbaden, 1868), et *Du Sahara et de l'Atlas*, lettres à Justus Liebig (Aus Sahara, etc., ibid., 1868). \*

**DESPLACES** (Eugène-Ernest), littérateur français, né le 2 mars 1828, fit son droit à Paris et fut reçu avocat en 1849. Il était entré, en 1848, dans l'administration des finances, qu'il quitta en 1854. Secrétaire de M. F. de Lesseps, lors des premières négociations relatives au percement de l'isthme de Suez, il fonda, sous son patronage, en 1856, le journal l'*Isthme de Suez*, dont il fut le gérant. Il dirigea en même temps, depuis le tome X, avec M. Ch. de Lesseps, la nouvelle édition refondue de la *Biographie universelle* de Michaud.

M. Desplaces a publié encore : *le Canal de Suez, épisode de l'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle* (Biblioth. des chemins de fer, 1855, in-18; 2<sup>e</sup> édit., 1859), avec un *Appendice* conduisant les faits jusqu'au 20 janvier 1859.

**DESPOIS** (Eugène-André), littérateur français, né à Paris, le 25 décembre 1818, fils d'Antoine-André Despois, peintre d'histoire et de portraits qui a produit des œuvres nombreuses sous l'Empire et la Restauration et figuré avec honneur à l'Exposition jusqu'en 1835, fit de brillantes études au collège Saint-Louis, entra à l'École normale en 1838, professa, pendant un an, la rhétorique

Bourges, et fut rappelé à Paris où il devint professeur de la même classe au collège Louis-le-Grand. Démissionnaire, à la suite du 2 décembre 1851, il entra dans l'enseignement libre et se consacra à des travaux littéraires. Après le 4 septembre 1870, il fut rappelé dans l'Université par M. J. Simon et nommé inspecteur général de l'enseignement secondaire; mais il n'accepta pas ces fonctions et préféra celles de sous-bibliothécaire à la Sorbonne. — Il est mort à Paris le 23 septembre 1876.

M. Despois a fourni à la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke la traduction de *Rutilius Numatianus*, de *Rufus Festus Avienus*, d'*Ara-tus*, ces deux derniers avec Saviot (1844) et aux *Chefs-d'œuvre de littératures anciennes* celle des *Satiriques latins* (in-18). Il a concouru à la publication en latin des *Œuvres d'Abeillard*, par M. Cousin (1849) et donné plusieurs éditions classiques annotées. Il s'est surtout fait connaître en écrivant dans la *Liberté de penser*, la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue de Paris*, la *Revue nationale*, etc., un certain nombre d'articles très-remarqués. L'un de ces articles, le *Candidat de M. Émile de Girardin*, inséré dans le premier recueil, à l'occasion de l'élection présidentielle du 10 décembre 1848, fut tiré à part et distribué à plus de 50 000 exemplaires. M. Eug. Despois a aussi publié quelques études historiques, parmi lesquelles nous citerons : *la Révolution d'Angleterre*, 1603-1668 (1861, in-32); *les Lettres et la Liberté* (1865, in-18); *le Vandalisme révolutionnaire* (1868, in-18), ouvrage ainsi intitulé par antiphrase, et montrant, par la simple exposition des réformes de la Convention, son dévouement aux intérêts intellectuels et moraux; *le Théâtre français sous Louis XIV* (1874, in-18). M. Despois avait commencé, dans la *Collection des grands écrivains*, l'édition de *Molière*, dont il n'a publié que trois volumes.

**DESPORTES** (Eugène-Henri), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né au Mans, le 8 juillet 1782, fut reçu docteur à Paris en juillet 1808, avec une thèse sur *l'Action de la noix vomique sur l'économie animale*, et s'établit à Paris. Il a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris le 8 août 1875.

Nous citerons parmi ses ouvrages principaux : *Traité sur l'angine de poitrine* (1811, in-8); *Conspectus des pharmacopées de Dublin, d'Edimbourg, de Londres, de Paris, etc.* (1820, in-8), avec M. F. S. Constancio; *Recherches expérimentales sur l'empoisonnement lent par l'acétate de morphine*, dans la *Revue médicale* (1824) et diverses *Notes*, dans le même recueil.

**DESPREZ** (Mgr Julien-Florian-Félix), prélat français, est né à Ostricourt (Nord), le 14 avril 1807. Ancien curé de Notre-Dame de Roubaix (Nord), il fut nommé évêque de Saint-Denis, à La Réunion, par décret du 12 juillet 1850, et sacré le 5 janvier 1851. Transféré au siège épiscopal de Limoges le 19 mars 1857, il a été promu à l'archevêché de Toulouse par décret du 30 juillet 1859, et préconisé le 26 septembre suivant. Au mois de mai 1879, fait cardinal, avec Mgr Pie, de Poitiers, il a reçu la barette des mains de M. Jules Grévy, président de la République. Il avait été promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1865.

On ne cite de Mgr Desprez que des *Mandements* et des *Instructions pastorales*, dont l'une des plus remarquées, est une *Instruction pastorale sur le spiritisme* qui a été publiée par la librairie spirite, avec une réputation par M. V. Tournier (1875, in-8).

**DESPREZ** (Eugène-Armand), chirurgien français né à Paris, le 13 avril 1834, étudia la médecine et fut reçu docteur en 1861. Agrégé stagiaire en 1863, chirurgien du bureau central en 1864, il fut chargé du service chirurgical dans les hôpitaux de Sainte-Périne (1865), Lourcine (1865), et Cochin (1872) : dans ce dernier, il se fit remarquer par sa lutte contre l'administration pour faire disparaître des modèles de billets de salle la mention de la religion des malades. Professeur agrégé à la Faculté, il fait partie de plusieurs sociétés savantes médicales. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1871.

M. Desprez a publié les ouvrages suivants : *Traité de l'érysipèle* (1862, in-8); *De la Hernie crurale* (1863, in-8), thèse d'agrégation; *Des Tumeurs des muscles* (1866, in-8), thèse d'agrégation en chirurgie; *Traité du diagnostic des maladies chirurgicales* (1868, in-8, avec fig.); *Du Début de l'infection syphilitique* (1869, in-8); *Du Délit impuni* (1870, in-18); *De la Peine de mort au point de vue physiologique* (1878, in-8); *Traité iconographique de l'ulcération et des ulcères du col de l'utérus* (1870, in-8, avec pl.); *Traité théorique et pratique de la syphilis* (1873, in-8); *la Chirurgie journalière* (1877, in-8, avec fig.), leçons faites à l'hôpital Cochin; *les Causes de la dépopulation* (1878), conférence faite au palais du Trocadéro, pendant l'Exposition universelle, etc. Il a en outre exécuté, en collaboration avec le docteur Bouchut, un *Dictionnaire de thérapeutique médicale et chirurgicale* (1867, gr. in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1872, avec fig.). \*

**DESROSIERS** (Pierre-Antoine), imprimeur français, né à Moulins, vers 1798, prit, en 1827, la maison fondée par son père et se maria, peu après avec la fille du libraire Place, dont il réunit l'établissement au sien. Parmi ses publications, *l'Ancien Bourbonnais*, d'Achille Allier (4 vol. in-fol., 140 pl.); *l'Ancienne Auvergne et le Velay*, de M. Ad. Michel (4 vol. in-fol., 144 pl.); *les Douze dames de rhétorique*, reproduction d'un manuscrit du xv<sup>e</sup> siècle, figurèrent aux diverses expositions de l'industrie depuis 1834, et valurent à M. Desrosiers trois médailles d'argent, une médaille d'or en 1849, et une médaille de prix à la première Exposition universelle de Londres (1851). Il fut décoré de la Légion d'honneur en novembre 1849. — Il est mort à Moulins, le 1<sup>er</sup> août 1873. Son fils, M. Charles Desrosiers, né à Moulins en 1828, son associé, resta son successeur.

**DESROUSSEAUX** (Alexandre), chansonnier français, né à Lille, le 1<sup>er</sup> juin 1820, s'est fait une très grande réputation dans les départements du nord de la France par ses chansons en patois lillois. Appartenant à la classe ouvrière, il composait ses vers pour être chantés par ses compagnons de travail, il en faisait lui-même la musique. Plusieurs de ses airs ont dû à leur rythme vivement accentué de se répandre dans d'autres provinces et souvent sur d'autres paroles. Sa poésie, aussi populaire par les sujets et par les idées que par la forme, l'a fait appeler par ses compatriotes « le Désaugiers du prolétaire lillois. »

M. Desrousseaux a donné successivement un certain nombre de recueils de ses *Chansons et pasquilles lilloises* (Lille, 1851, 3 vol. in-18, avec portrait; 1865, 4<sup>e</sup> vol., in-8), etc. Le premier de ces recueils, plusieurs fois réimprimés, contient une *Notice sur l'orthographe du patois lillois*. Il a publié en outre une série d'*Almanachs chantants* (1859-1861). On a aussi de lui, en collaboration avec M. C. Faucompré, un album de cinquante mélodies, intitulé *Sous les saules* (1854).

**DESSAIGNES** (François-Philibert), ancien député, français, né à Vendôme (Loir-et-Cher), le 16 mars 1805, est fils du savant Philibert Dessaigues qui releva l'ancienne maison oratoire de Vendôme, supprimée à la Révolution. Il fut élevé dans cette maison, puis se destina au notariat. Notaire à Paris, de 1832 à 1850, il fut envoyé à la Chambre des députés, en 1846, par l'arrondissement de Vendôme. Écarté, en 1848, de la vie politique, il fut présenté, en 1857, comme candidat officiel, dans la circonscription de Vendôme et élu député. Aux élections générales de mai 1869, il fut réélu par 18 530 voix, sur 30 169 votants, contre 11 412 voix données au candidat de l'opposition radicale, M. Ducoux. Occupé de travaux agricoles et maire de Champigny-en-Beauce M. Dessaigues s'efforça de favoriser la propagation de l'instruction primaire, dont il a pris la défense à la Chambre. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Son frère aîné, M. Victor DESSAIGNES, né à Vendôme, le 31 octobre 1800, étudia d'abord le droit puis se tourna vers la médecine et s'occupa spécialement de recherches scientifiques. En 1862, il obtint, sur le rapport de M. Milne-Edwards, un prix de l'Académie des sciences pour ses travaux de chimie organique. Retiré à Vendôme, il fut élu, le 26 juillet 1868, membre correspondant de cette Académie (section de chimie).

**DESSALLES** (Jean-Léon), philologue français, né au Bugue (Dordogne), le 18 mai 1803, fit ses études à Périgueux, et, avant d'être attaché à la section historique des Archives du royaume (1832), fut occupé pendant plusieurs années aux recherches nombreuses qu'exigeait la publication du *Lexique roman* de Raynouard. Archiviste de la Dordogne, il prit sa retraite en 1867. — Il est mort au Bugue, le 19 novembre 1878.

Deux de ses ouvrages ont été couronnés, l'un par l'Académie des sciences et belles-lettres de Toulouse : *De l'Influence de la littérature française sur la littérature romane* (1852), et l'autre par l'Institut de France : *Études sur l'origine et la formation du roman et de l'ancien français* (1854). On cite, en outre d'intéressantes dissertations sur les *Patois du midi* (1838) et sur les *Recherches de Gustave Fallot* (1840, in-8); *Périgueux et les deux derniers comtes de Périgord* (1847, in-8); un *Rapport sur l'état présent des archives de Sarlat* (1855); des éditions d'anciens manuscrits; divers articles dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, les *Mélanges de la Société des bibliophiles*, etc.

**DESSAUX** (Charles), ancien représentant du peuple français, né à Bar-le-Duc (Meuse), le 27 mars 1797, étudia le droit, s'établit comme avocat dans sa ville natale et y acheta ensuite une charge d'avoué qu'il garda pendant vingt-cinq ans. En 1848, il vivait retiré à la campagne, lorsqu'il fut élu dans la Meuse, comme candidat démocrate, par 41 421 voix. Il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du président de la République, il donna sa démission le 21 décembre 1848, et vécut depuis lors en dehors des affaires publiques.

**DESSEAUX** (Louis-Philippe), magistrat et homme politique français, député, est né à Honfleur (Calvados), le 6 décembre 1798. Il fit son droit à la Faculté de Caen et s'inscrivit comme avocat au barreau de Rouen, en 1820. Il fit partie du conseil de l'ordre et fut élu plusieurs fois bâtonnier. Membre du conseil municipal de Rouen, lors de la Révolution de 1848, il fut nommé par le gouvernement provisoire premier avocat général

près la Cour de cette ville, puis il remplaça M. Senard, comme procureur général, quand celui-ci eut été élu représentant à la Constituante. Il fut révoqué de ces fonctions par le président, au milieu de 1849, mais peu après, sous le ministère Odilon Barrot, il fut nommé président de chambre à la Cour d'Amiens. Il refusa ce poste et rentra au barreau de Rouen. Conseiller général, il fut considéré comme démissionnaire pour refus de serment après le coup d'État.

Aux élections générales de 1863, M. Desseaux fut opposé, comme candidat de l'opposition démocratique, au candidat officiel de la première circonscription de la Seine-Inférieure, M. Pouyer-Quertier, qui l'emporta; mais à celles de mai 1869, la lutte recommença entre les deux mêmes candidats et fut presque égale. Au premier tour de scrutin, sur 22 227 votants, M. Desseaux obtint 10 549 suffrages contre 10 774 données à son adversaire; au second tour, sur 23 522 votants, il eut 11 936 voix et M. Pouyer-Quertier 11 450. Cette élection, si disputée, fut validée dans la courte session qui suivit (juillet 1869). M. Desseaux siégea sur les bancs de l'opposition et vota contre la guerre.

Après la révolution du 4 septembre 1870, il devint préfet de la Seine-Inférieure, garda ce poste jusqu'au 10 janvier 1871, et se retira de la vie publique. Il fut porté sur la liste républicaine, aux élections sénatoriales de janvier 1876, mais échoua. Élu, le 20 février suivant, dans la 1<sup>re</sup> circonscription de l'arrondissement de Rouen, par plus de 10 000 voix, il siégea dans les rangs de la gauche républicaine, et fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai, refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 12 079 voix, contre 4 800 environ obtenues par le candidat conservateur, M. Desseaux avait fait partie, dans les deux Chambres, de plusieurs commissions, notamment de celle du budget. Il devint le doyen d'âge de la nouvelle législature, après la mort de M. Raspail.

**DESTAILLEUR** (Hippolyte-Alexandre-Gabriel-Walter), architecte français, né à Paris le 27 septembre 1822, et fils d'un architecte du gouvernement, suivit les cours d'Achille Leclère à l'École des beaux-arts et fut nommé sous-inspecteur des travaux de la Ville le 28 août 1846. Le 3 juillet 1848, il remplaça son père comme architecte du ministère de la justice et de l'imprimerie nationale. Le 10 mars 1852, il fut appelé aux mêmes fonctions à l'Hôtel des monnaies. M. Destailleur a construit à Paris les hôtels d'Haussonville, de Lutteroth, de Béhague, de Mouchy, de Noailles, la maison mère de l'ordre du Sacré-Cœur, le tombeau de la famille Collard au cimetière Montparnasse, diverses maisons à loyer, le château et l'église de Mouchy, les châteaux de Divonne, de Mello, de Courance; un hôtel à Vienne pour le baron Albert de Rothschild et le château de Waddeston (Angleterre), pour le baron Ferdinand de Rothschild; parmi ses principales restaurations, il faut citer celles de l'hôtel de Pourtalès à Paris, du château de Vaux-Praslin, du château de Pless, en Haute-Silésie. Possesseur d'une bibliothèque riche en livres d'art, M. Destailleur a publié : *Recueil d'estampes relatives à la décoration intérieure des appartements du seizième au dix-huitième siècle* avec texte explicatif (in-folio, le texte in-8). Il a été décoré de la Légion d'honneur le 15 juillet 1878.

**DESTOUCHES** (Paul-Emile DETOCHE, dit), peintre français, né à Dampierre (Seine-Inférieure), le 16 décembre 1794, fut élève de Louis David. Il ex-

posa pour la première fois en 1817, et donna successivement : *François 1<sup>er</sup> accordant à Diane de Poitiers la grâce de son père*, un *Bélaire* (1817); une *Résurrection de Lazare*, qui est à la cathédrale de Vannes (1819); *Jésus au mont des Oliviers*, à l'église de Saint-Victor de Paris (1821); la *Convalescence de Gresset soigné par sa sœur*; une *scène turque des Mille et une Nuits*, au musée de Caen; *Marie Stuart dans les souterrains de Loclewen*, acquis par la duchesse de Berry (1824); *Scène du mariage de Figaro*, le *Ruban de la Comtesse*: ces deux œuvres gravées par Sixdéniers; le *Retour au village*, lithographié par M. Aubry Le-comte, et le plus remarqué des tableaux de genre de l'artiste (1827); *L'Amour médecin* (1830), gravé simultanément en France et en Angleterre; *la Fille mal gardée* (1836); *la Fille bien gardée* (1838); un *Officier blessé*, le *Convalescent*, épisodes de 1814. M. Destouches a obtenu une première médaille pour l'histoire en 1819, et une première pour le genre, en 1827. On cite aussi de lui, entre autres pièces de vers: *Épître à Nicolas Poussin*, par un jeune peintre (1819, in-8). — Il est mort à Paris, le 11 juillet 1874.

**DESTREMX DE SAINT-CHRISTOL** (Léonce), agronome français, ancien député, né à Alais (Gard), le 5 décembre 1820, d'une famille d'agriculteurs, obtint, pour ses travaux agricoles, cent trois médailles d'honneur, une grande médaille d'or au concours du Gard de 1863, et la prime d'honneur de l'Ardèche en 1865. Membre de l'Académie du Gard, et l'un des fondateurs de la Société scientifique et littéraire d'Alais, correspondant de la Société nationale et centrale d'agriculture de France, de l'Académie royale de Turin, etc., il fut élu, le 8 février 1871, représentant de ce département à l'Assemblée nationale, le septième sur huit, par 39 969 voix. Il prit place au centre gauche et dans la discussion de la loi sur la presse, il proposa un amendement tendant à supprimer le droit d'interdiction de vente sur la voie publique, (décembre 1875). Il déposa, le 11 février 1871, en réponse à la proposition de M. Dahirel, un projet de loi posant directement la question constitutionnelle.

Porté aux élections sénatoriales de janvier 1876, dans l'Ardèche, avec M. le comte Rampon, il n'obtint que 190 voix, contre 204 données au candidat monarchique, M. Tailhand. Il fut élu, le 20 février suivant, député pour la 2<sup>e</sup> circonscription de l'arrondissement de Argentière, par 6652 voix, contre 5860 obtenues par le candidat monarchique, M. Lauriol. Il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre et fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, la candidature de M. Destremx, énergiquement combattue par l'administration, ne réunit que 5996 voix contre 7381 données au même concurrent M. Lauriol, candidat officiel du gouvernement et monarchiste; l'élection fut invalidée, mais M. Destremx ne se représenta pas au nouveau scrutin et en novembre 1878, il refusa la candidature à l'élection sénatoriale, dans le département du Gard pour le remplacement de M. Bonnefoy-Sibour.

M. Destremx a publié : *Légendes et chroniques de Languedoc* (1857, in-12); *Essai d'économie rurale et d'agriculture pratique* (1861, in-8); *Agriculture méridionale, le Gard et l'Ardèche* (in-8); et trois brochures sur le chemin de fer d'Alais au Pouzin (1868-1870, in-8).

**DESURMONT** (Louis), ancien représentant du peuple français, est né à Tourcoing (Nord), le

6 décembre 1812. Cultivateur à Marquillies, il appartenait, sous le règne de Louis-Philippe, à l'opposition libérale. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le dix-neuvième sur vingt-huit, par 125 591 suffrages. Il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti démocratique. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche, pour combattre la politique de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il retourna à ses travaux agricoles. — Il est mort en novembre 1876.

**DESVAUX** (Nicolas-Gilles-Toussaint), général français, né le 6 novembre 1810, fut nommé sous-lieutenant, en 1830, par la commission chargée d'accorder les récompenses nationales méritées dans les journées de Juillet. Envoyé en Algérie, il devint capitaine au 3<sup>e</sup> chasseurs en 1840, chef d'escadron au 3<sup>e</sup> spahis en 1845, et colonel en décembre 1851. Général de brigade depuis le 17 mars 1855, il commanda la subdivision de Batna. Il fut fait grand officier de la Légion d'honneur le 19 septembre 1860. Promu, le 12 mars 1859, général de division, il fut admis à la retraite le 17 septembre 1871.

**DETAILLE** (Jean-Baptiste-Édouard), peintre français, né à Paris le 5 octobre 1848, manifesta dès l'enfance des dispositions pour le dessin qui furent heureusement encouragées par sa famille. Aussitôt ses études terminées, il entra dans l'atelier de M. Meissonier dont il devint bientôt l'élève favori. Il envoya, pour ses débuts, au Salon de 1867, un *Coin de l'atelier* de son maître qui fut peu remarqué; dès l'année suivante, *la Halle de tambours* lui attira de la part de la critique des éloges qui furent confirmés, en 1869, par les progrès sensibles du jeune artiste : son *Repos pendant la manœuvre* fut, en effet, un des succès du Salon; mais son *Engagement entre les Cosaques et les gardes d'honneur* en 1814, qui figura au Salon de 1870, ne reçut pas un accueil aussi favorable.

Appelé sous les drapeaux lors de la guerre franco-prussienne, M. Detaille qui remplit les fonctions de secrétaire auprès du général Pajol et plus tard auprès du général Appert, mit à profit les occasions qui s'offraient à lui d'étudier sur le vif la vie militaire. Il destinait pour le Salon de 1872 un tableau intitulé *les Vainqueurs*, et représentant les pillards qui suivaient les armées allemandes; mais le jury dut, par ordre supérieur, refuser cette toile à laquelle il accorda néanmoins une récompense. Un autre sujet, emprunté à la même période : *En retraite* (1873), attira l'attention générale. Dès lors, les œuvres de M. Detaille furent de celles que le public recherchait le plus volontiers aux expositions annuelles et dans les exhibitions plus restreintes. Nous rappellerons quelques-unes d'entre elles : *Charge du 9<sup>e</sup> cuirassiers à Morsbronn* (1874); *le Régiment qui passe* (1875), l'une des meilleures inspirations de l'artiste; *En reconnaissance* (1876); *Salut aux blessés* (1877); *Bonaparte en Égypte. Inauguration du Grand Opéra*, aquarelle (1878), etc. Outre de rares essais de lithographie, M. Detaille a publié un album à l'usage des enfants : *les Bonnes idées de Mlle Lili* (in-4<sup>e</sup>), et nombre de ses dessins et de ses croquis ont été gravés ou reproduits par les divers procédés modernes. Cet artiste qui, dans la peinture de genre militaire, a su prendre un rang tout à fait distingué, a obtenu deux médailles en 1869 et en 1870, une médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1872 et la décoration le 3 novembre 1873.

**DETHOU** (Alexandre-René), député français, est né à Bléneau (Yonne), le 18 avril 1819. Riche

propriétaire, il combattit depuis 1842, dans les rangs du parti républicain et fut proscrit après le coup d'État. Il parcourut la Belgique, la Suisse, l'Italie et l'Espagne et ne reentra en France qu'après l'amnistie de 1859. Aux élections de février 1871, il obtint 12 521 voix, mais ne fut pas nommé. Il se présenta à celles du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Joigny, et fut élu par 14 508 voix, contre 7000 environ données au candidat conservateur, M. le baron Brincart. Il prit place sur les bancs de la majorité et se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu, par 16 650 voix contre 6058 obtenues par le candidat conservateur. Il représente le canton de Saint-Fargeau au Conseil général de l'Yonne. \*

**DETOUCHE** (Laurent-Didier), peintre français, né à Reims, le 29 juillet 1815, étudia quelque temps le droit à Paris, entra ensuite dans l'atelier de Paul Delarocbe, puis dans celui de M. Robert Fleury (1837). On remarque parmi ses nombreux tableaux d'histoire et de genre : *les Petits amateurs*, au musée de Reims; *le Dernier vœu d'une mère*; *Saint Paul ermite* (1840), à la cathédrale de Reims; *le Supplice de Jeanne d'Arc* (1841); *la Résurrection de Lazare* (1843), à l'église de Fismes; *Colbert à Dunkerque* (1844), *le Martyre de sainte Eulalie* (1845), acquis par l'État; *Catherine de Médicis chez Ruggieri* (1848); *le Quart d'heure de Rabelais*, *le Cabinet de Richelieu* (1850); *la Disgrâce de Fouquet* (1853); *Premiers débuts du musicien Lesueur* (1857); *Galilée, les Remords de Charles IX* (1859); *Soldats pillards chez des marchands juifs sous Louis XIII* (1861); *le Dernier bijou, les Gâteaux de la fête* (1863); *Christophe Colomb, Heur et Malheur* (1864); *la Mort de Coligny, l'Alchimiste et sa famille* (1865); *les Derniers Valois, Jean-Bart et l'amiral Ruyter* (1866); *Fugitifs, après la révocation de l'édit de Nantes, un Portrait* (1868); *le Médecin des enfants, la Madone flamande* (1869); *le Printemps* (1870); *l'Heure de la rançon, les Conseils de Vaicel* (1874); *Blaise Pascal, Juif marchand de bijoux* (1875). Il a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1841. M. Detouche a publié une *Notice sur la vie et les ouvrages de Paul Véronèse* (1852).

**DETOUCHE** (Paul-Émile). Voy. DESTOUCHES.

**DÉTROyat** (Pierre-Léonce), officier de marine et journaliste français, né à Bayonne (Basses-Pyrénées), le 7 septembre 1829, commença ses études au collège de Pons (Charente-Inférieure), les acheva à Lorient, et entra à l'École navale en 1845. Aspirant en 1847, il navigua d'abord dans la mer des Indes, sous l'amiral Page, fut enseigne de vaisseau en 1852, prit part à la guerre de Crimée, puis à l'expédition de Chine, fut blessé dans les affaires des 20 et 21 décembre 1859, mis à l'ordre du jour de l'escadre, et décoré de la Légion d'honneur.

Promu lieutenant de vaisseau en juillet 1860, il servit dans les états-majors des généraux Berthier, F. Douay et Bazaine, pendant la guerre du Mexique, fut mis à l'ordre du jour de l'armée lors des opérations militaires dans le Nord, et nommé officier de la Légion d'honneur le 9 février 1864. Détaché comme sous-secrétaire d'État de la marine auprès de l'empereur Maximilien, il cumula bientôt ces fonctions avec celles de chef du cabinet militaire de l'empereur, et fut chargé d'accompagner en Europe l'impératrice

Charlotte. Le témoignage qu'il rendit sur le maréchal Bazaine ayant été mal accueilli par le gouvernement français, il lui fut interdit de retourner au Mexique. Mis, sur sa demande, en congé de non-activité pour infirmités temporaires, le 27 mars 1867, il s'occupa de publications politiques et littéraires, collabora à *la Liberté* sous le pseudonyme de L. de Bourgneuf, et y traita notamment la question d'Espagne et celle de la réorganisation de l'armée. Directeur d'une compagnie financière en 1869, il abandonna cette position pour acheter le journal *la Liberté*, que lui ceda, le 31 mai 1870, M. Émile de Girardin, dont il avait épousé la nièce, Mlle Hélène Garas, fille de la plus jeune sœur de Delphine Gay, le 20 décembre 1866. Pendant le siège de Paris, il transporta le journal *la Liberté* à Bordeaux, où cette feuille, rédigée par M. G. Ganesco, parut jusqu'à la paix.

M. Détroyat prit lui-même un rôle actif dans les événements. Par un décret du 10 octobre, M. Gambetta le chargea de centraliser la correspondance des généraux d'armées en province. Il refusa cette tâche, mais il accepta, le grade de général de division au titre auxiliaire, et la mission d'organiser et de commander le camp de la Rochelle (6 décembre). On a fait beaucoup de bruit de l'insistance avec laquelle il réclamait, par dépêches télégraphiques, les pouvoirs les plus absolus, affirmant que, sans des exécutions exemplaires, il ne pouvait maintenir les intérêts de la République, « dans ce pays infesté de bonapartisme. » Candidat à l'Assemblée nationale après l'armistice, dans le département d'Indre-et-Loire, il fut obligé de quitter Tours en toute hâte, poursuivi par l'autorité militaire prussienne, à l'occasion de sa profession de foi, peu favorable à la paix. Il cessa ses fonctions officielles le 10 mars 1871, et reprit ses travaux de publiciste. Dans l'intervalle, il avait fait liquider la pension de retraite, à laquelle lui donnaient droit vingt-cinq ans de services effectués dans la marine de guerre. Il quitta *la Liberté* en mai 1876, et fonda le *Bon sens*, devenu bientôt *l'Estafette*. Ce journal, dévoué aux intérêts conservateurs et bonapartistes, soutint la politique du 16 mai 1877, puis fut un de ceux qui conseillèrent au maréchal de Mac-Mahon la soumission complète à la volonté de la France, clairement exprimée par les élections du 14 octobre. A ces dernières, M. Détroyat avait été lui-même candidat à Neuilly-sur-Seine et n'avait obtenu que 3004 voix contre 8871 réunies par M. Bamberger, député sortant républicain.

M. Détroyat a publié : *la Cour de Rome et l'empereur Maximilien* (1868, in-8); *l'Intervention française au Mexique* (1868, in-8); *le Recrutement, l'organisation et l'instruction de l'armée française* (1870, br. in-8). Il a donné au théâtre : *Entre Venclume et le marteau*, comédie en un acte, jouée en 1870 au Vaudeville. \*

**DEUSY** (Ernest-François-Joseph), député français, est né à Bapaume (Pas-de-Calais), le 23 avril 1824. Avocat au barreau d'Arras en 1851, il fut nommé juge suppléant au tribunal civil de cette ville en 1858. En 1869, il se présenta aux élections législatives, et échoua contre le candidat officiel. Aux élections du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, il obtint 34 005 voix sans être élu. Nommé maire d'Arras par M. Thiers, il se présenta aux élections générales du 20 février 1876 et fut élu dans la 1<sup>re</sup> circonscription d'Arras, par 10 155 voix, contre M. Sens, candidat bonapartiste, qui n'en obtint que 8333. Il prit place au centre gauche, fit partie de la commission du budget et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un

des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il échoua avec 9063 voix contre son ancien concurrent, M. Sens, qui, soutenu par l'administration, obtint 10 500 suffrages; mais cette élection ayant été annulée, M. Deusy fut élu, aux élections complémentaires du 7 avril 1878, par 9913 voix contre le même concurrent. Il représente le canton de Ba-paume au conseil général du Pas-de-Calais. \*

**DEVADE** (Guillaume-Amédée), député français, né à Saint-Martin-sur-Vire (Orne), le 11 février 1818, étudia la médecine et fut reçu docteur en 1853. Il s'établit à Gien, y acquit une popularité qu'il faillit payer par la déportation, après le coup d'État du 2 décembre 1851. Pendant la guerre de 1870, il entra dans les ambulances de l'armée de la Loire et fut décoré de la Légion d'honneur, pour services. Il fut élu député, le 20 février 1876, pour l'arrondissement de Gien par 6494 voix, contre 4860 obtenues par le candidat conservateur, s'inscrivit au groupe de la gauche républicaine et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent leur vote de confiance au cabinet de Broglie. Après la dissolution, il fut réélu dans le même arrondissement, le 14 octobre, par 8268 voix, contre 4335 obtenues par le candidat officiel et monarchiste. \*

**DEVALS** (Jean-Ursule), archéologue français, né à Montauban, le 21 octobre 1814, et fils d'un négociant, se livra lui-même au commerce, tout en suivant ses goûts pour l'archéologie et l'histoire. Correspondant du ministère de l'instruction publique, de 1845 à 1852, il fut nommé archiviste de la ville de Montauban et membre de plusieurs sociétés savantes. — Il est mort à Montauban en 1874.

M. Devals a publié : *Monuments historiques de Montauban*, 1<sup>re</sup> série (Montauban, 1841, in-8); *Histoire de Montauban sous la domination anglaise* (1843, in-8); *Mémoire sur la voie romaine de Toulouse à Cahors et rapport sur les antiquités de Cos* (1846, in-8); *Histoire de Montauban* (t. 1, 1855, in-8); *Études sur la juridiction des consuls de Montauban en matière criminelle* (1858, in-8); *Études sur les limites des anciens peuples qui habitaient le département de Tarn-et-Garonne et sur les voies antiques de ce département* (Montauban, 1863, in-8); *Albias et son territoire* (1869, in-8); plusieurs notices et mémoires publiés séparément ou insérés dans les *Annales archéologiques*, l'*Annuaire de Tarn-et-Garonne*, etc.

**DEVAUX** (Louis-Édouard-Joseph), député français, né à Saint-Omer, le 23 novembre 1819, exerça la profession d'avocat au barreau de sa ville natale et entra dans la magistrature en 1848. Il donna sa démission pour ne pas prêter serment à l'Empire et reprit sa place au barreau. Nommé sous-préfet de Saint-Omer, le 12 septembre 1870, il n'entra point en fonctions. Il se présenta aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale et obtint 39 640 voix, sans être élu. Il prit depuis la direction du Crédit agricole de Lille. Aux élections générales du 20 février 1876, il fut élu député pour la 1<sup>re</sup> circonscription de l'arrondissement de Saint-Omer, par 7226 voix sur 8300 votants, prit place dans le groupe de la gauche républicaine, vota avec la majorité de la Chambre, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre, par 5618 voix, contre 5386

obtenues par le candidat officiel. Il représente au Conseil général un canton de Saint-Omer. \*

**DEVAUX** (Paul-Louis-Isidore), homme d'État belge, est né à Bruges, le 10 avril 1801. Avocat à Liège, il fonda, en 1824, avec MM. Lebeau, Rogier et Van Hulst le *Mathieu Laensberg*, feuille libérale, qui prit bientôt le nom de *Politique*, et fit une guerre acharnée à l'administration hollandaise. La révolution de 1830 le porta aux affaires avec ses amis. Député au Congrès national, il vota l'exclusion de la maison de Nassau, tout en combattant les tendances belliqueuses du parti républicain. En 1831, lorsque le régent Surlet de Chokier appela au pouvoir les doctrinaires de la Belgique, il devint ministre et appuya la candidature du prince Léopold de Saxe-Cobourg. Il alla ensuite, avec M. Nothomb, défendre les intérêts belges devant la conférence de Londres.

Membre de la Chambre des Représentants, il y exerça une grande influence. Il soutint, en 1838, le projet d'emprunt avec la maison Rothschild pour la construction des chemins de fer. L'année suivante, il vota les 24 articles. Ses amis ayant pris possession du ministère le 18 avril 1840, il devint, sans être ministre lui-même, « le président invisible du conseil. » Les nouveaux principes politiques qu'il émit dans son journal, *la Revue nationale*, contribuèrent surtout à amener entre les catholiques et les libéraux, cette grande rupture à la suite de laquelle le ministère exclusivement libéral qu'il soutenait fut remplacé par le ministère mixte de M. Nothomb. Il resta dans l'opposition, jusqu'à l'avènement au ministère de son ami, M. Rogier (1847), qu'il appuya, sans accepter de portefeuille.

Depuis, des remaniements successifs ont écarté du pouvoir ou y ont ramené ses coreligionnaires politiques, qui surent tenir avec assez de succès la balance entre l'autorité et la liberté. Esprit dogmatique et habitué à rattacher les faits aux principes, M. Devaux a été appelé le Royer-Collard de la Belgique. Il a été nommé membre de l'Académie de Bruxelles en 1846. On cite de lui : *Études politiques sur l'histoire ancienne et moderne, et sur l'influence de l'état de guerre et de l'état de paix* (Bruxelles, 1875, in-8).

**DEVERGIE** (Marie-Guillaume-Alphonse), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, le 15 février 1798, est fils d'un employé à l'administration des hospices. Élève de Dupuytren dès l'âge de quinze ans, puis interne des hôpitaux et chef de clinique à l'Hôtel-Dieu, il abandonna l'étude de la chirurgie pour celle de la médecine, fut reçu docteur en 1823, et professeur agrégé des sciences accessoires en 1825. Dès ce moment, il professa avec distinction la chimie et surtout la médecine légale. Reçu, en 1829, médecin du bureau central, il fut, cinq ans plus tard, médecin titulaire des hôpitaux, et fut ainsi attaché successivement à Bicêtre, à Saint-Antoine et à Saint-Louis (1840), où il ouvrit un cours de clinique des dermatoses que la *Gazette des Hôpitaux* a reproduit. Élu membre de l'Académie en 1857, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 16 août 1859. — Il est mort à Paris le 2 octobre 1879.

L'ouvrage le plus important de M. Devergie est la *Médecine légale théorique et pratique* (1835-1836, 3 vol. in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1840, 3<sup>e</sup> édit. 1852), avec le concours de M. Dehaussy de Robécourt. Nous citerons en outre : *Mémoire sur les plaies d'armes à feu* (1849), *Traité des maladies de la peau* (1854, in-8), *Où finit la raison, où commence la folie?* (1859), etc. Il a collaboré aux *Annales de la médecine légale*, au *Dictionnaire*



de médecine et de chirurgie pratiques, aux Annales d'hygiène, etc.

DEVÈS (Pierre-Paul), député français, né à Aurillac (Cantal), le 3 novembre 1831, étudia le droit et alla s'inscrire au barreau de Béziers. Il entra dans la vie politique aux élections générales du 20 février 1876, et fut élu député pour la 2<sup>e</sup> circonscription de l'arrondissement de Béziers par 11 325 voix sur 19 000 votants. Il se fit inscrire au groupe de la gauche, vota avec la majorité de la Chambre, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de M. de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre suivant, où il eut pour concurrent Mgr de Las Cases, ancien évêque de Constantine, candidat officiel et bonapartiste, et fut élu par 11 345 voix sur 20 900 votants. M. Devès représente le canton de Servian au conseil général de l'Hérault. \*

DEVIIENNE (Adrien-Marie), magistrat français, né à Lyon, le 15 pluviose an X (3 février 1802), était, en 1858, procureur général à Lyon, lorsqu'il fut nommé, par décret du 24 juin, premier président de la Cour impériale de Paris, en remplacement de M. Delangle, appelé au ministère de l'intérieur. Voici la suite des services de M. Devienne, comme magistrat : juge auditeur à Lyon (15 juin 1825), puis à Saint-Étienne (3 mai 1827); substitué à Trévoux (27 septembre 1827), puis à Montrbrison (20 février 1828) conseiller auditeur (6 septembre 1829), puis conseiller à Lyon (8 octobre 1830); président du tribunal de la même ville (18 juillet 1837), démissionnaire en mai 1848, procureur général à Bordeaux (11 février 1850), puis à Lyon (30 décembre 1852). A Bordeaux, après le coup d'Etat du 2 décembre, il avait pris aux rigueurs de la commission mixte une part qui fut signalée spécialement par un rapport du secrétaire général du ministère de la justice, M. F. Herold, inséré au *Journal officiel* (28 décembre 1870). A Lyon, il fut, de 1852 à 1858, président de la Commission municipale.

De 1844 à 1848, M. Devienne avait représenté, à la Chambre des députés, le quatrième collège électoral du Rhône; il y soutint par ses votes et quelquefois par ses discours la politique conservatrice, et se distingua surtout par sa participation active aux travaux des commissions. Sénateur depuis le 15 mars 1865, M. Devienne fut nommé premier président de la Cour de cassation, en remplacement de M. Troplong, par décret du 8 mars 1869. Au mois d'août, il fut choisi pour rapporter de la commission chargée d'examiner le projet de sénatus-consulte, destiné à modifier la Constitution impériale dans le sens du gouvernement parlementaire.

Après la révolution du 4 septembre 1870, au moment de la publication de la 3<sup>e</sup> livraison des *Papiers et Correspondances de la famille impériale*, le nom de ce magistrat se trouva mêlé à une intrigue dont l'empereur Napoléon III et Mlle Marguerite Bellanger étaient les principaux acteurs. Le scandale causé par cette publication, et les commentaires des journaux radicaux émuèrent le gouvernement de la Défense. Par décret du 23 septembre, il déféra disciplinairement à la Cour de cassation M. le premier président Devienne, qui avait, disaient les considérants, gravement « compromis la dignité du magistrat dans une négociation d'un caractère scandaleux, » et qui était « absent de Paris à l'heure du péril national. » M. Devienne protesta, dans une lettre rendue publique, et datée de Bruxelles le 2 oc-

tobre. Cependant, le 18 janvier 1871, il était compris dans le décret, daté de Bordeaux, qui déclarait déchu de leurs sièges et exclus de la magistrature tous les magistrats qui, en 1852, avaient fait partie des commissions mixtes. Dans une nouvelle lettre du 2 février, adressée au garde des sceaux, il en appela aux pouvoirs réguliers, qui allaient bientôt juger un acte qui violait « toute la loi et tous les droits. » Le 12 juillet suivant, la Cour de cassation, sur les conclusions du procureur général Renouard, rendit en Chambre du conseil un arrêt dont elle autorisa la publication, qui, contestant en la forme au décret du gouvernement de la Défense le pouvoir de saisir disciplinairement la Cour de cassation, statuait d'office, et déclarait qu'il n'y avait lieu d'exercer contre le premier président Devienne aucune poursuite disciplinaire. Les considérants de l'arrêt mentionnaient une lettre de l'ex-impératrice, produite au cours des débats, et prouvant que ce magistrat n'était intervenu dans les affaires intérieures de la famille impériale que sur la demande des intéressés et pour éviter l'éclat et le trouble d'un scandale public « entre deux époux du rang le plus élevé. » Par suite de l'abrogation du décret du 18 janvier, M. Devienne reprit son siège à la tête de la Cour de cassation, mais lorsqu'il fut admis à la retraite le 10 mars 1877, le décret qui publiait cette mesure ne lui conféra point le titre de premier président honoraire. M. Devienne a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 février 1852, et grand officier le 31 décembre 1860.

DEVILLE (Jean-Achille), antiquaire français, né à Paris en 1789, et fils d'un ancien fermier général, publia, en 1813, une traduction en vers des *Bucoliques*, esquissa ensuite quelques tragédies restées inédites, et se tourna enfin vers la science archéologique. Envoyé à Rouen vers 1827, comme receveur des contributions directes, il devint successivement directeur du musée des antiquités de cette ville, membre de la Société d'encouragement et de celle des antiquaires de l'Ouest, et correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1831-1843). Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1845. — Il est mort à Paris le 10 janvier 1875.

M. Achille Deville a publié : *Essai historique et descriptif de l'abbaye de Saint-Georges de Borcherville* (Rouen, 1827, in-4); *Histoire du château Gaillard* (1829, in-4, 12 pl.); *Tombeaux de la cathédrale de Rouen* (1833, in-8, 12 pl.; 2<sup>e</sup> édit., 1837); *Histoire du château et des sires de Tancarville* (1834, in-8); *Histoire du château d'Arques* (Paris et Rouen, 1839, in-4); *Revue des architectes de la cathédrale de Rouen jusqu'à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle* (1848, in-8); *Comptes des dépenses de la construction du château Gaillon* (1851, in-4); *Chants bucoliques* (1856, in-8); *Considérations sur Alésia des Commentaires de César* (1859, in-8); *Essai sur l'Veil d'Ovide* (1859, in-8); un grand nombre de *Notes, Dissertations, Mémoires* sur des points curieux de biographie ou d'histoire, notamment sur Corneille et sur le cœur de saint Louis (1841).

DEVILLE (SAINTE-CLAIRE). Voy. SAINTE-CLAIRE DEVILLE.

DEVILLY (Théodore-Louis) peintre français, né à Metz le 28 octobre 1818, fut élève de M. Maréchal (de Metz) et de Paul Delaroche. Après s'être particulièrement distingué dans la peinture militaire, il a depuis traité avec succès les sujets mythologiques. Ses principales œuvres en ces deux genres sont : *le Rappel, aqua-*

relle (1840); *Bataille de Ras-Satah*, Algérie (1852); *le Cosaque* (1863); *un Bivouac* en 1812 (1857); au musée de Bordeaux, le *Marabout de Sidi-Brahim* (1859) qu'Eug. Delacroix considérait comme un des meilleurs tableaux de notre époque; *Dénoûment de la journée de Solferino* (1861); *l'Assaut, le Clairon* (1863); *Hourrah les Cosaques!* (1867); *Mazepa* (1870); *Blessés de Gravelotte; Adieu des soldats du \*\*\* à leurs officiers*, Metz, 29 octobre 1870 (1874); *Amphitrite, Bacchante endormie, le Cheval blessé* (1875); *Chevaux de razziâ ramenés par des chasseurs d'Afrique* (1876); *Triomphe de Bacchus* (1878). M. Devilly, qui a été conservateur du musée de Metz, remplit les mêmes fonctions à Nancy. Il a obtenu trois médailles en 1852, avec rappel en 1857, en 1859 et 1861.

**DEVINCK** (François-Jules), industriel français, ancien député, né en 1802, obtint, aux diverses Expositions de l'industrie, plusieurs médailles, comme fabricant de chocolat. Membre et plusieurs fois président du tribunal de commerce, il fit partie, sous l'Empire, de la commission municipale et départementale de Paris et du département de la Seine. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 10 décembre 1849, et grand officier le 30 juin 1867.

En 1851, M. Devinck débuta dans la politique comme candidat à la représentation nationale, sous l'empire de la loi du 31 mai, au plus fort du conflit engagé entre l'Assemblée et le président. Son élection, qui eut lieu le 30 novembre, malgré l'abstention des partisans du suffrage universel, fut à la fois un acte d'opposition contre la République et contre la politique de l'Élysée : elle donna, pour ainsi dire, le signal du coup d'État. M. Devinck, rallié au gouvernement du président, fut présenté, en 1852, comme candidat de l'administration aux électeurs de la deuxième circonscription de la Seine et entra au Corps législatif, où il fut réélu en 1857, malgré les efforts de l'opposition démocratique renaissante.

Aux élections générales de 1863, sa candidature, soutenue par l'administration, échoua devant la concurrence de M. Thiers. Elle fut reprise avec de plus grands efforts, aux élections de mai 1869, contre deux candidats qui divisaient violemment l'opposition, M. Thiers, représentant le gouvernement parlementaire, et M. d'Alton-Shée, organe de la démocratie socialiste. Après des luttes assez orageuses dans les réunions électorales publiques, M. Devinck réunit, au premier tour de scrutin, 10 404 voix sur 32 683 votants contre 13 333 données à M. Thiers et 8 714 à M. d'Alton Shée. Au second tour, après huit jours de divisions de plus en plus violentes entre les deux candidats de l'opposition, il obtint 9 802 voix, tandis que M. Thiers était élu par 15 909 suffrages. Ce fut le coup de grâce, à Paris, des candidatures officielles. M. Devinck ne se représenta pas aux élections partielles du mois de novembre suivant. — Il est mort subitement, à Paris, le 20 novembre 1878.

Il a publié : *Pratique commerciale et recherches historiques sur la marche du commerce et de l'industrie* (1867, in-18).

**DEVISME** (Louis-François), armurier français, né à Paris le 8 juillet 1806, descend, dit-on, d'une ancienne famille picarde, issue des princes de Visme et de Ponthieu. Il débuta de bonne heure dans l'arquebuserie et fut élève de l'un des chefs de la célèbre manufacture d'armes de Versailles, supprimée par la Restauration. Établi comme armurier, dès l'âge de vingt-quatre ans, il attacha son nom à de nombreux perfectionnements. Après

avoir exposé, en 1839, quelques armes de luxe, il produisit, en 1844, des fusils et des pistolets à six coups, « tonnerres à balles forcées, » qui ont pris et gardé le nom de leur inventeur. M. Devisme imagina depuis des procédés de tir et des balles de diverses formes, des balles-obus pour la chasse aux lions et des balles-harpons pour la pêche à la baleine. Enfin il transforma le fusil Chassepot, en y adaptant la cartouche métallique.

Comme exposant, M. Devisme a obtenu une mention en 1844, une médaille d'argent en 1849, une *price-medal* à l'Exposition universelle de Londres en 1851, une médaille de première classe à celle de Paris en 1855 et une autre à la seconde Exposition universelle de Londres, à la suite de laquelle il fut décoré de la Légion d'honneur (24 janvier 1863). Il était hors de concours à l'Exposition universelle de 1867. Il a été décoré de divers ordres étrangers. — Il est mort à Argenteuil, le 29 avril 1873.

**DEVOLLE** (l'abbé Augustin), poète et moraliste français, né en 1807, à Saint-Loup-sur-Semone (Haute-Saône), embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, fut attaché au clergé de sa ville natale et débuta dans les lettres par deux recueils de vers : *Voir de la solitude* (1839, in-8) et *Chants de l'exil* (1840, in-18).

Il écrivit depuis : *Andréas ou le Prêtre soldat* (1843, 2 vol.; 4<sup>e</sup> édition, 1864, in-18); *le Mendiant* (1844, 2 vol.); *Notre-Dame de Consolation* (1845, 2 vol.); *un Intérieur* (1846, 2 vol.); *Vengeance* (1847, 2 vol.); *les Travailleurs* (1849); *le Moine de Luzeuil* (1851, 2 vol.); *Lettres d'un vieux paysan* (1852); *la Charrue et le Comptoir* (1854, in-8), roman de mœurs réédité en 1857 et en 1865; *la Fiancée de Besançon* (1855, 2 vol.); *le Tour de France* (1857, in-18); *la Croix du sud, l'Étoile du matin, les Prisonniers de la Terreur* (1858); *la Cloche de Louville, les Echos de ma lyre* (1859); *la Dame de Châtillon, ou les Pauvres de Lyon* (1861, in-18); *l'Astre du soir* (1861, in-18); *Irma, ou la Vierge lyonnaise* (1862, 2 vol. in-18); *Lucie de Poleymieux* (1863, in-18); *l'Œil d'une mère* (1863, in-18); *le Parjure* (1865, in-18); *le Château de Maïche* (1865, in-18); *le Terroriste* (1865, in-8 et in-18); *les Apostats et les Martyrs* (1870, in-18); *la Bohémienne* (1874, in-18), etc.

**DEVOUCOUX** (Philippe-Jean-Barnabé), homme politique et administrateur français, né à Château-Chinon (Nièvre), le 11 juin 1819, étudia le droit et se fit inscrire au barreau d'Autun en 1848. Ses opinions républicaines le firent proscrire au moment du coup d'État; il se réfugia en Suisse et y passa deux ans. Revenu en France, il s'inscrivit au barreau de Bourges, et devint maire de cette ville après le 4 septembre 1870. Malgré les services qu'il rendit pendant l'invasion, il fut révoqué après le 24 mai 1873. Membre du conseil général pour le canton de Bourges, et plusieurs fois président de cette assemblée. M. Devoucoux fut porté, aux élections générales du 20 février 1876, dans la 1<sup>re</sup> circonscription de Bourges et dans celle de Saint-Amand; il eut pour adversaires, à Bourges M. Buffet, alors ministre de l'intérieur, et à Saint-Amand MM. le comte de Saint-Sauveur, constitutionnel, et Clogenson, bonapartiste; il fut élu à Bourges par 7607 voix contre 7137 données à M. Buffet, et à Saint-Amand par 6322 suffrages, contre 5400 voix environ réunies par ses deux concurrents. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine et en fut nommé président. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il se représenta aux élections de 14 octobre suivant dans la

1<sup>re</sup> circonscription de Bourges, pour laquelle il avait opté, et échoua avec 6717 voix, tandis que son concurrent, M. d'Arenberg, candidat officiel et légitimiste, en obtenait 9107. Après l'avènement du cabinet Dufaure, il fut nommé préfet du département de Tarn-et-Garonne et, le 15 mai 1879, conseiller à la Cour d'appel de Toulouse.

**DEVOYOD** (Mlle Pierrette-Louise), actrice française, née à Lyon (Rhône), le 10 juillet 1838, fut admise élève au Conservatoire le 28 juin 1853 et placée dans la classe de déclamation de M. Samson. Elle obtint, au concours de 1856, les seconds prix de tragédie et de comédie et fut ensuite engagée au Théâtre de l'Odéon, où elle débuta, le 2 octobre 1856, dans le rôle de Célième, du *Misanthrope*. Appelée plus tard au Théâtre-Français, elle y parut la première fois, le 22 janvier 1859, dans *la Fiammina*. Elle joua avec succès, pour son second début, le 25 février 1859, le rôle de Rodogune, et depuis parut dans les principaux emplois de la tragédie classique. Mlle Devoyod a pris sa retraite en février 1872.

**DEVRIENT** (Édouard-Philippe), acteur allemand, né à Berlin le 11 août 1801, second fils du célèbre acteur Louis Devrient, a été le dernier représentant de toute une dynastie d'artistes dramatiques. Il débuta avec succès comme baryton, puis se renferma dans les rôles de la comédie parlée. Après avoir longtemps fait partie du théâtre royal de Berlin, il accepta, en 1844, la direction du théâtre royal de Dresde. Malgré l'état de prospérité où il sut le maintenir, il le quitta, en 1846, à la suite de démêlés d'intérêt avec son plus jeune frère, et se mit à écrire, pour les jouer lui-même, des comédies qui se distinguent par l'entente de la scène et des ressources dramatiques. Ce sont : *le Petit homme gris* (das graue Maennlein); *la Faveur du moment* (die Gunst des Augenblicks); *les Égarés* (die Verirrungen); *le Fabricant* (der Fabrikant), ainsi que plusieurs librettos d'opéra, entre autres *Hans Heiling*, musique de Marschner, qui eut un très-grand succès.

M. Édouard Devrient s'est en outre beaucoup occupé de tout ce qui a rapport au théâtre. Dans un voyage à Paris, il étudia l'organisation des scènes françaises, et consigna le résultat de ses observations dans ses *Lettres de Paris* (Briefe aus Paris, Berlin, 1840). Il a publié sur *la Fondation d'une école de théâtre* (Ueber die Gründung einer Theaterschule, Berlin 1840), un mémoire dont il a développé plus tard les idées dans son *Théâtre national de la nouvelle Allemagne* (das National-theater des neuen Deutschlands, Leipzig, 1849). Enfin on a de lui plusieurs ouvrages considérables qui se rapportent à l'histoire de l'art dramatique, tels que *l'Histoire de l'art dramatique en Allemagne* (Geschichte der deutschen Schauspielkunst, Leipzig, 1848-1851, 4 vol.). Les principaux ouvrages de M. Édouard Devrient ont paru sous ce titre : *Écrits dramatiques et dramaturgiques* (Dramatische und dramaturgische Schriften, Ibid., 1846-1849, 6 volumes). — Il est mort à Carlsruhe, le 6 octobre 1877.

**DEZEIMERIS** (Reinhold), érudit français, né à Paris en 1835, est le fils d'un médecin distingué, ancien représentant du peuple, devenu bibliothécaire de la faculté de médecine à Paris, et mort en 1852. Conseiller général de la Gironde, et habitant depuis longtemps Bordeaux, il a été président de l'Académie de cette ville et a été élu correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions), le 27 décembre 1878.

Il a publié : *Notice sur P. de Brach* (1858,

in-8); *Recherches sur l'auteur des épitaphes de Montaigne* (1861, in-8); *OEuvres poétiques de P. de Brach* (1863), 2 vol. in-4 avec notice, commentaire, etc.; *De la Renaissance des lettres à Bordeaux au seizième siècle* (1864, in-8); *Recherches sur la recension posthume du texte des Essais de Montaigne* (1866, in-8); *Dissertations sur l'emplacement de la Villula d'Ausone* (1869, in-8); *De l'Ébromagus de St Paulin* (1874, in-8); *Sur l'auteur du Querulus* (1874, in-8); *Poésies françaises, latines et grecques de Martin Despois*, (1875, in-8), avec une introduction sur le mouvement littéraire provincial des premières années du dix-septième siècle; *Leçons nouvelles et remarques sur le texte de divers auteurs, Mathurin Regnier, André Chénier, Ausone* (1876, in-8); *Lettres grecques de J. C. Scaliger* (1877, in-8); M. Dezeimeris a, en outre, publié de nombreux opuscules sur des sujets d'archéologie, de philologie et d'épigraphie; il a donné, avec M. Barckhausen, en 1873, une édition du texte primitif des *Essais de Montaigne*, et fourni une collaboration constante à l'importante publication des *Archives municipales de Bordeaux*.

**DEZOBRY** (Charles-Louis), littérateur et libraire français, né à Saint-Denis (Seine) en 1798, consacra ses loisirs, après avoir fini ses études, à la préparation d'un important ouvrage d'histoire et d'archéologie, faisant pendant au *Voyage d'Anacharsis* de l'abbé Barthélemy, sous ce titre : *Rome au siècle d'Auguste, ou Voyage d'un Gaulois à Rome* (1835, 4 vol. in-8, 4<sup>e</sup> édit., 1874, 4 vol. in-8, avec un plan de Rome et des restaurations des principaux monuments). M. Dezobry dirigea ensuite, chez MM. Hachette, le *Cours complet d'éducation des filles*. En 1829, il fonda à Paris, avec M. Magdeleine, une librairie classique, qui publia d'abord des éditions grecques, latines et françaises de presque tous les auteurs adoptés pour l'enseignement universitaire; puis la série de tous les ouvrages de géographie, d'histoire, de sciences et de littérature à l'usage des diverses classes. Il a été décoré de la Légion d'honneur à la suite de la seconde Exposition universelle de Londres, le 24 janvier 1863. — Il est mort à Paris le 16 août 1871.

On cite encore de M. Dezobry : *la Mauvaise récolte, ou les Suites de l'ignorance* (1847, in-18), *l'Histoire romaine en peinture* (1848, in-18), épisodes historiques propres à être traduits en tableaux de genre et en paysages; *De l'Usage et de l'utilité des éditions classiques* (1856); *Dictionnaire pratique et critique de l'art épistolaire français* (1865, gr. in-8); *Traité élémentaire de versification française* (1866, in-18), etc. Il a été, avec M. Bachelet, un des principaux auteurs du *Dictionnaire général de biographie et d'histoire* dont il fut l'éditeur (1857, 2 vol. gr. in-8, 4<sup>e</sup> édit. 1866), ainsi que du *Dictionnaire général des lettres, des beaux-arts et des sciences morales et politiques* (1862, gr. in-8).

M. Dezobry avait cédé sa librairie à M. Charles Delagrave qui lui a donné une plus grande extension, tant dans le domaine scientifique et littéraire que dans les spécialités diverses de l'enseignement public. M. Delagrave a créé particulièrement, pour les classes, avec le concours de M. E. Levasseur, de l'Institut, une série de publications géographiques et cartographiques. Il a obtenu une médaille d'argent à l'Exposition universelle de 1878.

**DIAS** (Antonio-Gonçalvez), poète brésilien, né à Cachias (province de Maranhã), le 10 août 1823, vint de bonne heure en Portugal et termina à l'Université de Coimbra les études qu'il avait com-

mencées à Lisbonne. De retour dans son pays (1845), il attira sur lui l'attention publique par un recueil de vers intitulé : *Primeiros Cantos* (Rio de Janeiro, 1846, in-8). Il donna ensuite le drame romantique de *Léonor de Mendonça* (1847), d'après les annales du Portugal, et l'année suivante un second volume de vers : *Segundos Cantos* (Rio, 1848, in-8). Le jeune auteur fut alors nommé professeur d'histoire au collège de Pedro II. Ses *Derniers vers* (Ultimos cantos, Ibid., 1850) venaient de paraître lorsqu'il reçut du gouvernement la mission de visiter les provinces qui sont traversées par l'Amazone. Attaché, depuis 1851, au ministère des affaires étrangères, il fut, en 1855, chargé pour l'Europe d'une nouvelle mission scientifique.

Outre les ouvrages déjà cités, M. Dias a donné une édition de Berredo (1849), avec une introduction sur les migrations des tribus indiennes, et plusieurs mémoires, entre autres celui de *Brazil et Oceanie*, insérés dans le recueil de l'Institut historique de Rio de Janeiro; un volume de poèmes : *Cantos* (Leipzig, 1857); *os Tymbinus* (Ibid. 1857), et *Diccionario de lingua Tupy* (Ibid. 1858).

**DIAZ DE LA PENA** (Narcisse-Virgile), peintre français, né à Bordeaux, le 20 août 1807, débuta au Salon de 1831 par des esquisses de paysage, puis donna les *Environs de Saragosse* (1834); *la Bataille de Medina Cœli* (1835); *L'Adoration des bergers* (1836); *le Vieux Ben-Emock* (1838). Les *Nymphes de Calypso* (1840), *le Réve* (1841), témoignèrent d'un changement de manière, et en 1844, sa *Vue du Bas-Bréau, l'Orientale, et le Maléfice, les Bohémiens se rendant à une fête*, offrirent ces effets de lumière qui font l'originalité de ce peintre. En même temps, s'abandonnant à sa fantaisie, il remplissait ses petits tableaux de nymphes, d'odalisques et d'amours. De 1844 à 1850 on vit de lui, soit dans les Salons de peinture, soit dans des ventes publiques, une foule d'œuvres brillantes, auxquelles on reprochait un dessin insuffisant. M. Diaz se remit alors à une sérieuse étude de la forme, et exposa au Salon de 1851 deux de ses meilleures toiles, une *Baigneuse et l'Amour désarmé*. Il envoya à l'Exposition universelle de 1855 plusieurs de ses anciens tableaux, entre autres *les Présents d'Amour, la Rivale, la Fin d'un beau jour, Nymphes endormies, Nymphes tourmentées par l'Amour*, et une grande toile, *les Dernières larmes*, dont le coloris blafard excita bien des critiques. Après avoir vendu son atelier et ses collections, il repara au Salon de 1859 avec *Galathée, l'Éducation de l'Amour, Vénus et Adonis, l'Amour puni, N'entrez pas, la Fée aux joujoux, la Mare aux vipères*, et deux *Portraits*. M. Diaz a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1844, une 2<sup>e</sup> en 1846, une 1<sup>re</sup> en 1848, et la décoration en mai 1851. — Il est mort à Menton, le 19 novembre 1876.

Son fils, M. Eugène-Émile DIAZ, né à Paris le 27 février 1837, fit jouer au Théâtre-Lyrique, le 8 juin 1865, *le Roi Candaule*, opéra-comique en deux actes, accueilli par la critique comme un début heureux. *La Coupe du roi de Thulé*, opéra en cinq actes, reçu au concours en 1869 et joué seulement le 10 janvier 1873, n'eut que quelques représentations.

**DIDAY** (François), peintre suisse, né à Genève, en 1812, étudia la peinture en France et suivit l'atelier de plusieurs maîtres. Il fit ensuite différents voyages, demandant surtout ses inspirations aux sites pittoresques de son pays natal, et envoya au Salon de Paris, en 1840 : *un Chalet dans les hautes Alpes, le Soir dans la vallée,*

*un Torrent dans les Alpes*. On cite encore de lui : *Souvenir du lac de Brientz, le Glacier de Rosenheim*, acquis par le musée de Lausanne (1842); *Souvenir de Suisse, le Chêne et le Roseau*, appartenant au musée de Genève. Toutes ces toiles ont figuré chez nous aux Salons, et les trois dernières ont été admises à l'Exposition universelle de 1855. M. Diday a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille dès 1840, une 1<sup>re</sup> en 1841, et la décoration en 1842. — Il est mort à Genève, le 28 novembre 1877.

**DIDE** (Auguste), publiciste français, né à Nîmes en 1840, fit ses études dans sa ville natale et vint à Paris suivre les cours de l'École de droit. Il se lia à cette époque avec Gaston Crémieux, fusillé en 1871 pour sa participation à la Commune révolutionnaire de Marseille; ils fondèrent un journal littéraire qui n'eut que quelques numéros. Interné à Nîmes après l'attentat d'Orsini, M. Dide obtint de se rendre à Nice d'où il adressa à un journal de Bruxelles, *le National*, des correspondances qui provoquèrent, de la part de M. de Grammont, ambassadeur de France en Italie, une demande d'expulsion. Conduit par l'autorité militaire sur la frontière suisse, M. Dide se rendit à Genève, se fit inscrire comme étudiant à la Faculté de théologie protestante et, sans interrompre ses travaux littéraires, prépara une thèse qu'il alla passer à Strasbourg. Il avait pris pour sujet *la Conversion de saint Paul au christianisme*; malgré la hardiesse de quelques passages, il obtint le diplôme de pasteur, mais il n'exerça point et prit la direction du *Protestant libéral* qu'il conserva pendant six ans. En 1868, il suivit M. Athanase Coquerel qui venait de fonder une Église libérale séparée de l'État, et fut l'un de ses trois pasteurs. Membre du synode général de 1872, il siégea à l'extrême gauche.

M. Dide s'est fait une réputation d'orateur, soit dans de nombreuses conférences, soit aux funérailles de coréligionnaires célèbres, tels que Sivel et Crocé-Spinelli, Mme Louis Blanc, Mme Cavaignac, Taxile Delord, etc. Collaborateur du *Bien public*, du *National*, du *Journal officiel*, du *Lien*, de la *Revue du protestantisme*, il a publié à part quelques séries de ses articles sur *Genève et l'orthodoxie, le Positivisme, l'Angleterre politique et sociale*, etc.

**DIDIER** (Henri-Gabriel), ancien représentant du peuple français, né à Fresnes-en-Voèvre (Meuse), le 12 avril 1807, termina ses études à Paris et appartint quelque temps à l'enseignement libre. De 1832 à 1834, il fut un des rédacteurs du journal démocratique *le Bon sens*. Il suivit ensuite les cours de droit et se fit recevoir avocat. Il exerça sa profession d'abord à Sedan, où il fonda le *Nouveliste des Ardennes*, puis au barreau de Paris, qu'il quitta en 1844, pour aller remplir à Alger les fonctions de juge adjoint et bientôt après celles de procureur du roi à Philippeville. En 1846, il passa avec le même titre au parquet de Blidah et, l'année suivante, il fut nommé substitut du procureur général à Alger. Après la révolution de Février, les électeurs d'Alger l'envoyèrent à la Constituante; il vota ordinairement avec la gauche, et fut, après l'élection du 10 décembre, un des adversaires de la politique napoléonienne. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la minorité démocratique. Après le coup d'État du 2 décembre, qui l'écarta de la carrière politique, M. H. Didier se fit inscrire au barreau de Paris. Il se présenta inutilement, à Paris, aux élections de 1869. Le 5 septembre 1870, il fut nommé en même temps préfet de la Meurthe et

procureur de la République à Alger; il opta pour ce dernier poste; plus tard il refusa le titre de gouverneur général civil de l'Algérie. Remplacé comme procureur de la République le 15 novembre 1871, il reprit sa place au barreau. Candidat républicain aux élections sénatoriales de janvier 1876, dans le département de la Meuse, il n'obtint que 227 voix sur 657 électeurs. Il a été élu nommé conseiller à la Cour de cassation le 13 février 1879.

**DIDION** (Isidore), mathématicien et officier français, né à Thionville, en 1798, fut admis, en 1817, à l'École polytechnique, et sortit dans le corps de l'artillerie. Parvenu au grade de capitaine (1830), il fut nommé, en 1837, professeur d'artillerie à l'École de Metz, en remplacement du capitaine Piobert; il occupa ces fonctions jusqu'en 1846, époque à laquelle il fut nommé chef d'escadron et adjoint à la direction des poudres de Paris. Cinq ans après il devint directeur de la caspulerie de guerre dans la même ville. Promu colonel en février 1854, il fut nommé général de brigade le 13 mars 1858, et élu correspondant de l'Académie des sciences le 21 avril 1873. Décoré de la Légion d'honneur en avril 1839, il fut promu officier le 7 août 1859 et commandeur le 11 août 1863. — Il est mort à Nancy le 3 juillet 1878.

M. Didion se livra à des études spéciales sur la balistique, et prit part, en 1838, aux expériences de MM. Piobert et Morin sur la résistance des milieux. Plus tard il soumit à l'Académie des sciences un mémoire sur la *Balistique*, imprimé dans le tome X des *Savants étrangers*, et en 1848 un second mémoire sur le *Mouvement des projectiles*. On peut citer, parmi ses autres publications : *Cours élémentaire de balistique*, adopté pour l'enseignement des élèves de l'École Saint-Cyr (1854, in-4; 3<sup>e</sup> édit., 1859); *Calcul des pensions dans les sociétés de prévoyance* (Metz, 1865, in-8), etc.

**DIDION** (Charles), ingénieur français, né le 28 janvier 1803, entra en 1820 à l'École polytechnique, d'où il sortit le premier, en 1822. Classé, d'après son choix, dans le service des ponts et chaussées, il fut successivement ingénieur à Nevers et à Nîmes. Lorsqu'il fut question de la création des chemins de fer, en faveur desquels il se prononça vivement, il vint à Paris, et fit partie de toutes les commissions chargées d'étudier les grandes lignes projetées. En 1845, il fut nommé ingénieur en chef, directeur de la première compagnie de chemins de fer de Bordeaux à Cette, qui ne put alors réaliser les fonds nécessaires aux travaux. Après la révolution de 1848, qui le trouva sans emploi, le général Cavaignac, son ancien camarade de promotion, lui offrit le ministère des travaux publics, que M. Didion refusa. Devenu, en 1852, directeur du chemin de fer d'Orléans et de ses prolongements, il se montra à la hauteur de cette importante position. Il la quitta au mois d'avril 1862, et prit depuis le titre de délégué du conseil. Il a été membre de la commission supérieure de l'Exposition universelle de 1878. Inspecteur général des ponts et chaussées, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 26 avril 1846, et commandeur le 13 août 1864.

**DIDOT** (Ambroise-Firmin), imprimeur français, né à Paris, le 20 décembre 1790, a été, de nos jours, l'un des principaux représentants de la célèbre famille des libraires de ce nom, établis à Paris en 1713. Après avoir étudié particulièrement le grec, en France, d'abord sous

Boissonnade, ensuite avec Diamant Coray, il alla passer trois années (1815-1818) en Grèce et en Orient, tant au Gymnase de Cydonie, en Asie Mineure, qu'à l'ambassade française de Constantinople, à laquelle il fut quelque temps attaché. Lors du réveil de la Grèce, en 1823, il concourut activement à des travaux d'helléniste et de littérateur, il les abandonna en partie, dès 1825, pour s'occuper des diverses branches de la typographie. C'est en 1827, au moment où Firmin Didot, son père, acceptait le mandat de député, qu'il prit la direction des affaires traitées depuis plus de soixante ans sous la raison Firmin-Didot. On lui doit principalement deux types de caractères, l'un dit *anglaise cursive*, l'autre destiné au texte grec d'une édition de Tyrtaë. Il réunit, en les groupant successivement autour de ses ateliers primitifs, toutes les ramifications de l'imprimerie, que plusieurs de ses nombreux parents cultivaient avec mérite. Tour à tour devenu membre de la chambre de commerce, du conseil des manufactures et du conseil municipal de la Seine (1840-1856), il fit partie du jury des expositions industrielles nationales de 1844-1849, et des Expositions universelles de Londres (1851) et de Paris (1855), comme rapporteur des sections de l'imprimerie et de la papeterie. En juin 1855, il fut délégué par le conseil municipal de Paris pour recevoir, à Boulogne-sur-Mer, le lord maire et les aldermens de Londres.

Le nom de la famille Didot se rattache, chez nous, à tous les progrès introduits, au début de ce siècle, soit dans la typographie même, soit dans les diverses industries accessoires. Leur maison, vraiment universelle, embrassa dans ses ateliers et ses usines de Paris et des départements, la fabrication mécanique du papier, la fonte des caractères, d'après des types modèles, adoptés dans nos principales imprimeries, un immense matériel polyglotte, l'un des plus complets après celui de l'Imprimerie nationale, l'assemblage et le brochage des feuilles imprimées, enfin toute cette suite d'opérations manuelles ou mécaniques qui transforment en volumes imprimés la matière première de ce papier sans fin, dont Didot de Saint-Léger fut l'inventeur (1804), et dont les premiers essais furent faits dans la papeterie de François Didot, à Essonne.

La multiplicité de leurs affaires força les frères Didot, en 1838, à céder à la fonderie générale une partie de leurs moulins et de leurs caractères; mais elle les conduisit à fonder une succursale de leur maison, au centre de l'Allemagne, à Leipzig. Ils créèrent dans l'Eure-et-Loir, à Sorel, et au Mesnil, près de Dreux, deux colonies ouvrières. Destinés principalement à l'extension de la papeterie, ces établissements occupèrent un certain nombre de jeunes filles qui trouvèrent, au Mesnil, une école gratuite, où elles furent mises à même de composer indistinctement des ouvrages grecs, latins et français.

Constamment citée, dans les rapports les plus élogieux, comme « l'honneur de l'imprimerie française et de la librairie parisienne, » la maison Didot a paru aux Expositions industrielles depuis la première de toutes, en 1798; elle y a exposé ses procédés, ses inventions, ses spécimens, et a remporté, de père en fils, la 1<sup>re</sup> médaille d'or, jusqu'en 1849. A cette époque, l'admission de son chef dans le jury des récompenses la mit elle-même hors de concours. Elle a encore obtenu une médaille d'or à l'Exposition universelle de Paris en 1878.

Le *Catalogue* de la maison Didot contient de grandes et riches publications, auxquelles nulle fortune particulière n'eût pu suffire, sans le concours des souscriptions de l'État. Nous citerons,

parmi celles qui atteignent les prix les plus élevés : les *Ruines de Pompéi* (4 vol. in-folio); les *Monuments de l'Égypte et de la Nubie* (4 vol. in-folio, 400 planches); le *Voyage dans l'Inde* (4 vol. in-4, 300 pl.); l'*Expédition scientifique en Morée* (3 vol. in-fol., 280 pl.), l'*Architecture arabe* (in-fol., 66 pl.); les *Œuvres complètes de Piranesi* (29 vol. in-fol., 2000 pl.); et tant d'autres collections d'architecture et de voyages, entreprises sous les auspices des différents ministères. Il faut rappeler les éditions classiques de luxe, dites du *Louvre*, la grande *Bibliothèque grecque* (50 vol. gr. in-8, à 2 col., avec traduction latine), publiée surtout avec le concours de savants allemands; de *Thesaurus græcæ linguæ*, d'après Henri Estienne (1855-1859, t. I-IX, in-folio); la *Bibliothèque latine* (27 vol., même format), avec traduction française, sous la direction de M. Nisard; puis une foule d'œuvres importantes, individuelles ou collectives, telles que : la *France littéraire*, de M. Quérard (10 vol. in-8); l'*Encyclopédie moderne* (29 vol. in-8; 3 vol. de planches); la *Nouvelle Biographie générale* (46 vol., in-8); l'*Univers pittoresque* (65 vol. in-8, avec plus de 3000 gravures); les *Chefs-d'œuvre de la peinture italienne*, texte de M. Paul Mantz (1874, in-fol.; chromo-lith.); *Paris à travers les âges* (1875-79, in-fol., 6 livraisons; planches et vignettes), etc.

À côté de ces belles publications qui ont honoré le nom des Didot, il faut en mentionner deux qui, sans avoir d'importance littéraire, sont devenues les deux plus grosses affaires de la maison et ses meilleures sources de profit : l'*Annuaire général du commerce*, cet immense recueil de renseignements utiles, qui, fondé en 1840, absorba en 1857, l'ancien *Almanach du commerce de Paris*, créé en 1797 et dirigé depuis 1819 par l'ex-prêtre Bottin; puis la *Mode illustrée*, qui, fondée en 1860, est devenue rapidement le plus prospère des journaux de modes, et a presque atteint des tirages de 100 000 exemplaires.

Au nombre des titres plus personnels de M. Ambroise-Firmin Didot, nous citerons : *Souscription en faveur des Grecs* (1823, broch. in-8); la première partie des *Notes d'un voyage fait dans le Levant* (1826, in-8); des *Fragments dans la Grèce de M. Pouqueville*; une *Traduction de l'Histoire de Thucydède* (1833, 4 vol. in-8); une *Note sur la propriété littéraire et sur la répression des contrefaçons faites à l'étranger, particulièrement en Belgique*; *Essai sur la typographie*, extrait de l'*Encyclopédie moderne* (1851, in-8); l'*Imprimerie et la Papeterie de l'Exposition universelle de 1851* (1852, in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1854); plusieurs *Notes et Réponses* sur la question de propriété littéraire, discutée entre lui et M. Michaud au sujet de la *Nouvelle Biographie générale* (1852-1853); *du Droit d'octroi sur le papier* (1855); *Souvenirs d'une excursion à Boulogne-sur-Mer* (même année); les *Estienne* (1856), extrait de la *Nouvelle Biographie générale*; *Dissertations sur la vie et les œuvres du sire de Joinville* (1858, in-12); *Anacréon, Odes*, texte grec, avec traduction française et *Notice* (1864, petit in-18, avec gravures); *Observations sur l'orthographe française* (1867, in-8), histoire des réformes ou tentatives de réformes orthographiques; *Étude sur la vie et les travaux de Jean sire de Joinville* (1870, 2 parties in-8); *Étude sur Jean Cousin* (1872, in-8, portraits et planches); *Recueil des œuvres choisies de Jean Cousin*, reproduites en fac-simile, avec introduction (1873, in-folio); *Aïde Manuce et Vhellénisme à Venise* (1875, in-8), etc. M. Ambroise-Firmin Didot, décoré de la Légion d'honneur, en janvier 1835, fut promu officier le 20 décembre 1855. Il a été élu membre

libre de l'Académie des inscriptions et belles lettres, le 29 novembre 1872, en remplacement de Cherrier. — Il est mort à Paris, le 22 février 1876.

DIDOT (Hyacinthe), frère du précédent, né à Paris, le 11 mars 1794, a dirigé avec lui l'imprimerie, depuis 1827. Il s'est particulièrement chargé de l'organisation de la maison du Mesnil, qui lui doit surtout son école, et dont il est le chef titulaire. Il a été décoré de la Légion d'honneur et élu membre du Conseil général du département de l'Eure.

DIDOT (Paul), fils de M. Hyacinthe Didot, né en 1826, s'est spécialement occupé de chimie et des applications pratiques des sciences à l'amélioration des papeteries de son père, dont il a reçu la direction. Son nom fait partie de la raison sociale de la librairie. Il a publié, en 1855, avec M. Barruel : *Nouveau mode de blanchiment des chiffons et des plantes textiles par l'adjonction du gaz acide carbonique* (in-8).

DIDOT (Alfred), cousin germain du précédent, et fils de M. Ambroise-Firmin Didot, né à Paris, en 1828, s'est livré à l'étude des langues et exercé à plusieurs traductions. Il a publié, en 1852, les *Fragments inédits de Nicolas de Damas*, récemment découverts, et compris dans la *Bibliothèque grecque* de la maison Didot. Il partage, avec son cousin, M. Magimel, la direction de la librairie.

DIEFENBACH (Laurent), écrivain allemand, né le 29 juillet 1806, à Ostheim (duché de Hesse), fils d'un ministre protestant, suivit l'université de Giessen et fut nommé pasteur à Solms-Laubach. Il habita ensuite diverses villes d'Allemagne, de Suisse, de France et de Belgique et, vers 1840, se fixa à Offenbach. Très-préoccupé de la réforme religieuse, il devint, lors des troubles excités par le curé Ronge, un des chefs du parti catholique-allemand. Son influence sur les classes ouvrières d'Offenbach se maintint pendant tout le cours de l'année 1848. Il reçut le titre de citoyen honoraire de cette ville et fut élu député au parlement de Francfort, puis nommé, en 1865, deuxième bibliothécaire de cette ville. En 1876, il se retira à Darmstadt.

On a de M. Diefenbach des ouvrages philologiques et philosophiques estimés : *De la Vie, de l'Histoire et du Langage* (Ueber Leben, Geschichte und Sprache, Giessen 1835); *Des Langues romanes littéraires* (Ueber die romanischen Schriftsprachen, Ibid., 1837); *Celtica* (Stuttgart, 1839-1842, 5 vol.), *Grammaire pragmatique allemande* (Pragmatische deutsche Sprachlehre, Ibid., 1847, 2<sup>e</sup> éd. 1851), etc.; puis deux recueils de *Poésies* (Gedichte, Giessen, 1840 et 1844); quelques romans : *les Aristocrates* (Francfort, 1843); *un Pèlerin et ses compagnons* (Ein Pilger und seine Genossen, Ibid., 1851); *Eschenbourg of Eschenhof* (Ibid., 1851); *Marguerite* (Berlin, 1868); *le Travail c'est la liberté* (Arbeit macht frei, Brême, 1873), etc. Attribué, comme tant de philologues modernes, vers l'étude de la grammaire comparée, il a entrepris un *Lexicon comparativum linguarum indo-germanicarum* (Francfort, 1846-1851, 12 vol.). Il a donné aussi un *Dictionnaire du haut et du bas allemand* (Hoch und niederdeutsches Wörterbuch (Francfort, 1874, 4 vol.).

DIERINGER (François-Xavier), théologien catholique allemand, né le 22 août 1811, acheva ses études à l'Université de Tubingue, reçut en 1835 la prêtrise et fut nommé professeur d'éloquence sacrée et bibliothécaire au séminaire de Fribourg en Brisgau. Appelé à Spire en 1840, il y enseigna pendant trois ans, puis passa à Bonn, où il devint directeur du séminaire, pré-

dicateur de l'université, président de la Société de Saint-Borromée, examinateur synodal et conseiller ordinaire archiépiscopal. En 1871, il abandonna le professorat et devint curé de Veringendorf paroisse de la principauté de Hohenzollern. Choisi en 1874 par le chapitre de Fribourg comme candidat à l'évêché de cette ville, il ne fut pas accepté par le gouvernement badois. — Il est mort le 8 septembre 1876.

On a de M. Dieringer : *Système des faits divins du christianisme* (System der göttlichen Thaten des Christenthums, Mayence, 1841, 2 vol.), qui lui valut le diplôme de docteur en théologie; *Recueil de Sermons adressés aux catholiques instruits* (Kanzelvortraege an gebildete Katholiken, Mayence, 1844, 2 vol.); *Saint Borromée et la réforme ecclésiastique de son époque* (der Heil. Borromaeus und die Kirchenverbesserung seiner Zeit, Cologne, 1846); *Traité de dogmatique catholique* (Lehrbuch der Katholischen Dogmatik, Mayence, 1847; 3<sup>e</sup> édit. augmentée, 1853), etc. Il a collaboré au *Dictionnaire ecclésiastique* d'Aschbach (Kirchenlexicon, 1846-1850, 4 vol.).

DIETERICI (Frédéric), orientaliste allemand né à Berlin le 6 juillet 1821, se destina d'abord à la carrière ecclésiastique, puis cultiva exclusivement les langues orientales et se fit, en 1846, agréer à l'Université de Berlin. L'année suivante, il entreprit un voyage en Afrique, visita, après avoir passé par Londres, Paris et Marseille, l'Égypte, le Sinaï, Jérusalem et Damas, et ne revint à Berlin qu'après avoir traversé encore la Turquie, la Grèce et l'Autriche. Il publia plus tard à ce sujet : *Esquisses d'un voyage en Orient* (Reisebilder aus dem Morgenlande, Berlin, 1853, 2 vol.). En 1850, il devint professeur adjoint à l'université de Berlin, mais, en 1852, il fut nommé drogman de l'ambassade prussienne à Constantinople.

On a encore de M. Fr. Dieterici une dissertation intitulée : *Mutanabbi et Seifedaula* (Leipzig, 1847); une édition arabe de la grammaire *Alfyyah* (Ibid., 1851), une *Chrestomatie ottomane* (Berlin, 1854), avec tableaux grammaticaux et glossaire turc-français, *Anthropologie* (Leipzig, 1871); *la Contemplation et la Philosophie de la nature* (Berl., 1875); *la Philosophie des Arabes au x<sup>e</sup> siècle*; 1<sup>re</sup> partie *Makrokosmos* (Leipzig, 1876), etc.

DIETRICH (David-Nathanael-Frédéric), botaniste allemand, né en 1800, à Ziegenhain, près Iéna, d'une famille de botanistes, apprit de bonne heure les éléments de cette science héréditaire et, après avoir terminé ses études, fut nommé inspecteur du jardin botanique de Iéna. Pendant plus de 25 ans, il travailla à la publication d'une immense collection d'estampes intitulée : *Flora universalis*, formant un ensemble de 392 cahiers.

On a encore de lui : *les Plantes vénéneuses de l'Allemagne* (Deutschlands Giftpflanzen, Iéna, 1826); *Flora des bois* (Forstflora, Iéna, 1828-1833; 2<sup>e</sup> éd., 1830-40); *Flora media* (Iéna, 1830); *Flora allemande* (Iéna, 1833-1851, vol. I-VII; nouvelle suite, 1854); *Flora allemande des plantes utiles* (Deutschlands ökonomische Flora, Iéna, 1841-43, 3 vol.); *Lichenographia Germanica* (Iéna, 1832-1837); *Encyclopédie des plantes* (Encyclopaedie der Pflanzen, Iéna, 1841-1851, vol. I et II; nouvelle suite, 1853), d'après le système de classification de Linné, etc.

DIEU (Louis-Hippolyte), administrateur français, né à Martennes (Aisne), le 7 décembre 1812, fit son droit à Paris et y fut reçu avocat en 1842. Dès 1834, il avait collaboré à divers journaux ou

publications périodiques, notamment au *Journal de l'Instruction publique*, à *l'Instituteur*, à *l'Agriculateur*, au *Courrier français*, à *la Patrie*, etc. En 1841, il fonda le *Moniteur des Conseils de prudhommes*, organe spécial des questions industrielles qu'il dirigea jusqu'en 1848. Nommé, le 25 avril 1848, procureur de la République à Aubusson, il refusa ces fonctions; mais au mois de juin il accepta celles de préfet de la Mayenne. Le 11 mai 1850, il passa à la préfecture de la Haute-Saône. Il administra ce département pendant dix ans, et y fut élevé successivement à la 2<sup>e</sup> et à la 1<sup>re</sup> classe à titre personnel. Il se signala par son zèle à préparer et à soutenir le coup d'État du 2 décembre et le rétablissement de l'Empire. Il fonda en 1853, en Algérie, avec les émigrants de la Haute-Saône, le village départemental de Vesoul-Benian, créa six chemins de fer départementaux et réalisa divers progrès pour l'agriculture, l'économie rurale et l'industrie primaire. Pendant le choléra de 1854, son dévouement lui mérita la croix d'officier de la Légion d'honneur. Il était chevalier depuis le 10 décembre 1850.

Au mois de mars 1860, un peu avant l'annexion de la Savoie, il fut envoyé dans la nouvelle province avec le titre de « préfet en mission de l'empereur, » pour y préparer la reprise de tous les services sardes et l'organisation des services français. En six mois la transformation fut opérée : il proposa et fit accepter la division administrative du pays en deux départements et leurs arrondissements, fixa la zone des douanes sur la frontière suisse, et régla tous les détails de la nouvelle organisation. A la suite du voyage de l'empereur et de l'impératrice en Savoie, M. Dieu fut promu commandeur de la Légion d'honneur (4 janvier 1862).

Appelé, le 17 mars 1863, à l'emploi nouveau de président du Conseil de préfecture de la Seine, il concourut à la préparation du décret du 30 janvier 1866 sur la comptabilité communale, et introduisit d'importantes réformes dans la reddition et le jugement des comptes communaux et hospitaliers. Cet emploi fut supprimé par décret du 14 septembre 1870. M. Dieu, porté sans succès comme candidat au Conseil d'État, lors des élections faites par l'Assemblée nationale en juillet 1872, se présenta également en janvier 1876, dans la Haute-Saône lors des élections sénatoriales, mais sans obtenir la majorité.

M. Dieu a publié un *Recueil analytique des principales décisions du conseil de préfecture de la Seine statuant au contentieux* (1863-1868, in-8). On a aussi de lui : *Projet de règlement sur la procédure devant les conseils de préfecture* (1869, in-8).

DIEUDE-DEFLY (Charles-François), sénateur français, né à Nice le 10 février 1809, d'une famille italienne, se fit naturaliser français vers 1840. Entré dans le service consulaire, il fut attaché d'abord au consulat français de sa ville natale, et devint successivement vice-consul à Villefranche, chancelier du consulat de Malte en 1839, chancelier d'ambassade et consul honoraire à Rome en 1843, chancelier d'ambassade à Naples en 1848, fut envoyé à Richmond (Etats-Unis), où il ne resta que deux ans et entra en 1852 dans les bureaux du ministère des affaires étrangères. Après y avoir passé quelque temps, il reprit le service actif comme consul en Portugal, puis à Cagliari et en 1857 à Milan; il y resta dix ans et fut transféré à Turin en 1867, et enfin à Gènes en 1869. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 14 novembre 1860 et commandeur le 6 août 1870.

Retraité avec le titre de ministre plénipotentiaire, le 18 décembre 1875, et resté jusqu'alors étranger à la politique, il fut porté aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876 dans le département des Alpes-Maritimes, sur la liste de l'Union conservatrice, avec M. Roubaud, et passa le premier avec 125 voix sur 207 électeurs. Il se fit inscrire au groupe dit constitutionnel et, lors de la scission de ce groupe, au mois de mars 1878, fut un des 22 qui refusèrent de s'associer plus longtemps à la politique de résistance contre le cabinet Dufaure. Il avait voté la dissolution de la Chambre des députés demandée par M. de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877.

**DIEUDONNÉ** (Jacques-Augustin), sculpteur français et graveur en médailles, né à Paris, le 17 mai 1795, suivit de bonne heure les ateliers de Gros et de Bosio et entra, en 1816, à l'École des beaux-arts. Il y remporta le second prix de gravure en médailles au concours de 1819, dont le sujet était *Milon de Crotone*, et exposa alors des médaillons et des médailles. En 1824, il se livra à la sculpture. On cite de lui, dans la gravure : *la Mort du duc de Berri*; les portraits du *duc d'Orléans*, des maréchaux *Lefebvre*, *Raguse*, *Reggio*, et d'autres médailles destinées à la galerie métallique des grands hommes; dans la sculpture : la *statue* et deux *bustes* du duc d'Angoulême, marbre et bronze; les bustes de *Charles X*, du *duc d'Orléans*, de *Madame* et de *Mademoiselle d'Orléans*, du *Roi* (1833); le *Mariage de Louis-Philippe de Palerme*, bas-relief en plâtre; la *Vierge portant l'Enfant Jésus*; la *Piété filiale*, ou la *fillette de Cimon allaitant son père prisonnier* (1843); *Jésus-Christ au jardin des Oliviers* (1844); la *Résurrection du Christ* (1845); *Adam et Eve*, divers sujets familiers, de nombreux *Portraits*, des *Têtes d'étude*, le *général de Goyon*, *M. Fouché-Lepelletier* (1846-1859); *Pie IX* (1861); *Alexandre le Grand*, vainqueur du lion de Bagaria (1865), etc. Le *Christ aux Oliviers*, de 1844, a figuré seul à l'Exposition universelle de 1855; mais à celle de 1867 il exposa le *Pie IX* de 1861, l'*Alexandre le Grand* de 1865, avec un groupe en marbre, la *Chute d'un Ange*. M. Dieudonné a fourni au musée de Versailles : les bustes du *Dauphin* (1824), des ducs de *Raguse* et de *Bellune*, de *Gaston de Foix*, de *Charles comte de Blois*. Il obtint une 3<sup>e</sup> médaille en 1843, une 2<sup>e</sup> en 1844, et une 1<sup>re</sup> en 1845. En 1867, il fut décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris, le 2 mars 1873.

**DIEZ** (Frédéric Christian), philologue allemand, né à Giessen, le 15 mars 1794, fit ses études au collège et à l'université de sa ville natale. Il prit part, comme volontaire, dans l'infanterie hessoise aux campagnes de France. Après avoir étudié la philologie ancienne et le droit, il se livra à l'étude des langues et des littératures modernes, particulièrement de la langue et de la littérature provençales. Encouragé par Goëthe lui-même, qu'il vit à Iéna, en 1818, il se fit de ce sujet une véritable spécialité. Reçu docteur en philosophie à Giessen, en 1821, il passa à Bonn, où il devint professeur titulaire en 1830. Il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 25 janvier 1861. — Il est mort à Bonn le 29 mai 1876.

Parmi les ouvrages de M. Diez, presque tous relatifs à la littérature romane, nous citerons : *les Vieilles romances espagnoles* (Altspan. Romanzen; Berlin, 1821); *Éléments de la connaissance de la poésie romantique* (Beitraege zur Kenntniss der romantischen Poesie; Ibid., 1825), ouvrage traduit ou imité plus tard par M. Roisin dans son *Essai sur les cours d'amour* (Paris,

1842); *la Poésie des troubadours* (Zwickau, 1826), traduit en français par le même, (Paris, 1845); *Vie et œuvres des troubadours* (Leben und Werke der Troubadours; Zwickau, 1829); *Grammaire des langues romanes* (Grammatik der romanischen Sprachen; Bonn, 1836-1842, 3 vol. 3<sup>e</sup> édit; 1870, 2 vol.), traduit en français par MM. Gaston Paris et Aug. Brachet; *Vieux monuments de langue romane* (Altromanische Sprachdenkmale; Bonn, 1845); *Dictionnaire étymologique des langues romanes* (Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprache; Bonn, 1853, 3<sup>e</sup> édit, 1869); *Introduction à la grammaire des langues romanes* (1863, in-8), traduite par M. Gaston Paris; *les Germains*, étude sur les origines de la nation et de la littérature allemande (1867, in-8), etc. M. Diez a fourni des articles importants aux *Annales de critique scientifique*, publiées à Berlin, au *Journal de l'antiquité allemande* de M. Hofer, etc.

**DILKE** (sir Charles-Wentworth), homme politique anglais, né à Londres le 4 septembre 1843, est petit-fils du fondateur de l'*Athenæum*, mort en 1864. Il termina ses études à l'université de Cambridge, en 1866, et entreprit un voyage autour du monde, visita successivement les États-Unis, la Californie, la Nouvelle-Zélande, la Terre de Van-Diemen, l'Australie, les Indes, l'Égypte et reentra en Angleterre à la fin de 1867. Il rendit compte de ses pérégrinations dans l'ouvrage intitulé : *Grande Bretagne, récit du voyage dans les pays parlant l'anglais, dans les années 1866-1867* (Great-Britain; a record of travel in English speaking countries; Londres, 1867, 2 vol.) : il y expose l'influence du climat sur la race et celle de la race sur la forme du gouvernement. Élu en 1868 à la Chambre des communes pour le district de Chelsea, il passait pour un des rares républicains du Parlement. Il a pris surtout la parole dans les questions de politique étrangère et des colonies. Combattu aux élections de février 1874, il publia un pamphlet anonyme politique et satirique : *la Chute du prince Florestan de Monaco* (the Fall of prince Flor. of Monaco) qui fit grand bruit, puis fut réélu. Propriétaire et directeur de l'*Athenæum*, il a publié : *Choix d'articles de critique de feu Ch. W. Dilke* (the Papers, of a critic, etc. Londres; 2 vol. 1875).

**DILLENS** (Henri), peintre belge, né à Gand, en 1812, élève de Maës Canini, a envoyé de nombreux tableaux de genre aux expositions artistiques de la Belgique. Après *Charles-Quint* et *le Porcher* et *Charles-Quint à Anvers*, qu'on regarde comme ses meilleures productions, nous citerons : *les Cérémonies du baptême chez les Russes* (Gand, 1828); *un Hiver* (Gand, 1829); *Intérieur d'un cabaret* (Bruxelles, 1833); *la Méaventure*, *Laure et Pétrarque* (Gand, 1834); *Entrée triomphale de Philippe Auguste à Paris après la bataille de Bouvines* (1835); *une Scène de carnaval*, la *Lecture*, etc.

**DILLENS** (Adolphe), peintre belge, frère du précédent, est né à Gand, le 1<sup>er</sup> janvier 1821. Élève d'Henri Dillens, il a produit un certain nombre de tableaux de genre dont voici les principaux : *Balthazar Peruzzi peignant le Connétable de Bourbon après sa mort*; *une Scène tirée du Barbier de Séville*; *le Tournoi des bagues*; *un Bal en Zélande*; *le Droit de passage*; *la Digue de Westappel un jour de kermesse*, qui appartient au roi des Belges. Il a envoyé au Salon de Paris, en 1857, *le Marchand de complaints* et un *Intérieur de ferme*. Il a donné à l'Exposition universelle de 1867 : *Une Noce au Zuid-Beveland*; *le Cordonnier-Barbier*; *Ordre et Désordre*. Il a obtenu, à Bruxelles, une médaille



d'or en 1854, et à Paris une médaille de troisième classe en 1855. — Il est mort le 1<sup>er</sup> janvier 1877.

**DILLMANN** (Chrétien-Frédéric-Auguste), orientaliste allemand, né à Illingen (Wurtemberg), le 25 avril 1823, fit ses premières études à Stuttgart, suivit les cours de philosophie de l'Université de Tubingue de 1840 à 1845, mais s'appliqua surtout aux études orientales sous la direction d'Ewald. Il visita, en 1846, Paris, Londres et Oxford, y explorant toutes les collections relatives à la littérature orientale. De retour en 1848, il fut répétiteur au séminaire de Tubingue, prit ses grades en 1852, et fut appelé à Kiel en 1854, pour remplacer Olshausen. En 1864, il passa, comme professeur ordinaire d'exégèse, à l'Université de Gießen, et enfin, en 1869, à celle de Berlin.

Outre les catalogues raisonnés des manuscrits éthiopiens des bibliothèques de Londres et d'Oxford, M. Dillmann a publié : *le Livre d'Enoch* (Buch Henoch), texte, traduction et commentaires (Leipzig, 1851-1853) ; *le Livre des Jubilés ou la Petite Genèse* (Buch des Jubiläen oder die kleine Genesis; traduction allemande, 1851, et texte éthiopien, 1859) ; *le Livre d'Adam* (das Buch Adam), et le texte d'une ancienne traduction de la Bible en éthiopien (1855-1872). On lui doit encore : *Lexicon linguæ æthiopicæ* (Leipzig, 1865) ; *Chrestomathia æthiopica* (1866), et de nombreux articles dans le *Dictionnaire de la Bible* (1869-1875).

**DINAUX**, pseudonyme collectif de BEUDIN et GOUBAUX. Voy. BEUDIN.

**DINDORF** (Guillaume), philologue allemand, né le 21 janvier 1802, à Leipzig, et fils de l'orientaliste de ce nom, fit ses études à la *Thomaschule* et à l'Université de cette ville, où, après de brillants examens, il devint, en 1828, professeur d'histoire littéraire. Il renonça à ses fonctions, en 1833, pour quelques années, afin de se consacrer exclusivement à des travaux de philologie. Dès l'âge de dix-sept ans, il avait terminé le travail commencé par le philologue Beck sur l'édition d'*Aristophane* d'Invernizzi. Portant de préférence ses études sur les poètes grecs, il a publié un nombre considérable de travaux, qui lui ont donné place à côté des meilleurs philologues de son pays.

On cite surtout son édition d'*Aristophane* (Leipzig, 1820-1828), à l'usage des universités ; son *Stephani Thesaurus linguæ græcæ* (Paris, 1840 et suiv.), avec son frère Louis et le philologue français, M. Ch.-B. Hase ; les belles éditions de *Démosthène* (Oxford, 1846-1849, 7 vol., *Demosthenis orationes*, edit. in correctior; Leipzig, 1855, in-8) et *Aristide*, *Athénée*, *Thémiste*, *Procope*, le *Syncelle*, *Scolies grecques sur Aristophane*, *Démosthène* et *Eschyle* (Oxford, 1838-1851, 6 vol.) ; l'ouvrage sur les *Poetæ scenici græci* (Leipzig et Londres, 1830 ; 2<sup>e</sup> édit., Oxford, 1851) ; les *Commentarii Eschylæ*, *Sophoclis*, *Euripidis* et *Aristophanis* (Oxford, 1836-1842, 7 vol.) ; le traité *Metra Eschylæ*, *Sophoclis*, *Euripidis* et *Aristophanis* (Oxford, 1842), complètement de l'œuvre précédente ; *Homère* (Leipzig, 4<sup>e</sup> édit., 1855) ; *Xenophantis expeditio Cyri* (Londres, 2<sup>e</sup> édit., 1855), etc. M. Dindorf a fourni à la *Bibliographie des classiques grecs* de MM. Didot les éditions de *Sophocle*, d'*Aristophane*, de *Lucien* et de *Josèphe*.

**DINGELSTEDT** (Franz DE), poète allemand, né le 30 juin 1814, à Halsdorf (Hesse supérieure), étudia la théologie et la philologie et fut nommé professeur à Cassel en 1836. Sa première publica-

tion, les *Chansons d'un crieur de nuit cosmopolite* (Lieder eines kosmopolitischen Nachtwächters, Hambourg, 1840, nouvelle édit., 1842), recueil de poésies politiques, le signala parmi les écrivains libéraux de l'Allemagne. Deux ans plus tard, le poète, qui avait cru devoir renoncer à sa place de professeur en 1841, accepta celle de conseiller à la cour du roi de Wurtemberg et de conservateur de la bibliothèque de Stuttgart. Les ouvrages, tant en vers qu'en prose, qu'il a publiés depuis cette époque, lui gagnèrent la faveur des gouvernements. Décoré de plusieurs ordres, intendant du théâtre de la cour de Munich, puis de celui de Weimar, M. de Dingelstedt reçut du roi de Bavière le titre de conseiller de légation. Il a été nommé depuis directeur de l'Opéra de Vienne. Anobli en 1867 par le roi de Bavière, il a reçu de l'empereur d'Autriche le titre de baron héréditaire en 1876. M. de Dingelstedt a épousé, en 1840, une cantatrice renommée en Allemagne, Jenny Lutzer, née à Prague, le 4 mars 1818, qui, attachée à divers théâtres allemands, a eu aussi quelques succès en Angleterre et en Italie.

Nous citerons encore du poète administrateur deux recueils de *Poésies* (Gedichte, Cassel et Leipzig, 1848; Stuttgart, 1845) ; puis une suite des *Chansons du crieur de nuit*, intitulée : *Nuit et matin* (Nacht und Morgen, *Ibid.*, 1851), et un *Recueil de Ballades* (Ein Roman, l'une des œuvres les plus estimées de la nouvelle poésie lyrique allemande. Il a écrit aussi une tragédie : *la Maison de Barneveldt* (das Haus des Barneveldt), représentée à Dresde et dans plusieurs autres villes avec un certain succès, ainsi que des imitations allemandes de chefs-d'œuvre dramatiques étrangers, anglais ou français.

M. de Dingelstedt s'est fait connaître aussi comme prosateur, par deux romans comiques : *Nouveaux argonautes* (Neue Argonauten, Fulda, 1839), et *Sous terre* (Unter der Erde, 1840) ; par plusieurs nouvelles et contes qui ont été réunis en partie sous ces titres : *Jour et ombre dans l'amour* (Licht und Schatten in der Liebe, Cassel, 1838) ; *Heptaméron* (Magdebourg, 1841, 2 vol.), et *Sept histoires pacifiques* (Sieben friedliche Erzählungen, Stuttgart, 1844, 2 vol.) ; enfin par quelques esquisses de touriste : *Livre de voyage* (Wanderbuch, Leipzig, 1839-1843), et *Jusqu'à la mer* (*Ibid.*, 1847), souvenirs d'un voyage en Hollande.

**DION-BOUCAULT**. Voy. BOUCAULT (Dion).

**DIRCKINCK-HOLMFELD** (Constant-Pierre-Henri-Marie-Walpurgis, baron DE), fécond publiciste danois, est né en 1799, à Bochold (province rhénane). Fils d'un baron et colonel hollandais, qui avait épousé une Danoise et qui fut anobli, en 1806, par le roi de Danemark, il fut conduit à Copenhague en 1813 et passa l'examen de fonctionnaire judiciaire en 1819. Greffier (1829), puis bailli (1831) de Schwarzenbeck, en Lauenbourg, il obtint une pension de retraite en 1840. La même année il prit le grade de docteur en droit.

M. Dirckinck-Holmfeld a publié un grand nombre d'écrits en danois, en allemand, en français ou en latin, sous les pseudonymes de G. H. Arnoldsen et de C. Christianson (fils de Arnold et de Christian, prénom de son père), et de C. Immanuel. Quelques-uns ont donné lieu à de nombreuses discussions. Il débuta par un examen des fondements de la société et du droit, sous ce titre : *De la Connaissance de la vérité intellectuelle et de son application dans la vie* (Om don aandelige Sandheds Anerkjendelse, Copen-

hague, 1827), puis donna quelques écrits de religion ou d'économie politique : *Essai sur l'élément spiritualiste dans les anciennes religions* (Copenhague, 1829, in-8); *Essai sur l'établissement d'un lieu de refuge pour les femmes délaissées* (1828); *Sur la Nécessité de l'entretien d'une vaste forêt nationale dans les États danois* (1834), etc.

Lorsque l'extinction prévue de la famille régnante fit naître la question de succession relative aux duchés, M. Dirckink-Holmfeld se jeta avec ardeur dans la discussion, la suivit dans toutes ses phases et publia : *Rapports constitutionnels entre le Danemark et le Schleswig-Holstein* (Danmarks stats retlige Forhold til Slesvig og Holsteen, 1843, 2 parties); *Développement indépendant et administration séparée du Schleswig* (Hertugdømmet Slesvigs selvstændige Udvikling, etc., 1844); *Essai historique sur la question de la succession du royaume de Danemark et analyse de droit quant aux duchés de Schleswig et de Holstein* (1844, en français); *Critique de la protestation du Holstein contre l'unité du royaume de Danemark* (Kritik der Holsteinischen Reichsverwahrung, etc., Altona, 1845); *la Monarchie danoise et les séparatistes* (der dænische Staat und dia separatisten, 1845); *Griefs des Danois contre l'agression allemande* (1848, in-4, en français); *Documents relatifs à la question de la succession et Examens de l'attaque de C. F. Wegener contre le message royal du 4 octobre 1852* (Aktstykkerne betraffende Arvefølgesagen, etc., 1852); *Nulité légale des prétentions et de la branche de Holstein-Gottorp* (de Holsteen-Gottorpske Fordringers, etc., 1852), etc.

Les événements intérieurs, dont le Danemark a été le théâtre, font l'objet des publications suivantes : *Remarques sur le projet d'une nouvelle ordonnance sur la liberté de la presse* (Bemærkninger til Udkastet til en ny Anordning, etc., 1844); *Sur la Souveraineté du peuple* (Om Folke souverænetet, 1848); *Opinions sur un programme de gouvernement monarchique pour l'intégrité du Danemark* (Tanker som Bidrag til et monarkisk Regjerings-Program, etc., 1853).

Parmi ses autres écrits il convient de citer : *État du Danemark, littérature, politique et langue* (Dænische Zustænde, 1846); *la Nouvelle église chrétienne à Sainte-Croix* (Den nye-christelige kirke, 1853, traduit en anglais, dans le *New church repository* de Bush, New-York, 1853, janvier); *la Comtesse Louise Danner, née Rasmussen* (1855; 2<sup>e</sup> édit., traduit en allemand, Hambourg, 1855), brochure anonyme qui a été l'objet de poursuites.

**DISRAËLI** (Benjamin), aujourd'hui 1<sup>er</sup> vicomte BEACONSFIELD, célèbre écrivain et homme d'État anglais, est né en décembre 1805, à Londres. Fils aîné d'un littérateur estimé, mort en 1848, et petit-fils d'un négociant italien établi en Angleterre vers 1750, il descend d'une de ces familles juives qui, expulsées d'Espagne par l'inquisition, à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, avaient trouvé un asile sur les terres de la république de Venise. Elevé dans un collège des environs de la métropole, il fut placé comme clerc chez un avoué (*solicitor*) sous le toit duquel, suivant son témoignage, il dormit trois ans, mais en menant joyeuse vie au dehors durant le jour. Ses débuts littéraires eurent lieu en 1826, sous les auspices du libraire Murray, qui lui confia la rédaction du *Représentant* (the Representative); ce journal eut six mois d'existence et coûta cinq cent mille francs à l'éditeur. Délaissé par les tories vers lesquels il se sentait porté, le jeune écrivain se vengea de leur indifférence par le roman de Vi-

vian Grey (1826, 3 vol.), où il trace à l'emportée un portrait frappant des mœurs et des prétentions de l'aristocratie. On a prétendu qu'il avait voulu s'identifier avec son héros, ambitieux, hardi, qui en politique n'a qu'un moyen, l'intrigue, et qu'un but, le succès.

Son coup d'essai lui valut une réputation. Doué d'une imagination brillante, d'un esprit impitoyable, d'une facilité peu commune, il exploita rapidement son premier succès, et fit paraître en quelques années : *Henriette Temple*; *le Jeune duc* (the Young duke, 1830); *Venise* (Venetia); *Ixion au ciel* (Ixion in heaven); *la Merveilleuse histoire d'Alroy* (the Wondrous tale of Alroy); *Contarini Fleming* (1832), qui prouva qu'il savait aussi analyser et peindre les passions. Sans cesser de produire, il allait, pendant trois années (1829-1831), visiter l'Espagne, l'Italie, Constantinople, la Grèce, alors en insurrection, le Levant et l'Égypte.

Ramené en Angleterre par le bruit des luttes auxquelles donnait lieu la discussion de la réforme parlementaire, M. Disraëli jugea le moment arrivé de se jeter dans la politique militante. Appuyé par le radical Hume et O'Connell, qui consentirent à le présenter, en 1832, aux électeurs de Chipping Wycombe, il publia à cette occasion une brochure intitulée : *Qu'est-il ?* (What is he?), d'après les termes mêmes dans lesquels le comte de Grey s'était dédaigneusement informé de lui; il déclarait que « pour fortifier le principe démocratique, il fallait recourir aux courtes législatures et au scrutin secret. » Il ne fut pas élu. Bientôt une modification complète se fit dans ses idées; et lorsqu'en 1835 il posa sa candidature à Taunton, ce fut comme tory absolu; il ne craignit pas, dans l'ardeur de sa conversion, de s'attaquer à ses anciens patrons, notamment au libérateur de l'Irlande. Traité par celui-ci d'apostat, de charlatan et « d'héritier du voleur qui mourut sur la croix dans l'impénitence finale, » il lui écrivit la lettre bien connue finissant par ces mots : « Nous nous retrouverons à Philippes! » et envoya un cartel à son fils, Morgan O'Connell. Cette affaire fit le plus grand bruit. La même année parurent sa *Défense de la Constitution anglaise*, dédiée à lord Lyndhurst, et, l'année suivante (1836), ses *Lettres de Dunymède*, insérées dans les colonnes du *Times*. L'exaltation du torisme et les attaques les plus vives contre les whigs formaient le fond de ces nouveaux écrits.

M. Disraëli entra au Parlement pour le bourg de Maidstone au mois de juillet 1837. Son apparition à la tribune fut accueillie d'une façon qui aurait découragé un esprit moins résolu : « Le temps viendra où vous m'écouteriez, » dit-il aux rieurs; et, jusqu'aux élections de 1841, il mit en œuvre ce qu'on a appelé le talent du silence. Dans l'intervalle, il avait épousé la veuve d'un ancien député, Wyndham Lewis (1839). Réélu par Shrewsbury, il devint l'adepte de sir R. Peel et le défenseur du libre-échange, qu'il combattit plus tard avec tant de vigueur. En même temps, il s'occupa de constituer, avec lord J. Manners, George Smyth et autres, le parti de la *jeune Angleterre*, dont l'appui enthousiaste contribua beaucoup à sa renommée.

Quant aux principes de M. Disraëli, ou plutôt aux vagues aspirations de régénération sociale qui causèrent alors une vive émotion, il les développa dans une nouvelle série de romans : *Coningsby, ou la Jeune génération* (Coningsby, or the New generation, 1844, 3 vol.), *Sybil, ou les deux Nations* (Sybil, or the two Nations, 1845), *Tancrede, ou la Nouvelle Croisade* (Tancred, or the New crusade, 1847). Cette fois, les

brillantes qualités de l'écrivain firent oublier les variations de l'homme politique, et le succès fut complet. Dévoué aux tories ultras, il attaqua sir R. Peel, deux ans avant la scission de 1846, avec une violence et une hauteur de langage qui soulevèrent plus d'une fois contre lui les murmures de la Chambre; jamais on ne dépensa tant d'esprit au service d'une cause désespérée. Ce fut dans cette lutte prolongée par la réforme douanière qu'il se révéla comme orateur de premier ordre; antagoniste aussi adroit que persévérant, il fatiguait ses adversaires par sa dialectique incisive, ses volte-face inattendues et son ironie mordante. S'il ne réussit pas à empêcher l'exécution des mesures de sir R. Peel, il eut au moins le mérite d'épargner à son parti la honte d'une déroute sans combat.

Aux élections de 1847, M. Disraëli obtint le mandat du comté de Buckingham, et, l'année suivante, la mort de lord George Bentinck lui laissa le champ libre; il devint le seul chef des protectionnistes qui, n'ayant parmi les nobles aucun homme supérieur à lui préférer, se virent contraints de s'en rapporter du soin de leurs intérêts à celui qu'ils appelaient un faiseur de romans, sans titre, sans aïeux et sans fortune territoriale. Pour lui, il sut, dans cette position, tenir tête à la fois aux whigs, aux radicaux et aux peelites, et parut même un moment toucher au prix de ses efforts; une motion qu'il présenta le 11 février 1851 pour soulager la misère des populations agricoles, ne fut repoussée qu'à la faible majorité de 14 voix (281 voix contre 267). Quelques jours après, lord J. Russell essaya une défaite encore plus significative, et résigna le pouvoir; mais l'impuissance de ses adversaires à former un cabinet le laissa maître de la situation. On prétendit même que ce qui fit perdre aux tories les fruits de leur victoire, ce fut la répugnance de plusieurs d'entre eux à accepter pour collègue leur redoutable orateur.

Cependant le zèle protectionniste de M. Disraëli se refroidissait quelque peu, si l'on en juge par les discours qu'il prononça ou par la biographie qu'il fit paraître de son ami *Lord George Bentinck* (1861, in-8; 5<sup>e</sup> édit., 1868), et qui contenait un éloquent plaidoyer en faveur de l'émancipation politique des Israélites, cause singulièrement déplaisante au parti aristocratique. Néanmoins, lorsque l'administration de lord J. Russell fut en pleine dissolution (février 1852), il obtint enfin, dans le ministère Derby, les hautes fonctions de chancelier de l'Échiquier. Après un travail de trois mois, éclairé de toutes les lumières du pouvoir, il exposa, en présence du nouveau Parlement, un plan financier qui lui valut des éloges, mais dont le plus grand tort était de mécontenter les villes sans satisfaire les campagnes. Il succomba dans une tâche au-dessus de ses forces, et sa chute entraîna celle de ses collègues (décembre 1852). Le système protecteur succombait avec lui.

M. Disraëli reprit sa place parmi les chefs les plus en vue de l'opposition; mais il avait profité de son passage aux affaires pour désavouer en partie les théories économiques, dont il avait poursuivi l'application avec tant de ténacité; il se montra à peu près converti au libre-échange, et, s'il fallait l'en croire, le gouvernement prendrait l'initiative de réformes autrement larges et non moins pressantes. En 1857, il s'unit aux radicaux pour blâmer la politique de lord Palmerston dans les affaires de Chine. Après cette lutte, qui amena la dissolution de la Chambre des communes, les affaires de l'Inde et les difficultés diplomatiques du commencement de 1858, relatives aux réfugiés fran-

çais, donnèrent de nouvelles armes à l'opposition contre lord Palmerston qui succomba. M. Disraëli fut ramené au pouvoir par lord Derby, et redevint, avec le titre de chancelier de l'Échiquier, le principal orateur d'un ministère qui, n'ayant dans les Chambres qu'une majorité chancelante, prolongea son existence jusqu'au 5 juillet 1859.

Après s'être signalé dans les rangs de l'opposition, par un blâme énergique contre la politique qui, en 1864, sacrifia la cause de l'intégrité et de l'indépendance du Danemark au détriment de l'influence de l'Angleterre dans les affaires européennes, M. Disraëli fut appelé à faire partie du nouveau cabinet Derby, en juillet 1866, et remplaça M. Gladstone, comme chancelier de l'Échiquier. Son premier grand acte politique fut de présenter le bill de réforme électorale accepté par le parti tory. Dépasant le système du *household suffrage*, repoussé par le cabinet précédent, il réduisait à douze livres le taux de l'impôt municipal donnant le droit de vote dans le comté et fit payer par les locataires eux-mêmes la part d'impôt propre à les rendre électeurs. Le bill de réforme fut voté à une grande majorité au milieu de juillet 1867. M. Disraëli le compléta, un peu plus tard, par un bill pour la création d'un tribunal spécial chargé de juger les fraudes en matière électorale (février-juillet 1868). Dans l'intervalle, il fut nommé bourgeois de la cité d'Edimbourg (30 octobre 1867).

Aux premiers jours de mars 1868, la retraite de lord Derby fit passer aux mains de M. Disraëli la présidence du ministère. Comme chef de cabinet, il soutint et développa plusieurs des réformes agréées de l'aristocratie, mais il devait échouer par sa résistance à l'une des plus justes mais des plus imprévues, la réforme de l'Église anglicane d'Irlande, si vivement soutenue par M. Gladstone. Aux yeux de M. Disraëli, « la suppression de l'Église établie était une calamité nationale. » Ses premiers échecs sur cette question ne le déterminèrent pas à sortir du pouvoir. Le bill de réforme pour l'Irlande fut voté à la troisième lecture, en juillet 1868. Une nouvelle Chambre, élue sous l'empire de la loi électorale de l'année précédente, devait donner une majorité plus forte aux idées réformistes, et M. Disraëli n'attendit cette fois ni sa réunion ni ses premiers votes pour laisser sa place à son adversaire, M. Gladstone, chargé de former un nouveau cabinet en décembre 1868. Comme simple député, il combattit, article par article, la loi destinée à régir désormais l'Église irlandaise, qui, malgré ses efforts, son activité et son éloquence, et après un débat de quatre nuits, fut votée le 25 mars 1869.

Depuis cette époque, il s'établit entre MM. Disraëli et Gladstone, une lutte d'influence personnelle et de principes politiques, qui constitue une phase intéressante de l'histoire contemporaine d'Angleterre. Ils représentèrent tour à tour, dans l'opposition et au pouvoir, le premier le parti conservateur ou tory, le second le parti libéral. Toutes les questions intérieures ou extérieures furent pour eux autant de champs de bataille, et leur éloquence rivale se déploya non seulement dans les discussions du Parlement, mais dans les meetings, les banquets, les réunions publiques de toutes sortes, qui sont si bien dans les mœurs anglaises. Les événements de la guerre franco-prussienne furent une première occasion de vifs débats; tandis que M. Gladstone maintenait la neutralité à outrance du gouvernement anglais dans le grand conflit qui devait aboutir au renversement de l'équilibre européen, M. Disraëli reprochait au parti libéral sa politique d'isolement et l'abdication d'une légitime influence. La question de l'éducation en Irlande devint ensuite

comme la base même de l'opposition du parti conservateur et de M. Disraëli contre le ministère. Leurs efforts déterminèrent en mars 1873, une crise ministérielle, à la suite de laquelle M. Disraëli refusa de former un cabinet avec un parlement qui ne lui donnerait pas une assez forte majorité, et il insista sur la nécessité de dissoudre la Chambre des communes, de s'adresser au pays par des élections nouvelles et de lui soumettre un programme sur les grandes questions intérieures et étrangères. Il soutenait que le parti conservateur seul en avait un qui conciliait la stabilité du trône avec les droits de la constitution, la liberté du peuple anglais avec la loi.

Des élections nouvelles eurent lieu en février 1874, qui donnèrent une majorité d'une soixantaine de voix au parti conservateur dans la Chambre des communes, et M. Disraëli, réélu lui-même dans le comté de Buckingham, fut appelé à remplacer M. Gladstone à la tête des affaires. Il y arrivait dans des circonstances particulièrement favorables; les élections avaient été faites par le dernier cabinet au scrutin secret en vertu d'un bill nouveau que M. Gladstone était parvenu, non sans peine, à obtenir de l'ancienne Chambre et qui semblait lui assurer, dans la lutte électorale, la prépondérance. M. Disraëli, président du cabinet, avec le titre de premier lord de la trésorerie, appela auprès de lui les personnages les plus notables du parti, lord Cairns (lord chancelier), le duc de Richmond (conseil privé), le comte de Malmesbury (sceaux), le comte de Derby (affaires étrangères), le comte de Salisbury (Indes), le comte de Carnarvon (colonies), M. Gathorne Hardy (guerre), M. Cross (intérieur), sir Stafford Northcote (échequier), lord John Manners (postes) et M. Ward Hunt (marine), (21 février). Au dedans, trois sujets s'imposaient avec une égale urgence aux préoccupations du pouvoir : la famine du Bengale qui exigeait de lourds sacrifices pécuniaires; l'état de l'Irlande, entraînée par les promesses du parti libéral, à de turbulentes aspirations vers l'autonomie, et l'éducation primaire, compromise par les luttes entre la direction religieuse et l'esprit laïque. Au dehors, se présentaient, au milieu d'un trouble profond des intérêts, les sanglants conflits de la question d'Orient et les menaces d'une conflagration européenne.

Pour combattre la famine dans l'Inde, le cabinet Disraëli demanda aux Chambres l'autorisation d'emprunter par émissions successives une somme de 250 millions, afin de ne point troubler l'état si florissant où M. Gladstone avait laissé les finances. Quant aux réclamations de l'Irlande, M. Disraëli n'eut qu'à s'en remettre à la Chambre basse, du soin de repousser à de formidables majorités (458 voix contre 61) les motions proposées par M. Butt et le parti du « Home rule », tantôt de donner à l'Irlande un gouvernement indépendant (20 juin 1874), tantôt de rétablir un Parlement irlandais (2 juillet). Sur la question de la direction des écoles, M. Disraëli, disposé à faire une large part à l'enseignement dogmatique des communions religieuses, soutint, dans ses trois lectures à la Chambre des communes, une loi qui maintenait les fondations scolaires sous l'influence de l'Eglise; il défendit également dans la Chambre basse, contre les attaques de M. Gladstone qui dut retirer ses amendements, la loi sur la discipline ecclésiastique.

Il ne suffisait pas d'arracher l'Inde anglaise à la famine; le cabinet Disraëli entreprit de resserrer les liens entre ces magnifiques colonies et la métropole, en donnant à leurs populations des témoignages de sympathie jusque-là inconnus; de là le projet du voyage de l'héritier de la cou-

ronne, le prince de Galles, aux diverses parties de l'empire indien. Pour y associer le Parlement, M. Disraëli fit voter par la Chambre des communes, malgré les discours de l'opposition, les frais de cette promenade de souverain. Lorsque le prince héritier eut exploré ces immenses contrées et visité toutes leurs antiques capitales, Ceylan, Madras, Calcuta, Delhi, Bombay (décembre 1875-mars 1876), M. Disraëli eut l'idée d'ajouter au prestige de la reine d'Angleterre dans ses possessions indiennes, en lui faisant conférer un titre spécial et plus pompeux de souveraineté, celui d'impératrice des Indes. Il eut à vaincre, à cet effet, une assez vive résistance de l'opinion publique, dans la presse et les Chambres, mais ses vues politiques l'emportèrent, et la reine fut proclamée solennellement dans toute la Grande-Bretagne, Impératrice des Indes. Quelques semaines plus tard, à la fin de la session, la reine conférait elle-même à M. Disraëli le titre de vicomte de Beaconsfield qui lui donnait entrée dans la Chambre des lords (16 août 1876). Il fut remplacé dans la Chambre des communes par lord Northcote, chancelier de l'Echiquier, et qui fut son successeur, comme leader du parti conservateur. L'action de la Grande-Bretagne dans l'extrême Orient s'était fait sentir d'une façon très efficace sur un autre point. A la suite de l'assassinat du commissaire anglais, M. Margary, dans le Yunnan, le cabinet ne s'était pas contenté d'exiger le châtiement exemplaire des meurtriers et la proclamation officielle tardive du traité de 1860, ainsi que les honneurs illusoire d'une audience impériale; il avait fait servir l'incident aux intérêts de son commerce, en arrachant de nouvelles concessions en faveur de ses nationaux.

Sur les questions européennes, l'Angleterre devait prendre, sous l'inspiration de M. Disraëli, une attitude bien différente de celle qui lui avait été donnée dans les derniers temps. A un moment où les haines de l'Allemagne paraissaient de nouveau surexcitées contre la France par une politique belliqueuse, M. Disraëli, répondant aux interpellations du parti libéral dans la Chambre des communes, se faisait un mérite de s'être interposé entre nos voisins et nous et d'avoir détourné la guerre (24 mai 1875). Il se montra d'abord moins touché des longues et sanglantes luttes insurrectionnelles de la Serbie et de l'Herzégovine contre les Turcs, quoiqu'elles eussent provoqué l'intervention déguisée de la Russie, en attendant l'entrée de ses armées sur le territoire ottoman. En présence de ce choc dont tout l'Orient était ébranlé, la Grande-Bretagne semblait rester, comme au temps de M. Gladstone, étrangère et indifférente aux grands événements du dehors. Par ses discours et ses circulaires, par le langage officiel qu'il prêtait à la reine dans ses messages, M. Disraëli paraissait respecter comme un fait accompli l'alliance conclue, en dehors de l'Angleterre, entre les trois empereurs de Russie, d'Autriche et d'Allemagne, et s'en remettre, pour le maintien de la paix, à l'intérêt des peuples de l'Europe. Il s'était toutefois mis en mesure, par une simple opération de finance, d'assurer la prépondérance de l'Angleterre dans une question intéressant ses relations avec l'Orient, en acquérant les 176 000 actions ou parts du khédivé dans la propriété du canal de Suez (décembre 1875), et les Chambres avaient confirmé avec enthousiasme ce marché par le vote unanime des cent millions nécessaires pour le réaliser (21 janvier 1876). Bientôt, sortant peu à peu de la politique d'isolement, M. Disraëli soutint, dans la Chambre des communes, une vive discussion contre M. Gladstone (16 novembre 1876), prenant prétexte de l'indignation publique excitée contre les atrocités

reprochées aux armées turques pour prêcher l'abandon de la politique traditionnelle de la protection de la Turquie par la Grande-Bretagne.

L'importance décisive des succès des Russes, après des alternatives de cruels revers, décida enfin lord Beaconsfield à entrer en scène. Au moment où aucune résistance ne pouvait sauver Constantinople des mains des Russes, le cabinet anglais frappa un grand coup, en envoyant une escadre anglaise à la baie de Bésika, aux portes des Dardanelles, qu'elle se tenait prête à franchir. Les Chambres approuvèrent cette mesure, en votant un crédit extraordinaire de six millions de livres en faveur de l'armée et de la marine (6 février 1878). A la nouvelle d'un armistice qui livrait les Turcs épuisés à la merci du vainqueur, la flotte anglaise reçut l'ordre de se rendre à Constantinople, et, malgré les déclarations menaçantes du gouvernement russe, passa les Dardanelles et alla mouiller, une partie près des îles des Princes, l'autre près de Gallipoli (7-15 février 1878), tandis que l'escadre de la Manche se mettait en route pour Gibraltar et Malte. En vain des meetings furent provoqués en faveur de la paix; ils furent dispersés par les partisans de cette politique énergique; en vain le comte Derby déssavoua son collègue en donnant sa démission; M. Disraëli reconstitua son ministère en faisant passer lord Salisbury aux affaires étrangères, M. Gathorne Hardy aux Indes et M. Stanley à la guerre. Cependant le désastreux traité de San Stefano était imposé par la Russie victorieuse à la Turquie impuissante (2 avril) : alors le cabinet Disraëli protesta par une circulaire diplomatique contre tout arrangement des affaires conclu sans l'intervention de l'Europe, et l'ordre fut donné de faire venir à Malte un corps d'armée des Indes. L'effet de ces préliminaires de guerre fut d'assurer le maintien de la paix, et, après un voyage du comte de Schouvalow à Saint-Petersbourg, le gouvernement britannique reçut du chancelier allemand, ainsi que les autres grandes puissances européennes, une invitation à prendre part, à Berlin, à un congrès où seraient discutées toutes les stipulations du traité de San Stefano (3 juin). Le congrès s'ouvrit quelques jours après; lord Beaconsfield s'y rendit lui-même, comme premier plénipotentiaire, assisté du marquis de Salisbury. Malgré un état d'extrême souffrance, il prit part aux principales délibérations, sans s'attacher à sauver l'intégrité de l'empire ottoman, et il parut faire à l'intérêt de la paix générale toutes les concessions compatibles avec celui de la Grande-Bretagne; mais, au dernier moment, il révéla au congrès étonné l'existence d'une convention particulière conclue entre l'Angleterre et la Turquie et la cession par cette dernière de l'île de Chypre, comme point d'appui futur de l'influence anglaise sur les événements d'Orient (13 juin-13 juillet). Le jour même de cette déclaration, sir Garnett Wolseley prenait possession de l'île, comme gouverneur, et les troupes anglaises y débarquaient. La rentrée de lord Beaconsfield à Londres fut une sorte de triomphe, et la reine lui conféra l'ordre de la Jarretière (21 juillet). Quelques jours après, le ministre prononçait au banquet du Carlton-Club un discours qui avait un grand retentissement (27 juillet), puis M. Gladstone ayant attaqué vivement, dans la Chambre des communes, toute sa politique (31 juillet), le Parlement tout entier s'empressait d'y donner une complète approbation (2 août).

De nouvelles complications surgissaient sur un autre point, qui menaçaient de mettre aux prises les intérêts des Anglais et des Russes. L'émir de Caboul, Chir-Ali, après avoir accueilli ces derniers avec une déférence empressée, avait refusé d'une

façon blessante de recevoir une mission anglaise (22 septembre). Il fut mis en demeure par le gouvernement des Indes de lui faire accueil (12 octobre), et, sur un nouveau refus, un ultimatum lui fut adressé (1<sup>er</sup> novembre). Après deux délais de dix jours, l'ordre fut donné à l'armée anglo-indienne d'entrer dans l'Afghanistan, et la guerre était déjà engagée lorsque le cabinet convoqua extraordinairement les Chambres (5 décembre), pour soumettre à leur approbation les faits en voie de s'accomplir. Lord Beaconsfield, qui s'était d'avance efforcé de justifier toute sa politique extérieure devant l'opinion publique, dans un grand discours prononcé au banquet d'installation du lord-maire (9 novembre), n'eut pas de peine à obtenir l'acquiescement du Parlement à la conduite suivie jusque-là et qui devait avoir pour conséquence une rectification de frontières nécessaire à la sécurité de l'empire anglo-indien. Pendant ce temps, les troupes, au prix de difficultés prévues, remportaient des succès qui flattaient le patriotisme anglais, mais dont les Russes, en témoins jaloux, contestaient la portée; la prise d'Ali-Musjdjid, de Dakka, l'occupation des défilés de Khurd-Kyber, la victoire de Shatargarpan (8 décembre), la fuite de l'émir sur le territoire russe, l'entrée sans coup férir dans Candahar (11 janvier 1879), etc.

Enfin, après la mort de Chir-Ali et la dislocation de son empire, son fils et son successeur, Yacoub-Khan, dut s'abandonner à la discrétion des vainqueurs. Les Anglais purent tracer à leur aise ce qu'ils appelaient leurs « frontières scientifiques, » et une mission diplomatique, sous le commandement du major Cavagnari, put s'installer à Caboul. La politique de lord Beaconsfield, dans l'extrême Orient, qui avait paru si aventureuse, était couronnée d'un plein succès. Mais pendant que le ministre et ses partisans triomphaient avec éclat, dans la presse et dans les meetings, un grave incident remettait tout en question : le major Cavagnari et toute la légation étaient massacrés à Caboul, et cette tuerie semblait n'être que le signal d'une insurrection générale des populations de l'Afghanistan contre ses envahisseurs (septembre 1879).

Une autre expédition aventureuse, dans laquelle le cabinet Disraëli fut entraîné malgré lui, eut aussi, non sans peine, une conclusion heureuse. Sir Bartle Frère, gouverneur des provinces du Cap, voulant étendre la domination anglaise, aux dépens du territoire des Zoulous, engagea contre eux la guerre, sans attendre l'assentiment du ministre. Celui-ci, tout en blâmant l'entreprise, dut la soutenir, et, devant la résistance inattendue des peuplades envahies, envoya un corps d'armée commandé par lord Chelmsford. Un des incidents de cette guerre fut, dans une reconnaissance sans importance, la mort de l'ex-prince impérial de France, qui émut vivement l'opinion et causa au ministère quelques embarras. Mais l'inactivité prudente du premier commandant l'ayant fait remplacer par sir Garnett Wolseley, celui-ci mena plus vivement les choses, et après plusieurs sanglantes victoires, donna la chasse au roi fugitif, Cetivayo, et s'empara de sa personne (septembre 1879).

L'importance politique de M. Disraëli n'a pas éclipsé entièrement sa réputation d'homme de lettres et, entre ses deux présidences du conseil des ministres, on le vit mettre encore une fois la main à un nouveau roman, *Lothair*, qui fut traduit en français, la même année (1870). Aux affaires même, il s'est longtemps fait gloire d'avoir « la littérature pour unique écusson, » et de n'être qu'un « gentleman de la presse. » Quand il sortit du ministère, sa femme fut faite païresse,

sous le nom de vicomtesse de Beaconsfield. Pour lui, ce ne fut qu'après la mort de cette dernière, qu'il reçut, sous le même nom, le titre de vicomte et fut créé pair (16 août 1876).

Un autre titre auquel, l'écrivain homme d'État se montra très sensible est celui de lord recteur de l'Université de Glasgow qui lui fut conféré officiellement le 19 décembre 1873; dans son discours d'installation, le chef des Tories, artisan de sa propre fortune, avait pris pour sujet l'égalité devant la loi et son influence sur la prospérité des nations. Il a été publié sur la vie de M. Disraëli de nombreuses et importantes études dont les plus récentes sont : *Benjamin Disraëli, a biography*, Londres, 1877; *the Political adventures of lord Beaconsfield*, Londres, 1878; *the Public life of lord Beaconsfield*, by Francis Hitchman, 2 volumes, Londres, 1878.

Les romans de M. Disraëli, dont la vogue n'est pas épuisée, ont été réimprimés plusieurs fois à bas prix, en Angleterre. La plupart ont paru, traduits en français, dans la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*.

**DIX** (John-Adams), général et diplomate américain, est né à Boscawen dans l'État de New-Hampshire, le 24 juillet 1798. Entré dès l'âge de 14 ans dans la carrière militaire, il assista, comme volontaire, en 1812, à la bataille de French-Mills, à côté de son père, le colonel Dix, qui y fut mortellement blessé. Étant parvenu au grade de capitaine d'artillerie, il fut pendant cinq ans aide de camp du général en chef. Après seize ans de service il donna sa démission et s'établit, comme avocat, à New-York. Il remplit diverses fonctions publiques, fit partie de la législature de l'État et fut envoyé, de 1845 à 1849, au sénat de l'Union, où il se prononça contre l'extension de l'esclavage et appuya les mesures favorables à la liberté du commerce. En 1860, il fut nommé directeur des postes à New-York.

Quand la guerre de la sécession éclata, en 1861, M. Dix venait d'être choisi comme secrétaire du trésor par le président Buchanan, qui montra beaucoup de mollesse et d'incertitude devant cette grande révolte. M. Dix n'en déploya pas moins d'énergie. Averti que le capitaine d'un navire de garde de la Nouvelle-Orléans avait l'intention de passer aux insurgés, il envoya immédiatement cette dépêche télégraphique : « Si quelqu'un ose toucher au drapeau national, fusillez-le sur-le-champ. » Cette réponse devint le mot d'ordre des défenseurs de l'Union. M. Dix, nommé major général, fut désigné pour le commandement de l'État de Maryland qui menaçait de se joindre à l'insurrection. Il dispersa les rebelles rassemblés dans le sud et maintint l'État tout entier dans la fidélité. En juin 1862, il reçut le commandement de la Virginie orientale, où les insurgés reprenaient l'offensive; après la retraite de Mac-Clellan, sous la conduite du général Longstreet. Il les repoussa et s'avancait même sur Richmond, lorsqu'il fut rappelé pour renforcer l'armée du Potomac, après la terrible bataille d'Antietam. Au mois de juillet 1863, le général Dix, nommé commandant du district de l'est, avec New-York pour quartier général, eut à réprimer les émeutes excitées dans cette ville par la conscription militaire. La fermeté de son attitude arrêta ces mouvements et permit aux enrôlements volontaires de reprendre leur cours. Aussitôt la paix rétablie, en 1865, le général Dix donna sa démission de son grade et retourna dans la vie civile. Nommé ministre des États-Unis en France, en remplacement de M. Bigelow, il fut accrédité à Paris le 23 décembre 1866. Il garda ses fonctions jusqu'en mai 1869 et eut pour successeur M. Washburne. Aux élections prési-

dentielles suivantes, il appuya de tout son pouvoir, malgré ses relations d'amitié avec M. Seymour, la candidature du général Grant et le programme politique rattaché à son nom. En 1872, il fut élu gouverneur de l'État de New-York, mais il échoua en 1874, contre le candidat du parti démocratique, M. Tilden. — Il est mort à New-York le 21 avril 1879.

Les Américains ont fait au général Dix une certaine réputation littéraire. On cite de lui, comme très remarquables, des traductions en vers du *Dies iræ* et du *Stabat mater*; puis les écrits en prose suivants : *On the resources of the City of New-York* (New-York, 1827); *Decisions of the superintendent of Common Schools* (Ibid., 1837); *A Winter in Madeira* (1851); *A Summer in Spain and Florence* (Ibid., 1855); *Speeches* (1864, 2 vol.).

**DIXON** (William-Hepworth), littérateur et journaliste anglais, né le 30 juin 1821, dans le comté de York, et élevé à la campagne, manifesta de bonne heure ses goûts littéraires en composant une tragédie en cinq actes. Après avoir rédigé une feuille provinciale, il vint à Londres en 1846, étudia le droit et fut admis au barreau d'Inner-Temple. Il continua cependant de rédiger des articles pour les journaux. On remarqua beaucoup une série de lettres sur *la Littérature populaire*, insérées au *Daily News*. Le même journal publia ses études sur *les Prisons de Londres* (London prisons, 1848).

M. Dixon commença ensuite une série de travaux biographiques et historiques, où il se proposait de vulgariser le nom et les réformes de quelques hommes utiles. *John Howard*, qui parut en 1849, eut trois tirages successifs dans l'année. Il fut suivi, avec le même succès, des études sur *William Penn* (1851) et *Blake* (1852). Quelque temps auparavant, M. Dixon avait été appelé à participer, comme député commissaire, aux travaux de la Commission royale chargée d'organiser la grande Exposition de 1851.

L'année suivante, il publia une brochure anonyme qui fit grand bruit (*French in England*), où y il démontrait l'impossibilité d'une invasion de l'Angleterre par les Français. Les essais qu'il inséra dans le *Prize Magazine*, de M. Madden, furent jugés dignes de deux premiers prix. Engagé parmi les rédacteurs de *l'Athenæum*, il en prit, en 1854, la direction. En diverses circonstances, il se montra très préoccupé de la prochaine arrivée des masses populaires au pouvoir et de la nécessité de les élever par l'instruction. La *Revue positive française* a reproduit une remarquable étude de M. Dixon sur *les Sectes religieuses en Amérique* (février 1869).

On a encore de lui : *la Nouvelle Amérique* (New-America, 1867; 2<sup>e</sup> édit. 1869), traduit en français en 1868; *la Tour de Sa Majesté* (Her Majesty's Tower; Londres, 4 vol. 1869-1871), histoire vivante et attrayante de la Tour de Londres, depuis les temps plus anciens jusqu'à nos jours; *la Russie libre* (Free Russia; Londres, 2 vol. 1870), récit d'un voyage fait dans ce pays, avec une étude des différentes sectes; (traduction française 1873, in-8); *la Suisse contemporaine* (the Switzers; Londres 1872; traduction française, même année); *Histoire des deux reines*: Catherine d'Aragon et Anne Boylen (Hist. of two queens; Londres, 1873-1874, 4 vol.) En 1875, il entreprit un voyage en Amérique pour éclaircir le problème ethnologique de l'Amérique du Nord, et en rendit compte dans l'ouvrage : *la Conquête blanche* (White conquest; Londres, 1876, trad. française, même année, in-8).

**DOBELL** (Sydney), poète anglais, connu sous

le pseudonyme de *Sydney Yendis*, né en 1824, à Londres, fut de bonne heure associé au commerce de son père, négociant en vins à Cheltenham, et ne se hasarda dans la carrière littéraire qu'au bout de quinze ans, après s'être assurée une fortune indépendante. Il habita tour à tour la Suisse, Londres, Edimbourg et ses propriétés de Sussex, et se fit une prompte réputation par la publication de deux poèmes : *Roman* (1850) et *Balder* (1854). En 1855, il fit paraître, en collaboration avec son ami, Alexandre Smith, un recueil de pièces de vers, intitulé : *Sonnets de la guerre* (*Sonnets of the war*). — Il est mort le 22 août 1874.

**DOBSON** (William-Charles-Thomas), peintre anglais, né à Hambourg en 1817, étudia la peinture à l'Académie de Londres, dont il devint associé en 1860, et académicien titulaire en 1872. Il fait également partie de la Société des peintres aquarellistes depuis 1870. Parmi ses œuvres nous citerons *Tobie et l'Ange* (1853); *les Bonnes œuvres de Dorcas* (1855), pour la reine d'Angleterre; *les Jours heureux de Job* (1856); *la Lecture des Psaumes et l'Enfant Jésus descendant à Nazareth avec ses parents* (1857), ces deux derniers appartenant à Mme Burdett Coutts; *le Christ au temple, l'Aumône, Saint Paul à Philippi* (1872), qui passe pour une de ses meilleures œuvres, etc. La plupart de ses tableaux ont été reproduits par la gravure. Parmi ses aquarelles il faut mentionner : *la Jeune nourrice; le Camélia* (1873); *Contes de nourrice* (1874), et, à l'Exposition universelle de 1878 : *Una fascina di olive; Attente, et une Paysanne de Capri*.

**DOCHE** (Marie-Charlotte-Eugénie DE PLUNKETT, dame), actrice française, née à Bruxelles, le 19 novembre 1821, est la veuve d'un violoniste distingué, mort du choléra à Saint-Pétersbourg, en juillet 1849. Dès ses débuts au Vaudeville en 1838, sa jeunesse et sa beauté firent son succès. Engagée, en 1845, au Gymnase, elle y eut la même vogue, mais elle revint bientôt au Vaudeville, qu'elle quitta momentanément pendant les apparitions de Mlle Page sur ce théâtre. Deux créations lui ont surtout fait honneur : *Louise de Nanteuil* et *la Dame aux Camélias*. Une certaine sensibilité de convention et une langueur naturelle faisaient de Mme Doche la véritable héroïne de ces deux pièces. Un autre de ses succès était le rôle à travestissements dans *le Diable à Paris*. Mais elle n'a pas toujours aussi bien réussi. Elle a joué depuis à la Gaîté. Sa dernière création au théâtre du Vaudeville avait été *la Pénélope normande* (1860). Elle reparut à ce théâtre à la fin de décembre 1864, pour créer le rôle de Sophie, dans *la Jeunesse de Mirabeau*. L'année suivante, elle fut engagée à l'Odéon et y joua dans *les Parasites* de M. Rasetti. En 1866, elle créa au même théâtre le rôle de Navarette, dans *la Contagion* de M. Emile Augier, et y montra encore de fortes qualités. Elle a depuis abordé avec succès les grands rôles du répertoire classique et s'est fait souvent applaudir dans des pièces toutes modernes, telles que *les Bourgeois de Pont-Arcy* de M. Sardou, lors de leur représentation à Bruxelles (août 1878).

**DOELLINGER** (Jean-Joseph-Ignace), théologien catholique allemand, né à Bamberg (Bavière), le 28 février 1799, est fils d'un célèbre anatomiste et physiologiste mort en 1841. Il venait de recevoir la prêtrise lorsqu'il fut nommé chapelain du diocèse de Bamberg (1822). Après la publication de son premier ouvrage de théologie : *la Doctrine de l'Eucharistie dans les trois premiers*

*siècles* (die Lehre von der Eucharistie, etc., Mayence, 1826), il fut appelé à l'Université de Munich pour enseigner l'histoire de l'Eglise. Son cours, résumé sous le titre de *Manuel de l'histoire de l'Eglise* (1828), a été développé, sous celui de *Traité de l'histoire de l'Eglise* (Lehrbuch der Kirchengeschichte, 1836-1838; 2<sup>e</sup> édit., 1843). En 1845, M. Drellinger représenta l'Université de Munich aux États de Bavière. Délégué au parlement de Francfort en 1851, il y soutint la doctrine de la séparation absolue de l'Eglise et de l'Etat. En 1861, il prit part, au nom des mêmes principes, à la question du pouvoir temporel du pape, par des écrits qui eurent un grand retentissement dans toute l'Europe. Son livre, *la Papauté et l'Etat de l'Eglise* (Papsthum und Kirchenstaat), où il réclamait l'abandon pur et simple du pouvoir temporel, donna surtout lieu à de vives polémiques.

Le nom de M. Drellinger fut mêlé avec plus d'éclat encore aux débats théologiques que provoqua, de 1868 à 1870, la réunion du concile du Vatican, et ensuite aux conflits politiques que la question religieuse fit éclore dans le nouvel empire d'Allemagne. Par une suite d'articles insérés dans la *Gazette d'Augsbourg*, il réclama, pour les Pères du concile, une entière liberté de discussion et soutint que les décisions nouvelles devraient être rendues d'un consentement presque unanime, pour avoir une sérieuse autorité. Cette thèse fut le point de départ de longues controverses. Il se montra ensuite l'un des adversaires les plus décidés de la doctrine de l'infailibilité personnelle du pape, et ce fut à lui qu'on attribua certains écrits anonymes destinés à la combattre, notamment les fameuses *Lettres romaines du Concile* (Röemische Briefe vom Concil) qui parurent dans l'*Allgemeine Zeitung*, et qui déchainèrent contre lui, dans la presse ultramontaine, un redoublement d'attaques. A la fin d'août 1870, il présida à Nuremberg une réunion de savants catholiques, dont les déclarations contre les décisions du concile furent le signal d'un nouveau schisme. L'archevêque de Munich somma en vain M. Drellinger de se soumettre : il répondit par un refus éclatant (20 mars 1871), et se vit frappé d'excommunication quelques semaines après (17 avril). Sa résistance ne fit qu'augmenter sa popularité en Bavière, où le roi Louis II favorisait ouvertement sa controverse et le félicitait de son courage. Il fut alors nommé recteur de l'Université de Munich, par 54 voix sur 63 professeurs présents. Le mouvement provoqué par ses écrits eut un contre-coup universel; les Eglises réformées de l'Europe et de l'Amérique, les sectes ariennes, les jansénistes de Hollande, les libéraux de tous les pays lui adressèrent leurs adhésions. D'autre part, la politique anti-inafaillibiliste bavaroise eut l'appui du gouvernement prussien.

Au milieu des crises qui suivirent, M. Drellinger ne cessa d'être considéré comme le chef du vieux catholicisme allemand, du moins au point de vue des doctrines; car il évitait de s'associer aux tendances politiques du parti, et, lorsque M. d'Arnim lui adressa une lettre dont la publication fut un des prétextes de son arrestation, M. Drellinger s'efforça, dans sa réponse, également publiée par les journaux, d'écartier toute pensée de discorde entre ses amis et le chancelier de l'Empire (11 mai 1874). Depuis il a encore présidé, à Bonn, plusieurs conférences de théologiens vieux catholiques allemands, anglicans et orthodoxes, ayant pour objet de mettre un terme à leurs divergences de doctrine et de préparer la fusion de toutes les Eglises chrétiennes.

En 1873, M. Drellinger fut nommé, par le roi Louis, président de l'Académie royale des sciences

de Munich, dont il était membre depuis 1835, et conservateur général des collections scientifiques du royaume : il succédait, dans ces fonctions, au célèbre baron Liebig. Il lui avait été conféré, dans les derniers temps, d'assez nombreux titres honorifiques étrangers, tels que ceux de docteur de philosophie de l'université de Vienne (1871), de docteur en droit civil de celle d'Oxford (même année) et de docteur en lois de celle d'Edimbourg (1872). Il reçut aussi du roi de Bavière la croix de l'ordre du Mérite (1872) et de l'empereur d'Allemagne celle de l'Aigle-Rouge de 2<sup>e</sup> classe (1874).

Outre les écrits mentionnés ci-dessus, nous citerons encore de ce savant théologien : *Origines du christianisme* (1833-1835), ouvrage traduit en français par M. Léon Boré (Paris, 1840; 2<sup>e</sup> édit.; 1850, 2 vol. in-8); *la Religion de Mahomet, son développement et son influence sur les peuples* (Ratisbonne, 1838); *la Réforme, son développement intérieur et ses effets* (die Reformation, ihre innere, etc., 1846-1848); une esquisse sur *Luther* (Fribourg, 1851); *le Christianisme et l'Eglise au temps de leur fondation* (Christenthum und Kirche in der Zeit der Grundlegung; Ratisbonne, 1860); *les Fables papales au moyen âge* (die Papsfabeln des Mittelalters; Munich, 1869); puis, dans le nombre des brochures et opuscules de circonstance : *le Protestantisme en Bavière et la gènesexion* (der Protest. in B. und die Kniebeugung, Ratisbonne, 1843), à l'occasion des discussions de la Chambre de Bavière sur les hommages militaires auxquels peuvent être astreints les protestants dans les cérémonies catholiques. Il a en outre édité, sous les auspices du roi Maximilien II, la collection de *Documents pour l'histoire politique, ecclésiastique et sociale des six derniers siècles* (Beitraege zur polit. Kirchen und Culturgeschichte, etc.; Ratisbonne, 1863). Plusieurs des ouvrages de M. Dœllinger ont été traduits en français.

**DOENNIGES** (Guillaume DE), publiciste allemand, né près de Stettin, en 1814, suivit les universités de Bonn et de Berlin. Après avoir fait un cours d'économie politique à cette dernière université, il entreprit un voyage scientifique en Italie de 1838 à 1839, découvrit à Turin les livres du conseil impérial de Henri VII et les publia à son retour en Allemagne sous ce titre : *Acta Henrici VII* (Berlin, 1839, 2 volumes). Il les mit lui-même en œuvre dans son *Histoire de l'Empire allemand au xiv<sup>e</sup> siècle* (Berlin, 1841-1842, tomes I-II). On lui doit encore les *Annales du règne de l'empereur Othon I<sup>er</sup>* (Jahrbücher unter der Herrschaft Kaiser Otto's I, Berlin, 1840), insérées dans les *Annales de l'empire allemand sous la maison de Saxe*, de Ranke, puis un intéressant travail d'érudition purement littéraire : *Vieilles ballades populaires de l'Ecosse et de l'Angleterre* (Altschott. und altengl. Volksballaden, Munich, 1852).

Nommé, en 1841, professeur de l'université de Berlin, M. Dœnniges se renferma alors dans l'économie politique et sociale et défendit avec mesure le libre-échange dans des livres, des brochures et articles de journaux. Nous citerons : *le Système du libre-échange et des taxes protectrices* (das System des freien Handels und, etc., Berlin, 1847), et *les Actes de la navigation allemande et des taxes différentielles* (die deutsche Schifffahrtsacte und, etc., Berlin, 1848).

Professeur d'économie politique du prince Maximilien, depuis roi de Bavière, de 1842 à 1845, il devint un de ses conseillers intimes en 1847 et son bibliothécaire. En 1848, il fut un des représentants de la Bavière au parlement de Francfort, et y poursuivit la conciliation de l'unité

de l'Allemagne avec l'indépendance des grands États. Plus tard, M. Dœnniges se jeta dans les rangs des ultramontains. Maximilien résista à ses réclamations en faveur du clergé sans lui retirer sa faveur. En 1851, il fut envoyé, comme plénipotentiaire, aux conférences de Dresde, avec le titre de secrétaire intime d'ambassade. Conseiller au ministère des affaires étrangères en 1852, il fût attaché, en 1855, à la légation bavaroise de Turin et y demeura jusqu'à sa suppression en 1859. Il passa en Suisse, où il devint chargé d'affaires en 1862. Après la mort du roi Maximilien II (1864), il se fixa à Genève, mais retourna bientôt à Munich et dans le conflit de 1866, employa toute son influence, à empêcher la guerre entre la Bavière et la Prusse. Après avoir rempli une mission en Espagne, en 1869, il fut nommé ambassadeur près le royaume d'Italie en février 1870. — M. G. de Dœnniges est mort à Rome le 4 janvier 1872.

**DOERING** (Théodore), acteur polonais, né à Varsovie, en 1803, vint jeune encore à Berlin et entra dans le commerce, que lui fit quitter sa passion pour l'art dramatique. Après avoir paru sur des scènes particulières, il débuta, à vingt ans, à Bromberg et joua, pendant quelques années, dans toutes les villes de la Prusse orientale, indistinctement le drame et la comédie. En 1826, il fut engagé à Breslau comme premier comique et y fit pendant quatre ans les délices du public. Il fut accueilli avec la même faveur à Manheim, à Carlsruhe, à Vienne, de 1830 à 1837, à Stuttgart en 1838, à Hanovre en 1839. Il devint en 1840 sociétaire du théâtre royal de Berlin. Les meilleurs rôles de cet artiste sont ceux de Riche-lieu, de Cromwell et de Méphistophélès. — Il est mort à Berlin le 21 août 1878.

**DOHM** (Ernest), écrivain humoristique allemand, né à Breslau, le 24 mai 1819, étudia la théologie et la philosophie à Berlin et à Halle, fut d'abord précepteur particulier à Berlin, puis collabora à plusieurs journaux littéraires, notamment au *Compagnon* (Gesellschafter), de Gubitz et au *Magasin de littérature étrangère* (Magazin für die Literatur des Auslandes). Collaborateur du *Klad-deradatsch*, depuis sa fondation en 1848, il en devint, l'année suivante, rédacteur en chef et prit rang parmi les plus mordants des écrivains satiriques contemporains de l'Allemagne. Il est auteur de plusieurs comédies, parmi lesquelles il faut citer : *Votre sauveur* (Ihr Retter, 1864); *la Guerre de Troie* (der Trojanische Krieg; 1864); puis une traduction des fables de Lafontaine (Fabeln, Berlin, 1876, illustrées par G. Doré).

**DOLLEZ** (Henri), ancien représentant du peuple français, né à Crèvecœur (Nord), le 23 avril 1814, s'occupait spécialement d'agriculture et d'industrie dans sa commune natale, lorsque après la révolution de Février, il fut désigné comme candidat de l'arrondissement de Cambrai et élu représentant du département du Nord, le dix-huitième sur vingt-huit, par 126 237 suffrages. Membre du comité des travaux publics, il vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il fit une vive opposition à la politique de l'Élysée et appuya la proposition tendant à décréter d'accusation le président et les ministres. Il ne fut pas réélu à la Législative.

**DOLLFUS** (Jean), manufacturier et économiste français, l'un des quatre fils de Dollfus-Mieg, né à Mulhouse, le 25 septembre 1800, se vit confier, quoiqu'il ne fût pas l'aîné, la direction



supérieure de la maison paternelle. Elle ne cessa de recevoir des agrandissements ou de réaliser des progrès. Ses produits ont obtenu des médailles d'or à toutes nos expositions nationales, ainsi qu'à l'Exposition universelle de Londres, et les quatre frères associés ont été décorés de la Légion d'honneur. A Mulhouse, M. J. Dollfus, placé à la tête d'un certain nombre d'institutions philanthropiques et utiles, attacha surtout son nom à la fondation des cités ouvrières qui ont donné, dans cette ville, les meilleurs résultats économiques ou moraux.

M. Jean Dollfus, se jetant avec ardeur dans la controverse si animée du libre-échange, ne cessa de réclamer la réforme douanière et l'abolition immédiate de la prohibition dont sa propre industrie était favorisée. Il soutint contre les prohibitionnistes de vives polémiques dans les journaux, au sein de comités spéciaux ou dans des brochures dont les titres, comme ceux-ci : *Plus de prohibitions!* (1853, in-8); *De la Levée des prohibitions douanières* (1860, in-8), indiquaient suffisamment l'esprit libéral.

**DOLLFUS** (Charles), littérateur français, fils du précédent, né à Mulhouse, le 27 juillet 1827, alla commencer ses classes en Suisse et vint les terminer à Paris; puis il étudia le droit, et fit son stage d'avocat à Paris et à Colmar (1849-1852). Se livrant ensuite à ses goûts pour la littérature et la philosophie, il a publié successivement quelques ouvrages de critique littéraire et de philosophie. En 1857, il fut, avec M. Neffler, un des fondateurs de la *Revue germanique*; il devint directeur de ce recueil qui prit le titre de *Revue moderne* en mars 1865. M. Ch. Dollfus a été aussi un collaborateur assidu du journal le *Temps*.

Parmi ses publications, nous citerons : *Lettres philosophiques* (1851, 3<sup>e</sup> édit., 1869); *le Calvaire* (1855); *Essai sur la philosophie sociale* (1856); *Révélation et révélateurs* (1858); *Liberté et centralisation* (1859, in-18); *la Confession de Madeleine* (1863, in-18); *Études sur l'Allemagne* (1864, in-18); *le XIX<sup>e</sup> siècle* (1865, in-8); *Méditations philosophiques* (1865, in-18); *De la Nature humaine* (1868, in-8); *Considérations sur l'histoire* (1872, in-8); *Dialogue sur la montagne* (1874, in-18); *l'Âme dans les phénomènes de conscience* (1876, in-18).

**DOLLFUS** (Camille), homme politique français, ancien député, né à Mulhouse le 28 mai 1826, entra dans la diplomatie et devint premier secrétaire d'ambassade. Membre du Conseil général pour le canton de Houeillès, il fut élu député au Corps législatif, en 1863, comme candidat du gouvernement, pour la 2<sup>e</sup> circonscription de Lot-et-Garonne, par 17 613 voix sur 25 678 votants, et en 1869, par 16 617 voix sur 28 921 votants. Rentré dans la vie privée au 4 septembre 1870, il se porta sans succès candidat aux élections de 1876 dans l'arrondissement d'Agen; en 1877, candidat officiel dans celui de Nérac, il échoua encore une fois. M. Dollfus est gendre du baron Haussmann. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 8 avril 1863.

**DOMENECH** (l'abbé Emmanuel-Henri-Dieudonné), voyageur et littérateur français, né à Lyon, le 4 novembre 1825, chanoine honoraire de Montpellier, ancien missionnaire au Texas, ex-directeur du cabinet de l'empereur Maximilien au Mexique et aumônier de l'armée expéditionnaire française, s'est fait connaître par un grand nombre de livres de voyage et de publications relatives aux antiquités du Nouveau-Monde. L'une de ses premières productions est passée

au rang des plus célèbres mystifications ou bévues littéraires; elle a pour titre : *Manuscrit pictographique américain*, précédé d'une notice sur l'idéographie des Peaux-Rouges (1860, in-8, 228 pl.). C'était la reproduction en fac-simile d'un manuscrit de la bibliothèque de l' Arsenal, rapporté de l'Amérique au siècle dernier. L'éditeur crut y reconnaître un système idéographique propre aux anciens Peaux-Rouges, et en déduisit un ensemble d'interprétations philologiques et historiques. La critique allemande et la critique française ensuite n'y virent que le cahier d'un gamin allemand, barbouillé de dessins d'écolier, avec légendes explicatives en allemand populaire. L'abbé Domenech protesta contre les railleurs, en publiant la *Vérité sur le livre des sauvages* (1861, in-8, 10 pl.).

Parmi ses autres ouvrages nous citerons : *Journal d'un missionnaire au Texas et au Mexique* (1857, in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1872, in-18); *Voyage dans les solitudes américaines*, les Minnesota (1858, in-18); *Voyage pittoresque dans les grands déserts du Nouveau Monde* (1861, in-8, 40 pl.); *les Gorges du diable, voyage en Irlande* (1864, in-18); *Légendes irlandaises* (1865, in-18), suite du précédent; *le Mexique tel qu'il est* (1867, in-18); *Histoire du Mexique*, Juarez et Maximilien, correspondances inédites (1868, 3 vol. in-8), ouvrage contre lequel plusieurs personnages, entre autres le général Prim, protestèrent vivement, au nom de la réalité historique; *Quand j'étais journaliste* (1869, in-18); *Histoire de la campagne de 1870-1871 et de la deuxième ambulance de la presse française* (1871, in-18); *Voyage homérique dans l'ancienne Ichnusa* (1874, in-18); *la Prophétie de Daniel*, philosophie de l'histoire (1875, 2 vol. in-8), etc. L'abbé Domenech a édité l'*Histoire du jansénisme* du P. Rapin.

**DOMMEY** (Étienne-Théodore), architecte français, né à Altona (Danemark), le 22 mars 1801, de parents émigrés, revint avec eux en France en 1814. Il entra à l'École des beaux-arts en 1818, sous la direction de M. H. Lebas et en sortit en 1825, ayant obtenu une mention au concours où M. Duc remportait le grand prix. M. Dommey exécuta alors quelques travaux particuliers, jusqu'au retour de Rome de M. Duc, à qui il fut presque constamment associé, notamment pour la restauration de la tour du Palais de Justice, en 1851, puis pour l'agrandissement et l'isolement de ce palais. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1864. — Il est mort le 25 novembre 1872.

**DOMPIERRE D'HORNOY** (Charles-Marius-Albert), marin français, ancien ministre, né le 24 février 1816, est le petit-neveu de Voltaire. Entré dans la marine en 1828, il devint enseigne en 1834, lieutenant en 1851, capitaine de frégate en 1849, capitaine de vaisseau le 2 décembre 1854, commanda alors le yacht impérial *l'Aigle*, puis la division navale des côtes d'Islande et fut fait contre-amiral le 13 août 1864. En cette dernière qualité, il commanda la division des navires cuirassés de la Manche. Directeur du personnel au ministère de la marine (septembre 1869), il occupa cette fonction au moment de la chute de l'Empire. Nommé ministre intérimaire de la marine jusqu'à l'arrivée du titulaire, il remplaça l'amiral Fourichon, quand celui-ci fut envoyé à Tours avec MM. Crémieux et Glais-Bizoin. Élu aux élections du 8 février 1871, représentant du département de la Somme par 102 072 voix, il prit place sur les bancs de la droite légitimiste et contribua au renversement de M. Thiers. Vice-amiral, depuis le 4 juin 1871, il fit partie du premier ministère formé par le maréchal de Mac-Mahon,

et céda sa place à M. de Montaignac, après la chute de M. de Broglie, le 23 mai 1874. Lors de la discussion de la nouvelle loi électorale il combattit, sans succès, l'amendement tendant à restituer aux colonies le droit de nommer des députés; il vota constamment avec la majorité monarchique et repoussa l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Comme ministre, il étendit aux Antilles françaises la législation qui régit les caisses d'épargne établies dans la métropole. Aux élections sénatoriales de janvier 1876, il se présenta dans la Somme, avec une profession de foi conservatrice, mais sans aucune couleur politique; il fut élu au second tour de scrutin, le dernier sur trois, par 482 voix sur 933 électeurs. Au nouveau Sénat il prit place à droite et continua de voter toutes les mesures contraires à l'établissement définitif de la République. Malgré ses fonctions de chef de l'escadre d'évolutions en 1877, il se trouva cependant à Versailles, au mois de juin, pour voter la dissolution de la Chambre des députés, demandée par le cabinet de Broglie. Le 1<sup>er</sup> décembre 1878, il arriva au terme de son service à la mer, et remit le commandement de l'escadre à M. le vice-amiral de Surville. Officier de la Légion d'honneur en 1855, il a été promu commandeur le 30 décembre 1858 et grand officier le 16 juillet 1869.

**DONALDSON** (Thomas), architecte anglais, né à Londres, le 17 octobre 1795, étudia le dessin à l'Académie des beaux-arts, et se perfectionna ensuite par un long voyage en Italie. Il en rapporta des vues et des collections d'objets anciens qui lui permirent d'écrire le texte du magnifique ouvrage sur *Pompeï* (Pompeï illustrated with picturesque views, 1819-1827, 2 vol. grand in-folio), entrepris par le lieutenant-colonel Cockburn. On a encore de lui une *Collection de portes* (Collection of doorways, 1833, 3 vol. in-4), dessinées d'après les monuments anciens de l'Italie et de la Grèce. M. Donaldson fut nommé professeur à l'Académie, dont il avait été élu membre associé. Parmi les constructions remarquables qui lui sont dues, nous indiquerons la Bourse de Londres (1841). A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, où il envoya des plans et des études d'un *Temple à la Victoire*, il a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille. Il fit figurer, à celle de 1867, le plan d'un monument à la mémoire du prince Albert. Déjà, il avait été nommé associé étranger de l'Académie des beaux-arts, le 21 novembre 1863, en remplacement de M. Cockerell.

**DONDERS** (François-Cornélius), médecin hollandais, né à Tilburg (Brabant Nord), le 27 mai 1818, fit ses études à l'École médicale militaire d'Utrecht, devint médecin militaire à l'hôpital de Haag, puis professeur à l'École d'Utrecht. Appelé en 1847 à l'Université de cette ville, il y professa, outre la physiologie et l'histologie, un cours d'ophtalmologie, auquel il annexa une clinique de maladie d'yeux; il reçut, en 1863, le titre de professeur ordinaire, et obtint du gouvernement les sommes nécessaires à la construction d'un laboratoire physiologique, répondant aux besoins de la science moderne, qui fut inauguré en 1867. M. Donders a été élu correspondant de l'Académie de médecine de Paris en 1873 et de l'Institut le 9 juin 1879.

On cite de lui : *Recherches micro-chimiques sur le tissu animal* (1846), avec Mulder; *Formes, combinaisons et fonctions du tissu primitif* (1849). Comme oculiste, il a publié, entre autres travaux importants, *l'Étude des mouvements des yeux* (Lehre von den Augenbewegungen; 1847); *l'Astigmatisme et les vers cylindriques*, traduit

du hollandais par le docteur Dor (1862, in-8, avec fig.); *les Anomalies de la réfraction de l'œil et leurs suites*, traduit par le docteur Monnoyer (1865, in-8). Il a donné un grand nombre d'articles dans les *Archives d'ophtalmologie* de Graefe, et dirigé lui-même une publication intitulée : *Recherches faites dans le laboratoire de l'École supérieure d'Utrecht* (Onder Zoekingen gedaan in het physiologisch laboratorium, etc. Utrecht, 1849-1857; 2<sup>e</sup> suite, 1867 et suiv.).

**DONIOL** (Jean-Henri-Antoine), historien et administrateur français, né à Riom (Puy-de-Dôme), en 1818, suivit les cours de la Faculté de droit de Paris, fut reçu licencié et exerça la profession d'avocat aux barreaux de Riom et de Clermont-Ferrand. Nommé conseiller de préfecture du département du Puy-de-Dôme, après la révolution de février 1848, il devint sous-préfet de Florac, au mois d'août de la même année, et de Ville-neuve-d'Agen en 1849. Révoqué en juillet 1850, il entra à Clermont et se livra à des travaux d'histoire qui l'ont fait nommer membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques en 1864. Rentré dans l'administration en mars 1871, comme préfet de l'Isère, il fut tansféré, en février 1872, à la préfecture de la Loire-Inférieure et, un an après, à celle de Meurthe-et-Moselle. Maintenu par M. Beulé, après la chute de M. Thiers, il fut mis en disponibilité, en décembre 1873, par M. de Broglie. Il fut rappelé à l'activité par M. Ricard en février 1876, et envoyé à Marseille, où son administration conciliante parvint à calmer les esprits excités par les préfets de l'ordre moral et par le général commandant l'état de siège dans cette ville. Destitué encore une fois par M. de Broglie, le lendemain de l'acte du 16 mai 1877, il fut nommé préfet des Alpes-Maritimes à l'avènement du cabinet Dufaure, au mois de décembre de la même année. Il passa, le 15 mars 1879, à la préfecture de la Gironde. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1876.

M. Doniol a publié les ouvrages suivants : *Histoire des classes rurales en France* (1857, in-8; 2<sup>e</sup> édit. 1868); *Cartulaire de Brioude* (1862, in-4); *Cartulaire de Sauxillanges* (1864, in-4); *la Révolution française et la féodalité* (1874, in-8); *les Patois de la Basse-Auvergne*, grammaire et littérature (1877, in-8). Il a édité en outre les *Lettres du conventionnel Soubrany*.

**DONNÉ** (Alfred), médecin français, né à Noyon, en 1801, fit à Paris ses études médicales, devint en 1829 chef de clinique à la Charité et fut reçu docteur en 1831, avec une thèse sur les *Caractères distinctifs du pus*. Livré dès la même époque à de minutieuses études sur les liquides de l'économie animale, sur le lait en particulier, il fit des cours de microscopie et fut nommé sous-bibliothécaire à la Faculté. A la révolution de 1848, il était, depuis peu, sous-inspecteur adjoint des eaux d'Enghien, et inspecteur général de l'Université pour la médecine; il reçut, à la suppression de ce dernier titre, celui de recteur de l'Académie de Strasbourg et ensuite de Montpellier. Décoré de la Légion d'honneur en mai 1839, il a été promu depuis au rang d'officier. — Il est mort à Paris, le 7 mars 1878.

M. Donné a fait pendant quelques années les comptes rendus de l'Académie des sciences dans le *Journal des Débats*, où il eut à soutenir une polémique assez longue avec François Arago; d'autres articles fournis au même journal ont paru en brochures, sous le titre de : *Quelques lettres sur les eaux minérales* (1839). On lui doit en outre : *Histoire physiologique et pathologique*

de la salive (1836); *Du Lait, et en particulier de celui des nourrices* (1837); *Conseils aux mères sur l'allaitement et la manière d'élever les enfants nouveau-nés*, excellent traité de l'éducation physique des enfants au premier âge (1842; 4<sup>e</sup> édit., 1869); *Cours de microscopie complémentaire des études médicales* (1844, in-8), suivi trois ans après d'un *Atlas*, exécuté d'après nature au microscopé-daguerréotype, en société avec M. Léon Foucault (1845, 20 pl. in-fol.); *Hygiène des gens du monde* (1869, in-18); une traduction du *Rapport* de Melloni sur le *Daguerréotype*, etc.; enfin des articles dans la *Revue des Deux Mondes*, le livre des *Cent-et-Un*, etc.

**DONNET** (Ferdinand-François-Auguste), prélat français, cardinal, ancien sénateur, est né à Bourg-Argental (Loire), le 16 novembre 1795. Fils d'un médecin, il entra au séminaire de Saint-Irénée, reçut la prêtrise en 1819, et fut nommé vicaire de La Guillotière, puis curé d'Irigny (Rhône). Après deux ans de retraite dans la maison des hautes études fondée par le cardinal Fesch, M. Donnet, qui avait la parole pittoresque et facile, entreprit dans les diocèses de Tours, de Blois et de Lyon une série de prédications remarquées. En 1827, on le nomma à la cure de Villefranche (Rhône). Il avait déjà le titre de vicaire général honoraire de Tours.

En 1835, il fut désigné pour administrer, en qualité de coadjuteur, le diocèse de Nancy, d'où l'animosité publique tint si longtemps éloigné le titulaire, M. de Forbin-Janson. Le 30 novembre 1836, M. Donnet succéda à M. de Cheverus sur le siège archépiscopal de Bordeaux. Ses *Lettres, Mandements, Instructions pastorales*, qui forment 9 vol. in-8, rappellent quelques-unes des qualités de l'ancien missionnaire. La part qu'il prit à la célébration du mariage purement religieux de M. Pescatore méla son nom à l'une des plus célèbres affaires judiciaires de notre temps (1856). Plus tard, le discours que l'archevêque de Bordeaux adressa à l'empereur au sujet des conséquences pour le Saint-Siège de notre expédition d'Italie, obtint une réponse solennelle qui devint un des documents historiques de la politique impériale (oct. 1859). En 1852, M. Donnet fut fait cardinal et, comme tel, devint de droit sénateur. Il défendit à plusieurs reprises, dans le Sénat, le pouvoir temporel du pape. Nommé officier de la Légion d'honneur en mars 1851, il a été promu grand-croix de cet ordre le 3 mars 1875, et grand-croix de l'ordre de Charles III d'Espagne.

**DOO** (George-Thomas), graveur anglais, né en janvier 1800, se forma lui-même, en s'efforçant de marcher sur les traces de Strange et de Sharp, les maîtres qu'il a le plus étudiés. Refusant de mêler son nom aux entreprises commerciales, il choisit parmi les peintres étrangers ou nationaux quelques œuvres sérieuses et n'hésita pas à leur consacrer un travail de plusieurs années. Nous citerons en ce genre : *l'Enfant Jésus* de Raphaël, *l'Ecce Homo* du Corrège, les *Pèlerins en vue de Rome* de M. Eastlake, un *Prêche de John Knox*, de Wilkie. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, on remarqua ses *Têtes d'enfant*, d'après Lawrence, une toile de Van Dick, *le Lord en exil*, de Reynolds, etc. A celle de 1867, il donna la *Résurrection de Lazare*, d'après S. del Piombo; *Saint Augustin et sainte Monique*, d'après Ary Scheffer, et à l'Exposition de 1878, trois portraits : *Portrait de Th. Lawrence*, d'après Th. Lawrence, celui de *Ch. Eastlake* d'après Knight, et le *Portrait de James Johnstone*. Il obtint une médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1855. En novembre 1856, il fut élu membre titulaire de

l'Académie royale des beaux-arts. M. Doo a reçu le titre de graveur ordinaire de la reine.

**DORA D'ISTRIA** (Hélène GHKA, princesse KOLTZOFF-MASSALSKY, plus connue sous le pseudonyme de), femme de lettres valaque, née le 22 janvier 1829, à Bucharest, est fille de feu le grand ban Michel Ghika, et nièce du prince Alexandre Ghika, ex-hospodar de Valachie. Les leçons de Georges Pappadopoulos, de fréquents voyages en Allemagne et en Italie, des séjours prolongés à Berlin, à Vienne, à Venise, lui permirent de joindre à la connaissance des langues et des littératures anciennes celle de la plupart des idiomes modernes de l'Europe : elle entreprit dès l'âge de quinze ans une traduction en allemand de *l'Iliade*, et quelque temps après, écrivit plusieurs pièces pour le théâtre. Jouissant dans sa patrie d'une certaine réputation de savoir et de beauté, elle épousa, en 1849, le prince Koltzoff-Massalsky, d'une de ces anciennes familles slaves, dites Rurikovitch, parce qu'elles sont considérées comme descendant de Rurik le Normand. Elle passa avec son mari en Russie, où elle prit rang à la cour. Quelques années après (1855), elle alla en Suisse, où elle exécuta la première l'ascension du Mönch, dans l'Oberland bernois, puis en Belgique, à Ostende, où elle mit la dernière main à son ouvrage de *la Vie monastique dans l'Eglise orientale*, publié cette même année à Bruxelles, sous le pseudonyme de *Dora d'Istria* (par allusion au fleuve de sa patrie, l'Ister ou Danube). De là elle revint en Suisse, et résida depuis à Florence. En avril 1867, la Chambre des députés d'Athènes lui accorda à l'unanimité, et par une loi spéciale, la grande naturalisation : c'était la première fois que cet honneur était décerné à une femme.

Mme Dora d'Istria, dont tous les écrits sont inspirés, en religion, par le christianisme évangélique, en politique, par le principe de nationalité et le libéralisme, a publié, outre la *Vie monastique* : *les Héros de la Roumanie* (Gli eroi della Rumenia); *les Roumains et la Papauté* (I Rumeni ed il Papato), en italien : ces deux ouvrages, publiés d'abord dans le *Diritto*, de Turin, feuille libérale, ont pour but de justifier la séparation des Roumains d'avec Rome; *les Femmes en Orient* (Zurich, 1858, 2 vol. in-12); *Des Femmes, par une femme* (1864, 2 vol. in-8); *la Vénitienne* (même année); des fragments sur *la Suisse italienne* dans les journaux de cette contrée, puis un grand nombre d'articles dans des revues étrangères, notamment dans le *Spectateur d'Orient* et *l'Espérance*, journaux d'Athènes et, depuis 1850, dans la *Revue des Deux Mondes*.

Mme Dora d'Istria a aussi cultivé les arts avec quelques succès. En 1854, deux paysages, exposés par elle à Saint-Petersbourg, lui ont valu une médaille d'argent. De nombreuses monographies biographiques ont été publiées sur Mme Dora d'Istria, en français, en italien et en allemand. Elle a été élue membre de diverses sociétés savantes, notamment d'un certain nombre d'académies italiennes, qui jusque-là n'avaient pas admis de femmes dans leurs rangs.

**DORANGE** (Jean-Augustin), bibliographe français, né à Laval en 1816, entra, en 1835, comme professeur au collège de Lorient qu'il quitta deux ans plus tard pour mettre en pratique à Tours l'enseignement mutuel dans les cours d'adultes. En 1849, il devint chef d'institution dans la même ville et en 1859, il fut nommé conservateur de la bibliothèque publique. Pendant la guerre de 1870, il transporta à Biarritz les livres les plus précieux et 2000 manuscrits. Outre quelques publications

d'instruction élémentaire et des articles insérés dans diverses publications bibliographiques; on doit à M. Dorange un important *Catalogue raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Tours* (Tours, 1876, in-4).

**DORÉ** (Paul-Gustave), peintre et dessinateur français, né à Strasbourg, en janvier 1832, vint à Paris, en 1845, acheva ses études au lycée Charlemagne et travailla, dès 1848, avec M. Bertall, au *Journal pour rire*. La même année, il produisit des dessins à la plume exposés au Salon, et des *Aibuns* qui eurent un certain succès. Aux Salons suivants, il envoya de nouveaux sujets : *les Pins sauvages*, *le Lendemain de l'orage*, souvenirs des Alpes, *les Deux mères*, *la Prairie*, *le Soir* (1849-1853); *la Bataille de l'Alma*, à l'Exposition universelle de 1855; neuf *Vues*, *Sites ou Paysages* exposés en 1857, avec *la Bataille d'Inkermann*. Il obtint une mention à ce dernier Salon.

M. Gustave Doré a exposé depuis cette époque : *Dante et Virgile dans le neuvième cercle des enfers*, premier épisode tiré de la *Divine Comédie*; *Vallon des Vosges*, trois dessins : *Dante et Virgile traversant le Styx*, *Dante et Virgile aux enfers devant la tombe de Farinata*, *Paolo et Francesca di Rimini aux enfers* (1861); *Épisode du déluge*, *le Vito*, danse de gitanos à Grenade; *Françoise de Rimini et Paolo* (1863); *Gitanes espagnole*; *l'Arge de Tobie* (1865), *Soirée dans la campagne de Grenade*; *Souvenir de la Savoie*, et deux dessins : *les Anges rebelles précipités*; *les Titans* (1866); *le Néophyte*; *la Siesta*, souvenir d'Espagne (1868); la première de ces deux toiles fut très-remarquée; *les Alpes*; *Vallon* (1869); *l'Aumône*, *Souvenir de la Savoie* (1870); *l'Alsace*, *le Massacre des innocents* (1872); *les Ténébreux*, *le Désert*, souvenir des Alpes (1873); *les Martyrs chrétiens* (1874); *Dante et Virgile visitant la septième enceinte*, *la Maison de Caïphe*, *les Vagabonds* (1875); *Jésus condamné* (1876); *Entrée de Jésus à Jérusalem* (1877); *Ecce Homo*, *Moïse devant Pharaon* (1878); *la Mort d'Orphée*, toile de proportions colossales, comme quelques-unes des précédentes. Il a également exposé des aquarelles et des sculptures, notamment parmi ces dernières, un *Vase gigantesque orné de grappes de personnages* (Exposition universelle 1878), et *l'Effroi*, groupe en plâtre (1879).

En dehors de ces multiples essais, la verve et la facilité du dessin de M. Doré, l'ensemble et l'énergie de ses compositions, dont un grand nombre atteint les dimensions oubliées des planches du temps de Louis XIV, lui ont fait une réputation populaire. Il a donné au *Journal pour tous*, dès l'origine (1856), un très grand nombre de scènes illustrées. Il avait fondé, avec M. Philippon, le *Musée anglo-français*. Depuis, il a illustré, entre autres publications importantes : *les Oeuvres de Rabelais* (1854); *la Légende du Juif-Errant*, *les Contes drolatiques de Balzac* (1856); *les Contes de Perrault* (1861, in-fol.); *les Essais de Montaigne* (1857); *le Voyage aux Pyrénées* de M. Taine (1859), etc. Il faut citer hors ligne, pour leur importance et leurs proportions : *l'Enfer* de Dante (1861, grand in-folio); *Don Quichotte* (1863, 2 vol. in-folio); *la Bible* (Tours, 1865-1866, 2 vol. in-folio); *les Fables de La Fontaine* (1867, gr. in-4); *le Purgatoire et le Paradis*, complétant la *Divine comédie* (1868, in-fol.); les poèmes de Tennyson : *Elaine*, *Virgiane Enide*, *Genièvre* (1866-1868, in-fol.); *Oeuvres de Rabelais* (1872, 2 vol. in-folio); *l'Espagne*, par M. le baron Ch. Davillier (1873, in 4); *la Chanson du vieux marin* de Coleridge (1876, in-folio); *Londres* de M. Louis Enault (1877, in-folio);

*Roland furieux* (1879, in-folio), etc. Plusieurs des grands dessins de ces publications ont été reproduits par l'artiste, comme tableaux, aux Salons des années correspondantes. M. Gustave Doré a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1861.

Son frère aîné, M. Ernest DORÉ, né à Strasbourg 1831, s'est livré à la composition musicale et s'est fait connaître par des *Romances*, par une *Messe* exécutée à Notre-Dame de Lorette le jour de Pâques 1856, etc.

**DORIAN** (Pierre-Frédéric), homme politique français, député, né le 24 janvier 1814 à Montbéliard, adopta de bonne heure les théories saint-simoniennes, puis fut reçu ingénieur des mines. Il épousa la fille de M. J. Holtzer, importateur en France de fers très renommés. Maître de forges et maire d'Unieux, il fut élu député au Corps législatif, en 1863, comme candidat de l'opposition, pour la 2<sup>e</sup> circonscription de la Loire, par 7232 voix sur 15 296 votants. Il avait pour concurrent M. de Charpin-Feugetolles, candidat du gouvernement. En 1869, il fut réélu par 11 162 voix sur 17 727 votants, sans que l'administration lui opposât de candidat officiel.

Après la révolution du 4 septembre 1870, il fut nommé ministre des travaux publics par le gouvernement de la Défense nationale et dirigea activement, dans Paris investi, la fabrication des fusils, des canons, des mitrailleuses et des munitions. Lors de la tentative insurrectionnelle du 31 octobre, sa popularité, dans le parti avancé, était assez grande pour que les meneurs crussent nécessaire de placer son nom en tête de toutes les listes de gouvernement provisoire, qui furent acclamées pendant la nuit. Il refusa de faire partie d'aucune de ces combinaisons. M. Dorian assista M. Jules Favre pour le règlement de la capitulation (25 janvier). Un décret du 1<sup>er</sup> février lui délégua la signature des actes d'administration du ministère de l'Instruction publique. Un autre décret, du 2 février, lui donna l'intérim du ministère du commerce. Aux élections du 8 février pour l'Assemblée nationale, il fut nommé représentant du département de la Loire, le premier sur onze, par 70 508 voix, et représentant de la Seine, le seizième sur quarante-trois, par 128 480 voix sur 328 970 votants. Il opta pour la Loire et prit place à l'extrême gauche. — M. Dorian est mort à Paris le 14 avril 1873. Un monument, dû au ciseau de M. Aimé Millet, lui a été élevé par souscription au Père-Lachaise, et inauguré solennellement le 26 juin 1875.

**DORMEUIL** (Charles CONTAT-DESFONTAINES, dit), ancien acteur français, né à Paris, en 1794, d'une famille d'artistes dramatiques, remplit lui-même, de 1815 à 1820, l'emploi de divers rôles comiques sur des scènes de société et les théâtres de banlieue. Dès la création du Gymnase-Dramatique, il fut choisi par Delestre-Poirson comme régisseur général de la scène, et exerça ces fonctions de 1820 à 1831. Il obtint ensuite et partagea jusqu'en 1846, avec M. Charles Poirson, frère de Delestre-Poirson, le privilège de l'ancien théâtre Montansier, sous le nom de théâtre du Palais-Royal. L'accueil fait aux pièces de genre et aux comédies de salon par un parterre orangeux, le décida à exploiter le genre de comique le plus gai, le plus bouffon, le plus risqué. Un grand nombre de folies à effet, toujours plus amusantes que morales, donnèrent à cette salle sa spécialité et firent sa fortune. M. Dormeuil passait pour un des directeurs qui surveillaient de plus près la mise en scène. A la mort de Lurine, directeur du Vaudeville (novem-

bre 1860), il prit la direction de ce théâtre, conjointement avec M. Duponchel. Après deux années et demie d'une administration qui ne compte qu'un grand succès, *Nos Intimes*, au milieu de nombreux échecs, M. Dornmeil donna sa démission (avril 1863). Il avait laissé, en 1858, le privilège de son théâtre aux mains de son fils. Il a été plusieurs années juge au tribunal de commerce.

On a de lui quelques écrits et pièces de théâtre : *Réflexions sur la liberté des théâtres* (1838, broch. in-8); *le Télégraphe, ou le Commissaire général*, vaudeville en 2 actes, avec MM. Edouard et Théaulon; *la Fête des marins, ou la Saint-Charles à Dieppe*, vaudeville en un acte, avec Théaulon et Chabot de Boïn, etc.

DORN (Jean-Albrecht-Bernard), orientaliste allemand, né le 11 mai 1805, à Schenefeld (duché de Cobourg), étudia aux Universités de Halle et de Leipzig, prit ses grades, et après un voyage en France et en Angleterre, devint professeur ordinaire de langues orientales à l'université russe de Charkow (1829). Six ans après, il fut appelé à Saint-Petersbourg où il fut d'abord professeur d'histoire et de géographie asiatiques à l'institut oriental, puis, en 1842, conservateur de la bibliothèque impériale et directeur du musée asiatique. Membre de l'Académie impériale des sciences, il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions le 22 décembre 1876.

Les études de M. Dorn ont eu pour objet principal l'histoire et la langue des Afghans, avec l'histoire et la géographie du Caucase et des bords méridionaux de la mer Caspienne. On lui doit sur ce sujet une traduction anglaise de l'*Histoire des Afghans*, de Neamet-Ullah (Londres, 1829, 2 vol.); *Observations grammaticales sur la langue des Afghans* (Grammat. Bemerk. über die Sprache der Afghanen, Saint-Petersbourg, 1840); *Chrestomathie de la langue des Afghans* (Chrestomathie of the Pushtu or Afghan language, Ibid., 1847), accompagnée d'un *Glossaire*; la traduction allemande et l'édition du texte persan de l'*Histoire de Tabaristan, de Ruyan et de Masenderan*, de Schin-el-din (Geschichte von Tabaristan, etc., Ibid. 1850, 2 vol.) et de l'*Histoire de Tabaristan*, de Chondemir (Geschichte Tabaristans, Ibid., 1850). En 1860 et 1861 il rapporta d'un voyage scientifique au Caucase, une riche collection d'inscriptions très-précieuses pour l'histoire des dialectes de ce pays. Il en publia les résultats dans un ouvrage important intitulé : *Caspia, Invasion des vieux russes dans le Tabaristan* (Saint-Petersbourg, 1875).

On cite encore de lui : *Commentatio de psalterio Aethiopico* (Leipzig, 1825); *le Musée asiatique de l'Académie impériale des sciences* (das asiatische Museum der Kaiserl. Akad. der Wissenschaften, Saint-Petersbourg, 1846); *le Catalogue des manuscrits et xylographes orientaux de la bibliothèque de Saint-Petersbourg* (Ibid., 1852); enfin un grand nombre d'excellents travaux sur l'histoire, la géographie, la numismatique et l'archéologie orientales, dans les *Mémoires* et le *Bulletin* de l'Académie de Saint-Petersbourg.

DORN (Henri-Louis-Egmont), compositeur et chef d'orchestre allemand, né à Königsberg, le 14 novembre 1804, fit d'abord son droit et entra dans la carrière administrative. A vingt-deux ans, il fit représenter à Berlin son premier opéra, *les Pages de Roland*, dont il avait écrit également le libretto et la partition. En 1827, il fut nommé professeur à la nouvelle école musicale de Francfort-sur-le-Mein; mais il fut ap-

pelé bientôt, comme chef d'orchestre, au théâtre de Königsberg. Il passa, en la même qualité, à Leipzig, et après avoir occupé diverses positions, entre autres celle de maître de chapelle à Riga, puis en 1843 à Cologne, il devint, en 1849, maître de chapelle au théâtre de la cour de Berlin. Il prit sa retraite, en 1869, avec le titre de professeur royal, et se livra depuis à l'enseignement et à la littérature musicale.

Il faut citer encore parmi ses opéras : *la Mendicante*, *Abu-Kara*; *Artazercès* (1831); *l'Echevin de Paris* (1838); *la Bannière d'Angleterre* (1843); *Niebelungen* (1854); *Une journée en Russie* (1856); sans compter un grand nombre de compositions instrumentales d'une savante orchestration, qui, comme sa sonate, *le Camp*, ont eu du succès. Il a publié ses *Souvenirs* (Erinnerungen, Berlin, 1871-1872).

DORNER (Isaac-Auguste), théologien protestant allemand, né le 20 juin 1809, à Neuhausen-ob-Eck (Witttemberg), où son père était pasteur, acheva ses études à l'Université de Tubingue, et revint, en 1832, à Neuhausen, comme vicaire de la paroisse de son père. En 1836, il reçut à Tubingue le grade de docteur, puis voyagea en Hollande et dans la Grande-Bretagne pour y étudier l'état des Églises réformées. A son retour, il occupa successivement des chaires de théologie à Tubingue (1838), à Kiel (1839), à Königsberg (1840-1849); puis il fut nommé professeur ordinaire à la Faculté de théologie de Bonn et membre du consistoire de Coblenz, et en 1862, professeur à l'université de Berlin.

Son principal ouvrage est une *Histoire du développement de la doctrine de la personne du Christ, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (Entwicklungsgeschichte der Lehre von der Person Christi von, etc., Stuttgart, 1839; 2<sup>e</sup> édit. très augmentée, 2 vol., 1854), travail considérable qui devait être complété par l'*Exposition de la doctrine dont l'auteur a d'abord fait l'histoire* (Darstellung der Lehre, etc., 1<sup>re</sup> partie, 1845-1846, 2 vol.). On cite encore de M. Dorner : *le Piétisme, surtout en Wurtemberg* (Hambourg, 1840); *le Principe de notre Église* (das Princip unserer Kirche, Kiel, 1841); *De Oratione Christi eschatologica*, *Matth.* xxiv, 1-36 (Stuttgart, 1844); *Histoire de la théologie protestante* (Geschichte der protest. Theologie), Munich, 1868), etc.

DORREGARAY (don Antonio), marquis de ÉRAUL, général espagnol, carliste, né vers 1820, fit partie de l'armée de don Carlos de 1836 à 1839, puis entra dans l'armée royale régulière, se distinguant, en 1859, dans la campagne du Maroc à la tête des compagnies disciplinaires, fut envoyé en 1866 à la Havane en qualité d'employé supérieur de la police, et acquit une certaine notoriété par les accusations dont sa conduite fut l'objet. A la révolution de 1868, il se retira du service public, embrassa la cause du nouveau don Carlos, en 1872, gagna en mai 1873, la bataille d'Estella, et à la retraite d'Elio, un an après, prit le commandement en chef de l'armée carliste. Il publia, en juin 1874, une proclamation dans laquelle il déclarait faire la guerre sans merci, et consacra officiellement, de cette manière, tous les actes de violence et de pillage commis par les bandes carlistes. Il chercha ensuite, dans un autre manifeste aux nations civilisées, à rejeter la faute sur les troupes régulières, en les accusant de fusillades en masse des prisonniers. En février 1876, il suivit don Carlos dans sa fuite en France, passa avec lui en Angleterre et parcourut depuis diverses contrées.

**DORTET DE TESSAN** (Louis-Urbain), ingénieur français, né le 25 août 1804, fut, de 1822 à 1824, élève de l'École polytechnique, sortit dans le corps des ingénieurs hydrographes, et fit partie, en 1837, du voyage de la *Vénus* autour du monde. Ingénieur de première classe depuis le 15 septembre 1848, il fut admis à la retraite en 1852 et résida au Vigan (Gard). Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences, en décembre 1858, et membre titulaire en 1861. Dortet de Tessan a été promu officier de la Légion d'honneur en avril 1843. — Il est mort à Paris le 30 septembre 1879.

Auteur de la partie de la *Physique* dans le *Voyage autour du Monde* d'Abel Du Petit-Thouars (1844), il a annoté la *Description des côtes de l'Algérie*, d'A. Bérard, et écrit quelques *Mémoires*.

**DORUS-GRAS** (Julie-Aimée VAN STEENKISTE, dite DORUS, dame), cantatrice française, née à Valenciennes, en 1813, et fille d'un ancien officier de l'Empire devenu chef d'orchestre au théâtre de cette ville, reçut de lui sa première instruction musicale. A huit ans, elle fut envoyée au Conservatoire de Paris, aux frais du budget municipal. Elle remporta le premier prix de chant dès l'année suivante, et entra dans la musique de la chambre du roi. Quelques années après, elle figurait à Bruxelles dans plusieurs concerts, étudiait la déclamation lyrique et débutait au théâtre royal. Ramenée en France, après la révolution belge, elle fut engagée à l'Opéra (novembre 1830), où elle resta vingt années. Elle se maria, en avril 1833, à M. Gras, violoniste distingué, dont elle joignit le nom au sien, et devint, en 1836, à la retraite de Mme Damoreau, chef d'emploi des premiers rôles.

Applaudie surtout, jusque-là, dans le *Comte Ory*, dont elle affectionnait la musique légère, Mme Dorus-Gras reprit dès lors, dans le répertoire courant, *Guillaume Tell*, la *Muette*, le *Rossignol*, *Fernand Cortez*, créa, avec un succès constant, Thérésina dans le *Philtre*, le page dans *Gustave*, Alice dans *Robert le Diable*, Marguerite dans les *Huguenots*, Eudoxie dans la *Juive*, Ginevra dans *Guido*, Ritta dans la *Xacarilla*, etc. (1836-1847). Pendant ses vacances annuelles, elle donnait de fructueuses représentations en province et à l'étranger. En décembre 1832, elle prit à l'improviste, sur la scène de l'Opéra-Comique, le rôle d'Isabelle dans le *Pré aux Clercs*. Mme Dorus-Gras représentait, à l'Académie de musique, la méthode italienne des broderies et des roulades, et se distinguait par la vigueur, la justesse et la netteté du chant, la souplesse et l'étendue de sa voix.

Son mari, M. GRAS, s'est retiré de l'Opéra en même temps qu'elle. — Son frère aîné, M. Vincent-Joseph-Louis VAN-STEENKISTE, dit DORUS, né à Valenciennes, le 1<sup>er</sup> mars 1812, tint l'emploi de première flûte à l'Opéra. Cet habile virtuose, seul héritier, parmi nous, des Tulou et des Drouet, devint membre de la Société des concerts du Conservatoire, où ses solos, remarquables par la pureté, la largeur et l'éclat de l'exécution, lui ont valu de véritables triomphes.

**DORVAULT** (François-Laurent-Marie), pharmacien français, né à Saint-Etienne-de-Mont-Luc (Loire-Inférieure), en 1815, reçut à Paris son diplôme en 1841, après avoir été lauréat de l'École spéciale. Il devint directeur de la pharmacie centrale de France. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 7 février 1863, et promu officier le 20 octobre 1878. — Il est mort à Paris le 16 février 1879.

On a de lui : *Officine* (1844, in-8), répertoire général de pharmacie pratique (9<sup>e</sup> édit., 1875,

in-8); *Iodognosie* (1850, in-8), monographie chimique, médicale et pharmaceutique des iodiques en général; et plusieurs mémoires insérés dans les recueils scientifiques.

**DOTTIN** (Henri), littérateur français, né à Beauvais, le 4 mai 1816, débuta de bonne heure par quelques essais poétiques, et fonda, en 1843, l'Athénée du Beauvoisis dont il fut le premier président. Il est auteur d'un certain nombre d'ouvrages, notamment : *Cent et une épigrammes de Martial*, les *Noces de Thétis et de Pélée*, de Catulle, traductions en vers (1838 et 1839); *Fables en quatrains*; les *Cendres d'un empereur*, poème en trois époques (1840); *Verselets* (1841); la *Femme de l'ouvrier*, roman en vers (1843); *Chants du pays*, poésies (1845); *Economistes et industriels*, ou la *Question du libre-échange* (1847); *Napoléoniennes*, poésies (1852); des *Études littéraires* sur Amédée du Leyris, C. L. Mollévaux. Prévilles (1844-1852); la *Statue de Jeanne Hachette*, poésie (1851); *Épîtres humoristiques* (1864, in-18), etc. Il a fourni des articles au *Monde littéraire* et à divers journaux de son département, sous le pseudonyme de *Léontine de R.*

**DOUAY** (Félix-Charles), général français, né à Paris, le 14 août 1816, s'engagea dans l'armée à l'âge de seize ans, comme simple soldat, devint sous-officier en 1835 et fut nommé sous-lieutenant le 10 octobre 1838. Promu successivement lieutenant le 8 octobre 1840, capitaine le 3 janvier 1843, lieutenant-colonel le 14 janvier 1853, colonel le 26 juin 1856, il prit part à la guerre d'Italie, dans le corps du maréchal Niel, fut grièvement blessé à la bataille de Solferino, et promu général de brigade le 10 juillet 1859. Il commanda une brigade dans le corps expéditionnaire du Mexique, sous les ordres du général de Lorencez. Devenu général de division le 14 janvier 1863, il fut aide de camp de l'empereur Napoléon III, et commanda la première division d'infanterie de l'armée de Paris.

Au début de la guerre contre la Prusse (juillet 1870), il fut mis à la tête du 7<sup>e</sup> corps, qui, le dernier formé, se réunissait aux environs de Belfort. Après la défaite de Wissembourg, où fut tué son frère, le général Abel Douay, il envoya une partie de ses troupes au maréchal de Mac-Mahon, menacé sur Werth et Reichshoffen par le prince royal de Prusse, et le rejoignit, avec le reste, lors de la retraite sur Châlons. Le 7<sup>e</sup> corps combattit à Mouzon, le 31 août, puis sur le plateau d'Illy, à Sedan, le 1<sup>er</sup> septembre. Réduit à battre en retraite sous cette place, après une résistance acharnée, le général Félix Douay fut compris dans la capitulation. Lors de la signature de la paix, il revint en France, et se mit à la disposition de M. Thiers, au moment de l'insurrection du 18 mars. A la fin du mois d'avril, il fut placé à la tête du 4<sup>e</sup> corps d'armée sous Paris, ajouté aux trois corps déjà réunis sous le maréchal Mac-Mahon. Il prit une part active au second siège, et ce fut lui qui entra le premier dans Paris par la porte de Saint-Cloud, le 21 mai 1871. Au mois de septembre 1871, il fut autorisé par le gouvernement à faire un court voyage à Londres, pour affaires de famille, et à visiter en même temps l'empereur Napoléon III, dont il avait été l'aide de camp : démarche qui fut très commentée dans la presse. Lors de la réorganisation des grands commandements, il fut appelé, par décret du 28 octobre 1873, à la tête du 6<sup>e</sup> corps, à Châlons-sur-Marne. Par le décret du 11 février 1879, il fut nommé inspecteur général de l'armée. Décoré de la Légion d'honneur le 10 décembre 1851, promu officier le 22 août 1855, commandeur le 15 juillet 1859,

grand officier le 13 mars 1864, il a été élevé à la dignité de grand-croix le 18 juillet 1871. — Le général Douay est mort le 4 mai 1879.

**DOUBLAT** (A....) [des Vosges], ancien député français, représentant du peuple, né le 7 novembre 1800, maître de forges et propriétaire de scieries à Brouvelieures, fut, en 1834, envoyé par l'arrondissement de Saint-Dié à la Chambre des députés, où son père avait longtemps siégé. Réélu à toutes les législatures, il fit partie jusqu'en 1848 de l'opposition dynastique. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 83 995 voix, le premier des onze élus des Vosges. Membre du comité des cultes, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il fit au gouvernement de Louis-Napoléon une opposition modérée et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. Il resta membre du Conseil général des Vosges pour le canton de Brouvelieures.

**DOUCET** (Charles-Camille), auteur dramatique français, membre de l'Académie française, né à Paris, le 16 mai 1812, étudia le droit, fut reçu avocat, passa quelque temps dans une étude de notaire, puis entra, en 1837, dans l'administration de la Liste civile. Il marqua ses débuts au théâtre par un vaudeville que Bayard signa avec lui : *Léonce* (théâtre des Variétés, 4 août 1838). Abordant ensuite la comédie en vers, il écrivit plusieurs pièces et obtint d'honorables succès; à l'Odéon, il donna un *Jeune homme*, trois actes (29 octobre 1841); *L'Avocat de sa cause*, un acte (5 février 1842); *le Baron Lafleur*, trois actes (13 décembre 1842); *le Dernier banquet* de 1847, revue en trois actes (30 décembre 1847); *les Ennemis de la maison*, trois actes (6 décembre 1850), qui furent repris avec des changements au Théâtre-Français en 1854. C'est également sur cette dernière scène qu'ont été représentés *la Chasse aux fripons*, trois actes (27 février 1846), *le Fruit défendu*, comédie en trois actes (23 novembre 1857). Ces différents ouvrages ont été réunis, en 1858, sous le titre de *Comédies en vers* (2 vol. in-8). Il a donné depuis aux Français *la Considération*, comédie en quatre actes, en vers (6 novembre 1860).

On a encore de M. Camille Doucet de nombreuses poésies et diverses pièces de circonstance, telles que *Versailles* (1840) et *le 16 Mars* 1856; *le Chant du cygne*, petit drame en vers; le 6 Juin 1606, à-propos en vers, représenté à l'Odéon; deux scènes lyriques : *Velasquez* (1847), *la Barque d'Antonio* (1849), couronnées par l'Académie des beaux-arts. Il a longtemps traité au *Moniteur parisien* la critique dramatique.

M. C. Doucet fut nommé, en 1853, chef de la division des théâtres au ministère d'État, et chargé, en cette qualité, de la haute direction des théâtres impériaux de Paris et des départements. Il devint directeur de l'administration des théâtres au ministère de la maison de l'empereur, le 1<sup>er</sup> juillet 1863. A diverses reprises, sa candidature à l'Académie française réunit un certain nombre de suffrages. Il en fut élu membre le 7 avril 1865, en remplacement d'Alfred de Vigny, et sa réception eut lieu le 23 février 1866. Il devint secrétaire perpétuel le 30 mars 1876, en remplacement de Patin. M. C. Doucet a été élu plusieurs fois membre du Conseil général de l'Yonne pour le canton de Villeneuve-l'Archevêque. Chevalier de la Légion d'honneur en avril 1847, il a été promu officier en août 1857 et commandeur le 7 août 1867.

**DOUESNEL-DUBOSQ** (Robert-Alexandre), an-

ancien représentant du peuple français, né dans l'arrondissement de Bayeux (Calvados), le 16 octobre 1798, fut nommé substitut du procureur du roi à Bayeux, en 1828, et fut, après 1830, mis à la tête du parquet de cette ville. Destitué par M. Guizot, il fut élu commandant de la garde nationale et, en 1847, membre du Conseil général du Calvados. Riche propriétaire, il fonda une maison de banque dont les opérations étendirent son influence politique. En 1848, il fut élu représentant le huitième sur douze, par 56 866 suffrages, et vota avec la fraction la plus modérée du parti républicain. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique du président à l'intérieur et dans les affaires de Rome. Réélu à la Législative, il fit partie de la majorité monarchique. Le coup d'État du 2 décembre le rejeta dans la vie privée; mais, le 20 février 1859, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 2<sup>e</sup> circonscription du Calvados; il fut réélu, au même titre, en 1863, par 15 891 voix sur 23 850 votants, et en 1869, par 15 513 voix sur 22 860 votants. M. Douesnel a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Bayeux, en août 1877.

**DOUET D'ARCQ** (Louis-Claude), paléographe français, né à Paris, le 15 janvier 1808, entra à l'École des Chartes en 1831 et passa par tous les grades avant de devenir chef de la section historique des Archives nationales. Ses principales publications sont : *Comptes de l'argenterie des rois de France* (1851, in-8) complété par un *Nouveau recueil de comptes* (1874, in-8); *Collection de sceaux* (1863-1872, 3 vol. in-4); *Choix de pièces relatives au règne de Charles VI* (1863-64, 2 vol. in-8); *Comptes de l'hôtel des rois de France au quatorzième et au quinzième siècle* (1865, in-8); *Inventaire de la bibliothèque du roi Charles VI*, fait au Louvre en 1423 par ordre du régent duc de Bedford (1868, in-8). Il a publié la *Chronique d'Enguerran de Monstrelet* (1857-1862, 6 vol. in-8) et collaboré à l'édition des *Registres de l'Hôtel de ville de Paris* donnée par Leroux de Lincy (1846-47, 2 vol. in-8).

**DOUHET** (Ferdinand, comte DE), sénateur français, né à Clermont-Ferrand, le 21 avril 1811, fut page de Charles X, de 1826 à 1829. Ancien représentant à l'Assemblée législative de 1849, et connu dans le Puy-de-Dôme, comme grand propriétaire, il fut porté aux élections pour le corps législatif en 1869, dans une circonscription de Clermont, comme candidat de l'Union libérale; il ne réunit que 3000 voix. Après la guerre, il fut élu représentant du Puy-de-Dôme à l'Assemblée nationale, le neuvième sur onze, par 41 166 sur 96 000 votants. Il siégea à l'extrême droite et se signala par un certain nombre de propositions dont quelques-unes parurent assez excentriques. Il demanda, notamment, « d'élargir les bases du suffrage universel par le vote accumulé des familles. » en faisant voter le père de famille, pour sa femme et pour chacun de ses enfants mineurs, et en attribuant aux veuves un droit analogue (1<sup>er</sup> août 1871). Dans la discussion des lois constitutionnelles, il réclama l'institution de trois Chambres, et lors de l'élection des sénateurs inamovibles, il proposa de prendre au moins les deux tiers parmi les députés les plus âgés, afin que « dans l'intérêt du principe d'émulation, les fonctions publiques à vie résident sur les mêmes têtes le moins longtemps possible. » Quoiqu'il eût voté contre l'amendement Wallon et les lois constitutionnelles, M. le comte Douhet, porté sur la liste des gauches comme candidat aux élections sénatoriales faites par l'Assem-

blée, fut élu, au sixième tour de scrutin, par 341 voix sur 680 votants (15 décembre 1875). \*

**DOUGLASS** (Frédéric BAILEY, dit), publiciste nègre des États-Unis, né dans le comté de Talbot (Maryland), vers 1816, et orphelin de bonne heure, vécut d'abord de la vie tout animale des enfants esclaves. Il avait huit ou neuf ans lorsque son maître le prêta à un de ses parents qui habitait Baltimore et chez lequel, grâce à un traitement plus humain, il prit goût à l'instruction, qu'il appelle dans ses *Mémoires* « le sentier qui mène de l'esclavage à la liberté. »

Malgré les défenses de ses nouveaux maîtres, il apprit seul à lire, à écrire, à calculer; plusieurs années se passèrent dans cette étude obstinée, mais entourée de périls. En 1832, on le vendit à un planteur de Baltimore; celui-ci, le trouvant faible et indocile, le livra à un M. Covey, qui avait dans le pays la réputation d'un excellent *dresseur d'esclaves*. Les mauvais traitements éprouvés par le jeune homme, qui ne songea plus dès lors qu'à la fuite. Après une première tentative qui échoua, il réussit, en septembre 1838, à gagner New-York, où il fut rejoint par sa fiancée, une négresse libre, qu'il épousa. Ce fut alors qu'il prit le nom de Douglass, afin d'échapper plus sûrement aux recherches.

A New-Bedford, tout en travaillant de son dur métier d'ouvrier calfat, il ne tarda pas à se faire remarquer, dans les meetings abolitionnistes, par une parole empreinte d'onction chrétienne. Choisi, en 1841, par la Société contre l'esclavage, pour propager les doctrines de l'émancipation, ses efforts furent infatigables: ce fut un véritable apôtre. L'Angleterre, en 1847, l'accueillit avec les plus vives sympathies; des souscriptions spontanées lui permirent de se libérer envers son dernier maître et de fonder à Rochester une revue abolitionniste intitulée *L'Abeille du Nord*. En 1866, il fut choisi à l'unanimité par les républicains de Rochester, comme délégué à la Convention de New-York. Les *Mémoires* de Douglass, publiés à Boston, en 1845, ont été souvent réimprimés.

**DOUTRE** (Esprit), ancien représentant du peuple français, né à Lyon, le 1<sup>er</sup> juillet 1811, d'une famille d'artisans, se fit ouvrier typographe, et acquit, dans les ateliers de Lyon, une certaine influence politique. Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire extraordinaire dans une des communes voisines de Lyon. Candidat des démocrates-socialistes, il fut envoyé à l'Assemblée constituante par 104 891 suffrages, le second sur la liste des quatorze représentants du Rhône. Il fit partie de la Montagne, et rejeta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée et signa la proposition tendant à décréter d'accusation Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion du siège de Rome. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, il prit une part active à tous les actes de l'extrême gauche. Le coup d'État du 2 décembre le rejeta hors de la vie politique. Il entra au Comptoir national d'escompte. — Il est mort à Paris, le 3 août 1874.

**DOUTRELAINE** (Louis-Toussaint-Simon), général français, né à Landrecies (Nord), le 9 juillet 1820, entra à l'École polytechnique en 1839 et en sortit, dans l'arme du génie, comme sous-lieutenant, le 1<sup>er</sup> octobre 1841. Lieutenant le 1<sup>er</sup> octobre 1843, il servit au 1<sup>er</sup> régiment du génie à Arras, puis fut détaché à la place de Verdun. Capitaine le 30 décembre 1846, il fut promu successivement chef de bataillon, le 22

mars 1856, lieutenant-colonel, le 4 mai 1859, colonel, le 13 août 1863, général de brigade, le 1<sup>er</sup> mars 1867, et général de division, le 26 décembre 1872.

Officier d'ordonnance du ministre de la guerre en 1848 et en 1849, M. Doutrélaïne prit part aux opérations du génie, dans la campagne de Rome, puis fut employé, jusqu'en 1854, dans les bureaux de la direction du génie, au ministère de la guerre. Nommé alors aide de camp du ministre de la guerre, il remplit les mêmes fonctions auprès du major général de l'armée d'Italie, en 1859. Chef du génie à Paris, en 1860, et directeur des fortifications de Mézières en 1863, il suivit, la même année, le corps expéditionnaire du Mexique, en qualité de chef d'état-major, puis de commandant du génie. Directeur du génie au ministère de la guerre en 1867, conseiller d'État, hors sections en 1868, il devint membre du comité de fortifications et inspecteur général du génie. Il commandait cette arme dans le 7<sup>e</sup> corps, pendant la guerre de 1870, et fut fait prisonnier à la bataille de Sedan. En mars 1871, le général Doutrélaïne fut nommé commissaire de la République aux conférences pour la paix de Bruxelles et de Francfort, puis commissaire pour la délimitation des nouvelles frontières. Membre du comité des fortifications, dont il devint président, il fut en outre, jusqu'en 1876, membre de la commission de la défense des côtes, ainsi que du conseil supérieur de l'instruction publique. Il faisait encore partie de la commission mixte des travaux publics, lorsqu'il fut appelé, en février 1879, au commandement du 5<sup>e</sup> corps d'armée, à Orléans. De 1853 à 1863, il avait fait partie du Conseil général du Nord, pour le canton de Landrecies. Chevalier de la Légion d'honneur le 27 juillet 1849, officier le 13 août 1859, le général Doutrélaïne a été promu commandeur le 13 mars 1869.

**DOUVILLE-MAILLEFEU** (Louis-Marie-Gaston, comte de), député français, né à Paris, le 7 août 1835, descend d'une des plus anciennes familles d'Abbeville. Il entra dans la marine à l'âge de seize ans, prit part aux campagnes de Bomarsund, d'Italie, de Canton, fit partie de la première expédition du Japon, et quitta le service en 1860. Au moment de l'invasion prussienne, il chercha à organiser des compagnies de francs-tireurs pour la défense de son département, mais les lenteurs administratives l'empêchèrent de réaliser son projet, et dans une explication qu'il eut à ce sujet avec le sous-préfet, il souffleta ce fonctionnaire. Il vint s'enfermer dans Paris assiégé et reprit du service comme capitaine du génie. Condamné par défaut le 31 août 1870, à deux ans de prison, il interjeta appel, mais ne put se présenter devant la cour, au mois de mars 1871. Arrêté avec le général Clément Thomas, il fut conduit rue des Rosiers et n'échappa à la mort que par hasard. Un arrêt par défaut confirmant le premier jugement, il forma opposition à ce jugement, mais ne se présenta point devant la cour d'Amiens sur le conseil du président de la République, et fut gracié le 22 août 1871. Aux élections générales du 20 février 1876, il fut élu comme candidat républicain, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de l'arrondissement d'Abbeville, par 7719 voix contre 7366, données au candidat monarchiste, M. de Rainvillers. Il prit place sur les bancs de la majorité et se fit inscrire au groupe de l'Union républicaine, avec lequel il vota. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies, qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, sa candidature, énergi-



quement combattue par l'administration, échoua contre le même concurrent; mais l'élection de ce dernier ayant été annulée, M. de Douville-Maillefeu se représenta, et fut élu, le 3 mars 1878, par 8234 voix, contre 7738 obtenues par M. de Rainvillers. Son élection fut violemment attaquée par la droite de la Chambre, malgré l'absence de l'élu, retenu par une maladie; mais elle fut validée en mai 1878. M. de Douville-Maillefeu représente, depuis le 8 octobre 1871, le canton de Huchenneville au Conseil général de la Somme. \*

DOVE (Heinrich-William), physicien allemand né à Liegnitz, en Silésie, le 6 octobre 1803, étudia les sciences physiques et mathématiques à Breslau et à Berlin, et fut reçu docteur avec une thèse qu'il publia en 1826: *De Barometrici mutationibus*. Appelé, en 1829, de Königsberg à Berlin comme professeur suppléant de physique, ses travaux sur la météorologie lui valurent bientôt un siège à l'Académie des sciences de cette ville et le titre de professeur ordinaire de physique. Il s'est occupé de recherches sur les vents, et a essayé d'établir une théorie raisonnée des ouragans. Il a aussi étudié l'électricité d'induction et les propriétés des courants électriques. M. Dove s'est rendu populaire par ses leçons et ses conférences publiques. — Il est mort à Berlin le 4 avril 1879.

Parmi ses ouvrages on remarque: *Des Mesures et de l'art de mesurer* (Ueber Mass und Messen, 2<sup>e</sup> édit., Berlin, 1835), traité qui contient l'origine, la nature et la comparaison des différents systèmes métriques des Etats civilisés; *Recherches météorologiques* (Meteorologische Untersuchungen, Berlin, 1837); *Traité sur les variations non périodiques de la distribution de la chaleur sur la surface de la terre* (Ueber die nicht periodischen Aenderungen der Temperaturvertheilung, etc., Berlin, 1840-1847, 4 vol.); *Recherches sur l'électricité d'induction* (Untersuchung im Gebiete der Inductionseletricitaet, Berlin, 1843); *Influence des variations de température sur le développement des plantes* (Ueber den Zusammenhang der Waermveraenderungen der Atmosphaere milder Ertwicklung der Pflanzen, Berlin, 1846); *Tables de température* (Berlin, 1848); *De l'Electricité* (Berlin, 1848); *la Circulation de l'eau à la surface de la terre* (der Kreislauf des Wassers, etc., Berlin, 1866); *Eloge de Humboldt* (1869), etc.; enfin des articles disséminés dans les *Annales de Poggendorf* et autres recueils.

DOVE (Richard-Guillaume), jurisconsulte allemand, fils du précédent, né à Berlin le 27 février 1833, étudia principalement, aux Universités de Berlin et de Heidelberg, le droit ecclésiastique et le droit public. Il fut reçu docteur à Berlin, en 1855, avec une thèse remarquée (*De Jurisdictionis ecclesiasticae apud Germanos Gallosque progressu*), et devint professeur libre en 1859; après avoir présenté et soutenu son mémoire sur la *Jurisdiction synodale* (Untersuchungen über die Senderichte), il fut admis, en 1860, au conseil évangélique supérieur de Berlin. Appelé en 1862, comme professeur extraordinaire, à l'Université de Tubingue, il enseigna l'histoire du droit constitutionnel allemand, le droit commercial et le droit privé. Il passa, l'année suivante, à Kiel en qualité de professeur ordinaire. Mêlé aux événements politiques, il soutint l'annexion du Schleswig-Holstein à la Prusse et, en 1866, poussa à la guerre contre l'Autriche. Professeur à l'Université de Göttingue en 1868, il devint membre du synode évangélique du Hanovre. Élu député au Reichstag en 1871, par le district de Duisburg,

il fut appelé à faire partie de la Cour judiciaire nouvellement créée en 1873, pour les affaires ecclésiastiques, et, sur la présentation de l'Université de Göttingue en 1875, nommé membre de la Chambre des seigneurs.

La plupart des travaux de M. R.-G. Dove ont été publiés dans le *Journal de droit ecclésiastique*; il a donné à part: *Emile-Louis Richter et son temps* (Aem. L. R. und seine Zeit; 7 vol), contenant l'histoire des changements du droit ecclésiastique moderne. Il a dirigé la nouvelle édition du *Manuel du droit ecclésiastique, évangélique et catholique* (Lehrbuch des evang. und cath., etc., 1874, 7<sup>e</sup> édit.), de Richter, et y a joint de savants commentaires.

DOYLE (Richard), dessinateur anglais, né à Londres, en 1826, a été pendant plusieurs années l'un des collaborateurs ordinaires du *Punch*, auquel il a fourni de nombreuses séries de dessins inspirés par la mode ou la manie du jour. On a beaucoup vanté ses dessins et les légendes spirituelles qui les accompagnent. En 1850, M. Doyle, irlandais d'origine et catholique, cessa de concourir à l'illustration de cette feuille satirique, à cause de ses attaques contre le pape et la religion romaine.

Cet ingénieux artiste a travaillé à de nombreuses publications illustrées, telles que *le Pot de miel*, de Leig Hunt; *le Roi de la rivière d'or*, de Ruskin; *les Contes de fées*, de Montalka; *les New-comes*, de Thackeray; *le Voyage de MM. Brown, Jones et Robinson sur le continent*; *le Monde des fées et des elfes* (1869), etc.

DOZY (Reinier), orientaliste hollandais, né à Leyde, le 21 février 1820, descend d'une famille française que la révocation de l'édit de Nantes força de chercher un refuge en Hollande. Il étudia l'histoire et la philologie à l'Université de sa ville natale, fut reçu docteur en 1844, et devint, en 1850, titulaire de la chaire d'histoire. Il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 28 décembre 1866.

Ses travaux les plus importants ont pour objet l'histoire et la littérature orientales: *Dictionnaire détaillé des noms des vêtements chez les Arabes*, qui eut le prix de l'Institut royal des Pays-Bas (Amsterdam, 1845); *Historia Abbadidarum* (Leyde, 1846-1852, 2 vol.); *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge* (1849); *Catalogus codicum orientaliu bibliothecae Academiae Lugduno-Batavae* (Leyde, 1851 et suiv.); *Al-Makkari, analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne* (Leyde, 1855-1861, 2 vol.), avec Dugat, Krehl et Wright; *Histoire des musulmans d'Espagne jusqu'à la conquête de l'Andalousie par les Almoravides* (Leyde, 1861, 4 vol.), son ouvrage capital, traduit en allemand en 1874; *les Israélites à Mecque* (Die Israeliten in Mekka, Leipzig 1864); *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe* (Leyde, 1869); *le Calendrier de Cordoue de l'année 961*, texte arabe et ancienne traduction latine (ibid., 1874), etc. Il a en outre édité *l'History of the Almohades d'Abdo'l Wahid al Marrekoski*, commenté quelques poèmes arabes, et fourni de nombreux articles au *Journal asiatique* de Leyde.

DRAEXLER-MANFRED (Charles-Ferdinand), poète et écrivain allemand, né le 17 juin 1806, à Lemberg en Galicie, étudia le droit à Vienne et à Leipzig, écrivit, de 1829 à 1836, dans plusieurs journaux littéraires, voyagea ensuite et habita successivement Paris, Londres, Francfort, Meiningen, Cologne, etc. Enfin il se fixa à Darm.

stadt, où il rédigea l'*Annuaire littéraire du Rhin* et la *Gazette officielle* de Darmstadt.

Il a publié : *Romances, chants et sonnets* (Romanzen, Lieder, etc., Leipzig, 1826-1828, 2 vol.); *Poésies* (Gedichte, Francfort, 1838, 3<sup>e</sup> édition, 1848); *Album de fleurs* (Blumenalbum, Siegen et Wiesbaden, 1843), etc., puis des nouvelles et contes réunis en partie sous les titres suivants : *Troupes et marionnettes* (Truppen und Puppen, Leipzig, 1836, 2 vol.); *Excursions* (Fahrten, Etlangen, 1840); *Vignettes, portraits et tableaux de genre* (Vignetten, Portraits, etc., Francfort, 1845); *Sonnenberg* (Siegen et Wiesbaden, 1845; 2<sup>e</sup> édition, 1854).

**DRAKE** (Frédéric), célèbre sculpteur allemand, né à Pyrmont, le 23 juin 1805, et fils d'un mécanicien habile, dut prendre le métier de son père. Il employait ses heures de loisir à sculpter des figurines de bois et d'ivoire. A l'âge de vingt et un ans, après avoir passé quatre ans chez le mécanicien Breithaups de Cassel. il allait partir pour la Russie, quand le prix offert par un amateur d'objets d'art d'une petite tête de Christ en ivoire, qu'il avait exécutée, le décida à s'occuper exclusivement de la sculpture. Il se fit recommander à Rauch, de Berlin, qui lui conseilla d'abord assez durement de s'en tenir à son excellent métier; puis, à la vue de ses essais, consentit à le recevoir parmi ses élèves.

Après l'avoir laissé lutter quelque temps, à Berlin, contre la misère qui le força de revenir parfois à la mécanique, Rauch le prit chez lui et le mit de moitié dans quelques-uns de ses travaux. Bientôt M. Drake exécuta pour son propre compte une suite d'œuvres sérieuses qui lui firent à lui-même une grande réputation. Nous mentionnerons : une *Madone avec son enfant*, achetée par l'impératrice de Russie; un *Soldat mourant à qui un génie montre la couronne de la gloire*; une *Vendangeuse*, reprise plus tard dans des dimensions colossales; *les Huit Provinces de Prusse*, œuvre magistrale exécutée en 1844, dans une des salles du château de Berlin, composée de huit figures colossales et allégoriques, dont on loue le choix des détails et la clarté; huit groupes décorant le pont du même château (1850); un second *Guerrier couronné par la Victoire*, un des chefs-d'œuvre de la sculpture prussienne.

Mais M. Drake doit surtout sa célébrité aux statues, bustes et médaillons qui ont fait de lui le David d'Angers de la Prusse. Il est peu de grands hommes de son pays dont il n'ait conservé la mémoire sur le marbre. Nous citerons les statuette de *Schinkel*, des deux *Humboldt*, celle de son maître *Rauch*, dont il a fait aussi une statue colossale, en 1852, pour le vestibule du musée de Berlin; la statue colossale de *Justus Møser*, en bronze, pour la place de la Cathédrale, à Osnabruck (1836); un buste colossal du naturaliste *Oken* pour Iéna, et surtout deux statues colossales du roi de Prusse *Frédéric-Guillaume III*, l'une exécutée en 1845 pour la ville de Stettin, l'autre commandée en 1850 par quelques citoyens de Berlin pour la ménagerie de cette ville; cette dernière est ornée d'un bas-relief très remarquable qui représente différents épisodes du bonheur de l'humanité à tous les âges. M. Drake a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, un *Grand vase*, un *Hérait*, couronnement d'une fontaine, le modèle en petit de la statue du professeur *Rauch*, la *Vendangeuse* citée plus haut, et une autre statuette. A celle de 1867, il a donné la statue équestre en bronze du roi *Guillaume*. Il a exécuté, depuis, les bustes de *M. de Bismarck*, du général de *Moltke* et des historiens *Raumer* et

*Ranke*; puis le monument élevé par la ville d'Aix-la-Chapelle, en mémoire de ses enfants tués dans la guerre 1870-1871; le tombeau de la grande duchesse Catherine Michailovna élevé à Nerobery, près Wiesbaden, etc.

M. Drake, dont les Allemands louent la science et l'originalité, l'habileté et la vigueur, est devenu professeur de sculpture à l'Académie des beaux-arts de Berlin, membre du sénat de cette académie et chevalier de l'Aigle rouge. Il a été élu associé étranger de notre Académie des beaux-arts le 26 février 1870, en remplacement de Tenerani. Il a obtenu une mention en 1855, une médaille d'honneur en 1867, et la décoration de la Légion d'honneur, la même année.

**DRAKE** (G.-Samuel), auteur américain, né le 10 octobre 1798, à Pittsfield (Etat du New-Hampshire), tint pendant sept ans une école de district, vint s'installer à Boston et donna ses soins à la réimpression de plusieurs livres historiques. On lui doit un ouvrage qui lui a coûté de longues recherches; c'est un *Dictionnaire biographique des Indiens de l'Amérique du Nord* (the Book of the Indians, 1833), qui parut d'abord sous le titre de *Indian Biography*; la onzième édition en a paru en 1851 (in-8, 720 p.). Le même sujet lui a inspiré la *Vieille chronique indienne* (1836), récits des premières luttes avec les tribus, et le *Martyrologe indien* (the Indian captivities). En 1852, M. Drake commença l'*Histoire de Boston*. Il publia, à partir de 1847, un annuaire historique et généalogique des Etats du nord de l'Union, sous le titre *New-England Register*. — Il est mort en juin 1875.

**DRAPER** (John-William), chimiste américain, né à Sainte-Hélène près Liverpool, le 5 mai 1811, fut emmené aux États-Unis en 1833. Reçu docteur en médecine à l'Université de Pensylvanie en 1837, il devint peu après professeur au collège de Hampden Sidney (Virginie), et, en 1839, professeur de chimie et de physique à l'Université de la ville de New-York. En 1851, il fut nommé président de la Faculté médicale dans la même Université.

M. Draper, qui doit sa réputation à ses travaux sur l'action de la lumière, a composé plusieurs ouvrages élémentaires : *Manuel de physique* (Text-book of natural philosophy, New-York, in-12); *Éléments de chimie* (Elements of chemistry, New-York, in-12); un grand traité sur la *Chimie des plantes* (the Chemistry of plants, New-York, in-4), avec un *Appendice* et un autre intitulé : *Physiologie, statique et dynamique humaines ou la Condition et la Marche de la vie de l'homme* (Human physiology, statical, etc., New-York, 1856, in-8, 300 gravures). Il s'est fait connaître en outre par d'importantes publications philosophiques et historiques, traduites dans plusieurs langues et qui ajoutèrent à sa renommée : *Histoire du développement intellectuel de l'Europe* (History of the intellectual, etc. 1862), traduit en français par M. Aubert (1868-1869; 3 vol. in-8), traduit également en italien, en allemand, en polonais et en russe; *History of the american Civil War* (1867-1870, 3 vol.); *Histoire des conflits de la science et de la religion* (History of the conflict, etc., 1875), traduite dans la *Bibliothèque scientifique internationale*, etc.

**DRAPPIER** (Nicolas-Cyrille-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Houard (Ardennes), le 15 février 1811, appartient constamment à l'opposition libérale jusqu'en 1848. Notaire à Sedan, il fit partie du Conseil général des Ardennes sous le règne de Louis-Philippe.

Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, dans son département, le sixième sur huit, par 29 005 voix. Il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti démocratique. Après l'élection du 10 décembre, M. Drappier fit partie de l'opposition, et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

**DREIBHOLTZ** (Christian-Lodenyk-Willem), peintre hollandais, né à Utrecht, en 1799, a eu pour maître le peintre J.-C. Schotel, et s'est surtout adonné au genre du paysage et aux tableaux de marine. On cite parmi ses œuvres principales : *les Côtes de Boulogne*, *Vue de Dordrecht*, tableaux acquis par le musée de Harlem ; *la Plage de Scheveningue*, qui figura à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, etc. Cet artiste a résidé pendant de longues années à La Haye, où son atelier a toujours été fréquenté par de nombreux élèves.

**DREO** (Amaury-Prosper-Marie), homme politique français, député, né à Rennes, le 7 septembre 1829, suivit les cours de la Faculté de droit, s'inscrivit au barreau de Paris en 1851, devint le gendre de M. Garnier-Pagès, prit part à toutes les manifestations de l'opposition républicaine contre le gouvernement impérial, et fut condamné lors du fameux procès des Treize (1864). Après le 4 septembre, il fut un des secrétaires du gouvernement de la Défense nationale. Élu membre de l'Assemblée nationale aux élections complémentaires du département du Var, le 2 juillet 1871, par 29 748 voix, il prit place à gauche et appartint au groupe de l'Union républicaine. En 1872 il déposa un projet de loi tendant à indemniser les victimes du coup d'État. Il vota tous les projets de lois et mesures tendant à l'établissement du régime républicain et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. En octobre 1875, il fut amené à expliquer et à défendre son vote et celui de ses amis politiques contre les attaques de M. Naquet. Aux élections générales du 20 février 1876, il se porta candidat dans l'arrondissement de Brignoles et fut élu par 9737 voix, contre 3123 obtenues par M. Emile Ollivier. Il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre et fut choisi comme questeur de son groupe. L'un des 363 députés des gauches réunies, qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, M. Dréo fut réélu, le 14 octobre suivant, dans le même arrondissement, par 8927 voix, contre 8015 obtenues par le candidat du gouvernement, M. Bagarry.

**DREOLLE** (Jean-André), littérateur français, né à Libourne (Gironde), le 7 octobre 1797, était bibliothécaire de sa ville natale, lorsque Jay l'appela à Paris, en 1830, et l'attacha au *Constitutionnel*. Sept ans après, M. Dréolle fut nommé professeur à l'Athénée royal, et y fit un cours d'histoire religieuse. A la même époque, la retraite de Jay et de Jouy lui fit quitter la rédaction du *Constitutionnel*, et il passa à celle des *Débats*. En 1848, il alla fonder à Libourne le journal *le Peuple*, organe de la politique modérée. De retour à Paris, il ne s'occupa plus, dans le *Journal des Débats*, que de questions littéraires, artistiques et agricoles. — Il est mort près de Versailles, le 6 février 1878.

On a de M. J.-A. Dréolle : *De l'Influence du principe religieux sur l'homme et sur la société* (1838, in-8) ; *Notice sur le chancelier Dambrey* (1843) ; *Expédition anglaise sur le Niger* (1844), et une foule d'articles dans divers recueils, tels que le *Dictionnaire de la conversation*, l'*Encyclo-*

*pédie du XIX<sup>e</sup> siècle*, la *Revue indépendante*, l'*Artiste*, la *Revue française*, etc.

**DREOLLE** (Ernest), fils du précédent, né à Libourne, le 1<sup>er</sup> juillet 1829, attaché au cabinet du grand référendaire de la Chambre des Pairs avant la révolution de Février, débata, en 1846, par des articles de critique dramatique dans la *France théâtrale*, et rédigea la partie judiciaire du *Pays* en 1849. Fondateur-gérant de l'*Écho de la marine*, en 1850, et rédacteur en chef du *Journal de Saint-Quentin*, en 1852, il fut attaché de nouveau au *Pays* en 1851, au *Constitutionnel* en 1857, puis à la *Patrie*, dont il devint rédacteur en chef. Écarté de ce journal officieux par des complications intestines, il fut choisi pour rédacteur en chef d'une feuille plus directement dévouée à l'administration, le *Public*, et interprète spécial des idées de M. Rouher. Soutenu ensuite très chaudement, comme candidat officiel, dans la 4<sup>e</sup> circonscription de la Gironde, aux élections générales de 1869, M. Dréolle fut élu député par 17 300 voix sur environ 29 000 votants. Pendant la crise qui suivit et qui produisit, après le message du 12 juillet, le projet de sénatus consulte promettant le gouvernement parlementaire, le nouveau député se fit remarquer, dans son journal le *Public*, par la vivacité de ses attaques contre le tiers parti libéral. Lors des débats que souleva au Corps législatif le refus de communication des dépêches adressées par le gouvernement allemand à M. de Grammont, M. Dréolle déclara, dans la séance du 15 juillet, comme membre de la commission, « avoir vu les pièces ».

Rejeté dans la vie privée par les événements de septembre 1870, il devint, après la guerre, un des membres les plus actifs du parti bonapartiste. Candidat aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, dans le département de la Gironde, il échoua avec M. Jérôme David. Il se présenta dans l'arrondissement de Blaye, aux élections générales du 20 février 1876, et fut élu par 8575 voix contre M. Méran, républicain qui n'en obtint que 4681. Il prit place dans le groupe de l'Appel au peuple, se signala par ses attaques contre le parti républicain. On remarqua, en dehors de la politique, sa proposition de loi tendant à élever une statue à George Sand, et pour laquelle il demanda sans succès l'urgence (10 juin 1876). M. Dréolle fut un des 158 députés qui, après l'acte du 16 mai 1877, soutinrent de leur vote le ministère de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre, et fut réélu, comme candidat officiel et bonapartiste, par 8845 voix sur 13 383 votants. A la suite d'une polémique avec le journaliste satirique de Bordeaux, M. Gilbert Martin, il eut avec lui un duel au pistolet dans lequel aucun des adversaires ne fut atteint (25 novembre 1878). Il représente le canton de Saint-Savin, au conseil général de la Gironde. A l'issue de la campagne d'Italie, dont il avait suivi les opérations, il avait été décoré de l'ordre des SS. Maurice et Lazare. Il fut promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1866.

M. Ern. Dréolle a publié : *Éloge biographique de M. Q. de La Tour, peintre du roi Louis XV*, avec des notes et des documents historiques (1856, in-8) ; *M. Billaud*, étude biographique (1863, in-18) ; *la Journée du 4 septembre du Corps législatif* (1871, in-18) ; *les Jeux publics en France* (1872, in-8) ; *Napoléon IV*, 1856-1873 (1873, in-32). Il a signé parfois du pseudonyme d'Ernest de Nodon.

**DREUX-BRÉZÉ** (Pierre-Simon-Louis-Marie DE), prêtre français, né à Brézé (Maine-et-Loire), le 2 juin 1811, est le troisième fils du marquis de Dreux-Brézé, grand maître des cérémonies sous

Louis XVI. Après avoir fait ses études au séminaire de Saint-Sulpice, il reçut la prêtrise en 1835 et devint presque aussitôt vicaire général de M. de Quélen, archevêque de Paris. Appelé au diocèse de Moulins par décret du 28 octobre 1849, il fut sacré l'année suivante. Il était le plus jeune évêque de l'Église de France. Au commencement de 1857, M. de Dreux, qui n'avait jamais dissimulé ses opinions ultramontaines et légitimistes, attira l'attention publique sur son administration par quelques démêlés avec des curés de canton dont il rendait l'inamovibilité illusoire par une démission en blanc. L'affaire, évoquée devant le Conseil d'État, aboutit à un appel comme d'abus. L'encyclique du pape du 8 décembre 1864 fut aussi l'occasion, pour l'évêque de Moulins, d'une censure. Il en fit faire la lecture dans ses diocèses, malgré le refus d'autorisation du gouvernement; un recours comme d'abus eut encore lieu, et l'abus, déclaré par le Conseil d'État, fut publié par un décret du 8 février 1865.

**DREUX-LINGET** (Pierre-Honoré), député français, est né à Villampuy (Eure-et-Loir), le 22 avril 1829. Agriculteur à Cormainville, maire de cette ville et suppléant du juge de paix, conseiller d'arrondissement de 1865 à 1870, puis conseiller général pour le canton d'Orgères, il entra dans la vie parlementaire aux élections du 20 février 1876, et fut élu député pour l'arrondissement de Châteauvau par 10809 voix, contre 3906 obtenues par M. Am. Lefèvre-Pontalis, représentant sortant. Il siégea sur les bancs de la gauche et fut un des 363 députés des gauches réunies, qui, après l'acte du 16 mai 1877 refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 11 074 voix contre 4226 obtenues par le même concurrent, devenu candidat officiel.

**DROBISCH** (Moritz-Wilhelm), mathématicien et philosophe allemand, né à Leipzig, le 16 août 1802, acheva ses études à Grimma, prit ses grades universitaires et retourna comme professeur dans sa ville natale. Il enseigna d'abord les mathématiques (1827), puis la philosophie (1842). De 1835 à 1847, il prit une part active à la réorganisation de l'instruction publique en Saxe.

Parmi ses ouvrages, il faut signaler : *De l'Enseignement des mathématiques et de la philosophie* (Philosophie und Mathematik als Gegenstaende des Gymnasialunterrichts; Leipzig, 1832); *Principes de la théorie des équations numériques supérieures* (Grundzüge der Lehre von den höheren numerischen Gleichungen; Ibid., 1834); *Documents pour servir à l'étude du système philosophique de Herbart* (Beitraege zur Orientirung über Herbart's System der Philosophie; Ibid., 1834); *Nouvelle exposition de la logique* (Neue Darstellung der Logik; Ibid., 1836; 4<sup>e</sup> édit., 1875); *Principes de la philosophie théologique* (Grundlehre der Religions-philosophie; Ibid., 1840); *Psychologie expérimentale* (Empirische Psychologie; Ibid., 1842); *Premiers principes de psychologie mathématique* (Erste Grundlehre der mathemat. Psychologie; Ibid., 1850); *La Statistique morale et le libre arbitre de l'homme* (die moralische Statistik, etc. 1867), etc. Il a fourni beaucoup d'articles à divers recueils : la *Revue philosophique* de Fichte, les *Mémoires* de l'Académie de Leipzig, etc.

**DROHOJOWSKA** (Antoinette-Joséphine-Françoise-Anne SYMON DE LATREICHE, comtesse), femme auteur française, est née à Saint-Chély (Lozère), en 1822. Elle épousa, en 1847, le comte Félix de Drohojowski, né à Ordow, en Ga-

licie, en 1806, ancien officier dans les armées d'Autriche et de Pologne, et lui-même auteur de quelques traductions de l'allemand.

On a de cette dame un nombre considérable de publications d'enseignement, d'éducation et de morale religieuse, spécialement destinées aux jeunes filles. Nous citerons une série de résumés d'histoire : *Histoire sainte*, *Histoire ancienne*, *Histoire romaine*, *Histoire du Bas-Empire*, *Histoire ecclésiastique*, *Histoire de l'Algérie* (petits in-18, 1848-1858); une *Géographie élémentaire* (même format); la première année d'un *Cours complet* divisé en six années d'études (1861, in-32); puis divers livres de lecture : *les Femmes illustres de l'Europe* (1850, gr. in-8, illustré); *Fleurs de l'histoire* (1853, in-8, illustré); *les Femmes pieuses de la France* (1856, gr. in-8, illustré); *l'Europe au moyen âge*, étude de mœurs (1858, gr. in-8); *les Grands Connétables* 1860, gr. in-8, illustré); *les Femmes illustres de la France* (1862, gr. in-8, illustré); *la Bienheureuse Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne* (1864, in-18); *A travers l'Océanie* (Lille, 1870, in-8); *les Vertus du peuple glorifiées par l'Académie française* (1870, in-18); *Où se trouve le bonheur* (1870, in-8); *Galerie des hommes utiles* (1875, 1<sup>re</sup> série, in-8), etc. Mme Drohojowska a pris quelquefois le pseudonyme de *Chevalier A. de Doncourt*.

**DROUET** (Louis), flûtiste hollandais, né à Amsterdam, en 1792, de parents français, manifesta tout enfant des dispositions musicales, auxquelles il dut la protection d'un amateur qui lui fit donner quelques leçons. Envoyé à Paris, il entra au Conservatoire, où il commença comme flûtiste sa réputation. Bientôt il se fit entendre dans les concerts et obtint les succès les plus brillants. Rival de Tulou, il lui céda la place et quitta la France pour l'Angleterre, en 1817. Deux ans après, à la suite de la mauvaise réussite d'une entreprise commerciale pour la fabrication des flûtes, il se mit à parcourir l'Europe et se fit applaudir en Suisse, en Allemagne et en Italie. Il reparut aussi à Paris, mais sans pouvoir y reconquérir le premier rang. Vers 1831, il se fixa en Suisse, où il établit un magasin de musique et une manufacture d'instruments à vent. — M. Drouet est mort à Berne le 30 septembre 1873. Cet artiste qui excellait dans les difficultés, et qui avait plus d'habileté que d'expression et de sentiment, a publié dix *Concertos*, des *Fantaisies*, des *Thèmes variés*, avec orchestre, et un assez grand nombre de morceaux pour flûte.

**DROUET** (Henri), naturaliste et administrateur français, né à Troyes le 27 novembre 1829, fit son droit dans une étude d'avoué et fut maître clerk, avant de se tourner vers les sciences naturelles et spécialement la malacologie. Il explora l'ancienne province de Champagne, les environs de Paris, puis successivement toute la France, visitant la plupart des musées publics et des collections particulières. En 1857, il effectua, avec M. A. Motelet de Dijon, un voyage scientifique en Portugal et aux Açores, à la suite duquel il fut nommé membre de l'académie royale des sciences de Lisbonne. Il entra alors dans l'administration et fut successivement attaché au cabinet du préfet de l'Aube (1858), chef du cabinet de M. Levert, préfet de la Vienne (1861), conseiller de préfecture des Ardennes (1863), puis de Vauluse et de la Côte-d'Or (1864).

Les principales publications de M. Drouet sont : *Études sur les naïades de la France* (Paris, 1854, et Troyes, 1857, 2 vol. in-8, avec 18 pl.); *Notice sur*

*de la Gironde* (1849, in-8, 3 planches); *Catalogue des Mollusques vivants de la Champagne méridionale* (Paris, 1851, in-8); *Énumération des Mollusques terrestres et fluviatiles vivants de la France continentale* (1855, in-8); *Répartition géologique des Mollusques vivants dans le département de l'Aube* (1855, in-8, avec une carte géologique coloriée); *Rapport à S. M. le roi de Portugal sur un voyage d'exploration scientifique aux îles Açores* (1858, in-4, 2 édit.); *Mollusques marins des îles Açores* (1858, in-4, avec deux planches coloriées); *Côléoptères açoréens* (1859, in-4); *L'Helix aculeata, exercice monographique* (1859, in-8, avec une planche); *Essai sur les Mollusques terrestres et fluviatiles de la Guyane française* (1859, in-8, avec quatre planches coloriées); *Lettres conchyologiques* (1860, in-8); *Éléments de la Faune açoréenne* (1860, in-4, 250 p.); *Lettres açoréennes* (1862, in-18); *Flore des îles Açores* (1865, in-8); *Mollusques terrestres et fluviatiles de la Côte-d'Or* (1868, in-8); *Sur terre et sur mer. Excursion d'un naturaliste en France, aux Açores, etc.* (1870, in-18), etc.

**DROUOT** (Antoine-Joseph vicomte), homme politique français, ancien député, né à Nancy, le 14 avril 1816, est le neveu et non le fils du célèbre général d'artillerie du premier Empire. Son père, qui fut pharmacien, reçut le titre de comte, le général n'ayant pas laissé d'enfants. Spécialement occupé de travaux d'agriculture, le vicomte Drouot devint membre du Conseil général pour le canton sud de Toul, et, en 1852, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 1<sup>re</sup> circonscription de la Meurthe. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 21857 voix sur 33 620 votants, et en 1869, seulement 19 447 sur 37 414. M. Drouot se fit remarquer à la Chambre, surtout par ses interruptions, comme un des membres les plus ardents de la majorité. Il a été nommé officier de la Légion d'honneur le 30 août 1865.

**DROUOT** (Théophile), médecin français, né à Bordeaux, en 1803, fit à Paris ses études médicales et y fut reçu docteur en 1832. Il s'est fait depuis un nom comme oculiste et a publié, soit à Paris, soit à Bordeaux, souvent dans les deux villes à la fois : *Recherches sur le cristallin et ses annexes* (1837); *Nouveau traité des cataractes, causes, symptômes, complications et traitement de l'altération du cristallin et de la capsule sans opérations chirurgicales* (1840, avec planches); *Des Maladies de l'œil* (1841); *Des Erreurs des oculistes* (1843, brochure); *La Vérité sur le traitement médical des cataractes* (1848); *Précis de médecine rationnelle et de thérapeutique endémique et spécifique* (1850, in-8).

**DROUYN** (Joseph-François-Léo), archéologue et graveur français, né à Izon (Gironde) le 12 juillet 1816, entra d'abord dans le commerce des vins; puis, entraîné par son goût pour les arts, fut élève d'Alaux, Monvoisin, Paul Delaroche et du graveur Marvy. Il professa le dessin au collège des jésuites de La Sauve, puis au lycée de Bordeaux pendant huit ans, et fut longtemps conservateur du musée des antiques de cette ville. Il a obtenu, comme aquafortiste, une médaille au salon de 1867, et a été décoré de la Légion d'honneur le 9 août 1870.

Ses publications, dont il a le plus souvent rédigé le texte et gravé les planches, sont toutes relatives à sa province natale, et ont paru à Bordeaux : *Choix des types les plus remarquables de l'architecture au moyen âge dans le département*

*de la Gironde* (1846, in-folio, 50 pl.), texte par M. de Lamothe; *Album de la Grande-Sauve* (1851, in-folio, 16 pl.); *Croix de cimetières, de processions et de carrefours* (1858, in-folio, 10 pl.); *Guide du voyageur à Saint-Émilion* (1859, in-18); *la Guyenne militaire* (1865, 2 vol. in-4, avec vignettes et 152 pl.); *Bordeaux vers 1450* (1874, in-4, plan, eau-forte et dessin dans le texte), publié par la Commission des archives municipales; *Variétés girondines* (1877-78, in-8). M. Léo Drouyn a collaboré, en outre, au *Bulletin monumental*, à la *Revue de l'art chrétien*, au *Magasin pittoresque*, aux *Mémoires* de diverses sociétés savantes, etc. \*

**DROUYN DE LHUYS** (Édouard), diplomate français, ancien ministre, né à Paris, le 19 novembre 1805, d'une famille dont quelques membres se sont distingués dans l'armée et la magistrature, acheva ses études au collège Lcuis-le-Grand, remporta le prix d'honneur de rhétorique au concours général, en 1823, et suivit les cours de l'École de droit. Fils d'un receveur général, il choisit la carrière diplomatique et fut d'abord attaché d'ambassade à Madrid, à la suite de M. d'Harcourt, en 1830. Il y retourna, en 1836, avec le titre de premier secrétaire. Il avait été, dans l'intervalle, trois ans chargé d'affaires à La Haye pendant la dernière phase de la question hollando-belge. En 1840, il fut mis à la tête de la direction commerciale du ministère des affaires étrangères; ce qui ne l'empêcha pas d'être élu député de Melun, en 1842, comme concurrent du député ministériel. Son opposition se manifesta plus vivement dans les débats relatifs à l'indemnité Pritchard, en 1845. Il vota contre la politique du cabinet, et M. Guizot le destitua. Il fut appelé quelque temps après, dans le débat relatif aux incompatibilités, à donner des explications à la Chambre sur cet incident.

M. Drouyn combattit dès lors avec plus de liberté le gouvernement, par ses votes, par ses discours à la tribune et surtout par la part qu'il prit au mouvement réformiste. Après avoir prononcé, dans les banquetts, les paroles les plus sévères contre la majorité, il se fit remarquer dans la discussion si agitée de la dernière Adresse, et lors de l'interdiction du banquet du XII<sup>e</sup> arrondissement, dont il avait blâmé l'idée, il signa, avec les chefs de l'opposition, la mise en accusation de M. Guizot et de ses collègues.

Nommé représentant du peuple à l'Assemblée constituante et à la Législative, par le département de Seine-et-Marne, le troisième sur neuf, M. Drouyn fit partie du Comité des affaires étrangères et en fut élu président. Il prit place dans les rangs du parti modéré et vota presque constamment avec la droite. Dans le premier cabinet formé par Louis-Napoléon après son élection à la présidence (20 décembre 1848), il fut appelé au département des affaires étrangères, si difficile à diriger au milieu des complications européennes et des affaires d'Italie. La guerre entre l'Autriche et le Piémont, l'intervention des Russes en Hongrie, la révolution romaine et l'expédition de Rome provoquèrent dans l'Assemblée nationale des interpellations qui amenèrent plusieurs fois à la tribune, pour soutenir la politique extérieure du président. Sorti du ministère, le 2 juin 1849, il fut le mois suivant nommé ambassadeur à Londres, d'où il fut rappelé, pour reprendre pendant quelques semaines son ancien portefeuille dans le ministère de transition du 10 janvier 1851. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la Commission consultative, puis il entra au Sénat, dont il fut un des vice-présidents.

Le 28 juillet 1852, M. Drouyn de Lhuys fut

appelé au ministère des affaires étrangères, en remplacement de M. Turgot. Il y trouva, après les embarras de la question grecque, ceux de la question des réfugiés français en Angleterre et en Belgique et surtout de la question des Lieux-Saints, qui enfermait la guerre avec la Russie, objet jusque-là de tant de complaisances diplomatiques. Lorsque le désastre des Turcs à Sinope détermina, en 1854, l'alliance anglo-française et l'expédition de Crimée, M. Drouyn, qui ne pouvait renoncer à l'espoir de la paix, alla prendre part aux conférences de Vienne (avril 1855), et lorsqu'elles furent enfin rompues, il donna sa démission de ministre. L'année suivante, à l'occasion d'un message adressé au Sénat, pour lui recommander une plus grande initiative, il donna sa démission de sénateur.

Au milieu de 1862, M. Drouyn de Lhuys fut encore une fois rappelé au ministère des affaires étrangères, en remplacement de M. Thouvenel, dont la politique paraissait trop favorable à la cause du royaume italien (15 août). Sa première circulaire aux agents diplomatiques expliquait la pensée du gouvernement qui était de continuer, sans découragement comme sans impatience, l'œuvre de conciliation, en Italie, entre le pape et le roi (18 octobre). En même temps il répondait par un refus péremptoire à une circulaire pressante du général Durando, relative à la cessation de notre occupation de Rome (18 octobre). Quelques mois plus tard, il signait néanmoins avec M. Scialoja, plénipotentiaire spécial, le traité de commerce entre la France et l'Italie (17 janvier 1863), et recevait à la suite le grand cordon des SS. Maurice et Lazare. Son intervention en faveur de la Pologne se borna à des instances officieuses auprès de la cour de Saint-Pétersbourg, notamment à la dépêche du 10 avril 1863, adressée au duc de Montebello, notre ambassadeur, et destinée à être lue au prince Gortschakoff, en même temps que les dépêches analogues de l'Angleterre et de l'Autriche. Des démarches furent aussi faites par M. Drouyn de Lhuys auprès des cabinets de Prusse et d'Angleterre, à l'effet de proposer un projet d'une trêve de six mois aux parties belligérantes des États-Unis. Cette proposition fut refusée. Les efforts de notre ministre à Washington pour provoquer des conférences tendant à une suspension d'armes ne furent pas plus heureux. C'est M. Drouyn de Lhuys qui fut chargé de proposer diplomatiquement l'idée du congrès européen, dont l'empereur avait pris l'initiative dans son discours du trône de la fin de 1863.

Un des actes les plus remarquables de son ministère fut la convention du 15 septembre 1864 avec le roi d'Italie, pour fixer un terme à l'occupation romaine. Les bases et les motifs en sont développés dans la dépêche du 12 septembre au comte de Sartiges, notre ambassadeur à Rome. Cette pièce et l'acte qu'elle explique eurent un immense retentissement dans l'Europe. La part personnelle de M. Drouyn de Lhuys dans les événements qui suivent, parut se réduire à quelques conférences internationales qu'il présida, comme celle qui réunit, en mars 1866, les puissances signataires du traité de Paris, pour délibérer sur les conséquences de la révolution de la Moldo-Valachie. Parmi les circulaires de cette époque, quelques-unes, comme celle du 16 février 1866, se rapportent aux relations administratives et financières de la France avec le Mexique. Il donna d'ailleurs sa démission de ministre des affaires étrangères, le 1<sup>er</sup> septembre 1866, et par un décret en date du même jour, il fut nommé membre du Conseil privé. Après la révolution du 4 septembre 1870, il se retira à Jersey

et y passa près d'une année. En février 1878, il donna, pour cause de santé, sa démission de président de la Société des agriculteurs, dont il n'avait cessé de s'occuper très activement.

M. Drouyn de Lhuys, grand officier de la Légion d'honneur depuis juillet 1850, fut promu par l'empereur à la dignité de grand-croix du même ordre le 9 août 1853. Il reçut du roi de Prusse l'ordre de l'Aigle-Noir, à l'occasion des ratifications du traité de commerce franco-prussien (mai 1865). Un décret du 7 mai 1863 le fit rentrer au Sénat. Le 16 mars 1861, il fut nommé membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques en remplacement d'Horace Say. M. Drouyn de Lhuys a été en outre élu président du comice agricole des arrondissements de Meulan et Fontainebleau, et vice-président, puis président de la Société d'acclimatation (1862-63), président de la Société des agriculteurs, président de la Société paternelle, etc. Nul homme public, en France, n'a présidé plus de réunions et prononcé, dans les solennités, plus de discours reproduits ou analysés par les journaux.

**DROYSEN** (Jean-Gustave), historien allemand, né à Treptow, en Poméranie, le 6 juillet 1808, et fils d'un pasteur protestant, étudia à Stettin et à Berlin, où il fut professeur de 1829 à 1840. Il obtint alors une chaire d'histoire à Kiel où il prit une part très active à la question des grands-duchés. C'est lui qui rédigea la fameuse *Adresse de Kiel* et la protestation des professeurs (1844-1846). Il publia en outre, avec le professeur Samwer, l'*Histoire de la politique danoise* (Actenmaessige Geschichte der daen. Politik, Hambourg, 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> édition, 1850), et divers écrits contre l'annexion. Le gouvernement provisoire établi à Kiel en 1848 l'envoya au parlement préparatoire de Francfort. Il devint ensuite membre de l'assemblée générale et secrétaire du comité de constitution dont il publia les *Rapports* (Verhandlungen, Leipzig, 1849). Il appartenait au parti Gagern. En 1851, il fut appelé à la chaire d'histoire de l'Université d'Iéna.

Philologue et historien, M. Droysen a donné : une traduction d'*Eschyle* (Berlin, 1822; 2<sup>e</sup> édit., 1841, 2 volumes), et une traduction d'*Aristophane* (Berlin, 1835-1838, 3 volumes); puis l'*Histoire d'Alexandre le Grand* (Geschichte Alexanders des Grossen, Berlin, 1833); l'*Histoire de l'hellénisme* (Geschichte des Hellenismus, Hambourg, 1836-1843, 2 volumes); un *Cours sur l'histoire de la guerre de l'indépendance* (Vorlesungen über die Geschichte des Freiheitskrieges, Kiel, 1846, 2 volumes); la *Vie du feld-maréchal York de Wartenbourg* (Leben des Feldmarschalls Yorck, etc., Berlin, 1851; 2<sup>e</sup> édit., 1856); *Principes de l'histoire* (Grundriss der Historik, 1875, 2<sup>e</sup> édit.), concernant la théorie philosophique et scientifique de l'histoire; une *Histoire de la politique prussienne* (Geschichte der preussischen Politik, Berlin, 1855-1876, XII vol.), son plus important ouvrage conduit jusqu'au commencement du règne de Frédéric le Grand, etc., et divers mémoires publiés dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences de Saxe.

**DROZ** (Jules-Antoine), sculpteur français, né à Paris, en 1807, et fils du graveur distingué de ce nom, fut élève de Cartellier et de Regnault. Il a exécuté de nombreux travaux dont les plus remarquables sont : le *Génie du mal*, au château de Compiègne; *L'Ange du martyre*, à l'église Saint-Sulpice; *Mathieu Molé* (1844), pour la façade de l'hôtel de ville; le *Camoëns* et *don Enriqué*, bustes, au palais royal de Lisbonne; *l'Hiéver* et *l'Été* (1846), grandes allégories en marbre

placées dans la salle d'horticulture du Luxembourg; le physicien *Conté*, pour la ville de Séz; le fronton du château impérial de Saverne (1854); le *Lierre*, à l'Exposition universelle de 1855; l'architecte *Chambiche*, la *Gravure*, statues, pour les façades du nouveau Louvre. M. Droz a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1843, une médaille de troisième classe en 1855, et la décoration en 1854. — Il est mort à Paris le 26 janvier 1872.

**DROZ** (Antoine-Gustave), littérateur français, fils du précédent, est né à Paris en 1832. Un volume d'observations fines et piquantes sur les mœurs du monde élégant, dont les principaux chapitres avaient paru dans la *Vie Parisienne*, et publié depuis sous le titre de *Monsieur, Madame et Bébé* (1866, in-18, nombr. édit.), lui fit du premier coup une réputation littéraire que soutinrent les volumes suivants : *Entre nous* (1867, in-18); le *Cahier bleu de Mademoiselle Cibot* (1868, in-18); *Autour d'une source* (1869, in-18); un *Paquet de lettres* (1870, in-18) : ces deux derniers livres ont été publiés d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*; *Babolein* (1872, in-18); les *Etangs* (1875, in-18); une *Femme gênante* (1875, in-18), etc. \*

**DRUMEL** (Etienne-Hubert-Ernest), député français, né à Jainault le 25 janvier 1844, fit son droit à Paris, fut reçu agrégé et chargé du cours du droit romain à la faculté de Douai. Il se présenta aux élections générales du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Reithel, obtint au premier tour de scrutin 4206 voix contre 12 200 partagées entre ses trois concurrents, également républicains, et fut élu au scrutin de ballottage, le 5 mars suivant, par 5982 voix. Il prit place au centre gauche avec lequel il vota habituellement, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 9201 voix contre 6091 obtenues par le candidat officiel, M. Crampon. M. Drumel représente le canton de Novion-Porcien au Conseil général des Ardennes. \*

**DRUMONT** (Édouard-Adolphe), littérateur français, né à Paris le 3 mai 1844, entra dans les bureaux de la préfecture de la Seine, mais il les quitta, au bout de quelques mois, pour se livrer exclusivement aux travaux littéraires. Il a collaboré à un très grand nombre de journaux et de recueils périodiques : la *Presse théâtrale*, le *Contemporain*, la *Revue du monde catholique*, la *Revue de France*, la *Chronique illustrée*, le *Gaulois*, le *Musée pour tous*, le *Bulletin français*, le *Journal officiel*, etc. Après avoir fait, pendant quatre ans, la chronique du journal le *Bien public*, il entra comme chroniqueur à la *Liberté*. Il a été aussi chargé du compte rendu du salon au *Petit Journal*.

M. Drumont a publié à part : un grand ouvrage de luxe, les *Fêtes nationales à Paris* (1878, gr. in-4 illustré); un livre de souvenirs historiques, *Mon vieux Paris* (1879, in-18), couronné par l'Académie française, et un roman, le *Dernier des Trémolin*. Il a fait jouer, au Gymnase, un acte en collaboration : *Je déjeune à midi* (1874). \*

**DU BARAIL** (François-Charles), général français, ancien ministre, né à Versailles, le 28 mai 1820, entra au service, dans la cavalerie, comme simple soldat en 1839, devint sous-officier en 1840, et fut promu sous-lieutenant le 22 juillet 1842. Nommé successivement lieutenant le 11 novembre 1842, capitaine le 16 août 1848, lieutenant-colonel le 9 décembre 1854, colonel

le 30 décembre 1857, il fut mis à la tête du 3<sup>e</sup> régiment des chasseurs d'Afrique. Promu général de brigade le 21 juillet 1863, il commanda la 1<sup>re</sup> brigade de cavalerie de la garde impériale, et devint général de division le 23 mars 1870. Après la guerre, il commandait le 3<sup>e</sup> corps de l'armée de Versailles, lorsqu'il fut appelé au ministère de la guerre, le 25 mai 1873, dans le premier cabinet formé par le maréchal de Mac-Mahon. Il resta en fonctions un an et céda la place au général de Cisse, le 23 mai 1874. Son passage au ministère n'avait été signalé par aucune mesure notable. Son inexpérience des luttes parlementaires se fit particulièrement remarquer dans la discussion relative aux honneurs militaires usités aux funérailles des membres de l'Assemblée, à propos de l'enterrement civil du représentant Brousse. Après sa sortie du ministère, le général Du Barail commanda le 9<sup>e</sup> corps d'armée, à Tours, et fut président de la Commission des manœuvres de la cavalerie. Chevalier de la Légion d'honneur le 6 août 1843, il a été promu officier le 3 mars 1854, commandeur le 19 septembre 1860, et grand officier le 20 avril 1871. \*

**DUBIEF** (Louis), administrateur français, né à Paris, le 1<sup>er</sup> novembre 1821, fit toutes ses études à l'institution Sainte-Barbe et obtint de brillants succès au Collège Louis-le-Grand et au concours général. Il suivit ensuite les cours de droit, en s'occupant de travaux littéraires, et publia quelques articles de revue. Docteur ès lettres et licencié en droit, il fut forcé par sa santé de renoncer à l'enseignement, entra dans l'administration universitaire, et remplit, à partir de 1850, les fonctions d'inspecteur d'académie dans les départements de la Meurthe, de l'Allier, des Alpes-Maritimes et des Bouches-du-Rhône. Il prit une part active, dans celui des Alpes-Maritimes, à la réorganisation de l'enseignement primaire après l'annexion. En juin 1861, il fut appelé à Paris par M. Rouland, ministre de l'instruction publique, comme chef du cabinet. Au mois de juillet 1863, il fut nommé inspecteur de l'académie de Paris, et délégué à la préfecture de la Seine pour la surveillance des écoles primaires et municipales de Paris.

Après la mort de M. Labrouste, directeur de Sainte-Barbe depuis sa réorganisation, M. Dubief qui était, depuis deux ans, membre du conseil d'administration de l'institution, fut choisi par ses collègues, en mars 1866, pour prendre la direction de ce grand établissement libre. A la fin de la même année, il fut appelé par décret à occuper aussi la place de M. Labrouste dans le Conseil impérial de l'instruction publique. Il avait été nommé, en 1863, membre de la commission d'examen des livres scolaires, et en 1864, membre du Conseil de l'enseignement secondaire spécial. Élu, le 23 juillet 1871, au premier tour de scrutin, conseiller municipal pour le quartier de la Sorbonne par 1886 voix sur 3625 votants, il ne fut pas réélu au renouvellement du conseil, en novembre 1874. Il a été nommé maire du V<sup>e</sup> arrondissement en 1878. Officier de l'instruction publique depuis 1854, M. Dubief a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1862, et promu officier le 20 octobre 1878. Ses thèses pour le doctorat ès lettres ont pour titres : *Qualis fuerit familia romana tempore Plauti, ex ejus fabulis* (1859, in-8), et *Essai sur les idées politiques de saint Augustin* (1859, in-8).

**DUBOC** (Charles-Edouard), romancier allemand, plus connu sous le pseudonyme de *Robert Waldmüller*, est né à Hambourg, le 17 septembre 1822. Fils d'un négociant, il fut destiné au com-

merce, mais montra des dispositions pour la littérature, et s'y consacra complètement au retour d'un voyage en Grèce et en Italie (1854-1856). Il se fixa à Dresde en 1859. Il a publié un grand nombre de romans et nouvelles, ainsi que plusieurs volumes de poésies; nous citerons : *Sous un parasol* (Unter Schindeldach, 1851); *les Égaréments* (Infahrten, 1853); *Lascia passare* (1857); *Sous une crosse* (Unter Krummstab, 1858); *Idylles des Champs* (Dorf idyllen, 1860); *le Testament d'une millionnaire* (das Vermächtniss der Millionärin, 1870); *Douleurs et joie* (Leid und Lust, 1874); *le Château Roncanet* (Schloss Roncanet, 1874); *Walbra*, poésies lyriques (1874); puis une tragédie, *Bruneild* (1874); des traductions en vers métriques allemands d'Alfred Tennyson. Il a édité les *Œuvres dramatiques* de la princesse Amélie de Saxe. \*

**DUBOC** (Juies), frère du précédent, né à Hambourg le 10 octobre 1829, étudia aux Universités de Giessen, de Leipzig et de Berlin, et fit plusieurs excursions à l'étranger, en 1857. Après avoir collaboré à diverses feuilles libérales notamment à la *Nationalzeitung*, il se fixa à Pillnitz (Saxe) et y publia divers ouvrages remarquables : *Histoire de la presse anglaise* (Geschichte der angl. Presse, 1873), d'après Grant; la *Psychologie de l'amour* (Psychol. der Liebe, 1874); la *Vie sans Dieu* (das Leben ohne Gott, 1875); *Études et esquisses* (Studien und Skizzen, 1876). Il a donné, un grand nombre d'articles à divers recueils. \*

**DUBOIS** (Paul-François), publiciste français, ancien député, né à Rennes (Ille-et-Vilaine), le 2 juin 1793, fit ses études dans sa ville natale et entra, en 1812, à l'École normale, d'où il fut envoyé, comme professeur d'humanités, à Guérande (Loire-Inférieure). Le rôle qu'il accepta, dans l'arrondissement, de commissaire de l'Association bretonne, en 1815, le fit destituer une première fois de ses fonctions universitaires. Il entra toutefois bientôt dans l'enseignement secondaire et fut chargé d'une classe de grec, puis de la rhétorique, au collège de Falaise, et enfin de la classe de seconde au collège de Limoges. Après avoir professé l'éloquence française à la Faculté de Besançon, il fut appelé à Paris, en 1820, comme professeur de rhétorique au collège Charlemagne. Ses opinions politiques lui attirèrent une seconde destitution.

M. Dubois avait déjà débuté, comme journaliste, dans les *Tablettes universelles* et dans le *Censeur européen*. En septembre 1824, il fonda avec MM. Lachevardière et Pierre Leroux le journal le *Globe*, si hostile au système religieux et monarchique de la Restauration, et y fit la plupart des articles de politique militante. Aux approches de la révolution de Juillet, le *Globe* devint quotidien. M. Dubois inaugura cette nouvelle ère par deux articles intitulés : *la France et les Bourbons en 1830*, dans lesquels, après avoir rappelé la situation du pays en 1815, il peignit vivement « toute cette nuée de légitimités grotesques et insolentes qui étaient accourues se grouper au tour de la légitimité dynastique à demi acceptée, » et prédisait la révolution prochaine. Un procès en Cour d'assises augmenta le retentissement de ces articles. L'auteur, assisté de l'avocat Renouard, plaida lui-même et fut condamné à 3000 francs d'amende et à quatre mois de prison. En même temps, on poursuyvit devant le Conseil royal sa radiation des cadres universitaires. M. Dubois s'y défendit aussi lui-même, assisté de Renouard et de M. Odilon Barrot, et il ne fut prononcé contre lui qu'une simple censure.

Après les événements de Juillet, M. Dubois, mis en liberté, reprit la direction du journal, mais pour peu de jours : car, dès le 14 août, à la suite de dissentiments avec ses anciens collaborateurs, il en laissa la rédaction en chef à P. Leroux. En septembre, il se vit nommer inspecteur général des études. L'année suivante, la ville de Nantes l'élut député. Elle lui conserva fidèlement son mandat jusqu'en 1848; ce qui le fit appeler ordinairement, pour le distinguer de ses nombreux homonymes, Dubois de la Loire-Inférieure. Secrétaire de la Chambre, pendant plusieurs sessions, membre de nombreuses commissions, il prit une part active aux travaux parlementaires et aborda plusieurs fois la tribune.

Cependant M. Dubois remplit dans l'Université des fonctions de plus en plus hautes. Au mois de mai 1839, il fut nommé conseiller titulaire de l'instruction publique, en remplacement de M. Villemin, devenu ministre. En mars 1840, il succéda à M. Cousin comme directeur de l'École normale. Depuis 1834, il était chargé, à l'École polytechnique, d'une conférence de littérature française qu'il conserva jusqu'en 1848, malgré les deux nouvelles dignités supérieures dont il était revêtu. Pendant dix ans, M. Dubois, comme conseiller de l'instruction publique, formant avec Saint-Marc Girardin et Cousin ce qu'on appelait alors le triumvirat universitaire, eut la haute main sur tout l'enseignement littéraire. Écarté des assemblées politiques par la révolution de Février, il fut maintenu au conseil, sous les divers ministres qui se succédèrent depuis 1848 jusqu'à la réorganisation de l'enseignement (avril 1852). En 1850, pour apaiser les ombrages que pouvait porter encore le souvenir de son vieux libéralisme, le ministre avait retiré de ses mains la direction de l'École normale, pour la confier à M. Michelle. M. Dubois mena depuis cette époque une vie retirée. Élu membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques le 13 avril 1870, il avait été promu commandeur de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris le 12 juin 1874.

A part ses articles du *Globe*, il a peu écrit. On cite de lui une traduction anonyme de *l'Histoire de l'église de Reims* par Floodoard, dans la *Collection des chroniques* de M. Guizot (1824). Depuis sa mort, ses anciens élèves ont réuni ses articles du *Globe*, sous le titre de *Fragments littéraires de P.-J. Dubois*, avec *Notice biographique* par M. Vacherot (1879, 2 vol. in-8).

**DUBOIS** (François-Auguste), homme politique français, député, né à Arnay-le-Duc (Côte-d'Or), le 28 mars 1814, suivit les cours de la faculté de droit à Paris, et prit une charge d'avoué à la cour d'appel de Dijon, qu'il garda jusqu'en 1866. L'année précédente il devint adjoint au maire et en juillet 1870, à la suite de nouvelles élections, il accepta les fonctions de maire. Lors de l'occupation allemande, il fit preuve d'énergie et de patriotisme, obtint de l'ennemi des conditions relativement honorables et sauvegarda autant que possible les finances de la ville. Les mesures prises par lui dans l'intérêt du commerce et de la classe ouvrière lui valurent le témoignage de reconnaissance de ses administrés. Élu représentant à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, le premier sur huit, par 57 759 voix, et membre du groupe de la gauche républicaine, il fit partie de plusieurs commissions importantes, telles que celles relatives à l'indemnité pour les départements envahis, à l'organisation des bureaux de bienfaisance, etc. Gendre de M. Monnet, ancien représentant et chef du parti républicain dans la



Côte-d'Or, sous la monarchie de Juillet, M. Dubois vota constamment avec la gauche et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Il fut réélu, le 20 février 1876, dans la 1<sup>re</sup> circonscription de l'arrondissement de Dijon, sans concurrent. Il suivit la même ligne à la Chambre des députés et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 11237 voix, contre 4808 réunies par le candidat officiel, M. Piet. M. Dubois représente le canton d'Arnay-le-Duc au Conseil général de la Côte-d'Or. \*

**DUBOIS** (Amable-Julien), ancien député et représentant du peuple français, né à Amiens (Somme), le 22 septembre 1796, d'une famille de riches propriétaires, étudia la médecine et se fit recevoir docteur. Quinze ans après, il abandonna sa profession, pour s'occuper spécialement d'agriculture. Appartenant à l'opposition libérale avant la révolution de Février, il siégea quelque temps à la Chambre des Députés près de M. Odilon Barrot. En 1848, il fut élu représentant du peuple dans le département de la Somme par 84 917 voix, le dernier de la liste. Il vota assez souvent avec le parti, démocratique, mais s'abstint dans un grand nombre de questions importantes. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique napoléonienne tant à l'intérieur que dans la question de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il entra dans la coalition contre-révolutionnaire, sans se rallier à la politique de l'Elysée. Après le coup d'Etat, il reprit à Paris l'exercice de la médecine.

**DUBOIS** [D'AVESNE] (Charles-Hippolyte DUBOIS, dit), auteur dramatique français, né à Avesnes (Nord), le 25 décembre 1800, écrit de bonne heure pour le théâtre; toutes ses pièces, faites presque toujours en collaboration, sont signées *Davesne*. Nous citerons : *l'Obligé maladroit* (1827); *les Bons maris font les bonnes femmes* (1834); *Candinot, roi de Rouen* (1839); *Marie ou le Dévouement d'une jeune fille* (1842); *une Chaîne à rompre* (1844); *une Nuit terrible* (1845); *la Reine d'Yvetot* (1849); *les Trois Voisins, les Trois Voisins* (1851), etc. D'abord acteur à l'Odéon, à l'Ambigu, à la Porte-Saint-Martin et au Gymnase, où il fut directeur de la scène, il passa de là aux Variétés, puis devint régisseur général au Théâtre-Français. — Il est mort à Passy, le 29 juin 1874.

**DUBOIS** [D'AMIENS] (Frédéric), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Amiens, le 31 décembre 1797, commença ses études médicales à l'École préparatoire de sa ville natale et vint les terminer à Paris, où il fut reçu docteur en juin 1828 et agrégé en 1832. En 1836, il fut élu membre de l'Académie de médecine, dont il devint, en 1847, à la mort de Pariset, secrétaire perpétuel. Il fait en cette qualité, depuis cette dernière époque, des *Éloges* annuels très-estimés. Ce médecin savant est de ceux qui ne croient pas les doctrines spiritualistes incompatibles avec les études pathologiques; c'est dans cet esprit que sont conçus, comme plusieurs de ses ouvrages, les articles qu'il a fournis au *Dictionnaire des sciences philosophiques* de M. Franck. M. Dubois d'Amiens, décoré en mai 1843, a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 novembre 1858. — Il est mort à Amiens le 10 janvier 1873.

On a de lui : *De l'Identité et des différences de l'hystérie et de l'hypocondrie*, mémoire couronné à Bordeaux (1830); une *Histoire philosophique*

de ces deux affections (1833, in-4); *Traité de pathologie générale* (1837, 2 vol. in-8); *Traité des études médicales* (1838); *Préleçons de pathologie expérimentale* (1841); *Philosophie médicale, ou Examen des doctrines de Cabanis, de Gall et de Broussais* (1846); *Histoire académique du magnétisme animal* (1841), en collaboration avec M. Burdin, etc.; de nombreuses *Notices, Notes, Dissertations*, la plupart extraites des *Mémoires* de l'Académie de médecine, et principalement : *Documents pour servir à l'histoire de l'Académie royale de chirurgie* (1851); un recueil d'*Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie de médecine* (1845-1863); *Tableau du mouvement de la science et des progrès de l'art* (1864, 2 vol. in-8), etc. Il avait été chargé, à la Bibliothèque impériale, du classement des livres de médecine, de chirurgie et de pharmacie.

**DUBOIS** (Edmond-Paulin), savant hydrographe français, est né à Brest, le 12 juillet 1822. Il entra à seize ans à l'École navale, sortit dans les premiers rangs et navigua, comme aspirant, dans les mers de l'Inde, de l'Océanie et de la Chine. Nommé enseigne de vaisseau en novembre 1844, il fit une campagne sur la côte occidentale d'Afrique et, en 1846, donna sa démission pour se livrer à l'étude des sciences. Reçu le premier au concours pour les chaires d'hydrographie, qui eut lieu à Paris en 1851, il fut immédiatement nommé professeur à l'École navale. En 1872, il devint examinateur-hydrographe de la marine, chargé, depuis 1874, des examens d'admission à l'École. Membre de plusieurs académies, et officier de l'instruction publique, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 3 août 1875.

Ses principales publications sont : *Cours d'astronomie* (1855-1858, in-8, 3<sup>e</sup> édit. augm.), ouvrage recommandé par M. Leverrier dans le *Bulletin météorologique*; *Cours de navigation et d'hydrographie* (1859, in-8); *Traduction française, suivie de notes, du célèbre ouvrage Theoria motus corporum, de Gauss* (1865, in-8); *Revue astronomique des années 1860-1861-1862* (in-18); *Étude historique et philosophique sur le mouvement de la terre* (1861, br. in-8); *les Passages de Vénus sur le disque solaire* (1873); plusieurs mémoires importants insérés dans les Comptes rendus de l'Académie des sciences, des articles dans divers journaux spéciaux, le *Cosmos*, les *Mondes*, etc., ou dans les *Bulletins* des sociétés savantes. Il a publié régulièrement à partir de 1871 : *Ephémérides astronomiques et annuaire des marées*, destinées aux capitaines de navire. Il est l'inventeur d'un compas étalon à double aiguille, donnant la déviation produite à bord des navires par l'emploi des matériaux en fer.

**DUBOIS-PIGALLE** (Paul), sculpteur français, membre de l'Institut, est né à Nogent-sur-Seine (Aube), le 18 juillet 1829. Son père qui avait fourni une longue et honorable carrière d'emplois civils, après lui avoir fait faire de complètes études littéraires, le destinait à celle du droit, mais son penchant pour la sculpture l'emporta. Il entra en 1856 dans l'atelier de A. Toussaint, et, de 1859 à 1862, il voyagea en Italie et étudia les grands maîtres à Rome, Naples, Florence. Ses envois aux Salons ont été : un *Portrait* et un *Buste d'enfant* (1857); un *Médailon*, marbre (1859); *saint Jean-Baptiste, Narcisse au bain* (1863); *saint Jean enfant* (1864); *le Chanteur florentin au quinzième siècle* (1865), qui fut le grand succès du Salon de cette année et qui a été depuis l'objet de nombreuses reproductions; *la Vierge et l'Enfant Jésus*, avec la plupart des ouvrages précédents, à l'Exposition universelle

de 1867; *Eve naissante* (1873); bustes de *M. Henner* du *D' Parrot*, d'un *Enfant* (1875); de *M. Paul Baudry* (1878). Le tombeau que M. Dubois a exécuté pour le général La Moricière et qui comprend, outre la statue couchée du général, quatre figures allégoriques, est considéré comme un des chefs-d'œuvre de la statuaire moderne.

M. Paul Dubois a exposé aussi différents dessins : *Le Christ mort*, d'après le tableau de Sébastien del Piombo, *Tête de madone*, d'après la fresque de Léonard de Vinci, *Portrait de femme* (1863); *Adam et Eve*, d'après la peinture à fresque de Raphaël, *la Madeleine*, d'après le tableau d'André del Sarte (1864). A plusieurs salons il a envoyé des portraits à l'huile très remarquables, notamment ceux de *ses Enfants* (1876).

Nommé conservateur du musée du Luxembourg en 1873, cet éminent artiste a remplacé M. Guillaume, comme directeur de l'École des beaux-arts, le 30 mai 1878. Il avait été élu membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement de Perraud, le 30 décembre 1876. Il a obtenu pour la sculpture une médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1863, la médaille d'honneur en 1865, une médaille de 2<sup>e</sup> classe à l'Exposition universelle de 1867 et une nouvelle médaille d'honneur en 1876. Décoré de la Légion d'honneur en 1867, il a été promu officier le 7 juillet 1874.

**DU BOIS-REYMOND** (Émil), physiologiste allemand, né à Berlin, le 7 novembre 1818, commença à étudier la théologie, mais l'abandonna bientôt pour les sciences naturelles. Après un séjour à Bonn (1838) il suivit à Berlin les cours d'anatomie et de physiologie de Jean Muller, et, sur le conseil de celui-ci, entreprit ses recherches sur l'électricité animale. Il avait déjà publié un mémoire sur les poissons électriques (*Ann. de Poggendorf*, 1843), lorsqu'il prit son grade de docteur, avec une thèse : *Quæ apud veteres de piscibus electricis extant argumenta* (1843). Il continua depuis ses recherches et en consigna les résultats dans son ouvrage : *Recherches sur l'électricité animale* (*Untersuchungen ueber thierische Electricitaet*, 1848-1860, III part.) En 1858 il remplaça son maître, J. Muller, comme professeur de physiologie à l'Université et fut nommé, en 1867, secrétaire perpétuel à l'Académie des sciences de Berlin, dont il faisait partie depuis 1851. M. Du Bois-Reymond a figuré avec M. Th. Mommsen, au premier rang des savants allemands qui, à la suite de la guerre de 1870-1871, ont engagé des polémiques insultantes contre les savants français.

Parmi ses écrits, citons : *De Fibræ muscularis reactione ut chemiciis visa est acida* (Berlin, 1859); *Description de quelques appareils et de quelques expériences dans les recherches électro-physiologiques* (*Beschreibung*, etc. Ibid. 1863); *Sur l'Enseignement des Universités* (*Ueber Universitaets Einrichtungen*; Ibid. 1870); *les Idées de Leibnitz et les sciences naturelles modernes* (*Leibnitz'sche Gedanken*, etc.; lb. 1871); *les Limites de la connaissance de la nature* (*Ueber die Grenzen*, etc. lb. 1872). Il est en outre directeur des *Archives d'anatomie et de physiologie* (*Archiv fur Anatomie und Physiologie*), de Muller.

**DUBOSQ** (Jules), opticien français, né en 1817, fut élève et gendre de M. Soleil, chez lequel il entra en 1830. Il l'assista dans l'établissement de ses appareils de diffraction et de polarisation, et lui succéda en 1849. S'attachant à perfectionner les instruments destinés aux expériences d'optique, il en a simplifiées les dispositions et facilité l'emploi. Il faut citer sa *lampe électrique*, pour l'application de la lumière électrique aux obser-

vations microscopiques; le *stéréoscope*, modifié par M. Brewster, instrument dont il a construit, sur les indications de ce savant, les premiers modèles, et auquel il appliqua le premier les doubles épreuves photographiques, etc.

M. Dubosq a obtenu, en 1851, une *council medal* à l'Exposition universelle de Londres; en 1853, une médaille de première classe à New-York; en 1855, une médaille de première classe à l'Exposition universelle de Paris. Son appareil *photo-électrique* a mérité en 1856 une médaille d'or de la Société d'encouragement. Il a été décoré de la Légion d'honneur à la suite de la seconde Exposition universelle de Londres (24 janvier 1863).

**DUBOURCQ** (Pierre-Louis), peintre et graveur hollandais, né à Amsterdam, le 25 avril 1815, étudia le paysage sous Jean Van Ravenswaay et André Schelfout, à La Haye, et revint se fixer dans sa ville natale, où il se livra, comme ses maîtres, à la peinture de genre et de paysage. Il fit en Italie, en Allemagne, en Angleterre et en France, plusieurs voyages qui lui ont inspiré ses tableaux les plus estimés; nous citerons : *les Environs d'Orléans*, *l'Inondation*, *les Aqueducs*, *le Lac d'Albano*, *Campagne de Rome*, acquis par M. J. Fodor; *la Vallée de Saint-Pierre à Jersey*, *le Blé mûr*, etc.; ces trois dernières compositions ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec plusieurs eaux-fortes habilement traitées. M. Dubourcq, en effet, a aussi cultivé la gravure. Nommé, en 1853, membre du conseil d'administration du musée d'Amsterdam, il en a été secrétaire et a publié la *Notice des tableaux du musée* (1858).

**DUBOYS-FRESNEY** (Étienne), général français, sénateur, né à Laval (Mayenne), le 15 août 1808, fils d'un colonel du génie, entra à l'École polytechnique, le 22 novembre 1825, et en sortit en 1827, comme sous-lieutenant dans l'arme du génie. Lieutenant le 1<sup>er</sup> octobre 1831, capitaine le 1<sup>er</sup> octobre 1833, chef d'escadron le 10 octobre 1849, lieutenant-colonel le 5 août 1854, colonel le 20 septembre 1859, il devint directeur des fortifications de Metz, puis commandant en second de l'École polytechnique. Général de brigade le 31 juillet 1867, il fit partie du comité des fortifications et fut admis dans la réserve en 1870.

M. le général Duboys-Fresney, qui avait été député de Château-Gonthier (Mayenne), en 1842 et 1846, et avait siégé sur les bancs de l'opposition, entra dans la vie politique aux élections complémentaires du 2 juillet 1871. Élu représentant de la Mayenne par 40 896 voix, il prit place au centre gauche, vota avec la minorité républicaine de l'Assemblée et se prononça nettement, contre les projets de restauration monarchique. Il fut le seul candidat républicain du département de la Mayenne présenté aux élections sénatoriales de janvier 1876 et passa, le premier sur deux, avec 170 voix sur 337 électeurs; il suivit la même ligne politique au Sénat et vota contre la dissolution de la Chambre des députés, demandée, à la suite de l'acte du 16 mai 1877, par le ministère de Broglie. Aussi, lors du renouvellement triennal du Sénat, fut-il porté de nouveau comme candidat par les comités républicains, et élu, le 5 janvier 1879, le premier, par 190 voix sur 333 votants. Décoré de la Légion d'honneur le 17 avril 1845, M. Duboys-Fresney a été promu officier le 28 décembre 1854, commandeur le 26 décembre 1854 et grand officier le 25 janvier 1871. \*

**DUBOYS-FRESNEY** (Joseph), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée cons-

tituante de 1848, frère du précédent, est né à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine), le 23 février 1812, et entra à l'École polytechnique en 1832. Arrêté en 1833 comme complice d'une conspiration républicaine, il passa devant la Cour d'assises le 12 décembre de la même année. Acquitté par le jury, il n'en fut pas moins renvoyé de l'École. Après la révolution de Février, choisi comme candidat à la Constituante par les républicains de la Mayenne, il fut élu représentant, le quatrième sur neuf; par 53 305 voix, il vota avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, et appuya la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon à l'occasion des affaires de Rome. M. Dubois-Fresney ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

**DUBRAY** (Gabriel-Vital), sculpteur français, né à Paris, le 27 février 1818, étudia sous Ramey, et débuta par un *Buste* au Salon de 1840. Il a depuis traité les sujets de genre et la sculpture monumentale. Il a surtout exposé : *sainte Philomène, saint Jean-Baptiste prêchant* (1842-1843); *le Joueur de trottola* (1844); *saint Sébastien, Spontini et le génie de la musique*, un *buste d'Eschyle*, *le Maître à tous, Napoléon III, le général Charles Abattucci, Prevost d'Exiles* (1847-1853); *l'Amour vainqueur, M. Rouher*, à l'Exposition universelle de 1855; *Josephine, Sacre de Joséphine, Clodion, Sully Lannes, l'Été*, statues pour le nouveau Louvre, *le Cardinal Fesch*, pour Ajaccio (1857); *Joseph Pothier* (1859); *Colonel Abattucci* (1861); *l'Incorrigible*, différents *Portraits* (1863); *Napoléon I<sup>er</sup>* (1865); *Saint Bernard* (1866); *le Poète Jasmin*, à l'Exposition universelle de 1867; *OEdipe et le Sphinx* (1868); *Joseph Bonaparte* (1869), *le Pauvre aveugle*, groupe (1872), et un grand nombre de *Bustes* et *Portraits*, etc. Parmi ses travaux aux monuments publics, on cite : *l'Histoire de Jeanne d'Arc*, dix bas-reliefs en bronze, au pied de la statue de Jeanne d'Arc, à Orléans (1861); *Saint Benoit*, à l'église Saint-Etienne-du-Mont, le *Fronton du théâtre de la Gaîté* (1863); un *Ange funèbre*, en bronze, pour le cimetière de Canton. M. Dubray a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1844. Décoré de la Légion d'honneur en 1857, il a été promu officier le 14 août 1865.

Ses deux filles. Mlles Charlotte-Gabrielle et Eugénie-Giovanna DUBRAY, élèves de leur père et de Mlle Dubois-Davesnes, se sont également fait connaître comme statuares. L'aînée a exposé : *Giovanina*, buste en terre cuite (1869); *M. Ernest Daudet* (1870); *le général Renault* (1873), *Tête d'étude*, en bronze argenté (1875); *la Fille de Jephthé pleurant*, plâtre (1876); *la Coquette*, buste en terre cuite (1871); *Euterpe*, portrait de *M. Stanley* (1878); on doit à la plus jeune : *Didon* (1875); *Jeune femme noble du XV<sup>e</sup> siècle* (1876); *In hoc signo vincas* (1878).

**DUBREUIL** (Mgr Louis-Anne) prélat français, est né à Toulouse le 18 janvier 1808. Précédemment vicaire général de Montpellier et supérieur du petit séminaire de Saint-Pons (Hérault), il fut nommé, par décret du 5 juin 1861, évêque de Vannes et sacré à Toulouse le 8 septembre suivant. Il a été promu à l'archevêché d'Avignon par décret du 20 octobre 1863 et préconisé le 21 décembre de la même année. On ne cite de lui que des *Lettres pastorales* et des *Mandements*. Mgr Dubreuil a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 août 1866.

**DU BREUIL** (Alphonse), horticulteur français,

né le 21 octobre 1811, à Rouen, au Jardin même des plantes, dont son père a été pendant plus de quarante ans directeur, vint terminer à Paris son éducation scientifique (1829-1833), et fut, presque aussitôt après son retour à Rouen, chargé d'un cours de culture à l'École normale primaire de la Seine-Inférieure, et en 1838 du cours d'agriculture à l'École d'agriculture, où il fit en outre un cours complémentaire d'arboriculture en 1842. Il créa au Jardin des plantes de Rouen une école d'arbres fruitiers. Depuis 1829, il professait, à Paris, un cours d'arboriculture au Conservatoire des arts et métiers. Il fut chargé en outre, en 1855, du cours pratique et gratuit du dimanche. En 1853, le ministre de l'agriculture chargea M. Du Breuil de l'organisation de l'enseignement arboricole dans les départements.

Ce savant professeur a inséré de nombreux mémoires dans les journaux des Sociétés d'agriculture et d'horticulture de Rouen, dans l'*Annuaire de l'Association normande*, dans les *Comptes rendus de l'Institut*, dans le *Journal d'agriculture pratique*, et enfin dans la *Revue horticole*, dont il a été directeur. En 1846, il a publié son *Cours d'arboriculture* (2 vol. in-12) : cet ouvrage, résumé de ses travaux et de ses leçons, réimprimé plusieurs fois en France, et en dernier lieu avec de nouveaux développements (1867-1876, 4 vol. in-18, fig.), a été traduit en anglais, en allemand et en russe, couronné par un grand nombre de sociétés d'agriculture, et honoré de la part de l'empereur de Russie de la grande médaille des savants étrangers. En 1854, l'auteur en a donné un *Extrait* à l'usage des jardiniers. On a encore de lui : *Cours d'agriculture* (1850), avec M. Girardin; *Manuel d'arboriculture des ingénieurs* (1860, in-18, 2<sup>e</sup> édit., 1865); *Culture perfectionnée et moins coûteuse du vignoble* (1863, in-18), etc.

**DUBRULLE** (Louis-Joseph), sénateur français, est né à Douai (Nord), le 26 novembre 1821. Propriétaire et agriculteur, maire de Rouvroy et conseiller général du département du Pas-de-Calais pour le canton de Vimy, il se présenta aux élections sénatoriales de janvier 1876 avec une profession de foi franchement légitimiste et fut élu, le second sur quatre, par 583 voix sur 1012 électeurs. Il prit place à l'extrême droite du Sénat et vota toutes les mesures opposées à la politique républicaine.

**DUBRUNFAUT** (Augustin-Pierre), chimiste français, né à Lille, le 1<sup>er</sup> septembre 1797, vint achever ses classes au lycée Napoléon, puis se livra aux études chimiques, fut d'abord professeur de chimie industrielle à l'École de commerce, et s'occupa sérieusement de la fabrication du sucre de betterave et de la saccharification de la fécule. Il écrivit divers mémoires remarquables sur cette question (1823), et s'efforça de propager l'enseignement des applications de la chimie aux arts industriels. En 1833, il mit en pratique ses théories dans diverses exploitations. Ses travaux lui valurent les grandes médailles d'or de la Société d'agriculture de la Seine et de la Société d'encouragement en 1854, et une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

On a de M. Dubrunfaut : *De l'Art de la distillation* (1824); *De la Fabrication du sucre de betterave* (1822); *Sucrage des vendanges avec les sucres raffinés de canne, de betterave*, etc. (1854, in-8); *Notice historique sur la distillation des betteraves* (1856, gr. in-8); *l'Osmose et ses applications industrielles* (1873, in-18); *le Sucre dans ses rapports avec la science, l'agriculture, le commerce*, etc. (1873-78, 2 vol. in-8); un certain nombre

de brochures des communications à l'Académie des sciences, reproduites dans ses *Comptes rendus*; des articles fournis au *Bulletin des sciences de Férussac* (1825-1830), au *Dictionnaire du commerce* (1825-1854). Il a rédigé, de 1830 à 1832, *l'Agriculteur manufacturier*.

**DUBS** (Jacques), homme d'État et jurisculteur suisse, est né en 1822, à Assoltern dans les montagnes de l'Albis (canton de Zurich). D'une famille de cultivateurs aisés, il fut élevé à l'école cantonale de Zurich, alla étudier le droit aux Universités de Berne et d'Heidelberg, puis revint à Zurich. D'abord auditeur auprès du tribunal criminel de cette ville, il devint juge d'instruction cantonal en 1846, et remplit successivement diverses fonctions administratives et judiciaires pendant la période de révolution qui amena la nouvelle constitution de 1848. Il fut, à cette époque, nommé juge d'instruction fédéral et, peu après, membre du tribunal fédéral dont il fut élu président. Appelé en même temps à d'importantes fonctions de l'administration cantonale de Zurich, il soutint des luttes très vives à la fois contre le parti conservateur et les démocrates socialistes. En 1855, il remplaça M. Escher, comme président du gouvernement, prit la direction de l'instruction publique et fit partie du conseil ecclésiastique. Il remplit ces fonctions pendant six ans et contribua, pour sa part, à l'exécution du chemin de fer de Zurich à Lucerne, à travers les contrées les plus pittoresques.

Cependant, M. Dubs, qui avait été envoyé, dès 1849, par le collège électoral de Zurich au Conseil national, avait été élu, en 1854, président de cette assemblée. Il était passé ensuite au Conseil des États, qui le choisit également pour président. Dans l'une et l'autre assemblée, il prit part aux travaux les plus importants de réorganisation politique et de législation. En 1861, il remplaça Furrer, comme membre du Conseil fédéral, et lors du renouvellement de ce conseil, en 1863, il y rentra, comme premier membre, et devint président de la Suisse pour l'année 1864. Son gouvernement fut marqué par un traité de commerce avec la France et par l'émancipation des Juifs. Il fut élevé de nouveau à la dignité de président fédéral de la Suisse pour l'année 1868. M. Dubs, dans sa carrière de magistrat, s'était fait, comme journaliste, une réputation qui ne fut pas étrangère à sa fortune politique. — Il est mort à Lausanne, le 13 janvier 1879.

**DUBUFE** (Edouard), peintre français, né à Paris, le 30 mars 1820, fils du peintre Claude-Marie Dubufe, mort en 1864, étudia d'abord sous son père, puis sous Paul Delaroche, et débuta au salon de 1839 par une *Annonciation* et une *Chasseresse*. L'année suivante, le *Miracle des roses*, conçu dans le goût des *Souvenirs* et des *Regrets* de son père, eut le même succès de sentiment. En 1841, M. Edouard Dubufe aborda la peinture religieuse et la cultiva pendant cinq ans avec quelque bonheur. *Tobie, la Foi, l'Espérance et la Charité, Bethsabée, la Prière du matin*, appartenaient à cette époque.

Mais M. Edouard Dubufe finit par se livrer à la peinture du portrait qui avait fait la réputation de son père, et il y porta un talent tout à fait semblable. En 1846, il exposa les portraits de *M. Jules Janin* et *Paul Goyard*, et en 1853, outre celui de *l'Impératrice*, quatre *Portraits de femmes* qui attirèrent tous les regards. A l'Exposition universelle de 1855, il a donné sept portraits; sept au Salon de 1857, notamment celui de *Mlle Rosa Bonheur*, et le *Congrès de Paris*; six autres portraits, anonymes, à celui de 1859;

cinq portraits à celui de 1861 : *Mme la princesse Mathilde, Mme la duchesse de Medina Celi, Mme la marquise de Gallifet, Mme la princesse Ghika*, en costume national, *Mme William Smith*; à celui de 1863, une *Étude*, deux portraits, dont celui de *M. Robert Fleury*, de l'Institut; en 1864, un *Portrait et le Sommeil*; en 1866, *l'Enfant prodigue*; à l'Exposition universelle de 1867, trois *Portraits*, et le tableau de 1866; en 1868, deux *Portraits*; en 1869, le *Général Fleury* et le *Comte de Nieuwerkerke*; en 1870, *MM. Lefuel et Onfroy de Bréville*; en 1872, *Medjé*; en 1873, *M. Dumas fils*; en 1874, et en 1875, portraits; en 1876, *MM. Emile Augier et Ph. Rousseau*; en 1877, *Mort d'Adonis*, en 1878, portraits. Plusieurs de ses œuvres ont figuré à l'Exposition universelle de 1878. M. Ed. Dubufe a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1839, deux 2<sup>e</sup> en 1840 et 1845, une 1<sup>re</sup> en 1844, une 2<sup>e</sup> en 1855, la décoration de la Légion d'honneur en juillet 1853 et le grade d'officier le 12 août 1869.

**DU C** (Joseph-Louis), architecte français, membre de l'Institut, né à Paris, le 25 octobre 1802, étudia sous M. Châtillon, entra à l'École des beaux-arts en 1821, et y remporta le grand prix en 1825, sur ce sujet : *un Hôtel de ville pour Paris*. Pendant sa dernière année de séjour à la Villa Médicis (1829), il fit un remarquable envoi, le *Colisée*, admis plus tard à l'Exposition universelle de 1855. De retour en 1831, il fut chargé, avec Alavoine, du monument ou colonne de Juillet, qui ne fut inauguré que neuf ans plus tard. En 1848, M. Louis Duc fut désigné, conjointement avec M. Henri Labrousse, pour ordonner les funérailles des victimes de juin. En 1850, il fut chargé, avec M. Dommey, de la restauration de l'horloge de la tour du Palais de justice, et en 1854, avec le même, des travaux d'agrandissement et d'isolement de ce même palais. La façade de la Cour de cassation, qui lui fait le plus d'honneur, fut achevée à la fin de 1868. Il fut associé à M. Léon Vaudoyer pour la construction de la cathédrale de Marseille (1856). En 1866, il a été nommé membre de l'Académie des Beaux-Arts en remplacement de M. de Gisors.

M. L. Duc, architecte du monument de Juillet et du Palais de justice, et attaché à la Ville de Paris pour la section des collèges, obtint une 1<sup>re</sup> médaille en 1855. Au mois d'août 1869, il fut désigné par ses collègues de l'Académie pour le prix extraordinaire de 100 000 francs, institué par l'Empereur : le vote eut lieu après treize tours de scrutin. Décoré de la Légion d'honneur le 29 juillet 1840, M. Duc a été promu officier en 1862 et commandeur le 9 août 1870. — Il est mort le 22 janvier 1879.

**DU CAMP** (Maxime), littérateur et artiste français, né à Paris, le 8 février 1822, est le fils du chirurgien de ce nom, membre de l'Académie de médecine, mort à trente et un ans en 1824. Il fit au sortir du collège un premier voyage de dix-huit mois en Orient (1844-1845). A son retour, il s'occupa de photographie, et se livra à des expériences qui ne furent interrompues que par les événements de 1848. Blessé dans les rangs de la garde nationale aux journées de juin, il reçut la décoration des mains du général Cavaignac. L'année suivante, le ministère de l'instruction publique lui confia une mission spéciale qui lui permit d'explorer de nouveau et plus en détail l'Égypte, la Nubie, la Palestine et l'Asie Mineure (1849-1851). Il rassembla dans ce second voyage une immense collection de clichés ou négatifs photographiques pris sur nature, et prépara ainsi le

premier ouvrage où la typographie se soit alliée à la photographie. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 1<sup>er</sup> janvier 1853.

M. Maxime Du Camp avait été, avec MM. Laurent-Pichat et L. Ulbach, un des fondateurs de la *Revue de Paris* (octobre 1851). Il y publia, jusqu'à la suppression de ce recueil (1858), une partie des travaux rappelés ci-dessous. Il collabora depuis à la *Revue des Deux Mondes* et y commença, en 1867, une série d'études administratives patiemment poursuivies pendant plusieurs années, et réunies sous le titre de *Paris, ses organes, ses fonctions, sa vie, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle* (1869-75, 6 vol. in-8 et in-18). Cette nouvelle spécialité qui avait fait spirituellement surnommer M. Du Camp, le préfet de la Seine *in partibus*, ne fut pas étrangère sans doute à son élévation à la dignité de sénateur, sous le ministère de M. Ollivier; mais le décret, daté du 27 juillet 1870, qui le nommait, ne fut pas promulgué. M. Du Camp, se tournant de plus en plus vers l'histoire contemporaine, a publié : *Souvenirs de l'année 1848* (1876, in-18); *les Ancêtres de la Commune, l'attentat Fieschi* (1877, in-18). Il poursuivit sous ce titre : *les Convulsions de Paris* (tom. I, 1878), le récit des divers épisodes de l'insurrection du 18 mars 1871 et des journées de mai; malgré les réclamations soulevées par certains points de cette histoire, l'auteur a pu, grâce à la communication de documents particuliers, en éclairer plus d'un côté obscur.

Citons, parmi ses autres ouvrages : *Souvenirs et paysages d'Orient* (Smyrne, Ephèse, Magnésie, Constantinople, Scio, 1848, in-8); *Égypte, Nubie, Palestine, Syrie* (1852, in-fol.); *le Livre posthume, ou Mémoires d'un suicidé* (1853, in-8 et in-18; 2<sup>e</sup> édit., 1855, in-16); *le Nil, ou Lettres sur l'Égypte et la Nubie* (1854, in-12); *les Chants modernes*, poésies (1855, in-8); *les Beaux-Arts à l'Exposition universelle de 1855* (même année, in-16); *les Six aventures* (1857, in-18); *le Salon de 1857* (in-16), *les Convictions*, poésies (1858, in-8); *En Hollande, lettres à un ami* (1859, in-12); *le Salon de 1859* (in-18); *Expédition des Deux-Siciles*, souvenirs personnels (1861, in-18); *Salon de 1861* (in-18); *l'Homme au bracelet d'or* (1862, in-18); *les Buveurs de cendre* (1866, in-18); *les Beaux-Arts à l'Exposition universelle de 1867* (1867, in-18); *les Forces perdues* (1867, in-18); *Orient et Italie* (1868, in-18), souvenirs de voyages et de lectures.

**DU CASSE** (P.-Emmanuel-Albert, baron), écrivain militaire français, né à Bourges en 1813, fut admis à Saint-Cyr et prit part à la guerre d'Afrique; il passa ensuite dans le corps d'état-major, obtint en 1854 le grade de chef d'escadron, et fut attaché la même année à la personne du prince Jérôme, en qualité d'aide de camp. Il devint plus tard référendaire à la Cour des comptes. Le baron Du Casse a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 juillet 1859.

On a de lui plusieurs travaux de stratégie, tels que : *Récit historique des opérations de l'armée de Lyon en 1814* (1849, in-8); *Opérations du neuvième corps de la grande armée en Silésie* (1851, 2 vol. in-8 et atlas), durant la campagne de Prusse et de Pologne; *Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de Russie* (1852, in-8), suivis des lettres de Napoléon au roi de Westphalie; *les Erreurs militaires de M. de Lamartine* (1852, in-8), examen critique de son *Histoire de la Restauration*; des écrits politiques, historiques et littéraires très variés : *Précis historique des opérations militaires en Orient*, de mars 1854 à octobre 1855 (1857, in-8, avec cartes et plans); *les Trois maréchaux d'Ornano*, étude

historique (1862, in-8); *Quatorze de dames*, scènes de la vie militaire (1864, in-18); *Histoire anecdotique de l'ancien théâtre en France* (1862-1864, 2 vol. in-8); *le Général Arrighi de Casanova, duc de Padoue* (1866, 2 vol. in-18); *Question d'armement, d'organisation militaire et de tactique* (1867, in-8); *le général Vandamme et sa correspondance* (1870, 2 vol. in-8); *la Guerre au jour le jour*, 1870-71 (1875, in-8), etc. Il a été chargé en outre de mettre en ordre et d'éditer les *Mémoires du roi Joseph* (1853-1854, 10 vol. in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1856), qui ont jeté un jour si nouveau sur la politique de famille de l'Empire; l'*Histoire des négociations diplomatiques relatives aux traités de Morfontaine, de Lunéville et d'Amiens* (1855-1856, 4 vol in-8); une réfutation anonyme des *Mémoires du duc de Raguse* (1856-1857, 8 vol. in-8), etc. Enfin il a rédigé, sans y mettre d'abord son nom, les *Souvenirs d'un officier du 2<sup>e</sup> zouaves* (1859, in-18), longtemps attribués au général Cler, tué à Magenta, et collaboré avec M. Ch. Valois à divers romans publiés sous le pseudonyme collectif de *Valois de Forville : le Marquis de Pazaval* (1858, in-18); *le Conscrit de l'an VIII* (1859, in-18), etc.

**DU CHAFFAUT** (Césaire-Léon AMAUDRIC, comte), homme politique français, sénateur, est né à Digne (Basses-Alpes), le 19 mai 1827. Fils d'un ancien représentant du peuple et avocat, il fut secrétaire général de la préfecture de son département en 1848. Élu représentant le 8 février 1871 par 13354, il prit place au centre gauche, mais vota assez souvent avec la droite de l'Assemblée nationale, notamment dans les questions religieuses; il adopta cependant l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Porté, en janvier 1876, aux élections sénatoriales sur la liste dite constitutionnelle, il fut élu le second sur deux, par 193 voix sur 326 électeurs. Au Sénat, il fit partie du groupe des constitutionnels, qui votèrent ordinairement avec les droites et consentirent à approuver la demande de dissolution présentée par le ministère de Broglie. M. Du Chaffaut représente le canton de Senez au Conseil général des Basses-Alpes.

**DU CHAILLU**. VOY. CHAILLU (DU).

**DUCHARTRE** (Pierre-Étienne-Simon), botaniste français, membre de l'Institut, est né à Porneranges (Hérault), le 27 octobre 1811. Docteur en sciences et agrégé à la Faculté des sciences de Paris, il devint professeur titulaire de botanique à la mort de Payer. C'est également en remplacement du même savant qu'il fut élu membre de l'Académie des sciences, le 21 janvier 1861. Il est membre de la société centrale d'agriculture. Décoré de la Légion d'honneur en 1862, il a été promu officier le 30 juin 1867.

A part des mémoires publiés dans des recueils spéciaux, on a de M. Duchartre : *Éléments de botanique* (1866, in-8; 2<sup>e</sup> édit. 1876); *Rapport sur les progrès de la botanique physiologique* (1867 gr. in-8).

**DUCHASSEIN** (Jean-Baptiste-Félix DELAPCHIER), député français, né à Lezoux (Puy-de-Dôme), le 20 janvier 1814, étudia le droit et fut reçu licencié. Membre du conseil d'arrondissement à la fin du règne de Louis-Philippe, il obtint plus de 10000 voix aux élections pour la Constituante, mais ne fut pas élu. Au coup d'État du 2 décembre, il protesta dans une lettre publiée par les journaux, donna sa démission de conseiller général pour ne pas prêter serment à l'empire et entra dans la vie privée. Il en sortit aux élections

de février 1876 en se portant comme candidat républicain dans l'arrondissement de Thiers ; il fut élu par 8056 voix, contre 7354 obtenues par son concurrent bonapartiste, M. Chassigne-Goyon, ancien conseiller d'État. Il prit place à gauche, vota avec la majorité républicaine de la Chambre et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant par 6600 voix, contre 3100 partagés entre deux candidats monarchistes. M. Duchassein représente le canton de Lezoux au Conseil général du Puy-de-Dôme.

**DU CHATELLIER** (Armand-René), littérateur français, né à Quimper, en 1797, s'est occupé tour à tour de questions d'histoire, d'économie politique et d'archéologie. Depuis longtemps correspondant du ministère de l'instruction publique, il devint, en juillet 1858, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques.

On a de lui : *Du Commerce et de l'administration, ou Coup d'œil sur le nouveau système commercial de l'Angleterre. Quels sont les intérêts de la France?* (1826, in-8); *la Mort des Girondins*, (1829), drame en 5 actes; *Essai sur les salaires et les prix de consommation de 1820 à 1830, etc.* (1830, in-8); *Histoire de la Révolution dans les départements de l'ancienne Bretagne* (1836, 6 vol. in-8); *Du pays de Galles et de quelques-unes des origines de notre histoire* (1839); *A quoi tiennent les crises ministérielles* (1840); *L'Inde antique*, (1852 in-8), premier livre d'un travail sur les nationalités des temps anciens; *la Représentation provinciale en Bretagne après l'union à la France* (1857, in-8); *la Baronnie du Pont*, ancien évêché de Cornouailles (Nantes, 1858, in-8); *Brest et le Finistère sous la Terreur* (Brest, 1858, in-8); *L'Agriculture et les classes agricoles de la Bretagne* (1862, in-8); *Du mouvement des études littéraires et scientifiques en province* (1864, in-8); *Enquête sur l'état de l'agriculture française en 1865* (Orléans, 1866, in-8), et de nombreux articles et mémoires dans la *Revue des provinces de l'Ouest*, dans les *Archives bretonnes*, qu'il publiait en 1832 et dans les comptes rendus de l'Académie des sciences morales; parmi ces derniers nous citerons : *Administrations collectives de la France avant et après 89* (1870); *Invasions de l'étranger dans les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles* (1873); *Hoche, sa vie, sa correspondance* (1874).

**DUCHÈNE** (Georges), journaliste français, né à Beaumont-la-Ronce (Indre-et-Loire), le 24 mars 1824, fit ses études, comme élève boursier, au petit séminaire de Tours. En sortant de rhétorique, il vint à Paris et commença son apprentissage de typographe, en continuant ses études. En 1848, il fut délégué par les ouvriers imprimeurs auprès de Proudhon, pour lui proposer la création d'un journal auquel la corporation apporterait le concours de son travail, si le publiciste voulait se charger de la rédaction. Proudhon refusa d'abord; mais entraîné par M. Duchêne, qui avait passé outre et avait fondé le *Représentant du peuple*, il accepta la direction de la nouvelle feuille, dont M. Duchêne resta le rédacteur et le correcteur à la fois. Au mois d'août, le *Représentant du peuple* fut supprimé par le général Cavaignac. M. Duchêne et son illustre patron fondèrent aussitôt le *Peuple*, dont M. Duchêne fut le gérant. C'est donc sur lui que tombèrent les condamnations que valurent à ce journal douze procès intentés par le ministère public ou les particuliers. Le chiffre des amendes prononcées s'éleva à 80 000 francs, et celui des années de prison à 53 ans huit mois et quatre jours. M. Du-

chêne fut détenu tour à tour à Sainte-Pélagie, à Mazas, à Clairvaux et enfin à Belle-Isle.

L'amnistie du 2 décembre 1852 le fit sortir de cette dernière prison. Il reprit ses travaux d'ouvrier typographe et vécut, comme autrefois, de son métier. En 1853, Proudhon lui demanda sa collaboration pour la publication du *Manuel du spéculateur à la bourse*, et reconnut cette collaboration dans la troisième édition du livre. M. Duchêne travailla ensuite, pour le compte de la maison Hachette, au *Dictionnaire des communes de France* de M. Ad. Joanne, en même temps qu'il mettait la main à plusieurs autres livres de Proudhon. En 1866, il publia la *Spéculation devant les tribunaux, pratique et théorie de l'agiotage*. Entré, en 1867, à la rédaction du *Courrier français*, journal démocratique et d'avant-garde, il fut spécialement chargé des questions financières et d'économie politique; il en était devenu rédacteur en chef, quand le journal disparut l'année suivante. Après l'insurrection du 18 mars 1871, il fonda un journal sous le titre même de la *Commune*, dans lequel il combattit vivement le comité central. — Il est mort à Ville-Evrard le 19 juillet 1876.

**DUCHÈNE** [DE BOULOGNE] (Guillaume-Benjamin), médecin français, né à Boulogne-sur-Mer, en 1806, reçu docteur à Paris en 1831, exerça quelque temps dans sa ville natale, et vint en 1842 se fixer à Paris, où il s'occupa avec persévérance des questions électro-physiologiques. Il se servit, dans ses travaux, de la photographie instantanée. Considéré comme un des créateurs de l'électrothérapie, il a obtenu plusieurs prix ou mentions de l'Institut, et a été décoré de la Légion d'honneur à la suite du concours international institué pour les applications de l'électricité, en 1858. — Il est mort à Paris, le 18 septembre 1875.

Ses divers travaux de M. Duchêne [de Boulogne] ont été insérés dans les *Archives de médecine*, le *Bulletin de l'Académie de médecine*, l'*Union médicale*, le *Bulletin de thérapeutique*, etc. Parmi ceux qu'il a publiés à part, nous citerons : *De l'Électrisation localisée et de son application à la physiologie, à la pathologie et à la thérapeutique* (1855, in-8, 2<sup>e</sup> édit. 1860); *Recherches électro-physiologiques et pathologiques sur les muscles qui meuvent le pied* (1856, in-8); *Orthopédie physiologique* (1857, in-8); *Mécanisme de la physiologie humaine* (1862, gr. in-8, avec fig. photog. et 264 pl.); *Album de photographies pathologiques* (1862, in-4, 17 pl.); *Anatomie du système nerveux* (1865, in-8, 4 pl.); *Physiologie des mouvements démontrée à l'aide de l'expérimentation électrique et de l'observation clinique* (1867, in-8, avec fig.), etc.

**DUCHINSKI** (Henri-François), ethnographe polonais, né en 1816, en Ukraine (Pologne russe), étudia au lycée de Berdyczew, mais ne put entrer à l'Université de Kiew, comme fils d'un suspect. Il se fit professeur d'histoire dans une institution privée et, dès 1833, commença à créer le système de l'histoire nationale au point de vue de la nationalité ruthénienne. Les idées émises par lui à ce sujet, qui rattachaient les Ruthènes aux Slaves, en refusant cette origine aux Moscovites, le forcèrent de passer à l'étranger. Il gagna la Turquie en 1846, et au moment de la révolution de 1848, se rendit en Italie, où il fonda avec MM. Depretis, Ruscalla et autres patriotes italiens, la *Società Italo-Slava* dont Massimo d'Azeglio fut président. Le désastre de l'armée piémontaise, à Novare, commandée par un général polonais, le força de quitter l'Italie; il fut attaché à l'ambassade hon-

groise en Turquie, et après la malheureuse issue de la guerre hongroise, resta à Constantinople, continua ses études historiques et fut quelque temps lecteur et interprète d'un prince du Kurdistan, Achmet pacha. Au début de la guerre de Crimée, il publia à Constantinople deux brochures : *En défendant la Turquie contre la Russie, on défend la civilisation contre la barbarie, et Les Moscovites Grands-Russes ne sont pas Slaves mais Touraniens*, et depuis lors, il se consacra entièrement à la propagation de cette théorie dans divers pays de l'Europe, et cela au triple point de vue religieux, ethnographique et sociologique ; cette théorie, introduite en Autriche et en Allemagne, le fut également en France où M. Duchinski se fixa en 1856 ; elle y rencontra cependant des contradicteurs, qui ne voulaient y voir que la haine politique et non le résultat d'une science profonde. Les conférences qu'il fit sur ce sujet, de 1856 à 1864, au cercle des sociétés savantes, produisirent une certaine émotion en Russie. A la même époque, M. Duchinski publiait le *Monument de Novgorod* en français et en polonais, à propos du projet du gouvernement russe de célébrer en 1862 le millième anniversaire de son existence ; il chercha à démontrer que l'Etat moscovite ne datait que du xiv<sup>e</sup> siècle et non des princes Rurik. Dans un séjour qu'il fit en Suisse de 1871 à 1876, M. Duchinski reçut les lettres de grande naturalisation pour services rendus à la science.

Outre les écrits cités plus haut, il a publié : *la Question orientale* (Const. 1853) ; *le Panславisme* (Ibid. 1854) ; *Principes de l'histoire de Pologne et d'autres peuples slaves, comme aussi des Moscovites* (1858-1863, 3 vol. in-8), en polonais : *Nécessités des réformes dans l'exposition de l'histoire des peuples slaves*, etc. (1864) : la conséquence de ce dernier écrit fut la présentation d'un projet de loi au Corps législatif par M. Duruy, ayant pour objet de changer l'intitulé de la chaire de la langue et de la littérature slaves au Collège de France, en chaire des langues et littératures slaves. Ce projet, soutenu par M. Carnot et au Sénat par M. Bonjean fut adopté (1868).

Sa femme, Mme Severine DUCHINSKA, née à Koszaletz (Pologne), en 1827, reçut une éducation brillante dans un pensionnat de Varsovie, et s'adonna avec ardeur, dès sa jeunesse, à l'étude approfondie des meilleurs écrivains de son pays. Elle publia un grand nombre d'œuvres originales et de traductions qui la placèrent au premier rang des littérateurs polonais contemporains. Parmi les premières, il faut citer : *Élisabeth Druzbacka*, poème historique (1855, in-16) ; *la Fille d'une veuve* (1857), *Sébastien Klonowicz* (1858) ; *Deux étoiles* (1858) ; *le Foyer domestique* (1860), etc. Parmi ses traductions, nous mentionnerons : *le Cid et la Chanson de Roland* (1866) ; *la Légende des siècles* de M. Victor Hugo ; *la Femme dans l'Inde antique*, de Mlle Clarisse Bader ; *Kalevala*, épopée finlandaise, d'après la traduction française de M. Léouzin-Leduc ; *la Littérature des peuples du Nord*, de Eichhoff ; *la Bretagne et les Bretons*, de Souvestre ; *l'Allumeur de réverbères* de miss Cummins ; *l'histoire de la Hongrie* de Boldenyi, etc. S'occupant avec succès d'éducation, elle a publié, sous le titre de *Bibliothèque pour la jeunesse* (1856 et suiv. 15 vol.), une suite d'ouvrages en grande partie rédigés par elle-même, et un recueil de *Contes pour le jeune âge* (1866-1868, 2 vol.). Elle adressa à la *Bibliothèque de Varsovie* une correspondance sur la France, très appréciée de la société polonaise.

**DUCKETT** (William), littérateur français, né en 1803, est fils d'un professeur de langue anglaise, qui vint s'établir en France à la chute de

l'Empire et qui est auteur d'une *Nouvelle grammaire anglaise* (1828), de poésies et de traductions attribuées par erreur à son fils. Celui-ci s'est particulièrement fait connaître comme directeur du *Dictionnaire de la conversation et de la lecture* (1832-1851, 68 vol. in-8 avec le supplément), dont le titre, l'ordonnance des matières et souvent le texte même furent empruntés au *Conversations-Lexikon* des éditeurs Brockhaus. Cette publication encyclopédique a été réimprimée dans le format in-4 (1852-1859, t. I à XVI). M. Duckett en avait fait extraire une sorte d'abrégé à l'usage des dames et des jeunes personnes (1841-1842, 10 vol. in-18).

Après la révolution de Février, M. W. Duckett fonda deux journaux, le *Courrier de Paris* (1848) et *l'Universel* (1849), qui ne vécurent l'un et l'autre que quelques mois. Il entreprit plus tard la publication des *Vues des monuments et des sites les plus remarquables de France* (1865-1866, livr. I-XIV, gr. in-8), collection de gravures sur acier, avec texte explicatif.

**DUCKETT** (sir George-Floyd), écrivain militaire anglais, né le 27 mars 1811, fils d'un baronnet, décédé en 1856, fit ses études à Harrow, puis à l'Université d'Oxford, servit dans la cavalerie et l'infanterie, et quitta l'armée à la mort de son père. Il s'est fait connaître par son *Dictionnaire technologique militaire* (Technological military Dictionary, in German, English and French), ouvrage publié en trois langues, anglais, français et allemand, très apprécié des personnes compétentes, et qui obtint une médaille d'or de Napoléon III, une autre de l'empereur d'Autriche et une du roi de Prusse. Il est également auteur d'un ouvrage généalogique, intitulé *Ducketiana*, important pour l'histoire des comtés de Westmoreland, Cambridgeshire et Wiltshire. — Il est mort en 1877.

**DUCKWITZ** (Arnold), économiste allemand, né à Brême, le 27 janvier 1802, fonda en 1829, dans sa ville natale, après avoir visité l'Angleterre et la Hollande, une importante maison de commerce, s'occupa activement d'améliorer la navigation du Weser, et créa sur ce fleuve un service de bateaux à vapeur. Partisan de l'union douanière, il publia sur ce sujet de nombreux articles dans la *Gazette universelle* d'Augsbourg. En 1840, il fut élu membre du sénat de Brême et prit part aux négociations relatives à l'union projetée entre le Zollverein et les États riverains de la mer du Nord. Il fit conclure, en 1847, un traité de poste entre Brême et l'Union américaine.

Au mois de mars 1848, il fut député au parlement préparatoire et fit partie de la Commission des cinquante. Il ne voulut point siéger à l'Assemblée nationale allemande ; mais il assista, en qualité de commissaire de la ville de Brême, aux conférences tenues à Francfort pour organiser l'unité commerciale de l'Allemagne. Chargé du portefeuille du commerce dans le ministère de l'empire, il s'appliqua sans succès à la création d'une marine militaire allemande. En 1849, il publia sur cette question un écrit intitulé : *Ueber die Gründung der deutschen Kriegs-marine* (Brême, in-8). De retour à Brême en 1849, il y reprit sa place au sénat. On cite de lui d'importants mémoires sur les questions d'actualité.

**DUCLAUD** (André-Marie-Pierre-Auguste), député français, né à Confolens (Charente), le 20 avril 1824, exerçait la profession d'avocat, lorsqu'il fut nommé sous-préfet de sa ville natale le 8 septembre 1870 ; il garda cette fonction jusqu'au 29

avril 1871. Il se présenta aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Confolens et fut élu par 7230 voix, contre MM. Boreau-Lajanadie et Marchand, tous deux représentants sortants et qui en obtinrent chacun 3000. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine, vota avec la majorité de la Chambre et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 7617 voix, contre 6577 obtenues par le candidat officiel et bonapartiste. M. Duclaud, seul député républicain de la Charente, représente un canton de Confolens au Conseil général de ce département.

**DUCLERC** (Charles-Théodore-Eugène), publiciste français, homme politique et sénateur, né à Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées), le 9 novembre 1812, vint terminer à Paris ses études et eut à lutter contre la nécessité. Simple correcteur d'épreuves au journal le *Bon sens* en 1836, il en devint bientôt un des principaux rédacteurs. Il passa, en 1838, à la *Revue du Progrès*, et concourut en même temps à la rédaction du *Dictionnaire politique* publié par Pagnerre (1842), et dont l'idée lui appartenait en commun avec Garnier-Pagès l'aîné.

Il entra, en 1840, au *National*, et y traita pendant six ans les questions d'économie politique, de finances, etc. Il y soutint surtout quatre années de suite, sur la question des chemins de fer, une polémique qui fut très remarquée. Il quitta le *National* en 1846, pour vivre dans la retraite d'où les événements de 1848 le firent sortir. Il fut nommé, dès le 25 février, adjoint au maire de Paris, M. Garnier-Pagès. Il s'occupait de l'organisation municipale et faisait préparer, sur le modèle de la police de Londres, différents projets qui depuis ont été mis à exécution, quand, le 6 mars, il suivit le maire de Paris au ministère des finances, en qualité de sous-secrétaire d'État. Il partagea avec lui la responsabilité de toutes les mesures qui assurèrent les divers services sans recourir au papier-monnaie.

Envoyé à l'Assemblée constituante par le département des Landes, le quatrième sur sept, M. Duclerc fut quelques jours après (10 mai) nommé ministre des finances, en remplacement de M. Garnier-Pagès, appelé à faire partie de la Commission exécutive. Il fut, au 15 mai, un des représentants qui montrèrent en face de l'émeute le plus d'énergie. Pendant les journées de juin, il exposa aussi plusieurs fois sa vie, puis combattit avec vigueur les mesures de l'état de siège, de la transportation sans jugement, etc., et protesta enfin contre l'adoption de ces mesures, en se retirant du pouvoir. Jusqu'à la fin de la session, M. Duclerc s'occupa activement des travaux législatifs. Mais lorsque la Constituante eut prononcé sa dissolution, il entra dans la vie privée, se remit aux études de sa jeunesse et se tourna vers l'industrie. Appelé en Espagne comme un des administrateurs de la canalisation de l'Èbre, il fut placé à la tête de l'établissement du crédit mobilier espagnol.

Il vivait auprès de Bayonne, quand il fut élu représentant à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, par les départements des Landes et des Basses-Pyrénées; il opta pour ce dernier. Membre et président du groupe de la gauche républicaine, il fit partie des commissions du budget et prit souvent la parole dans les questions financières. Vice-président de l'Assemblée nationale depuis 1875, il fut élu sénateur inamovible, le 10 décembre de la même année, au 2<sup>e</sup> tour de scrutin, le cinquième sur soixante-quinze, par 366 voix sur

690 votants. Il suivit la même ligne politique au nouveau Sénat, dont il fut élu le vice-président, refusa de voter la dissolution demandée par le ministère de Broglie en juin 1877. Il a dirigé plusieurs fois les débats de la Chambre haute avec beaucoup de fermeté. Lors du dernier renouvellement du bureau du Sénat en 1878, sa candidature à la présidence, en opposition à celle du duc d'Audiffret-Pasquier, fut mise en avant par des journaux qu'il crut devoir démentir.

#### DU COMMUN DU LOCLE. Voy. DANIEL.

**DUCOUX** (François-Joseph), médecin et homme politique français, né à Château-Ponsac (Haute-Vienne), le 14 septembre 1808, fit à Paris ses études de médecine et se signala dès lors comme un des chefs principaux de l'opposition dans les écoles. En 1826, il publia une épître en vers contre les jésuites. Au mois de juin 1828, il entra au service de la marine de guerre, et, comme chirurgien, fit deux campagnes aux Antilles et au Brésil. De retour à Brest, au moment où les journaux firent connaître dans cette ville les ordonnances de Charles X, il arbora de son chef le drapeau tricolore. En 1831, il passa dans l'armée de terre en qualité de chirurgien aide-major, fut envoyé en Afrique, où il servit avec beaucoup de talent et de zèle, de 1831 à 1834. A la suite d'une épidémie terrible (1837), il fit paraître en France un ouvrage contenant ses observations personnelles sur les épidémies d'Afrique et sur les abus qui lui semblaient en être la cause.

M. Ducoux donna sa démission de chirurgien militaire en 1838, et s'établit à Blois comme médecin. La même année, il publia l'éloge historique de Denis Papin, en qui il montrait l'homme de génie protestant, chassé de France par la révolution de l'édit de Nantes. Bientôt il fut à la tête du parti républicain dans le département de Loir-et-Cher. En 1848, le gouvernement provisoire lui confia les fonctions de commissaire à Blois, où il refusa de reconnaître les pouvoirs illimités des commissaires extraordinaires de M. Ledru-Rollin. 57 000 électeurs sur 60 000 votants l'envoyèrent, le premier sur six, représentant à la Constituante. Nommé préfet de police après les journées de juin, il désarma la garde nationale de la Villette. Sur 11 400 citoyens arrêtés, il en fit élargir, par ses rapports, plus de 4000. Il réorganisa les parties du service médical qui intéressent le plus la santé publique, n'épuisa point les fonds secrets, et laissa en caisse 46 000 fr. d'économies. En 1849, il ne fut pas renvoyé à l'Assemblée législative par le Loir-et-Cher; mais, après le procès de Versailles, il fut élu dans le département de la Haute-Vienne, en remplacement de M. Daniel-Lamazière, condamné à la déportation par la Haute-Cour. Il se rangea parmi les adversaires les plus ardents de la politique napoléonienne, protesta d'avance contre le coup d'État et fut arrêté le 2 décembre 1851. Écarté des affaires publiques, M. Ducoux devint directeur de la Compagnie générale des petites voitures de Paris. Candidat au Corps législatif, en mai 1869, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de Loir-et-Cher, il obtint 11 412 voix sur 30 169 votants. Il fut élu, le 8 février 1871, représentant du Loir-et-Cher, le deuxième sur cinq par 19 938, prit place à gauche et vota avec la minorité républicaine de l'Assemblée. — Il est mort le 23 mars 1873.

**DUCROcq** (Théophile-Gabriel-Auguste), professeur et juriconsulte français, né à Lille, le 24 août 1829, d'une famille originaire de Niort (Deux-Sèvres), fit ses études à Paris, au collège Louis-



le-Grand, puis suivit la Faculté de droit. Reçu docteur en 1854, il alla s'inscrire au barreau de Poitiers en 1855, et devint gendre du professeur, M. Bourbeau. Après avoir été un an suppléant provisoire, il fut reçu agrégé en 1858 et fut, en 1863, chargé, à la faculté de Poitiers, du cours de droit administratif dont il devint titulaire en 1863. Il a fait avec succès des conférences publiques de droit et d'économie politique.

M. Ducrocq a publié : *Cours de droit administratif* (1861, fort vol. in-8; 5<sup>e</sup> édit. 1877); traité sur les matières domaniales (1865, in-8); de *l'Extradition* (1866); *le Conseil d'Etat et son histoire* (1867, in-8); *la Cour des Comptes et son histoire* (1867, in-8); *le Sesterce et l'histoire de sa fabrication dans le monnayage romain* (1875, in-8). Il a collaboré à diverses revues de droit.

**DUCROS** (Joseph), ingénieur et administrateur français, né à Paris le 8 juin 1812, entra à l'École polytechnique en 1831 et en sortit dans les ponts et chaussées en 1833. Il fut employé comme ingénieur ordinaire à Moulins. Ingénieur de 1<sup>re</sup> classe en 1849, ingénieur en chef le 28 juin 1856, il fut directeur des chemins de fer du nord de l'Espagne. Pendant le siège de Paris, il prit part aux opérations du génie militaire, notamment à la construction de ponts sur la Marne lors de la bataille de Champigny. Le 6 avril 1871, il fut nommé, par M. Ernest Picard, préfet de la Loire, en remplacement du malheureux de l'Espée, victime de l'émeute. Il se signala d'abord par son énergie personnelle, puis par toutes sortes de mesures de rigueur contre la presse et contre les moindres manifestations de l'opinion républicaine. Le 28 mai 1873, il fut appelé à la préfecture du Rhône par le « gouvernement de combat ». Durant deux années consécutives, la tribune de l'Assemblée et la presse libérale retentirent des plaintes des administrés de M. Ducros contre divers actes de son administration : interdiction ou réglementation arbitraire du colportage des journaux et écrits périodiques; suppression ou suspension des feuilles locales; fermeture des débits de boissons; interdiction des salles de l'Hôtel de ville aux conseillers municipaux pour le travail des commissions; suspension du conseil lui-même pour deux mois; prohibition de diverses pièces de théâtre, etc. Mais ce qui fit le plus de bruit, ce fut l'arrêt sur les enterrements civils (18 juin 1873), aux termes duquel ces cérémonies ne pouvaient avoir lieu après sept heures du matin, en été, et huit heures en hiver, et que devant un nombre réglé de personnes, sans aucun discours. Quelques mois après, la découverte d'une prétendue conspiration de radicaux lyonnais fut suivie d'une instruction judiciaire qui révéla la part prise à cette affaire, au moyen de fausses lettres, par deux agents de l'administration. Devant cet éclat, M. Buffet, ministre de l'intérieur, qui avait maintes fois défendu son subordonné contre les interpellations de la gauche, dut se résigner à le sacrifier (15 octobre 1875). Nommé directeur des affaires civiles de l'Algérie, au ministère de l'intérieur, et conseiller d'Etat en service extraordinaire, M. Ducros fut révoqué par M. de Marcère le 3 août 1876. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 6 mars 1874.

**DUCROT** (Auguste-Alexandre), général français, né à Nevers le 24 février 1817, sortit du Saint-Cyr, et fut promu lieutenant le 27 décembre 1840, capitaine le 11 février 1842, commandant le 27 septembre 1847, lieutenant-colonel le 8 avril 1851, colonel le 26 décembre 1853, général de brigade le 13 mars 1858 et général de division le 7 juin 1865. Il avait servi longtemps en Afrique, no-

tamment au 17<sup>e</sup> léger, sous les ordres du duc d'Aumale, puis en Italie, en 1859. Il commandait, en 1869, à Strasbourg la 6<sup>e</sup> division territoriale lorsqu'il écrivit au général Frossard des lettres, depuis rendues publiques, qui signalaient, dès cette époque, les préparatifs militaires et l'organisation supérieure de la Prusse.

Au début des hostilités, le général Ducrot fut nommé commandant de la 1<sup>re</sup> division du premier corps d'armée, sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon, et prit une part importante à la bataille de Reichshoffen (4 août). Revenu à Châlons avec quelques bataillons, il fut mis à la tête du premier corps reformé dans l'armée nouvelle, dont le commandement était confié au duc de Magenta. Lorsque celui-ci se décida à tenter un mouvement de jonction sur Metz, le général Ducrot marcha le premier sur la Meuse, et, le 1<sup>er</sup> septembre, combattit énergiquement à Sedan. Le maréchal Mac-Mahon, blessé grièvement au commencement de la bataille, donna le commandement en chef au général Ducrot, qui, voulant se ménager une retraite sur la Belgique, ordonna des mouvements que vint presque immédiatement suspendre ou modifier l'arrivée du général de Wimpffen. Celui-ci, nommé éventuellement au commandement en chef, signa la capitulation. Le général Ducrot refusa les conditions favorables faites aux officiers, qui engageaient leur liberté d'action pendant la durée de la guerre, et fut interné à Pont-à-Mousson. Profitant du désordre qui régnait dans cette ville, il put revêtir un déguisement d'ouvrier, gagner Epinal, puis Vesoul, et enfin Paris, où M. Trochu lui donna le commandement en chef des 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> corps. Accusé par la presse allemande d'avoir manqué à sa parole, il adressa, le 17 octobre, au gouverneur de Paris, un rapport détaillé sur les circonstances de son évasion. Le 21, il dirigea dix mille hommes et une nombreuse artillerie sur Rueil, la Jonchère et Buzenval. Les résultats de cette journée furent meurtriers, sans être décisifs. Lors de la réorganisation des forces militaires de Paris, il reçut le commandement de la deuxième armée, destinée à opérer sur la Marne (5 novembre), et après de longs préparatifs, il adressa à ses soldats, le 28 novembre, une proclamation considérée, au moment où elle fut publiée, comme un modèle d'énergie patriotique et de vigueur militaire. Elle se terminait par une phrase restée célèbre : « Pour moi, j'en fais le serment devant la nation tout entière, je ne rentrerai dans Paris que mort ou victorieux. » La bataille de Champigny dura trois jours avec des fortunes diverses, par une température qui s'abaissa jusqu'à 18<sup>e</sup> centigrades, et elle laissa un moment l'espoir de rompre les lignes d'investissement. Le 4 décembre, la seconde armée repassa la Marne, et se concentra dans le bois de Vincennes. Bientôt éclatèrent entre l'impétueux général et ses collègues de l'armée de Paris, appartenant pour la plupart au cadre de réserve, des dissentiments que la haute intervention du général Trochu eut peine à calmer. Lors de la grande sortie du 19 janvier 1871, sur Montretout et Buzenval, le corps de M. Ducrot arriva en retard de deux heures sur le lieu de l'action, et ce retard, imputé d'ailleurs à des obstacles matériels, fut donné, par le commandant en chef, comme une des principales causes qui amenèrent l'insuccès de cette journée, où le général Ducrot fit preuve comme toujours de la plus brillante bravoure. Après la capitulation, il manifesta l'intention de se tenir à l'écart de toutes fonctions publiques et refusa la candidature, à Paris et dans la Nièvre. Il revint cependant, au dernier moment, sur sa détermination, et, au scrutin du 8 février 1871, fut élu re-

présentant de la Nièvre à l'Assemblée nationale, le premier sur sept. Il prit place dans les rangs de la droite, et témoigna à plusieurs reprises par ses discours, ses écrits et ses dépositions dans les enquêtes, de son aversion pour les idées démocratiques, et de son hostilité contre les hommes du 4 septembre. Cependant, lors de la séance du 1<sup>er</sup> mars, il fut au nombre de ceux qui s'élevèrent le plus vivement contre M. Conti, tentant une réhabilitation de l'Empire.

Nommé, le 1<sup>er</sup> septembre 1872, au commandement en chef du 8<sup>e</sup> corps d'armée à Bourges, le général Ducrot envoya, le 29 novembre, au président de l'Assemblée sa démission de représentant, motivée sur des considérations de discipline. Son attitude dans ce nouveau poste fut la même que dans la Chambre, et il ne négligea aucune occasion de montrer au parti républicain ses profondes rancunes. Dès son entrée en fonctions, il fit adresser par le colonel de gendarmerie placé sous ses ordres une circulaire à ses officiers leur demandant un rapport sur l'esprit des populations dans les localités dangereuses et la liste des individus suspects (novembre 1872). Ce fut ensuite par son ordre que le général de Galiffet procéda, à Dijon, au renversement de la statue de la *Résistance* du sculpteur Cabet, à cause du bonnet phrygien qu'elle portait. A cette époque parut dans tous les journaux monarchiques la déposition du général devant la commission d'enquête sur les événements du 4 septembre; c'était un réquisitoire complet contre les membres du gouvernement de la Défense nationale. « J'ai tant souffert, disait-il, du mal que m'ont fait ces hommes que je leur ai voué une haine éternelle. » D'un autre côté, à la fin de septembre 1875, lors du retour des réservistes dans leurs foyers, le général Ducrot les invita, par un ordre du jour, à dire dans leurs familles que, « depuis notre très cher maréchal président de la République jusqu'au plus petit caporal, nous ne sommes ni bonapartistes, ni légitimistes, ni cléricaux... » Néanmoins, l'année suivante, dans une revue passée à La Motte-Beuvron des trois divisions placées sous ses ordres, la bénédiction du pape, envoyée par le télégraphe, fut solennellement donnée aux troupes à l'issue d'une messe militaire (3 septembre 1876). Cette manifestation excita dans la presse libérale de vives protestations.

Après l'acte du 16 mai 1877, l'irritation du général Ducrot contre les institutions existantes donna lieu à un incident notable. Le *Figaro* publia contre la prétendue mollesse du général Berthault, ministre de la guerre, des articles violents signés de M. Saint-Genest et qu'un autre organe officieux, le *Moniteur universel*, ne craignit pas d'attribuer à l'inspiration de M. Ducrot. La polémique qui s'ensuivit se termina par l'insertion d'une note au *Journal officiel* (24 août), portant que, sur la prière du général Berthault lui-même, M. Ducrot avait abandonné les poursuites qu'il voulait exercer contre le *Moniteur* et que le ministre n'avait accordé aucun crédit à cette imputation. Après une si grande part prise à l'agitation anti-républicaine, on considéra comme une demi-satisfaction donnée à l'opinion publique le décret qui retirait à M. Ducrot le commandement du 8<sup>e</sup> corps, en le nommant membre de la commission mixte des travaux publics (10 janvier 1878). Décoré de la Légion d'honneur le 6 mars 1846, il a été promu officier le 5 septembre 1854, commandeur le 15 août 1860 et grand officier le 20 août 1870.

Cet officier supérieur a publié : *la Journée de Sedan* (1871, in-8); *de l'Etat-major et des différentes armes* (même année, in-8); *la Vérité sur l'Algérie* (même année, in-8), dsdiée au duc

d'Aumale; *Quelques observations sur le système de défense de la France* (même année, in-8); *Guerre des frontières*, Wissembourg. Réponse à l'état-major allemand (1873, in-8 carte); *la Défense de Paris* (1875-78, 4 vol. in-8).

**DUCROZ** (Albert), député français né à Sallanches (Haute-Savoie), le 21 mai 1820, fut suppléant du juge de paix et avoué à Bonneville, le présenta aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Bonneville et fut élu par 8417 voix, sur 12711 votants. Il prit place au centre gauche et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 9360 voix contre 5460 obtenues par le candidat du gouvernement, et reprit sa place au centre gauche. Maire de Bonneville, M. Ducroz représente le canton du même nom au Conseil général de la Haute-Savoie.

**DU DOUET** (Louis-Jules-Henri LE VAILLANT), député français, est né à Bernières (Seine-Inférieure), le 27 février 1831. Propriétaire et agriculteur, maire de sa ville natale et conseiller d'arrondissement, il s'est fait connaître dans son département, par l'élevage des chevaux. Il n'entra dans la vie politique qu'aux élections du 20 février 1876; il se porta candidat dans la 3<sup>e</sup> circonscription de l'arrondissement du Havre, et fut élu par 5295 voix, contre 5057 obtenues par M. Séry, candidat républicain. Légitimiste et clérical, il siégea à l'extrême droite, vota avec la minorité monarchiste de la Chambre et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui soutinrent de leur vote le ministère de M. de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 6574 voix contre 5668 obtenues par M. Siegfried, candidat républicain : son élection, vivement contestée, fut validée au mois de mai 1878.

**DUFAU** (Pierre-Armand), économiste français, né à Bordeaux le 15 février 1795, fut nommé, en 1815, instituteur à l'établissement royal des Jeunes aveugles, dont il devint directeur en mai 1840. Mis à la retraite en 1855, il conserva le titre de directeur honoraire. Il avait concouru, en 1851, à la création de la Société de patronage pour les aveugles de France, devenue le modèle de celle formée pour les sourds-muets. — Il est mort à Paris le 25 octobre 1877.

Il a publié : *Plan de l'organisation de l'institution de sJeunes aveugles* (1833, in-8), ouvrage destiné à montrer tout le parti que les aveugles peuvent tirer de l'instruction technologique, et récompensé par l'Académie française d'un prix Montyon de 6000 francs; *Notice historique sur Valentin Haüy, fondateur de l'institution* (1844, in-8); *Mémoire sur l'éducation d'une jeune fille aveugle, sourde-muette et sans odorat*, communiqué à l'Académie des sciences morales et politiques, en 1845; *Notice historique, statistique et descriptive sur l'institution des Jeunes aveugles* (1850, in-8); *Souvenirs d'une aveugle née* (1851, 1 vol. in-12), étude de psychologie, touchante et ingénieuse, etc.; puis divers ouvrages ou mémoires d'économie politique : *De l'Abolition de l'esclavage colonial* (1830, in-8); *Lettres sur la charité* (1847, in-8); *De la Réforme du Mont-de-piété*, 1855; *Statistique du Haut-Rhin* (1834, in-8); *Traité de statistique* (1840, in-8), couronné par l'Académie des sciences en 1841; *De la Méthode d'observation dans son application aux sciences morales et politiques* (1865, in-8), etc.

M. Dufau avait, en outre, donné dans sa jeunesse : *Dictionnaire de géographie ancienne et*

comparée (1820, 2 vol. in-8), avec M. Guadet; *Histoire de la Gaule sous les Gaulois et les Romains* (1819, in-12), *Histoire de France, de Charles IX à Henri IV* (Paris, 1819-1821, 7 vol. in-12), formant la continuation de Vély, Villaret et Garnier; *Collection des chartes et constitutions*, avec MM. Duvergier et Guadet (Paris, 1823, 6 vol. in-8). Il a enfin collaboré à divers recueils, aux *Annales de la charité*, dont il fut un des fondateurs, au *Temps* et au *Constitutionnel*, dont il eut en 1834 la direction, etc.

DUFAURE (Jules-Armand-Stanislas), avocat et homme d'État français, membre de l'Institut, né le 4 décembre 1798 à Saujon, dans la Charente-Inférieure, vint faire son droit à Paris, où il eut, entre autres camarades d'études, MM. Chaix-d'Est-ANGE et Vivien, et alla s'inscrire au barreau de Bordeaux, dont il devint presque aussitôt l'un des premiers avocats. Il entra dans la vie politique en 1834 : élu député par l'arrondissement de Saintes, qui l'a constamment réélu jusqu'en 1848, il prit place dans les rangs du parti libéral constitutionnel, et ne se signala pas moins par sa consciencieuse activité que par son indépendance. Il avait déjà su se faire écouter dans les bureaux et à la tribune, lorsque, en 1836, sous le ministère Thiers du 22 février, il fut nommé conseiller d'État. Il donna sa démission à la chute du cabinet, le 6 septembre de la même année, et fit au ministère Molé, qui suivit, une active opposition. Il contribua à le renverser par ses attaques lors de l'Adresse de 1839, qui amena, malgré la dissolution de la Chambre (2 février), le triomphe de la coalition. Au milieu des combinaisons ministérielles non viables essayées par Louis-Philippe, eut lieu, le 12 mai, la dernière prise d'armes du parti républicain dirigée par Barbès et, dans l'impression des dangers publics, se forma, sous la présidence de Soult, un cabinet centre droit dont MM. Passy, Villemain, Duchâtel, Teste faisaient partie, et dans lequel M. Dufaure accepta le ministère des travaux publics, qui formait, pour la première fois un ministère séparé. Il eut à soutenir les discussions des Chambres sur les routes de la Corse, les canaux, et surtout sur la grande question de l'exécution des chemins de fer par l'État ou par les compagnies. Le 1<sup>er</sup> mars 1840, il dut faire place avec ses collègues, au ministère Thiers, qu'il s'abstint néanmoins de combattre.

A l'avènement du 29 octobre, M. Dufaure refusa d'entrer, sous M. Guizot, dans un cabinet qui réunissait pourtant plusieurs de ses anciens collègues. Quoiqu'il adhérât, en général, à la politique conservatrice, il s'en sépara sur plusieurs points, combattit la loi sur les fortifications de Paris et se prononça contre le traité du droit de visite. Il acquérait chaque jour plus d'influence, surtout dans les questions de travaux publics et de finances. Il était rapporteur des projets de loi les plus importants, tels que celui de la loi d'expropriation pour cause d'utilité publique et surtout, en 1842, celui de la loi sur les chemins de fer. A la suite de ce dernier, une grande médaille fut frappée en son honneur. En politique, il se formait autour de lui un tiers parti qui comptait parmi les députés des adhérents plus influents que nombreux, et après avoir été nommé vice-président de la Chambre sous le patronage du ministère, M. Dufaure le redevenait, en 1845, par les votes de l'opposition. Tout le monde voyait déjà en lui le ministre du lendemain. Il se tint en dehors de l'agitation réformiste, et blâma les banquettes comme inconstitutionnelles. Lorsque, à propos de l'interdiction de celui du 12<sup>e</sup> arrondissement, MM. Barrot, Baroche et d'autres de ses collègues déposèrent un acte d'accusation contre

le ministère, il ne craignit pas de dire : « C'est en laissant faire le banquet, que les ministres auraient mérité d'être mis en accusation. »

Après la révolution de Février, M. Dufaure se rallia franchement à la république, et fut élu représentant du peuple dans la Charente-Inférieure, le quatrième sur douze, par 68 197 voix. A la Constituante, il fut un des chefs du parti démocratique modéré, votant, avec la gauche, pour le bannissement de la famille d'Orléans, contre les deux Chambres, contre le vote à la commune; avec la droite, contre toutes les propositions émanant du socialisme et pour toutes les lois et mesures tendant au rétablissement de l'ordre. Membre de la Commission de constitution, il prit souvent la parole, et ce fut lui qui proposa de substituer l'assistance fraternelle à la reconnaissance du droit au travail. Candidat à la présidence de l'Assemblée, lorsque M. Senard la quitta, après les journées de Juin, pour devenir ministre de l'intérieur, il n'eut que quelques voix de moins que M. Marie, élu président. Le 13 octobre, le général Cavaignac, qui, pour mieux accuser ses tendances modératrices, substituait de jour en jour aux républicains de la veille ceux du lendemain, l'appela au ministère de l'intérieur. Le calme et la répression ayant été suffisamment assurés par l'administration de son prédécesseur, M. Senard, M. Dufaure ent surtout à surveiller et à préparer l'élection présidentielle. Il prit, en quelque sorte, sous sa protection, vis-à-vis du pays et auprès des classes bourgeoises, la personne du général et sa candidature, et fit inutilement tous ses efforts pour faire choisir « un homme, disait-il, et non pas un nom », par le pays. Le 20 décembre, il quitta le ministère et reprit sa place dans l'Assemblée constituante, où il soutint par tous ses votes la politique intérieure et extérieure du nouveau président.

M. Dufaure fut renvoyé à la Législative par son département et par celui de la Seine et opta pour le premier. Le 2 juin 1849, Louis-Napoléon lui offrit le ministère de l'intérieur, qu'il accepta avec MM. de Tocqueville et Lanjuinais pour collègues, en donnant pour motif l'intérêt de la Constitution. Il fut amené à présider au mouvement de réaction dont les événements du 13 juin furent le signal. Il proposa ou soutint une suite de lois et de mesures de rigueur sur les gardes nationales, les réunions politiques, l'enseignement. Un accord parfait régnait entre lui et la majorité parlementaire, lorsque le président, par le message du 31 octobre, le renvoya avec tous ses collègues et leur donna pour successeurs MM. Ferdinand Barrot, Ach. Fould, Rouher, de Parieu, etc. M. Dufaure, rejeté dans l'opposition constitutionnelle, devint un des adversaires de la politique personnelle de l'Élysée. Après la destitution du général Changarnier (10 janvier 1851), et sous le ministère Baroche (10 avril), il combattit tous les projets de révision anticipée de la Constitution, et la pensée d'une réélection présidentielle illégale. « On s'habituerait, disait-il, à renouveler le président, comme on s'est habitué à renouveler les Chambres. »

Le coup d'État du 2 décembre fit rentrer M. Dufaure dans la vie privée. Inscrit au barreau de Paris en 1852, il y eut bientôt une des premières places, qu'il ne dut pas moins à la considération générale de la bourgeoisie pour son passé politique qu'à son expérience des affaires et à son talent. Il ne tenta sérieusement qu'une fois, sous l'Empire, de revenir à la vie politique : au mois d'août 1868, il fut porté, comme candidat du parti démocratique, dans une circonscription

du Var, où il eut pour seul adversaire M. Pons-Peyruc, candidat officiel. Il échoua complètement et refusa toute candidature aux élections générales de l'année suivante. On lui fit pourtant accepter presque malgré lui, dans la Gironde, une candidature de la dernière heure qui ne put avoir de suite.

Après la chute de l'Empire et la guerre de 1870-1871, M. Dufaure fut nommé, aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, représentant de la Charente-Inférieure, le premier sur dix, par 90 000 voix; de la Gironde, par 97 838 voix; et de la Seine-Inférieure, par 75 442 voix, et du Var, par 24 175 voix. Il opta pour la Charente-Inférieure. Il avait pris une part active à la lutte électorale, en organisant à Paris un comité dont l'action fut considérable, et qui déclara hautement, par la voix de son président, ne vouloir inscrire sur sa liste ni les noms des membres du gouvernement du 4 septembre, ni ceux des ministres et généraux chargés de la défense de la capitale. La désunion que le comité Dufaure amena dans le parti modéré favorisa le succès de la liste radicale, qui passa presque toute à la majorité relative. M. Dufaure lui-même n'obtint que 23 718 voix, sur 328 970 votants.

Lors de la formation du premier ministère de conciliation (19 février), il fut choisi par M. Thiers, devenu chef du pouvoir exécutif, comme ministre de la justice. Après le vote de la proposition Rivet, qui assurait la durée du pouvoir de M. Thiers un décret spécial le nomma vice-président du conseil des ministres. Plusieurs des circulaires du nouveau garde des sceaux eurent un assez grand retentissement; il faut citer celle qui interdisait aux magistrats des parquets d'accepter une candidature à la députation, celle qui, en souvenir de l'action exercée sous l'Empire par les juges de paix, interdisait sévèrement à ces magistrats toute immixtion dans l'administration ou la politique, et celle qui, signalant aux parquets les complots bonapartistes, appelait la vigilante attention des procureurs généraux « sur des coupables intrigues » (février 1872). A la tribune de l'Assemblée, M. Dufaure s'était signalé tout d'abord par la verve indignée avec laquelle il avait flétri les « commissions mixtes ». Suivant dans le détail le crime des magistrats qui en faisaient partie, il montrait « ces hommes chargés d'exécuter la loi, jugeant sans connaître, condamnant sans entendre, inventant des peines sans nom pour des délits inconnus, et portant leur main criminelle sur des collègues et détruisant, dans ces prétendus coupables, l'inamovibilité qu'ils invoquaient aujourd'hui ». Et comme l'Assemblée demandait au garde des sceaux ce qu'il allait faire de ces magistrats ainsi flétris, il se bornait à répondre qu'il attendait « que le jugement solennel porté dans cette enceinte ait produit l'effet qu'il devait produire » (25 mars 1871).

M. Dufaure demanda aussi et obtint de l'Assemblée l'autorisation de poursuivre les journaux coupables d'insultes envers la commission des grâces, la représentation nationale et le gouvernement. Après le rapport de la commission des marchés, il poursuivit rigoureusement les fournisseurs de l'armée (mai). Il présida à la reconstitution des tribunaux de commerce d'après les prescriptions de la loi du 29 décembre 1871, et à la reconstitution des actes de l'état civil de Paris et des départements envahis (janvier-mars 1872).

Le message présidentiel du 13 novembre 1872 dans lequel M. Thiers déclarait la République « le gouvernement légal du pays », ayant provoqué l'irritation de la majorité, M. Dufaure, pour calmer les esprits, se chargea de présenter à la Chambre un amendement tendant à nommer une com-

mission de trente membres, appelée à régler les attributions des pouvoirs publics et les conditions d'une responsabilité ministérielle; cette proposition fut votée le 29 novembre, après un grand discours de M. Thiers, par 370 voix sur 704 votants. Quelques jours plus tard, le 15 décembre, le pétitionnement pour la dissolution de l'Assemblée fournit à M. Dufaure l'occasion de prononcer un discours qui, par ses accablantes ironies à l'adresse du parti républicain, parut la négation du message, mais qui rallia un moment à M. Thiers la majorité conservatrice et permit d'espérer une transaction avec la commission des Trente. Il donna de nouveaux gages à la droite en parlant, le 15 janvier 1873, des obligations « éternelles » qui liaient la France à la papauté, à propos de la démission de M. de Bourgoing, notre ambassadeur à Rome, puis en écartant le moment où l'Assemblée devait se prononcer sur la forme définitive du gouvernement (1<sup>er</sup> mars), enfin en appuyant de sa parole la loi contre la municipalité lyonnaise (4 avril), dont le vote fut l'origine de la candidature de M. Barodet à Paris.

M. Dufaure conserva son portefeuille et la vice-présidence du conseil dans le dernier cabinet essayé par M. Thiers le 19 mai, mais il donna sa démission cinq jours après, non sans avoir vigoureusement répliqué à l'interpellation de M. le duc de Broglie qui provoqua la retraite de M. Thiers. Redevenu simple représentant, il vota tantôt avec le centre droit, tantôt avec le centre gauche, se prononça contre la prorogation des pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles (25 février 1875). Cette adhésion lui permit d'accepter le ministère de la justice dans le nouveau cabinet dont M. Buffet prenait la vice-présidence (10 mars). Il adressa aussitôt aux magistrats une remarquable circulaire sur le respect dû aux institutions nouvelles et à leur fonctionnement régulier. Ce fut lui qui présenta à l'Assemblée les projets de loi relatifs aux pouvoirs publics et à l'élection des deux chambres. Parmi les discours importants qu'il prononça durant cette session, il faut rappeler celui par lequel il répliqua à M. Rouher, se plaignant des poursuites dirigées contre le comité de l'Appel au peuple, et, dans la discussion de la loi électorale, son âpre critique du scrutin de liste réclamé par les gauches. Mentionnons aussi parmi les mesures dont il eut l'initiative, l'heureuse création d'un concours pour les places d'attachés à la chancellerie, au parquet de Cour d'appel et au parquet du tribunal de la Seine. Bien que président du Conseil général de la Charente-Inférieure, M. Dufaure échoua, le 30 janvier 1876, aux élections sénatoriales, mais il fut élu député, le 20 février suivant, dans l'arrondissement de Marennnes, par 8268 voix.

L'entrée à la Chambre d'une majorité républicaine entraîna la démission du vice-président du conseil, M. Buffet (23 février), et M. Dufaure, qui se chargea d'abord de ces fonctions par intérim, fut appelé à constituer, avec M. Ricard, le premier ministère républicain (9 mars). Il reçut le titre nouveau de président du conseil et procéda, au nom du gouvernement, à la transmission des pouvoirs de l'Assemblée aux Chambres nouvelles. Son ardeur au travail et la ténacité de ses opinions ne se manifestèrent peut-être jamais avec plus d'autorité que dans la session qui s'ouvrit. On le vit tour à tour combattre toutes les propositions d'amnistie en faveur des individus compromis sous la Commune, provoquer la levée de l'état de siège dans les quatre départements de la Seine, Seine-et-Oise, Rhône, Bouches-du-Rhône qui y étaient encore soumis, défendre la proposition de M. Waddington sur la collation des

grades par l'Etat; inviter par circulaire les magistrats à consacrer leurs loisirs à des travaux sur des questions d'histoire du droit ou de jurisprudence; rappeler aux préfets les règlements relatifs aux desservants et aux vicaires fictifs; ordonner aux procureurs généraux d'interdire aux notaires de se livrer à aucune spéculation de bourse, etc. Après la mort de M. Casimir Périer, M. Dufaure entra au Sénat, comme membre inamovible, élu par 161 voix contre 109 obtenues par M. Chesnelong (11 août). Sa situation devant la Chambre était d'ailleurs devenue chaque jour de plus en plus tendue. Il s'y heurtait à une majorité républicaine plus résolue, soit dans la discussion du budget, soit dans diverses interpellations sur les poursuites intentées aux journaux républicains, sur la répression des excès de plume ou de langage des évêques ultramontains. Enfin la proposition de M. Gatineau tendant à l'amnistie ayant été adoptée par la Chambre, M. Dufaure, devant la commission du Sénat chargée de l'examiner, fit dès lors connaître les termes qu'il voulait y substituer, puis dans la discussion publique (1<sup>er</sup> décembre), se rallia à un amendement de M. Berthault qui fut repoussé par la droite du Sénat. Devant ce double échec, il donna sa démission (12 décembre); il fut remplacé par M. Jules Simon. Après l'acte du 16 mai 1877, il vota contre la dissolution de la Chambre (23 juin) et garda, durant toute la période qui suivit, une attitude fermement libérale. Après les élections du 14 octobre, invité par M. de Mac-Mahon à l'aider à constituer un cabinet, il sut briser les derniers efforts de la coalition monarchique, imposa au président de la République l'adoption du programme contenu dans le message du 14 décembre, et reprit ses fonctions de ministre de la justice et de président du conseil.

Son rôle dans la crise qu'il avait eu l'honneur de dénouer par une complète victoire, rendit à M. Dufaure, avec les sympathies de la majorité républicaine, plus fortement unie que d'habitude, une incontestable autorité; sa parole, de plus en plus nette et acerbe, se fit surtout entendre dans des discussions qui attestèrent son dévouement à la cause libérale, comme lors de sa réplique à l'interpellation de M. Dupanloup sur le volume d'extraits publié par le comité du centenaire de Voltaire (avril 1878), ou lors de sa triomphante riposte aux attaques de M. de Fourtoul, défendant son élection: on content d'insulger à la coalition des oppositions monarchiques le titre de « parti sans nom », il répondit à cette question: « Que représentez-vous? » que son cabinet « représentait le libéralisme français de tout ce siècle s'accroissant à la constitution républicaine votée par les représentants du pays » (18 novembre 1878). Au Sénat, jusqu'à la fin de la session qui précéda le renouvellement triennal, sa seule présence suffit pour écarter les interpellations dont la droite menaçait de jour en jour le ministère, sans se résoudre à les porter à la tribune.

Lorsque, à la suite des élections sénatoriales, le maréchal de Mac-Mahon eut donné sa démission de président de la République (30 janvier 1879), M. Dufaure crut qu'il fallait laisser à des hommes nouveaux le soin d'exercer le pouvoir dans des conditions nouvelles, et il refusa d'entrer dans le premier cabinet de M. Jules Grévy, malgré les instances de celui-ci pour lui en faire accepter la présidence.

Comme orateur, M. Dufaure a conquis l'une des premières places, soit au Palais, soit dans les assemblées politiques, et il semble avoir fait servir à la fois les qualités et les défauts de son organe nasillard et vibrant à l'effet de son éloquence, âpre, concentrée, d'une logique imper-

turbable, d'une magistrale brièveté. Comme publiciste, il n'a fait imprimer que des rapports ou des mémoires d'affaires. Il n'en a pas moins été élu membre de l'Académie française, le 23 avril 1863, en remplacement du duc Pasquier. Sept fois ministre, sous cinq différents chefs de l'Etat, il n'est point décoré de la Légion d'honneur.

**DUFAY** (Jean-François-Charles), sénateur français, né à Blois, le 24 juin 1815, s'y établit comme médecin en 1845 et fut, en 1848 et 1849, rédacteur en chef du *Républicain de Loir-et-Cher*. Médecin des épidémies, il obtint une médaille d'argent pour son dévouement pendant le choléra de 1849, devint successivement médecin des tribunaux, des prisons et des Enfants assistés, et président de l'association médicale du Loir-et-Cher. Maire de Blois en 1870, il fut élu, le 2 juillet 1871, représentant à l'Assemblée nationale, par 30 445 voix sur 53 471 votants. Il prit place dans les rangs de la gauche, vota avec elle et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Candidat aux élections sénatoriales du 20 janvier 1876, il échoua au second tour de scrutin, avec 170 voix contre 178 obtenues par le général Riffault; mais il fut élu, le 20 février suivant, député pour la 1<sup>re</sup> circonscription de Blois. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie, et le 14 octobre suivant, fut réélu par 12 015 voix contre 6 814 obtenues par M. Busson-Billault, candidat officiel et bonapartiste. Porté de nouveau aux élections sénatoriales du 5 janvier 1879, il fut élu, le second sur deux, par 276 voix sur 346 votants; son concurrent, le général Riffault se désista avant le vote. M. Dufay représente un canton de Blois au Conseil général.

On lui doit des publications scientifiques et politiques dans divers journaux français et anglais, et deux mémoires à l'Académie des sciences, l'un sur *l'Éthérisation*, l'autre sur *l'Épidémie de choléra de 1849*.

**DUFF** (Alexandre), missionnaire anglais, né en 1806, à Pitlochry, village du comté de Perth, en Écosse, avait à peine terminé à l'université de Saint-Andrew ses études théologiques, qu'il alla prêcher en Asie la foi chrétienne (1829) et s'embarqua sur le *Lady Holland* pour les Indes orientales. La navigation, qui fut des plus malheureuses, dura huit mois: le bâtiment fit naufrage au cap de Bonne-Espérance, fut assailli de violentes rafales, près de l'île Maurice, et à l'embouchure du Gange fut jeté à la côte par un ouragan. M. Duff passa quelques années au milieu des peuplades les plus farouches de l'Inde. En 1843, il adhéra aux principes des non-conformistes qu'il n'a cessé de professer. Revenu dans son pays en 1863, après plus de trente ans de travaux, il fut élu président du comité des missions étrangères de l'Église indépendante; il réussit à créer de nouvelles chaires de théologie dans les collèges et consentit à en accepter une, mais sans aucune rétribution. — M. Duff est mort à Edimbourg, le 10 février 1878.

Ses publications sont toutes consacrées à fortifier l'œuvre des missions en Orient; nous citons: *les Missions de l'Église écossaise dans l'Inde* (the Church of Scotland's India mission, 1835, in-8); *Apologie des missions indiennes* (a Vindication of the India mission, 1837); *Nouvelle phase de la littérature anglaise dans l'Inde* (New era of the english literature in India, 1837); *l'Inde et les missions* (1839); *la Principale fin du christianisme* (1839); *Épreuves et devoirs d'un missionnaire aux Indes*; etc.

**DUFFERIN** (Frédéric TEMPLE-HAMILTON-BLACKWOOD, 1<sup>er</sup> comte), pair d'Angleterre, né en 1826, à Florence, appartient à une famille irlandaise. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, il succéda à son père en 1841, reçut en 1849 la charge de chambellan de la reine, la résigna lors du passage des tories au pouvoir (1852) et le reprit de 1854 à 1858. Quatre ans plus tôt, il avait été pourvu d'une pairie héréditaire sous le titre anglais de baron Claudeboye (1850). Attaché à une mission spéciale du comte Russell à Vienne en 1855, il fut envoyé comme commissaire anglais en Syrie lors des massacres de 1860. En 1862, il fut créé chevalier commandeur de l'ordre du Bain. Sous-secrétaire d'Etat pour l'Inde (1864), puis pour la guerre (1866), il fut nommé chancelier du duché de Lancastre, en 1868, puis gouverneur général du Canada en (avril 1872) et garda ce poste jusqu'en octobre 1878. Membre du conseil privé depuis 1868, il a reçu le titre de comte en 1871. Il a épousé, en 1862, miss Hamilton, dont une permission spéciale l'autorisa à prendre le nom.

On doit à lord Dufferin plusieurs écrits : *Letters from high latitudes*, récit d'un voyage fait par lui, dans les régions arctiques; *the Honorable Impulsia Gushington*, satire sur le grand monde de notre siècle; *Irish emigration and the tenure of Land in Ireland*; *M. Mill's plan for the pacification of Ireland examined*, etc.

**DUFFY** (Charles GAVAN), journaliste et administrateur irlandais, né en 1816, fils d'un fermier du comté de Monaghan et élevé à Belfast, étudia le droit, tout en rédigeant en province une feuille influente. De retour à Dublin en 1841, il se lia avec les agitateurs les plus ardents du rappel de l'Union, et fonda en 1842, avec leur appui, le journal démocratique *la Nation*. En 1844, il fut compris dans le procès intenté par les ministres à O'Connell et à ses adhérents. Il agit de concert avec le grand agitateur jusqu'en 1847, où il se rapprocha de la Jeune-Irlande, qui reniait la politique temporisatrice, pour en appeler à la force. Traduit encore une fois devant les tribunaux (mai 1848) avec Smith O'Brien et Meagher, il fut acquitté par le jury. Son journal fut suspendu durant le soulèvement d'O'Brien. M. Duffy créa la ligue des fermiers. A la Chambre des Communes, où il siégea depuis 1852 pour New-Ross, il vota ordinairement avec les radicaux; l'abandon de plusieurs membres de la ligue le força de renoncer à son siège en 1856. Il émigra en Australie et entra au barreau de Melbourne, y devint ministre des travaux publics, l'année suivante, puis ministre des terres (*minister of land*), en 1858 et en 1862. Après un séjour de deux années en Europe, il retourna à Victoria et devint premier ministre en 1871. Il essaya un échec parlementaire en juin 1872, et demanda la dissolution, au vicomte Canterbury, gouverneur de la colonie, qui la lui refusa; il n'accepta pas la croix de Saint-Michel qu'on lui offrait. M. Duffy a pris une part très active à toutes les mesures pour l'encouragement des arts, de la littérature et de l'industrie dans cette colonie. Il a été créé chevalier en 1873. On a de lui quelques volumes pour la *Bibliothèque irlandaise*, entre autres un *Choix de ballades* (Ballad poetry of Ireland).

**DUFOUR** (Louis-Charles-François), magistrat, né à Moulins, le 15 avril 1812, fut attaché en 1837, comme substitut, aux tribunaux de Cusset et de Moulins, puis à la cour de Montpellier, et comme avocat général à celle de Bordeaux d'où il passa en qualité de procureur général à la

cour d'Amiens (1856). En 1862, il fut nommé conseiller à la Cour impériale de Paris. M. Fr. Dufour a été décoré de la Légion d'honneur en 1852 et promu officier le 16 janvier 1864.

Il a publié un *Traité de la police extérieure des cultes* (Paris, 1847, 2 vol. in-8), et collaboré à la *Revue de législation et de jurisprudence*.

**DUFOUR** (Auguste-François-Bertrand-Marie-Désiré, baron), député français, né à Lanzac (Lot), le 3 avril 1824, est fils du général du premier Empire de ce nom. Il n'entra dans la vie politique qu'aux élections du 20 février 1876 et fut élu député dans l'arrondissement de Gourdon par 13 503 voix, sur 21 650 votants. Il fit partie du groupe dit de l'appel au peuple et vota avec la minorité monarchique de la Chambre. Il se signala par une proposition tendant à poursuivre les auteurs du 4 septembre, et, après l'acte du 16 mai 1877, appuya de son vote le cabinet de Broglie. Soutenu par l'administration, il fut réélu, le 14 octobre, par 11 790 voix, sur 21 276 votants, et reprit sa place sur les bancs de la droite. Il représente le canton de Payrac au Conseil général du Lot.

**DUFOUR** (Charles), archéologue français, né à Amiens, le 1<sup>er</sup> février 1816, étudia le droit à Paris. Devenu avoué à la Cour impériale de sa ville natale, il consacra ses loisirs à l'étude de l'archéologie et de l'histoire. Il devint administrateur du musée d'antiquités d'Amiens, et président de la Commission du nouveau musée Napoléon. Membre actif de la Société des antiquaires de Picardie, il a contribué à l'érection des statues de Ducange et de Pierre l'Hermite. Ancien membre du Conseil général de la Somme, il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui plusieurs ouvrages de bibliographie, précieux pour l'histoire de sa province, entre autres : *Essai bibliographique sur la Picardie*, ou *Plan d'une bibliothèque spéciale composée d'imprimés entièrement relatifs à cette province* (Amiens, 1850-1855, 2 vol. in-8); et divers travaux dans les *Mémoires* de la Société des antiquaires de Picardie.

**DUFOUR** (l'abbé Charles-Valentin) archéologue français, né à Paris, en 1826, commença ses études théologiques aux petits séminaires de Noyon et de Paris et les termina au séminaire de Saint-Sulpice où il fut ordonné prêtre en 1853. Il suivit alors les cours de l'École des Chartes, fut attaché à la bibliothèque de la Ville de Paris, et devint, en 1867, bibliothécaire du chapitre de Notre-Dame. Pendant le siège, il fut aumônier d'un bataillon d'éclaireurs, puis fut nommé, en 1871, premier aumônier à la prison de Mazas.

Outre une brochure intitulée : *Une Question historique, l'hippophagie* (1868, in-18), M. l'abbé Dufour, qui s'est particulièrement occupé d'archéologie parisienne, a publié : *le Charnier de l'église Saint-Paul* (1866, in-8); *Recherches sur la danse macabre peinte en 1425 au cimetière des Innocents* (1873, in-4); *la Danse macabre des S.S. Innocents d'après l'édition de 1484* (1874, in-8); *Une Famille de peintres parisiens au XVI<sup>e</sup> siècle* (1877, in-16). Il a édité le *Calendrier des confréries de Paris* de J. B. Le Masson (1875, in-16), collaboré à la *Revue universelle des arts*, à l'*Intermédiaire*, au *Bibliophile français*, etc.

**DUFOUR** (Guillaume-Henri), général suisse, né à Constance en 1787, d'une famille originaire de Genève, fit ses études dans cette dernière ville, et s'appliqua surtout aux mathématiques. Lorsque Genève fut incorporée au territoire fran-

gais, il entra, en 1807, à l'École polytechnique et fut nommé, en 1809, officier du génie militaire. Il fit les dernières campagnes de l'Empire, obtint le grade de capitaine et fut chargé de travaux importants à Grenoble. Après la chute de Napoléon, il passa au service de la confédération Helvétique et parvint rapidement au grade de colonel. En 1831, il fut adjoint comme chef d'état-major au colonel Gugier de Prangne. Bientôt après, la Diète l'appela aux fonctions de quartier-maître général, et lui confia la direction des travaux de triangulation de la Suisse. Il rendit surtout d'importants services comme instructeur en chef du corps du génie à l'École militaire de Thun. En 1840, il publia des *Mémoires sur l'artillerie des anciens et sur celle du moyen âge*, et en 1842, un *Manuel de tactique pour les officiers de toutes armes* et divers ouvrages spéciaux.

En 1847, à l'âge de soixante ans, il reçut, avec le titre de général, le commandement d'une armée considérable dirigée contre le Sonderbund. Ses habiles manœuvres déterminèrent le triomphe de la Suisse libérale avant que les gouvernements étrangers, prévenus par la rapidité de son action, eussent le temps d'intervenir. Cette campagne, qui sauva l'unité et peut-être l'indépendance de la confédération Helvétique, valut au général Dufour de nombreux témoignages de la reconnaissance nationale : la Diète lui vota un sabre d'honneur et un don de 40 000 fr.

Le vainqueur du Sonderbund avait toujours compté parmi les conservateurs, et les événements de 1849 lui enlevèrent une partie de sa popularité. Pendant quelques années, les démocrates de Genève l'écartèrent des fonctions publiques ; mais les relations d'amitié qui l'unissaient à l'empereur des Français le firent choisir plusieurs fois comme négociateur, secret ou officiel, entre la Diète fédérale et la cour des Tuileries. En 1856, le radical, dans un sentiment de conciliation, lui donna place dans le conseil de Genève à côté de M. James Fazy. Un peu après, à l'occasion de l'affaire de Neuchâtel, qui sembla lui préparer un nouveau rôle militaire, il fut chargé d'une mission de confiance auprès du gouvernement français, et concourut au dénouement pacifique et honorable de cette grave question. Chef de l'état-major fédéral il fut choisi, en 1864, comme président d'une conférence internationale relative au traitement des blessés en temps de guerre, et qui aboutit à la convention du 22 août, conclue entre douze États européens. En septembre 1869, il présidait encore à la fête nationale du demi-centenaire de la réunion de Genève à la Suisse. M. Dufour avait été fait grand officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Genève, le 14 juillet 1875.

**DUFOURNEL** (Adéodat-Alphonse), homme politique français, sénateur, né à Arc (Haute-Saône), le 30 août 1808, était sous Louis-Philippe maître de forges à Gray dans la Haute-Saône, et professait les opinions libérales. En 1842, candidat du parti Thiers-Barrot, il fut élu député de Gray et fit à la Chambre partie de l'opposition constitutionnelle. Après la révolution de Février, il fut envoyé à la Constituante, le second sur neuf, par 63 499 voix. Membre du Comité du travail, il vota presque constamment avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique du président. Réélu le deuxième à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité contre-révolutionnaire, sans servir jusqu'au bout les desseins de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre le rendit à l'industrie.

Candidat indépendant aux élections législatives de 1869, dans la Haute-Saône, il échoua avec

2129 voix. Elu représentant le 8 février 1871, par 24 200 voix, il fit partie du groupe Target qui décida par son vote de la chute de M. Thiers le 24 mai 1873. Il vota avec la droite dans les questions religieuses et dans la plupart des questions politiques, mais adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. L'inscription de son nom sur la liste de l'Union conservatrice aux élections sénatoriales en janvier 1876, fit suspecter ses opinions républicaines, mais il protesta dans une lettre publiée par les journaux, et sa candidature acceptée par les républicains, réunit 336 voix sur 645 votants. Au nouveau Sénat, M. Dufournel prit place dans le groupe dit des constitutionnels, qui votait ordinairement avec les droites, sans hostilité marquée contre le régime républicain. Après l'acte du 16 mai 1877, il vota la dissolution de la Chambre des députés, demandée par M. de Broglie.

**DUFRAISSE** (Marc), ancien représentant du peuple français, né à Périgueux en 1811, se mêla activement à toutes les manifestations du parti républicain, sous le règne de Louis-Philippe. En février 1848, il fut nommé commissaire du gouvernement dans plusieurs départements, puis préfet de celui de l'Indre. Elu, le huitième sur dix, à l'Assemblée législative de 1849, il fit partie de la Montagne et prit part aux résistances contre le coup d'État. Exilé en 1851, il passa plusieurs années en Belgique et se fixa ensuite à Zurich, où il devint professeur à l'École polytechnique. Rentré en France à la chute de l'Empire, il fut envoyé, comme commissaire du gouvernement, dans le Midi, puis nommé préfet des Alpes-Maritimes, le 14 octobre 1870. Lors des élections du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, il eut à réprimer avec énergie de sérieuses tentatives d'émeute fomentées par le parti séparatiste. Il posa sans succès sa candidature dans ce département, mais il fut élu représentant dans celui de la Seine, le vingt-troisième sur quarante-trois, par 101,688 voix, sur 328,970 votants ; il obtint en outre, dans le département de la Dordogne, sans être élu, 28,890 voix. Il donna sa démission de préfet et prit place à l'Assemblée, sur les bancs de la gauche. Il vota contre les préliminaires de paix et, dans toutes les autres questions, avec la minorité républicaine de l'Assemblée ; il adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. — Il est mort à Paris, le 22 janvier 1876.

M. Marc Dufraisse a publié : *Ce que coûte l'Empire ; ses finances, ses traitements* (Bruxelles, 1853, in-18), sous le pseudonyme de *Cremutius Cordus* ; *le Deux-Décembre devant le Code pénal* (Madrid et Bruxelles, 1853, in-18) ; *le Droit de guerre et de paix*, de 1789 à 1815 (1867, in-8 ; 2<sup>e</sup> édit. 1868), livre très remarqué. Il a traduit de l'allemand : *Motifs du projet du code de commerce*, de Munzinger. Il a collaboré au *Sicèle* et à la *Libre recherche*, où il a inséré une intéressante étude sur Camille Desmoulines.

**DUFRESNE** (Jules-Auguste), ingénieur et sénateur français, né à Cherbourg (Manche), le 28 mars 1809, fut admis à dix-neuf ans à l'École polytechnique, d'où il passa à celle des ponts et chaussées en novembre 1830. Ingénieur ordinaire de première classe en 1843, il fut nommé ingénieur en chef le 18 novembre 1860 et attaché aux études et travaux de divers embranchements des chemins de fer de l'Ouest. Il devint ensuite contrôleur de l'exploitation du chemin de fer d'Orléans. Nommé inspecteur général des ponts et chaussées en 1867, il fut admis à la retraite en 1869 et alla se fixer dans le département de la

Manche. Membre du conseil municipal de Cherbourg depuis 1840, il y fut chargé de l'organisation des écoles et de la transformation du collège de cette ville en école préparatoire de marine. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut porté sur la liste républicaine et échoua avec 300 voix; mais il fut élu, trois ans après, le 5 janvier 1879, le second sur trois, par 408 voix sur 746 électeurs. Il prit place au centre gauche. M. Dufresne représente le canton de Sainte-Mère-Eglise au Conseil général du département. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1864.

On cite de lui : *Considérations sur l'application en France des bateaux à vapeur à la navigation transatlantique* (1841, in-8).

**DUGAST-MATIFEUX** (Charles), littérateur et publiciste français, né le 23 octobre 1812 à Matifeux, près de Montaigu (Vendée), domaine de sa famille, fit ses études de droit à Paris, après avoir suivi pendant quelque temps les cours de la Faculté de médecine. Arrêté à la suite de l'insurrection de juin 1832, il fut acquitté au bout de trois mois de détention préventive. Secrétaire de Buchez, il collabora à la publication de l'*Histoire parlementaire de la Révolution française* et ne revint se fixer dans son pays natal qu'en 1841. Ses opinions démocratiques le firent arrêter de nouveau en 1853, mais il fut relâché après une perquisition infructueuse.

Outre un *Essai sur la vie de Grégoire*, pour la réimpression de l'*Histoire des arbres de la liberté* du célèbre conventionnel (1833, in-18), les nombreux travaux de M. Dugast-Matifeux sont tous relatifs à la Vendée; nous ne pouvons citer que les principaux : *Notice sur Goupilleau (de Fontenay)*, constituant et conventionnel (Nantes, 1844, in-8); *Notice sur Bachelier, ancien président du comité révolutionnaire de Nantes (Fontenay)*, 1849, in-12); *Documents relatifs aux états-généraux de 1789 en Poitou* (Fontenay, 1850, in-8); *le Commerce honorable et son auteur* (Nantes, 1857, in-8); *État du Poitou sous Louis XIV* (Fontenay, 1865, gr. in-8); *Correspondance littéraire inédite de Louis Racine avec René Chevaye de Nantes* (Paris et Nantes, 1858, gr. in-8); *Nantes ancien et le pays nantais* (Nantes, 1878, 2 vol. gr. in-8), etc. M. Dugast-Matifeux a collaboré activement à la *Revue des provinces de l'Ouest*, à la *Biographie bretonne* de P. Levot et surtout au *Phare de la Loire*. Il a rassemblé une riche bibliothèque, spécialement consacrée à la région qu'il habite, et une série de documents sur l'Ouest pendant la Révolution.

**DUGAT** (Gustave), orientaliste français, né à Orange (Vaucluse), en 1824, suivit les cours de MM. Reinaud et Caussin de Perceval à l'École des langues orientales vivantes. En 1845, il partit pour l'Algérie, en qualité de secrétaire d'une mission chargée d'y fonder un pénitencier agricole. De retour à Paris en 1846, il joignit à l'étude des manuscrits arabes celle du turc et du persan. Il est membre de la Société asiatique de Paris, de la Société orientale de France. Il a été chargé d'un cours d'histoire et de géographie de l'Orient musulman, à l'École des langues orientales vivantes. — *L'Annuaire de l'Instruction publique* le porte, par erreur, comme mort en 1878.

Outre un grand nombre d'articles et de traductions en vers et en prose dans la *Revue algérienne* (1847), le *Journal asiatique* (1848-1856), la *Revue de l'Orient et des colonies* (1855), la *Revue de l'Instruction publique* (1853-1857), etc., on cite de M. Dugat : *Précis historique et statistique des colonies agricoles établies en France*

et en Algérie (Paris, 1850); *Grammaire arabe et française*, rédigée en arabe, à l'usage des indigènes de l'Algérie, en collaboration avec le cheik Farès Echchidiak (1854, in-8). Il a traduit de l'arabe : *Lettres des Maronites du Mont-Liban*, adressées aux Députés (1847); *Choix d'épisodes du roman d'Antar (Journal asiatique, 1848-1850)*; le *Poème en l'honneur du bey de Tunis*, du cheik Fares (Paris, 1851, in-8); *Administrations anatomiques de Galien*, dont le texte grec n'existe plus, pour la collection des *Œuvres choisies de Galien*, publiée par M. Daremberg; *Histoire politique et littéraire des Arabes d'Espagne*, texte arabe d'Al. Makkari (1854-59, 5 vol. in-4), avec MM. Dozy, Krehl et Wright; *le Livre d'Abd-el-Kader* (1858, in-8); *Histoire des orientalistes de l'Europe du XII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle* (1868-1870, 2 vol. in-18), etc.

**DUGUÉ** (Ferdinand), littérateur français, né à Paris, le 18 février 1815, d'une famille aisée, put se livrer en toute liberté à ses goûts de poète et d'écrivain. Il publia d'abord des romans : *la Semaine de Pâques* (1835); *Geoffroy Rudel* (1838, 2 vol. in-8); puis des poésies : *Horizons de la poésie* (1836); *le Vol des heures* (1839); *les Gouttes de rosée*, 100 sonnets (1840); *l'Oasis* (1850); *Payol*, et autres odes, etc.

Au théâtre, auquel il s'est enfin plus spécialement consacré, il a donné : *Castille et Léon* (1838); *Gaïffer* (1839); *les Pharaons* (1848), drames en vers joués à l'Odéon; *le Béarnais*, comédie en 3 actes, en vers; *Mathurin Regnier*, drame en vers (1843 et 1851); *la Misère* (1850); *Salvator Rosa* (1851), à la Porte-Saint-Martin; *Monsieur Pinchard*, drame en 5 actes, interdit en France et joué à Bruxelles (1851); *l'Ambigu en habit neuf*, prologue de réouverture; *Roquelaur*, drame; *la Prière des naufragés*, avec M. Dennery; *le Paradis perdu* (Ambigu, 1853-1856); *William Shakspeare*, à la Porte-Saint-Martin; *France de Simiers*, drame en vers, à l'Odéon (1857), *les Fugitifs*, à l'Ambigu (1858), avec M. Anicet-Bourgeois; *les Pirates de la Savane*, à la Gaité (1858), avec le même; *Cartouche*, au même théâtre (1858), avec M. Dennery; *la Fille du Tintoret*, à l'Ambigu (1859), avec M. Jaime fils; *le Marchand de coco*, en cinq actes, avec M. Dennery (Ambigu, 1860); *le Cheval fantôme*, avec M. A. Bourgeois (Cirque, 1860); *les Trente-Deux duels de Jean Gigon* (Gaité, 1861); *la Fille du chiffonnier*, avec M. A. Bourgeois (Gaité, 1861); *la Bouquetière des Innocents*, avec le même (Ambigu, 1862); *l'Enfant de la Fronde* (Gaité, 1862); *Marie de Mancini*, avec M. Dennery (1864); *les Treize* (Gaité, 1868), avec M. Peaucellier; *les Couteaux d'or*, drame en cinq actes (1869); *Ismène*, comédie en trois actes (1873); *le Ballon Morel*, drame en huit tableaux (1878). Il a publié en outre deux recueils de poésies politiques : *les Eclats d'obus* (1871, in-18); *Satires et poèmes* (1876, in-18). M. Ferd. Dugué a été décoré de la Légion d'honneur en 1862.

**DUGUÉ** (Charles-Oscar), avocat et publiciste américain, né à la Nouvelle-Orléans, le 1<sup>er</sup> mai 1821, fit ses études au collège Saint-Louis, à Paris, revint aux États-Unis, vers 1846, prit une place distinguée au barreau de sa ville natale, tout en se faisant connaître comme écrivain par un certain nombre d'ouvrages en langue française. En 1852, il devint rédacteur en chef du journal quotidien *l'Orléanais*.

On a de lui, à part ses articles de journaux : des *Essais poétiques* (1847); deux ouvrages dramatiques tirés des légendes de la Louisiane : *Mila, ou la mort de La Salle*, et *le Cygne, ou*



*Mingo* (1852), et *Homo*, poème philosophique, (1872 in-18.)

**DUGUÉ DE LA FAUCONNERIE** (Henri-Joseph), administrateur français, député, est né à Paris le 11 mai 1835, d'une famille de magistrats. Il fit ses études au collège Charlemagne, puis son droit à Strasbourg. Successivement chef de cabinet du préfet de l'Orne, conseiller de préfecture de la Mayenne et du Pas-de-Calais, sous-préfet de Saint-Jean d'Angely et de Mamers, il quitta l'administration en 1866 et fut élu membre du conseil général de l'Orne, pour le canton de Nocé; il devint aussi président du comice agricole de l'arrondissement de Mortagne. Parent de M. Jérôme David, M. Dugué fut présenté, comme candidat du gouvernement, aux élections législatives de 1869, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de l'Orne, et fut élu par 16338 voix sur 22584 votants. Il prit place à l'extrême droite, se prononça pour le maintien des candidatures officielles en février 1870, et vota la guerre contre la Prusse. Après le 4 septembre, il se retira dans son département.

Ayant succédé à M. Clément-Duvernois dans la direction du journal *l'Ordre* il publia, en 1874, une brochure intitulée *les Calomnies contre l'Empire*, répandue à profusion, dans les campagnes par le parti bonapartiste, et dans laquelle il portait le défi aux républicains, en pariant vingt-cinq mille francs contre vingt-cinq mille sous, de réfuter ses arguments. Une réponse à ce défi, publiée par M. Couteaux, de la Vendée, sous ce titre, *les Traités*, fut écartée par une fin de non-recevoir. Candidat bonapartiste, aux élections du 20 février 1876, dans la 1<sup>re</sup> circonscription de Mortagne, il fut élu, le 5 mars, au scrutin de ballottage, par 7117 voix sur 13 163 votants. Il alla siéger à droite, fit partie du groupe de l'Appel au peuple, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui accordèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu, comme candidat officiel du maréchal de Mac-Mahon et bonapartiste, par 7556 voix contre 6182 obtenues par M. Albert Léguay, ancien préfet, candidat républicain. A la nouvelle Chambre, il parut se rallier à la République sanctionnée, dans les dernières élections, par la volonté nationale. Cette attitude fut l'objet de vives discussions dans la presse bonapartiste. M. Dugué de la Fauconnerie, officier de l'ordre des saints Maurice et Lazare, a été décoré de la Légion d'honneur en 1866.

Il a publié plusieurs écrits historiques et politiques, entre autres : *le Tribunal de la Rote* (1859, in-8, avec pl.); *la Bretagne et l'Empire* (1861, in-8).

**DUHAMEL** (Jean-Marie-Constant), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Saint-Malo, en 1797, subit deux fois, avec succès, les examens d'admission à l'École polytechnique, dont il sortit en 1816, pour se livrer à l'enseignement public, et prit, en 1826, le titre d'agrégé. Successivement répétiteur, professeur, examinateur, et, de 1844 à 1851, directeur des études à la même École, il s'occupa constamment des questions les plus élevées des mathématiques, et fut, en 1851, nommé professeur titulaire à la Faculté des sciences. Ses travaux le firent choisir, en 1840, comme successeur de Poisson à l'Académie des sciences, dans la section de physique générale. Décoré de la Légion d'honneur en avril 1841, il a été promu officier le 15 août 1861, et commandeur en 1867. — Il est mort à Paris le 29 avril 1872.

Il a publié : *Problèmes et développements sur diverses parties des mathématiques* (1823), en so-

ciété avec M. Reynaud, et depuis : *Cours d'analyse de l'École polytechnique* (1840-41, 2 vol in-8, réédité en 1847); *Cours de mécanique de l'École polytechnique* (1845-46, 2 vol. in-8, 2<sup>e</sup> édit. 1863); *Des Méthodes dans les sciences de raisonnement* (1866-1872, 5 vol. in-8), et un grand nombre de *Notes*, articles et *Mémoires*, extraits du *Recueil de l'Académie des sciences* et du *Journal de l'École polytechnique*.

**DULAURIER** (Jean - Paul - Louis - François - Édouard), orientaliste français, membre de l'Institut, né à Toulouse le 29 janvier 1807, cultiva de bonne heure les études philologiques. Tournant sa curiosité vers l'Égypte ancienne, il se fit d'abord connaître, en 1835, par un examen du célèbre passage des *Stromates* de Clément d'Alexandrie sur l'écriture des Égyptiens, que les adversaires de Champollion lui opposaient; puis il étudia le copte et les hiéroglyphes. Il fit paraître, deux ans après, le texte et la traduction des fragments des *Révolutions apocryphes de saint Barthélemy* et de *l'Histoire des communautés religieuses fondées par saint Pacôme*, et donna, en 1836, dans les *Mémoires* de la Société archéologique du midi de la France, une *Notice sur les principales stèles funéraires égyptiennes du musée de Toulouse*.

De l'étude du copte, M. Dulaurier passa à celle de l'arabe et reçut, en 1838 et en 1840, la mission d'aller recueillir en Angleterre des textes coptes et hiéroglyphiques. Le grand nombre de manuscrits malais et javanais qu'il y rencontra, lui suggéra l'idée d'étudier les idiomes peu connus en Europe dans lesquels ces manuscrits sont écrits. Il prit une connaissance rapide de toutes les langues océaniques. De retour à Paris, il fut autorisé à faire un cours de malais et de javanais à l'École des langues orientales vivantes (avril 1841) et nommé premier titulaire de cette chaire, en juillet 1844. Le 19 février 1862, il fut nommé professeur titulaire d'arménien, à la même école, en remplacement de Le Vaillant de Florival. Il a été élu, le 13 mai 1864, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement d'Ampère. Il avait été décoré de la Légion d'honneur le 26 avril 1845.

M. Dulaurier a fait paraître diverses traductions du malais et du javanais, et notamment les *Institutions maritimes de l'archipel d'Asie* (1845). Il commença ensuite la publication du corps des chroniques malaises, et donna, dans le *Journal asiatique*, des notices et des extraits de manuscrits traduits de la même langue. Pour l'arménien, il a donné des extraits des *Chroniques* de Mathieu d'Édesse et de Michel le Syrien (1848 et 1850). Il a fourni au *Journal* de la Société asiatique des études sur l'arabe, le copte, le malais, l'arménien et le slavon. Il a été chargé, en 1855, du catalogue des manuscrits de la Bibliothèque impériale, écrits dans les idiomes qu'il a cultivés. On cite encore de lui : *Histoire, dogmes, traditions et liturgie de l'Église arménienne orientale* (3<sup>e</sup> édit., 1859); le premier volume de la *Bibliothèque historique arménienne*, comprenant la chronique de Mathieu d'Édesse et la continuation de Grégoire le Prêtre (1858, in-8); ainsi que divers articles publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*.

**DULON** (Rodolphe), théologien réformateur allemand, né le 30 août 1807, à Stendal, en Prusse, étudia au collège de cette ville et à l'université de Halle, et devint, en 1831, recteur de l'École de Werben et en 1836, pasteur de Flossau. Sept ans après, il passa à Magdebourg. Il se

signala comme prédicateur de l'Église réformée allemande, forma un parti autour de lui, en combattant les mesures antilibérales du ministre Eichhorn, et fut suspendu de ses fonctions. En 1848, il devint pasteur de l'église de Notre-Dame, à Brême, y fonda une revue religieuse hebdomadaire, le *Réveil* (der Wecker), et un journal politique, la *Chronique de Brême* (Bremer Tageschronik), qui fut supprimé au mois de mai 1851. Il fut lui-même suspendu une seconde fois, puis frappé de destitution.

La plupart des écrits de M. Dulon doivent leur origine à ses querelles politiques ou religieuses : le *Combat pour la parole de Dieu* (der Kampf um Gottes Wort, Leipzig, 1847); *Du Combat pour la liberté des peuples* (Vom Kampf um Volkerfreiheit, Brême, 1849-1850, 2 cahiers); le *Jour est arrivé* (Der Tag ist angebrochen, Brême, 1852), opuscule interdit aussitôt que publié, etc.

**DUMAINE** (Louis-François), artiste dramatique français, né à Lieusaint (Seine-et-Marne), en août 1831, et neveu du lieutenant général de ce nom, vint rejoindre à Paris Mme Person, sa sœur aînée (voy. l'article suivant), entra dans le commerce, puis fut, vers la fin de 1848, secrétaire de M. Alexandre Dumas, et enfin se livra au théâtre. Il parcourut les scènes de la banlieue, parut un instant au Théâtre-Français, dans un bout de rôle du *Moineau de Lesbie* (1849), joua dix-huit mois au Havre, passa à Marseille, où une fructueuse représentation à bénéfice lui permit de se racheter de la conscription (1852), et revint à Paris, sur la scène de la Gaité. Appelé à l'Ambigu en 1853, il y tint tour à tour les rôles de traîtres et les grands rôles, et apparut depuis à la scène de la Porte-Saint-Martin et à celle de la Gaité, au Cirque-Impérial, etc. Nous citerons parmi les pièces où ses créations ont été remarquées : le *Pendu*, *l'Homme à trois visages*, *César Borgia*, *la Légende de l'homme sans tête*, *Faust*, *le Paradis perdu*, *le Fils du diable*, *les Massacres de Syrie*, *Patrie*, *Marie Tudor*, *le Tour du Monde en quatre-vingt jours*, etc.

La sœur de cet artiste, Mlle Béatrix-Martine DUMAINE, dame PERSON, née à Aulnay-les-Bondy, le 28 juin 1828, a suivi aussi le théâtre. Elle débuta à Paris sur la scène du Théâtre-Historique. Elle s'y fit remarquer par un jeu expressif, un organe sonore, très favorable aux rôles écrits pour elle par M. Alex. Dumas. Après la fermeture de ce théâtre, elle parut sur quelques scènes de drame. Attachée, en août 1855, au personnel du théâtre du Cirque, elle y reprit quelques-unes de ses principales créations, notamment *la Reine Margot*. Retirée du théâtre, elle a épousé un riche planteur de la Réunion.

**DUMARESQ** (C.-E.-A.), Voy. ARMAND-DUMARESQ.

**DUMAS** (Alexandre), littérateur et auteur dramatique, membre de l'Institut, né à Paris, le 28 juillet 1824, est fils du fécond et illustre romancier et dramaturge, désigné depuis longtemps sous le nom d'Alexandre Dumas père, et mort le 5 décembre 1870. Il fut placé dans l'institution Goubaux, et fit au collège Bourbon d'assez brillantes études. Introduit de bonne heure dans le monde des auteurs et des artistes, il se fit remarquer par la précocité et la vivacité de son esprit. A seize ans, il quitta les bancs du collège, et à dix-sept, il composa un recueil de vers, dont le titre, *les Péchés de jeunesse* (1847, in-8), indiquent assez le peu d'importance littéraire. Après avoir accompagné son père dans son voyage en Espagne et en Afrique, il écrivit le livre fantastique des *Aven-*

*tures de quatre femmes et d'un perroquet* (1846-1847, 6 vol. in-8; nouv. édit., 1858, in-12)

M. Alexandre Dumas fils, ne se sentant pas cette brillante imagination dont son nom seul éveillait l'idée, rompit avec l'imitation de la manière paternelle et chercha le succès dans la vérité de l'observation et l'exactitude des peintures. Il étudia le monde de plus près, surtout ce monde équivoque, où le vice brillant cache souvent tant de misère. De là les premiers romans qui commencèrent sa réputation personnelle et la portèrent tout de suite très-haut : *la Dame aux camélias* (1848, 2 vol. in-8); *le Roman d'une femme* (1848, 4 vol. in-8); *Diane de Lys* (1851, 3 vol. in-8); *la Dame aux perles* (1854, 3 vol. in-8); *la Vie à vingt ans* (1856, in-8). Souvent réimprimés et traduits à l'étranger, ils se recommandaient par un style simple et assez naturel, des situations dramatiques, et, dans la peinture d'existences en dehors de la morale, par des intentions ou des prétentions déjà marquées de moralité.

En même temps l'auteur, suivant un usage commun, songea à transporter le sujet de ses romans au théâtre, où les qualités et les défauts de sa manière devinrent plus évidents. *La Dame aux camélias*, jouée au Vaudeville en 1852, après avoir été interdite par le ministre, M. Léon Faucher, fut son coup d'essai et son triomphe. Il y reprenait, par l'attendrissement plutôt que par le paradoxe, la thèse de la réhabilitation de la courtisane. Les femmes déchues restèrent les héroïnes de *Diane de Lys* (Gymnase, 1853), appelée d'abord *la Dame aux perles*, et du *Demi-Monde*, (1855), mais avec une plus grande sobriété d'effets et des intentions morales plus accusées. *La Question d'argent* (1857) mit en œuvre une autre plaie sociale, et *le Fils naturel* (1858) une grande question de morale et de législation. Ces cinq pièces, qui renfermaient d'excellentes scènes de comédie de mœurs et des caractères bien observés, habilement interprétés par la troupe du Gymnase, et montées avec un soin des détails poussé jusqu'à l'imitation la plus servile, eurent le bonheur d'être accueillies par un parterre enthousiaste, comme autant d'événements littéraires et discutées par les moralistes comme des thèses d'un intérêt public. Chacune d'elles eut plus de cent représentations consécutives. Une sixième étude dramatique du même genre, le *Père prodigue* (30 novembre 1859), fournit, au milieu d'un concert d'éloges et de récriminations contradictoires, à peu près la même carrière que ses aînées. Une nouvelle œuvre au même théâtre, *l'Ami des Femmes* (4 mars 1864), suscita plus de blâme contre les tendances morales de l'auteur que d'admiration pour son talent, et il s'éloigna pour un certain temps de la scène.

La collaboration de M. Dumas fils au *Supplice d'une femme*, de M. de Girardin (Théâtre-Français, 29 avril 1865), valut à cette pièce un immense succès et donna lieu à un curieux débat entre les auteurs. La part qu'il eut ensuite au succès d'*Héloïse Paranquet* (Gymnase, 20 janvier 1866), qui se produisit d'abord anonyme, puis sous la paternité littéraire de M. Durantin, prépara M. Dumas à rentrer pour son propre compte sur son théâtre privilégié, et, le 16 mars 1867, il donna les *Idées de Mme Aubray*, comédie en quatre actes, où il revenait à sa thèse de la réhabilitation sociale de la femme déchue. En 1868, une édition du *Théâtre complet* de M. Dumas fils fit un assez grand bruit, grâce aux aspirations et aux théories socialistes consignées dans les *Préfaces* (nouv. édit. 1877, 5 vol. in-18).

Après les premiers désastres de 1870, M. Dumas, retiré dans sa propriété du Puy, près de Dieppe, assista son père dans ses derniers moments. Puis,

au lendemain de la Commune, il adressa à un journal de Rouen une longue *Lettre sur les choses du jour*, publiée ensuite à part : pleine de patriotisme, de vérités amères, d'invectives contre les acteurs de la révolution présente, elle était empreinte, vers la fin, d'une sorte de mysticisme qui a caractérisé depuis plusieurs des œuvres de l'auteur. Elle fut suivie d'une *Nouvelle lettre de Junius à son ami A. D.* (1871, avec préface de George Sand) et d'une *Nouvelle lettre sur les choses du jour* qui firent moins de sensation.

Revenant, par le théâtre, aux questions sociales agitées dans ses préfaces, M. Al. Dumas fit représenter coup sur coup au Gymnase deux pièces, l'une en un acte, *Une Visite de noces*, l'autre en trois, *la Princesse Georges*, qui, jouées toutes deux avec un talent supérieur par Mlle Aimée Desclée rendirent à l'adultère un intérêt scénique qu'il ne semblait plus comporter. L'année suivante, il prélauda par une brochure à titre équivoque, *l'Homme-Femme* (1872, in-18), à la mise en œuvre de sa fameuse théorie du châtiement de l'épouse coupable; *la Femme de Claude*, qui montrait, au dernier tableau, le mari outragé tuant à bout portant celle qui l'avait trompé, n'obtint qu'un succès de curiosité passagère (Gymnase, 1873). Au même théâtre et la même année, M. Dumas prenait une revanche éclatante par une pièce en trois actes, *Monsieur Alphonse*, où une exploitation honteuse de l'amour, assez communément flétrie, d'ailleurs, dans notre société moderne, était traitée avec toute la verdeur et toute l'âpreté des premières œuvres de l'auteur. Cette pièce a été reprise avec éclat cinq ans plus tard (mars 1878). La brillante introduction du *Demi-Monde* dans le répertoire du Théâtre-Français précéda de quelques mois, sur la même scène, la représentation de *l'Étrangère*, comédie en cinq actes (février 1876) dont les audaces obtinrent un succès prolongé. Parmi les anciennes œuvres de l'auteur, *le Fils naturel* a été aussi repris avec apparat par la Comédie-Française, et distribué et mis en scène avec autant de soin qu'une pièce nouvelle (2 décembre 1878).

Bien qu'à la suite des incidents provoqués par la représentation du *Supplice d'une femme* et d'*Héloïse Parquet*, M. Dumas eût paru renoncer à toute collaboration, il n'en prêta pas moins l'appui de son expérience, sinon celui de son nom, à deux pièces d'inspiration très différente, un drame et une comédie : le drame, *les Danicheff*, en cinq actes, signé du pseudonyme de Pierre Newski et dont la pensée première appartenait à un dramaturge russe, M. Corvin, eut plus d'une centaine de représentations (Odéon, février 1876); la comédie, *la Comtesse Romani*, qui devait d'abord s'intituler *le Mari d'une étoile*, attribuée, sous le nom de M. *Gustave de Jalin*, à MM. G. Fould et Dumas, eut auprès du public du Gymnase un succès d'estime (novembre 1876). On peut aussi ranger parmi les collaborations la mise à la scène, par M. Dumas fils, d'un drame en cinq actes, *Joseph Balsamo*, tiré du roman de son père et représenté sous le seul nom de ce dernier. M. Dumas avait dit à l'avance : « Si la pièce réussit, elle est de mon père; si elle échoue, elle est de moi. » (Odéon, mars 1878).

M. Dumas se présenta à l'Académie française pour remplacer M. Pierre Lebrun, et fut élu, au premier tour de scrutin, par 22 voix contre 11 réparties entre divers concurrents (30 janvier 1874). On remarqua à cette occasion que M. Victor Hugo qui, depuis sa rentrée en France, n'avait pas reparu à l'Institut, était venu contribuer au succès du fils de son ancien rival. Le discours que M. Dumas prononça pour sa réception (11 février 1875), ne répondit pas entièrement à la curiosité qu'il avait

excitée, et le vrai succès de la séance appartient à la critique, des plus modérées et des plus courtoises, que M. d'Haussonville fit du monde peint de préférence par le récipiendaire et des théories scientifiques ou religieuses qu'il avait récemment professées. Depuis, M. Dumas a pris part, comme directeur, aux travaux de l'Académie par un grand et remarquable rapport sur les prix de vertu (août 1877).

Le théâtre, qui avait donné de bonne heure à M. Dumas la gloire et la fortune, n'était pas resté pour lui l'objet d'une occupation exclusive. Il a donné à la littérature de romans d'autres ouvrages dont voici la liste : *Césarine* (1848, in-8); *le Docteur Servans* (1849, 2 vol. in-8); *Antonine* (1849, 2 vol. in-8); *Tristan le Roux* (1850, 3 vol. in-8); *Trois hommes forts* (1850, 4 vol. in-8; nouv. édit. 1858, in-18); *Revenants* (1851); *le Régent Mustel* (1852, 2 vol. in-8); *Contes et nouvelles* (1853, in-18); *Sophie Printemps* (1853, 2 vol. in-8 1866, in-18); *la Botte d'argent* (1855); *l'Affaire Clémenceau* (1867, in-18), roman de Cour d'assises, qui remit à la mode un genre épuisé; *Thérèse*, recueil de nouvelles de jeunesse (1875, in-18); sans compter *la Ligue et la Fronde*, dans la *Gazette de France*, les *Lettres d'un provincial*, dans la *Presse*, des articles et des feuilletons réunis en volume sous le titre d'*Entr'actes* (1877-78, 2 vol. in-18).

Citons en outre en des genres très divers : *Atala*, scène lyrique en deux actes (Théâtre-Historique, 1848), non recueillie dans les éditions collectives du théâtre de l'auteur; un *Discours* remarqué sur la tombe de Mlle Desclée (mars 1874), une *Préface* pour une édition de luxe de *Manon Lescaut* (1875, in-8); quelques lettres dans les journaux : l'une d'elles, provoquée par la vengeance d'un père qui avait cherché à assassiner le séducteur de sa fille, fit beaucoup de bruit; une autre, publiée en tête d'une brochure mystique : *le Retour du Christ* (1874, in-8), fut cause de la saisie de cette brochure, à la requête de M. Dumas lui-même qui n'en avait pas autorisé l'impression.

M. Alex. Dumas a été plusieurs fois président de la Société des auteurs dramatiques; il a donné avec éclat sa démission de membre de la Société des gens de lettres, à l'occasion de l'échec de la candidature de l'un de ses amis, M. Henri d'Iderville. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 7 août 1867.

**DUMAS** (Marie), artiste et femme de lettres française, née à Paris en 1832, sœur du précédent, passa son enfance dans la société littéraire et artistique vouée au romantisme. Elle cultiva d'abord la peinture et exécuta de grandes marines, puis des scènes d'intérieur, traitées avec un soin minutieux. Écartée de l'art, à plusieurs reprises, par la passion des voyages et par les hasards de la vie, elle y revint à divers intervalles, et figura aux Salons, notamment à celui de 1865, où elle exposa une grande frise religieuse. En 1866, elle débuta en littérature par un roman, *Au lit de mort*, qui fit un certain bruit et dans lequel des critiques ont signalé une sorte d'autobiographie de l'auteur. Elle a publié depuis : *Madame Benoît* (1869, in-18) et *le Mari de madame Benoît* (1869, in-18). Veuve d'Olinda Petel, elle entra plus tard en religion. — Elle est morte le 5 octobre 1878.

**DUMAS** (Jean-Baptiste), célèbre chimiste français, membre de l'Institut, ancien sénateur, né à Alais (Gard), le 14 juillet 1800, débuta, comme plusieurs chimistes illustres, par la pharmacie, qu'il étudia fort jeune dans sa ville natale, puis à Genève. Il acquit rapidement en botanique, en médecine et en chimie des connaissances éten-

dues, qui le firent remarquer des savants Decandolle et Prévost. D'abord élève, puis collaborateur de ce dernier, il publia de concert avec lui, sur plusieurs sujets de physiologie, des travaux qui mirent leurs noms en relief. En 1821, il vint se fixer à Paris, et fut nommé, deux ans après, répétiteur du cours de chimie à l'École polytechnique. Ce fut vers cette époque qu'il épousa la fille de M. Alex. Brongniart. Il conquit dès lors une haute position dans la science et dans l'enseignement. Esprit fécond et hardi, M. Dumas s'est placé à la tête d'une école dont les doctrines ingénieuses et neuves ont donné lieu, comme toutes celles de ce genre, à des appréciations diverses et à des discussions assez vives. Lui-même a soutenu, à propos de sa théorie des *Substitutions*, une polémique dans laquelle il a eu pour principal adversaire Berzélius, « le savant de l'Europe qui souffrait le moins la contradiction ». Négligeant les différences qui s'expriment par de très-petites fractions, M. Dumas établit que les chiffres représentant les *équivalents* chimiques des corps simples peuvent être considérés comme des multiples simples de celui de l'hydrogène, d'où il infère que tous ces corps ne sont que de l'hydrogène à divers degrés de condensation, ce qui revient à affirmer l'unité de matière. D'un autre côté, comme chimiste pratique, il a particulièrement étudié les matières organiques, et la science lui doit d'importantes observations, notamment sur l'action des alcalis sur ces matières, l'esprit de bois et ses composés, l'éther et ses combinaisons, les huiles étherées, les alcaloïdes, l'indigo, l'acide nitrique, les moyens de destruction du phylloxera, etc.

Comme professeur, M. Dumas s'est fait remarquer par une parole facile, par une élégance de style qui n'est pas toujours sans recherche, et par une grande habileté à faire valoir chacune des expériences qui s'exécutent sous les yeux de son auditoire. Membre de l'Académie des sciences depuis 1832, il en fut élu secrétaire perpétuel en janvier 1868, en remplacement de M. Flourens. Il appartint également à l'Académie de médecine depuis 1843. En 1869, la Société de chimie de Londres lui décerna la grande médaille Faraday. Après une première candidature infructueuse à l'Académie française, lors de la mort de M. Guizot, il fut élu le 17 décembre 1875 et prit séance le 1<sup>er</sup> juin 1876.

Jusqu'en 1849, le savant n'avait pas encore paru sur la scène politique, mais il avait été appelé dans les Commissions de la Chambre des députés, chargées de préparer les projets de loi sur la refonte des monnaies de billon, les papiers timbrés, la falsification des actes publics, l'impôt du sel, celui du sucre, etc. Envoyé à l'Assemblée législative par le département du Nord, il y siégea parmi les membres dévoués au président et ne se mêla d'ailleurs aux discussions que pour défendre l'industrie du sucre indigène. Il fut ministre de l'agriculture et du commerce du 31 octobre 1850 au 9 janvier 1851. Après le coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la Commission consultative, puis entra au Sénat et au Conseil supérieur de l'instruction publique, dont il fut, de 1861 à 1863, vice-président : il y prit une part importante à de nombreuses discussions. Il fit aussi partie du conseil de perfectionnement de l'enseignement secondaire spécial (juillet 1866) et fut nommé en outre membre et vice président du Conseil municipal de Paris. Promu commandeur de la Légion d'honneur, le 27 avril 1845, et grand officier le 29 décembre 1855, il a été fait grand croix le 14 août 1863.

M. Dumas, auteur de nombreux mémoires insérés dans divers recueils scientifiques, a publié :

*Traité de chimie appliquée aux arts* (6 vol. in-8, avec pl., 1828-1843); *Leçons sur la philosophie chimique* (Paris, 1837), résumé des principes les plus généraux de la science; *Essai sur la statistique chimique des êtres organisés* (1841; 3<sup>e</sup> édit., 1844); *Enquête sur les engrais* (1867, in-18), etc.

DUMAS (Ernest-Charles-Jean-Baptiste), administrateur français, fils du précédent, né à Paris, le 26 février 1827, fit ses études aux collèges Henri IV et Charlemagne, se tourna vers les sciences appliquées, fut admis à l'École des mines en novembre 1847 et reçu un an après essayeur du commerce. Secrétaire particulier du ministre du commerce en novembre 1850, il fut nommé en même temps secrétaire du Conseil de perfectionnement du bars de Saint-Cloud, et, l'année suivante, secrétaire des *Annales agronomiques*. Au mois d'août 1852, il devint directeur de la Monnaie de Rouen; en janvier 1860, de la Monnaie de Bordeaux, et en janvier 1868, essayeur au bureau de la garantie de Paris. Il a été membre du jury de l'Exposition universelle de Paris, en 1855, et de celle de Londres, en 1862.

M. Ernest Dumas fut porté, comme candidat officiel, dans la 3<sup>e</sup> circonscription du Gard, lors d'une élection partielle en août 1868, et élu par 13 927 voix sur 22 786 votants. Aux élections générales de 1869, il fut réélu, sous le même patronage, par 16 882 voix sur 28 912 votants. Le 4 septembre le fit sortir de la vie politique. M. Dumas est gendre de M. Milne-Edwards, de l'Institut. Décoré d'un grand nombre d'ordres étrangers, il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 2 août 1858.

Il est auteur de diverses publications : *Lois et règlements relatifs au drainage en Angleterre* (1854); *Essai sur la fabrication des monnaies* (Rouen, 1856, in-8); *Note sur l'émission en France des monnaies décimales de bronze* (1868, in-8), etc.

DUMAS (Michel), peintre français, né à Lyon, en 1812, vint de bonne heure à Paris et étudia la peinture comme élève d'Ingres. Il n'avait encore, en 1853, obtenu aucune récompense aux Salons, quand l'Etat acheta pour le Luxembourg sa remarquable toile représentant la *Séparation de saint Pierre et de saint Paul*. Il a traité surtout l'histoire et les sujets religieux. Nous nous bornerons à citer : *le Dévouement de l'abbé Bouloy, les Saintes femmes au tombeau, Mater dolorosa* (1857); *les Disciples d'Emmaüs*, pour l'église Saint-Louis d'Antin (1859); *Salvator mundi* (1861), toile qui a reparu à l'Exposition universelle de 1867; *Glorification de saint Denis*, pour l'église Notre-Dame de Clignancourt (1866); *Tentation de Jésus-Christ* (1872); *Notre-Dame des Sept-Douleurs* (1878), un très grand nombre de portraits, etc. Cet artiste a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1857, un rappel en 1861 et une médaille de 1<sup>re</sup> classe en 1863.

DUMAS (Mlle Marie), actrice française, née à Lyon en 1847, fille d'un négociant de cette ville, reçut une éducation très complète et, après la mort de son père, suivie de revers de fortune, résolut de tenter la carrière dramatique. Élève de Mlles Augustine Brohan et Déjazet, elle débuta en 1867 à la Gaité, joua les principaux rôles du répertoire classique à l'Odéon, parcourut l'Italie en 1869 avec une troupe française et, après le siège de Paris, partit pour Londres où elle obtint de grands succès dans des représentations privées. En 1872 et en 1874, elle fut engagée au Théâtre Michel à Saint-Petersbourg et y fut également très applaudie. Après un court passage au Vaude-

ville, elle eut la pensée de donner aux théâtres de la Porte-Saint-Martin et de la Gaité (1877-1878), sous les titres de « Matinées caractéristiques » et de « Matinées internationales », des représentations de pièces oubliées ou même inconnues en France; cette tentative reçut, dans la presse et auprès du public lettré, et curieux un accueil très favorable.

**DUMAST** (Auguste-Prosper-François, baron GUERRIER DE), littérateur français, né à Nancy, en 1796, se fit d'abord recevoir avocat et prit ensuite du service dans l'armée où il devint sous-intendant militaire. Il abandonna depuis cette carrière pour s'occuper de littérature. Membre de plusieurs sociétés savantes, secrétaire perpétuel de celle d'archéologie lorraine, il contribua à fonder la Société asiatique et fut élu, en 1863, correspondant de l'Académie des inscriptions. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Il a publié : *Éloge du poète Gilbert* (1816); *la Maçonnerie*, poème en 3 chants (1820); *Appel aux Grecs* (1821); *Chios, la Grèce et l'Europe* (1822); *le Pour et le Contre sur la résurrection des provinces* (1835); *la Navarre et l'Espagne* (1836); *Ce que la France avait raison de vouloir dans la question d'Orient* (1841); *Paris fortifié* (1841); *Foi et lumières* (1838 et 1845); *le Duc Antoine et les rustauds* (1849); *Philosophie de l'histoire de Lorraine* (1850); *Fleurs de l'Inde* (1857); *les Psaumes traduits en vers français* (1858); *Sur l'Enseignement supérieur*, tel qu'il est organisé en France, et *Sur le genre d'extension à lui donner* (Nancy, 1865, in-8); *le Redresseur*, rectification raisonnée des principales fautes de français (1866, in-18); *Couronne poétique de la Lorraine* (1874, in-8); *Jacques Callot* (1875, in-4), etc.

**DUMESNIL** (Antoine-Jules), publiciste et sénateur français, né à Puisseaux (Loiret), le 25 novembre 1805, entra de bonne heure dans la magistrature, puis devint avocat à la Cour de cassation (1833-1844). Après la révolution de Février, il se tourna vers la littérature artistique, et visita deux fois l'Italie (1850 et 1856). Nommé maire de Puisseaux et élu membre du Conseil général du Loiret, pour ce canton, il devint vice-président de cette assemblée en 1871. Porté sur la liste républicaine, aux élections sénatoriales de janvier 1876, il fut élu, le premier sur deux, par 225 voix sur 424 électeurs; il prit place au centre gauche, vota ordinairement avec la minorité républicaine du Sénat, et refusa d'accorder la dissolution de la Chambre des députés après l'acte du 16 mai 1877. Aux élections pour le renouvellement triennal du Sénat, le 5 janvier 1879, il fut réélu, au premier tour de scrutin et au premier rang, par 305 voix sur 422 votants. M. J. Dumesnil a été décoré de la Légion d'honneur le 30 avril 1844, et promu officier le 10 mai 1868.

On a de lui : *De l'Organisation et des attributions des Conseils généraux de départements et des Conseils d'arrondissements* (1837, 5<sup>e</sup> édit., 1852); *Lois et règlements de la Caisse des dépôts et consignations, dans ses rapports avec les particuliers* (1839; 2<sup>e</sup> édit., 1852); *Manuel des pensionnaires de l'État* (1841); *Traité de la législation spéciale du Trésor public en matière contentieuse* (1846); *Résumé du droit français pour les propriétaires, fermiers, etc.* (1846); et depuis la nouvelle direction de ses travaux : *Histoire des plus célèbres amateurs italiens, et de leurs relations avec les artistes* (1853); *Histoire des plus célèbres amateurs français* (1856-58, 3 vol.), *Histoire des plus célèbres amateurs étrangers* : espa-

gnols, anglais, flamands, hollandais, etc. (1859-1860, 2 vol. in-8); *Voyageurs français en Italie du xvi<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours* (1864, in-18); *Histoire de Sixte-Quint* (1868, in-8); *Histoire de Jules II* (1873, in-8).

**DU MESNIL** (Alexandre-Ernest-Armand), administrateur français, né à l'île d'Oléron le 19 septembre 1819, entra, en 1838, dans l'administration du ministère de l'instruction publique où il devint chef de la division des sciences et lettres. Il fut nommé, en 1870, directeur de l'enseignement supérieur et reçut, en 1872, le titre de conseiller d'État en service extraordinaire. Dans cette situation, il eut une part notable aux projets de lois et de réformes concernant le haut enseignement, puis il concourut à défendre l'enseignement de l'État, dans tous ses degrés, au milieu des crises qu'il a traversées. Nommé, par le décret du 14 juillet 1879, conseiller d'État en service ordinaire, il a été remplacé au ministère par M. Alb. Dumont. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1868 et commandeur le 5 août 1878.

M. Du Mesnil a publié, sous le titre de *Paris et les Allemands*, journal d'un témoin (1872, in-18), une intéressante et patriotique relation du siège de Paris.

**DUMICHEN** (Jean), égyptologue allemand, né à Weissholz (Silésie), le 15 octobre 1833, suivit les cours de théologie et de philologie aux universités de Berlin et Breslau; il retourna à Berlin pour étudier l'archéologie égyptienne sous Lepsius et Brugsch de 1859 à 1862. Au mois d'octobre de cette année, il partit pour l'Égypte, avec la mission d'étudier les monuments de la vallée du Nil. Prolongeant son séjour, il explora la Nubie et une partie du Soudan, jusqu'aux rivages du Nil blanc et du Nil bleu. Il rentra en avril 1865, rapportant une importante collection de copies d'inscriptions hiéroglyphiques, de dessins de monuments, et de notes. Par ordre du roi de Prusse, il accompagna, en 1868, l'expédition scientifique envoyée en Asie pour observer une éclipse de soleil; il prit la photographie de toutes les curiosités, et en publia à son retour un album de luxe (Berlin, 1869-1870, 2 vol.). L'ouverture du canal de Suez lui donna l'occasion de parcourir pour la troisième fois l'Égypte; il y accompagna le prince royal de Prusse dans son excursion sur le Nil, et eut l'occasion de copier la fameuse inscription du temple d'Edfu. Nommé professeur à l'Université de Strasbourg en 1872, il partit encore pour l'Égypte en 1875, pour explorer principalement le temple de Denderah et les monuments de Thèbes.

Il faut citer parmi ses publications : *Inscriptions géographiques des monuments anciens de l'Égypte* (Geogr. Inschriften altaegypt. Denkmäler; Leipzig 1865-1866 2 vol. et texte); *Inscriptions du vieux calendrier égyptien* (altaegypt. Kalender-Inschriften; Ib. 1866, 120 planches); *la Flotte d'une reine égyptienne du dix-septième siècle avant notre ère* (die Flotte einer aegypt. Koenigin, etc.; Ib. 1863, 33 pl.), ouvrage traduit en anglais par la femme de l'auteur; *Inscriptions historiques des monuments égyptiens*. (Historische Inschriften, etc., Ib. 1867-1869, 2 vol., etc.)

**DU MIRAL** (Charlemagne-Godefroi-Francois-que RUDÉL), homme politique français, ancien député, est né à Clermont-Ferrand, le 11 avril 1812. Substitut à Moulins en 1835, il devint procureur général à Riom, puis avocat général à la même Cour, en 1846. Démissionnaire en 1848, il échoua aux élections pour l'Assemblée

constituante, s'occupa de travaux agricoles, fonda, sur sa terre de la Villeneuve, dans la Creuse, une ferme-école et devint membre du Conseil général pour le canton de Felletin.

En 1852, M. Du Miral fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 4<sup>e</sup> circonscription du Puy-de-Dôme, et fut réélu, au même titre, aux élections suivantes. En 1863, il obtint 21 262 voix sur 21 603 votants, et en 1869, 14 977 voix sur 28 364 votants. Ami et compatriote de M. Rouher, il devint l'un des serviteurs les plus dévoués de la politique du ministre d'État, fut, trois années de suite, rapporteur du budget et nommé un des vice-présidents de la Chambre. M. Du Miral a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 14 août 1866.

**DUMON** (Jean-Baptiste-Augustin), sénateur français, né à Agen le 20 septembre 1820, entra à l'École polytechnique en 1839, en sortit dans l'artillerie de terre en 1841, et donna sa démission d'élève sous-lieutenant la même année. Riche propriétaire de vignobles dans le département du Gers, maire de Séailles et, pendant un certain nombre d'années, conseiller général pour le canton d'Eauze, il fut élu à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, représentant de son département, le second sur six, par 59 621 voix. Il siégea à l'extrême droite et se fit remarquer entre les légitimistes catholiques intransigeants par ses votes et propositions; il signa celle du duc de La Rochefoucauld tendant au rétablissement de la monarchie. Quoiqu'il eût repoussé l'amendement Wallon et les lois constitutionnelles, il fut porté sur la liste des gauches aux élections des sénateurs inamovibles et nommé, au troisième tour de scrutin, par 350 voix sur 690 votants (11 décembre 1875). Il prit place dans les rangs de la droite et, après l'acte du 16 mai 1877, vota la dissolution de la Chambre.

**DUMON** (Auguste-Joseph), ministre belge, né le 30 août 1819, suivit pendant quelques années la carrière militaire. En 1840, il donna sa démission de capitaine du génie pour entrer à la Chambre comme représentant de Tournai, qui l'a réélu depuis. Il vota pendant plusieurs années avec le parti libéral, mais peu à peu il se rapprocha de la droite. Le 30 mars 1855, il fut chargé du portefeuille des travaux publics dans le ministère mixte que présidait M. de Decker. Son administration, qui se préoccupa d'augmenter le réseau, déjà si complet, des chemins de fer belges, dura jusqu'au 9 novembre 1857.

**DUMONCEL** (vicomte Théodore-Achille-Louis), savant français, membre de l'Institut, né à Paris, le 6 mars 1821, suivit de bonne heure ses goûts pour les arts et les sciences exactes, débuta par une publication sur la perspective mathématique, puis visita, au point de vue de l'art et de l'archéologie, une grande partie de l'Europe et fit paraître, en 1846, son ouvrage intitulé : *De Venise à Constantinople à travers la Grèce* (texte et gravures, avec 60 pl. gr. in-folio). Mais ses principaux travaux se rapportent à la physique et embrassent notamment les diverses applications de l'électricité; on lui doit plus de trente appareils nouveaux ou perfectionnements, tels que : l'*Anémographe électrique à calculateur*, le *Régulateur électro-automatique de la température*, un *Télégraphe imprimeur*, le *Mesureur électrique à distance*, le *Moniteur électrique*, pour les trains du chemin de fer en mouvement, etc., etc. M. Th. Dumoncel, membre de plusieurs sociétés savantes, françaises et étrangères, a été l'un des

fondateurs de la Société nationale des sciences naturelles de Cherbourg, dont il devint le directeur perpétuel. Membre libre de l'Académie des sciences, en 1874, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 5 décembre 1866.

Parmi ses principaux écrits scientifiques, nous citerons : *Des Observations météorologiques et de la manière dont il faut les faire* (in-8); *Exposé des applications de l'électricité* (1855, 3 vol. in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1858); complètement annuellement par une *Revue* (1857, 1858, etc.); *Étude du magnétisme et de l'électro-magnétisme au point de vue des applications électriques* (1857); *Études des lois des courants électriques au point de vue des applications électriques* (1860, in-8); *Mémoire sur les courants induits des machines magnéto-électriques* (1860, in-8); *Recherches sur les constantes des piles voltaïques* (1861, in-8); *Traité théorique et pratique de télégraphie électrique* (1864, in-8, fig. et pl.); *le Téléphone, le Microphone et le phonographe* (1878, in-8), etc., sans compter des *Mémoires* et de nombreux articles dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, la *Science*, dont il fut directeur, le *Cosmos*, l'*Ami des sciences*, l'*Illustration*, etc.

**DUMONT** (Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Pont-Audemer, le 21 janvier 1796, s'établit, comme avocat, dans sa ville natale. Ami de Dupont de l'Eure, il professa toujours des opinions démocratiques. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le troisième sur onze, par 70 568 voix. Il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il fit partie de l'opposition, ne fut pas réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place au barreau de Pont-Audemer. — Il est mort dans cette ville le 5 février 1876.

**DUMONT** Charles-Emmanuel), magistrat et archéologue français, né à Commercy en 1802, juge, puis vice-président à Saint-Mihiel, dont il a fait, avec sa ville natale, l'objet de ses constants travaux. Membre de la Société des antiquaires de France et des principales académies de l'Est, il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Dumont a publié, à la fois dans sa province et à Paris : *Histoire de la ville et des seigneurs de Commercy* (1844, 3 vol. in-8, 13 pl.); *Justice criminelle des duchés de Lorraine et de Bar, du Bas-signy et des trois évêchés* (1848, 2 vol. in-8, 5 pl.); *Histoire des monastères de l'Etanche et de Bennoite-Vau* (1853, gr. in-8, 13 pl.); *Histoire des fiefs et principaux villages de la seigneurie de Commercy* (1856, 2 vol., in-8 avec pl., cartes et plans); *Histoire de la ville de Saint-Mihiel* (1860-1862, 4 vol. in-8); *Nobiliaire de Saint-Mihiel* (1864, 2 volumes, grand in-8, avec armoiries et tableaux); *les Ruines de la Meuse* (1869-1871, 5 vol. in-8), etc.

**DUMONT** (Auguste), journaliste français, né à Paris, en 1816, fit ses classes à Saint-Louis et à Louis-le-Grand, prit ensuite le titre d'avocat, et débuta dans la presse à vingt ans. Il concourut successivement à fonder, à diriger ou à administrer le *Propagateur*, l'*Estafette*, l'*Écho du commerce* (1842-1847); la *République* (24 février 1848); le *Courrier de Paris* (1857); l'*Opinion nationale* (1859) l'*Événement*, le *Figaro*, devenu quotidien et politique, la *Lanterne* (1868), l'*Événement* (1872); le *Télégraphe* (1877), etc., et fut constamment mêlé aux luttes de la presse. Beau-frère de l'imprimeur Boulé, fondateur de plus de quarante journaux, il devint l'associé de l'importante maison Dubuisson.

**DUMONT** (François-Marcellin-Aristide), ingénieur français, né à Crest (Drôme), le 2 juin 1819, entra, en 1836, à l'École polytechnique, et passa, en 1838, à l'École des ponts et chaussées. Il devint ingénieur en chef de 2<sup>e</sup> classe en 1863. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Il s'est fait connaître principalement comme rédacteur du journal *la Presse*, et comme auteur d'un ouvrage important : *des Travaux publics dans leurs rapports avec l'agriculture* (Paris, 1847, in-8). Parmi ses autres publications nous citerons : *Essai sur l'encaissement et la canalisation du Rhône* (1842, in-8); *de l'Organisation légale des cours d'eau*, etc., avec M. Adrien Dumont, ancien magistrat (1845, in-8); *la Réforme administrative et les télégraphes électriques* (Paris, 1849, in-12); *Mémoire sur le projet du canal d'irrigation du Midi pour l'irrigation des plaines de la Provence et du Languedoc*, etc. (1857, in-4); *la Paix* (1859, in-8); *les Eaux de Lyon et de Paris* (1862, in-4, avec pl. et atlas); *Paris port de mer* (1863, in-4); *Pratique des distributions d'eau* (1863, in-4, avec pl.), des *Mémoires* sur des questions d'intérêt local, etc.

**DUMONT** (Léon), littérateur français, né à Valenciennes en 1837, étudia le droit, se fit recevoir avocat et se consacra spécialement à des publications de littérature et de morale. A part une collaboration active à la *Revue philosophique* et à la *Revue scientifique*, on cite de lui : *Des Causes du rire* (1862, in-8); *le Sentiment du gracieux* (1863, in-8); *Haeckel et la théorie de l'évolution en Allemagne* (1873, in-18); *Théorie scientifique de la sensibilité* (1875, in-8; 2<sup>e</sup> édit. 1878); plusieurs conférences faites à Valenciennes et à Mons; *Antoine Watteau, la Morale de Montaigne, de l'Éducation des femmes*, (brochures in-8, 1866-1868). M. Léon Dumont a donné, avec M. Alexandre Büchner, la traduction française de la *Poétique* de Jean-Paul Richter, avec une introduction (1862, in-8).

**DUMONT** (Charles-Albert-Auguste-Eugène), archéologue français, né à Soisy-sur-Saône (Haute-Saône), le 21 janvier 1842, entra à l'École normale supérieure en 1861 et en sortit agrégé des lettres en 1864. Élève de l'École française d'Athènes, il prit le grade de docteur ès lettres en 1870 avec une thèse : *De Plumbis apud Græcos tesseras* et publia, la même année, un ouvrage intitulé : *Essai sur la chronologie des archontes athéniens postérieurs à la cxxx<sup>e</sup> olympiade* (in-8). Nommé sous-directeur de la succursale de l'École d'Athènes à Rome en 1874, il y ouvrit un cours d'archéologie générale et d'histoire de l'art qui fut très remarqué, et donna une grande impulsion aux travaux de cette école. Présenté par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, pour le poste de directeur de l'École d'Athènes, *ex æquo* avec M. Foucart, il fut nommé à ce poste, par décret du 19 août 1875. La même Académie l'élut pour son correspondant le 24 décembre de la même année. Il a été nommé, le 11 août 1878, recteur de l'Académie de Grenoble d'où il passa, trois mois après, à celle de Montpellier (décembre 1878). Il reçut, à la même époque, le titre de directeur honoraire des Écoles françaises de Rome et d'Athènes. Un peu plus tard, il était appelé par M. J. Ferry au ministère de l'instruction publique, comme directeur de l'enseignement supérieur (24 juillet 1879). Il accompagna le ministre dans ses voyages administratifs des vacances. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

Outre les deux ouvrages cités plus haut et un certain nombre de mémoires d'archéologie, M. Albert Dumont a publié : *Inscriptions cérami-*

*ques de la Grèce* (1871, in-8, avec planches); *Peintures céramiques de la Grèce propre* (1873, in-4); *la Population de l'Attique, d'après les inscriptions récemment découvertes* (1873, in-4); *Vases peints de la Grèce propre* (1873, in-8). Parmi ses mémoires nous citerons : *Miroirs grecs ornés de figures au trait; Sarcophage chrétien trouvé à Salone* (1873), *Fastes éponymiques d'Athènes* (1873, in-8); puis dans un autre ordre de travaux : *l'Administration et la propagande prussienne en Alsace* (1871, in-18); *le Balkan et l'Adriatique*; les Bulgares et les Albanais, l'Administration en Turquie, la Vie des campagnes, le Panславisme et l'Hellénisme (1873, in-8, 2<sup>e</sup> édit. 1874, in-8), étude sur les mœurs, l'organisation politique, etc., des races de cette contrée; enfin un ouvrage, dont le 2<sup>e</sup> volume seulement a paru : *Essai sur l'Éphébie attique* (1875, in-8).

**DUMONT** (Augustin-Alexandre), sculpteur français, membre de l'Institut, né à Paris le 14 août 1801, et fils du statuaire distingué Jacques-Edme Dumont, fit ses études à Sainte-Barbe, et reçut de son père les premières leçons de sculpture, puis entra chez Cartellier, en même temps qu'à l'École des beaux-arts. Il remporta le second grand prix de sculpture en 1821, et partagea le premier avec M. Duret en 1823. Le sujet du concours était *Évandre pleurant son fils Pallas*. Pendant son séjour à Rome, où il resta sept années, il exécuta un *jeune Faune jouant de la flûte*; *Alexandre étudiant pendant la nuit*, bas-relief au musée de Saint-Omer; *l'Amour tourmentant l'âme sous l'emblème d'un papillon*, groupe acquis pour le Luxembourg; *Leucothée et Bacchus*; enfin un buste de *Pierre Guérin*, placé à Rome dans une des salles de l'École française. Il fit plus tard deux autres bustes de ce maître, l'un pour le Louvre et l'autre pour l'église Saint-Louis-des-Français, à Rome.

De retour en France (1832), M. Dumont donna successivement : la *Justice*, pour la Chambre des députés; *Nicolas Poussin*, pour la salle des séances de l'Institut; le *Génie de la Liberté*, statue en bronze doré, posée si hardiment sur la colonne de Juillet, qu'elle parut s'envoler vers le ciel plutôt que planer sur Paris; les statues de *François I<sup>er</sup>* et du roi *Louis-Philippe*, pour le musée de Versailles; une *Vierge* en marbre, pour Notre-Dame de Lorette; une *sainte Cécile* en pierre, pour la Madeleine; la *Sagesse*, bas-relief du monument de Cartellier, au cimetière du Père-Lachaise; une *Étude de jeune femme*, au Luxembourg; une statue du *maréchal Bugeaud*, pour le monument commémoratif élevé à Angers en 1852; enfin une statue en pierre du *Commerce*, placée à l'un des angles de la Bourse. Citons encore : les bustes d'*Augustin Dupré*, graveur, de *Jean Daumont*, maréchal de France, pour Versailles, de *Van Praet*, pour la Bibliothèque royale (1833-54) et la statue de *Napoléon I<sup>er</sup>*, en costume romain, pour la colonne Vendôme.

M. Dumont, qui s'était, depuis 1844, abstenu de figurer aux Salons, envoya à l'Exposition universelle de 1855, outre plusieurs des sujets précédents, *Buffon*, statue en bronze destinée à la ville de Montbard; le groupe en marbre de *Leucothée et Bacchus*, déjà exposé et récompensé d'une 1<sup>re</sup> médaille en 1831, lui valut alors une grande médaille d'honneur. Il a encore exposé, en 1857, le *maréchal Suchet*, pour la ville de Lyon, exécuté au nouveau Louvre, *la Gloire et l'Immortalité*, grand fronton, ainsi que deux trophées, *la Guerre et la Paix*; au nouveau Palais de justice, *la Prudence et la Vérité* (1865); le buste en marbre d'*Alexandre Lenoir*, pour l'École des Beaux-Arts (1868), et les statues en

pierre de la *Sculpture* et de l'*Architecture* pour le pavillon Lesdiguières du Louvre.

M. Dumont, qui a su concilier à propos, dans ses œuvres, la grâce et la hardiesse, est entré à l'Institut en 1838, à la mort de Ramey père. Il a été nommé professeur à l'École des beaux-arts, lors de sa réorganisation en décembre 1863. Découronné en février 1836, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 15 décembre 1855, et commandeur le 9 août 1870.

**DUMONT** (Félix), compositeur et professeur français, né à Paris le 15 août 1832, est fils de Mme Mélanie Dumont, auteur dramatique. Il entra au Conservatoire, en 1846, et y étudia jusqu'en 1857. En 1848, il n'avait que seize ans lorsqu'il fit exécuter un hymne à la paix aux Champs-Élysées. En 1867, il a fait exécuter à grand orchestre au Palais de l'Exposition universelle du Champ de Mars, une marche triomphale et, cette même année, il fut nommé membre de l'Institut royal de Florence. Son œuvre principale est l'*École du piano* (1868, 8 vol. gr. in-4, 7<sup>e</sup> édition), ouvrage approuvé par les divers Conservatoires d'Europe, comme témoignant d'une connaissance approfondie de l'art musical, et d'une remarquable science pédagogique.

**DUNCKER** (Maximilien-Wolfgang), historien et homme politique allemand, né à Berlin le 5 octobre 1811, est fils de Karl Duncker, chef d'une des plus importantes librairies de l'Allemagne. Il s'est fait connaître à la fois par ses écrits, ses cours et le bruit de sa vie politique. Il fit ses études, de 1825 à 1830, au collège Frédéric-Guillaume de Berlin, suivit ensuite les cours de l'université de cette ville, puis de l'université de Bonn, jusqu'en 1834. Compromis dans les mouvements démocratiques qui éclatèrent à Bonn, il fut arrêté et condamné à six ans de prison; mais bientôt, il fut relâché, puis reçu agrégé d'histoire à Halle en 1839.

Nommé professeur adjoint en 1842, M. Duncker devint l'année suivante un des collaborateurs ordinaires du *Journal de littérature générale* de Halle, et donna dès lors d'importants travaux d'histoire ancienne et moderne parmi lesquels nous citerons: *Origines germaniques* (Berlin, 1840); *la Réforme* (die Krisis der Reformation, Leipzig, 1846); *Documents sur l'Assemblée nationale allemande* (Zur Geschichte der deutschen Reichsversammlung, Berlin, 1849); *Henri de Gagneur* (Leipzig, 1850); *Quatre mois de politique étrangère* (Vier Monate auswärtiger Politik, Berlin, 1851); *Histoire de l'antiquité* (Geschichte des Alterthums; Berlin, 1852-1853, 2 vol. avec atlas).

Depuis 1848, M. Duncker se mêlant aux affaires politiques appartient au centre droit de l'Assemblée nationale de Francfort, qui le nomma rapporteur du projet de constitution; il fut un des membres les plus actifs du Comité des neuf. Élu également à l'Assemblée d'Erfurt en 1850, et aux trois sessions de la seconde Chambre prussienne, de 1849 à 1852, il continua de voter avec le parti conservateur; son opposition au ministre Manteuffel lui fit retirer sa chaire à l'université de Halle, il se rendit à Tubingue en 1859, comme professeur d'histoire. Au mois de mai 1859, il fut appelé, comme collaborateur du ministre d'Etat, dans le cabinet Auerswald et devint conseiller du prince royal en 1861. Nommé directeur des archives d'Etat en Prusse, en 1867, il eut à y réunir celles de Nassau, de la Hesse et de Hanovre. Il prit sa retraite le 1<sup>er</sup> janvier 1875.

**DÜNTZER** (Johann-Heinrich-Joseph), philologue et écrivain allemand, né à Cologne, le

11 juillet 1813, étudia successivement dans sa ville natale, à Bonn et à Berlin, où il se livra spécialement, sous la direction de Lassen, Schlegel et Bopp, à l'étude du sanscrit. Docteur de la faculté de philosophie de Berlin en 1836, il publia sa thèse, *Livii Andronicus fragmenta*, et fut agrégé à l'université de Bonn en 1837. A la suite d'une querelle avec la Faculté philosophique de cette ville, il passa, en 1846, à Cologne et y obtint la place de conservateur à la bibliothèque publique du collège catholique.

Ses plus importants travaux ont pour objet la vie et les œuvres de Goethe: *le Faust de Goethe dans son unité et dans sa perfection* (Goethe's Faust in seiner Einheit, etc., Cologne, 1836); *Goethe écrivain dramatique* (Goethe als Dramatiker, Leipzig, 1837); *le Mythe du docteur Jean Faust* (die Sage vom Doctor Joh. Faust, Ibid., 1848); *Fête de Goethe* (Zu Goethe's Jubelfeier, Elberfeld, 1849); *Prométhée et Pandore de Goethe* (Leipzig, 1850); *le Faust de Goethe* (Ibid., 1850-1851, 2 vol.); *les Femmes de la jeunesse de Goethe* (Frauenbilder aus Goethe's Jugendzeit, Ibid., 1852), sans compter un grand nombre d'articles sur Goethe insérés dans diverses revues, et sa collaboration à la nouvelle édition in-8 des *Oeuvres complètes* de cet auteur; *Schiller et Goethe* (Schiller und Goethe, Stuttgart, 1859); *les Deux convertis: Zacharie Werner et Sophie de Schardt* (Zwei Bekehrte, Leipzig, 1873); *Charlotte de Stein et Corona Schroeter* (Stuttgart 1876), etc.

Parmi les autres ouvrages de M. Düntzer, on remarque: *la Formation des mots latins* (die Lehre von der lat. Wortbildung, Cologne, 1836); *la Déclinaison des langues indo-germaniques* (Ibid., 1839); *la Vie, les écrits et l'art historique de J. A. de Thou* (J. A. de Thou's Leben, Schriften und historische Kunst, Darmstadt, 1837); *Homère et le cycle épique* (Cologne, 1839); *Critique et commentaire des poèmes d'Horace* (Kritik und Erklärung der Horazischen Gedichte, Brunswick, 1840-1844, 3 vol.); *les Satiriques romains* (Brunswick, 1846); *la Poétique d'Aristote* (Rettung der Arist. Poetik, Ibid., 1840), et le *Fragments de la poésie épique des Grecs* (Fragmente der epischen Poesie der Griechen; Cologne 1840-1842, 2 vol.); un mémoire sur le *Vers appelé saturnien* (De versu quem vocant saturnio, Bonn, 1838), avec M. Lesch, etc.

**DUPAIN** (Edmond-Louis), peintre français, né à Bordeaux le 13 janvier 1847, est élève de MM. Cabanel et Gué. Après des débuts assez obscurs au salon de 1870 (*Mort de la Nymphé Hespérie*), il aborda les sujets de genre tels que *Sous la Tonnelle* (1872), *le Vieux chasseur* (1873), et revint à la peinture d'histoire et à l'allégorie par une *Chasseresse* (1874), *la Jeunesse et la mort* (1875), *le Sommeil* (1876), *le Bon Samaritain, saint Gervais et saint Protas conduits au martyre* (1877), *le Droit de sortie à Bordeaux* (seizième siècle) au fusain (1878). Cet artiste a obtenu une médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1875 et une 1<sup>re</sup> médaille en 1877. \*

**DUPANLOUP** (Félix-Antoine-Philippe), prêtre français, membre de l'Institut, né le 3 janvier 1802, à Saint-Félix, en Savoie (diocèse de Chambéry, alors département du Mont-Blanc), obtint des petites lettres de naturalisation en 1838. Il fut amené en 1810 à Paris, où il fit successivement ses études dans la maison de la rue du Regard, à Saint-Nicolas et à Saint-Sulpice. Ordonné prêtre en 1825, il fut attaché par M. Gallard à la paroisse de l'Assomption, et y fit les catéchismes pendant plusieurs années. En 1827, il devint confesseur du duc de Bordeaux, en 1828, caté-



chiste des jeunes princes d'Orléans et, quelques mois avant la révolution de Juillet, aumônier de Mme la Dauphine.

M. Dupanloup fonda, en 1831, pour les jeunes gens, l'Académie de Saint-Hyacinthe. En 1834, il fut chargé d'ouvrir les conférences de Notre-Dame. La même année, il fut nommé supérieur du petit séminaire de Paris, mais il refusa et n'accepta que la charge de préfet des études. En 1835, il passa à Saint-Roch en qualité de premier vicaire; il y prêcha le carême avec M. Olivier en 1836 et 1837. Au mois d'octobre 1837, nommé de nouveau supérieur du petit séminaire, il accepta. Il avait auparavant refusé deux des grandes cures de Paris. En même temps, M. de Quélen le nomma vicaire général. En mai 1838, il fut appelé auprès de Talleyrand, malade, par Talleyrand lui-même, avec qui il était en relations intimes depuis plus de trois mois.

A l'avènement de M. Affre dont il avait combattu auprès du roi l'élevation au siège archiepiscopal de Paris, M. Dupanloup cessa d'être vicaire général. M. Affre, toutefois, lui confia pour Rome une mission délicate, et le nomma grand vicaire honoraire. En 1841, l'abbé Dupanloup avait été appelé en Sorbonne à la chaire d'éloquence sacrée; il ne fit qu'un petit nombre de leçons dans le grand amphithéâtre, devant un très nombreux auditoire. A la suite d'une séance tumultueuse, provoquée par ses paroles sur Voltaire, son cours demeura suspendu. A la fin de 1845, il cessa d'être supérieur du petit séminaire et resta simple chanoine de Notre-Dame.

Nommé évêque d'Orléans, le 6 avril 1849, il fut préconisé à Portici le 30 septembre, et sacré à Paris le 9 décembre de la même année. Il déploya, sur son siège épiscopal, une extrême activité, unissant le travail de la prédication au soin de l'administration, surveillant de près tout l'enseignement de son diocèse, soutenant dans son petit séminaire la concurrence contre les établissements laïques, ouvrant école même dans son palais, et se mêlant par ses écrits à toutes les questions qui intéressent l'éducation publique. Il avait, avant d'être évêque, défendu avec ardeur ce qu'on appelait alors la cause de la liberté de l'enseignement. Dans la fameuse question de la part à faire aux classiques païens dans une éducation chrétienne, M. Dupanloup, partisan du plus large développement des études littéraires, se vit attaqué violemment par l'*Univers*. Il adressa, à cette occasion, à son clergé une instruction pastorale sur le mal que les polémiques de l'*Univers* faisaient à l'Église, et défendit que ses séminaires fussent abonnés à cette feuille. Un grand nombre d'évêques se joignirent à lui. Les instructions venues de Rome mirent fin à toute cette controverse.

Depuis ce moment, M. Dupanloup prit part à diverses polémiques politiques et religieuses avec une vivacité qui fit beaucoup de bruit. Ses mandements et ses brochures sur la situation du Saint-Siège après notre expédition d'Italie (1859) eurent toute la portée d'actes politiques. Avec une singulière liberté de langage, il dénonçait en chaire « les calomnies vomies par la plume » de M. Edm. About, puis poursuivait à outrance, dans sa *Lettre à un catholique* (25 décembre 1859), « les sophismes, les contradictions flagrantes, les absurdités palpables » de la brochure anonyme : *le Pape et le Congrès*, à laquelle on attribuait une origine impériale. Plus tard, les termes blessants dans lesquels il parlait des rédacteurs du *Siecle* et de l'un de ses prédecesseurs sur le siège épiscopal d'Orléans, Mgr Rousseau, lui attirèrent, de la part du journal et d'une nièce de cet évêque, une double

plainte en diffamation; le procès, qui fut des plus retentissants, aboutit à un arrêt sévère de la Cour impériale de Paris, mais sans condamnation, puis à un appel du ministère public devant la Cour de cassation, qui modifia, à ce propos, dans le sens de la rigueur, la jurisprudence en matière d'outrage envers la mémoire des morts (avril-juin 1860).

Il faut citer encore de M. Dupanloup, dans l'ordre politique, la *Lettre à M. le vicomte de la Guéronnière* (1861), en réponse à la brochure *la France, Rome et l'Italie* (1861). En 1862, pendant un de ses séjours en Italie, il fit des sermons aux zouaves pontificaux, un entre autres pour la pose de la première pierre de la caserne de Marino (juin 1862). Lors des élections générales de 1863, l'évêque d'Orléans publia, avec le concours et l'assentiment de huit autres prélats, une adresse aux électeurs pour combattre l'abstention : elle provoqua une admonestation officielle de la part de M. Rouland, ministre de l'instruction publique et des cultes (*Moniteur* du 2 juin 1863). Depuis, M. Dupanloup, dans diverses circonstances, notamment dans l'un des congrès de Malines (septembre 1867), donna son adhésion complète aux doctrines politiques, sociales et philosophiques du *Syllabus* et des encycliques. L'un des zélés promoteurs du denier de Saint-Pierre, il envoya de grandes sommes au pape. Il eut un rôle important dans la préparation du concile œcuménique.

Au moment où cette assemblée s'ouvrit (9 novembre 1869), M. Dupanloup publia une lettre pastorale dans laquelle, tout en exprimant le dévouement le plus absolu et le respect le plus profond pour l'autorité et la personne du pape, il déclarait ne pas accepter sans contrôles opinions ultramontaines sur l'infaillibilité du Saint-Père en matière de foi. Il eut une grande part aux premiers travaux, protesta contre les mauvaises conditions matérielles de la salle conciliaire et essaya, aidé de MM. Maret et Darboy, de prendre la direction des débats. A plusieurs reprises, l'éloquence et la dialectique savante de l'ardent prélat, ses lettres à M. Manning et à l'archevêque de Malines, et ses vigoureuses polémiques contre quelques membres ultramontains de l'épiscopat français, purent faire croire à une victoire de la minorité qu'il représentait. Ces illusions durèrent peu devant l'attitude prise par la Cour papale. La délibération des « schemata », écartée à dessein dans une salle conciliaire mal disposée pour la discussion, fut suivie d'un vote favorable au dogme. M. Dupanloup, conséquent jusqu'au bout, s'était prononcé pour le *non placet*. Après la proclamation de l'infaillibilité du pape, il déclara se soumettre, comme devaient le faire tous les fidèles, à la décision du Concile.

Les défaites des armées françaises dans la guerre contre la Prusse ayant amené l'envahissement du territoire et, au mois d'octobre 1870, l'occupation d'Orléans, M. Dupanloup fut retenu prisonnier pendant quelques jours dans son palais épiscopal. Ses efforts obtinrent cependant la réduction de la contribution de guerre imposée par l'ennemi, auquel son zèle infatigable pour l'installation des ambulances inspirait le respect. En même temps, cédant à une indignation justifiée, il adressait à la presse prussienne d'éloquentes rectifications au sujet du traitement dont les blessés allemands étaient l'objet à Orléans (28 janvier 1871).

Aux élections du 8 février, il fut élu représentant du Loiret à l'Assemblée nationale, le dernier sur sept, par 28 596 voix et siégea à droite. Lors du dépôt par M. J. Simon de la loi sur l'instruction primaire obligatoire, il fut nommé président de la commission chargée d'étudier le

projet de loi et se prononça vivement contre l'obligation (7 janvier 1872). Depuis, M. Dupanloup fut un des promoteurs du pétitionnement en faveur de l'enseignement « libre, religieux, et gratuit pour les pauvres », en opposition à l'instruction « gratuite, obligatoire et laïque, » et présenta un contre-projet à la loi de M. J. Simon. Dans la discussion de la loi sur l'armée, il se prononça contre le service obligatoire et fit adopter un amendement qui portait à vingt-quatre ans, au lieu de vingt-trois, le sursis accordé aux volontaires d'un an (mai-juin 1872.) Il s'opposait à la même époque, par une lettre rendue publique, à l'introduction dans les petits séminaires de son diocèse des réformes apportées à l'enseignement secondaire par M. Jules Simon. Au cours des négociations tentées par la droite, après la chute de M. Thiers, pour le rétablissement de la monarchie, il écrivit à M. le comte de Chambord une lettre dans laquelle il l'invitait à consentir à la fusion, et la réponse assez hâtive qu'il reçut du prince fut un échec pour les espérances des partisans d'une monarchie tempérée.

Le 4 juin 1873, M. Dupanloup fut élu membre du conseil supérieur de l'instruction publique, auquel il avait déjà appartenu en 1850 et dont il s'était retiré après l'adoption de la bifurcation des études; il redoubla d'efforts pour faire introduire de nouveau dans le programme les thèmes grecs et latins et les vers latins supprimés par le ministre. Dans un long rapport au conseil sur un projet de réforme du baccalauréat ès-lettres, il approuva le projet qui prescrivait deux examens successifs, l'un après la rhétorique sur les lettres, l'autre, au moins un an après, sur la philosophie, les sciences et les langues vivantes, mais tout en encourageant l'étude de la philosophie, il ne dissimula pas son éloignement pour celle des sciences; ce rapport, vivement combattu dans le conseil, fut néanmoins adopté en principe par le ministre (juin 1874).

A l'Assemblée, son rôle ne laissait pas d'être actif, et sa parole véhémement se faisait entendre chaque fois qu'il croyait menacés les intérêts et les prérogatives de l'Eglise. Parmi ses discours, il faut rappeler ceux qu'il prononça pour l'adoption de la loi sur les aumôniers militaires, loi votée par 376 voix contre 228 (20 mai 1874), et dans la discussion de la loi sur l'enseignement supérieur (12 juin 1875), où il rencontra un adversaire redoutable, dans M. Challemeil-Lacour qu'il devait retrouver au Sénat sur le même terrain. Lors des élections pour la composition de la Chambre haute, il fut élu sénateur inamovible, mais seulement au neuvième tour de scrutin et le soixante-quatorzième sur 75, par 315 voix sur 632 votants (18 décembre 1875). Il accepta, en exprimant, dans une lettre rendue publique, sa répugnance à rentrer « dans la fournaise, comme Daniel, » réminiscence biblique dont la légère inexactitude prêta aux railleries des journaux. Il n'apporta plus d'ailleurs aux débats parlementaires qu'un reste d'ardeur, où l'on avait quelque peine à retrouver ses dons d'orateur et de polémiste. Ainsi l'interpellation qu'il soutint pour demander au gouvernement d'interdire la publication des extraits de Voltaire rassemblés par le comité du centenaire du philosophe, fournit à M. Dufaure une facile occasion de démontrer ce que ces poursuites auraient eu d'arbitraire et de puéril, et cette manifestation, loin de nuire à l'œuvre de propagande, était de nature à contribuer à son succès (avril 1878).

Bien qu'éloigné depuis plusieurs années du siège de son évêché, et pourvu d'ailleurs d'un coadjuteur, M. Dupanloup n'avait point renoncé aux devoirs attachés à sa haute dignité. Au mois de

juillet 1872, il adressa aux prêtres de son diocèse une lettre pastorale portant publication des constitutions dogmatiques du concile du Vatican, et exprimant avec vivacité son admiration pour Pie IX. Le 28 novembre 1875, il les pressait de remplacer par la liturgie romaine la liturgie parisienne qu'ils avaient jusqu'alors suivie, et l'on vit dans cet ordre un gage de plus de sa soumission aux décisions du concile oecuménique. Dans un voyage qu'il fit à Rome, en janvier 1876, il fut fort bien accueilli par le pape et poursuivit le procès de la canonisation de Jeanne d'Arc, l'une des suprêmes préoccupations de sa vie; la congrégation des rites, qui paraissait avoir adopté ses conclusions, les a depuis rejetées. Le bruit, maintes fois répété et démenti, de son élévation au cardinalat courut de nouveau à cette époque: mais, selon le mot d'un des familiers de Pie IX, on le trouvait « trop remuant et trop inventif ». Au mois de mai de la même année, il donna une dernière preuve d'un dévouement toujours plus complet à la souveraineté pontificale, dans une harangue au président de la République, où les journaux les plus modérés eurent à désavouer des imprudences de langage.

M. Dupanloup qui habitait le village de Viroflay pendant les sessions parlementaires, mais qui avait coutume de passer quelques semaines de ses vacances en Dauphiné, chez M. Albert Du Boys, rédacteur du *Correspondant*, mourut subitement au château de Lacombe, près de Domène (Isère), le 10 octobre 1878. Le 23 du même mois il lui fut fait dans la cathédrale d'Orléans les plus solennelles funérailles. — Une très intéressante étude sur sa vie a été publiée par M. de Falloux dans le *Correspondant* (décembre 1878).

M. Dupanloup avait été décoré de la Légion d'honneur le 5 janvier 1850. Au mois de mai 1854, l'Académie française l'avait choisi pour successeur de Tissot. Il avait obtenu, dans cette compagnie, une influence qui se manifesta par des exclusions célèbres: en 1863, notamment, son *Avertissement aux pères de famille*, personnellement dirigé contre MM. Littré, Maury, Taine et Renan, fit échouer les premières candidatures de l'auteur du *Dictionnaire de la langue française*. Lorsqu'enfin M. Littré eut été élu (30 décembre 1871), M. Dupanloup crut devoir donner avec éclat sa démission d'académicien et refuser de continuer à faire partie d'une compagnie « qui admettait des athées dans son sein ». Il revint sur cette détermination, sur les instances de ses collègues et en particulier de M. Guizot, lorsque l'Académie eut voté l'ordre du jour pur et simple sur l'incident, à la majorité de 28 voix sur 30. Toutefois, il s'abstint dès lors de paraître à l'Institut; quelques jours avant sa mort, il exprimait, dans une conversation dont les termes n'ont pas été démentis, son regret de ne pouvoir se rendre à l'Académie pour y donner sa voix à M. Taine dont les nouveaux livres avaient gagné sa sympathie.

Les principaux écrits du prêtre relatifs à l'éducation et à l'enseignement sont: *De l'Éducation* (9<sup>e</sup> édit., 1872); *De la Haute éducation intellectuelle* (1866, 3 vol. in-8); *la Femme studieuse* (1869, in-18, 3<sup>e</sup> édit., 1872); diverses lettres, brochures et allocutions, puis à un point de vue plus spécialement catholique: *le Mariage chrétien* (1868, 4<sup>e</sup> édit., 1875); *l'Enfant* (1869, 3<sup>e</sup> édit., 1874); *Histoire de N.-S. Jésus-Christ* (1869, in-4 avec grav.), etc., etc. D'autres publications sont spéciales à l'œuvre des catéchismes: ce sont des *Évangiles choisis pour tous les jours de l'année*, avec notes, etc. (1831, in-18); un *Manuel des catéchismes* (1832, in-18); une *Méthode générale de catéchisme* (1841, 2 vol. in-8), etc. M. Dupanloup a composé d'extraits de Bossuet

une *Journée du Chrétien* (1838, in-18), et d'extraits de Fénelon, son auteur favori, toute une série de publications : *Exposition des principales vérités de la foi catholique* (1832, 2 vol., in-18); *la Vraie et solide vertu sacerdotale* (in-8); *Éléments de rhétorique sacrée* (1841, in-12); *le Christianisme présenté aux hommes du monde* (1844, 6 vol. in-8), etc.

Citons ensuite, comme écrits moins étendus : *Lettres de M. le duc de Broglie, rapporteur du projet de loi relatif à l'instruction publique* (1844, in-8), sur la nécessité et l'existence des petits séminaires; *Nouveau projet de loi sur la liberté d'enseignement* (1847, in-8); *De la Pacification religieuse* (1845, in-8, 2<sup>e</sup> édit.); des *Discours* prononcés dans certaines solennités et dont les plus indifférents en apparence ont été accueillis comme des manifestes, tels que le *Panegyrique de Jeanne d'Arc*, le *Discours de réception à l'Académie française*, *l'Oraison funèbre du P. de Ravignan*, le *Discours prononcé au Congrès de Malines*, le 31 août 1864, *sur l'enseignement populaire*, *l'Oraison funèbre de Lamoricière* (Nantes, 13 octobre 1865), etc.; enfin toute une série de *Lettres pastorales et Mandements*, notamment au sujet des malheurs de l'Irlande et des massacres de Syrie (avril 1862), en faveur des ouvriers cotonniers sans travail (juin 1862), sur les « Signes du temps » (octobre 1866), sur la liberté de l'enseignement supérieur (mai 1868), sur le Concile (décembre 1868), sur les élections de 1871, sur la libération du territoire, sur la collation des grades, sur la spoliation de l'Eglise à Rome et en Italie, sur le volontariat d'un an, etc., etc. Tous les discours de M. Dupanloup à l'Assemblée et au Sénat ont été imprimés et publiés à part. Il a été commencé une édition de ses *Œuvres choisies* (1873-75, tomes I-VII).

**DUPASQUIER** (Charles), magistrat et sénateur français, né à Chambéry (Savoie), le 14 août 1804, de parents pauvres, parvint à faire de bonnes études et s'éleva sous le régime piémontais à des situations importantes. Attaché au bureau de l'avocat général en 1828, substitut de l'avocat des pauvres en 1831, avocat général au Sénat (cour royale) de Chambéry en 1838, conseiller en 1845, il était devenu gouverneur de la province de Savoie et exerçait encore ces fonctions au moment de l'annexion. Président de Chambre à la cour impériale de Chambéry le 4 août 1860, il fut nommé premier président le 23 juin 1866 et admis à la retraite en 1874 avec le titre de premier président honoraire. Sous l'Empire, il avait représenté le canton sud de Chambéry au conseil général de la Savoie et l'avait présidé. Porté aux élections sénatoriales de janvier 1876 sur la liste dite de l'Union conservatrice, comme candidat bonapartiste et clérical, il publia une circulaire dans laquelle il déclarait soutenir le gouvernement du maréchal sous le bénéfice des réserves constitutionnelles. Il fut élu, le second sur deux, par 203 voix sur 401 électeurs. Lors de la vérification des pouvoirs, l'élection des sénateurs de la Savoie fut vivement discutée, et une demande d'enquête ne fut repoussée qu'à la faible majorité de 145 voix contre 131. Les sénateurs de la Savoie, dont l'élection était en jeu, ayant eux-mêmes pris part au scrutin, il fut décidé à cette occasion, sur la motion de M. Pelletan, que désormais, en pareil cas, le sénateur intéressé n'aurait pas le droit de voter. M. Dupasquier prit place dans les rangs du groupe bonapartiste, et vota avec la majorité monarchiste. Il a été nommé commandeur de la Légion d'honneur le 31 mai 1860.

**DU PAYS** (Joseph-Augustin), critique français,

est né à Paris, le 14 janvier 1804. Attaché en 1845, à *l'Illustration*, il y rédigea les comptes rendus des Salons et des articles sur les beaux-arts qui lui acquirent de l'autorité dans cette critique spéciale. Il fournit, en 1850, aux *Cent Traités*, la partie intitulée : *Peinture-Sculpture-Gravure*, et, en 1855, à la *Bibliothèque des chemins de fer*, le premier texte de *l'Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Italie et de la Sicile* (2<sup>e</sup> édit., 1858, avec 25 cartes et plans; 6<sup>e</sup> édit. 1874, 2 vol. in-18), devenu l'un des bons guides de la collection Joanne.

M. Du Pays a encore donné à la même collection : *Itinéraire descriptif, historique, artistique et industriel de la Belgique* (1860, in-18, avec cartes); *Itinéraire descriptif, historique et artistique de la Hollande* (1861, in-18); puis, dans le format des guides-diamant, *l'Italie et la Sicile* (1866, in-32, avec grav. et cartes); *la Belgique et la Hollande* (1867, in-32, avec cartes et pl.; 2<sup>e</sup> édit., 1873); *Rome et ses environs* (1870, in-32, avec plan et cartes). M. Du Pays a revu et publié, en 1857, le texte des *Édifices de Rome moderne*, laissé inachevé par P. Létarouilly. Il a traduit le *Roland furieux* de l'Arioste, pour l'édition illustrée par M. G. Doré (1879, in-folio). — M. Du Pays est mort à Fontainebleau le 2 août 1879.

**DUPIN** (baron Pierre-Charles-François), statisticien français, membre de l'Institut, ancien sénateur, le dernier des « trois Dupin », est né, à Varzy (Nièvre), le 6 octobre 1784. Aîné le premier à l'École polytechnique, en 1801, il en sortit en 1803, avec le même rang, fut nommé ingénieur de la marine et employé aux travaux de la grande flottille de la Manche et à la création de l'arsenal d'Anvers. En 1805, il fut chargé d'inspecter les ports de Hollande, puis fut appelé à Gènes, et, après le traité de Tilsitt qui cédait à la France les îles Ionniennes, s'embarqua sur la première escadre qui sortit du port de Toulon depuis le désastre de Trafalgar, et qui porta nos troupes à Corfou. Il resta quatre ans dans cette ville. Secrétaire de la nouvelle académie ionienne, il y ouvrit un cours de mécanique et de physique à l'usage du peuple, commençant ainsi, dans la carrière de l'enseignement scientifique, l'œuvre de vulgarisation qu'il a continuée toute sa vie.

En 1812, M. Ch. Dupin revint en France. C'est alors qu'il entra en relations avec l'Institut, par la présentation de plusieurs *Mémoires* dont l'Académie des sciences vota l'insertion dans le *Recueil des savants étrangers*, et qu'il aimait mieux publier séparément sous le titre de *Développements de géométrie* (Paris, 1813, in-4). Dans le *Journal de l'École polytechnique*, il fit paraître le résumé de ses études sur la construction des vaisseaux. Ces recherches lui valurent la place de correspondant de l'Institut dans la section de mécanique, laissée vacante par la mort du célèbre Watt. A Toulon, où l'appellèrent ses fonctions d'ingénieur (1813), il fonda le Musée maritime, qui servit de modèle au Musée naval du Louvre.

Fils d'un ancien membre des Assemblées révolutionnaires, élève favori de Monge, ami du républicain Carnot, M. Charles Dupin vit sans regret la chute de l'Empire et accueillit avec empressement la promulgation de la Charte. Après l'abdication de Fontainebleau, il fit paraître à Toulon, sous ce titre : *Lois fondamentales de la France* (1814, in-8), un écrit politique, qui était un chaleureux appel, une sorte d'invocation à tous ceux qui « avaient conservé l'indépendance de leur âme au milieu d'un long esclavage. » Il se rallia néanmoins pendant les Cent-Jours à la

nouvelle constitution de l'Empire et publia même un *Examen de l'acte additionnel*, inspiré de l'amour de la liberté et de la haine de l'étranger. Après la bataille de Waterloo, il fit imprimer à Lyon et signa de son nom le *Programme d'une pompe funèbre à célébrer en l'honneur des guerriers français morts pour la défense de la patrie* (juin 1815). Quand les étrangers furent maîtres de Paris et qu'il vit le nom de Carnot inscrit sur la liste de proscription du 24 juillet 1815, il demanda de défendre devant les Chambres son illustre ami, qui partit pour l'exil.

M. Dupin resta au service de son pays, et fut chargé de diriger les travaux de l'arsenal de Dunkerque. En 1816, il obtint de visiter les établissements maritimes de l'Angleterre, et, sans prendre de notes ni de croquis, il n'en réunit pas moins à faire une sorte d'enquête sur la puissance navale de nos voisins. Les rapports qu'il adressa au ministre de la marine et à l'Académie des sciences (1817), lui ouvrirent les portes de l'Institut, où il succéda, en 1818, à Périer. Il commença, en 1820, la publication de ses *Voyages dans la Grande-Bretagne de 1816 à 1821* (Paris, 1820-1824, 6 vol. in-4, avec trois atlas in-fol.). La manière dont il fait ressortir dans cet ouvrage les avantages du régime constitutionnel lui attira la faveur du parti libéral et les reproches du gouvernement. Le ministre de la marine le dénonça au conseil des ministres, qui exigea que l'auteur soumit à la censure préalable le manuscrit des parties encore inédites. Son crime était d'avoir montré, « dans les institutions des armées de terre, des instruments souvent dangereux pour le pouvoir civil, » et notamment d'avoir blâmé « le droit donné en France aux militaires de porter des armes hors le temps de service. » M. Dupin rejeta toute censure préalable et perdit les souscriptions du ministère, mais en revanche, les sympathies du parti libéral augmentèrent la vente du livre et la renommée de l'auteur. Ce fut en Angleterre qu'il eut le plus de succès ; les plus hauts personnages lui adressèrent les témoignages les plus flatteurs.

M. Dupin n'en défendit pas moins avec beaucoup de chaleur les droits de notre pays dans sa *Réponse à milord Stanhope* qui avait proposé au Parlement de prolonger l'occupation de la France par les troupes alliées. La police de la Restauration fit saisir l'édition française de cet écrit, mais on renonça aux poursuites (1818). M. Dupin profita de toutes les occasions pour manifester ses opinions libérales. Dans l'introduction de ses *Mémoires sur la marine et les ponts et chaussées* (Paris, 1818, in-8), il fit l'éloge de Carnot exilé. Dans son *Essai historique sur les services et les travaux scientifiques de Gaspard Monge* (Paris, 1819, in-8), il vengea la mémoire de l'illustre conventionnel que le gouvernement avait expulsé de l'Académie des sciences.

Nommé, en 1819, professeur de mécanique au Conservatoire des arts et métiers, il joignit à son enseignement des leçons sur la géométrie appliquée aux arts. En 1824, il ouvrit un cours pour les ouvriers. Ses leçons publiées sous le titre de *Géométrie et mécanique des arts et métiers et des beaux-arts* (Paris, 1825 et 1826, 3 vol. in-8), furent traduites presque immédiatement en plusieurs langues. Elles donnèrent à un grand nombre de villes l'idée de fonder un enseignement semblable. M. Dupin estimant qu'éclairer les esprits, c'est les affranchir, et que la liberté n'a point de pire ennemi que l'ignorance, publia une *Carte de la France éclairée et de la France obscure*, où des teintes plus ou moins foncées indiquent l'état de l'instruction publique dans chaque département. Ce tableau, l'un des travaux les plus po-

pulaires de l'auteur, était un des chapitres de l'ouvrage qu'il préparait sur les *Forces productives et commerciales de la France* (Paris, 1827, 2 vol. in-4 et 2 cartes). Le parti libéral accueillit avec faveur cette application ingénieuse de la statistique aux questions de l'ordre politique et moral. Un succès analogue attendait un autre travail du même genre : les *Forces électorales à la fin de 1827*, dont huit éditions enlevées en quelques mois. La bourgeoisie aimait à voir constater par des chiffres les progrès constants de sa richesse, de ses lumières et de sa puissance, et calculer d'avance, avec une sorte de rigueur mathématique, l'heure de son triomphe inévitable.

En 1824, Louis XVIII avait conféré à M. Charles Dupin le titre de baron, et retiré l'arrêt de proscription dont on avait frappé son ouvrage sur l'Angleterre. Il n'en resta pas moins fidèle au parti libéral, qui lui fit donner, par les électeurs du Tarn, un des départements les plus obscurs de sa carte, le mandat de député. Durant les sessions de 1828 et de 1829, il prononça plusieurs discours, remplis de faits statistiques, sur les questions de sa compétence, notamment sur l'organisation de notre force navale, sur l'administration des ponts et chaussées, sur l'instruction populaire, etc. Il protesta contre le ministère Polignac et fut au nombre des 221. Après la dissolution de la Chambre, l'intervention du clergé empêcha sa réélection dans le Tarn ; mais il fut élu à Paris le 12 juillet 1830, quinze jours avant la révolution.

Amirail d'Etat (1831), membre du conseil d'Amirauté (1831), du conseil d'agriculture, du Jury central pour l'exposition de l'industrie, de l'Académie des sciences morales et politiques (1832), délégué des colonies, rapporteur à la Chambre des Députés de la loi organique de la garde nationale (1830), de la loi sur les céréales (1831), du budget de la marine ; etc., membre de la Commission des finances, tour à tour commissaire du gouvernement et de la Chambre, et ministre de la marine durant quelques jours (novembre 1834), M. Charles Dupin fut créé pair de France le 3 octobre 1837.

Avant d'entrer à la Chambre haute, il publia, dans un *Compte rendu à ses anciens électeurs* (br. in-8), le résumé de ses travaux politiques depuis 1827. « Il avait soutenu la discussion de plus de cent lois ; la Chambre l'avait nommé membre de plus de cinquante Commissions et rapporteur de trente. » La patrie ne fut pas pour lui une sinécure, comme l'attestent son rapport sur les monts-de-piété, ses réclamations en faveur du commerce entre la métropole et ses colonies, son discours sur l'organisation de l'état-major général de l'armée, divers rapports sur des concessions de chemins de fer, plusieurs discours relatifs à l'organisation de la Légion d'honneur, diverses propositions dans l'intérêt de la marine militaire et marchande, de nombreuses discussions sur la question algérienne, un rapport très étendu sur le projet de loi relatif au travail des enfants dans les manufactures, etc., etc. Dans la Chambre des Pairs comme dans la Chambre des Députés, M. Charles Dupin se montra toujours également dévoué à la dynastie d'Orléans et à la Charte de 1830, tout en se rattachant, surtout dans les dernières années du règne, à l'opposition modérée, qui préférait M. Thiers à M. Guizot. Il avait été promu grand officier de la Légion d'honneur, le 27 avril 1840.

Après la révolution de Février, il se présenta aux suffrages des électeurs de la Seine-Inférieure et fut nommé représentant du peuple à l'Assemblée nationale, dans une élection partielle, par

suite de l'option de M. de Lamartine. Président du Comité de la marine, il vota constamment avec la droite. Le jour même de son admission à l'Assemblée, il fut nommé membre de la commission qui proposa la dissolution des ateliers nationaux (23 juin 1848). Réélu à l'Assemblée législative (mai 1849), il resta jusqu'au coup d'État dans les rangs de la majorité royaliste, formée par la coalition des anciens partis. Après le coup d'État du 2 décembre, il reçut le titre de sénateur dès la première promotion (25 janvier 1852), et reprit sa place au Luxembourg où il se montra surtout préoccupé des intérêts conservateurs en religion et en politique. — Il est mort à Paris, le 18 janvier 1873.

Outre les ouvrages que nous avons cités, M. Charles Dupin a publié de nombreux écrits parmi lesquels nous mentionnerons encore : *Système de l'administration britannique* en 1822 (1823, in-8) ; *Force commerciale de la Grande-Bretagne* (1826, 2 vol. in-4 et 2 atlas in-fol.) ; *Discours et leçons sur l'industrie, le commerce, la marine et sur les sciences appliquées aux arts* (1825, 2 vol. in-8) ; *le Petit producteur français* (1827-1828, 5 vol. in-18) ; *Essai sur l'organisation progressive de la marine et des colonies* (1834, in-8) ; *Défense des intérêts coloniaux* (1838, in-8) ; *Du Travail des enfants qu'emploient les ateliers, les usines et les manufactures* (1846, in-8) ; *Constitution, histoire et avenir des caisses d'épargne de France* (1844, in-18). La plupart des discours d'ouverture qu'il a prononcés au Conservatoire ont été imprimés, entre autres : *Sur le sort des ouvriers, considéré dans ses rapports avec l'industrie, la liberté et l'ordre public* (1831) ; *Harmonie des intérêts industriels et des intérêts sociaux* (1833) ; *Avenir de la classe ouvrière* (1833) ; *Influence de la classe ouvrière sur les progrès de l'industrie* (1834) ; *la Caisse d'épargne et les ouvriers* (1837) ; *la Morale, l'enseignement et l'industrie* (1838) ; *Travaux et bienfaits de M. le baron B. Delessert* (1848, in-32) ; *Bien-être et concorde des classes du peuple français* (1848, in-18) dans la collection des petits traités publiés par l'Institut ; *Enseignement et sort des ouvriers et de l'industrie avant, pendant et après 1848* (1849, brochure in-18) ; *Éloge de Gaspard Monge*, prononcé le 2 septembre 1849, au nom de l'Académie des sciences (1849, in-4) ; *Abolition de la misère et du prolétariat*, discours prononcé à l'Assemblée législative, le 9 octobre 1849, publié à grand nombre d'exemplaires par le comité de la rue de Poitiers (1849, in-8) ; *Lettre à M. Berryer au sujet des écoles publiques* (1850, broch. in-8) ; *Opinion sur le traitement des cardiaques* (1851, broch. in-8) ; *Industries comparées de Paris et de Londres* (1852, in-18).

**DUPIN** (Jean-Henri), auteur dramatique français, né d'une famille de robe, à Paris, le 1<sup>er</sup> septembre 1791, est cousin du précédent. Il était commis chez un banquier lorsqu'il composa sa première pièce, *le Voyage à Chambord*, qui, retouchée par Desfontaines, fut jouée au théâtre du Vaudeville (1808). Le succès le détermina à écrire exclusivement pour les scènes de genre.

Comme la plupart des auteurs de notre époque, M. Dupin a beaucoup produit ; le chiffre de ses pièces s'élève à près de 200, et une cinquantaine ont été faites en commun avec M. Scribe. En voici quelques-unes : *la Mort et le bûcheron*, *la Pompe funèbre*, *les Garçons*, *Farinelli*, *le Fou de Péronne*, *Michel et Christine* (1816), un des plus jolis vaudevilles du répertoire du Gymnase ; *le Bal champêtre*, *la Pension bourgeoise*, *les Aventures du petit Jonas*, *les Inséparables*, *les Grisettes*, *la Mansarde des artistes* (1828), *le Fils*

*d'un agent de change*, *la Figurante* (1838), jouée à l'Opéra-Comique ; *le Veau d'or* (1841), etc.

Sa collaboration avec Dartois ne fut pas moins féconde ; elle a produit successivement : *le Sultan du Havre*, *les Six pantoufles*, *la Belle Allemande*, *le Courtisan dans l'embaras*, *Cartouche et Mandrin* (1827) ; *la Villageoise somnambule*, *la Lingère du Marais*, *l'Ange gardien*, ('331), etc. Citons encore, avec M. d'Épagny : *Dominique le possédé*, comédie (1831) ; avec M. Sauvage : *la Fiancée de l'apothicaire*, *Il sait tout*, *les Noces de Gamache* (1825) ; avec M. Varner : *les Petits appartements* (1827) ; *un Jour de réception* (1828), opéras comiques ; avec M. Dumanoir : *la Toque bleue*, *la Perruche*, *la Fille invisible*, au Théâtre-Lyrique (1854), avec M. de Saint-Georges : *Deux hommes du Nord* ; *la Chèvre de Ploërmel*, avec M. Delacour, etc.

On cite de M. Dupin seul une vingtaine de pièces dont voici les principales : *le Spectre de Grasville*, *la Fête de famille* (1831) ; *le Délit politique*, *l'Amour vient après* (1838) ; *le Chat noir*, *Ma bête noire* (1839) ; *Ma me Maclou* (1865) ; *l'Orphelin de la Chine* (1867), etc.

**DUPINEY** de VOREPIERRE (Jean-François-Marie BERTET-), littérateur français, né à Vienne (Isère), le 17 août 1811, vint suivre à Paris les cours de droit, de médecine et de langues orientales, et se fit recevoir licencié en droit en 1834, puis docteur en médecine, en 1841, avec une thèse *Sur les symptômes du choléra-morbus sporadique* (in-4). En 1848, il fut un des rédacteurs ordinaires du *Crédit* pour la partie économique et financière, et fournit quelques articles à *la Politique nouvelle*. Les événements de cette époque interrompirent une publication considérable que M. Dupiney avait entreprise en juin 1847 et qu'il a reprise en février 1856, sous le titre de *Dictionnaire français illustré et Encyclopédie universelle* (1856-1864, 2 vol. gr. in-4 à 3 colonnes, environ 20 000 figures dans le texte), ouvrage réunissant la lexicologie de la langue avec le résumé des connaissances humaines. Il a entrepris depuis un *Dictionnaire de géographie*, (1864-1867, livr. 1-43, in-4) et un *Dictionnaire des noms propres* (1866-1875, 91 livr., in-4).

M. Dupiney a traduit en outre de l'allemand, avec M. E. Dubreuil-Helion, les *Lettres sur la Chimie*, de J. Liebig (1845, in-12) et le *Traité de physiologie de l'homme*, de J. Muller, (1846, 2 vol. in-8). Il a été décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1869.

**DUPLAN** (Paul), ancien représentant du peuple français, né à Bourges (Cher), le 6 octobre 1806, suivit à Paris les cours de droit et se fit recevoir avocat. Après la révolution de 1830, il devint rédacteur de la *Revue du Cher*, organe démocratique, fut, en 1835, un des défenseurs des accusés d'avril et, plus tard, de divers accusés politiques. Rédacteur de *l'Éclair* de l'Indre, et correspondant du *Journal du Loiret* et des feuilles radicales de Paris, il prit une part active aux banquets réformistes de 1847, et après la révolution de Février, fut chargé par M. Ledru-Rollin, avec lequel il avait collaboré au grand *Répertoire de droit et de législation*, de l'administration du département du Cher, où il eut bientôt pour collègues MM. Bidault et Félix Pyat. Porté sur une liste de conciliation, il fut élu, le sixième sur sept, par 32 945 voix, représentant à la Constituante. Il prit une part active aux discussions et vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, sans se rattacher à l'opposition radi-

cale, et ne fut point réélu à la Législative. M. Duplan entra comme rédacteur au journal le *Pays*, dirigé par M. Arth. de la Guéronnière et passa plus tard au *Constitutionnel*. Il y traita les matières d'économie politique. Il fut nommé inspecteur particulier de l'exploitation commerciale du chemin de fer d'Orléans. — Il est mort, à Paris, le 21 juin 1876.

Il faut ajouter aux recueils auxquels M. Duplan a collaboré : le *Paris pittoresque*, l'*Éclaircur de l'Indre*, dirigé par M. Pierre Leroux, la *Revue de droit français et étranger*, et surtout le *Dictionnaire général et raisonné de Jurisprudence et le Répertoire général* de M. Dalloz. Citons à part : *Défense générale de la France*, à propos des établissements militaires de Bourges (1866, in-8).

**DUPLAN**, (Joseph), homme politique français, député, né à Paris, le 17 mars 1791, fut d'abord élève de l'École polytechnique, puis servit dans le génie maritime et y acquit le grade de capitaine. Maire de Castelmauron et membre du Conseil général pour le canton d'Aspet, il se montra zélé partisan du rétablissement de l'Empire. En 1852, il fut nommé député comme candidat du gouvernement, pour la 4<sup>e</sup> circonscription de la Haute-Garonne et fut réélu, au même titre, aux élections suivantes. Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 1<sup>er</sup> mai 1833, il fut promu officier le 31 décembre 1855. — Il est mort à Toulouse en février 1873.

On lui doit un *Manuel d'agriculture à l'usage des écoles primaires* et un *Essai de météorologie appliquée à l'agriculture*.

**DUPLESSIS** (Georges-Victor-Antoine GRATET-), iconographe et historien d'art français, né à Chartres le 19 mars 1834, est fils d'un savant bibliophile, recteur des académies de Lyon et de Douai, mort en 1853. Entré au cabinet des estampes cette même année, il passa par tous les grades avant d'occuper la place de conservateur sous-directeur adjoint de ce département de la Bibliothèque nationale. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1874.

Parmi ses nombreuses publications, toutes consacrées à l'histoire de l'art, nous citerons : *Notice sur la vie et les travaux de Gérard Audran* (Lyon, 1858, in-8); *Histoire de la gravure en France* (1861, in-8), couronnée par l'Académie des Beaux-Arts; *Essai de bibliographie, contenant l'indication des ouvrages relatifs à l'histoire de la gravure et des graveurs* (1862, in-8); le texte historique et descriptif des *Costumes historiques des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles*, dessinés par M. Lechevallier-Chevignard (1864-1873, 2 vol. in-4); un précieux *Essai d'une bibliographie générale des beaux-arts* (1866, in-8); *les Merveilles de la gravure* (1869, in-18); un *Curieux au dix-septième siècle, Michel Bégon, intendant de la Rochelle* (1874, in-8); *les Ventes de tableaux, dessins, estampes et objets d'art aux dix-septième et dix-huitième siècles, essai de bibliographie* (1874, in-8); *Histoire de la gravure de portrait en France* (1875, in-8). M. Georges Duplessis a rédigé le texte des *Albums d'héliogravure* de M. Amand-Durand, d'après les estampes d'Albert Dürer, Van Dyck, Paul Potter, Claude le Lorrain, A. Mantegna, Ruysdael, etc. (1875 et années suivantes) et l'*Inventaire de la collection Michel Henin* léguée à la Bibliothèque nationale, (1877 et ann. suiv., 5 vol. in-8). Il a édité *le Livre des peintres et graveurs de l'abbé de Marolles* (1855, in-16, 2<sup>e</sup> édition, 1872, in-16) et les *Mémoires* de J. G. Wille (1867, 2 vol. in-8); il a revu et mis en ordre les tomes IX, X et XI du *Peintre-graveur* de Robert-Dumesnil (1865, in-8); enfin il a collaboré à

la *Gazette des beaux-arts*, à la *Revue universelle des arts*, à la *Revue anecdotique*, etc.

**DUPONT** (Paul-François), imprimeur et homme politique français, sénateur, né à Perpignan (Pyrénées-Orientales) le 24 février 1796, d'une ancienne famille d'imprimeurs, fit ses études typographiques chez les Firmin-Didot, et fonda à Paris, sous la Restauration, un établissement spécialement consacré aux impressions administratives. Il fut un des premiers qui s'occupèrent d'améliorer le sort de leurs ouvriers et employés, en fondant pour eux une société de secours mutuels et une caisse de retraite, et en leur attribuant une participation aux bénéfices. L'organisation d'une vaste succursale à Clichy, où les femmes furent employées aux travaux typographiques, ajouta encore à l'extension de la maison Dupont, l'une des plus vastes d'Europe. Elle a obtenu, entre autres récompenses, une médaille d'or à l'Exposition nationale de 1849, une *price-medal* à l'Exposition universelle de Londres, en 1851, et une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. En 1867, l'exécution en une seule nuit du tirage et du brochage des deux énormes volumes du *Catalogue officiel* de l'Exposition, fut regardée comme un exemple extraordinaire de la rapidité moderne dans les opérations typographiques.

En 1852, M. P. Dupont fut élu député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1<sup>re</sup> circonscription de la Dordogne. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 14570 voix sur 26780 votants, et en 1869, 22136 voix sur 32961 votants. Il prit plusieurs fois la parole à la Chambre, surtout dans les questions relatives à la position des employés. Après le 4 septembre 1870, il rentra dans la vie privée, et n'en sortit qu'aux élections sénatoriales de janvier 1876. Il fut élu sénateur de la Dordogne, le dernier sur trois, par 345 voix, sur 682 électeurs, prit place dans le groupe bonapartiste, et, après l'acte du 16 mai 1877, vota la dissolution de la Chambre. A la même époque, il abandonna à son fils la direction de son imprimerie. Décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1852, il a été promu officier en janvier 1868.

On a de M. Paul Dupont : *Essais d'imprimerie* (1849, in-fol.), d'une exécution magnifique; *Histoire de l'imprimerie* (1854, 2 vol. in-8), intéressante à consulter, surtout pour les temps modernes; divers répertoires de science et de pratique administrative, tels que : *Dictionnaire des formules, ou Mairie pratique* (11<sup>e</sup> édit., 1859); quelques brochures de discussion législative : *Insuffisance des traitements en général* (1859, in-8); *le Dernier mot sur les traitements, leur insuffisance*, etc., et plusieurs *Discours* prononcés à la Chambre.

**DUPONT** (Pierre-Auguste, dit *Alexis*), chanteur français, né en 1796, fut d'abord choriste à l'Opéra, et débuta, vers 1818, comme ténor en double; il obtint, pendant plusieurs années, un succès soutenu. Il alla ensuite compléter ses études en Italie, où il fit un séjour assez prolongé, et fut, à son retour, engagé à l'Académie royale de musique. De 1830 à 1840, il reprit ou créa un certain nombre de rôles, et réussit surtout dans celui du neveu du vice-roi de la Muette, que M. Auber écrivit pour lui. Vers la fin de 1843, il s'éloigna de la scène et se consacra à la musique d'église. Il était encore attaché à la paroisse Saint-Roch, en août 1856, lorsque intervint l'affaire judiciaire qui interrompit sa carrière. M. Alexis Dupont avait épousé, lors de ses débuts à l'Opéra, Mlle Lise NOBLET, l'une des célébrités chorégraphiques de

l'époque. — Il est mort à Paris, le 30 mars 1874. Mme Dupont est morte la même année.

**DUPONT** (François-de-Sales-Léonce), publiciste français, né à Layrat (Lot-et-Garonne), le 5 janvier 1828, fit ses études dans une maison religieuse et débuta fort jeune dans l'enseignement. En 1853, il entra au *Moniteur du Loiret*, puis il passa au *Précurseur d'Anvers* où il écrivit des études sur les exposition triennales de la Belgique. Revenu à Paris, il suivit, en 1859, l'armée d'Italie, comme correspondant du *Pays*; il collabora régulièrement ensuite à ce journal, fonda avec M. H. Castille *l'Esprit public* et fut rédacteur en chef de *la Nation*. Chargé pendant cinq ans de la chronique politique de la *Revue contemporaine*, il travailla un moment au *Journal de Paris* et au *Gaulois* et fut, de 1869 à 1872, l'un des principaux collaborateurs du *Constitutionnel*, dont il alla rédiger l'édition de province à Tours et à Bordeaux, pendant le siège de Paris.

M. Léonce Dupont a publié en volumes : *la Commune et ses auxiliaires devant la justice* (1871, in-18); *la Comédie républicaine* (1872, in-18); *la Majorité du quatrième Napoléon* (1874, broch. in-18); *le Quatrième Napoléon* (même année, in-18); *Madame des Grieux*, roman (1875, in-18); *Tours et Bordeaux, souvenirs de la République à outrance* (1876, in-18), suite d'articles vivement hostiles au gouvernement du 4 septembre, publiés d'abord dans la *Revue de France*; *les Deux Démocraties, République, Empire* (1878, in-8), brochure dans laquelle l'auteur, à l'exemple de MM. Dugué de la Fauconnerie et Raoul Duval, se prononçait pour la soumission des anciens partis à la volonté nationale exprimée par les scrutins des 20 février 1876 et 14 octobre 1877.

**DUPONT DE BUSSAC** (Jacques-François), homme politique français, ancien représentant, né à Paris, le 7 février 1803, fut d'abord avocat à Paris, et fut, avant 1830, un des rédacteurs du *Courrier français*. Nommé par le gouvernement de Juillet procureur du roi à Versailles, il refusa pour ne pas prêter serment. Suspendu, comme avocat, en 1833, il fonda successivement la *Revue républicaine* et la *Revue du progrès*; il dirigeait en même temps le bureau du contentieux à la caisse commerciale de Laffitte, dont il avait épousé une nièce. Après avoir plaidé pour Barbès, en 1839, il se retira en Saintonge, où il se livra aux travaux agricoles. En 1848, les électeurs de la Charente-inférieure l'envoyèrent à l'Assemblée constituante, le neuvième sur douze, avec 41464 suffrages. Il y vota avec la partie avancée de l'opinion républicaine. Non réélu à la Législative, il vécut à Bruxelles, depuis le coup d'État jusqu'en 1860, et entra au barreau de Paris. — Il est mort à Paris, le 22 septembre 1873.

**DUPONT-WHITE** (Charles-Brook), économiste français, né à Rouen, le 17 décembre 1807, a été, de 1836 à 1843, avocat aux conseils du roi et à la Cour de cassation. En 1848, il remplit les fonctions de secrétaire général au ministère de la justice. Sans adopter les théories socialistes, il s'est séparé de l'école économique par ses idées favorables à l'intervention de l'État, qu'il prétendait toutefois concilier avec la liberté. Dans cet esprit furent conçus la plupart de ses écrits.

Parmi les principaux nous citerons : *Essai sur les relations du travail avec le capital* (1846, in-8); *De la Suppression de l'impôt du sel et de l'octroi* (1847), où il propose d'abolir les taxes indirectes les plus onéreuses; *l'Individu et l'État* (1856, in-8, nouv. édit. 1865, in-18), célèbre plaidoyer en faveur du pouvoir central; la Cen-

tralisation (1860, in-8, 2<sup>e</sup> édit. 1861, in-18), suite de l'ouvrage précédent; *la Liberté politique considérée dans ses rapports avec l'administration locale* (1864, in-8); *le Rôle et la Liberté de la presse* (1866, in-8); *De l'Équilibre en Europe* (1867, in-8); *Du Progrès politique* (1868, in-8); *Politique actuelle* (1873, in-18), etc. M. Dupont-White a traduit quelques ouvrages anglais, entre autres, le *Gouvernement représentatif* et la *Liberté* de J. Stuart Mill. Il a collaboré à divers journaux comme le *Correspondant*. — Il est mort à Paris le 10 décembre 1878.

**DUPORTAL** (Pierre-Jean-Louis-Armand), homme politique français, député, né à Toulouse, le 17 février 1814, entra de bonne heure dans le journalisme et collabora dès 1832 aux journaux de Toulouse le *Patriote de Juillet*, *la Patrie*, le *Gascon*, le *Mécène*, la *Revue du Midi*, etc. Après la révolution de 1848, il entra à *l'Emancipation*, et prit part, en 1850, aux luttes de ce journal contre l'administration du préfet, M. de Maupas. Plusieurs fois condamné de 1848 à 1851, il fut, après le coup d'État, transporté en Afrique, en 1852, mais obtint de rentrer en France dès l'année suivante. Il fut employé dans la compagnie des chemins de fer du Midi, puis vint à Paris et y fonda le journal le *Crédit minier*, il dirigea ensuite divers établissements d'industrie minière et métallurgique en Sardaigne et en Russie. Après la promulgation de la loi du 11 mai 1868 sur la presse, il alla fonder à Toulouse un journal qui reprit le titre de *l'Emancipation*, devint bientôt le principal organe du parti radical dans le Midi, et encourut de nombreuses condamnations. Son rédacteur subissait un emprisonnement de six mois à Sainte-Pélagie, au moment du 4 septembre 1870. Nommé alors préfet de la Haute-Garonne, il dirigea son administration dans un tel esprit qu'il dut rapporter lui-même, sur l'ordre du gouvernement, plusieurs des mesures qu'il avait prises. Il donna sa démission à la conclusion de la paix et fut mêlé aux troubles qui éclatèrent à Toulouse, le 28 mars 1871, lors de l'arrivée de son successeur, M. de Kératry. Traduit devant la cour de Pau, il fut acquitté, et il reprit la direction de *l'Emancipation*, où il passait pour avoir comme collaborateurs plusieurs personnages de la Commune réfugiés à l'étranger. Il eut à subir une nouvelle suite de procès et des condamnations rigoureuses, et l'on vit même le préfet, M. de Kératry, répondre à ses outrages en le provoquant en duel. Son journal dont il avait dû changer le titre en celui de *l'Emancipateur*, en juin 1872, cessa tout à fait de paraître le 12 janvier 1873.

M. Duportal s'était présenté sans succès à Toulouse, aux élections de mai 1869 pour le Corps législatif et à celles du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale. Il se porta de nouveau à celles du 20 février 1876, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de la même ville, obtint, au premier tour de scrutin, 4177 voix contre 8150 partagées entre trois concurrents de divers partis, et fut élu, le 5 mars suivant, au scrutin de ballottage. Il prit place, dans la nouvelle Chambre des députés, à l'extrême gauche. L'un des 363 députés qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie, il fut réélu, le 14 octobre, par 8246 voix, contre 5900 obtenues par ses deux concurrents monarchistes. M. Duportal qui avait pris quelque temps auparavant la rédaction en chef du journal *la Marseillaise*, attaqua vivement la politique républicaine dite opportuniste, inspirée par M. Gambetta, et engagea, au commencement de 1878, une violente polémique contre la *République française*. Ce journal trancha le débat en publiant une lettre écrite d'Afrique à l'empo-

reur Napoléon III par M. Duportal, pour lui demander non seulement sa grâce, mais le moyen de servir son gouvernement en qualité soit de sous-préfet, soit de bibliothécaire; à la suite de cette publication, M. Duportal, qui avait cherché à en atténuer la portée, quitta la rédaction de la *Marseillaise*. Depuis, le parti radical de Toulouse, en l'associant avec M. Blanqui à la présidence d'un banquet commémoratif de la fondation de la République, a témoigné qu'il ne cessait pas de le considérer comme son chef (23 septembre 1879).

**DUPOTET** (J... DE SENNEVOY, baron), magnétiseur français, né le 12 avril 1796, à La Chapelle, village de l'Yonne, embrassa de bonne heure les théories de Mesmer. D'accord avec Deleuze et Puységur, il s'efforça de l'introduire dans la médecine comme un agent thérapeutique des plus efficaces, et fit une série d'expériences publiques à l'Hôtel-Dieu de Paris, qui déterminèrent, en 1826, l'Académie à nommer une commission d'examen dont le docteur Husson fut le rapporteur. En 1827 il fonda une revue, le *Propagateur*, à laquelle succéda, en 1845, le *Journal du magnétisme*, rédigé par plusieurs savants et médecins.

Parmi les écrits de M. Dupotet, nous citerons : *Expériences publiques de magnétisme* (1826, in-8); *Cours de magnétisme* (1834, in-8, 2<sup>e</sup> édit., 1840), professé longtemps par l'auteur au Palais-Royal; *Essai sur l'enseignement philosophique du magnétisme* (1845, in-8), et la *Magie dévoilée* (1852, in-4), où s'énonce la prétention de renouveler les sciences occultes au XIX<sup>e</sup> siècle, *Traité complet de magnétisme animal* (1856, in-8), *Thérapeutique magnétique*, application du magnétisme à l'expérimentation pure et au traitement des maladies (1863, in-8), etc.

**DUPOUY** (Bernard-Eugène-Alexandre), homme politique français, sénateur, est né à Bordeaux, le 1<sup>er</sup> juillet 1825. Avocat au barreau de sa ville natale et riche propriétaire dans le canton du Bourg, il fut élu représentant à l'Assemblée nationale, dans une élection partielle, le 27 avril 1873, par 75 153 voix. Il siégea sur les bancs de la gauche et fit partie de l'Union républicaine. Membre du conseil général de la Gironde, pour le canton du Bourg, il remplaça M. Hubert-De-lisle, ancien sénateur bonapartiste, comme vice-président, en 1875, et eut une attitude d'opposition très marquée contre le préfet, M. Pascal. Candidat aux élections sénatoriales de janvier 1876, il échoua avec 237 voix sur 672 électeurs, mais le 20 février, il fut élu député pour la 3<sup>e</sup> circonscription de Bordeaux par 12 306 voix contre 7340 obtenues par son concurrent bonapartiste. A la nouvelle Chambre, il suivit la même ligne politique, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre suivant et fut réélu par 14 006 voix contre 7939 obtenues par son concurrent bonapartiste. Porté de nouveau aux élections sénatoriales du 5 janvier 1879, il fut élu, le second sur quatre, par 345 voix sur 666 votants.

**DUPRAT** (Pierre-Pascal), publiciste et homme politique français, né à Hagetmau (Landes), le 24 mars 1816. et élevé au séminaire d'Aire-sur-l'Adour, compléta ses études à Heidelberg, vint à Paris chercher des ressources, entra dans l'université, et fut envoyé, en 1840, comme professeur d'histoire à Alger, où il prépara son *Essai historique sur les races anciennes et modernes de l'Afrique septentrionale* (Paris, 1845, in-8).

Revenu à Paris, il collabora à la *Réforme* et à la *Revue indépendante*, dont il prit même la direction en 1847. A la révolution de Février, il fut un des premiers à acclamer la République; il concourut avec Lamennais à la fondation du *Peuple constituant*. Nommé représentant du peuple, dans les Landes, le quatrième sur sept, par 30 000 voix, il fut élu membre de la Commission de constitution. Il vota, en général, avec la gauche non socialiste et combattit particulièrement le cautionnement des journaux. Il fut l'un des chefs et l'organe du parti qui, le 23 juin, renversa la Commission exécutive, fit investir le général Cavaignac de la dictature et décréter l'état de siège, mais il désavoua les rigueurs qui suivirent cette mesure de salut public. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche. Réélu à la Législative, il fit une vive opposition à la politique de l'Élysée, à l'Assemblée et dans les réunions populaires. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fut arrêté, et détenu d'abord au Mont-Valérien, puis à Sainte-Pélagie. Banni de France, M. P. Duprat se retira à Bruxelles, où il publia : *De l'État*, sa place, son rôle (1852, in-18); *les Tables de proscription de Louis Bonaparte et ses complices* (Liège, 1852, 3 vol. in-8), et fonda la revue philosophique et littéraire, la *Libre recherche*. Ensuite il passa en Suisse et devint professeur à l'Académie de Lausanne. En 1858, il fonda dans cette ville le journal *l'Economiste*. Il habita aussi pendant quelque temps Naples et Turin.

Porté comme candidat pour le Corps législatif, lors des élections générales de 1869, dans la 2<sup>e</sup> circonscription des Landes, M. Duprat n'obtint que 4213 voix contre 24 134 données à M. Darraq, le candidat officiel. Il se représenta aux élections complémentaires des 21 et 22 novembre 1869 dans la 3<sup>e</sup> circonscription de la Seine, mais ne réunit que 516 voix sur 32 540 votants. Le gouvernement du 4 septembre 1870 le nomma ministre plénipotentiaire à Athènes; il refusa ce poste pour se porter de nouveau candidat dans les Landes, et au scrutin complémentaire du 2 juillet 1871, il fut élu à l'Assemblée nationale par 33 309 voix sur 55 536 votants. Il prit place à l'extrême gauche, et vota toutes les mesures propres à la consolidation de la République. Au mois de décembre 1871, à l'occasion de la prise de possession par les princes d'Orléans de leurs sièges à l'Assemblée nationale, il provoqua, en leur rappelant leurs engagements, une des plus orageuses séances de l'Assemblée (20 décembre 1871). Le 11 février 1875, il proposa à la loi sur l'organisation du Sénat un amendement qui eut une singulière fortune; il portait que le Sénat était électif et nommé par les mêmes électeurs que la Chambre; voté à l'improviste par la majorité, il fut rapporté le lendemain.

Non réélu dans les Landes aux élections générales du 20 février 1876, M. P. Duprat fut nommé député au second tour de scrutin, le 30 avril suivant, dans le 17<sup>e</sup> arrondissement de Paris avec 6013 voix, contre deux concurrents républicains. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu le 14 octobre suivant.

Fondateur, après la révolution du 4 septembre, du *Peuple souverain*, journal quotidien politique, il y soutint la nécessité des mesures de clémence envers les prisonniers de l'insurrection communale (juin 1871). Il quitta la rédaction de cette feuille au mois de février 1872, et fonda depuis le *Nouveau Journal*, petite feuille quotidienne à cinq centimes. Il a fait avec succès des conférences littéraires à des matinées dramatiques de Paris et des conférences politiques dans plusieurs villes.



On peut citer encore de M. Duprat : *Timon et sa logique* (1845); les *Encyclopédistes, leurs travaux, leurs doctrines et leur influence* (1865, in-18); la *Conjuration contre les petits États en Europe* (1867, in-18), les *Révolutions* (1870, in-8), et quelques brochures en italien.

**DUPRATO** (Jules-Laurent-Anacharsis), compositeur français, né à Nîmes, le 20 avril 1827, vint faire à Paris ses études musicales, entra au Conservatoire en 1841 et remporta à vingt et un ans, en 1848, le grand prix de Rome au concours de l'Institut. Rentré en France, il fit jouer sur différentes scènes ses compositions musicales et fut nommé en 1866 professeur agrégé d'harmonie au Conservatoire.

Parmi les ouvrages que M. Duprato a donnés nous citerons : les *Trocatelles* (1854), *Paquebotte* (1856), tous deux en un acte; *Salvator Rosa*, en trois actes (Opéra-Comique, 1861); *Sacripant*, opérette en deux actes, le *Baron de Groschaminet*, en un acte (Fantaisies Parisiennes, octobre 1866); le *Chanteur florentin*, opéra-comique en un acte (même théâtre, décembre 1866); la *Fiancée de Corinthe*, en un acte (Opéra, octobre 1867), etc.

**DUPRAY** (Henri), peintre français, né à Sedan en 1842, élève de Pils et de M. Léon Cogniet, débuta au Salon de 1865 par un *Cuirassier* et ne reparut qu'à celui de 1869 avec le *Maréchal Ney à Waterloo*. Il a exposé depuis : *Bataille de Waterloo* (1870); une *Grand'garde* (1870), *Fusiliers marins de la division Pothuau* (1872); une *Visite aux avant-postes* (1874); un *Régiment de husards de marche dépasse les convois pour se porter en avant, le Poste de la place du marché à Saint-Denis* (1876); *Grandes manœuvres d'automne, Artillerie légère allant prendre position* (1877); *L'Arrivée à l'étape* (1878). M. H. Dupray, qui est, avec MM. Ed. Detaille et de Neuville, l'un des représentants de notre nouvelle école de peinture militaire, a obtenu une médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1872 et une de 3<sup>e</sup> classe en 1874.\*

**DUPRÉ** (Marie-Jules), marin français né à Strasbourg (Bas-Rhin), le 13 novembre 1813, fit ses études au collège de cette ville et entra à l'âge de dix-sept ans à l'école navale. Aspirant en 1831, enseigne en 1837, il fit la campagne des mers de Chine, et à son retour, au mois de juin 1844, fut attaché au Dépôt des cartes et plans de la marine, pour y suivre la publication des travaux hydrographiques et météorologiques qu'il avait préparés pendant le voyage. Lieutenant de vaisseau en 1845, il fit successivement partie de la station des Antilles et de celle du Levant, et fut nommé capitaine de frégate au mois de mars 1854. Devenu membre du conseil des travaux au mois de juin suivant, il s'occupa spécialement des batteries flottantes, ébauches des bâtiments cuirassés, et fut nommé au commandement de la *Tonnante*, la première de ces machines de guerre mise en armement et qui, destinée au siège de Sébastopol, prit une part brillante au bombardement de Kinburn. M. Dupré fut promu officier de la Légion d'honneur en 1855 et rentra en France, où, après avoir commandé la division de Granville, il fut appelé en 1858 à la direction des mouvements de la flotte et nommé capitaine de vaisseau. Ses services pendant la guerre d'Italie, les expéditions de Chine et de Syrie et la conquête de la Cochinchine lui valurent le grade de commandeur de la Légion d'honneur, le 23 février 1861. Nommé commandant en chef de la division navale des côtes orientales d'Afrique, il réussit à conclure avec le roi Radama, un traité

de commerce que l'assassinat de ce roi mit à néant. Il devint, au mois d'octobre 1864, gouverneur de la Réunion et fut promu, en août 1867, au grade de contre-amiral. A la suite d'un conflit entre le parti clérical et la population de Saint-Denis, qui amena des troubles sérieux réprimés par la force, la mise en état de siège de la ville, et provoqua au Corps législatif une interpellation soutenue par les députés catholiques, l'amiral Dupré fut rappelé (1869).

Nommé, au mois de février 1870, au commandement en chef de la division navale des mers de Chine et du Japon, il appuya, à bord de la frégate la *Vénus*, les réclamations du chargé d'affaires de France, après le massacre de Tien-Tsin. A la nouvelle de la guerre franco-prussienne, il offrit le combat à la frégate prussienne *Hertha* et à la corvette *Medusa*, et, n'ayant pu les décider à sortir des eaux neutres, les bloqua dans le port de Yokohama. Pendant toute la durée de la guerre, les mers de Chine restèrent ouvertes au commerce français, tandis que 118 navires allemands restaient bloqués dans les différents ports chinois et japonais par les avisos de la division. Devenu, le 12 janvier 1871, gouverneur et commandant en chef de la Cochinchine, il favorisa l'émigration chinoise et le développement des grandes cultures industrielles. Il réorganisa le service des affaires indigènes en le remettant entre les mains d'administrateurs civils, et pour le recrutement de ce personnel créa un collège spécial, où furent enseignés avec les langues cambodgienne, annamite et chinoise, le système financier français, l'administration, la législation, la flore du pays, etc. Il y organisa une caisse spéciale de prévoyance pour les administrateurs mis à la retraite (février 1873). Il conclut avec l'empire d'Annam, le 15 mars et le 4 avril 1874, un traité très avantageux qui ouvrait au commerce le fleuve Song-loi, donnait aux Européens la liberté de résider et d'acquiescer sur certains points du territoire tonkinois, d'y exercer leur culte, interdisait au roi d'Annam de recourir à toute autre puissance que la France en cas de révolte, etc. De son côté, la France cédait au gouvernement annamite cinq bateaux à vapeur, cent canons et mille fusils à tabatière. M. Dupré fut nommé vice-amiral le 3 août 1875 et appelé aux fonctions de préfet maritime de Rochefort le 12 août suivant. Il a été promu grand-officier de la Légion d'honneur, le 16 avril 1872.

**DUPRÉ** (Jules), peintre français, né à Nantes, en 1812, et fils d'un fabricant de porcelaine, continua d'abord l'industrie de son père, tout en prenant des leçons de dessin. Ayant abordé la peinture à l'huile, il exposa en 1831 cinq *Payages*, pris dans la vallée de la Haute-Vienne, à Montmorency et à l'Île-Adam. Il a exposé très irrégulièrement aux Salons; nous citerons : *Intérieur de cour rustique*; *Vue des environs d'Abbeville*; des *Sites* du Limousin, de la Creuse, de l'Indre, de la Corrèze, ainsi que plusieurs *Vues d'Angleterre* (1835-1839); un *Pacage*; *L'Entrée d'un hameau dans les Landes*; un *Soleil couchant* (1849-1852), etc. A l'Exposition universelle de 1867, M. Jules Dupré, dont on n'avait rien remarqué depuis longtemps aux Salons, donna douze toiles : *Passage d'animaux sur un pont dans le Berry*, *Forêt de Compiègne*, *la Gorge des Eaux Chaudes* (Basses-Pyrénées), *une Bergerie dans le Berry*, *la Route tournante de la forêt de Compiègne*, *la Vanne*, *Souvenir des Landes*, *un Marais dans la Sologne*, *Route dans les Landes*, *la Saulée*, *le Retour du troupeau*, *Cours d'eau en Picardie*. Il n'a plus exposé depuis. Cet artiste a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1833, une autre 2<sup>e</sup> à l'Exposition universelle de 1867, la

décoration de la Légion d'honneur en septembre 1849, et le grade d'officier, le 9 août 1870.

Un de ses frères, M. Léon-Victor Dupré, né à Limoges, a étudié sous lui la peinture, et s'est fait connaître par quelques paysages, représentant surtout des bords de rivières. Parmi les tableaux qu'il a exposés, nous citerons : *Paysage dans le Limousin*, deux *Prairies dans le Berry*, *Environs de Saint-Junien* (Haute-Vienne); *Vue prise à Argenton* (1861); *Village dans l'Indre* (1864), etc. Il a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1849.

DUPRÉ (Jean), sculpteur toscan, est né à Sienne le 1<sup>er</sup> mars 1817, d'une famille d'origine française venue en Toscane avec la maison de Lorraine. Son père était un pauvre sculpteur en bois, qui fut obligé de placer son fils en apprentissage d'abord chez un menuisier, et plus tard chez quelques-uns de ses confrères. Malgré les obstacles matériels, les dispositions artistiques du jeune Dupré se développèrent. Catholique fervent, il traita de préférence les sujets religieux. On cite de lui un *Abel*; une *Piété*, le buste de *Mme Dora d'Istria*, le *Triomphe de la Croix*, *Cain*, *Base de la coupe égyptienne du palais Pitti*, etc. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1878, deux bustes en marbre : *MM. Rabreau*. Il avait obtenu à l'Exposition universelle de 1855 une médaille de 1<sup>re</sup> classe et une 2<sup>e</sup> à celle de 1867. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1867 et en 1868 de l'ordre de la Couronne d'Italie. Dans les premiers jours de 1869, il fut élu membre associé de notre Académie des beaux-arts, en remplacement de Rossini. — Sa fille a cultivé aussi la statuaire.

DUPREZ (Gilbert-Louis), chanteur français, né à Paris, le 6 décembre 1806, fils d'un commerçant qui avait déjà onze enfants, fut envoyé à l'école comme les autres. Mais un ami de la famille, remarquant ses dispositions pour la musique, lui en donna les premières notions. Bientôt capable de solfier à première vue les morceaux les plus difficiles, il entra, à dix ans, au Conservatoire, et Choron l'admit à son école de chant. M. Duprez chanta pour la première fois au Théâtre-Français, dans les chœurs d'*Athalie*, en 1820. La mué de sa voix le ramena à l'étude de l'harmonie. Lorsque sa voix de ténor se fut définitivement déclarée, il passa en Italie, et débuta à Milan par un échec. Revenu à Paris, il fut engagé à l'Odéon. En 1825, et y chanta le rôle d'Almaviva dans *le Barbier*. Il épousa, en 1827, une cantatrice, Mlle Duperron, retourna en Italie, se mit avec sa femme aux gages d'un impresario nomade qui les promena sur plusieurs théâtres, joua à Venise en 1829 et l'année suivante, à Milan. Cette même année, il fit une tournée à Paris, où il chanta dans *la Dame blanche*.

De retour en Italie, M. Duprez parcourut encore divers théâtres. Il parvint à se faire goûter dans *Il Pirata* de Bellini, à Turin. Il joua *Guillaume Tell* pour la première fois à Lucques, et visita de nouveau, et cette fois avec un grand succès, les principales scènes de l'Italie, notamment celles de Florence, de Foligno, de Rome, de Naples (1834), Bologne, et y parut tour à tour dans *Otello*, *Parisina*, *Guillaume Tell*, *les Capulets*, *le Barbier*, etc. En 1836, après avoir fait ses adieux à l'Italie dans *le Bravo* de Marliani, il rentra en France, mais il fut rappelé par des propositions pressantes en Italie, et ne revint que l'année suivante débiter à l'Opéra dans le rôle d'Arnold de *Guillaume Tell* qui fut et resta son triomphe. Il y joua ensuite *la Muette*, *Robert le Diable*, *les Huguenots*, *Stradella*, *la Juive*, *le Lac des fées*, *Guido et Ginevra*, les

*Martyrs*, etc. Une voix de ténor qui s'élevait à l'ut de poitrine, moins puissante que bien conduite, beaucoup de goût, le sentiment des nuances, dans le *cantabile* et le *recitativo*, le talent d'acteur enfin, telles étaient les qualités applaudies dans M. Duprez et qui lui valurent 100000 fr. d'appointements. Retiré depuis 1849 du théâtre, où sa voix trahissait ses efforts, il parcourut encore quelque temps la province, à la tête d'une troupe lyrique. Il a été professeur au Conservatoire de 1842 à 1850. En 1865, il a été décoré de la Légion d'honneur.

Comme compositeur, M. Duprez a écrit : *la Chute des feuilles*; *la Cabane du pêcheur*, opéra de jeunesse, mal accueilli au théâtre de Versailles; *Joanita*, ou *la Fille des Boucaniers*, jouée par Mlle Duprez, au Théâtre-Lyrique, en 1852; *la Lettre au bon Dieu*, en deux actes; enfin, en 1865, au nouveau Grand-Théâtre-Parisien, une *Jeanne d'Arc*, opéra en cinq actes et prologue, paroles de MM. Méry et Edouard Duprez, et qui eut une chute éclatante. Il faut citer encore un oratorio en trois parties, *le Jugement dernier*, que l'artiste fit jouer au Cirque de l'Impératrice en 1868 et dont il avait composé lui-même les paroles. Nous négligeons quelques autres œuvres pour le théâtre particulier de son hôtel de la rue Turgot.

Un frère puîné de cet artiste, M. Edouard Duprez, d'abord acteur comique, a écrit divers librettos, entre autres ceux des trois opéras de son frère, celui de *Marinette et Gros-René*, dont M. Héquet a composé la musique, en 1856; *le Bal masqué*, opéra en cinq actes, musique de M. G. Verdi (1863); *Rigoletto*, ou *le Bouffon du prince*, opéra en quatre actes, traduction (1864); *la Traviata*, opéra en quatre actes, traduction (1865), etc.

DUPREZ (Caroline), plus tard Mme VAN DEN HEUVEL, cantatrice française, fille du précédent, est née à Florence, à la fin de 1832, suivit ses parents en France, et reçut, jusqu'en 1848, les leçons et les conseils de son père. A cette époque, elle s'essaya dans la troupe lyrique avec laquelle M. G. Duprez parcourait la province, et débuta enfin sur la scène des Italiens, dans *la Sonnambula*, en octobre 1850. La délicatesse de son organisation l'écarta momentanément du théâtre. Elle conclut deux engagements, de quelques mois, à Londres et à Bruxelles. En 1852, elle parut au Théâtre-Lyrique dans *Joanita*, puis à l'Opéra-Comique dans *Marco Spada*. Dès lors attachée à la fortune de ce théâtre, elle y a successivement créé, avec un remarquable succès, les rôles de Catherine dans *l'Étoile du Nord*, de Jenny Bell dans la pièce de ce nom (1855), de Simonne dans *les Saisons*, et de Valentine d'Aubigny (1856). Au mois de novembre de cette même année, elle se maria à M. Amédée Van den Heuvel, musicien de l'orchestre de l'Opéra. L'année suivante, elle résilia son engagement pour passer au Théâtre-Lyrique où elle contribua, pour sa part, en 1858, au succès de la reprise des *Noces de Figaro*. Elle joua ensuite à l'Opéra (1860). — Mme Van den Heuvel est morte à Pau le 17 avril 1875.

DUPUIS (Adolphe), acteur français, né à Paris, vers 1825, et fils de la comédienne Rose Dupuis, prit dans la maison de sa mère le goût du théâtre, et entra au Conservatoire. Après deux années d'études, il débuta au Théâtre-Français. Il accepta ensuite un engagement avantageux pour Berlin, et se perfectionna dans cette ville, où il trouva à la fois le succès et les utiles conseils de l'auteur allemand Düring. Il revint en

France en 1848, et l'année suivante, il se représenta inutilement au Théâtre-Français. Après avoir paru au Théâtre-Historique, il fut engagé au Gymnase, à la fin de 1849. Il y trouva sa véritable place, et il y créa des rôles dans presque toutes les pièces qui ont fait fortune, depuis cette époque, notamment dans *Diane de Lys*, le *Genêtre de M. Poirier*, le *Demi-Monde*, *Un beau mariage*, *Un père prodigue*, etc. En 1860, M. A. Dupuis joua au Vaudeville, dans *l'Envers d'une conspiration* et *la Tentation*. Puis il partit pour la Russie, où il eut les plus grands succès auprès du public aristocratique et de la cour. Il ne rentra à Paris qu'en 1878, et reparut au Vaudeville, dans les *Tapageuses* de M. Gondinet.

**DUPUIS** (Charlotte BODES, dame), actrice française, née à Paris, en 1813, parut à sept ans aux Variétés, puis dans la troupe enfantine du peintre Alaux : elle joua l'enfant du *Pauvre berger* au Panorama-Dramatique, en 1823. Après avoir figuré à la Porte-Saint-Martin, elle débuta, en mars 1827, à l'Opéra-Comique. Revenue aux scènes des boulevards, elle joua aux Nouveautés, aux Variétés et aux Funambules, où elle partagea la vogue de Deburau. Mariée vers 1834, elle entra, peu après, au théâtre du Palais-Royal, où elle tint les rôles de paysanne et de soubrette. Elle a donné, sous le pseudonyme d'Antoine, de Nantes, *Une croix à la cheminée* (1855) et *Deux veuves pour rire* (1856), avec M. de Najac ; puis, sous son propre nom, une comédie en trois actes, *Où l'on va* (octobre 1868). — Elle est morte à Paris le 5 avril 1879.

Sa fille, Mlle Marie Dupuis, née à Paris, le 16 janvier 1836, débuta au Palais-Royal en juillet 1852 et 1853, dans *la Grand'mère*. Elle a créé depuis d'autres rôles au Vaudeville.

**DUPUIS** (José), acteur français d'origine belge, né à Liège vers 1831, est fils d'un professeur de dessin qui lui fit apprendre la musique. Engagé d'abord par un riche amateur de Liège qui s'était fait construire un théâtre particulier, M. Dupuis, suivant les conseils que lui donna le directeur du théâtre public de cette ville, se rendit à Paris en 1854. Après avoir débuté à Bobino, il entra aux Folies-Nouvelles, au Théâtre-Déjazet et enfin aux Variétés où la création du rôle de Paris dans *la Belle Héloïse* (1864) lui donna du premier coup une notoriété toute parisienne. Après avoir contribué au succès prolongé de cette fameuse bouffonnerie, il a depuis joué une suite de rôles de même ordre dans le répertoire de ce théâtre : *Barbe-Bleue*, *la Grande Duchesse*, *les Brigands*, *la Vie parisienne*, *la Petite Marquise*, *Niniche*, etc.

**DUPUY DE LÔME** (Stanislas-Charles-Henri-Laurent), ingénieur et administrateur français, sénateur, membre de l'Institut, est né à Ploemeur, près de Lorient, le 15 octobre 1816. Fils d'un ancien officier de marine, il entra, en 1835, à l'École polytechnique et choisit la carrière du génie maritime. Envoyé en Angleterre, en 1842, pour y étudier la construction des navires en fer, il en rapporta un mémoire, sur les indications duquel furent entrepris nos premiers bâtiments de ce genre, notamment le *Caton*, construit à Toulon par ses soins. Chargé de l'inspection des navires à vapeur dans cette ville, il publia un travail d'ensemble sur le développement de ce service. Ingénieur de première classe, en 1853, M. Dupuy de Lôme fut appelé de Toulon à Paris, en 1857, comme chef de la direction du matériel au ministère de la marine. Nommé conseiller d'État en service

ordinaire hors sections, par un décret du 29 décembre 1860, il défendit l'administration comme commissaire du gouvernement, dans les discussions du Corps législatif. Il devint ensuite inspecteur général du matériel de la marine.

On doit à cet ingénieur la construction du premier vaisseau à vapeur de guerre à grande vitesse, le *Napoléon* (1848-1852), un des types les plus notables de la marine française, et qui valut à M. Dupuy de Lôme une grande médaille à l'Exposition de 1855. On lui dut ensuite la transformation de nos anciens bâtiments à voiles en bâtiments à vapeur au moyen de l'allongement par le centre; le vaisseau *l'Eylau* fut le premier qui subit cette hardie opération. Ce fut lui aussi qui eut l'idée de protéger les bâtiments de guerre par une cuirasse de fer entièrement à l'épreuve de l'artillerie et dont la frégate *la Gloire* reçut la première application. Il a encore réorganisé les ateliers de la Ciotat (Marseille), en 1852, et créé pour les Messageries impériales maritimes, un type spécial de paquebots.

Aux élections générales de mai 1869 pour le Corps législatif, M. Dupuy de Lôme fut porté, comme candidat du gouvernement, dans la 2<sup>e</sup> circonscription du Morbihan, et élu par 20 627 voix sur 24 679 votants. Au commencement de 1866, il fut élu membre de l'Académie des sciences, pour remplir l'une des trois places nouvelles créées par le décret impérial du 3 janvier de la même année, dans la section de géographie et de navigation. Nommé membre du comité de défense au commencement de la guerre, il s'occupait pendant le siège de l'aérostation et présenta à l'Académie des sciences, un projet de ballon dirigeable, pour l'exécution duquel le gouvernement de la Défense lui ouvrit un crédit de 40 000 francs (28 octobre). Mais ce ballon, par suite de difficultés de construction, ne fut prêt que quelques jours avant la capitulation. Les expériences qui n'eurent lieu qu'en 1872, donnèrent des résultats intéressants sans avancer la question. Il s'occupait depuis du projet d'un nouveau port à Calais pouvant servir à l'embarquement d'un train de chemin de fer et en exposa les plans et modèles des bateaux porte-trains à l'Académie des sciences en juillet 1875. Après s'être porté sans succès aux élections législatives de février 1876, dans l'arrondissement de Dunkerque, comme candidat conservateur, il fut élu sénateur inamovible, le 10 mars 1877, en remplacement du général Changarnier. Il prit place dans le groupe bonapartiste et vota avec la droite. Décoré de la Légion d'honneur le 8 janvier 1845, il a été promu commandeur en août 1858, et grand officier le 31 décembre 1863.

**DU PUYNODE** (Michel-Gustave PARTOUNAU), économiste français, né aux Forges de Verrières (Vienne), en 1817, d'une ancienne famille de l'Angoumois, étudia le droit et fut reçu docteur le 9 juillet 1841. En 1842, il donna, dans la *Revue du droit français et étranger*, des articles sur la propriété territoriale. Attaché, depuis 1845, au ministère de la justice, il résigna ses fonctions lors des événements de Février 1848. Il devint l'un des principaux rédacteurs du *Journal des économistes*. Candidat aux élections sénatoriales du 5 janvier 1879, dans ce département, il obtint 115 voix sur 301 votants, M. Du Puynode a été décoré de la Légion d'honneur. Conseiller général de l'Indre pour le canton de Saint-Gaultier, il en a été président en 1877.

On cite de lui : *Études d'économie politique sur la propriété territoriale* (1843, in-8) ; *Des Lois du travail et des classes ouvrières* (1845, in-8) ; *De l'Esclavage des colonies* (1847, in-8) ;

*Lettres économiques sur le prolétariat* (1848, gr. in-8); *De l'Administration des finances en 1848 et 1849* (broch. in-12); *De la Monnaie, du crédit et de l'impôt* (1853, 2 vol. in-8, 2<sup>e</sup> édit. 1863), où l'auteur défend la liberté des banques et la substitution de l'impôt direct sur les capitaux mobiliers et immobiliers à tous les autres impôts; *Des Lois du travail et de la population* (1861, 2 vol. in-8); *Études sur les principaux économistes* (1867, in-8); *les Grandes crises financières de la France* (1876, in-8), etc. Il a aussi donné dans *l'Artiste* depuis 1850, des articles de critique et quelques pièces de vers.

**DUQUENNE** (César), ancien représentant du peuple français, né à La Gorgue (Nord), le 10 mars 1799, fit ses études aux collèges de Lille et de Versailles, entra dans l'industrie, et dirigea son vaste moulin de La Gorgue. Après la révolution de 1830, il fut nommé maire de sa commune et membre du conseil d'arrondissement d'Hazebrouck. En 1848, il se présenta aux suffrages des électeurs du Nord et fut élu représentant du peuple, le quatorzième sur vingt-huit, par 153 276 suffrages. Il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée. Réélu à la Législative, il fit partie de la majorité monarchique. Après le coup d'État du 2 décembre, il reprit le commerce de farines. Il représenta le canton de Merville au conseil général du Nord.

**DUQUESNAY** (Mgr Alfred), prélat français, est né à Rouen le 23 septembre 1814. Ancien curé de Saint-Laurent à Paris, il a été nommé évêque de Limoges par décret du 16 octobre 1871, préconisé le 22 décembre suivant, sacré à Paris dans l'église Saint-Sulpice le 10 février 1872 et intronisé le 5 mars suivant. Il a reçu les dignités de prélat de Sa Sainteté, assistant au trône pontifical, et de comte romain. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. Avant son épiscopat, il avait publié : *Seize instructions sur la nature et les devoirs de la charge pastorale*, prêchées de 1854 à 1855 (1855, in-18).

**DUQUESNEL** (Amédée), littérateur français, né à Lorient, vers 1802, d'une famille de commerçants, bibliothécaire de la ville de Saint-Malo, a publié : *Chants français* (1823), *Napoléon au Mont-Thabor* (1825), poèmes; *Histoire des lettres, Cours de littératures comparées* (1836-1844, 7 vol. in-8, 2<sup>e</sup> édit. partielle, 1845); *Du Travail intellectuel en France de 1815 à 1837* (1839); *Eliza de Rhodes* (1841, 2 vol. in-8). Il a travaillé à la *Revue européenne*, à *l'Université catholique*, etc.

**DURAN** (Charles-Auguste-Émile DURAND, connu sous le nom de *Carolus*), peintre français, est né à Lille le 4 juillet 1837. Après avoir suivi les leçons de M. Souchon, directeur de l'École municipale de dessin de cette ville, il vint à Paris et continua ses études artistiques malgré de cruelles privations. Il obtint au concours le prix de la pension fondée par son compatriote Wicar et partit pour l'Italie où il fit un long séjour; ce fut à Rome qu'il peignit la *Prière du soir*, exposée au Salon de 1865, et *l'Assassiné*, dramatique épisode de la campagne romaine qui figura à celui de 1866 avec le portrait de *M. Ed. Reynart*, tous deux offerts par le gouvernement au musée de Lille. M. Duran demeura alors près d'une année en Espagne où il se pénétra surtout du génie et des procédés de Velazquez; *Saint François d'Assise* (1868) montra l'influence de cette étude sur le talent de l'artiste. M. Carolus Duran n'a figuré pendant dix ans aux

Salons annuels que par des portraits, dont quelques-uns ont été réunis en 1874 en une seule exposition par le cercle de la place Vendôme. Rappelons ici ceux de *Mlle Croizette*, belle-sœur de l'artiste, de *M. Jules Claretie*, *Ph. Burty*, *de Lescurie*, *Falguière*, *Vigeant*, *Haro*, *D<sup>r</sup> Billaud*, des *Enfants de l'auteur*, etc.; depuis, ceux de *M. Emile de Girardin*, *G. Doré*, etc., ont figuré à l'Exposition universelle de 1878. Au Salon de cette même année, M. Carolus Duran avait envoyé le vaste plafond destiné à l'une des salles du musée du Luxembourg (*Gloria Mariae Medicis*) qui n'obtint pas le succès de ses œuvres précédentes; en revanche, le portrait de *Mme Vandal* (1879) fut considéré comme un des chefs-d'œuvre du peintre. M. Duran s'est fait aussi connaître comme sculpteur, par deux bustes en bronze, *Mme C. Duran* (1873) et *le Pisan* (1874), etc. Il a obtenu trois médailles en 1866, 1869, 1870, une médaille de 2<sup>e</sup> classe à l'Exposition universelle de 1878 et la médaille d'honneur au Salon de 1879. Décoré de la Légion d'honneur en 1872, il a été promu officier en 1878. — Sa femme, *Mme Pauline-Marie Carolus DURAN*, née *CROIZETTE*, a révélé un élégant talent de pastelliste et a reçu en 1875 une médaille de 3<sup>e</sup> classe. \*

**DURAND** (Justin), administrateur français, ancien député, né à Perpignan le 13 avril 1798, se livra de bonne heure au commerce de banque, et y acquit une fortune considérable; il fut, dès 1828, membre du tribunal de commerce de sa ville natale et en fut nommé plusieurs fois président. Il remplit en même temps un grand nombre de fonctions administratives. Membre du conseil municipal de Perpignan, dès la même année 1828, il fut adjoint au maire de 1831 à 1846. Membre et plusieurs fois président du Conseil général des Pyrénées-Orientales depuis 1831, il ne fut pas réélu en 1848, mais y fut ramené par les élections de 1850.

De 1852 à 1863, M. J. Durand fut envoyé au Corps législatif, comme candidat du gouvernement. Il donna sa démission à cette dernière date et fut remplacé par M. Isaac Péreire; mais il entra au Corps législatif comme candidat officiel pour la même circonscription, aux élections générales de 1869. Il obtint, sur 21 712 votants, 13 094 voix, contre 8 469 données au candidat radical, M. Emm. Arago. Son élection, l'une des plus contestées, fut néanmoins validée par la Chambre. Le 4 septembre le rendit à la vie privée. Il se présenta sans succès, contre le même Emm. Arago, lors des élections générales de 1876.

Agriculteur et négociant, M. J. Durand s'est occupé des questions économiques et les a traitées, au point de vue de la liberté du commerce, soit à la Chambre, soit dans diverses brochures et articles de journaux. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1842.

**DURAND** (Eugène-François-Joseph), professeur et député français, né à Tinténiac (Ille-et-Vilaine), le 13 avril 1838, suivit les cours de droit à Rennes et fut reçu docteur en 1862. D'abord avocat au barreau de Rennes, il se fit recevoir agrégé en 1864 et fut chargé du cours de droit romain. Nommé suppléant pour la chaire de droit civil français, il devint professeur titulaire en 1868. Il se porta, comme candidat républicain, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de l'arrondissement de Saint-Malo, à une élection partielle, et fut élu, le 7 mai 1877, par 7 347 voix, contre 4 975 obtenues par son concurrent légitimiste, M. de Kerloguen. Il vint siéger à Versailles quelques jours avant la chute du ministère Jules Simon, signa la protestation des députés républicains et fut, après l'acte

du 16 mai, un des 363 qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il obtint 6450 voix, contre 6391 données au candidat officiel et bonapartiste, M. Rouxin, ancien député au Corps législatif. Cependant la commission départementale de révision, défalquant un certain nombre de bulletins gommés, décida qu'un second tour de scrutin était nécessaire. M. Durand adressa une circulaire aux électeurs, pour les inviter à s'abstenir, parce qu'il se considérait comme élu. Au second scrutin (28 octobre), M. Rouxin, sans concurrent, recueillit 5558 voix, mais lors de la vérification des pouvoirs par la Chambre des députés, celle-ci déclara valable l'élection du premier tour. M. Durand prit place dans les rangs de la gauche républicaine. Conseiller général d'Ille-et-Vilaine, depuis le 8 octobre 1871, il représente le canton de Tinténac.

On cite de lui : *Étude sur les sociétés « vectigalium » en droit romain et Sur les sociétés en commandite en France*, thèses de doctorat ; *Des Offices considérés au point de vue des transactions privées et des intérêts de l'État* (1863, in-8), ouvrage couronné par la Faculté de Rennes et par l'Académie de législation de Toulouse.

**DURAND** (Marie-Auguste MASSAGRIE, dit), organiste et compositeur français, né à Paris, le 18 juillet 1830, fit ses études au collège municipal Rollin. Il entra ensuite au Conservatoire, suivit les cours d'harmonie et de contrepoint de MM. François Bazin et Savart, et la classe d'orgue de M. Benoist. En 1849, à l'âge de dix-neuf ans, il fut nommé organiste de Saint-Ambroise. Il fit ensuite un premier voyage en Italie pour perfectionner ses études musicales. A son retour en 1853, au moment où le Panthéon était rendu au culte et reprenait le nom de Sainte-Geneviève, M. Durand fut nommé organiste de la nouvelle église. Il se livra à une étude assidue de l'orgue Alexandre, en fit valoir les ressources et entreprit, en 1856, une tournée artistique en Russie, au moment du sacre de l'empereur Alexandre II. Il obtint un grand succès pendant ce voyage. Depuis, il a fait d'autres excursions en France, en Belgique, en Hollande, en Italie, en Allemagne, pour populariser l'harmonium dans ces divers pays. Nommé, en 1857, au grand orgue de Saint-Roch, il devint, en 1863, organiste de Saint-Vincent de Paul.

M. Aug. Durand est auteur d'une *Messe à grand orchestre*, d'une *Méthode pour l'orgue Alexandre*, en collaboration avec M. H.-L. d'Aubel, de nombreuses compositions pour l'orgue expressif et le grand orgue, et de quelques morceaux de piano. Il a participé à plusieurs publications techniques, telles que la *Maîtrise et l'Orgue*, a collaboré, en qualité de critique musical, au *Messenger*, au *Globe*, à l'*Esprit public*. En 1856, pendant son voyage en Russie, il publia dans la *Patrie* le compte rendu des fêtes de Moscou. M. Durand est officier du Medjidié.

**DURAND** (Alice-Marie-Céleste HENRY, dame), femme de lettres française, connue sous le pseudonyme d'Henry Gréville, est née à Paris le 12 octobre 1842. Elle avait reçu dans la maison paternelle une instruction conforme aux programmes de nos lycées et connaissait plusieurs langues modernes, lorsqu'elle suivit à Saint-Petersbourg son père qui devint professeur de langue et de littérature françaises à l'université et à l'École de droit de cette ville. Elle apprit la langue du pays, en étudia les mœurs et commença à les décrire. Elle avait déjà publié, sous son pseudonyme, quelques nouvelles dans les

journaux russes, lorsqu'elle épousa M. Durand, l'un des professeurs français de l'École de droit. En 1872, elle revint en France et écrivit avec ardeur sur des sujets empruntés à la vie russe, des romans et des nouvelles qui furent accueillis dans la *Revue des Deux Mondes*, le *Journal des Débats*, le *Figaro*, le *Siècle*, le *Temps*, etc.

On a, sous le nom d'Henry Gréville, des volumes déjà nombreux : *Dosia* (1876, in-18) ; *L'Expédition de Savelli* (1876, in-18) ; *la Princesse Ogheroff* (1876, in-18) ; *les Koumiassine* (1877, 2 vol. in-18) ; *Suzanne Normis* (1877, in-18) ; *Sonia* (1877, in-18) ; *la Maison de Mauréze*, 1877, in-18) ; *Nouvelles russes* (1877, in-18) ; *les Épreuves de Raïssa* (1877, in-18) ; *L'Amie* (1878, in-18) ; *le Violon russe* (1879), etc.

**DURAND-BRAGER** (Jean-Baptiste-Henri), peintre français, né au château de Belnoé, près Dol (Ille-et-Vilaine) en 1814, et destiné d'abord à la marine, fit quelques voyages au long cours, puis fréquenta les ateliers de Gudin et Eugène Isabey. En 1840, il fut attaché, comme dessinateur, à l'état-major du prince de Joinville, fit partie de l'expédition de la *Belle-Poule* et publia au retour une relation officielle intitulée : *Sainte-Hélène* (1841) ; il y ajouta plus tard, en collaboration avec le général Gourgaud, *Histoire et Vues pittoresques de tous les sites de l'île* (1843-1844), in-fol. avec planches. Ayant ensuite rejoint l'escadre de Buenos-Ayres, il resta trois ans dans ces parages, et profita de diverses missions dont il fut chargé, pour visiter l'intérieur, remonter le Parana et parcourir l'Uruguay : puis il explora une partie des côtes du Brésil. De retour en France à la fin de 1843, il reçut la croix de la Légion d'honneur et prit part à la campagne maritime contre Tanger et Mogador, et deux ans après, à l'expédition de Madagascar. En 1848, il prit du service comme capitaine-adjutant-major dans la garde mobile, et fut licencié en 1850. Attaché de nouveau, en 1854, à l'escadre d'opération de la mer Noire, il fut chargé deux fois, à bord du *Samson* et du *Vauban*, de lever les plans des places russes, publia le résultat de ses travaux sous les auspices de l'amiral Hamelin, rejoignant l'armée française à Varna, la suivit dans la Dobrutscha, et revint au camp de Sébastopol. Correspondant de *l'Illustration*, il fournit à ce recueil un grand nombre de dessins. Il a collaboré à diverses autres revues illustrées.

Comme artiste, M. Durand-Brager a adopté le genre des marines : nous citerons parmi ses œuvres : *Combat de la frégate française la Niémen contre les frégates anglaises Arethusa et Amethyst* (1844), au musée de Bordeaux ; *Panorama de Rio-Janeiro*, en six tableaux, au prince de Joinville : *Saint-Jean d'Ulloa*, *Bombardement et Prise de Mogador* (1845), au musée de Versailles ; *Combat du corsaire la Dame-Ambert* (1847), *Vues de Patagonie* (1848) ; vingt et un *Panoramas de la guerre d'Orient* (1857) ; *Entrée du port de Marseille* (1859) ; *la Flottille de Boulogne*, *Pêcheries dans le Bosphore*. *Vue de Constantinople*. *la Corne d'or* (1861) ; *Trois-mâts engageant sur babord*, appartenant à M. le marquis de Lamberti ; *Bâtiment de commerce naviguant par une grande brise du nord et Brick-clipper danois par un coup de vent de nord-ouest* (1863) ; *Combat naval*, *Naufrage du Soldador à la Nouvelle-Georgie* (1865) ; *Combat de Simonosaki*, *Après le sauvetage* (1869), etc. Il a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1844 ; décoré de la Légion d'honneur la même année il a été promu officier le 16 juillet 1865. — M. Durant-Brager est mort le 25 avril 1879.

**DURAND-FARDEL** (Max), médecin français, né à Paris en 1815, reçu docteur en 1840, est devenu professeur à l'École pratique et médecin inspecteur des sources d'Hauterive à Vichy. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On cite de lui trois traités de médecine : *Traité du ramollissement du cerveau* (1843, in-8); *Traité clinique et pratique des maladies des vieillards* (1854, in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1873, in-8); *Traité pratique des maladies chroniques* (1863, 2 vol. gr. in-8); puis toute une série de publications relatives aux eaux minérales, entre autres : *Des Eaux de Vichy*, sous les rapports clinique et thérapeutique (1851, in-8); *Lettres médicales sur Vichy* (1855, in-18; 4<sup>e</sup> édit., 1877); *Traité thérapeutique des eaux minérales de France et de l'étranger*, et de leur emploi dans les maladies chroniques, etc. (1857, in-8; nouvelle édit. refondue, 1874, in-18); enfin des écrits sur des sujets chinois : *la Vie irrégulière et la condition des femmes en Chine* (1876, in-8); *la Lèpre en Chine* (1877, in-8), etc.

**DURANDO** (Jacques), général italien, est né à Mondovì en 1807. Fils d'un procureur, il étudia le droit à Turin; mais compromis dans une conspiration libérale en 1831, il se réfugia en Suisse d'abord, puis en Belgique où il s'engagea comme soldat dans la légion étrangère. Il était sergent-fourrier lorsque cette légion fut dissoute, peu après l'entrée des Français sur le territoire belge. En novembre 1832, il passa en Portugal et reçut le grade de lieutenant dans la petite armée de D. Pedro alors assiégée à Oporto. Peu après, capitaine d'une compagnie d'Italiens, il prit une part distinguée à toutes les affaires de cette guerre et fut plusieurs fois blessé. La paix rétablie en Portugal, il passa en Espagne, au service du parti constitutionnel, avec le grade de major dans un régiment italien, dit des chasseurs d'Oporto, se fit remarquer dans toutes les occasions et devint colonel en 1838. Engagé dans le parti d'Espartero contre Narvaez, en 1843, il défendit Saragosse quelque temps, puis, après avoir capitulé, se retira en France, à Marseille. Il y publia en 1844 une brochure en français intitulée : *De la réunion de la péninsule ibérique par une alliance entre les dynasties d'Espagne et de Portugal*. Il rentra en Piémont en 1845 et se livra avec ardeur à l'étude des écrivains politiques qui, depuis quelques années, avaient surgi en Italie; il composa lui-même un livre sur *la Nationalité italienne*, écrit en italien, mais qu'il vint faire imprimer à Paris et qui parut en juillet 1846. Il y soutenait une monarchie nationale, ainsi que la suppression du pouvoir temporel du pape, et réclamait des institutions libérales. Cette publication lui fit interdire le retour en Piémont. Il se rendit en Espagne, mais en 1847, il put revenir dans sa patrie et fonda aussitôt à Turin un journal, *l'Opinione*, qui se plaça politiquement entre le *Resorgimento*, de Cavour, et la *Concordia*, de Valerio. Il fut un des quatre journalistes qui portèrent à Charles-Albert la première demande de constitution; les trois autres étaient Cavour, Santa-Rosa et Brofferio.

Après l'insurrection de Milan, nommé major-général par le gouvernement provisoire de cette ville, il fut envoyé à la tête de troupes volontaires pour défendre la frontière du Tyrol. Il garda cette position difficile pendant quelques mois; puis, à la rentrée des Autrichiens, fit par Brescia, Bergame et Monza, une retraite hardie et habile qui conserva 5000 soldats à la cause italienne, en les amenant sur le territoire piémontais (août 1848). Une maladie causée par la fatigue lui fit alors refuser le commandement de la division qui fut malheureusement confiée à Ramorino. Pen-

dant l'hiver il fut commissaire royal à Gênes, où il eut à lutter énergiquement contre les meneurs démocrates. M. Durando avait été élu député de Mondovì au Parlement national; il fut réélu en 1849 et prit place à la droite. Aide de camp du roi, il fit avec lui la campagne de cette année; il était à ses côtés à la bataille de Novare et fut l'un des témoins de son abdication.

Au Parlement, il appuya la politique de Cavour et lorsque le général La Marmora fut envoyé en Crimée, il le remplaça comme ministre de la guerre. Au retour de la campagne, M. La Marmora reprit son portefeuille et le général Jacques Durando fut envoyé comme ambassadeur à Constantinople. Il occupa ce poste pendant la guerre d'Italie. Il entra, comme ministre des affaires étrangères, dans le cabinet Rattazzi le 31 mars 1862. A la suite du mouvement garibaldien comprimé à Aspromonte, il adressa, le 10 septembre, à ses agents diplomatiques à l'étranger une note qui réclamait nettement une solution urgente des questions de Rome et de Venise. Il quitta le ministère avec M. Rattazzi. Chargé en 1866 du commandement du 1<sup>er</sup> corps d'armée, il fut grièvement blessé à Custoza. L'un des plus anciens lieutenants généraux de l'armée, il fut nommé aide de camp honoraire du roi. Le général Jacques Durando, sénateur du royaume d'Italie, grand-croix de Saint-Maurice, grand officier de la Légion d'honneur, a été décoré des ordres d'Espagne, de Portugal, etc..

**DURANTIN** (Anne-Adrien-Armand), auteur dramatique français, né à Senlis, le 4 avril 1818, débuta au théâtre en 1843, par une comédie en un acte, *Un tour de roulette* (Odéon, 27 mars), qu'il signa avec M. F. de Rieux. Il a donné depuis, sous son nom seul : *l'Italien et le Bas Breton*, *l'Oncle à succession*, *M. Acker*, comédies-vaudevilles (Gymnase, 1843-1858); *la Mort de Strafford*, drame en 5 actes, en vers (Odéon, 1849), puis, en collaboration : *Un Mariage par procuration*, *les Trois Racan*, *la Terre promise*, *la Femme d'un grand homme* (1848-1855), avec M. Raymond Deslandes; *les Gaietés champêtres* (1852), avec MM. Guyard et Desnoyers; *les Vivivours de la maison d'Or* (1849), avec M. L. Monrose; *les Comédiens de salons* (1859), avec M. Anicet-Bourgeois, etc.

Ces diverses œuvres n'avaient valu à leur auteur qu'une notoriété assez restreinte, lorsqu'en janvier 1866, le Gymnase mit à la scène, dans des circonstances mystérieuses, une grande pièce anonyme, *Héloïse Parangon*, comédie en 4 actes, où une science extraordinaire du droit s'associait au maniement habile des situations dramatiques : elle eut un succès soutenu, et lorsque M. Durantin en eut réclamé la paternité, on s'accorda à y reconnaître la collaboration de M. Alexandre Dumas fils. M. Durantin donna depuis, au même théâtre, *Thérèse Humbert*, comédie en trois actes (octobre 1868), où l'emploi excessif de la science juridique fut loin d'obtenir le même succès. L'auteur avait collaboré aux  *Français peints par eux-mêmes*, à la  *France littéraire de 1837*, au  *Cabinet de lecture*, à  *l'Écho Français*, etc.

**DURANTY** (Louis-Émile-Edmond), littérateur français, né à Paris le 5 juin 1833, créa en 1856, avec MM. J. Assézat et H. Thulié, un journal intitulé *Réalisme* qui soutint et développa les théories « naturalistes », mais qui vécut peu. M. Duranty écrivit ensuite plusieurs romans : *le Malheur d'Henriette Gérard* (1861, in-18, *aux-fortes*); *la Cause du beau Guillaume* (1862, in-18); *les Combats de Françoise Duquesnoy* (1873, in-18), *les Séductions du chevalier Navoni* (1876, in-18), et

les *Six barons de Septfontaines* (1878, in-18), recueils de nouvelles. Il a également publié le *Théâtre des marionnettes du jardin des Tuileries* (1862, gr. in-8) dont il avait composé les dessins. Comme critique, on lui doit le compte rendu de plusieurs Salons dans *Paris-Journal* et dans la *Gazette des beaux-arts* dont il est le collaborateur assidu ; il a résumé ses opinions dans une brochure : *la Nouvelle peinture* (1876, in-8). Enfin il a écrit diverses études esthétiques dans la *Revue de Paris*, la *Revue libérale*, la *Revue de France*, la *Vie parisienne*, etc.

**DURET** (Théodore), publiciste français, né à Saintes (Charente-Inférieure), le 19 janvier 1838, et fils d'un riche négociant, fut candidat de l'opposition aux élections générales de 1863 dans la circonscription de Saintes et réunit près de 6000 voix. En 1868, il fonda à Paris, avec MM. Glais-Bizoin, E. Pelletan et F. Herold, la *Tribune*, journal hebdomadaire, et ce fut comme gérant de ce journal qu'il fut poursuivi et condamné lors du procès de la souscription Baudin. Pendant le siège, il fut adjoint au maire du 9<sup>e</sup> arrondissement. En 1871 et 1872, il accompagna M. Cernuschi dans son voyage autour du monde.

M. Th. Duret a publié : *Voyage en Asie* (1874, in-18) ; *La Chute de l'empire* (1876, in-18) et *la Défense nationale* (1878, in-18), faisant partie tous deux d'une *Histoire de quatre ans*, et dans un autre ordre d'idées : *les Peintres français en 1867* (1867, in-18), *les Peintres impressionnistes* (1878, in-18).

**DURFORT DE CIVRAC** (Marie-Henri-Louis, comte, puis marquis de), homme politique français, député, né à Beaupréau (Maine-et-Loire), le 26 juillet 1812, appartient à la branche cadette de l'ancienne famille légitimiste de ce nom. Grand propriétaire dans son département et conseiller général en 1848, il se porta, comme candidat indépendant, aux élections de 1852 pour le Corps législatif, et fut élu dans la 4<sup>e</sup> circonscription du Maine-et-Loire, quoique combattu par le gouvernement. Il échoua aux élections de 1857 et de 1863, mais plus heureux en mai 1869, il fut élu par 15 701 voix. Il signa l'interpellation des 116, tout en regrettant de ne pas voir réclamer les franchises municipales ; il combattit les candidatures officielles et vota contre la guerre. Élu représentant à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, dans le département de Maine-et-Loire, le huitième sur onze, par 98 847 voix, il prit place à l'extrême droite, vota habituellement avec la majorité monarchique de l'Assemblée, mais, fidèle à ses idées de décentralisation, repoussa la loi des maires et vota contre les lois constitutionnelles. Il fut réélu, le 20 février 1876, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de l'arrondissement de Cholet par 10 781 voix, sans concurrent, et reprit sa place à l'extrême droite. Estimé, pour la franchise et la loyauté de ses opinions, par ses adversaires politiques mêmes, il fut porté sur la liste des gauches, et nommé vice-président de la Chambre le 13 mars 1876. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 158 députés qui soutinrent de leur vote le ministère de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre suivant, mais repoussa avec énergie tout appui du gouvernement et l'emploi des affiches blanches ; réélu par 12 097 voix, contre 2000 données à son concurrent républicain, son élection fut validée une des premières, et M. de Durfort prononça à cette occasion un discours, dans lequel il engageait les républicains arrivés au pouvoir à ne jamais porter atteinte à la liberté électorale. Il fut maintenu à la vice-présidence de la Chambre le 10 janvier 1878. Président du con-

seil général du Maine-et-Loire, il y représente le canton de Beaupréau.

**DURIAM** (Joseph), sculpteur anglais, né à Londres en 1821, eut pour maîtres John Francis et E.-H. Baily, et se fit connaître d'abord par un buste de Jenny Lind (1841), qui eut un fort grand succès. Il exécuta ensuite, sur une commande du lord-maire, le buste de la reine (1856), puis les statues d'*Hermione* et d'*Alastor*, pour Mansion-House ; *Paul* et *Virginie* (1857) ; le *Destin du Génie* (1858) ; la statue de *M. Franck Crossley* pour la ville d'Halifax (1859) ; *Chasteté* (1860) ; *Alex dormir* (1861) ; *Statue du prince consort* (1863) ; une autre du même, pour l'île de Guernesey ; les quatre statues du portique de l'université de Londres : *Newton*, *Bentham*, *Harvey*, *Milton* ; *la Dame du lac* ; *Orgueil* ; *Santa-Philomela*, etc. Par suite de la souscription ouverte pour l'érection d'un monument commémoratif de la grande Exposition de 1851, un concours fut ouvert entre les artistes de toutes les nations, et le projet de M. Durham adopté. Il fut élu membre de l'Académie des beaux-arts en 1868. — Il est mort à Londres, le 29 octobre 1877.

**DURIER** (Louis-Émile), avocat français, né à Paris, le 19 décembre 1828, suivit les cours du collège Bourbon, fit ses études de droit et devint lauréat de l'école de Paris, en 1850. Inscrit la même année au barreau de cette ville, il se fit remarquer dans plusieurs affaires politiques où il défendit les principes démocratiques, fut compris dans le procès des « Treize », en 1864, et fut condamné comme ses coaccusés. Lors des élections générales de 1869, il posa sa candidature à Paris contre M. Émile Ollivier, dans la troisième circonscription, mais se désista en faveur de M. Bancel. Membre du Conseil de surveillance du *Siècle* jusqu'en janvier 1871, il a collaboré assez longtemps à la rédaction de ce journal.

M. Durier fut, par décret du 6 septembre 1870, nommé adjoint au maire de Paris, puis, le 13, secrétaire-adjoint du gouvernement de la Défense nationale. Le 1<sup>er</sup> février 1871, il fut appelé au secrétariat général du ministère de la justice, en remplacement de M. Herold, ministre de l'intérieur par intérim. Conseiller d'État en service extraordinaire le 17 août 1872, il reprit sa place au barreau, après le 24 mai 1873, et devint, en 1876, membre du conseil de l'ordre. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 23 juillet 1877.

Le frère du précédent, M. Charles-Henri DURIER, né à Paris, le 15 décembre 1830, chef de bureau au ministère de la Justice et chevalier de la Légion d'honneur, a publié dans le *Siècle* un grand nombre d'articles littéraires et plusieurs nouvelles. Il a fait paraître un roman, *Miss Molly* (1869).

**DURIEU** (Jean-Louis-Marie-Eugène), administrateur français, né à Nîmes (Gard), le 10 décembre 1800, étudia le droit et travailla aux ouvrages spéciaux publiés par son père, au *Manuel des percepteurs* et *receveurs municipaux* (1822), au *Code des établissements publics* (1823), etc. Inscrit au barreau de Paris, il fonda, en 1824, le *Mémorial des Percepteurs*, recueil périodique. Chargé, en 1840, au ministère de l'intérieur, de la section administrative des communes, il se présenta sans succès, comme candidat de l'opposition, devant un des collèges électoraux de Paris. Quelque temps après, la section dont il était chef ayant été supprimée, il obtint, comme compensation, le titre d'inspecteur général des hospices (1847). A la révolution de Février, il

fut appelé à la direction des cultes, qu'on sépara alors du ministère de l'instruction publique et admis à la retraite, il se livra à des affaires industrielles qui eurent, devant les tribunaux, en 1858 et 1860, une funeste issue. Il avait été nommé, le 1<sup>er</sup> mai 1834, chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort le 16 mai 1874.

M. Durieu a encore publié : *Poursuites en matière de contributions directes* (1838, 2 vol. in-8); *Formulaire de la comptabilité des percepteurs-receveurs de communes et d'établissements de bienfaisance* (1842, in-8); *Répertoire de l'administration et de la comptabilité des établissements de bienfaisance* (1846, 2 vol. in-8). Il est un des auteurs de la comédie, le *Mari de la veuve*, jouée aux Français, en 1832, et plusieurs fois reprise.

**DÜRINGSFELD** (IDA DE). Voy. REINSBERG.

**DURRIEU** (François-Louis-Alfred), général français, né le 10 janvier 1812, fut, en 1836, élève de l'École d'état-major, devint capitaine en 1840, et fut attaché aux travaux topographiques en Algérie. Chef d'escadron aux spahis en 1845, lieutenant-colonel au 1<sup>er</sup> chasseurs en mai 1849, colonel au 2<sup>e</sup> spahis en juillet 1851, il devint, le 29 août 1854, général de brigade, et fut chargé du commandement de la subdivision de Mascara, puis nommé général de division, et sous-gouverneur de l'Algérie. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 10 décembre 1851 et grand officier le 3 octobre 1865. — Il est mort le 27 septembre 1877.

**DURRIEU** (Jean-Jacques-Paulin OFFROY), ancien représentant du peuple français, né à Mauriac (Cantal), le 20 février 1812, appartint, pendant tout le règne de Louis-Philippe, à l'opposition radicale. En 1848, il fut nommé sous-commissaire de la République dans l'arrondissement de Mauriac, puis élu par 18 000 suffrages, le dernier des sept représentants du Cantal, à l'Assemblée constituante. Il vota ordinairement avec la Montagne et combattit le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la minorité démocratique. Après le 2 décembre, il se tint en dehors des affaires publiques. et reprit sa place au barreau de Mauriac. Il rentra dans la vie politique aux élections du 8 février 1876, et fut élu représentant du Cantal, le dernier sur cinq, par 13 094 voix. Il prit place à l'extrême gauche, et combattit par ses votes, la coalition monarchique de l'Assemblée. Porté candidat aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il n'obtint que 101 voix, sur 328 électeurs, mais fut élu député le 5 mars suivant, par 5 493 voix au scrutin de ballottage. Il suivit la même ligne politique et fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant, par 5 527 voix, quoique énergiquement combattu par le préfet, M. Oscar de Poti, avec les autres candidats républicains du Cantal.

**DURU**. Voy. CHIVOT et DURU.

**DURUTTE** (Antoine-François-Camille, comte), musicien français d'origine étrangère, né à Ypres, en 1803, et fils aîné du comte Durutte, lieutenant général au service de l'Empire, fut destiné par son père à l'état militaire, étudia à Sainte-Barbe et entra à l'École polytechnique, dont il sortit, en 1825, comme sous-lieutenant d'artillerie. Fidèle à l'art musical au milieu des études scientifiques, il avait écrit quelques morceaux religieux, que Choron corrigea et fit exécuter dans la

chapelle de l'école. En 1827, il se démit de son grade, suivit quelque temps les concours et solennités harmoniques de l'Allemagne, habita Metz plusieurs années, et vint se fixer à Paris, où il a publié ses ouvrages. Il remporta, dès 1838, une seconde médaille au concours de musique militaire, à Anvers. Il a écrit depuis des *Messes*, exécutées en province, des opéras restés en portefeuille, et de nombreux morceaux de fantaisie. On cite aussi de lui deux ouvrages de théorie : *la Loi génératrice des accords* (1838), et *l'Esthétique musicale* (1856).

**DURUY** (Victor), historien français, ancien ministre, membre de l'Institut, est né à Paris, le 11 septembre 1811, d'une famille d'artistes employés aux Gobelins. Destiné d'abord à suivre la même carrière, il commença assez tard ses études classiques au collège Rollin, appelé alors collège Sainte-Barbe (1823). Il fut néanmoins admis, dès 1830, à l'École normale. En 1833, il fut chargé de la classe d'histoire au collège de Reims, où il ne fut laissé que deux mois, et revint professer la même classe, à Paris, au collège Henri IV. Il prêta, à cette époque, une collaboration importante, mais anonyme à plusieurs livres élémentaires d'histoire. M. Duruy n'a cessé qu'en 1861 d'appartenir à l'enseignement secondaire de l'histoire, sur lequel ses leçons et ses écrits ont eu beaucoup d'influence. Il prit le grade de docteur ès lettres en 1853. De 1861 à 1862, il devint successivement inspecteur de l'Académie de Paris, maître de conférences à l'École normale, inspecteur général de l'enseignement secondaire et professeur d'histoire à l'École polytechnique; puis un décret du 23 juin 1863 l'appela, comme ministre, à la tête de l'instruction publique. séparée à cette occasion de l'administration des cultes.

De cette époque jusqu'à la fin de l'année, M. Duruy rétablit l'agrégation de philosophie, institua un tribunal pour juger les professeurs révoqués (13 juillet), introduisit dans les lycées l'enseignement de l'histoire contemporaine, dont les programmes soulevèrent de vives discussions, recula d'une année la bifurcation des études scientifiques et littéraires, fit l'essai d'un système d'enseignement professionnel dont il prépara la loi organique, réorganisa le Muséum d'histoire naturelle en le faisant rentrer sous le contrôle de l'État, et publia un nombre considérable de circulaires pour expliquer les mesures prises et les réformes accomplies ou projetées. Quelques-unes, notamment celles qui touchent aux délicates relations de l'État avec l'Église, en matière d'enseignement et d'éducation, eurent un grand retentissement.

Dans les années suivantes la bifurcation fut entièrement supprimée, les cours libres autorisés et étendus, l'enseignement secondaire spécial fondé et successivement répandu, la gratuité et l'obligation de l'instruction primaire officiellement proposées, mais non admises, les examens du baccalauréat plusieurs fois remaniés, les Sociétés savantes des départements encouragées et leurs travaux centralisés, des conférences du soir ouvertes à Paris et dans toutes les villes, l'instruction secondaire des filles organisée malgré les vives réclamations d'une grande partie du clergé, la gymnastique et plus tard l'exercice du fusil Chassepot introduits dans les lycées, des laboratoires d'enseignement et de recherches créés et une école pratique de hautes études établie, l'organisation entière du Muséum modifiée pour se prêter à l'enseignement agronomique, l'enseignement homœopathique admis dans les cours libres de la Sorbonne, etc., etc. Ces remaniements et



innovations, qui n'eurent pas toujours l'adhésion de l'opinion libérale et démocratique, attirèrent surtout à M. Duruy l'animosité la plus vive de la part du parti clérical, que ne désarmaient pas des concessions manifestes, comme la destitution de M. Renan; plusieurs donnèrent lieu, dans les journaux, à de violentes attaques, et, dans le Corps législatif et surtout dans le Sénat, à des discussions passionnées. A la suite du message impérial de juillet 1869, M. Duruy fut remplacé au ministère par M. Bourbeau, et nommé sénateur. Elu membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 14 novembre 1873, en remplacement de Vitet, il a été élu à celle des sciences morales et politiques le 1<sup>er</sup> février 1879, en remplacement de Naudet. Décoré de la Légion d'honneur en 1845, il a été promu officier le 12 août 1863, commandeur le 13 août 1864 et grand-officier le 4 août 1867. Il était officier du Medjidie depuis 1857.

Les nombreux livres de M. Duruy, qui, avant 1860, étaient déjà répandus à plus de 200 000 exemplaires, en France et à l'étranger, se rapportent au double enseignement de l'histoire et de la géographie, et tendent à l'élever constamment au niveau des progrès de l'une et de l'autre science. Ses principaux ouvrages, dont nous n'indiquerons que les premières éditions, sont : *Géographie politique de la République romaine et de l'Empire* (1838, in-12 avec 9 cartes), suivie de la *Géographie historique du moyen âge* (1839) et de la *France* (1840, même format), *Atlas de géographie historique universelle* (1841, in-8, avec cartes); *Histoire des Romains et des peuples soumis à leur domination* (1840-1844, 2 vol. in-8), dont un troisième volume qui servit à l'auteur de thèse pour le doctorat, a paru, en 1853, sous le titre d'*État du monde romain, vers la fondation de l'Empire*; *Histoire sainte, d'après la Bible* (1845, in-8 et in-12), dont l'auteur a fait un *Abrégé* (in-18); *Histoire romaine* (1848, in-12, 5 cartes, fig.); *Histoire de France* (1852, 2 vol. in-12), développement d'un *Abrégé*, publié en 1843; *Histoire grecque* (1851, fort vol. in-12, avec plans et vignettes); *Histoire de la Grèce ancienne* (1862, 2 vol. in-8), couronnée par l'Académie française; *Histoire moderne* (1863, in-18); *Histoire populaire de la France* (1863, in-4, illustrée), publiée sous sa direction et ayant pour pendant une *Histoire populaire contemporaine* (1864, in-4, illustrée); *Introduction générale à l'histoire de France* (1865, in-8); une seconde *Histoire des Romains depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du règne des Antonins* (1870-1876, 5 vol. in-8, nouvelle édition illustrée avec luxe 1879, tome 1), remaniement considérable des précédents travaux historiques de l'auteur sur le même peuple, etc.; sans compter les publications historiques spécialement rédigées pour répondre aux programmes officiels. Plusieurs des ouvrages précédents font partie de l'*Histoire universelle*, publiée, sous la direction de M. Duruy, par la maison Hachette, et qui embrasse l'histoire des principales nations anciennes et modernes et des principales littératures. A son ministère il faut encore rapporter, comme publications, les nombreux et volumineux *Rapports officiels sur les progrès des lettres et des sciences*, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1867. (Imprimerie impériale, gr. in-8.)

DURUY (Albert), publiciste français, fils du précédent, né à Paris le 3 janvier 1844, fut admis à l'École normale en 1863, et en sortit avant la fin du cours des études pour entrer au cabinet de son père. Se jetant dans le journalisme, il écrivit d'a-

bord dans le *Peuple français* (1869) sous le pseudonyme d'Albert Villeneuve, puis dans la *Liberté* sous son véritable nom. Lors de la déclaration de la guerre (15 juillet 1870), il s'engagea dans le 3<sup>e</sup> régiment de tirailleurs algériens, prit part aux combats de Reichshoffen et de Gravelotte, reçut la médaille militaire et, blessé à Sedan, fut emmené en Allemagne et interné à Mayence. Après avoir publié une brochure qui fit quelque bruit (*Comment les empires reviennent*, 1875, in-8), il fonda, sous les auspices d'un comité d'anciens fonctionnaires de l'Empire, un journal la *Nation* (1876) qui, après une courte existence, se fusionna avec le *Petit Caporal*, feuille bonapartiste à cinq centimes.

Son frère aîné, M. Anatole DURUY, ancien chef du cabinet de son père, était devenu receveur particulier des finances à Paris, au moment du siège; chef d'escadron dans l'état-major du général Clément Thomas, il fut blessé d'un éclat d'obus le 24 décembre 1870.— Il est mort le 11 janvier 1879. Il a publié : *Souvenirs du siège et de la Commune ou déposition d'un témoin non entendu dans les conseils d'enquête* (1874, in-18). — Un troisième frère, M. Georges DURUY, ancien élève de l'École normale et de l'École française de Rome, a été reçu agrégé d'histoire et nommé professeur d'histoire au lycée d'Alger.

DUSEVEL (François-Hyacinthe-Guy), archéologue français, né à Doullens (Somme), le 12 septembre 1796, étudia le droit à Paris, et devint avoué à la Cour royale d'Amiens. Après s'être démis de sa charge, il se consacra tout entier aux recherches historiques et archéologiques, et devint inspecteur des monuments historiques du département de la Somme, et membre non résidant du comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France. Il fut un des membres fondateurs de la Société d'archéologie de la Somme, et correspondant de l'Académie d'archéologie de Belgique.

M. Dusevel a publié, sur l'histoire de sa province, de nombreux ouvrages; tous édités à Amiens : *Notice sur la ville d'Amiens* (1825, in-8); *Lettres sur le département de la Somme* (3<sup>e</sup> édit., 1840, in-8), imprimées d'abord dans le *Gleaner de la Somme*; *Monuments anciens et modernes de la ville d'Amiens* (1830, in-4); *Notice historique et descriptive de l'église cathédrale d'Amiens* (1830, in-8; 3<sup>e</sup> édit., 1853, gr. in-8); *Histoire de la ville d'Amiens, depuis les Gaulois jusqu'en 1830* (1832, 2 vol. in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1848, in-8); *Notice sur l'arrondissement de Montdidier* (1836, in-8), qui a obtenu en 1837 une mention de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Description historique et pittoresque du département de la Somme* (1836, 2 vol. in-8), en société avec M. Scribe; *Archives de Picardie : Histoire, littérature, beaux-arts* (1841, 2 vol. in-8); *Eglises, châteaux, beffrois et hôtels de ville de la Picardie et de l'Artois* (1844-1846, 2 vol. in-4); le *Département de la Somme* (1849-1857, in-8), etc. En 1835, il a obtenu un prix de l'Académie des inscriptions, pour l'ouvrage manuscrit sur les *Antiquités de la Somme*.

DUSOMMERARD (Edmond), artiste et amateur français, né à Paris, le 27 avril 1817, est fils d'Alexandre Dusommerard, le célèbre antiquaire, fondateur du musée de Cluny. Il étudia spécialement le dessin pittoresque et l'ornementation, accompagna son père dans son dernier voyage en Italie, et travailla à la grande publication des *Arts au moyen âge*, que celui-ci était en train de donner, lorsqu'il vint à mourir (1842). M. Edmond Dusommerard lui succéda comme directeur-

conservateur de l'hôtel de Cluny, devenu l'un des musées royaux; c'est à son initiative que sont dus les accroissements divers de ce musée spécial, aujourd'hui des plus précieux pour l'étude des monuments et des pièces du moyen âge et de la Renaissance. Il a été attaché, vers 1846, à la Commission des monuments historiques, et a fait partie, en 1855, des deux jurys de l'Exposition universelle pour les beaux-arts (section de peinture et de gravure), et pour la 24<sup>e</sup> classe de l'industrie (ameublement et décoration). M. Edmond Dusommerard, décoré de la Légion d'honneur, comme capitaine de la garde nationale, à la suite des événements de juin 1848, a été promu officier, le 24 janvier 1863, comme membre de l'administration de la Commission impériale à la seconde Exposition universelle de Londres et commandeur le 30 juin 1867. Commissaire général français près les Expositions de Vienne et de Philadelphie, il a été promu grand-officier de la Légion d'honneur le 23 septembre 1873. Il est aussi décoré d'un grand nombre d'ordres étrangers.

Son frère, M. Auguste DUSOMMERARD, né en 1810, sous-directeur au ministère des finances, a été promu officier de la Légion d'honneur, le 23 décembre 1854, et nommé conseiller maître à la Cour des comptes en 1863. — Il est mort à Paris le 14 octobre 1877.

**DUSSARD** (Hippolyte), économiste français, né à Morez (Jura), le 4 septembre 1798, prit part en 1839 à la rédaction du *Répertoire de l'industrie étrangère*, contenant les dessins et descriptions des machines les plus importantes brevetées à l'étranger, puis traita les questions économiques dans la *Revue encyclopédique*, le *Bulletin de Féruisac* et le *Temps*. En 1842, il publia un écrit intitulé : *De l'État financier de l'Angleterre et des mesures proposées par les whigs et les tories*. L'éditeur Guillaumin lui confia l'année suivante la rédaction en chef du *Journal des économistes*, qu'il dirigea pendant trois ans. Il a travaillé avec M. Eugène Daire à la révision et à l'annotation des *Œuvres de Turgot* dans la *Collection des principaux économistes*.

Directeur de l'exploitation commerciale du chemin de fer de Paris à Rouen, M. Dussard fut nommé en 1848 préfet de la Seine-Inférieure. Il fut élu membre du Conseil d'État par l'Assemblée constituante, et il en sortit en 1849 par la voie du sort. Chargé par M. Dufaure d'une mission en Angleterre, il étudia les institutions charitables de ce pays. En 1851, il fit paraître un travail intéressant sur l'*Exposition universelle de Londres*. Nous citerons encore son étude sur le *Crédit et la production agricole*. — Il est mort à Myer, le 22 janvier 1876.

**DUSSIEUX** (Louis-Étienne), historien et géographe français, né à Lyon, le 5 avril 1815, obtint en 1839 et en 1840 deux prix aux concours de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, fut, en 1842, nommé répétiteur d'histoire et de géographie militaires à l'École spéciale de Saint-Cyr et y devint, en 1850, professeur d'histoire. Il a été nommé, en 1843, correspondant du comité des monuments historiques.

On a de M. L. Dussieux : *l'Art considéré comme symbole de l'état social* (1838); *Essai historique sur l'invasion des Hongrois en Europe et spécialement en France*; *Recherches sur l'histoire de la peinture sur émail* (1839-1840); *Essai sur l'histoire de l'érudition orientale* (1842); *Géographie historique de la France, ou Histoire de la formation du territoire français* (1843, 33 cartes); *Cours de géographie physique et politique*, avec

*Atlas et Appendice* (1846-1848); *Atlas général de géographie physique et politique* (in-folio, 1846 et suiv.); *Notes d'histoire de France* (1850, in-4); *les Artistes français à l'étranger* (1852, 3<sup>e</sup> édit., 1876); *Nouvelles recherches sur la vie et les ouvrages d'Eustache Lesueur* (1852, in-8); *Force et faiblesse de la Russie au point de vue militaire* (1854); *l'Histoire de France racontée par les contemporains* (1860-1862, 4 vol. in-8); *Cours classique de géographie* (1859-1865, 6 vol. in-18); *Géographie générale contenant la géographie physique, politique, etc., de chaque pays* (1866, in-8); *Généalogie de la maison de Bourbon de 1256 à 1869* (1869, in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1872); *Histoire générale de la guerre de 1870* (1874, 2 vol. in-12). Il a édité, avec M. Soulié, le *Journal du marquis de Dangeau* (19 vol. in-8) et les *Mémoires du duc de Luynes sur la cour de Louis XV* (1860-65, 17 vol. in-8).

**DUSSOLIER** (Thomas) ancien député français et représentant du peuple, né à Nontron (Dordogne), le 15 mai 1799, étudia le droit, prit place au barreau de sa ville natale, et professa sous la Restauration et sous le règne suivant des opinions très avancées. Les électeurs de Nontron l'envoyèrent à la Chambre des députés, où il fit partie de l'extrême gauche. Non réélu en 1842, il revint à la Chambre en 1846, combattit très vivement le ministère Guizot, et fut, le 22 février, un des signataires de la proposition tendant à le décréter d'accusation. Nommé par M. Ledru-Rollin commissaire général dans le département de la Dordogne, il fut bientôt destitué; mais sa candidature à la Constituante réunit la presque unanimité des suffrages. Élu par 102 444 voix, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la droite, ne fut pas réélu à la Législative et reprit sa place au barreau de Nontron. Il revint, en 1852, représenter une des circonscriptions de la Dordogne au Corps législatif, où il fut réélu en 1857. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 5 septembre 1865. — Il est mort à Nontron le 19 septembre 1877.

Son fils, M. Alcide-Étienne-Maurice DUSOLIER, né à Nontron vers 1835, débuta, vers 1860, dans les journaux du quartier latin, puis écrivit dans le *Boulevard*, le *Nain jaune*, etc., des articles littéraires qu'il réunit en volume sous ce titre : *Ceci n'est pas un livre* (1860, in-18). Il donna ensuite : *Jules Barbey d'Aurevilly* (1862, in-18, portr.); *Nos gens de lettres* (1864, in-18); *Propos littéraires et pittoresques de Jean de La Martille* (1867, in-18), etc. On cite également de lui quelques brochures politiques ou d'actualité : *les Spéculations et la mutilation du Luxembourg* (1866, in-8); *Politique pour tous* (1869 in-8); *Ce que j'ai vu du 7 août 1870 au 1<sup>er</sup> février 1871* (in-18), etc. Outre le pseudonyme de *Jean de La Martille*, il a parfois signé de ses simples prénoms : *Étienne-Maurice*.

**DU TEMPLE** (Jean-Marie-Félix DE LA CROIX), officier de marine, ancien député français, né à Lorris (Loiret), le 18 juillet 1823, d'une famille noble originaire de Bretagne, entra à l'école navale en 1838, fut nommé aspirant en 1840, et enseigna en 1844. Il montait le brick *l'Abeille* qui fit naufrage dans le golfe de Benin, le 10 décembre 1847. Rentré en France au mois de juin 1848, il partit de la Châtre avec 150 volontaires, pour combattre l'insurrection de Paris. Lieutenant de vaisseau le 3 février 1852, il prit part à la guerre de Crimée, fut nommé chevalier de la Légion d'honneur à la prise de Kinburn, où il com-

mandait en second la batterie flottante la *Dévastation*, fit la campagne d'Italie à la tête d'une compagnie de fusiliers marins, commanda un bataillon pendant la campagne du Mexique, fut promu officier de la Légion d'honneur après la prise de Puebla, et capitaine de frégate à son retour en France, le 13 août 1864. Pendant la guerre de 1870, il commanda une colonne expéditionnaire entre Maintenon et Dreux, rallia, vers le 25 novembre, la deuxième armée de la Loire en formation, et fit toute la campagne, comme général au titre auxiliaire, commandant la 2<sup>e</sup> brigade de la 3<sup>e</sup> division du 21<sup>e</sup> corps.

Il était encore sous les drapeaux lorsqu'il fut élu, le 8 février 1871, représentant de l'Ille-et-Vilaine à l'Assemblée nationale, le cinquième sur douze, par 89749 voix. Il prit place à l'extrême droite, et se fit remarquer, dans les discussions les plus importantes, par l'ardeur de ses opinions religieuses et par la vivacité de ses attaques contre les membres et le chef du gouvernement républicain. Il fut un des quatre députés qui, en juillet 1872, refusèrent de ratifier le traité de paix définitif avec l'Allemagne. L'année suivante, il proclama par diverses lettres rendues publiques la nécessité du retour du comte de Chambord au trône, et déclara que sa conscience ne lui permettait pas de voter la prorogation des pouvoirs de M. de Mac-Mahon. Il adressa ostensiblement des secours aux bandes carlistes, chercha à provoquer un incident diplomatique lors de l'envoi à Rome de M. le marquis de Noailles, comme ambassadeur, et, dans la discussion de la loi sur les pouvoirs publics, se laissa entraîner à de telles personnalités contre le chef de l'Etat que le président dut lui retirer la parole. Il ne reparut pas aux élections du 20 février 1876.

M. du Temple a été promu commandeur de la Légion d'honneur en 1871. La commission de révision des grades ne le maintint pas dans les cadres comme général de brigade et il prit son rang de capitaine de frégate.

**DU TEMPLE** (Jean-Louis-Rivallon de LA CROIX), officier de marine, frère aîné du précédent, né le 23 février 1819, à Châteauneuf (Loiret), entra au service en 1835. Aspirant en 1837, enseigne en 1841, lieutenant de vaisseau en 1847, il fut promu capitaine de frégate en 1862. Directeur de l'école des mécaniciens à Brest, il s'occupa spécialement de la construction des appareils nécessaires à la navigation. Pendant la guerre de 1870-1871, il fut employé à l'armée de la Loire, comme général de brigade au titre auxiliaire. Il commanda le département de la Nièvre pendant l'insurrection communale et contribua à y maintenir l'ordre. Lors de la révision des grades, il redevint capitaine de frégate, et fut admis à la retraite le 3 septembre 1875. M. Louis du Temple a été souvent confondu avec son frère, bien qu'il professât des opinions politiques opposées. Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

Il a publié : *Cours complet de machines à vapeur* (1860, 2 vol. in-8° avec planches ; 2<sup>e</sup> éd. 1865) ; *Du Scaphandre et de son emploi à bord des navires* (1861, in-8°) ; *les Evangelistes* (1862, in-8°, signé du pseudonyme L. Rubenn) ; *les Sciences usuelles et leurs applications* (1873, in-8°).

**DUTILLEUL** (Jules), sénateur français, né à Lille, le 15 mars 1837, est fils de l'un des chefs les plus actifs du parti libéral de cette ville, propriétaire de l'importante brasserie dite « de la Réforme » où eut lieu, en 1847, le banquet réformiste qui précéda la révolution de 1848. Il fit de très brillantes études au lycée de sa ville na-

tales et prit ensuite la direction de la maison de son père. Occupé d'industrie, sans oublier la poésie et les lettres, il se fit recevoir en 1866, membre de la Société des sciences de l'agriculture et des arts de Lille, qui lui avait décerné, dès 1860, une médaille d'or pour l'invention de son indicateur rotatif du niveau de l'eau dans les chaudières à vapeur. Il communiqua à cette société et fit imprimer dans ses *Mémoires* un assez grand nombre de pièces de poésies (*L'Instruction, A la colonne Vendôme, la Nymphé de la Source, Visite à Pompei, la Guerre, etc.*) et quelques études d'économie politique, notamment sur le régime pénitentiaire. Lors de la guerre de 1870, il fut nommé chef de bataillon de la garde nationale de Lille. L'année suivante, il fut élu membre du Conseil général du département pour le canton nord-est de la ville, puis conseiller municipal en 1874. Il fut choisi pour maire de Lille au mois de février 1878. M. Dutilleul avait obtenu une influence considérable dans son pays, tant par l'importance de ses affaires que par le zèle avec lequel il s'occupait des intérêts publics, surtout depuis qu'il s'était retiré de l'industrie; aussi, lors des élections triennales pour le renouvellement du Sénat, le 5 janvier 1879, se vit-il placé sur la liste des candidats républicains, dont le succès était difficile dans un département représenté jusqu'alors au Sénat par cinq conservateurs monarchiques. M. Dutilleul fut élu le premier avec 439 voix sur 796 votants. Il a été nommé officier d'Académie lors du passage du ministre de l'Instruction publique à Lille en 1878.

**DUVAL** (Pierre-Sophie-Léon), avocat français, né à Marseille, le 14 janvier 1804, s'inscrivit au barreau de Paris en 1823. Membre du conseil de l'ordre depuis 1854 jusqu'en 1868, et décoré de la Légion d'honneur le 29 avril 1846, il s'était fait au palais une réputation distinguée dans les procès de séparation de corps et s'y était rendu particulièrement redoutable par les traits d'un esprit acerbé et mordant. — M. Léon Duval est mort à Blanville (Calvados) le 2 septembre 1878. Son éloge nécrologique a été fait à la conférence du stage, par le bâtonnier, M<sup>e</sup> Nicolet, avec une foule de spirituelles et malicieuses réticences.

On cite de M. Léon Duval : *le Droit dans ses maximes, ou Essai sur la théorie, la logique et la classification des maximes ou règles générales du droit* (1837, in-8°). Ses *Plaidoiries*, très laborieusement composées, ont été conservées avec soin, revues et classées par lui-même, mais n'ont pas été publiées.

**DUVAL** (Emile-Gustave-Ferdinand), administrateur français, né à Paris en novembre 1827, étudia le droit et se fit inscrire au barreau en 1853. Doué d'une grande facilité, il sut tout à la fois suivre le palais et se livrer aux travaux du journalisme. Il fut secrétaire de M. Dufaure et fit partie de la rédaction du *Courrier du Dimanche*. Ses opinions orléanistes déclarées ne l'empêchèrent pas d'avoir, à cette époque, des amis parmi les républicains. Lorsque survint la révolution du 4 septembre 1870, au milieu des désastres de la guerre franco-prussienne, il fut fait capitaine d'état-major de la garde nationale, où il se faisait remarquer par la hauteur extraordinaire de sa taille, et le général Trochu le décora pour ses services. M. Thiers fut à peine au pouvoir que, dès le mois de février 1871, il le mit à la tête de l'importante préfecture de la Gironde. M. Duval l'administra avec habileté jusqu'au 24 mai 1873, et se vit aussitôt appelé par le gouvernement qui succédait à M. Thiers, à la préfecture de la Seine,

Il ne cessa de l'occuper au milieu des diverses crises politiques qui, pendant cinq ans, menacèrent ou favorisèrent tour à tour les institutions républicaines. Aux prises avec un conseil municipal qui lui était peu sympathique, il soutint contre lui de fréquentes luttes, sans provoquer des mesures de rigueur qu'il lui eût été, à certaines époques, très facile d'obtenir. Il ne fut remplacé qu'après les secondes élections sénatoriales, un peu avant la démission du président, M. de Mac-Mahon, il eut pour successeur M. F. Herold (janvier 1879). Son administration avait été marquée par des mesures importantes, des réformes longtemps désirées, un contrôle rigoureux des finances, une augmentation constante de ressources, enfin par l'accomplissement raisonné de travaux de voirie, d'assainissement, de restauration et d'embellissement, dignes, par leur grandeur, des plus beaux jours de l'édilité parisienne, et qui, grâce à la surveillance incessante d'un conseil élu, ne renouvelèrent aucun des scandales financiers de l'époque impériale. M. Ferdinand Duval a été promu officier de la Légion d'honneur le 6 mars 1874. \*

**DUVAL** (Vincent), médecin orthopédiste français, né à Saint-Maclou (Eure), en 1796, fit à Paris ses études médicales et fut reçu docteur en 1820, avec une thèse sur l'*Apoplexie*. Marié deux ans plus tard à la fille du chirurgien Jalade-Lafond, fondateur de l'établissement orthopédique de Chaillot, il s'attacha également à l'étude des difformités humaines, etc., se pénétra des théories de Scarpa et des expériences de Delpech, tenta le premier chez nous la section du tendon d'Achille, pratiquée par l'Allemand Stromeyer dans le traitement du pied-bot, et fut l'un des premiers en France qui attachèrent leur nom aux opérations de ténotomie sous-cutanée. M. Duval obtint, en 1839, pour ses travaux, sur rapport motivé de l'Académie des sciences, un prix Montyon de 3000 francs. L'établissement de son beau-père, dont il prit la direction en 1830, eut alors une grande vogue. En 1831, il fut attaché au bureau central de l'admission dans les hospices, ainsi qu'à la maison des orphelins, avec le titre de directeur des traitements orthopédiques des hôpitaux. — Le docteur Duval est mort, le 29 avril 1876.

On doit à cet habile praticien : un *Aperçu des principales difformités du corps humain* (1833, in-8); un *Traité du pied-bot* (1839), réédité sous le titre de *Traité pratique du pied-bot, de la fausse ankylose du genou et du torticolis* (1843, in-8, 3<sup>e</sup> édit., 1859); *Considérations théoriques et pratiques sur les eaux minérales de Plombières* (1849, in-8); le *Manuel du baigneur à Plombières* (1850, in-18); *Deux mots de réponse à M. Turck*, à propos de la polémique engagée sur Plombières entre les docteurs Hutin, Turck et Duval (1850, in-18), et le *Traité théorique et pratique de la maladie scrofuleuse* (1852, in-8). Il a fondé en novembre 1839 une *Revue des spécialités et des innovations*.

**DUVAL** (Georges), littérateur français, né à Paris le 2 octobre 1847, se destina d'abord à l'École navale et fit de brillantes études scientifiques. Tout en collaborant à divers petits journaux de théâtre, il écrivit pour une bibliothèque de vulgarisation trois brochures sur l'*Intelligence des animaux, les Insectes et les Poissons*. Il appartenait ensuite au *Petit Journal, à la Liberté, à la Cloche, au Gaulois* où il signa *Claude Rieux*, et à l'*Evénement* dont il devint l'un des principaux rédacteurs, sous son propre nom, sous le pseudonyme précédent et sous celui de *Tabarin*.

M. Georges Duval a publié : *Terpsichore*, petit guide à l'usage des amateurs de ballet (1875, in-32), signé « un abonné de l'Opéra »; *Virginie Déjazet* (1876, in-18); *Frédéric Lemaître* (même année, in-18); *L'Année théâtrale* (1874 et années suivantes), recueil d'articles parus dans l'*Evénement*; *Chasteté*, roman (1877, in-18). Il a fait représenter quelques saynettes en vers et en prose au théâtre Cluny, au théâtre des Arts, etc.

**DUVAL** (Amaury). Voy. AMAURY-DUVAL.

**DUVAL** (Raoul). Voy. RAOUL-DUVAL.

**DUVAL-LE-CAMUS** (Jules-Alexandre), peintre français, né à Paris, en 1817, est le fils unique de Pierre Duval-le-Camus, peintre privilégié de la duchesse de Berri, né à Lisieux en 1790 et mort à Saint-Cloud en 1854. Élève de son père, de Delaroche et de Drolling, il a donné, depuis 1842, une série de tableaux qui rappellent le style et la fécondité paternels, notamment : *Tobie et l'Ange, le Chasseur perdu, les Petits déjeuners de Marly, Un des jours heureux de J.-J. Rousseau, J.-J. Rousseau écrivant l'Héloïse* (1846); *L'Heure du berger, les Deux chasseurs et l'Ours* (1853); *Christ au tombeau, Macbeth et les Sorcières* (1855); *la Fuite en Égypte, Manon Lescaut* (1857); *Poste avancé de routiers* (1859); *Jacques Clément, Macbeth chez les Sorcières, L'Aumône de la mer, les Adieux, Trois cruches à une fontaine* (1861); *sainte Elisabeth de Hongrie distribuant ses aumônes* (1863), etc. Il a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1843, une 2<sup>e</sup> en 1845, et la décoration en 1859. — Il est mort en 1877.

**DUVAUX** (Jules-Yves-Antoine), député français, né à Nancy le 21 mai 1827, entra à l'École normale supérieure en 1849 et en sortit comme agrégé des lettres en 1855. Il professa au collège de Santes, au lycée de Montpellier et devint professeur de troisième au lycée de Nancy, fit partie de l'opposition dans cette dernière ville, sous l'Empire et présida le cercle de la Ligue de l'enseignement. Élu conseiller municipal au mois de mai 1871, et conseiller général le 8 octobre de la même année, par le canton ouest de Nancy, il fut déplacé par le « gouvernement de combat » et envoyé à Besançon. Il préféra quitter l'Université à laquelle il appartenait depuis vingt-cinq ans, et fut déclaré démissionnaire par M. de Fourtou. Il fut élu député, le 20 février 1876, pour la 1<sup>re</sup> circonscription de Nancy, par 11,172 voix, contre 4,976 obtenues par M. de Cœtlosquet, candidat monarchiste, et prit place sur les bancs de la gauche républicaine, avec laquelle il vota. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre suivant dans la même circonscription et eut pour concurrent M. Welche préfet du département du Nord, originaire de Nancy, soutenu vivement par le gouvernement et le préfet comme candidat officiel et bonapartiste. M. Duvaux l'emporta avec 12,123 voix sur 17,889 votants. Il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre, où il prit la parole dans la discussion générale du budget, en 1878, pour signaler l'abandon général des chaires de l'enseignement secondaire par les jeunes professeurs attirés trop tôt vers les chaires des facultés, au préjudice de l'un et de l'autre enseignement.

**DUVAUX** (Antoine-Jules), peintre français, né à Bordeaux, en 1818, a été élève de Charlet et a fourni à presque tous les journaux d'art et d'illustration des dessins, des lithographies et des eaux-

fortes. Il a fait en 1860, un voyage en Sicile. Nous citerons, parmi les tableaux qu'il a envoyés aux Salons : *Charge des cuirassiers à Valmy* (1848); *Rampon à Monte-Legino* (1849); *Attaque du plateau de la Haie-Sainte* (1850); *Combat de Velisy* (1852), *Épisode de l'assaut de Sébastopol* (1857), ces deux derniers pour les galeries de Versailles; le *Prince Jérôme à l'attaque du château d'Hougoumont* (1859); *Souvenirs de la Sicile en 1860* et deux aquarelles gouachées: le *Petit écuyer*, le *Retour du marché* (1863); deux aquarelles gouachées: *Éventail*, *Arquebusier du temps de Louis XIII* (1864); *Muff*, *Lady* (1865); *Combat de Borrego* (1866); *Équipage de chiens d'ordre* (1868); *Cuirassier mourant* (1869); *Combat du col de Maya* (1813); *Mort du colonel de S. à Magenta* (1870); *Bataille de Gravelotte* (1874); *Épisode du combat de Loigny*, le *Passage du gué*, *Arquebusier*, aquarelle (1875); *Intérieur d'écurie*, aquarelle (1877); *Citoyen chef de demi-brigade* (1878). M. Duvaux a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1848.

**DUVERGER** (Alexandre-Jacques VÉRON)-, juriconsulte français, né à Paris, en 1818, reçu docteur en droit dans cette ville, le 2 janvier 1843, professeur suppléant à la Faculté de droit de Paris, de 1847 à 1858, et chargé, en cette qualité, du cours d'introduction générale à l'étude du droit, est devenu, à cette dernière date, titulaire d'un des cinq cours de Code Napoléon. L'un des professeurs de l'École de droit dont l'enseignement est le plus suivi, il a été décoré de la Légion d'honneur.

On cite de M. Duverger quelques mémoires, entre autres : *Observations sur le mémoire de M. Batbie, intitulé : Révision du Code Napoléon* (1868, in-8).

**DUVERGIER** (Jean-Baptiste-Marie), juriconsulte français, né à Bordeaux, le 25 août 1792, étudia le droit à Paris et devint, en 1821, avocat à la Cour royale de cette ville. Il fut quelque temps directeur des affaires civiles au ministère de la justice. Bâtonnier de l'ordre des avocats en 1844 et 1845, il eut toujours au palais, grâce à sa science de juriconsulte, la plus grande autorité. Appelé, en 1855, au Conseil d'État, il fit partie de la commission chargée d'examiner les questions pendantes entre le gouvernement égyptien et la Compagnie de l'isthme de Suez. Il fut nommé président de section au Conseil d'État, en remplacement de M. Thuillier, au commencement de 1866. Dans le remaniement ministériel qui suivit le message impérial de juillet 1869, promettant un nouveau sénatus-consulte et le retour au gouvernement parlementaire, M. Duvergier reçut le portefeuille de la justice et des cultes qu'il n'occupa que jusqu'au 27 septembre de la même année. Il a été promu grand-officier de la Légion d'honneur le 4 août 1867, et élevé à la dignité de sénateur le 2 janvier 1870. — Il est mort à Bordeaux, le 2 novembre 1877.

Ses immenses travaux datent de loin : dès l'année de son arrivée à Paris, il commença, avec Guadet et Dufau, à mettre au jour la *Collection des institutions, chartes et lois fondamentales des peuples de l'Europe et des deux Amériques*, etc. (1821-1823, 6 vol. in-8). En 1825, il fit paraître les premiers volumes de la *Collection des lois, décrets, ordonnances, règlements et avis du Conseil d'État, publiée sur les éditions officielles de 1788 à 1824 inclusivement, par ordre chronologique*, etc. (1824-1828, 24 vol. in-8) ; 2<sup>e</sup> édit. continuant l'ouvrage jusqu'en 1830 : (1834-1838, 30 vol. in-8) : la suite forme un vol. par année. On doit en outre à M. Duvergier : *Table générale*

*analytique et raisonnée des lois, décrets, ordonnances, règlements*, etc., depuis 1788 jusqu'à et y compris 1830; etc. (1834-1838, 2 vol. in-8); *De l'Effet rétroactif des lois* (1845, in-8); *le Droit civil français suivant l'ordre du Code*; etc., par C. B. M. Toullier (6<sup>e</sup> édit., sans date, 7 vol. in-8), comprenant le texte de l'ouvrage de Toullier, annoté par M. Duvergier, seul auteur de la continuation de cet ouvrage, à partir de l'article 1582 (1835-1843, tomes I-VI, in-8), travail non terminé; *Code de justice militaire pour l'armée de mer* (1859, in-8). Il a collaboré à la *Revue étrangère et française de législation*, à la *Revue de droit français, et étranger*, à l'*Encyclopédie des gens du monde*, etc.

**DUVERGIER DE HAURANNE** (Prosper), homme d'État et publiciste français, né à Rouen le 3 août 1798, est fils de Jean-Marie Duvergier de Hauranne, mort en 1831, député de la Seine-Inférieure depuis 1815, questeur de la Chambre et auteur de plusieurs écrits politiques. Après ses études, il fit un séjour d'un an en Angleterre. Collaborateur du *Globe* avec MM. Guizot et Rémusat, depuis 1824, il y donna, en 1826, des lettres sur les élections anglaises et sur l'Irlande. Il passa ensuite, avec MM. Guizot et Rossi, à la *Revue française* et fit partie de la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera!* En 1831, il fut élu député de Sancerre (Cher). Il soutint de tout son pouvoir la politique modératrice, inaugurée par C. Périer, vota et appuya de sa parole toutes les mesures et toutes les lois de conservation et de répression, notamment celles de septembre. Son activité et son talent lui donnèrent promptement de l'influence et il fut membre ou rapporteur d'un grand nombre de commissions.

Sous le ministère Molé (15 avril 1837), il fit partie de la fameuse coalition dont il fut, dit-on, l'un des promoteurs. Il en fut, du moins, l'organe dans la presse et à la tribune. Son écrit intitulé : *Des Principes du gouvernement représentatif et de leur application* (1838, in-8), qui respirait la plus grande sympathie pour les institutions anglaises, formula nettement la célèbre maxime : « Le roi règne et ne gouverne pas. » En même temps il resuscitait, avec MM. Guizot et Rossi, la *Revue française*, qui avait disparu après 1830. En 1839, il prit une part très vive à la discussion de l'Adresse qui amena la dissolution de la Chambre (2 février) et la retraite du ministère (8 mars).

M. Duvergier de Hauranne crut voir, dans l'avènement du cabinet du 1<sup>er</sup> mars 1840, celui de ses principes; il partagea surtout les idées de M. Thiers dans la question d'Orient. Aussi vit-il avec un grand mécontentement son ancien ami, M. Guizot, prendre, au 29 octobre, la succession du ministre dont il avait été l'ambassadeur, pour suivre une politique toute contraire. Il accusa vivement, dans la *Revue des Deux Mondes*, cette conduite, et fit au cabinet une rude opposition. Il obtint après deux ans de lutte, en 1845, l'abolition du scrutin secret. En 1846, il traita dans son livre : *De la Réforme parlementaire et de la réforme électorale*, cette grande question de la réforme qu'il devait ensuite poser dans la Chambre devant le pays; il la formulait dans un projet qui ne fut pas accepté. Il fut un des chefs de l'agitation réformiste et des banquets. Dans celui qui eut lieu à la Charité-sur-Loire, à l'occasion de sa réélection, en 1847, il porta un toast significatif : « A la souveraineté nationale et au ro constitutionnel, » et ajouta ces paroles qui furent très remarquées : « Le seul mérite que je revendique, c'est d'avoir compris que le gouvernement représentatif ne pouvait plus être sauvé que par des réformes sérieuses et profondes. »

Dans un autre banquet, celui de Rouen, en 1847, il fit contre le pouvoir un discours très sévère qui eut aussi un grand retentissement.

Après le 24 février, M. Duvergier de Hauranne revint aux idées conservatrices. Élu représentant à la Constituante dans le département du Cher, le troisième sur sept, par 45 000 voix, il fit partie du comité des finances et se rattacha par ses votes et ses discours à la minorité royaliste. Il combattit avec éclat le droit au travail, repoussa le crédit foncier, la diminution de l'impôt du sel; ce fut lui qui proposa l'institution des deux Chambres, et il se prononça pour le vote à la commune. Il ne fut pas renvoyé à la Législative aux élections générales de 1849. Une élection partielle l'y fit entrer au mois de décembre 1850, il y fit partie de la majorité monarchique qui, au dernier moment, se sépara de la politique de l'Élysée. Arrêté, lors du coup d'État du 2 décembre, il fut successivement enfermé à Mazas, à Vincennes, enfin à Sainte-Pélagie, dans la même cellule que M. Bixio, jusqu'au 9 janvier 1852. Éloigné alors de France, il lui fut permis d'y rentrer le 7 août de la même année. Depuis 1852, il travailla de longues années à son *Histoire du gouvernement parlementaire en France* (1857-1873, 10 vol. in-8, avec une *Introduction*). Il s'abstint, lors des événements du 4 septembre 1870, de reprendre un rôle politique, mais aux élections sénatoriales de 1876, il accepta une candidature dans le Cher, et dans une circulaire aux conseils municipaux du département, se déclara hautement le partisan des principes et de la formule de la « République conservatrice » de M. Thiers. L'année suivante, sous le ministère du 16 mai, son fils qui était l'un des 363, étant mort après la dissolution de la Chambre (Voy. l'art. suivant), il refusa de se laisser porter à sa place dans l'arrondissement de Sancerre.

Les autres écrits de M. Duvergier de Hauranne, à part des vaudevilles de jeunesse : *Un Jaloux comme il y en a peu*, *Un Mariage à Gretna-Green*, *M. Sensible*, se composent de nombreux articles de revues et de journaux, de discours, de rapports, tirés à part et publiés en brochures. Les plus importants sont extraits de la *Revue des Deux Mondes*, dont il fut longtemps le publiciste ordinaire. Ses relations sociales et ses écrits ont concouru à le faire choisir par l'Académie française pour remplacer le duc de Broglie; il fut élu, le 19 mai 1870, par 21 voix sur 28 votants.

**DUVERGIER DE HAURANNE** (Louis-Prosper-Ernest), homme politique français, fils du précédent, est né à Paris le 7 mars 1843. Il fit un voyage aux États-Unis et, pendant la guerre, servit comme capitaine de mobiles, fut blessé à la bataille de Beaune-la-Rolande et décoré de la Légion d'honneur. Aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, il fut élu représentant du Cher avec une profession de foi républicaine. Il siégea au centre gauche, prit la parole dans plusieurs discussions, notamment sur la réorganisation de l'armée, puis, se rapprochant de plus en plus de la gauche républicaine, se vit en butte aux manifestations hostiles de la droite et aux attaques de ses journaux. Aux élections de février 1876, retenu par une maladie cruelle, dans le midi de la France, il eut à soutenir la lutte dans l'arrondissement de Sancerre, contre MM. Chabaud-Latour fils, représentant sortant, et Guillaumin, ancien député officiel. Il fut élu par 10,384 voix, contre 7,000 environ réunies par ses deux concurrents. Il continua de siéger au centre gauche à la nouvelle Chambre, mais sa santé l'empêcha de prendre part aux travaux parlementaires; toutefois, après l'acte du 16 mai, il

put voter, avec les 363 députés des gauches réunies, l'ordre du jour refusant la confiance au cabinet de Broglie. — Il est mort à Trouville le 12 août 1877.

On a de lui : *Huit mois en Amérique*, lettres et notes de voyage (1866, 2 vol. in-18), des brochures politiques : *le Gouvernement personnel et la Coalition libérale* en 1869; *la République conservatrice* (1873). Mme E. Duvergier de Hauranne a publié, d'après les notes laissées par son mari, une *Histoire populaire de la Révolution française* (1879, in-18).

**DUVERNOIS** (Clément-Aimé-Jean-Baptiste), journaliste et homme politique français, né à Paris, le 6 avril 1836, fit ses études en Algérie et débuta, comme journaliste, dans une feuille d'Alger, *la Colonisation*. Ce journal ayant été supprimé, il vint à Paris, publia ses premiers écrits sur l'Afrique française, et des articles dans quelques journaux, *la Presse*, *la Revue de l'Orient*, etc. Il retourna bientôt dans la colonie et fonda *l'Algérie nouvelle*, sous les auspices du prince Napoléon, ministre de l'Algérie et des colonies. Ce journal fut supprimé en 1859, et M. Duvernois condamné à trois mois de prison. Revenu à Paris, il collabora à plusieurs feuilles périodiques, *le Temps*, *la Presse*, *le Courrier du dimanche*, *la Liberté*, où il fut le lieutenant de M. de Girardin. Il soutint alors les polémiques les plus acerbes. Un duel qu'il eut avec M. Fr. Sarcéy, en octobre 1866, le fit condamner à deux mois de prison. Il prit, vers cette époque, la direction du *Courrier de Paris*, destiné à être l'organe d'une opposition constitutionnelle. Il fit le voyage du Mexique en 1865.

Après la lettre impériale du 19 janvier 1867, annonçant un programme plus libéral, M. Duvernois se rapprocha de plus en plus du gouvernement. Il défendit hautement la conciliation de l'Empire avec la liberté, comme rédacteur en chef de *l'Epoque*, journal acheté par le célèbre tailleur, M. Dusautoy, qui lui en céda, en avril 1868, la propriété. Au mois d'octobre suivant, il abandonnait ce journal et était chargé de fonder *le Peuple*, feuille politique quotidienne à 5 centimes, c'est-à-dire se vendant un prix deux fois moindre que son prix de revient. Ce journal qui, modifiant son titre, six mois plus tard, s'appela *le Peuple français*, parut le 1<sup>er</sup> février 1869. On lui attribuait le concours et même la collaboration personnelle de l'empereur, et on y chercha, dans les préoccupations politiques qui suivirent, la pensée du chef de l'État. Le dévoué journaliste fut présenté à la députation, comme candidat officiel du gouvernement libéral, dans l'unique circonscription des Hautes-Alpes, aux élections générales de mai 1869. Il fut nommé par 17 651 voix sur 28 800 votants. Son élection fut l'objet de réclamations assez vives pour qu'une demande d'enquête fût présentée au Corps législatif. Elle fut repoussée le 15 décembre 1869 par 134 voix contre 111 : 30 députés présents s'abstinrent de voter. Le nouvel élu prit place à droite, et devint le chef de cette fraction de la majorité conservatrice, qui, tout en admettant l'évolution libérale de l'Empire, demandait au Cabinet du 2 janvier 1870 de « présenter son avènement, moins comme un désaveu du passé, que comme sa consécration et sa justification. » M. Ollivier, n'entrant pas dans ces vues, M. Duvernois rompit avec lui par un article solennel publié dans *le Peuple français* du 26 février. Il n'en fut pas moins l'un des organisateurs de l'agitation plébiscitaire et l'un des cinq membres de la commission exécutive du Comité central fondé à cet effet. La lutte du journaliste contre

le ministère dura jusqu'au 10 juin suivant. A cette époque, M. A. Vitu remplaça M. Duvernois, comme rédacteur en chef de la feuille impériale, qui, depuis le 1<sup>er</sup> mars 1869, avait reçu environ 1 500 000 francs de subvention. Les journaux bien informés prétendirent qu'une intervention directe de l'empereur avait provoqué ce changement. Du reste l'activité de M. Duvernois ne se ralentit pas : il fit partie de la Commission d'enquête commerciale, réclama par voie d'amendement la publicité des séances des Conseils généraux, fut le rapporteur de plusieurs lois, et enfin, après la déclaration de guerre à la Prusse et les premiers désastres, accepta, dans le cabinet du comte de Palikao, le portefeuille du commerce, que venait d'abandonner M. Louvet (10 août). Il s'occupa avec ardeur de l'approvisionnement de Paris, où il fit entrer des quantités considérables de blés et de farines, et prépara le transport et l'emménagement des récoltes des départements voisins.

Après la révolution du 4 septembre, M. Clément Duvernois passa en Angleterre, où il séjourna jusqu'à l'armistice. Revenu à Paris, au mois de juin 1871, il publia dans l'*Avenir libéral*, journal fondé par un banquier bonapartiste, une lettre très modérée, dans laquelle il déclarait que, tout en conservant ses affections et ses convictions, il ne répugnait point à l'hypothèse d'un gouvernement républicain. En même temps, il faisait paraître dans l'*International*, sous le titre de *Lettres d'un Parisien*, une série d'articles qui étaient un véritable acte d'accusation contre le gouvernement de M. Thiers. Enfin, au mois de septembre 1871, il fonda un journal, défenseur avoué de l'Empire, l'*Ordre*, qui, distribué d'abord gratuitement dans Paris, et tiré à un nombre considérable d'exemplaires, devint bientôt un des organes les plus notables du parti. M. Duvernois le quitta, au mois de novembre suivant, pour prendre la direction d'une société financière appelée *Banque territoriale d'Espagne* ayant son siège à Paris et qui, au mois d'avril 1874, fut mise sous séquestre; arrêté lui-même avec plusieurs des administrateurs, il fut condamné, le 26 novembre, à deux ans de prison et 100 francs d'amende. Après l'expiration de sa peine, et sous le cabinet du 16 mai 1877, on lui attribua une brochure intitulée : *le Maréchal devant l'opinion*, ainsi que la paternité d'articles à sensation insérés dans le *Figaro*. — Il est mort le 8 juillet 1879.

M. Duvernois a publié un assez grand nombre de brochures sur des questions d'actualité; une douzaine sont relatives à l'Algérie, à ses intérêts politiques, administratifs, commerciaux, etc., et ont été imprimées pour la plupart à Alger (1858-1860). Parmi les autres, nous citerons : le *Couronnement de l'édifice, liberté démocratique* (1860, in-8); l'*Orléanisme et la Révolution*, lettre à M. le prince Henri d'Orléans (1861, in-8); *Un suicide politique*, lettre à M. Émile de Girardin (1861, in-8); l'*Union conservatrice*, lettre à M. Thiers (Londres, 1872, in-8); le *Géchi rose* (1873, in-8); la *Légation rouge* (1873, in-8). Il a aussi rédigé une *Histoire de l'intervention française au Mexique*, 1862-1867 (1867, in-8).

**DUVERT** (Félix-Auguste), vaudevilliste français, né à Paris, le 13 janvier 1795. s'engagea en 1811 dans les tirailleurs de la jeune garde, et passa dans la cavalerie au 4<sup>e</sup> dragons, où il était maréchal-des-logis chef, lors du licenciement de l'armée de la Loire. Il travailla alors dans diverses administrations, tout en ébauchant des vaudevilles, et débuta au Gymnase (8 février 1823) par une petite pièce, *les Frères de lait*, reçue grâce à une note de M. Viennet, membre du co-

mité de lecture, qui prédisait à l'auteur, sans le connaître, une belle carrière théâtrale. Ce fut un premier succès qui fut suivi de bien d'autres au même théâtre, au Vaudeville, aux Variétés, au Palais-Royal. M. Arnal lui doit ses meilleures créations. Ses ouvrages, au nombre de plus de 150, sont restés pour la plupart au répertoire de nos principales scènes. Les principaux collaborateurs de M. Duvert ont été M. Xavier (Saintine) et surtout M. de Lauzanne, qui devint son gendre. Chevalier de la Légion d'honneur au mois d'août 1834, il a reçu aussi plusieurs décorations étrangères. — M. Duvert est mort le 29 octobre 1876.

On cite surtout de lui : *Heur et malheur* (1831); *Mademoiselle Marguerite* (1832); *les Cabinets particuliers* (1832); *Prosper et Vincent* (1833); *un Scandale* (1834); *Renaudin de Caen* (1836); *la Laitière et les deux chasseurs* (1837); *le Mari de la dame de chœurs* (1837); *le Plastron* (1839); *la Famille du fumiste* (1840); *les Intimes* (1840); *la Sœur de Jocrisse* (1840); *l'Omelette fantastique* (1842); *l'Homme blasé* (1843); *Riche d'amour* (1845); *Ce que femme veut* (1847); *le Supplice de Tantale* (1850); *En revenant de Pondichéry, Macaroni d'Italie* (1858), etc., etc.

On a publié une édition de ses *Œuvres choisies* avec *Notice* par M. F. Sarcey (1876, t. I-V, in-8).

**DUVEYRIER** (Henri), voyageur et géographe français, né en 1840, est le fils de M. Charles Duveyrier, publiciste saint-simonien et auteur dramatique, mort à Paris le 10 novembre 1866. Après avoir visité l'Algérie, il explora le Sahara pendant deux ans, puis parcourut les contrées limitrophes et pénétra, avec la protection des chefs touaregs, jusqu'au centre du Soudan. A son retour, la Société de géographie lui décerna une grande médaille d'or et, en 1867, il devint l'un des secrétaires de cette Société. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Henri Duveyrier a publié : *Exploration du Sahara. Les Touaregs du Nord* (1864, tome I, 31 planches et carte); *Livingstone et ses explorations dans la région des lacs de l'Afrique orientale* (1873, in-8); il a repris, avec M. G. Maucier, la publication de l'*Année géographique* de M. Vivien de Saint-Martin (1876, 15<sup>e</sup> année).

**DUYCKING** (Evert-Auguste), littérateur américain, né à New-York, le 23 novembre 1816, est fils d'un riche libraire. Il fit ses études à Columbia-College, dans sa ville natale, et fonda en 1840, avec Matthews, un journal mensuel, sous le titre : *Arcturus a Magazine of Books and Opinions*, et le continua jusqu'en 1842. En 1847, il fonda le *Monde littéraire* (Literary World) qu'il dirigea jusqu'en 1853. Il entreprit à cette époque, avec son frère, G.-L. Duycking, mort en 1863, une *Encyclopédie de la littérature américaine* qui parut en 1856 (Cyclopædia of American Literature, 2 vol. in-8), et obtint un grand succès; il y ajouta un *Supplément* en 1866. — Il est mort lui-même en août 1878.

On lui doit en outre un certain nombre de publications, parmi lesquelles il faut citer : *l'Esprit et la sagesse de Sydney Smyth* (the Wit and Wisdom of, etc., 1856); *Notice sur Georges L. Duycking* (Memoir of Geo. Duycking, 1864); *Histoire de la guerre de l'Union* (History of the War; 1861-1865, 3 vol.); *Galerie nationale de portraits des Américains célèbres* (National Portraits gallery, etc., 1866, 2 vol.); *Histoire du monde* (Hist. of the World from the Earliest period to the present time, 1870); *Mémoires de Francis Hawk* (1871), etc.

**DYER** (Thomas-Henry), historien anglais, né à Londres, le 4 mai 1804, fut associé d'une importante maison de commerce des Indes occidentales, qui fut supprimée par suite de l'émancipation des esclaves. Il visita alors Athènes, Rome, Pompéi, et fit de l'ancienne topographie de ces villes l'objet des plus connues de ses publications.

On cite de lui : *Vie de Calvin* (Life of Calvin, 1850); *Histoire de l'Europe moderne* (Hist. of modern Europe, 1865, 4 vol.); *Histoire de la cité de Rome* (Hist. of the City of Rome, 1867); *Pompéi* (1868); *Athènes ancienne* (Ancient Athens, 1873); *Histoire des rois de Rome* (Hist. of the kings of Rome, 1868). Il a donné en outre un certain nombre d'articles au *Dictionary of Biography and Geography*, au *Classical Museum*, etc. \*

**DZIERZON** (Jean), naturaliste et apiculteur allemand, né le 16 janvier 1811, à Lotzkowitz, en Silésie, étudia la théologie et devint, en 1835, curé d'une petite paroisse en Silésie, appelée

Karlsmarkt, d'où il n'est plus sorti. Fils d'un cultivateur, M. Dzierzon s'était plu dès sa jeunesse, à observer les abeilles, qui devinrent l'objet exclusif des études de toute sa vie. On cite de curieuses découvertes obtenues par ses recherches. Ses compatriotes lui doivent l'introduction des abeilles italiennes, supérieures aux espèces communes de l'Allemagne.

M. Dzierzon, qui a donné son nom à une méthode d'apiculture nouvelle, en a exposé tous les procédés, sur la demande expresse du gouvernement prussien, dans un ouvrage intitulé : *Théorie et pratique du nouvel ami des abeilles* (Theorie und Praxis des neuen Bienfreundes; Breslau 1848, 2<sup>e</sup> édit.; Schweidnitz, 1850-1852). Il a inséré plusieurs articles dans le *Journal de Frauendorf* (Frauendorfer Blaetter) et dans la *Gazette des abeilles* (Deutsche Bienenzzeitung). En 1854, il a fondé lui-même une revue mensuelle spéciale, *l'Ami des abeilles de Silésie* (Bienfreund aus Schlesien; Brieg, in-4).

## E

**EASTWICK** (Edward Backhouse), orientaliste anglais, né à Warfield, dans le Berkshire, en 1814, fut élevé à l'École de Charter-house et à Oxford, et commença de bonne heure l'étude des langues de l'Inde. Étant entré comme cadet d'infanterie au service de la Compagnie, il passa à Bombay, en 1836, l'examen d'interprète pour l'hindoustani et l'hindi de la façon la plus brillante, et devint successivement interprète pour le marathi, le persan, le guarathi et le kanarèse. Il reçut une récompense de 1000 roupies pour être devenu interprète en cinq langues.

Ses connaissances des mœurs et des dialectes de l'Inde le firent appeler à divers postes. En 1839, il fut nommé agent politique adjoint à Kathawar et au Sindh supérieur. En 1842, il accompagna à Nankin sir Henri Pottinger. Professeur d'hindoustani et de jelugu dans le collège de la Compagnie à Heuleybury, depuis 1845, il en devint le bibliothécaire en 1850. M. Eastwick est membre d'un grand nombre de sociétés savantes de l'Angleterre et du continent.

On a de lui de nombreux écrits, parmi lesquels nous citerons : *Rapport sur la famille des émirs de Khaïrpur dans le Sindh supérieur*; etc. (*Documents parlementaires*, juillet 1840); *Vocabulaire du langage sindhi* (*Journal asiatique* du Bengale, 1843); *Notes sur les cités d'Allore et de Rohri dans le Sindh supérieur* (*Journal asiatique* de Bombay, avril 1843); *Grammaire hindoustani* (1847); *Dry leaves from young Egypt* (1849; 3<sup>e</sup> édit. 1851); etc.

M. Eastwick a en outre traduit un certain nombre d'écrits orientaux, notamment : *Zartasht Namah* (Histoire de Zoroastre); pour la *Religion des Parsis* du docteur Wilson; *Bagh o Bahar* (1852, avec Réponse aux critiques du professeur Forbes); *Gulistan* (1852); etc., et publié plusieurs textes : *Gulistan di Sadi*, *Prem Sagar* (1851, avec vocabulaire hindi et traduction); les *Mémoires de Par-Ibrahim Khân* (1852), etc.

On lui doit aussi la traduction de l'ouvrage allemand *Abfall der Vereinigten Niederlande* (London, 1846, Standard Library), et celle de la *Grammaire comparée* de Bopp.

**EBERS** (Émile), peintre allemand, né à Breslau, le 14 décembre 1807, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf. Il a emprunté ses principaux sujets à la vie maritime, et a, en outre, traité divers épisodes de la vie militaire et de la vie des

champs. Sa peinture se distingue par l'esprit et le comique de certaines situations. On cite surtout : *les Contrebandiers surpris par les douaniers dans un cabaret*; *les Contrebandiers en famille*; *une Émeute réprimée dans une petite ville par les gendarmes*; *Scène de bivouac*; *Hussards prussiens malmenant une famille de paysans français*, et diverses autres toiles qui représentent la lutte des gens hors la loi, brigands ou contrebandiers, paysans qui refusent de payer l'impôt, étudiants en goguette, etc., contre la police et les gendarmes; puis, dans un autre genre : *une Dame sauvée d'un naufrage*; *Saint Goor prêchant l'évangile aux pêcheurs du Rhin*, etc.

**EBERT** (Charles-Egon), poète allemand, né à Prague, le 5 juin 1801, fit ses études dans sa ville natale, et devint en 1825 bibliothécaire et archiviste du prince Charles-Egon de Furstenberg. Il occupa plus tard différents emplois administratifs, et se retira à Prague en 1857 pour s'occuper entièrement de ses travaux littéraires. Il a été anobli en 1871.

M. Ch. Ebert s'est fait un nom de bonne heure comme poète lyrique. Il a aussi traité avec succès les genres épique et dramatique. On cite de lui un recueil de *Poésies* (Gedichte; Prague, 1824, 3<sup>e</sup> édit. Stuttgart, 1845), contenant des ballades et des romances estimées; *Wlasta*, poème héroïque national de Bohême, en trois livres (Prague, 1829); *le Cloître*, récit pastoral, en cinq chants (das Kloster; Stuttgart, 1833); deux drames joués avec succès à Prague : *Bretislav et Jutta*, en 1829, et *le Vœu*, en 1864; *une Femme magyare* (Eine Magyarenfrau, 1866), poésie épique, etc.

**EBERT** (Adolphe), philologue allemand, né à Cassel, le 1<sup>er</sup> juin 1820, étudia d'abord au lycée de sa ville natale, et suivit, de 1840 à 1844, les cours des universités de Marbourg, Leipzig, Göttingue et y soutint ses thèses sur la littérature romane principalement en Espagne et en Italie. Il fut appelé à l'Université de Marbourg en 1849 et passa en 1862 à celle de Leipzig, comme professeur des langues et littératures romanes. M. Ebert, préoccupé des rapports de ces dernières avec les littératures latines et germaniques du moyen âge, s'est efforcé de les rattacher aux institutions et aux idées de l'époque. Il a publié : *Recherches des sources pour l'histoire de*



*l'Espagne* (Quellenforschung, etc. Cassel, 1849); *Manuel de la littérature italienne* (Handbuch der ital. Marbourg 1854); *Histoire du développement de la tragédie en France* (Entwicklungsgeschichte der Franz. Tragédie, Gotha, 1856); *Histoire universelle de la littérature du moyen âge* (Allgem. Geschichte der Literatur des Mittelalters; Leipzig, 1874). Il a fondé en 1859, avec M. F. Wolf, un savant *Annuaire de la littérature romane*, publication qui acquit en quelques années une grande importance.

**ÉBRARD** (Jean-Henri-Auguste), théologien protestant allemand, né le 18 janvier 1818 à Erlangen, où son père était pasteur d'une colonie de Français réformés, étudia dans cette ville et à Berlin, fut agrégé en 1842 à l'université d'Erlangen, obtint en 1844 la chaire de théologie à Zurich, puis à Erlangen, et devint conseiller du consistoire à Spire. Il retourna à Erlangen en 1861, comme professeur à l'Université, et devint pasteur de la colonie française réformée en 1875.

Parmi ses ouvrages, dont on loue à la fois l'érudition et le style, on remarque : *Critique de l'histoire évangélique* (Kritik der evangelischen Geschichte; Francfort, 1842; 2<sup>e</sup> édit., 1850); *Essai d'une liturgie* (Versuch einer Liturgik; *Ibid.*, 1843); *l'Essence divine-humaine du christianisme* (die Gottmenschlichkeit des Christenthums; Zurich, 1844); *le Luthéranisme en Bavière* (das Lutherthum in Baiern; Berlin, 1844); *l'Évangile de saint Jean* (Zurich, 1845); *le Dogme de la sainte Cène et son histoire* (das Dogma vom heiligen Abendmahl und seine Geschichte; Francfort, 1845-1846, 2 vol.); *les Rapports de la dogmatique réformée avec le déterminisme* (das Verhältniss der reformirten Dogmatik zum Determinismus; Zurich, 1849); *Dogmatique chrétienne* (Christliche Dogmatik; Königsberg, 1851-1852, 2 vol.); *Leçons de théologie pratique* (Vorlesungen über praktische Theologie; Königsberg, 1852); *Manuel de l'histoire de l'Église chrétienne* (Handbuch der Christl. Kirchengeschichte, Erlangen, 1865); *Apologétique* (Apologetik, 1874-1875, 2 vol.); etc. On cite en outre un grand nombre de *Sermons*, dont un recueil a paru sous le titre de : *la Parole du salut* (das Wort vom Heil; Zurich, 1849), et de nombreux articles de revue.

**ECKARDT** (Jules), publiciste allemand, né à Wolmar (Livonie), le 1<sup>er</sup> août 1836, suivit les cours de droit à Pétersbourg, Dorpat et Berlin, s'établit à Riga en 1860, comme avocat consultant, puis devint secrétaire du consistoire provincial de Livonie et en même temps prit part à la rédaction de la *Rigasche Zeitung*, le principal organe du parti allemand dans les provinces baltiques. En 1867, il passa en Allemagne, et rédigea divers journaux, le *Grenzboten*, le *Hamburgische Correspondent*, le *Hamburgische Børsenhalle*, etc. Il fut nommé secrétaire du Sénat de Hambourg en 1870.

Parmi ses ouvrages qui traitent principalement des provinces baltiques, nous citerons : *les Provinces baltiques de la Russie* (die baltischen Prov. Russlands; Leipzig, 1869); *État rural de la Russie depuis l'abolition de l'esclavage* (Russlands laendliche Zustand, etc., 1870); *Jeunes Russes et vieux Livoniens* (Jungrussisch und Alt-livl. *Ibid.*, 1871); *la Société de Pétersbourg* (Aus des petersb. Gesellschaft; *Ibid.*, 1875), anonyme; *la Livonie au XVIII<sup>e</sup> siècle*, esquisse historique (Livland im 18 Jahrh. etc.; *Ib.*, 1876).

**ECKSTEIN** (Ernest), écrivain satirique allemand, né à Giessen, le 6 février 1845, suivit les cours des Universités de Giessen, de Bonn et

de Berlin de 1863 à 1868. Il vint alors à Paris puis visita l'Espagne, l'Italie, la Suisse, l'Autriche, la Hollande, recueillant partout des observations mises en œuvre dans une suite d'ouvrages humoristiques, écrits pour la plupart à Paris : *Echec à la reine* (Schach der Koenigin), épopée humoristique; *les Séducteurs de Varzin* (die Gespenster von Varzin, 1870), scène de nuit; *l'Imbécile de Séville* (der Stumme von Sevilla 1871), épopée comique; *Silhouettes parisiennes* (pariser Silhouetten, 1873); *Vénus Uranta* (1872); *Au tombeau de Cestius* (Am Grabmahl von Cestius; *la Mosquée de Courdoul*; *le Phare de Livourne*, (Leipzig, 1874, 2 vol.), etc. En même temps il donnait aux petites feuilles littéraires et satiriques une foule d'articles et d'essais qui furent également publiés en volumes sous les titres de *Feuilles volantes* (Fliegende Blaetter), *Marchandise légère* (Leichte Waaren); *Croquis satiriques du temps*, etc. Il se fixa depuis à Leipzig où il continua ses publications.

**EDHEM**-pacha, homme politique ottoman, né vers 1823, est un des premiers, parmi ses compatriotes, qui aient été envoyés en France pour y faire leurs études. Il fut amené à Paris, en 1831, par M. Amédée Jaubert, avec quatre autres enfants d'origine circassienne, et placé dans l'institution Barbet. De 1835 à 1838, il suivit, comme externe, les cours de l'École des mines et fit, durant cet intervalle, diverses excursions en France, en Suisse et en Allemagne, pour l'étude de l'exploitation des mines. De retour à Constantinople, il fut attaché à l'état-major de l'armée avec le grade de capitaine, exécuta divers travaux topographiques qui lui valurent successivement les grades de chef de bataillon, de lieutenant-colonel et de colonel, et fut nommé membre du conseil des mines lors de sa formation. En 1849, le sultan l'attacha à sa personne en qualité d'aide de camp. A partir de cette époque, sa faveur crût rapidement; il devint, dans un court espace de temps, général de brigade, puis général de division, et chef de la maison militaire du sultan, qu'il accompagna dans son voyage en Asie Mineure dans le courant de 1850. En 1854, il se rendit en Serbie comme commissaire de la Porte chargé de présenter au prince Alexandre Karageorgevitz le hatti-chérif confirmant les immunités de la Serbie. Démis sans cause apparente, vers le milieu de 1856, des fonctions qu'il occupait au palais, il ne tarda pas à être nommé membre du conseil du tanzimat, puis ministre des affaires étrangères en remplacement d'Aali-pacha, avec le grade de muichir. Edhem-pacha ne garda qu'un an ce poste auquel il avait été appelé par le crédit de Reschid-pacha, dont il suivait la politique.

Appelé en 1875 au poste d'ambassadeur de la Turquie à Berlin, Edhem-pacha fut aussi désigné pour être le représentant de la Porte à la conférence de Constantinople (novembre 1876) et l'on remarqua que M. de Bismarck refusa de le recevoir quand il demanda une audience de congé. Bientôt après (février 1877) il fut nommé grand vizir en remplacement de Milledhat exilé; mais les difficultés de toute nature auxquelles se heurtait son autorité lui firent donner sa démission (11 février 1878). Il fut depuis nommé ambassadeur à Vienne.

**EDIMBOURG** (Alfred-Ernest-Albert duc d'), second fils de la reine Victoria, est né à Windsor le 6 août 1844. Il eut pour premiers précepteurs MM. Birch et Cribbs, et se rendit à Genève en 1856, pour étudier les langues modernes. Se destinant au service de la marine, il retourna

bientôt en Angleterre, passa sexexamens à l'École navale le 31 août 1858 et s'embarqua à bord de la frégate *Euryalus* le 27 octobre suivant. Il fit partie de diverses stations à bord du *Saint-Georges*, visita le bassin de la Méditerranée, puis l'Amérique et les Indes occidentales. En 1862, il refusa le trône de Grèce. En février 1866, le parlement lui vota une liste civile annuelle de 250 000 fr. à partir du jour de sa majorité; il fut alors créé pair du royaume avec les titres de duc d'Edimbourg, comte de Kent, comte d'Ulster et prit possession de son siège à la Chambre haute le 8 juin 1866. Au commencement de 1867, nommé au commandement de la frégate *Galathée*, il fit un grand voyage autour du monde; de Plymouth il se rendit directement en Australie où il fut reçu, avec enthousiasme; toutefois à Clontarf (Nouvelle Galles du Sud), il fut l'objet d'un attentat de la part d'un Irlandais nommé O'Farrell, qui le blessa légèrement d'un coup de pistolet dans le dos (12 mars 1868). L'assassin fut jugé et condamné à mort le 21 avril. Le duc d'Edimbourg se rendit ensuite au Japon, où il fut reçu officiellement par le Micado, et visita la Chine et les Indes. Il épousa, le 23 janvier 1874, la fille unique de l'empereur Alexandre, la princesse Marie. De ce mariage il a eu un fils, Alfred, né le 15 octobre 1874, et trois filles. Le duc d'Edimbourg est héritier présomptif du duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha.

**EDISON** (Thomas-Alva), physicien et inventeur américain né en 1847 dans l'Etat d'Ohio, fut élevé dans le Michigan, et, privé de toutes ressources, parvint néanmoins à acquérir une instruction scientifique assez étendue. Obligé pour vivre d'exercer sur une ligne de chemin de fer la profession de *train-boy*, c'est-à-dire de vendre aux voyageurs des journaux, des cigares, des rafraîchissements, il imagina de rédiger et d'imprimer un journal, *the Great Trunk Herald*, pendant la marche même du train qu'il accompagnait, et cette innovation, dont s'occupa la presse américaine, lui permit de gagner quelque argent; il fonda ensuite, à Port-Huron, un autre journal qui dura peu et ayant, par hasard, reçu quelques notions de télégraphie d'un chef de gare dont il avait sauvé l'enfant, il étudia attentivement les phénomènes de l'électricité et obtint des applications fort ingénieuses; le droit d'exploitation lui en fut acheté par la Compagnie de l'Union de l'Ouest moyennant une rente annuelle de 6000 dollars. Dès lors, il se livra tout entier à son génie inventif et créa successivement une multitude d'instruments divers, entre lesquels ceux relatifs à la transmission et à l'emmagasinement du son, *téléphone*, *phonographe*, *microphone*, *mégaphone*, etc., lui ont valu une célébrité universelle, avant même que leur emploi fût entré dans la pratique courante. Depuis longtemps, M. Edison s'est préoccupé de la division à l'infini de la lumière électrique en vue de produire à bon marché l'éclairage des particuliers et des villes, et l'on a annoncé, à la fin de 1878 qu'une société s'était fondée à New-York, au capital de 300 000 dollars, pour l'exploitation de ses nouvelles découvertes.

**EDLUND** (Erik), physicien suédois, né le 14 mars 1819 à Nerike, fit ses études à l'Université d'Upsal et obtint le grade de docteur en philosophie en 1845. Il voyagea pendant deux ans en Allemagne et à son retour fut nommé professeur de physique à l'Académie des sciences et membre de cette société en 1851. En 1858, il établit en Suède un système de stations météorologiques, en dirigea et publia les observations jusqu'en

1873. Il a été nommé, en 1871, président et directeur de l'Institut technologique supérieur. Il a également été élu député pour la ville de Stockholm à la deuxième chambre.

M. Edlund a étudié principalement l'électricité et la chaleur; son premier travail, intitulé : *Sur les Courants induits*, date de 1848; il a donné depuis un certain nombre de mémoires publiés soit en allemand dans les *Annales de Poggendorff*, soit en français dans les *Mémoires de l'Académie de Stockholm*. Nous citerons : *Sur la Formation de la glace dans la mer* (1864); *Recherches sur la force électromotrice dans le contact des métaux* (1871); *Recherches sur les courants électriques produits par le mouvement des liquides* (1877); *Recherches sur l'induction unipolaire, l'électricité atmosphérique et l'aurore boréale* (1878); *Recherches sur le développement de la chaleur des courants inductifs galvaniques* (1864). *Sur une Nouvelle force électromotrice dans les rayons galvaniques; Démonstration expérimentale de la force électromotrice d'une étincelle électrique; Recherches sur l'apparition de la chaleur dans la pile galvanique*, etc.

**EDWARDS** (Henri MILNE), savant français, d'origine belge, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Bruges, le 23 octobre 1800, et frère du médecin économiste William-Frédéric Edwards, mort en 1849, étudia lui-même la médecine à Paris. Reçu docteur en juillet 1823, il se tourna vers les sciences, professa d'abord l'histoire naturelle au lycée Henri IV, puis fut chargé (1841) du même cours au Muséum et à la Faculté des sciences, dont il devint le doyen. En 1862 (28 mai), il fut nommé au Muséum professeur de zoologie, en remplacement d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, et, en 1864, directeur suppléant de cet établissement. Admis, en 1838, à l'Académie des sciences (section d'anatomie et de zoologie), comme successeur de Cuvier, il fut élu associé libre de l'Académie de médecine en 1854. Il fit à plusieurs reprises partie du Conseil impérial de l'instruction publique. Officier de la Légion d'honneur en avril 1847, il a été promu commandeur le 13 août 1861.

On a de M. Milne-Edwards : *Recherches anatomiques sur les crustacés* (1828), couronné par l'Académie des sciences; *Manuel de matière médicale* (1832); *Nouveau formulaire pratique des hôpitaux* (4<sup>e</sup> édit., 1840, in-32); *Cahiers d'histoire naturelle* (1834), avec M. Achille Comte; *Éléments de zoologie* (1834-1835, 4 parties), réédités sous le titre de *Cours élémentaire de zoologie* (1851, in-12, 418 figures); *Histoire naturelle des crustacés, ou Suites à Buffon* (1837-1841, 3 vol. in-8); *Histoire naturelle des corailiaires ou polypes proprement dits* (1858-1860, 3 vol. in-8, avec fig. et pl.), ouvrage qui fait partie de la collection *Suites à Buffon; Leçons sur la physiologie et l'anatomie comparée de l'homme et des animaux* (1855-1876, tom. I-XI); *Recherches pour servir à l'histoire naturelle des mammifères* (1868-1874, 2 vol. in-4, texte et atlas), etc. On lui doit en outre la réédition de l'*Histoire naturelle des non vertébrés* de J.-B. de Lamarck (1836-1845, 11 vol. in-8), et des articles fournis aux recueils et dictionnaires spéciaux.

Un fils de ce savant, M. Alphonse MILNE-EDWARDS, né à Paris en 1835, se fit recevoir docteur en médecine en 1859, devint professeur à l'école de pharmacie en 1865, et remplaça, en 1876, son père dans sa chaire de zoologie, au Muséum. Il a été décoré de la Légion d'honneur. Il a été lui-même élu membre de l'Académie des sciences le 7 avril 1877. M. Milne-Edwards fils a publié aussi plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons :

*Recherches anatomiques, zoologiques et paléontologiques sur la famille des chevrotains* (1864, in-4, 11 pl.); *Histoire des crustacés podophtalmaires fossiles* (1865, t. I, gr. in-8, avec pl.); *Recherches anatomiques et paléontologiques pour servir à l'histoire des oiseaux fossiles de la France* (1866-1872, in-4 avec 200 pl.); *Recherches sur la faune ornithologique éteinte des îles Mascareignes et de Madagascar* (1866-1874, in-4, 38 pl.); quelques *Rapports*, etc.

**EDWARDS** (Henry-Sutherland), journaliste anglais, né à Londres en 1828, commença ses études dans cette ville et vint les achever à Paris, où il resta plusieurs années. Il se rendit en Russie en 1856 à l'occasion du couronnement de l'empereur Alexandre II. De retour à Londres, il publia *les Russes chez eux* (Russians at Home, 1858). A deux reprises il fut envoyé en Pologne, comme correspondant du *Times*, et écrivit, en 1863, *la Captivité polonaise* (the Polish Captivity). Après avoir suivi l'insurrection dans ses diverses phases, il reçut l'ordre de quitter Varsovie, se rendit à Saint-Petersbourg, visita Moscou et le sud de la Russie, et reentra en Galicie par Kiev. Il publia, en 1867 une histoire de l'insurrection sous le titre : *Private History of a Polish insurrection*. Pendant la guerre franco-prussienne, il fut envoyé à l'état-major prussien par le même journal et assista à l'escarmouche de Saarbrück, à la bataille de Sedan, au siège de Strasbourg, puis suivit l'armée allemande jusqu'à Rouen et Amiens. Sa relation, intitulée *les Allemands en France* (the Germans in France) parut seulement en 1874. Outre ces comptes rendus de reporter, il a publié : *Histoire de l'opéra* (Hist. of the opera, 1862); *Malvina*, roman (1871, 3 vol.), et traduit de l'allemand *Statistique de tous les pays* (Statistics of all countries) de M. Otto Hubner. \*

**EDWARDS** (miss Amelia-B.), femme de lettres anglaise, née en 1831, appartient par sa mère à la famille Walpole. Elle montra de bonne heure des dispositions pour les lettres et, dès 1853, collabora à la presse périodique. Connue surtout comme romancière, elle a publié aussi des ouvrages pour la jeunesse. Parmi ses romans nous mentionnerons : *la Femme de mon frère* (My brother's Wife, 1855); *l'Echelle de la vie* (the Ladder of Life, 1857); *la Main et le Gant* (Hand and glove, 1859); *Un demi-million* (Half a million of money, 1868); *Du temps de ma jeunesse* (In the Days of my Youth, 1872); *Miss Carew* (1875). etc. Comme ouvrages d'éducation, on cite : *Abrégé de l'histoire de France* (Abridgment of French History), dans la collection de Routledge « Useful Library »; le texte de la *Galerie des portraits historiques* de MM. Conalghi; *Montagnes non frayées, vallons non fréquentés* (Untrodden peans and unfrequented valleys, 1873), relation d'un voyage dans la région Dolomite; *l'Égypte, la Nubie et le Nil* (Egypt. etc., 1875); *Cinq cent lieues sur le Nil* (a Thousand miles up the Nile; 1877).

**EENENS** (Alexis-Michel) officier et publiciste belge, né à Bruxelles le 29 juin 1805, entra dans l'artillerie et se rallia en 1830 au gouvernement provisoire qui précéda le règne de Léopold I<sup>er</sup>. En 1831, il fit échouer une conspiration militaire ourdie par divers généraux en faveur de la dynastie déchue. Pendant la campagne de 1832 contre l'armée française, il commanda l'artillerie et se signala particulièrement à la bataille de Louvain. Il a été membre de la Chambre des représentants en 1847. Lieutenant-général et inspecteur général de l'artillerie, il a été promu grand cordon de l'ordre de Léopold.

M. Eenens a publié divers mémoires spéciaux, notamment : *Projets d'organisation de l'armée belge* (Bruxelles, 1871, in-8). Un autre ouvrage, *les Conspirations militaires de 1831* (Ibid., 1875, 2 vol. in-8), causa une vive émotion parmi les officiers hollandais survivants ou leurs descendants. L'auteur, invité par le roi, dont il était l'aide de camp, à cesser toute polémique sur ce sujet irritant, préféra quitter la cour et publia quatre suppléments (1875-1876) en réponse aux attaques dont il était l'objet. Le comte Goblet d'Alviella lui intenta sans succès un procès pour outrage à la mémoire de son aïeul.

**EGGER** (Émile), helléniste français, membre de l'Institut, est né à Paris le 18 juillet 1813, d'une famille d'origine allemande. Reçu docteur ès lettres en 1833, agrégé pour les classes supérieures en 1834, il fut employé comme agrégé suppléant, puis comme professeur, dans divers collèges de Paris. Il se fit d'abord connaître par de nouvelles éditions de Varron (*de Lingua latina*, Paris, 1837, in-16), de Longin (Paris, 1837, in-16), des fragments de Festus et Verrius Flaccus (Paris, 1839, in-16). En 1839, il remporta le prix proposé par l'Académie des inscriptions et belles-lettres sur ce sujet : *Examen critique des historiens anciens de la vie et du règne d'Auguste* (Paris, 1844, in-8), et fut aussitôt nommé maître de conférences à l'École normale; en 1840, il obtint au concours le titre d'agrégé près les facultés des lettres, et fut appelé comme professeur suppléant de littérature grecque à la Faculté des lettres de Paris. Il est devenu titulaire de cette chaire en 1855. L'année précédente, il avait été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Guérard. D décoré de la Légion d'honneur le 27 avril 1845, M. Egger a été promu officier le 13 août 1866, et commandeur le 27 juillet 1879.

Il a encore donné : *Latini sermonis vetustioris reliquæ selectæ* (Paris, 1843, in-8); *Méthode pour étudier l'accentuation grecque* (Paris, 1844, in-12, en collaboration avec M. Galusky); *Aperçu sur les origines de la littérature grecque* (Paris, 1846, in-8); *Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs, suivi de la Poétique d'Aristote et d'extraits de ses problèmes, avec traduction française et commentaires* (Paris, 1850, in-8); *Notions élémentaires de grammaire comparée, pour servir à l'étude des trois langues classiques, conformément au nouveau programme officiel* (Paris, 1852, in-12; 7<sup>e</sup> édit., 1875); *Apollonius Dyscole* (Paris, 1854, in-8); *Considérations historiques sur les traités internationaux chez les Grecs et chez les Romains* (1856, in-8); *De quelques textes inédits récemment trouvés sur des papyrus grecs* (1858, in-8); *Mémoires de littérature ancienne* (1862, in-8); *Mémoires d'histoire ancienne et de philologie* (1863, in-8); *Observations sur un procédé de dérivation très fréquent dans la langue française*, etc. (1864, in-4); le Duc de Clermont-Tonnerre, traducteur et commentateur des œuvres d'Isocrate (1865, in-8); *Études historiques sur les traités publics chez les Grecs et les Romains* (1866, in-8); *le Papier dans l'antiquité et dans les temps modernes* (1866, br. in-18); *l'Hellénisme en France* (1869, 2 vol. in-8); *Notice sur un papyrus gréco-égyptien inédit appartenant à la Bibliothèque de l'université d'Athènes* (1873, in-4); *les Substantifs verbaux formés par apocope de l'infinifitif* (1875, in-8), etc. M. Egger a fourni à beaucoup de publications et de recueils périodiques de savants articles, notamment au *Journal général de l'instruction publique*, où il a inséré le compte rendu d'un cours de Faurler sur l'épopée grecque, ainsi que d'importants mé-

moires au *Recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*.

**EHRENBERG** (Christian-Gottfried), naturaliste allemand, né le 19 avril 1795 à Delitzsch, en Prusse, fut élevé à la Schulpforta, puis étudia la théologie à l'université de Leipzig. Mais il se tourna bientôt vers la médecine. Après s'être rendu à Berlin vers 1815, pour satisfaire aux lois militaires de son pays, il se livra, à l'aide du microscope, à des recherches physiologiques qui attirèrent sur lui l'attention des savants et lui firent confier, en 1820, par l'Académie des sciences, une mission pour l'Égypte. Il partit avec Hemprich. Les rapports importants qu'ils adressèrent à l'Académie leur firent accorder de plus larges subsides et, dépassant le terme de leur mission, ils parcoururent ensemble l'Égypte, l' Abyssinie et une grande partie de l'Arabie. Hemprich ayant succombé aux fatigues de ce voyage, M. Ehrenberg l'acheva seul d'après leur plan. Il en rapporta des collections magnifiques d'animaux et des plantes inconnues jusqu'alors. Nommé professeur suppléant à la Faculté de médecine de Berlin, il préféra partir avec Al. de Humboldt, pour explorer l'Asie centrale et plus particulièrement le plateau de l'Altaï en 1829. Dix ans après, il devenait professeur à l'université de Berlin, et en 1842 secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de cette ville. Il a été élu associé étranger de l'Institut, le 27 avril 1860. — Il est mort à Berlin le 27 juin 1876.

Les ouvrages les plus importants de M. Ehrenberg, presque tous publiés à Berlin, sont les suivants : *Voyage scientifique dans l'Afrique septentrionale et l'Asie occidentale pendant les années 1820 à 1825* (Naturgeschichtliche Reise durch Nordafrika und Westasien 1820-1825, t. I, partie 1, 1828), relation de son premier voyage restée incomplète; *Symbolæ physicae* (Mammalium, I et II, 1828-1833; Avium, I, 1828; Insectorum, I-IV, 1829-1834, et Animalium everttebratorum, I, 1828), comprenant la description des collections rapportées du même voyage, également inachevées; *les Coraux de la mer Rouge* (die Korallenthier der rothen Meeres, 1834), et *les Acalèphes de la mer Rouge* (1836), consacrés aux observations microscopiques sur les animaux de cette mer; *Organisation, classification et distribution géographique des animaux infusoires* (Organisation, Systematik und geographisches Verhaeltniss der Infusionsthierehen, 1830); *Essai sur l'organisation des infiniment petits* (Zur Erkenntniss der Organisation in der Richtung des kleinsten Raumes, 1832-1834), avec un *Supplément* (Zusatz Erkenntniss; etc., 1836, avec planches); *De l'Organisation complète des animaux infusoires* (das Infusionsthierehen als vollkommener Organism., avec 64 planches dessinées par l'auteur lui-même, Leipzig, 1838), son œuvre principale, vrai monument de science et de typographie; *la Formation des roches crétaées de l'Europe, de la Lybie et de l'Ural par des organismes microscopiques* (die Bildung des europæischen, libyschen und uralischen Kreidfelsens, etc., Berlin et Leipzig 1839, avec planches); *les Infusoires fossiles et la terre végétale animée* (die fossilen Infusorien und die lebendige Dammmerde, 1837, avec deux planches); *Mémoire sur la phosphorescence de la mer* (1835); *Pluies de poussière et de sang, Vie organique et invisible dans l'atmosphère* (Passat-Staub und Blutregen, etc., 1849); *Appendice au grand ouvrage sur les infusoires, contenant 274 espèces nouvelles* (Kurze Nachrichten über 274 seit dem Abschluss der Tafeln des grössern Infusorienwerkes neu beobachteten Infusorienarten, 1840); *Distribution*

*et influence de la vie microscopique dans l'Amérique du Sud et du Nord* (Verbreitung und Einfluss des mikroskopischen Lebens in Süd und Nord-Amerika, 1842); *les Sciences naturelles et la médecine ne justifient pas la crainte d'un affaiblissement corporel des peuples par suite du développement spirituel* (Ueber die naturwissenschaftlich und medizinisch völlig unbegründete Furcht vor körperlicher Entkraeftigung der Völker, etc., 1842), etc. Il faudrait citer aussi les nombreux *Mémoires* que M. Ehrenberg n'a cessé d'insérer dans le recueil annuel (*Jarhbücher*) de l'Académie des sciences de Berlin.

**EICHENS** (Frédéric-Édouard), graveur prussien, né à Berlin le 27 mai 1804, et fils d'un négociant, eut à vaincre les résistances de son père pour suivre sa vocation d'artiste. Après avoir étudié la gravure sous M. Buchhorn de Berlin et obtenu, très jeune encore, plusieurs récompenses académiques, il voyagea en Russie, en Allemagne, en France et en Italie (1827). A Paris, il se perfectionna sous la direction de M. Forster et de Richomme; à Parme, il fréquenta l'atelier de Paolo Toschi; à Venise et à Florence, il dessina d'après les tableaux des mattres. Ses copies de *la Fille du Titten* et de *la Vision d'Ézéchiel*, qu'il grava plus tard et ses portraits du *duc et de la grande-duchesse de Toscane* firent sa réputation. De retour à Berlin vers 1832, il fut nommé membre de l'Académie des beaux-arts, et toutes les écoles se disputèrent ses leçons. — Il est mort à Berlin le 5 mai 1877.

M. Fréd. Eichens avait exposé à notre Salon de 1842, sa gravure de *la Vision d'Ézéchiel*, qui lui valut une 3<sup>e</sup> médaille; il envoya à l'Exposition universelle, en 1855, *Macbeth et les Sorcières* et des *Ornements*, d'après M. Kaulbach; à celle de 1867, *la Tour de Babel, Homère et les Grecs, les Croisés, l'Age de la Réformation, une Frise contenant des scènes prises dans l'histoire universelle*. Il faut encore citer de lui : *l'Adoration des Mages*, d'après Raphaël (musée de Berlin); une *Sainte Madeleine*, d'après le Dominiquin; le portrait de son maître *P. Toschi, les Portraits de Frédéric le Grand et sa sœur enfants*, d'après Pesne; le *Portrait du ministre d'Etat de Schon*, d'après J. Wolff; enfin le *Portrait du roi Frédéric-Guillaume*, d'après un daguerrotypé; *Jésus-Christ* (1871), d'après Sébastien del Piombo.

**EICHENS** (Philippe-Hermann), frère du précédent, graveur et lithographe prussien, né à Berlin le 13 septembre 1812, étudia quelque temps la peinture et la gravure à Berlin, et vint demander des leçons de lithographie aux meilleurs artistes de Paris. A la suite d'un voyage artistique en Italie, il revint en France, où il obtint une médaille pour la lithographie, l'année même où son frère en recevait une pour la gravure. M. Eichens devint un des premiers lithographes de Berlin. On cite surtout ses portraits de *Rauch*, d'après Lallemand, et de *Stiche*, d'après Léopold Robert.

Cet artiste a exposé, comme graveur, à plusieurs des Salons de Paris, notamment : en 1859, *Florinde*, d'après M. Winterhalter, et *la Leçon de danse*, d'après Heilbuth; en 1861, *le Martyre de Paul Delaroche* et *le Violon de Crémone* de C.-L. Muller; en 1863, *la Fille de Jaire*, de G. Richter, et *la Montre*, de M. Toulmouche; en 1868, une *Faneuse*, de M. Brochart, etc. Ces diverses œuvres, presque toutes à la manière noire, lui ont valu une 2<sup>e</sup> médaille en 1859, et deux rappels. M. Ph.-H. Eichens avait obtenu une médaille pour la lithographie en 1842.

**EICHHOFF** (Frédéric-Gustave), philologue

français, né au Havre, le 17 août 1799, fils d'un négociant de Hambourg depuis quelque temps établi en France, fit ses études à Paris, et prit le grade de docteur ès lettres en 1826. D'abord répétiteur à l'institution Massin, il se livra à l'étude des langues orientales, notamment du sanscrit, et prononça, en 1827, dans une séance solennelle de la Société asiatique présidée par le duc d'Orléans, un discours qui le fit choisir pour professeur d'allemand des enfants du futur monarque. Nommé, après la révolution de 1830, bibliothécaire de la reine, il s'appliqua plus spécialement vers cette époque aux langues vivantes, et suppléa, de 1837 à 1838, M. Fauriel, à la Sorbonne. En 1842, au retour d'un voyage en Italie, il fut envoyé à Lyon comme professeur titulaire de la chaire de littérature étrangère. En 1855, il reçut le titre d'inspecteur général des langues vivantes dans les lycées de France. Il devint, en 1847, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il fut décoré de la Légion d'honneur le 2 juin 1837. Il reçut, à l'occasion de son *Parallèle des langues*, des médailles d'honneur du roi de Saxe, du prince de Prusse, et de la ville de Hambourg. — Il est mort à Paris, le 10 mai 1875.

Voici les principales publications de M. Eichhoff : *Etudes grecques sur Virgile*, ou Recueil de tous les passages imités par lui des poètes grecs (1825, 3 vol. in-8) ; *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde, ou Étude des principales langues romanes, germaniques, slavonnes*, etc., avec un *Essai de transcription générale* (1836, in-4, Imprimerie Royale), traduit à Leipzig en 1840 ; *Histoire de la langue et de la littérature des Slaves*, considérées dans leur origine indienne et leur état présent (1839, in-8) ; *Dictionnaire étymologique des racines allemandes*, en collaboration avec M. de Suckau (1840) ; *Hymne à Dieu*, pièce en vers, d'après le poète russe Derjavine (Lyon, 1842, in-8) ; *Essai sur l'origine des Scythes et des Slaves* (1845, in-8) ; *Poésie lyrique des Indiens* (1852) ; *Légende indienne sur la vie future*, traduite du sanscrit, et comparée aux légendes d'Homère et de Virgile (1852) ; *Études sur Ninive, Persépolis, la mythologie de l'Edda* (1855, in-8) ; *Poésie héroïque des Indiens, comparée à l'épopée grecque et romaine*, avec des citations en français et la traduction en vers latins (1860, in-8) ; *Grammaire générale indo-européenne*, comparaison des langues grecque, latine, gothique, allemande, anglaise et russe entre elles et avec le sanscrit (1867, in-8).

M. Eichhoff a donné, en outre, conformément au programme officiel des langues vivantes adopté dans les collèges, trois séries de *Morceaux choisis des classiques allemands*, prose et vers (1853, 3 vol. in-8) ; *Morceaux choisis, prose et vers, des classiques anglais* (nouvelle édit., 1864, 3 séries, in-18) ; *les Racines de la langue allemande rangées par désinences* (1864, in-18) ; *les Racines de la langue anglaise*, des exercices de traduction anglaise et allemande, etc. (1864, in-8), etc.

**EICHTHAL** (Gustave d'), publiciste français, né à Nancy, en 1804, d'une riche famille de banquiers d'origine juive, se livra au sortir du collège à l'étude des questions économiques, embrassa les opinions de l'école saint-simonienne, fit partie de l'association qui avait à sa tête M. Enfantin et coopéra à la rédaction du *Globe* et de *l'Organisateur*. Lors de la dispersion de la secte, M. G. d'Eichthal, qui avait sacrifié une partie de sa fortune pour ses idées, se rendit en Grèce où il devint membre du bureau d'économie publique et écrivit, sous ce titre : *les Deux Mondes*, une introduction à l'ouvrage de

M. Urquhart sur la Turquie. Il fut ensuite un des principaux fondateurs de la Société d'ethnologie dont il devint secrétaire, et publia dans ses *Mémoires* divers travaux réimprimés depuis. Déjà, en 1839, il avait publié, de concert avec M. Ismayl Urbain, des *Lettres sur la race noire et blanche*. M. d'Eichthal fut chargé, en 1861, par la Société d'acclimatation de Paris, d'explorer, avec M. Meunier, la Sibérie et la province de l'Amour. Il prit part, en 1848, à la rédaction du journal le *Credit* et ne cessa de s'occuper des questions sociales.

M. Gust. d'Eichthal a publié, en outre, un travail important d'exégèse, *les Évangiles* (1863, 1<sup>re</sup> partie, t. I et II, in-8), suivi de *l'Examen critique et comparatif des trois premiers Évangiles* (in-8) ; *Étude sur la philosophie de la Justice ; Platon* (1864, in-8) ; *De l'Usage pratique de la langue grecque* (1864, in-8) ; *Études sur les origines bouddhiques de la civilisation américaine* (1865, in-8, avec pl.) ; *les Trois grands peuples méditerranéens et le Christianisme* (1865, in-8) ; *Mémoire sur le texte primitif du premier récit de la création* (1875, in-8) ; *le Site de Troie, selon M. Lechevalier ou selon M. Schliemann* (1875, in-8), etc.

**EICHWALD** (Édouard), naturaliste et voyageur russe, né le 4 juillet 1795 à Mitau en Lithuanie, étudia à Berlin les sciences naturelles et la médecine. Après avoir parcouru l'Allemagne, la Suisse, la France et l'Angleterre, il revint en Russie, en 1821, et donna des leçons particulières à l'université de Dorpat. En 1823, il fut nommé professeur de zoologie et d'accouchement à Kasan. De 1825 à 1827, il explora la mer Caspienne et les pays du Caucase, et à son retour obtint la place de professeur suppléant à l'université de Wilna. Il fit à cette époque une grande excursion dans les provinces occidentales de la Russie et dans le gouvernement de Kheron. L'université de Wilna ayant été supprimée, M. Eichwald fut nommé secrétaire perpétuel de l'académie médico-chirurgicale de cette ville, et y professa la minéralogie, la zoologie et quelques branches de la médecine jusqu'en 1838. Appelé alors à Saint-Petersbourg, il occupa la chaire de zoologie et de minéralogie à l'académie médico-chirurgicale, puis fut nommé professeur à l'école des mines. Pour compléter ses études de géologie, il exécuta divers voyages en Esthonie, en Finlande, dans le gouvernement de Saint-Petersbourg, et dans les pays scandinaves. S'étant tourné peu à peu vers l'étude de la paléontologie, il entreprit une série d'excursions scientifiques nouvelles, en 1846, et parcourut le Tyrol, l'Italie, la Sicile, l'Algérie, etc. En 1851, le savant professeur prit sa retraite et reçut le titre de conseiller d'État. Il a été élu membre et correspondant de toutes les académies de Russie et de plusieurs académies étrangères. — Il est mort à Saint-Petersbourg, le 26 novembre 1876.

M. Eichwald a fait connaître l'empire russe sous le rapport de l'histoire naturelle, de la géognosie et de l'ethnographie dans une foule d'ouvrages, écrits en allemand, en français, en latin ou en russe, notamment : *Voyage sur la mer Caspienne et au Caucase* (Reise auf dem caspischen Meere und in den Caucasuslaendern ; Stuttgart, 1834-1837, 2 vol.) ; *Géographie ancienne de la mer Caspienne, du Caucase et de la Russie méridionale* (Alte Geographie des caspischen Meeres, des Caucasus und Süd Russlands ; Berlin, 1838) ; *Mémoire sur les richesses minérales des provinces occidentales de la Russie* (en français, Wilna, 1835) ; *Des Couches siluriennes de l'Esthonie* (Ueber die silurischen Schichtensysteme

von Esthland; Saint-Pétersbourg, 1840); *Esquisses scientifiques de la Lithuanie, de la Volhynie et de la Podolie* (Naturhistorische Skizzen über Littauen, Volhinien, und Podolien; Wilna, 1850); *Observations scientifiques faites dans un voyage à travers le Tyrol*, etc. (Naturhistorische Bemerkungen waehrend einer Reise durch den Eifel, Tirol, etc.; Moscou et Stuttgart, 1851); — puis, pour la botanique et la zoologie : *Plantarum notarum quas in itinere caspio-caucasico observavit, fasciculi* (2 vol. in-folio; Wilna et Leipzig, 1831-1833); *Fauna caspico-caucasica* (Saint-Pétersbourg, 1841, avec 40 planches); *Recherches sur les infusoires de la Russie* (Beitraege zur Infusorien; Moscou, 1844-1852); *Zoologia specialis* (3 vol., Wilna, 1829-1831); *Observations de Physale et de Delphino* (Saint-Pétersbourg, 1829); *Memoria Bojani* (Wilna, 1835); enfin, pour la paléontologie : *le Monde antédiluvien de la Russie* (en langue russe, Ibid., 1851, traduit en français); *Oryktoznosie* (Ibid., même langue, 1845); *Géognosie* (Ibid., même langue, 1846); *Lethæa renica, ou Paléontologie de la Russie* (Stuttgart, 1852-1867, livr. I-II, gr. in-8, avec atlas in-fol.)

**EISENLOHR** (Auguste), égyptologue allemand, né à Mannheim (Bade), le 6 octobre 1832, suivit les cours de théologie aux universités des Gœttingue et de Heidelberg. Une dangereuse maladie lui fit abandonner les études théologiques. Il suivit les cours de chimie de Bunsen et fut reçu docteur en philosophie en 1859. En 1865, il fut amené par le hasard à étudier les hiéroglyphes égyptiens, s'y adonna avec passion sous la direction de MM. Chabas et Brugsch et prit ses grades en 1869, à Heidelberg, avec une thèse intitulée : *Eclaircissement analytique de la partie démotique de l'inscription de Rosette* (die analyt. Erklarung des dem. Theils der Rosettana). Il entreprit, la même année, un voyage scientifique en Egypte en Grèce et en Syrie. Il eut l'occasion d'étudier à Alexandrie le fameux papyrus de Harris, en prit des extraits qu'il traduisit (Leipzig., 1872), et aida la fille de Harris à vendre ce papyrus au *British Museum*, pour la somme de 82500 francs. M. Eisenlohr publia dans les *Transactions* de la Société d'archéologie biblique de Londres : *De la Condition politique de l'Egypte avant le règne de Ramsès III* (the Political condition, etc.), et *Recherches pour servir à l'histoire de ta XIX<sup>e</sup> dynastie* (1873) : mémoires qui furent discutés et à l'appui desquels il publia, dans *V. Egyptische Zeitschrift*, la traduction complète du papyrus. En 1872, il fut nommé professeur à l'université de Heidelberg.

**EITELBERGER DE EDELBERG** (Rodolphe), esthéticien autrichien, né à Ollmütz en 1817, étudia à l'université de Vienne, y devint en 1847, *privat-docent*, abandonna l'enseignement en 1848, pour entrer à la rédaction de la *Wiener Zeitung*. Il reprit ses leçons en 1850 et fut nommé en 1852 professeur de l'histoire de l'art. Commissaire de l'empire d'Autriche aux diverses expositions universelles, il fut chargé par le gouvernement, après celle de 1862, de fonder un musée de l'art appliqué à l'industrie, avec une école des Arts et métiers et en devint le directeur. Conseiller du ministère de l'instruction publique, il prit une part importante à la réorganisation de l'Académie des beaux-arts de Vienne, et à celle de l'enseignement du dessin et des arts appliqués à l'industrie.

Parmi ses écrits on cite : *la Réforme de l'enseignement des beaux-arts* (die Reform des Künstlerunterrichts, Vienne, 1848); *Lettres sur l'art*

*moderne en France* (Briefe über die moderne Kunst, etc., lb. 1858); *Monuments artistiques du moyen âge, appartenant à l'Etat* (Mittelalterliche Kunstdenkmale, etc., Stuttgart, 1858-1860, 2 vol.); *les Monuments artistiques lombardo-vénitiens* (Vienne, 1859); *les Cartes à jouer* (Ueber Spielkarten, Ibid., 1860); *Sources de l'histoire de l'art au moyen âge et à la Renaissance* (Quellenschriften, etc. Ibid. 1871-76, vol. I-X).

**ÉLIE DE BEAUMONT** (Jean-Baptiste-Armand-Louis-Léonce), géologue français, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, sénateur, né le 25 septembre 1798 à Canon (Calvados), fit au collège Henri IV de brillantes études et sortit le premier de l'École polytechnique, en 1819, pour entrer à l'École des mines. En 1821, il entreprit, par ordre du gouvernement, une série de voyages métallurgiques et fut nommé à son retour, en 1824, ingénieur ordinaire des mines. Professeur à l'École des mines, en 1829, au Collège de France, en 1832, il devint ingénieur en chef l'année suivante, et plus tard inspecteur général de première classe. Élu successivement correspondant de l'Académie de Berlin (1827), membre de la Société philomatique (1829), associé étranger de la Société royale de Londres (1835), membre de l'Académie des sciences, en remplacement de Claude Lelièvre, le 21 décembre de la même année, il devint secrétaire perpétuel de cette Académie, à la mort de François Arago. Lors du rétablissement de l'Empire, il fut élevé à la dignité de sénateur. Commandeur de la Légion d'honneur le 10 décembre 1850, il a été promu grand officier le 11 août 1860.

Les premiers écrits de M. Élie de Beaumont se rapportent à la métallurgie. Les principaux sont : une *Notice sur les mines de fer et les forges de Framont et de Rothau (Vosges)* insérée dans les *Annales des Mines* (1822), et l'article *Mines* dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*, réimprimé à part en 1824, sous ce titre : *Coup d'œil sur les mines*.

En 1823, le directeur général des ponts et chaussées et des mines, M. Becquey, ayant conçu le projet de faire recueillir tous les éléments d'une carte géologique générale de la France, en confia la direction à M. Brochant de Villiers, en lui adjoignant pour collaborateurs principaux MM. Dufrenoy et Élie de Beaumont, alors élèves de l'École des mines. Comme un semblable travail venait d'être exécuté en Angleterre, les trois ingénieurs y furent envoyés pour en étudier les résultats. Les observations recueillies dans cet intéressant voyage ont été publiées par MM. Dufrenoy et Élie de Beaumont dans les *Annales des mines*, puis dans l'ouvrage spécial intitulé : *Voyage métallurgique en Angleterre, ou Recueil de mémoires sur le gisement, l'exploitation et le traitement des minerais d'étain, de cuivre, de plomb, de zinc et de fer dans la Grande-Bretagne* (1827, in-8 avec atlas; 2<sup>e</sup> édit., considérablement augmentée et rédigée avec la collaboration de MM. Léon Coste et Perdonnet, 2 vol. in-18 avec 2 atlas et 2 cartes géologiques de l'Angleterre).

Les travaux de MM. Dufrenoy et Élie de Beaumont sur la carte géologique de France qui devaient durer de nombreuses années, commencèrent en 1825, et, à partir de cette époque, M. Élie de Beaumont s'occupa presque exclusivement de recherches géologiques. Il publia, en 1827, dans les *Annales des mines*, ses *Observations sur les différentes formations qui, dans le système des Vosges, séparent la formation houillère de celle du lias* : en 1828, *Notice sur un*

gisement de végétaux fossiles et de bélemnites situé à Petit-Cœur, près Moutiers (Ann. des sc. nat.); en 1829, *Faits pour servir à l'histoire des montagnes de l'Oisans* (Ibid.); *Notice sur la ceinture jurassique du grand bassin géologique qui comprend Londres et Paris* (Ibid.); et *Recherches sur quelques-unes des révolutions de la surface du globe* (Ibid.). C'est dans ce dernier travail que l'auteur expose, dans leur ensemble, ses idées sur les soulèvements des systèmes de montagnes; sa doctrine, élaborée pendant de longues années, modifiée par lui-même toutes les fois que des observations nouvelles l'exigeaient, fut aussi défendue par lui avec un rare talent contre toutes les attaques. Il l'a présentée sous sa forme définitive, dans sa *Notice sur les systèmes des montagnes* (1852, 3 vol. in-18), qui contient, outre le résumé de ses recherches personnelles, l'abrégé des travaux faits en Europe par différents géologues sur quatre-vingt-quinze systèmes de montagnes.

Parmi les écrits qui traitent plus spécialement de la constitution géologique de la France, nous devons encore signaler : un *Mémoire sur l'étendue du système tertiaire inférieur dans le nord de la France* (Mémoire de la Société géologique de France 1832), et un *Mémoire sur les groupes du Cantal et du mont Dore, et sur les soulèvements auxquels ces montagnes doivent leur relief actuel*, en société avec M. Dufrenoy (Ann. des Mines, 1835). Nous citerons à part deux mémoires dans lesquels M. Elie de Beaumont confirme par ses propres observations la théorie des cônes volcaniques posée par L. de Buch : *Sur l'Origine et la structure du mont Etna* (Comptes rendus de l'Ac. des sciences, 1835); *Sur la Formation du cône du Vésuve* (Ibid., 1837). — M. Elie de Beaumont est mort subitement au château de Canon (Calvados), le 22 septembre 1874. Une statue lui a été élevée dans cette commune, l'année suivante.

ELLIOT (Samuel), littérateur américain, né à Boston, le 22 décembre 1821, prit ses degrés au collège d'Harvard en 1839 et vint continuer ses études en Europe. Étant à Rome dans l'hiver de 1845 à 1846, il conçut le projet d'une *Histoire critique de la liberté* dont il publia quelques fragments : *Passages tirés de l'histoire de la liberté* (Passages from the history of liberty, 1847), où il traite des réformateurs du moyen âge : Arnold de Brescia, Giovanni de Vicence, Savonarole, Wycleff, etc.; *the Liberty of Rome* (2 vol. in-8, Boston, 1849) : ce dernier travail fut imprimé et refondu, en 1853, sous le titre définitif d'*Histoire de la liberté; première partie, les Vieux romans* (the History of liberty, part. I, the Ancient romans, 2 vol. in-12). La même année parurent deux volumes : *les Nouveaux chrétiens* (the Early christians, 2 vol. in-12).

ELLIOT (George), Voy. EVANS.

ELLETT (Élisabeth LUMMIS, mistress), femme de lettres américaine, née à Sodus-Point, sur le lac Ontario (New-York), en 1818, et fille d'un médecin, fut élevée à Aurora et se maria au docteur William Ellet, qui occupa successivement différentes chaires de chimie dans les États de New-York et de la Caroline du sud.

Elle débuta, dès 1835, dans la littérature, par un volume de *Poésies*, suivi d'un drame historique : *Teresa Contarini*. De 1841 à 1848, elle publia divers ouvrages d'imagination, entre autres, un roman historique : *Scènes de la vie de Jeanne de Sicile* (Scenes in the Life of Joanna of Sicily, in-12). Mistress Ellet donnait, en outre,

dans les revues et *Magazines*, des nouvelles et des articles de critique, parmi lesquels on remarque une étude sur Schiller.

En 1848, parut son principal ouvrage : *les Femmes de la révolution américaine* (The Women of the american revolution, 3 vol. in-12, New-York). Au même genre d'études appartient : *l'Histoire domestique de la révolution d'Amérique* (The domestic History of the Revolution, 2 vol. in-12, New-York), et *les Femmes pionnières de l'Ouest* (the Pioneer Women of the West). Mistress Ellet a encore écrit : *Voyage d'été dans l'Ouest* (Summer rambles in the West, in-12); un intéressant volume de traditions et légendes européennes : *les Soirées de Woodlawn* (Evenings at Woodlawn, in-12); *Histoires de musiciens* (Novellettes of the musicians, in-8); *les Esprits gardiens* (Watchings spirits, in-8), essai sur la présence et l'action des esprits dans ce monde, d'accord avec les dogmes des Écritures.

ELLIOT (Henri-George), diplomate anglais, né en 1817, est fils du 2<sup>e</sup> comte de Minto. En sortant de l'université de Cambridge, il devint secrétaire de sir J. Franklin qu'il accompagna à la terre de Van Diemen (1836-1839). Après avoir passé une année au ministère des affaires étrangères, il entra dans la diplomatie et fut d'abord attaché d'ambassade à Saint-Petersbourg (1841). Depuis il a été nommé secrétaire de la légation à Vienne (1853). Le 4 juillet 1859, il fut accrédité à Naples comme ministre plénipotentiaire, auprès du nouveau roi François II. En 1862, au moment de la révolution de Grèce, il fut chargé dans ce pays d'une mission à laquelle on attachait une certaine importance par suite de l'agitation des esprits et des menées en faveur d'un prince anglais. Ministre plénipotentiaire près le roi d'Italie depuis 1863, il fut nommé ambassadeur à Constantinople en 1867. La même année, M. Elliot recevait le titre de conseiller privé. Au début des événements d'Orient en 1876, la conduite de M. Elliot fut souvent attaquée au parlement par le parti libéral, et la nécessité, pour l'Angleterre, d'avoir à Constantinople un diplomate plus influent, lui fit accorder un congé illimité le 24 avril 1877.

ELLIOT (Charles-Gilbert-John BRYDONE), marin anglais, né en 1818, est frère du précédent. Il servit dans la marine où sa conduite, lors de l'expédition contre la Chine, lui valut le grade de capitaine (1841). En 1855 il fit la campagne de la Baltique en qualité de commodore de deuxième classe. Il devint aide de camp de la reine en 1857, contre-amiral de la flotte en 1863, vice-amiral en 1866, amiral en 1872, et commandeur de l'ordre du Bain.

ELLIOT (Céleste). Voy. CÉLESTE (Mme).

ELLIS (Sarah STICKNEY, mistress), femme de lettres anglaise, née vers 1800, fut élevée dans un établissement de quakers et fit ses débuts comme auteur en collaborant à une collection de petits volumes destinés à la jeunesse. En 1837, elle épousa en secondes noces le révérend William Ellis, missionnaire protestant des îles de la mer du Sud, qui s'est fait connaître par d'intéressants ouvrages, entre autres *les Recherches sur la Polynésie* (Polynesian Researches).

A dater de cette époque, mistress Ellis s'occupait de l'amélioration morale et intellectuelle de son siècle; elle publia : *les Femmes en Angleterre* (Women of England, 1838); *les Jeunes filles* (the Daughters of England, 1842); *les Épouses* (the Wives of England); enfin *les Mères* (the Mothers of England, 1843), conseils, plan de con-

duite, système d'éducation adressés aux femmes selon leur condition sociale.

Elle a encore écrit des romans qui ont obtenu plusieurs éditions, surtout aux États-Unis, où leur caractère pratique en fait rechercher la lecture : *les Fils de la glèbe* (The sons of the soil, 1840); *les Secrets de famille* (Family secrets, 1841, 3 vol.), recueils de nouvelles; *Tableaux d'intérieur* (Pictures of private life, 1844); *Savoir où l'on va* (Look to the end); *Prévenir vaut mieux que guérir* (Prevention better than cure); *Caractère et tempérament*; *Distinctions sociales*; *la Famille Bennett en voyage* (the Bennetts abroad); *Rawdenhouse*, etc. — Mistress Ellis est morte le 22 juin 1872, trois jours après son mari.

ELLIS (Alexandre-John), philologue anglais né à Hoxton, le 14 juin 1814, fit ses études à Shrewsbury, à Eton, puis à Cambridge et y devint professeur. Membre de la Société royale de Londres depuis 1864, il fait partie de nombreuses sociétés savantes. Propriétaire et principal rédacteur du journal le *Phonetic News*, il a publié un grand nombre d'écrits traitant pour la plupart de la phonétique : *Essentials of phonetics* (1848); *Défense de l'Épellation phonétique* (Plea of phonetic spelling, 1848); *Prononciation anglaise primitive* (Early english pronunciation, 1859-1876, VI parties), etc. On lui doit en outre la traduction de *l'Esprit de l'analyse grammaticale* (1868) de Ohm, celle de *l'Étude du son*, de M. Helmholtz (Sensations of tone, 1875), et un grand nombre de mémoires, sur la musique, la physique, la géométrie publiés dans les *Proceedings of the royal society*, les *Transactions of the philological Society*, *l'Educational Times*, le *Journal of Society of arts*, etc.

ELLISSSEN (Adolphe), poète et critique allemand, né à Cartow, dans le duché de Lunebourg, le 14 mars 1815, fils d'un médecin distingué, commença, en 1832, ses études de médecine à l'université de Göttingue, malgré son goût prononcé pour la littérature, la critique et les langues modernes, surtout les langues orientales. Après avoir encore suivi les cours de plusieurs universités allemandes, il vint à Paris en 1836, puis parcourut la Suisse, l'Italie et la Grèce, s'occupant des langues chinoise et grecque modernes, puis habita tour à tour Munden et Göttingue. En 1848, il s'est mêlé aux mouvements politiques de son pays. Attaché au parti démocratique modéré, il en défendit les principes à la Chambre de Hanovre et au Parlement de Francfort. Il fut un des rédacteurs du *Göttinger Bürgerblatt*. Élu député aux États du Hanovre, il en a été plusieurs fois vice-président. En 1855, la ville de Göttingue, lui décerna le titre de citoyen. — Il est mort dans cette ville le 5 novembre 1872.

Parmi les principaux ouvrages de M. Ellissen, on cite un recueil peu connu de poésies en langue chinoise et grecque moderne sous ce titre : *Fleurs de thé et d'asphodèle* (Thee-und Asphodelosblüten; Göttingue, 1840); une traduction et un excellent commentaire de *l'Esprit des lois* de Montesquieu (Leipzig, 1843-1844, 12 vol.); un *Choix des œuvres de Voltaire* (1844-1846, 12 vol.), ainsi qu'une dissertation sur *Voltaire poète politique* (Voltaire als politischer Dichter; Leipzig, 1847); un *Essai de poésies polyglottes européennes* (Versuch einer Polyglotte der europaisch Poesie; Ibid., 1846, t. I); un poème tiré de l'histoire grecque du moyen âge, *l'Ancien chevalier (der alte Ritter)*; Ibid., 1846); la monographie de *Michel Akominatos, archevêque d'Athènes* (Ibid., 1846); des *Documents pour une histoire d'A-*

*thènes depuis la perte de son indépendance* (Beitraege zur Geschichte Athens nach dem Verlust seiner Selbständigkeit; Göttingue, 1848); diverses dissertations, etc.

ELMORE (Alfred), peintre anglais, né en 1815, à Clonakilty (comté de Cork), habita Londres dès son enfance et prit part aux expositions de l'Académie dès 1834. Ses premiers tableaux furent : *le Crucifiement* (1838), *le Martyre de Thomas Becket* (1839), destiné à O'Connell, et légué par lui à une des églises catholiques de Dublin, etc. Il visita ensuite l'Italie, et en rapporta le sujet de son émuvant *Rienzi au Forum* (1844), ainsi que des scènes familiales qui devinrent la propriété de l'Union des arts. Dans le genre semi-historique M. Elmore produisit *l'Origine de la querelle des Guelfes et des Gibelins* (1845) qui lui valut le titre d'associé de l'Académie royale et fut acquis au prix de 7500 francs; *l'Évanouissement de Héro* (1846), et *l'Invention du métier à bas* (1847), ce dernier sujet, d'une exécution très fine, eut un succès populaire.

Parmi ses autres tableaux, on remarque : *la Mort de Robert le Sage, roi de Naples* (1848); une *Scène de controverse religieuse sous Louis XIV* (1849); *Griselda* (1850); *Hotspur* (1851); *le Portrait* (1852); etc. A l'Exposition universelle de 1855, on a vu de lui, outre les *Guelfes et les Gibelins* et *la Controverse* dont nous avons parlé, une toile de genre, *la Novice*, fort délicatement rendue; à celle de 1867, les *Tuileries le 20 juin 1792*, *Au couvent* et *Au bord de l'abîme*, et à l'Exposition universelle de 1878, *Marie reine d'Écosse, Après la chute, Lucrece Borgia, Lénore* et *Sur les toits et à Alger*. Associé de l'Académie des beaux-arts de Londres dès 1845, il a été élu membre titulaire en 1877.

ELSSLER (Fanny), célèbre danseuse allemande, née à Vienne, le 23 juin en 1810, eut pour premier professeur Herschelt, maître des ballets au théâtre de cette ville, et figura dès l'âge de sept ans sur la scène de la Porte de Carinthie. Elle compléta son instruction artistique sous le célèbre Aumar, et sous la direction du baron Frédéric de Genz. Vers 1827, elle partit avec sa sœur Thérèse pour l'Italie. Toutes deux obtinrent un engagement à Naples en 1827. A leur retour en Allemagne (1830) elles furent accueillies avec un enthousiasme extraordinaire. A Berlin, Mlle Fanny Elssler fit de grandes passions; à Vienne, où elle compta le duc de Reichstadt parmi ses fervents admirateurs, on la porta en triomphe. A Paris (1834), un célèbre critique écrivit pour elle ses articles les plus hyperboliques et un docteur millionnaire demanda sa main. Négligeant toutes les offres de ses prétendants, Mlle Fanny Elssler partit avec sa sœur pour l'Amérique en 1841, et on vit des fanatiques dételer ses chevaux pour s'atteler eux-mêmes à sa voiture. Les deux sœurs revinrent avec une grande fortune, et après avoir fait une dernière tournée en Russie et donné à Vienne quelques représentations d'adieu, elles renoncèrent au théâtre. Mlle F. Elssler se retira dans une belle propriété aux portes de Hambourg. Depuis, elle se fixa à Vienne et plus tard aux États-Unis.

Sa sœur Thérèse, née à Vienne en 1808, s'allia en 1851 au prince Adalbert de Prusse par un mariage morganatique. On la surnommait *la Mafestueuse*. Elle avait une haute taille et une grande force qui lui permettaient de soutenir sa sœur dans les poses difficiles. Elle possédait à fond la théorie de la danse, et servit même de professeur à Mlle Fanny, dont elle partagea les succès. — Elle est morte à Meran (Tyrol), le 19 novembre 1878.



**ELVENICH** (Pierre-Joseph), théologien catholique allemand, chef de l'hermétisme, né le 29 janvier 1796, à Embken, près Aix-la-Chapelle en Prusse, fit ses études à Düren, puis à Münster où il se lia intimement avec son professeur, le célèbre théologien Hermès, mort en 1831. Il le suivit, en 1820, à l'université de Bonn. A partir de l'année suivante, M. Elvenich enseigna la philosophie successivement à Coblenz, à Bonn (1823) et à Breslau (1829), où il devint en outre directeur du collège Léopold (1830) et conservateur de la Bibliothèque royale (1838).

Le nom de M. Elvenich est spécialement attaché à la doctrine de son maître Hermès. Lorsqu'en 1835 le nouvel évêque de Cologne, Droste Zu Vischering, attaqua les écrits de ce dernier et les fit condamner par la cour de Rome, ce fidèle disciple publia les *Acta Hermeziana* (Göttingue, 1836; 2<sup>e</sup> édition, 1837), dans lesquels il s'efforça de démontrer que le jugement de Rome reposait sur une fausse exposition de l'hermétisme. Il se rendit ensuite à Rome avec M. Braun (voy. ce nom), mais il ne put obtenir la révision du procès. MM. Elvenich et Braun firent paraître à cette occasion, les *Meletemata theologica* (Bonn, 1837) et les *Acta romana* (Hanovre et Leipzig, 1838).

Tous les autres écrits de M. Elvenich, à l'exception d'un *Traité de philosophie morale* (Moralphilosophie, Bonn, 1830-1832, 2 vol.), ont rapport au même sujet. Tels sont : *l'Hermétisme et Jean Perrone, son adversaire romain* (der Hermesianismus und J. Perrone, etc.; Breslau, 1844, 1 vol.); *Documents pour servir à l'histoire secrète de l'Hermétisme* (Actenstücke zur geheimen Geschichte des Hermesianismus; Breslau, 1845); *Pie IX, les Hermésiens et l'archevêque de Geissel* (Breslau, 1848, 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éditions); *l'Essence de l'esprit humain* (die Wesenheit des menschlichen Geistes (ibid. 1857); *Trois contre un* (drei gegen Einen), ibid. 1862); *le Pape inflexible* (der unfehlbare Papst (ibid. 1874); *le Pape et la science, coup d'œil sur les jésuites* (der Papst und die Wissenschaft, mit Rücksicht auf die Jesuiten, Ibid. 1875).

**ELWART** (Antoine-Amable-Élie), compositeur français, né à Paris, le 18 novembre 1808, d'un père polonais et d'une mère française, entra à l'église de Saint-Eustache en qualité d'enfant de chœur, apprit à quinze ans l'harmonie, et dès 1823 on chanta à Saint-Roch une première messe de lui, à quatre voix et à grand orchestre. Il fut admis, deux ans après, dans la classe de Lesueur et de Fétis. En 1832, Cherubini le nomma professeur adjoint de Reicha au Conservatoire, et en 1834, il remporta le grand prix de Rome. De retour à Paris en 1836, il publia, en collaboration avec Damour et Burnet, un *Solfège enfantin*, illustré, avec texte anglais et français (580 pages). Puis il écrivit successivement une *Méthode de chant*, une *Méthode d'harmonie* et un *Petit manuel d'harmonie*.

Après avoir écrit deux nouvelles messes exécutées le jour de la Sainte-Cécile, en 1832 et en 1839, il fit représenter en 1840, au théâtre des Arts, à Rouen, un opéra en deux actes : *les Catalans*, et publia, la même année, un *Traité de contre-point et de fugue* et un *Essai de transposition musicale*. En 1847, il composa la musique et les chœurs de *l'Alceste* d'Euripide, traduit par M. Hippolyte Lucas. En 1854 et en 1855, il remporta une médaille d'or et le premier prix aux concours de Bordeaux, pour une *Hymne à sainte Cécile* et une messe à trois voix exécutée dans cette ville. On cite de lui trente *Quatuor* pour violons, alto et basse; quatre *Quintetti*, six *Ouvertures*, cinq *Symphonies*, trois *Trio*; deux opéras-

comiques : *la Visière* et *Comme l'amour s'en va*; un grand opéra en trois actes : *les trois Jérusalem*; deux oratorios : *la Naissance d'Eve et Noé*; *les Noces de Cana*, mystère en un acte; *Ruth et Booz*, symphonie chorale exécutée en 1850 par les élèves de M. Chevè; *les Heures de l'enfance*; huit messes; *le Te Deum*; plusieurs *cantates* et une foule de *motets*.

Comme écrivain, M. Elwart a collaboré à plusieurs feuilles musicales. Il a rimé lui-même la plupart des poèmes qu'il a mis en musique. En 1853, il publia un poème didactique en quatre chants intitulé : *l'Harmonie musicale*. Citons encore : *Théorie musicale* (1840, in-8); *Manuel des aspirants aux grades de sous-chefs et de chefs de musique dans l'armée* (1862, in-8); *Histoire de la société des concerts du Conservatoire impérial de musique* (1863, in-18); *Histoire des concerts populaires de musique classique*, etc. (1864, in-8); *Petit traité d'instrumentation à l'usage des jeunes compositeurs* (1864, in-8), etc. M. Elwart a été décoré de la Légion d'honneur le 5 août 1872. — Il est mort à Paris le 14 octobre 1877.

**EMERSON** (Ralph-Waldo), célèbre écrivain et philosophe américain, né à Boston le 25 mai 1803, et fils d'un ministre unitarien, fut élevé pour la même carrière. Après avoir pris ses degrés au collège d'Harvard en 1821, il étudia la théologie et fut chargé d'une église unitarienne de sa ville natale. Mais il abandonna bientôt ses fonctions, se retira à Concord vers 1835, et vécut dès lors tout entier de la vie de la pensée, propageant ses doctrines tour à tour par des cours et des livres. Ses premières publications furent deux dissertations : *l'Homme pensant* (Man thinking, Boston, 1837) et *l'Étique* (Ethics, Ibid., 1838); puis son célèbre ouvrage *la Nature* (Nature, Ibid., 1839, in-12, plusieurs éditions), où il donna pour la première fois la clef de ses opinions. En 1840, après avoir écrit dans plusieurs revues américaines, *North American Review*, *Cristian Examiner*, etc., il fonda lui-même à Boston une revue philosophique et religieuse : *the Dial*, dont la direction passa bientôt aux mains de Marguerite Fuller, et à laquelle il ne cessa de collaborer pendant quatre ans.

La plus grande partie des cours de M. Emerson ont été publiés dans ces journaux et réunis ensuite en divers recueils : *Conférences sur l'époque actuelle* (Lectures on the Times); *la Méthode de la nature et l'homme réformateur* (Method of nature and man the reformer; Boston, 1841); *Essais* (Essays; Ibid., 1841-1844, 2 vol. in-12); *Leçons sur les réformateurs de la Nouvelle-Angleterre* (Lectures on New England reformers; Ibid., 1844). En 1848, il vint en Angleterre et y fit une série de conférences sur l'esprit, les mœurs du XIX<sup>e</sup> siècle et autres sujets analogues. A son retour, en 1848, il publia les *Représentants de l'humanité* (Representative men; Londres, 1849, et Boston, 1850) : c'était une suite d'études sur divers personnages historiques considérés comme types plus ou moins complets d'une qualité particulière élevée jusqu'à l'idéal, et dont la réalisation parfaite doit se rencontrer dans les Américains de l'avenir. Un autre ouvrage intitulé : *Esquisses anglaises* (English traits, in-12, 1856), fut consacré à d'intéressantes études sur le caractère anglais. On cite aussi de M. Emerson : *l'Guide de la vie* (the Conduct of Life, 1860); *Oraison funèbre du président Lincoln*, 1865); *Société et solitude* (Society and solitude, 1870), *le Parnasse, choix de poésies* (Parnassus, selected poems, 1871.) qui ne sont pas sans valeur. M. Emerson a été élu associé étranger de l'Académie

démie des sciences morales et politiques, le 29 décembre 1877, en remplacement de Motley.

Il a paru en français une partie des *Représentants de l'humanité*, traduite dans la *Revue de Paris* par M. Alfred Hédouin; puis des *Essais de philosophie américaine* (1851, in-12), traduits par M. Em. Montégut, avec une introduction; les *Lois de la vie*, traduites par M. X. Eyma (1864, in-18), etc.

**EMIN-MUKLIS-effendi**, administrateur ottoman, né à Smyrne, en 1226 de l'hégire (1811), d'une ancienne famille d'ulémas, reçut une éducation distinguée, qui lui permit d'entrer au bureau de traduction de la Porte, où il se perfectionna dans l'étude des langues européennes (1837). L'année suivante il accompagna le sultan Mahmoud en Roumélie, et à son retour fut nommé secrétaire d'ambassade à Londres sous Sarim, puis à Paris, sous Ahmed-Fethi-pacha, beau-frère du sultan. En 1841 et 1842, il fut envoyé en Serbie en qualité de commissaire de la Porte, lors des troubles qui amenèrent la chute du prince Michel Obrenovitch. Cette dangereuse mission lui valut, à son retour, la charge de deuxième traducteur du divan, puis celle de grand interprète, que venait de quitter Fuad-Effendi (1846); deux années après (1848), il fut envoyé dans les Principautés, en qualité de conseiller adjoint à l'envoyé plénipotentiaire de la Porte, et contribua au rapprochement qui eut lieu entre les Turcs et les Moldo-Valaques. L'année suivante, il fut envoyé dans le Liban pour y présider aux opérations du cadastre, sage et utile mesure, nouvellement décrétée par la Porte, mais d'une difficulté extrême dans l'exécution, vu l'état d'anarchie séculaire où se trouve cette contrée. Emin-Muklis triompha de toutes les difficultés. Nommé directeur des affaires étrangères en 1851, il résigna, au bout de peu de mois, ses fonctions pour retourner en Syrie, où il fut chargé du cadastre de la ville et de la province de Beyrouth. En 1854, il revint à Constantinople, où il fut nommé membre du Conseil suprême, avec le grade de fonctionnaire de la première classe. Au commencement de 1861, il fut nommé gouverneur de Damas, à la suite des troubles et massacres de Syrie, et déclara aux puissances européennes qu'il était en mesure de protéger lui-même les chrétiens.

Emin-Muklis, décoré de l'ordre du Medjidié et commandeur de plusieurs ordres européens, a été promu officier de la Légion d'honneur.

**EMMERY** (Henri-Charles-Léopold), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Maur (Seine), le 2 décembre 1815, fils d'un inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées, entra à l'École polytechnique en 1834, et devint lui-même ingénieur des ponts et chaussées. Élu représentant en 1848, par 81 929 voix, il fut secrétaire du comité des travaux publics et vota ordinairement avec les partisans du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche, et ne fut point réélu à l'Assemblée législative. M. Emery est devenu successivement ingénieur ordinaire de première classe, ingénieur en chef de seconde, puis de première classe, et inspecteur général le 12 janvier 1876; il a été nommé inspecteur de l'École des ponts et chaussées. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1854, il a été promu officier le 14 août 1862.

**EMMINGHAUS** (Charles-Bernard-Arved), économiste allemand, né à Niederrossla (Saxe), le 22 août 1831, suivit les cours de droit et d'économie politique, à l'université de Jéna de 1851 à 1854, fut quelque temps employé au ministère des

finances et de l'intérieur à Weimar, puis entra dans une compagnie d'assurances de Dresde, rédigea la *Gazette commerciale de Brême*, fonda et administra une société d'assurances maritimes, puis, après avoir été, de 1866 à 1873, professeur d'économie rurale à l'école polytechnique de Carlsruhe, devint directeur de la Banque allemande d'assurances de Gotha.

Il a rédigé, dans un esprit signalé d'indépendance, plusieurs ouvrages : *L'Economie rurale en Suisse* (die Schweiz Volkswirth. 1860-1861, 2 vol); *Situation des indigents dans les divers états de l'Europe* (die Armenwesen, etc. Berlin, 1870); et *le Suicide dans les assurances sur la vie* (die Behandlung des Selbstmordes, etc. Leipzig, 1875), etc.

**EMPIS** (S. Georges SIMONIS), médecin français, né à Paris en 1824, a embrassé la médecine et s'est fait recevoir docteur en 1850 et agrégé en 1859. Il professa un cours d'anatomie à l'école pratique. Médecin des hôpitaux, il fut attaché à celui des Incurables (femmes) et plus tard à celui de la Pitié. Il a été élu membre de l'Académie de médecine en 1875, dans la section d'anatomie pathologique. Il a publié quelques études médicales telles que *De la Méthode à suivre dans l'examen des maladies* (1853, in-4); *De l'Incubation des maladies* (1857, in-4); *De l'Affaiblissement musculaire progressif des vieillards* (1862, in-8); *De la Granulie, ou maladie granuleuse connue sous les noms de fièvre cérébrale, etc.* (1865, in-8); *De la Statistique du service d'accouchements de l'hôpital de la Pitié, et des mesures hygiéniques instituées dans cet hôpital contre la fièvre puerpérale* (1867), etc. M. Georges Simonis-Empis a aussi collaboré à divers recueils, notamment aux *Archives générales de médecine*. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1858.

**EMPIS** (Madame), mère du précédent, femme de l'auteur dramatique de ce nom, membre de l'Académie française, morte en 1868, est née à Paris, vers 1809. Elle cultiva avec succès la peinture de paysage et les marines. Ses tableaux, composés d'après les sites qu'elle a parcourus dans de nombreux voyages, ont figuré sans interruption aux Salons de 1831 à 1850. Elle a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille au Salon de 1831. — Elle est morte à Paris, le 24 janvier 1879.

**ÉNAULT** (Louis), littérateur français, né à Isigny (Calvados), en 1824, fit son droit à Paris et fut reçu avocat. A la suite des événements de juin 1848, ses relations avec le parti légitimiste lui attirèrent une courte détention, puis il quitta la France et alla visiter l'Angleterre, l'Écosse, les îles Hébrides et l'Allemagne. Revenu à Paris en 1851, il s'occupa de littérature, puis reprit ses voyages, visita les Lieux Saints, explora l'Orient en 1853, fut chargé l'année suivante d'une mission du gouvernement dans le Nord et parcourut les bords de la mer Baltique, le Danemark, la Suède et la Norvège. M. Enault fut attaché au *Constitutionnel* puis au journal belge *le Nord*, pour la critique littéraire; il a aussi écrit dans la *Revue contemporaine*, *le Pays*, *l'Athenæum*, *l'Illustration*, *le Figaro*, *la Correspondance littéraire*, *la Revue française*, etc., soit sous son nom, soit sous le pseudonyme de *Louis de Vernon*. M. L. Enault a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

On a de lui, outre plusieurs brochures : *Promenade en Belgique et sur les bords du Rhin* (1852, in-8), suite de lettres; *le Salon de 1852* (1853, in-16); *la Terre sainte, Histoire des quarante pèlerins* (1854, in-18); *Constantinople et la Turquie, tableau historique, pittoresque, sta-*

tistique et moral de l'empire ottoman (1855, in-18) ; la Norvège (1857, in-18) ; *Itinéraire de Paris à Cherbourg* (1859, in-18) ; *De la Littérature des Indous* (1860, in-8), extrait de *l'Inde pittoresque* (1860, gr. in-8, avec gravures) ; *la Méditerranée, ses îles et ses bords* (1862, gr. in-8, avec gravures) ; *Paris brûlé* (1871, in-18) ; *Londres* (1876, in-4, avec gravures), etc.

Les autres publications de M. Louis Enault sont particulièrement des romans, dont la scène est dans les lieux qu'il a visités. Nous citerons : *Christine* (1857, in-18) ; *la Vierge du Liban* (1858, in-8) ; *Alba, Nadège* (1859, in-18) ; *l'Amour en voyage*, recueil de trois nouvelles (*Carine, Rose, la Bourgeoise de Prague*) ; *Hermine* (1860, in-18) ; *Un amour en Laponie* (1861, in-18) ; *Pélémele*, nouvelles (1862, in-18) ; *Stella* (1863, in-18) ; *En province* (1864, in-18) ; *Olya* (1864, in-18) ; *Irène, Un Mariage interrompu, Deux villes mortes* (1865, in-18) ; *l'Amérique centrale et méridionale* (1866, gr. in-8) ; *Un Drame intime* (1866, in-18) ; *le Roman d'une veuve* (1867, in-18), *le Baptême du sang* (1873, 2 vol. in-18), etc. Plusieurs de ces romans et quelques autres nouvelles ont paru dans la *Bibliothèque des chemins de fer*. L'auteur a aussi donné des traductions de *l'Oncle Tom* (1852, dans le *Pays* ; 1853, in-12), de *Werther* (1855, in-12), etc. Il a édité les *Mémoires et correspondance de Mme d'Épinay* (1854, in-18).

ÉNAULT (Étienne), littérateur français, né en 1817, cousin du précédent, fit ses études au collège Bourbon et fournit de bonne heure des feuilletons à la presse parisienne, notamment au *Courrier français* et au *National*. En 1848, il fut porté sans succès candidat à l'Assemblée constituante dans le département de Seine-et-Oise. Nous citerons de lui : *le Fils de l'Empereur* (1846) ; *la Vallée des Perrenches* (1847, nouv. édit., 1856), recueil de nouvelles ; *le Portefeuille du diable* (1859, 3 vol.) ; *l'Homme de minuit* (4 vol.) ; *le Vagabond* (1 vol.), ces deux derniers avec M. Judicis (1857-59) ; *le Dernier amour* (1862, in-18) ; *le Lac des cygnes* (1864, in-18) ; *Scènes dramatiques du mariage* (1865, in-18) ; *l'Enfant trouvé* (1866, in-18) ; *le Roman d'une Altesse* (1866, in-18) ; *l'Amour à vingt ans* (1868, in-18) ; *les Jeunes filles de Paris* (1873, in-18) ; etc.

ENDEMANN (Guillaume), jurisconsulte allemand, né à Marbourg (Hesse), le 24 avril 1825, étudia le droit à l'université de Heidelberg de 1843 à 1846, puis entra au tribunal de Rinteln. Il devint professeur à Iéna en 1861 et conseiller à la Cour d'appel de cette ville. Député au Reichstag de l'Allemagne du Nord, en 1867, pour le Schwarzbourg-Rudolstadt, il fit partie également du Reichstag de l'Empire allemand de 1871 à 1873, pour Eisenach. En 1875, il reprit une chaire à l'université de Bonn.

Parmi ses travaux dont on signale l'importance, on cite : *Théorie des études des preuves dans la procédure civile* (die Beweislehre, etc. Heidelb. 1860) ; *le Droit commercial allemand* (das Deutsche Handelrecht. Ibid. 1865, 3<sup>e</sup> édit., 1875) ; *la Procédure civile en Allemagne* (das Deutsche Civil processrecht. 1868) ; *Études sur l'enseignement du droit canonique romain* (Studien in den romanisch kanonist. Rechtslehre ; Berlin, 1874).

ENDER (Thomas), peintre allemand, né à Vienne le 16 mars 1793, frère jumeau de Jean Ender, professeur de l'Académie des beaux-arts, mort en 1854, étudia avec son frère à l'Académie des beaux-arts de sa ville natale, s'adonna de préférence à la peinture de paysage, remporta

un prix en 1810, visita la Bavière et le Tyrol, fit partie, en 1817, de l'expédition scientifique de l'Autriche au Brésil, et en rapporta une collection de neuf cents dessins, qui ont une certaine importance, au point de vue de l'ethnographie. Il accompagna ensuite le prince Metternich en Italie, où il fit un séjour et des études de quatre années. Depuis, M. Ender voyagea presque constamment et consacra son pinceau à des collections de sites étrangers, qui sont aujourd'hui une des richesses du musée de Vienne. En 1826, il visita Paris ; en 1827 il explora les rives du Danube, et y prit un grand nombre de vues destinées au musée particulier de l'archiduc Jean. Il a été fait chevalier de l'ordre de la Couronne. — Il est mort à Vienne le 28 septembre 1875.

ENGEL (Ernest), statisticien allemand, né à Dresde le 26 mars 1821, fit ses études à l'école des mines de Freiberg de 1842 à 1845, puis voyagea en Allemagne, en France et en Belgique. Nommé en 1848 secrétaire de la commission pour l'examen des questions industrielles, il en devint président l'année suivante. Il entra en 1850 au ministère de l'intérieur, comme chef du bureau de statistique, qu'il quitta en 1858, pour fonder une société financière, mais à la mort de Dieterici, il fut appelé à lui succéder, comme directeur du bureau de statistique (avril 1860), et déploya une grande activité pour l'amélioration des recueils publiés sous sa direction : *Journal du bureau de statistique, la Statistique prussienne et Annuaire de statistique générale*.

Comme travaux personnels, on lui doit : *Méthodes de recensement* (Die Methoden des Volkszählung ; Berlin, 1861) ; *Pays et habitants de la Prusse* (Land und Leute des Pr., etc., Ibid. 1863) ; *Documents statistiques de l'instruction publique en Prusse* (Beitrag zur Statistik des Unterrichts-wesens, etc., Ibid. 1870) ; *Réforme de la statistique industrielle en Allemagne et dans les autres États de l'Europe et de l'Amérique du Nord* (die Reform des Gewerbestatistik, etc. Ibid. 1872) ; *Pertes des armées allemandes en officiers et en hommes pendant la guerre 1870-1871* (die Verluste der deutschen Armeen, etc., ib. 1872).

ENGELHARD (Frédéric-Guillaume), sculpteur allemand, né à Grunhagen près Lünebourg, le 9 septembre 1813, s'appliqua d'abord à l'art industriel, se rendit à Paris et à Londres aux frais de la reine de Hanovre, puis travailla dans l'atelier de Thorwaldsen. Il produisit sans interruption un grand nombre de statues ou groupes, comme : *l'Amour et le cygne, le Printemps dansant, le Lutteur et le chien, Bacchus dompteur d'une panthère*, appartenant à l'empereur Guillaume, *la Fontaine aux jeunes pêcheurs*, exposée à Altona en 1867, puis à Hambourg ; *Jeune fille enfilant une aiguille*, etc. En 1876, il fut chargé d'exécuter une statue de saint Michel de trois mètres de hauteur pour l'école militaire de Berlin. On lui doit aussi la laborieuse exécution des corniches représentant des scènes des *Eddas* pour le château de Marienburg (Hanovre), et une série de cartons de corniches représentant les batailles de l'antiquité et du moyen âge.

ENGELHARDT (Frédéric-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Strasbourg, le 31 octobre 1796, fils d'un officier supérieur de l'armée de Sambre-et-Meuse, qui devint, sous l'Empire, administrateur général du grand-duché de Berg, reçut une éducation très soignée, obtint le titre de licencié en droit et le diplôme de docteur en sciences. Sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet, il professa les opinions les

plus libérales et ouvrit à Strasbourg un cours gratuit de technologie suivi par un grand nombre d'ouvriers. Directeur des forges de Niederbronn, il acquit de la popularité. En 1848, il fut envoyé à l'Assemblée constituante par 59 939 voix, le troisième des quinze représentants du Bas-Rhin, fit partie du comité du travail et vota presque constamment avec la gauche, tout en soutenant le général Cavaignac. Il fit ensuite à Louis-Napoléon une vive opposition, et appuya la demande de mise en accusation présentée contre lui à l'occasion du siège de Rome. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. A la suite de la seconde Exposition universelle de Londres, il fut décoré de la Légion d'honneur (24 janvier 1863). — Il est mort à Niederbronn le 17 mars 1874.

**ENGELHARDT** (Maurice) avocat et homme politique français, fils du précédent, né à Strasbourg en 1820, obtint le titre de docteur en droit et fit partie du barreau de sa ville natale jusqu'au moment de la déclaration de la guerre franco-prussienne. Nommé maire de Strasbourg par un décret de M. Gambetta, le 7 septembre 1870, il ne put se rendre à ce poste en raison de l'investissement de la ville où, d'ailleurs, le maintien de l'ancien maire, le docteur Küss, était vivement réclamé par tout le Conseil municipal. Il fut appelé à la préfecture de Maine-et-Loire. Parmi les mesures qu'il prit alors, on a signalé la suppression du journal *l'Union de l'Ouest* dont le rédacteur, M. de Cumont, depuis député et ministre, lui intenta un procès en diffamation qui revint devant plusieurs juridictions avant d'être définitivement jugé. M. Engelhardt fut élu, le 10 octobre 1876, membre du conseil municipal de Paris pour le quartier de la Sorbonne, après la mort du publiciste saint-simonien, M. Massol, et prit place à l'extrême gauche. Il assista, comme avocat, M. Bonnet-Duverdier, lorsque celui-ci fut poursuivi pour outrages et menaces de mort contre le maréchal de Mac-Mahon, président de la République (juin 1877).

M Engelhardt a publié : *Des Banques agricoles* (Strasbourg, 1850, in-8) ; *la Chasse dans la vallée du Rhin* (1864, in-18).

**ENGELSTOFT** (Christian THORNING), théologien danois, né à Næsberg, le 8 août 1805, prit en 1815 le nom de son aïeul maternel, le savant Laurits Engelstoft, par qui il avait été adopté. Nommé en 1835 lecteur en théologie à l'université de Copenhague, professeur adjoint, puis docteur (1836) et professeur titulaire (1845), il fut recteur de l'université en 1847-1848. Le roi l'appela à faire partie de la commission chargée de revoir la traduction de l'Ancien Testament (1837), et de l'assemblée réunie en 1854 pour discuter les intérêts de l'Église nationale et déterminer ses rapports avec l'État et les autres cultes. En 1851, il fut nommé évêque de Fionie. Il devint membre de l'Académie des sciences de Copenhague (1847), et de l'Académie royale d'histoire et de langue nationales (1850).

Entre autres écrits, il a publié : *Reformantes et catholici tempore, quo sacra emendata sunt in Dania concertantes* (Copenhague, 1836) ; *Histoire de la liturgie en Danemark* (Liturgiens eller Alterbogens og Kirkerituals historien Danemark, 1841) ; *Discours prononcés en diverses occasions* (Taller ved forskjellige Kelegheder ; Odense, 1858). Il a rédigé avec M. Scharling le *Theologisk Tidsskrift*, où il a publié des articles fort étendus ainsi que dans le *Nyt Historisk Tidsskrift*, et dans les *Rapports* de la Société biblique danoise, dont il fut longtemps secrétaire.

**ENGERTH** (Guillaume, baron d'), ingénieur autrichien, né à Pless (Silésie), le 16 mai 1814, fit ses études à l'Institut polytechnique de Vienne, et après avoir été professeur adjoint de mécanique, de 1840 à 1854, fut nommé professeur de la même science à l'école spéciale de Pratz. Chargé de juger les locomotives destinées au chemin de fer de Semmering, il fut conduit à en inventer une d'une combinaison particulière appelée *système Engerth*, et qui fut adoptée par plusieurs chemins de fer français et suisses. M. Engerth a été appelé, depuis 1850, aux postes les plus élevés du service des voies et communications de l'empire autrichien. Il a reçu en 1860 le titre de conseiller du gouvernement et, en 1874, il est entré, comme membre à vie, dans la Chambre des seigneurs. Il a fait partie des commissions ministérielles les plus importantes, entre autres de celle de 1867, ayant pour objet la régularisation du cours du Danube, et il a appliqué à cette occasion plusieurs inventions ingénieuses. Il a été fait commandeur de la Légion d'honneur.

**ENGERTH** (Edouard chevalier d'), peintre d'histoire allemand, né à Pless, dans la Silésie prussienne, le 13 mai 1818, d'une famille autrichienne qui avait produit déjà plusieurs peintres, fut conduit à Vienne de bonne heure pour y étudier la peinture et suivit les cours de l'Académie de cette ville. Ses premières œuvres remarquables furent *Aman et Esther*, le *Combat de Ludistas contre le cuman Acus*, qui lui valut le grand prix de l'Académie, *Joseph expliquant les songes*, qui obtint, en 1845, le prix de l'empereur. Envoyé à Rome en 1847, comme pensionnaire du gouvernement, il y fit un long séjour et y exécuta plusieurs de ses principales œuvres : le *Couronnement de l'empereur Rodolphe de Habsbourg* et surtout son tableau célèbre de *la Famille de Manfred après la bataille de Bénévent*. En 1854, il revint en Autriche et fut nommé directeur de l'Académie de Prague. Peu après, il fut chargé de peindre la plus grande partie des fresques de l'église d'Allerherrenfeld, à Vienne. Ce travail ne l'occupa pas moins de six ans, pendant lesquels il produisit quelques tableaux et des portraits, entre autres celui de *l'Empereur et de l'Impératrice*. En 1864, il dessina le projet d'un *Monument* en l'honneur des soldats morts dans la guerre du Schleswig-Holstein. Il fit en outre de nombreuses esquisses de sujets religieux pour la ville de Prague.

Appelé à Vienne, en 1865, comme professeur de peinture d'histoire, il y acheva la grande toile du *Prince Eugène après la bataille de Zenta*, placée au château royal d'Ofen, et il exécuta, pour le salon et l'escalier d'honneur de l'empereur, à l'Opéra de Vienne, une série de peintures tirées du *Mariage du Figaro* et de la *Fable d'Orphée*. Il fut aussi chargé de peindre un vaste tableau commémoratif du *couronnement de François-Joseph comme roi de Hongrie*. M. Engerth a été nommé, en 1871, conservateur de la galerie du Belvédère et en 1874, directeur de l'Académie des beaux-arts. L'un des premiers peintres et des professeurs les plus savants de son pays, M. Edouard d'Engerth a été élu, le 6 février 1875, correspondant de l'Académie des beaux-arts de Paris. Il a été aussi promu officier de la Légion d'honneur.

**EOETVOES** (Joseph, baron), littérateur et homme politique hongrois, né à Ofen, le 3 septembre 1813, et élevé dans la maison paternelle, alla faire ses études de philosophie et de droit à l'université de Pesth. Avant même de les avoir terminées

il donna deux drames, *Kritikusok et Hazasulok*, ainsi qu'une tragédie, *Boszu*, qui eurent beaucoup de succès. Reçu avocat dès 1833, il entra dans la carrière administrative, mais il y renonça bientôt, pour se livrer à son humeur voyageuse et à ses goûts littéraires. Il visita successivement l'Allemagne, la France, l'Angleterre, la Suède et les Pays-Bas, et à son retour, publia, comme résultat de ses observations, son écrit important : *Réforme des prisons* (Pesth, 1838).

M. Ecktvcs, se jetant alors dans le journalisme, devint un des amis de Kossuth, le soutint contre les attaques du parti conservateur, et appuya ses idées dans une brochure très remarquée : *Kelet népés a pesti hírlap* (Pesth, 1841). Plus tard, au milieu de la lutte des municipalités et des centralistes, il prit parti pour ces derniers et publia dans un journal très populaire, le *Pesti hírlap*, une suite d'articles, réunis ensuite sous le titre général de : *Réforme* (Leipzig, 1846).

Il donnait encore à la littérature ce que ces poétiques lui laissent de loisirs, et publiait trois romans : *le Château de cartes* (Pesth, 1838-1841); *le Notaire de village* (A falu jegyzője; Pesth, 1844-1846, 3 vol.; 2<sup>e</sup> édit., 1851); *la Hongrie en 1514* (Magyarország, 1514-ben; Pesth, 1847-1848), dans lesquels il peignait avec une grande vivacité la vie actuelle des comtés, ou quelques grandes scènes historiques de la fin du moyen âge.

Lors de la révolution de 1848, M. Ecktvcs fut nommé ministre des cultes, mais il donna sa démission, quitta le pays et se retira à Munich, même avant la dissolution du ministère Bathyanyi (août 1848). Il passa trois années dans cet exil volontaire, occupé de littérature et de politique générale. Ses principaux ouvrages à cette date sont : *De l'Égalité des nationalités et De l'Influence des idées du XIX<sup>e</sup> siècle sur l'État et la société* (Vienne, 1851). Les différentes œuvres de M. Ecktvcs ont été traduites en allemand.

Vers le milieu de 1851, l'écrivain patriote revint en Hongrie et resta dix ans sans se mêler de nouveau à la politique. Lors du mouvement libéral de 1861, il fut porté candidat à la députation à Ofen, fut élu et prit rang à l'Assemblée dans le parti de la conciliation. Après la reconstitution de l'administration nationale hongroise, il reçut les portefeuilles de l'instruction publique et des cultes. Il favorisa l'extension des écoles par l'institution de caisses spéciales et de sociétés pour la propagation de l'éducation populaire, et en 1868, déféra à la Diète hongroise le projet de loi relatif à l'autonomie de l'Eglise catholique. Au mois de mars 1869, le baron Ecktvcs fut réélu député à une grande majorité. — Il est mort subitement à Pesth le 3 février 1871.

**ERCKMANN-CHATRIAN** (Émile ERCKMANN et Alexandre CHATRIAN, dits), littérateurs français, sont nés, le premier à Phalsbourg (Meurthe), le 20 mai 1822, le second au hameau de Soldatenthal, commune d'Abreschwiller (même département), le 18 décembre 1826. M. Em. Erckmann, fils d'un libraire, fit des études assez irrégulières au collège de sa ville natale, et vint à Paris, en 1842, pour commencer son droit qu'il interrompit à plusieurs reprises, et dont il ne passa le troisième examen qu'en 1858, pour l'abandonner définitivement l'année suivante. Dans l'interval, il s'était efforcé de se faire jour en littérature par une collaboration active avec M. Chatrian.

Celui-ci, appartenant à une ancienne famille de verriers de la Meurthe, ruinée par des revers d'industrie, avait fait quelques classes dans un pensionnat français, puis au collège de Phalsbourg. Envoyé dans les verreries de Belgique, il paraissait en voie de s'y créer une belle position, lors-

que, tourmenté par le goût des travaux littéraires, il rentra, malgré sa famille, au collège de Phalsbourg, comme maître d'études. C'est là qu'en 1847, M. Al. Chatrian fut mis en relation par leur professeur de rhétorique, avec M. Em. Erckmann. Les deux amis travaillèrent, dès lors, ensemble à diverses œuvres, qu'ils signèrent de leurs deux noms réunis, et avec une telle unité de composition ou de style qu'ils comptaient déjà de sérieux succès, lorsque personne ne se doutait que deux auteurs différents se cachaient sous cette sorte de raison sociale littéraire, formée de leurs deux noms. Du reste, leurs débuts furent obscurs et pénibles. En 1848, ils fournirent au *Démocrate du Rhin*, qui venait de se fonder, divers feuilletons : *le Sacrifice d'Abraham, le Bourgmestre en bouteille, etc.*, que depuis ils ont reproduits en volumes. En même temps, ils écrivaient pour l'Ambigu-Comique un drame, *le Chasseur des ruines*, reçu par le théâtre, sous réserve de changements qu'ils refusèrent de faire. Ils donnèrent au théâtre de Strasbourg un autre drame, *l'Alsace* en 1814, supprimé par le préfet à la seconde représentation.

Ils écrivaient à cette époque, pour divers journaux, de nombreuses nouvelles, dont les unes furent peu remarquées et dont les autres restèrent dans les cartons des années entières. Désespérant de vivre de leur plume, M. Em. Erckmann reprit ses études de droit, et M. Al. Chatrian avait obtenu une place dans les bureaux du chemin de fer de l'Est. Ce fut seulement en 1859 que l'un des types des fantaisies de leur première manière, *l'Illustre docteur Mathéus*, publié par la Librairie-Nouvelle, donna au nom collectif d'Erckmann-Chatrian un certain retentissement. Depuis, leur réputation comme romanciers n'a fait que grandir, grâce à toute une série d'ouvrages consacrés à l'étude patiente et pittoresque des mœurs populaires de l'Allemagne, puis à la mise en scène des gloires et des revers militaires de la Révolution et de l'Empire.

Voici, depuis cette époque, la suite de leurs ouvrages : *l'Illustre docteur Mathéus* (1859, in-18, 3<sup>e</sup> édit., 1864); *Contes fantastiques* (1860, in-18); *Contes de la montagne* (1860, in-18); *Maitre Daniel Rock* (1861, in-18); *Contes des bords du Rhin* (1862, in-18); *le Fou Yégof*, épisode de l'invasion (1862, in-18); *le Joueur de clarinette, la Taverne du jambon de Mayence, etc.* (1863, in-18); *Madame Thérèse, ou les Volontaires de 92* (1863, in-18), publié d'abord dans le *Journal des Débats*; *Ami Fritz* (1864, in-18); *Histoire d'un conscrit de 1813* (1864, in-18); *l'Invasion, Waterloo* (1865, in-18); ces deux derniers ouvrages et *Madame Thérèse* se sont réimprimés en une édition populaire illustrée, sous le titre de *Romans nationaux* (1865, grand in-8, à 2 col., 30 livraisons); *Histoire d'un homme du peuple* (1865, in-18); *la Maison forestière* (1866, in-18); *la Guerre* (1866, in-18); *le Blocus*, épisode de la fin de l'Empire (1867, in-18); *les Contes des bords du Rhin* (1867, in-4 illustré); *Histoire d'un paysan*, roman historique (1868-70, 4 vol. in-18); *Histoire d'un sous-maitre* (1869, in-18); *Histoire du plébiscite racontée par un des 750000 oui* (1872, in-18); *le Brigadier Frédéric*, histoire d'un Français chassé par les Allemands (1874, in-18); *Une campagne en Algérie*, récits d'un chasseur d'Afrique (1874, in-18); *Maitre Gaspard Fix* (1876, in-18); *Souvenirs d'un chef de chantier à l'Isthme de Suez* (1876, in-18); *Contes vosgiens* (1877, in-18). Tous ces romans ont été publiés depuis en livraisons illustrées. Sous le nom de M. Em. Erckmann seul, il a paru, en 1843, une brochure sur le *Recrutement militaire*, adressée par l'auteur aux Chambres, et en 1872, sous leur signature col-

lective, une autre brochure politique; *Lettre d'un électeur à son député*.

Les deux écrivains jumeaux étaient revenus au genre dramatique, en faisant représenter avec un grand succès le *Juif polonais* (théâtre Cluny, juin 1869), drame en trois actes, tiré d'un des romans cités plus haut. Ils voulurent, sept ans après, tenter la même épreuve en empruntant à une autre de leurs œuvres, *l'Ami Fritz*, une comédie en trois actes qui fut reçue au Théâtre-Français. Elle était en pleine répétition quand les feuilles de boulevard, et surtout le *Figaro*, par la plume de M. Saint-Genest, dénoncèrent les auteurs comme de mauvais patriotes, citèrent, en les dénaturant, quelques passages de *l'Histoire du plébiscite*, et annoncèrent que *l'Ami Fritz* tomberait sous les sifflets d'un groupe de militaires indignés. M. Em. Perrin, directeur de la Comédie-Française, crut devoir réclamer, par une lettre rendue publique, contre de telles menaces; la presse libérale tout entière s'associa à ses protestations, et la pièce, après une brillante répétition générale (2 décembre 1876), jouée devant un public d'opinions très diverses, obtint un succès éclatant qu'elle dut plus encore au talent de ses interprètes, MM. Got, Febvre, Coquelin cadet, Mlle Reichemberg, et à la perfection de la mise en scène qu'à l'intérêt littéraire; elle est restée au répertoire.

**ERDAN\*** (Alexandre-André JACOB, connu sous le pseudonyme-anagramme de A.), publiciste français, né à Angles (Vienne) en 1826, était le fils naturel d'un prêtre distingué. Après ses études qu'il fit au collège de Poitiers, il fut envoyé au séminaire de Saint-Sulpice à Paris, mais il y resta peu de temps et débuta, comme journaliste, dans *l'Événement* de MM. Vacquerie et Meurice. Il reprit ensuite la question déjà agitée de l'orthographe comme on parle, ou « fonographe » (*sic*) et développa ses opinions novatrices dans un travail intitulé : *Les Révolutionnaires de l'A. B. C.* (1854, in-8) rédigé pour un concours au prix Volney. Il publia, dans le système « néographe », un livre de polémique spéciale, *la France mystique ou Tableau des excentricités religieuses de ce temps* (1855, 2 vol. in-8; 3<sup>e</sup> édit., Amsterdam, 1860, 2 vol. in-8). Condamné à la prison et à l'amende, M. Erdan se réfugia en Suisse et fonda à la Chau-de-Fond un journal, *le National suisse*, qu'il rédigea pendant deux ans. Il passa ensuite en Italie, habita d'abord Florence, puis Rome et adressa à *la Presse*, au *Courrier du dimanche*, au *Siècle* et surtout au *Temps* des correspondances qui furent très-remarquées. — Il est mort subitement à Frascati, près Rome, le 24 septembre 1878.

Outre les publications mentionnées plus haut, Or. cite de M. A. Erdan : *Petites lettres d'un républicain rose* (1848, in-8); *Lettres concernant Hoëné Wronski* (1854, in-8). On lui attribua, en 1865, la paternité du fameux roman, *le Maudit*.

**ERDMANN** (Johann-Édouard), philosophe allemand, né le 13 juin 1805, à Molmar en Livonie, et fils d'un ministre protestant, suivit à l'université de Dorpat, de 1823 à 1826, les cours de théologie; puis, à Berlin, pendant deux ans, les cours de philosophie de Schleiermacher et de Hegel. Rentré, en 1828, dans sa ville natale, il y fut nommé, l'année suivante, pasteur et premier prédicateur. En 1832, il retourna à Berlin, prit ses grades en 1834, et, recommandé déjà par ses écrits, fut nommé, en 1836, professeur de philosophie à l'université de Halle.

Le principal ouvrage de M. Erdmann est son *Essai d'un tableau scientifique de l'histoire de la*

*philosophie moderne* (Versuch einer wissenschaftlichen Darstellung der Geschichte der neuern Philosophie; Leipzig 1834-1851, t. I-V). On cite ensuite : *Dissertation sur le Croire et sur le Savoir* (Ueber Glauben und Wissen; Berlin, 1837); *Compte rendu de notre foi* (Rechenschaft von unsern Glauben; Riga, 1835; 2<sup>e</sup> édit., Halle, 1842), recueil de sermons; *Nature et Création* (Natur und Schöpfung; Leipzig, 1840); *le Corps et l'Âme* (Leib und Seele; Halle, 1837; 2<sup>e</sup> édit., 1848); *Éléments de psychologie* (Grundriss der Psycholog., Leipzig, 1840; 4<sup>e</sup> édit., 1873); *Éléments de logique et de métaphysique* (Grundriss der Logik und Metaphysik; Ibid., 1841, 4<sup>e</sup> édit., 1864); *Mélanges* (Vermischte Aufsätze; ibid., 1847); *De quelques Réformes des universités* (Ueber einige der vergeschlagenen Universitates reformen; Ibid., 1848); *Cours publics sur l'État* (Vorlesungen über den Staat; Halle, 1851); *Lectures psychologiques* (Psychol. Briefe; Leipzig, 1851; 5<sup>e</sup> édit., 1875); *Du Rire et des Larmes* (Ueber Lachen und Weinen; Berlin, 1850); *Du Charme poétique de la superstition* (Ueber den poetischen Reiz des Aberglaubens; Halle, 1851); *De l'Ennuï* (Ueber die Langeweile; Berlin, 1852), etc., etc.

**ERICSSON** (John), célèbre ingénieur suédois, né en 1803, dans la province de Vermeland, entra, à onze ans, comme cadet, dans le corps du génie, devint deux ans plus tard niveauur sur le grand canal qui joint la Baltique à la mer du Nord, puis entra comme enseigne dans l'armée suédoise, où il atteignit le grade de lieutenant. En 1826, il soumit aux savants de Londres sa première invention : c'était une machine qui devait agir sans le secours de la vapeur en condensant la flamme, mais cet effet fut reconnu impossible avec les combustibles minéraux. En 1829, la compagnie du chemin de fer de Liverpool à Manchester avait offert un prix pour la meilleure locomotive : M. Ericsson concourut et produisit une machine qui atteignait la vitesse, étonnante alors, de cinquante milles à l'heure. Il passa ensuite aux États-Unis et ne tarda pas à y devenir célèbre par de nombreuses inventions. La plus remarquable fut sa machine à air chaud, qui étonna les savants de Londres, en 1833, mais qui ne leur parut pas applicable. L'inventeur ne se rebuta pas : de retour aux États-Unis, il fit construire un navire de 2200 tonneaux, auquel il donna son nom et qui reçut pour moteur cette nouvelle machine; *l'Ericsson*, dans son voyage d'essai, fit douze milles à l'heure, sans le secours de la vapeur; mais, au retour, assailli par un grain violent, il sombra. Lorsque la guerre civile éclata aux États-Unis, on fit appel à la science de M. Ericsson, et il construisit la fameuse batterie qui a lutté contre le *Merrimac*, et à laquelle son inventeur avait donné avec quelque solfianterie le nom de *Monitor*, pour avertir les marines militaires de l'Europe que leur temps était fini.

**ERMAN** (Georg-Adolf), professeur de physique à l'université de Berlin, né dans cette ville, le 12 mai 1806, et fils du physicien Paul Erman, étudia d'abord à Berlin, puis à Königsberg, sous la direction de Bessel. De 1828 à 1830, il entreprit, à ses frais, un voyage autour du monde, en vue de faire des observations magnétiques dans toutes les latitudes. Il se joignit d'abord à l'expédition du savant suédois, Hausten, et l'accompagna jusqu'à Irkutsk; puis, continuant seul sa route traversa l'Asie septentrionale, se rendit par mer aux colonies russes de l'Amérique, passa par la Californie et l'île de Taïti, doubla le cap Horn, remonta par le Brésil et revint enfin par Saint-

Péttersbourg à Berlin. L'ouvrage qu'il a publié sur ce voyage, sous le titre de *Voyage autour du monde par l'Asie septentrionale et les deux Océans* (Reise um die Erde durch Nordasien und die beiden Océane), se compose d'une partie historique (Berlin, 1833-1842, 5 vol.) et d'une partie scientifique (Ibid., 1835-1841, 2 vol., avec un atlas). Ce beau travail valut à son auteur un des grands prix de la Société royale de géographie de Londres. — Il est mort à Berlin le 12 juillet 1877.

M. Erman avait commencé en 1841 la publication des *Archives de la connaissance scientifique de la Russie* (Archiv fur wissenschaftliche Kunde von Russland). Un certain nombre d'articles de lui, traitant du magnétisme terrestre et de diverses questions de physique, se trouvent dans les *Annales de Poggendorf* et dans les *Annales astronomiques de Schumacher*.

**ERNEST IV** (Auguste-Charles-Jean-Léopold-Alexandre-Edouard), ou **ERNEST II** dans la ligne spéciale de Cobourg, duc régnant de Saxe-Cobourg-Gotha, né à Cobourg, le 28 juin 1818, est fils d'Ernest III, le premier de la ligne Cobourg, auquel il succéda, le 29 janvier 1844. Il était le frère aîné du prince Albert, mari de la reine Victoria, avec lequel il reçut une brillante et solide éducation, se faisant dès lors remarquer par ses dispositions pour les sciences naturelles et pour la musique. Il voyagea beaucoup. Après avoir parcouru avec son frère la France, la Belgique et l'Angleterre, en 1836, il visita seul, plus tard, l'Espagne, l'Italie, le Portugal et l'Afrique. A l'université de Bonn, il étudia spécialement l'économie politique et la philosophie. Entré dans la cavalerie du royaume de Saxe, il en sortit avec le grade de général-major, puis eut celui de général de cavalerie au service de la Prusse et de colonel du régiment des cuirassiers prussiens de Magdebourg, n° 7. Le 3 mai 1842, il épousa la princesse Alexandrine-Louise-Amélie-Frédérique Elisabeth-Sophie, fille du grand-duc de Bade, et prit une part active au gouvernement pendant les deux dernières années de la vie de son père.

Monté sur le trône (1844), il s'efforça d'apaiser les dissensions que l'annexion de l'Etat de Cobourg avaient fait naître, en donnant aux deux duchés, dès 1846, une constitution commune et conforme aux idées du temps. Aussi, pendant les années 1848 et 1849, il réussit, par sa modération et sa fermeté, à préserver ses Etats de tout bouleversement. Partisan de l'unité allemande, il accepta du vicaire de l'empire un commandement dans la guerre contre le Danemark, et remporta, le 5 avril 1849, la victoire d'Eckernförde. Lorsque le projet de fonder l'unité de l'Allemagne eut échoué, il se rattacha à l'alliance dite des *trois rois*, et provoqua à Berlin un congrès de princes dans lequel il plaida avec chaleur en faveur des intérêts et des besoins légitimes des peuples. Après 1850, malgré le triomphe universel de la réaction, le duc Ernest IV essaya de persévérer dans une politique de juste milieu et eut, à diverses reprises, des démêlés avec la Diète. En 1854, son intervention empêcha, dit-on, Napoléon III, avec qui il avait des relations personnelles, de prendre une attitude menaçante à l'égard du cabinet prussien. En 1863, il reconnut sans difficulté le prince Frédéric d'Augustenbourg comme duc de Schleswig-Holstein, et réclama la séparation entre le Danemark et les Duchés. Vers la même époque il refusa la couronne de Grèce. A la suite de la guerre de 1866, où il s'était vainement entremis entre la Prusse et l'Autriche,

il reçut de la première de ces puissances les domaines forestiers du district de Smalkalde, enlevés à l'électeur de Hesse.

La simplicité de la vie privée de ce prince resta remarquable. Il continua de cultiver les sciences et les arts, et particulièrement la musique. Ses opéras de *Zaire* et de *Casilda* sont cités avec éloge en Allemagne, et sa partition de *Sainte Claire* (Santa Chiara), opéra en trois actes, qu'il fit exécuter à l'Opéra pendant un séjour à Paris, en 1855, obtint l'estime des connaisseurs. Il fit également représenter à Cobourg en 1858, un autre opéra *Diane de Solanges*, et quelques-uns des hymnes qu'il a composés, sont devenus populaires. Il a publié en outre, en 1864, la relation d'un voyage qu'il fit en Egypte avec la duchesse, de février à juin 1862.

**ERNEST** (Frédéric-Paul-Georges-Nicolas), duc régnant de Saxe-Altenbourg, né le 16 septembre 1826, est fils du duc Georges. Elevé à Iéna, il continua ses études à Lausanne et à Genève de 1843 à 1846, puis reçut l'instruction militaire à Breslau, dans un bataillon de chasseurs, et après avoir suivi à l'université de Leipzig, de 1849 à 1851, les cours des sciences politiques, servit dans le 1<sup>er</sup> régiment à pied de la garde à Potsdam. Il donna sa démission pour épouser la sœur du duc régnant d'Anhalt, le 28 avril 1853. Le 3 août de la même année, son père étant mort, il monta sur le trône. Le duc Ernest conclut, en 1862, une convention militaire avec la Prusse, et assista, l'année suivante, au congrès des princes allemands à Francfort. Lors de la conflagration de 1866, il prit part pour la Prusse. Au commencement de la guerre franco-allemande de 1870, il fit d'abord partie de l'Etat-major du corps nouvellement organisé, pour la défense des côtes de l'Allemagne du nord, passa dans l'armée du grand-duc de Mecklembourg, prit part à diverses opérations des Prussiens dans l'Est, assista au siège de Paris, et fut présent à Versailles, lors de la proclamation de l'Empire d'Allemagne, le 18 janvier 1871. A la paix, il retourna à Altenbourg. Faisant droit au vœu de son landtag, il renonça à toute liste civile, et reçut en échange la propriété même des deux tiers du domaine public du duché (1874).

**ERNOUF** (le baron Alfred-Auguste) publiciste français, né à Paris le 21 septembre 1817, épousa en 1842 la fille du baron Bignon, ancien ministre de Napoléon I<sup>er</sup>. De 1849 à 1851, il soutint vivement dans le *Bulletin de Paris* la politique présidentielle de Louis-Napoléon Bonaparte. Depuis il s'est fait connaître par de nombreux écrits des genres les plus divers : *Nouvelles études sur la Révolution française* (1852-54, 2 vol. in-18); *Histoire de Waltrade, de Lothaire II et de leurs descendants* (1859, in-8); *Histoire de la dernière capitulation de Paris* (1859, in-8); *Deux inventeurs célèbres : Philippe de Girard, Jacquard* (1867, in-18); *Histoire de trois ouvriers français Richard Lenoir, Bréquet, Michel Brézin* (1867, in-18); *le Général Kléber* (1867, in-18); *l'Art des jardins* (1868, 2 vol. in-18; nouv. édit., 1872); *les Oiseaux chanteurs des bois et des plaines*, (anonyme), avec préface par M. Champfleury, 3<sup>e</sup> édit., illustrée, 1872, in-8); *Souvenirs de l'invasion prussienne en Normandie* (Rouen, 1872, in-18); *les Français en Prusse* (1807-1808) d'après des documents contemporains (1872, in-18); *Histoire des chemins de fer français pendant la guerre franco-prussienne* (1874, in-8); *Denis Papin, sa vie et son œuvre* (1874, in-18); *Souvenirs d'un officier polonais* (1877, in-18); *Histoire de Maret, duc de Bassano* (1878, in-18); *Pierre Latour*

du Moulin, inventeur du tonnage à vapeur (1878, in-18, etc.

M. Ernouf a rédigé et terminé *l'Histoire de France sous Napoléon* du baron Bignon, son beau-père (1838-1850, 14 vol. in-8); il a publié les *Souvenirs de la Terreur* de l'abbé Dumesnil (1866, in-18, 3<sup>e</sup> édit., 1872). Il a fait partie de la Société des bibliophiles français et a été décoré de la Légion d'honneur.

Son fils, M. Camille ERNOUF, né en 1848, a été sous-préfet de l'arrondissement de Neufchâtel en-Bray (Seine-Inférieure), après le 24 mai 1873, sous les ministères de MM. Beulé et de Broglie.

ERNOUL (Edmond), avocat et homme politique français, ancien ministre, né à Loudun le 5 août 1829 et fils d'un secrétaire de préfecture, fut élevé dans une maison religieuse de Poitiers. Spécialement protégé par Mgr Pie, évêque de cette ville, il était l'avocat du diocèse, lorsqu'aux élections générales du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il fut élu représentant de la Vienne, le cinquième sur six, par 547 20 voix. Il prit place à droite et ne tarda pas à se signaler parmi les chefs de la majorité qui engageaient avec M. le comte de Chambord des négociations tendant à lui faire recouvrer le trône; il se rendit, en compagnie de M. Numa Baragnon, à Anvers pour préparer une première entrevue, restée sans résultat, entre le prince et la branche cadette de la maison royale (février 1872). A la Chambre, M. Ernoul, qui avait été nommé rapporteur des différents projets de loi relatifs à l'instruction primaire, proposées par M. J. Simon, en repoussa les dispositions libérales (juillet 1872). En répondant au message de M. Thiers du 13 novembre 1872, qui déclarait la République le gouvernement légal du pays, M. Ernoul fit une allusion aux « Césars de rencontre », qui fut bruyamment relevée par les députés bonapartistes; elle ne l'empêcha pas de rallier, quelque mois plus tard, les voix de ce groupe, quand il proposa, le 24 mai 1873, le fameux ordre du jour auquel son nom resta attaché, et qui fut la cause de la chute de M. Thiers. Nommé ministre de la justice le lendemain, en remplacement de M. Dufaure, M. Ernoul inaugura la politique « résolument conservatrice » qu'il avait réclamée, en demandant l'autorisation de poursuivre MM. Ranc et Melvil-Bloncourt, députés, à raison de leur participation à la Commune (juin), et quelques jours après, il tenait tête à une éloquente improvisation de M. Gambetta, en invoquant « la ligue des gens de bien, « dont le gouvernement » de combat » formait la tête. Ce fut lui qui soutint le projet de loi donnant à la commission de permanence le droit, jusqu'alors réservé à l'Assemblée elle-même, d'autoriser la poursuite des offenses dirigées contre l'Assemblée pendant sa prorogation, et cette loi fut en effet promulguée le 23 juillet; mais à la rentrée de l'Assemblée, M. Ernoul donna sa démission du ministère (26 novembre 1873) et reprit sa place sur les bancs de la droite.

Aux élections générales du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, il se porta dans la 1<sup>re</sup> circonscription de Poitiers, contre M. Henri Salomon, républicain, et n'obtint que 5568 voix contre 5992 données à son concurrent; il ne fut pas plus heureux, le 14 octobre 1877, comme candidat officiel de l'administration du 16 mai, contre le même candidat qui réunit 6717 suffrages, tandis qu'il en recueillait 5930. M. Ernoul a été fait commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand.

ESCAMPS (Henry d'), archéologue et littérateur

français, né à la Pointe-à-Pitre (Guadeloupe) le 27 novembre 1815, vint suivre à Paris les cours du lycée Charlemagne et, après de brillantes études, fit plusieurs voyages en Grèce, et en Italie. C'est lui qui provoqua l'acquisition par la France du musée d'antiques formé à Rome par le marquis Campana. Il a été nommé inspecteur des beaux-arts et décoré de la Légion d'honneur.

M. H. d'Escamps a remporté quatre prix à l'Académie des beaux-arts dans des concours ouverts sur l'histoire de la peinture, de la statuaire, de la gravure d'estampes et de la gravure de médailles en France. Plusieurs autres de ses mémoires concernant l'architecture et la sculpture ont été aussi l'objet de récompenses académiques, mais ces travaux sont restés inédits. Parmi ses publications nous citerons : *Description des marbres antiques du musée Campana* (1856, in-folio avec 108 pl.); *Eloge de M. Dien*, graveur au burin (1865, in-4); *Eloge de Georges Rouget*, peintre d'histoire, élève de David (1869, in-4); *De l'Art décoratif et de ses principes*, discours prononcé à l'École des beaux-arts (1869, in-4).

ESCANDE (Amable), journaliste français, né à Castres (Tarn) en 1810, fit d'excellentes études au collège de Toulouse où il eut pour condisciples MM. Al. de Lavergne et de Granier de Cassagnac. Il vint à Paris en 1834 et écrivit dans les journaux royalistes, d'abord dans la *Gazette de France*, et plus tard dans la *Mode* et *l'Union*. Après 1848, il alla prendre la direction de *l'Echo du Midi*, à Montpellier. Un de ses articles fut le prétexte d'un duel fameux entre M. Aristide Ollivier, rédacteur en chef du *Suffrage universel* et M. le comte de Ginestous. M. Ollivier fut tué sur le coup, et M. de Ginestous grièvement blessé. A la suite de cette affaire, il revint à Paris (1851) et rentra à *l'Union* dont il rédigea le feuilleton théâtral jusqu'en 1862. A cette époque, M. Escande remplaça M. Tiengou à la *Gazette de France*, et depuis il prêta un concours actif à M. Janicot pour la rédaction du bulletin et des articles de fond. Dans l'intervalle, sous le pseudonyme de A. E. de Brassac, il avait été le principal rédacteur de la *Mode nouvelle*, revue hebdomadaire dirigée par M. Barbat de Bignicourt. Directeur de la *Gazette du Languedoc* à Toulouse, il y a soutenu de vives polémiques, dont l'une se termina par un duel avec le rédacteur de *l'Union méridionale*, et s'est attiré, en octobre 1879, une condamnation à 1000 fr. d'amende, pour outrage envers le Président de la République.

ESCANYÉ (Frédéric), député français, né à Thuis (Pyénées Orientales), le 15 mai 1833, est petit-fils d'un membre de l'Assemblée législative de 1791. Avocat au barreau de Perpignan, il abandonna cette profession au commencement de 1870, pour se livrer à l'exploitation de ses propriétés. Pendant la guerre, après avoir présidé la commission départementale de défense, il s'engagea dans les mobilisés, peu de temps avant la conclusion de l'armistice. Il se présenta, comme candidat républicain, aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Prades, obtint au premier tour du scrutin 3190 voix, contre 5200 partagées entre deux autres candidats et fut élu, le 5 mars suivant, au scrutin de ballottage par 5056 voix. Il prit place à gauche et fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie, après l'acte du 16 mai. Il échoua aux élections du 14 octobre, avec 5247 voix, contre le candidat officiel, M. de Gelcen, qui en obtenait 5327; l'élection de ce dernier ayant été inva-



idée, M. Escanyé fut élu sans concurrent le 27 janvier 1878, par 2432 voix. Il représente le canton de Thuis au Conseil général.

**ESCARGUEL** (Lazare), homme politique français, député, né à Routier (Aube), le 23 mars 1816, était établi, comme minotier, aux environs de Perpignan, et s'était fait remarquer dans les rangs de l'opposition sous l'Empire, en combattant les candidats officiels dans son département, lorsqu'après les événements de septembre 1870, il fut nommé maire de Perpignan. Elu membre de l'Assemblée nationale, aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, pour les Pyrénées-Orientales, par 20 632 voix, il prit place à l'extrême gauche et fut, entre les représentants, le premier maire révoqué par M. de Broglie, après la chute de M. Thiers. Il s'abstint lors du vote des lois sur l'organisation du Sénat et sur l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876, il fut élu député pour l'arrondissement de Perpignan, par 13 364 voix contre 5 700 obtenues par M. de Saint-Malo, représentant sortant et candidat monarchiste. Il reprit sa place sur les bancs de l'extrême gauche et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant par 13 234 voix contre 8 103, accordées au colonel Falcon, candidat officiel. Il représente le canton de Vinça au conseil général.

**ESCHASSÉRIAUX** (René-François-Eugène, baron), député français, né le 25 juillet 1823, à Thénac, près Saintes (Charente-Inférieure), petit-fils d'un membre de la Convention, étudia le droit à Paris, fut admis au barreau et, lors des élections complémentaires de juillet 1849, devint représentant du peuple à l'Assemblée législative pour son département. Il appartenait à la majorité contre-révolutionnaire. Après le coup d'État du 2 décembre, il figura parmi les membres de la Commission consultative. Elu, en 1852, comme candidat officiel, au Corps législatif, pour la 3<sup>e</sup> circonscription de la Charente-Inférieure, il siégea au bureau, parmi les secrétaires, et fut réélu, au même titre, en 1857 et 1863. A ces dernières élections, il avait obtenu 27 212 voix sur 33 278 votants. Aux élections générales de 1869, la majorité qui le renvoya au Corps législatif fut seulement de 23 795 voix sur 41 247 votants. Dans la courte session de juillet, il soutint l'interpellation des 116 du nouveau tiers-parti libéral.

Rentré momentanément dans la vie privée au 4 septembre 1870, il fut élu, le 8 février 1871, représentant à l'Assemblée nationale, par 47 770 voix, le quatrième sur dix, et fut un des cinq ou six membres de cette Assemblée qui protestèrent contre le vote de la déchéance de la famille impériale. Président du groupe dit de l'appel au peuple, il prit la parole plusieurs fois au nom du parti impérialiste et dépeça, en 1874, une proposition en faveur du plébiscite qui fut rejetée. Il vota contre les lois constitutionnelles. Après la dissolution de l'Assemblée, il refusa la candidature aux élections sénatoriales et se porta, aux élections du 20 février 1876, candidat dans la 1<sup>re</sup> circonscription de l'arrondissement de Saintes. Elu par 6 662 voix, il suivit la même ligne politique, à la Chambre des députés, et fut un des 158 députés qui accordèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, comme candidat officiel, par 7 253 voix, contre 5 848 obtenues par le candidat républicain. Le baron Eschassériaux a été aussi élu membre du Conseil général pour le canton sud de Saintes. Il a été

promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1868.

Son fils René-Pierre-Marie ESCHASSÉRIAUX, né à Agen le 11 mai 1850, était attaché à l'ambassade de France en Italie au moment de la guerre de 1870. Il s'engagea dans un régiment de cavalerie et prit part, dans l'armée de la Loire, aux combats de Beaugency et du Mans. Il alla ensuite reprendre son poste à Florence. Un an après, ayant à peine atteint l'âge de l'éligibilité, il se présenta aux élections générales du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Jonzac; il fut élu avec 3 000 voix de majorité, contre M. le comte Duchatel, représentant sortant, et fit partie, comme son père, du groupe de l'appel au peuple. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 158 députés de la minorité qui accordèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 13 499 voix, contre 5 889 obtenues par le candidat républicain. Il représente le canton de Jonzac au conseil général de la Charente-Inférieure.

**ESCHKE** (Guillaume - Benjamin - Hermann), peintre allemand, né à Berlin, le 6 mai 1823, étudia d'abord, dans l'atelier de Herbig, la peinture d'histoire, puis abandonna ce genre pour le paysage, sous la direction de Kramer et de Krause. Il vint à Paris en 1849, fréquenta quelque temps l'atelier de Lepoittevin, étudia nos musées, fit des excursions dans les Pyrénées et en Normandie, et à son retour à Berlin, prit un des premiers rangs comme peintre de paysages et de marines. Il ouvrit un atelier en 1860 et forma, bon nombre d'élèves distingués. Parmi ses tableaux, très-goutés, surtout des Anglais, pour la vérité des effets et de l'expression, on cite : *Montorgueil de Jersey et Château de Saint-Aubin* (1860); *Côte ouest de l'île Helgoland en hiver* (1861); *Elisabeth-Castle et l'hermitage Saint-Hélène (Jersey) à la marée basse* (1854); *Ouvrage à la marée haute*; un *Brick en feu*; le *Crépuscule sur mer*, sujet pris à Ostende. Le *Grand phare de l'île Neuwerk*, acquis par Napoléon III; des vues de *Bretagne* (1868), de *Capri [Italie]* (1871); de *l'île de Wight* (1872), de *Ecosse* (1872) et de *Norvège* (1875).

**ESCOFFIER** (Marie-Henri-Amédée) littérateur français, né à Sérignon (Vaucluse) en 1837, se fit recevoir licencié en droit à Paris, mais il renonça à reprendre l'étude de notaire que lui laissait son père, pour suivre la carrière des lettres. Il débuta, en 1857, au *Courrier de Paris* et jusqu'en 1863 écrivit dans divers journaux. Il appartenait, depuis dix ans, à la rédaction du *Petit Journal*, quand, en 1873, il se chargea de la chronique quotidienne. Sous le pseudonyme collectif de *Thomas Grimm*, M. Escoffier et quelques collaborateurs se sont constamment efforcés d'initier le public de la feuille populaire aux événements ou aux idées politiques du moment, et grâce à cette direction nouvelle, le *Petit Journal*, jusqu'alors consacré aux faits divers et au roman-feuilleton, acquit dans la presse politique une place à part et une influence considérable.

M. Escoffier a publié plusieurs romans : *la Grève des patrons et des bourgeois* (1874, in-32), *le Mannequin* (1875, in-18); *les Femmes fatales*, trilogie dont la première série a paru sous le titre de *la Vierge de Mabilie* (1876, in-18), et la seconde sous celui de *Chloris la goule* (1878, in-18).

**ESCOSURA** (don Patricio DE LA), homme politique et écrivain espagnol, né à Madrid le 5 novembre 1807, passa son enfance en Portugal où

son père servit dans l'armée de Castaños. Après avoir étudié à Valladolid, il retourna, en 1820, à Madrid, où Lista lui enseigna les mathématiques et la poésie. En 1824, forcé de quitter sa patrie, à cause de son affiliation à la société secrète des *Numantinos*, il se réfugia à Paris, où il suivit les cours du mathématicien Lacroix et passa ensuite à Londres. A son retour en Espagne (1826), il entra dans un régiment d'artillerie et fut promu, en 1829, au grade d'officier. Il continua de se livrer à la fois à la culture des lettres et à la politique. En 1834, il fut exilé, comme carliste, à Olivera. Mais, dès l'année suivante, il fut nommé aide de camp et secrétaire du général Cordova, à la retraite duquel il donna sa démission, en 1836. Deux ans après, il entra dans l'administration et devint chef politique de la ville de Guadaluara, qu'il défendit en 1840, au nom de la régente Christine. Mais le triomphe d'Espartero eut pour conséquence un nouvel exil de M. Escosura, qui se retira encore en France. Revenu à Madrid en 1843, il fut nommé secrétaire d'Etat, et fit ensuite partie du ministère Narvaez, avec lequel il se retira des affaires en 1846. Après avoir été quelque temps sous-secrétaire d'Etat, dans le ministère Sotomayor, en 1847, il remplit les fonctions d'envoyé extraordinaire en Portugal en 1855, et devint, l'année suivante, ministre de l'intérieur dans le cabinet Espartero auquel succéda bientôt O'Donnell. Il a été ambassadeur près l'empire d'Allemagne de 1872 à 1874.

M. Escosura s'est aussi fait un nom, comme poète, comme auteur dramatique et comme romancier. Voici le titre de ses poèmes : *El Butto vestido de negro capuz*, et *Hernan Cortés en Cholula*. Ses pièces dramatiques sont : *la Corte del buen retiro* (1<sup>re</sup> partie, 1837; 2<sup>e</sup>, 1844); *Barbara Blomberg*, *Don Jaime el conquistador*, *la Aurora de Colon*, et *Higuamota* (1838); *las Mocedades de Hernan Cortés*, *Roger de Flor*, *Cada cosa en su tiempo*, et *Tio Marcello* (1844-1846). Il a publié deux romans historiques; *el Conde de Candespina* (Madrid, 1832), *Ni rey, ni roque* (1835); un roman politique, *el Patriarcha del valle* (1846, 2 vol.), qui a pour sujet les révolutions espagnoles contemporaines et les aventures des réfugiés à Londres et à Paris, et l'*Historia constitucional de Inglaterra* (1859). M. Escosura a écrit le texte de *la España artistica y monumental*, publié un *Manuel de mythologie* (Paris, 1843), traduit du français plusieurs ouvrages et rédigé à Paris *el Eco de la razon y de la justicia* et la *Revista enciclopédica*.

ESCUPIER (Léon et Marie, ou les frères), libraires-journalistes français, nés à Toulouse, le premier en 1808, le second en 1811, firent leurs premiers essais de librairie dans cette ville, et vinrent en 1845 à Paris, où ils fondèrent, un an après, le journal hebdomadaire la *France musicale*. Ils annexèrent à cette revue un comptoir de musique et une sorte d'agence lyrique et dramatique qui négociait à la fois la confection des opéras et l'engagement des artistes. Ils ont introduit chez nous M. G. Verdi. En 1849, les frères Escudier éditérent le *Nouveau Monde* de M. Louis Blanc et, en 1850, la *Décadence de l'Angleterre*, de M. Ledru-Rollin.

On a sous leur nom : *Études biographiques de chanteurs contemporains*, précédé d'un *Essai sur l'art du chant* (1840, in-18; 2<sup>e</sup> édit., 1858, 2 vol. in-12); *Dictionnaire de musique*, d'après les théoriciens, historiens et critiques les plus célèbres qui ont écrit sur la musique (1844, in-12), refait sous le titre de *Dictionnaire de musique théorique et historique* (1854, 2 vol. in-18); le *Proscrit* ou le *Corsaire de Venise* (1845), et les

*deux Foscari* (1846), tragédies lyriques de M. Verdi adaptées à la scène française; *Rossini, sa vie et ses œuvres* (1854, in-18); *Vie et mœurs des plus célèbres cantatrices* avec une *Étude sur Paganini* (1856, in-18), etc. M. Léon Escudier a plus particulièrement signé de nombreux articles de critique dans la *France musicale* et dans le feuilleton du *Pays*. Il a publié sous son seul nom : *les Pirates de la littérature et de la musique* (1862, in-8); *Littérature musicale, mes Souvenirs* (1863, in-18). Les deux frères ont dirigé, avec M. de Granier de Cassagnac père, le journal *le Réveil*, de janvier à décembre 1858. Quelques années plus tard, ils prirent la gestion du Théâtre-Italien de Paris, qui, sans profit pour l'art, leur fut ruineuse. M. Marie Escudier, devenu rédacteur du journal *le Pays*, a été décoré de la Légion d'honneur, le 13 août 1861.

ESMARCH (Jean-Frédéric-Auguste), chirurgien allemand, né à Tœnnig, le 9 janvier 1823, étudia la médecine à Kiel et à Gœttingue, et fut attaché en 1846 à l'hôpital de Kiel, auprès du célèbre Langenbeck. Pendant la guerre du Schleswig-Holstein, il prit du service, comme aide-médecin, dans le corps de Turner, et fut fait prisonnier, le 6 avril 1848, avec la majeure partie de cette armée. Échangé quelque temps après, il fut médecin de l'hôpital de Flensburg, puis retourna à Kiel et fut reçu agrégé. Il fit les campagnes suivantes, comme aide de camp de Stromeyer, et fut promu médecin supérieur en 1850. L'année suivante, il visita Prague, Vienne, Paris et Bruxelles et, à son retour, fut suspendu, par le gouvernement danois, de ses fonctions de privat-docent. En 1857, il succéda à Stromeyer, comme directeur de la clinique chirurgicale, et trois ans après, fut nommé professeur et directeur de l'hôpital de Kiel. Appelé à Berlin en 1866, comme membre de la commission des hôpitaux, sa santé ne lui permit pas de suivre l'armée prussienne en France en 1870; mais il organisa le service des ambulances et des hôpitaux à Kiel, à Hambourg, etc. Depuis il est retourné à Kiel.

Le docteur Esmarch a publié : *Des Resections des armes à feu* (Ueber Resectionen, etc. Kiel, 1851); *Documents de chirurgie pratique* (Beitraege, etc. 1853-1860); *De l'inflammation chronique de la désarticulation* (1866, 2<sup>e</sup> édit., 1867); *l'Humanité aux prises avec les horreurs de la guerre*; (Ueber den Kampf der Humanitaet, etc., 1869); *le Premier pansement sur le champ de bataille* (der Erste Verband, etc., 1869), traduit en français, par M. le professeur Verneuil; *Maladies du gros intestin et de l'anus* (die Krankheiten des Mastdarms und Afters; Erlangen 1873); *Manuel de chirurgie militaire* (Handbuch des Kriegschir. Hanovre, 1877).

ESMARCH (Charles), juriconsulte et poète allemand, né à Sonderbourg, le 3 décembre 1824, suivit les cours de droit aux Universités de Kiel, Bonn, Heidelberg et Berlin, fit les campagnes du Schleswig de 1848 à 1851, prit ses grades à Gœttingue et fut appelé en 1855 à la chaire de droit romain à l'Université de Cracovie, d'où il passa en 1875 à Prague.

Il a publié : *Histoire du droit romain* (Roem. Rechtsgeschichte; 1855-1856, 2 vol.); *Principes du droit des Pandectes* (Grundsätze des Pandektenrechts; Vienne, 1859-1860, 2 vol.). Ses principales poésies, ont paru sous le pseudonyme de *Karl von Aisen*; ce sont : *la Victoire de Bornhöved* (der Sieg von Bornhöved, Kiel 1847); *Saga des dieux*, en 16 chants (Gœttersage, Leipzig, 1853); *Kund Lavard*, poésie épique (Hambourg, 1865), etc.

ESPAGNE (maison royale d'), une des branches cadettes de la maison de Bourbon (voy. BOURBON). — Ex-Reine : Marie-Isabelle-Louise (voy. ISABELLE II). — Ex-Roi : François-d'Assise-Maria-Ferdinand (voy. FRANÇOIS-D'ASSISE). — Roi : Alphonse François-d'Assise-Fernand-Pie-Jean-Marie-Grégoire-Pélagie, prince des Asturies, né le 28 novembre 1857, marié, en premières noces, le 23 janvier 1878, à Marie-de-las-Mercedès, fille du duc de Montpensier, née le 24 juin 1866, morte le 26 juin 1878, fiancé en octobre 1879 à l'archiduchesse Marie-Christine, cousine de l'empereur d'Autriche, née le 21 juillet 1858. — Sœurs : Marie-Isabelle-Françoise-d'Assise-Christine-Françoise-de-Paule-Dominga, infante d'Espagne, née le 20 décembre 1851; Marie-del-Pilar-Berenguella-Isabelle-Françoise-d'Assise-Christine-Sébastienne-Gabrielle-Saturnine, née le 4 juin 1861, mariée, le 13 mai 1868, au prince Gaëtan-Marie-Frédéric, comte de Girgenti, veuve le 26 novembre 1871; Marie-della-Paz-Jeanne-Amélie-Adalberte-Françoise, etc., née le 23 juin 1862, Marie-Eulalie-Françoise-d'Assise-Marguerite, etc., née à Madrid le 12 février 1864.

ESPARTERO (don BALDOMERO), duc DE LA VICTOIRE, général et homme politique espagnol, est né à Granatula, dans la Manche, le 27 février 1792. Le plus jeune des neuf enfants d'un simple charron, il fut destiné, à cause de sa faible constitution, à l'état ecclésiastique; mais, en 1808, il s'enrôla comme volontaire, pour repousser l'invasion française, dans le corps d'étudiants qu'on appelait le bataillon sacré. Il passa ensuite dans celui des cadets, fut nommé, en 1811, sous-lieutenant du génie à Cadix, et n'ayant pu soutenir les examens exigés pour ce service, dut entrer, en 1814, avec le même grade dans un régiment d'infanterie en garnison à Valladolid. Il s'attacha alors au général don Pablo Morillo, envoyé dans l'Amérique méridionale contre les colonies insurgées, partit, au mois de janvier 1815, avec le grade de capitaine, et devint, pendant la traversée même, chef d'état-major. Il fut ensuite nommé major dans un régiment d'infanterie, et devint lieutenant-colonel en 1817, et colonel en 1822. Deux ans plus tard, la capitulation d'Ayacucho, par laquelle l'Espagne abandonnait sa domination dans l'Amérique du Sud, ramena Espartero dans sa patrie, rapportant du Pérou une fortune considérable. Envoyé en garnison à Logrono, avec le grade de brigadier, il y épousa la fille d'un riche propriétaire de cette ville, nommé Santa-Cruz. Il passa peu après avec son régiment dans l'île de Mayorque.

Lorsqu'en 1832 Ferdinand VII eut aboli la loi salique, Espartero se déclara en faveur des droits de succession au trône, conférés à la princesse Isabelle et, l'année suivante, à la mort du roi (29 septembre), il s'offrit à marcher avec son régiment contre les provinces du nord qui se soulevaient en faveur de Don Carlos. Il fut alors nommé commandant général de Biscaye, puis maréchal de camp et lieutenant général. Au mois de mai 1836, il prit par intérim, pendant l'absence de Cordova, le commandement en chef du corps d'opérations destiné à couvrir Madrid. Ayant sauvé, l'année suivante, la capitale d'un coup de main tenté par les bandes carlistes, il fut nommé, par reconnaissance, général en chef de l'armée du nord, vice-roi de Navarre et capitaine général des provinces Basques. En 1837, il fut député aux Cortès constituantes, et contribua à la chute du ministère Calatrava. A la fin de la même année, il sauvait une seconde fois Madrid menacée par Don Carlos lui-même (12 septembre), repoussait celui-ci au delà de l'Ebre, enlevait ensuite

les hauteurs de Lucana, débloquait Bilbao, et recevait le titre de comte de Lucana, comme consécration de ses succès. Au lieu de les pousser plus loin, il se borna à rétablir la discipline dans l'armée et à maintenir, par de sévères exécutions à Pampelune, à Miranda et ailleurs, l'ordre dans les provinces soumise. En 1838, il battit le général carliste Negri.

Les services d'Espartero, son attachement déclaré à la constitution de 1837, lui marquaient son rôle politique. Il rejeta sur le ministère Ofalia la responsabilité de son inaction et envoyait à la reine des adresses contre Narvaez et Cordova, ses ennemis personnels. De nouveaux exploits contre les carlistes, en 1839, lui valurent un surcroît de faveur et les titres de grand d'Espagne de première classe et de duc de la Victoire. Profitant des divisions du parti carliste, il conclut, enfin, avec Maroto la fameuse convention de Bergara, qui força don Carlos à quitter l'Espagne, ne laissant plus que Cabrera pour prolonger la guerre civile.

Avant de porter le dernier coup à ce partisan, Espartero éprouva sa toute-puissance en demandant le brevet de général pour son secrétaire et aide de camp Linage, qui avait insulté dans une lettre rendue publique, le ministre de la guerre. Narvaez, qui s'y refusait, fut contraint de donner sa démission, et Linage eut son brevet. Le reste du cabinet, voulant frapper, dans Espartero, le chef des exaltés, fit voter par les Cortès une loi qui restreignait les libertés municipales, et qui, malgré ses réclamations, fut sanctionnée par la régente. Une insurrection s'ensuivit; Espartero, qui venait d'écraser Cabrera, revint à Madrid en triomphateur et se fit nommer président d'un nouveau ministère. Devant cette dictature, la reine Christine renonçait, le 10 octobre, à la régence que les Cortès remirent, par l'élection du 8 mai 1841, entre les mains d'Espartero.

Le nouveau régent déploya d'abord, pour maintenir ou ramener l'ordre matériel, une grande énergie, comprima les mouvements républicains partout où ils éclatèrent, étouffa l'insurrection excitée par O'Donnell, à Pampelune, en faveur de Christine, déjoua les complots militaires des généraux Concha et Diégo-Léon, fit fusiller ce dernier (15 octobre), arrêta par la terreur les agitations incessantes des provinces Basques, et après avoir soumis Barcelone, entra en triomphe à Madrid, le 30 novembre. Maître de la situation intérieure, il s'appuya, au dehors, sur l'alliance de l'Angleterre. Les intrigues de l'ex-régente ayant excité une nouvelle insurrection à Barcelone, à la fin de 1842, Espartero en eut raison par un bombardement.

Mais dès le commencement de 1843, le parti exalté ou progressiste qu'il avait maintenu dans les limites de la légalité, par son respect pour la constitution de 1837, s'unit aux modérés partisans de la reine Christine, en faveur desquels il fut forcé, le 9 mai, de sanctionner une amnistie générale, présentée par le ministère Lopez. Son obstination à garder auprès de lui son secrétaire Linage et le général Zurbarano, rendu odieux par la répression de Barcelone, amena une crise, la destitution des ministres et la dissolution des Cortès (26 mai). Accusé, par l'opinion publique, d'avoir signé, à l'instigation de Linage, avec l'Angleterre un traité de commerce désavantageux pour l'Espagne, Espartero vit se soulever contre lui la Catalogne, l'Australie, l'Aragon et plusieurs autres provinces. Une junte révolutionnaire se constitua à Barcelone et proclama sa déchéance et la majorité d'Isabelle. Un gouvernement provisoire composé de Lopez, Caballero

et Serrano, déclara Espartero traître à la patrie et déchu de toutes ses dignités. Narvaez, à la tête des insurgés, marcha sur Madrid et y entra sans résistance (22 juillet). Abandonné de ses troupes, après avoir essayé en vain de marcher sur Barcelone, Espartero s'embarqua à Cadix, le 30 juillet, pour l'Angleterre. Il y reçut tous les honneurs dus au rang qu'il venait de perdre. En 1848, le décret qui l'avait dépouillé de tous ses titres, ayant été annulé, il retourna en Espagne et reprit sa place au sénat. Mais presque aussitôt, se sentant pour longtemps écarté du pouvoir, il alla chercher à Logrono une retraite absolue.

Après six ans d'isolement, les événements de 1854 le ramènèrent à la tête des affaires. Étranger en apparence, jusqu'au dernier moment, à l'agitation révolutionnaire, il parut, après la défaite du gouvernement, l'homme de la situation, et la reine Isabelle ne put arrêter l'insurrection triomphante et sauver son trône qu'en le remettant sous la protection de l'ex-régent. Il fut désigné comme président du conseil, le 19 juillet, au moment où la junte de Saragosse, constituée en gouvernement provisoire, le nommait généralissime des armées nationales. Arrivé à Madrid, après quelques jours d'une expectative pleine de dangers, il forma un cabinet dans lequel entra, comme ministre de la guerre le général O'Donnell, qui avait pris une part si active aux luttes et à la victoire du parti progressiste. L'union de ces deux hommes, au milieu des tentatives contraires des exaltés et des modérés, fut le seul programme politique d'un nouveau parti conservateur. Les difficultés et les dangers se multipliaient, les Cortès constituantes, ouvertes à Madrid le 8 novembre, discutaient les bases constitutionnelles, l'existence même de la monarchie. La question religieuse se compliquait de la loi de désamortissement, et la crise politique d'une effroyable crise financière. Peu à peu le parti libéral se divisa en progressistes purs qui rattachaient au nom d'Espartero toutes les espérances de la Révolution, et en progressistes conservateurs qui reconnaissaient pour chef O'Donnell. Toute l'histoire de deux années se résuma dans l'antagonisme de ces deux hommes. Enfin, après des tiraillements trop longs à rappeler, tout le ministère, à propos de la retraite du ministre de l'intérieur, Escosura, exigée par O'Donnell, donna sa démission, et ce dernier fut chargé par la reine de composer un nouveau conseil.

La démission d'Espartero fut le signal d'une insurrection nouvelle, à Madrid (14-16 juillet 1856), à Barcelone (18-22 juillet) et à Saragosse. Mais lui-même ne parut nulle part en personne dans ces luttes engagées en son nom. Après la révolution d'octobre 1868, qui eut pour résultat l'expulsion de la dynastie, le général Espartero adressa son entière et chaleureuse adhésion au gouvernement provisoire, par une lettre au maréchal Serrano. Il se tint, d'ailleurs, à l'écart des événements, accomplis en dehors de son influence. Son nom fut cependant encore plus d'une fois prononcé : au milieu des débats des Cortès relatifs à la reconstitution de l'Espagne, un député, M. Garrido, proposa, dans l'hypothèse du rétablissement de la forme monarchique, de choisir le général Espartero pour roi (mai 1869). Cette proposition ne trouva point d'écho. Elle fut de nouveau mise en avant l'année suivante sans plus de succès (mai 1870) et lors du vote des cortès pour l'élevation au trône d'Espagne du duc d'Aoste, celui-ci recueillit 193 suffrages, tandis qu'Espartero en obtenait 8 et le duc de Montpensier 27. Dès que le jeune roi eût pris possession du pouvoir, il témoigna les plus grands égards à Espartero, lui conféra l'ordre de l'An-

nonciade et lui rendit à Logrono une sorte de visite officielle (30 septembre 1871). Bien qu'il eût affirmé publiquement, en cette occasion, son dévouement à la dynastie nouvelle, Espartero refusa d'assister don Amédée dans les complications ministérielles qui l'amènèrent à abdiquer, et ce ne fut pas sans difficulté qu'il accepta le titre de prince de Vergara (janvier 1872). Lors de l'arrivée de M. E. Castelar à la direction des affaires, Espartero remercia le chef du pouvoir exécutif d'honorer en lui le « vétéran de la liberté » (février 1873); mais là se borna sa part prise à la naissance de la République espagnole, comme à l'avènement d'Alphonse XII auquel il se contenta d'adresser ses félicitations. — Le général Espartero est mort à Logrono, le 9 janvier 1879.

**ESPEUILLES** (Marie-Louis-Antoin de VIEL-LUNAS, marquis d'), général français, ancien sénateur, fils du sénateur de l'Empire, né à Paris, le 19 mai 1831, entra à Saint-Cyr en 1850, en sortit dans l'arme de la cavalerie, comme sous-lieutenant, le 1<sup>er</sup> septembre 1851, fut promu lieutenant le 7 août 1856, et capitaine le 14 mars 1859. Il fit les campagnes de Crimée, de Kabylie et d'Italie comme officier d'ordonnance du maréchal de Mac-Mahon, puis alla prendre part à l'expédition du Mexique, où il fut cité deux fois à l'ordre du jour de l'armée. Promu chef d'escadron le 13 août 1865, lieutenant-colonel le 11 mars 1867, colonel le 12 mars 1870, il commanda le 3<sup>e</sup> régiment de hussards, prit part aux batailles de Wissembourg et de Reichshoffen, s'échappa à Sedan avec les débris de son régiment, le reforma à Chambéry, et commanda la cavalerie du 17<sup>e</sup> corps d'armée sur la Loire. Général de brigade, le 16 septembre 1871, il commanda le 3<sup>e</sup> brigade de chasseurs à Saint-Germain, fut promu général de division en 1878 et nommé inspecteur général de cavalerie.

Aux élections sénatoriales du 20 janvier 1876, le général d'Espeuilles fut porté candidat, dans le département de la Nièvre, sur la liste de l'Union conservatrice et publia une profession de foi, dans laquelle il rappelait qu'il avait été officier d'ordonnance du président de la République et de l'ex-prince impérial. Il fut élu, le second sur deux, par 199 voix sur 375 électeurs, prit place à droite, dans le groupe bonapartiste de la majorité conservatrice avec laquelle il vota. Aux élections pour le premier renouvellement triennal, il échoua avec 180 voix sur 378 votants. Décoré de la Légion d'honneur le 17 juin 1859, il a été promu officier le 1<sup>er</sup> février 1867. Il représente le canton de Moulins-Engilbert au conseil général de la Nièvre.

Son frère, le comte Alberic d'ESPEUILLES, porté aux élections du 14 octobre 1877, comme candidat officiel du gouvernement et bonapartiste dans l'arrondissement de Château-Chinon, fut élu, le 3 novembre au second tour, par 8256 voix contre 7180 obtenues par M. Gudin, un des 363. Son élection ayant été invalidée au mois de mai 1878, il fut réélu le 7 juillet suivant par 6950 voix, sur 13 700 votants, contre le même concurrent.

**ESPINASSE** (Sylvain-Jacques-Justin), sénateur français, né à Montredon (Tarn), le 4 septembre 1810, étudia la médecine, se fit recevoir docteur en 1832, et se fixa dans sa ville natale. Il y devint maire, en 1848, et acquit beaucoup de popularité et d'influence dans tout le département. Aux élections sénatoriales du 20 janvier 1876, il fut élu, le premier sur deux, par 200 voix sur 398 électeurs, comme candidat monarchiste et clérical. Il prit place au Sénat sur les bancs de la

droite et fit partie du groupe légitimiste de la majorité. M. Espinasse représente le canton de Montredon au conseil général du Tarn, dont il a été le vice-président. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1868.

**ESPINAY** (Gustave-Marie d'), magistrat et archéologue français, né à Saumur, en 1829, acheva ses classes au lycée de Tours, étudia le droit, se fit recevoir docteur, et débuta, comme substitut du procureur impérial, au tribunal de Segré, en 1853. Il passa, en la même qualité, à celui de Saumur en 1857, puis fut nommé juge dans cette ville en 1859, président du tribunal de Loches (Indre-et-Loire) en 1866, enfin conseiller à la cour impériale d'Angers en 1870. Très-zélé pour les études archéologiques, il est un des membres actifs des congrès de province, dont il a présidé plusieurs séances. Il a été nommé, en 1875, officier d'Académie.

M. d'Espinay a publié deux mémoires couronnés par l'Académie de Toulouse : *De l'Influence du droit canonique sur la législation française* (Toulouse, 1856, in-8) et *la Féodalité et le droit civil français* (Saumur, 1862, in-8) ; puis, dans l'ordre des recherches locales : *les Cartulaires angevins* (Angers, 1864, in-8), et *Notices archéologiques* (Ibid., 1876-78, 2 vol. in-8) ; recueil de mémoires sur les monuments d'Angers et du Saumurois publiés successivement dans la *Revue d'Anjou* ; cet ouvrage a obtenu une médaille d'or de la Société des antiquités nationales.

**ESPIVENT DE LA VILLEBOISNET** (Henry), général français, sénateur, né à Londres (Angleterre), le 30 mars 1813, entra à l'École militaire de Saint-Cyr le 1<sup>er</sup> décembre 1830, passa à celle de l'État-major, le 1<sup>er</sup> octobre 1832, avec le grade de sous-lieutenant, fut promu lieutenant le 1<sup>er</sup> janvier 1835, servit en Afrique comme aide de camp du général Bedeau et se distingua à la bataille d'Isly (1844). Capitaine le 27 février 1839, chef d'escadron le 8 novembre 1847, il suivit l'armée d'occupation de Rome, comme aide de camp du général Oudinot, et après la prise de cette ville, fut chargé de rendre compte des opérations au gouvernement français. Promu lieutenant-colonel, le 11 juillet 1849, et colonel le 15 août 1852, il fit la campagne d'Italie, comme chef d'état-major général du 4<sup>e</sup> corps d'armée, devint général de brigade le 14 août 1860, passa dix ans à Lyon comme chef d'état-major de l'armée de cette ville, fut promu général de division le 14 juillet 1870, et prit part aux opérations du 5<sup>e</sup> corps pendant la guerre contre l'Allemagne. Nommé commandant de l'armée à Marseille, pendant l'insurrection de la Commune, il se retira sur Aubagne, avec 4000 hommes, le 23 mars 1871, au moment où les insurgés marseillais s'emparaient de la préfecture, puis revint, le 5 avril, avec une force considérable, reprit la préfecture, après un bombardement en règle, et annonça par ses dépêches son « entrée triomphale » dans la ville pacifiée. Lors de la réorganisation de l'armée, il reçut le commandement du 15<sup>e</sup> corps à Marseille, y maintint l'état de siège, dans toute sa rigueur, poursuivit et supprima les journaux républicains, ferma des cercles et interdit les réunions. Il échangea ce commandement contre celui de Nantes en 1876, et fut placé dans le cadre de réserve en 1878. Porté, comme candidat légitimiste et clérical, aux élections sénatoriales de la Loire-Inférieure, le 30 janvier 1876, il fut élu, le deuxième sur trois, par 165 voix sur 323 électeurs, prit place à l'extrême droite et vota toutes les mesures ou projets de lois contraires à l'établissement définitif du régime républicain.

Aux élections triennales du 5 janvier 1879, il fut réélu, le 3<sup>e</sup>, par 184 voix sur 320 votants.

Décoré de la Légion d'honneur le 30 août 1842, le général Espivent de la Villeboisnet a été promu successivement officier le 18 septembre 1844, commandeur le 22 avril 1855, grand officier le 30 avril 1865, et grand croix le 28 mai 1873. Il a été décoré en outre de divers ordres de l'ex-royaume de Naples, de l'ordre pontifical de Saint-Grégoire le Grand, et créé comte romain par le pape Pie IX.

**ESQUIROS** (Henri-Alphonse), publiciste et homme politique français, né à Paris, le 24 mai 1814, débuta en 1834, par un volume de poésies, les *Hirondelles* (in-8), qui, malgré les éloges de M. Victor Hugo, fut peu remarqué. Il le fit suivre de deux romans, le *Magicien* (1837, 2 vol. in-8), et *Charlotte Corday* (1840, in-8, 1850, in-4). En même temps, il donna, sous le titre d'*Évangile du peuple* (1840, in-16), un commentaire philosophique et démocratique de la vie de Jésus, qui lui attira des poursuites judiciaires et une condamnation à huit mois de prison et 500 fr. d'amende (30 janvier 1841). De Sainte-Pélagie, où il subit sa peine, il publia un nouveau volume en vers : *les Chants d'un prisonnier* (1841, in-8). Trois petits ouvrages empreints de l'esprit socialiste parurent, de 1841 à 1842, sous ces titres : *les Vierges martyres* (in-32), *les Vierges folles* (in-32, nouv. édition, 1873, in-18), *les Vierges sages* (in-32), et précédèrent l'*Histoire des Montagnards* (1847, 2 vol. in-8 ; 1850, in-4 ; 1875, gr. in-8 illustré.)

Après la révolution de Février 1848, M. Esquiros, que ses écrits et les poursuites dont ils avaient été l'objet, recommandaient au parti extrême, n'arriva pourtant qu'à l'Assemblée législative, et par une élection partielle, dans le département de Saône-et-Loire. Signalé par ses opinions radicales, il fut compris, après le 2 décembre 1851, parmi les représentants expulsés, et se retira en Angleterre. Il se consacra à l'observation approfondie de ce pays, et envoya à la *Revue des Deux-Mondes* des études qui furent réunies ensuite en volumes. Les élections générales pour le Corps législatif, en 1869, le ramenèrent dans la vie politique. Porté comme candidat de l'opposition radicale dans la 4<sup>e</sup> circonscription des Bouches-du-Rhône, contre MM. Rougemont, candidat officiel et maire, candidat de l'opposition démocratique, il fut élu, mais seulement au second tour de scrutin, par 11 244 voix, sur 21 204 votants.

Après la révolution du 4 septembre 1870, nommé administrateur supérieur des Bouches-du-Rhône, il y fit triompher les opinions radicales, suspendit la publication de la *Gazette du Midi*, journal légitimiste, expulsa les jésuites et séquestra provisoirement leurs biens (13 octobre). M. Gambetta crut devoir demander sa démission à M. Esquiros, qu'il remplaça par M. Delpech, en rapportant les arrêtés illégalement rendus. Au lieu de se soumettre à la décision du ministre de l'intérieur, le préfet des Bouches-du-Rhône maintint et aggrava les mesures arbitraires qu'il avait prises, et pendant quinze jours tint en échec le gouvernement central, restant à la tête de l'administration, malgré le décret qui lui avait nommé un successeur. Enfin, le 3 novembre, il se décida à résigner ses fonctions. Son départ fut le signal de troubles regrettables et de collisions auxquels mit fin l'intervention de la garde nationale. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant des Bouches-du-Rhône à l'Assemblée nationale, le deuxième sur onze, par 46 986 voix et prit place à l'extrême gauche. Porté aux élections sénatoriales du 30 janvier

1876, sur la liste républicaine du même département, il fut élu le dernier sur trois, par 86 voix sur 173 électeurs; il s'inscrivit au groupe de l'extrême gauche et signa la proposition d'amnistie pleine et entière présentée par M. Victor Hugo. — Il est mort à Versailles, le 10 mai 1876.

M. Esquiros a publié, après son exil et depuis son retour en France : *la Vie future au point de vue socialiste* (1857, in-8); *la Morale universelle, les Moralistes anglais*, etc. (1859, in-12); *la Vie des animaux* (in-18, 4 séries); *l'Angleterre et la vie anglaise* (1859-1869, 5 vol. in-12); *la Néerlande et la vie hollandaise* (2 vol. in-12); *Itinéraire descriptif et historique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande* (1865, in-18, avec plan); *l'Émile du XIX<sup>e</sup> siècle* (1870, in-18); *le Bonhomme Jadis* (1875, in-18); *le Château enchanté* (1877, in-18), recueil de nouvelles posthumes avec préface de M. A. Houssaye, etc.

La femme de M. Esquiros, Mme Adèle Esquiros, a aussi publié, en volumes ou dans divers journaux, un certain nombre de nouvelles et de romans.

**ESSLER** (Jane FAESSLER, dite Jane), actrice française, est née à Paris le 21 mars 1836. A treize ans, elle prit des leçons de Samson, puis renonçant à ce professeur, se fit inscrire aux cours d'art théâtral, dirigés par Mlle Georges. Elle avait quatorze ans, lorsque M. Alex. Dumas l'engagea dans la troupe du Théâtre-Historique. Elle appartint depuis à divers théâtres de genres très-différents, parut aux Délassements-Comiques dans une revue de fin d'année, où elle récitait une pièce de vers, passa de là à l'Odéon pour jouer la tragédie, entra ensuite à l'Ambigu-Comique où elle créa, avec beaucoup de succès, entre autres rôles, celui du jeune Mario, dans *les Beaux messieurs de Bois-Doré*. Elle retourna en 1867 à l'Odéon pour la reprise de cette même pièce, et figura encore à ce théâtre dans le rôle principal de *Jeanne de Ligneris*. Elle a été depuis engagée à la Gaité.

**ESTANCELIN** (Louis - Charles - Alexandre), homme politique français, ancien représentant et député, fils de l'administrateur de ce nom, mort en 1858, est né à Eu le 16 juillet 1823. Il avait à peine terminé son éducation au collège Bourbon qu'il était nommé chef de bataillon de la garde nationale. Il entra dans la diplomatie et devint secrétaire d'ambassade. Au 24 février, il recueillit chez lui la duchesse de Montpensier, qu'il réussit à faire sortir secrètement de France. Élu membre du Conseil général de la Seine-Inférieure et envoyé par le même département à l'Assemblée législative (1849), il se fit remarquer au sein de la majorité par sa vive hostilité contre les institutions républicaines. Après le 2 décembre, il entra dans la vie privée. Il en sortit aux élections générales de 1869 pour le Corps législatif. Porté, comme candidat de l'opposition dite orléaniste, dans la 4<sup>e</sup> circonscription de la Seine-Inférieure, il fut élu, mais seulement au second tour de scrutin, par 14 486 voix sur 26 746 votants. Dans la courte session de juillet, M. Estancelin se plaça avec ardeur aux premiers rangs du nouveau tiers parti libéral. Il combattit la demande d'autorisation de poursuites contre M. de Rochefort (10 janvier 1870). Le 11 février suivant, il fut nommé, par 110 voix, membre de la commission d'enquête sur la marine marchande. A propos de la pétition qui demandait le rappel des princes d'Orléans, il soutint l'opportunité de la mesure, dans la séance du 2 juillet 1870, en rappelant que si le comte de Chambord ne pouvait rentrer en France que

comme le Roi, « les princes d'Orléans avaient au contraire accepté depuis longtemps « le principe de la souveraineté nationale, avec toutes ses conséquences, et mis au-dessus des prérogatives de leur naissance leurs droits de citoyens. » Le 11 août suivant, la guerre étant engagée, il donna communication à la Chambre d'une lettre du prince de Joinville, demandant, en même temps que son frère et ses neveux, du service en France, à quelque titre que ce fût.

Après la révolution du 4 septembre, M. Estancelin fut nommé commandant supérieur des gardes nationales du département de la Seine-Inférieure, et travailla activement à l'organisation des francs-tireurs normands. Impuissant à défendre Rouen, après les défaites des armées du Nord et de l'Ouest, il fit enclouer la grosse artillerie et se retira sur le Havre avec les mobiles du général Brial. Aux élections du 8 février 1871, M. Estancelin ne fut pas élu représentant à l'Assemblée nationale. A celles du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, il se porta, comme candidat constitutionnel, dans la 1<sup>re</sup> circonscription de l'arrondissement de Dieppe, et l'échoua avec 4933 voix contre 5553 obtenues par M. Lanel, candidat républicain; le 14 octobre 1877, il se trouva, comme candidat officiel, en présence du même concurrent, et réunit encore 5576 suffrages contre 5795 recueillis par M. Lanel. Une vacance s'étant encore produite dans la 2<sup>e</sup> circonscription de Dieppe en 1879, M. Estancelin s'y présenta et n'obtint, le 15 juin, que 2856 voix, contre 7901 données au candidat républicain, M. Trouard-Riolle. Il a publié dans divers journaux quelques lettres contre le suffrage universel.

**ESTERNO** (Ferdinand-Charles-Philippe, comte d'), agronome et publiciste français, né à Dijon, le 19 octobre 1805, s'occupa d'abord des questions d'économie politique, puis d'agriculture et d'irrigation; ses travaux et ses nombreux mémoires aux Chambres ont amené la loi dite d'Angeville. Vers 1840, il concourut à fonder, avec Rossi, la Société d'économie politique, qui fut plus tard la Société des économistes. Il prit une grande part à l'organisation des comices agricoles et fut secrétaire du Congrès central d'agriculture. Il a été décoré de la Légion d'honneur au mois d'avril 1844.

M. d'Esterno à qui l'on a attribué, en 1822, des *Essais poétiques*, signés de ses seules initiales (1822, in-8), a publié les ouvrages suivants : *Pétition sur la liberté de la presse*, adressée à la Chambre des députés (1822, in-8); *Des Banques départementales en France et de leur influence sur les progrès de l'industrie*, etc. (1838, in-8); *Avis du Conseil général d'agriculture sur l'irrigation*, considérée comme remède à la cherté des matières animales (1842, in-8); *De la Misère, de ses causes, de ses effets, de ses remèdes* (1842, in-8); *Du Programme des chambres consultatives d'agriculture* (1852, in-8); *Du Vol des oiseaux, indication des sept lois du vol ramé et des huit lois du vol à voile* (1864, in-8); *De la Crise agricole et de son remède* (1866, in-8); *Des Privilégiés de l'ancien régime en France et des privilégiés du nouveau* (1867, in-8, t. 1); *Comment le roi s'amuse en France et la loi aussi* (1869, in-8); *Publicité, presse*, étude sur le chapitre V de la loi du 17 mai 1819 (1873, in-8), etc. Il a collaboré au *Journal d'agriculture pratique*.

**ESTREJCHER** (Charles-Joseph-Théophile), bibliographe polonais, né à Cracovie le 21 novembre 1827, termina ses études à l'Université de cette ville et fut, pendant quelque temps, juge suppléant aux tribunaux de Lemberg et de Cracovie. Il eut

ensuite la direction de la bibliothèque publique de Varsovie, mais retourna dans sa ville natale, après les événements de 1863. Il y fut nommé directeur de la bibliothèque de l'université et consacra douze ans à réunir les matériaux d'une bibliographie générale polonaise. Il en a déjà publié : *Bibliographie polonaise du XIX<sup>e</sup> siècle, de 1800 à 1870* (Bibliografia polska XIX<sup>e</sup> stolecia, Cracovie, 1873-1875, 4 vol, in-8) ; *Bibliographie polonaise du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècles* (Bibl. polska XV<sup>e</sup> ; XVI st. Ibid., 1875, in-8), avec une remarquable préface sur l'histoire de l'imprimerie en Pologne ; *Répertoire du théâtre polonais de 1750 à 1871* (Repert. sceny polskiej, etc. Ibid, in-8). Il a donné aussi des notices sur plusieurs littérateurs polonais.

ÉTEX (Antoine), sculpteur français, né à Paris le 20 mars 1808, d'une famille d'artistes qui compte Coustou parmi ses ancêtres, apprend dans la maison paternelle les premiers éléments de la sculpture, fréquenta les ateliers de Dupaty et de Pradier, et reçut en même temps des leçons de M. Ingres et de M. Duban. De 1827 à 1829, il concourut pour le prix de Rome, et obtint le second prix en 1828, sur ce sujet : *le Jeune Hyacinthe tué par Apollon*. Il obtint une pension de 1500 fr. pour passer deux ans en Italie. Il prolongea son voyage, et visita l'Algérie, la Corse, l'Espagne, l'Allemagne et l'Angleterre. Il exécuta dès cette époque, plusieurs œuvres importantes, entre autres le groupe colossal de *Cain* qu'il exposa au Salon de 1833. L'originalité, la hardiesse et l'énergie de ce morceau le firent choisir par M. Thiers, ministre des travaux publics, pour l'exécution de deux des *Groupes* de l'arc de l'Étoile, ceux de 1814 et de 1815. Après avoir vu plusieurs de ses œuvres refusées aux Salons, il s'abstint d'y concourir, et y reparut avec succès en 1841, avec le *Tombeau de Géricault*. En 1848, M. Etex, qui s'était battu en juillet 1830, tenta de devenir un homme politique. Républicain de la veille, il se présenta sans succès aux élections pour la Constituante, et prit part pendant quelques mois aux luttes des partis, avant de revenir à ses travaux.

M. Etex a tour à tour abordé la sculpture, la peinture, la gravure et l'architecture. Outre les œuvres déjà citées, il faut mentionner parmi ses statues : *Léda, Olympia, Rossini*, à l'Opéra ; *Héro et Léandre*, au musée de Caen ; le *Choléra, Blanche de Castille*, musée de Versailles ; *Charlemagne*, au palais du Luxembourg ; *saint Augustin à La Madeleine* ; le général *Lecourbe*, à Lons-le-Saunier ; un groupe colossal de *René et Outougamiz* ; les bustes du *duc d'Orléans*, de MM. *Thiers, Odilon Barrot, Lablache, Vitet, Dupont de l'Eure, Rostan, Charlet, Sapey, Chateaubriand, Alfred de Vigny, Pierre Leroux, Proudhon, Louis Blanc, le général Cavaignac* ; *Mmes Eugénie Garcia, Lenormand* ; *Mlle Cambardi* (1851) ; le *Génie du XIV<sup>e</sup> siècle, l'Amour piqué par une abeille* ; les bustes de MM. *Liouville, Martinet, Émile Chevè* (1861) ; *Mgr le cardinal Antonelli, Mgr de Mérode, Mgr de Dreux-Brézé* (1863) ; la *Vierge immaculée, L. Veuillot* (1864) ; *saint Benoît* (1865) ; le *Bonheur maternel*, statue en marbre, *sainte Madeleine* (1866) ; les *Naufragés*, groupe en marbre, à l'Exposition universelle de 1867 ; *Berryer*, buste en plâtre (1868) ; les *Médicis, Françoise de Rimini, la Méduse*, bas-reliefs ; *Danaë*, bas relief en marbre, l'*Amiral La Grandière*, buste en marbre (1872) ; *Pierre Leroux*, buste en fonte ; le général *Chanzy*, buste en bronze (1873) ; *Enfant endormi*, statue en marbre ; *Joseph expliquant les songes de ses frères*, bas-relief en pierre ; *M. Solacroup*, buste

en marbre (1874) ; *Suzanne surprise au bain*, statue en marbre ; *H. Labrousse*, buste en plâtre ; *Alex. Dumas père*, buste en bronze (1876) ; *Chateaubriand et Eug. Delacroix*, bustes en plâtre (1876) ; *M. E. de Girardin et M. Marinoni*, bustes en marbre (1877) ; buste en marbre de *M. de Lesseps* à l'Exposition universelle de 1878 ; enfin plus de cent médaillons et portraits. En 1868, M. Etex fut chargé par la ville de Montauban d'élever un monument à la mémoire de M. Ingres. Le modèle de ce monument parut en plâtre au Salon de 1869 et reparut à l'Exposition universelle de 1878 : il se compose de la statue de M. Ingres et d'un vaste bas-relief hémicyclique enveloppant, pour ainsi dire, le maître de son chef-d'œuvre, *l'Apothéose d'Homère*.

Comme peintre, M. Etex a donné : *les Médicis, Joseph expliquant les songes à ses frères, Diophante, Eurydice, Sapho, le Christ prêchant, Roméo et Juliette, Faust et Marguerite, Dante et Béatrix, les Grands hommes des États-Unis*, dans City-Halle, à New-York ; *Jacob va trouver Joseph en Égypte, Funérailles de Jacob* (1863) ; les *Deux fils de Joseph bénis par Jacob, la Fuite en Égypte* (1864) ; *l'Esclave antique, l'Esclave moderne* (1864), etc. ; plusieurs pastels et un certain nombre de portraits.

Comme architecte, il a exécuté des études, des projets de monuments et quelques tombeaux, entre autres ceux du *Tombeau de Napoléon*, du poète *Brizeux*, à Lorient, celui de l'avocat *Liouville* au cimetière du Père-Lachaise, ceux de *T. Aligny* et de *Fr. Huet*, au cimetière Montparnasse ; les projets du *Monument de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité* ; du *Monument en l'honneur de l'archevêque de Paris* ; de *M. Raspail* ; d'*Armand Marrast* ; d'un *Opéra* pour 2000 spectateurs ; d'une *Fontaine monumentale*, et un avant-projet d'une école de natation proposée pour les bois de Boulogne et de Vincennes (1863) ; avant-projet d'une église des sept péchés capitaux et des sept sacrements sous l'invocation des SS. Pierre et Paul (1864) ; le *Monument de François I<sup>er</sup>*, à Cognac, inauguré le 30 octobre 1864, etc.

Il a aussi produit un assez grand nombre de dessins et d'aquarelles, de gravures, notamment : *la Grèce tragique*, suite de compositions au trait, dont les sujets sont pris à l'*Électre*, aux *Phéniciennes*, à l'*Hippolyte*, et au *Prométhée*.

M. Etex a obtenu, comme sculpteur, une 1<sup>re</sup> médaille en 1833, et la décoration de la Légion d'honneur en juin 1841. Il a aussi manié la plume et a donné dans différents journaux et recueils des articles de politique et de critique d'art, et fait un certain nombre de conférences publiques. On cite de lui : *Essai sur le beau* (1851, in-8, avec planches) ; *Cours élémentaire de dessin* (3<sup>e</sup> édit., 1859) ; *J. Pradier, Ary Scheffer*, études (1859).

ÉTEX (Louis-Jules), peintre français, frère du précédent, né à Paris vers 1810, élève de M. Ingres, a exposé dans ces dernières années, après une assez longue abstention : *Méditation, la Promenade du matin*, pastels ; *Portrait d'enfant*, dessin à la sanguine (1857) ; *Famille de pêcheurs assistant à un sinistre, le Manteau et la lanterne* (1859) ; *Portrait de Mme C.* (1863) ; *Vestale rentrant au temple et tombant évanouie à la vue du feu éteint* (1868) ; *Souvenir de La Varenne, Vestale se laissant entraîner hors du temple* (1869) ; *Sainte-Geneviève, le Soir* (1870) ; *Portraits* (1876), etc. M. L.-J. Etex a obtenu deux médailles, l'une pour le portrait en 1833, l'autre pour l'histoire en 1838.

ÉTIENNE-GALLOIS (Auguste-Alphonse), litté-

trateur français, né à Vitry-le-François, le 6 juillet 1809, fut d'abord professeur au collège Rollin, puis précepteur des enfants du duc Decazes dont il resta, jusqu'en 1848, le secrétaire. Il fut nommé, en 1859, bibliothécaire adjoint de la bibliothèque du Luxembourg, à laquelle il était attaché depuis 1842.

On lui doit : *le Théâtre des Grecs* (1840, in-12), à l'usage des collèges et des gens du monde ; *les Ducs de Champagne* (1843, in-8) ; *la Champagne et les derniers Carolingiens* (1843, in-8) ; *Lettres inédites des Feuquières* (1845, 3 vol. in-8), tirées des papiers de famille de Mme Decazes ; *l'Expédition de Siam sous Louis XIV* (1853, in-12), études publiées dans le *Moniteur*, et pour lesquelles le souverain Phra-na-Raié envoya des remerciements à l'auteur ; *Passim* (1874-1875, 2 vol. in-8) ; de *Lettres* publiées dans le recueil de la Société de l'Histoire de France.

**ETTINGSHAUSEN** (Constantin, baron d'), botaniste autrichien, né à Vienne, le 16 juin 1826, commença l'étude de la médecine à l'université de sa ville natale, puis se consacra spécialement à celle de la botanique et de la paléontologie végétale. Appelé en 1850, par son maître Haidinger, à l'Institut géologique, il passa quatre ans à rechercher les gisements des plantes fossiles de l'Autriche et à classer les collections. Il fournit, dans le même temps, un certain nombre de mémoires sur la flore fossile, au *Bulletin* et aux *Mémoires* de l'Académie de Vienne, ainsi qu'aux *Mémoires* de l'Institut géologique. Professeur de botanique à l'Académie Joseph de Vienne, il passa, en 1870, à l'université de Graetz afin d'étudier la flore fossile de la Styrie.

On cite particulièrement du baron d'Ettingshausen les importantes publications suivantes : *Squette de la feuille dicotylédone* (1861, 95 pl.) ; *Album photographique de la flore autrichienne* (1864, 173 pl. phot.) ; *les Fougères modernes* (die Farnkrauter der Jetztwelt ; 1865, 180 pl.), et en collaboration avec M. Pokorny : *Physiotypia plantarum austriacarum*, plantes vasculaires (Gefasspflanzen, etc. Vienne, 1856-1873, 2 vol. texte ; 10 vol. planches).

**ETTMÜLLER** (Ernest-Maurice-Louis), philologue allemand, né le 5 octobre 1802 à Gersdorf, près Lœbau, commença ses études sous la direction de son père, ministre protestant, et les acheva au collège de Zittau. De 1823 à 1826, il suivit les cours de littérature et d'histoire allemandes à l'université de Leipzig. Après deux années, consacrées en partie à voyager, il devint agrégé de la Faculté des lettres d'Iéna, et ouvrit un cours de littérature allemande. En 1833, il fut appelé, comme professeur de langue et de littérature allemande, à l'université de Zurich et au lycée de cette ville ; il abandonna cette dernière fonction en 1863. — Il est mort à Zurich le 5 avril 1877.

M. Etmüller a donné de nombreuses éditions d'œuvres poétiques anciennes : *le Roi Laurin* (Kunck Laurin ; Iéna, 1829) ; *la Guerre de la Wartbourg* (Wartburgkrieg ; *ibid.*, 1830) ; *la Vie de saint Oswald* (Sant Oswaldes Leben ; Zurich, 1835) ; *l'Expédition maritime et la mort de d'Ortinde* (Ortnides mervart und töt ; *ibid.*, 1838) ; *Poésies et sentences de Hadeloube* (Hadeloube Lieder und Sprüche ; *ibid.*, 1840) ; *Poésies, lais et sentences de Henri de Meissen* (Heinrichs von Meissen des Frouwenlobes Leider, Leiche und Sprüche ; Quedlinbourg, 1843) ; *Theophilus* (*ibid.*, 1849) ; *Poésies et sentences de Wizldroes IV, prince de Rügen, et Recueil de plusieurs poésies en bas allemand* (Wizldroes IV des Fürsten von Rügen

Lieder, und Sprüche, etc. ; *ibid.*, 1852) ; *l'Énéide de Henri de Weldeke* (Heinrichs von Weldeke Eneide ; Zurich, 1852), etc., etc.

On lui doit en outre une édition de la *Vœluspá* (Leipzig, 1831) et la traduction des *Niebelungen de l'Edda* (Zurich, 1837) ; une chrestomatie anglo-saxonne intitulée : *Engla and Searna scôpas and boceras* (Quedlinbourg, 1850) ; un *Lexicon Anglo-saxonicum* (*ibid.*, 1851), et trois poèmes épiques : *les Chefs des maisons royales allemandes* (Deutsche Stammkœnige ; Zurich, 1844), *Charlemagne et les vierges franques* (Karl der Grosse und das fraenkischue Jungfrauenheer ; *ibid.*, 1847), et *Charlemagne et St-Goar* (Karl der Grosse und der Heilige Goar ; *ibid.*, 1852).

**EU** (prince Louis-Philippe-Marie-Ferdinand-Gaston, comte d'), officier supérieur dans l'armée brésilienne, né au château de Neuilly (Seine), le 28 avril 1842, est le fils aîné du duc de Nemours et l'un des petits-fils de l'ex-roi Louis-Philippe. Elevé dans l'exil, il s'appliqua aux études qui préparent à la carrière militaire, et alla prendre du service en Amérique. Il épousa, le 1<sup>er</sup> octobre 1864, l'aînée des deux filles de l'empereur du Brésil, Pedro II, la princesse impériale Isabelle, et fut promu aux plus hauts grades de l'armée.

La guerre interminable du Brésil et de ses alliés contre le Paraguay lui fournit l'occasion de justifier, malgré sa jeunesse, la dignité de maréchal à laquelle il avait été élevé. La lutte dura depuis cinq ans déjà contre le président Lopez, tour à tour victorieux et battu, toujours indomptable ; le comte d'Eu, investi du commandement des armées alliées, vers le milieu de 1869, osa attaquer Lopez dans la forte position qu'il s'était préparée à Peribeubuty, sa troisième capitale : elle fut enlevée, le 12 août, après un combat acharné. Lopez, échappant aux Argentins chargés de le poursuivre, se retira vers Caraguay ; le comte d'Eu lui coupa la retraite et remporta sur lui une seconde victoire, plus sanglante et plus décisive que la première. Le jeune prince fut l'objet des orations les plus enthousiastes lors de sa rentrée à Rio-de-Janeiro avec le corps qu'il commandait (29 avril 1870). Il a dirigé les affaires pendant les voyages et les longs séjours de l'empereur Don Pedro en Europe.

**EUGÉNIE** (E.-Marie de Montijo), ex-impératrice des Français, née à Grenade (Andalousie), le 5 mai 1826, est la seconde fille du comte de Montijo, grand d'Espagne et de Marie Manuela Kirkpatrick de Closeburn. Par son père, elle descend de la noble et ancienne famille de Porto-Carrero, émigrée de Gènes en Estramadure, au xiv<sup>e</sup> siècle, et qui, par suite de diverses alliances, acquit le droit de porter les noms de Gusman, Fernandez, Cordova, La Cerda et Leira, et réunit les trois grandesses de première classe de Téba, Banos et Mora. Par sa mère, née aussi en Andalousie, elle appartient à une famille écossaise catholique qui, fut obligée de s'exiler à la chute des Stuarts. Elevée tour à tour en France et en Angleterre, elle passa la plus grande partie de sa jeunesse à voyager avec sa mère, sous le nom de comtesse de Téba. En 1851, elle parut aux fêtes de l'Élysée, et après la proclamation de l'Empire (2 décembre 1852), Napoléon III, préoccupé de l'avenir de sa dynastie, convoqua aux Tuileries, le 22 janvier 1853, les grands corps de l'État et annonça officiellement qu'il l'avait choisie pour épouse.

Son discours faisait connaître en même temps à la nation et à l'Europe les motifs de ce mariage, contracté en dehors des traditions des alliances souveraines. Opposant le souvenir de la



première femme de Napoléon I<sup>er</sup> à celui de Marie-Louise et de la duchesse d'Orléans, l'empereur y présentait son union « comme une affaire privée, » résumant ainsi les qualités de la personne qu'il avait choisie : « Celle qui est devenue l'objet de ma préférence est d'une naissance élevée. Française par le cœur, par l'éducation, par le souvenir du sang que versa son père pour la cause de l'Empire, elle a, comme Espagnole, l'avantage de ne pas avoir en France de famille à laquelle il faille donner honneurs et dignités. Douée de toutes les qualités de l'âme, elle sera l'ornement du trône, comme au jour du danger, elle deviendrait un de ses plus courageux appuis. Catholique et pieuse, elle adressera au ciel les mêmes prières que moi pour le bonheur de la France ; gracieuse et bonne, elle fera revivre, dans la même position, j'en ai le ferme espoir, les vertus de l'impératrice Joséphine.... »

Le mariage fut célébré le 30 janvier (1853) à Notre-Dame, avec toute la pompe qui convenait au rang où la comtesse de Téba était élevé. La Commission municipale de Paris vota une somme de 600 000 francs, pour offrir une parure à l'impératrice ; mais elle désira que ce crédit fût employé en charités, et il fut affecté à la fondation d'un établissement d'éducation professionnelle pour de jeunes filles pauvres. L'impératrice prit sa résidence au palais des Tuileries, au milieu des dames et des dignitaires des différents titres qui composèrent sa maison. Mais elle passa, ainsi que l'empereur, une assez grande partie de l'année au château de Saint-Cloud. Pendant la saison des eaux, elle fit son séjour de préférence à Biarritz (Basses-Pyrénées), d'où elle exécutait volontiers quelques excursions en Espagne. Le 16 mars 1856, elle donna le jour à un fils qui reçut le titre de prince impérial.

L'impératrice traversa avec l'empereur plusieurs régions de la France et l'accompagna, au mois d'avril 1855, en Angleterre dans sa visite à la reine Victoria ; elle eut d'autres entrevues avec la reine d'Angleterre, notamment en 1867, celle d'Osborne, signalée par de grandes démonstrations d'amitié. Lors du départ de l'empereur pour l'expédition d'Italie (1859), elle reçut la régence de l'empire. Dans les mois d'août et septembre 1860, elle suivit encore l'empereur dans le grand voyage qu'il fit dans le midi de la France, en Savoie, à Nice et jusqu'en Algérie. Pendant le séjour de l'empereur à Vichy en 1861, elle résida à Fontainebleau où le Conseil des ministres continua de se réunir sous sa présidence. Plus tard, pendant le voyage prolongé que fit l'empereur en Algérie, elle eut le titre et exerça les fonctions de régente (29 avril-juin 1865). Au commencement de juillet 1866, on remarqua beaucoup le voyage de l'impératrice à Amiens, au milieu d'une épidémie cholérique et la visite qu'elle fit aux malades dans l'hôpital de cette ville. Le même mois, elle faisait, avec le prince impérial, un voyage officiel en Lorraine et assistait, à Nancy, à la fête commémorative de la réunion de cette province à la France. Au mois d'août 1869, à l'occasion du centenaire de Napoléon I<sup>er</sup>, elle se rendit en Corse avec le prince impérial, visita Toulon et une partie du Midi, tandis que les bruits les plus alarmants sur la santé de l'empereur faisaient remarquer d'avantage son absence.

La même année, eut lieu le voyage de l'impératrice en Égypte à propos de l'inauguration du canal de Suez. Elle partit aux premiers jours d'octobre, se rendit sur le vapeur *l'Aigle* d'abord à Venise, puis à Constantinople, et de là à Port-Saïd, visita les principaux monuments de la Turquie et de l'Égypte, alla mouiller dans la mer

Rouge en suivant le nouveau canal, fut reçue partout avec de grandes démonstrations et rentra dans les derniers jours de novembre.

La guerre de 1870 valut de nouveau à l'impératrice le titre et les fonctions de régente, mais pour quelques semaines seulement. L'empereur les lui conféra par décret du 23 juillet, au moment de quitter Paris, pour aller prendre le commandement des troupes. On disait que, sans nourrir d'illusions sur la gravité des événements, elle considérait qu'une sérieuse défaite serait la fin de la dynastie. Lors des premiers revers, on lui attribua, pour les démentir ensuite, des démarches auprès de la reine Victoria, en vue d'obtenir sa médiation. Malgré les protestations de fidélité de quelques chefs militaires, elle se trouva promptement abandonnée et seule, au milieu de l'effondrement du régime impérial qui suivit le désastre de Sedan, et, dès le 4 septembre au soir, sous la protection de M. de Lesseps, et grâce à l'intervention de M. de Kératry, l'impératrice quitta la France par Maubeuge. Son fils, avec sa suite, l'avait précédée. Elle passa de Belgique en Angleterre, résida à Chislehurst, et fut plus ou moins directement mêlée aux intrigues mystérieuses qui eurent pour centre le quartier général de Bazaine et prirent fin avec la capitulation de Metz.

Les journaux de Londres de la fin du mois de juin 1872 annoncèrent la vente des bijoux de l'impératrice Eugénie. Cette vente produisit, paraît-il, plus de 1 250 000 francs. A la mort de Napoléon III (9 janvier 1873), l'actif de sa succession fut évalué à trois millions et le passif à un million et demi. A la fortune que représentait la différence entre ces deux chiffres vinrent s'ajouter les sommes considérables réclamées par l'ex-impératrice et ses conseillers, comme lui devant faire retour lors de la liquidation de la liste civile ; ces revendications portaient principalement sur le musée Chinois de Fontainebleau et sur la collection d'armes de Pierrefonds, l'un formé par les dépouilles du Palais d'Été que le général Cousin-Montauban avait offertes à l'impératrice, l'autre provenant des acquisitions faites par l'empereur des galeries Soltikoff, Bellevue, etc. Le gouvernement avait cru pouvoir signer avec M. Rouher un traité qui stipulait des restitutions équivalent à sept ou huit millions (décembre 1873), mais l'Assemblée nationale protesta hautement contre ce projet que le gouvernement dut retirer, et elle nomma une commission, présidée par M. de La Boullerie, dont les conclusions ne furent pas acceptées par le mandataire de la succession impériale et amenèrent d'interminables débats judiciaires. Un jugement de la première chambre civile du tribunal de la Seine fut rendu, qui, donnant gain de cause à l'État sur la question principale, attribua au domaine public les précieuses collections des musées de Fontainebleau et de Pierrefonds, en abandonnant au représentant de l'empereur un douzième de la liste civile que celui-ci avait touché d'avance et dont l'État, par demande reconventionnelle, réclamait la restitution (10 février 1879).

Le nom de l'ex-impératrice fut encore mêlé à d'autres affaires litigieuses, comme la demande en dommages-intérêts d'un créancier de la princesse Bacciochi qui avait institué l'ex-prince impérial son légataire universel, ou comme les tentatives infructueuses faites par M. Guizot pour rembourser à la succession de Napoléon III les sommes prêtées autrefois à son fils par l'empereur. Les voyages assez fréquents de la veuve de Napoléon et de son fils sur le continent ont à diverses reprises défrayé la presse ; le seul incident réellement important qui les signala fut la ré-

ception chaleureuse faite à Bazaine au château d'Arenenberg, après son évasion. Les projets d'union, maintes fois annoncés, de l'ex-prince impérial avec la princesse Thyra de Danemark, mariée depuis au duc de Cumberland, ont aussi plus d'une fois attiré l'attention sur la famille impériale à laquelle ses serviteurs, du reste, à chaque anniversaire napoléonien, témoignaient bruyamment leur fidélité. Mais tous ces petits détails de la vie de l'ex-souverain devaient s'évanouir dans le retentissement de la catastrophe qui lui était réservée : le 1<sup>er</sup> juin 1879, son fils, l'ex-prince impérial, qui avait accepté hautement sa situation de prétendant, et qui, pour donner à sa jeunesse quelque prestige militaire, avait voulu se joindre à l'expédition des Anglais contre des peuplades africaines, les Zoulous, tombait, dans une obscure reconnaissance, sous les coups de ces sauvages. Quelque favorable que cet événement pût paraître pour la cause républicaine, les organes sérieux de toutes les opinions témoignèrent d'une sympathie ou d'une réserve respectueuse pour la mère, dont la douleur mit pendant plusieurs semaines la vie en danger. L'ex-impératrice passa ensuite en Écosse.

EVANS (Marie), femme de lettre anglaise, plus connue sous le nom de *George Eliot*, est fille d'un pauvre pasteur de campagne. Adoptée par un collègue de son père, elle reçut une brillante éducation. Elle s'appliqua particulièrement à l'étude des langues et apprit le français, l'italien et l'allemand, traduisit, en 1846, *la Vie de Jésus* du docteur Strauss et un plus tard *l'Essence du christianisme* de Feilerlach. Attachée à la rédaction de *Westminster Review*, elle entra en relation avec John Stuart Mill et adopta ses doctrines philosophiques.

A part ces traductions, Miss Marie Evans a publié un certain nombre d'ouvrages personnels qui ont été, en partie, traduits en français : *Scènes de la vie du clergé* (1858, 2 vol.) ; *Adam Bede* (1859), le *Moulin sur la Floss* (the Mill on the Floss), traduit en français sous le titre de *la Famille Tulliver* ; *Silas Marner* (1861) ; *Félix Holt le radical* (1866) ; *la Bohémienne espagnole* (the Spanish gipsy, 1868), poème ; *Agatha*, poème (1869) ; *Middelmarch, études sur la vie provinciale* (1871-1872, 4 vol.) ; *Légende de Jubal* (the Legend of J., etc. 1874).

EVARTS (William Maxwell, avocat et juriconsulte américain, né à Boston, le 6 février 1816, fit ses études de droit aux collèges d'Yale et de Harvard et s'inscrivit au barreau de New-York, en 1841, où il acquit une grande situation. Le président André Johnson le choisit pour son premier défenseur, lors du fameux procès qui lui fut intenté, en 1868, et le nomma, au mois de juillet de la même année, procureur général (attorney), des États-Unis. M. Evarts garda cette fonction jusqu'au 16 juin 1870 ; il fut envoyé en 1872 à Genève, comme délégué américain, près le tribunal arbitral, réuni dans cette ville, pour résoudre la question de l'Alabama. Il a reçu le titre de docteur en droit du collège royal d'Yale en 1865 et de celui d'Harvard en 1870. Il a publié quelques-uns de ses discours.

EVEN (Jean-Joseph-Mathurin-René-Paul), député français, est né à Dinan (Côtes-du-Nord), le 11 mars 1813. Avocat au barreau de cette ville, il y remplit pendant dix ans les fonctions d'adjoint du maire et en fut nommé sous-préfet, le 9 septembre 1870. Il donna la démission de ces fonctions, le 25 mai 1873. Au scrutin du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il avait obtenu

27 254 voix. Il fut élu député, le 20 février 1876, dans la 1<sup>re</sup> circonscription de l'arrondissement de Dinan par 8034 voix, contre le candidat bonapartiste, M. de l'Angle-Beaumanoir, qui n'en obtint que 5584. Membre du centre gauche, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il échoua aux élections du 14 octobre suivant avec 5572 voix contre 6755 obtenues par le candidat officiel et bonapartiste, M. Paul de Champagny. L'élection de ce dernier ayant été invalidée, M. Even se représenta et fut élu, le 3 mars 1878, par 7043 voix contre 4482 réunies par le même concurrent.

EWALD (Henri-Georges-Auguste d'), célèbre orientaliste allemand, né à Gœttingue le 16 novembre 1803, suivit les cours du collège et de l'université de sa ville natale, et s'y livra dès le principe, à l'étude des langues orientales. Professeur, dès l'âge de vingt ans, au collège de Wolfenbüttel, il fut rappelé l'année suivante à Gœttingue par le savant J.-G. Eichhorn, se fixa dans cette ville et devint en 1837 professeur adjoint et en 1841 professeur titulaire. Il occupa d'abord la chaire de philosophie et ensuite simultanément celles de langues orientales et de théologie exégétique. M. Ewald remplissait ces fonctions depuis plusieurs années, lorsqu'en 1837, il fut, avec les deux Grimm, Dahlmann, Gervinus, W.-E. Weber et Albrecht, un des sept professeurs de l'université de Gœttingue qui protestèrent contre la violation de la constitution par le nouveau roi de Hanovre, Ernest-Auguste. Suspendu de ses fonctions, il quitta Gœttingue et alla explorer les bibliothèques de l'Angleterre. Il avait déjà visité celles de Paris, de Berlin et de l'Italie. En 1838, l'université de Tübingue lui offrit une chaire de théologie qu'il accepta, et qu'il garda dix ans. En 1848, il reprit à Gœttingue ses anciennes fonctions. Il publia à cette occasion un écrit intitulé : *Sur mon Départ de l'université de Tübingue et considérations sur l'époque* (Stuttgart, 1848). Le roi de Wurtemberg lui avait conféré en 1841 la noblesse personnelle.

Lors des événements qui changèrent la face de l'Allemagne en 1866 et amenèrent, après la bataille de Sadowa, la suppression violente du royaume de Hanovre, M. Ewald se signala par sa fidélité envers la dynastie dépossédée et par son opposition contre la Prusse. Poursuivi sous l'inculpation de haute trahison, il fut acquitté par les tribunaux. Au mois de mai 1869, il fut élu député au Parlement du Nord, à une forte majorité, malgré les efforts de l'administration prussienne contre sa candidature. — Il est mort à Gœttingue le 4 mai 1875.

Parmi les ouvrages que l'on doit à M. Henri Ewald nous citerons à part sa *Grammaire critique de la langue hébraïque* (Kritisch Grammatik der hebräischen Sprache, Leipzig, 1827), qui, remaniée, devint l'important *Traité de la langue hébraïque de l'Ancien Testament* (Ausführliches Lehrbuch der hebräischen Sprache des alten Bundes ; Ibid., 1835, 6<sup>e</sup> édit. considérablement augmentée, 1855). Un abrégé en a été publié sous le titre de *Grammaire hébraïque* (Hebräische Sprachlehre für Anfaenger ; Ibid., 1842 ; 2<sup>e</sup> édit. d'après la 6<sup>e</sup> édit. du *Traité complet* ; Ibid., 1855).

On a en outre de M. Ewald : *la Composition de la Genèse* (Brunswick, 1823) ; *De Metris carminum arabicorum* (Leipzig, 1825) ; *le Cantique des cantiques* (das Hohe Lied Salomos ; Gœttingue, 1826) ; *Anciens vers métriques en sanscrit* (Ueber einige aeltere Sanskrit Metra ; Gœttingue, 1827) ; *De Mesopotamix expugnata historia* (Ibid.,

1827); *Commentarius in Apocalypsiā* (Leipzig, 1828); *Grammatica critica linguæ arabicæ cum brevi metrorum doctrina* (Ibid., 1831-1833, 3 vol.); *Dissertationes sur la littérature orientale et biblique* (Abhandlungen zur orientalischen und biblischen Literatur; Gœtting, 1832); *les Livres poétiques de l'Ancien Testament* (die poetischen Bücher des alten Bundes; Ibid., 1835-1837, 4 vol.); 2<sup>e</sup> édit., 1840); *les Prophètes de l'Ancien Testament* (die Propheten des alten Bundes; Stuttgart, 1840, 2 vol.); *Histoire du peuple d'Israël jusqu'à l'arrivée du Christ* (Geschichte des Volkes Israel bis auf Christus; Gœttingue, 1843-1850, 3 vol.); 2<sup>e</sup> édition, refondue, 1851-1855, 5 vol.); *les Antiquités du peuple d'Israël* (die Althenthümer des Volkes Israël; Ibid., 1848); *les Trois premiers Évangiles* (Ibid., 1830), etc. Fondateur de la *Revue de la connaissance de l'Orient* (Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes), il rédigea, depuis 1849, *les Annuaires des sciences bibliques* (Jahrbücher der biblischen Wissenschaften), où il inséra des dissertations et des articles fort remarquables.

**EXELMANS** (Joseph-Maurice), marin français, fils du maréchal de ce nom mort en 1852, est né le 19 avril 1816. Il entra dans la marine en 1831 et devint enseigne en 1837 et lieutenant de vaisseau en 1843. A partir de 1851, son avancement fut d'une rapidité exceptionnelle. Capitaine de frégate à cette date, officier d'ordonnance de l'empereur, capitaine de vaisseau le 5 octobre 1855, contre-amiral le 27 janvier 1864; et vice-amiral le 12 mai 1874, il exerça divers commandements dans la Méditerranée. M. Exelmans a été nommé commandeur de la Légion d'honneur, le 12 août 1860, et grand officier le 6 octobre 1870. — Il est mort à Rochefort, des suites d'une chute de cheval, le 25 juillet 1875.

**EXPILLY** (Jean-Charles-Marie), littérateur et administrateur français, né à Salon (Bouches-du-Rhône), le 8 septembre 1814, d'une ancienne famille de robe, vint terminer ses études à Paris au lycée Charlemagne, étudia le droit à Aix, puis s'engagea dans un régiment de lanciers. A partir de 1840, il se consacra exclusivement à des travaux littéraires, collabora, sous son nom ou sous des pseudonymes, à divers journaux, et publia de nombreux romans. En 1848, il fut chargé par M. Émile Ollivier, alors commissaire du gouvernement à Marseille, de plusieurs missions dans les communes du département des Bouches-du-Rhône. En 1852, il partit pour l'Amérique du Sud, où il séjourna plusieurs années. A son retour à Paris, il reprit ses travaux littéraires et aborda l'économie politique, dans ses rapports avec les pays qu'il avait visités. Nommé, au mois d'août 1866, commissaire adjoint de l'émigration au Havre, il passa à Marseille, avec le titre de commissaire, à la fin de décembre 1868.

Les titres de ses principaux romans publiés en volumes sont : *l'Épée de Damoclès* (1843, in-18); *Grande dame et lorette* (1854, in-18); *les Filles de Mahomet* (1854, in-18); *le Pirate noir* (1858, in-4); *la Cabra d'or* (1864, in-18); *les Aventures du capitaine Cayol, Marseillais de Roquevaire*, professeur de grec moderne (1866, in-18). Ses ouvrages d'un ordre plus sérieux sont : *le Brésil tel qu'il est* (1862, in-18); *les Femmes et les mœurs du Brésil* (1863, in-18); *Du Mouvement d'émigration dans le port de Marseille* (1864, in-8°); *la Traite, l'émigration et la colonisation au Brésil* (1865, in-8); *la Vérité sur le conflit entre le Brésil, Buenos-Ayres, Montevideo et le Paraguay* (1865, broch. in-8); *le Brésil, Buenos-Ayres, Montevideo et le Paraguay devant la civilisation*

(1866, in-8); *l'Ouverture de l'Amazonie*, ses conséquences politiques et commerciales (1867, br. in-8); *la Politique du Paraguay* (1869, in-8); ces deux derniers ouvrages ont paru sous le pseudonyme de *Claude de la Poëpe*. Parmi les autres pseudonymes de M. Ch. Expilly, nous pouvons citer ceux de *vicomte de Canourgues*, de *Tisté*, et de *C. E. du Thouat*.

**EYE** (Jean-Louis-Auguste DE), critique d'art allemand, né le 24 mai 1825 à Furstenau (Hannovre) suivit d'abord, à l'université de Gœttingue, les cours de droit qu'il abandonna bientôt pour l'étude de l'histoire et de la philosophie. Après avoir été précepteur particulier, il se vit appelé en 1853, au musée germanique d'art et d'antiquités, fondé à Nuremberg, et s'y livra à de sérieux travaux sur l'histoire de l'art. En 1874, il accepta une chaire au Brésil, mais il fut rappelé, l'année suivante, par le gouvernement saxon.

On cite comme ses travaux les plus importants : *l'Art et la vie dans l'antiquité* (Kunst und Leben der Vorzeit; 1854, 3<sup>e</sup> édit., 1868); *Galerie des principales œuvres des anciens graveurs sur bois allemands* (Gal. der Meisterwerke etc., 1857 et suiv.); *Vie et influence d'Albert Dürer* (Leben und Wirken Albrecht Dürer's, 1860).

**EYMA** (Louis-Xavier), littérateur français, né à Saint-Pierre (Martinique), le 16 octobre 1816, entra, en 1835, dans l'administration de la marine, à laquelle il appartint jusqu'en 1846. Il fut chargé ensuite de missions des ministères de la marine et de l'instruction publique aux Antilles et aux États-Unis, et rédigea des rapports sur l'enseignement primaire dans ces pays. Il fit plus tard un second voyage en Amérique. Il débuta dans la presse parisienne par la publication de feuilletons et de variétés. Plus tard, occupé des questions et des affaires industrielles, il devint rédacteur du *Journal des actionnaires*. Retiré ensuite à Nice, il y fonda et dirigea avec succès le *Journal* de cette ville. En 1866, il fit, dans la *Liberté*, sous le titre le *Monde littéraire*, le compte rendu bibliographique. M. X. Eyma, qui a collaboré en outre à de nombreux recueils littéraires, écrivit dans le *Figaro* en 1870-72 de nombreux articles politiques, puis fonda un journal quotidien, le *Nouveliste* (avril 1874), qui vécut peu. — M. X. Eyma est mort à Paris, le 29 mars 1876.

Nous citerons parmi ses romans : *le Médaillon* (1840, in-8); *Emmanuel* (1841, in-8); *le Grand cordon et la corde* (1851); *le Masque blanc* (1853, in-8); *une Introduction à une politique générale* (1842); des esquisses de mœurs et de voyages : *les Femmes du nouveau monde et les Deux Amériques* (1853, 2 vol. in-18); *les Peaux rouges* (1854, in-18); *les Peaux noires* (1856, in-18); *le Roman de Flavio* (1862, in-18); *les Poches de mon parrain* (1863, in-18); *la Chasse à l'esclave* (1866, in-18); *la Mansarde de Rose* (1867, in-18), *les Gamineries de Mme Rivière* (1874, in-18), etc., puis parmi ses brochures d'économie : *De la Circulation des coupons de revenu fixe* (1855, in-8), etc.; *la République américaine, ses institutions, ses hommes* (1861, 2 vol. in-8); *les Trente-quatre étoiles de l'Union américaine* (1862, 2 vol. in-18); M. Xavier Eyma est aussi l'auteur de traductions et de quelques vaudevilles, qu'il a signés par anagramme : *Amey*.

**EYWARD-DUVERNAY** (Jean-Marie-Michel-Adolphe), sénateur français, né à Miribel (Isère), le 3 janvier 1816, était connu dans son département, comme avocat et riche propriétaire, lorsqu'il se présenta aux élections générales de février 1871, et fut élu, le troisième sur douze

par 62 260 voix. Il prit place dans les rangs de la gauche. En 1872, il déposa un projet de loi qui fixait la dissolution de l'Assemblée au mois de février 1873. Il adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu sénateur de l'Isère, le second sur trois, par 396 voix sur 659 électeurs. Au nouveau Sénat, il suivit la même ligne politique, vota avec la minorité républicaine et s'opposa à la dissolution de la Chambre des députés, demandée par M. de Broglie. Il fut réélu, lors du renouvellement triennal, le 5 janvier 1879, le premier sur trois, par 571 voix, sur 647 votants. M. Eymard, de 1848 à 1852, avait fait partie du conseil général de l'Isère où il rentra le 8 octobre 1871.

**EYRE** (sir Vincent), général anglais, né en 1811, fit ses études au collège militaire d'Adiscombe, entra dans l'artillerie de l'armée du Bengale, en 1828, et servit dans l'Afghanistan pendant l'insurrection de Caboul, en 1841 et 1842. Grièvement blessé et fait prisonnier par Akbar-Khan, il réussit à s'échapper, après huit mois de captivité, rejoignit sir George Pollock en septembre 1842, fut commandant dans le contingent de Jwalioz en 1844, et reçut le brevet de major en 1854. Il se distingua dans la guerre de l'insurrection de 1857 et principalement à l'assaut de Lucknow, en mars 1858. Nommé surintendant de la manufacture de la poudre à Ishapore et inspecteur général de l'armée en avril 1862, il rentra en Angleterre, l'année suivante, après 34 ans de service actif dans les Indes. Chevalier de l'ordre du Bain en 1858, commandeur de l'Étoile des Indes en 1857, il a été créé chevalier en 1867.

Pendant la guerre franco-prussienne le général Eyre fut président de la société anglaise de secours aux blessés, visita nos ambulances et publia un volume intitulé : *Un Voyage d'une quinzaine parmi les ambulances françaises à Fort-night's tour among French ambulances, 1871*. On a en outre de lui : *Opérations militaires au Caboul* (the Military operations at Caboul); *Souvenirs de captivité* (Prison sketches), sur un mémoire sur les wagons flottants : *Metallic boats and floating waggons for naval and military service*.

**EYRE** (Edward-John), administrateur anglais, né dans le comté d'York, en 1815, passa en Australie en 1833 et s'y occupa de l'élevage des moutons et du commerce des bestiaux. Ayant acheté un vaste domaine sur le Murray inférieur, il s'y établit et se fit accepter comme protecteur des indigènes chargé de juger leurs différends avec les colons. Il explora une grande partie des côtes de l'ouest et du sud. Parti le 20 juin 1840 à la tête d'une expédition, il n'atteignit Albany que le 7 juillet 1841, après avoir subi les plus dures privations, et lorsque depuis longtemps on le croyait perdu avec toute sa suite. Il revint en Angleterre en 1845 et fut nommé, l'année suivante, gouverneur de la Nouvelle-Zélande avec résidence à Wellington. Il y resta six ans. A l'expiration de son mandat, en 1853, il devint, pour une autre période de six ans, gouverneur de l'île Saint-Vincent et, en 1859 et 1860, de l'île Antogia, que sa santé, altérée par un séjour prolongé dans les terres tropicales le força de quitter. Le 15 juillet 1864, M. Ed.-J. Eyre fut nommé gouverneur général en chef et vice-amiral de la Jamaïque. En octobre 1865 une révolution ayant éclaté dans l'île, il proclama la loi martiale et prit les mesures les plus rigoureuses pour comprimer le mouvement. Le procès, la condamnation et l'exécution du maître Gordon dans la même journée, soulevèrent notamment une indignation générale. M. Eyre, accusé d'excès de pouvoir et de cruauté, fut destitué; une commission d'enquête envoyée à la Jamaïque, publia, en juin 1866, un rapport qui le déchargeait des accusations portées contre lui. Il fut néanmoins déferé aux tribunaux et revint à Southampton au mois d'août; ses partisans formèrent un comité pour sa défense et celle de ses officiers compromis, et recueillirent des souscriptions pour couvrir les frais du procès. Accusé de meurtre et renvoyé devant les magistrats de Market Drayton, il fut acquitté le 11 avril 1867, ainsi que deux de ses officiers. Pendant plus de quatre ans, il fut poursuivi devant toutes les juridictions civiles ou criminelles et toujours acquitté; les frais de ces procès s'élevèrent à près de 250 000 francs. M. Eyre a publié, en 1845, un ouvrage intitulé *Découvertes dans l'Australie centrale* (Discoveries in central Austr.).

## F

**FABRE** (Jean-Antoine), publiciste français, né à Clairac (Lot-et-Garonne), le 10 août 1794, entra, dans l'enseignement, et dirigea pendant un an une institution. Reçu avocat à Toulouse, il se fit inscrire, en 1823, au barreau de cette ville, y plaïda une douzaine d'années, puis atteint d'une surdité subite, se livra à des études assez diverses.

On a de lui, outre de nombreux articles dans les journaux et revues du Midi : *Solutions et problème social par l'association de l'agriculture et des capitaux* (1848, in-8); *Crédit foncier, ou Banque immobilière* (1849), première esquisse du système de décentralisation du capital, exposé dans l'ouvrage suivant : *De la Prospérité publique* (Paris, in-8, 1855), etc.

**FABRE** (Ferdinand), littérateur français, né à Bédarieux (Hérault) en 1830, fils d'un architecte, commença ses études au collège de sa ville natale, puis fut placé chez un de ses oncles, curé de Camplong. Deux ans après, il entra au petit séminaire de Saint-Pons, et passa au grand séminaire de Montpellier; mais il renonça bientôt à la vie religieuse et vint à Paris. D'abord clerc chez

un avoué, puis livré à ses propres ressources, il publia un volume de vers : *Feuilles de lierre* (1853, in-18) qui fut peu remarqué et retourna dans le Midi pour rétablir sa santé altérée par les privations. Il chercha dès lors dans la classe de la société où il avait vécu les éléments d'études littéraires nouvelles, et il écrivit, sous le titre collectif de *Scènes de la vie cléricalle*, deux romans : *les Courbezon* (1862, in-18), et *Julien Savignac* (1863, in-18) : le premier, qui fut couronné par l'Académie française, était marqué d'un esprit minutieux d'analyse qui fit appeler l'auteur par Sainte-Beuve « un fort élève de Balzac ».

A l'exception du *Chevrier* (1868, in-18), scènes de la vie rustique écrites dans la langue d'Amyot, tentative assez mal accueillie, les autres œuvres de M. F. Fabre furent toutes inspirées par la peinture des mœurs du clergé contemporain; à cet ordre d'études appartiennent : *Mademoiselle de Malavieille* (1865, in-18) : *l'Abbé Tigrane candidat à la papauté* (1873, in-18); *le Marquis de Pierrerue* formant deux séries : *le Carmel de Vaugirard et la Rue du Puits-qui-parle* (1874, 2 vol. in-18); *Barnabé* (1875, in-18); *la Petite Mère*, grand roman divisé en quatre séries; *la*

*Paroisse du Jugement dernier, le Calvaire de la baronne Fuster, le Combat de la fabrique Bergonnier, l'Hospice des enfants assistés* (1876-1878, 4 vol. in-18). Citons à part le *Roman d'un peintre* (1878, in-18), biographie anecdotique de M. J.-P. Laurens.

**FABRICE** (Georges-Frédéric-Alfred de), général allemand, est né à Quesnoy-sur-Deule près Lille, le 23 mai 1818. Fils d'un officier supérieur, il prit du service dans la cavalerie saxonne en 1834, fut chef d'escadron en 1848 et assista, l'année suivante, à la guerre des duchés. Promu chef d'état-major en 1854, colonel en 1863, il reçut un an plus tard, avec le titre de général, le commandement des troupes de la confédération dans le Holstein et le remplit avec succès. Il prit part à la guerre austro-prussienne de 1866, comme chef d'état-major du prince Albert de Saxe. Nommé lieutenant général à la paix, il entra au ministère de la guerre et réorganisa l'armée saxonne, qui ne formait plus que le 12<sup>e</sup> corps de l'armée allemande, sur le modèle de celle de Prusse. A la guerre de 1870, il fut nommé gouverneur militaire du territoire du 12<sup>e</sup> corps, appelé à Versailles à la fin de 1870, et chargé de l'administration des départements du Nord et de Seine-et-Oise. Il resta, après la conclusion des préliminaires de la paix, chef de l'armée d'occupation et représentant de M. de Bismarck. En juin 1871, il retourna à Dresde, reprit le ministère de la guerre, et fut promu général de cavalerie en 1873.

**FADEJEW** (Rastislav-Andrejewitch), officier et écrivain russe, né en 1826, fit ses études à l'école d'artillerie de Saint-Petersbourg et servit quinze ans dans l'armée du Caucase, comme aide de camp du prince Bariatsky, puis du grand-duc Michel et arriva au grade de général-major en 1864. Il quitta alors le Caucase, résida le plus souvent à Moscou et s'occupa d'études sur l'armée russe. Il avait déjà publié *Seize ans de la guerre au Caucase* (Tiflis, 1860), et *Lettres du Caucase* (Petersb., 1865), quand il se mit à publier sur le panslavisme deux ouvrages de circonstance, qui produisirent en Europe une certaine émotion : *la Puissance militaire de la Russie* (Moscou, 1860), et *Coup d'œil sur la question orientale* (1870). Dans ce dernier, il proposait, pour la protection des Slaves, le partage de l'empire d'Autriche et la guerre contre l'Allemagne. A la suite des réclamations que cette publication provoqua, M. Fadejew fut obligé de donner sa démission. Il continua à s'occuper des affaires militaires de son pays et combattit notamment les réformes du général Milutine dans un ouvrage : *Que deviendrons-nous?* (1872).

**FAED** (Thomas), peintre écossais, né en 1826 à Burley-Mill, dans une des contrées les plus pittoresques de l'Ecosse, résolut, après la mort de son père, simple ouvrier de fabrique, de suivre la carrière des arts, alla en 1843 à Edimbourg et se livra à des études régulières. Il remporta plusieurs médailles dans les concours de l'Académie. Après avoir débuté dans l'aquarelle, par un *Vieux baron anglais*, il exécuta à l'huile des scènes de genre, des toiles de chevalet, et même de grandes compositions historiques. Il était déjà connu par ses *Joueurs de dames* et ses *Bergers*, lorsqu'il devint associé de l'Académie royale d'Ecosse (1849). Deux ans après il donna son meilleur tableau, *Walter Scott et ses amis à Abbotford*, que la gravure a rendu populaire. En 1852, M. Faed alla s'établir à Londres. En 1855, son tableau de *L'Enfant sans mère* a beaucoup contribué à sa réputation.

M. Faed a produit depuis cette époque d'autres œuvres non moins estimées : *la Première rupture en famille* (1857); *Un Écouteur n'entend jamais ce qui le touche* (1858); *Dimanche dans les grands bois* (1859); *la Seule paire* (1860); *De Davon à Sunset*, représentant trois générations d'une famille (1861), une des mieux réussies de toutes ses peintures; *Nouvelles guerres pour un vieux soldat* (1862); *Éducation d'un enfant* (1863); *Père et mère* (1864) : tableau qui reparut à l'Exposition universelle de 1867 avec deux autres, *la Seule paire* et *Toute musique a ses charmes*. M. Th. Faed a été nommé en décembre 1864 membre de l'Académie royale.

**FAIDER** (Charles-Jean-Baptiste-Florent), avocat et homme politique belge, né à Trieste, le 6 septembre 1811, fils du chevalier Charles-Joseph Faider, directeur de l'enregistrement sous l'Empire, fut reçu avocat à Bruxelles en 1832. Ses écrits en faveur des institutions et de la nationalité belges, le firent élire, en 1846, correspondant de l'Académie royale des sciences, lettres et beaux-arts de Belgique. De novembre 1852 au mois de mars 1855, il occupa le ministère de la justice, où son passage fut marqué par la loi qui porta son nom. Il devint avocat général à la Cour de cassation de Bruxelles. Chevalier de l'ordre de Léopold, il a obtenu diverses décorations étrangères.

On a de M. Faider : *Paroles d'un voyant* (Bruxelles, 1834, in-18), pastiche du livre de Lamennais : *Coup d'œil historique sur les institutions provinciales et communales en Belgique* (id., ibid., in-8); *Études sur les constitutions nationales, Pays-Bas et pays de Liège* (1842, in-8); *État de l'instruction primaire en Belgique, de 1830 à 1840* (1842, in-8); *De la Nationalité littéraire en Belgique* (1840, in-8); *De la Personnification civile des associations religieuses* (même année, in-8); *De l'Étude du droit coutumier en Belgique* (1841, in-8); et un grand nombre d'*Extraits du Moniteur belge, de la Revue belge, du Trésor national, de la Belgique judiciaire, des Bulletins de l'Académie royale, etc.*

**FAIDHERBE** (Louis-Léon-César), général français sénateur, né à Lille, le 3 juin 1818, entra à l'École polytechnique en 1838, à celle de Metz en 1840, et en sortit dans le génie militaire. Il servit dans la province d'Oran de 1844 à 1847, à La Guadeloupe de 1848 à 1849 et dans la province de Constantine de 1849 à 1852; il prit part à plusieurs expéditions, notamment à celle de Kabylie, et passa au Sénégal, comme sous-directeur du génie en 1852. Promu, en 1854, chef de bataillon et nommé gouverneur du Sénégal, il passa quatre années en expéditions aussi hardies qu'utiles à la domination française. L'une des plus importantes fut, en janvier 1861, celle contre le roi de Cayor, dont il soumit, presque sans coup férir, tout le territoire maritime, ainsi que la rive droite du Sénégal, jusqu'au delà de Balthel de Médina. Le prophète Omer-el-Hadji, qui menaçait notre colonie, reconnut aussi notre souveraineté. La presque totalité du Cap-Vert et la province du Diander qui n'a pas moins de cent lieues carrées furent annexées au Sénégal. Quelques mois après, M. Faidherbe rentra en France. Le 5 octobre 1861, il fut remplacé, comme gouverneur du Sénégal, par M. Jauréguiberry, mais il reprit bientôt ses fonctions et ne fut définitivement rappelé en France que le 17 juillet 1865, sur sa demande. Il commanda, de 1867 à 1870, la subdivision de Bone en Algérie. Nommé colonel du génie en 1852, il avait été promu général de brigade le 20 mai 1863.

officier de la Légion d'honneur le 2 octobre 1855 et commandeur le 10 août 1861.

Lors de la déclaration de guerre à la Prusse (juillet 1870), il ne put obtenir d'être employé activement, et resta en Afrique jusqu'au 4 septembre. Lorsque M. Gambetta tenta d'organiser les armées de la Loire, du Nord et de l'Est, M. Faidherbe offrit ses services au nouveau ministre de la guerre; il fut nommé, le 23 novembre 1870, général de division et commandant en chef de l'armée du Nord, où il remplaça M. Bourbaki appelé à l'armée de l'Est. Un mois après, il livra au général Manteuffel la bataille de Pont-Noyelles, qui dura deux jours, causa des pertes considérables à l'ennemi et dégagna le Havre. Il revint à la charge les 3 et 4 janvier 1871, enleva les positions prussiennes à Bapaume, et ne put profiter de sa victoire, faute de cavalerie. Le 10 janvier, il marcha en avant pour dégager Péronne; mais la place avait déjà capitulé après un court bombardement. Ayant reçu l'ordre de combiner ses mouvements avec ceux du général Bourbaki, qui s'avancait dans l'Est, il se porta sur Saint-Quentin, où, le 19 janvier, il livra au général de Gœben, successeur de Manteuffel, une bataille acharnée, après laquelle il fut obligé de se retirer sur Cambrai et Lille. Il resta à la tête de son armée après la signature de l'armistice.

Nommé, le 8 février, représentant à l'Assemblée nationale, dans le département du Nord, le général Faidherbe donna sa démission de représentant dans la séance du 19 février, et demanda, quelque temps après, à être mis en disponibilité. Au scrutin complémentaire du 2 juillet suivant, il fut élu de nouveau, comme candidat républicain, à la fois dans le département du Nord par 155 349 voix, dans le Pas-de-Calais par 103 438 voix sur 140 118 votants, et dans la Somme par 96 298 voix sur 115 084 votants. Il opta pour le département du Nord. Après le vote sur le pouvoir constituant, il crut devoir donner une seconde fois sa démission, parce que « l'Assemblée s'attribuait d'autres droits que ceux qui lui avaient été conférés par les électeurs » (20 août). Il avait été promu, le 15 juin, grand officier de la Légion d'honneur. Quelque temps après, une souscription fut ouverte dans le département de la Somme pour lui offrir une épée d'honneur. Chargé par le gouvernement d'une mission scientifique dans la haute Égypte, où il allait étudier les monuments et inscriptions libyques, il visita l'île Philœ, Jérusalem et l'Italie. Conseiller général du Nord pour le canton centre de Lille, depuis le 8 octobre 1871, M. Faidherbe fut encore porté, comme candidat républicain, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans ce département, mais il échoua avec 341 voix sur environ 800 votants, malgré une profession de foi très nette et très catégorique. Plus heureux au renouvellement triennal du 5 janvier 1879, il fut élu le troisième sur cinq, par 421 suffrages sur 796 électeurs. On remarqua beaucoup la déclaration de principes qu'il avait adressée quelques jours auparavant, de concert avec les autres candidats de la liste républicaine, et qui exprimait une adhésion sans réserve aux nouvelles institutions. Après l'élection, il fut question de lui pour remplacer le général Borel comme ministre de la guerre; mais son état de santé ne lui permettait pas d'occuper ce poste; il l'obligea même, pour prendre part aux travaux du Sénat, à se faire transporter dans un fauteuil mécanique.

Le général Faidherbe a publié de nombreux ouvrages, les uns relatifs à son gouvernement du Sénégal ou à notre histoire militaire, les autres consacrés aux explorations archéologiques dont il s'est de tout temps occupé. Parmi les premiers, nous citerons : *Notice sur la colonie*

*du Sénégal* (1859, in-8); *l'Avenir du Sahara et du Soudan* (1863, in-8, avec carte); *Chapitre de géographie sur le nord-ouest de l'Afrique* (1865, in-8, avec carte); *Bases d'un projet de réorganisation d'une armée nationale* (Toulon, 1871, in-8); *la Campagne de l'armée du Nord* (1871, in-8, avec carte; 2<sup>e</sup> édition, 1872), dédiée à M. Gambetta. Ses principales publications scientifiques sont : *Collection complète des inscriptions numidiques (lybiques)* avec des aperçus ethnographiques (1870, in-8, avec pl.); *les Dolmens d'Afrique* (1873, in-8, avec 6 pl.); *Epigraphie phénicienne* (1873, in-8); *Essai sur la langue poul, grammaire et vocabulaire* (1875, in-8); *le Zénaga des tribus sénégalaïses*, étude sur la langue berbère (1877, in-8), etc. M. Faidherbe a fait partie de plusieurs congrès archéologiques, notamment de celui qui a été tenu à Stockholm en 1874.

**FAILLY** (Pierre-Louis-Charles-Achille de), général français, ancien sénateur, né à Rozoy-sur-Serre (Aisne), le 21 janvier 1810, fut élève de Saint-Cyr, en 1826, entra dans l'infanterie et devint sous-lieutenant en 1828, capitaine en 1837, chef de bataillon en 1843, lieutenant-colonel du 49<sup>e</sup> de ligne en 1848, colonel du 20<sup>e</sup> en août 1851. Général de brigade le 29 août 1854, il fut employé en Crimée, se signala aux batailles de l'Alma, du Mamelon-Vert et de Tracktir, et devint général de division le 22 septembre 1855. Nommé, à son retour, aide de camp de l'empereur, il commanda, dans la guerre d'Italie, une division du corps du maréchal Niel. Il se distingua à Magenta et surtout à Solferino, où deux colonels et quatre chefs de bataillon de ses régiments furent tués sous ses yeux.

Appelé au commandement du corps expéditionnaire envoyé à Rome en octobre 1867, pour défendre le pays contre le dernier mouvement garibaldien, ce fut sous ses ordres que fut expérimenté, en campagne, le fusil Chassepot qui, suivant une phrase du rapport du général, devenue proverbiale, « fit merveille » à Mentana (4 novembre). Le général fut nommé sénateur le 12 mars 1868. Au mois d'octobre 1869, il prit le commandement du 3<sup>e</sup> corps d'armée, à Nancy, en remplacement du maréchal Bazaine.

Au moment de la déclaration de guerre à la Prusse, il fut mis à la tête du cinquième corps d'armée (15 juillet 1870). Lors des batailles de Frœschwiller, Reichshoffen et Wissembourg, ses troupes étaient échelonnées entre le corps du maréchal Mac-Mahon et celui du général Frossard, également à portée de soutenir l'un et l'autre par une marche rapide. Dans la journée du 6 août, appelé par dépêche auprès de Mac-Mahon, et trompé, parait-il, par une similitude de noms, il ne put arriver à temps au secours du maréchal. Après la reconstitution de l'armée de Châlons et le mouvement de jonction sur Bazaine, qui amena le désastre de Sedan, M. de Faily, qui, en attendant d'être remplacé dans son commandement par le général de Wimpffen, rappelé d'Afrique à cet effet, prenait part à la lutte à la tête de son corps d'armée, se laissa surprendre, dans la journée du 30 août, par le général de Thann, et éprouva des pertes sensibles. Le bruit même de sa mort courut à Paris. Il fut fait prisonnier à la bataille de Sedan le 1<sup>er</sup> septembre, et interné en Allemagne. A la paix, il resta en disponibilité.

Le général de Faily a publié une brochure justificative : *Campagne de 1870. Opérations et marche du 5<sup>e</sup> corps jusqu'au 31 août* (Bruxelles, 1871, in-8).

**FAITHFULL** (miss Emily), femme économiste

anglaise, née dans le comté de Surrey, en 1835, fille d'un pasteur, fut élevée dans une école à Kensington, vint à Londres vers 1856, et commença à s'intéresser à la position des ouvrières. Malgré des difficultés sans nombre, elle parvint à ouvrir, en 1860, une imprimerie, où elle n'employa, comme compositeurs-typographes que des femmes. Le premier travail sorti de ses presses, *Victoria Regia*, fut dédié à la reine et lui valut le brevet d'imprimeur et d'éditeur ordinaire de S. M. En mai 1863, elle fonda une revue, intitulée *Victoria Magazine*, où elle traita particulièrement la question du travail des femmes et de leur salaire. En 1868 elle publia un roman : *Changement sur changement* (Change upon change), très-bien accueilli, et quelque temps après, elle fit des conférences sur des sujets littéraires et philosophiques. Après avoir visité, en 1872 et 1873, les États-Unis, où elle reçut un accueil empressé, miss Faithfull fonda à son retour un journal : *Women and Work* (les femmes et le travail), servant d'intermédiaire aux offres et demandes entre les industriels et les ouvrières. \*

**FAIVRE** (Antoine-Jean-Étienne, dit Tony), peintre français, né à Besançon le 24 mai 1830, fut élève de Picot et débuta en 1855 par un portrait de *Nessim-Bey*. Après avoir exposé en 1851 *la Partie de volant* et en 1859 un *Portrait*, il fit un voyage en Italie, puis en Russie (1860-62) et ne reparut qu'au salon de 1864 avec un plafond, *Colin-Mailard*, qui fut très remarqué. Depuis cette époque M. Faivre a exposé : *Flieurs*, panneau décoratif (1865); *Idylle* (1867); *Portraits* (1868); *Premières heures du jour* (1869); *le Repos de Vénus*, plafond, et *Réunion de famille dans le parc de Limois, portraits* (1870); *la Missive*, *Liseuse* (1873); *En Visite*, *Taquinerie au bain* (1874); *Dans la serre* (1875); *le Secret* (1877); *une Bonne recette* (1878). M. T. Faivre a obtenu une médaille en 1864. \*

**FALCON** (Mlle Marie-Cornélie), célèbre cantatrice française, est née à Paris le 28 janvier 1814. Admise élève au Conservatoire le 6 février 1827, elle fut, en 1830, confiée aux soins de M. Pelegrini, pour le chant, et d'Adolphe Nourrit pour la déclamation lyrique. Elle obtint successivement le 1<sup>er</sup> prix de vocalisation en 1830, le 1<sup>er</sup> prix de chant en 1831 et le 1<sup>er</sup> prix de Grand-Opéra. Son premier début à l'Opéra eut lieu le 20 juillet 1832 dans le rôle d'Alice de *Robert le Diable*. Elle y obtint un grand succès. Sa voix était une des plus belles qu'on eût entendues sur la scène de l'Opéra. Mlle Falcon a créé en 1835 le rôle de *la Juive*, d'Halévy, et le 29 février 1836, le rôle de Valentine, dans les *Huguenots*. Peu d'années après, une affection de la voix la força subitement à quitter le théâtre. Elle chanta encore dans quelques concerts.

**FALCONNET** (Ernest), magistrat et écrivain français, né à Thionville (Moselle), le 26 avril 1815, entra dans la magistrature en 1839. En 1848, à la suite de sa conduite dans les émeutes de Rouen et d'Elbeuf, il devint avocat général à Rouen, puis à Lyon, où il se signala dans les procès de presse. En 1855, il fut nommé procureur général à la Cour de Pau. Il devint, en 1861, conseiller, président de chambre, à la Cour impériale de Paris en février 1869, et conseiller à la Cour de cassation le 22 octobre 1875. M. Falconnet a fait partie du Conseil général de Saône-et-Loire. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 11 août 1859.

On a de lui : *De la Moralisation des classes industrielles* (1836); *De l'Influence du barreau de Paris sur nos libertés* (1837); *Des Juges de paix*

*en France* (1842), brochures; *Alphonse de Lamartine, études biographiques, littéraires et politiques* (1840, in-8) : *De l'Influence de la magistrature sur la direction de l'élément social* (1853). Il a en outre revu la traduction de l'*Odyssée*, de Mme Dacier et celle des *Petits poèmes grecs*, dans le *Panthéon littéraire*, travaillé aux *Lyriques grecs* de la collection Lefebvre et donné une édition des *Œuvres de d'Aguesseau*, avec étude biographique (1865, 2 vol. in-8).

**FALGUIÈRE** (Jean-Alexandre-Joseph); statuaire et peintre français, né à Toulouse le 7 septembre 1831, fut élève de Jouffroy et de l'École des Beaux-Arts et remporta en 1859 le prix de Rome. Il avait débuté au salon annuel de 1857 par un *Thésée enfant*, plâtre qui reparut en marbre au salon de 1865. De Rome même, il envoya, outre deux bustes de jeunes filles (1863), le *Vainqueur au combat de coqs*, statue en bronze qui fut achetée par l'État (1864) et figura plus tard à l'Exposition universelle de 1867. M. Falguière a depuis exposé : *Tarcinus, martyr chrétien*, statue de plâtre (1867) et marbre (1868); *Ophélie*, plâtre (1869), reproduite en marbre (1872); *Pierre Corneille* (1872), statue de marbre destinée au Théâtre-Français; *Danseuse égyptienne* (1873); *la Suisse accueillant l'armée française*, groupe de plâtre (1874) dont une épreuve en bronze fut offerte par la ville de Toulouse au conseil fédéral; *M. Carolus Duran*, buste, et *Lamartine* (1876), plâtre, dont le bronze, exposé en 1877, a été solennellement inauguré à Mâcon (août 1878); *le cardinal de Bonnehose*, buste (1878); *Saint-Vincent de Paul*, statue en marbre pour l'église Sainte-Geneviève (1879). A l'Exposition universelle de 1878, ont figuré *Tarcinus* et le *Vainqueur du combat de coqs*.

M. Falguière s'est également fait connaître comme peintre; son premier tableau, *Près du château* (1873) fut peu remarqué, mais les *Luteurs* (1875) reçurent des éloges unanimes; depuis, *Cain et Abel* (1876) et *la Décollation de Saint Jean-Baptiste* (1877) ont eu moins de succès.

Cet artiste a obtenu deux médailles en 1864 et 1867, et une médaille de 1<sup>re</sup> classe en 1867 (Exposition universelle) et la médaille d'honneur en 1868. Décoré de la Légion d'honneur en 1870, il a été promu officier à la suite de l'Exposition universelle de 1878.

**FALK** (Paul-Louis-Adalbert), homme d'État prussien, est né le 10 août 1827, au village de Metschkau (Silésie) où son père était alors simple pasteur. Il fit ses études au gymnase Frédéric de Breslau et entra, en 1847, à la faculté de droit de l'université de cette ville, où il suivit en outre les cours d'histoire et des sciences naturelles. Juge suppléant en 1847, il fut nommé substitut du procureur pour la ville et le district de Breslau, en 1850, et procureur à Lyk, en 1853. Substitué au tribunal de Berlin en 1861 et attaché en même temps au ministère de la justice, il devint en 1862 conseiller à la cour d'appel de Glogau, qui avait alors pour vice-président M. de Rœnne, et collabora à l'important ouvrage dont celui-ci avait commencé la publication, avec quatre autres juriconsultes : *Compléments et éclaircissements des livres du droit prussien* (Ergänzungen et Erläuterungen der preuss. Rechtsbücher). M. Falk fut nommé, en 1868, conseiller-rapporteur au ministère de la justice et chargé de la codification des lois pour la confédération de l'Allemagne du Nord. Il fit partie de la commission qui prépara la nouvelle procédure civile et criminelle. Il avait été déjà élu député à la chambre prussienne, en 1858, par le district de Johannsburg et en 1867, par celui de Glogau, au Reichstag de

l'Allemagne du Nord : dans l'une et dans l'autre assemblée, sans enchaîner son indépendance, il appartenait au parti des « vieux-libéraux. » Au mois de février 1871, l'empereur Guillaume le nomma plénipotentiaire de la Prusse auprès du Conseil fédéral. Président du comité de la justice, il dirigea particulièrement les travaux du conseil pour le remaniement de la procédure civile de l'Empire allemand.

Le 22 février 1872, M. Falk fut nommé ministre des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique, en remplacement de M. de Mühlér. D'un esprit beaucoup plus libre et plus résolu que son prédécesseur, il eut, au milieu de circonstances difficiles, à soutenir la lutte contre le parti catholique, assez nombreux dans la chambre des députés, à combattre l'agitation cléricale dans le pays, et à soutenir contre les prétentions ultramontaines les droits de l'État. Il présenta un projet de loi organique, tendant à remettre au gouvernement l'inspection et la surveillance de tous les établissements d'instruction, publics ou privés : ce projet, adopté par les deux chambres (1872), remplaça le règlement des écoles primaires de 1854, et fut complété, les années suivantes, par tout un ensemble de mesures d'application. Mais la principale campagne de M. Falk eut pour objectif de ramener et de maintenir de force le haut clergé catholique sous la juridiction de l'État, d'astreindre les évêques au serment et à l'observance des lois civiles, de supprimer les congrégations religieuses et les ordres non acceptés par le gouvernement. Ces résultats furent en grande partie obtenus, après de vifs débats parlementaires, par les lois de mai 1873, qui tiennent une si grande place dans l'histoire du *Kulturkampf* ou de la lutte soutenue par le chancelier de Bismarck contre l'influence cléricale, au nom de la civilisation et de la société civile. Ces lois excitèrent de longs et bruyants conflits, dans lesquels le ministre et le gouvernement de l'Empereur montrèrent une ténacité égale à la résistance de leurs adversaires. Les mesures les plus rigoureuses, la privation du traitement, de fortes amendes, l'emprisonnement même eurent raison des plus opiniâtres. Le pape et la cour de Rome intervinrent diplomatiquement à plusieurs reprises, sans obtenir aucune concession. Parfois même les protestations des évêques catholiques romains contre les décisions des chambres furent laissées sans réponse, pour mieux marquer l'inutilité de toute polémique contre le gouvernement et la majorité parlementaire.

Plus tard, dans l'état de trouble où les attentats contre la personne de l'empereur Guillaume, en 1878, jetèrent les esprits, on annonça que le souverain et le chancelier se relâchaient de leurs rigueurs à l'égard de l'Église, qui offrait, de son côté, le concours de son influence morale dans la lutte contre les socialistes; mais, dans les premiers jours de l'année 1879, M. Falk renouvela devant les chambres ses déclarations relatives à l'exécution des lois contre les prélats ultramontains : les négociations reprises entre le Vatican et Berlin n'avaient d'autre objet que d'étudier un *modus vivendi* n'impliquant pas l'abrogation des lois existantes, et l'empereur, pour couper court aux bruits répandus d'un changement de politique sur cette question, adressait à son ministre des cultes une lettre autographe, lui exprimant dans les termes les plus flatteurs sa haute approbation et son entière confiance (janvier 1879). Dans les mêmes jours, M. Falk se félicitait d'autre part, devant le Reichstag, de l'essor imprimé par lui à l'enseignement populaire, et constatait que, depuis la guerre de 1870, et sous son administration, le nombre des insti-

uteurs primaires s'était accru de quatre mille et celui des enfants reçus dans les écoles de quatre cent mille (15 janvier 1879).

Le dissentiment entre M. Falk et le prince de Bismarck n'en était pas moins réel. Le chancelier, voulant assurer une majorité aux lois de douanes qui consacraient son retour au régime protectionniste, faisait aux conservateurs ultramontains des avances qu'il dut appuyer par des gages : le principal fut la retraite du ministre des lois de mai. Celui-ci dut donc donner sa démission et fut remplacé par M. de Puttkamer, le 14 juillet 1879. En récompense de ses services, l'empereur conféra à son fils la noblesse héréditaire. M. Falk continua de défendre son œuvre, et, dans les luttes électorales qui s'ouvrirent dès lors, il soutint hautement les candidats libéraux hostiles à la nouvelle politique de M. de Bismarck, et contribua beaucoup à la réélection de plusieurs d'entre eux; lui-même fut ramené à la Chambre par le scrutin du 5 octobre 1879.

FALKE (Jacques), littérateur allemand, né à Ratzeburg le 21 juin 1825, suivit les cours d'histoire et de philologie aux universités d'Erlangen et de Göttingue, fut professeur au gymnase protestant de Hildesheim en 1850, puis précepteur des enfants du prince Solms-Braunfels à Düsseldorf, où il resta jusqu'en 1853. Après avoir séjourné quelque temps à Vienne, il devint conservateur des collections artistiques au musée germanique de Nuremberg (1855). A la fin de 1858 il retourna à Vienne, fut bibliothécaire et conservateur de la galerie de tableaux du prince de Liechtenstein et obtint, en 1865, le titre de conservateur du Musée impérial de l'art et de l'industrie, dont il devint vice-président en 1872.

On doit à M. J. Falke plusieurs intéressants ouvrages sur l'histoire de l'art : *les Costumes allemands et les modes* (die deutschen Trachten, etc., Leipzig, 1858, 2 vol.); *l'Histoire du costume au moyen âge* (Vienne, 1861); *la Société chevaleresque à l'époque du culte de la femme* (die Ritterliche Gesellschaft, etc., 1863); *l'Art et l'industrie contemporains*, étude sur l'Exposition universelle de 1867 (die Kunstindustrie, etc., Leipzig, 1868); *l'Art domestique* (die Kunst im Hause, 1873); *l'Art et l'industrie à l'Exposition universelle de Vienne* (Vienne, 1873). Il a publié dans un autre ordre : *Histoire de la maison princière de Liechtenstein* (Vienne, 1868).

FALKENSTEIN (Jean-Paul de), homme politique allemand, né le 15 juin 1801 à Pegau (Saxe), fit ses études à l'université de Leipzig, où il reçut son diplôme de docteur, et fut chargé en 1824 d'y professer le droit. Entré dans la magistrature, il passa plusieurs années à Dresde comme conseiller de cour. Il devint, en 1835, directeur du cercle de Leipzig et remplit en même temps les fonctions de délégué du gouvernement auprès de l'université de cette ville et de commissaire royal auprès du chemin de fer. Nommé ministre de l'intérieur en 1844, il dut résigner le pouvoir, lors de la révolution de mars 1848. Après une retraite d'environ trois ans, il accepta, en 1851, la présidence du consistoire général et entra, en 1853, dans le cabinet du baron de Beust, avec le portefeuille de l'instruction publique et des cultes. En 1866, il fut chargé d'administrer le royaume de Saxe au nom du roi, qui s'était retiré en Autriche lors de l'entrée des troupes prussiennes. Il devint, après la guerre, président du Conseil des ministres, et convoqua, en 1871, le premier synode luthérien. En septembre de la même année, il se retira du service,



et devint ministre de la maison du roi et chancelier des ordres.

**FALLEX** (Jean-Eugène), professeur et littérateur français, né à Paris, le 12 avril 1824, fit ses études au collège Charlemagne et entra à l'École normale en 1844. Succèsivement chargé des classes de grammaire et des lettres à Montpellier, à Tours et à Paris, il devint professeur adjoint de seconde au lycée Louis-le-Grand, et, en 1862, titulaire de la même classe au lycée Napoléon. Le 24 septembre 1878, il fut nommé censeur du lycée Charlemagne. Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1865.

On a de M. Fallex des traductions en vers, estimées pour les qualités du style : celle du *Plutus* d'Aristophane (1848, in-12), mentionnée avec éloge par M. Villemain; celle des *Adelphes* de Térence (1855, in-12); puis les *Scènes d'Aristophane* (1869, in-12), réimprimées sous le titre de *Théâtre d'Aristophane* (1863, 2 vol. in-18), avec les analyses des pièces auxquelles les scènes traduites sont empruntées : cet ouvrage a partagé, en 1865, le prix Bordin; un choix de *Teates grecs d'Aristophane*, avec la traduction en prose (1865, in-18); une élégante *Anthologie des poètes latins*, avec la traduction française (1878, 2 vol. in-16). Il a aussi édité un recueil de *Lettres choisies de Voltaire* (1867, 2 vol. in-8 et in-18).

**FALLIÈRES** (Clément-Armand), député français, né à Mézin (Lot-et-Garonne) le 6 novembre 1841, étudia le droit, s'inscrivit au barreau de Nérac et fut maire de cette ville jusqu'au 25 mai 1873. Il se présenta aux élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés dans l'arrondissement de Nérac, avec une profession de foi républicaine, et fut élu par 8376 voix, contre 6442 obtenues par son concurrent bonapartiste. Il prit place dans le groupe de la gauche républicaine, se fit remarquer, comme orateur, dans plusieurs discussions. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 8953 voix contre 6810 réunies par M. Cam. Dollfus, ancien député officiel sous l'Empire, et candidat du gouvernement. Il suivit la même ligne politique dans la nouvelle Chambre. M. Fallières représente le canton de Nérac au Conseil général du Lot-et-Garonne.

**FALLOUX** (Alfred-Pierre, comte DE), homme politique français, ancien représentant, membre de l'Académie française, est né à Angers, le 7 mai 1811, d'une famille de commerçants angevins dont la Restauration récompensa, par des lettres de noblesse, le zèle monarchique (1825). Ce fut Dupont [de l'Eure] qui contre-signa, comme garde des sceaux, le 30 octobre 1830, la lettre patente portant érection de majorat au titre de comte en faveur du père de M. de Falloux. Celui-ci se fit d'abord connaître par deux ouvrages empreints d'un amour passionné pour l'ancien ordre de choses, et qui donnèrent le niveau de sa foi politique et de sa foi religieuse. Ce sont : l'*Histoire de Louis XVI* (Paris, 1840, in-18; 2<sup>e</sup> édit., 1843, in-18), et l'*Histoire de saint Pie V, pape, de l'Ordre des Frères prêcheurs* (Paris, 1844, 2 vol. in-8; 3<sup>e</sup> édit., 1859, 2 vol. in-12). Vers le même temps, il collaborait aux *Annales de la charité*. Recommandé par ses tendances et ses relations légitimistes, il fut envoyé à la Chambre des Députés, en 1846, par les électeurs du département de Maine-et-Loire. Il fit partie de l'opposition de droite et défendit

vivement ce qu'on appela dès lors la cause de la liberté de l'enseignement.

Après le 24 février, M. de Falloux fut un des premiers à reconnaître le nouveau gouvernement républicain et adressa une sorte de circulaire à ses amis royalistes pour leur recommander son exemple. Nommé à une faible majorité, et le dernier sur une liste de treize élus, représentant à l'Assemblée constituante, il déploya dès l'abord un zèle et un courage politiques auxquels ses adversaires mêmes rendirent justice. Au 15 mai, il fut un des organisateurs de la résistance, et le 29, nommé rapporteur dans la question des ateliers nationaux, il conclut à la dissolution immédiate qui fut le signal des journées de juin. Par ses principaux votes il appartint à l'extrême droite et fut un des promoteurs de l'expédition de Rome. Il adopta pourtant l'ensemble de la Constitution et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie.

Après l'élection de Louis-Napoléon à la présidence, M. de Falloux fut appelé au ministère de l'instruction publique (20 décembre). L'Université recevait, disait-on, son ennemi personnel pour chef. Pendant les dix mois qu'il resta à sa tête, il élabora un projet de loi organique sur l'enseignement, et le soumit à l'Assemblée sans en avoir saisi préalablement le Conseil d'Etat. Cette infraction à la loi fut censurée par un vote de la Chambre, et le projet, remis à l'étude, ne passa que sous le ministère de M. de Parieu qui remplaça M. de Falloux le 30 octobre 1849. Cette loi organique, à laquelle le nom de M. de Falloux resta cependant attaché, instituait quatre-vingt-six recteurs, favorisait dans chaque académie les influences locales, et assurait, par l'éparpillement de l'autorité universitaire, la prépondérance du clergé. M. de Falloux, sorti du ministère par suite de la domination hautaine qu'il prétendait exercer, au nom de son parti, sur le président, prit place dans l'Assemblée législative, où son département l'avait renvoyé. Dans les grandes discussions qui suivirent, il marcha d'accord avec M. de Montalembert. Ils provoquèrent ensemble les plus violentes récriminations de la gauche.

Aux approches du coup d'Etat, M. de Falloux s'était séparé complètement de la politique du président. Mais il fut à peine inquiet quelques jours et se retira dans ses propriétés de l'Anjou, où il s'occupa d'agriculture. Il obtint même au concours régional de 1862 une prime d'honneur. En 1856, il avait vu s'ouvrir devant lui les portes de l'Académie : il y remplaçait M. Molé, et fut reçu par M. Briffaut (26 mars 1857). On remarqua, en 1867, la part qu'il prit au congrès catholique de Malines, où il soutint avec Mgr Dupanloup les doctrines du *Syllabus*. En 1868, il publia dans le *Correspondant* un article qui parut ensuite en brochure, la *Politique et l'Agriculture*, et où, défendant le pape, il concluait que les dangers dont le pouvoir temporel était menacé, étaient une des causes du mauvais état des récoltes. Aux élections législatives de 1869, porté comme candidat de l'opposition cléricale, dans la 3<sup>e</sup> circonscription de la Vendée, il obtint 10 930 voix contre 15 739 données au candidat officiel.

Il ne fut pas plus heureux dans une élection partielle à la Roche-sur-Yon (11 janvier 1870) où il échoua contre M. Alquier, candidat du gouvernement. Il refusa de se présenter le 8 février 1871, alléguant le déplorable état de sa santé, mais il ne tarda pas à prendre, en dehors de l'Assemblée, une part active aux tentatives de fusion que préparait dès lors les membres de la majorité : ce fut lui qui, dans une réunion tenue le 4 janvier 1872 à Versailles, chez M. de Meaux,

proposa de demander à M. le comte de Chambord la reconnaissance du drapeau tricolore et l'adoption du comte de Paris à défaut d'héritier direct. Ce discours souleva les protestations de la presse légitimiste ; l'émotion fut encore plus profonde dans le parti, lorsqu'en mars 1873, M. de Falloux, se défendant d'avoir inspiré à M. Dupanloup sa fameuse lettre à M. le comte de Chambord (voy. ces noms), déclara que s'il était « un légitimiste éprouvé », il ne voulait être « ni un légitimiste inconséquent, ni un légitimiste aveugle », et la définition dont il fit suivre ces deux qualifications lui valut un redoublement d'attaques. M. de Falloux lui rappela les paroles qu'il avait prononcées en 1862, et M. de Falloux protesta à son tour contre le sens qu'il leur attribuait. En septembre 1873, au comice agricole de Segré, il préconisa hautement la forme du septennat, avec la prolongation des pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon, et soutint, l'année suivante (novembre 1874), la candidature de M. Bruas, qui se présentait avec l'appui du gouvernement. Cette attitude acheva de consommer la rupture de M. de Falloux avec ses anciens coreligionnaires politiques. « Nous devons vous remercier, lui écrivait l'un d'eux, le comte de Quatrebarbes, de nous avoir dit vous-même si clairement ce que vous êtes aujourd'hui... » Depuis cette époque, le nom de M. de Falloux n'a reparu dans la presse quotidienne que lors de ses démêlés avec M. Freppel, évêque d'Angers, au sujet de l'aliénation d'un terrain de la paroisse de Segré attenant à l'hospice Swetchine; ce prélat alla même jusqu'à frapper son adversaire d'une excommunication mineure qui fut déclarée « nulle et non avenue » par le nonce du pape (mai 1876).

Outre les écrits cités plus haut, M. de Falloux a publié : *le Parti catholique* : ce qu'il a été, ce qu'il est devenu (1856, in-18) ; *Souvenirs de charité* (Tours, 1857, in-12) ; *Mme Swetchine, sa vie et ses œuvres* (1859, 2 vol. in-8) ; *Question italienne, Du Devoir dans les circonstances actuelles* (1860, in-8) ; *Dix ans d'agriculture* (1863, in-8) ; *la Convention du 15 septembre* (1864, in-8) ; *Itinéraire de Turin à Rome* (1865, in-18) ; *des Elections prochaines* (1869, in-8) ; *Questions monarques, lettres à M. Laurentie* (1873, in-8) ; *Augustin Cochon* (1874, in-18), etc. Il a édité en outre un recueil de *Lettres inédites de Mme Swetchine* (1866, in-8), et divers autres choix des œuvres pieuses de la même auteur.

Son frère, M. Frédéric de FALLOUX DU COUDRAY, né à Angers, le 15 août 1815, entra dans les ordres et se fixa à Rome, où il devint chanoine à la cour, puis régent de la chancellerie apostolique en 1861. Il passe pour avoir en sa possession le véritable linge de sainte Véronique, portant l'empreinte de la face du Christ, et il s'est occupé, dit-on, à réunir les documents relatifs à l'authenticité de cette relique. Il a été créé cardinal, de l'ordre des diacres, le 12 mars 1877.

**FANFANI** (Pierre), philologue et écrivain italien, né à Pistoja (Toscane), le 21 avril 1815, étudia d'abord la médecine dans une école d'hospice, puis se consacra tout entier à la littérature et à la philologie. Il fonda en 1847 à Pistoja un journal de philologie : *Ricordi filologici*, qui eut du succès. L'année suivante, il fit, comme volontaire, la campagne contre l'Autriche, fut fait prisonnier, emprisonné à Mantoue, puis transféré dans la forteresse de Theresienstadt en Bohême. Après avoir recouvré sa liberté, il obtint un emploi au ministère de l'instruction publique à Turin, et suivit le gouvernement à Florence. En 1859, il devint bibliothécaire Marucelliana.

Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Observations sur les premiers fascicules de la cinquième réim-*

*pression du dictionnaire de l'Académie della Crusca* (Modène, 1849) ; *Vocabolario della lingua italiana* (1856; 2<sup>e</sup> édit. 1865) ; *I diporti filologici* (Naples, 1858, 2<sup>e</sup> édit. 1871) ; *Studj e osservazioni sulle opere di Dante* (Florence, 1873) ; *Dino Compagni* (Milan, 1875). Il fut, en 1876, l'un des fondateurs de la *Rivista internazionale di Florence*. \*

**FANNIÈRE**, frères (François-Auguste et François-Joseph), sculpteurs-ciseleurs français, né tous deux à Longwy (Moselle), le premier en 1818, le second en 1822, sont fils d'un ancien officier du premier Empire qui quitta l'armée, déjà capitaine, pour embrasser l'état d'orfèvre. Il avait épousé la fille du célèbre Fauconnier, et c'est auprès de cet artiste que les deux frères furent plus tard envoyés pour étudier la ciselure. L'aîné entra dans l'atelier de Drolling et suivait l'École des beaux-arts lorsque Fauconnier mourut en 1839.

Pressés par la nécessité, les deux frères reprirent en commun leurs travaux de ciselure, produisirent pour le compte des principaux orfèvres, et obtinrent, en 1849, une médaille d'argent. En 1855, ils sculptaient et ciselèrent pour MM. Froment-Meurice, Mayer, Oudot, Christophe et même pour M. Lepage-Moutier et autres armuriers, fabriquant l'arquebuserie de luxe. Ils reçurent alors deux médailles de première classe, l'une pour l'orfèvrerie et la bijouterie, l'autre pour les armes de luxe. L'aîné fut décoré de la Légion d'honneur, le 14 novembre 1855, et promu officier le 20 octobre 1878.

En 1862, à Londres, leur exposition obtint un éclatant succès, et M. Fannière jeune fut décoré à son tour. On pouvait citer à cette époque les salières, les carafes et tout un service de table de ces artistes, exécutés dans le goût le plus pur du xvi<sup>e</sup> siècle, ainsi que deux boucliers, l'un en fer repoussé avec un sujet tiré du *Roland furieux*, l'autre, commandé à M. Lepage-Moutier par le duc de Luynes, exécuté en tôle d'acier et l'une des œuvres les plus importantes de MM. Fannière. Ces deux artistes ont formé un grand nombre d'élèves distingués et contribué à élever le style de l'orfèvrerie française.

**FANOLI** (Michele), peintre et lithographe italien, né à Cittadella, près de Venise, en 1807, d'une ancienne famille d'artistes vénitiens, eut pour principal maître Léopold Cicognara, alla ensuite étudier le dessin et la peinture à Venise, vint à Paris en 1844, pour étudier la lithographie. Il débuta par la collection en cinq planches des *Œuvres* de Canova, et par les *Deux Foscaris*, d'après M. Michel-Ange Grigoletti, double sujet exécuté plus particulièrement pour l'Italie. Ses autres œuvres principales ont été depuis : *les Willis*, un *Portrait de Washington*, les *Politiques de Taverne*, *la Sainte-Catherine*. Appelé à Londres en 1847, il y exécuta, à la manière allemande, une longue série de sujets religieux, la plupart d'après les dessins originaux des peintres allemands modernes, et, à son retour, *l'Enfant en prière* et *les Deux anges*. Il envoya à l'Exposition universelle de 1855 un dessin représentant un *Bain grec*, et outre plusieurs lithographies déjà connues, sa collection des *Œuvres* de Canova, *les Saintes Femmes au tombeau*, *les Willis*, etc., deux nouveaux sujets, *saint Pierre et saint Jean*, d'après M. Landelle, et les *Nymphes écoutant Orphée*, d'après M. Jalabert. M. Fanoli a obtenu une 1<sup>re</sup> médaille en 1848 pour la lithographie. — Il est mort à Milan le 26 septembre 1876.

**FANTIN-LATOURE** (Ignace-Henri-Jean-Théodore), peintre français, né à Grenoble le 14 jan-

vier 1836, est fils d'un pastelliste distingué, mort en 1875, qui lui donna ses premières leçons. Il suivit en outre le cours de M. Lecoq de Boisboudran, fréquenta un moment l'École des Beaux-arts et travailla dans l'atelier de Courbet. Il débuta au salon de 1861 par trois *Études d'après nature*, fit admettre à celui de 1863 la *Lecture* et laissa figurer à l'exposition des refusés un *Portrait* et une composition intitulée *Féerie*. En 1864, *L'Hommage à Delacroix*, où l'artiste s'était plu à rassembler autour du portrait du maître ceux de ses principaux défenseurs, fut très remarqué; le *Toast* (1865), qui groupait autour de la statue de la Vérité quelques-uns des artistes et des écrivains de ce temps, attira également l'attention. M. Fantin-Latour a depuis exposé : un *Portrait de femme, Nature morte* (1866); portrait de M. Ed. Manet (1867); le *Lever* (1869); un *Atelier aux Batignolles* (1870); *Coin de table* (1872); tableaux qui, l'un et l'autre, représentaient les amis de l'auteur; *Fleurs et objets divers* (1874); *Portraits de M. et Mme Edwin Edwards* (1875); *Fleurs, L'Anniversaire*, allégorie en l'honneur de Berlioz (1876); *Portrait de Mme F...*, la *Lecture* (1877), tableaux; *Souvenirs de Bayreuth et Festival de Richard Wagner*, pastels, *Scène du Tannhäuser et L'Anniversaire de Berlioz*, lithographies (1877); *la Famille D...*, peinture; *Rinaldo de J. Brahms, Duo des Troyens*, pastels, *Scènes du Rheingold*, lithographies (1878); *Portraits* (1879). M. Fantin-Latour a obtenu une médaille en 1870, une autre médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1872 et la décoration de la Légion d'honneur le 25 juillet 1878.

FARCY (Eugène-Jérôme), officier de marine et député français, né à Passy, le 20 mars 1830, s'embarqua, à l'âge de neuf ans, pour faire le tour du monde, sur le navire-école *l'Oriental*. De retour en France, après dix-huit mois de navigation, il reprit le cours de ses études, et entra, en juillet 1845, à l'école navale. Il fit ensuite diverses campagnes à la Réunion, à Madagascar, dans le Levant, à la Guyane et aux Antilles françaises. En 1859, il obtint un prix d'honneur à l'école de tir de Vincennes, et fut nommé lieutenant de vaisseau. De 1852 à 1859, il s'était livré à des travaux spéciaux et avait fait de nombreuses inventions parmi lesquelles on remarqua un indicateur à sonnerie, une canonnière cuirassée, et divers modèles d'affûts, de fusils et de cartouches. La canonnière qui porte son nom, repoussée par le conseil des travaux de la marine et par le ministre, fut exécutée par ordre de l'empereur, en 1869; mais, malgré le succès des expériences, elle resta inutilisée. Au moment de la guerre de 1870, une chaloupe Farcy ayant été commandée par le Danemark aux ateliers de Saint-Denis, l'inventeur obtint de la faire servir à la défense de Paris.

Le 8 février 1871, M. Farcy fut élu représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, le dernier sur quarante-trois, par 69 968 voix sur 328 970 votants. Il prit place à l'extrême gauche, s'associa à tous les votes de la minorité de l'Assemblée, prit part aux discussions des lois militaires, et adopta les lois constitutionnelles. Promu capitaine de frégate en septembre 1875, il donna sa démission à la fin de la même année, pour pouvoir se représenter aux élections législatives, la nouvelle loi électorale déclarant inéligibles les officiers en activité de service. Il se porta candidat dans le 12<sup>e</sup> et le 15<sup>e</sup> arrondissement de Paris; il n'obtint dans le premier que 1991 voix, et fut élu le 5 mars 1876, dans le 15<sup>e</sup> au scrutin de ballottage, par 8222 voix. A la nouvelle Chambre, il suivit la même ligne politique, prit part à la discussion du budget de la marine, et

après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 9215 voix, contre 2500 environ partagées entre deux candidats dits conservateurs. M. Farcy a été promu officier de la Légion d'honneur le 28 janvier 1871.

FARGUEIL (Mlle Anaïs), actrice française, née à Toulouse, le 21 mars 1819, entra au Conservatoire en janvier 1831, reçut les leçons de MM. Panzeron et Bordogni, remporta en 1834 le prix de chant, et débuta au mois de février suivant à l'Opéra-Comique, dans la *Marquise*. Elle ne fit à ce théâtre qu'un séjour passager et contracta un engagement avec le Vaudeville, où elle parut, en mai 1836, dans le *Démon de la Nuit*, qui dut à la beauté de l'actrice une vogue prolongée. Après l'incendie de ce théâtre, elle parcourut la province, débuta ensuite au Palais-Royal dans les *Deux Couronnes* (1842), puis au Gymnase (1844), et fit, au bout d'un an une seconde tournée dans les départements. Elle rentra enfin (décembre 1852) au Vaudeville. En 1866, par suite de malentendus avec l'administration de ce théâtre, elle le quitta, mais pour y rentrer dès l'année suivante. En 1869, elle passa momentanément à la Porte-Saint-Martin pour y jouer dans *Patrie*, drame de M. Sardou.

Mlle Fargueil a porté dans la plupart de ses créations un talent supérieur. Les rôles où elle s'est particulièrement distinguée sont ceux d'Olympe, dans le *Mariage d'Olympe*, de Lucie Didier, dans la pièce de ce nom; celui de Marco dans les *Filles de Marbre*, de Léonora dans *Dalila*, de Thérèse dans les *Lionnes pauvres*, de Madeleine dans *Rédemption* (1860), de Claire dans les *Femmes fortes*, de Cécile dans *Nos intimes* (1861), de Claire dans *Maison Neuve* (1866), de Fernande dans *Miss Multon* (1868), de Dolores dans *Patrie* (1869), de Mme Bellamy dans *l'Oncle Sam* (1873), et enfin de *Rose Michel* dans le drame de ce nom par M. Ernest Blum (1874). Elle a été engagée, en 1876, au grand théâtre de Saint-Petersbourg.

FARINA (Salvatore), littérateur italien, né à Sorso (Sardaigne) le 10 janvier 1846, est fils d'un procureur général à la cour d'appel de Milan. Après avoir fait ses études à Sassari et à Casal, il suivit les cours de droit à Pavie et à Turin, fut reçu docteur dans cette dernière ville (3 août 1868), mais il n'exerça pas et débuta dans la littérature en écrivant dans la *Gazette musicale* de Milan et en dirigeant ensuite la *Revista minima* dans la même ville.

Il s'est surtout fait connaître par des romans et des nouvelles parmi lesquels nous rappellerons : *Due Amori* (1869), *Un Segreto* (1870), ses œuvres de début; *il Romanzo di un vedovo* (1871); *Frutti proibiti* (1872); *Fiamma vagabonda* (1872); *il Tesoro di donnina* (1873); *Capelli biondi* (1876); *Della spuma del mare* (1877), *Oro nascosto* (1878); *Prima che nascesse* (1879), etc. La plupart de ces romans ont été traduits en anglais, en allemand, en espagnol et en hollandais.

FARLEY (James-Lewis), économiste irlandais, né à Dublin, le 9 septembre 1823, se destina d'abord à la magistrature, mais au moment où des capitalistes anglais fondaient en Turquie la banque ottomane, à la suite de la guerre de Crimée, il accepta un poste à la succursale de cette banque à Beyrouth, et fut nommé, en 1860, chef de la comptabilité générale de la Banque d'État à Constantinople. Il collabora en même temps au *Daily-News* et à divers journaux anglais. En

mars 1870, il fut nommé consul de Turquie à Bristol et y publia dans un journal une série de *Lettres sur la Turquie* (Lettres on Turkey) qui furent remarquées. Membre de la Société de statistique, de l'Institut égyptien d'Alexandrie, M. Farley a beaucoup contribué à faire connaître dans son pays les ressources et les conditions sociales de la Turquie.

On cite parmi ses ouvrages : *Deux ans en Syrie* (Two years in Syria, 1858); *les Druses et les Maronites* (1861); *les Ressources de la Turquie* (The Resources of Turkey, 1862); *la Banque en Turquie* (1863); *Turquie* (1866), etc. \*

**FARON** (Joseph), général français, né le 12 décembre 1819, entra au service le 17 avril 1836. Nommé sous-lieutenant dans l'infanterie de marine en 1840, lieutenant en 1843, capitaine en 1845, chef de bataillon en 1857, lieutenant-colonel en 1859, colonel en 1864, il fut promu général de brigade le 8 janvier 1868, et exerçait en 1869 le commandement supérieur des troupes de la marine en Cochinchine. Revenu en France au moment de la déclaration de guerre à la Prusse (15 juillet 1870), il commanda d'abord une brigade dans le treizième corps de l'armée de Mac-Mahon, qui ne fut jamais engagé, puis une division dans le premier corps de la deuxième armée de Paris, sous les ordres du général Ducrot. Cette division se signala constamment dans les sorties autour de Paris, et eut l'honneur de conserver ses armes au moment de la capitulation. Lors du second siège, les troupes du général Faron formèrent le noyau de l'armée de réserve, commandée par M. Vinoy, et opérèrent sur le front sud de Paris, où elles s'emparèrent successivement des Mouligneaux, de la gare de Clamart et du fort d'Issy. Elles entrèrent à Paris le 22 mai par Grenelle et Vaugirard, poussèrent jusqu'au pont d'Austerlitz et contribuèrent à la prise de la gare de Lyon, de la place de la Bastille, du faubourg Saint-Antoine, de la place du Trône, et de Belleville, dernier refuge de l'insurrection. M. Faron, nommé général de division le 2 décembre 1870, est devenu depuis inspecteur général des troupes de l'infanterie de la marine. Commandeur de la Légion d'honneur, depuis le 27 juillet 1867, il a été promu grand officier le 23 juin 1871. \*

**FARR** (William), statisticien anglais, né à Kenley (Sheapshire), en 1807, suivit les cours de médecine à la Faculté de Paris, puis à celle de Londres et fut reçu docteur en 1831. Dès ses débuts comme praticien, il fut rédacteur des journaux *Medical Annual* et *British Annals of medicine*, s'occupa spécialement de statistique et entra en 1838 au Registrar-general office. Il y organisa le bureau de statistique et en fut nommé directeur; les recensements de 1851, 1861 et 1871 ont été accomplis depuis sous sa direction. Délégué par le gouvernement britannique à tous les congrès de statistique tenus à différentes époques, dans divers pays de l'Europe, il a été nommé membre de la Société royale de Londres et correspondant de l'Institut de France (Académie des sciences morales), le 4 mai 1872.

On doit à M. W. Farr, depuis 1837, une suite de rapports annuels sur la santé publique et la mortalité en Angleterre (*Annual official Reports on the Public Health and on the Causes of Death in England*), puis, des notices sur *l'Impôt foncier* (Income-tax), sur les *Finances des assurances sur la vie* (Finance of life assurance) et divers mémoires lus aux sociétés savantes dont il fait partie, sur la manière de dresser les tables de mortalité, sur la Nosologie statistique, etc. \*

**FARRE** (Jean-Joseph-Frédéric-Adolphe), général français, né à Valence (Drôme), le 5 mai 1816, fut élève de l'École polytechnique de 1835 à 1837, et sortit le 1<sup>er</sup> octobre de cette année dans l'arme du génie. Promu lieutenant le 1<sup>er</sup> octobre 1839, il devint successivement capitaine, le 12 janvier 1843, chef d'escadron, le 2 août 1858, lieutenant-colonel, le 31 décembre 1863 et colonel, le 10 août 1868. Dans ces deux derniers grades, il commanda le génie de la division cantonnée dans les États romains. Après avoir fait partie de l'armée de Metz, il put s'échapper avec plusieurs autres officiers, lors de la capitulation de Bazaine, et alla offrir ses services à la délégation de la Défense nationale à Tours. Promu général de brigade le 31 octobre 1870, il prit part à toutes les opérations de l'armée du Nord. Après la guerre, il fut appelé au commandement supérieur du génie en Algérie. Général de division, le 30 septembre 1875, il fut nommé membre du comité des fortifications, et chargé de l'inspection générale permanente des travaux d'armement des côtes. En janvier 1879, il fut question de lui pour remplacer le général Borel au ministère de la guerre. Favorablement accueillie par le parti républicain, cette nomination ne fut pas acceptée par le président, le maréchal de Mac-Mahon. Quelques jours plus tard, le général Farre fut appelé au commandement du 14<sup>e</sup> corps d'armée à Lyon et au poste de commandant militaire de cette ville en remplacement du général Bourbaki. Chevalier de la Légion d'honneur le 12 juin 1856, il a été promu officier le 12 mars 1862 et commandeur le 31 décembre 1872. \*

**FARRENC** (Mme Jeanne-Louise), musicienne française, née à Paris, le 31 mai 1804, suivit au Conservatoire les cours de Moschelles, Hummel, Reicha et autres maîtres célèbres. Elle donna ensuite des leçons particulières de piano, compta parmi ses élèves la duchesse d'Orléans, se fit entendre dans de nombreux concerts, et devint, en septembre 1842, professeur de piano au Conservatoire de musique et prit sa retraite en janvier 1873. Elle se maria, en 1832, à M. Aristide Farrenc, flûtiste distingué, devenu plus tard libraire et critique musical. — Elle est morte subitement à Paris le 15 septembre 1875.

Mme Farrenc, à qui l'Institut a décerné, en 1869, le prix Chartier, destiné aux meilleures compositions de musique de chambre, a publié des *Rondos*, *Divertissements* et *Airs variés*; six *Fugues* pour le piano; des *Ouvertures* à grand orchestre; des *Airs variés concertant* pour piano et violon, et de *Grandes variations* sur les opéras en vogue (1835-1850). Elle a fourni à la *Gazette musicale* divers articles, dont plusieurs ont été tirés à part, tels que les *Concerts historiques de M. Féis à Paris* (1835, broch. in-8). Après la mort de son mari, elle s'occupa de terminer le *Trésor des pianistes*, publication qui ne comprend pas moins de 23 volumes.

**FARRINGTON** (Sarah-Payson WILLIS, mistress), femme de lettres américaine, née le 9 juillet 1811, à Portland (Maine), fille du publiciste Nathaniel Willis, et sœur de l'écrivain distingué de ce nom, fut élevée dans une école spéciale, dirigée par miss Catherine Beecher, sœur de mistress Stowe, et se maria, en 1837, avec le docteur Eldredge, de Boston, qui mourut en 1846. Restée veuve avec deux enfants, elle épousa bientôt, en secondes noces un négociant de Boston, M. Farrington, dont elle a été plus tard séparée.

Isolée de toute sa famille, elle chercha des ressources dans la littérature et écrivit dans plusieurs journaux de New-York, sous le pseudo-

nyme de *Fanny Fern*, qu'elle a gardé depuis, des esquisses et des scènes de mœurs qui furent fort remarquées. Un choix de ses articles : *Feuilles de fougère tirées de l'herbier de Fanny* (Fern Leaves from Fanny's portfolio, New-York, in-12), se vendit à plus de 50 000 exemplaires. Une nouvelle série de ces *Fern Leaves*, obtint le même succès. Puis vinrent deux romans, *Ruth Hall* (New-York, in-12), sorte d'autobiographie apologétique, traduite en français dans le *Journal pour tous* (1856, in-18); *Rose Clark* (New-York, 1856, in-12), etc.

FATH (Georges), romancier et auteur dramatique français, né à Paris, le 22 janvier 1818, étudia d'abord la sculpture, qu'il n'a jamais complètement abandonnée, et n'en débuta pas moins de bonne heure dans la vie littéraire par un drame en deux actes, *la Femme de l'émigré* (1840), en collaboration avec M. Ad. Guénée, suivie de *Partie à trois* (1847), en collaboration avec MM. Nus et Follet, et d'un drame en 5 actes, avec M. d'Auriol, *le Dernier jour d'une monarchie* (1856). Il a composé seul le vaudeville *De Charybde en Scylla* (1844), et *la Mort de Chatterton*, drame en vers (1849). Il est un des auteurs des *Nains célèbres* (1845, in-8).

Rédacteur de divers recueils littéraires, M. G. Fath a publié des nouvelles et des romans : *Cœur bien pris n'est plus à prendre*; *la Prison de Schlussembourg*; *l'Article 75*; *la Reine Jacobée*; *un Mari en vacances*; *un Dîner en famille*; *Cynthia*; *les Brûleurs de villes*, publiés en feuilleton par la *Patrie* (4 vol.); *Huit jours à Fontainebleau*, texte et dessins; *la Sagesse des enfants*, proverbes (in-18, illustré); *Pierrot à l'école*; *le Paris des enfants* (1869, in-8); *les Contes du vieux docteur* (1873, in-18); *Perdus au milieu de Paris*, histoire de trois orphelins (1875, in-8), etc.

Sa femme, Mme Georges FATH, née Caroline Berger, de Montbéliard (Doubs), élève de M. Robert Fleury, s'est fait connaître, comme peintre, par des portraits et des tableaux de genre reçus aux Salons de 1849 et de 1850. Depuis, elle a concouru par ses dessins à l'illustration de quelques ouvrages de son mari et de beaucoup de livres et de journaux.

FAUDET (Pierre-Augustin), prêtre français, né à Saint-Genès (Aveyron), le 29 juin 1798, fit ses études dans le collège de sa ville natale. Envoyé au séminaire de Picpus à Paris, il y suivit et y professa ensuite les cours de philosophie, de dogme et de morale. Ordonné prêtre en 1821 avec dispense d'âge, il fut attaché comme premier aumônier au collège de Sainte-Barbe, dont il devint supérieur jusqu'à la nouvelle réorganisation en 1831. M. de Quélen, qui l'affectionnait d'une manière particulière, le choisit, pour remplacer M. Olivier à Saint-Étienne du Mont (1833). Il succéda à M. Petetot dans la cure de Saint-Roch, quand ce dernier donna sa démission en 1852. L'abbé Faudet, chanoine honoraire de Notre-Dame et docteur en théologie, a été, en 1846, décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris, le 30 octobre 1873.

Il a écrit des *Conférences sur la religion*, à l'usage des collèges (1824), et une savante *Notice historique sur la paroisse Saint-Étienne du Mont* (1841, in-12), en collaboration avec M. de Mas-Latrie.

FAUGÈRE (Armand-Prosper), littérateur français, né à Bergerac (Dordogne), le 10 février 1810, débuta dans la carrière des lettres, en 1835, par une brochure sur *la Vie et les bienfaits de La Rochefoucauld-Liancourt*, et fonda l'année

suivante une feuille intitulée : *le Moniteur religieux*. De 1836 à 1842, il remporta trois fois le prix d'éloquence au concours de l'Académie française, sur les sujets suivants : *Du Courage civil, ou L'Hôpital chez Montaigne* (1836); *Éloge de Gerson* (1838); *Éloge de Blaise Pascal* (1842). Les recherches qu'il fit à l'occasion de ce dernier travail le mirent sur la voie de documents précieux et jusqu'alors inédits, et ce fut dès lors à la vie, à la famille et aux œuvres de ce grand écrivain que se rapportèrent la plupart des études et des publications de M. Faugère. Attaché, comme chef du secrétariat, au ministère de l'instruction publique en 1839, il entra ensuite, en qualité de rédacteur, au ministère des affaires étrangères et y devint directeur des archives et de la chancellerie. Officier de la Légion d'honneur depuis le 12 août 1853, il a été promu commandeur le 15 août 1861.

On doit principalement à M. Prosper Faugère, outre ses trois mémoires couronnés, une édition des : *Pensées, Fragments et Lettres de Blaise Pascal* (1844, 2 vol. in-8), qui, grâce aux manuscrits dont il s'est servi, est, deux cents ans après la mort de Pascal, la véritable édition princeps. Elle fut traduite l'année même en allemand par le docteur Schwartz, et plus tard en anglais. Il donna ensuite : *Lettres, Opuscules et Mémoires de Mme Périer et de Jacqueline, sœurs, et de Marguerite Périer, nièce de Pascal* (1845, in-8); *Abrégé de la Vie de Jésus-Christ*, par Pascal, avec *le Testament du même* (1846); puis, sous le titre de *Génie et écrits de Pascal*, la traduction d'un article de *l'Edimburg Review*, de janvier 1847; *Lettres de la mère Arnauld* (1858, 2 vol.); *Défense de Blaise Pascal, Newton, Galilée, etc.*, contre les faux documents accueillis par M. Chasles (1868, in-4), etc.

En dehors de ces études spéciales, on cite de lui : *Un mot de vérité sur la crise ministérielle, et de sa solution possible* (1839, in-8); *le Zollverein ou l'Union des douanes de la Prusse et des États allemands* (1859, in-8), mémoire couronné, en 1843, par la Société d'encouragement; une édition du *Journal du voyage à Paris de deux jeunes seigneurs hollandais* en 1657-1659 (1862, in-8); celle des *Mémoires de Mme Roland* (1864, 2 vol. in-18); *la Vérité vraie sur la publication des Mémoires de Mme Roland* (1864, in-8); *Fragments de littérature morale et politique* (1865, 2 vol. in-18); etc. Il a enfin collaboré à divers journaux et recueils, tels que *le Temps*, *la Revue du XIX<sup>e</sup> siècle*, *le Correspondant*, etc.

FAUQUE DE JONQUIÈRES (Jean-Philippe-Ernest DE), officier de marine et savant français, né à Carpentras le 5 juillet 1820, entra au service en 1835, et fut promu successivement aspirant en septembre 1837, enseigne en décembre 1841, lieutenant de vaisseau le 8 septembre 1846, capitaine de frégate le 7 novembre 1858, capitaine de vaisseau le 23 décembre 1865, contre-amiral le 17 décembre 1874, et vice-amiral le 1<sup>er</sup> octobre 1879. Par une circonstance tout exceptionnelle, il fut appelé, en 1848, à siéger, comme simple lieutenant de vaisseau, au Conseil d'amirauté. Chef d'état-major de l'amiral de La Grandière en Cochinchine, il fut le premier président du comité agricole fondé à Saïgon (1865). Il y organisa la première exposition de l'industrie cochinchinoise. Membre du conseil des travaux de la marine, il a été nommé préfet maritime de Rochefort. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 6 décembre 1863, et commandeur le 23 octobre 1871.

M. de Fauque de Jonquières est auteur de travaux scientifiques importants qui appartiennent, en général, aux mathématiques pures : *Mé-*

*langes de géométrie pure*, comprenant diverses applications des théories de M. Chasles, etc. (1856, in-8, 5 pl.); *Théorèmes fondamentaux sur les séries de courbes et de surfaces d'ordre quelconque* (Saïgon, Impr. impér., 1865, in-4, 1<sup>re</sup> partie); *Recherches sur les séries, ou Système de courbes et de surfaces algébriques d'ordre quelconque* (1866, in-4), et plusieurs autres *Notes* sur les mêmes sujets.

**FAURE** (Jean-Baptiste), chanteur français, est né à Moulins le 15 janvier 1830. Il montra de bonne heure ses dispositions musicales et entra fort jeune à la maîtrise de la Madeleine, puis au Conservatoire (1843-1852). Les premières années du jeune artiste furent pénibles, et à l'époque de la mue de la voix, il fut réduit, dit-on, pour vivre, à jouer de la contre-basse dans les bals de barrière. Au moment où sa voix lui revint, elle avait changé de nature : de sopraniste, il était devenu baryton. Ce fut en cette qualité que M. Faure débuta à l'Opéra-Comique en 1852. Il joua d'abord les petits rôles du répertoire, puis doubla M. Bataille dans presque toutes ses créations, notamment en 1856, dans le rôle de Peters de *l'Étoile du Nord*. Mais l'œuvre qui donna une exacte mesure de son talent, à la fois vigoureux et souple, fut la reprise de *Joconde* (1857), où M. Faure égala, suivant certains connaisseurs, le célèbre chanteur Martin qui avait créé le principal rôle. L'année suivante, M. Faure joua le *Quentin Durward* de M. Gevaert. En 1859, Meyerbeer écrivit pour lui le rôle d'Hoël dans le *Pardon de Plœrmel*.

A la suite de l'éclatant succès de chanteur que M. Faure obtint dans cette nouvelle œuvre, M. Alphonse Royer, directeur du grand Opéra, engagea le jeune baryton à le suivre sur notre première scène. Il y débuta le 14 octobre 1861, dans la reprise de *Pierre de Médicis*, œuvre considérable du prince Poniatowski; puis il chanta la *Favorite* avec un succès complet, fit partie de l'interprétation de *Moïse* et fut désigné par Meyerbeer pour le rôle de Nélusko dans l'*Africaine*. Cette dernière création (1865) mit le sceau à la réputation de M. Faure, et aucun des grands ouvrages montés sur notre première scène ne se passa désormais de son concours. Le rôle de Don Juan dans la reprise de l'opéra de Mozart (1866), celui du marquis de Posa, dans le *Don Carlos* de M. Verdi (1867), d'Hamlet, dans l'opéra de ce nom de M. Ambroise Thomas (1868), de Méphistophélès dans le *Faust* de M. Gounod (1869), d'Alphonse, dans une nouvelle reprise de la *Favorite*, ne firent qu'accroître une renommée devenue européenne.

Dans l'intervalle, le célèbre artiste ne dédaignant pas les petits rôles, créait ou reprenait quelques personnages épisodiques dans les grands ouvrages du répertoire comme celui du comte de Nevers dans les *Huguenots*. Il allait aussi chanter le répertoire italien à Londres et à Bade. M. Faure fut nommé, en mars 1857, professeur au Conservatoire en remplacement de M. Frédéric Ponchard. Après les événements de 1870-71, M. Faure accepta un engagement à Londres, puis il rentra à l'Opéra, non sans avoir eu avec M. Halanzier, directeur de ce théâtre, au sujet de ses appointements, de vifs débats dont la presse s'est dès lors plus occupée que de son talent d'artiste. Ces difficultés d'administration intérieure appelèrent à plusieurs reprises de hautes interventions qui suffirent à peine à les apaiser, et en 1876, l'artiste quitta l'Opéra, en déclarant qu'il rentrait dans la vie privée.

Connaisseur et spéculateur habile en matière d'art, M. Faure avait réuni une collection de

tableaux modernes dont la vente produisit, dit-on, plus de 600 000 francs. Il a depuis formé une autre galerie. Il s'est fait connaître honorablement comme compositeur de musique sacrée. Un *Pie Jesu* de lui a obtenu un succès persistant, et est souvent exécuté dans les églises de Paris. M. Faure a épousé Mlle C. Lefebvre (voy. ce nom). Il est décoré de plusieurs ordres étrangers.

**FAURÉ** (Justin-François), député français, né à Lombez (Gers) le 3 janvier 1840, entra de bonne heure dans la magistrature et fut substitué à Lectoure. Révoqué après le 4 septembre 1870, il s'inscrivit au barreau de cette ville. Aux élections générales du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, il fut élu, dans l'arrondissement de Lombez, par 5007 voix contre 4955, partagées entre ses deux concurrents. Il s'inscrivit au groupe de l'Appel au peuple, et combattit par ses votes le gouvernement républicain. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 158 députés qui soutinrent le cabinet de Broglie et se représenta aux élections du 14 octobre suivant, dans le même arrondissement. Il fut réélu par 6555 voix. M. Fauré représente le canton de Lombez au conseil général du Gers.

**FAUVEAU** (Joseph-Germain-Chéri), ancien représentant du peuple français, né à Lorient (Morbihan), le 14 février 1795, et fils d'un capitaine de vaisseau, entra à l'École polytechnique, à l'âge de seize ans, en 1811, et fut admis en 1813 dans le corps du génie maritime. En 1848, il fut élu dans le Finistère représentant à la Constituante par 89 554 suffrages, le neuvième sur quinze. Secrétaire du Comité de la marine, il vota, dans les questions politiques, avec la gauche non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il prêta son concours à la politique intérieure et extérieure de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il devint directeur des constructions navales à Brest, et prit sa retraite en 1858. M. Fauveau a été promu commandeur de la Légion d'honneur. — Il est mort à Brest le 25 décembre 1873.

**FAUVEAU** (Mlle Félicie DE), femme sculpteur française, née vers 1802 de parents français, à Florence, débuta avec éclat dans la carrière des arts par deux groupes, *l'Abbé*, sujet emprunté au roman de W. Scott, et *Christine et Monaldeschi*. Ce dernier lui fit décerner une médaille au Salon de 1827. Dévouée, par les traditions de sa famille, aux Bourbons de la branche aînée, elle se mêla d'une manière intime aux troubles dont la Vendée fut le théâtre en 1832, et fut condamnée par contumace à la peine de la déportation. Elle se réfugia en Belgique, puis à Florence, où elle se fixa avec sa famille.

Parmi les principales œuvres de Mlle de Fauveau, on remarque les groupes de *Saint Georges terrassant le dragon*, en bronze, et du *Martyre de sainte Dorothee*; *Judith montrant au peuple la tête d'Holopherne* (1842); *Sainte Geneviève*, en marbre; le *Monument de Dante*, retraçant l'épisode de Francesca di Rimini; le *Combat de Jarnac et de La Châtaigneraie* (1852), bas-relief en bronze; un *Crucifix* et une *Fontaine* (1855), et à Florence, le tombeau d'une jeune fille.

Son frère, M. Hyppolyte DE FAUVEAU, devint, sous la direction de sa sœur, un artiste distingué. On rencontre en Allemagne et en Russie un certain nombre de morceaux de sculpture dus à son ciseau.

**FAUVELET** (Jean-Baptiste), peintre français, né à Bordeaux, en 1822, est élève de M. Delacour,

adopta les sujets de genre et les fleurs, qu'il traite avec beaucoup de grâce et de naturel. Nous citerons de lui : *Jeune homme lisant* (1845); *le Concert, les Deux Roses* (1847); *Nonchalance* (1848); un *Ciseleur* (1850), acheté par l'empereur; *le Maître de dessin* (1852); *le Jardin* (1853); *les Jeunes mères, Deux Musiciennes* (1855), au musée du Luxembourg; *l'Amateur, le Coin du feu* (1857); *Van Loo, le Médecin plaisant* (1859); *les Trois âges, la Couturière, le Joueur de guitare* (1861); *le Fumeur, Repas de Famille* (1863); *le Livre de Ruth, les Plaideurs* (1864); *Karel Dujardin, Fleurs* (1865); *l'Enfant prodigue, un Portrait* (1869). M. Fauvelet a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1848.

**FAVA** (Mgr Amand-Joseph), prélat français, est né à Évin-Malmaison (Pas-de-Calais), le 10 février 1826. Ancien vicaire-général de Saint-Denis (Réunion), il fut nommé évêque de Saint-Pierre et Fort-de-France (Martinique) par décret du 25 janvier 1871, préconisé le 6 mars et sacré le 25 juillet suivant, puis transféré à l'évêché de Grenoble par décret du 8 août 1875 et installé dans ce nouveau siège le 18 novembre de la même année. Au mois de septembre 1879, il se vit poursuivre en appel comme d'abus, pour avoir érigé solennellement en basilique l'église de la Salette en vertu d'une bulle pontificale qu'il n'avait pas fait enregistrer. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 mars 1874.

**FAVART** (François), ancien représentant du peuple français, né à Tulle, le 1<sup>er</sup> novembre 1797, devint le secrétaire de Manuel et suivit les cours de la Faculté de droit. Reçu avocat en 1820, il retourna dans son pays pour y exercer sa profession et se plaça dans les rangs du parti libéral. Après la révolution de Juillet, il refusa la place de substitut du procureur du roi à Chambon, fut nommé, en 1836, juge suppléant à Tulle, où il fut élu maire à la fin de 1846. En 1848, il fut nommé représentant du peuple, le sixième sur huit. Il vota ordinairement avec la droite, et ne fut point réélu à l'Assemblée législative. Après le coup d'État du 2 décembre, il siégea au Corps législatif jusqu'en 1857. — M. Favart est mort à Saint-Étienne le 23 février 1878.

**FAVART** (Pierrette-Ignace PINGAUD, dite Marie), actrice française, née à Beauce, le 16 février 1833, fut adoptée par M. Favart, ancien consul, fils des comédiens dont elle a reçu légalement le nom. Elle débuta, en sortant du Conservatoire, à la Comédie-Française en 1848. Elle y a repris d'abord un nombre considérable de rôles tragiques et princiers du répertoire classique, et a joué depuis les ingénues et les adolescentes, puis des rôles de plus en plus marqués dans le répertoire moderne. Elle devint sociétaire en juillet 1854. Elle avait fait, en 1851, une apparition de quelques mois aux Variétés.

Le talent de Mlle Favart acquit, d'année en année plus de puissance, et toute la presse la plaça au premier rang des comédiennes de ce temps-ci. Elle fit succéder ou plutôt elle unit la chaleur et l'énergie à la grâce, à la dignité et à la noblesse qui étaient ses qualités primitives. La violence de passion et l'habileté consommée qu'elle a déployées dans quelques-unes de ses dernières créations, sont également remarquables, et il ne se produisit plus pendant plusieurs années une œuvre importante à la Comédie-Française sans son concours.

Voici les principales de ses créations : *Élise, dans Rêves d'amour* (1859); *Laure, dans la Considération* (1860); *Célia, dans l'Aventurière* re-

maniée (même année); *Camille, dans On ne badine pas avec l'amour* (1861); et autres rôles de jeune fille dans les comédies de Musset remises à la scène; *le Fils de Giboyer, Maître Guérin*; *Mathilde, dans le Supplice d'une femme* (1865); *Geneviève, dans le Fils* (1866); *Antoine, dans Galilée* (1867); *Doña Sol, dans la reprise d'Hernani* (même année), qui resta presque une année entière l'un de ses triomphes; *Léa, dans Paul Forestier* (1868); la *Muse dans la Nuit d'octobre* (même année); *Esther, dans les Faux Ménages*; *Julie, dans la pièce de ce nom, et Lions et Renards* (1869); *Marion Delorme* dans la reprise du drame de Victor Hugo (1872). Elle créa d'une façon supérieure le personnage de la marquise dans *Jean Dacier*, drame de M. Lomon (1877). Elle a donné de brillantes représentations en province.

**FAVÉ** (Ildephonse), général et écrivain militaire français, membre de l'Institut, né à Dreux le 12 février 1812, entra en 1830 à l'École polytechnique et en sortit dans l'artillerie de terre; il parcourut tous les grades jusqu'à celui de colonel (2 juillet 1859). D'abord attaché au dépôt central, il fit ensuite partie de la maison militaire de l'empereur comme officier d'ordonnance. En 1865, il fut nommé commandant en chef de l'École polytechnique où il avait professé depuis 1855, un cours d'art militaire et de fortification, qu'il a repris depuis. Général de brigade le 13 août 1865, M. Favé a été admis, en 1874, dans le cadre de réserve, après avoir été promu grand officier de la Légion d'honneur (28 février). Il a été élu membre libre de l'Académie des sciences, en remplacement du baron Séguier, le 10 juillet 1876.

On a de lui : *Nouveau système de défense des places fortes* (in-18 avec *Atlas*); *Histoire et tactique des trois armes et particulièrement de l'artillerie de campagne* (1845, in-8, et *Atlas*); *Histoire de l'artillerie* (1845-1847, 2 vol. in-18 et *Atlas*), avec M. Reinaud; *Nouveau système d'artillerie de campagne du prince Louis-Napoléon Bonaparte* (1851, in-8), etc. Le général Favé a rédigé en outre, à l'aide de notes de l'empereur Napoléon III, une *Histoire des progrès de l'artillerie* (1862, in-4, avec 37 pl.), formant le tome III de *l'Étude sur le passé et l'avenir de l'artillerie*, publiée, en 1846 et 1851, par le prince Louis-Napoléon, puis un tome IV, sous le titre général d'*Études* (1863, in-4, 40 pl.), suivi d'une nouvelle continuation (1871-1872, t. V et VI, in-4); il a publié en outre : *M. le duc d'Audiffret-Pasquier et la réforme administrative du département de la guerre* (1874, in-8).

**FAVRE** (Jules-Claude-Gabriel), avocat et homme politique français, ancien ministre, sénateur, né à Lyon, le 21 mars 1809, d'une famille de commerçants, venait d'achever son droit à Paris lorsque éclata la révolution de 1830. Il y prit part, et dès le 29 juillet réclama, dans une lettre insérée au *National*, l'abolition de la royauté et la création d'une Constituante. Il alla s'inscrire au barreau de Lyon, où il prit une position importante et professa hautement des opinions républicaines. En 1831, il partagea les dangers de la garde nationale pendant la lutte sanglante des ouvriers et de la garnison (novembre). En 1834, il défendit les ouvriers mutualistes, poursuivis pour délit d'association illicite, et, au sortir du palais, il faillit être victime de la fusillade dirigée, par un malentendu, contre des citoyens inoffensifs. En 1835, il vint défendre à Paris, devant le jury des pairs, les accusés d'avril, et commença

par ces mots : « Je suis républicain, » une plaidoirie qu'il soutint, quoique gravement malade, pendant quatre heures. Il appartint au barreau de Paris dès l'année suivante.

A la révolution de Février, M. Jules Favre, nommé secrétaire général à l'intérieur, passa pour avoir soutenu ou poussé Ledru-Rollin dans la voie révolutionnaire. C'est lui qu'on nommait comme l'auteur de la fameuse circulaire destinée à guider les commissaires extraordinaires, dans l'usage de leurs « pouvoirs illimités. » Élu représentant dans le département de la Loire, par 34 260 voix, le septième sur onze, il donna sa démission de ses fonctions au ministère de l'intérieur. Membre du comité des affaires étrangères, et pendant quelque temps sous-secrétaire d'État au même département, il prit une part active aux travaux de l'Assemblée constituante; il fut rapporteur de la commission chargée d'examiner la demande en autorisation de poursuites contre M. Louis Blanc, à l'occasion de l'attentat du 15 mai, et soutint vivement, le 2 juin, cette demande, qui fut repoussée ce jour même, par une majorité de trente-deux voix, et qui ne fut adoptée que dans la grande séance de nuit du 25 au 26 août. Les votes de M. Favre à la Constituante se partageaient entre ceux de la droite et de la gauche. Avec la première, il se prononça pour la loi sur les attroupements, pour le décret sur les clubs, pour celui relatif aux heures de travail, contre la loi des incompatibilités, contre la suppression et même la réduction de l'impôt du sel, tandis que plus tard il vota pour l'abolition de celui des boissons. Avec la gauche, il vota contre le rétablissement du cautionnement des journaux, pour l'abolition de la peine de mort, pour l'impôt progressif. Il s'abstint dans plusieurs questions importantes, notamment lorsqu'il s'agit de déclarer que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Des congés l'empêchèrent de participer aux votes sur le maintien de l'état de siège, l'amendement Grévy, l'abolition du remplacement militaire, le droit au travail, etc. Il approuva l'ensemble de la constitution.

Après l'élection du 10 décembre, M. Jules Favre fit au président une opposition de plus en plus marquée, et après avoir voté pour l'augmentation du traitement qui lui était alloué, et pour le crédit de 12 000 000 de francs affectés à l'expédition d'Italie, il blâma vivement à la tribune la direction donnée à cette expédition, et appuya la demande d'accusation contre le président et ses ministres. Renvoyé à la Législative par le département du Rhône, après un premier échec, et par suite de l'option du sergent Commissaire, il devint l'un des chefs du parti démocratique, et après la fuite de M. Ledru-Rollin (13 juin 1849), l'orateur de la Montagne. Parmi ses discours, on remarque ceux qu'il prononça à l'occasion du rétablissement du cautionnement des journaux, contre la proposition Proudhon, et surtout ceux dirigés contre les auteurs et les instruments de l'expédition de Rome.

Le coup d'État du 2 décembre écarta pour six ans M. J. Favre de la vie politique. Élu membre des Conseils généraux de la Loire et du Rhône, il refusa le serment exigé par la nouvelle Constitution et se renferma dans ses fonctions d'avocat. Il fut nommé et maintenu membre du conseil de l'ordre de Paris à une très forte majorité. En 1857, l'opposition soutint inutilement à Lyon sa candidature pour le Corps législatif, où une des élections partielles de Paris le fit entrer en 1858. Son nom venait d'avoir un grand retentissement dans l'affaire Orsini, où il fut le défenseur du principal accusé.

Au Corps législatif, M. J. Favre prit dès lors plusieurs fois la parole dans des questions de politique intérieure et étrangère, notamment en 1859, à propos de l'expédition d'Italie. Il était le chef reconnu de ce petit noyau d'opposition qu'on appelait *les Cinq*, seuls signataires et seuls soutiens de nombreux amendements combattus par le gouvernement et toujours repoussés par la majorité. Comme orateur, il eut à tenir tête à de violents orages. En 1863, M. J. Favre fut réélu député de l'opposition à Paris, dans la 5<sup>e</sup> circonscription, par 18 744 voix sur 27 798 votants. Il fut aussi élu à Lyon. Il avait pour concurrents, dans la Seine, M. Frédéric Lévy, et dans le Rhône, M. Laforest. Il opta pour le Rhône.

M. J. Favre resta, dans la nouvelle Chambre, le chef du parti démocratique et, avec M. Thiers, l'orateur le plus redouté, sinon le plus écouté de l'opposition. Beaucoup de ses discours, outre le privilège de soulever des tempêtes parlementaires, eurent celui d'exciter une attention passionnée dans le pays. Il faut mettre au premier rang tous ceux relatifs à l'expédition du Mexique qu'il combattit dans toutes ses phases, contre M. Rouher, comme auparavant contre M. Billault, et qu'il attaqua une dernière fois à propos des obligations mexicaines et du rôle attribué aux bons Jecker dans toute cette malheureuse affaire (fin juillet 1868). Il revint aussi plusieurs fois à la question romaine, maintenue depuis l'origine parmi les plus graves embarras du second Empire (2 décembre 1867). Les affaires allemandes lui inspirèrent aussi divers discours, et dès la convention de Gastein, il proposait et soutenait un amendement pour protester contre la violation des traités garantis par l'Europe (mars 1866). Toutes les questions de liberté et de progrès démocratique à l'intérieur l'amènèrent également sur la brèche. Il se montra aussi le défenseur ardent des droits et des intérêts des propriétaires et colons algériens (mars et juillet 1868).

Malgré ces services ou ces efforts et cette situation d'orateur d'un parti chaque jour grossissant, M. J. Favre faillit ne pas être renvoyé à la Chambre aux élections générales de 1869. Compétant sur sa popularité pour obtenir des élections multiples qui faciliteraient l'entrée du Corps législatif à plusieurs de ses amis politiques, après son option pour un des collèges qui l'auraient élu, il avait laissé poser sa candidature dans un certain nombre de circonscriptions. Celles où il avait le plus de chances étaient la 7<sup>e</sup> circonscription de la Seine et la 1<sup>re</sup> du Rhône. Son échec fut complet dans sa ville natale : il n'eut que 5991 voix, contre 16 585, données à M. Raspail, candidat du socialisme. A Paris, la lutte fut des plus chaudes; on lui opposa M. Cantagrel, comme représentant d'une opposition plus radicale, et M. H. de Rochefort, comme candidat particulièrement désagréable au pouvoir. M. J. Favre, sur 34 308 votants, réunit, au premier tour, seulement 12 028 voix, contre 10 033 données à M. de Rochefort et 7437 à M. Cantagrel. Au second tour de scrutin, M. de Rochefort maintint sa candidature, en faveur de laquelle M. Cantagrel se désista; M. J. Favre fut élu néanmoins par 18 267 voix, contre 14 503 données à son adversaire. Il accueillit avec dignité ces caprices du suffrage universel. Quelques mois plus tard, en présence de l'entraînement du parti radical pour les candidatures des irréconciliables et des insermentés, il était le promoteur d'une déclaration de la gauche contre le mandat révolutionnaire impératif (novembre 1869).

Dans les derniers jours de l'Empire, M. J. Favre était devenu le chef de plus en plus incontesté, le vrai leader de l'opposition. Sa parole retentit souvent, brillante et véhémement, dans les discus-



sions du Corps législatif, n'entraînant pas les votes, mais passionnant le pays. On remarqua notamment ses discours sur la politique intérieure (21 février 1870) et sur la question algérienne (9 mars). A la même époque, il donnait avec un grand éclat, au Cirque de l'Impératrice, une conférence sur les devoirs civiques. Portant partout l'agitation libérale, il allait plaider des procès de presse, dans les départements, et y recueillait de véritables ovations. C'était chez lui que se tenaient les réunions de la gauche et que se rédigeaient les manifestes de ce parti.

L'avènement d'un ministère chargé de modifier la Constitution dans un sens parlementaire libéral ne ralentit pas l'ardeur de ses attaques contre la politique impériale, et, pendant toute la campagne du plébiscite, il eut plusieurs fois de véritables duels de tribune avec les orateurs du cabinet. Il s'unit alors à M. Thiers pour combattre ouvertement les projets de guerre contre l'Allemagne (15 juillet). La lutte engagée, il demanda instamment l'armement immédiat des gardes nationales. Mais les événements allaient plus vite que toutes les prévisions, et les désastres des derniers jours d'août, couronnés par la capitulation de Sedan, mirent bientôt l'Empire et la dynastie sans défense en présence d'une opposition devenue irrésistible. M. J. Favre, organe de celle-ci, accablait, dans la dernière séance régulière du Corps législatif (3 septembre), le régime impérial de toute la responsabilité des malheurs de la France, et, le lendemain au matin, il demandait sommairement au Corps législatif « la déchéance de Louis-Napoléon Bonaparte et de sa famille, et la nomination d'une commission de gouvernement ayant pour mission expresse de résister à l'invasion et de chasser l'ennemi du territoire. » Mais le soir, dans l'effondrement complet du système impérial, la République était proclamée sans effusion de sang ni violence, et un gouvernement provisoire de la Défense nationale était constitué. M. Jules Favre en était nommé membre et en devenait, le lendemain, vice-président et ministre des affaires étrangères.

Son premier acte, avidement attendu, fut une circulaire aux agents diplomatiques, expliquant l'attitude nouvelle de la France devant la Prusse et annonçant la résolution d'indemniser le vainqueur des torts de l'agression impériale, mais sans compromettre la dignité ou la sécurité du pays. Elle se résumait dans cette phrase : « Nous ne céderons ni un pouce de notre territoire, ni une pierre de nos forteresses, » formule fameuse qui fut tant de fois reprochée à M. Jules Favre et au gouvernement de la Défense nationale, lorsqu'il fut démontré qu'on ne pouvait en tenir les promesses. Elle était pourtant textuellement empruntée, paraît-il, à une note de l'empereur de Russie, exprimant ainsi qu'une paix honteuse serait suivie, à courte échéance, d'une guerre d'extermination. Ce langage fut bien accueilli des diverses puissances de l'Europe, dont les ambassadeurs et représentants firent savoir au ministre qu'ils resteraient à Paris malgré l'investissement. Dès cette époque, M. Jules Favre annonça, au nom du gouvernement, l'intention de convoquer une Assemblée nationale comme ayant seule le pouvoir de traiter légitimement de la paix.

A peine Paris investi, il obtint, non sans peine, de M. de Bismarck, la célèbre entrevue de Ferrières, où le chancelier de la confédération du Nord maintint arrogamment, en présence des diverses offres du ministre français, toutes les prétentions et exigences de l'ambition allemande (19 septembre). M. Jules Favre exposa les résultats de cette entrevue dans une circulaire destinée à ranimer, par la perspective des humiliations et

des sacrifices imposés au pays, le sentiment de la lutte à outrance contre l'envahisseur.

Dans les troubles intérieurs qui compromirent à plusieurs reprises la défense, M. Jules Favre fut un des plus ardents à combattre les tentatives de révolution communale ou sociale. Depuis le départ de M. Gambetta pour Tours (7 octobre), il avait pris l'intérieur du ministère de l'intérieur, qu'il garda pendant quatre mois d'orages et de dangers. Surpris et entouré, le 31 octobre, avec plusieurs de ses collègues, il refusa fermement de signer, devant la violence, la démission que réclamaient leurs gardiens. Le lendemain, c'était lui qui demandait au peuple de Paris de voter, par *oui* ou par *non*, si le gouvernement avait encore sa confiance, et il promettait d'user jusque-là du pouvoir pour maintenir l'ordre avec énergie. A plusieurs reprises, M. Jules Favre essaya de négocier avec l'ennemi un armistice sous ces deux principales conditions : le ravitaillement de Paris proportionné à sa durée et l'élection d'une Assemblée nationale par toutes les populations françaises sans exception; les refus de M. de Bismarck rejetèrent toujours le gouvernement de la Défense nationale dans les nécessités d'une résistance sans espoir. La circulaire du 8 novembre faisait encore une fois ressortir l'impossibilité pour Paris et la France d'accepter des conditions honteuses et ruineuses. Lorsque le bombardement rendit le danger plus pressant, M. Jules Favre ne se borna pas à protester stérilement devant l'Europe contre cette inévitable rigueur militaire, il soutint le courage des habitants par de nobles paroles.

Un incident qui fit assez de bruit fut la négociation relative à la conférence de Londres ayant pour objet la révision du traité de Paris et le règlement de la question de la mer Noire. M. de Bismarck refusa d'abord, non sans quelque insolence, le sauf-conduit demandé pour le représentant de la France par plusieurs puissances étrangères, et lorsqu'il fut question de le lui accorder, M. Jules Favre ne crut pas devoir s'éloigner alors d'une ville sous le coup des derniers malheurs. La conférence fut plusieurs fois ajournée par suite de ces négociations.

Au lieu de se rendre en Angleterre, où l'on préparait déjà d'inutiles meetings en l'honneur du « grand patriote, » M. Jules Favre dut aller à Versailles pour discuter avec M. de Bismarck les conditions de la capitulation de Paris, contrain par la famine à cesser la résistance (24 janvier 1871). Ici, son rôle vraiment douloureux consistait à subir lui-même, par contrainte, des stipulations qu'il devait ensuite s'efforcer de justifier aux yeux d'une population, plus irritée que par la nécessité de céder. Le 28 janvier, il signa avec M. de Bismarck une convention qui portait, outre la capitulation de Paris, un armistice pour la masse des armées belligérantes; mais, par suite de l'ignorance où le ministre français se trouvait des opérations militaires et de la situation de nos armées en province, il était forcé d'accepter les yeux fermés les règlements de détail les plus défavorables pour notre cause, et une exception désastreuse pour notre armée de l'Est. Par une inexplicable négligence, il oubliait aussi de notifier d'une manière précise ces stipulations à la délégation du gouvernement siégeant à Bordeaux, et cette omission devenait l'une des causes principales de la ruine du général Bourbaki. D'autre part, il se hâta de convoquer les collègues électoraux pour l'élection d'une Assemblée nationale. Quelques jours après, il était un des plus empressés à annuler le décret de la Délégation de Bordeaux, suspendant les droits d'éligibilité pour des catégories de citoyens ayant donné des gages à l'Empire. A ce moment il prit, par surcroît, l'in-

térim du ministère de la justice. Aux élections du 8 février, M. Jules Favre fut élu représentant à l'Assemblée nationale par six départements qui lui donnèrent : la Seine, 81 126 voix ; le Bas-Rhin, 54 514 voix ; Seine-et-Oise, 18 670 voix ; l'Ain, 32 837 voix ; l'Aisne, 70 337 voix, et le Rhône, 75 368 voix. Il opta pour ce dernier.

Dans la nouvelle administration provisoire que M. Thiers fut chargé d'organiser, M. Jules Favre représenta spécialement la transition entre le gouvernement de la Défense nationale et le nouvel ordre de choses plus ou moins conforme aux vœux de l'Assemblée. Il garda le ministère des affaires étrangères et, à ce titre, fut intimement mêlé, avec M. Thiers, à toutes les négociations qui eurent pour objet les préliminaires de paix et la conclusion d'un traité définitif. Ce fut lui et M. Pouyer-Quertier qui allèrent signer ce dernier à Francfort, avec le prince de Bismarck, le 10 mai ; les ratifications furent échangées dix jours plus tard. S'associant à toutes les mesures d'énergie et de rigueur contre l'insurrection de la Commune, il demanda, par une circulaire du 26 mai, l'extradition des auteurs ou des complices des crimes de vol, d'incendie ou d'assassinat.

Cependant, à mesure que les idées de l'extrême droite se prononçaient dans l'Assemblée nationale, les représentants du 4 septembre au pouvoir étaient en butte aux hostilités de la majorité. M. Jules Favre, le plus attaqué de tous, dut être sacrifié, malgré les marques d'amitié du chef du gouvernement. Sa démission fut acceptée dans les derniers jours de juillet. Il fut remplacé, le 2 août, par M. de Rémusat, prit place, dans la Chambre, parmi les représentants de la gauche républicaine, et fit, quelques jours après, sa rentrée au Palais comme avocat.

L'éclat donné à des circonstances malheureuses de la vie privée de M. Jules Favre n'avait pas été étranger à la retraite de l'homme public. Les divulgations de M. Laluyé avaient révélé à tous la situation irrégulière de famille où le chef de parti s'était placé. Le procès qu'il fit lui-même à ses diffamateurs devant la Cour d'assises de la Seine (audience du 6 septembre) et qui eut pour dénouement la condamnation de M. Laluyé à un an de prison et à mille francs d'amende, acheva de donner une complète publicité aux amertumes que les fautes de sa vie intime mêlèrent si longtemps aux luttes et aux douleurs de sa vie politique. Mme Jules Favre était morte l'année précédente (12 juin 1870). L'illustre orateur s'est remarié depuis (août 1874) à une Anglaise, miss Welden.

Pendant plus de six mois, M. Jules Favre s'abstint de paraître à la tribune et laissa passer sans protestations les calomnies et les injures dont l'abreuvait quotidiennement la presse conservatrice. Au mois de mars 1872, il demanda, dans un remarquable discours, que la loi sur l'Internationale, alors en discussion, ne fût pas une loi d'exception, mais qu'elle s'inspirât du droit commun. Il faut signaler, en 1873, la part qu'il prit à l'examen des marchés de Lyon et du projet de loi sur la transportation en Nouvelle-Calédonie. Après avoir protesté contre le renversement de M. Thiers et l'adoption du septennat, il combattit avec éclat le projet de loi sur la surveillance de la haute police (novembre 1873). Ce fut surtout en 1875 qu'il reprit à la tribune tout le prestige de sa parole par ses discours contre l'état de siège, sur l'organisation des pouvoirs publics, sur le régime des prisons, sur l'enseignement supérieur, sur la députation de l'Algérie, etc. Il vota l'ensemble des lois constitutionnelles et, lors des élections sénatoriales du 30 janvier 1876, fut élu dans le département du Rhône, le premier sur quatre, par

183 voix sur 333 électeurs. Après l'acte du 16 mai 1877, il vota contre la dissolution de la Chambre, demandée par le cabinet de Broglie (22 juin), et fit partie du comité des gauches du Sénat qui, pendant l'inter-règne parlementaire, prit l'initiative de la résistance légale.

Au barreau, où il a déployé autant d'activité que dans la carrière politique, surtout avant la guerre, M. J. Favre plaida de nombreuses affaires, et souvent de très retentissantes, tant en province qu'à Paris. Au mois d'août 1860, il fut élu bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris, et réélu en 1861. Depuis les événements de septembre, il n'a plaidé, et avec plus d'éclat que de succès, que dans deux procès politiques importants : celui des héritiers de Naundorff, le faux Louis XVII, contre M. le comte de Chambord (1873), et celui du général de Wimpffen contre M. Paul Granier de Cassagnac.

Le caractère littéraire de son éloquence le fit élire membre de l'Académie française, en remplacement de V. Cousin (2 mai 1867). Son discours de réception contient, avec l'éloge du philosophe eclectique, une très vive déclaration de foi spiritualiste, que des adversaires politiques essayèrent de tourner contre sa popularité. Il avait, d'ailleurs, professé, à l'occasion, les mêmes principes au palais Bourbon.

On cite de M. J. Favre diverses brochures : *De la Coalition des chefs d'atelier de Lyon* (Lyon, 1833) ; *Anathème* (Ibid., 1833), etc. ; plusieurs plaidoyers et discours : *Sixième procès du Précurseur* (Ibid., 1833) ; *Affaire Ladvocat et Boule-nois* (Paris, 1837, in-8) ; *la Liberté de la presse* (1849, in-fol.) ; *Discours du bâtonnat, Défense de Félix Orsini* (1866, in-18) ; un important travail sur *la Justice et la réforme judiciaire* (1877, in-8). Il avait entrepris, en 1837, une *Biographie contemporaine*, dont il n'a paru que deux livraisons. En juin 1868, il fonda avec Hénon et Ern. Picard, une feuille politique hebdomadaire, *l'Électeur*, dont le premier numéro fut saisi ; ce qui éleva le tirage des suivants à plus de 40 000. En janvier 1869, il prit part, avec plusieurs notabilités de l'opinion libérale, aux conférences sur la littérature qui eurent lieu à la salle Valentino, mais dont l'attrait était moins littéraire que politique. On cite encore de M. J. Favre, comme buvette littéraire, un proverbe, le *Trait d'union*, qui fut joué chez lui dans une soirée dramatique, en avril 1865. On lui attribue enfin un petit volume de vers de jeunesse, intitulé *Boix*, qui aurait été imprimé sans être mis dans le commerce.

Les derniers événements auxquels il avait été si directement mêlé, ont été racontés par lui dans un ouvrage considérable intitulé : *Gouvernement de la défense nationale*, publié en trois parties (1871-1874), et dans un autre livre sur notre politique extérieure : *Rome et la République française* (1871, in-8). Outre les recueils mentionnés plus haut, ses œuvres oratoires ont encore été réunies sous les titres de *Conférences et discours littéraires* (1873, in-18), et *Quatre conférences faites en Belgique au mois d'avril 1874* (1874, in-18). Ses autres discours politiques et plaidoyers ont presque tous été imprimés à part.

FAVRE (Adolphe), littérateur français, né à Lille, en 1808, a écrit d'abord des poésies, notamment des paroles de romances et un volume de vers, *L'Amour d'un ange* (1832) ; puis de nombreuses nouvelles et des romans insérés dans la *Revue parisienne*, recueil mensuel dont il avait la direction en 1851. Il s'est occupé aussi de littérature dramatique et a donné quelques vaudevilles à différents théâtres, en collaboration avec M. A. Stel. Nous citerons : *la Porte Saint-Denis*,

drame en cinq actes (théâtre Beaumarchais, 1866); *L'Enlèvement au bouquet*, comédie-vaudeville en un acte (Menus-Plaisirs, 1867); *Déborah*, opéra en trois actes (Théâtre-Lyrique, même année), etc.

Parmi les autres publications de M. A. Favre, romans ou nouvelles, nous mentionnerons : *le Carrefour de la Croix* (1854, 2 vol. in-8); *l'Amour et l'Argent* (1855, 2 vol. in-8); *le Capitaine des archers* (1859, 2 vol. in-8); *la Chasse à ma femme* (1861, gr. in-8); *l'Œuvre du démon* (1863, in-18); *les Métamorphoses de Bougival* (1864, gr. in-8); *la Coupe maudite* (1865, in-18); *l'Amour et l'Argent* (1868, in-18); *Comment un fils se marie* (1868, in-18); *l'Épée de Saint-Bernard* (1872, in-18); *Comment meurent les femmes* (1875, in-18), etc.

**FAYRE** (Alphonse), géologue suisse, né à Genève, en 1813, étudia à l'Académie de sa ville natale et y devint plus tard professeur. Ses recherches importantes sur la structure géologique de la région des Alpes, lui valurent le titre de correspondant de l'Institut, le 12 mai 1879. Les résultats de ses études se trouvent disséminés dans divers recueils spéciaux, tels que : le *Bulletin* de la Société géologique de France, la *Bibliothèque universelle*, de Genève, le *Bulletin* de la Société des sciences physiques de cette ville, etc. En voici les plus importants qui ont été tirés à part : *Recherches sur les anthracites des Alpes* (1841, in-8); *Considérations géologiques sur le mont Salève et sur les terrains des environs de Genève* (1843, in-4, pl.); *Mémoire sur les terrains liasiques et keupériens de la Savoie* (1859, in-4, pl.); *Explication de la carte géologique des parties de la Savoie, du Piémont et de la Suisse voisines du Mont-Blanc* (1862, in-4); *Sur la structure en éventail du Mont-Blanc* (1865, in-8); *Sur les anciens glaciers du Jura; Géologie des montagnes placées entre la chaîne du Mont-Blanc et le lac de Genève*, etc. M. Alph. Favre a donné un résumé de ses travaux sous le titre de : *Recherches géologiques dans les parties de la Savoie, du Piémont et de la Suisse voisines du Mont-Blanc* (1867, 3 vol. in-8, avec atlas in-fol.).

**FAWCETT** (Henry), économiste et homme politique anglais, né à Salisbury en 1833, fit ses études à l'université de Cambridge et y devint professeur d'économie politique en 1863. Après s'être porté sans succès, à plusieurs reprises, depuis 1857, comme candidat libéral, à la Chambre des communes, dans divers collèges, il fut élu en juillet 1865 par celui de Brighton et réélu en 1868. Il perdit ce siège en février 1874, mais rentra au Parlement au mois d'avril suivant, comme député de Hackney. Il soutint la politique de M. Gladstone et se montra adversaire résolu du cabinet Disraëli et de sa politique dans la question d'Orient. Il combattit notamment, en 1876, le bill qui conférait à la reine le titre d'impératrice des Indes, et en décembre 1878, il présenta, à propos de la guerre avec l'Afghanistan, plusieurs motions de blâme qui furent repoussées.

Comme économiste, M. Fawcett a publié un certain nombre d'ouvrages très estimés : *Manuel d'économie politique* (A Manual of political economy), nombreuses éditions, depuis 1863; *Situation économique des travailleurs anglais* (Economic Position of the British labourer); *le Paupérisme, ses causes et ses remèdes* (Paup. its causes and remedies, 1871); *Essais et conférences sur des sujets d'économie politique et sociale* (Essays and lectures, etc., 1873); *Discours sur des questions politiques du jour* (Speeches on some current, etc., 1873).

M. Fawcett, privé de la vue, par suite d'un acci-

dent de chasse en 1858, a épousé miss Millicent Garrett, née en 1847, qui s'est fait connaître, comme instigatrice de l'agitation tendant à faire obtenir aux femmes le droit de suffrage politique. Elle a publié : *Économie politique pour les commençants* (Polit. écon. for beginners, 1870, 3<sup>e</sup> édit. 1874).

**FAY** (Charles-Alexandre), officier supérieur et écrivain militaire français, né à Saint-Jean-Pied-de-Port (Basses-Pyrénées) le 23 septembre 1827, fut élevé à Pondichéry où son père était capitaine d'infanterie de marine. Entré à l'École de Saint-Cyr le 4 décembre 1845, il en sortit comme sous-lieutenant le 1<sup>er</sup> octobre 1847, fut admis à l'École d'état-major la même année et promu lieutenant le 1<sup>er</sup> janvier 1850. D'abord attaché aux travaux topographiques de la carte des Pyrénées, il passa en Afrique avec le 60<sup>e</sup> de ligne et assista à la prise de Lagouah où il eut un cheval tué sous lui (4 décembre 1852). Capitaine le 19 janvier 1853, il fut attaché au 2<sup>e</sup> régiment de chasseurs de France, puis à l'état-major du général Bosquet qu'il accompagna en Crimée; il fut décoré à la suite de la bataille de l'Alma et se distingua à celle d'Inkermann, ainsi qu'à l'assaut du Mameion Vert. Représenté en France, il reprit ses fonctions auprès de M. Bosquet jusqu'à la mort de celui-ci. Promu chef d'escadron le 26 décembre 1864 et lieutenant-colonel le 1<sup>er</sup> août 1870, M. Fay, qui avait été chargé de diverses missions en Allemagne en 1868 et 1869, fut appelé en 1874 à organiser au ministère de la guerre les bureaux de l'état-major général. Colonel le 12 novembre de la même année, général de brigade le 14 janvier 1879, il fut nommé, le 28 du même mois, sous-chef de l'état-major général au ministère de la guerre et conseiller d'État en service extraordinaire. Officier de la Légion d'honneur depuis le 6 mars 1867, M. Fay est décoré d'un certain nombre d'ordres étrangers.

Il a publié : *Souvenirs de la guerre de Crimée* (1867, in-8 avec fig. et cartes); *Étude sur la guerre d'Allemagne en 1866* (1867, in-8, avec cartes); *Étude sur les opérations militaires en Bohême en 1866* (1869, in-8, avec cartes); *de la Loi militaire* (1870, in-8), anonyme; diverses études sur la réorganisation de l'armée; *Journal d'un officier de l'armée du Rhin* (Bruxelles, 1871, 4<sup>e</sup> édition, la même année), traduit en allemand et en polonais; des conférences sur la *Géographie de l'Allemagne*, sur son *organisation militaire*, les *Récents travaux de tactique*, etc. \*

**FAY** (Joseph), peintre allemand, né à Cologne, le 10 août 1813, fit ses études à l'Académie des beaux-arts de Dusseldorf. Après s'être fait remarquer par quelques dessins, il donna son premier grand tableau, *Samson trahi par Dalila*, puis une *Mort de Cléopâtre*, qui fut très remarquée. Il exécuta ensuite, dans la salle du conseil à Elberfeld, une longue et remarquable frise peinte à fresque dont les sujets sont empruntés à la vieille histoire nationale de la Germanie : *le Vieillard montrant à son petit-fils à faire un arc*, *la Danse des épées*, *la Chasse*, *les Chevaux*, *la Bataille de Teutoberg*, *la Mort de Varus* valurent à l'artiste une grande popularité. Les cartons en ont été exposés à Munich et à Paris. M. J. Fay vint habiter cette dernière ville, en 1845. A son retour en Allemagne, il vit accueillir avec froideur ses nouvelles œuvres. — Il est mort à Dusseldorf, le 27 juillet 1875.

**FAY** (Théodore-Sedgwick), littérateur américain, né à New-York, le 10 février 1807, étudia le droit, puis débuta dans la carrière littéraire

omme rédacteur du *New-York-Mirror*. Il fit paraître, en 1832, un recueil des articles publiés dans ce journal : *Dreams and Reverie of a quiet man* (3 vol.). L'année suivante, il se rendit en Europe, où il passa trois ans, et écrivit le récit de ses voyages sous le titre de *The minute Book*, suivi bientôt de son premier roman, *Norman Leslie* (1835). En 1837, il fut nommé secrétaire de la légation à Berlin en 1853, et obtint le poste de ministre résident à Berne qu'il conserva jusqu'en 1871.

On a encore de M. Fay deux romans spécialement dirigés contre le duel; *la Comtesse Ida* (the Countess Ida, 1840), et *Hoboken* (1843); deux courtes nouvelles et un roman chrétien en vers : *Ulric ou les Voix*, enfin des *Eléments de géographie* (First steps in géographie, 1873).

**FAYE** (Étienne-Léopold), homme politique français, sénateur, est né à Marmande (Lot-et-Garonne), le 16 novembre 1828. Avocat au tribunal civil de sa ville natale, il y fut nommé maire après le 4 septembre 1870 et exerça cette fonction jusqu'au 24 mai 1873. Aux élections générales du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, il obtint plus de 25 000 voix, mais ne fut élu que le 2 juillet suivant, par 49 181 voix, contre 28 000 données à M. de Gondrecourt. Il prit place à gauche et se signala par la part active qu'il prit aux travaux de l'Assemblée. Il vota toutes les propositions tendant à fonder le nouveau régime républicain et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876, il fut élu député pour l'arrondissement de Marmande, par 12 862 voix, contre 6 422 obtenues par M. Boisvert. A la nouvelle Chambre, dont il fut nommé questeur, il suivit la même ligne politique. Après la mort de M. Ricard, il fut appelé à remplacer M. de Marcère devenu ministre, comme sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'intérieur; il y resta jusqu'à la retraite de M. de Marcère (3 décembre 1876), et reprit sa place sur les bancs de la gauche. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 13 810 voix contre 13 417 obtenues par le même concurrent, M. Boisvert, devenu candidat du maréchal et soutenu énergiquement par l'administration. Au renouvellement triennal du Sénat, il fut élu membre de la Chambre haute, par 211 voix sur 397 votants. Par décret du 28 mai 1879, il a été nommé conseiller maître à la Cour des comptes. M. Faye représente le canton de Marmande au conseil général de Lot-et-Garonne, qui l'a choisi, à plusieurs reprises, pour président.

**FAYE** (Hervé-Auguste-Étienne-Albans), astronome français, membre de l'Institut, ancien ministre, né à Saint-Benoît-du-Sault (Indre), le 5 octobre 1814, et fils d'un ingénieur des ponts et chaussées, fut destiné à la carrière des mathématiques et entra, en 1832, à l'École polytechnique, d'où il sortit avant d'avoir achevé les deux années d'études. Il se rendit bientôt en Hollande et s'y livra à l'industrie. Quelques années après, il fut admis, sur la recommandation de M. Arago, en qualité d'élève à l'Observatoire. Le 22 novembre 1843, il découvrit une nouvelle comète dont il calcula les éléments et qui prit son nom; l'Académie des sciences lui décerna le prix Lalande. Il soumit, en 1846, à ce corps savant un mémoire sur la *Parallaxe d'une étoile anonyme de la Grande Ourse*, et le fit bientôt suivre d'un travail sur un *Nouveau collimateur zénithal et sur une limite zénithale nouvelle*. Il fut alors élu membre titulaire de l'Académie des sciences,

en remplacement du baron de Damoiseau (18 janvier 1847). Chargé, après 1848, du cours de géodésie à l'École polytechnique, il occupa ces fonctions jusqu'en 1854, époque à laquelle il fut nommé recteur de l'Académie de Nancy; il professa en même temps le cours d'astronomie à la faculté des sciences de cette ville. Nommé inspecteur général, pour les sciences, de l'enseignement secondaire, il succéda à M. Delaunay comme professeur d'astronomie à l'École polytechnique (1873).

Étranger à la politique active jusqu'à la dissolution de la Chambre des députés qui fut la conséquence de l'acte du 16 mai 1877, M. Faye accepta, aux élections du 14 octobre, une candidature officielle dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement de Paris, contre M. Marmottan, l'un des 363. Celui-ci obtint 4269 suffrages, tandis que son concurrent n'en réunissait que 2808. M. Faye n'en fut pas moins choisi par M. de Mac-Mahon, le 23 novembre suivant, pour remplacer M. Joseph Brunet, au ministère de l'instruction publique. Ces fonctions, que M. Faye avait acceptées comme une sorte de délégation temporaire, prirent fin le 14 décembre. Un moment désigné pour être le successeur de M. Leverrier à l'Observatoire, il fut nommé, par M. Bardoux, inspecteur général de l'enseignement supérieur. Chevalier de la Légion d'honneur en 1843, il a été promu officier le 29 décembre 1855 et commandeur le 9 août 1870.

Outre des mémoires lus à l'Institut sur *l'Anneau de Saturne* (1848), sur les *Déclinaisons absolues* (1850), sur une *Méthode de détermination en mer de l'heure et de la longitude* (1864), sur les *Cyclones solaires* (1873), etc., M. Faye a publié des *Leçons de cosmographie* (2<sup>e</sup> édit., 1864, in-8) et traduit avec M. C. Galusky le *Cosmos* d'Alex. de Humboldt (1846-59, 4 vol. in-8).

**FAYE** (André), littérateur norvégien, né le 5 octobre 1802 à Drammen, entra dans l'enseignement en 1824. En 1831, il voyagea en France, en Italie et en Allemagne pour y étudier l'état de l'instruction publique. Ayant subi, des 1828, l'examen de fonctionnaire ecclésiastique, il fut nommé, en 1833, pasteur à Holi (près Arendal), où il devint directeur du séminaire érigé en 1839. Le district de Nedenæs l'élut, en 1842, député au parlement de Norvège.

Les principaux écrits de M. Faye sont : *Histoire de Norvège* (Norges Historie; Christiania, 1831; 3<sup>e</sup> édit., 1842, in-8); *l'École du peuple* (Almuskolen, 1853, in-8), guide à l'usage des maîtres d'école; *Alf Thorsen, ou le Paysan bien entendu* (Arendal, 1839, in-8). Il a édité les *Traditions norvégiennes* (Norske sagn; Arendal, 1833, in-8; 2<sup>e</sup> édit., Christiania, 1844).

**FAYOLLE** (Joseph-Edmond), ancien représentant du peuple français, sénateur, né à Guéret, le 16 février 1815, fut reçu avocat à Paris, et se fit inscrire au barreau de sa ville natale. Gendre du député, M. Leyraud, il prit dans le parti libéral une position assez importante. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par environ 22 000 voix, le premier sur sept. Il vota ordinairement avec la gauche modérée. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Elysée. Réélu à l'Assemblée législative, il se rallia complètement au parti démocratique et prit l'initiative de quelques propositions destinées à améliorer la condition des campagnes. Le 2 décembre 1851, il s'associa aux premiers essais de résistance, et fut arrêté à la mairie du X<sup>e</sup> arrondissement. Après une courte détention au Mont-Valérien, il reprit à Guéret l'exercice de sa profession d'avocat. Lors des élections générales

pour le Corps législatif, en 1869, M. Fazole se porta comme candidat de l'opposition démocratique dans la 1<sup>re</sup> circonscription de la Creuse et obtint 7668 voix sur 23290 votants.

Nommé maire de Guéret, après le 4 septembre 1870, il fut révoqué après la chute de M. Thiers (mai 1873). Aux élections sénatoriales de janvier 1876, il fut élu sénateur de la Creuse le premier sur deux par 210 voix sur 328 électeurs. Appartenant au groupe de la gauche républicaine, il vota habituellement avec la minorité du Sénat et refusa la dissolution de la Chambre, demandée par M. de Broglie, en juin 1877. Représentant du canton de Guéret au conseil général de la Creuse, il en a été élu président.

**FAZY** (Jean-James), économiste et homme d'État suisse, né à Genève, le 17 mai 1794, descend d'une famille de protestants français expatriée après la révocation de l'édit de Nantes. Il fit en France de bonnes études, se fixa à Paris, prit part aux luttes de l'opposition libérale contre la Restauration, et traita spécialement les questions d'économie politique dans des brochures et des articles de journaux. Disciple de Smith et de J.-B. Say, il publia successivement : *De la Banque de France considérée comme nuisible aux transactions commerciales* (1819, in-8) ; *L'Homme aux portions* (1821, in-12) ; une série d'opuscules financiers (Genève et Paris, 1826, in-8) ; *De l'État périlleux des finances et du 4 pour 100 Chabrol* (1830, in-8) ; *Principes d'organisation industrielle pour le développement des richesses en France* (1840, in-8). Outre ces applications pratiques des théories libérales, il écrivit contre la Sainte-Alliance les *Voyages d'Értehib*, conte politique (Genève, 1822, in-12), et la *Gérontocratie* (1828, in-8).

En 1827, M. Fazy fut un des fondateurs du journal *la France chrétienne*, bientôt supprimé par la censure, et du *Mercur de France au XIX<sup>e</sup> siècle*, où l'on remarqua surtout ses *Lettres d'un Américain*. En juin 1830, il contribua aussi à la fondation d'un journal double ayant pour titre *le Pour et le Contre, ou la Révolution et la Contre-Révolution*, mettant en regard, pour échapper à la censure, les doctrines réactionnaires et les doctrines libérales. Il signa, le 27 juillet 1830, la protestation des journalistes contre les ordonnances. Le 28, il fut un de ceux qui s'installèrent à l'Hôtel de ville. Il combattit la candidature du duc d'Orléans, et après son avènement, s'engagea dans l'opposition radicale. Dès le mois d'octobre, il eut à subir un procès de presse. Refusant d'accepter, avec ses collègues de la *Révolution*, l'alliance du parti bonapartiste, il fonda la *Revue républicaine*, et, à la suite de nouveaux démêlés avec la justice, il résolut de quitter la France.

Citoyen de Genève, M. James Fazy n'était pas resté étranger à sa patrie. En 1821, il avait fait paraître des *Observations sur les fortifications de Genève*. En 1826, une tragédie en trois actes et en vers, la *Mort de Levrier* (Genève, in-8), sujet national, avait témoigné moins de son talent pour la poésie que de son patriotisme. La même année, il avait fondé le *Journal de Genève*, que sa participation à la vie politique française l'avait forcé d'abandonner. Rentré à Genève en 1833, il se plaça à la tête du parti radical. À l'aide de la *Revue de Genève* qu'il dirigeait, il organisa une coalition contre le conseil d'État, fonda, le 3 mars 1841, un comité radical et commença l'agitation révolutionnaire. Une assemblée populaire, tenue le 18 octobre, réclama la révision immédiate. Un mois après, le 22 novembre, une démonstration menaçante contraignit le conseil d'État à se retirer, et une assemblée extraordinaire se réunit pour décréter une nouvelle constitution. M. James

Fazy en fut élu membre, et il essaya d'y faire prévaloir les principes les plus démocratiques. La constitution, adoptée par le peuple le 7 juin 1842, établit un grand conseil investi du droit d'initiative, et un conseil d'État, dont les pouvoirs furent limités et définis; un conseil municipal fut créé pour la ville de Genève.

Les élections qui suivirent donnèrent la majorité aux conservateurs dans le conseil législatif et dans le conseil d'État, tandis que les radicaux dominèrent dans le conseil municipal de Genève. Il en résulta des collisions. Le 13 février 1843, les radicaux prirent les armes pour établir un gouvernement provisoire; mais l'attitude de la milice fit échouer cette insurrection. Le gouvernement proclama, le lendemain, une amnistie générale; M. Fazy ne fut point inquiété. Il entra au grand conseil et contribua, en 1844, à faire introduire à Genève le système du jury.

Dans la querelle engagée, en 1846, au sujet des jésuites, entre les cantons protestants et les cantons catholiques, le conseil d'État de Genève observa une neutralité qui paraissait tourner à l'avantage du Sonderbund et qui fut approuvée par la majorité du grand conseil, malgré l'opposition de M. Fazy. Mais le 6 octobre, une révolution éclata dans les murs de Genève. Les radicaux s'emparèrent du faubourg Saint-Gervais et s'y maintinrent malgré les troupes du gouvernement. Le 8, une grande assemblée populaire se tint dans la ville et contraignit le conseil d'État à déposer ses pouvoirs; le lendemain fut proclamé un gouvernement provisoire à la tête duquel se plaça M. James Fazy.

Cette révolution enleva aux conservateurs le gouvernement de Genève, transforma dans le sens démocratique la constitution intérieure du canton, et accrut d'une voix dans la diète fédérale les forces du parti qui exigeait la dissolution immédiate du Sonderbund. M. James Fazy, nommé membre du nouveau grand conseil et du conseil d'État, exerça dès lors, dans les affaires générales de la Suisse, comme dans celles de sa ville natale, une influence considérable. Il poussa vivement la guerre contre la ligue catholique, s'opposa à toutes les temporations et blâma les concessions faites au parti modéré par le général Dufour. En 1847, député à la diète, il vota la constitution fédérale du 12 septembre 1848.

Au milieu des événements de cette année, M. James Fazy, lié avec les républicains du *National*, crut d'abord que la Suisse ne pouvait pas rester neutre, et songea à intervenir en Italie. La réaction générale de 1849 modifia son langage, sinon ses idées. Le canton de Genève donna asile à un grand nombre de proscrits; il protesta même contre le décret du gouvernement fédéral qui interdisait le séjour de la Suisse aux chefs de la révolution badoise. Mais il ne permit pas que les réfugiés compromissent par des manifestations la sûreté de la confédération. Dans plusieurs cantons, et à Berne même, le parti radical venait de subir de graves échecs. Plus heureux ou plus habile, M. James Fazy sut se maintenir au pouvoir. Le 12 novembre 1849, le conseil d'État, qui gouvernait Genève depuis la révolution de 1846, fut réélu pour trois années. La chute de la République française vint ébranler l'autorité des radicaux genevois (2 décembre 1851). Les adversaires de M. Fazy redoublèrent d'efforts, une coalition se forma qui, aux élections nouvelles, donna pour quelque temps l'autorité à ses chefs. Mais les radicaux obtinrent, en 1856, un nouveau triomphe. Président du conseil d'État de Genève, M. Fazy fut en même temps membre de l'assemblée générale au conseil des États. Il prit alors une part importante aux discussions rela-

tives aux affaires de Neuchâtel. Les élections de juillet 1862 lui firent perdre le pouvoir, et celles de novembre 1863 l'écartèrent même du conseil d'Etat cantonal.

Au mois d'août 1864, la candidature de M. Fazy au conseil fédéral fut l'occasion de troubles assez graves dans Genève. Pendant que l'élection de son concurrent, M. Chanarière, qui l'emporta de plusieurs voix, était annulée par le bureau, des barricades s'élevaient dans la ville, et à la suite d'une lutte qui fut sanglante, un mandat d'arrêt fut lancé par le juge d'instruction fédéral contre M. Fazy, qui s'éloigna momentanément. Il fut néanmoins élu membre du grand conseil, le 14 novembre suivant. En 1865, protestant contre l'ajournement des élections du conseil d'Etat, il donna sa démission. Il fut réélu au mois de novembre 1868. Il passa les dernières années de sa vie dans une retraite absolue, vivant d'une pension, que lui servait l'université de sa ville natale, où il avait occupé la chaire de droit constitutionnel. — M. Fazy est mort à Genève, le 6 novembre 1878.

**FEBVRE** (Alexandre-Frédéric), acteur français, est né à Paris, le 21 février 1835. Entraîné vers la carrière dramatique, il alla débiter au Havre, sans avoir passé par le Conservatoire. Un an plus tard, il revint à Paris, appartenant successivement aux théâtres de l'Ambigu, de la Gaîté, de la Porte-Saint-Martin, et fut engagé, en 1857, à l'Odéon, où il créa des rôles dans les deux drames, *le Rocher de Sisyphe* et *Daniel Lambert*, et dans la comédie, *le Testament de César Girodot*. Le cachet qu'il sut donner au type du jeune gandin Célestin, contribua au franc succès de cette dernière pièce (1858). M. Febvre retourna à l'Ambigu où il créa le rôle de Picolet, dans *la Maison du Pont-Notre-Dame*, puis rentra à l'Odéon et y joua dans *le Chevalier à la mode*, *Turcaret*, *le Menteur*, etc., et s'essaya aux grands rôles du répertoire. Engagé au vaudeville en 1861, il y débuta par le rôle de Perrin dans *Un Mariage de Paris*, et créa successivement : Maurice dans *Nos intimes*, Richard dans *un Homme de rien* (1863), Mirabeau dans *la Jeunesse de Mirabeau* (1864), Didier dans *la Famille Benoiton* (1865). Ainsi, peu d'œuvres importantes parurent sur cette scène pendant quatre ans sans le concours de M. Febvre.

Admis à la Comédie-Française, en septembre 1866, en qualité de pensionnaire, il y débuta par le rôle de Philippe II dans *Don Juan d'Autriche*, puis figura dans les comédies *Par droit de conquête* et *Mademoiselle de la Seiglière*. Huit mois après (1<sup>er</sup> mai 1867), il était reçu sociétaire. Il a créé depuis cette époque des rôles dans les pièces suivantes : *le Baiser anonyme*, *la Valise de Molière* (1868), où il représentait notre grand poète, *A deux de jeu*, *Julie*, *la Parvenue* (août 1869). Il a paru, en outre, dans *le Jeu de l'Amour et du hasard*, *les Fausses confidences*, dans la reprise de *Mercadet* (1868), dans *l'Ami Fritz*, (1876), dans la reprise de *Ruy Blas* (1879), etc.

**FECHNER** (Gustave-Théodore), physicien, philosophe et poète allemand, né le 19 avril 1801, à Gross-Saehrchen près Muskau en Niederlausitz, où son père était pasteur, fit des études brillantes aux collèges de Sorau et de Dresde, et alla, à l'âge de seize ans, étudier la médecine à Leipzig. Il obtint, en 1834, la chaire de physique à l'université et commença dès lors, sur le galvanisme, de belles recherches qu'une maladie cérébrale l'empêcha de continuer. Il se tourna vers la philosophie naturelle et l'anthropologie, et il occupa, à Leipzig, une chaire académique consacrée à ce double enseignement.

On cite parmi les travaux scientifiques de M. Fechner, tous publiés à Leipzig : *Recherches sur la pile galvanique* (Massbestimmungen über die galvanische Kette, 1831) ; les traductions du *Traité de physique* de Biot et du *Traité de chimie* de Thénard ; *Répertoire de la physique expérimentale* (1832, 3 vol.) ; *Répertoire des nouvelles découvertes dans la chimie inorganique* (1833, 3 vol.) ; *Répertoire des nouvelles découvertes dans la chimie organique* (1834, 2 vol.) ; *la Doctrine atomique des physiciens et des chimistes* (Ueber die physikalische und chemische Atomenlehre, 1835) ; *Schleiden et la lune* (Schleiden und der Mond, 1856), plusieurs *Mémoires* traitant surtout de galvanisme, dans les *Annales de Poggen-dorf* ; etc.

Viennent ensuite des écrits plus personnels dans divers ordres d'idées : *Preuves que la lune est composée d'iode* (Beweis dass der Mond aus Iodine besteht, 2<sup>e</sup> édit., 1821 ; 1832) ; *Panegyrique des sciences médicales et naturelles de notre époque* (Panegyricus der izeitigen Medicin und Naturgeschichte, 1822) ; *Stapelia mixta* (1824) ; *Anatomie comparée des anges* (Vergleichende Anatomie der Engel, 1825) ; *Moyens de se préserver du choléra* (Schutz mittel für die Cholera, 1831) ; *Opuscule sur la vie après la mort* (Büchlein vom Leben nach dem Tode, 1836) ; *Poésies* (Gedichte, 1842) ; *Du Bien suprême* (Ueber das hochste Gut, 1846) ; *Quatre paradoxes* (1846) ; *Nanna, ou la Vie spirituelle des plantes* (Ueber das Seelenleben der Pflanzen, 1848) ; *le Livre d'énigmes*, en vers (das Rathselbüchlein, 1850) ; *Zend-avesta, ou Des Choses de l'autre monde* (Ueber die Dinge des Jenseits, 1851, 3 vol.) ; *la Question de l'âme* (Ueber die Seelenfrage, 1861) ; *Quelques idées sur l'histoire de la création et du développement des organismes* (Einige Ideen zur Schöpfung, etc., 1873) ; *Introduction à l'esthétique* (Vorschule der Aesthetik (Leipzig, 1876, 2 vol). Ses articles humoristiques ont été réunis et publiés sous le titre : *Petits écrits du docteur Mises*, pseudonyme de l'auteur (Kleine Schriften von Dr Mises, 1875).

**FECHTER** (Charles-Albert), acteur français, né à Belleville, le 23 octobre 1824, de parents français, fit d'abord de la sculpture, débuta à la salle Molière, dans *le Mari de la veuve*, passa quelques semaines au Conservatoire, puis s'enrôla dans une troupe qui devait parcourir l'Italie. De retour un an après, il reprit la sculpture, qui est restée l'occupation de ses loisirs, joua pendant dix-huit mois des bouts de rôle au Français, et trouva enfin au théâtre de Berlin (1846) un engagement et un succès sérieux. L'année suivante, il parut une première fois au Vaudeville, passa à Londres pour une saison, figura tour à tour, de 1847 à 1853, à l'Ambigu, aux Variétés, au Théâtre-Historique, à la Porte-Saint-Martin, et rentra enfin au Vaudeville. Il y créa avec bonheur, entre autres rôles, celui de Duval, dans *la Dame aux camélias*. Il reparut depuis à la Porte-Saint-Martin, dans *le Fils de la nuit*, où il avait monté et loué le vaisseau qui fut le plus grand succès de la pièce, et dans *la Belle Gabrielle*, où il fit une chute qui faillit lui coûter la vie. En 1859, M. Fechter reparut au Vaudeville. Il avait été, de mars 1857 à la fin de 1858, attaché à l'Odéon, comme directeur-adjoint, avec M. de La Rounat. Il faut citer dans sa carrière artistique ses excursions à Londres, où il a joué avec le plus grand succès les chefs-d'œuvre du répertoire anglais. Il y fut très applaudi dans *Hamlet*, *le More de Venise*, *Othello*, etc. Il joua même en anglais des pièces de nos théâtres de boulevards, notamment *l'Auberge des Adrets*, sous le titre de *the Radside*

*Inn*, en donnant au type de Robert Macaire une physionomie toute anglaise de gentleman (1865). Il avait pris la direction du théâtre Lyceum de Londres lorsqu'en 1868, à la suite de mauvaises affaires, il fut forcé de vendre son matériel. Il revint alors à Paris, puis il passa en Amérique et fit construire à New-York un théâtre destiné à la représentation des pièces françaises (1872). — M. Fechter est mort à New-York, le 5 août 1879.

**FEDI** (Pie), sculpteur italien, né à Viterbe en 1815, fut d'abord apprenti orfèvre à Florence, puis aborda la gravure, qu'il alla, en 1838, étudier à l'Académie de Vienne, mais qu'une dangereuse maladie d'yeux le força d'abandonner. Il se consacra ensuite à la sculpture qu'il étudia successivement à Florence et à Rome. Ses premiers envois de cette dernière ville furent : *le Christ guérissant un épileptique*, *Cléopâtre*, et *Saint-Sébastien étendu mort* (1844). Revenu à Florence, il exécuta les statues de *Nicolo Pisano* et *Andrea Cisaalpini* sur la commande du grand-duc Léopold; en 1849, *Pia de Tolommei* et *Nello della Pietro*, d'après Dante. On cite encore de cet artiste, qui, dans plusieurs de ses sujets, cherche volontiers un prétexte à des développements d'allégories : *l'Ange gardien*, monument funèbre pour la fille d'un Russe (1852); pour la marquise de Torrighiani un *Groupe colossal* de plusieurs de ses ancêtres (1856); *l'Amour au sein de l'Espérance* (1861); *la Civilisation de la Toscane*, groupe exécuté pour le prince de Carignan; *Pyrrhus condamné à mort par Polyxène*, exposé à Florence en décembre 1861 et acquis pour cette ville.

**FÉE** (Antoine-Laurent-Apollinaire), naturaliste français, membre de l'Académie de médecine, né à Ardentes (Indre), le 7 novembre 1809, fut attaché, en qualité de pharmacien militaire, à l'armée d'Espagne, en 1809. Après 1815, il s'établit à Paris, et exerça la pharmacie. En 1819, il fonda la Société des pharmaciens du département de la Seine. Il fut admis à l'Académie de médecine en 1824. La même année, il fut nommé professeur à l'hôpital militaire d'instruction de Lille. Huit ans plus tard, il fut appelé à Strasbourg (1832), où il se fit recevoir docteur en médecine, obtint la direction du Jardin des Plantes et la chaire d'histoire naturelle médicale à la Faculté. Il devint ensuite pharmacien en chef et premier professeur à l'hôpital militaire d'instruction de cette ville. Le 22 août 1850, il a été promu officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris le 21 mai 1874.

M. Fée, dont les premières œuvres furent plus littéraires que scientifiques, a publié, outre *Pélagie*, tragédie en vers, et *l'Éloge de Pline* (1821), des travaux spéciaux : *Flore de Virgile* (1823, in-8), dans la collection des classiques latins de Lemaire; *Cours d'histoire naturelle pharmaceutique* (1828, 2 vol. in-18). *Commentaires sur la matière médicale et la botanique de Pline* (1829-1833, 3 vol.), et *Flore de Théocrite et des autres bucoliques grecs* (1833, gr. in-8). Il a collaboré au *Bulletin de Ferrussac*, au *Dictionnaire des sciences médicales*, au *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, etc.

On a encore de lui : *Essai sur les cryptogames des écorces exotiques officinales*, précédé d'une *Méthode lichénographique*, etc. (1826-1827, 2 vol. in-4, avec 43 pl. color.); *Mémoire sur le groupe des Phyllériées* (Strasbourg et Paris, 1834, in-8, 12 pl.); des mémoires très remarquables sur la *Famille des fougères* (Strasbourg, 1839-1866, in-4, avec nombr. pl. in-fol.), etc. Citons à part : *Vie de Linné* (Lille, 1833, in-8), qui contient des documents inédits et autographes ;

*Promenade dans la Suisse occidentale et le Valais* (1829, 2<sup>e</sup> édit., 1835, in-8); une collection des chants populaires de la Corse, publiée sous le titre de *Voceri* (Strasbourg, 1850, in-8); *Études philosophiques sur l'instinct et l'intelligence des animaux* (Strasbourg et Paris, 1853, in-12); *Souvenirs de la guerre d'Espagne* (1857, in-12); *l'Espagne à cinquante ans d'intervalle*, 1809-1859 (1861, in-18); *les Misères des animaux* (1863, in-18); *le Darwinisme* (1864, in-8); *Études sur l'ancien théâtre espagnol* (1873, in-18).

**FEER** (Henri-Léon), orientaliste français, né à Rouen le 27 novembre 1830, fit ses études dans sa ville natale et fut reçu licencié ès lettres et licencié en droit. Il suivit à partir de 1852, les cours de langues orientales de MM. Burnouf, Pavie, Foucaux et Math, et fut chargé, en 1863, du cours de thibétain établi à la Bibliothèque, puis au Collège de France. Ces cours ayant été supprimés (1871), il fut attaché au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

On cite de M. L. Feer : *les Ruines de Ninive*, description des palais détruits des bords du Tigre (1864, in-8), intéressant résumé des découvertes de l'archéologie moderne dans cette contrée, et *République et Royauté, De la nécessité d'établir le gouvernement de la France sur la base républicaine* (1871, in-18). Il a donné à la *Revue des Deux Mondes* et au *Journal de la Société asiatique* plusieurs articles qui ont été tirés à part.

**FEILLET** (Alphonse), littérateur français, est né à la Ferté-Macé (Orne) en 1824. Professeur suppléant d'histoire au lycée Bonaparte, il renonça à l'instruction publique en 1852, et prit en 1856 la direction d'un cours d'éducation pour les jeunes filles. Il collabora activement à la 2<sup>e</sup> édition de la *Biographie universelle* (Michaud) et du *Dictionnaire de la conversation*, fournit d'assez nombreux articles aux journaux littéraires du temps et publia un intéressant volume, *la Misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul* (1862, in-8; 4<sup>e</sup> édit., 1866, in-18).

M. Feillet entreprit en 1864 une série de résumés pour l'éducation des jeunes filles : *Cent dates d'histoire de France, Cent dates d'histoire universelle, Cadres de grammaire et de littérature*, puis une collection plus sérieuse destinée à familiariser la jeunesse avec les chefs-d'œuvre classiques anciens et modernes et comprenant : *Littérature grecque, Histoire ancienne et grecque, Histoire de France*, etc. (1859-1868, in-18). Il a donné aussi des éditions abrégées d'*Homère*, de *Virgile*, de *Plutarque*, de *Molière*, de *Racine*, du *Cardinal de Retz*, etc. Il avait commencé, dans la *Collection des grands écrivains*, la première édition complète des *Œuvres du cardinal de Retz* (1872, t. I-II). Pendant la guerre de 1870-1871, M. Feillet fut attaché, auprès de la délégation de la Défense nationale, à la direction des postes et des télégraphes. Il a été décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1867. — Il est mort à Paris en février 1872.

**FELDMANN** (Léopold), auteur comique allemand, d'origine juive, né le 22 mai 1802 à Munich, apprit d'abord des métiers manuels, puis retourna à l'école et entra dans une maison de commerce. Il écrivit, dès l'âge de quatorze ans, un drame, *le Faux serment* (der Falsche Eid), représenté sur un théâtre de Munich, puis inséra quelques articles satiriques dans les journaux. En 1835, il entreprit un voyage dans l'Orient. De retour en Allemagne, après une absence de cinq ans, il parvint à faire jouer plusieurs de ses comédies au théâtre impérial de Vienne, et eut dès lors beaucoup d'

succès. En 1850 il obtint la place de dramaturge au théâtre national de Vienne.

On a de M. Feldmann un grand nombre de comédies, en parties réunies sous ce titre : *Comédies allemandes originales de Feldmann* (Deutsche Originallustspiele ; Vienne, 1844-1852, t. I-VI ; Berlin, 1855-1857, t. VII-VIII. Nous citerons les titres suivants : *l'Homme poli, le Conseiller des comptes et ses filles, le Fils en voyage, le Portrait de la bien-aimée* ; etc. Il a publié un recueil de poésies, *Chants infernaux* (Hœllenlieder, 1835), et une série d'articles sur l'Orient dans l'*Europa* de Lewald et dans la *Gazette universelle d'Augsbourg*.

**FELINSKI** (Sigismond-Félix), prélat polonais, né le 1<sup>er</sup> novembre 1824, est le fils d'une femme de lettre distinguée, Eve Felinska, qui subit un long exil en Sibérie. Après avoir terminé ses études classiques dans un lycée de Volhynie, il alla en 1844, à Moscou, suivre les cours de la faculté des lettres, puis entra en 1851 au séminaire de Luck, d'où il passa à l'Académie ecclésiastique de Saint-Petersbourg. Ordonné prêtre en 1855 et reçu docteur en théologie l'année suivante, il resta à Saint-Petersbourg en qualité de professeur de logique et de morale à l'Académie catholique. Il s'occupa de diverses œuvres de bienfaisance et fonda à Petersbourg deux orphelinats. Nommé archevêque de Varsovie, il fut consacré le 26 janvier 1862. Hostile au mouvement national qui se manifestait alors, il fut froidement accueilli par la population ; mais bientôt il se mit en désaccord avec le gouvernement en refusant de dépourvoir de ses ordres sacerdotaux le capucin Konarski, condamné à mort, et en protestant contre l'exécution elle-même (juin 1862). Quelque mois plus tard, après l'envahissement des églises par les cosaques, pendant le service, il ordonna la fermeture de tous les temples de Varsovie, et refusa de revenir sur cette détermination, malgré les menaces du gouvernement. Arrêté dans son palais, il fut transporté, au commencement de 1863, à Carskoje-Sielo et de là à Jaroslaw sur le Volga ; il y fut interné et continua à résider dans cette ville.

A part ses *Sermons*, on a de M. Felinski : *Vie et mort de l'archevêque Ignace Holowinski* (Wspomnienia z życia i smierci arc. J. H., Varsovie, 1856, in-8).

**FÉLIX** (le R. Père Célestin-Joseph), prédicateur français, né à Neuville-sur-l'Escaut, près Valenciennes, le 28 juin 1810, fit de fortes études classiques et se destina à l'état ecclésiastique. Il avait déjà professé la rhétorique au séminaire de Cambrai, quand il entra chez les Jésuites en 1837. Par suite des difficultés soulevées par son évêque, M. Belmas, il alla d'abord au noviciat de Tronchiennes, près de Gand ; mais six mois plus tard, il vint terminer son épreuve religieuse à Saint-Acheul. Devenu membre de la Compagnie, il remplit divers emplois et compléta ses études théologiques à Brugelette, à Louvain et à Laval, puis fut nommé professeur de rhétorique au collège de Brugelette, dirigé par des jésuites français. Il y était depuis quatre ans, lorsqu'un discours de distribution des prix mit en relief son talent oratoire.

Sa santé altérée nécessitant un peu de repos, le provincial le fit venir à Paris où il suivit les meilleurs prédicateurs. Il alla ensuite à Annonay (Ardèche), faire une troisième année de probation, avant de se vouer à la carrière de la prédication, d'où l'état de sa santé l'écarta encore quelque temps. Il enseigna de nouveau la rhétorique au jувéna de Saint-Acheul et au collège de

la Providence à Amiens. De cette ville, où il commença à s'exercer à la prédication, il envoya à *l'Ami de la Religion* deux articles dirigés contre le traditionalisme, système philosophique déjà combattu par le P. Chastel. En 1851, le P. Félix vint prêcher à Paris. Il fit d'abord l'Avent à Saint-Thomas d'Aquin, et l'année suivante, le Carême à Saint-Germain des Prés. L'éclat de ses débuts lui fit offrir par M. Sibour les conférences de Notre-Dame, pour l'année 1853. Il occupa cette chaire pendant près de dix années. Après avoir été supérieur de la maison de Nancy, il passa, en 1871, à la direction de celle de Paris.

Les conférences du P. Félix, reproduites par extraits textuels dans *l'Ami de la Religion*, ont été publiées en volumes, notamment sous ce titre : *le Progrès par le Christianisme, Conférences de Notre-Dame de Paris*, (1856-1871, 16 vol. in-8). Elles ont été simultanément traduites en espagnol. M. Enfantin en a combattu la partie dirigée contre la réhabilitation de la chair, dans un écrit intitulé : *Réponse au R. P. Félix sur les 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> conférences de Notre-Dame* (1858, in-8). Plusieurs sermons ont été imprimés à part : *Sur l'Observation du repos du dimanche* (1856, in-18) ; *le Travail, loi de la vie et de l'éducation* ; *l'Art devant le Christianisme* (1867) ; *Devoirs des catholiques envers l'Eglise* (1872, in-8) ; *la Paternité pontificale devant l'ordre social* (1876, in-8), etc.

**FÉLON** (Joseph), peintre, sculpteur et lithographe français, né à Bordeaux, le 22 août 1818, étudia d'abord la peinture avec M. Court, et débuta comme portraitiste au Salon de 1848. Il s'occupait ensuite de sculpture, tout en faisant déjà du pastel et du dessin lithographique, et fit aux Salons suivants des essais dans ces différents genres. Nous citerons parmi ses premières toiles : *la Vierge au sphinx, les Vertus théologales, l'Amour élevé, la Mort de Mgr Affre*, pour le ministère de l'intérieur (1849) ; *Vénus sortant de l'onde, l'Enfant au chat* (1851-1852) ; parmi ses dessins et ses pastels : *les Chef de l'Eglise, le Christ et la Vierge aux anges, Mme et Mlle Félon, la Mélancolie, la Mélodie, l'Harmonie, la Rosée du Matin* ; parmi ses lithographies, outre la plupart des sujets précédents : *le Professeur des dames, série d'études ; Baigneuses*, etc. Comme sculpteur, cet artiste a d'abord ciselé pour divers bronziers des *Vases, des Coupes*, et des décorations, telles qu'*Érigone, l'Ivresse*, etc., et exposé aux Salons : *Galathée, bas-relief ; Andromède, Amphitrite, statuettes*, etc.

Parmi les œuvres d'art de toutes sortes que M. Félon a mises au jour depuis, nous mentionnerons les plus importantes. Il a paru de lui à l'Exposition universelle de 1855 : *Diane au bain, Vénus sortant de l'onde*, lithographies ; la statuette d'*Andromède* et six médaillons, notamment celui de *la princesse Marie de Sardaigne* ; au Salon de 1857 : *la Naissance et l'Allaitement*, dessins ; *l'Aube et le Crépuscule*, bas-relief à deux faces, exécuté pour une horloge ; à celui de 1859 : *le Réveil au déclin du jour, l'Agriculture et l'Industrie* ; à celui de 1861 : des cartons pour les verrières de l'église Sainte-Péruette, à Nîmes, la *Navigation*, buste, la *Mère du Sauveur*, bas-relief, et une lithographie représentant les bas-reliefs des tympans des trois portes de la façade de l'église Sainte-Perpétue, d'après ses sculptures ; à celui de 1863 : un *Portrait, les Trois Grâces, Suzanne au bain*, la statue de *Saint Stegbert*, roi d'Austrasie, *Nymphes tourmentant un dauphin*, une lithographie représentant *Saint Jérôme, la Vierge et Sainte Félicité* ; à celui de 1864 : *la Mère du Rédempteur, l'Ange Gabriel et*



la *Vierge Marie*, dessins, et la reproduction en bronze de *Nymphe tourmentant un dauphin*; à celui de 1865 : un carton de vitrail représentant *l'Entrée de Louis XI à Toulouse, le 25 mai 1462*, un buste en terre cuite, *la Navigation*, et une statue en marbre, *l'Heure du repos*; à celui de 1866, *Vanité*, statuette; à celui de 1868 : *Père des landes de Gascogne, Jeune femme portant un enfant, Arlésienne*, statuette, *Saint François-d'Assise*, buste; à celui de 1869 : *Marie de Médicis*, vitrail, *Ève allaitant Caïn*, groupe en plâtre; à celui de 1870, *Marguerite en prison*; à celui de 1872, *Rosée du soir, Néréide*; à celui de 1876, *les Abeilles et les Fleurs*, panneau décoratif; à celui de 1877, *Un regard dans le miroir, et Doux songe*, terre cuite; à celui de 1878, *le Printemps*, panneau décoratif, *l'Imprimerie*, statuette, *Arlésienne*, buste en plâtre, etc.

M. Joseph Félon a exécuté aussi de nombreux travaux pour des monuments publics. On lui doit *l'Annonciation*, en deux sujets, à la façade de Saint-Etienne-du-Mont. Il a sculpté au nouveau Louvre, dans six tympans d'arcades, ses allégories figurant *la Vérité, l'Histoire, la Justice, la Fermeté, la Prudence et la Force*; le pourtour du chœur et la chapelle de la Vierge à Saint-Etienne-du-Mont. Il a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille pour la sculpture en 1861 et un rappel en 1863.

**FELSING** (Jacob), graveur allemand, né à Darmstadt (Hesse-Electorale), le 22 juillet 1802, fils d'un graveur de mérite, étudia de bonne heure sous son père et alla suivre à vingt ans, comme pensionnaire du prince de Hesse, les cours de l'Académie de Milan. Plus tard, il se rendit à Florence, où il exécuta une de ses planches les plus estimées, *le Christ au Jardin des Oliviers*, d'après Carlo Dolce, qui lui valut le grand prix de l'Académie de Milan. A Rome, il copia, puis grava *la Madone de saint François*, d'André del Sarto. Il fit aussi un assez long séjour à Naples, et reçut particulièrement à Parme les leçons du célèbre graveur Toschi.

Après avoir professé quelque temps à l'Académie de Florence, M. Felsing revint dans son pays en 1832 et y grava, d'après Raphaël, *le Joueur de violon*, de la galerie de Sciarra, à Rome, puis *les Jeunes filles à la fontaine*, de Bendemann. Il visita Munich, y constata l'influence exercée sur la gravure par l'école de Connelius, puis vint à Paris, où il se lia avec le baron Desnoyers. De retour à Darmstadt, il grava *la Sainte Famille*, d'après M. Overbeck (1839), *la Sainte Geneviève*, de Steinbruck, et plusieurs autres œuvres remarquables de l'école de Düsseldorf. A l'Exposition universelle de Paris, en 1867. M. J. Felsing a donné ses meilleures gravures anciennes avec quelques autres nouvelles parmi lesquelles nous citerons seulement : *Nymphes à la chasse*, d'après H. Stülke, *Salvator mundi*, d'après Léonard de Vinci, *Poésie*, d'après Ch. Köhler, *Sainte Catherine*, d'après Mucke, etc. Cet artiste obtint une 3<sup>e</sup> médaille en 1846. Il fut élu. en 1854, associé étranger de l'Institut, en remplacement de son ancien maître Toschi.

Son frère aîné, M. Jean-Henri FELSING, né à Darmstadt en 1800, et lui-même graveur distingué, s'est spécialement occupé de l'exécution typographique de la gravure. Après avoir étudié différents procédés à Paris, il alla fonder dans sa ville natale une imprimerie d'où sont sorties, sans compter les œuvres de son frère, un grand nombre de planches très remarquables. — Il est mort à Darmstadt, le 30 mars 1875.

**FELTRE** (Charles-Marie-Michel DE GOYON, duc DE), député français, né au château de Chantenay

(Loire-Inférieure), le 14 septembre 1844, est fils du général de Goyon, mort en 1870, qui obtint de l'empereur en juillet 1864, le droit de reprendre ce titre ducal en faveur de son fils aîné. Attaché d'ambassade à Madrid en 1867, il passa en novembre 1868 à celle d'Angleterre. En juillet 1869, au moment où l'ambassadeur, M. de La Tour d'Auvergne, était appelé au poste de ministre des affaires étrangères, il le suivit et fut attaché à la direction politique du ministère. Engagé volontaire pendant la guerre, il assista à plusieurs batailles, fut fait prisonnier à Metz, réussit à s'échapper et fut incorporé dans un régiment de hussards. Lors d'une élection partielle en 1875, il se porta sans succès candidat dans les Côtes-du-Nord, mais aux élections du 20 février 1876, il fut élu, comme candidat bonapartiste, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de Guingamp, par 6142 voix contre 4868 obtenues par son concurrent légitimiste. Cette élection fut invalidée pour faits de corruption. Il se représenta et fut réélu, le 21 mai, sans concurrent, par 7038 voix. Il prit place dans le groupe dit de l'Appel au peuple, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui accordèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu, toujours sans concurrent, par 8082 voix. Il représenta le canton de Bourbriac au Conseil général des Côtes-du-Nord.

**FÉNYES** (Alexis), géographe hongrois, né en 1807 à Czokaj (Hongrie), acheva ses études à l'université de Presbourg et fut admis en 1829 au barreau; l'année suivante, il remplit les fonctions d'abégat auprès de la Diète hongroise. Après plusieurs années de voyages et d'études, il s'établit à Pesth en 1836, y devint directeur de la Société de l'industrie et dirigea deux journaux spéciaux : *l'Ismeretoe* et *le Helilap*. Durant la période révolutionnaire, il fut chargé de la section de statistique au ministère de l'intérieur (1848), présida pendant quelques mois le tribunal militaire de Pesth (1849), puis rentra dans la vie privée. — M. Fényes est mort à Neupest le 23 juillet 1876.

Il a publié en langue magyare : *Etat de la Hongrie et des pays circonvoisins* (Magyarországnak's a hozza kapcsolt tartományoknak : Pesth, 1839-1840, 6 vol. in-8); *Statistique de la Hongrie* (Magyarországi' statistikája; Ibid., 1842-1843, 3 vol. in-8), et un *Atlas manuel et général des écoles* (Közönségés kézi's iskolai Atlasz; Ibid., 1845). Les deux premiers ouvrages ont été traduits en allemand.

**FERAY** (Étienne), industriel et sénateur français, né à Paris, le 24 mai 1804, est petit-fils du célèbre Oberkampf. Il se consacra de bonne heure à l'industrie et établit à Essonne, près de Corbeil, une filature, une fonderie, une papeterie et des ateliers de construction qui acquirent une importance considérable et furent une source de richesse pour le pays. M. Feray, maire d'Essonne depuis 1848, n'avait point d'antécédents politiques, lorsque les électeurs de Seine-et-Oise l'envoyèrent à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, le quatrième sur onze, avec 25355 voix. Dès son arrivée à Bordeaux, il fonda une réunion, qui prit le nom de groupe Feray et dont la plupart des représentants appartenant à l'industrie firent partie. En politique, ce groupe soutint le premier président de la République et, après la chute de M. Thiers, se fondit avec le centre gauche qui prit M. Feray pour président. Celui-ci s'associa à tous les efforts de la minorité de l'Assemblée pour fonder le gouvernement républicain, protesta contre les tentatives de restauration monarchique, et déposa, en juillet 1875, une proposition

tendant à ce que l'Assemblée ne prit de vacances qu'après le vote des lois organiques et l'élection des sénateurs : cette proposition fut repoussée. Il adopta l'ensemble des lois constitutionnelles.

Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il se porta candidat dans Seine-et-Oise, avec MM. G. Boucher et L. Say, alors ministre des finances. Leurs candidatures n'en furent pas moins combattues par M. Buffet, ministre de l'intérieur, mais sans succès. M. Feray fut élu, le second sur trois, par 475 voix sur 787 électeurs. Au nouveau Sénat, M. Feray reprit sa place au centre gauche et vota avec la minorité républicaine de cette assemblée; il repoussa la demande de dissolution de la Chambre des députés présentée par M. de Broglie au mois de juin 1877. Il fut alors un des premiers maires révoqués de ses fonctions qu'il avait exercées depuis trente ans; il n'en continua pas moins de lutter contre le ministère du 16 mai. Au moment où les élections sénatoriales républicaines du 5 janvier 1879 donnaient au centre gauche une importance particulière, M. Feray fut élu président de ce groupe. Membre du conseil-général de l'Eglise réformée de Paris, il a été fait officier de la Légion d'honneur le 27 avril 1846 et promu commandeur le 20 octobre 1878, à l'occasion de l'Exposition universelle.

**FERDINAND I<sup>er</sup>** (Charles-Léopold-Joseph-François-Marcellin), ex-empereur d'Autriche, est né à Vienne le 19 avril 1793, du second mariage de l'empereur François I<sup>er</sup> avec Marie-Thérèse, fille de Ferdinand IV, roi de Naples et de Sicile. Son éducation fut confiée à deux gouverneurs incapables, dont l'un fut congédié et dont l'autre tomba dans la démence pendant l'exercice de ses fonctions. La santé du jeune prince, d'abord très chancelante, se raffermi dans un voyage qu'il fit en 1815, en Italie, en Suisse et dans une partie de la France. Il vécut ensuite à l'écart des affaires, ne s'occupant que d'arts technologiques et d'études héraldiques. Son couronnement comme roi de Hongrie, le 28 septembre 1830, ne fut qu'une cérémonie conforme à d'anciennes traditions et ne lui conféra aucun pouvoir réel. Le 27 février 1831, il épousa la princesse Anne-Caroline, fille de Victor-Ermanuel. L'année suivante, il échappa à la tentative d'assassinat du capitaine retraité François Reindl, mû par un sentiment de vengeance privée.

Monté sur le trône après la mort de son père, le 2 mars 1835, il continua sa politique et laissa la direction des affaires à son oncle, l'archiduc Louis, et au prince de Metternich. Il fut couronné comme roi de Bohême en 1836 et comme roi de Lombardie en 1838. A cette dernière solennité, il généralisa les effets de l'amnistie qu'il avait accordée, à son avènement, en faveur des condamnés politiques italiens. Ferdinand I<sup>er</sup> encouragea l'industrie et fit construire quelques chemins de fer. C'est sous son règne que la république de Cracovie fut anéantie au profit de l'Autriche (1846). Sous la pression des mouvements révolutionnaires, en mars 1848, il renvoya M. de Metternich, déclara que le nouveau ministère serait responsable et fit faire un projet de constitution. Mais ces concessions parurent insuffisantes et Vienne se révolta en mai 1848. L'empereur, qui s'était retiré à Innsbruck, ne consentit à retourner dans sa capitale que sur les pressantes instances des habitants. Lors de la seconde révolte de Vienne, en octobre 1848, il alla s'établir à Ollmutz, et prit le parti de se démettre du pouvoir. Comme il n'avait pas d'enfant, il abdiqua en faveur de son neveu François-Joseph I<sup>er</sup> (voy. ce nom), le 2 décembre 1848, et se retira à Prague. — Il y est mort le 29 juin 1875.

**FÉRÉ** (Charles-Octave), littérateur français, né à Tours, le 11 octobre 1815, fit des études rapides à La Flèche et à Versailles. Il était maître d'études dans une pension à Rouen, lorsqu'il commença à écrire, vers 1834, dans les journaux ministériels de cette ville. De 1839 à 1849, il dirigea le *Phare de Dieppe*, puis le *Mémorial de Rouen*, et fonda le *Messager de Rouen*, qui cessa de paraître en 1852. Il vint alors à Paris, où il fournit de nombreux romans aux publications illustrées, notamment au *Voleur* dont il eut la direction. — Il est mort le 24 avril 1875.

Parmi ses romans et autres volumes, nous citerons : *les Chevaliers errants* (1856, in-4), avec M. Saint-Yves; *la Chanteuse de marbre* (1857, in-8), avec le même; *la Vipère noire* (1858, in-18); *les Mystères du Louvre* (1859, 6 vol. in-8); *la Cour des Miracles sous Charles VI* (1860, in-4); *les Invisibles* (1861, in-4); *la Rose d'Ivry* (Bruxelles, 1862, 2 vol. in-18); *les Quatre femmes d'un pacha* (1864, 5 vol. in-8), avec M. Saint-Yves; *les Buveurs d'absinthe* (1865, in-18); *les Agneaux et les Loups* (1865, in-18), avec M. J. Cauvain; *le Livre des fiancés* (1866, in-12), avec M. Vallentin; *Louise de Guzman* (1866, in-12); *les Amours du comte Bonneval* (1866, in-12), avec M. Saint-Yves; *Fualdès* (1867, in-12); *le Pacte du docteur* (1867, in-12); *les Régions inconnues, chasses, pêches, etc., dans l'extrême Orient* (1870, in-18); *le Juge médecin* (1874, in-18); *le Médecin confesseur* (1875, in-18); *les Amoureux des quatre filles d'honneur* (1875, in-18), etc.

**FERGUSON** (James), archéologue anglais, né à Ayr (Ecosse), en 1808, consacra toute sa jeunesse aux affaires industrielles. Des bureaux d'un banquier, il passa dans une fabrique d'indigo, puis fut associé à une maison d'exportation. Lorsqu'il se retira, il profita de sa fortune pour visiter en Orient les restes d'architecture laissés par les civilisations primitives.

Plusieurs ouvrages ont été le fruit de ses longues et consciencieuses excursions. On remarque : *les Temples de l'Inde* (Illustrations of the rock cut temples of India, 1845); *l'Architecture primitive dans l'Inde* (Picturesque illustrations of ancient architecture in India, 1847); *De l'Emplacement de l'ancienne Jérusalem* (Essay on the ancient topography of Jérusalem, 1847); *Restauration des palais de Ninive et de Persépolis* (the Palaces of Nineveh and Persépolis restored, 1851, in-8), et *Manuel illustré d'architecture* (An illustrated handbook of architecture, 1855, 2 vol. in-8); *Histoire de l'Architecture ancienne et moderne* (Hist. of. ancient and modern. Arch. 1865, 3 vol.; 1875, 2<sup>e</sup> édit., 4 vol.); *le Culte de l'arbre et du serpent* (Tree and serpent worship, 1868; 1873, 2<sup>e</sup> édit.) Ces publications, faites aux frais de l'auteur, et accompagnées de dessins très exacts, tous de sa main, lui ont valu une médaille d'or décernée par la Société des architectes anglais en 1871. A l'Exposition universelle de Paris, en 1878, on a remarqué de M. Fergusson les plans et dessins d'une *Restauration du palais de Cosroès à Meshita* (Moab).

Comme critique, il a entrepris un ouvrage considérable : *Recherches historiques sur la véritable essence du beau dans les arts* (Historical inquiry into the true principles of beauty in art), dont la première partie renferme une étude générale de l'architecture en Égypte, en Grèce et à Rome. On cite encore de lui : un *Essai sur les fortifications en terre* (On a proposed new system of fortification); des brochures sur les améliorations dont le *British Museum* est susceptible, etc. Il a été chargé de décorer la salle dite de Ninive au Palais de Sydenham.

**FERGUSSON** (sir William), célèbre chirurgien et anatomiste anglais, né à Prestonpans, en Ecosse, le 20 mars 1808, fit ses études à l'école primaire de Lochmahen et à l'université d'Edimbourg. A dix-huit ans, il commença à étudier l'anatomie auprès des docteurs Knox et Turner, et devint leur aide au Collège royal des chirurgiens d'Edimbourg. Pendant neuf ans il resta attaché au docteur Knox, et se livra particulièrement, sous sa direction, à l'anatomie. Licencié en chirurgie en 1828, agrégé en 1829, il commença un cours pratique de chirurgie en 1831, fut nommé en 1836 aide-chirurgien à l'infirmerie royale, et devint membre de la Société royale d'Edimbourg en 1839. Un an après, il vint à Londres, comme professeur à King's Collège, puis passa, avec le même titre, au Collège royal des chirurgiens d'Angleterre. Membre de la Société royale et chirurgien extraordinaire de la reine, il remplit auprès du prince Albert les fonctions de chirurgien ordinaire. Il fut créé baronnet en 1865. Sir William Fergusson a publié un *Traité de chirurgie pratique* (a System of practical surgery), très estimé, et inventé ou perfectionné un grand nombre d'instruments. Il a traité dans les journaux de médecine des matières spéciales, comme la lithotomie, la lithotritie, l'anévrisme, etc. — Il est mort à Londres le 10 février 1877.

**FERNAU** (Sébastien-François DAXENBERGER, dit Charles), poète et homme d'État allemand, né à Munich, le 3 octobre 1809, et fils d'un artisan, reçut une éducation très élémentaire dans les écoles de sa ville natale, suivit les cours de droit aux universités de Gœttingue et de Berlin, et se destina à la magistrature. En 1833, il entra, comme assesseur, au ministère de l'intérieur, et devint, en 1835, assesseur du prince royal Maximilien, plus tard roi de Bavière. Conseiller d'État, en 1843, il fut trois années censeur, puis conseiller de l'Église et de l'instruction publique (1847), et conseiller ministériel au ministère d'État et au ministère des affaires étrangères. Député à l'Assemblée nationale de Francfort, en 1849, il vota avec le parti de la monarchie constitutionnelle, et défendit l'indépendance de la Bavière. En 1851, le roi l'anoblit et lui conféra l'ordre de la Couronne de Bavière.

Comme poète, M. Fernau a donné : *Edgar, ou Fleurs de la vie d'un poète* (Edgar, oder Blüthe aus dem Leben eines Dichters, Munich, 1838); *Poésies mythiques* (mythische Gedichte, Ibid., 1835) *Poésies* (Gedichte, Ratisbonne, 1845); plusieurs drames : *Beatrice Cenci*, *Ulrich Schwarz*, *Bianca Capello*; une œuvre lyrique, *la Fête des Muses* (das Fest der Musen), qui fut représentée avec succès à l'occasion de mariages princiers; des contes, légendes, etc.

**FERNI** (Virginia et Carolina, sœurs), violonistes italiennes, nées à Côme (Lombardie), la première en 1840, la seconde en 1841, et filles d'un professeur de violon distingué, voyagèrent, toutes jeunes avec lui dans les principales villes de l'Italie, du Piémont et de la Suisse, et entendirent, à Genève, les sœurs Milanollo, qui, par l'émulation qu'elles leur inspirèrent, décidèrent de leur vocation. Formées rapidement par Bianchi et Gamba, elles voyagèrent à leur tour en Suisse, en Hollande, en Allemagne dans le midi de la France, puis vinrent à Paris. Elles y obtinrent, à deux reprises différentes (1854 et 1855), un succès d'admiration et de curiosité, donnèrent des concerts à la salle Hertz, dans de nombreux salons ou au théâtre, et furent spécialement engagées par la direction de la salle Ventadour. Ces deux jeunes artistes formaient par leur talent un

remarquable contraste. Mlle Virginia se distinguait par la douceur mélancolique du chant, et sa sœur par l'ardeur, l'éclat, une énergie toute virile. On disait que l'une était l'ange de son instrument et que l'autre en était le démon.

**FERON** (Mgr Louis-Charles), prélat français, est né à Saint-Grégoire-du-Vieuvre (Eure), le 30 novembre 1793. Précédemment chanoine et archiprêtre d'Evreux, il a été nommé évêque de Clermont par ordonnance du 13 novembre 1833, préconisé le 20 janvier 1834 et sacré le 16 mars suivant. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 9 juillet 1862. On ne cite de lui que des *Mandements et Instructions pastorales*.

**FÉRON** (Firmin-Eloi), peintre français, né à Paris, le 1<sup>er</sup> décembre 1802, entra à seize ans dans l'atelier du baron Gros, suivit en même temps les cours de l'École des beaux-arts, remporta le second prix de peinture, en 1823, et le grand prix au concours de 1825, sur le sujet de *Pythias et Damon*. De retour de Rome en 1832, il débuta au Salon de l'année suivante, travailla pour les galeries de Versailles, et fit plus tard un voyage en Afrique. — Il est mort à Conflans (Seine-et-Oise), le 24 avril 1876.

M. Féron a principalement exposé, depuis 1833 : *Annibal aux Alpes*, *Victor Pisani délivré*, *la Promenade du roi à Pierrefonds*, *la Résurrection de Lazare*, commandé par le ministère de l'intérieur (1835); *les Funérailles de Kléber au Caire*, une *Embuscade d'Arabes*, *l'Intérieur d'une maison mauresque*, *le Port d'Alger*, *les Sources de Bab-el-Oued*, *le Christ arrêté par Judas*, acquis par le ministère de l'intérieur; et à l'Exposition universelle de 1855, un *Souvenir de Tunis*. On voit de lui au musée de Versailles : *la Bataille d'Arzur*, *la Prise de Rhodes*, *l'Entrée de Charles VIII à Naples*, *la Bataille de Fornoue*, *les Combats de Guntersdorf*, *Hollabrunn*, et divers autres; *l'Arrivée du duc d'Orléans à l'Hôtel de ville en juillet 1830*, et le portrait de *Duguesclin*. Il a obtenu une 1<sup>re</sup> médaille en 1834, et la décoration de la Légion d'honneur en janvier 1841.

**FERRARA** (Francesco), économiste italien, né à Palerme au mois de décembre 1810, fut nommé, en 1834, chef de bureau de la statistique de Sicile, et fonda le *Giornale di Statistica*, auquel il a fourni un grand nombre d'articles. Ayant pris part, en 1847, au mouvement de l'indépendance par la publication de quelques écrits politiques, il fut enfermé à la citadelle de Palerme, d'où il sortit, l'année suivante, pour devenir membre du gouvernement provisoire. Il fit partie de la Commission chargée d'aller offrir la couronne au duc de Gènes, frère du roi Charles-Albert; mais l'autorité napolitaine ayant été rétablie pendant son absence, il resta à Turin, où, en 1849, il fut appelé à remplacer M. Scialoja dans la chaire d'économie politique de l'université. Ministre des finances dans le cabinet Rattazzi, il proposa, en 1867, la liquidation du patrimoine ecclésiastique sous la forme d'un impôt spécial frappant les biens du clergé d'une somme de six cents millions.

On a de M. Ferrara des brochures sur le tarif protecteur, les enfants trouvés, Malthus, et les ouvrages suivants : *l'Économie politique chez les anciens* (in-8); *Importance de l'économie politique* (Importanza dell' etc., Turin, 1849-1850, in-8), et *Bibliothèque de l'économiste* (Ibid., 1852, in-8), collection choisie de productions modernes.

**FERRARI** (Joseph), philosophe et homme politique italien, né à Milan en 1811, fils d'un médecin, fit ses études à l'université de Pavie, fut reçu

docteur en droit à l'âge de vingt ans, ne tarda pas à débiter comme publiciste dans différentes revues, et devint l'intime ami du philosophe Romagnosi, sur lequel il publia, dans la *Bibliothèque italienne*, un travail intitulé : *L'Esprit de Jean-Dominique Romagnosi*. La même année (1835), il donna une édition complète des œuvres de Vico, augmentée d'un volume sur *L'Esprit de Vico*, et réimprimée depuis à Milan en 1853, dans la *Collection des classiques italiens*. En 1837, il passa en France où il publia un volume qui est comme le résumé de ses travaux sur Vico : *Vico et l'Italie* (Paris, 1839). Collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, il y inséra, sur les littérateurs populaires de l'Italie, des articles qui lui suscitèrent une polémique très vive avec Libri.

En 1840, il se fit recevoir docteur ès lettres et obtint une chaire de philosophie au collège de Rochefort. Refusé. L'année suivante, à l'aggrégation, à cause de la hardiesse de ses idées, il fut en même temps, nommé professeur à la faculté de Strasbourg. Appelé à suppléer, dans cette ville, M. l'abbé Bautain, il souleva des tempêtes. D'après des journaux alsaciens, les feuilles ultramontaines de Paris donnèrent, comme ses propres paroles, des citations de Platon sur la communauté des biens et des femmes, et sur ces accusations, le ministre Villemain le destitua.

M. Ferrari publia pour sa justification une brochure intitulée : *Idees sur la politique de Platon et d'Aristote* (1842), qui fut impuissante à le faire réintégrer. Il fut toutefois reçu peu après (1843), à l'aggrégation de philosophie, mais il n'en resta pas moins en disponibilité. En 1847, il fit paraître son livre le plus important : *Essai sur le principe et les limites de la philosophie de l'histoire*. Après la révolution de Février, M. Carnot le réintégra dans sa chaire de Strasbourg. A la fin de l'année, il passa à Bourges et s'y trouva encore en butte aux mêmes attaques. Le 13 juin suivant, il fut suspendu. A la suite des événements qui amenèrent, en 1859, l'annexion de la Lombardie au Piémont, il fut élu député au parlement de Turin. Partisan du système fédératif, il se signala par l'ardeur avec laquelle il combattit la politique de M. de Cavour et l'annexion de l'Italie méridionale (8 octobre 1860). Il prit rang parmi les orateurs du parti radical et mazzinien et fit partie des divers-és législatures de la Chambre des députés du royaume d'Italie. — Il est mort à Rome le 1<sup>er</sup> juillet 1876.

M. Ferrari a publié encore : *Machiavel, juge des révolutions de notre temps* (1849) ; *les Philosophes salariés* (1849), brochure inopportune contre ses anciens collègues de l'enseignement philosophique ; *la Federazione repubblicana* (Capolago, 1851) ; *la Filosofia della rivoluzione* (Ibid., 1851, 2 vol.) ; *l'Italia dopo il capo di Stato* (Ibid., 1852) ; *Histoire des révolutions d'Italie, ou Guelfes et Gibelins* (Paris, 1856-1858, 4 vol.) ; *l'Annexion des Deux-Siciles* (1860, in-8) ; *Histoire de la raison d'Etat* (1860, in-8) ; *la Chine et l'Europe*, leur histoire et leurs traditions comparées (1867, in-8) ; *Storia delle rivoluzioni d'Italia* Milan (1871-1873, 3 vol.), etc. Parmi ses nombreux articles de la *Revue des Deux Mondes* ou de la *Revue indépendante*, on a remarqué : *De la Philosophie catholique en Italie ; la Révolution et les révolutionnaires en Italie ; la Révolution et les réformes en Italie ; l'Aristocratie Italienne*, etc.

**FERRARI** (Luigi), statuaire italien, né à Venise, en 1810, et fils d'un sculpteur distingué, Bartolomeo Ferrari, reçut de son père son éducation artistique. En 1827, il exposa dans les salles de l'Académie vénitienne un petit buste de *Vierge* qui reparut, en 1837, avec un groupe de *Laocon*

placé depuis au musée de Brescia. La mort de son père, en 1844, lui laissa le soin d'une nombreuse famille sans fortune, et les guerres de 1848 le condamnèrent encore au repos. Il ne reprit ses travaux et ses envois qu'en 1851, et devint alors professeur de sculpture à l'Académie de Venise.

On a de cet artiste divers groupes et bas-reliefs très remarquables, la plupart de grande dimension : *David triomphant de Goliath ; Laocon* cité plus haut ; *la Résignation chrétienne*, bas-relief, *la Prière d'un mari sur le tombeau de sa femme ; Jeune fille priant sur le tombeau de son père ; le Christ ressuscitant ; l'Ange de la résurrection ; l'Ange de la charité*, groupe monumental de quatre figures ; *la Mélancolie, Endymion*, grandeur naturelle ; *David remerciant Dieu de sa victoire ; Deux anges en adoration ; l'Innocence, l'Occasion, une Naiade, une Danseuse*, statues d'enfants (1836-1856), etc.

**FERRARIS** (Amalia), danseuse italienne, née à Voghera, dans le Piémont, en 1830, étudia d'abord l'art chorégraphique à Turin, puis à Milan, sous M. Charles Blasis, et débuta dans cette ville au théâtre de la Scala (1844). Aussitôt engagée au théâtre de San-Carlo, à Naples, elle créa pendant quatre ans divers rôles composés pour elle, tels que *la Regina delle Rose, Nadilla, Fiorita, Armida, Ondina*, etc. Appelée, pendant les saisons d'automne, sur les grandes scènes de Gênes, Turin, Florence, Sinigaglia, Ravenne, et pendant les carnivals de 1854 et 1855, au théâtre d'Apollo, à Rome, elle parut en outre sur le théâtre de la Reine, à Londres, et sur celui de la Porta Carindia, à Vienne. En 1856, elle fut attachée à l'Académie impériale de musique de Paris, et figura, avec un bruyant succès, dans le ballet des *Elfes* et dans celui d'*Orfa*. On la proclama « la rivale d'Elssler. » Ses autres créations, dans des ballets composés pour elle, furent : *l'Isola degli Amori, Raffaelo e la Fornarina, il Giucatore, Iberia*. Le sculpteur italien Gajazzi l'a représentée dans ce dernier rôle, en 1854, à Rome, à la suite d'une soirée d'adieux où elle fut l'objet de vingt-deux rappels. Elle n'eut pas de moins grands succès à Bruxelles, en 1864, dans *l'Étoile de Messine*, et autres ballets. Elle s'est depuis retirée du théâtre.

**FERRAZ** (Marin), professeur français, est né à Ceyzerieux (Ain), le 25 mars 1820. Agrégé de philosophie en 1852, il devint professeur de logique au lycée de Strasbourg. Reçu docteur ès lettres en 1862, il fut nommé professeur de philosophie à la faculté des lettres de Lyon en remplacement de M. F. Bouillier. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 15 janvier 1879.

Outre ses thèses de doctorat (*De la psychologie de saint Augustin et De Stoica disciplina apud poetas romanos*), il a publié un livre remarqué : *Philosophie du devoir ou Principes fondamentaux de la morale* (1869, in-8 ; 2<sup>e</sup> éd. in-18), couronné par l'Académie française.

**FERRIER** (Paul), auteur dramatique français, né à Montpellier en 1843, fit ses études de droit, mais renonça au barreau pour suivre ses goûts littéraires. Après un début heureux à la Comédie-Française, *la Revanche d'Iris* (1868), comédie en un acte et en vers, il fit représenter au Vaudeville *Un mari qui voisine* (1869) et *Une femme est comme votre ombre* (1870) ; à l'Odéon, *la Crémaillère* (1872) : ces trois buvettes passèrent à peu près inaperçues. *Gilbert*, comédie en trois actes, jouée également à l'Odéon (1872), reçut un meilleur accueil. L'année suivante, il obtint deux réels

succès avec une saynète en vers, *Chez l'Avocat*, restée au répertoire du Théâtre-Français, et *les Incendies de Massoulard*, vaudeville en un acte (Palais-Royal). *Tabarin*, comédie en deux actes, écrite spécialement pour M. Coquelin aîné, fut moins bien accueillie; *la Partie d'échecs* (1 acte, Palais-Royal, 1876); *les Cinq filles de Castillan* (1 acte, Gymnase, même année), *les Compensations* (3 actes en vers même théâtre, même année) et deux autres vaudevilles, *Au grand col* et *la Chaste Suzanne* (Palais-Royal, 1877), sans avoir de succès durable, ont prouvé la fécondité de M. Ferrier.

**FERROUILLAT** (Jean-Baptiste dit Joannis), ancien représentant du peuple français, sénateur, né à Lyon (Rhône), le 4 mai 1820, d'une famille notable d'industriels, et de commerçants, fit de bonnes études au collège de Lyon, et vint suivre les cours de droit à la Faculté de Paris. Il se distingua dans les concours et fut un des lauréats de 1844. Reçu docteur, il devint secrétaire particulier de M. Bethmont. Il se présenta, en 1848, aux suffrages des électeurs du Rhône, soutint sa candidature dans les clubs de Lyon et des cantons ruraux, et fut nommé par 53 406 voix. L'un des plus jeunes membres de la Constituante, il fit partie du bureau provisoire, comme secrétaire de l'Assemblée. Il vota avec le parti du *National* jusqu'à l'élection du 10 décembre, puis se rapprocha de la droite et soutint la politique de l'Elysée. Non réélu à la Législative, M. Ferrouillat prit place au barreau de Lyon. En 1864, il fut élu, comme candidat de l'opposition, conseiller général du Rhône, pour le 2<sup>e</sup> canton de Lyon; en 1867, il donna sa démission et fut réélu avec une majorité considérable.

Après la révolution du 4 septembre 1870, M. Ferrouillat, nommé conseiller municipal à Lyon, présida, pendant la guerre, le comité de résistance puis, aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, fut envoyé à l'Assemblée nationale, comme représentant du Var, par 29 484 voix sur 50 812 votants. Il prit place à l'extrême gauche, vota habituellement avec la minorité républicaine de l'Assemblée nationale et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Il fut amené à prendre la parole à plusieurs reprises pour défendre le conseil municipal de Lyon, et la population de cette ville dans la discussion relative aux marchés de Lyon, repoussa les allégations de la Commission, et demanda le maintien de la mairie centrale. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut nommé sénateur dans le département du Var, le premier sur deux, par 136 voix sur 207 électeurs. Au Sénat il prit place à l'extrême gauche et fut, dès l'origine, un des signataires de la proposition d'amnistie pleine et entière déposée par M. Victor Hugo. Après l'acte du 16 mai 1877, il vota contre la dissolution de la Chambre demandée par M. de Broglie.

**FERRY** (Jules-François-Camille), homme politique français, député, ministre, né à Saint-Dié (Vosges), le 5 avril 1832, se fit inscrire au barreau de Paris en 1851, et prononça l'un des discours de rentrée à la conférence du stage en 1855. Occupé de travaux de jurisprudence, il collabora à la *Gazette des tribunaux*. En 1864, il fut compris dans le « procès des treize. » En 1865, il entra à la rédaction du journal *le Temps*, y traita avec beaucoup de vivacité les sujets de politique courante et montra surtout sa compétence dans les questions de finances. Il entreprit notamment, en 1868, contre l'administration de la ville de Paris, à propos des déficits encore inavoués de sa gestion financière, une campagne qui provoqua

un long échange de *communiqués* et de répliques; il la résuma par une brochure assez retentissante: *les Comptes fantastiques d'Hausmann* (in-8). La même année, un article intitulé *les Grandes manœuvres électorales*, publié en tête du premier numéro de *l'Électeur libre*, fondé par MM. J. Favre, E. Picard et Hénon, fit condamner ce journal à 10 000 francs d'amende.

Aux élections de 1863, pour le Corps législatif, M. Jules Ferry s'était porté à Paris contre M. Garnier-Pagès, puis avait retiré sa candidature; il se présenta de nouveau, comme candidat de la démocratie radicale, aux élections de 1869, dans la 6<sup>e</sup> circonscription, où il eut pour principaux concurrents MM. Adolphe Guéroult, député sortant, et Aug. Cochin, caudat cléricale, appuyé par l'administration. Il soutint sa candidature avec d'assez grands succès de parole dans les réunions électorales publiques et obtint, au premier tour de scrutin, sur 30 385 votants, la majorité relative de 12 916 voix contre 12 028 données à M. Cochin et 4 851 à M. Guéroult; au second tour, ce dernier concurrent s'étant retiré, M. Ferry fut élu par 15 729 voix contre 13 944 données à M. Cochin.

Pendant la session de 1869, son rôle et son importance oratoire à la Chambre s'accusèrent de plus en plus. L'un des chefs les plus écoutés de l'opposition, il fut au nombre des députés qui demandèrent la dissolution du Corps législatif comme ne représentant plus la majorité du pays, et à cette occasion il engagea avec M. Emile Ollivier une discussion des plus virulentes dans laquelle il opposa au premier ministre le nom et les souvenirs de son père (11 février). Après la déclaration de guerre à la Prusse, M. Ferry qui avait lutté, avec toute la gauche, contre la détermination du gouvernement, demanda, sans succès, la suspension de la loi du 25 mai 1834, sur la fabrication des armes de guerre.

Lors de la révolution du 4 septembre, il fut proclamé, ainsi que toute la députation de Paris, membre du gouvernement de la Défense nationale qui s'installa à l'Hôtel de ville. Nommé secrétaire du gouvernement, par décret du 5 septembre, et délégué, le 6, à l'administration du département de la Seine, il s'efforça de rétablir les services de la banlieue de Paris comprise entre l'enceinte et les forts, le matériel de la garde nationale, créa le corps des brancardiers ambulanciers, etc., etc. Fait prisonnier lors de la tentative insurrectionnelle du 31 octobre, et délivré par la garde nationale, M. Ferry fut délégué à la mairie centrale de Paris, après la démission de M. Arago (15 novembre). Il présida l'assemblée des maires, qui, le 18 janvier 1871, décida le rationnement du pain et les autres mesures rigoureuses que réclamait la situation. Le 22 janvier, à la suite de la malheureuse sortie du 19, sur Montretout et Buzenval, une compagnie de marche du 101<sup>e</sup> bataillon de la garde nationale attaqua l'Hôtel de ville, où M. Ferry, G. Chaudey et les mobiles bretons résistèrent vigoureusement. Cette échauffourée fut le dernier épisode du siège: Paris capitula quatre jours après.

Élu représentant à l'Assemblée nationale pour le département des Vosges, le cinquième sur huit, par 33 439 voix, M. Ferry donna sa démission de membre du gouvernement de la Défense et d'administrateur de la Seine, au moment de la vérification des pouvoirs. Il conserva provisoirement cette dernière situation jusqu'au 18 mars. Après le second siège et l'entrée des troupes dans Paris, M. Thiers le nomma préfet de la Seine (24 mai); M. Ferry n'accepta cette nomination que provisoirement et se retira au bout de dix jours, lorsque M. Léon Say eut accepté ces dif-

ficiles fonctions. Un moment proposé pour l'ambassade de France aux États-Unis, il fut nommé ministre de France à Athènes par décret du 15 mai 1872. Dans ce nouveau poste, il prit une part heureuse à la conclusion de l'interminable différend des gouvernements hellénique, français et italien au sujet des mines du Laurium. Après le renversement de M. Thiers (24 mai 1873), M. Ferry donna sa démission de ministre plénipotentiaire, et revint prendre sa place dans les rangs de la minorité de l'Assemblée, qui le nomma plusieurs fois l'un de ses vice-présidents. Élu, en 1875, président du groupe de la gauche républicaine, il prononça plusieurs discours remarquables sur la nécessité de la dissolution, sur les réformes de l'enseignement supérieur, sur la collation des grades, etc. Il vota l'ensemble des lois constitutionnelles.

Aux élections générales du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, il fut élu dans l'arrondissement de Saint-Dié, par 11739 voix ; son concurrent, M. Champy en avait recueilli 6204. Choisi de nouveau par ses collègues comme président de la gauche républicaine, M. Ferry fut chargé du rapport sur le projet de loi d'organisation municipale et prit part à plusieurs discussions importantes. L'un des 363 députés qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 13 208 suffrages contre 8686 obtenus par M. de Ravinel, ancien représentant à l'Assemblée nationale. Dès la réunion de la nouvelle Chambre, il blâma les agissements du ministère avant et pendant les élections, et soutint l'enquête demandée par la gauche (15 novembre), ainsi que l'ordre du jour d'exclusion dirigé contre le ministère extra-parlementaire du général de Rochebouët (24 novembre), etc. Sous le ministère Dufaure, il défendit le programme politique de l'Union des gauches. Il fut choisi comme président de l'importante Commission du tarif général des douanes, qui eut à recevoir les dépositions des représentants des grands intérêts industriels et commerciaux du pays.

Lorsque le renouvellement triennal du Sénat eut donné la majorité au parti républicain, dans l'une comme dans l'autre Chambre (5 janvier 1879), M. Ferry fut un de ceux qui, sans vouloir renverser le cabinet Dufaure, le poussèrent aux réformes devenues nécessaires ; ce fut lui qui formula l'ordre du jour de confiance du 20 janvier 1879, voté par 208 voix contre 116, accentuant les déclarations du manifeste ministériel du 16, et réclamant l'épuration du personnel administratif et judiciaire. Après la démission du maréchal de MacMahon (30 janvier), il fut appelé par le nouveau président de la République, M. J. Grévy, à faire partie de son premier cabinet, comme ministre de l'instruction publique et des beaux-arts (4 février), les cultes étant rattachés à un autre ministère. Son entrée aux affaires fut marquée par un remaniement sérieux du personnel des directions, par la séparation du service des Beaux-Arts, sous la direction spéciale d'un sous-secrétaire d'État, par la réorganisation générale de l'administration des musées (Rapport et décret conforme du 1<sup>er</sup> mars 1879) et la création d'un musée pédagogique (13 mai), par le dépôt d'un projet de loi pour la suppression des lettres d'obédience (20 mai), et surtout la présentation d'un projet de loi sur l'enseignement supérieur qui, ne se bornant pas à restituer à l'État la collation des grades, proposait par son article 7, d'interdire toute participation à l'enseignement dans les établissements publics ou privés, aux membres des congrégations non reconnues par la loi.

Ce projet de loi, voté par la Chambre, après

une longue et vive discussion, le 9 juillet, par 347 voix contre 143, fut porté au Sénat trop tard pour être mis à l'ordre du jour avant les vacances ; mais il parut rencontrer tout d'abord, dans la Chambre haute, un partage presque égal d'hostilité et de sympathie, et la commission qui fut élue pour l'examiner, avec M. J. Simon pour président, donna une voix de majorité à ses adversaires. Pendant la prorogation, le projet Ferry et son article 7 partagèrent, dans les mêmes proportions, les Conseils généraux de France. Puis vint une série de voyages administratifs du ministre à Bordeaux, à Toulouse, à Perpignan, à l'occasion de l'inauguration de la statue d'Arago, à Marseille, à Lyon, etc. M. Ferry se vit partout l'objet de réceptions empressées, et l'article 7 dont il annonçait avec confiance la prochaine adoption par les deux Chambres, fut vivement acclamé sur son passage (septembre-octobre 1879). Ses adversaires s'efforcèrent de susciter, dans un certain nombre de villes, une agitation en sens contraire.

M. Jules Ferry a épousé, le 24 octobre 1876, Mile Rissler-Kestner. — L'un de ses frères, M. Charles FERRY, né en 1833, a été chef du cabinet de M. Jules Favre, ministre de l'intérieur, pendant le siège. Après la signature des préliminaires de paix, il fut nommé préfet de Saône-et-Loire, puis envoyé, comme commissaire extraordinaire, en Corse, à l'occasion des élections au conseil général, menacées d'être troublées par la présence et la candidature du prince Napoléon à Ajaccio (15 octobre 1871). Appelé à la préfecture de la Haute-Garonne au mois de décembre de la même année, en remplacement de M. de Kératry, il donna sa démission après le renversement de M. Thiers (24 mai 1873).

**FERSTEL** (Henri, baron DE), architecte autrichien, né à Vienne le 7 juillet 1828, fit ses études à l'Académie des Beaux-Arts de sa ville natale et alla s'établir en Bohême où il exécuta diverses constructions particulières, notamment une villa gothique dans les propriétés du comte de Nostitz. En 1852 il obtint au concours la construction de l'église de Bielefeld, et fut envoyé l'année suivante en Italie comme pensionnaire de l'État. Il s'y trouvait encore en 1855, lorsque ses plans de l'église voivie de Vienne remportèrent le prix. Il construisit depuis la Bourse de Vienne (1860), le Musée d'art et d'industrie, l'École des arts industriels, l'Université, etc., et exposa à Paris, en 1867 et 1878, les plans, coupes et perspectives de ces monuments. Professeur à l'École polytechnique de Vienne, il été élu correspondant de l'Académie de Belgique le 9 avril 1874 et de l'Institut de France, le 26 mars 1879. M. de Ferstel a obtenu à l'Exposition universelle de 1867 une médaille d'honneur et un rappel à celle de 1878. \*

**FERTIAULT** (François), littérateur français, né à Verdun (Saône-et-Loire), le 25 juin 1814, fit une partie de ses classes au collège de Chalon qu'il quitta pour entrer dans le commerce. Mais, à l'âge de seize ans, des vers de lui, insérés dans les journaux chalonnais, lui valurent la faveur de reprendre ses études aux frais des notabilités de la ville. En 1855, il vint à Paris, comme caissier dans une maison de banque et consacra ses loisirs à la littérature. Il devint vice-président de l'Union des poètes.

Outre un certain nombre de vers, d'opuscules et de nouvelles dans les petits journaux et revues littéraires, on a de M. Fertiault : *la Nuit du génie*, poème (Chalon-sur-Saône, 1835, in-8) ; *Arthur, ou le dîner de sept châtelains*, poème (Paris, 1837, in-8) ; *le Dix-neuvième siècle* (1840, in-8),

satires morales, en collaboration avec M. Eug. Nus ; une nouvelle édition, avec traduction, des *Noëls bourguignons*, de La Monnoye ; *les Rimes du Dante* (in-16, 1848), première traduction des sonnets, canzones et ballades, *Histoire pittoresque et anecdotique de la Danse* (1854) ; *Mon Étoile d'or, cri de deuil* (1856) ; *la Matière et l'Âme* (1863, in-8) ; des recueils de vers publiés conjointement avec Mme Julie Fertiault : *le Poème des larmes* (1860, 2<sup>e</sup> édit., in-18) ; *les Voix amies* (1864, in-18) ; *le Bac des vendangeurs* (1864, in-8) ; *la Chambre aux historiens* (1874, in-18) ; *les Amoureux du lire* (1876, in-8), etc.

**FÉTIS** (Edouard-François-Louis), fils du célèbre musicographe, mort en 1871, né à Bouvignes (province de Namur), le 6 mai 1812, fit ses études au lycée Bourbon, puis suivit son père en Belgique, où il devint, en 1838, conservateur à la Bibliothèque royale de Bruxelles, et, en 1847, membre de l'Académie des sciences, lettres et arts.

A part la continuation du dernier grand travail de son père, *Histoire générale de la musique depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours* (1869-1874, vol. I-IV, in-8), M. Fétis a publié : *les Splendeurs de l'art en Belgique* (1847), avec MM. Moke et Van Hasselt ; *les Musiciens belges* (1848, 2 vol.) ; *les Artistes belges à l'étranger* (1857-65, t. I-II) ; *Catalogue historique et descriptif du musée de Bruxelles* (1863, plus. réimpr.) ; puis de très nombreux articles et mémoires sur divers points obscurs de l'art flamand et hollandais.

**FEUERBACH** (Louis-André), philosophe allemand, le quatrième fils du célèbre criminaliste, né à Anspach (Bavière), le 28 juillet 1804, s'occupa d'abord de théologie dans sa ville natale, puis à Heidelberg, sous la direction des savants professeurs Paulus et Daub, ce dernier ardent partisan de Hegel. En 1824, il alla à Berlin entendre le maître lui-même, se passionna pour sa doctrine, et abandonnant la théologie, se voua tout entier à la défense et à la propagation des idées hégéliennes. Une thèse intitulée : *De Ratione una, universalis, infinita*, le fit nommer professeur à Erlangen, mais il ne tarda pas à donner sa démission pour laisser libre carrière aux hardiesses de ses théories. Après la publication anonyme de ses *Pensées sur la Mort et l'Immortalité* (Gedanken über Tod und Unsterblichkeit, Nuremberg, 1830), où il renouvelait contre l'immortalité les arguments des matérialistes, il se vit renié par quelques disciples de Hegel.

M. Feuerbach publia ensuite un certain nombre de livres philosophiques, dont chacun fit grand bruit en Allemagne, à son apparition. Nous citons : *Histoire de la philosophie moderne depuis Bacon de Verulam jusqu'à Spinoza* (Geschichte der neuern Philosophie, etc.; Anspach, 1833) ; *Exposé, développement et critique de la philosophie de Leibniz* (Darstellung, Entwicklung und Kritik der Leibnitz'schen Philosophie; ibid., 1837), où l'auteur essayait vainement de concilier sa philosophie avec sa religion ; *Pierre Bayle à ses moments les plus intéressants pour l'histoire de la philosophie et de l'humanité* (Pierre Bayle, nach, etc.; ibid., 1838) ; *la Philosophie et le Christianisme* (Ueber Philosophie und Christenthum ; Mannheim, 1839), où l'auteur proteste contre le reproche d'athéisme adressé aux doctrines de Hegel ; une série d'écrits semi-philosophiques et semi-religieux, tels que : *l'Essence du Christianisme* (das Wesen des Christenthums ; Leipzig, 1841 ; 2<sup>e</sup> édit., 1843) ; *la Philosophie de l'avenir* (Grundsätze der Philosophie der Zukunft ; Zurich, 1843) ; *l'Essence de la foi dans l'esprit de Luther* (das Wesen des Glaubens im

Sinne Luther's ; Leipzig, 1844) ; *l'Essence de la religion* (das Wesen der Religion ; ibid., 1845). On cite encore de M. Feuerbach de nombreux articles philosophiques insérés dans les revues et recueils périodiques, ainsi qu'un ouvrage curieux de psychologie : *Héloïse et Abeillard, ou l'Homme écrivain* (Anspach, 1834). Les *Œuvres complètes* de M. L.-M. Feuerbach ont paru à Leipzig (3<sup>e</sup> édit. 1876, 10 vol.). Quelques-uns de ses principaux écrits ont été traduits en français par le docteur H. Ewerbeck, sous ce titre : *Qu'est-ce que la religion ?* (Paris, 1850, in-8). — M. L.-A. Feuerbach est mort le 13 septembre 1872.

**FEUERBACH** (Frédéric-Henri), écrivain allemand, frère puîné du précédent, né à Munich, le 29 septembre 1806, fit à Paris une étude suivie des langues orientales et des langues modernes. On a de lui : *Theanthropos* (Zurich, 1838), et *la Religion de l'avenir* (Religion der Zukunft ; Nuremberg et Berne, 1843-1847), ainsi que des traductions en vers du sanscrit, de l'italien, de l'espagnol. — Trois autres frères Feuerbach, morts plus ou moins jeunes, s'étaient aussi distingués par leur enseignement ou par leurs travaux de jurisprudence, de science et d'archéologie.

**FEUILLET** (Octave), littérateur français, membre de l'Institut, est né à Saint-Lô (Manche), le 11 août 1812. Fils du secrétaire général de la préfecture, il fut envoyé de bonne heure à Paris, où il fit au collège Louis-le-Grand de brillantes études. Il débuta dans des lettres en collaborant, sous le nom de *Désiré Hazard*, avec MM. P. Bocage et Albert Aubert, à un roman, *le Grand Vieillard*, qui parut dans le *National* (1845). Il ne cessa de donner depuis, dans les journaux et les revues, des romans et des nouvelles, et, sur divers théâtres, des scènes, des proverbes, des vaudevilles et des comédies qui ont reçu, en général, du public, et surtout du public féminin, un très favorable accueil. M. Oct. Feuillet a été élu membre de l'Académie française, le 3 avril 1862, en remplacement de M. Scribe. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1863.

Il faut citer parmi les compositions de M. Oct. Feuillet, quelques scènes de fantaisie dans *le Diable à Paris* (1846) ; *Sous le marronnier des Tuileries*, *Sous les tilleuls de la place Royale*, etc. ; le conte de *Polichinelle* ; *Onesta*, dans la *Revue nouvelle* ; une suite de nouvelles et de romans dans la *Revue des Deux Mondes* : *Alix*, légende (1848) ; *Rédemption* (1849) ; le roman de *Bellah* (1850) ; *la Partie de dames*, *la Clef d'or*, *l'Ermitage* et *le Village*, scènes de la vie provinciale (1850-1852) ; *l'Urne*, poésie (1852) ; *le Cheveu blanc*, nuances de la vie mondaine (1853) ; *la Petite Comtesse* (1856) ; *le Roman d'un jeune homme pauvre* (1858), qui eut une grande vogue et qui fut traduit dans plusieurs langues ; *Histoire de Sibylle* (1862, in-18), roman religieux et mondain, qui ne fut pas moins à la mode et auquel George Sand répondit par celui de *Mlle La Quintinie* ; *Monsieur de Camors* (1867, in-18), roman d'une donnée assez scabreuse et qui occasionna de grandes rumeurs par les allusions dont il parut rempli ; *Julia de Tréceur* (1872, in-18) ; *un Mariage dans le monde* (1875, in-18) ; *les Amours de Philippe* (1877, in-18) ; *le Journal d'une femme* (1878, in-18), etc.

M. Oct. Feuillet a donné au théâtre : *la Nuit terrible*, sa première pièce, jouée au Palais-Royal ; *le Bourgeois de Rome*, comédie en un acte, jouée à l'Odéon en 1846 ; *la Crise*, comédie en quatre parties, publiée, en octobre 1848, dans la *Revue des Deux Mondes*, et jouée au Gymnase seulement en 1854, avec le *Pour et le Contre*,

publié aussi dès 1849; *Péril en la demeure*, au Théâtre-Français (1855); *le Village*, au même théâtre; *la Fée*, *le Cheveu blanc*, comédies en un acte, au Vaudeville (1856); *Dalila*, drame en trois actes (Ibid., 1857); *le Roman d'un jeune homme pauvre* (Ibid., 1858); *la Tentation*; *la Rédemption* (Ibid., 1860); *Montjoie*, comédie en cinq actes (Gymnase, 1863); *la Belle au bois dormant*, drame en cinq actes et sept tableaux (Vaudeville, février 1865); *le Cas de conscience* comédie en un acte, en prose (Théâtre-Français, 1867); *Julie*, drame en trois actes (même théâtre, mai 1869); *l'Acrobate*, comédie en un acte (1873); *le Sphinx*, drame en quatre actes (1874), etc.

Il a collaboré avec M. Paul Bocage à la comédie *Échec et Mat*, au drame *Palma*, à la comédie *la Vieillesse de Richelieu*, à celle d'*York*. Il passe pour un des collaborateurs anonymes de *Romulus*, comédie en un acte donnée au Théâtre-Français, en 1855, par Alex. Dumas père.

**FEUILLET DE CONCHES** (baron Félix-Sébastien), écrivain français, né à Paris, le 4 décembre 1798, entra en 1820, au ministère des affaires étrangères, comme sous-directeur et chef du protocole, puis fut, sous le second Empire, maître des cérémonies, introducteur des ambassadeurs et prit sa retraite en février 1874. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 2 avril 1856.

Il a publié : *Méditations métaphysiques et Correspondance de Malebranch avec Dortoux de Mairan* (1848, in-8); *Léopold Robert, sa vie, ses œuvres et sa correspondance* (1845, in-12); *Réponse à une incroyable attaque de la Bibliothèque nationale touchant une lettre de Montaigne* (1851, in-8); *Contes d'un vieil enfant* (1859, in-8); *Causeries d'un curieux, variétés d'histoire et d'art tirées d'un cabinet d'autographes et de dessins* (1861-1867, tomes I-IV, in-8); *Lettres inédites de Michel Montaigne et de quelques autres personnages*, etc. (1863, in-8), extraites du tome III de l'ouvrage précédent, *Louis XVI, Marie-Antoinette et Mme Elisabeth, lettres et documents inédits* (1864-1873, 6 vol. in-8) : lettres dont quelques critiques ont énergiquement nié l'authenticité; *Correspondance de Mme Elisabeth de France* (1867, in-8). *Souvenirs de jeunesse d'un curieux septuagénaire* (1877, in-8), autobiographie anonyme, non mise dans le commerce. M. Feuillelet de Conches a fourni des articles à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Revue contemporaine*, à la *Bibliographie universelle*, à l'*Encyclopédie des gens du monde*, etc.

**FÉVAL** (Paul-Henri-Corentin), romancier français, né à Rennes, le 27 septembre 1817, d'une ancienne famille de robe, fit ses études et son cours de droit dans sa ville natale. Reçu avocat à dix-neuf ans, il quitta le barreau à la suite de sa première cause, et accepta une place de commis dans une maison de banque (1838). Son goût passionné pour la lecture la lui ayant fait perdre, il demanda résolument une position à la littérature. Plusieurs articles, qu'il donna au *Nouveliste*, dont il corrigeait les épreuves, quelques vaudevilles pour les faiseurs en renom le tirèrent de la misère et de l'obscurité. Enfin un récit original, le *Club des phoques*, inséré dans la *Revue de Paris* en 1841, et le roman des *Chevaliers du firmament* lui ouvrirent presque aussitôt les colonnes du *Commerce*, de la *Quotidienne*, de la *Chronique* et de la *Mode*.

Le succès du *Loup blanc*, dans le *Courrier français* (1843), attira sur M. Paul Féval l'attention d'Antoine Joly, qui lui confia la rédaction des *Mystères de Londres*, à condition de les signer

du nom anglais de *Francis Troloppe*. Ce roman improvisé, plein de passions et d'événements, eut un grand succès; publié pour la première fois en 1844 (11 vol. in-8), il fut traduit dans plusieurs langues et compta environ vingt éditions. M. Paul Féval publia ensuite dans *l'Époque*, le *Fils du Diable* (1847), puis dans les *Débats*, la *Quittance de Minuit* et les *Amours de Paris*.

Après la révolution de 1848, il essaya de fonder des journaux; mais il se remit bientôt à fournir des romans aux journaux existants. Il donna, entre autres, les *Belles de nuit*, dans *l'Assemblée nationale*; les *Parvenus*, dans la *Revue contemporaine*; le *Paradis des femmes*, dans la *Presse*, et *l'Homme de fer* et les *Compagnons du silence*, dans le *Journal pour tous* (1855 et 1857), etc. Au théâtre, M. Paul Féval fut moins heureux; sauf le *Fils du Diable*, joué cent vingt fois de suite à l'Ambigu, en 1847, et les *Mystères de Londres*, donnés au Théâtre-Historique (28 décembre 1848), ses ouvrages dramatiques, extraits de ses romans les plus populaires, restèrent au-dessous de sa réputation comme romancier. En revanche, le drame que M. Sardou tira du *Bossu* et que M. Féval signa avec M. Anicet Bourgeois (1863), obtint, à la Porte-Saint-Martin et à la Gaîté, plusieurs centaines de représentations; cette triple paternité fut, en 1866, dans le *Figaro*, la cause, entre MM. Sardou et Féval, d'une vive polémique où celui-ci avait été l'agresseur.

M. Paul Féval parut, vers 1855, vouloir renoncer au roman, pour se livrer à des études historiques. Il avait déjà donné une *Histoire des tribunaux secrets* (1851, 8 vol.), et l'on annonçait de lui une *Histoire des ministres* et une *Histoire du gouvernement parlementaire en France*. Mais il ne tarda pas à revenir à son genre habituel en publiant dans la *Presse* (1856-1857), l'interminable récit de *Madame Gil Blas*, ou *Mémoires d'une femme de notre temps*. En même temps il donnait au *Siccle*: le *Bossu*; au *Pays*: les *Errants de nuit*; ce qui, avec les *Compagnons du silence*, faisait quatre romans-feuilletons, menés concurrence et de front, dans quatre journaux, par le nouvel Alexandre Dumas. Citons encore : les *Couteaux d'or*, le *Tueur de tigres*, le *Mendiant noir*, la *Louve*, *Bouche de fer*, la *Fabrique de mariages*, les *Habits noirs*, *Roger Bontemps*, *Annette Laïs*, *Cœur d'acier*, la *Duchesse de Nemours*, les *Drames de la mort*, *l'Homme de fer*, les *Nuits de Paris*, la *Reine des épées*, *l'Avaloir de sabres*, le *Château de velours*, les *Revenants*, la *Province de Paris*, le *Volontaire*, le *Quai de la Ferraille* (2 vol.), la *Tache rouge* (2 vol.), les *Compagnons du trésor* (2 vol.), le *Chevalier de Kéramour*, *l'Homme du gaz*, etc., etc.

A la fin de 1876, les journaux religieux racontèrent, avec de minutieux détails, qu'il s'était tout à coup opéré chez M. Paul Féval un retour à la foi la plus ardente, et le nouveau converti qui, dès 1869, défendait d'ailleurs les Jésuites contre l'Université dans le journal *Paris*, laissa imprimer une lettre, où il mettait le public au fait de ses chagrins domestiques et de ses affaires privées. « J'ai trouvé, disait-il, mon chemin de Damas sur les ruines de l'emprunt Ottoman. » Dès cette époque, il écrivit quelques romans conçus suivant ses convictions nouvelles, tels que : *Château pauvre* (1877, in-18), les *Étapes d'une Conversion* (1877, in-18), les *Merveilles du Mont-Saint-Michel* (1879), etc., et publia des éditions soigneusement amendées de ses œuvres de jeunesse : *l'Homme de fer*, le *Loup blanc*, etc. Il s'était même engagé à écrire une *Histoire de sainte Radegonde* pour un éditeur de Poitiers; mais les délais fixés pour



la remise de ce travail s'étant écoulés, sans qu'il eût pu le livrer, M. Féval fut condamné à des dommages-intérêts (février 1879). Le fécond romancier a été promu officier de la Légion d'honneur le 6 mars 1869.

**FEYDEAU** (Ernest-Aimé), littérateur français, né à Paris, le 16 mars 1821, s'occupa de littérature et de poésie, et publia, en 1844, un recueil de vers intitulé : *les Nationales*. En 1847, il épousa une fille de l'économiste Ad. Blanqui, se tourna un instant vers les affaires de bourse, puis s'occupa de recherches archéologiques, et publia, à partir de 1856, quelques articles dans le *Moniteur*, la *Presse* et l'*Artiste*. En 1858, son nom dut tout à coup une extrême notoriété à la publication du roman de *Fanny*, qui obtint un succès des plus bruyants et les honneurs de seize éditions en dix mois (in-12). Profitant de la vogue, il donna, dès l'année suivante, le roman de *Daniel* (1859, 2 vol. in-18), qui ne répondit pas à l'attente du public.

Depuis ont paru successivement, dans le même genre plus ou moins scabreux : *Catherine d'Overmeire* (1860); *Sylvie* (1861, in-18); *le Mari de la danseuse, Monsieur de Saint-Bertrand*, étude, *Un Début à l'Opéra*, formant sous des titres différents le même roman en trois suites (1863, 3 vol. in-18); puis *le Secret du bonheur*, tableau de la vie en Algérie (1864, 2 vol. in-18); *Du Luzet des femmes, des mœurs, de la littérature et de la vertu* (1866, in-12); *la Comtesse de Chalis, ou les mœurs du jour* (1867, in-12); *les Aventures du baron de Féréste* (1869, in-18); *les Amours tragiques* (1870, in-18); *le Lion devenu vieux* (1872, in-18); *Mémoires d'un coulisier* (1873, in-18).

M. Feydeau a tiré d'un de ses romans une comédie en quatre actes, *Monsieur de Saint-Bertrand* (Vaudeville, 1865), qui n'eut point de succès; il en écrivit une autre, pour la lecture plutôt que pour la scène, *le Coup de Bourse* (1868, in-18), publiée avec un certain fracas, etc. En 1865, il fonda le journal *l'Époque* et, en 1869, la *Revue internationale des arts et de la curiosité*.

On cite encore de M. E. Feydeau une *Histoire générale des usages funèbres et des sépultures des peuples anciens* (1858, 3 vol. in-4, 100 pl.); *les Quatre saisons, études d'après nature; Alger*, étude (1862, in-18); *Consolation* (1872, in-18, avec portrait); *l'Allemagne en 1871*, impressions de voyage (1872, in-18); *Théophile Gautier*, souvenirs intimes (1874, in-18). — M. E. Feydeau, atteint depuis plusieurs années d'une paralysie partielle, est mort à Paris le 29 octobre 1873. — Son frère, M. Alfred FEYDEAU, architecte, est inspecteur général des cimetières de Paris, et chevalier de la Légion d'honneur.

**FEYEN-PERRIN** (François-Nicolas-Augustin), peintre-français, né à Bey-sur-Seille (Meurthe-et-Moselle) en 1829, montra de bonne heure de remarquables dispositions pour la peinture et, après ses études classiques, fut élève de l'école de dessin de Nancy, puis de l'école des beaux-arts à Paris. Il abandonna bientôt les concours pour le prix de Rome et débuta par l'exécution d'un grand rideau pour le Théâtre-Italien. Il figura aux salons annuels dès 1855 par le *Retour à la chaumière* et exposa successivement : *la Barque de Caron* (1857), aujourd'hui au musée de Nancy; *le Cercle des voluptueux* (*Enfer du Dante*) (1859); *Fête vénitienne* (1861); *la Muse de Béranger* (1863); *la Leçon d'anatomie du docteur Velpau et la Grèce* (1864), qui furent l'une et l'autre très-remarqués; *l'Élégie, Charles le Téméraire retourné après la bataille de Nancy* (1865); *Fem-*

*mes de l'île de Batz attendant la chaloupe de passage* (1866); *la Vannaise* (1867); *Naufrage de l'Evening Star* (1868); *Ronde des étoilles* (1869); *Mélancolie* (1870); *le Printemps de mil huit cent soixante douze* (1872), allégorie d'un sentiment élevé; *Cancalesaises à la source, Retour du marché* (1873); *Retour de la pêche aux huîtres* (1874); portraits de *Mlles Wagatha, de M. de Pontlevoy, du général Billot* (1875); *les Cancalesaises*, portrait de *M. Alph. Daudet* (1876); *la Parisienne à Cancale, Portrait de M. Mollard* (1877); *la Mort d'Orphée* (1878). M. Feyen-Perrin a obtenu deux médailles en 1865 et en 1867 et une médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1874.

**FICHEL** (Benjamin-Eugène), peintre français, né à Paris, le 30 août 1826, commença ses études dans l'atelier de P. Delaroche et à l'École des beaux-arts, bien qu'il fût destiné au commerce par son père; puis il abandonna la peinture pour le théâtre et débuta même, en 1847, à l'Odéon. Réconcilié peu après avec sa famille qui lui permit de suivre sa vocation, il exposa, en 1849, une *Sainte Famille*, peinte pendant un séjour à Rome, et en 1851, *Harvey démontrant la circulation du sang*, tableau offert à l'École de médecine par le père de l'artiste. M. Fichel s'adonna dès lors au genre qui a fait de lui un émule parfois heureux de M. Meissonier. Parmi ses envois très-réguliers aux salons annuels, nous citerons : *la Toilette, le Lever* (1853); *une Matinée intime* (1855); *une Matinée dramatique, une Partie d'échecs* (1857); *Café de province, un fumeur* (1859); *les Noces de Gamache, le Baptême de Mlle Clairon* (1861); *un Coin de bibliothèque, une Partie animée, l'Arrivée à l'auberge*, acquise par l'État (1863); *une Tabagie, l'Audience d'un ministre* (1864); *Napoléon 1<sup>er</sup> combinant des manœuvres, le Général Bonaparte rendant à Eugène Beauharnais l'épée de son père* (1865); *Diderot et le neveu de Rameau* (1866); *Amateur chez un peintre, Ouvrez au nom du roi* (1867); *le Cabinet des médailles à la Bibliothèque royale et l'Arrivée à l'auberge*, mentionnée plus haut, à l'Exposition universelle de cette même année; *le Joueur d'échecs, un Corps de garde* (1868); *la Nuit du 24 août 1572, un Fou qui vend la sagesse* (1869); *un Quatuor* (1870); *Fondation de l'Académie française en 1635* (1872); *Buffon dans son cabinet, les Grandes entrées* (1873); *Lacépède écrivant l'histoire des poissons, Daubenton dans son laboratoire* (1873), à l'Exposition universelle de Vienne; *la Forge de Louis XVI* (1874); *le Départ du coche* (1875); *une Fête foraine* (1876); *le Cabaret de Ramponneau* (1877); *Soldats et grisettes* (1878); *le Neveu du curé, la Dernière acquisition du maître* (1879); *une Fête foraine, le Cabaret de Ramponneau, A l'hôtel Drouot et le Concert intime*, ont figuré à l'Exposition universelle de 1878.

M. Eug. Fichel a obtenu une médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1857 avec rappel en 1861, une autre médaille en 1869 et la décoration en 1870. \*

**FEYRNET** (X.). Voy. KAEMPPEN.

**FICHTE** (Emmanuel-Hermann), philosophe allemand, fils du célèbre philosophe de ce nom, né à Iéna, le 18 juillet 1797, étudia la philologie et la philosophie à l'université de Berlin, entra dans la carrière de l'enseignement et professa successivement, de 1822 à 1836, aux collèges de Saarbrücken et de Dusseldorf. Appelé alors, comme professeur de philosophie, à l'université de Bonn, il y devint, en 1839, professeur titulaire. En 1842, il passa à Tubingue, et y professa jusqu'en 1863, puis se retira à Stuttgart. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences

morales et politiques en juillet 1858. — Il est mort à Stuttgart le 8 août 1879.

M. Fichte a pris à tâche de combattre les conséquences panthéistiques de la philosophie hégélienne et s'efforce d'unir la foi et la raison aux principes d'un spiritualisme religieux ; c'est le chef d'une école qui cherche à tenir le milieu dans le grand débat soulevé dans l'Allemagne moderne entre le spiritualisme et le matérialisme. Parmi ses travaux on remarque surtout les suivants : *Principes préparatoires à la théologie* (Saetze der Vorschule zur Theologie ; Stuttgart, 1826) ; *Du Caractère de la philosophie moderne* (Beitraege zur Charakteristik der neuern Phil. ; Sulzbach, 1829 ; 2<sup>e</sup> éd. augm. 1841), contenant un tableau remarquable du système philosophique de Johann-Gottlieb Fichte ; *Rapports de la religion avec la philosophie* (Religion und Philosophie in ihrem gegenseitigen Verhaeltniss ; Heidelberg, 1834) ; *L'idée de la personnalité et de l'existence individuelle après la mort* (die Idee der Personlichkeit und der individuellen Fortdauer ; Elberfeld, 1834 ; nouvelle édition, 1855) ; *Des conditions d'un théisme spéculatif* (Ueber die Bedingungen eines speculative Theismus ; Elberfeld, 1835) ; *Principes d'un système de philosophie* (Grundzüge zum Systeme der Phil.), comprenant : *l'Ontologie* (Heidelberg, 1836) ; *la Connaissance subjective* (das Erkennen als Selbst-erennen ; Ibid., 1839) ; *la Théologie spéculative ou Traité général de religion* (die speculative Theologie oder allgemeine Religionslehre ; Ibid., 1846-1847, 3 vol.) ; *la Philosophie de l'avenir* (Ueber die Philosophie der Zukunft ; Stuttgart, 1847) ; *les Doctrines philosophiques sur le droit, l'état et les mœurs, en France, en Allemagne et en Angleterre, depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'époque actuelle* (die philosophischen Lehren von Recht, Staat und Sitte in Frankreich, etc. ; Leipzig, 1850) ; *les Idées universelles, la vertu et les devoirs* (die allgemeinen Begriffe, und die Tugend und Pflichtenlehre ; Leipzig, 1851) ; *Traité de la communauté légitime, morale et religieuse ou Science sociale* (die Lehre von der rechtssittlichen und religiösen Gemeinschaft, etc. ; Ibid., 1853) ; *Anthropologie, ou Doctrine de l'âme humaine d'après les nouveaux principes scientifiques*, etc. (An. oder die Lehre von der menschlichen Seele, etc. ; Ibid., 1856 ; 3<sup>e</sup> édit. 1876), ouvrage qui comprend : 1<sup>o</sup> *Histoire critique de la psychologie jusqu'à l'époque actuelle*, 2<sup>o</sup> *l'essence de l'âme*, et 3<sup>o</sup> *l'âme et l'esprit* : M. Fichte se propose d'y démontrer la conciliation entre la croyance et la science, etc. ; *le Principe psychologique de Herbart et son importance pour la psychologie* (Herbart's psychologische Princip und seine, etc. ; Halle, 1856, etc.).

On doit en outre à M. E. Fichte la publication des *Ouvres complètes de Johann-Gottlieb Fichte* (Fichte's saemtliche Werke ; Berlin, 1845-1846, 8 vol.) et deux ouvrages ayant rapport aux questions politiques qui agitaient l'Allemagne en 1848 : *la République dans le monarchisme* (die Republik im Monarchismus ; Halle, 1848), et *Principes d'une constitution allemande future* (Grundzüge zur Entwicklung der künftigen deutschen Reichs-verfassung ; Tubingue, 1848). Il a rédigé depuis 1837 la *Revue de philosophie et de théologie spéculative* (Zeitschrift für Ph. und speculative Th.), le principal organe de son école.

FIELD (David-Dudley), juriconsulte américain, né à Haddam, dans le Connecticut, le 13 février 1806, entra au barreau de New-York en 1828 ; mais il est surtout connu pour la part active qu'il a prise à la réforme des lois. En 1847, il fit partie de la commission qui prépara le nouveau

code de procédure, et il y apporta des modifications qui non-seulement furent adoptées à New-York, mais encore dans le Missouri, l'Ohio, le Kentucky, l'Indiana, l'Alabama, le Minnesota, la Californie, l'Oregon et plusieurs autres États. En 1857, il a été nommé président d'une commission chargée d'ajouter au code de procédure un code civil, un code pénal et un code politique. En 1866 il présentait à l'Association britannique des sciences sociales un projet de révision du droit international, et provoquait la réunion d'une commission de juriconsultes, chargée d'élaborer la question ; il publia lui-même un *Projet de code international* (Outlines of an international code, 1873).

FIELD (Cyrus-West), industriel américain, frère du précédent, est né à Stockbridge, dans le Massachusetts, le 30 novembre 1819. Après avoir acquis une grande fortune dans le commerce, il voyagea en 1853 dans l'Amérique du Sud, puis, l'année suivante, conçut le projet d'établir un télégraphe transatlantique, et, dans ce but, obtint de la législature de Newfoundland un privilège qui lui garantissait pendant cinquante ans le droit exclusif d'établir un télégraphe du continent américain à cette colonie, et de là en Europe. Depuis ce temps, il ne cessa de s'occuper de cette grande entreprise, faisant de fréquents voyages en Angleterre et accompagnant les expéditions chargées de l'immersion des câbles dans l'Atlantique. En 1871, il fonda une nouvelle compagnie, pour l'établissement d'un cable sous-marin à travers l'Océan pacifique.

FIELD (Henri-Martin), publiciste américain, frère des précédents, né à Stockbridge (Massachusetts), le 3 avril 1822, fut élevé au Williams-College, et devint pasteur presbytérien, en 1842, à Saint-Louis (Missouri). Il voyagea en Europe de 1847 à 1851 et à son retour devint pasteur à West-Springfield (Massachusetts), puis visita encore l'Europe à deux reprises, en 1858 et en 1867, comme délégué à l'Exposition universelle des églises d'Ecosse et d'Irlande. Il est propriétaire du journal religieux de New-York : *the Evangelist*.

On cite de lui : *le Bien et le mal dans l'Eglise catholique romaine* (the Good and the Bad in the roman cath. Church, 1848) ; *les Confédérés irlandais*, histoire de la révolution de 1798 (the Irish Confederates, a History, etc., 1857) ; *Histoire du télégraphe atlantique* (History of the atlantic Tel., 1872).

FIELDS (James-Thomas), libraire et poète américain, né à Portsmouth (New-Hampshire), le 31 décembre 1817, fut d'abord commis de librairie, puis associé de la grande maison Tieknor, de Boston, dont il devint propriétaire à la mort du fondateur en 1864. Il se retira en 1870 en cédant à M. Osgood sa maison devenue l'une des plus importantes des Etats-Unis. Outre des éditions des principaux écrivains américains et des traductions d'auteurs français modernes, cette librairie a publié plusieurs revues : *Atlantic Monthly* et *North American Review*, etc. M. Fields s'est fait connaître lui-même de bonne heure comme poète ; on cite de lui un poème, *le Poste d'honneur* (The Post of Honor, 1847) ; deux volumes de *Poésies* (1849 et 1854) ; *Quelques vers à quelques amis* (A few verses for a few friends, 1858) ; un volume en prose intitulé : *Yesterdays with authors* (1873). Il a entrepris une édition complète des œuvres de Thomas de Quincey, le critique anglais.

FIGUERAS-Y-MORACAS (Stanislas), homme po-

litique espagnol, né à Barcelone, le 13 novembre 1819, étudia le droit et manifesta dès lors des opinions républicaines. Il combattit avec la coalition des partis contre le régent Espartero et à l'arrivée au pouvoir des *Moderados* se retira dans la province de Tarragone, où il s'établit avocat, sans rompre ses relations avec les républicains. En 1851, envoyé aux Cortès par la ville de Barcelone, il vota avec Orense, Logano et autres, contre la monarchie (30 novembre 1854), puis combattit le gouvernement dans les rangs de l'Union libérale, avec Rivero. Après la défaite de la révolution de juin 1866, il fut fait prisonnier et exilé pour plusieurs mois; mais après le triomphe de celle de 1868, il devint, avec MM. Pi y Margall et Castelar, l'un des chefs de la minorité républicaine des Cortès constituantes, combattit la constitution monarchique de 1869 et les candidatures du duc de Montpensier et du prince Amédée. Après l'abdication de ce dernier, nommé président de la République le 12 février 1873, il déposa ses pouvoirs entre les mains des Cortès, le 12 juin, et proposa l'établissement de la République fédérale qui fut voté par 210 voix contre 2. Il se retira de la vie publique à l'avènement d'Alphonse XII.

**FIGUEROLA** (Laureano), économiste espagnol, né à Calaf, près de Barcelone, le 4 juillet 1816, dirigea d'abord, de 1841 à 1847, l'École normale primaire de cette dernière ville, et y devint ensuite professeur d'économie politique à l'université. Il fonda vers le même temps, sur le modèle de celle de Paris, une Société d'économie politique, et embrassa avec ardeur les principes de la liberté commerciale. Envoyé par une majorité protectionniste aux Cortès de 1854, il y défendit avec le même zèle le principe du commerce libre et obtint l'abolition des lois répressives sur l'usure. A la fin de la session, il resta à Madrid, où il venait d'être nommé professeur de droit commercial à l'université. En 1856, il prit part au congrès des réformes douanières tenu à Bruxelles. On lui devait, de cette époque, une bonne *Statistique de Barcelone* (Estadística de B. en 1849; Barcelone, 1849-1854, 2 vol. in-8).

Nommé ministre des finances par le gouvernement provisoire espagnol, en octobre 1868, M. Figuerola opéra diverses réformes, demanda la réduction des évêchés et du clergé; ainsi que 50 pour 100 de réduction sur l'effectif de l'armée, fit ouvrir un emprunt qui ne fut couvert qu'en partie, et lutta de toutes ses forces contre le discrédit des finances espagnoles, aggravé encore par l'état de révolution. Il conserva son portefeuille après la réunion des Cortès, devant lesquelles il soutint énergiquement les diverses mesures de son ministère contre une opposition dont M. P. Madoz se fit le principal interprète (mai-juillet 1869). Parmi les derniers projets de loi qu'il présenta, on remarqua celui qui tendait à supprimer les traitements de tous les employés en retraite, aussi bien que ceux des fonctionnaires en activité qui refuseraient le serment à la constitution, puis celui relatif à la vente des biens des corporations civiles ou religieuses (5 juillet). Emporté par une crise ministérielle, à la suite de laquelle il avait été remplacé par M. Ardanaz, il fut presque aussitôt ramené par une autre crise à faire face aux embarras financiers d'un pays en révolution. Il donna sa démission le 3 décembre 1870, quelques jours avant l'avènement d'Amédée I<sup>er</sup>.

**FIGUIER** (Guillaume-Louis), chimiste et vulgarisateur français, né à Montpellier, le 15 février 1819, neveu de Pierre-Oscar Figeat, profes-

seur de chimie à l'École de pharmacie de cette ville, commença avec lui ses études scientifiques, se fit recevoir, en janvier 1841, docteur en médecine, et vint, l'année suivante, à Paris. Il y subit, de 1844 à 1853, les épreuves de l'agrégation de pharmacie et de chimie. Dans l'interval, il avait reçu à Toulouse le grade de docteur en sciences physiques (1850). Nommé, en 1846, professeur à l'École de pharmacie de Montpellier, il revint à Paris prendre part à deux concours d'agrégation, et fut nommé agrégé à l'École de pharmacie (1853). Déjà connu par de nombreux articles et *Mémoires* fournis, de 1847 à 1854, aux *Annales des sciences*, au *Journal de pharmacie* et à la *Revue scientifique*, il rédigea le feuilleton scientifique de la *Presse*, en 1855, et plus tard celui de la *France*.

On a de M. Figuiet : *Du Tissu adipeux et des matières grasses dans la série animale* (1844); *Sur le Dosage du brome; Action de la lumière sur quelques substances impressionnables* (1850); *De l'Application méthodique de la chaleur aux composés organiques; De l'Importance et du rôle de la chimie dans la médecine* (1853, thèses); *Exposition et histoire des principales découvertes scientifiques modernes* (1851-1853, 3 vol. in-12, 1854-1857, 4 vol. in-18, 5<sup>e</sup> édit., 1858), ouvrage important dont plusieurs parties ont été publiées séparément; *l'Alchimie et les alchimistes* (1854, in-12; 2<sup>e</sup> édit., 1856); *Histoire du merveilleux dans les temps modernes* (1859-1860, 4 vol. in-12); *la Photographie au Salon de 1859* (in-12); *les Eaux de Paris* (1861, in-18); *le Savant du foyer* (1861, gr. in-8, avec gravures); *la Terre avant le déluge* (1862, gr. in-8, avec gravures); *la Terre et les mers* (1863, même format); *Histoire des plantes* (1864, in-8, 415 fig.); *la Vie et les mœurs des animaux* (1865, gr. in-8, 385 fig.); *les Insectes* (1866, in-8); *les Articulés* (1867, in-8); *les Oiseaux* (1867, in-8); *les Mammifères* (1868, in-8); *l'Homme primitif* (1869, in-8); *les Races humaines* (1871, in-8); *Vies des savants illustres depuis l'antiquité jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle* (1866, in-8, avec portraits); *les Merveilles de la science* (1866-1867, t. I-II, in-4, avec grav.); *les Merveilles de l'industrie* (1873-1876, 4 vol. in-4); *Connais-toi toi-même*, éléments de physiologie (1878, in-8, fig.), etc. M. Figuiet a fondé, en 1856, et continué depuis, sous le titre de *l'Année scientifique et industrielle* (22 vol. in-18), une revue scientifique annuelle, dont le succès a provoqué la création de toute une série de revues annuelles analogues. Citons à part *le Lendemain de la mort* ou *la Vie future selon la science* (1872, in-18), sorte de fantaisie scientifique sur la transmigration des âmes dans d'autres planètes; cet ouvrage fut mis à l'Index. M. L. Figuiet s'est essayé au théâtre par un drame à grand spectacle : *les Six parties du monde* (Théâtre-Cluny, octobre 1878).

**FIGUIER** (Juliette BOUSCAREN, dame Louis), femme de lettres, femme du précédent, née à Montpellier en 1829, se fit connaître, à partir de 1858, par de gracieuses nouvelles, insérées dans la *Revue des Deux Mondes* et publiées en volumes : *Mos de Lavène* (1859, in-12);  *Nouvelles languedociennes* (1860, in-12); *le Gardien de la Camargue* (1862, in-18); *la Prédicante des Cévennes* (1864, in-18); *l'Italie d'après nature* (1868, in-18), etc. Dans les premiers mois de 1869, elle présenta à l'Odéon un drame en cinq actes et en prose, *Gutenberg*, au moment où ce théâtre allait donner asile au *Gutenberg* de M. Ed. Fournier, retiré avec éclat de la Comédie-Française : ce drame, qui ne fut pas admis à être joué, parut en volume (avril 1869, in-18).

Mme Louis Figuiet a fait représenter depuis

sur diverses scènes toute une suite de pièces d'une grande variété, et qui vont de la buvette comique jusqu'au drame: *les Pelotons de Clairette*, en un acte (Vaudeville, 1872); *le Presbytère*, drame en trois actes (théâtre Cluny, 1872); *la Vie brûlée*, comédie en deux actes (Folies-Marigny, 1872); *la Parisienne*, en un acte (Renaissance, 1873); *la Fraise*, en un acte (1874); *l'Enfant*, drame en quatre actes (1874); *Pied-à-terre*, comédie en un acte (1874); *les Pilules de M. Brancolar*, comédie en un acte (1874); *la Dame aux lilas blancs*, comédie en deux actes (1875); *Barbe d'or*, drame historique en cinq actes (1876); *les Deux cornets*, comédie en trois actes (Cluny, 1877). Mme Figuiet a réuni en outre, sous le titre de *Théâtre scientifique*, neuf pièces spécialement tirées de la biographie des savants et de l'histoire des sciences (1879, in-18), etc. — Elle est morte à Paris le 6 décembre 1879.

**FILLIOL** (Édouard), chimiste français né à Toulouse le 7 octobre 1874, fit ses études au lycée de sa ville natale, et suivit les cours de médecine et de pharmacie aux écoles de Paris de 1835 à 1841. Interne des hôpitaux, puis pharmacien en chef de l'hôpital de Beaujon, il fut nommé professeur de chimie à l'école de médecine de Toulouse en 1841, occupa la même chaire à la Faculté des sciences en 1854 et devint directeur de l'école de médecine de Toulouse en 1858. Correspondant de l'Académie de médecine de Paris, il fut élu associational en 1865. De 1867 à 1870, il fut maire de Toulouse, et l'un des fondateurs du Musée d'histoire naturelle de cette ville. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1866.

On a de lui : *Eaux minérales des Pyrénées* (1853, in-18), ouvrage couronné par l'Institut en 1855; *Description des ossements de Felis Spelæa*, dans la caverna de Lherm (Ariège) (1872, in-8, 17 planches), en collaboration avec son fils Henri. Parmi ses mémoires insérés dans les recueils spéciaux, nous citerons : *Mémoire sur le lait*, avec M. Joly; *Mémoire sur l'ivraie envivante*, avec M. Baillet, le premier couronné par l'Académie de Bruxelles, le second par l'Institut.

**FILLIAS** (Achille-Étienne), littérateur français, né à Aubusson, le 25 mars 1821, et fils d'un officier de l'Empire, fut élève de La Flèche, puis de Saint-Cyr, et entra, en 1841, dans le service des mines. Il fut chargé, par différentes compagnies, de l'exploration des trois provinces françaises de l'Algérie, et revint en 1848 à Paris, où il se mêla au mouvement politique. Successivement rédacteur de *la Semaine* et de *la Réforme*, fondateur de *la Révolution*, secrétaire d'Eugène Sue, il fut éloigné temporairement de France à la suite du 2 décembre 1851. Depuis, il écrivit, sous son nom et sous le pseudonyme de *Ch. Besson*, de nombreux articles dans *la Science*, *l'Estafette*, *l'Écho du commerce*, *l'Europe artiste*, etc. Attaché à l'administration civile du gouvernement de l'Algérie, il a rédigé plusieurs volumes de statistique officielle sur cette colonie.

M. Ach. Fillias a encore publié : *Études sur l'Algérie* (1849, in-8); *Histoire de Suède et de Norvège* (1857, in-4); *Histoire de la conquête et de la colonisation de l'Algérie, 1830-1860* (1860, in-8); *le Maroc* (1859, in-8); *Nouveau guide de l'Algérie* (1864, in-8, illustré); *Géographie de l'Algérie* (3<sup>e</sup> édit., 1874, in-18); *l'Algérie ancienne et moderne* (2<sup>e</sup> édition, 1875, in-18), etc. Il a signé avec Eug. Sue *l'Amiral Levacher* (1853, 2 vol.).

**FILLMORE** (Millard), homme d'État améri-

cain, ancien président des États-Unis, né le 7 janvier 1800, à Summer-Hill (État de New-York), d'une famille anglaise, sans fortune, reçut une éducation fort imparfaite, dans une école communale. Tout jeune, on l'envoya dans le comté de Livingston, pour y apprendre le métier de drapier; quelques mois après, il revint auprès de son père et entra en apprentissage chez un cardeur de laine; il y resta quatre ans, travaillant avec ardeur pour gagner sa vie et ne négligeant aucune occasion de s'instruire. À l'âge de dix-neuf ans, il fit la connaissance d'un homme de loi distingué, M. Wood, qui lui offrit de l'employer en qualité de copiste et de fournir à sa dépense pendant la durée de ses études. Le jeune apprenti accepta et consacra, en outre, une partie de son temps à tenir une école. Il prit ainsi ses degrés, se fit connaître dans le barreau, et fut à même de commencer, en 1829, sa carrière politique.

Nommé représentant du comté d'Érie à la législature de New-York, M. Fillmore entra dès ce moment dans les rangs du parti whig, qui formait alors l'opposition, et se porta, comme l'organe des hautes classes financières et manufacturières de l'Union. Il contribua beaucoup à faire abolir l'emprisonnement pour dettes dans l'État de New-York.

En 1832, il fut nommé membre du Congrès, où il se distingua par ses talents d'homme d'État et par sa grande intelligence des affaires, et, jusqu'en 1844, il y fut plusieurs fois réélu. Il avait cependant renoncé à la candidature et il était revenu à Buffalo reprendre sa profession d'avocat, lorsqu'en 1847 il fut élu, à une très grande majorité, à l'office de contrôleur de l'État de New-York. L'année suivante, il fut porté à la vice-présidence des États-Unis. Dans ses nouvelles fonctions, il se fit remarquer par sa conduite mesurée et conciliatrice, surtout dans la grande question de l'esclavage. Le 10 juillet 1850, la mort inattendue du général Taylor l'éleva à la présidence. On dit qu'il n'accepta qu'avec répugnance cette haute position, et qu'en apprenant la mort de M. Taylor il cacha sa tête dans ses mains en s'écriant : « Voilà mon premier malheur ! » Il sut toutefois se mettre à la hauteur des circonstances et fit preuve, pendant toute la durée de son gouvernement, d'habileté, de modération et de probité. Il fut remplacé, le 4 mars 1853, par M. Franklin Pierce. En 1856, à l'expiration des pouvoirs de ce dernier, M. Fillmore fut porté sans succès comme candidat à la présidence. — Il est mort à Buffalo le 10 mars 1874.

**FILLON** (Benjamin), archéologue et numismate français, né à Grues (Vendée) le 15 mars 1819, vint de bonne heure habiter Fontenay-le-Comte dont sa famille est originaire et y commença ses études qu'il acheva à Poitiers et à Paris où il suivit les cours de l'école de droit avec Eug. Fromentin, son compatriote. Juge suppléant à Napoléon-Vendée, il donna sa démission après le coup d'État du 2 décembre 1851 et se consacra aux recherches historiques et scientifiques. Il refusa le poste de préfet de la Vendée qui lui fut offert après le 4 septembre 1870 et déclina toute candidature à l'Assemblée nationale, au Sénat et à la Chambre.

Parmi les publications fort nombreuses de M. Fillon, qui embrassent l'histoire locale, l'archéologie, la numismatique et la céramique, nous citerons : *Recherches historiques et archéologiques sur Fontenay*, tome 1<sup>er</sup> (Fontenay, 1847, in-8); *Description de la villa et du tombeau d'une femme artiste gallo-romaine* (Ibid., 1849, in-4, avec 5 pl.); *Considérations historiques et artistiques sur les monnaies de France* (Paris, 1850,

in-8); *Lettres à M. Ch. Dugast-Matifeux sur quelques monnaies françaises inédites* (1853, in-8, avec 5 pl.); *Études numismatiques* (1856, in-8, avec 5 pl.); *Collection Jean Rousseau, Monnaies féodales françaises* (1862, in-8), *Poitou et Vendée* (1862-1865), 9 livraisons in-4, avec M. O. de Rochebrune; *Lettres écrites de la Vendée à M. Anatole de Montaignon* (1862, in-8, avec grav.); *l'Art de terre chez les Poitevins* (1864, in-4 avec 7 pl.), livre capital où pour la première fois ont été publiés des documents authentiques sur la fabrication des faïences dites de Henri II et sur certains travaux de Bernard Palissy; *Recherches sur le séjour de Molière dans l'Ouest de la France* (Fontenay, 1871, in-8); *Coup d'œil sur les élections sénatoriales de 1876* (Ibid., 1876, in-8); *Rapport sur la carte routière et hydrographique de la Vendée présenté au conseil général* (La Roche-sur-Yon, 1878); *le Blason de Molière* (Paris, 1878, in-8); *l'Art romain et ses dégénérescences* (1878, in-8); *le Songe de Polyphile* (1879, in-8), etc., etc. Il a collaboré à la *Gazette des beaux-arts*, au *Magasin pittoresque*, aux *Archives de l'art français*, au *Libéral de la Vendée*, etc.

M. Filon a rassemblé d'importantes collections d'objets d'art, de bijoux antiques et d'armes pré-historiques, dont une partie a figuré à l'Exposition universelle de 1878. Le catalogue de son riche cabinet d'autographes a été rédigé par M. Et. Charvay, chargé d'en diriger la vente (1878-1879, tome I-II, in-4, portrait et fac-simile).

**FILON** (Charles-Auguste-Désiré), historien français, né à Paris, le 7 juin 1800, fit de brillantes études au collège Bourbon. Se destinant d'abord au barreau, il suivit les cours de la faculté de droit; mais il entra en 1823 dans l'Université, comme agrégé des classes supérieures, et se voua à l'enseignement spécial de l'histoire, qu'il professa successivement aux collèges Louis-le-Grand, Bourbon, Charlemagne, Henri IV et Saint-Louis. Il se fit recevoir docteur ès lettres, en 1840, avec une thèse sur la *Méthode historique*. Devenu, à la même époque, maître de conférences à l'École normale, il passa, en 1853, à la faculté des lettres de Douai, en qualité de professeur d'histoire et de doyen; il revint à Paris, comme inspecteur de l'Académie. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1844, il a été promu officier le 12 août 1864. — Il est mort à Paris, le 1<sup>er</sup> décembre 1875.

On a de M. Filon : *Histoire comparée de France et d'Angleterre* (1832, in-8), cours fait à l'Athénée de Paris; *Histoire de l'Europe au XVII<sup>e</sup> siècle* (1838, 2 vol. in-8), un des meilleurs livres de l'auteur; *De la Diplomatie française sous Louis XV* (1843, in-8); *Du Pouvoir spirituel dans ses rapports avec l'État* (1844, in-8), traité couronné par l'Académie française; *Histoire de l'Italie méridionale jusqu'à la conquête romaine* (1849, in-18); *Histoire du sénat romain* (1850, in-18), conduite jusqu'à la chute de l'empire d'Occident, *Histoire de la démocratie athénienne* (1853, in-8); *l'Alliance anglaise au XVIII<sup>e</sup> siècle* (1860, in-8), etc. Rappelons également des *Éléments de rhétorique française* (1826) et de *Nouvelles narrations françaises* (1828), qui ont eu de fréquentes réimpressions.

De ses deux fils, l'un, M. François-Gabriel Filon, né à Paris en 1835, longtemps professeur d'histoire au lycée de Sens, puis directeur de l'école municipale Lavoisier, à Paris, a publié une *Histoire des États d'Artois* depuis leur origine jusqu'à leur suppression en 1789 (1861, in-8); le second, M. Pierre-Marie-Augustin Filon, né à Paris en 1841, d'abord professeur de rhétorique au lycée de Grenoble, fut nommé, en 1867, répé-

titeur du prince impérial et le suivit dans son exil en 1870. On lui attribue un recueil de nouvelles, sous le pseudonyme de Pierre Sandrié : *les Mariages de Londres* (1875, in-18).

**FINSCH** (Otton), naturaliste allemand, né à Warmbrunn (Silésie), le 8 août 1839, se destina d'abord au commerce, puis se tourna vers l'étude des sciences naturelles. Il fit, en 1858, un voyage scientifique en Hongrie, en Turquie, visita les Balkans et le Danube inférieur, obtint à son retour une place d'aide-naturaliste au Musée royal d'histoire naturelle de Leyde, en 1860, y continua ses études sous M. Van der Hoeven et devint, en 1864, conservateur du Musée de Brême. Après de nouveaux voyages d'études, il fut chargé de diriger une expédition scientifique par la *Société polaire* de Brême en 1876; accompagné de M. Brehm et du comte Waldbourg-Zeil, il visita le Turkestan, le Nord-Ouest de la Chine, l'Altaï supérieur, puis descendit le fleuve sibérien Ob jusqu'à la baie de Kara. Il a consigné les résultats de ses recherches dans les ouvrages suivants : *les Perroquets* (die Papagaien, Leipzig, 1867-1869, 2 vol.); *Faune de la Polynésie centrale* (Beitrag zur Fauna, etc. (Halle, 1867), et fourni au voyage de Decken en Afrique *les Oiseaux de l'Afrique orientale* (Leipzig, 1870). Il faut citer à part un important ouvrage d'éthnographie : *la Nouvelle Guinée et ses habitants* (Neuguinea und seine Bewohner, Brême, 1865).

**FIORELLI** (Joseph), archéologue italien, né à Naples le 8 juin 1823, occupait une place d'inspecteur des fouilles à Pompéi, depuis 1845, lorsqu'il fut révoqué pour causes politiques, en 1849. Lors de la fondation du royaume d'Italie en 1860, il fut nommé inspecteur des antiquités dans l'Italie méridionale et professeur d'archéologie à l'université de Naples. En janvier 1862, il eut la direction des fouilles dans les mêmes provinces et en 1875 fut nommé directeur général des musées du royaume et des fouilles à exécuter, en résidence à Rome. Il était, depuis 1865, sénateur du royaume d'Italie. Il a été élu correspondant de l'Académie des beaux-arts en 1866.

On a de lui : *Notizia dei vasi dipinti rinvenuti à Cuma dal Conte di Siracusa* (Naples, 1853, in-folio); *Inscriptionum oscurum apographa* (1853); *Giornali degli scavi di Pompei; Pompeianorum antiquitatum historia* (1853, 2 vol.); *Cataloghi del Museo nazionale di Napoli, Relazione della scoverte archeologiche fatta in Italia dal 1846 al 1866* (Naples, 1868); *Gei scavi di Pompei dal 1861 à 1872* (Naples, 1873); *Descrizione di Pompei* (Naples, 1875).

**FIORINI-MAZZANTI** (Élisabetta, comtesse), femme botaniste italienne, née à Rome, en 1790, tourna de bonne heure son activité vers l'étude des sciences naturelles et publia plusieurs traités de botanique qui la firent admettre à l'Académie de Turin. Son principal ouvrage est un *Specimen bryologiæ romanæ* (Rome, 1841, in-8), écrit en latin, et où elle adopte une classification particulière pour la famille des mousses, dont plusieurs espèces ont été découvertes par l'auteur. — Elle est morte à Rome, le 23 avril 1879.

**FIRMENICH** (Jean-Mathieu), poète et littérateur allemand, né à Cologne, le 5 juillet 1808, se fit connaître, dès le collège, par des chansons populaires écrites dans le dialecte particulier du pays de Cologne, et par plusieurs comédies ou farces de carnaval, qu'on joue encore aujourd'hui, et dont la plus remarquable est intitulée : *les Habitants de Cologne à Paris* (die Kölnschen in

Paris). Après avoir terminé ses études aux universités de Bonn et de Munich, il voyagea en Allemagne, en France, en Italie, passa deux ans à Rome, où il se lia avec plusieurs artistes célèbres, entre autres Cornelius. En 1840 il donna à Berlin une tragédie intitulée : *Clotilde Montaki*, qui fut représentée sur les principales scènes de l'Allemagne, et un recueil des chants populaires de la Grèce moderne avec la traduction en regard, sous ce titre : *Τραγῳδία Ῥωμαϊκά*. Plus tard il fonda, sous le titre de *Voix populaires de la Germanie* (Germaniens Volkesstimmen, Berlin, 1843-1866, 5 volumes), un recueil précieux de chants populaires, de légendes, de poésies écrites dans tous les dialectes allemands. M. Firmenich est encore auteur de plusieurs pièces de vers allemands, français et grecs, dont la plupart ont été mises en musique par M. Kücken et d'autres compositeurs.

**FISCHER** (Jean-George), poète allemand, né à Gross-Süssen (Wurtemberg), le 25 octobre 1816, professeur de géographie, d'histoire, de littérature et langues germaniques à l'École polytechnique de Stuttgart, depuis 1860, s'est fait connaître comme poète et comme auteur dramatique. On cite parmi ses volumes de vers : *Poésies* (Gedichte, 1854) ; *Poésies nouvelles* (Neue Gedichte, 1858) ; *les Femmes allemandes* (die deutschen Frauen, 1869) ; *Nouvelles chansons* (Neue Lieder, 1875), et, parmi ses drames : *Saul* (1862) ; *Frédéric II de Hohenstaufen* (1863) ; *Maximilien, empereur du Mexique* (1868), etc.

**FISCHER** (Ernest-Kuno-Berthold), philosophe allemand, né à Sandewalde (Silésie), le 23 juillet 1824, fut élevé au lycée de Posen, et suivit les cours de philologie, de théologie et de philosophie aux universités de Leipzig et de Halle, de 1844 à 1847. D'abord instituteur privé, il fut reçu, en 1850, agrégé de philosophie à l'université de Heidelberg où ses cours obtinrent un succès extraordinaire. En 1853, un rescrit ministériel lui défendit de les continuer, sans donner de motifs. Reçu agrégé pour la deuxième fois, en 1855, il se vit également refuser le droit de faire un cours, par le ministre Raumer; mais, sur la demande de la faculté, il en obtint la permission directement du roi. L'année suivante, il passa à l'université de Iéna. Il fut nommé conseiller d'État en 1862, par le grand-duc de Saxe-Weimar, qu'il accompagna dans son voyage en Italie et en Sicile. Il alla en 1872, à Heidelberg, occuper la même chaire avec le même titre.

M. Fischer, l'un des plus brillants représentants de l'école hégélienne, a publié un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous mentionnerons : *Diotima. Idéal du Beau* (1849) ; *Histoire de la philosophie moderne* (Geschichte der neuern Phil., 1852-1872, 6 vol.), série de monographies sur Descartes et son école, Spinoza, Leibniz et son école, Kant, Fichte, Schelling, etc., *François Bacon et ses imitateurs* (Fr. Bacon und seine Nachfolger, 1850 ; 2<sup>e</sup> édit. 1875) ; *Fr. Schiller, discours académiques* (1860) ; *J. G. Fichte et les deux écoles de Kant à Iéna* (1862) ; *Nathan le sorcier de Lessing* (Lessing's Nathan der Weise ; 1864, 2<sup>e</sup> édit., 1872) ; *Baruch Spinoza, vie et caractère* (1865) ; *Anti-Trendelenburg* (1871). \*

**FISCHHOF** (Adolphe), médecin et homme politique autrichien, né à Ofen (Hongrie), le 8 décembre 1816, avait étudié la médecine et était attaché à l'hôpital général de Vienne, lorsque en 1848 il se jeta dans le mouvement politique, et prit une part active à la révolution dont cette

ville fut le théâtre : il fut élu député à l'Assemblée constituante de Vienne, et joua un rôle actif jusqu'à la dissolution de l'Assemblée (le 7 mars 1849). Il fut alors arrêté et mis en jugement pour révolte et haute trahison, mais il fut acquitté. Il reprit l'exercice de la médecine et acquit une grande clientèle à Vienne. Le retour du régime constitutionnel en Autriche le ramena vers la politique, et il publia dès lors un certain nombre de brochures sur les événements intérieurs et extérieurs de l'empire. On cite : *Solution de la question hongroise* (Zur Lösung der ungar. Frage, 1861) ; *Coup d'œil sur la situation de l'Autriche* (ein Blick auf die Lage Oesterreichs 1866), tendant à démontrer que la situation de l'Autriche exclue de l'Allemagne n'était pas sans compensations ; *L'Autriche et les conditions de son existence* (1869), plaidoyer en faveur du gouvernement fédératif et d'une alliance entre les Slaves et les Allemands.

**FISH** (Hamilton), homme politique américain, est né en 1809, dans l'État de New-York. Homme de loi, il se fit une réputation comme juriste et fut successivement élu membre de la législature de l'État de New-York, député au Congrès, gouverneur de New-York, puis sénateur des États-Unis. Il rentra dans la vie privée en 1857. Pendant la guerre de la sécession, il resta fidèle au parti républicain, auquel il appartenait, mais sans montrer de violence contre les démocrates. Au mois de mars 1869, le général Grant, élu président, le choisit comme ministre d'État, en remplacement de M. Washburne, d'abord désigné. En cette qualité, il conclut avec l'Angleterre, le 8 mai 1871, une convention, qui remettait aux arbitres étrangers la solution des différends entre ces deux puissances; puis une convention avec l'Espagne en novembre 1873, dans la question du vaisseau *Virginia*.

**FISCHER-ACHTEN** (Caroline ACHTEN, dame), cantatrice allemande, née à Vienne, en 1806, fit ses premières études de chant et de musique à l'école de Stockerau, près de Vienne, où son père était en garnison, et les continua, de 1825 à 1827, à Vienne même, où elle aimait à chanter les solos dans les églises. Elle y reçut les leçons des plus célèbres professeurs, débuta, le 19 décembre 1827, dans le *Harpiste aveugle* (der Blinde Harfener), et obtint un accueil favorable, qu'elle dut surtout à l'expression dramatique et à l'énergie de son chant.

Mariée vers 1829 avec l'acteur Fischer, elle vint à Paris en 1830, et débuta à l'Académie royale de musique, où elle eut à soutenir bientôt une rivalité désavantageuse avec Mme Schroeder-Devrient. De retour en Allemagne, elle chanta une année aux théâtres de Stuttgart, de Carlsruhe, et, pendant dix années de suite, à celui de Francfort-sur-Mein, où elle obtint ses plus brillants succès. Sa voix était un mezzo-soprano d'une grande vigueur et d'une grande étendue. Ses meilleurs rôles furent ceux d'Alice dans *Robert le Diable* ; de Zerline dans *Don Juan* ; de Myra dans le *Sacrifice interrompu* ; de Pamina dans la *Flûte enchantée*. Mme Fischer-Achten a donné des concerts très applaudis dans les principales villes de l'Allemagne. Elle est devenue veuve en octobre 1862.

**FISQUET** (Homère - Jean - Pierre), littérateur français, né à Montpellier, le 16 juin 1818, occupa pendant deux ans une chaire d'humanités au collège de Bernay, quitta en 1840 la carrière de l'enseignement et se mit à parcourir divers pays de l'Europe. A son retour, il s'occupa de

journalisme et de travaux littéraires. On a de lui : une *Histoire d'Algérie* (1842, in-8); la *France pontificale* (10 vol.), résumé de la *Gallia Christiana* conduit jusqu'à nos jours; *Histoire descriptive et archéologique de Notre-Dame de Paris* (1855, in-8); *Rome et l'épiscopat catholique et Histoire du concile œcuménique du Vatican* (1874, in-16); *Dictionnaire des célébrités de la France* (1879, in-8); des poésies et quelques pièces de théâtre dont une a pour titre : *la Préface de Tartuffe* (1845). Cet auteur a donné de nombreux articles à la *Gazette de France*, à la *Nation*, à *l'Audience*, à *l'Encyclopédie du XIX<sup>e</sup> siècle*.

**FITZGERALD** (Percy-Hetrington), littérateur irlandais, né à Fane-Valley (Louth), en 1834, fit ses études au collège de Stonyhurst, puis à Dublin, entra au barreau et fut nommé procureur pour le ressort judiciaire du nord-est. Il publia un grand nombre de romans et nouvelles dans diverses revues, notamment dans celles fondées par Dickens. Les principaux sont : *Jamais oublié* (Never Forgotten); *le Zéro fatal* (Fatal Zero); *le Pont des soupirs* (the Bridge of sighs); *Bella Donna* et *Soixante-Quinze Brookstreet*; *l'Épée de Damoclès* (the Sword of Damocles); *Diana Gay*, etc. On cite en outre de lui des biographies : celles de *Garrick* (the Life of Garrick), de *Stern*, de *Charles Totenshend*, de *Charles Lamb*, de *Kemble* (1871, 2 vol.), etc.; un recueil de *Scènes et Proverbes* (1869); enfin *Vie et aventures d'Alexandre Dumas* (Life and advent. of Al. D.; 1873, 2 vol.).

**FIX** (Théobald), philologue français, né en 1802, à Soleure (Suisse), frère d'un économiste distingué mort en 1846, fit de brillantes études au gymnase de Berne, et fut, à l'Université de Leipzig, l'élève du célèbre Gottfried Hermann; il fit ensuite partie du séminaire philosophique de Saxe et de la Société grecque. Étant venu plus tard s'établir à Paris, il fut chargé, en 1829, sur la recommandation de Letronne, de la nouvelle édition du *Thesaurus linguae graecae* d'Henri Estienne, important travail entrepris avec la collaboration de MM. Hase et de Sinner, et abandonné par M. Fix à la fin du premier volume. De 1835 à 1837, il professa la philologie grecque à l'École normale, obtint une chaire au collège Henri IV et, en 1855, fut nommé bibliothécaire du Conseil d'État. Il a été décoré de la Légion d'honneur. — M. Théobald Fix est mort, le 21 septembre 1874.

Parmi les nombreux travaux philologiques de ce savant, nous rappellerons l'excellente édition *S. Joannis Chrysostomi opera* (1839 et ann. suiv., 13 vol. gr. in-8), à laquelle M. de Sinner a travaillé; *Euripidis fabulae* (1844, in-8), avec texte et traduction latine de douze pièces connues; *Fables de Babrius* (1846, in-12), etc. Il a revu la réimpression du *Dictionnaire grec-français* de M. Alexandre ainsi que celle d'un grand nombre d'auteurs grecs à l'usage des classes.

**FIZEAU** (Hippolyte-Louis), physicien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 23 septembre 1819, est le fils d'un médecin distingué, professeur à la Faculté de médecine sous la Restauration. Une fortune indépendante lui permit de se livrer aux sciences. M. H. Fizeau a épousé la fille d'Adrien de Jussieu. Il a été élu membre de l'Académie des sciences, en 1860, en remplacement du baron Cagnat de Latour, et nommé membre du bureau des longitudes par décret du 31 août 1878. Décoré de la Légion d'honneur en novembre 1849, il a été promu officier le 4 août 1875.

Ce savant a été d'abord connu par ses découvertes sur la mesure de la vitesse de la lumière, et la plupart de ses travaux ont été consignés dans les *Annales de physique et de chimie*. La plupart ont une grande importance scientifique; ils lui ont fait décerner sur le rapport de l'Académie des sciences, en 1866, le grand prix de l'Institut de 10 000 francs. Outre ses travaux épars dans les *Annales de physique et de chimie*, on lui doit d'importants *Mémoires* dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*; quelques-uns ont été publiés séparément.

**FIZELIÈRE** (Albert PAVIN DE LA), littérateur français, né à Marly (Moselle), en 1819, se fit connaître, de 1842 à 1848, par des feuilletons et des critiques dans divers journaux. Après la révolution de Février, il fonda une revue politique hebdomadaire, *Notre histoire*, et publia, sous l'anonymat, quelques ouvrages de circonstance tels que : *Biographie des représentants à l'Assemblée constituante* (1848); *Biographie des représentants à la Législative* (1849), en société avec M. L. Giraudeau; *Conseils aux électeurs* (1849).

On a en outre de lui : *la Mare Thibault*, roman (1853, 2 vol.); quelques pièces de théâtre : *Une famille de la rue Mouffetard*, avec M. de la Jonchère, *les Inondés de la Loire*, avec M. Servais, etc.; un grand nombre d'articles dans *l'Artiste*, le *Journal de Paris*, le *Commerce*, le *Journal des faits*, la *Presse*, le *Siècle*, le *Courrier de Paris*, dont il fut, en 1858, le chroniqueur ordinaire; enfin quelques études historiques comme *Des Vins à la mode et les cabarets au XVII<sup>e</sup> siècle* (1866, in-18, avec grav.); *Essai de bibliographie contemporaine*; *Charles Baudelaire* (1867, in-18), avec M. Georges Decaux; *l'Œuvre originale de Viviani Denon*, avec notice (1872-73, 2 vol. in-4); *la Vie et l'œuvre de Chintreuil* (1874, in-6), avec MM. Champfleury et Henriot, etc. — Il est mort à Paris le 11 février 1878. — Sa femme, Mme Sara DE LA FIZELIÈRE, née Bouclier, a traduit de l'anglais plusieurs romans pour la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*, ainsi que pour le *Journal pour tous*.

**FLACHAT** (Eugène), ingénieur français, né le 16 avril 1802, suivit les cours de l'école de Nîmes, fut élève de son frère aîné, Stéphane, suivit avec lui, de 1823 à 1830, les études du canal maritime du Havre à Paris, puis alla faire un long séjour en Angleterre où il étudia particulièrement les docks. A son retour, il établit les usines d'Abainville, Jussey, Vierzon, puis, préoccupé de la création des chemins de fer, il s'associa avec MM. Stéph. Flachat, Lamé, Clapeyron, et elabora avec eux les projets du chemin de fer de Saint-Germain. En 1844, il dirigea l'établissement du chemin atmosphérique du Pecq, puis construisit avec MM. Clapeyron, de Vergès, Le Chatelier, Bonnard, le chemin de fer du Midi. Ingénieur en chef des chemins de fer de l'Ouest jusqu'en 1875, il devint alors ingénieur en chef conseil des mêmes chemins et de ceux du Midi. M. Eugène Flachat a fondé, en juillet 1841, l'Union des constructeurs, en août 1844, la Conférence des chemins de fer, et en 1848, la Société des ingénieurs civils, qui, toutes trois, l'ont fréquemment réélu président. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1847, et promu officier en 1858. — Il est mort à Arcachon le 16 juillet 1873.

On a de lui de nombreux ouvrages. Il a donné seul : *Établissements commerciaux, Docks de Londres, Entrepôts de Paris, Projets de docks à Marseille* (1866, in-8); *Rapport sur le canal du Rhône au Rhin* (1840), sur celui du Berri (1841); *Projet de docks à Bordeaux* (1855, in-4); *les Charbon-*

nages, la batellerie et les chemins de fer (1858); les Chemins de fer en 1862 et 1863 (1863, in-8); puis, en collaboration avec ses divers collègues : *Mémoire sur un projet de distribution des eaux à Madrid* (1851, in-8), avec M. E. Lorentz; le *Guide du mécanicien constructeur et conducteur de locomotives* (1840, in-8), avec Petiet et C. Polonceau; *Traité de la fabrication du fer et de la fonte* (1842-1846, 3 vol. in-4), avec Polonceau et Barrault; *De la Traversée des Alpes par un chemin de fer* (1860, in-8); *Étude sur l'usure et le renouvellement des rails* (1864, in-8); *Mémoire sur les travaux de l'isthme de Suez* (1865, in-8); *Navigations à vapeur transocéanique* (1866, 2 vol. in-8, avec atlas), études scientifiques, économiques et de statistique, etc.

Son frère utérin, M. Stéphane MONY, appelé d'abord Flachet et Flachet-Mony, ingénieur civil, a longtemps partagé les travaux, entreprises et voyages de MM. Flachet, avec l'aîné desquels il a été confondu quelquefois. Il a repris depuis son nom patronymique (voy. MONY).

**FLAGG** (Edmond), littérateur américain, né à Wiscasset (Maine), le 24 novembre 1815, d'une vieille famille de la Nouvelle-Angleterre, débuta de bonne heure dans le journalisme, et, après un assez long séjour dans les Prairies, étudia le droit à Saint-Louis (Missouri) et dirigea successivement divers journaux dans plusieurs autres villes de l'Ouest. En 1848, il fut nommé secrétaire du ministre des États-Unis à Berlin, et, en 1850, consul à Venise. En 1852, il revint à Saint-Louis, où il dirigea un journal démocratique.

On a de lui, outre le récit de son voyage dans les Prairies, écrit d'abord en forme de lettres pour un journal de Louisville (Kentucky), puis refondu sous le titre de *l'Extrême Ouest* (the Far West, 1838, 2 vol. in-12), des romans historiques : *Carrero*, ou le *Premier ministre* (Carrero, or the prime minister); *François de Valois*, *Blanche d'Artois*, *Catherine Howard*, etc.; plusieurs drames représentés avec succès, et surtout un ouvrage sur l'histoire contemporaine de Venise, *Venise, la ville de la mer* (Venice, the city of the sea, 1853, 2 vol. in-12), complété sous ce titre : *l'Italie septentrionale depuis 1849* (North Italy since 1849). M. Flagg a en outre collaboré, pour la partie de l'Ouest, à un grand ouvrage descriptif et illustré sur les États-Unis, publié à New-York (1853-1854).

**FLAMARENS** (comte Jules-Agésilas-Alexandre-Louis-Marie-François de GROSOLLES-), homme politique français, sénateur, est né à Munster (Westphalie), le 15 avril 1806. Le 4 décembre 1854, il fut appelé à faire partie du Sénat, puis nommé membre du conseil du sceau et, en mars 1864, chambellan honoraire de l'empereur. M. de Grosolles-Flamarens fit partie du Conseil général du Gers pour le canton de Miradoux. Décoré de la Légion d'honneur le 4 décembre 1849, il a été promu officier le 6 août 1860, et commandeur le 14 août 1866. — Il est mort à San-Remo, près Gènes (Italie), le 8 janvier 1879.

**FLAMENG** (Léopold), graveur français, né de parents français à Bruxelles, le 22 novembre 1831, fit ses premières études de gravure sous la direction de Calamatta, à l'école de gravure de sa ville natale. Il vint en France en 1853, où il se fit connaître par ses travaux pour la *Gazette des beaux-arts*, par de nombreuses eaux-fortes et par ses gravures au burin, entre autres, la *Source* et *l'Angélique*, d'après Ingres. Il a illustré de gravures artistiques un certain nombre de beaux livres, notamment : *Picciola*, les *Récits enfantins*,

le *Sabot de Noël*, *Christophe Colomb*, *Paris qui s'en va* et *Paris qui vient*, etc., et orné de frontispices une foule de volumes de poésies, romans ou autres nouveautés du jour.

Outre ces gravures et ces eaux-fortes, M. Flameng a exposé régulièrement aux Salons depuis 1859. Parmi ses productions nous citerons : portrait de la *Comtesse d'Agout*, d'après Claire-Christine, *Miss Graham*, d'après Gainsborough (1859); *saint Sébastien*, d'après Léonard de Vinci, *Monuments et scènes parisiennes* (1861); *la Source et Angélique*, d'après Ingres, portrait d'homme, dit le *Doreur*, d'après Rembrandt (1863); *la Naissance de Vénus*, d'après M. Cabanel, *Marguerite à la fontaine*, d'après Scheffer, eaux-fortes (1864); *la Dernière poupée*, d'après M. Amaury-Duval, *Jésus au milieu des docteurs*, d'après M. Bida (1865); portrait de *Mgr Mermilliod*, évêque de Genève (1866); *Marino Faliero*, d'après Eug. Delacroix, *l'Innocence*, d'après Prudhon et quelques-unes des œuvres parues aux salons précédents, à l'Exposition universelle de 1867; *le Secret de l'Amour*, d'après M. Jourdan, et trois gravures à l'eau-forte (1868); *Stratonice*, d'après Ingres, et cinq eaux-fortes (1869); *la Jeune fille à la lampe*, d'après Gleyre (1870); *Hassan et Namouna*, d'après H. Regnault; six eaux-fortes d'après Rembrandt, MM. C. Duran, Toulmouche et Munkacz (1872); *Brevet pour les belles actions civiles*, d'après M. Mazerolle, commandé par le ministère de l'intérieur (1873); *la Ronde de nuit*, d'après Rembrandt (1874); *l'Abondance*, d'après Rubens, pour la chalcographie du Louvre (1875); *la Leçon d'anatomie et les Syndics*, d'après Rembrandt (1876); portraits de Rubens et de sa femme par le maître lui-même (1877); *Gille*, d'après Watteau, et la *Sainte Vierge en prière*, d'après Murillo (1878). A l'Exposition universelle de 1878 figuraient vingt-deux des planches les plus importantes gravées par cet artiste. M. Flameng a obtenu trois médailles en 1864, 1865 et 1867, et la décoration le 22 juin 1870.

Son fils, M. François FLAMENG, né à Paris, en 1859, élève de MM. Cabanel, Héluouin et J. P. Laurens, a montré de précoces dispositions pour la peinture. Il a exposé au salon de 1875 un *Portrait et un Lutrin*; à celui de 1876, *Portrait d'un évêque*, *Barberousse visite le tombeau de Charlemagne*; à celui de 1877, le *Portrait de M. Léopold Flameng*; à celui de 1879, *l'Appel des Girondins* (30 octobre 1793), qui, ayant été très remarqué, fut acquis par l'État et valut à l'auteur le prix du Salon. M. Fr. Flameng a gravé quelques eaux-fortes.

**FLAMMARION** (Camille), astronome français, né à Montigny-le-Roi (Haute-Marne), le 25 février 1842, fut d'abord destiné à sa famille à l'état ecclésiastique et commença ses études au séminaire de Langres. Il les termina à Paris en 1858. La même année, il fut reçu élève astronome à l'Observatoire impérial de Paris et demeura en cette qualité pendant quatre ans attaché au bureau des longitudes pour les calculs de la connaissance des temps. En quittant l'Observatoire il entra à la rédaction de la revue hebdomadaire *le Cosmos*, où il succéda à l'abbé Moigno, et en 1865 il devint rédacteur scientifique du journal *le Siècle*, où il fit une vive campagne contre l'administration de M. Le Verrier. En même temps il faisait des conférences publiques sur les principaux sujets de l'astronomie populaire et obtenait un grand succès comme conférencier. En 1868, il fit plusieurs ascensions en ballon pour étudier l'état hygrométrique et la direction des courants aériens de l'atmosphère. Membre très-actif de nombreuses sociétés savantes et d'associations



pour la vulgarisation des sciences positives, il a, d'autre part, par les tendances mystiques et spirites de certains de ses livres, ajouté à la notoriété de son nom.

Ses principaux ouvrages sont : *la Pluralité des mondes habités*, ouvrage qui a eu de nombreuses éditions françaises et a été traduit dans une foule de langues (1862, in-18, 1869, 15<sup>e</sup> édit.); *les Mondes imaginaires et les mondes réels* (1864, in-18, 1869, 8<sup>e</sup> édit.); *les Merveilles célestes* (1865, in-18); *Dieu dans la nature* (1866, in-18, 1869, 6<sup>e</sup> édit.); *Histoire du ciel* (1867, in-18); *Contemplations scientifiques* (1868, in-18); *Voyages aériens* (même année); *l'Atmosphère* (1871, in-8, avec pl.); *Vie de Copernic* (1873, in-18), etc. On lui doit aussi un grand nombre de mémoires publiés dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, notamment sur les montagnes de la lune et les taches du soleil.

**FLANDIN** (Alexandre-Hugues-Anatole), homme politique français, député, est né à Paris, le 11 juillet 1833. Auditeur au conseil d'Etat sous l'Empire, il fut secrétaire général de la préfecture du Calvados et en 1849 maître des requêtes au conseil d'Etat. Il donna sa démission après le 4 septembre 1870, et se retira sur les propriétés qu'il tenait de M. Cail, son beau-père, dans le Calvados. Il se présenta aux élections pour la nouvelle chambre des députés, le 20 février 1876, dans l'arrondissement de Pont-l'Évêque, et eut pour concurrent M. Aubert, républicain, et M. Cornélius de Witt, gendre de M. Guizot, représentant sortant. Il obtint au premier tour de scrutin 3268 voix et fut élu, le 5 mars, au scrutin de ballottage, par 6266 voix, contre 4751 obtenues par le candidat républicain. Il prit place à droite et appartint au groupe dit de l'Appel au peuple. Il fut un des 158 députés qui soutinrent de leur vote le cabinet de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877. Candidat du maréchal de Mac-Mahon, aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 7250 voix, contre 5783 obtenues par M. Paul Duchesne-Fournet, candidat républicain. Conseiller général de l'Eure pour le canton de Pont-l'Évêque, M. Flandin a été décoré de la Légion d'honneur.

**FLANDIN** (Louis-Hugues), conseiller d'Etat français, ancien magistrat, est né à Paris, le 6 mai 1804. Admis au barreau en 1827, il propagea avec ardeur, pendant les dernières années de la Restauration, les principes des sociétés démocratiques, et prit part aux journées de Juillet. En 1848, il fut nommé par le gouvernement provisoire avocat général à la Cour d'appel de Paris, mais il préféra à ces importantes fonctions le mandat de représentant que les électeurs de Seine-et-Oise lui confièrent, et siégea à l'Assemblée constituante où il appuya le gouvernement du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée et fut réélu à la Législative, où il fit partie de la majorité contre-révolutionnaire. Le 25 janvier 1852 il fut appelé au Conseil d'Etat. M. Flandin a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 13 août 1864. — Il est mort le 3 octobre 1877.

**FLANDIN** (Charles), dit aussi **FLANDIN DES AUBUES**, médecin français, né aux Aubues (Nièvre), le 13 mars 1803, fit à Paris ses études médicales, fut reçu docteur en 1833, avec une thèse remarquée sur le *choléra*, voyagea deux ans en Suisse et en Italie, fut chargé, en 1835, des comptes rendus de l'Académie des sciences, dans le *Moniteur*, et se livra, avec M. Danger, à de nombreuses expériences toxicologiques. Il prit

part aux débats du procès Lafarge. Admis, en 1845, au conseil de salubrité, dont il rédigea le *Rapport général* pour 1847 (1855, in-4), il fut éliminé en 1853, à la suite d'un procès politique dans lequel il avait protesté énergiquement contre la violation du secret des lettres. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On a du docteur Flandin : *Études et souvenirs de voyages en Italie et en Suisse* (1838, 2 vol. in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1840); *De la recherche des principes immédiats des végétaux toxiques* (1847); *Traité des poisons, ou Toxicologie appliquée à la médecine légale* (1846-1853, 3 vol. in-8); *Principes et philosophie de la chimie moderne fondés sur la doctrine des équivalents* (1864, in-8), plusieurs *Mémoires sur l'Arsenic* (1841-1845), avec M. Danger. Il a écrit sur les mêmes questions des articles et brochures contre Orfila et Gerdy.

**FLANDIN** (Eugène-Napoléon), voyageur et peintre français, est né à Naples, le 15 août 1809, à l'époque où son père était intendant militaire au service du roi Murat. Passionné pour les arts, il entreprit sans maîtres ses premières études de dessin et de peinture. A la suite d'un voyage qu'il a fait en Italie en 1834, et qui acheva de décider de sa vocation, il débuta au Salon de 1836 par trois tableaux : *la Ville de Venise*, *le Pont des Soupirs*, et *la Plage de Naples*, dont l'un fut acheté par la liste civile, l'autre par la Société des Amis des arts. Il fit alors deux voyages en Algérie et donna en 1837 une *Vue de la mairie d'Alger*, qui fut encore acquise par la liste civile et lui valut une 2<sup>e</sup> médaille, et en 1838 un *Assaut de Constantine*. Cette toile, achetée par le roi pour Neuilly, fut lacérée, en 1848, lors du sac du palais, vendue avec divers débris et rachetée par la reine, qui le fit rétablir au château de Claremont.

En 1839, M. Flandin fut désigné au concours, par l'Académie des beaux-arts, pour accompagner M. de Sercey, ambassadeur en Perse. Il y resta deux années et retourna en France en 1842. Ses travaux furent soumis à une commission mixte, composée de membres de l'Académie des beaux-arts et de celle des inscriptions et belles-lettres, et qui fit un rapport favorable. M. Flandin fut décoré, et la publication de son œuvre ordonnée par le ministre. Elle venait à peine d'être commencée lorsque l'artiste fut de nouveau désigné aux ministères de l'instruction publique et de l'intérieur, par l'Académie des inscriptions, pour aller à Ninive, avec M. Botta, dessiner les ruines assyriennes récemment découvertes, et continuer les fouilles sur une plus grande échelle (1843). De retour en France au commencement de 1845, il obtint des Académies un second rapport non moins favorable que le premier, et un crédit spécial fut voté par les Chambres pour les frais de son ouvrage.

Les résultats des deux grands voyages de M. Flandin, publiés sous les titres généraux de *Voyage en Perse* (1843 et suiv.) et *Voyage à Ninive* (1845 et suiv.), comprennent dix volumes, dont la publication n'a été complètement terminée qu'en 1854. Dès 1846, M. Flandin avait donné à la *Revue des Deux Mondes* plusieurs articles intéressants sur les fouilles de Ninive. En 1854 il commença la publication d'un troisième ouvrage sur l'Orient, qui embrasse l'Asie jusqu'au golfe Persique et contient 150 planches in-folio, lithographiées par l'artiste lui-même (*l'Orient*, 1856-74, 40 livr.). M. Flandin a encore publié une *Histoire des chevaliers de Rhodes* (1864, grand in-8, avec grav.).

En même temps, revenant à la peinture, il donnait à l'Exposition universelle de 1855 quatre

toiles, dont les deux premières surtout ont de l'importance, mais qui n'ont fait décerner à l'auteur aucune nouvelle distinction : *Grande vue de la Corne d'or et de Stamboul, grande Mosquée d'Ispahan, Vue générale de Constantinople, Entrée du Bosphore*. Au Salon de 1857, il exposa quatre sujets empruntés à l'Italie et à l'Orient : *Intérieur de l'église Saint-Marc*; une *Vue de Tripoli*, et deux *Intérieurs de bazar à Téhéran*; enfin au Salon de 1861 : le *Cheik-ul-Islam revenant de La Mecque, Ancienne place Juba à Alger*, en 1836; un *Angle du palais des Doges, à Venise*. M. Flandrin a été décoré de la Légion d'honneur le 15 avril 1842. — Il est mort en 1876.

**FLANDRIN** (Jean-Paul), paysagiste français, frère d'Hipp. Flandrin, mort en 1864, est né à Lyon, le 8 mai 1811. Il reçut les leçons d'Ingres, ainsi que son frère, cultiva d'abord indifféremment l'histoire et le paysage, exécuta plusieurs copies des *Loges*, puis se renferma dans le genre du paysage. Nous citerons parmi ses œuvres : *les Adieux d'un proscrit, les Pénients de la campagne de Rome, Vue de la villa Borghèse, Vue des Alpes, Vue de Rivoli*, achetée par la reine Marie-Amélie; la *Promenade du Poussin sur les bords du Tibre, Dans les bois, Dans les montagnes, la Réverie (1835-1854)*. Il fit aussi quelques portraits, des peintures murales au château de M. le duc de Luynes, à Dampierre, et à la chapelle baptismale de Saint-Séverin de Paris. Il a encore exposé : *Une nymphe, les Gorges de l'Atlas, la Lutte, les Bords du Gardon, les Tiroirs de Marc*, avec six autres paysages, et le *Portrait de M. Ambroise Thomas (1859); Jésus et la Chananéenne, les Bords du Rhône, Verger (1857); Environs de Marseille, Falaises du Tréport, Souvenir de Provence, le Ruisseau (1859); la Fuite en Égypte*, appartenant au ministère d'Etat, une *Vue du parc de Vaux-le-Peng*, deux paysages et plusieurs portraits (1861); deux portraits et la *Vallée de Montmorency (1863); Souvenir de l'Yères, à Brunoy, Souvenir du Midi*, et deux dessins (1865); *Paysage en Languedoc, Souvenir du Bugey (Ain)*, et deux dessins (1866); *la Solitude, paysage*, et trois dessins à l'Exposition universelle de 1867; *Au bord de l'eau, Carrière abandonnée*, et deux dessins (1868); *Idylle, Pendant la moisson (1869); Groupe de chênes verts, le Palais des papes ou de Villeneuve-lès-Avignon (1870); Portrait de M. Godard-Faultrier*, dessin (1872); *Souvenir de Provence (1873); Idylle (1874); Souvenir du Bas-Breuil (1875); Dans les bois (1876); les Bords du Gardon (1877); Près d'Étretat (1878)*, etc.

L'un des représentants du paysage classique en France, M. Paul Flandrin a obtenu deux secondes médailles en 1839 et 1848, une 1<sup>re</sup> en 1847, et la décoration en juillet 1852.

**FLAUBERT** (Gustave), littérateur français, né à Rouen, le 12 décembre 1821, fit au collège de cette ville de brillantes études classiques. Fils d'un médecin distingué, mort en 1846, il étudia lui-même la médecine, à l'exemple de son frère aîné, plus tard médecin de l'hospice de Rouen. Bientôt, il se tourna vers la littérature, reprit ses études de latin et de grec, et cultiva avec ardeur la poésie, en prenant pour guides Victor Hugo et Byron.

Abandonnant l'école romantique, M. Flaubert s'attacha à la peinture scrupuleusement exacte de la réalité. Au bout de plusieurs années de travail, il fit paraître, dans la *Revue de Paris*, son roman de *Madame Bovary* (1857, 2 vol. in-18), livre de début, qui, poursuivi comme contraire aux mœurs, mais non condamné, obtint un prompt succès et occupa longtemps la critique. Vers le

même temps, l'auteur fit un voyage à Tunis et aux ruines de Carthage, d'où il rapporta le sujet et les matériaux d'un second roman annoncé, pendant trois ans, sous différents titres, et publié sous celui de *Salammô* (1862, in-8). Cette minutieuse reconstitution de la civilisation carthaginoise au temps de la seconde guerre punique souleva aussi de nombreuses polémiques, mais plutôt archéologiques que littéraires.

Un troisième roman, *l'Éducation sentimentale, histoire d'un jeune homme* (1869, 2 vol. in-8), ne fit pas la même sensation. En 1874, M. Flaubert mit au jour presque simultanément deux œuvres très-différentes : *la Tentation de Saint-Antoine* (1874 in-8), sorte de drame philosophique, dont plusieurs fragments avaient paru en 1857 dans *l'Artiste*, et le *Candidat*, comédie en quatre actes (Vaudeville, 16 mars), qui n'eut que quelques représentations. M. Flaubert a donné depuis, sous le titre modeste de *Trois contes* (1877, in-18), trois nouvelles inédites. On lui doit aussi une notice en tête des *Dernières chansons* de Louis Bouilhet (1872, in-8), ainsi qu'une *Lettre à la municipalité de Rouen* (1872, in-8) concernant le refus de ce conseil de donner le nom du poète à l'une des fontaines de la ville.

Outre une édition de luxe de *Madame Bovary* (1873, 2 vol. in-16, avec eaux-fortes par M. E. Boilvin), il a été publié de ce roman et de *Salammô* des éditions dites *définitives*, renfermant, l'une le procès intenté à l'auteur, l'autre ses réponses aux critiques littéraires de Sainte-Beuve et aux objections archéologiques de M. Frœhner. M. G. Flaubert a été décoré de la Légion d'honneur en 1866.

**FLAVIGNY** (comte Maurice-Adolphe-Charles de), homme politique français, ancien député et pair, né le 3 décembre 1799, se signala, sous le régime de Juillet, par son dévouement à la dynastie d'Orléans, et fut, le 25 décembre 1841, créé pair de France. Rendu à la vie privée par la révolution de Février, il fut, en 1849, envoyé par les électeurs d'Indre-et-Loire, le troisième sur six, à l'Assemblée législative. Après le coup d'Etat du 2 décembre, il représenta le même département, comme député, au Corps législatif. Élu jusqu'en 1863 comme candidat du gouvernement, il perdit le patronage officiel et échoua depuis comme candidat de l'opposition. M. de Flavigny a été promu, le 7 octobre 1847, officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Monnaie (Indre-et-Loire) le 9 octobre 1873.

**FLEISCHER** (Henri-Leberecht), orientaliste allemand, né le 21 février 1801, à Schandau sur l'Elbe, en Saxe, étudia de 1819 à 1824 la théologie et les langues orientales à l'université de Leipzig et vint alors à Paris pour y suivre les cours de Silvestre de Sacy et pour étudier à la Bibliothèque royale les manuscrits orientaux. Il obtint en 1831 une place de professeur à la *Kreuzschule* de Dresde. Quatre ans plus tard, il fut appelé à l'université de Leipzig, pour remplacer le professeur Rosenmüller dans la chaire de langues orientales; il y resta jusqu'en 1860, puis se rendit à Berlin, pour prendre la chaire nouvellement créée, à l'Université de cette ville, des langues turque, persane et arabe. Il a été élu associé étranger de l'Académie des inscriptions et belles lettres, le 29 novembre 1867, en remplacement de A. Böckh.

Parmi ses travaux, connus et estimés à l'étranger comme en Allemagne, nous citerons : *Catalogus codicum manuscriptorum orientalium bibliothecæ regie Dresdensis* (Leipzig, 1831); une édition du texte arabe de *l'Historia antislamica*

d'Abulfeda (ibid., 1831), avec une traduction latine et des notes; une traduction allemande des *Colliers d'or de Zamakhschari* (Samachscharis goldene Halspaender, ibid., 1835), qui causa une longue polémique entre M. Fleischer et le baron de Hammer-Purgstall; *Dissertatio critica de glossis Habichtianis in quatuor prioribus M noctium* (ibid., 1836); l'édition critique et la traduction des *Paraphrases arabes et persanes des cent proverbes d'Ali*, par Raschid-Eddin Watwat (Alis'hundert Sprüche arabisch und persisch, etc., ibid., 1837); *Codices orientalisium linguarum*, avec Delizsch, dans le *Catalogue de Leipzig* de Naumam (Grumma, 1838); l'édition du *Commentaire du Coran de Baidheui* (Leipzig, 1844); la traduction libre de la *Grammaire de la langue persane actuellement parlée* de Mirza-Mohammed-Ibrahim (ibid., 1847; 2<sup>e</sup> édit., 1875); il a donné une introduction critique au *Dictionnaire chaldéen sur le Talmudim et le Midraschim*, d'un de ses élèves, M. Lévy (1875).

M. Fleischer a continué en outre l'édition du texte arabe des *Mille et une Nuits*, commencé par Habicht (Breslau, 1843, 12 vol. in-12), et collaboré au *Journal de la Société orientale allemande*, et au *Journal asiatique* de Paris.

**FLEMING** (Charles), philologue anglais, né en 1806, à Perth (Ecosse), fit ses études à la haute école d'Edimbourg, puis à l'université de Glasgow, et fut pendant quelque temps attaché à l'école communale de Perth, où il les avait commencées. En 1826, il vint en France, donna des leçons d'anglais et fut chargé du cours de cette langue au collège Louis-le-Grand (1829-1831), puis à l'École polytechnique (1844-1848) et au collège Bourbon (1841-1852). Son principal ouvrage est son *Grand Dictionnaire anglais-français et français-anglais* (1839-1840, 2 vol. in-4), avec M. Tibbins. On a encore de lui un travail raisonné sur les *Difficultés de la langue anglaise*, une traduction du *Cortolan* de Shakespeare, et plusieurs livres élémentaires (1837-1843). — Il est mort le 31 août 1875.

**FLERS** (Alfred-Étienne DE LA MOTHE-ANGO, comte DE), sénateur français, est né à Paris, le 27 octobre 1817. L'un des riches propriétaires du département de l'Orne et maire de Villebadin, il entra dans la vie politique qu'aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876; il fut nommé sénateur de ce département, comme candidat conservateur, le dernier sur trois, par 299 voix sur 595 électeurs. Il prit place à l'extrême droite et vota toutes les lois et mesures contraires à l'établissement définitif du gouvernement républicain. Il représente le canton d'Ermes au conseil général du département de l'Orne.

**FLEURIOT DE LANGLE** (Alphonse-Jean-René, vicomte DE), marin français, né à Pradaleu près de Morlaix (Finistère), le 16 mai 1809, entra à l'école d'Angoulême en 1825, et passa ensuite sur le vaisseau-école *l'Orion*, en rade de Brest. Aspirant de deuxième classe en 1828, il visita le Brésil et les Antilles, puis fit la campagne d'Alger en 1830, sur *l'Algévras*, comme aspirant de première classe. Il commandait une compagnie de débarquement à Sidi-Ferruch. Enseigne de vaisseau en 1832, il embarqua sur l'escadre chargée de la croisière de la Manche pendant le siège d'Anvers. De 1838 à 1839, commandant en second de la corvette *la Recherche*, il fit, avec la commission scientifique présidée par le docteur Gaymard, un voyage de découverte au Spitzberg, et fut déposé aux travaux hydrographiques. Lieutenant de vaisseau en 1840, il obtint le comman-

dement de la canonnière-brick *la Malouine*, employée pendant plusieurs années à la répression de la traite sur les côtes d'Afrique. En 1845, il fut attaché à la mission de M. le duc de Broglie, envoyé à Londres pour réviser le traité relatif au droit de visite, et, l'année suivante, devint aide de camp de l'amiral Montaignés de la Roque. Capitaine de frégate en 1847, et capitaine de pavillon de l'amiral Legorant de Tromelin, à bord de la *Poursuivante*, il commanda, en 1848, le brick *le Génie*, dans le Pacifique. En 1851, il passa comme second sur la frégate *l'Andromède*. Capitaine de vaisseau en 1853, et nommé au commandement du vaisseau de 100 canons le *Turenne*, il prit part à la campagne de Crimée et à la prise de Sébastopol. En 1858, devenu chef de la division navale de l'Inde et de Madagascar, il exigea pendant sa croisière la réparation du meurtre des consuls assassinés à Djeddah et Zeila. Il fut nommé contre-amiral et major général à Lorient en 1863, et chef de la croisière de l'Afrique occidentale en 1865. Nommé commandant du 6<sup>e</sup> secteur de l'enceinte de Paris, le 5 septembre 1870, il surveilla l'instruction des matelots aérostiers, et présida à la confection et au départ de la plupart des ballons montés qui quittèrent Paris pendant le siège. Il fut promu vice-amiral le 23 janvier 1871. Au scrutin du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il fut porté candidat à Paris, mais n'obtint que 37 679 voix sur 328 970 votants. Membre du conseil des travaux de la marine, il a été admis dans le cadre de réserve en 1874. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 13 août 1859, il a été promu grand officier le 11 mars 1868.

L'amiral de Fleuriot de Langle a inséré dans les comptes rendus de la Société de géographie de Paris, dont il est membre, une étude sur les œuvres du commodore américain Maury, et des recherches sur l'existence des vigies de l'Atlantique. Il a publié : *Campagne de la Cordelière, études sur l'Océan Indien* (1862, in-8).

**FLEURY** (Alphonse) [de l'Indre], ancien représentant du peuple français, né à La Châtre (Indre), le 1<sup>er</sup> septembre 1809, fit son droit à Paris et fut reçu avocat. Établi à La Châtre, d'abord comme avoué, puis comme avocat, enfin comme directeur d'une maison de banque, il fut l'agent le plus influent du parti radical, dans cette petite ville qu'on appela la république de La Châtre. Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire dans le département de l'Indre. Envoyé à l'Assemblée constituante, le sixième sur sept, par 28 050 suffrages, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une très-vive opposition à la politique de l'Élysée, et soutint la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon par la Montagne, à l'occasion de l'expédition de Rome. Non réélu à la Législative, mais membre du Conseil général de son département, il continua de s'associer aux luttes du parti démocratique. Au coup d'État du 2 décembre, il fut arrêté, puis expulsé du territoire. Après le 4 septembre 1870, il fut préfet de la Loire-Inférieure, jusqu'au 20 mars 1871. — M. Alph. Fleury est mort à Paris, le 20 août 1877.

**FLEURY** (Anselme), homme politique français, ancien député, né le 14 février 1820, était maire de Chapelle-sur-Erdre (Loire-Inférieure) et membre du Conseil général, lorsqu'il fut nommé député au Corps législatif en 1852, comme candidat du gouvernement pour la 4<sup>e</sup> circonscription de la Loire-Inférieure. Réélu, au même titre,

aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 18 519 voix sur 24 161 votants, et en 1869, 14 000 sur 23 491. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

**FLEURY** (Émile-Félix), général français, ancien sénateur, né à Paris, le 23 décembre 1815, fit ses études au collège Rollin. Après avoir en peu de temps perdu sa fortune, il s'engagea, le 16 novembre 1837, dans le corps des spahis, de création récente, fit onze campagnes, reçut trois coups de feu et fut cité trois fois à l'ordre du jour; sa brillante conduite lui valut un avancement rapide; sous-lieutenant en 1840 et capitaine en 1844, il devint chef d'escadron en juillet 1848 et reentra en France. Il embrassa avec ardeur la cause bonapartiste. Officier d'ordonnance du président depuis le 10 décembre, il prit part à l'expédition de la Kabylie en 1851, et fut blessé d'un coup de feu à la tête, pendant le soulèvement qui suivit le coup d'État. Après le rétablissement de l'Empire, il fut nommé colonel du régiment des guides et premier écuyer de la couronne (31 décembre 1862), aide de camp de l'empereur, directeur général des haras (janvier 1861), grand écuyer titulaire (1<sup>er</sup> janvier 1866), général de brigade le 13 mars 1856 et général de division le 13 août 1863. Il fut appelé au Sénat par décret du 15 mars 1865.

Le général Fleury a été chargé de diverses missions diplomatiques; il fut notamment envoyé, à la fin de 1866, auprès du roi Victor-Emmanuel après l'annexion de la Vénétie. Au mois de septembre 1869, il fut nommé ambassadeur à Saint-Petersbourg, en remplacement de M. de Talleyrand. Il conserva néanmoins son titre de grand écuyer. Démissionnaire au 4 septembre 1870, il resta en disponibilité et fut admis à la retraite en octobre 1879. Promu officier de la Légion d'honneur en 1849, et grand officier le 13 août 1859, il reçut de l'empereur de Russie, en 1864, la grand'croix en diamant de Sainte-Anne.

**FLEURY** (Édouard), archéologue français, né à Laon en 1815, est le frère aîné de M. Champfleury. Longtemps directeur et imprimeur du *Journal de l'Aisne*, il a depuis consacré ses loisirs à des travaux d'érudition et d'histoire. Outre une série « d'Études révolutionnaires » sur Babœuf, C. Desmoulin, Roch Marcandier, Saint-Just et la Terreur, etc. (1849-1850, 11 vol. ou brochures), il a publié : *Étude sur le pavage émaillé dans le département de l'Aisne* (1855, in-4, 200 dessins); *Histoire de l'invasion de 1814 dans les départements du Nord-Est de la France* (1858, in-8); *la Civilisation et l'art des Romains dans la Gaule belge* (1861, in-8); *les Manuscrits à miniatures de la bibliothèque de Laon* (1863-64, 2 part, in-4, pl.); *les Manuscrits à miniatures de la bibliothèque de Soissons* (1865, in-4, pl.); *la Peste dans les diocèses de Laon et de Soissons* (1875, in-8), etc. Il a édité avec notes les *Procès-verbaux du bailliage de Vermandois, Elections aux états généraux de 1789* (1872, in-8).

**FLOQUET** (Pierre-Amable), historien et archéologue français, né à Rouen, le 9 juillet 1797, fit son droit à la Faculté de Caen, fut admis, en 1829, au barreau de sa ville natale, et en 1821 à l'École des chartes, en qualité d'élève pensionnaire. De 1828 à 1843, il occupa près la Cour royale de Rouen l'emploi de greffier en chef. Parmi ses découvertes archéologiques, on cite celle des statues du premier président Groullart et de sa femme, placées depuis dans une chapelle de la cathédrale de Rouen. M. Floquet, membre de plusieurs sociétés départementales, a été élu,

en 1839, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. En 1862, l'Académie de Rouen lui a décerné une médaille d'or. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Parmi les ouvrages de M. Floquet qui concernent presque tous l'ancienne province de Normandie, nous citerons : *Histoire du privilège de Saint-Romain* (Rouen, 1833, 2 vol. in-8); *Anecdotes normandes* (Ibid., 1838, in-8), recueil de faits historiques; *Histoire du Parlement de Normandie* (Rouen, 1840-1843, 7 vol. in-18), qui obtint, en 1842, le grand prix Gobert; *Journal du voyage du chancelier Séguier en Normandie* (Ibid., 1842, in-8); *Études sur la vie de Bossuet jusqu'à son entrée en fonctions en qualité de précepteur du dauphin* (1855, 3 vol. in-8), ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions; *Bossuet, précepteur du dauphin, fils de Louis XIV, et évêque de la cour* (1864, in-8), faisant suite aux *Études précédentes*; l'auteur avait publié, dès 1828, un choix d'*Œuvres inédites de Bossuet* (in-8). Il a collaboré aux *Mémoires de l'Académie de Rouen*, à la *Bibliothèque de l'École des chartes*, à la *Revue rétrospective*, etc.

**FLOQUET** (Charles-Thomas), homme politique français, député, né à Saint-Jean-de-Luz, le 5 octobre 1828, fit ses études au collège Saint-Louis, et fut élève de l'École d'administration en 1848. Il se fit inscrire au barreau de Paris en 1851 et plaida dans un grand nombre d'affaires politiques. Rédacteur du *Temps*, du *Siècle*, et de quelques autres journaux libéraux et démocratiques, il fut compromis et condamné dans le « procès des Treize ». Candidat au Corps législatif, en 1864, dans la Côte-d'Or et dans l'Hérault, il se représenta, en 1869, dans ce dernier département, et obtint 8854 voix contre 15309 données au candidat officiel, M. Rouleaux-Dugage. Lors du procès du prince Pierre Bonaparte, traduit devant la Haute cour de justice à Tours, pour le meurtre de Victor Noir, M. Floquet plaida avec succès pour la famille de la victime la question des dommages civils. Il plaida également pour M. Courmet dans l'affaire du complot de 1870, devant la Haute cour de Blois, et fit acquitter son client.

Nommé adjoint au maire de Paris, le 5 septembre 1870, il consentit à l'élection de la Commune, lors de la tentative insurrectionnelle du 31 octobre, et fut obligé de suivre M. Étienne Arago dans sa retraite. Aux élections du 8 février 1871, élu représentant de la Seine à l'Assemblée nationale par 93 579 voix sur 328 970 votants, il vota contre les préliminaires de paix, et, au moment de l'insurrection du 18 mars, prit part aux tentatives de conciliation que les députés de la Seine, les maires et les adjoints élus, firent auprès du Comité central. Il donna ensuite sa démission de représentant. La presse réactionnaire l'accusa d'avoir conservé des relations avec la Commune, et d'être resté son agent en province pendant le second siège. M. Floquet adressa à ce sujet, dès le 19 mai, un démenti formel au journal le *Gaulois*; néanmoins le gouvernement crut devoir faire procéder à son arrestation à Biarritz, et il fut détenu au château de Pau jusqu'à la fin du mois de juin 1871. Porté candidat au conseil municipal de Paris, dans le 11<sup>e</sup> arrondissement, il fut élu, au scrutin partiel du 29 avril 1872, par 2347 voix sur 3383 votants. Réélu par 4144 voix en 1874, par le même arrondissement, il présida le conseil en 1875. Lors des élections sénatoriales du 20 janvier 1876, il posa sans succès sa candidature, mais aux élections du mois suivant pour la seconde Chambre, il se présenta dans le 11<sup>e</sup> arrondissement et fut élu député par 21 889 voix sans concurrent sérieux.

Dès l'ouverture de la nouvelle Chambre, M. Floquet déposa une proposition tendant à la levée de l'état de siège, qui pesait encore sur quarante-deux départements et qui fut levé quelques jours après. Il appuya aussi la demande d'amnistie pleine et entière. Il vota habituellement avec le groupe de l'Union républicaine. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de M. de Broglie. Réélu le 14 octobre suivant, dans le même arrondissement, par 24 432 voix, sans concurrent, M. Floquet, dont le talent d'orateur avait été remarqué, prit une part importante aux débats de la nouvelle session. Dans les derniers jours de la crise qui accompagna la disparition du ministère de Broglie-Fourton, il fut désigné par une réunion générale des gauches comme membre du comité des dix-huit, chargé de diriger la résistance de la majorité républicaine aux entreprises extra-parlementaires que faisait craindre le cabinet de Rochebouët. Membre de la commission d'enquête électorale, nommée pour vérifier les actes de pression administrative qui avaient signalé le système des candidatures officielles, il visita à cet effet plusieurs départements et fut chargé de soutenir les conclusions tendant à l'annulation des principales élections contestées. Il soutint notamment tout l'effort de la discussion lors de la vérification des pouvoirs de M. Paul de Cassagnac et de l'ancien ministre M. de Fourton. Il fut également président du jury d'honneur choisi par les groupes de la gauche pour statuer sur le cas de M. Bonnet-Duverdier, et chargé d'en justifier les conclusions. Après les élections sénatoriales du 5 janvier 1879, qui donnaient à la Chambre haute elle-même une majorité républicaine, M. Floquet fut un des plus ardents à poursuivre le remplacement du ministère présidé par M. Dufaure, comme ayant cessé d'être au niveau de la situation; dans la séance du 20 janvier, il combattit vivement, au nom de son groupe, le vote de confiance demandé par le cabinet, et réclama, avec plus d'instance que de succès, la formation d'un ministère des gauches réunies, représentant les quatre groupes de la majorité de la Chambre dans une exacte proportionnalité.

**FLORENCOURT** (François CHASSOT DE), publiciste allemand, né à Brunswick, le 4 juillet 1804, d'une ancienne famille de Normandie, s'occupa d'abord d'agriculture, puis suivit les cours de droit à l'université de Marbourg. Affilié, en qualité d'étudiant, aux sociétés secrètes (Burschenschaften) qui agitèrent l'Allemagne après 1830, il fut arrêté à la suite de l'attentat de Francfort en 1833. Acquitté, il dut néanmoins renoncer à l'espérance d'obtenir aucune charge publique; il devint journaliste et se déclara l'un des défenseurs les plus ardents des idées aristocratiques. Après avoir collaboré aux *Feuilles littéraires et critiques de Hambourg*, il passa à Naumbourg, où il combattit Uhlig, le réformateur protestant. Après 1848, il rédigea encore plusieurs journaux. Hautement dévoué à la contre-révolution, il attaqua sans relâche les assemblées et les constitutions issues du suffrage populaire. En 1851, il se fixa à Vienne où il fournit des correspondances à la presse. M. de Florencourt, après une abjuration solennelle du luthéranisme, en 1850, expliqua sa conversion dans une brochure intitulée : *Mon retour au dogme chrétien et à l'Église chrétienne* (Meine Rückkehr zur christlichen Lehre und christlichen Kirche; Paderborn, 1851).

On cite de lui : *État religieux politique et littéraire de l'Allemagne* (Zirchliche, politische und literarische Zustände Deutschlands; Leipzig,

1840); *Actualités* (Zeitbilder; Grimma, 1847-1848, 3 vol.); *Feuilles volantes traitant des questions du jour* (Fliegende Blaetter über Fragen der Gegenwart; Naumbourg, 1847); *De la Question de la constitution prussienne* (Zur preussischen Verfassungsfrage; Hambourg, 1847); *Francfort et la Prusse* (Grimma, 1849), etc.

**FLORESCO** (Jean-Emmanuel DE), général roumain, né en 1819, à Rimnic sur l'Olto, fit ses études au collège Saint-Sava, embrassa la carrière militaire, vint à Paris et passa plusieurs années à l'École d'état-major. Successivement promu aux grades de lieutenant, de capitaine et de colonel, il devint aide de camp de l'hospodar Bibesco, dont il épousa la fille, et quitta le service à l'abdication du prince. Il fut nommé, peu après, professeur honoraire à l'École militaire de Bucharest. En 1849, il reçut le titre de général et se distingua dans la guerre de Transylvanie. Choisi, à deux reprises, comme ministre de la guerre, il fut nommé, dans l'intervalle, inspecteur général et chef de l'état-major général.

**FLOTOW** (Frédéric-Ferdinand-Adolphe DE), compositeur allemand, né le 27 avril 1812, à Tentendorf, dans le Mecklembourg, fut d'abord destiné à la carrière diplomatique, puis obtint de prendre à Paris des leçons de composition de Reicha. Ayant écrit, dès 1830, un certain nombre d'opéras, il les présenta inutilement à plusieurs directeurs de théâtre. De 1832 à 1838, il se créa peu à peu une réputation en faisant jouer sur des scènes de société : *Pierre et Colombine*, *Rob-Roy*, et *la Duchesse de Guise*. En 1838, il donna enfin au théâtre de la Renaissance, avec MM. Grisar et Pilati, *le Naufrage de la Méduse*, qui fut joué cinquante-quatre fois dans la saison. Il a fait représenter depuis avec des succès divers à Paris et dans les principales villes d'Allemagne : *le Forestier* (1840); *l'Esclave de Camoëns* (1843); *Alessandro Stradella* (1844); *l'Âme en peine* (1846); *Albin* (1856); *Martha* (1858), son œuvre la plus populaire et plusieurs fois reprise sur les divers théâtres de l'Europe; *Zilda* (1866); *l'Ombre* (1870); *Naida* (1873); *la Fleur d'Harlem* (1876), etc. M. Flotow, après avoir résidé à Paris et dans sa ville natale, s'est fixé, en 1855, à Schwerin, où il devint intendant du théâtre de la cour. Il a été élu, en 1864, membre correspondant de l'Institut.

**FLOTTE** (Baron Gaston DE), poète et littérateur français, né à Saint-Jean du Désert (Bouches-du-Rhône), le 26 février 1805, se lia de bonne heure avec tous les poètes de la pléiade marseillaise : Méry, Barthélemy, Autran, etc. Catholique et royaliste ardent, il publia successivement deux poèmes de longue haleine, inspirés de ces deux convictions : *Jésus-Christ* (1841, in-18), et *la Vendée* (1848, in-18). Il a réuni, sous le titre de *Souvenirs*, les vers qu'il avait fait paraître dans différents journaux royalistes, et les a joints aux poèmes précédents.

On a de lui en prose : *Souvenirs, Etudes et mélanges littéraires*, précédés de la Correspondance de J. Reboul (1865, in-18), et plusieurs séries de *Bévue parisienne*, dans lesquelles il s'est donné la tâche de relever les erreurs quotidiennes de la presse de Paris (1860, in-18, Marseille). M. de Flotte a collaboré activement à *la Mode*, au *Souvenir*, à *la Gazette du Midi* et à la nouvelle *Revue de Paris*, fondée en 1868 par M. de Grenville.

**FOCILLON** (Adolphe-Jean), professeur et naturaliste français, né à Paris le 11 octobre 1823, et

fil d'un médecin, fut reçu licencié ès sciences après de brillantes études au lycée Louis-le-Grand. Successivement préparateur de sciences naturelles au collège de France de 1845 à 1855, professeur de physique, de chimie et d'histoire naturelle au lycée Louis-le-Grand de 1846 à 1868, professeur suppléant d'histoire naturelle au collège de France de 1853 à 1855, il fut appelé, en 1868, à la direction de l'école supérieure municipale Colbert, Chevalier de la Légion d'honneur en 1855, il a été promu officier en 1867; il est décoré d'un grand nombre d'ordres étrangers.

Outre divers mémoires spéciaux, on doit à M. Ad. Focillon plusieurs parties d'un *Manuel d'études* pour la section des sciences dans les lycées (*Cosmographie, Chimie minérale, Physique, Histoire naturelle*); des études d'économie sociale, comprenant la monographie d'un *Charpentier*, d'un *Carrier des environs de Paris*, d'un *Tailleur*, d'un *Savonnier de la Basse-Provence*, etc. Il a publié un *Dictionnaire général des sciences théoriques et appliquées* (1865-1867, 2 vol. in-8), en collaboration avec M. Privat-Deschanel et autres savants.

**FOERSTER** (Henri), prince-évêque de Breslau, né à Glogau (Silésie), le 24 novembre 1800, fut élevé au lycée de sa ville natale, suivit les cours de l'Université de Breslau, et fut ordonné prêtre en 1825. D'abord curé à Landshut, il fut appelé en 1837 à Breslau, comme prédicateur et inspecteur du séminaire, et y acquit le renom d'un des premiers prédicateurs catholiques de l'Allemagne. Il se montra dans toutes les occasions comme un des plus zélés défenseurs de l'Eglise, faisant une guerre très-vive aux diverses tentatives de modification de la doctrine et de la discipline catholiques. En 1848 il parut, comme représentant de l'évêque Diepenbrock, au synode des évêques allemands à Würzburg et à l'Assemblée nationale de Francfort. En 1853, il fut appelé à succéder à Diepenbrock, comme évêque de Breslau, et eut avec Baltzer, puis avec la Faculté de théologie de Breslau, de bruyants démêlés. Au concile oecuménique, il se prononça contre le dogme de l'infailibilité, mais après son adoption fut un des premiers à s'y soumettre. Au moment du conflit entre le gouvernement prussien et le clergé catholique à propos des lois de mai, on le crut d'abord porté vers la conciliation; mais bientôt il entra en lutte ouverte et excommunia plusieurs ecclésiastiques de son diocèse qui se montraient favorables au gouvernement. Il eut à subir, comme ses collègues de l'épiscopat catholique, une série de procès et de condamnations à de fortes amendes et à la prison. Il fut enfin privé de son siège par une sentence ayant force de loi, du 6 octobre 1875. Mais comme une partie de son diocèse appartenait à l'Autriche, il s'y rendit pour se soustraire aux poursuites, et se fixa à Johannisberg d'où il continua à administrer.

On cite de M. H. Foerster: *Homélies pour les dimanches de l'année catholique* (Homilien auf die Sonntage, etc., 1851, 3<sup>e</sup> édit.); *la Vocation de l'Eglise dans le présent* (die Ruf der Kirche, etc., 1852, 3<sup>e</sup> édit.); *la Famille du Christ* (1854, 4<sup>e</sup> édit.); *Discours politiques* (Kanzelvortraege, 1854, 6 vol.); *Sermons pour les dimanches de l'Eglise catholique* (Predigten, etc., 1857, 4<sup>e</sup> édit.; 2 vol.), etc.

**FOERSTER** (Ernest-Joachim), écrivain et peintre allemand, frère de l'historien de ce nom, mort en 1868, est né à Munchengosserstadt, le 8 avril 1800. Après avoir étudié la théologie et la philosophie, il s'adonna entièrement à la peinture, et entra, à Munich, dans l'atelier de Cornélius. Il

travailla aux fresques de l'Aula de Bonn et à celles de la Glyptothèque et des Arcades de Munich. Il s'est surtout fait connaître par la découverte de quelques anciens tableaux importants et par la publication de ses ouvrages. C'est lui qui a retrouvé, dans la chapelle San-Giorgio de Padoue, les fresques d'Avanzo, dont l'origine remonte à 1376, et plus récemment à Pérouse un tableau d'autel, qu'il reconnut être de Raphaël.

Parmi les écrits de M. Foerster on remarque d'abord trois guides renommés pour les voyageurs: *Munich, Manuel pour les étrangers et les habitants de cette ville* (München, ein Handbuch für Fremde, etc.; Munich, 1838; 6<sup>e</sup> édit., 1852); *Manuel des voyageurs en Italie* (Handbuch für Reisende in Italien; Ibid., 1840; 4<sup>e</sup> édit., 1848); *Manuel des voyageurs en Allemagne* (Handbuch für Reisende in D.; Ibid., 1847; 2<sup>e</sup> édit., 1852).

On cite ensuite: *Études pour servir à l'histoire de l'art moderne* (Beitrag zur neuern Kunstgeschichte; Leipzig, 1835); *Lettres sur la peinture* (Briefe über Malerei; Stuttgart, 1838); *J. G. Müller; une Vie d'artiste et de Poète* (J. G. M., Ein Künstler-und Dichterleben; St. Gall, 1851; 2<sup>e</sup> édit., 1854); *Histoire de l'art allemand* (Geschichte der deutschen Kunst; Leipzig, 1851-1853, 3 vol.), qui fait partie du grand ouvrage, *le Peuple allemand* (das deutsche Volk); *Monuments de l'architecture, sculpture et peinture allemandes depuis l'introduction du christianisme jusqu'à nos jours* (Denkmale deutscher Baukunst, Bildnerel und Malerei von, etc., Ibid., 1855); *Histoire de l'art italien* (Geschichte der ital. Kunst (1869-1875, 4 vol.); *Monuments de la peinture italienne* (Denkmale, etc., Leipzig, 1869-1874, 3 vol.), etc. En 1842, M. Foerster devint un des rédacteurs du *Journal artistique* de Schorn, et continua, après la mort de ce dernier, la traduction allemande de l'ouvrage de Vasari (Stuttgart, 1843-1849, 6 vol.). Allié à Jean-Paul-Fr. Richter, il a aussi achevé l'ouvrage commencé par cet écrivain célèbre: *la Vérité sur la vie de Jean-Paul* (Wahrheit aus J. P.'s Leben; Breslau, 1826-33, 8 vol.), collaboré à l'édition de ses *Oeuvres posthumes*, et écrit la biographie placée en tête de ses *Oeuvres choisies* (Ausgewählte Werke; Berlin, 1849, 16 vol.).

**FOERSTER** (Guillaume), astronome allemand, né à Grünberg (Silésie), le 16 décembre 1832, suivit de 1850 à 1852 les cours de mathématiques de l'Université de Berlin, puis se rendit à Bonn pour étudier l'astronomie sous Argelander. En 1855, il devint astronome adjoint à l'observatoire de Berlin, et fut chargé des observations et des calculs concernant les planètes et les comètes. En même temps il se faisait recevoir agrégé et devenait professeur extraordinaire en 1863. Nommé directeur de l'observatoire, à la mort du célèbre Encke, en 1865, il dirigea, en cette qualité, la publication des *Annales astronomiques* et le *Recueil trimestriel* de la société astronomique. Il devint en outre président de la commission pour la réorganisation et l'unification des poids et mesures des États de l'empire d'Allemagne. Ses travaux astronomiques ont été insérés dans les publications citées plus haut et dans les *Astronomische Nachrichten*. Il faut citer à part: *Tables invariables des parties astronomique et chronologique du calendrier normal prussien* (die Unveränderlichen Tafeln, etc., 1873), et *Tables variables*, etc. (1873-1876).

**FOGARASSY** (Jean), jurisconsulte et lexicographe hongrois, né à Kásmark, dans le comitat d'Abaujvár, en 1801, suivit le gymnase de sa ville natale, fut reçu avocat en 1829, et se fit

connaître par de précoces travaux de jurisconsulte. En 1835, il entra dans la magistrature. En 1838, il fut élu membre de l'Académie hongroise et, au commencement de 1848, nommé conseiller au ministère des finances. Pendant la révolution, il occupa quelque temps un siège de juge au tribunal de Pesth.

On a de M. Fogarassy différents traités qui ont fait époque dans la jurisprudence hongroise : *Principes du droit privé hongrois* (Magyarthoni maganos törvenytudomány elemei; Pesth, 1839), ouvrage qui eut quatre éditions en quatre ans et fut complété par un *Appendice* (Pötlek) en 1841 ; *Droit d'échange et de commerce hongrois* (Magyar kereskedési es valtojoj ; Pesth, 1840) ; *Dictionnaire de commerce* (Kereskedői Szótár; Pesth, 1845, 2 vol.) ; *Banque hongroise* (Magyar bank; Ibid., 1848), etc. Ses travaux de linguistique n'ont pas moins d'importance : *Dictionnaire hongrois-allemand* (Pesth, 1836, 2 vol.) ; *Métaphysique de la langue hongroise* (a' Magyar nyelvét metaphysicaja; Pesth, 1834) ; *Esprit de la langue hongroise* (a' Magyar nyelvét szelleme; Pesth, 1845) ; enfin un ouvrage qui se rattache à la fois à la linguistique et à la jurisprudence : *Dictionnaire latin-hongrois pour les sciences du droit et de la politique* (Diakmagyar muszokonyo a' magyarthoni törvény-es orszagtudománybol; 2<sup>e</sup> édition, Pesth, 1835). M. Fogarassy a collaboré à plusieurs revues scientifiques et au grand *Dictionnaire de l'Académie* de M. Czuczor.

**FOISSAC** (Pierre), médecin français, né à Albert (Lot), en 1801, fit à Paris ses études médicales et fut reçu docteur en 1825, avec une thèse sur le *Magnétisme animal* (in-8), qui fut longtemps l'objet de ses études. Candidat du premier arrondissement en 1842, pour la députation, il remplit, de 1845 à 1848, les fonctions d'adjoint au maire. En 1850, il fonda la Société médicale de cet arrondissement et fut un des rédacteurs de *l'Union médicale*. Décoré de la Légion d'honneur en 1849, il fut promu officier le 14 mars 1872.

On cite de lui : *Rapports et discussions de l'Académie royale de médecine sur le magnétisme animal*, recueillis par un sténographe (1833, in-8) ; *De la Gymnastique des anciens comparée avec celle des modernes, sous le rapport de l'hygiène* (1838, in-8) ; *Sur les devoirs professionnels des médecins* (1853, in-8) ; *De la Méteorologie dans ses rapports avec la science de l'homme* (1854, 2 vol. in-8) ; *De l'Influence du moral sur le physique* (1857, in-8) ; *Hygiène philosophique de l'âme* (1860, in-8) ; *les Trois fléaux, le choléra épidémique, la fièvre jaune et la peste* (1865, in-8) ; *De l'Influence des climats sur l'homme et des agents physiques sur le moral* (1867, 2 vol. in-8) ; *La Longévité humaine* (1873, in-8), etc.

**FOISSET** (Joseph-Téophile), magistrat et littérateur français, né à Bligny-sous-Beaune (Côte-d'Or), le 5 mars 1800, est le frère de Jean-Louis-Séverin Foisset, mort à 28 ans, en 1822, et l'un des collaborateurs de la *Biographie Michaud*. Conseiller à la Cour impériale de Dijon, en 1850, et membre de l'Académie de cette ville, il se fit connaître par différents travaux littéraires. — Il est mort à Dijon, le 28 février 1873.

Nous citerons de lui : *Eloge historique de S. A. R. Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé* (Dijon, 1819, in-8), couronné par l'Académie de Dijon ; *Œuvres de Ch. Brugnot*, précédées d'une notice biographique et suivies d'une appréciation littéraire (Ibid., 1833) ; *le Président de Brosses, histoire des lettres et des parlements au XVIII<sup>e</sup> siècle* (1842, in-8) ; *Catholicisme et protestantisme* (Dijon, 1846, in-8) ; *Histoire de Jésus-Christ, d'a-*

*près les textes contemporains* (1855, in-18, 3<sup>e</sup> édit., 1857 ; 5<sup>e</sup> édit. 1863) ; *le Cardinal Morlot* (1863, in-8), etc. Il a été un des signataires de la république à M. Dupin intitulée : *De l'Eglise et de l'Etat* (1844), et l'un des collaborateurs de la *Biographie Michaud*. Il a édité la *Correspondance inédite de Voltaire et de Frédéric II* (1836), les *Lettres inédites de Leibniz à l'abbé Nicaise* (1836), les *Œuvres philosophiques du président de Raimbourg* (1838), etc.

**FOLEY** (John-Henry), sculpteur anglais, né à Dublin, en 1818, commença à dessiner et à modeler dans l'atelier de son grand-père, vint à Londres en 1834 et y suivit avec distinction les cours de l'Académie royale. Ses premières œuvres sont la *Mort d'Abel* et *l'Innocence* (1839). Le modèle d'*Ino* et *Bacchus*, exposé en 1840 et qu'il exécuta plus tard en marbre pour lord Ellesmere, fut très-remarqué. On cite comme son chef-d'œuvre la statue de *Hampden* (1844) pour le nouveau Parlement. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, il obtint une mention honorable. Il avait exposé les modèles en plâtre de *Hampden* et de *Selden*, et la statue du *Jeune homme à la fontaine*. A celle de 1867, il ne donna qu'une statuette, *Caractacus*. — Il est mort à Londres le 17 août 1874.

**FOLLIET** (André-Eugène), avocat, publiciste et député français, né le 18 mars 1838, à Saint-Jean de Maurienne, d'une ancienne famille du Chablais, fut reçu docteur en droit à l'Université de Turin, en 1861, et se fit inscrire, l'année suivante, au barreau de Paris. Aux élections complémentaires du 2 juillet 1871 pour l'Assemblée nationale, il fut nommé, en remplacement de M. Jules Philippe, démissionnaire, représentant de la Haute-Savoie par 24 302 voix sur 38 079 votants, contre 13 000 voix données à son concurrent, M. le baron d'Yvoire, candidat monarchiste et catholique, ancien député au Corps législatif. Il prit place à gauche, vota avec la minorité républicaine de l'Assemblée et adopta les lois constitutionnelles. Il se représenta, aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, dans l'arrondissement de Thonon, et échoua avec 6009 voix, contre le comte de Boigne, ancien député officiel, qui en obtint 7029. L'élection de ce dernier ayant été invalidée, M. Folliet se représenta et fut élu, le 29 mai, par 7939 voix, contre 6814 attribuées au même concurrent. Il reprit sa place sur les bancs de la gauche républicaine et après l'acte du 16 mai 1877 fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu, au 14 octobre, par 8352 voix, contre 6208 obtenues par le baron d'Yvoire, devenu rédacteur en chef du journal la *Défense*, et candidat officiel du maréchal de Mal-Mahon.

M. Folliet a collaboré successivement à la *Revue de Paris* (1865), à la *Revue libérale* (1867), à la *Revue moderne* (1869), à diverses publications juridiques, à plusieurs grands journaux de Paris et à la plupart de ceux des deux départements savoisiens. Il a publié : *De la Décentralisation administrative*, thèse pour le doctorat (1861, in-8) ; *la Presse italienne et sa législation* (1869, in-8), et de nombreuses notices sur l'Italie, insérées dans divers recueils. Deux lettres sur les tendances séparatistes des départements annexés, adressées par lui au *Peuple souverain*, en août 1871, eurent un certain retentissement. \*

**FOLTZ** (Philippe), peintre allemand, né à Bingen sur le Rhin, en 1805, fit ses études au gymnase de Mayence, entra dans la carrière des art.

contre le vœu de ses parents, et dessina pour vivre. Il alla en 1825 à Dusseldorf, fut distingué par Cornélius et travailla aux fresques de la Glyptothèque de Munich et aux Arcades. Il exécuta de concert avec Schilchen plusieurs épisodes de l'histoire de Bavière, entre autres, *l'Indivisibilité de la Bavière proclamée par Albert IV, et la Fondation de l'Académie des sciences par Maximilien-Joseph III*. Parmi les autres travaux qu'il accomplit à la nouvelle résidence, il faut citer, dans la chambre de service de la reine, une vingtaine de toiles d'après les ballades de Bürger, et au secrétariat, vingt-trois dessins, d'après celles de Schiller. Il a produit quelques autres œuvres détachées : *la Femme souliote montant la garde, la Laitière attendant ses enfants, la Femme du pêcheur pendant l'orage, le Chasseur et la laitière*. A Rome, où il s'était rendu en 1838, il composa *la Malédiction du chanteur* d'après Uhland, qui fut achetée par le musée de Cologne. Son œuvre la plus vantée fut une grande toile officielle, contenant quarante-deux portraits historiques : *le prince Othon de Bavière quittant le palais de ses pères pour aller prendre possession du trône de Grèce*, lithographié par Bodmer.

On cite encore de cet artiste des portraits et des paysages dont un, *le Pèlerinage dans les montagnes de la Bavière*, a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. En 1867, on a remarqué quatre toiles de lui : une *Madone, Pèlerinage dans les montagnes bavaraises, Périclés, Frédéric Barberousse et Henri le Lion*. Ces deux derniers tableaux ont été acquis pour le roi de Bavière. M. Foltz a été nommé professeur et membre de l'Académie royale des beaux-arts de Munich. Directeur des galeries royales de cette ville, de 1865 à 1875, il a été admis à la retraite au mois de mai de cette année. — Il est mort à Munich le 5 août 1877.

**FONBLANQUE** (Albany-William), journaliste anglais, né en 1797, et fils d'un jurisconsulte, qui le destinait à suivre la carrière du barreau, entra dans l'étude d'un célèbre avocat de Londres, Chitty. Quelques articles qu'il envoya à *l'Examiner*, feuille hebdomadaire fondée par les whigs en 1808, furent remarqués pour leur vivacité et le décidèrent à se consacrer au journalisme. Pendant près de trente ans, il se montra, dans la presse anglaise, un des plus fermes défenseurs du parti libéral. Une partie de ses articles, réunis sous le titre : *l'Angleterre sous sept ministres successifs* (England under seven administrations, 1837), forment, en quelque sorte, un cours de satire politique. M. Fonblanque céda la direction de *l'Examiner* à M. Forster, lorsque lord J. Russell, en récompense de son dévouement à la cause des whigs, lui donna au Bureau de commerce les fonctions de chef de la statistique. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales en 1865. — M. Fonblanque est mort à Londres le 12 octobre 1872.

**FONCIN** (Pierre), professeur et géographe français, né à Limoges le 2 mai 1841, fils d'un professeur au lycée de Montpellier, fut élève de divers collèges, termina ses études à Sainte-Barbe, remporta, en 1860, le prix d'honneur de discours français au concours général, et entra, la même année, à l'École normale. Agrégé d'histoire en 1863, il fut successivement professeur aux lycées de Carcassonne, de Troyes, de Mont-de-Marsan, de Bordeaux, se fit recevoir docteur ès lettres à Paris (30 octobre 1876) et fut appelé, le mois suivant, à la chaire de géographie de la faculté des lettres de Bordeaux. Un décret du 15 avril 1879 le nomma recteur de l'importante académie de

Douai. Officier de l'instruction publique, il n'était pas encore décoré de la Légion d'honneur.

Outre de très-nombreuses conférences sur des sujets politiques, historiques ou géographiques, on doit à M. Foncin un recueil de *Textes et récits d'histoire de France* (1872, in-18), heureusement approprié aux écoles primaires : dénoncé par l'évêque d'Angers, cet ouvrage fut interdit sous le ministère de M. Wallon, sur l'avis du conseil supérieur de l'instruction publique (1875), et autorisé à nouveau par M. Bardoux. Il a donné, dans le même ordre d'enseignement : *l'Année préparatoire et la Première année de géographie* (1874, in-4), qui lui ont valu une médaille de bronze à l'Exposition universelle de 1878. De ses deux thèses pour le doctorat (*De Pago carcassonensi et Essai sur le ministère Turgot*, 1876), la thèse sur Turgot, présentée à l'Académie des Sciences Morales par M. Fustel de Coulanges, fut l'objet de discussions qui durèrent plusieurs séances et obtint un prix à l'Académie française.

**FONSECA** (Antoine-Manoel da), peintre portugais, né à Lisbonne, en 1799, étudia la peinture à l'Académie de cette ville, sous la direction de Sousa Loureiro, et cultiva, comme son maître, le genre historique et le portrait. Le succès de plusieurs de ses compositions, exposées à Lisbonne, le fit choisir, dès 1830, comme peintre royal, et nommer professeur à l'Académie.

On cite surtout de lui les œuvres suivantes : *la Mort d'Albuquerque, Énée sauvant son père Anchise; Jésus-Christ dans le temple au milieu des docteurs*, acquis par le comte de Farrobo; les portraits du *roi D. Ferdinand, du roi Pedro V.* commandés par l'État, du *duc de Porto*, etc. La plupart de ces sujets parurent à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Il ne donna qu'une toile à celle de 1867 : *le Portrait équestre de don Auguste*. Il a été élu correspondant de l'Académie des beaux-arts, en décembre 1862.

**FONTAINE** (Émile), journaliste et littérateur français, né vers 1814, dans les environs de Bergerac (Dordogne), termina ses études au collège de Périgueux, et vint à Paris, en 1834, pour suivre les cours de la Faculté de droit; mais il ne tarda pas à renoncer au barreau et se jeta dans le journalisme politique. Il collabora au *Globe*, à *l'Europe monarchique*, à *la France*, à *la Gazette de France*, aux *Nouvelles à la main*, de N. Roqueplan, etc., et devint l'un des principaux rédacteurs de *l'Union*.

De 1837 à 1844, M. Fontaine a écrit en collaboration plusieurs vaudevilles et drames : *Sara la Juive* (1838), en trois actes; *Rifolard* (1840); *Louissette, ou la Chantante des rues* (1840), qui obtint au théâtre de la Gaîté un succès de vogue; *Qui se ressemble se gêne* (1842); *la Chasse du roi* (1843), *l'Épicier de Chantilly* (1844), etc. Il a aussi fait représenter, à la Comédie-Française, une comédie en cinq actes, *les Spéculateurs*.

**FONTANE** (Théodore), écrivain et poète allemand, né à Neu-Ruppin, le 30 décembre 1819, et élevé à l'école des arts et métiers de Berlin, fut conduit par des relations de jeunesse à embrasser la carrière littéraire. En 1852, il se rendit en Angleterre, où il séjourna plusieurs années; rentré en Allemagne, il fut attaché, en 1860, à la *Nouvelle Gazette prussienne*, dont il fut le correspondant militaire. En 1870, il suivit l'armée allemande en France et fut fait prisonnier à Domrémy, mais rendu bientôt à la liberté.

M. Th. Fontane a publié, outre des *Poésies* (Gedichte, 1857, 2<sup>e</sup> édit., 1875) et un recueil de *Ballades* (1860), deux ouvrages inspirés par son



séjour en Angleterre : *Étude sur l'art anglais* (Studie über engl. Kunst, 1860), et *Au delà de la Tweed* (Jenseits des Tweed, 1860); puis des relations d'opérations militaires : *la Guerre du Schleswig* (1866); *la Guerre contre l'Autriche* (Berlin, 1870, 2 vol.); *Prisonniers de guerre* (Kriegsgefangene, 1871); *Durant l'occupation* (Aus den Tagen der Occupation, 1872, 2 vol.); *la Guerre contre la France* (1876, 2 vol.). \*

**FONTENAY** (Alexis DALIGÉ DE), peintre français, né en 1815, à Paris, étudia sous MM. Watteau et Hersent, et s'adonna au paysage. On a vu de lui aux Salons : *Vue prise sur la route de Grimsel* (1841); *Environs de Luz* (1844), accompagnés de dessins à la mine de plomb; plusieurs paysages de La Guadeloupe et de La Martinique, tels que *la Grande souffrière* (1845), *Fort-Royal* (1847); *Vues de l'Oberland bernois* (1848); *la Route de Bastia à Ajaccio* (1852); *la Ferme et le Château* (1855); *Lauterbrunnen* (1857); *le Golfe d'Ajaccio* (1859); *le Wetterhorn dans la vallée de Grindelwald*, canton de Berne (1861); *Vue du château d'Unspunnen*; *Vue prise sur les hauteurs de l'Oberland bernois*; *Vue de la galerie Monaye*, tous paysages suisses (1863); *Vue prise près d'Unterseen, les Ruines du château Gaillard* (1854); *Vue prise sur les bords de la Seine au-dessous des ruines du château de Tancarville, le Sommet de la souffrière de la Guadeloupe* (1865); *Village d'Unterseen* (Suisse); *l'Église Saint-Bertrand de Comminges* (1866); *Village de Vezillon* (Normandie), *la Montée du flot entre Le Havre et la côte de Honfleur* (1868); *Bords de la Seine entre Rouen et Le Havre* (1869); *Vue prise dans la vallée de la Touque* (1870); *Chemin de Meyringen à Goutan* (1872); *Ferme aux environs de Rouen* (1874); *les Bords de la Seine aux Andelys* (1875); *Ruines d'un château dans la vallée de Lauterbrun* (1876); *Ferme sur les hauteurs d'Aranche* (1877); *A Villers* (1878), etc. Il a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1841, une 2<sup>e</sup> en 1844 et deux rappels en 1861 et en 1863.

**FONTENEAU** (Mgr Jean-Émile), prélat français, né à Bordeaux, le 14 août 1825, précédemment vicaire général de Bordeaux, a été nommé par décret du 14 novembre 1874, évêque d'Agen, préconisé le 21 septembre suivant et sacré le 25 janvier 1875. Il a reçu de Pie IX les titres de prélat de la maison de Sa Sainteté, d'assistant au trône pontifical et de comte romain. Mgr Fonteneau a été décoré de la Légion d'honneur.

On ne cite de lui que des *Instructions pastorales* et *Mandements*, dont quelques-uns ont eu du retentissement dans le monde politique. \*

**FONTMICHEL** (Hippolyte-Honoré-Joseph COURT DE), compositeur français, né à Grasse le 5 mai 1799, fut élève du Conservatoire et de M. Chelard, remporta, en 1822, le second prix de composition musicale et visita, à ses frais, l'Italie. Il y fit jouer, à Gènes, *Amedeo il grande*; à Livourne, *I Due forzati*; puis, de retour en France, il donna *il Gitano*, au théâtre de Marseille, et mit en musique les chœurs des *Amalecites*, de Chateaubriand, ainsi que *le Chevalier de Canolle*, opéra-comique en 3 actes, représenté à Paris, en 1836. — M. de Fontmichel, qui vécut depuis à Grasse, occupé de travaux agricoles, y est mort le 19 octobre 1874.

**FONVIELLE** (Wilfrid DE), publiciste et savant français, né à Paris, en 1828, ancien professeur de mathématiques, se fit connaître par sa collaboration à divers journaux, et par ses efforts pour la vulgarisation des connaissances

scientifiques. Il s'est attaché à faire des expériences à l'aide de la navigation aérienne. Quelques-unes de ses ascensions ont été remarquables. En mars 1858, il resta deux jours dans les airs, entre Paris et Compiègne. Il fit aussi plusieurs voyages aérostatiques avec M. Gaston Tissandier : dans l'un, ils firent 90 kilomètres en 35 minutes (février 1869); dans un autre, ils s'occupèrent de la graduation du baromètre. Il présida à l'ascension de l'immense aérostat le *Pôle-Nord*, au profit de l'expédition projetée de G. Lambert.

Les ouvrages de science ou de vulgarisation de M. W. de Fonvielle sont : *l'Homme fossile*, étude de philosophie géologique (1865, in-18); *les Merveilles du Monde invisible* (1865, in-18 illust.); *Éclairs et tonnerres* (1866, in-18) : ces deux ouvrages font partie de la « Bibliothèque des Merveilles » ; *l'Astronomie moderne* (1868, in-18); *la Conquête de l'air* (1875, in-18), etc. Comme publiciste, il a donné : *le Souverain* (Jersey, Impr. républicaine, 1853, broch. in-8); *Insurrection de l'Inde*, avec M. L. Legault (1857, in-18, avec carte); *l'Entrevue de Varsovie* (1860, broch. in-8); *la Croisade en Syrie* (même année, broch. in-8); *la Foire aux candidats, ou Paris en juin 1871* (1871, in-8); *la République sans phrases* (1872, in-8), etc.

**FORBES** (Charles-Stuart), marin et écrivain anglais, né en 1829 à Richmond, dans le comté de Surrey, entra dans la marine en 1841, et depuis ce moment jusqu'en 1845, prit part aux expéditions en Chine et à la Nouvelle-Zélande. Ses services dans cette dernière campagne lui valurent le grade de lieutenant. Dans la guerre contre la Russie, il fut envoyé dans la Baltique avec la canonnière *Redwing*; en 1857, il prit en Chine le commandement de la canonnière *Algérine*, se distingua dans la rivière de Canton en 1858 et fut nommé commandant.

En dehors de ses services militaires, M. Forbes a fait partie de la première expédition envoyée à la recherche de sir John Franklin; il fit un voyage en Islande dans l'été de 1859, et en 1860 il accompagna Garibaldi, comme amateur, dans son expédition en Sicile, et dans le royaume de Naples. Il a publié le récit de ces deux derniers voyages, ainsi que des remarques *Sur la Nécessité et l'organisation d'une marine permanente* (Standing navy, its necessity, 1861), etc. — M. Ch.-St. Forbes est mort à Albany le 12 mars 1876.

**FORBES** (Archibald), journaliste anglais, né dans le Morayshire (Ecosse), en 1838, fit ses études à l'Université d'Aberdeen, servit quelque temps dans les dragons de la garde et entra au journal le *Daily-News*, comme correspondant militaire. Il suivit en cette qualité l'armée allemande, pendant la guerre de 1870-1871, visita les Indes pendant la famine de 1874, puis assista, en Espagne, aux dernières phases de la guerre civile. Il a publié : *Souvenirs de la guerre entre la France et l'Allemagne* (My experiences of the war between France and Germany, 1872); *Guerroyant et écrivain* (Soldiering and scribbling, 1874), série d'esquisses militaires, et un roman, *Tiré de la vie* (Drawn from life).

**FORCADE** (Mgr Théodore-Augustin), prélat français, est né à Versailles le 2 mars 1816. Nommé d'abord évêque de Samos *in partibus* et vicaire apostolique du Japon, par bref du 25 mars 1846, il fut sacré en Chine, à Hong-Kong, le 21 février 1847. Transféré au siège de la Basse-Terre (Guadeloupe), le 12 septembre 1853, puis à celui de Nevers, le 18 mars 1861, il fut promu à l'archevêché d'Aix, Arles et Embrun, par décret du

21 mars 1873, préconisé le 25 juillet et installé le 18 septembre de la même année. Mgr Forcade a été promu officier de la Légion d'honneur dès le 13 juin 1856.

On ne cite de ce prélat que des *Instructions pastorales* et *Mandements*. Une de ses *Lettres pastorales*, du 13 avril 1879, signalée par l'emploi de termes injurieux à l'adresse du gouvernement républicain, fut l'objet d'une poursuite en appel comme d'abus, à laquelle le clergé d'Aix répondit en offrant à l'archevêque un témoignage public de felicitations.

**FORCADE-LAROQUETTE** (Jean-Louis-Victor-Adolphe DE), administrateur français, ministre, né à Paris le 8 avril 1820, frère utérin du maréchal de Sain-Arnaud, fit son droit à Paris, fut inscrit comme avocat à la Cour royale en 1841, prononça en 1845, à la conférence des avocats, un des discours de rentrée, dont le sujet était *le Barreau sous Louis XIV*, et fut reçu docteur en droit en 1846. Nommé maître des requêtes au Conseil d'Etat, lors de la réorganisation de 1852, il fut, bientôt après, appelé aux fonctions de commissaire du gouvernement près la section du contentieux. Directeur général des forêts en 1857, avec le titre de maître des requêtes en service extraordinaire, il devint, en 1859, directeur général des douanes et des contributions indirectes et conseiller d'Etat.

M. de Forcade-Laroquette fut appelé au ministère des finances, par décret du 28 novembre 1860, en remplacement de M. Magne, nommé ministre sans portefeuille. Le principal fait de son administration fut l'émission de 300 000 obligations, dites trentenaires, et qui devaient être enveloppées par son successeur dans la conversion volontaire du 4 1/2 pour 100 (juillet 1861). Le 12 novembre suivant, il fut remplacé par M. Fould, et appelé au Sénat (14 novembre). Chargé depuis de diverses missions, il fut notamment, en mars 1863, envoyé par l'empereur en Algérie pour y étudier les questions commerciales. Le 18 octobre de la même année, il fut nommé vice-président du Conseil d'Etat.

Au mois de janvier 1867, M. de Forcade fut appelé au ministère, avec le portefeuille de l'agriculture, des travaux publics et du commerce, en remplacement de M. Béhic. Sous son administration eut lieu l'exposition maritime internationale du Havre en 1868, dont il passa pour avoir été le promoteur. A la fin de décembre de cette même année, il accepta le ministère de l'intérieur, laissé vacant par la démission de M. Pinard, dans des conditions particulièrement difficiles. A part les divisions intestines, manifestées, disait-on, dans les conseils de l'empereur, le nouveau ministre avait à appliquer les lois récentes sur la presse et le droit de réunion et à mener la grande affaire des élections pour le Corps législatif. La répression des délits politiques ne fut pas moins active que sous son prédécesseur, ni les procès de presse moins nombreux, du moins jusqu'à l'amnistie du 15 août, qui fut le signal d'un revirement complet dans les rapports de l'administration avec les journaux. Les délimitations des circonscriptions électorales continuèrent d'être établies dans un sens plus ou moins favorable à l'action administrative; plusieurs remaniements, comme celui qui se fit à Bordeaux, donnèrent lieu à de vives réclamations, à la démission motivée ou à la dissolution de conseils municipaux. M. de Forcade-Laroquette défendit lui-même ouvertement devant le Corps législatif la ligne de conduite de l'administration et essaya de justifier le système des candidatures officielles et la distribution des bul-

letins de vote par les divers agents de l'autorité (8 mars 1869). L'administration compta toutefois, dans la campagne électorale suivante, un bien plus grand nombre d'échecs qu'aux élections générales de 1863, et presque partout ses candidats firent des promesses libérales.

M. de Forcade-Laroquette donna sa démission avec tous ses collègues à la suite du message impérial de juillet 1869, qui annonçait le retour, par voie de sénatus-consulte, à la responsabilité ministérielle; mais son portefeuille lui fut aussitôt rendu, dans le cabinet remanié, chargé des affaires pendant la prorogation du Corps législatif. On remarqua, pendant cette période, surtout à partir de l'amnistie du 15 août, l'indulgence toute nouvelle de l'administration à l'égard de la presse, même de la plus agressive: c'était, sous ce rapport du moins, un essai complet de la pratique de la tolérance, sinon de la liberté. Dans la discussion du sénatus-consulte, le ministre de l'intérieur combattit très vivement le manifeste démocratique porté à la tribune du Sénat par le prince Napoléon; mais devant le nouveau Corps législatif, il se montra plus favorable à la politique libérale et parlementaire (7 décembre).

Le 29 décembre suivant, il quitta définitivement le ministère avec tous ses collègues, pour céder la place au cabinet du 2 janvier 1870, présidé par M. Emile Ollivier. Elu député de la 2<sup>e</sup> circonscription du Lot-et-Garonne, par 20 256 voix sur 25 887 votants, en remplacement de M. de Richemond, nommé sénateur, il déclara qu'il soutiendrait la politique libérale à laquelle s'était rallié le gouvernement, et vota en effet avec la fraction de la majorité qui l'appuyait. Membre de la commission d'enquête commerciale, il prit une part brillante à la discussion des décrets sur les admissions temporaires et se montra, en toute circonstance, très ardent partisan du libre-échange (février 1869). Ce fut lui que le Corps législatif choisit comme rapporteur de la loi qui incorporait la garde mobile dans l'armée active (12 août).

Après la chute de l'Empire, M. de Forcade-La Roquette se retira dans la Gironde, mais, sur un ordre de la Délégation du gouvernement de la Défense, il passa en Espagne et séjourna à Saint-Sébastien pendant toute la durée de la guerre. Aux élections du 8 octobre 1871, pour le renouvellement des conseils généraux, il tenta sans succès de se faire élire dans le canton de Sauveterre (Gironde), qu'il avait représenté jusqu'en 1870. Il ne fut pas plus heureux aux élections complémentaires du 20 octobre 1872, pour l'Assemblée nationale: il échoua dans la Gironde avec 47 041 voix sur 115 045 votants, contre M. Armand Caduc, candidat républicain, qui réunit 66 308 suffrages. — M. de Forcade La Roquette est mort subitement à Paris le 15 août 1874. Découré de la Légion d'honneur en 1855, il avait été promu officier le 2 août 1858, commandeur le 2 août 1861, et grand officier le 2 avril 1864.

Il a publié deux brochures spéciales: *Défense du traité de commerce avec l'Angleterre* (1872, in-8), et *les Nouveaux traités de commerce et la loi sur les matières premières* (1873, in-8); il préparait, dit-on, une histoire politique et économique du second Empire.

**FORCHHAMMER** (Paul-Guillaume), archéologue allemand, d'origine danoise, né à Husum (Schleswig), en 1803, fit ses études au lycée de Lubeck et à l'université de Kiel. Docteur en philosophie en 1828, il commença la série de ses voyages scientifiques. Après un séjour de quelques mois à Paris et à Londres, en 1830, il partit pour la Grèce, où il demeura trois ans. Il revint en Allemagne publier les résultats de ses recherches, puis re-

tourna en Grèce, en 1839, accompagna le roi Othon dans les provinces du Nord, et visita ensuite l'Asie Mineure. Son mémoire sur la plaine de Troie parut d'abord dans les *Annales de la Société royale géographique* de Londres. A la suite d'un court voyage à la vallée du Nil et aux Pyramides, il retourna encore à Athènes, puis passa à Rome, pour y étudier les anciens monuments. Titulaire d'une chaire à Kiel depuis 1836, M. Forchhammer vint y reprendre ses leçons en 1842, et y fonda, avec le concours de M. Jahn, un musée archéologique. Il fut reçu docteur en philologie à l'université de Kiel, en 1852, avec une thèse sur les *Commentaires de César*.

On cite de lui les ouvrages suivants : *Matériaux pour servir à la topographie d'Athènes* (Zur Topographie von Athen; Göttingue, 1833), suivi plus tard de la *Topographie d'Athènes* (Kiel, 1841); *Hellenika* (Berlin, 1837, t. 1); *les Athéniens et Socrate, ou les Lois et le Révolutionnaire* (die Athener und Sokrates, etc.; Ibid., 1837); *Achille* (Kiel, 1853), avec une carte de la campagne de Troie; des mémoires importants, entre autres : *l'Entrée d'Apollon à Delphes* (Apollo's Ankunft in Delphi, 1840); *la Naissance de Minerve* (die Geburt der Athene, 1841); *les Murs cyclopéens* (die Cyclopiischen Mauern, 1847); trois ouvrages sur Aristote : *De Ratione, quam Aristoteles in disponendis libris de animalibus, secutus sit* (Kiel, 1846); *De Aristotelis arte poetica ex Platone illustranda* (Kiel, 1847), etc., sans parler d'un *Manuel des Démocrates* (Democratenbüchlein), publié au milieu des agitations de 1849.

**FORCKENBECK** (Maximilien de), homme politique prussien, né à Munster le 21 octobre 1821, étudia le droit de 1839 à 1842 aux universités de Giessen et de Berlin et fut nommé, en 1847, juge au tribunal de Glogau. Il se mêla activement au mouvement politique de 1848 et après la dissolution de l'Assemblée nationale allemande, en 1849, présida le comité électoral du parti libéral de la Silésie. Forcé, sous le ministère Manteuffel, de quitter cette province, il se fixa dans la petite ville de Mohrungen. Il fut nommé, en 1858, député à la chambre prussienne, où il représenta successivement, de 1866 à 1873, les villes de Königsberg, de Cologne et le district Elbing-Marienburg; il présida la Chambre de 1866 à 1873, et fit partie de nombreuses commissions, principalement de celles du budget et des affaires militaires. Elu maire de Breslau en 1873, il fut appelé ensuite à la Chambre des seigneurs. M. de Forckenbeck a fait partie du parlement de l'Allemagne du Nord, du parlement douanier et du Reichstag de l'empire d'Allemagne, où en 1874, il remplaça M. Simson dans la présidence. Dans ces dernières assemblées, il s'occupait particulièrement des dettes de divers États. Il fut, en 1861, l'un des fondateurs du parti progressiste et, en 1866, du parti national libéral. Président du Reichsrath, M. de Forckenbeck donna sa démission, en mai 1879, à cause de son opposition aux nouvelles idées protectionnistes que le prince de Bismarck tentait alors d'imposer à cette Assemblée. \*

**FORESTIER** (Henri-Joseph), ou LE FORESTIER, peintre français, né à Saint-Domingue, en 1787, vint à Paris, lors des troubles de cette colonie, et suivit, dès 1810, les ateliers de Vincent et de David, en même temps que l'École des beaux-arts, où il remporta le second prix de peinture en 1812, et le grand prix en 1813, sur ce sujet : *la Mort de Jacob*. De retour à Paris en 1818, il exécuta divers travaux particuliers ainsi que des commandes officielles, et figura peu aux expositions annuelles. Il fut colonel de la 4<sup>e</sup> légion

de la garde nationale. M. Forestier a été décoré de la Légion d'honneur en janvier 1832. — Il est mort à Paris, le 23 décembre 1874.

On cite de lui : un *Ecce Homo* (1819); *Jésus-Christ guérissant un possédé*, admis au Luxembourg, *saint Pierre délivré par l'Ange* (1827) : deux tableaux de *saint Front* pour la ville de Périgueux (1831); *le Samaritain*, commandé par la préfecture de la Seine (1835). Le *Jésus-Christ* de 1827 reparut à l'Exposition universelle de 1855, avec les *Funérailles de Guillaume le Conquérant*.

**FOREY** (Elie-Frédéric), maréchal de France, sénateur, né à Paris, le 10 janvier 1804, fut admis, en 1822, à l'École militaire de Saint-Cyr. Après avoir rempli au 2<sup>e</sup> léger les fonctions d'instructeur, il prit part à l'expédition d'Alger, tint garnison dans les Pyrénées jusqu'en 1835; il passa alors capitaine, et se distingua à Médéah, dans les opérations de la retraite qui suivit le premier siège de Constantine, et aux Portes-de-Fer. Mis, en 1840, à la tête d'un bataillon de chasseurs à pied, il fit de nouveau quatre campagnes en Afrique et rentra en France avec le grade de colonel (4 novembre 1844). Nommé général en 1848, il prêta un concours énergique à l'accomplissement du coup d'État du 2 décembre 1851, et reçut à cette occasion la croix de commandeur de la Légion d'honneur. Le 22 décembre 1852, il était élevé au grade de général de division. Membre du comité supérieur de l'infanterie, il rendit très efficaces les inspections générales dont il était chargé. Appelé, en 1854, à la division de réserve de l'armée d'Orient, il y fut chargé momentanément du commandement des troupes de siège devant Sébastopol. En 1857, il fut placé à la tête de la première division de l'armée de Paris.

La division que commandait le général Forey faisant partie du 1<sup>er</sup> corps de l'armée des Alpes, lors de la dernière campagne d'Italie, il rencontra le premier les Autrichiens, à Montebello, le 20 mai 1859, et après un engagement meurtrier, les força de battre en retraite. Le général Forey, grand officier de la Légion d'honneur depuis le 21 octobre 1854, fut promu grand-croix en 1859 et appelé au Sénat par décret du 16 août de la même année.

Au mois de juillet 1862, il fut appelé au commandement du corps expéditionnaire au Mexique, formé alors de deux divisions d'infanterie sous les ordres des généraux Bazaine et Lorencez, et d'une brigade de cavalerie commandée par le général de Mirandol. Arrivé le 27 septembre à Vera-Cruz, il adressa une proclamation aux Mexicains pour leur assurer qu'on leur laisserait la liberté de choisir leur gouvernement. Par un décret daté du 6 juillet, il avait été nommé ministre plénipotentiaire au Mexique et réunissait tous les pouvoirs civils et militaires. Il crut devoir mettre sous le sequestre les biens des Mexicains qui ne se ralliaient pas à notre cause. Bientôt ses succès parurent avoir mené notre expédition à bonne fin. La ville de Puebla se rendit le 17 mai 1863, et, le 2 juillet suivant, le général fut nommé maréchal de France. Après avoir formé, pour gouverner provisoirement le Mexique, un triumvirat indigène composé d'Almonte, de l'archevêque de Mexico et du général Palas, le maréchal Forey remit son commandement au général Bazaine le 1<sup>er</sup> octobre et s'embarqua pour la France où il rentra avant la fin de l'année et fut nommé commandant du 2<sup>e</sup> corps d'armée (24 décembre 1863). Il ne perdit pas de vue les mouvements des troupes françaises sur ce sol lointain, et, dans la séance du 10 février 1866, dissipant des illusions plus ou moins sincères, il exprimait au Sénat l'opinion que pour assurer le succès de l'expédition

mexicaine il fallait envoyer de nouvelles forces et faire de nouveaux sacrifices. En 1867, le maréchal Forey eut le commandement du camp de Châlons. — Atteint depuis plusieurs années d'une maladie organique, il est mort à Paris, le 20 juin 1872.

**FORGACH** (Cte Antoine DE), homme politique hongrois, né le 6 mars 1819, commença sa carrière administrative à la chancellerie d'Ofen, fut ensuite renvoyé à Fiume, et, en 1848, fut un des rares magnats qui prirent parti pour l'Autriche. Attaché comme commissaire civil au corps du général Paniutine, il devint ensuite commissaire général du district de Presbourg; puis, en 1851, obergespan du gouvernement de Cracovie. Deux ans après il était nommé vice-gouverneur à Prague, et, au commencement de 1860, chargé du gouvernement de la Moravie, qu'il échangeait au mois d'octobre contre celui de la Bohême.

Au mois de juillet 1861, lors du conflit qui s'éleva entre la Hongrie et l'empereur d'Autriche et qui se termina par la dissolution de la Diète hongroise, M. de Forgach fut nommé chancelier de Hongrie en remplacement du baron Vay. Contraint d'appuyer son autorité sur des mesures rigoureuses, il proclama d'abord les droits imprescriptibles de l'empereur sur la Hongrie et déclara qu'il ne souffrirait aucune discussion ou protestation qui pût y porter atteinte; il désarma les milices nationales qui commençaient à s'organiser, et supprima les journaux les plus avancés. Ces précautions toutefois furent insuffisantes, et pour assurer le recouvrement des impôts et le recrutement, l'empereur fut obligé, le 9 novembre, de dissoudre le conseil de lieutenantce, de suspendre provisoirement la cour royale et de confier au comte Palfy une sorte d'autorité dictatoriale qui soumettait à peu près le pays à l'état de siège. M. de Forgach conserva néanmoins ses fonctions de chancelier de Hongrie jusqu'au mois d'avril 1864, époque où il donna sa démission, et fut remplacé par le comte Hermann Zichy.

**FORGUES** (Paul-Émile DAURAND), littérateur français, plus connu sous le pseudonyme d'*Old Nick*, né à Paris, le 20 avril 1813, fit ses classes et son cours de droit à Toulouse. Il revint en 1834 à Paris, pour se consacrer au barreau et travailla deux ans dans le cabinet de M. Delangle. En 1836, il prononça à la rentrée de la conférence des avocats, l'*Éloge d'Henri de Pansey*. Mais il renonça au barreau pour se livrer tout entier aux lettres. Il avait déjà publié dans la *Revue de Paris* quelques études sur la littérature anglaise et, à partir de 1837, il écrivit dans une foule de journaux. Chargé, en 1838, de la critique littéraire dans le *Journal du Commerce*, il signa ses premiers articles de ce sobriquet anglais du malin esprit qui resta son pseudonyme littéraire, et se fit remarquer par les allures dégagées et par les hardiesses de sa critique. Il passa ensuite au *National*. Il pulliait en même temps des articles satiriques dans le *Charivari*. Mais, à la suite d'attaques un peu vives contre les *Burgaves* de M. Victor Hugo, il eut, avec son rédacteur en chef, M. Altaïoche, quelques démêlés, et quitta ce journal. En 1840, M. Forgues, devenu un des collaborateurs les plus assidus de la *Revue britannique*, fit paraître, avec M. Adolphe Joanne, la traduction de l'*Histoire générale des voyages de Desborough-Cooley* (3 vol. in-18). La *Revue des Deux Mondes* reçut aussi de lui, à cette époque, plusieurs articles sur la littérature anglaise. En 1843, il publia les *Petites misères de la vie humaine*, sujet anglais, traité avec une gaieté charmante et auquel Grandville prêta le concours de son crayon. Deux ans plus tard parut

la *Chine ouverte* (1845, in-8), illustrée par Aug. Borget.

Après la révolution de Février 1848 qui portait au pouvoir ses amis politiques, M. Forgues se présenta sans succès aux élections générales de la Constituante dans le département des Hautes-Pyrénées et à une élection partielle dans le Gers. Dès cette époque, jusqu'à la suppression du *National*, il y rédigea les articles de politique étrangère, sans renoncer à la littérature; car, dans ces trois années se placent plusieurs traductions signées de lui: celles de *Jane Eyre* et de *Shirley*, de Currier-Bell, et celle de *Violette*, roman anonyme. Il collaborait en même temps à l'*Illustration* et à l'*Illustrated London News*. Au 2 décembre 1851, M. Forgues ferma littéralement les portes du *National*. Depuis, il n'a pas cessé de prêter sa collaboration à divers recueils littéraires, notamment à la *Revue des Deux Mondes*, où il a donné d'intéressants travaux sur divers romanciers anglais et américains.

En 1854, M. Forgues reçut de Lamennais mourant la mission de publier tout ce qu'il laissait d'écrits posthumes et de diriger toute édition ultérieure de ses œuvres complètes. Un procès, qui lui fut intenté à cette occasion par la famille de Lamennais (1856) et qui jeta un jour intéressant sur les derniers moments de l'illustre penseur, a empêché M. Forgues d'accomplir entièrement ses dernières volontés. Il avait commencé son travail par la publication de la *Divine Comédie*, traduite de Dante (1855, 3 vol. in-8). Il a donné ensuite deux volumes de sa *Correspondance* (1858, in-8). M. Forgues a été également chargé d'édition les souvenirs politiques de M. de Vitrolles, l'un des hommes les plus marquants de la Restauration et du parti légitimiste, qui lui a légué ses *Mémoires*. Il avait été, dès son enfance, l'ami de ces deux hommes restés eux-mêmes étroitement liés, malgré la dissidence radicale de toutes leurs opinions.

On doit encore à M. Forgues quelques imitations de l'anglais, comme le volume de *Novellets* (1862, in-18), celui de *Rose et Gris* (même année), *Elsie Venner* (1862, in-18), etc.; puis les traductions de la *Case de l'oncle Tom* et de la *Clef de la case de l'oncle Tom*, avec M. Adolphe Joanne; de la *Lettre rouge*, de Nathaniel Hawthorne (1853); de *Stuart de Dunleath*, de mistress Norton; de *Thorney Hall*, de Holme Lee (1856); des *Essais* de Macaulay (1860, in-12), avec M. Joanne; de quelques romans de Wilkie Collins: la *Femme en blanc* (1862, 2 vol. in-18); *Sandra Belloni*, l'*Anneau d'Amasis*, la *Famille du docteur* (1866, in-12); *Scènes de la vie aristocratique en Angleterre et en Russie* (1866, in-18), etc. Il a aussi collaboré aux *Cent proverbes*, illustrés par Granville, en 1846, sous le pseudonyme de *Trois têtes dans un bonnet*.

**FORNEROD** (Constant), homme d'État suisse, né en 1820, à Avenches (canton de Vaud), d'une famille distinguée dans la magistrature et la politique, étudia le droit et l'économie politique aux universités de Lausanne, de Tübingue et de Heidelberg et séjourna ensuite pendant quelque temps à Paris. De retour dans sa patrie, il se mêla au mouvement politique de 1844 et de 1845. Secrétaire du gouvernement de Vaud en 1845 et membre du conseil d'État de ce même canton en 1848, il compta bientôt parmi les chefs du parti libéral et devint, en 1851, président de ce conseil particulier. En 1853, il entra dans le conseil des États de la confédération helvétique pour y représenter son pays, et s'y distingua comme orateur et comme administrateur. Il en devint président, après la mort de Druey, en 1855. Le

1<sup>er</sup> janvier 1857, quoiqu'il fût le plus jeune membre de la Diète, il fut élu président de la confédération suisse. M. Fornerod appartenait au parti libéral. A la fin de 1863, il consentit un des premiers à la proposition d'un Congrès général européen, faite alors par la France. En 1864, il remplit les fonctions de commissaire de la confédération dans le canton de Genève. Il en fut nommé président pour l'année 1866, mais il donna sa démission en octobre 1867 pour prendre la direction du crédit foncier de Genève.

**FORSANZ** (Emile-Ange-Marie-Paul, vicomte DE), sénateur français, est né à Garland (Firistère), le 17 avril 1825. Propriétaire dans le canton de Lesneven, il fut élu représentant de son département, le 8 février 1871, par 54 312 voix, le huitième sur treize, et prit place à l'extrême droite. Le 8 octobre de la même année, il fut élu conseiller général avec une profession de foi, dans laquelle, assimilant les républicains à des brigands, il disait : « Je veux un roi. » A l'Assemblée nationale, il vota avec la majorité dans toutes les questions politiques et religieuses, signa la proposition tendant au rétablissement de la monarchie et l'adresse des députés cléricaux au pape; il repoussa l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu dans le Finistère, le troisième sur quatre, par 244 voix, sur 385 électeurs, siégea sur les bancs de la droite du Sénat, et vota avec la majorité monarchiste jusqu'au renouvellement triennal.

**FORSTER** (François), graveur français, membre de l'Institut, né au Locle (principauté de Neuchâtel), le 22 août 1790, vint à Paris en 1805, entra dans l'atelier de Langlois et suivit, en même temps que son compatriote Léopold Robert, les cours de l'École des beaux-arts, où il étudia à la fois la peinture et la gravure. Il opta pour cette dernière, obtint le second prix en 1809 et le premier grand prix en 1814. Le roi de Prusse, présent alors à Paris, avec les rois alliés, lui ayant accordé une médaille d'or et une pension de 1500 fr. par an, pour deux années, il sollicita et obtint les mêmes faveurs pour son ami Léopold. Il s'attacha spécialement à reproduire les chefs-d'œuvre de Raphaël. Mais encore inconnu, il dut, sa pension épuisée, revenir en France, où il travailla pour vivre, à diverses collections. M. Forster continuait de cultiver la grande gravure et exécutait dès lors quelques-unes des meilleures planches. Il a remplacé Tardieu à l'Académie des beaux-arts en 1844. — Il est mort à Paris, le 26 juin 1872.

Il faut citer parmi ses œuvres principales : *les trois Grâces*, la *Vierge à la légende*, et les deux *Portraits de Raphaël*, d'après ce peintre; la *Vierge au bas-relief*, d'après Léonard de Vinci; *Énée et Didon*, *Aurore et Céphale*, d'après Guérin; *François I<sup>er</sup> et Charles Quint*, d'après Gros; *Sainte Cécile*, d'après Paul Delaroche, le portrait d'*Albert Dürer*, *Henri IV*, d'après Porbus; *Wellington*, d'après Gérard, etc. On n'a vu de lui à l'Exposition universelle de 1855 qu'une gravure nouvelle, la *reine Victoria*, d'après M. Winterhalter. Cet artiste a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1824, une 1<sup>re</sup> en 1831, une médaille de première classe en 1855; décoré de la Légion d'honneur en 1838, il a été promu officier le 14 août 1863.

**FORSTER** (William-Edward), homme politique anglais, né à Bradpole (comté de Dorset), le 11 juillet 1818, fut élevé à l'école de Tottenham et devint manufacturier à Bradford. Élu, depuis 1861, membre de la Chambre des communes pour

Bradford, il prit dans le parti libéral un rang distingué et fut sous-secrétaire des colonies sous le ministère de John Russell (1865-1866), puis vice-président du Conseil de l'éducation de décembre 1868 à février 1874. Signalé par le talent et l'esprit politique dans plusieurs discussions importantes, au moment où M. Gladstone voulut renoncer à diriger l'opposition (1875), le parti libéral le désigna pour le rôle de leader, qu'il ne crut pas devoir accepter. La ville d'Edimbourg a décerné à M. Forster les droits de citoyen (novembre 1875). Il a été nommé député-lieutenant du district ouest du comté d'York.

**FORSTER** (John), littérateur anglais, né à New-castle, en 1812, s'est fait un nom distingué parmi les journalistes de Londres. Collaborateur de l'*Examiner* depuis 1837, il en devint l'éditeur en 1848; ses travaux incessants n'ont pas peu contribué à faire de cette feuille l'une des plus importantes de la presse libérale. M. Forster a dirigé encore, pendant plusieurs années, la *Foreign quarterly Review*, et même le *Daily News*, après la retraite de M. Charles Dickens. Il a publié une série de biographies sur les *Hommes d'État de l'Angleterre* (Lives of the Statesmen, 7 vol.), dont plusieurs ont une grande valeur littéraire ainsi qu'une intéressante *Vie de Charles Dickens* (1871-1874, 3 vol.).

**FORSTER** (Charles DE), littérateur polonais, né à Varsovie, le 26 novembre 1800, y fit ses études au lycée National, fut attaché à l'état-major de l'armée polonaise, puis, comme secrétaire, au cabinet du vice-roi, le prince Zajoncsek. Ayant pris une part active à la révolution de 1830, il émigra en France, où il résida dix-huit ans, livré à des travaux littéraires. En 1848, il fut envoyé en Allemagne comme correspondant de la *Patrie*, et, l'année suivante, il se fixa à Berlin, d'où il envoya des correspondances à divers journaux français et étrangers.

M. Forster qui écrit avec une égale facilité en français, en allemand et en polonais, a principalement publié : *Histoire de la Pologne* (1840, in-8), dans la collection de l'*Univers pittoresque*; *Quinze ans à Paris* [1832-1848] (2 vol. in-8), suivi d'un volume intitulé : *Du Royaume à l'Empire* [1848-1852] (in-8); *Insurrection du peuple polonais* (Powstanie nar. polskiego, 1872, in-8); la *Question polonaise* (Kwestja, etc., 1873, in-8). Il a fait en outre paraître, en polonais, une série de volumes d'économie politique, originaux ou traduits et destinés aux classes laborieuses (1857-1860). *Guide de morale et d'économie politique*, imité de l'ouvrage français de M. Rapet, et distribué au peuple gratuitement.

**FORSYTH** (William), avocat et homme politique anglais, né à Greenock, en 1812, termina ses études en 1837 à l'Université de Cambridge et entra au barreau d'Inner-Temple en 1839. En 1857, il fut nommé procureur et avocat conseiller du secrétariat d'État pour les Indes. Élu à la Chambre des communes en juillet 1865, comme candidat conservateur, son élection fut invalidée à cause de ses fonctions, considérées comme rétribuées par le gouvernement. Il n'entra à la Chambre des communes qu'en 1874 pour le bourg de Marylebone. Il a présenté un projet de loi tendant à accorder aux femmes le droit du vote, projet qui fut repoussé, en seconde lecture, le 26 avril 1876, par 239 voix contre 157.

M. Forsyth, collaborateur de plusieurs importantes revues, est auteur d'un certain nombre d'ouvrages de droit, d'histoire et de littérature, tels que : le *Droit d'entente avec les créanciers*

(On the law of composition with Creditors, 1841); *Lois relatives à la surveillance des enfants* (On the Law relating to the custody of infants, 1850); *Histoire de l'institution du jury* (the History of trial by jury, 1852); *Napoléon à Sainte-Hélène et Hudson Lowe* (1853), ouvrage traduit en français (1853, 4 vol. in-8); *Vie de Cicéron* (1864); *le Roman et les romanciers du dix-neuvième siècle* (the Novels and novelists, etc., 1871); *Annibal en Italie*, drame historique (1872).

**FORTESCUE** (Hugues, 3<sup>e</sup> comte), pair d'Angleterre est né le 4 avril 1818. Elevé à Harrow, il porta d'abord le nom de Ebrington. Après avoir été secrétaire de lord Melbourne, il fut élu membre du Parlement par la ville de Plymouth (1841), combattit les mesures économiques de sir Robert Peel, et, à la chute de ce dernier (1846), fut invité à faire partie de la nouvelle administration. D'abord investi des fonctions de lord de la Trésorerie, puis secrétaire du Bureau des pauvres, il prit part, en 1851, aux travaux de la Commission de santé. La capitale lui doit la création de quelques établissements charitables, entre autres des bains et des lavoirs publics. Candidat malheureux aux élections générales de 1852, il rentra en 1854 à la Chambre des Communes comme député du quartier de Marylebone, qui le nomma à la presque unanimité des suffrages. Au mois de mai 1856, l'affaiblissement de sa vue le força de prendre du repos. Il fut nommé député-lieutenant du comté de Devon. En 1859, il entra à la Chambre haute, comme successeur de la baronnie de son père, et il hérita de ses autres titres en 1861. En 1865, le comte Fortescue a été nommé secrétaire d'Etat pour l'Irlande.

On cite de cet homme d'Etat une brochure sur la nécessité de la réforme parlementaire; une traduction d'un ouvrage français de l'abbé Girard, sous le titre de *la Langue mère* (the Mother tongue), et un ouvrage important : *les Ecoles publiques pour les classes moyennes* (Public Schools for the Middle classes, 1864).

**FORTUNE** (Robert), botaniste écossais, né vers 1813, dans le comté de Berwick, ne reçut d'autre éducation que celle des écoles de village et fut admis, après quelques études préparatoires, au jardin botanique d'Édimbourg. Il obtint plus tard un emploi au Jardin des plantes de Chiswick. En 1842, la Société de botanique de Londres le chargea de compléter la flore du nord de la Chine. Son voyage, qui produisit tous les résultats scientifiques désirés, fut, d'autre part, une suite d'aventures dont il écrivit l'intéressante relation sous le titre de *Trois années en Chine* (Three years' wanderings in China, 1847) : une partie a été traduite en français dans la *Bibliothèque des chemins de fer*.

Devenu administrateur du jardin médical de Chelsea, M. Fortune fut chargé, pendant l'été de 1848, de faire en Chine des études particulières sur l'arbre à thé, sa culture, ses récoltes, etc. Son absence dura plus de trois ans. Mais à peine eut-il livré au public ses nouvelles impressions : *les Régions à thé de la Chine* (Two visits to the thea countries of China 1852), qu'il alla reprendre une troisième fois dans l'extrême Orient ses recherches scientifiques et publia à son retour la relation sous le titre : *Résidence chez les Chinois, à l'intérieur, sur les côtes et à la mer* (Residence among the Chinese, etc... from 1853 to 1856). On trouve de lui de remarquables articles dans l'*Athenæum* anglais.

**FORTUNY** (Mariano-José-Maria), peintre espagnol, né à Reus (Catalogne), le 11 juin 1838, était

fils d'un menuisier. Il montra de précoces dispositions pour les arts et obtint, en 1858, un prix qui lui permit d'aller continuer ses études à Rome. Il suivit, en 1860, l'expédition espagnole au Maroc, puis revint en Italie et épousa Mlle de Madrazo, fille de l'artiste de ce nom. De 1869 à 1871, il séjourna à Paris et y peignit les tableaux qui ont le plus contribué à sa célébrité, bien qu'aucune de ses œuvres n'eût figuré aux Salons annuels. Un *Mariage à la vicaria de Madrid* obtint auprès des amateurs un succès que confirmèrent rapidement le *Charmeur de serpents*, le *Choix du modèle*, le *Marchand de tapis du Maroc*, le *Kief*, etc., et quelques eaux-fortes. M. Fortuny retourna à Rome, y peignit des portraits et y esquisa diverses compositions. — Il y est mort le 21 novembre 1874. Il avait été élu membre correspondant de l'Institut, le 14 mars précédent. La vente de son atelier et de sa collection d'armes, de tapisseries, etc., qui eut lieu à Paris en avril 1875, produisit 800,384 francs.

**FOSSATI** (Jean - Antoine - Laurent), médecin phrénologue italien, est né le 30 avril 1786, à Novare, et fit ses études médicales à Pavie, où il prit en 1807 le grade de docteur en chirurgie. Compromis par des affiliations que ne purent faire pardonner ses services pendant le typhus de 1817, il quitta la Lombardie à la fin de 1820, se rendit à Paris, puis à Londres. Il revint se fixer à Paris en 1822; il y obtint, en 1825, l'autorisation de faire des cours de phrénologie, en 1829, celle d'exercer la médecine et, après les journées de Juillet 1830, le titre de médecin du Théâtre-Italien. Il retourna visiter son pays en 1826 et en 1851. Dans le premier de ces deux voyages, il introduisit à Turin, à Milan, à Pavie les théories phrénologiques; dans le second, moins exclusivement scientifique, il fut emprisonné à Rome, puis mis hors du pays. L'un des fondateurs de la Société phrénologique de Paris, il en a dirigé les travaux jusqu'en 1852. — Il est mort à Paris, le 20 décembre 1874.

On a de M. Fossati plusieurs ouvrages : *De la nécessité d'étudier une nouvelle doctrine avant de la juger* (1827, in-8); *De l'influence de la physiologie intellectuelle sur les sciences, la littérature et les arts* (1828); *De la mission du philosophe au XIX<sup>e</sup> siècle et du caractère qui lui est nécessaire* (1835, in-8); *Manuel pratique de phrénologie, ou Physiologie du cerveau* (1845, in-12), d'après les doctrines de Gall, Spurzheim, Combes, etc.; de nombreux opuscules et mémoires fournis à la *Revista frenologica* de Barcelone, au *Zoist* anglais, au *Bulletin des sciences*, à la *Nouvelle biographie générale*, etc.

**FOSTER** (LA FAYETTE S...), homme politique américain, est né à Franklin, comté de New-London (Connecticut), le 22 novembre 1806. Après avoir fait ses études à l'université de Brown-Présidence, dans le Rode-Island, il embrassa la profession de légiste. Membre de l'Assemblée générale du Connecticut en 1839 et 1840, il y figura de nouveau de 1846 à 1848, puis en 1854. Il fut trois fois président de la Chambre, en 1847, en 1848 et en 1854, et pendant deux ans, fut maire de la ville de Norwich. Élu, comme whig, au sénat des États-Unis, le 4 mars 1855, il fit partie des comités sur les domaines publics, les finances et la magistrature, et fut réélu en 1860. Lors de l'assassinat de M. Lincoln, il se trouvait président *pro tempore* du Sénat, et aux termes de la Constitution, la mort du chef de l'État fit de lui le vice-président des États-Unis.

**FOUBERT** (Paul-Louis-Amédée), sénateur fran-

çais, né à Entrames (Mayenne), le 21 mai 1821, fut d'abord avoué au tribunal de la Seine, puis avocat au barreau de Paris. A la veille de la Révolution de février 1848, il se présentait dans la Mayenne comme candidat de l'opposition constitutionnelle; après les événements, il se retira dans le département de la Manche et se consacra à de grands travaux agricoles. En 1853, il devint maire de Saint-Sauveur-le-Vicomte, où il habitait le château de La Forêt, et conserva ces fonctions jusqu'en 1874; à cette époque, il donna sa démission, pour protester contre la révocation faite par le ministère de Broglie de deux autres maires du même département, MM. de Tocqueville et Lenoël, ses collègues à l'Assemblée. Sous l'Empire, M. Foubert avait soutenu, dans la Manche, contre l'administration, la candidature libérale de M. Havin aux élections législatives de 1863 et avait été élu lui-même conseiller général pour le canton de Barneville, qu'il a continué de représenter. Après la mort de M. Havin, en 1868, il se porta sans succès aux élections partielles pour le Corps législatif, comme candidat libéral. Après la guerre il se présenta de nouveau aux élections du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale et fut élu, le dixième sur onze, par 59 705 voix. Il prit d'abord place au centre droit, et soutint le gouvernement de M. Thiers. Après la chute de ce dernier, il se rattacha entièrement à la politique républicaine, vota avec le centre gauche, et fut un des adversaires déclarés des ministères de réaction monarchique qui se succédèrent depuis le 24 mai. Après le vote des lois constitutionnelles, M. Foubert fut porté par la gauche, comme candidat aux élections des sénateurs inamovibles et nommé, au deuxième tour de scrutin, par 355 voix sur 691 votants. Il conserva au Sénat l'attitude politique qu'il avait prise à l'Assemblée nationale.

**FOUCART** (Paul), érudit français, membre de l'Institut, né à Paris, le 15 mars 1836, entra à l'École normale supérieure en 1855, en sortit en 1858, et fut reçu agrégé des lettres. Il passa à l'École française d'Athènes, puis fut professeur de seconde au lycée Charlemagne en 1868 et au lycée Bonaparte en 1870. Chargé du cours d'épigraphie et d'antiquités grecques au collège de France depuis 1874, il en fut nommé professeur titulaire en 1877. Élu membre de l'Académie des inscriptions et belles lettres, le 29 novembre 1878, en remplacement de Naudet, il fut nommé, le 28 du mois suivant, directeur de l'École d'Athènes. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 25 juillet 1879.

M. Foucart a publié les ouvrages suivants : *Inscriptions recueillies à Delphes* (1863, in-8), avec Wescher; *Mémoire sur les ruines et l'histoire de Delphes* (1868, in-8); *Mémoire sur l'affranchissement des esclaves par forme de vente à une divinité* (1867, in-8); *Des Associations religieuses chez les Grecs*, etc. (1873, in-8).

**FOUCAUX** (Philippe - Édouard), orientaliste français, né à Angers le 15 septembre 1811, vint à Paris en 1838 étudier le sanscrit, sous la direction d'Eugène Burnouf. Il apprit en outre, tout seul, la langue tibétaine. Dès 1842, il fut chargé d'un cours de tibétain à la Bibliothèque royale, Choisi, en 1852, comme suppléant au Collège de France par Eugène Burnouf, il le remplaça pendant une année, dans la chaire de littérature sanscrite. En 1857, chargé de nouveau du cours, il fut nommé professeur titulaire en 1862, à la place de son maître. M. Ed. Foucaux a été décoré de la Légion d'honneur en août 1864.

Ses principaux ouvrages sont : *Grammaire de la langue tibétaine* (1859, in-8); *Histoire du*

*Boudha Sâkyamouni*, texte tibétain et traduction (1848, 2 vol. in-4); *Parabole de l'Enfant égaré*, publiée en sanscrit et en tibétain, avec traduction française (1854, 1 vol. in-8); *le Trésor des belles paroles*, choix de sentences tibétaines, texte et traduction (1858, 1 vol. in-8); *Vikramôrvâd*, drame en cinq actes de Kâlidâsa (1861, 1 vol. in-8); *Onze épisodes du Mahâbhârata*, traduits en français (1861, 1 vol. in-8); *la Guirlande précieuse des demandes et des réponses en sanscrit et en tibétain* (1867, in-8); *le Religieux chassé de la Communauté*; conte bouddhique traduit du tibétain (1873, in-4).

**FOUCHÉ-LEPELLETIER** (Edouard - Edmond-François), industriel français, ancien député, né au Havre, en 1809, fut élève de Barruel et devint, en 1851, directeur de la fabrique de produits chimiques de Javel, dont il a été propriétaire et à laquelle il a donné une immense extension. Ses services industriels lui valurent les premières récompenses aux Expositions de Paris et de Londres, et la décoration de la Légion d'honneur le 15 avril 1851.

Vice-président du conseil des prud'hommes et membre du conseil de surveillance de l'administration de l'assistance publique, M. Fouché-Lepelletier se présenta, après le coup d'État du 2 décembre, sous les auspices du gouvernement, aux suffrages des électeurs de la 6<sup>e</sup> circonscription de la Seine, et entra au Corps législatif, dont il fut réélu membre en 1857. Aux élections générales de 1863, sa candidature, soutenue encore par l'administration, échoua, au second tour de scrutin, après une lutte très-vive : il avait pour principaux concurrents M. A. Guéroult qui fut élu, et MM. A. Cochin et Prévost-Paradol. M. Fouché-Lepelletier a fait partie de la Commission municipale de Paris.

**FOUCHER** (Paul-Henri), littérateur et auteur dramatique français, né à Paris, le 21 avril 1810, passa quelques années dans les bureaux d'un ministère et donna sa démission pour se livrer à la littérature. Il débuta vers 1831, sous les auspices de M. Victor Hugo, son beau-frère, se jeta dans la mêlée romantique, et publia successivement plusieurs volumes : *Saynètes* (1831, in-8); *la Misère dans l'amour* (1832, in-8), histoire contemporaine; *les Passions dans le monde* (1833, in-8), contes nouveaux; *Tout ou rien* (1834, in-8).

M. Foucher s'appliqua ensuite plus particulièrement au genre dramatique dans lequel il s'était déjà essayé par un drame historique en vers, *Iseult Raimbauld* (1830, 4 actes). Ses pièces, représentées sur les diverses scènes de Paris, s'élèvent à plus de soixante. A côté de vaudevilles et d'ouvrages éphémères, on trouve des drames importants dont quelques-uns ont obtenu des succès de vogue; nous citerons : *Caravage* (3 actes, 1834), avec M. Ch. Desnoyer; *Jeanne de Naples* (5 actes, 1837); *les Chevaux du carrousel* (5 actes, 1839), avec M. Alboize; *le Pacte de famine* (5 actes, 1839), avec M. Elie Berthet; *la Voisin* (5 actes, 1842), avec M. Alboize; *la Justice de Dieu* (5 actes, 1845), avec M. Anicet Bourgeois; *Notre-Dame de Paris* (5 actes et 15 tableaux, 1850), tiré du roman de M. Victor Hugo, dont la reprise fut interdite en août 1868 et qui, en revanche, fut joué plus de cent fois consécutives en 1879; *la Bonne aventure* (5 actes et un prologue, 1854), avec M. Dennery; *la Joconde* (1855), comédie en 5 actes, avec M. Régnier; *l'Institutrice*, drame en 4 actes et en prose (Odéon, 1861); *Delphine Gerbet ou les Complices de jeunesse*, comédie en 4 actes, avec M. Régnier (Vaudeville, 1862); *le*

*Carnaval de Naples*, drame en cinq actes (Porte Saint-Martin, 1864); *la Bande noire*, drame en 7 actes, avec M. Delaporte (Beaumarchais, 1866), etc. Citons aussi une tragédie, *Don Sébastien de Portugal* (5 actes, 1839); les librettos des deux opéras : *le Vaisseau fantôme* (2 actes, 1842) et *Richard en Palestine* (3 actes, 1844); ceux des ballets de *Paquita* (1846), avec M. Mazillier, et de *l'Étoile de Messine*, avec M. Borri (1861), enfin de plusieurs opéras-comiques. Il a fourni à divers journaux et revues, auxquels il a collaboré, des articles, des nouvelles et des romans-feuilletons. Chargé d'un courrier politique quotidien dans *l'Indépendance belge*, il a réuni ses principales causeries littéraires avec ses feuilletons dramatiques de *la France* et de *l'Époque* sous ces titres : *Entre cour et jardin* (1867, in-18), et *les Coulisses du passé* (1873, in-18). M. Foucher a été décoré de la Légion d'honneur en 1847. — Il est mort le 24 janvier 1875. — Son fils, M. Paul FOUCHER, est rédacteur du *National* de 1869.

**FOUCHER DE CAREIL** (Louis-Alexandre, comte), littérateur et homme politique français, sénateur, né à Paris, le 1<sup>er</sup> mars 1826, d'une famille de Bretagne, est fils du général de ce nom, mort en 1835. Il fit de brillantes études universitaires, puis voyagea et se tourna vers les travaux philosophiques et littéraires, qui ne l'empêchèrent pas de chercher à prendre un rôle politique. Il fit, à Paris, quelques conférences qui eurent du retentissement, et se vit retirer l'autorisation de parler en public. Propriétaire influent dans le Calvados, il fut élu membre du Conseil général du département. Aux élections générales de mai 1869 pour le Corps législatif, le comte Foucher de Careil se porta, comme candidat de l'opposition démocratique, dans la 1<sup>re</sup> circonscription du Calvados, et n'obtint que 3924 voix sur 26 555 votants contre le candidat officiel. Il alla visiter alors les États-Unis d'Amérique.

Pendant la guerre franco-prussienne, M. Foucher de Careil fut directeur général des ambulances des légions mobilisées de Bretagne. A la paix, il fut nommé, par M. Thiers, préfet des Côtes-du-Nord, le 23 mars 1871, et passa, le 8 mai 1872, à la préfecture de Seine-et-Marne. Révoqué après le 24 mai 1873, par le gouvernement de combat, il se présenta comme candidat à l'Assemblée nationale lors d'une élection partielle des Côtes-du-Nord, en février 1875 et publia une profession de foi franchement républicaine. Il avait pour concurrents M. de Kerjégu, légitimiste, soutenu par le gouvernement et M. de Feltre, bonapartiste; il obtint, au premier tour, 37 520 voix sur 114 727 votants et déclina sa candidature au scrutin de ballottage; mais il fut alors poursuivi sur l'ordre de M. Tauband, ministre de la justice, à propos d'une vignette insérée dans le journal *le Monteur des Côtes-du-Nord*, sous l'inculpation de « publication d'emblèmes sans autorisation. » Une ordonnance de non-lieu fut rendue, mais seulement la veille du scrutin, le 20 février, et M. Foucher de Careil échoua avec 40 793 voix. La vérification de l'élection de M. de Kerjégu, son concurrent, provoqua des débats très animés et révéla une violente pression administrative et judiciaire. Porté aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans le département de Seine-et-Marne, sur la liste républicaine, avec M. A. Adam, il fut élu le premier sur deux, par 369 voix sur 611 électeurs. Le mois suivant, il fut encore poursuivi devant le tribunal de Provins, pour être entré dans une réunion électorale, n'étant pas électeur dans l'arrondissement, ni sérieusement candidat, et il fut condamné, la veille de la réunion des Chambres, le 8 mars 1876, à 300 francs d'amende.

Au Sénat, M. Foucher de Careil prit place au centre gauche et vota avec la minorité républicaine. En juin 1876, il déposa une proposition de loi pour un nouvel aménagement de la forêt de Fontainebleau, dans l'intérêt de l'art et des artistes, mais elle ne fut point adoptée. Après l'acte du 16 mai, il combattit avec ses collègues républicains du Sénat, le ministère de Broglie et vota contre la dissolution de la Chambre des députés. Au mois de novembre 1877, lors du renouvellement partiel des conseils généraux, il accepta la candidature dans le canton de Lagny, sur l'invitation des sénateurs et députés républicains du département de Seine-et-Marne, contre M. de Rothschild, conseiller général sortant, et l'un des soutiens du ministère de Broglie-Fourtour. Il l'emporta avec une assez grande majorité sur son adversaire. Décoré de divers ordres étrangers, il a été décoré de la Légion d'honneur le 11 avril 1859 et promu officier le 7 septembre 1871.

M. Foucher de Careil a attaché son nom à une nouvelle édition des *Oeuvres de Leibniz*, d'une grande importance aux yeux du monde savant. Mis en possession, par suite de ses recherches en Allemagne, de sources encore inexplorées, il a publié : *Réfutation inédite de Spinoza par Leibniz* (1854, in-8), précédée d'un *Mémoire* de l'éditeur et d'un *Rapport* de M. V. Cousin; *Lettres et opuscules inédits de Leibniz* (1854); *Nouvelles Lettres et Opuscules inédits de Leibniz* (1857); *Lettres de Leibniz, Bossuet, Pellisson*, etc., publiées pour la première fois d'après les manuscrits originaux, (tomes I et II), faisant partie d'une nouvelle et considérable édition complète des *Oeuvres de Leibniz*.

Citons encore de M. Foucher de Careil, outre des études sur le Dante et une polémique avec M. A. de Broglie sur le *Systema theologicum* de Leibniz, les volumes suivants : *Rome, ou Espérances et chimères de l'Italie* (1860); *Leibniz, la philosophie juive et la Cabale* (1861, in-8); *Descartes et la princesse Palatine* (1862, in-8); *Hegel et Schopenhauer* (1862, in-8); *Leibniz, Descartes et Spinoza* (1863, in-8); *la Liberté des haras et la crise chevaline* en 1864 (1864, in-8); *Gœthe et son œuvre* (1865, in-18); *le Luxembourg à la Belgique, avec pièces justificatives* (1867, in-8); *les Habitations ouvrières* (1867, in-8, avec pl.); *les Habitations ouvrières et les constructions civiles* (1873, in-8, 13 pl.); *Leibniz et les deux Sophies* (1876, in-8), etc.

**FOUDRAS** (Louis-Auguste-Théodore, marquis DE), romancier français, né à Falckenberg (Prusse), le 29 octobre 1800. débuta par des poésies : *Fables et apologues* (1839); *Échos de l'âme* (1841); *Chants pour tous* (1842); il se mit ensuite à écrire, pour les journaux légitimistes, des romans dont les sujets sont empruntés d'ordinaire aux annales du « bon vieux temps » ou aux mœurs du grand monde. — Il est mort à Châlons-sur-Saône, le 10 juillet 1872.

Voici les titres de quelques-unes de ses productions : *le Décaméron des bonnes gens* (1843, in-8); *les Gentilshommes d'autrefois* (1844, 2 vol.); *Suzanne d'Estouville* (1845, 4 vol.); *Madame de Miremont* (2 vol.); *les Chevaliers du lansquenet* (1847, 10 vol.); *les Viveurs d'autrefois* (1848, 4 vol.), en collaboration avec M. de Montépin; *le Capitaine de Beauvois* (1849, 2 vol.); *un Caprice de grande dame* (1850, 3 vol.); *Louis de Gourdon* (1850, 4 vol.); *Diane et Vénus* (1852, 4 vol.); *un grand Comédien* (1853, 3 vol.); *un Drame de famille* (1854, 5 vol.); *les Vautours de Paris* (1855, 4 vol.), avec M. Constant Guéroult; *les Vieilles de Saint-Hubert* (1856); *la Comtesse Alvinzi* (1857, in-18); *Deux filles à marier* (1858,



in-12); *les Deux couronnes* (1859, 2 vol. in-8); *la Vénérie contemporaine* (1860-1865), etc.

**FOUILLÉE** (Alfred-Jules-Émile), philosophe français, né à la Pouéze (Maine-et-Loire), le 18 octobre 1838, acheva ses études au lycée de Laval, où il fut maître d'études, donna quelque temps des leçons, comme professeur libre à Paris, puis professa aux collèges de Lohans et d'Auxerre et au lycée de Carcassonne. Il obtint, en 1864, le premier rang au concours d'agrégation de philosophie récemment rétabli, et fut nommé successivement professeur aux lycées de Douai, de Montpellier, et enfin professeur à la faculté des lettres de Bordeaux. Il avait été reçu docteur ès lettres en 1872. Bientôt après, il fut appelé à Paris, comme maître de conférences à l'École normale supérieure, fonctions que sa santé épuisée ne lui permit pas de longtemps remplir. Il a été admis à la retraite en août 1879. Elu correspondant de l'Académie des sciences morales, le 4 mai 1872, M. Fouillée a été décoré de la Légion d'honneur en 1870.

A part ses thèses (*Platonis Hippia minor sive socratica contra liberum arbitrium argumenta et la Liberté et le déterminisme*) dont la seconde fut assez vivement discutée dans la presse, on cite de lui : *la Philosophie de Platon* (1869, 2 vol. in-8) ; *la Philosophie de Socrate* (1874, 2 vol. in-8) ; *Histoire de la philosophie* (1875, in-8) ; *l'Idée moderne du droit en Allemagne, en Angleterre et en France* (1878, in-8). Il a donné en outre des éditions classiques de *la République*, de Cicéron ; *des Mémoires* de Xénophon, *du Manuel* d'Épictète, *de la Théodicée* de Leibniz, etc., et collaboré à *la Revue des Deux Mondes*. Dans un autre ordre de publications, M. Fouillée a donné, en collaboration d'une parente et sous le pseudonyme de *G. Bruno*, une série de « livres de lecture et d'instruction », pour les écoles, entre autres : *Francinet* et *le Tour de la France par deux enfants*, couronnés par l'Académie française et qui ont eu de très nombreuses éditions. \*

**FOULON** (Mgr Joseph-Alfred), prélat français, est né à Paris, le 29 avril 1823. Précédemment supérieur du petit séminaire de Paris, il a été nommé évêque de Nancy et de Toul, par décret du 18 janvier 1867, préconisé le 27 mars, sacré à Paris le 1<sup>er</sup> mai suivant et installé solennellement le 12 du même mois. Il a été décoré de la Légion d'honneur. On ne cite de lui que des *Mandements* et *Instructions pastorales*. \*

**FOUQUET** (Charles-Félix-Michel), industriel et député français, est né à Sinceny (Aisne), le 10 novembre 1825. Cultivateur et raffineur de sucre, et, quoique sans antécédents politiques, occupant une grande situation dans son département, il fut élu, le 8 février 1871, représentant à l'Assemblée nationale, le dixième sur onze, par 38 490 voix. Il prit place sur les bancs de la gauche. Membre du centre gauche et de la gauche républicaine, il vota avec la minorité de l'Assemblée et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Réélu aux élections du 20 février 1876, pour la 2<sup>e</sup> conscription de l'arrondissement de Laon, par 11 127 voix, il eut pour concurrent M. Hébert, ancien questeur du Corps législatif, qui n'en obtint que 6906. A la nouvelle Chambre, il suivit la même ligne politique, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre, par 11 409 voix, contre 7792 données au candidat du gouvernement, et reprit sa place dans les rangs de la majorité républicaine. \*

**FOUQUIER** (Henry), publiciste français, né à Marseille en 1838, étudia le droit et la médecine, sans prendre de grades et voyagea longtemps en Espagne et en Italie. Il fit un cours sur les peintres italiens à l'Institut de Genève, en 1861, et vint ensuite habiter Paris, où il écrivit dans un grand nombre de journaux, *le Courrier du dimanche*, *l'Avenir national*, *la Presse*, etc.; il était en même temps correspondant du *Phare de la Loire* et du *Progrès du Nord*. En 1867, il suivit l'armée de Garibaldi et envoya des courriers à *l'Indépendance belge*. Collaborateur du *Siècle*, du *Charivari*, du *Nain-Jaune*, il rédigea aussi la chronique politique de *la Revue Germanique*.

Après le 4 septembre 1870, envoyé à Marseille avec une mission du gouvernement, il y fonda, de concert avec M. Labadié, *la Vraie République* et la dirigea jusqu'à sa nomination de secrétaire général du département des Bouches-du-Rhône (décembre); il remplit deux fois par intérim les fonctions de préfet, notamment lors de l'insurrection communaliste de Marseille (mars 1871). A la suite d'un conflit avec le contre-amiral Cosnier, M. Fouquier fut mis en disponibilité, mais quelque temps après, M. Casimir P. rier lui confia la direction de la presse au ministère de l'intérieur, et il conserva ce poste jusqu'au 24 mai 1873. Après avoir écrit dans *l'Événement* sous les pseudonymes de *Spectator* et de *Philinte*, et au *Bien public*, au *Courrier de France*, il créa avec M. Andrieux, député du Rhône, le *Petit Parisien*, journal politique à cinq centimes, qu'il abandonna pour entrer au *XIX<sup>e</sup> Siècle*, où il rédigea une chronique quotidienne et le feuilleton dramatique (1878). M. Henry Fouquier a épousé la veuve de M. Ernest Feydeau (février 1876). \*

**FOURCAND** (Émile), sénateur français, né à Bordeaux le 14 novembre 1819, avait acquis une grande situation commerciale sous l'Empire, et, après avoir été juge au tribunal de commerce, il en était devenu président. Après le 4 septembre 1870, il fut nommé maire et sut maintenir l'ordre et le calme dans cette grande cité, devenue, à la suite de nos défaites, le siège du gouvernement de la Défense nationale, et, bientôt après, celui de l'Assemblée appelée à se prononcer sur la conclusion de la paix. Jugeant inutile de protéger la représentation nationale par la force armée, au milieu de la population bordelaise, il protesta, au nom du conseil municipal, contre un premier déploiement de troupes opéré à cet effet. Il fut lui-même nommé représentant du département de la Gironde par 78 965 voix, sur 129 970 votants, aux élections complémentaires du 2 juillet 1871. Il alla siéger à la gauche de l'Assemblée et fit partie du groupe de la gauche républicaine. Il prit une part active à la discussion d'un certain nombre de propositions et de lois, tendant à favoriser le commerce ou à consolider et développer les institutions républicaines. Six mois après le renversement de M. Thiers, M. Pascal étant préfet de la Gironde, M. Fourcand fut révoqué de ses fonctions de maire de Bordeaux par le ministère de Broglie, et toute l'administration municipale fut changée avec lui (décret du 4 février 1874). Cet acte d'hostilité contre l'opinion républicaine, atteignant une administration qui se montrait aussi sage qu'active, fut, en province, un des actes les plus impopulaires du « gouvernement de combat. » \*

M. Fourcand, porté aux élections des sénateurs inamovibles par l'Assemblée, comme candidat de la gauche, fut nommé, au cinquième tour de scrutin, par 344 voix sur 678 votants (14 décembre 1875). Au Sénat, où il prit place dans la minorité républicaine, il repoussa la dissolution de la Chambre des députés, demandée par le ministère

du 16 mai. Rétabli à la tête de la municipalité de Bordeaux, à la suite des élections républicaines de février 1876, M. Fourcand représente le 3<sup>e</sup> canton de la ville au conseil général de la Gironde, dont il a eu la présidence. Il a été décoré de la Légion d'honneur. \*

**FOURCHEUT DE MONT-ROND** (Clément-Melchior-Justin-Maxime), littérateur français, né à Bagnols (Gard), le 4 septembre 1805, et ancien élève de l'École des Chartes, a écrit tous ses ouvrages sous le nom de Maxime de Mont-Rond; nous mentionnerons entre autres: *Essais historiques sur la ville d'Étampes* (1836-37, 3 vol. in-8), accompagnés de planches, notes et pièces justificatives; *Tableau historique de la décadence et de la destruction du paganisme en Occident* (1838, in-12), qui s'étend de Constantin à Charlemagne; *la Vierge et les saints en Italie* (1842, in-8), récits de voyage; *Jeanne d'Arc* (1844); *les Français à Rome* (1851, 2 vol. in-8), histoire de l'expédition de 1849; *Constantinople* (1854, in-8), suivi d'un précis de l'histoire de l'empire d'Orient. Il a publié, à Lille, une quarantaine de volumes de biographie, de piété et de morale. — Il est mort à Paris le 27 janvier 1879.

**FOURICHON** (Martin), marin français, sénateur, ancien ministre, né à Viviers (Dordogne), le 9 janvier 1809, élève de l'École navale en 1824, aspirant en 1826, enseigne en 1829, lieutenant en 1833, capitaine de corvette en 1843 et de vaisseau en 1848, fut, à cette dernière date, envoyé en Algérie, puis nommé gouverneur de Cayenne. Promu contre-amiral en février 1853, major général à Brest, chargé ensuite du commandement de la station de l'Océan Pacifique et de la direction de la marine à Alger, il fut rappelé en 1859, dans la Méditerranée, et fait vice-amiral le 17 août 1859. M. Fourichon, membre du conseil d'amirauté, fut appelé, le 13 février 1864, à la présidence du conseil des travaux de la marine.

Le 31 mars 1870, il fut nommé commandant en chef de l'escadre d'évolutions, en remplacement du vice-amiral Jurien de la Gravière. Lors de la déclaration de guerre à la Prusse (15 juillet), et de la formation de plusieurs armées navales, il fut mis à la tête de la deuxième escadre chargée d'opérer dans la mer du Nord. La flotte prussienne réfugiée dans le port de la Jاهدة refusant le combat, M. Fourichon se borna à imposer un blocus sévère aux côtes prussiennes. Après la révolution du 4 septembre, il fut nommé ministre de la marine par décret du gouvernement de la Défense nationale. Le 16, il rejoignait à Tours MM. Crémieux et Glais-Bizoin, et était chargé d'exercer par délégation les fonctions de ministre de la guerre auprès de la partie du gouvernement siégeant en province. En cette qualité, il s'occupa de l'organisation de la première armée de la Loire, mais, à la suite de dissentiments avec ses collègues, il abandonna à M. Crémieux l'intérêt de la guerre (5 octobre), que ce dernier conserva jusqu'à l'arrivée de M. Gambetta. Il signa comme membre du gouvernement, et contre-signa comme ministre de la marine et des colonies le décret créant un gouverneur général civil en Algérie, et rendant aux trois départements d'Alger, d'Oran et de Constantine le droit d'élire des députés. Il a contre-signé aussi les décrets de la délégation de Tours, relatifs à la dissolution des conseils généraux, à l'inéligibilité des fonctionnaires de l'empire à l'Assemblée nationale, etc.

Aux élections du 8 février 1871, nommé représentant de la Dordogne à l'Assemblée nationale, le neuvième sur dix, par 73 293 voix, il prit place

au centre droit, vota avec la majorité monarchiste de l'Assemblée, et ne s'en sépara que pour appuyer l'amendement Wallon et adopter l'ensemble des lois constitutionnelles. Ils'inscrivit alors au groupe Lavergne, et se rapprocha des gauches qui le portèrent sur leur liste de sénateurs inamovibles. Il fut élu en effet, le 10 décembre 1875, au second tour de scrutin, le vingtième sur soixante-quinze, par 346 voix, sur 690 votants. A l'Assemblée, il avait pris plusieurs fois la parole, soutenu notamment l'amendement qui rendait aux colonies leurs quatre députés, et obtenu gain de cause. Le 9 mars 1876, il fut appelé au ministère de la marine, dans le premier cabinet républicain (Dufaure-Ricard), et conserva ce portefeuille jusqu'au 16 mai 1877. Il reprit alors sa place sur les bancs du Sénat et s'abstint lors du vote sur la demande de dissolution de la Chambre des députés, présentée par M. de Broglie. M. l'amiral Fourichon a été maintenu dans le cadre d'activité sans limite d'âge, comme ayant commandé en chef devant l'ennemi. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 26 décembre 1852, il a été promu grand officier, le 12 août 1862 et grand-croix le 3 juillet 1877.

**FOURNEL** (Marie-Jérôme-Henri), ingénieur français, né le 25 janvier 1799, suivit, de 1817 à 1819, les cours de l'École polytechnique et passa de là dans le corps royal des Mines; il en parcourut les grades successifs, fut, de 1842 à 1848, chef du service des mines en Algérie, et nommé à son retour ingénieur en chef de première classe. Séduit par la doctrine saint-simonienne, il fut un de ses fervents propagateurs, visita le Texas et écrivit plusieurs ouvrages spéciaux sur la secte nouvelle. M. Fournel prit, en 1864, sa retraite comme inspecteur général des mines. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 9 novembre 1845, et commandeur le 3 février 1864. — Il est mort à Blois le 22 juillet 1876.

On a de M. Fournel: *Bibliographie saint-simonienne*, de 1802 à 1832 (1833, in-8); *Du chemin de fer du Havre à Marseille* (1833); *Études des gîtes houillers et métallifères du Bocage vendéen* (Imprimerie royale, 1836, in-4, avec atlas); *Examen de quelques questions de travaux publics* (1838); *Coup d'œil historique et statistique sur le Texas* (1841); *Alger, coup d'œil historique sur la piraterie jusqu'au xv<sup>e</sup> siècle* (1854, brochure in-8); *Étude sur la conquête d'Afrique par les Arabes* (1857, in-4), etc.

**FOURNEL** (François-Victor), littérateur français, né à Cheppy, près de Varennes, le 8 février 1829, fit ses études à Verdun et à Paris, et, se destinant à l'enseignement, prit le grade de licencié ès lettres. Il débuta dans le journalisme, en avril 1854, par quelques articles dans la *Revue de Paris*. Il a épousé, en 1855, la fille du peintre Duchesne, de Gisors.

M. Fournel a publié: *Ce qu'on voit dans les rues de Paris* (1858, in-18); *Du rôle des coups de bâton dans les relations sociales et en particulier dans l'histoire littéraire* (1858, in-32); *Curiosités théâtrales anciennes et modernes, françaises et étrangères* (1859, in-18); *la Littérature indépendante* (1863, in-18); *le Danemark en 1867* (1868, in-8); *Paris et ses ruines en mai 1871* (1874, in-folio, 20 planches); *les Rues du vieux Paris* (1879, in-8, illustré); *les Contemporains de Molière* (4 vol. in-8); il a édité le *Roman comique* et le *Virgile travesti*, et fourni de nombreux articles à l'*Athenæum*, à l'*Illustration*, au *Musée des familles*, au *Journal pour tous*, à l'*Artiste*, à la *Revue française*, à l'*Ami de la religion*, à la *Liberté*. Il a écrit dans le  *Français*, sous le pseudo-

nyme de *Bernadille*, des chroniques publiées depuis en volumes, sous le titre d'*Esquisses et croquis parisiens* (1876-78, 2 séries).

**FOURNIER** (l'abbé Félix), prélat et ancien représentant du peuple français, né à Nantes (Loire-Inférieure) le 2 mai 1803, d'une famille de colons de Saint-Domingue, fut, à la fin de ses études classiques, nommé professeur de littérature et de philosophie au séminaire de Nantes. Bientôt après, il entra dans les ordres et devint successivement vicaire et curé de Saint-Nicolas. Rédacteur de *l'Union de Nantes*, il appartenait, sous le règne de Louis-Philippe, à l'opposition légitimiste. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 81719 voix, et la population ouvrière protesta contre son élection par des violences et des troubles. Il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de Louis-Napoléon. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. Nommé évêque de Nantes, par décret du 17 mai 1870, il fut sacré le 10 août de la même année. — Il est mort à Rome le 9 juin 1877.

**FOURNIER** (Hugues-Marie-Henri), diplomate et homme politique, sénateur français, né à Paris le 29 juillet 1821, entra, en 1844, aux archives des affaires étrangères, comme attaché autorisé et fut successivement aspirant diplomate à Carlsruhe (20 mars 1848), deuxième secrétaire d'ambassade à Saint-Petersbourg (20 février 1851), secrétaire de la légation de Hanovre (17 février 1852), et à La Haye (17 juin 1854), secrétaire de première classe à Francfort-sur-le-Mein (2 mai 1857), à Madrid (17 août 1857), à Saint-Petersbourg (10 décembre 1859), ministre plénipotentiaire à Stockholm (17 octobre 1862) et à Rome (26 février 1872). C'est dans ce poste difficile qu'il eut avec M. de Bourgoing, ambassadeur de France près du Saint-Siège, des démêlés retentissants au sujet de la visite que l'état-major de l'*Orénoque*, mouillé dans les eaux de Civita-Vecchia, à la disposition de Pie IX, devait rendre le 1<sup>er</sup> janvier 1873, au pape et à Victor-Emmanuel. Cette visite n'eut pas lieu, et M. de Bourgoing, qui donna sa démission le lendemain, fut remplacé par M. de Corcelles. M. Fournier, personnellement très apprécié du roi, conserva ses fonctions, sur la prière instante de M. de Broglie, après le renversement de M. Thiers (24 mai 1873). Quelques mois plus tard, il fut, sur sa demande, mis en disponibilité, avec le titre de plénipotentiaire de 1<sup>re</sup> classe, et après avoir refusé le poste de Washington (décembre 1873), eut pour successeur le marquis de Noailles.

Il ne rentra dans la carrière diplomatique que le 31 décembre 1877, en acceptant l'ambassade de Constantinople, fonctions que la guerre d'Orient rendait particulièrement délicates. Il y servit les intérêts français dans la mesure où ils étaient engagés, soit pendant les dernières crises de la lutte, soit pendant les difficultés de l'exécution du traité de Berlin. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, M. Fournier, conseiller général pour le canton de Vouvray, s'était porté comme candidat républicain dans l'Indre-et-Loire, de concert avec M. Guinot, contre MM. Houssard et de Quinmont. Il avait échoué en réunissant seulement 140 voix. Au renouvellement triennal du 5 janvier 1879, il fut élu par 214 voix sur 334 votants. Chevalier de la Légion d'honneur le 16 juillet 1849, M. Fournier a été promu officier le 11 août 1862, commandeur le 8 août 1865 et grand officier le 30 juillet 1878.

**FOURNIER** (Casimir-Ignace-Joseph), sénateur

français, né au Quesnoy (Nord), le 19 février 1826, fit ses études au collège de Valenciennes. Reçu avocat en 1848, et docteur en droit en 1850, il fut avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation de 1857 à 1871. Successivement chef de cabinet de MM. Hérodol, Picard et Lambrecht, au ministère de l'intérieur, puis directeur du service de l'Algérie et conseiller d'État en service extraordinaire, il dut à ses relations personnelles avec M. Thiers d'être révoqué aussitôt après le 24 mai 1873. Il rentra dans la vie privée et n'en sortit que pour se présenter aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans le département du Nord, où il échoua avec 338 voix sur 814 électeurs. Le 5 janvier 1879, lors du premier renouvellement triennal du Sénat, il fut élu, dans ce département, le dernier sur cinq, par 414 suffrages sur 796 votants. Il a été décoré le 4 juin 1871, sur la proposition du ministre de la guerre, pour ses services pendant le siège de Paris.

Collaborateur de divers recueils spéciaux, et notamment du *Dictionnaire d'économie politique* de M. Maurice Block, M. Fournier a publié un *Manuel des pensions civiles* (1863, in-18), et un *Traité des contributions directes* (1863, in-18). \*

**FOURNIER** (Antoine-Henry), sénateur français, né à Bourges le 1<sup>er</sup> septembre 1830, fit son droit à Paris, suivit les cours de l'École des Chartes, et s'inscrivit au barreau de sa ville natale en 1852. Membre du conseil municipal de Bourges, il fut l'un des fondateurs de la *Revue du Berry*, et y publia plusieurs mémoires historiques et littéraires d'intérêt local. Aux élections générales du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, il fut élu représentant au Cher, le troisième sur sept, par 48 000 voix environ. Il prit place au centre droit, signa l'adresse des représentants de l'extrême droite au pape, prit part à plusieurs discussions et fut rapporteur de la loi Treveneuc, relative aux conseils généraux. Il vota avec la majorité monarchiste et cléricale de l'Assemblée, et repoussa l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu, dans son département, le premier sur deux, par 198 voix sur 355 électeurs, reprit sa place au centre droit et continua, par ses votes, à combattre le régime républicain. M. Fournier représente le canton de Levat au conseil général du Cher depuis 1869. \*

**FOURNIER** (Marc-Jean-Louis FOURNIER, dit MARC), auteur dramatique français, d'origine suisse, né à Genève, en 1818, d'une famille de protestants éloignée de France par la révocation de l'édit de Nantes, fit les études les plus complètes dans cette ville qu'il dut quitter, en 1838, à la suite de l'échauffourée sardo-polonoise organisée par le malheureux Ramorino. Il vint à Paris, se jeta dans le journalisme et écrivit successivement dans le *Globe*, le *Commerce*, le *National* et le *Capitole*. Il collabora surtout activement à l'ancien *Figaro*, sous la direction de M. Alphonse Karr, au *Satan* et au *Corsaire-Satan* qui le remplacèrent. Il fournit des articles de critique littéraire à l'*Artiste*. En 1847, il fit partie de la rédaction de la *Presse*, qu'il quitta en 1848, pour la *Liberté*, journal des intérêts bonapartistes.

M. Marc-Fournier se tourna alors tout entier vers le genre dramatique. Après la retraite désastreuse de M. Courcier (juillet 1851), il fut nommé directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin qu'il administra, pendant un assez long temps avec bonheur, malgré de nombreuses contestations avec les auteurs et les artistes. En 1854, des réclamations contre la représentation de ses propres pièces sur son théâtre furent portées devant le

comité de la Société des gens de lettres et amenèrent, pour les directeurs en général, la suppression formelle du droit de faire passer, même en cas urgent, leurs propres œuvres. A la fin, il succomba à son tour aux difficultés croissantes de l'exploitation dramatique, et au mois d'avril 1868, après bien des efforts pour conjurer la ruine, M. Marc Fournier fut déclaré en faillite. Il se remit à écrire dans les journaux. Il avait épousé, en 1846, Mlle Delphine Baron (voy. ce nom), actrice et dessinatrice, dont il a été séparé judiciairement en septembre 1856. — Il est mort à Saint-Mandé (Seine), le 5 janvier 1879.

Les principales œuvres dramatiques de M. Marc-Fournier sont : *les Libertins de Genève* (1848); *le Pardon de Bretagne* (1849); *les Nuits de la Seine* (1852); *les Chercheurs d'or du Sacramento*, avec M. Paul Duplessis; *Pailleasse*, avec M. Denery; *Manon Lescout*, avec M. Théodore Barrière; *la Bête du bon Dieu*, avec M. Adrien Decourcelle (1849-1854) : tous drames en cinq actes, joués à la Galté, au Gymnase et à la Porte-Saint-Martin; *la Danse des écus* (1849), vaudeville en un acte, avec M. Henri de Kock; *Madame de Tencin*, comédie représentée au Théâtre-Français, etc.

En dehors du théâtre, il a publié : *Russie, Allemagne et France, révélations sur la politique russe, d'après les notes d'un vieux diplomate* (1844, in-8); *Madame de Tencin* (1847, 2 vol. in-8), roman, avec M. Eugène de Mirecourt; une pièce de vers intitulée : *la Marche triomphale* (29 décembre 1855); *les Aventures d'un comédien* (1875, in-18); etc. Il a été collaborateur de *la Grande Ville*, tableau de Paris.

**FOURNIER** (Louis-Pierre-Narcisse), auteur dramatique et romancier français, né à Paris, le 24 décembre 1803, est auteur de comédies et de vaudevilles, dont la plupart ont été joués au Gymnase, de 1842 à 1844. Nous citerons, parmi les pièces qu'il a signées seul : *la Femme qu'on n'aime plus* (1836); *les Souvenirs de la marquise de V\*\*\*, un Roman intime, ou les Lettres du mari* (1840); *Tiridate, ou Comédie et tragédie* (1841); *Céline, ou la Famille de l'absent, la Belle Amélie* (1842), comédie en un acte; *le Menuet de la reine* (1843); *Alberta I<sup>re</sup>* (1844), comédies en deux actes; *Dame et Grisette, Anima, ou le Turc moderne* (1845), en un acte. Il a écrit, en outre avec Arnould, son principal collaborateur, plusieurs drames et vaudevilles, ainsi que trois romans : *Struensée, ou la Reine et le Favori, Alexis Petrowitch, A la belle étoile* (1833-1843), et avec d'autres vaudevillistes : *le Mal de la peur* (1856); *Pénicault le somnambule* (1857); *Monsieur Candaule, ou le Roi des maris* (1858), avec M. Meyer; *la Vie indépendante*, avec M. Alphonse (Gymnase, 1861); *Chassé-Croisé*, avec M. Meyer (ibid., 1862); *Mademoiselle Sylvia*, opéra-comique en un acte (1864); *Mon premier*, comédie en un acte (1869); *Ma Collection!* comédie en un acte (1873). M. Narcisse Fournier a été décoré de la Légion d'honneur en 1866.

**FOURNIER** (Édouard), littérateur français, né à Orléans, le 15 juin 1819, s'est particulièrement fait connaître comme érudit. Il a aussi travaillé pour le théâtre, mais le plus souvent en collaboration, et a donné à nos diverses scènes : *Christian et Marguerite*, comédie en un acte, en vers, avec M. Pol Mercier (Français, 1851); *le Roman du village*, comédie en un acte, en vers, avec le même (Odéon, 1853); puis seul, *les Deux Épagnouls*, opéra-comique, joué aux Nèthesmes (1854); *le Chapeau du roi*, opéra-comique (Théâtre-Lyrique, 1856); *la Charmeuse*, opérette

(Bouffes, 1858); *Corneille à la butte Saint-Roch* comédie en un acte, en vers (Théâtre-Français, 6 juin 1862), son principal succès dramatique; *la Fille de Molière* (Odéon, 1863); *Racine à Uzès* (Vaudeville, 1864) : ces trois pièces à propos de l'anniversaire de la naissance de nos trois grands poètes; *Gutenberg*, drame en cinq actes, en vers joué à l'Odéon (avril 1868), après avoir été l'objet, à la Comédie française, d'un refus qui eut, dans la presse, beaucoup de retentissement; *la Farce de maître Pathelin*, en trois actes et en vers modernes (Théâtre-Français, 1872).

M. Ed. Fournier s'est fait une plus grande réputation en dehors du théâtre par de nombreux livres d'une curieuse et infatigable érudition : *la Musique chez le peuple, ou l'Opéra national, son passé et son avenir* (1847, in-12); *Souvenirs historiques et littéraires du Loiret* (Orléans, 1847, in-8); *Essai historique sur l'orthographe* (1849, brochure in-12); *Essai sur l'art lyrique au théâtre* (1849, in-12), avec L. Kreutzer; *Histoire des hôtelleries et des cabarets* (1850, 2 gr. in-8), avec M. Francisque Michel; *Histoire de l'imprimerie et de la librairie*, dans le *Livre d'or des métiers* (1854, in-18); *un Prétendant portugais au XVI<sup>e</sup> siècle* (1852, in-18); *Paris démolit, mosaïque de ruines* (1853, in-18); 2<sup>e</sup> édit., 1855); *les Lanternes, histoire de l'ancien éclairage de Paris* (1854, in-12); *l'Esprit des autres* (1855, in-18); 3<sup>e</sup> édit., 1857); *l'Esprit dans l'histoire, Recherches et curiosités sur les mots historiques*; (1856, in-18); *le Vieux Neuf* (1859, 2 vol. in-12); *l'Ilôtresse de Virgile*, comédie en un acte, en vers, (1859, in-12); *Énigmes des rues de Paris* (1860, in-12); *Histoire du Pont-Neuf* (1861, 2 vol. in-12); *le Jeu de Paume, son histoire et sa description*, etc. (1862, in-4, avec 16 pl.); *le Roman de Molière*, d'après des documents nouveaux (1863, in-12); *l'Art de la reliure en France aux derniers siècles* (1864, in-18); *Chroniques et légendes des rues de Paris* (1864, in-18); *la Comédie de La Bruyère* (1866, 2 vol. in-18); *la Valise de Molière*, comédie en un acte suivie de fragments peu connus (1868, in-18), etc.

M. Ed. Fournier a encore donné, dans la Bibliothèque elzevérienne : les *Variétés historiques et littéraires* (9 vol. in-16), *le Roman bourgeois*, de Furetière, les *Caquets de l'accouchée*, le *Livre comode* d'Abraham Du Pradel (2 vol. in-16). On lui doit aussi la publication des *Lettres inédites de la marquise de Créqui*; des éditions du *Théâtre français aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles* (1871, in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1874, 2 vol. avec portraits); du *Théâtre français avant la Renaissance 1450-1550* (1873, in-8); des *Œuvres complètes de Regnard* avec deux pièces inédites (1875, gr. in-8), des *Œuvres complètes* de Beaumarchais, avec quatre pièces inconnues et des documents inédits (1876, gr. in-8); puis une série de *Notices, Préfaces* et de très nombreux articles dans une foule de recueils périodiques et de journaux, entre autres le journal *le Théâtre*, dont il fut le rédacteur en chef de 1853 à 1855, et *la Patrie*, où il rédigea la revue hebdomadaire du théâtre et des livres, M. Ed. Fournier a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

**FOURNIER** (Henri), ancien imprimeur et libraire français, né à Rochechouart, près de Tours, le 19 novembre 1800, entra comme élève, en 1818, dans la maison Didot, dont il fit partie jusqu'en 1824, et fonda alors, avec M. Tascheureau, l'imprimerie depuis dirigée par M. Jules Claye et reprise en 1876 par M. Albert Quantin. C'est lui qui créa ces éditions « compactes » des *Œuvres complètes de Voltaire*, en trois volumes, et de *Rousseau*, en un volume; les classiques

illustrés, tels que le *La Fontaine* de Granville, etc. Il écrivit lui-même, en 1855, un *Traité de la typographie* (in-8, 3<sup>e</sup> édition, 1870, in-18), l'un des principaux ouvrages sur cette matière. M. H. Fournier, longtemps attaché à l'imprimerie de MM. Mame, a surveillé, entre autres importantes publications, celle de la *Touraine*, qui lui valut la décoration, à la suite de l'Exposition universelle de 1855.

**Fournier** (Alfred), médecin français, né à Paris en 1832, commença ses études médicales sous la direction de M. Ricord et fut reçu docteur en 1860. Agrégé de la Faculté en 1863, il fut attaché à l'Hôtel-Dieu, puis à l'hôpital de Lourcine, dont il est devenu médecin en chef. Ses écrits, assez nombreux et tout à fait spéciaux, ont tous pour objet les maladies vénériennes, leur siège, leurs effets, leur contagion. Il a édité en outre les *Leçons sur les chancres* du Dr Ricord (1858, in-8), et s'est occupé de traduire les anciens traités relatifs à l'objet de ses études, tels que le poème célèbre de Fracastor, *Syphilis* (1869, in-18); le *Nouveau carême de pénitence et purgatoire d'expiation*, par Jacques de Bethencourt, publié en 1527 (1871, in-8); le *Mal français*, de Jean de Vigo (1872, in-18).

**Fourot** (Gilbert-Armand), député français, est né à Evaux (Creuse), le 10 mars 1834. Agriculteur, lauréat des concours régionaux et maire de sa ville natale, révoqué après le 24 mai 1873, il entra dans la vie politique aux élections, pour la nouvelle chambre des députés du 20 février 1876. Candidat républicain dans la 1<sup>re</sup> circonscription de l'arrondissement d'Aubusson, il se présentait surtout comme représentant des classes agricoles. Il fut élu par 7697 voix, contre 4403 obtenues par le candidat constitutionnel; il prit place à gauche, vota avec la majorité républicaine, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant par 8022 voix, contre M. de La Roche-Aymon, ancien représentant à l'Assemblée, qui n'en obtint que 2197. M. Fourot représente le canton d'Evaux, au Conseil général de la Creuse.

**Fourtou** (Marie-François-Oscar BARDY-FOURTOU ou DE), homme politique français, ancien ministre, député, né à Ribérac (Dordogne), le 3 janvier 1836, est fils d'un magistrat qui fut président du tribunal civil de sa ville natale. Après avoir terminé ses études de droit à Poitiers, il exerça la profession d'avocat à Ribérac et fut nommé maire de cette ville sous l'Empire. Aux élections générales du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il fut élu, le quatrième sur dix, par 77342 voix et prit place au centre droit. Chargé en février 1872 de rédiger le rapport sur la demande en autorisation de poursuites contre la *Constitution* et l'*Indépendant des Pyrénées-Orientales* qui avaient attaqué le général Ducrot, il conclut par la proposition d'un blâme contre M. Pierre Lefranc et d'une autorisation de poursuites contre M. Maurice Rouvier, ses collègues, auteurs des articles incriminés; l'Assemblée répondit, sur la demande du général Changarnier, par « l'amnistie du dédain. » Un autre rapport de M. de Fourtou sur la convention postale avec l'Allemagne attira l'attention de M. Thiers qui, le 8 décembre 1872, lui confia le portefeuille des travaux publics en remplacement de M. de Larcy, démissionnaire. Quelques mois après, M. de Fourtou suivit dans leur retraite MM. Jules Simon et de Goulard, mais il rentra, pour cinq jours,

dans le dernier cabinet formé par M. Thiers de membres du centre gauche (19 mai 1873), avec le titre de ministre des cultes; ce service avait été séparé pour lui du ministère de l'instruction publique. Remplacé au 24 mai, par M. Batbie, M. de Fourtou, après le vote du septennat pour lequel il s'était prononcé, fut appelé au triple ministère de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts (26 novembre 1873). Son passage aux affaires fut signalé par la mise en disponibilité de divers professeurs suspects de libéralisme, par le rétablissement de la commission de censure, etc. Il dut, à l'occasion de certains mandements, rappeler le haut clergé à la modération, dans une circulaire où il protestait d'ailleurs de la sympathie dont le gouvernement entourait, « au milieu de leurs épreuves, l'Eglise et le Saint-Siège » (26 décembre 1873). On lui dut enfin le projet de décoration du Panthéon et l'institution du prix du Salon.

Le 22 mai 1874, M. de Fourtou fut nommé ministre de l'intérieur dans le cabinet d'affaires présidé par M. de Broglie. Il s'y montra particulièrement rigoureux envers les fonctionnaires républicains dont il multiplia les destitutions, et dans la poursuite des journaux de toutes nuances, retirant au *Siècle* l'autorisation de vente sur la voie publique et suspendant l'*Union*, en juillet 1874, à cause de l'insertion du manifeste de M. le comte de Chambord contre le septennat. A la suite de dissentiments dans le conseil des ministres entre M. de Fourtou et ses collègues, il donna sa démission (18 juillet 1874) et reprit sa place au centre droit; il vota contre l'ensemble des lois constitutionnelles et appuya en toutes circonstances la politique de M. Buffet.

Aux élections générales du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, M. de Fourtou fut élu comme candidat constitutionnel, dans l'arrondissement de Ribérac, par 8988 voix contre 4973 obtenues par M. Léonce Clavier, son concurrent républicain. Il siégea parmi les membres de la droite, devenue la minorité, et quoiqu'il ne prit alors aucune part effective aux discussions, il était souvent désigné dans la presse monarchiste, comme un des futurs chefs du nouveau gouvernement « de combat » qu'elle ne cessait de réclamer. En effet, le 16 mai 1877, M. de Fourtou fut nommé par M. de Mac-Mahon ministre de l'intérieur et prit pour secrétaire général M. le baron Reille, plus spécialement connu par ses opinions bonapartistes. En quelques jours, les préfets et sous-préfets des départements furent remplacés par des fonctionnaires appartenant pour la plupart au parti de l'Appel au peuple et quelques-uns au parti légitimiste; les naires furent révoqués, la vente et le colportage des journaux soumis aux mesures les plus arbitraires. D'autre part, la presse officielle excitait, par son langage agressif, la plus vive émotion; dans un célèbre entrefilet du *Bulletin des Communes*, les députés républicains qui n'avaient point assisté à une revue passée par M. de Mac-Mahon, pendant la prorogation, étaient assimilés aux membres de la Commune, et M. Ménier, ainsi que plusieurs de ses collègues de la Chambre, intentaient au ministre de l'intérieur un procès en diffamation.

A la rentrée du Parlement (16 juin), M. de Fourtou fut chargé de défendre, devant les députés, le message par lequel le maréchal demandait la dissolution. Vivement combattu par les principaux orateurs de la gauche, ce discours fut suivi du vote de défiance adopté par 363 députés. La dissolution une fois obtenue du Sénat (23 juin), la campagne électorale fut reprise avec une ardeur nouvelle par le ministre de l'intérieur et ses agents. La candidature officielle redevint ce

qu'elle était sous l'Empire, et soutenue ouvertement par les mêmes moyens ; aussi, tandis que la presse libérale de Paris se faisait l'écho des plaintes de la province contre la pression exercée par l'administration à tous ses degrés, les journaux conservateurs, exaltant l'activité de M. de Fourtou, ne manquaient pas de la citer comme un exemple à ses collègues de la guerre et de la justice. Le parti ultramontain surtout manifestait si bruyamment sa satisfaction que plusieurs cabinets européens, feignant d'appréhender une autre expédition de Rome, témoignèrent leurs préoccupations aux représentants de la France. Déjà le maréchal, dans quelques paroles prononcées à Bourges, avait protesté contre la désignation de « gouvernement des curés », infligée au pouvoir par M. Gambetta ; M. de Fourtou saisit l'occasion de la pose de la première pierre d'un pont dans la petite ville de Neuvic (Dordogne) pour réitérer cette déclaration : « Nous ne sommes pas des cléricaux, mais nous entendons que la religion soit respectée ; nous voulons que le prêtre soit libre dans l'église, seulement nous ne voulons pas qu'il s'immisce dans les affaires de l'Etat » (21 août). Bien que *l'Univers* vit dans cette formule une « détestable variante de celle de Cavour : « L'église libre dans l'Etat libre », la presse religieuse laissa passer sans grande protestation cette profession de foi, sachant bien qu'elle était exigée par les circonstances. M. de Fourtou, qui avait accompagné le maréchal dans ses voyages officiels à Bordeaux, à Arcachon, à Périgueux, à Ribérac, où il le reçut dans sa propre maison, contresigna, comme ministre de l'intérieur, le manifeste du 19 septembre 1877, qui appelait les électeurs au scrutin pour le 14 octobre suivant et les prévenait que, si les députés élus n'étaient pas agréés du gouvernement, le maréchal s'appuierait sur le Sénat seul. La rédaction de cette pièce, qui souleva de naturelles protestations, fut attribuée à M. de Fourtou, dont la circulaire personnelle aux électeurs de Ribérac renfermait précisément quelques phrases identiques à celles du manifeste présidentiel. Il avait posé de nouveau sa candidature contre celle de son ancien adversaire, M. Léonce Claverie, qui accusa l'administration d'employer toutes ses ressources pour l'empêcher de communiquer avec les électeurs ; le 14 octobre, M. de Fourtou réunit 11 692 voix et M. Claverie seulement 5502. Le même jour, à tous ces coups d'autorité qui avaient pour but, selon une expression célèbre, de « bousculer le pays, » celui-ci répondait en envoyant à la Chambre une majorité de près de 120 républicains.

Les ministres du 16 mai n'en conservèrent pas moins leurs portefeuilles, et, à la rentrée des Chambres, M. de Fourtou tenta une apologie de sa conduite qui fut ardemment combattue par la gauche et suivie de la nomination d'une commission d'enquête sur les abus de pouvoir de tout genre qu'on reprochait au cabinet (15 novembre). Le 23 du même mois, celui-ci se décida enfin à se retirer. M. de Fourtou avait, quelque jours auparavant, adressé à l'administration départementale une dernière circulaire où il défendait à tous les fonctionnaires de seconder l'enquête ordonnée par la Chambre ; celle-ci ajourna la vérification de l'élection de M. de Fourtou et de celle de M. le baron Reille jusqu'à ce que la commission d'enquête eût terminé ses tournées. Cette commission mit en lumière toutes les manœuvres que l'on accusait le ministère d'avoir pratiquées depuis six mois, dans toute la France, et dont l'arrondissement de Ribérac avait été particulièrement le théâtre. Ces révélations, portées à la tribune par le rapport de M. Floquet, eurent pour effet l'invalidation de M. de Fourtou (18 novem-

bre 1878). L'ancien ministre, exprimant le regret de « n'avoir pu faire davantage pour le salut de la France » s'était moins préoccupé de se justifier que d'attaquer le cabinet du 14 décembre. C'est alors que M. Dufaure, mis en cause, répondant par quelques paroles hautes, qualifia le parti auquel son adversaire se glorifiait d'appartenir de « parti sans nom ». Dans la même séance, M. Gambetta traita de « mensonge » l'allégation de M. de Fourtou disant que « le parti républicain repoussait avec violence tout ce qui n'était pas républicain de vieille date. » Sur son refus de retirer ce mot, un duel au pistolet eut lieu le surlendemain au Plessis-Piquet, entre les deux adversaires dont aucun ne fut atteint. M. de Fourtou se représenta devant ses électeurs, le 2 février 1879, et fut réélu par 9027 voix contre 7687, données au candidat républicain, le docteur Achille Simon. Il s'abstint de combattre la proposition de mise en accusation des ministres du 16 mai, qui aboutit, en mars 1879, à un ordre du jour de flétrissure, affiché dans toutes les communes de France. Conseiller général en 1870 pour le canton de Vertillac, il a été réélu par ce même canton dans une élection partielle en 1876.

**FOUSSIER** (Édouard), auteur dramatique français, né à Paris, le 23 juillet 1824, et fils d'un avoué de cette ville, fit ses études aux lycées Charlemagne et Henri IV, suivit ensuite les cours de droit, et exécuta en Italie, de 1843 à 1845, un voyage, au retour duquel il écrivit *Italiam* (in-8). Il s'est depuis tourné vers la littérature dramatique et a donné successivement : *Héracle et Démocrite*, comédie en deux actes, en vers (Français, 1850) ; *les Jeux innocents*, comédie en un acte, en vers (Gymnase, 1853) ; une *Journée d'Agrippa d'Aubigné*, drame en cinq actes, en vers (Français, 1853) ; *le Temps perdu*, comédie en trois actes, en vers (Gymnase, 1855) ; *le Chercheur d'esprit*, opéra-comique en un acte (1856), avec MM. Carré et Barbier. Il a fait en collaboration, sans les signer, *la Ceinture dorée*, avec M. Augier, et *François Villon*, opéra en un acte, avec M. Got (1855 et 1857). Il a donné plus récemment : *les Lionnes pauvres*, pièce en cinq actes, avec M. Em. Augier (Vaudeville, 1858) ; *Un beau mariage*, comédie en cinq actes, avec le même (Gymnase, 1859) ; *la Famille de Puy-méné*, drame en quatre actes (Ibid., 1861) ; *le Maître de la maison*, comédie en cinq actes, en prose (Odéon, 1866) ; *la Baronne*, drame en quatre actes, avec M. Charles Edmond (1871) ; *l'Esclave*, opéra en quatre actes (1874), etc. M. Ed. Fossier a été décoré de la Légion d'honneur, le 13 août 1861.

**FOVILLE** (Achille-Louis), médecin français, né en 1799, à Pontoise, fit à Paris ses études spéciales, y reçut en 1824 le diplôme de docteur, et alla occuper la place de médecin en chef de l'asile des aliénés de Rouen. Après avoir accompagné le prince de Joinville à Rio-Janeiro, il dirigea, jusqu'en 1848, la maison de Charenton. Disciple d'Esquirol, il a fait sur les maladies cérébrales et nerveuses des études approfondies, consignées dans le *Traité de l'anatomie, de la physiologie et de la pathologie du système nerveux cérébro-spinal* (1844, in-8 et atlas ; inachevé). M. Foville a été, en 1836, décoré de la Légion d'honneur.

On a encore de lui : *Mémoire sur les fonctions du cerveau* (1821) ; *Des Fonctions spéciales de quelques parties de l'encéphale* (1832), avec M. Pinel-Grandchamp ; *De la Déformation du crâne* (1833), etc. Il a fourni plusieurs articles

au *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratique*. — Le docteur Foville est mort à Toulouse, le 22 juillet 1878.

**FOX** (sir Charles), ingénieur anglais, né à Derby, en 1810, fils d'un médecin, renonça à la carrière médicale, à laquelle il se préparait, pour étudier l'architecture et les travaux publics. Après avoir concouru au tracé du chemin de fer de Londres à Birmingham, il s'associa avec M. Henderson, et fut chargé de construire, d'après les plans de M. Paxton, le Palais de cristal destiné à la grande Exposition universelle de 1851, entreprise difficile qu'il mena à bonne fin dans un idéal de quelques semaines, et pour laquelle il fut créé chevalier. La plus grande partie des matériaux fut utilisée par lui à l'édification des galeries de Sydenham. — Il est mort le 14 juin 1874.

**FOY** (Maximilien-Prospér), officier français, ancien représentant du peuple, né à Ham (Aisne), le 15 juillet 1805, est neveu du général Foy et fils d'un inspecteur des postes. Il entra, en 1824, à l'École polytechnique, passa à l'École d'application de Metz et fut nommé lieutenant du génie. Sous le règne de Louis-Philippe, il fit plusieurs campagnes en Afrique et reçut la croix de la Légion d'honneur. Il signala alors dans le *National* les fautes commises dans l'administration de la colonie. Après la révolution de Février, il fut nommé chef de bataillon par le gouvernement provisoire et élu représentant du Bas-Rhin par 78 370 voix. Il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il fit une assez vive opposition à la politique de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, M. Foy reprit sa place dans le corps du génie. Il a été promu colonel le 27 novembre 1859 et retraité en 1865. Il a été fait commandeur de la Légion d'honneur, le 30 décembre 1863.

**FRAAS** (Oscar), géologue allemand, né à Lorch, le 17 janvier 1824, étudia concurremment, à l'Université de Tubingue, la théologie et la géologie. En 1847, il vint à Paris, suivit les cours de l'École des mines et fut en relations avec Elie de Beaumont et d'Orbigny, qui eurent beaucoup d'influence sur la direction de ses recherches géologiques. Après avoir été pasteur à Laufen de 1850 à 1854, il devint conservateur du cabinet minéralogique et paléontologique au musée royal de Wurtemberg et fut nommé, en 1859, membre de la Commission de la carte géologique du Wurtemberg. Il a exécuté deux voyages géologiques importants, l'un, en 1864, dans l'Égypte et la presqu'île de l'Arabie, l'autre en 1875, dans la région du Liban, non encore explorée par les géologues. Outre un certain nombre de mémoires publiés dans des recueils spéciaux, il faut citer de M. O. Fraas : *Observations géologiques sur le Nil* (Geol. Beobachtungen an Nil, etc., 1867); *Faune de Steinheim* (1870), et *Avant le déluge* (Vor der Sündflut, 1870), histoire populaire du monde préhistorique. \*

**FRACCAROLI** (Innocenzo), sculpteur italien, né à Castel-Rotto, près de Vérone en 1803, étudia d'abord à l'Académie de Venise, grâce à la protection d'un de ses oncles, médecin dans cette ville, puis à l'Académie de Milan, où il obtint une médaille d'or au concours de 1828. Envoyé cinq ans à Rome, par suite d'une distinction particulière, il y exécuta ses premiers travaux remarquables et revint se fixer à Milan, d'où il fut rappelé, en 1842, pour devenir professeur de première classe à l'Académie de Florence. Il fut nommé, vers la même époque, membre des Aca-

démies de Venise et de Milan. M. Fraccaroli a été élu correspondant de l'Institut en 1863.

On a de lui : *David lançant la fronde*; le *Masacre des Innocents*, groupe colossal acquis par l'empereur Ferdinand 1<sup>er</sup> pour le palais du Belvédère; le *Monument de Charles-Emmanuel II*, dans la chapelle royale de Turin; *Achille et Pénélope*, le *Mausolée du maestro Mayr*, à Bergame, surmonté de trois *Allégories*; *Ève première, ou Ève avant le péché*; *Cyparisse pleurant la mort de son cerf chéri*, au musée de Milan; *sainte Marie-Madeleine, saint Jean l'évangéliste, une Immaculée Conception*, etc. (1827-1850); une *Descente de croix monumentale* (1857).

On a vu de cet artiste, à l'Exposition universelle de Londres, en 1851 : *Dédale attachant les ailes d'Icare, Achille blessé*, œuvres déjà anciennes, et à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, outre les deux sujets précédents, *Atala et Chactas* et *Ève seconde ou Ève après le péché*. La première de ces deux compositions reparut à l'Exposition universelle de 1867. M. Fraccaroli a obtenu une médaille de prix en 1851, et une médaille de première classe en 1855.

**FRAIKIN** (Charles-Auguste), sculpteur belge né à Herenthals, près d'Anvers, en 1819, étudia à l'Académie de cette dernière ville, et fit ses premiers envois remarquables au Salon de 1846 à Bruxelles. Dès ce moment, chargé de nombreuses commandes particulières et officielles, il a donné entre autres œuvres des plus distinguées : *L'Amour captif*, acquis par l'État (1847); une *Vénus* (1848); *l'Innocence*; deux *Allégories* pour l'hôtel de ville de Bruxelles; le buste du *comte d'Aerschot* (1849-1853); une *Vierge, le Berceau de l'Amour, le Piège, le Tombeau de la reine des Belges*, dont le modèle a paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec les trois sujets précédents; *le Sommeil*, statue de jeune fille, commandée par M. Warocqué (1856), etc. A l'Exposition universelle de 1878, il a donné une statue en marbre : *l'Artiste* et un buste en marbre : *Portrait de M. S. M. A. Fraikin*, décoré de l'ordre de Léopold, depuis 1848, a obtenu à Londres, en 1851, une médaille de prix pour la statue de *Psyché pleurant l'Amour*, et à Paris, en 1855, une médaille de troisième classe.

**FRANÇAIS** (François-Louis), peintre français, né à Plombières (Vosges), le 17 novembre 1814, commença des études mathématiques qu'il ne put continuer. A quinze ans, il vint à Paris, où il fut garçon de magasin chez un libraire. Après cinq ans de lutte, il put vivre de ses dessins, exécuta des vignettes sur bois pour des éditions de luxe et se fit un nom dans la lithographie. Il étudia ensuite sous MM. Gigoux et Corot, et produisit au Salon de 1837 son premier paysage : *Une chanson sous les saules*, peint en société avec H. Baron. Il exposa depuis : *Jardin antique, le parc de Saint-Cloud*, avec des figures de M. Meissonier; *Soleil couchant en Italie*, placé au Luxembourg; *le Paysan rabattant sa faux, la Fin de l'hiver, le Ravin de Nepi* et une *Vue des environs de Rome* (1853). Ces quatre dernières toiles reparurent à l'Exposition universelle, où il donna, comme tableau nouveau, un *Sentier dans les blés*, digne pendant de son *Soleil couchant*. A la même époque, la part qu'il prit, avec MM. Girardet et Catenacci, à l'illustration de *la Touraine*, publiée par M. Mame, lui attira les plus grands éloges. On a vu de lui au Salon de 1857 : *le Ruisseau de Neuf-Pré, un Buisson* et trois autres *Paysages*; à celui de 1859 : *les Bords du Gapeau, les Hétres de la côte de Grâce*; à celui de 1861 : *Vue prise au Bas-Meudon*, appartenant au prince

Napoléon; le *Soir, au Bord de Veau*, environs de Paris; à celui de 1863: *Orphée*; à celui de 1864: *Bois sacré*; une *Villa italienne*; en 1865: *Nouvelles fouilles de Pompéi*; en 1866: *Environs de Rome, Environs de Paris*; à l'Exposition universelle de 1867: *Maison de campagne*, et plusieurs autres toiles qui avaient déjà paru aux salons précédents; en 1868: *les Regains, Vallée de Munster*; en 1869: *le Mont-Blanc vu de Saint-Cergues* et deux dessins; en 1872, *Daphnis et Chloé, Vue prise aux Vaux-de-Cernay*; en 1873, *Portrait de M. Ildefonse Rousset*, directeur du *National* et *souvenir de Nice*; en 1874, *la Source et une Terrasse à Nice*; en 1875, *le Ravin du Puits-Noir* (Franche-Comté); en 1876, *le Miroir de Scey* (Franche-Comté) et un portrait; en 1878 *le Mont-Cervin* et *le Lac de Nemi* (Italie). *La Vallée de Rossillon* (Ain), *le Matin* (1879).

M. François a obtenu une troisième médaille, en 1841, trois premières, en 1848, 1855 et 1867. Chevalier de la Légion d'honneur en juillet 1853, il a été promu officier le 29 juin 1867.

**FRANCE** (Jacques-Anatole), poète et littérateur français, né à Paris le 16 avril 1844, est fils d'un libraire estimé. Après avoir terminé ses études au collège Stanislas, il se consacra de bonne heure aux travaux littéraires et fut attaché en 1876 à la Bibliothèque du Sénat.

Il débuta par une étude biographique sur *Alfred de Vigny* (1868, in-16, portrait) et donna ensuite deux volumes de poésies remarquées, *les Poèmes dorés* (1873, in-18) et *les Noces corinthiennes* (1876, in-18); il a depuis écrit un roman suivi d'une nouvelle: *Jocaste et le Chat maigre* (1879, in-18). On lui doit également un certain nombre d'études littéraires en tête d'éditions destinées aux bibliophiles: Racine, Molière, *Manon Lescaut*, *le Diable boiteux*, *Paul et Virginie*, etc.; une étude sur *Lucile de Chateaubriand*, sa vie, ses contes, ses poèmes et ses lettres (1879, in-16), etc. M. France a collaboré en outre au *Temps*, au *Journal officiel*, au *Globe*, etc.

**FRANCESCHI** (Louis-Julien, dit Jules), sculpteur français, d'origine italienne, né à Bar-sur-Aube, le 11 janvier 1825, se fit naturaliser de bonne heure et fut élève de Rude et de l'École des Beaux-Arts. Il a principalement exposé: *Jeune berger soignant un chien malade*, groupe de père (1850); *les Roses* (1852); *Napolitain jouant à la morra*, statue de plâtre, et *la Princesse Solovoi* (buste en bronze (1853); *Jeune chasseur agaçant un renard* (1857); *Andromède*, plâtre (1857); *Miciclas Kamienski, tué à Magenta*, statue en bronze destinée à son tombeau au cimetière Montmartre (1861); *Danaïde*, marbre, *M. L. H. aspirant de marine*, statue en bronze (1863); *la Foi* (1864); *Hébé* (1866); *Saint-Sulpice* (1867); *Sœur Marthe* (1868); *le Réveil*, plâtre (1869), dont le marbre a reparu au salon de 1873; *Mort du commandant Baroque au Bourget* (1874), bas-relief destiné à l'église de ce village; portraits de femmes, bustes en marbre et en plâtre (1875, 1876, 1877); *Mme Carvalho*, buste en marbre (1878). M. Franceschi a obtenu une médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1861, deux autres médailles en 1864 et 1869, et la décoration en 1874.

**FRANCHI** (François BONAVINO, dit AUSONIO), ex-prêtre italien, philosophe rationaliste, né à Pegli, dans la province de Gènes, en 1820, embrassa la carrière ecclésiastique. Mais l'étude de la philosophie ébranla sa foi, et, après deux ans de luttes violentes, le prêtre catholique se transforma en philosophe rationaliste. M. Bonavino ne voulut pas rester ministre d'un dogme auquel il

cessait de croire, et, quittant avec l'état et l'habit ecclésiastique jusqu'à son ancien nom, se fit appeler Ausonio-Franchi, c'est-à-dire *Italien libre* (1849). Il dirigeait alors à Gènes une institution qu'il crut devoir abandonner en se faisant « homme nouveau. »

M. Ausonio-Franchi rend compte de la révolution accomplie en lui dans l'*Introduction* de son principal ouvrage, *la Philosophie des écoles italiennes*, livre suivi d'un *Appendice* où l'auteur rappelle à l'Italie la tradition de Bruno et de Campanella et s'élève contre la philosophie timide de Mamiani. Il donna depuis: *Études philosophiques et religieuses du sentiment* (Turin, 1854), et fonda à Turin une revue hebdomadaire *la Ragione*. Il publia à Paris, la même année, un ouvrage intitulé: *le Rationalisme* (in-8). Ces divers écrits de l'ex-prêtre italien ont produit jusqu'ici une grande sensation à l'étranger, particulièrement en Angleterre et en Allemagne. C'est à M. Ausonio Franchi, qu'on dut la publication de l'*Épistolaire*, recueil de lettres de G. La Farina (1868), qui émut vivement, en Italie, la gauche du Parlement, M. Crispi y répondit par les *Rages d'outre-tombe* (1869). Ses premiers livres avaient été une *Grammaire latine*, et une *Grammaire générale italienne* (Gènes, 1850).

**FRANCHOMME** (Auguste-Joseph), violoncelliste français, né à Lille, le 10 avril 1808, et d'abord élève du Conservatoire de Lille, entra à celui de Paris en 1825, remporta la même année le premier prix de violoncelle, fit dès lors, pendant sept ans, partie de l'orchestre des Italiens, fut nommé violoncelle de la chambre du Roi en 1832, et vers la même époque membre de la Société des concerts. En 1846 il devint professeur au Conservatoire à la place de Norblin, et premier violoncelle de la Société des concerts. Il a fait graver trente-cinq œuvres diverses. Un certain nombre, selon son goût naturel, sont dans le genre sévère; plusieurs sont des morceaux brillants, selon le goût du jour. Il s'est associé à M. Alard pour les séances de musique de chambre qui forment, depuis 1847, comme le complément du Conservatoire. M. Franchomme se distingue par la pureté de l'expression.

**FRANCK** (Adolphe), philosophe français, membre de l'Institut, né le 9 octobre 1809, à Liocourt (Meurthe), d'une famille israélite, fit ses études à Nancy et à Toulouse, fut reçu le premier au concours d'agrégation pour la philosophie, en 1832, et après avoir professé successivement cette classe aux collèges de Douai, de Nancy et de Versailles, fut appelé, en 1840, au collège Charlemagne, à Paris. La même année il se présentait avec succès au concours nouveau d'agrégation pour les Facultés, ce qui lui permit d'ouvrir, à la Sorbonne, un cours public complémentaire. Une maladie du larynx l'éloigna de l'enseignement en 1843. Il était en Italie, lorsqu'il fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques (20 janvier 1844), en remplacement d'Edwards. M. Franck fit de nouveau à la Sorbonne, en 1847, un cours de philosophie sociale, puis suppléa M. Barthélemy Saint-Hilaire, de 1849 à 1852, au Collège de France, dans la chaire de philosophie grecque et latine. Il succéda, en avril 1842, à Walkenaër, comme conservateur adjoint de la bibliothèque impériale. Chargé, depuis la fin de 1854, du cours de droit de la nature et des gens, au Collège de France, il en devint professeur titulaire en janvier 1856. M. Franck a fait partie du Conseil supérieur de l'instruction publique, et a été vice-président du Consistoire israélite. Décoré de la Légion d'hon-



neur en décembre 1844, il a été promu officier le 13 août 1862 et commandeur le 12 août 1869.

On a de lui : *Esquisse d'une histoire de la logique* (1838, in-8) ; *la Kabbale, ou Philosophie religieuse des Hébreux* (1843), son principal ouvrage ; *le Communisme jugé par l'histoire* (1849, in-18, 2<sup>e</sup> édit.) ; *Réformateurs et publicistes de l'Europe* (1863, in-8) ; *Philosophie du droit pénal* (1864, in-18) ; *Philosophie du droit ecclésiastique* (1864, in-18) ; *la Philosophie mystique en France à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle* (1866, in-18) ; *Philosophie et religion* (1867, in-8) ; *Morale pour tous* (1868, in-18) ; *Moralistes et philosophes* (1871, in-8) ; des *Notices* sur Mably, Paracelse, Machiavel, J. Bodin, Th. Morus, etc., dans le *Recueil* de l'Académie des sciences morales (1849 et suiv.) ; des *Rapports*, notamment celui sur le concours dont le sujet était la question de *la Certitude* (in-4), etc. M. Franck a publié, avec la collaboration de plusieurs savants et professeurs, le *Dictionnaire des sciences philosophiques* (1844-1852, 6 forts vol. in-8), auquel il a fourni lui-même de très nombreux et très importants articles, et dont il a fait plus tard une nouvelle édition entièrement remaniée (1875, gr. in-8). Il est un des rédacteurs du *Journal des Débats*.

**FRANCK** (Joseph), graveur belge, né à Bruxelles le 25 juin 1825, fut élève de Calamatta, dont il suivit les cours à Bruxelles et à Paris. Revenu en Belgique en 1848, il débuta par une estampe d'après un bas-relief de Lucca della Robbia, *une Leçon de chant*, qui lui valut une médaille de vermeil ; en 1851, il obtint une médaille d'or pour la grande planche du *Parmesan*, d'après J.-B. Van Eycken. Parmi ses autres œuvres, des lors très nombreuses, nous rappellerons : *Paul et Virginie*, d'après Van Lerius, *la Première culotte*, d'après Kretzschner, *le Christ sur les genoux de sa mère*, d'après Van Dyck, *le Berceau du guerrier*, d'après Maclise, *le Prisonnier*, d'après Gérôme, et de nombreux portraits anciens ou contemporains.

M. Franck a été élu membre de l'Académie royale de Belgique le 7 janvier 1864 ; à nos salons annuels, il a obtenu une médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1863.

**FRANCKLAND** (Édouard), chimiste anglais, né à Churchtown, près de Lancaster, le 18 janvier 1825, étudia la géologie au musée de géologie pratique de Londres, puis alla suivre les cours des universités de Marbourg et de Giessen. Il fut nommé professeur de chimie au collège Owen de Manchester, en 1851, à l'Institution royale de Londres en 1863 et à l'École des mines en 1865. Membre de la Société royale de Londres dès 1853, il a été élu correspondant de l'Institut (Académie des sciences), le 2 juillet 1866.

M. Franckland a publié un grand nombre de mémoires importants sur la chimie, entre autres : *Recherches sur l'isolation des radicaux, des composés organiques*, etc. (Researches on the isolation of the radicals, etc.), qui lui valurent une médaille d'or de la Société royale, en 1857 ; *Recherches sur la manufacture et la purification du gaz de houille* ; *Recherches sur la composition et les qualités de l'eau potable*, à la suite de l'enquête de 1868 sur les causes de la corruption des rivières ; *Recherches sur l'atmosphère du soleil* (Researches with the atmosphere of the sun), avec M. Norman Lockyer.

**FRANCLIEU** (Paul PASQUIER, marquis DE), né à Senlis le 7 avril 1810, se destina à la marine, mais quitta cette carrière, par démission, en 1830, pour se livrer à des travaux agricoles et à des études

d'économie politique. En 1848, il se présenta aux élections de l'Assemblée constituante, dans le département des Hautes-Pyrénées, avec une profession de foi républicaine ; il ne fut pas élu et rentra dans la vie privée. Il en sortit, en février 1871, pour se porter dans le même département, comme candidat légitimiste, et fut élu, le quatrième sur cinq, par 26 139 voix. Membre de l'extrême droite, il fut un des champions déclarés de la politique monarchique ayant la religion catholique pour alliée, et prit part aux diverses tentatives qui eurent pour objet de servir les droits du comte de Chambord et de le ramener sur le trône ; il écrivit à ce sujet un certain nombre de franchises déclarations qui furent publiées par les journaux. Il se fit remarquer par sa participation aux manifestations religieuses de la droite de l'Assemblée et fut un des principaux représentants qui figurèrent au pèlerinage de Paray-le-Monial. De 1871 à 1874, il déposa plusieurs fois, sans parvenir à la faire discuter, une proposition de loi relative à la répression des abus en matière de presse. Quoiqu'il eût combattu les lois constitutionnelles, il fut un des premiers membres de la droite qui consentirent à se laisser porter sur la liste des gauches pour l'élection des sénateurs inamovibles. Il fut élu, au troisième tour de scrutin, par 353 voix sur 690 votants. M. de Franclieu, au Sénat, continua de servir, avec sa liberté d'attitude et de langage, la même cause politique et religieuse. Après le 16 mai, il consentit à voter la dissolution de la Chambre des députés, tout en déclarant n'avoir aucune confiance dans le gouvernement qui tentait cette aventure. — M. le marquis de Franclieu est mort le 13 novembre 1877.

**FRANÇOIS** (Alphonse), littérateur français, ancien conseiller d'État, né à Paris le 24 septembre 1802, fit ses études au lycée Charlemagne. Avocat à la Cour royale de Paris, il entra en 1830 au ministère de la justice comme attaché à la direction des affaires civiles. Nommé auditeur au Conseil d'État en 1831, puis maître des requêtes en 1833, il fit partie de la première commission des chemins de fer, instituée en 1840. En 1866, il fut nommé conseiller d'État en service extraordinaire. Décoré de la Légion d'honneur le 30 janvier 1850, il a été promu officier le 23 octobre 1866.

M. François a publié un *Manuel des pensions civiles* (1840), sous les auspices du ministre Vivien, et inséré dans le *Dictionnaire de l'administration* un précis de la législation du Conseil d'État. Il s'est aussi occupé de travaux littéraires. Il a fait représenter au Théâtre-Français : en 1828, *Molière*, comédie en vers pour l'anniversaire du 15 janvier ; en 1835, *le Comte de Saint-Germain ou Une présentation*, comédie en trois actes, avec M. N. Fournier, au Gymnase, sous le voile de l'anonyme, *le Jeune père*, en deux actes, *les Ennemis*, *les Diamants de madame*, etc. On lui attribue aussi une part dans *le Filleul*, drame joué au même théâtre. Il a publié des notices sur *Casimir Delavigne*, *Casimir Bonjour*, *Bignan*, et *Berville*. En 1845, il a donné à la collection des Classiques une traduction de la *Vie d'Agricola* et du *Théâtre complet de Plaute* ; plus récemment, une édition des œuvres d'*Etienne* et de *Lucien Arnault*. On lui doit encore trois volumes de *Lettres inédites de Voltaire*, avec Préface de M. Saint-Marc Girardin. De 1828 à 1842, sous les initiales de A. F., il écrivit dans le *Journal des Débats* et le *Constitutionnel*. Membre de plusieurs sociétés littéraires, il a été président de la Société philotechnique.

**FRANÇOIS** (Alphonse), graveur français,

membre de l'Institut, né à Paris, en 1811, fut, comme son frère, mort en 1861, élève de Henriquel-Dupont et de l'École des beaux-arts. Il débuta au Salon de 1842, par le *Portrait du Tintin*, et se consacra depuis à la reproduction de sujets d'après P. Delaroché, tels que : *Pic de la Mirandole*, *Bonaparte franchissant les Alpes* (1850-53), exposés de nouveau en 1855, et *Marie-Antoinette après sa condamnation* (1857); on cite encore de lui le *Couronnement de la Vierge*, d'après Fra Angelico, à l'Exposition universelle de 1867; un grand nombre de portraits (1857-69), etc. Il a obtenu une 1<sup>re</sup> médaille en 1851, une mention en 1855, un rappel en 1857 et une médaille d'honneur en 1867. Il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts, le 15 février 1873, en remplacement de Forster. Décoré de la Légion d'honneur en 1857, il a été promu officier le 29 juin 1867.

**FRANÇOIS II** (Marie-Léopold), ex-roi des Deux-Siciles et de Jérusalem, duc de Parme, de Plaisance, Castro, grand-duc héréditaire de Toscane, né le 16 janvier 1836, succéda à son père, Ferdinand II, le 22 mai 1859, sur le trône des Deux-Siciles. Il ne parut pas d'abord décidé à s'écarter de la politique paternelle, et montra la même opposition à toute idée de liberté et de réforme. Pendant la guerre de l'indépendance italienne, il réussit à comprimer, par le déploiement de la force militaire, l'agitation causée dans son royaume par l'exemple du nord et du centre et par les provocations de Garibaldi.

Mais il eut bientôt, comme son père, à compter avec l'insurrection; elle éclata en Sicile, où, pendant les premiers mois de 1860, elle ne put être étouffée par la plus rigoureuse répression. Enfin l'arrivée de Garibaldi dans l'île changea la face des choses, et au mois de juin, le roi des Deux-Siciles ne possédait plus, hors de la terre ferme, que la ville de Messine. François se décida alors à donner à ses sujets une constitution, celle même qui avait été arrachée à son père en 1848, et toute l'Europe attendit le dénouement de ce nouveau drame révolutionnaire. Il marcha à grands pas, comme à un but marqué.

Après la bataille de Milazzo, le débarquement de Garibaldi, ouvertement annoncé d'avance, eut lieu sans résistance sérieuse; puis le dictateur annonça de même son entrée solennelle dans Naples que le roi quitta la veille du jour fixé (7 septembre). Retiré, avec sa famille, sur le territoire de Capoue et de Gaète, il défendit, du moins, avec courage, les derniers lambeaux de son royaume, et eut quelques avantages sur les garibaldiens. Il menaçait de tenir bon contre la révolution, quand l'intervention des Piémontais le força de se retirer dans Capoue, puis d'évacuer cette ville, et, après une nouvelle défaite sur le Garigliano, de chercher un dernier asile peu sûr dans Gaète, tandis que Victor-Emmanuel entraînait à Naples (7 novembre), où le suffrage universel avait prononcé l'annexion du royaume des Deux-Siciles à la monarchie italienne. Au milieu de cette situation désespérée, François II adressa vainement ses protestations et ses appels à toutes les cours européennes. Depuis sa déchéance, l'ex-roi de Naples séjourna le plus souvent dans les Etats du pape. Après la mort du roi Victor-Emmanuel, il protesta encore une fois contre la prise de possession de ses anciens Etats par le second roi d'Italie (9 janvier 1879).

**FRANÇOIS V** (Ferdinand-Géminien), dernier duc de Modène et de Reggio, archiduc d'Autriche, prince royal de Hongrie et de Bohême, etc., né le 1<sup>er</sup> juin 1819, épousa, le 30 mars 1842, Alde-

gonde, fille du roi Louis de Bavière, et succéda, le 21 janvier 1846, à son père François IV. Après la mort de Marie-Louise, duchesse de Parme, il réclama le territoire de Jivizzano, assigné au duché de Modène par les traités de 1815. Pour vaincre la résistance des habitants, qui préféreraient se réunir à la Toscane, il fut forcé de recourir à l'intervention autrichienne. A l'avènement de Pie IX, tandis que la cour de Rome, le Piémont et la Toscane formaient une alliance libérale, François V resserra, par un traité de commerce, les liens qui l'unissaient à l'Autriche (1847). La révolution de Milan (mars 1848) eut à Modène son contre-coup inévitable. Le duc, effrayé, promit une constitution; mais il dut bientôt prendre la fuite, et ses sujets, par un vote unanime, s'annexèrent au royaume du Piémont.

François V ne recouvra son duché qu'après la défaite de Charles-Albert à Novare. Il rentra dans sa capitale avec les troupes autrichiennes, dont la protection lui permit de rétablir l'ancien pouvoir absolu. Il poursuivait la politique de contre-révolution, lorsque les mouvements excités dans l'Italie centrale par la guerre de l'indépendance, en 1859, le forcèrent de quitter son duché. Un second vote d'annexion ne lui permit pas de le recouvrer après la paix de Villafranca. — Il est mort le 20 novembre 1875.

**FRANÇOIS-CHARLES** (Joseph), prince et archiduc d'Autriche, né le 7 décembre 1802, prince royal de Hongrie et de Bohême, etc., est fils de l'empereur François I<sup>er</sup> et de sa seconde femme Marie-Thérèse-Josèphe, fille du roi des Deux-Siciles, Ferdinand IV. Il fut propriétaire du 52<sup>e</sup> régiment d'infanterie et chef du 3<sup>e</sup> régiment des grenadiers russes. Il a renoncé à la succession au trône d'Autriche, par l'acte du 2 décembre 1848, en faveur de son fils aîné (voy. FRANÇOIS-JOSEPH). — Il est mort le 8 mars 1878. Marié, le 4 novembre 1824, à l'archiduchesse Sophie-Frédérique, etc., née le 27 janvier 1805, fille de feu Maximilien-Joseph, roi de Bavière, morte le 28 mai 1872, il en a eu, outre l'empereur actuel, trois autres fils (voy. AUTRICHE).

**FRANÇOIS-JOSEPH I<sup>er</sup>** (Charles), empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, etc., né le 18 août 1830, est neveu de l'ex-empereur Ferdinand I<sup>er</sup> et fils aîné du précédent. L'éducation soignée qu'il reçut, sous la direction de sa mère, de son gouverneur, le comte de Bombelles, paraît avoir de bonne heure porté des fruits. Bien avant qu'il ne possédât le pouvoir, on vantait déjà ses aptitudes et la facilité avec laquelle il parlait les nombreux idiomes de l'empire d'Autriche. Les bouleversements de 1848 le rapprochèrent du trône, dont on pouvait le considérer comme l'héritier, puisque son oncle n'avait pas encore d'enfants après dix-sept ans de mariage. L'avènement d'un prince qui n'avait point de passé sembla le seul moyen de sauver la monarchie autrichienne ébranlée par les deux révoltes de Vienne, et gravement menacée par l'insurrection de la Hongrie. L'empereur, fatigué des soucis de la royauté et affaibli par la maladie, se décida à abdiquer à Olmütz le 2 décembre 1848. Le même jour, son unique frère, l'archiduc François-Charles, céda ses droits au trône à son fils aîné, qui, la veille, avait été déclaré majeur à l'âge de dix-huit ans. La Hongrie refusa de reconnaître le nouveau monarque; elle se constitua en république, sous la présidence de Kossuth, le 14 avril 1849. La victoire de Novare, remportée par Radetzky (23 mars) en mettant fin à la guerre contre la Sardaigne, permit à l'Autriche de porter ses forces du côté de la Hongrie. Le secours de cent mille hommes,

qu'elle reçut de l'empereur Nicolas, malgré les protestations de l'Assemblée nationale française, donna à ses armées une supériorité numérique à laquelle les Hongrois ne purent résister. Au mois de mai 1849, François-Joseph se rendit lui-même sur le théâtre de la guerre, et assista à la prise de Raab (28 juin 1849). La capitulation de Vilagos (13 août) et la reddition de Comorn (septembre), le laissèrent maître de la Hongrie, qu'il fit traiter en province conquise. Un grand nombre de chefs de l'insurrection, entre autres le comte Louis Batthyanyi, furent mis à mort.

En Italie, ses armes et sa politique avaient également triomphé. Venise avait capitulé le 28 août, et le roi de Sardaigne s'était engagé par le traité de paix de Milan (9 août), à payer à l'Autriche soixante-quinze millions pour frais de guerre. Devenu maître des possessions héréditaires de sa maison, l'empereur s'appliqua à recouvrer successivement les prérogatives que son prédécesseur avait perdues en 1848. Par l'ordonnance du 20 août 1851, il déclara que les ministres ne seraient désormais responsables que vis-à-vis de lui. La garde nationale fut dissoute, la liberté de la presse abolie. La charte constitutionnelle que l'empereur avait lui-même concédée à ses sujets le 4 mars 1849, fut abrogée le 1<sup>er</sup> janvier 1852, sans avoir été exécutée. Le pouvoir absolu fut rétabli. Il ne resta de la révolution que l'affranchissement des serfs, qui fut maintenu.

Au dehors, l'empereur regagna, dès 1851, la prépondérance que ses prédécesseurs exerçaient en Allemagne avant 1848. Il s'occupa activement de la question du Schleswig-Holstein, et envoya des troupes pour soumettre le grand-duché de Hesse insurgé contre son souverain. Le voyage qu'il fit à Berlin en décembre 1852, rétablit pour quelque temps entre lui et le roi de Prusse l'entente cordiale qui avait été rompue pendant plusieurs années. Quelques mois plus tard (19 février 1853), se conclut un traité de commerce qui faisait disparaître plusieurs des entraves apportées aux relations de l'Autriche avec la Prusse et les autres Etats de la Confédération.

A l'intérieur, l'empereur poursuivait activement le projet de centralisation du pouvoir, qu'il avait conçu depuis longtemps. Sentant qu'il ne pourrait réussir que par la réunion des divers Etats de son empire en un seul faisceau, il abolit, en 1851, les douanes qui séparaient ses provinces allemandes de la Hongrie et du royaume lombard-vénitien, et en 1854 il créa, dans chaque province, des états provinciaux, composés de fonctionnaires ecclésiastiques et civils des districts, de nobles et de représentants des villes et des universités, et qui ne furent que consultatifs.

Le 24 avril 1854, l'empereur épousa la princesse Elisabeth-Amélie-Eugénie, fille de Maximilien-Joseph des Deux-Ponts-Birkenfeld, duc en Bavière. A l'occasion de son mariage, il décréta que l'état de siège serait levé dans le royaume lombard-vénitien. L'année suivante, le 18 août, il signa avec le pape un concordat qui abrogeait les lois de Joseph II, et était tout en faveur de la puissance ecclésiastique. Les évêques obtinrent le droit de communiquer directement avec le pape, et l'instruction publique, les journaux et les livres furent placés sous leur surveillance.

Dans la guerre d'Orient, l'empereur manifesta ouvertement ses sympathies pour la cause défendue par la France et l'Angleterre, en concluant avec les puissances occidentales le traité d'alliance du 2 décembre 1854. Mais il put garder jusqu'à la fin le rôle de médiateur, et l'acceptation par la Russie des quatre points de garantie, qu'il réclamait, d'accord avec ses alliés, l'affran-

chit de la nécessité de faire la guerre au souverain qui avait sauvé l'empire d'Autriche en 1849. Il eut l'habileté de garder, dans les principautés danubiennes, sa prépondérance.

L'année 1859 lui fut fatale. A la fin d'avril, en présence de l'alliance intime du Piémont avec la France, l'empereur d'Autriche, refusant de soumettre à un congrès européen la question de son royaume lombardo-vénitien, donna l'ordre au général Gulyay d'entrer dans le Piémont. Les échecs de celui-ci et des généraux qui lui succédèrent forcèrent promptement les Autrichiens de repasser le Tessin et d'abandonner à l'armée franco-sarde toute la Lombardie. La perte de la bataille de Solferino (24 juin), à laquelle François-Joseph assista en personne, le rejeta dans la Vénétie, sur la rive gauche du Mincio. Il signa alors avec Napoléon III la paix de Villafranca, devenue plus tard le traité de Zurich, qui consacrait la possession par l'Autriche de la Vénétie, en faisant entrer cette province dans une future confédération italienne.

En 1860, nouvelles crises. La Hongrie semblait chaque jour à la veille de recommencer la lutte de 1848. Le sentiment de la nationalité y était plus ardent que jamais. La Vénétie était agitée par le contre-coup des événements de l'Italie centrale et de l'expédition de Garibaldi dans les Deux-Siciles. Alors François-Joseph, par le diplôme impérial du 20 octobre, octroya à son peuple des institutions constitutionnelles, dans lesquelles il tenait compte des diverses nationalités. L'ancienne constitution hongroise fut presque intégralement rétablie. Des diètes particulières furent accordées aux différents Etats et chargées de désigner les membres du conseil permanent de l'Empire. En même temps, des préparatifs formidables de défense, sinon d'offensive, furent concentrés en Vénétie contre la politique révolutionnaire et unitaire qui triomphait dans toute la péninsule italienne. Mais l'entrevue de Varsovie, avec l'empereur de Russie et le prince régent de Prusse, ne sembla pas assurer à l'Autriche l'appui dont elle avait besoin pour affronter immédiatement une guerre qui pouvait devenir européenne.

La lutte, et une lutte désastreuse, devait venir d'un autre côté. L'Autriche et la Prusse s'étaient associées pour faire valoir, aux dépens du Danemark, les prétentions de l'Allemagne sur les duchés du Schleswig-Holstein; après avoir substitué leur action à celle de la Diète fédérale, les souverains des deux grandes puissances allemandes s'étaient entendus par la fameuse convention de Gastein, pour partager les fruits de la conquête. Bientôt l'intérêt qui les avait réunis, les divisa, et avec eux toute l'Allemagne. D'immenses armements furent faits de part et d'autre, et signalés comme les symptômes de projets ambitieux. La Prusse qui avait pour elle les plus puissants des Etats allemands du Nord, ne craignit pas de faire alliance et cause commune avec l'Italie. Les événements que nous avons eu l'occasion de résumer ailleurs (voy. BISMARCK), se précipitèrent. L'empereur d'Autriche dut abandonner la Vénétie, malgré les victoires de Custozza et de Lissa, pour concentrer toutes ses forces en Bohême, où, sous les ordres du général Benedek, elles subissaient la terrible défaite de Koeniggratz ou Sadowa (3 juillet 1866). Après des efforts inutiles pour couvrir au moins sa capitale, François-Joseph dut accepter les conditions de l'armistice de Nicolsbourg (22 juillet), suivi du traité de Prague.

Avec son territoire amoindri, son prestige détruit, ses populations allemandes exclues de l'Allemagne, et ses nationalités hétérogènes en pleine effervescence révolutionnaire, l'empire d'Autriche semblait voué à une dislocation inévitable, lor que

François-Joseph eut la pensée d'essayer de le régénérer en le faisant entrer dans les voies toutes nouvelles d'une politique libérale. C'est ce qu'il fit en appelant au pouvoir le premier ministre de Saxe, M. de Beust (30 octobre), au nom duquel se rattache toute l'histoire de l'Autriche et des pays de la couronne, pendant les cinq années qui suivirent. Le principal fruit de cette politique fut le couronnement solennel de l'empereur dans la ville de Pesth, comme roi de Hongrie (8 juin 1867). Le retrait du concordat et les lois dites confessionnelles marquèrent le triomphe de l'esprit nouveau sur les résistances cléricales. La réorganisation de l'armée sur un pied formidable atesta, d'un autre côté, les dangers persistants de la situation, et le soulèvement des Bouches-de-Gattaro, dans la Dalmatie (octobre 1869), vint raviver des inquiétudes que dissipa, quelques mois après, une pacification complète (janvier 1870). En novembre 1869, François-Joseph alla assister à l'inauguration de l'isthme de Suez, et l'on préparait, dit-on, à Brindisi, entre lui et le roi Victor-Emmanuel, une entrevue qui fut empêchée par la maladie de ce dernier.

La neutralité absolue observée par l'Autriche lors des événements de 1870, et le remplacement de M. de Beust par le comte Andrassy (14 novembre 1871) permirent à l'Autriche de continuer ses progrès dans la voie libérale et pacifique où l'empereur s'était engagé. Les diverses entrevues que François-Joseph eut avec l'empereur Guillaume à Salzbourg (septembre 1871) et à Berlin (octobre 1872), le voyage du roi d'Italie à Vienne (1873), celui de l'empereur à Saint-Petersbourg (13 février 1874), la visite qu'il rendit le 5 avril 1875 à Victor-Emmanuel, en choisissant Venise comme lieu de rendez-vous, afin de montrer, disait-il, « que l'Autriche a renoncé à toute prétention sur l'Italie », confirmèrent cette tendance que ne vinrent ébranler ni quelques soulèvements passagers dans la Dalmatie, ni les troubles beaucoup plus graves de la Bosnie, de la Serbie et de l'Herzégovine (1876-1878). Le traité de Berlin (13 juillet 1878) en concédant à l'Autriche l'occupation de ces deux provinces, lui donnait un gage de confiance dans l'attitude qu'elle observait depuis Sadowa, mais lui imposait aussi une responsabilité qui, dans les premiers mois de l'occupation militaire, ne fut pas sans dangers. Enfin, après une assez courte période de résistance, la pacification de ces provinces par les troupes impériales marqua, l'année suivante, comme une étape dans la nouvelle politique austro-hongroise. Le comte Andrassy, dont elle était le triomphe, prit momentanément sa retraite, comblé des témoignages de la satisfaction de l'empereur et des marques éclatantes de la sympathie du prince de Bismarck. La visite solennelle que celui-ci alla faire à l'empereur François-Joseph et surtout à son ministre, constata, aux yeux de l'Europe, une étroite union de vues, sinon un traité d'alliance offensive et défensive, entre les deux cabinets de Vienne et de Berlin : l'Autriche-Hongrie se faisait le satellite et l'auxiliaire de l'Empire d'Allemagne dans ses desseins encore mal définis contre leur intime alliée de la veille, la Russie, et l'Angleterre, par l'organe de lord Salisbury, applaudissait à cette alliance (octobre 1879).

A l'intérieur, il faut surtout signaler un développement considérable de la construction des chemins de fer, de la création des écoles normales et professionnelles, de l'exploitation agricole et de l'exportation des grains, mais aussi un goût effréné pour la spéculation, particulièrement dans les classes ouvrières. De là, la désastreuse crise financière de mai 1873, au lendemain même de l'ouverture de l'Exposition universelle de Vienne,

à laquelle avait présidé l'empereur. Au mois de décembre suivant, celui-ci en recevant les nombreuses députations qui venaient le féliciter à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de son élévation au trône, s'applaudit d'avoir suivi et répandu les idées libérales. « J'apprécie pleinement, disait-il, l'importance d'une presse libre : en même temps qu'elle contribue au développement de la vie intellectuelle, elle apprend à juger et à connaître sainement tout ce qui a rapport à la vie publique. ». Depuis, ses noces d'argent, autre vingt-cinquième anniversaire, ont été célébrées avec une pompe extraordinaire dans tout l'empire (24 avril 1879).

François-Joseph a créé un ordre qui porte son nom. Il dirige personnellement le ministère de la guerre. Sous son long règne, on a signalé une seule tentative d'assassinat par un Hongrois qui le blessa au cou (1850). Pour la famille impériale, voy. AUTRICHE (maison d').

**FRANCOIS D'ASSISE** (Marie-Ferdinand), ex-roi d'Espagne, né le 13 mai 1822, est le fils de l'infant François de Paule, duc de Cadix, frère du roi Ferdinand VII et de l'infante Louise, fille du roi des Deux-Siciles, François I<sup>er</sup>. Marié, le 10 octobre 1846, à sa cousine germaine, Isabelle II, reine d'Espagne, il reçut, le même jour, le titre honorifique de roi et de Majesté. Il eut le grade de capitaine général des armées. Le régime libéral et parlementaire de l'Espagne, lors de l'avènement de la reine Isabelle, ne laissait à la reine que les attributions d'un roi constitutionnel, et son mari ne devait avoir, comme en Angleterre, que des prérogatives honorifiques, sans pouvoir prendre une action directrice dans les affaires du pays. Le roi François d'Assise, expulsé d'Espagne, avec la reine, par la révolution de septembre 1868, se retira en France et se fixa à Paris. Au mois de mars 1870, une séparation amiable eut lieu entre les deux époux. (Voy. ESPAGNE et ISABELLE II.)

**FRANKEL** (Zacharias), hébraïsant allemand, né en 1801 à Prague, étudia à l'université de Pesth et devint, en 1832, rabbin du cercle de Leitmeritz. En 1836, il fut appelé à Dresde comme grand rabbin; dans cette position il réussit à faire reconnaître les droits civils de ses coreligionnaires. Son livre intitulé : *le Serment des juifs au point de vue historique et théologique* (die Eidesleistung der Juden; Dresde, 1840; 2<sup>e</sup> édit. 1847), contribua à l'abolition d'un usage vexatoire. Il est mort à Breslau le 13 février 1875.

Nous citerons de M. Frankel : *la Præve juridique d'après la loi de Moïse et le Talmud* (der gerichtliche Beweis nach mosaisch-talmudischem Recht; Berlin, 1841). *Études préparatoires de la version des Septante* (Vorstudien zur Septuaginta; Ibid., 1841); *De l'Influence de l'exégèse juive sur l'herméneutique d'Alexandrie* (Ueber den Einfluss der palæstinensischen Exegese auf die alexandrinische Hermeneutik; Leipzig, 1851), sans compter de nombreux articles dans divers recueils.

**FRANKL** (Louis-Auguste), poète allemand, d'origine juive, né le 3 février 1810 à Chrast en Bohême, alla étudier la médecine à l'université de Vienne, mais se tourna vers la littérature. Secrétaire de la commune israélite de Vienne, en 1838, il devint professeur d'esthétique au Conservatoire de musique de cette ville. En 1842, il fonda le *Dimanche*, revue littéraire. En 1849, il devint un des rédacteurs de l'*Allemagne du Nord* (Norddeutsche Blätter). En 1856, il entreprit un voyage en Orient, pour établir une école à Jérusalem, aux frais d'une dame de Prague et réussit dans cette entreprise. Fondateur d'un

institut des jeunes aveugles à Vienne, il convoqua, en 1873, le premier congrès européen de professeurs de ces établissements. Il a été anobli à l'occasion de l'inauguration du monument de Schiller à Vienne, le 10 novembre 1876.

On a de ce poète : *le Chant des Habsbourg* (das Habsburgslied; Vienne, 1832), série de ballades; *Poésies lyriques et épiques* (Episch-lyrische Dichtungen; Vienne, 1833); *Légendes orientales* (Morgenlaendische Sagen; Vienne, 1834); un poème épique, *Christophe Colomb* (Stuttgart, 1836); un second recueil de *Poésies* (Gedichte; Leipzig, 1840); le poème biblique de *Rachel* (Vienne, 1842); le poème épique de *Don Juan d'Autriche* (Leipzig, 1846); un poème comique, *Hippocrate* (Leipzig, 1846); un poème comique, *Hippocrate et la médecine moderne* (Hippokrates und die moderne Medicin), comptant de nombreuses éditions; la traduction allemande de poésies anglaises et d'un choix de poésies nationales serbes, sous le titre de *Gusle* (Vienne, 1852), etc. M. Frankl a publié en prose : *Études historiques sur les Juifs de Vienne* (Zur Geschichte der Juden in Wien; Vienne, 1858), *Études biographiques sur Nicolas Lenau* (Zu Lenau's Biographie; ibid., 1854), etc.

**FRANKLIN** (Jane GAFFIN, lady), femme de l'infortuné navigateur de ce nom, est née en 1794. Sir John Franklin l'épousa en secondes noces en 1826, et l'emmena, dix ans plus tard, à la terre de Van-Diemen dont il venait d'être nommé gouverneur; son administration, assez courte d'ailleurs, y laissa des souvenirs sympathiques dans lesquels le nom de sa femme resta associé au sien. Le 26 mai 1845, sir John Franklin quitta l'Angleterre avec l'*Erebus* et la *Terror* pour entreprendre une dernière expédition aux mers arctiques où il se perdit avec ses compagnons. Depuis ce moment, lady Franklin ne cessa de provoquer, d'organiser ou de diriger des voyages d'exploration ayant pour objet de retrouver les traces de son mari ou d'établir la certitude de sa mort. Ces expéditions, auxquelles elle consacra sa vie et sa fortune, ont contribué à faire faire d'intéressants progrès à la science géographique. — Elle est morte le 18 juin 1875.

**FRANKLIN** (Alfred-Louis-Auguste), littérateur français, né à Versailles, le 16 décembre 1830, fit ses études au collège Bourbon et débuta de bonne heure dans la presse littéraire par des nouvelles et des feuilletons dramatiques. Attaché à la bibliothèque Mazarine en 1856, il y devint conservateur adjoint. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 9 février 1876.

M. Franklin s'est fait connaître par un grand nombre d'ouvrages historiques et bibliographiques et par sa collaboration à divers recueils. Parmi ses travaux, nous citerons : *Histoire de la bibliothèque Mazarine* (1860, in-8); *la Bibliothèque impériale* (1861, in-18), anonyme; *les Origines du palais de l'Institut* (1862, in-8); *Recherches sur la bibliothèque de Notre-Dame de Paris au treizième siècle* (1863, in-8); *Recherches sur la bibliothèque de la Faculté de médecine* (1864, in-8); *Histoire de la bibliothèque de l'abbaye Saint-Victor à Paris* (1865, in-8); *la Sorbonne, ses origines, sa bibliothèque* (1867; 2<sup>e</sup> édit. 1875, in-8); *les Anciennes bibliothèques de Paris, églises, etc.* (1867-1873, 3 vol. in-4), ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions, et qui inaugure toute une série de travaux sur l'ancien Paris; *Etude historique et topographique sur le plan de Paris en 1540* (1869, in-18); *Estat, nom et nombre de toutes les rues de Paris en 1636* (1873, in-8); *les Rues et les cris de Paris au treizième siècle* (1874, in-8); *Améline Dubourg* (1875, in-18),

couronné par l'Académie française : *Dictionnaire des noms, surnoms et pseudonymes latins de l'histoire littéraire du moyen âge* (1875, in-8); *les Sources de l'histoire de France*, notice bibliographique des recueils, inventaires, etc. (1877, in-8); *les Anciens plans de Paris* (1878, t. 1, in-4). Il a édité la *Vie de Calvin* de Théodore de Bèze (1864), pour la Société de l'histoire du protestantisme français, dont il est membre, puis collaboré au *Bulletin du bouquiniste*, au *Bulletin du bibliophile*, au *Protestant libéral*, à la *Biographie générale*, à *Paris à travers les âges*, etc.

**FRANQUEVILLE** (Alfred-Charles-Ernest FRANQUET DE), ingénieur français, conseiller d'État, né à Cherbourg, le 9 mai 1809, fut admis en 1827 à l'École polytechnique, d'où il sortit le premier de sa promotion, et passa dans le service des ponts et chaussées. Employé à l'administration centrale comme chef de la section de navigation en 1838, et, deux ans plus tard, chef de division aux travaux publics, il fut promu ingénieur en chef de première classe. Lorsqu'en mars 1848, on réorganisa les cours du Collège de France, il fut appelé à la chaire d'économie générale et de statistique des travaux publics; mais la nouvelle organisation resta sans effet. M. de Franqueville devint tour à tour directeur des ponts et chaussées (1853), inspecteur général (1854) et directeur général des ponts et chaussées et des chemins de fer (1855). Par décret du 19 septembre 1857, il fut nommé conseiller d'État. Il fit partie, en 1855, du comité consultatif des chemins de fer et, en 1858, du Conseil général de la Côte-d'Or. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 12 août 1868. — Il est mort à Aix-les-Bains le 29 août 1875.

On a de lui une traduction du *Traité pratique des chemins de fer* de Nicolas Wood (1834, in-folio, atlas), en collaboration avec MM. de Montricher et de Ruolz.

**FRANSECKY** (Edouard-Frédéric), général prussien, né le 16 novembre 1807, fit ses études aux écoles militaires de Berlin et de Potsdam, et devint sous-lieutenant, en 1825, dans la division commandée par Wrangel. Les travaux sur l'habillement et l'équipement des armées étrangères qu'il avait publiés en 1834, le firent admettre, en 1843, dans l'état-major général. Promu capitaine, il appartint d'abord à la section historique de l'état-major général et fut en même temps professeur de tactique à l'École militaire. Il suivit le maréchal Wrangel, en 1848, dans la campagne des duchés et assista à plusieurs batailles, puis reprit sa place dans l'état-major général. Directeur du journal *Militair-Wochenblatt*, il y inséra un certain nombre d'articles remarquables d'histoire militaire et de biographie. Lieutenant-colonel en 1857, et directeur de l'École militaire d'Erfurt, il accepta, en 1860, le commandement du contingent du duché d'Oldenbourg et des villes libres. Rentré, en 1864, au service de la Prusse, il devint général-lieutenant en 1865 et commanda une division dans la guerre de 1866. Il prit part, en trois semaines, aux batailles de Munchengraetz, de Koenigraetz et de Presbourg. En juillet 1870, nommé commandant du 2<sup>e</sup> corps d'armée et promu au grade de général d'infanterie, il fut engagé pour la première fois à Gravelotte, où il arriva après une marche de seize heures. Après la capitulation de Bazaine, il vint devant Paris, où il occupa les positions entre la Seine et la Marne et commanda à la bataille de Champigny (1<sup>er</sup> et 2 décembre), outre son corps d'armée, les contingents saxon et wurtembergeois, formant un ensemble de 50 000 hommes et de 200 canons. Dé-

taché le 2 janvier 1871, de l'armée assiégante, le général Fransecky fut envoyé dans l'Est, exécuta une marche rapide par un froid excessif, poursuivit l'armée du général Bourbaki jusqu'à la frontière suisse, et se trouvait à Pontarlier, lors de la conclusion de l'armistice. La paix signée, il fut mis à la tête du 15<sup>e</sup> corps d'armée, avec résidence à Strasbourg. Le 3 novembre 1879, il a été nommé gouverneur de Berlin. Décoré de divers ordres, il a reçu une dotation sur la caisse du trésor.

A part sa collaboration aux divers périodiques militaires, on a du général Fransecky : *Histoire du 16<sup>e</sup> régiment d'infanterie* (Geschichte des 16<sup>en</sup> Infanterieregiments, 1834).

**FRANZ** (Robert), compositeur allemand, né à Halle le 28 juin 1815, fut élève de Frédéric Schneider à Dessau, et s'inspira particulièrement des œuvres de Bach. On cite avec éloge ses chants religieux et ses très nombreux recueils de *Lieder*. Excellent pianiste et chef d'orchestre habile, il fut organiste de la ville de Halle, dirigea l'École du chant de cette ville et la Société des concerts. On a annoncé qu'au mois de mai 1877, il fut atteint subitement de surdité. Il a été publié à Leipzig, en 1875 : *Robert Franz, les chansons populaires allemandes et les chants d'église* (R. Franz und das deutsche Volks- und Kirchenlied).

**FRAPOLLI** (Louis), géologue et homme politique italien, né à Milan, le 26 mars 1815, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique, mais se vit forcé d'entrer dans un régiment autrichien. Il servit en Moravie et en Galicie et obtint le grade de capitaine de cavalerie. Devenu majeur et maître de sa personne, il donna sa démission pour retourner en Italie. En 1840, il quitta Milan, visita l'Allemagne, et vint se fixer en France. Il suivit, en qualité d'élève étranger, les cours de l'École des mines, et reçut le diplôme d'ingénieur. Il s'appliqua spécialement à la géologie, et fit un long voyage scientifique en Allemagne et dans le nord de l'Europe. Il en rapporta de nombreuses et intéressantes observations, qui parurent, en France, dans le *Bulletin de la Société géologique*. Il publia aussi un travail géologique sur le Finistère, un mémoire sur l'origine et la formation du globe terrestre, et différentes notes sur la géologie des pays scandinaves et de l'Allemagne.

A la révolution de 1848, M. Frapolli courut à Milan, fut attaché au ministère de la guerre du gouvernement lombard, proposa l'armement général, s'éleva en vain contre le système d'isolement préconisé par Gioberti et adopté par Charles-Albert, réclama instamment l'union avec la France républicaine, et se fit donner une mission à Paris. Pendant la période de l'indépendance, il représenta successivement auprès du gouvernement français la Lombardie, la Toscane et la République romaine. Renvoyé de Paris, après la prise de Rome, il se retira en Suisse. Sa famille étant originaire du Tessin, il fut protégé, par son droit de bourgeoisie, contre les réclamations des polices étrangères. Dans cet asile, il reprit ses travaux scientifiques, tout en restant un des agents les plus résolus de la politique de Mazzini et, plus tard, de la politique de l'unité italienne.

**FRASCHINI** (Gaetano), chanteur italien, est né à Pavie, en 1817. Destiné d'abord à la médecine, il l'abandonna bientôt pour se livrer à l'étude du chant, sous la direction du maître de chapelle Moretti. Il chanta pour la première fois en public en 1837, dans la chapelle de Pavie, et son succès fut tel qu'on l'engagea de suite comme second ténor pour chanter le *Belisario* au théâtre. En 1838, il chanta à Pavie le rôle

d'Iago, et à Bergame celui d'Othello lui-même. Pendant les dix années suivantes, il fit quelques saisons à Vienne et à Bologne, où il connut Rossini ; mais il chanta surtout à la Scala de Milan et à San-Carlo de Naples. Depuis 1850, il a chanté successivement à Bergame, à Lisbonne, à Madrid, à Londres, enfin à Paris. On a écrit spécialement pour lui : à Naples, *Saffo*, *Stella di Napoli*, *Zidanzata Corsa*, de Pacini ; *Vascello di Gama*, *Il proscritto*, *Orazi e Curiazii*, de Mercadante ; *Catarina Cornaro*, de Donizetti ; *Marco Visconti*, de Petrella ; *Anna la Prie* et *Eleonora Dori*, de Battista ; à Trieste : *il Corsaro* et *Stefelio*, de Graffigna ; à Rome : *Battaglia di Legnano* et *Hallo in maschera*, de Verdi ; à Venise : *Luiza Strozzi*, de Ronzi ; à Vienne : *Il Marito e l'amante* et *Il panier d'amore*, de Ricci.

**FRAUENSTAEDT** (Chrétien-Martin-Jules), philosophe allemand, né à Bajanowo, le 17 avril 1813, suivit les cours de théologie et de philosophie de l'Université de Berlin, et s'y pénétra des doctrines hégéliennes. Une maladie d'yeux le forçant de renoncer à l'enseignement public, il entra comme précepteur chez l'ambassadeur russe, le baron de Meyendorff, puis, trois ans plus tard (1844), s'attacha au prince Sayn-Wittgenstein, le suivit dans ses propriétés près de Wilna (Lithuanie), et l'accompagna aussi à Francfort, où il rencontra le philosophe Schopenhauer. Il devint son ami, adopta ses idées, et entreprit de les répandre. En 1848, il alla se fixer à Berlin. — Il est mort à Berlin, le 13 janvier 1879.

A part une collaboration active à divers recueils spéciaux, M. Frauenstaedt a publié de nombreux ouvrages : *la Liberté de l'homme et la personnalité de Dieu* (die Freiheit des Menschen, etc., 1838) ; *l'Incarnation de Dieu d'après sa possibilité, sa réalité et sa nécessité* (die Menschwerdung Gottes, etc., 1839) ; *Etudes et critiques de philosophie et de théologie* (Studien und Kritiken, etc., 1846), explication de la philosophie religieuse de Steffens ; *Questions d'esthétique* (Aesthetische Fragen, 1853) ; *la Science de la nature et son influence sur la poésie, la religion, la morale et la philosophie* (1855) ; *le Matérialisme* (1856), etc.

On cite à part les publications ayant pour objet de faire connaître Schopenhauer et ses travaux : *Lettres sur la philosophie de Schopenhauer* (Briefe über die Schop. Phil., etc., 1854) ; *Arthur Schopenhauer. Rayons de lumière de ses œuvres* (Arth. Schop. Lichtstrahlen, etc., 1861) ; *Arthur Schopenhauer, citations et souvenirs* (A. Schopenhauer, von ihm, über ihm, etc., 1863) ; *Dictionnaire de Schopenhauer* (1871, 2 vol.). Il a donné une édition complète de ses *Œuvres* (Leipzig, 1873-1874, 6 vol. ; 2<sup>e</sup> édit. 1877), etc. \*

**FRÉBAULT** (Charles-Victor), général français, sénateur, né à Amogues (Nièvre), le 1<sup>er</sup> février 1813, élève de l'École polytechnique en 1833, entra en 1835 comme sous-lieutenant dans l'artillerie de marine, devint lieutenant en 1837, capitaine en 1840, chef de bataillon le 24 janvier 1848, lieutenant-colonel le 21 septembre 1854, colonel le 29 septembre 1856, général de brigade le 26 août 1861, enfin général de division le 6 novembre 1867. Cet avancement, d'une rapidité sans exemple dans le corps auquel le général Frébault appartenait, s'explique par une série ininterrompue de services et par des travaux d'une grande importance sur l'artillerie appliquée à la marine. Successivement attaché à la direction d'artillerie de Brest, puis à l'inspection générale de son corps, directeur de la fonderie de Nevers, commandant de l'École de pyrotechnie à Toulon, membre du conseil des travaux de la marine,

gouverneur de la Guadeloupe (1859-1863), il devint, en 1864, directeur de l'artillerie de la marine et des colonies, à Paris.

Pendant le siège de cette ville, il commanda l'artillerie de la deuxième armée (rive droite) et prit une grande part à la bataille de Champigny. Le 8 février 1871, il fut élu représentant de la Seine à l'Assemblée nationale par 95 322 voix, le vingt-sixième sur quarante-trois; il prit place à gauche et vota avec la minorité républicaine. Porté sur la liste des gauches, lors des élections de sénateurs inamovibles, il fut élu, le 10 décembre 1875, au second tour de scrutin, le quatrième sur soixante-quinze, par 367 voix sur 691 votants. Il suivit la même ligne politique au nouveau Sénat et vota contre la demande de dissolution de la Chambre, déposée par M. de Broglie (16 juin 1877). Par décret du 29 janvier 1878, il a été maintenu, dans le cadre de l'activité sans limite d'âge, comme ayant commandé en chef devant l'ennemi. Le général Frébault a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 15 août 1858, grand officier le 26 octobre 1866, et grand-croix le 16 décembre 1870.

**FRÉBAULT** (Charles-Félix), médecin et député français, né à Metz, le 7 mars 1825, étudia la médecine à la Faculté de Paris, fut reçu docteur en 1850 et s'établit dans cette ville pour y suivre sa profession. Élu conseiller municipal, en 1871 et en 1874, pour le quartier du Gros-Caillou, il se porta candidat aux élections pour la Chambre des députés, le 20 février 1876, dans le 7<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Il adoptait le programme de politique radicale exposé, quelques jours auparavant, par M. Laurent Pichat, lors des élections sénatoriales et avait pour concurrents MM. Langlois, républicain représentant sortant, Bartholony, bonapartiste, et de Germiny, candidat clérical. Il obtint, au 1<sup>er</sup> tour de scrutin, 3313 voix sur 12 411 votants, et fut élu, le 5 mars, après le désistement de M. Langlois, par 6148 voix, contre M. Bartholony. Il prit place à l'extrême gauche et se fit inscrire au groupe dit de l'Union républicaine. Il demanda l'amnistie pleine et entière, s'associa aux divers votes de la majorité de la Chambre, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. M. Frébault fut réélu, le 14 octobre suivant, par 7078 voix, contre 6136 obtenues par M. Bartholony, candidat du gouvernement et du clergé.

**FRÉDÉRIC** (Guillaume-Charles), prince des Pays-Bas, second fils du roi Guillaume I<sup>er</sup>, est né le 28 février 1797, durant l'exil de sa famille, il étudia l'histoire sous Niebuhr, qui lui portait beaucoup d'affection. Revenu en Hollande à la fin de 1813, il obtint, par la convention du 4 avril 1814, l'expectative de succéder à son père comme souverain, dans l'état de Nassau-Orange. Mais lorsque cette principauté eut été enlevée au roi des Pays-Bas, en 1813, le prince Frédéric reçut en compensation le titre de prince des Pays-Bas et plusieurs domaines situés dans le Brabant septentrional, et dont le revenu s'élevait à plus de 400 000 francs. Nommé commissaire général du département de la guerre en 1825, et amiral du royaume en 1829, il joua un rôle important dans la révolution belge. Il commandait à Bruxelles dans l'affaire des barricades (23-26 septembre 1830). Après l'abdication de son père en 1840, il se retira dans la vie privée pour se livrer aux sciences et aux arts. Il devint grand maître des francs-maçons pour les Pays-Bas.

Le prince Frédéric a épousé, en 1825, la princesse Augusta-Wilhelmine, fille de Frédéric-

Guillaume III. Il en a eu deux filles, dont l'aînée, Wilhelmine-Frédérique, mariée au prince Charles-Louis-Eugène, fils aîné du roi Oscar I<sup>er</sup>, reine de Suède.

**FRÉDÉRIC** (Guillaume-Louis), grand-duc de Bade, duc de Zaehringen, né le 9 septembre 1826, succéda, comme régent dans le gouvernement, à son père le grand-duc Léopold, le 24 avril 1852, à la place de son frère aîné Louis, que son état physique et intellectuel rendait inhabile au pouvoir. Son administration fut principalement occupée, des l'année 1853, de démêlés sans cesse renaissants avec le pouvoir ecclésiastique. Il prit trois ans plus tard le titre de grand-duc, par patente du 5 septembre 1856. Le 7 décembre 1853, il faillit être victime d'une tentative d'assassinat. A la fin de 1855, il bannit les jésuites de son duché. Le grand-duc se montra plus tard l'un des plus fervents partisans de l'unité allemande. Rallié aux idées de M. de Bismarck, il manifesta ouvertement, à diverses reprises, la pensée d'y concourir par l'annexion du grand-duché de Bade à la Prusse. Ses efforts dans ce sens excitèrent, à l'ouverture des Chambres badoises en 1869, une certaine émotion des deux côtés du Rhin. — Le 20 septembre 1856, le duc Frédéric a épousé une fille du prince de Prusse (voy. BADE).

**FRÉDÉRIC-CHARLES** (Nicolas), prince de la maison royale de Prusse, neveu de l'empereur Guillaume I<sup>er</sup>, né le 20 mars 1828, général de cavalerie, commandant du 3<sup>e</sup> corps d'armée, chef de plusieurs régiments en Prusse et à l'étranger, s'occupa spécialement d'art militaire, prit part à la guerre des duchés (1864), à la campagne de Bohême (1866), et, lors de la guerre contre la France (août 1870), fut mis à la tête de la 2<sup>e</sup> armée de la Confédération du Nord, destinée à opérer dans la vallée de la Moselle. Bientôt après, la 1<sup>re</sup> armée allemande et une partie de la 2<sup>e</sup> furent réunies sous son commandement, et réussirent à cerner le maréchal Bazaine, à le battre, et à l'enfermer dans Metz pendant soixante et dix jours. On sait comment se termina cette lutte formidable, dont les principaux épisodes furent Bazailles et Gravelotte. Le maréchal Mac-Mahon ayant échoué dans son mouvement de jonction, et ayant lui-même perdu son armée à Sedan, le maréchal Bazaine consentit à rendre, le 29 octobre, une place réputée imprenable, avec toute une armée. Pour récompenser cet éclatant succès, le roi Guillaume accorda au prince Frédéric-Charles, ainsi qu'au prince royal, le titre de feld-maréchal, qui n'avait jamais été porté par les princes de la maison de Prusse.

Il partit alors presque immédiatement avec la 1<sup>re</sup> armée pour la région de la Loire, où les efforts des généraux d'Aurelle et Chanzy commençaient à inquiéter le grand-duc de Mecklembourg. Le 19 novembre, l'armée de Metz se réunissait, entre Étampes et Fontainebleau, aux troupes du grand-duc. Le 28, elle rencontra les Français à Beaunela-Rolande et évacuait cette ville après l'avoir incendiée; mais le 2 décembre, à Montargis, et le 3, devant Orléans, le général d'Aurelle était, à son tour, obligé de battre en retraite. Quatre jours après, le prince Frédéric-Charles attaqua le général Chanzy sur toute la ligne, depuis Meung jusqu'à Saint-Laurent-des-Bois, et son principal effort se portait sur Beaugency. Le lendemain, 8 décembre, il renouvela une tentative, restée infructueuse, réussit à s'emparer du chemin de fer de Vierzon, et força les Français à la retraite. Il occupa alors Blois et Chambord, tenant en échec la partie de l'armée de la Loire, qui, sous les ordres de Bourbaki, s'était repliée sur Bourges et Nevers. C'est

alors que commença une lutte, dans laquelle la ténacité du général Chanzy eut quelque temps raison de la science consommée et des immenses moyens d'action du généralissime prussien. Enfin, le 11 janvier 1871, l'armée de l'Ouest, attaquée à la fois par le duc de Mecklembourg et le prince Frédéric-Charles, se replia sur le Mans, ne put s'y tenir, et, sous l'ardente poursuite des Allemands, perdit la ligne de la Sarthe. L'armistice et le désastre de l'armée de Bourbaki sur la frontière de l'Est furent la conséquence de cette lutte si disproportionnée. Au moment de la signature des préliminaires de paix (15 février 1871), le prince Frédéric-Charles concentrait son armée à Tours, et se préparait à marcher sur Bordeaux, dans le cas où l'Assemblée nouvellement élue eût résolu la continuation de la lutte. Lors d'un voyage en Italie, le roi Victor-Emmanuel le reçut avec une distinction marquée, et lui conféra le grand-croix de l'Ordre militaire de Savoie (25 février 1872).

Le prince Frédéric-Charles a épousé, le 29 novembre 1854, la princesse Marie-Anne, fille du duc régnant d'Anhalt-Dessau, dont il a trois filles et un fils (voy. Pausse).

Plusieurs de ses écrits spéciaux sur l'art de la guerre ont été traduits en français : *l'Art de combattre l'armée française* (Francfort-sur-le-Mein, 1859), publié sans nom d'auteur, désavoué officiellement et dont deux traductions ont paru en 1860 et en 1867 ; *la Campagne des Prussiens en 1866* (1867, in-8), extrait de *la Revue britannique* ; enfin un *Mémoire militaire* (1871, in-8).

**FRÉDÉRIC-FRANÇOIS**, grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, fils du grand-duc Paul-Frédéric et de la princesse Alexandrine de Prusse, est né le 18 février 1823. Il faisait ses études à l'université de Bonn, lorsque la mort de son père le laissa maître du trône grand-ducal le 7 mars 1842. Le mouvement révolutionnaire en 1848 lui imposa la nécessité de faire quelques modifications libérales à la constitution ; mais en 1851, l'aristocratie obtint que l'ancien état de choses fût rétabli.

En sa qualité de général prussien, le prince suivit l'état-major du maréchal Wrangel pendant la guerre contre le Danemark, en 1864, et dans celle de 1866 il commanda la réserve du 2<sup>e</sup> corps d'armée qui occupa Leipzig et assiégea Nuremberg, et fut nommé, en novembre 1868, inspecteur de la cinquième division militaire de l'Allemagne du Nord. Au début de la guerre franco-prussienne de 1870, il fut d'abord mis à la tête du 13<sup>e</sup> corps, chargé de la défense des côtes, puis se rendit en France, fut gouverneur général de Reims (16 septembre 1870), assiégea Toul, et, après un bombardement de huit jours, s'empara de cette forteresse le 23 septembre. Il vint alors sous Paris et fut chargé de protéger l'armée assiégée contre la nouvelle armée de la Loire. Il prit part au plus grand nombre des engagements, depuis la prise d'Orléans (4 décembre) jusqu'à l'entrée au Mans (12 janvier 1871). Il fut nommé par l'empereur Guillaume inspecteur général de l'armée et promu, le 2 septembre 1873, au grade de général d'infanterie.

Le grand-duc Frédéric-François II, qui s'est marié trois fois, a épousé, en troisièmes noces, le 4 juillet 1868, la princesse Marie-Caroline-Augustine de Schwarzbourg-Rudolstadt. Il a neuf enfants dont l'aîné est le prince Frédéric-François, grand-duc héréditaire, né le 19 mars 1851, major à la suite de plusieurs régiments mecklembourgeois et prussiens.

**FRÉDÉRIC-GUILLAUME I<sup>er</sup>**, électeur de Hesse, né à Hanau le 28 août 1802, est fils unique du duc Guillaume II et de Auguste-Frédérique-Chris-

tine, fille de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse. Il fit ses études à Marbourg et à Leipzig. En 1831, son père, forcé de se retirer à Hanau avec la comtesse de Reichenbach, sa concubine, lui abandonna la régence. Frédéric-Guillaume s'efforça de détruire la constitution de 1831, mais quoique le ministre Hasenpflug, mis en accusation, eût été acquitté en 1833, les efforts du prince restèrent infructueux. Il en fut de même lorsque la mort de son père l'eut laissé maître du trône (20 novembre 1847). En 1848, il consentit à quelques réformes libérales et plaça un ministère constitutionnel à la tête des affaires. Mais en 1850, il inaugura une politique de réaction, avec un nouveau cabinet présidé par Hasenpflug. Le pays fut mis en état de siège et occupé par des troupes de la confédération, qui exigea, en 1852, l'abolition de la constitution. Cette dernière fut remplacée par une charte. Le règne de ce prince ne fut qu'une suite de conflits avec la représentation du pays. Au moment de la guerre entre la Prusse et l'Autriche, il prit parti pour cette dernière puissance ; une division de l'armée prussienne fut envoyée dans ses États, et, par suite de la retraite de ses troupes, il se trouva pris à Wilhelmshöhe, et interné au château de Stettin (23 juin 1866). La paix de Prague le priva de son trône ; il se retira en Bohême. — Il est mort à Horowitz, le 6 janvier 1875.

En 1831, l'électeur s'était mariémorganatiquement avec Mme Lehmann, épouse divorcée d'un officier prussien, qu'il avait créée comtesse de Shafmbourg et princesse de Hanau. Aucun des neuf enfants qu'il en a eus n'était apte à lui succéder, et il eut pour héritier son cousin le landgrave Frédéric, né le 26 novembre 1820, général dans la cavalerie prussienne.

**FRÉDÉRIC-GUILLAUME** (Nicolas-Charles), prince impérial allemand, héritier présomptif de la couronne de Prusse, né le 18 octobre 1831, passa par différents grades dans l'armée prussienne, avant d'être nommé lieutenant général, en 1860, suivant les traditions de la dynastie. Il fit, en cette qualité, la campagne de Danemark en 1864, dans l'état-major du feld-maréchal Wrangel, fut nommé général d'infanterie en 1866, et prit part à la campagne de Sadowa, comme commandant de la 2<sup>e</sup> armée, dite armée de l'Oder.

Lors de la guerre franco-prussienne, dès le mois de juillet 1870, il fut mis à la tête de la 3<sup>e</sup> armée, dans laquelle furent incorporés les corps bavarois. Parti de Spire, et se dirigeant sur la Lauter et Landau, il livra, à Wissembourg, un premier combat, dans lequel le général Abel Douay mourut héroïquement (4 août), et remporta peu après, sur le maréchal de Mac-Mahon, la victoire de Wörth ou Reichshoffen (6 août), où il avait pu engager 75 000 Allemands contre les 85 000 hommes de l'armée française. Après avoir fait investir Strasbourg par les corps badois et wurtembergeois, sous le commandement du général de Werder, le prince royal sortit de l'Alsace et traversa les Vosges pour se rallier à l'aile gauche du prince Frédéric-Charles ; mais, apprenant la retraite des généraux de Mac-Mahon et de Faily vers le sud, il se dirigea sur Nancy, et occupa successivement Vitry-le-Français, Châlons et Epernay. Pendant ce temps, le maréchal de Mac-Mahon, dont l'armée avait été reformée, se dérobait et quittait la vallée de la Marne pour marcher sur Metz. A cette nouvelle, Frédéric-Guillaume opéra une immense conversion à droite, et, malgré les quatre jours d'avance que Mac-Mahon avait sur lui, l'atteignit sous les murs de Sedan, et lui fit subir, appuyé par l'armée du prince royal de Saxe, un désastre sans précédent dans notre histoire (1<sup>er</sup> septembre). Le ma-



réchal avait été blessé au début de la bataille. A quatre heures du soir, l'empereur Napoléon III fit hisser le drapeau blanc sur les murs de Sedan, et capitula avec 83 000 hommes, dont 4 000 officiers, livrant en outre 400 pièces de campagne et 10 000 chevaux. L'armée allemande avait fait, pendant la bataille, près de 25 000 prisonniers. Immédiatement après cette victoire, qui détermina la révolution du 4 septembre et la proclamation de la République en France, la 3<sup>e</sup> et la 4<sup>e</sup> armées allemandes se dirigèrent sur Paris. Le prince de Prusse investit la rive gauche et le prince de Saxe la rive droite. On connaît les péripéties de ce siège mémorable, dont les principaux épisodes furent les combats de Châtillon, des Hautes-Bruyères, de Bagneux, du Bourget, et les batailles de Champigny et de Montretout. Le 26 janvier 1871, Paris capitula faute de vivres. Le prince Frédéric-Guillaume avait été nommé, au commencement du mois de novembre, en même temps que son cousin le prince Frédéric-Charles, feld-maréchal de Prusse, titre qui n'avait jamais été porté par les princes de sa maison. Depuis la guerre, il fut appelé à présider la commission de défense qui décida la construction ou l'amélioration des places fortes sur les frontières française, autrichienne et russe. Il a été chargé par son père, en avril 1875, d'une mission diplomatique auprès de Victor-Emmanuel, destinée à cimenter l'union des deux pays. Au mois de juin 1878, il fut désigné par l'empereur comme régent, lorsque l'attentat de Nobiling eut condamné le vieux souverain à plusieurs mois de repos.

Le prince Frédéric-Guillaume a épousé, le 25 janvier 1858, la princesse Victoria, fille aînée de la reine d'Angleterre, princesse royale de Grande-Bretagne et d'Irlande, duchesse de Saxe, née le 21 novembre 1840, dont il a eu trois fils et quatre filles (voy. Prusse).

**FREILIGRATH** (Ferdinand), célèbre poète lyrique allemand, né à Detmold le 17 juin 1810, fils d'un instituteur, fut destiné d'abord au commerce, entra dans plusieurs maisons, et s'efforça de concilier les exigences de son service avec sa vocation poétique. Il était en Hollande lorsque parurent ses premiers essais. En 1837, il revint en Allemagne et s'inspira de la nature poétique des bords du Rhin, comme naguère des grandes scènes de la mer. Recommandé par les poètes Schwab et Chamisso et par Alexandre de Humboldt, il obtint du roi de Prusse, en 1842, une pension de 1 500 francs.

Mais bientôt M. Freiligrath, à l'instigation du républicain George Herwegh, déclarant que : « le poète doit marcher avec le peuple, » renvoya sa pension et publia, sous le titre de *Profession de foi* (Glaubensbekenntnis, Mayence, 1844), l'un de ses plus importants ouvrages. Malgré les protestations modérées de sa préface, deux pièces particulièrement condamnées, *la Liberté et le Droit*, *l'Arbre de l'humanité*, lui attirèrent un ordre d'exil. Il se retira d'abord en Suisse, puis, en 1846, à Londres, où il entra dans une maison de commerce. Il allait, sur l'invitation de Longfellow, s'embarquer pour l'Amérique, lorsque la révolution de 1848 le ramena en Allemagne. Poursuivi pour son poème, *les Morts aux Vivants* (die Todten an die Lebenden), il fut acquitté et devint un des chefs du parti démocratique de Dusseldorf. Il prit à Cologne la direction de la *Nouvelle Gazette rhénane*; mais de nouvelles poursuites le déterminèrent à se réfugier à Londres. Il rentra à Stuttgart en 1868, et composa pendant la guerre franco-prussienne des chansons de circonstance. — Il est mort à Cannstadt, le 17 mars 1876.

Parmi les autres ouvrages de M. F. Freiligrath,

il faut citer : *Poésies* (Gedichte, 1838; 12<sup>e</sup> édit., Stuttgart, 1851), recueilli précédé d'un autre analogue : *Quelques Gerbes* (Zwischen den Garben; *Ibid.*, 1849); *l'Odéon du Rhin* (Rheinisches Odeon; Coblenz, 1849), en collaboration avec Hbu et Schnezler; *l'Annuaire du Rhin* (Rheinisches Jahrbuch; Cologne, 1840-1841), avec Simrock et Mazerath; *la Westphalie romantique* (das romantische Westfalen, 1842), avec Duller; 1862, *Poème au profit de la cathédrale de Cologne* (Darmstadt, 1842), avec Schücking; *Charles Immermann, en souvenir de lui* (Karl Immermann; Stuttgart, 1842); *Ça ira, six poèmes* (Herisau, 1846); *Nouvelles poésies politiques et sociales* (Neuere politische und sociale Gedichte; Cologne, 1849). Il a traduit les *Odes et les Chants du Crépuscule* de Victor Hugo (Stuttgart, 1836), et les *Chansons* (Lieder) du poète anglais Burns.

**FRÉMIET** (Emmanuel), sculpteur français, né à Paris en 1824, et neveu du sculpteur Rude, suivit quelque temps l'atelier de son oncle, passa plusieurs années à la Clinique, et exécuta des travaux anatomiques pour le musée Orfila. Après de nombreuses *Etudes* de zoologie et de myologie, il débuta au Salon de 1843 par une *Gazelle*, étude en plâtre. Il a donné depuis un *Dromadaire* en cire (1847); divers types de chiens *Ravaude* et *Mascareau* (1848); *Matador*, un *Chameau tortare* (1849); un *Ours blessé*, des *Poules cochinchinoises*, et le *Chien courant blessé*, son chef-d'œuvre, aujourd'hui au Musée du Luxembourg (1850); *Ravageur et Ravageode*, le *Cheval à Montfaucou*, qui fit sensation et fut acheté par le ministère d'Etat (1853); cinq statuettes à l'Exposition universelle de 1855: *Carabinier*, *Artilleur à cheval*, *Voltigeur*, *Gendarme à cheval*, *Brigadier des guides*, faisant partie d'une collection commandée par l'empereur et complétée en 1859 par un *Cent-garde*, un *Artilleur de la garde*, un *Zouave de la garde*, un *Sapeur* et un *Cheval de troupe*; le *Centaure Térèe*, un *Chat de deux mois* (1861); *Cavalier gaulois*, appartenant au ministère d'Etat, *Centaure emportant un ours*, bronze (1863); *Pan et Ours*, *Chef gaulois*, statue équestre (1864); *Cavalier romain*, à l'Exposition universelle de 1867; *Napoléon 1<sup>er</sup>*, statue équestre; *Métamorphose de Neptune en cheval* (1868); *Lois d'Orléans*, frère de Charles VI, statue équestre en bronze pour le château de Pierrefonds; *Chevaux marins et dauphins*, groupe en bronze pour une fontaine (1870); *Homme de l'âge de la pierre*, reconstitué sur des fragments humains de l'époque, et un buste colossal de *la Guerre* (1872); *Fauconnier* et *Damoiselle*, statuettes en bronze argenté (1873); *Jeanne d'Arc*, statue tumulaire en plâtre, différente de la statue équestre du même personnage, érigée en 1874 sur la place des Pyramides, et due au même; artiste *l'Homme de l'âge de pierre*, reproduction en bronze, et *Ménéstrel du xv<sup>e</sup> siècle*, statuette en bronze argenté (1875); *Rétiaire* et *gorille*, groupe en terre cuite (1876); *Saint-Grégoire de Tours*, statue en marbre pour le Panthéon et *Chevalier errant*, statue équestre en plâtre (1878); *Saint-Michel*, un *Spadassin*, statuette en bronze doré et argenté (1879). Il n'a point figuré à l'Exposition universelle de 1878.

M. Frémiet a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1849, une 2<sup>e</sup> en 1851, une médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1855, une 2<sup>e</sup> médaille à l'Exposition universelle de 1867 et la décoration en 1860. Il a succédé à Barye, comme professeur de dessin d'animaux au Muséum d'histoire naturelle (1875).

**FRÉMINET** (Henri-Etienne-Jean-Baptiste-Léon), député français, né à Troyes, le 7 novembre 1843, étudia le droit à Paris, s'inscrivit au barreau de

cette ville, fut secrétaire de M. E. Durier et se fit recevoir docteur en droit. Il alla s'inscrire, en 1869, au barreau de sa ville natale, plaïda dans quelques affaires importantes, et devint, après le 4 septembre 1870, secrétaire général de la préfecture de l'Aube. Il s'engagea ensuite dans les mobilisés de ce département et prit part avec eux à la campagne de l'Est. Elu, depuis, conseiller municipal de la ville de Troyes et nommé sous-lieutenant dans l'armée territoriale, M. Fréminet se porta candidat aux élections pour la nouvelle Chambre des députés, le 20 février 1876, dans l'arrondissement de Troyes, avec une profession de foi franchement républicaine. Il obtint 12 613 voix, contre 5900 environ partagées entre un concurrent républicain et deux monarchistes. Il prit place sur les bancs de la gauche, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent leur vote de confiance au cabinet de Broglie. M. Fréminet fut réélu, le 14 octobre, par 17 312 voix, contre 5942 obtenues par M. Droche, candidat monarchiste soutenu vivement par le gouvernement. M. Fréminet représente le 2<sup>e</sup> canton de Troyes au Conseil général de l'Aube.

**FRÉMONT** (John-Charles), voyageur, savant et homme d'État américain, est né le 21 janvier 1813, à Savannah (Géorgie) d'un Français et d'une Virginienne. Après la mort de son père, il prit ses degrés au collège de Charleston, et se fit professeur de mathématiques pour soutenir sa famille. En 1833, il fut désigné pour donner des leçons à bord du navire de guerre *le Natchez*, et fit en cette qualité une croisière de deux ans et demi. A son retour, il adopta la profession d'ingénieur civil, et, après divers travaux remarquables, accompagna Nicolet, savant français au service des États-Unis, dans l'exploration des prairies du nord-ouest. Pendant son absence (1838-1839), il fut nommé lieutenant en second dans le corps des ingénieurs topographiques. Tandis qu'il préparait à Washington les cartes de la région qu'il venait de parcourir et le rapport de son expédition, il devint amoureux d'une fille de Thomas Benton, sénateur du Missouri, la demanda en mariage, et, sur le refus du père, l'enleva et l'épousa devant un prêtre catholique, bien que ni lui ni elle ne fussent de cette religion (1841). On devait plus tard, lors de sa candidature à la présidence, lui reprocher ce fait, comme un acte de profession de foi contraire à la religion de la majorité des citoyens de l'Union.

Au mois de mai de l'année suivante, il partit pour la première de ses trois grandes expéditions. Elle dura cinq mois, et eut pour résultat la reconnaissance de la fameuse passe du Sud, à travers les montagnes Rocheuses, et l'ascension par M. Frémont et quatre de ses hommes du plus haut sommet de cette chaîne, le Pic de la rivière du vent. Non seulement il détermina avec précision la situation géographique de ce passage qui, depuis la découverte des mines d'or, s'est ouvert pour tant de milliers d'émigrants, mais encore il fit, au point de vue scientifique, un tableau exact et complet de la région qu'il avait traversée. Le Rapport très intéressant qu'il présenta à son retour, plusieurs fois réimprimé en Amérique et en Angleterre, fut traduit en plusieurs langues étrangères.

M. Frémont repartit presque aussitôt pour une seconde expédition, combinée avec l'exploration maritime de la côte de l'Océan Pacifique, commandée par le commodore Wilkes. La petite troupe, composée de trente-neuf personnes, partit du village de Kansas le 29 mai 1843. Les travaux d'exploration durèrent jusqu'au mois d'août

de l'année suivante, et donnèrent les premiers renseignements détaillés sur le grand lac Salé, le grand bassin intérieur de l'Utah, la chaîne de la Sierra-Nevada, le territoire du futur État de Californie. Une partie de ces découvertes se fit au retour de M. Frémont, qui, après avoir effectué sa jonction avec l'expédition navale, se résolut à revenir par une route inconnue, sans guides, avec quelques hommes seulement, et malgré l'hiver qui menaçait. Il courut des périls extrêmes et perdit plusieurs de ses compagnons. Il traversa 3500 milles de pays, au milieu des neiges éternelles, étudiant la région de la haute Californie, les vallées du San-Joaquin et du Sacramento, et la contrée des mines d'or.

Revenu à Washington, M. Frémont s'occupa de tracer le plan d'une troisième expédition, tout en écrivant la relation de la seconde; et au printemps de 1845, élevé au grade de capitaine, il se mit en route pour se rendre jusqu'à l'Océan Pacifique. Arrivé dans la vallée du Mississippi, il trouva le Mexique en pleine guerre avec les États-Unis. Les colons américains, menacés par les troupes mexicaines, l'invitèrent à se mettre à leur tête, et furent vainqueurs sous ses ordres. M. Frémont se mit alors en communication avec le commandant de l'escadre qui croisait sur les côtes, et, après la soumission de la Californie, il en fut nommé, le 24 août, commandant militaire par le commodore Stockton. Mais les Californiens s'insurgèrent, et les Américains ne purent se maintenir que par l'intervention du général Kearney. A cette époque, M. Frémont reçut le brevet de lieutenant-colonel. A la suite d'un dissentiment entre les deux commandants en chef, Stockton et Kearney, il se vit traduit devant une cour martiale, pour insubordination, et destitué. Le président, M. Polk, signa la sentence, rendue conformément à la légalité; mais il offrit en même temps un nouveau brevet du même grade à M. Frémont qui refusa et entra dans la vie privée.

Il résolut alors de chercher à travers les montagnes Rocheuses, un passage plus méridional des sources de l'Arkansas à la Californie. Il partit de Pueblo, sur le haut Arkansas, avec trente-trois hommes et cent trente-trois mules. Mais, égaré par ses guides, il vit périr toutes ses mules et un tiers de son escorte dans les neiges de la Sierra San-Juan, et lui-même arriva à pied à Santa-Fé, après des fatigues et des dangers extrêmes. Ces désastres ne l'empêchèrent pas d'organiser une cinquième expédition, et en cent jours, au milieu de nouvelles difficultés, il arriva sur les bords du Sacramento. Là il acquit la propriété de Mariposa, devenue depuis fameuse par sa magnifique exploitation aurifère, qui a fait du colonel Frémont l'un des hommes les plus riches des États-Unis. Il fut choisi par les électeurs de la Californie, lors de son annexion aux États-Unis, comme le premier sénateur envoyé au Congrès par le nouvel État (1850). L'arrêt de la cour martiale fut rapporté pour rendre son élection possible. Mais son mandat ne dura que deux ans; il fut remplacé par John Weller, partisan de l'esclavage, dont il s'était déclaré l'adversaire.

En 1856, le colonel Frémont, jusque-là si peu mêlé à la politique, devint, comme candidat à la présidence, l'adversaire le plus sérieux de Buchanan, en réunissant les suffrages de plusieurs partis politiques fusionnés à cette occasion en un seul, le parti républicain. La question de l'esclavage, après la lutte la plus vive, fit échouer sa candidature.

Le colonel Frémont n'entra aux affaires qu'à l'avènement du président Lincoln. Il avait accepté un portefeuille dans le futur cabinet; mais la révolte du Sud l'appela à des fonctions plus actives.

Très estimé comme officier, et jouissant d'une immense popularité, il fut nommé général de l'armée du Mississipi ou de l'Ouest, et reçut le commandement de l'Illinois et des États voisins. Pendant qu'il organisait ses troupes à Saint-Louis, son lieutenant, le général Lyon, fut battu et tué à Davis Creek, et le général Frémont ne put que se retrancher dans Springfield. Là, il publia, le 31 août, une proclamation qui mettait le Missouri en état de siège, confisquait les biens des rebelles et prononçait l'affranchissement des esclaves; puis avec une armée en bon état et toute dévouée, il se mit en marche contre le général Price qui venait de prendre Lexington. Mais à ce moment, il se vit accusé de concussion, et malgré les démonstrations énergiques de ses nombreux partisans, il reçut de Washington, le 2 novembre, l'ordre de remettre de suite son commandement au général Pope, en attendant l'arrivée de Hunter, son successeur désigné. Il obéit; mais sa retraite produisit un effet fâcheux sur l'armée, dont il était adoré, et l'on vit se retirer avec lui son état-major et plusieurs officiers supérieurs. Le gouvernement reconnut bientôt l'utilité de ses services, et quelques mois après, le département militaire de la Montagne lui était confié, avec le titre de major général (11 mars 1862) et le commandement d'une division avec laquelle il devait opérer dans la Virginie septentrionale. Tenu en échec par Stonewall Jackson, il fut battu à Cross-Keys, et, pour ne pas servir sous les ordres du général Pope, donna sa démission (27 juin). En 1864, désigné par une convention de Cleveland comme candidat à la présidence, il ne put lutter contre le parti qui soutenait la réélection de Lincoln.

Devenu, en 1867, président de la compagnie du Memphis et Paso and Pacific Railroad, il lança jusque sur le marché français vingt millions de bons hypothécaires dont l'unique garantie était la valeur des terrains concédés à titre provisoire par le gouvernement américain, et qui ne devaient appartenir à la Compagnie qu'après la mise en exploitation du chemin de fer. Les acheteurs de ces bons ne tardèrent pas à apprendre que cette garantie était absolument illusoire et des poursuites furent dirigées contre MM. Frémont, Gauldrée-Boileau, son beau-frère, ancien consul général de France aux États-Unis, Crampon, journaliste, etc. Condamné par défaut à cinq ans de prison et à 3000 francs d'amende (27 mars 1873), M. Frémont nia son ingérence dans les trafics dont les actionnaires français avaient été victimes. On annonça depuis que réduit à une véritable misère, il avait été obligé de vendre jusqu'à ses meubles, ses livres et ses collections (décembre 1877). Il fut nommé, en juillet 1878, gouverneur du territoire d'Arizona.

**FRÉMY** (Louis), administrateur français, ancien représentant, né à Toulon en 1808, vint étudier le droit à Paris, et se fit inscrire, en 1829, au tableau des avocats. Nommé, en 1833, auditeur de deuxième classe au Conseil d'Etat, il passa dans l'administration, fut sous-préfet à Domfront (1835) et à Gien (1837). Membre de la Commission administrative des chemins de fer (1842), dont il devint secrétaire en 1847, il fut écarté des affaires par la révolution de Février. Il y revint sous le ministère de Léon Faucher, son ami, qui le choisit pour chef de cabinet. En mai 1849, il fut nommé, le cinquième sur huit, représentant de l'Yonne à la Législative, et prit place dans les rangs de la majorité.

Après le coup d'Etat, M. L. Frémy fit partie de la Commission consultative et du nouveau Conseil d'Etat, avec le titre de conseiller ordinaire. Au mois de février 1853, il fut chargé d'organiser

sur de nouvelles bases l'administration du ministère de l'intérieur. Il succéda, en 1857, à M. de Germigny, comme gouverneur du Crédit foncier et du Crédit agricole de France. A la suite des crises que ces établissements subirent, M. Frémy ne fut pas seulement remplacé, comme gouverneur, en 1877, par M. Renouard; mais, sous l'un de ses successeurs, M. Christophe, il se vit même enveloppé, avec MM. de Soubeyran et Leviez, ses anciens collègues de l'administration, dans des poursuites judiciaires motivées sur une distribution de dividende fictif (décembre 1878). Membre du Conseil général de l'Yonne, il avait été porté comme candidat officiel, aux élections législatives de mai 1869, dans la 1<sup>re</sup> circonscription de ce département, et avait échoué au scrutin de ballottage avec 17366 voix, contre 17829 données au candidat de l'opposition démocratique, M. Rampont. M. L. Frémy a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 5 juillet 1863.

**FRÉMY** (Arnould), littérateur français, né le 17 juillet 1809, fils d'un professeur de chimie à Saint-Cyr, embrassa d'abord la carrière de l'enseignement. Reçu docteur ès lettres à Paris, en 1843, avec une thèse très remarquée sur *les Variations du style français au XVII<sup>e</sup> siècle*, il fut nommé professeur suppléant de littérature française à Lyon.

A cette époque, il avait déjà publié plusieurs romans et nouvelles : *Elfride et les Deux anges* (1833, 4 vol. in-8); *une Fée de salon* (1836, 2 vol.); *la Chasse aux fantômes* (1838, in-8); *les Roués de Paris* (1838, 3 vol. in-8); *les Femmes proscrites* (1840, 2 vol.), et *la Physiologie du rentier* (1841), en société avec Balzac. Sa collaboration persistante à la petite presse parisienne le fit destituer, comme auteur d'ouvrages qui ne s'accordaient pas avec la gravité de ses fonctions. Cependant il rentra, en 1847, dans l'enseignement supérieur et obtint une nouvelle suppléance à la Faculté de Strasbourg. Il donna sa démission lors de la révolution de Février. Rendu complètement aux lettres et au journalisme, il collabora activement à la *Revue de Paris*, à la *Revue britannique*, au *Siècle*, au *Peuple*. De 1854 à 1859, il fut un des trois principaux rédacteurs du *Charivari*.

Outre les romans déjà cités, on a de M. Frémy : *le Journal d'une jeune fille* (1854, in-18); *les Maîtresses parisiennes* (1855, 2<sup>e</sup> édit., 1857; un 2<sup>e</sup> vol. 1858); *Confessions d'un Bohémien* (1857, in-18); *les Mœurs de notre temps* (1860, in-18); *les Amants d'aujourd'hui* (1862, in-18); *la Comédie du printemps* (1863, in-16); *la Révolution du journalisme* (1865, in-8); *les Batailles d'Adrienne* (1865, in-18); *les Gens mal élevés* (1867, in-18); *les Pensées de tout le monde* (1874, in-18); *la Guerre future* (1875, in-18), etc.; puis deux comédies représentées à l'Odéon : *le Loup dans la bergerie* (1853), en un acte; et *la Réclame* (1857), en cinq actes.

**FRÉMY** (Edmond), chimiste français, membre de l'Institut, né à Versailles, le 28 février 1814, frère du précédent, fit, sous la direction de son père, ses études scientifiques, et devint, en 1831, préparateur des cours de M. Pelouze, à l'École polytechnique. Il le suivit et le remplaça tour à tour à cette école, ainsi qu'au Collège de France, suppléa quelque temps M. Gay-Lussac au Muséum d'histoire naturelle, et succéda enfin à ces deux maîtres en 1843 et 1850. Il avait, avant d'occuper les deux chaires de l'École polytechnique et du Muséum, fait ses premiers cours aux Écoles centrale et du commerce. En février 1879, il a été appelé à remplacer M. Chevreul, comme directeur du Muséum. Il a été élu membre de l'Académie

des sciences en 1857, en remplacement de Thénard. Décoré de la Légion d'honneur, le 19 mai 1844, il a été promu officier le 30 avril 1862, et commandeur le 20 octobre 1878.

On a de M. Ed. Frémy une vingtaine de *Mémoires* insérés, de 1835 à 1856, dans les *Annales de chimie*, la plupart en collaboration avec quelque autre savant. On cite surtout, sous son nom seul, *De la Composition chimique du cerveau*. Il a écrit, en société avec son maître M. Pelouze : *Traité de chimie générale* (1844-1857, 6 vol. in-8, avec atlas et planches); puis une *Chimie élémentaire* et un *Abrégé de chimie*, simples réductions du premier ouvrage. Parmi ses études plus récentes, nous citerons : *le Métal à canon* (1874, in-8); *Sur la Génération des ferments* (1875, in-8).

**FRENCH** (Benjamin F.), écrivain américain, né en Virginie, le 8 juin 1799, commença l'étude du droit, puis se mit à écrire dans les journaux littéraires, et publia, en 1825, un premier ouvrage intitulé : *Biographia Americana*, etc., suivi d'*Études biographiques sur les femmes auteurs éminentes* (Memoirs of eminent female writers). En 1830, il passa dans les contrées tempérées du sud-ouest, où, tout en se livrant à des entreprises commerciales, il recueillit et traduisit du français et de l'espagnol une foule de documents relatifs à l'histoire primitive de la Louisiane; il les réunit en une série de cinq volumes in-8, qui parurent successivement, de 1846 à 1853, sous ce titre : *Historical Collections of Louisiana, embracing many rare and valuable documents*, etc. (New-York; 2 tomes supplémentaires).

**FREPPÉL** (Mgr Charles-Émile), prélat et écrivain ecclésiastique français, est né à Obernai (Bas-Rhin), le 1<sup>er</sup> juin 1827. Professeur d'éloquence sacrée à la Faculté de théologie de Paris, il se distingua également par son enseignement, par ses ouvrages et par ses prédications. Il fit des conférences à la jeunesse des écoles, et prêcha le carême de 1862 à la chapelle des Tuileries. Il devint, en 1867, doyen de l'église de Sainte-Geneviève. Il était depuis plusieurs années chanoine honoraire de Notre-Dame. Appelé à Rome en août 1869, pour prendre part aux travaux préparatoires du Concile œcuménique, il fut un des soutiens les plus décidés du dogme de l'infailibilité. Nommé évêque d'Angers, le 27 décembre 1869, préconisé le 21 mars 1870, il fut sacré à Rome le 18 avril suivant. Le pape félicita l'empereur de ce choix par une lettre autographe.

Aux élections complémentaires du 2 juillet 1871 pour l'Assemblée nationale, M. Freppel qui avait protesté, dans une lettre éloquente, contre l'annexion de l'Alsace à l'Allemagne, fut porté, comme candidat à Paris, sur la liste de l'Union conservatrice; il échoua avec 68 357 voix. Il fut, en 1872 et en 1873, l'un des plus actifs organisateurs de pèlerinages plus politiques que religieux à Paray-le-Monial, au Puy, etc., et lors d'un voyage de M. de Mac-Mahon à Angers, il salua en lui l'homme « dont la haute influence contribuerait efficacement à ramener la France dans la voie des traditions glorieuses qui, depuis tant de siècles, ont fait sa gloire et sa force. » Membre du conseil supérieur de l'instruction publique (4 juin 1873), il déploya un grand zèle pour les intérêts de l'enseignement religieux et la répression des tendances laïques dans les écoles primaires. Après le vote de la loi sur la liberté de l'enseignement supérieur, il s'occupa activement de la fondation à Angers d'une Université libre, dont il régla lui-même la discipline intérieure. La polémique qu'il soutint, au mois d'avril 1876, contre M. de Falloux, au sujet de la rétrocession d'un terrain

attenant à l'hospice Swetchine à Ségre, fit beaucoup de bruit et se termina par la menace d'une excommunication à laquelle s'opposa le nonce du pape. Après la mort de M. Dupanloup, M. Freppel sembla vouloir prendre le rôle du célèbre prélat, comme interprète du haut clergé. On remarqua la réponse véhémentement qu'il adressa à M. Gambetta aussitôt après la publication du discours prononcé à Romans (septembre 1878). On attribua une importance encore plus considérable à la lettre qu'il écrivit à M. Dufaure, le 25 janvier 1879, pour lui demander la répression du *Siècle*, qui signalait les magistrats suspects d'opinions bonapartistes et cléricales. Cette lettre qui souleva, dans le conseil des ministres, des débats entre M. Dufaure et le maréchal président de la République, ne fut pas étrangère, dit-on, à la démission que celui-ci donna cinq jours plus tard. A la fin d'octobre 1879, il prononça, dans la cathédrale de Nantes, un éloge de Lamoricière, qui, par la condamnation absolue des principes et des institutions de la société moderne, parut la plus grave attaque du haut clergé français contre le nouveau gouvernement républicain. Quelques mois auparavant, le nom de Mgr Freppel était un des premiers mis en avant par la presse à l'occasion de la promotion prochaine au cardinalat de plusieurs dignitaires de l'Église. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

On cite de lui : *les Pères apostoliques et leur époque* (1859, in-8, 3<sup>e</sup> édit. 1870); *les Apologistes chrétiens au II<sup>e</sup> siècle* (1860, in-8, 2<sup>e</sup> édit. 1870); *Saint Irénée et l'éloquence chrétienne dans la Gaule aux deux premiers siècles* (1861, in-8); *Examen critique de la Vie de Jésus de M. Renan* (1863, in-8, très nombr. édit.), la plus sérieuse des innombrables réfutations de ce fameux livre; *Conférences sur la divinité de Jésus-Christ* (1863, in-18); *Tertullien* (1864, 2 vol. in-8); *Saint Cyprien et l'Église d'Afrique au III<sup>e</sup> siècle* (1865, in-8, 2<sup>e</sup> édit. 1873); *Clément d'Alexandrie* (1865, in-8; 2<sup>e</sup> édit. 1873); *Examen critique des Apôtres de M. Renan* (1866, in-8); *Origène* (1868, in-8); la plupart des livres précédents sur les pères de l'Église sont des recueils des leçons de M. Freppel à la Sorbonne, etc.; puis quelques discours détachés : *le Panégyrique de Jeanne d'Arc*, prononcé à Orléans (1860, in-8); *l'Oraison funèbre du cardinal Morlot* (1863, in-8), et des recueils ou des travaux plus considérables, *Œuvres oratoires* (1869-1874, 3 vol. in-8); *Œuvres polémiques* (1874, in-8); *l'Église et les ouvriers* (1876, in-18); *les Devoirs du chrétien dans la vie civile* (1876, in-18); *Oraison funèbre de Mgr Fruchaud, archevêque de Tours* (1876, in-18), etc. On parle aussi d'un oratorio sur la Vie de sainte Geneviève, dont M. Freppel aurait jadis écrit le libretto et M. Gounod la musique.

**FRÈRE** (Édouard-Benjamin), libraire et bibliographe français, né à Rouen en 1797, fut d'abord libraire, puis devint secrétaire-archiviste de la Chambre de commerce de Rouen, membre de l'Académie de cette ville, de la Société des bibliophiles normands, de celle des antiquaires de Londres, etc. — Il est mort à Rouen en avril 1874.

L'ouvrage principal auquel il dut sa notoriété est le *Manuel du bibliographe normand*, dictionnaire bibliographique et historique, à la fois spécial et complet (2 vol. in-8). Il a publié en outre : un double *Voyage historique et pittoresque de Paris à Rouen et de Rouen à Paris sur la Seine* (1837, in-18, avec cartes, plus. édit.); *Guide du voyageur en Normandie* (1844, in-18, avec carte et grav.); *De l'Imprimerie et de la Librairie à Rouen dans les XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles* (1843, in-8); *Des Livres de liturgie de l'Église d'Angleterre imprimés à Rouen aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles* (1867, in-8);

*Une Séance de l'Académie des Palinods, en 1640* (1867, in-8); *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque municipale de Rouen* (1874, in-8), puis une série de notes et notices d'histoire et de bibliographie intéressant sa province.

**FRÈRE** (Pierre-Édouard), peintre français, né à Paris, le 10 janvier 1819, entra, en 1836, dans l'atelier de Paul Delaroche, suivit l'École des Beaux-Arts, se livra à la peinture de genre, et débuta au Salon de 1843. Il a donné, entre autres sujets, la plupart exposés : *le Petit gourmand, le Petit curieux, le Petit saltimbanque, les Raisins, la Cuisinière, la Poule aux œufs d'or, l'Atelier, Lully enfant, la Blanchisseuse, le Tonnelier, la Tricotieuse, le Gôûter, la Bouillie, des Scènes et des Études d'intérieur, etc.* (1843-1853); *le Vendeur saint, le Dîner, la Leçon de lecture, Jeune Femme peignant, Intérieur de cour en automne, la Petite pourvoyeuse* (1855); *le Repos, la Sortie du bain, le Balayeur, la Toilette du dimanche* (1857); *Allant à l'école, les Petits frileux, la Leçon de flûte* (1859); *Asile pour la vieillesse à Ecouen, Grande bataille, la Petite École, un Intérieur au Pollet, Dieppe* (1861); *la Prise d'armes, le Retour du bois, Effet de neige, la Grand-mère* (1863); *Jeune fille cousant, les Fileuses* (1864); *l'Ouvroir à Ecouen, le Jour des Rameaux* (1866); *le Benedictine, les Premiers pas, la Prière, la Bibliothèque, les Petits bûcherons, le Poêle, Intérieur à Royat, à l'Exposition universelle de 1867; les Coususes* (1868); *Sortie de l'école des garçons, Sortie de l'école des filles* (1869); *le Marchand de marrons, le Petit oiseau* (1870); *une Présentation, Scène d'intérieur* (1872) et après une assez longue abstention, un *Intérieur à Ecouen et le Départ pour l'école* (1877). M. Édouard Frère, dont les sujets ont été popularisés par la lithographie, a obtenu deux 3<sup>es</sup> médailles en 1850 et 1855, une 2<sup>e</sup> en 1852, et la décoration à la suite de l'Exposition universelle de 1855.

**FRÈRE** (Charles-Théodore), peintre français, né à Paris, le 24 juin 1815, étudia sous M. J. Coignet et sous Roqueplan, et débuta au Salon de 1834. En 1836, il partit pour l'Algérie, assista à la prise de Constantine, et parcourut le désert et les provinces d'Orient; la plupart de ses nombreux tableaux sont exécutés d'après les souvenirs et les croquis de son voyage. Plus tard il se fixa en Égypte.

On a remarqué parmi ses œuvres : *Écurie du Loiret* (1835); *le Pont de Saint-Ouen, le Pont des Carmes, le Faubourg Bab-a-Zoum, la Fontaine Bab-el-Oued, le Marché de l'Arva, la Rue des Juifs à Constantine, l'Assaut, la Caravane au gué, le Bazar de Janina, le Marché de Constantine* (1848); *Halte d'Arabes*, acquis par le ministre de l'intérieur (1850); *une Rue de Constantinople, Mosquée à Beyrouth, Bazar à Damas, une Cour à Tauthat* (1855); *Bazar à Beyrouth, Halte à Gizeh* (1857); *un Harem au Caire, Anes et âniers au Caire, Café de Mohammed* (1859); *la Halte du soir à Minieh* (Égypte), *Arabe buvant à une fontaine du Caire, Restaurant arabe à la porte de Choubrah, une Fête chez un uléma à Constantinople* (1861); *Ruines de Karnac à Thèbes, un Bazar à Girgeh, un Potier à Esné* (haute Égypte) (1863); *Okale, le Matin* (1864); *Café de Galata, à Constantinople*, qui reparut à l'Exposition universelle de 1867, *l'île de Philoe* (Nubie) (1865); *une Noce arabe au Caire, la Prière du soir* (1866); *Caravane de la Mecque, Ruines de Palmyre* (1868); *le Simoun, le Théâtre de Karagheuz* (1869); *Halte du soir au bord du Nil* (1870); *Caravane de la Mecque, Crépuscule au Caire* (1875); *Tombeau des califes au Caire* (1876); *un Soir dans la Haute-Égypte* (1877); *le Nil, le Soir, le*

*Désert à midi* (1878). M. Th. Frère a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1848, et une autre en 1865.

**FRÈRE** (sir Bartle-Edward), administrateur anglais, né en 1815, fut élevé aux collèges de Bath et Haileybury et entra dans le service civil des Indes en 1834. Secrétaire de sir George Arthur, gouverneur de Bombay, en 1842, il fut nommé résident britannique à Scinde en 1856, commissaire en chef, en 1860, et membre du conseil du gouvernement des Indes en 1859. Il fut décoré de l'Ordre du bain pour services rendus pendant la rébellion. Gouverneur de Bombay de 1862 à 1867, il reçut, à son retour en Angleterre, la grand-croix de l'Étoile des Indes et le titre de docteur en droit de l'Université d'Oxford. M. Bartle Frère fut chargé, au mois d'octobre 1872, d'une importante mission dans l'Afrique orientale. Il se rendit à Zanzibar, en mars 1873, et obtint du sultan de ce pays la signature d'un traité abolissant la traite des esclaves. La ville de Londres lui conféra à cette occasion les droits de bourgeoisie et une médaille d'or commémorative. Créé chevalier en 1859, il fut nommé membre du Conseil privé en 1874 et appelé, le 29 novembre, au gouvernement du Cap de Bonne-Espérance. Il eut avec la population voisine des Zoulous et son chef, Cettiwayo, des difficultés que, malgré les recommandations pacifiques du cabinet de Londres, il ne sut résoudre que par la guerre. Un grave échec fut éprouvé par ses colonnes expéditionnaires; le colonel Pearson fut bloqué dans Ekowe, et le gouverneur se vit contraint de suspendre les opérations jusqu'à l'arrivée des forces supérieures, envoyées de la métropole sous le commandement du général Chelmsford (janvier-avril 1879).

Sir Bartle Frère a publié : *Pandurang Hari, Mémoires d'un Hindou* (1873); *la Famine menaçante au Bengale*, moyen de la combattre et d'en prévenir le retour (On the Impending Famine in Bengal, 1874).

**FRÈRE-ORBAN** (Hubert-Joseph-Walther), avocat et homme politique belge, né à Liège, le 24 avril 1812, d'une très humble famille, reçut une éducation toute française, étudia le droit, se fit inscrire comme avocat au barreau de sa ville natale, et acquit rapidement une réputation dans le parti libéral. Il fut, dès 1830, un des fondateurs des journaux destinés à soutenir la cause de la révolution belge, et membre des diverses associations organisées pour résister à la politique des cabinets catholiques. Il fut envoyé en juin 1847, par les électeurs de Liège, comme représentant à la Chambre belge. Il occupa ensuite, à deux reprises différentes, en 1847 et de 1848 à 1852, le portefeuille des finances, et, dans l'intervalle de ces deux administrations, celui des travaux publics. On lui attribua, peu avant sa retraite, un petit pamphlet pseudonyme, intitulé : *Lettre à M. de Decker*, par Van Damme (Bruxelles, 1852, in-8). Il combattit activement, par des modifications profondes dans les institutions de crédit, notamment par l'organisation de la banque nationale de Belgique, la crise financière qui suivit la révolution de 1848.

Rappelé au ministère des finances, M. Frère-Orban s'opposa vivement, en 1861, au traité de commerce avec la France et au cours légal des monnaies d'or françaises. Son échec sur ce dernier point lui fit donner sa démission à la fin d'avril; mais le roi, après l'avoir fait rentrer au cabinet, d'abord comme ministre d'État, lui rendit, au mois d'octobre de la même année, le portefeuille des finances. M. Frère-Orban, non seulement garda le ministère lors de la retraite de M. Rogier et de ses collègues, mais il fut choisi pour prési-

dent du conseil dans le nouveau cabinet, le 3 janvier 1868. Son administration fut signalée, cette année même, par un conflit élevé entre la France et la Belgique au sujet de la loi relative aux chemins de fer belges, et de la cession de l'exploitation des lignes du Luxembourg à une compagnie française. Malgré les intérêts et les rivalités qui tendirent à irriter le débat, on tomba d'accord que cette cession ne portait aucune atteinte au droit de pleine propriété de l'État sur les lignes concédées et n'avait qu'une portée exclusivement commerciale (avril-juillet 1869).

En mars 1870, il présenta à la Chambre des représentants divers projets de lois supprimant l'impôt sur le sel et les droits d'entrée sur les poissons, abaissant à 10 centimes la taxe des lettres à l'intérieur et augmentant de un franc par hectolitre les droits sur la fabrication des alcools. Aux élections générales du mois de juin suivant, le parti libéral perdit quatorze voix et le ministère qui donna sa démission, fut remplacé par un cabinet catholique, présidé par M. Malou. M. Frère-Orban, devenu chef de l'opposition, eut avec divers membres de la nouvelle majorité de vives polémiques, l'une d'elles faillit même se terminer par un duel (mai 1874). La popularité du leader de la gauche reçut quelque atteinte lors de la discussion du projet de loi sur la collation des grades : il prit pour thèse le principe de la liberté absolue en matière d'enseignement, rallia à son opinion les libéraux doctrinaires de la Chambre, et le projet fut voté à une grande majorité.

Toutefois, le 13 juin 1878, à la suite des élections générales qui ramenèrent le parti libéral au pouvoir, M. Frère-Orban reçut de Léopold II le portefeuille des affaires étrangères et la présidence du conseil. Un de ses premiers actes fut la création d'un ministère spécial de l'instruction publique, qui fut confié à M. Van Humbeuk. Puis, à la suite des plus vives et des plus solennelles discussions, le cabinet fit voter par les deux Chambres et sanctionner par le roi une loi sur les écoles primaires, destinée à mettre une barrière aux envahissements de l'esprit ultramontain et dont le trait principal était la suppression de l'enseignement spécial du dogme dans les écoles publiques. Le clergé qui n'avait pas réussi à en prévenir l'adoption, provoqua, pour en empêcher les effets, une agitation extrême, mit les écoles en interdit et alla jusqu'à lancer l'excommunication à la fois contre les instituteurs laïques, leurs élèves et leurs familles : la lutte entre le parti libéral et le cléricalisme arriva à son apogée (octobre 1879).

M. Frère-Orban est haut dignitaire de plusieurs ordres, notamment grand-croix de l'Aigle-Rouge de Prusse et grand officier de la Légion d'honneur. A l'époque où il étudiait le droit en France, il avait écrit une comédie en trois actes, *Trois jours d'une coquette*, qui fut alors très-bien accueillie par Jules Janin, et qui a été depuis représentée au théâtre de Liège.

**FRERICHS** (Frédéric-Théodore), médecin allemand, né le 24 mars 1819, à Aurich, dans le Hanovre, se rendit à l'université de Göttingue, en 1838, pour y étudier la médecine et les sciences naturelles. Reçu docteur, il visita Berlin, Prague et Vienne, la Hollande, la Belgique et la France et se fixa, en 1846, à Göttingue. Agrégé à l'École de médecine et attaché à l'Institut physiologique de M. Rodolphe Wagner, il y fit des cours. En 1851, il fut appelé à Kiel, pour y diriger la polyclinique et l'hôpital académique; mais dès l'année suivante, ayant pris part à la guerre des duchés de Schleswig et Holstein contre le Danemark, il dut rentrer en Allemagne et devint professeur titulaire de pathologie et de thé-

rapeutique de l'université de Breslau, et directeur de la clinique médicale de cette ville. En 1859, il fut nommé professeur de clinique médicale à l'université de Berlin, et pendant la guerre franco-allemande, médecin en chef de l'armée. En 1854, le roi de Prusse lui a conféré la décoration de l'Aigle-Rouge et le titre de conseiller intime.

M. Frerichs a collaboré activement au *Dictionnaire de physiologie* de Wagner (Brunswick, 1843 et suiv.); au *Dictionnaire de chimie* de Liebig, Poggendorf et Wöhler (ibid., 1837 et suiv.) et au *Supplément* (1850-1852). Quelques-uns de ses articles, imprimés à part, forment de véritables ouvrages, tels que le *Traité pratique des maladies du foie* (Klinik der Leberkrankheiten; Brunswick, 1859), traduit en français par MM. Pellegot et Dumesnil (Paris, 1860, in-8, figures).

**FRESENIUS** (Charles-Remigius), chimiste allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, le 28 décembre 1818, fut élève dans une pharmacie de sa ville natale. Il se rendit, en 1840, à l'université de Bonn et devint, l'année suivante, préparateur au Laboratoire-Liebig de l'Université de Giessen, où il prit ses grades. Appelé, en 1845, comme professeur de chimie et de physique à l'Institut agronomique de Wiesbaden, il y fonda un laboratoire qui prit de grands développements par la variété de ses applications industrielles et agricoles.

Parmi ses travaux personnels, à part des mémoires dans les recueils scientifiques, on peut citer : *Instruction pour l'analyse qualitative* (1841; 14<sup>e</sup> éd. 1874); *Instruction pour l'analyse quantitative* (1846, 6<sup>e</sup> éd. 1875-1876); *Recherches chimiques sur les principales eaux minérales du duché de Nassau* (Chem. Untersuchungen, etc., 1850); *Histoire du laboratoire de chimie des Wiesbaden* (Geschichte des chem. etc., 1873). Ces divers travaux ont été traduits en français.

**FRESNEAU** (Armand), homme politique français, ancien représentant du peuple, sénateur, né à Redon (Ille-et-Vilaine) en 1822, est fils d'un préfet du gouvernement de Juillet. Après avoir fait ses études au collège de Rennes, il devint secrétaire de M. Duchâtel et se destinait à la carrière diplomatique; mais après la révolution de février 1848, il se porta aux élections pour la Constituante et fut élu représentant d'Ille-et-Vilaine, grâce à l'appui du clergé, le cinquième sur quatorze, par 88 000 voix, siégea à l'extrême droite et vota contre la constitution. Il combattit aussi la République à la Législative, où il fut réélu, le premier sur douze. Le coup d'État du 2 décembre 1851 le rendit à la vie privée.

M. Arm. Fresneau rentra dans la vie politique aux élections du 8 février 1871. Élu représentant du Morbihan, le neuvième sur dix, par 47 197 voix, il fut un membre actif de la majorité monarchique et prit souvent la parole pour soutenir des propositions hostiles au gouvernement républicain. Il déposa lui-même une proposition relative à la réglementation du droit d'interpellation, un projet sur l'organisation du service religieux dans l'armée, etc. Il signa l'adresse des représentants de l'extrême droite au pape, la proposition tendant au rétablissement de la monarchie et rejeta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Il ne se représenta point aux élections sénatoriales et législatives de 1876, mais au renouvellement partiel du Sénat, le 5 janvier 1879, il fut porté sur la liste des droites, dans le Morbihan, et fut élu, le dernier sur trois, par 195 voix sur 327 électeurs.

**FREUND** (Wilhelm), lexicographe allemand, né le 27 janvier 1806, à Kempen, dans le grand-

duché de Posen, d'une famille juive, étudia à Breslau, Berlin et Halle, obtint le grade de docteur en philosophie, et ouvrit en 1828, à Breslau, une institution pour l'instruction de la jeunesse israélite. A la suite de dissentiments avec ses coreligionnaires, il accepta une place de professeur au collège de cette ville, qu'il quitta plus tard pour diriger par intérim le collège de Hirschberg, en Silésie. En 1851, M. Freund passa en Angleterre. En 1855, il retourna en Silésie et eut la direction de l'École supérieure israélite fondée à Gleiwitz, d'après ses plans. Il prit sa retraite en 1870 et se retira à Breslau.

Ce savant doit sa réputation à son grand *Dictionnaire de la langue latine* (Wörterbuch der lateinischen Sprache; Breslau, 1834-45, 4 vol.), traduit et abrégé, sous le titre de *Dictionnaire latin-français* par M. Theil, en 1855 (Paris, in-8). Il a donné aussi un *Dictionnaire de la langue latine*, en un volume (Gesamtwörterb., der lat. Sprache; Ibid., 1844); un *Dictionnaire latin-allemand et allemand-latin-grec* (Berlin, 1848), une édition estimée de l'*Oratio pro Milone* (Breslau, 1838), etc. Il a entrepris, en 1846, la publication d'une *Bibliothèque classique de l'antiquité grecque et latine* (Schülerbibliothek des griech. und röm. Alterthums; Berlin, 1846 et suiv.); *Comment on étudie la philologie* (Wie studirt man Philologie, (1875, plus. édit); *Six tables pour servir à l'histoire des littératures grecque-latine*, etc. (Sechs Tafeln, etc. Leipzig, 1873-1875).

**FREYCINET** (Charles-Louis de SAULCES DE), homme politique français, ministre, sénateur, est né à Foix (Ariège), le 14 novembre 1828, d'une famille originaire du Dauphiné. Entré à l'École polytechnique en 1846, il en sortit, le quatrième, dans les mines et fut successivement ingénieur ordinaire à Mont-de-Marsan, à Chartres (1854) et à Bordeaux (1855). Choisi à cette époque par la compagnie des chemins de fer du Midi, comme chef d'exploitation, il en régla l'organisation intérieure dans une série de circulaires importantes. En 1862, il fut chargé de diverses missions scientifiques en France et à l'étranger et présenta à l'Institut plusieurs mémoires; l'un d'eux, sur le *Travail des femmes et des enfants dans les manufactures de l'Angleterre* (1867), fut couronné en 1869. Nommé ingénieur ordinaire de 1<sup>re</sup> classe, le 11 avril 1864, et en chef le 28 octobre 1875, M. de Freycinet avait été promu officier de la Légion d'honneur le 8 août 1870.

Conseiller général du Tarn-et-Garonne, pour le canton de Nègrepelisse, il fut, après le 4 septembre 1870, envoyé par M. Gambetta comme préfet dans ce département; mais il ne put garder ce poste que pendant quelques jours, et se rendit à Tours où il accepta les fonctions de chef du cabinet militaire de la délégation (10 octobre 1870). Ce fut lui qui prépara ou étudia dans leur application les différents plans de campagne par lesquels le gouvernement de la Défense en province s'efforça de repousser l'invasion. Représenté dans la vie privée après la signature de l'armistice, il publia un livre remarquable: *la Guerre en province pendant le Siège de Paris* (1871, in-8), qu'il dédia à M. Gambetta, « au grand patriote qui avait été l'âme de la défense. » Ce livre provoqua diverses rectifications, notamment de la part du général d'Aurelles de Paladines; mais devant la Commission d'enquête instituée par l'Assemblée nationale, un autre officier supérieur, le général Borel, rendit hommage aux rares qualités déployées par M. de Freycinet durant cette longue et terrible période.

Son nom ne reparut dans la presse qu'au moment des élections sénatoriales de janvier 1876;

il posa sa candidature dans le département de la Seine et, dans une réunion préparatoire, se réclamant du nom et de l'appui de M. Gambetta, il demandait aux délégués la réparation due à la Défense nationale, « indignement outragée depuis cinq ans, » et terminait ainsi: « A côté des grands précurseurs, il y a les hommes qui se vouent à résoudre les problèmes d'administration et d'organisation que soulève l'application des idées nouvelles. Je serais un de ces hommes et, pour tout résumer en un mot, je demande à être enrôlé par vous dans la phalange scientifique de la République. » Il fut élu, le premier sur cinq, par 142 voix sur 216 électeurs et prit place dans la gauche républicaine. Rapporteur de la loi sur la réorganisation militaire, il soutint à la tribune, le 7 novembre 1876, avec un grand succès, les points les plus délicats relatifs à l'administration de l'armée, notamment la subordination de l'intendance au commandement; malgré la faiblesse de son organe, il fut très écouté, et ce début le plaça au premier rang des orateurs d'affaires du Sénat. Le 22 juin 1877, il vota contre la dissolution de la Chambre des députés demandée par le cabinet de Broglie. Le 14 décembre suivant, il fut appelé par M. Dufaure au poste de ministre des travaux publics.

Aussitôt que M. de Freycinet eut pris la direction de ce vaste service, il montra toute l'activité dont il avait donné déjà tant de preuves. Ce fut lui qui examina, soutint et décida le rachat progressif des lignes de chemins de fer par l'Etat et qui constitua, avec diverses portions de lignes déjà exploitées, ce qu'on appela *la septième réseau*. Pour atteindre ce but, il eut à vaincre bien des résistances devant les deux Chambres et à surmonter les obstacles que les grandes compagnies, dont il ébranlait la suprématie jusqu'alors incontestée, lui suscitaient par la voie de la presse.

Pendant les vacances parlementaires, M. de Freycinet fit, d'abord avec M. Léon Say, puis seul, divers voyages dans le Nord et sur le littoral ouest de la France; il voulait y étudier par lui-même les besoins de nos ports de commerce et les projets d'agrandissement dont chacun d'eux est susceptible. Tout en entrant dans les détails techniques de ces entreprises, il ne perdit aucune occasion d'affirmer le triomphe des idées républicaines et de montrer l'intime liaison qui les unissait à la fortune de la France; il déclarait d'ailleurs, à Boulogne-sur-Mer, où l'on inaugurait le monument commémoratif de la création d'un port en eau profonde, que « si ses plans étaient hardis, l'exécution en serait prudente, » et M. Léon Say ajoutait que l'épargne croissante du pays suffirait à ces travaux (8 septembre 1878). A Bordeaux, il répondit à M. Fourcand, qui avait plaidé la liberté économique, par un discours très franc et très pratique où, sans renier ses tendances protectionnistes, il caractérisait la distinction qu'il faut faire entre les principes de la science et les intérêts politiques à concilier. A Saint-Nazaire, à la Rochelle, il témoigna de la même sollicitude pour les améliorations depuis longtemps désirées par nos populations maritimes (25-27 septembre). Dans la session qui suivit, M. de Freycinet présenta à M. de Mac-Mahon un rapport sur les voies navigables à réorganiser et à compléter parallèlement au réseau des voies ferrées: ce qui représentait 10 000 kilomètres de canaux à remanier, et 2500 kilomètres de chemins de fer à ouvrir, soit une dépense de quatre milliards. Un décret conforme, rendu le 15 janvier 1879, institua en outre cinq commissions techniques correspondant aux bassins de la France et chargées de dresser le programme et l'ordre des travaux à exécuter.

A la suite de la transmission des pouvoirs de M. de Mac-Mahon à M. Grévy, M. de Freycinet

conserva son portefeuille dans le cabinet présidé par M. Waddington (4 février 1879). Dans la discussion des projets de modification des lois minières et de l'établissement des tramways, il obtint l'assentiment du Sénat, malgré les conclusions contraires de la commission (18-22 février). Depuis ce moment, dans les rumeurs relatives à l'imminence de prétendus remaniements ministériels, M. de Freycinet, par suite de l'étroite union qu'on lui attribuait avec le chef de la majorité républicaine opportuniste, M. Gambetta, fut présenté à plusieurs reprises par la presse, comme un futur président du Conseil (octobre 1879).

Outre le travail historique cité plus haut, M. de Freycinet s'était fait connaître par des ouvrages scientifiques ou pratiques : *Traité de mécanique rationnelle*, comprenant la statique comme cas particulier de la mécanique (1858, 2 vol. in-8, fig.); *De l'Analyse infinitésimale* (1860, in-8, fig.); *Des Pentes économiques en chemin de fer* (1861, in-8); *Emploi des eaux d'égout en agriculture* (1869, in-8); *Principes de l'assainissement des villes* (1870, in-8; atlas); *Traité d'assainissement industriel* (1870, in-8; atlas de 21 pl.).

**FREYTAG** (Gustave), écrivain allemand, né le 13 juillet 1816, à Kreuzbourg, en Silésie, fit de bonnes études au collège d'Oels et aux universités de Breslau et de Berlin, et obtint, en 1838, le diplôme de docteur en philosophie. Agrégé, l'année suivante, à la Faculté des lettres de cette dernière ville, il passa, en 1847, à Dresde, puis à Leipzig, où il fonda, avec M. Jul. Schmidt, le recueil littéraire, *le Messager de la frontière*.

M. Freytag débuta par un recueil de poésies intitulé : *A Breslau* (in Breslau; Berlin, 1845). La même année, sa comédie historique, *les Franciscaines*, ou *Kuntz de Rosen* (die Brautfahrt, oder, etc. Ibid., 1845), obtint un prix dans un concours ouvert par le théâtre Royal de Berlin. Elle fut suivie de deux drames : *Valentine* (1847), *le comte Waldemar* (1848), et d'une comédie, *les Journalistes* (1854), particulièrement citée avec éloge en Allemagne. M. Freytag obtint ensuite un succès populaire par son roman intitulé : *Doit et avoir* (Soll und Haben; Leipzig, 1855, 6<sup>e</sup> édit., 3 vol.) Ce roman, traduit en français par M. de Suckau, dans le *Moniteur* de 1857, fait partie de la *Collection des meilleurs romans étrangers* (Paris, 1857, in-18); *le Manuscrit perdu* (Leipzig, 1864, 3 vol.; 3<sup>e</sup> édit. 1875); *Tableaux du passé allemand* (Bilder aus der deutschen Vergangenheit, 10<sup>e</sup> édit., 1876, 4 vol.); *Nouveaux tableaux de la vie du peuple allemand* (1862); *le Nid d'un rostelet* (das Nest der Zaun-Könige, Leipzig, 1873); *le Roi Marcus* (Marcus König, 1876); etc. On cite encore de M. Freytag une petite tragédie : *le Savant* (der Gelehrte) insérée dans les *Tableaux poétiques* (Poetische Bilder) de Ruge et une comédie : *Une pauvre âme de tailleur* (Eine arme Schneiderseele). Ce théâtre a été réuni sous le titre de *Dramatische Werke* (Leipzig 1848-1850, 3 vol.).

**FREZZOLINI** (Erminia NENCINI, dame), cantatrice italienne, née à Viterbe, en 1820, et fille d'un chanteur comique renommé comme professeur de chant, débuta en 1838, à Florence, et passa ensuite, comme *donna assoluta*, aux théâtres de Milan, Turin, Modène (1839-1841). Après une saison sur le théâtre de la Reine, à Londres (1842), elle revint à la Scala de Milan, parut à San-Carlo de Naples (1845), à Gènes, à Venise (1847), et partit à la fin de cette dernière année pour Saint-Petersbourg, où elle resta jusqu'en 1850. Elle visita en dernier lieu l'Espagne, chanta à Madrid et à Barcelone, et vint enfin,

en 1853, à Paris. Elle y a figuré pendant quatre années successives, dans la troupe du Théâtre Italien. En août 1857, elle se rendit aux États-Unis, avec M. H. Vieuxtemps, engagé, comme elle, à des appointements princiers. Mme Erminia Frezzolini, qui possédait une voix de soprano des plus étendues, malgré l'insuffisance des notes du médium, et une grande puissance dramatique, abordait volontiers les rôles des opéras de Mozart, Bellini, Donizetti; elle se familiarisa, l'une des premières, avec le répertoire de M. Verdi, qui lui dut une partie de sa popularité.

**FRICHON** aîné (François-Alexis-Adolphe), ancien représentant du peuple français, né à Limoges, le 15 août 1800, fils d'un volontaire de la République, se fit inscrire, en 1824, au barreau de la Cour royale de Limoges, devint membre du conseil de l'ordre après 1830 et fut élu bâtonnier en 1845. Candidat à l'Assemblée nationale, dans la Haute-Vienne, il fut élu le quatrième sur huit. Au milieu des troubles qui éclatèrent à Limoges, le jour des élections, il prit le rôle de médiateur et contribua au rétablissement de l'ordre. A l'Assemblée, il parut souvent à la tribune et vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il rentra dans l'opposition. Réélu à l'Assemblée législative, il siégea dans les rangs de la gauche, et, le 2 décembre 1851, prit part aux essais de résistance, puis resta en dehors des affaires publiques. — M. Frichon a un frère plus jeune, avec lequel il a été confondu, et qui, habitant Limoges au moment du coup d'Etat du 2 décembre, fut expulsé de France.

**FRIEDLAENDER** (Louis), archéologue et philologue allemand, né à Königsberg en 1814, fit ses études dans sa ville natale, suivit les cours de philologie à Leipzig et à Berlin, devint en 1846 *privat-docent* à l'Université de Königsberg et y fut nommé, en 1859, professeur ordinaire de philologie classique et d'archéologie. De 1853 à 1854, il avait fait un voyage scientifique en Italie. Ses recherches et ses travaux portent sur la critique de la poésie d'Homère et sur la vie des anciens Romains. D'une part, on cite les éditions des fragments de Nicanor sur la *Ponctuation d'Homère* (1850) et du *Livre d'Aristonicus sur les caractères critiques de l'Illiade* (1853); *Analecta Homerica* (1859), et un mémoire sur la *Critique d'Homère de Wolf, jusqu'à Grote* (1853); d'autre part : *Eclaircissement pour l'histoire des mœurs de Rome* (Leipzig, 1862-1864; 2<sup>e</sup> édit. 1869-1874, 3 vol.), ouvrage traduit librement en français par Vogel sous le titre : *Civilisation et mœurs romaines, du règne d'Auguste à la fin des Antonins* (1863-1874, 4 vol. in-8); deux mémoires : *Sur le Goût des arts des Romains de l'Empire* (1852) et *Sur les Jeux des Romains* (1856).

**FRIEDERICH** (André), sculpteur français, né à Ribauvillé, dans le Haut-Rhin, le 17 janvier 1796, fut d'abord, comme son père, sculpteur en bois, se rendit ensuite à Strasbourg, puis en Allemagne, où il continua ses études sous divers maîtres, et vint enfin les compléter à Paris, dans l'atelier de Bosio, se fixa, en 1826, à Strasbourg, où il a exécuté presque tous ses travaux. Nous citerons : *le Baptême de Clovis, saint Florent et Bathilde*, pour l'église Saint-Louis (1827); *Turenne*, monument en granit élevé à Saltzbach; *le Mausolée du poète Herber*; *l'archevêque Boll*, pour la cathédrale de Fribourg; *l'évêque Werner de Hapsbourg*, pour celle de Strasbourg; *le Monument de l'architecte Erwin*, pour le bourg de Steinbach; *l'Atelier d'Herwin*, bas-relief acquis



par le musée de Strasbourg; le *Fossoyeur*, don fait au cimetière de Baden-Baden; le *Tombeau de Léopold de Bade*; le *Chœur de la cathédrale de Strasbourg*, plan plastique, etc., etc. (1878-1856). On a vu de lui, aux Salons de 1839 et 1842, une *Femme à genoux sur un tombeau*, et une *Mère tenant son enfant endormi*, statues en marbre. On lui doit aussi une riche publication sous le titre de : *la Cathédrale de Strasbourg et ses détails* (1855, in-4, avec planches). — M. Friederich est mort à Strasbourg le 9 mars 1877.

**FRIEDRICH** (Jean), théologien allemand, né à Poxdorf (Bavière), en 1836, fit ses études à Bamberg et à Munich et fut ordonné prêtre en 1859. Reçu docteur en théologie en 1861, il professa la théologie à Munich, quand il fut choisi pour accompagner le cardinal Hohenlohe au Concile de Rome en qualité de conseiller théologal. A cette époque, il fut soupçonné d'être l'auteur des correspondances de l'*Allgemeine Zeitung*, dirigées contre l'infaillibilité. Il quitta Rome avant la fin des travaux du Concile, déclarant la lutte inutile contre la curie et les jésuites. La faculté de théologie de Munich ayant rejeté le dogme de l'infaillibilité, il se rangea du côté de Doellinger et fut excommunié par l'archevêque de Freising, le 17 avril 1871. Il adressa une demande au roi, pour pouvoir continuer ses fonctions de chapelain à la chapelle de la Cour, mais ne reçut pas de réponse. Elu professeur à la faculté de Munich, sa nomination ne fut même pas soumise à l'approbation royale. Son élection au titre de sénateur de l'Université, le 29 juillet 1871, resta aussi sans effet. Cependant, l'année suivante, malgré les protestations de l'archevêque, il fut nommé professeur ordinaire. M. Friedrich se rendit, en 1874, à Berne, pour l'ouverture de la faculté des Vieux-Catholiques, à l'École supérieure de cette ville, et y prononça un discours qui fut publié sous le titre : *Lutte contre les théologiens et les facultés de théologie allemandes dans les vingt-cinq dernières années* (der Kampf gegen die deutschen Theologen, etc., 1875). Il y fit depuis un cours d'histoire ecclésiastique.

Parmi ses ouvrages nous citerons : *J. Wessel, tableau de l'histoire ecclésiastique du quinzième siècle* (J. Wessel, ein Bild aus der, etc., 1862); *la Doctrine de Huss et son importance dans les temps modernes* (die Lehre des Huss und, etc., 1862); *Astrologie et Réformation* (1864); *Histoire ecclésiastique de l'Allemagne* (1867-1869, 2 vol.); *Trois Conciles inédits du temps des Mérovingiens* (Drei unedirte Conc. aus der Merovinger Zeit, 1867); *le Droit du Pape sur la nation allemande, dans la non-acceptation du dogme de l'Infaillibilité* (das papstliche Recht, etc., 1870); deux intéressants recueils sur le Concile : *Documenta ad illustrandum Concilium Vaticanum, anni 1870* (1871) et *Notes journalières du Concile du Vatican* (Tagebuch, geführt während des Vatic. Concils, 1871); une curieuse édition d'un ouvrage inconnu : *Joannis de Turrecremata : De Potestate papae et concilii generalis Tractatus notabilis; Félonie et fausseté des évêques allemands* (Wortbrüchigkeit und Lügenhaftigkeit deutscher Bischöfe, 1873), réponse aux attaques de l'évêque Ketteler.

**FRIES** (Bernard), peintre allemand, né à Heidelberg, le 16 mars 1820, reçut à Carlsruhe ses premières leçons de dessin du peintre d'histoire Coopmann, puis suivit de 1835 à 1837 les cours de l'Académie de Munich. En 1838, il partit secrètement pour Rome, et y passa la plus grande partie de sa jeunesse. De retour à Munich, il prit part, en 1848, aux mouvements religieux et politiques, et reçut, en 1852, l'ordre de quitter la

ville. Il se retira à Heidelberg. — Il est mort à Munich le 21 mai 1879.

M. Fries a traité surtout le paysage, nous citerons de lui : *les Rochers de Némi* (1847); quatre toiles envoyées à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *la Vallée du Neckar*, *Vue prise des environs de Heidelberg*, *le Parc de Heidelberg et l'Orage*; six toiles à l'Exposition de 1867 : *Socrate*, *Ravello*, *Piano dei Greci*, paysages d'Italie et trois autres représentant *les Environs d'Heidelberg*.

**FRIES** (Elias), botaniste suédois, né le 15 août 1794, à Femsjo (Wescio), fit ses études à l'Université de Lund et y devint, en 1814, agrégé, en 1819, professeur adjoint et en 1828 professeur de botanique. A partir de 1834, il occupa, à l'Université d'Upsal la chaire de professeur ordinaire d'économie pratique. A la mort de Wahlenberg (1851), il devint professeur titulaire de botanique et directeur du musée et du jardin. En 1853, il fut nommé recteur de l'Université. Renommé comme orateur suédois et latin, il a deux fois représenté l'Université d'Upsal à l'Assemblée des Etats de la Suède (1844-1845, 1847-1848) et fut un des dix-huit de l'Académie de Stockholm — Il est mort à Upsal le 8 février 1878.

M. Fries a introduit en Suède diverses réformes scientifiques, telles que le système naturel de botanique et la morphologie. Ses ouvrages sont aussi estimés que nombreux; nous citerons les suivants : *Flora Scandinavica* (Lund, 1817); *Novitæ floræ Suevicæ* (Ibid., 2<sup>e</sup> édit. 1828), travail consciencieux, complété par les *Mantissæ* (Lund et Upsal, 1832 et suiv.); *Systema mycologicum* (Greifswald 1821-1829, 3 vol.; supplément 1830), œuvre considérable qui fut précédée des *Observationes mycologicæ* (Copenhague, 1815-1818, 2 vol.; nouvelle édit., 1824) et auquel se rattachent trois autres ouvrages : *Elenchus fungorum* (Greifswald, 1820, 2 vol.), *Epicrisis systematicis mycologici* (Upsal et Lund, 1836-1838) et *Novæ symbolæ mycologicæ* (Upsal, 1851, 1<sup>re</sup> partie); *Systema orbis vegetabilis* (Lund, 1825), contenant l'exposition du système naturel; *Lichnographia Europea reformatata* (Lund et Greifswald 1831), importante monographie; *Flora scandinavica* (Upsal, 1835); *Summa vegetabilium Scandinaviae* (Ibid., 1846-1848, 2 vol.); *Herbarium normale* (Ibid., 1847 et suiv.); *Symbolæ ad historiam hieraciorum* (Ibid., 1848), etc.; sans compter un grand nombre de dissertations et d'articles dont une partie ont été réunis sous le titre d'*Excursions botaniques* (Botaniska utlygter; Upsal, 1843, 1 vol.; Stockholm, 1852, 2 vol.).

**FRIRION** (Jules-Joseph, baron), général français, né à Strasbourg, le 23 février 1805, est fils du général de ce nom qui, sous Louis-Philippe, fut chargé du commandement de l'hôtel des Invalides. Admis à l'École de Saint-Cyr, il passa, en 1823, comme sous-lieutenant dans l'infanterie, prit part à quelques-unes des expéditions d'Afrique et devint chef de bataillon en 1840. Nommé colonel en 1849, il commanda le 26<sup>e</sup> de ligne et eut, en 1851, mission de réprimer le mouvement insurrectionnel des Basses-Alpes. Nommé général de brigade et commandeur de la Légion d'honneur, en 1852, il fut mis, en 1854, à la tête d'une brigade d'infanterie de l'armée qui occupa Rome. En 1857, M. Fririon fut nommé général de division et fit partie du comité d'infanterie. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 12 août 1864.

**FRITH** (William Powell), peintre anglais, né en 1819, à Studley, près Ripon, et fils d'un

aubergiste de cette ville, étudia la peinture à l'Académie des beaux-arts de Londres et débuta à l'âge de vingt ans, par un sujet tiré de Shakespeare, *Malvolio devant la comtesse Olivia* (1840), qui fut très apprécié. Il exposa ensuite *les Adieux de Leicester et d'Any Robsart* (1841); *Un Tour de Falstaff* (1843); *Jean Knox en présence de Marie Stuart* (1844); *le Pasteur du village* (1845), œuvre qui lui ouvrit les portes de l'Académie.

M. Frith s'inspira volontiers des écrivains classiques, Shakespeare, W. Scott, de Foë et surtout Goldsmith. Ses œuvres de Molière et de Cervantès lui ont aussi fourni quelques bonnes toiles : *M. Jourdain saluant la marquise* (1847) et *Sancho à la table de la duchesse* (1850). A part ces sujets, on cite : *Une fête anglaise il y a cent ans* (1847), que la gravure a rendue populaire; *Une Vieille femme accusée d'avoir ensorcelé une jeune paysanne* (1848), épisode du temps de Jacques 1<sup>er</sup>; *Quand l'âge arrive* (1849); *Le Peintre Hogarth à Calais* (1851); *Au bord de la mer* (1854); *Sir Roger de Coverley et le Spectator* (1848); *Une Aventure en diligence* (1849); *Honeywood et les gardes du commerce* (1850); *la Fête du jour de naissance* (1856), etc. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, il envoya un très remarquable tableau emprunté au *Bourgeois gentilhomme*; *Pope faisant la cour à lady Montague et l'Homme d'un bon naturel* : œuvres d'un coloris agréable, d'une exécution fine et précise, et auxquels le jury accorda une médaille de seconde classe. Citons encore le portrait de *Claude Duval* à l'Exposition de 1867, et à celle de 1878 : *le Salon d'or*; *le Jour du Derby*; *La Gare de chemin de fer*; *le Dernier dimanche de Charles II à Whitehall*; *Sous le palais du doge*.

**FRITZSCHE** (François-Wolkmar), philologue allemand, né à Steinbach (Saxe), le 26 janvier 1806, étudia d'abord sous la direction de son père, le savant théologien Chr.-Fréd. Fritzsche, mort en 1850, et suivit plus tard l'université de Leipzig. En 1828, il alla se fixer à Rostock.

M. Fritzsche s'est particulièrement occupé du théâtre grec et des satiriques, et l'on cite de lui : outre une édition d'Aristophane : *Quæstiones lucianæ* (Leipzig, 1826); *Commentationes de atticismo et orthographia Luciani* (Rostock, 1828); une étude sur les *Dialogi deorum* (Leipzig, 1829); *Quæstiones aristophanæ* (Ibid., 1835); sans compter un grand nombre de dissertations savantes, telles que : *De Monodiis Euripideis* (Rostock, 1843); *Lectiones tullianæ* (Ibid., 1847); *De Versu eupolideo* (Ibid., 1855), et toutes celles dont Aristophane a fourni le sujet; deux écrits contre Ch. Offried Müller, à l'occasion de son travail sur *les Euménides* d'Eschyle (Leipzig, 1834 et 1835); enfin une édition critique des œuvres de Lucien (1860-1874, 3 vol.).

**FRITZSCHE** (Otto-Fridolin), théologien protestant allemand, frère du précédent, né le 23 septembre 1812, à Dobrilugk, fit aussi ses premières études sous la direction de son père, les acheva à l'université de Halle, et fut agrégé en 1836 à la faculté de théologie de cette ville, qui lui conféra le titre de docteur. En 1842, il fut nommé à Zurich professeur de théologie, et en 1844 directeur de la bibliothèque centrale.

On a de lui, outre plusieurs écrits insérés dans le recueil des *Fritzschiorum opuscula academica* (Leipzig, 1838), *De Theodori Mopsuestani vita et scriptis comment. hist. theologica* (Halle, 1836); *Manuel exégétique des Apocryphes de l'Ancien Testament* (Leipzig, 1851, 1<sup>re</sup> livraison), avec M. Ed. Grimm, etc. Il a donné diverses éditions annotées : *Confessio Helvætica posterior* (Zurich,

1839); *Lactantius* (Leipzig, 1842-1844, 2 vol.); les *Fragments évangéliques de Théodore Mopsueste sur le Nouveau Testament* (Zurich, 1847); la traduction grecque du *Livre d'Esther* (Ibid., 1848); *Cur Deus homo* d'Anselme (1863); les *Vieux Testaments apocryphes* (Leipzig, 1871), etc.

**FROEBEL** (Jules), écrivain et homme politique allemand, né en 1805, à Griesheim, près de Stadtilm, est le neveu du célèbre pédagogue de ce nom. Il étudia à Rudolstadt, Keilhau, Stuttgart, Munich, Weimar, et enfin à Berlin, où il se lia avec Charles Ritter et connut Alex. de Humboldt. Il se fixa en 1833 à Zurich, y exerça pendant plusieurs années les fonctions de professeur de géographie et de sciences naturelles, publia quelques ouvrages estimés, et fonda en 1839, après avoir obtenu les droits de citoyen suisse, un journal d'opposition radicale, *der Schweizerische Republikaner*. En 1844, il renonça à l'enseignement, établit à Zurich et à Winterthur un *Comptoir littéraire*, et fit paraître plusieurs écrits politiques, interdits en Allemagne, notamment en Prusse, où il fut défendu de résider.

De 1845 à 1848, M. Frœbel s'était fixé à Dresde. Après la révolution, il fut nommé membre de l'Assemblée nationale, où il prit place parmi les chefs de l'extrême gauche. En octobre 1848, il fit partie de la députation que l'Assemblée envoya à Vienne, et rendit compte des événements tragiques auxquels il venait d'assister, dans ses *Lettres sur la révolution d'octobre* (Briefe über die October revolution, Francfort, 1849). Après la défaite de son parti, il retourna en Suisse, d'où il émigra en Amérique. Il s'occupa alors d'entreprises industrielles, puis visita, de 1850 à 1857, la Californie, le Mexique, et l'Amérique centrale. Il épousa, à New-York, la fille du plénipotentiaire bavarois, comte de Armansperg, reentra en Europe et se fixa à Vienne, puis à Munich où il fonda, en 1867, un journal libéral, *la Presse de l'Allemagne du Sud* qu'il dirigea jusqu'en 1873. Nommé consul allemand à Smyrne, la même année, il passa, en 1876, au même titre à Alger.

Outre quelques travaux scientifiques, tels que : *Système de cristallographie* (Grundzüge eines Systems des Crystallogie; Zurich, 1843; 2<sup>e</sup> édit., Leipzig, 1847), et un grand nombre de brochures, on a de M. Frœbel : *Système de politique sociale* (System der sozialem Politik; Mannheim, 1847, 2 vol.); un drame historique, *die Republikaner* (Leipzig, 1848), et *Observations sur l'Amérique* (Aus Amerika. Erfahrungen, Reisen und Studien; Ibid., 1857, in-8).

**FROHSCHAMMER** (Jacques), philosophe allemand, né à Illkofen, sur le Danube, le 6 janvier 1821, fit ses premières études à Ratisbonne et alla suivre, en 1841, les cours de théologie et de philosophie à Munich. Il embrassa, en 1847, l'état ecclésiastique, fut vicaire de diverses paroisses du diocèse de Ratisbonne, puis revint à Munich pour suivre la carrière académique et devint, en 1854, professeur à la faculté de théologie et, l'année suivante à celle de philosophie. Il fut, de 1851 à 1855, prédicateur ordinaire de l'Université.

M. Frohschammer avait déjà publié un certain nombre d'ouvrages de polémique philosophique, qui avaient eu en Allemagne du retentissement, tels que : *l'Origine de l'âme humaine* (der Ursprung der menschl. S., etc., 1854), mis à l'Index à Rome; *l'Âme humaine et la physiologie* (Menschenseele und Physiologie, 1855), en réponse à M. Ch. Vogt et *Introduction à la philosophie et principes de métaphysique* (Einleitung in die Phil. etc., 1858), lorsqu'un nouvel écrit intitulé : *De la Liberté de la science* (Ueber die Freiheit, etc., 1861) déclama

contre lui des tempêtes; non seulement il fut mis à l'Index, mais le pape lui-même en condamna expressément les doctrines dans une lettre adressée, en 1862, à l'archevêque de Munich-Freising, qui réclama vainement de l'auteur une soumission sans conditions. M. Frohschammer fut alors suspendu, et défense fut faite par l'archevêque aux étudiants en théologie de suivre ses cours. Au fort de cette querelle, les théologiens catholiques tinrent, à Munich, une réunion dans laquelle la science fut déclarée soumise à l'autorité de l'Eglise; M. Frohschammer n'accepta point cette décision et poussant la guerre plus loin contre la papauté, attaqua le *Syllabus* et l'*Encyclique* de 1864, dans un *Eclaircissement* (Befechtung, 1865) qui parut d'abord anonyme, et qui fut réimprimé plus tard sous son nom (1870). Elargissant le débat, il publia ensuite, sous ce titre : *le Christianisme et les sciences naturelles modernes* (das Christenthum, etc., 1868), un exposé critique de l'histoire et du dogme chrétiens. Le Concile oecuménique fut également l'objet de ses attaques dans deux brochures : *Appréciation de l'infaillibilité du Pape et de l'Eglise* (Zur Würdigung, etc., 1869), et *les Conséquences politiques de l'infaillibilité du pape et de l'Eglise* (die polit. Bedeutung, etc., 1869). Il fit plus tard la critique du nouveau dogme dans une *Epître à l'archevêque de Munich* (1871). Il faut citer encore parmi celles de ses brochures qui ont fait le plus de bruit : *la Science nouvelle et la nouvelle foi* (das neue Wissen, etc., 1873); *la Foi d'autrefois et la foi d'aujourd'hui* (der Alte und der neue Glaube, 1873); *la Roche de Pierre à Rome* (der Fels Petri in Rom, 1873); *le Christianisme du Christ et le christianisme du Pape* (das Christenthum Christi, etc., 1876); sans compter de nombreux articles réunis sous le titre de : *Questions contemporaines de politique religieuse* (Ueber die religiösen Fragen, etc., 1875).

**FROMENTEL** (Louis-Edouard GOURNAN DE), paléontologue français, né à Champlitte (Haute-Saône), le 29 août 1824, commença ses études médicales à Strasbourg et vint les achever à Paris. En 1850, il alla s'établir à Gray, où il fut nommé aux fonctions de médecin des épidémies, de médecin cantonal, de médecin en chef de la prison, de chirurgien de l'hôpital, etc. Placé au centre d'une contrée riche en débris fossiles, il fit de la géologie et de la paléontologie l'objet de ses études et publia un certain nombre d'ouvrages d'une intéressante spécialité. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1874.

On a de lui : *Description des polyptères fossiles de l'étage néocomien* (1857, in-8, 10 planches); *Introduction à l'étude des éponges fossiles* (Caen, in-4, 4 pl.); *Introduction à l'étude des polyptères fossiles*, comprenant leur histoire, leur anatomie, leur mode de multiplication, etc. (1861, in-8); *Monographie des polyptères jurassiques supérieurs* (1862, in-4, 7 pl.); *Polyptères coraliens des environs de Gray* (1865 et 1867, in-4, 45 pl.); *Etudes sur les microzoaires ou infusoires proprement dits* (1874-1876, in-4, avec planches). M. G. de Fromentel a fourni en outre à la *Paléontologie française* la monographie des *Zoophytes du terrain créacé*. Plusieurs de ses ouvrages ont d'abord paru dans les *Mémoires* de la Société linéenne de Normandie.

**FROMENTIN** (Eugène), peintre français, né à La Rochelle, le 24 octobre 1820, suivit d'abord des cours de droit à Paris, puis, cédant à sa vocation, étudia le paysage sous M. Louis Cabat. Il fit ensuite, de 1842 à 1846, un voyage en Orient, et parcourut surtout l'Algérie, où il recueillit

des dessins et des notes. Il donna, depuis son retour, une foule de *Sites algériens* et d'*Episodes de la vie arabe*, entre autres : *les Gorges de la Chiffa* (1847); *la Place de la Brèche*, à Constantine (1849); *Enterrement maure* (1853); des *Smalas*, des *Mosquées*, des *Douars*, etc.; *Chasse à la gazelle dans le Hodne*, acquis par l'Etat; *Bateleurs nègres*, *Lisière d'oasis pendant le sirocco*, *Audience chez un khalifat* (1859); *Cavaliers revenant d'une fantasia près d'Alger*, *Courriers*; *pays des Ouled Naylo*, *Berger*, *hauts plateaux de la Kabylie* et quelques *Sites algériens* (1861); *Bitac arabe au lever du jour*, *Fauconnier arabe*, *Chasse au faucon en Algérie*, *la Curée* (1863); *Coup de vent dans les plaines d'Alfa* (1864); *Chasse au héron*, *Volours de nuit* (1865); *Tribu en marche dans les pâturages du Tell*, *Étang dans les oasis* (1866): ces deux derniers tableaux reparurent, avec quelques autres des précédents, à l'Exposition universelle de 1867; *Arabes attaqués par une femme*, *Centaures* (1868); *une Fantasia*, *Halte de muletiers* (1869); *Venise*, *le grand canal et le môle* (1872); *Souvenir d'Algérie*, un *Ravin* (1874); *le Nil*, *Souvenir d'Esneh* (1876). M. Fromentin a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1849, un rappel en 1857 une 1<sup>re</sup> médaille en 1859 et en 1867. Décoré de la Légion d'honneur en 1859, il a été promu officier le 12 août 1869.

M. Eugène Fromentin, qui avait, dès la jeunesse, montré un goût non moins vif pour les lettres que pour la peinture, recueillit et compléta les notes qu'il avait prises pendant ses séjours en Orient. Publiées d'abord dans le *feuilleton du Pays*, elles ont formé deux volumes : *Un Été dans le Sahara* (1857, in-18) et *Une Année dans le Sahel* (1859, in-18), réimprimés séparément (1874, 2 vol. in-8), puis en un seul volume intitulé *Sahara et Sahel*, illustré des croquis de l'auteur lui-même, empruntés à ses albums ou à ses tableaux (1879, in-4). Il a également écrit un roman, *Dominique* (1863, in-18, nouv. édit. 1877) qui eut un grand succès, et *les Maîtres d'autrefois*, Belgique, Hollande (1876, in-18), intéressante étude esthétique sur Rubens, Rembrandt, etc. — Il est mort à La Rochelle le 27 août 1876. Il a été publié un album de *vingt-cinq dessins* de cet artiste, fac-similés par M. Montefiore et précédés d'une *Notice* par M. Ph. Burty (1878, in-folio).

**FROMMANN** (Georges-Charles), philologue allemand, né à Cobourg, le 31 décembre 1814, fut élevé au gymnase de sa ville natale et entra en 1835 à l'université d'Heidelberg, où il étudia surtout les dialectes germaniques. Dès 1837, il se fit connaître comme critique, par l'édition d'un manuscrit de Heidelberg : *le Chant de Troie* (Liet von Troje). De 1840 à 1842, il visita diverses parties de l'Allemagne, l'Italie et la Suisse, où il recueillit des documents précieux, pour une édition critique de la *Guerre de Troie* de Conrad de Wurzburg. Rentré à Cobourg, il prit la direction d'une institution privée. En 1848, il fut nommé directeur de l'École polytechnique, nouvellement créée dans cette ville, puis fut appelé, en 1853, au musée germanique de Nuremberg, comme conservateur de la bibliothèque et des archives dont il est devenu l'un des directeurs.

Les travaux de M. Frommann se rapportent principalement à l'ancienne histoire de la langue allemande. A part de nombreux articles et mémoires insérés dans la revue spéciale des *Dialectes allemands* (die Deutschen Mundarten), dont il eut la direction depuis 1854, on peut citer : *A bécédaire vieux-allemand* (Altdeutsche Lesebuch, 1845), histoire de la langue allemande du quatrième au quinzième siècle; *Avant-propos de la révision de la traduction de la Bible par le docteur Martin*

*Luther* (Vorschlaege zur Revision, etc., 1858), pour la Société protestante; une nouvelle édition augmentée du *Glossaire bavarois* de Schmeller (1869), suivie d'un nouveau *Dictionnaire bavarois* (Bair. Wœrterbuch, 1876), etc.

**FROSSARD** (Charles-Auguste), général français, né le 26 avril 1807, fut, de 1825 à 1827, élève de l'École polytechnique, et entra dans le génie militaire. Capitaine en 1833, officier d'ordonnance du roi, chef de bataillon en 1846, lieutenant-colonel en juillet 1849, il fut employé au siège de Rome, puis commanda en second l'École polytechnique. Colonel le 6 janvier 1852, directeur des fortifications à Oran, général de brigade le 12 mai 1855, membre du comité des fortifications, il est devenu général de division le 24 décembre 1858. En 1859, il fit la campagne d'Italie. Aide de camp de l'empereur, membre de la commission mixte des travaux publics, et de la commission de défense, le général Frossard fut nommé, par décret du 15 mars 1867, chef de la maison militaire et gouverneur du prince impérial. En 1869, il fut appelé à la présidence du comité des fortifications. Il avait été promu grand officier de la Légion d'honneur le 25 juin 1859.

Le 7 octobre, les lettres patentes de la même année qui désignaient les membres du futur conseil de régence, renfermaient cette disposition qui indiquait en quelle confiance le général était tenu par Napoléon III : « A défaut de la régence de l'impératrice, la garde du prince impérial, ou pour mieux dire de l'Empereur mineur, est confiée à M. le général Frossard. » Au moment de la déclaration de guerre à la Prusse (fin juillet 1870), il commandait le camp de Châlons et fut mis à la tête du 2<sup>e</sup> corps d'armée, qui, quelques jours après, à Sarrebruck, obtint, en présence du prince impérial, un léger avantage sur les troupes du prince héritier. M. Frossard fit un long rapport sur ce combat, dans lequel un détachement de 1500 Prussiens s'était trouvé en présence d'un corps d'armée français. Le 6 août suivant, le général Frossard fut complètement battu à Forbach, faute d'avoir su s'éclairer. Son commandement lui fut d'abord retiré, puis rendu. Sous les ordres du maréchal Bazaine, il prit part aux combats de Gravelotte et de Saint-Privat, autour de Metz, et fit partie du conseil de guerre qui décida la capitulation. Interné en Allemagne, il revint en France après la paix, et fut appelé devant le conseil d'enquête chargé de juger les capitulations (décembre 1871). M. Frossard a publié : *Rapport sur les opérations du 2<sup>e</sup> corps pendant la campagne de 1870* (1872, in-8). — Il est mort à Château-Villain (Haute-Marne) le 25 août 1875.

**FROST** (William-Edward), peintre anglais, né en 1810, à Wandsworth (comté de Surrey), étudia au *British Museum* et fut admis, en 1829, à suivre les cours de l'Académie royale de Londres. Il peignit assez longtemps le portrait, auquel il renonça après avoir obtenu deux médailles d'or, l'une de l'Académie, pour un *Prométhée enchaîné* (1839), l'autre de la Commission de Westminster-Hall, pour une esquisse (1843) tirée de la *Reine des Fées*, de Spencer.

A l'exception d'un *Christ couronné d'épines*, M. Frost n'a traité que des sujets mythologiques, dont il s'est fait une sorte de spécialité. Nous citerons de lui : *les Bacchantes* et la *Danse des Nymphes* (1844); *Sabrina* (1845), gravé par les soins de l'Alliance des Arts; *Diane et Actéon* (1846), qui le fit entrer comme associé à l'Académie royale; *Una entourée de faunes et de nymphes* (1847), qui appartient à la reine, ainsi qu'une copie d'*Euphrosine* (1847); *Andromède*

(1850); *les Nymphes des bois et Hylas* (1851), une *Matinée de mai* (1852), allégorie; la *Chasteté* (1854); *Zéphyr et l'Aurore* (1858); *Vénus et l'Amour* (1861); *Scène de la Tempête de Shakespeare* (1866); *Babylone* (1869); *Fêtes des Bacchantes* (1870); *Serena* (1874). A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. Frost envoya son tableau d'*Una*, l'une de ses meilleures productions, *l'Ondine dans sa grotte et Cupidon endormi*; à celle de 1867 : *Nymphe du fleuve*, *Mort d'Adonis* et *l'Allegro*. Il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts de Londres, le 30 décembre 1870.

**FROUDE** (James-Antony), écrivain religieux et historien anglais, né à Darlington (Devonshire), le 23 avril 1818, est fils d'un ecclésiastique archidiacre de Totnes. Il étudia à Westminster et à Oxford, où il prit ses grades universitaires avec un grand éclat, puis devint membre du collège d'Exeter en 1842. Deux ans plus tard, il entra, comme diacre, dans les ordres ecclésiastiques. Il collabora dès lors aux *Vies des Saints d'Angleterre* et publia ensuite, entre autres ouvrages, la *Némésis de la foi* (the Nemesis of Faith, 1849), qui fut condamné par les autorités universitaires. Sa collaboration à la *Westminster Review* et au *Fraser's Magazine*, le tourna vers les études d'histoire nationale, et il commença, en 1856, la publication de son importante *Histoire d'Angleterre depuis la chute du cardinal Wolsey* (History of England, from, etc.; 1856-1870, tom. I-XII). On cite encore de lui un recueil de *Courtes études sur de grands sujets* (Short studies on great subjects; 1867). De 1859 à 1871, il fut recteur de l'université de Saint-Andrews (Ecosse). Il voyagea en 1872 aux Etats-Unis et fut envoyé, en 1874, par lord Carnarvon, au cap de Bonne-Espérance, pour faire une enquête sur les causes de l'insurrection cafre. On a encore de lui : *l'Angleterre en Irlande au XVIII<sup>e</sup> siècle* (the English in Ireland, etc., 1871-1874, 3 vol.). Il s'est fait également un nom comme conférencier.

**FRYXELL** (André), historien suédois, né le 7 novembre 1795, fit ses études à Upsal, où il se livra d'abord à la philosophie. Après avoir débuté dans l'enseignement comme professeur particulier, il fut nommé directeur de l'un des principaux gymnases de Stockholm, en 1858, à la suite de la publication d'un excellent livre classique (*Stenskt Språklära*; Stockholm, 1824 et suiv.). Il en donna un autre, en 1831, sous ce titre : *Forsk, att narnare bestamma fragorna om undervisningsverkens reform*, qui eut aussi un grand succès. Nommé professeur titulaire, en 1833, il se fit recevoir pasteur, en 1836, et devint en même temps prévôt dans une ville du nord.

En 1830, M. Fryxell avait remporté le prix de l'Académie de Stockholm, pour une dissertation sur l'histoire de la Suède, de 1592 à 1600. En 1831, il visita les principales villes de son pays, pour en explorer les archives, et, en 1854, il entreprit de visiter la Prusse, la Pologne, la Belgique, la Hollande et le Danemark, recherchant les archives suédoises dispersées sous Gustave I<sup>er</sup>. A son retour, il publia : *Handlingar rörande sveriges historia* (Stockholm, 1836-1843, 4 vol.). Mais son grand ouvrage est une histoire nationale de la Suède, *Berättelser ur Svenska historien*, dont on a loué l'érudition, la méthode, le style à la fois simple et rapide, et un vif sentiment patriotique : chacun des volumes a eu plusieurs éditions et a été traduit en différentes langues; la partie consacrée à Gustave-Adolphe en particulier a été traduite en français, sous le titre d'*Histoire de Gustave-Adolphe*, par R. du Puget (1839, 2 vol. in-8).

On doit encore à M. Fryxell, sous ce titre : *Om aristokrat fordomando Svenska historien* (Upsal, 1845-1850, 4 vol.), une défense de l'aristocratie contre l'historien libéral Geijer et toute l'école démocratique. Familier à la fois avec la poésie et la musique, il a écrit le libretto et la partition d'un opéra, *Wermlands flickan*, contenant des mélodies populaires pleines d'originalité.

**FUERTES** (Mariano-Soriano), compositeur espagnol, est né à Murcie en 1820. Son père, directeur de la musique de la chambre du roi Ferdinand VII, fut son premier maître, et voulut l'empêcher d'abord d'embrasser la carrière artistique. Il devint donc officier de cavalerie, mais bientôt, emporté par sa vocation, il donna sa démission, fonda la *Heria musical et literaria*, puis s'occupa de créer un théâtre national de musique qui réussit et fit sa réputation et sa fortune. Professeur à l'Institut espagnol, directeur du lycée de Cordoue, des théâtres de Cadix, Madrid, Séville, et du lycée de Barcelone, M. S. Fuertes put faire jouer un grand nombre de ses œuvres, parmi lesquelles on peut citer : *Geroma la Castañera, el Ventorillo de Alfarache, la Feria de Santiponce, a Bolen van los zagales, el Tio Caniyitos* : cette dernière fut donnée cent trente fois de suite dans les trois théâtres de Cadix.

M. Fuertes a publié un assez grand nombre d'ouvrages didactiques ou d'études historiques sur la musique. Sa plus importante publication a pour titre : *Historia de la musica española desde la venida de los Fenicios hasta el año de 1850* (4 vol. in-8), fruit de recherches et d'une érudition considérables. On signale encore son *Histoire de la musique arabe* et un mémoire curieux sur les *Orphéons et les Sociétés chorales en Espagne*, avec une *Preface* de Rossini.

**FUHRICH** (Joseph), peintre allemand, né à Kragau, le 9 février 1800, fit ses études à Prague, puis à Vienne, et enfin grâce aux libéralités du comte de Metternich, à Rome, où il adopta pour seuls maîtres M. Overbeck dans le présent. Pérugin dans le passé, c'est-à-dire les guides de l'école romantique allemande. Il contribua avec MM. Schnorr, Veit, Koch et Overbeck lui-même, à la décoration de la villa Massimo. Il devint professeur à l'Académie des beaux-arts de Vienne et membre de plusieurs autres académies et a été décoré de divers ordres. — Il est mort à Vienne le 13 mars 1876.

Parmi ses œuvres, dont la plupart ont été gravées par lui-même, on cite un *Pater noster*, plusieurs scènes de l'histoire de Bohême, *l'Histoire de sainte Geneviève*, d'après Tieck; *le Triomphe du Christ, la Glorification du Christ*, le tableau d'autel de l'église de Stockerau, *le Vœu de saint Aloysius*, la décoration de l'église Saint-Jean-Népomucène à Vienne, quatorze grands cartons, représentant un *Chemin de croix*, destinés à être à fresque et déjà gravés par Petrac, avec texte de Terklau, etc. Il envoya quatre dessins à l'Exposition universelle de Paris en 1855, *la Confirmation à Samarie par les apôtres Pierre et Jean, Prédication de saint Pierre, saint Paul à l'Aréopage d'Athènes, et Néhémie*; il donna à l'Exposition de 1867 un tableau représentant *l'Histoire de la Peinture chez les Allemands*.

**FULLERTON** (Georgiana-Charlotte LEVESON GOWER, lady), femme de lettres anglaise, est née le 13 septembre 1812. Fille du comte Granville, qui fut ambassadeur en France sous Louis-Philippe, elle épousa en 1833, à Paris, le capitaine Alexandre Fullerton. Plus de dix ans après son mariage, elle débuta dans les lettres par un

roman de mœurs, *Ellen Middleton* (1844, 3 vol.), qui causa une grande sensation en Angleterre. Elle donna ensuite : *le Château de Grantley* (Grantley manor), roman du temps des guerres de religion; *Lady Bird* (1852), qui a été appelé un poème en prose, et a été traduit, dans la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*, sous le titre de *l'Oiseau du bon Dieu* (1857, in-12); *Vie de sainte Françoise Romaine* (1859, in-12); *Rose Leblanc* (1860); *Une Vie orageuse* (A stormy life; 1867); *Rese-Mary*, etc. : les trois derniers ont été traduits en français. Depuis l'époque de sa seconde publication, lady Fullerton s'est convertie au catholicisme.

**FUNCK** (Jean-Frédéric), littérateur allemand, né le 10 février 1804, à Francfort-sur-le-Mein, passa une partie de sa jeunesse en France, termina ses études à l'université d'Iéna, et obtint, vers 1828, une place de professeur dans sa ville natale. Une brochure politique, qu'il publia en 1830, la lui fit perdre et il se mêla d'une manière active au mouvement libéral de cette époque. Seul, ou en collaboration avec des amis, il rédigea plusieurs journaux : *l'Espégle* (Eulenspiegel), *le Nouvel Espégle* (Neuer Eulenspiegel), *le Flambeau* (die Fackel), *Plaisant et Sérieux* (Scherz und Ernst), *le Miroir de l'époque* (Zeit-spiegel); etc., etc., qui lui attirèrent des poursuites. Arrêté pour la seconde fois à la fin de 1832, il fut délégué dans l'échauffourée du 3 avril 1833, se reconstitua volontairement prisonnier, et fut condamné à huit mois de détention. Il ouvrit ensuite un cours d'histoire allemande qui obtint un très grand succès, mais qui fut suspendu par un ordre du gouvernement de Francfort. En 1834, M. Funck fut de nouveau incarcéré, sous l'inculpation de propagande révolutionnaire et d'affiliation aux sociétés secrètes, et ne recouvra sa liberté qu'au bout de cinq ans.

Parmi ses ouvrages nous citerons : *Louis le Pieux, histoire de la dissolution du grand Empire franc* (Ludwig der Fromme, etc.; Francfort, 1832); *Aperçu populaire de l'histoire primitive de l'Allemagne* (Gemeinfasslicher Ueberblick der aeltesten deutschen Geschichte; Offenbach, 1834); 1793. *Documents pour servir à l'histoire secrète de la Révolution française* (1793, Beitrag zur geheimen Geschichte der, etc.; Mannheim, 1843); *Grammaire de la langue espagnole* (Lehrbuch der span. Sprache; Francfort, 1855), etc.

**FURNESS** (William-Henry), théologien américain, né à Boston le 20 avril 1802, fit ses études à Harvard Collège, fut ordonné, en 1833, ministre d'une église unitarienne de Philadelphie et acquit une grande réputation comme prédicateur, ainsi que par ses audacieuses opinions.

On a de lui, outre des traductions de l'allemand, des discours, adresses, articles de revue, etc., plusieurs ouvrages théologiques dont les plus importants sont : *Jésus et ses historiens* (Jesus and his biographers, 1838), et un *Manuel du culte du foyer* (Domestic Worship; Boston, in-12) qui a obtenu six éditions; *Jésus* (1870). Il a publié un volume de *Sermons et discours*, et édité, depuis 1872, un annuaire, *the Diadem*, recueil de poésies pieuses, originales ou traduites de l'allemand.

**FÜRST** (Jules), orientaliste allemand, né le 12 mai 1805, à Zerkowa (duché de Posen), d'une famille israélite, étudia de bonne heure la langue et la littérature juives. Après avoir passé cinq ans dans un collège de Berlin, il suivit l'université de cette ville, puis retourna à Posen, pour achever ses études au séminaire israélite. Mais, trouvant le rabbinisme en contradiction avec la

science, il renonça à cette carrière, et vécut à Breslau, à Halle, et enfin Leipzig. — Il y est mort le 9 février 1873.

M. Fürst a publié plusieurs travaux très importants : *Système des idiomes araméens* (Lehrgebaude der aramaischen Idiome; Leipzig, 1835), exposé analytique et historique des langues sémitiques; *Recueil de gnomes et poésies aramiques* (Perlenschätze aramaischer Gnomon und Lieder; Ibid., 1836), avec notes et commentaires; *Concordance librorum sacrorum veteris Testamenti hebraicæ et chaldaicæ* (Ibid., 1837-1840); *les Sentences des Pères* (die Sprüche der Vaeter; Ibid., 1839); *Ari Nohem, ou Discussions sur l'authenticité du Sohar et la valeur de la Kabbale* (Ari Nohem oder Streitschrift über die Echtheit, etc.; Ibid., 1840); *Dictionnaire élémentaire des langues hébraïque et chaldaïque de l'Ancien Testament* (Hebr. und. chald. Schulwörterbuch über das alte Testament; Ibid., 1842); *les Philosophes de la religion juive du moyen âge* (die jüdischen Religionsphilosophen, etc.; Ibid., 1845); *Documents pour servir à l'histoire juive* (Urkunden zur jüdischen Geschichte; Ibid., 1847, 1<sup>er</sup> cah.); *Histoire des Juifs en Asie* (Geschichte der Juden in Asien; Ibid., 1849); *Bibliotheca Judaica* (Ibid., 1849-1851, t. I, II); *Manuel des langues hébraïque et chaldaïque de l'Ancien Testament* (Handwörterbuch, etc.; Ibid., 1851-54), etc. Il a traduit, avec Zunz et Sachs, *la Bible israélite* (Israelitische Bibel; Berlin, 1838), etc.

FUSTEL DE COULANGES (Numa-Denis), professeur et historien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 18 mars 1830, entra à l'École normale supérieure en 1850 et fut nommé, à sa sortie, professeur de rhétorique au lycée d'Amiens. Agrégé en 1857, il fut reçu docteur ès lettres l'année suivante. Nommé, en 1859, professeur suppléant d'histoire au lycée Saint-Louis, il fut appelé, en 1861, à la chaire d'histoire de la faculté

des lettres de Strasbourg. Il revint à Paris en mars 1870, comme maître de conférences à l'École normale supérieure. Il a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques le 15 mai 1875, en remplacement de Guizot. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Outre ses thèses (*Quid Vestæ cultus in institutis veterum pricitatis publicisque valuerit et Polybe ou la Grèce conquise par les Romains* (1858, in-8), *M. Fustel de Coulanges a publié : Mémoire sur l'île de Chio* (1857, in-8); *la Cité antique* (1864, in-8; 2<sup>e</sup> 1865; 3<sup>e</sup> 1874, in-8), ouvrage couronné par l'Académie française et très favorablement accueilli du public lettré; *Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France* (1875, t. I, in-8; nouv. édit., 1878, in-8), ouvrage également couronné par l'Académie, et dans lequel l'auteur ne craint pas de s'inscrire en faux contre un certain nombre d'idées reçues.

FUSTER (Joseph-Jean-Nicolas), médecin français, né à Perpignan, en 1801, d'une famille de médecins, fut reçu, en 1829, docteur et agrégé de la Faculté de Montpellier, et vint aussitôt à Paris. Il y fut, dès leur origine, l'un des principaux rédacteurs de la *Gazette médicale*, fondée en 1830, et du *Bulletin général de thérapeutique*, fondé l'année suivante. A la suite du choléra de 1832, il reçut la médaille décernée par la ville de Paris, fut attaché dix ans plus tard aux dispensaires, et obtint, au concours, en 1849, la chaire vacante de clinique médicale et le titre de médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Montpellier, où il se fixa. — M. Fuster est mort à Oloron-les-Bains, le 20 octobre 1876.

On a de lui : *Sur les Maladies de la France dans leur rapport avec les saisons*, mémoire qui a obtenu un prix Montyon en 1838 (1840, in-8); *Sur les Changements de climat de la France* (1845, in-8); *Monographie clinique de l'affection catarrhale* (Montpellier, 1861, in-8), etc.

## G

GABELENTZ (Jean-Conon DE LA), philologue et homme politique allemand, né à Altenbourg, le 13 octobre 1807, suivit les universités de Leipzig et de Gœttingue, et entra, à l'âge de 22 ans, dans l'administration du duché de Saxe-Altenbourg, dont son père était un haut fonctionnaire. Il devint, en 1831, conseiller de la Cour des comptes et conseiller du gouvernement, et, en 1843, conseiller intime. En 1847, il occupa les fonctions de surintendant du grand-duché de Saxe-Weimar. L'année suivante il siégea au Parlement de Francfort. Nommé, à la fin de 1848, président du cabinet d'Altenbourg, il quitta ce poste en 1849, et représenta son pays en 1850 au Parlement d'Erfurt. En 1851, il devint président de la diète particulière d'Altenbourg. — M. de La Gabelentz est mort à Lemnitz, le 3 septembre 1874.

Surtout connu comme philologue il a publié : *Éléments de la grammaire mandchoue* (Altenbourg, 1833), en français; l'édition critique et la traduction latine de la *Bible gothique d'Ulflas* (Leipzig, 1843-1846, 2 vol.), préparée en collaboration avec M. J. Loebe, et suivie d'un glossaire et d'une grammaire de la langue gothique; *Grammaire de la langue des Mordouans* (Grammatik der mordwischen Sprache), insérée dans la *Revue orientale*; *Éléments de la grammaire de la langue des Syrjames* (Grundzüge der syrjaenischen Grammatik; Altenbourg, 1841); *Étude sur la langue samoïède* (Ueber die samojedische Sprache), insérée dans la *Revue des orientalistes allemands*;

*Études philologiques* (Beitraege zur Sprachenkunde; Leipzig, 1852 et suiv.), traitant de la grammaire de la langue dakaj, de la langue dakota et de la langue kiriri; des traductions du chinois et du mandchou, avec un *Dictionnaire mandchou-allemand* (Ibid., 1864), etc.

GABELENTZ (Louis-Charles-Guillaume, baron de), général autrichien, né à Iéna, le 19 juin 1814, servit plusieurs années dans la cavalerie saxonne, puis entra dans l'armée autrichienne. Il fit, sous Radetzky, les campagnes d'Italie en 1848, se signala à Custozza, fut nommé, peu après, chef d'état-major, et prit une part brillante à la guerre de Hongrie. Il fut ensuite attaché à diverses missions politiques et diplomatiques, notamment en Pologne auprès de l'armée russe. Nommé colonel, puis major-général, il commandait, en 1854, une brigade de l'armée d'occupation des provinces danubiennes. Lors de la nouvelle guerre de l'indépendance italienne, en 1859, il était depuis deux ans à la tête d'une brigade dans les provinces lombardes. Il combattit avec distinction à Magenta et surtout à Solferino, reçut sur le champ de bataille le commandement d'une division, défendit Cavriana et couvrit la retraite. Il fut promu lieutenant-feld-maréchal en 1863.

L'année suivante, le baron de Gabelentz fut chargé du commandement du 6<sup>e</sup> corps de l'armée autrichienne, puis envoyé dans le Holstein; il eut part d'abord aux deux principaux succès de l'ar-

mée d'invasion, mais à la suite des conflits entre les gouvernements d'Autriche et de Prusse, il dut évacuer Rendsbourg, et adressa d'Altona, le 13 juin, une protestation contre la violence qui lui était faite. Pendant la courte campagne d'Allemagne en 1866, le général de Gablentz fut nommé au commandement du 10<sup>e</sup> corps, opérant contre les Prussiens, et s'empara d'abord de Trautenaue (27 juin). A la bataille de Sadowa, il eut à la fois sous ses ordres le 10<sup>e</sup> et le 8<sup>e</sup> corps, qui furent battus par la seconde armée prussienne. Membre à vie de la Chambre des seigneurs en 1867, promu général de cavalerie en 1868, le général de Gablentz fut nommé, en juillet 1869, au commandement supérieur de la Hongrie. — Il s'est suicidé à Zurich, le 28 janvier 1874.

**GABORIAU** (Émile), littérateur français, né à Saujon (Charente-Inférieure) en 1835, fils d'un notaire, s'engagea, comme volontaire, dans un régiment de cavalerie et fut plus tard employé dans une maison de roulage. Il débuta dans de petits journaux, tels que *le Tintamarre*, *Jean Diable*, etc., puis écrivit des fantaisies historiques : *les Cotillons célèbres* (1860, 2 vol. in-18), *les Comédiennes adorées* (1863, in-18), etc., et des esquisses humoristiques qui obtinrent un légitime succès : *les 13<sup>e</sup> hussards* (1861, in-18; nombr. édit.), et *les Gens de bureau, Ministère de l'équilibre* (1862, in-18). Mais bientôt, se consacrant au feuilleton, M. Gaboriau y apporta, avec des qualités de style trop négligées dans cette spécialité, un élément nouveau ou renouvelé, le roman judiciaire ; c'est ainsi qu'il donna en quelques années : *l'Affaire Lerouge* (1866, in-18), *le Dossier n° 113* (1867, in-18) ; *le Crime d'Orival* 1867, in-18) ; *Monsieur Lecoq* (1869, in-18) ; *les Esclaves de Paris* (1869, 2 vol. in-18) ; *la Vie infernale* (1870, 2 vol. in-18) ; *la Clique dorée* (1871, in-18) ; *la Corde au cou* (1873, in-18) ; *l'Argent des autres* (1874, 2 vol. in-18) ; *la Dégringolade* (1876, 2 vol. in-18), etc. Plusieurs de ces romans ont été transportés à la scène par MM. Alph. Pagès, G. Richard, etc. — M. Emile Gaboriau est mort subitement à Paris, le 28 septembre 1873.

**GABRIELLI** (Nicolà, comte), compositeur italien, né à Naples le 21 février 1814, fut élève de Zingarelli et de Conti, et manifesta un remarquable instinct de la composition musicale. Il commença de très bonne heure à écrire des ballets, et, pendant quatorze ans, dirigea la musique de la danse à San Carlo. Dans cette période, il donna quatorze opéras et près de quarante ballets dont le nombre a beaucoup augmenté depuis. Venu en France, il fit représenter à l'Opéra trois grands ballets : *Gemma*, en 1854, *les Elfes*, en 1856, et *l'Étoile de Messine* en 1861. Ce dernier fut dansé par Mme Ferraris. Le comte Gabrielli a donné, en décembre 1859, à l'Opéra-Comique, un opéra bouffe en un acte, *Don Gregorio* qui eut du succès et est resté au répertoire, et au Théâtre-Lyrique, *les Mémoires de Fanchette* (1 acte, 1865).

**GACHARD** (Louis-Prospér), avocat et érudit belge d'origine française, né à Paris, le 12 mars 1800, fut d'abord ouvrier typographe dans la maison Duceosais, et se rendit en Belgique, où il s'associa au mouvement de l'indépendance et se fit naturaliser en 1831. Il fut en même temps nommé archiviste général de la Belgique, et reçut dès lors, à différentes reprises, la mission de rechercher dans les bibliothèques nationales et étrangères tous les documents intéressant l'histoire belge. Membre de l'Académie de Bruxelles, depuis 1834, il a été élu correspondant de l'Institut, le 30 décembre 1876.

On lui doit : *Analectes belgiques* (1830, in-8), recueil de pièces ; *Documents politiques et diplomatiques sur la révolution belge de 1790* (1843, in-8) ; *Documents inédits* (1845, 3 vol. in-8) ; *Extraits des registres des consaux de Tournay* (1846, in-8) ; *Relation des troubles de Gand sous Charles-Quint* (1846, in-8) ; *Mémoires sur les Bollandistes et leurs travaux, depuis 1773 jusqu'en 1789* (1847, in-8) ; *Inventaire des archives du royaume* (1849, in-8) ; *Correspondance de Guillaume le Taciturne* (1851-1859, 6 vol. in-8) ; *Correspondance de Charles-Quint et d'Adrien VI* (1859) ; *Don Carlos et Philippe II* (1863, 2 vol. in-8) ; *la Belgique sous Philippe V* (1867, in-folio) ; *Actes des États généraux des Pays-Bas 1576 à 1585* (1867, 2 vol. in-8) ; *Correspondance de Marguerite d'Autriche avec Philippe II* (1868, t. I, in-4) ; *les Archives farnésiennes à Naples* (1869, in-8) ; *Analectes historiques renfermant 313 documents inédits* (1857-1871, 5 vol. in-8) ; *les Archives du Vatican* (1874, in-8) ; *la Bibliothèque de Madrid et de l'Escorial* (1875, in-4) ; des *Notices, Mémoires, Lettres, Projets et Rapports*, notamment un *Rapport sur les produits de l'industrie belge* (1835), etc.

**GADE** (Niels-Guillaume), compositeur danois, né à Copenhague, le 22 octobre 1817, négligea d'abord de cultiver les merveilleuses dispositions musicales qu'il avait reçues de la nature. Devenu plus tard un virtuose distingué sur le piano et le violon, il obtint une place de premier violon à la chapelle royale de Copenhague. En même temps, la composition d'une ouverture intitulée : *Écho d'Ossian*, lui valut le prix de la Société musicale de cette ville. Le roi lui accorda un subside pour faire un grand voyage à l'étranger. Il fit applaudir à Leipzig, en 1843, deux de ses meilleures œuvres : une *Ouverture* et une *Symphonie*, et, après une excursion en Italie, revint s'y fixer. Il obtint, pendant l'absence de Mendelssohn, la direction de la salle des concerts, qu'il garda jusqu'en 1849. L'année suivante, il retourna à Copenhague, où il devint maître de chapelle du roi. Il a été élu correspondant de l'Institut, le 16 novembre 1878.

Les œuvres de M. Gade, qui se distinguent également par la mélodie et l'instrumentation, comprennent des *Symphonies, Ouvertures, Sonates, Quintettes et Romances*, puis un drame lyrique, *Comalo*, et un opéra, *les Nibelungen*.

**GAGERN** (Henri-Guillaume-Auguste, baron DE), homme politique allemand, troisième fils du général baron de Gagern, mort en 1852, et frère puîné du général baron de Gagern, tué en 1848, est né à Baireuth, le 20 août 1799. Sorti de l'École militaire de Munich, il assista à la bataille de Waterloo. Après la paix, il alla étudier successivement à Heidelberg, à Goettingue, à Iéna, et en dernier lieu à Genève, de 1816 à 1819. Malgré son affiliation aux sociétés secrètes, il entra dans l'administration du grand-duché de Hesse-Darmstadt, en 1821, et devint secrétaire intime du ministère et conseiller du gouvernement.

Sa popularité data d'une brochure très vive, intitulée : *De la Prolongation de la durée du budget et de l'Assemblée législative* (Ueber Verlaengerung der Finanzperioden, etc.). Député à la seconde Chambre des États, en 1832, il se sépara du gouvernement et commença à développer ses idées sur les rapports des États entre eux et l'union de la grande patrie allemande. Mis à la retraite, il fut réélu à la Diète de 1834 et à celle de 1835. Il cessa, en 1836, une opposition inutile, se retira dans son domaine de Monsheim et s'occupa d'économie agricole.

Il ne reparut qu'en 1846, à la suite de la promulgation d'un nouveau code civil; il le combattit comme portant atteinte à toutes les institutions libérales de la Hesse, dans un écrit qui fit grande sensation. Les libéraux furent nommés en masse à la Chambre, et M. de Gagern, à leur tête, fut élu par la ville de Worms et deux autres circonscriptions électorales (1847). Quelques mois après éclata la révolution de Février, M. de Gagern reprit à la Chambre ses idées de fédération allemande, et les développa dans des discours, qui devinrent aussitôt populaires. Le fils du grand-duc de Hesse, associé par son père au pouvoir, le choisit pour premier ministre, et donna les mains, sous son inspiration, à un commencement de réforme. En même temps, M. de Gagern dominait le Parlement préparatoire de Francfort et préluait à la Constitution fédérale de l'Allemagne. Il résigna son portefeuille pour venir siéger au Parlement national, qui l'élut président avec enthousiasme. Neutre entre la monarchie et la république, il représentait le parti de l'unité. Il prétendit d'abord l'établir sans l'aide des gouvernements, puis se tourna vers la Prusse, qui bientôt repoussa son concours.

Nommé président du ministère national par le vicar-général de l'Empire en décembre 1848, il se retira lorsque son projet de constitution eut été rejeté, sur la motion du député Welcker. Il n'en conserva pas moins, comme médiateur entre les partis, une grande autorité, contribua à écarter l'Autriche du concert allemand, et à faire offrir la couronne impériale au roi de Prusse (28 mars 1849). Après le refus significatif de Frédéric-Guillaume IV, il ne voulut pas cesser d'avoir confiance en lui, approuva l'alliance des trois rois et se rattacha sans succès à l'idée de la Confédération allemande, dans l'Assemblée prussienne d' Erfurt (mars 1850). Quand la carrière parlementaire lui fut fermée, il alla combattre, comme major, dans les rangs de l'armée du Schleswig-Holstein. Il se retira ensuite dans sa terre de Monheim, puis alla, en 1852, habiter Heidelberg. Plus tard il rentra dans la vie active et se montra dévoué au parti qui s'appelait « grand-allemand. » En 1864 il fut envoyé à la cour de Vienne, comme représentant du grand-duc de Hesse, jusqu'à la suppression de ce poste (1872).

M. Henri de Gagern a publié la *Vie du général Frédéric de Gagern*, son frère (das Leben, etc.; Leipzig, 3 vol. 1856).

**GAGERN** (Maximilien, baron DE), homme politique allemand, frère du précédent, né à Weilbourg, le 26 mars 1810, fit ses études à Heidelberg, à Utrecht et à Göttingue, entra dans l'administration, puis dans l'armée des Pays-Bas, et ne revint en Allemagne qu'en 1833, pour prendre à Bonn le diplôme de professeur d'histoire et de sciences politiques. Mais il quitta bientôt l'enseignement et devint conseiller ministériel dans le duché de Nassau. Lorsque les premiers symptômes de la Révolution de 1848 se manifestèrent, son gouvernement l'envoya en mission secrète auprès des différents princes d'Allemagne, pour les inviter à offrir d'eux-mêmes, par prudence, une sage liberté aux peuples. Il n'était déjà plus temps, et M. de Gagern, entraîné comme les autres et à la suite de son frère, dans la cause libérale, fit partie du comité des dix-sept au Parlement préparatoire de Francfort. Député d'un cercle du duché de Nassau à la Diète germanique, il défendit le principe de l'union libérale de l'Allemagne, et fut envoyé par l'Assemblée dans le Schleswig-Holstein pour sauvegarder les intérêts et l'honneur germaniques dans les conférences qui précédèrent l'armistice de Malmoë. La

Prusse ayant traité en dehors des autres puissances, il exhorta vivement l'Assemblée à protester, et, quand celle-ci fut dissoute, il fit partie des parlements mutilés de Gotha et d'Erfurt. Il rentra dans l'administration du duché de Nassau. Le baron de Gagern s'est converti au catholicisme en protestant de sa fidélité aux opinions libérales.

**GAGNE** (Paulin), littérateur français, né à Montoisson (Drôme), le 8 juin 1806, étudia le droit et se fit recevoir avocat à Paris, mais s'occupait surtout d'écrire des brochures et des vers de circonstance. En 1843, il imagina une prétendue méthode de langue universelle, la *Gagne-monopanglotte*. Parmi ses œuvres poétiques nous citerons : le *Suicide* (1841), poème de 3000 vers; le *Martyre des rois* (1842), ode-élogie; *L'Océan des catastrophes et l'Empire universel* (1843), poèmes; *Voyage de Napoléon* (1852), recueil de chants, suivi de *l'Unité*, dont le sujet est la femme *Messie* et *unitrice* sauvant le monde par l'unité napoléonienne; *Histoire des Miracles* (1860, in-32), contenant l'autobiographie de l'auteur, qui s'intitule *Avocat des fous*, et raconte son séjour dans une maison de santé. En 1854, il essaya de fonder une revue mensuelle, le *Théâtre du monde*.

Au mois de mai 1863, M. Gagne se présenta aux élections pour le Corps législatif, à Paris, comme « candidat surnaturel, universel et perpétuel. » Il renouvela sa candidature, avec non moins d'excentricité, aux élections de mai et de novembre 1869 et mêla ses vers, sa prose et ses démarches personnelles à toutes les démonstrations politiques du moment. Le 26 octobre, il fit à lui seul, au pied de l'Obélisque, une « manifestation » contre le nouveau Corps législatif. — Il est mort à Paris, le 22 août 1876.

M. Gagne a publié encore le *Calvaire des Rois* (1863, gr. in-8); le *Supplice du Mari* (1865, gr. in-8); le *Congrès sauveur des Rois et des Peuples* (1864, gr. in-8); les *Deux luxes des hommes et des femmes* (1865, in-8); la *République empire-royauté seul gouvernement de salut*, etc. (1872, in-8); la *Guerriade* (1873, in-18); *l'Archimonarque ou Gagne Premier* (1875, in-8), et une foule de poésies et brochures d'actualité, dont quelques-unes sont restées des curiosités bibliographiques, sans compter un journal personnel, rédigé tout en vers, *l'Unité*.

**GAGNE** (Élise MOREAU, dame), femme du précédent depuis 1853, née à Rochefort en 1813, débuta avec un certain succès par un volume de vers, *Rêves d'une jeune fille* (1837, in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1843), et publia depuis : *Une Destinée* (1838); *la Fille du Maçon* (1849); *l'Age d'or* (1851), poésies de l'enfance; *Moralités en vers* (1852); *Une Vocation* (1855); *Oméga, ou le Dernier homme* (1859, in-12); *Mme de Bawr, sa vie et ses ouvrages* (1861, in-18); les *Mémoires d'une Sœur de la Charité* (1870, in-18); *Nancy Vallier* (1874, in-18), etc.

**GAGNEUR** (Wladimir), homme politique français, député, est né à Poligny (Jura), le 9 août 1807. Fils d'un député de la Restauration, il vint à Paris étudier le droit, mais ne suivit pas le barreau et refusa également d'entrer dans la magistrature, pour se livrer à l'étude et à la propagation des sciences économiques et sociales. Partisan dévoué du principe de l'association, il le servit par son influence auprès des classes ouvrières et surtout agricoles, par des articles de journaux et par diverses publications. Après la révolution de Février 1848, il se mêla plus activement à la politique, et lorsque survint le coup d'État du 2 décembre, il organisa la résistance légale dans le



Jura. Pris les armes à la main, il fut incarcéré et condamné à dix années de déportation à Cayenne, qui furent ensuite commuées en exil. Au bout d'un an de séjour à Bruxelles, où il fut chargé par l'administration belge d'un rapport sur les associations agricoles françaises, il lui fut permis de rentrer en France. Il continua à écrire dans les journaux sur les matières économiques et spécialement sur la coopération et l'association agricole. En 1855, il épousa une jeune fille, auteur d'un premier écrit économique, et que des romans socialistes ont depuis fait connaître (voy. l'article suivant). Aux élections générales de mai 1869, la 3<sup>e</sup> circonscription du Jura s'étant trouvée tout à coup sans candidat de l'opposition, par suite de la mort de M. Chevassus, M. W. Gagneur fut présenté au dernier moment, par son ami, M. Grévy, au parti démocratique et obtint 11 925 voix sur 22 799 votants. Dans la courte session de juillet, il prit place dans les rangs de la gauche.

Rentré dans la vie privée, après le 4 septembre 1870, M. Gagneur n'en sortit qu'en 1873. Elu représentant à l'Assemblée nationale, le 27 avril, par 42 309 voix, il siégea à gauche et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Réélu, député pour l'arrondissement de Poligny, le 20 février 1876, par 9040 voix, contre 5312, données à M. Bouvet, candidat constitutionnel, il suivit la même ligne politique. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de M. de Broglie, et, le 14 octobre suivant, il fut réélu par 10 909 voix, contre 2788 données à M. Boyenval, ancien sous-préfet, candidat officiel et bonapartiste.

On peut citer de M. Gagneur : *les Fruitières* (Poligny, 1839), traitant de l'association domestique pour la fabrication des fromages de Gruyère; *le Crédit à bon marché, ou Guerre à l'usure* (Ibid., 1849), exposé d'un système particulier de crédit rural sur gages; *le Socialisme pratique* (Ibid., 1850, in-8), où l'auteur décrit un ensemble d'associations agricoles.

**GAGNEUR** (Louise MIGNEROT dame), femme de lettres française, femme du précédent, née à Dornblans (Jura), en 1832, fut élevée en partie dans un couvent. Ses souvenirs de jeunesse ont été retracés par elle dans une de ses œuvres les plus hostiles à l'influence catholique. A l'âge de dix-huit ans, elle publia sur les associations ouvrières une brochure (1855) qui attira l'attention de son compatriote, M. Gagneur, et le détermina aussitôt à la demander en mariage. Encouragée dans les travaux littéraires et philosophiques par son mari, elle redoubla d'ardeur à écrire et composa une série de romans ayant tous une portée sociale, et donnèrent au nom de l'auteur une grande notoriété. Les six premiers ont paru en feuilletons dans *le Siècle*, journal dont ils représentaient les tendances anticléricales.

Les ouvrages publiés par Mme Gagneur sont jusqu'à ce jour : *Une Expiation* (1859), nouvelle; *Une Femme hors ligne* (1861, in-18), critique des mœurs provinciales; *Un Drame électoral* (1863, in-18); *la Croisade noire* (1865, in-18; 8<sup>e</sup> édit. 1875), roman inspiré de souvenirs personnels, qui établit la réputation de l'auteur et qui fut traduit en plusieurs langues; *le Calvaire des Femmes* (1867, in-18; 3<sup>e</sup> édit., 1875, in-4), complété par *les Réprouvés* (même année, in-18) : ces deux ouvrages sont ceux qui marquèrent le plus les préoccupations socialistes de l'auteur; *les Forçats du Mariage* (1869), dans le *Figaro*; *Chair de canon* (1872, in-18); *les Crimes de l'Amour* (1874, in-18); *les Droits du Mari* (1876, in-18). La vente des romans de Mme Gagneur fut interdite dans les gares de chemins de fer, au mois

de mars 1874, par M. de Broglie, alors ministre de l'intérieur, et l'interdiction maintenue, malgré les réclamations de M. Gagneur, député, jusqu'à la chute du cabinet.

Un frère de M. Wladimir Gagneur, M. François-Joseph-Frédéric GAGNEUR, né en 1809, ancien élève de l'École polytechnique, est devenu général de brigade en 1867 et a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 12 août 1862.

**GAILHABAUD** (Jules), archéologue français, né à Lille, le 29 août 1810, d'une famille de commerçants, entra d'abord dans le commerce et vint à Paris en 1834. Il quitta le commerce en 1839 et entreprit les *Monuments anciens et modernes* (4 vol. in-4), dont la dernière livraison, publiée le 19 janvier 1849, fut suivie, dès le lendemain, de la première de *l'Architecture du V<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle* (1850-1858, 4 vol. in-4). Dans l'interval, il avait fondé la *Revue archéologique*, dont il resta trois mois seulement directeur, puis la *Bibliothèque archéologique*. Il commença, en 1863, un ouvrage intitulé : *l'Art dans ses diverses branches, chez tous les peuples et à toutes les époques jusqu'en 1789* et le termina en 1872 (in-4, 71 planches).

M. J. Gailhabaud avait amassé, à la suite de longues recherches et de fréquents voyages, une riche collection dont les gravures seules montaient à près de soixante mille pièces et qui, cédée à la Ville de Paris, fut détruite dans l'incendie de l'Hôtel de Ville en mai 1871.

**GAILLARD** (Léopold DE), publiciste français, né à Bollène (Vaucluse), en 1820, fit son droit à Toulouse et se fit inscrire au barreau de cette ville. Il écrivit dans la *Gazette du Languedoc*. Après la révolution de 1848, il fonda la *Liberté*, feuille catholique, publiée à Avignon avec le concours de l'infortuné Raoussset-Boulbon. A la suite du coup d'État, contre lequel il avait protesté, il vint à Paris et entra à l'*Assemblée nationale*, supprimée peu après. Fixé à Lyon par son mariage, il y prit la direction de la *Gazette de Lyon*, journal religieux, supprimé aussi par décret, et renouça momentanément au journalisme. En 1863, il se présenta sans succès, dans le Midi, comme candidat de l'opposition. Devenu le chroniqueur politique et le rédacteur en chef du *Correspondant*, il posa de nouveau sa candidature, en 1869, et échoua encore une fois. Lors de l'élection du Conseil d'État réorganisé, par l'Assemblée nationale, il fut nommé, dans la séance du 26 juillet 1872, au quatrième tour de scrutin, conseiller d'État, le dernier sur vingt-deux, par 272 voix sur 540 votants. Ses collègues l'élirent, en 1873, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique. Il a donné sa démission de conseiller d'État le 25 février 1879. M. de Gaillard, qu'une étroite amitié liait à M. de Montalembert, a été chargé de la publication de ses Œuvres posthumes.

On a de M. Léopold de Gaillard : *Bon sens, Situation, les Socialistes, les Montagnards, la Terreur, Conseils aux modérés* (Avignon, 1849, in-8); *Lettres politiques sur la Suisse*, dédiées à M. de Montalembert (Genève, 1852, in-8); *Questions italiennes, voyage, histoire, politique* (1860, in-18); *l'Expédition de Rome* en 1849, avec pièces justificatives et documents inédits (1861, in-8); *Nicolas Bergasse* (1862, br. in-8); *les Candidatures officielles autrefois et aujourd'hui, Adresse au Corps législatif de 1864* (1864, br. in-8).

**GAILLARD** (Claude-Ferdinand), peintre et graveur français, né à Paris, le 7 janvier 1834, fut

élève de M. Léon Cogniet et de l'École des beaux-arts, où il étudia en même temps la peinture et la gravure. Ce fut comme graveur qu'il remporta, en 1856, le prix de Rome. Depuis son retour en France, il a constamment figuré aux Salons annuels par des peintures originales ou d'après les maîtres et par des gravures au burin. Nous citerons parmi les premières : *l'Éducation d'Achille*, gouache d'après l'antique (1863); *Tête de jeune fille*, *la Vierge au livre*, d'après Raphaël (1865); *Marie de Médicis*, d'après Van Dyck (1866); *la Cène*, d'après Vinci (1867); portrait de *Mlle B.* (1868); portrait de *l'abbé Rogerson* (1869); portraits du *comte et de la comtesse R. D.* (1870); deux portraits (1872); *Saint Sébastien* (1876), œuvre capitale de l'artiste; *le Christ au tombeau* (1877); portrait de *l'Abbé A. D.* (1878).

Comme graveur, M. Gaillard a dignement continué la tradition de Henriquel-Dupont et de Desnoyers. Rappelons les portraits de *Chateaubriand*, de *Mgr Bouvier*, du *comte de Chambord*, de *Pie IX*, de *Mgr de Mérode*, du *prince B.*, etc., il a interprété tour à tour les maîtres anciens et modernes, tels que Gaspard Bellin, Donatello, Botticelli, Raphaël, Michel-Ange, Ingres, Thorwaldsen, etc. : deux de ses planches les plus remarquées sont celle qu'il a gravée d'après son propre tableau de *Saint Sébastien* et la *Tête de cire* du musée Wicar à Lille.

M. F. Gaillard a obtenu, comme graveur, trois médailles en 1867, 1869, 1872 et, comme peintre, une médaille en 1872; il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1876.

**GAILLARDET** (Théodore-Frédéric), littérateur et dramaturge français, né à Auxerre, le 7 avril 1808, débuta comme romancier dans les dernières années de la Restauration, aborda ensuite le théâtre, et eut, en 1832, avec M. Alex. Dumas père, au sujet de sa pièce, *la Tour de Nesle*, un duel resté célèbre. Il se rendit alors en Amérique, et fonda à New-York, sous le titre de *Courrier des États-Unis*, un journal français dont les opinions trop européennes exposèrent plus d'une fois le rédacteur aux animosités nationales. Revenu en France, pendant les élections de l'Assemblée constituante, dont il essaya en vain de faire partie, il y entra définitivement à la fin de 1856. M. Gaillardet a été décoré de la Légion d'honneur en novembre 1843.

On a de lui : *Struensée, ou le Médecin de la reine* (1832), drame en cinq actes; *la Tour de Nesle*, signée d'abord par M. Alexandre Dumas seul, et réimprimée depuis et reprise au théâtre sous leurs deux noms (Porte-Saint-Martin, 1832); *Georges, ou le Criminel par amour*, drame en trois actes (1833); et en dehors du théâtre : *Mémoires du chevalier d'Eon* (1836, 2 vol. in-8), d'après les papiers de famille déposés aux Affaires étrangères; *Profession de foi et considérations sur le système républicain des États-Unis* (1848), présentées aux électeurs de l'Yonne; des articles et des Lettres insérés, en 1839, dans les *Débats*, notamment sur la Louisiane, le Mississippi, le Texas; des *Courriers de l'Amérique*, dans le *Constitutionnel*, la *Presse* (1856-1860), etc.

**GAILLARDIN** (Claude-Joseph-Casimir), professeur et historien français, né à Doullens (Somme), le 7 septembre 1810, fit ses études à Paris, au collège Saint-Louis, entra à l'École normale supérieure en 1828, fut reçu agrégé et docteur en lettres en 1830, et agrégé d'histoire en 1833. Il devint, en 1845, titulaire de la chaire d'histoire au lycée Louis-le-Grand; il y avait été chargé du même enseignement, comme agrégé ou comme suppléant, depuis 1830. Il a été

décoré de la Légion d'honneur en avril 1847 et promu officier le 30 décembre 1866.

On a de lui : *Vie du R. P. dom Étienne, fondateur et abbé de la Trappe d'Aiguebelle* (1840, in-18); *Histoire du Moyen âge* (1837-1843, 3 vol.); *les Trappistes, ou l'ordre de Cîteaux au XIX<sup>e</sup> siècle* (1844, 2 vol.); *Histoire du règne de Louis XIV* : 1<sup>re</sup> partie, *la France sous Mazarin* (1871, 2 vol. in-8); 2<sup>e</sup> partie, *l'Époque de puissance* (1874, 2 vol. in-8); 3<sup>e</sup> partie, *la Décadence* (1875, in-8) : cet ouvrage a été couronné par l'Académie française; quelques *Notices*, etc. M. Gaillardin a aussi collaboré aux *Cahiers d'histoire universelle* de Burette et Dumont.

**GAILLY** (Gustave), homme politique français, député, est né à Charleville (Ardennes), le 25 janvier 1825. Maître de forges, ancien président du tribunal de commerce, maire de Charleville pendant l'occupation prussienne, il fut élu représentant à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, dans les Ardennes, le troisième sur six, par 32,939 voix sur 48,578 votants. Il prit place au centre gauche, fut questeur de ce groupe et vota constamment avec la minorité républicaine de l'Assemblée. Réélu député dans l'arrondissement de Mézières, le 20 février 1876, par 12,570 voix sans concurrent, il fut, après l'acte du 16 mai 1877 l'un des 363 députés des gauches réunies, qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre suivant et fut réélu par 11,785 voix, contre 8,071 obtenues par le candidat officiel et bonapartiste. Il fut élu questeur de la nouvelle Chambre. M. Gailly représente le canton de Charleville au Conseil général des Ardennes.

**GAJ** (Ljudevit), publiciste croate, né à Krapina, en Croatie, vers 1810, fut élevé dans son pays sous la direction de sa mère, femme d'un esprit cultivé, qui excita en lui le sentiment national. Reçu docteur en droit à l'université de Leipzig, il se consacra à la cause du panslavisme et résolut de fonder un journal en langue slave; les autorités hongroises y ayant mis opposition, il s'adressa directement à l'empereur François, qui lui donna l'autorisation.

Le journal parut sous le titre de *Gazette de Croatie*, en janvier 1835, puis sous celui de : *Gazette nationale de l'Illyrie*. Il en fit paraître un second, exclusivement littéraire, *l'Étoile du matin de l'Illyrie*. Enfin une imprimerie nationale fut fondée à Agram, pour exciter encore le mouvement littéraire qui devint assez considérable, surtout à la suite des événements de 1848, puis se ralentit de nouveau. Alors M. Gaj se tint à l'écart et s'occupa de former une bibliothèque d'ouvrages nationaux.

**GALIGNANI** (Jean-Antoine et William), éditeurs français, nés à Londres, le premier le 13 octobre 1796, le second le 10 mars 1798, tous deux naturalisés, furent les directeurs et propriétaires du journal anglais politique et quotidien publié à Paris sous leur propre nom *Galignani's Messenger*, et fondé par leur père en 1814. Celui-ci, natif de Brescia et familier avec un grand nombre de langues, avait établi à Paris, dès 1800, une librairie anglaise et publié, depuis 1808, une revue mensuelle très importante, *Monthly Repository of English Literature, arts, sciences, etc.* A sa mort (1821), le *Galignani's Messenger* prit, entre les mains de ses fils, beaucoup d'extension, devint quotidien et adopta le format des grands journaux de Londres et de Paris. C'est l'aîné des deux frères qui le signa comme gérant. Sous Louis-Philippe, M. William Galignani, long-

temps maire de Corbeil, a doté cette ville de plusieurs établissements de bienfaisance. Décoré de la Légion d'honneur, le 30 avril 1844, il a été promu officier le 15 janvier 1879. — M. Jean-Antoine Galignani est mort à Paris, le 31 décembre 1873.

**GALIMARD** (Nicolas-Auguste), peintre français, né à Paris, le 25 mars 1813, s'exerça tout enfant dans l'atelier de M. Auguste Hesse. son oncle, et passa quelque temps dans ceux de MM. Ingres et Foyatier. Il envoya au Salon de 1835 une *Châtelaine du XVI<sup>e</sup> siècle*, acquis par M. de Jussieu, et *les Saintes femmes au tombeau de Jésus-Christ*. Aux Salons suivants il donna : *la Liberté s'appuyant sur le Christ* (à M. de Jussieu); *la Reine des Anges*, vitraux (1836); *la Vierge en prière*, acheté pour l'église de Pithiviers (1839); *Nausicaa et ses compagnes*, au roi des Belges (1841); *L'Ange aux parfums* (1845); *L'Ode*, au musée du Luxembourg (1846); *la Vierge aux douleurs et le Christ donnant sa bénédiction*, pour les églises de Jonsac et de Périgieux; *le Moineau de Lesbie*, *Junon jalouse*, et seize cartons pour des verrières (1849); *la Nuit de Noël*, *les Évangélistes*, exécuté pour la ville de Paris (1850); *la Visitation*, dessin à la sanguine (1861); *la Séduction de Leda*, dessin d'après le tableau de l'auteur; *Victoire*, dessin (1863); *la Papauté* (1868); *Esprit céleste offrant à Dieu les prières des fidèles symbolisées par des parfums*, dessin à la sanguine; un *Portrait au pastel*; *M. Auguste Hesse*, *Mme Faubert*, portrait (1870); *Trois chérubins* (1874); *le Pré aux lions*, paysage, *l'Impératrice Eudoxie au bain*, *Sainte Radegonde et Sainte Geneviève*, pour l'église Sainte-Clotilde (1875); *l'Archange saint Michel* (1877); *Volupté antique* (1878), etc. Il envoya à l'Exposition de l'industrie, en 1849, *le Christ*, *les Saints épistolographes*, grands cartons exposés de nouveau à Londres en 1851.

En dehors des expositions, M. Galimard a exécuté : *la Trinité*, à l'hôpital de Metz; *la Résurrection*, pour un maître-autel; *la Vie de saint Landry*, pour la ville de Tours; *les Pèlerins d'Emmaüs*, à Saint-Germain l'Auxerrois de Paris; *les vitraux de Saint-Laurent*, de Sainte-Clotilde, d'une chapelle de Saint-Philippe du Roule et du chœur de l'église de La-Celle-Saint-Cloud; la décoration de divers oratoires, une chapelle russe; une *Visitation* pour la chapelle des Tuileries; deux grands pendatifs pour l'église de Vincennes; une *Léda*, refusée avec un certain éclat à l'Exposition universelle de 1855, et acquise par l'empereur en 1857.

M. Galimard a introduit dans la peinture les couleurs à base de zinc, comme offrant une puissance de coloris à peu près inaltérable. Ses sujets ont été presque tous gravés, quelques-uns lithographiés par M. Aubry-Lecomte, ou par lui-même. Il a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1855, une 2<sup>e</sup> en 1846, une médaille d'argent à l'Exposition industrielle de 1849, et à l'Exposition universelle de Londres, la seule mention honorable accordée aux vitraux.

D'une autre part, cet artiste a beaucoup écrit; il a publié : *l'Art des Vitraux*, dans *l'Artiste*; des biographies dans les *Annales de la Société libre des beaux-arts*, et surtout, sous les pseudonymes de *Judex* et de *Dicastès*, les *Salons de 1849, 1850 et 1852*, dans *la Patrie*, *le Daguerrotypage théâtral*, *le Voleur et la Revue des beaux-arts*; *les Deux propriétaires*, dialogue en vers (1859); *les Artistes contemporains* (1<sup>er</sup> livr. 1859); *Peintures murales de Saint-Germain des Prés*, par H. Flandrin, (1864, in-8). etc.

**GALITZIN** (Georges, prince), administrateur et

compositeur russe, est né à St-Petersbourg en 1823, d'une ancienne et illustre famille. Son père, Nicolas Galitzin, auquel Beethoven dédia ses derniers ouvrages, était un musicien et un violoncelliste distingué. M. Georges Galitzin, élevé au corps impérial des pages, alla compléter ses études en Allemagne; puis préférant l'administration à la carrière militaire, se livra plus librement aux études musicales pour lesquelles il avait un goût décidé. Il établit dans sa maison un quatuor permanent d'instruments à cordes et une chapelle au perfectionnement de laquelle il a travaillé de longues années, et d'où sont sortis les meilleurs choristes de l'Europe. En Allemagne, il dirigea lui-même des concerts. Des raisons politiques le forçant de s'éloigner, il passa en Angleterre, visita l'Écosse et l'Irlande, faisant connaître et apprécier la musique russe, vivant de son talent et surmontant, à force d'énergie, les difficultés matérielles et morales de sa position. Tout en dirigeant les fameux *Princess Galitzin concerts*, il composa un grand nombre d'œuvres parmi lesquelles il faut citer : une messe en *fa*, une messe en *ut*, dix-huit romances ou ballades, deux fantaisies pour orchestre, des solos développés pour flûte, cornet à piston et hautbois; plus de vingt-cinq morceaux de danse, des chœurs, des duos, des trios, et enfin deux *Méthodes de chant*, dont une avec des exercices pour chœur à quatre voix.

Il avait entrepris sous ce titre : *l'Émancipation des serfs*, un grand opéra qu'il fut obligé d'abandonner. C'étaient les idées démocratiques du prince qui, mal vues du gouvernement, lui avaient valu son exil; depuis il reentra en grâce, et il prépara, pour l'Académie de musique de Paris, un opéra ayant pour titre : *la Vie pour le czar*. Le 17 juillet 1862, il donna à la salle Hertz un concert au bénéfice des incendiés de St-Petersbourg, où la musique de Glinka et la sienne obtinrent un grand succès.

Bien que le prince Galitzin fût grand maréchal de la noblesse du gouvernement de Tambow et chambellan de l'empereur, il fit la guerre de Crimée comme simple capitaine. — Il est mort à Saint-Petersbourg, le 14 septembre 1872.

**GALL** (Ferdinand, baron DE), littérateur et publiciste allemand, né à Battenberg, dans le grand duché de Hesse, le 13 octobre 1809, acheva ses classes aux universités de Giessen et de Heidelberg, entra, en 1834, au service du grand-duc d'Oldenbourg. Ses premiers travaux littéraires furent : *Voyage en Suède dans l'été de 1836* (*Reise durch Schweden*; Brème, 1838, 2 vol.), et *Paris et ses salons* (Paris un seine Salons; Oldenbourg, 1844-1845, 2 vol.).

Nommé, en 1842, intendant du théâtre grand-ducal d'Oldenbourg, M. de Gall entreprit des réformes, indiquées dans une brochure qui fit du bruit : *Projets de réforme des théâtres allemands* (*Vorschlaege zu einem deutschen Theatercartell*; Oldenbourg, 1845). Il contribua à fonder l'Association des scènes allemandes. En 1846, il passa au poste d'intendant du théâtre royal de Stuttgart. En 1852, nommé président de la *Société scénique*, il fonda *l'Organe central des théâtres allemands*. De 1848 à 1850, le baron de Gall se fit aussi connaître par la vivacité de ses attaques, dans plusieurs journaux, contre la révolution. — Il est mort à Stuttgart, le 30 novembre 1872.

**GALLAIT** (Louis), peintre d'histoire belge, né à Tournay, le 10 mai 1810, fit ses études dans sa ville natale, puis à Anvers, et enfin à Paris, où il passa plusieurs années. La plupart de ses ta-

bleaux parurent avec succès, de 1835 à 1853, aux expositions françaises. On a vu de lui : *le Duc d'Albe dans les Pays-Bas, les Musiciens ambulants, la Mort de Palestrina*, aquarelle (1835); *Job et ses amis*, au musée du Luxembourg; *le Maréchal de Gontaut*, pour les galeries de Versailles; *Montaigne visitant le Tasse*, appartenant au roi des Belges; *la Bataille de Cassel, la Prise d'Antioche, Baudouin couronné empereur de Constantinople*, pour les galeries de Versailles; *l'Abdication de Charles-Quint* (1841), à la Cour de cassation de Bruxelles; *le Maître des pauvres; Art et Liberté! une Séance du Conseil de Sang; la Tentation de saint Antoine*, donné par le roi Léopold au prince Albert; *les Derniers honneurs rendus aux comtes d'Egmont et de Horn après leur supplice*, acheté par la ville de Tournay; *les Derniers moments d'Egmont* (1853), etc. M. Louis Gallait, membre de l'Académie royale de Belgique, a obtenu en France une 2<sup>e</sup> médaille en 1835, et a été décoré de la Légion d'honneur en juin 1841. Il a été élu, le 29 janvier 1870, associé étranger de l'Académie des beaux-arts, en remplacement d'Overbeck.

**GALLE** (Jean-Godefroid), astronome allemand, né à Pabsthaus, le 9 juin 1812, étudia les sciences exactes à l'université de Berlin de 1830 à 1833, et fut quelque temps professeur au lycée de Guben, puis à celui de Fréd. Werder de Berlin. Lors de la création de l'Observatoire astronomique de Berlin en 1835, il y fut attaché, comme aide-astronome. Docteur en 1845, il avait déjà signalé trois comètes de 1839 à 1840, et ces découvertes lui valurent le prix Lalande, décerné par l'Académie des sciences de Paris. M. Le Verrier ayant constaté, par le calcul mathématique, l'existence d'une planète trans-urannique; ce fut M. Galle, qui l'aperçut le premier à l'endroit indiqué, le 23 septembre 1846. Il fut alors fait chevalier de la Légion d'honneur. Il passa à Breslau, en 1851, comme directeur de l'observatoire et professeur d'astronomie à l'université de cette ville.

Ses travaux astronomiques et météorologiques ont été publiés dans les *Nouvelles astronomiques* de Schumacher (Astronomische Nachrichten), les *Annuaires astronomiques* de Berlin (Astron. Jahrbücher), les *Annales de physique et de chimie* de Poggendorf, etc. Il a publié à part une *Méthode pour la détermination de la parallaxe du soleil* (1875).

**GALLES** (Albert-Édouard, prince DE), fils aîné de la reine Victoria 1<sup>re</sup>, et héritier pré-omptif de la couronne, né le 9 novembre 1841, reçut en outre à sa naissance, les titres de duc de Saxe, prince de Saxe-Cobourg et Gotha, grand steward d'Écosse, duc de Cornwall et de Rothsay, comte de Chester, comte de Carrick et de Dublin, baron de Renfrew, lord des Iles, etc. A dix-sept ans, il fut nommé colonel et chevalier de la Jarretière. En 1859, il commença la longue série des voyages qu'il n'a presque point cessé d'exécuter; il visita tour à tour l'Italie (1859), l'Amérique (1860) où il faillit, en débarquant à New-York, être victime de l'attentat d'un matelot aliéné, l'Allemagne (1861), l'Autriche, l'Égypte, la Turquie, la Grèce (1862), fut reçu par Napoléon III à Fontainebleau, au mois de juin de la même année, et à Ostende, en septembre, par Christian-Frédéric de Schleswig-Holstein, depuis roi de Danemark, dont la fille Alexandra, née le 1<sup>er</sup> décembre 1844, lui était proposée en mariage. Après un voyage à Rome, le prince l'épousa au château de Windsor, le 10 mars 1863.

Le mariage ne fixa point l'existence voyageuse du prince de Galles: en 1867, pendant l'Exposi-

tion universelle, il fit à Paris de fréquents séjours qui défrayèrent souvent la chronique; en 1868, il fut renversé de cheval dans une chasse à courre à Compiègne, et assez gravement contusionné. A la fin de 1871, sa vie fut tout à fait mise en danger par une fièvre typhoïde, et son rétablissement fut l'occasion de réjouissances publiques et de solennelles actions de grâce (février 1872). Au mois d'avril 1875, la Chambre des communes vota un crédit destiné aux frais d'un grand voyage du prince aux Indes; le 11 octobre, il s'embarqua à Douvres, traversa la France et l'Égypte, et, après quelques jours de repos, repartit pour Bombay, où il arriva le 8 novembre. Ce voyage donna lieu à d'innombrables fêtes et réceptions officielles. Le 13 mars 1876, le prince de Galles s'embarqua pour l'Europe, traversa l'isthme de Suez, fut reçu à Madrid et à Lisbonne par les rois d'Espagne et de Portugal, et entra en Angleterre au mois de mai.

Président d'honneur de la section de la Grande-Bretagne à l'Exposition universelle de Paris en 1878, il fit figurer dans des vitrines spéciales, les magnifiques présents de toute nature, bijoux, armes, étoffes, etc., qu'il avait rapportés de l'empire des Indes. On commenta beaucoup, à cette époque, l'accueil qu'il fit à M. Gambetta, pendant un de ses séjours à Paris.

Grand maître de l'ordre des Templiers, depuis le 7 avril 1873, le prince de Galles fut, le 28 avril 1875, élu grand maître de la franc-maçonnerie anglaise et son installation, dans ces deux dignités, se fit avec un cérémonial imposant.

Le prince de Galles a eu cinq enfants : Albert-Victor-Christien-Rdouard, né le 8 juillet 1864; Georges, né en 1865; Louise, née en 1867; Victoria, née en 1868, et Marie, née en 1869.

**GALLIFET** (Gaston-Alexandre-Auguste, marquis DE), général français, né à Paris le 23 janvier 1830, s'engagea dans l'armée en avril 1848 et parvint au grade de sous-lieutenant le 30 décembre 1853. Promu successivement lieutenant le 30 décembre 1857, capitaine le 3 février 1860, chef d'escadron le 24 juillet 1863, lieutenant-colonel le 17 juin 1865, colonel le 11 décembre 1867, il commanda le 3<sup>e</sup> régiment de chasseurs d'Afrique, fit partie de l'armée du Rhin pendant la guerre franco-prussienne, et fut promu général de brigade le 30 août 1870. Pendant le second siège de Paris, il commanda une brigade de l'armée de Versailles. Envoyé en Afrique et mis à la tête, en 1872, de la subdivision de Batna, il prit une grande part à la pacification des tribus insoumises; chargé d'une expédition sur El-Goliah, qui présentait de grandes difficultés pour le transport de troupes, il sut vaincre de nombreux obstacles, exécuta une marche rapide à travers un pays désert, et châtia sévèrement les tribus révoltées (décembre 1872, mars 1873).

Lors de la réorganisation générale des corps de l'armée, le marquis de Gallifet fut nommé au commandement de la 31<sup>e</sup> brigade d'infanterie, du 8<sup>e</sup> corps d'armée et de la subdivision du département du Cher. Promu général de division le 3 mai 1875, il obtint le commandement de la 15<sup>e</sup> division d'infanterie, dont l'état-major se trouvait à Dijon, encore en état de siège. Il reçut alors du général Ducrot l'ordre d'enlever de son piédestal, la statue de la Résistance, du statuaire Cabet, érigée en mémoire de la bataille du 30 octobre 1870. La statue fut brisée, et M. de Gallifet, dans une lettre au maire de Dijon, du 26 octobre 1875, rejeta toute la responsabilité sur ceux qui l'avaient élevée et qui n'avaient pu ou su la

faire disparaître. Depuis, il a saisi avec empressement toutes les occasions de témoigner de son dévouement au gouvernement de la République, tout en prescrivant aux officiers placés sous ses ordres de s'abstenir de toute discussion politique. En février 1879, il fut appelé au commandement du 9<sup>e</sup> corps, ayant son quartier général à Tours. À l'automne suivant, les grandes manœuvres de cavalerie le mirent particulièrement en évidence. Le général de Gallifet, décoré de la Légion d'honneur, le 25 juin 1855, a été promu officier, le 17 avril 1863, et commandeur, le 30 avril 1873.

**GALLIX** (Jean-Claude-Barthélemy), homme politique et administrateur français, né à St-Jean-en-Royans (Drôme), le 9 janvier 1801, se jeta avec ardeur dans le mouvement politique de la Restauration et fut, dans le Midi, un des membres actifs des comités électoraux de l'opposition libérale. En 1829, il partit pour le Mexique, y fonda un établissement industriel, remplit les fonctions de vice-consul et dirigea un journal français, *l'Universel*. Rentré en France, il fut, après la révolution de Février, l'un des promoteurs les plus ardents de l'agitation en faveur du rétablissement de l'Empire. C'est lui qui fonda, en 1849, la fameuse Société du Dix-Décembre, dont on signala le rôle dans les manifestations impérialistes qui précédèrent le coup d'État. Il fut récompensé de son zèle, en 1852, et nommé inspecteur spécial des départements de la Mayenne, de la Manche, et de quatre autres départements de l'Ouest, puis inspecteur général de l'imprimerie et de la librairie. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 30 avril 1844.

M. Cl. Gallix a publié, sans parler d'une *Géographie*, écrite à l'âge de seize ans (Valence, 1817, in-18), de curieuses *Révolutions sur la Société du Dix-Décembre* [la Vérité vraie] (1851, in-18), et une *Histoire complète et authentique de Louis-Napoléon Bonaparte* (1852, in-8).

**GALLOIS** (Léonard-Joseph-Urbain-Napoléon), publiciste français, fils de l'historien Léonard Gallois, mort en 1851, est né à Foix, le 29 avril 1815, et fut associé de bonne heure aux voyages de son père. Dès 1834, il débuta dans le journalisme, travailla tour à tour au *Réformateur*, au *Journal du Peuple*, à la *Réforme*, rédigea, de 1845 à 1849, le *Courrier de la Sarthe*, le *Bonhomme Manceau*, puis le *Démocrate Vendéen*, suspendu en décembre 1851. — Il est mort à Paris le 9 septembre 1874.

On cite de lui plusieurs ouvrages : *Petit Dictionnaire des grandes girouettes* (1842, in-18), anonyme; *les Corsaires français sous la République* (1847, 2 vol. in-8); *Vie politique de Ledru-Rollin* (1849, in-18); *Théâtres et artistes dramatiques de Paris* (1854-56, in-4 avec portraits, sept livraisons); *Agrandissement de la France* (1860, in-8); *Biographie contemporaine des artistes du Théâtre-Français* (1867, in-18), etc.

**GALLONI D'ISTRIA** (Jérôme), sénateur français, né à Olmeto (Corse), le 10 avril 1813, fut conseiller de préfecture en 1848, puis, sous l'Empire, secrétaire général à Ajaccio, et sous-préfet à Bastia. Il donna sa démission, le 5 septembre 1870, et fut élu, le 8 février 1871, représentant à l'Assemblée nationale, pour la Corse, le quatrième sur cinq. Dans la discussion des préliminaires de paix, il fut un des cinq membres de l'Assemblée, qui protestèrent contre le vote de déchéance de la famille impériale. Il siégea sur les bancs du groupe dit de l'Appel au peuple, prit peu de part aux discussions, ne se signalant

que par d'incessantes interruptions; il vota habituellement avec la droite et rejeta les lois constitutionnelles. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu sénateur de la Corse, le second sur deux, par 284 voix sur 492 électeurs. Il vota la dissolution de la Chambre, demandée par le cabinet de Broglie en juin 1877. Conseiller général pour le canton d'Olmeto, M. Galloni d'Istria a été décoré de la Légion d'honneur.

**GALPIN** (Léopold-Frédéric-Auguste-Clément), député français, né au Mans, le 23 février 1832, et l'un des plus riches propriétaires du département de la Sarthe, fit une vive opposition à l'Empire et soutint plusieurs journaux de sa plume et de sa fortune. Maire de Pontvallain pendant la guerre, il donna sa démission en 1872. Aux élections générales du 20 février 1876, il fut élu, comme candidat républicain, dans l'arrondissement de la Flèche, par 13,126 voix contre M. Henri de Juigné, fils du représentant sortant, qui n'en obtint que 8,328. M. Galpin fit partie du groupe de la gauche républicaine, vota avec la majorité de la Chambre, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 13,380 voix contre le même concurrent, devenu candidat officiel. Il représente le canton de Pontvallain au Conseil général de la Sarthe.

**GALUSKY** (Louis-Charles), littérateur français, né à Paris, le 25 janvier 1817, est surtout connu par la traduction des ouvrages allemands de M. A. de Humboldt. Il a donné, avec M. A. Faye, celle du *Cosmos, essai d'une description physique du monde* (1864, 4 vol. in-8). Il a traduit seul les *Tableaux de la nature* (1865, in-8, avec pl.), et les *Mélanges de géologie et de physique générale* (1864, in-8, avec atlas).

M. Charles Galusky a en outre publié, avec M. Egger, une *Méthode pour étudier l'accentuation grecque* (1843), et collaboré à la *Revue des Deux Mondes*, au *Journal général de l'Instruction publique*, à la *Revue encyclopédique*, etc. Officier de l'Aigle rouge de Prusse, il est chevalier de la Légion d'honneur.

**GAMBETTA** \* (Léon-Michel), homme politique français, député, est né à Cahors le 3 avril 1838, d'une famille de commerçants d'origine génoise. Il commença ses études au petit séminaire de sa ville natale et les termina au lycée où il remporta de brillants succès. Il suivit les cours de l'École de droit à Paris et se fit inscrire au barreau en 1859. Un moment secrétaire de M. Lachaud, puis de M. Ad. Crémieux, il plaida quelques causes politiques, telles que l'affaire d'un mécanicien des usines Caill, accusé de complot contre l'État, et parut dans des procès de presse, comme ceux de M. Barbey d'Aurevilly contre M. Buloz ou de M. Ernest d'Hervilly, poursuivi pour un écho du *Nain Jaune*. Il prit une part assez active au mouvement électoral de 1863; mais ce qui mit tout à coup son nom en évidence, ce fut la plaidoirie qu'il prononça, le 17 novembre 1868, devant la 6<sup>e</sup> Chambre, en défendant Delesscluze, rédacteur en chef du *Réveil*, poursuivi pour avoir, ainsi que plusieurs autres journaux, ouvert une souscription destinée à l'érection d'un monument en l'honneur du représentant du peuple. Alph. Baudin. Le client de M. Gambetta fut condamné, mais l'effet produit fut immense. Au mois de mars 1869, le procès du journal *l'Émancipation* à Toulouse devint, dans le Midi, l'objet de bruyantes manifestations en faveur du jeune avocat.

Aux élections générales de 1869 pour le Corps législatif, M. Gambetta se présenta simultanément à Paris et à Marseille, comme candidat de « l'opposition irréconciliable, » et paya de sa personne et de son impétueuse parole dans toutes les réunions publiques. A Paris, il avait pour concurrent principal, dans la 1<sup>re</sup> circonscription, M. Carnot, député sortant, l'un des noms les plus estimés de la démocratie; il y remporta une victoire complète et obtint, sur 35 417 votants, 21 734 voix contre 9 142 données à M. Carnot. A Marseille, dans la 1<sup>re</sup> circonscription des Bouches-du-Rhône, où ses adversaires n'étaient pas moins célèbres ou influents, il eut, au premier tour de scrutin, sur 19 903 votants, la majorité relative de 8663 voix, contre 4535 données à M. Ferd. de Lesseps, 3581 à M. Thiers, et 3075 au marquis de Barthélemy. Il fut élu, au second tour, par 12 865 suffrages. Il opta pour Marseille.

Pendant les mois qui suivirent cette laborieuse campagne électorale, M. Gambetta, atteint d'une laryngite, resta éloigné de Paris. Dès que sa santé lui permit de rentrer au Corps Législatif, il y maintint son caractère de député de l'opposition irréconciliable. On remarqua plusieurs de ses discours, notamment celui par lequel il protesta contre l'arrestation de son collègue Henri de Rochefort (7 février 1870), et surtout celui qu'il prononça contre le plébiscite, dans lequel il voyait la négation même de toute constitution (5 avril). Sans s'être montré aussi opposé à la guerre contre la Prusse que plusieurs de ses collègues de l'opposition, il refusa de chercher dans les embarras créés au gouvernement par nos premiers désastres, une occasion favorable aux tentatives révolutionnaires, et repoussa les avances des chefs de l'Internationale, en vue d'un mouvement populaire. Mais après la catastrophe de Sedan, sa place était marquée parmi les promoteurs de la République. M. Gambetta, proclamé, le 4 septembre, membre du gouvernement provisoire de la Défense nationale, fut nommé, le lendemain, ministre de l'intérieur. Trois jours après, il publiait avec ses collègues le manifeste qui convoquait les collèges électoraux pour le 18 octobre, afin de nommer une Assemblée constituante, et il signait, comme ministre, le décret de convocation. Le 16 septembre, un nouveau décret avançait les élections de la Constituante et les fixait au 2 octobre; il ordonnait en outre le renouvellement des conseils municipaux. La ville de Paris était appelée à élire son conseil municipal, comme toutes les autres communes. La rapidité de l'investissement de Paris et la marche victorieuse des ennemis à travers plusieurs départements déterminèrent le gouvernement à ajourner les élections à raison des obstacles matériels et moraux qu'elles devaient rencontrer.

L'organisation de la défense nationale dans les provinces ne paraissant pas suffisamment garantie par la Délégation du gouvernement envoyée à Tours avant le siège, un décret du 7 octobre adjoignit à cette délégation M. Gambetta, qui devait « se rendre sans délai à son poste. » Il s'y rendit en effet, par ballon, non sans dangers, et marqua son arrivée par des proclamations dont le langage patriotique produisait dans les départements une impression profonde, et par un déploiement d'activité s'appliquant à tous les services de la défense nationale. Ne reculant pas devant une responsabilité universelle, il réunit en ses mains les trois ministères de l'intérieur, de la guerre et des finances. Homme de parole et de mouvement, il se mêlait à tout, à l'administration publique, à l'organisation des armées, aux combinaisons stratégiques du cabinet, aux opérations sur le champ de bataille. Ce que nous avons de chemins de fer

encore libres le portait tour à tour à Orléans, à Lille, à Lyon, partout où il y avait des plans à concevoir, des courages incertains à raffermir ou des désordres à apaiser. Rentré au siège de la Délégation, soit à Tours, soit, à partir du 7 décembre, à Bordeaux, il était assiégré par des nuées de solliciteurs de tous les partis, ou de personnages apportant leur coopération ou leurs conseils. Résumant en lui tout le gouvernement, c'était à lui seul que revenaient les difficultés inhérentes au désordre des circonstances et les tiraillements inévitables d'un personnel innombrable, et c'est à lui qu'étaient imputées toutes les fautes commises en son nom par un entourage nécessairement insuffisant.

Telle fut, pendant près de quatre mois, la situation au milieu de laquelle M. Gambetta, puissamment secondé par M. de Freycinet, conserva par son activité dévorante, une autorité acceptée et obéie. Longtemps le sentiment public, excité par lui, le soutint, et, malgré nos désastres chaque jour aggravés, les appréciations sévères sur l'inutilité et l'impuissance de ses impétueux efforts ne se produisirent que vers la fin de cette dictature imposée par les circonstances.

Parmi les actes ou les discours qui la signalent, nous nous bornerons à enregistrer : le décret appelant les gardes nationales mobilisées et mettant à la charge des départements les dépenses de leur organisation; la proclamation annonçant à la France la reddition de Metz et la trahison de Bazaine, occasion d'un appel plus pressant à l'énergie nationale (31 octobre); la conclusion, avec des capitalistes anglais, d'un emprunt de 250 millions; la dissolution des conseils généraux qui souleva d'universelles protestations; l'organisation successive des deux armées de la Loire, sous les généraux d'Aurelle de Paladines et Chanzy, de celle du Nord, confiée d'abord au général Boubaki, puis au général Faidherbe, enfin, sous la direction du général Bourbaki, la campagne de l'Est dont le désastre fut précipité par l'armistice.

Lorsque ce dénouement du siège de Paris et de la guerre se fut imposé par la famine et par l'épuisement de nos ressources, M. Gambetta ne l'accepta qu'en murmurant, et en le traitant de « coupable légèreté. » Il modifia le décret qui convoquait les électeurs, en frappant d'inéligibilité, par un autre décret, des catégories de citoyens ayant à divers titres servi l'Empire. Le gouvernement de la Défense nationale ayant annulé cette décision, M. Gambetta résista au gouvernement de Paris jusqu'à l'arrivée d'un de ses membres, M. Jules Simon, chargé de faire exécuter dans sa plénitude le décret de convocation. M. Gambetta donna alors sa démission de tous les pouvoirs réunis en sa personne.

Malgré les violentes contradictions d'opinions auxquelles le nom de M. Gambetta était en butte, sa candidature se produisit spontanément dans un grand nombre de départements, aux élections du 8 février. Elle triompha dans neuf départements, notamment dans ceux que la France était menacée de perdre. Nommé, à Paris, le cinquième sur quarante-trois, il fut élu par 56 621 voix dans le Bas-Rhin, par 52 917 dans le Haut-Rhin, par 57 047 dans la Moselle, par 47 211 dans la Meurthe, par 18 530 dans Seine-et-Oise, par 62 739 dans les Bouches-du-Rhône, par 12 423 à Alger, et par 6 142 à Oran. Il opta pour le Bas-Rhin, quoique la perte de cette province dut amener sa sortie de l'Assemblée nationale. Il y fut renvoyé, aux élections complémentaires du 2 juillet, par trois départements, la Seine, le Var et les Bouches-du-Rhône. Il opta cette fois pour Paris.

M. Gambetta, qui alla chercher en Espagne,

au moment de l'insurrection de la Commune, le repos exigé par tant de fatigues, se tint assez longtemps à l'écart, dans la nouvelle Chambre, où l'extrême droite dominait la majorité, et il semblait dédaigner les nombreuses et violentes attaques dont il était l'objet entre ses collègues du 4 septembre. Quand il intervint plus tard dans les débats, ce fut, pour l'ordinaire, avec une modération qu'on n'attendait pas de sa nature ardente, et il soutint, dans diverses circonstances, le gouvernement de M. Thiers qui l'avait cependant atteint plusieurs fois de ses sévérités oratoires. L'ex-dictateur se laissait volontiers représenter, soit dans les luttes électorales, soit dans la presse, comme préparant un parti gouvernemental de la République, qui aurait désormais ses whigs, avec M. Gambetta, comme ses tories, avec M. Thiers.

Le 5 novembre 1871, parut, sous les auspices de M. Gambetta, la *République française*, journal quotidien, entièrement anonyme, rédigé par MM. Challemeil-Lacour, Allain-Targé, Ranc, Spuller, G. Isambert, Paul Bert, Georges Avenel, André Lefèvre, Ph. Burty, etc.; cette feuille ne tarda pas à prendre un rang important dans la presse parisienne, grâce à la réserve quelque peu hautaine qu'elle apportait dans la discussion, évitant toujours de mettre en cause les personnes pour ne critiquer que les opinions, et apportant à la partie littéraire et surtout scientifique, un soin particulier. Plus tard (12 avril 1876), fut créée la *Petite République française*, à cinq centimes qui atteignit bientôt un tirage considérable et qui contribua à répandre dans les classes ouvrières la politique inspirée par M. Gambetta.

Le premier acte public important de celui-ci, après la guerre, fut l'allocution qu'il prononça, le 14 juillet 1872, à la Ferté-sous-Jouarre, dans un banquet organisé en commémoration de la prise de la Bastille. Il y proclamait la nécessité de reconstituer l'union des classes moyennes, ainsi que l'importance de l'instruction laïque et obligatoire et du service militaire universel; il y préconisait enfin l'inauguration d'une politique de conciliation et de concorde, couronnée par l'amnistie. Cette déclaration de principes s'accrocha davantage lors d'un voyage dans le midi de la France, au retour duquel M. Gambetta s'arrêta à Grenoble. Ce fut dans une réunion privée (26 septembre), qu'il adressa à ses auditeurs. Le discours contenant ce passage resté fameux : « Oui je pressens, je sens, j'annonce la venue et la présence d'une *couche sociale nouvelle* qui est aux affaires depuis bientôt dix-huit mois, et qui est loin, à coup sûr, d'être inférieure à ses devancières... » Cette phrase eut un retentissement extrême, qu'augmenta encore la pressante interpellation du général Changarnier, conjurant M. Thiers de combattre « l'audace croissante du radicalisme » (18 novembre). Quelques jours après (14 décembre), M. Gambetta défendit le pétitionnement pour la dissolution de l'Assemblée, mais son éloquence et celle de M. Louis Blanc, ne firent point échec à celle de M. Dufaure; l'agitation dissolutionniste fut condamnée par 483 voix contre 196. Pendant toute l'année 1873, il se multiplia à la tribune; les discussions sur les attributions des pouvoirs publics, sur la pétition du général de Bellemare, sur les marchés des Bouches-du-Rhône pendant la guerre, sur la suppression du *Corsaire*, sur le projet de loi pour la répression des attaques contre l'Assemblée, sur les nouveaux impôts, etc., le trouvèrent infatigable. Après avoir voté contre les modifications apportées à la municipalité de Lyon, il appuya la candidature de M. Barodet contre celle de M. de Rémusat (27 avril). Vers le même temps,

il déclara, dans une réunion privée tenue à Belleville, que, « sans s'incliner ou abaisser leur conscience, sans froisser la rigueur de leurs principes, lui et ses amis ne s'étaient pas conduits comme des hommes de parti, et que, à quatre ou cinq reprises, ils avaient apporté au gouvernement un concours sans lequel il aurait péri. »

Après la constitution du cabinet de MM. de Broglie et Beulé (25 mai 1873), M. Gambetta dénonça la circulaire par laquelle M. Pascal, secrétaire général du ministère de l'intérieur, invitait les préfets à gagner à la cause conservatrice les journaux républicains; il s'éleva contre la construction de l'église du Sacré-Cœur, contre les entraves apportées à la liberté des enterrements civils, enfin contre le septennat (19 novembre). Durant les vacances parlementaires, il s'était, selon son habitude, mis en communication avec des groupes importants d'électeurs, à Nantes, à Périgueux, etc., mais le gouvernement s'opposa à la reproduction de ses discours, et plusieurs journaux furent poursuivis pour en avoir publié des extraits. En février 1874, M. Gambetta prit l'initiative de l'interpellation de la gauche sur la politique intérieure, et l'on remarqua, à ce sujet, que le *Français*, organe de M. de Broglie, essaya d'en prévenir la discussion, en menaçant de suppression la *République française*. L'interpellation n'en eut pas moins lieu, et causa dans le pays une profonde émotion. Lorsque M. de Broglie dut céder son portefeuille à M. de Fourtou, M. Gambetta interpella le nouveau ministre sur les agissements bonapartistes révélés par un document qu'il avait recueilli M. Cyprien Girerd. M. Rouher ayant répliqué, en mêlant à la défense de son parti le souvenir de la révolution du 4 septembre, M. Gambetta s'écria : « Il est des hommes à qui je ne reconnais, ni titre, ni qualité pour demander des comptes à la révolution du 4 septembre : ce sont les misérables qui ont perdu la France », et sur un rappel à l'ordre du président, il riposta : « Il est certain que l'expression que j'ai employée renferme plus qu'un outrage, c'est une flétrissure, et je la maintiens » (9 juin).

Dès le lendemain, la gare Saint-Lazare fut, à l'heure du départ des députés pour Versailles, le théâtre de scènes scandaleuses; un individu, qui avait, disait-on, subi diverses condamnations, se déclarant insulté en tant que bonapartiste, frappa M. Gambetta au visage, et, pendant plusieurs jours, les représentants républicains furent assaillis ou injuriés dans la salle d'attente du chemin de fer. M. de Fourtou suspendit pour quinze jours le *Pays*, qui avait encouragé ces violences, ainsi que le *Rappel* et le *Siècle* qui les avaient énergiquement blâmées.

Dans les derniers mois de 1874 et au commencement de 1875, M. Gambetta prit la part la plus effective aux tentatives de conciliation entre les diverses fractions de la gauche et du centre droit, pour amener une transaction sur l'adoption des lois constitutionnelles; le discours qu'il adressa directement à la majorité, le 12 février, fut un des plus habiles et des plus éloquentes qu'il eût prononcés, et, à dater de ce jour, la politique dite « opportuniste » devint celle de la gauche, à l'exception du petit groupe « d'intransigeants », dirigés par MM. Louis Blanc et Alfred Naquet. Les négociations de M. Gambetta aboutirent à faire adopter à une partie de la majorité l'amendement Wallon (21 février), la loi sur le Sénat (24 février) et enfin la constitution (25 février), qui rendait la République le gouvernement légal de la France. Dans une réunion privée, le chef des gauches exposait à ses électeurs de Belleville comment le parti républicain avait pu, sans s'amoinrir, se prêter à ces combinaisons,

et il ne craignait pas de faire l'éloge du Sénat, si imparfaite que fût son institution, mais où il voyait « le grand conseil des communes françaises » (23 avril). Il renouvela ces déclarations dans le banquet annuel organisé à Versailles eu l'honneur de Hoche. Pendant tout le reste de l'année, il fut le plus redoutable adversaire du ministre Buffet, sans se départir toutefois des principes que l'expérience des luttes parlementaires l'avait conduit à adopter, et qui lui faisaient dire un jour : « la modération, c'est la raison politique » (26 février).

Son influence ne fut guère moins prépondérante lors des élections sénatoriales, tout au moins à Paris : grâce à lui, M. de Freycinet l'emporta sur M. Victor Hugo lui-même, qui ne fut élu que le cinquième. MM. Tolain, Herold et Peyrat obtinrent les trois autres sièges, non sans quelque opposition de la part des délégués intransigeants.

Les élections à la Chambre des députés avaient également fort préoccupé M. Gambetta qui, sans négliger ses candidatures personnelles, s'était mis en rapport avec les délégués des comités de la France entière, et avait inspiré ou ratifié leurs choix. Il se présentait lui-même à Paris, à Lille, à Marseille, à Bordeaux et à Avignon. Pendant la période qui précéda le vote, il prononça plusieurs discours importants, tels que celui de Bordeaux où il disait : « L'œuvre du 25 février 1875 est une œuvre de patriotisme, et quand on dit qu'elle est l'œuvre de la conciliation, c'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire » ; et celui de Belleville (14 février), où il exposait en ces termes la philosophie même de sa politique : «... Je nie l'absolu partout, et alors vous pensez bien que je ne vais pas le mettre dans la politique. Je suis d'une école qui ne croit qu'au relatif, à l'analyse, à l'observation, à l'étude des faits, au rapprochement et à la combinaison des idées, d'une école qui tient compte des milieux, des races, des tendances, des préjugés et des hostilités... La politique n'est jamais et ne peut jamais être la même. »

Le 20 février 1876, M. Gambetta fut élu à Paris, dans le XX<sup>e</sup> arrondissement, par 11 589 voix contre 1490 obtenues par M. Donnay, candidat ouvrier ; dans la 2<sup>e</sup> circonscription de Lille, par 9 108 voix, sans concurrent ; dans la 1<sup>re</sup> circonscription de Bordeaux, par 11 696 voix contre 3 589 données à M. Drouillet-Lafargue, candidat monarchiste ; enfin dans la 1<sup>re</sup> circonscription de Marseille par 6 359 voix, contre M. Alfred Naquet, candidat intransigeant, qui, après une lutte acharnée, en avait réuni 1 959. A Avignon, où M. Gambetta, avait été précédemment l'objet d'agressions brutales sans que l'autorité fût intervenue, il obtint 8 642 suffrages contre 9 842 recueillis par M. Du Demaine, candidat légitimiste et clérical, dont l'élection fut invalidée à la suite d'une enquête.

M. Gambetta était dès lors et plus que jamais le chef incontesté de la majorité républicaine de la nouvelle Chambre. Il essaya d'abord de provoquer la cohésion en un seul groupe des diverses fractions de la gauche, mais il ne put y parvenir et reprit sa place dans l'union républicaine. Dès le 24 mars, à l'occasion de l'invalidation de M. de Mun, il affirma la nécessité de combattre le cléricalisme : « Il ne s'agit pas ici de défendre la religion que personne n'attaque ni ne menace... Ce qui nous préoccupe, c'est de ramener le clergé dans l'Eglise, et de ne pas permettre qu'on transforme la chaire en tribune politique ; c'est de faire respecter la liberté électorale, c'est d'assurer le libre combat aux opinions politiques qui n'ont rien à démêler avec les questions cléricales ». Le

5 avril, il fut élu président de la commission du budget par 16 voix contre 13 données à M. Bardoux ; il prit aussitôt possession de ces fonctions par une courte allocution où il exposait quels seraient les principes de la commission, et se flattait de dissiper, par la direction qu'il lui imprimait « les appréhensions intéressées des esprits chagrins ou hostiles. » Dans les premiers jours de mai, il proposa à la commission de rédiger, outre le rapport général sur l'exercice 1877, un second rapport ayant pour objet spécial l'exposé des réformes à introduire dans les exercices suivants. Cette proposition, fort bien accueillie de ses collègues, provoqua la rédaction d'un grand rapport préparatoire sur la réforme de l'impôt qui fut publié, le 16 octobre 1876, dans la *Republique française*, avant d'être communiqué à la Chambre, et dans lequel étaient étudiées les transformations successives à faire subir aux principales contributions. Cette étude, à la fois théorique et didactique, était suivie d'un projet de loi générale annonçant de nombreux projets de lois particulières et présentant ainsi une sorte de constitution financière, qui devait régir toute une série de lois organiques.

Les vastes combinaisons économiques que M. Gambetta ébauchait pour l'avenir, et où il montrait une compétence inattendue, ne lui faisaient pas négliger la politique opportuniste à laquelle il avait attaché son nom et sa fortune parlementaire : c'est ainsi que, s'il s'abstint de voter l'amnistie entière demandée par M. Raspail, il appuya la proposition d'amnistie partielle en trois catégories déposée par M. Margue (19 mai) ; c'est ainsi également qu'il adopta la proposition de M. Laisant, tendant à réduire à deux ans la durée du service militaire. Ses adversaires politiques ne se recrutaient plus seulement dans le parti monarchiste, mais dans un petit groupe d'intransigeants qui cherchaient à semer la défiance parmi ses électeurs du XX<sup>e</sup> arrondissement ; M. Gambetta répondit à ces provocations dans une réunion privée tenue à Belleville et à laquelle assistaient plus de cinq mille personnes (26 octobre 1876). Il y protesta contre les violences de parole et de plume dont il était l'objet, blâma les ardeurs « trop généreuses », préconisa la politique des résultats, repoussa l'amnistie générale et flétrit « les hommes tarés qui avaient exploité le mouvement de désespoir de la Commune. » L'effet de ce discours fut très grand sur l'esprit de ses auditeurs et dans la presse française. Conséquent avec cette profession de foi, il soutint de l'autorité de sa parole la proposition de M. Gattineau, demandant la cessation des poursuites pour faits relatifs à la Commune (3 novembre) ; le 28 décembre, il défendit les droits de la Chambre en matière d'impôt et combattit les modifications que le Sénat voulait introduire dans la répartition du budget. Le 28 janvier 1877, il fut réélu président de cette importante commission à la presque unanimité des suffrages.

Sous le ministère de M. Jules Simon, qui avait succédé à M. Dufaure comme président du Conseil, M. Gambetta garda toute sa prépondérance. Exposé chaque jour aux plus outrageantes injures de la presse bonapartiste, le nouveau chef du cabinet était en outre combattu par le haut clergé qui, dans une série de mandements, rédigés sous une sorte d'inspiration commune, s'accordait à réclamer la fin du « chaos actuel ». Le 4 mai 1877, à l'occasion de l'interpellation de MM. Laussedat, Leblond et de Marcère sur ces menées, M. Gambetta, reprenant les déclarations de M. Jules Simon sur la politique du ministère à l'égard de l'Italie, montrait avec quelle promptitude le parti ultramontain obéissait à un ordre parti de



Rome, insistait sur l'influence profonde qu'il avait su prendre en France dans les classes bourgeoises, signalait le mépris croissant dans lequel était tenue la Déclaration de 1682, et, tout en se déclarant partisan du système qui rattache l'Église à l'État, terminait par ces mots qu'il empruntait, disait-il, à M. Peyrat : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » Satisfaite de ces déclarations, la Chambre adopta par 346 voix contre 114 un ordre du jour accepté par le gouvernement qu'elle invitait, « pour réprimer cette agitation antipatriotique, à user des moyens légaux dont il dispose. » Le 16 mai, M. Jules Simon, congédié par une lettre du maréchal de Mac-Mahon, donna sa démission avec tous ses collègues; le lendemain, pendant que le cabinet Broglie-Fourtou, se constituait à l'Élysée, M. Gambetta n'en persista pas moins à interpeller le gouvernement sur les bruits de dissolution qui couraient depuis la veille, et la Chambre vota un ordre du jour spécifiant qu'elle n'accorderait sa confiance qu'à un cabinet « libre de son action et résolu à gouverner suivant les principes républicains ». Cet ordre du jour, voté séance tenante par 355 voix, contre 154, devint, par les adhésions ultérieures de huit membres absents, le fameux ordre du jour des 363.

Après la prorogation des Chambres et pendant que le ministère de Broglie-Fourtou commençait, suivant l'expression historique, à « bousculer le pays, » M. Gambetta s'efforçait de le rassurer dans deux discours prononcés, l'un à Amiens (9 juin), l'autre à Abbeville (11 juin). Dans la courte et orageuse session qui s'ouvrit le 16 juin, M. Gambetta prit la parole au milieu des interruptions incessantes de la droite, repoussa les attaques personnelles dirigées contre lui par M. de Fourtou, au cours de son discours sur la prorogation, et termina sa virulente riposte au ministère qu'il qualifia de « gouvernement des curés, » par cette sorte de prophétie : « En 1830, on est parti 221, et l'on est revenu 270. J'affirme que, partant 363, nous reviendrons 400. »

Lorsque le Sénat eut accordé au cabinet la dissolution de la Chambre, M. Gambetta, dépourvu momentanément de son mandat, n'en restait pas moins et plus que jamais le chef incontesté de l'opposition, sans que, cette fois, aucune divergence ne séparât le parti. Non seulement il dirigeait et inspirait, comme en 1876, l'action des comités républicains en vue des élections que la presse libérale réclamait chaque jour au gouvernement, mais il voulut faire entendre au pays des paroles qui pussent à la fois l'encourager et le contenir. Le 15 août, à l'issue d'un banquet que lui offraient à Lille M. Testelin, sénateur du Nord, et les anciens députés de ce département, il prononça celle de ses harangues qui, depuis 1870, eut le plus de retentissement. Après avoir constaté l'union profonde du parti républicain, les divisions inévitables de la coalition monarchique, le dévouement des membres des gauches sénatoriales, qui, en formant un comité de consultation pour les fonctionnaires frappés par la réaction, étaient devenus comme les préteurs des libertés publiques, il rendait hommage au patriotisme de l'armée, faisait connaître pour quelles raisons et dans quelles régions la gauche accroîtrait le nombre de ses membres, et terminait par deux mots, qui résumaient la situation : « Quand la France aura fait entendre sa voix souveraine, croyez-le bien, messieurs, il faudra se soumettre ou se démettre. » Reproduit *in extenso* par la *République française*, et partiellement dans la majeure partie des journaux de l'Europe, ce discours était encore l'objet de tous les commentaires, lorsque le gouvernement se décida à poursuivre M. Gambetta et le gérant de

son journal comme coupable d'offense envers la personne du président de la République et d'outrages aux ministres. Traduit devant la 10<sup>e</sup> chambre du tribunal de la Seine, M. Gambetta se laissa condamner par défaut, à trois mois de prison, et 2000 francs d'amende, interjeta appel et confia sa défense à M. Allou. Sur ces entrefaites, M. Thiers mourut, le jour même où il avait donné rendez-vous à M. Gambetta pour arrêter les termes du manifeste qu'il adressait à ses électeurs du IX<sup>e</sup> arrondissement (3 septembre 1877). Cette mort donna au chef des gauches une prépondérance encore plus marquée. Dès cette époque, la *République française*, discutant l'éventualité de la retraite de M. de Mac-Mahon, faisait comprendre que le pouvoir devait passer logiquement aux mains de M. Jules Grévy.

Candidat dans le XX<sup>e</sup> arrondissement de Paris, M. Gambetta répéta dans sa circulaire le dilemme célèbre qu'il avait posé au chef du pouvoir exécutif, et se vit à nouveau intenter des poursuites restées sans résultat. Le 9 octobre, eut lieu au cirque du Château-d'Eau, une importante réunion privée, où toutes les déclarations précédentes furent reprises et accentuées, et cinq jours après M. Gambetta fut élu par 13 812 voix, contre 1 611 recueillies par M. Perron, candidat bonapartiste. A la rentrée de la Chambre, il fut nommé membre du comité directeur des gauches, chargé de maintenir l'union de l'opposition contre le cabinet, et, le 15 novembre, il répliqua par une de ses plus véhémentes improvisations à l'exposé de la politique de M. le duc de Broglie. Le 20 novembre, il fut réélu président de la commission du budget; quatre jours après, il s'associa au vote d'exclusion de la Chambre qui refusait d'accepter le budget, tant que le cabinet de Rochebouët serait au pouvoir. Le 14 décembre suivant, fut enfin constitué le ministère Dufaure.

Pendant la prorogation des vacances du premier de l'an, M. Gambetta se rendit en Italie et eut avec MM. Depretis, Crispi, etc., et avec Victor-Emmanuel, diverses entrevues qui intriguèrent fort l'opinion publique; il fut en outre invité à déjeuner par le roi, et le marquis de Noailles, ambassadeur de France à Rome, donna un grand dîner en son honneur. A son retour, il s'arrêta à Marseille, et exposa dans une réunion tenue à l'Athénée à quel prix le parti républicain pouvait se maintenir au pouvoir : « Il faut, disait-il, qu'il se fasse ministériel... Pour moi, je l'ai toujours dit, je suis un homme de gouvernement et non un homme d'opposition... Un an de pouvoir est plus fécond que dix années d'opposition héroïque » (7 janvier 1878). Pendant la nouvelle session, il prit encore la parole dans quelques occasions importantes, et eut le 1<sup>er</sup> février, un nouveau duel de tribune avec M. Rouher qui rejetait toute la responsabilité des désastres de 1870 sur le gouvernement du 4 septembre : « Pour conduire nos armées à la victoire, lui dit-il, en terminant, il fallait d'autres hommes que vous; vous n'avez jamais été des gouvernants, mais des jouisseurs, et vous avez fini comme des traitres » (1<sup>er</sup> février). A la même époque, dans un discours prononcé à propos de la célébration du centenaire de Voltaire, on remarqua cette éclectique déclaration : « Quant à moi, je me sens l'esprit assez libre pour être à la fois le dévot de Jeanne d'Arc, et l'admirateur et le disciple de Voltaire. »

Pendant les vacances parlementaires, M. Gambetta se rendit en Suisse par le Dauphiné; il s'arrêta à Romans, chez M. Madier-Montjau, et y prononça, le 18 septembre, ce qu'on a appelé son « discours-programme. » Il s'y déclarait tout d'abord très sympathique au ministère présidé

par M. Dufaure, traçait à grands traits l'histoire politique des sept dernières années, insistait sur l'importance d'avoir à la tête de la République un magistrat dévoué à ses institutions, indiquait les grandes réformes à opérer dans l'administration, dans l'armée, dans la magistrature dont il attaquait l'immovibilité, et abordait enfin la question cléricale à laquelle il consacrait la majeure partie de son discours. « Le péril social, le voilà ! » s'écriait-il. Le discours de Romans souleva aussitôt les ripostes de la presse religieuse et du haut clergé, et M. Freppel, évêque d'Angers, adressa quelques jours après à l'orateur, une lettre non moins véhémentement. Après quelques semaines de repos près de Lausanne, M. Gambetta rentra en France et répéta à Grenoble une partie de ses déclarations, en insistant sur l'impérieuse nécessité de former au Sénat une majorité républicaine. Trois mois plus tard, dans un banquet que lui offraient les commis-voyageurs au Grand-Hôtel, il laissait entendre que, même après la constitution de cette majorité dans le Sénat, il n'accepterait aucune situation ministérielle; revenant à l'une de ses théories favorites, il demandait qu'on ne cherchât pas à faire « l'exportation » des idées démocratiques, et recommandait à tous, l'abnégation et la patience : « L'ère des dangers est close, disait-il en terminant, celle des difficultés commence. »

L'autorité de M. Gambetta se manifestait à quelques jours de là dans des circonstances extraordinaires, lors d'un procès intenté pour diffamation par M. Challemeil-Lacour à la *France nouvelle*, journal légitimiste; il reparut au Palais, après une absence de dix années, et plaidant pour son collaborateur, demanda une transformation de la pénalité des délits de presse par la substitution de fortes amendes à l'emprisonnement; il réclamait, au nom du plaignant, 10 000 francs de dommages-intérêts. Ces conclusions, soutenues par le ministère public, furent sanctionnées par le tribunal; mais M. Maggiolo, auteur de l'article incriminé, interjeta appel et obtint une diminution de l'amende qui lui était infligée.

Dès la rentrée de la Chambre, M. Gambetta avait été réélu président de la commission du budget; il ne prit la parole dans la discussion des élections de MM. de Fourtou, Reille et de Cassagnac, que pour traiter de « mensonge » un passage de la défense du premier. Un duel au pistolet eut lieu le lendemain au Plessis-Piquet, entre l'ancien ministre et le chef des gauches; aucun des deux adversaires ne fut atteint (18 novembre 1878). Après le renouvellement triennal du Sénat (5 janvier 1879), M. Gambetta fut vainement sollicité par un groupe de l'Union républicaine d'accepter un portefeuille dans la combinaison ministérielle que ce changement de majorité devait provoquer : il refusa ces avances sans s'expliquer; mais le 30 janvier, aussitôt après la démission du maréchal et l'élevation de M. Jules Grévy à la présidence de la République, il se laissa volontiers porter à celle de la Chambre et fut élu par 314 voix sur 405 votants. Dans ces nouvelles fonctions qui privaient le parti républicain de son principal orateur, M. Gambetta, après les hésitations du début, sut se plier aux nécessités d'un rôle où le souvenir de l'usage qu'il avait fait lui-même de la parole, comme orateur ou comme interrupteur, pouvait amoindrir son autorité de président. C'est ainsi qu'un membre de la minorité, frappé par ses sévérités républicaines, M. Huon de Penanster put lui représenter, non sans à propos, qu'il avait interrompu dix-huit fois en une seule séance sans être rappelé à l'ordre. A plus d'une reprise, des séan-

ces tumultueuses mirent la patience présidentielle de l'ancien tribun à de rudes épreuves (mai-juin 1879).

M. Léon Gambetta a été momentanément, au début de sa carrière, le correspondant parisien de *l'Europe* de Francfort. Il a publié quelques portraits d'avocats célèbres dans un journal spécial, la *Cour d'assises illustrée*. Il a également collaboré à la *Revue politique* fondée par MM. Challemeil-Lacour et H. Brisson et supprimée en 1868. Ses discours ont tous été publiés en éditions populaires à cinq et dix centimes. Quelques-uns d'entre eux ont été réunis sous ce titre : *Discours politiques. Deux lettres à un conseiller général* (1874, in-18).

Sans parler du nombre incalculable d'articles dont il a été, depuis 1869, l'objet ou le prétexte, et dont la plupart n'ont aucune valeur historique, il convient de rappeler que le rôle de M. Gambetta, comme membre du gouvernement de la Défense, a été apprécié par les Allemands eux-mêmes dans deux publications spéciales : la 6<sup>e</sup> livraison de *l'Atlas* du grand état-major allemand et un travail de M. le baron Colmar von der Goltz, publié d'abord dans les *Annales prussiennes* (Preussische Jahrbücher), de 1874 à 1875, et traduit en français sous ce titre : *Gambetta et ses armées* (1877, in-18, carte).

**GAMBON** (Charles-Ferdinand), homme politique français, ancien représentant né à Bourges, le 19 mars 1820, est fils d'un négociant d'origine suisse. Il fit ses études et son droit à Paris, et à dix-neuf ans, fut reçu avocat. Il contribua à la fondation du *Journal des Ecoles*, organe de la jeunesse républicaine. En 1846, nommé juge suppléant au tribunal de Cosne, il combattit très vivement la candidature de M. Delangle. En 1847, il organisa le banquet démocratique de Cosne, refusa de porter un toast au roi et proclama la souveraineté du peuple; traduit pour ce fait devant la Cour de cassation, il fut condamné à cinq années de suspension. En 1848, il fut élu représentant de la Nièvre, le sixième sur huit, par 29 514 voix. Il vota ordinairement avec la Montagne, demanda que la Constitution fût soumise à la sanction du peuple, et la rejeta dans son ensemble. Après l'élection du 10 décembre, il fit une très vive opposition à la politique napoléonienne, et signa l'acte d'accusation présenté contre le président et ses ministres, à l'occasion du siège de Rome. Réélu le premier à l'Assemblée législative, il se signala parmi les membres de l'extrême gauche et accompagna M. Ledru-Rollin au Conservatoire des arts et métiers, dans la journée du 13 juin, fut condamné à la déportation par la haute Cour de Versailles, et fut détenu à la prison d'État de Belle-Isle.

Après l'amnistie du 15 août 1859, M. Gambon rentra dans son département et s'y occupa de travaux agricoles. En 1869, à la suite de son refus de payer l'impôt, eurent lieu la saisie de sa ferme et la vente d'une unique vache qui devint légendaire. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant du département de la Seine à l'Assemblée nationale, le quatorzième sur quarante-trois, par 136 249 voix sur 328 970 votants. Il vota contre les préliminaires de paix, siégea rarement, et le 26 mars, fut nommé membre de la Commune, dans le X<sup>e</sup> arrondissement, par 10 734 voix. La nouvelle assemblée parisienne ayant déclaré les deux mandats incompatibles, il donna, le 5 avril, sa démission de représentant. Chargé, le 16 avril, de distribuer des armes aux bataillons des citoyennes volontaires, nouvellement créés, adjoint à la commission de la justice le 18 avril, délégué aux prisons le 24 avril, il fut nommé

membre du second comité de salut public le 10 mai, et, en cette qualité, signa plusieurs décrets révolutionnaires, ainsi que les dernières proclamations, excitant la garde nationale fédérée à la résistance; après la chute de la Commune, il réussit à passer à l'étranger.

**GANESCO** (Grégory), publiciste français, d'origine roumaine, né vers 1830, acquit en France, à partir de 1850, une assez grande notoriété politique, comme rédacteur en chef du *Courrier du Dimanche*, l'un des premiers organes de l'opposition libérale sous le second Empire. M. Ganesco fut personnellement expulsé de France et con lut jusqu'à la frontière. Il dirigea alors l'*Europe*, journal français de Francfort. Suspendue en juillet 1866, par le général de Falkenstein, cette feuille cessa de paraître au mois de novembre de l'année suivante. Rentré en France, M. Ganesco prit sa résidence dans le canton de Montmorency, et, en décembre 1868, parvint, avec l'appui de l'administration, à se faire élire, dans ce canton, conseiller général de Seine-et-Oise. Aux élections de mai 1869 pour le Corps législatif, il se présenta, comme candidat indépendant, et obtint 2425 voix sur 30472 votants. Rédacteur en chef du *Parlement*, organe du tiers-parti qui contribua à l'avènement du cabinet du 2 janvier 1870, il adhéra au nouvel empire libéral, puis se sépara du ministère. Il conseilla et défendit l'idée du plébiscite comme moyen de réalisation d'un programme entièrement démocratique. L'entrée au ministère, après la retraite de MM. Buffet et Daru, des chefs du centre droit, trompa ses espérances, et quittant le *Parlement*, il passa à la *Liberté*, où il publia des lettres signées: « le Spectateur. » Au moment de l'investissement de Paris (15 septembre), il partit pour Tours, où M. Dérooy transportait la *Liberté*, puis pour Bordeaux, et, pendant quatre mois, rédigea seul le journal. Il signa la protestation des journalistes, à l'occasion du décret de M. Gambetta qui restreignait les capacités électorales. M. Ganesco fonda, au commencement de 1872, un journal à un sou, le *Républicain*, qui n'eut qu'une courte durée, puis les *Tablettes d'un Spectateur*, feuille d'informations. — Il est mort à Montmorency, le 7 avril 1877.

A part sa collaboration active aux journaux, il a publié: *Diplomatie et nationalité* (1856, in-8).

**GANIVET** (Louis-Alban), député français, né à Angoulême le 12 août 1819, était vice-président du conseil de préfecture de la Charente, au moment de la chute de l'Empire. Il quitta l'administration et s'inscrivit au barreau d'Angoulême. Élu représentant à l'Assemblée nationale le 8 février 1871 par 46,400 voix, il siégea dans le groupe dit de l'Appel au peuple, vota avec la majorité monarchiste de l'Assemblée et repoussa les lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876, il fut élu, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de l'arrondissement d'Angoulême par 9,193 voix, contre 5,621 obtenues par le candidat républicain. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 158 députés qui accordèrent leur vote au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, comme candidat officiel et bonapartiste, par 9,165 voix; son concurrent républicain, M. Marrot en obtint 6,681. M. Ganivet représente le canton de Hiersac au conseil général de la Charente; il a été décoré de la Légion d'honneur.

**GANNAL** (Félix), médecin et chimiste français, né à Paris, le 4 mars 1829, est fils du célèbre chimiste, inventeur de l'art moderne des emballages, mort en 1852. Il étudia la médecine, et obtint le double diplôme de pharmacien (1857)

et de docteur en médecine (1859). Il reprit les travaux de son père, apporta à sa méthode d'injection des perfectionnements et dirigea ses recherches sur les signes certains de la mort et le moyen d'éviter les inhumations précipitées. Elles font l'objet de l'ouvrage intitulé: *Mort réelle et mort apparente* (1858, gr. in-8), traité complet sur la matière, et dont l'auteur a fait lui-même des résumés à l'usage des gens du monde et des bibliothèques populaires. — Son frère, M. Adolphe-Antoine GANNAL, né à Gentilly (Seine) en 1826, reçu docteur en médecine en 1854, s'est consacré à la chimie industrielle, et a monté en France et à l'étranger, notamment en Russie, de grands établissements de conserves alimentaires.

**GANTRELLE** (Joseph), érudit belge, né à Echterenich, dans le Luxembourg, le 29 janvier 1809, prit en 1829 les grades de docteur en philosophie et de docteur ès lettres à l'université de Liège, devint peu après professeur d'histoire et de langues orientales à celle de Gand, se fit naturaliser en 1839, et fut nommé, en 1854, inspecteur de l'enseignement moyen pour toute la Belgique. Il a remporté plusieurs prix académiques.

On a de lui: un *Mémoire sur le mérite comparatif de Virgile et de Théocrite* (1828), couronné par l'Académie de Gand; *Manuel de l'histoire générale du monde* (1834, in-12; 2<sup>e</sup> édit., 1838); un *Mémoire sur la part de la Flandre dans la conquête de l'Angleterre* (1840, in-8), aussi couronné à Gand; *Grammaire et style de Tacite* (1874, in-8); *Contribution à la critique et à l'explication de Tacite* (1875, 1<sup>er</sup> fasc. in-8), et des articles insérés dans les *Nouvelles Annales* de cette ville.

**GARACHANINE** (Elie), homme d'État serbe, sénateur de la principauté, est né en février 1812, au village de Grach, dans le district de Kragujevatz. En 1844, il devint ministre de l'intérieur du prince Alexandre-Karageorgevitch. En 1852, il fut choisi, comme *prastavnik* (représentant du prince), pour chef de sa chancellerie et président du conseil des ministres.

Dès 1849, M. Garachanine avait dénoncé dans le conseil, les démarches de la Russie qui cherchait à entraîner les Serbes dans l'insurrection de la Bosnie contre la Porte. Il refusa, vers la fin de l'année 1850, de concourir à l'entreprise des Bulgares, et la médiation de la Serbie valut ensuite aux provinces insurgées, vaincues par Omer-pacha, des conditions plus favorables. Lorsqu'il eut en main la direction des affaires, il ressentit les effets de son opposition constante aux vues des puissances dites protectrices. En 1853, sa destitution fut imposée à la faiblesse de la Porte et à la frayeur du prince Alexandre. Malgré cette disgrâce, M. Garachanine resta l'âme du sénat, dont il refusa la présidence. Véritable chef du parti national, il s'appuyait par sympathie et par raison sur les puissances occidentales, et on appelait ses amis le *parti français*. Il fut rappelé au ministère des affaires extérieures en décembre 1861. Le premier en Serbie, il voulut que ses fils fussent élevés en France. L'aîné, après avoir passé deux ans à Sainte-Barbe, fut admis, en 1855, à suivre les cours de l'École polytechnique. — M. Garachanine est mort à Belgrade, le 22 juin 1874.

**GARCIA** (Manuel), musicien français, fils du célèbre chanteur Emmanuel ou Manuel Garcia mort en 1832, est né à Madrid, en 1805. Il fut dès l'enfance associé aux excursions de sa famille dans les deux mondes. Formé par son père à l'enseignement du chant, il s'y consacra lui-

même et fut attaché, vers 1835, au Conservatoire de Paris, puis alla professer à Londres.

On a de lui plusieurs ouvrages relatifs à ses études, et inspirés par la méthode paternelle : *Mémoire sur la voix humaine*, présenté à l'Académie des sciences (1840, 2<sup>e</sup> édit., 1847); *École de Garcia; traité complet de l'art du chani* (1841, in-8; 3<sup>e</sup> édit., 1851, in-4), refait en 1856 sous le titre de *Nouveau Traité...*; et des *Observations physiologiques sur la voix humaine*, en anglais et en français (1855).

Ses sœurs, Marie et Pauline GARCIA, se sont toutes deux rendues célèbres comme cantatrices, la première, qui est morte en 1836 à Bruxelles, sous le nom de Mme MALIBRAN, la seconde sous celui de Mme VIARDOT (voy. ce nom).

Mme GARCIA, née Eugénie MAYER, et fille elle-même d'artistes distingués, a joué en Italie, pendant les succès de l'ainée de ses belles-sœurs, qui la fit engager au théâtre de Novare. Elle s'est consacrée, comme son mari, à l'enseignement du chant, et a donné des leçons à Paris.

**GARCIN** (Eugène-André), publiciste français, né à Allenis (Bouches-du-Rhône) le 31 décembre 1831, débuta à l'âge de dix-sept ans par des poésies insérées dans la *Voix du peuple* d'Alph. Esquirois et écrivit plus tard dans la *Libre pensée* de Bruxelles, la *Revue de Paris*, la *Morale indépendante*, la *Revue Moderne*. Sous-préfet de Mur-et (Hante-Garonne) après le 4 septembre 1870, il quitta ce poste en avril 1871 pour prendre la direction de l'*Emancipation* de Toulouse et, peu après, celle de l'*Avenir du Gers*. Il renonça en 1872 au journalisme militant pour se consacrer à des conférences, souvent interdites par le ministère en 1873 et en 1877.

M. Eug. Garcin a publié en volumes les *Français du Nord et du Midi* (1868, in-18); *La Tour d'Auvergne*, le premier grenadier de la République française (1870, in-18), etc.

Sa femme, M<sup>me</sup> GARCIN, née Euphémie VAUTHIER, est fille d'un savant ingénieur en chef des ponts et chaussées et sœur d'un autre ingénieur qui fut représentant du peuple. Elle fit d'abord paraître des *Conseils aux jeunes filles* qui lui valurent d'honorables encouragements, puis divers romans où elle développa ses principes en matière d'éducation : *Léonie*, *Charlotte*, *une Expiation*, etc. Poursuivie pour un article inséré dans l'*Emancipation* de Toulouse sur l'exécution de Rossel, M<sup>me</sup> Garcin fut traduite en cour d'assises et acquittée.

**GARCIN DE TASSY** (Joseph-Héliodore-Sagesse-Vertu), orientaliste français, né à Marseille, le 20 janvier 1794, vint à Paris étudier les langues orientales, suivit les cours de Silvestre de Sacy, et apprit successivement l'arabe, le persan et l'hindoustani. Sur les instances de son maître, une chaire de cette dernière langue fut fondée en sa faveur à l'École spéciale des langues orientales vivantes. Il s'était déjà fait connaître par un assez grand nombre de traductions de l'arabe, entre autres : *Doctrines et devoirs de la religion musulmane* (1827-40), et par une édition de la *Grammaire persane* de sir W. Jones (1845, in-12).

Une fois en possession de la chaire d'hindoustani, M. Garcin de Tassy se livra plus particulièrement à l'étude des écrivains de cette langue. On lui doit : *Mémoires sur les particularités de la religion musulmane dans l'Inde* (1832, in-8), les *Aventures de Kamrup* (1834, in-8), poème traduit de Tahcin-Uddin; les *Oeuvres de Wali* (1834, in-8), poète du Dekkan; *Histoire de la littérature hindoue et hindoustani* (1837, 2 vol. in-8; 2<sup>e</sup> édit. 1870-1871; 3 vol. in-8); la *Poésie*

*philosophique et religieuse chez les Persans* (1837, in-8); la *Doctrine de l'amour*, traduit de l'hindoustani (1859); *Description des monuments de Delhi en 1852* (1861, in-8); la *Poésie philosophique et religieuse chez les Persans* (1864, gr. in-8); les *Auteurs hindoustanis et leurs ouvrages* (1868, in-8); *Rhétorique et prosodie des langues de l'Orient musulman* (1873, in-8); *Science des religions*, l'islamisme d'après le Coran (1874, in-8), ainsi que de nombreux articles dans le *Journal asiatique*, des *Discours d'ouverture*, puis une revue annuelle : la *Langue et la littérature hindoustanies* (1870 et suiv.), etc.

M. Garcin de Tassy, élu, le 30 août 1838, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Talleyrand, a été nommé, en juin 1869, membre ordinaire de la Société royale des sciences de Copenhague. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 29 avril 1837. — Il est mort à Paris le 2 septembre 1878.

**GARDE** (Reine), femme-poète française, née à Nîmes en 1810, de parents inconnus, fut recueillie par une riche compatriote, à laquelle elle dut son éducation, et dont elle quitta le château pour s'établir couturière dans sa ville natale. Douée d'une vive imagination, auteur de quelques poésies, elle vint, en 1832, se placer sur le passage de M. de Lamartine, qui se rendait en Orient, et eut avec lui, à Marseille, une entrevue que le poète a plus tard racontée dans la préface de *Geneviève*, roman qui lui est dédié.

Mlle Garde n'a publié ses vers qu'en 1851, sous le modeste titre d'*Essais poétiques* (in-18, 2<sup>e</sup> édition, même année). Elle a donné depuis : *Marie-Rose*, *histoire de deux orphelines* (1855, in-18; 3<sup>e</sup> édit., 1864), livre qui a obtenu un des prix Montyon l'année suivante.

**GARIBALDI** (Joseph), général italien, né à Nice, le 4 juillet 1807, entra de bonne heure dans la marine sarde, et se fit remarquer dans plusieurs rencontres par sa bravoure et son sang-froid. En 1834, compromis à Gènes dans une conspiration, il se réfugia en France, et donna des leçons de mathématiques à Marseille, passa de là au service du bey de Tunis, et fut quelques mois officier dans sa flotte. Il se rendit ensuite (1836) dans l'Amérique du Sud, offrit ses talents militaires à la république de l'Uruguay, et reçut le commandement en chef de l'escadre qui opérait contre Buenos-Ayres. Après l'intervention anglo-française, il leva contre Rosas un corps de 3000 hommes, cavalerie et infanterie, qu'il dressa à la guerre de partisans.

Le réveil de la liberté italienne en 1848 rappela Garibaldi dans sa patrie. Il partit de Montevideo, avec cent de ses compatriotes, sur un navire, la *Speranza*, déployant la bannière tricolore italienne. Au mois de juin, il se présentait à Turin. Accueilli par le gouvernement piémontais avec trop de réserve, il alla s'offrir au gouvernement provisoire de Milan et forma une légion dont Mazzini voulut se déclarer soldat, prit dans le sud du Tyrol une part active à la guerre de Charles-Albert contre l'Autriche, et, après la malheureuse capitulation de Milan, fut le dernier à déposer les armes. Envoyé à la Chambre du Piémont par l'opposition, il fut un des plus ardents adversaires du roi. L'année suivante, quand la république fut établie à Rome, il s'empressa d'aller la défendre avec sa légion. Le 30 avril, il repoussa le corps de Français que le général Oudinot avait lancé contre Rome avec trop de confiance, et lui fit éprouver des pertes graves; le 9 mai, avec 3000 hommes, il battit 5000 Napolitains à Palestrina; le 19, au combat de Velletri, où Roselli

avait le commandement supérieur, c'est encore à lui que revint l'honneur de la victoire : il paya, comme toujours, de sa personne, et fut blessé. Dans les premiers jours de juin, les Français donnèrent à Rome l'assaut général. Garibaldi ne put les chasser de leurs positions, mais il les contraignit à faire un siège contre une ville qui, disait-on, ne devait pas essayer de résister. Après trente jours d'une lutte opiniâtre, il dut abandonner la défense. Il proposa des partis extrêmes qu'on n'osa suivre : de faire sauter les ponts, de se retrancher dans le château Saint-Ange, de quitter la ville avec la garnison, pour continuer la guerre en Italie. Lui-même sortit de Rome, le 3 juillet, avec 4000 hommes d'infanterie et 400 cavaliers, traversa les lignes ennemies, et se retira à Saint-Marin (31 juillet). Là il fut obligé de licencier ses troupes et, avec deux cents fidèles, il gagna l'Adriatique et s'embarqua pour Gênes. Sa femme Anita, mourut enceinte dans cette fuite. C'était une créole de Rio-Grande, qui avait partagé, en Amérique et en Italie, tous ses périls.

Garibaldi retourna en Amérique, et s'y livra à l'industrie. Après un assez long séjour à New-York, il se rendit en Californie. Un navire péruvien, dont il devint capitaine, le conduisit en Chine au commencement de 1852, et dans l'été le ramena au Pérou. Il y reçut le commandement supérieur des troupes. Il voulut ensuite rentrer dans sa patrie, et fut employé comme capitaine de paquebot par une compagnie de Gênes.

Après s'être mis au service du Piémont, en prévision de la nouvelle guerre de l'indépendance italienne, Garibaldi fut nommé par décret royal, au commencement de mai 1859, major général, en même temps que plusieurs personnages d'une haute noblesse. Organisant à la hâte une légion nationale, sous le nom de chasseurs des Alpes, il mit le pied le premier sur le territoire lombard et prit hardiment l'offensive contre l'Autriche. Il s'empara de Varèse, de Côme, etc., et, refulant par une suite de combats les Autrichiens vers Milan, il excita au plus haut point l'attention et l'intérêt de toute l'Europe. La paix de Villafranca lui fit déposer les armes. Il alla soutenir dans les duchés le mouvement qui s'était déclaré en faveur de l'annexion, et fut partout, notamment à Modène, où le duc de San Donato l'accompagnait comme premier aide de camp, l'objet des ovations les plus enthousiastes.

Au printemps de l'année 1860, Garibaldi protesta de toutes ses forces contre l'annexion de la Savoie et surtout de Nice, sa ville natale, puis donna sa démission de député. Alors, par une entreprise d'une hardiesse inouïe, il organisa, en son nom privé et avec le secours de souscriptions permanentes, ouvertes dans divers pays, une expédition en Sicile, où une nouvelle révolte venait d'éclater contre les Napolitains. Il s'embarqua sur deux bateaux de la Société transatlantique, le *Piemonte* et le *Lombardo*, avec des munitions et une troupe d'environ mille hommes déterminés, à la tête desquels étaient Nino Bixio, Cosenz, l'ex-prêtre Sirtori, Medici, Malenchini, Türr, etc. Après avoir abordé à Marsala (12 mai), il rallia quelques insurgés, avec lesquels il défait les troupes royales à Catalafimi. Puis il assiégea Palerme, s'en empara (27 mai), et, au commencement de juillet, se trouva maître de la Sicile, à l'exception de Messine, que lui livra bientôt la sanglante journée de Milazzo, malgré l'énergique résistance du général Bosco (21 juillet).

Au milieu d'extrêmes embarras intérieurs, de changements continus de ministères, de relations diplomatiques difficiles tant avec le Piémont qu'avec les grandes puissances européennes, Garibaldi, qui avait pris le titre et les fonctions de

dictateur de la Sicile, se consacra activement aux préparatifs d'une expédition dans les provinces de terre-ferme. Son débarquement ne rencontra qu'une faible résistance. Le pays, l'armée et les administrations semblaient également l'attendre. Son entrée solennelle à Naples fut annoncée d'avance pour le 8 septembre, comme un événement pacifique et régulier, et eut lieu, le 7 au soir, conformément au programme. Le roi en était sorti la veille, et s'était replié sur Capoue, avec le reste de ses troupes restées fidèles et un certain nombre de soldats étrangers. Là, la lutte redevint plus sérieuse; les volontaires de Garibaldi rencontrèrent la résistance la plus vive sur le Volturne, et il fallut l'intervention ouverte de l'armée piémontaise pour s'emparer de Capoue et refouler les défenseurs de la royauté de l'autre côté du Garigliano.

Garibaldi, devenu dictateur de l'Italie méridionale, avait en face de lui des difficultés d'une autre sorte. Le parti radical ou parti de l'action, représenté par MM. Mazzini, Crispi, etc., le poussait à achever l'unification de l'Italie, en attaquant immédiatement Rome et en marchant sur la Vénétie. Le parti piémontais voulait l'annexion des Deux-Siciles au royaume de Victor-Emmanuel. Ce dernier l'emporta, grâce à l'appui donné par le Parlement de Turin à la politique de M. de Cavour et à l'attachement dévoué de Garibaldi pour la personne du roi de Piémont. Le 21 octobre, le dictateur fit voter le plébiscite qui réunissait les Deux-Siciles au royaume d'Italie, sous le sceptre de Victor-Emmanuel. Bientôt après, Garibaldi, promu général d'armée, après avoir donné à son souverain un si beau royaume, renonçait momentanément à tout rôle politique et se retirait à Caprera.

Il y fut l'objet des sollicitations des partis avancés, et son nom fut mis en avant dans tous les projets qui eurent pour but depuis cette époque l'incorporation de Rome et de Venise au royaume d'Italie. Il accepta, dès le mois de janvier 1861, la présidence générale des comités formés pour la libération de ces deux villes, et contribua par quelques lettres rendues publiques à l'agitation en faveur de la Pologne. A cette époque, tous ses actes, ses moindres mouvements, furent suivis avec une certaine anxiété par l'opinion publique, toutes ses paroles recueillies et commentées par la presse européenne. On lui attribua des mots aussi hostiles à la France qu'à l'Autriche, comme ceux-ci : « L'étranger doit être chassé de l'Italie..... Rome est à nous..... Rome ou la mort! » Longtemps encore, il ne sépara pas la cause de Rome de celle de Victor-Emmanuel, et déclara ne vouloir y entrer qu'avec lui. Mais, peu à peu, les conseils de la modération ne furent plus écoutés. Au mois d'août 1862, Garibaldi commença une expédition qui fut courte et malheureuse. Il entra à Catane, le 18 août, à la tête de volontaires peu nombreux; il trouva la population peu sympathique et les troupes royales décidées à la résistance. Il fit en vain appel aux Hongrois; le général Klapka répondit par un solennel désaveu.

Forcé par les troupes royales de quitter Catane, le général Garibaldi put s'embarquer pour la Calabre avec deux mille hommes environ. Il se dirigea sur Reggio où Cialdini dirigeait les opérations militaires. Une première rencontre eut lieu le 27 août, et les Garibaldiens furent repoussés. Retiré à Aspromonte, Garibaldi fut attaqué par le colonel Pallavicini, blessé d'une balle au pied et réduit à se rendre avec toute sa troupe. Il fut transporté à la Spezia, avec son fils Menotti et un certain nombre de ses compagnons, puis à

Pise. Grièvement malade des suites de sa blessure et longtemps menacé de l'amputation, Garibaldi fut sauvé par le docteur Nélaton, de Paris, et put rentrer à Caprera avant la fin de l'année. Au mois d'octobre, il avait refusé l'amnistie accordée par le roi, en prétendant qu'il n'était point coupable.

Aucun fait important ne marqua, dans les années suivantes, la vie de Garibaldi. Jusqu'à son voyage en Angleterre (avril 1864) qui ne fut qu'une suite de manifestations politiques et de véritables triomphes. Député de Naples au Parlement italien, il n'y siégea pas. Il ne fit qu'un discours à la Chambre, ce fut pour combattre l'annexion à la France de Nice, sa ville natale. Réélu, en février 1864, député du premier collège de Naples, son élection fut validée par la Chambre. Au mois de juin suivant, il fut nommé grand maître de la franc-maçonnerie italienne, dont il accepta les fonctions.

Garibaldi n'eut qu'une part sans importance aux événements de 1866, qui, grâce à l'alliance de l'Italie avec la Prusse, amenèrent la délivrance de la Vénétie. Il accepta, dès le 11 mai, le titre de commandant des volontaires et fut mis à la tête des vingt bataillons dont la formation était décrétée. Après avoir débarqué à Gènes le mois suivant, et pris son quartier général à Côme, il attaqua les Autrichiens dans les premiers jours de juillet, fut blessé, le 7, dans un combat à Monte-Snello, sur le lac de Garde, et battu, le 21 et le 25, dans le Tyrol italien, par les troupes autrichiennes plus heureuses en Italie qu'en Bohême.

L'année 1867 fut encore plus funeste à Garibaldi. Jaloux de consommer le dernier acte de l'unité italienne, en dépit de la réserve imposée par la France à son gouvernement, il recommença l'agitation et prépara ouvertement une tentative contre les États-Romains. Il fut arrêté à Asinalunga, par ordre du ministère Rattazzi (fin septembre 1867), reconduit à Caprera et gardé à vue par un navire de guerre. Il s'échappa, passa à Florence, où il s'efforça de soulever la foule par ses harangues et partit pour les États pontificaux. De Foligno, en Ombrie, il lança une proclamation violente contre la France (20 octobre). Il remporta un premier succès contre les troupes du pape à Monte-Rotondo (26 octobre) et se dirigea sur Rome. Mais le 4 novembre, les garibaldiens rencontrèrent à Mentana les troupes pontificales, renforcées par une partie du corps expéditionnaire français et éprouvèrent une sanglante défaite, grâce surtout, d'après le rapport du général de Failly, à la supériorité de nos fusils Chassepot. Le soir même, Garibaldi fut arrêté à Figline et conduit au fort de Varignano, près de la Spezia. Il y tomba malade et fut renvoyé à Caprera par le ministère Menabrea, peu soucieux d'instruire un procès contre lui (fin novembre 1867). Au mois d'octobre de l'année suivante, il donna avec éclat sa démission de membre du Parlement, et diverses lettres rendues publiques le montrèrent s'engageant de plus en plus dans les idées républicaines, d'accord avec MM. Victor Hugo et Mazzini.

Ses attaques contre les derniers actes de Napoléon III, sa lettre à l'armée française à l'occasion du plébiscite, ses manifestes contre le gouvernement temporel du pape, encore debout, avaient fait quelque bruit. Aussitôt après la révolution du 4 septembre 1870, Garibaldi offrit ses services au gouvernement de la Défense nationale et débarqua à Marseille où il lui fut fait, par ordre de la délégation de Tours, une réception solennelle (7 octobre). Deux jours après, il arrivait à Tours où le gouvernement le recevait aussi chaleureusement, lui donnant le titre de général français

et l'investissait du commandement des franc-tireurs et des troupes irrégulières sur la ligne de l'Est, particulièrement dans les Vosges. Le 21 octobre, il allait installer son quartier général à Dôle, avec le projet d'inquiéter dans tous ses mouvements l'armée du général de Werder chargée des opérations dans cette contrée.

Un assez grand nombre de volontaires italiens, surtout des Gênois, accoururent auprès de Garibaldi. Ses troupes, qui atteignirent un effectif de 15 à 20 000 hommes, étaient divisées en quatre brigades, sous les ordres de ses deux fils, Menotti et Ricciotti, du général polonais Bosak et du général Delpech; elles avaient pour chef d'état-major M. Bordone. La situation faite à Garibaldi excita un vif mécontentement chez d'anciens généraux français qui offrirent même leur démission. D'autre part, la seule réputation de Garibaldi et quelques-uns des actes qu'on attribuait à ses soldats provoquaient, de la part de la presse cléricalle, de nombreuses protestations.

Les engagements des garibaldiens avec les différents corps allemands furent nombreux, pendant deux mois; ils eurent pour théâtres Châtillon (19 novembre), Autun, Beaune (26 novembre) et surtout Dijon que Garibaldi occupa le 6 janvier 1871, qu'il défendit avec un grand succès contre les Prussiens le 21-23 janvier, et qu'il évacua le 1<sup>er</sup> février, par suite de l'armistice. La journée du 22 eut particulièrement le caractère d'une victoire; l'ennemi dut abandonner ses fortes positions des environs, et le 61<sup>e</sup> régiment prussien, presque entièrement détruit par la brigade Menotti, se vit arracher son drapeau.

Pendant l'armistice, Garibaldi fut assez populaire en France pour être élu représentant à l'Assemblée nationale par quatre départements: la Seine, où il obtint 200,065 voix, la Côte-d'Or, les Alpes-Maritimes, et Alger, sans compter un assez grand nombre de voix dans diverses parties de la France. Mal accueilli par la majorité de l'Assemblée, le général donna sa démission dès le 13 février, par une lettre qu'il voulut expliquer à la tribune; l'opposition qu'il rencontra fut le signal du plus violent tumulte dans la salle, et de manifestations enthousiastes dans les tribunes qu'on dut faire évacuer. Le même jour, il avait adressé sa démission de commandant de l'armée des Vosges, au gouvernement qui lui avait témoigné de sa reconnaissance et de regrets.

Dans un rapport spécial sur les opérations militaires dans l'Est, M. Ulric Perrot, député du centre droit à l'Assemblée nationale, attaqua vivement les agissements de Garibaldi pendant cette campagne; la publication de ce rapport excita en Italie une émotion que calma bientôt une lettre du colonel Lanza, attaché militaire à la légation d'Italie à Paris, lettre écrite à la suite d'un entretien où M. le maréchal de Mac-Mahon avait exprimé le regret que le rapport de M. Perrot contenait quelques exagérations et ajouta qu'après avoir vu Garibaldi à l'œuvre, il connaissait son courage et sa vaillance (février 1875).

Représenté à Caprera le général s'associa à plusieurs reprises, par des lettres ou des manifestes, à la propagande révolutionnaire, témoignant spécialement de son aversion contre le clergé et cherchant à disculper, dans ses principes, sinon dans ses actes, la société de l'Internationale.

En 1873, sa situation financière se trouva fort embarrassée par suite d'incidents de famille. Garibaldi fut obligé de vendre au roi la goélette que lui avait donnée le duc de Sutherland; mais un dépositaire infidèle s'enfuit en Amérique avec 80 000 francs, produit de cette négociation. Le général s'appréhata à hypothéquer entièrement l'île de Caprera, quand des souscriptions s'ouvrirent

de tous côtés pour payer les dettes du patriote. Celui-ci repoussa ces offres et surtout celles des associations ouvrières, considérant « comme un crime d'accepter l'argent du pauvre. » Le ministre avait dû annuler comme illégaux les votes des municipalités affectant une rente à Garibaldi sur leurs revenus, mais les députés de la gauche, bientôt appuyés par le gouvernement, proposèrent d'accorder au général une pension viagère annuelle de 50,000 francs, plus un million decapital (décembre). Dans une lettre rendue publique, le général, malgré sa reconnaissance envers l'Assemblée, refusa ce don d'un gouvernement qu'il tenait pour « coupable des misères du pays. »

Élu député dans deux circonscriptions de Rome, au mois d'octobre 1874, Garibaldi fit, le 24 janvier 1875, une entrée triomphale dans cette ville, prêta, le lendemain, le serment terminé par ces mots : « Pour le bien inséparable du roi et de la patrie, » et fut acclamé par la Chambre tout entière. Le 28 janvier, il se rendit au Quirinal; Victor-Emmanuel alla au devant de lui, l'embrassa publiquement et lui donna le bras pour le conduire dans la chambre du conseil. Cet accueil, suivi bientôt d'une visite du prince Humbert au vieux champion de l'indépendance, eut en Italie et en Europe un grand retentissement. Préoccupé de la prospérité de l'Italie « une et libre, » il exposa dès lors les plans qu'il avait préparés avec le concours des banquiers Torlonia, pour la régularisation du cours du Tibre, la canalisation de l'Arno, l'assainissement de l'Agro romano, la création d'un port à Fiumicino, etc., et proposa de créer un embranchement qui, de la ligne de Rome à Civita-Vecchia, se dirigerait sur Fiumicino. Le 16 juin 1875, la Chambre adopta en principe ces plans, et sur la proposition de Garibaldi lui-même, donna au nouveau canal le nom de Victor-Emmanuel. Malgré des échanges de témoignages d'affection entre le roi et le général, celui-ci poussa si loin l'opposition au gouvernement qu'en février 1876, la police dut faire saisir les journaux qui reproduisaient le discours prononcé par lui à l'occasion de l'anniversaire de la République romaine de 1849; il y demandait le rétablissement même de cette forme de gouvernement, et se répandait en attaques contre les ministres MM. Minghetti, Vighiani, etc., qu'il appelait « des Polignac et des Guizot. » Lorsque ce cabinet eut été remplacé par celui que présidait M. Aug. Depretis, Garibaldi, jugeant que le gouvernement traitait, « dans les voies de la moralité, de la liberté et du bien public, » écrivit, le 9 avril 1876, au président du conseil qu'il n'avait plus de motif pour refuser un don qui lui permettrait de coopérer, au profit de Rome, aux dépenses occasionnées par les travaux du Tibre. En novembre 1876, il fut réélu député de Rome. Au mois d'août 1877, il protesta contre la loi qui rétablissait autour de cette ville une enceinte de fortifications. Au mois de juin 1879, Garibaldi demanda l'annulation de son mariage religieux (consacré en 1860) avec M<sup>lle</sup> RAIMONDE sur les bords du lac Majeur, afin de légitimer deux enfants qu'il avait eus à Caprera; cette demande fut rejetée par les tribunaux de Rome (17 juillet 1879).

Garibaldi a publié plusieurs romans historiques qui ont été traduits en français : *Cantoni le volontaire* (Genève, 1870, in-18, avec lettre inédite d'Edgard Quinet); *la Domination du Moine* (1873, in-18); *les Mille*, récit de l'expédition de Sicile en 1860 (1875, in-8). Les *Mémoires* de Garibaldi rédigés par Alex. Dumas ne sont qu'un roman.

Un des fils du général, M. Menotti GARIBALDI, a été associé de bonne heure aux expéditions et aux aventures paternelles. Il a surtout pris une part notable à la dernière tentative des Garibaldiens

contre les États-Pontificaux. En l'absence de son père, il s'était fait le chef des insurgés romains, et avait établi son quartier général à Nerolo. Quelques jours avant l'engagement de Mentana, pour faciliter la marche de son père sur Rome, il s'était jeté témérairement sur les hauteurs de Parioli, éloignées à peine d'un kilomètre et demi de la promenade romaine du Pincio. M. Menotti Garibaldi a épousé, en juin 1868, une Vénitienne, Mlle Bedeschini. Pendant la guerre franco-prussienne de 1870, il servit en France sous les ordres de son père et eut la plus grande part à la campagne de l'Est.

Une fille du général, Térésita Garibaldi, a acquis de très bonne heure quelque notoriété, en partageant plus d'une fois les dangers de son père. Elle a épousé, à Caprera, le 26 mai 1861, le major CANZIO, né à Gènes, en janvier 1837, l'un des plus hardis compagnons de Garibaldi. Après avoir organisé, en 1859, la phalange des carabinières génois, et pris part à une foule de combats, M. Canzio refusa tout grade dans l'armée régulière; en 1860, il fit partie de « l'expédition des Mille, » et fut grièvement blessé à l'assaut de Palerme. Après l'annexion du royaume de Naples, il refusa de nouveau les grades, titres et pensions, se retira avec Garibaldi à Caprera, devint son gendre, et rentra dans sa première carrière, celle du commerce.

**GARIEL** (Hyacinthe), bibliographe et archéologue français, né à Grenoble le 26 janvier 1812, se fit recevoir avocat en 1835, fut attaché pendant deux ans à la rédaction du catalogue de la Bibliothèque royale, puis entra en 1841 comme bibliothécaire adjoint à celle de Grenoble. Il en devint conservateur en 1849. C'est par ses soins que la bibliothèque et le musée d'antiques qui y est annexé ont été réorganisés et installés dans le bâtiment spécial construit par M. Questel.

Membre de plusieurs académies, M. Gariel est correspondant de la Société des Antiquaires de France et de la Société de l'Histoire de France. Il est auteur d'un certain nombre de publications relatives à l'ancienne histoire du Dauphiné, imprimées la plupart avec le luxe des curiosités bibliographiques et tirées à très petit nombre d'exemplaires. Nous citerons : *Delphinat*, collection de pièces et documents bibliographiques et historiques (Grenoble, 1852-1856, t. I-V, in-18); *Tapisseries représentant les amours de Gombaut et Macé* (Ibid., 1863, in-8); *Bibliothèque historique et littéraire du Dauphiné*, nouvelle série de pièces et documents historiques (1865, t. I-IV, in-8); *la Bibliothèque de Grenoble*, 1772-1878 (Grenoble et Paris, 1878, in-8), sans compter une série de *Notes, Notices, Réponses* et autres dissertations d'un intérêt spécial.

**GARNET** (Jules), littérateur français, né à Châlons-sur-Marne, en 1797, fit son droit à Paris et fut inscrit comme avocat au barreau de Paris. Lié avec M. Collin de Plancy, il s'associa à ses idées et à ses compilations voltairiennes, et publia seul ou avec lui : *De la Puissance temporelle des Papes et du Concordat de 1817* (in-8); *Histoire de la Magie en France* (1818, in-8); *Taxe des parties casuelles de la boutique du Pape, avec la Fleur des cas de conscience, et un Faisceau d'anecdotes*, sous le pseudonyme de *Julien de Saint-Acheul* (1819; 2<sup>e</sup> édit., 1820); des articles dans le *Dictionnaire des Reliques*, etc. Compris avec M. de Plancy dans l'excommunication pontificale, il le suivit dans un voyage à Rome et fit avec lui amende honorable aux pieds du Pape. Il s'est depuis abstenu d'écrire. M. Garnet se porta inutilement, après 1830, comme

candidat de l'opposition, aux élections dans la Marne, puis devint conseiller de préfecture.

**GARNIER** (Désiré-Maurice), homme politique français, ancien député, né le 14 juillet 1804, fut d'abord vérificateur de l'enregistrement et des domaines, et dirigea à Paris un journal consacré à cette spécialité. En 1863, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat non officiel pour le département des Hautes-Alpes, par 19 455 voix sur 28 353 votants. Il vota, dans plusieurs questions importantes, avec la minorité libérale. En mars 1869, M. Garnier fut nommé conseiller-maître à la Cour des comptes. Conseiller général de son département pour le canton de Chorges, il a été décoré de la Légion d'Honneur. M. D. Garnier est auteur d'un *Répertoire de l'enregistrement*, très estimé.

**GARNIER** (François-Xavier-Paul), juriconsulte français, né à Brest, le 12 septembre 1793, servit quelque temps dans la marine militaire, entra dans les bureaux du Trésor, puis étudia le droit à Paris, et fut reçu avocat en 1813. Après avoir été substitué du procureur du roi à Sedan, il devint, en 1820, avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, fut deux fois élu président du conseil de l'ordre, se démit de sa charge en 1846 et reentra au barreau de la Cour royale. Il fut décoré, en 1843, de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris, le 27 janvier 1879.

Parmi les nombreux ouvrages de M. Garnier, on cite surtout : *Régime des eaux, ou Traité des cours d'eau de toute espèce* (1839 1851, 5 vol. in-8); *Traité des chemins de toute espèce* (1834-1842, in-8); et *Supplément au traité des chemins* (1842, in-8); *Traité de la possession, de la propriété et des actions possessoires et pétitoires* (1847-1853, 2 vol. in-8); *Législation et jurisprudence nouvelles sur les chemins et voies publiques de toute espèce*, etc. (1855, in-8), et autres monographies très estimées. Il a rédigé, de 1827 à 1830, avec M. Roger, les *Annales universelles de législation et de jurisprudence commerciales*.

**GARNIER** (Joseph-Clément), économiste français, sénateur, membre de l'Institut, né à Beuil, village de l'ancien comté de Nice, le 3 octobre 1813, fit ses études à Draguignan, vint à Paris en 1829 et entra à l'École supérieure du commerce, où d'élève, il devint professeur, puis directeur des études; il la quitta en 1838, et ouvrit lui-même une maison d'enseignement professionnel qu'il dirigea jusqu'en 1844. En 1846, après trois années de cours publics faits à l'Athénée royal, il fut appelé à la chaire d'économie politique créée à l'École des ponts et chaussées.

M. J. Garnier prit, en 1845, la rédaction en chef du *Journal des Economistes*, qu'il a dirigé jusqu'en juin 1855. En 1846, après le triomphe de la Ligue organisée par Richard Cobden, en Angleterre, il fonda, avec MM. F. Bastiat, M. Chevalier, L. Faucher, Wolowski, le duc d'Harcourt, Molinari, Coquelin, etc., l'*Association pour la liberté des échanges*, dont il fut un des membres les plus actifs. Cette société cessa de fonctionner en 1848, et plusieurs de ses membres constituèrent le *Club de la liberté du travail* et la feuille de *Jacques Bonhomme*, où ils combattirent les théories socialistes. En 1842, il avait également contribué à fonder la *Société d'économie politique*, dont il resta le secrétaire perpétuel. Plus tard, il fut un des organisateurs du *Congrès des Amis de la Paix*, qui se réunit, de 1849 à 1851, à Paris, Francfort et Londres. Membre de la Société de statistique de Londres et de la Commission centrale de statistique belge, il a fait partie des

divers congrès de statistique, d'économie politique, de bienfaisance, de réformes douanières, etc., qui se sont tenus en France et à l'étranger. Il a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, le 24 mai 1873, en remplacement du baron Dupin. M. Garnier ne se décida à entrer dans la vie politique qu'aux élections sénatoriales de janvier 1876. Il fut élu sénateur pour le département des Alpes-Maritimes, le second sur deux, par 121 voix sur 207 électeurs. Il prit place à gauche et vota constamment avec la minorité républicaine de cette assemblée. Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1860.

On a de M. Garnier : *Introduction à l'économie politique, avec des considérations sur la statistique, la liberté du commerce et l'organisation du travail* (1837, in-8); *Éléments d'économie politique* (1846; 4<sup>e</sup> édit., sous le titre de *Traité*, 1860, in-18; 7<sup>e</sup> édit. 1872, in-18), résumé classique des principes fondamentaux de la science; *Richard Cobden, les ligueurs et la ligue* (1846), précis de l'histoire de la dernière révolution économique et financière en Angleterre; *Sur l'Association, l'économie politique et la misère* (1846); *le Droit au travail à l'Assemblée nationale*, recueil des discours prononcés sur cette question, avec introduction et notes (1848); *Congrès des Amis de la Paix* en 1849, compte rendu des séances, etc. (1850); *Annuaire de l'économie politique et de la statistique*, de 1844 à 1855, avec M. Guillaumin; *Cours complet d'arithmétique théorique et pratique*, avec M. Wantzel; une édition revue de l'*Essai sur le principe de la population* de Malthus; les *Leçons faites par M. Blanqui au Conservatoire des arts et métiers* en 1836-37-38 (3 vol. in-8), avec M. A. Blaise; *Du Principe de population* (1857, in-18), exposé de la doctrine malthusienne; *Éléments de finances, suivis d'Éléments de statistique*, etc. (1857, in-18); *Traité des mesures métriques* (1858, in-18); *Abregé des éléments* (1858, in-16); *Premières notions d'économie politique ou sociale* (1864, in-32); *Notes et Petits traités* (1864, in-18); *Traité des finances, l'impôt en général*, etc., (1872, in-8); de nombreux articles dans divers journaux et recueils, etc. Il a fondé et dirigé, de 1853 à 1860, le *Nouveau Journal des Connaissances utiles*.

**GARNIER** (Jean-Joseph, connu sous le nom de Jules), chimiste, frère du précédent, né à Beuil (Nice), en 1816, fit également ses études spéciales à l'École supérieure du commerce de Paris, se tourna vers la chimie, qu'il professa dans l'établissement fondé par son frère et dans d'autres institutions. En 1845, il alla occuper une chaire d'enseignement commercial au collège de Castres (Tarn), et fit en même temps, aux frais de la ville, un cours de chimie pour les ouvriers. En 1849, il fut appelé à Nice pour y diriger une école de commerce. En 1855, il passa à Turin, comme professeur au collège de Monviso.

M. J. Garnier a publié : un *Traité des falsifications des substances alimentaires et des moyens de les reconnaître* (1844, in-18), en collaboration avec M. Harel; *Manuel du cours de chimie appliquée aux arts professé par M. Payen* (1842, 2 vol. in-8), en collaboration avec M. Rosignol; un *Précis élémentaire de chimie à l'usage des écoles* (1841, in-12); une *Visite à la voirie de Montfaucon, considérée sous le point de vue de la salubrité publique* (1844, in-18); *Nomenclature chimique française, suédoise, allemande, et synonymie* (1841, in-18); *Traité du change* (1841); *Précis élémentaire de la tenue des livres; Éléments de comptabilité commerciale et de tenue des livres* (1857); *De l'Enseignement professionnel* (Turin, 1855), etc.



**GARNIER** (Jacques-Jean-Baptiste-Adolphe), bibliophile français, né à Amiens, le 28 février 1808, s'est occupé à la fois d'histoire naturelle et de travaux bibliographiques qui l'ont fait nommer conservateur de la bibliothèque d'Amiens, et professeur de mathématiques pures ou appliquées à l'école communale de la même ville. Il a rédigé, de 1844 à 1853, les *Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits*, *Catalogue méthodique pour la médecine*, *Catalogue méthodique pour les belles-lettres* (3 vol. in-8); et publié l'*Inventaire du trésor de la cathédrale d'Amiens* (1850, in-8). Il a aussi écrit plusieurs mémoires d'archéologie et collaboré au *Bulletin de la Société linnéenne du Nord*, au *Recueil des antiquaires de Picardie*, et aux *Mémoires de l'Académie d'Amiens*, dont il est devenu secrétaire perpétuel.

**GARNIER** (Marie-Joseph-François, dit Francis), officier de marine et voyageur français, né à St-Etienne (Loire), le 25 juillet 1839, fit de brillantes études au lycée de Montpellier et entra à l'École navale en 1855. Aspirant en 1857, enseigne de vaisseau en 1860 et attaché, cette même année, à l'état-major de l'amiral Charner, il fit, en cette qualité, la campagne de Chine et de Cochinchine. Nommé inspecteur des affaires indigènes en 1863, il fut chargé de l'administration de la ville de Cholen et de son arrondissement. Il publia alors une brochure : *la Cochinchine française* en 1864, contenant l'idée et le plan d'un grand voyage d'exploration dans l'intérieur de l'Indo-Chine, en vue d'ouvrir des communications commerciales entre la Chine méridionale et la Cochinchine. Deux ans plus tard, une commission scientifique, commandée par le capitaine de frégate Doudart de Lagrée, dont M. Garnier, lieutenant de vaisseau depuis 1865, était le second, partit de Saïgon le 5 juin 1866, remonta le fleuve du Cambodge ou Mé-Kong, visita avec soin les ruines gigantesques d'Angkor, traversa le Laos, pénétra dans la Birmanie, explora diverses provinces qui composent l'Indo-Chine et parvint dans la province chinoise de Yunnan. Pendant que le lieutenant Garnier faisait, avec une partie de l'escorte, une excursion des plus périlleuses dans le royaume musulman de Taly, le capitaine Doudart de Lagrée mourait à Tong-tchouen; il prit alors le commandement de l'expédition qu'il ramena, par le Yang-tse-Kiang, à Sang-hai, et de là à Saïgon, en rapportant le corps du capitaine. Ce voyage, accompli au prix de toutes sortes de dangers et de souffrances et l'un des plus importants de ce siècle, dura deux ans et quelques jours. M. Francis Garnier avait été décoré de la Légion d'honneur pendant son absence, en 1867. Une médaille commémorative fut frappée par les soins du ministère de la marine. La Société de géographie voulut, en 1869, partager entre les deux chefs successifs de l'expédition sa grande médaille d'or, destinée à récompenser les plus grands voyages d'exploration. Au mois de mai 1870, la Société de géographie de Londres décerna à M. Garnier la grande médaille d'or de la reine Victoria (Patron's medal).

Au début de la guerre avec l'Allemagne (juillet 1870), il fut nommé commandant d'une canonnière, puis fut chef d'état-major de l'amiral commandant le 8<sup>e</sup> secteur de l'enceinte de Paris (Montrouge), un des plus exposés au bombardement. Le 25 février 1871, il crut devoir publier contre la capitulation une protestation qui, approuvée par une partie de la presse parisienne, lui valut l'offre d'une candidature à l'Assemblée nationale; il réunit, sans être élu, 2 362 voix. Il reprit aussitôt ses travaux et poursuivit la grande et somptueuse publication officielle confiée à sa

direction : *Voyage d'exploration en Indo-Chine* (1873, 2 vol. in-folio, avec atlas et album). Envoyé à l'Exposition universelle de Vienne par le ministère de la marine, ce remarquable ouvrage obtint une médaille de progrès. Dans l'intervalle, M. Garnier avait été promu officier de la Légion d'honneur, le 26 janvier 1872, et le premier congrès géographique international réuni à Anvers, au mois d'août 1871, avait partagé sa grande médaille d'honneur entre le docteur Livingstone et lui.

Il repartait bientôt pour la Chine, se proposant de reconnaître les contrées à peu près inconnues qui forment le point-de contact du sud-ouest de la Chine et du sud-est du Thibet et de résoudre le problème important et obscur de l'origine des grands fleuves de l'Inde et de la Chine. Il venait de faire dans le centre du Céleste Empire une intéressante excursion de trois mois, dont le récit pittoresque a été publié dans le *Temps de Paris au Thibet, notes de voyage*; juillet 1873-mars 1874), lorsqu'il fut rappelé à Saïgon par le gouvernement de la Cochinchine française. Un différend s'était élevé au Tonking entre un négociant français, M. Dupuis, et les autorités locales qui voulaient lui interdire l'accès du fleuve Song-Koi. Chargé d'assurer la libre circulation de la partie inférieure de ce fleuve, M. Francis Garnier emmenait avec lui une centaine d'hommes. A peine arrivé, il se heurta contre le mauvais vouloir des fonctionnaires cochinchinois. Menacé par des forces supérieures et jaloux de rétablir le prestige de la France, que les derniers événements, habilement exploités contre nous, avaient amoindri, il frappa un coup de force; avec sa petite troupe, il occupa la capitale, enleva la citadelle d'Hanoi défendue par 7000 hommes et se rendit maître des provinces environnantes, (Ha-noi, Ninh-Binh, Nam-Binh, Hung-Yên et Hai-Dzuong), peuplées de plusieurs millions d'habitants, et dont il organisa l'administration. Cet étonnant fait d'armes, qu'un rapport présenté à l'Académie des sciences a comparé aux exploits de Vasco de Gama ou à la conquête du Mexique par Fernand Cortez, détermina le gouverneur de Canton à rappeler les troupes chinoises qui traitaient le Tonking en pays conquis. Le protectorat de la France allait s'étendre sur cet immense et riche pays. Par malheur, le 21 décembre 1873, Francis Garnier, emporté par sa bravoure, tomba dans une embuscade et fut tué, ainsi que son second, l'enseigne Balny. Avec lui son œuvre s'évanouit; les citadelles furent évacuées par nos troupes et des milliers de chrétiens furent égorgés en représailles. Toutefois un traité, conclu à Saïgon le 15 mars 1874, et ratifié par l'Assemblée nationale le 4 août suivant, ouvrait au commerce le port de Hanoi et deux autres ports. Une délibération du conseil municipal de Saint-Etienne, du 15 avril 1874 ouvrit une souscription publique pour lui élever un monument. Un décret du 10 novembre 1877 donna le nom de Francis Garnier à une rue du XIV<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

Outre les ouvrages déjà cités, Francis Garnier a publié : *De la Colonisation de la Cochinchine* (1865, broch. in-8); *Voyage d'exploration dans l'Indo-Chine* (1869, broch. in-8); *le Siège de Paris, journal d'un officier de marine attaché au ...<sup>e</sup> secteur*, (1871, in-18), d'abord inséré en feuilleton dans le *Temps*; *Commentaire historique de la Chronique royale du Cambodge*, extrait du *Journal de la Société asiatique* (1872, in-8); *Voyage d'exploration en Indo-Chine (Tour du Monde, 1870-1873, 20 livraisons in-4)*; *Voyage dans la Chine centrale, Vallée du Yang-Tzu*, (extrait du *Bulletin de la Société de géographie* 1874, in-8).

Il a donné également au *Bulletin de la Société de géographie*, à la *Revue maritime et coloniale*, au journal *le Temps*, au *Spectateur militaire*, etc., un grand nombre d'articles sur l'économie politique, la géographie et l'histoire de l'Asie.

**GARNIER** (Jean-Louis-Charles), architecte français, membre de l'Institut, né à Paris, le 6 novembre 1825, suivit les cours de sculpture et de ronde bosse à l'École spéciale de dessin, où il obtint divers prix, et entra, au commencement de 1842, à l'École des beaux-arts. Il y resta six ans sous la direction de MM. Léveil et Hippolyte Lebas, et remporta le grand prix d'architecture en 1848 sur ce sujet : un *Conservatoire pour les arts et métiers*. Pendant son séjour en Grèce, il mesura dans l'île d'Égine le temple de Jupiter Panhellénien, dont il fit en 1852 la *Restauration* polychrome, exposée l'année suivante au Salon et, deux ans après, à l'Exposition universelle de 1855.

De retour en 1854, après un court passage à Constantinople, M. Charles Garnier fut attaché, comme sous-inspecteur, aux travaux de la tour Saint-Jacques-la-Boucherie, sous M. Ballu. En 1861, ayant pris part au concours ouvert pour la nouvelle salle de l'Opéra de Paris, il vit son projet adopté à l'unanimité par le jury d'examen présidé par le comte Walewski et fut chargé de la direction des travaux d'exécution. Pour l'érection de cet édifice, on procéda dans le plus beau quartier de Paris à de formidables expropriations, et il fut permis à l'artiste de prodiguer les millions sans mesure, pour entasser, selon sa fantaisie, toutes les richesses de tous les arts à la fois. La façade avec sa décoration polychrome fut découverte le 15 août 1867. Depuis cette époque, les sculptures, groupes, statues et autres motifs d'ornementation qui vinrent s'y ajouter ne cessèrent d'être signalés à l'attention par de vives discussions artistiques. Les travaux, forcément abandonnés pendant la guerre de 1870, furent repris avec activité en septembre 1871; l'incendie de l'ancien Opéra, en octobre 1873, provoqua l'ouverture de nouveaux crédits qui permirent enfin d'inaugurer solennellement le monument, le 6 janvier 1875, en présence du maréchal président de la République et du lord-maire de Londres. L'étendue superficielle de l'Opéra est de 11 237 mètres carrés, son volume de 428 666 mètres cubes, et la dépense totale a été évaluée à 49 500 000 francs. L'architecte, dans une publication somptueuse (*le Nouvel Opéra*, 1876 et années suivantes, fasc. in-folio), a exposé ses théories et discuté les critiques de toute nature dont son œuvre a été l'objet. Parmi les autres constructions qu'il a dirigées depuis, il faut rappeler le théâtre de la terrasse de Monte-Carlo, à Monaco, et l'hôtel du Cercle de la librairie sur le boulevard Saint-Germain.

M. Garnier avait publié en 1856, dans la *Revue archéologique*, un *Mémoire explicatif* sur le temple d'Égine, et préparé depuis pour le compte du duc de Luynes divers travaux dont il a pris le sujet et les dessins aux environs de Naples. Citons encore de lui : *A travers les Arts*, causeries et mélanges (1869, in-18); *le Théâtre* (1871, in-8); et des articles dans *le Temps*, *le XIX<sup>e</sup> Siècle*, la *Gazette des Beaux-Arts*, etc. Il a figuré aux Salons de 1857, 1859 et 1863, avec de remarquables envois d'aquarelles et de dessins extraits de ces ouvrages. Il a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1857, une de 1<sup>re</sup> classe en 1863, la décoration de la Légion d'honneur le 9 août 1864, et le grade d'officier le 5 janvier 1875. Nommé, en 1867, correspondant de l'Institut royal des architectes anglais, il a été élu membre de l'Académie des

beaux-arts, le 14 mars 1874, en remplacement de Baltard.

**GARNIER** (Auguste et Hippolyte), dits *Garnier frères*, éditeurs français, nés à Tourville, près de Coutances, le premier en 1812, le second en 1816, vinrent à Paris en 1828, furent quelque temps commis libraires et s'établirent en 1833 au Palais-Royal. Bientôt acquéreurs de divers fonds, tels que ceux de Delloye (1841), de Dubochet (1848) et de Salva (1849), et plus tard du fonds Langlois-Leclercq (1859), ils tentèrent, à plusieurs reprises, des formats nouveaux et des collections à bon marché. Ils exploitèrent d'abord spécialement la littérature légère et les actualités. Quelques-unes de leurs publications, produites au milieu du mouvement révolutionnaire de 1848 et 1849, comme la *Vérité aux Ouvriers*, aux *Paysans et aux Soldats*, ont atteint les chiffres, jusqu'alors inconnus en librairie, de 5 et 600 000 exemplaires. En 1858, la publication du livre de Proudhon, la *Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, leur attira une condamnation à la prison et à l'amende. Ils ont abordé depuis les grandes collections littéraires, notamment celle des *Chefs-d'œuvre de la littérature française*, en deux formats, et celle des principaux écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle, Voltaire, Diderot, la *Correspondance littéraire* de Grimm, etc. Comme publications classiques, ils ont réimprimé, en grande partie, la vaste collection des traductions des *Auteurs latins* de Panckoucke, dont ils sont devenus propriétaires en 1854. Ils ont aussi entrepris une série de *Dictionnaires* portatifs des langues anciennes et modernes dans le format in-32. — Le plus jeune frère de ces éditeurs, M. Baptiste-Louis GARNIER, fixé depuis 1838 au Brésil, dirigeait leur principale maison de correspondance à l'étranger, dont il devint ensuite le propriétaire.

**GARNIER** (Jules-Arsène), peintre français, né à Paris le 22 janvier 1847, fut élève de l'Académie de Toulouse et de M. Gérôme. Il débuta au Salon de 1869 par une *Baigneuse* et chercha bientôt dans des sujets de genre et d'histoire un succès qui ne lui fit pas défaut. Nous citerons : *le Droit du Seigneur* (1872), *la Dîme* (1873), *le Roy s'amuse* (1874), *une Exécution capitale* (1875), *le Supplice des adultères* (1876), et surtout *le Libérateur du territoire* (1878), grande scène de politique contemporaine qui a été popularisée par la gravure et la photographie. On lui doit aussi les dessins d'une série d'eaux-fortes pour une édition des *Contes de la reine de Navarre*. \*

**GARNIER-PAGÈS** (Louis-Antoine), homme politique français, membre du Gouvernement provisoire de 1848 et de celui de la Défense nationale en 1870, né à Marseille, le 16 février 1803, est le frère utérin du chef du parti républicain mort en 1841; ce double nom leur venait des deux maris successifs de leur mère. Le second, Simon Pagès, était un ancien professeur de rhétorique de Sorèze, devenu maître de pension à Marseille. Courtier de commerce à Paris, M. Garnier-Pagès prit part à la révolution de Juillet, et organisa deux barricades dans le quartier Sainte-Avoye. Les affaires absorbaient toute son activité lorsqu'il fut appelé à recueillir l'héritage parlementaire de son frère. Il vendit sa charge, et fut envoyé à la Chambre par l'arrondissement de Verneuil (Eure), dont le député sortant, le général Boyer de Peyreleau, l'avait lui-même désigné pour son successeur. Membre de l'extrême gauche, il chercha d'abord à reprendre le rôle de son frère dans les discussions politiques, mais bientôt

s'occupant spécialement des questions d'affaires et de finances, il se fit surtout remarquer dans les discussions relatives à l'établissement des chemins de fer, et empêcha l'État d'engager indéfiniment l'avenir, en faisant réduire la durée des concessions. L'un des promoteurs de l'agitation réformiste de 1847, M. Garnier-Pagès, qui avait été réélu l'année précédente, figura dans plusieurs banquets, notamment à celui de Montpellier, et fut, en février 1848, un des députés qui proposèrent jusqu'au dernier moment de se rendre au banquet du XII<sup>e</sup> arrondissement, interdit par le ministère.

Acclamé maire de Paris et membre du Gouvernement provisoire, M. Garnier-Pagès remplaça, le 5 mars, M. Goudchaux au ministère des finances, et eut à faire face à la crise financière. Parmi les mesures qu'il proposa, il faut rappeler le remboursement des dépôts de la Caisse d'épargne en bons du Trésor, la circulation forcée des billets de Banque avec création de coupons de cent francs, la fusion des banques départementales avec la banque de France, la création des comptoirs d'escompte, et surtout le fameux impôt des quarante-cinq centimes. M. Garnier-Pagès n'a jamais décliné la responsabilité de cette mesure si funeste à la cause de la République, et que le Gouvernement provisoire préféra, pour sauver la France de la banqueroute, aux moyens extrêmes, conseillés, dit-on, par des financiers de l'ancien régime. Il fut élu représentant à la Constituante par les deux départements de la Seine et de l'Eure, et opta pour le premier, où, sur une liste de trente-quatre candidats, il avait été élu le troisième par 240 890 voix. Après avoir soumis à l'Assemblée un compte rendu de sa gestion financière, qui obtint alors une approbation unanime, il se vit nommer par 715 voix membre de la Commission exécutive, le second après François Arago. Renversé avec elle par l'insurrection de Juin, il borna son rôle dans l'Assemblée à traiter les questions de finances et à défendre au besoin son administration. Ses votes, avant et après l'élection du 10 décembre, appartiennent à la fraction modérée du parti démocratique.

Non réélu à l'Assemblée législative, M. Garnier-Pagès reentra dans la vie privée et publia, sous le titre d'*Épisode de la Révolution de 1848*, un aperçu de sa gestion financière. Aux élections de 1857, il fut porté sans succès comme candidat de l'opposition démocratique dans la 1<sup>re</sup> circonscription de Paris qui lui préféra M. Emile Ollivier. A cette occasion, il défendit une fois de plus dans une lettre rendue publique, la mesure de l'impôt des quarante-cinq centimes, dont on évoquait encore le souvenir contre lui. Il fut enfin élu député au Corps législatif, le 21 mars 1864, par la 5<sup>e</sup> circonscription de Paris. Il réunit 14 444 voix sur 22 404 votants. Peu après, il fut poursuivi en police correctionnelle avec douze autres républicains, et condamné à 500 fr. d'amende, comme un des organisateurs du comité électoral démocratique : procès qui eut un grand retentissement, sous le nom de *Procès des treize*.

Pendant toute la législature, M. Garnier-Pagès fut un des infatigables champions de l'opposition démocratique, signa et appuya les divers amendements proposés par elle, et prit surtout une part active à la discussion des questions financières. Il fut notamment, en 1869, un de ceux qui poursuivirent le plus vivement le préfet de la Seine, pour son administration des finances de la ville de Paris. Cependant les élections suivantes qui donnèrent la majorité à l'opposition dans toute la capitale, ne lui furent pas d'abord favorables. On lui opposa, dans la 5<sup>e</sup> circonscription, un candidat d'une opposition plus marquée, M. Raspail, qui obtint, au

premier tour de scrutin, 14 639 voix contre 14 133 données à M. Garnier-Pagès, et 7044 seulement au candidat du gouvernement, M. Fréd. Lévy. Au second tour, M. Garnier-Pagès réunit 19 474 suffrages contre 14 685 voix obtenues encore par le candidat du socialisme, resté son concurrent, et il reentra à la Chambre.

Au moment de la révolution du 4 Septembre 1870, M. Garnier-Pagès fit partie du gouvernement de la Défense nationale proclamé à l'Hôtel de Ville, qui comprenait l'ensemble de la députation de Paris. Il joua un rôle assez effacé pendant toute la durée du siège, se bornant à signer les décrets du gouvernement. Après la signature de l'armistice, le désaccord profond, manifesté entre la délégation de Bordeaux et le gouvernement central, qu'avait accentué la dernière proclamation de M. Gambetta, nécessita l'envoi en province de plusieurs membres du gouvernement de Paris. M. Garnier-Pagès fut d'abord chargé, avec MM. Pelletan et Em. Arago, de sauvegarder le principe d'autorité. Il arriva à Bordeaux, le 6 février 1871, porteur d'un décret qui lui donnait, ainsi qu'à ses collègues, les pouvoirs les plus étendus que l'intervention ultérieure de M. J. Simon vint rendre efficaces. Aux élections du 8 février, il ne fut élu dans aucun département, et, renonçant à la vie politique, afin de ménager sa santé délabrée, il résida alternativement à Cannes et à Paris. — Il est mort dans cette dernière ville, le 31 octobre 1878.

M. Garnier-Pagès a publié un grand travail d'histoire contemporaine, *l'Histoire de la Révolution de 1848* (1860-1862, 8 vol. in-8), complété depuis par *l'Histoire de la Commission exécutive* (1869, tome 1, in-8); *l'Opposition et l'Empire* (1872, 2 vol. in-8).

**GARRAUD** (Gabriel-Joseph), sculpteur français, né à Dijon, le 23 mars 1807, suivit jusqu'en 1826 les concours de l'école de cette ville, vint à Paris en 1827, entra à l'École des beaux-arts, fréquenta l'atelier de Ramey fils et plus tard celui de Rude, et débuta par un buste en plâtre au Salon de 1838. Connu par ses opinions libérales, manifestées en diverses circonstances, il fut, en 1848, un instant chef de la direction des beaux-arts au ministère de l'intérieur, puis inspecteur des beaux-arts jusqu'en 1852.

Il a exposé depuis ses débuts : une *Jeune fille jouant avec sa chèvre*, groupe en plâtre (1839); la *Vierge à l'enfant*, statue commandée par le ministère de l'intérieur (1840); une *Bacchante faisant l'éducation d'un jeune satyre*, groupe en plâtre (1841); la *Première famille sur la terre*, groupe en marbre, au jardin du Luxembourg, et placé près de la fontaine rustique (1845); une statue de la *République* (1849); le *Secret de l'amour* (1863); plusieurs bustes, entre autres ceux du *marquis de Laplace*, pour l'Observatoire; de *MM. Taillefer, Lisson, Ledru-Rollin, Buvignier* et de *Mlle Augustine Brohan*. Cette dernière œuvre a reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec la *Première famille* de 1845. M. Garraud a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1838 et une 2<sup>e</sup> médaille en 1844.

**GARRIGAT** (Jean-Zacharie-Albert), député français, né à Bergerac (Dordogne), le 25 janvier 1839, étudia la médecine et fut reçu docteur en 1861. Conseiller municipal de Bergerac, il suivit les mobilisées de la Dordogne pendant la guerre de 1870, en qualité de chirurgien major, et fut élu, en octobre 1871, conseiller général pour le canton de sa ville natale. Il soutint et fit adopter la proposition, qui donnait aux conseils municipaux la faculté de choisir les instituteurs des écoles

communales à condition d'exiger la possession des brevets de capacité. Aux élections du 20 février 1875, sa candidature républicaine, dans la 1<sup>re</sup> circonscription de l'arrondissement de Bergerac, fut vivement recommandée par M. le colonel de Chadois, sénateur inamovible et ancien commandant des mobilisés de la Dordogne. M. Garrigat l'emporta avec 7639 voix sur M. Boudet ancien député officiel de l'Empire, qui n'en réunit que 6249. Il prit place à gauche, vota avec la majorité républicaine de la Chambre, et fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877. Il fut réélu le 14 octobre suivant dans la même circonscription, par 8428 voix, contre M. de Losse, candidat officiel et légitimiste. \*

GASC (Jean), administrateur français, ancien représentant, né à Toulouse le 30 novembre 1794, étudia le droit à la Faculté de cette ville et fut reçu avocat en 1823. Après la révolution de Juillet, il fut porté par les libéraux au Conseil municipal et au Conseil général, qu'il présida plusieurs fois depuis. L'un des adjoints au maire de Toulouse de 1830 à 1841, il fut destitué à cause de l'opposition très vive qu'il avait faite contre la mesure du recensement, et même traduit devant la Cour d'assises de Pau, mais acquitté. Ses compatriotes le maintinrent d'un vote presque unanime au Conseil général. En 1847, il fut chargé de défendre le frère Létouade.

Lors de la révolution de Février, M. J. Gasc fit de nouveau partie de la Commission municipale. Après avoir échoué aux élections de l'Assemblée constituante, il fut nommé, le cinquième sur dix, représentant de la Haute-Garonne à la Législative, avec l'appui du parti légitimiste. Il vota toujours avec la majorité et prit une part active aux travaux de l'Assemblée. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fit d'abord partie de la Commission consultative, puis entra au nouveau Conseil d'État en qualité de maître des requêtes. Il devint conseiller en titre le 16 février 1855. M. Gasc a été promu commandeur de la Légion d'honneur en 1869. — Il est mort à Toulouse, le 5 juin 1875.

GASLONDE (Charles-Pierre), homme politique français, député, né à Avranches, le 13 mars 1812, fut reçu docteur en droit à Paris, en 1837, et obtint au concours, en 1841, la chaire de code civil à la Faculté de droit de Dijon. Élu représentant à la Constituante, en 1848, le douzième sur quatorze, dans le département de la Manche, il vota, en général, avec la droite et fut réélu à la Législative, en 1849, après avoir donné sa démission de professeur. Lors du coup d'État du 2 décembre 1851, il accepta de faire partie de la Commission consultative et fut ensuite nommé maître des requêtes au Conseil d'État (section du contentieux), puis conseiller. Rentré, momentanément, dans la vie privée, après le 4 septembre 1870, il fut élu aux élections générales du 8 février 1871, représentant du département de la Manche, le septième sur onze, par 65 713 voix. Il prit place au centre droit, vota ordinairement avec la majorité antirépublicaine de cette assemblée, et s'abstint sur l'ensemble des lois constitutionnelles. Il se représenta aux élections de février 1876, et fut élu par la 2<sup>e</sup> circonscription de l'arrondissement de Coutances, par 5891 voix, contre 5421 obtenues par M. Regnault, son concurrent républicain. Après l'acte du 16 mai 1877, il fit partie de la minorité qui soutenait le cabinet de M. de Broglie et, aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 8068 voix sur 12 486 vo-

tants, dans la même circonscription, comme candidat officiel. Il représente le canton de Lessay au conseil général du département de la Manche. M. Gaslonde a été promu officier de la Légion d'honneur, le 14 août 1866.

GASPARIN (Valérie Boissier, comtesse de), veuve du comte Agénor, auteur de nombreux ouvrages de politique, de philosophie et de propagande religieuse, est née à Genève, en 1813, et s'est fait elle-même remarquer parmi les défenseurs les plus fervents de la communion réformée. Les aberrations religieuses ou sociales de quelques sectes n'ont pas d'adversaire plus décidé qu'elle. Deux de ses ouvrages ont obtenu le prix Montyon à l'Académie française : le *Mariage au point de vue chrétien* (1842; 3<sup>e</sup> édit., 1853, 3 vol. in-12), et *Il y a des Pauvres à Paris et ailleurs* (1846, in-18).

Nous citerons encore les publications suivantes : *Voyage dans le Midi*, par une ignorante; *Allons faire fortune à Paris* (1844, in-8); *Un Livre pour les femmes mariées* (1845, in-18); *Journal d'un voyage au Levant* (1849, 3 vol. in-8); *Quelques défauts des Chrétiens d'aujourd'hui* (1853, in-12); *les Corporations monastiques au sein du Protestantisme* (1855, 2 vol. in-8); *les Horizons prochains* (1859, in-12; 7<sup>e</sup> édit. 1872, in-18); *les Horizons célestes* (1859, in-12); *Vesper* (1861, in-12); *les Tristesses humaines* (1863, in-12); *la Bande du Jura*, recueil de récits et impressions de voyage (1865-1866, 4 vol. in-18); *Au bord de la Mer* (1866, in-18); *A Constantinople* (1867, in-18); *A travers les Espagnes* (1868, in-18) : les sept derniers avec cette désignation : « par l'Auteur des *Horizons prochains*. »

GASS (Frédéric-Guillaume-Henri-Joachim), théologien protestant allemand, né à Breslau, le 28 novembre 1813, fit ses études aux universités de Breslau, de Halle et de Berlin, Reçu privat-docent en 1840, il devint en 1847, professeur extraordinaire de théologie à l'université de sa ville natale et passa en 1855, comme professeur ordinaire, à l'université de Greifswald, où il fut également nommé bibliothécaire. Après avoir professé à Giesse de 1861 à 1868, il succéda à Rothe à l'université de Heidelberg. M Gass a publié un grand nombre d'ouvrages sur la littérature et la théologie de l'Église grecque : *Gennadius et Pletho, l'Aristotélisme et le Platonisme dans l'Église grecque* (Gennadius und Pletho, Aristotelismus und Plat. in der griech. Kirche; Breslau, 1844); *le Mysticisme de Nicolas Kabasilas* (die Mystik des Nikolaus Kaboesilas, Greifswald, 1849) et beaucoup plus tard, la *Symbolique de l'Église grecque* (Symbolik eines griech. Kirche; Berlin, 1872), d'après des manuscrits grecs de la bibliothèque de Rehdiger, etc. Parmi ses travaux plus personnels, nous citerons : *Histoire de la dogmatique protestante dans ses rapports avec la théologie* (Geschichte der prot. Dogmatik im Zusammenhange. etc; Berlin, 1854-1867, 4 vol), considéré comme son ouvrage capital; *la Doctrine de la certitude* (die Lehre vom Gewissen, Berlin 1869); *l'Optimisme et le Pessimisme* (ibid. 1876). Il a édité en outre la *Correspondance de Schleiermacher avec son père* (Briefwechsel, Schleierm. mit seinem Vater, 1852); *Histoire de la réformation* de Henke (Halle, 1874), et collaboré à l'*Encyclopédie de Théologie* de Herzog.

GASSELIN [de Fresnay] (Augustin-André), ancien représentant du peuple français, né à La Suze (Sarthe), le 6 septembre 1802, acheta, en 1827, une étude de notaire au Mans, mais se vit refuser par le gouvernement l'investiture de cet office ministériel, à cause de ses opinions poli-

tiques. Après la révolution de Juillet, il s'établit comme notaire dans la commune de Cerans-Foulitourte, y exerça pendant sept ans les fonctions de sa charge et se fixa ensuite à Fresnay. En 1848, il fut nommé maire de cette ville, puis élu représentant du peuple, le dixième sur douze, par 66 282 voix. Il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti Cavaignac, et, après l'élection du 10 décembre, soutint la politique de M. Odilon Barrot. Réélu à l'Assemblée législative, il se tint à l'écart de la vie politique depuis le coup d'État du 2 décembre, il reparut aux élections générales du 8 février 1871, et fut élu représentant de la Sarthe, à l'Assemblée nationale, le deuxième sur neuf, par 54 995 voix. Il siégea au centre droit, vota habituellement avec la majorité monarchiste de l'Assemblée, mais adopta l'amendement Wallon, et l'ensemble des lois constitutionnelles. Il ne se représenta pas aux élections pour la Chambre des députés.

**GASSIER** (Hippolyte-Aimé), député français, né à Barcelonnette (Basses-Alpes), le 21 septembre 1834, fut banquier dans cette ville qu'il représenta au conseil général. Sans passé politique, il se présenta aux élections générales du 20 février 1876, comme candidat républicain, et fut élu par 2871 voix sans concurrent. Il prit place sur les bancs de la gauche républicaine, vota avec la majorité de la Chambre et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie; il fut réélu le 14 octobre suivant par 1,777 voix contre le colonel Gariel, candidat officiel et monarchiste qui n'eut que 1353 voix. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

**GASSIES** (Jean-Baptiste), naturaliste français, né à Agen, le 11 janvier 1816, d'abord marchand tailleur à Bordeaux, suivit, tout en pratiquant son état, les goûts d'observation qui le portaient vers l'histoire naturelle et la conchyliologie. Il est devenu membre de la Société linnéenne et de l'Académie de Bordeaux.

Il a publié : *Tableau méthodique et description des mollusques terrestres et d'eau douce de l'Agenais* (Paris et Agen, 1849, in-8); une *Monographie du genre testarelle* (1857), avec M. P. Fischer; *Faune conchyliologique terrestre et fluviolacustre de la Nouvelle-Calédonie* (1864-1872, I-II, parties, in-8, avec pl.); *Malacologie terrestre et d'eau douce de la région intra-littorale de l'Aquitaine* (1866, in-8), et une série de *Notes, Descriptions, Tableaux*, insérés, de 1837 à 1856, dans les *Actes de la Société linnéenne* et les *Mémoires de l'Académie de Bordeaux*.

**GASTAMBIDE** (Joseph-Adrien), jurisconsulte français, né à Paris, le 3 avril 1808, avocat général à la Cour royale de Caen avant 1848, fut nommé, sous la République, procureur général à Amiens, d'où il passa en 1855, avec le même titre, à la Cour de Toulouse. Il devint, en 1863, conseiller à la Cour de cassation. Décoré en 1846, M. Gastambide fut promu officier de la Légion d'honneur en 1853 et commandeur le 13 décembre 1866.

Il a publié : *Traité théorique et pratique des contrefaçons en tous genres, ou De la Propriété en matière de littérature, théâtre, musique, peinture*, etc. (1837, in-8); *Historique et théorie de la propriété des auteurs* (1862, in-8).

**GASTÉ** (Joseph-Alexandre-Adelaïde de), député français, né à Alençon (Orne), le 30 août 1811, appartient à une ancienne famille légitimiste ordinaire du département de la Mayenne. Élève de

l'École polytechnique de 1831 à 1833, il entra au service de la marine comme ingénieur, et fut mis en non-activité en 1852, pour avoir protesté contre le coup d'État. Il se fit alors inscrire au barreau de Paris. Aux élections générales du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, inscrit sur la liste monarchiste de la Manche, avec M. Daru et le prince de Joinville, il insista pour que son nom fût rayé. Aux élections du 20 février 1876, il se porta comme candidat républicain dans la circonscription de Cherbourg et dans la 1<sup>re</sup> circonscription de l'arrondissement de Brest; il échoua dans la première et obtint à Brest au premier tour de scrutin, 4688 voix, sur 10 600 votants. Il fut élu, le 5 mars suivant, au scrutin de ballottage, à la majorité relative de 4904 voix, contre 5285 partagées entre deux autres candidats. Il prit place au centre gauche et déposa une proposition de loi, tendant à établir l'incompatibilité entre le mandat de député et de conseiller général : cette proposition fut repoussée. Prêchant d'exemple, il avait donné sa démission de conseiller général du canton de Cherbourg. Il déposa encore un certain nombre de projets de lois qui, pour la plupart, eurent le même sort et reprit souvent des amendements de dernière heure, écartés d'avance par les commissions. Après l'acte du 16 mai 1877, M. de Gasté fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 6194 voix, contre 5660 partagées entre deux autres candidats et reprit sa place au centre gauche. Il a été décoré de la Légion d'honneur, comme ingénieur de la marine.

**GASTINEAU** (Benjamin), littérateur français, né à Montreuil-Bellay, le 12 juillet 1823, fut d'abord ouvrier compositeur, puis metteur en pages de petits journaux, et se jeta dans la littérature sociale en 1844, et dans la politique en 1848. Arrêté après les événements de décembre 1851, il fut poursuivi pour trois articles insérés dans *l'Ami du Peuple*, d'Auch, et acquitté par le jury; mais il fut condamné par la commission secrète du Gers à la déportation en Algérie. En 1854, il lui fut permis de rentrer en France, et il se remit à des travaux purement littéraires. De la fin de 1856 au commencement de 1858, M. Gastineau fut rédacteur en chef du *Guetteur de Saint-Quentin*. Mais, sous le régime des lois de sûreté générale, il se vit de nouveau transporté en Afrique, où il prit part à la rédaction de plusieurs journaux algériens. Après l'insurrection du 18 mars 1871, il accepta les fonctions de directeur de la bibliothèque Mazarine et, pour ce fait, fut condamné par contumace à la déportation dans une enceinte fortifiée (juillet 1872).

On a de lui : *Lutte du Catholicisme et de la Philosophie* (1844, in-8); *le Bonheur sur terre* (1844, 2<sup>e</sup> édit., 1845); *la Guerre des Jésuites* (1845, brochure); *l'Orpheline de Waterloo* (1847, in-8, 2<sup>e</sup> édit., 1853, in-4); *le Règne de Satan, ou les Riches et les Pauvres* (1848), réédité plus tard en deux parties : *Comment finissent les Riches, Comment finissent les Pauvres* (1849 et 1850, in-4); *les Femmes et les Mœurs de l'Algérie* (1861, in-18); *Histoire de la Folie humaine, le Carnaval ancien et moderne* (1862, in-18); *les Femmes des Césars* (1863, in-18); *les Amours de Mirabeau et de Sophie de Monnier* (1864, in-8); *les Génies de la Liberté* (1865, in-18); *les Socialistes* (1865, in-18); *la Dévote* (1865, in-18); *les Drames du Mariage* (1865, in-18); *les Petits romans de Paris* (1866, in-32); *Nouveaux romans de Paris* (1868, in-18); *les Victimes d'Isabelle II* (1868, in-8); *les Transportés de décembre 1851*

(1869, in-18) ; *l'Impératrice du Bas-Empire* (1870, in-18) ; *les Deux ménages* (1875, in-4) ; *les Romains du mariage* (1875, in-4), etc. — Il a aussi fait jouer : *un Mari dans les nuages*, vaudeville en un acte, avec M. Charles Desolme (1856), et donné de nombreux articles dans *le Siècle*, *la Revue de Paris*, *la Presse*, *le Courrier du Dimanche*, etc.

**GASTINEAU** (Octave), homme de lettres, cousin du précédent, né à Saumur en 1824, fut secrétaire du ministre de l'instruction publique en 1849 et du président du Corps législatif en 1853, puis attaché au service sténographique de l'Assemblée nationale. Il est auteur de quelques pièces de genre : *Nos petites faiblesses*, vaudeville, en collaboration avec M. Clairville (Variétés, 1852) ; *le Wagon des dames*, comédie en un acte, avec le même (Gymnase, 1866) ; *la Czarine*, drame historique, avec M. J. Adenis (Gâté, mai 1868) ; *les Souliers de bal*, comédie en un acte (Gymnase, même année) ; *le Grand-Duc de Malapa*, opéra bouffe en trois actes, avec M. Clairville (Folies-Dramatiques, même année) ; *la Clé de Barbe-Bleue*, comédie en un acte (1873) ; *l'Entresol*, comédie en un acte (1873) ; *la Licorne*, comédie en un acte (1873), etc. — M. O. Gastineau est mort, à Paris, le 30 juin 1878.

**GASTU** (François-Joseph), député français, né à Sorède (Pyrenées-Orientales) le 18 novembre 1834, étudia le droit, fut reçu avocat et alla se fixer à Alger en 1859. Élu conseiller municipal d'Alger en octobre 1870, il remplissait les fonctions de maire, comme premier adjoint, lorsqu'il fut révoqué le 21 mars 1874, pour avoir rejeté, deux ans auparavant une demande de l'archevêque, appuyée par le préfet, tendant à interdire la circulation des voitures dans les rues d'Alger, pendant les processions. Membre du conseil général d'Alger, il vit dissoudre l'assemblée qu'il présidait, pour avoir refusé aux assesseurs musulmans la voix délibérative. Porté aux élections générales au 20 février 1876, pour la Chambre des députés, dans le département d'Alger, il l'emporta, avec 5822 voix sur son concurrent républicain, M. Bertholon qui n'en eut que 2444, il prit place à gauche et fut un des 363 députés qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent, un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 7000 voix sans concurrent.

**GATAYES** (Joseph-Léon), musicien et critique français, né le 25 décembre 1805, reçut de son père sa première éducation musicale, étudia la harpe, et n'était encore que collégien, quand il reçut les encouragements de Sébastien Erard. Professeur à seize ans, il eut parmi ses principales élèves Mme Récamier, qui exécuta avec lui des duos à l'Abbaye-aux-Bois. Il se fit entendre, avec succès, pendant la saison de 1829 à 1830, sur tous les grands théâtres de Paris. Plus tard, M. Gatayes collabora à plusieurs journaux, comme critique musical et chroniqueur du sport. Une étroite et ancienne amitié qui régnait entre lui et M. Alph. Karr a ramené souvent le nom de chacun d'eux dans les écrits de l'autre. — Il est mort à Paris le 1<sup>er</sup> février 1877.

Parmi ses compositions musicales, on cite les *Fantaisies* pour harpe, des *Études caractéristiques* et des *Duos* pour piano et harpe avec le pianiste Schunke.

**GATIEN-ARNOULT** (Adolphe-Félix), professeur français, ancien représentant, né à Vendôme

(Loir-et-Cher), le 30 octobre 1830, commença ses études au collège de cette ville et les termina à celui d'Orléans. Il entra de bonne heure dans l'Université, et enseigna successivement à Nevers, à Bourges, à Reims et à Nancy. Au mois de juin 1830, il composa et fit imprimer une brochure politique anonyme sous ce titre : *le Ministère expliqué et justifié* (Nancy, in-8) ; mais il ne la mit pas en circulation. Quelque temps avant, il avait fait paraître le *Programme d'un cours complet de philosophie* (Nancy, 1830, in-8 ; 9<sup>e</sup> édit. 1864), ouvrage qui, en attirant sur lui l'attention de M. Cousin, lui valut sa nomination à la chaire de philosophie de la faculté des lettres de Toulouse. M. Gatién-Arnoult montra dans ses leçons un esprit très libéral, s'attira l'animosité du clergé et se vit poursuivi par un mandement de l'archevêque, Mgr d'Astros. Il fit paraître alors *la Doctrine philosophique de Gatién-Arnoult* (Toulouse et Paris, 1835, in-8) ; un *Cours de lectures philosophiques* (Toulouse et Paris, 1838, in-8), etc.

S'appliquant alors à l'étude de la langue d'oc, il revisa et compléta la traduction, faite par MM. d'Aguilar et d'Escouloubre, des *Monuments de la littérature romane depuis le xiv<sup>e</sup> siècle*, et intitulée : *les Fleurs du gai savoir*, traité de grammaire, de rhétorique et de poésie, composé par les mainteneurs de la gaie science de Toulouse, de 1324 à 1328. Dès 1833 il avait été admis au nombre des quarante mainteneurs de l'Académie des Jeux floraux. Conseiller municipal de Toulouse, et nommé deux fois adjoint au maire, le parti libéral le reconnut pour un de ses chefs ; il avait participé à la fondation d'une feuille d'opposition avancée, *l'Émancipation*.

Après la révolution de Février, M. Gatién-Arnoult exerça les fonctions de maire de Toulouse et fut choisi comme président de la Commission municipale provisoire de cette ville qui proclamait la République. Porté sur la liste démocratique pour l'Assemblée constituante, il fut élu représentant de la Haute-Garonne, le quatrième sur douze, par 54807 suffrages. Il vota orléaniquement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, et désapprouva dans ses différentes phases l'expédition de Rome. Ne voulant pas donner, comme la loi des incompatibilités l'exigeait, sa démission de professeur, M. Gatién-Arnoult ne se représenta pas aux élections pour l'Assemblée législative, et reprit sa place à la Faculté de Toulouse. Il fut de nouveau nommé membre du Conseil municipal de cette ville aux élections de 1865, où l'opposition triompha. Aux élections du 8 février 1871, il fut élu représentant de la Haute-Garonne, le premier sur dix, par 80 000 voix. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine, et vota tous les projets de loi et mesures propres à l'établissement définitif du gouvernement républicain. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il obtint que 220 voix sur 678 électeurs ; il échoua également, le mois suivant, aux élections législatives, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de Toulouse, où il obtint, au premier tour de scrutin, 3626 voix.

Membre de plusieurs sociétés savantes, de l'Académie des sciences et de celle des Inscriptions et belles-lettres de Toulouse, M. Gatién-Arnoult devint secrétaire perpétuel de cette dernière en 1864. Nommé recteur de l'Académie de Toulouse après la chute de l'Empire, il a été admis à la retraite, avec le titre de recteur honoraire, le 23 septembre 1873.

Outre les ouvrages que nous avons cités, M. Gatién-Arnoult a publié : *Éléments généraux de*

*l'histoire comparée de la philosophie, de la littérature et des événements publics depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (1841, in-4); *Histoire de la philosophie en France* (1859, in-8, t. 1); *Victor Cousin, l'école éclectique et l'avenir de la philosophie française* (1867, in-8), etc.

**GATINEAU** (Louis-André-Ferdinand), avocat et député français, né à Beaufrancois, près Illiers, (Eure-et-Loir) le 13 juillet 1828, fit ses études de droit et s'inscrivit au barreau de Paris, où il acquit bientôt par son talent une certaine réputation. Il fit partie de l'opposition sous l'Empire et combattit le plébiscite dans le département d'Eure-et-Loir; à la même époque, il plaida dans le procès de Blois et fit acquitter son client M. Prost. Aux élections générales du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, il obtint, sans être élu, 14 025 voix dans son département. Il n'entra dans la vie parlementaire, qu'aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés; il fut élu député dans l'arrondissement de Dreux, le 5 mars, au second tour de scrutin, par 9025 voix, grâce au désistement de son concurrent, M. Bosselet (voyez ce nom), contre M. F. Moreau, représentant sortant, qui ne put en réunir que 7530. Il fit partie du groupe de l'Union républicaine et déposa une proposition relative à la cessation des poursuites pour faits insurrectionnels, qui fut prise en considération après un vif débat. Lors de l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant par 11 159 voix, contre 5955, obtenues par M. Vingtain, ancien représentant et candidat soutenu par l'administration.

**GATTEAUX** (Jacques-Édouard), sculpteur et graveur en médailles français, membre de l'Institut, né à Paris, le 4 novembre 1788, et fils de Nicolas-Marie Gatteaux, graveur célèbre, mort à Paris pendant le choléra de 1832, fit ses études au collège Sainte-Barbe, où il s'appliqua surtout au dessin. Il étudiait en même temps la gravure sous la direction de son père. Entré dans l'atelier du sculpteur Moitte, il concourut aussi à l'École des beaux-arts et remporta le grand prix en 1809, au premier concours établi pour la gravure en médailles, et dont le sujet était *Mars suivi de la Victoire*. Pendant son séjour à Rome, que les événements de 1812 bornèrent à trois années, il exécuta le buste de *Moitte*, mort peu après son départ, et la médaille du *Rétablissement de la villa Médicis*, destinée à la collection impériale; il fit également quelques essais de peinture. Depuis son retour à Paris, en 1813, il exécuta de nombreuses commandes pour les différents ministères. Il fut élu, en 1838, membre du Conseil municipal et général de la Seine, fit partie du Comité consultatif des monnaies et médailles, et entra à l'Académie des beaux-arts, comme successeur de Galle, en août 1845.

Les œuvres de M. Gatteaux, dans la sculpture et la gravure en médailles, ont presque toutes figuré au Salon, de 1814 à 1855, et ont été placées ensuite dans les musées et les monuments publics. Comme sculpteur, il a exécuté : les bustes, en dimension colossale, de *Marie-Louise* et de *Napoléon*, pour une loge maçonique (1813); le buste de son père (1819); le buste de *Rabelais*, pour Versailles (1822); ceux de *Michel-Ange* et de *Sébastien del Piombo*, pour le Louvre (1824 et 1827); la statue du *chevalier d'Assas*, demandée par le Conseil du Gard, en 1826; la statue de *Triptolème*, pour les Tuileries; le buste du *Roi*, pour l'hôtel des Monnaies (1831); *Hippolyte Bisson*, en bronze, pour la ville de Lorient

(1833); *Minerve après le jugement de Paris*, acquis par l'État (1836); *Mercur* et *Pomone*; le buste de *Sédaine*, pour le foyer du Théâtre-Français; les statuettes de *d'Assas* et de *Bisson* (1844), et la statue d'*Anne de Beaujeu*, pour le jardin du Luxembourg (1847).

Dans la longue série de ses médailles, dont les premières remontent aussi à 1813, nous citerons celles d'*Edelinck*, *Vurin*, *Puget*, *Rameau*, pour les prix de l'École des beaux-arts; les médaillons de *Malherbe* et de *Ducis*, qui donnèrent à Bérard l'idée de la Galerie métallique des grands hommes, pour laquelle M. Gatteaux fit plus tard *Rabelais*, *Montaigne*, *Cornille*, *saint Vincent de Paul*, *Grétry*, *Buffon*, *Cassini*, *Barthélemy*, *Monge*, *Masséna*, la *baronne de Staël*, etc.; la médaille de la *Sainte-Alliance*, la *Paix* de 1814; la médaille du duc d'*Enghien*, la *Capitulation de Mantoue*, le *Pont de Bordeaux*, le *Rétablissement des statues de Henri IV* et de *Louis XIV*, les *Députés vendéens*, le *comte d'Artois*, pour les collèges électoraux, quatre *Portraits de Charles X*, à l'occasion du sacre (1826), la médaille commémorative du *Voyage dans les départements* (13 juillet 1830); la médaille de *La Fayette* (septembre 1830); *Louis-Philippe*, la *Prise d'Anvers*, le *Mariage du duc d'Orléans*, les *Fortifications de Paris*; les empreintes des médailles d'*émulation*, d'après M. Ingres, et les médaillons de *Zamoïski*, *Dupaty*, *Cortot*, *Édouard Gatteaux*, son père, *Delanœux*, etc.

M. Gatteaux a obtenu aux Salons annuels une 2<sup>e</sup> médaille en 1824, une 1<sup>re</sup> en 1831, une médaille de seconde classe en 1855. Décoré de la Légion d'honneur en 1833, il a été promu officier le 13 août 1861. Il avait enrichi d'un nombre infini de livres, d'estampes, de bas-reliefs et de médailles, la vaste et précieuse collection commencée par son père, en partie détruite pendant l'incendie et le pillage de son domicile en mai 1871. Il a publié, avec M. V. Baltard, la *Galerie de la Reine, dite de Diane, à Fontainebleau* (1858, in-folio).

**GAUCHEREL** (Léon), graveur français, né à Paris, le 21 mai 1816, fut élève de M. Viollet-le-Duc, avec lequel il fit, en 1836, un voyage en Italie et en Sicile. A la fois graveur et dessinateur, il a donné, depuis 1844, un très grand nombre de planches estimées aux *Annales archéologiques*, de M. Didron, à la *Gazette des Beaux-Arts*, depuis sa fondation, à l'*Imitation de Jésus-Christ* publiée par l'Imprimerie impériale, en 1855; à la *Monographie de la Cathédrale de Chartres*, de M. Lassus, au journal *l'Art* dont il dirige la partie artistique, aux albums d'eaux-fortes édités par la maison Cadart, etc. Il a publié à part : *Exemples de décoration* (1857, gr. in-8), et exposé la plupart de ces œuvres aux Salons, où il a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1853, une 2<sup>e</sup> en 1855, le rappel en 1859, 1861, 1863, et la décoration de la Légion d'honneur en août 1864.

**GAUDIN** (Pierre-Frédora), ancien représentant du peuple français, né à Marennnes (Charente-Inférieure), le 14 juin 1816, et fils d'un notaire, suivit les cours de la Faculté de droit de Poitiers, fut reçu avocat, puis devint rédacteur de *l'Écho du Peuple*, feuille radicale de Poitiers. Il fonda, en 1844, un journal bi-hebdomadaire, *l'Union de Saintes*, qui eut dans l'Ouest un grand succès. En 1847, il organisa le banquet réformiste de Saintes, et après la révolution de Février, fut nommé commissaire adjoint de la Charente-Inférieure. Élu représentant de ce département par 78 500 voix, malgré l'opposition des anciens partis, il vota ordinairement avec l'extrême gauche; il adopta

pourtant l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre il appuya toutes les attaques de la Montagne contre la politique de l'Élysée, et se prononça pour la mise en accusation de Louis-Napoléon et de ses ministres, à l'occasion de l'expédition de Rome. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. Aux élections générales de 1869 pour le Corps législatif, M. Gaudin se porta sans succès candidat de l'Opposition démocratique dans la 3<sup>e</sup> circonscription de la Charente-inférieure. — Il est mort à Saint-Georges (Charente), le 30 avril 1873.

**GAUDIN** (Émile-François), député français, né à Paris, le 7 février 1825, fit de fortes études de droit et fut reçu docteur en 1849. Inscrit au barreau de Paris depuis l'année précédente, il fut secrétaire de M. Bethmont et devint le gendre de M. Delangle. Il entra ensuite dans la diplomatie et fut nommé sous-directeur du contentieux au ministère des affaires étrangères, ministre plénipotentiaire, puis conseiller d'État en 1862. Il résigna ces fonctions pour celles de député au Corps législatif. Candidat du gouvernement, en 1869, dans la 3<sup>e</sup> circonscription de la Loire-Inférieure, il ne fut élu qu'au second tour de scrutin, après une des luttes les plus vives. Au premier tour, sur 30 875 votants, il avait obtenu 12 001 voix contre 11 679 données au candidat radical, M. Guépin, et plus de 7000 partagées entre le baron de Larcinty et M. Prévost-Paradol. Au scrutin de ballottage, sur 31 334 votants, il réunit 16 832 voix, tandis que M. Guépin en obtenait 14 502. Il prit place sur les bancs de la majorité, vota pour la guerre, et disparut de la scène politique au 4 septembre 1870.

M. Em. Gaudin ne reparut qu'aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés et se présenta dans la 2<sup>e</sup> circonscription de l'arrondissement de Nantes. Élu par 8,422 voix contre M. Cazenove de Pradines, ancien représentant, qui en avait obtenu que 7686, il prit place sur les bancs du groupe dit de l'Appel au peuple et vota constamment avec la minorité monarchiste de la Chambre; il fut un des 158 députés qui accordèrent, après l'acte du 16 mai 1877, leur vote de confiance au cabinet de Broglie. Soutenu par l'administration, il fut réélu, le 14 octobre suivant, comme candidat officiel par 8753 voix contre M. Vincent, candidat républicain, qui en avait réuni 6913. M. Gaudin représente le canton de Riaillé au conseil général de la Loire-Inférieure. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 26 septembre 1860.

**GAUDIN** (Marc-Antoine-Augustin), savant français, né à Saintes (Charente-Inférieure), le 5 avril 1804, s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences exactes et inventa, dès 1827, une pompe pneumatique. Il s'occupa avec succès du poids atomique du silicium, des carbonates insolubles, de la substitution du platine fondu au platine laminé, du rubis artificiel, de la fixation des épreuves photographiques, et d'une foule d'emplois utiles ou curieux du microscope (1832-1850). Plus tard, il indiqua le moyen de convertir la chair de bœuf en une substance douée de la couleur et des propriétés du lait, et chercha à résoudre le problème de la fabrication du rubis. Il a été attaché, dès 1835, comme calculateur, au Bureau des longitudes.

On a de lui : *Mémoire sur les propriétés du silice en fusion* (1841); *Derniers perfectionnements apportés au daguerréotype* (1842), avec M. P. Lelebour; *Nouvelles recherches sur le groupement des atomes dans les molécules* (1847-1850); *Résumé général du daguerréotype* (1852, in-8);

*Vade-mecum du photographe* (1861, in-18); *Réflexions d'un chimiste philosophe sur les maladies épidémiques* (1865, in-8), et un grand nombre de *Mémoires*, *Notes*, *Recherches*, dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, les *Annales de chimie*, le *Recueil de l'Académie des sciences*, etc.

Son frère, M. Alexis GAUDIN, s'est spécialement livré, sous sa direction, à la pratique photographique. Il fut un des premiers à mettre en œuvre le stéréoscope, et créa dans le journal *la Lumière*, dirigé par M. E. Lacan, un organe spécial dont il fut lui-même un des rédacteurs.

**GAUDINEAU** (Baptiste-François), sénateur français, né à Saint-Michel-en-L'Herm (Vendée), le 24 mai 1817, fut maire de Luçon pendant plus de vingt-cinq ans; il n'entra dans la vie politique qu'aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876 et fut nommé sénateur de la Vendée, le premier sur trois, par 211 voix sur 363 électeurs. Il fit partie de l'extrême droite légitimiste et vota constamment avec les monarchistes du Sénat, sans prendre part aux discussions. Conseiller général de la Vendée pour le canton de Luçon, il a été décoré de la Légion d'honneur.

**GAUDRY** (Joachim-Antoine-Joseph), avocat et jurisconsulte français, né à Sommevoire (Haute-Marne), le 9 juin 1790, vint étudier le droit à Paris, se fit inscrire en 1814 au barreau de cette ville, et y occupa un rang honorable. Il était, avant 1830, un des avocats de la liste civile. Élu bâtonnier en 1850, il fut, la même année, décoré de la Légion d'honneur. — M. Gaudry est mort à Paris, le 21 janvier 1875.

On a de lui : un *Traité de la législation des cultes, et spécialement du culte catholique, ou De l'origine, du développement et de l'état actuel du droit ecclésiastique en France* (1854, 3 vol. in-8), premier traité général qui ait été fait sur l'ensemble de cette matière; *Notice historique sur M. Pigeau*, en tête du *Commentaire du Code de procédure* de cet auteur (1827, 2 vol. in-4); une *Notice historique sur Latour d'Auvergne, premier traité général qui ait été fait sur l'ensemble de cette matière*; *Notice historique sur Philippe Lebon d'Humbersin, inventeur* (1856, in-8) : l'auteur est neveu de Lebon d'Humbersin; *Traité du domaine* (1862, 3 vol. in-8); *Histoire du barreau de Paris depuis son origine jusqu'à 1830* (1864, 2 vol. in-8). Il a enfin collaboré à l'*Encyclopédie du XIX<sup>e</sup> siècle*, à la *Revue de législation et de jurisprudence*, à la *Gazette des tribunaux*, etc.

**GAUDRY** (Albert), paléontologue français, fils du précédent, né à Saint-Germain-en-Laye en 1827, obtint le diplôme de docteur ès sciences, fit en 1853, un voyage en Orient puis alla en 1855 en Grèce où il séjourna pendant cinq années. Revenu en France, il devint aide-naturaliste au Muséum de paléontologie, et chevalier de la Légion d'honneur. Il a été nommé professeur de paléontologie le 8 juin 1872.

M. A. Gaudry a publié, sur les pays qu'il a visités, des études géologiques dont il avait amassé les matériaux durant ses voyages : *Recherches scientifiques en Orient* (1855, gr. in-8 avec pl.); *Contemporanéité de l'espèce humaine et de diverses espèces animales aujourd'hui éteintes* (1861, in-8); *Géologie de l'île de Chypre* (1862, in-4, 72 fig.); *Considérations générales sur les animaux fossiles de Pikermi* (1866, in-8); *Animaux fossiles et géologie de l'Attique* (1862-1867, gr. in-4, avec 15 pl.); *Animaux fossiles du Mont-Lébéron* (1873, in-4, 20



planches) avec MM. Fischer et Tournouër; *Matériaux pour l'histoire des temps quaternaires* (1876, in-4 avec pl.); *les Enchaînements du monde animal dans les temps géologiques* (1878, in-8 avec fig.).

**GAUDY** (François-Antoine-Félix), député français, est né à Besançon, le 3 mars 1832. Riche propriétaire et maire de la commune de Vuillafans (Doubs), il a été le fondateur du journal le *Républicain de l'Est*. Il fut élu représentant à l'Assemblée nationale aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, par 25,901 voix sur 54,853 votants, se fit inscrire au groupe de l'Union républicaine, dont il fut le secrétaire. M. Gaudy vota constamment avec la minorité républicaine de l'Assemblée et accepta l'ensemble des lois constitutionnelles. Il fut réélu, le 20 février 1876, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de Besançon, par 9,255 voix contre 4200 obtenues par le candidat légitimiste, et reprit sa place sur les bancs de l'Union républicaine. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut l'un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministre de Broglie et fut réélu, le 14 octobre suivant, par 8697 voix : le candidat officiel, M. Vautherin, en réunis 5,419. M. Gaudy représente le canton d'Ornans, au Conseil général du Doubs.

**GAULTIER DE CLAUBRY** (Henri-François), chimiste français, membre de l'Académie de médecine, né en 1792, fut élève des hôpitaux civils de Paris, mais abandonna la médecine pour se livrer entièrement à l'étude des sciences physiques. Longtemps professeur adjoint de chimie à l'École de pharmacie, il y devint, en décembre 1859, professeur de toxicologie. Il a été nommé membre du conseil de salubrité de la Seine et promu officier de la Légion d'honneur le 25 août 1849. — Il est mort à Paris, le 4 juillet 1878.

M. Gaultier de Claubry a donné, dès 1812, une traduction des *Éléments de chimie expérimentale* de H. William, et recueilli en 1828 les leçons du *Cours de chimie* de Gay-Lussac. Il a rédigé, de concert avec MM. Ch. Martin et F. L. Hoffmann, le *Répertoire de chimie scientifique et industrielle* (1837, 5 vol. in-8), contenant, en tout ou en partie, les travaux antérieurs sur cette matière. Outre plusieurs rapports au gouvernement, entre autres celui sur la *Panification par le pétrissage à bras et par les machines* (1838, in-8), il a revu la cinquième édition du *Manuel de médecine légale* de MM. Briand et Chaudé (1852, 6<sup>e</sup> édit., 1858), qu'il a augmenté d'un traité de chimie légale. Il a travaillé aux *Annales d'hygiène publique*, au *Dictionnaire de l'industrie manufacturière*, à l'*Encyclopédie du XIX<sup>e</sup> siècle*, etc.

**GAULTIER DE RUMILLY**. Voy. RUMILLY.

**GAUME** (Jean-Joseph), théologien et littérateur français, né à Fuans (Doubs), en 1802, fut appelé, en 1827, à professer la théologie au séminaire de Nevers. Successivement directeur du petit séminaire, chanoine et vicaire général du même diocèse, il fonda plusieurs institutions de charité, et, après avoir publié ses premiers ouvrages, partit pour Rome en 1841. Il fut nommé par Grégoire XVI chevalier de l'ordre réformé de Saint-Sylvestre. Docteur en théologie de l'université de Prague, membre de plusieurs sociétés savantes, et vicaire général de Reims, de Montauban et d'Aquila, il a été nommé par Pie IX, en 1854, prélat romain, avec le titre de protonotaire apostolique *ad instar participantium*.

M. Gaume est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Du Catholi-*

*cisme dans l'éducation* (1835, in-8); *le Seigneur est mon partage* (in-18, 10<sup>e</sup> édit., 1858); *le Grand jour approche* (in-18, 7<sup>e</sup> édit., 1857); *Manuel des confesseurs* (in-8, 10<sup>e</sup> édit., 1872); *Catéchisme de persévérance, ou Exposé de la religion depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours* (8 vol. in-8, 10<sup>e</sup> édit., 1872); un *Abrégé du même ouvrage* (in-18, 15<sup>e</sup> édit., 1858); *Histoire de la société domestique* (2 vol. in-8, 2<sup>e</sup> édit., 1854); *les Trois Rome* (4 vol. in-8, 2<sup>e</sup> édit., 1857); *la Profanation du dimanche* (in-18, 3<sup>e</sup> édit., 1870); *la Religion dans le temps et dans l'éternité* (1855, in-18); *la Révolution* (1856, 12 vol. in-8); *la Situation. Douleurs, dangers, devoirs, consolations des catholiques, etc.* (1861, in-8); *le Signe de la croix au XIX<sup>e</sup> siècle* (1863, in-18); *Traité du Saint-Esprit, comprenant l'histoire des deux esprits, etc.* (1864, 2 vol. in-8; 2<sup>e</sup> édit., 2 vol. 1869-1870); *l'Eau bénite du XIX<sup>e</sup> siècle* (1866, in-18); *Histoire du bon larron* (1868, in-18); *l'Angelus au XIX<sup>e</sup> siècle* (1873, in-18); *le Cimetière au XIX<sup>e</sup> siècle* (1874, in-18), etc.; puis quelques traductions de Liguori, entre autres : *l'Horloge de la Passion* (in-18, 17<sup>e</sup> édition, 1857).

Principal promoteur d'une réforme bruyamment annoncée, qui consisterait à introduire très-largement l'étude des Pères de l'Eglise dans l'enseignement secondaire, M. Gaume publia pour la défendre divers écrits et pamphlets, notamment le *Ver rongeur des sociétés modernes* (in-8, 1851), qui, appuyé par le journal *l'Univers*, excita, au sein de l'Université et du clergé, de si vives polémiques; *Lettres sur le paganisme dans l'éducation* (in-8, 1852); *Bibliothèque des classiques chrétiens, latins et grecs* (30 vol. in-12, 1852-1855); *Poètes et prosateurs profanes complètement expurgés* (2 vol. in-12, 1857); *Pie IX et les études classiques* (1875, in-12). — M. Gaume est mort le 19 novembre 1879.

**GAUTHIER** (Louis), député français, né en 1809, est négociant en eaux-de-vie à Aigre. Allié à la famille de M. André, sénateur de la Charente, il n'aborda la vie publique qu'aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, se présenta comme candidat bonapartiste dans l'arrondissement de Ruffec et fut élu, au second tour de scrutin, le 5 mars, par 7816 voix, contre 5518 accordées au candidat républicain, M. Brothier. Il siégea sur les bancs du groupe dit de l'Appel au peuple, vota avec la minorité de la Chambre, mais ne prit aucune part aux discussions; après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 158 députés qui accordèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, comme candidat officiel et bonapartiste, par 8,453 suffrages contre M. Lavallée, ancien représentant du peuple, qui n'eut que 5,269 voix. Il a donné sa démission le 15 novembre 1879.

**GAUTIER** (Théophile), poète et littérateur français, né à Tarbes, le 31 août 1811, n'avait que trois ans lorsqu'il fut amené à Paris. Il fit ses études au collège Charlemagne, s'y prit de passion pour la vieille langue française, et s'y lia avec Gérard de Nerval, qui resta toujours son ami. Persuadé qu'il était né pour être peintre, M. T. Gautier, au sortir du collège, entra dans l'atelier de Rioult; mais, découragé par sa myopie, il se tourna vers la poésie, et devint un des partisans les plus fervents de M. Victor Hugo. Son attitude et son costume même le firent remarquer dans les luttes des premières représentations d'*Hernani*.

Le 29 juillet 1830, il publia un premier recueil de vers intitulé : *Poésies de Théophile Gautier* (in-18), auquel il joignit un peu plus tard le poème

d'Albertus. Après avoir collaboré à une foule de journaux : le *Figaro*, le *Mercur* du XIX<sup>e</sup> siècle, l'*Ariel*, la *Charte* de 1830, etc., il publia un curieux recueil de nouvelles, les *Jeune-France* (1831, in-8), et un roman célèbre, *Mademoiselle de Mauvin* (1835, 2 vol. in-8), dont la prose fit beaucoup de bruit pour ses hardiesses en morale et en critique. Lors de la fondation de la *Presse* (1836), chargé par M. de Girardin du feuilleton dramatique et des comptes rendus de critique d'art, il passa en 1855, avec les mêmes attributions, au *Moniteur universel*, et en 1869 au *Journal officiel*. Pendant cette longue période de production à jour fixe, pour laquelle il fut tour à tour aidé par Gérard de Nerval, par M. Noël Parfait et par son propre fils, M. Th. Gautier ne cessa de donner à la *Presse*, à la *Revue de Paris*, à la *Revue des Deux Mondes*, à la *France littéraire*, à l'*Artiste*, dont il fut pendant plusieurs années rédacteur en chef, d'innombrables articles et des romans tels que *Fortunio* (1838, in-8), paru d'abord sous le titre de l'*Eldorado*, les *Roués innocents* (1847), *Mililona* (1847, in-8), *Partie carrée* (1854, 3 vol. in-8), réimprimée sous le titre de la *Belle Jenny* (1865, in-18), le *Roman de la momie* (1858, in-18), le *Captaine Fracasse* (1863, 2 vol. in-18, nombreuses éditions dont une illustrée par M. G. Doré), roman annoncé pendant plus de vingt ans ; *Spirite* (1866, in-18). D'autres récits, *Atatar*, *Jettatura*, *Arria Marcella*, la *Mille et deuxième nuit*, le *Club des Haschichins*, etc., ont été réunis sous les titres de *Nouvelles* (1845, in-18), *Romans et contes* (1863, in-18), la *Peau de tigre* (1865, in-18).

M. Th. Gautier, consacrant aux voyages tous les loisirs que lui laissaient ses travaux littéraires, publia successivement, au retour d'excursions parfois lointaines : *Zigzags* (1845, in-8), réimprimés sous le titre de *Caprices et Zigzags*, souvenirs de Belgique, de Hollande et de Londres ; *Tra los montes* (1843, 2 vol. in-8), réimprimé sous le titre de *Voyage en Espagne*, fruit d'un assez long séjour au delà des Pyrénées ; *Italia* (1852, in-18) ; *Constantinople* (1853, in-18) ; *Loin de Paris* (1864, in-18) et *Quand on voyage* (1865, in-18), souvenirs de Suisse, de Grèce et d'Algérie ; *Voyage en Russie* (1866, 2 vol. in-18) ; *L'Orient* (1876, 2 vol. in-18), recueil posthume d'articles écrits lors de l'inauguration de l'isthme de Suez en 1869, etc.

Au théâtre, il obtint peu de succès avec un drame auquel collabora M. Noël Parfait, la *Juive de Constantine* (1846), et avec deux charmantes fantaisies en vers : *Pierrot posthume* et le *Tricorne enchanté* (1845), mais les ballets dont il écrivit le livret, *Giselle* (1841), la *Péri* (1843), *Gemma* (1854), *Sacountala* (1858), sont restés au répertoire. Ces diverses pièces, ainsi qu'une sorte de poème dialogué, *Une larme du diable*, et les fragments d'une comédie en vers, *L'Esprit souffle où il veut*, ont été réunis en un volume sous le titre de *Théâtre* (1872, in-18).

En 1838, M. Th. Gautier avait publié la *Comédie de la mort* (in-8), une de ses productions les plus originales ; quelques années après, un volume de *Poésies* (1845, in-18), renfermant, outre ses œuvres de jeunesse revues et corrigées, d'importantes séries nouvelles ; enfin *Emaux et Camées* (1852, in-18 ; édition augm., 1858, in-18, édition définitive avec portrait, 1872, in-18), qui mirent le sceau à sa célébrité poétique. Il a été publié après sa mort un recueil de ses *Poésies complètes* (1875-1876, 2 vol. in-18).

Bien que la critique d'art ait tenu dans la vie de M. Th. Gautier une place au moins égale à celle de la critique théâtrale, on n'a rassemblé jusqu'à ce jour qu'un très petit nombre des articles dans lesquels il a, pendant plus de quarante

ans, défendu ou encouragé les manifestations de l'école contemporaine : le *Salon de 1847* (1847, in-18), l'*Art moderne* (1855, in-18), les *Beaux Arts en Europe* (1856, 2 vol. in-18), l'*Abécédaire du Salon de 1861* (1861, in-18), sont loin de donner la notion exacte de cette partie de son œuvre. On en peut dire autant du choix de feuilletons publiés sous le titre d'*Histoire de la littérature dramatique pendant vingt-cinq ans* (1858, 6 vol. in-18).

A l'histoire littéraire proprement dite se rattachent les *Grotesques* (1844, 2 vol. in-8, 1855, in-18), *Honoré de Balzac* (1858, in-18), *L'Histoire du romantisme* (1874, in-18), restées inachevées et, sous le titre de *Portraits contemporains* (1874, in-18), un recueil d'articles nécrologiques sur les écrivains et les artistes de son temps. M. Th. Gautier a rarement parlé de lui-même ; néanmoins on peut consulter, comme des documents autobiographiques intéressants, une *Notice* plusieurs fois réimprimée, *Ménagerie intime* (1869, in-18), et les *Tableaux de siège* (1872, in-18). Dans cette énumération rapide et forcément incomplète, nous omettons une foule de préfaces, de textes pour des publications illustrées ou des recueils collectifs, etc.

Décoré de la Légion d'honneur en 1836, M. Th. Gautier avait été promu officier le 30 août 1858. Il fut plusieurs fois question pour lui, sous l'Empire, d'un siège au Sénat et d'un fauteuil à l'Académie française, où sa candidature fut ouvertement soutenue en 1869 par Sainte-Beuve et Mérimée. Au moment de l'investissement de Paris (septembre 1870), il revint de Genève pour aider de son travail ses deux sœurs qui avaient de tout temps vécu avec lui. Les privations du siège et une fluxion de poitrine imparfaitement guérie aggravèrent une maladie de cœur à laquelle il succomba le 23 octobre 1872, à Neuilly-sur-Seine. Un monument funèbre, dû au ciseau de M. Cyprien Godebski (voy. ce nom), lui a été élevé au cimetière Montmartre.

M. Th. GAUTIER fils, né à Paris en 1836, suppléa fréquemment son père au feuilleton du *Moniteur*, ainsi que nous l'avons dit plus haut, et traduitit de l'allemand les *Contes bizarres* d'Achim d'Arnim (1856, in-18), les *Campagnes d'Italie* de 1848 et 1849 du général Schoenau (1859, in-18, cart.) et les *Aventures du baron de Münchhausen* (1862, in-4, illustrations de M. G. Doré), puis il entra dans l'administration ; après avoir été sous-préfet d'Ambert et de Pontoise, il devint en 1868 chef du bureau de la presse au ministère de l'intérieur. Secrétaire particulier de M. Rouher après la révolution du 4 septembre, son nom fut plusieurs fois mêlé aux révélations de M. Léon Renault, préfet de police, et dans le rapport de M. Savary sur les agissements du fameux conseil de comptabilité.

GAUTIER (Judith), fille et sœur des précédents, femme de lettres française, née à Paris en 1850, fut initiée à la littérature chinoise par un lettré réfugié en France, et publia, sous le titre de *Livre de jade* (1867, in-18), un recueil de poésies en prose traduites ou imitées de cette langue. Elle épousa peu après M. Catulle Mendès et fit paraître sous son nouveau nom le *Dragon impérial* (1869, in-18), roman dont le sujet était emprunté à l'histoire de la Chine. A la suite de débats intimes plus tard divulgués par des lettres rendues publiques, M<sup>me</sup> J. Mendès quitta son mari et reprit le nom paternel, sous lequel elle a signé des comptes rendus des salons dans le *Rappel* et plusieurs romans : *L'Usurpateur*, roman japonais, couronné par l'Académie française (1875, 2 vol. in-18) ; le *Jeu de l'amour et de la mort*, publié en

feuilleton dans *le Rappel*, et *Lucienne* (1877, in-18). Citons à part : *les Peuples étrangers* (1879, in-18), recueil d'articles sur la section ethnographique de l'Exposition universelle de 1878.

**GAUTIER** (Jean-François-Eugène), compositeur français, né en 1822, remporta, en 1844, un second prix de composition musicale au concours de l'Institut. Il devint plus tard professeur de l'histoire de la musique au Conservatoire. — Il est mort à Paris le 1<sup>er</sup> avril 1878.

M. Eugène Gautier a donné au théâtre : *le Mariage d'argent*, opéra comique en un acte (1856), qui fut bien accueilli; *la Bacchante*, opéra comique en deux actes (1858), qui n'obtint pas le même succès que le premier; *Jocrisse*, opéra comique en un acte (1862); *le Trésor de Pierrot*, opéra comique en trois actes (1864); *la Clé d'or*, opéra comique en trois actes, paroles de M. O. Feuillet (1877). Chargé de la critique musicale au *Constitutionnel*, puis au *Journal officiel*, M. Eug. Gautier a publié un intéressant recueil d'articles : *Un musicien en vacances* (1873, in-8).

**GAUTIER** (Émile-Théodore-Léon, paléographe français, né au Havre, le 8 août 1832, fit ses études au lycée de Laval, puis à l'institution de Sainte-Barbe à Paris. Entré à l'École des Chartes en 1855, il fut nommé archiviste du département de la Haute-Marne, y devint correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, puis fut rappelé à Paris comme archiviste aux Archives de l'Empire en 1859. Il fut nommé en 1871 professeur de paléographie à l'École des Chartes. Il a attiré l'attention sur lui par de nombreuses publications, dont la principale, les *Épôques françaises*, étude sur les origines de la littérature nationale (1866-67, deux vol. in-8; nouv. édit. refondue, 1878, t. I), lui a valu le second prix Gobert de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1866, et le premier prix en 1868.

Parmi les autres publications de M. Léon Gautier, que l'étude du moyen âge a conduit à en défendre les idées, nous citerons : *Comment faut-il juger le moyen âge* (1858, in-18); *Quelques mois sur l'étude de la paléographie et de la diplomatique* (1858, petit in-8, 3<sup>me</sup> édition, 1864); *Définition catholique de l'histoire* (1860, in-18); *Scènes et nouvelles catholiques* (1861, in-18); *Voyage d'un catholique autour de sa chambre* (1862, in-18); *Benoit XI, étude sur la papauté* (1863, in-8); *Études historiques pour la défense de l'Église* (1864, in-18); *Études littéraires pour la défense de l'Église* (1865, in-18); *Portraits littéraires* (1868, in-18); *la Chanson de Roland*, traduction nouvelle (1874, in-8), honorée du prix triennal Guizot en 1875; des brochures de propagande, des livres de prière, etc.

**GAVARDIE** (Henri-Edmond-Pierre DUFAUR DE), sénateur français, né à Rennes, le 2 décembre 1823, et fils d'un officier supérieur, fit ses études au Prytanée de La Flèche, où il obtint, en 1842, le prix d'honneur fondé par le duc d'Orléans. Il abandonna la carrière militaire pour entrer dans la magistrature, comme substitut du procureur de la République à Orthez, le 21 août 1852. Successivement substitut du procureur impérial à Mont-de-Marsan en 1853, procureur impérial à Dax en 1855, et à Pau en 1858, il devint substitut du procureur général, à la cour de cette dernière ville, le 1<sup>er</sup> décembre 1860. Tombé en disgrâce pour des causes demeurées inconnues, il fut nommé, le 20 janvier 1864, à Nontron, procureur impérial de sixième classe. Il n'accepta pas et fut

remplacé un mois après. Représentant du département des Landes à l'Assemblée nationale, le troisième sur six, par 30 119 voix sur 54 902 votants, soutint plusieurs fois à la tribune les idées monarchiques et cléricales, fut un des quatre députés qui votèrent contre le traité de paix avec l'Allemagne et rejeta l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, M. de Gavardie fut élu dans le département des Landes, le second sur deux, par 197 voix sur 365 électeurs, et reprit sa place dans le groupe dit de l'Appel au peuple. Il continua à combattre les ministères républicains, dénonça à la tribune les journaux libéraux et vota, en juin 1877, la dissolution de la Chambre, demandée par le cabinet de Broglie. Au renouvellement triennal du Sénat, le 5 janvier 1879, il obtint au premier tour de scrutin 197 voix sur 394 électeurs et fut élu définitivement au troisième tour, avec le même nombre de voix. Il a prissouvent la parole pour attaquer les institutions républicaines ou leurs partisans, et plusieurs de ses interpellations, peu soutenues par ses amis mêmes, ont provoqué les protestations de la majorité ou les sévérités du président.

**GAVARRET** (Louis-Denis-Jules), médecin français, né en 1809, fut admis, en 1829, à l'École polytechnique, entra, deux ans après, dans l'artillerie de terre, et se démit de son grade de sous-lieutenant en 1833. Livré dès lors aux études médicales, il prit d'abord part aux recherches du docteur Andral, et signa avec lui plusieurs mémoires. Il se fit, en 1843, recevoir docteur en médecine et obtint la chaire de physique médicale à la Faculté. Il a été élu membre de l'Académie de médecine en 1858. Décoré de la Légion d'honneur en avril 1847, il a été promu officier le 13 août 1862. M. Gavarret a été nommé inspecteur général de l'instruction publique pour la médecine, le 10 février 1879.

Outre cinq brochures de *Recherches* (1840-43) sur le sang et l'organisation physique de l'homme, en société avec M. Andral, on a de M. Gavarret : *Principes généraux de statistique médicale* (1840, in-8), ou développement des règles qui doivent présider à son emploi; *Lois générales de l'électricité dynamique* (1843, in-4), thèse; *Recherches sur la température du corps humain dans la fièvre intermittente* (1844, in-8); *De la Chaleur produite par les êtres vivants* (1855, in-12, fig.); *Traité d'électricité* (1857, 2 vol. in-18, fig.); *Des Images par réflexion et par réfraction* (1866, in-18).

**GAVAZZI** (Alexandre), prêtre et homme politique italien, né à Bologne, en 1809, entra à seize ans chez les Barnabites et devint ensuite professeur de rhétorique à Naples. Son éloquence lui servit à propager ses idées nouvelles et personnelles, qui lui firent des partisans et des ennemis. Déjà l'accusation d'hérésie s'élevait de toutes parts contre lui, quand il salua avec enthousiasme l'avènement de Pie IX et se voua à servir la nouvelle politique. Lorsqu'on apprit à Rome la révolution lombarde, il entraîna le peuple au Capitole et prononça l'oraison funèbre des patriotes morts pour la liberté. Pendant deux mois il prêcha dans le Colisée, et le pape le nomma zumônier de l'expédition destinée à soutenir la cause nationale. Il se rendit ensuite à Venise, excita l'enthousiasme du peuple et obtint de tous les habitants les plus grands sacrifices; les femmes apportèrent au Trésor leurs boucles d'oreilles et

leurs bracelets. On le nommait « le Pierre l'Érmitte de la croisade nationale. »

Lorsque le pape rappela la légion romaine, l'aumônier Gavazzi alla prêcher à Florence, en fut chassé et se retira à Gênes, d'où le rappelèrent les patriotes bolonais, soulevés contre le gouvernement papal. Le ministre Rossi le fit arrêter par le général Zucchi. On le conduisit à la prison de Corneto; mais les habitants de Viterbe le délivrèrent. Après la fuite du pape, il fut nommé grand prédicateur de l'armée. Pendant la guerre avec l'Autriche et avec la France, il organisa une société de dames pour soigner les blessés, et se chargea lui-même de l'inspection des hôpitaux; il accompagna Garibaldi sur le champ de bataille, donnant ses soins aux mourants des deux partis. Après la prise de Rome, le général Oudinot lui donna un sauf-conduit : il passa en Angleterre et prononça à Londres, en 1850, plusieurs discours.

L'année suivante, l'abbé Gavazzi fut bien accueilli en Écosse. Mais ses prédications eurent ensuite moins de succès en Amérique : il excita dans le Canada des scènes violentes et dut se soustraire par la fuite aux menaces et aux mauvais traitements. Revenu en Angleterre, il consuma sa séparation avec le pape, et ce fut une nouvelle Église catholique qu'il parut dès lors avoir la prétention de fonder. En 1860, il suivit l'expédition de Garibaldi en Sicile, et se fit remarquer à Palerme, à Naples, par ses ardues prédications. Depuis l'occupation de Rome par les Italiens, il s'est fixé dans cette ville.

M. Gavazzi a publié, en 1851, sa *Vie*, ses *Sermons* et *Leçons*. Il a paru en français un recueil des *Sermons du P. Gavazzi* (1860, in-18), traduit par M. F. Mornand.

**GAVINI** (Denis), avocat, ancien représentant du peuple français, député, né à Campile (Corse), le 8 octobre 1820, se fit inscrire au barreau de Bastia, où il plaida jusqu'en 1848. Élu membre de l'Assemblée constituante, il siégea à gauche et fut renvoyé à l'Assemblée législative. Il se rallia à la politique du président de la République, et remplit, après le 2 décembre, diverses fonctions importantes. Successivement conseiller d'État, préfet du Lot, de l'Hérault, et enfin des Alpes-Maritimes, il donna sa démission après le 4 septembre 1870.

Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant de la Corse à l'Assemblée nationale, le premier sur cinq, et publia à cette occasion une profession de foi dans laquelle, affirmant sa fidélité à l'Empire, il prenait l'engagement de demander l'appel au peuple sur le maintien de la dynastie impériale. Il fut, en effet, un des cinq représentants qui protestèrent contre le vote de déchéance de la famille impériale, lors de la discussion des préliminaires de paix à Bordeaux. L'un des membres les plus actifs du parti bonapartiste, il vota habituellement avec la droite de l'Assemblée, et rejeta l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, il se porta comme candidat bonapartiste dans l'arrondissement de Corte et signa une profession de foi collective, avec les autres candidats, dans laquelle ils proclamaient la nécessité de l'appel au peuple. Il fut élu par 6084 voix, contre 4078 recueillies par son concurrent républicain, M. Limperani, représentant sortant. Son élection ayant été invalidée, il fut réélu le 14 mai 1876 par 6732 voix contre le même concurrent qui en eut 4652. Il se montra à la nouvelle Chambre aussi hostile aux institutions républicaines qu'à l'Assemblée, et, après l'acte du 16 mai 1877, il fut

un des 158 députés qui accordèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Soutenu par l'administration, comme candidat officiel, il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 7676 voix, contre 3665 données à son concurrent républicain. Son élection, soumise à une enquête, fut ensuite validée. M. Gavini représente le canton de Bastia-Terra-Nova, au conseil général de la Corse. Officier de la Légion d'honneur, depuis le 14 août 1860, il a été promu commandeur le 28 octobre 1864.

**GAVINI** (Augustin-Sampiero), homme politique français, député, frère du précédent, est né à Bastia, le 11 mai 1823. Avocat à la Cour impériale de cette ville et membre du Conseil général pour le canton de Campile, il fut nommé député au Corps législatif, en 1863, comme candidat de l'opposition, ou du moins comme candidat non officiel, pour la 2<sup>e</sup> circonscription de la Corse, par 12062 voix sur 23331 votants. Il avait pour concurrent le baron Mariani, officier d'ordonnance du prince Napoléon. Il se signala surtout par son insistance à demander, avec son collègue de la Corse, M. Abbatucci, que le gouvernement rendit le port d'armes à ses compatriotes. Aux élections générales de 1869, il fut renvoyé au Corps législatif par 17788 voix sur 26724 votants. — Il est mort à Bastia, le 4 août 1875.

**GAVERLOVITCH** (Jean), homme d'État serbe, né à Nukovar en 1796, vint s'établir à Belgrade en 1831 et entra immédiatement dans les services publics de la principauté. Secrétaire de mission à Constantinople et à Bucharest, il devint, en 1839, chef de division au ministère des finances. Plus tard, il refusa le portefeuille de ce ministère que lui offrait le prince Miloch, mais il l'accepta à l'avènement du prince Michel, dans le cabinet présidé par M. Chrislitch. Il se retira du gouvernement en même temps que cet homme d'État. Nommé sénateur, il fut élu membre du conseil de régence lors de l'avènement du prince Milano. — Il est mort à Belgrade en août 1877; il a légué une partie de sa fortune aux écoles.

On cite de lui, entre autres ouvrages, une *Géographie* de la principauté serbe et de l'empire ottoman, un *Dictionnaire de commerce*, traduit de l'allemand, etc. Il a été nommé président de la Société littéraire de Belgrade et membre de plusieurs sociétés savantes étrangères.

**GAY** (Claude), botaniste et voyageur français, membre de l'Institut, né à Draguignan, le 18 mars 1800, vint à Paris assister au cours du Muséum, et se prépara, par l'étude de la zoologie et d'autres sciences accessoires, aux voyages qu'il projetait. Après une première excursion dans la Grèce, l'Orient et l'Asie Mineure, il partit, en 1828, pour le Chili, et explora pendant près de quinze ans toutes les régions de l'Amérique du Sud. Il revint en France, en 1842, riche de notes et de dessins inépuisables. La réputation acquise par ce patient investigateur lui valut, dès 1833, la croix d'honneur, et au mois de mai 1856, la succession de M. de Mirbel à l'Académie des sciences, dans la section de botanique. — Il est mort à Draguignan, le 29 novembre 1873, et a légué sa riche bibliothèque à cette ville.

M. Cl. Gay est auteur d'un immense travail écrit en espagnol, et, pour cela même, peu connu en France : *Historia física y política de Chile... publicada bajo los auspicios del supremo gobierno* (Paris et Santiago, 1843 à 1851, 24 vol. in-8, avec 2 vol. d'Atlas, in-4). Il en a été publié en français qu'un *Fragment* (1843, in-8).

**GAYANGOS** (don Pasquale), historien espagnol, né le 21 juin 1809, vint jeune en France, fit ses premières classes à Pontlevoy, étudia ensuite les langues orientales sous Silvestre de Sacy, visita l'Afrique en 1828 et fut, à son retour, attaché comme interprète au ministère des affaires étrangères. En 1843, il fut rappelé en Espagne et nommé professeur à l'université de Madrid. Il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions, le 26 décembre 1856. On a de lui : une *Histoire des dynasties mahométanes d'Espagne* (the History of the mohammedan dynasties of Spain, Londres et Paris, 2 vol. in-4), d'après Al Makkari; et en société avec M. H. Vedia, une traduction espagnole de l'*Histoire littéraire d'Espagne*, par Ticknor (History of spanish literature, 1851-1856); *Correspondance du cardinal Cisneros* (Cartas del cardinal Cisneros; 1867); *Rapports et correspondance de Hernan Cortès avec Charles II* (Carta y relaciones, etc., 1870).

**GAYANT** (Paul), ingénieur français, né le 8 août 1800, fils d'un inspecteur général des ponts et chaussées qui construisit le canal de Saint-Quentin, entra lui-même dans les ponts et chaussées au sortir de l'École polytechnique en 1820. Ingénieur ordinaire en 1825, ingénieur en chef en 1836, inspecteur divisionnaire en 1847, il devint inspecteur général de 1<sup>re</sup> classe le 19 décembre 1855. M. Gayant qui, entre autres travaux importants, a dirigé ceux du nouveau port de Dieppe et de la première section du chemin de fer de l'Ouest, lorsqu'il était ingénieur en chef du département de Seine-et-Oise, a été vice-président du Conseil général des ponts et chaussées, membre de la commission mixte des travaux publics et d'un grand nombre de commissions. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 16 août 1859.

**GAYARRÉ** (Charles-Arthur), littérateur américain, né en Louisiane, le 3 janvier 1805, d'une famille d'origine française, fit ses études au collège de la Nouvelle-Orléans, et débuta, en 1825, par un pamphlet contre l'introduction du Code criminel proposé à cette époque par le célèbre Livingston dans la législature de la Louisiane. En 1826, il alla étudier le droit à Philadelphie, retourna à la Nouvelle-Orléans en 1830, et fut depuis secrétaire d'Etat.

Il a publié, en français, une *Histoire de la Louisiane* (2 vol.), contenant des documents curieux et intéressants, tirés des archives de France; une *Histoire de la domination espagnole dans la Louisiane* (History of the Spanish domination in Louisiana); une étude politique sous forme de roman (*School for politics*); une comédie, et quelques brochures.

**GAYOT** (Amédée-Nicolas), homme politique français, ancien représentant du peuple, sénateur, né à Troyes (Aube), le 2 juillet 1806, fit ses études au lycée Louis-le-Grand, suivit les cours de la faculté de droit de Paris et alla se fixer dans sa ville natale, où il occupa gratuitement différentes fonctions qui rendirent son nom populaire. Après la révolution de février 1848, il fut élu représentant de l'Aube, le troisième sur sept, par 43,000 suffrages, et vota avec le parti républicain modéré. Non réélu à la Législative, il fut administrateur des hospices de Troyes et conseiller municipal de cette ville. Élu représentant à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, pour le département de l'Aube, le premier sur cinq, par 43,315 voix sur 56,484 votants, il fit partie du centre gauche et suivit la politique de Casimir Périer; il vota avec la minorité républicaine de l'Assemblée et adopta

l'ensemble des lois constitutionnelles. Il fut élu, le 30 janvier 1876, sénateur de l'Aube, le premier sur deux, par 367 voix sur 519 électeurs, siégea au centre gauche et se prononça contre la dissolution de la Chambre des députés en juin 1877. Membre du conseil général pour un canton de Troyes, il en a été élu président.

**GAYOT** (Eugène), vétérinaire français, né à Aversa (Italie), en 1808, d'une mère italienne et d'un père officier français au service du roi Murat, fit ses études en France où sa famille dut rentrer après les traités de 1814. Sorti dans les premiers rangs de l'École d'Alfort, il exerça l'art vétérinaire pendant quelque temps dans le département de la Marne, d'où il passa à l'administration du haras de Strasbourg en 1834. Il dirigea ensuite les haras du Pin (Orne) et de Pompadour (Haute-Vienne), et entra au ministère de l'agriculture et du commerce, dans la division des haras, comme inspecteur général du service central. En 1852, il fut admis à la retraite. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1845.

On a de lui : le *Guide du sportsman, ou Traité de l'entraînement et des courses de chevaux* (Angers, 1839, in-8); *Études hippologiques* (1846, in-8); *Statistique générale de la race chevaline en France* (1849-1854, 4 vol. in-8), ouvrage entrepris par ordre du gouvernement; *Achat du cheval, ou Choix raisonné des chevaux d'après leur conformation et leurs aptitudes* (1862, in-18); *L'Agriculture en 1862* (1863, in-18); *Guide pratique pour le bon aménagement des habitations des animaux* (1864, in-18); *Guide du sportsman* (1865, in-18); *les Petits quadripèdes de la maison et des champs* (1871, 2 vol. in-8), etc., sans compter un recueil annuel, l'*Encyclopédie des agriculteurs*.

**GÉBÉODÉ** (frères). Voy. BRUNET (Gustave) et DELEPIERRE (Octave).

**GEEFS** (Guillaume), sculpteur belge, né à Anvers, le 10 septembre 1806, fils d'un boulanger, étudia d'abord dans sa ville natale, puis à Paris, dans l'atelier de Ramey. En 1830, il retourna en Belgique et se fixa à Bruxelles. Membre de l'Académie royale des sciences, belles-lettres et beaux-arts de Belgique, il a été élu correspondant de l'Institut en 1850.

On cite, parmi ses ouvrages les plus remarquables, le *Monument funéraire du comte Frédéric de Mérode* (église Sainte-Gudule de Bruxelles, 1837); le *Monument dugénéral Belliard* à Bruxelles (1838); la Statue de Rubens à Anvers; celle de Grétry pour la ville de Liège; le *Monument funéraire de Madame Van Havre* à Anvers; celui des comtes Cornet; le *Monument de la place des martyrs* à Bruxelles; une *Chaire de Vérité*, en bois et en marbre (cathédrale de Liège); à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, un groupe : le *Lion amoureux*; *Paul et Virginie*, même année, pour la reine d'Angleterre; la statue de Léopold 1<sup>er</sup> à Bruxelles et à Namur (1869). Décoré de la Légion d'honneur en 1844, il avait obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1855. — Sa femme, madame Fanny GEEFS, cultive la peinture et s'est fait connaître par des portraits et des tableaux de genre.

**GEEFS** (Joseph), frère du précédent, né à Anvers, le 25 décembre 1808, s'est fait aussi une réputation comme sculpteur. Il obtint le prix de l'Académie et put aller à Rome. On a de lui : le *Diable*; *Adonis partant pour la chasse*; *les Arts, les sciences et les lettres rendant hommage à Charles Van Hulthem*; la statue de *Vésale*, à Bruxelles; celle de *Beaudouin de Constantinople*,

pour le palais des Chambres. Il a envoyé, en 1855, un *Métabus* et *Thierry Maertens* à l'Exposition universelle de Paris, et la statue équestre du roi *Léopold I<sup>er</sup>* en 1867. M. Joseph Geefs, qui se distingue par les mêmes qualités que son frère, est devenu aussi membre de l'Académie et chevalier de l'ordre de Léopold. Il a obtenu en 1841 une médaille de 3<sup>e</sup> classe.

Un troisième frère, Aloys GEEFS, est mort à vingt-cinq ans, en 1841, déjà connu dans la sculpture par son *Épaminondas mourant*, sa *Béatrix*, et des bas-reliefs pour le *Rubens* de son frère aîné.

**GEFFRARD (FABRE-)**, général haïtien, président de la République, né à l'Anse-veau (Haïti), le 19 septembre 1806, et fils du général Nicolas Geffrard, l'un des fondateurs de l'indépendance d'Haïti, fut plus tard adopté par le colonel Fabre, qui commandait un régiment aux Cayes. Élevé dans cette ville, il abandonna ses études classiques à l'âge de quinze ans pour se faire soldat, et parcourut assez lentement les divers grades. En 1843, il était capitaine, lorsque le général Hérard, prenant les armes contre le président Boyer, le choisit pour son lieutenant. Nommé d'abord commandant, Geffrard prit une part importante aux événements, et après la révolution reçut du gouvernement provisoire le brevet de général de brigade et le commandement de Jacmel. L'année suivante, il battit l'armée insurgée d'Achau et montra de l'humanité après la victoire. En 1845, il fut nommé général de division.

L'avènement du président Riche amena bientôt sa disgrâce (1846). Dépouillé de son commandement, le général Geffrard fut mandé à Port-au-Prince, interné dans cette ville, puis livré à un tribunal militaire que présidait le général Soulouque, et absous à l'unanimité. Soulouque, devenu président, lui confia, lors de son expédition contre les Dominicains, en 1849, le commandement d'une division, à la tête de laquelle il fut blessé près d'Azua. La même année, le président ayant proclamé "empire, il créa le général Geffrard duc de Tabara. Celui-ci appelé, en 1856, à réparer les désastres de la nouvelle expédition contre l'Est, ramena avec l'arrière-garde toute l'artillerie de l'armée dans les circonstances les plus difficiles. Disgracié par l'empereur, il échappa, le 21 décembre 1858, à un ordre d'arrestation, passa sur un canot aux Gonaïves, et fut d'abord proclamé président de la république haïtienne par les provinces toutes françaises de l'Artibonite et du Nord. Soulouque renversé, le général Geffrard entra à Port-au-Prince à la tête de l'armée républicaine, le 15 janvier 1859. Il usa envers les vaincus d'une grande modération, et protégea la retraite de Soulouque et de toute sa famille.

Marié, dès 1828, à une Haïtienne d'origine écossaise, le président Geffrard avait, en arrivant au pouvoir, une nombreuse famille. Mais, peu de temps après, il perdit son fils unique et sa fille aînée. Une autre de ses filles, nouvellement mariée, fut assassinée par les ennemis politiques du père. Partisan de l'éducation européenne, il fit élever ses deux plus jeunes filles à Paris, et créa l'envoi en France d'un certain nombre d'enfants et de jeunes officiers haïtiens. A la fin de 1861, il conclut avec le pape et publia un concordat qui créait un archevêque d'Haïti et quatre évêques; le pape pouvait les prendre parmi les blancs. En 1862, la conspiration du général Legros, aux Gonaïves, donna lieu à la condamnation à mort de douze accusés, mais Geffrard commua leur peine en celle de la prison.

De nouvelles révoltes se succédèrent depuis, avec

des chances diverses. En juin 1865, le président en comprimait une, aux Gonaïves, en payant bravement de sa personne. Une autre éclatait au mois de novembre de la même année et lui fournissait l'occasion d'une rentrée triomphale dans sa capitale, après la défaite des insurgés. L'année 1866, plus calme, fut signalée par la révision de quelques lois constitutionnelles et par l'abolition de la peine de mort en matière politique. Mais au commencement de l'année suivante, une insurrection plus formidable éclata à Port-au-Prince, ravagé quelques mois auparavant par l'explosion de l'arsenal. En vain la ville avait elle été mise en état de siège, le président Geffrard fut forcé de céder; il se réfugia sur un navire français avec sa famille, et se fit transporter à la Jamaïque. — Il y est mort en février 1879.

**GEFFROY (Mathieu-Auguste)**, littérateur et historien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 21 avril 1820, fit ses études au collège Charlemagne, et entra à l'École normale en 1840. Reçu agrégé d'histoire en 1845, docteur ès lettres en 1848, il professa successivement l'histoire aux collèges de Dijon (1843), de Clermont (1846) et de Louis-le-Grand (1847-48). En 1852, il fut appelé à la chaire d'histoire de la Faculté de Bordeaux. Depuis il fut nommé maître de conférences à l'École normale supérieure, et professeur d'histoire ancienne à la Faculté des lettres de Paris, le 24 juin 1872. M. Geffroy, qui a étudié spécialement les États scandinaves, a été chargé d'une mission en Suède (1854). Elu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, le 7 mars 1874, en remplacement d'Am. Thierry, il a été appelé à la direction de l'École française de Rome, le 16 novembre 1875. Il est décoré de la Légion d'honneur et du Dannebrog.

Il a publié, à part d'assez nombreux articles dans la *Revue des Deux Mondes* : *Histoire des États scandinaves* (1851, in-12); *Lettres inédites de Charles XII*, texte et traduction (1852, in-8); *Notices et extraits des manuscrits français en Suède et Danemark* (1855, in-8); *Lettres inédites de Mme des Ursins* (1850, in-8); *Gustave III et la cour de France* (1867, 2 vol. in-8); *Marie-Antoinette. Correspondance secrète* (1874, 3 vol. in-8), avec M. d'Arneht, directeur des archives à Vienne; *Rome et les barbares* (1874, in-8), etc.

**GEFFROY (Edmond-Aimé-Florentin)**, artiste dramatique et peintre français, né à Maignelay (Oise), en 1806, fit ses classes au collège d'Angers, fut ensuite clerc d'avoué dans cette ville, puis à Senlis, et contracta avec Mlle Eulalie Dupuis, fille d'une actrice alors en vogue, un mariage qui lui ouvrit l'accès de la Comédie-Française. Admis à débiter en 1829, il ne se fit remarquer qu'en 1835, et prit dès lors un rang de plus en plus sérieux au théâtre. *Chatterton mourant*, *la Famille de Lusigny*, *Louis XI*, *le Tartufe*, *le Bourgeois gentilhomme* et *le Misanthrope* (1835-1841), furent ses rôles les plus brillants.

M. Geffroy arrivait en même temps à une autre sorte de célébrité par la peinture, après avoir complété dans l'atelier de M. Amaury-Duval ses premières études interrompues. Parmi ses tableaux les mieux accueillis aux Salons annuels, il faut citer : une *Vierge et l'Enfant Jésus*; *Pierre Corneille*; *M. Mirecourt*, l'acteur (1840); *les Sociétaires de la Comédie-Française* (1841), désigné sous le nom de *Foyer des Français*, et maintenant placé dans ce même foyer; *Ariane et Thésée* (1844); *Molière et les caractères de ses comédies* (1857); *Sganarelle (l'École des maris)* (1863); *les Sociétaires de la Comédie-Française* [années 1863 et 1864] (1864); *Hylas* (1868). Ils ont valu à l'auteur

une 3<sup>e</sup> médaille en 1840, une 2<sup>e</sup> en 1842, et le rappel en 1857.

Mais le nom de M. Ed. Geffroy appartient avant tout au théâtre. Artiste consciencieux, habile à se pénétrer de l'esprit des personnages et à rendre les figures historiques les plus opposées, il devint sociétaire en 1836, et membre du Comité d'administration. Il prit sa retraite en février 1865, mais il reentra accidentellement au théâtre pour la création de rôles importants, comme celui de *Galilée*, dans la dernière ébauche dramatique de Ponsard, où il eut un succès inespéré (mars 1867), et lors de la reprise de *Ruy Blas* à l'Odéon (1872), où son interprétation du personnage de Don Salluste lui valut d'unanimes applaudissements.

**GEGENBAUER** (Charles), anatomiste allemand, né à Wurtzbourg, le 21 août 1826, étudia au gymnase de sa ville natale, et fut élève de Kölliker et de Virchow à l'université de la même ville. Reçu docteur en 1850, il entra comme médecin-adjoint à l'hôpital de Wurtzbourg, mais abandonna la pratique médicale, deux ans après, pour s'occuper exclusivement d'études anatomiques. Il fit un séjour de deux ans en Sicile, et s'y livra à l'examen approfondi de l'organisation des animaux inférieurs de la Méditerranée; de retour à Wurtzbourg, il se fit recevoir privat-docent en 1854, fut appelé à la chaire d'anatomie et à la direction de l'Institut anatomique de l'université de Iéna, et passa en 1873 avec la même qualité à Heidelberg.

M. Gegenbauer, l'un des premiers anatomistes allemands, a publié : *Recherches sur les Pteropodes et les Hétopodes* (Untersuchungen über Pter. und Heterop. ; Leipzig, 1855); *Recherches sur l'anatomie comparée des vertébrés* (Untersuchungen zur vergleichende Anat. der Wirbelthiere, ib., 1864-1870, liv. I-II); *Manuel d'anatomie comparée* (Grundzüge des vergleich. Anatomie; ibid., 1870), traduit en français sous la direction de M. Ch. Vogt (1874, in-8). Depuis 1875, il publie l'*Annuaire de Morphologie* (Morpholog. Jahrbuch. Zeitschrift für Anatomie; Leipzig).

**GEIBEL** (Emmanuel), célèbre poète allemand, né à Lubeck, le 18 octobre 1815, fit ses études au gymnase de sa ville natale, puis alla suivre à Bonn les cours de théologie et de philologie et s'y occupa surtout d'esthétique. En 1836, il passa à Berlin où il vécut dans la société des poètes Chamisso, Gaudy, Kugler, etc. Il fut emmené, deux ans plus tard, à Athènes par l'ambassadeur russe, le prince Katakazi, dans la maison duquel il était précepteur, et y compléta ses études littéraires et artistiques. Rentré en Allemagne en 1840, il vécut dans un certain nombre de villes jusqu'à ce que, en 1852, il fut appelé à l'université de Munich comme professeur d'esthétique. Il se retira en 1868 dans sa ville natale.

M. E. Geibel s'est placé parmi les poètes lyriques allemands les plus goûtés de son temps, par son premier recueil de *Poésies* (Gedichte; Berlin, 1840; 82<sup>e</sup> édition, 1877), également loués pour la pureté de la forme et la vérité, la profondeur du sentiment. Il a soutenu son rang en ce genre par d'autres recueils : les *Voix du présent* (Zeitstimmen; Lübeck, 1841); *Chants populaires et romances de l'Espagne* (Span. Volkslieder, etc., Berlin 1843), suivis de deux autres volumes de poésies espagnoles et portugaises, et de *Cinq livres de poésies lyriques françaises* (Fünf Bücher franz. Lyrik; Stuttgart, 1862); *Douze sonnets à propos du Slesvig-Holstein* (Lubeck, 1846); *Nouvelles poésies* (Neue Gedichte; Stuttgart, 1856); *Poésies et souvenirs* (Gedichte und Gedenkblätter; ibid., 1864); plusieurs des poésies précédentes

ont été réunies sous le titre de *Chants de Junius* (Juniuslieder, ibid., 1848; 16<sup>e</sup> édit., 1865), et plus récemment : *Appel d'un héraut* (Heroldsrufe, etc. Stuttgart, 1871-1872). M. Geibel a aussi écrit pour le théâtre : le *Roi Rodrick*, drame (1844); le livret d'opéra, *Lorelet*, pour le compositeur Mendelssohn; *Maître André*, comédie (1855); *Brunehilde*, tragédie (1857); *Sophonisbe*, tragédie (1870).

**GEIGER** (Alexandre-Godefroy-Frédéric-Maximilien, baron DE), homme politique français, ancien sénateur, est né à Sarreguemines, le 23 août 1808. Directeur d'une faïencerie importante, il devint maire de Sarreguemines et membre du Conseil général pour le canton de Volmunster. En 1852, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 3<sup>e</sup> circonscription de la Moselle. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 28 434 voix sur 29 193 votants. Le 14 août 1868, il fut nommé sénateur. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 4 août 1867.

**GEIGER** (Abraham), écrivain israélite allemand, né le 24 mai 1810, à Francfort-sur-le-Mein, fit ses premières études sous la direction de son père et de son frère aîné, suivit plus tard les universités de Heidelberg et de Bonn, et obtint en 1832 la place de rabbin de la commune israélite de Wiesbaden. En 1838, il fut appelé à Breslau en qualité d'assesseur du rabbinat, et y devint plus tard rabbin. L'esprit d'indépendance avec lequel il a jugé les usages religieux encore en vigueur parmi les Israélites, et proposé des réformes, lui valut des sympathies et des animosités également vives. Il provoqua, pour concilier les opinions dissidentes, des assemblées de rabbins dont la première se tint à Brunswick en 1844. Il dirigea, depuis, les débats de celle de Francfort, en qualité de vice-président, et fut nommé président de celle qui se tint à Breslau. Rabbin de sa ville natale depuis 1863, il passa à Berlin en 1870, où il devint en outre professeur, à l'école supérieure des sciences juaiques, nouvellement érigée. — Il est mort subitement le 23 octobre 1874.

M. Geiger était encore sur les bancs de l'université de Bonn lorsque son ouvrage *Qu'est-ce que Mahomet a emprunté de la religion judaïque?* (Was hat Mohammed aus dem Judenthum aufgenommen? Bonn, 1833) remporta le prix proposé par la Faculté philosophique de cette ville. Plus tard, il publia le *Journal de théologie judaïque* (Zeitschrift für jüdische Theologie; Francfort et Stuttgart, 1835-1839; Grünberg et Leipzig, 1842-1844), qui devint un des plus importants organes du judaïsme en Allemagne. Il faut, en outre, citer de lui : *Melo Chofnajim* (Berlin, 1840), et *Hite Haamanim* (Ibid., 1847), monographies intéressantes; *Études sur Moses-ben-Matmon* (Studien, etc., ibid., 1850), savant philosophe, théologien et législateur du XII<sup>e</sup> siècle; *De la Défense israélite contre des attaques chrétiennes au moyen âge* (Proben jüdischer Vertheidigung gegen christliche Angriffe im Mittelalter), inséré dans les *Annuaire*s de Breslau (1851-1862, vol. I et II); *Isaak Troki, apologiste du judaïsme à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle*, extrait du même recueil (1853); la traduction du *Divan du Castillan Abul-Hassan-Juda-ha-Levi* (Breslau, 1851), avec commentaire et notice biographique; *Manuel de la langue de la Mischna* (Lehr- und Lesebuch zur Spracheder Mischna; Breslau, 1845), etc.

**GEIKIE** (Archibald) géologue écossais, né à Edimbourg en 1835, fit ses études à l'université de

cette ville et entra au « Geological Survey » comme inspecteur pour l'Écosse. Il fut le collaborateur de Murchison avec lequel il publia une carte géologique d'Écosse en 1861. Lors de l'extension donnée au service géologique en 1867, il fut nommé directeur de ce service pour l'Écosse, et en décembre 1870 appelé comme professeur à la chaire nouvellement créée de minéralogie et de géologie à l'université d'Édimbourg.

M. Geikie a publié un assez grand nombre de savants mémoires dans le *Quarterly Journal of the Geological Society*, les *Memoirs of the geological Survey*, la *Quarterly Review*, etc. On lui doit en outre les ouvrages suivants : *Mouvements des glaciers d'Écosse* (The Phenomena of the glacial drift of Scotland, 1863) ; *The Scenery of Scotland viewed in connection with its physical Geology* (1865) ; *Geology, one of the « Science Primers »* (1875) ; les biographies de ses maîtres : *Vie du professeur Edouard Forbes* (The Life of professor Edw. Forbes, 1861) ; *Memoir of sir Rod. J. Murchison*, etc. (1874-1875, 2 vol.).

GEINITZ (Jean-Bruno), géologue allemand, né le 16 octobre 1814, à Altenbourg, étudia la pharmacie dans cette ville et alla, en 1834, suivre les cours de l'université de Berlin. Reçu docteur en philosophie par celle d'Iéna, en 1837, il fut nommé, l'année suivante, professeur adjoint de chimie et de physique à l'institut technique de Dresde, érigé plus tard en école polytechnique. Il y fut appelé, en 1850, à la chaire de minéralogie et de géologie.

On doit à M. Geinitz un assez grand nombre d'ouvrages et de mémoires intéressants sur l'état géognostique de certaines parties de l'Allemagne, particulièrement du royaume de Saxe : *Caractéristique des stratifications et pétrifications des montagnes crétacées saxonnes-bohèmes* (Charakteristik der Schichten und Petrefacten des saechs. böhmischen Kreidegebirges ; Dresde, 1839-1842 ; 2<sup>e</sup> édit., 1850) ; *Des lignites de la Saxe* (Ueber die Braunkohlen Sachsens, 1840) ; *Description géologique de la Saxe* (Gaea von Sachsen, 1843) ; *Les Pétrifications de Kieselingswalda* (die Versteinerungen von Kieselingswalda, 1843) ; *Éléments de la science des pétrifications* (Grundriss der Versteinerungskunde, 1846) ; *De la découverte de débris du Basilosaure* (Ueber die Auffindung von Ueberresten des Basilosaurus ; Dresde et Leipzig, 1847) ; *Les Pétrifications du Zechstein allemand* (die Versteinerungen des deutschen Zechsteingebirgs, 1848) ; *le Grès granuloforme ou le terrain crétacé en Allemagne* (das Quadersandsteingebirge oder die Kreideformation in Deutschland, 1849-1850) ; *le Terrain crétacé en Saxe* (die Kreideformation in Sachsen, 1850) ; *les Pétrifications du grauwacke* (die Versteinerungen der Grauwackenformation, 1852) ; *Flora du bassin houiller d'Ebersdorf et de Floha, comparée avec celle du terrain houiller de Zwickau* (Darstellung der Flora des Ebersdorfer und des Flohaer Kohlenbassins, etc., Ibid., 1854, gr. in-4), couronné par la Société Jablonowski ; *Pétrifications du terrain houiller en Saxe* (die Versteinerungen der Steinkohlenformation in Sachsen ; Ibid., 1855, in-fol., grav.) ; *Éloge de Léopold de Buch* (Gedaechtnissrede auf L. v. Buch ; Dresde, 1853) ; *la Houille de l'Allemagne et des autres États de l'Europe* (die Steinkohlen Deutschlands, etc. Munich, 1865) ; *les Vallées de Saxe* (1871-1875). Il dirige la publication des *Annales de minéralogie, de géologie et de paléontologie* (Neue Jahrbücher, etc.), depuis 1853, avec Leonhard fils.

GEMELLARO (Gaetano-Giorgio), naturaliste italien, né à Catane en 1832, est fils d'un savant

connu par ses travaux sur les volcans. Il fit ses études dans sa ville natale et à Naples, fut reçu docteur en médecine, mais il ne pratiqua pas et se consacra spécialement aux études géologiques et minéralogiques. Nommé professeur à l'université de Palerme où il fonda un important cabinet de minéralogie, il devint plus tard recteur de cette université et conseiller municipal de la ville. Il est membre de plusieurs académies des sciences de l'Italie méridionale.

Les travaux de M. Gemellaro sont estimés du monde savant, et plusieurs de ses mémoires, traduits en anglais, ont été insérés dans les ouvrages du baron Lyell. Nous nous bornerons à citer : *Descrizione di alcune specie di minerali dei vulcani estinti di Palagonia* (Catane, 1854-56). *Pesci fossili della Sicilia* (Ibid., 1858) ; *Studi paleontologici sulla fauna del calcare a Terebratula janitor* (Palerme, 1869-73, 3 parties avec atlas).

GENDRIN (Augustin-Nicolas), médecin français, né à Châteaudun, le 6 décembre 1796, fit ses études médicales à Paris, et fut reçu docteur en 1821. Dans sa thèse sur le *Traitement de la blennorrhagie*, il a exposé la nouvelle méthode des injections d'opium. En 1826, M. Gendrin reçut de l'Institut le prix Montyon pour son *Histoire anatomique des inflammations* (2 vol. in-8), plus tard traduite en allemand, et qui le fit nommer membre des Sociétés médicales de Lyon, de Philadelphie et de Louvain, et secrétaire général du cercle médical de Paris. Rapporteur de la Commission chargée de réorganiser l'exercice de la médecine (1828), il devint successivement médecin intérimaire de l'Hôtel-Dieu (1831), de l'hôpital Cochin (1832) et de la Pitié (1836-1860). Retraité depuis plusieurs années, il avait été décoré de la Légion d'honneur.

Nous citerons parmi ses principales publications : *Recherches physiologiques sur la motilité* (1822) ; *Recherches sur la nature et les causes prochaines des fièvres* (1823, 2 vol. in-8), couronné par la Société de médecine de Paris ; *Recherches sur les tubercules du cerveau et de la moelle épinière* (1823) ; *Recherches historiques sur les épidémies de fièvres jaunes qui ont régné à Malaga depuis le commencement de ce siècle* (1824) ; *Mémoire médico-légal* (1831, in-8) sur la mort du prince de Condé, dans laquelle M. Gendrin voyait le résultat d'un assassinat, et non d'un suicide ; *Monographie du choléra-morbus épidémique de Paris* (1832, in-8), couronné par l'Académie ; *Mémoire sur les fièvres continues*, qui lui valut encore, en 1837, un prix de 1500 fr. ; *Traité philosophique de médecine pratique* (1838-1842, 3 vol. in-8), ouvrage inachevé ; *De l'influence des âges sur les maladies* (1840, in-8) ; *Leçons sur les maladies du cœur et des grosses artères* (1841, tome 1, in-8) ; *Traité philosophique de médecine pratique* (1843, 3 vol. in-8), etc., et beaucoup de mémoires dans les journaux de médecine de Paris. M. Gendrin a dirigé le *Journal général de médecine, chirurgie et pharmacie*. Il a traduit de l'anglais : *Des Maladies de l'encéphale et de la moelle épinière*, d'Abercrombie (1835, in-8).

GENDRON (Auguste), peintre d'histoire français, né à Paris, en 1818, fut élève de Paul Delaroche, et passa six ans en Italie, où il fit ses premiers tableaux, entre autres : *le Dante commenté par Boccace* (Salon de 1844) ; *les Willis*, plusieurs fois reproduites par la lithographie ; *les Néréides*, etc. De retour en France, il fit et exposa successivement : *Sainte Catherine ensevelie par les anges*, *Après la mort* (1847) ; *l'Île de Cythère*, *Une scène antique* (1848) ; *Jeune chrétienne convertissant son fiancé* (1849) ; *Un sacrifice humain*,



commandé par le ministre de l'intérieur; *Fantaisie vénitienne* (1850); *Tibère à Caprée, les Sylphes, Paolo et Francesca aux enfers* (1852); *Idylle, Tintania, Soir d'automne* (1853); *le Dimanche à Florence au xv<sup>e</sup> siècle* (1855); *la Voix du torrent, Jeunes patriciennes de Venise* (1857); *les Funérailles d'une jeune fille à Venise, l'Amour de l'art, la Délivrance* (1859); *Sainte Catherine d'Alexandrie* (1863); *les Nymphes au tombeau d'Adonis* (1864); *Chacun prend son plaisir où il le trouve, panneau décoratif* (1866); *Lucrèce* (1869); *les Vierges folles, l'Homme entre deux âges et entre deux maîtresses* (1872); *Actions de grâces à Esculape, Paysage en Toscane* (1875); *le Tribut d'Athènes au Minotaure* (1876); *M. Purgon arrive mal à propos!* (1877), etc. Cet artiste a peint en 1850 une *Frise*, exécutée sur porcelaine à la manufacture de Sèvres et servant d'ornementation à une jardinière, huit cartouches pour la décoration d'une salle d'attente de la Cour des comptes, et le plafond du petit salon du ministère d'Etat, au Louvre (1861). Il a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1846, une 2<sup>e</sup> en 1849, et une 3<sup>e</sup>, avec la décoration, à la suite de l'Exposition universelle de 1855.

GENGLER (Henri Godefroy), juriste allemand, né à Bamberg (Bavière), le 25 juillet 1817, fit ses études au gymnase de sa ville natale et suivit les cours de droit des meilleurs maîtres allemands aux universités de Wurtzbourg et de Heidelberg. Reçu docteur en 1842 avec une thèse : *Doctrine du droit criminel en matière d'empoisonnement* (die strafrechtliche Lehre von der Verbrechen der Vergiftung), et agrégé, l'année suivante, avec la thèse : *De morgengaba secundum leges antiquissimas Germanorum*, il devint professeur extraordinaire à l'université d'Erlangen en 1847 et professeur ordinaire en 1851. Il y enseigna l'histoire du droit, le droit privé et commercial et le droit civil bavaurois.

On lui doit d'importants ouvrages spéciaux : *Manuel du droit allemand privé* (Lehrbuch des deutschen Privatrechts, Erlangeu, 1854-1862, 2 vol.); *Principes du droit privé allemand, expliqués aux étudiants* (das deutsche Privatrecht in seinen Grundzügen, etc., ibid., 1856; 3<sup>e</sup> édit. 1876); *L'ancien droit d'après les Nibelungen* (Rechts alterthümer im Nibelungenliede, 1861); *Codex juris municipalis Germaniæ mediæ ævi*, Erl., 1863; *Monuments juridiques allemands* (German. Rechtsdenkmaeler, ib., 1875), etc.

GENOUX (Claude), littérateur français, né à Saint-Sigismond, près de Turin, le 19 mars 1811, a donné, dans ses *Mémoires*, une autobiographie remplie des plus étranges vicissitudes. Successivement ramoneur, colporteur, mousse au long cours, commissionnaire dans les rues de Paris, aide-maçon à Marseille, il partit, à l'âge de vingt ans, pour l'Amérique, et fit deux fois naufrage. Il s'engagea comme soldat, puis comme matelot, au service du Pérou. De retour en France, il entra en 1843, comme ouvrier compositeur, dans l'imprimerie Paul Dupont. Il fut, après le 2 décembre, renvoyé dans son pays. Rentré à Paris en 1854, il devint contre-maître dans les ateliers de M. Serrière, imprimeur de la *Presse*. — Il est mort à Paris, le 8 septembre 1874.

Ou a de lui : *Mémoires d'un enfant de la Savoie, écrits par lui-même* (1844, in-12, 3<sup>e</sup> édit., 1851, in-4); *Chants de l'atelier* (1850); *Histoire de Savoie* (Annecy, 1852, in-12; Paris, 1854, in-4); *le Bâillon d'ébène*, roman donné dans la *Presse* (1856-57); *les Enfants de J.-J. Rousseau* (1857, in-12); *le Percement des Alpes et la Savoie française* (1860, in-8); *la Légende de Savoie*

(1865, in-18); des articles et fragments politiques, notamment dans le *Patriote savoisien*, dont il fut directeur en 1850, et dans l'*Almanach démocratique* (1851), etc.

GENT (Alphonse), homme politique français, député, né à Roquemaure (Gard), le 27 octobre 1813, fit son droit à Paris et à Aix, s'inscrivit d'abord au barreau de Nîmes, puis à celui d'Avignon. Appartenant au parti démocratique, il fut nommé le 25 février 1848 président du Comité central républicain du département de Vaucluse, puis maire d'Avignon et enfin commissaire du gouvernement provisoire. Au mois de mai, il fut élu représentant à la Constituante; son élection fut annulée, mais il fut réélu en septembre. Il eut alors un duel avec M. de Raousset-Boulben et un autre avec M. Léo de La Borde; blessé par ce dernier, il ne put siéger à l'Assemblée qu'au mois de décembre. Il prit place sur les bancs de la Montagne. Au mois de mai 1849, il échoua aux élections pour la Législative, avec 29 000 voix environ sur 62 000 votants. A cette époque, de graves imputations relatives à sa vie privée, portées depuis assez longtemps contre lui, avaient pris, à propos de sa candidature, une extrême violence; elles furent déferées à un jury d'honneur, qui, composé, en grande partie, de ses adversaires politiques, rendit néanmoins à l'unanimité une sentence en sa faveur. Elles devaient être reproduites, trente ans plus tard, avec plus d'éclat encore.

Appelé à Lyon en novembre 1849, pour plaider diverses affaires de complot devant le conseil de guerre, M. Gent s'occupa d'organiser dans les départements voisins la résistance aux projets de coup d'Etat, déjà attribués au président, et fut arrêté lui-même sous l'accusation de complot, traduit devant un conseil de guerre, et, après un an de détention préventive, condamné, le 28 août 1851, à la déportation. Le 21 décembre suivant, il fut embarqué à Brest, conduit à Noukahiva, et enfermé dans un fort. Cet emprisonnement, que Mme Gent voulut partager, dura jusqu'en novembre 1854, époque où l'on abandonna Noukahiva comme lieu de déportation. La peine de M. Gent fut alors commuée en vingt ans de bannissement; il fut conduit au Chili, et s'établit comme avocat à Valparaiso. En 1861, il revint en Europe, et après avoir résidé en Italie, alla, en 1863, se fixer à Madrid, où il devint correspondant des journaux le *Siècle* et le *Temps*. Aux élections générales de mai 1869, il se porta comme candidat de l'opposition démocratique dans les départements de Vaucluse, où il n'échoua qu'au second tour de scrutin, avec 15 660 voix sur 33 324 votants, contre 17 542 voix obtenues par M. Millet, candidat officiel. Au mois de novembre de la même année, il fut, dans les élections partielles de Paris, l'un des candidats irrécyclables de la 8<sup>e</sup> circonscription, où M. Emmanuel Arago fut nommé.

Après la révolution du 4 septembre 1870, à la suite des abus de pouvoir de M. Esquiros à Marseille, et sur son refus de quitter un poste que M. Delpech, son successeur nommé, ne put parvenir à occuper, M. Gent fut désigné par M. Gambetta, dans les premiers jours de novembre, comme préfet des Bouches-du-Rhône. Sa proclamation conciliante fut bien accueillie par la population de Marseille, et, jusqu'au moment de la capitulation de Paris, l'ordre régna dans le département. En recevant la dépêche officielle de ce désastre, M. Gent donna sa démission, en déclarant qu'il allait, malgré son âge, servir sous les ordres de Garibaldi, « le général qui ne reconnaissait pas l'armistice. » Aux élections du 8 fé-

vrier 1871, il fut nommé représentant de Vaucluse à l'Assemblée nationale, mais il se démit peu de temps après, ainsi que tous ses collègues, par suite des protestations élevées contre l'élection. Au scrutin complémentaire du 2 juillet, il fut réélu, le quatrième sur cinq, par 34 002 voix, en même temps que toute la liste républicaine. Il fit partie du groupe de l'Union républicaine, vota avec la minorité de gauche et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles.

Aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, il se représenta dans l'arrondissement d'Orange et fut élu par 9426 voix, contre 8500 environ partagées entre ses deux concurrents, MM. de Billiotti, légitimiste, et Nogent-Saint-Laurens, bonapartiste. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, la pression administrative et même des fraudes, constatées plus tard et poursuivies, firent échouer sa candidature, comme celle de tous les candidats républicains du département de Vaucluse : il n'obtint que 8237 voix contre 10839 réunies par M. de Billiotti. Lors de la vérification des pouvoirs il fut violemment attaqué par M. Paul Granier de Cassagnac ; l'élection de son concurrent ayant été invalidée, M. Gent se représenta et fut élu le 7 avril 1878 par 10323 voix. Son concurrent n'en obtint que 8103. Dans la violence de ces luttes politiques, les imputations antérieures à 1848 furent reprises par la presse et portées même à la tribune. Le dossier en fut publié à nouveau par un journal bonapartiste à l'occasion de la nomination de M. Gent comme gouverneur civil de la Martinique, par décret du 21 octobre 1879, et quoiqu'il ne révélât aucun fait qui n'eût été déjà divulgué, discuté et jugé, le gouvernement se crut obligé, devant cet éclat, de remplacer le nouveau gouverneur, par décret du 20 novembre, avant qu'il eût eu le temps de se rendre à son poste. En l'acceptant, M. Gent avait donné sa démission de député. Il se représenta aussitôt devant ses électeurs, et malgré la diversion faite par M. Humbert, candidat radical socialiste, fut réélu le 21 décembre 1879.

**GENTEUR** (Simon-Maximilien), administrateur français, né à Saint-Germain-Mont (Ardennes), le 26 janvier 1815, fit de brillantes études au lycée de Reims, puis suivit à Paris les cours de l'École de droit et y fit avec distinction son stage d'avocat. Inscrit au barreau d'Orléans en 1840, il ne tarda pas à s'y faire une importante position, fut élu bâtonnier de l'ordre, trois ans après, et membre du Conseil général du Loiret. En 1854, il fut nommé maire de la ville d'Orléans. Sa conduite pendant l'inondation de 1856 le fit remarquer de l'empereur, qui le nomma préfet de l'Allier. Il eut une grande part aux embellissements décrétés par l'empereur pour la ville de Vichy.

Au mois de juin 1863, lors de l'élevation de M. Duruy au ministère de l'Instruction publique, M. Genteur lui fut donné pour secrétaire général et fut nommé conseiller d'Etat hors section. A ce titre, il fut chargé, en 1864, de soutenir au Corps législatif, comme commissaire du gouvernement, la discussion du budget de l'Instruction publique, et il eut à défendre l'introduction de l'histoire contemporaine dans les lycées. Le 5 octobre 1864, il quitta le secrétariat général et fut placé dans le service ordinaire du Conseil d'Etat. M. Genteur, comme commissaire du gouvernement, auprès du Sénat et du Corps législatif, traita surtout les questions relatives à l'enseignement public et aux finances de la ville de Paris.

Officier de la Légion d'honneur en 1861, il a été promu commandeur le 12 août 1864.

**GENTON** (Stanislas), avocat et député français, né à Lyon le 14 février 1828, est fils d'un ancien avocat de cette ville, qui fut bâtonnier de son ordre. Il prit lui-même une place distinguée au barreau de Lyon. Propriétaire dans le département du Gard, il fut choisi, en remplacement de M. Bravay, comme candidat de l'administration, aux élections de mai 1869 pour le Corps législatif, dans la 2<sup>me</sup> circonscription de ce département. L'élection fut très-disputée entre six candidats. M. Genton n'obtint, au premier tour de scrutin, qu'une majorité relative de 7906 voix, sur environ 21 000 votants. Au second tour, il fut élu par 11 129 voix, contre 8,269, données à M. de Crusol, l'un des candidats de l'opposition. Dans la courte session de juillet 1869, il signa la demande d'interpellation des 116.

**GEOFFROY** (Jean-Marie-Michel), acteur français, né à Paris, vers 1820, fut d'abord ouvrier bijoutier. Malgré les résistances de sa famille, il s'engagea dans une petite troupe ambulante qui exploitait les environs de Paris, et dans laquelle il fit son apprentissage dramatique, en gagnant 50 francs par mois. Après avoir paru une première fois au Gymnase (1838), il alla jouer à Nancy et revint débiter à la Gâtée, dans le rôle du pompier de la *Belle Ecaillère*. N'ayant point encore obtenu d'engagement, il retourna en province, et fit même un séjour en Italie. En 1840, il parut sur le théâtre de Rouen et joua avec succès presque tous les rôles de M. Bouffé. Enfin, il fut engagé à Paris, au Gymnase, vers la fin de l'administration de M. Delestre-Poirson (juin 1844), et devint sous celle de M. Montigny un des plus fermes appuis du théâtre. *Rodolphe, l'Image, le Collier de perles, le Mariage de Victorine, le Bourgeois de Paris, Mercadet le faiseur, le Démon du foyer, le Prasoir, un Mari qui n'a rien à faire, les Amoureux de ma femme, les Coeurs d'or, le Temps perdu, le Camp des bourgeois, Jeanne qui pleure, le Voyage de M. Perrichon, les Trembleurs, la Poudre aux yeux, les Invalides du mariage* (1862), etc., lui ont fourni, dans toute cette période de sa carrière dramatique, autant de succès que de rôles.

En 1863, des motifs d'intérêt le décidèrent à quitter le Gymnase pour passer au Palais-Royal, où il débuta d'une façon très-favorable dans *Célimare le bien-aimé* (27 février), mais où il fut forcé le plus souvent de remplacer par la charge et des effets de gaieté bruyante les qualités littéraires et plus délicates auxquelles il devait sa réputation. Au Gymnase, M. Geoffroy se distinguait par la franchise, le naturel, par la science des effets, et surtout par la *résistance*, cette qualité qui consiste à apporter autant de conscience et d'efforts à la centième représentation qu'à la première soirée. Il eut aussi, dit-on, le mérite d'avoir vaincu à la scène une sorte de bégayement qu'il conserva hors du théâtre.

**GEORGE I<sup>er</sup>** (Christian-Guillaume-Ferdinand-Adolphe), roi de Grèce, né le 24 décembre 1845, et second fils du roi de Danemark Christian IX (voy. ce nom), était amiral dans la marine danoise, quand l'Assemblée nationale grecque le proclama à l'unanimité, le 31 mars 1863, roi constitutionnel des Hellènes. En vertu du protocole signé à Londres, le 5 juin, par les trois puissances protectrices, la France, l'Angleterre et la Russie, sous la condition de l'annexion pure et simple des îles Ioniennes à la Grèce, il accepta, le 6 juin, la couronne qui lui était offerte, et

fut déclaré majeur, le 27 juin, par l'Assemblée nationale hellénique. Le 12 septembre, il signa un acte conformément auquel son frère cadet et la postérité de celui-ci devaient le précéder, lui et sa postérité virile, dans l'ordre de succession au trône danois. Il débarqua à Athènes le 30 octobre, et l'un de ses premiers actes fut une adhésion sans réserve au Congrès proposé par l'empereur des Français. Puis, avec le concours du comte Sponeck, qui lui avait été adjoint comme conseiller, il s'efforça de rétablir l'ordre profondément troublé par une anarchie de plusieurs mois. En mai 1864, il signa une amnistie générale en faveur des militaires ayant subi des condamnations pour cause politique. Le 28 novembre suivant, George I<sup>er</sup> prêta serment à la nouvelle charte constitutionnelle de la Grèce.

Les premières années de son règne furent signalées par les agitations d'un différend avec la Turquie, devenu à la longue une cause d'émotion pour l'Europe. Il eut pour origine, à la fin de 1866, les encouragements donnés par les Grecs à l'insurrection crétoise, malgré les représentations de la France et de l'Angleterre. Les Crétois émigrèrent en Grèce dans une proportion considérable : on en porta le nombre à 60 000, et des députés crétois furent nommés ; il fallut l'opposition des puissances pour les empêcher de siéger au Parlement grec (mai 1868). Atribuant aux secours des Grecs la résistance prolongée de la Crète, la Turquie suspendit les relations diplomatiques et commerciales avec le gouvernement d'Athènes, qui se trouva poussé par l'effervescence nationale à accepter les dangers de la situation, sous peine de tomber devant l'impopularité. Une conférence eut lieu à Paris pour apaiser le conflit (janvier 1869), et quoique le représentant de la Grèce, M. Rangabé, eût cru devoir se retirer après la première séance, par suite du refus de lui donner voix délibérative, comme au plénipotentiaire de la Turquie, les difficultés furent arrangées ou ajournées, et le roi George put donner avec honneur son adhésion réclamée par les puissances (février). Dans l'intervalle, il reçut la démission du ministre présidé par M. Bulgaris, qu'un cabinet Zaimis remplaça. Il dut aussi dissoudre la Chambre, qui s'était trop vivement associée au mouvement d'enthousiasme belliqueux. Devant la nouvelle Chambre, réunie au commencement de juillet, le jeune roi se montra empressé de tourner l'activité de ses sujets vers les améliorations nécessaires à la prospérité intérieure du pays. Depuis, divers cabinets présidés par MM. Bulgaris, Zaimis, Coundourietis, Comoundoros, Deligeorgis, Tricoupi, se sont succédés, sans que ces changements de personnes aient une influence marquée sur les destinées de la Grèce. Pendant la guerre d'Orient de 1876 à 1878, ce royaume se maintint dans une prudente expectative, et le traité de Berlin, qui termina la crise, lui valut, grâce à l'initiative de la France, la garantie d'une importante rectification de frontières, dont l'exécution redevint la source d'une longue série de difficultés nouvelles avec la Turquie (novembre 1879).

Le roi George I<sup>er</sup> a épousé, le 27 octobre 1867, la grande-duchesse Olga Constantinowna, fille du grand-duc Constantin de Russie et nièce d'Alexandre II. Il en a eu trois fils, le premier est né le 21 juillet 1868, et trois filles.

**GEORGE V** (Frédéric-Alexandre-Charles-Ernest-Auguste), ex-roi de Hanovre, prince royal de Grande-Bretagne et d'Irlande, duc de Cumberland et de Brunswick-Lunebourg, né en Angleterre, le 27 mai 1819, est fils unique du feu roi Ernest-Auguste de Hanovre, et par conséquent cousin

germain de la reine Victoria, dont la naissance le priva de l'espoir de succéder au trône d'Angleterre ; mais, en vertu de la loi salique établie en Allemagne, le prince put dès lors être considéré comme héritier présomptif du royaume de Hanovre, administré par son père au nom du roi de la Grande-Bretagne. Il fut de bonne heure atteint d'une cécité qui ne fit qu'empirer malgré une opération tentée par le célèbre oculiste Dieffenbach (1840). On discuta s'il pouvait, avec une telle infirmité, exercer le pouvoir suprême. Le roi Ernest-Auguste eut soin de faire décider cette question en faveur de son fils, et, par une ordonnance de 1841, il établit que tous les actes présentés à la signature du futur monarque seraient lus en présence de douze témoins, et contre-signés par le secrétaire de ce comité. Durant son long séjour en Angleterre (1843), il le nomma régent, et lui laissa la couronne à sa mort arrivée le 18 novembre 1851.

A son avènement, George V promit de maintenir la Constitution modérément libérale, qui avait été établie en 1848 ; mais dès le 24 novembre, il remplaça le ministre Münchhausen-Lindemann par le cabinet Scheele, dévoué à l'aristocratie, et qui lui-même céda la place à un cabinet encore plus réactionnaire, présidé par M. Lütcken (21 novembre 1848). Les projets de révision successivement présentés par ces divers ministères ayant été rejetés, le comte de Kielmannsegg fut mis à la tête d'un nouveau cabinet (30 janvier 1855) ; le lendemain, la Diète fut dissoute et, par ordonnance du 4 août suivant, la charte de 1840 fut rétablie avec quelques modifications. Les Chambres élues se prononcèrent contre elles, de même qu'un grand nombre de fonctionnaires : ce qui constitua dans le Hanovre une sorte de crise permanente. Dans la guerre d'Orient, le roi favorisa la Russie et s'opposa à ce que le gouvernement anglais fit recruter des troupes dans son royaume.

Le roi de Hanovre fut, en 1866, la principale victime des événements amenés en Allemagne par le conflit austro-prussien. L'un des défenseurs des droits de la Confédération germanique contre les projets de la Prusse, il ne put tenir contre des forces supérieures, qui envahirent ses États sans déclaration de guerre, et après divers échecs, son armée, écrasée par le nombre, fut prise tout entière par le général de Manteuffel, le 29 juin. Il obtint de se retirer avec le prince royal où il lui plairait, en signant l'engagement de ne pas prendre part à la guerre pendant une année. Quelques jours après, la lutte était finie. La Prusse, victorieuse de l'Autriche à Sadowa, s'annexait le royaume de Hanovre, en dépit des protestations du roi et des adresses couvertes de centaines de mille signatures de ses sujets (septembre 1866).

Le roi George, qui avait pu faire passer la plus grande partie du trésor royal en Angleterre, n'accepta d'arrangements avec la Prusse que ceux relatifs à sa fortune personnelle. Quelques domaines lui furent laissés ; ses capitaux furent retenus par le trésor prussien qui lui en devait servir les intérêts (septembre 1867). Mais à la suite de mouvements d'opinion produits en faveur du prince expulsé, soit en France, soit en Autriche, à la suite surtout de la formation d'une légion hanovrienne, une ordonnance du roi de Prusse mit sous le séquestre la fortune patrimoniale de George V (février 1868). Les protestations redoublèrent contre l'annexion prussienne, et une pétition tendant à la faire cesser fut signée de 800 000 Hanovriens, c'est-à-dire de près de la moitié de la population, et adressée aux quatre grandes puissances de l'Europe (mars 1868). Différentes manifestations, au nombre desquelles il

faut mentionner l'expatriation clandestine des jeunes gens appelés au service militaire suivant la loi prussienne, se produisirent en vain, jusqu'en 1869, contre la force du fait accompli. Le roi George V, qui avait cultivé la musique avec passion, a eu quelque succès comme compositeur. — Il est mort à Paris le 12 juin 1878.

**GEORGE** (Eustache-Emile), sénateur français, né à Ville-sur-Ollen (Vosges), le 3 octobre 1830, étudia le droit à la faculté de Paris et se fit inscrire au barreau d'Épinal. Connu par ses opinions républicaines, il fut nommé préfet du département des Vosges le 6 septembre 1870, déploya une grande énergie pendant l'occupation prussienne et fut élu, le 8 février 1871, représentant à l'Assemblée nationale, le septième sur huit, par 21,984 suffrages. Il vota à Bordeaux contre les préliminaires de paix et donna sa démission, comme ses collègues des départements annexés; il la retira quelques jours après et prit place dans le groupe de la gauche républicaine. Après le vote du 24 mai 1873, qui amena la démission de M. Thiers, il déposa une proposition tendant au refus de cette démission; elle fut repoussée par 362 voix contre 331. Il protesta avec énergie contre la répression des journaux républicains dans le département des Vosges maintenu en état de siège, et adopta les lois constitutionnelles.

Porté sur la liste républicaine aux élections du 30 janvier 1876, M. George fut élu le dernier sur trois par 304 voix sur 688 électeurs et reprit sa place sur les bancs de la gauche républicaine au nouveau Sénat. Il représente le canton d'Épinal au conseil général des Vosges.

**GEPPERT** (Charles-Édouard), philologue et critique allemand, né à Stettin, le 29 mai 1811, fit ses premières études dans cette ville, où son père était conseiller de justice, puis suivit les cours les plus célèbres de philologie et de philosophie à Breslau, à Leipzig et à Berlin. Son premier travail, *De Versu glyconeo*, parut à Berlin, en 1833, et inaugura la série de ses recherches sur la métrique chez les Grecs et chez les Latins. Il appliqua ensuite ses observations à Térence et à Plaute, dont il entreprit de jouer les principales pièces avec une troupe d'étudiants sur le théâtre de Leipzig; il fit représenter avec un grand succès les suivantes : *Captivi*, *Trinummus*, *Hæmichmi*, *Curculio*, *Rudens*, *Adelphi*.

Parmi ses principaux ouvrages nous citerons : *Sur le Rapport de la théorie de la métrique d'Hermann avec la tradition* (Ueber das Verhältniss der Hermann'schen Theorie der Metrik zur Ueberlieferung; Berlin, 1835); *Exposé des Catégories grammaticales* (Darstellung der grammatischen Kategorien; Ibid., 1836); *Sur l'Origine des poésies d'Homère* (Ueber den Ursprung der Homerischen Gesänge; Leipzig, 1840, 2 vol.); *Sur le Proscenium et l'Orchestre dans l'Ancien théâtre grec* (Ueber die Eingänge zum Proscenium und der Orchestra des alten griech. Theaters; Berlin, 1842); *Sur la Représentation de la Médée d'Euripide à Athènes* (Ueber die Aufführung der Medea des Eur., etc.; Leipzig, 1843); *l'Ancien théâtre grec* (die altr. Bühne; Ibid., 1843).

On doit encore à ce savant quelques dissertations : *Sur le Code ambrosien et son importance pour la critique de Plaute* (Ueber den Codex ambrosianus, etc.); *De l'Histoire de la critique de Térence* (Zur Geschichte der Terentianischen Texteskritik, 1832), intitulé : *Chronique de Berlin* (Chronik von Berlin; Berlin, 1837-1842, 3 vol.); *Impressions d'un voyage en Espagne* (Reiseeindrücke in Spanien 1813), où il avait séjourné les deux années précédentes, etc.

**GÉRARD** (Michel-Nicolas), homme politique français, ancien représentant, né à Blincourt (Oise), le 30 mars 1808, était propriétaire et cultivateur lorsqu'il fut élu, sous le règne de Louis-Philippe, maire de sa commune natale et conseiller de l'arrondissement de Clermont. En 1848, il fut nommé représentant de l'Oise, le cinquième sur dix, par 66 381 suffrages. Il vota avec la droite, mais repoussa toutefois l'institution des deux chambres. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée. Non réélu à la Législative, il entra dans la vie privée. Il n'en sortit qu'en 1872, et fut élu, le 20 octobre, représentant de l'Oise à l'Assemblée nationale, dans une élection partielle, par 37 720 voix. Il siégea au centre gauche et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. — M. Gérard est mort à Paris, le 8 juin 1876.

**GÉRARD** (Henri-Alexandre), littérateur français, neveu du célèbre peintre de ce nom, né à Orléans, le 22 mars 1818, fut attaché, de 1840 à 1849, avec le titre de vérificateur, à la direction des musées. A cette dernière date, il organisa le Salon qui eut lieu aux Tuileries.

M. Gérard a publié, en 1852, l'importante collection intitulée : *Oeuvre du baron François Gérard, avec Notice et éclaircissements* (3 vol. in-fol.), ainsi qu'un volume, non mis dans le commerce, intitulé : *François Gérard, correspondance* (1867, in-8).

**GÉRARD** (Louis-Alphonse), graveur français, né à Paris, en janvier 1820, fit d'abord de la peinture. Puis, se tournant vers la gravure sur bois, il suivit l'atelier de Porret et se fit connaître, deux ans plus tard, par les gravures des *Scènes populaires*, d'après les dessins de M. Henri Monnier (1838). Il a depuis travaillé fréquemment avec M. Barre, et exposé avec ce dernier, au Salon de 1848, ainsi qu'à l'exposition de l'industrie, en 1844. Ses principaux bois, exécutés en dehors des expositions annuelles, appartiennent à d'importantes publications telles que : le *Musée des familles*, dont il dirigea seul la partie artistique; *l'Histoire des peintres*; *l'Artiste*, où il a surtout reproduit les paysages de nos premiers maîtres modernes; *l'Illustration*, le *Magasin pittoresque*, et une foule de publications illustrées par les meilleurs dessinateurs de ce temps.

**GÉRARD** (Pierre-Auguste-Florent), juriconsulte belge, né à Bruxelles, le 19 juillet 1800, et fils du directeur de l'Académie royale, mort en 1814, fit son droit dans cette ville et y fut reçu avocat. Nommé, le 31 décembre 1838, substitut de l'auditeur général du parquet de la Cour militaire, puis auditeur, il a pris sa retraite en 1872. Il a été décoré de l'ordre de Léopold.

On a de lui : *Essai sur les causes de la révolution brabançonne* (Anvers, 1833, in-8); *Mémoires et documents relatifs à l'histoire des mêmes faits* (Bruxelles, 1843, 2 vol. in-8); *Manuel de justice militaire* (1839, in-18); *la Barbarie franque et la civilisation romaine* (1844, in-18), études historiques; *Histoire de la législation nobiliaire de Belgique* (1846); *Corps de droit pénal militaire* (1847); *la Liberté et son influence sur les destinées politiques de l'Europe* (1848); *Histoire des races humaines de l'Europe* (1849); *Code pénal expliqué* (1868, in-8); *Code civil expliqué* (1869, in-8); *Etude sur les origines féodales* (1873, in-8); *Notice sur les relations politiques de la Belgique avec la Hollande, depuis la séparation des deux pays jusqu'en 1830* (1875, in-8), de

nombreux articles dans la *Sentinelle* (1824 à 1828); des *Pétitions*, *Lettres*, *Mémoires*, etc.

**GERBER** (Charles-Frédéric-Guillaume DE), jurisculte et homme politique allemand, né à Ebeleben (principauté de Schwarzbourg-Sondershausen), le 11 avril 1823, étudia au gymnase de sa ville natale, puis suivit les cours de droit à Leipzig et à Heidelberg. Reçu docteur en 1843, il plaça quelque temps et professa ensuite le droit allemand aux universités de Jéna, d'Erlangen et de Tubingue. Il fut délégué, en 1857, aux conférences de Nuremberg, et en 1861 à celles de Hambourg pour la codification du droit allemand commercial et maritime, et prit une part importante aux travaux de cette commission. Il refusa le poste de ministre des cultes de Wurtemberg et reprit sa chaire à Jéna en 1862, où il fut également conseiller à la cour d'appel; bientôt il passa à Leipzig comme professeur de droit ecclésiastique et de droit public et fut recteur de cette université de 1865 à 1867. Membre du Reichstag constituant de l'Allemagne du Nord en 1867, président du premier synode provincial de Saxe en 1871, il fut appelé, le 1<sup>er</sup> octobre de la même année, au ministère de l'instruction publique et des cultes du royaume de Saxe.

On lui doit quelques ouvrages spéciaux : *Principes scientifiques du droit privé allemand* (das wissenschaftliche Princip des deutschen Privatrechts; Jéna, 1843); *Système du droit privé allemand* (System des deutschen Privatrechts; 1848, 12<sup>e</sup> édit., 1875), considéré comme le meilleur ouvrage sur cette matière.

**GERDY** (Isidore-Vulfranc), médecin français, né vers 1810, frère du docteur P.-N. Gerdy, mort en 1856, fit ses études médicales à Paris, fut reçu docteur en 1837, puis agrégé libre à la Faculté, inspecteur des eaux d'Uriage et correspondant de l'Académie de médecine en 1840. — Il est mort en septembre 1873.

On a de lui des recherches sur les *Propriétés des eaux d'Uriage* (1838, in-8), la *Réséction des extrémités articulaires des os* (1839, in-8), *L'Analyse des eaux sulfureuses* (1843), etc.]

**GERLACH** (Ernest-Louis DE), magistrat et homme politique allemand, né à Berlin, le 7 mars 1795, fit les campagnes de 1813 à 1815 avant d'entrer dans la magistrature. Nommé, en 1823, conseiller au tribunal de Naumbourg, il devint président du tribunal de Halle en 1829 et vice-président de la haute Cour de Francfort-sur-l'Oder, en 1835. Elevé successivement aux dignités de grand conseiller intime de justice, de membre du conseil d'Etat et du Comité de législation, il proposa un projet de loi sur le divorce qui émut vivement les Chambres, en 1842. En 1844, il devint premier président de la haute Cour de Magdebourg, et se signala dans ce poste par ses tendances féodales. Il le quitta, en 1848, pour se mêler plus activement à la politique.

M. de Gerlach qui, après avoir appartenu au parti libéral, n'avait pas tardé à revenir au parti piétiste, par tradition de sa famille, fit partie de la société dite des *Gentilshommes*, et rédigea la *Nouvelle gazette de Prusse*. Membre du parlement d'Erlurt en 1850, et de la diète provinciale de Brandebourg en 1851, il a en outre fait partie de la première Chambre prussienne depuis 1849. Il devint le chef du parti de la Croix, dont l'influence détermina la politique prussienne, dans la question d'Orient, et qui se montra tout dévoué à la Russie; poursuivant la restauration complète du moyen âge, ce parti pesa même sur le roi par une surveillance incessante

qui donna lieu à des procès retentissants où figura le nom de M. de Gerlach. Député au Reichsrath allemand en 1870 et en 1873, il se montra un des adversaires les plus déterminés du gouvernement dans le conflit avec l'Eglise catholique. — Il est mort à Berlin, d'un accident de voiture, le 17 février 1877.

**GERLACH** (François-Dorotheé), philologue et historien allemand, né le 18 juillet 1793, à Wolfsbrehingen (Gotha), fit ses études à l'université de Göttingue, y fut reçu docteur en philosophie, s'y fit agréger en 1816, et devint l'année suivante professeur à l'École d'Aarau; il ne quitta plus la Suisse que pour faire des voyages scientifiques en Italie, en France, en Angleterre, etc. En 1820, il fut nommé professeur de littérature grecque et latine à l'université de Bâle, où il a concouru à fortifier les études. — Il est mort à Bâle, le 31 octobre 1876.

M. Gerlach a publié, entre autres travaux philologiques : *Saluste* (Bâle, 1823-31, 3 vol.; 2<sup>e</sup> édit., 1852 et suiv.); *la Germanie*, de Tacite (Ibid., 1835), suivie de la traduction allemande; *Nonius Marcellus* (Ibid., 1842), avec M. Roth, etc., puis les ouvrages historiques suivants : *Etudes historiques* (Hambourg, 1841); *Recherches et comptes rendus historiques* (Geschichtliche Forschung und Darstellung; Bâle, 1847); *Des Sources de l'histoire romaine primitive* (Von den Quellen der aeltesten römischen Geschichte; ibid., 1853); *les Mythes étologiques considérés comme base de l'histoire romaine* (die aitiologischen Mythen als, etc.; ibid., 1854); *les Historiens romains depuis les temps les plus reculés jusqu'à Orose* (die Geschichtschreiber der Römer von den frühesten, etc.; Stuttgart, 1855). Il a fait paraître, en outre, en collaboration avec Hottinger et Wackernagel : *le Musée suisse des sciences historiques* (das schweizerische Museum für historische Wissenschaften, 1837-1839, 3 vol.), avec Bachoffer, une *Histoire des Romains* (Geschichte des Römer; Bâle, 1851); *Marius et Sylla* (M. und S.; Bâle, 1856); *De Rerum Romanarum primordis* (Bâle, 1861), etc.

**GERLAND** (Georges-Charles-Cornélius), ethnologue allemand, né à Cassel (Hesse), le 29 janvier 1833, fit ses études aux universités de Marbourg et de Berlin et devint successivement professeur aux gymnases de sa ville natale, de Magdebourg et de Halle. Il fut appelé en 1875 à la chaire de géographie et d'ethnologie à l'université de Strasbourg.

Livré de bonne heure aux études d'anthropologie comparée, il a publié les ouvrages suivants : *De l'Extinction des peuples sauvages* (Ueber das Austerben der Naturvolker, Leipzig, 1868); *Mémoires d'anthropologie* (Anthrop. Beitrage, Halle, 1874); *Atlas d'ethnographie* (Leipzig, 1876). Il continua, après la mort de Waith, *l'Anthropologie des peuples sauvages* (1864-1871). Nous citerons encore sa thèse de doctorat : *Du Datif dans le grec ancien à côté du singulier* (der altgriech. Dativ zunächst des Singulars, Marbourg 1858) et *l'Intensif et l'itératif dans leurs rapports* (Intensiva und Iterativa, etc. Leipzig, 1869).

**GERMA** (Maurice), connu sous le pseudonyme de *Cristal*, littérateur et musicographe français, né à Narbonne (Aude), le 16 avril 1827, étudia le droit à Toulouse de 1846 à 1848, puis vint à Paris et débuta par une série de contes et poèmes, intitulés : *la Légende d'amour* (1854, 6 vol. in-16), puis entra, sous les auspices de Meyerbeer, à la *Revue et gazette musicale* à laquelle il donna, ainsi qu'à d'autres revues, des études

spéciales, dont l'une a paru sous ce titre : *l'Art scandinave, la Musique dans le Danemark, en Irlande, en Norvège et en Suède* (1874, in-8).

M. Cristal a publié, dans un autre ordre de travaux : *le Drainage* (1856, in-8), *les Délassements du travail* (1861, in-18), *le Jardinier des appartements* (1863, in-18). Il a écrit un nombre considérable d'études diverses dans *l'Illustration*, *le Musée des familles*, *le Journal des chasseurs*, etc., et collaboré à *l'Opinion nationale*, aux *Débats*, au *Temps*; il adressa à ce dernier une correspondance quotidienne pendant l'insurrection de la Commune.

**GERMAIN** (Antoine-Henri-Marie), homme politique français, député, né à Lyon, le 19 février 1824, est genre de M. Vuitry, ancien ministre sous l'Empire. Directeur d'un important établissement financier, le Crédit Lyonnais, il entra dans la vie politique aux élections du mois de mai 1869, en se portant comme candidat libéral dans la 3<sup>e</sup> circonscription du département de l'Ain; il fut élu par 17,959 voix, contre 10,242 obtenues par M. Bodin, candidat officiel. Aux élections générales du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il fut nommé représentant pour le même département le troisième sur sept, par 58,109 voix, sur 65,828 votants. Il se fit inscrire d'abord à la réunion Saint-Marc-Girardin, puis se rallia à la république et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Lors des élections sénatoriales du 30 janvier 1876, M. Germain prononça devant les électeurs de son département un discours qui eut un grand retentissement, et fut considéré comme le programme politique du centre gauche. Il fut élu le 20 février suivant, dans l'arrondissement de Trévoux, par 13,568 voix, sans concurrent sérieux, et reprit sa place au centre gauche à la nouvelle Chambre. M. Germain se fit surtout remarquer dans les discussions financières et économiques. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 15,920 voix contre 4,548 données au candidat officiel. Membre du conseil général de l'Ain, pour le canton de Châtillon-sur-Chalaronne, il en a été élu plusieurs fois président. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

**GERMAIN** (Alexandre-Charles), historien français, né à Paris, le 14 décembre 1809, fut, de 1830 à 1833, élève de l'École normale, puis professeur d'histoire au collège de Nîmes, et fut appelé, en 1838, à la chaire d'histoire de la Faculté des lettres de Montpellier, qui venait d'être créée. Il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 28 décembre 1860, et membre libre le 10 mars 1876. Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

M. Germain a publié un certain nombre d'études historiques curieuses : *Essai littéraire et historique sur Apollinaris Sidonius*, et *De Mamerthi Claudiani scriptis et philosophia* (1840), thèses pour le doctorat; *Histoire de l'église de Nîmes* (1838-42, 2 vol. in-8), couronné par l'Académie des inscriptions, en 1843; *Histoire de la commune de Montpellier* (1851, 3 vol. in-8), ouvrage qui a obtenu le second prix Gobert; *Étude historique sur les comtes de Maguelone, de Substantion et de Melgueil* (1854, in-4); *Chronique de Maguelone* (1853), publiée pour la première fois, avec une Notice; *le Consulat de Cournonterral* (1855); *Histoire du commerce de Montpellier antérieurement à l'ouverture du port de Cette, d'après les documents originaux* Montpellier et Paris, 1861, 2 vol. in-8).

**GERMAIN** (Mgr Abel-Anastase), prélat français, est né à Saint-Sylvain (Calvados), le 1<sup>er</sup> avril 1833. Précédemment curé-archiprêtre de la cathédrale de Bayeux, il fut nommé évêque de Coutances par décret du 10 novembre 1875, préconisé le 28 janvier 1876 et sacré le 19 mars.

On cite de lui, outre ses *Mandements* et *Lettres pastorales*, une grande monographie illustrée, *Saint-Michel* et le *Mont-Saint-Michel*, avec l'abbé Brin et M. A. Corroyer (1880, grand in-8).

**GERMOND DE LAVIGNE** (Léopold-Alfred-Gabriel), littérateur français, né en 1814, commis principal au ministère de la guerre, s'est fait connaître par une étude particulière de la langue et de la littérature espagnoles. Il a été décoré de la Légion d'honneur et fait commandeur de l'ordre de Charles III d'Espagne.

Nous citerons, parmi ses traductions et ses travaux, les publications suivantes : *la Célestine* (1841, in-18), tragi-comédie; *l'Histoire de Don Pablos de Ségorie, le Tucana de Queredo* (1842, in-8); *le don Quichotte d'Avellaneda* (1853, in-8); une collection de lettres originales échangées entre la *Sœur Marie d'Agreda* et *Philippe IV* (1854, in-18), avec une étude historique extraite de la *Revue de Paris*; un choix des Nouvelles espagnoles de *Fernan Cabellero*, etc. On a aussi de lui un petit volume : *Autour de Biarritz* (1855); des *Lettres sur l'Espagne* (1858); *l'Itinéraire descriptif et historique de l'Espagne* (1859), le même augmenté du *Portugal* (1860) : les deux ont été réunis ou refondus sous ce titre : *Itinéraire de l'Espagne et du Portugal* (1861, in-12, 2<sup>e</sup> édit., 1866); *l'Espagne et le Portugal* (1867, in-32; 2<sup>e</sup> édit., 1872, in-32, avec cartes et pl.), etc.

**GERMONIÈRE** (Louis-Hippolyte DE LA), ancien représentant du peuple français, né à Tours, le 24 novembre 1812, fit ses études au collège de Pontlevoy, et suivit à Paris les cours de droit. Genre et associé d'un riche filateur établi au Vau (Seine-Inférieure), il acquit une fortune considérable. Il entra, comme candidat de l'opposition, au conseil municipal de Rouen. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le quatorzième sur vingt, par 128 782 voix. Membre du comité de commerce, il vota en général avec la droite et adopta toutefois l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, à l'extérieur et à l'intérieur, la politique de l'Élysée. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité contre-révolutionnaire. Après le coup d'État du 2 décembre, il entra dans la vie privée, et n'en sortit qu'aux élections générales du 8 février 1871. Il fut élu représentant pour le département de la Manche, le sixième sur onze, par 60 937 voix, fit partie du centre droit, vota le plus souvent avec la majorité monarchiste de l'Assemblée, repoussa l'amendement Wallon, mais adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections du 28 février 1871, il se porta dans l'arrondissement de Cherbourg, obtint au premier tour 3952 voix et se désista au scrutin de ballottage.

**GERÔME** (Jean-Léon), peintre français, membre de l'Institut, né à Vesoul (Haute-Saône), le 11 mai 1824, et fils d'un orfèvre de cette ville, y fit quelques études et vint à Paris en 1841. Il entra presque aussitôt dans l'atelier de Paul Delaroche, sous la direction duquel il suivit un instant les cours de l'École des beaux-arts, il travailla chez lui jusqu'en 1844 et l'accompagna dans un voyage en Italie. De retour en 1845, il parut pour la première fois au Salon de 1847. En 1853, il fit

une excursion en Turquie et sur les rives orientales du Danube, puis en 1856, dans la Haute et Basse-Égypte, un grand voyage, qui lui fournit des dessins et des sujets. En décembre 1863, il fut nommé professeur de peinture à l'École des beaux-arts réorganisée, et le 2 décembre 1865, membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement de Heim.

Depuis 1847, M. Gérôme a successivement exposé : *Jeunes Grecs excitant des coqs, la Vierge, l'Enfant Jésus et saint Jean, Anacréon, Bacchus et l'Amour* (1848); *Bacchus et l'Amour ivres, Intérieur grec, Souvenir d'Italie* (1850); *Pæstum* (1852); la *Frise du vase* commémoratif de l'Exposition de Londres en 1851, commandée par le ministère d'État pour la manufacture de Sèvres; *Idylle, Étude de chien* (1853); *Gardeur de troupeaux, Pifferaro, le Siècle d'Auguste et la naissance de Jésus-Christ*, grande toile historique (1855), accueillie avec faveur et aussitôt acquise par l'État; *La Sortie du bal masqué, les Recrues égyptiennes, Memnon et Sésostris* (1857); *César, Ave, César imperator, morituri te salutant, le Roi Candaule* (1859); *Phryné devant le tribunal, Socrate vient chercher Alcibiade chez Aspasia, Deux augures n'ont jamais pu se regarder sans rire, Rembrandt faisant mordre une planche à l'eau-forte, Hache-paille égyptien, Portrait de Rachel* (1861); *Louis XIV et Molière, le Prisonnier*, appartenant au musée de Nantes; *Boucher turc à Jérusalem* (1863); *l'Almée*, reproduite par la photographie, et un *Portrait* (1864); *Réception des ambassadeurs siamois par l'empereur, au palais de Fontainebleau, la Prière* (1865); *Cléopâtre et César, Porte de la Mosquée El-Assaneyn, au Caire* (1866); *la Mort de César, Arnauts jouant aux échecs*, à l'Exposition universelle de 1867; *le Sept décembre 1815; Jérusalem* (1868); *Marchand ambulant au Caire, Promenade de harem* (1869); *Une collaboration, Rex tibicen, l'Eminence grise* (1874); *Santon à la porte d'une mosquée, Femme au bain* (1876), etc. Il avait exécuté, en outre, pour l'Exposition universelle de l'industrie, en 1855, les figures, grandeur naturelle, des diverses nations entourant le phare modèle qui était élevé dans le transept du palais. En dehors des Salons, il a peint enfin pour la ville de Paris, dans une des chapelles de l'église Saint-Séverin, *la Peste à Marseille, la Mort de saint Jérôme*, les têtes du *saint Martin coupant son manteau*, placé dans l'ancien réfectoire de Saint-Martin des Champs (bibliothèque des Arts et Métiers), et divers sujets de genre.

M. Gérôme, dont les toiles ont été très-souvent les grands succès du Salon, a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1847, deux secondes en 1848 et 1855; deux médailles d'honneur, l'une à l'Exposition universelle de 1867, l'autre à la suite du Salon de 1874. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le mois de novembre 1855, il a été promu officier le 6 juin 1867, et a reçu la décoration de l'Aigle Rouge en 1869.

**GERSTAECKER** (Frédéric), littérateur allemand, né le 16 mai 1816, à Hambourg, et fils d'un acteur, fut destiné à la carrière commerciale et entra comme apprenti chez un négociant de Cassel. Mais habitué dès sa jeunesse à une vie plus agitée, il prit la résolution d'émigrer en Amérique; pour s'assurer des ressources dans le nouveau monde, il étudia, de 1835 à 1837, l'économie rurale, et s'embarqua ensuite à Brème pour New-York. Après quelques mois de séjour dans cette ville, il fut forcé par la misère d'accepter toutes les occupations que le hasard lui offrait, et fut tour à tour chauffeur de bateau à vapeur, matelot, fermier, ouvrier, bûcheron, marchand,

aubergiste, etc. Il parcourut ainsi la plupart des Etats de l'Union. Revenu en Allemagne après une absence de six ans, il publia ses observations : *Ecurions et chasses à travers les États-Unis de l'Amérique du Nord* (Streif und Jagdzüge durch die Vereinigten Staaten Nordamerikas; Dresde, 1844, 2 vol.); *Tableaux du Mississippi* (Mississippisbilder; Dresde, 1847, 2 vol.; 2<sup>e</sup> édit. 1856), scènes de la vie transatlantique; *Tableaux des forêts et des fleuves américains* (Amerikanische Strom und Waldbilder; Leipzig, 1849, 2 vol.), et deux romans : *les Régulateurs en Arkansas* (die Regulatoren in Arkansas; Ibid., 1846, 3 vol.) et *les Pirates du Mississippi* (die Flusspiraten des Mississippi; Ibid., 1848, 3 vol.).

En 1849, M. Gerstaecker entreprit un nouveau voyage dans le double but de recueillir des renseignements pour servir aux émigrants et de nouveaux matériaux pour ses livres. Subventionné à la fois par le vicaire de l'Empire germanique et par le libraire Cotta, il alla à Rio-Janeiro, de là, par Buenos-Ayres et Valparaiso, en Californie, et revint en Allemagne en 1852, après avoir passé par les îles Sandwich et de la Société, et parcouru l'Australie. Il rendit compte de ses nouvelles excursions dans le journal *l'Étranger* (Ausland) et la *Gazette universelle d'Augsbourg*. Plus tard ses articles réunis furent publiés sous le titre de *Voyages* (Reisen; Stuttgart et Tubingue, 1853-1854, 5 vol.), et *Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud* (Achtzehn Monate, etc. 1862), et traduits en anglais. En 1867 et 1868, il fit un troisième voyage dans l'Amérique du Nord, le Mexique, l'Équateur, le Venezuela, etc., dont il a aussi rendu compte (Neuen Reisen, Leipzig, 1868, 3 vol.).

On doit en outre à M. Gerstaecker plusieurs recueils de nouvelles : *En mer* (Aus der See); *Dans les deux Amériques* (Aus Nord und Süd-Amerika), pour la *Bibliothèque des romans allemands* (tomes V et XVIII, 1855), et quelques écrits populaires destinés à servir de guide aux émigrants : *Voyages autour du monde* (Reisen in die Welt; Leipzig, 1847-1848, 6 vol.); *Aventures des émigrants allemands* (der deutschen Auswanderer Fahrten und Schicksale; Ibid., 1847); *En Amérique!* (Nach Amerika; Ibid., 1855), etc. Il a traduit aussi le roman américain anonyme : *la Ville des quakers et ses mystères* (die Quakerstadt und ihre Geheimnisse; Leipzig, 2<sup>e</sup> édit., 1846, 4 vol.), et composé, d'après les documents anglais, les *Échos des forêts vierges* (Echos aus den Urwäldern; Ibid., 1847). Plusieurs de ses ouvrages sont traduits dans la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*, notamment les *Pirates du Mississippi* (1858, in-18). — M. Gerstaecker est mort à Brunswick, le 31 mai 1872. Une édition de ses œuvres a été publiée à Iéna (1872-1875, 1<sup>re</sup> série, 22 vol.; 1875, 2<sup>e</sup> série).

**GERVAIS** (Paul), naturaliste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 26 septembre 1816, s'y fit recevoir docteur ès sciences et docteur en médecine, et fut d'abord aide-naturaliste du Muséum. Nommé, en 1841, professeur de zoologie et d'anatomie comparée à la Faculté des sciences de Montpellier, il en devint doyen en 1856. Appelé à Paris en 1865 pour occuper la chaire de zoologie à la Faculté des sciences, il l'échangea contre celle d'anatomie comparée au Muséum d'histoire naturelle, vacante par la mort de M. Serres (1868). Correspondant de l'Académie des sciences depuis 1861, M. Gervais a été élu membre titulaire, dans la section de zoologie, en remplacement de Coste, le 26 janvier 1874. Délégué de la Légion d'honneur en 1858, il a été

promu officier en 1868. — Il est mort à Paris, le 10 février 1879.

On a de lui : *Histoire naturelle des insectes aptères* (1844-47, 2 vol. in-8), ou tomes III et IV des *Séries* de Buffon; *Zoologie et paléontologie française* (1848-1853, 2<sup>e</sup> édit., 1859); *Histoire naturelle des mammifères* (1854-55, 2 vol. in-8); *Théorie du squelette humain* (1856, in-8); *Zoologie médicale* (1858, 2 vol. in-8), avec M. Van Beneden; *De la Métamorphose des organes et des générations alternantes*, etc. (1861, in-8); *De l'Ancienneté de l'homme* (1865, in-4); *Éléments des sciences naturelles* (1866, in-8, avec pl. et fig.); *Zoologie et paléontologie générales* (1867, liv. I-XIII, in-4, avec pl.); *Reptiles vivants et fossiles* (1869, in-8, 19 pl.), *Mémoire sur plusieurs espèces de mammifères fossiles propres à l'Amérique méridionale* (1873, in-4, 9 pl.); puis, avec M. Van Beneden, un ouvrage important : *Ostéographie des étacés vivants et fossiles* (1868-1877, liv. I-XV, in-folio, avec atlas); des articles, notes, mémoires, insérés dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*, le *Jardin des plantes*, *Un million de faits*, *Patria*, etc.

**GESELSCHAP** (Édouard), peintre hollandais, né le 22 mars 1814, à Amsterdam, où ses parents s'étaient retirés pendant le blocus de Wesel, vint étudier à l'Académie des beaux-arts de Dusseldorf. Ses premiers essais appartenaient à la peinture religieuse, historique ou romantique. Tels sont : *Ensevelissement du Christ*; *Adoration des Mages*; *Faust dans son laboratoire*; *Goets de Berlichingen devant le conseil de Heilbronn*; *la Mort de Valentin*; *Roméo et Juliette dans le tombeau*; *Deux jeunes filles se costumant pour le bal*; *Procession sortant de la cathédrale*; *le Cadavre de Gustave-Adolphe retrouvé sur le champ de bataille de Lutzen*, et *Partisans faisant ripaille aux flambeaux dans une vieille église*.

Après avoir encore donné quelques toiles dans le même genre, l'artiste abandonna la grande peinture, et déploya un talent supérieur dans les petites scènes de genre de la vie allemande : *le Petit Jésus, la Fête de la Saint-Nicolas, la Famille du Bûcheron, une Jeune femme à son rouet, le Vieillard lisant la Bible à sa fenêtre au coucher du soleil, la Jeune fille se parant devant son miroir des bijoux de sa mère, le Grand-père bercant son petit-fils, l'Arbre de Noël*, etc. C'est M. Geselschap qui découvrit la vocation du peintre Mintrop, qui le soutint, l'encouragea, et leur amitié a contribué à leur célébrité commune.

**GEVAËRT** (François-Auguste), compositeur belge, est né le 30 juillet 1828 à Huysse, aux environs de Gand. Fils d'un laboureur, il composait d'instinct en suivant la charrue, sans avoir même appris à solfier. Le médecin du village décida son père à le confier à un artiste distingué, Mengal, alors attaché au conservatoire de Gand. Peu de temps après, le jeune Gevaërt remportait le premier prix d'harmonie, puis celui de contre-point, et en 1847, le conservatoire de Bruxelles lui décernait le prix de Rome ; il avait alors dix-huit ans. Sa famille, craignant pour lui les dangers d'un voyage en Italie, demanda un délai de deux années qui lui fut accordé ; M. Gevaërt en profita pour faire jouer sur le théâtre de Gand un opéra en trois actes, *Hugues de Zonnerghem*, et *la Comédie à la ville*, opéra comique en un acte.

En 1849, il vint à Paris, y resta quelques mois, puis parcourut successivement l'Italie, la France, l'Espagne, l'Allemagne, aux frais du gouvernement belge. De retour à Paris, en 1853, il y trouva l'appui de compatriotes dévoués, et obtint de faire jouer au Théâtre-Lyrique un petit

ouvrage bouffe, *Georgette*, puis en octobre 1854, une partition en trois actes, le *Billet de Marguerite*, où l'on remarqua des mélodies vives, entraînant, des chœurs pleins de nerf et d'éclat. Depuis, il donna au même théâtre un nouvel opéra en trois actes, *les Lavandières de Santarem* (1856); l'année suivante, à l'Opéra-Comique, *Quentin Durward*, également en trois actes (1857), etc. En 1867, il fut nommé directeur de la musique à l'Opéra. Il quitta Paris au moment du siège en 1870, et retourna en Belgique. A la mort de Fétis en 1871, il fut nommé directeur du Conservatoire de Bruxelles. Il a été élu associé étranger de l'Académie des beaux-arts le 18 janvier 1873, en remplacement de Mercadante.

On a de M. Gevaërt : un *Traité de composition, les Gloires de l'Italie. chefs-d'œuvre de la musique vocale italienne* (1868); *Histoire et théorie de la musique de l'antiquité* (Gand, 1875, in-8<sup>e</sup>), ouvrage où tous les documents connus, sur la théorie musicale des Grecs anciens, ont été exposés.

**GÉVELOT** (Jules-Félix-BATARD-), homme politique et industriel français, député, né à Paris le 6 juin 1826, dirigea à Paris une manufacture d'armes et fut autorisé en 1862 par décret à porter le seul nom de Gévelot. Il se présenta aux élections de 1869, comme candidat indépendant, dans la 3<sup>e</sup> circonscription de l'Orne, et l'emporta au scrutin de ballottage, avec 17,812 voix contre 12,078, obtenues par le candidat officiel, M. de Torcy. Directeur d'une importante manufacture de cartouches et de capsules, il fut nommé, pendant le siège de Paris, président de la commission d'armement au ministère des travaux publics et membre du comité scientifique de défense. Elu représentant de l'Orne par l'Assemblée nationale, le troisième sur huit, par 56,535 voix, le 8 février 1871, il prit place au centre gauche et vota tous les projets de lois et mesures tendant à l'établissement définitif du gouvernement républicain. Après avoir échoué aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, avec 258 voix sur 537 électeurs, il fut élu député, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de Domfront, par 11,227 voix, contre 3,550 données au candidat légitimiste, M. de Banville. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et, le 14 octobre suivant, fut réélu, sans concurrent, par 11,670 voix. Conseiller général de l'Orne, pour le canton de Messey, M. Gévelot a été décoré de la Légion d'honneur. \*

**GHERARDI DEL TESTA** (comte Thomas), auteur dramatique toscan, né en 1818, à Terricciola, près de Pise, montra dès l'enfance une passion extraordinaire pour le théâtre. Il suivit avec succès les cours de l'université de Pise, et reçut à dix-huit ans le diplôme de docteur en droit. A vingt-trois ans, il débuta dans la profession d'avocat. Il écrivit ensuite dans les journaux, et publia de petits romans humoristiques avant d'aborder le genre dramatique.

Voyant la scène italienne envahie par des traductions de pièces étrangères, il chercha, par ses comédies et par ses drames, essentiellement italiens, à ramener le public vers le goût du théâtre national. Sa première pièce, *Une Folle ambition*, où Mme Ristori jouait le principal rôle, fut très-applaudie, mais attribuée à une autre plume; il répondit en donnant, deux mois après, trois nouvelles pièces, *Vanité et Caprice*, un *Moment d'erreurs* et un *Voyage d'instruction*, qui eurent le même succès. Depuis lors, plus de vingt autres pièces du même auteur ont été représentées en Italie. Les plus remarquables sont : *la Conscience*



*élastique, On ne plaisante pas avec les hommes, Maîtresse et mère, Gustave III, Prometteur et tenir, la Farine du Diable.* Plusieurs de ses œuvres ont été jouées par Mme Ristori au Théâtre-Italien de Paris.

M. Gherardi del Testa prit les armes, en 1848, dès le commencement de la guerre de l'indépendance. Fait prisonnier par les Autrichiens, et conduit en Bohême, il ne fut rendu à la liberté qu'après la capitulation de Milan. Il a écrit depuis dans divers journaux.

**GHİKA** (Constantin), prince et homme politique valaque, né en 1804, est le fils aîné de l'hospodar Grégoire Ghika, surnommé le *Restaurateur*, mort en 1844. A l'âge de vingt ans, il fut appelé, comme otage de son père à Constantinople. Il fut ensuite ban de Craïova dans la petite Valachie, fit partie des assemblées sous le prince Bibesco, et fut président de la haute cour de justice, sous le prince Stirbey. En 1854, il s'opposa vivement à l'occupation autrichienne. Après avoir refusé, au retour de l'hospodar, le poste de président du conseil, il devint, sous la caïmacamie d'Alexandre Ghika son oncle, ministre de l'intérieur. Pendant deux ans, il seconda de toute son influence le mouvement unioniste et contribua aux élections du divan *ad hoc*, dont il fit partie.

**GHİKA** (Démétrius), frère du précédent, né vers 1816, entra fort jeune au service de la Russie, pendant l'hospodorat de son oncle Alexandre, et sut se concilier la bienveillance de l'empereur Nicolas. Après être rentré dans son pays, il se mit à parcourir presque toutes les contrées de l'Europe. Il n'accepta aucune fonction sous les hospodars Bibesco et Stirbey. Sous le gouvernement provisoire établi par le général Budberg, il devint président du tribunal; puis, au retour du prince Stirbey, il fut nommé préfet de police de Bucharest et eut l'initiative de nombreuses réformes. Élu membre du divan *ad hoc* de 1856, par le district de cette ville, il fut envoyé par le même collège à la dernière Assemblée et, quoiqu'il fût lui-même candidat, concourut à la double élection du colonel Couza (1859). Il a été élu sénateur par le parti conservateur en 1879. Ce fut sur sa proposition que fut voté à l'unanimité un ordre du jour protestant contre toute cession de territoire roumain à la Russie.

**GHİKA** (Jean), homme politique roumain, est né à Bucharest, vers 1817. Condisciple d'Al. Golelesco au collège national de Saint-Sava, et plus tard à l'École centrale de Paris (1837-40), il revint avec lui à Bucharest, s'associa à l'opposition nationale, dirigée par Campineano, et prit part, en 1841, à la conspiration d'Ibraïla. En 1843, il passa à Jassy, où il occupa une chaire de mathématiques et d'économie politique à l'université, et coopéra l'année suivante, avec Alexandri et Cogalniceano, à la fondation du *Progrès*, revue scientifique et littéraire. L'un des chefs actifs et influents du parti national, il fit partie, en 1848, du comité qui organisa la révolution des 16-23 juin. Après l'abdication du prince Bibesco, il fut envoyé à Constantinople par le gouvernement provisoire comme chargé d'affaires, et continua à y résider après la chute de la lieutenance princière. Lord Stratford de Redcliffe le fit investir, en 1854, de la caïmacamie ou lieutenance de la principauté de Samos. Au mois de janvier 1856, il fut nommé gouverneur en titre et élevé à cette occasion par la Porte au rang de mouchir. Il est revenu plusieurs fois au pouvoir, notamment en mai 1866, comme ministre de la guerre, dans le cabinet Catargi. Il a été élu sénateur en 1879 et a pris place à gauche.

M. Jean Ghika a publié en 1843, à Paris, une brochure intitulée: *Dernière occupation des Principautés danubiennes*, et signée *G. Chainoi* (anagramme de *Jon Ghica*).

**GHİKA** (Hélène). Voy. DORA D'ISTRIA.

**GHİLLANY** (Frédéric-Guillaume), publiciste allemand, né à Erlangen, en 1807, étudia dans cette ville la philosophie et la théologie pendant quatre ans (1825-29), et devint ensuite pasteur d'une des églises de Nuremberg. Plus tard, il se tourna vers l'étude de l'histoire et des sciences, et fut nommé, en 1835, professeur d'histoire et de géographie à l'école professionnelle de Nuremberg, puis, en 1841, bibliothécaire de la ville, et, en 1855, conseiller de la cour de Wurtemberg. Il a exécuté des voyages scientifiques dans toute l'Europe. — Il est mort le 26 juillet 1876.

M. Ghillany a vivement combattu le parti ultramontain. Outre une foule d'articles, il fait citer de lui : *L'Intolérance des confessions chrétiennes* (die Unduldsamkeit der christ. Confessionen; Nuremberg, 1838); *les Sacrifices humains des anciens Hébreux* (die Menschenopfer der altern Hebraer; Ibid., 1842); *Léonegg, ou Confession des chrétiens pensants* (Leonegg oder Bekenntniß der denkenden Christen; Leipzig, 1847); *Histoire du navigateur Martin Behem* (Geschichte des Seefahrers Mart. Behem; Ibid., 1853); *Un Tour à Londres et à Paris* (Eine Tour nach London und Paris; Ibid., 1853, 2 vol.); *Manuel des amis de la politique* (Handbuch für Freunde der Politik; Nuremberg, 1850); *Manuel de diplomatie* (Diplomat. Handbuch; Nordlingen, 1855, 2 vol.), recueil de conventions depuis le traité de Westphalie.

**GHYCZY** (Koloman DE), homme politique hongrois, né à Komorn, le 2 février 1808, étudia le droit à l'université de Pesth et fut reçu avocat en 1828. Il entra dans le notariat du comitat de Komorn et passa rapidement pas tous les grades que comporte cette profession en Hongrie. Élu député au Reichstag en 1843, il entra, en 1847, dans la magistrature et devint juge ordinaire au tribunal supérieur de son comitat. M. Déak, en 1848, l'appela au poste de sous-secrétaire d'Etat au ministère de la justice. A la chute de la révolution hongroise, il entra dans la vie privée. Il n'en sortit, qu'au moment du retour au régime constitutionnel en Autriche (1861), et il fut élu député de Komorn. Appelé à la présidence de la Chambre, il montra beaucoup de fermeté et d'impartialité. Dans les délégations au Reichsrath, il fut le chef du parti de l'Adresse ou de la conciliation, en opposition avec le parti des Résolutions ou l'opposition. Devenu, en 1874, ministre des finances dans le cabinet Bitto, il chercha à remédier à l'état précaire des finances, et à équilibrer le budget hongrois; lorsque le ministère se retira (11 février 1875), il reprit la présidence de la Chamore, mais il ne tarda pas à donner sa démission à cause de son grand âge (2 avril 1879). \*

**GIACOMELLI** (Hector), dessinateur italien, né à Paris le 1<sup>er</sup> avril 1822, est fils d'un professeur de chant qui eut pour élève Mme Damoreau. Apprenti graveur et ciseleur chez Eug. Marrel, orfèvre distingué sous le règne de Louis-Philippe, il fut dessinateur pour la bijouterie et la joaillerie de 1844 à 1854. Il s'est depuis fait connaître par les compositions et les ornements dont il a illustré un grand nombre d'ouvrages de luxe : *le Livre de mes petits enfants*, de M. Delapalme (1866, in-4). *L'Oiseau* (1867) et *l'Insecte* (1876) de J. Mi-

chelet; *Nature*, par Mme Michelet (Londres, 1872); *Birds and flowers* (Ibid., 1873); *Sketches of natural history* (Ibid., 1873); *The history of the Robins* (Ibid. 1875); *les Mois*, poésies de M. Coppée (Paris, 1877, in-folio); *The Birds world* (Londres 1878); *Ailes et fleurs* (Paris, 1878, in-folio); *les Nids*, de M. A. Theuriet (1879, in-4°). On lui doit aussi les fleurons et cuis-de-lampe de la *Bible* de M. G. Doré et les encadrements d'une édition de *Marie-Antoinette* par MM. de Goncourt.

M. Giacomelli, qui a réuni une importante collection de dessins et d'estampes modernes, a publié un *Catalogue raisonné de l'œuvre gravé et lithographié de Raffet* (1862, in-8). Il a obtenu deux médailles à l'Exposition universelle de Vienne, en 1873, et a été décoré de la Légion d'honneur, à la suite de celle de 1878. \*

**GIACOMOTTI** (Félix-Henri) peintre français d'origine italienne, né à Quingey (Doubs), le 19 novembre 1828, se fit naturaliser le 5 décembre 1849 et entra à l'École des beaux-arts en 1850. Il obtint le prix de Rome en 1854 et débuta au Salon de 1859 par les portraits de MM. Edm. About et Jules David. Il a depuis exposé; le *Martyre de Saint-Hippolyte*, *Nymphes et Satyre* (1861); *l'Amour se désaltérant*, *Portraits* (1863), *Agrippine quittant le camp* (1864) appartenant au musée de Lille; *Enlèvement d'Amymone* (1865), placé au Luxembourg; deux *Portraits* (1866); le *Christ bénissant les enfants*, *Portrait de Mme de Moreton-Chabrilan* (1867); *la Dernière épingle de Carméla* (1868), deux *Portraits de femmes* (1869); *la Pentecôte* (1870); *Mme Hornby et Mme Hood*, portraits (1872); *l'Amour et Vénus* (1873); *Mme Barthe-Banderali*, portrait (1874); *le Calvaire* (1875); *A Sonnino* (1876); *la Nuit* et portrait de M. Duqué de la *Fauconnerie* (1877); *la Gloire de Rubens et la Peinture*, panneau décoratif pour le musée du Luxembourg (1878).

M. Giacomotti a peint un *Christ au milieu des docteurs* pour Saint-Etienne-du-Mont, les portraits des généraux *Marulaz* et *Morand* pour l'hôtel de ville de Besançon, celui de *Dagueuseau*, pour le Palais de justice de Paris et celui de *Le Verrier* que M. Bischoffsheim fils a offert à l'Observatoire. Il a obtenu trois médailles en 1864, 1865, 1866 et la croix de la Légion d'honneur en 1867. \*

**GIBERT** (Jean-Baptiste-Adolphe), peintre français, né à la Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), en 1802, fut élève de Gullion-Lethière et de l'École des beaux-arts, et remporta le grand prix de paysage historique au concours de 1829. Ses œuvres sont peu nombreuses. A part *la Forêt de Nettuno*, qui est au musée du Luxembourg, et *la Bataille d'Eckmühl*, au palais de Versailles, il n'a envoyé aux Salons que *la Chasse au sanglier de Calydon*, *les Bords du Teverone* (1850), *l'Acropolis d'Athènes* (1853), exposé de nouveau en 1855; *Vue prise à Ardéa* (1859); *Vue d'Abou-Mandour*, Basse-Egypte, *Ville de Syout*, *Vue prise à Pernes de Vauchuse* (1863); *Voie antique à Ostie*, *Monte Pellegrino*, à *Palerme* (1866); *Avenue de Schubrah* (1869); *Vue prise de la terrasse de l'Académie de France à Rome* (1872). Cet artiste s'est fixé à Rome.

**GIBON** (Alexandre-Edme), professeur de philosophie français, né à Paris, le 4 octobre 1798, suivit pendant quelques années les cours du lycée Charlemagne, et termina ses études avec quelque succès au collège royal de Henri IV. Après cinq ans d'enseignement au collège communal de Châlons-sur-Marne, où il avait été nommé régent de philosophie en 1820, il fut reçu

agrégé pour les classes de philosophie en 1825, et resta deux ans agrégé suppléant sans fonctions. Depuis 1827 jusqu'en 1858, il enseigna pendant vingt-six ans la philosophie au collège royal de Henri IV. Les succès nombreux et constants de ses élèves au concours général le firent décorer de la Légion d'honneur en 1847, sur la proposition des procureurs de collèges royaux de Paris. Il fut mis à la retraite en 1858, par une application rigoureuse du règlement sur la limite d'âge. M. Gibon, qui passait pour avoir conservé une certaine fidélité aux idées de Condillac, au milieu de la réaction générale contre elles, a publié en 1842 un *Cours de philosophie* (2 vol.).

**GIBSON** (Thomas MILNER), homme politique anglais, né en 1807, à la Trinité, fils d'un major d'infanterie, et élevé à l'université de Cambridge, voyagea sur le continent et entra, au mois de juillet 1837, pour le bourg d'Ipswich, à la Chambre des Communes, où il se rangea d'abord parmi les conservateurs. Ne croyant plus devoir voter avec ce parti, il résigna son mandat en 1839 et ne fut pas réélu. Il se jeta tout entier dans le mouvement qui avait pour but l'abolition des impôts sur les objets de première consommation, et devint bientôt un des orateurs les plus populaires de l'*Anti-cornlaw league*.

Lors des élections générales de 1841, M. Milner Gibson, fut élu, après une lutte opiniâtre, à Manchester. Dès lors, il figura, avec Cobden et Bright, au nombre des plus ardents champions du libre échange, et prit une part des plus actives à l'abolition des lois sur les céréales. Sous le ministère de lord J. Russell, il fut appelé à faire partie du bureau de commerce en qualité de vice-président (juillet 1846). Deux ans plus tard, séparé de ses collègues par de profonds dissentiments au sujet des réformes financière et électorale, il se retira du ministère (avril 1848); ses électeurs lui renouvelèrent leur mandat en 1852. Il perdit son siège aux élections générales de 1857, mais il fut réélu, au mois de décembre, par le bourg d'Ashton. En 1859, il devint président de la commission des pauvres, puis du conseil de commerce.

**GICQUEL-DESTOUCHES** (Albert-Auguste), marin français, né à Brest le 10 avril 1818, fils d'un capitaine de vaisseau, entra au service en 1832, devint enseigne en 1838, lieutenant de vaisseau en 1843, capitaine de frégate le 8 mai 1850, et capitaine de vaisseau le 9 août 1858. Après plusieurs commandements exercés principalement dans la Méditerranée, il fut, dans ce grade, chef d'état-major de l'escadre d'évolutions, puis directeur du personnel au ministère de la marine. Il est devenu contre-amiral le 6 avril 1867, et vice-amiral le 3 août 1875. Nommé d'abord au commandement d'une division navale dans la Méditerranée, puis préfet maritime de l'arrondissement de Lorient, il fut appelé au ministère de la marine dans le cabinet du 16 mai 1877, et à la chute de celui-ci, retourna à son poste. M. Gicquel-Destouches a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 29 octobre 1864, et grand officier, le 27 décembre 1872.

**GIDE** (Jean-Paul-Guillaume), jurisconsulte français, né à Uzès (Gard) le 15 mai 1832, et fils d'un président au tribunal de cette ville, fit ses études de droit à Aix et fut reçu docteur en 1855. En 1859, il obtint le n° 1 au concours pour l'agrégation et fut envoyé provisoirement à la faculté de Grenoble où il professa un cours de droit administratif de 1860 à 1861. En 1866, il remplaça M. Pellat comme professeur de droit romain à la faculté de Paris et fut nommé titulaire de

cette chaire, le 7 juillet 1870. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. P. Gide a publié : *Etude sur la condition privée de la femme dans le droit ancien et moderne* (1867, in-8), ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales; plusieurs des articles qu'il a insérés dans la *Revue de législation française et étrangère* ont été tirés à part.

**GIDEL** (Charles-Antoine), professeur et littérateur français, né à Gannat (Allier) le 5 mars 1827, fit ses études au collège de cette ville, fut reçu licencié ès lettres en 1850, premier agrégé des classes supérieures en 1853 et docteur ès lettres en 1857. Successivement chargé de la quatrième au lycée du Puy (1852) professeur de rhétorique à Brest (1853), à Angers (1855), à Nantes (1857), et de littérature française à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur dans cette même ville, il fut appelé à Paris, comme chargé du cours de troisième au lycée Bonaparte (1860), où il devint professeur de rhétorique (1864). Proviseur du lycée Henri IV depuis le 18 avril 1872, il passa, en 1878, avec les mêmes fonctions, au lycée Louis-le-Grand.

M. Gidel s'est fait connaître, hors de l'Université, par ses succès académiques et ses conférences littéraires. Il a obtenu deux fois le prix d'éloquence à l'Académie française, en 1866, pour son *Etude sur Saint-Évremond*, et, en 1868, pour un *Discours sur J.-J. Rousseau*. L'Académie des inscriptions et belles-lettres lui a aussi décerné, en 1864, un de ses prix Bordin pour un mémoire sur *les Imitation faites en grec, depuis le douzième siècle, de nos anciens poèmes de chevalerie*. Lors de l'établissement des conférences et lectures publiques, officielles ou libres, M. Gidel participa activement à ce nouveau genre d'enseignement et parla souvent, soit dans les salles spéciales où il fut inauguré, soit à la Sorbonne, au théâtre de la Gaîté (février 1869) et sur d'autres scènes. Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1869.

Comme publications, on cite de lui, outre ses mémoires couronnés : ses deux thèses pour le doctorat, *les Troubadours et Pétrarque*, et *De Philippide Guillelmi Britonis* (1857, in-8); une édition nouvelle et annotée du *Conciones*; un *Nouveau recueil de morceaux choisis d'auteurs français* (1865 et suiv., in-8); *Etudes sur la littérature grecque moderne* (1866-1878, 2 vol. in-8), honorées du prix Bordin; une grande édition des *Œuvres de Boileau* (1869-74, 2 vol. in-8); *les Français du XVII<sup>e</sup> siècle* (1873, in-18); *Histoire de la littérature française* (1874, in-18); diverses éditions pour les classes, puis de nombreux articles dans la *Revue de l'Instruction publique*, la *Revue de l'Anjou*, l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques*, etc.

**GIEBEL** (Christophe-Godefroi-André), zoologiste et paléontologue allemand, né à Quedlinbourg, le 13 septembre 1820, étudia les sciences naturelles à Halle, se fit recevoir docteur en 1845 et peu après agrégé. Il fit dans cette ville des conférences et fut nommé professeur extraordinaire de zoologie en 1861 avec la direction du musée d'histoire naturelle.

A part un grand nombre de savants mémoires, il a publié des ouvrages de science pure et de vulgarisation. A la première catégorie appartiennent : *la Faune préhistorique* (Fauna der Vorwelt; 1847-1856, 2 vol.); *Odontographie* (Leipzig, 1854, avec planches); *les Mammifères* (die Säugethiere (ib. 1853-1855); *Insecta épizoïa* (ib. 1874, avec planches), monographie détaillée de ses propres observations pour les *Classes du règne animal*

de Bronn; *Traité de zoologie* pour les étudiants, nombreuses éditions, etc. Parmi ses ouvrages de vulgarisation, nous citerons : *Cosmos pour le peuple* (Kosmos für das Volk, 1849); *Question journalières de sciences naturelles* (Tagesfragen aus der Naturg., 1858); *Histoire naturelle du règne animal* (Naturgesch. des Thierreichs, 1855-1863, 5 vol.); *l'Homme* (der Mensch, 1868); *Zoologie domestique* (Landwirtschaftliche Zool.; 1868, 2<sup>e</sup> édit. 1873); *Thesaurus ornithologiæ* (1872-1877, 3 vol.).

**GIESEBRECHT** (Guillaume, DE), historien allemand, né à Berlin le 5 mars 1814, suivit les cours de l'université de sa ville natale devint professeur au Joachimsthal, où il resta près de vingt ans. Professeur à l'université de Königsberg de 1857 à 1862, il se rendit ensuite à Munich, et y devint directeur du séminaire historique. Décoré de l'ordre de la Couronne de Bavière en 1865 et anobli par ce fait, il reçut en 1872 la présidence du conseil de l'Instruction publique, nouvellement créé. Il a été élu membre de l'Académie des sciences de Munich.

On lui doit quelques travaux historiques importants : *Histoire de l'Empereur Othon II* (Berlin 1840); l'édition d'un manuscrit précieux et rare du XI<sup>e</sup> siècle : *Annales altahenses* (ibid. 1841); *De Litterarum studiis apud Italos primis mediæ sæculis* (ib. 1845); la traduction de la *Chronique de Grégoire de Tours* (ib. 1851); *Arnold di Brescia* (Munich, 1873); *Histoire de l'Empire allemand* (Geschichte der deutschen Kaiserzeit, Brunswick, 1855-1875, 4 vol.; 4<sup>e</sup> édit. 1873-1876).

**GIFARD** (Henri), ingénieur français, né à Paris, le 8 février 1825, entra en 1841 dans les bureaux des ateliers du chemin de fer de Paris à Saint-Germain et Versailles et, dès 1843, commença à s'occuper des questions relatives à la navigation aérienne. En 1852, il s'enleva dans un ballon allongé, muni d'une machine à vapeur, et publia dans la *Presse* la relation de cette tentative de direction aéronautique. Il organisa, pendant l'Exposition universelle de 1867, des ascensions en ballon captif, au Champ de Mars, et à celle de 1878 installa également dans la cour des Tuileries un ballon monstre dont les dimensions, le mode de construction et les accessoires intéressèrent vivement le public. Ce ballon, après une exploitation très fructueuse, fut démonté pour être emmené à l'étranger, puis racheté par les frères Godard et réinstallé dans la cour des Tuileries, où peu de temps après, il fut mis en pièces par un ouragan (16 août 1879).

M. Giffard a, en outre, perfectionné divers appareils, principalement celui destiné à l'alimentation des chaudières à vapeur et qui, sous le nom d'*Injecteur Giffard*, est devenu d'un emploi universel. Il obtint pour cette découverte le prix de mécanique, de l'Académie des sciences en 1859. Il fit également des expériences sur les machines à vapeur à grande vitesse, sur la fabrication du gaz hydrogène etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 24 janvier 1863.

On lui doit plusieurs notices concernant ses découvertes et études; *Application de la vapeur à la navigation aérienne* (1851); *Du Travail dépensé pour obtenir un point d'appui dans l'air* (1852); *Notice théorique et pratique sur l'injecteur automate breveté*, 1860, avec pl.

**GIGOT** (Edme-Albert), administrateur français, né à Châteauroux (Indre), le 1<sup>er</sup> janvier 1835, et fils d'un ingénieur des ponts et chaussées originaire d'Auxerre, fit son droit à Paris. Reçu licencié en 1854, et d'abord secrétaire de M. Re-

verchon, il devint avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation en 1861. Catholique libéral, il plaida, durant l'Empire, plusieurs causes politiques importantes qui répondaient à cette double tendance de son esprit. En même temps, il collaborait à la *Gazette de France* et au *Correspondant*. Après la révolution du 4 septembre 1870, il se rallia promptement à la politique conservatrice républicaine de M. Thiers, et il fut nommé, au commencement de 1871, préfet de Vaucluse, d'où il passa dans le Loiret, dans le Doubs (19 décembre 1873) et enfin dans Meurthe-et-Moselle (11 mars 1876). L'évolution politique du 24 mai 1873 l'avait laissé à son poste; mais lors du 16 mai 1877, et malgré ses anciennes attaches d'amitié et d'opinions avec M. Albert de Broglie, il tint à se séparer nettement de ses amis d'autrefois, dont il blâmait la conduite, et il remit sa démission de préfet.

Le ministère du 14 décembre 1877, présidé par M. Dufaure, appela à la préfecture de police M. Gigot qui donna maintes preuves de son esprit libéral : pendant la période des élections au conseil municipal (décembre 1877), il autorisa, par une extension de la loi, les réunions publiques, et, au retour d'un voyage d'études à Londres, il recommanda par une circulaire le respect de la liberté individuelle des citoyens, dans toute la mesure que comportent les nécessités du service (janvier 1879). Mais, à cette époque même, l'administration qu'il dirigeait était en butte aux plus vives attaques de la presse radicale et surtout de la *Lanterne* qui, sous la signature de : *Un vieux petit employé* (pseudonyme de M. Yves Guyot), dénonçait chaque jour quelque abus ancien ou récent. Une recrudescence d'attaques nocturnes, dont le nombre et la gravité étaient d'ailleurs exagérés par certains journaux, surexcitait aussi l'opinion publique qui réclama une enquête; M. Gigot fut le premier à la demander à M. de Marcère, ministre de l'intérieur (26 janvier). Bientôt la commission, composée de MM. Schœlcher, Thulié, Tolain, Liouville, Tirard, déclara qu'en présence du secret professionnel derrière lequel plusieurs fonctionnaires avaient cru devoir se retrancher, son rôle devenait nul et qu'elle n'avait plus qu'à se retirer (16 février). En même temps, le procès en diffamation intenté à la *Lanterne* par M. Ansart, chef de la police municipale, mettait en lumière des faits scandaleux jusqu'alors ignorés ou mal connus et, bien qu'ils fussent antérieurs à l'administration de M. Gigot, celui-ci donna sa démission (3 mars 1879) et fut remplacé par M. Andrieux, député du Rhône. M. Gigot a été décoré de la Légion d'honneur en 1875.

On cite de lui trois études extraites du *Correspondant* : la *Pologne en 1859* (1859, in-8), la *Vérité italienne au moyen âge* (1859, in-8), *M. de Tocqueville* (1861, in-8), etc.

**GIGOUX** \* (Jean-François), peintre français, né à Besançon, le 8 janvier 1869, et fils d'un médecin-vétérinaire de cette ville, entra à l'École des beaux-arts au commencement de 1898, mais ne fit qu'y passer. Dès 1831, il parut au Salon avec des lithographies et des *Études et Portraits* à la mine de plomb, procédé qu'il a fréquemment adopté. Il s'adonna ensuite à l'histoire, au genre et au portrait. Ses relations suivies avec divers chefs du mouvement littéraire et politique de l'époque ont encore contribué à sa réputation. Il a principalement exposé, depuis lors : *Henri IV écrivant des vers sur le missel de Gabrielle, la Toilette de Mme Dubarry, la Bonne aventure, le comte de Comminges reconnu par sa maîtresse, la Mort de Léonard de Vinci, Antoine et Cléopâtre après la bataille d'Actium, Héloïse recevant les restes*

*d'Abeillard au Paraclet; une Madeleine, achetée par la maison du roi; sainte Geneviève, saint Philippe guérissant un malade; le Baptême de Clovis, commandé par le ministre de l'intérieur; une Nativité, pour la liste civile; la Mort de Mannon Lescaut, la Mort de Cléopâtre, le tableau le plus louché de cet artiste; Charlotte Corday, remarquable dessin (1848); Galathée, les Vendanges (1853); la Veille d'Austerlitz, au musée de Besançon, le Bon Samaritain, au musée du Luxembourg (1857); une Arrestation sous la Terreur (1859), une Tête de Sarrasin (1861); la Poésie du Midi (1866), qui reparut à l'Exposition universelle de 1867; Première réverie (1867); le Dernier ravissement de sainte Madeleine (1870); le Pêcheur et le petit poisson (1872); le Père Lacour (1875); un Jeune garçon (1876); la Jeunesse de Ruyter (1877); la Fontaine de Jouvence, sainte Madeleine au désert (1878). Ses portraits les plus importants, dont plusieurs au pastel, sont ceux des comtes Donzelot et Ostrowski, de Sigalon, de MM. Taillandier, Charles Fourier, Lamartine, Considérant, du comte et de la comtesse Georges Mniszech, de Gabriel Laviron, au musée de Besançon, de M. Lefebvre Durulé, ancien sénateur, ancien ministre, du roi Jérôme (brûlé aux Tuileries en 1871), du prince Radziwill, du comte d'Essex, de lord Londonderry, de lady Baring, etc. Signalons encore de cet artiste, dans les salons de Versailles, la *Prise de Gand* et le *Portrait de Charles VIII*, et des peintures religieuses pour les églises de Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Merry, Saint-Gervais-et-Saint-Protais. Dessinateur et lithographe habile, il a exécuté sur pierre de 1832 à 1836 toute une série de portraits de contemporains, et gravé quelques frontispices pour des livres de l'époque romantique. On lui doit une très remarquable illustration d'une édition de *Gil-Blas* (1835, in-8, 600 vignettes); celle des *Lettres d'Héloïse et d'Abeillard* (1839, 2 vol. in-8), etc.*

M. Gigoux a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1833, deux 1<sup>re</sup>s médailles en 1835 et 1848, et la décoration en juin 1842.

**GILARDIN** (Jean-Alphonse), magistrat et publiciste français, né à Turnhout (Deux-Nèthes), le 3 floréal an XIII (17 mai 1805), débuta, comme avocat, au barreau de Bourg, puis passa à celui de Lyon et y acquit rapidement une réputation brillante. En 1836, il fut nommé substitut du procureur général dans cette ville et en 1840 procureur du roi. Il fut ensuite envoyé comme procureur général à Alger. A la révolution de 1848, il donna sa démission; mais il reentra bientôt dans la magistrature, comme procureur général à Montpellier. Il occupait les mêmes fonctions à Lyon en 1852, lorsqu'il fut promu, le 13 février, commandeur de la Légion d'honneur, et, peu après, nommé premier président de la Cour impériale. Un décret du 8 mars 1869 le nomma premier président de la Cour impériale, en remplacement de M. Devienne. Admis à la retraite le 17 mai 1875, il se retira à Lyon. Il avait été promu grand officier de la Légion d'honneur le 12 août 1864. — Il est mort au Vieux-d'Izenave (Ain) le 9 novembre 1875.

Membre de l'Académie des belles-lettres de Lyon, et son président pour 1860, M. Gilardin, a publié, outre plusieurs discours de rentrée, un certain nombre d'écrits de jurisprudence ou de philosophie, notamment : *Études philosophiques sur le droit de punir* (1841, in-8); *Philosophie de l'histoire* (1857, in-8).

**GILBERT** (Jacques-Émile), architecte français, membre de l'Institut, né à Paris, le 3 septembre

1793, fut reçu à l'École polytechnique, en 1811 ; mais préféra suivre l'École des beaux-arts, sous la direction de Barthélemy Vignon l'architecte. Il y remporta le second prix d'architecture en 1820, et le grand prix en 1822 ; le sujet du concours était : une *Salle d'opéra*. Il envoya d'Italie la *Restauration du temple de Jupiter d'Ostie* (1826). De retour en France, il dirigea les constructions de l'École d'Alfort, et vers 1840, l'édifice sanitaire de Charenton. Plus tard il fut associé à M. Lecoq pour la prison cellulaire Mazas ; et exécuta en même temps de nombreux travaux particuliers. En 1836, il fut chargé des travaux du nouvel Hôtel de la préfecture de police, conjointement avec M. Diet. Il avait pris, en 1853, l'atelier de Blouet. Membre de l'Académie des beaux-arts depuis novembre 1853, il devint secrétaire archivistique à l'École des beaux-arts. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1845 et promu officier le 6 août 1860. — Il est mort à Paris, le 31 octobre 1874.

Son frère, M. Baptiste-Émile-Louis GILBERT, né à Paris, le 11 janvier 1799, suivit également l'École des beaux-arts, dirigea un certain nombre de constructions particulières, puis fut attaché, en 1853, sous M. Baltard, aux bâtiments de la préfecture de la Seine.

**GILBERT** (François-Ambroise-Germain), sculpteur français, né à Choisy-le-Roi (Seine) en 1816, suivit d'abord les leçons de Cortot et, jusqu'en 1837, exécuta un grand nombre de modèles pour les orfèvres, les fabricants de bronzes et d'objets d'art en fonte de fer. De 1837 à 1847, il n'envoya aux expositions des beaux-arts que des bustes et des médaillons. En 1848, il exposa la *Mort de Dumée*, bas-relief commandé par la ville de Rouen. Peu après, il fut chargé d'exécuter un surtout de table pour le prince de Prusse, et de restaurer les sculptures de la cathédrale de Reims, immense travail qui lui prit de longues années. En 1850 il reçut du Prince-Président la commande d'un *grand surtout* et d'un *service de table*. Ils ne furent achevés qu'en 1854. Les principales pièces avaient un mètre de haut, et le tout couvrait une table de trente-trois mètres de long. Ce remarquable service figura à l'Exposition de 1855. En 1853, il avait été chargé de modeler les armes de l'Empire. En 1858, il acheva les bas-reliefs, ornements de voussures et tympans de la grande salle principale de la Bourse à Marseille, offrant quatorze principaux sujets de décoration.

M. Gilbert exécutait presque en même temps, dans la même ville, les sculptures de la salle des Pas perdus du Palais de justice, quatre groupes et un fronton pour la résidence impériale, toute la décoration sculpturale de la caserne Saint-Charles, huit statues de génies, les poulaines de plusieurs grands navires des Messageries impériales, etc., etc. On cite encore, de cet artiste, un bas-relief en pierre dans l'église Saint-Augustin, à Paris, et un bas-relief en marbre dans celle des Missions ; d'importantes sculptures dans divers châteaux, églises, etc. ; une statue en marbre, la *Résignation*, etc. ; M. Gilbert a été décoré de la Légion d'honneur en 1856.

**GILBERT** (sir John), peintre anglais, né à Blackheath en 1817, débuta en 1836, à l'exposition des artistes anglais, par une aquarelle, l'*Arrestation de lord Hastings par le Protecteur Richard de Gloucester*, et exposa régulièrement depuis 1839, soit à l'Institution britannique soit à l'Académie royale. Membre de la Société des aquarellistes anglais, il en devint président en 1871 et fut créé chevalier l'année suivante. Il a été élu associé de l'Académie royale le 29 janvier 1872.

Parmi ses œuvres principales, nous citerons : *Don Quichote donnant des conseils à Sancho* (1839) ; *Othello devant le Sénat* ; *le Meurtre de Thomas Beckett* ; *Wolsey et Buckingham* ; *Une convocation du clergé* ; *Entrée de Jeanne d'Arc à Orléans* etc. Il envoya trois tableaux à l'Exposition universelle de 1878 : *le cardinal Wolsey à l'abbaye de Leicester* ; *Richard II abdiquant en faveur de Bolingbroke* ; *Doge et sénateurs en conseil*, aquarelle. Il a illustré les œuvres de Shakespeare, de Longfellow et des meilleurs écrivains d'Angleterre et d'Amérique, et collabora à l'*Illustrated London News*. Sir J. Gilbert a obtenu à Paris une médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1878.

**GILBERT** (William-Schwenck), auteur dramatique anglais, né à Londres, le 18 novembre 1836, suivit les cours de l'université de Londres et fut reçu avocat au barreau de l'Inner Temple, en 1864. Il avait été attaché au secrétariat du Conseil privé de 1857 à 1862. Il débuta au théâtre en 1866, par *Dulcamara* et donna depuis, aux diverses scènes de Londres, un certain nombre de pièces, principalement de comédies-féeries dont quelques-unes qui obtinrent du succès : *Un Vieux compte* (old Score) ; *la Princesse* (the Princess), empruntée à un poème de Tennyson ; *Nouvelle à sensation* ; *le Palais de la Vérité* (the Palace of Truth, 1870), sujet emprunté à Mme de Genlis, *Pygmalion et Galathée* (1871) ; *le Monde malin* (the Wicked World, 1873) ; *Charity* (1874) ; *Sweet hearts* (1874), etc. On a encore de lui, sous le titre de *Bab ballads*, un recueil d'articles humoristiques publiés dans le journal le *Fun*. \*

**GILBERT-BOUCHER** (Charles-Gustave), magistrat et sénateur français, né à Paris, le 29 mai 1819, étudia le droit à la faculté de Paris et entra dans la magistrature, le 6 juin 1847, comme substitut au tribunal d'Auxerre. Commissaire du gouvernement au tribunal d'Avallon le 20 mars 1848, il passa à Provins en 1851. Envoyé en disgrâce, après le coup d'Etat, à Villeneuve d'Agen, il refusa ce poste ; mais il rentra dans le parquet le 13 octobre 1859, comme procureur impérial à Sens, d'où il passa à Meaux en 1861 et devint juge au tribunal civil de la Seine le 30 août 1865. Dans l'intervalle il fut élu membre du Conseil général de Seine-et-Oise, pour le canton de Luzarches et en devint le président pendant plusieurs années ; le 16 novembre 1870, il fut nommé conseiller à la cour de Paris.

Porté sur la liste républicaine aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans le département de Seine-et-Oise avec MM. Léon Say et Ferry et combattu par M. Buffet, ministre de l'intérieur, il fut élu le dernier sur trois, par 449 voix sur 787 électeurs. Il prit place au centre gauche et vota avec les groupes républicains. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

**GILBERT-MARTIN** (Charles) dessinateur et journaliste français, né à Pleine-Selve (Gironde) en 1839, fit ses études à Blaye et débuta dans le journalisme parisien par des articles insérés au *Soleil* et au *Nain jaune* ; puis il fonda le *Philosophe* (1867), feuille satirique illustrée dont le texte et les dessins étaient presque tous de lui seul et qui disparut après une condamnation du rédacteur à deux mois de prison et 200 francs d'amende. Pendant la guerre, M. Gilbert-Martin servit dans l'état-major du général Faucherbe ; il vint ensuite se fixer à Bordeaux et publia un volume de poésies : *les Calvaires* (1873, in-18). Le succès de quelques-uns de ses portraits-charges dans un petit journal bordelais l'encouragea à

créer de nouveau une feuille de caricatures, le *Don Quichotte*. Après l'acte du 16 mai 1877, M. Gilbert-Martin fit au nouveau préfet de la Gironde, M. de Tracy, une guerre d'épigrammes, de charges et de chansons à laquelle l'autorité répondit par des saisies et des condamnations et qui fut égayée d'épisodes burlesques. M. Gilbert-Martin avait également fondé alors le *Bordelais*, petit journal politique qui dura peu. \*

**GILFILLAN** (rév. George), critique et littérateur anglais, est né en 1813, à Comrie (Ecosse), où son père était ministre de l'Eglise indépendante. Elevé aussi pour la carrière ecclésiastique, il reçut les ordres vers 1837, et fut attaché à la paroisse de Dundee. Il se fit connaître par une série d'esquisses critiques publiées sous le titre de *Galerie de portraits littéraires* (a Gallery of literary portraits; nouv. édit., 1851, 4 vol.).

On cite ensuite du rév. Gilfillan une remarquable préface, en tête de la *Collection des poètes anglais* de Nichol; un volume de vers : *Chants et poésies* (Poems and songs), qui a eu trois éditions; les *Poètes de la Bible* (the Bards of Bible): une dissertation sur *V'Enfer* (On hades); le *Martyrologe du Covenant écossais* (Martyrs and heroes of the scottish Covenant (1852); des *Sermons*; l'*Histoire d'un homme* (History of a man, 1856), esquisse morale; *Alpha et oméga* (1860); un poème : *la Nuit* (Night, 1867); les *Héros chrétiens modernes* (Modern Christian Heroes, 1869); *Vie de Walter Scott* (1870); *History of British poets* (1876), etc. — Il est mort le 13 août 1878.

**GILL** (Louis-Alexandre GOSSET DE GUINNES, dit André) caricaturiste français, né à Paris, le 17 octobre 1840, fut d'abord élève de M. Leloir, puis de l'Ecole des beaux-arts; mais, après avoir servi volontairement dans un régiment de ligne, il se fit connaître par des caricatures insérées dans divers petits journaux. La fondation de la *Lune* (1866), devenue, deux ans plus tard, *L'Eclipse*, mit en lumière son talent humoristique et satirique. Après avoir représenté, sous des traits à peine exagérés la plupart des célébrités littéraires et théâtrales du moment, il aborda la caricature politique et lui dut un succès qui ne se démentit pas jusqu'à la chute de l'Empire, mais qui valut à *L'Eclipse* de nombreuses condamnations. Depuis la guerre de 1870, M. Gill a continué dans ce journal, puis dans la *Lune rousse* et la *Petite Lune*, la série de ces spirituelles actualités. Il s'est également fait connaître comme peintre et a exposé en 1875, la *Chanson du fou*, en collaboration avec M. Baduel, et un *Joyeux compagnon*, en 1876, *Crispin*, en 1877, *Souvenir d'un grand comédien* (portrait de Lesueur) et *L'Homme à la pipe*, en 1878, *L'Ami Daubray* et *Catherine*, etc.

Enfin M. Gill a écrit de nombreux articles, des poésies et des pièces en vers. Il a fait imprimer un drame, en collaboration avec M. Jean Richepin (*L'Etoile*, 1873, in-18), et fait représenter une comédie en un acte, *la Corde au cou*, au théâtre l'Odéon (1876). \*

**GILLE** (Philippe-Emile-François), journaliste et auteur dramatique français, né à Paris le 18 décembre 1831, étudia d'abord la statuaire, puis entra dans les bureaux de la Préfecture de la Seine. Il fut plus tard secrétaire du Théâtre-Lyrique (1861). Après avoir collaboré au *Petit Journal*, à *l'Histoire*, au *Soleil* de M. Millaud, il fut chargé, en 1869, au *Figaro*, des *Échos de Paris* et des comptes rendus bibliographiques. On lui attribue, en partie, les *Mémoires d'un journaliste par H. de Villemessant* (1869-76, 5 vol. in-18). M. Gille a épousé une fille de M. Victor Massé.

Comme auteur dramatique, il a écrit les paroles d'un certain nombre d'opérettes : *la Prêtresse*, musique de G. Bizet, représentée à Bade (1854); *Vent du soir* (1857), *les Bergers* (1865), *le Docteur Oz* (1877), musique de M. Offenbach; *M. de Bonne-Etoile* (1860), *le Bœuf Apis* (1865), *l'Eccossais de Chatou*, *la Cour du roi Pétaud* (1869), musique de M. Léo Delibes; *les Horreurs de la guerre* (1869), musique de M. Jules Costé; *les Charbonniers* (Variétés, 1877), etc., etc. Il a donné avec M. Eug. Labiche : *Garanti dix ans* (Variétés, 1874), *les Trente millions de Gladiator* (même théâtre, 1875); avec M. Sardou, *les Prés Saint-Gervais* (1874), amplification, avec musique de M. Offenbach, de la pièce jouée en 1862; avec M. Jules Noriac, *Pierrette* et *Jacquot* (Bouffes, 1876), etc., etc. Il a composé aussi le libretto d'*Yedda*, ballet japonais, musique de M. O. Métra (Opéra, 1879).

**GILLIOT** (François-Philibert), député français, né à Bligny-sur-Ouche (Côte-d'Or), le 20 juin 1822, fut longtemps notaire à Cuisy et avait vécu en dehors de la vie politique, lorsqu'il se présenta aux élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, comme candidat républicain, dans la 1<sup>e</sup> circonscription d'Autun. Il fut élu par 7132 voix, contre M. Pinard, ancien ministre de l'Empire qui n'en obtenait que 4146. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Le 14 octobre suivant, il fut réélu par 7548 voix, contre 4817 accordés au candidat officiel. M. Gilliot représente le canton de Lucenay-Levêque au conseil général de Saône-et-Loire. \*

**GILLMORE** (Quincy-Adams), général et écrivain militaire américain, né dans l'Ohio, le 28 février 1825, fit ses études à l'académie militaire de West-Point, d'où il sortit le premier en 1849. Il fut employé en qualité de sous-lieutenant du génie aux fortifications de Hampton-Road, devint, en 1852, instructeur-adjoint de génie pratique à West-Point, et fut chargé, en 1856, de la construction du fort de Sandy-Hook. Au début de la guerre de la sécession, il fut promu capitaine et attaché à l'état-major du général Sherman; il commandait les colonnes qui prirent d'assaut le fort Pulaski, en février 1862, fut nommé brigadier général de volontaires, commanda une division dans l'armée du Kentucky, puis l'armée de terre employée au siège de Charlestown et fut promu major général de volontaires. Il coopéra avec le général Butler à l'occupation de la rive sud du fleuve James et fut nommé gouverneur militaire de la Caroline du Sud, le 27 juin 1865. A la paix, il fut maintenu dans le génie militaire, avec le grade de major, et chargé des travaux de défense des côtes de l'Atlantique.

Le général Gillmore a publié des ouvrages estimés sur le génie et des rapports sur les opérations militaires qu'il avait dirigées; nous citerons : *Traité pratique des chaux, ciments et mortiers* (A Practical Treatise on Limes, etc. 1863); *Siège et prise du fort Pulaski*, *Georgie* (1863); *Rapport sur les opérations du siège de Charlestown* (1864); *Rapport supplémentaire sur les opérations du génie et de l'artillerie* (1865); *Note sur les canons rayés et fortifications*, traduit en français (1866, in-8). Il a collaboré à *l'American Cyclopædia* de New-York (1873-1876) et à *l'Universal Cyclopædia* de Johnson (1874). \*

**GILLON** (Paulin), ancien représentant du peuple français, né à Nubécourt (Meuse), en 1794,

d'une famille attachée, sous la Restauration, aux opinions libérales, fit, après la révolution de Juillet une opposition constante à la politique conservatrice. Avocat à Bar-le-Duc et maire de cette ville, il fut élu, en 1848, représentant de la Meuse par 36 769 voix, l'avant-dernier de la liste. Il parut quelquefois à la tribune et fut rapporteur de plusieurs lois. Il vota ordinairement avec le parti démocratique le plus modéré ou avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il appuya le ministère présidé par M. Odilon Barrot et approuva l'expédition de Rome. Réélu le deuxième à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité contre-révolutionnaire. Après le 2 décembre, il reprit sa place au barreau de Bar-le-Duc. Il rentra dans la vie politique aux élections du 8 février 1871, et fut élu représentant de la Meuse, le dernier sur six, par 16 382 voix sur 40 190 votants. Il prit place à droite et vota avec la majorité monarchique de l'Assemblée; il repoussa l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. — Il est mort à Nubécourt, le 1<sup>er</sup> novembre 1878.

**GILMAN** (Caroline HOWARD, mistress), femme de lettres américaine, née à Boston, le 8 octobre 1794, débuta, dès l'âge de seize ans, par des pièces de poésie, publiées dans les recueils littéraires de l'époque. En 1819, elle épousa Samuel Gilman, auteur lui-même, et alla habiter avec lui Charleston, où il devint ministre de l'Église unitarienne. En 1832, elle commença la publication d'un *Magazine* pour les enfants : le *Bouton de Rose* (the Rose Bud), qui prit bientôt le nom de *Rose du Sud* (the Southern Rose). La plupart de ses ouvrages sont extraits de ce recueil : *Recollections of a New England housekeeper*; *Recollections of a Southern Matron*, *Poetry of traveling in the United States* (1838, in-12).

On a d'elle encore plusieurs volumes de poésies : *Verses of a Lifetime* (Boston, 1849, in-12); *Tales and Ballads and Ruth Raymond* (1850), deux recueils d'extraits poétiques : *Oracles for youth* (New-York, 1852), et *the Sybil, or New oracles from the Poets* (1854). Elle a édité les *Lettres d'Éliza Wilkinson*, héroïne de la guerre de l'indépendance.

Sa fille, née en 1823, à Charleston, et devenue, en 1840, mistress Caroline GLOVER, a publié, sous le nom de Caroline Howard, des poésies et des nouvelles, un grand nombre d'histoires pour l'enfance dans les principaux *Magazines*.

**GIL-NAZA** (David-Antoine CHAPOULADE, dit), artiste dramatique français, né à Paris le 19 mars 1825, fut apprenti horloger, puis doreur sur métaux et acquit par lui-même une instruction suffisante pour étudier la médecine et la chirurgie. Attiré en même temps vers le théâtre, il débuta à Paris sur de petites scènes de genre, puis il courut la province sous le nom de *David* et vint à Bruxelles remplir un engagement dont la faillite de son directeur le délia bientôt. Il construisit alors et exploita à Ixelles (faubourg de Bruxelles) une petite salle qu'il appela Théâtre-Molière. Surpris par l'investissement pendant un voyage à Paris, il fit partie d'une ambulance, comme aide chirurgien. Après divers séjours en Italie, M. Gil-Naza débuta à l'Odéon et obtint dans le personnage de Don Salluste de *Ruy-Blas* (1873) et de Mazarin de la *Jeunesse de Louis XIV* (1874) un réel succès. Il a tenu depuis avec distinction au même théâtre les rôles du roi d'Espagne dans un *Drame sous Philippe II*, de M. de Porto-Riche (1875), et de Mosy dans *l'Hetman*, de M. P. Derouède (1877). Il passa ensuite à l'Ambigu où sa

création du personnage de Coupeau, dans *l'Assommoir* (1879), fut très remarquée.

**GINAIN** (Louis-Eugène), peintre français, né à Paris, le 28 juillet 1818, et fils d'un artiste relieur estimé, suivit, de 1835 à 1838, les ateliers de Charlet et d'Abel de Pujol, débuta au Salon de 1839, fit en 1840 une des campagnes d'Afrique avec le duc d'Orléans, et suivit, en 1846, le duc de Montpensier en Espagne. On a de lui, entre autres toiles d'un certain renom : *le Duc d'Orléans pendant la campagne du Téniah* (1841); *Revue passée au Champ de Mars en l'honneur d'Ibrahim-Pacha* (1849), pour le musée de Versailles : *le Colonel Daumas recevant la soumission de Mahi-el-Din* en 1835, donné par l'État au musée d'Alger; *Course de taureaux à Séville* (1853), appartenant au duc de Montpensier; *Attelage à la Daumont* (1855); *la Mort du général Desaix à la bataille de Marengo* (pour le musée de Versailles), *le Combat de l'Afroun, les Zouaves* (1857); *Camp de Châlons* (1857); *Exercices militaires* (1859); *la Reentrée à Paris des troupes de l'armée d'Italie*, le 12 août 1859, pour les galeries de Versailles (1861); *le Printemps, Voyage de l'empereur à Alger, l'Automne* (1863); *Fantasia* (1864); *Chevaux de halage, Cavalier arabe* (1865), *le Grand schérif Ad-Ah-Ben-Brahim* (1866); *El Halib* (1868); *le Retour d'une colonne après une razzia* (1869); *Cheval de Gaada* (1870); *Campagne d'Algérie* en 1840 (1872); *Revue du 29 juin 1871* (1873), acquis par l'État; *Convocation d'un goum par le caïd* (1874); *Sur la route, Entrée de l'écurie, un Obstacle* (1875); *le Chériff, la Retraite* (1876); *Artillerie en marche* (1878), etc. M. L.-E. Ginain a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1857 avec rappel en 1861, une 2<sup>e</sup> médaille en 1863, et la décoration en 1878.

**GINAIN** (Paul-René-Léon), architecte français, frère du précédent, né à Paris, le 5 octobre 1825, étudia l'architecture sous M. H. Lebas, obtint une mention au concours du grand prix de 1849, puis le prix départemental, et le premier grand prix au concours de 1852, dont le sujet était un *Gymnase*. Il envoya de Rome huit dessins sur le *Théâtre de Taormine* en Sicile, les monuments d'Athènes, le *Temple d'Antonin*. Nommé inspecteur aux travaux du Louvre, il obtint en 1861, le grand prix de 6000 francs dans le concours pour une salle d'Opéra, et devint, la même année, architecte de la ville de Paris. Il a construit les écoles primaires de la rue de Poissy et de la rue Saint-Benoît, l'église Notre-Dame-des-Champs; il a été chargé de la reconstruction de l'École de médecine et de la Clinique des accouchements, édifiée sur les terrains de l'ancien Luxembourg. Il a pris, en 1864, la direction de l'atelier de son ancien maître, M. H. Lebas. M. Paul Ginain a été décoré de la Légion d'honneur en 1877.

**GINOUX DE FERMON** (César-Auguste, comte) député français, né le 20 avril 1828, appartient à la famille du conventionnel Joseph de Fermon. Auditeur au Conseil d'État sous l'Empire, propriétaire dans le département de la Loire-Inférieure, il fut élu représentant pour ce département, le 8 février 1871, le onzième sur douze, par 49 881 voix. Il fit partie du groupe dit de l'Appel au peuple et en fut le secrétaire. Il vota constamment avec la majorité monarchiste de l'Assemblée, repoussa l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, il se porta candidat dans l'arrondissement de Châteaubriant (Loire-Inférieure), obtint

au premier tour de scrutin, sans être élu, 5993 voix, sur 15 540 votants, et passa, le 5 mars, au scrutin de ballottage, avec une majorité relative de 6264 voix. A la nouvelle Chambre, il suivit la même ligne politique et fut un des 158 députés qui, après l'acte du 16 mai 1877, soutinrent de leur vote le cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, comme candidat officiel, par 9110 voix, contre 6000 environ obtenues par le candidat républicain. Conseiller général, pour le canton de Moisdon, M. Ginoux de Fermon a été décoré de la Légion d'honneur.

**GINTRAC** (Élie), médecin français, né à Bordeaux, le 9 novembre 1791, fils d'un libraire, fit ses études à la Faculté de Paris, y reçut en 1814 le diplôme de docteur, avec une thèse sur la *Cyanose*, retourna à Bordeaux et occupa la chaire de clinique interne à l'École secondaire, dont il fut aussi directeur. Élu, en 1840, correspondant, et, en 1857, membre associé de l'Académie de médecine, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1843 et promu officier le 14 août 1868. — Il est mort à Bordeaux, le 10 décembre 1877.

M. Élie Gintrac a publié des écrits estimés : *Observations et recherches sur la cyanose ou maladie bleue* (1824, in-8), réimpression de sa thèse; *Mémoire sur le diagnostic des affections aiguës et chroniques des organes thoraciques* (1826, in-8); *Mémoires et observations de médecine clinique et d'anatomie pathologique* (1830, in-8); *De l'influence de l'hérédité sur la production de la surexcitation nerveuse* (1845, in-4), extrait du t. XI des *Mémoires de l'Académie*; *Recherches sur l'oblitération de la veine-porte et sur les rapports de cette lésion avec le volume du foie et la sécrétion de la bile* (1856, in-8). Le principal ouvrage de ce médecin, résumé de ses travaux antérieurs, a pour titre : *Cours théorique et chimique de pathologie interne et de thérapie médicale* (1853-59, 5 vol. in-8).

**GIORGINI** (Jean) chimiste italien, né à Carpi (duché de Modène), en 1821, fit ses études au séminaire de sa ville natale et à l'Université de Modène. Il devint, en 1847, professeur adjoint de chimie dans cette dernière ville et, en 1853, professeur au lycée de Reggio.

On lui doit un certain nombre de notes, rapports et mémoires, sur l'emploi des métaux, sur l'argenteure, sur la fabrication artificielle du vin et autres sujets industriels. La plupart ont été insérés dans divers recueils scientifiques de Modène et de Milan (1845-1856). Il a traduit les *Éléments de chimie* du doct. Ferd. Hoefler (Modène, 1846).

**GIOSA** (Nicolà DE), compositeur italien, né à Bari, le 5 mai 1820, fit ses études au conservatoire de Naples, et fut élève de Mercadante. Il écrivit quelques opéras bouffes pour des théâtres secondaires, entre autres la *Casa dei tre artisti* (1842), puis donna le *Due Guide*, à la Pergola de Florence, le *Zingaro*, *Folio d'Arles*, et quelques autres opéras sérieux à San Carlo de Naples. Son œuvre principale, *Don Checco*, opéra-bouffe, donné à Naples en 1852, obtint en Italie un succès populaire et soutenu. M. de Giosa a composé, en outre, des symphonies, des messes, des romances et des chansons de toute espèce.

**GIOVANNI** (Vincent DI) philosophe italien, né à Salaparuta (Sicile) en octobre 1832, fit ses études à l'Université de Palerme. Reçu docteur en théologie et ordonné prêtre, il professa un cours de littérature à l'Institut Victorin de Palerme et dut refuser, pour cause de santé, une chaire de phi-

losophie à l'Université de cette ville (1856). En 1860, il fut nommé professeur au lycée et au séminaire de Palerme. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques le 8 décembre 1879.

Il a publié : *De l'Etat actuel et des besoins des études philosophiques en Sicile* (1854); *Principes de philosophie primitive* (1863); *Essai sur la philosophie de Miceli* (Palerme, 1864-1865, 2 vol.), ainsi que plusieurs brochures consacrées à l'examen des doctrines de ce philosophe; *Histoire de la philosophie en Sicile* (1873, 2 vol.); *Sophismes et bon sens*, dialogues sur les écoles philosophiques contemporaines; *Chroniques siciliennes des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles* (Bologne, 1865); *Philologie et littérature siciliennes* (1871, 2 vol.); *Ecole, science et critique*, etc. M. di Giovanni a fondé, en 1869, une revue, *Nuove effemeridi siciliane*.

**GIRALDÈS** (Joachim-Albin-Cordozo-Cazado), médecin français, né à Porto (Portugal) en 1810, fit ses études spéciales à la Faculté de Paris, fut reçu docteur en 1836, et nommé, en 1844, agrégé libre. Ancien prosecteur des hôpitaux et médecin du bureau central, il est devenu chirurgien de l'hospice des Enfants-Trouvés. M. Giralaldès a été décoré en 1848. Il a été élu membre de l'Académie de médecine en 1869. — Il est mort à Paris, le 26 novembre 1875.

Parmi ses travaux les plus estimés nous citerons : *Études anatomiques sur l'organe de l'œil chez l'homme* (1836, in-4); *Luxation de la mâchoire* (1844, in-4); *Du Degré d'utilité de l'anatomie comparée dans l'étude de l'anatomie humaine* (1846, in-8); *Des Maladies du sinus maxillaire* (1851, in-8, 2<sup>e</sup> édit., 1860, in-4); *Leçons cliniques sur les maladies chirurgicales des enfants* (1869, in-8, avec fig.), etc.

**GIRARD** (Fulgence), littérateur français, né à Granville (Manche) en 1807, servit quelque temps dans la marine, vint ensuite à Paris, se jeta dans le journalisme et prépara avec M. Jules Lecomte les *Chroniques de la marine française* (1836-1837, 5 vol. in-8), qui s'étendent de 1789 à 1830. Plus tard il les continua dans le feuilleton du *Siècle* (1855), pour la période contemporaine.

On peut citer en outre de M. F. Girard, des romans : *Deux martyrs* (1835, 2 vol. in-8); *Marceline Vauvert* (1838, 2 vol. in-8); *Sur les grèves* (1840, 2 vol. in-8); une *Histoire du mont Saint-Michel* (1843, in-8, 2<sup>e</sup> édit., 1849); un volume d'*lambes* intitulé *Sisyphé* (1849); *les Mystères du grand monde* (1850, 8 vol. in-8), histoire des palais, résidences royales, prisons d'État, abbayes, boudoirs et salons; *Histoire générale, anecdotique, pittoresque et illustrée de la guerre d'Italie* (1860, gr. in-8 avec gr.); *Divinité du christianisme* (1867, in-8), etc. Il a donné de nombreux articles à la *France maritime*. — Il est mort à Bacilly (Manche), le 16 avril 1873.

**GIRARD** (Jules-Augustin), professeur et littérateur français, né à Paris, le 24 février 1825, fut admis à l'École normale supérieure en 1844, reçu agrégé des lettres en 1847 et nommé professeur de rhétorique au collège royal de Vendôme. Élève de l'École d'Athènes depuis 1848 jusqu'en 1851, il fut nommé après son retour en France, professeur de rhétorique au lycée de Lille, et deux ans après, à celui de Montpellier. En 1854 il fut reçu docteur ès lettres et chargé, à l'École normale, de la conférence de littérature grecque (2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années), dont il devint titulaire en 1857. Il a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 14 janvier 1873, en remplacement de Stanislas Julien. Par décret



du 12 janvier 1874, il a été appelé à la chaire de poésie grecque créée à cette époque à la Faculté des lettres de Paris. M. Jules Girard a été décoré de la Légion d'honneur en 1863.

On cite de lui : *Mémoire sur l'île d'Eubée* (1852, in-8), dans les *Archives des missions scientifiques et littéraires*; *De Megarenum ingenio* (1854, in-8) et *Des Caractères de l'atticisme dans l'éloquence de Lysias* (même année, in-8), thèses pour le doctorat; *Thucydide* (1860, in-18), ouvrage ayant obtenu le prix au concours de l'Académie française; *Hypéride, sa vie et ses écrits* (1861, in-8); *Un Procès de corruption chez les Athéniens* (1862, in-8), le *Sentiment religieux en Grèce* (1868; 2<sup>e</sup> édit. 1879, in-8), aussi couronné par l'Académie française; *Etude sur l'éloquence attique, Lysias, Hypéride, Démosthène* (1874, in-18).

Un autre membre distingué de l'enseignement, M. Julien GIRARD, a été quelquefois confondu avec le précédent. Né en 1819 et lauréat de rhétorique au concours général de Paris, il entra à l'École normale en 1840. Après avoir professé la rhétorique à Charlemagne, Louis-le-Grand et Fontanes, il devint successivement proviseur de ces deux lycées. Il a été aussi maître de conférences à l'École normale (littérature latine). Ses efforts pour retenir l'enseignement des lycées dans les traditions classiques lui ont valu la promotion d'officier de la Légion d'honneur (4 mars 1874). On lui doit quelques publications pour les classes, notamment une édition annotée du *Conciones*.

**GIRARD** (Noël-Jules), sculpteur français, né à Paris, le 22 août 1816, suivit en 1845 les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de David, puis de Petitot, remporta une mention au grand concours de l'année suivante, et débuta au Salon de 1849 par un *bas-relief* en terre cuite. Il a depuis exposé ou exécuté : *Vendangeur foulant le raisin*, statue en bronze acquise par l'État (1852); le buste du *baron Dubois*, pour l'École de médecine (1853); *Iphigénie sacrifiée*, admise avec le *Vendangeur* à l'Exposition universelle de 1855; et dans les pavillons du nouveau Louvre, *l'Astronomie*, *La Rochefoucauld*, statues dont les modèles ont figuré au Salon de 1857; *Mlle Denise Pelletan*, *A. Gourlier* (1859); la *Vérité*, statue marbre destinée à la décoration de la cour du Louvre (1864); le *Raisin*, buste en terre cuite (1869); la *Modestie*, la *Coquetterie*, statues en marbre (1870); *Chasseur*, statue en pierre (1873), etc. Citons encore *Jupiter et Neptune*, deux médaillons de la façade du chemin de fer du Nord à Paris; la *Comédie* et le *Drame*, fronton pour la façade latérale du nouvel Opéra, un *Christ en croix*, statue de pierre pour le cimetière de Saint-Denis (1873), etc. Cet artiste a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille au Salon de 1852, et une mention en 1855.

**GIRARD DE CAILLEUX** (Jacques-Henri GIRARD, puis), médecin aliéniste et savant français, né à Lyon le 9 mars 1814, fut élevé par les soins du comte Garat, qui l'insitua son légataire universel. Après de brillantes études, il obtint au concours une des places d'interne des hôpitaux de Lyon, fut reçu docteur à Paris et nommé, peu après, chef de clinique à l'École de médecine de Lyon. En 1844, il passa à Auxerre, comme médecin en chef, directeur de l'asile des aliénés. En 1846, l'Académie de médecine l'élut membre correspondant. En 1860, il fut nommé inspecteur général des aliénés du département de la Seine. Il contribua beaucoup à la fondation et à l'organisation des asiles de Ste-Anne, de Ville-Evrard et de Vaucluse. Neveu par alliance de M. de Cailleux,

membre de l'Institut, il obtint, par décret du 14 avril 1860, l'autorisation d'en joindre le nom au sien. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1865.

Le principal ouvrage de M. Girard de Cailleux a pour titre : *Études pratiques sur les maladies nerveuses et mentales*, accompagnées de tableaux statistiques, etc. (1862, in-8). Il a publié en outre : *Considérations physiologiques et pathologiques sur les affections nerveuses dites hystériques* (1841, in-8); *De l'Organisation et de l'Administration des établissements d'aliénés* (1843, in-8); *Spécimen du budget d'un asile d'aliénés*, etc. (1855, in-4); puis un certain nombre de rapports, mémoires et articles spéciaux.

**GIRARDET** (Édouard-Henri), peintre et graveur français, le second des trois artistes de ce nom, né à Neuchâtel, le 21 juillet 1819, vint de bonne heure à Paris, avec son frère aîné, Karl, étudia dans l'atelier et sous la direction de son père puis voyagea, notamment en Egypte et en Algérie. Les tableaux que M. Edouard Girardet a exposés depuis 1839 appartiennent tous à la peinture de genre et de fantaisie.

On cite entre autres : le *Bain commun* (1839); *la Chèvre blessée*, la *Bénédiction paternelle*, le *Benedicite*, le *Conte de la mère-grand*, *aveugle mendiant du Caire*, les *Paysans et l'ours*, la *Lettre difficile*, les *Petits voleurs de pommes*, le *Nid de merles*, le *Mauvais temps dans la montagne* (1850), une *Glissade*, *Noce de village* (1859); trois gravures à l'aqua-tinta : le *Vendredi Saint*, la *Première consigne*, la *Glissade* (1861); une gravure à la manière noire; *l'Évanouissement de la Vierge*, d'après Paul Delaroché (1863); le *Retour du Golgotha*, d'après le même (1864); *la Vierge en contemplation devant la couronne d'épines*, d'après le même (1865); *Molière à la table de Louis XIV*, d'après M. Gérôme (1866); un *Mariage espagnol*, d'après Fortuny, gravure au burin et à la manière noire (1876).

M. Edouard Girardet a obtenu, comme peintre de genre, une 3<sup>e</sup> médaille en 1842, une 2<sup>e</sup> en 1847, avec rappel en 1859, la décoration en 1866 et une 1<sup>re</sup> médaille pour la gravure en 1861, avec rappel en 1863 et une médaille de 2<sup>e</sup> classe à l'Exposition universelle de 1867.

**GIRARDET** (Paul), graveur français, frère du précédent, né à Neuchâtel, le 8 mars 1821, fut, comme ses frères, élève de son père pour la gravure et pour le dessin. Il se livra spécialement à la gravure, et débuta, au Salon de 1842, par quatre sujets ou *Paysages* de Karl, reproduits en taille-douce. Il a encore gravé, d'après son frère : *Gauthier de Châtillon défendant une rue de Zurich* et le *Combat d'Héliopolis*, qui font partie, ainsi que plusieurs autres exposés de 1844 à 1849, des *Galerias historiques de Versailles*; les plus remarquables sont : le *Combat de l'Halrach*, la *Prise du col de Téniah*, la *Bataille d'Isly*, d'après Horace Vernet, et le *Combat de Rivoli*, de M. Philippoteaux. Depuis, il a gravé la *Bataille de Frédéricia*, *Washington traversant le Delaware*, exposés, en 1853 et en 1855, avec l'École, d'après M. Ed. Girardet, la *Première messe en Kabylie*, d'Horace Vernet, *Marie-Antoinette au Tribunal révolutionnaire* d'après Paul Delaroché (1857); le *Colloque de Poissy* (1859); la *Cinquantaine*, d'après M. L. Knaus (1861); une *Noce en Alsace*, d'après M. G. Brion (1863); le *Saltimbanque*, d'après M. Knaus (1865); *l'Appel des condamnés*, d'après M. Muller (1866); le *Rendez-vous de chasse*, d'après M. H. Baron (1875); *Chèvres de la montagne*, et chevaux au pâturage, d'après MM. A. Bonheur et Chialiva (1877), etc.

Il a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1849, une mention en 1855, trois rappels : le 1<sup>er</sup> en 1857, le 2<sup>e</sup> en 1859 et le 3<sup>e</sup> en 1861, et une 1<sup>re</sup> médaille en 1863.

**GIRARDIN** (Ernest-Stanislas, comte de), sénateur français, ancien député et représentant du peuple, né à Paris le 24 juillet 1802, est le petit-fils de René-Louis de Girardin, l'hôte et l'ami de J.-J. Rousseau, et le fils de Stanislas de Girardin, qui fut, pendant la Restauration, un des chefs de l'opposition libérale. En 1831, M. Ernest de Girardin fut envoyé à la Chambre des députés par le collège électoral de Ruffec (Charente) et prit place à gauche. Non réélu en 1837, la victoire de la coalition en 1839 le ramena à la Chambre, où il fut un des adversaires les plus ardents de M. Guizot et se prononça pour la réforme électorale et parlementaire.

Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 44829 voix, le quatrième sur neuf, dans la Charente. Il siégea sur les bancs de la droite à côté de ses amis de l'ancienne gauche dynastique, devenus les chefs d'une nouvelle opposition contre la République. Il vota toutefois pour l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et la politique du ministre Odilon Barrot. Réélu, le troisième, à l'Assemblée législative par 47 983 suffrages, il ne se détacha des chefs de la droite que pour suivre la politique de l'Élysée. Le 2 décembre 1851, M. Ernest de Girardin fut nommé membre de la Commission consultative, et, le 26 janvier 1852, sénateur. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 30 août 1865. — Il est mort à Paris, le 2 janvier 1874.

**GIRARDIN** (Émile de), publiciste français, est né en Suisse, de parents légalement inconnus. Son état civil, qui lui donne pour famille des personnages imaginaires, le fait naître le 22 juin 1806 ; mais l'acte de notoriété qu'il a dû substituer plus tard à cette fausse déclaration, reporte l'époque de sa naissance à l'année 1802. Employé jusqu'en 1827 dans les bureaux de la maison du roi et chez un agent de change, on le connaissait sous le nom d'Émile Delamothe. Tout à coup il revendiqua comme son vrai nom et prit d'autorité celui du général Alex. de Girardin, qui, dix ans plus tard, déclara être son père, au sein d'une commission de la Chambre des députés (*Moniteur* du 24 décembre 1847). C'est, en effet, sous ce dernier nom qu'il débuta dans les lettres par deux publications de jeunesse ; *Émile* (1827, d'abord anonyme, 4<sup>e</sup> édit., 1853), et *Au hasard, fragments sans suite d'une histoire sans fin* (1828). *Émile* est, sous forme de fragments, le roman de sa naissance et de ses premières années. Inspecteur des beaux-arts sous le ministère Martignac, il mit à profit les loisirs de cette situation pour s'exercer à des publications hardies. Il fonda deux journaux auxquels s'attacha la vogue, *le Voleur* (5 avril 1828), et *la Mode* (1<sup>er</sup> octobre 1829) : celui-ci fut placé quelque temps sous le patronage de la duchesse de Berri.

Après 1830, M. Em. de Girardin, qui avait compris le parti qu'on pouvait tirer de la presse, publia successivement le *Journal des connaissances utiles* (1831) à 4 fr. par an, lequel atteignit, en peu de mois, le chiffre de 120 000 abonnés ; le *Journal des instituteurs primaires*, à trente sous par an ; le *Musée des Familles* (1833) ; l'*Almanach de France* (1834), qui fut dès l'origine tiré à plus d'un million d'exemplaires ; un *Atlas de France* par départements et un *Atlas universel*, à un sou la carte, etc. Toutes ces publications étaient lancées comme émanant d'une

*Société nationale pour l'émancipation intellectuelle*, et ne furent pas sans influence sur le progrès de l'instruction publique. En même temps il se mêlait à toutes sortes d'affaires commerciales, dont quelques-unes ont eu un malheureux retentissement : les mines de Saint-Bérain, le Physionotype, l'Institut agricole de Coëtbo (Morbihan), le *Panthéon littéraire* (1835), etc.

Tout cela ne suffit pas à son activité fiévreuse, et le 1<sup>er</sup> juillet 1836, parut *la Presse*, organe de la politique conservatrice. Fondée dans des conditions propres à défier et ruiner toute concurrence, elle fut une révolution dans le journalisme. M. de Girardin se vit assailli de tous côtés par ses ennemis politiques, et ce fut alors qu'il eut avec Arnaud Carrel, rédacteur en chef du *National*, cette malheureuse rencontre dont il vint chercher, en 1848, l'expiation solennelle au cimetière de Saint-Mandé. Ce duel, qui était son quatrième, fut son dernier. Plus tard, il refusa de donner satisfaction à M. Bergeron, malgré la plus outrageante des insultes. En 1834, il avait été élu député par le collège de Bourgneuf (Creuse), et s'était vu accusé de corruption électorale. En 1839, il soutint le ministère Molé contre la coalition. Pendant la plus grande partie de sa durée, le ministère Guizot eut aussi l'appui de *la Presse*, dont l'abandon lui fut si sensible qu'il créa, on sut à quels prix, *l'Époque* et le *Globe*, pour la remplacer.

La même année, M. Em. de Girardin se vit exclu de la Chambre, où il avait déjà été élu quatre fois, sous prétexte qu'il n'était pas Français. En 1842, il fut ramené parmi les députés par une double élection, à Bourgneuf et à Castelsarrazin, et son admission, encore vivement contestée, fut prononcée à une forte majorité. En 1847, il fut traduit, pour avoir insulté le ministère, devant la Cour de Paris, qui ne crut pas devoir frapper le député journaliste. Le 7 février de l'année suivante, M. de Girardin, présentant une révolution, résigna son mandat. Le 24, au matin, il pénétrait aux Tuileries et faisait remettre au roi une note signée de son nom, où il demandait, dans des formules brèves et impératives, son abdication et la régence de la duchesse d'Orléans.

Repuisé aux élections de la Constituante, quoiqu'il eût, par son fameux article *Confiance ! confiance !* donné le premier signal du ralliement universel des anciens partis à la République, M. de Girardin représenta le Bas-Rhin à la Législative et vota avec la Montagne, qui l'avait fait nommer. On prétend que c'est lui qui gagna Victor Hugo à la cause républicaine. Il n'était pas d'ailleurs chef de parti, encore moins orateur ; c'était un publiciste, un grand remueur d'idées ; sa place était dans son journal. On le vit tour à tour soutenir et combattre M. Guizot et le gouvernement provisoire, la réaction, la République, s'acharner contre le général Cavaignac, qui l'avait arrêté et mis au secret après les journées de juin, poser le premier et propager par tous les moyens la candidature de Louis-Napoléon, se retourner contre lui et le combattre à outrance dans les rangs des socialistes et des révolutionnaires. Mais, malgré toutes ces évolutions, on n'en lut pas moins *la Presse*, qui resta, sous toutes les couleurs, pendant les vingt années de sa direction, un des journaux les mieux faits de Paris, et comme le champ de bataille ouvert à toutes les opinions.

Après le coup d'État du 2 décembre 1851, M. de Girardin fut éloigné de France par le décret du 9 janvier suivant. La mort de sa belle-mère lui fit obtenir, deux mois après, l'autorisation d'y rentrer, et, grâce à ses relations de longue date avec

le prince Napoléon, il lui fut permis d'y rester. Il reprit bientôt la direction de son journal, qu'il quitta encore une fois, à la fin de 1856, en vendant à MM. Millaud et Cie, moyennant 800 000 francs, sa part de propriété. *La Presse* était déchue de sa prospérité lorsqu'il en redevint rédacteur en chef, le 1<sup>er</sup> décembre 1862. Après diverses transformations de ce journal dans lequel il avait toujours la haute main, M. de Girardin l'abandonna tout à fait pour fonder, ou du moins pour prendre dans des conditions toutes nouvelles le journal *la Liberté*, signalé aussitôt par les vives allures de sa rédaction et aussi par son prix de vente de 10 centimes, alors inférieur au prix de revient (juin 1866).

Grâce à ces circonstances et aux préoccupations que donnaient au public les événements de l'Allemagne, *la Liberté* eut un grand succès et s'éleva, en peu de jours, à un tirage de 60 000, constituant une perte quotidienne considérable pour son propriétaire. M. de Girardin la remit plus tard au prix normal. Il ne cessa d'y prendre une part active et d'y appeler des rédacteurs jeunes et aventureux. Lui-même s'y signala par des articles très vifs contre l'administration, et il se vit condamné, le 6 mars 1867, à 5000 francs d'amende, pour un article inséré le 1<sup>er</sup> mars et incriminé d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement. Pendant quelque temps, il ne se nommait plus lui-même, dans son journal, que « le Condamné du 6 mars, » et il déclara solennellement qu'il rompait avec la dynastie. Le mois suivant, la vente de *la Liberté* fut interdite sur la voie publique, et de nouvelles poursuites furent intentées pour un autre article de son rédacteur en chef. M. de Girardin y entreprit des campagnes souvent inattendues soit contre le gouvernement, soit contre la conduite générale des feuilles de l'opposition. C'est ainsi qu'en novembre 1868, il se prononça vivement contre l'organisation de la souscription Baudin par les journaux démocratiques. Poussant toujours volontiers la logique à l'extrême, on le vit, après le vote du fameux article 11 de la loi de la presse, supprimer radicalement de *la Liberté* la chronique du monde parisien.

Après l'avènement du ministère du 2 janvier 1870 et l'évolution libérale de l'Empire, il accepta de prendre part aux travaux de la commission d'enquête sur l'organisation administrative de la ville de Paris, fit partie du syndicat de la presse, chargé de défendre devant une commission législative la réforme de l'impôt du timbre, et, prenant ardemment part aux polémiques quotidiennes, soutint tour à tour l'opportunité du plébiscite, et, comme conséquence, l'abrogation des lois d'exil. Un décret non publié, contresigné Emile Ollivier, en date du 27 juillet, et retrouvé dans les papiers des Tuileries, après la révolution du 4 septembre, élevait M. de Girardin à la dignité de sénateur, en considération « des services qu'il avait rendus comme publiciste. » A la même époque le fougueux polémiste renonçait momentanément au journalisme, et vendait *la Liberté* à M. Détrouyot, son neveu par alliance, au prix d'un million. Cependant, l'irritation produite en France par la candidature Hohenzollern le rejeta dans la lutte. Partisan de la guerre, parce qu'il « ne pouvait supposer qu'après avoir dépensé pendant vingt ans plus de sept milliards pour l'armée, la France n'aurait, au moment de la lutte, ni fusils ni soldats, » il répéta, lors des premiers désastres, le fameux cri de « confiance » qu'il avait poussé le 25 février 1848, et proposa le dédoublement du ministère de la guerre entre MM. de Palikao et Haussmann. Lors de l'investissement de Paris, il suivit *la Liberté*

en province, exerça une influence sérieuse sur la presse conservatrice, et publia, le 24 décembre 1870, *les Cent jours*, résumé des événements, où la dictature de M. Gambetta était sévèrement appréciée. Pendant la période de l'insurrection communale, il fit paraître *l'Union française*, journal quotidien, dans lequel il émit l'idée de partager la France en quinze groupes fédératifs.

Au mois de mai 1872, M. de Girardin devint acquéreur du *Journal officiel* et en conserva la gérance à M. Wittersheim. L'année suivante, il acheta, de concert avec MM. Gibiat et Jenty, le *Petit Journal* dont la situation, alors précaire, ne tarda pas à redevenir florissante, grâce à l'impulsion du nouveau directeur qui, sans écrire lui-même dans cette feuille, s'y entoura d'habiles rédacteurs, cachés sous le pseudonyme collectif de *Thomas Grimm*, et, préconisaient les idées de M. Thiers, il contribua à faire pénétrer jusqu'au fond des campagnes les notions élémentaires de la vie politique.

Bientôt cette direction ne suffit pas à l'ardeur toujours dévorante du publiciste, et, le 15 novembre 1874, il reprit la rédaction en chef du journal *la France* qui, malgré ses efforts, n'était pas encore parvenue à attirer l'attention du public, quand éclata la crise du 16 mai 1877, signalée par le renversement de M. Jules Simon et l'arrivée au pouvoir de MM. de Broglie et de Fourtou. Dès le lendemain, M. de Girardin se prononça contre un cabinet qui renfermait les éléments de toutes les réactions, et trouva, pour le combattre, les plus rares qualités de son talent de polémiste en même temps que la faveur populaire de ses plus beaux jours. Pendant six mois, on le vit, à soixante-quinze ans, écrivant chaque jour plusieurs articles, dénonçant sans repos ni trêve les abus de toutes sortes qui se commettaient au nom de l'ordre moral, éveillant partout contre eux le sentiment de la résistance légale, montrant avec une impitoyable logique les conséquences de l'acte extra-parlementaire auquel avait consenti M. de Mac-Mahon, toujours prêt à riposter à toutes les attaques, mettant enfin à profit l'immense publicité du *Petit Journal*, et celle que *la France* avait subitement conquise, pour répandre, parfois avant le gouvernement lui-même, les documents officiels qu'il jugeait les plus propres à nuire à ses adversaires. Ce que M. Gambetta faisait par la parole, M. de Girardin le fit par la plume, et l'on vit se renouveler, dans des circonstances toutes spéciales, le spectacle plusieurs fois offert par nos grandes crises politiques, de la lutte d'un écrivain d'avant-garde contre un régime impopulaire.

Le ministère ne pouvant entraver légalement le succès croissant de *la France*, essaya tout au moins d'arracher à M. de Girardin sa part de propriété du *Petit Journal*, dont le tirage s'était élevé de 212 500 (1872) à près de 500 000 (juin 1877). Deux porteurs de parts (qui en repré-entaient 165 sur 10 000), l'assignèrent en référé, à l'effet de faire mettre d'urgence la rédaction sous le séquestre, pour sauver le *Petit Journal* des préten- dus dangers que lui faisait courir la direction républicaine qui lui était imprimée. Cette assignation fut lancée, le 3 août 1877, à dix heures un quart du matin, pour avoir son plein effet, le jour même à une heure. M. de Girardin, qui était à la campagne, put être prévenu à temps et fit échouer cette intrigue.

Une candidature lui avait été offerte dans l'Oise. Il la refusa, disant qu'il rendrait plus de services dans son journal qu'à la tribune. Néanmoins, lorsque M. Grévy, qui avait succédé à M. Thiers, comme député du IX<sup>e</sup> arrondissement de Paris, eut opté pour Dôle, M. de Girardin consentit à

solliciter son mandat, « comme protestation à ourtrance contre le pouvoir personnel. » Le 16 décembre 1877, il fut élu par 11 076 voix contre 1624 recueillies par M. Daguin, l'ancien concurrent de M. Thiers, et prit place à gauche. Nommé membre et président de la commission de révision générale des lois sur la presse, il s'efforça, avec plus de constance que de succès, d'en diriger les travaux dans le sens de sa thèse favorite de la liberté absolue.

Le 1<sup>er</sup> juin 1831, M. Émile de Girardin avait épousé Mlle Delphine Gay, une des muses de la Restauration, qui donna au nom de son mari un nouvel éclat dans le monde et les lettres. Devenu veuf le 29 juin 1855, il épousa, le 30 octobre 1856, Mlle Guillemette-Josephine Brunod, comtesse de Tieffenbach, veuve du prince Frédéric de Nassau, à laquelle il intenta, après la guerre de 1870, un procès en désaveu de paternité. La séparation de corps fut prononcée le 26 avril 1872 par le Tribunal civil de la Seine (1<sup>re</sup> chambre). M. de Girardin a été décoré de la Légion d'honneur, le 24 août 1842.

Les idées politiques et sociales de l'infatigable journaliste ont été recueillies ou exposées dans une foule de publications et de brochures, parmi lesquelles nous citerons : *De l'Influence exercée par le Journal des connaissances utiles sur le progrès des idées, de l'instruction, des mœurs*, etc. (1834); *De la Presse périodique au XIX<sup>e</sup> siècle* (1837); *De l'instruction publique*, 1<sup>o</sup> élémentaire, générale, nationale; 2<sup>o</sup> complémentaire, spéciale, professionnelle (1838, in-8); *Études politiques* (1838, in-8; nouv. édit. augmentée, 1849, in-8), lettres au général A. de Girardin sur l'application de l'armée aux travaux publics; *De la Liberté de la presse et du journalisme* (1842); *Moyens d'exécution des grandes lignes de chemins de fer* (1842); *De la Liberté du commerce et de la protection de l'industrie* (1846-47), lettres entre MM. de Girardin et Ad. Blanqui; *Du Budget* (1847); *Avant la Constitution*, précédé d'une *Lettre à Timon*; *Journal d'un journaliste au secret* (1848); *les Cinquante-Deux* (1849 et suiv., in-16; 1853, 11 vol. in-18), suite de petits écrits sur les questions à l'ordre du jour; *Questions administratives et financières* (1848, in-18); *le Pour et le Contre* (1848); *le Droit au travail au Luxembourg et à l'Assemblée nationale* (1848, 2 vol.); *l'Abolition de la misère par l'élevation des salaires* (1850, in-16; 1851, in-8), lettres à M. Thiers; *l'Abolition de l'autorité par la simplification du gouvernement* (1851, in-8), *le Bien-être universel* (1850 et suiv.), revue hebdomadaire à 6 fr. par an; *l'Expropriation abolie* (1852); *la Politique universelle, décrets de l'avenir* (Bruxelles, 1852; Paris, 4<sup>e</sup> édit., 1854, in-8); *Solutions de la question d'Orient* (1853, in-18; 3<sup>e</sup> édit., 1854); *la Liberté dans le mariage par l'égalité des enfants devant la mère* (1854, in-18); *la Liberté* (1857, in-18); sept brochures d'actualité en 1859 (*Napoléon III et la France, l'Empereur Napoléon III et l'Europe, l'Empire et la Liberté*, etc.); *Réponse d'un mort* (1861); *l'Apaisement de la Pologne* (1863, in-8); *Paix et Liberté* (1864, in-8); *le Spectre noir* (1864, in-8); *les Droits de la pensée* (1864, in-8); *Force ou Richesse* (1864, in-8); *Pouvoir et impuissance* (1865, in-8); *le Succès*, questions de l'année 1866 (1867, in-8); *le Condamné du 6 mars* (1867, in-8); *la Voix dans le désert*, questions de l'année 1868 (1870, in-8); *l'Ornière*, questions de l'année 1869 (1871, in-8); *le Gouffre*, 1870-71 (1871, in-8); *les Lettres d'un logicien*, questions des années 1872 et 1873 (1872-1874, 2 séries in-8); *l'Homme et la Femme* (1872, in-18), et *l'Égale de son fils* (1872, in-18), réponses à *l'Homme-femme* de M. Dumas fils; *Grandeur ou*

*déclin de la France* (1876, in-8); *le Dossier de la guerre* (1877, in-18), recueil de documents officiels avec préface, qui eut une circulation considérable; *l'Élu du IX<sup>e</sup> arrondissement*, questions de l'année 1877 (1878, in-8); *l'Impuissance de la presse*, questions de l'année 1878 (1879, in-8), etc., etc. Un grand nombre de ses anciens articles ont été spécialement réunis en un vaste recueil, sous le titre de *Questions de mon temps*, 1836 à 1856 (1858, 12 vol. in-8).

Comme excursions de M. de Girardin dans le domaine littéraire, il faut citer à part ses deux principales tentatives dramatiques. Le 29 avril 1865, on joua au Théâtre Français un drame anonyme, *le Supplice d'une femme*, dont le manuscrit primitif, apporté par M. de Girardin, avait été profondément remanié par M. Alex. Dumas fils; il eut un grand succès et donna lieu de curieux débats entre les auteurs. Un second drame, *les Deux sœurs*, expressément annoncé comme étant de M. de Girardin seul, eut au Vaudeville une chute éclatante. Il a fait imprimer un certain nombre de pièces non représentées : *la Fille du millionnaire*, comédie en trois actes (1858); *le Mariage d'honneur* (1866), *le Malheur d'être belle* (1866), *les Hommes sont ce que les femmes les font* (1866), *les Trois amants*, comédie en deux actes (1872), *une Heure d'oubli* (1873), comédie en un acte, etc.

**GIRARDIN** (Jean-Pierre-Louis), chimiste français, né à Paris, le 16 novembre 1803, et fils d'un pharmacien druggiste, entra, en 1821, dans les laboratoires de la pharmacie centrale des hôpitaux de Paris, où il passa quatre ans. En 1824, il fut nommé, le premier, au concours, élève interne des hôpitaux. Il se livra alors avec ardeur à l'étude des sciences physiques et naturelles, et obtint deux fois la médaille d'or aux concours de l'École de pharmacie. Il entra, en 1825, au laboratoire de chimie de M. Thénard, au Collège de France, et ce fut sur la présentation de l'illustre professeur qu'à la fin de 1828, il fut nommé à la chaire de chimie appliquée aux arts de la ville de Rouen. Ses leçons attirèrent un grand nombre de jeunes gens et d'industriels. En 1835, il créa des cours de chimie du dimanche, en faveur des ouvriers. Il fut appelé, en 1838, à la chaire de chimie agricole de l'École d'agriculture, fondée à cette époque, d'après ses indications, par le Conseil général. En 1855, il fut nommé directeur de l'École préparatoire à l'enseignement supérieur, lors de sa création. M. Girardin ouvrit, en 1848, des conférences agricoles sur les engrais, dans le département de la Seine-Inférieure, et exerça une grande influence sur les progrès de la culture en Normandie. En 1858, le savant chimiste rouennais consentit à quitter, après trente ans, son pays d'adoption pour occuper, avec le titre de doyen, une chaire à la Faculté de Lille. Il est devenu depuis recteur de l'Académie de Clermont. Membre des diverses sociétés savantes de Rouen, il a été nommé correspondant de la Société centrale d'agriculture de Paris (1835), de la Société d'encouragement de Paris (1838), de l'Académie des sciences (1842), de l'Académie de médecine (1846), et d'un grand nombre de sociétés savantes des départements et des pays étrangers. Décoré en 1841, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 août 1857.

Homme pratique et préoccupé avant tout des applications utiles de la science, M. Girardin a publié : *Éléments de minéralogie appliquée aux sciences chimiques* (Paris, 1826, 2 vol. in-8, avec planches), avec M. Lecoq; *Nouveau manuel de botanique, ou Précis élémentaire de physique*

végétale (1827, in-18, avec planches), avec M. Juillet; *Considérations générales sur les volcans* (1830, in-8, Rouen). En 1835, il réunit en 2 vol. in-8 ses *Leçons de chimie élémentaire, faites le dimanche à l'École municipale de Rouen* (Rouen, plusieurs éditions, Paris, 1872-1875, 5<sup>e</sup> édit., 5 vol. in-8), ouvrage qui, entre autres récompenses, valut à l'auteur, de la part de l'empereur de Russie, la médaille en or des savants étrangers, en reconnaissance des progrès que sa traduction en russe avait fait faire en Russie à l'industrie chimique.

M. Girardin a encore donné : *Notice biographique sur Édouard Adam* (1837, grand in-8, avec planches); *Mémoires de chimie appliquée* (1839, in-8); *Du sol arable* (1842, in-8, 2 éditions); *Des fumiers considérés comme engrais* (1847, in-18, avec figures, 7 éditions); *Technologie de la garance* (1844, in-8); *Traité élémentaire d'agriculture* (2 vol. gr. in-18, avec figures); *Mélanges d'agriculture, d'économie rurale et publique et de sciences physiques appliquées* (1852, 2 vol. gr. in-18, avec figures); *Courte instruction sur l'emploi du sel en agriculture* (1853, in-16, 6 éditions); *Résumé des conférences agricoles sur les fumiers* (1854, in-16, 3 éditions); *Sur les Nouveaux engrais concentrés du commerce* (Rouen, 1854, in-16); *Moyens d'utiliser le marc de pommes* (1854, in-16, 4 éditions); *Des Marcs dans nos campagnes* (Rouen, 1854, in-16); *Considérations sur l'usage et l'abus de l'eau-de-vie et des autres liqueurs* (1864, in-8), etc.

Il faut ajouter à ces travaux un grand nombre de mémoires et d'articles publiés, de 1827 à 1831, dans le *Bulletin universel de Ferrussac*; depuis 1836, dans le *Journal de pharmacie et des sciences accessoires*; depuis 1842, dans le *Journal d'agriculture pratique* de M. Bixio, et depuis 1843, dans la *Normandie agricole*; cinq traités insérés dans les *Cent traités pour l'instruction du peuple* (1847-1849); un *Essai chimique et technologique sur le polygone tinctorium*, avec M. Preisser, de Rouen, et couronné en 1840 par la Société de pharmacie de Paris; un *Mémoire sur les fumiers*, auquel une médaille d'or a été décernée, en 1856, par la Société d'agriculture du Cher, et une foule de brochures.

**GIRARDIN** (Marie-Alfred-Jules), professeur et littérateur français, né à Loches (Indre-et-Loire) le 4 janvier 1832, commença ses études au collège de Châteauroux et les termina au lycée Charlemagne à Paris. Entré à l'École normale en 1852, il en sortit agrégé pour les classes de grammaire et les classes de lettres et professa successivement à Angers, à Douai et à Versailles. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 8 février 1877.

M. J. Girardin, dont les récits se sont fait remarquer par leur portée morale et patriotique, a publié en volumes : *les Braves gens* (1874, in-8) qui lui valurent le prix Montyon; *Nous autres* (1875, in-8); *la Toute petite* (1876, in-8); *Fausse route* (1876, in-8); *l'Oncle Placide* (1877, in-8); *le Neveu de l'oncle Placide* (1878-1879, 3 parties in-8); *Petits contes alsaciens* (1879, in-18); *Un peu partout* (1879, in-18); *les Gens de bonne volonté* (1879, in-8); *Chacun son idée* (1879, in-18); *la Disparition du grand Krause* (1879, in-18). Il a traduit de l'allemand *Mycènes* du Dr Schliemann (1879, in-8); imité de l'anglais sous le pseudonyme de J. Levoisin, *Tom Brown à l'école, la Terre de servitude* (d'après M. H. Stanley), *Pascalrel* (d'après Ouida), etc., et traduit du russe quelques contes populaires dispersés dans divers recueils. M. J. Girardin a collaboré à la *Revue*

, européenne, à la *Revue des Deux Mondes*, au *Journal de la jeunesse*, à la *Mosaïque*, etc. \*

**GIRARDOT** (Auguste-Théodore, baron DE), archéologue français, né à Paris, le 8 juin 1815, se fit recevoir avocat en 1836, et fut nommé conseiller de préfecture à Bourges en 1839. Sous-préfet de Montargis en 1852, il devint secrétaire général de la Loire-Inférieure en 1854. Membre de la Société des antiquaires de France, et, depuis 1840, du comité des monuments historiques, le baron de Girardot a été décoré de la Légion d'honneur, le 15 août 1852.

On a de lui : *Mémoires sur la généralité de Bourges, dressés en 1697, avec Introduction et Notes* (Bourges, 1843, in-8); *Essai sur les assemblées provinciales, et en particulier sur celles de Berry, de 1778 à 1790* (1845, in-8); *Pièces inédites relatives à l'histoire d'Écosse* (1846, in-4); *Histoire de la cathédrale de Bourges* (1849), avec M. H. Durand; *Curiosités de l'archéologie et des beaux-arts* (1855); *Des Administrations départementales de 1790* (Nantes, et Paris, 1857, in-8); *les Ministres de la République française* (1860, in-8); *les Artistes de Bourges depuis le moyen âge jusqu'à la Révolution* (1861, in-8); des articles ou mémoires dans les *Annales archéologiques* et les *Procès-verbaux* de la Société agricole du Cher (1841 et suiv.).

**GIRAUD** (Henri), ancien magistrat et député français, né en 1814, fut avocat, puis juge et président du tribunal civil de Niort, dont il devint président honoraire. Maire de la même ville en 1848, il donna sa démission au coup d'État du 2 décembre 1851. Aux élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, porté candidat dans l'arrondissement de Melle, il obtint 8868 voix, contre 10016 données à M. Aimé de la Chevrelière, représentant sortant, qui fut élu; mais cette élection ayant été invalidée, M. Giraud se représenta à l'élection complémentaire du 21 mai 1876, et l'emporta sur son adversaire avec 10 448 voix. Il prit place au centre gauche et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre suivant et fut réélu par 10 459 voix contre le même concurrent, candidat officiel, qui n'en eut que 10 001. Il est président de la Société d'agriculture des Deux-Sèvres.

**GIRAUD** (Charles-Joseph-Barthélemy), juriconsulte français, membre de l'Institut, ancien ministre, né à Pernes (Vaucluse), le 20 février 1802, fit son droit à Aix, y devint en 1830, professeur titulaire de la nouvelle chaire de droit administratif, et président de l'Académie de cette ville. Appelé à Paris, en 1842, il fut successivement inspecteur général des Facultés de droit, membre du conseil de l'instruction publique (1845), vice-recteur de l'Académie de Paris, et résigna ce dernier titre au 25 février 1848. En 1851, il a occupé à deux reprises le ministère de l'instruction publique, où son double passage fut marqué par des concessions aux anciens adversaires de l'Université. Il le quitta, la seconde fois, au 2 décembre, et fit partie de la Commission consultative. Au mois d'août suivant, à propos du projet de loi sur les biens de la famille d'Orléans, il se retira également du Conseil d'État, reprit son titre d'inspecteur général de l'enseignement supérieur pour l'ordre des lettres, et fut nommé à une des chaires de droit romain à la Faculté de Paris. Le 27 février 1861, il devint inspecteur général pour l'ordre du droit, en remplacement de M. Laferrière. M. Ch. Giraud

a remplacé, en 1842, le comte Siméon à l'Académie des sciences morales et politiques. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 25 avril 1847 et grand officier le 13 août 1866.

On a de lui : *Éléments de droit romain*, reproduits sous le titre d'*Introduction historique à l'étude de cette législation* (1835, in-8); *Recherches sur le droit de propriété chez les Romains* (1838, in-8); *Essai sur l'histoire du droit français au moyen âge* (1845, 2 vol. in-8); *le Traité d'Utrecht* (1847, in-8), ouvrage traduit qui a même année en allemand et en espagnol; *Des Libertés de l'Église gallicane* (1847, in-8); *Précis de l'ancien droit coutumier français* (1852, in-8); *les Tables de Salpenza et de Malaga* (1856, 2<sup>e</sup> édit., même année); *Novum Enchiridion Juris Romani, etc.*, (1873, in-18); *les Bronzes d'Osuna* (1875, in-8); des articles dans le *Journal des Savants*, la *Revue de législation*, et autres recueils; de nombreuses éditions avec des *Notices* (Fabrot, Pasquier, Z. Pons, Dubreuil), etc.

**GIRAUD** (Paul-Émile), archéologue français, ancien député, né à Romans (Drôme), le 27 novembre 1792, fut, après les journées de Juillet 1830, nommé maire de cette ville, conseiller général du département, et envoyé peu après à la Chambre des députés. Il y siégea au centre, et vit son mandat renouvelé jusqu'en 1846. Il a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1839.

M. Giraud a publié sur l'histoire et les origines de son pays : *Composition, mise en scène et représentation du mystère des Trois Doms, joué à Romans* en 1509 (1849, gr. in-8); *Aymar du Rivoil et sa famille* (1849, in-8); *Essai historique sur l'abbaye de Saint-Bernard et sur la ville de Romans* (1856, 2 vol. in-8); *la Correspondance de M. Paul-Émile Giraud avec quelques hommes de lettres* (1873, in-8); des *Fragments, Rapports et Dissertations archéologiques* (1843-1857), etc.

**GIRAUD** (Pierre-François-Eugène), peintre et graveur français, né à Paris, le 9 août 1806, suivit les ateliers de Théod. Richomme et de M. Hersent, et entra, vers la fin de 1821, à l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de gravure au concours de 1826. Il grava la *Vierge au coussin vert*, d'Andréa Solari (1830), puis s'exerça au pastel, ainsi qu'à la peinture historique, et revint en 1832 à Paris, où il exposa une suite de genre de toile et de portraits. En 1844, il visita l'Espagne, et en 1847 l'Orient et l'Algérie.

On a vu de lui aux Salons : *les Enrôlements volontaires* (1835); *le Prévôt Marcel sauvant le dauphin Charles* (1836); *l'Armée de Condé et de Coligny traversant la Loire, la Permission de dix heures* (1839); *la Promenade en coricolo, les Enfants du guide* (1840); *les Guêpes* (1843); *le Fétreux dans la campagne de Rome* (1846); *la Posada des Toreros*, pour le ministère de l'intérieur; *le Coup de vent, Incendie à Constantinople* (1853); les portraits du baron Mounier, du capitaine Géraud; les portraits au dessin de Justin, d'Hérolde, de MM. Jules Janin, Paulin, Mercier; de nombreux pastels, notamment la *princesse Mathilde*, le comte de Nieuwerkerke, Mme Mélingue, des *Enfants* et des types italiens (1833-1853); *le prince Jérôme*, la comtesse de Castiglione, pastels (1857); *Femmes d'Alger*, la *Bouquetière*, M. l'abbé Moret, la comtesse de Ségur (1859); *Henri IV dans la Tour de Saint-Germain des Prés*, *Bohémienne de Séville*, la *princesse Anna Murat*, *Paulin Ménier* dans le rôle de Choppart du Courrier de Lyon (1861); *Débordement du Nil*, *Moucharaby au Caire*, *Mme E. de Girardin* (1863); *Danseuse au Caire*, *Nuit parisienne* (1866); *la Sortie des Vêpres*,

*Fatma* (1868); *la Devisa* (1869); *la Confession avant le combat*, *les Chercheurs de simples* (1870); *le Message*, *la Porte défendue* (1872); *Départ pour l'armée de Condé*, *Désillusion* (1873); *All Kieff* (le Repos), *Marchande de bijoux au séraï* (1874); *les Bouquinistes* (1875); *le Marché aux fleurs sous le Directoire* (1876); *la Salle des Pas perdus*, *Retour du cabaret* (1877); *une Terrasse au bord du Nil*, *l'Agréable rencontre* (1878), etc. Il avait envoyé à l'Exposition universelle de 1855, outre la *princesse Mathilde* de 1853, le portrait de M. Mélingue, *De Paris à Cadix* et *Zapatéado*.

M. Eugène Giraud n'a guère signé comme graveur que deux œuvres importantes exposées toutes deux en 1833 : son envoi de Rome, *la Vierge au coussin vert*, et le *Portrait de Jean Richardot*, d'après P.-P. Rubens. Il a obtenu, pour la peinture, une 3<sup>e</sup> médaille en 1833, une 2<sup>e</sup> en 1863 et une mention en 1855. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le mois de mai 1851, il a été promu officier le 13 août 1866.

Son fils, M. Victor GIRAUD, né vers 1835, élève de Picot, débuta avec un certain éclat au Salon de 1867 par un *Marchand d'esclaves*, acquis par l'Etat; *le Retour du mari* (1868) et *le Charmeur* (1870) furent remarqués. — Il est mort à Paris pendant le siège en janvier 1871.

**GIRAUD** (Sébastien-Charles), peintre français, frère et oncle des précédents, né à Paris le 13 janvier 1819, entra vers la fin de 1835 à l'École des beaux-arts. Il visita l'Amérique, à la suite de l'expédition des îles Marquises (1843-47) et fit partie de la commission artistique conduite par le prince Napoléon dans les contrées du Nord (1856). M. Ch. Giraud a été décoré de la Légion d'honneur à son retour de Taïti, le 19 décembre 1847.

Il a exposé aux Salons, outre des tableaux de genre et de nombreux intérieurs, les sujets suivants : *Scène d'atelier*, *Souvenir d'Haïti* (1850-1853); *la Fin de la guerre d'Haïti*, *la Salle à manger de la princesse Mathilde* (1855); *la Pêche au phoque*, souvenir de son dernier voyage (1857); *le Salon de la princesse Mathilde*, *le Cabinet de M. de Nieuwerkerke* (1859); *Intérieur au xv<sup>e</sup> siècle*, deux autres *Intérieurs*, *Vue de Tinglyalla* (Islande) (1861); *Retour du chasseur*, *Intérieur d'une chambre au xv<sup>e</sup> siècle* (1862); *Intérieur d'une serre*, *Cabaret en Bretagne* (1865); *Musée Napoléon III au Louvre*, *Intérieur d'un salon* (1866); *Galerie des armes au musée de Cluny*, *la Salle des preuses au château de Pierrefonds* (1868); *Jeu de boules à Pont-Aven* (1869); *Retour de pêche* (1870); *Fileuses* (1873); *Débarcadère de Brientz* (1874); *L'Adieu* (1875); *Intérieur flamand* (1876); *la Cueillette des pommes* (1877); *un Dimanche en Bretagne* (1878), etc.

**GIRAUD-TEULON** (Marc-Antoine-Louis-Félix), médecin français, né à La Rochelle, le 30 mai 1816, fut élève de l'École polytechnique et de celle de Metz (1836-1839), puis fit sa médecine et fut reçu docteur à Paris en 1848, avec une thèse sur *le mécanisme de la respiration*. Jeté dans la politique par la révolution de Février, il fut nommé, en mars, commissaire de la République dans l'Ardeche et, le mois suivant, préfet des Hautes-Alpes, qu'il administra jusqu'en avril 1851. M. Giraud-Teulon reprit alors l'exercice de la médecine. Il a été élu membre de l'Académie de médecine, le 30 juin 1874, et décoré de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Mémoire sur le mécanisme des battements du cœur* (1855); *Traité de mécanique animale* (1856), couronné par l'Académie des

sciences; *Théorie de l'ophthalmoscope* (1857); *De l'influence des lunettes sur la vision binoculaire* (1860); *Physiologie et pathologie de la vision*, etc., (1861, in-8); *Leçons sur le strabisme et la diplopie* (1863, in-8), etc.

**GIRAUDON** (Félix-Jules), ancien représentant du peuple français, né à Lille, le 19 janvier 1811, et fils d'un maître serrurier, exerçait la même profession avant la révolution de 1848. Elu représentant du Nord par 120846 suffrages, il fit partie du Comité du travail. Comme la plupart des ouvriers envoyés à la Constituante, il vota, en général, avec la fraction modérée du parti démocratique, et repoussa particulièrement toutes les propositions inspirées par le socialisme. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche, combattit la politique de l'Élysée et appuya la demande de mise en accusation contre le président et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il retourna à son atelier.

**GIRAULT** (Jean), député français, né le 11 octobre 1825, à Saint-Amand (Cher), ne reçut qu'une instruction très élémentaire, et, dès l'âge de quinze ans, prit la direction du moulin paternel. En 1848, il organisa le comité démocratique de Saint-Amand et fut délégué par la garde nationale du pays pour assister à Paris à la fête de la Constitution. En décembre 1851, il contribua à calmer l'émeute populaire occasionnée par la nouvelle du coup d'État. A partir de ce moment, il cessa de s'occuper de politique pour se consacrer tout entier à l'amélioration de la meunerie de l'arrondissement. Ses efforts, secondés par ceux de son père et de son frère, furent couronnés de succès; à la fin de 1867, il se retira des affaires avec une aisance modeste et devint maire d'Allichamps.

Au mois de mai 1869, candidat de l'opposition démocratique dans la 2<sup>e</sup> circonscription du Cher, il obtint au premier tour de scrutin 8851 voix contre M. Massé, candidat officiel, qui en obtenait 8259, et fut élu, au second tour, par 11984 voix sur 23 524 votants. A la fin de septembre 1869, lorsqu'approchait l'expiration du délai légal de prorogation de la Chambre, M. Girault fut un des deux premiers qui s'associèrent à la proposition de M. de Kératry tendant à mettre le gouvernement en demeure de convoquer les députés le 26 octobre. Son élection, d'abord invalidée par la Chambre, sans discussion, fut, à la suite du plus violent tumulte, remise en délibération, et confirmée, grâce aux explications autobiographiques portées à la tribune par M. Girault (18-20 décembre 1869).

L'un des membres les plus actifs de l'opposition, il protesta énergiquement contre la déclaration de guerre de 1870, et rentra dans son pays après le 4 septembre. Il se porta sans succès aux élections générales du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale et aux élections complémentaires du 2 juillet suivant. Elu, le 20 février 1876, dans la 1<sup>re</sup> circonscription de Saint-Amand, par 6885 voix, il eut pour concurrent M. le baron de Corvisart, médecin de l'ex-prince impérial, qui n'en obtenait que 4186. M. Girault prit place à l'extrême gauche et vota pour l'amnistie pleine et entière. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant, par 8052 voix, contre 6343 obtenues par le même concurrent, devenu candidat officiel. Il alla siéger de nouveau à l'extrême gauche et prit part à quelques discussions dans les vérifications de pouvoirs; il demanda notamment et obtint une enquête sur

l'élection de M. Paul Granier de Cassagnac (28 février 1878). Il représente le canton de Saint-Amand, au conseil général du Cher.

**GIRERD** (Cyprien-Jean-Jacques-Marie-Frédéric), homme politique français, député, né à Nevers, le 1<sup>er</sup> mai 1832, est fils d'un ancien représentant du peuple, mort en 1859. Après avoir terminé ses études de droit, il s'inscrivit au barreau de Nevers et y fut choisi pour bâtonnier. Il fonda et dirigea le journal *l'Indépendant du Centre*, qui fit une vive opposition au gouvernement impérial. Nommé préfet de la Nièvre le 6 septembre 1870, il garda cette fonction jusqu'au 10 janvier 1871, se présenta aux élections du 8 février pour l'Assemblée nationale et fut élu, le troisième sur sept, par 36 435 voix. Il prit place sur les bancs de la gauche et fit partie du groupe de la gauche républicaine. Lors de l'élection de M. de Bourgoing, en mai 1874, M. Girerd donna lecture à la tribune de documents, publiés par le journal *la République de Nevers*, qui furent le point de départ d'une grande enquête sur les agissements du parti bonapartiste, et révélèrent l'existence du Comité dit de comptabilité. Au mois d'octobre 1874, M. Girerd fut battu par M. Bourgoing, aux élections pour le renouvellement partiel des conseils généraux, dans le canton de la Charité, qu'il représentait depuis trois ans. Lors des élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il obtint seulement 108 voix sur 381 électeurs du département, mais il fut élu député au second tour, le 20 février suivant, dans la 1<sup>re</sup> circonscription de Nevers, par 9221 voix contre 6200 environ, partagées entre ses deux concurrents. Il reprit sa place sur les bancs de la gauche, porta souvent la parole dans des discussions importantes, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 8798 suffrages, contre 5778 réunies par le candidat officiel et légitimiste M. Flamen d'Assigny. Après la formation du cabinet Dufaure, M. Girerd fut appelé, comme sous-secrétaire d'État, au ministère de l'agriculture et du commerce, par décret du 23 décembre 1877, et eut, dans cette situation, une grande part à l'organisation de l'Exposition universelle de l'année suivante.

**GIROT - POUZOL** (François-Jean-Amédée), homme politique français, député, né au Broc (Puy-de-Dôme), le 18 avril 1832, est fils d'un représentant à la Constituante de 1848 et petit-fils d'un conventionnel. Candidat de l'opposition en 1865, dans une élection partielle de la 2<sup>e</sup> circonscription du Puy-de-Dôme pour le remplacement du duc de Morny, il fut élu par 14 159 voix sur 26 429 votants et fit partie du petit groupe de l'opposition au Corps législatif. Il échoua aux élections de mai 1869, avec 12 721 voix sur plus de 28 000 votants. Nommé préfet du Puy-de-Dôme, après le 4 septembre 1870, il fut élu le 8 février 1871, représentant à l'Assemblée nationale, donna sa démission de préfet et se rendit à Bordeaux; mais ne pouvant se résoudre à voter les préliminaires de paix, il donna sa démission de représentant. Il ne rentra à l'Assemblée nationale, qu'à une élection partielle du 12 octobre 1873, où il obtint 79 825 voix. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine, se prononça contre l'état de siège et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, porté dans l'arrondissement d'Issore, il fut élu par 10 936 voix, contre 10 072 obtenues par M. Burin-Desroziers, ancien député officiel sous l'Empire et son con-

current aux élections de 1869. A la nouvelle Chambre, il suivit la même ligne politique et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 12 627 voix, contre 8884 réunies par le même concurrent, devenu candidat officiel. M. Giroit-Pouzol représente le canton de Saint-Germain-Lembron, au Conseil général du Puy-de-Dôme.

**GIROU DE BUZAREINGUES** (François-Louis-Édouard-Adrien), médecin français, député, né à Buzareingues (Aveyron), le 12 février 1805, est fils du physiologiste de ce nom, correspondant de l'Institut, mort en juillet 1856. Il commença ses études médicales à Montpellier et fut reçu docteur à Paris, en 1832, avec une thèse sur les *Maladies cutanées et l'emploi du goudron dans le traitement du prurigo*. Membre du Conseil général pour le canton de Requista, il fut nommé, en 1852, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement sur la première circonscription de l'Aveyron. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 18 260 voix sur 29 144 votants. Aux élections générales de 1869, moins ouvertement soutenu par le gouvernement, il obtint 18 775 voix, contre 9799 données à M. Rodat, candidat de l'opposition radicale. M. Giroit de Buzareingues a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1866.

On a de lui : *Essai sur le mécanisme des sensations, des idées et des sentiments* (1848, in-8), en collaboration avec son père, et différents mémoires insérés dans les recueils spéciaux.

**GIROUX** (André), peintre français, né à Paris, le 30 avril 1801, est fils du peintre Alphonse Giroix, devenu marchand de tableaux et de jouets d'enfants ; il débuta à dix-huit ans au Salon, par quelques sujets de genre, se tourna vers le paysage, qu'il étudia sous Thibault, et suivit les cours de l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de paysage historique, en 1825. De retour de Rome en 1831, il a continué, tout en voyageant, ses envois aux Salons. On cite de lui : les *Apprêts du marché* (1819) ; le *Cellier, l'Étable, le Marché à la marée* (1822) ; la *Halle aux poissons, Orphée et Eurydice, Vue de Capri, Site agreste de la Sabine, le Berger de Casaprota, Sieste-Quint et les Bohémiennes dans la campagne de Subiaco* (1831) ; les *Alpes françaises, les Ruines de Restschloss, Chalets* (1837) ; des *Sites, des Vues, des Ruines*, quelques sujets de genre (1837-1850) : *Usine d'éboueurs au Puy* (1857) ; *Souvenir du ravin de Golling, Autriche* (1863) ; la *Vallée de Grésivaudan près de Grenoble* (1866) ; la *Vallée de la Dranse dans la Haute-Savoie* (1868), etc. Cet artiste a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1822, une 1<sup>re</sup> en 1831, et la décoration en août 1837. — M. André Giroix est mort à Paris le 18 novembre 1879.

**GISKRA** (Charles), homme politique autrichien, né à Trubau (Moravie), le 29 janvier 1820, fut élevé chez les Pères Maristes et entra, en 1837, à l'Université de Vienne, où il fut reçu docteur en philosophie et docteur en droit. Attaché quelque temps au procureur de la cour, il devint, en 1846, professeur de sciences politiques à l'Université. A la révolution de mars 1848, il prit part au mouvement, s'occupa de l'organisation et de l'armement de la Légion des étudiants, et fut envoyé à la Constituante par sa ville natale. Après la révolution, il s'exila, put rentrer en Autriche en 1850, mais n'obtint la permission d'exercer sa profession d'avocat que dix ans plus tard et seule-

ment à Brunn, chef-lieu de la Moravie. Après l'inauguration du système constitutionnel en Autriche (1861), il fut élu député, se fit remarquer comme orateur et présida la Chambre en 1867. Appelé au ministère de l'intérieur au commencement de 1868, il eut à lutter contre les tendances fédéralistes du parti conservateur, tout en cherchant à donner satisfaction aux diverses nationalités de l'Empire. Il se prononça pour la réforme électorale, mal vu par ses collègues et par la cour, et se retira du ministère en avril 1870. Il reçut alors le titre de conseiller privé et prit la direction de la banque franco autrichienne de Vienne. Son nom fut encore mêlé au fameux procès de la concession du chemin de fer Lemberg-Czernowitz dont il avait été l'un des directeurs, et il lui fut alors défendu de paraître à la cour de l'empereur (mars 1875). — M. Giskra est mort à Vienne le 4 juin 1879.

**GIUDICI** (Paolo EMILIANI-) littérateur italien, né à Mussomeli, en Sicile, le 13 juin 1812, vivait à Florence depuis 1840, quand il fut appelé, comme professeur, à l'université de Pise en 1849 ; il dut quitter sa chaire trois mois après par suite du rétablissement de la domination autrichienne. Lors de la seconde délivrance de l'Italie, en 1859, il fut nommé professeur d'esthétique à l'Académie royale des beaux-arts de Florence et secrétaire de l'Académie en remplacement de son ami, le poète Niccolini, qui prit sa retraite. En 1867, il fut élu député au parlement italien, dans son pays natal qu'il avait quitté depuis trente années. — M. Giudici est mort en Angleterre en octobre 1872.

Ses travaux littéraires comprennent : *Histoire de la littérature italienne* (Storia della letteratura italiana, Florence, 1844, gr. in-8 ; 2<sup>e</sup> édit., 1853, 2 vol. in-18), ouvrage devenu classique ; la traduction de l'*Histoire d'Angleterre* de Macaulay (Ibid. 1856, 2 vol. in-8), et une *Histoire du théâtre italien* (Storia del teatro italiano ; Milan, 1860, in-8 ; 2<sup>e</sup> édit., Florence, in-18). On lui doit en outre une *Histoire des communes italiennes* (Storia dei Comuni, Florence, 1853-1854, 3 vol. in-18 ; 2<sup>e</sup> édit. 1855).

**GLADSTONE** (William-Ewart), homme d'Etat anglais, né le 29 décembre 1809, à Liverpool, est le troisième fils de sir John Gladstone, marchand écossais qui, à la suite d'une faillite, était venu s'établir dans cette ville où il avait amassé une immense fortune dans le commerce des Indes. Il fit de brillantes études au collège d'Eton et à l'université d'Oxford, et prit ses grades à cette dernière en 1832. Il venait à peine de terminer son éducation, lorsque, sur la présentation du duc de Newcastle, il fut envoyé, par les électeurs de Newark, à la première Chambre issue du bill de réforme (1832) ; son entrée dans la carrière parlementaire se fit sous les auspices des deux grands partis rétrogrades de l'époque, les ultra-tories et les ultra-protestants. Malgré sa jeunesse, il attira, par des discours pleins de vigueur et d'adresse, l'attention de ses collègues et se concilia l'estime de sir R. Peel, qui cherchait alors à rallier les débris du parti tory sous la bannière conservatrice. Dès que ce dernier eut ressaisi le pouvoir (1834), il le nomma lord de la Trésorerie, puis sous-secrétaire des colonies.

Revenu, au mois d'avril 1835, sur les bancs de l'opposition, M. Gladstone combattit vivement la politique de lord Melbourne, et intervint dans une question religieuse qui passionnait tous les esprits, en publiant son livre : *l'État dans ses relations avec l'Église* (the State in its relation to the Church ; Londres, 1838, 1 vol.). Il y posait



ce principe, fortement combattu par M. Macaulay dans la *Revue d'Édimbourg*, que l'homme, ayant des devoirs envers Dieu, indépendamment de ses devoirs envers la société, l'État qu'il faut assimiler à un individu, doit également avoir une religion et en professer le symbole; sa conclusion était qu'il fallait décourager toute autre religion que la religion d'État, non par la persécution ou les peines légales, mais par l'exclusion de tous les emplois civils et des distinctions nationales.

Le ministère whig ne tarda pas à succomber en proposant l'admission du sucre étranger (1841); sir R. Peel prit la direction des affaires et nomma M. Gladstone maître de la monnaie et vice-président du bureau de commerce, et le fit entrer dès lors au Conseil privé. M. Gladstone s'associa d'abord à une réduction partielle des droits d'importation sur des objets de peu d'importance. Chargé ensuite de préparer une révision générale des tarifs, ses investigations eurent pour résultat de le convertir tout à fait aux doctrines de la liberté commerciale; l'ancien protectionniste présenta en leur faveur un rapport dont toutes les conclusions furent adoptées. Au dehors, il apportait la même ardeur de propagande et n'hésitait pas à écrire dans les revues en faveur du libre échange. En mai 1843, il devint président du bureau de commerce, en remplacement de lord Ripon; mais la dotation du collège catholique de Maynooth, contraire à ses principes religieux, amena sa retraite en février 1845. L'année n'était pas expirée qu'il acceptait le portefeuille des colonies, laissé vacant par lord Stanley qui refusait d'appuyer le rappel des *corn laws* (décembre 1845); en même temps il se représentait, à cause des fonctions nouvelles qu'il allait occuper, devant ses électeurs ou plutôt devant le duc de Newcastle, qui lui retira son mandat législatif. Écarté de la Chambre, il ne put prendre part aux grands débats qui s'engagèrent, et quitta le pouvoir avec sir R. Peel, en juillet 1846.

Choisi aux élections de 1847 par l'université d'Oxford, distinction enviée par les plus illustres hommes d'État, M. Gladstone revint à la Chambre des Communes prendre, à côté de son chef, la direction du parti libéral conservateur; il combattit le papisme, repoussa le bill des titres ecclésiastiques et appuya l'admission des Juifs au Parlement, au grand mécontentement de ses commettants, ainsi que l'enquête proposée par M. Disraeli sur la détresse des classes agricoles. Ce dernier vote encouragea les espérances des protectionnistes, et en 1851, lorsqu'ils essayèrent de constituer un ministère, des ouvertures furent faites à M. Gladstone. Mais ce fut lui qui porta le dernier coup au cabinet Derby, en 1852, par une claire et savante réfutation du système financier des tories. Quelques jours après, il acceptait de lord Palmerston le poste de secrétaire d'État pour les colonies, puis celui de chancelier de l'Échiquier, qu'il occupa jusqu'en 1855. En 1858, il fut nommé commissaire extraordinaire de la reine aux îles Ioniennes.

M. Gladstone reprit, dans le nouveau ministère libéral de juillet 1859, son ancien portefeuille, contribua fortement au traité de commerce avec la France, et prépara résolument une transformation radicale du système de l'impôt, au risque d'ébranler sa position dans le ministère Russell-Palmerston (juin 1860). Ses combinaisons financières pour arriver à l'équilibre du budget, sans exagérer les impôts, ont causé dans les années suivantes une satisfaction très grande en Angleterre et excité l'admiration de toute l'Europe. Devenu, de tory, un des libéraux les plus avancés, il dut songer, à plusieurs reprises, à renoncer au

mandat de l'université d'Oxford qui avait toujours été confié à des députés tories; dans cette prévision, on disait que 800 électeurs du collège de Lancaster lui avaient offert la candidature (1861). Aussi, au mois de juillet 1865, ne fut-on pas étonné de voir sa candidature repoussée par l'université d'Oxford, fidèle aux traditions conservatrices, tandis que le South-Lancashire l'adopta pour représentant au Parlement.

Pendant une année encore, le ministère libéral dont M. Gladstone faisait partie eut à lutter à la fois contre les difficultés de la réforme électorale et contre les dangereuses agitations du fébianisme. La mort de lord Palmerston (18 octobre 1865) contribua à l'affaiblir, d'autres décès et retraites entraînèrent diverses modifications. Des mesures de rigueur et la suspension de l'*habeas corpus* (19 février 1866) comprimèrent l'émeute, en Irlande, sans la désarmer, puis un échec parlementaire dans la discussion du bill de réforme électorale força les ministres Russell et Gladstone à donner leur démission et à céder la place au ministère tory de lord Derby et M. Disraeli (6 juillet).

M. Gladstone, à peine sorti du pouvoir, entreprit une nouvelle et grande campagne dont le succès devait l'y ramener: ce fut le projet d'abolir l'Église privilégiée d'Irlande et de réaliser, au profit de ce pays ruiné par une aristocratie cléricale, la séparation de l'Église et de l'État. L'agitation excitée à cet effet se propagea au plus vite et entraîna l'opinion publique. Au commencement de l'année 1868, le projet de loi dont M. Gladstone était le promoteur, fut mis en discussion à la Chambre des Communes, malgré les demandes d'ajournement faites par le ministère (avril); le bill soutint les trois lectures et fut voté par la seconde Chambre (18 juin), mais repoussé par les Lords. L'agitation légale des adresses et des meetings redoubla, et M. Gladstone y prit une part prépondérante par ses circulaires et ses discours. Devant ce conflit, la Chambre des Communes avait été dissoute. Le corps électoral se prononça, à une forte majorité, pour la nouvelle réforme; mais personnellement, M. Gladstone fut battu dans le Lancashire, et n'arriva à la nouvelle Chambre que comme député du bourg de Greenwich qui l'avait choisi spontanément pour candidat. Il fut alors appelé à former lui-même un cabinet libéral, dans lequel il prit les fonctions de premier lord de la trésorerie, et s'adjoignit, entre autres collègues, M. Bright, l'un des plus ardents auxiliaires de toute agitation réformiste (décembre 1868).

L'acte principal du ministère Gladstone fut la reprise du projet de loi pour l'abolition de l'Église d'Irlande. Défendu puissamment par son auteur, il subit sans peine l'épreuve des trois lectures à la Chambre des Communes (mars-avril 1869), puis fut adopté par celle des Lords, mais avec des amendements qui en compromettaient la portée (juin-juillet). M. Gladstone demanda résolument à la seconde Chambre de les rejeter, et réussit à maintenir au projet de loi ses traits essentiels. Il fut soutenu dans cette grande lutte contre la Chambre haute par d'énergiques manifestations de l'opinion publique dont il était l'interprète.

Vers la fin de l'année 1869, à l'approche de l'expiration des traités de commerce, il se prononça pour leur renouvellement, dans le sens de la plus complète liberté. Relativement à l'Irlande, il présenta le « bill de tenure » modifiant les conditions de la possession des terres et du fermage en Irlande; mais en même temps, en présence de l'agitation fébianne toujours croissante, et de la nomination au Parlement, par les électeurs de Tipperary, d'O'Donovan Rossa, l'un des chefs du complot fébian, il demanda à

la chambre des Communes l'annulation de l'élection et le vote de mesures répressives. Il soutint ensuite la loi sur l'instruction primaire qui réservait complètement la question de l'enseignement religieux dans les écoles.

Les progrès accomplis à l'intérieur ne cachaient pas la faiblesse de la politique extérieure du cabinet libéral. Au moment de la guerre de 1870, M. Gladstone fit en effet les plus grands efforts pour désintéresser le sentiment public anglais des conflits européens et pour faire prévaloir une politique d'absolue neutralité. L'attitude de lord Granville, alors chef du Foreign office, convainquit bientôt la Prusse et les autres grandes puissances que l'intervention armée de l'Angleterre n'était point à craindre, et que son intervention diplomatique serait facilement éludée. Aussi, après les succès de l'armée allemande, le prince Gortschakoff put-il réclamer hautement pour la Russie, sans avoir à craindre un refus, la révision des traités de 1856 sur la neutralité de la mer Noire ; l'Angleterre avait abdicqué. Le cabinet Gladstone se retourna alors vers la France et essaya, en l'appelant à la conférence de Londres, de retarder une solution aussi précipitée de la question d'Orient. Il était trop tard ; la France, accablée par des désastres sans précédents, ne put que subir, comme son ancienne alliée, une révision avantageuse à la Russie, acceptée d'avance par l'Allemagne victorieuse. Les résultats de la guerre de Crimée étaient à jamais perdus. L'opinion publique se prononça très vivement contre le premier ministre, qu'on accusait d'avoir sacrifié les véritables intérêts du pays aux sympathies prussiennes de la reine Victoria. La nomination de M. Thiers comme chef du pouvoir exécutif de la République française décida M. Gladstone à reconnaître le nouveau gouvernement français, et à lui donner tardivement de formelles, mais platoniques assurances de sympathie.

Les soins réclamés par la réorganisation intérieure du Royaume-Uni continuaient d'ailleurs à absorber M. Gladstone. L'agitation irlandaise, toujours plus vive, l'avait contraint, à la fin de décembre 1870, à mettre en liberté les prisonniers féniens, sous condition de bannissement perpétuel. La pression du sentiment public, qui eut en cette circonstance un remarquable écho dans une ingénieuse fiction littéraire de M. Disraëli, intitulée : *la Bataille de Dorking*, le força de hâter la présentation du bill de réorganisation de l'armée, dont la principale clause, l'abrogation du droit d'achat des grades, fut sur le point de déterminer une véritable crise gouvernementale. La chambre des Lords ayant rejeté le bill, M. Gladstone, appuyé par la presse libérale, décida la reine à faire usage de sa prérogative royale et à prononcer par décret l'abrogation du droit d'achat. Cet acte d'énergie souleva le parti royal. La Chambre des lords prononça un vote de censure contre le gouvernement, à la majorité de 162 voix contre 82, et repoussa le bill du « vote au scrutin secret. » Le cabinet ne se retira pas devant la coalition des rancunes aristocratiques, et poursuivit la campagne entreprise en faveur des intérêts agricoles et manufacturiers, des tenanciers irlandais et des « ouvriers libéraux ». Pendant les vacances parlementaires de 1871, M. Gladstone prit la parole dans un nombre considérable de meetings, pour défendre son programme de politique d'abstention au dehors et de réforme sociale au dedans.

L'influence politique et la stabilité du gouvernement présidé par M. Gladstone furent un moment ébranlés, à part les incidents intérieurs, par les interminables négociations du Foreign office avec le cabinet de Washington, à propos du

règlement de l'affaire de l'*Alabama*, qui, grâce à l'arbitrage de la Suisse, se termina par le paiement d'une indemnité de 77 500 000 fr., au lieu de cinq milliards un instant réclamés. A la suite d'un bill de réforme sur l'instruction supérieure en Irlande, présenté par le ministère et repoussé par la Chambre des Communes, M. Gladstone offrit sa démission (13 mars 1873) ; M. Disraëli, chargé de constituer un nouveau cabinet, n'ayant pu y parvenir, M. Gladstone et ses collègues durent rentrer au pouvoir (20 mars), en déclarant qu'ils demandaient de nouveau l'appui du parti libéral. Mais l'opinion publique n'était plus avec lui : on critiquait les actes de sa politique intérieure et extérieure, et jusqu'aux réformes qu'il avait introduites dans les finances. Avec la conclusion onéreuse de l'affaire de l'*Alabama*, la guerre contre les Achantis qui ne devait avoir un dénouement heureux qu'après la chute du cabinet, la politique d'expectative à l'égard de l'Europe, étaient autant de griefs exploités par le parti conservateur. M. Gladstone résolut de s'en rapporter au jugement du pays lui-même, et, le 24 janvier 1874, la Chambre des Communes fut dissoute ; la réunion du nouveau parlement était fixée au 5 mars suivant. M. Gladstone, qui avait adressé aux électeurs de Greenwhich un manifeste longuement motivé, fut réélu, le 4 février, par 5968 voix ; mais la défaite du cabinet n'en était pas moins complète ; le parti libéral perdait plus de 130 sièges. M. Gladstone offrit, dès le 17 février, sa démission qui, cette fois, fut acceptée. Il fit ainsi, dans un discours prononcé à Birmingham, l'apologie de son administration : « Le ministère libéral sortira des affaires complètement à son honneur. Il laissera un excédant de recettes sur les dépenses sans exemple avant lui, le pays satisfait, le commerce dans un état de grande prospérité, les salaires à un taux qu'ils n'avaient jamais atteint, le paupérisme en décroissance rapide, la nation en paix avec le monde entier, l'armée et la marine plus solides et plus puissantes qu'à son entrée au pouvoir. Dans de telles conditions, la défaite vaut peut-être mieux que la victoire. »

M. Gladstone, remplacé par M. Disraëli, était aussitôt revenu aux travaux pour lesquels il avait montré de tout temps une grande prédilection : les questions religieuses et les études de littérature antique. Au mois d'octobre 1874, il publia dans la *Contemporary Review* un article sur le dogme de l'infailibilité et sur ses conséquences, qui souleva de vives polémiques et qui fut bientôt suivi de deux brochures dont le retentissement ne fut pas moins considérable : *les Décrets du Vatican dans leurs rapports avec l'obéissance civile* (the Vatican decrees in their bearing on civil allegiance) et *Rome et les nouvelles modes en fait de religion*.

La traduction de la première ne put obtenir en France l'estampille du colportage, et M. Gladstone s'en plaignit dans la préface de la seconde publication, à laquelle vinrent se joindre bientôt une réponse à ses adversaires : *le Vaticanisme* (the Vaticanism, 1875) et une remarquable étude, dans la *Quarterly Review*, sur les *Discours de Pie IX*.

Au milieu de ces polémiques, M. Gladstone refusa d'abord de devenir le chef du parti libéral ; dans une lettre rendue publique, adressée à lord Granville, il déclarait « qu'à l'âge de soixante-cinq ans et après quarante-deux années d'une vie publique laborieuse, il pensait avoir le droit de se retirer » (13 janvier 1875). Les événements qui précédèrent la guerre d'Orient ne tardèrent pas à l'arracher à ses études. Il se prononça énergiquement contre les Turcs, soit à la Chambre des com-

munes, soit dans diverses brochures, telles que *les Horreurs de la Bulgarie et la question d'Orient* (1876) et *les Leçons du massacre* (1877). Une lettre adressée au *Times*, en septembre 1876, sur la politique de lord Derby, ministre des affaires étrangères, et deux discours à la Chambre, en décembre 1876 et en février 1877, ne causèrent pas moins de sensation, mais n'exercèrent pas une action plus décisive sur l'attitude du gouvernement anglais devant le sanglant conflit de la Russie et de la Turquie. On remarqua aussi le discours prononcé par M. Gladstone en septembre 1877, lors de la pose de la première pierre de l'université de Nottingham. Il y exprimait de chaleureuses sympathies pour la France et son admiration pour notre sagesse politique manifestée par la résistance légale à l'acte du 16 mai.

Depuis, M. Gladstone continua de poursuivre de ses attaques la politique étrangère de ses successeurs; un discours qu'il prononça le 31 octobre 1878, à Bhyt, où il comparait la situation de l'Angleterre et de l'Afghanistan à celle de la France et de la Prusse en août 1870, souleva une vive désapprobation, même dans la presse libérale anglaise. Le 30 novembre suivant, à Greenwich, il dénonça la guerre avec l'Afghanistan, comme pouvant conduire à de nouvelles injustices qui entraîneraient la chute de l'empire des Indes. A la même époque, dans un grand article du *Nineteenth century*, intitulé *les Amis et les Ennemis de la Russie*, il s'attachait à démontrer que « les tories sont les vrais alliés du despotisme russe et que la politique de lord Beaconsfield était une politique d'hostilité gratuite et funeste » (fin décembre 1878). Pendant toute la durée de l'année suivante, les entraînements de la guerre contre les Zoulious, en Afrique, la reprise nécessaire des hostilités contre les Afghans, à la suite du massacre de Caboul, ainsi que, à l'intérieur, les griefs renaissants de l'Irlande, n'ont pas manqué de fournir au chef du parti libéral des sujets de campagnes contre le ministère (nov. 1879).

Comme orateur M. Gladstone s'est distingué d'abord dans la Chambre des Communes par le talent d'exposition, l'autorité des études spéciales et la pureté de la diction; familiarisé avec l'histoire, la théologie et les auteurs classiques, il en tirait des exemples qui donnaient à la discussion un aspect nouveau; ses compatriotes ont dit qu'il « parle affaire comme une dixième muse. » Ecrivain facile et fécond, il a publié, outre les brochures citées plus haut, les écrits suivants: *Des Principes de l'Eglise* (the Church principles, 1840); *Histoire des Etats-Romains* (History of the Roman States, 1851-1852, 3 vol. in-8), traduite de l'italien de Farini; *Lettre à lord Aberdeen* (1851), où l'auteur trace un tableau plein de vigueur des persécutions politiques exercées à Naples contre les patriotes; cette lettre produisit dans toute l'Europe la plus vive sensation; *Études sur Homère et sur l'âge homérique* (1861), etc. M. Gladstone a été élu associé étranger de l'Institut de France (Sciences morales) le 15 mai 1865.

Un frère aîné de l'ancien ministre, lord Thomas GLADSTONE, 2<sup>e</sup> baronnet du nom, né à Dingwall, près de Liverpool, en 1804, succéda au titre de son père en 1851. Il fit de bonnes études à Oxford et siégea plusieurs fois à la Chambre des Communes, de 1830 à 1842. Il est devenu, en 1861, député-lieutenant du Kincardineshire.

GLAIRE (l'abbé Jean-Baptiste), théologien et orientaliste français, né à Bordeaux, le 1<sup>er</sup> avril 1798, fit ses classes au séminaire de cette ville, et y commença sa théologie, qu'il vint terminer à celui de Saint-Sulpice, tout en suivant les cours de langues orientales. Il entra dans les ordres en

1822. Élève de Silvestre de Sacy et d'Eug. Bur-nouf, il se livra dès lors à l'enseignement des langues orientales. Il fit, de 1822 à 1834, au même séminaire, le cours d'hébreu de première année, suppléa, en 1825, Chaunac de Lanzac à la Sorbonne, le remplaça en 1831, et devint, dix ans après, doyen de la Faculté de théologie récemment réorganisée. Il prit, dans ce même intervalle (1833), les trois grades théologiques, reçut les titres de chanoine, puis de vicaire général honoraire de Bordeaux (1827 et 1851), et fut attaché en 1840 au chapitre métropolitain de Notre-Dame de Paris. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1845, et nommé, la même année, conseiller de l'Université. — Il est mort à Issy (Seine), le 25 février 1879.

On a de l'abbé Glaire: *Lexicon manuale hebraicum et chaldaicum* (1830, in-8), réédité en 1843 avec additions dans le titre et dans l'ouvrage; *Principes de grammaire hébraïque et chaldaïque* (1832, in-8, 3<sup>e</sup> édition, 1843); *Chrestomathie hébraïque et chaldaïque*, avec la *sainte Bible* en latin et en français, notes explicatives et réflexions morales (1834, 3 vol. in-4); *Torath Mosché*, le *Pentateuque*, etc. (1836-1837, 2 vol. in-8) : le 1<sup>er</sup> volume contenant la *Genèse* a été composé en société avec M. Franck; *Introduction historique et critique aux Livres saints* (1836, 6 vol. in-12, 2<sup>e</sup> édit., 1843); *les Livres saints vengés* (1845, 2 vol. in-8; 1874, 3 vol. in-8); un *Abrégé de l'Introduction historique* (1846, in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1853; 5<sup>e</sup> édit., 1870); *Manuel de l'hébraïsant*, contenant des *Éléments de grammaire hébraïque*, une *Chrestomathie* et un *Lexique* (Leipzig, 1856, in-12; 4<sup>e</sup> édit., 1873, in-18); *Concordances arabes du Coran*; *Principes de grammaire arabe* (1857 et 1861, in-8); *la Bible selon la Vulgate* (1863, gr. in-8), traduction avec un grand nombre de notes; *Dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques* (1867, 2 vol., gr. in-8), etc.; puis de nombreux articles dans *l'Encyclopédie du XIX<sup>e</sup> siècle*, *l'Encyclopédie catholique*, la *Bibliographie catholique*, etc.

GLAIS-BIZOIN (Alexandre). homme politique français, né à Quintin (Côtes-du-Nord), le 9 mars 1800, fut reçu avocat vers 1822, et s'associa aux luttes de l'opposition libérale contre la Restauration. Après la révolution de Juillet, il fut nommé conseiller général de son département et député de l'arrondissement de Loudéac, qui l'a constamment réélu jusqu'en 1848. Il prit place à l'extrême gauche, signa le *Compte rendu* de 1832, et réclama, sous tous les ministères, l'application complète des principes de 1789. Il monta souvent à la tribune, harcela le gouvernement de ses interpellations, et ne cessa de demander la diminution de l'impôt du sel, celle de la taxe des lettres et la suppression du timbre des journaux. Il prit une part active à la campagne des banquets réformistes et signa l'acte d'accusation présenté par M. Odilon Barrot contre le ministère Guizot. Après l'avènement de la République, il fut élu représentant par 92308 suffrages, le quatrième sur les seize élus des Côtes-du-Nord.

Président de la réunion démocratique du Palais-National, M. Glais-Bizoin vota ordinairement avec l'extrême gauche. Son nom fut particulièrement attaché à un amendement sur le droit au travail, qui fut rejeté le 14 septembre 1848, par 596 voix contre 187. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il rentra dans la vie privée. En 1863, il se présenta, comme candidat de l'opposition, dans la 1<sup>re</sup> circonscription des Côtes-du-Nord, et fut nommé par 12 827 voix sur 23 606 votants. Il siégea parmi les mem-

bres de la gauche, proposa ou soutint à la tribune plusieurs des amendements de l'opposition, et se fit, par la nature et la fréquence de ses interruptions, une sorte d'originalité. Aux élections générales de 1869, sa candidature, dans son département, réunit seulement 12 490 voix, sur 38 851 votants, contre 18 843 voix, données au candidat officiel, le général de La Motterouge. Porté comme candidat de l'opposition républicaine parlementaire, dans la 4<sup>e</sup> circonscription de Paris, aux élections partielles de novembre, il obtint au premier tour la majorité relative, avec 11 799 voix sur 28 704 votants, et fut élu, au 2<sup>e</sup> tour de scrutin, par 16 680 voix sur 20 904 votants.

Après l'avènement du ministère du 2 janvier 1870 et la publication du programme libéral de M. Emile Ollivier, il présenta, comme proposition complémentaire à la suppression des octrois, un projet de loi modifiant l'impôt sur les boissons; il réussit à faire accepter en partie une proposition de loi supprimant l'impôt du timbre sur les journaux et le remplaçant par un droit de poste sur les imprimés. Dans la séance du 18 juillet, il déclara qu'il avait voté contre la guerre, mais que, la guerre étant décidée, il donnait son concours le plus absolu aux dispositions prises par le gouvernement. Lors des premiers échecs de l'armée française, il proposa, le 11 août, au Corps législatif « de ne ratifier aucune convention ni traité, tant que les armées ennemies seraient sur le territoire », et signa le même jour, avec M. de Kératry, la motion d'appeler le maréchal Lebœuf et les fonctionnaires de l'intendance à la barre d'une commission d'enquête parlementaire.

La révolution du 4 septembre porta M. Glais-Bizoin au pouvoir. Il fut proclamé, à l'Hôtel de ville, membre du gouvernement de la Défense nationale, avec tous les députés de Paris. Un décret du 16 le déléguait, ainsi que MM. Crémieux et Fourichon, pour aller représenter, à Tours, le gouvernement central dans les départements non occupés par l'ennemi. Ces pouvoirs devaient durer autant que l'investissement de la capitale. Après l'entrevue de Ferrières et la proclamation de M. Jules Favre, une dépêche de M. Glais-Bizoin, en date du 7 octobre, annonçait que les départements s'organisaient et prépareraient la guerre à outrance. L'arrivée de M. Gambetta et les pouvoirs absolus qui lui furent attribués, à la fois comme ministre de la guerre et de l'intérieur, amoindrirent beaucoup l'importance de M. Glais-Bizoin. Il se borna dès lors à prendre part à toutes les mesures graves édictées par ses collègues en les contre-signant, telles que le décret de dissolution des conseils généraux (25 décembre), le décret dont M. Crémieux avait pris l'initiative, destituant les magistrats inamovibles, qui avaient fait partie des commissions mixtes (28 janvier 1871), et le décret concernant les élections à l'Assemblée nationale, qui déclarait inéligibles tous les anciens fonctionnaires de l'Empire. A ce moment, le désaccord entre le gouvernement de Paris et la délégation de Bordeaux était complet, mais sans constituer, comme le prétendaient les monarchistes, un état insurrectionnel contre le gouvernement central. M. Glais-Bizoin écrivit à ce propos à M. Grévy, président de l'Assemblée, une lettre rendue publique, démontrant que la délégation n'avait jamais songé à faire prévaloir son avis, autrement que par la persuasion. violemment attaqué par la presse qui, dès les premiers jours de février, l'accusait d'avoir vendu ses biens, réalisé sa fortune, et d'être passé en Angleterre, emportant les deniers publics, il répondit « que non seulement il avait servi son pays gratuitement pendant cinq mois et demi de pouvoir absolu, mais encore qu'il avait dépensé son avoir pour le service de

l'État. » Il ajoutait que l'échec du gouvernement de la Défense « était le fait d'élections beaucoup trop retardées et faites dans de malheureuses circonstances. » Aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il posa sa candidature dans le département des Côtes-du-Nord, mais la retira au dernier moment. Il ne fut d'ailleurs nommé dans aucun département. Au moment de l'insurrection du 18 mars, il vint à Paris pour se rendre compte de la portée du mouvement et fut arrêté, le 13 mai, par ordre du délégué à la sûreté générale, puis relâché le lendemain, sous la condition de ne point quitter la capitale et « de se présenter de temps en temps à l'Hôtel de Ville. » A la faveur de l'entrée des troupes régulières, il put s'échapper et arriver à Versailles, où il fut mis en état d'arrestation, le 27 mai, mais relâché immédiatement. Aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, il se présenta sans succès à Paris, et rentra depuis dans la vie privée. — M. Glais-Bizoin est mort à Lamballe, le 6 novembre 1877.

Il a paru, sous le nom de M. Al. Glais-Bizoin, plusieurs comédies : *Une vraie Bretonne ou un Cas pendable* (Saint-Brieuc, 1862, in-8); *Une Fantaisie* (Ibid., 1867, in-18); *le Vrai courage* (1868), etc. Au mois de juin 1868, il avait fondé, avec MM. Pelletan, Herold, Lavertujon, etc., un journal démocratique hebdomadaire, *la Tribune française*, dont il fut le directeur. Il a publié sur son rôle pendant la guerre : *Dictature de cinq mois*, mémoires pour servir à l'histoire du gouvernement de la Défense nationale (1872, in-18).

**GLAIZE** (Auguste-Barthélemy), peintre français, né à Montpellier, le 15 décembre 1807, élève d'Achille et d'Eug. Devéria, fit ses débuts au Salon de 1836 et se fixa à Paris. Après avoir traité d'abord le genre et les sujets religieux, il demanda à la littérature et aux idées romantiques des inspirations souvent heureuses. Il a cultivé avec succès la lithographie et le pastel.

M. Glaize a principalement exposé : *Luca Signorelli* (1836); *Après la guerre! Faust et Marguerite, Pauvre famille, Psyché, Fuite en Égypte* (1842); *les Baigneuses du palais d'Armide, Sainte Elisabeth de Hongrie* (1844); *Suzanne au bain, pastel*; *le Sang de Vénus, Dante écrivain son poème, la Mort du précurseur* (1848); *les Femmes gauloises* (1852); plusieurs portraits, entre autres celui de *Mme Ducos* et celui de *l'Auteur* (1853); *le Pilori, galerie des génies persécutés, grande toile historique qui fut très-remarquée*, et qu'il a lithographiée lui-même, *Ce qu'on voit à vingt ans* (1855); *Devant la porte d'un changeur, les Amours d'Yvencan* (1857); *Allocation de l'empereur à la distribution des aigles* (1852); *M. Louis Figuier* (1859); *la Pourvoyeuse misère, Autour de la gamelle, un Trou de meulière à La Ferté-sous-Jouarre* (1861); *les Écueils* (1864), tableau qui reparut à l'Exposition universelle de 1867; *Un esclavage* (1865); *la Mort et la volupté* (1866); *Mort de saint Jean le précurseur* (1868); *Insultes au Christ, une Facétie de Caligula* (1869); *Jésus rédempteur, Psyché abandonnée par l'Amour* (1870); *Spectacle de la folie humaine* (1872); *Salomé, la Mort de saint Jean, Hérodiade*, triptyque (1873); *les Cendres, une Allée à Rosebois* (1874); *la Femme adultère traînée devant le Christ, l'Insecte* (1875); *Cynique et philanthrope* (1876); *l'Aveugle et le Paralytique* (1877); *la Force* (1878); *Deux voisines* (1879), etc.

M. Glaize a obtenu une médaille en 1842, trois secondes en 1844, 1848 et 1855, une 1<sup>re</sup> en 1845, et la décoration en novembre 1855.

**GLAIZE** (Pierre-Paul-Léon), peintre français, fils du précédent, né à Paris, le 3 février 1842

montra de précoces dispositions pour la peinture et suivit à la fois les leçons de son père et celles de M. Gérôme. Il débuta aux salons annuels tout en concourant pour le prix de Rome et se fit remarquer par les envois suivants : *Trahison de Dala* (1859); *Samson pris par les Philistins, la Nymphe et la Faune*, peinture à la cire (1861); *Esope chez Xantus* (1863); *Samson rompant ses liens* (1864); *le Christ et les dix lépreux, les Nuits de Pénélope* (1866); *l'Egide* (1867); *Portraits de femmes* (1868); *la Jeune fille et la mort* (1869); *le Premier duel* (1870); *Mort de saint Louis*, portrait de M. P. Ferrier (1872); *Lucia* (1874); *une Conjuraton aux premiers temps de Rome* (1875), acquise par l'Etat pour le musée du Luxembourg; *Orphée* (1876); *Fugitifs, Mlle Jeanne Borie* (1877); *M. A. Glaize* (1878); *M. Gérôme* (1879). A l'Exposition universelle de 1878 figuraient le *Premier duel*, *une Conjuraton et les Fugitifs*, ainsi que le portrait de *Mme Glaize*.

M. Léon Glaize a peint divers tableaux pour les églises des Blancs-Manteaux, Saint-Louis d'Antin et Saint-Merry, ainsi qu'une copie des *Syndics* de Rembrandt. Outre deux mentions (1859, 1863) et le 2<sup>e</sup> prix de Rome (1866), il a obtenu trois médailles en 1864, 1866, 1868, et une médaille de 1<sup>re</sup> classe à l'Exposition de 1878. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 9 août 1877. \*

**GLANDAZ** (Antoine-Sigismond), jurisconsulte français, né à Paris, le 6 novembre 1792, fit ses classes au lycée Charlemagne, obtint le prix d'honneur de rhétorique au concours de 1808, et succéda à son père, en 1817, comme avoué au tribunal de la Seine. Il exerça ces fonctions jusqu'en 1853, et usa souvent avec succès du droit de plaider que lui donnait la date de sa réception. Plusieurs fois président de sa compagnie, il se retira avec le titre de président honoraire, créé pour lui. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 22 mai 1832. — Il est mort le 10 mars 1877.

M. Sigismond Glandaz a publié, avec M. Adolphe Chauveau : *Formulaire général et complet, ou Traité pratique de procédure civile et commerciale*, annoté, etc. (1853, 2 vol. in-8).

**GLANDAZ** (Justin-Antoine), frère du précédent, né à Paris, le 26 septembre 1800, avocat à Paris et membre du conseil de l'ordre en 1831, puis substitut du procureur du roi au tribunal de première instance de la Seine (1832), substitut du procureur général (1835), avocat général à la Cour de Paris en 1841, passa avec ce dernier titre, en 1847, à la Cour de cassation, où il devint conseiller, en juillet 1849 et conseiller honoraire en 1875. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 30 décembre 1854, et commandeur au 15 août 1869.

**GLANDAZ** (Etienne), frère aîné des précédents, président honoraire du tribunal de Nogent-sur-Seine et chevalier de la Légion d'honneur (1834), est mort le 18 juin 1875. — Un quatrième frère, aussi avoué à la Cour de Paris, eut lui-même un fils, M. Charles GLANDAZ, nommé juge suppléant au tribunal de la Seine en 1857 et devenu, en 1875, conseiller à la Cour d'appel de Paris.

**GLASER** (Josua, puis Jules), jurisconsulte et homme politique autrichien, né à Postelberg (Bohême), le 10 mars 1831, de parents israélites, étudia au gymnase de Vienne, suivit les cours de droit à l'Université de cette ville, puis à Zürich et fut reçu docteur en droit en 1854. Ayant embrassé le christianisme, il put suivre la carrière de l'enseignement de l'Etat et devint professeur de droit pénal à l'université de Vienne. Employé par le ministère à la préparation de divers projets

de lois, concernant la procédure criminelle, la presse, etc., il entra, en 1868, comme chef de division dans les bureaux de l'instruction publique; mais, à la chute du cabinet Hasner, il reprit sa chaire à l'Université, en 1870. Il fit depuis partie du Reichsrath, comme député de la ville de Vienne, et du Landtag de la Basse-Autriche. Appelé, le 25 novembre 1871, au ministère de la justice, dans le cabinet Auersperg, il apporta diverses améliorations dans l'institution du jury, la législation civile et les tribunaux administratifs. Il prit en outre une part active à tous les congrès de jurisconsultes allemands et présida celui de Salzbourg en 1876.

M. Glaser, outre des brochures ou des mémoires juridiques, réunis en volume (Vienne, 1875), a publié quelques ouvrages spéciaux tels que : *Procédure criminelle anglo-écossaise* (das engl.-schottische Strafverfahren, Vienne, 1851); il a édité, avec MM. Unger et Walther, le *Recueil des arrêts civils de la cour suprême de Vienne* (Sammlung von Civilrechte, Entscheid. des kais. obersten Gerichtshofs, Vienne, 1857-1876, 9 vol.).

**GLASS** (sir Richard Atwood), constructeur anglais, né à Bradford en 1820, fit ses études à Kings-Collège, s'occupa de la fabrication des câbles métalliques et fut plus tard l'un des fondateurs de la compagnie de construction et entretien des télégraphes. Dans son usine on fabriqua la moitié du premier câble transatlantique, soit 1250 milles environ. Le câble de 1866 a été tout entier fabriqué sous sa direction. C'est à la suite de ces travaux et de la réussite de son entreprise qu'il a été créé chevalier. Il quitta, en 1867, la direction de la *Telegraph construction and Maintenance Company* pour prendre celle de la compagnie anglo-américaine. Il a été élu membre du Parlement pour Bewdley en 1868. — M. Glass est mort le 22 décembre 1873.

**GLASSBRENNER** (Adolphe), écrivain satirique allemand, connu sous le pseudonyme d'*Adolphe Brennglas*, né à Berlin, le 27 mars 1810, fit ses études dans cette ville. Dès 1831, il rédigea une feuille critique, le *Don Quichotte*, que le gouvernement supprima en 1833. En 1841, après un court séjour à Vienne, il se fixa à Neu-Stréltitz. Chef du parti démocratique modéré de Mecklembourg-Stréltitz pendant la révolution de 1848, il fut exilé en 1850, et se retira à Hambourg. En 1858, il prit la rédaction du *Berliner Montagspost*. — Il est mort le 25 septembre 1876.

M. Glassbrenner a acquis une grande popularité par une revue satirique, dont le titre renferme un jeu de mots intraduisible en français : *Berlin, comme il est, mange et boit* (Berlin wie es ist... und trinkt; Berlin et Leipzig, 1832-1850, 31 cahiers). *Ist*, en allemand, comme *est* en latin, signifie également, pour l'oreille, *est et mange*. Plusieurs des personnages de cette satire devinrent des types populaires dans toute l'Allemagne. Parmi ses autres écrits, on cite : *la Vie du grand monde* (Leben und Treiben der feinen Welt; Ibid., 1834); *Vie populaire de Berlin* (Berliner Volksleben; Ibid., 1848, 3 vol.); *Tableau et rêve de Vienne* (Bilder und Träume aus Wien; Ibid., 1836, 2 vol.), que les allusions politiques firent interdire par la Diète germanique; *Calendrier populaire comique* (Komischer Volkskalender; Hambourg, 1846-1866); *l'Île de Massepain* (die Insel Marzipan; Ibid., 1851); *Mille et une Nuits comiques* (Komische tausend und eine Nacht; Ibid., 1852), et la comédie, *Gaspard l'homme* (Kaspar der Mensch, 1850), satire amère, inspirée par la ruine des espérances que

1848 avait fait naître; le *Monde à l'envers* (die verkehrte Welt; Berlin, 5<sup>e</sup> édit. 1865), etc.; puis des poésies: le *Nouveau roman du renard* (der neue Reinecke Fuchs; Leipzig, 1845) épopée comique et satirique; *Chansons prohibées* (Verbotene Lieder; Zurich, 1843), réimprimées sous les titres de *Chansons d'un poète de l'Allemagne septentrionale* (Lieder eines norddeutschen Poeten), et plus simplement de *Poésies d'A. Glassbrenner* (Gedichte von A. G.; Berlin, 1851; 4<sup>e</sup> édit. Vienne, 1864).

**GLEIG** (rév. George-Robert), littérateur anglais, né le 20 avril 1796, à Stirling, où son père était évêque de l'Eglise anglicane, étudia à Glasgow, puis à l'université d'Oxford et s'engagea, en 1812, comme volontaire dans un régiment qui faisait route pour Lisbonne, obtint une commission d'officier, prit part aux dernières guerres de la Péninsule, puis à la campagne d'Amérique (1814), et reçut une blessure grave à la prise de Washington. A la paix, il revint à Oxford pour achever ses études théologiques. Dès qu'il fut reçu docteur, il se maria, entra dans les ordres et reçut une des plus riches cures du Kent. Dans le calme de cette nouvelle vie, il écrivit le *Subalterne* (the Subaltern, 1825), récit destiné à retracer ses souvenirs militaires en Espagne. Ce livre, moitié roman, moitié histoire, eut beaucoup de succès. Chapelain de l'hôpital de Chelsea depuis 1834, M. Gleig fut nommé aumônier en chef de l'armée anglaise au mois d'avril 1844 et deux ans plus tard, inspecteur général des écoles régimentaires. Il résigna ses fonctions d'aumônier en 1875.

Les ouvrages de M. Gleig, tour à tour théologien, soldat, écrivain, voyageur, présentent une assez grande variété. Comme théologien, il a donné: *Histoire de la Bible* (History of the Bible), la *Cène* (Guide of the Lord's supper), et des *Sermons et conférences*. Comme historien, son mérite, rehaussé par de bonnes études, est plus en évidence: la *Guerre d'Amérique* (the Campaign of the British army at Washington and New Orleans); une *Histoire de l'Inde anglaise* (History of the British India, 4 vol.), les *Mémoires de sir Thomas Munro* (3 vol.) et de *Warren Hastings*, ainsi que la *Biographie des célébrités militaires de l'Angleterre* (Lives of the British military commanders, 3 vol.). Son *Histoire familière d'Angleterre* (Family history of England), présentée en scènes rapides et dans un style animé, est devenue promptement populaire.

Dans les œuvres d'imagination, à côté du *Subalterne*, nous citerons: les *Invalides de Chelsea* (the Chelsea pensioners, 1829), et l'*Histoire de Chelsea* (Chelsea hospital and its traditions, 1837); le *Hussard* (1837); *Allan Breck* (1843); les *Récits de Waterloo* (Stories of Waterloo, 1847); le *Dragon* (Light Dragoon, 1853), etc.; les *Chroniques de l'abbaye de Waltham*, le *Vicaire de campagne* (the Country curate); des esquisses de voyages sur l'Allemagne, la Bohême, la Hongrie (Germany visited, 1838); *Vielleries et nouveautés* (Things old and new), et des articles et nouvelles dans les divers recueils du jour.

**GLEIZAL** (Auguste), homme politique français, ancien représentant du peuple, député, né à Antraigues (Ardèche) le 17 novembre 1804, est fils d'un conventionnel mort en 1837. Il exerçait la profession d'avocat, lorsqu'il fut élu, en 1849, représentant à l'Assemblée législative, pour le département de l'Ardèche, le troisième sur huit, par 33 677 voix. Il siégea sur les bancs de la Montagne et rentra dans la vie privée au coup d'État du 2 décembre 1851. Il ne reparut qu'aux élec-

tions du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, et fut élu pour la 2<sup>e</sup> circonscription de Privas par 10338 voix, contre 5200 accordées au candidat bonapartiste. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine, vota avec la majorité de la Chambre, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. M. Gleizal fut réélu, le 14 octobre suivant par 9060 voix, contre 8777, obtenues par le candidat officiel et monarchiste, M. Deydier. Il représente le canton d'Antraigues au conseil général de l'Ardèche. \*

**GLEYRE** (Marc-Charles-Gabriel), peintre français d'origine suisse, né à Chevilly (canton de Vaud) le 2 mai 1806, suivit, en 1824, l'atelier de M. Hersent, puis partit l'année suivante pour l'Italie, et de là pour l'Orient. Il ne revint qu'en 1833, et donna au Salon de 1840 un *Saint Jean sous l'inspiration de la Vision apocalyptique*. Il exposa en, 1843, le *Soir*, qui fut acheté pour le Luxembourg; en 1846, les *Apôtres allant prêcher l'Évangile*; en 1849, la *Danse des Bacchantes*, plusieurs fois reproduite par la gravure.

L'absence de M. Gleyre fut remarquée, dans l'école française, à l'Exposition universelle de 1855. Il avait cessé depuis six ans ses envois aux Salons par mécontentement des sévérités du jury pour un de ses tableaux; mais il ne cessa pas de produire. On cite encore de lui: *L'Écho*, acquis par la Russie; une *Pentecôte*, commandée pour l'église Sainte-Marguerite; puis quelques tableaux destinés à l'Allemagne, à la Suisse, notamment pour ce dernier pays, la *Mort du major Davel*, les *Romains passant sous le joug* (1854), au musée de Lausanne, *Penthée et les Ménades*, au musée de Bâle, etc. — M. Gleyre est mort à Paris le 5 mai 1874.

**GLIDDON** (George), antiquaire et voyageur anglais, naturalisé Américain, est né dans le Devonshire, en 1809. Il vint s'établir jeune encore à Alexandrie, où son père dirigeait un établissement industriel, et se livra d'abord lui-même à des opérations commerciales. Par suite de ses relations avec l'Amérique, il fut pris pour consul au Caire, par les États-Unis. Il remplit ces fonctions pendant trois ans et eut un rôle assez important dans les intrigues dont l'Égypte fut le théâtre, lors de la guerre entre la Porte et Méhémet-Ali (1840). Adversaire déclaré de ce dernier, il dut quitter l'Égypte et passa aux États-Unis.

M. Gliddon ouvrit dans différentes villes des cours publics sur les hiéroglyphes, et popularisa le nom de Champollion. Il a publié beaucoup de brochures sur l'Égypte ancienne et moderne, notamment: *Otia Egyptiaca* (Londres, 1846, in-8). Plus tard, il s'associa au docteur Nott, de Mobile, pour la publication des *Types de l'humanité* (Philadelphia, 1853), ouvrage d'ethnologie, qui, pour ses tendances esclavagistes, eut un grand succès dans les États du Sud.

**GLINKA** (Feodor-Nicolaïewicz), littérateur russe, né en 1788, dans le gouvernement de Smolensk, sortit à dix-sept ans du corps des cadets, et fit la campagne d'Austerlitz, en qualité d'officier. Ses goûts littéraires le poussèrent à demander son congé; il l'obtint et se retira dans un petit domaine de sa famille, sur les confins du gouvernement de Smolensk. Il reprit pourtant du service en 1812, et fit les campagnes, contre la France, comme adjudant, jusqu'à la paix définitive de 1815. Il fut alors attaché, comme colonel, au gouverneur militaire de Saint-Petersbourg. Envoyé en disgrâce, comme conseiller, à

Petrosawodsk, il en revint, en 1816, et fut nommé président de la Société libre des amis de la littérature russe.

M. Glinka, l'un des principaux écrivains militaires de la Russie, a publié : *Lettres d'un officier russe sur les campagnes de 1805 à 1806 et de 1812 à 1815* (Moscou, 1815-1816, 8 vol.) ; *Chmjelnicki, ou l'Afranchissement de la Petite-Russie* (Petersbourg, 1818, 2 vol.) ; *le Cadeau aux soldats russes* (ibid., 1818). Comme poète, il a composé un certain nombre de chants de guerre, écrits au bivouac, pendant ses campagnes. On a en outre de lui une traduction des *Psaumes*, du *Livre de Job* et des *Prophètes* (1826), et de longs poèmes, tels que : *Souvenirs de la campagne de 1812, Essais allégoriques* (1826) ; *la Carélie ou la captivité de Martha Johannowna* (Karelja ili satostchenije Marfu Johannowny ; Petersbourg, 1830), ouvrage qui eut un succès populaire ; enfin, *Peintures de la bataille de Borodino* (Otscherki Borodinskawo Srachenija ; ibid., 1839).

**GLOVER** (sir John Howley), marin et administrateur anglais, né à Cologne (Prusse), en 1829, entra de bonne heure dans la marine, fut promu lieutenant en 1851, prit part en 1854 à la campagne de la Baltique et quitta le service en 1862, avec le grade de capitaine de vaisseau, pour entrer dans l'administration coloniale. Nommé gouverneur de Lagos, île et port de Guinée, il y organisa un corps de police armée, composé de mahométans émigrés et soumit les tribus hostiles du voisinage. En 1873, commissaire spécial des établissements anglais de la côte d'Or, il eut l'ordre de lever une armée, pour coopérer à la guerre des Anglais contre les Ashantis ; il réunit 12 000 hommes, franchit, en décembre 1873, le fleuve Volta et était à vingt milles de Coomassie, au moment de la prise de la capitale des Ashantis par sir G. Wolsely. Il traversa cette ville et put atteindre la côte sans difficulté. A son retour en Angleterre, le parlement lui vota des remerciements, et il fut créé chevalier grand-croix de l'ordre de Saint-Michel et Saint-George (1874).

**GLUMER** (Claire DE), femme de lettres allemande, née à Blankenbourg, le 18 octobre 1825, fille d'un réfugié allemand qui résida longtemps en France, fut élevée dans une pension de Weisenbourg (Alsace). Elle entra en Allemagne avec son père, à la révolution de 1848, séjourna à Dresde avec son frère, qui fut banni de Saxe en 1851, pour avoir pris part à une insurrection, habita Wolfenbüttel, et ne put rentrer à Dresde qu'à l'amnistie de 1859.

Elle s'est fait connaître par des travaux littéraires personnels et par des traductions. Parmi les premiers nous mentionnerons : *Mythologie allemande* (Mythol. der Deutschen, 1856) ; *Femmes célèbres* (Berühmte Frauen, 1856) ; *Souvenirs de Wilhelmine Schroeder-Devrient* (Erinnerungen an Wilh. Schroeder-Devrient, 1862) ; *De la Bretagne* (Aus der Bretagne, 1867) ; *Nouvelles* (Vienne, 1862, 3 vol.) ; *Dame Domina* (Frau Domina, 1873), etc. Elle a traduit l'*Histoire de ma vie* de George Sand, l'*Histoire de Napoléon* de Lanfrey, etc.

**GLYN** (Isabella), artiste dramatique anglaise, née à Edimbourg, le 22 mai 1823, manifesta dès l'enfance pour le théâtre un penchant décidé, que combattit sa famille, attachée à l'Eglise presbytérienne. Un moment, elle eut l'idée d'aborder la scène française, et prit même des leçons de Michelot, au Conservatoire de Paris (1846). Soutenue par les conseils de Charles Kemble, le grand tragédien, qui l'avait initiée à l'étude

de Shakespeare, miss Glyn débuta, le 8 novembre 1847, dans le rôle de lady Constance du *Roi Jean*, au théâtre royal de Manchester. Elle fut, la même année, engagée pour Londres, qu'elle ne quitta plus que pour donner des représentations dans les comtés. Ses meilleurs rôles furent les héroïnes de Shakespeare, Volumnie de *Coriolan*, Marguerite d'Anjou, Portia, Isabelle, Cléopâtre, etc. En 1868, elle avait pris sa retraite, lorsque, sa fortune ayant été compromise par un incendie, elle se mit à faire dans tout le royaume des lectures publiques de Shakespeare, qui eurent un grand succès, et, à la fin de 1869, un impresario américain l'engagea pour aller faire des lectures semblables aux États-Unis.

**GNEIST** (Rodolphe), jurisconsulte et homme politique allemand, né à Berlin le 13 août 1816, entra à l'Université de Berlin en 1833 et fut reçu docteur en droit en 1839. Après avoir visité l'Italie, la France et l'Angleterre, il devint juge suppléant au tribunal supérieur de Berlin et professeur extraordinaire à l'Université. Il se présenta sans succès aux élections pour l'Assemblée nationale de 1848, et se démit, deux ans plus tard, de ses fonctions de juge. Elu député en 1859, il fit partie du centre gauche et devint un des orateurs les plus écoutés de la majorité libérale ; en 1864 il fut le défenseur des chefs polonais du grand-duché de Posen, accusés de haute trahison. Dans l'Assemblée constituante de l'Allemagne du Nord, et plus tard dans le Reichstag de l'Empire, il fit partie des commissions d'organisation de l'armée fédérale, des affaires ecclésiastiques, etc. En dehors de ses travaux parlementaires, il fut président de divers congrès. En février 1879, il combattit au Reichstag, avec son collègue M. Haenel, la demande en autorisation de poursuites contre deux députés socialistes, qui fut repoussée à la presque unanimité.

Professeur distingué, M. Gneist a fait des cours très suivis sur l'histoire du droit constitutionnel en France et en Angleterre. Il a publié : *les Contrats formels en matière d'obligations* (die formellen Verträge des neuernroem. Obligationenrechts ; Berlin, 1845) ; *Syntaxma institutionum* (Leipzig, 1858) ; *le Droit constitutionnel et administratif moderne en Angleterre* (das heutige engl. Verfass. und Verwaltungsrecht ; ibid., 1860, 2 vol. 2<sup>e</sup> édit., 1867) ; *Administration, justice, droit* (Verwaltung, Justiz, Rechtsweg ; ibid., 1869) ; *le Selfgovernment anglais* (Engl. Selfgovernment ; ibid., 1871) ; *Compétence judiciaire* (Rechtsstaat ; ibid., 1872) ; *Quatre questions sur la procédure criminelle allemande* (Vier Fragen zur Deutschen Strafprocessordnung ; ibid., 1875), etc.

**GOBAT** (Samuel), évêque anglican de Jérusalem, né en 1799, à Crémène (canton de Berne), fut chargé, en 1825, d'aller prêcher l'Évangile aux Abyssins et de leur porter une édition des quatre Évangiles, imprimée en langue amharique, aux frais de la Société biblique de Londres. Après avoir étudié l'arabe à Paris et à Londres, il se rendit au Caire (1826) avec Christian Kugler, natif du Wurtemberg. Les deux missionnaires ne purent pendant trois ans, à cause de la guerre, passer au lieu de leur destination. M. Gobat se rendit à Gondar, où la langue amharique est parlée. Les habitants se montrèrent fort dociles à ses instructions. Mais la mort de son compagnon et la reprise des hostilités le forcèrent de quitter la contrée (1833). Son *Journal d'un séjour en Abyssinie pendant les années 1830-31-32* (Paris, 1834, in-8, avec carte et portrait ; 2<sup>e</sup> édit., Londres, 1847), fait connaître l'état du christia-

nisme en Abyssinie, et contient des entretiens théologiques de l'auteur avec les indigènes.

Après avoir été missionnaire à Malte, M. Gobat fut nommé, en 1846, évêque d'Angleterre et d'Irlande à Jérusalem, avec juridiction sur la Syrie, la Chaldée, l'Égypte et l'Abyssinie. — Il est mort à Jérusalem, le 12 mai 1879.

**GOBINEAU** (Joseph-Arthur, comte DE), diplomate et littérateur français, né à Bordeaux en 1816, entra de bonne heure au ministère des affaires étrangères et y fut chef du cabinet. Nommé secrétaire de légation à Berne en 1851, il devint, en 1855, secrétaire d'ambassade. Après avoir passé trois ans à Téhéran, comme ambassadeur, il fut appelé successivement aux postes de ministre plénipotentiaire à Athènes, en 1864, à Rio-de-Janeiro, le 27 mars 1869, à Stockholm, le 12 juin 1872 et admis à la retraite au mois d'août 1877. Officier de la Légion d'honneur, le 1<sup>er</sup> décembre 1855, il a été promu commandeur le 15 août 1868.

M. le comte de Gobineau s'est fait connaître par des travaux d'histoire, de critique, de philosophie et d'épigraphie, concernant les pays où il avait séjourné; il a publié : *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855, 4 vol. in-8); *Lectures des textes cunéiformes* (1858, in-8); *Trois ans en Asie* (1859, in-8); *Voyage à Terre-Neuve* (1861, in-18); *Traité des écritures cunéiformes* (1864, 2 vol. in-8, avec tableaux); *les Religions et les philosophes dans l'Asie centrale* (1865, in-8); *l'Abbaye de Typhaines* (1867, in-18); *Histoire des Perses* (1869, 2 vol. in-8); *Souvenirs de voyage* (1872, in-18); *Nouvelles asiatiques* (1876, in-18); *la Renaissance*, scènes historiques (1877, in-18). On a de lui également quelques volumes de poésies : *les Cousins d'Isis*, poème dramatique (1844, in-8); *la Chronique rimée de Jean Chouan et de ses compagnons* (1846, in-18); *l'Aprhoessa*, (1869, in-18); *les Pliades* (1874, in-18); *Amadis*, poème épique en six chants (1876, in-18). \*

**GOBLET** (Réné), homme politique français, député, né à Aire-sur-la-Lys, le 26 novembre 1828, se fit inscrire au barreau d'Amiens, concourut, sous l'Empire, à la création d'un journal libéral, *le Progrès de la Somme*, et fut nommé procureur général près la Cour d'appel de cette ville le 7 septembre 1870. Il donna sa démission en 1871 afin de se présenter aux élections générales pour l'Assemblée nationale, mais ne fut élu qu'aux élections complémentaires du 2 juillet, par 75 503 voix sur 115 084 votants. Il s'inscrivit au groupe de la gauche républicaine et se fit bientôt remarquer, comme orateur; il prit part à plusieurs discussions, notamment à celle relative à la revision des pensions accordées aux fonctionnaires de l'Empire. Il adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles.

Aux élections générales du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, M. Goblet échoua, dans la 2<sup>e</sup> circonscription d'Amiens, au scrutin de ballottage, après avoir obtenu au premier tour une minorité de 8969 voix. L'année suivante, aux élections qui suivirent la dissolution de la Chambre des députés, il fut porté dans la 1<sup>re</sup> circonscription d'Amiens, en remplacement de M. Barni, forcé par sa santé de renoncer à la vie parlementaire, et fut élu par 13 279 voix contre 9070 accordées à M. de Faverney, candidat officiel et monarchiste. M. Goblet reprit sa place sur les bancs de la gauche et fut nommé membre de la commission d'enquête électorale ordonnée par la Chambre, puis sous-secrétaire d'État à la justice (février 1879). Maire d'Amiens, il représente le canton nord-est de cette ville au Conseil général de la Somme.

**GOBLET D'ALVIELLA** (le comte Eugène), publiciste belge, né à Bruxelles, le 10 août 1846, est le petit-fils du général de ce nom, mort en 1873. Il compléta ses études à Paris et, après avoir été reçu docteur en droit et en sciences politiques et administratives à l'Université de Bruxelles, se fit inscrire au barreau de cette ville. Conseiller provincial du Brabant pour le canton de Bruxelles (1872-78), il fut élu député de cet arrondissement, le 11 juin 1878, et appelé par son âge au poste de secrétaire de la Chambre. Il fit partie, en 1872, de l'expédition du général belge Lacroix dans le Sahara, et en 1875, après avoir accompagné le prince de Galles dans l'Inde, il fit une excursion dans l'Himalaya vers les frontières du Tibet.

Outre un travail rédigé sur les notes du général Goblet d'Alviella (*l'Établissement des Cobourg en Portugal*, Brux., 1869), on cite de lui : *Désarmer ou déchoir*, essai sur les relations internationales (1872, in-8); *Sahara et Laponie* (1876, in-18 illustré); *Parie perdue*, roman de mœurs belges (1877, in-18); *Inde et Himalaya* (même année, in-18 illustré). M. Goblet d'Alviella qui a collaboré à *la Revue des Deux Mondes*, dirige *la Revue de Belgique*, publication mensuelle, politique et littéraire.

**GODEBSKI** (Cyprien), sculpteur polonais, né à Méry-sur-Cher, le 30 octobre 1835, est fils d'un littérateur polonais Xavier Godebski, mort en 1869. Il fit ses études à l'École polonaise des Batignolles, où son père était professeur, suivit l'atelier de Jouffroy et exposa au salon de 1857, un buste en plâtre : *l'Amiral Lassus*. Résidant soit en Gallicie, soit à Saint-Petersbourg, il a exposé rarement aux salons de Paris; nous citerons néanmoins de cet artiste : *la Pologne*, groupe en plâtre (1864); *le Réveil*, statue en marbre, et *Rossini*, buste en marbre (1866); *l'Enfant au cheveau*, groupe en marbre (1867); *la Délivrance*, statue en marbre (1872); *Odium*, buste en plâtre galvanisé (1876); *Portrait de M...* (1876), appartenant au théâtre impérial de Pétersbourg; *Moujik ivre*, buste en marbre (1877); *Portrait de M. Vieuxtemps*, buste en marbre (1878), etc. On lui doit en outre la décoration de l'Hôtel des Invalides de Lemberg (Gallicie); les statues en marbre des généraux *London* et *Lassy* pour l'arsenal de Vienne; la statue du violoncelliste *F. Sereais*, pour la ville de Hal (Belgique); le monument du compositeur polonais *Moniuszko*, pour la cathédrale de Varsovie; celui de *la Guerre de Crimée*, pour la ville de Sébastopol; celui de *Théophile Gautier* au cimetière Montmartre (1874), la décoration du *Café de Paris* (1878), etc. M. Godebski est membre de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Petersbourg et chevalier de l'ordre de Léopold de Belgique. \*

**GODEFROID** (Dieudonné - Joseph-Guillaume-Félix), célèbre harpiste belge, né à Namur, le 24 juillet 1818, d'une famille d'artistes, cultiva d'abord le piano et commença la harpe à l'âge de onze ans. L'année suivante, on l'envoya au Conservatoire de Paris, où il eut pour professeurs, de 1829 à 1835, MM. Nadermann et Labarre. Dès l'âge de treize ans, il composa un *Trio pour piano, violon et violoncelle*, qui est resté une de ses meilleures œuvres. En 1836, après la mort de son père et de sa mère, il se mit avec une nouvelle ardeur à étudier la harpe et à écrire pour cet instrument. Il avait dix-neuf ans quand il écrivit la gracieuse *Danse des sylphes*.

M. Godefroid a agrandi le domaine de la harpe comme virtuose et comme compositeur. La magistrale habileté de son jeu l'a fait surnommer le « Paganini de la harpe. » Outre les deux compo-



sitions déjà citées, on a de lui : *le Réveil des fées*; *Robert le Diable*; *Études de style et de force*; *le Réve*; *la Mélancolie*; *les Gouttes de rosée*; *les Adieux*; *la Harpe d'or* (1858); des morceaux de chant, etc.

M. Félix Godefroid avait trois frères et cinq sœurs; l'un de ses frères, Jules GODEFROID, compositeur de beaucoup d'espérance, est mort prématurément, après avoir fait jouer à l'Opéra-Comique *le Diadème* et *la Chasse royale*. Une société philharmonique, à Namur, porte son nom.

**GODEFROY** (Frédéric), littérateur français, né à Paris en 1826, est auteur de diverses publications importantes pour notre histoire littéraire : *le Lexique comparé de la langue de Corneille et de la langue du XVII<sup>e</sup> siècle en général* (1862, 2 vol. in-8); et *Histoire de la littérature française depuis le XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours*, suite d'études et de modèles de style qui doit former 9 volumes (1859-1877, tom. I-V, in-8) : ce dernier ouvrage a obtenu de l'Académie française le prix Lambert en 1861. M. Godefroy a donné en outre des éditions annotées des *Œuvres choisies* de Massillon, et des *Caractères* de La Bruyère.

**GODELLE** (Camille), homme politique français, ancien représentant, sénateur, né le 30 juillet 1804, à Guise (Aisne), étudia la droit à la Faculté de Paris, s'établit comme notaire dans sa ville natale et vendit sa charge en 1839. Nommé représentant de l'Aisne à l'Assemblée législative, il s'associa par ses votes à la politique de la majorité. Il fut rapporteur des projets de loi sur les banques cantonales (1849), sur la responsabilité des gérants de journaux (1850) et sur la révision de la Constitution (1851). Après le 2 décembre, il siégea à la commission consultative, fut nommé conseiller d'État le 25 janvier 1852, dans la section des finances, dont il devint président, puis appelé au Sénat par décret du 5 octobre 1864. M. Godelle, décoré de la Légion d'honneur en 1853, a été promu officier en 1858 et commandeur le 14 août 1868. — Il est mort à Nouvion le 31 octobre 1874.

**GODELLE** (Camille), magistrat et homme politique français, député, né à Guise (Aisne), le 21 octobre 1832, est fils du précédent. Il fit son droit à Paris et fut reçu docteur en 1856, avec une thèse *des Donations entre époux*. Nommé la même année substitut à Chateauroux, il passa à Colmar en 1859 et devint avocat général en 1864. Après le 4 septembre, resté sans fonctions, il fut appelé par M. Dufaure, le 19 octobre 1871, au poste de procureur général à Nancy, et entra au ministère de la justice, comme directeur des affaires criminelles et des grâces, le 4 août 1874. A la rentrée aux affaires de M. Dufaure, il passa, le 1<sup>er</sup> juin 1875, à la Cour de cassation comme avocat général. Aux élections du 14 octobre 1877, il fut le candidat officiel dans la 1<sup>re</sup> circonscription de Vervins, contre M. Soye, un des 363, et fut élu par 7479 voix, contre 6925 obtenues par son concurrent. Son élection ayant été invalidée, il se représenta avec une profession de foi bonapartiste et hostile au gouvernement, fut révoqué de ses fonctions, le 2 avril 1878, et échoua, le 7 avril suivant, avec 7387 voix, contre le même concurrent, qui fut élu par 7738. La mort de l'amiral Touchard, en janvier 1879, lui ouvrit les portes de la Chambre : porté par le parti de l'Appel au peuple dans le 8<sup>e</sup> arrondissement de Paris, il obtint, le 6 avril 1879, la plus forte minorité sur les deux autres candidats conservateurs, et fut élu, le 20 avril, au scrutin de ballottage, par 6009 voix, contre 5014 obtenues par le candidat

républicain, M. Clamageran. Il prit place à la Chambre, sur les bancs du groupe de l'Appel au peuple. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 7 mars 1874.

**GODIN** (Jules), député français, né à Versailles en 1844, étudia le droit à Paris, fut reçu docteur en 1868, et acheta une charge d'avocat au Conseil d'État et à la Cour de Cassation. Avocat de la ville de Pondichéry, il fut élu député des Indes françaises, le 15 mars 1876, par 18 615 voix, sur 18 690 votants, sans avoir ni posé sa candidature ni adressé aucune profession de foi. Il prit place au centre gauche et fut un des 363 députés, qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il eut pour concurrent M. Emile Olivier, et l'emporta sur l'ancien ministre de l'Empire qui n'eut qu'une insignifiante minorité.

**GODISSART** (François Marc), député français, est né à la Martinique le 25 avril 1825. Riche propriétaire dans cette île, et ancien notaire, il présidait le Conseil général de la colonie lors de sa dissolution; comme protestation contre cette mesure, il fut envoyé à l'Assemblée nationale le 9 août 1874, par 6208 voix en remplacement de M. Pory-Papy décédé. Il fit partie du groupe de la gauche républicaine, vota avec la minorité de l'Assemblée et adopta les lois constitutionnelles. Réélu, le 2 avril 1876, à la Chambre des députés par 4 667 suffrages, il continua de siéger sur les bancs de la majorité républicaine. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie et fut réélu le 14 octobre suivant.

**GODRON** (Dominique-Alexandre), naturaliste français, né à Hayange le 25 mars 1807, fut recteur de l'Académie départementale de l'Hérault, de 1851 à 1854, puis doyen et professeur d'histoire naturelle de la Faculté des sciences de Nancy. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences, le 2 juillet 1877. Décoré de la Légion d'honneur en août 1852, il a été promu officier le 12 août 1864.

On lui doit un grand nombre d'écrits scientifiques, parmi lesquels nous citerons : *Flore de Lorraine* (Nancy, 1843-44, 3 vol. in-12, 2<sup>e</sup> édit., 1857); *Monographie des rubus* (Ibid., 1843); *De l'Origine des cordons placentaires dans la famille des légumineuses* (Ibid., 1847); *De l'Établissement d'un jardin de naturalisation à la pépinière de Nancy* (1848); *Catalogue des plantes cellulaires de la Meurthe* (1853); *Flore de France* (1848-1856, 6 vol. in-8), avec M. Grenier; *Florula juvenalis* (1853, in-4, 2<sup>e</sup> édit., 1854); *De l'Espèce et des races dans les êtres organisés et spécialement de l'unité de l'espèce humaine* (1859, 2 vol. in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1872); *Étude ethnologique sur les populations lorraines* (1862, in-8); *Essai sur la géographie botanique de la Lorraine* (1862, in-18); *Zoologie de la Lorraine ou Catalogue des animaux sauvages observés jusqu'ici dans cette ancienne province* (1863, in-8); *Recherches expérimentales sur l'hybridité dans le règne végétal* (1863, in-8); *De la Végétation au Kaiserstuhl dans ses rapports avec celle des coteaux jurassiques de la Lorraine* (1864, in-8); *Mémoire sur l'inflorescence et les fleurs des crucifères* (1865, in-8); *Des Origines ethnologiques des populations prussiennes* (1869, in-8); *De l'Origine probable des poiriers cultivés* (1873, in-8), etc., et un grand nombre d'articles dans les *Mémoires de l'Académie Stanislas*.

**GODWIN** (Parke), publiciste américain, né à Paterson (New-Jersey), le 25 février 1816, prit ses degrés au collège de Princeton en 1834, et étudia ensuite le droit. De 1837 à 1853, il fut un des principaux rédacteurs de l'*Evening Post* de New-York. Il écrivit aussi, dans la *Democratic Review* et dans le *Putnam's Monthly Magazine*, de nombreux articles d'économie politique et sociale, et des études sur les réformateurs et les économistes modernes. Il traduisit plusieurs ouvrages allemands, entre autres les *Mémoires* de Goethe, et donna un résumé populaire des écrits de Fourier.

M. Godwin est auteur des volumes suivants : *Constructive Democracy*; *Vala*, ouvrage d'imagination, (New-York, 1850, in-4); *Essais politiques* (Political Essays, 1856, in-12); *Histoire et organisation du travail* (the Hist. and Organization of Labour, 1875); *la Moisson d'hiver* (a Winter Harvest), guide des voyageurs en Europe. Il prépare un ouvrage sur le *Dix-neuvième siècle et ses hommes illustres*.

**GODWIN** (George), architecte anglais, né le 28 janvier 1815, à Brompton (comté de Middlesex), et fils d'un architecte, embrassa dès l'âge de treize ans la profession de son père et attira sur lui l'attention par la publication de divers ouvrages consacrés aux monuments de l'Angleterre, de la Belgique et de la France. Reçu, en 1839, membre de la Société des antiquaires anglais, et en 1840 membre de la Société royale de Londres, il fonda, en 1844, le *Builder*, feuille spéciale des travaux de sa profession, qu'il dirige encore. En 1851, M. G. Godwin fit partie du jury international de l'Exposition universelle.

Parmi ses ouvrages, on distingue les deux suivants : *Appel au public sur la question des chemins de fer* (an Appeal to the public, 1837), et *les Églises de Londres* (the Churches of London, 1838, 2 vol. in-8). Il a donné quelques pièces à des scènes secondaires, et beaucoup d'articles à des recueils littéraires ou artistiques.

**GOEDEKE** (Charles), littérateur allemand, né le 15 avril 1814, à Celle, fit ses études à l'université de Göttingue, revint, en 1838, dans sa ville natale et se fixa plus tard à Hanovre. Il débuta, sous le pseudonyme de Charles Stahl, par un drame, le *Roi Codrus*, un *monstre de l'époque* (König Kodrus, eine Missgeburt der Zeit.; Leipzig, 1839); et donna ensuite des *Nouvelles* (Celle, 1841), et un *Almanach de nouvelles* (Hanovre, 1842), qui reçurent un bon accueil.

M. Goedeke, publia ensuite une série de monographies et de chrestomathies estimées : *la Vie de Knigge et ses écrits* (Knigge's Leben und Schriften; Hanovre, 1844); *Poètes de l'Allemagne depuis 1813 jusqu'à 1843* (Deutschland's Dichter; Ibid., 1844); *Onze livres de poésie allemande, depuis Sébastien Brandt jusqu'à nos jours* (Elf Bücher deutscher Dichtung von, etc.; Leipzig, 1849, 2 vol.); *Choix des meilleures poésies modernes* (Edelsteine aus den neusten Dichtern; Hanovre, 1851); *le Moyen âge et sa littérature* (das Mittelalter, etc.; 1852-1854). Il a également donné quelques biographies et des introductions à l'édition des classiques allemands de Stuttgart, entre autres : *Vie et écrits de Goethe* (Goethe's Leben und Schriften, 1874), *Poètes allemands du xvi<sup>e</sup> siècle* (Deutsche Dichter des 16. Jahrh. 1867-1876, vol. I-IX), *Poètes allemands du xvii<sup>e</sup> siècle* (Deutsche Dichter etc., 1869-1877, vol. I-XI); ces deux derniers avec Jules Tittmann.

**GOEPPERT** (Henri-Robert), botaniste allemand, né le 25 juillet 1800, à Sprottau, dans la basse

Silésie, suivit les cours de l'École de médecine de Breslau, de 1821 à 1824, alla terminer ses études à Berlin, y obtint le diplôme de docteur, et revint, en 1826, à Breslau, où il fut reçu, l'année suivante, agrégé à la Faculté des sciences, avec une thèse : *De Acidi hydrocyanici vi in plantas*, qui le fit remarquer. Après avoir occupé une chaire à l'Institut médical de Breslau, il devint, en 1831, professeur adjoint à l'université de cette ville, puis professeur titulaire et conseiller intime de médecine.

M. Goepert a publié : *De la Formation de la chaleur dans les plantes* (Ueber die Waermeentwicklung in den Pflanzen, Breslau, 1830); *les Fougères fossiles* (die fossilen Farnkraeuter; Ibid., 1836, avec 44 planches), publié par l'Académie impériale Léopold-Charles; *De Coniferarum structura anatomica* (1841); *Des Contre-poisons chimiques* (Ueber die chemischen Gegenifte; 2<sup>e</sup> édition, 1843); *les Genres des plantes fossiles comparés à ceux de l'époque actuelle* (die Gattungen der fossilen Pflanzen; Bonn, 1841-42); deux mémoires couronnés par l'Académie des sciences de Harlem : *Sur la Formation des terrains houillers* (Ueber die Entstehung der Steinkohlenlager aus Pflanzen; Leyde, 1848), et *Monographie des conifères fossiles* (Monographie der fossilen Coniferen, Ibid., 1850, avec 58 planches), etc.; puis d'intéressants articles de revue sur la *Flore fossile de la Silésie*.

**GOERGEI** (Arthur), général hongrois, né le 5 février 1818, à Toporcz, dans le comitat de Zips (Haute-Hongrie), d'une famille noble convertie au protestantisme, fut destiné de bonne heure à la carrière militaire. Après avoir fait de bonnes études classiques au collège évangélique d'Eperies, il fut admis, en 1832, à l'école des pionniers de Tuln, en qualité de cadet. Il dut à ses succès et à sa supériorité vraiment étonnante d'entrer, en 1837, dans les gardes du corps hongrois, et il devint, cinq ans après (1842), premier lieutenant dans le régiment de hussards du palatin. Il allait passer capitaine, lorsque la mort de son père le détermina à quitter une carrière qu'il n'avait embrassée que pour lui obéir. Passionné pour l'étude des sciences, il alla suivre, en 1845, les cours de l'École des arts et métiers de Prague, puis les cours de chimie théorique et pratique de l'université, et sollicita vainement une place de professeur. La même année, il publia une dissertation *Sur les Acides solides, volatiles et gras de l'huile de noix de coco*, imprimée dans les comptes rendus de l'Académie de Vienne. Toutefois il abandonna ses projets d'enseignement pour administrer les terres d'une de ses parentes dans le comitat de Zips. C'est là que la révolution de 1848 le trouva.

Il se rendit à Pesth et reçut le grade de capitaine, dans le corps des *Honveds*. Il s'acquitta avec habileté d'un achat d'armes à Liège, et fut promu, à son retour, au grade de chef de bataillon. Envoyé en octobre dans l'île de Csepel, il fit juger et pendre sous ses yeux le comte Eugène Zichy, accusé de trahison, et mérita par cet acte la confiance du gouvernement de Kossuth. Là commence véritablement sa vie militaire, qui comprend, en moins d'une année, quatre campagnes signalées par des alternatives singulières de succès et de revers. Placé d'abord sous les ordres du général Perczel, il prit, malgré son chef, des mesures qui amenèrent la reddition de tout un corps autrichien, devint colonel, et passa sous le commandement de Moga qu'il surveilla et remplaça bientôt comme général en chef. Il débuta par une admirable retraite, menée pied à pied dans les défilés des

Karpathes, entre quatre corps d'armée autrichiens, avec une habileté et une audace souvent heureuses, qui permirent au gouvernement hongrois de se mettre à couvert à Debreczin. Mais, à la suite de cet héroïque fait d'armes, il publia la fameuse proclamation de Waitzen, où il se déclarait partisan de la monarchie autrichienne, et qui sembla déjà, dans les circonstances où l'on se trouvait, une sorte de trahison.

Kossuth, se repentant de l'avoir élevé si haut; donna le commandement de l'armée du haut Danube au général Dembinski (12 février). Gœrgei, mécontent, laissa perdre à son général en chef la bataille de Kopolna, contraria de tous ses efforts la retraite de son armée sur la Theiss, et, en dernier lieu, profita de son influence sur les troupes pour le faire arrêter. Ce trait d'audace dut rester impuni. Vetter, chargé de remplacer Dembinski, ne se sentit pas en sûreté, et Kossuth fut forcé de rendre à Gœrgei son commandement. La fortune réservait à ce chef indocile une campagne d'un mois (avril 1849), dont chaque jour fut presque marqué par une victoire. Les batailles de Gœdola, de Waitzen, de Nagy-Sarlo, la prise de Komorn et d'Ofen en furent les principaux épisodes. Kossuth, pour récompenser et enchaîner ses services, lui offrit la dignité de feld-maréchal et le ministère de la guerre; mais Gœrgei accepta seulement le portefeuille, en faisant une déclaration de principes moins autrichienne que celle de Waitzen.

Il avait pourtant commis, au dire des tacticiens, une grande faute, celle de ne point marcher sur Vienne découverte, et de perdre trois semaines dans des marches et contre-marches inutiles. Quand il se ravisa, 150 000 Russes avaient envahi la Hongrie et le rappelaient en arrière. Il s'opiniâtra à tenir tête aux Autrichiens devant Komorn, malgré l'ordre de Kossuth, qui, ne pouvant obtenir de lui qu'il se repliât sur la Theiss, déféra son commandement à Messaros. Ce fut le renouvellement de l'affaire Dembinski. L'armée réclama son général vainqueur, et Kossuth fut encore une fois obligé de céder à Gœrgei dont l'obstination dut, en fin de compte, aboutir à cette retraite sur la Theiss, ordonnée par le dictateur. Après quelques combats brillants au pied des Karpathes, il se vit contraint de reculer jusqu'à la citadelle d'Arad, pendant que l'armée de son lieutenant était anéantie à Debreczin, et celle de Dembinski à Temeswar.

Ici se place le dernier acte et le plus grave de la vie militaire de Gœrgei, la fameuse capitulation de Vilagos, que tout le parti national hongrois a maudit comme une insigne trahison. Investi de la dictature par Kossuth, Gœrgei, préoccupé surtout de ne point se rendre aux Autrichiens, livra aussitôt, sans conditions, au général russe Rudiger, l'armée hongroise, forte encore de 20 000 fantassins, de 2 000 cavaliers et de 130 canons. Ses principaux lieutenants furent pendus par les Autrichiens, deux mois après; quant à lui, il fut épargné et interné à Klagenfurth, où il ne s'occupa plus que de travaux scientifiques. En 1872, il devint employé au chemin de fer de l'Est de la Transylvanie.

M. Arthur Gœrgei a écrit ses Mémoires justificatifs sous ce titre : *Ma vie et mes actes en Hongrie, dans les années 1848 et 1849* (Leipzig, 1852, 2 vol.).

**GOETHALS** (Félix-Victor), littérateur belge, né à Gand, le 4 juin 1799, suivit les cours de l'université de cette ville, y fut reçu docteur en droit, et de 1825 à 1829, fut attaché au parquet du procureur général à Bruxelles. Il entra, en 1827, à la bibliothèque municipale de cette ville, vendue

plus tard à l'État. — Il est mort à Bruxelles, le 10 mai 1872.

Nous citerons parmi ses écrits : *Lectures relatives à l'histoire des sciences, des arts, des lettres, des mœurs et de la politique en Belgique et dans les pays limitrophes* (Bruxelles, 1837-1838, 4 vol. in-8), et *Histoire des lettres, des sciences et des arts en Belgique et dans les pays limitrophes* (Ibid., 1840-1844, 4 vol. in-8), recueils de biographies; *Notice historique sur Simon Stevin, de Bruges* (Ibid., 1842, in-8); *Dictionnaire généalogique et héraldique des familles nobles de Belgique* (Ibid., 1849-1852, 4 vol. in-4), dont l'*Histoire généalogique de la maison de Horn*, parue en 1848, n'est qu'un extrait; *Miroir des Notabilités nobiliaires de Belgique, des Pays-Bas et du nord de la France* (1857, in-4, livr. I-V,); *Archéologie des familles de Belgique* (1864, in-4, livr. I); *Onomasticon ou Dictionnaire héraldique de Belgique* (1865, livr. I, in-4), etc.

**GOLDSCHMIDT** (Meyer-Aaron), romancier et journaliste danois, de famille israélite; né à Vordingbord (Jutland), le 26 octobre 1819, rédigea d'abord quelques journaux de province et fonda, en 1840, le *Corsaire*, feuille satirique hebdomadaire (Copenhague, 1840-1846, in-4), dont quelques articles le firent traduire devant la haute Cour et condamner à l'emprisonnement (1843). Il dirigea depuis 1848, le *Nord et le Sud* (Nord og Syd). Il a plusieurs fois parcouru l'Europe.

Ses deux principaux ouvrages, le roman de *l'Homme sans chez soi* (Hjemløst, 1853-57, 5 vol.), et le *Juif* (En Jøde, 1845; 2<sup>e</sup> édition, 1853), fidèle tableau des mœurs intimes de ses coreligionnaires, publiés sous le pseudonyme de *Adolphe Meyer*, ont été traduits en allemand et en anglais.

**GOLESCO** (Nicolas), homme politique roumain, né en 1810, à Camp-Long, d'une ancienne famille de grands Boyards, fils du grand logothète Constantin Golesco, mort en 1829, avait onze ans à peine lorsque les troubles civils de la Valachie (1821) forcèrent sa famille à émigrer à Cronstadt en Transylvanie. En 1826, son père le conduisit avec son frère aîné, Stéfan, en Suisse, pour y achever ses études. En 1830, il fut nommé sous-lieutenant dans la milice indigène, qui venait d'être réorganisée. En 1834, il accompagna, avec le grade de major, le nouvel hospodar Alexandre Ghika à Constantinople, où il allait recevoir son investiture. Cinq ans plus tard, nommé colonel et aide de camp du prince, il remplit, à deux reprises, les fonctions de préfet de police et de ministre des affaires extérieures par *intérim*. En 1841, il quitta l'armée, fut d'abord procureur général à la Cour d'appel, puis directeur du département de l'intérieur, avec le titre de logothète.

M. Golesco donna sa démission en 1847, et un comité national s'étant alors formé à Bucharest, en vue de soustraire la Roumanie au protectorat moscovite et de lui restituer ses anciens droits, il en fit partie avec son frère Stéfan, son cousin A.-G. Golesco, Rosetti, Jon Ghika, etc. Appelé par le prince Bibesco au ministère de l'intérieur, après la proclamation de la constitution (21 juin 1848), il conserva ce poste sous le gouvernement provisoire après l'abdication de l'hospodar. Le 2 août, lors de la reconnaissance solennelle du nouvel ordre de choses par la Porte, il fut nommé membre de la lieutenance princière de la Valachie. Six semaines après, une armée turque ayant occupé Bucharest, M. Nicolas Golesco fut arrêté avec les principaux patriotes roumains; il s'échappa et gagna la France. Il rentra dans les Principautés au mois de juillet 1857.

Placé, durant cet intervalle, à la tête de l'émigration roumaine à Paris, il signa la plupart des actes publiés au nom du parti national. En 1856, il se montra un des partisans les plus zélés de l'union des deux principautés. Après son retour en Valachie, il fut député par la ville de Bucharest au divan *ad hoc*, dont il fut élu vice-président. L'un des chefs de la gauche parlementaire, sous le gouvernement du prince Couza, M. N. Golesco fut choisi, après une longue crise ministérielle, pour former un nouveau cabinet valaque, dans lequel entrèrent ses amis politiques, les frères D. et J. Brătianu, C. Rosetti, Philipesco, Vlădoianu, etc. (juin 1860). Lors de la chute du prince Couza (février 1866), il fut nommé président de la lieutenance princière des Principautés-Unies. Au commencement du mois de mai 1868, lors des troubles excités en Roumanie à propos des Israélites, il remplaça son frère, Stefan Golesco, au ministère des affaires étrangères et dans la présidence. Il adressa aussitôt aux représentants des grandes puissances à Bucharest une circulaire dans laquelle il protestait de ses vues libérales, et prenait l'engagement de résoudre la question des Israélites selon les principes du droit moderne.

**GOLESCO** (Stefan), frère aîné du précédent, né à Compŭ-Longŭ, en 1809, entra dans l'armée, devint aide de camp du prince Alexandre Ghika, remplit plusieurs fonctions civiles et judiciaires sous le prince Bibesco, donna sa démission, fit partie du parti démocratique roumain, et seconda l'action de M. Héliade. Membre du gouvernement provisoire en 1848, il fut proscrit l'un des premiers, après le 25 septembre, et se réfugia en France, où il resta jusqu'au mois de mars 1857; il se distingua parmi les membres de l'émigration roumaine par son zèle pour la cause nationale. En septembre 1857, il fut député, comme son frère, au divan *ad hoc*, et y fit partie du bureau en qualité de secrétaire. Il fut plusieurs fois appelé au pouvoir et occupa, notamment en août 1867, le ministère des affaires étrangères et la présidence du conseil, qu'il céda l'année suivante à son frère, au milieu des troubles excités dans le pays par le fanatisme des populations contre les Israélites. — Il est mort à Nancy, le 8 septembre 1874.

Deux autres frères, Rodolphe et Alexandre GOLESCO, qui n'ont rempli qu'un rôle secondaire dans le mouvement de 1848, furent compris dans le firman d'exil arraché à la Porte par la Russie. Internés à Brousse, ils rejoignirent leurs aînés à Paris en 1853, et obtinrent, en décembre 1855, l'autorisation de rentrer dans leur pays.

**GOLESCO** (Alexandre-Georges), cousin germain des précédents, né en 1819, fit ses premières études au collège national de Saint-Sava, à Bucharest, puis vint suivre à Paris pendant trois années les cours de l'École centrale. En 1840, il retourna en Valachie muni du diplôme d'ingénieur, et fut, pendant quelque temps, employé en cette qualité par le gouvernement d'Alexandre Ghika. Il donna sa démission en 1844, et revint l'année suivante à Paris, afin d'y étudier l'histoire et l'économie politique. En 1848, il retourna à Bucharest, où il devint un des membres les plus actifs du comité révolutionnaire, et fit partie du gouvernement provisoire, à titre de secrétaire. Mais il fut bientôt envoyé comme agent politique à Paris, où il continua de résider après le renversement du gouvernement national. Il a publié un grand nombre de mémoires et d'écrits, dont le plus remarquable avait pour titre : *De l'Abolition du serage dans les principautés danubiennes* (Paris, 1856). M. Georges Golesco fut aussi un des membres influents du divan *ad hoc*, en 1857.

**GOLOWINE** (Ivan), prince HOWNA, économiste et publiciste russe, né en 1816, fut exilé de la Russie pour des motifs politiques, et se retira d'abord en Angleterre où il se fit naturaliser en 1843. Il passa ensuite en France, puis en Allemagne, lors des événements de 1848. A la suite d'un voyage en Pologne, entrepris, dit-on, dans le but de réveiller la nationalité polonaise, il revint à Paris en 1849, mais il en fut banni et chercha de nouveau un refuge en Angleterre. C'est dans ce pays qu'il se fixa définitivement, après un nouveau voyage à Paris, un second bannissement et un séjour en Piémont, où il rédigea le *Journal de Turin* de 1851 à 1852.

On a du prince Iwan Golowine un certain nombre d'ouvrages intéressants, publiés à Paris : *Esprit de l'économie politique* (1843); *Science de la politique* (1844); *Pierre le Grand* (1844); *la Russie sous Nicolas I<sup>er</sup>* (1845), résumé de la situation économique de la Russie; *Réfutation du livre de M. le marquis de Custine* : la Russie en 1839 (1844); *Des économistes et des socialistes* (1845); *Types et caractères russes* (1847); *L'Europe révolutionnaire* (die revolutionaere Europa; Leipzig, 1849); *L'Oncle Tom russe* (der russische Onkel Tom; Ibid., 1853); *le Caucase au point de vue historique, politique et physique* (der Kaukasus, historisch, politisch, und physisch betrachtet, Ibid., 1853); *Histoire d'Alexandre I<sup>er</sup>* (Ibid., 1858, in-8); *Progrès en Russie* (1859, in-8); *Histoire de Pierre I<sup>er</sup>* (Leipzig, 1861, in-8); *Réformes russes et polonaises* (Ibid., in-8); *la Constitution* (1862); *Études et essais*, *Richesse de la Russie*, etc. (1864, in-8); *L'Europe impériale* (1865, in-8); *la Russie sous Alexandre II* (Russland unter Alexander II, Leipzig, 1870); *L'Internationale sous le rapport économique, politique et social* (1872, in-8), et d'autres brochures d'actualité.

**GOLTZ** (Hermann, baron DE), théologien protestant allemand, né à Dusseldorf, le 17 mai 1835, suivit les cours de théologie de plusieurs universités allemandes, voyagea en France et en Suisse de 1858 à 1861, assista à Genève aux tentatives de constitution d'une nouvelle église, et en rendit compte dans une brochure publiée, en allemand, sous ce titre : *L'Eglise réformée de Genève au XIX<sup>e</sup> siècle* (die Reformirte Kirche in Genf im XIX<sup>e</sup> Jahrh.) et en français, sous celui-ci : *Genève religieuse au XIX<sup>e</sup> siècle*. Appelé alors à l'ambassade prussienne à Rome, comme prédicateur, il obtint en 1865, une chaire d'exégèse à la faculté de théologie de Bâle, dont il devint recteur en 1872. Il passa, l'année suivante, à Bonn, fut délégué par la faculté de théologie de cette ville au synode général protestant et parvint à faire accepter les propositions du gouvernement, combattues par la majorité des membres. Aussi fut-il appelé à Berlin en 1876, comme pasteur de l'église Saint-Pierre, il y devint membre du conseil supérieur pour les affaires ecclésiastiques.

On cite de lui deux ouvrages principaux : *Révélation de Dieu par l'histoire sainte* (Gottes offenbarung durch die heilige Geschichte, Bâle, 1868) et *les Vérités fondamentales chrétiennes* (die christlichen Grundwahrheiten; Gotha, 1873); puis des études ou discours publiés dans les recueils spéciaux, entre autres : *Des Limites de la liberté dans l'enseignement théologique* (die Grenzen der kirchl. Lehrfreiheit; 1874), etc.

**GOLTZ** (Théodore, baron DE), économiste allemand, frère du précédent, né à Coblenze, le 10 juillet 1836, se livra à l'étude de l'agriculture et de l'économie rurale et fut professeur aux académies agricoles de Riesenrodt (Westphalie), en 1860, de Waldau, près Kœnigsberg en 1862 et

devint en 1869 professeur à l'université de cette ville. Il y prit, en 1875, la direction de l'Institut agronomique.

Parmi ses écrits, nous signalerons : *Habitations des ouvriers des champs* (laendliche Arbeiterwohnungen, 1865); *la Question des ouvriers agriculteurs et sa solution* (die laendl. Arbeiterfrage und ihre Lösung 1872; 2<sup>e</sup> édit., 1874); *la Position des ouvriers des champs en Allemagne* (die Lage des laendl. Arbeiter im deutschen Reiche, 1875).

**GOLUCHOWSKI** (comte Agenor), homme politique autrichien, né en 1812, à Skala en Galicie, fit ses études à l'université de Lemberg, les compléta par des voyages en France et en Allemagne et revint à Lemberg où il fut reçu docteur en droit en 1836. Il entra alors dans l'administration, et était conseiller de régence en 1848, lorsqu'il fut élu maire et confirmé dans ces fonctions par l'empereur. L'année suivante, le gouvernement de Vienne le nomma lieutenant de l'empereur en Galicie. En désaccord avec deux ministres, il se vit personnellement encouragé par l'empereur. En 1859, le comte Goluchowski fut appelé à Vienne et nommé ministre d'État. Il inaugura le premier en Autriche le système constitutionnel dont le souverain prenait l'initiative dans le diplôme d'octobre. En 1860, après le triomphe complet des idées constitutionnelles, il se retira du pouvoir, fut remplacé par M. de Schmerling, et ne voulut prendre aucune part aux travaux de la Chambre des seigneurs dont il avait été nommé membre par le nouveau ministère. M. Goluchowski paraissait même avoir complètement renoncé à la vie publique lorsqu'en 1865 il fut élu député à la diète de Galicie par la ville de Lemberg. Cette manifestation de l'opinion publique le fit nommer en 1867, pour la seconde fois, lieutenant impérial en Galicie; mais se voyant accusé de fédéralisme, il donna sa démission dès l'année suivante (octobre 1868). Sous le ministère Hohenwart, il reprit la lieutenance pour la troisième fois. — Le comte Goluchowski est mort le 3 août 1875.

**GOMIEN** (Charles), peintre français, né à Villers-les-Nancy (Meurthe), en avril 1808, fit d'abord de l'agriculture avec son père, vint à Paris en 1827 étudier la peinture, et au bout de dix-huit mois d'essais divers, entra dans l'atelier de M. Hersent, où il resta jusqu'en 1831. Cette même année, il débuta avec succès au Salon comme portraitiste, et reçut dès lors de nombreuses commandes qui exigèrent de lui un séjour prolongé à Chantilly et à Versailles. Revenu à Paris, il prit quelques leçons de Paul Delaroche.

M. Ch. Gmien a exposé, de 1831 à 1869, un grand nombre de portraits de généraux, diplomates, hommes, femmes et enfants de l'aristocratie nobiliaire : *M. Grandville*, son compatriote, *le comte de Chabrol*, *la marquise de Confians*, *le comte de Caraman*, *le prince Henri de Ligne*, *le comte de Rougé*, *le duc d'Argentré*, *le duc et la duchesse de Lorge*, *Mme Peulier*, *le prince Max de Croi*, *la marquise de Pastoret et sa fille*; *le jeune prince Joachim Murat*, *la jeune princesse Eugénie Murat*, etc. Dans le genre et l'histoire, il a donné, en 1839 et en 1842, *la Meute de chiens et le Jeune Clovis retrouvé par des pêcheurs*.

En dehors des expositions, nous ne mentionnerons que *le comte et la comtesse de Bauffremont*, *le comte et la comtesse de Bourbon-Bussel*, *la comtesse de Rohan et son fils*, *les duchesses de Gontaut et de Saint-Blancard*, *le nonce cardinal Fornari*, *le baron Delmar*, etc. M. Gmien a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1840 et une 2<sup>e</sup> en 1844. — Il est mort à Paris, le 12 avril 1876.

**GOMM** (sir William-Maynard), général anglais, né en 1784, entra au service, le 24 mai 1794, en qualité d'enseigne du 9<sup>e</sup> d'infanterie, fut envoyé en Hollande et nommé lieutenant à quatorze ans. Après la campagne, il revint faire, au collège royal militaire, des études historiques. En 1797, il suivit l'expédition du Helder, sous les ordres du duc de York, et en 1801, celle de sir Pulteney, sur les côtes de France et d'Espagne. Pendant les guerres de l'Empire, sir W. Gomm, qui venait de passer capitaine (1803), assista au bombardement de Copenhague, au siège de Flessingue, resta, de 1809 à 1814, dans la Péninsule, et fut attaché à l'état-major de l'armée anglaise. Lieutenant-colonel depuis 1812, il se signala à Waterloo. Après la paix, il passa dans la brigade des gardes. En 1829, il commanda, avec le grade de colonel, un des deux bataillons des *Coldstream-guards* et fut mis, en 1837, à la tête de ce corps d'élite, en qualité de major général.

Vers 1840, sir W. Gomm reçut le commandement des forces de terre à la Jamaïque. En 1845, il alla gouverner l'île Maurice; ce fut dans ce dernier poste où il resta six ans, qu'il fut élevé au rang de lieutenant général (9 novembre 1846). Il venait d'être appelé à Bombay, lorsque survint entre la Compagnie des Indes et sir Charles Napier le conflit de pouvoirs qui eut pour résultat la résignation du commandement des troupes par l'illustre général. Sir W. Gomm lui succéda (1851); c'est lui qui conduisit la guerre si pénible contre les Birmans, qui se termina, en 1853, par la confiscation du royaume de Pégou. Sir William conserva les fonctions de général en chef et de membre extraordinaire du conseil jusqu'en 1855. En 1863, il fut nommé colonel des *Coldstream-guards* et feld-maréchal en 1868. — Il est mort à Londres, le 16 mars 1875.

**GONCOURT** (Edmond-Louis-Antoine et Jules-Alfred Huot de), littérateurs français, nés le premier à Nancy, le 26 mai 1822, et le second à Paris, le 17 décembre 1830, petits-fils de Jean-Antoine Huot de Goncourt, député à l'Assemblée nationale de 1789, se sont fait connaître par une longue suite d'ouvrages portant leur double signature, et sans distinction de la part de collaboration revenant à chacun d'eux. — M. Jules de Goncourt est mort à Auteuil, le 20 juin 1870.

Ils ont publié ensemble : *En 18...* (1851 in-18), roman; *Salon de 1852* (1852, in-18); *les Mystères des théâtres* (1853, in-8), recueil d'articles de critique dramatique parus dans les journaux *l'Éclair* et *Paris* fondés par M. le comte Ch. de Villedeuil; *la Lorette* (1853, in-32; 4<sup>e</sup> édit. 1856); *Histoire de la société française pendant la Révolution*, et sous le *Directoire* (1854-55, 2 vol. in-8; 3<sup>e</sup> édition, 1865, 2 vol. in-18); *la Révolution dans les mœurs* (1854, brochure in-18); *la Peinture à l'Exposition universelle de 1855* (1855, in-18); *les Actrices* (1856, in-18); *Une Voiture de masques* (1856; in-18), réimprimé sous le titre de *Quelques créatures de ce temps* (1876, in-18); *Portraits intimes du XVIII<sup>e</sup> siècle* (1856-58, 2 séries in-18), réimprimés avec additions et suppressions (1878, in-18); *Sophie Arnould d'après sa correspondance et ses mémoires inédits* (1857, in-18; nouv. édit., 1876, pet. in-4); *Histoire de Marie-Antoinette* (1858, in-8) qui a eu plusieurs éditions dont une illustrée (1878, in-4); *les Maîtresses de Louis XV* (1860, 2 vol. in-8), réimprimé en trois séries très-augmentées, sous les titres de : *la Du Barry*, *la Pompadour*, *la duchesse de Châteauroux et ses sœurs* (1878-79); *les Hommes de lettres* (1860, in-18), roman réimprimé sous le titre de *Charles Demailly* (1869, in-18); *Sœur Philomène*, roman (1861, in-18); *la Femme au XVIII<sup>e</sup> siècle* (1862,

in-8, réimprimé, en 1877, avec addition d'un chapitre intitulé *L'Amour au XVIII<sup>e</sup> siècle*, qui a été publié à part (1875, in-16 avec vignettes); *René Mauperin*, roman (1864, in-18); *Germinie Lacerteux* (1865, in-18); *Idees et Sensations* (1866, in-8); *Manette Salomon* (1867, 2 vol. in-18); *Madame Gerçaisais* (1869, in-8); *Gavarni, l'homme et l'artiste* (1873, in-8, portrait et fac-similé); *L'Art du XVIII<sup>e</sup> siècle* (1874, 2 vol. in-8), suite de monographies, publiées d'abord en livraisons in-4, avec eaux-fortes de J. de Goncourt. Un album renfermant plusieurs de ces planches et quelques autres du même, parut en 1876, précédé d'une étude par M. Ph. Burty.

Au mois de décembre 1865, MM. de Goncourt, signalés déjà par les exagérations réalistes de leurs romans, firent représenter au Théâtre-Français un drame en trois actes, en prose, *Henriette Maréchal*, dont les hardiesses de parti pris provoquèrent de tumultueuses protestations. Un autre drame non représenté, *la Patrie en danger*, fut seulement imprimé (1873, in-8). Ils ont été réunis sous le titre de *Théâtre* (1879, in-18).

Depuis la mort de son frère, M. Edmond de Goncourt, tout en donnant ses soins aux diverses réimpressions de leurs œuvres collectives, a publié sous son nom seul : *L'Œuvre de Watteau*, catalogue raisonné (1876, in-8); *L'Œuvre de Prudhon* (1877, in-8); *la Fille Elisa* (1878, in-18) et *les Frères Zemganno* (1879, in-18), romans.

**GONDINET** (Edmond), auteur dramatique français, né à Laurière (Haute-Vienne), le 7 mars 1829, fils d'un directeur de l'enregistrement, entra lui-même dans l'administration et devint, en 1868, sous-chef de bureau au ministère des finances. Il donna sa démission, à cette époque, pour se consacrer tout entier au théâtre. M. Gondinet a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1869.

Il avait débuté, en 1863, par un acte en vers : *Trop curieux* (Théâtre-Français) et donné, deux ans après, au Gymnase les *Victimes de l'argent*, en trois actes et en vers, et les *Révoltés*, comédie en un acte. En 1867, il obtint son premier succès, au même théâtre, avec *la Cravate blanche* (1 acte, vers libre). Moins heureux avec *le Comte Jacques* (3 actes, 1868), il réussit tout à fait avec *les Grandes demoiselles* (1868, 1 acte).

Après avoir remporté deux francs succès au Palais-Royal, avec *Gavaud*, *Minard et Cie* (1869, 3 actes) et *le Plus heureux des trois*, en collaboration avec M. Eugène Labiche (1870, 3 actes), M. Gondinet voulut tenter de nouveau la scène du Théâtre-Français avec une comédie en quatre actes, *Christine* (1872), qui n'y fut pas mieux accueillie que *Paris chez lui* (3 actes), au Gymnase, la même année. Après plusieurs tentatives en des genres très divers : *le Roi l'a dit*, opéra-comique en trois actes, musique de M. Leo Delibes (24 mai 1873), *Libres!* drame en cinq actes (Porte-Saint-Martin, 1874) et *Gilberte*, comédie en quatre actes, avec M. R. Deslandes (Vaudeville, 1874), M. Gondinet produisit quelques-unes des meilleures bouffonneries du répertoire du Palais-Royal : *le Chef de division* (3 actes, 1874), *le Homard* (1 acte, même année), *le Panache* (trois actes, 1875) qui eut plus de cent cinquante représentations; *le Tunnel* (1877, 1 acte); *les Convictions de papa* (1877, 1 acte); *le Professeur pour dames* (1877, 1 acte); *les Vieilles couches* (3 actes, 1878); *Tant plus ça change...* (3 actes, 28 décembre 1878); enfin une dernière comédie en 3 actes, *les Tapageurs* (Vaudeville, 19 avril 1879). Citons, d'autre part, trois pièces écrites en collaboration : *le Club* (Vaudeville, 1877, 3 actes), avec M. Jules Cohen; *la Belle madame Donis* (Gymnase, 31 décembre 1877), avec M. Hector

Malot; *les Cascades*, (Gymnase, 1 acte, 1878), avec M. Pierre Véron.

**GONDRECOURT** (Henri-Ange-Alfred DE), officier et romancier français, né à la Guadeloupe, le 22 mars 1816, et élevé en France, entra à Saint-Cyr en 1832, en sortit dans l'infanterie, passa dans la cavalerie d'Afrique en 1837, reçut en septembre 1852 la croix de la Légion d'honneur, fut nommé, en 1855, lieutenant-colonel au 1<sup>er</sup> régiment de chasseurs d'Afrique, et, en mars 1859, colonel au 6<sup>e</sup> de chasseurs. Il passa depuis dans les chasseurs à cheval de la garde impériale et devint général de brigade. A la fin de 1866, il fut nommé commandant de l'École de Saint-Cyr, et promu commandeur de la Légion d'honneur le 12 août 1865. — Il est mort à Albi (Tarn) le 16 novembre 1876.

Ce n'est qu'en 1844 que M. de Gondrecourt se mit à écrire son premier roman, *les Derniers Kerven* (2 vol. in-8), épisode de la guerre des Deux Roses. Depuis cette époque il ne cessa de produire. Parmi ses ouvrages nous nous bornerons à citer : *Méline* (1845, 2 vol. in-8); *la Marquise de Candeuil* (1846, 2 vol. in-8); *les Pêchés mignons* (1847, 2 vol. in-8); *un Ami diabolique* (1848, 6 vol. in-8); *le Bout de l'oreille* (1853, 7 vol. in-8), imprimé dans la *Presse*; *le Chevalier de Pampelonne* (1852, 5 vol. in-8); *Mademoiselle de Cardonne* (1853, 3 vol. in-8); *le Baron la Gazette* (1853, 5 vol. in-8); *Mémoires d'un vieux garçon* (1855-56, 10 vol. in-8); *les Prétendants de Catherine* (5 vol.); *la Tour de Dago* (5 vol.); *le Légataire* (2 vol.); *la Vieille fille* (4 vol.), etc., en 1857; *L'Amour au bivouac* (1860, 5 vol. in-8); *le Ménage Lambert* (1861, 2 vol. in-8); *le Mendiant* (1864, 4 vol. in-8); *le Pays de la soif* (1864, 4 vol. in-8); *la Guerre des amoureux* (1865, 5 vol. in-8); *le Général Chardin* (1865, in-18); *le Pays de la peur*, *le Sergent La Violette* (1866); *le Rubicon* (1867), sans compter les romans-feuilletons non publiés en volumes.

**GONIDEC DE TRAISSAN** (Olivier-Marie-Mériadec, comte LE), député français, né à Vitré (Ille-et-Vilaine), le 24 février 1839, servit dans les zouaves pontificaux et prit part aux batailles de Castelfidardo et de Mentana, puis fit la campagne de la Loire dans le corps formé par le baron Charette et fut décoré de la Légion d'honneur. Aux élections du 20 février 1879, pour la Chambre des députés, il se présenta dans l'arrondissement de Vitré, comme candidat clérical et légitimiste, et après avoir obtenu, au premier tour de scrutin, une minorité de 4,634 voix, il fut élu, au scrutin de ballottage, le 5 mars suivant, par 9,997 voix. Il prit place à l'extrême droite, vota avec la minorité de la Chambre et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés, qui soutinrent de leur vote le ministère de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre par 13,051 voix et reprit sa place à l'extrême droite.

**GONON** (Eugène), fondeur et sculpteur français, né à Paris le 17 octobre 1814, est fils d'Honoré Gonon, l'habile fondeur qui retrouva les procédés de fonte à cire perdue des anciens, oubliés depuis la Renaissance. Initié aux travaux de son père, il étudia, en outre, la ciselure et la sculpture ainsi que la chimie et la métallurgie. Il fut élève de Pradier et de Blondel et suivit pendant trois ans l'École des Beaux-Arts. Il coopéra, avec son père, à l'exécution des beaux groupes de bronze fondus par les nouveaux procédés, d'après les modèles de M. Barye. Il donna lui-même à la méthode paternelle une rapidité et une sûreté d'exécution plus grandes. M. Eugène Gonon a exécuté un nombre

considérable de bas-reliefs, d'animaux, de groupes, de portraits, de bustes, de sujets d'ornementation, sur des modèles de maîtres anciens ou d'artistes contemporains.

Il a composé lui-même, modelé et fondu à cire perdue une série d'œuvres originales : *Fauvette babillarde inquiétée par un rat et une vipère, les Rossignols et les raisins*, exposés au Salon de 1853; *Combat de merles, Rossignols pris au piège, Oiseaux guettant un insecte*, à celui de 1859; *Nid de fauvette, dans le lilas*, à l'Exposition de l'industrie en 1867, œuvre offerte, au nom de tous les exposants de la classe des bronzes, à l'empereur Napoléon III; *Conséquences d'un orage*, aux Salons de 1868 et 1869, l'ouvrage le plus compliqué de l'artiste, dû à ses procédés nouveaux de fondeur; *Combat de grives*, groupe en cire (1870); *Alouette prise au ghuau*, bronze (1873), etc. M. Eugène Gonon a obtenu une médaille de 2<sup>e</sup> classe à l'Exposition universelle de 1855, une médaille de 1<sup>re</sup> classe à l'Exposition des beaux-arts appliqués à l'industrie en 1863, une médaille d'or à l'Exposition universelle de 1867, etc.

**GONTAUT-BIRON** (Anne-Armand-Elie, vicomte DE), diplomate français, sénateur, né à Paris, le 9 novembre 1817, descend d'une des plus anciennes familles de France. Il n'avait point d'antécédents politiques, lorsqu'il fut élu représentant à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871 dans le département des Basses-Pyrénées, le septième sur neuf, par 41,252 suffrages, après avoir publié une profession de foi, dans laquelle il déclarait adhérer à la République. Il prit néanmoins place à droite. Nommé ambassadeur à Berlin, le 4 décembre 1871, il fut chargé des négociations pour l'évacuation anticipée du territoire et élevé, à cette occasion, du rang de simple chevalier à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur (16 mars 1873). Après la chute de M. Thiers, il conserva son poste et ne prit aucune part aux travaux de l'Assemblée. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu sénateur dans les Basses-Pyrénées, le dernier sur trois, par 417 voix sur 649 électeurs. Malgré les réclamations de la presse républicaine qui le signalait comme hostile aux institutions nouvelles, il fut maintenu dans ses fonctions; siégeant rarement au Sénat, il assista toutefois à la séance du 23 juin 1877 dans laquelle il vota pour la dissolution de la Chambre des députés demandée par M. de Broglie. Après la constitution du cabinet Dufaure (14 décembre 1877), il fut remplacé par M. le comte de Saint-Vallier (31 janvier 1878) et reprit sa place au Sénat, où il s'associa à tous les votes de la droite monarchique. \*

**GONTSCHAROW** (Iwan Alexejewitsch), romancier russe, né dans le gouvernement de Simbirsk en 1823, publia en 1858, son premier roman : *Histoire ordinaire* (Obykownennaïa istoriia), qui obtint un grand succès et lui assigna une des premières places parmi les écrivains russes. Il fut suivi de deux autres : *Oblomov* (Pétersbourg, 1859) et *l'Écroulement* (Obruy; Ibid., 1870, 2 vol.). Tous les trois sont tirés de la vie russe, et paraissent se recommander par la finesse des observations et la pureté du langage. Dans un autre genre, on a de M. Gontscharow la description d'un voyage autour du monde, qu'il fit sur la frégate *Pallada*, en qualité de commissaire de gouvernement, de 1852 à 1854. \*

**GONZALÈS** (Louis-Jean-Emmanuel), littérateur français, né le 25 octobre 1815, à Saintes, où son père était médecin en chef de l'hôpital militaire, descend d'une des douze familles es-

pagnoles anoblies par Charles-Quint dans la principauté de Monaco. Son père ayant été appelé à diriger l'hôpital de Nancy, ce fut au collège de cette ville que M. Gonzalès fit ses études. Encore sur les bancs, il écrivit dans le *Patriote de la Meurthe*, sous les pseudonymes d'*Augustus Stewart* et *Henri Royer*, des nouvelles et des articles de critique. Il vint à Paris pour étudier le droit, qu'il abandonna bientôt pour la littérature, et fut un des fondateurs de la *Revue de France*.

M. Gonzalès écrivait dans plusieurs journaux littéraires à la fois, tantôt sous son nom, tantôt sous les pseudonymes de *Melchior Gomez*, de *Ramon Gomeril* et de *Caliban*. Enfin, il entra à la *Presse* pour faire des articles sur l'Espagne, auxquels son nom espagnol devait donner plus d'autorité. De la *Presse* il passa au *Siècle*, sans cesser de donner à d'autres feuilles des articles littéraires. M. Gonzalès, vice-président de la Société des gens de lettres de 1852 à 1855, en a été plusieurs fois président. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

Parmi ses romans-feuilletons du *Siècle*, on remarque les *Mignons de la Reine*, les *Frères de la Côte*, intitulés d'abord *le Pêcheur de perles*, histoire de contrebandiers d'Amérique, qui eut en France et à l'étranger une grande vogue; les *Francs-Juges*, le *Vengeur du mari*, etc. M. Gonzalès a encore donné : les *Mémoires d'un ange*, dans le *Courrier français*; les *Sept baisers de Buckingham*, en collaboration avec M. Molé-Gentilhomme; *Esau le lépreux* dans la *Patrie*; la *Princesse russe* (2 vol.); la *Mignonne du roi* (3 vol.); le *Prince Noir*, les *Chercheurs d'or* (1857); la *Table d'or* (1859, in-12); les *Trois Fiancées* (1860, in-18); les *Sabotiers de la Forêt Noire* (1861, 3 vol. in-8, nouv. édit., 1864, in-18); la *Maîtresse d'un proscrit* (1862, 4 vol. in-8); *l'Histoire du Connétable* (1863, in-18); les *Proscrits de Sicile* (1865, in-18); *l'Épée de Susanne* (1865, in-18); les *Amours du Vert-Galant* (1866, in-18); *l'Heure du berger* (1866, in-18); le *Chasseur d'hommes* (1867, in-18); la *Belle novice* (1869, in-18); les *Gardiennes du Trésor* (1872, in-18), etc. M. Gonzalès a fait jouer au Cirque, en 1856, avec M. H. de Kock, les *Frères de la Côte*, drame en 5 actes et 8 tableaux, tiré de son roman. Il a publié deux ans une *Revue des Voyages*.

**GOOCH** (sir Daniel), ingénieur anglais, né à Bedlington en 1816, dirigea, dès l'âge de vingt-sept ans, un des plus importants établissements métallurgiques de l'Angleterre, et devint par la suite l'ingénieur en chef, puis le président de la puissante société : *Western railway company*. Familier de bonne heure avec les questions de télégraphie sous-marine, il fut l'un des créateurs du câble transatlantique de 1865-1866, prit part à la construction du *Great-Eastern*, et devint ensuite l'un des propriétaires de cet immense navire. M. Gooch a été fait baronnet en 1866, lorsque sa grande entreprise télégraphique eut été heureusement achevée. Nommé député au Parlement par le collège de Crickdale en juillet 1865, pendant son absence, tandis qu'il assistait sur le *Great-Eastern* à la pose du câble, il siégea dans les rangs du parti conservateur.

**GOODALL** (Frederick), peintre anglais, fils d'un graveur, né à Londres, le 17 septembre 1822, apprit de bonne heure, sous la direction de son père, les éléments de son art; à quatorze ans il obtenait de la Société des arts (1836) la médaille d'Iris, pour une esquisse du palais de Lambeth, et, l'année suivante, une grande médaille d'argent pour son premier tableau à l'huile, dont le sujet était le *Cadavre d'un mineur trouvé à la*

leur des torches. Après un voyage en Normandie, il envoya à l'Exposition de l'Académie royale des *Soldats français attablés au cabaret* (1839), toile de genre qui manifestait chez ce jeune artiste un talent particulier pour la reproduction des mœurs populaires. Deux riches amateurs, M. Wells et le poète Rogers, protégèrent ses débuts et achetèrent quelques-uns de ses premiers tableaux parmi lesquels on cite : *l'Entrée à l'église, le Retour du baptême*, qui obtint de la *British Institution* un prix de 50 livres (1250 fr.), et *le Soldat fatigué* (1842).

Depuis cette époque, M. Goodall rapporta de ses nombreuses tournées artistiques en France, en Irlande, en Belgique : *la Fête du village* (1847), qui se trouve à la Galerie nationale; *la Halte des Bohémiens*; une charmante scène tirée de *l'AtLEGRO* de Milton; *le Réve du soldat, le Bureau de Poste, Paris en 1848, le Mât de cocagne* (1851); *l'Escarpolette* (1854), etc. Il a envoyé aux Expositions universelles de Paris quelques sujets de genre exécutés avec un soin extrême des détails : *le Bal au bénéfice de la veuve* et *Un Jour heureux de Charles I<sup>er</sup>* (1855); *Offrande de palmes, Joueur de harpe nubien* (1867); *le Chef de la famille à la prière; Rachel; le Printemps; la Saison des roses* (1878). Il a obtenu une mention honorable en 1855. En 1852, il a été nommé membre associé de l'Académie royale des beaux-arts de Londres et membre titulaire en 1863.

Son frère cadet, M. Frederick-Auguste GOODALL, a cultivé également la peinture de genre, dans laquelle il obtint quelques succès.

**GORDON** (sir Alexandre HAMILTON), officier anglais, né en 1817, et fils du comte d'Aberdeen, fut attaché au *Foreign-office*, puis acheta un brevet de cornette aux grenadiers de la garde et devint lieutenant-colonel en 1849. Il prit part à la campagne de Crimée, se distingua à la bataille de l'Alma et reçut la décoration du Bain; il en a été promu depuis commandeur; peu de temps après, il était nommé délégué quartier-maître général aux gardes à cheval (1855). Colonel et écuyer du prince Albert depuis 1846, écuyer extraordinaire en 1849, il fut nommé, en 1862, écuyer honoraire de la reine. L'année précédente, il avait reçu le commandement d'une brigade, et en 1863, le grade de major général. Lieutenant général en 1872, et général en 1877, il a été créé chevalier en 1873.

**GORDON** (sir Arthur HAMILTON), administrateur anglais, frère du précédent, né à Londres, le 26 novembre 1829, fit ses études à l'université de Cambridge, siégea à la Chambre des communes, pour le bourg de Beverley de 1854 à 1857 et vota avec le parti libéral avancé. Secrétaire de son père, au ministère des affaires étrangères, il fut attaché à M. Gladstone, lors de sa mission aux îles Ionniennes en 1858. Il fut successivement gouverneur du Nouveau Brunswick en 1861, de la Trinité en 1866, de l'île Maurice en 1874 et passa à la nouvelle colonie des îles Fidji le 4 février 1875. Il a été créé chevalier en 1871 et nommé, la même année, commandeur de l'Ordre des saints Michel et George.

**GORDON** (Charles-George), voyageur anglais, entra au service, comme lieutenant du génie, le 23 juin 1852, fit partie de l'armée de Crimée, avec le grade de lieutenant et fut blessé devant Sébastopol. A la conclusion de la paix, il fut membre de la Commission, chargée de la délimitation des frontières entre la Turquie et la Russie d'Asie. Après avoir pris part à l'expédition de Chine, il demeura dans ce pays et entreprit vers la fin de

1861 une expédition aux passes de Chotow et Kalgan de la Grande muraille, traversa le Shensi en passant par la capitale de cette province, Tiayuen, jusque-là inconnue des étrangers. De retour à Pékin, il fut nommé par l'empereur de Chine commandant en chef de « l'armée toujours victorieuse » (mars 1863), et eut à réprimer la formidable insurrection des Taïpings qui dévastaient, depuis deux ans, les provinces les plus riches de la Chine. Cependant, figurant toujours sur les cadres de l'armée anglaise, il fut promu lieutenant-colonel le 16 février 1864 et décoré de l'ordre du Bain, le 9 décembre de la même année. Vice-consul du Delta du Danube de 1871 à 1873, il entreprit à cette époque un voyage dans l'Afrique centrale, sous les auspices du vice-roi d'Égypte, fut élevé au rang de pacha et nommé gouverneur militaire de la province du Haut-Nil ou des lacs de l'équateur. Il remonta le Nil dans un steamer jusque dans l'Albert Nyanza, combattit la traite des nègres, et annexa le Darfour à l'Égypte (avril 1875). Il revint au Caire, au commencement de 1876, renonçant à une expédition projetée dans l'Égypte équatoriale, par suite du nombre insuffisant de troupes mises à sa disposition et aussi à cause de désaccord avec l'administration égyptienne. Un an après, M. Burke annonçait au Parlement la nomination du colonel Gordon au poste de gouverneur général du Soudan, avec pleins pouvoirs pour supprimer la traite des esclaves (mars 1877); mais on lui donnait encore trop peu de troupes pour faire face aux périls de sa situation. \*

**GORRESIO** (Gaspard), orientaliste italien, né à Bagnasco (Piémont), le 20 juin 1808, fit ses études à Mondovì et au collège des Provinces à Turin. Après avoir pris le grade de docteur ès lettres (1830), il passa deux ans en Allemagne et fut nommé professeur d'histoire à l'Académie militaire de Turin. Afin de se perfectionner dans la connaissance du sanscrit, il vint à Paris, où il suivit les cours de MM. Eugène Burnouf et Stanislas Julien. Il y revisa le texte du *Râmâyana*, et se rendit à Londres pour collationner sa copie sur les manuscrits du *British Museum* et de la Compagnie des Indes. On lui doit une édition et une traduction italienne de ce célèbre poème, sous le titre de : *Ramayana, poema sanscrito di Valmici* (Paris, Imprimerie impériale, 1843-1859, 10 vol. gr. in-8, texte et traduction), avec une introduction traitant les principales questions littéraires et historiques auxquelles cet ouvrage a donné lieu.

Les autres écrits de M. Gorresio consistent en savantes recherches sur l'origine de la mythologie, sur l'art dramatique, sur les poésies de Pindare, sur l'affinité des langues grecque, latine et germanique; en mémoires et articles dans divers journaux italiens et français.

En 1852, M. Gorresio fut appelé à occuper une chaire de langue et de littérature sanscrites à Turin, la première qui ait été fondée en Italie. En 1862, il fut nommé conservateur en chef de la bibliothèque de Turin et membre de l'Académie des sciences de cette ville. Correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris depuis 1856, il a été élu associé étranger, le 30 juin 1876, en remplacement de Lassen. Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

**GORTSCHAKOFF** (prince Alexandre-Michaelowitsch), diplomate russe, cousin des généraux de ce nom, né le 16 juin 1798, fit ses études au lycée de Zarskoe-Selo, où il eut pour condisciple et pour ami le poète Pouschkin. Il débuta dans la diplomatie aux congrès de Laybach et de Vérone, comme attaché de la suite de M. de Nes-



serlode. En 1824, il fut secrétaire d'ambassade à Londres, où il s'occupa spécialement de l'étude des langues étrangères. Chargé d'affaires à Florence en 1830, il fut, pour la première fois, en 1832, attaché à la légation de Vienne, où la maladie et la mort de l'ambassadeur russe lui donnèrent d'abord une grande influence. En 1841, il fut envoyé à Stuttgart avec le titre d'ambassadeur extraordinaire, et y négocia le mariage de la grande-duchesse de Russie Olga avec le prince royal de Wurtemberg. Il reçut en récompense le titre de conseiller intime. Pendant les événements politiques de 1848 et 1849, M. Alexandre Gortschakoff garda, vis-à-vis des États d'Allemagne, une prudente réserve, qui lui permit de tenir, comme plénipotentiaire, un langage très modéré, à la Diète germanique, lors de la réaction de 1850. On assure toutefois que, de son poste de Stuttgart, il eut une certaine part à l'abdication de l'empereur Ferdinand I<sup>er</sup> d'Autriche en faveur de son neveu François-Joseph.

Dans la question d'Orient, M. A. Gortschakoff eut un des premiers rôles. Nommé, le 8 juillet 1854, ambassadeur à Vienne à la place de M. de Meyendorff, il ne put empêcher la conclusion du traité du 2 décembre. Ses instances auprès de son gouvernement eurent du moins pour résultat l'acceptation des quatre points et la conclusion implicite du traité de Paris (30 mars 1856). Rappelé de l'ambassade de Vienne, il devint ministre des affaires étrangères en remplacement de M. de Nesselrode. A l'occasion des affaires de Naples, il excita une certaine émotion en Europe par une première circulaire où, retournant contre la France et l'Angleterre le principe de l'indépendance des nations, il s'opposait hautement à toute immixtion des puissances occidentales dans les affaires intérieures des Deux-Siciles. Il ajoutait ce mot qui resta comme la devise de sa politique : « La Russie ne boude pas, elle se recueille. » Dans les quatre années suivantes, si fécondes en questions internationales, la politique extérieure des Russes, malgré les conférences diplomatiques, les propositions de congrès, les entrevues de souverains, ne parut pas sortir entièrement de son recueillement.

Son activité se manifesta davantage au dehors à partir de 1860; un certain nombre de circulaires émanées du prince Gortschakoff et relatives aux principales affaires européennes, eurent un assez grand retentissement. En 1861, il appuya hautement l'expédition française en Syrie; en 1862, il refusa l'intervention proposée par M. Drouyn de Lhuys pour agir avec l'Angleterre dans la guerre civile des États-Unis; de 1860 à 1863, il répondit surtout avec une certaine hauteur aux notes de la France, de l'Angleterre et de l'Autriche, relativement à l'insurrection de la Pologne. Au mois de juillet de cette dernière année, son attitude et sa conduite, comme diplomate, dans la question polonaise, furent expressément récompensées par sa nomination de chancelier de l'Empire pour les affaires étrangères. Parmi les actes de son ministère, on remarque encore, en février 1866, la rupture des relations officielles de la Russie avec le gouvernement pontifical. Au milieu de ces événements, le prince Alexandre Gortschakoff ne cessa de jouir de l'entière faveur de son souverain, et le bruit de sa retraite fut répandu plusieurs fois, sans avoir rien de fondé. En 1862, le czar lui donna les insignes en diamants de l'ordre de Saint-André.

Pendant la guerre franco-prussienne, le chancelier conserva l'attitude prudente qu'il avait imprimée depuis plusieurs années à la politique russe. Au mois de novembre 1870, il provoqua la réunion à Londres de la conférence chargée de réviser les

traités de 1856 en ce qui concernait l'action de la Russie dans la mer Noire, et obtint, le 13 mai 1871, la suppression des garanties exigées par ce traité. Partisan déclaré de M. de Bismarck, il favorisa, comme lui, l'entente des trois empereurs d'Allemagne, de Russie et d'Autriche, et assista aux entrevues des souverains, à Berlin et à Saint-Pétersbourg, en 1872 et 1873. Lors des premiers soulèvements des populations commandées par Shere-Ali dans l'Asie centrale, il conclut avec l'Angleterre une convention provisoire par laquelle il acceptait les limites de frontière indiquées par cette puissance. Ce fut sur son initiative qu'un congrès international se réunit à Bruxelles, en juillet 1874, pour régler les conditions du traitement des prisonniers de guerre. Par une dépêche circulaire en date du 26 septembre, il demanda aux gouvernements qui avaient envoyé des représentants à cette conférence de faire connaître le résultat de leurs délibérations, et le 5 février 1875, il exprima le regret qu'avait causé l'abstention de l'Angleterre. Quand l'insurrection de la Bosnie et de l'Herzégovine contre la Turquie eut éclaté (février 1876), le prince Gortschakoff manifesta le désir de ne point voir se rompre l'alliance des trois empereurs; mais en même temps la Russie, par ses envois occultes de munitions et d'argent aux révoltés, commença de fait ce que M. de Bismarck appelait la « guerre officieuse. » La note célèbre rédigée par M. d'Andrassy, vice-chancelier de l'empire austro-hongrois et approuvée par le prince Gortschakoff et M. de Bismarck, qui invitait la Turquie à accomplir de sérieuses réformes intérieures, n'eût pas le résultat qu'on semblait en attendre, et la Serbie ne tarda pas à déclarer la guerre à la Turquie (juillet 1876). Après avoir essayé de rassembler à Constantinople une première conférence (janvier 1877), le prince Gortschakoff fit de nouvelles tentatives auprès de l'Angleterre pour l'entraîner à prendre les armes contre la Turquie, et, sur son refus, la Russie, déclara seule la guerre à la Porte. Après avoir accompagné le czar à son quartier général, le chancelier prit part à la conférence de San Stefano (6 février 1878) et au traité de Berlin (13 juillet) qui marqua la fin de ce nouvel acte du long drame de la guerre d'Orient. L'année suivante, un refroidissement manifesta entre le prince Gortschakoff et M. de Bismarck, malgré les témoignages persistants d'amitié des deux souverains, inquiéta la politique européenne, comme une menace de conflit entre les deux empires; puis un voyage du chancelier russe à Berlin marqua le retour de l'entente cordiale (nov. 1879).

**GOSCHEN** (George-Joachim), homme politique et économiste anglais, né à Londres, le 15 août 1831, fils d'un négociant allemand établi dans cette ville, fut élevé à l'école du Rugby, suivit les cours de l'université d'Oxford et entra, en 1853, comme associé, dans la maison de banque Pruhling et Goschen. Il publia, en 1863, un ouvrage : *the Theory of Foreign Exchange* (9<sup>e</sup> édit. 1876), qui établit aussitôt sa réputation de financier. Il entra, la même année, au Parlement, comme député de la cité de Londres, qu'il a continué à représenter depuis. Il y prit bientôt un rang distingué dans le parti libéral et demanda l'admission des dissidents dans les universités, et, par suite, l'abolition du certificat de religion. Il fut appelé, en 1865, par lord John Russell à la vice-présidence du Bureau du commerce, nommé conseiller privé, et, l'année suivante, chancelier du duché de Lancastre; cette fonction lui donnait voix délibérative dans le cabinet, qu'il suivit dans sa retraite en juin 1866. A l'avènement de M. Glad-

stone au ministère, en décembre 1868, il fut chargé de la présidence du comité de la loi des pauvres, et introduisit dans l'administration de l'assistance d'importantes réformes. Nommé, en mars 1871, premier lord de l'amirauté, il conserva ce poste jusqu'à la constitution du cabinet conservateur (février 1874). En octobre 1876, il accepta une mission financière en Egypte, sur la demande unanime des porteurs anglais de valeurs égyptiennes, et, après avoir étudié sur place les ressources de ce pays, il présenta au vice-roi un plan de réorganisation financière, qui fut agréé dans les points les plus importants. \*

GOSSÉ (Louis-François-Nicolas), peintre français, né à Paris, le 4 octobre 1787, entra à l'École des beaux-arts en 1805 comme élève d'André Vincent, et débuta au Salon de 1808. Chargé quelques années après de diverses commandes pour la ville de Paris, pour la maison du roi et les musées royaux, il s'adonna spécialement à la peinture historique, et produisit un grand nombre de vastes toiles ainsi que diverses peintures à la détrempe ou sur cire qui font partie des décorations monumentales.

M. Gosse a principalement exposé aux Salons : un *Ex-voto*, son premier ouvrage (1808); *Caron passant les trois Ages* (1810); *Saint Vincent de Paul convertissant son maître*, au musée du Luxembourg (1824); *L'Adoration des Mages*, à Saint-Pierre de Chaillot (1827); *la Rentrée de Louis-Philippe au Palais-Royal* en 1814 (galerie du duc d'Orléans); *Sapho* (1831); *la Reine Amélie visitant les blessés de 1830 à l'ambulance de la Bourse* (1833); *Cour de ferme* (1834); *L'Évêque de Lisieux sauvant les protestants de son diocèse* (1835); *le duc de Gloucester* (1840); *la Charité et la Mort de saint Vincent de Paul*, pour l'église de Vannes (1842-1845); *Louis XI aux pieds de saint François de Paule*; *Maître Adam composant ses poésies* (1843); *la Justice de Charles-Quint*; *la Clémence de Napoléon* (1846); *l'Esclavage affranchi*, Newton, Camoëns, Galilée, *Saint Vincent de Paul*, cartons des peintures de la Sorbonne (1840); *la Création, la Naissance du Christ*, galerie Goupil et Vibert (1852); les portraits des colonels *Castres* et *Vautier*, de *Louis-Philippe*, pour la mairie de Fontainebleau, de *la reine Amélie*, du *maréchal Davout* (galerie Vigier), du *docteur Rossi-Fanti avec sa jeune fille* (1861); des *Portraits* (1865 et 1866), etc. Il n'a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 que *le Christ au prétoire*, appartenant à l'État.

En dehors des Salons, M. Gosse a exécuté depuis 1823 : un *plafond* pour le palais de justice de Rennes; *la Prudence et la Force*, au tribunal de Domfront; une quarantaine de bas-reliefs et peintures sur les voûtures du musée Charles X; *Minerve récompensant les Arts*, bas-relief sur cire, à l'Institut; la décoration de Saint-Etienne du Mont; la restauration des quatre pendentifs de l'église de la Sorbonne, d'après Philippe de Champagne; *la Parole du Pharisien et du Publicain*, pour Sainte-Elisabeth; *Sainte Geneviève en prière*, pour la chapelle du château de Grandveau; des peintures murales dans l'église Saint-Nicolas du Chardonnet. Il a peint pour les galeries de Versailles, outre plusieurs des sujets exposés : *Napoléon recevant la Reine de Prusse à Tilsitt*, *les Conférences d'Erfurt*, *l'Arrivée de Charles X à Notre-Dame*, *le Refus de la couronne de Belgique*, le portrait du *maréchal de Contades*; pour le château d'Eu, *le duc de Penthièvre remettant aux chanoinesses de Druex les corps de ses ancêtres*; pour le Conseil d'Etat, *le maréchal Vassan*; et enfin, comme sujets de genre ou d'histoire estimés, *Anacréon*, *Glycère et l'Amour*

(1829); *les Enfants d'Edouard*, pour le cabinet de Nicolas I<sup>er</sup>; des *Amours et des Dieux buveurs*, pour l'hôtel de M. Millaud (1855).

Parmi les peintures monumentales à la détrempe de M. Gosse, nous citerons : *les Quatorze rois sacrés à Reims*, pour l'archevêché de cette ville; *l'Entrée du duc d'Angoulême à Madrid*, pour l'Hôtel de Ville de Paris; *les plafonds de l'Opéra-Comique*, de la salle Ventadour, de la Comédie-Française, des théâtres de Lyon et de Strasbourg, l'ancien rideau historique de l'Opéra, *Louis XI accordant à Lully le privilège de l'Académie royale de musique*, et autres décorations théâtrales. A la suite de tous ces travaux, M. Gosse se présenta, mais inutilement, comme candidat à l'Académie des beaux-arts, en 1853. Il a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1824; chevalier de la Légion d'honneur en avril 1828, il a été promu officier, le 9 août 1870. — Il est mort à Soncourt (Haute-Marne), le 9 février 1878.

GOSSÉ (Philippe-Henry), naturaliste anglais, né à Worcester, le 6 avril 1810, passa son enfance dans les campagnes du Dorsetshire, où il put s'abandonner à son goût précoce pour l'étude des sciences naturelles. En 1827, il partit pour l'île de Terre-Neuve, et là, pendant les loisirs que lui laissaient ses occupations commerciales, il fit de nombreuses collections d'insectes. Huit ans après, il alla habiter le Bas-Canada, qu'il explora en tous sens, traversa ensuite les États-Unis, et séjourna près d'un an à Alabama (1838), occupé à réunir et classer les magnifiques lépidoptères de ce pays.

De retour en Angleterre, M. Gosse publia le *Naturaliste canadien* (the Canadian Naturalist, 1840), et les *Oiseaux de la Jamaïque* (A Naturalist's sejour in Jamaica), double fruit de son voyage dans cette colonie; puis plusieurs traités populaires de zoologie, aux frais de la Société pour la diffusion des connaissances chrétiennes.

Dans l'intervalle il commença ses belles observations au microscope sur les infusoires, entre autres sur les *British rotifera*, dont il a écrit une monographie. Il fit paraître l'ensemble de ses nouvelles investigations dans ses *Promenades d'un naturaliste sur les côtes du Devonshire* (A Naturalist's rambles, 1853, in-8, fig.), dans *l'Aquarium* (1854), dans le *Traité de zoologie marine* (A Manual of marine zoology; 1854-1856, 2 vol. in-12), et dans *l'Actinologie britannique, Histoire des Coraux et anémones* (Actin. Britan. a History, etc., 1860). Retiré à Torquay, il continua ses publications, parmi lesquelles nous citerons : *Soirées au microscope* (Evenings at the micr.); *le Roman de l'histoire naturelle* (the Romance of Nat. Hist.); *Un An à la côte* (A Year at the shore), etc., sans compter des mémoires dans les *Transactions* de la Société royale, dont il est membre depuis 1856.

GOSSÉLIN (Athanase-Léon), chirurgien français, membre de l'Institut, né le 16 juin 1815, étudia la médecine à Paris, obtint le grade de docteur en 1843 et fut reçu agrégé l'année suivante. Chef des travaux anatomiques en 1846, il fut nommé en 1858, professeur de pathologie chirurgicale. Chirurgien du Bureau central dès 1845, il a été chargé successivement du service chirurgical dans les hôpitaux de Lourcine (1851), Cochin (1854), Beaujon (1859), la Pitié (1861) et la Charité (1867), et a été nommé en outre chirurgien consultant de la maison de la Légion d'honneur de Saint-Denis. La grande réputation de M. Gosselin lui est venue de son enseignement à la Faculté, aussi bien que de son habileté dans les opérations chirurgicales. Membre de l'A-

cadémie de médecine depuis 1860, il a été élu à l'Académie des sciences, le 16 mars 1874, en remplacement de Nélaton. Officier de la Légion d'honneur en 1868, il a été promu commandeur le 15 octobre 1871.

M. Gosselin a publié : *Leçons sur les hernies abdominales, faites à la Faculté de Paris* (1864, in-8) ; *Leçons sur les hémorroïdes* (1866, in-8) ; *Mémoire sur les tumeurs cirsoïdes artérielles* (1868, in-8) ; *Clinique chirurgicale de l'hôpital de la Charité* (1872-1873, 2 vol. in-8) ; *l'Urine ammoniacale et la fièvre urinaire* (1874, in-8) ; puis un grand nombre de mémoires dans les *Archives générales de médecine*, dont quelques-uns ont été tirés à part : *les Pansements rares* ; *Etudes cliniques sur le traitement de l'étranglement herniaire* (1859) ; *De l'Irréductibilité et des déformations consécutives dans les fractures des os longs* (1859). Il a collaboré au *Traité théorique et pratique des maladies d'yeux* de Denonvilliers, au *Nouveau Dictionnaire de médecine et de chirurgie*, et traduit de l'anglais du chirurgien Curling, le *Traité des maladies des testicules* (1857, in-8).

GOŚCZYŃSKI (Séverin), poète polonais, né en 1803, à Ilince (Ukraine), fit ses études à l'université de Varsovie et débuta, en 1828, par un récit poétique à la manière de Byron : *le Château de Kanióff* (Zameck Kaniowski), épisode de la guerre entre les Cosaques et les Polonais. En 1830, il composa plusieurs odes patriotiques, dont l'une, qui a pour refrain *Marchons au delà du Bug*, fut répétée dans diverses batailles. Après la ruine des dernières espérances des patriotes, M. Goszczyński se retira en France, et de là en Suisse. Outre ses *Chants patriotiques*, réunis en trois volumes, on a de lui quelques nouvelles intéressantes, et une traduction d'Ossian. — Il est mort à Lemberg, le 25 février 1876.

GOT (François-Jules-Edmond), artiste dramatique français, né à Lignerolles (Orne), le 1<sup>er</sup> octobre 1822, fit ses classes au collège Charlemagne et fut lauréat du concours général. D'abord employé à la préfecture de la Seine, il entra en 1841 au Conservatoire dans la classe de M. Provost, obtint, en 1842, le second prix de comédie, et en 1843, le premier. Reclamé par la conscription, il servit un an dans un régiment de cavalerie, qu'il quitta pour venir débiter à la Comédie-Française, en 1844, dans l'emploi des valets. Il eut un grand succès et devint sociétaire en 1850. Sa verve et son aplomb firent de lui un des comiques les plus vrais et les plus francs qu'ait possédés depuis longtemps la Comédie-Française.

Parmi les créations de cet acteur, qui se plut à seconder les essais de la jeune école dramatique, il faut citer le capitaine Baudrillat de *Cœur et la dot* ; *Tibia des Caprices de Marianne* ; l'abbé, dans *Il ne faut jurer de rien* ; Francisque, des *Jeunes gens* ; Spiegel, dans *la Pierre de touche* ; Jean de Rieux, dans *le duc Job*, qui lui dut un succès prolongé, etc. Il a en outre repris avec bonheur la plupart des premiers rôles comiques de l'ancien et du nouveau répertoire, notamment ceux de Sganarelle, de Trissotin, de Petit-Jean, de Figaro, d'Hector, dans *le Fougère*, etc.

Mais son succès le plus caractéristique fut dans le rôle de Giboyer des deux grandes comédies sociales de M. Em. Augier : *les Effrontés* (1861) et *le Fils de Giboyer* (1863). Il s'était, en quelque sorte, incarné dans ce personnage au point de le rappeler involontairement dans des rôles très différents, comme dans celui de Rodolphe de *l'Honneur et l'Argent*, lors de la reprise de l'œuvre de M. Ponsard au Théâtre-Français (1863). Il joua

encore avec beaucoup de bonheur, en 1864, le principal rôle de *Maître Guérin*, de M. Augier.

M. Got a créé, en outre, au Théâtre-Français : De la Porcherie, dans *Moi* (1864), Pierre de Bréville, dans *Henriette Maréchal* (1865), Mauvergnat, dans *Jean Baudry* (1866), Michel, dans *Paul Forestier* (1867), etc. Il faut mentionner à part le rôle d'André Lagarde dans *la Contagion*, de M. Augier, que le sociétaire de la Comédie-Française, par dérogation aux statuts de la Compagnie et grâce à l'autorisation expresse de l'empereur, alla jouer sur le théâtre de l'Odéon (17 mars 1866). Il organisa ensuite une troupe ambulante et fit faire à la pièce son tour de France. Parmi les reprises du répertoire moderne où M. Got s'est fait remarquer, se place en première ligne celle de *Mercadet* (22 octobre 1868), où l'acteur avait à lutter contre le glorieux souvenir de M. Geoffroy, le créateur du rôle. Une de ses dernières créations est celle de Bernard dans les *Fourchambault* de M. Augier (1878).

M. Got a écrit les paroles d'un opéra en un acte, *François Villon*, représenté sur la scène de l'Opéra en avril 1857.

GOTTSCHALL (Rudolf), poète allemand, né le 30 septembre 1823, à Breslau (Prusse), étudia à Königsberg et à Berlin, et obtint le grade de docteur en droit. Ses opinions politiques, qui l'avaient déjà fait renvoyer de l'université de Königsberg, l'empêchèrent de suivre la carrière de l'enseignement. Il se tourna vers la littérature et se mit à écrire des drames, dont deux, entre autres, *la Marseillaise* et *Ferdinand de Schill* (Hambourg, 1850 et 1851), furent interdits par la police prussienne. Il dirigea quelque temps le théâtre de Königsberg, puis se retira à Hambourg. Après avoir visité l'Italie en 1853, il reçut de Brockhaus la direction de *Notre temps* (Unsere Zeit) et des *Causeries littéraires* (Blaetter für litter. Unterhaltung). Il a été nommé conseiller intime du grand duc de Saxe-Weimar en 1875.

On a de lui trois principaux recueils de poésie : *Chants du temps présent* (Lieder der Gegenwart ; 2<sup>e</sup> édit., Königsberg, 1842) ; *les Fugitifs de la censure* (Censurflüchtlinge ; Zurich, 2<sup>e</sup> édit., 1843), et *Poèmes* (Gedichte : Hambourg, 1849) ; puis deux grands poèmes : *Madone et Madeleine* (1843), et *la Déesse, ou le Cantique des cantiques de la femme* (die Götting, Hoheslied vom Weibe ; 1852 ; 2<sup>e</sup> édit., 1876). Ses meilleurs drames sont : *Robespierre*, *l'Aveugle d'Alcala*, *Lord Byron*, *Jérôme Snitger*, *la Rose du Caucase*, et principalement *Lambertine de Méricourt* (Hambourg, 1851).

M. Gottschall a donné en prose : *la Littérature nationale dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle* (die deutsche Nationalliteratur in der ersten Haelfte des XIX<sup>e</sup> Jahrh. Literarhistorisch und kritisch dargestellt ; Breslau, 1855, gr. in-8 ; 4<sup>e</sup> édit., 1874, 4 vol.), son principal ouvrage ; *Journal de voyage en Italie* (Reisebuch, etc., 1864) ; *Portraits et études* (6 vol.) ; *Paris sous le second Empire* (P. unter dem zweiten Kaiserthum., 1870-1876). Au début de la guerre de 1870, il publia un *Hymne guerrier contre la France* et plusieurs autres poésies analogues.

GOUGH (John-B....), prédicateur américain, d'origine anglaise, né le 22 août 1817, à Sandgate (Kent), est fils d'un vieux soldat dont la femme tenait une école de village. A l'âge de douze ans, il fut emmené en Amérique par un émigrant, passa deux ans avec lui, alla à New-York vers la fin de 1831, et entra chez un relieur. S'étant adonné à l'ivrognerie, il tomba dans la misère. Il se maria ; son enfant et sa femme périrent de

dénouement, sans qu'il cessât, dit-il lui-même, de courir les tavernes du plus bas étage. Enfin, un jour, dans un *meeting* d'une société de tempérance, il fut entraîné à signer l'engagement de renoncer aux liqueurs alcooliques, et il prononça à cette occasion son premier discours. Il peignit avec des couleurs si vives les tristes effets de l'ivrognerie, en citant son propre exemple et sa dégradation personnelle, qu'il parut dès lors un des meilleurs orateurs des sociétés de tempérance. Une fois pourtant, au milieu d'un souper, il accepta, sans réfléchir, un peu d'eau-de-vie, et il n'en fallut pas davantage pour que le nouveau missionnaire retomât quelque temps dans son ancien péché. Mais il se corrigea encore, et cette circonstance lui servit de thème pour de nouveaux discours.

En 1843, M. J. Gough se maria, parcourut les principales villes des États-Unis, en qualité de *lecturer*, et fut accueilli partout avec une sorte de fanatisme. En 1854, il vint en Angleterre, où sa verve et son éloquence n'excitèrent pas toutefois autant d'enthousiasme qu'aux États-Unis. Il entra dans son pays d'adoption où nul n'obtint plus de conversions aux doctrines de la tempérance. Depuis il élargit le champ de ses exercices oratoires et il aborda les sujets les plus variés : c'est ainsi que, pendant l'hiver de 1875-1876, il donna cent trente conférences sur *les Bévues* (Blunders). M. Gougha publiés ses discours et sa vie (*Autobiography and Orations*, 1855, in-12).

GOUIN (Alexandre), homme politique français, député, ancien ministre, né à Tours, le 26 janvier 1792, d'une ancienne famille de négociants honorables, entra de bonne heure dans les affaires de banque, qu'il mena de front plus tard avec la politique. Élu député en 1831 par le département d'Indre-et-Loire, il siégea longtemps au centre, et vota l'état de siège de Paris en 1832, les lois de septembre, les dotations, etc. Secrétaire général de la commission du budget, il fut rapporteur des budgets de 1833, 1834, 1835, et de diverses lois de finances. Il passa dans l'opposition à l'occasion de la loi de disjonction (mars 1837), fit partie de la coalition en 1839, et fut appelé par M. Thiers, dans le cabinet du 1<sup>er</sup> mars 1840, au ministère du commerce. C'est lui qui présenta et fit adopter la loi sur le travail des enfants dans les manufactures. Sorti du pouvoir le 29 octobre suivant, il fut un des adversaires du ministère Guizot, et attacha son nom à une proposition très populaire dans toutes les fractions de l'opposition, celle de la conversion des rentes, qui sur sa présentation fut prise en considération trois fois, et trois fois repoussée. A la mort de Laffitte, il prit la direction de la Caisse commerciale que celui-ci avait fondée, et dont il ne put, en 1848, conjurer la ruine.

M. A. Gouin se présenta néanmoins comme candidat dans son département à l'Assemblée constituante, et fut élu, le septième sur huit, par 43 010 voix. A part la question du bannissement à perpétuité de la famille d'Orléans, il vota constamment avec la droite, dans les questions politiques comme dans les questions sociales, et appuya successivement le gouvernement du général Cavaignac et celui de Louis-Napoléon. Renvoyé à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité contre-révolutionnaire. Ancien président du tribunal de commerce et de la Chambre de commerce de Tours, longtemps membre du Conseil général d'Indre-et-Loire, administrateur du chemin de fer de Paris à Lyon, M. Gouin fut nommé, en 1852, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 1<sup>re</sup> circon-

scription d'Indre-et-Loire. Réélu au même titre aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 11 169 voix sur 19 871 votants. Un décret en date du 18 novembre 1867 l'éleva à la dignité de sénateur. M. Alexandre Gouin avait été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862 et commandeur le 3 novembre 1865. — Il est mort à Tours, le 27 mai 1872.

GOUIN (Eugène), sénateur français, fils du précédent, né à Saint-Symphorien près de Tours, le 18 septembre 1818, exerçait, dans cette ville, la profession de banquier et partageait l'influence politique de son père, quand il se présenta, comme candidat au Corps législatif, en janvier 1868, lors de l'élection partielle à laquelle donnait lieu dans son département, la nomination de M. Alex. Guin à la Chambre haute. Cette candidature officielle échoua si complètement devant la candidature indépendante de M. Houssard, patronnée par l'Union libérale, qu'aux élections générales de l'année suivante, M. Eugène Gouin ne se représenta pas. Maire de Tours pendant la guerre et l'invasion prussienne, il rendit à cette ville de notables services, et aux élections qui suivirent l'armistice, il fut élu représentant du département d'Indre-et-Loire, à l'Assemblée nationale le second sur six, par 55 934 voix. Il se fit inscrire aux deux réunions du centre droit et du centre gauche, et vota tour à tour avec l'un et l'autre groupe. Après avoir soutenu le gouvernement de M. Thiers jusqu'à son renversement, il appuya les ministères qui suivirent le 24 mai 1873; mais lors du vote des lois constitutionnelles, il se rallia à l'œuvre de l'établissement de la République. Aussi, lors de l'élection des sénateurs inamovibles par l'Assemblée nationale, il fut porté spontanément sur la liste des gauches et élu, au sixième tour de scrutin, par 344 voix sur 681 votants, (15 décembre 1875). Au Sénat, M. Gouin prit place au centre gauche. Il s'abstint de voter, sous le ministère du 16 mai 1877, la dissolution de la Chambre des députés. Il représente au Conseil général d'Indre et Loire l'un des cantons de Tours. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 17 octobre 1871.

GOULARD (Marc-Thomas-Eugène de), homme politique français, né à Versailles en 1808, se fit inscrire au barreau de Paris en 1830, et siégea comme député de 1846 à 1848. Au scrutin du 8 février 1871, élu représentant des Hautes-Pyrénées à l'Assemblée nationale, le premier sur cinq, par 32 720 voix, il fut nommé plénipotentiaire aux conférences de Francfort, et désigné, le 10 novembre, pour aller occuper à Rome, auprès du roi Victor-Emmanuel, le poste de ministre de France. Mais cette dernière nomination n'eut pas de suite, car il fut appelé au ministère du commerce (6 février 1872), en remplacement de M. Victor Lefranc, qui prenait le portefeuille de l'intérieur abandonné par M. Casimir Périer. La retraite de M. Poyer-Quertier étant devenue nécessaire à la suite du procès Janvier de la Motte (5 mars), M. de Goulard fut choisi par M. Thiers pour remplir l'intérim du ministère des finances, dont il devint peu après le titulaire (23 avril). C'est sous son administration qu'eut lieu le fameux emprunt des trois milliards, couvert plus de quatorze fois. En annonçant à l'Assemblée ces résultats inespérés M. de Goulard en fit honneur à la « République conservatrice. » Le 7 décembre 1872, il remplaça au ministère de l'intérieur M. Victor Lefranc, dont la démission était un premier sacrifice de M. Thiers à la commission des Trente. M. de Goulard, prenant pour tâche de désarmer et de satisfaire la majorité

monarchique, arrêta par des mesures de rigueur le pétitionnement organisé pour la dissolution de l'Assemblée, accueillit les réclamations de la droite tendant à la suppression de la mairie centrale de Lyon et commença le mouvement de destitution des fonctionnaires républicains (mars-avril 1873). Lorsque M. Thiers, essayant une dernière fois de la résistance, voulut former un cabinet avec le concours des membres du centre gauche, M. de Goulard abandonna son portefeuille et fut remplacé par M. Casimir Périer. Elu à plusieurs reprises vice-président de l'Assemblée, il fut chargé par le maréchal de MacMahon de constituer un ministère après la chute de M. de Broglie (16 mai 1874), et ne put y parvenir. — M. de Goulard succomba, peu après, à une maladie de cœur (4 juillet 1874).

**GOULD** (Edward), littérateur américain, né à Lichtfield (Connecticut), le 11 mai 1808, dirigea une maison de commerce à New-York, tout en se livrant avec succès à la littérature. Il a été l'un des premiers rédacteurs du *Knickerbocker Magazine*. On a de lui, sans compter des articles dans plusieurs journaux littéraires des Etats-Unis, des traductions estimées d'un grand nombre de romans français, des *Impressions de voyage* d'Alexandre Dumas, d'Eugénie Grandet et du Père Goriot de Balzac, du *Beau Pécopin* de Victor Hugo, de *Charles de Bourbon* d'Alphonse Royer, etc. Il a encore publié un abrégé de l'*Histoire d'Europe*, d'Alison, qui a eu une grande circulation (New-York, 1845, in-8, 4<sup>e</sup> édition); une comédie d'actualité en cinq actes : *l'Époque comme elle est* (the Very Age; New-York, 1850), etc.

**GOULD** (John), ornithologiste anglais, né à Lyme, comté de Dorset, le 14 septembre 1804, manifesta de bonne heure un vif désir pour l'étude de la nature et passa une partie de sa jeunesse à Windsor, sous la direction de M. J. T. Aiton. En 1824, il vint compléter à Londres son éducation scientifique. Six ans plus tard, ayant été mis en possession d'une belle collection d'oiseaux du Thibet et du Lahore, la première de ce genre qui fût connue en Angleterre, il s'empressa de la décrire sous le titre de : *A Century of birds from the Himalaya mountains* (Londres, 1831). Il publia ensuite une *Histoire naturelle des Oiseaux d'Europe* (1834), qui fut suivie des deux monographies sur les *Ramphastides* et les *Trogonides*. Ce fut pour compléter cette dernière, qu'au printemps de 1838, il s'embarqua pour l'Australie; il y mit son séjour à profit pour étudier les animaux et les productions naturelles du pays. Les résultats de cette exploration ont été consignés dans le plus remarquable de ses ouvrages : *les Oiseaux de l'Australie* (the Birds of Australia; Londres, 7 vol. in-folio, avec figures nombreuses), où l'on trouve décrites minutieusement plus de six cents espèces, beaucoup d'entre elles pour la première fois, et devant avoir pour pendant un ouvrage sur *les Mamifères de l'Australie*. M. Gould a réuni une collection magnifique de trochilides (oiseaux-mouches), qui a été exposée dans les jardins de la Société zoologique, puis transportée au Palais de cristal de Sydenham.

**GOULD** (Benjamin-Apthrop), astronome américain, né à Boston, le 27 septembre 1824, fit ses études au collège Harvard et à l'université de Goettingue, puis, fut quelque temps astronome adjoint à l'observatoire d'Altona. De retour en Amérique, il fut chargé de la triangulation des côtes et de la détermination de diverses longitudes. Nommé, en 1856, directeur de l'Observatoire Dudley, à Albany, il

abandonna ce poste trois ans après, par suite de dissentiments avec les administrateurs. En 1868, il accepta les offres du gouvernement de la République argentine, et un observatoire dont il prit la possession en 1870 fut construit pour lui à Cordova. Il a donné depuis une série de cartes des étoiles du Sud, visibles à l'œil nu; plus de 83 000 avaient été déjà observées en 1874.

On a de lui quelques mémoires et rapports : *Recherches sur l'orbite de la comète V.* (Invest. of the orbit of the comet V, 1847); *Découverte de la planète Neptune* (Discov. of the planet Neptune) 1850, etc. Il avait fondé, en 1849, et dirigé jusqu'en 1866 à Cambridge, le *Massachusetts Astronomical journal*.

**GOULHOT DE SAINT-GERMAIN** (Achille-Félicité de), sénateur français, né à Paris, le 27 mars 1809, est fils d'un intendant militaire de l'Empire. Destiné d'abord à la carrière des armes, il fut attaché au cabinet du ministre de la guerre et à l'intendance de la division de Paris; il remplit ensuite, avec le grade de capitaine d'état-major, les fonctions d'officier d'ordonnance du maréchal Oudinot. Après la révolution de juillet, il fut sous-préfet de Romorantin (1835), puis de Bernay (1838-1846). En 1849, il siégea à l'Assemblée législative où il vota avec la majorité. On a de lui quelques brochures publiées à cette époque sur la *Présidence*, le *Recrutement*, la *Propriété*, etc. Membre de la Commission consultative à la suite du coup d'État de décembre, M. Goulhot de Saint-Germain fut appelé, dès le 25 janvier 1852, à faire partie du nouveau Sénat. Décoré de la Légion d'honneur depuis le 29 avril 1841, il a été promu commandeur le 14 août 1862. — Il est mort au château de Saint-Germain-le-Vicomte (Manche), le 19 juin 1875.

**GOUMY** (Jean-Édouard), professeur et journaliste français, né à Paris, le 8 décembre 1832, fit ses études au lycée Charlemagne, comme élève de l'institution Jauffret, et remporta des succès extraordinaires au concours général.élève de l'École normale, de 1852 à 1855, il fut envoyé, comme professeur de rhétorique, au collège de Coutances, où il ne resta qu'une année. Il fut reçu agrégé des classes de lettres en 1856, et membre de la division supérieure instituée alors à l'École normale. Après avoir été trois ans suppléant au lycée Louis-le-Grand, il fut nommé professeur de seconde au lycée Napoléon, en 1860, et fut rappelé au lycée Louis-le-Grand, dans la même classe, en 1863. En 1866, il passa, comme professeur de rhétorique, au collège Rollin. Le 2 octobre 1878, il fut nommé maître de conférences de langue et de littérature latines à l'École normale supérieure. M. Goumy a été décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1868.

Comme journaliste, il inséra des articles de politique et de littérature dans l'*Opinion nationale*, puis devint, en janvier 1867, rédacteur en chef de la *Revue de l'instruction publique*. Il n'a publié à part que ses deux thèses de doctorat en lettres : *Étude sur la vie et les écrits de l'abbé de Saint-Pierre* (1859, in-8), et *De Apuleio fabularum scriptore et rhethore* (in-8).

**GOUNOD** (Charles-François), compositeur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 17 juin 1818, est le fils d'un peintre de talent, Fr. L. Gounod, et d'une femme distinguée qui lui apprit les éléments de la musique. Il étudia l'harmonie sous Reicha, Lesueur et Halévy, remporta un second prix, en 1837, puis le grand prix de composition musicale, en 1839, et séjourna jusqu'en 1843 en Italie. Sa passion pour la musique

sacrée lui fit quitter la villa Médicis pour le séminaire de Rome, et il songea même quelque temps à entrer dans les ordres. A son retour, il fut attaché pendant six ans, comme maître de chapelle, à l'église des Missions étrangères, y fit exécuter ses premières compositions, et dut un véritable succès à une *Messe solennelle*, chantée à Saint-Eustache, en 1849. L'année suivante, la scène de l'Opéra lui fut ouverte, sur l'initiative influente de Mme Pauline Viardot. En 1852, il fut nommé directeur du cours normal de chant de la ville de Paris, désigné sous le nom d'Orphéon, et travailla à améliorer la méthode Wilhem, de manière à soutenir la concurrence des méthodes rivales. M. Gounod épousa, en 1847, la fille de Zimmermann. Au mois de mai 1866, il fut élu membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement de Clapissin. Décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1857, il a été promu officier le 13 août 1866 et commandeur le 9 août 1877.

Retiré à Londres pendant la guerre de 1870, M. Gounod, qui avait fait représenter à l'Opéra, quelques mois auparavant, une cantate de circonstance : *A la frontière*, dirigea lui-même, le 1<sup>er</sup> mai 1871, à l'ouverture de l'Exposition universelle de Londres, l'exécution d'une autre cantate intitulée : *Gallia*, dans laquelle il avait traduit un épisode des *Lamentations* de Jérémie, avec application du sens à la situation de sa patrie. Néanmoins son séjour prolongé en Angleterre avait donné lieu à la malveillance de répandre le bruit qu'il se proposait de se faire naturaliser anglais. M. Gounod protesta par une lettre indignée, adressée au *Gaulois* (septembre 1872) et rentra plus tard en France. Il avait eu de pénibles débats, rendus publics, avec une cantatrice d'origine anglaise, Mistress Weldon, qui s'arrogeait la propriété d'œuvres écrites chez elle par l'artiste, et celui-ci avait dû demander aux tribunaux la réparation du préjudice que lui causait la publication de mélodies apocryphes.

Les compositions qui ont révélé chez M. Gounod la science de l'harmonie, l'érudition musicale, le respect de l'art et des traditions des maîtres, comprennent, dans l'ordre chronologique : *Sapho* (1850), drame lyrique en 3 actes, au succès duquel nuisit l'absence de tout ballet; les *Chœurs de l'Ulysse*, de M. Fr. Ponsard (juin 1852); *la Nonne sanglante* (1854), opéra en 5 actes, sur un sujet qui lui fut confié par la direction, après l'abandon de plusieurs autres maîtres; une première symphonie intitulée *la Reine des Apôtres* (1850), et deux autres *Symphonies*, exécutées à la Société des jeunes artistes (1855 et 1856); une *Cantate*, à l'occasion du voyage de la reine d'Angleterre à Paris; *le Médecin malgré lui* (Théâtre-Lyrique, 1858); *Faust* (même théâtre, 1859), qui eut près de deux cents représentations au Théâtre-Lyrique et qui, profondément retouché, fut repris à l'Opéra, en 1869, avec un grand éclat; *la Colombe* (Bade, 1860), reprise, en 1866, à l'Opéra-Comique; *Philemon et Baucis* (Théâtre-Lyrique, 1861); *Mireille*, d'après le poème provençal de M. Mistral (même théâtre 1862); *la Reine de Saba*, en 4 actes (Opéra, 1862); *Roméo et Juliette*, opéra en 5 actes (Théâtre-Lyrique, avril 1867), qui eut environ cent représentations et fut immédiatement monté à Bruxelles, à Vienne, etc.; *les deux Reines*, drame de M. Legouvé (salle Ventadour, 1872), *Jeanne d'Arc*, paroles de M. Jules Barbier (Gaité, 1873); *Cinq-Mars* (Opéra-Comique, 5 avril 1877); *Polyeucte* (Opéra, mars 1879), etc. Cette dernière œuvre, annoncée depuis dix ans, avait été le principal sujet des longues et délicates contestations entre l'auteur, son éditeur et mistress Wel-

don. M. Ch. Gounod fit ensuite la musique de *Georges Dandin*, sur les paroles même de Molière, et à ce propos, il écrivit, sur l'emploi de la prose dans la musique dramatique, une curieuse étude publiée par la *Revue et Gazette musicale* (17 octobre 1875). Plus récemment, l'artiste s'engagea à fournir au nouveau directeur de l'Opéra, M. Vaucorbeil, un autre grand ouvrage, *le Tribut de Zamora*, qu'il devrait livrer dans le courant de 1879, en trois fois, deux actes par deux actes, sous peine d'un énorme dédit; les journaux ont raconté que, les cahiers successivement remis contenant à peine l'indication des scènes, la mise en répétition de la pièce était indéfiniment ajournée (novembre 1879).

En dehors du théâtre, on doit à M. Gounod un nombre assez considérable de morceaux de musique religieuse, instrumentale, symphonique et vocale, dont quelques-uns ont été composés sur des paroles anglaises ou italiennes.

**GOUPIL** (Adolphe), éditeur d'estampes français, né à Paris, en 1806, d'une famille qui compte plusieurs artistes distingués, est, par sa mère, petit-fils du célèbre peintre G. Drouais. Dès 1827, il fut un des fondateurs de la maison qui porte son nom et qui, prenant une rapide extension, contribua à propager le goût des arts en France et à l'étranger. La maison Goupil, avec un double établissement à Paris, eut deux grandes succursales, l'une à Berlin, pour l'Allemagne et l'Europe du nord, l'autre à New-York, pour toute l'Amérique. A cette dernière, ouverte en 1848, se rattacha la fondation de la Société *International-Art-Union*, qui créait l'importation des œuvres de la peinture européenne aux États-Unis, mais qui, malgré les encouragements du gouvernement français, disparut devant certaines difficultés de la législation américaine. La maison de New-York ouvrit alors une exposition permanente des artistes français et étrangers.

En France la maison Goupil a soutenu la gravure au burin, dont l'exécution lente et coûteuse se trouvait compromise par tant de procédés nouveaux, économiques et rapides. Le catalogue de ses publications comprend, outre les œuvres des anciens maîtres, celles des premiers artistes contemporains. Citons notamment : *Lord Strafford*, *le Christ consolateur*, *Sainte Amélie*, *la Sainte Famille de Madrid*, *la Vierge aux Candélabres*, *Sainte Cécile*, *les Noces de Cana*, et tant d'autres planches, dues à MM. Henriquel-Dupont, Forster, Prévost, Bridoux, Calamatta, Mercuri, Moulleron, C. Nanteuil, etc. Une imprimerie en taille-douce spéciale a été créée pour le service de ces publications. Le contre-maître qui la dirigeait en 1855, M. Am. Boisse, a obtenu à l'Exposition universelle une 2<sup>e</sup> médaille, comme coopérateur. MM. Goupil et Cie ont formé une importante galerie de tableaux modernes. Le chef de cette importante maison, décoré de la Légion d'honneur le 8 février 1850, fut promu officier le 7 août 1877.

**GOURAUD** (Mathurin-Claude-Charles), littérateur français, né à Choisy, le 20 octobre 1823, fit de brillantes études au lycée Charlemagne. Il prit part au concours ouvert, en 1845, par l'Académie des sciences morales et politiques sur la question de la certitude, par un travail considérable qui obtint une mention; il en a tiré depuis ses deux thèses pour le doctorat : *Histoire du calcul des probabilités depuis ses origines jusqu'à nos jours*, et de la *Légitimité des principes et des applications de cette analyse*, et *De Carneadis philosophi academici vita et placitis* (1848). Après la révolution de Février, M. Gouraud appartient à la

rédaetion politique du *Siècle*, qu'il quitta pour celle de l'*Ordre*, fondé par M. ChamboUe.

On a encore de lui : *Essai sur la liberté du commerce des nations* (1851, in-8) ; *Histoire de la politique commerciale de la France* (1855, 2 vol. in-8) ; *Histoire des causes de la grandeur de l'Angleterre* (1856, in-8) ; *Lysis, histoire contemporaine* (1859, in-8), roman politique et philosophique ; *Cornélie* (1862, in-8) ; *Ludovic*, comédie en cinq actes, en prose (1865, in-8) ; *les Destinées. De l'Inégalité entre les hommes* (Bruxelles, 1869, in-18) ; *la Société française et la démocratie* (ibid. 1870, in-18) ; *l'École de la République* (1872, in-18) ; *le Prétendant* (1876, in-8), etc.

**GOURDON DE GENUILLAC** (Nicolas-Jules-Henri), littérateur français, né à Paris, en 1826, suivit les cours de l'Institut polymathique, débuta, dans le monde littéraire, par quelques vau-devilles de circonstance, entre autres : *le Droit au travail*, en un acte (1849), écrit ensuite des nouvelles et romans-feuilletons, et se tourna enfin vers les recherches héraldiques. Cette spécialité lui a valu, avec diverses décorations étrangères, le titre de membre d'un grand nombre de sociétés départementales.

On a de lui : *Grammaire héraldique*, avec *Vocabulaire* et figures (1853, in-18 ; 3<sup>e</sup> édit., 1861) ; *Dictionnaire héraldique des ordres de chevalerie* (1854, in-18) ; *Histoire des grandes charges, des dignités et titres créés en France* (1856, in-18) ; *Recueil d'armoiries des maisons nobles de France* (1830, in-8) ; *Dictionnaire des fiefs, seigneuries, châtellenies de l'ancienne France* (1862, in-8) ; *Nobiliaire* du département des Bouches-du-Rhône, avec le marquis de Piolenc (1863, in-8) ; *les Amours à coups d'épée* (1864, in-18) ; *Comment on tue les femmes*, étude demœurs (1865, in-18) ; *les Damnés de l'Autriche* (1867, in-18) ; *les Mystères du Blason, de la Noblesse et de la Féodalité* (1868, in-18) ; *les Ordres religieux*, etc., (1868, in-18) ; *Dictionnaire des anoblissements de 1270 à 1790* (1869, in-8) ; *Histoire de l'abbaye de Fécamp* (1872, in-8) ; *le Crime de 1804* (1873, in-8), etc., puis des articles dans une foule de feuilles périodiques. Il a dirigé un journal hebdomadaire, *le Monde artiste*, fondé en 1862.

**GOUTAY** (J...-T...), homme politique français, ancien représentant, né à Paris, le 21 novembre 1804, fit son droit et s'inscrivit au barreau de Thiers. Sous le règne de Louis-Philippe, il appartenait à l'opposition libérale. Nommé représentant du peuple dans son département, le douzième sur quinze, par 49 099 suffrages, il fut membre du comité des finances, et vota ordinairement avec le parti démocratique modéré ; après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée et se fit remarquer par son rapport en faveur de l'amnistie des transportés. Non réélu à l'Assemblée législative, il prit place au barreau de Riom et se tint en dehors des affaires publiques pendant le second empire. Aux élections sénatoriales de janvier 1876, il fut porté, comme candidat républicain, pour le département du Puy-de-Dôme, mais il échoua avec 252 voix, sur 578. Il se représenta, sans plus de succès, au renouvellement triennal du 5 janvier 1879.

**GOUVION-SAINT-CYR** (Laurent-François, marquis de), homme politique français, ancien pair et représentant, né le 30 décembre 1815, est fils du maréchal, qui fut ministre de la guerre sous la Restauration, et créé pair de France, le 4 juin 1814. Il servit quelque temps dans l'armée, entra à la Chambre haute, par droit héréditaire, le 13 janvier 1842, et y siégea jusqu'à la révolution

de Février. Pendant la deuxième République et le second Empire, il vécut retiré des affaires publiques dans son château de Reverseux, près de Voves. Il le transforma en ambulance pendant la guerre, et rendit de grands services aux blessés français, ainsi que sa femme, fille de M. de Montalivet. Elu représentant d'Eure et Loir, aux élections du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, le quatrième sur six, par 26 308 voix M. de Gouvion-Saint-Cyr ne fit partie d'aucun groupe, vota tantôt avec le centre droit, tantôt avec le centre gauche, et adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, il se présenta, comme candidat constitutionnel, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de l'arrondissement de Chartres, échoua avec 5 237 voix, contre 6 632 obtenues par le candidat républicain, et rentra dans la vie privée.

**GOUX** (Mgr Pierre-Antoine-Paul), prélat français, est né à Toulouse le 3 mars 1817. Elève de l'École des Carmes, il se fit recevoir docteur ès lettres, à la Faculté de Paris, en 1856, et deux ans plus tard, docteur en théologie. Directeur du petit séminaire de Toulouse, puis curé de Saint-Sernin, dans la même ville, il a été nommé évêque de Versailles par décret du 14 juillet 1877, préconisé le 21 septembre, et sacré à Toulouse le 14 novembre suivant.

Comme publications, nous n'avons à citer, de Mgr Paul Goux, que ses trois thèses : *Lérins au v<sup>e</sup> siècle* (1856, in-8) et *De sancti Thomæ Aquinatis sermonibus* (même année, in-8), thèses littéraires ; *Du Développement des dogmes dans la doctrine catholique* (1858, in-8), thèse de théologie.

**GRAAH** (Guillaume-Auguste), voyageur danois, né le 24 octobre 1793, entra dans l'état-major maritime en 1813. Il se fit connaître par ses voyages le long de la côte orientale du Groënland, de 1828 à 1831, avec neuf navigateurs avant lui avaient inutilement tenté d'explorer. Son journal, publié en danois sous le titre : *Undersøegelsesreise til østkysten af Grønland* (Copenhague, 1832, in-4, avec planches et carte), a été traduit en anglais par G. G. Macdougall. A son retour, il fut nommé chevalier du Danebrog et membre de la direction du commerce du Groënland et des îles Færøe. La Société de géographie de Paris lui décerna une grande médaille d'or, pour ses explorations. On a encore de lui une *Description de la carte des côtes occidentales de Groenland* (Beskrivelse til det vøxende situations kaart ; ibid., 1825, in-4).

**GRABOW** (Guillaume), homme politique prussien, président de la Chambre des députés, est né le 15 avril 1802, à Prenzlau. Privé jeune de son père, il fut élevé avec beaucoup de soins par sa mère, fit son droit à Berlin, où il s'enrôla dans la Burschenschaft, puis entra dans la magistrature, et obtint en quelques années le rang de conseiller de Cour d'appel, fonctions qu'il résigna bientôt pour devenir bourgmestre de sa ville natale. En 1847, il fut nommé député à la Diète générale, où il ne tarda pas à acquérir une influence notable. Ce fut sur sa proposition que la Diète résolut de protester, dans une pétition au roi, contre l'octroi de la patente du 3 février, réalisation peu sérieuse de la promesse d'institutions parlementaires. Ce fut aussi lui qui rédigea presque en entier le projet de loi électorale, basée sur le suffrage universel, que l'assemblée vota avant de se séparer. Nommé par la ville de Prenzlau à l'Assemblée nationale en 1848, il siégea

au centre droit, et devint président de l'Assemblée. En 1849, il était encore président de la Chambre des députés, quand cette Chambre fut dissoute et le suffrage universel supprimé. M. Grabow protesta contre le coup d'État, et rentra dans la vie privée. Il n'en sortit qu'en 1858, fit partie de la Chambre nouvelle, où il devint vice-président. La Chambre, sortie des élections de 1861, le nomma (20 janvier) président à la presque unanimité (269 voix sur 273). Réélu, dans les mêmes conditions, aux législatures suivantes, il dirigea les débats parlementaires avec une rare distinction, résista avec fermeté aux usurpations du pouvoir royal, et acquit ainsi dans tout le pays une popularité dont les électeurs de Cologne se firent les interprètes, en lui votant une couronne civique, après l'avoir réélu une fois de plus (janvier 1865). Mais il abandonna bientôt la politique et se retira à Prenzlau. — Il est mort dans cette ville, le 15 avril 1874.

**GRAEFE** (Alfred-Charles), ophthalmologiste allemand, né à Martinskirchen, le 23 novembre 1830, est le cousin germain du célèbre oculiste Albert de Graefe, mort en 1870. Il suivit les cours de plusieurs universités allemandes et de l'étranger (Prague et Paris), et fût reçu docteur en 1854. Il se consacra à l'étude spéciale des maladies d'yeux, à Berlin sous la direction de son cousin, à Prague, sous Arlt, et à Paris sous Sichel et M. Desmarres. Reçu agrégé à Halle, il y fonda un Institut privé de clinique ophthalmologique, qui prit une grande extension, et fut nommé à la chaire d'ophtalmologie de cette ville, la première créée dans les universités prussiennes.

A part une collaboration active aux *Archives d'ophtalmologie*, on a de M. Graefe : *Analyse clinique de la perturbation du mouvement des yeux* (Klin.-Anal. der Motilitätsstörungen des Auges; (1858), puis un *Manuel d'ophtalmologie générale* (Handbuch der gesammten Augenheilkunde; 1874-1877).

**GRAESSE** (Jean-George-Théodore), archéologue allemand, né, le 31 janvier 1814, à Grimma, en Saxe, et fils d'un professeur au collège de cette ville, acheva ses études à Leipzig et à Halle, et se fixa à Dresde, où il devint successivement professeur à l'École de la Croix, conservateur de la bibliothèque privée du feu roi de Saxe (1843), inspecteur du cabinet numismatique (1848), directeur du cabinet de porcelaines et du Gröne Gewölbe (1871).

Il débuta par son grand *Traité d'histoire littéraire universelle* (Lehrbuch einer allgemeinen Literaturgeschichte), qui a paru, dans l'espace de dix-huit ans, en trois parties : *Monde ancien* (Alte Welt; Dresde et Leipzig, 1837, 2 vol.); *Moyen âge* (Mittelalter, 1839-1843, 3 vol.), et *Temps modernes* (1852-1855). Cet ouvrage, complété par une table générale des trois parties (1859), a été abrégé par l'auteur sous le titre de : *Manuel d'histoire littéraire universelle* (Handbuch der allgemeinen Litteraturgeschichte; Dresde, 1844-1850, 4 vol.).

Nous citerons encore de M. Graesse : *Histoire de la poésie de l'Europe et des principaux pays non européens depuis le commencement du XVI<sup>e</sup> siècle* (Geschichte der Poesie Europa's, etc.; Dresde, 1848); *Bibliotheca magica* (Leipzig, 1843); *Bibliotheca psychologica* (Ibid., 1845); *le Mythe du Juif errant* (die Sage von dem ewigen Juden; Dresde, 1844), traduit en français en 1845; *le Mythe du chevalier Tannhaeuser* (die Sage vom Ritter Tannhaeuser; Dresde, 1846); *Recherches sur la littérature et les traditions du moyen âge* (Beitraege zur Literatur und Sage des Mittel-

alters; Dresde, 1850); une traduction allemande des *Gesta Romanorum* (Ibid., 1842); *Manuel de la numismatique ancienne* (Handbuch der alten Numismatik; Leipzig, 1852 et suiv.); *le Trésor des livres rares et précieux* (1858-1867, livr. I-XL (n-4), l'un des plus importants ouvrages de cette spécialité; *Guide de l'amateur des porcelaines et de poteries* (Dresde; 5<sup>e</sup> édit., 1874); *Guide de l'amateur d'objets rares* (Ibid. 1872; 3<sup>e</sup> édit., 1877); *Catalogue descriptif du Gröne Gewölbe* (1872; 3<sup>e</sup> édit., 1876), publiée également en français; puis, dans un autre ordre : *Nos noms et prénoms* (Unsere Vor- und Taufnamen, Dresde, 1875), recherche sur l'étymologie de ces noms et leur provenance celtique.

**GRAETZ** (Henri), historien allemand, né à Xiondz, (grand-duché de Posen), le 31 octobre 1817, fit ses études au gymnase d'Oldenbourg et suivit les cours de l'université de Breslau de 1840 à 1844. Professeur en 1853, au séminaire théologique israélite de cette ville, puis, en 1870, à l'université, il a publié un important ouvrage : *Histoire des Juifs depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours* (Geschichte der Juden von den aelt. Zeiten bis auf die Gegenwart; Leipzig 1853-1876 11 vol.), traduit en plusieurs langues. Il faut citer encore *Gnosticisme et Judaïsme* (1846); *Sinaï et Golgotha, ou les Origines du judaïsme et du christianisme*, traduit en français par M. Maur. Hess (1867, in-8); *les Juifs d'Espagne* 945-1205, traduit également en français par M. G. Stenne (1872, in-8); *Commentaire du prédicateur* (Comm. des Predigers, 1871), etc. Il dirige le *Recueil mensuel pour la connaissance et l'histoire du Judaïsme* (Monatsschrift für Gesch. und Wissens. Judenthums), publié à Breslau.

**GRAHAM** (Gilbert-John), peintre écossais, né à Glasgow, en avril 1794, élève de l'Académie royale de Londres en 1818, obtint, en 1819, la première médaille d'argent pour le dessin d'après l'antique, et la médaille d'or, en 1821, au concours de peinture historique. Après deux années d'études en Italie, où il se passionna pour le style des anciens maîtres, il revint dans son pays cultiva particulièrement le portrait, et devint membre de l'Académie royale d'Écosse.

**GRAMMONT** (Ferdinand, marquis de), homme politique français, né à Villersexel, le 6 juin 1805, prit en 1837, comme député de l'arrondissement de Lure, la place de son père qui mourut quelques années plus tard et qui avait adopté les principes du libéralisme. A la Chambre il vota d'ordinaire avec l'opposition. En 1848, élu, le premier sur neuf, représentant de la Haute-Saône, où il possédait des propriétés considérables, il se rallia à la droite. Écarté de l'Assemblée législative, il accepta, en 1852, le patronage du nouveau gouvernement pour entrer au Corps législatif, comme député de la 2<sup>e</sup> circonscription de la Haute-Saône, et fut réélu, au même titre, en 1857. En 1863, il ne fut ni soutenu, ni combattu par l'administration et obtint 20817 voix sur 22978 votants. Aux élections générales de mai 1869, il se porta comme candidat indépendant, et, combattu par le gouvernement et par une partie de l'opposition, qui lui reprochait d'avoir voté la loi de sûreté générale, il réunit encore 17064 voix sur 31 441 votants. Dans la courte session de juillet, il signa la demande d'interpellation des 116.

Après la guerre il fut élu le 8 février 1871, représentant de la Haute-Saône à l'Assemblée nationale, le troisième sur six, par 23 454 voix, et siégea au centre droit; il ne prit la parole qu'une seule fois, pour protester contre le mot de « bagage »



employé par M. Le Royer et où il crut voir une inconvenance parlementaire. Les explications qu'entraîna ce simple incident, amenèrent la démission de M. J. Grévy, président de l'Assemblée. M. le marquis de Grammont ne se représenta pas aux élections suivantes.

**GRAMONT** (duc Antoine-Agénor-Alfred DE), diplomate français, précédemment duc de Guiche, depuis la mort de son père (3 mars 1854) prince de Bidache, né à Paris, le 14 août 1819, fut admis à l'École polytechnique en 1837 et fut ensuite sous-lieutenant élève à l'École d'application; mais il donna sa démission la même année (1840). Ses débuts dans la vie publique datent du second Empire : il fut envoyé successivement, comme ministre plénipotentiaire, à Cassel, à Stuttgart (1852), à Turin (avril 1853), et, comme ambassadeur, à Rome (1857). Il contribua à faire entrer le Piémont dans l'alliance des puissances occidentales contre la Russie.

Après la reconnaissance du royaume d'Italie par le gouvernement de la France, les relations de notre ambassadeur avec le gouvernement pontifical devinrent très difficiles, et le duc de Grammont se trouva avec le cardinal Antonelli dans des rapports à peu près aussi irritants que ceux du général de Goyon avec Mgr de Mérode. A la fin de 1861, il fut nommé ambassadeur à la cour d'Autriche. Un décret du 15 mai 1870 l'appela au poste de ministre des affaires étrangères, dans le cabinet Ollivier, en remplacement de M. le comte Daru, démissionnaire depuis le 14 avril. Il quitta Vienne aussitôt, mais pour retourner quelques jours après y conférer avec M. de Beust. Comme marque d'estime particulière, l'empereur François-Joseph II lui décerna la grand'croix en brillants de l'ordre de Saint-Etienne.

Le nouveau ministre parut vouloir inaugurer vis-à-vis de la Confédération du Nord une politique de fermeté que l'Empire ne s'était pas mis en mesure de soutenir. Au moment où s'ouvrit devant le Corps législatif la discussion sur l'entreprise du percement du Saint-Gothard, il releva par allusion les paroles prononcées à cette occasion par M. de Bismarck, et affirma que « les sentiments patriotiques de la France n'avaient pas besoin d'être tenus en éveil. » Dans la séance du 6 juillet, répondant à une interpellation de M. Cocheru, relative à l'acceptation de la couronne d'Espagne par le prince Léopold de Hohenzollern, il déclara, aux applaudissements du Corps législatif, que le gouvernement impérial ne pouvait souffrir « qu'une puissance étrangère, en plaçant un de ses princes sur le trône de Charles-Quint, pût déranger l'équilibre des forces en Europe et mettre en péril les intérêts et l'honneur de la France. » Les négociations engagées à Ems par M. Benedetti ayant abouti à une renonciation spontanée de la part du prince Léopold et à l'approbation de ce désistement par le roi de Prusse. M. de Grammont voulut obtenir plus encore. Il fit demander à Guillaume I<sup>er</sup> de déclarer formellement « qu'à l'avenir il n'autoriserait aucun prince de sa maison à accepter une couronne que les éventualités d'un pays en révolution pourraient lui faire offrir. » Le roi de Prusse se refusa à une pareille exigence, et fit sentir à l'ambassadeur de France qu'insister serait inutile. Et même temps une dépêche d'agence, que l'on crut d'abord officielle et émanée de M. de Bismarck, annonçait aux cabinets étrangers que M. Benedetti avait été congédié. Cette dépêche amena une déclaration de M. de Grammont au Corps législatif et au Sénat, le 15 juillet, établissant officiellement l'état de guerre entre la France et la Prusse. Quelques jours après, le ministre des affaires étrangères entama des

négociations avec le cabinet de Florence pour placer le territoire pontifical sous la garantie des stipulations de l'art. 1<sup>er</sup> de la convention du 15 septembre 1864, et signifiait à la cour de Rome qu'en présence des nécessités militaires, le corps français d'occupation allait être rappelé. Les premières défaites de l'armée à Wissembourg amenèrent la chute du ministère Ollivier et la retraite de M. de Grammont.

Au mois de janvier 1872, il fut appelé à déposer, en même temps que le maréchal Leboeuf, devant la commission d'enquête sur les causes de la révolution du 4 septembre, et donna un démenti formel à la déclaration de son ancien collègue, qui affirmait que la réponse faite à l'interpellation Cocheru avait été adoucie dans le conseil des ministres présidé, le matin même, à Saint-Cloud, par l'empereur, et que le sens primitif avait été rétabli au Corps législatif par le ministre des affaires étrangères. Plus tard, M. de Grammont ayant affirmé, dans une lettre rendue publique, que l'Autriche-Hongrie avait promis son concours effectif à la France, M. Andrassy fit communiquer à M. Thiers une dépêche datée du 20 juillet 1870, adressée par M. de Beust à M. de Metternich, dépêche dont une phrase avait été séparée du reste pour permettre d'attribuer à l'Autriche le projet d'alliance annoncé (mai 1874). Vers la même époque, M. de Grammont adressa à M. Latour-Dumoulin, sur les responsabilités de la guerre de 1870, une lettre qui provoqua de vives récriminations dans la presse bonapartiste. Il a aussi donné, en 1878, à la *Revue de France*, sous le pseudonyme d'*Andreas Memor*, divers articles relatifs au même point et sur lesquels des répliques du prince Napoléon, dans la *Revue des Deux Mondes* et du général Türr, dans le *Journal des Débats*, attirèrent vivement l'attention.

M. de Grammont a publié en outre : *la France et la Prusse avant la guerre* (1872, in-8), et *Étude sur les tarifs comparés du service postal en France et en Angleterre* (1874, in-18). Officier de la Légion d'honneur depuis décembre 1850, il a été promu commandeur le 3 juin 1857, grand officier le 28 juin 1860 et grand'croix le 14 août 1866. Il a reçu, en outre, les grand'croix de l'ordre de Frédéric de Wurtemberg et de celui des SS.-Maurice et Lazare de Sardaigne. Il a fait partie du Conseil général des Basses-Pyrénées pour le canton de Bidache. — Le duc de Grammont est mort à Paris le 18 janvier 1880.

Deux de ses frères ont servi avec distinction dans l'armée. Le premier, M. Antoine-Léon Philibert-Auguste, comte de Gramont, duc de Lesparre, né à Paris, en 1820, commandait la brigade de cuirassiers de la 3<sup>e</sup> division de l'armée du Rhin en 1870. Blessé à la bataille de Rezonville, et fait prisonnier, il fut promu général de division en 1873. Mis en disponibilité avec le grade de commandeur de la Légion d'honneur, il est mort le 4 septembre 1877, et le titre de duc de Lesparre a fait retour au second fils de l'ancien ministre. Le second, M. Antoine-Alfred Anérius Théophile, comte DE GRAMONT, né à Paris en 1823, était colonel en 1870. Il eut un bras enlevé par un éclat d'obus à la bataille de Reichshoffen et fut promu général de brigade pendant sa captivité en Allemagne. Il a commandé les subdivisions de Chambéry, de Châtellerault et de Tours. Il est commandeur de la Légion d'honneur.

**GRAMONT** (Ferdinand, comte DE), littérateur français, né à Jersey en 1815, d'un père proscrit en qualité d'officier des armées royales et d'une mère jersiaise, entra à la Flèche en 1823, fut admis à Saint-Cyr en 1828 et en sortit en juillet

1830. Il s'occupa dès lors d'études et de travaux littéraires.

Il se fit d'abord connaître, comme poète, en 1840, par un joli volume de *Sonnets* (in-18). Il a donné depuis une traduction complète, en prose, des *Poésies de Pétrarque* (1841, in-18); le *Livre de Job* (1843, in-18), en vers; les *Chants du passé* (1854, in-18); *Comment on se marie* (1858, in-32); *Comment on vient et comment on s'en va* (s. d., in-32); les *Gentilshommes riches, les Gentilshommes pauvres* (1860, 2 vol. in-18); les *Bébé* (1861, in-8); les *Bons petits enfants* (1862, gr. in-8); l'*Arithmétique de Mlle Lili, à l'usage de M. Toto* (1866, gr. in-8); *Sextines, précédées de l'histoire de la Sextine dans les langues dérivées du latin* (1872, in-18); les *Vers français et leur prosodie* (1875, in-18), etc. M. de Gramont, qui a été lié pendant longtemps avec H. de Balzac, lui a fourni des vers pour quelques-uns de ses romans; il a rédigé pour le *Dictionnaire de la conversation* des articles sur les rois de France du nom de Louis signés par Balzac; un roman écrit par lui, *Don Gígas* (1840, 2 vol. in-8), figure également dans les *Ouvres de jeunesse* du fécond écrivain.

**GRAND** (Pierre), magistrat français, né à Paris, le 22 novembre 1802, est fils d'un aide de camp du directeur Barras. Affilié dès l'âge de dix-huit ans à une loge de carbonari, il fut en 1821 poursuivi pour une brochure politique intitulée : *Le Cri de la France*, et, quoique acquitté, exclu pour deux ans de toutes les Facultés; il n'en acheva pas moins son cours de droit à Rennes, et se fit inscrire en 1824 au tableau des avocats de la Cour royale de Paris. Après avoir publié un ouvrage sur *l'Organisation politique de la France* (1825), il prit part à la rédaction de *l'Année française*, plaïda, en 1829, l'illégalité de l'apposition des scellés sur les papiers de Barras, et fut suspendu de ses fonctions à cause du discours prononcé par lui aux funérailles du conventionnel Laignelot. Signataire de la protestation des journalistes en juillet 1830, il fut un des aides de camp de La Fayette et prêta quelquefois l'appui de sa parole aux prévenus des conspirations républicaines. Nommé par M. Barthe procureur du roi à Charleville, il occupa le même emploi à Rocroi et à Sedan, et devint ensuite conseiller à la Cour royale de Metz. Après l'annexion de la Lorraine à l'Allemagne, il prit sa retraite et vécut à Paris. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 19 octobre 1831.

**GRANDE-BRETAGNE** (maison royale de), branche cadette de la maison de Hanovre (Brunswick-Lunebourg). — Reine : Victoria I<sup>re</sup> (voy. ce nom).

Enfants, quatre fils et quatre filles. Les fils sont : 1<sup>o</sup> le prince royal *Albert-Édouard*, né le 9 novembre 1841, prince de Galles, (voy. ce nom); 2<sup>o</sup> *Alfred-Ernest-Albert*, né le 6 août 1844, duc d'Édimbourg (voy. ce nom); 3<sup>o</sup> *Arthur-William-Patrick-Albert*, né le 1<sup>er</sup> mai 1850; 4<sup>o</sup> *Léopold-George-Duncan-Albert*, né le 7 avril 1853. — Les filles sont : 1<sup>o</sup> *Victoria-Adélaïde-Marie-Louise*, princesse royale, née le 21 novembre 1840, mariée le 25 janvier 1858, à Frédéric-Guillaume, prince royal de Prusse; 2<sup>o</sup> *Hélène-Auguste-Victoria*, née le 25 mai 1846, mariée, le 5 juillet 1866, à Chrétien, prince d'Augustenbourg; 3<sup>o</sup> *Louise-Caroline-Alberte*, née le 18 mars 1848, mariée le 13 octobre 1870, au marquis de Lorne, fils du duc d'Argyll; 4<sup>o</sup> *Beatrice-Mary-Victoria-Féodore*, née le 14 avril 1857.

**GRANDGAGNAGE** (François-Charles-Joseph),

magistrat belge, né à Namur le 24 juin 1797, débuta comme substitut au tribunal de cette ville et devint conseiller, puis président de chambre, à la Cour d'appel de Liège. Il publia, en 1831, un savant mémoire intitulé : *De l'influence de la législation civile française sur celle des Pays-Bas, pendant le xvi<sup>e</sup> et le xvii<sup>e</sup> siècle*, et couronné par l'Académie royale de Belgique, dont il est devenu membre en 1835.

Parmi ses autres écrits, on distingue : de *Juribus liberorum illegitimumum jure romano et jure hodierno* (Liège, 1820, in-4); *Voyages et aventures de M. Alfred Nicolas au royaume de Belgique, par Justin N\*\*\** (Bruxelles, 1835, 2 vol. in-18), critique spirituelle de l'école romantique; *Du duel et de sa répression* (Liège, 1836, in-8), *Wallonades* (Ibid., 1845, in-8); le *Désert de Marlagne* (Namur, 1848, in-8); *Chaudfontaine* (Bruxelles, 1853, in-8); le *Congrès de Spa, ou Nouveaux voyages*, etc. (Liège, 1858-1872, 5 vol. in-18), sous le pseudonyme d'Alfred Nicolas; *Coutumes de Namur et Coutume de Philippville* (1869-1870, 2 vol. in-4). M. Grandgagnage a fourni en outre un grand nombre d'articles au *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, et à divers recueils — Il est mort à Embourg, près Liège, le 21 février 1877.

Son neveu, Charles-Marie-Joseph **GRANDGAGNAGE**, né à Liège, le 9 juin 1812, député depuis 1859, puis sénateur, a publié : *Dictionnaire étymologique de la langue wallonne* (Liège, 1845-1850, 2 vol. in-8); *De l'Origine des Wallons* (1852); *Vocabulaire des noms wallons d'animaux et de plantes* (2<sup>e</sup> édit., 1857), etc. — Il est mort à Liège le 7 janvier 1878.

**GRANDGUILLOT** (Alcide-Pierre), journaliste et publiciste français, est né à Rouen le 20 octobre 1829. Après avoir séjourné en Russie, auprès de M. de Morny, notre ambassadeur à Saint-Petersbourg, il débuta dans le journalisme, en 1858, par la publication de *Lettres russes*, études politiques et sociales sur la Russie. En 1859, il fut choisi pour succéder à Amédée Renée, comme directeur du *Constitutionnel*. Il y publia, à propos de la question romaine, divers articles de polémique religieuse et politique qui furent ensuite réunis en brochure sous le titre de *Lettres d'un journaliste catholique à Mgr Vévéque d'Orléans* (1860, in-8). En 1863, M. Grandguillot devint directeur du *Constitutionnel* et du *Pays*. Deux ans après, en 1865, il donna sa démission, et M. Gibiat, co-gérant de ces journaux, fut choisi pour remplir sa place. Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1862.

M. Grandguillot a encore publié : *la Reconnaissance du Sud* (1862, broch. in-8); *Dialogues des vivants* (1867, 3 séries in-8); le *Roi d'Yvetot* (1873, in-8), etc.

**GRANDMAISON** (Pierre-Charles-Armand LOYSEAU DE), paléographe français, né à Poitiers (Vienne), le 29 mai 1824, sortit de l'École des chartes en 1850, et fut admis, la même année, comme attaché auxiliaire, au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale. Il devint, en 1852, archiviste du département d'Indre-et-Loire. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 21 avril 1870.

M. de Grandmaison a rédigé la partie relative au commerce, dans le tome III du *Moyen âge et la Renaissance*, de P. Lacroix et F. Séré, et fourni à la *Nouvelle encyclopédie théologique*, de l'abbé Migne, un *Dictionnaire héraldique* (Paris, 1852, in-8). Il a, en outre, publié le *Baron et les religieux de Preuilly* en 1432 (Tours, 1854, in-8), ainsi que divers opuscles relatifs à la Touraine

ou au département d'Indre-et-Loire. Il a encore collaboré à la *Bibliothèque de l'École des chartes*, aux *Archives de l'art français*, à la *Correspondance littéraire*, à la *Revue de législation française et étrangère*, au *Correspondant*, etc.

**GRANDPERRET** (Michel-Étienne-Anthelme-Théodore), magistrat et homme politique français, sénateur, né dans l'ancienne commune de Caluire (Rhône), le 26 janvier 1818, est fils d'un chef d'institution qui a publié quelques ouvrages d'enseignement littéraire et des recherches historiques sur la ville de Lyon et son académie. Il fit son droit à Paris, et se fit inscrire comme stagiaire au barreau de la Cour royale de Lyon en 1844. Il s'occupa alors, comme son père, d'études d'histoire lyonnaise, et, après avoir été deux fois lauréat de l'académie de Lyon, en fut élu membre en 1847. Il s'essaya aussi au journalisme, fit le feuilleton des théâtres dans le *Courrier de Lyon*, puis écrivit dans le journal de la préfecture, le *Rhône*, dont son père avait été rédacteur en chef. Au commencement de 1849, il entra dans la magistrature, comme substitut au tribunal de Lyon, et passa en 1852, avec le même titre, au parquet de la Cour. Nommé successivement avocat général à Bourges, en 1855, à Toulouse, en 1859, et procureur général à Orléans, en 1861, il fut appelé à Paris, en 1867, comme procureur général, et nommé en outre conseiller d'État en service ordinaire hors sections.

Parmi les causes célèbres qui le mirent en évidence, il faut mentionner, au mois de décembre 1869, l'effroyable affaire Troppmann. Quelques semaines plus tard (janvier 1870), il était désigné pour les fonctions de procureur général près la Haute cour de justice, convoquée à Tours pour juger le prince Pierre Bonaparte, dans l'affaire Victor Noir. Auteur du rapport adressé, le 5 mai, au garde des sceaux sur le complot contre la vie de l'Empereur, dont la découverte précéda le plébiscite, il fut encore nommé procureur général près la Haute cour convoquée à Blois à cette occasion (11 juin). L'instruction de cette affaire se terminait à peine au moment du désastre de Wissembourg. M. Grandperret renonça alors à la parole, ainsi que les défenseurs des accusés, et le verdict fut prononcé sans plaidoiries. Deux jours après, lors de la formation du cabinet Palikao (10 août), M. Grandperret fut nommé garde des sceaux en remplacement de M. Emile Ollivier, démissionnaire. Après la révolution du 4 septembre, il rentra dans la vie privée et se fit inscrire au barreau de Paris.

Porté sur la liste des droites du Sénat, il fut élu, le 15 novembre 1877, sénateur inamovible, en remplacement de M. Lepetit; mais le lendemain, son élection fut annulée, sur une observation de M. Herold, comme n'ayant point réuni la majorité nécessaire. Il fut élu définitivement, quelques jours après, et prit place dans le groupe de l'Appel au peuple. Au mois de mars 1878, il combattit sans succès l'adoption du projet de loi d'amnistie pour les délits de presse, présenté par M. Dufaure. Au barreau M. Grandperret a défendu M. Paul de Cassagnac, dans le procès en diffamation qui lui était intentée par le général de Wimpffen (février 1875), et soutenu les revendications des héritiers de Napoléon III relative à la donation mobilière de la couronne, au musée chinois et aux collections du château de Pierrefond (novembre 1878). Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 1<sup>er</sup> août 1868.

Outre ses discours de circonstance, on cite de M. Grandperret : *De l'État politique de la ville de Lyon* depuis le dixième siècle jusqu'à l'année 1789 (Lyon, 1843, in-8°), et *l'Éloge de Mme*

*la marquise d'Aligre* (ibid., in-8°) : ces deux écrits couronnés par l'Académie de Lyon.

**GRANGE** (Pierre-Eugène Basté, dit), vaudevilliste français, né à Paris en 1812, a donné, le plus souvent en collaboration, un grand nombre de pièces jouées avec succès sur différentes scènes. Nous citerons, parmi les vaudevilles ou comédies qu'il a signés seul : *le Fils du portier*, en un acte; *Éric le fou*, en deux actes (1837); *les Enfants d'Adam et d'Ève*, en deux actes (1840); puis, avec MM. Cormon, L. Thiboust, R. Deslandes, H. Trianon, de Najac et autres collaborateurs : *les Premières armes du diable*, en cinq actes (1844); *les Amours d'une rose*, en trois actes (1846); *les Premiers beaux jours*, en trois actes (1847); *le Journal d'une grisette*, en trois actes (1848); *la Goton de Béranger*, en cinq actes (1851); *le Carnaval des maris*, en trois actes (1853); *la Foire aux plaisirs*, en trois actes et cinq tableaux (1855); *le Punch Grassot, l'Ut dixèze* (1857); *la Clé sous le paillason, la Fête des loups* (1858); *la Chasse aux papillons, les Domestiques*, en trois actes (1861); *la Botte au lait*, en cinq actes (1862); *Sortir seule!* (1863); *les Coiffeurs*, en trois actes (Variétés, 1864); *le Supplice d'un homme*, en 3 actes, avec L. Thiboust (Palais-Royal, 1865); *un Clou dans la serrure*, en un acte (1865); *les Thugs à Paris*, en trois actes, avec M. Albert Wolf (Variétés, 1867); *le Pays des chansonnettes*, en deux actes, avec L. Thiboust (Palais-Royal, 1867); *le Lis dans la vallée*, en trois actes, avec M. Victor Bernard (1868); *un Voyage autour du demi-monde*, en cinq actes avec MM. H. Thierry et V. Koning (1868); *le Baptême du petit Oscar*, comédie vaudeville en cinq actes (1873), etc. Il a en outre écrit quelques drames : *les Paysans, le Donjon de Vincennes* (1847 et 1857), avec M. Denryer; *Fualdès* (1848), avec M. Dupont; *le Crétin de la Montagne*, avec L. Thiboust (Gaîté, 1861); *la Voleuse d'enfants* (Ambigu, 1865); *la Bergère d'Ivry*, avec L. Thiboust (Ambigu, 1866); quelques opérettes comme *les Croqueuses de pommes*, en cinq actes (Folies-Dramatiques, 1868); *le Grelot*, musique de M. Léon Vasseur (1873); *les Hannelons*, revue du printemps, avec M. Albert Millaud, musique de M. Offenbach (1875), etc. Citons à part un recueil de chansons politiques intitulé *les Versaillaises* (1871, in-18).

**GRANIER DE LA MARINIÈRE** (Louis-René-Antoine), ancien représentant français, né à Cosne le 22 octobre 1814, est petit-fils du baron Dubois, chirurgien de l'empereur. Il professait, sous Louis-Philippe, les opinions du centre gauche, et publia dans les journaux de l'opposition quelques articles politiques, notamment, dans le *Constitutionnel*, *Dix lettres sur les élections anglaises*. Élu représentant du peuple dans la Nièvre le cinquième sur huit, par 29765 voix, il fit partie du comité de l'agriculture et du crédit foncier, vota ordinairement avec la droite et adopta, toutefois, l'ensemble de la Constitution républicaine. Il ne fut point réélu à la Législative. Chef de cabinet de M. Thiers en février 1871, il devint préfet de la Haute-Marne, fut destitué au 24 mai 1873 et rentra dans la vie privée.

**GRANIER** (Régis-Frédéric), industriel français, ancien représentant du peuple, sénateur, est né à La Palud (Vaucluse), le 27 avril 1806. Propriétaire d'une importante maison de soieries, il fut pendant vingt-sept ans juge au tribunal de commerce d'Avignon, et président à trois reprises différentes. Maire d'Avignon en 1848, il fut élu représentant à l'Assemblée législative de

1849, pour le département de Vaucluse, le deuxième sur cinq, et siégea dans le groupe des républicains modérés. Lorsque Pie IX quitta Rome, le conseil municipal d'Avignon et le conseil général dont M. Granier faisait partie, envoyèrent, sur sa proposition, une adresse au pape lui offrant l'hospitalité de la cité où « pendant près d'un siècle, régnèrent les souverains pontifes. » Chargé par le gouvernement d'une mission en Italie et dans les provinces rhénanes, pour y étudier les questions des garances et des soies et de la fabrication des étoffes, il prit peu de part aux travaux de l'Assemblée législative. Au coup d'Etat du 2 décembre, il fut porté sur la liste de la Commission consultative, il refusa d'en faire partie et rentra dans la vie privée, pour se consacrer à son commerce. Il fonda et soutint plusieurs sociétés ouvrières de secours mutuels. Président de la Chambre consultative d'agriculture d'Avignon, il se mit à la tête du comité plébiscitaire de cette ville, au mois de mai 1870.

Porté sur la liste conservatrice, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu, le premier sur deux, par 109 voix sur 210 électeurs. Au Sénat, il prit place à droite et parut se rattacher au groupe des légitimistes. Plusieurs fois président, du Conseil général de Vaucluse, il a été décoré de la Légion d'honneur le 21 juin 1851.

**GRANIER DE CASSAGNAC** (Adolphe DE), publiciste et homme politique français, aux recueils biographiques et littéraires, depuis la *Littérature française contemporaine* (1845), jusqu'à la *Nouvelle biographie générale* (1857), font naître à Cassagnac (Gers), lieu d'où il aurait pris la seconde partie de son nom, est né, le 12 août 1808, à Bergelle, devenu Avero-Bergelle (Gers). Après de bonnes études au lycée de Toulouse et des essais de polémique littéraire dans quelques journaux du Midi, il vint à Paris, en 1832, embrassa avec ferveur la cause du romantisme, et entra au *Journal des Débats* et à la *Revue de Paris*, sous les auspices de M. Victor Hugo. L'âpreté de sa critique déplut à M. Bertin et séduisit M. de Girardin qui l'enrôla dans la rédaction de la *Presse* : il y fournit d'abord des articles littéraires et se signala par ses sorties contre Racine, avant de se mêler à la politique. En 1840, M. de Cassagnac fit aux Antilles un voyage dont on a raconté diversement les péripéties. Il revint en France après s'être fait nommer délégué de la Guadeloupe auprès de la métropole. Il épousa une créole, Mlle de Beauvallon.

La disparition du journal ministériel *le Globe*, dont il était un des rédacteurs, le détermina à fonder une nouvelle feuille ultra-conservatrice, *l'Époque*, qui fit, pendant quelque temps, beaucoup de bruit (1845). Le rédacteur en chef se vit accusé par l'opposition, dans la Chambre des Députés, de soutenir son journal par la vente illicite de certaines concessions administratives, telles que privilèges de directions théâtrales, et cela d'accord avec le gouvernement, qui aurait suppléé ainsi à l'insuffisance des fonds secrets. Tel était le caractère des attaques de ces deux feuilles ministérielles contre les autres journaux que ceux-ci prirent d'un commun accord le parti de n'y jamais répondre : ce qu'on appela alors « la conspiration du silence. » En 1842 avait eu lieu le duel du rédacteur en chef avec le député, baron Lacrosse. Divers procès, énumérés dans la *Biographie générale*, entre autres celui relatif au duel de son beau-frère, de Beauvallon, avec Du-jarrier, le gérant de la *Presse*, firent souvent retentir son nom devant les tribunaux.

Après la révolution de Février, M. de Granier

de Cassagnac passa pour écrire dans l'*Assemblée nationale*. Il s'était alors retiré à la campagne et y resta deux années. En 1850, il prit la rédaction en chef du *Pouvoir*, puis devint l'un des collaborateurs ordinaires du *Constitutionnel*. Dévoté au gouvernement inauguré par le coup d'Etat, il fut nommé, en 1852, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, dans la 3<sup>e</sup> circonscription du Gers, où il fut aussi élu membre du Conseil général pour le canton d'Aignan. Il fut réélu député, au même titre, en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il obtint 20897 voix sur 27950 votants. Aux élections générales de mai 1869, sa candidature, toujours officielle, fut vivement combattue par les diverses oppositions; il ne passa qu'au second tour de scrutin, avec une majorité relative de 14614 voix sur environ 28000 votants, contre 10630 voix données au candidat de l'opposition libérale, M. Lacave-Laplagne.

Pendant ces diverses législatures, M. de Cassagnac se mit bruyamment en évidence, soit à la Chambre, soit dans la presse, comme défenseur passionné des intérêts conservateurs. A la fin de 1857, il avait fondé, avec les frères Escudier, M. Barbey d'Aureville, etc., un nouveau journal, *le Réveil*, pour la défense de la religion, de la morale et de la saine littérature : cette feuille hebdomadaire ne subsista qu'une année. Il prit, plus tard, la rédaction en chef du journal quotidien *le Pays*, puis la direction de l'ancien *Écho de la Presse*, devenu la *Nation* (1<sup>er</sup> janvier 1863). Rentré au *Pays*, comme rédacteur en chef en 1866, il y appela, pour auxiliaire, son fils, M. Paul de Cassagnac, connu jusque-là par sa collaboration à la petite presse agressive et par ses duels de journaliste. Des polémiques violentes et injurieuses, accompagnées de provocations, de voies de fait, de procès, de duels (affaires Vermorel, Lullier, Flourens, etc.), firent plus de bruit que jamais autour des deux défenseurs à outrance de l'ordre et de l'Empire.

Au Corps législatif, les votes de M. de Cassagnac, d'ordinaire d'accord avec la majorité, en dépassèrent souvent les idées conservatrices : ainsi, en février 1868, avec six de ses collègues, il se prononça contre la loi de la presse et forma avec eux ce qu'il appela lui-même le groupe des « sept sages. » Il devint, la même année, un des chefs de la réunion de députés, dite de la rue de l'Arcade, résolument opposée à toute concession libérale. Ses discours et ses interruptions, dans la Chambre, affectèrent un caractère marqué de provocation. Dans les discussions de la même loi de la presse (21-22 février), il répondit aux discours de ses collègues, MM. Ernest Picard et Em. Ollivier, en leur envoyant à tous les deux un cartel que ni l'un ni l'autre ne crurent devoir relever. Mais l'affaire la plus orageuse où il tint à prendre le premier rôle fut celle des dénonciations de M. de Kervéguen, contre les députés journalistes de l'opposition, accusés, sur la foi d'une obscure feuille belge, d'avoir reçu de l'argent de M. de Bismarck, pour soutenir la politique de la Prusse dans la presse française. L'enquête provoquée devant le Corps législatif n'ayant mis au jour aucune charge contre les membres attaqués, M. de Granier de Cassagnac prétendit qu'il possédait des pièces justifiant toute l'accusation. Les rédacteurs principaux des journaux désignés par lui, MM. Havin, Guérout, Buloz, Bertin, de Girardin, J. Mahias, le sommèrent de publier ces pièces, qui se trouvèrent en partie fausses, en partie insignifiantes (mars 1868).

Au milieu des discussions soulevées dans le Corps législatif par la déclaration de guerre à la Prusse (juillet 1870), M. de Granier de Cassagnac se fit remarquer par la violence de ses attaques

contre les députés de la gauche, et alla jusqu'à leur déclarer que, s'il était au pouvoir, il les ferait tous traduire en conseil de guerre (9 août 1870). Après la révolution du 4 septembre, il passa en Belgique et y créa une feuille ultra-bonapartiste, appelée *le Drapeau*, dont plusieurs numéros valurent au rédacteur les protestations des officiers de l'armée de Metz livrés par Bazaine. Il ne prit que peu de part à la rédaction du *Pays*, autorisé à reparaître en mars 1872, mais il eut à soutenir contre M. Gibiat, au sujet du rachat de ce journal par l'Empire, un long procès qui provoqua de curieuses révélations, et se termina par la condamnation du demandeur aux dépens (août 1875).

Aux élections générales du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, M. de Granier de Cassagnac fut élu dans la circonscription de Mirande par 10 376 voix contre deux concurrents, MM. Maumus et Gontaut, Membre du groupe de l'Appel au peuple, il ne parut à la tribune que pour y prononcer un grand discours très étudié en faveur du clergé, lors de l'examen du budget des cultes de 1877 (23 novembre 1876). Après l'acte du 16 mai 1877, il fut au premier rang des 158 députés qui accordèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie. Pendant la crise qui suivit, il passa pour collaborer activement au *Figaro*, sous le pseudonyme de *Mauprat*. Le 14 octobre, il fut réélu par 12 640 voix contre 6 920 recueillies par M. Sansot, candidat républicain, et reprit sa place dans le groupe bonapartiste. Dans la discussion des projets de lois Ferry, il combattit la création des écoles normales départementales d'institutrices (17 mars 1879), puis défendit vivement les jésuites et leur enseignement (juillet 1879). Promu officier de la Légion d'honneur le 23 mai 1857, il a été fait commandeur le 30 août 1865. Il est mort dans son château de Couloumé (Gers), le 31 janvier 1880.

En dehors du journalisme, M. de Granier de Cassagnac a publié les ouvrages suivants : *Histoire des classes ouvrières et des classes bourgeoises* (1837, in-8), annoncée comme l'introduction d'une *Histoire universelle*; *Histoire des classes nobles et des classes anoblies* (1840, in-8); *Danaë* (1840, in-8, 1859, in-12), roman; *Voyage aux Antilles françaises* (1842-1844, 2 vol. in-8); *Histoire des causes de la Révolution française* (1850, 4 vol. in-8); *Histoire du Directoire*, qui parut d'abord en feuilletons dans le *Constitutionnel* (1851-1856, 3 vol. in-8); *Récit authentique des événements de décembre 1851 à Paris* (1851, in-18, nouv. édition, 1868); *Histoire de la chute de Louis-Philippe, de la révolution de Février et du rétablissement de l'Empire* (1857, 4 vol. in-8); *la Reine des prairies* (1859, in-12), roman; *Antiquité des patois, antériorité de la langue française sur le latin* (même année); *les Girondins et les massacres de septembre* (1860), etc.; improvisations historiques, signalées pour l'insuffisance des recherches ou la partialité des conclusions; *Histoire des origines de la langue française* (1872, in-18); *Histoire populaire illustrée de Napoléon III* (1874, et ann. suiv.) en collaboration avec M. P. de Cassagnac; *le 16 mars à Chislehurst* (1874, in-18); *Histoire de la colonie Vendôme* (1877, in-18); *le Chevalier de Médrane* (1877, in-18), roman; *Souvenirs du second Empire* (1879, in-18). Citons en outre, sous le titre d'*Œuvres littéraires* (1852), un recueil d'articles de journaux; puis des brochures, telles que : *l'Affranchissement des esclaves par l'éducation religieuse* (1837), *l'Émancipation des esclaves* (1840), *Idées du christianisme sur l'esclavage* (1844), *l'Empereur et la démocratie moderne* (1861, in-8), etc.

**GRANIER DE CASSAGNAC** (Paul-Adolphe-Marie-Prosper de), journaliste et député français, fils du précédent, né le 2 décembre 1843, se fit de bonne heure, dans la presse littéraire et politique, sous le nom simplifié de Cassagnac, une bruyante notoriété personnelle par les emportements de sa plume et par les duels dont ils furent l'occasion ou les affaires judiciaires qui en furent les suites. De nombreuses rencontres à l'épée lui acquirent, dès ses débuts, dans le petit journalisme, une réputation de tireur de première force. Son duel avec M. Aurélien Scholl fut un de ceux qui alors firent le plus de bruit.

Après avoir débuté, vers 1864, dans le *Diogenes*, petit journal rédigé par MM. Claretie, Lermina, d'Hervilly, etc., il entra, en 1866, sous les auspices de son père, dans la presse politique, comme rédacteur du journal officiel le *Pays*, dont il devint bientôt le rédacteur en chef. M. Paul de Cassagnac eut la principale part dans les affaires qui s'attachèrent de nouveau au nom de sa famille. Une querelle, signalée entre toutes par un échange de violences de parole et d'action, eut lieu, en juin 1867, avec le *Courrier français*, dirigé par M. Duchêne : ce journal reprénait chaque jour, contre M. de Granier de Cassagnac père, les imputations les plus infamantes, tandis que M. Paul de Cassagnac accablait vainement d'outrages matériels et publics l'un des rédacteurs, M. Vermorel, décidé à ne pas laisser supprimer la polémique par le duel. Dans l'affaire du lieutenant Lullier (juillet-août 1868), ce fut M. Paul de Cassagnac qui subit à son tour l'outrage des voies de fait, sans en vouloir demander raison autrement que par les tribunaux. Plus tard, les attaques du *Pays* contre quelques condamnés politiques enfermés à Sainte-Pélagie eurent encore pour conséquence, entre M. P. de Cassagnac et Gustave Flourens, l'un des duels les plus acharnés qui se soient vus de nos jours. Il fut suivi de duels avec Henri de Rochefort, avec son cousin germain, Lissagaray, qui reçut cinq blessures, etc.

Au milieu de ces luttes et des condamnations correctionnelles qu'elles appelaient, le jeune rédacteur en chef du *Pays* fut décoré de la Légion d'honneur, le 15 août 1868, et l'un des chambellans de l'impératrice, M. de Cossé-Brissac, fut chargé de féliciter de sa part le nouveau chevalier. Cependant les éclats de ces polémiques parurent quelquefois atteindre trop haut : à propos du discours prononcé au Sénat par le prince Napoléon, le 1<sup>er</sup> septembre 1869, le journal de MM. de Cassagnac publia contre le cousin de l'empereur un article si injurieux que le ministère crut devoir le désavouer et déclara, par le *Journal officiel*, que « le gouvernement avait vu avec un profond regret les attaques violentes dirigées par le *Pays* contre un prince de la famille impériale. »

Lors de l'affaire de Victor Noir (janvier 1870), M. P. de Cassagnac prit ouvertement parti pour le prince Pierre. Une vive campagne, entreprise par le *Pays*, en dépit de l'Empereur, contre le ministère Ollivier, précéda le conflit Hohenzollern et la déclaration de guerre à la Prusse. La guerre déclarée, l'ardent journaliste, qui souffrait encore d'une blessure récente à la poitrine, et qui venait d'être nommé chef de bataillon des mobiles du Gers, préféra s'engager, comme volontaire, dans le 1<sup>er</sup> régiment de zouaves, attaché à la division Abel Douay. Il assista à la bataille de Sedan, fut fait prisonnier et enfermé, pendant huit mois, dans une casemate à Cosel (Silésie). Les souffrances occasionnées par l'intensité du froid et les mauvais traitements dont les prisonniers étaient l'objet, lui fournirent une occasion de préparer une révolte que l'endossement de la température et de nouvelles rigueurs firent échouer.

Aux élections du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, M. P. de Cassagnac obtint dans le Gers, en son absence, 8000 voix environ, alors que le dernier des six représentants nommés en réunissait 57 535. Après un séjour à Venise que l'ébranlement de sa santé avait rendu nécessaire, il fut élu, le 8 octobre suivant, à la presque unanimité, conseiller général du département du Gers, pour le canton de Plaisance, qu'il avait déjà représenté en 1869, et, peu de jours après, conseiller municipal et maire de Couloumé, par 11 voix sur 12 votants. Il fonda alors, dans le Gers, un journal politique, *L'Appel au peuple*, dont le succès fut considérable, et, de retour à Paris, reprit la direction du *Pays* (mars 1872).

Trois mois après, il eut encore un duel avec M. Ed. Lockroy qui fut blessé. Provoqué à son tour par M. Ranc, dans la *République française*, il ne répondit pas d'abord, et ce ne fut qu'en juillet 1873 qu'il se battit contre lui, en Belgique; tous deux furent légèrement blessés. Plus tard, M. de Cassagnac refusa une réparation que lui demandait M. Henri de Rochefort (27 juillet 1875) et répondit à un envoi de témoins de M. G. Clémenceau, qu'il était entré dans la phase du travail, et qu'il ne se battait plus. M. Clémenceau lui répliqua qu'il était entré dans la phase où « l'on se dérobe », mais l'incident en resta là (mars 1876).

Aussitôt après sa réapparition, *le Pays* avait repris et même dépassé ses procédés de polémique habituelle, harcelant quotidiennement non seulement les républicains, mais aussi les partis légitimiste et orléaniste, et l'Assemblée nationale, trop lente à changer la forme du gouvernement. A la suite du vote qui invitait le ministère à poursuivre les menées du parti bonapartiste, révélées à la tribune par M. Girerd, *le Pays* publia de tels articles que M. de Fourtou, ministre de l'intérieur, crut devoir déferer aux tribunaux son rédacteur en chef; il fut acquitté (2 juillet 1874). Il obtint également un acquittement en février 1875 lorsqu'il fut poursuivi en diffamation par M. le général de Wimpffen, qu'il accusait d'être le véritable auteur de la capitulation de Sedan. Le 23 novembre 1875, dans une réunion privée organisée à Belleville, M. P. de Cassagnac prononça un grand discours où il promettait, au nom de l'Empire, la réalisation de toutes les réformes économiques et sociales au profit du peuple. « L'Empire, disait-il, ne vous donnerait pas les libertés vaines, mais les libertés utiles, celles de manger, de boire et de dormir à bon marché. » Cherchant ensuite à justifier Napoléon III d'avoir fait le coup d'Etat, il s'écriait : « La légalité, les lois violées, qu'est-ce que cela fait au peuple, quand il n'en veut plus ? Pour lui, tout cela est écrit sur du sable et, lorsqu'il en a assez, il les efface avec son large pied. » Publié par *le Pays*, *l'Ordre* et *le Gaulois*, ce discours fut poursuivi, sur la plainte de M. Buffet, qui interdit en même temps toutes les autres réunions, et M. Paul de Cassagnac fut de nouveau acquitté (13 décembre 1875).

Candidat dans une élection partielle à la Guadeloupe, il avait obtenu, contre M. Germain Casse, un nombre de voix insignifiant (décembre 1873). Aux élections générales du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, il se présenta, dans l'arrondissement de Condom, et fut élu par 9 818 voix, contre 6 907 données à M. Lacroix, républicain, et 1 007 à M. de Cugnac, légitimiste. La période qui précéda cette élection, avait été signalée par des violences de toute nature entre les partisans de M. de Cassagnac et leurs adversaires. Dès son entrée à la Chambre, le député du Gers s'efforça de troubler les séances par un système d'interruptions répétées et de persona-

lités offensantes. Il prit plusieurs fois la parole, soit pour s'expliquer sur les nombreux rappels à l'ordre dont M. Grévy le frappait, soit pour appuyer la demande en autorisation de poursuites contre M. Rouvier (11 mai 1876), soit enfin, à propos du projet de loi sur la collation des grades, pour défendre le catholicisme dont il affectait de se faire le champion. D'ailleurs, il ne cachait pas son parti pris de saisir ou de faire naître toutes les occasions de discréditer le régime parlementaire.

Le langage du journaliste ne le cédait en rien à celui du député et, le 26 février 1877, le gouvernement se décida à demander à la Chambre une autorisation de poursuites qui fut accordée après une vive discussion. M. Paul de Cassagnac fut condamné, le 5 avril, en police correctionnelle, à deux mois de prison et 300 francs d'amende, et cette condamnation fut confirmée, le 21 avril, par la cour d'appel. Après l'acte du 16 mai, dans les séances qui précédèrent la prorogation et dans celle où la dissolution fut signifiée, M. Paul de Cassagnac, non content de poursuivre les orateurs de la gauche des interruptions les moins parlementaires, alla jusqu'à répondre au président, M. Grévy « qu'il ne se tairait pas » malgré ses injonctions. Après la dissolution de la Chambre, le maréchal fit à M. de Cassagnac, la remise de sa peine, et M. de Fourtou le désigna comme candidat officiel dans l'arrondissement de Condom, où il déclara expressément dans les réunions électorales, qu'il venait combattre la République, ajoutant : « Elle me tuera ou je la tuera ! » Le 14 octobre, il fut élu par 10 915 voix, contre 6 779 obtenues par M. Lacroix, son ancien concurrent. En présence de la majorité républicaine renvoyée à la Chambre par les électeurs, M. de Cassagnac excita hautement, dans *le Pays*, le maréchal à un coup d'Etat, en même temps qu'il défendait à la tribune, les candidatures officielles (8 novembre), et qu'il attaquait les nouvelles dispositions introduites dans le règlement pour assurer au président une autorité plus respectée (14 novembre). Ce fut surtout dans la discussion des élections de Vacluse (1<sup>er</sup> mars 1878), qu'il dépassa toutes ses propres habitudes de langage : sous prétexte de défendre M. de Billiotti, député légitimiste pour l'arrondissement d'Orange, il accumula, dans un discours qui ne dura pas moins de trois heures, les provocations à l'adresse de la majorité et les reproches contre le maréchal de Mac-Mahon qu'il accusa d'avoir accompli « inintelligemment » l'acte du 16 mai. M. Thomson, député de Constantine ayant relevé l'un des propos de l'orateur, M. de Cassagnac, malgré l'engagement pris de ne plus se battre, accepta un duel dans lequel son adversaire fut blessé au cou (2 mars).

La vérification de sa propre élection avait été ajournée jusqu'après l'enquête, c'est-à-dire à la rentrée. Après lecture du rapport de M. Crozet-Fourneyron, le bureau de la Chambre proposait la validation, mais la commission d'enquête maintenant la conclusion contraire, M. Paul de Cassagnac employa deux séances (5 et 7 octobre 1878) à sa défense personnelle ou plutôt à de si nombreuses attaques contre ses collègues que M. Grévy dut prier ceux-ci de ne pas répondre, afin que la Chambre ne fut pas obligée de consacrer une troisième journée à ces débats. M. de Cassagnac n'oublia pas ses griefs contre le maréchal président, sur le front duquel il avait vu luire un moment « un rayonnement de 18 brumaire. » L'élection fut annulée par assis et levé. Quelques jours après, M. de Cassagnac annonça dans *le Pays* qu'il avait reçu de l'ex-prince impérial, un télégramme de vives félicitations.

Le 2 février 1879, il fut réélu par 9 626 voix contre 8 636, recueillies par le docteur Lanne-longue, candidat républicain, et ami particulier de M. Gambetta. Pendant quelque temps, M. P. de Cassagnac, se disant sorti de « la période de la fougue, » sut, à la Chambre, s'imposer un silence relatif, mais il poursuivit, dans le *Pays*, ses attaques contre le ministère, adressant spécialement au ministre de l'intérieur, les qualifications les plus injurieuses. Une demande en autorisation de poursuites fut présentée à la Chambre et accordée, non sans de vifs débats. L'instruction était commencée, lorsque s'ouvrit la discussion des projets de loi de M. Jules Ferry sur les réformes de l'enseignement primaire. M. Paul de Cassagnac, à propos d'un incident de tribune, accusa le ministre d'avoir « falsifié » un document qu'il avait cité. Loin de se prêter à une rétractation demandée par le président de la Chambre, le député du Gers redoubla les outrages envers ses collègues, le ministère et le président, et celui-ci, en dépit d'une longanimité particulièrement marquée, dut demander à la Chambre la censure avec exclusion temporaire pendant trois jours. Sur ces entrefaites, M. de Cassagnac prit part au Congrès tenu par les deux Chambres, pour statuer sur le retour à Paris : il le vota, parce que, dit-il, « c'est la mort de la République. » Le lendemain, on apprenait la fin tragique de l'ex-prince impérial chez les Zoulovs. Le procès intenté à M. de Cassagnac vint devant la 6<sup>e</sup> Chambre, le 3 juillet. Défendu par M. Lachaud, il prononça lui-même une plaidoirie habile et relativement modérée, et fut acquitté. Après quelques jours accordés à la douleur que lui causait la mort du prince, qui n'avait d'ailleurs pas même mentionné le nom de son fidèle serviteur dans son testament, M. de Cassagnac engagea, dans le *Pays*, de nouvelles polémiques, cette fois avec ses confrères bonapartistes au sujet de la direction du parti, revenant logiquement aux mains du prince Napoléon Jérôme ; toute la presse se plut à lui rappeler que, dans des luttes électorales antérieures, il avait poursuivi le chef actuel de la dynastie de ses plus insultantes invectives (juillet 1879).

En dehors de sa collaboration très active au *Pays*, on ne peut citer de M. de Cassagnac, que des brochures de circonstance : *Empire et royauté* (1873, in-8) ; *l'Aigle*, almanach (1875) ; *Bataille électorale* (1875, in-32), etc. ; sa coopération à *l'Histoire de Napoléon III*, rédigée par son père, et une *Histoire de la Troisième République* (1875, in-8).

**GRANT** (Ulysse-Simpson), célèbre général des États-Unis d'Amérique, né à Point-Pleasant (État de l'Ohio), le 27 avril 1822, ne fit pas prévoir, dit-on, dans son enfance, la prodigieuse activité qu'il devait déployer plus tard : on raconte que sa mère, au lieu d'*Ulysses*, proposait de l'appeler *Useless*, c'est-à-dire « inutile. » Il entra néanmoins, à dix-sept ans, à l'École militaire de West-point. Il en sortit, en 1843, sous-lieutenant au 4<sup>e</sup> régiment d'infanterie. En 1846, il fit avec distinction la guerre du Mexique, passa lieutenant à l'affaire de Molino del Rey, et capitaine à celle de Chapultepec (18 septembre 1847), et obtint trois citations pour sa valeur.

La carrière militaire du général Grant se serait bornée là sans la guerre civile. Il quitta le service le 1<sup>er</sup> juillet 1854 pour se mettre à la tête d'une tannerie fondée par son père. Puis, voulant se livrer à des opérations agricoles, il alla s'établir, comme fermier, dans le comté de Saint-Louis, de l'État du Missouri. En 1860, il émigra à Galena, dans l'Illinois, où il se livrait aux mêmes

occupations pacifiques, lorsque la guerre éclata entre les États du Nord et ceux du Sud, entre les défenseurs de l'Union ou fédéraux, et les sécessionnistes ou confédérés.

Dès le mois d'avril 1861, le gouverneur de l'Illinois, M. Yates, le nomma aide de camp du général en chef des milices de l'État et commandant du recrutement. Il devint bientôt colonel du 21<sup>e</sup> régiment, puis brigadier-général des volontaires de l'Illinois. Il s'empara de Paducah, dans le Missouri, et fut battu à Belmont, le 7 novembre 1861, par Polk, mais il ne céda qu'au nombre. Aussi, peu après, on lui confia, en février 1862, le commandement de l'armée de l'Ouest-Tennessee. Il prit alors le fort Donelson et fut nommé major-général. Il se distingua à la terrible bataille de Pittsburg-Landing, sur le Tennessee (6 et 7 avril 1862), au siège de Corinth, où il commandait en second, sous Halleck, et où il eut plus tard le commandement en chef. A la fin de la même année, les échecs de Sherman devant Wicksburg déterminèrent le gouvernement fédéral à le remplacer par Grant (27 décembre 1862), qui fit paraître son habileté et son audace dans les grandes manœuvres et dans les gigantesques travaux d'investissement.

De nombreux et sanglants engagements eurent lieu pendant la durée du siège de cette ville, attaquée et défendue avec le même acharnement. Du 1<sup>er</sup> au 20 mai 1863, Grant livra cinq combats aux confédérés ; il les battit à Port-Gibson, à Raymond, à Jackson, à la Rivière-Noire ; il leur prit 68 canons, leur fit de nombreux prisonniers, détruisit d'immenses magasins, coupa des ponts et des viaducs, se rendit maître, une à une, de toutes les fortifications extérieures de Wicksburg qui, après cinq semaines de blocus et plusieurs assauts sans résultat, tomba entre ses mains, le 14 juillet. Son défenseur, Pemberton, plusieurs fois battu par Grant et manquant de vivres, dut se rendre avec 18 000 hommes.

Grant barcela ensuite le général Bragg, auquel il livra, sous Chattanooga, une série de combats favorables ; il occupa les diverses hauteurs qui commandaient le pays et n'acheta, dit-on, que par une perte de 600 hommes la prise de 40 canons et de 5000 prisonniers. Au milieu de ces succès, il fut nommé, en remplacement de Rosencranz, tombé en disgrâce, commandant de toutes les armées occidentales, c'est-à-dire de l'Ohio, du Cumberland, du Tennessee, formant la division militaire du Mississippi (octobre 1863).

L'année 1864 fut signalée, pour les fédéraux et les confédérés, par un redoublement d'énergie. Nommé, par le président Lincoln, général en chef des troupes de l'Union, le 2 mars, Grant était à peine confirmé dans ces hautes fonctions par le Sénat, qu'il commençait ses formidables opérations de Virginie. Le Potomac était la base de ses mouvements dont la capitale des sécessionnistes, Richmond, était le but. En moins d'un mois, il était parvenu à réorganiser, avec de nombreuses mais médiocres recrues, l'armée du Potomac, et il préparait une triple attaque concentrique contre Richmond, en se portant de sa personne contre Lee, le plus habile et le plus opiniâtre des généraux du Sud. Pendant tout le mois d'avril, les échecs de ses lieutenants retardèrent ce mouvement convergent, mais les mois de mai et de juin furent remplis par des luttes terribles. La bataille de Wilderness dura ou recommença pendant cinq jours, les 5 et 6 et les 10, 11 et 12 mai. L'avantage, chèrement acheté, resta à Grant, que ces victoires indécises rapprochèrent à peine de Richmond. La continuation de ces engagements à forces égales, et désastreux pour les deux partis, jetait le découragement

parmi les soldats de Grant, qui dut s'éloigner de Spottsylvania, le centre de ses manœuvres.

Malgré un échec subi le 3 juin, Grant, s'étant assuré de la rivière James, tourna Richmond et mit le siège devant Petersburg, l'une des clefs de la capitale confédérée. Huit sanglantes journées se succédèrent, aussi peu décisives que celles du mois précédent : celle du 18 juin seule lui coûta, dit-on, plus de 8000 hommes, et la lutte continua le 19 et le 20. Toute cette campagne du Rapidan et du Pô, au milieu d'un pays boisé, accidenté, très défavorable aux envahisseurs, fit particulièrement voir dans le général Grant un Américain d'un tempérament inflexible. « Grant n'hésite pas, disait un correspondant, Grant ne compte pas ses morts. Il a répondu à Lee qu'il n'a pas le temps d'enterrer ceux qui sont tombés. »

Grant s'efforçait alors de s'emparer non seulement des rivières, mais aussi des chemins de fer, qui jouèrent un très grand rôle dans toute la stratégie de cette campagne, et lui donnèrent un caractère tout nouveau, dans l'histoire de la guerre, par la rapidité inouïe des opérations. Les défaites des généraux de Grant firent échouer à plusieurs reprises ses plans. C'est à cette époque que Lee, passant à son tour le Rapahannock et le Potomac, se porta plusieurs fois sur Washington et menaça la capitale de l'Union, tandis que les fédéraux pressaient celle des États confédérés. Grant n'en resta pas moins devant Petersburg, se rendit maître d'une partie des fortifications, et donna l'assaut à la ville, le 30 juillet.

Repoussé avec perte, il recommença son système de mouvements et de manœuvres, tenta, dès le mois d'août, contre Richmond un premier coup de main qui lui coûta beaucoup de monde, et entra dans ses positions, toujours serré de près par l'infatigable Lee. D'autres attaques contre Richmond furent tentées inutilement par Grant et Butler réunis, et les batailles sanglantes qui se renouvelèrent épuisaient les forces des confédérés sans paraître abattre leur courage. La victoire remportée par les fédéraux, le 25 mars, devant Petersburg, leur fut très vivement disputée. Ce fut seulement au bout de huit mois que trois dernières journées de combat à outrance, du 1<sup>er</sup> au 3 avril 1865, amenèrent un résultat définitif. Grant, ayant enfin forcé toutes les positions de l'armée séparatiste et la refoulant devant lui, s'empara successivement de Petersburg et de Richmond. Cette dernière ville fut incendiée. Les pertes des confédérés étaient énormes et leur défaite complète. Lee battit en retraite vers le nord-ouest, et l'Union se trouva rétablie par la victoire de Grant, qui, dans les complications où l'assassinat de Lincoln pouvait jeter la république, montra pour la loi et pour le gouvernement nouveau la soumission et la déférence du dernier citoyen. Accueilli partout avec enthousiasme, il se vit, à New-York, au mois de juin suivant, l'objet de véritables ovations, au milieu desquelles il gardait, dit-on, une modestie, une indifférence, marquant la réserve de son caractère.

Les années suivantes ne l'en firent pas sortir, même en amenant son élévation aux premières fonctions de la république. Chargé par le Congrès et le Sénat de contenir le président Johnson dans les limites de la légalité, on le vit protester contre la suspension du ministre de la guerre, M. Stanton, qu'il était appelé lui-même à remplacer (août 1867). Sa grande popularité le fit choisir, en 1868, par les républicains, comme candidat à la présidence, sans qu'il eût donné de gages à ce parti, et sans qu'il eût paru désirer cette candidature. Son nom triompha sans effort de toute concurrence. Le général Grant fut élu président, le 3 novembre, par deux cent six votes

sur deux cent quatre-vingt-quinze, représentant vingt-cinq États. D'innombrables meetings envoyèrent des adresses au vainqueur de Richmond, qui les accueillit, ainsi que la nouvelle officielle de sa nomination, avec son calme ordinaire.

Son très bref discours d'installation (4 mars 1869) exprimait ainsi l'absence provisoire de parti pris en matière politique. « ... J'ai prêté le serment prescrit par la Constitution sans arrière-pensée et avec le dessein de remplir du mieux que je pourrai ce qu'on demande. — Je comprends la responsabilité de mon poste, mais je l'accepte sans crainte. Le poste qui m'a été confié, je ne l'ai pas sollicité. — Lorsque je le croirai convenable, je ferai connaître au Congrès mes vues sur les grandes questions. — J'opposerai mon veto pour rejeter les mesures auxquelles je suis opposé ; mais toutes les lois seront fidèlement exécutées, qu'elles aient mon approbation ou non. J'aurai une politique à recommander, mais je n'en aurai aucune à opposer à la volonté du pays. — Les lois doivent dominer et ceux qui les approuvent et ceux qui leur sont contraires. — Je ne connais pas de mode plus efficace d'assurer le rappel des lois nuisibles que leur stricte exécution. »

Le ministère formé, le 4 mars, par le nouveau président et modifié le 12, était pris en dehors des notabilités politiques et comprenait surtout des hommes d'affaires, tous d'États différents, mais dévoués personnellement au général Grant ; ses premiers actes furent l'assentiment donné au bill voté par les deux Chambres pour assurer le payement de la dette fédérale en espèces ; l'envoi d'une flotte dans les eaux de Cuba, sinon pour encourager l'insurrection contre les Espagnols, du moins pour en surveiller les conséquences et les faire tourner au profit de l'influence américaine (avril) ; des mesures tendant à pacifier les différends de plus en plus menaçants entre l'Amérique et l'Angleterre au sujet de l'Alabama ; la nomination d'un certain nombre de nègres à des emplois civils ; l'ouverture solennelle de la grande ligne ferrée du Pacifique (mai) ; l'empressement à appeler au vote de la Constitution les habitants de la Virginie et ceux des États qui sont encore à réintégrer dans l'Union (juin) ; la réduction rapide de la dette publique.

Les résultats acquis pendant les derniers mois de l'année 1869 furent en rapport avec ces heureux débuts, et le message du mois de novembre annonça une nouvelle diminution de la dette, qui, du mois de mai au mois de décembre, fut en effet réduite de 450 millions de francs. A ce taux, treize années devaient suffire pour rembourser les milliards qu'avait coûté la guerre de la sécession. La reconstitution de la République était d'ailleurs à peu près complète ; une politique d'apaisement tendait à prévaloir, dans le Nord comme dans le Sud, et le Texas rentrait dans l'Union aux mêmes conditions que la Virginie. D'autre part, l'interminable insurrection de Cuba, sympathique aux patriotes américains, obligeait le gouvernement, qui ne voulait point reconnaître aux insurgés la qualité de belligérants, à sévir contre les entreprises particulières favorables aux Cubains, et à refuser aux Chambres communication de la correspondance officielle échangée à ce sujet avec l'Espagne. Vers le même temps, il faisait adopter au Sénat un bill contre les fraudes électorales, et était choisi comme arbitre par l'Angleterre et le Portugal, qui se disputaient la possession de l'île de Bolama, en Guinée. Au moment de la guerre entre l'Allemagne et la France, le président Grant déclara la neutralité absolue des États-Unis (août 1870), et l'intention où il était de l'imposer énergiquement



par tous les moyens légaux. L'année s'acheva dans une croissante prospérité financière, et dès le mois de février 1871, le recensement décennal démontra que, depuis 1860, la population des États-Unis s'était accrue de sept millions d'âmes, et qu'elle atteignait le chiffre de 38 535 000 habitants.

Les succès inattendus de la Prusse contre la France modifièrent l'attitude de M. Grant à l'égard de ces puissances européennes. Il plaça le ministre américain de Berlin sur le même pied que ceux de Londres et de Paris, et saisit cette occasion pour féliciter le peuple allemand de s'être uni « sous une forme de gouvernement semblable en beaucoup de points à celui de l'Union américaine. » On avait pu remarquer que, pendant la lutte, à chaque victoire des Allemands, le président avait adressé au roi Guillaume les félicitations les plus chaleureuses. Le nombre de citoyens américains d'origine germanique et le flot continu d'émigrants allemands aux États-Unis expliquaient la flatteuse bienveillance du général Grant, en vue de prochaines élections présidentielles. L'entente des États-Unis avec l'Allemagne était donc complète. Les relations avec la Russie, un instant compromises par un incident, devinrent plus intimes après la visite à Washington du grand-duc Alexis. Il faut citer encore, parmi les événements importants de la présidence du général Grant pendant les années 1871 et 1872, l'incendie de Chicago, dont les pertes furent évaluées à deux cents millions, les mesures de rigueur prises dans le Sud contre les sociétés dites de *Kuklux*, l'interdiction de la polygamie dans l'Utah et les poursuites ordonnées contre le célèbre Brigham Young, prophète des Mormons, la signature du décret d'amnistie rendant aux États du Sud leurs droits politiques, enfin, après les inextricables négociations relatives au différend de l'*Alabama*, qui depuis plusieurs années passionnait les esprits en Angleterre et aux États-Unis, l'acceptation, par le traité de Washington (février 1872), de l'arbitrage de la Suisse pour le règlement définitif des dommages causés par le corsaire confédéré : arbitrage qui aboutit au paiement par le gouvernement anglais d'une indemnité de 77 500 000 fr. (14 septembre 1872).

Au milieu d'une prospérité financière incontestable de nombreux abus avaient été relevés, touchant les concessions administratives, et l'on se plaignait ouvertement que le président appelât trop volontiers ses parents et ses amis aux plus hautes fonctions publiques ; néanmoins, à la veille de la réélection présidentielle, un parti nombreux maintint en première ligne le général Grant qui accepta avec reconnaissance la candidature et qui fut réélu, le 6 novembre 1872, par 281 voix sur 366 électeurs, contre M. Horace Greeley. Dans le message qu'il adressa le 4 décembre au Congrès, M. Grant affecta de passer sous silence la politique extérieure, promit de larges mesures de clémence à l'égard des *Kuklux* et reconnut l'impérieuse nécessité de réformer le personnel des employés de l'État. Peu après sa réinstallation au pouvoir, éclata une crise financière qui prit d'inquiétantes proportions, et qu'il s'efforça de conjurer en mettant à la disposition du crédit public les 44 millions de dollars de réserve du Trésor. Les abus maintes fois signalés dans l'administration continuaient d'entretenir un mécontentement qu'augmentait l'intention attribuée au général Grant, de se porter pour la troisième fois à la présidence, à l'expiration de son mandat (septembre 1873). Le 14 du même mois, à la suite d'élections municipales dans lesquelles les nègres de la Louisiane avaient eu le dessous, il s'ensuivit des troubles qui obligèrent le président à envoyer des troupes à la Nouvelle-Orléans.

Au mois de novembre suivant, les élections pour le Congrès déplacèrent la majorité qui passa du parti républicain au parti démocratique. Dans le message qu'il adressa, le 4 décembre, au nouveau Congrès, le président recommanda la reprise des paiements en espèces et une grande économie dans toutes les branches de l'administration. Des troubles éclatèrent de nouveau dans la Louisiane, en janvier 1875, le gouverneur fut chassé par les mécontents, et le général Sheridan reçut du président l'ordre de faire avancer les troupes fédérales. Cette mesure fut vivement blâmée par le parti démocratique, mais M. Grant, dans son message du 13 janvier, ratifia la conduite de son subordonné. Presqu'au même moment, se produisaient une grève considérable dans les mines de la Pensylvanie, et une tentative de soulèvement dans l'Utah.

A l'extérieur, il faut signaler l'incident du *Virginia*, qui faillit amener de graves complications avec l'Espagne. Ce navire, portant pavillon américain, fut confisqué à Cuba comme pirate, l'équipage fusillé et la cargaison confisquée par les autorités espagnoles. Devant l'irritation soulevée par de telles mesures, le général Grant crut devoir faire des préparatifs militaires, et adressa à l'Espagne un ultimatum hautain. M. Castelar, qui occupait alors la dictature dans des conditions périlleuses et précaires, gagna du temps et détourna l'orage, en prouvant plus tard que, si le gouvernement de Cuba avait été cruel, le *Virginia* ne méritait pas l'intérêt qu'il avait excité, et qu'il n'avait pas, d'ailleurs, le droit de se couvrir du pavillon américain (novembre 1873). A l'intérieur, l'événement le plus grave, pendant l'année 1874, fut le nouvel incendie qui, au mois de juillet, détruisit la majeure partie de la ville de Chicago, presque immédiatement rebâtie à l'aide de souscriptions.

Après avoir refusé les propositions qui lui étaient faites de se présenter pour une troisième réélection, le général Grant se prononça nettement pour la séparation de l'Église et de l'État dans l'éducation (30 septembre 1875), et constata dans son message du 7 décembre « le développement des écoles libres, les entraves apportées à la polygamie des Mormons et à la prostitution chinoise, enfin le vote de lois assurant une large circulation fiduciaire. » Il souleva de vifs mécontentements en graciant plusieurs individus convaincus de fraude dans l'octroi sur les boissons, en destituant au contraire les employés qui avaient contribué à les faire condamner, et en mettant en disponibilité le général Custer qui avait dénoncé dans les fournitures de l'armée, de graves abus, et auxquels le propre frère du président n'aurait pas été étranger. Au mois de mai 1876, M. Grant reçut, à Washington, la visite de l'empereur du Brésil, et ouvrit l'Exposition de Philadelphie, mais il n'assista pas aux fêtes du centenaire de l'indépendance (4 juillet 1876), et cette abstention fut très commentée. Le dernier acte politique important du général Grant fut l'expédition qu'il ordonna contre les Indiens Sioux. Déjà son successeur était choisi par les comités du Congrès : c'était M. Hayes, qui fut proclamé le 4 mars 1877. Depuis lors M. Grant entreprit de longs voyages en Europe, et l'on signala tour à tour, sa présence en Allemagne, en Angleterre où il reçut le titre de citoyen de Londres (juin 1877), en Suisse, à Paris (octobre) où il séjourna à plusieurs reprises, et où sa présence fut à cette époque, et en janvier 1879, l'occasion d'un échange de réceptions officielles entre le maréchal président de la République, et la légation des États-Unis. Dans beaucoup de pays, d'ailleurs, l'ex-président Grant était reçu

avec les honneurs réservés aux chefs d'État. Le 23 janvier 1879, il s'embarqua avec son fils à Marseille, pour se rendre à Bombay et de là en Chine et au Japon. Déjà le parti républicain lui préparait une nouvelle candidature pour les élections de 1880, et on lui fit à sa rentrée à New-York (décembre 1879), une pompeuse réception.

On cite du général un livre de souvenirs personnels, l'*Histoire militaire d'Ulysse Grant*, qui lui valut les félicitations rendues publiques de plusieurs hommes d'État européens, entr'autres de M. de Bismarck.

**GRANT** (sir James Hope), général anglais, né en 1808, et cinquième fils d'une nombreuse famille, entra dans l'armée en 1826. Il fit diverses campagnes en Chine et dans les Indes. Pendant la guerre de 1848-1849, il commanda un régiment dans le Pendjab et prit part à toutes les grandes affaires de ces deux années. Il reçut le brevet de colonel en 1854. Il se signala surtout dans la répression de la dernière révolte, fut promu lieutenant général et fait chevalier à vie (*Knight bachelor*) en 1858. L'année suivante, le Parlement lui vota des remerciements « pour ses éminents services dans l'Inde. » En 1860, sir James Hope Grant fut choisi pour commander, avec le général français Cousin-Montauban, l'expédition des alliés en Chine, et dirigea avec lui cette rapide et brillante campagne, signalée par la prise des forts de Ta-kou, les deux grandes victoires de Chang-Kia-Wang et Pali-Kiao (18 et 21 septembre 1860), et l'entrée victorieuse des forces anglo-françaises dans la capitale même du Céleste Empire. Le parlement lui vota de nouveaux remerciements (février 1861) et l'empereur des Français le nomma grand-officier de la Légion d'honneur, Il revint en Europe après avoir visité le Japon. A la fin de décembre 1861, sir J. Grant reçut le commandement en chef de Madras. — Il est mort le 8 mars 1875.

**GRANT** \* (James), journaliste anglais, né à Elgin (Morayshire) en 1805, collabora de bonne heure à la presse de Londres, puis fonda dans sa ville natale en 1827, le journal *Elgin Courier*, puis *Elgin Annual* et *Elgin Literary Magazine* et reçut les encouragements de Walter Scott. En 1834 il entra au *Morning Chronicle* de Londres et passa en 1850 au *Morning advertiser*, journal quotidien, qui représentait les doctrines du libre échange et du libéralisme avancé; il y fut rédacteur en chef jusqu'en 1870. — Il est mort le 27 mai 1879.

On a de lui un grand nombre de publications politiques et littéraires, entre autres : *Souvenirs de la Chambre des communes* (Random recollections of the House of commons, in-8); *Souvenirs de la Chambre des lords* (Random recoll. of the House of lords); *la Magistrature et le barreau* (the Bench and the bar); *la Grande métropole* (the Great metropolis); *la Fin de toutes choses* (the End of all things); *Mémoires de sir George Sinclair, baronnet* (1870); *la Presse, son origine, ses progrès, sa situation actuelle* (the Newspaper Press, etc.; 1871, 2 vol.); *la Presse hebdomadaire métropolitaine et provinciale* (the Metr. and prov. weekly press; 1872).

**GRANT** (James), romancier anglais, né à Édimbourg le 1<sup>er</sup> août 1822, fut emmené au Canada par son père, capitaine d'infanterie, reçut une éducation toute militaire, entra au service et obtint le brevet d'enseigne au 62<sup>e</sup> régiment. Il débuta dans les lettres par un succès, en publiant *le Roman de la guerre, ou les Highlanders en Espagne* (Londres, 1846, 3 vol.). Il donna une

suite à cette brillante fiction historique en continuant ses montagnards en Belgique (1847, 1 vol.). Exploitant heureusement le genre du roman militaire, il publia coup sur coup : *les Aventures d'un aide de camp en Calabre* (1848, 3 vol.); *Walter Fenton, ou le Cavalier écossais* (1850, 3 vol.); *Bothwell* (1851, 3 vol.); *Jane Seton, ou l'Avocat du roi* (1853, 3 vol.); *les Mousquetaires écossais* (1854, 2 vol.) *Arthur Blanc ou les cent cuirassiers* (1858); *les Légendes de la garde noire* (1859); *le Second de personne* (1864); *le Connétable de France* (1866); *Premier amour et dernier amour*, épisode de la rébellion indienne (1868); *la Dépêche secrète* (1869); *le Vœu de lady Wedderburn*, épisode de la guerre de Crimée, (1870); *Un seul drapeau* (1871); *les Batailles anglaises sur terre et sur mer* (1873-1875; t. I-II); *les Héros anglais des guerres étrangères* (1873), etc. La plupart de ces ouvrages ont été traduits en danois et en allemand et réimprimés aux États-Unis, etc.

M. Grant a produit dans un autre genre : *les Mémoires de Kirkaldy* (1849); *le Château d'Édimbourg* (1850), avec une suite de dessins; des notices sur le général Lally, André Wood, etc.

**GRANT** (sir Francis), peintre anglais, né en 1803, dans le comté de Perth, en Écosse, a envoyé, depuis 1834, aux expositions de l'Académie royale, un grand nombre de portraits qui lui ont fait la réputation du premier portraitiste de Londres. Nous citerons parmi ses meilleurs tableaux, qui appartiennent, en général, à l'école de Lawrence, les portraits des ladies *Waterford, Howard, Rodney, Beauclerk*; des lords *Hardinge, Gough, Campbell, John Russell, Derby, Markham, Brassey*; et de *MM. Macaulay, Disraeli, Lockhart, Ed. Landseer, Higgins*, du maréchal *Hardinge* et de ses deux fils, du colonel *Wood*. Quelques-unes de ses premières productions avaient pour objet la représentation très-fidèle de la nature, comme *le Rendez-vous de chasse d'Ascott* (1837), et *la Chasse de Melton*. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. Grant a obtenu, pour ses admirables portraits, une médaille de première classe. Nommé membre de l'Académie royale des beaux-arts en 1851, il en a été élu président. Il a été fait chevalier en 1866. — Il est mort à Londres le 5 octobre 1878.

**GRANVILLE** (Granville-George LEVESON GOWER, 2<sup>e</sup> comte), homme d'État et pair d'Angleterre, né le 11 mai 1815, à Londres, appartient à l'ancienne famille des Gower, tige des ducs de Sutherland. Connu d'abord sous le nom de baron Leveson, il fut élevé à Eton et à Oxford, où il a pris ses degrés. Après avoir passé une année à Paris comme attaché à l'ambassade de son père, il fut élu, en février 1837, représentant de Morpeth à la Chambre des communes, se retira à la fin de la session, et accepta de lord Melbourne le poste de sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères (mars 1840). A cette époque, il épousa la veuve de sir Acton, fille du duc de Dalberg.

Ayant suivi les whigs dans leur retraite (septembre 1841), il entra au Parlement pour le bourg de Lichfield et s'y fit remarquer par la chaleur avec laquelle il embrassa les principes du libre échange. Il venait de succéder à son père à la Chambre des lords (1846) lorsqu'il fut appelé, lors de la chute du cabinet conservateur, aux fonctions de grand veneur de la reine, qu'en mai 1848 il échangea contre celles de vice-président du bureau de commerce et de payeur général. Il fut chargé de présider, en l'absence du prince Albert, les travaux de la commission royale à l'Exposition universelle de 1851.

A la chute de Palmerston, lord Granville lui

succéda aux affaires étrangères (24 décembre 1851). Deux actes confirmèrent les sympathies de son parti : il défendit avec fermeté les réfugiés politiques contre les puissances du continent, et mit fin aux difficultés survenues entre l'Angleterre et les États-Unis. En février 1852, il se retira devant les Tories, dont le triomphe fut de courte durée; car, à la fin de l'année, il rentra au cabinet de la coalition en qualité de président du Conseil privé. Orsque lord J. Russell lui succéda dans l'exercice de ces fonctions, il prit, en 1854, celles de chancelier du duché de Lancastre et, en février 1855, il fut placé de nouveau à la tête du Conseil privé. Au mois de juin 1856, il fut choisi pour assister au couronnement du czar Alexandre II, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire. La même année, il avait été nommé chancelier de l'université de Londres. En février 1858, il quitta la présidence du Conseil pour y être rappelé en juin 1859. Il n'en sortit qu'après l'avoir occupée six ans, en juin 1866. Lord Granville se signala, en juillet 1869, par la vigueur avec laquelle il soutint, dans la Chambre des lords, contre la majorité de ses collègues, le bill relatif à l'Église d'Irlande.

À la mort de lord Clarendon, lord Granville devint chef du Foreign office. Il adressa alors aux puissances, à l'occasion des attaques passionnées dirigées par la presse allemande contre l'attitude de l'Angleterre, dans la guerre franco-prussienne, une circulaire diplomatique, où il justifiait l'exportation d'armes pour la France, par la conduite de la Prusse lors de la guerre de Crimée. Mis en demeure, dès le 6 septembre, par le gouvernement de la Défense nationale, de proposer la médiation de l'Angleterre sur la base de l'intégrité du territoire français, il refusa d'admettre un projet qu'il ne considérait pas comme pratique, repoussa, le 15 octobre, une proposition de M. de Chaudordy, en vue de la réunion d'un congrès des neutres, mais provoqua l'entrevue de M. Thiers et de M. de Bismarck, espérant qu'elle finirait par un armistice, et insista plusieurs fois inutilement auprès du ministre de Prusse, pour que Paris ne fût pas bombardé, et que l'armistice fût conclu. Il essaya, sans plus de succès, de contester à la Russie le droit de s'affranchir, à la faveur des embarras de la France, des obligations du traité de 1856; les questions soulevées par la Russie étaient résolues d'avance en sa faveur par son entente secrète avec la Prusse. Lord Granville n'en fit pas moins, dans les banquets officiels et dans les meetings, l'apologie de sa politique de la neutralité à outrance, que l'opinion publique lui reprochait. Il intervint alors dans la question du Luxembourg, que M. de Bismarck voulait occuper militairement, invita M. Jules Favre à assister à la conférence appelée à réviser le traité de 1856, et traîna en longueur les négociations, afin de donner le temps au ministre français d'obtenir un sauf-conduit de l'armée allemande (3 janvier 1871). La conférence s'ouvrit le 17 janvier, sous la présidence du chef du Foreign office, qui, malgré son désir d'y faire naître un incident autorisant l'intervention des neutres en faveur de la France, fut obligé d'admettre la prétention de l'Allemagne d'exclure l'Europe de toute ingérence dans le règlement du différend franco-prussien. Après la capitulation, il favorisa du moins l'importation des vivres dans Paris débloqué, et contribua au ravitaillement de la capitale. C'est aussi à lui qu'on dut l'arrangement amiable de l'affaire des navires anglais coulés à Duclair par les Prussiens.

Lord Granville défendit le traité de commerce contre les attaques de M. Thiers, et refusa les modifications proposées par le ministère français,

comme destructives du traité tout entier. Lors du règlement de l'indemnité due aux États-Unis au sujet du corsaire *l'Alabama*, il subit, dans la presse et l'opinion publique, le contre-coup de la défaite qui s'attachait aux idées ultra-pacifiques de M. Gladstone. Après avoir donné sa démission avec tout le cabinet en mars 1873, il reprit son portefeuille lorsque M. Disraeli eut renoncé à constituer un ministère et le conserva jusqu'au 17 mars 1874. Il passa alors dans les rangs de l'opposition libérale à la Chambre des pairs et en fut le *leader*. C'est en cette qualité qu'il attaqua plusieurs fois l'attitude du cabinet Beaconsfield pendant la nouvelle guerre d'Orient (1876-1878).

Devenu veuf en 1860, lord Granville, qui n'a pas d'enfants, a pour héritier présomptif son frère puîné, Edward-Frédéric-Leveson GOWER, né à Londres, en 1819, élevé à Oxford, admis au barreau en 1845, membre du Parlement pour différents bourgs depuis 1847, secrétaire au ministère des affaires étrangères en 1851 et 1852, attaché en 1856 à la mission de lord Granville en Russie, député de Badmin depuis 1859.

**GRAR** (Édouard), littérateur français, né à Valenciennes, le 14 septembre 1804, se fit recevoir avocat, et ouvrit, dans sa ville natale, un cours de droit commercial, qu'il professa deux années. Il a constamment partagé ou dirigé les travaux de la Société d'agriculture, dont il a été le secrétaire général dès sa création (1831), et dont il est devenu président en 1844. Il a été décoré de la Légion d'honneur en janvier 1853.

On a de lui : *Examen critique de l'organisation et de la compétence des tribunaux de commerce* (1831, in-8); *Tableaux sur la législation des patentes* (1833); *Histoire de la découverte de la houille dans le Hainaut, la Flandre et l'Artois* (1851, 3 vol. in-4), ouvrage qui a obtenu, en 1855, une mention honorable à l'Académie des sciences, et de nombreux travaux d'histoire et d'économie rurale. Il a, en outre, rédigé la *Flandre agricole et manufacturière*, recueil périodique (1835, 3 vol.), avec M. Numa Grar.

**GRASS** (Philippe), sculpteur français, né à Walxheim (Bas-Rhin), le 6 mai 1801, entra en 1823 à l'École des beaux-arts, dont il suivit les concours jusqu'en 1829. Il débuta au Salon de 1831 avec un *Icare essayant ses ailes*, figure en plâtre, tenta tour à tour divers genres et fit surtout les bustes avec succès. Il a exécuté et exposé, depuis 1831 : le *Centaure Nessus léguant sa tunique à Déjanire*; une *Étude de cheval* (1833); *Suzanne au bain* (1834); la *Petite paysanne*, type des *Derniers Bretons*, de M. Emile Souvestre; un *Esclave suppliant* (1839); les *Fils de Niobé* (1846), groupe en plâtre; le *Penseur* (1848), statue en plâtre; les bustes de *MM. Vernes de Luse*, *Emile Souvestre*, *Schwillgué*, *Louis Bâtissier*, *Lassus*, *Ch. Robert*, *L. Spach*, *F. Schutzenberger*, ancien maire de Strasbourg, le général *Reibell*, *Stolz*, docteur à Strasbourg, *Schimper* et divers *portraits-médailleurs*, de 1833 à 1869. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855, la *Rose des Alpes*, statue en marbre, et à celle de 1867, un groupe en plâtre, *L'Amour désarmé par l'Innocence*. Il a exécuté, en outre, pour la municipalité de Strasbourg, les bustes du statuaire *Ohmacht*, de M. *Humann* et du docteur *Coze*. Il a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1834 et la décoration en 1865. — M. Grass est mort à Strasbourg, le 9 avril 1876.

**GRATIOT** (Amédée-Louis-Marie), ancien imprimeur et publiciste français, né à Paris, le 5 juin 1812, fils d'un imprimeur, fit ses études à Louis

Je Grand, puis embrassa la carrière de son père dirigea, de 1835 à 1840, l'ancienne imprimerie Dupuis, et remplit les fonctions de secrétaire de la chambre des imprimeurs. Au mois d'octobre 1840, il devint directeur-gérant de la Société des papetiers d'Essonne. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 17 juin 1850.

On a de lui plusieurs *Lettres et Pétitions* relatives aux intérêts de l'imprimerie, des brochures: *Organisez le travail! ne le désorganisez pas!* (1848); *Messieurs les socialistes, une solution, s'il vous plaît!* (1848); *Peau neuve* (1870, in-18); *la Nuit du 6 novembre* (1871, in-18); des articles dans la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue de Paris*, les *Cent-et-Un*, et quelques poésies.

**GRATRY** (l'abbé Auguste-Joseph-Alphonse), théologien français, né à Lille, le 30 mars 1805, étudia d'abord les mathématiques et fut admis à l'École polytechnique en 1825; mais il ne put, à sa sortie, être classé dans un service de son choix. Entré plus tard dans l'état ecclésiastique, il fut nommé, en 1841, directeur du collège Stanislas, puis appelé, en 1846, en qualité d'aumônier, à l'École normale supérieure. La publication du troisième volume de l'*Histoire de l'École d'Alexandrie*, par M. Vacherot (voy. ce nom), alors directeur des études à l'École, fut l'occasion d'une polémique qui amena la retraite de ce dernier, en 1851. M. l'abbé Gratre quitta lui-même l'École normale, en 1852, pour se consacrer, avec M. l'abbé Petetot, à la reconstitution de l'ordre des Oratoriens de l'Immaculée Conception. Il parut s'être retiré de cet ordre, dont le supérieur lui infligea, en 1869, un blâme rendu public, pour les idées de tolérance qu'il avait exprimées en adhérant, avec le Père Hyacinthe, aux principes de la Ligue de la paix. Choisi pour vicaire général par l'évêque d'Orléans, M. Dupanloup, en 1861, il fut nommé professeur de morale évangélique à la Sorbonne, le 28 octobre 1863. En 1867, M. Gratre fut élu membre de l'Académie française, en remplacement de M. de Barante. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 27 avril 1845. — Il est mort à Montreux (Suisse), le 7 février 1872.

On a de lui, outre ses *Lettres et Répliques à M. Vacherot* (1851, in-8) : un cours de philosophie publié, de 1855 à 1857, en trois parties (6 vol. in-8), sous ces trois titres : *De la Connaissance de Dieu* (2 vol.); *Logique* (2 vol.); *De la Connaissance de l'âme* (2 vol.) : la première partie avait, en 1864, sa 7<sup>e</sup> édition (2 vol. in-8, et in-18); puis la *Philosophie du Credo* (1861, in-8); *les Sources, conseils pour la conduite de l'esprit* (1861-1862, in-12, en deux parties); *Commentaire sur l'évangile de saint Mathieu* (1863-1865, in-8; 2 parties); *Jésus-Christ, réponse à M. Renan* (1864, in-8); *les Sophistes et la critique* (même année, in-8); *Henri Perreyve* (1866, in-8); *Petit manuel de critique* (même année, in-18); *la Morale et la loi de l'histoire* (1868, 2 vol., in-8); *Méditations inédites* (œuvre posthume (1874, in-18); *Souvenirs de ma jeunesse* (1874, 1<sup>re</sup> partie, in-8), etc.

**GRAY** (Asa), botaniste américain, né à Utica (Massachusetts), le 18 novembre 1810, fut reçu médecin au Collège de Fairfield, exerça quelque temps cette profession et se livra ensuite, sous la direction de M. Torrey, à l'étude exclusive des plantes. En 1842, il devint professeur d'histoire naturelle à l'université américaine de Cambridge, et fit alternativement des cours très suivis dans cette ville, à New-York et même à Boston. Il visita l'Europe en 1838 et en 1850. Il abandonna l'enseignement en 1873, et se consacra à la clas-

sification du riche herbier de Harvard Collège. L'année suivante il remplaça Agassiz, comme régent de l'Institut smithsonien. M. Gray a été élu correspondant de l'Académie des sciences, le 29 juillet 1878.

Ses principaux ouvrages sont : *Éléments de botanique* (Elements of botany, 1836, 4<sup>e</sup> édit.), refondus, par l'auteur, dans le *Botanical Book*; une magnifique *Flore de l'Amérique du Nord* (the Flora of North America, 1838), entreprise avec Torrey; *Genera borealia Americana illustrata* (New-York, 1848-1856, t. I à III), dont les nombreuses planches ont été dessinées par Isaac Sprague; *Manuel de botanique pour les États de l'Amérique du Nord* (1848), abrégé des deux ouvrages précédents; *Botany of the United States exploring expedition* (1854-1857, atlas).

**GRAY** (Jean-Édouard), naturaliste anglais, né en 1800, membre de la Société royale de Londres, de la Société zoologique, de celle de botanique, etc., a publié, plus de 120 mémoires, analyses, catalogues, etc., relatifs surtout aux collections de zoologie du *British Museum*. Nous signalerons : *Spicilegia zoologica* (1828-1830); *Illustrations of indian zoology* (1830); *Zoological miscellany* (1835-1845); *On the geographical distribution of the animals of New-Holland* (1841); *Cleanings of the menagerie and aviary at Knowsley hall* (1846-1850); *Systematic arrangement of molluscous animals, with characters of families*, etc. — Il est mort le 7 mars 1875.

Son frère, M. George-Robert Gray, né le 8 juillet 1808, qui s'est livré aux mêmes études et a publié des travaux d'ornithologie très estimés, est mort le 6 mai 1872.

**GRAZIANI** (François), chanteur italien, né à Fermo (États-Romains), le 26 avril 1829, eut pour maître, dans sa ville natale, le professeur Cellini, puis débuta avec succès au théâtre Ventidius-Bassus, d'Ascoli, dans la *Gemma di Vergy*, de Donizetti. Après de nouvelles études il parut successivement aux théâtres de Macerata et de Chieti (1851-1852), à Pise, à Florence et à Paris, dans l'hiver de 1853-1854. Au printemps suivant, il fit un voyage à New-York, revint à Paris, où il fut attaché au Théâtre-Italien, pour les saisons d'hiver jusqu'en 1861, tandis que le théâtre de Covent-Garden l'engageait jusqu'à la même époque pour les saisons d'été. En 1861, il fut engagé au Théâtre-impérial de Saint-Petersbourg, d'où il ne entra au Théâtre-Italien de Paris qu'en 1866.

M. F. Graziani, doué d'une voix de baryton très sympathique, a chanté dans *I Masnadieri*, *Don Pasquale*, *Luisa Miller*, *Maria di Rohan*, *Lucia*, *Ernani*, *Elisir d'Amore*, *la Favorita*, *Il Trovatore*, l'un de ses plus grands succès; *la Donna del Lago*, *Otello*, *I Puritani*, *Beatrice di Tenda*, *le Trenozze*, d'Alari, *Assedio di Firenze*, de M. Bottesini; *il Barbiere*, *Don Giovanni*, *Marta*, *il Giuramento*, *la Traviata*, *Rigoletto*, *Un ballo in Maschera*, etc.

**GRÉARD** (Vallery-Clément-Octave), administrateur français, membre de l'Institut, né à Vire (Calvados) le 18 août 1828, entra à l'École normale en 1849. Agrégé des lettres en 1855, docteur ès lettres en 1866, il professa la rhétorique à Metz, Versailles, puis aux lycées Napoléon, Saint-Louis et Bonaparte. Nommé inspecteur de l'Académie de Paris, il fut délégué à l'Hôtel de Ville pour la direction de l'enseignement primaire, en 1865, puis fut promu inspecteur général et appelé à la direction du même enseignement au ministère de l'instruction publique (août 1872). Relevé de ses fonctions, sous le ministère de M. Batbie,

le 11 octobre 1873, il reprit la direction de l'enseignement primaire de la Seine, et refusa, en 1876, les fonctions de secrétaire général de l'instruction publique, pour conserver son service auquel il donna une extension considérable. Il avait été honoré, en 1874, du prix Halphen, « comme étant la personne ayant le plus contribué par ses efforts à propager l'instruction primaire. » Le 11 février 1879, il fut nommé vice-recteur de l'Académie de Paris et inspecteur général honoraire. M. Gréard a été élu membre de l'Académie des sciences morales, en remplacement de M. Husson, le 16 mai 1875. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 7 août 1870.

Outre sa thèse française de doctorat, *De la Morale de Plutarque* (1866, in-8 : 3<sup>e</sup> édit., 1880, in-18), il a publié une traduction des *Lettres d'Héloïse et d'Abélard* (1870, in-18 ; 2<sup>e</sup> édit., 1875, in-8) ; un *Précis de littérature* (1875, in-18) ; la *Législation de l'instruction primaire* (1874, 3 vol. gr. in-8) ; d'importants *Rapports sur l'Enseignement primaire à Paris et dans le département de la Seine*, notamment celui publié à l'occasion de l'Exposition universelle de 1878 (1878, gr. in-4).

**GREBE** (Charles-Frédéric-Auguste), sylviculteur allemand, né à Grossenritte, le 30 juin 1816, fit ses études à l'École polytechnique de Cassel et à l'École forestière de Melsungen. Entré au service du grand-duché de Saxe-Weimar, comme conseiller du département des forêts, en 1844, il devint directeur de l'École forestière d'Eisenach. Il visita alors la Scandinavie, la France, l'Angleterre et le Tyrol, pour étudier les intérêts et l'enseignement forestiers de ces pays.

Parmi ses ouvrages spéciaux il faut citer : *Surveillance des forêts particulières par l'Etat* (Beaufsicht. der Privatwaldungen, etc. 1844) ; *les Montagnes, le sol et le climat dans leur rapport avec la sylviculture* (Gebirgskunde, Bodenkunde und Climatehre in ihrer Anwendung uf etc. ; Vienne, 1872, 3<sup>e</sup> édit.) ; *Exploitation des forêts de hêtres* (der Buchenwaldbetrieb ; Eisenach. 1856, 2<sup>e</sup> édit. Vienne, 1875), etc. \*

**GRÈCE** (Roi de). Voy. GEORGES I<sup>er</sup>.

**GREELEY** (Horace), journaliste américain, né le 3 février 1811, à Amherst (New-Hampshire), d'une famille de laboureurs, entra, à l'âge de quatorze ans, en qualité d'apprenti, chez un imprimeur du Vermont, qui publiait un journal de localité. Durant cinq années, sans interrompre un seul jour ses travaux manuels, il compléta son éducation, à peine ébauchée dans l'école du district. Après les vicissitudes inhérentes à la profession qu'il avait embrassée, M. Greeley se vit, à New-York, à la tête d'un petit capital et travailla de toutes ses forces à l'établissement de la presse à bon marché.

Il y fonda tour à tour le *Morning Post* (1833), le *New-Yorker* (1834-1840), qui acquit dans le comté une assez grande autorité politique, le *Lodg-Cabin*, et enfin la *Tribune* (1841), organe influent des whigs, auquel la collaboration d'écrivains distingués et l'indépendance de ses principes donnèrent une rapide popularité : la *Tribune*, dont l'édition quotidienne se tirait à 30 000 exemplaires, eut deux éditions abrégées, l'une bi-hebdomadaire, tirée à 15 000, et l'autre hebdomadaire, tirée à 120 000. En 1848, M. Greeley siégea au Congrès. A la suite de la défaite des armées sécessionnistes, il conseilla aux vainqueurs la modération, et il protesta hautement contre la mise en jugement du général Lee (juin 1865). Aux élections présidentielles de 1872, il fut opposé au général Grant, et réunit 2 834 079 voix, contre

plus de trois millions données à son adversaire. — A la suite de cet échec, il tomba malade et mourut à New-York, le 29 novembre 1872.

**GREENE** (George-Washington), littérateur américain, né le 8 avril 1811, à East-Greenwich (Rhode-Island), passa en Europe, rempli, de 1837 à 1844, le poste de consul à Rome et fut, à cette dernière date, nommé professeur de langues et de littérature modernes à l'université de Brown. En 1852, il se fixa à New-York.

M. Greene s'est fait connaître par les articles de critique et d'histoire insérés dans la *North american Review* et autres grandes revues des États-Unis. Plusieurs de ces articles, dont la littérature italienne est le principal objet, ont été réunis sous le titre d'*Études historiques* (Historical studies, New-York, 1850, in-12). On a encore de lui une biographie de son grand-père, le *Général Greene*, qui, remaniée et agrandie, est devenue un véritable monument historique (7 vol. in-8). Il a aussi donné une édition des *OEuvres d'Addison* (1854, 5 vol.).

**GREFFIER** (Pierre-Eugène), magistrat et administrateur français, né à Orléans, le 9 novembre 1819, appartient par sa mère à la famille de l'illustre jurisconsulte Pothier. Il fit ses études au collège royal d'Orléans, et ayant achevé son droit à l'âge de vingt ans, s'inscrivit au barreau de sa ville natale. A la révolution de Février, il fut nommé commissaire du gouvernement provisoire à Gien, et presque aussitôt rappelé à Orléans, comme substitut du procureur général près la Cour d'appel. Il conserva ces fonctions six ans, fut ensuite pendant cinq ans avocat général et enfin pendant trois ans premier avocat général près la même cour. Magistrat laborieux et jurisconsulte habile, il vit plusieurs de ses réquisitoires insérés dans les recueils de jurisprudence. Au mois de mars 1862, il fut appelé par M. De-langle, ministre de la justice, au poste de directeur des affaires civiles. En dehors des nombreux et importants services administratifs réunis dans ses mains, il fut chargé de préparer la réforme du Code de procédure. Le travail fut terminé en trois années, et le projet du nouveau Code envoyé au Conseil d'État, avec un rapport considérable, et qui fut très remarqué. Le 20 août 1869, M. Greffier fut nommé secrétaire général du ministère de la justice, et conseiller d'État, en service ordinaire hors sections ; un décret du 22 janvier 1870 le fit entrer à la Cour de cassation. Il avait été promu commandeur de la Légion d'honneur au 15 août 1868. Membre du Conseil général du Loiret, il en a été vice-président.

**GRÉGOIRE VI**, ex-patriarche de Constantinople, né le 25 mars 1798, au Phanar, reçut une éducation distinguée auprès de l'archevêque de Descon, Grégoire, mis à mort lors des événements de 1821. Son mérite le fit élever à l'archevêché de Pélatonge et, plus tard, à celui de Serres. Promu en 1834 au siège oecuménique de Constantinople, il contribua à l'aplanissement du grave différend qui surgit entre les Grecs et les Arméniens, au sujet des Lieux saints. Une encyclique adressée par lui aux églises du rite oriental relative aux degrés de parenté prohibés pour le mariage, suscita un débat assez vif entre lui et l'ambassadeur britannique, en tant que représentant des îles Ioniennes, soumises à la juridiction spirituelle du patriarche de Constantinople. L'ambassadeur, en ayant référé à la Sublime Porte, le Conseil d'État et de justice décréta « que le patriarche s'était servi d'un langage inconvenant envers l'auguste alliée de S. M.

le Sultan. » Révoqué de ses fonctions, il vécut depuis à Athènes dans la retraite.

**GREGOROVIVS** (Ferdinand), poète et historien allemand, né le 19 janvier 1821, à Neidenbourg, en Prusse, alla terminer ses études à l'université de Königsberg. Il y suivit spécialement les cours de théologie et de philosophie, qu'il abandonna pour la poésie et l'histoire. En 1852, il visita l'Italie, où il fit depuis de nombreux voyages et d'assez longs séjours et d'où il rapporta les matériaux de plusieurs de ses ouvrages.

M. Gregorovius a publié successivement : *Werdomar et Wladislas* (Königsberg, 1845, 2 part.); *Wilhelm Meister et la société* (Goethes Wilhelm Meister in seinen socialistischen Elementen; Königsberg, 1849); deux ouvrages sur la Pologne et les Magyares (Königsberg, 1848-1849); *la Mort de Tibère* (der Tod des Tiberius; Königsberg, 1851); *Adrien et son temps* (Geschichte des römischen Kaisers Hadrian und seiner Zeit; Königsberg, 1851); *Corsica* (Stuttgart, 1854, 2 vol.); *Figures, histoires et scènes de la vie italienne* (Figuren, Geschichten, Leben und Scenerie aus Italien; Leipzig, 1865, 2 vol.); *Siciliana, voyages et en Sicile* (Siciliana, Wanderungen in Neapel, etc. (Leipzig, 1865); plusieurs ont été réunis sous le titre commun de : *Séjour en Italie* (Wanderjahre in Italien; Leipzig, 1865); *Euphorion* (Leipzig, 1858), épopée pastorale sur des inspirations de l'antiquité italienne; *les Tombeaux des papes à Rome* (die Grabmaeler der römischen Paepste; Leipzig, 1857) : il en a paru une édition en français; *Rome au moyen âge* (Geschichte der Stadt Rom in Mittelalter; Stuttgart, 1859-1865, 5 vol.), l'un des travaux historiques les plus remarquables sur ce sujet : après la chute du pouvoir temporel, le conseil municipal de Rome ordonna la traduction de cet ouvrage aux frais de la ville et, le 8 janvier 1876, donna à l'auteur droit de cité. Il a encore publié : *Lucrèce Borgia*, d'après les documents et les correspondances contemporaines (Stuttgart, 1874, 3<sup>e</sup> édit., 1877), traduit en français par M. Paul Regnaud (1876, 2 vol. in-8).

**GRELIER DU FOUGEROUX** (Ernest), ancien représentant français, né au Fougeroux (Vendée), le 4 mai 1804, d'une ancienne famille royaliste du bas Poitou, resta lui-même, après la révolution de Juillet, fidèle à la dynastie déchue. En 1845, candidat à la députation dans l'arrondissement de Fontenay, il n'échoua que de quelques voix; mais, en 1848, il fut nommé représentant de la Vendée, le dernier sur neuf, par 47 032 suffrages. Membre de l'extrême droite, il fut chargé de plusieurs rapports, notamment de celui sur la question du célibat ecclésiastique. Réélu à la Législative, il continua de voter avec la majorité monarchique, prit part à la discussion de diverses lois de finances, et se déclara l'adversaire du libre échange. Hostile à la politique propre de l'Élysée, il se joignit à ceux de ses collègues qui protestèrent contre le coup d'État du 2 décembre 1851, à la mairie du 10<sup>e</sup> arrondissement. Arrêté et conduit au fort de Vincennes, il ne tarda pas à recouvrer la liberté, et vécut en dehors des affaires publiques.

**GRELLET** (Félix), ancien représentant français, né à Allègre (Haute-Loire), le 22 mai 1813, d'une famille de cultivateurs, étudia le droit à Paris, et fut pendant plusieurs années secrétaire de la conférence des avocats. Reçu docteur en droit, il se fit inscrire au barreau de la Cour d'appel de Riom. Après la révolution de Février, il refusa, dit-on, le poste de procureur général

qui lui était offert. Élu représentant de la Haute-Loire, le second sur huit, il fut membre et secrétaire du Comité des finances, et vota constamment avec la majorité républicaine non socialiste. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place au barreau de Riom. — Il est mort dans cette ville, le 20 janvier 1879.

**GRELLET-BALGUERIE** (Charles-Louis), magistrat, économiste et archéologue français, né à Bordeaux le 21 septembre 1820, se fit de bonne heure recevoir avocat, s'inscrivit au barreau de cette ville, collabora aux journaux du département et publia plusieurs essais littéraires. Nommé, en 1852, juge de paix du canton de Moule (Guadeloupe), et, deux ans plus tard, juge au tribunal de la Basse-Terre, il s'occupa des intérêts généraux des Antilles françaises, et de recherches sur leur histoire. Il introduisit à la Guadeloupe et propagea la culture du coton longuesoie et obtint des résultats remarquables qui furent récompensés par une médaille d'or décorative frappée en son nom en 1857, par ordre du ministre de la marine, et par des médailles aux Expositions universelles de Paris et de Londres en 1855 et en 1862. Délégué des colonies pour les cultures tropicales et les expositions, M. Grellet-Balguerie fut plusieurs fois envoyé en missions spéciales par le gouvernement, et adressa en 1858 et 1859, au prince Napoléon, alors ministre de l'Algérie et des colonies, des rapports insérés *in extenso* au *Moniteur universel* et reproduits par la presse spéciale d'Angleterre. Rentré en France vers 1860, et devenu juge d'instruction suppléant près le tribunal de La Réole, puis, en 1866, juge au tribunal de Laval (Tarn), M. Grellet-Balguerie tourna son activité vers l'étude de l'histoire de la Gironde, spécialement du Réolais et du Bazadais et de leurs antiquités. On lui dut d'intéressantes découvertes, et il fut élu correspondant de la Société des antiquaires de France.

Ses principales publications, dans ce nouvel ordre de recherches, sont : *Aux ponts de Cé, l'amour et la mort*, poème-légende (1850, in-8); *une Larme du sire de Lansac*, roman historique (Bordeaux, 1860; in-8); *Essai sur les poésies gascognes de Meste Verdieu*, poète bordelais (Ibid.), *les Coutumes de La Réole* en 1255 (1862, in-8); *le Cartulaire du prieuré de Saint-Pierre de La Réole, du ix<sup>e</sup> au xiii<sup>e</sup> siècle* (Bordeaux, 1860, in-4); et des mémoires insérés dans les recueils des sociétés savantes.

**GRELLET-DUMAZEAU** (Étienne-André-Théodore), magistrat et écrivain français, né à Aubusson (Creuse) le 10 février 1804, fit ses études au collège Louis-le-Grand, puis, tout en suivant les cours de droit, donna des articles littéraires à *la Pandore* et à *la Lognette*, petits journaux de l'époque. En 1827, il fonda *l'Album de la Creuse* Entré dans la magistrature en 1830, il devint président de chambre à la Cour de Riom et prit sa retraite en février 1874. — Il est mort à Clernat (Allier) en janvier 1877.

On a de M. Grellet-Dumazeau : *Traité de la diffamation* (1847, 2 vol. in-8); *le Barreau romain* (1858, in-8, 2<sup>e</sup> édition); *Comme on écrit l'histoire*, critique curieuse de *l'Histoire de César*, de Lamartine; *Des Noms propres chez les Romains*; puis un grand nombre d'articles dans *la Revue de législation*, *la Gazette des tribunaux* et autres recueils de jurisprudence.

**GRENIER** (Jean-Charles-Marie), botaniste français, est né à Besançon le 4 novembre 1808. Après avoir fait ses études dans sa ville natale, il se fit recevoir docteur en médecine en 1836, et docteur

ès sciences en 1844. Professeur d'histoire naturelle à l'école secondaire de médecine de Besançon dès 1837, il fut nommé professeur de zoologie et de botanique à la Faculté des sciences de la même ville en 1845, et devint, en 1869, doyen de cette faculté. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1861. — Il est mort le 9 novembre 1875.

M. Grenier a publié : *Flore de France* (1848-1856, 3 vol. in-8), avec M. Godron; *Flore de la chaîne jurassique* (1865, in-8, 1<sup>re</sup> partie, de 1000 pages); une monographie du genre *Cerastium* (in-4, avec fig.); une monographie du *Posidonia Caulini*, florale exotique des environs de Marseille; des *Mémoires* et *Notices* insérés dans divers recueils scientifiques.

**GRENIER** (François), général français, frère du précédent, né à Besançon, le 26 décembre 1810, entra à l'École de Saint-Cyr, et en sortit en 1830, comme sous-lieutenant au 19<sup>e</sup> léger. Dès 1832, il fut nommé lieutenant et décoré de la Légion d'honneur. Capitaine en 1839, chef de bataillon en 1847, après avoir fait la campagne d'Afrique, lieutenant-colonel du 40<sup>e</sup> de ligne en 1852, il servit à l'armée de Rome et devint colonel du 79<sup>e</sup> en 1854. Promu général de brigade le 14 août 1860, il commanda une brigade d'infanterie à Paris, et fut appelé depuis au commandement de la subdivision militaire de Mâcon. Fait général de division le 31 juillet 1870, il se distingua aux combats du mois d'août, et prit part à la répression de la Commune. Il commanda, en 1872, la 1<sup>re</sup> division du corps d'armée de Versailles et, en dernier lieu, la 3<sup>e</sup> division d'infanterie du 2<sup>e</sup> corps d'armée. Il a été admis dans le cadre de réserve en 1875. M. F. Grenier a été promu officier de la Légion d'honneur le 1<sup>er</sup> mai 1851, commandeur le 13 décembre 1856 grand officier le 20 avril 1871, et grand-croix le 3 août 1875. On lui doit : *Mes Souvenirs de l'armée du Rhin* (1871, in-8).

**GRENIER** (Édouard), poète français, né à Baume-les-Dames (Doubs), en 1819, ancien secrétaire d'ambassade, est auteur de poésies doublement recommandées par l'accueil très favorable de la critique et par des succès académiques. Il les a réunies en volumes sous les titres suivants : *Petits poèmes* (1859, in-18, 4<sup>e</sup> édit., augm., 1871), recueil couronné par l'Académie française, en 1860, et contenant : *la Mort du Juif Errant*, *l'Infini*, *l'Elkovan*, etc.; *Poèmes dramatiques* (1861, in-18), comprenant : *Stephen*, *In excelsis*, *le Premier jour de l'Éden*, et surtout *Prométhée délivré*, tragédie philosophique. Il a ensuite publié une traduction du *Renard* de Goethe (1860, gr. in-8, avec les dessins de Kaulbach); un nouveau recueil, *Amicitia* (1868, in-18), renfermant avec une cinquantaine de morceaux détachés, *la Mort du président Lincoln*, pièce qui avait remporté, l'année précédente, le prix de poésie; le poème intitulé *Semée*, également couronné par l'Académie française (1869); *Marcel*, poème (1874); *Jacqueline Bonhomme*, tragédie moderne (1879, in-18), etc.

**GRENVILLE** (Arthur BARBAT DE BIGNICOURT, connu sous le pseudonyme de Vicomte E. DE), littérateur français, né à Reims, le 31 janvier 1826, écrivit d'abord dans les journaux royalistes et s'y signala par son ardeur. En 1855, il essaya de faire revivre le journal *la Mode*, qui venait d'être supprimé, sous le titre de *la Mode nouvelle*. Il fonda peu après le *Souvenir*, et de 1855 à 1866, se consacra à la direction de ces deux journaux qui furent l'un et l'autre supprimés par jugement après de nombreux procès. En

1868, M. E. de Grenville reprit le titre de *la Revue de Paris* et publia, dans cette nouvelle revue, une chronique intitulée *Feuilles volantes*.

On cite de lui, outre un grand nombre d'articles de journaux, une *Histoire du Journal la Mode* (1862, in-8), où il raconte les luttes de cet organe avoué de la duchesse de Berry contre le gouvernement de Juillet, et un roman en collaboration avec la comtesse de Mirabeau, *Histoire de deux héritières* (1864, in-18); puis un grand nombre d'articles dans *la Mode*, *le Souvenir*, *la Gazette de France*, etc.

**GREPPO** (Louis), homme politique français, député, né à Pouilly, près Villefranche (Rhône), le 8 janvier 1810, était chef d'atelier dans une manufacture de soieries, à Lyon, et appartenait, avant 1848, à la fraction la plus avancée du parti républicain. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 43 194 voix, le dernier sur quatorze, prit place au Comité du travail et fit partie de la Montagne, avec laquelle il vota dans toutes les questions politiques ou sociales. Il acquit même une certaine notoriété en votant seul, le 31 juillet 1848, contre le blâme infligé à une proposition Proudhon. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très vive au gouvernement de Louis-Napoléon, et signa la demande de mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion du siège de Rome. Réélu le septième à l'Assemblée législative, il reprit sa place à l'extrême gauche. Arrêté lors du coup d'État du 2 décembre, il se vit d'abord menacé de la déportation à Cayenne, puis fut banni de France. M. Greppo se réfugia en Belgique, d'où il passa en Angleterre, et ne reentra en France qu'après l'amnistie.

Nommé maire du IV<sup>e</sup> arrondissement de Paris, le 15 septembre 1870 il fut acclamé membre du comité de salut public, dans la journée du 31 octobre; mais, le 5 novembre, il fut remplacé par M. Vautrain, comme maire élu. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, le vingt-quatrième sur quarante-trois, par 101 018 voix sur 328 970 votants. Il prit place à l'extrême gauche, vota contre les préliminaires de paix, et ne joua qu'un rôle effacé. Il se représenta aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, dans le XII<sup>e</sup> arrondissement de Paris, fut élu par 7314 voix, et reprit sa place dans les mêmes rangs. M. Greppo fut dès lors un des promoteurs des souscriptions en faveur des familles des condamnés politiques. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie et fut réélu, le 14 octobre suivant, par 11 716 voix, sans concurrent.

M. Greppo a publié : *Catéchisme social*, exposé succinct de la doctrine de la solidarité (1848, br. in-8); et *Réponse d'un socialiste à M. le maréchal Bugeaud* (1848, br. in-8).

**GRESLEY** (Henri-François-Xavier), général français, ministre, né à Vassy (Haute-Marne), le 9 février 1819, entra à l'École polytechnique le 1<sup>er</sup> novembre 1838 et en sortit, en 1840, dans le service de l'État-major, avec le grade de sous-lieutenant. Promu lieutenant, le 6 janvier 1843, et capitaine, le 9 novembre 1845, il passa en 1847 en Afrique, comme aide de camp du général Herbillon et fut blessé à l'attaque de Zaatcha (1849). Il entra alors dans le service des affaires arabes et y resta jusqu'en 1870. Il y obtint les grades de commandant, le 2 octobre 1855, de lieutenant-colonel, le 27 décembre 1861 et de colonel, le 17 juin 1865. Il commanda le cercle de

Dijjelli et dirigea le bureau politique à Alger, auprès du maréchal de Mac-Mahon. Nommé chef d'Etat-major de la cavalerie du 1<sup>er</sup> corps d'armée, il fut promu général de brigade le 12 août 1870. Il assista aux batailles de Bazeilles, de Balan et à la journée de Sedan. Après la guerre, il fut détaché au ministère de la guerre comme sous-chef d'Etat-major général, et travailla avec activité à la réorganisation de l'armée. Nommé chef d'Etat-major général en 1874, il fut promu général de division le 3 mai 1875, devint conseiller d'Etat en service extraordinaire, le 14 avril 1876, et soutint devant les Chambres les discussions relatives à l'armée. Pendant la période qui suivit le 16 mai 1877, le général Gresley, ainsi que le ministre, le général Berthaut, cherchèrent à maintenir l'armée dans la stricte observation des lois. Il quitta le ministère lors de la constitution du cabinet Rochebouët, en novembre 1877.

Porté sur la liste des gauches du Sénat, lors du remplacement de trois sénateurs inamovibles décédés, le général Gresley obtint, le 15 novembre 1878, 133 voix, tandis que le candidat des droites M. Baragnon en réunissait 137. Après les élections sénatoriales du 5 janvier 1879, qui donnèrent une majorité républicaine au Sénat, il fut appelé au ministère de la guerre, en remplacement du général Borel, la veille de la réunion des Chambres le 13 janvier 1879. Pendant la crise qui précéda la démission du maréchal de Mac-Mahon et l'élection de M. Grévy à la présidence de la République, l'attitude de M. le général Gresley parut des plus correctes, et lors de la reconstitution du cabinet, il conserva son portefeuille (4 février). Parmi les actes qui signalèrent son ministère, il faut rappeler le remplacement, conforme à la loi et réclamé par l'opinion républicaine, de neuf généraux commandant les corps d'armée depuis plus de trois ans; la nomination d'une commission chargée de régler les rapports si complexes de la gendarmerie départementale avec les ministères de la guerre, de l'intérieur et de la justice; les circulaires relatives à l'exécution de la *Marseillaise* par la musique militaire dans les circonstances officielles et à la présence des piquets d'honneur dans les cérémonies religieuses; la visite personnelle du ministre aux forts et travaux de défense du Nord et de l'Est (octobre); la création de comités directeurs pour l'infanterie et la cavalerie, etc. Le 20 décembre 1879, après avoir répondu à une interpellation d'un député, il quitta brusquement la tribune et la Chambre, et fut remplacé, dans le nouveau cabinet du 28 décembre, par le général Farre. Le 27 mai de la même année, le général Gresley fut élu sénateur inamovible par 151 voix.

Décoré de la Légion d'honneur le 9 août 1850, il a été promu officier le 1<sup>er</sup> septembre 1856 et commandeur le 18 mars 1868. \*

**GRESSENT** (Vincent-Alfred), arboriculteur français, né à Paris, le 18 mars 1818, s'occupa d'agriculture pendant un certain nombre d'années; dans le Morbihan et la Loire-Inférieure; il revint à Paris et commença son enseignement d'arboriculture dans les environs, en 1856. Il alla s'établir à Orléans en 1859, où il devint inspecteur des plantations de la ville et fut chargé de cours spéciaux. Il fut successivement appelé à faire des leçons d'arboriculture à Beauvais (1861), à Étampes, à Beaugency, Noyon, à l'École normale de Châteauroux et dans plusieurs départements du Nord et du Centre. Il a aussi fait plusieurs séries de conférences à Paris et a été nommé membre titulaire de la Société centrale d'agriculture.

On cite de lui : *L'Arboriculture fruitière, théorie et pratique* (1860, fort in-18, avec planches;

5<sup>e</sup> édit., 1875, avec 234 fig. dans le texte); *Leçons élémentaires d'arboriculture* (1864, 4<sup>e</sup> édit., in-18), extrait du précédent; *le Potager moderne, traité complet de la culture des légumes* (1864, in-18, avec pl.; 4<sup>e</sup> édit. 1875). Il a publié depuis 1866, un *Almanach Gressent*.

**GRESSIER** (Édouard-Valéry), homme politique français, né le 22 décembre 1815, se fit inscrire au barreau de la Cour de Paris, après être sorti de l'École polytechnique. Avocat de la ville, conseiller et avocat du ministère des finances et de l'enregistrement, gendre de M. Chaix-d'Est-Ange, membre du Conseil général pour le canton de Corbie, il fut, en 1863, nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 5<sup>e</sup> circonscription de la Somme, par 19 228 voix sur 28 662 votants. Il fit partie de commissions importantes, et à plusieurs reprises, de celle du budget. Il fut aussi chargé de rapports qui le mirent en évidence, tels que celui de l'emprunt de 1866, et celui de la loi d'organisation militaire de la même année.

A la fin de décembre 1868, M. Gressier fut appelé au ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics. Il s'occupa spécialement de l'organisation d'un enseignement supérieur de l'agriculture et de la réforme des fermes-écoles. Dans le remaniement ministériel qui suivit le message impérial du 12 juillet 1869, il garda six mois encore le portefeuille des travaux publics, séparés désormais de l'agriculture et du commerce. Nommé sénateur par décret du 28 décembre 1869, il reprit sa place au barreau de Paris, après la chute de l'Empire. M. Gressier a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1866, et commandeur en 1869.

**GRÉVILLE** (Henry), Voy. DURAND (Mme Alice).

**GRÉVIN** (Alfred), dessinateur français, né à Epineuil, près de Tonnerre (Yonne) en janvier 1827, entra comme employé dans les bureaux du chemin de fer de Lyon, auxquels il appartenait encore quand il présenta à Philippon quelques croquis insérés dans le *Journal amusant*. — Après avoir cherché son originalité propre pendant assez longtemps, il trouva enfin les types dont les attitudes et le langage essentiellement parisiens ont tant contribué au succès du journal qui avait accueilli ses débuts. Il a donné ensuite une collaboration assidue au *Charivari*. Le nombre de ses dessins s'élève à plusieurs milliers, et quelques séries ont été réunies en albums; M. Grévin s'est en outre fait une spécialité des costumes de théâtre; il a composé la plupart de ceux des fêtes et des opérettes en vogue. Il a signé avec M. Ernest d'Hervilly une pièce en un acte et en vers : *le Bonhomme Misère* (Odéon, décembre 1877). \*

**GRÉVY** (François-Paul-Jules), homme politique français, troisième président de la République française, est né à Mont-sous-Vaudrey (Jura), le 15 août 1813. Après avoir fait ses classes aux collèges de l'Arc, de Poligny et de Besançon, il vint étudier le droit à Paris, se fit bientôt, au barreau de cette ville, une place importante parmi les défenseurs ordinaires du parti républicain, et plaida notamment, dans le procès du 13 mai 1839, pour deux compagnons de Barbès. Nommé, en 1848, commissaire du gouvernement provisoire dans son département, il montra, dans cette délicate situation, beaucoup de modération et de prudence, évita avec soin de se compromettre dans les querelles des partis, et se concilia, aux élections, la presque unanimité des



suffrages : 65 150 voix l'envoyèrent à l'Assemblée constituante, le premier sur les huit représentants du Jura.

Membre du Comité de la justice et vice-président de l'Assemblée, M. Grévy monta souvent à la tribune et se distingua parmi les orateurs les plus nets et les plus habiles du parti démocratique. Tout en conservant une position indépendante, assez loin des socialistes et tout près de la Montagne, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Il a surtout attaché son nom à un amendement fameux sur la question de la présidence ; il proposait de rédiger ainsi les articles 41, 43 et 45 de la Constitution : « Art. 41. L'Assemblée nationale délègue le pouvoir exécutif à un citoyen qui reçoit le titre de *Président du conseil des ministres* — Art. 43. Le Président du conseil des ministres est nommé par l'Assemblée nationale au scrutin secret et à la majorité absolue des suffrages. — Art. 45. Le Président du conseil est élu pour un temps illimité. Il est toujours révocable. » Dans la séance du 7 octobre 1848, cet amendement fut repoussé par 643 voix contre 158.

Après l'élection du 10 décembre, M. Grévy combattit le gouvernement de Louis-Napoléon et se prononça contre l'expédition de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il resta fidèle à la cause démocratique, et, sans faire cause commune avec la Montagne, fut un des principaux adversaires de la coalition royaliste et de la politique de l'Élysée. Il protesta contre la loi du 31 mai, qui mutilait imprudemment le suffrage universel, et s'opposa à la révision de la Constitution. Après le coup d'État du 10 décembre, M. Grévy se renferma dans l'exercice de sa profession d'avocat. Il fut nommé, en 1868, bâtonnier de l'Ordre.

Il venait de rentrer avec éclat dans la vie politique. Candidat de l'opposition démocratique, dans une élection partielle de la 2<sup>e</sup> circonscription du Jura, il fut élu député par 22428 voix sur 32718 votants. C'était la première fois, depuis 1852, que l'administration était aussi complètement battue dans les campagnes. Ce succès parut si décisif qu'on n'opposa point de candidat officiel à M. Grévy, l'année suivante, aux élections générales du 24 mai, et il fut réélu par 15952 voix sur 18419 votants : une modification territoriale de la circonscription explique la grande différence du nombre des votants. On remarqua, dans la session suivante, son discours sur l'aliénation des terrains du Trocadéro et du Luxembourg (mars 1869). Président de la réunion de la rue de la Sourdière, qui prit le nom de « gauche fermée », par opposition à la « gauche ouverte », imaginée par M. Ernest Picard, il se refusa à tout compromis avec le pouvoir impérial. Il présenta au Corps législatif, le 3 février 1870, un amendement renouvelé de la fameuse proposition des questeurs, qui demandait, pour la Chambre, le droit de faire sa police et de pourvoir elle-même à sa sûreté. Il provoqua la réforme qui autorisait tous les avocats inscrits au barreau de Paris, à prendre part à l'élection du bâtonnier. Au moment où était résolu dans les conseils du gouvernement le plébiscite qui amena la retraite de plusieurs membres du cabinet du 2 janvier, M. Grévy, dans un remarquable discours, montra les dangers d'un sénatus-consulte ainsi confirmé, et les illusions que les résultats du vote pouvaient faire naître (séance du 3 avril).

Après la révolution du 4 septembre, il n'accepta aucune fonction du nouveau gouvernement. Au moment des élections du 8 février 1871, il adressa à ses compatriotes une proclamation où il résumait ainsi son programme : « La République toujours ; la paix, sauf revanche par tous les moyens acceptables. » Élu dans le Jura, le premier sur six,

par 52678 voix, et dans les Bouches-du-Rhône, par 51164 voix, il obtint dans la Seine, sans être élu, 51499 suffrages. Il opta pour le Jura. Lors de la formation du bureau, il fut nommé président de l'Assemblée, le 16 février, par 519 voix sur 538 votants, réélu au mois d'août suivant, par 451 voix sur 468 votants, encore réélu le 5 mars 1872, par 494 voix sur 537 votants, le 15 juin, par 459 voix sur 476 votants, le 12 novembre par 462 voix sur 505 votants. Son attitude conciliante, mais ferme, dans les débats orageux dont sa présidence fut le témoin, lui acquit une grande influence dans l'Assemblée, et, après la crise du 19 janvier, il fut question de le choisir comme chef du pouvoir exécutif, si M. Thiers se retirait, ou tout au moins de le nommer vice-président de la République, pour parer à une vacance possible dans le gouvernement. Le 1<sup>er</sup> avril 1873, il dut rappeler à l'ordre un membre de la majorité, M. de Gramont, qui avait interprété, comme une « impertinence » envers l'Assemblée, le passage d'un discours de M. Le Royer où il était question de « bagage ; » la droite protesta contre cette mesure disciplinaire, et M. Grévy après avoir établi que l'expression dont s'était servi le député du Rhône n'avait rien de blessant, ajouta : « Messieurs, si je ne remplis pas mes fonctions comme vous avez le droit de l'exiger, il faut que je le sache. Je n'ai ni demandé ni recherché les fonctions dont vous m'avez investi. Je les ai remplies selon mes forces, dans toute ma justice et mon impartialité. Si je ne trouve pas en retour chez vous, messieurs, la justice à laquelle je crois avoir droit, je saurai ce qui me reste à faire. » Le lendemain, en effet, il adressa par lettre sa démission de président. M. Buffet, candidat de la droite, ne réunit que 21 voix, tandis que M. Grévy en obtenait 349 ; malgré ce chiffre imposant, celui-ci maintint son refus par une nouvelle lettre, en date du 3 avril, et M. Buffet fut définitivement élu par 304 suffrages.

Retré dans les rangs de la gauche républicaine, M. Grévy se prononça contre la candidature de M. Barodet à Paris. « Dans la situation difficile que lui font les partis dans l'Assemblée, écrivait-il, le gouvernement a besoin qu'on lui donne la force contre les ennemis de la République, et non un avertissement qui ne serait pour lui qu'un échec et qui serait plein de péril. » Après le renversement de M. Thiers, il vota en toutes circonstances avec la gauche et publia une remarquable brochure (*le Gouvernement nécessaire*, 1873, in-8), au moment où la coalition monarchique essayait d'imposer la royauté à la France. Après avoir combattu, le 5 novembre, la proposition du général Changarnier tendant à faire accorder à M. de Mac-Mahon le pouvoir pour dix ans, il protesta de nouveau à la tribune contre l'établissement du septennat (19 novembre). Il s'abstint de voter la constitution du 25 février 1875, parcequ'il n'avait jamais reconnu à l'Assemblée le pouvoir constituant ; il refusa une candidature au Sénat, parce qu'il n'était point partisan du système représentatif de deux Chambres ; il vota contre la loi sur l'enseignement supérieur, ainsi que pour le scrutin de liste.

Le 20 février 1876 M. J. Grévy se présenta aux électeurs de l'arrondissement de Dôle. Sa circulaire rappelait les services rendus au pays par la République depuis 1871, et insistait sur la nécessité de la défendre contre des ennemis qui n'avaient pas désarmé. « Il serait puéril, disait-il, de se faire illusion sur ce point. Les partis dynastiques peuvent s'éteindre avec le temps ; l'histoire montre qu'ils n'abdiquent jamais. Ils ne cachent aujourd'hui ni leurs drapeaux ni leurs projets ; ils s'efforcent de pénétrer dans la constitution pour

la détruire, et la France, qui veut la République, aura longtemps encore à la protéger contre eux. » Elu par 12 417 voix, contre 3530 données à M. Picot d'Aligny, M. Grévy fut nommé, dès le 8 mars, jour de la réunion des Chambres, président provisoire, puis président définitif par 462 voix sur 468 votants : « Nous avons une grande mission dit-il, en prenant possession du fauteuil ; nous avons à inaugurer l'application de la constitution nouvelle et à montrer que la République est un gouvernement d'ordre, de liberté et de progrès. Nous n'oublierons pas que le premier besoin de ce gouvernement est que l'accord soit toujours maintenu entre les grands pouvoirs qui le constituent. Nous nous efforcerons d'y concourir par notre modération, notre sagesse, par toutes les concessions compatibles avec l'intérêt de la République. »

Pendant le cours des deux sessions qui suivirent, il se conforma scrupuleusement à ces principes. On peut voir au *Journal officiel*, un exemple remarquable de sa fermeté dans la séance du 24 novembre 1876, où, à propos du budget des cultes, la question brûlante de l'influence cléricale mit aux prises catholiques et radicaux, bonapartistes et chefs de la gauche républicaine, que le président sut contraindre également, par des rappels à l'ordre et par la censure, au respect du règlement et des convenances. Lors des discussions que souleva au sein de la Chambre la crise du 16 mai 1877, il fut à plusieurs reprises bravé par M. Paul de Cassagnac, et l'insuffisance du règlement sur un cas qu'aucune législature n'avait pu prévoir, ne lui permit de répondre à ces outrages que par l'assurance de son mépris. Lorsque M. de Fourtoul eut lu le message de prorogation, M. Grévy, dont les courtes allocutions étaient remarquées pour leur parfaite appropriation aux circonstances, prononça, au milieu de l'émotion générale, ces paroles qui firent un grand effet : « Restez dans la légalité, messieurs, restez-y avec fermeté, avec confiance. » Un mois plus tard, le 23 juin, quand la dissolution fut votée par le Sénat, il fit précéder la lecture du message présidentiel de ces quelques mots : « Le pays dira de la Chambre que, dans sa trop courte carrière, elle a bien mérité de la France et de la République. »

Aux obsèques de M. Thiers (8 septembre 1877), M. Grévy prit le premier la parole sur sa tombe et exprima en termes élevés les regrets que cette perte inspirait dans de si graves circonstances. Le ministère, par une dépêche affichée dans plusieurs départements, l'ayant représenté comme se dérochant aux sollicitations des groupes de la gauche et conseillant aux républicains de s'entendre avec le maréchal, M. Grévy répondit en déclarant que l'attitude et le langage qu'on lui prêtait étaient « une calomnie. » Toutes les espérances du parti libéral se tournaient dès lors vers lui, et sa candidature éventuelle à la présidence de la République était nettement posée par M. Gambetta dans une réunion privée, tenue au Cirque quelque jours avant le 14 octobre. M. Grévy avait d'ailleurs accepté la candidature que lui avaient offerte les électeurs de M. Thiers dans le IX<sup>e</sup> arrondissement; sa circulaire reprenait un à un tous les griefs allégués par le ministère le 16 mai, et y répondait catégoriquement par des faits avec le caractère de précision et d'autorité à son propre langage. Le 14 octobre, il fut élu à Paris par plus de 12 000 voix contre 5 000 données à M. Daguin, et à Dôle par 12 238, contre 5 126 recueillies par M. Picot d'Aligny, son ancien concurrent, candidat officiel et légitimiste. Il opta pour Dôle. Le 12 novembre, la Chambre le proclama président par 299 voix. « Je m'efforcerai, dit-il en

remerciant ses collègues, de me tenir à la hauteur de ma mission, comme la Chambre, j'en suis certain, se tiendra, par sa modération et sa fermeté, à la hauteur de la sienne, s'inspirant de l'admirable sagesse et de la volonté souveraine du pays qui est avec elle. » M. Grévy fut appelé, le 29 novembre, près du maréchal de Mac-Mahon, ainsi que M. le duc d'Audiffret-Pasquier, président du Sénat, pour conjurer la crise soulevée par l'arrivée au ministère du général de Rochebouët. M. Grévy conseilla au président de la République de s'incliner devant les règles du régime parlementaire et de prendre un ministère dans les rangs de la majorité.

Treize mois plus tard, M. Grévy était lui-même désigné aux suffrages du Congrès formé par le Sénat et la Chambre pour nommer un successeur à M. de Mac-Mahon qui venait de donner sa démission (30 janvier 1879). Il fut élu président de la République pour sept ans par 563 suffrages sur 713 votants; la majorité absolue était de 336 voix. Cette brillante élection qui opérait, dans un si grand calme, une transmission de pouvoir si redoutée, causa dans le pays une satisfaction profonde, et l'on put enfin croire que la République allait entrer dans une ère sereine et féconde. Le message que M. Grévy adressa aux Chambres, le 6 février, confirmait toutes ces espérances; le nouveau président s'engageait à ne jamais entrer en lutte contre la volonté nationale, et affirmait que la sollicitude du gouvernement se porterait sur l'armée, sur l'administration, sur les bons rapports que la France était jalouse d'entretenir avec les puissances étrangères. Les diverses allocutions de M. Grévy aux membres du corps diplomatique qui vinrent lui présenter leurs hommages, au conseil municipal de Paris, au conseil de l'ordre des avocats, etc., furent empreintes de ce même esprit de fermeté et de modération. Cet esprit inspira la composition de son premier ministère, rattaché, d'une part, au dernier cabinet par le maintien d'un certain nombre des collègues de M. Dufaure (MM. Waddington, Léon Say, de Marcère, de Freycinet), et, d'autre part, accentuant par des noms nouveaux (MM. Lepère, Ferry, Le Royer, Cochery, Gresley, Jauréguiberry), la politique du groupe de la gauche républicaine dont le nouveau chef de l'État avait lui-même fait partie. Une première crise ministérielle s'étant produite à la fin de l'année, le président s'efforça d'en restreindre les effets à quelques changements de personnes répondant à l'influence supposée des groupes parlementaires (28 décembre).

M. Jules Grévy a reçu, comme président de la République, les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur le 4 février 1879. Il n'avait jusque-là accepté aucune décoration.

**GRÉVY** (Albert), homme politique français, député, frère du précédent, né à Mont-sous-Vaudrey (Jura), le 23 août 1824, étudia le droit et débuta brillamment, en 1850, dans la conférence des jeunes avocats de Paris. Il alla ensuite s'inscrire au barreau de Besançon et y devint bâtonnier de l'ordre. Après la chute de l'Empire, il fut nommé, par décret du gouvernement de la Défense nationale, le 6 octobre 1870, commissaire dans les départements du Doubs, du Jura et de la Haute-Saône. Elu représentant à l'Assemblée nationale, le 8 février, 1871, dans le Doubs, le premier sur six, par 36 910 voix, il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine et le présida en 1874. Il prit la parole dans un grand nombre de discussions importantes et contribua à l'entente et l'union des diverses fractions de la gauche de l'Assemblée; il adopta l'ensemble des lois

constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, il fut élu dans la 1<sup>re</sup> circonscription de Besançon par 6985 voix contre 1758 obtenues par le candidat conservateur. Il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre, fit partie de plusieurs commissions et présida celle de révision et codification des lois sur la presse. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Réélu, le 14 octobre suivant, par 8,244 voix contre 1,552 données au candidat officiel et monarchiste, il fut, dès la réunion de la Chambre, nommé membre de la commission d'enquête électorale. Par décret en date du 15 mars 1879, décret qui devait être renouvelé six mois plus tard (15 septembre), il reçut, à titre de mission temporaire, la direction civile et politique de l'Algérie. C'était, dans des termes modestes, la véritable inauguration du gouvernement civil dans un pays où les anciennes nécessités de la conquête étaient invoquées pour justifier la prédominance de l'élément militaire. Le nouveau gouverneur eut à montrer aussitôt, par la prompte répression de l'insurrection d'une tribu de Kabyles à Batna (mai), qu'il saurait pourvoir à la sécurité de la colonie aussi bien qu'à sa prospérité commerciale. \*

**GRÉVY** (Paul-Louis-Jules), général français, père des précédents, né à Mont-sous-Vaudrey (Jura), le 5 septembre 1820, fut élève de l'École polytechnique de 1841 à 1843 et sortit dans l'artillerie. Il prit part aux campagnes de Crimée et d'Italie et fut promu chef d'escadron, le 3 février 1864. Lieutenant-colonel, le 17 août 1870, colonel, le 17 août 1871. Il fut promu général de brigade, le 30 décembre 1875, et commanda d'abord une brigade d'artillerie du 4<sup>e</sup> corps d'armée au Mans, puis au 19<sup>e</sup> corps d'armée. Décoré de la Légion d'honneur le 14 octobre 1855, il a été promu officier le 18 septembre 1859 et commandeur le 24 juin 1871.

**GREY** (Henri-George GREY, 3<sup>e</sup> comte), homme d'Etat anglais, né le 28 décembre 1802, à Howick-house (comté de Northumberland), est le fils aîné d'un des chefs les plus éminents du parti whig. Sous le nom de lord Howick, il fit ses études à Cambridge, entra à la Chambre des communes en 1826, et y siégea comme député de Winchelsea, puis du Northumberland (1831-1841), et enfin du bourg de Sunderland (1841-1845). Pendant l'administration de son père, il remplit, de 1831 à 1833, les fonctions de sous-secrétaire d'Etat pour les colonies, puis passa quelques mois en la même qualité au département de l'intérieur.

Lorsque les whigs revinrent aux affaires en 1835, lord Howick fut nommé secrétaire à la guerre, avec siège au conseil, mais il se retira par suite des dissidences entre lui et ses collègues (1839). Durant le ministère de sir R. Peel, il se fit remarquer par l'ardeur avec laquelle il combattit sa politique. Il venait d'hériter des titres et du siège de son père à la Chambre haute (1845) quand, en 1846, il fut appelé à prendre le portefeuille des colonies dans le cabinet présidé par lord J. Russell. Dans ce poste, il se rendit impopulaire par la direction donnée à la guerre meurtrière entreprise contre les Cafres, qui fut une cause principale de la chute de ce ministère en février 1852. Il a publié sous le titre : *Politique coloniale* (Colonial policy of lord J. Russell's administration, Londres 1852, 2 vol.; 2<sup>e</sup> édit., 1853), l'apologie de ses actes.

Ecarté des affaires par lord Aberdeen, le comte Grey fut invité, en 1855, à prendre la succession

du duc de Newcastle à la guerre; mais il refusa, trouvant que la lutte engagée en Orient n'était ni juste ni nécessaire. Considérant comme une juste satisfaction à donner à l'Irlande, l'abolition de l'Eglise officielle, il en fit, le 16 mars 1866, à la Chambre des lords, l'objet d'une motion qui souleva une vive opposition. En 1835, il est entré au Conseil privé.

On a encore du comte Grey : *Essai sur le gouvernement parlementaire et sa réforme* (Essay on parliam. government, etc. 1858; 2<sup>e</sup> édit., 1864).

**GREY** (sir George, 2<sup>e</sup> baronnet), homme politique anglais, cousin du précédent, né en 1799 à Gibraltar, fut élevé à l'université d'Oxford, étudia le droit et fut admis, en 1826, au barreau de Lincoln's Inn. L'année suivante il épousa la fille de l'évêque de Lichfield. Nommé membre du Parlement en 1832, il prit un rang honorable parmi les libéraux. Constamment réélu, il a représenté Devonport (1832-1847), le comté de Northumberland (1847-1852), et Morpeth depuis janvier 1853.

En 1834, sir G. Grey fut appelé par lord Melbourne au sous-secrétariat des colonies, poste qu'il reprit pour un plus long temps à la chute de sir R. Peel (1835-1839) et qu'il occupa encore en 1854-1855. Après avoir été juge-avocat général (1839) et chancelier du duché de Lancastre (1841), il accepta de lord J. Russell le portefeuille de l'intérieur (1846-1852), que lord Palmerston lui rendit (1855-1858), qu'il reprit en juillet 1861 et garda jusqu'en 1866. Membre du Conseil privé, il reçut en 1849, la grand'croix du Bain. Depuis 1852, député-lieutenant du Northumberland, il se retira de la vie politique en 1874.

**GREY** (sir George), administrateur anglais, né vers 1810, étudia le droit et fut admis au barreau de Londres. A la fin de 1846, il fut envoyé à la Nouvelle-Zélande comme gouverneur, et y arriva dans les circonstances difficiles d'une guerre contre les naturels révoltés. En 1854 il passa en la même qualité au cap de Bonne-Espérance et retourna à la Nouvelle-Zélande en 1861, pour y réprimer une nouvelle insurrection. Il revint en Angleterre en 1867. En 1848 il a été nommé commandeur du Bain.

On a de lui deux curieux ouvrages : l'un sur des voyages de découvertes accomplis de 1837 à 1839 en Australie (*Journals of two expeditions of discovery in Northwest and western Australia*, 1842); l'autre sur les traditions et les légendes religieuses de la Polynésie (*Polynesian mythology*, 1855, in-8); *Proverbes des ancêtres de la race N. Zélandaise* (Prov. Sayings of the Ancestors, etc. 1858), avec un essai de chronologie historique de ce continent.

**GREYSON** (Emile), littérateur belge, né à Bruxelles le 17 août 1833, entra de bonne heure dans l'administration et devint directeur général de l'enseignement secondaire au ministère de l'instruction publique.

Parmi ses romans, on cite : *Fiamma Colonna* (Bruxelles, 1857, 2 vol. in-18); *les Récits d'un Flamand* (1859, in-18); *le Passeur de Targnon* (1860); *Jacques le charron* (Paris, 1862, in-18); *les Magots de Teniers* (Bruxelles, 1863, 2 vol. in-18); *Juffer Daadje et Juffer Doortje*, roman de mœurs hollandaises (1874, in-18); *la Maison Ruwevach her et Huysman* 1877), etc. M. Greyson a collaboré à la *Revue de l'instruction publique*, de Bruxelles, au *Nord*, à l'*Etoile belge*, et donné des poésies et des nouvelles à divers recueils. \*

**GRICOURT** (Raphaël, marquis DE), homme politique français, ancien sénateur, né le 17 février

1813, figurait au nombre des accusés de Strasbourg que le jury acquitta le 18 janvier 1837. Il prit, dans l'interrogatoire qu'il subit alors, le titre d'officier d'ordonnance du prince Louis-Napoléon. Sous le second Empire, devenu chambellan de la maison impériale, il fut nommé sénateur le 1<sup>er</sup> juillet 1863. Après la révolution du 4 septembre 1870, il se fixa en Belgique. Le marquis de Gricourt a été promu officier de la Légion d'honneur le 5 janvier 1858. Il a publié : *Des Relations de l'Allemagne avec la France sous Napoléon III* (Brux. 1870, in-8).

**GRIFFE** (Charles-Antoine-Jules), magistrat et sénateur français, né à Thézan (Hérault), le 18 octobre 1825, étudia le droit à la faculté de Toulouse, et fut reçu licencié en 1847. Inscrit au barreau de Beziers en 1870, il fut nommé le 9 novembre de la même année président du tribunal civil de Nîmes. Conseiller général du département de l'Hérault, pour le canton de Murviel, depuis le 8 octobre 1871, il en a été le vice-président. Porté sur la liste républicaine, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il obtint, seulement, 195 voix sur 420 électeurs, et fut élu, au renouvellement triennal du 5 janvier 1879, le dernier sur trois, par 272 voix sur 418 électeurs. Il appartient au groupé de la gauche républicaine. M. Griffé a été décoré le 24 juillet 1879.

**GRIGORJEW** (Basile), orientaliste et numismate russe, né à Saint-Petersbourg en 1816, étudia les langues orientales à l'université puis, à l'Institut spécial de ces langues et fut quelque temps professeur libre de langue persane à l'Université de sa ville natale. Envoyé en 1838 au lycée Richelieu à Odessa, comme professeur de langues orientales, il fonda dans cette ville la Société d'histoire et d'antiquités. En 1844, il alla prendre la rédaction du *Journal du ministère de l'intérieur* à Pétersbourg. Nommé gouverneur général d'Orenbourg en 1862, il y resta onze ans et rentra dans l'enseignement en 1863, comme professeur de l'histoire de l'Orient à l'université.

A part une traduction en russe de l'*Histoire des Mongols* de Chondemir, on doit à M. Grigorjew un mémoire important de numismatique orientale : *On the Patancoins of India, found in the ruins of Sarai* et divers articles réunis sous ce titre : *Russie et Asie* (Petersb. 1876).

**GRIGOROVITCH** (Nicolas), romancier russe, né en 1822 dans le gouvernement de Simbirsk et destiné par ses parents à servir dans l'armée, fit ses premières études dans une école du génie; mais, apostrophé rudement un jour par le grand-duc Michel sur sa tenue militaire, il renonça à cette carrière et rentra dans la vie civile. Il suivit quelque temps les cours de l'Académie des beaux-arts de Saint-Petersbourg, et fut élève du peintre Brulof. En 1846, il publia une première nouvelle, *le Village*, que suivit la lamentable histoire d'*Antoine Gorémyka* (Antoine Souffre-Douleur). Jusqu'en 1849, il écrivit encore dans le même genre : *Boby!* (le Vagabond), *la Vallée de Smédova*, *le Maître de chapelle Soustikof*, où l'auteur s'est proposé, par de vives peintures, d'inspirer l'horreur du servage russe. Des compositions plus vastes : *les Chemins de traverse* (1850) et *une Soirée d'hiver* (1853), rappellent les œuvres de Ch. Dickens et même de G. Sand. On cite encore : *les Pécheurs* (1851), tableau animé des mœurs de la vieille Russie et des difficultés de civilisation; *Svistoukine* (1855), suite de types originaux de la petite bourgeoisie dans les villes; *Laboureurs et Vivateurs* (Pakhatnik i Barkhatnik i 1860), etc.

**GRIMARDIAS** (Mgr Pierre-Alfred), prélat français, est né à Maringues (Puy-de-Dôme), le 19 septembre 1813. Précédemment chanoine-archiprêtre et vicaire général de Clermont, il a été nommé évêque de Cahors par décret du 30 décembre 1865, préconisé le 24 juin 1866 et sacré le 6 août suivant. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur. On ne cite de lui que des *Instructions pastorales* et *Mandements*.

**GRIMOARD DE SAINT-LAURENT** (Henri-Léonard), esthéticien et historien d'art français, né à Vouvent (Vendée) le 11 juillet 1814, fit ses études à l'Institut des Jésuites de Bordeaux, puis au collège ecclésiastique de Pontlevoy. A la suite d'un voyage en Italie, il entreprit de longues recherches sur l'art chrétien et en formula les règles et les théories pratiques dans les conditions d'une stricte orthodoxie. Outre un travail considérable : *Guide de l'art chrétien* (Paris et Poitiers, 1872-1875 6 vol. gr. in-8 avec pl.) et un *Manuel de l'art chrétien* (1878, gr. in-8, fig.) on lui doit sur les mêmes sujets de nombreux articles dont la plupart ont été tirés à part : *le Christ triomphant et le Don de Dieu, Du Nu dans l'art chrétien, Notes recueillies en Italie sur les figures allégoriques des vertus et des vices, Iconographie des tombeaux, Du Nimbe, Iconographie de saint Jean-Baptiste, Du type du Christ*, etc.; quelques notices hagiologiques; enfin des brochures politiques : *Questions sur la noblesse* (Nantes, 1860, in-8); *Lettre d'un Vendéen au ministre des affaires étrangères* (1860, in-8), etc. *Que faire pour le pape?* (1869, in-8), etc.

**GRISART** (Jean-Louis-Victor), architecte français, né à Paris, le 28 juillet 1797, étudia l'architecture sous MM. Guénépin et Huyot, suivit les cours de l'École des beaux-arts, et remporta le second prix au concours de 1823. Nommé peu après sous-inspecteur des travaux du gouvernement, il exécuta ou dirigea principalement le bazar Bonne-Nouvelle, avec Frœlicher, la salle Herz, et, en société avec M. Poirot, la plus grande partie des nouvelles galeries des Panoramas. En 1847, il devint architecte de l'hôtel des Postes, du château de Compiègne, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1857. — M. Grisart est mort à Paris, le 14 mai 1877.

**GRISEBACH** (Auguste-Henri-Rodolphe), botaniste allemand, né à Hanovre en 1814, étudia la médecine et la botanique à Göttingue et à Berlin, obtint, en 1836, le diplôme de docteur en médecine, et devint, dès l'année suivante, agrégé à l'université de Göttingue. Chargé par le gouvernement hanovrien d'explorer la Turquie (1839), il parcourut la Bithynie, la Thrace, la Macédoine et l'Albanie, et publia, à son retour en Allemagne, son *Voyage à travers la Roumélie et à Brousse* (Reise durch Rumelien, etc., Göttingue, 1841, 2 vol.), et le *Spicilegium floræ Rumeliceæ* (Brunswick, 1843-1845, 2 vol.). En 1841, il devint professeur adjoint et, en 1847, titulaire à l'université de Göttingue; en 1875, il prit en outre la direction du jardin botanique. Il a reçu le titre de Conseiller de la cour. — Il est mort le 9 mai 1879.

On doit encore à M. Grisebach les travaux suivants : *Genera et species Gentianeorum* (Stuttgart, 1839); *De la formation de la tourbe*, etc., (Ueber die Bildung des Torfs, etc.; Göttingue, 1846); *De la disposition géographique des végétaux dans le nord-ouest de l'Allemagne* (die Vegetationslinien des nordwestlichen Deutschlands; Ibid., 1846); *la Disposition géographique des épervières* (die geogr. Verbreitung der Hieracien,

ibid., 1852); *Précis de botanique systématique* (Grundriss der system. Botanik; ibid., 1854) ; un important recueil des *Comptes rendus des travaux de botanique géographique et systématique* (Berichte über die Leistungen der geogr. und system. Botanik; Berlin, 1841-1853, t. I-XII); *la Végétation du globe d'après sa disposition suivant les climats* (1875, t. 1, in-8), etc.

**GRISI** (Carlotta), danseuse italienne, cousine de la célèbre cantatrice de ce nom, née à Visinida, village de la Haute-Istrie, vers 1821, dansait à cinq ans au théâtre de la Scala de Milan, et partagea ensuite ses études entre le chant et la danse, également attirée par les conseils de la Malibran et les leçons du chorégraphe M. Perrot, dont elle devint la femme. En 1841, elle parut, sous le nom de Mme Perrot, au théâtre de la Renaissance, dans le ballet-mélodrame des *Zingari*, où elle dansait et chantait à la fois, et fut aussitôt engagée à l'Opéra. Elle y reprit son nom de famille et créa le ballet de *Giselle*, qui resta son rôle favori. Son mari l'emmena peu après à Londres, et elle n'a plus fait depuis sur les scènes françaises et étrangères que de rares apparitions.

**GRIVART** (Louis-Réné-Joachim), homme politique français, ancien sénateur et ministre, né à Rennes le 30 juillet 1829, fit ses études de droit, s'inscrivit au barreau de sa ville natale, et y acquit une certaine réputation. Elu représentant d'Ille-et-Vilaine à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, le sixième sur douze, par 88 610 voix, il prit place au centre droit et fut membre de la fameuse commission des Trente. Il reçut le portefeuille de l'agriculture et du commerce au 24 mai 1874 et le garda jusqu'à la chute du cabinet Chabaud-Latour (10 mars 1875). Secrétaire de l'Assemblée nationale en 1873 et 1874, il fut rapporteur de plusieurs projets de lois. Il vota avec la droite de l'Assemblée, repoussa l'amendement Wallon, mais adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Porté sans succès sur la liste des droites de l'Assemblée, lors des élections des sénateurs inamovibles, il fut élu au nouveau Sénat, le 30 janvier 1876, dans le département d'Ille-et-Vilaine, le premier sur trois, par 287 voix sur 460 électeurs. Il continua à siéger sur les bancs de la droite monarchiste et vota la dissolution en juin 1877. Aux élections sénatoriales du 5 janvier 1879, il échoua dans le même département, avec 214 voix sur 455 électeurs et reprit sa place au barreau de Rennes. \*

**GRIVAS** (Démétrius), homme politique grec, né à Nauplie le 25 août 1829, entra au service militaire en 1843 et prit part, en 1854, à l'insurrection des Grecs de l'Épire, contre les Turcs, avec son père le général Théodorakis Grivas. À l'issue malheureuse de cette insurrection on répandit le bruit de sa mort. Il rentra dans son pays et reprit son service dans l'artillerie. Auteur du soulèvement de Nauplie contre le roi Othon I, en 1862, il fit partie de l'Assemblée nationale réunie, après le départ du roi, et devint chef du parti de la Montagne (*Oréni*). Capitaine en 1862, il fut promu major en 1867 et lieutenant-colonel en 1873; ministre de la guerre en 1866 et ministre de la marine l'année suivante. On lui doit l'organisation d'une Ecole navale pratique. Il rentra au ministère en 1874, avec le portefeuille de la guerre, et chercha à rétablir la discipline dans l'armée désorganisée. A la chute du ministère en 1875, il rentra dans la vie privée, et devint, quelque temps après, aide de camp du roi. Il fut nommé, en janvier 1879, membre de la commis-

sion gréco-turque pour la nouvelle délimitation des frontières. \*

**GRIVEL** (Louis-Antoine-Richild), officier de marine français, est né à Brest le 30 janvier 1827. Fils d'un amiral, il entra au service en 1840, et fut successivement promu, aspirant en septembre 1842, enseigne en novembre 1846, lieutenant de vaisseau le 4 septembre 1851, capitaine de frégate le 11 juillet 1860, capitaine de vaisseau le 7 mars 1868, et contre-amiral le 8 octobre 1878. Il est devenu major général à Cherbourg. M. Grivel qui prit part à l'expédition de Crimée, fut grièvement blessé dans le combat de la flotte contre les batteries de Sébastopol. Officier de la Légion d'honneur depuis le 13 août 1864, il a été promu commandeur le 18 juillet 1876.

M. Richild Grivel a publié quelques ouvrages spéciaux dont plusieurs sont restés anonymes; nous citerons : *Essai sur l'organisation du personnel de la flotte*, « par un officier de vaisseau » (1851, in-8); *la Marine dans l'attaque des fortifications et le bombardement des villes du littoral* : Sébastopol, Bomarsund, Odessa, etc. (1856, in-8), réimprimé sous ce titre : *Attaques et bombardements maritimes avant et pendant la guerre d'Orient*, Sébastopol, etc. (1857, in-8); *Siège de Malte par les Turcs en 1565* (1861, in-8), extrait du *Correspondant*; *la Guerre des côtes*, *Attaque et défense des frontières maritimes*, etc. (1864, in-8), recueil d'articles insérés dans la *Revue contemporaine*; *De la Guerre maritime avant et depuis les nouvelles inventions* (1869, in-8); *les Nouveaux cuirassés d'escadre* (1873, in-8).

**GROENDAL** (Benedikt), poète islandais, né à Besestad, en 1826, et petit-fils du poète de ce nom, mort en 1825, subit en 1847, à Copenhague, l'examen de philosophie et fut chargé, en 1852, de professeur le danois et l'histoire à Rey-Kiavik. M. Groendal a été nommé, en 1846, membre de la Société littéraire islandaise.

Il a publié : *le Poème d'Ervarr-Odd* (Drapa inn Ervarr-Odd, 1851), en 12 chants; *Chants* (Kvædi, 1853); une traduction poétique des chants xix à xxii de l'*Odyssee* (1853-54) et celle des *Mille et une Nuits* (1852).

**GROLLEAU** (Mgr François), prélat français, est né à Chavagnes-les-Eaux (Maine-et-Loire), le 1<sup>er</sup> novembre 1828. Précédemment curé de Saumur, il fut nommé évêque d'Evreux par décret du 17 mai 1870, préconisé le 27 juin, sacré à Tours le 8 septembre suivant. On ne cite de Mgr Grolleau que des *Instructions pastorales* et *Mandements*.

**GROLIER** (Alphonse-Benjamin), député français, est né à Mauzé (Deux-Sèvres), le 25 mars 1807, d'une famille de commerçants du Poitou et du Maine. Il fit ses études au collège d'Alençon et entra dans le commerce des toiles et des fils qu'il a quitté en 1864. Membre du conseil municipal d'Alençon en 1848, il fut nommé maire de cette ville par le général Cavaignac et donna sa démission de ses fonctions en 1850. Il les accepta de nouveau en 1861, et les garda jusqu'en 1868. Dans l'intervalle, nommé plusieurs fois juge au tribunal de commerce, il en fut souvent président. Aux élections générales de mai 1869 pour le Corps législatif, il se présenta, comme candidat indépendant, dans la première circonscription de l'Orne, et fut élu par 12 212 voix sur 23 516 votants. Dans la courte session de juillet, il signa la demande d'interpellation des 116 qui tendait à ramener le régime parlementaire.

Elu représentant de l'Orne à l'Assemblée nationale le 8 février 1871, le quatrième sur huit, par 54,038 voix, il prit place au centre gauche, vota avec la minorité républicaine et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Porté sur la liste républicaine de l'Orne aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il échoua, avec 211 voix sur 537 électeurs; mais il fut élu député, le 20 février suivant, dans l'arrondissement d'Alençon, par 8259 voix, contre 5833 accordées à son concurrent, M. Lecointre. Il reprit sa place au centre gauche, vota avec la majorité républicaine de la nouvelle Chambre, et fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant dans la même circonscription, par 8439 voix, contre 7660 obtenues par le candidat officiel et bonapartiste, M. Rœderer. M. Grollier représente le canton de Bazoches au conseil général de l'Orne.

**GROS** (Aimé-Philippe-Charles), homme politique français, ancien député, est né le 23 février 1816. Manufacturier à Wessering, il fut nommé, en 1863, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 2<sup>e</sup> circonscription du département du Haut-Rhin, par 12 149 voix sur 23 830 votants. Aux élections de 1869, candidat officiel dans la 3<sup>e</sup> circonscription du même département, il échoua, avec 7793 voix sur 24 829 votants, contre 15 143 données à son concurrent, M. Keller.

**GROSGURIN** (François-Marcellin), député français, né aux Molunes (Jura), le 20 août 1829, étudia la médecine et fut reçu docteur vers 1853. Il s'établit à Gex (Ain), devint maire de cette ville et fut révoqué après la chute de M. Thiers. Il se présenta aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, dans l'arrondissement de Gex, et, malgré l'opposition du comité local, maintint sa candidature; il obtint au premier tour de scrutin 1615 suffrages contre 2900 environ partagés entre trois autres candidats et resta seul candidat au scrutin de ballottage. Il fut élu, le 5 mars, par 3766 voix, se fit inscrire à la nouvelle Chambre au groupe de la gauche républicaine et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre, suivant par 4543 voix, contre 640 accordées au candidat officiel. Il représente le canton de Gex au conseil général.

**GROUCHY** (Ernest-Henri, vicomte de), homme politique français, est né à Paris, le 26 janvier 1806. Ancien élève de l'École polytechnique, il devint ingénieur des ponts et chaussées, puis entra dans l'administration. Il fut successivement sous-préfet à Cambrai (1830), à Bayeux (1832), à Montargis (1833). Révoqué en 1848, il fut appelé à la préfecture du Gers le 10 janvier 1849, et quelques mois après à celle d'Eure-et-Loir, qu'il conserva jusqu'en 1854, époque où il fut mis en non activité. En 1857, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 3<sup>e</sup> circonscription du Loiret, et réélu en 1863 par 13 125 voix sur 25 051 votants. A ces dernières élections, il représentait l'opposition et avait pour concurrent M. de Cheveigné, candidat officiel. Soutenu de nouveau par l'administration, aux élections de mai 1869, il échoua contre le candidat démocratique, M. Cochery, qui fut élu au scrutin du ballottage. Le vicomte de Grouchy avait été aussi élu conseiller général du canton de Montargis. Il a été promu officier

de la Légion d'honneur le 11 août 1850. — Il est mort à Orléans le 28 novembre 1879.

**GROUSSET** (Paschal), journaliste français, membre de la Commune de Paris en 1871, né en Corse, vers 1845, fils d'un principal de collège, étudia la médecine à Paris, puis se jeta dans le journalisme, et débuta dans l'*Etendard*, feuille bonapartiste, par des articles scientifiques. Il passa de là au *Figaro*, où il écrivit des chroniques de même spécialité, sous le pseudonyme de *Docteur Blasius*, et des romans, signés *Léopold Virey*. Lors de la fondation de la *Marseillaise*, M. Grousset suivit la fortune de M. H. de Rochefort. Il collaborait à la même époque à un journal corse, la *Revanche*. A la suite d'un article du prince Pierre Bonaparte, contre les rédacteurs de cette feuille, publié dans l'*Avenir de la Corse* et d'une réponse de la *Revanche* et de la *Marseillaise*, le prince provoqua M. de Rochefort, tandis que M. Grousset lui envoyait de son côté, ses témoins, MM. Victor Noir et Ulrich de Fonvielle. Alors eut lieu ce drame de la maison d'Auteuil, qui se termina par la mort de Victor Noir, tué d'un coup de revolver par le prince Pierre (9 janvier 1870). M. Paschal Grousset, fut arrêté et tenu au secret pendant deux mois, jusqu'à la réunion de la Haute cour de justice siégeant à Tours. Après l'acquiescement du prince, il commença, dans la *Marseillaise*, une campagne contre l'Empire, qui lui valut plusieurs condamnations, dont une à six mois de prison et 2000 francs d'amende.

Après la révolution du 4 septembre, M. Grousset prit la direction de la *Marseillaise*, puis en suspendit la publication et s'engagea comme volontaire dans le 18<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied. Au moment de l'insurrection du 18 mars, il fonda trois feuilles éphémères, la *Bouche de fer*, la *Nouvelle République*, l'*Affranchi*. Délégué aux affaires extérieures, le 22 mars, par le comité central, il conserva ce poste lors de la constitution de la Commune. Elu membre de cette assemblée, dans le 18<sup>e</sup> arrondissement, le 26 mars, par 13 359 voix sur 17 443 votants, il fut nommé membre de la nouvelle commission exécutive, le 21 avril. On signale, à cette époque, outre sa correspondance avec le chef des armées allemandes, M. de Fabrice, divers manifestes adressés à la province, pour l'encourager à venir en aide à l'insurrection parisienne, et la lettre diplomatique adressée, le 5 avril, à tous les représentants des nations étrangères. Cette lettre « notifiât officiellement la constitution du gouvernement communal de Paris, et exprimait le désir de resserrer les liens fraternels qui unissaient le peuple parisien aux autres peuples. » M. Grousset vota pour la création du comité de salut public, la destruction de la colonne Vendôme et de la maison de M. Thiers. Il tenta de quitter Paris le 3 juin, sous un déguisement féminin, mais, reconnu par les agents, il fut arrêté et conduit à Versailles. Traduit devant le 3<sup>e</sup> conseil de guerre, il fut condamné, le 3 septembre 1871, à la peine de la déportation dans une enceinte fortifiée, et interné le 24 décembre 1871 au fort Boyard. Embarqué le 13 juin 1872, sur la frégate la *Guerrière*, il fut déporté à la Nouvelle-Calédonie. Le 20 mars 1874, il réussit à s'évader, avec M. de Rochefort, et cinq autres condamnés. Il se rendit en Angleterre par San-Francisco et New-York. Il n'a pas été compris dans les décrets d'amnistie signés par M. Grévy (juillet 1879).

Outre sa collaboration aux journaux cités plus haut, M. Grousset a publié : *le Bilan de l'année 1868* (1869, in-18), avec MM. Castagnary, Ranc et F. Sarcey; *la Conspiration du général Malet* (1869, in-18); *les Origines d'une dynastie, les*

*Coup d'Etat de Brumaire an VIII* (1869, in-18) et quelques fantaisies politiques extraites du *Diabole à quatre*.

**GROVE** (sir William-Robert), physicien anglais, né à Swansea, le 14 juillet 1811, et fils d'un magistrat, fut destiné au barreau, fit ses études à Oxford, prit ses grades en 1835 et professa cinq ans à l'Institut de Londres. C'est en consacrant à la science les loisirs que lui laissait la profession d'avocat, qu'il prit rang parmi les premiers physiciens de son pays. Ses travaux sur l'électricité, récompensés, en 1847, d'une médaille de la Société royale de Londres, lui ont valu, depuis son admission dans ce corps savant, dont il est devenu vice-président, ainsi que le titre de conseiller de la reine (1852). Il a été créé chevalier le 21 février 1872.

M. Grove a fait connaître ses découvertes par une série de mémoires insérés dans les recueils savants de Londres, et de Paris. Les principaux sont : *Pile à acide nitrique* [Pile voltaïque de Grove] (1839-1840) ; *Recomposition de l'eau au moyen de la pile* (1839) ; *Gravure de plaques daguerriennes par l'électricité et l'application de la galvanoplastie* (1841) ; *Pile voltaïque à gaz* (1842) ; *Action moléculaire des courants électriques* (1843) ; *Expériences sur l'état moléculaire, induit par le magnétisme* (1845) ; *Notices sur les phénomènes de l'arc voltaïque, etc.* (1846) ; *Production de la chaleur par le magnétisme* (1849) ; *Polarité électro-chimique des gaz* (1852) ; *Électricité de la flamme du chalumeau* (1854) ; *Conversion de l'électricité en puissance mécanique* (1856) ; *Production de figures électriques entre deux plaques de verre, et fixation de ces images* (1857). Il a publié un traité de la *Corrélation des forces physiques* (Londres, 1842, 3<sup>e</sup> édit. 1856), traduit en français par l'abbé Moigno (1856, in-8).

**GRUND** (Jean), peintre allemand, né à Carlsruhe en 1801, suivit les cours de l'École impériale de Vienne, où il obtint deux premiers prix en 1826, et fut, à la suite de ce succès, envoyé cinq ans à Rome. A son retour, il se fixa dans sa ville natale, fut nommé peintre du grand-duc de Bade et exécuta de nombreuses commandes officielles ou particulières. Son tableau le plus connu, *L'Enlèvement de la Esmeralda*, inspiré du roman de *Notre-Dame de Paris*, a obtenu, en 1842, une grande médaille d'or à Carlsruhe. Il envoya une toile, *Médée*, à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, et une autre à celle de 1867 : *Agar et Ismaël dans le désert*.

**GRUNEISEN** (Charles), théologien et littérateur allemand, né à Stuttgart, le 17 janvier 1802, fils du conseiller de ce nom, fondateur du *Morgenblatt*, étudia la théologie à l'université de Tubingue, puis à Berlin, où il s'attacha à Schleiermacher. Après avoir occupé plusieurs postes ecclésiastiques, il devint aumônier de la cour de Stuttgart. — Il est mort dans cette ville le 1<sup>er</sup> mars 1878.

Outre sa thèse de docteur (*De Protestantismo artibus haud infesto*; Stuttgart, 1839), on cite plusieurs recueils de *Sermons* (Predigten; Stuttgart, 1835, 1842) ; des brochures relatives à l'alliance entre les diverses Églises de l'Allemagne évangélique ; des essais littéraires et esthétiques, entre autres : *Sur la Réforme des chants religieux* (Ueber Gesangbuchsreform; Ibid., 1839) ; un recueil de *Chansons* (Lieder; 1823), en harmonie avec les mœurs nationales ; une suite de notices : *Nicolas Manuel, vie d'un peintre, poète, guerrier, homme politique et réformateur du xvi<sup>e</sup> siècle* (Stuttgart, 1837) ; la *Vie des artistes à Ulm au moyen âge*

(Ulm's Kunstleben im Mittelalter; Ulm, 1840, avec planches), etc.

**GRUNER** (Guillaume-Henri-Louis), célèbre graveur allemand, né à Dresde, le 24 février 1801, et destiné de bonne heure à la carrière des arts, s'exerça comme peintre de décors, puis étudia dans l'atelier de Klingner et à l'Académie de Dresde. Malgré ses premiers succès dans la peinture, il se tourna, en 1816, vers la gravure, eut pour maîtres Krüger et Fubrich et visita l'Italie. Après avoir édité plusieurs séries d'œuvres secondaires à Prague, à Nuremberg et à Vienne, il alla suivre, à Milan, les ateliers de Ronghi et Anderloni. La reproduction du *Berger espagnol*, de Velasquez, lui valut la protection de l'Académie de Dresde et un subside pour continuer son voyage. Après avoir visité le sud de la France, les principales villes de l'Espagne et travaillé à l'Escurial, il rentra dans sa patrie, grava le *portrait de Mengt*, et partit ensuite pour l'Angleterre et l'Écosse, où il grava plusieurs *Madones* de Raphaël et le *Moïse sauvé des eaux*. Dans un second voyage en Angleterre, en 1842, il grava les cartons de Raphaël du musée de Hamptoncourt, pour le musée de Berlin. Un affaiblissement progressif de la vue le força de revenir à la peinture décorative. Il exécuta de nombreuses fresques pour le prince Albert, et publia en même temps : *Fresco decorations and studies*, etc. (Londres, 1844) ; *the Decorations of the garden pavilion in the grounds of Buckingham-palace* (Londres, 1844), avec texte explicatif par Mme Jameson.

Plus tard, M. Gruner fut guéri, reprit le burin et grava le *Cavalier endormi* de Raphaël. Il fut ensuite chargé d'exécuter, pour les écoles de dessin, un album colorié, d'après les tableaux des principaux maîtres italiens, et l'intitula : *Specimens of ornamental art*. Il faut encore citer de M. Gruner la reproduction du tableau de Raphaël intitulé : *Pax vobiscum*, et des *mosaïques* de la chapelle Chigi (1839) ; le *Christ au jardin des Oliviers*, d'après Raphaël, et le *Saint Laurent distribuant des aumônes*, de la chapelle Fiesole du Vatican. Il prit part, en 1851, à la décoration du palais de l'Exposition universelle de Londres. En 1858, il fut appelé, comme professeur de gravure, à l'Académie de Dresde et publia, la même année, un ouvrage sur les *Bas-reliefs du Dôme d'Orvieto* (Leipzig, 1858, 83 pl. in-folio).

**GRUPPE** (Othon-Frédéric), écrivain allemand, né à Dantzig, le 15 avril 1804, alla, en 1825, étudier la philosophie à Berlin. Ses premiers écrits, *Antæus* (Berlin, 1831), et le *Zénith de la philosophie du xix<sup>e</sup> siècle* (Wendepunkt der phil. im 19<sup>ten</sup> Jahrh; Berlin, 1834), dirigés contre la philosophie hégélienne lui firent diriger pour un temps la carrière de l'enseignement. Il se tourna vers la littérature, se fit remarquer par sa collaboration au *Moniteur de la Prusse* (Allgemeine preussische Staatszeitung). En 1842, il fut employé au ministère des cultes ; mais, en 1844, il passa, comme professeur adjoint, à la Faculté philosophique de l'université de Berlin. — Il est mort dans cette ville, le 7 janvier 1876.

Parmi les écrits philosophiques de M. Gruppe, outre les deux déjà mentionnés, nous citerons : *Sur les Fragments d'Archytas et des anciens pythagoriciens* (Ueber die Fragmente des Archytas, etc.; Berlin, 1841) ; *Systèmes cosmiques des Grecs* (Kosmische Systeme der Griechen; Ibid., 1851) ; *Présent et avenir de la philosophie allemande* (Gegenwart und Zukunft der Phil. in Deutschland; Ibid., 1855). Ses principales études d'esthétique sont : *Ariadne, ou Développement de l'art tra-*

gique des Grecs et ses rapports avec la poésie populaire (Ariadne, die tragische Kunst, etc.; Berlin, 1834); l'*Élégie romaine* (die römische Elegie; Leipzig, 1838, 2 vol.); *De la Théogonie d'Hésiode* (Ueber die Th. des Hesiod; Berlin, 1841); un recueil de *Poètes allemands* (der deutsche Dichtwald; Ibid., 1849, 3 vol.); et *Traditions et histoires du peuple allemand* (Sagen und Geschichten des deutschen Volkes; Ibid., 1854). On lui doit enfin un recueil de *Poésies* (Gedichte; Berlin, 1835); quelques chants épiques : *Alboin* (Ibid., 1829); *la Reine Berthe* (Königin Bertha; Ibid., 1848); *Theudelinde* (Ibid., 1849), et une trilogie épique, *l'Empereur Charles* (Kaiser Karl; Ibid., 1852), etc.

**GRUYER** (François-Anatole), critique d'art et administrateur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 15 octobre 1825, fit ses études au collège Rollin, entra dans l'industrie qu'il abandonna en 1845, pour suivre les cours de l'École centrale des arts et manufactures. Il en sortit en 1848, avec le diplôme d'ingénieur civil, se fit recevoir licencié ès sciences, devint répétiteur de chimie à l'Institut agronomique de Versailles, en 1850, et y resta jusqu'à la suppression de cet établissement en 1852. Il se consacra alors à l'étude des beaux-arts et à l'histoire de l'art, parcourut les principaux pays de l'Europe et particulièrement l'Italie pour en explorer les collections publiques et particulières. Nommé inspecteur général des beaux-arts en 1872, il fit partie du jury de peinture à l'Exposition universelle de 1878. Membre du Conseil supérieur des beaux-arts et des principales commissions artistiques, M. Gruyer a été élu membre de l'Académie des beaux-arts, le 6 mars 1875, en remplacement de Pelletier.

L'un des principaux collaborateurs de la *Gazette des beaux-arts*, depuis sa fondation, en 1859, il a publié les ouvrages suivants : *Essais sur les fresques de Raphaël au Vatican* : I. *les Chambres*; II. *les Loges* (1858-1859, 2 vol. in-8); *Des Conditions de la peinture en France* (1862, in-8, avec 3 grav.); *Raphaël et l'antiquité* (1864, 2 vol. in-8); *les Vierges de Raphaël et l'icongraphie de la Vierge* (1869, 3 vol. in-8); et *les Œuvres d'art de la Renaissance italienne au temps de Saint-Jean [baptistère de Florence]* (1875, in-8, avec pl.) Il a été chargé du rapport sur les *Applications de l'art à l'industrie*, à l'Exposition internationale de Londres en 1871.

**GRUYÈRE** (Théodore-Charles), statuaire français, né à Paris, le 17 septembre 1813, et fils d'un laborieux ornemaniste, se familiarisa de bonne heure avec le travail de la ronde-bosse et de l'ornement. A treize ans, il fit presque d'instinct diverses têtes et des copies de la renaissance ou de l'antique, dont plusieurs sont aujourd'hui dans le commerce du moulage. En 1831, il commença à suivre l'École des beaux-arts, remporta des médailles aux divers concours annuels, entra dans l'atelier du sculpteur Ramey et exposa au Salon de 1836 un groupe : *Jeune fille et son fidèle gardien*, qui obtint une 3<sup>e</sup> médaille. Après un second grand prix en 1837, il obtint enfin le premier grand prix au concours de 1839, dont le sujet était : *les Sept chefs devant Thèbes*. L'année précédente, son *David chantant devant Saül*, couronné par le jury de l'École, avait été rejeté par une décision de l'Académie. Ses envois de Rome furent : en 1841, *le Faune du Capitole*, resté au Palais des beaux-arts; en 1842, *la Pandore*, récompensée d'une médaille d'or au Salon suivant, et quelques têtes d'étude; enfin, en 1845, un *Chactas*, auquel l'Académie décerna le prix de Mme veuve Leprince.

De retour en 1846, M. Gruyère exposa, la même année, son *Chactas* et *Mucius Scévola*, en marbre, qui fut acquis pour le Luxembourg; en 1849, le buste d'*Hérodote*, donné à l'École normale; en 1850, celui de *Greuze*; en 1852, celui de *Richomme*, tous les deux pour le ministère de l'intérieur; en 1855, une *Psyché* en marbre; en 1859, *la Tendresse maternelle*, M. H. Litoff; en 1861, *Notre-Dame de Bénédiction*; en 1864, une *Tête d'enfant*; à l'Exposition universelle de 1867, *Chactas au tombeau d'Atala*; en 1869, un groupe en marbre, *la Tendresse maternelle* et la statue en plâtre de *M. Ingres*; en 1870, *Terpsichore*, statue en marbre; en 1875, *Portrait du fils de l'auteur*, buste en terre cuite; en 1876, *Jules Ramey*, buste en plâtre; en 1877, *Psyché*, statue de marbre, etc. Il avait exécuté, en outre, un *Gaspard Monge*, pour l'Hôtel de ville (1848), ainsi que la décoration intérieure du Salon peint par M. Ingres; une *Sainte Geneviève* (1854); les *Armes* de deux pavillons du nouveau Louvre (1855); la *Ville de Laon* et la *Ville d'Arras* pour la façade du chemin de fer du Nord à Paris (1864); la statue en pierre de *Saint Basile* et celle d'*Exéchiel* pour l'église Saint-Augustin (1865); le *Triomphe*, statue pour le fronton du guichet de l'empereur aux Tuileries (1866); quelques bas-reliefs pour l'église Saint-Thomas d'Aquin et pour le nouvel Opéra (1868); le monument de l'amiral *Tegethof* à Vienne (Autriche), etc. — M. Gruyère a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1843, une 1<sup>re</sup> en 1846, un rappel en 1857, une médaille de 2<sup>e</sup> classe à l'Exposition universelle de 1867 et, en 1866, la décoration de la Légion d'honneur.

**GUADET** (Joseph), littérateur français, né à Saint-Emilion (Gironde), en 1795, appartient à la famille de l'illustre conventionnel de ce nom. Reçu avocat, il s'occupa de travaux littéraires et entra ensuite aux Jeunes-Aveugles, où il remplit les fonctions de chef de l'enseignement.

Voici ses principaux ouvrages : *Dictionnaire universel de géographie ancienne et comparée*, 1820, 2 vol. in-8), avec M. Dufay; *Collection des Constitutions de tous les peuples de l'Europe* (1823, 6 vol. in-8), avec le même; *Esquisses historiques et politiques sur le pape Pie VII* (1823, in-8); *Atlas de l'histoire de France* (1833); *Saint-Emilion, son Histoire et ses monuments* (1841, in-8, 2<sup>e</sup> édit. 1863), étude qui obtint en 1838 une médaille d'or à l'Institut; *Histoire chronologique de la France* (1843, in-18; 6<sup>e</sup> édit., 1855); *Histoire ancienne chronologique et méthodique* (1844-1845, 2 vol. in-18); *les Girondins, leur vie privée, leur vie publique, leur proscription et leur mort* (1861, 2 vol. in-8); *De la Représentation nationale en France* (1862, in-18), etc. Il a traduit l'*Histoire des Francs*, de Grégoire de Tours (1836-1841, 4 vol. in-8), pour la Société d'histoire de France, et la *Chronique de Richer* (1845-1846, 2 vol. in-8).

**GUALANDI** (Michel-Ange), littérateur italien, né à Bologne, le 13 mars 1793, d'une ancienne famille, consacra sa fortune à parcourir l'Europe, et réunit au palais Fava, sa résidence habituelle, les collections recueillies dans ses voyages.

Il a publié : *Mémoires italiens inédits sur les beaux-arts* (Memorie originali italiani riguardanti le belle arti, Bologne, 1840-1847, 4 vol.); *Nouveau choix de lettres sur la peinture, la sculpture et l'architecture, écrites par les plus célèbres personnages du xv<sup>e</sup> au xix<sup>e</sup> siècle* (Nuova raccolta di lettere sulla pittura, scultura ed architettura, etc., Ibid., 1844-45, 2 vol.); avec des notes et éclaircissements; *Trois jours à Bologne* (Tre giorni in Bologna, 1850); *Victoire Jac-*



quotot, *Hugo de Carpi* (1854), monographies. Il a collaboré à l'*Archivio storico italiano*, à la réédition de *Vasari* (Florence, 1855), etc.

**GUARDIA** (Joseph-Michel), littérateur et médecin français, né à Alayer (île Minorque), le 23 janvier 1830, vint en France en 1843, fit ses études au lycée de Montpellier et fut reçu licencié ès lettres en 1851. Il prit dans cette ville le grade de docteur en médecine en 1853, et, à Paris, celui de docteur ès lettres en 1855. Nommé bibliothécaire adjoint de l'Académie de médecine en 1861, il a été naturalisé en 1865.

Le docteur Guardia a publié : *Questions de philosophie médicale*, thèse inaugurale (Montpellier, 1853, in-4); *De Medicinæ ortu apud Græcos, progressuque per philosophiam* (1855, in-8), et *Essai sur l'ouvrage de J. Huarte : Examen des aptitudes diverses pour les sciences* (1855, in-8), thèses du doctorat ès lettres; *De la Prostitution en Espagne* (1857, in-8); *Étude médico-psychologique sur l'histoire de Don Quichotte* (1858, in-8); *De l'Étude de la folie* (1861, in-8); *les Républiques de l'Amérique espagnole* (1862, in-8); *le Voyage au Parnasse de Cervantes*, traduit en français pour la première fois (1864, in-18); *la Médecine à travers les siècles* (1865, in-8); *la Laderie du porc dans l'antiquité* (1865, in-8); *l'Art de gouverner* (1867, in-18); *Grammaire de la langue latine* (1876, in-18), avec M. Wierzewski; divers articles de critique littéraire, de médecine, etc.

**GUVERNATIS** (Angelo DE), littérateur et orientaliste italien, né à Turin le 7 avril 1840, étudia à l'Université de sa ville natale, fut reçu docteur en philologie et devint professeur au gymnase de Chiari. Envoyé en 1862, à Berlin, par le gouvernement italien, il y étudia les langues orientales sous Weber et Bopp, puis fut nommé professeur de sanscrit et de littérature comparée à l'Institut des hautes études de Florence.

M. de Guvernatis débuta dans les lettres par une tragédie : *Pier delle Vigne*, dont le principal rôle fut rempli par l'acteur Rossi. Il a donné depuis des drames en vers : *la Mort de Caton*; *Romolo*, et traduisit les drames indiens : *Il re Nala*, *Il re Dasarata* et *Méya*. Connu, surtout comme critique et publiciste, il fonda : *l'Italia letteraria* en 1862, *la Rivista orientale* en 1867, *la Civiltà Italiana* en 1869 et, la même année, *la Rivista Europea*, dont il a gardé la direction et qui devint, en quelques années, la plus répandue des revues italiennes. Il fut en outre le collaborateur de *l'Athenæum*, de Londres, de *l'International Review*, de New-York; du journal *la République française*, etc.

Parmi ses travaux d'érudition, nous citerons : *Petite Encyclopédie indienne* (Piccola Enciclopedia; Flor. 1867); *les Sources védiques de l'épopée* (Fonti vediche dell'epopea, Ibid., 1867); *Mémoire sur les voyageurs italiens aux Indes orientales* (Mem. sui viaggiatori, etc., Ibid., 1868); *Histoire comparée des usages matrimoniaux Indo-Européens* (Storia comparata degli usi nuziali; Milan, 1869). Il publia, en anglais, un ouvrage curieux : *Mythologie zoologique ou les Légendes animales* (Zoological myth. or the legends of Animals; Londres 1872, 2 vol.), traduite en français par P. Regnaud (1874, 2 vol. in-8); *Savitri, idylle dramatique indienne* (Rome, 1877, in-16); en français, *Matériaux pour servir à l'histoire des études orientales en Italie* (Paris 1876, in-8). Il a entrepris, en 1878, un *Dictionnaire universel des littérateurs contemporains* (in-8).

**GUBLER** (Adolphe), médecin français, né à

Metz, le 4 avril 1821, fit de brillantes études dans sa ville natale, vint, en 1841, étudier la médecine à Paris et remporta les premiers prix au concours de l'internat. Il fut reçu docteur en 1849, et, l'année suivante, à son premier concours, médecin des hôpitaux. Il fut nommé de même, en 1853, agrégé de la Faculté, fut attaché à divers hôpitaux et, en 1868, nommé professeur de matière médicale et thérapeutique. Il fut élu membre de l'Académie de médecine, en 1865. M. Ad. Gubler a épousé la fille du sculpteur David d'Angers. Il a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Toulon, le 20 avril 1879.

Outre sa thèse de doctorat (*des Glandes de Méry*), et celle pour l'agrégation (*sur la Théorie la plus rationnelle de la cirrhose*), M. Gubler a publié divers mémoires, lus pour la plupart à la Société de biologie : *Sur une Nouvelle affection du foie liée à la syphilis héréditaire chez les enfants du premier âge* (février 1852); *Sur l'Ictère qui accompagne quelquefois les éruptions syphilitiques précoces* (décembre 1853); *Analyse de la lymphé* (mai 1854); *Recherches sur le lait* (1856); *Sur les Paralysies alternes* (1856-1858); *Sur les Paralysies dans leurs rapports avec les maladies aiguës* (1860-1861); *Sur l'Albuminurie* (1865); des *Commentaires thérapeutiques du Codex medicamentarius* (1868, in-8).

**GUDE** (Hans-Frédéric), peintre paysagiste norvégien, né à Christiania en 1828, suivit l'atelier de Schirmer à l'Académie de Berlin, puis se rendit à Düsseldorf et y devint professeur à l'Académie des beaux-arts en 1854. Il passa dix ans après à Carlsruhe. M. Gude appartient à l'école norvégienne, tant par le choix de ses sujets, que par sa manière, se plaisant à représenter la nature sauvage de sa patrie et les scènes de la vie du peuple. Il a pris part à toutes les expositions internationales et y a obtenu diverses médailles ou décorations. On cite spécialement de lui une série de paysages norvégiens et *la Baie de Christiania*, appartenant à la galerie nationale de Berlin. Il se produisit à plusieurs reprises à Paris et exposa, en 1878, un *Paysage écossais*. Il a reçu trois médailles de 2<sup>e</sup> classe aux salons de 1855 et de 1861, et à l'Exposition de 1867.

**GUDIN** (Théodore), peintre français, né à Paris, le 15 août 1802, fréquenta quelque temps l'atelier de Girodet-Trioson, mais abandonna bientôt ses traditions pour s'enrôler parmi les romantiques à côté de Géricault et de Delacroix. Il peignit exclusivement des paysages et des marines. Ses succès d'exposition datent de 1822. Il obtint une médaille d'or dès 1824, et fut décoré de la Légion d'honneur en 1828; il venait de donner deux de ses meilleurs tableaux : *le Retour des pêcheurs* et *l'Incendie du Kent* (1827).

De 1830 à 1842, il exposa : *le Sauvetage des passagers de Colomb*, un *Coup de vent dans la rade d'Alger*, *la Détresse*, *l'Explosion du fort de l'Empereur à Alger*, une *Vue de Constantinople prise en face de Péra*, une *Vue de Salenelles à l'embouchure de l'Orne*, *Lever de lune*, *la Prise à l'abordage de la goélette anglaise le Hazard*, par Courrier, et un grand nombre de *Vues* où la mer joue le principal rôle. La plupart de ces tableaux ont reparu, avec quelques toiles nouvelles, à l'Exposition universelle de 1855. De 1838 à 1848, M. Gudin a peint en outre plus de quatre-vingts *Marines* au musée de Versailles. Au Salon de 1861, il exposa deux tableaux commandés par ordre de l'Empereur : *la Flotte française se rendant de Cherbourg à Brest* et *l'Arrivée de la reine d'Angleterre à Cherbourg*, puis *Vue de la plage de Scheveningue*, *Gros temps sur la côte d'Angle-*

terre, *Dispersion de l'Armada espagnole par une tempête, dans la mer du Nord*; à celui de 1863, *les Rochers de Girdleness, un Clair de lune sur les côtes de Hollande, un Cataclysme*; à celui de 1864, *une Solitude en mer, Tempête sous les tropiques*; à celui de 1865, *le Navire le Bossuet, sortant du Havre, Arrivée de l'empereur à Gênes, l'Arrivée de la reine d'Angleterre à Cherbourg* qui a reparu à l'Exposition universelle de 1867.

M. Guéin a obtenu, outre sa 2<sup>e</sup> médaille, en 1824, deux 1<sup>res</sup> médailles, l'une en 1848, l'autre en 1865. Officier de la Légion d'honneur depuis le 22 juin 1841, il a été promu commandeur le 14 novembre 1855. Il s'est retiré en Écosse, dans la famille de sa femme, miss Hay.

**GUÉ** (Jean-Marie-Oscar), peintre français, né en 1809, à Bordeaux, étudia sous la direction de Julien Gué, son père, et exposa de bonne heure des sujets de genre. Nous rappellerons : *Ancien presbytère* (1833); *Louis de Bourbon devant la cour de François II* (1842), au musée de Lisieux; *Distribution d'aumônes* (1844); *le Matin, le Midi, le Soir*, trois pendants (1845); *Ruyter et l'envoyé de Louis XIV* (1848); *Frère et sœur de lait* (1850); *le Fidèle gardien* (1855); *le Christ consolant les affligés, Adieu au pays* (1859), etc. Il a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1834, et une 2<sup>e</sup> en 1840. — M. Gué, devenu directeur du musée de Bordeaux, est mort dans cette ville le 1<sup>er</sup> octobre 1877.

**GUELL Y RENTE** (don José), homme politique et écrivain espagnol, né à la Havane en 1819, d'une ancienne famille de Catalogne, fit ses études au collège San Carlos de sa ville natale, alla se faire recevoir docteur ès lois à Barcelone, puis retourna à la Havane où il publia son premier recueil. Revenu en Europe en 1843, il inspira une vive passion à une sœur du roi d'Espagne, l'infante dona Josefa de Bourbon qu'il épousa, en juin 1848, malgré tous les obstacles. Recommandé par cette illustre alliance, qui le rapprochait du trône, M. Guell y Rente se présenta aux élections générales des Cortès constituantes (1855) et fut nommé. Ancien ami d'O'Donnell, il fut à la fois progressiste modéré et royaliste. Le 4 mai 1879, il fut élu sénateur pour l'île de Cuba.

Comme écrivain, ses deux principales publications sont : *Méditations chrétiennes, philosophiques et politiques* (Valladolid, 1854, gr. in-8), et *Larmes du cœur* (Ibid. 1854, in-4), recueil de poésies. On cite ensuite : *Considérations politiques et littéraires* (1864); *Légendes du Montserrat* (1866, in-18); *Légende de Catherine Ossema* (1873, in-8); *Néludía* (1874, in-8); *Philippe II et Don Carlos* (1878, in-8). Plusieurs de ses ouvrages ont été écrits ou traduits en français.

**GUENDULAIN** (Joachim-Ignace MENCOS Y MANSO DE ZUNIGA, comte DE), poète et homme d'État espagnol, né le 6 août 1799, à Pampelune, d'une ancienne famille noble, se fit d'abord remarquer comme poète et remporta, en 1832, le premier prix de poésie décerné par l'Académie royale espagnole, pour un poème intitulé : *le Siège de Zamora*. Il fut élu membre lui-même de l'Académie en 1841. Après avoir été élu député aux Cortès, il fut nommé sénateur en 1849. Dans l'interval, les révolutions politiques le forcèrent d'émigrer en France, de 1841 à 1843. Il appartenait au parti modéré. En 1851, il fit partie de la commission mixte chargée de la délimitation des frontières de France et d'Espagne. Il fut pendant les six premiers mois de 1858, ministre du *Fomento* (progress, commerce et travaux publics). Depuis longtemps gentilhomme de la Chambre de la reine, le comte de Guendulain fut élevé, en novembre

1864, au rang de grand d'Espagne de 1<sup>re</sup> classe. Il a épousé en secondes noces, en 1848, une fille du comte d'Espeleta. Il a été promu grand-croix de l'ordre de Charles III.

**GUÉNEBAULT** (Louis-Jean), archéologue français, né à Paris, le 25 janvier 1789, quitta pour se livrer à l'étude des antiquités, l'emploi qu'il occupait dans les bureaux du ministère des finances. — Il est mort à Paris, le 21 février 1878.

Il a publié : *Dictionnaire iconographique des monuments de l'antiquité chrétienne et du moyen âge* (1843, 2 vol. in-8); *Dictionnaire iconographique des attributs, des figures et légendes des Saintes, tant de l'Ancien que du nouveau Testament*, (1850, in-8). Il a collaboré aux *Annales de philosophie chrétienne*, à la *Revue archéologique*, au *Magasin pittoresque*, etc. M. Guéneault a entrepris un *Dictionnaire iconographique et raisonné de la sigillographie*.

**GUÉNÉE** (Adolphe), auteur dramatique français, né en 1818, à Paris, est fils d'un chef d'orchestre du Palais-Royal. Il fit ses études au collège Bourbon et débuta en 1838 par le drame de *l'Orphelin du Parvis Notre-Dame*, joué à la Gaîté. Pendant quelque temps il fut directeur de l'arrondissement théâtral de Caen. — Il est mort le 16 juillet 1877.

Ses vaudevilles, féeries et revues, composés en collaboration, ont alimenté le répertoire des scènes du boulevard; nous citerons dans le nombre : *les Gueux de Paris* (1841); *l'Hôtel Bullion* (1842); *l'Oiseau de Paradis* (1846); *un Voyage en Icarie* (1848); *la Graine de mousquetaire* (1849); *Géchis et poussière* (1851); *Voilà c' qui vient d'paraitre* (1852); *les Variétés* (1853); *la Queue de la comète* (1854); *la Vivandière* (1855); *Vous allez voir ce que vous allez voir! Allons-y gaiement* (1856); *l'Année bissexile* (1857); *le Marquis de Carabas* (1858); *Tout Paris y passera* (1859); *Monsieur Croquemitaine* (1860); *Bobinot vit encore* (1866), etc., en collaboration avec Clairville, Desrosiers, P. de Kock, etc.

**GUÉNÉPIN** (François-Jean-Baptiste), architecte français, né à Noli (département de Monténotte), le 25 juillet 1807, vint étudier à Paris sous la direction d'Auguste Guénépin, son cousin, remporta à l'École des beaux-arts le second prix d'architecture en 1835 et le grand prix au concours de 1837, dont le sujet était : *un Panthéon*. A son retour de Rome, en 1842, il fut quelque temps inspecteur des travaux de la ville de Paris, puis architecte du gouvernement, et commença peu après la mairie du XII<sup>e</sup> arrondissement, achevée par M. Hittorf (1847). Attaché aux monuments historiques, il fut chargé de la restauration de l'église et du cloître de Montfort-l'Amaury. M. J.-B. Guénépin a été nommé, en 1855, membre du jury de l'École des beaux-arts, membre de la Société archéologique de Russie, il a été décoré de l'ordre de Saint-Stanislas de Russie, et ses découvertes à Rome l'ont fait nommer officier de Grégoire-le-Grand. Il a été décoré de la Légion d'honneur en juin 1843.

**GUÉPIN** (Ange), médecin et publiciste français, né à Pontivy (Morbihan), le 30 août 1805, est fils de l'un des chefs de la fédération de l'Ouest en 1790, député pendant les Cent-Jours. Il fit au collège de sa ville natale de bonnes études et se présenta, en 1824, aux examens de l'École polytechnique, mais son nom fut rayé de la liste des candidats. Il se tourna alors vers la carrière médicale, et, s'occupant de politique, il entra, en 1827, dans la dernière charbonnerie et se lia avec

plusieurs des membres les plus influents du parti radical. Reçu docteur en 1828, il alla s'établir à Nantes, où il devint professeur de chimie et d'économie industrielle. A la révolution de 1830, il concourut à la répression des premières manifestations royalistes, qui eurent lieu en Vendée. La même année, il devint professeur à l'École de médecine de Nantes, et, en 1832, chirurgien suppléant des hospices. Il contribua un peu plus tard, en 1833, avec MM. Freslon, Billault, Carnot, Bordillon d'Angers, etc., à la formation du premier congrès scientifique et philosophique qui ait eu lieu en France, et fut le secrétaire de la section scientifique. Vers 1835, il s'occupa spécialement d'oculistique, publia sur ce sujet différentes brochures, et organisa une clinique des maladies oculaires qui fut une des premières de l'Europe.

M. Guépin reentra, en février 1848, dans la vie politique. Il fut commissaire de la République dans la Loire-Inférieure, puis dans le Morbihan, et en présence d'influences contre-révolutionnaires toutes-puissantes, s'attira des rancunes qui atteignirent plus tard l'homme politique dans le professeur : cité devant le Conseil supérieur de l'instruction publique, en décembre 1850, il fut dépourvu de sa chaire. Il avait aussi été élu conseiller général de la Loire-Inférieure. Aux élections générales de mai 1869 pour le Corps législatif, la candidature de M. Guépin, déjà mise en avant par l'opposition démocratique, fut posée de nouveau, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de la Loire-Inférieure et vivement soutenue contre de fortes rivalités. Sur 30 875 votants, il réunit, au premier tour de scrutin, 11 679 voix, contre 12 001 données au candidat officiel, M. Gaudin, et plus de 7 000 à des candidats de nuances diverses. Au second tour, il échoua encore, avec 14 504 voix contre 16 832 obtenues par le candidat de l'administration. Nommé préfet de la Loire-Inférieure, le 6 septembre 1870, il ne conserva ce poste que deux mois. Il fut élu, en 1871, conseiller général pour le 3<sup>e</sup> canton de Nantes. — Il est mort dans cette ville, le 21 mai 1873.

Le principal ouvrage du docteur Guépin est la *Philosophie du socialisme*, intitulée d'abord : *Transformations dans le monde et dans l'humanité* (1850, in-12), et dont une nouvelle édition, refondue et complétée, a paru sous le titre de *Philosophie du XIX<sup>e</sup> siècle* (1854). On cite ensuite : *le Socialisme expliqué aux fils du peuple* (1852 in-18); *l'Histoire de Nantes* (Nantes, 1832, gr. in-8 avec gravures); *Lettre à Ribes*, de Montpellier, sur divers sujets de médecine et de chirurgie (Nantes, 1834, in-8); *Études d'oculistique* (Paris, 1844, in-8); *Nouvelles études théoriques et cliniques sur les maladies des yeux, l'Œil et la vision* (1858, in-8), et il a été l'un des fondateurs de la *Revue philosophique et religieuse*.

**GUÉRANGER** (dom Prosper), écrivain religieux français, né au Mans, en 1806, se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique et entra, après 1830, dans l'abbaye des bénédictins de Solesmes dont il devint abbé et dont il fut l'historien. — Il est mort à Solesmes, le 30 janvier 1875.

Outre une *Notice sur l'abbaye de Solesmes* (1839), dom Guéranger a publié *Institutions liturgiques* (1840-1842, 2 vol. in-8), contenant sous le titre d'introduction une vive polémique contre l'Église gallicane; *l'Avent* (1842); *le Temps de Noël* (1847); *le Temps et la Septuagésime* (1851); *le Carême* (1854); *la Passion et la Semaine-Sainte* (1856); *le Temps pascal* (1859); ces six ouvrages se réunissent sous le titre général de *Année liturgique* (6 vol. in-12); *Mémoire sur la question de l'Immaculée Conception de la Vierge* (1850, in-8); *Histoire de sainte Cécile* (1853, in-12); *Essai*

*sur le naturalisme contemporain* (Le Mans, 1859, in-8); *Essai sur l'origine, la signification et les privilèges de la médaille ou croix de saint Benoit* (1862, in-18, 4<sup>e</sup> édit. 1865); *De la Monarchie pontificale* (1870, in-8); *Défense de l'Église romaine contre les accusations du P. Gratry* (1870, in-8); *Sainte Cécile et la société romaine aux deux premiers siècles* (1873, in-4, avec pl. et gravures).

**GUÉRARD** (Alphonse), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Noyers (Yonne), en 1796, fut d'abord destiné à l'enseignement et passa deux ans à l'École normale. Puis il se livra à l'étude de la médecine et y fit de si rapides progrès qu'avant d'être reçu docteur (1827), il obtint plusieurs premiers prix à l'École pratique. Agrégé à la Faculté en 1829, il figura quatre fois avec éclat dans les concours; sa thèse pour celui d'hygiène (1838) : *Des Inhumations et des exhumations* (in-4), était un véritable traité tant historique que pratique sur la matière. Membre du conseil de salubrité de la Seine, il fut médecin de l'hôpital Saint-Antoine puis de l'Hôtel-Dieu. En 1855, il remplaça M. Emery à l'Académie. Il a été promu officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris le 22 juillet 1874.

Collaborateur de l'*Encyclopédie des sciences médicales*, des *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, et du *Dictionnaire de médecine*, M. Guérard a encore écrit : *Lois générales de la chaleur* (1844, in-4) ; *Rapport sur la prison cellulaire de Mazas* (1850, in-8); *Du Choix et de la distribution des eaux dans une ville*. (1852, in-8), etc. De 1855 à 1860, il a rédigé les rapports de l'Académie sur le *Service des eaux minérales* (1856-1858, 3 parties, in-4).

**GUÉRARD** (Michel), professeur et grammairien français, né à Metz, en 1808, fit ses études au collège de cette ville, entra à l'École normale en 1828, et fut reçu le premier au concours d'agrégation de grammaire en 1831. Nommé, la même année, professeur divisionnaire au collège Saint-Louis, il quitta, en 1836, l'enseignement de l'État, pour s'attacher, sous la direction de M. Labrousse, à la fortune du collège de Sainte-Barbe. Il y remplit jusqu'à la mort de M. Labrousse, en 1866, les fonctions de préfet des études, puis fut appelé à celles de directeur du petit collège de Sainte-Barbe-des-Champs, à Fontenay-aux-Roses. Pendant quarante ans, par sa participation à la direction générale et par son enseignement personnel, M. Guérard a concouru à la prospérité de ce grand établissement d'enseignement libre, et contribué, sous l'Empire, à y maintenir le niveau des études littéraires. En 1855, il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Guérard a publié, pour les classes, un *Cours complet de langue française* (1851 et suiv.), comprenant, en une double série de *Leçons* et d'*Exercices*, la grammaire, l'analyse et la composition (24 vol. in-12), et, sur un plan analogue, un *Cours complet de langue latine* (1853 et suiv., 12 vol. in-12), ce dernier avec M. Moncourt; puis une *Grammaire grecque élémentaire*, avec M. Passetat (1864, in-8), destinée aussi à faire partie d'un *Cours complet de langue grecque*; un *Dictionnaire général de la langue française* (1865, in-18), avec M. Sardou, etc.

**GUERICKE** (Henri-Ernest-Ferdinand), théologien allemand, né à Vettin (Prusse), le 23 février 1803, suivit les cours de la Faculté théologique de Halle où il devint, en 1829, professeur adjoint. Nommé tour à tour examinateur, professeur et pasteur, il perdit, de 1833 à 1838, tous ses titres,

à cause de son attachement aux opinions du vieux luthéranisme, et ne fut réintégré qu'en 1840, après la mort de Frédéric-Guillaume III. — Il est mort à Halle le 4 juin 1878.

On a de lui : *Études historiques et critiques sur le Nouveau Testament* (Beitraege zur historisch-kritischen Einleitung ins Neue Testament, Halle, 1828-1831, 2 parties); *Manuel d'histoire ecclésiastique* (Handbuch der Kirchengeschichte; *Ibid.*, 1833, 2 vol., 2<sup>e</sup> édition, Berlin 1854, 3 vol.); *Symbolique chrétienne générale* (Allgemeine christliche Symbolik; Leipzig, 1839, 3<sup>e</sup> édit., 1861); *Introduction historique et critique au Nouveau Testament* (Historisch-kritische Einleitung in das, etc.; *Ibid.*, 1843); *Traité d'archéologie chrétienne* (Lehrbuch der christlichen Archaeologie, *Ibid.*, 1847, 2<sup>e</sup> édit., 1859); *Histoire de la Réformation* (Geschichte der Reformation; *Ibid.*, 1855). Il a publié, avec Rudelbach, puis avec M. Delitsch, la *Revue de théologie luthérienne*.

**GUÉRIN** (Nicolas-François), marin français, né le 27 février 1796, entra dans la marine en 1811, devint enseigne en 1820, lieutenant en 1825, capitaine de corvette en 1837, capitaine de vaisseau en 1846, et commanda, de 1843 à 1847, la corvette *la Sabine* dans les mers de Chine, puis de 1847 à 1849, l'École navale de Brest. Placé, en 1850, à la tête d'une division navale, à la Réunion et à Madagascar, il fut nommé contre-amiral le 12 août 1854, et commanda l'escadre française de l'Indo-Chine jusqu'à l'arrivée de l'amiral Rigault de Genouilly. Il fut admis, en 1858, dans le cadre de réserve. Il a été promu, à la même époque, grand officier de la Légion d'honneur. — L'amiral Guérin est mort à Fond-Germain (Charente), le 12 novembre 1877.

**GUÉRIN** (Léon) littérateur français, né à Mortagne (Orne), le 29 novembre 1807, et frère du colonel tué devant Sébastopol en juin 1855, vint à Paris en 1828 et collabora dès lors à un grand nombre de journaux et publications. Il fonda lui-même le *Journal des enfants*, puis la *Gazette des enfants et des jeunes personnes* et publia toute une série d'ouvrages destinés particulièrement à la jeunesse. En 1846, il fut nommé historiographe de la marine et décoré de la Légion d'honneur. Il s'est depuis établi libraire éditeur.

On a de lui : *Chants lyriques* (1829); *les Bons petits garçons, Simples leçons aux jeunes filles* (1835); *les Voies naïves* (1838); *Jours de bonheur* (1840); *le Tour du monde* (1840-41, 10 vol.); *les Enfants du peuple, Physiologie des enfants* (1841); *Simple récits historiques, la morale en histoires* (1842); *le Conte des petits enfants* (1842, 8 vol.); *Histoire maritime de la France* (1842-43, 2 vol., 3<sup>e</sup> édit., 1846, 4 vol., 4<sup>e</sup> édit., 1863, 6 vol. gr. in-8, avec grav.); *les Jeunes navigateurs, Beautés de la poésie française, Histoire des Français, les Marins illustres de la France* (1844); *les Prêtres illustres de la France* (1845); *les Navigateurs français, les Jours de congé* (1846); *l'Europe* (1847); *Histoire de la marine contemporaine, Veillées du vieux matelot* (1848); *Histoire de la dernière guerre avec la Russie* (1860); *les Nobles cœurs* (1863, in-18); *Jours de bonheur* (1871, in-8), etc. M. L. Guérin a pris le pseudonyme de *Léonide de Mirbel*.

**GUÉRIN** (Louis-François), littérateur français, est né à Châlons-sur-Marne en 1814. Rédacteur en chef du *Mémorial catholique*, et membre de l'Académie de la religion catholique de Rome, de l'Académie de Reims, il a écrit un grand nombre de petits livres sur les reliques, la dévotion aux saints, les miracles, etc., et quelques

ouvrages d'un ordre plus sérieux, tels que : *Manuel de l'histoire des Conciles* (1846-1857, 2 vol. in-8); *le Dévoement catholique* (1850, in-18); *Du Droit de pétition de l'Église* (1851); *Mission des laïques dans l'Église* (1853, in-8); *De l'autorité du souverain pontife* (1854, in-8), traduit du latin de Fénelon; *Dictionnaire de l'histoire universelle de l'Église* (1854-1865, t. 1-V gr. in-8), etc. Après avoir rédigé, de 1849 à 1851, le *Mémorial bordelais*, il prit, à cette dernière date, la direction du *Mémorial catholique*. — Il est mort à Argenteuil, le 1<sup>er</sup> octobre 1872.

**GUÉRIN** (Jules), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Boussu (ancien département de Jemmapes), le 11 mars 1801, commença ses études classiques à Louvain et vint les terminer à Paris. Il choisit la carrière médicale et fut reçu docteur en 1826, avec une thèse sur *l'Observation en médecine*. En 1828, il acquit la propriété de la *Gazette de santé*, l'un des plus anciens journaux de Paris, en prit la rédaction, et lui donna, en 1830, le titre de *Gazette médicale de Paris*. Vers cette époque, le gouvernement ayant chargé une commission composée des savants les plus distingués de présenter un plan de réorganisation de l'enseignement médical, M. Guérin représenta, dans cette commission, les médecins libres de Paris, en fut le rapporteur, et fit prévaloir plusieurs mesures, notamment le rétablissement des concours.

Quelque temps après, M. Guérin se tourna vers la pratique de l'orthopédie, créa, en 1839, le bel établissement de la Muette, et, comme plusieurs de ses collègues, prétendit renouveler cette branche de la médecine, abandonnée jusque-là à de simples ouvriers mécaniciens, par des applications raisonnées de l'anatomie et de la physiologie. Il remporta, en 1837, le grand prix de chirurgie proposé à trois reprises, depuis 1830, par l'Académie des sciences sur ce sujet : *Détermination rigoureusement scientifique des principes, méthodes et procédés de l'orthopédie, sous le double rapport de la pratique et de la théorie*. Les rapporteurs, Dulong, Savart, Magendie, Serres, Larrey et Double, firent le plus grand éloge du beau travail présenté par M. Guérin (16 vol. in-fol. avec 100 tableaux et 400 planches). Il ne fut pas publié dans son ensemble; mais l'auteur en tira une série de mémoires, lus à l'Académie de médecine ou présentés à l'Institut.

Nous citerons : *l'Extension sigmoïde et la flexion dans le traitement des déviations latérales de l'épine* (1835); *Déviations simulées de la colonne vertébrale* (1836); *Caractères généraux du rachitisme* (1837); *Nouvelle méthode de traitement du torticolis ancien; Étiologie générale des pieds-bots congénitaux* (1838); *Variétés anatomiques du pied-bot congénital, etc.; Vues générales sur l'étude scientifique et pratique des difformités du système osseux; Étiologie générale des déviations latérales de l'épine par réaction musculaire active* (1839); *Cas de luxation traumatique de la seconde vertèbre cervicale, etc.; Nouvelles recherches sur le torticolis ancien et sur le traitement de cette difformité par la section sous-cutanée des muscles rétractés* (1841) : genre d'opération qu'il eut l'honneur d'avoir découvert ou perfectionné; *Recherches sur les luxations congénitales; Sur la Section des muscles du dos, dans le traitement de la déviation de l'épine*. Chargé, en 1839, d'une clinique orthopédique à l'hôpital des Enfants, il en a exposé les résultats sous ce titre : *Vues générales sur l'étude scientifique et pratique des difformités du système osseux*.

M. J. Guérin a publié sur des sujets étrangers à l'orthopédie plusieurs mémoires intéressants :

*l'Éclectisme* (1831); *la Doctrine physiologique appliquée au choléra* (1840); *Des Plaies sous-cutanées* (1841). Il avait été chargé des *Comptes rendus* des séances de l'Académie des sciences, dans l'ancien *National*, lors de sa création. Décoré de la Légion d'honneur en 1836, il a été promu officier le 12 août 1860.

**GUÉRIN** (Alphonse), chirurgien français, membre de l'Académie de médecine, né à Vannes (Morbihan), en 1816, étudia à la faculté de Paris, fut interne des hôpitaux et obtint le diplôme de docteur en 1847. Nommé au concours chirurgical du bureau central en 1850, il fut successivement chargé du service chirurgical dans les hôpitaux de Lourcine, (1858), Cochin (1862), Saint-Louis (1863) et à l'Hôtel-Dieu (1872). Il a été élu membre de l'Académie de médecine (section de médecine opératoire) en 1868. Décoré de la Légion d'honneur, il a été promu officier, le 22 février 1871, pour services rendus pendant la guerre.

On cite de ce savant chirurgien : *Éléments de chirurgie opératoire* (1858, in-18; 5<sup>e</sup> édit. 1874, avec fig.); *Maladies des organes génitaux externes de la femme* (1863, in-8); un certain nombre de *Notes, Observations*, etc., publiés dans des recueils spéciaux, notamment sur la fermentation des plaies. On lui doit un nouveau mode de transfusion de sang, ou de communauté de circulation pouvant faire vivre du même sang, pendant un certain temps, deux individus.

Son frère aîné, Fidèle-Ange-Marie GUÉRIN, né à Ploërmel (Morbihan), le 1<sup>er</sup> mai 1815, fut avocat à Vannes, et rédacteur en chef de *la Vigie du Morbihan*, journal à la fois libéral et napoléonien. Nommé commissaire du gouvernement dans le Morbihan, en février 1848, il échoua aux élections d'avril pour la Constituante et entra dans la magistrature, comme substitut du procureur général à Amiens (4 juillet 1848). Nommé conseiller à la cour de cette ville le 25 juin 1856, président de chambre à la cour d'Aix, le 1<sup>er</sup> septembre 1866, premier président de la cour de Bastia, le 18 juin 1870, il passa à celle de Bourges le 14 février 1873. Il fut appelé à la Cour de cassation le 8 juillet 1875, comme conseiller à la Chambre civile. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

**GUÉRIN-MÉNEVILLE** (Félix-Édouard), naturaliste français, né à Toulon le 12 octobre 1799, s'est consacré de bonne heure à l'étude de l'histoire naturelle et s'est fait un des noms les plus estimés dans cette science. Connu surtout par ses recherches sur les vers à soie, il a été chargé de missions officielles, notamment en Algérie. M. Guérin-Ménéville, membre de nombreuses sociétés savantes a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1846. — Il est mort subitement à Paris, le 26 janvier 1874.

On a de lui : *Iconographie du « Règne animal » de M. le baron Cuvier... ouvrage pouvant servir d'Atlas à tous les traités de Zoologie* (1830-1844, 7 vol. in-8, 450 pl. et gr. in-4); *Magasin de Zoologie, d'anatomie comparée et de paléontologie* (1831-1844, 26 vol. in-8); *Genera des insectes* (1835), avec M. A. Percheron; *Spécies et iconographie générale des animaux articulés* (1843, in-8, avec pl.); *Guide de l'éleveur de vers à soie* (1856, in-18), avec M. Eug. Robert, etc.; puis un nombre considérable de *Notes, Mémoires, Rapports, Petits traités*, etc.

**GUÉROULT** (Adolphe), publiciste français, né à Radepont (Eure), le 29 janvier 1810, fils d'un riche manufacturier de la vallée d'Andelle, embrassa avec ardeur, au sortir de ses classes, les doctrines saint-simoniennes. Après la dispersion

de ses coreligionnaires, il reçut de Bertin l'aîné une sorte de mission littéraire en Espagne, et, pendant un an, il adressa au *Journal des Débats* une correspondance intéressante sur Madrid et la Péninsule. Il passa ensuite en Italie, où, pendant six années, il rédigea, pour la même feuille, de nombreux articles sur ce pays. En 1842, il fut nommé par M. Guizot consul à Mazatlan, dans le Mexique, d'où il fut envoyé, cinq ans plus tard, avec le même titre, à Jassy, quelques mois avant la révolution de 1848. Destitué par le gouvernement provisoire, M. A. Guéroult ne s'en remit pas moins avec zèle au service de la révolution démocratique et sociale, et fut un des rédacteurs assidus de la *République* et du *Crédit*. Après le coup d'État, il se renferma dans les questions industrielles, qu'il traita particulièrement dans le journal *l'Industrie*. En 1852, il devint sous-chef au *Crédit foncier* de France. A la fin de 1857, au moment de la suppression temporaire de la *Presse*, il fut choisi pour rédacteur principal de ce journal, où les questions industrielles et économiques prenaient chaque jour plus de place. En 1859, il obtint l'autorisation de fonder un nouveau journal politique, l'*Opinion nationale*, feuille quotidienne, publiée d'abord à prix réduit, et qui prit promptement de l'importance comme organe de la démocratie impérialiste. En 1863, M. Guéroult fut nommé député au Corps législatif, comme candidat de l'opposition, dans la 6<sup>e</sup> circonscription de la Seine. Porté sur la liste de coalition des grands journaux de Paris qui passa tout entière, il eut à lutter contre les candidatures diverses de MM. Fouché-Lepelletier, Aug. Cochin, Prévost-Paradol, etc., et fut élu au 2<sup>e</sup> tour de scrutin, par 17492 voix sur 29220 votants.

Comme député, il suivit la ligne d'opposition démocratique et anti-cléricale qui était celle de son journal. On peut remarquer parmi ses discours à la Chambre celui sur la séparation de l'Église et de l'État (10 juillet 1868) et celui sur la suppression du timbre des journaux (9 avril 1869). Mais M. Guéroult soutint la politique impériale dans les affaires d'Allemagne, et son attitude favorable à la Prusse lui valut d'être compris dans les dénonciations de M. de Kervégan contre les députés journalistes qu'il accusait d'avoir reçu de l'argent de M. de Bismarck. Ce scandaleux incident de tribune n'aboutit, malgré le renfort de M. de Granier de Cassagnac, qu'à la justification des députés mis en cause. Aux élections générales de 1869, la candidature de M. Guéroult, dans la même circonscription de Paris, ne réunit que 4851 voix, contre 12470 données à son ancien concurrent de l'opposition cléricale, M. Cochin, et 12916, données à M. Jules Ferry, candidat démocratique d'une nuance plus marquée. M. Guéroult se désista en faveur de ce dernier. Aux élections générales du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, il obtint à Paris, sans être élu, 52,225 voix. — M. Ad. Guéroult est mort à Vichy, le 21 juillet 1872. *l'Opinion nationale*, d'abord continuée par son fils, M. Georges Guéroult, puis sous la direction d'un groupe de députés de la gauche, cessa volontairement sa publication le 15 octobre 1876.

On a de M. Ad. Guéroult plusieurs publications, en partie composées de ses articles de journaux : *Lettres sur l'Espagne* (1838); *De la question coloniale* (1842); *les Colonies françaises et le sucre de betteraves* (même année); *la Liberté et les affaires, la Cherté des loyers et les travaux de Paris* (1861, in-8); *Études de politique et de philosophie religieuse* (1862, in-18); *la Politique de la Prusse* (1866, in-8); *Discours prononcés au Corps législatif* (1869, in-18).

**GUÉROULT** (Constant), romancier et auteur dramatique français, né à Elbeuf, le 11 février 1814, entra d'abord dans le commerce et fut conduit par le hasard à faire de la littérature. Se trouvant à Bruxelles vers 1844, il inséra dans un journal belge quelques nouvelles qui furent remarquées. Il vint alors à Paris, donna des feuilletons à la *Patrie* et publia, seul ou en collaboration avec M. Molé-Gentilhomme, dans divers journaux, des romans dont voici les principaux : *Roquevert l'arquebusier*, *Zanetta la chanteuse*, *les Vautours de Paris*, *le Capitaine Zamore*, *le Bronzino*, *le Juif de Gand*, *le Chevalier de Mailly*, *la Tigresse des Flandres*, *la Bourgeoise d'Anvers*, *la Vierge aux larmes* (1855-1867); *les Étrangleurs de Paris* (1859, 6 vol. in-8), précédés des *Étrangleurs de l'Inde*, par M. Méry; *les Athènes de Paris* (1875, in-4); *le Drame de la rue du Temple* (1876, in-18); *les Exploits du Fifi Vollard* (1876, in-18), suite du précédent. Il a, en outre, fait représenter quelques vaudevilles et quelques drames : *Berthe la Flamande*, *Théodoros* (1868), etc.

**GUERRAZZI** (François-Dominique), homme politique et littérateur italien, né à Livourne, en 1805, suivit les cours de droit à l'université de Pise. Il écrivit plusieurs tragédies, entre autres un *Priam*, et quelques poésies dans le genre byronien. A vingt-deux ans, il publia un premier roman historique, *la Bataille de Bénévent*, plusieurs fois réimprimé, et traduit en plusieurs langues. Deux autres romans : *le Siège de Florence* et *Isabelle Orsini*, furent écrits dans les loisirs de la prison. Car l'auteur était entré déjà dans la vie politique, en prenant part aux conspirations de l'année 1831. M. Guerrazzi exerça ensuite, avec les plus brillants succès, la profession d'avocat, sans négliger entièrement la littérature. En 1847 il publia à Florence trois nouvelles : *Véronique Cybo*, *le Petit Serpent*, et *les Nouveaux Tartufes*, un drame, *I Bianchi e Neri*, et divers articles d'économie et de littérature, réunis un volume, sous le titre de : *Scritti*.

Après avoir été en 1847, arrêté de nouveau et et emprisonné dans une forteresse de l'île d'Elbe, rendu à la liberté, il fut nommé député au grand conseil, aida Montanelli à apaiser les troubles de Livourne, fut appelé avec lui au ministère (13 octobre 1848), et se proposa, comme lui, pour programme, la continuation de la guerre de l'indépendance et la convocation d'une Constituante italienne. Bientôt Léopold II, par sa fuite soudaine à Gaète, lui fit prendre un rôle nouveau. Nommé triumpvir par les Chambres, avec Montanelli et Mazzoni, il eut ensuite, comme dictateur, jusqu'au 12 avril 1849, toute la responsabilité du gouvernement. Sur ces entrefaites, la république avait été proclamée à Rome, et beaucoup de patriotes toscans, Montanelli à leur tête, voulaient que la Toscane fût annexée aux États romains. M. Guerrazzi s'y opposa. Cependant la situation intérieure s'aggravait, la division entre le pays et l'armée était profonde, la multitude regrettait le grand-duc; et le général de Laugier, entraînant à sa suite une partie des troupes, se mettait en opposition ouverte avec le gouvernement provisoire. M. Guerrazzi dut marcher en personne contre lui, à la tête des milices et des troupes restées fidèles à la cause de la révolution, et dispersa la petite armée grand-ducale. Malgré ce succès, il suffit d'une rixe entre quelques volontaires livournais et la multitude, à Florence, pour rendre courage au parti de Léopold et rétablir son gouvernement. M. Guerrazzi fut arrêté et subit, dans la forteresse de Belve-

dere, une longue et rigoureuse détention. Traduit devant une cour criminelle spéciale, il fut condamné au bannissement perpétuel.

M. Guerrazzi se rendit à Bastia, où il reprit ses travaux littéraires. C'est là qu'il a écrit son roman historique de *Beatrice Cenci*. Il passa ensuite dans le Piémont et entreprit une grande publication humoristique intitulée *l'Asino* (1856 et suiv.). Les événements ultérieurs de l'Italie lui rendirent un rôle politique, et il fit partie du Parlement de Turin. Après la constitution du royaume d'Italie, il prit rang parmi les députés de l'extrême opposition, et son nom figure au procès-verbal de quelques séances très orageuses de la session de 1862. Il se présenta de nouveau comme candidat à la députation, en 1865, et fut élu par le collège de Lecce. — Il est mort à Cinquantina, province de Pise, le 24 septembre 1873.

M. Guerrazzi a publié encore une *Apologie de ma vie* (Florence, 1851) ; un nouveau roman, *Pasquale Paoli* (Milan, 1865, 2 vol.) ; *Vita di Francesco Burlamachi* (Ibid., 1868, 2 vol.) ; *Vita di Andrea Doria* (1874, 2 vol.).

**GUERRIN** [de la Haute-Saône] ancien représentant du peuple français, né à Vesoul (Haute-Saône), en 1808, et fils d'un riche propriétaire, étudia le droit, se fit recevoir avocat, et, à peine arrivé à l'âge légal, fut envoyé à la Chambre des députés par l'arrondissement électoral de Vesoul. Il fit partie de la gauche dynastique. Après la révolution de Février, il fit une profession de foi républicaine et fut nommé représentant du peuple, le quatrième sur neuf, par 47 697 voix. Membre du comité de la justice, il vota avec la droite dans la plupart des questions politiques ou sociales. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, et approuva l'expédition de Rome. Non réélu à la Législative, il se fit inscrire au barreau de Vesoul.

**GUESSARD** (François), archiviste français, membre de l'Institut, né à Passy, le 29 janvier 1814, fut, de 1837 à 1840, élève de l'École des chartes, à laquelle il resta attaché comme répétiteur. D'abord secrétaire de Raynouard, il devint membre de la commission des travaux historiques. En 1867, il a été élu membre de l'Académie des inscriptions en remplacement de M. Munck. M. Guessard a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1847.

Il a publié : *Grammaires romaines inédites du XIII<sup>e</sup> siècle, publiées d'après les manuscrits de Florence et de Paris* (1839) ; *Dictionnaire des principales locutions de Molière* (1844), en société avec F. Génin, couronné par l'Institut en 1845 ; *Grammaires provençales* (1858, in-12) ; des *Examens critiques* de divers ouvrages de linguistique et d'archéologie, et plusieurs éditions qui font partie de la *Collection des mémoires publiés par la Société de l'Histoire de France*. C'est sous sa direction que se poursuit la publication de l'importante collection des *Anciens poètes de la France* (1862-1873, t. I-X, in-18).

**GUETÉE** \* (l'abbé Aimé-François-Wladimir), historien ecclésiastique français, né à Blois, le 1<sup>er</sup> décembre 1816, fit ses études aux séminaires de sa ville natale et fut longtemps curé de Saint-Denis-sur-Loire. En 1849, sur l'invitation de son évêque, Mgr Fabre des Essarts, il collabora au *Républicain de Loir-et-Cher*. L'année suivante, il fut nommé professeur dans un collège ecclésiastique, puis devint, en 1851, aumônier de l'hospice Saint-Louis. Il avait commencé la publication d'une *Histoire de l'Église de France* (1847-

1856, 12 vol. in-8), qui fut mise à l'index et violemment attaquée par *l'Univers*. Jusqu'alors protégé par Mgr Sibour, archevêque de Paris, il fut abandonné par ce prélat lorsque celui-ci se sépara des prêtres gallicans de son diocèse. Sollicité à plusieurs reprises de donner sa démission, il quitta l'hospice Saint-Louis en avril 1856 et continua, pendant plus d'un an, de dire la messe à Sainte-Geneviève; puis, cédant aux tracasseries dont il était l'objet, il passa, en 1862, dans l'église orthodoxe et, en 1864, le saint synode de Russie lui conféra le titre de docteur en théologie.

Outre l'important travail cité plus haut, et diverses brochures polémiques, on a de M. Guettée les publications suivantes : *Mémoires et journal de l'abbé Le Dieu*, secrétaire particulier de Bossuet, édités sur les manuscrits autographes (1856-57, 4 vol. in-8); *Histoire des Jésuites* (1858-1859, 3 vol. in-8); *la Papauté schismatique* (1863, in-8); *Lettres au P. Gagarin*, touchant l'église catholique orthodoxe et l'église romaine (1867, in-8); *E. Renan devant la science* (1864, in-8); *l'Infailibilité papale*, en présence de la Sainte Écriture, de la tradition catholique et de la raison (in-18); *Histoire de l'Église depuis la naissance de N. S. Jésus-Christ jusqu'à nos jours* (1870-74, t. I-III); *la Papauté hérétique* (1874, in-8), etc., etc. M. Guettée a rédigé en outre *l'Observateur catholique* (1855-1866, 12 vol. in-8), et *l'Union chrétienne*, revue orthodoxe (1859 et suiv.).

**GUEYDON** (comte Louis-Henri DE), marin français, né le 22 novembre 1809, entra dans la marine en 1825, devint enseigne en 1830, lieutenant en 1835, capitaine de corvette le 30 avril 1840, à la suite de l'affaire de Saint-Jean d'Ulloa, et commanda le brick *le Génie*, avec lequel il fit une campagne en Océanie. Capitaine de vaisseau le 19 octobre 1847, il commanda le *Henri IV*, occupa, de 1853 à 1855, le gouvernement de la Martinique, et fut fait contre-amiral le 2 décembre 1854. Il a été mis, depuis cette époque, à la tête de la division navale des Antilles et du golfe du Mexique, fut appelé, en 1858, à la préfecture maritime de Lorient, et passa, le 1<sup>er</sup> octobre suivant, à la préfecture de Brest. Promu vice-amiral le 4 mars 1861, il fut appelé au commandement en chef de l'escadre d'évolutions en remplacement du vice-amiral Bouët-Willaumez. Après l'avoir exercé pendant deux ans, il devint vice-président du Comité consultatif des colonies. Le 2 mai 1870, il fut nommé membre du conseil d'amirauté.

Après la révolution du 4 septembre, M. Fourichon, devenu ministre de la marine, partagea la flotte de la mer du Nord en deux escadres, et M. de Gueydon, nommé commandant en chef de l'une d'elles, dirigea avec une remarquable énergie une croisière très difficile. L'absence de corps de débarquement rendit inutiles les efforts de l'armée navale. M. de Gueydon, rentré à Cherbourg après l'armistice, fut nommé, le 29 mars 1871, gouverneur civil de l'Algérie, où, depuis le départ des troupes d'occupation, avait éclaté une grave insurrection. Il mit en état de siège la plus grande partie des communes de la colonie, et travailla énergiquement à la répression de la révolte et à la réorganisation d'un service fécond en conflits. Un arrêté du 14 septembre supprima en partie les bureaux arabes, reconstitua l'administration de la grande Kabylie, et créa des circoncriptions cantonales. Soutenu par l'approbation et le concours de l'élément civil européen, l'amiral fit triompher ses idées dans les conseils du gouvernement, vint à Versailles pour arrêter les bases de la future constitution de l'Algérie, et regagna son poste au

moment de la réunion des conseils généraux (15 octobre 1871). Ceux-ci refusèrent d'accueillir dans leur sein les délégués des populations musulmanes, et émirent des vœux qui dépassaient leur compétence. Le conseil général d'Alger particulièrement opposa une résistance assez grave pour que le pouvoir exécutif crût devoir dissoudre les conseils généraux et annuler leurs délibérations, en portant cette mesure à la connaissance de l'Assemblée nationale comme le voulait la loi (décembre 1871.)

L'amiral de Gueydon, arrivé à la limite d'âge fut remplacé par le général Chanzy, mais il fut maintenu sur les cadres de l'activité, comme ayant commandé en chef devant l'ennemi. Commandeur de la Légion d'honneur le 15 décembre 1851, il a été promu grand officier le 31 décembre 1862 et grand-croix le 28 janvier 1871.

**GUEYMARD** (Louis), chanteur français, né à Chapponnay (Isère), le 17 août 1822, d'une famille de cultivateurs, en partagea jusqu'à dix-neuf ans les travaux. A une belle voix de ténor qui se déployait en liberté dans les champs, il joignait un goût naturel pour la musique et une aptitude extraordinaire à retenir tout ce qu'il avait l'occasion d'entendre de musique lyrique aux théâtres de Lyon. Encouragé par M. Rozet, chef d'orchestre du Grand-Théâtre de cette ville, à se destiner à la scène, il étudia d'abord sous sa direction. Il entra ensuite au Conservatoire de Paris, par les conseils et sur la recommandation de M. Levasseur (1845). Il y remporta deux second prix aux concours de 1846, débuta, le 12 mai 1848, dans *Robert le Diable*, puis créa le rôle de Jonas, l'un des anabaptistes du *Prophète*.

M. Gueymard a successivement abordé la plupart des rôles de l'ancien répertoire et du nouveau, en les tenant concurremment avec M. Roger, dont il fut quelque temps, dans les régions officielles, le rival préféré. On l'a surtout remarqué dans *Robert le Diable* et dans le rôle d'Arnold de *Guillaume Tell*. Plus tard, il a créé avec succès le rôle d'Henri dans les *Vêpres siciliennes* de M. Verdi (1855), repris celui de Maurique dans le *Trouvère* (1855) et tenu constamment une des premières places dans les créations ou reprises importantes de l'Opéra. Il résilia son engagement avec ce théâtre en 1868.

M. Gueymard a épousé, en février 1858, Mme Pauline DELIGNE-LAUTERS, née à Bruxelles le 1<sup>er</sup> décembre 1834, élève du Conservatoire de cette ville, engagée au Théâtre-Lyrique en 1854, et en 1857 au grand Opéra où elle obtint auprès de son mari, un succès qui ne s'est point démenti. Ses principaux rôles sur notre première scène ont été dans *Herculanum* (1859), *Pierre de Médicis* (1860), *les Huguenots* (1861), *Don Carlos* (1866), *le Prophète* (1867), *Hamlet* (1868), *la Favorite* (1869), etc., sans compter une foule de pièces du répertoire courant. Le 14 août 1868, une séparation fut prononcée par un jugement entre M. et Mme Gueymard, sur la demande du mari. Mme Gueymard quitta l'Opéra en 1876, créa au Théâtre-Italien le personnage d'Amneris dans *Aïda* de M. Verdi et se fit depuis entendre en province et à l'étranger.

**GUFFENS** (Godefroid), peintre belge, né à Hasselt, dans le Limbourg, en 1802, étudia sous M. Nicaise de Keyser, et se livra, comme son maître, à l'histoire et au portrait. Il débuta en 1824 à Bruxelles, et se fixa depuis à Anvers. Il a principalement exécuté et exposé : *l'Affranchissement de la commune de Hasselt*, un *Épiscopat de la commune de Pompéi*, *Pausias* et *la bouquetière*, *la Prière des trois sœurs*, *Blanche de*

*Felzenstein* (1830-1852) ; *Hymne mystique, Julie et sa mère, Lucrèce, un Christ*, admis à l'Exposition universelle de Paris en 1855, etc. A celle de 1867 il a donné des cartons des peintures murales de l'église Saint-Georges d'Anvers, contenant : *le Christ, saint Luc, saint Jean, saint Marc, saint Pierre, saint Paul, saint Jacques, saint Bartholomé, saint Simon, saint Philippe, saint Mathias, la Prière sur la montagne, le Christ demandant le baptême à Jean, le Christ guérissant les malades, le Christ insulté chez Caïphe, le Christ devant Caïphe*, enfin *le Christ rencontrant les femmes de Jérusalem*. Il a obtenu, à Bruxelles, une médaille en vermeil, en 1848, et une médaille d'or en 1851. Il a été élu correspondant de l'Institut le 15 février 1873. M. G. Guiffens a publié, en 1858, avec M. J. Swerts, un volume intitulé : *Souvenirs d'un voyage artistique en Allemagne* (Anvers, in-32).

**GUIBERT** (Mgr Joseph-Hippolyte), prélat français, né à Aix (Bouches-du-Rhône), le 13 décembre 1802, entra dans la congrégation des missionnaires oblates de Marie-Immaculée de Marseille et y fit de brillantes études théologiques, qu'il alla terminer à Rome. Après avoir été vicaire général et supérieur du séminaire d'Ajaccio, il fut nommé évêque de Viviers par ordonnance royale du 30 juillet 1841 et sacré le 11 mars 1842. Promu à l'archevêché de Tours par décret du 4 février 1857, il fut préconisé le 19 mars suivant et, après avoir occupé ce siège archiépiscopal pendant quatorze ans, il fut appelé à l'archevêché de Paris, en remplacement de Mgr Darboy, par arrêté de M. Thiers, chef du pouvoir exécutif, le 19 juillet 1871. Il fut préconisé le 27 octobre suivant, et installé le 27 novembre de la même année. Créé cardinal dans le consistoire du 22 décembre 1873, il est de l'ordre des prêtres, et du titre de Saint-Jean devant la Porte-Latine. Il lui a été donné, par décret du 7 mai 1875, un coadjuteur, avec future succession, Mgr Richard, ancien évêque de Belley. L'activité de Mgr Guibert s'est manifestée par son intervention dans un certain nombre de questions d'organisation législative et de budget où les intérêts du clergé étaient engagés, particulièrement dans l'affaire de l'érection de l'église du Sacré-Cœur, à Montmartre, comme œuvre d'un vœu national, sanctionnée par les pouvoirs publics, puis dans les débats relatifs à l'organisation de l'enseignement supérieur dans les universités libres. En 1869, il a hautement condamné, dans une lettre rendue publique (2 février), la tentative d'un nouveau culte faite par l'ex-père Hyacinthe, dont il déplorait « la triste apostasie. » Mgr Guibert a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 août 1859.

Ses publications se composent d'*Instructions pastorales*, et de *Mandements* dont les principaux ont été réunis dans la *Collection des orateurs sacrés* de l'abbé Migne (2<sup>e</sup> série, tom. XVI) et dont il a été formé en outre un recueil particulier, sous le titre d'*Oeuvres pastorales* (Viviers, 1842 t. I ; Tours, 1857, t. II, in-8). Il a été en outre publié à part quelques-unes de ses *Lettres* aux divers représentants des pouvoirs publics sur les questions d'actualité.

**GUICHARD** (Victor), publiciste français, ancien représentant, député, né le 15 août 1803, à Paris, fit son droit dans cette ville, y exerça quelque temps comme avocat et se retira à Sens. Il y devint un des chefs de l'opposition avancée, et se porta sans succès candidat à la députation, en concurrence de M. Vuitry. A la révolution de février, il fut nommé maire de la ville, puis élu le premier sur la liste des représentants de l'Yonne

à la Constituante. Il vota, en général, avec le parti démocratique. Ce fut lui qui, lors de l'invasion du 15 mai, eut le premier la pensée de requérir la garde mobile pour faire évacuer la salle. Il ne fut pas réélu en 1849. Exilé après le coup d'État, il fut menacé de transportation en 1858. Depuis il s'occupa spécialement d'agriculture dans l'Yonne.

Elu dans ce département, le 8 février 1871, représentant à l'Assemblée nationale, le sixième sur sept, il prit place sur les bancs de la gauche républicaine. Membredetoutes les commissions du budget, il fut rapporteur de celui des cultes et demanda la révision générale des pensions des fonctionnaires de l'Empire. Il adopta l'ensemble des lois constitutionnelles et se représenta aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, dans l'arrondissement de Sens ; il fut élu par 11 193 suffrages, contre 3 212 obtenues par M. Raudot, représentant sortant et candidat monarchiste. A la nouvelle Chambre, il fit de nouveau partie de la commission du budget et en fut nommé le vice-président ; il fut en outre l'un des rapporteurs de l'élection du comte de Mun. Après l'acte du 16 mai 1877, M. Guichard fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent leur vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre, par 12 162 voix, contre 4 453 accordées au candidat bonapartiste.

On cite de lui quelques ouvrages de politique, d'histoire ou de controverse religieuse : *Manuel du juré* (1827, in-8), avec M. J.-J. Dubochet ; *Manuel de politique* (1842, in-12) ; *la Propriété sous la monarchie* (1851, in-18) ; *l'Instruction primaire obligatoire rendue gratuite au moyen de la mise en valeur des terrains communaux* (1861, in-32) ; *la Liberté de penser, fin du pouvoir spirituel* (1868, in-18), etc.

**GUIFFREY** (Georges-Maurice), littérateur français, sénateur, né à Paris, le 16 décembre 1827, appartient à une famille originaire du Dauphiné. Après avoir fait ses études aux collèges Bourbon et Charlemagne, il entra à l'école normale en 1849, mais sans se destiner à l'enseignement. Il fut reçu avocat et plaida pendant dix ans. Conseiller général des Hautes-Alpes, il soutint, aux élections générales de 1869, une lutte très vive contre M. Clément Duvernois, candidat officiel. Depuis, il s'était consacré exclusivement aux travaux littéraires lorsque, dans une élection partielle, il fut élu sénateur pour le département des Hautes-Alpes par 140 voix sur 230 votants (5 novembre 1879). M. G. Guiffrey a été décoré de la Légion d'honneur le 15 avril 1863.

Après avoir traduit le *Livre des snobs et la Foire aux vanités* de Thackeray, il publia avec M. Ed. Laboulaye un recueil de documents curieux sur la *Propriété littéraire au XVIII<sup>e</sup> siècle* (1860, in-8), puis se tournant vers la littérature et l'histoire du XVIII<sup>e</sup> siècle, il donna de luxueuses éditions d'un *Poème inédit* de Jehan Marot d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale, (1860, in-8), de la *Chronique du roi François premier de ce nom*, etc. (1860, in-8), des *Lettres inédites* de Diane de Poitiers, (1865, in-8, portraits et fac-simile), du *Procès criminel de Jean de Poitiers* (1866, in-8), etc. M. G. Guiffrey a entrepris, en 1852, la préparation d'une édition de Clément Marot, renfermant plus de cinq mille vers inédits, avec variantes, lexique, reproduction de gravures anciennes, etc. (1876, t. II, publié avant le tome 1<sup>er</sup> qui contiendra une étude nouvelle sur le poète et son temps).

**GUIFFREY** (Jules-Joseph), érudit français, frère du précédent, né à Paris, le 29 novembre 1840,



fit ses études au lycée Charlemagne, fut reçu licencié en droit et obtint le diplôme d'archiviste paléographe. Attaché d'abord au ministère des finances, il entra, en 1866, aux Archives nationales dans la section de législation. Il est membre de la Société des antiquaires de France.

Outre une publication couronnée par l'Académie des inscriptions : *Histoire de la réunion du Dauphiné à la France* (1868, in-8), M. J. Guiffrey a donné : *l'Œuvre de Charles Jacque*, catalogue de ses eaux-fortes et pointes sèches (1866, in-8) ; la réimpression de la *Collection des livres des anciennes expositions de l'Académie royale* depuis 1673 jusqu'à 1800 (1869-1872, 42 vol. in-18), complétée par une *Table générale des artistes ayant exposé aux salons du xviii<sup>e</sup> siècle* (1873, in-18) ; la réimpression des *Livrets des expositions de l'Académie de Saint-Luc* (1872, in-18), celle du *Livret de l'exposition du Colisée* en 1776 (1875, in-18), enfin un volume de *Notes et documents inédits* sur ces diverses expositions ; *les Cafferi, sculpteurs et fondeurs-ciseleurs*, étude sur la statuaire et sur l'art du bronze en France au xvii<sup>e</sup> et au xviii<sup>e</sup> siècle (1877, gr. in-8, portraits, planches et fac simile) ; *Histoire générale de la tapisserie, tapisseries françaises* (1879, in-folio avec 110 pl.) ; *Comptes des bâtiments du roi sous Louis XIV et sous Louis XV*, publiés dans la Collection des documents inédits sur l'histoire de France (1879, in-4, tome I). M. J. Guiffrey a collaboré à la *Gazette des beaux-arts*, à l'*Art*, au *Bulletin* de la société des antiquaires et surtout aux *Nouvelles archives de l'art français*. Citons à part une brochure politique de circonstance : *la Constitution et les réformes* (avril 1871, in-8).

**GUIGARD** (Joannis), littérateur et bibliographe français, né à Lyon, le 4 novembre 1825, d'une famille originaire du Dauphiné, fit ses études classiques à Paris, suivit, comme externe, les cours de l'École polytechnique, puis coopéra aux études des chemins de fer de Rouen à Caen, et de Creil à Saint-Quentin. Il fut ensuite attaché, de 1850 à 1866, à la Bibliothèque impériale.

Nous citerons de lui : *Bibliothèque héraldique de la France* (1861, in-8), ouvrage qui a obtenu une mention honorable de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; *Indicateur du Mercure de France*, (1869, in-8) ; *Armorial du Bibliophile* (1869, in-8). Il a écrit de nombreux articles de critique littéraire dans *l'Illustration*, *le Monde illustré*, *le Messager de Paris*, *le Journal de Rouen*, *le Progrès de Lyon*, *la Revue moderne*, *le Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* de M. Larousse, etc.

**GUIGNIAUT** (Joseph-Daniel), érudit français, membre de l'Institut, né à Paray-le-Monial (Saône-et-Loire), le 15 mai 1794, fut admis fort jeune à l'École normale, où il fut le condisciple d'Augustin Thierry, Patin, Dubois, etc. et, à sa sortie, fut attaché comme professeur au collège Charlemagne. En 1818, il fut nommé maître des conférences à l'École normale, qui fut licenciée quatre ans plus tard. Il conçut alors le projet de populariser en France les grands travaux de la science allemande sur la mythologie antique, prit comme point de départ la *Symbolique* de M. Creuzer, et en entreprit une traduction ou plutôt une refonte, en y rattachant un exposé critique des opinions et des systèmes qui se sont produits dans les différentes branches de l'archéologie religieuse. Le premier volume parut en 1825, sous le titre de : *Religions de l'antiquité considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques, traduit de l'allemand du docteur F. Creuzer, refondu en*

*partie, complété et développé*. L'étendue du plan et les recherches qu'il entraîna ne lui permirent de terminer qu'en 1851 cette publication, qui comprend quatre tomes, en dix volumes.

M. Guigniaut traita aussi séparément plusieurs points d'antiquité religieuse. Il fournit à Bur-nouf, pour sa traduction de Tacite, deux dissertations, l'une *Sur la Vénus de Paphos et son temple* (1827), l'autre *Sur le dieu Sérapis et son origine* (1828). En 1835, il présenta comme thèse, à la Faculté des lettres, une dissertation *Sur la Théogonie d'Hésiode* (in-8). Il collaborait au *Globe*, au *Lycée*, au *Journal de l'Instruction publique*, etc.

Lors du rétablissement de l'École normale sous le nom d'École préparatoire, M. Guigniaut, suppléant de M. Boissonade à la Sorbonne, y reprit les fonctions de maître de conférences, et reçut bientôt celles de directeur. Il ne garda ces dernières que jusqu'en 1835, époque où il devint professeur de géographie à la Faculté des lettres.

Élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de M. Van Praet (14 avril 1837), il figura comme rapporteur dans une foule de commissions importantes. Appelé, en 1846, au Conseil royal de l'Instruction publique, il y remplit les fonctions de secrétaire général jusqu'en 1850. En 1854, il fut chargé du cours d'histoire au Collège de France dont la chaire était demeurée vacante depuis la démission forcée de M. Michelet ; il en devint titulaire en 1857. Il fut nommé professeur honoraire en février 1862. M. Guigniaut avait été élu secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions en 1860.

On dut en grande partie à ce savant professeur l'établissement de l'École française à Athènes, dont il fut un des plus fermes défenseurs. Il était membre de l'Institut archéologique de Rome, aux *Annales* duquel il a fourni quelques mémoires, de la Société asiatique depuis sa fondation, et de la Société de géographie de Paris, qu'il a plusieurs fois présidée. Officier de la Légion d'honneur depuis le 25 avril 1847, il a été promu commandeur le 1<sup>er</sup> février 1862. — M. Guigniaut qui, par suite des fatigues et de l'âge, avait donné, en janvier 1873, sa démission de secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions, est mort à Paris, le 12 mars 1876.

**GUIGUE** (Marie-Claude), érudit français, né à Trévoux (Ain) le 16 octobre 1832, fut élève de l'École des chartes et obtint le diplôme de paléographe le 5 décembre 1856. Percepteur dans l'Ain de 1856 à 1873, il fut, à cette époque, nommé archiviste du département, puis remplit les mêmes fonctions pour la ville de Lyon et, le 16 novembre 1877, reçut le titre d'archiviste en chef du département et de la ville. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 27 avril 1878.

Outre un intéressant travail : *De l'Origine de la signature et de son emploi au moyen âge* (Paris, 1863, in-8, 48 pl.), et de nombreuses dissertations sur des points d'histoire ou de topographie locale concernant la Bresse, les Dombes et le Lyonnais, on doit à M. Guigue d'importantes publications relatives aux mêmes provinces : *Documents pour servir à l'histoire de Dombes du x<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> siècle* (Trévoux, 1867, in-4) ; *Obituarium Lugdunensis ecclesiae*, nécrologe des personnages illustres et des bienfaiteurs de l'église métropolitaine de Lyon (Lyon, 1867, in-4) ; *Obituarium ecclesiae Sancti Pauli Lugdunensis* (Bourg, 1872, in-8) ; *Topographie historique du département de l'Ain* (Lyon, 1873, in-4) ; *Polyptique de l'église collégiale de Saint-Paul de Lyon* (Ibid., 1875, in-4) ; *Cartulaire municipal de la ville de Lyon* (1876, in-4) ; *les Voies antiques du Lyonnais, du Fores*

du Beaujolais, déterminées par les hôpitaux du moyen âge (Ibid., 1877, in-8), etc. M. Guigue a édité les travaux spéciaux de Samuel Guichenon, de de Graire, de Louis Aubret, etc. Il a collaboré aux *Archives de l'art français*, à la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, à la *Revue du Lyonnais*, etc. Il a parfois pris les pseudonymes de *Marius Auray* et de *Un Dombiste*.

**GUIGUES** (Jean-Chrysogone), ancien représentant du peuple français, né à Champvans (Jura), le 22 décembre 1813, professa d'abord des opinions légitimistes. Sur la recommandation de Lamartine, il fut nommé secrétaire du maréchal Soult, président du conseil des ministres; mais il donna sa démission pour suivre son protecteur dans l'opposition libérale, et prit la direction du *Bien public*. En 1848, M. de Lamartine le fit nommer commissaire de la République dans le département de l'Ain. M. Guigues essaya de ménager les diverses opinions et se vit accusé de faiblesse. Le gouvernement provisoire lui retira ses fonctions, mais le parti modéré obtint sa réintégration et le prit pour candidat. Élu représentant, sous les auspices de Lamartine, l'avant-dernier des neuf élus du département, il vota avec la droite dans la plupart des questions. Il adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, ne fut pas réélu à la Législative et rentra dans la vie privée.

Il n'en sortit qu'en 1871, lorsqu'il fut nommé préfet du Gard (28 septembre). M. Guigues se montra, dans ce poste, un des plus ardents champions du parti monarchiste; constamment en lutte avec la majorité républicaine du conseil général de son département, il prit des mesures de rigueur contre la presse républicaine locale, suspendit un grand nombre de maires et de conseils municipaux, etc. Devant les réclamations élevées dans la presse républicaine contre son administration, il fut révoqué, le 25 mars 1876, sous le ministère Ricard, puis nommé inspecteur des enfants assistés du département de la Seine.

**GUILBERT** (Aimé-Victor-François), prêtre et écrivain ecclésiastique français, né à Cerisy-la-Forêt (Manche), le 15 novembre 1812, entra au séminaire de Coutances, reçut les ordres en 1836 et était devenu supérieur du séminaire de Mortain et curé de Valognes en 1855, dans le diocèse de Coutances, lorsqu'il fut nommé évêque de Gap par décret du 16 mai 1867. Préconisé le 20 septembre suivant, il fut sacré le 10 novembre dans l'église de Valognes et installé le 26 du même mois. Au milieu des crises politiques des années 1876 et 1877, dans lesquelles plusieurs de ses collègues prirent si ardemment parti contre l'opinion républicaine, Mgr. Guilbert se fit remarquer par son système d'abstention absolue, et ses instructions adressées dans ce sens à son clergé furent vivement approuvées dans la presse. En 1878, il fut proposé par le gouvernement républicain pour l'évêché d'Amiens dont il prit possession en novembre 1879. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 30 janvier 1877.

Son principal ouvrage a pour titre : la *Divine synthèse ou l'Exposé au double point de vue apologetique et pratique de la religion révélée* (Valognes et Paris, 1864, in-8; nouvelle édit. 1875, 3 vol. in-8). Parmi ses *Mandements et Instructions*, il a été publié à part une première et une seconde *Lettre pastorale de Mgr. l'Evêque de Gap au clergé de son diocèse*, traitant des devoirs du prêtre touchant la politique, avec une « *Leçon de catéchisme sur les élections* » (1876, 2 broch. in-8).

**GUILHERMY** (baron Roch-François-Marie-Nolasque de), archéologue français, né à Londres, le 18 septembre 1808, fit ses études au lycée Henri IV. Il entra au ministère des finances en 1829, et fut nommé, en décembre 1846, conseiller référendaire de 2<sup>e</sup> classe à la Cour des comptes. Il s'occupa d'archéologie et fut nommé, en 1838, membre du comité des monuments historiques. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 12 août 1853. — Il est mort à Paris, le 27 avril 1878.

On doit à M. de Guilhermy : *Monographie de l'église royale de Saint-Denis, tombeaux et figures historiques* (1848, in-18, pl.); *Itinéraire archéologique de Paris* (1855, in-12), réédité sous le titre de *Description archéologique des monuments de Paris* (1856); *Description de Notre-Dame, cathédrale de Paris* (1856, in-12), avec M. Viollet-le-Duc; *la Sainte-Chapelle de Paris* (1857, in-fol.); *Inscriptions de la France du v<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle* (1873-1875, 2 vol. in-4), cet ouvrage devait former cinq volumes; et différents mémoires, documents et notices, insérés dans le *Bulletin du comité*, la *Revue des sociétés savantes*, la *Revue d'architecture*, etc.

**GUILIANI** (Jean-Baptiste), littérateur italien, né à Canelli (Piémont), le 2 juin 1818, étudia la philosophie et les mathématiques, et entra dans les ordres en 1836. Il devint professeur au collège Clémentin de Rome en 1837, passa en 1841 à celui de Lugano en Suisse et se retira bientôt après à Naples, pour cause de santé. Nommé professeur d'éloquence sacrée à l'Université de Gènes en 1848, il fut appelé, en 1860, à l'Institut des études supérieures de Florence, à la chaire de la langue et de la littérature italiennes.

M. Giuliani s'est livré avec ardeur aux recherches et aux études sur Dante et a publié sur ce poète les ouvrages suivants : *Metodo di commentare la Divina commedia* (Savone, 1856; 2<sup>e</sup> édit., 1861); *Nuovi Studj sulla Divina commedia* (Turin, 1857); *la Vita nuova e il Canzonieri di Dante* (Flor. 1863, 2<sup>e</sup> édit., 1868); *il Convito di Dante* (Flor. 1874); et un ouvrage de circonstance, *Arte, Patria et Religione* (Flor. 1870).

**GUILLEIN** (Charles), marin français, né le 19 mai 1808, entra au service en 1822, et devint successivement aspirant en 1824, enseigne en 1828, lieutenant en 1835, capitaine de corvette en 1842. Capitaine de vaisseau depuis 1850, il a commandé le *Ducouëdic*, et l'*Andromaque*, puis exercé divers emplois à Lorient. Le 14 décembre 1861, il fut nommé gouverneur de la Nouvelle-Calédonie et commandant en chef de la division navale. Il fut promu contre-amiral le 4 mars 1868. Il était commandeur de la Légion d'honneur depuis le 14 août 1858. — Il est mort à Lorient, le 14 février 1875.

M. Guillein, qui professait les doctrines de l'École fourriériste, a consigné le résultat de ses excursions dans les ouvrages suivants : *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de la partie occidentale de Madagascar* (1845, in-8); *Documents sur l'histoire, la géographie, etc., de l'Afrique orientale* (1856-1857, 2 vol. in-8); *Voyage à la côte orientale d'Afrique, exécuté pendant les années 1846, 1847 et 1848, par le brick le Ducouëdic* (1846, 1847, 3 vol. gr. in-8, avec Atlas). Il a collaboré à la *Revue coloniale*, aux *Annales de la marine*, etc.

**GUILLARD** (Jean-Claude-Achille), statisticien et naturaliste français, né à Marcigny-sur-Loire (Saône-et-Loire), le 28 septembre 1799, docteur ès sciences, a fondé à Lyon l'Institut du Verbe-

Incarné, d'après un système qu'il a développé sous ce titre: *Exposé et rappel de la méthode d'émancipation intellectuelle, avec application à la lecture et aux cinq langues française, italienne, espagnole, allemande et anglaise* (Lyon 1829, 5 vol. in-12). — Il est mort le 20 février 1876.

Il a publié en outre: *Analyse de la langue latine* (1830, in-8); *Formules botaniques et mémoires sur la formation des organes floraux* (1834, in-4); *Fragments de statistique humaine* (1853, in-8); *Éléments de statistique humaine ou Démographie comparée* (1855, 2 vol. in-8), etc. Il a collaboré aux *Annales des sciences naturelles* (1847), à l'*Annuaire de statistique* (1854), et surtout au *Journal des Economistes*.

**GUILLARD** (Léon), auteur dramatique français, né à Montpellier, le 11 avril 1816, fit ses études au collège de cette ville, commença, à Paris ses études de droit que la maladie le contraignit d'interrompre. De 1839 à 1842, il remplit les fonctions de chef de cabinet du préfet de l'Hérault et fonda deux journaux littéraires: *le Babillard* et *l'Hérault*. En même temps, il faisait jouer quelques ouvrages sur le théâtre de Montpellier. Déjà, en 1835, il avait donné une pièce au Vaudeville, *Femme et maître*.

A partir de 1843, M. Léon Guillard fit jouer, seul ou en collaboration, d'assez nombreuses œuvres: au Théâtre-Français: *les Frais de la guerre, un Mariage sous la régence, le Double veuvage, la Statuette d'un grand homme*; à l'Odéon: *les Moyens dangereux, Machiavel, Delphine, les Paniers de Mademoiselle, le Médecin de l'âme*; au Vaudeville: *le Dernier amour, les Gaietés champêtres, le Vieil innocent*; au Gymnase: *le Marchand de jouets, avec Mélesville; le Bal du prisonnier* avec M. Decourcelle. *Clarisse Harlowe*, avec M. Dumanoir, etc., le *Mariage à l'arquebuse*. Nommé, en 1855, lecteur du Théâtre-Français, il y fut spécialement chargé de l'examen préparatoire des ouvrages présentés. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1861. — M. Guillard est mort le 14 avril 1878.

**GUILLAUME** (Jean-Baptiste-Claude-Eugène), sculpteur français, membre de l'Institut, né à Montbard, en février 1822, fit ses classes au collège de Dijon, et vint suivre à Paris l'atelier de Pradier à l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de sculpture au concours de 1845, sur ce sujet: *Thésée trouvant sur un rocher l'épée de son père*. Son séjour à la villa Médicis fut signalé par les envois du *Démon de Socrate*, bas-relief, d'une *Amazone*, copie de l'antique du Capitole, du *Tombeau des Gracques*, d'un *Faucheur* et d'*Anacréon*, admis au Salon de 1852. Depuis son retour il exposa ou exécuta: *les Hôtes d'Anacréon*, bas-relief, *les Gracques* double buste en bronze (1853); le buste de *M. Hittorff*, admis à l'Exposition universelle de 1855, avec la plupart des sujets précédents; *la Vie de sainte Clotilde* et *la Vie de sainte Valère*, bas-reliefs, pour le chevet du chœur de la nouvelle église Sainte-Clotilde; le *fronton* et les *cariatides* du pavillon Turgot, la statue de *L'Hôpital*, au nouveau Louvre: des modèles de ces derniers travaux ont figuré au Salon de 1857. Ses autres envois aux salons sont: *Source de poésie*, statue en plâtre; *Mgr Darboy*, buste en plâtre (1873), réexposé en marbre en 1876 avec un *Terme*, en plâtre; *Tombeau d'une Romaine* (1876); *Mariage romain*, groupe en plâtre; *Ingres*, buste en plâtre (1877); *Rameau*, statue en marbre, à Dijon; *Orphée*, statue en plâtre (1878); *M. Bulox*, buste en bronze (1879) etc.

M. Guillaume, chargé, en juillet 1856, à la suite d'un concours, du *Monument de Colbert*, à Reims, exposa le modèle de ce monument au Salon de 1861, ainsi qu'un buste en marbre de *Napoléon I<sup>er</sup>*, appartenant au prince Napoléon. Ce buste a reparu à l'Exposition universelle de 1867 avec sept autres acquis aussi par le prince Napoléon et représentant l'Empereur à toutes les époques de sa vie: Il a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1852, une médaille de première classe en 1855 et une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1867. Décoré de la Légion d'honneur en 1855, il a été promu officier le 29 juin 1867.

M. Guillaume a été élu, en septembre 1862, membre de l'Institut en remplacement de Peitot. Nommé professeur à l'École des beaux-arts, lors de sa réorganisation en décembre 1863, il fut choisi pour directeur de cette école, le 27 décembre 1864, en remplacement de M. Robert-Fleury, appelé à la direction de l'Académie de Rome. Le 27 mai 1878, il fut nommé directeur des beaux-arts en remplacement de M. de Chennevières, puis relevé de ces fonctions, le 8 février 1879, la direction générale étant supprimée par le même décret. Le 11 du même mois, il fut nommé membre du conseil supérieur des beaux-arts. M. Guillaume a publié, dans la *Revue des Deux-Mondes*, des articles de critique sur le salon de 1879.

**GUILLAUME I<sup>er</sup>** (Frédéric-Louis), empereur d'Allemagne, né le 22 mars 1797, second fils du roi Frédéric-Guillaume III, entra de bonne heure au service militaire, et assista aux campagnes de 1813 et de 1815, contre la France. Lors de l'avènement de son frère au trône de Prusse (1840), il devint gouverneur de la Poméranie et chef de plusieurs régiments en Prusse et à l'étranger. Il siégea à la première Diète convoquée à Berlin et eut une influence personnelle sur la direction des affaires politiques. Il faisait paraître une prédilection marquée pour le règne militaire. Regardé comme le principal soutien des doctrines absolutistes, il fut obligé, lors des événements de 1848, de prendre la fuite et résida quelques mois en Angleterre. Grâce à l'habileté du ministre Camphausen, il rentra à Berlin au mois de juin, fut élu député à l'Assemblée nationale, mais n'assista jamais à ses travaux. Lorsqu'au printemps de 1849, la Prusse fit marcher des troupes contre les révolutionnaires de Bade, ce fut à lui qu'on confia le commandement; quelques semaines suffirent pour soumettre le pays insurgé, et au mois d'octobre, il se fixa à Coblenz, en qualité de gouverneur militaire des provinces rhénanes. En 1854, il fut nommé colonel général de l'infanterie et gouverneur de la forteresse fédérale de Mayence. Il se prononça très vivement, durant la guerre d'Orient, contre l'attitude passive prise par le gouvernement vis-à-vis de l'Angleterre et de la France.

Au mois d'octobre 1857, l'état de santé du roi Frédéric-Guillaume IV le força de confier les rênes du pouvoir au prince de Prusse, qui l'année suivante, par suite de l'aggravation de la maladie du monarque, fut déclaré régent (7 octobre 1858), malgré l'opposition du parti dévoué à la politique de son frère. Le prince Guillaume parut vouloir inaugurer un système nouveau. Le ministre Manteuffel dut donner sa démission (11 octobre), et après diverses tentatives, un cabinet se forma sous la présidence de M. d'Auerswald, qui subit plusieurs remaniements, mais dont la pensée semblait être plus libérale au dedans et plus nationale au dehors que l'ancienne politique prussienne. Le prince Guillaume eut, en juin 1860, avec l'empereur Napoléon III, une

entrevue solennelle à laquelle assistèrent les principaux princes de l'Allemagne. A la mort de son frère, il monta sur le trône (2 janvier 1861), publia une amnistie pour les crimes et délits politiques et, dans sa proclamation d'avènement, laissa percer quelques tendances belliqueuses que ses actes ne tardèrent pas à confirmer. L'armée de terre fut accrue, la marine lancée dans une voie de développement, et un vaste système de défense des côtes fut organisé avec l'aide de la Confédération germanique. Au mois d'octobre, le roi Guillaume vint visiter à Compiègne l'empereur Napoléon III, puis il retourna à Berlin pour la cérémonie de son couronnement qui eut lieu le 18 octobre. A cette occasion, le roi créa l'ordre de la Couronne, conféra un certain nombre de titres de noblesse, donna une amnistie restreinte, et déclara tenir sa couronne de Dieu seul.

Cette déclaration était, en quelque sorte, une réponse, un défi à l'opposition qui venait d'obtenir de nombreux succès dans les élections générales pour la Chambre des députés, et le roi insista de nouveau sur ce point dans son discours d'ouverture des Chambres (14 janvier 1862). Cela n'empêcha point, quelques jours plus tard, lors de la discussion du budget, l'adoption de la proposition du député Hagen que combattait le gouvernement. Les ministres ayant donné leur démission, le roi refusa de l'accepter, prononça la dissolution de la Chambre des députés et la prorogation de celle des seigneurs (11 mars). Le 17, il congédia les membres libéraux du ministère et mit à la tête du cabinet le prince de Hohenlohe, président de la Chambre des seigneurs, bientôt remplacé par M. de Bernstorff. Malgré les efforts du gouvernement, la victoire de l'opposition dans les nouvelles élections fut complète. Le ministère, en attendant l'ouverture des Chambres, tenta de se faire bien venir par quelques actes libéraux : abolition de plusieurs surtaxes, traité de commerce avec la France, reconnaissance du royaume d'Italie, intervention dans la Hesse électorale pour forcer l'électeur à rendre à ses sujets la constitution de 1831. La session, que le roi refusa d'ouvrir en personne, ne tarda pas à être agitée, notamment par le projet de réforme du système militaire, cause première de tous les démêlés, et la discussion se termina, le 20 septembre, par le rejet à une grande majorité, des demandes de crédit pour la réorganisation de l'armée.

Alors le roi appela à la présidence du conseil M. de Bismarck, ambassadeur à Paris (22 septembre), qui, malgré tous ses efforts et son habileté, ne put vaincre la résistance de la Chambre. Sur la motion de M. Forckenbeck (7 octobre), les députés adoptèrent les propositions de la commission du budget, déclarées impraticables par le gouvernement. Le ministère trouva un appui dans la Chambre des seigneurs, qui annula le vote de la Chambre élective et autorisa les dépenses auxquelles les députés avaient refusé leur sanction. Ceux-ci ayant protesté contre ce vote et l'ayant déclaré illégal, la session fut close par un message royal (14 octobre), dans lequel le gouvernement déclara qu'il se trouvait forcé de mettre le budget en exercice en dehors des règles constitutionnelles. C'était tout simplement se passer, en fait, du vote refusé par les députés. La lutte continua ainsi, sans hostilité prononcée, entre le trône et le pouvoir parlementaire : les députés protestant au nom de la Constitution violée, le gouvernement s'appuyant sur le parti féodal et poursuivant les journaux progressistes.

L'année 1863 ne rétablit pas l'harmonie : le 8 février, le roi conclut avec la Russie une convention pour aider à réprimer les troubles de la Pologne, et viola aussitôt la neutralité. A la réouver-

ture des Chambres, un nouveau conflit s'éleva entre le président de la Chambre des députés et les ministres qui refusaient, dans les séances, de reconnaître l'autorité présidentielle : le roi prit le parti de ses ministres par une lettre en date du 20 mai, prononça d'abord la clôture de la session, puis, pour en finir, la dissolution de la Chambre. En même temps, une ordonnance supprima la liberté de la presse (1<sup>er</sup> juin). A la proposition de Congrès faite alors par la France, le roi répondit en acceptant « après une entente préparatoire » (18 novembre). Cependant les nouvelles élections venaient de donner une fois encore une écrasante supériorité au parti libéral : la question danoise vint fort à propos offrir au gouvernement prussien un moyen d'ajourner les difficultés parlementaires, et de relever le prestige du trône par un facile triomphe à l'extérieur. La diversion réussit au delà de toute attente.

Nous avons résumé ailleurs, sous le nom du ministre auquel elle se rattache particulièrement, toute l'histoire de cette politique, et la transformation de l'Allemagne au profit de la Prusse qui en fut la conséquence (voy. BISMARCK). Nous rappellerons seulement ici les principaux résultats : la conquête rapide des duchés par les armes austro-prussiennes, à titre de simple exécution fédérale ; le partage des provinces envahies entre les deux grandes puissances allemandes, par la fameuse convention de Gastein (14 août 1865) ; puis les démêlés et la rupture avec l'Autriche, toute l'Allemagne divisée et en armes ; l'alliance de la Prusse avec l'Italie, la guerre éclatant après de longs et formidables préparatifs, et aboutissant en quelques semaines à la victoire décisive de Sadowa, à laquelle le roi prit une part personnelle à côté du général de Moltke (3 juillet 1866) ; les conditions de paix imposées à l'Autriche par le traité de Nikolsbourg, qui l'exclut de la Confédération germanique ; la plus grande partie de l'Allemagne à la dévotion et à la discrétion de la Prusse ; l'annexion de royaumes, de provinces, de villes libres ; la constitution d'une confédération de l'Allemagne du Nord, tendant à englober le Sud à son tour ; les conflits avec la France au sujet du Luxembourg ; la création d'une marine militaire ; la constitution d'une armée fédérale dont le roi de Prusse est le généralissime ; en un mot un immense mouvement de réorganisation de toutes les forces vives de l'Allemagne, ayant pour but marqué de les concentrer dans les mains du roi Guillaume, au service de l'agrandissement de la monarchie prussienne à l'intérieur ou de celui de la nation allemande au dehors ; la guerre de 1870, ses préliminaires, ses conséquences au dedans et au dehors, la reconstitution de l'Empire allemand ; les luttes contre l'ultramontanisme ; enfin l'attitude de la Prusse pendant la guerre d'Orient.

La participation plus ou moins personnelle du roi de Prusse aux événements qui, depuis 1866, ont transformé si complètement l'Allemagne, est difficile à préciser au milieu de l'action multiple exercée autour de lui par l'ensemble de ses conseillers et de ses auxiliaires. Deux noms surtout des grands événements de son règne, celui de M. de Bismarck pour la diplomatie et la politique, celui de M. de Moltke pour la préparation et la réalisation des opérations militaires. L'intervention de Guillaume I<sup>er</sup> paraît dans diverses circonstances solennelles, entrevues de souverains, réceptions d'ambassadeurs, échanges de documents officiels, ouverture et présidence d'assemblées ou de cérémonies d'apparat. Elle s'accuse dans des proclamations, des manifestes, des discours, de simples dépêches, mêlant le ton de l'intimité à des documents publics.

Le souci que le roi prenait, depuis Sadowa, de la réorganisation de l'armée et de la marine allemandes attestait qu'il se préparait incessamment à la guerre à laquelle aspirait l'Allemagne, et qu'il eût l'habileté de faire déclarer par son rival, Napoléon III. Après la rupture motivée par la candidature du prince de Hohenzollern au trône d'Espagne et consommée par l'entrevue d'Ems avec M. Benedetti (juillet 1870), le roi quitta Berlin, pour se rendre à l'armée avec M. de Bismarck (28 juillet). A cette occasion, il mettait la ville de Berlin en état de siège et supprimait plusieurs journaux; mais il annonçait une amnistie pour les crimes et délits politiques. Il rétablissait aussi l'ordre de la Croix de fer institué par son père et tombé en désuétude : cette décoration était réservée aux combattants de la nouvelle guerre. Sa proclamation de départ, rejetant tous les torts de la lutte sur ses adversaires, exprimait « sa ferme confiance en Dieu, » dont le nom reviendra souvent, avec une sorte de componction, dans la suite de ses dépêches. Les premières victoires lui causèrent une joie mêlée de surprise; ce double sentiment paraît surtout dans cette dépêche à la reine Augusta, au lendemain de la capitulation de Sedan : « Tu connais maintenant, par mes trois télégrammes toute l'étendue des événements historiques qui se sont accomplis. C'est comme un rêve, lors même qu'on les a vus se dérouler heure par heure! Quand je pense qu'après une grande guerre heureuse, je ne pouvais rien attendre de plus glorieux pendant mon règne, et qu'aujourd'hui pourtant je vois s'accomplir de tels faits historiques, je m'incline devant Dieu, qui seul nous a élus, moi, mon armée et mes alliés, pour exécuter ce qui vient d'être fait et nous a choisis comme instruments de sa volonté... » (Vendresse, au sud de Sedan, 3 sept. 1870). Ce sera plus tard à la « protection visible du Dieu des armées, » qu'il attribuera le succès définitif de son entreprise et la paix si avantageuse qui la couronnera.

« Instrument » ou « fléau de Dieu, » Guillaume I<sup>er</sup> a couvert de toute son autorité cette politique implacable qui fait de la guerre une œuvre de destruction et de ruine. Dans ses armées, où règne une discipline qui est sa force, le pillage semble s'inspirer d'un esprit de méthode et d'organisation; il achève l'épuisement du pays savamment exploité d'abord par les contributions de guerre. Les plus atroces rigueurs sont infligées par calcul aux populations qui essayent la résistance. Pour un pont détruit, un chemin coupé, des villages entiers, comme Fontenoy près Toul, sont livrés aux flammes. Le concours d'une ville à l'œuvre de la défense nationale est puni, comme à Châteaudun, par l'extermination. D'autre part, l'esprit d'organisation se manifestait, dans les armées de Guillaume, par la transformation immédiate, au profit du vainqueur, de tous les services dans les pays envahis. Des administrations allemandes, se substituant partout aux administrations françaises, exploitaient régulièrement les chemins de fer, les postes et les télégraphes.

Le roi Guillaume avait annoncé, au début de la guerre, dans une proclamation aux Français, qu'il venait « combattre seulement l'empereur et non la nation. » Lorsque Napoléon III eut écrit au roi de Prusse qu'il se rendait, celui-ci déclara accepter l'épée de « Monsieur son frère, » mais quand l'empereur eut été frappé de déchéance, Guillaume se montra, envers la nation contre laquelle il disait n'avoir pas de griefs, plus exigeant que jamais, et mit dès lors pour condition à la paix une diminution du territoire national qui ne pouvait être acceptée qu'après avoir épuisé toutes les chances d'une lutte désespérée. Après l'entrevue de Ferrières entre le ministre de Guillaume

et le représentant du gouvernement de la Défense nationale, la guerre à outrance devenait, pour la nation française, une nécessité d'honneur, sinon de salut.

Pendant le siège de Paris, le roi Guillaume ne parut personnellement sur le premier plan que pour recevoir de ses alliés, les princes des États secondaires de l'Allemagne, la couronne impériale. Il fut proclamé empereur d'Allemagne, le 18 janvier 1871, au Palais de Versailles, dans la grande galerie des glaces. Ses proclamations à ce sujet représentaient le nouvel empire comme une reprise et une continuation de l'ancien empire germanique. Bientôt l'armistice, imposé à la ville de Paris par la famine plutôt que par le bombardement, puis les préliminaires de paix acceptés par l'Assemblée nationale, permirent à l'empereur Guillaume d'aller s'offrir aux ovations enthousiastes des populations allemandes immolant volontiers toutes leurs traditions d'indépendance à l'idée d'une patrie unifiée et agrandie sous la domination d'un même maître. Les réunions du Reichstag n'apportèrent pas les entraves qu'on prévoyait à cette unité qui se réalisa partout et fit accepter, après de si grandes victoires, de nouveaux sacrifices pour la réorganisation de l'armée et de la marine nationales. Dans une autre sphère, le gouvernement de l'empereur Guillaume ne craignit pas de lutter contre le mouvement religieux qui avait abouti chez les catholiques à la proclamation de l'infailibilité du pape, et, s'attaquant aux défenseurs nés de la suprématie pontificale, il avait lancé contre les Jésuites un décret qui les expulsait et les excluait du territoire de l'empire allemand (Ems, 4 juillet 1872). Dans le courant de la même année, il renoua des relations diplomatiques avec la France, et reçut avec une grande solennité l'empereur d'Autriche à Berlin (septembre 1872). En mai 1873, il se rendit à Saint-Petersbourg où l'empereur Alexandre II lui offrit une hospitalité non moins somptueuse, au moment où les organes des partis nationaux de l'Allemagne et de la Russie exprimaient une méfiance réciproque. Répondant à une adresse des négociants allemands domiciliés à Saint-Petersbourg, Guillaume I<sup>er</sup>, rappelait que l'unité de la patrie était un fait accompli et ajoutait : « Elle portera d'année en année des fruits toujours plus beaux. Un tel empire placé au centre de l'Europe est une garantie de paix. » Le 2 septembre, il assista à Berlin à l'inauguration du « Monument de la victoire, » destiné à rappeler à la fois le souvenir des guerres de 1864, de 1866 et de 1870. Au mois d'octobre, le pape et l'empereur échangeaient, au sujet des mesures prises par M. de Bismarck contre l'ultramontanisme, une correspondance assez vive : courtoise dans la forme, la réponse de Guillaume ne laissait espérer aucune concession; après avoir résumé la part prise par les évêques à l'opposition faite contre les actes du chancelier, notamment contre la loi sur le mariage civil obligatoire, l'empereur écrivait : « D'après Votre Sainteté, qui-conque a reçu le baptême appartiendrait au pape. Or, la foi évangélique que je professe, ainsi que mes ancêtres, avec la majorité de mes sujets, ne nous permet pas d'admettre, dans nos rapports avec Dieu, d'autre intermédiaire que Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

A l'intérieur, les préoccupations personnelles de l'empereur s'étaient portées sur la refonte monétaire (pendant l'année 1873 on frappa pour 1 500 millions de numéraire aux armes de l'Empire), sur l'accroissement de la flotte, sur les travaux de défense des ports de la Baltique, enfin sur une nouvelle loi militaire qui mettait, en temps de paix, 400 000 hommes sous les armes,

sans compter les volontaires d'un an et la *Land-sturm*. Cette loi ne fut votée par le Reichstag qu'en troisième lecture et après l'intervention directe de l'empereur auprès des chefs des divers partis (20 avril 1874). L'augmentation des cadres de l'armée prussienne, coïncidant avec le vote de lois militaires analogues par l'Assemblée nationale française, donna naissance à des bruits de guerre qui coïncidèrent avec une visite spontanée d'Alexandre II à Berlin (10 mai 1875). Trois jours après, le prince Gortschakoff annonça par une circulaire aux agents diplomatiques de la Russie que le czar emportait de cette entrevue l'assurance que la paix ne serait pas troublée. On assura que Guillaume s'était, de lui-même, et énergiquement refusé aux vues belliqueuses de M. de Bismarck.

Au mois d'octobre, il se rendit à Milan auprès de Victor-Emmanuel et en reçut l'accueil le plus empressé : la communauté des intérêts nationaux de leurs pays menacés par les prétentions du parti ultramontain rendait ces démonstrations encore plus significatives. Une troisième rencontre de l'empereur Guillaume avec Alexandre II, à Berlin, puis à Ems (mai-juin 1876) eut encore plus de portée : assistés de leurs premiers ministres, ils y établirent les bases d'une entente au sujet de la question d'Orient. Quand la guerre eut éclaté entre les Russes et les Turcs, Guillaume se prononça pour une neutralité absolue, mais toute bienveillante pour les premiers. Vers cette époque (mai 1877), il visita l'Alsace et la Lorraine et revit les champs de bataille de Gravelotte et de Saint-Privat. Le 13 mai 1878, il parcourait en calèche la promenade des Tilleuls à Berlin quand un ouvrier, nommé Hædel, tira sur lui deux coups de revolver qui ne l'atteignirent pas. Moins de trois semaines après, le 2 juin, un autre assassin, Nobiling, foudroyait l'empereur de deux coups de fusil chargés de petit plomb et de balles mâchées qui pénétrèrent dans le col et au bras droit. Ces blessures, légères par elles-mêmes, mais que pouvait rendre très graves l'âge de Guillaume, le forcèrent à appeler le prince Frédéric-Guillaume à la régence. La convalescence fut longue et traversée de crises pénibles. Hædel avait été décapité; Nobiling, qui avait cherché à se suicider aussitôt après son crime, mourut en prison après une lente agonie, pendant la quelle il ne put ou ne voulut désigner ses complices. Ces deux attentats, se succédant à des dates si rapprochées et qu'on attribuait aux excitations du parti socialiste, eurent de graves conséquences sur la politique intérieure. M. de Bismarck fit dissoudre le Reichstag (7 juin) et proposa, aussitôt après les élections générales, les lois les plus sévères sur les associations de toute nature; l'état de siège fut décrété et maintenu après le vote de ces lois. En même temps, tous les individus suspects étaient emprisonnés ou expulsés, et les écarts de la presse libérale rigoureusement réprimés. Guillaume parcourut, lors de sa convalescence, plusieurs provinces où lui fut fait l'accueil le plus chaleureux; il passa à Cassel une grande revue à laquelle il assista à cheval et le bras en écharpe (20 septembre), et sa rentrée à Berlin (8 décembre 1878) fut l'occasion de cérémonies religieuses qui eurent une sorte de caractère expiatoire. Une souscription provoquée, sous le titre de *Denier Guillaume*, par le maréchal de Moltke, et destinée à créer une institution commémorative de la préservation des jours de l'empereur, s'était élevée rapidement à 1 793 418 marcs, versés par douze millions de souscripteurs.

A l'automne de 1879, une visite de l'empereur Guillaume en Alsace et en Lorraine était signalée par des revues, des réceptions, des fêtes, et était

suivie de la nomination du général baron de Mantuffel comme gouverneur de province. Un peu plus tard, l'état de siège était prorogé à Berlin (novembre 1879).

Pour la famille impériale, voy. PRUSSE.

**GUILLAUME** (Auguste-Louis-Maximilien-Frédéric), duc de Brunswick-Wolfenbuttel, né le 25 avril 1806, est petit-fils de Charles-Guillaume-Ferdinand de Brunswick, le vaincu de Valmy, et fils cadet du duc Frédéric-Guillaume et de la princesse Marie-Elisabeth Wilhelmine de Bade. Ses premières années se passèrent en Suède, où sa mère s'était réfugiée après la bataille d'Iéna, puis à Carlsruhe où la famille ducale trouva un asile en 1807. Après la mort de sa mère (avril 1808), il fut élevé, avec son frère, à Bruchsal, par son aïeule, la margrave douairière de Bade. En 1809, le major Fleischer, connu plus tard sous le nom de Nordenfelf, le conduisit à Eils, en Silésie, de là à Nachod, en Bohême, à Kolberg, puis en Suède et enfin en Angleterre. Tandis que Frédéric-Guillaume, dépouillé de ses États par la formation du royaume de Westphalie, prenait les armes pour les recouvrer, et, à la tête de son fameux régiment de hussards noirs, combinait ses mouvements avec ceux de l'armée autrichienne, puis abandonné par l'empereur d'Autriche, subissait toutes les vicissitudes de la fortune, Guillaume et son frère restèrent à Londres auprès de leur mère, la duchesse douairière Augusta, sœur de George III, qui leur donna pour gouverneur un ecclésiastique ignorant, le chapelain Prince. Quand le duc fut rentré dans ses États (28 décembre 1813), il rappela près de lui ses deux fils. Mais bientôt il fut obligé de les quitter pour suivre en France la grande armée d'invasion, et périt, le 16 juin 1815, à la bataille des Quatre-Bras. Aux termes de son testament, ses enfants passèrent sous la tutelle du prince régent d'Angleterre. Les deux frères vécutent ensemble jusqu'en 1822, époque où le duc Charles (voy. ce nom) se rendit de Lausanne à Vienne, et le prince Guillaume suivit à Gœttingue le colonel Dœrnberg.

En 1823, Guillaume partit pour Berlin et entra au service de la Prusse avec le grade de major. En 1826, il prit possession de la principauté d'Œls, en Silésie. Mais déjà les folies de son frère lui préparaient une plus haute fortune. Le 7 septembre 1830, une insurrection força le duc Charles de prendre la fuite. Guillaume accourut de Berlin et se chargea provisoirement du gouvernement. Il administra d'abord au nom de son frère, mais il cessa bientôt de le consulter, et, d'après l'avis de la Diète germanique, il attendit la décision des agnats de la famille ducale. Ceux-ci, par acte souscrit en février 1831, déclarèrent le duc Charles incapable de régner. Par suite, Guillaume monta sur le trône, et reçut l'hommage des États, le 25 avril 1831.

La même année, la constitution fut modifiée. La première Diète, qui fut nommée après la révision, améliora la loi municipale et la loi relative à l'amortissement, mais, malgré tous les efforts de la minorité libérale, elle rejeta la publicité des débats et même l'impression pure et simple des procès-verbaux. La seconde Diète triennale (1836-1839) abolit en partie les droits féodaux, se prononça pour l'accession de Blankenburg au Zollverein, et vota les fonds nécessaires à la construction d'un chemin de fer entre Brunswick et Harzburg. Celle de 1839 à 1842 discuta le nouveau code criminel, mis en vigueur le 1<sup>er</sup> octobre 1840, et accorda de nouveaux fonds pour la construction des chemins de fer. Dans les questions commerciales, le gouvernement incli-

naît vers l'alliance intime du Hanovre avec l'Angleterre. Le pays, au contraire, demandait instamment l'accession à l'union douanière allemande. De cette opposition de vues naquirent, entre les Etats et le duc Guillaume, des démêlés qui se prolongèrent jusqu'en 1847. L'Assemblée se sépara sans avoir voté le budget; mais le gouvernement n'en leva pas moins les impôts, et la commission permanente s'abstint de convoquer la Diète. Mais bientôt éclata la révolution de 1848; Guillaume se déclara pour la liberté et l'unité de l'Allemagne, abolit la censure et convoqua les Etats en session extraordinaire (31 mars 1848). Il sanctionna les lois votées par la Diète: publicité des débats judiciaires, institution du jury, droit d'association, égalité des cultes devant la loi, liberté de la presse et de la librairie, abolition du droit de chasse, extension des capacités électorales et autres réformes déterminées par le mouvement général de l'Allemagne. Dans la Diète de 1849, le gouvernement s'unit contre les démocrates avec les anciens libéraux, et montra une habile modération. L'administration de la justice fut réorganisée, les derniers vestiges de la féodalité disparurent, et le pouvoir, d'accord avec la Diète, accomplit sans secousses une révolution pacifique. Au milieu de la réaction universelle, le duc Guillaume resta fidèle aux principes constitutionnels.

Le duc régnant de Brunswick, qui a su constamment assurer son trône contre les revendications de son frère, dépossédé en 1830, a été fait feld-maréchal du royaume de Hanovre, général de cavalerie au service de Prusse, propriétaire d'un régiment de cuirassiers autrichiens, d'un régiment de hussards prussiens et du régiment hanovrien des cuirassiers de la garde. Il a fondé, le 25 avril 1834, l'ordre de Henri le Lion et l'ordre du Mérite. Comme il n'a point contracté de mariage légitime, à sa mort son duché devait être réuni au royaume de Hanovre, aujourd'hui annexé à la Prusse.

**GUILLAUME III** (Alexandre-Paul-Frédéric-Louis), roi des Pays-Bas, prince d'Orange-Nassau, grand-duc de Luxembourg, duc de Limbourg, colonel propriétaire du régiment d'infanterie autrichienne n° 63, et chef du régiment des dragons russes de l'Ukraine, né le 19 février 1817, est le fils aîné du roi Guillaume II, et de Anne-Paulowna, sœur de l'empereur Nicolas. Il succéda à son père le 17 mars 1849. Monté sur le trône peu de mois après la promulgation de la constitution libérale qui régit actuellement les Pays-Bas, il s'y est attaché fidèlement, et il s'est perpétuellement efforcé de développer les institutions parlementaires. L'organisation judiciaire, celle des provinces et des communes, ont été établies sur des bases conformes à l'esprit du temps; les postes reçurent des réformes; les privilèges qui étaient réservés à la marine et au commerce hollandais furent étendus aux autres nations; enfin les finances s'étaient améliorées au point que le roi lui-même, donnant l'exemple de l'économie, fit réduire de 400 000 florins sa liste civile, qui ne s'élève plus qu'à 800 000 (1 696 000 fr.)

Son gouvernement s'est appliqué à faire régner les principes de tolérance religieuse, et à traiter avec égalité les membres des différentes sectes, malgré les protestations de quelques-unes. Il permit à la cour de Rome de rétablir en Hollande les dignités ecclésiastiques, à condition que le concordat de 1827 serait abrogé (1853).

Le roi a également donné son attention au bien-être matériel; plusieurs travaux de canalisation ont eu lieu; le dessèchement de la mer

d'Haarlem a été terminé, celui du Zuyderzée en partie exécuté et plusieurs chemins de fer ont été inaugurés. Les colonies ne sont pas dans un état moins prospère que la métropole; les troupes hollandaises qui avaient remporté des avantages signalés dans l'île de Bali, en 1849, et étaient sorties victorieuses de quelques engagements avec les Chinois de Bornéo, eurent à soutenir en 1873 et 1874 contre le sultan d'Atchin une lutte longue et périlleuse qui fut couronnée par la victoire.

Durant la guerre de Crimée, Guillaume III garda la plus stricte neutralité, et se contenta d'une démarche pacifique auprès de son oncle, l'empereur de Russie, pour arrêter les hostilités. En 1861 et en 1862, il vint à Paris rendre visite à Napoléon III, et, en 1863, envoya son adhésion au Congrès proposé par la France.

Au mois de mai 1875, les organes officieux de l'Allemagne témoignèrent à l'égard de la Hollande des dispositions hostiles qui émurent profondément l'opinion publique dans les Pays-Bas et attirèrent son attention sur le fâcheux état de ses armements et moyens de défense. Le gouvernement mit alors à l'étude un plan de réformes considérables; peu de temps après le cabinet de Berlin, préoccupé à son tour de l'inquiétude causée en Europe par la perspective d'une nouvelle guerre de conquête, changea d'attitude.

Guillaume III est un amateur passionné de la musique. Il donne chaque année au château du Loo des fêtes musicales importantes, et il a fondé à ses frais à Bruxelles un Conservatoire pour les artistes hollandais. Il a épousé, le 18 juin 1839, la princesse Sophie Frédérique-Mathilde, fille de Guillaume I<sup>er</sup>, roi de Wurtemberg, et en secondes noces, au mois de janvier 1879, la princesse de Waldeck, fille du prince régnant. — Pour les divers membres de la famille royale, voy. PAYS-BAS.

**GUILLAUMET** (Gustave-Achille), peintre français, né à Paris, le 26 mars 1840, fils d'un manufacturier de Puteaux, suivit à l'École des Beaux-Arts les cours de MM. Picot et Barrias. Après avoir obtenu, en 1863, un 2<sup>e</sup> prix de Rome, il fit en Algérie un premier voyage, suivi bientôt de séjours prolongés; il en rapporta les sujets de ses divers envois aux Salons annuels: *Prière du soir dans le Sahara*, acquis par l'Etat; *Souvenirs des environs de Biskra* (1863); *Marché arabe dans la plaine de Tocris*, un *Soir dans le Sahara* (1865); *les Joueurs de flûte au bivouac*, la *Veillée* (1866); *Ain Kerma* (Source du Figuier), le *Douar* (1867); *le Sahara* (1868); *Famine*, le *Labour*, frontière du Maroc (1869); *Campement d'un gnom*, *Soir d'hiver au Maroc* (1870); *les Femmes du Douar de la rivière* (1872); *les Défrichements*, *Intérieur à Alger* (1874); *Bivouac de chameliers* (1875); *le Labour en Algérie* (1876); un *Marché arabe* (1877); *Laghouat*, acquis par l'Etat (1879).

M. Guillaumet a obtenu deux médailles, en 1865 et en 1867, une médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1872, une médaille de 3<sup>e</sup> classe à l'Exposition universelle et la décoration de la Légion d'honneur le 21 octobre 1878.

**GUILLAUMIN** (Jacques-François-Augustin), ancien député français, est né à Brescia, le 5 février 1802. Président du comice agricole d'Aubigny et membre du Conseil général pour le canton d'Argenton, il fut nommé, en décembre 1856, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 2<sup>e</sup> circonscription du Cher. Réélu, au même titre, en 1863, il obtint 26 157 voix sur 29 744 votants. Sa candidature, aux élections générales de mai 1869, fut

Plus combattue et ne réunit que 12 275 voix sur 19 485 votants. Son principal adversaire, le marquis de Vogüé, en obtint 7 026. M. Guillaumin a été promu officier de la Légion d'honneur, le 14 août 1866.

**GUILLAUMOT** (Auguste-Alexandre), graveur français, né à Paris en 1815, étudia la gravure sous Lemaitre, avec lequel il concourut, dès 1840, à d'importantes publications. S'attachant particulièrement à la gravure d'architecture, il a donné, entre autres œuvres estimées : *le Porche sud de la cathédrale de Chartres, Sculptures relevées à Ninive, Phalange et Éthra*, d'après un bas-relief (1845-47); *Sculptures françaises au XIII<sup>e</sup> siècle* (1849); *Panorama d'Oran* (1852); *Statuaire de la cathédrale de Reims*, (1855); *Parc de Marly, la Sainte-Chapelle*, d'après M. Adams (1857); *Vue de Marly-le-Roi* (1859); *Façade principale du palais du commerce à Lyon*, d'après René Dardel (1864); *Vues de l'ancien parc Marly-le-Roi* (1865); *Statues du chœur de la cathédrale d'Auch* (1866); *Vue du porche nord de la cathédrale de Chartres*, à l'Exposition universelle de 1867; *Couronne patriarcale du trésor de Moscou, Paysages*, panneaux décoratifs (1868); *Château de Marly-le-Roi*, quatre gravures (1869), et de nombreuses planches, extraites du *Voyage en Perse, des Monuments de Ninive, de la Monographie de la cathédrale de Chartres*, etc. M. Aug. Guillaumot a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1845, une mention à l'Exposition universelle de 1855, un rappel en 1863, une médaille en 1864.

Ses deux frères, MM. Claude-Nicolas-Eugène et Louis GUILLAUMOT, exclusivement livrés à la gravure sur bois, ont entrepris, en 1854, pour le *Dictionnaire d'architecture*, de M. E. Viollet-Le-Duc, une série de planches qui ont valu à chacun d'eux une médaille de seconde classe en 1855 et deux rappels en 1857 et 1863.

**GUILLEMAUT** (Charles-Alexandre), général et sénateur français, né à Louhans (Saône-et-Loire), le 18 septembre 1809, entra à l'École polytechnique le 12 novembre 1828, et en sortit dans l'arme du génie, le 6 août 1830, comme sous-lieutenant. Promu successivement lieutenant, le 6 août 1832, capitaine le 26 février 1836, lieutenant-colonel le 19 novembre 1859, il fut attaché au service des fortifications. Colonel le 13 août 1863, il devint directeur des fortifications du Havre. Il fut appelé à Paris au moment du siège, se distingua à la bataille du plateau d'Avron, obtint le grade de général de brigade, le 16 septembre 1871, et passa, peu après, dans le cadre de réserve.

Nommé aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, représentant de Saône-et-Loire à l'Assemblée nationale, par 78 074 voix, sur 103 778 votants, il prit place à gauche, se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine, et eut une part utile et brillante à toutes les discussions touchant la réorganisation de l'armée, le recrutement, les cadres, la durée du service qu'il voulait réduire à quatre ans, etc. Il combattit notamment l'institution des aumôniers militaires, vota avec la minorité républicaine dans toutes les questions politiques et religieuses, et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Élu sénateur le 30 janvier 1876, dans le département de Saône-et-Loire, le second sur trois, par 395 voix sur 697 électeurs, le général Guillemaut suivit la même ligne politique au nouveau Sénat, prit une part très remarquable à la discussion du projet de loi sur l'état major (novembre 1877). Il vota contre la dissolution de la Chambre demandée par M. de Broglie après l'acte du 16 mai. Il représente le canton de Beaurepaire, au conseil général de Saône-et-Loire,

depuis le 8 octobre 1871. Chevalier de la Légion d'honneur, le 19 avril 1843, il a été promu officier le 31 juillet 1848 et commandeur le 11 mars 1868. \*

**GUILLEMIN** (Ernest), député français, né à Avesnes (Nord), le 19 décembre 1828, étudia le droit, fut reçu docteur et s'inscrivit au barreau de sa ville natale dont il devint bâtonnier. Il se présenta aux élections de mai 1869, comme candidat de l'opposition, dans la 9<sup>e</sup> circonscription du Nord et obtint, sans être élu, 8 649 voix. Nommé sous-préfet d'Avesnes en septembre 1870, il refusa ce poste, afin de pouvoir se présenter aux élections pour l'Assemblée nationale et échoua, le 8 février 1871, avec 56 157 voix. Il fut élu le 20 février 1876, à la Chambre des députés, pour la première circonscription de l'arrondissement d'Avesnes, par 8 484 voix, contre M. Antonin-Lefèvre-Pontalis qui en réunit 7 633. Il s'inscrivit au groupe de la gauche républicaine et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 9 279 voix, contre le même concurrent, devenu candidat officiel, et qui en obtint 8 791. Il représente un canton d'Avesnes au conseil général du Nord.

**GUILLEMIN** (Amédée-Victor), publiciste français né à Pierre (Saône-et-Loire), le 5 juillet 1826, fit ses études à Beaune et à Paris, puis devint professeur de mathématiques. Il s'est fait connaître par ses travaux de vulgarisation des sciences et par sa collaboration aux journaux. Il avait lui-même fondé en 1860, à Chambéry, un journal démocratique, *la Savoie*, qui n'eut qu'une courte durée. Aux élections générales de février 1871 pour l'Assemblée nationale, il réunit, dans Saône-et-Loire, environ 40 000 voix, sans être élu.

On a de lui : *les Mondes, causeries astronomiques* (1861, in-18; 4<sup>e</sup> éd. 1864); *Simple explication des chemins de fer* (1862, in-18); *le Ciel* (1864, in-8; 5<sup>e</sup> éd. 1877, avec pl. et grav.), publication d'un grand luxe typographique; *la Lune* (1865, in-18; 3<sup>e</sup> éd. 1871); *Éléments de cosmographie* (1866, in-18; 3<sup>e</sup> éd. 1873); *les Phénomènes de la physique* (1867, in-8); *les Applications de la physique aux sciences* (1873, in-8, avec pl.); *la Vapeur* (1873, in-18); *les Comètes* (1874, in-8, avec pl.); *la Lumière et les couleurs* (1875, in-18, avec fig.); *le Son* (1876, in-18); etc., et de nombreux articles dans la *Revue philosophique*, la *Morale indépendante*, la *Revue politique*, l'*Avenir national*, l'*Illustration*, etc. \*

**GUILLEMIN** (Alexandre-Marie), peintre français, né le 15 octobre 1817, à Paris, étudia dans l'atelier de Gros. Parmi ses nombreuses productions, on remarque : *la Poupée malade* (1840); *la Lecture pieuse, Souvenirs de Gloire* (1841); *le Billet de logement* (1842); *Dieu et le Roi* (1844); *Après l'émigration* (1845); *les Amateurs* (1846); *la Prière du soir* (1847); *Une heure de liberté* (1850); *Souvenirs d'atelier* (1852); *la Lecture de la Bible, la Petite frileuse* (1855); *le Premier pas, le Colporteur* (1857); *les Bleus passent* (1793); *le Galant Béarnais* (1859); *Vanneuses d'Ossan, le Pain bénit, un Tailleur béarnais, l'Épervier, le Bénédicité* (1861); *l'Ennemi est mort! l'Image de la Vierge* (1863); *la Pie-grièche, le Dimanche matin* (1864); cette dernière toile reparut à l'Exposition universelle de 1867; *la Jolie au foyer, Orden del señor Alcalde* (1865); etc. Il a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1841, une 2<sup>e</sup> en 1845, un rappel en 1859 et a été décoré de la Légion d'honneur le 3 juillet 1861.



**GUILLEMIN** (Marie MENDOZZI, dame), actrice française, née à Paris, en 1791, et fille du chanteur et compositeur italien Bernard Mengozzi, reçut à douze ans les leçons de Dazincourt et les conseils de Mlle Desbrosses, débuta comme chanteuse à la salle Louvois, dans *l'Épreuve nouvelle* et partit, en 1812, pour Naples, où elle épousa l'acteur Guillemain. À la Restauration, elle revint en France, joua jusqu'en 1819 au second théâtre de Lyon, et fut alors engagée au théâtre du Vaudeville avec son mari, qui en fut près de 20 ans régisseur et mourut en 1843. Elle tint pendant longtemps, dans le répertoire courant, l'emploi des duègnes et des rôles marqués. — Mme Guillemain est morte en janvier 1878.

**GUILLO DU BODAN** (François-Marie), magistrat français, ancien représentant du peuple, né à Vannes, le 7 février 1794, d'une famille de robe, entra fort jeune dans la magistrature, et fut successivement substitut du procureur du roi à Vannes, procureur du roi à Quimper, avocat général près la Cour royale de Rennes (1829), procureur général à Alger (1843), et procureur général à Rennes (1845). Sous Louis-Philippe, il faisait partie de l'opposition dynastique, et après la révolution de Février, il fut maintenu par le gouvernement provisoire.

Élu représentant du peuple dans le département du Morbihan, le second sur douze, par 72 000 voix, M. Guillo du Bodan fut vice-président du comité de l'Algérie et des colonies, et vota ordinairement avec la droite. Il adopta néanmoins l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de Louis-Napoléon. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place de procureur général à la Cour d'appel de Rennes. Il fut appelé, en février 1859, à la Cour de cassation, comme conseiller. Il siégea à la chambre criminelle jusqu'à sa retraite qui eut lieu en 1869. Il a été promu officier de la Légion d'honneur en 1852. — Il est mort le 12 mai 1872.

**GUILLO DU BODAN** (Charles-Michel-Christophe), député français, ancien magistrat, fils du précédent, est né à Quimper (Finistère) le 23 mai 1827. Entré de bonne heure dans la magistrature, il fut successivement substitut à Angers et procureur à Orléans. Il prit part à la défense de cette ville, contre les Prussiens en 1870, et après l'entrée de l'ennemi, résista à leur prétention d'ouvrir les portes des prisons. Menacé d'être emmené en Allemagne, il n'eut à subir que quelques jours de détention. Après la guerre il quitta la magistrature. Il entra dans la vie politique en 1873, et fut élu, le 23 avril, représentant du Morbihan, à une élection partielle, par 47 222 voix. À l'Assemblée, il prit place sur les bancs de l'extrême-droite cléricale et légitimiste, avec laquelle il vota constamment. Il signa la proposition tendant au rétablissement de la monarchie, déposée le 15 juillet 1874, et l'adresse d'adhésion au *Syllabus* envoyée au pape. Aux élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, il se représenta dans la 1<sup>re</sup> circonscription de l'arrondissement de Vannes, et fut élu, par 5935 voix, contre 3039 obtenues par le candidat républicain. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 158 députés qui soutinrent de leur vote le ministère de Broglie. Il fut réélu, comme candidat officiel, le 14 octobre suivant, par 7207 voix. M. Guillo du Bodan représente le canton Est de Vannes au Conseil général du Morbihan. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

**GUILLOIN** (Adolphe-Irénée), peintre français,

né à Paris, en 1829, d'une famille où, depuis plusieurs générations, l'exercice de la médecine était héréditaire, montra pour la peinture de précoces dispositions qui furent longtemps entravées par ses parents. D'abord engagé volontaire, puis étudiant en droit, il obtint enfin l'autorisation de prendre des leçons de M. Jules Noël et de Ch. Gleyre, et après divers voyages dans le Midi, alla résider à Vézelay (Yonne). Parmi ses tableaux qui ont figuré aux Salons, nous citerons : *la Récolte des oliviers à Menton* (1864), *Tamaris et lauriers-roses au bord de la Méditerranée* (1866); *Pins parasols à Cannes, Clair de lune à Cannes* (1867), *la Terrasse de l'ancienne abbaye de Vézelay* (1870), reproduite par la *Gazette des beaux-arts*; *la Toilette des canards au bord de la Cure* (1876); *Octobre à Vézelay*, tableau qui a figuré à l'Exposition universelle de 1878 où il fut acquis par la Loterie nationale; *le Soir, Blanchisseuses au bord de la Cure* (1878), etc.

**GUILLOUTET** (Louis-Adhémar DE), homme politique français, député, est né le 6 août 1819. Maire de Parlebosc et membre du Conseil général pour le canton de Gabarret, il fut, en 1863, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1<sup>re</sup> circonscription des Landes, par 18 958 voix sur 32 319 votants. Son concurrent était M. Victor Lefranc. Au mois d'avril 1868, dans la discussion sur la loi de la presse, le nom de M. de Guilloutet prit tout d'un coup une notoriété inattendue, grâce à l'adoption de son amendement relatif à l'interdiction faite aux journaux de s'occuper des faits de la vie privée de qui que ce soit. Cet amendement, devenu le fameux article 11 de la loi, fut une source intarissable de plaisanteries et de critiques; le « mur de la vie privée » devint même le thème de plusieurs vaudevilles. Aux élections générales de mai 1869, M. de Guilloutet, resté candidat officiel, obtint 21 825 voix sur 36 963 votants, tandis que M. Victor Lefranc, candidat de l'opposition démocratique, en réunissait 15 078. Il resta, à la Chambre, l'un des partisans décidés de la politique conservatrice.

Écarté de la politique par la révolution du 4 septembre 1870, il ne reparut qu'aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, et fut élu dans la 1<sup>re</sup> circonscription de Mont-de-Marsan par 7926 voix contre le candidat légitimiste, M. de Dampierre, représentant sortant qui en obtenait 4586. Il fit partie à la Chambre du groupe dit de l'Appel au peuple, vota avec la minorité monarchiste et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui soutinrent de leur vote le cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, comme candidat officiel et bonapartiste, par 8676 voix; son concurrent républicain n'en réunit que 4500 environ. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1869.

**GUILMETH** (Alexandre Auguste), archéologue français, né à Brionne (Eure), le 2 décembre 1807, acheva ses classes au collège de Bernay, fut maître d'études au collège de Rouen, surveillant général à celui d'Amiens, et enfin censeur et inspecteur aux collèges de Dieppe et de Juilly. Livré avec ardeur aux études archéologiques sur l'ancienne province de Normandie, il a été élu membre de plusieurs sociétés savantes.

Il a publié, entre autres ouvrages historiques : *le château de Brionne* (1831, in-4); *la Ville de Pont-Audemer* (1832, in-8); *la Ville de Brionne* (1834, in-8); *la Ville et les environs d'Évreux* (1835, in-8), *la Ville et l'arrondissement de Neufchâtel en Bray* (1836, in-8); *les Environs de Dieppe* (1836, in-8); *la Ville et l'arrondisse-*

ment du Havre (1836-38, in-8, deux parties); la Ville et l'arrondissement d'Yvetot (1836-37, in-8); la Ville et le canton d'Elbeuf (1838, in-8), et autres travaux de même nature formant la *Description historique de la Normandie*, collection plusieurs fois rééditée de 1836 à 1850 (12 vol. in-8 avec plans et grav.).

**GUILMIN** (Charles-Marie-Adrien), professeur de mathématiques français, né à Brest le 1<sup>er</sup> mars 1812, fit ses études dans cette ville et entra, en 1836, à l'École normale, que sa santé le força de quitter au bout d'une année. Professeur libre de mathématiques à Paris, attaché quelque temps au lycée Bonaparte, puis chef d'institution de 1853 à 1861, il se consacra à la publication de nombreux livres d'enseignement pour les classes de mathématiques : *Cours complet d'arithmétique théorique et pratique* (in-8, 1868, 16<sup>e</sup> édit.); *Cours complet de géométrie élémentaire* (in-8, 10<sup>e</sup> édit.); *Cours complet d'algèbre élémentaire* (in-8, 10<sup>e</sup> édit.); *Cours de mathématiques appliquées* (in-8, 5<sup>e</sup> édit.); *Nouvelles leçons de cosmographie* (in-8, 6<sup>e</sup> édit.): à plusieurs de ces cours, réduits par l'auteur en abrégés plus élémentaires (in-18), se rapportent des recueils d'*Exercices* (in-18).

**GUIMET** (Émile), voyageur et musicien français, fils du célèbre inventeur du bleu d'outremer, né à Lyon, le 2 juin 1836, continua de diriger la grande industrie créée par son père, tout en s'occupant d'art et d'explorations ethnographiques. Il a fait représenter à Paris et à Londres un oratorio sur des paroles de Victor Hugo : *le Feu du ciel*, et à Lyon, un ballet en deux actes : *l'Oeuf blanc et l'œuf rouge*. On lui doit également : *Dix scènes et mélodies* (avec lithog. de G. Doré), *Trente chansons d'amour* (avec 3 lithog. de M. Félix Régamey); des *trios et quatuors*, des *duos variés*, des *airs de violon*, etc.

M. Guimet a visité tour à tour une partie du nord de l'Europe, l'Afrique, l'Amérique, la Chine, le Japon, les Indes. Il a fait figurer à l'Exposition universelle de 1878, la majeure partie de la riche collection d'objets d'art et de curiosités rapportés par lui de l'extrême Orient, et dont il a formé à Lyon un musée créé et entretenu à ses frais. Il a en outre fondé, dans cette ville, une bibliothèque et une école spéciales pour les langues orientales. Il a été décoré, comme industriel, à la suite de l'Exposition de Philadelphie (1876).

Au retour de ses longues explorations, M. Guimet a publié : *A travers l'Espagne* (Lyon, 1862, in-18); *Cinq jours à Dresde*, souvenirs de la grande fête des chanteurs (Ibid., 1865, in-18); *Croquis égyptiens* (Paris, 1867, in-18); *l'Orient d'Europe au fusain* (1869, in-18); *Esquisses scandinaves*, compte rendu du congrès archéologique et pré-historique de Stockholm (1875, in-18); *Aquarelles africaines*, études et correspondances (1877, in-18); *Promenades japonaises* (1878, in-4, ouvrage illustré par Félix Régamey), etc. \*

**GUINARD** (Auguste-Joseph), homme politique français, né à Paris, le 28 décembre 1799, fils d'un membre du Conseil des Cinq-Cents et du Tribunat, fut élève de l'institution Sainte-Barbe, où il eut pour condisciple Godefroy Cavaignac, devint l'un des agents les plus actifs de la charbonnerie française et se trouva compromis dans les complots politiques de Nantes, de Belfort et de Saumur. Après avoir coopéré à la fondation du *National*, il prit les armes en 1830. Sous le règne de Louis-Philippe, il continua, comme capitaine d'artillerie de la garde nationale, la plus vive opposition, organisa militairement la Société des droits de l'homme, encourut plusieurs fois les

poursuites du parquet. Impliqué dans le procès des accusés d'avril, il fut condamné à la déportation; mais dès le 15 juillet 1835, il avait réussi, avec dix de ses compagnons, à s'évader de Sainte-Pélagie et à gagner l'Angleterre. Au bout de treize années d'exil, il revint à Paris le 24 février 1848, occupa l'Hôtel de Ville avec la 8<sup>e</sup> légion et fut un des premiers à acclamer la République.

Nommé tour à tour adjoint au maire de Paris, préfet de police, poste qu'il refusa, et chef d'état-major de la garde nationale, M. Guinard fut appelé à présider le Comité des récompenses nationales, dont il avait déjà fait partie en 1830. Élu l'avant-dernier sur la liste des trente-quatre représentants de la Seine, il n'eut qu'un rôle très secondaire à la Constituante où il vota avec la Montagne. Mais il prit une part très active à la répression de l'insurrection de juin et fut assez grièvement blessé. Il ne fut pas réélu, en 1849, à l'Assemblée législative. Il fut un des accusés les plus compromis dans le mouvement du 13 juin : colonel de l'artillerie parisienne, il occupa, avec une poignée d'hommes, le Conservatoire des arts et métiers et ne chercha pas à fuir lorsque la troupe l'envahit. Son nom fut porté sur les listes républicaines aux élections complémentaires du 8 juillet suivant, et réunit près de 100 000 suffrages dans la Seine. Traduit devant la Haute-Cour de Versailles, il refusa de se défendre et fut condamné à la déportation perpétuelle. Successivement détenu à Doullens et à Belle-Isle, il fut rendu à la liberté en 1854. Il se mêla au mouvement électoral de Paris en 1857, puis vécut dans la retraite. — M. Guinard est mort à Villepreux (Seine-et-Oise), le 5 juin 1874.

**GUINOT** (Charles), homme politique français, ancien député, sénateur, est né à Amboise (Indre-et-Loire), le 17 octobre 1827. Entrepreneur de travaux publics, il a exécuté une grande partie des chemins de fer de l'Ouest et de Lyon-Méditerranée, les travaux de canalisation de la Mayenne et de la Sarthe, etc. Lors de l'inondation de la Loire, en 1866, il fit en toute hâte les travaux de défense de la ville d'Amboise et reçut une médaille d'or pour un acte de sauvetage. Maire d'Amboise depuis 1864, il se présenta aux élections complémentaires pour l'Assemblée nationale et fut élu, le 2 juillet 1871, par 35 628 voix sur 57 443 votants. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine avec lequel il vota; il adopta les lois constitutionnelles. Aux élections sénatoriales de janvier 1876, il n'obtint que 163 voix sur 340 électeurs, mais il fut élu député, le 20 février suivant, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de Tours, par 17 373 voix : il n'eut pas de concurrent. Il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministre de Broglie. Pendant la crise, il adressa, comme président du Conseil général, au maréchal de Mac-Mahon, lors de son passage à Tours, une courte allocution qui eut pour réponse une déclaration de politique personnelle très-remarquable; comme il exprimait le vœu général du pays de voir se consolider la constitution républicaine : « Elle ne peut être mise en péril, répliqua le maréchal, que par les adversaires de ma politique. » Aux élections du 14 octobre, la candidature de M. Guinot fut vivement combattue par l'administration, qui lui opposait M. Houssard, fils du sénateur; il l'emporta avec 15 543 suffrages, sur son concurrent monarchiste qui n'en réunit que 6674. Il reprit alors sa place sur les bancs de la gauche républicaine. Au premier renouvellement triennal de la Chambre haute (5 janvier 1879), il fut nommé sénateur

du département d'Indre-et-Loire, le premier sur deux, par 221 voix sur 335 électeurs. Conseiller général pour le canton d'Amboise, depuis le 8 octobre 1871, il en a été successivement vice-président et président.

**GUIRAUD** (Ernest), compositeur français, est né le 23 juin 1837 à la Nouvelle-Orléans, où son père, ancien prix de Rome, était venu s'établir comme professeur de musique. Il avait à peine quinze ans quand il fit représenter sur le théâtre de la Nouvelle-Orléans *le Roi David*, opéra dont il avait écrit la partition sur des paroles d'un poème déjà mis en musique par M. Mermet. Il vint ensuite à Paris, entra au Conservatoire, fut élève de MM. Marmontel et Barbereau, pour le piano et l'harmonie, et fut admis dans la classe de composition d'Halévy. En 1859, il remporta le premier prix au concours pour Rome. Il abandonna dès lors les fonctions de timbalier à l'orchestre de l'Opéra-Comique que la modicité de ses ressources l'avait forcé d'accepter et partit pour la villa Médicis d'où il envoya plusieurs morceaux remarquables. Dès son retour, il put faire représenter une pièce en un acte, *Sylvie*, paroles de MM. Adenis et Rostaing (Opéra-Comique, 11 mai 1864), qui fut bien accueillie. Il fut moins heureux avec une seconde opérette, *En prison* (Théâtre-Lyrique, 5 mars 1869); mais il obtint avec *le Kobold*, autre pièce en un acte (Opéra-Comique, 2 juillet 1870), un succès que la guerre interrompit. Depuis il a donné à l'Opéra un ballet, *le Forgeron de Gretna-Green* (mai 1873), et à l'Opéra-Comique, *Piccolino*, en trois actes, paroles de MM. Sardou et Nuitter, avril 1876. Il a fait entendre aux Concerts populaires une suite d'orchestre (février 1872) et écrit des mélodies sur des paroles de Ronsard, Victor Hugo, etc.

**GUISTIÈRE** (Armand-Gauthier DE LA), homme politique français, député, est né à Rennes, le 2 mai 1825. Il fit son droit et prit le grade de docteur. Ancien adjoint au maire de Rennes, il devint, en 1858, conseiller de préfecture d'Ille-et-Vilaine et donna sa démission en 1863. La même année, il fut élu député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 4<sup>e</sup> circonscription d'Ille-et-Vilaine, par 17323 voix sur 28603 votants. Aux élections générales de mai 1869, il fut réélu, à la presque unanimité, par 24 714 voix sur 24 820 votants. Dans la courte session de juillet suivant, il signa la demande d'interpellation des 116 du nouveau tiers-parti libéral. Maire de Rennes, membre et président du Conseil général. M. de la Guistièrre fut décoré de la Légion d'honneur. Après le 4 septembre 1870, il s'était retiré des affaires publiques, mais aux élections générales d'octobre 1877, il se porta comme candidat officiel et bonapartiste, dans l'arrondissement de Montfort. Il n'obtint que 5936 voix sur 13 666 votants.

**GUIU** (Théodore), homme politique français, né à Perpignan, le 15 février 1797, neveu du conventionnel de ce nom, succéda à son père, comme notaire, se lia avec les chefs du parti libéral et fonda, après 1830, *l'Indépendant des Pyrénées orientales*. Jusqu'en 1848, il fut constamment conseiller municipal de Perpignan et plusieurs fois élu conseiller général. Après la révolution de Février, il fut maire de sa ville natale, puis commissaire de la République dans son département, tandis que son fils, M. Eugène Guiter, âgé de vingt-cinq ans, devenait commissaire de l'Ariège. Aux élections pour la Constituante, M. Guiter obtint, après M. Arago, son beau-frère, le deuxième rang et 34 000 suffrages

sur 36 000 votants. Il vota avec le parti démocratique modéré. Réélu à la Législative, le dernier sur quatre, il combattit la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, éloigné de France, il passa en Savoie, avec son fils.

Aux élections législatives de 1869, M. Guiter fut porté, comme candidat de l'opposition démocratique, dans la 1<sup>re</sup> circonscription de l'Ardèche; il eut au premier tour de scrutin une majorité relative de 248 voix, mais échoua au scrutin de ballottage, avec 12 176 voix contre 15 598, données au général d'Hauteville, candidat officiel. Il fut élu, le 8 février 1871, représentant à l'Assemblée nationale, par le département des Pyrénées-Orientales, le deuxième sur quatre, par 22 562 voix. Il siégea sur les bancs de la gauche et vota contre les préliminaires de la paix. — Il est mort à Paris le 22 mars 1875.

**GUITION** (Gaston-Victor-Edouard), statuaire français, né à La Roche-sur-Yon, le 10 février 1825, et fils d'un notaire, fit ses études classiques dans sa ville natale. Après avoir suivi à Paris des cours de droit et de mathématiques, il obtint de son père la permission d'entrer d'abord dans l'atelier d'un sculpteur nantais, Am. Ménard, puis dans celui de Fr. Rude. Il débuta en 1850 par un groupe représentant *Saint Louis consolant un blessé*, et fit en Italie un long séjour à la suite duquel il exposa au salon de 1857 deux statues en marbre, *Léandre et Au printemps*, étude de jeune fille. Il donna depuis : *le Passant et la Colombe*, bronze, et *l'Attente*, marbre (1861); *Hypathie*, statue de marbre, *Mme de F.*, buste en marbre (1863); *l'Amour de cire*, statue en plâtre (1865), qui reparut en bronze au salon de 1866 et qui, destinée d'abord au Luxembourg, fut plus tard offerte par l'État à la ville de La Roche-sur-Yon; *Alfred de Vigny*, buste en marbre pour le Théâtre-Français (1872), etc., *la Justice protégeant l'innocence*, groupe (1876), etc. M. Guition a exécuté en outre une statue en pierre de *Saint Pierre* pour l'église Saint-Sulpice à Paris (1864), un buste de *Laplace* pour l'École normale (1873), *Eve*, statue de bronze pour le palais des serpents au Jardin des Plantes (1874), *Dibutade*, statue en pierre pour le jardin des Tuileries (1875), *Merlin de Douai*, buste en marbre pour le cabinet du procureur général de la Cour de cassation (1876); *M. Beauné*, médaillon pour l'École de pharmacie (1878), etc. Cet artiste a obtenu une médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1857. Il a traduit de l'italien *les Soupers* du conteur Grazzini. Ayant fait acheter par la Direction des musées la porte Stanga, de Crémone, réédifiée dans les salles de la sculpture au Louvre, il a rendu compte de sa mission dans *la Gazette des beaux-arts* et dans *l'Art*; il a publié dans cette dernière revue un compte rendu de la sculpture au salon de 1876.

**GUIZOT** (François-Pierre-Guillaume), homme d'État et écrivain français, membre de l'Institut, est né à Nîmes, le 4 octobre 1787, d'une honorable famille protestante qui, après avoir souffert de l'intolérance religieuse de l'ancien régime, fut douloureusement atteinte par la Révolution. Son père, avocat distingué, périt sur l'échafaud, le 8 avril 1794. Sa mère alla chercher un refuge à Genève, où le jeune François Guizot se livra à l'étude des littératures et des langues avec autant de passion que de succès. Il vint faire son droit à Paris en 1805, et entra, l'année suivante, comme précepteur chez Stapfer, ancien ministre de la Suisse auprès du gouvernement français. Introduit dans la maison de Suard, il y connut la société littéraire de l'époque, et y rencontra Mlle Pauline de Meulan qui travaillait alors au *Publiciste*.

et qui par reconnaissance pour le concours discret qu'elle avait regu pendant une longue maladie, d'un collaborateur inconnu, qui n'était autre que M. Guizot, consentit, en 1812, malgré la différence de leurs âges, à devenir sa femme. Elle avait quatorze ans de plus que lui, et ses relations avec les chefs du parti royaliste devaient ouvrir à son mari la carrière politique.

Encore simple homme de lettres, M. Guizot, qui avait débuté lui-même dans le *Publiciste*, où ses articles sur les *Martyrs* de Chateaubriand avaient été très remarqués, publiait, à cette époque, son *Nouveau Dictionnaire des synonymes français* (1809, 2 vol. in-8; 5<sup>e</sup> édit., 1859), intelligente compilation des travaux antérieurs sur cette matière; *De l'État des beaux-arts en France et du Salon de 1810* (1811, in-8); *Vies des poètes français du siècle de Louis XIV* (1813, in-8, tome 1<sup>er</sup> et unique); il traduisait de l'auteur allemand Rehfuß *l'Espagne* en 1808 (1812), et éditait, en l'annotant, *l'Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain* de Gibbon (1812 et suiv.), traduite par divers personnages, entre autres Louis XVI, et revue par Mme Guizot. Cette vie laborieuse eut sa récompense en 1812; Fontanes nomma M. Guizot, qui n'avait pas réussi à être admis comme auditeur au Conseil d'État, professeur adjoint et presque aussitôt titulaire d'histoire moderne à la Sorbonne.

A la chute de l'Empire, il devint, sur la recommandation de Royer-Collard, secrétaire général du ministre de l'intérieur, l'abbé de Montesquiou, prépara quelques travaux importants, notamment *l'Exposé de la situation*, présenté aux Chambres, le 12 juillet 1814, le projet de loi sur la presse du 21 octobre, qui servit plus tard de modèle aux ordonnances de Juillet, et l'ordonnance du roi du 17 février 1815, réformant le système général de l'instruction publique. M. Guizot fit aussi partie, avec Mgr Frayssinous, du Comité de censure.

Au retour de l'île d'Elbe, il quitta le ministère de l'intérieur, dès le 20 mars. C'est en le confondant avec son frère, J.-Jacques Guizot, chef de bureau, qu'il s'est établi, sur la foi même du *Moniteur* (14 mai 1815), une version très accréditée, consacrée par l'autorité des principaux historiens de la Restauration, et que nous avons d'abord en partie reproduite. D'après cette version, M. Guizot serait resté encore quelques semaines au ministère, aurait signé oui, comme fonctionnaire, sur le registre des adhésions au rétablissement de l'Empire, puis se serait vu assez brutalement destitué, et aurait alors repris son cours. Ces détails et la note du journal officiel qui les constate se rapportent au frère de M. Guizot, et non à M. Guizot lui-même. Pour lui, il quitta sa chaire pour faire ce voyage de Gand, qui fut, depuis, l'objet de tant de récriminations. On a dit qu'il allait combattre, auprès de Louis XVIII, les conseils des ultra-royalistes.

Revenu en France avec les Bourbons, M. Guizot fut choisi pour secrétaire général de la justice par le ministre Barbé-Marbois, qui, après avoir essayé généreusement de lutter contre les excès de la terreur blanche, se retira du pouvoir à l'occasion des massacres du Midi (10 mai 1816). M. Guizot, sorti du ministère avec lui, redevint presque aussitôt maître des requêtes, en service extraordinaire, puis ordinaire (août 1816), conseiller d'État l'année suivante, et enfin directeur général de l'administration départementale et communale. Royaliste constitutionnel, il écrivit en quelque sorte le manifeste de son parti, sous ce titre : *Du Gouvernement représentatif et de l'état actuel de la France* (1816, in-8; 4<sup>e</sup> édit., refondue, 1821). Dès lors fut fondée, sous l'inspiration

de M. Royer-Collard, secondé par M. Guizot, l'école doctrinaire, qui admettait en principe toutes les libertés compatibles avec l'ordre public, sauf à en ajourner la réalisation. Le langage dogmatique des chefs explique le nom donné à ce parti, qui a subsisté jusqu'à la chute de la monarchie constitutionnelle.

M. Guizot sortit une seconde fois du pouvoir avec le ministère Decazes, à la suite de l'assassinat du duc de Berri (13 février 1820), et redevint professeur et écrivain. Parmi ses publications d'alors, on cite : *Des Conspirations et de la justice politique* (1821, 2<sup>e</sup> édit.) et *Des Moyens de gouvernement et d'opposition dans l'état actuel de la France* (1821, in-8), où, par une tactique ordinaire à l'auteur, le principe d'autorité était soigneusement maintenu et tourné contre le gouvernement qui le compromettait. Au milieu de cette vive polémique contre le ministère de Villèle, M. Guizot avait perdu toutes ses places, moins sa chaire. Son cours fut interdit en 1825. C'est l'époque la plus laborieuse et la plus féconde de sa vie littéraire. Alors parurent : *l'Histoire du gouvernement représentatif* (1821-1822, 2 vol. in-8), simple reproduction de ses leçons; le traité *De la Peine de mort en matière politique* (1822, in-8), où, sans proscrire cette peine même, en matière politique, il montre les dangers de cette arme terrible pour les gouvernements qui l'emploient; *l'Essai sur l'histoire de France*, pour faire suite aux *Observations* de l'abbé Mably (1823, in-8); la *Collection des mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre* (1823 et suiv., 26 vol. in-8), traduite de l'anglais, par divers auteurs, et annotée par l'éditeur; la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, depuis l'origine jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, avec des notes et notices, etc. (1823 et suiv., 31 vol. in-8); *l'Histoire de la révolution d'Angleterre, depuis l'avènement de Charles I<sup>er</sup> jusqu'à l'avènement de Charles II* (1827-1828, 1<sup>re</sup> partie, t. I-II, in-8, 5<sup>e</sup> édit. 1845, 2 vol. in-12), qui devait servir d'introduction à la première des deux collections précédentes; sans parler d'une édition annotée des *Œuvres de Rollin* (1821); d'une révision de la traduction des *Œuvres de Shakespeare*, avec une *Notice biographique et littéraire* (1821), etc., il donnait en outre des articles à divers recueils, dirigeait *l'Encyclopédie progressive* et fondait la *Revue française* (1828). Il était, en même temps, l'un des fondateurs et l'un des membres les plus actifs de la Société : *Aidez-moi, le ciel t'aidera* organisée en vue de défendre l'indépendance des élections.

Le 1<sup>er</sup> août 1827, M. Guizot avait vu mourir sa première femme, qui embrassa le protestantisme sur son lit de mort. Il reçut son dernier soupir en lui lisant un sermon de Bossuet sur l'immortalité de l'âme. C'était Mlle de Meulan qui, sous le nom de Mme Guizot, a écrit tant d'ouvrages estimés, la plupart sous forme de contes, sur la famille et l'éducation. L'année suivante M. Guizot épousa en secondes nocces Mlle Élisabeth Dillon, nièce de sa première femme, qui avait elle-même prévu et pour ainsi dire préparé pour son mari cette autre union. La seconde femme de M. Guizot, morte en 1833, a aussi laissé quelques écrits de littérature et de morale.

Le ministère conciliateur de Martignac rendit à M. Guizot sa chaire à la Sorbonne et sa place au Conseil d'État (1828). Ce fut le moment de sa plus grande popularité. Comme professeur, il composa, avec MM. Cousin et Villemain cet illustre triumvirat qui jeta tant d'éclat sur notre enseignement public, et c'est à son professorat que se rapportent ses ouvrages historiques les plus répandus : son *Cours d'histoire moderne* (1828-1830,

6 vol. in-8); *l'Histoire générale de la civilisation en Europe* (1845, 5<sup>e</sup> édit., in-8; 1846, in-12), et *l'Histoire générale de la civilisation en France* (1845, 5<sup>e</sup> édit., 4 vol. in-8; 1846, 4 vol. in-12). En même temps il était envoyé par l'opposition de Lisieux à la Chambre des députés, où il combattit vivement le ministère Polignac, et vota l'Adresse des 221, en y ajoutant, pour sa part, un commentaire sévère.

Lorsque éclata la révolution de 1830, M. Guizot, arrivé de Nîmes le 26 juillet, se chargea, le 27, de rédiger la protestation des députés, qui témoignait encore du dévouement de la Chambre « pour le roi et son auguste dynastie. » Le lendemain, il se réunissait chez Laffitte à ses collègues, faisait constituer la Commission municipale et était nommé par elle ministre provisoire de l'instruction publique. Il passa, quelques jours après, au ministère de l'intérieur, et, avec une activité incroyable, recomposa tout le personnel de l'administration. Il prit part aussi à la révision de la Charte: il demandait qu'on abaissât à 25 ans l'âge d'éligibilité. Membre du cabinet Laffitte, M. Guizot refusa de s'associer aux tentatives du président, et donna sa démission. Il prêta au ministre Périer tout l'appui des anciens monarchistes constitutionnels, dont il était le chef, et forma ensuite, avec MM. Thiers et de Broglie, le cabinet du 11 octobre 1832, qui ne dura pas moins de quatre ans. Ministre de l'instruction publique, il avait, soit au conseil, soit à la Chambre, dans les affaires générales, une grande influence personnelle, et contribua puissamment au triomphe de la politique de répression, en défendant à la tribune toutes les mesures exceptionnelles ou les ordres rigoureux destinés à la soutenir. Mais il eut l'honneur d'attacher son nom à la plus belle création du dernier règne, celle de l'enseignement primaire. A part tous les travaux nécessaires à la préparation de la loi du 28 juin, qui favorisait l'instruction du peuple en honorant ses plus humbles dispensateurs, il se dévoua résolument à en assurer l'exécution. On ferait avec ses circulaires et ses instructions des volumes dignes de figurer au premier rang de ses œuvres.

Le ministère du 11 octobre s'étant enfin dissous (le 22 février 1836), M. Guizot, après quelques mois de retraite et de silence, accepta de nouveau, le 6 octobre, des mains de M. Molé, le portefeuille de l'instruction publique. Celui de l'intérieur étant venu à vaquer par la retraite de M. de Gasparin, il devint l'objet de la double ambition de MM. Thiers et Guizot, et fit éclater toute leur rivalité. M. Guizot céda, en obtenant, par compensation, les affaires étrangères pour un autre chef doctrinaire, M. de Broglie. Malheureusement, le ministère Molé se constitua définitivement, le 15 avril 1837, en écartant l'un et l'autre, et M. Guizot se jeta avec ardeur dans l'opposition. Réuni, dans la fameuse coalition, aux hommes dont les idées ou les personnes lui répugnaient le plus, il combattit encore, comme autrefois, le pouvoir au nom du pouvoir même, lui reprochant avec éloquence l'affaiblissement du principe d'autorité. Mais cette association pour les besoins du moment avec ses adversaires de la veille et du lendemain l'exposa à de sévères appréciations. C'est alors que le *Journal des Débats* lui disait: « Vous aurez peut-être quelque jour notre appui, mais notre estime, jamais! » Et M. Royer-Collard se séparait de lui en protestant contre de telles tactiques.

Après le triomphe de la coalition et les efforts inutiles du roi, pendant une année, pour constituer un ministère en dehors d'elle, M. Thiers, appelé au pouvoir le 1<sup>er</sup> mars 1840, maintint M. Guizot dans l'ambassade de Londres, à laquelle il avait été nommé le 9 février précédent, en rem-

placement de M. Sébastiani. Sa réputation, sa religion, ses travaux sur l'histoire et la littérature anglaises, la dignité puritaine de ses manières lui valurent, chez les Anglais, de grands succès personnels. Mais l'échec diplomatique le plus complet lui était réservé. La fameuse question d'Orient se trancha, sous ses yeux et à son insu, de la manière la plus injurieuse pour la France. Au moment où se signait sans lui le traité du 14 juillet, qui nous isolait du concert européen, ses déceptions au président du conseil exprimaient encore toutes les espérances propres à l'encourager dans sa politique.

Lorsque M. Thiers dut se retirer devant les craintes que cette politique inspirait au roi, M. Guizot accepta sa succession, au risque de donner lieu à de graves accusations qui ne lui furent pas épargnées. Ce fut même avec le portefeuille des affaires étrangères qu'il prit, sous la présidence nominale du général Soult, la direction du cabinet du 29 octobre, le plus durable, mais le dernier des cabinets de la royauté de Juillet.

Nous ne pouvons suivre M. Guizot pas à pas pendant ces sept années de pouvoir, que signalent au dehors le système de la paix à tout prix, et au dedans la résistance à toute proposition de réforme politique; mais nous devons rappeler, à leurs dates, sans les juger, les principaux actes de son administration qui se trouvent composer toute une période de notre histoire.

Le 15 décembre 1840 s'accomplit la cérémonie du retour des cendres de l'empereur, décrétée sous le ministère de M. Thiers. Au mois d'avril suivant, le cabinet fait voter la loi sur les fortifications de Paris, autre héritage du cabinet précédent. A l'occasion du recensement, des troubles graves éclatent à Toulouse, à Lille, à Clermont; puis l'attentat de Quénisset fait inventer contre un journaliste, M. Dupoty, l'accusation de complicité morale. Au commencement de 1842, M. Guizot obtient pour la première fois le rejet des propositions relatives aux incompatibilités parlementaires, et à l'adjonction des capacités sur les listes électorales, propositions qui doivent être reprises et rejetées tant de fois. Mais il est contraint de céder au sentiment national, dans la question du droit de visite (janvier).

La Chambre des députés, qui ne donne au cabinet de M. Guizot qu'une majorité si peu docile, est dissoute le 12 juin. La nouvelle Chambre est appelée en toute hâte, à la suite de la mort funeste du duc d'Orléans, pour voter, selon les vœux personnelles du roi, la loi organique de régence, qui exclut la veuve du prince au profit du moins populaire de ses frères. Au dehors, la France se relève un instant par la prise de possession des îles Marquises. En 1843, la loi sur les sucres pacifie des intérêts rivaux, et la visite de la reine Victoria au château d'Eu consacre l'alliance avec l'Angleterre. Mais l'occupation de Taïti par Dupetit-Thouars menace « l'entente cordiale; » elle sera désavouée, et le pèlerinage de députés légitimistes à Belgrave-Square (novembre) prépare, pour l'année suivante, une nouvelle agitation. M. Guizot leur fait infliger, dans l'Adresse au roi, une solennelle flétrissure (janvier 1844), et excite ces violents débats au milieu desquels on lui reproche si injurieusement le voyage de Gaud; mais « ces insultes n'arrivent pas à la hauteur de son dédain. » Les députés flétris donnent leur démission et sont tous réélus.

Vient alors l'affaire Pritchard: une indemnité est votée, sinon payée, à ce missionnaire anglais, auteur de mauvais traitements envers les Français de Taïti, pour conjurer une rupture avec la Grande-Bretagne; et les mots insolents de lord Palmerston, qui s'engage « à faire passer la France par

le trou d'une aiguille, » sont livrés aux commentateurs de toute la presse européenne. Le roi rend solennellement à la reine Victoria sa visite (12 septembre). Le même système de concessions à l'égard de la Russie et l'utile intermédiaire de Mme de Liéven contiennent les sentiments hostiles de la cour de Saint-Petersbourg pour les Tuileries dans des termes pacifiques. Les projets de loi sur la liberté de l'enseignement, sans pouvoir être adoptés, sont dès lors un sujet de lutte ardente entre le clergé et l'Université, entre l'Église et l'État. L'organisation des premières grandes compagnies de chemins de fer donne lieu à une fièvre de spéculation dont la presse opposante se fait une arme contre le pouvoir. On en est à peine distrait par les brillants faits d'armes de l'Algérie (Isly, 14 août). L'ambassadeur Lagrenée conclut un traité de commerce avec la Chine (24 octobre) où tous les Européens obtiennent, en 1845, les mêmes avantages que l'Angleterre. Une escadre anglo-française remporte, la même année, auprès de Buenos-Ayres, un avantage signalé sur Rosas (20 novembre), et, au commencement de 1846, les Chambres votent, pour la réorganisation de notre marine militaire, un crédit extraordinaire de 93 millions, dont le ministère, plus pacifique, ne voulait pas.

Cette année est marquée par diverses crises. D'abord les mariages espagnols : le duc de Montpensier épouse l'infante Louise-Ferdinande, et le cabinet du 29 octobre, qui a tant sacrifié à la peur de la guerre, dans les questions d'honneur national, brave, pour la première fois, le mécontentement de l'Angleterre. Puis, les embarras financiers, les inondations de la Loire, la cherté des grains, et, au commencement de 1847, les troubles sanglants de Buzancais. Au milieu de tout cela, les procès scandaleux de malversation et de corruption contre les anciens ministres Teste et Cubières et divers autres personnages jettent sur d'anciens dépositaires du pouvoir une déconsidération qu'une partie de l'opinion publique fait retomber sur le pouvoir même. Cependant l'agitation réformatrice, que le ministère comprime, chez nous, sans l'étouffer, a, depuis l'avènement de Pie IX (16 juin 1846), gagné peu à peu toute l'Europe. L'Italie entière s'est réveillée et a obtenu de ses princes des concessions libérales. La réaction est vaincue avec les Jésuites, en Suisse, dans l'affaire du Sonderbund, malgré les sympathies des gouvernements de France et d'Autriche. L'opposition libérale, croyant que l'opinion publique est pour elle, porte devant le pays la question électorale et parlementaire, par l'organisation des banquets réformatrices dans tous les départements.

Au milieu de tant de complications, M. Guizot, conservant une majorité incertaine, semblait toujours menacé d'une chute prochaine. Tous les organes de la presse l'avaient abandonné; de nouveaux journaux ministériels, *le Globe* et *l'Époque*, étaient créés et, malgré les subventions et toutes les ressources occultes, ne pouvaient se soutenir. Fort de son dévouement à la pensée personnelle du roi, en faveur duquel il opposait à la fameuse maxime constitutionnelle de M. Thiers celle-ci : « le roi règne et gouverne, sauf la responsabilité de ses ministres, » M. Guizot affectait un mépris hautain pour l'opposition et pour les appuis qu'elle comptait dans le pays et paraissait se glorifier de l'impopularité. Renfermer la France électorale dans le cercle le plus restreint, agir sur elle de toute la puissance de l'administration et de toutes les séductions dont elle dispose, composer à son gré une Chambre de fonctionnaires dociles et dévoués, telle semblait être toute la politique intérieure du ministère. Au milieu

du progrès constant du mouvement réformatrice, M. Guizot se voyait personnellement accusé de n'ouvrir aux citoyens jaloux de conquérir des droits politiques, qu'un seul chemin, celui de la fortune, et l'opposition résumait tout son dernier discours aux électeurs de Lisieux dans ces mots : « Enrichissez-vous, » qu'elle séparait de leur correctif : « par le travail. » Les clameurs de la foule contre son nom se mêlaient partout aux cris de « Vive la Réforme. »

On sait le dénouement. La discussion de l'Adresse en réponse au discours de la couronne, dans lequel le cabinet de M. Guizot accusait les « passions aveugles ou ennemies » de l'opposition, souleva des tempêtes. Le grand banquet réformatrice du douzième arrondissement fut résolu et annoncé pour le 22 février. Le ministère refusa de l'autoriser. Une demande, sans effet, de mise en accusation fut formulée contre lui, et la lutte éclata dans les rues de Paris. La garde nationale, écartée d'abord avec défiance, ne parut que pour assister au triomphe de l'émeute, ou pour y aider, en s'associant aux vœux de la foule et à ses colères contre M. Guizot. Celui-ci quitta enfin le pouvoir le 23. Mais il était trop tard : les différents successeurs qu'on lui donna n'eurent pas assez de popularité pour arrêter le mouvement, et, malgré tous les sacrifices, malgré l'abdication du roi et la mise à néant de la loi impopulaire de la régence, le ministère Guizot entraîna la monarchie dans sa chute.

M. Guizot gagna l'Angleterre, pendant que le gouvernement provisoire le mettait en accusation avec ses collègues. La Cour d'appel rendit une ordonnance de non-lieu. Dans l'exil, il reprit la plume du publiciste : il écrivit sa brochure *De la Démocratie en France* (janvier 1849), où l'ancien historien de la civilisation rappelait, en huit chapitres, qu'il comprenait mieux que personne les grandes lois du progrès politique dans les sociétés modernes. Puis, de retour en France, il s'efforça de rentrer dans la vie politique en se portant, dans le Calvados, comme candidat de l'Union électorale aux élections générales pour la Législative. Repoussé, malgré son manifeste intitulé : *M. Guizot et ses amis*, il s'unit néanmoins aux chefs des différents partis hostiles à la République, et devint un des patrons du système de fusion entre les deux branches royales déchues. Depuis ce jour, il ne cessa d'employer ses loisirs à écrire quelques nouveaux ouvrages, à rééditer ses ouvrages anciens et à en extraire, à quelques modifications près, des brochures ou des articles de revue, tels que : *Pourquoi la révolution d'Angleterre a-t-elle réussi ?* (1850, in-8), *Cromwell sera-t-il roi ?* et *Nos mécomptes et nos espérances* (extraits de la *Revue contemporaine*, 1852 et 1855) ; *la Belgique* en 1857, etc. : sortes de factums remplis de récriminations contre la République qui n'était plus, ou de justifications rétrospectives de la politique de fusion monarchique qui n'avait pas réussi à la remplacer.

Pendant les années suivantes l'attitude de M. Guizot fut surtout marquée par ses discours dans des réunions académiques ou autres, plus ou moins étrangères à la politique. Comme directeur de l'Académie française, en 1861, c'est lui qui fut chargé de répondre, le 24 janvier, au récipiendaire, le R. P. Lacordaire. Il vit dans cette situation d'un hérétique recevant un dominicain, un hommage à l'esprit de tolérance qui caractérise les temps modernes. Un peu plus tard (21 avril), président, dans le temple de l'Oratoire, la réunion annuelle d'une société protestante, il se déclara hautement, comme il le fit dans ses écrits du même temps, en faveur du maintien du pouvoir temporel du pape, en di-

sant des derniers événements d'Italie : « Une déplorable perturbation attaque et afflige une portion considérable de la grande et générale Église chrétienne. » Ces déclarations soulevèrent de vives polémiques parmi ses coreligionnaires. Il resta depuis l'un des chefs d'une sorte d'orthodoxie protestante à laquelle les diverses fractions du protestantisme libéral reprochèrent un esprit constant d'intolérance ou même des actes de persécution. Dans le synode général de l'église réformée de France tenue à Paris en juin 1872, M. Guizot affirma une dernière fois ses convictions, et adressa au « modérateur » de l'Assemblée une lettre dans laquelle il remerciait Dieu d'avoir pu témoigner « si près du terme de la vie, son ferme attachement à la foi chrétienne et sa confiance dans cette réunion. »

Retiré en Normandie pendant la guerre de 1870, M. Guizot adressa au *Times* et à M. Gladstone diverses lettres plus patriotiques que pratiques, soit pour conseiller au gouvernement de la Défense de réunir au plus tôt une Assemblée constituante, soit pour solliciter le cabinet de Saint-James de protester contre les exigences de la Prusse au moment de l'armistice. On remarqua également plusieurs autres lettres où il rendait justice à son ancien adversaire, M. Thiers. Mais l'attention de la presse et du public fut surtout excitée par un incident académique dont les conséquences influèrent tristement sur les dernières années de l'illustre vieillard. M. Emile Ollivier ayant lu, devant la commission nommée à cet effet, son discours de réception où il traitait l'adresse des 221 de coup d'État parlementaire et faisait l'éloge de Napoléon III, M. Guizot protesta, en rappelant, dans l'animation de la discussion, l'expression fameuse de « cœur léger, » tant reprochée à son collègue (26 février 1874). Les feuilles bonapartistes firent grand bruit de l'incident et rappelèrent M. Guizot à la reconnaissance, en évoquant le souvenir d'un don ou prêt de 50 000 francs, fait à son fils par Napoléon III, en 1855. L'ancien homme d'État qui avait jusqu'alors ignoré cette dette, voulut aussitôt l'acquitter, et à cet effet fit vendre aux enchères publiques un tableau de Murillo (*El Pastorcito*) que lui avait offert la reine Marie-Christine et qui fut adjugé, pour 120 000 francs, à M. de Greffulhe. L'ex-impératrice refusa les offres de remboursement faites par M. Guizot, et celui-ci dut s'adresser aux tribunaux pour contraindre la liste civile à cette acceptation (mai 1874-janvier 1875).— L'instance était encore pendante, lorsque M. Guizot, dont la santé s'affaiblissait graduellement, s'éteignit au Val-Richer, près de Lisieux, le 12 octobre 1874. Il put faire à ses petits-enfants de suprêmes adieux : « Servez le pays, leur dit-il, la tâche est rude parfois, mais servez-le bien. »

M. Guizot avait depuis plusieurs années entrepris une publication considérable, *l'Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, développement des leçons orales qu'il leur avait longtemps données. Après la publication du premier volume, l'Institut lui décerna à l'unanimité le prix biennal de 1871, et l'auteur, en retour, offrit à l'Académie française la fondation d'un prix triennal de 3000 francs à décerner au meilleur ouvrage publié dans les trois années précédentes, soit sur l'une des grandes époques de la littérature française, soit sur la vie et les œuvres d'un de nos grands écrivains. Il put pousser sa nouvelle œuvre historique jusqu'à la Révolution (1870-1875, 5 vol., gr. in-8, illustré) : le dernier volume fut rédigé, d'après son plan et ses notes, par sa fille, Mme de Witt, qui put même, en recueillant ses leçons, lui donner une suite, de 1789 à 1848 (1877-79, tom. I-II, même format).

Comme orateur, M. Guizot a porté à la tribune parlementaire et dans sa chaire la même élévation de langage et le même ton d'autorité. Il avait bien ses jours d'emportement, comme lorsqu'il tonnait, le 11 août 1831, contre « le parti républicain, le *caput mortuum* de tout ce qui a vécu chez nous de 89 à 1830, la queue, la mauvaise queue de notre révolution, l'animal immonde qui vient traîner sur les places publiques sa face dégoûtante et y exposer les ordures de son âme. » En général, il avait plus de goût et moins de violence. Son geste était simple et noble, sa parole, ferme plutôt que colorée, et la roideur impérieuse de sa personne semblait émaner d'un sentiment d'infaillibilité. Dans des ténèbres diverses il portait une égale puissance d'affirmation. Mêmes qualités et mêmes défauts dans son style. Historien ou philosophe, il imposait, plus qu'il ne les démontrait, les résultats de ses méditations ou de ses recherches. Ses ouvrages historiques, qui sont encore ses meilleurs titres littéraires, ont été, dans les dernières années, l'objet de vives critiques. A part les reproches adressés à la forme qui a paru manquer de souplesse, de grâce et d'ampleur, on s'est plaint de trouver au fond de ses livres un excessif amour des généralités, la substitution aux faits de lois arbitraires, et, par un genre nouveau de fatalisme, le développement complaisant de rôles imposés d'avance aux races et aux nationalités.

M. Guizot appartenait à l'Institut de France à trois titres : il était entré successivement à l'Académie des sciences morales et politiques (section d'histoire) lors de sa réorganisation, en 1832 ; à celle des inscriptions et belles-lettres, comme successeur de Dacier, en 1833, et enfin à l'Académie française, en 1836, en remplacement du comte de Tracy. Grand-croix de l'ordre de la Légion d'honneur, depuis le 27 avril 1840, il avait le même rang dans une foule d'ordres étrangers (Belgique, Brésil, Danemark, etc.)

Aux ouvrages de M. Guizot que nous avons déjà cités, nous devons encore ajouter : *Washington* (1841, in-18), servant d'introduction à la publication suivante : *Vie, correspondance et écrits de Washington* (1839-40, 6 vol. in-8, avec atlas et planches) ; *Méditations et études morales* (1851, in-8 ; 3<sup>e</sup> édit. 1855), recueil d'anciens fragments ; *L'Amour dans le mariage* (1855, in-16, *Bibliothèque des chemins de fer*), épisode de la vie de lady Russell ; *Guillaume le Conquérant* ; *Édouard III et les bourgeois de Calais* (in-16, même collection) ; *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps* (1858-1868, tom. I-IX, in-8) ; *L'Église et la société chrétienne* en 1861 (1861, in-8) ; *Discours académiques*, etc. (1861, in-8) ; *Histoire parlementaire de France, recueil complet des discours prononcés dans les chambres de 1819 à 1848* (1863, tom. I-V) ; *Trois générations* (1861, in-8), servant d'introduction à l'ouvrage précédent ; *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne* (1864, in-8) ; *Méditations sur l'état actuel de la religion chrétienne* (1865, in-8) ; *Mélanges biographiques et littéraires* (1868, in-8) ; *la France et la Prusse responsables devant l'Europe* (1868, in-18) ; *Mélanges politiques et historiques* (1869, in-8) ; *les Vies des quatre grands chrétiens français* : I, Saint Louis ; II, Calvin (1873, in-8) : le second volume n'a pas été publié, etc.

GUIZOT (Maurice-Guillaume), littérateur français, second fils du précédent, né à Paris, le 11 janvier 1833, fit avec succès ses classes au collège Bourbon (lycée Bonaparte), suivit les cours de droit et prit le diplôme de licencié en 1857. Il attira de bonne heure l'attention sur lui par une publication couronnée par l'Académie fran

caise en 1853 : *Ménandre, étude historique sur la comédie et la société grecques* (1855, in-8 et in-18). Chargé, en 1866, comme suppléant de M. de Loménie, de la chaire de langue et de littérature françaises modernes au Collège de France, il fut nommé professeur titulaire de langues et littératures d'origine germanique, en remplacement de Ph. Chasles, le 4 février 1874. Il était entré, en outre, en 1871, au ministère de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, comme chef de la division des cultes non catholiques. Après la mort de son père, M. G. Guizot reprit en son nom les offres faites à la liste civile de l'ex-impératrice pour le remboursement des 50 000 francs que lui avait fait remettre Napoléon III en 1855 (voir l'article précédent) et ne put les faire accepter de M. Rouher, agissant au nom de l'ex-souveraine. M. G. Guizot a été décoré de la Légion d'honneur le 12 décembre 1876.

**GURLITT** (Louis), paysagiste danois, né à Altona, le 8 mars 1812, eut pour maîtres son père, puis Gensler de Hambourg et Bendixen, et visita le Danemark, la Suède et la Norvège. En 1837, il se rendit à Munich et dans l'Italie septentrionale, et fut, à son retour à Copenhague, élu membre de l'Académie danoise. Après de nouveaux voyages, dans le midi de l'Europe, il se fixa à Vienne, où il a épousé en troisièmes noces la sœur de la célèbre Fanny Lewald (1847). Il visita encore l'Italie en 1855, la Grèce en 1858, et se fixa aux environs de Gotha, faisant des excursions artistiques dans le Holstein, le Portugal et l'Espagne. En 1873, il passe à Dresde.

La plupart des grands paysages de M. Gurlitt appartiennent au roi Christian VIII, ou au musée de Copenhague. On cite, en outre : *Lac de Côme*, au roi de Hanovre ; *Vue de Palerme*, à l'impératrice douairière de Russie ; *L'Embouchure du Cattaro*, à l'archiduchesse Sophie d'Autriche, *Rosate, dans les montagnes de la Sabine* (1856), gravée dans le journal français *l'Illustration*.

**GURLT** (Ernest-Frédéric), vétérinaire allemand, né le 15 octobre 1794, à Drentkau, près Grünberg, en Silésie, étudia la médecine à Berlin, y reçut, en 1819, son diplôme de docteur, et devint, à l'École vétérinaire, répétiteur, professeur et directeur technique (1849). En 1850, il fut nommé conseiller intime de médecine.

Nous citerons de M. Gurlt : *Manuel d'anatomie comparée des animaux domestiques* (Handbuch der vergleichenden Anatomie der Hausauegethiere ; Berlin, 1822, 2 vol. ; 3<sup>e</sup> édit., 1843-1844, avec un atlas de 150 planches. Supplément, 1848, 25 planches) ; *Anatomie pathologique des animaux domestiques* (Lehrbuch der pathologischen Anatomie, etc., 1837 ; 2<sup>e</sup> édit., 1847). Il a rédigé en outre, avec M. Hartwig, le *Magasin universel de science vétérinaire*.

Son fils, le docteur Ernest GURLT, né à Berlin, le 13 septembre 1825, agrégé à la Faculté de médecine de cette ville, a publié : *Recherches d'anatomie pathologique comparée des maladies des articulations* (Beitrag zur vergleich. patholog. Anatomie der Gelenkrankheiten. Berlin, 1853) ; *De Quelques difformités du bassin humain causées par des maladies des articulations* (Ueber einige durch Erkrankung der Gelenkverbindungen verursachte Misstaltungen des menschlichen Beckens ; Berlin, 1854), etc.

**GUTIERRES** (Garcia), auteur dramatique espagnol, né à Chiclana, en 1812, fut appelé par le sort, en 1832, à faire partie des régiments levés à Madrid contre don Carlos. Trop pauvre pour se racheter, il venait précisément de tirer le numéro 1,

quand il présenta sa première pièce, *Il Trovatore*, au théâtre del Principe. Le succès de ce drame, qui a fourni plus tard le libretto du chef-d'œuvre de M. Verdi, fut prompt et complet. L'auteur put payer un remplaçant et se livrer dès lors entièrement à la carrière du théâtre. Il partit, en 1844, pour l'Amérique et séjourna d'abord à Cuba, puis au Mexique. Revenu en Espagne, il fut chargé d'une mission financière à Londres et continua de travailler pour le théâtre. Parmi ses autres pièces, qui firent de lui un des auteurs dramatiques les plus goûtés de l'Espagne, on cite : *el Page, el Rey Monge, Magdalena*.

**GUTIERREZ DE LA VEGA** (José), homme politique, publiciste et savant espagnol, né à Séville le 24 août 1824, étudia la philosophie et la médecine, écrivit dans quelques journaux spéciaux, et dès l'âge de vingt-deux ans devint le rédacteur en chef d'un journal politique, *l'Indépendant de Séville*. Peu après, il fonda une feuille littéraire, *la Giralda*, vint à Madrid et fit partie de la rédaction du journal politique, le *Populaire*, organe conservateur. En 1849, il accompagna à Rome le corps expéditionnaire espagnol, en qualité d'historiographe. A son retour, il publia un *Voyage en Italie avec l'armée italienne*, qui fut traduit en italien. En 1852, M. Gutierrez de La Vega revint aux publications médicales. Il fonda le *Héraut Médical*, dirigea la section de médecine de la *Bibliothèque universelle* à laquelle il donna un grand nombre d'ouvrages anciens et modernes. Il fonda ensuite la *Bibliothèque du Héraut Médical*, où il inséra également de nombreux ouvrages étrangers sur la médecine.

En 1854, entraîné par les nouveaux mouvements politiques de l'Espagne, M. Gutierrez de La Vega fonda le journal constitutionnel, le *Lion Espagnol*. L'année suivante, sous le ministère Espartero et O'Donnell, il fut emprisonné pendant trois mois et ne fut mis en liberté que sur un décret des Cortès le déclarant innocent. Il fut nommé député en 1857 et vota avec les conservateurs monarchistes. En 1864, lorsque le parti modéré revint au pouvoir, il fut réélu aux Cortès et accepta le gouvernement de la province de Grenade. Il fonda alors la *Bibliothèque des écrivains grenadins depuis la civilisation arabe jusqu'à nos jours*. Le maréchal Narvaez, devenu chef du cabinet, le nomma gouverneur de la province de Madrid, haute position dont il profita pour encourager la publication de la *Bibliothèque des auteurs dramatiques grecs*. Peu après, il obtint la direction générale des loteries, mais il donna sa démission à la chute du ministère Narvaez et reprit la direction du *Lion Espagnol* dont il était propriétaire.

**GUTZKOW** (Charles-Ferdinand), écrivain et poète dramatique allemand, né à Berlin, le 17 mars 1811, fit de brillantes études dans cette ville et remporta un prix académique pour une dissertation de théologie, *De Diis fatalibus*. La révolution de 1830 le lança, à dix-neuf ans, dans la politique ; il donna successivement plusieurs ouvrages, où une satire fine et mordante cachait les théories les plus avancées. Le *Forum de la critique* (Forum der Journalliteratur) ; les *Lettres d'un fou à une folle* (Briefe eines Narren, etc.), *Maha Guru, histoire d'un Dieu* (Stuttgart, 1833, 2 vol.), roman fantastique où il acceptait les dernières conséquences des écrits de J. J. Rousseau, lui firent auprès des conservateurs une réputation d'homme dangereux. Mais l'apôtre des doctrines nouvelles, M. Menzel le défendit et l'associa à la rédaction de sa *Gazette littéraire*. C'est alors qu'il publia : *Nouvelles* (Novellen ; Hambourg, 1833,



2 vol.); *Soirées* (Soireen, 1835, 2 vol.); *Caractères publics* (Oeffentliche Charaktere, 1835), courtes esquisses dont le style fit le succès.

Son entrée dans la *Jeune Allemagne* dont M. Menzel affectait de se séparer, porta une première atteinte à l'accord qui les unissait. Ils rompirent tout à fait, lorsque M. Gutzkow prit la direction du journal le *Phénix*. Sa *Préface aux Lettres sur la Lucinde de Fr. Schlegel*, par Schleiermacher, et sa brochure intitulée *Wally* (Manheim, 1835), toutes deux dirigées contre la révélation, excitèrent des poursuites. Tous les ouvrages de son parti furent prohibés; lui-même fut traduit devant le tribunal aulique de Bade, et condamné à trois mois d'emprisonnement. Loin de se ralentir, M. Gutzkow publia, la même année, un *Essai sur la philosophie de l'histoire* (Zur Philosophie der Geschichte; Manheim, 1836), et en opposition à la *Littérature allemande* de Menzel, ses *Essais sur l'histoire de la littérature moderne* (Beitraege zur Gesch. der neusten Literatur; Stuttgart, 2 vol.), sans compter *Gœthe et les deux siècles* (Gœthe im Wendepunkt Zweier Jahrhunderte; Berlin); puis trois romans : *Séraphine*; *le Bonnet rouge* et *le Capuchon* (die rothe Mütze und die Kapuze; Hambourg, 1838); *Blasé-dow et ses fils*, (1839); une foule d'articles critiques : *Dieux, héros, et Don Quichotte* (Götter, Helden, dom Quixote, 1838).

Mais c'est surtout comme poète dramatique que M. Gutzkow eut le plus de réputation. Il a fait jouer avec succès sur presque toutes les scènes de l'Allemagne un assez grand nombre de drames romantiques et de tragédies historiques : *Néron* (1835); *le Roi Saül* (1839); *Richard Savage* (même année), *Werner, ou le Cœur et le Monde* (1840), *Patkul* (1841), *Outfried* (1854), etc.; puis des comédies : *l'École des riches* (1841), *l'Original de Tartuffe* (1847), *Queue et glaive* (Zopf und Schwert, 1844), le plus populaire de ses ouvrages comiques, etc. Ses œuvres dramatiques réunies en deux volumes dès 1842 contiennent aussi quelques pièces qui n'ont pas été jouées. La même année parurent encore de M. Gutzkow : les *Lettres de Paris* et les *Oeuvres mêlées*. Il a donné de 1850 à 1852 un grand roman en 9 volumes : *les Chevaliers de l'esprit* (die Ritter vom Geiste; 4<sup>e</sup> edit., 1865), puis *la Diaconesse* (die Diakonissin; Francfort, 1855), où le récit ne sert que de cadre à l'exposition de ses idées philosophiques et religieuses; *l'Enchanteur de Rome* (der Zauberer von Rom; Leipzig, 1859-1861, 9 vol., 3<sup>e</sup> edit. 1863), présentant le double tableau de la situation du catholicisme et du protestantisme contemporains, etc. Il faut citer aussi un volume autobiographique : *Souvenirs de jeunesse* (Aus der Knabenzeit; Francfort, 1852). De 1862 à 1864, M. Gutzkow fut secrétaire de l'Institut de Schiller à Weimar. — Il est mort à Sachsenhausen près Francfort, le 16 décembre 1878.

**GUYARD** (Auguste), littérateur français, né à Frottey-lès-Vesoul (Haute-Saône), en 1808, dirigea quelque temps l'Institution Sainte-Anne, près Vesoul, et vint en 1837 à Paris, où il se fit l'un des plus zélés partisans de la méthode Jacotot. En 1844, il alla rédiger à Roanne *l'Echo*, puis *le Progrès de la Loire*, encourut deux mois de prison à la suite d'une *Pétition* relative au droit au travail et prit, en 1847, la rédaction en chef du *Bien public*, à Mâcon. L'année suivante, il fondait, aux Tuileries, le club de la Conciliation démocratique. En 1850, il alla habiter, avec sa famille, la colonie de Saint-Just (Haute-Loire), dont il dirigea pendant peu de temps les tentatives d'apropos socialistes. Il a fondé, dans des conditions très-originales, l'Académie communale de

Frottey-lès-Vesoul, en faveur de laquelle des fêtes furent données à Paris.

Nous citerons de M. Guyard : *Jacotot et sa méthode* (3<sup>e</sup> edit. 1840); *le Trésor des ignorants et des pauvres* (1840); *Paul, ou l'Athée conséquent* (1850); *Des droits et des devoirs au point de vue de l'absolu* (1850, in-18); *les Fils de la fée noire* (1852, in-18); *Guide des gens du monde dans le choix d'une médecine* (1857, in-18); *Quintessences générales* (même année, in-18); *le Grec et le latin appliqués au français, à l'usage des mères de famille*, etc. (1859, in-18); *Lettres aux gens de Frottey* (1863-1867, liv. 1 à 12), etc.

**GUYARD-DELALAIN** (Augustin-Pierre), député français, ancien avocat, quitta le barreau pour l'industrie. Blessé, en juin 1848, en attaquant une barricade à la tête d'une compagnie de la garde nationale, il fut décoré par le général Cavaignac le 23 août suivant. Dévoué à la politique de l'Élysée, il fut un des membres les plus actifs du comité bonapartiste qui organisa le pétitionnement pour la révision de la Constitution, et, dès le 3 décembre 1851, fit paraître dans les journaux, son adhésion formelle au coup d'État. Sous les auspices du gouvernement, il devint, en 1852, député de la 1<sup>re</sup> circonscription de la Seine, et fut réélu en 1857. M. Guyard-Delalain a été décoré de la Légion d'honneur.

**GUYHO** (Corentin-Léonard-Marie), député français, fils d'un conseiller à la Cour de cassation, né à Jonzac (Charente-Inférieure), le 7 juin 1844, étudia le droit et fut reçu docteur. Il se présenta, comme candidat républicain, aux élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, dans l'arrondissement de Quimperlé (Finistère). Il engagea avec son concurrent, M. du Couëdic, ancien député officiel de l'Empire, une lutte très vive; les deux adversaires déferèrent mutuellement aux tribunaux leurs affiches, et M. Guyho fut condamné, la veille du scrutin, à cinq jours de prison et à mille francs d'amende pour « laceration d'affiches et difflamation. » Il n'en fut pas moins élu par 5229 voix; son adversaire en avait obtenu 3194. Il appela du jugement rendu, et la Cour de Rennes, par un arrêt en date du 3 mars 1876, déclara la condamnation « nulle et non avenue » et « essentiellement irrégulière. » A la Chambre, M. Guyho fit partie du centre gauche, prit la parole plusieurs fois, demanda notamment le retour aux tribunaux de droit commun pour les crimes et délits commis à l'occasion de l'insurrection du 18 mars 1871, et attaqua vivement les conseils de guerre (septembre 1876). Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il échoua aux élections du 14 octobre suivant, avec 4652 voix, contre 5533 obtenues par M. Lorois, candidat officiel, énergiquement soutenu par l'administration. L'élection de ce dernier ayant été invalidée, M. Guyho se représenta et fut élu, le 5 mai 1878. Lors de la validation de son élection, le rapporteur mit en cause le président du tribunal civil de Quimperlé qui riposta par une lettre offensante pour M. Corentin-Guyho; celui-ci adressa aussitôt au ministre de la justice une demande d'autorisation de poursuites contre ce magistrat (décembre 1878) qui fut condamné à 800 francs d'amende par la Cour de Rennes.

M. Corentin-Guyho a publié : *l'Armée, son histoire, son avenir*, etc., à Rome, en France, aux États-Unis (1870, in-8), et dans la *Revue pratique du droit français : Du Mode de recrutement du Sénat de la République française* (1873), étude qui a été tirée à part.

**GUYON** (Émilie-Honorine GUYON, dame), actrice française, née à Brazey-en-Plaine (Côte-d'Or), le 2 octobre 1821, était cousine germaine de l'acteur Guyon, sociétaire des Français, qui la fit débiter au théâtre de la Renaissance dans *la Fille du Cid*, en 1840, et qui l'épousa peu après; elle sortait alors du Conservatoire, dont elle avait suivi les cours de 1838 à 1839. Elle joua quelque temps aux Français, passa ensuite aux scènes du boulevard et fit partie, de 1846 à 1857, du personnel de l'Ambigu et de la Porte-Saint-Martin, où elle tint les grands rôles. En 1858, Mme Guyon fut appelée à remplir les rôles tragiques à la Comédie-Française, dont elle devint, la même année, sociétaire. Veuve en 1850, elle avait épousé, en 1861, un industriel, M. Mathieu-Plessy, frère de Mme Arnould Plessy. — Elle est morte à Paris, le 18 février 1878.

**GUYOT** (Émile), médecin français, député, né à Saint-Dizier (Haute-Marne), le 13 mai 1830, étudia la médecine, fut reçu docteur en 1853 et s'établit à Saint-Georges-de-Reneins (Rhône). Conseiller d'arrondissement de Villefranche, il fut porté candidat à l'Assemblée nationale, conjointement avec M. Ranc, dans une élection partielle du département du Rhône, et élu, le 11 mai 1873, par 88 126 suffrages. Il siégea sur les bancs de l'extrême gauche, prit utilement la parole dans les discussions des questions d'impôts et vota l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876, pour la nouvelle Chambre des députés, M. Guyot se présenta dans la 1<sup>re</sup> circonscription de l'arrondissement de Villefranche et fut élu par 12 995 suffrages, contre 5275 données à M. Humbelot, son concurrent. Il fit partie du groupe de l'extrême gauche, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Le 14 octobre suivant, il fut réélu par 13 722 voix contre 5078 obtenues par le candidat officiel.

**GUYOT-LAVALINE** (N....), sénateur français, est né à Vic-le-Comte (Puy-de-Dôme), le 15 juillet 1827. Il se fit connaître de bonne heure par ses idées démocratiques, et fut, en 1865, révoqué des fonctions de maire, de sa ville natale, qu'il reprit en 1871. Conseiller général, pour le canton du même nom, depuis 1856, il en fut choisi pour vice-président en 1874. Après avoir contribué pour une grande part à répandre les idées républicaines dans le département du Puy-de-Dôme, il fut choisi pour candidat dans une élection sénatoriale partielle et élu le 8 janvier 1879, par 372 voix sur 568 votants. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine.

**GUYOT-MONTPAYROUX** (Léonce), homme politique français, député, né à Brioude (Haute-

Loire), le 14 janvier 1839, étudia le droit et fut reçu licencié en 1857. Attaché, l'année suivante, au cabinet du ministre de l'intérieur, il fut obligé de donner sa démission, à la suite des élections de 1863, pour avoir publié une brochure intitulée *l'Opposition libérale*. Appelé par le prince Napoléon aux fonctions de secrétaire du jury de l'Exposition universelle de 1867, il se retira par suite de dissentiments avec M. Rouher. Il entra alors au journal de M. Émile de Girardin, *la Liberté*, qu'il quitta l'année suivante pour fonder, à Brioude, le journal *l'Indépendant*. Candidat de l'opposition libérale aux élections de mai 1869, dans la 2<sup>e</sup> circonscription de la Haute-Loire, il fut élu, au deuxième tour de scrutin, par 18 946 voix, contre le candidat officiel, le baron de Romeuf. Il siégea au centre gauche, recommanda l'abstention lors du plébiscite et vota contre la guerre.

Après le 4 septembre 1870, il se prononça pour la convocation immédiate d'une Assemblée nationale et se rendit dans son département, où sa candidature, vivement combattue par le préfet de la Défense nationale, ne réunit, aux élections du 5 février 1871, que 11 615 voix. Nommé consul à Pesth (Hongrie), par M. Thiers, en juillet 1872, il abandonna ce poste, pour combattre la coalition monarchiste de l'Assemblée et écrivit dans le journal *le Soir*, qu'il quitta, en septembre 1873, quand ce journal devint l'organe officiel du cabinet du 24 mai. Il acquit alors la propriété du *Courrier de France*. Aux élections du 20 février 1876, il se porta candidat dans la 1<sup>re</sup> circonscription du Puy, sous le patronage de MM. Thiers et Ricard, et échoua, le 5 mars, au scrutin de ballottage avec 5686 suffrages, contre M. de Miramon-Fargues qui fut élu avec 300 voix de majorité. Dans l'intervalle du premier au second tour de scrutin, des insinuations calomnieuses avaient été portées contre M. Guyot-Montpayroux, à raison de ses fonctions de secrétaire de l'Exposition universelle de 1867; il déposa une plainte contre l'auteur de ces bruits, M. Assézat de Bou-teyre, ancien magistrat, mais le tribunal du Puy se déclara incompetent. L'élection de son concurrent ayant été invalidée par la Chambre, à la suite de nombreuses protestations, M. Guyot-Montpayroux se représenta et fut élu, le 21 mai 1876, par 7256 voix, contre 5140 obtenues par M. de Miramon-Fargues. Il prit place au centre gauche et vota avec la majorité républicaine de la Chambre. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Réélu, le 14 octobre suivant, par 7637 voix, contre 7372 obtenues par le même concurrent, M. Guyot-Montpayroux fut frappé d'une maladie cérébrale, à la fin du même mois, et ne put siéger. Il avait été conseiller général de la Haute-Loire pour le canton de Brioude, à la fin de l'Empire.

## II

**HACHETTE** (Jean-Georges), libraire français, né à Paris le 28 février 1838, est le second fils du célèbre éditeur Louis Hachette, le fondateur de la maison de librairie qui porte son nom. Il fit ses études au lycée Louis-le-Grand, suivit les cours de l'École de droit et fut reçu licencié en 1861. Associé en 1863, à son père et à ses beaux-frères, MM. Bréton et Émile Templier et plus tard à ses neveux, MM. Fourret et Armand Templier, il fut spécialement chargé des publications relatives aux sciences et à la géographie. Juge au tribunal de commerce de Paris, il était

président du Cercle de la librairie et de l'imprimerie, en 1878, et fut membre du comité d'installation de la classe de la librairie à l'Exposition universelle. Il a été décoré de la Légion d'honneur, à la suite de l'Exposition universelle de Vienne, le 7 juillet 1874.

La librairie Hachette, sous l'impulsion collective de la famille de son fondateur, n'a cessé de se développer dans les diverses voies que celui-ci lui avait ouvertes, et l'Exposition universelle de 1878 a mis au jour tous les accroissements qu'elle avait reçus dans les douze dernières années. Con-

servant à l'enseignement public un rang conforme à la devise adoptée par son premier chef (*Sic quoque docebo*), elle a continué de faire appel aux membres les plus distingués de l'Université et de l'Institut, pour multiplier, à tous les degrés, les publications scolaires en rapport avec les progrès ou les besoins nouveaux. À l'enseignement primaire, voué de nos jours à une complète transformation, elle a donné un immense choix d'ouvrages théoriques et pratiques secondant les efforts des maîtres pour l'amélioration des méthodes et leur intelligente application; au vieil enseignement secondaire classique, elle a fourni les instruments d'un rajeunissement nécessaire dans une foule de livres mis au niveau de l'esprit et de la philologie modernes, embrassant à la fois les lettres et les sciences, les langues anciennes, sagement restituées à l'intégrité de leurs textes, et les langues vivantes étudiées tour à tour dans leurs monuments littéraires et dans la pratique des relations internationales.

Un enseignement intermédiaire étant créé sous le nom d'enseignement spécial, la librairie Hachette l'a doté, dès le début, de tout un ensemble de livres de classes propres à assurer son utile fonctionnement; elle lui a créé, en 1879, un organe périodique particulier, la *Revue de l'enseignement secondaire spécial et professionnel*, comme elle avait fondé, dès l'origine, pour nos écoles primaires, un journal, le *Manuel général de l'instruction primaire*, resté l'auxiliaire de tous leurs progrès.

L'enseignement supérieur et la littérature générale ont eu leur part dans ces efforts. Indépendamment des éditions classiques savantes qui s'adressent également aux professeurs et aux lettrés du monde, de grandes publications littéraires, historiques, scientifiques ont été entreprises dans l'intérêt des hautes études. De beaux travaux de linguistique, d'érudition, de critique, d'histoire littéraire, d'archéologie, de philosophie, d'économie politique, etc., les uns déjà offerts au public dans les cours des facultés ou dans les grands recueils périodiques, les autres entrepris sur l'initiative des éditeurs eux-mêmes, sont venus se classer, sous des formats divers, dans les collections de la maison, et le nombre en est devenu si considérable que, sans essayer d'en rappeler ici les titres, nous ne pouvons qu'énumérer très incomplètement les noms des auteurs : Edm. About, Am. Achard, P. Albert, Baudrillart, F. Baudry, Berger, Claude Bernard, Boissier, Bossert, Bréal, Carapanos, Caro, Cherbuliez, Cournot, Demogot, Deschanel, Desjardins, Despois, Max. Du Camp, Duruy, F. Fabre, Fluguier, Fustel de Coulanges, Ch. Garnier, J. Girard, Guizot, Hauréau, Himly, Hœfer, Jacquemart, La Guéronnière, Lamartine, de Laveleye, Lenient, Marmier, Martha, Maspéro, Montégut, Papillon, Patin, Perrens, Perrot, J. Quicherat, C. Roussel, P. de Saint-Victor, H. Taine, Wallon, Fr. Wey, Würtz, etc., etc. À côté des livres originaux des auteurs français, la librairie Hachette a suscité ou accueilli la traduction d'œuvres étrangères remarquables ou utiles, soit de travaux d'érudition, comme la *Grammaire comparée* de Bopp, soit de monuments d'une littérature, comme les *Œuvres complètes* de Schiller, de Shakespeare, soit d'ouvrages d'imagination morale et intéressants, comme les 100 volumes de sa *Collection des meilleurs romans étrangers*. Ces derniers ont contribué, avec les livres français d'une lecture facile, à approvisionner les 540 dépôts de la « Bibliothèque des chemins de fer ».

Entre les collections de la maison Hachette qui intéressent le plus la littérature, une mention à part est due à celle des *Grands Écrivains de la*

France qui, sous la direction de M. Ad. Regnier, reproduit les œuvres de Corneille, de Racine, de Molière, de Malherbe, de M<sup>me</sup> de Sévigné, de La Rochefoucauld, de La Bruyère, etc., etc., avec ce respect du texte, cette richesse d'éclaircissements et de documents, réservés jusqu'ici par l'érudition aux éditions des classiques anciens.

Il faut aussi mettre au premier rang des services littéraires honorant la librairie la publication de cette série de *Dictionnaires*, qui a commencé avec les ouvrages si populaires de Bouillet et à laquelle appartiennent, outre notre *Dictionnaire des Contemporains* et notre *Dictionnaire des littératures*, le *Dictionnaire de la langue française*, de Littré, qui prime tous les autres, puis les savants et utiles *Dictionnaires*, consacrés par L. Lalanne à l'*Histoire de France*, par Ad. Franck aux *Sciences philosophiques*, par Sonnet aux *Mathématiques appliquées*, par Würtz à la *Chimie*, par H. Baillon à la *Botanique*, par Ad. Joanne à la *Géographie de la France*, par Vivien de Saint-Martin à la *Géographie universelle*, par Daremberg et Saglio aux *Antiquités grecques et romaines*, etc.

Deux branches spéciales de la librairie moderne ont pris, tant à l'étranger qu'en France, un développement extraordinaire auquel la maison Hachette a particulièrement contribué : ce sont les publications géographiques et les livres illustrés. Pour la géographie, elle ne s'est pas contentée de renouveler et de compléter sa collection, déjà si riche, des *Guides-Joanne*, en donnant une série d'itinéraires nouveaux pour la France et pour l'étranger, d'enrichir sans cesse du récit d'excursions pittoresques ou aventureuses son splendide journal de voyages, le *Tour du monde*, fondé en 1860, ou de donner pour commentaire au *Dictionnaire de géographie* de M. Vivien de Saint-Martin, l'*Atlas* le plus perfectionné; elle a édité, avec une richesse croissante de cartes, de dessins et de gravures, les relations originales des grandes expéditions accomplies, pendant ces dernières années, dans les parties les plus inconnues de la terre, par les Baker, les Cameron, les Fr. Garnier, les Livingstone, les Marcoy, les Rousselet, les Stanley, etc. Elle a traité avec le même luxe typographique les descriptions consacrées aux contrées voisines par des écrivains ou des artistes : *Rome* par Fr. Wey, *l'Italie et la Suisse* par J. Gourdault, *l'Espagne* par le baron Davillier, les *Bords de l'Adriatique* par Ch. Yriarte, etc.; enfin, dans une publication d'ensemble, la *Nouvelle géographie universelle* de M. Elisée Reclus, elle s'est associée aux efforts de la science pour transformer, par l'union de l'observation et de la philosophie, la connaissance du monde.

À côté de ces publications géographiques, qui tiennent déjà leur rang parmi les beaux livres illustrés, devenus l'orgueil de la typographie contemporaine, se placent les ouvrages de vulgarisation scientifique des Figuier, des Flammarion, des Guillemin, des Pouchet, des Simonin, etc., où l'enseignement du texte est commenté pour l'œil par d'innombrables vignettes, de fines gravures, d'éclatantes chromolithographies. Des collections spéciales, la *Bibliothèque des merveilles*, la *Bibliothèque rose*, etc., font participer par centaines les « ouvrages pour l'enfance ou l'adolescence » aux progrès incessants de l'art de l'illustration. Cet art atteint ses dernières limites dans des éditions de grand luxe pour lesquelles on s'étonne que notre société démocratique ait encore un public : tels sont les grands dessins sur bois de G. Doré, interprétant, après le *Don Quichotte*, les *Fables* de La Fontaine, après *l'Enfer* du Dante, le *Purgatoire* et le *Paradis*, puis le *Roland furieux* de l'Arrioste ou les fantaisies britanniques de Cole-

ridge et de Tennyson ; telles sont surtout les admirables eaux-fortes de Bida pour une édition des *Évangiles* dont la maison Hachette, avec le concours d'artistes éminents, a voulu faire en réalité, à force de soins et d'habileté, et au prix d'un million dépensé, le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes.

Tous ces travaux, ces efforts, ces progrès, qui ont leur place dans l'histoire de l'industrie et de l'art français, et auxquels tant de collaborateurs célèbres ou obscurs sont associés, se sont résumés, lors de l'Exposition universelle de 1878, par des chiffres dont nous ne pouvons reproduire le détail ; il nous suffit de rappeler que, depuis l'Exposition universelle précédente, en 1867, la librairie Hachette avait édité un nombre total de 1660 volumes.

Il n'en fallait pas tant pour justifier les quatre nouvelles récompenses décernées par quatre jurys différents : une grande médaille dans la classe de la Librairie et Imprimerie, une grande médaille dans la classe de géographie, deux médailles d'or dans les classes de l'enseignement primaire et de l'enseignement secondaire. Déjà les cinq associés de la maison avaient été tour à tour décorés de la Légion d'honneur à la suite des précédentes expositions internationales de Paris, de Vienne et de Philadelphie. \*

**HACKLAENDER** (Frédéric-Guillaume DE), écrivain allemand, né le 1<sup>er</sup> novembre 1816, à Bortette, près Aix-la-Chapelle, se vit forcé par la perte de ses parents d'abandonner ses études et entra, à quatorze ans, dans une maison de commerce, puis servit quelque temps dans l'armée prussienne. En 1840, il publia à Stuttgart un ouvrage qui décida de son avenir, la *Vie militaire pendant la paix* (Bilder aus dem Soldatenleben in Frieden; Stuttgart, 1841; 4<sup>e</sup> édit., 1850), recueil de souvenirs de sa vie d'apprenti et de soldat. Cet essai fut traduit en plusieurs langues et valut à l'auteur la protection du baron de Taubenheim, qui l'emmena avec lui en Orient. De retour à Stuttgart, M. de Hacklaender, présenté au roi de Wurtemberg, devint, en 1843, secrétaire du prince royal. Il garda ce titre pendant six ans et fit dans cet intervalle des voyages en Italie, en Sicile, en Belgique, en Russie, etc.; ayant reçu alors une pension, il passa de nouveau en Italie et accompagna le général Radetzky durant la campagne du Piémont (1848-49). Il assista ensuite, avec le prince de Prusse, à l'occupation du grand-duché de Bade et à la prise de Rastatt, et réunit ainsi les documents d'un livre qui forme le pendant du premier : *Vie militaire pendant la guerre* (Soldatenleben im Kriege; Stuttgart, 1859-1860, 2 vol.). En 1859, l'empereur François-Joseph manda M. de Hacklaender en Italie comme historiographe de la nouvelle campagne. En 1861, il reçut le titre de chevalier dans la noblesse autrichienne, transmissible à ses descendants. — Il est mort le 5 février 1877.

M. de Hacklaender a publié : *Aventures du corps de garde* (Wachtstubenaubenteuer; Stuttgart, 1841; 2<sup>e</sup> édit., 1848), suite de la *Vie militaire durant la paix*; *Daguerrotypes pris durant un voyage en Orient* (Daguerrotypen aufgenommen auf einer Reise in den Orient; Ibid., 1842, 2 vol. : 2<sup>e</sup> édit., 1846); *Légendes et contes* (Märchen, Ibid., 1843, 2 vol.); *Pèlerinage à la Mecque* (Pilgerzug nach Mekka; Ibid., 1847), recueil de légendes et de mythes de l'Orient; *Histoires humoristiques* (Humoristische Erzählungen; Ibid., 1847); *Scènes de la vie* (Bilder aus dem Leben, 1850); *le Commerce et la vie* (Handel und Wandel; Berlin, 1850, 2 vol.), roman humoristique très-remarqué; *Histoire sans nom* (Namen-

lose Geschichten; Stuttgart, 1851, 3 vol.; nouvelle édit., 1855); *Eugène Stillfried* (Ibid., 1852, 3 vol.); *les Esclaves de l'Europe* (Europaisches Slavenleben; Ibid., 1854, 4 vol.); *le Moment du bonheur* (der Augenblick des Glücks; Ibid., 1837, 2 vol. in-8); *Un Hiver en Espagne* (Ein Winter in Spanien; Ibid., 1835, 2 vol.). Un remarquable recueil de tableaux et de fantaisies où l'auteur excelle a paru en français, sous le titre de la *Vie militaire en Prusse* (1868, 4 vol. in-18).

On cite aussi de lui plusieurs comédies : *L'Agent secret* (Geheimer Agent, 1850, 3<sup>e</sup> édit., 1855), couronné dans un concours à Vienne; *Traitement magnétique* (Magnetische Curen, 1851); *la Paix!* (Zur Ruhe setzen, 1857); *le Fil perdu* (der Verlorene Sohn, 1865), etc. M. Krabbe a publié à Stuttgart une édition des *Œuvres complètes* de M. de Hacklaender (H's Saemmtliche Werke, 1855-1860, 34 vol.; gr. in-16; 2<sup>e</sup> édit., 1863).

**HACQUARD** (Mgr. Augustin), prêtre français, est né à Épinal (Vosges), le 15 mai 1809. Ancien curé de Saint-Symphorien de Versailles, il a été nommé évêque de Verdun par décret du 12 janvier 1867, préconisé le 27 mars et sacré le 1<sup>er</sup> mai de la même année. Décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1869, il a été promu officier après la guerre, le 23 août 1871.

**HAECKEL** (Ernest-Henri), naturaliste allemand, né à Potsdam, le 16 février 1834, suivit les cours de Jean Muller à Berlin et de Virchow à Wurtzbourg, puis entreprit un voyage d'exploration zoologique à l'île de Helgoland et à Nice, à la suite duquel il prit son grade de docteur en 1857. Après un séjour en Italie et en Sicile, il fut reçu agrégé à Jéna, y devint professeur extraordinaire d'anatomie comparée, en 1862, et fut nommé, en 1865, professeur ordinaire à la chaire de zoologie créée spécialement pour lui. Voulant se perfectionner dans l'étude des animaux inférieurs, il se rendit à Londres en 1866, où il connut M. Darwin, puis visita Madère, Ténériffe, les îles Canaries, Mogador, Tanger et l'Espagne. En 1873, il explora, sur un vaisseau de guerre mis à sa disposition par le vice-roi d'Égypte, la mer Rouge et en étudia les récifs de corail.

M. Haeckel, adoptant les théories darwiniennes, en est devenu le représentant le plus autorisé en Allemagne; il a cherché à ramener la diversité des espèces à un organisme primitif, simple et rudimentaire, et soutenu ses idées avec talent dans un grand nombre d'ouvrages ou de mémoires dont quelques-uns ont été traduits en plusieurs langues. Il rencontra, parmi les naturalistes de son pays, des adversaires sérieux dans MM. Michaelis, His, Semper, etc.

Outre les monographies suivantes : *les Radiaires* (die Radiolarien; Berlin, 1862, avec atlas), *le Développement des Syphonophores* (Zur Entwicklung der Syph., 1869), *Des Monères* (1870), *Monographie des spongiaires calcaires* (Mon. der Kalkschwämme), dans laquelle il recherche la solution du problème de l'origine des espèces, etc., M. Haeckel a publié des ouvrages importants, entre autres : *Morphologie générale des organismes* (Berlin, 1866, 2 vol.); *Histoire de la création des êtres organisés* (naturl. Schöpfungsgeschichte; Berlin, 1868; 6<sup>e</sup> éd. 1875), exposé des doctrines de l'évolution de Goëthe, Lamarck, Darwin, traduit en français par M. Martins (1874, in-8, avec pl. et grav.); *Origine et généalogie de l'espèce humaine* (Ueber die Entstehung und Stammbaum der Menschengattung, Berlin, 1870); *la Vie dans les profondeurs de la mer* (das Leben in den gr. Meerestiefen, ib. 1870). *Anthropogénie* (Leipzig, 1874; 3<sup>e</sup> édit. 1877), histoire de l'évolu-

tion humaine, traduite également en français (1877, in-8, avec pl.) ; le *Corail de l'Arabie* (Arab. Korallen, Ibib., 1876, etc.). Il a encore été traduit en français par M. J. Soury deux autres ouvrages de M. Haeckel : le *Règne des protistes et la Psychologie cellulaire* (1879).

**HAENEL** (Gustave-Frédéric), savant juriconsulte allemand, né à Leipzig, le 5 octobre 1792, fit ses études à Rossleben, Göttingue et Leipzig, prit en 1816 ses grades universitaires dans cette dernière ville et y devint professeur adjoint de droit. Après avoir exploré pendant sept années les principales bibliothèques de l'Italie, de la Suisse, de la France, de l'Espagne, du Portugal, de l'Angleterre et des Pays-Bas, il reprit ses cours à l'université de Leipzig, où il devint, en 1838, professeur titulaire et conseiller à la cour de Saxe. Il a été reçu membre de l'Académie de législation de Toulouse et autres sociétés savantes. — Il est mort à Leipzig le 18 octobre 1878.

Parmi les savants ouvrages de M. Haenel, nous devons citer comme facilitant particulièrement l'étude du droit romain : *Catalogi librorum manuscriptorum qui in bibliothecis Galliarum, Helvetiarum, Belgiarum, Britanniarum Magnarum, Hispaniarum, Lusitaniarum asservantur* (Leipzig, 1829) ; *Dissensiones dominorum, sive controversiarum veterum juris Romani interpretum, qui glossatores vocantur* (Ibid., 1834) ; *Variantes de Paulus, édition Arnald* (Bonn, 1833) ; *Antiqua summaria codicis Theodosiani* (Leipzig, 1834) ; *Codicis Gregoriani et codicis Hermogeniani fragmenta ad XXV lib. manuscriptorum, etc., fidei recognita* (Bonn, 1835, autre édition d'après 36 manuscrits, Ibid., 1837) ; l'édition critique complète du *Codex Theodosianus* (Ibid., 1839-1842) ; *Novellæ constitutiones imperatorum Theodosii II, Valentiniiani III, Maximi, Majoriani, Severi, Anthemii* (Ibid., 1844) ; *XVIII Constitutiones, quas Jacobus Sirmundus edidit; Lex Romana Visigothorum* (Ibid., 1849) : ces trois derniers travaux ont eu pour base l'étude comparée de 172 manuscrits ; *Corpus Legum ab imperatoribus romanis ante Justinianum latarum* (Ibid., 1857-1860) ; *Juliani epitome latina novellarum Justiniani* (Ibid., 1873, etc.).

**HAENEL** (Albert), homme politique allemand, neveu du précédent, né à Leipzig, le 10 juin 1833, suivit les cours de droit des universités de Vienne, Leipzig et Heidelberg, fut reçu privat-docent en 1857 et devint en 1860 professeur à Königsberg, d'où il passa trois ans après à Kiel. Membre et fondateur du parti progressiste allemand, il fit partie de la Chambre des députés de Prusse depuis 1862, puis du Reichstag de l'Allemagne du Nord et enfin de celui de l'Empire et fut choisi à plusieurs reprises pour vice-président de ces assemblées. Il fut membre de l'importante commission pour l'unification des lois de l'Empire. Il combattit avec M. Gneist, et fit repousser la demande en autorisation de poursuites contre deux députés socialistes, en février 1879.

A part ses thèses : *Des Preuves dans le droit saxon* ; *das Beweissystem des Sachsenpiegels*, et *Decisiones consulum goslariensium*, M. Haenel a publié : *Garantie des puissances pour le Schleswig* (die Gar. der Grossmächte für Schleswig, 1864) ; *le Droit d'aînesse dans le Schleswig-Holstein* (das Recht der Erstgeburts in Schl.-Holstein, 1864) ; *Études sur le droit public allemand* (Studien zum deutschen Staatsrecht, 1873) ; *Législation allemande dans les affaires consulaires et de navigation maritime* (Gesetzgebung des Deutschen Reichs über Consularwesen und See-Schiffahrt, Berlin, 1875).

**HAENEL** (Ernest-Jules), sculpteur allemand, né à Dresde, en 1811, se destina d'abord à l'architecture, puis apprit la statuaire sous la direction de MM. Rietschel et Schwanthaler. Il commença à se faire connaître en exécutant quelques bas-reliefs au théâtre de Dresde, entre autres une *Scène bachique*, pleine de mouvement et de poésie. Il obtint au concours l'exécution d'une statue de *Beethoven*, qui fut érigée à Bonn le 12 août 1845. Les autres grands travaux de M. Haenel sont : *Charles VI*, pour l'université de Prague ; *Ch. Marie de Weber*, en bronze, pour la ville de Dresde ; une statue colossale de *Pierre de Cornélius* ; une *Madone* ; plusieurs bas-reliefs pour le nouveau musée de Dresde, etc. M. Haenel a été nommé, en 1848, professeur et membre de l'Académie des beaux-arts de Dresde.

**HAENTJENS** (Alfred-Alphonse), homme politique français, député, né à Nantes le 11 juin 1824 se livra longtemps à de grandes affaires industrielles, devint maire de Saint-Corneille, et, en 1858, membre du Conseil général de la Sarthe pour le canton de Grand-Lucé. Aux journées de juin 1848, il mérita d'être décoré de la Légion d'honneur ; il avait reçu, en combattant comme volontaire, un coup de feu dans la poitrine. Gendre du maréchal Magnan, il fut élu, en 1863, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, dans la 1<sup>re</sup> circonscription de la Sarthe, par 20 445 voix sur 25 269 votants. Il se représenta aux élections générales de mai 1869, comme indépendant dynastique, et fut réélu par 18 700 voix sur 29 685 votants, contre 4 756 voix données à M. Grimault, candidat de la même nuance, et 4 704, à M. Joigneaux, candidat de l'opposition démocratique. Dans la courte session de juillet, il signa la demande d'interpellation des 116 du nouveau parti libéral, et vota contre la guerre de 1870.

M. Haentjens se tint à l'écart après la chute de l'Empire et fut élu, le 8 février 1871, représentant à l'Assemblée nationale, pour le département de la Sarthe, le septième sur neuf, par 50 467 voix, il fut un des cinq membres de cette Assemblée qui protestèrent contre le vote de déchéance de la famille impériale (1<sup>er</sup> mars). Fondateur et président du groupe de l'Appel au peuple, il réclama une enquête sur les causes de l'insurrection du 18 mars 1871, fit partie à plusieurs reprises de la commission du budget et proposa sans succès une émission de bons du Trésor pour le rachat du territoire. Il vota avec les droites de l'Assemblée et repoussa les lois constitutionnelles. Élu dans la 2<sup>e</sup> circonscription du Mans, le 5 mars 1876, au scrutin de ballottage, par 10 029 voix, il vit son élection invalidée par la Chambre ; il se représenta et fut réélu, le 21 mai 1876, par 11 283 voix, contre 5 607, obtenues par le candidat républicain. A la nouvelle Chambre, il continua de siéger sur les bancs de la droite et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui soutinrent de leur vote le cabinet de Broglie. Candidat officiel et bonapartiste aux élections du 14 octobre suivant il fut réélu par 11 201 voix contre 9 250 données au candidat républicain. Resté l'un des chefs du parti bonapartiste, il prit la parole à plusieurs reprises dans la discussion des lois de finances et du budget. Il représente le canton de Montfort au Conseil général de la Sarthe.

**HAERING** (Wilhelm), romancier allemand, connu sous le pseudonyme de *Willibad Alexis*, est né à Breslau, en juin 1798, d'une famille française qui, chassée de la Bretagne par la révocation de l'édit de Nantes, passa en Prusse où elle échangea son nom de Le Hareng contre le nom al-

lemand correspondant. Élevé à Berlin par sa mère, qui était devenue veuve, il prit part, comme volontaire, à la guerre de l'indépendance, en 1815. Il fit ensuite des études de droit, et entra dans la carrière administrative, tout en s'essayant à des productions littéraires. Il se jeta aussi dans des spéculations industrielles dont sa plume devait suffire à réparer les échecs. Après quelques essais poétiques, il débuta avec éclat, en 1823, par un roman historique en trois volumes, *Waldamor*, qu'il donna comme une œuvre inédite de Walter Scott, et qui, traduit en anglais, fut lu par le grand romancier lui-même, et déclaré par lui la plus habile mystification de l'époque. Il a été retraduit de l'anglais en français par Defauconpret (1825, 3 vol. in-12).

M. Haering a donné encore, en recourant au même stratagème, le *Château d'Avallon* (Schloss Avallon, 1827, 3 vol.). Puis vinrent, sous son nom ou sous son pseudonyme de *W. Alexis* : *Cabants* (1832, 6 vol. in-8), traduit et abrégé en français, par Mme Léo, avec ce sous-titre : *la Guerre de sept ans* (1834, 2 vol. in-8); *la Maison Dusterwoeg* (Haus D., 1836, 2 vol.); *les douze Nuits* (die zwölf Naechte, 1838, 3 vol.); *Roland de Berlin* (1840); *le Faux Waldemar* (der falsche W., 1842, 3 vol.); *Urbain Grandier* (1843, 2 vol.); *les Culottes de M. de Bredow* (die Hosen des H. von B., 1846-1848, 2 vol.); et, sans compter les volumes de *Nouvelles* (Novellen, 1830-31, 4 vol.; Neue Novellen, 1836, 2 vol.), d'autres romans encore où l'on trouve de l'intérêt, de l'imagination et de l'esprit.

On a aussi de M. Haering plusieurs pièces de théâtre, entre autres : *le Prince de Pise* et *la Sonnette* (1828), drames; *Annette de Tharau* (1829); *le Garçon tailleur en goguette*, farce de carnaval (1841); des traductions estimées de diverses œuvres anglaises; une volumineuse collection de relations de crimes célèbres sous le titre de *Nouveau Pitaval* (der neue P., 1840 et suiv.), puis, des articles de tout genre, dans tous les journaux et revues de l'Allemagne.

M. Haering a visité, à plusieurs reprises, diverses contrées de l'Europe. En 1847, il était en Italie, lors des événements révolutionnaires de Florence, de Rome et de Naples. En Allemagne, il résidait tour à tour à Berlin ou dans un charmant domaine qu'il s'était créé sur les bords de la Baltique, à Haeringsdorf, et auquel le romancier allemand avait donné quelque chose de la célébrité de l'île de Monte-Cristo. — M. Haering est mort à Arnstadt (Thuringe), le 16 décembre 1871. Une édition complète de ses *Oeuvres*, a été publiée à Berlin en 1874, 20 vol.

**HAESER** (Henri), médecin allemand, fils du musicien de ce nom, né à Rome le 15 octobre 1811, vint à l'âge de six ans à Weimar, et alla, en 1830, étudier la médecine à Iéna, où, après avoir obtenu le diplôme de docteur et visité différentes grandes villes de l'Allemagne, il revint se fixer. Agrégé à la Faculté de cette ville, en 1836, médecin de la Clinique, professeur adjoint, puis titulaire, il fut appelé, en 1849, à l'école de médecine de Greifswald. En 1862, il passa à Breslau, avec le titre de conseiller privé.

On a de M. Haeser, sur l'histoire de la médecine, divers ouvrages parmi lesquels on remarque : *Recherches historico-pathologiques pour servir à l'étude de l'histoire des maladies populaires* (Historisch-pathologische Untersuchungen als Beitrag zur Geschichte der Volkskrankheiten; Dresde, 1839-1841, 2 vol; 3<sup>e</sup> édit., 1875); *Leçons d'histoire de la médecine et des maladies populaires* (Lehrbuch der Geschichte der Medicin und der, etc.; Iéna 1845; 2<sup>e</sup> édit. 1853); *la Vaccine et ses adversaires*

(die Vaccination, etc.; Berlin, 1854); *Histoire de l'assistance des malades chez les Chrétiens* (Geschichte der christl. Krankenpflege, etc.; Ibid., 1857), etc. Il a publié en outre : *De l'état actuel de la chimie pathologique du sang* (Ueber den gegenwaertigen Standpunkt der pathologischen Chemie des Blutes; Iéna, 1846), dirigés travaux d'une édition de l'ouvrage *Scriptores de sudore anglico superstitis*, de Gruner (Iéna, 1847) et rédigé, pendant sept ans, les *Archives universelles de médecine* (1840-1847).

**HAFFNER** (Félix), peintre français, né à Strasbourg, en 1818, étudia sous M. Sandman et se consacra à la peinture de genre et de paysage. A la suite d'un voyage en Allemagne, il débuta au Salon de 1844, et exposa depuis cette époque : *Une brasserie près de Munich* (1845); *le Marché de Schelestadt, Zingari, les Lavuses* (1849); *Environ de Strasbourg, la Récolte des pommes*, acquis par l'État (1852); *Récolte du tabac en Alsace, Sangliers, Chevreuil surpris, Basse-cour* (1855); *les Bords du Rhin, les Cadeaux de noce, Paysages* (1857); *le Coup double, Pluie et beau temps, la Pêche* (1859); *Chevreuils chassés par des chiens* (1861); *Chat sauvage, Étang du château de la Doure, à Ozouer-la-Ferrière* (Seine-et-Marne); *Pommiers* (1863); *Bords de l'Ill aux environs de Strasbourg, Entrée de la forêt de la Wantzenau* (1865); *Robertzau, environs de Strasbourg* (1866); *Étang de la Meineau* (1867); *Loure, Pommiers en Alsace* (1868); *L'Affût aux canards* (1869). Il a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1849, et une 2<sup>e</sup> en 1852. — M. Haefner est mort au Mesnil-Amelot (Seine-et-Marne), en janvier 1875.

**HAGEN** (Ernest-Auguste), littérateur allemand, né à Königsberg, le 12 avril 1797, et fils d'un chimiste distingué, montra, dès son enfance, une grande vivacité d'esprit et des aptitudes tout à fait diverses; il réussit également dans la médecine, les sciences naturelles, l'esthétique et la littérature. Il débuta par un poème romantique en dix chants, *Olfrid et Lisena* (1820), fut reçu docteur en philosophie à Königsberg, l'année suivante, entreprit un voyage de deux années en Allemagne et en Italie, et publia, de Rome, un recueil de ses premières *Poésies* (Gedichte; Königsberg, 1822). Depuis son retour, il a professé l'esthétique et l'histoire littéraire et a été chargé de l'inspection des collections artistiques.

On doit citer, parmi les ouvrages de M. Hagen : *la Norique* (Noriça; Breslau 1827); *Description de la cathédrale de Königsberg* (Beschreibung des Doms zu Königsberg, 1833), avec Gebser; *Albert de Thorwaldsen; Sur les statues équestres* (Ueber Reiterstatuen); *Pierre de Cornélius*, trois articles remarquables publiés dans les annales de la Société allemande de Königsberg; *la Chronique de sa patrie par le Florentin Ghiberti* (die Chronik seiner Vaterstadt von, etc.; Leipzig, 1833, 2 volumes), d'après un manuscrit découvert par l'éditeur dans une bibliothèque de Florence; *le Miracle de sainte Catherine de Sienne* (Wunder der heiligen Katharina von Siena; Ibid., 1840); *Leonard de Vinci à Milan* (Leonardo da Vinci in Mailand; Ibid., 1840); *Histoires d'artistes* (Künstlergeschichten); *Une Composition de L. Cranach* (Ueber eine Composition L. Cranachs, 1853); *Huit ans de la vie de Michel Ange Buonarroti* (Acht Jahre aus dem Leben, etc. 1869), et autres études de biographie artistique; quelques pièces de théâtre, entre autres : *le Colonel et le matelot* (der Oberst und der Matrose, 1842).

**HAGENBACH** (Charles-Adolphe), théologien protestant allemand, né le 4 mai 1801, à Bâle, où

son père, naturaliste distingué, était professeur d'anatomie et de botanique, passa des écoles de cette ville aux universités de Bonn et de Berlin, pour y étudier la théologie. En 1823, il revint à Bâle, fut nommé agrégé, puis professeur adjoint et, en 1828, professeur titulaire de théologie. En 1830, il reçut le titre honorifique de docteur en théologie. — Il est mort à Bâle, le 7 juin 1874.

M. Hagenbach a publié des ouvrages d'histoire ecclésiastique, très répandus en Allemagne : *Tableau d'histoire dogmatique* (Tabellarische Uebersicht der Dogmengeschichte; Bâle, 1828); *Leçons sur l'essence et l'histoire de la réformation* (Vorlesungen über Wesen und Geschichte der Reformation; Leipzig, 1834-1843, 6 vol.; 2<sup>e</sup> édit., 1851-1854; t. I-III), ouvrage connu aussi sous le titre de : *Développement historique du protestantisme évangélique* (der evangelische Protestantismus in seiner geschichtl. Entwicklung.); *Histoire ecclésiastique des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles* (die Kirchengeschichte des 18<sup>en</sup> und 19<sup>en</sup> Jahrh., Ibid., 3<sup>e</sup> édit., 1856, 2 vol.); *Traité d'histoire dogmatique* (Lehrbuch der Dogmengeschichte; Ibid., 1840-1841, 2 vol.; 3<sup>e</sup> édit., 1852-1853); *Leçons d'histoire ecclésiastique ancienne* (Vorlesungen über die aeltere Kirchengeschichte; Ibid., 1855-1856, 2 vol.); *Leçons sur l'histoire ecclésiastique du moyen âge* (Ibid., 1860-1861, 2 vol.).

On doit en outre à M. Hagenbach une *Encyclopédie et méthodologie des sciences théologiques* (Encyklopaedie und Methodologie der theologischen Wissenschaften; Leipzig, 1833-1834, 4<sup>e</sup> édition); un recueil de *Sermons* (Predigten; Bâle, 1830-1836, 4 vol.); un *Discours à la mémoire de De Wette* (Gedaechtnissrede auf De Wette; Leipzig, 1850); un *Guide d'instruction chrétienne* (Leitfaden zum christlichen Religionsunterricht; Ibid., 1850; 2<sup>e</sup> édit., augmentée d'un *Précis d'histoire ecclésiastique*; Ibid., 1854), etc.

**HAGHE** (Louis), peintre anglais, d'origine belge, né à Tournai le 17 mars 1806, s'établit de bonne heure en Angleterre. L'un des membres les plus actifs de la Société des peintres à l'aquarelle, il a exposé, entre autres toiles, *Hôtel de ville de Courtray*, à la galerie Vernon; *les Capucins à matines*, le *Bureau de poste d'Albano* (1855); *la Salle d'audience de Bruges*. Il n'a donné qu'une toile à l'Exposition universelle de 1867, *l'Église de Saint-Gomer*. Les pittoresques cités de son pays natal, les vieux intérieurs flamands, les scènes animées du XVI<sup>e</sup> siècle, ont été les sujets favoris de ce peintre, qui, lithographe habile, a reproduit lui-même la plupart de ses compositions. Très-gouté en Angleterre, il obtint une médaille de seconde classe à l'Exposition universelle de Paris en 1855.

**HAGN** (Louis-Charles-Henri DE), peintre de genre allemand né à Munich, le 23 novembre 1820, fut destiné à la carrière militaire et entra à l'École des Cadets de sa ville natale, mais cédant à sa vocation pour les arts, il se rendit à Berlin, travailla d'abord dans l'atelier de Krause, et continua ses études aux académies de Munich et d'Anvers, puis séjourna à Paris en 1853. Après avoir passé deux ans en Italie (1864-1865), il se fixa à Munich en 1868. Parmi ses tableaux, dont on loue la composition et le coloris, nous citerons : *l'Après-midi du Dimanche à Paris*; *l'Après-midi du Dimanche à Munich*; *les Alchimistes*; *la Toilette* (1862); *Enfants dans un cabinet de savant* (1863); *Scène dans un jardin en Italie*; *Musiciens ambulants*, à l'époque de la guerre de Trente ans; *le Bon vieux temps*; *Un duel entre chevaliers du XVII<sup>e</sup> siècle*; *Dans une bibliothèque de Rome* (1869), sa meilleure toile.

**HAHN** (Henri-Guillaume), libraire allemand, propriétaire de la maison qui porte son nom à Hanovre et à Leipzig, est né le 9 janvier 1795, à Hanovre, où son père venait de fonder une librairie considérable. Il fit de bonnes études à l'université de Gœttingue. Associé de son père dès 1818, il reçut par héritage, en 1831, la maison de Hanovre et, en 1843, acheta celle de Leipzig, jusqu'alors dirigée par son frère Bernard-Henri. Il s'associa depuis son frère Frédéric, mort en 1867. — Il est mort le 19 avril 1873, léguant ses deux maisons à son petit-fils.

Parmi les nombreux et grands ouvrages édités par la librairie Hahn, nous nous bornerons à citer les *Monumenta Germaniæ historica*, recueil complet des documents de l'ancienne histoire germanique, fondé par le baron de Stein, continuée par M. Pertz, et l'une des plus belles publications nationales de l'Allemagne.

**HAHN-HAHN** (Ida-Marie-Louise-Gustave, comtesse DE), femme poète allemande, née à Tressow, dans le grand-duché de Mecklembourg-Schwerin, le 22 juin 1805, est fille du comte Charles-Frédéric de Hahn, célèbre par sa bizarre passion pour le théâtre, et qui dissipa sa fortune à monter des troupes, faire bâtir des salles et parcourir l'Allemagne en jouant la comédie. Après la ruine de la fortune paternelle, elle épousa son parent, le comte Frédéric-Adolphe de Hahn-Hahn; mais cette union ne fut pas heureuse, et les tribunaux prononcèrent le divorce en 1829. Le goût de la jeune comtesse pour la poésie, qui s'était révélé, dès son enfance, par de petites compositions, domina dès lors toute sa vie. De nombreux voyages à Vienne, en Suisse, en Italie, en France, en Suède, et enfin en Orient, fournirent à son imagination des matériaux et des sujets. En 1835, parurent les *Poèmes*; en 1836, les *Nouveaux poèmes et les Nuits vénitennes*; en 1837, les *Chants et poésies*. Ces recueils, pleins de fougue lyrique, obtinrent un grand succès.

La comtesse donna ensuite, sous le titre de *Scènes de la société* (Aus der Gesellschaft), quelques romans de mœurs. Elle a fait paraître aussi un grand nombre de relations de voyages : *De l'autre côté des montagnes* (Jenseits der Berge; Berlin, 1840, 2 vol.); *Lettres de voyage* (Reisebriefe; Ibid., 1841, 2 vol.); *Souvenirs de France* (Erzählungen aus und an Frankreich; Ibid., 1842); *Lettres orientales* (Ibid., 1844, 3 vol.), etc., etc.

Depuis, sa conversion au catholicisme fit grand bruit. Témoinnant beaucoup d'ardeur pour le nouveau culte qu'elle avait embrassé, elle publia, dans cet ordre d'idées : *Babylone et Jérusalem* (1854), confession d'une néophyte; *Une Voix de Jérusalem* (1856, 2<sup>e</sup> édit., 1864); *les Pères du désert* (1860); *les Martyrs* (1860); *Maria Regina* (1862); *les Amants de la croix* (1864) : tous ces ouvrages ont été traduits en français. Elle a donné encore : *Deux sœurs* (1865); *Peregrin* (1865); *Eudozia* (1867); *Récits d'un conseiller de la cour* (die Erzählung des Hofraths 1872, 2 vol.); *Histoire d'une demoiselle pauvre* (die Geschichte eines armen Fraueleins, 1872, 2 vol.); *Pardonnez-nous nos offenses* (Vergib uns unsere Schuld, 1874, 2 vol.), etc. — La comtesse de Hahn-Hahn est morte à Mayence, le 12 janvier 1880.

**HAINL** (Georges-François), musicien français, né à Issoire (Puy-de-Dôme), le 19 novembre 1807, fut admis au Conservatoire de Paris, le 22 avril 1829, et remporta, comme élève de Norblin, le premier prix de violoncelle, en 1830. Il voyagea ensuite, donnant des concerts, parcourut la Belgique en 1838, puis la Hollande en compagnie du pianiste Dehler, revint en France, et après plu-

sieurs concerts dans le Midi, fut nommé, en 1840, chef d'orchestre du Grand-Théâtre de Lyon. Sa réputation le fit appeler à Paris comme chef d'orchestre de l'Opéra, et peu après (23 décembre 1863) chef d'orchestre de la Société des Concerts au Conservatoire, en remplacement de M. Tilmant. Nommé vice-président de cette société le 27 février 1868, il devint, au commencement de 1869, chef d'orchestre de la chapelle de l'empereur et des concerts de la cour. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1869. — M. Hainl est mort à Paris, le 2 juin 1873.

On cite de lui plusieurs compositions pour le violoncelle, notamment une grande *Fantaisie sur Guillaume Tell*. Membre de l'Académie de Lyon, il a publié, outre son *Discours de réception* (1852, in-8), des recherches sur la *Musique à Lyon depuis 1713 jusqu'en 1852*.

**HAIR-ULLAH**, administrateur et écrivain turc, né à Constantinople, vers 1820, est fils de l'ex-historiographe de l'empire, Abdul-Hag-Effendi, qui mourut en 1853. Membre du Conseil d'État et du Conseil de l'instruction publique de Turquie, inspecteur général des écoles publiques, il a été nommé, le 17 mars 1879, cheik de la Mecque.

On lui doit une *Histoire de l'empire ottoman*, comprenant un grand nombre de volumes. Il a aussi traduit plusieurs ouvrages français, notamment un *Traité d'agriculture*, en trois volumes.

**HAIZINGER** (Amélie MOESTADT, dame), comédienne allemande, appelée ordinairement Mme Neumann-Haizinger, est née à Carlsruhe, le 6 mai 1800. Elle reçut une éducation distinguée et débuta jeune au théâtre royal dans des opéras peu importants. Mariée en premières noces avec l'acteur Neumann, elle se tourna vers la comédie et obtint en Allemagne les plus brillants succès. Favorablement accueillie à Londres, à Paris et à Saint-Petersbourg, de 1822 à 1826, elle revint en Allemagne après la mort de son premier mari, épousa en secondes noces le chanteur Haizinger, et, malgré les offres les plus brillantes, se fixa définitivement au théâtre de Carlsruhe. Elle y joua seize ans les rôles comiques et quelquefois le drame, de 1828 à 1844. Elle passa ensuite à Vienne, où elle joua les duègnes et les douairières, et quelquefois les grandes coquettes. Elle excellait dans la comédie et eut aussi des succès dans le drame.

**HALANZIER-DUFRESNOY** (Olivier), administrateur français, né à Paris en 1819, fils d'un capitaine de cavalerie en retraite et d'une actrice qui eut de la vogue sous la Restauration, fit de rapides études dans un pensionnat de Fontainebleau, puis il aida sa mère dans la direction de diverses scènes de province et fut lui-même successivement directeur à Rouen, Marseille, Bordeaux, Bruxelles, Strasbourg et Lyon. En juillet 1871, lors de la démission de M. Emile Perrin comme administrateur de l'Opéra, M. Halanzier offrit de diriger provisoirement cette grande scène, pour le compte des artistes, et fut agréé. Le 1<sup>er</sup> novembre de la même année, il fut nommé directeur pour huit ans. Sa gérance fut signalée par d'importantes reprises, comme celles de *L'Africaine*, *d'Hamlet*, etc., par des créations plus ou moins heureuses, telles que *la Coupe du roi de Thulé* de M. Emile Diaz, *Erostrate* de M. Rey, *Jeanne d'Arc* de M. Mermet, *le Roi de Lahore* de M. Massenet, par un certain nombre de ballets, etc., avec une mise en scène, toujours très soignée, dénotant parfois plus de faste que de goût. C'est sous l'administration de M. Halanzier que l'ancien Opéra fut incendié (29 octobre 1873)

et que le personnel et les décors durent se transporter au Théâtre-Italien, en attendant l'inauguration solennelle du nouvel Opéra qui eut lieu le 5 janvier 1875. Malgré les vives critiques qui poursuivirent M. Halanzier pendant les premiers mois de cette exploitation, l'habile impresario, bénéficiant de la curiosité qu'excitaient les splendeurs du monument élevé par M. Ch. Garnier, maintint notre première scène lyrique dans une constante prospérité, et, lorsque son traité fut sur le point d'expirer, la commission des théâtres éprouva de réelles difficultés à le remplacer. Après de longues compétitions, il eut pour successeur M. E. Vaucorbeil (18 mai 1879). Décoré de la Légion d'honneur en août 1870, M. Halanzier a été promu officier, le 7 février 1878. \*

**HALBIG** (Jean), sculpteur allemand, né à Donnersdorf (Bavière), le 13 juillet 1814, fit ses études artistiques à l'École polytechnique de Munich et à l'Académie des Beaux-arts de cette ville. Il y devint professeur, se livra à la statuaire monumentale et exécuta diverses commandes, non seulement pour son pays, mais aussi pour l'Autriche, la Russie et l'Amérique. Nous citerons les *Lions du jardin royal* de Munich, un *Attelage de quatre lions*, pour l'arc de triomphe de cette ville; dix-huit statues pour la salle de la liberté de Munich; la *Statue du roi Maximilien II* à Lindau, entourée de quatre figures allégoriques; la *Statue de Frauenhofer* à Munich (1866); pour la ville de New-York, un groupe en marbre de *Baigneuses*; l'*Amérique du Nord*, statue allégorique; la statue en bronze du *Palatin Joseph* à Pesth; une *Bacchante sur un tigre*, pour la grande-duchesse Hélène de Russie (1869); un *Christ crucifié* en marbre, pour le mausolée du prince Ettingen-Wallerstein; la statue équestre du *Roi Guillaume 1<sup>er</sup>* à Canstatt, sans compter un grand nombre de monuments funèbres, en Allemagne, en Belgique, en Russie et des bustes qu'on évalue à près d'un millier.

**HALE** (Sarah-Josepha BUELL, mistress), femme de lettres américaine, est née, en 1789, à Newport (New-Hampshire). En 1822, à la mort de son mari, David Hale, éminent jurisconsulte, elle resta seule avec cinq enfants, sans ressources, et en chercha dans la littérature; elle débuta par des *Poésies* (1822) et un roman, *Northwood* (1827, 2 vol.). En 1828, elle dirigea un journal littéraire de Boston, qu'elle fonda, en 1837, avec un *Magazine* de Philadelphie, *the Lady's Book*.

On a de mistress Hale de nombreux ouvrages, dont quelques-uns ont été extraits des journaux qu'elle a rédigés : *Types américains* (Sketches of American Character); *Esquisses de mœurs américaines* (Traits of American Life), etc.; un drame historique, *Grosvenor*; plusieurs pièces de vers, entre autres la légende intitulée : *Three Hours or the Vigil of Love*; un énorme recueil de notices biographiques sur les femmes illustres de l'histoire universelle : *Woman's Record, or Distinguished Women from the Beginning till A. D. 1850* (New-York, 1850, gr. in-8, 200 portraits); un *Dictionnaire de citations poétiques* (Complete Dictionary of Poetical Quotations; Philadelphie, 1853, gr. in-8); enfin, des livres pour les enfants, et quelques volumes d'économie domestique. Mistress Hale, a soutenu, dans la plupart de ses écrits, surtout dans le *Woman's Record*, des idées réformatrices sur les droits de la femme. — Elle est morte à Philadelphie, en mai 1879.

**HALÉVY** (Léon), littérateur français, frère du célèbre compositeur, mort en 1862, est né à Paris, le 14 janvier 1802. Il fit avec succès



ses études au lycée Charlemagne et se destina à l'enseignement, mais il dut y renoncer devant les obstacles qu'y rencontraient souvent les jeunes gens nés dans un autre culte que le culte catholique. Il commença alors son droit. Il avait débuté, dès 1817, dans la littérature, par la cantate d'*Egée* et quelques traductions en vers d'Horace, insérées dans l'*Israël français*. En 1837, il entra au ministère de l'instruction publique et y resta jusqu'en 1853, attaché au bureau des monuments historiques, dont il était chef depuis plusieurs années, lorsqu'à cette époque, il fut mis en disponibilité. De 1831 à 1834, il suppléa Arnault, comme professeur adjoint de littérature à l'École polytechnique. Il a épousé, en 1831, la fille de l'architecte Lebas. Il a été décoré de la Légion d'honneur en juillet 1846.

Les nombreux écrits de M. Léon Halévy embrassent la philosophie, la poésie, l'histoire et les langues étrangères. Nous citerons seulement : *Emma, ou la Nuit des noces* (in-12), sous le pseudonyme anagrammatique de Noël Hyéval; *le Vieux guerrier au tombeau de Napoléon* (1821), élégie; *la Peste de Barcelone*, poème (1822); *les Cyprès*, élégies modernes; *Bessières et l'Empécinade* (1825), poème; *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles* (1825, in-8), publication anonyme à laquelle le docteur Bailly, Olinde Rodrigues, Saint-Simon avaient concouru; *Résumé de l'histoire des Juifs* (1827-1828, 2 vol. in-12); *Poésies européennes*, imitations en vers des principaux poètes étrangers (1827; 3<sup>e</sup> édit., 1833); *les OEuvres lyriques d'Horace* (1831, in-8; 3<sup>e</sup> édit., 1856), *Luther*, poème dramatique (1834, in-8), *Histoire résumée de la littérature française* (1838, 2 vol. in-18); *deux Recueils de fables* (1843 et 1853, in-18), couronnés par l'Académie; *la Grèce tragique* (1846-1858, 2 vol. in-8), ou choix de traductions en vers des chefs-d'œuvre dramatiques grecs, couronné aussi par l'Académie française et dont le complément (1860-1861, t. III, en deux parties) obtint encore, en 1862, le prix partagé de la fondation Bordin; *Macbeth* (1853, in-18), d'après Shakespeare; *Fr. Halévy, sa vie et ses œuvres* (1862, in-8; 2<sup>e</sup> édit. augmentée, 1865, gr. in-8, avec portrait); *Martin Luther*, ou la Diète de Worms, (1866, in-8); nouveau drame historique en vers; *la Mort de Nostradamus*, drame historique en un acte (1875), etc.

M. Léon Halévy a donné sur plusieurs théâtres un certain nombre d'ouvrages dramatiques : *le Duel* (1826), comédie en un acte, aux Français; *le Czar Démétrius* (Ibid., 1829), tragédie en cinq actes; *l'Espion* (Odéon, 1828), drame en cinq actes, avec MM. Fontan et Drouineau; *le Dilettante d'Avignon* (Feydeau, 1829), opéra-comique en un acte, d'après Hoffmann, musique de son frère; *Beaumarchais à Madrid*, drame en trois actes, d'après le *Clavijo* de Græthe (Porte-Saint-Martin, 1831); *Indiana* (Gaité, 1833), drame en cinq actes, d'après G. Sand, avec Fr. Cornu; *le Chevreuil* (Variétés, 1831), comédie en trois actes, avec M. Jaime, l'un des plus grands succès des auteurs; *la Rose jaune* (Vaudeville, 1839), comédie en un acte; *Jeune Leonie*, drame en trois actes, d'après G. Sand (Ambigu, 1840); *Un mari, S. V. P.*, avec Pitre-Chevalier (Vaudeville, 1843); *le Balai d'or*, vaudeville en trois actes, avec M. Jaime (Ibid. 1843); *Ce que fille veut* (Odéon, 1858); *Un fait Paris* (Variétés, 1859), avec son fils; *Électre*, tragédie en quatre actes (Odéon, 1864); puis les livrets de quelques opérettes ou bouffonneries musicales, etc.

**HALÉVY** (Ludovic), auteur dramatique, fils du précédent, né à Paris en 1834, fit ses études au lycée Louis-le-Grand, et entra dans l'adminis-

tration. Attaché, de 1852 à 1858, comme rédacteur, au secrétariat du ministère d'État, il fut jusqu'en 1861 chef de bureau au ministère de l'Algérie et des colonies, et devint, en 1861, rédacteur au Corps législatif. Il donna sa démission pour se consacrer au théâtre qui lui avait déjà valu de nombreux succès. Il avait été décoré de la Légion d'honneur en 1864. Il a épousé, en 1868, Mlle Louise Bréguet.

M. Lud. Halévy, le librettiste ordinaire du musicien Offenbach, a donné aux Bouffes-Parisiens, d'abord sous le pseudonyme de *Jules Serrières* : *Entrez, messieurs, mesdames*, prologue d'ouverture, en collaboration avec M. Méry; *Une pleine eau*, opérette en un acte; *Madame Papillon*, opérette en un acte; puis, sous son nom véritable et avec divers collaborateurs dont les principaux furent MM. Léon Battu, Hector Crémieux et Henri Meilhac, tant sur ce théâtre que sur d'autres scènes : *Ba-ta-clan* (1855), *l'Impresario* (mai 1856), d'après l'allemand, et adapté à la musique de Mozart; *Rose et Rosette* (Folies, 1858); *le Mari sans le savoir*, opérette, en collaboration avec son père, musique du duc de Morny (1860); *Orphée aux enfers*, *la Chanson de Fortunio*, *le Pont des soupirs* (Bouffes, 1861); *les Brebis de Panurge*, en un acte, l'un des premiers produits de la collaboration, désormais assidue, de M. H. Meilhac, *la Clé de Métella* (Vaudeville, 1862); *les Moulins à vent*, en trois actes (Variétés, même année); *le Brésilien* (Palais-Royal, 1863); *le Train de minuit* (Gymnase, même année); *Néméa*, ballet (Opéra, 1864); *la Belle Hélène*, en trois actes, un des plus grands succès de la parodie de la Grèce antique (Variétés, 1865); *la Barbe bleue*, aussi en trois actes (Variétés, 1866); *la Vie parisienne*, en cinq actes (Palais-Royal, 1866); *la Grande duchesse de Gérolstein*, dont la vogue fut égale à celle de *la Belle-Hélène* (Variétés, 1867); *la Périchole*, en deux actes (même théâtre, 1868); *le Château à Toto*, en trois actes (Palais-Royal, 1868); *le Bouquet*, en un acte (même théâtre, 1868); *Fanny Lear*, comédie en cinq actes (Gymnase, 1868); *la Diva*, en trois actes (Bouffes, 1869); *Froufrou*, en cinq actes (Gymnase, 1869); *les Brigands*, en trois actes (Variétés, décembre 1869), repris à la Gaité en 1879; *Tricoche et Cacolet*, vaudeville en cinq actes (Palais-Royal, 1871), un des grands succès des auteurs et du théâtre; *Madame attend Monsieur* (un acte, Variétés, 1872); *les Sonnettes* (un acte, même théâtre, 1872); *Toto chez Tata* (un acte, 1873); *l'Été de la Saint-Martin* (un acte, Comédie-Française, 1873, in-12); *la Petite marquise* (trois actes, Variétés, 1874); *la Boulangère à des écus*, opéra-bouffe, musique d'Offenbach (Variétés, 1875); *la Boule* (quatre actes, Palais-Royal, 1875); *le Prince* (quatre actes, Palais-Royal 1876); *la Cigale* (trois actes, 1877); *le Petit hôtel* (un acte, Comédie-Française, 1879); *Samuel Brohl* (cinq actes, Odéon, 1879), pièce tirée d'un roman de M. V. Cherbuliez; *le Mari de la débute* (quatre actes, Palais-Royal, 1879), etc., etc. Il a fait représenter en outre *Pomme d'api*, opérette en un acte avec M. W. Busnach, musique de M. Offenbach (1873), et donné seul un drame en un acte et en vers non représenté : *Deux femmes ou la Chambre condamnée* (1875). M. Lud. Halévy a publié enfin *l'Invasion* (1872, in-18), souvenirs personnels de la guerre de 1870 et *Madame et monsieur Cardinal* (1873, in-18), recueil illustré de fantaisies parisiennes.

**HALGAN** (Stéphane), sénateur français, né à Nantes, en 1828, est fils d'un administrateur de la marine et petit-fils d'un vice-amiral, qui avait été pair de France. Ancien conseiller municipal

de Nantes, il fut administrateur des hospices et directeur de l'École industrielle de cette ville, pendant vingt-cinq ans. Conseiller général de la Vendée, pour le canton de Palluau et secrétaire de cette assemblée, il fut élu sénateur, le 5 janvier 1879, pour le même département, par 193 voix sur 359 votants, et prit place à droite.

On a de lui un volume de vers, intitulé : *Souvenirs bretons* (1857, in-12). \*

**HALIFAX** (Charles Wood, 1<sup>er</sup> vicomte), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1800 à Pontefract, d'une ancienne famille qui avait reçu le titre de baronnet en 1784. Sir Charles Wood fit de brillantes études à Oxford et fut le secrétaire particulier du comte de Grey dont il épousa une fille en 1829. Il remplit les fonctions de secrétaire du trésor de 1832 à 1834, et de secrétaire de l'amirauté de 1835 à 1839. Chancelier de l'Échiquier de 1846 à 1852, premier lord de l'amirauté de 1855 à 1858, secrétaire d'État pour l'Inde et président du conseil de l'Inde de 1859 à 1866, sir Charles Wood a siégé au Parlement pour Great-Grimsby, de 1826 à 1831, pour Halifax, de 1832 à 1865, et pour Ripon, de 1865 à 1866, époque de son élévation à la pairie sous le nom de vicomte Halifax. Sous le ministère Gladstone (juillet 1870), il fut nommé lord du sceau privé, et se retira avec lui en février 1874. Il a pour héritier son fils, Charles Lindley, né à Londres, en 1839.

**HALL** (James), savant américain, né le 12 septembre 1811, à Ingham (Massachusetts), fréquenta dès 1831 l'École de Troy, la seule qui fût alors consacrée à l'enseignement des sciences naturelles dont il avait fait son étude favorite. Placé, en 1830, dans le cadastre géologique de l'État de New-York, il fut chargé, en 1843, de tout ce qui concerne la paléontologie. On fait beaucoup de cas de l'ouvrage qu'il a publié sur la formation des terrains de ce pays : *the Palaeontology of the state of New York* (1847-1875, 5 vol.). Il a donné aussi un ouvrage sur la *Géologie de l'État d'Iowa* (1858-1860, 2 vol.), et fait en 1865 l'exploration géologique du Canada.

**HALL** (Karl-Christian), homme politique danois, né le 25 février 1812, enseigna de bonne heure la jurisprudence à Copenhague. Après avoir été élu député à la Diète de 1849, il devint, en 1852, auditeur général de l'armée et remplit bientôt après des fonctions passagères au comité des cultes et des écoles. Sous le cabinet Ærsted, il renonça à sa charge de magistrat. A l'avènement au pouvoir du parti libéral (novembre 1854), il fut appelé au ministère avec le portefeuille des cultes et de l'instruction publique. Nommé conseiller d'État à la fin de 1855, il fut chargé, en 1856, de la direction des affaires ecclésiastiques du Schleswig et s'efforça d'attirer l'attention de l'Europe sur les projets, menaçants pour le Danemark, du gouvernement prussien. Devenu ministre des affaires étrangères, il adressa, dès 1860, un certain nombre de circulaires très remarquées sur les rapports du Danemark avec l'Allemagne. Il garda dans son pays une popularité attestée encore, en 1864, par l'unanimité dans les élections pour le Rigsraad. Le 28 mai 1870, M. Hall entra au ministère des cultes, dans le cabinet Holstein et en sortit le 14 juillet 1874.

**HALL** (Samuel-Carter), publiciste anglais, né en 1801, à Topsham (comté de Devon), fut attaché de bonne heure au *New Times*, en qualité de sténographe. En 1824, il fonda l'*Amulet*, un des meilleurs annuaires de l'époque. Pendant plu-

sieurs années il dirigea le *New Monthly Magazine*, et plus tard le *British Magazine*, qui ne vécut pas longtemps. Il s'était déjà marié à une Irlandaise distinguée, miss Fielding (voy. ci-après), chez laquelle il développa le goût des lettres et des arts; le seul livre qu'il ait écrit avec elle est un ouvrage illustré sur l'Irlande, ses mœurs et son histoire, ouvrage qui a eu une grande vogue. Il a attaché son nom à des *Keepsakes* ou livres d'étrennes, tels que : *le Livre des diamants* (Book of Gems); un *Recueil de ballades anglaises*; *les Résidences seigneuriales* (Baronial Halls); etc.

M. Hall a fondé le premier journal qui fût en Angleterre exclusivement consacré aux arts : *l'Art Journal* (1848), qui compta, parmi ses protecteurs, la famille royale et les premiers noms de l'aristocratie. Il a publié, en 1851, un *Catalogue illustré de l'Exposition universelle*, et deux ans plus tard la *Galerie Vernon* (1853, in-folio); puis un *Recueil des souvenirs des hommes et des femmes célèbres du temps* (A Book of memoirs of great Men and Women of the age, 1870).

**HALL** (Anne-Marie FIELDING, mistress), femme de lettres irlandaise, femme du précédent, est née en 1805, dans le comté de Wexford. Peu après son mariage, elle débuta dans les lettres, par ses *Esquisses sur l'Irlande* (Sketches of irish Character, 1829, 3 vol.), puis donna les *Souvenirs d'école* (Chronicles of a schoolroom, 1831), contes pour les enfants, et le *Boucanier* (the Buccaneer, 1832, 3 vol.), roman des mœurs du temps de Cromwell.

Parmi les romans postérieurs de Mme Hall, qui compte parmi les *authoresses* les plus distinguées de l'Angleterre, nous rappellerons : *Tribulations des femmes* (Tales of woman's trials, 1832); *le Proscrit* (the Outlaw, 1838, 3 vol.); *l'Oncle Horace* (Uncle Horatio, 1837, 3 vol.); *Marianne* (1839); *les Enfants blancs* (the White boys, 1845), ou *les Rebelles d'Irlande du XVIII<sup>e</sup> siècle*; *la Soirée d'été* (Midsummer eve, 1848); *Histoire d'une femme* (A Woman's story, 1857); *le Combat de la Foi* (the Fight of faith, 1869), etc.

Mistress Hall a encore publié : *Rayons et ombres de la société irlandaise* (Lights and shadows of irish life, 1838, 3 vol.); *les Paysans, contes irlandais* (Sketches of the irish peasantry, 1842); *l'Irlande, mœurs, types, paysages*, etc. (Ireland, its scenery, character, etc.; 1841-1843, 3 vol.), illustré, en collaboration avec son mari; *Pèlerinages aux autels de l'Angleterre* (Pilgrimages to english shrines; 1852, 2 vol.), revue de résidences et lieux célèbres; *Contes et esquisses populaires* (Popular tales and sketches), et de nombreux articles dans les recueils périodiques.

**HALLBERGER** (Édouard, DE), éditeur allemand, né à Stuttgart, le 22 mars 1822, fils d'un libraire de cette ville, étudia à Potsdam et à Berlin, puis fonda dans sa ville natale une maison de librairie qui prit une grande extension. Il y adjoint une imprimerie, avec un atelier de gravure, et éditait un grand nombre d'ouvrages de luxe et de journaux illustrés : *le Monde illustré* (Illustrirte Welt); *Sur terre et sur mer* (Ueber Land und Meer), auquel il ajouta en 1875 l'*Illustrated Magazine* de Freiligrath; trois éditions différentes de la *Bible* de Gustave Doré; les *Œuvres de Shakespeare*, illustrées par le peintre anglais John Gilbert; des collections de compositeurs classiques, etc. Il a reçu l'ordre de la couronne de Wurtemberg, qui donne droit à la noblesse personnelle.

**HALLECK** (Henry-Wager), général américain

au service de l'Union, né à Westernville, près d'Utica (Etat de New-York), en 1816, entra à l'École militaire de West-Point. Il en sortit dans les premiers rangs, sous-lieutenant dans le génie, et fut quelque temps employé à l'école comme professeur adjoint. Il servit ensuite dans l'artillerie, fut envoyé en Californie, en 1846, remplit l'année suivante, au Mexique, des fonctions civiles et des fonctions militaires, obtint le grade de capitaine, puis donna sa démission, en 1854, et devint, à San-Francisco, homme de loi, agent d'affaires et directeur de mines.

Lors de la scission entre le Nord et le Sud, ses sympathies l'attiraient vers le Nord : il reprit donc du service et s'occupa surtout de tactique et d'administration, après la retraite du vieux général Scott, qui avait d'abord été chargé de diriger l'ensemble des mouvements des armées fédérales. C'est aux heureuses combinaisons du général Halleck qu'on attribua la série de succès remportés momentanément par le Nord, depuis la prise du fort Donelson jusqu'à l'évacuation de Corinth par Beauregard et la prise de Memphis. Au mois de novembre 1861, il remplaça le général Frémont dans le commandement du département militaire de l'Ouest. Il s'efforça d'établir dans son armée la discipline la plus sévère, plaça sous le contrôle absolu de l'autorité militaire la navigation du Missouri et du Mississippi, et exigea le serment à l'Union de la part de tous les ecclésiastiques, universitaires, directeurs de railways et autres fonctionnaires.

Le 11 mars 1862, le général Halleck fut mis à la tête du département du Mississippi et apporta dans son commandement ses habitudes de sévérité militaire. Les confédérés ayant été obligés d'évacuer Corinth, il y entra le 30 mai, y fit 2000 prisonniers et y établit son quartier général. Il s'empara, vers le 15 juin, de la ville de Chattanooga, dans le Tennessee, sur les limites de l'Alabama et de la Géorgie. Cet important centre de chemins de fer et d'industries métallurgiques permettait de rétablir les communications avec le N. O., pour faciliter les mouvements des munitions et des troupes. Quelques semaines plus tard, le 11 juillet, M. Halleck était nommé commandant en chef de toutes les forces militaires des États-Unis, et le 8 septembre, il devenait secrétaire de la guerre, en remplacement de M. Stanton. Il fut remplacé dans le commandement en chef, en mars 1864, par le général Grant et nommé chef de l'état-major général. — Il est mort à Louisville le 7 juillet 1872.

Le général Halleck a publié un traité fort estimé des hommes spéciaux : *Éléments d'art et de science militaires*, avec une introduction sur la justification de la guerre; c'est le résumé d'une série de conférences qu'il fit, en 1845-1846, à l'institut Lowell, de Boston.

**HALLIDAY** (André-Halliday Duff, dit), publiciste et auteur dramatique anglais, né à Grange (Ecosse), en 1830, fit ses études à l'Université d'Aberdeen, se rendit à Londres et entra au *Morning Chronicle*, où ses articles attirèrent l'attention de Thackeray et le firent appeler au *Cornhill Magazine*. En 1861, il devint collaborateur de *All the year round* dirigé par Dickens et inséra en outre un grand nombre d'articles d'économie politique et sociale dans la presse de province. Il publia vers 1866, un manuel très intéressant intitulé : *My account with Her Majesty*, expliquant les opérations des caisses d'épargne, réimprimé et distribué par le Post-Office. Depuis, M. Halliday se renferma dans la littérature dramatique ; il fit jouer un certain nombre de drames et de comédies, dont les sujets étaient,

pour la plupart, empruntés à des écrivains anglais ou étrangers.

Nous citerons : *Amy Robsart*; *le Roi d'Ecosse*; *Notre-Dame de Paris*, d'après l'œuvre de M. V. Hugo; *la grande Cité*; *Amour ou Argent*; *la Dame du Lac* (1872), d'après Walter Scott; les *Délices du Cœur*, d'après le roman de Dickens; *Dombey et fils*; *Richard Cœur-de-Lion* (1874); *Nicolas Nikleby* (1875), etc. Il a réuni en volumes ses articles de journaux, sous ces titres : *Every day papers* (1864), *Sunnyside papers* (1866); *Tocan and Country* (1866). \*

**HALLIWELL** (James-Orchard), littérateur anglais, né à Chelsea, le 21 juin 1820, commença ses études à Sutton, sous la direction du mathématicien Ch. Butler, et passa une année à Cambridge (1837). Son premier travail fut une édition des œuvres de sir John Mandeville (1839). Chargé d'examiner les manuscrits de la bibliothèque de Chatam, à Manchester, il consigna le résultat de son examen dans un *Catalogue raisonné (an Account of the european manuscripts in the Chatam library)*; Manchester, 1842. Accusé, en 1845, d'avoir soustrait des manuscrits à la bibliothèque du collège de la Trinité de Cambridge, il parvint à se justifier.

M. Halliwell a produit avec une infatigable activité; le chiffre de ses publications s'éleva rapidement à plus de cent. Nous citerons, dans le nombre, des éditions estimées, telles que : *Torrent de Portugal* (Londres, 1842); les *Lettres des rois d'Angleterre (Letters of the kings of England, 1846, 2 vol.)*; des recueils de chansons et ballades populaires : *Nursery rhymes of England* (2<sup>e</sup> édit., 1843); *Thornton romances* (1844); *Popular rhymes and nursery Tales* (1849).

Voici ensuite quelques-uns de ses ouvrages originaux : *Histoire de la Franc-maçonnerie en Angleterre (Early history of free-masonry in England, 1842)*; *Glossaire archaïque des comtés de l'Angleterre (Dictionary of archaic and provincial words, 1844-1845, 2 vol.; 3<sup>e</sup> édit., 1855, 3 vol.)*; *Notice détaillée des histoires populaires (Descriptive notice of popular histories, 1849)*, etc., puis une série de *Shakespeareiana* (1841), recueil de toutes les particularités relatives à ce poète; *le Canevas primitif des Joyeuses comères de Windsor (the first sketch of, etc., 1842)*; *Vie de Shakespeare* (1843). En 1852, il a entrepris une édition des *Œuvres complètes de Shakespeare* en 20 volumes in-folio, avec gravures, notes et commentaire critique, et qui est en même temps une édition de luxe; il l'a complétée par : *Illustrations of the life of Shakespeare, etc., with the personal and literary History of the Great Dramatist* (1874-1876, 2 vol.)

**HALM** (Charles), philologue et critique allemand, né à Munich, le 5 avril 1809, fit ses études classiques au gymnase de sa ville natale et suivit les cours de philologie de Thiersch, de 1826 à 1830. Il professa de 1834 à 1849 dans divers lycées et gymnases, et fut recteur du gymnase Maximilien, fondé à Munich; en 1856, il devint professeur à l'Université et bibliothécaire de la bibliothèque de l'Etat.

Parmi les éditions critiques qui l'ont fait connaître, on cite celles des *Discours de Cicéron*, pour l'édition complète d'Orelli (1845-1856), publiés séparément avec commentaires; des *Fables d'Esopé* (1852), de *Rhetores latini minores* (1863), de *Quintilien* (1868), de *Cornélius Népos* (1871), de *Tacite* (1873), de *Velleius Paterculus* (1876), etc. Il a publié le catalogue de l'importante collection des manuscrits de la bibliothèque de Munich (1865, t. I-VI). \*

**HAMEL** (Louis-Ernest), littérateur et historien français, né à Paris, le 2 juillet 1826, fit ses études au lycée Henri IV et suivit les cours de la faculté de droit de 1845 à 1848. Il s'inscrivit au barreau, mais plaïda peu et se consacra à la littérature et aux recherches historiques. Il donna d'abord un recueil de poésies : *les Derniers chants* (1851, in-18) puis, après de longues études sur la période révolutionnaire, il écrivit une *Histoire de Saint-Just* (1859, in-8), qui fut saisie et mise au pilon. Après la publication du premier volume de son *Histoire de Robespierre* (1865-1867, 3 vol. in-8), les éditeurs, menacés de poursuites, refusèrent de faire paraître les deux autres; un procès leur fut alors intenté par l'auteur, et ils furent condamnés à terminer l'impression à leurs risques et périls.

M. Hamel essaya à plusieurs reprises d'entrer dans la vie politique : dès 1857, il avait lutté dans le département de la Somme, contre la candidature officielle du docteur Conneau et aux élections de 1863 il obtint, sans être élu, plus de 5000 voix. Il fut porté également sur la liste républicaine, aux élections du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, mais la liste conservatrice l'emporta; enfin à celles du 20 février 1876, il posa sa candidature dans la circonscription de Montdidier, et obtint 7370 voix, contre 8737 données à M. Jametal, candidat du centre gauche, qui fut élu. Il fit partie du Conseil général de la Somme pour le canton de Moreuil. En janvier 1878, il entra au Conseil municipal de Paris, pour le quartier de Quinze-Vingts.

Outre les ouvrages cités plus haut, on a de M. Ernest Hamel : *les Principes de 1789 et les titres de noblesse* (1858, in-16); *Lhomond et sa statue* (1860, in-18); *Marie la Sanglante* (1861, 2 vol. in-8); *la Statue de Jean-Jacques Rousseau*, 1867, in-18); *Précis de l'histoire de la Révolution française* (1870, in-8); *Histoire de la République française sous le Directoire et le Consulat* (1872, in-8); *Histoire illustrée du second Empire* (1873, 3 vol. in-4); *Histoire des deux conspirations du général Malet* (1873, in-8), etc. Il a collaboré à *l'Opinion nationale*, au *Siècle*, à *la Presse libre*, à *la Réforme*, (1864-1870); en 1877 il fut directeur de *l'Homme libre*, journal qui n'eut qu'une courte existence.

**HAMERLING** (Robert), poète allemand, né à Kirchberg (Basse Autriche), le 24 mars 1830, fit ses études classiques au gymnase de Vienne, puis suivit les cours de l'Université de cette ville. Nommé professeur au gymnase de Trieste en 1855, il prit sa retraite en 1866, se fixa à Graetz et put s'y livrer à la poésie, grâce à la libéralité d'un riche protecteur de Vienne.

Ses premières œuvres, qui attirèrent sur lui l'attention, furent publiées à Prague sous le titre *Réveries et chants érotiques* (1859; 5<sup>e</sup> édit., 1875), il a donné depuis un autre volume de *Petits poèmes* (Gesammelte kleine Dichtungen, Hamb., 1862; 3<sup>e</sup> édit., 1873), parmi lesquels on a remarqué : *Venus en exil*, symphonie; et *la Marche des Germains*, etc.; une épopée, *Ahasverus à Rome* (Hamb., 1866; 11<sup>e</sup> édit., 1875); *le Roi de Sion* (1868; 6<sup>e</sup> édit., 1874); *les Sept péchés capitaux* (die Sieben Todsunden, 1873); *Danton et Robespierre* (1871), tragédie; *Aspasia* (1876), roman du temps de Périclès; une traduction des œuvres poétiques de Léopardi, etc.

**HAMILLE** (François-Eugène-Victor-Auguste), administrateur et député français, né à Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais), le 3 septembre 1812, étudia le droit et s'inscrivit au barreau de Douai. Entré dans l'administration des cultes en 1845, il

y devint chef de division et directeur. Il prit sa retraite le 5 septembre 1870, et aux élections du 8 février 1871 fut élu représentant du Pas-de-Calais à l'Assemblée nationale, le dixième sur quinze, par 131 706 voix. Il siégea au centre droit, puis fit partie du groupe de l'Appel au peuple, vota avec l'extrême droite dans toutes les questions religieuses et repoussa les lois constitutionnelles. Réélu sans concurrent, le 20 février 1876, dans l'arrondissement de Montreuil-sur-Mer, par 13 040 voix, il fut dans la nouvelle Chambre, un des 158 députés qui, après l'acte du 16 mai 1877, soutinrent de leur vote le ministère de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 12 181 voix contre 5241 obtenues par le candidat républicain. Conseiller général du Pas-de-Calais, pour le canton de Campagne, il en a été élu président. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 13 août 1867.

**HAMM** (Guillaume de), économiste allemand, né à Darmstadt le 5 juillet 1820, étudia l'agriculture, dans divers domaines privés, puis voyagea en Belgique, en France et en Angleterre et, à son retour, suivit à l'Université de Giessen les cours de Liebig. Professeur de chimie en 1843, à Hofwyl (Suisse), il fut nommé, l'année suivante, directeur de l'École agricole Ruti près de Berne, puis fut appelé à la direction de celle de Pappelsdorf, par la Société des agriculteurs de la Prusse rhénane, mais le gouvernement prussien refusa de sanctionner ce choix. Il passa à Vienne, et entra comme rédacteur au ministère des finances, puis, après la révolution d'octobre 1848, alla fonder à Leipzig une fabrique de machines agricoles. Élu en 1863, député à la Chambre saxonne, il siégea dans les rangs du parti libéral. Appelé à Vienne au poste de directeur du département de l'agriculture, au ministère du commerce, il fut chargé d'organiser le nouveau ministère de l'agriculture, séparé de celui du commerce. Il a été anobli en 1870.

On a de M. Hamm : *les Ustensiles et machines agricoles en Angleterre* (die Landwirthsch, geræthe und Maschinen Englands, Brunswick, 1845; 2<sup>e</sup> édit., 1856); *Catéchisme de chimie agricole* (Kat. der Ackerbauchemie, etc., Leipzig, 1848; 5<sup>e</sup> édit., 1871); *Chimie de la vie journalière* (Chem. Bilder aus dem taeglichen Leben, Ibid., 1850, 2 vol.); *Principes d'économie rurale* (Grundsætzte der Landwirthschaft, Br., 1850); *le Livre du vin* (das Weinbuch, Leipzig, 1874), etc. Il faut citer encore les *Catalogues illustrés des Expositions de Londres en 1862 et de Paris en 1867*, et dans un autre ordre d'idées, *les Steppes et les villes du sud-ouest* (Sudoestl. Steppen und Staedte, Leipzig, 1860) et un volume de *Poésies* (Gedichte, Ibid, 1869).

**HAMMAN** (Édouard-Jean-Conrad), peintre belge, né à Ostende (Flandre occidentale), en 1819, étudia à Anvers, sous la direction de M. Nicaise de Keyser, et débuta par des sujets historiques, dont quelques-uns furent acquis par le musée de Bruxelles. En 1846, il vint à Paris, parut l'année suivante au Salon et se fixa en France, où il a exécuté beaucoup de travaux pour le gouvernement belge. Il a exposé à Paris, depuis 1847 : *le Réveil de Montaigne enfant*; *les Préparatifs pour la sérénade*, ou *les Etudiants espagnols*; *la Lecture Pantagruélique, ou Rabelais à la cour*; *Hamlet*; *Charles IX et Ambroise Paré*; *la Visite du doge*; *la Fille du supplicié* (1853); *Christophe Colomb, le Compositeur flamand Adrien Willaert* (1855); *l'Étude du Blason, le Commencement et la fin* (1857); *Stradivarius, André Vésale professeur à Padoue, Dante à Ravenne* (1859); *les Contes de*

*Marguerite d'Angoulême, Premier épisode de la journée des Dupes, 11 novembre 1630, les Adieux (1861); Enfance de François I<sup>er</sup>, Enfance de Charles-Quint, Marie Stuart quittant la France (1863); les Dames de Sienna travaillant aux retranchements de la ville assiégée par Charles-Quint, la Galère de Titien à la fête de l'Ascension (1864); Evriva la sposa, épisode d'une noce vénitienne (1865); Dernière entrevue, Bluette (1866); la Fête du Bucentaure à Venise, Education de Charles-Quint, à l'Exposition universelle de 1867 : le dernier de ces tableaux a été acheté pour le musée du Luxembourg; l'Oratoire, la Tentation (1868); l'Atelier de Stradivarius, l'Enfant trouvé (1869); Famille protestante fugitive après la révocation de l'Édit de Nantes (1870); les Secrets de Madame, le Secret de la Soubrette (1873); le Roman (1876); la Leçon d'aquarelle (1877); Haendel, à l'Exposition universelle de 1878; les Souvenirs du père et l'Attente, aquarelle, au salon de la même année, etc. Le musée de Bruxelles possède de lui : le Dante à Ravenne, l'Entrée d'Albert et d'Isabelle à Ostende, etc.*

Cet artiste a obtenu, à la suite de nos Salons, deux 3<sup>es</sup> médailles, en 1853 et 1855, une 2<sup>e</sup> en 1859, un rappel en 1864 et la décoration de la Légion d'honneur en 1864. Il est chevalier de l'ordre de Léopold depuis 1854.

**HAMMERICH** (Frédéric-Pierre-Adolphe), poète, historien et théologien danois, né à Copenhague, le 9 août 1809, fit ses études à l'université de cette ville, se fit recevoir docteur en philosophie en 1834, et parcourut ensuite la Suède, pour étudier les mœurs du peuple et rechercher les vieilles légendes du pays. Ses *Chants de voyage scandinaves* (1840) excitèrent un véritable enthousiasme, et, déterminant une réaction en faveur de la vieille langue nationale, firent éclore toute une école de jeunes poètes. À la même époque (1830-1841), parut une série d'*Esquisses historiques*, où l'on remarqua surtout une description poétique de Rome, écrite dès 1835 pendant un voyage en Italie. Vinrent ensuite : *Chants des héros* (1841); *Peinture de la vie artistique de Thorwaldsen* (1844); *le Réveil du Danemark* (1848); *Poésies du Schleswig* (1848); *Tableaux de l'Église chrétienne* (1842); *Chants bibliques et historiques* (1852), et le plus remarquable de tous ses poèmes, *Gustave-Adolphe en Allemagne* (1844).

Nommé pasteur dans le Jutland en 1839, M. Hammerich fut forcé, par l'état de sa santé, de revenir à Copenhague, où il fit des cours publics très suivis. Il publia, outre un certain nombre de savants mémoires sur des points tout spéciaux, les ouvrages suivants : *Christian II en Suède et Charles-Gustave en Danemark* (Copenhague, 1847); *le Danemark à l'époque de Waldemar* (Ibid., 1847-1848, 2 vol.); *le Danemark à l'époque de l'union de Calmar* (Ibid., 1849), etc.

En 1845, M. Hammerich devint pasteur de l'église de la Trinité à Copenhague. Il se montra l'un des chefs les plus ardents du parti danois et des promoteurs de la guerre et fit les trois campagnes de 1848 à 1850 en qualité d'aumônier. Il publia à cette occasion plusieurs écrits très goûtés : *Tableaux de la guerre du Schleswig* (Copenhague, 1849); *la Troisième campagne du Schleswig* (Ibid., 1851); *la Guerre de trois ans dans le Schleswig* (Hadersleben, 1852). Après la guerre, M. Hammerich reprit ses fonctions de pasteur à Copenhague. Il fonda en 1849, avec plusieurs de ses amis, la *Société pour l'histoire de l'Église danoise*. — Il est mort à Copenhague, le 9 février 1871.

**HAMMETT** (Samuel), romancier américain, né en 1816, à Jewett-City (Connecticut), prit ses

degrés à l'université de New-York, passa environ douze ans dans le sud-ouest, occupé d'affaires de commerce, et fut, pendant quelque temps, clerc de la cour de district du comté de Montgomery (Texas). En 1848, il alla s'établir à New-York.

Il a publié, sous le pseudonyme de *P. Paxton*, deux romans : *Un Yankee jeté dans le Texas* (A Stry Yankee in Texas; New-York, 1853, in-12), et *les Aventures merveilleuses du capitaine Priest* (the Wonderful Adventures of captain Priest, 1854, in-12).

**HAMON** (Jean-Louis), peintre de genre français, est né à Plouha (Côtes-du-Nord), le 5 mai 1821. Ecolier paresseux et insouciant, il ne montra dès l'enfance de goût et d'aptitude que pour la peinture. Il vint à Paris en 1840 s'y livrer entièrement; il eut pour maître Paul Delaroche, et pendant l'absence de celui-ci travailla dans l'atelier de Ch. Gleyre. Il exposa, en 1848, un tableau de genre, *le Dessus de porte*, ainsi que *le Tombeau du Christ*, au musée de Marseille; en 1849, *Une affiche romaine, l'Égalité au sérail*, et un *Perroquet jasant avec deux jeunes filles*. Il travailla ensuite à la manufacture de Sèvres et y exécuta plusieurs compositions, entre autres un coffret en émail qui lui valut une médaille à l'Exposition universelle de Londres en 1851 et qui reparut, avec plusieurs *Vases* de lui, à celle de Paris.

En 1852, M. Hamon quitta la manufacture de Sèvres, et exposa *la Comédie humaine*; ce tableau qui représentait, autour du théâtre Guignol, les différents âges de l'humanité, frappa le public, mais n'obtint du jury aucune distinction. Au Salon de 1853, son idylle grecque, *Ma sœur n'y est pas*, acquise par le ministère de la maison de l'empereur, eut une 3<sup>e</sup> médaille. Il envoya à l'Exposition universelle de 1855, avec plusieurs des tableaux précédents, trois toiles gracieuses qui furent très remarquées : *l'Amour et son troupeau*, une seconde idylle dans le genre antique : *Ce n'est pas moi, les Orphelins, une Gardesuse d'enfants*. Il obtint alors une médaille de 2<sup>e</sup> classe. Au salon de 1857, à la suite d'un voyage en Orient, il n'a pas donné moins d'une dizaine de toiles, toutes du même genre, notamment : *Boutique de quatre sous, Papillon enchaîné, Cantharide esclave, Dévotives*, etc.; au Salon de 1859 : *l'Amour en visite*; à celui de 1861 : *Vierges de Lesbos, Tutelle, la Volière, l'Escamoteur, la Sœur aînée*; à celui de 1864 : *l'Aurore, l'Imitateur un jour de fanfaillles*; à celui de 1866 : *les Muses à Pompéi*; à l'Exposition universelle de 1867 : *la Promenade* et sept autres toiles qui avaient déjà figuré aux Salons précédents : une 2<sup>e</sup> médaille lui fut décernée. M. Hamon a été nommé, en 1855, chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Saint-Raphaël (Var), le 29 mai 1874.

**HANDELMANN** (Gottfried Henri), historien et antiquaire allemand, né à Altona, le 9 août 1827, suivit de 1847 à 1853, les cours de plusieurs universités allemandes, qu'il interrompit pour prendre part à la guerre des duchés contre le Danemark en 1849. Il entra ensuite dans l'association fondée par Lehmann, dont le but était l'annexion des duchés à la Prusse. Il rédigea alors les *Annuaire du Schleswig-Holstein* (Jahrbücher für Landeskunde des Herzogthumer Schl.-H., 1858-1863). Il fut nommé, en 1866, conservateur du musée d'antiquités du Schleswig-Holstein et professeur à Kiel. M. Handelmann s'est fait d'abord connaître par des publications historiques sur l'Amérique : *Histoire des États-Unis* (Geschichte der vereinigten Staaten; 2<sup>e</sup> édit. 1860); *Histoire de l'Île d'Haïti* (Gesch. der Insel Haïti; 2<sup>e</sup> édit. 1860), et *Histoire du Brésil* (1860).

Il s'est tourné depuis vers l'étude des antiquités et de l'histoire de son pays natal, et a publié; *Politique annexionniste du Danemark, pendant la guerre de Sept ans* (die daen. Reunions politik um die Zeit des Sieben jaehrigen Kriegs); *le Duc Adolphe de Holstein-Gottorp* (1865); *Monuments préhistoriques en pierre du Schleswig-Holstein* (Vorgesch. Steindenkmaelerin. Schl.-H. 1872-1874, part. I-III); *Histoire du Schleswig* (Kiel, 1873); *les Fouilles de l'île de Sylt* (die amtlichen Ausgrabungen auf Sylt, 1873); *Archéologie préhistorique du Schleswig* (Kiel, 1875), etc.

**HANFSTAENGL** (François), lithographe allemand, né à Bayernrain (Bavière), le 1<sup>er</sup> mars 1804, d'une famille de paysans, suivit, de 1819 à 1825, les cours de l'Académie des beaux-arts de Munich. Ses premiers dessins sur pierre lui valurent l'amitié et les conseils de l'inventeur même de la lithographie, Sennefelder, qui se trouvait alors en Bavière. En 1829, il fut nommé professeur dans une école spéciale de dessin à Munich. En 1834, il vint à Paris et se lia avec les artistes les plus distingués. De retour en Allemagne, il lithographia, de 1835 à 1852, tous les tableaux de la galerie royale de Dresde, et en forma l'album magnifique intitulé : *les Tableaux les plus remarquables de la galerie royale dessinés sur pierre d'après les originaux* (die vorzüglichsten Gemaelde der königl. Galerie, nach, etc.). Plusieurs des planches les plus belles, entre autres *les Portraits du roi et de la reine de Saxe*, purent à l'Exposition universelle de Paris en 1855.

M. Hanfstaengl a encore reproduit : *la sainte Catherine* de Lauger (1827); *la Madone de Murillo* (1831), *les Pèlerins italiens* de Hess (1832); *la Madone de Saint-Sixte* de Raphaël; *la Madeleine repentante* de Murillo (1834); *le Pêcheur de Gœthe* de Hanson (1834); *l'Ascension de la Vierge et du Christ*, d'après le Guide; *les Juifs en deuil* de Bendemann, ainsi qu'un grand nombre de portraits. Il a donné des dessins à une foule de publications illustrées. — Il est mort à Munich le 18 avril 1877.

**HANNAFORD** (Samuel), naturaliste irlandais, né en 1828, fit une étude sérieuse des sciences naturelles et partit, en 1852, pour l'Australie, dont il étudia la faune et la flore, collabora à la presse locale et fonda une société d'agriculture. Il passa en Tasmanie pour y poursuivre ses recherches et y devint bibliothécaire de la bibliothèque publique qui s'y fonda en 1870.

Les résultats de ses importantes recherches ont été publiés sous ces titres : *Catalogue des plantes à fleurs et de fougères des environs de Tanes (Devonshire)* (Catal. of the Flowering plants and ferns, 1851); *Notes sur la Faune et la Flore de Victoria* (1856); *Fleurs sauvages de la Tasmanie* (Wild Flowers of Tasm. 1866); *Guide en Tasmanie* (Guide-Book to Tasm.), etc. Il a donné un grand nombre de mémoires aux journaux scientifiques : *Journal of Australasia*, *Victorian Agricultural and horticultural Gazette*, *Launceston Times*, etc. Il faut citer à part *les Poètes et la poésie en Irlande* (Poets and Poetry in Ireland).

**HANNAY** (James), littérateur et publiciste écossais, né en 1827, à Dumfries, reçut une instruction sommaire dans les écoles du Westmoreland et du Surrey, et entra dans la marine royale; il prit part, en 1840, aux affaires de Syrie et servit à bord de différents vaisseaux jusqu'en 1845. Ayant alors donné sa démission de midshipman, pour se livrer complètement à ses goûts littéraires, il débuta dans les recueils périodiques, entre autres le *Punch*, et par des articles de lit-

térature légère (1853), puis fit avec succès une série de lectures sur *la Satire et les satiriques en Angleterre* : ces lectures lui ont fourni la matière d'un piquant volume. On a, en outre, de lui un roman maritime, *Singleton Fontenoy* (1854), et un roman historique, *Eustache Conyers* (1855, 3 vol. in-8), etc. — Il est mort le 9 janvier 1873.

**HANNOVER** (Adolphe), médecin danois, né à Copenhague, le 24 novembre 1814, s'est fait connaître dans toute l'Europe par ses recherches anatomiques. L'Académie des sciences de Paris lui a décerné, en 1856, une récompense de 1500 francs pour l'ensemble de ses découvertes. Parmi ses écrits, dont quelques-uns sont en français, il faut citer : *Tableau micrométrique pour servir à la réduction des diverses mesures qui sont employées dans la micrométrie microscopique* (Copenhague, 1842); *Recherches micrométriques sur le système nerveux des animaux vertébrés et invertébrés* (in-4 avec 7 pl., en danois 1842, en français 1844); *De Quantitate relativa et absoluta acidii carbonici ab homine sano et ægroto exhalatati* (1845); *Sur l'Epithélioma* (1852); *Documents sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie de l'œil* (Bidrag til Øiets anatomie, etc., 1856, in-8); *De la Construction et de l'emploi du microscope* (om Mikroskopets Bygning, etc., 1847, in-8), traduit en français en 1855.

**HANOTEAU** (Louis-Joseph-Adolphe-Charles-Constance), général et orientaliste français, né à Decize (Nièvre), le 12 juin 1814, entra à l'École polytechnique le 12 novembre 1832 et en sortit comme sous-lieutenant, dans l'arme du génie en 1834. Lieutenant le 1<sup>er</sup> octobre 1836, il fut promu successivement capitaine le 23 novembre 1840, chef de bataillon le 2 août 1858, lieutenant-colonel le 27 décembre 1861, colonel le 17 juin 1865; général de brigade le 31 octobre 1870, il a été admis, en 1876, dans le cadre de réserve et s'est fixé à Guéret (Creuse). M. le général Hanoteau a passé une grande partie de sa carrière militaire en Algérie, il avait été commandant supérieur du Fort-Napoléon et adjoint au bureau des affaires politiques. Il s'était livré à une étude approfondie des idiomes et des mœurs de la Kabylie et ses publications sur cette matière l'ont fait élire correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 19 décembre 1873. Décoré de la Légion d'honneur le 23 janvier 1848, il a été promu officier le 17 septembre 1860 et commandeur le 11 août 1869.

Outre un certain nombre de mémoires adressés à l'Académie des inscriptions, le général Hanoteau a publié les ouvrages suivants : *Essai de grammaire Kabyle, renfermant les principes du langage parlé par les Ygouaouen* (1858, in-8); *Notice sur quelques inscriptions en caractères dits tifsinar et en langue tamachek* (1858, in-8); *Essai de grammaire de la langue tamachek* avec des renseignements sur le touâreg et la langue berbère (1860, in-8, 7 pl.). *Poésies populaires de la Kabylie du Jurjura*, texte et traduction (1867, in-8); *la Kabylie et les coutumes Kabyles* (1873, 3 vol. in-8), etc.

**HANOTEAU** (Hector), peintre paysagiste français, parent du précédent, né à Decize (Nièvre), le 25 mai 1823, manifesta de bonne heure ses dispositions pour le dessin et fut d'abord dirigé vers la peinture de genre et d'intérieurs. Il put ensuite suivre son goût pour le paysage, qu'il étudia sous M. Gigoux et s'y livra exclusivement. Il a constamment exposé depuis 1855, notamment : *Campement arabe* (1855); *Un étang dans le Nivernais*, *les Prés de Charency* (1857); *Une*

matinée sur les bords de la Cauna, et divers autres sujets hivernaux (1859); *Un ruisseau à Charency, Une matinée de pêche* (1861); *la Nourrice du pauvre, Chevaux libres* (1863); *la Hutte abandonnée* (1864); *Un coin de parc, dans le Nivernais* (1865); *Après la pêche, le Soir à la ferme* (1866); *le Garde-manger des renardeaux* (1868); *la Passée du grand gibier, au Luxembourg, les Roseaux* (1869); *la Mare au village* (1870); *Une chaumière* (1872); *Chèvrefeuille* (1873); *Un Public bienveillant* (1874); *les Grenouilles* (1875); *les Biquets* (1876); *le Moulin, le Chef de l'âtre* (1877); *portrait du général Hanoteau, la Tournée du meurier* (1878); *la Victime du réveil* (1879), etc. Un grand nombre de ces sujets ont été gravés par M. Pierdon et reproduits par divers journaux illustrés. M. H. Hanoteau a obtenu, outre diverses récompenses aux expositions départementales, une médaille aux Salons de 1864, de 1868 et de 1869 et la décoration de la Légion d'honneur en 1870.

**HANSEN** (Pierre-André), astronome allemand, né à Tondern (duché de Schleswig), le 8 décembre 1795, étudia les mathématiques et fut employé, en 1821, à la triangulation du duché de Holstein, dirigée par Schumacher qu'il seconda à l'observatoire d'Altona. En 1825, il fut nommé directeur de l'observatoire de Seeberg, qu'il n'a plus quitté. — Il est mort à Gotha, le 28 mars 1874.

Outre divers mémoires importants, contenant des calculs de perturbations, insérés dans les *Nouvelles astronomiques* de Schumacher, dans les *Mémoires* de la Société astronomique de Londres et de l'Académie des sciences de Saxe, etc., M. Hansen a publié : *Méthode pour observer avec le micromètre objectif de Frauenhofer* (Méthode mit dem Frauenh. Heliometer Beobachtungen anzustellen; Gotha, 1827); *Recherches sur les perturbations mutuelles de Jupiter et de Saturne* (Untersuchungen über die gegenseitigen Störungen von Jupiter und Saturn; Berlin, 1831), *Fundamenta nova investigationis orbitæ veræ, quam luna perlustrat* (Gotha, 1838); *Calcul des perturbations absolues dans les ellipses d'excentricité et d'inclinaison quelconques* (Ermittelung der absoluten Störungen in Ellipsen, etc., Ibid., 1843, t. 1), formant la 1<sup>re</sup> partie des *Mémoires de l'Observatoire de Seeberg*.

**HANSTEEN** (Christophe), astronome norvégien, né à Christiania (Norvège), le 26 septembre 1784, fit ses études à Copenhague, entra dans l'enseignement et devint professeur au collège de Friedericksbourg où il commença des recherches suivies sur le magnétisme terrestre; un résumé de ses travaux, qu'il adressa à l'Académie des sciences danoise, lui valut un prix d'honneur, et, en 1814, une chaire de mathématiques à l'université de sa ville natale. En 1821, il découvrit la variation régulière à laquelle était soumise tous les jours l'intensité magnétique horizontale. Ses *Recherches de magnétisme terrestre* (Christiania, 1819, t. I et atlas) causèrent beaucoup de sensation, surtout en Angleterre, et devinrent, en quelque sorte, la base de toutes les expériences ultérieures. Après avoir visité Londres, Paris, Hambourg, Berlin, il fut chargé par son gouvernement de parcourir l'ouest de la Sibérie, exploration qu'il accomplit, de 1828 à 1830, en compagnie d'Erman et de Due. A son retour, il fit construire à Christiania un observatoire disposé pour les observations magnétiques.

M. Hansteen enseigna, jusqu'en 1850, les mathématiques appliquées à l'Université ainsi qu'à l'École d'artillerie et de génie, puis dirigea les travaux de la triangulation de la Norvège. Membre

de la commission chargée d'établir l'unité dans le système métrique, il indiqua dans son rapport la voie qu'il fallait suivre et fixa les bases de la nouvelle réforme. Il fut élu correspondant de l'Académie des sciences. — Il est mort à Christiania, le 15 avril 1873.

On doit principalement à ce savant un *Traité de géométrie*, un *Traité de mécanique*, et un grand nombre de mémoires, dont la plupart sont insérés dans le *Magazin for Naturvidenskabene*, rédigé par lui depuis 1823, en société avec Machmann et Lundh. Il a encore publié : *Observations de l'inclinaison magnétique faites pendant les années 1855 à 1864* (Bruxelles, 1865, in-8); *Sur les Variations séculaires du magnétisme* (1865, in-8); *Souvenirs d'un voyage en Sibérie* (1857, in-8), traduit en français par Mme Colban.

**HARAÏRI** (Soliman al), littérateur arabe, né à Tunis, au mois de novembre 1824, d'une famille d'origine persane, fit ses études à la grande mosquée de Tunis, s'attacha principalement aux sciences exactes et à la médecine et fut chargé, dès l'âge de quinze ans, d'enseigner les mathématiques. Ayant pris ensuite les fonctions de notaire sous la juridiction du bey, il devint, en 1845, secrétaire arabe de la légation française. En 1846, il vint à Paris.

Très versé dans la connaissance de notre langue, Al Soliman Haraïri s'est donné pour tâche de répandre chez ses compatriotes nos livres et nos idées; il a traduit en arabe les *Fables de La Fontaine*, l'*Economie politique* de Blanqui, le *Manuel de santé* de Raspail, l'*Anatomie classique* du docteur Auzoux, quelques volumes de l'*Univers pittoresque*; la *Grammaire française* de Lhomond (Paris, 1857, in-8) et autres œuvres.

**HARCOURT** \* (Charles-François-Marie, duc d'), homme politique français, député, né en 1835, petit-fils de l'ancien pair de France mort en 1865, est le chef actuel de la branche aînée de la famille, dite d'*Harcourt-Beuvron*. Il entra au service de l'armée, dans les chasseurs à pied et donna sa démission en 1862. Élu représentant à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, dans le département du Calvados, le troisième sur neuf, par 73 000 voix, il prit place au centre droit avec lequel il vota et présenta en 1872 un projet de réforme du corps d'état-major, qui fut pris en considération par la commission de la réorganisation de l'armée; il fut également rapporteur du projet de loi prononçant l'admission définitive dans l'armée et dans la marine des membres de la famille d'Orléans (1874). M. le duc d'Harcourt, après avoir repoussé l'amendement Wallon, adopta l'ensemble des lois constitutionnelles et se présenta, aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Falaise, comme candidat constitutionnel. Soutenu par les républicains, il fut élu par 7807 voix, contre 5000 obtenues par le candidat bonapartiste, M. Gimet, et reprit sa place au centre droit à la nouvelle Chambre; il en fut élu le secrétaire par 248 voix. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 158 députés qui soutinrent de leur vote le cabinet de Broglie et se représenta aux élections du 14 octobre suivant comme candidat officiel et monarchiste. Vivement soutenu par le gouvernement et par le maréchal président de la République lui-même, qui lui rendit visite dans son château en pleine période électorale, il réunit 7704 voix, contre 4811 données au candidat républicain, M. Lavalley. M. d'Harcourt continua de siéger au centre droit, mais ne prit aucune part aux travaux de la Chambre. Décoré de la Légion d'honneur, il a été promu officier le 9 août 1877.

Marié, en 1862, à Mlle de Mercy-Argenteau, il a eu deux fils.

**HARCOURT** (Bernard-Hippolyte-Marie, comte d'), diplomate français, né en 1821, troisième fils de l'ancien pair de France, oncle du précédent, fut successivement attaché à l'ambassade de Madrid, en 1839, à la mission de M. Lagrenée en Chine, en 1843, aux légations de Francfort et de Berne, en 1847, puis devint premier secrétaire d'ambassade à Madrid, en 1849, et ministre plénipotentiaire à Bade et à Stuttgart, en 1851. Nommé ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, au mois d'avril 1871, il eut à soutenir un rôle difficile en présence de l'antagonisme du Vatican et de la Cour italienne et de la divergence entre les visées cléricales du moment et les nécessités politiques. On a signalé sa résistance à l'expropriation, par le gouvernement italien, de quelques couvents français de Rome. Un décret du 1<sup>er</sup> mai 1872 le remplaça auprès du Saint-Siège par M. le comte de Bourgoing, et le nomma ambassadeur à Londres, poste que venait de quitter M. le duc de Broglie. Il y resta jusqu'au 9 septembre 1873, et fut mis en disponibilité. Il reentra encore en activité comme ambassadeur de France près la République suisse (9 septembre 1874), et y conduisit les négociations relatives à la convention postale de Berne. Candidat aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans la Seine-et-Marne, il échoua avec la liste monarchiste. Il fut relevé de ses fonctions d'ambassadeur le 14 janvier 1879. Officier de la Légion d'honneur le 11 octobre 1873, il a été promu commandeur le 5 novembre 1877.

Son frère aîné, le comte Bruno-Jean-Marie d'Harcourt, né le 14 octobre 1813, entra dans la marine, fut nommé capitaine de frégate en 1845, et capitaine de vaisseau le 27 juillet 1862. Il prit sa retraite au commencement de 1871. Décoré de la Légion d'honneur en 1842, il a été promu officier le 15 mars 1861 et commandeur le 23 janvier 1871. Il a publié : *Considérations sur le commerce maritime de France* (Cherbourg, 1845) ; *Pêche côtière* (1846), etc.

**HARCOURT** \* (Georges-Trévor-Douglas-Bernard, marquis d'), diplomate français, né le 4 novembre 1809, appartient à la branche d'*Olonde*. Il entra à la Chambre des pairs le 9 mars 1842, par droit héréditaire et siégea au Luxembourg jusqu'à la révolution de février 1848. Rentré dans la vie privée, il séjourna longtemps en Angleterre, où il est allié par sa mère à plusieurs familles aristocratiques. Nommé ambassadeur de France à Vienne le 3 septembre 1873, il passa avec la même qualité à Londres le 8 mai 1875. Hostile aux institutions nouvelles de son pays, il fut maintenu, malgré les réclamations de la presse républicaine, mais il se démit de ses fonctions le 30 janvier 1879, en apprenant la démission du maréchal de Mac-Mahon. Décoré de la Légion d'honneur le 11 mai 1874, il a été promu officier le 9 janvier 1877.

**HARCOURT** (Pierre-Louis-Bernard, comte d'), ancien représentant français, fils aîné du précédent, né en 1842, servit dans un régiment de chasseurs d'Afrique et fut officier d'ordonnance du maréchal de Mac-Mahon, qu'il suivit en Italie, en Algérie et pendant la guerre de 1870. Fait prisonnier à Sedan et emmené en Allemagne, il reprit sa place auprès du maréchal, pendant le second siège de Paris. Porté, aux élections complémentaires, pour l'Assemblée nationale, dans le département du Loiret, il fut élu, le 2 juillet 1871, par 30 356 voix, siégea au centre droit, fut

rapporteur de la convention additionnelle au traité de Francfort (11 décembre 1871), et prit part aux discussions relatives à l'Algérie et aux lois militaires. Il vota avec la majorité monarchiste de l'Assemblée, repoussa l'amendement Wallon, mais adopta l'ensemble des lois constitutionnelles.

A la dissolution de l'Assemblée nationale, il se présenta sans succès aux élections législatives de 1876 et de 1877 ; à celles du 20 février 1876, il échoua comme candidat constitutionnel, dans l'arrondissement de Pithiviers (Loiret) avec 7682 voix contre 8642 obtenues par le candidat bonapartiste, M. Brierre, et à celles du 14 octobre 1877, comme candidat officiel du maréchal de Mac-Mahon, dans la 2<sup>e</sup> circonscription d'Orléans, avec 9598 voix, contre M. Bernier, candidat républicain, un des 363, qui obtint 10 411 suffrages. Nommé le 11 septembre 1875, lieutenant-colonel du 40<sup>e</sup> régiment de l'armée territoriale, il a été décoré de la Légion d'honneur.

**HARCOURT** (Louis-Emmanuel, vicomte d'), frère cadet du précédent, né en 1844, entra au ministère des affaires étrangères, et fut nommé secrétaire de la présidence à l'avènement du maréchal de Mac-Mahon (24 mai 1873). Il eut, dit-on, une part active aux mesures des divers cabinets conservateurs contre le parti républicain, et son influence personnelle sur le maréchal ne fut pas étrangère aux décisions prises par celui-ci contre ses ministres, MM. Ricard et Jules Simon. Après l'échec du cabinet du 16 mai, son éloignement fut demandé, et, à la fin de décembre 1877, il partit pour l'Italie, puis fut nommé secrétaire d'ambassade de 1<sup>re</sup> classe à Vienne, avec invitation de se rendre à son poste (septembre 1878). A la retraite du maréchal de Mac-Mahon, il donna sa démission, le 31 janvier 1879. M. Emm. d'Harcourt a été promu officier de la Légion d'honneur le 7 août 1877. \*

**HARDEE** (William), général américain confédéré, est né en Géorgie vers 1819. Élève de l'École militaire de Westpoint, il en sortit en 1838 comme sous-lieutenant dans le 2<sup>e</sup> régiment de dragons, fut promu lieutenant l'année suivante et capitaine en 1844. Il prit part à la guerre du Mexique, et fut nommé major à Medelin (25 mars), puis lieutenant-colonel à San-Agostino (25 août 1847). En 1856, il fut chargé, à Westpoint, des fonctions de professeur de tactique. Acquis d'avance à la cause du Sud, il obtint, en 1860, un congé d'un an, sur la proposition de M. Brown, gouverneur de la Géorgie, et vint en Europe acheter des armes pour ses compatriotes. Quand la guerre éclata, il envoya sa démission au gouvernement fédéral et fut nommé brigadier général dans l'armée confédérée. Il organisa la résistance dans l'Arkansas, puis reçut le grade de major-général et le commandement d'une division et contribua activement à l'invasion du Kentucky par Braxton Bragg. Promu lieutenant général en octobre 1862, il se signala aux batailles de Chickamanga (19-20 septembre 1863) et de Chattanooga (23-28 novembre 1863). Constamment à l'arrière-garde, et attaqué dans Savannah par Sherman, il effectua, avec 15 000 hommes et une nombreuse artillerie, une heureuse retraite. Après la chute de Richmond et la reddition de l'armée de Virginie, il déposa les armes en même temps que ses collègues Beauregard, Breckenridge et Johnston (3 mai 1865). — Il est mort le 6 novembre 1873.

On a du général Hardee plusieurs ouvrages militaires, dont l'un sur tout, *Tactique des tirailleurs et de l'infanterie légère* (Philadelphie, 2 vol. in-12, 1855), est très estimé en Amérique.



**HARDY** (Alfred), médecin français, né à Paris en 1811, fit ses études spéciales à la Faculté de Paris, fut chef de clinique à la Charité, et reçut en 1836 le diplôme de docteur. Après avoir été attaché, de 1841 à 1845, au bureau central, il devint, en 1846, médecin de l'hôpital de Lourcine, et, en 1851, de l'hôpital Saint-Louis. Agrégé de la Faculté en 1851, il a été élu membre de l'Académie de Médecine en 1867. M. Hardy a été décoré de la Légion d'honneur en 1852 et promu officier, le 9 août 1870.

On a de lui : *Traité élémentaire de pathologie interne* (1844-1853, 3 vol. in-8), fait en collaboration avec M. Béhier, et qui a été adopté pour l'enseignement médical; *Leçons sur les maladies de la peau* (1858-1859, 2 vol.), recueillies par MM. L. Moysant et A. Garnier; *Leçons sur les affections cutanées dartreuses*, etc. (1862, in-8); *Leçons sur la scrofule et les scrofulides*, etc. (1864, in-8); *Clinique photographique de l'hôpital Saint-Louis* (1867, livr. I, in-8), etc.

**HARDY** (Gathorne), homme politique anglais, né à Bradford, le 1<sup>er</sup> octobre 1814, fit ses études au collège de Shrewsbury, puis suivit les cours de l'université d'Oxford. Il entra, en 1856, à la Chambre des communes pour le bourg de Leominster et fut élu en juillet 1868 représentant de l'université d'Oxford après une lutte très vive contre M. Gladstone. Sous-secrétaire d'État à l'intérieur dans le cabinet Derby en 1858, président du Bureau de la loi des pauvres en 1866, il remplaça M. Walpole, en 1867, comme ministre de l'intérieur, jusqu'à la chute du cabinet tory (décembre 1868). Il rentra aux affaires, en février 1874, et prit le ministère de la guerre dans le cabinet Disraeli. Pendant le cours de la guerre d'Orient, il se fit remarquer comme orateur en défendant la politique du gouvernement contre les attaques du parti libéral, soit devant le parlement, soit dans les meetings.

**HARDY** (sir Thomas-Duffus), archiviste anglais, né à Port-Royal (Jamaïque) en 1804, entra, dès l'âge de quinze ans, comme employé aux Archives de la Tour de Londres. A la mort du conservateur Petrie, il continua la publication des *Monumenta historica britannica* et en écrivit l'introduction en 1861. Conservateur-adjoint, il fut créé chevalier, le 9 juillet 1869.

On lui doit la publication d'anciens manuscrits ou mémoires d'un grand intérêt : *Rotuli litterarum clausarum in Turri Londinensi asserati*, from 1204-1227 (1833-1844); *Rotuli Normaniae* 1200-1209, et *Rotuli de Oblatis et finibus* (1835); *Catalogue des documents relatifs à l'histoire de la Grande-Bretagne et de l'Irlande jusqu'à la fin du règne de Henry VII* (Catal. of Materials relating the Hist. of G. B.), dont le 3<sup>e</sup> vol. parut en 1871; *le Symbole d'Athanase, dans ses rapports avec le psautier d'Utrecht*, (1874); *Rapport complémentaire sur le psautier d'Utrecht* (1874); *Registrum palatinum Dunelmense* 1311-1316 (1874, 2 vol.), etc.\*

**HARGRAVES** (Edmond-Hammond), voyageur anglais, célèbre par la découverte des mines d'or de l'Australie, est né, vers 1816, à Gosport (comté de Sussex), où son père était lieutenant de milice. Après avoir navigué trois ans à bord d'un bâtiment de commerce, il forma, en Australie, un petit établissement agricole (1834) et s'y maria. En 1849, il s'embarqua au Port-Jackson pour la Californie; et, grâce à des circonstances favorables et habilement mises à profit, découvrit les mines d'or les plus riches de l'époque. Une compagnie de mineurs fut organisée sous sa direction et pourvue des instructions nécessaires. A

peine fut-elle à l'œuvre dans les localités qu'il avait désignées que, dans la première semaine, on recueillit plus de 250 000 francs de minerai aurifère. La fièvre de l'or s'empara de toute la colonie qui émigra en masse vers les montagnes Bleues. Nommé commissaire des terrains de l'État, il fut chargé de parcourir tous les districts métallifères de l'Australie. Après avoir fait son rapport, il résigna ses fonctions (1852) et rentra dans la vie privée. De nombreux témoignages de reconnaissance publique ont été donnés à M. Hargraves : la législature de la Nouvelle-Galles du Sud lui a voté, en 1853, une pension annuelle de 10 000 liv. st. (250 000 fr.), réduite, en 1854, de moitié; à Sydney, on lui a offert un magnifique vase d'or pur; à Melbourne, une coupe d'or pleine de souverains, etc. De simples particuliers, que sa découverte a enrichis, lui ont envoyé de fortes sommes d'argent. En 1854, M. Hargraves vint s'établir en Angleterre. La même année, il écrivit un livre très répandu : *l'Australie et ses mines d'or* (Australia and its gold fields; in-8).

**HARISPE** (Jean-Charles), député français, né à Saint-Etienne de Baïgorry, le 17 juillet 1817, neveu du maréchal de ce nom, mort en 1855, passa très jeune à la Havane, y fit fortune et rentra dans son pays. Conseiller général des Basses-Pyrénées, il fut élu député, le 20 février 1876, dans l'arrondissement de Mauléon, par 7649 voix, contre 4298 données à M. Renaud, candidat républicain et représentant sortant. Il siégea à droite, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés des droites qui soutinrent le cabinet de Broglie. Il fut réélu, sans concurrent, le 14 octobre suivant, par 10 245 voix.

**HARLESS** (Théophile-Christophe-Adolphe), théologien protestant allemand, né à Nuremberg, le 21 novembre 1806, fit ses études aux universités d'Erlangen et de Halle, devint agrégé aux Facultés philosophique et théologique d'Erlangen (1828-1829), puis professeur au collège et à l'université de cette ville. Titulaire de la chaire de théologie et prédicateur de l'université, depuis 1836, il perdit ces deux places en 1845, à cause de son opposition dans l'assemblée des Etats de Bavière (1842-1843) aux tendances réactionnaires du ministère et aux exigences du parti catholique; il fut envoyé à Baïreuth, en qualité de conseiller du consistoire. Le gouvernement saxon s'empressa d'offrir une autre position à M. Harless, qui fut nommé aussitôt professeur titulaire de théologie à l'université de Leipzig, et, en 1847, ministre d'une des grandes paroisses de cette ville. Appelé à Dresde en 1850, comme conseiller ecclésiastique intime au ministère du culte, vice-président du consistoire et prédicateur de la cour, il rentra à Munich, en 1852, avec le titre de premier président du consistoire supérieur. — Il est mort dans cette ville le 6 septembre 1879.

M. Harless, également renommé comme orateur et comme écrivain, a principalement publié : *Commentaire de l'Épître aux Éphésiens* (Commentar über den Brief an die Epheser; Erlangen, 1834); *Encyclopédie et méthodologie théologique protestante* (Theologische Encyclopaedia und Methodologie vom Standpunkt der protest. Kirche; Nuremberg, 1837); *l'Éthique chrétienne* (die christliche Ethik; Stuttgart, 1842; 5<sup>e</sup> édit., 1853), une des plus importantes productions de ce genre; *le Dimanche* (Sonntagsweihe; Leipzig, 1848-1854, 7 vol.), recueil de sermons; *la Doctrine de Luther sur l'Église et sur les emplois publics* (Kirche und Amt nach Luther's Lehre; Stuttgart, 1853); *Esquisses historiques de l'Église luthérienne de la Livonie* (1869); *l'État et l'Église*

(Staat und Kirche (1870); *Jacques Boehme et les Alchimistes* (Jakob Boehme, etc., 1870); *Fragments de la vie d'un théologien de l'Allemagne du Sud* (Bruchstücken aus dem Leben, etc., 1872; suite 1875), et en collaboration avec M. Harnick, *Conséquences religieuses de l'enseignement sur les miracles*, etc. Il a rédigé depuis 1838, la *Revue du protestantisme et de l'Église*.

**HARPIGNIES** (Henri-Joseph), peintre français, né à Valenciennes en juillet 1819, fut élève de M. Achard et figura pour la première fois au Salon de 1853, avec une *Vue de Capri* et un *Chemin creux aux environs de Valenciennes*. Il a exposé depuis très régulièrement de nombreux paysages avec figures, empruntés aux sites de Fontainebleau, du Bourbonnais, du Nivernais, de l'Auvergne et parfois aux bords de la Seine à Paris. Cet artiste, qui depuis 1860, a formé un certain nombre d'élèves, a obtenu trois médailles en 1856, 1867 et 1869 et une médaille de 2<sup>e</sup> classe à l'Exposition universelle de 1878. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1875.

**HART** (Robert), administrateur anglais, né à Portadown (Irlande), en février 1835, fit ses études à Queen's university, entra dans le service consulaire britannique, en juillet 1854, et y resta jusqu'en juin 1859. Élève interprète chinois à Hong-Kong, il fut envoyé, en 1855, à Ning-Po d'où il passa, en avril 1858, à Canton. Dans cette ville, il fut secrétaire de la commission chargée du gouvernement pendant l'occupation anglo-française. Au mois de juin 1859, il entra au service du gouvernement chinois, dans l'administration des douanes maritimes, comme sous-directeur de la douane de Canton. Chargé d'abord temporairement de la direction générale de cette vaste administration, il fut, en novembre 1863, confirmé dans ce poste à titre définitif. Président de la commission chinoise à l'Exposition universelle de 1878, M. Hart a été promu commandeur de la Légion d'honneur. Il est en outre dignitaire de plusieurs ordres étrangers.

**HART** (Salomon-Alexandre), peintre anglais, né à Plymouth, en avril 1806, fut placé en 1820, par son père, artiste de mérite, en apprentissage chez un graveur de Londres. Trois ans après, il suivit les cours de l'Académie royale et débuta, en 1826, par le portrait en miniature de son père. Ses premiers tableaux à l'huile furent empruntés à la religion juive à laquelle il appartient, entre autres *l'Instruction et l'Élévation des tables de la loi* (1830), qui font partie de la galerie Vernon. Il aborda successivement tous les genres de peinture, depuis l'histoire jusqu'à la gravure de *keepsake*. On cite surtout, pendant une première période de dix années : *Isaac d'York au château de Front-de-Bœuf* (1830); *Communion des nobles catholiques au xvi<sup>e</sup> siècle* (1831); *Wolsey et Buckingham* (1834); *Richard et Saladin* (1835); *sir Thomas More recevant la bénédiction de son père* (1836); *Henri I<sup>er</sup> apprenant le naufrage de son fils* (1839); *la Mère de Samuel et le grand prêtre Élie*; etc. Les cérémonies du culte juif lui ont inspiré encore diverses scènes : *la Synagogue polonaise* (1840) et *Simchath Torah* (1845). En 1841, il fit un voyage en Italie d'où il rapporta des esquisses empruntées au culte catholique, telles que : *le Couvent d'Ognessanti à Florence, l'Offrande à la Vierge*, des intérieurs de cathédrales, etc. Il a donné depuis : *Milton visitant Galilée dans sa prison* (1847); *les Trots inventeurs de l'imprimerie* (1852); et *Christophe Colomb voyant un enfant démontrer l'existence d'un nouveau continent* (1854).

L'Académie royale, qui avait choisi M. Hart pour associé, le nomma membre titulaire en 1840. En 1855, cet artiste y remplaça M. Leslie comme professeur de peinture. En 1865, il fut nommé bibliothécaire de l'Académie des beaux-arts.

**HARTE** (Francis-Bret), littérateur américain, né à Albany (New-York), le 25 août 1839, se rendit en Californie en 1854 et y exerça les professions les plus diverses : mineur, maître d'école, messenger, imprimeur, puis journaliste. Secrétaire de la Monnaie de San-Francisco, de 1864 à 1870, il collabora activement à la presse locale, concourut à la fondation de *l'Overland Monthly*, revue dont il devint rédacteur en chef. Il professa quelque temps la littérature moderne à l'université de San-Francisco, retourna en 1871 dans l'État de New-York et se fixa à Boston.

Parmi les ouvrages de M. Bret Harte, publiés avec succès dans les recueils périodiques et en volumes, nous citerons : *Condensed Novels* (1867; 2<sup>e</sup> édit. 1871); *the Heathen Chinee*, (1869; nombr. édit.); *Poems* (1870); *East and West Poems* (1871); *Mrs Skagg's Husband* (1872); *Daniel Conroy*, (1875). Outre des adaptations de romans et nouvelles, tirés des volumes précédents, il a été traduit en français par Mme Th. Bentzon deux recueils : *Récits californiens* (1873, in-18); *Nouveaux récits californiens* (1876, in-18).

**HARTENSTEIN** (Gustave), philosophe allemand, né à Plauen, en Saxe, le 18 mars 1808, acheva ses études à l'université de Leipzig où il s'appliqua à la théologie et à la philosophie. Sa thèse d'agrégation : *de Archyta Tarentini fragmentis philosophicis*, le fit remarquer dès 1833. Professeur adjoint de la Faculté de Leipzig la même année, il y devint titulaire deux ans après. Nommé, en 1848, conservateur de la bibliothèque de l'université, il travailla avec activité au catalogue. Il s'est retiré à Iéna, en 1859.

On a de M. Hartenstein : *les Problèmes et les principes de la métaphysique générale* (die Probleme und Grundlehre der allgemeinen Metaphysik; Leipzig, 1836); *les Notions fondamentales des sciences éthiques* (die Grundbegriffe der ethischen Wissenschaften; Ibid., 1844); *Sur les nouveaux exposés et les nouvelles critiques de la philosophie d'Herbart* (Ueber die neuesten Darstellungen, etc.; Ibid., 1838); *De Ethices a Schleiermachers proposita fundamenta* (Ibid., 1837); *De Materix apud Leibnitzium notione* (Ibid., 1846); *Exposition de la philosophie du droit de Grotius* (Darstellung der Rechtsphilosophie des Hugo G., 1850); *De la Valeur de l'Éthique d'Aristote* (Ueber den wissenschaftlich. Werth.... 1859); *la Doctrine de Locke et la critique de Leibnitz* (Ueber Locke's Lehre, etc., 1861), etc.; puis les éditions de Kant (1838-39, 10 vol.) et de Herbart (1850-52), et de nombreuses *Dissertations* dans le recueil de l'Académie de Saxe.

**HARTINGTON** (Spencer-Compton CAVENDISH, marquis DE), homme politique anglais, né le 23 juillet 1833, est fils aîné du duc actuel de Devonshire. Élevé à l'université de Cambridge, il y obtint le grade de docteur en droit en 1862. Il avait été déjà attaché à une mission du comte de Granville en Russie en 1856, lorsqu'il fut envoyé, l'année suivante, à la Chambre des communes par le parti libéral du district nord du comté de Lancastre. Depuis 1863, porté au pouvoir, ou rejeté dans l'opposition, selon la fortune de son parti, il fut successivement lord de l'Amirauté, sous-secrétaire à la guerre en avril 1863, secrétaire au département de la guerre, dans le cabinet Russell (février-juillet 1866). Aux élections

générales de 1868, il échoua dans son district, mais fut aussitôt réélu par celui de Radnor et devint directeur général des postes jusqu'en février 1871, époque à laquelle il fut nommé secrétaire en chef pour l'Irlande. Les élections générales de février 1874 ayant donné la majorité au parti conservateur, il tomba avec M. Gladstone. Lorsque celui-ci eut déclaré l'intention d'abandonner la direction du parti libéral, le marquis de Hartington fut alors désigné comme le leader de l'opposition et présenté comme tel par son ancien chef. Pendant tout le cours des événements dont l'Orient devint le théâtre, il soutint la lutte contre le cabinet Disraeli conjointement avec M. Gladstone, multipliant dans les débats de la Chambre des communes, avec plus de talent que de succès, ses attaques contre la politique extérieure et intérieure du gouvernement, et portant dans de nombreux meetings la discussion passionnée des actes du ministère Beaconsfield en Europe, en Afrique et aux Indes ; ses discours ont été analysés ou reproduits par la presse européenne. Le marquis de Hartington a été nommé membre du Conseil privé en 1866.

**HARTMANN** (Jean-Pierre-Émile), compositeur danois, né à Copenhague le 14 mai 1803, est fils et petit-fils de musiciens renommés. Il reçut dans sa famille une première éducation musicale, puis fit des études de droit à l'université de la capitale et obtint un emploi dans l'administration. En 1823, il devint organiste de l'église de la garnison, membre de la Société musicale de Copenhague en 1835, directeur du Conservatoire en 1840, et en 1842, organiste de l'église métropolitaine, et en 1849, maître de chapelle du roi.

On doit à M. Hartmann des opéras : *le Corbeau* (der Rabe), et *Klein Kirsten*, paroles d'Andersen ; *les Corsaires* (die Korsaren), paroles de Hertz ; la musique de plusieurs drames, notamment de *l'On dine* de Borggaard ; des *Ouvertures*, *Marches* et *chœurs* pour des tragédies et mélodrames d'Ehlschlaeger ; des *Symphonies*, des *cantates* religieuses et profanes, une entre autres pour les funérailles de Thorwaldsen, et toute une série de *Chansons*.

**HARTMANN** (Maurice), poète allemand, né le 15 octobre 1821, à Duschnik en Bohême, étudia la philologie et la philosophie aux universités de Prague et de Vienne et se lia intimement dans cette dernière ville avec Nicolaus Lenau. En 1844, après avoir parcouru à pied l'Italie, la Suisse et l'Allemagne, il se fixa à Leipzig et, peu de temps après, il publia son premier recueil de poésies lyriques et épiques, *la Coupe et l'épée* (Kelch und Schwert ; Leipzig, 1845, plusieurs éditions). Cet ouvrage, qui a été en partie traduit en français par M. Saint-René Taillandier dans la *Revue des Deux Mondes* et M. Laurent Pichat dans la *Revue de Paris*, obtint en Allemagne le plus rapide succès, mais appela sur lui les rigueurs du gouvernement autrichien. M. Hartmann ne se crut pas en sûreté à Leipzig et vint chercher un asile à Paris où il passa la plus grande partie de l'année 1846, puis il retourna à Leipzig et essaya, sous un faux nom, de pénétrer en Autriche. Découvert et poursuivi, il repassa la frontière. L'année suivante, il se rendit à Prague et fut aussitôt arrêté, puis mis en liberté provisoire. Il écrivit alors une tragédie intitulée : *Ils sont pauvres* (Sie sind arm), qui fut interdite par la police et ne put être ni représentée ni imprimée.

La révolution de 1848 rendit à M. Hartmann son entière liberté d'action. Devenu chef du parti allemand de la Bohême, il fut nommé membre du Comité national, institué comme gouver-

nement provisoire de ce royaume. Plus tard il fut envoyé à Vienne pour obtenir que le gouvernement autrichien accordât au parti allemand de la Bohême le droit d'envoyer des députés à l'Assemblée de Francfort. N'ayant pu réussir dans cette entreprise, il revint à Prague et y proclama ce droit de sa propre autorité. Le pays répondit à cet appel et les élections eurent lieu le 10 mai 1848. M. Hartmann, élu à la fois par plusieurs cercles de la Bohême, fut député de la ville de Leitmeritz au parlement de Francfort. Pendant tout le cours de la session, il se signala par son activité. Avec Blum et quelques autres de ses collègues, il contribua à calmer la population de Francfort, dans les journées de septembre.

Au mois d'octobre il fut envoyé, avec Blum et Frœbel, à Vienne, pour y diriger la révolution qui venait d'éclater. Devenu officier dans le corps d'élite, il combattit sous les ordres du général Bem. Après la prise de Vienne par Windischgrätz, il eut le bonheur d'échapper par la fuite au sort de la plupart de ses compagnons d'armes. Il revint à Francfort et publia la fameuse *Chronique rimée du moine Mauritius* (Reimchronick des Pfaffen Mauritius ; Francfort, 1849, 5 livr.), poème satirique où il rendait le parlement responsable des récents malheurs ; 30 000 exemplaires s'en vendirent en quelques jours.

M. Hartmann passa à Stuttgart, en mai 1849, avec les derniers restes du parlement qui fut enfin dispersé par les soldats du roi de Wurtemberg. Forcé alors de partir pour l'exil, il parcourut la Suisse, l'Angleterre, l'Irlande, l'Écosse et la France, et en 1850 se fixa à Paris. En 1854, il alla assister, en qualité de correspondant de la *Gazette de Cologne*, à la guerre d'Orient. Après divers voyages en Danemark, en Allemagne, en Suisse, en Italie, il se retira à Genève où il fit à l'Académie un cours d'histoire de la littérature allemande. En 1863, il rentra à Stuttgart, où il rédigea le journal *la Freya*. — Il est mort à Vienne, le 13 mai 1872.

On cite encore de M. Hartmann quelques autres écrits, soit en vers, soit en prose : *Poésies nouvelles* (Neuere Gedichte ; Leipzig, 1847) ; *la Guerre pour la forêt* (der Krieg um dem Wald ; Francfort, 1850), roman historique ; *Adam et Ève* (Leipzig, 1850), poésie idyllique ; *les Ombres* (die Schatten ; Darmstadt, 1852), récits poétiques ; *la Provence et le Languedoc* (Tagebuch aus der Provence und Languedoc ; Ibid., 1853, 2 vol.), journal de voyage ; *Récits de mes amis* (Erzaehlungen meiner Freunde ; Francfort, 1860) ; *Nouvelles* (Novellen ; Hambourg, 1863, 3 vol.) ; *D'après nature*, autre recueil de nouvelles (Nach der Natur ; Stuttgart, 1866), etc. Il a traduit avec Szarvady les *Poésies* de A. Petæfi (Ibid., 1851), et collaboré activement à plusieurs recueils et revues littéraires, notamment au *Deutsches Museum* de Prutz, dans lequel il publia ses *Lettres d'Irlande* (Briefe aus Irland (1851) ; au *Morgenblatt*, au *Siècle* (Jahrhundert), etc., il a inséré, entre autres articles critiques, des études sur Thierry, Michelet, Mignet, de Tocqueville, H. Martin, etc.

**HARTMANN** (Jules DE), général prussien, né à Hanovre le 2 mars 1817, entra en 1834 dans la cavalerie et fut nommé lieutenant en 1848. Il prit part à la campagne de Bade en 1849, fut chargé des affaires militaires dans le Holstein et remplit plusieurs missions en Saxe et en Bohême. Après avoir fait partie de l'état-major du feld-maréchal Wrangel, il devint professeur de tactique aux écoles d'artillerie et de génie réunies. Le général de Bonin, nommé ministre de la guerre en 1858, le fit entrer dans ses bureaux, où il s'occupa activement de la réorganisation de l'armée. Il quitta

le ministère en 1860, fut promu colonel et commanda une brigade de cavalerie qui fut chargée de surveiller la frontière polonaise, pendant l'insurrection de ce pays (1863). Nommé général-major en 1865, il commanda pendant la campagne de Bohême une division de cavalerie. Lieutenant général en 1867, il fut envoyé à Munich pour appliquer les théories prussiennes à la réorganisation de l'armée bavaroise. Pendant la guerre de 1870, mis à la tête d'une division de cavalerie, il prit part aux batailles de Colombey-Nouilly et de Gravelotte. Il assista au siège de Metz, fit partie, après la capitulation de Bazaine, de l'armée du prince Frédéric-Charles, participa aux affaires de Baune-la-Rolande et d'Orléans, et commanda en personne au combat de Coulmiers (15 décembre 1870). Il dirigea ensuite les opérations entre la Loire et le Loir et entra à Tours au moment de l'armistice. A la conclusion des préliminaires de paix, il ramena son armée dans l'Est, puis fut nommé gouverneur de Strasbourg au mois de mai 1871. Promu général de cavalerie en 1873, il fut mis en disponibilité sur sa demande en 1875.

Le général de Hartmann a rédigé, dans l'*Histoire de la guerre de 1870-1871* publiée par l'état-major général, la partie intitulée : *Recherches critiques* (Kritische Versuche, Berlin, 1876). \*

**HARTMANN** (Charles-Robert-Édouard DE), philosophe allemand, né à Berlin, le 23 février 1842, suivit d'abord la carrière des armes et servit dans l'artillerie. Forcé, par suite d'une blessure accidentelle, de donner sa démission, en 1865, il se livra aux études philosophiques et scientifiques vers lesquelles il s'était toujours senti attiré. Il avait déjà composé sur l'imagination, la conscience, etc., plusieurs essais qui n'étaient point destinés à la publicité, quand il fit paraître un ouvrage intitulé : *Philosophie de l'inconscient* (Phil. des Unbewussten, Berlin, 1869; 7<sup>e</sup> édit., 1876), qui eut beaucoup de retentissement et provoqua des controverses, dans les universités et dans le monde lettré. Cet ouvrage, dans lequel le penseur montre des qualités d'écrivain, a été traduit en français par M. Nolen (1877, 2 vol. in-8).

M. Hartmann a publié en outre : *De la Méthode dialectique* (Ueber die dialekt. Methode, ib., 1868); *la Philosophie positive de Schelling* (Schelling's posit. phil. ib. 1869); *Décomposition naturelle du Christianisme et la religion de l'avenir* (die Selbstzersehung des Christenthums und die Rel. der Zukunft, ib., 1874), traduit en français; *Basco, critiques du réalisme transcendantal* (Krit. Grundlegung des tr. Realismus, ib., 1875); *Vérités et erreurs du Darwinisme* (Wahrheit und Irrthum im Darwinismus, ib., 1875), traduit par M. Guérout; *Études et essais d'intelligence générale* (Gesammelte Studien und Aufsätze, etc., ibid., 1876), etc. Il a donné aussi un volume de *Poésies dramatiques*, Berlin, 1871), contenant deux tragédies : *Tristan et Iseult*, et *David et Bethsabée*.

**HARTZENBUSCH** (Jean-Eugène), auteur dramatique espagnol, est né, le 6 septembre 1806, à Madrid, où son père, d'origine allemande, était venu s'établir comme menuisier. Elevé chez les jésuites, il avait d'abord été destiné à l'Église; mais plus tard l'étude des beaux-arts et de la langue française, ainsi que la connaissance des ouvrages dramatiques, lui firent embrasser avec passion la carrière littéraire. Il se mit à traduire du français diverses comédies, essaya d'arranger pour la scène quelques pièces de Calderon, et composa un grand nombre de poésies légères. La révolution de 1823 ayant renversé la modique fortune de son père, le jeune Eugenio dut se faire

ouvrier menuisier et ne quitta cette profession qu'en 1835, pour entrer, en qualité de sténographe, à la *Gazette de Madrid*. Élu membre de l'Académie de Madrid en 1847, il fut nommé directeur de la bibliothèque royale en 1862.

Connu principalement comme arrangeur habile, M. Hartzzenbusch fit représenter, en 1836, un drame original, *les Amants de Teruel*, dont il emprunta le sujet à une légende populaire. L'accueil qu'il reçut le décida à persister dans cette voie, et il écrivit successivement : *Doña Mencía* (1838); *Alphonse le Chaste* (Alfonso el Casto; 1841); *Moi, le premier* (Primer yo); *Honorina et le Bachelier Mendarias* (1842), drames; *la Bouleille enchantée* (la Redoma encantada, 1839); *la Visionnaire* (la Visionaria, 1840), et *la Courtisane* (la Coya y el encogido, 1843), comédies. On a encore de lui une édition critique du *Théâtre choisi de Tirso de Molina* (1839-1842, 12 vol.), et un volume d'*Essais en vers et en prose* (Ensayos poeticos y articulos en prosa, 1843).

**HARVEY** (George), peintre écossais, né en 1806, au petit village de Saint-Ninian, près Stirling, manifesta de précoces dispositions pour le dessin. Placé en apprentissage chez un libraire d'Edimbourg, il s'exerça seul, puis commença de véritables études à l'Académie libre et, au bout de deux années, prit part à une exposition provinciale. En 1826, les peintres écossais ayant fondé une société artistique d'après les bases de l'Académie royale de Londres, M. Harvey y fut admis comme associé; en 1829, il en devint membre titulaire. Il a traité l'histoire, le genre et le paysage. Plusieurs de ses scènes religieuses, *le Prêche* (1830), *le Baptême* (1831), *la Communion* (1840), empruntées aux rites des Covenantaires, ont été populaires dans l'Écosse puritaine. *Le Duc d'Argyle une heure avant son exécution* (1842) et *la Première lecture de la Bible à l'église de Saint-Paul* (1847) furent très remarquées à l'Exposition universelle de Londres en 1851.

Dans la peinture de genre où il a depuis réussi complètement, nous indiquerons : *l'Examen d'une école de village* (1833); *l'École congédiée* (1840); *le Dimanche soir* (1841); *la Visite du pasteur* (1843); *le Passé et le Présent* (1848), groupe d'enfants soufflant des bulles de savon dans un cimetière; *les Sages et les Fous* (1849); *les Joueurs de boules* (1850), etc. Ses paysages, reproduisant d'habitude les solitudes mélancoliques des montagnes d'Écosse, méritent aussi d'être cités : *un Enterrement* (1844); *le Val d'Enterkin* (1846); *le Pic Burn* (1854); deux *Sites de montagnes* (1856). On a remarqué à l'Exposition universelle de 1867 sa *Bruyère d'Écosse*. — M. Harvey est mort à Edimbourg le 24 janvier 1876.

**HASE** (Charles-Auguste), théologien allemand, né à Steinbach en Saxe, le 25 août 1800, étudia la théologie aux universités de Leipzig, d'Erlangen et de Tubingue, s'affilia aux sociétés secrètes de l'époque, et fut arrêté et détenu quelques mois dans une forteresse. Reçu professeur à Leipzig, en 1828, il obtint, l'année suivante, une chaire de philosophie, et fit son cours sur la vie de Jésus. Appelé à Iéna comme professeur de théologie, il professa la dogmatique et l'histoire ecclésiastique. Ses opinions sont exposées dans trois ouvrages principaux où il essaye de concilier le christianisme luthérien avec les progrès de la science moderne : *Testament du vieux pasteur* (des alten Pfarrers Testament; Tubingue, 1824); *Dogmatique évangélique* (Evang. Dogmatik; Stuttgart, 1823; 4<sup>e</sup> édit., 1850), et *Gnosis* (Leipzig, 1826-1828, 3 vol.).

On cite encore de ce savant et habile théologien, la *Controverse de Leipzig* (die Leipziger Disputation; Leipzig, 1827), et les *Débats théologiques* (Theologische Streitschriften; Ibid., 1834-1837, 3 vol.), où il combat également le supernaturalisme moderne et l'incrédulité; *Hutterus redivivus* (Ibid., 1827; 7<sup>e</sup> édit., 1850); une *Vie de Jésus* (Leben Jesu; Ibid., 1829; 5<sup>e</sup> édit., 1865); *De Jure ecclesiastico* (Ibid., 1828-1834, 2 vol.); le *Bon vieux droit de l'Église* (das gute alte Recht der Kirche; 2<sup>e</sup> édit. Ibid., 1847); une *Histoire de l'Église* (Kirchengeschichte; Ibid., 1834; 6<sup>e</sup> édit., 1848), traduite en français en 1861; les *Deux archevêques* (die beiden Erzbischöfe; Ibid., 1839); enfin *l'Église évangélique en Allemagne* (die evang. Kirche des deutschen Reichs; Leipzig, 1848; 2<sup>e</sup> édit., 1852); une édition très appréciée des *Libri symbolici* (3<sup>e</sup> édit., 1850); une autobiographie sous le titre : *Idées et erreurs* (Ideale und Irrthümer, Leipzig, 1872; 3<sup>e</sup> édit., 1875), etc.

**HASNER** (Léopold), baron DE ARTHA, homme politique autrichien, né à Prague le 15 mars 1818, suivit les cours de l'Université de cette ville, fut reçu docteur en droit à Vienne en 1842 et entra au parquet du procureur de la cour. Appelé en 1848, par le gouverneur de la Bohême, pour prendre la rédaction de la *Gazette de Prague* (*Praeger Zeitung*), il devint l'année suivante professeur à l'Université de cette ville, et y occupa successivement les chaires de philosophie du droit et d'économie politique. Membre de la diète tchèque depuis l'établissement du régime constitutionnel en Autriche, il y prit rang parmi les orateurs, et fut nommé en 1863 par le ministre Schmerling, conseiller de l'instruction publique, en 1865 professeur d'économie politique à Vienne, en 1867, membre de la Chambre des seigneurs. L'année suivante, il devint ministre de l'instruction publique, dans le cabinet Burger, et prépara la nouvelle loi organique sur les écoles. Il appartenait à la majorité du cabinet qui ne voulait point faire de concessions aux idées slaves et, à la suite de la démission des membres fédéralistes du ministère, il fut nommé, le 1<sup>er</sup> février 1870, président du conseil des ministres. Ce cabinet n'eut qu'une courte durée; forcé de se retirer le 4 avril suivant, il reprit son siège à la Chambre des seigneurs, où il devint le chef de la majorité constitutionnelle.

On cite de M. Léopold Hasner : *Philosophie du droit, avec esquisse de son histoire* (Phil. des Rechts, und, etc., Prague, 1851), et *Système d'économie politique* (System der pol. Oekonomie, Vienne, 1860), inachevé.

**HASNER** (Joseph), baron DE ARTHA, frère du précédent, né à Prague, le 13 août 1819, suivit la carrière médicale. Reçu docteur à l'Université de sa ville natale, il fut attaché à la Clinique ophthalmologique du professeur Fischer et devint lui-même professeur en 1852.

Il a publié plusieurs ouvrages de spécialité : *Esquisse d'anatomie raisonnée des maladies d'yeux* (Prague, 1847); *Mémoires sur la physiologie et la pathologie du canal lacrymal* (Beitrag zur. Phys. und pathol. des Thränungsableitungapparats, Ibid., 1851); *Cours du traitement des maladies d'yeux* (Ueber Augenheilkunde, Ibid., 1860-1866); *Mémoires sur la physiologie et la pathologie de l'œil* (Beitrag zur Phys. und Pathol. des Auges, Ibid., 1873), etc.

**HASSALL** (Arthur Hill), médecin anglais, né en décembre 1817, à Teddington (Middlesex), neveu de sir James Murray, médecin des plus instruits de Dublin, commença, sous ses auspices,

ses études médicales à l'université de cette ville. Mais il cultivait de préférence l'histoire naturelle et communiquait ses observations aux *Annals of natural history*. En 1839, il entra au Collège des chirurgiens de Londres, puis à l'École de pharmacie, et reçut peu après le diplôme de médecin.

Les premiers travaux du docteur Hassall furent une *Histoire naturelle des algues d'eau douce de l'Angleterre* (History of the british fresh-water algæ; 1845, 2 vol.), et l'*Anatomie microscopique du corps humain en santé et en maladie* (the microscopical Anatomy of the human body in health and disease; 1849, 2 vol.), accompagnée d'environ 500 figures coloriées. Puis il tourna son attention vers les substances alimentaires. A la suite d'un mémoire qu'il lut à la Société de botanique, sur des produits avariés, il donna dans la *Lancet* une série d'articles de même nature; puis une commission sanitaire fut organisée, à laquelle il fut chargé, pendant cinq ans, d'adresser des rapports sur les produits alimentaires falsifiés. Ces rapports, insérés dans la revue médicale, formèrent une sorte d'enquête publique. En 1855, M. Hassall réunit toutes ses observations dans deux ouvrages importants : *Falsifications des denrées alimentaires* (Food and its adulterations; 2 vol. in-8); *Moyens de découvrir les falsifications* (Adulterations detected; 1856, in-8).

**HASSAN-ALI-KHAN**, homme d'État persan, de la tribu kurde de Keboudvnde, est né, l'an de l'hégire 1236 (1821), à Bidjar, chef-lieu de la province de Guerrouce. En qualité de chef héréditaire de cette province, il dut adopter la carrière militaire. Il reçut une éducation persane complète, et, en reconnaissance des services rendus au trône par sa famille, il fut, à peine âgé de dix-huit ans, élevé par Mohammed-Schah au grade de colonel d'un régiment, et bientôt chargé de missions délicates et importantes. En 1848, il fit partie d'une expédition contre le prétendant Salar dans le Khorâcan. En 1851, il fut nommé général, à la suite de ses succès contre un soulèvement de la secte fanatique des Babis. Il se signala surtout devant Hérat, en 1856, et conduisit à l'assaut les deux régiments de Guerrouce, dont le drapeau parut le premier sur les remparts. Après la victoire, il fut nommé gouverneur de la ville d'Hérat.

Depuis, Hassan-Ali-Khan a été souvent chargé par son souverain, Nasser-ed-din-Schah, de missions diplomatiques importantes auprès du gouvernement britannique, du roi d'Italie et de l'empereur des Français. Le 12 août 1859, il fut accrédité auprès de ce dernier, comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, et il resta à ce poste jusqu'en octobre 1864.

**HASSE** (Charles-Ewald), médecin allemand, fils de l'historien de ce nom, est né à Dresde, le 23 juin 1810. Il fit ses études à l'Institut médico-chirurgical de cette ville et à l'École de médecine de Leipzig, obtint, en 1833, le grade de docteur, passa deux ans à Paris et à Vienne, et revint à Leipzig, où il fut agrégé en 1836, et en 1839 professeur extraordinaire de médecine. En 1842, il passa à Zurich, en qualité de professeur de clinique médicale et de pathologie à l'université et de directeur de l'hôpital du canton. Chargé de la même chaire, depuis 1852, à l'École de médecine de Heidelberg, il fut appelé à Göttingue, en 1856, comme professeur ordinaire de pathologie et de thérapeutique.

On a de ce savant, outre plusieurs travaux insérés dans le *Dictionnaire de physiologie* de M. R. Wagner et dans d'autres recueils scientifiques, un ouvrage intitulé : *Description anatomique des maladies des organes de circulation*

et de respiration (Anatomische Beschreibung der Krankheiten der Circulation, etc.; Leipzig, 1841); et un traité: *les Maladies du système nerveux* (die Krankheiten der Nervenapparats, 1855; 2<sup>e</sup> édit., 1868), faisant partie du *Manuel de pathologie* de M. Virchow.

**HASSEL** (André-Henri-Constant VAN), littérateur belge, né à Maëstricht, le 5 janvier 1806, étudia à Bruxelles, à Heidelberg et à Paris, donna d'abord plusieurs pièces de vers dans les recueils belges et français. Attaché à la bibliothèque des ducs de Bourgogne, à Bruxelles, il devint inspecteur provincial de l'enseignement primaire, et enfin inspecteur général des écoles normales du royaume. Membre de l'Académie royale de Belgique, il a obtenu, en 1858, le grand prix quinquennal de littérature. Il a été nommé, en 1853, chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort le 30 novembre 1874.

Les principaux ouvrages de M. van Hasselt, qui a beaucoup écrit sous le pseudonyme d'*Alfred d'Arveline*, sont: *Essai sur l'histoire de la poésie française en Belgique* (Bruxelles, 1838, in-4), couronné par l'Académie royale; *Histoire de la vie et des ouvrages de Pierre-Paul Rubens* (1840, in-8), suivie du Catalogue général et raisonné de ses œuvres; *Etudes sur les causes des soulèvements et des guerres des paysans au moyen âge* (Liège, 1841, in-8); *les Bords de la Meuse, Légendes et traditions* (1842, in-fol.); *Récits tirés du Nouveau Testament* (Malines, 1844, in-18); *la Belgique et la Hollande* (1844, in-8), pour la collection de l'*Univers pittoresque* de MM. Didot; *les Belges aux croisades* (1846, 2 vol. in-8, Bruxelles); *Histoire des Belges jusqu'à la domination romaine* (1847, 2 vol. in-18); *Poésies* (1852, in-18); *Nouvelles poésies* (1857, in-18), etc. On lui doit diverses traductions anonymes de l'allemand et la publication de *Li Roumans de Cléomadès* (Bruxelles, 1866, t. I-II, gr. in-8). Il a collaboré à une foule de revues et de publications nationales.

**HASZKARL** (Juste-Charles), voyageur et naturaliste allemand, né à Cassel, le 6 décembre 1811, se livra de bonne heure à l'étude des sciences naturelles et devint, en 1832, inspecteur du jardin botanique de Dusseldorf. En 1834, il alla continuer ses études à Bonn. En 1836, il partit pour les îles de la Sonde, et arriva l'année suivante à Batavia. Il passa six ans à Java, et les consacra à des voyages d'exploration dans l'intérieur de l'île et à la transformation du jardin botanique de Buitenzorg, dont la direction lui avait été confiée. En 1843, l'intérêt de sa santé le ramena en Europe, mais il repartit bientôt pour Java, chargé par le ministère hollandais d'une mission scientifique. Il revint en Europe une seconde fois, en 1845, et fut, jusqu'en 1852, secrétaire de la chambre de commerce de Dusseldorf. Acceptant ensuite une nouvelle mission, il retourna dans les îles de la Sonde.

On doit à M. Haszkarl les travaux suivants: *Catalogus plantarum in horto Bogoriansi cultarum* (Batavia, 1843); *De l'Utilité des plantes de Java* (Over het nut van de Planten Javas; Amsterdam, 1844); *Plantæ Javanicæ rariores* (Berlin, 1847); *l'Australie et ses colonies* (Australien und seine Colonien; Elberfeld, 1849), etc. Il a collaboré, en outre, à plusieurs recueils et revues scientifiques, tant hollandais qu'allemands, et au grand ouvrage publié à Leyde par plusieurs botanistes, sous ce titre: *Plantæ Junguhnianæ: Enumeratio plantarum quas in insulis Java et Sumatra detexit*. Il a traduit en allemand le travail de Cale sur le *Cap et les Cafres* (das Cap und die Kafern; Leipzig, 1852) et quelques ouvrages de Ch. Junguhn.

**HATIN** (Louis-Eugène), littérateur français, né à Auxerre, le 8 septembre 1809, fit de brillantes études au collège de cette ville, puis vint à Paris où il fut longtemps correcteur d'imprimerie. Après avoir exécuté divers travaux anonymes de librairie, il publia successivement les ouvrages suivants: *Histoire pittoresque de l'Algérie*, etc. (1840, gr. in-8); *la Loire et ses bords* (Orléans, 1843, in-18); *Histoire pittoresque des voyages dans les cinq parties du monde*, etc. (1843 et 1847, 5 vol. in-8, avec grav. et cartes); *Histoire du journal en France* (1846, in-18); ce dernier opuscule qui a reparu depuis, considérablement augmenté (1853, in-12), a été pour l'auteur le point de départ d'un travail considérable: *Histoire politique et littéraire de la presse en France* (1859-1861, 8 vol. in-8 et in-12).

Il a encore donné, *les Gazettes de Hollande et la presse clandestine aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles* (1865, in-8); *Bibliographie historique et critique de la presse périodique française* (1866, gr. in-8); *la Presse périodique dans les deux mondes* (1866, in-8), essai historique extrait du précédent; *Manuel de la liberté de la presse* (1868, 2 vol. in-8), etc. Il a collaboré au *Dictionnaire des dates* (1845, t. II), à l'*Histoire des villes de France* (1844-49), au *Complément de l'Encyclopédie moderne* (1859), etc. M. Eug. Hatin a été décoré de la Légion d'honneur en août 1867.

**HAUCH** (Jean-Carsten DE), poète et savant danois, né à Frederikshald, le 12 mai 1790, occupa pendant très longtemps la chaire de physique à l'Académie de Sorø, et obtint, en 1846, la chaire de littérature scandinave à Kiel. Dépossédé de cette place en 1848, il trouva, auprès de la reine Marie-Sophie-Frédérique, un asile au château de Frédérikberg. Après la mort d'Oehlenschlæger, il obtint la chaire d'esthétique à l'université de Copenhague.

M. Hauch s'est fait connaître à la fois comme poète, comme romancier et comme physiologiste. Ses principales pièces, où l'on trouve des caractères approfondis et des situations fortes, sont: *Bajazet, Tibère, Grégoire VIII, Don Juan*, réunies sous le titre d'*Œuvres dramatiques* (Dramatiske Værker, 1828-1829, 2 vol.); puis *Karl den Femtes Dod, Mastrichts Beleiring* (1833); *Stend Graithe* (1841); *Marsk Stig* (1850), etc., représentés avec succès en Danemark, en Suède et même en Allemagne. On a ensuite de lui un poème épico-dramatique, *les Hamadryades*, où il met en relief l'influence de l'esprit du mal sur le cœur de l'homme, et enfin des *Poésies lyriques* (Lyriske Digte, 1842), qui eurent une grande vogue.

Parmi ses romans, nous mentionnerons: *Wilhem Zabern* (1834; 2<sup>e</sup> édit., 1848); *Guldin ageren* (Copenhague, 1836; 2<sup>e</sup> édit., 1851); *une Famille polonoise* (En polsk Familie, 2 vol., 1839); *Slottet ved Rhinen* (1845, 2 vol.) et *la Saga om Thorvald Vidferle* (1849, 2 vol.), où l'auteur a imité avec habileté le style des légendes irlandaises. Il a, en outre, fait paraître en allemand, la *Mythologie du Nord* (die nordische Mythenlehre; Leipzig, 1848). La plupart de ses ouvrages ont été traduits dans cette langue. Quelques-uns l'ont été en français, entre autres *Robert Fulton* (1859, in-18).

A la suite de voyages d'étude en Allemagne, en Italie et en France, M. Hauch a publié plusieurs travaux scientifiques importants; *Examen des organes rudimentaires et de leur fonction dans la nature* (Uebersicht der rudimentarischen Organe und, etc.); *Remarques sur le système nerveux, ses différentes fonctions, et particulièrement sur l'instinct animal* (Bemerkungen über das Nervensystem, etc.), et de nombreux mémoires. — Il est mort à Rome, le 4 mars 1872.

**HAUER** (François-Séraphin, baron de), géologue autrichien, né à Vienne le 30 janvier 1822, étudia les sciences naturelles à l'Université de cette ville et la géologie à l'École supérieure des mines à Schemnitz. Après avoir été employé quelque temps comme ingénieur aux mines de fer de Stirie, il fut appelé à Vienne, par Haidinger, et attaché au Musée des mines. Il ouvrit, en 1844, le premier cours de paléontologie à Vienne, et il fit partie, dès sa fondation, de l'Institut impérial de géologie dont il devint directeur à la retraite de Haidinger, en 1867. Il a été nommé membre de l'Académie des sciences de Vienne. Ses propres explorations géologiques dans la Transylvanie, la Hongrie, la Dalmatie et les Alpes lui ont fourni les matériaux de ses principaux ouvrages.

Nous citerons du baron de Hauer : *Aperçu géologique des mines de l'Autriche* (Geol. Uebersicht der Bergbaue der Oesterr. Monarchie; Vienne 1855); *Géologie de la Transylvanie* (Geol. Siebenbürgens, Vienne, 1863); *Carte géologique de l'empire austro-hongrois* (Geol. Uebersichtskarte der Oesterreichisch-ungar. Mon. Ibid. 1867-1872, 12 feuilles); la même en une feuille (1875); *la Géologie et son application à la connaissance des propriétés du sol en Autriche-Hongrie* (Geol. und ihre Anwendung um die Kenntniss des Bodens, etc., Ibid., 1875). Il a fourni un grand nombre de mémoires, sur la géologie des Alpes et des Carpathes, sur les fossiles de formations triasique, liasique, etc., aux *Annaires de l'Institut impérial géologique*, aux *Comptes rendus et Mémoires* de l'Académie des sciences de Vienne. \*

**HAULLEVILLE** (Prosper-Charles-Alexandre, baron de), publiciste belge, né à Luxembourg le 28 mai 1830, d'une ancienne famille lorraine émigrée en Autriche, fit ses études à Liège, à Bruxelles et à Bonn, fut reçu docteur en droit et nommé professeur de droit naturel à l'Université de Gand (1856). Destitué, un an après, à la chute du ministère de Decker-Vilain XIII, il prit part à Bruxelles à la fondation de *l'Universel*, journal des catholiques constitutionnels. En 1863, il fut l'un des organisateurs les plus actifs du fameux congrès de Malines dans lequel M. de Montalembert, son ami, prononça le discours qui fut, dit-on, l'origine de la bulle *Quanta cura* et de son annexe, le *Syllabus*. M. de Haulleville, sans abandonner la direction, qu'il avait prise en 1865, de *la Revue générale*, recueil politique et littéraire mensuel, devint le 1<sup>er</sup> janvier 1878, rédacteur en chef du *Journal de Bruxelles*, le plus important organe catholique et constitutionnel.

Ses principaux ouvrages sont : *Histoire des communes lombardes* depuis leur origine jusqu'à la fin du xiii<sup>e</sup> siècle (Paris, 1858, 2 vol. in-8), ouvrage auquel fut décerné en 1862 le grand prix quinquennal de l'Académie des sciences morales et politiques; *De l'Enseignement primaire en Belgique* (1870, in-8); *la Nationalité belge ou Flamands et Wallons* (Gand, 1875, in-18); *la Définition du droit* (Bruxelles et Paris, 1875, in-18); *De l'Avenir des peuples catholiques* (Bruxelles, 1876, in-18), ouvrage honoré d'un bref de Pie IX et traduit en neuf langues, etc. M. de Haulleville a collaboré au *Correspondant*, à *la Revue catholique* de Louvain, etc.

**HAUMAN** (Théodore), musicien belge, né à Gand, le 3 juillet 1808, suivit les cours de droit à l'Université de Louvain, puis abandonna la jurisprudence, contre le vœu de ses parents, pour s'occuper exclusivement de musique. Il étudia le violon avec M. Snel et dut à sa persévérance dans les exercices les plus arides la puissance de son et la largeur de style qui caractérisèrent son talent.

Après s'être fait entendre, de 1827 à 1829, à Paris et à Londres, il duta de sa vocation artistique, revint à Louvain compléter ses études de droit et obtint, en 1830, le grade de docteur. Deux ans plus tard, son goût pour la musique l'ayant encore emporté, il se produisit avec plus d'éclat à Paris, où l'on remarqua dans son jeu beaucoup de progrès, et donna ensuite de brillants concerts en Allemagne et en Russie. On cite de lui quelques *Airs variés*, des *Fantaisies* et des *Études* pour son instrument. — Il est mort à Bruxelles, le 21 août 1878.

**HAUPT** (Maurice), philologue allemand, né à Zittau, le 27 juillet 1808, fils du savant Ernest-Frédéric Haupt, étudia, de 1826 à 1830, à Leipzig, sous Hermann, professa quelque temps à Zuttaw et devint bibliothécaire à Vienne, où on fonda pour lui, en 1843, une chaire de langue et de littérature allemandes, qu'il perdit en 1850 pour avoir pris part aux mouvements de 1848. Appelé à Berlin en 1853, il devint professeur de littérature classique à l'Université, et en 1861 fut nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Berlin. — Il est mort dans cette ville le 5 février 1874.

Ses travaux les plus nombreux concernent la philologie allemande. Ce sont les éditions de *l'Érec* (1839); du *Pauvre Henri* et des *Lieder* de Hartmann von Aue; du *Bon Gerhard* (der Gute Gerhard) de Rudolf d'Ems (Leipzig, 1840); de *l'Engelhard* de Conrad de Wurtzbourg (Ibid., 1844), etc. Il a revu la 9<sup>e</sup> édition des *Niebelungen* de Lachmann (Berlin, 1852), et celle des *Poésies* de Walter von der Vogelweide (Ibid., 3<sup>e</sup> édition, 1852). Il a encore publié avec Hoffmann les *Feuilles de la vieille langue allemande* (Alteutsche Blätter; Leipzig, 1836-1840, 2 vol.), et fondé le *Journal de l'antiquité allemande* (Leipzig et Berlin, 1841-1865, t. I-XII; 2<sup>e</sup> série, 1866, t. I). La philologie latine lui doit ensuite : *Quæstiones cattulianæ* (Leipzig, 1837); *Observationes criticæ* (Ibid., 1841); une édition d'*Horace* (1851); un remaniement complet de l'édition d'Herman des poètes bucoliques *Bion* et *Moschus* (Leipzig, 1850); une édition d'*Eschyle* (Ibid., 1852), etc.

**HAURÉAU** (Jean-Barthélemy), historien et publiciste français, membre de l'Institut, ancien représentant du peuple, né à Paris, le 9 novembre 1812, fit ses études au collège Louis-le-Grand et au collège Bourbon, et les termina par des succès au concours général. A peine sorti des bancs, il publia un écrit politique, *la Montagne* (1832), qui fut violemment attaqué et dont l'auteur a lui-même plus tard condamné la forme dans sa *Lettre au rédacteur de l'Union* (Le Mans, 1842). Attaché aussitôt à la rédaction de plusieurs journaux : *la Tribune*, *le Journal du Peuple*, *le National*, sous Armand Carrel, *la Revue du Nord*, *le Droit*, il alla au Mans, vers 1838, prendre la rédaction en chef du *Courrier de la Sarthe*, dont il garda la direction, pendant sept ans.

En dehors de la politique militante, M. Hauréau se livrait, dans le calme de la vie de province, à des études de philosophie, d'histoire et d'érudition que lui rendirent plus faciles ses fonctions de bibliothécaire de la ville du Mans. C'est alors qu'il publia la *Critique des hypothèses métaphysiques de Manès Pélagé*, etc. (Le Mans, 1840); une *Histoire littéraire du Maine* (Le Mans et Paris, 1843, t. I, in-8; 1852, t. IV); *le Manuel du clergé ou Examen de l'ouvrage de M. Bouvier*, etc. (Angers, 1844), qui souleva tant de polémiques, et une *Histoire de la Pologne* (Paris, 1844).

Destitué de sa place de bibliothécaire, à la suite du discours adressé par M. Trouvé-Chauvel, son

ami, au duc de Nemours, il quitta Le Mans en 1845, et reentra au *National*, où il resta jusqu'à la révolution de Février. Le gouvernement provisoire le nomma conservateur des manuscrits à la Bibliothèque nationale; presque en même temps le département de la Sarthe l'envoyait à la Constituante, par une élection partielle, en remplacement d'Armand Marrast, et l'Académie des sciences morales et politiques lui décernait le prix proposé pour l'*Examen critique de la philosophie scolastique*.

Après la dissolution de l'Assemblée constituante, où il vota, en général, avec ses anciens amis du *National*, M. Hauréau se tint éloigné de la politique. A la suite du coup d'État du 2 décembre, il donna sa démission de conservateur et vécut quelque temps de sa plume. En 1861, il fut nommé bibliothécaire de l'ordre des avocats de Paris. Il a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 5 décembre 1862, en remplacement de Jomard. Nommé directeur de l'Imprimerie nationale le 6 septembre 1870, il offrit sa démission après le 24 mai 1873, mais elle ne fut pas acceptée. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1863, promu officier le 3 août 1875, et commandeur le 20 octobre 1878.

M. Hauréau a donné, dans cette seconde période de sa vie, notamment les tomes XV et XVI du *Gallia christiana* (1856-1865, gr. in-8, à deux col.), ouvrage de haute érudition auquel l'Académie des inscriptions a accordé plusieurs fois de suite le grand prix Gobert. Nous citerons ensuite : *François I<sup>er</sup> et sa cour* (1853); *Charlemagne et sa cour* (1852-1855), dans la *Bibliothèque des chemins de fer*; *Hugues de Saint-Victor* (1859, in-8); *Singularités historiques et littéraires* (1861, in-18); *Catalogue chronologique des œuvres de J. B. Gerbier* (1863, in-8); une nouvelle édition refondue et augmentée de l'*Histoire littéraire du Maine* (1870-76, t. I-IX, in-18); *Histoire de la philosophie scolastique* (1872, in-8); *Bernard délicieux et l'inquisition albigoise* (1877, in-18), etc. Il a traduit pour les *Classiques latins* de M. Nisard, la *Pharsale* de Lucain et la *Facétie sur la mort de Claude*.

HAUS (Jacques-Joseph), juriconsulte belge, né à Wurtzbourg, le 9 janvier 1796, s'est fait connaître, depuis 1824, par des articles estimés sur la science du droit, publiés dans les recueils de France et de Belgique. Après la révolution de 1830, il se fit naturaliser Belge et fut nommé, dès l'organisation de l'université de Gand, professeur de procédure civile. Il a été élu membre de l'Académie de Belgique le 11 avril 1847.

On a surtout de lui : *Elementa doctrinæ juris philosophicæ sive juris naturalis* (1824, in-8); *De Summo imperio civium conventionione fundato* (1828); *Observations sur le projet de révision du Code pénal présenté aux Chambres belges*, suivies d'un *Nouveau projet* (1835-1836, 3 vol. in-8); *Exposé des motifs du Code pénal belge* (1850 et 1851, in-fol.); *Cours de droit criminel* (Gand, 1857, 3<sup>e</sup> édit. 1864, in-8); *De la Peine de mort, son passé, son présent, son avenir* (1866, gr. in-8); *Principes généraux du droit pénal belge* (1869, in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1874, 2 vol. in-8).

HAUSSMANN (Georges-Eugène, baron), administrateur français, député, ancien sénateur, membre de l'Institut, est né à Paris, le 27 mars 1809. Il est le petit-fils d'un conventionnel que l'on a porté parmi ceux qui ont voté la mort de Louis XVI, et qui allait être expulsé de France, comme régicide, en 1816, lorsqu'il fit reconnaître une erreur commise au sujet de son nom dans le rapport officiel inséré au *Moniteur* du 12 janvier 1793. Après avoir été élève du Conservatoire de musique, il travailla quelque temps chez un notaire de Paris,

puis se fit recevoir avocat. Entré dans l'administration après la révolution de 1830, il fut successivement sous-préfet de Nérac (1833), de Saint-Girons (1840) et de Blaye (1842); il résida dans cette dernière ville jusqu'à la révolution de 1848, qui interrompit sa carrière. L'année précédente, il avait été promu officier de la Légion d'honneur.

Sous la présidence de Louis-Napoléon, M. Haussmann occupa successivement les préfetures du Var, de l'Yonne et de la Gironde (1850-1852). Lors de son passage à Bordeaux, quelques semaines avant le rétablissement de l'Empire, le président apprécia son dévouement et ses aptitudes administratives et quelques mois plus tard, il l'appela à prendre à Paris la succession de M. Berger, comme préfet de la Seine (23 juin 1853).

C'est sous l'active direction de M. Haussmann et souvent par son initiative hardie qu'ont été entrepris, grâce aux ressources croissantes du budget, et à des opérations de crédit sans contrôle, les immenses travaux destinés à embellir Paris, et qui en ont fait, en quelques années, une ville nouvelle. Nous rappellerons sommairement : la transformation en parc à l'anglaise du bois de Boulogne, cédé par l'État à la ville, et plus tard l'exécution d'embellissements analogues au bois de Vincennes, aux buttes Chaumont, au parc de Montsouris, etc., la prolongation de la rue de Rivoli au milieu du centre le plus peuplé; le percement du vaste boulevard de Sébastopol sur les deux rives de la Seine, et dont la partie de la rive gauche est devenue le boulevard Saint-Michel, du boulevard Malesherbes auprès de la Madeleine, du boulevard Haussmann et de plus de vingt boulevards aux extrémités de l'ancien Paris; la réduction des jardins du Luxembourg, malgré le bruit des pétitions ou des manifestations contraires et l'ouverture de onze voies nouvelles sur les terrains qui en étaient détachés; la création de nouveaux quartiers, marchant de front avec la transformation radicale des anciens, même des plus riches, comme ceux de la Chaussée-d'Antin, de la rue de la Paix, de la Bourse; une multitude de jardins publics, de squares, tels que ceux de la Tour-Saint-Jacques, des Arts-et Métiers et du Temple; le canal Saint-Martin voûté et transformé en promenade; l'agrandissement et l'isolement de divers édifices; des casernes monumentales, telles que la caserne Napoléon, la caserne du Prince-Eugène, etc.; les Halles centrales; l'immense abattoir de la Villette; la nouvelle Préfecture de police; plus de douze ponts en pierre ou en fer, créés ou reconstruits; la réédification de mairies, la construction d'églises de divers styles : Saint-Augustin, la Trinité, Saint-Ambroise, etc.; la restauration ou l'érection de fontaines monumentales; l'établissement d'un vaste système d'égouts dont quelques-uns d'une exécution splendide; la dérivation coûteuse des eaux de rivières lointaines pour l'alimentation de la ville; le déplacement et la reconstruction des plus grandes salles de spectacle, le Théâtre-Lyrique, le Cirque-impérial, la Gaîté, le Vaudeville, et surtout l'Opéra, dans des conditions inouïes de luxe et de dépense, etc.; divers hospices, asiles et établissements d'assistance publique, notamment l'Hôtel-Dieu reconstruit de fond en comble; des maisons spéciales de santé transportées à la campagne ou ayant des succursales dans la banlieue, etc.; puis de nouvelles institutions de crédit, telles que les caisses municipales et départementales pour la boulangerie, la boucherie, les travaux publics, etc.; enfin, par une transformation radicale de toute l'administration, la banlieue annexée à Paris qui devint, d'un seul coup (1860), une cité de plus de 1 500 000 habitants.



Après divers emprunts considérables destinés à ces travaux, la ville de Paris fut encore autorisée par des lois spéciales à en contracter un de 250 millions en 1865, et un de 260 millions en 1869. Dans l'intervalle, la gestion financière de M. Haussmann donnait lieu, dans toute la presse et au Corps législatif, à de vives discussions, au milieu desquelles circula vingt fois le bruit de sa démission et de son remplacement. Ce qui causa le plus d'émoi fut l'institution et le fonctionnement des bons de délégation, grâce auxquels la préfecture faisait face à plusieurs centaines de millions de dépenses en sus du crédit légal qui lui était alloué pour ses travaux. Les attaques des journaux de l'opposition furent surtout très vives contre les rapports de M. Haussmann sur la situation financière de la ville en 1868, et la Cour des comptes elle-même y signala des irrégularités; elle vit particulièrement dans les opérations entre le préfet et le Crédit foncier des emprunts déguisés. M. Haussmann demanda alors officiellement à l'empereur que le budget de la ville de Paris fût réglé par le Corps législatif. La discussion des comptes de M. Haussmann fut la grave affaire de la session législative du commencement de 1869, et elle eut pour résultat l'autorisation du nouvel emprunt de 260 millions. Cet emprunt, émis par souscription publique, sous forme d'obligations, avec quatre tirages annuels de lots s'élevant à un million, fut couvert cinquante fois par les souscripteurs et la spéculation (8-10 mai 1869).

A l'avènement du cabinet Ollivier, M. Haussmann refusa de donner sa démission, et fut « relevé de ses fonctions » par décret du 5 janvier 1870. Cette révocation déguisée, qu'il avait en quelque sorte exigée de l'empereur, « voulant tomber, mais non pas descendre, » ne l'empêcha pas de faire valoir ses droits à une pension de retraite, liquidée à 6000 francs (mars 1870). Il se retira dans sa villa de Nice, et eut pour successeur M. Henri Chevreau. En outre de la dette déjà constituée par les emprunts, le passif de la ville de Paris dépassait alors 600 millions.

Le baron Haussmann était entré au Sénat, en même temps que le préfet de police, M. Piétri (9 juin 1857). Dix ans plus tard, il était élu membre de l'Académie des beaux-arts en remplacement de M. Fould (7 décembre 1867). Il fit aussi partie du Conseil impérial de l'Instruction publique. Il avait été promu grand officier de la Légion d'honneur le 11 juin 1856 et grand-croix le 8 septembre 1862.

A la suite de la révolution du 4 septembre 1870, M. Haussmann vécut pendant quelque temps à l'étranger. Lors des élections complémentaires du 2 juillet 1871, pour l'Assemblée nationale, il posa sa candidature à Paris, mais la retira bientôt après. Nommé directeur du Crédit mobilier, le 3 septembre suivant, il travailla à améliorer la situation difficile de cette institution financière. Il fit, en cette qualité, un voyage à Constantinople (1873), en vue de fonder une société de finances et de travaux publics de l'empire ottoman. La même année, il déposa devant la commission du Conseil municipal de Paris, chargée d'examiner les comptes de la ville pour l'époque antérieure à la guerre.

Aux élections du 20 février 1876, la candidature de M. Haussmann fut posée par la presse conservatrice dans le 1<sup>er</sup> arrondissement de Paris; il adressa, à titre de profession de foi, au maréchal président de la République, une lettre dans laquelle, au lieu de se déclarer bonapartiste, il se présentait comme « candidat de Paris, » et s'engageait à ne pas entraver le fonctionnement de la constitution. Sa candidature, soutenue prin-

cipalement par le *Figaro*, réunit à grand-peine, au 1<sup>er</sup> tour de scrutin, 2 958 voix sur 15 600 votants, et amena son désistement. L'année suivante, aux élections qui suivirent la dissolution de la Chambre, M. Haussmann se porta ouvertement comme candidat bonapartiste et impérialiste, dans l'arrondissement d'Ajaccio, contre le prince Napoléon Bonaparte, député sortant, l'un des 363, et sur lequel, par discipline, devaient se porter les voix républicaines. La lutte fut vive : candidat officiel, il fut le 14 fois soutenu par l'administration et par le clergé, bien qu'il fût protestant; l'évêque d'Ajaccio, nouvellement nommé, et le pape Pie IX lui-même, rappelèrent les églises élevées à Paris sous l'administration de M. Haussmann. Il fut élu le 14 octobre par 8066 voix, contre 4421 obtenues par le prince Napoléon. Son élection fut validée, sans contestations, sur le rapport de M. Rouvier. Il siégea sur les bancs du groupe de l'Appel au peuple, prit la parole dans la discussion des lois financières ou de travaux publics, et eut plusieurs fois, à ce propos, à défendre son administration (2 avril 1878). Au mois de juin 1879, le Conseil municipal de Paris, dans une délibération relative aux dénominations des rues, comprit le boulevard Haussmann parmi les voies publiques qui devaient changer de noms; mais, sur le rapport du nouveau préfet de la Seine, M. F. Herold, le nom de son prédécesseur fut maintenu.

On doit à l'initiative ou au patronage de M. Haussmann la publication d'une *Histoire générale de Paris* (16 volumes in-4 avec pl. et cartes), vaste collection de documents historiques et archéologiques, pour laquelle il avait organisé tout un service spécial à l'Hôtel de ville, puis le projet du musée municipal de l'hôtel Carnavalet, destiné à recueillir les objets relatifs à l'histoire de cet ancien Paris, que son active administration avait tant contribué à faire disparaître : ces objets ont été détruits, avec l'Hôtel de ville lui-même, par les incendies de mai 1871.

HAUSSMANN (Nicolas-Valentin, père du précédent, né à Versailles, le 21 octobre 1787, commissaire des guerres sous l'Empire et sous-intendant militaire de première classe, sous le régime de Juillet, mis à la retraite en 1848, a signé, comme rédacteur du *Temps*, la protestation des journalistes en 1830. Auteur de plusieurs mémoires d'économie agricole présentés à l'Académie des sciences et à l'Académie de médecine, il collabora au *Dictionnaire d'administration* de M. Block et fut l'un des principaux rédacteurs du *Moniteur de l'Armée*. Il a été promu, le 23 novembre 1839, officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris le 25 janvier 1876.

HAUSSONVILLE (Joseph-Othenin-Bernard de CLÉRON, comte d'), homme politique français, sénateur, membre de l'Institut, né à Paris, le 27 mai 1809, et fils du pair de France de ce nom mort en 1846, embrassa fort jeune la carrière diplomatique et remplit les fonctions de secrétaire d'ambassade à Bruxelles, à Turin et à Naples. Nommé, en 1842, député de Provins et réélu en 1846, il prit une part fort active aux travaux de la Chambre, rédigea plusieurs rapports sur la juridiction criminelle aux colonies, les réfugiés politiques, l'emprunt grec, appuya plusieurs pétitions de protestants en faveur du libre exercice de leur culte, etc. La révolution de Février le fit rentrer dans la vie privée. En 1869, candidat à l'Académie française pour le fauteuil de M. Viennet, il fut élu le 29 avril, se vit, dans le mouvement des élections générales du mois suivant, dispensé de la visite officielle au chef de l'État, et fut reçu par M. Saint-Marc-Girardin

le 31 mars 1870. M. d'Haussonville a été promu officier de la Légion d'honneur le 27 avril 1840. Il a épousé en 1836 la princesse Louise de Broglie (voir ci-dessous), fille du duc Victor.

M. d'Haussonville qui, dès 1852, avait combattu le régime impérial dans un journal publié à Bruxelles (*le Bulletin français*), fut poursuivi en Belgique même par les ordres de Napoléon III, et se défendit dans une retentissante plaidoirie. En 1863, il s'associa aux efforts de l'opposition républicaine et libérale qui tenta d'assurer le succès de la candidature de M. Prévost-Paradol dans le VI<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Pendant la guerre de 1870, il protesta dans plusieurs lettres rendues publiques contre les agissements des vainqueurs, et une brochure qu'il écrivit au lendemain de la capitulation de Paris (*la France et la Prusse, devant l'Europe*) fut interdite en Belgique, sur les plaintes de l'empereur Guillaume. M. d'Haussonville se préoccupa, aussitôt après la cession de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne, de créer en Algérie des établissements agricoles, afin de venir en aide à ceux des réfugiés de ces deux provinces qui avaient opté pour la France. Président d'une association formée à cet effet, il réunit les fonds nécessaires à la construction de deux villages de cinquante feux chacun, et à l'érection, au Vésinet, d'un orphelinat pour les filles. Outre les subventions recueillies de toutes parts, la société tira encore un fructueux bénéfice d'une exposition d'œuvres d'art et de tableaux, appartenant à des particuliers, qui obtint un grand succès dans les salons du Corps législatif. Au mois de mai 1876, le conseil général d'Alger donna le nom de M. d'Haussonville au village d'Azib-Zauroun qu'il avait contribué à transformer. Après avoir décliné plusieurs candidatures, notamment à Nancy en 1871 et dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement de Paris en 1876, M. d'Haussonville fut élu sénateur inamovible, le 15 novembre 1878, par 138 voix sur 269 votants. Membre du centre droit, il prit à la tribune, le 9 décembre 1879, la défense d'associations religieuses contre les mesures anticléricales du ministère républicain, et se prononça, à la même époque, contre l'opportunité de l'abolition de la loi de 1814 sur le travail du dimanche.

Comme académicien, il eut à répondre à M. Camille Rousset (1872) et à M. Alex. Dumas fils (1876). On remarqua beaucoup l'ironie courtoise de certains passages de cette dernière réponse. Il a publié trois ouvrages importants : *Histoire de la politique extérieure du gouvernement français de 1830 à 1848* (1850, 2 vol. in-8), rédigée d'après des documents inédits; *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France* (1854-1859, 4 vol. in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1860); *l'Eglise Romaine et le premier Empire*, 1800-1814, avec notes, correspondances diplomatiques et pièces justificatives, entièrement inédites (1864-1879, 5 vol. in-8). Outre des articles politiques dans la *Revue des Deux-Mondes*, on doit aussi à M. d'Haussonville une *Lettre aux conseils généraux* (1859, in-8), réclamant les libertés compatibles avec la constitution impériale, qui causa dans le public une vive sensation. Elle fut suivie de brochures analogues : *Lettre aux bâtonniers des avocats*, *Lettre au Sénat* (1860), etc.

Sa femme, Mme la comtesse Louise d'Haussonville, née princesse de Broglie, née en 1818, fille du duc Victor et sœur du duc Albert, a été députée dans les lettres par un roman anonyme, *Robert Emmet* (1858, in-18), très favorablement accueilli dans le monde des salons. Elle a depuis signé du pseudonyme « l'Auteur de Robert Emmet » les ouvrages suivants : *Marguerite de Valois*, reine de Navarre (1870, in-18); la *Jeunesse*

de lord Byron (1872, in-18); *Les Dernières années de lord Byron* (1874, in-18).

**HAUSSONVILLE** (Gabriel-Paul-Othenin de CLÉRON, vicomte d'), littérateur français, ancien député, fils des précédents, né à Gurcy-le-Châtel (Seine-et-Marne), le 21 septembre 1843, obtint, à Paris, sans être élu, au scrutin du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, 39 687 voix sur 328 970 votants, et fut élu représentant de Seine-et-Marne, le cinquième sur sept, par 25 031 voix. Il prit place au centre droit et, tout en se déclarant partisan de la République, vota presque constamment avec la majorité monarchiste de l'Assemblée; il adopta cependant l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Il fit un rapport remarqué sur une proposition d'enquête, touchant le régime pénitentiaire. Candidat constitutionnel aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Provins, il obtint, au 1<sup>er</sup> tour de scrutin, une minorité de 4206 voix, et échoua au scrutin de ballottage, contre M. Sallard, candidat républicain, contre lequel il échoua encore aux élections du 14 octobre 1877, comme candidat officiel et monarchiste du cabinet du 16 mai.

Collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, M. d'Haussonville fils a publié : *C. A. Sainte-Beuve, sa vie et ses œuvres* (1875, in-18); *les Établissements pénitentiaires en France et aux colonies* (1875, in-8), ouvrage couronné par l'Académie; *l'Enfance à Paris* (1879, in-8).

**HAUTEFEUILLE** (Laurent-Basile), jurisconsulte français, né à Paris, le 25 juillet 1805, étudia le droit dans cette ville et remplit, de 1830 à 1834, les fonctions de procureur du roi à Alger. Nommé, en 1836, substitut du procureur du roi à Toulon, il donna sa démission en 1837 pour prendre une charge d'avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation. Il a été promu officier le 14 août 1864. — Il est mort à Paris le 26 janvier 1875.

On a de lui, outre un *Plan de colonisation des possessions françaises dans l'Afrique occidentale au moyen de la civilisation des nègres indigènes* (1830, in-8), une série d'ouvrages relatifs à la législation maritime : *Législation criminelle maritime, ou Traité sur les lois pénales et sur l'organisation des divers tribunaux de la marine militaire* (1839, in-8); *Code de la pêche maritime* (1844, in-8); *Des droits et des devoirs des nations neutres, en temps de guerre maritime* (1848-1849, 4 vol. in-8; 3<sup>e</sup> édit., 1868, 3 vol. in-8); *Décret disciplinaire et pénal de la marine marchande commenté et expliqué* (1852, in-8); *Histoire des origines, des progrès et des variations du droit maritime international* (1858, in-8); *Guide des juges marins* (1860, in-8); *les Pêches maritimes en France* (1861, in-8); *Question de droit international maritime* (1862, in-8); *le Principe de non-intervention* (1863, in-8); *Questions de droit maritime international* (1869, in-8).

**HAUTPOUL** (BEAUFORT-D'). Voy. BEAUFORT-D'HAUTPOUL.

**HAVET** (Ernest-Auguste-Eugène), professeur et érudit français, né à Paris, le 11 avril 1813, fut, après des études brillantes, admis à la fois dans la section littéraire et la section scientifique de l'École normale, et opta pour celle des lettres. Agrégé des classes supérieures, il professa d'abord la rhétorique au collège de Dijon; bientôt rappelé à Paris, il fut chargé, en 1840, de la conférence de littérature grecque de l'École normale, et, l'année suivante, de celle de littérature française. Après avoir occupé, comme suppléant de V. Le

Clerc, la chaire d'éloquence latine à la Sorbonne, il devint, en 1855, titulaire du même cours au Collège de France. Il a été, en outre, professeur de littérature à l'École polytechnique, le 6 mai 1846. Décoré de la Légion d'honneur et promu officier le 4 août 1875; il a été nommé membre du Conseil de l'ordre en mai 1879 et élu membre de l'Institut le 31 janvier 1880.

Le premier ouvrage important de M. Havet est une édition des *Pensées de Pascal* (1852, in-8 1866, 2 vol.), publiée d'après le texte authentique, avec une sorte de commentaire perpétuel, philologique, littéraire et philosophique, et une remarquable *Étude* sur l'auteur. On cite ensuite de lui ses deux *Thèses* pour le doctorat: *De la Rhétorique d'Aristote et De Homericorum poematum origine et unitate* (1843, in-8), puis quelques *Notices* extraites du *Journal général de l'instruction publique*, telles que celles sur divers manuscrits grecs relatifs à la musique, sur son collègue Cartelier, et celle intitulée: « *Pascal a-t-il imité Bossuet?* » (1848-1857); une brochure qui eut un grand retentissement, à propos de la *Vie de Jésus* de M. Renan et intitulée: *Jésus dans l'histoire* (1863, in-8), extrait de la *Revue des Deux Mondes*; des études remarquables sur les *Origines du christianisme*, insérées, en 1868, dans le même recueil et dans la *Revue contemporaine*, et qui sont devenues la base d'un très important ouvrage: *le Christianisme et ses origines* (1872-79, t. I-III, in-8); *Mémoires sur la date des écrits qui portent les noms de Bérose et de Manéthon* (1874, in-8).

**HAVRINCOURT** (Alphonse-Pierre de CARDENAC marquis d'), homme politique français, député, né le 12 septembre 1806, d'une des plus illustres familles de l'Artois, est fils de Mlle de Tascher, parente de l'impératrice Joséphine. Destiné à la carrière des armes, il entra à l'École polytechnique, en 1826, puis à l'École d'application de Metz, et servit dans l'artillerie jusqu'en 1832, époque où il quitta le service avec le grade de lieutenant en premier. Il se livra alors à l'agriculture et à l'industrie, créa une importante fabrique de sucre, entra, en 1846, au Conseil général du Pas-de-Calais pour le canton de Bertincourt et, en 1849, fut envoyé, par 78 273 suffrages, à l'Assemblée législative, où il appartient à la majorité conservatrice. Retiré de la vie politique pendant quelques années, il y rentra, en 1863, comme candidat du gouvernement dans la 6<sup>e</sup> circonscription du Nord, où il avait pour concurrent M. Thiers. Il obtint 13 245 voix sur 25 351 votants. Aux élections générales de 1869, il échoua devant le candidat de l'opposition. Il ne se représenta qu'aux élections de février 1876, dans la 2<sup>e</sup> circonscription d'Arras, et échoua encore avec 8435 voix; mais au 14 octobre de l'année suivante, soutenu par l'administration du 16 mai, comme candidat mac-mahonien et bonapartiste, il fut élu par 11 433 voix contre 8069, obtenues par M. Florent-Lefébvre, député sortant et l'un des 363. Ancien chambellan de l'empereur, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 16 août 1862.

**HAY** (sir John-Charles Dalrymple, 3<sup>e</sup> baronnet), amiral anglais, né à Dunragit, le 11 février 1821, fit ses études à Rugby, et entra dans la marine. Il assista, comme aspirant, aux opérations de la flotte anglaise, sur les côtes de Syrie en 1841, et prit part au siège de Saint-Jean-d'Acre, puis en 1846 à la campagne de Bornéo, sous le commandement de l'amiral Cochrane. Il détruisit en 1849 les navires des pirates qui inquiétaient le commerce de la Chine et fut promu au grade de capitaine de vaisseau. Pen-

dant la guerre de Crimée il commanda le vaisseau l'*Hannibal*, eut part à la prise de Kertsch et au bombardement de Sébastopol. Il commanda, de 1857 à 1860, le navire l'*Indus* sur les côtes de l'Amérique du Nord et dans les Indes occidentales, fut promu contre-amiral en 1866, vice-amiral en 1872, et se retira du service. Élu plusieurs fois à la Chambre des communes, depuis 1862, il siégea sur les bancs du parti conservateur. Lord de l'amirauté de 1866 à 1870, il a été nommé commandeur de l'ordre du Bain en 1869 et conseiller privé en 1874.

On a de cet officier: *Liste et atlas des pavillons* (The flag list and its prospects); *Nos défenses maritimes* (Our naval defences); *la Récompense de la loyauté* (the Reward of loyalty 1862), considérations sur les colonies américaines; *Mémoire sur ma retraite forcée de la marine britannique* (Memor on my compulsory retirement, etc., 1870); *les Ashantis et la Côte-d'Or* (1874), etc.

**HAYDEN** (Ferdinand-Vandever), paléontologue américain, né à Westfield (Massachusetts), le 7 septembre 1829, étudia la médecine à l'université d'Albany (New-York), et fut reçu docteur en 1853. Il alla explorer le territoire de Dacotah et y découvrit des gisements considérables d'animaux fossiles, dont il rapporta une collection très précieuse. Il remonta après le Missouri, jusqu'à ses sources, employa deux ans (1854-1856) à explorer cette région; les résultats scientifiques qu'il obtint attirèrent sur lui l'attention des membres de l'Institut smithsonien et le firent attacher, en qualité de géologue, à l'expédition du lieutenant Warren dans le Nord-Ouest. Pendant la guerre de la sécession, il suspendit ses recherches et suivit l'armée en qualité de médecin militaire. Nommé professeur de géologie à l'Université de Pennsylvanie en 1865, il entreprit une nouvelle exploration du Haut-Missouri, pour le compte de l'Académie des sciences de Philadelphie, et rapporta de nombreuses collections. C'est alors que lui fut confiée la mission des opérations du cadastre géologique des territoires des États-Unis: Colorado, Dakotah, Montana, Idaho, Utah, du Nouveau-Mexique et des États: Kansas et Nebraska. De 1867 à 1873, près de 1 300 000 francs furent employés pour ces travaux consignés dans sept rapports annuels d'une importance considérable. M. Hayden abandonna sa chaire, en 1872, pour se consacrer à ses recherches géologiques, dont il a publié les résultats dans l'*American journal of science* et dans divers recueils des académies américaines.

**HAYES** (Rutherford-Birchard), président des États-Unis (1877-1881), est né dans l'Ohio, le 4 octobre 1822, d'une famille écossaise émigrée au Connecticut en 1682. Son grand-père était fermier dans l'État de New-York, et son père s'établit dans l'Ohio. Après avoir fait de fortes études classiques au collège de Kenyon, il étudia le droit aux universités de Cambridge et de Harvard, devint un des avocats estimés de Cincinnati, et y remplit l'emploi de *solicitor*. Lors de la guerre de la sécession, il s'engagea, comme simple soldat, dans le 23<sup>e</sup> régiment des volontaires de l'Ohio, dont il devint successivement major, lieutenant-colonel et colonel. En 1864, il fut nommé brigadier général. Dans toute la campagne, il prit une part des plus actives à la répression de l'insurrection esclavagiste, et fut plusieurs fois blessé. Rentré dans la vie civile, il fut élu député au Congrès. Ayant donné sa démission en 1867, il fut nommé gouverneur de l'Ohio. Réélu deux fois de suite à ce poste.

choisi en 1876 par le parti républicain comme candidat à la présidence des États-Unis, et élu contre M. Tilden, candidat démocrate. Son élection donna lieu à de très vives contestations. Les opérations électorales des États de la Louisiane, de la Floride et de la Caroline du Sud, furent, d'après les démocrates, entachées de nombreuses fraudes. Le recensement officiel du vote reconnu à M. Hayes 185 suffrages du second degré représentant 21 États contre 184 donnés à son concurrent, et ne représentant que 17 États. Mais cette majorité d'une voix comportait en réalité une minorité de 250 000 voix environ dans le corps électoral du premier degré. Aussi l'opinion réclama-t-elle une réforme électorale, à laquelle le nouvel élu lui-même ne se montra pas opposé. Dans sa lettre d'acceptation de la candidature et dans son adresse d'entrée en fonctions (4 mars 1877), M. Hayes se prononça pour la reprise des paiements en espèces, contre le principe de la rééligibilité du président, contre la révocabilité trop facile des fonctionnaires ; il manifesta le vœu ardent d'une complète réconciliation entre le Nord et le Sud.

La conduite de M. Hayes s'est montrée conforme à ces déclarations. Dans une de ses premières circulaires, adressée aux fonctionnaires, il leur interdisait toute immixtion dans les agitations électorales, en leur reconnaissant le libre usage de leurs droits de citoyens. Ses messages de 1877 et 1878 constatarent avec satisfaction la part prise par les États-Unis à l'Exposition universelle de la France, en faisant voir dans ce fait un gage de l'entente sympathique des deux pays. Dans sa politique intérieure, le président, en face de la majorité démocratique de la Chambre des représentants, eut souvent à faire usage de son droit de veto. Il l'opposa à plusieurs bills, notamment à celui qui supprimait du budget de la justice le traitement des fonctionnaires spéciaux, chargés de surveiller les opérations électorales ; et, comme le parti démocratique n'atteignait par la majorité des deux tiers, nécessaire pour annuler le veto, le bill se trouva définitivement rejeté (30 juin 1879). Au milieu de ces conflits revenait déjà la préoccupation de la future élection présidentielle, et M. Hayes, qui s'était prononcé pour le principe de la non-rééligibilité du président, se voyait en outre écarté par l'opinion dominante de la liste des candidats.

M. Hayes a été représenté comme un homme distingué, instruit, ayant le goût des lettres, de l'histoire, de la philosophie, et possédant une certaine érudition de linguiste. Il jouissait d'une fortune encore considérable, quoique inférieure à celle de son concurrent démocrate, M. Tilden.

**HAYES** (Isaac-Israël), voyageur américain, né dans le comté de Chester (Pennsylvanie), en 1832, fit ses études médicales à Philadelphie et obtint le titre de docteur en 1853. Attaché comme chirurgien à l'expédition du docteur Kane aux régions arctiques, il revint en 1855, avec la conviction d'une existence d'une mer libre autour du pôle nord, et la résolution d'y conduire une expédition. Après cinq ans d'efforts, aidé par les Sociétés de géographie d'Amérique et de Londres, il put se mettre en route, sur le schooner *United States*, et quitta Boston en juillet 1860. Il parvint, à l'aide de traîneaux, jusqu'à 81°37' lat. nord, fit d'importantes observations sur les contrées parcourues et leurs habitants et rentra aux États-Unis en octobre 1861, au début de la guerre civile. Il s'engagea dans l'armée de l'Union, comme chirurgien, et, après la paix, s'occupa de la publication de ses deux

voyages. En 1869, il visita le Groënland et chercha vainement à obtenir le commandement de l'expédition votée par le Congrès en 1870. Lors du retour de l'expédition de l'*Alert* et de la *Discovery*, le capitaine Narès, commandant, qui avait dépassé le 83° degré de latitude nord, nia l'existence d'une mer polaire libre, mais M. Hayes maintint ses déclarations précédentes, et mit l'insuccès du capitaine Narès et le sien sur le compte du mauvais choix de la route à suivre. Il se remit, en 1877, à l'organisation d'une nouvelle expédition. La Société de géographie de Londres lui a décerné une médaille d'or en 1867, et celle de Paris, en 1870.

La plupart de ses voyages ont été traduits en français : *la Mer libre du pôle* (the Open Polar sea), par F. de Lanoye (1868, in-8 avec cartes ; plusieurs édit.) ; *Perdu dans les glaces* (Cast away in the cold), par L. Renard (1869, in-8, avec grav.) ; *la Terre de désolation*, excursion au Groënland, (Land of desolation), par M. Reclus (1873, in-8, avec carte). Il faut citer en outre la relation de son premier voyage : *An Arctic boat journey* (1860).

**HAYEZ** (François), peintre italien, né à Venise, en 1792, fut placé de bonne heure sous la direction de Magiotta, et passa en 1804 à la nouvelle Académie de peinture de Venise. Après six ans d'étude, il fut envoyé à l'école de perfectionnement de Rome et s'y distingua comme coloriste. La protection et les conseils de Canova secondèrent ses débuts. Son *Laocoon* lui valut le premier prix de l'Académie de Milan. Le roi Murat lui fit plusieurs commandes.

Parmi les productions de M. Hayez, en qui l'Italie parut voir le chef de son école coloriste et l'un de ses meilleurs peintres d'histoire, on remarque : *Carmagnola*, *le Baiser de Roméo et Juliette*, *Ajax*, grande toile exécutée en quinze jours ; *Bethsabée*, *Tancrède et Clorinde*, *les Deux Foscari*, la plus correcte et la plus finie de ses œuvres ; *Albéric de Romano*, *la Soif des Croisés*, grande page de peinture, étonnante par la multitude et la variété des personnages, des poses et des expressions. Il a envoyé quatre tableaux et trois *Portraits*, le sien, entre autres, à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Il a donné sept toiles à celle de 1867 : *Réconciliation d'Othon II avec Adélaïde de Bourgogne*, *le Baiser*, *Portrait du comte de Cavour*, *Martyre de saint Barthélemy*, *le Conte du Garibaldien*, *une Lettre du camp*, et *la Bataille de Magenta*.

**HAYMERLÉ** (Henri-Charles, baronde), homme politique autrichien, ministre, né à Vienne, le 7 décembre 1828, d'une famille allemande, établie depuis longtemps en Bohême, fit ses études à l'École supérieure des langues orientales de Vienne et fut envoyé à Constantinople en 1850, en qualité d'interprète adjoint. Pendant la guerre de Crimée, il remplit une mission auprès d'Omer pacha, pour la protection des sujets autrichiens. En 1857, il alla, comme secrétaire de légation, à Athènes, où il remplit quelque temps les fonctions de chargé d'affaires. Secrétaire de légation de Dresde en 1861, puis à Francfort-sur-le-Mein, il fut envoyé, après la guerre des duchés (1864), à Copenhague, et eut à rétablir les relations amicales entre les deux pays. En 1866, il retourna à Francfort, prit part aux négociations du traité de paix de Prague, puis fut chargé d'affaires à Berlin, jusqu'en 1868. Appelé au ministère des affaires étrangères, par le comte de Beust, il retourna encore une fois à Constantinople d'où il passa, comme chargé d'affaires, à Athènes : il s'y trouvait au moment de la

visite de l'empereur d'Autriche au roi de Grèce, en 1869. Nommé ambassadeur à Rome en 1877, il assista, l'année suivante, comme troisième délégué autrichien, au congrès de Berlin. Après la retraite du comte Andrassy (octobre 1879), il fut désigné comme son successeur. En cette qualité, il eut à exécuter les stipulations du traité d'alliance austro-allemande, conclu par M. Andrassy, et à en suivre les conséquences politiques et militaires. M. de Haymerlé avait été élevé au rang de baron en 1867. \*

**HAYNALD** (Louis), prêtre et savant hongrois, né à Scecsen, le 3 octobre 1816, fit ses études à Grau et à Vienne, professa la théologie au séminaire de Grau, de 1842 à 1846, et étudia lui-même les sciences naturelles. Nommé coadjuteur de l'évêque de Kurlsbourg (Transylvanie), en 1851, il devint titulaire de ce siège l'année suivante, et employa une somme de 600 000 francs pour divers établissements et fondations scientifiques. Il abandonna son diocèse en 1863, se rendit à Rome, où il fut nommé archevêque de Carthage *in partibus*, et ne rentra en Hongrie qu'en 1867, comme archevêque de Kolacza. Mgr Haynald se mit, dans ses fréquents voyages scientifiques, en relation avec les principaux botanistes de l'Europe, et réunit un herbier et une bibliothèque botanique, comptant parmi les plus riches de l'Europe. Sans distinction de confession, il facilita l'entrée de la carrière scientifique à un grand nombre de jeunes gens, et fonda au chef-lieu de son diocèse un gymnase et un observatoire (mars 1877). Le 12 mai 1879, il fut élevé à la dignité de cardinal, de l'ordre des prêtres. Membre de la Chambre des députés de Hongrie, il fut élu à l'unanimité, le 16 décembre 1879, président de la Délégation hongroise chargée des affaires communes de l'Empire. \*

**HAZLITT** (William-Carw), bibliographe anglais, né à Londres, le 22 août 1834, étudia à l'école des marchands tailleurs, suivit les cours de droit et fut reçu avocat en 1861. Il avait déjà rédigé une *Histoire de Venise, son développement*, etc. (the History of the venetian Republic, etc., 1860, 4 vol.), mais c'est surtout comme éditeur de livres rares ou de poètes anciens qu'il s'est fait connaître; il a publié les poésies de *Henry Constable* (1859), de *Richard Lovelace* (1864), *Robert Herrick* (1869, 2 vol.); les *Œuvres de Charles Lamb* (the Works of Ch. Lamb, 1866-1871, 4 vol.). Il faut citer d'autre part : *Recueil de vieilles facéties anglaises* (Old english Jest-Book, 1864, 3 vol.); *Anciennes poésies populaires d'Angleterre* (Early popular poetry of England, 1864-1866, 4 vol.); *Bibliographie de la littérature anglaise ancienne* (Bibliography of old english later, 1867); *Proverbes et phrases proverbiales* (English proverbs and prov. phrases (1869)); *Histoire de la poésie anglaise* (1871, 4 vol.); *Droit provincial et coutumes féodales* (Tenures of land, 1874), etc. \*

**HEAD** (sir Francis-Bond), écrivain et homme politique anglais, né le 1<sup>er</sup> janvier 1793, à Hermitage, près Rochester, entra au service militaire comme enseigne, fit les dernières campagnes de l'Empire et obtint le grade de major. En janvier 1816, il épousa la sœur de lord de Somerville. A la suite d'un voyage dans l'Amérique du Sud, il publia : *Notes prises au hasard à travers les pampas* (Rough notes taken during, etc.; Londres, 1826). Ce livre eut beaucoup de vogue, et l'auteur lui donna plus tard un pendant qui fut aussi goûté : *Bubbles from the brunnen of Nassau* (1833), revue satirique des villes d'eau en Allemagne.

Sir Fr. Head fut nommé, par l'influence des Tories, gouverneur du Haut-Canada (1835). Une grande fermentation régnait alors dans cette province. Après la mort de Guillaume IV (1837), craignant des élections hostiles, il fit voter par les Chambres canadiennes un bill qui autorisait les députés actuels à conserver leur mandat. Il en résulta l'insurrection qu'il eut peine à maîtriser, malgré la vigueur de la répression. Il donna sa démission au mois de mars de l'année suivante (1838). Tombé en disgrâce et devenu impopulaire, il se justifia par la publication d'un mémoire (*Narrative*, 1838), et reçut, la même année, le titre de baronnet.

Parmi les autres ouvrages qui lui ont valu une pension annuelle de 100 liv. st. (2500 fr.), à titre de services rendus à la littérature, nous citerons : *les Émigrants* (the Emigrants, 1846), (esquisses sur le Canada; *l'Angleterre désarmée* (the Defenceless state of country, 1852), brochure provoquée par la crainte d'une invasion du prince Louis-Napoléon; *Une Poignée de verges françaises* (a Faggot of french sticks, 1852, 2 vol. 3<sup>e</sup> édit., 1855), suite d'amusantes remarques sur Paris et les mœurs de cette capitale; *Un Tour en Irlande* (a Visit of Ireland, 1854); *Cheval et cavalier* (the Horse and his rider; Londres, 1861), etc. — Sir Fr. Head est mort le 23 juillet 1875.

**HEADLEY** (Joël-Tyler), littérateur américain, né à Walton (État de New-York), le 3 décembre 1814, fit ses études au collège de l'Union, commença la théologie, vint en Europe en 1842, et passa près de deux ans en Italie. A son retour, il fit paraître : *Lettres d'Italie* (Letters from Italy, 1844, in-12), et *les Alpes et le Rhin* (the Alps and the Rhine, in-12).

Il a donné, depuis, un certain nombre d'ouvrages historiques, traités, dans le genre familier, avec une grande verve : *Napoléon et ses maréchaux* (Napoleon and his marshalls; New-York, 1846, 2 vol. in-12); *Washington et ses généraux* (Washington and his generals; 1847, 2 vol. in-12); *Vie d'Olivier Cromwell* (a life of Oliver Cromwell, in-12), inspiré par l'ouvrage de Carlyle; *la Vieille garde de Napoléon* (the Old gard of Napoleon; 1851, in-12); *les Vies du général Scott et du général Jackson* (Lives of Scott and Jackson; 1852, in-12); *la Seconde guerre des États-Unis avec l'Angleterre* (Second war with England; 1853, 2 vol. in-12); *la Vie de Washington* (Life of Washington, 1854), publiée d'abord dans le *Graham's Magazine* de Philadelphie; *la Grande révolution* (the Great Rebellion, 1863-1866, 2 vol.); *Aumôniers et clergé de la révolution* (Chaplains and Clergy of the Rev., 1864); *Héros et Martyrs* (Sacred Heroes and Martyrs, 1870).

On a aussi de M. Headley plusieurs volumes de voyages ou de littérature : *les Monts Adirondack, ou la Vie dans les bois* (the Adirondack or Life in the woods; New-York, 1849, in-12); *les Montagnes sacrées* (the Sacred montans; 2 vol. in-12); des esquisses bibliques; *Scènes et caractères sacrés* (Sacred scenes and characters, in-12); *Mélanges* (Miscellanies sketches and rambles, New-York, in-12), etc.

**HEALY** (George-Peter-Alexandre), peintre américain, né à Boston, le 15 juillet 1813, a tour à tour habité, depuis 1836, sa ville natale et Paris, et a figuré, comme portraitiste, à la plupart de nos Salons. Nous citerons de lui : *le général Cass*, *Mme Cass* (1839-1840); *le maréchal Soult*, *le docteur Brewster*, *Mme Moulton*, *le docteur Bor-thwick-Gilchrist*, *le baron et la baronne de Vaireigne*, *Olivier Gibbes*, *le major Poussin*, *M. Charles Draper*, *Deacon*, *Oliiff*, *Corbin*, *Mme Lesieur*

de *Nolfolk, Johy Calhoun* (1841-1850); deux *portraits du Roi* (1845 et 1850); *les Deux Sœurs, des Têtes d'enfants*, etc. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 une série de treize portraits : *MM. Franklin Pierce, Daniel Webster, Ch. Goodyear, Juge Piatt, Evans, Rositer*, etc., et un sujet d'histoire, *Franklin plaidant la cause des colonies américaines devant Louis XVI*. Il n'a figuré de lui que deux *Portraits* à l'Exposition de 1867. Il a donné depuis : *Portrait du pape Pie IX* (1871); *de M. Thiers*; *de M. Washburne* (1874); *de lord Lyons*, 1875; *de S. Em. le cardinal Mac-Closkey* (1876); *de l'abbé Lisztz* (1876); *de M. Gambetta* (1877), qui a figuré avec celui de *Mme N...*, à l'Exposition universelle de 1878. M. Healy a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1845, et une 2<sup>e</sup> en 1855.

**HÉBERT** (Michel-Pierre-Alexis), avocat et homme politique français, ancien ministre, né à Pont-Audemer, le 17 juillet 1799, se fit inscrire au barreau de Rouen, en 1820, y plaida avec succès, et devint, en 1833, procureur du roi au tribunal. L'année suivante, il fut envoyé à la Chambre par le collège électoral de Pont-Audemer, et obtint dès lors un rapide avancement dans la magistrature. Nommé successivement procureur général près la cour royale de Metz, avocat général à la Cour de cassation, procureur général près la Cour royale de Paris, il se fit remarquer par sa véhémence dans plusieurs procès politiques, notamment dans l'affaire Quénisset, où il développa la thèse fameuse de la complicité morale qui fit condamner le journaliste Dupoty. Aux élections de 1842, il fut réélu, malgré la candidature de Dupont de l'Eure. Il devint, en 1846, vice-président de la Chambre.

L'année qui précéda la révolution de Février, M. Hébert fut appelé à remplacer Martin du Nord (11 mars 1847), comme ministre de la justice. Particulièrement désigné aux attaques de l'opposition, il fut, dans les premiers jours de février 1848, l'objet de cette apostrophe de M. Odilon Barrot : « Polignac et Peyronnet n'ont jamais fait pis que vous ». Tombé du pouvoir, il se tint depuis à l'écart de la politique active, et prit, comme avocat, une place importante au barreau de Paris. Il a fait partie du Conseil général de l'Eure. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur au 1<sup>er</sup> mai 1843.

On n'a de M. P. Hébert que ses *Rapports* sur des affaires politiques et ses *Discours*. Quelques extraits ont été réunis dans la brochure intitulée : *Expulsion des jésuites*, à ceux de MM. Thiers, Dupin, Lamartine, etc. (1845, in-12).

**HÉBERT** (André-Marie-Constant-Ernest), homme politique français, ancien député, est né à Paris, le 21 avril 1810, d'une famille de magistrats, qui a compté parmi ses membres plusieurs échevins de la ville. D'abord avocat au barreau de Paris, il fut nommé conseiller de préfecture de l'Aisne, le 31 mars 1838, puis, l'année suivante, secrétaire général de la préfecture de ce département, fonctions qu'il conserva jusqu'à la révolution de Février. Nommé, à cette époque, maire de Chaunay, il fut élu représentant du peuple à l'Assemblée législative, et y siégea parmi les membres de la majorité monarchique. Membre de la Commission consultative en 1851, il entra, en 1852, au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1<sup>re</sup> circonscription de l'Aisne. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 30 415 voix sur 31 500 votants. Aux élections générales de mai 1869, sa candidature officielle réunit encore 20 132 voix, sur 32 438 votants, contre plus de 12 000 voix

données à des candidats d'opposition de nuances diverses. Rentré dans la vie privée, après le 4 septembre 1870, il essaya d'en sortir aux élections du 20 février 1876; candidat dans la 2<sup>e</sup> circonscription de l'arrondissement de Laon, il échoua avec 6906 voix. M. Hébert a fait partie sous l'Empire du Conseil général pour le canton de Chaunay et a été réélu en 1873. Promu officier de la Légion d'honneur, le 6 août 1860, il a été fait commandeur le 14 août 1868.

**HÉBERT** (Edmond), géologue français, membre de l'Institut, né à Villefargeau (Yonne), le 12 juin 1812, fit ses études au collège d'Auxerre, entra en 1833 à l'École normale, où, après avoir professé deux ans au collège de Meaux, il revint, en 1838, comme préparateur de chimie. Il y remplit les fonctions de répétiteur de physique, de conservateur des collections, de sous-directeur des études, et, en 1852, de directeur des études scientifiques et maître des conférences de géologie. Il obtint, en 1857, le grade de docteur ès sciences naturelles, et fut appelé, le 5 mars de la même année, à la chaire de géologie de la Sorbonne. M. Hébert a été élu membre de l'Académie des sciences, le 19 mars 1877, en remplacement de Charles Sainte-Claire-Deville. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 27 mars 1847, et promu officier le 20 octobre 1878.

M. Hébert est auteur de nombreux travaux géologiques : *Notes, Notices, Comptes rendus, Mémoires, Lettres, Observations, Recherches*, insérées, de 1845 à 1859, dans d'importants recueils et bulletins scientifiques, tels que ceux de l'Académie des sciences, de la Société géologique de France, de l'Académie royale de Belgique, et autres Sociétés savantes. Il a aussi publié séparément les ouvrages suivants : *les Mers anciennes et leurs rivages dans le bassin de Paris* (1857, in-8); *Mémoire sur les fossiles de Montreuil-Bellay* (Caen, 1861, in-8, avec pl.); *les Oscillations de l'écorce terrestre* (1868, in-8), etc.

**HÉBERT** (Antoine-Auguste-Ernest), peintre français, membre de l'Institut, né à Grenoble, le 3 novembre 1817, vint à Paris en 1835, et fit son droit, en même temps qu'il suivait l'atelier de David d'Angers. En 1839, il exposa au Louvre *le Tasse en prison*, sa première œuvre, achetée par le gouvernement pour le musée de Grenoble. Soutenu par les conseils et la bienveillance de Paul Delaroche, il concourut à l'École des beaux-arts, et obtint, dès sa première entrée en loge, le grand prix de Rome. Le sujet était : *la Coupe trouvée dans le sac de Benjamin* (1839). Après avoir passé ses cinq années, comme pensionnaire, à la villa Médicis, d'où il envoya à Paris deux *Odaliques*, et une copie de *la Sibylle* appelée *Delphica*, il prolongea de trois ans son séjour en Italie; il en rapporta les croquis ou les sujets de ses meilleurs tableaux.

Après son retour, M. Hébert exposa : *Réverie orientale*, exécutée à Rome; *Paysanne de Guérande battant du beurre*; *la Sieste, Pâtre italien, l'Almée, le Matin au bois* (1848); *la Mal'aria* (1850), œuvre devenue populaire, placée au Luxembourg, et plusieurs fois lithographiée; des portraits, entre autres celui du *Prince Napoléon* (1853); *le Baiser de Judas* (musée du Luxembourg); *la Crescenza, les Fienaroles, les Filles d'Alvito* (galerie de M. Fould), qui figurèrent à l'Exposition universelle de 1855; *les Fienaroles de San Angelo*, au Salon de 1857, *Rosa Nera à la Fontaine, les Cervarolles*, à celui de 1859; un portrait de la princesse Marie-Clothilde, une *Rue de Cervara* (1861); *la Jeune fille au puits*, acquise par l'impératrice, *Pasqua Ma-*

ria, appartenant à la baronne James de Rothschild (1863); *Perle noire*, le *Banc de pierre* (1865); *David d'Angers*, à l'Exposition universelle de 1867; *la Pastorella*, *la Lavandara* (1869); *Mme la marquise de J.* (1872); *la Madonna addolorata* et *la Tricotouse* (1873); *la Muse des bois* (1877); *la Sultane* (1879), sans compter les portraits anonymes, etc.

M. Hébert a obtenu deux 1<sup>res</sup> médailles, l'une en 1851, l'autre en 1855, et une seconde à l'Exposition universelle de 1867. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le mois de juillet 1853, il a été promu officier le 7 août 1867 et commandeur le 7 juillet 1874. A la fin de décembre 1866, il avait été nommé directeur de l'Académie de France à Rome, en remplacement de M. Robert-Fleury; il y resta jusqu'en 1873. Il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts, le 21 mars 1874, en remplacement de Couder.

**HÉBERT** (Pierre-Eugène-Émile), statuaire français, fils d'un sculpteur distingué, mort en 1869, est né à Paris, le 12 octobre 1828. Il étudia avec son père et Feuchère, et débuta par un buste au Salon de 1849. On a vu de lui, à l'Exposition universelle de 1855, une gracieuse statuette de *Jeune fille sautant une abeille*; au Salon de 1863, *Toujours et jamais*, groupe en bronze; en 1865, *Victor Texier*, buste qui reparut à l'Exposition universelle de 1867; en 1866, *Bacchus*, pour le palais des Tuileries; en 1868, *l'Oracle*, bas-relief, *M. Magne*, buste; en 1869, *Edipe*, et deux bas-reliefs; en 1872, *l'Oracle*, bas-relief en marbre qui a figuré à l'Exposition universelle de Vienne en 1873; en 1874, *M. Davau*, buste; en 1876, *Sémiramis* et *Alex. Tessier*; en 1877, *H. de Balzac*, buste. On lui doit aussi *la Comédie et le Drame*, groupes en marbre pour le Vaudeville. M. Emile Hébert a obtenu une médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1872.

Un autre sculpteur de ce nom, cousin du précédent, M. Théodore HÉBERT, né à Paris, en novembre 1817, a étudié sous M. Chenillon, et exposé, comme artiste de genre, de 1848 à 1861; au Salon de 1864 il a exposé une statue en plâtre : *la Poésie lyrique*; en 1865, *Renaud et Armide*, groupe en plâtre; en 1869, le portrait de *M. Pierre Hébert*; en 1870, *le Bâton de vieillesse*, groupe en plâtre et *M. de Banville*, buste; en 1874, *un Alchimiste*, bas-relief en plâtre; *le Dieu Pan instruisant un jeune faune*, groupe en marbre (1876); *Projet d'un monument à Raspail, Dante*, buste en terre cuite (1879).

**HEBRA** (Ferdinand, DE), médecin autrichien, né à Brünn (Moravie), en 1816, étudia la médecine à l'université de Vienne, fut reçu docteur en 1841, s'occupa des maladies de la peau, et fut reçu, en 1842, à l'agrégation pour la chaire de dermatologie. Il ouvrit alors une clinique de ces maladies et acquit par son enseignement une notoriété qui s'étendit à l'étranger. En 1869, il devint professeur ordinaire.

Outre un certain nombre de mémoires, on lui doit un *Atlas des maladies de la peau* (Atlas der Hautkrankheiten, Vienne, 1876), exécuté par les meilleurs artistes viennois sous sa direction, et un *Manuel des maladies de la peau* (Lehrbuch der Hautkrank. Stuttgart, 1860, 2<sup>e</sup> édit. 1876), pour la collection Virchow, traduit en français par le docteur Doyen (1869-1874, t. I-II, in-8).

**HÉBRARD** (François-Marie-Adrien), journaliste français, sénateur, né à Grisolles (Tarn-et-Garonne), le 1<sup>er</sup> janvier 1834, vint à Paris de bonne heure et entra au journal *le Temps*, dont il devint plus tard le gérant et enfin le directeur.

Cet organe accrédité des opinions républicaines libérales et modérées prit, sous sa direction, un nouveau développement; grâce à l'agrandissement du format, une part encore plus importante fut faite aux correspondances de l'étranger, qui avaient été, dès l'origine, la spécialité du journal. Le tirage s'éleva, à partir de 1871, au-dessus du chiffre de 20 000 exemplaires, et l'on se plut à rapporter à l'action personnelle de son rédacteur en chef, sa ligne politique et son succès auprès de la bourgeoisie libérale et éclairée. Au mois de mars 1870, M. Hébrard avait fait partie du syndicat de la presse, pour la réforme de l'impôt du timbre, qui fut aboli après la chute de l'Empire.

Porté sur la liste des candidats des quatre grands journaux républicains de Paris, aux élections générales du 8 février 1871, pour le département de la Seine, il obtint, sans être élu, 47 322 voix, et n'entra dans la vie parlementaire que huit ans plus tard, aux élections du 5 janvier 1879, pour le renouvellement partiel du Sénat. Candidat républicain dans la Haute-Garonne, il fut élu, le second sur trois, par 347 voix sur 671 votants. Il se fit inscrire aux groupes du centre gauche et de la gauche républicaine. Le 27 février 1879, il fut nommé membre de la commission supérieure des bâtiments civils et palais nationaux. On a dit qu'il avait refusé la décoration de la Légion d'honneur, en janvier 1877.

**HÉBRARD** (Claudius), poète français, né à Lyon, en 1820, et fils d'un architecte distingué, vint à Paris en 1840, et se tourna lui-même vers l'architecture, que ses succès, comme poète et comme orateur dans des réunions populaires, lui firent abandonner. Peu de temps avant 1848, il retourna à Lyon où il fonda, en 1848, *l'Union nationale*. En 1849, il rédigea *la Bourgogne*, à Mâcon; en 1852, après un nouveau séjour à Paris, où il fut chargé par le ministère de l'instruction publique d'une lecture hebdomadaire au Palais-Royal, il fonda à Lyon le *Journal des bons exemples*, qu'il a dirigé depuis.

M. Claudius Hébrard est, en outre, auteur de quelques volumes de vers : *Heures poétiques et morales de Pouvrier* (1844, in-18); *Soirées poétiques de saint François-Xavier* (1847, in-12); *les Sources vives, poésie et charité* (1857, in-8); *Sœur de charité au XIX<sup>e</sup> siècle* (1859, in-12).

**HECKER** (Frédéric-Charles-François), homme politique allemand, né à Eichsternheim, dans le grand-duché de Bade, le 28 septembre 1811, était avocat à Manheim, et s'était fait connaître par ses opinions libérales lorsqu'il fut envoyé à la seconde Chambre badoise, en 1842. Il y prit place parmi les membres les plus ardents de l'opposition. En 1845, il entreprit en Allemagne, avec quelques-uns de ses coreligionnaires, une sorte de voyage de propagande, et fut chassé de la Prusse. S'associant aux protestations populaires contre l'Assemblée, il donna sa démission. En 1847, une fusion entre le parti démocratique et les anciens libéraux le ramena à la Chambre.

M. Hecker fut, en 1848, l'orateur radical de l'Assemblée de Heidelberg. Mais, voyant son influence décroître parmi ses collègues, il résolut de précipiter les événements en révolutionnant les petits États du midi de l'Allemagne. Reconnu dans sa tentative avec Struve (13 avril 1849) sur Bade et Constance, il se retira en Suisse, où il publia une relation du *Soulèvement populaire dans le pays de Bade* (Volkserehebung in Baden), et fonda un journal radical, *l'Ami du peuple*. Élu deux fois membre du Parlement, par le canton badois de Thien-

gen, son élection fut annulée par l'Assemblée nationale. Il s'embarqua alors pour l'Amérique. Il fut rappelé, après la révolution de mai 1849, par un décret du gouvernement provisoire badois; mais la révolution succomba pendant son retour, et il dut repartir pour l'Amérique, où il cultiva une ferme sur les bords du Mississippi, dans l'État d'Illinois. Il prit une part active à la guerre de la sécession, en 1860, parvint au grade de colonel, commanda une brigade sous le général Howard, et donna sa démission en 1864. Il visita l'Allemagne en 1873, et retourna en Amérique.

On a de lui : *Considérations sur le conflit de l'Eglise en Allemagne et l'infailibilité* (Betrachtungen über den Kirchenstreit, etc., 1874), et un recueil de ses *Discours et conférences* (Reden und Vorlesungen).

**HEDDE** (Jean-Claude-Philippe-Isidore), industriel français, né au Puy (Haute-Loire), le 12 mai 1801, s'occupa des questions agricoles et manufacturières, et fut, en 1844, un des quatre délégués de l'industrie parisienne pour une ambassade en Chine. Il fut décoré de la Légion d'honneur à son retour (mai 1846). Il a été nommé membre de plusieurs Sociétés d'agriculture.

On a surtout de lui : *Recherches sur l'industrie de la Haute-Loire* (1835, in-8, br.); *Saint-Étienne ancien et moderne* (1843, in-8); *Plan de cette ville* (1845); *Description méthodique des produits divers recueillis dans un voyage en Chine* (1848, in-8, 2<sup>e</sup> édit. 1876, in-8); *Catalogue des produits de l'industrie chinoise* (1849, in-8), exposés à Nîmes, sous sa direction; *Études sérítechniques sur Vaucanson* (1876, in-8), et diverses brochures d'industrie et de finances.

**HEDDEBAULT** (Eugène-Géry), ancien représentant du peuple français, né à Fésin près Douai (Nord), le 5 février 1803, fit ses études à Paris, et alla diriger à Lille une maison de commerce. En 1827, il succéda à ses frères dans l'exploitation d'une sucrerie et d'une huilerie. Retiré des affaires, il devint conseiller municipal de Lille. En 1847, il prit une part très active à l'agitation réformiste, et fut un des principaux organisateurs du banquet de cette ville. Élu représentant du peuple à l'Assemblée constituante de 1848, par 120 000 suffrages, il vota avec la fraction modérée du parti démocratique, et après l'élection du 10 décembre, il fit partie de l'opposition. Non réélu à l'Assemblée législative, il refusa, en 1852, comme conseiller municipal, le serment constitutionnel. — Il est mort à Thumeries (Nord) en mars 1875.

**HEDGE** (Frédéric-Henry), philosophe et théologien américain, né à Cambridge (Massachusetts), le 12 décembre 1805, fut élevé en Allemagne (1818), et à son retour (1823) entra au collège de Harvard, où il prit ses grades en 1825. Il étudia ensuite la théologie et administra successivement diverses églises jusqu'en 1850, époque où il fut nommé pasteur à Providence (Rhode-Island).

M. Hedge, comme écrivain et comme critique, a publié dans les meilleures revues des États-Unis des essais sur Swedenborg, Coleridge, Emerson, sur la philosophie allemande, sur la religion naturelle, etc. On lui doit des traductions en vers de différentes poésies allemandes, des sermons, des discours et des conférences; un volume sur *les Prosateurs de l'Allemagne* (the Prose writers of Germany; Philadelphie, grand in-8); une *Liturgie chrétienne pour l'usage de l'Eglise* (Boston, in-12); *le Monde primitif selon la tradition des Hébreux* (the Primeval World of Hebrae Tradition, 1870), etc.

**HÉDOUIN** (Edmond), peintre et graveur français, né à Boulogne-sur-mer (Pas-de-Calais), en 1819, fréquenta les ateliers de M. Cél. Nanteuil et de P. Delaroche. Il traita avec succès les paysages et les sujets de genre. Nous citerons dans le nombre : *les Bûcherons des Pyrénées* (1844); *Halte* (1846); *Souvenirs d'Espagne* (1847); *Café nègre, Moulin arabe à Constantine* (1848); *Femmes d'Ossau à la fontaine* (1850); *Soirée chez les Arabes* (1852); *Moisson dans le Loiret, Scieurs de long* (1855); *Glaneuses*, appartenant à l'État, la *Chasse, la Pêche* (1857); *Un semeur à Chambaudoin, Berger, Porchère* (1859); *Colporteurs espagnols* (1861); *le Marché aux moutons à Saint-Jean-de-Luz* (Basses-Pyrénées), appartenant au ministère d'État (1863); *Feuille d'éventail, Quatre médaillons pour le foyer du Théâtre-Français* (1864); *Allée des Tuileries, Sardinières de Fontarabie débarquant à Hendaye* (Basses-Pyrénées) [1865]; *la Pêche, la Chasse* (1866); *Café à Constantine* (1868); *Porte d'une mosquée à Constantine, une Rue de Fontarabie* (1870); *Femmes de Saint-Jean-de-Luz se rendant à l'enterrement* (1872); *Printemps, Coin de parc au mois de mai* (1873); *Intérieur d'une cour à Constantine* (1874); *Marché aux cochons à Saint-Jean-de-Luz* (1875); *Paysanne ossaloise* (1876); *Une vieille femme espagnole* (1878); *Arabes sous une tente* (1879), etc. Il a exécuté des peintures murales dans la galerie des fêtes au Palais-Royal, décoré l'hôtel de Balzac aux Champs-Élysées, etc.

M. Edm. Hédouin n'a pas moins de réputation comme aquafortiste; il a dirigé l'exécution artistique des *Évangiles*, illustrés par M. Bida, et gravé pour cette splendide publication une vingtaine des planches les plus importantes. On lui doit également diverses séries d'eaux-fortes, d'après ses propres dessins, pour des éditions de *Manon Lescaut*, du *Voyage sentimental*, du *Voyage autour de ma chambre*, etc., des portraits, tels que ceux de *Balzac*, de *G. Peignot*, de *C. Nanteuil*, de *M. I. Tourguènev*, etc., enfin la reproduction de *Diane au bain*, d'après Boucher, et du *Repas de chasse*, d'après C. Van Loo, pour la Chalcographie du Louvre, etc., etc. Il a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1848, une 3<sup>e</sup> à l'Exposition universelle de 1855, un rappel en 1857 et la décoration de la Légion d'honneur le 1<sup>er</sup> juillet 1872.

Son frère, M. Alfred HÉDOUIN, né à Boulogne-sur-Mer, en 1818, entra au ministère des travaux publics, où il devint chef de bureau. Il a publié diverses traductions de l'anglais, entre autres le *Koran* d'après Sterne et le *Voyage sentimental*; *Mémoires* de Mies Byrne (1864, 2 vol. in-8); *Goethe, sa vie et ses œuvres* (1866, in-18), d'après M. G. H. Lewes, etc. Il a collaboré à la *Revue de Paris* et à quelques journaux.

**HECKEREN** (Georges-Charles d'ANTHÈS, baron DE), ancien sénateur et représentant du peuple français, est né à Colmar, le 5 février 1812. Fils d'un riche propriétaire des environs de Colmar et neveu, par sa mère, du prince de Hatzfeld, il entra, en 1830, au service de la Russie, et reçut, deux ans plus tard, un brevet de capitaine dans la garde impériale à cheval. Peu de temps après avoir été adopté par le chargé d'affaires de la Hollande à Saint-Petersbourg, M. de Heckeren, dont il a pris depuis le nom, il épousa la sœur d'Alexandre Pouschkine, puis porta à l'honneur du grand poète russe une atteinte dont celui-ci voulut obtenir la réparation par un duel. L'illustre offensé fut tué (10 février 1837), et son beau-frère dut s'éloigner en toute hâte pour échapper à la vengeance du peuple.

De retour en France, M. de Heckeren reçut



plusieurs années à l'écart. Il faisait partie du Conseil général du Haut-Rhin, lorsqu'en 1846 il se porta sans succès candidat à la députation contre M. de Golbéry. Sous la République, il fut élu par son département représentant du peuple aux Assemblées constituante et législative : il vota avec la droite dans la première et, dans la seconde, avec la majorité, tout en soutenant la politique particulière de l'Élysée. Membre de la Commission consultative en 1851, il fut chargé, l'année suivante, d'une mission extraordinaire auprès de l'empereur de Russie et nommé sénateur le 25 mars 1852. Le baron de Heeckeren a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1863 et commandeur le 14 août 1868.

**HEFELE** (Charles-Joseph DE), prêtre et théologien catholique allemand, né à Unternochen (Wurtemberg), le 15 mars 1809, suivit les cours de l'université de Tubingue, devint en 1836 privat-docent, et, en 1840, professeur d'histoire ecclésiastique et d'archéologie chrétienne à la faculté catholique de théologie de cette ville. Appelé à Rome en 1868, par Pie IX, pour concourir aux travaux préparatoires du Concile, il fut nommé évêque de Rottembourg en 1869, et combattit avec énergie le dogme de l'Infaillibilité. Revenu dans son diocèse, il refusa longtemps de signer la déclaration des évêques allemands l'acceptant les décisions du Concile.

A part son grand ouvrage : *Histoire des conciles* (Conciliengeschichte, Fribourg, 1855-1874, 7 vol.), qui a été traduit en français par l'abbé Delarc (1869-1876, 11 vol. in-8), nous citerons de ce prêtre : *Introduction du christianisme dans l'Allemagne du Sud* (die Einführung des Christ. in Sud-Deutschland, Tub., 1857); *le Cardinal Ximènes et l'Église d'Espagne au xv<sup>e</sup> siècle* (der Card. Xim. und die kirchl. Zustände Spaniens im 15<sup>ten</sup> Jahrh., ib., 1851), traduit plusieurs fois en français; *Chrysostomus postille* (ib., 1857), choix d'homélies traduites en allemand; *Honorius et le sixième concile œcuménique* (Hon. und der sechste allg. Concil., ib., 1870); *la Question d'Honorius* (die Hon. Frage, 1870), ces deux derniers dirigés contre le concile.

**HEFFTER** (Auguste-Guillaume), jurisconsulte allemand, né le 30 avril 1796, à Schweinitz, étudia le droit à Leipzig et à Berlin, et devint, en 1820, assesseur de la Cour d'appel de Cologne et, en 1822, professeur à l'université de Bonn. Après y avoir enseigné six ans, il passa en 1828 à Halle et fut appelé en 1833 à Berlin, où il résida depuis; il y devint conseiller intime du tribunal supérieur et président du conseil de l'École de droit. De 1849 à 1852, M. Heffter a fait partie de la première Chambre prussienne. — Il est mort à Berlin le 12 janvier 1880.

Ses principaux ouvrages, qui embrassent surtout la procédure, le droit public et le code pénal, sont : *Organisation de la justice à Athènes* (Athenaische Gerichtsverfassung; Cologne, 1822); *Institutions du droit civil romain et allemand* (Institutionen des röm. und deutschen civil process, Bonn, 1825; 2<sup>e</sup> édit. 1843); une édition critique des *Institutes de Gaius* (Berlin, 1830); *Étude sur le droit des souverains* (Beitrag zum Staats- und Fürstenrecht; ibid., 1829, 1<sup>re</sup> partie); *Traité du droit criminel allemand* (Lehrbuch des deutschen Criminalrechts; Halle, 1833; 4<sup>e</sup> édit., 1849); *le Droit de succession des enfants illégitimes* (die Erfolgserrechte der Mantelkinder, etc.; Berlin, 1836), dans les fidéicommissaires et les francs-alleux; *le Droit des gens dans l'Europe actuelle* (das Europ. Völkerrecht der Gegenwart; ibid., 1844, 2<sup>e</sup> édit. 1848), etc.

**HEFNER-ALTENECK** (Jacques-Henri DE), historien d'art allemand, né à Aschaffenburg, le 20 mai 1811, reçut une instruction artistique solide, et se livra à l'étude de l'histoire de l'art au moyen âge. Attaché au musée de Munich, il devint, en 1863, conservateur du département des gravures et estampes, et, en 1868, conservateur général des monuments artistiques de Bavière, et directeur du musée national.

Parmi ses publications, il faut citer : *Œuvres d'art et mobilier du moyen âge et de la Renaissance* (Kunstwerke und Gerathschaften des Mittelalters und der Ren. Francfort, 1848); *le Bourg Tannenberget ses fouilles* (ib., 1850); *Serrurerie ou les ouvrages en fer forgé du moyen âge et de la Renaissance* (Eisenwerke oder Ornament. der Schmiedekunst des Mitt. und der Ren. Id. 1864), traduit en français par M. Daniel Ramée (1869, 3 part. in-folio); *Ornements d'après les vieux maîtres* (Orn. alter Meister, ib., 1871), etc.

**HELLY** (Georges D'). Voy. HEYLLI.

**HEINRICH** (Guillaume-Alfred), professeur et littérateur français, né à Lyon, le 4 décembre 1829, entra à l'École normale supérieure en 1848. Sorti en 1851, il voyagea en Allemagne et, à son retour en 1855, se fit recevoir docteur ès lettres, avec les thèses suivantes : *Étude sur le Parcival de Wolfram d'Eschenbach et sur la légende de Saint-Graal*, et *De origine juris septem principum electorum in imperio germanico*. Chargé du cours de la littérature étrangère à la faculté des lettres de Lyon, il en devint titulaire en 1859, et fut nommé doyen de cette faculté en 1871. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1870.

M. Heinrich a publié, outre les thèses citées plus haut : *Histoire de la littérature allemande* (1870-1873, 3 vol. in-8), couronnée par l'Académie française; *les Invasions germaniques en France* (1871, in-8, avec cartes); *la France, l'étranger et les partis* (1873, in-18). Il a édité les *Fragmentes sur l'art et la philosophie d'Alfred Tonnelle* (Tours, 1859, gr. in-8).

**HELD** (Joseph DE), jurisconsulte et publiciste allemand, né à Wurtzbourg, le 9 août 1815, suivit les cours de droit aux universités de sa ville natale, de Heidelberg et de Munich, et après avoir présenté, en 1839, à celle de Wurtzbourg, une dissertation : *De Juris canonici circa usuram interdictis*, y fut agréé comme professeur extraordinaire en 1841. Il y enseigna le droit privé, l'histoire et la philosophie du droit.

On cite de lui les ouvrages suivants : *Système du droit constitutionnel* (System des Verfassungsrechts, Wurtzbourg, 1856-1857, 2 vol.); *État et société* (Staat und Gesellschaft, Leipzig, 1861-1863, 3 vol.); *Principes du droit public général* (Grundzüge des allg. Staatsrechts; ibid., 1868); *Constitution de l'Empire allemand* (die Verfassung des deutschen Reichs, 1872); puis des brochures politiques, entre autres : *De la Nationalité* (Ueber die Nationalität, 1851); *De la Légitimité* (Ueber Legitimität, 1859), etc.

Son fils, Adolphe HELD, né à Wurtzbourg, le 10 mai 1844, étudia le droit à Munich et la statistique et l'économie politique à Berlin. Privat-docent à Bonn en 1867, il y devint professeur ordinaire en 1872. Rallié à l'école des socialistes doctrinaires (Katheder Socialisten), il a publié : *la Science sociale de Carey et le Système mercantile* (Carey's Socialwiss und Mercantilsystem, 1866); *l'Impôt sur le revenu* (die Einkommensteuer, Bonn, 1872); *Principes d'un cours d'économie nationale* (Grundriss für Vorlesungen über Nationalökonomie; ibid., 1876).

**HELFFERT** (Joseph-Alexandre, baron DE), publiciste allemand, né à Prague, en 1820, et fils d'un professeur distingué, devint, en 1847, professeur de droit romain et de droit canonique à l'université de Cracovie. Envoyé à la Diète d'Autriche par les électeurs de la Bohême en 1848, il y gagna la confiance du gouvernement. En octobre 1848, le prince de Schwartzenberg lui offrit le ministère de l'intérieur; mais M. Helffert consentit seulement à diriger les affaires de ce département comme sous-secrétaire d'Etat. En 1854, il reçut le titre de baron. Il fut ensuite chargé du ministère des cultes jusqu'en 1861, époque où ce ministère fut supprimé.

Outre plusieurs éditions nouvelles des ouvrages de droit canonique de son père, M. Helffert a donné : *Sur la Réversion des biens dotaux* (Ueber den Heimfall des Heirathsgutes, 1842); *Hus et Jérôme* (1853); *Sur l'Histoire nationale et son rôle en Autriche* (Ueber Nationalgeschichte und deren Pflege in Oesterreich, 1854), et quelques brochures politiques de 1848 à 1849.

**HÉLIADÉ** (Jean), célèbre poète roumain, né vers 1801, à Turgowiste, d'une famille pauvre et obscure, fut élevé dans une école dépendante du collège Saint-Sava, à Bucharest, et fit des progrès si rapides qu'il devint à vingt ans professeur à ce collège. Également apte aux études scientifiques et philosophiques, il traduisit un traité de mathématiques de Francœur et refit la *Grammaire* de Vacaresco. Sa vocation poétique se révéla par la traduction de quelques *Méditations* de Lamartine et du *Mahomet* de Voltaire. Il adressa, en 1829, une *Ode à l'empereur Nicolas* sur la paix d'Andrinople, et publia les *Ruines de Turgowiste*, stances héroïques, et le *Chérubin et le séraphin*, poème. Accueilli comme un grand poète, il soutint sa réputation par son drame héroïque sur *Mircea* (1844) et par les deux premiers chants d'un poème national, *Michel le Brave* (Mikaïda, 1846).

M. Héliade devint successivement membre de la curatelle de l'instruction publique, inspecteur général des écoles et chef des archives. Il fonda en 1831 le *Courrier valaque*, qui fut suspendu par ordre du gouvernement, au mois de mai 1848. Voyant dans cette rigueur la main de la Russie, il écrivit contre l'envoyé russe, Dahamel, une violente satire qui augmenta l'agitation des esprits. De concert avec quelques patriotes, il envoya, le 9 juin, une adresse au prince Bibesco pour l'inviter à diriger lui-même une révolution devenue inévitable. Celui-ci se borna à changer de ministère, au moment où l'insurrection était maîtresse de la capitale et du pouvoir (10-14 juin).

M. Héliade fit partie du gouvernement provisoire et de la lieutenance princière. A l'exemple de Lamartine, il essaya de tempérer le mouvement pour le faire accepter des deux puissances protectrices. Mais, abandonnée à elle-même, la révolution roumaine succomba bientôt devant la répression turco-russe (septembre 1848). Compris parmi les vingt et un patriotes frappés de proscription, il se réfugia à Kronstadt en Transylvanie et de là à Paris (1849), d'où il se rendit, en 1850, en Turquie. On lui assigna pour séjour l'île de Chio, où il travailla pendant trois ans à achever son poème de *Michel le Brave*. En 1850, il fut rappelé par le divan à Constantinople et envoyé au camp d'Omer pacha à Schumla. Il rentra à Bucharest avec ce général. — M. Héliade est mort en mai 1872.

**HÉLIE** (Faustin), juriconsulte français, membre de l'Institut, né à Nantes, le 31 mai 1799, et fils d'un armateur, fut élevé au lycée de Nantes et étudia le droit à Rennes, où il suivit les leçons

du célèbre Toullier, dont il adopta plus tard, avec plus d'ampleur, l'esprit moral et la méthode dogmatique. Admis au barreau de Nantes en 1823, il refusa d'entrer dans la magistrature pour venir à Paris se fortifier dans la science du droit et passa ses examens de doctorat. Vers 1827, il obtint une place dans les bureaux du ministère de la justice; dix ans après, il devait à ses importants travaux sur le code pénal sa nomination de chef du bureau des affaires criminelles (1837) et la croix de la Légion d'honneur (1839). Le lendemain de la révolution de Février, il était appelé par M. Crémieux à la direction de cette division (25 février 1848), et, le 15 octobre 1849, il devenait conseiller à la Cour de cassation, où il siégeait à la Chambre criminelle. Président de Chambre le 5 mars 1872, il fut depuis admis à la retraite et nommé président honoraire. Un décret du 14 juillet 1879 l'appela aux fonctions de vice-président du Conseil d'Etat. Le 23 juin 1855, M. Hélié a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques (section de législation), en remplacement de M. Vivien, mort à la fin de l'année précédente. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 août 1859 et commandeur le 11 juin 1874.

Après avoir fondé en 1829, avec Champoussier et M. Rigaud, puis rédigé avec M. Ad. Chauveau, le *Journal du droit criminel*, qui n'a pas cessé de paraître, M. Hélié publia successivement : *Théorie du Code pénal* (1834-1843, 6 vol. in-8; 4<sup>e</sup> édit. 1863), ouvrage fondamental sur la matière, rédigé avec M. Chauveau; *Traité de l'instruction criminelle* (1845-1860, 9 vol. in-8, 2<sup>e</sup> édit. 1866-1867, 8 vol. in-8), considérée dans sa tradition, ses rapports avec le droit public et les progrès de l'ordre social, etc. Il a encore mis en ordre et annoté : *De l'instruction écrite*, de Mangin (1847, 2 vol. in-8), revu la seconde édition du *Traité du droit pénal* de Rossi (1855, 2 vol. in-8), traduit l'ouvrage de Beccaria : *des Délits et des peines* (1870, in-18), avec commentaires, etc. Il a fourni beaucoup d'articles à l'*Encyclopédie du droit*, à la *Gazette des Tribunaux* et à la *Revue de législation*, dont il fut un des directeurs.

Son fils, M. Faustin-Adolphe HÉLIER, ancien secrétaire en chef du parquet de la Cour de cassation, puis juge au tribunal de la Seine (16 novembre 1870), a publié les *Constitutions de la France* (1875-1879, livr. I-III), ouvrage dans lequel, tout en se déclarant monarchiste et catholique, il repousse la doctrine de l'infaillibilité et représente le concile du Vatican comme illégal et irrégulier.

**HÉLIE** (Augustin), littérateur français, ancien consul, est né à Alexandrie (Italie), le 14 octobre 1809, d'une ancienne famille du Dauphiné. Ramené bientôt en France, il fit ses études à Grenoble (Isère), entra dans une maison de banque de cette ville, puis vint à Paris, où il s'occupa de l'exportation pour l'Amérique. Lié avec plusieurs des hommes politiques dont le *National* était l'organe, il fut activement mêlé à la révolution de février, en 1848, et se vit chargé, comme délégué du gouvernement provisoire, de la mission difficile de rétablir l'ordre et la circulation sur la ligne du chemin de fer du Nord, alors théâtre de troubles et de dévastations. Il fut ensuite nommé par M. de Lamartine consul de France à Fernambouc, au Brésil, et s'y trouva, pendant quatre mois, en présence de la guerre civile. En 1850, il fut rappelé et laissé sans emploi. M. Augustin Hélié se livra dès lors à des travaux historiques. Il a publié : *Discours sur l'histoire moderne des deux mondes* (1854, 2 vol. in-8), livre considérable de philosophie de l'histoire; *la Rome*

des papes (1861, in-8), exposé historique de la question romaine, etc.

**HELLER** (Charles-Barthélemy), naturaliste allemand, né à Missliboritz (Moravie), se prépara de bonne heure aux voyages d'exploration par l'étude des sciences naturelles et des langues. En 1845, il parcourut la plus grande partie de l'Amérique du Sud aux frais de la Société d'horticulture de Vienne. En 1848, il était à la Havane, d'où il passa dans l'Amérique du Nord. Il revint par la France, chargé des plus riches collections, fut nommé professeur suppléant d'histoire naturelle à Graetz en 1851, et professeur titulaire en 1853. M. Heller a publié: *Relation d'un voyage au Mexique* (Reiseberichte aus Mexico; Vienne, 1846); *Lettres sur Tabasco Chiapas*, etc. (Briefe. Mittheilungen über Tabasco, etc., 1848); *Documents sur l'Amérique centrale* (Beitraege zur naechern Kenntniss Mittelamerikas; Graetz, 1853); *Voyages au Mexique* (Reisen in Mexico; Leipzig, 1853); *le Microscope dioptrique* (das dioptrische Mikroskop; Vienne, 1856), etc.

**HELLER** (Stephen), pianiste et compositeur hongrois, né le 15 mai 1813, à Pesth, obtint de son père, qui le destinait au barreau, de suivre son goût pour la musique, et eut pour premiers maîtres un musicien bohème nommé Meixner et le pianiste François Braener, qui le produisit en public à l'âge de neuf ans. Il alla compléter ses études à Vienne, sous la direction d'Antoine Halm, auprès duquel il resta trois ans, et y donna avec succès deux concerts (1826 et 1827). De retour à Pesth, il y fit exécuter quelques-unes de ses propres compositions. En 1829, il entreprit, accompagné de son père, un voyage artistique, et se fit entendre dans différentes villes de la Hongrie, de la Pologne et de l'Allemagne. A Augsbourg, fatigué de cette vie nomade, il obtint de son père de s'y arrêter et passa dans cette ville six années qu'il consacra à des études musicales plus approfondies.

Sur les conseils du pianiste Kalkbrenner, M. Heller vint à Paris, en 1838, et y vécut dans une retraite absolue, écrivant une foule de compositions, particulièrement remarquées pour leur délicatesse. Les plus estimées sont des recueils d'*Études pour le piano*, dont plusieurs offrent beaucoup de grâce et d'originalité; *Caprice symphonique*, *la Chasse*, étude caractéristique; *Caprice sur le Déserteur*; *Valse élégante*, *Valse sentimentale*, *Valse villageoise*, quatre *Arabesques*, *Scènes pastorales*, *Vénitienne*, deux *Tarentelles*, *Fantaisie*, *Sérénade*, *Scherzo fantastique*, *Réveries*, *Canzonetta*, *Capriccio*, *Presto capriccioso*, *Sonates*, *Chant national de Mendelssohn*, fantaisie en forme de sonate; *Chant du matin*, *Chant du troubadour*, *Chant du dimanche*, *Chant du chasseur*, *L'Adieu du soldat*, *Chant du berceau*, *Saltarello*, *Promenade d'un solitaire*, *Nouvelle suite des promenades*, *Préludes*, *Nuits blanches*, *Scènes italiennes*.

Il faut citer ensuite: *Trente mélodies de Schubert*, transcrites pour piano; *Pensées fugitives*, pour piano et violon, contenant dix morceaux faits en commun avec H. W. Ernst, des fantaisies et caprices, etc., sur des opéras, tels que: *le Shérif*, *la Favorite*, *le Guitarrero*, *Richard Cœur de Lion*, *la Juive*, *Charles VI*, *le Val d'Andorre*, *le Prophète*, *l'Enfant prodige*, etc.; *Aux mânes de Chopin*, élégie et marche funèbre; *la Vallée d'amour*, mélodie de Mendelssohn; *Pastorale*, *la Fontaine*, mélodie de Schubert; plusieurs *Valses*, *Feuilles d'album*, *Dans les bois*, etc., etc.

**HELMERSEN** (Grégoire DE), naturaliste et voya-

geur russe, né près de Dorpat, le 29 septembre 1803, fit ses premières études à Saint-Petersbourg, et revint suivre le cours de droit à l'université de Dorpat. Mais, cédant à son goût pour les sciences naturelles, il s'occupa spécialement de géologie. Élève de Maurice d'Engelhardt, il l'accompagna, en 1828, dans un voyage scientifique sur les bords du Volga, qu'il avait déjà explorés, étant simple étudiant, avec plusieurs de ses amis. Deux ans après, il entra au service du gouvernement, fut nommé ingénieur des mines et chargé de surveiller l'exploration de la partie sud de l'Oural. Il a publié à cette occasion ses savantes *Recherches géologiques sur l'Oural du Sud* (Geognostische Untersuchung des Südruralgebirgs; Berlin, 1831).

Vers cette époque, M. de Helmersen devint Pèlève et l'ami de M. de Humboldt, dont les conseils le déterminèrent à visiter l'Europe occidentale. Il fit un séjour de plusieurs mois à Heidelberg et à Fribourg, visita l'Italie du nord, revint en Russie à la fin de 1833, reprit son poste dans l'Oural et fit une excursion importante dans les monts Altaï. L'année suivante, le gouvernement lui confia une très grande exploitation de mines dans les steppes de la Russie d'Asie. Il y déploya beaucoup d'activité, et rentra, en 1836, à Saint-Petersbourg, rapportant des notes qui trouveront place dans les tomes III, VI et XIV des *Documents pour la connaissance de l'empire russe* (Beitraege zur Kenntniss des russ. Reichs), et dans diverses brochures.

L'année suivante, il fut nommé professeur de géologie à l'École des mines de Saint-Petersbourg. Il était déjà promu au grade de major dans le corps des ingénieurs. Il n'en continua pas moins d'exécuter de nombreux voyages, soit dans le nord et l'ouest de la Russie, soit à l'étranger, particulièrement en Suède et en Norvège. M. de Helmersen fut nommé directeur de l'Institut des mines de Saint-Petersbourg, en 1865, avec mission de transformer cette école en établissement académique. Il prit sa retraite en 1872. Les principaux résultats de ses explorations sont consignés dans le journal de l'Académie et dans celui des mines de Saint-Petersbourg. Il a aussi rendu compte du voyage de Lehmann à Samarcande dans le XVI<sup>e</sup> volume des *Documents*. Il a traité spécialement des gisements de houille en Russie dans l'ouvrage intitulé: *O Mjstorosjdeniach Kamennarouglaw' Rossii* (Saint-Petersbourg, 1864).

**HELMHOLTZ** (Hermann-Louis-Ferdinand), célèbre physiologiste et physicien allemand, est né à Potsdam le 31 août 1821. Fils d'un professeur du gymnase de cette ville, il étudia la médecine à l'institut militaire de Berlin, fut attaché au service de la Charité, puis revint à Potsdam comme médecin militaire. Rappelé à Berlin comme professeur d'anatomie à l'Académie des beaux-arts en 1848, il occupa, l'année suivante, une chaire de physiologie à l'université de Königsberg, passa à celle de Bonn en 1855, et, trois ans plus tard, à celle de Heidelberg. En 1871, il fut nommé professeur de physique à Berlin. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences (section de physique), le 3 janvier 1870.

Les travaux de M. Helmholtz, qui jouissent d'une notoriété européenne, portent surtout sur les conditions physiologiques des impressions des sens. On lui doit l'invention d'un miroir permettant d'étudier la rétine dans l'œil vivant. Ses principales publications sont: *De la Conservation de la force* (Ueber die Erhaltung der Kraft; Berlin, 1847), traduit de l'allemand en 1869; *Manuel d'optique physiologique* (Handbuch der phys. Optik; Leipzig, 1856-1866), traduction française

en 1867; *Théorie des impressions du son* (Lehre von den Tonempfindungen; Brunswick, 1862, plus. édit.), traduction française par M. Georges Guérout, en 1868, avec appendice (1874); *Leçons scientifiques populaires* (Populaeren wissenschaftlichen Vortraege; Brunswick 1865-1876), exposition de ses recherches personnelles. Il a publié d'après Tyndall : *la Chaleur considérée comme moyen de mouvement* (die Waerme betrachtet, etc., 3<sup>e</sup> édit. 1875). Plusieurs de ses livres ont été traduits en français et publiés dans la Bibliothèque scientifique internationale de Germer Baillière (1878, in-8).

**HELPS** (Arthur), littérateur anglais, né vers 1817, fit ses études à l'université de Cambridge. Après avoir passé plusieurs années dans l'administration il consacra ses loisirs à écrire, sous le voile de l'anonyme, un certain nombre d'ouvrages historiques et littéraires, qui reçurent un bon accueil du public. — Il est mort à Londres, le 7 mars 1875.

M. Helps a publié : *Essais* (Essays written in the intervals of business, 1841); *Catherine Douglas* et *Henry II* (1843), drames en vers, *les Droits du travail* (the Claims of labour, 1845); *les Amis en conseil* (Friends in council, 1847); *les Compagnons de ma retraite* (Companions of my solitude, 1851); *les Conquêteurs du nouveau monde* (the Conquerors of the new World, 1848); *la Conquête espagnole en Amérique* (the Spanish conquest in America; 1855, 2 vol. in-8), etc.)

**HÉMON** (Louis), député français, né à Quimper, le 25 février 1844, s'inscrivit comme avocat au barreau de Quimper et se plaça de bonne heure à la tête du parti républicain dans son département; il fonda, au service de ce parti, le journal *le Finistère*. Pendant la guerre de 1870, quoique exempté du service militaire pour cause de santé, il s'engagea dans un bataillon de mobiles du Finistère et vint prendre part à la défense de Paris. Porté aux élections générales du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il obtint 29 441 voix, sans être élu. Il se représenta aux élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, dans la 1<sup>re</sup> circonscription de Quimper, en même temps que M. Arnould dans la seconde: ils signèrent ensemble une profession de foi très nettement républicaine. Élu, sans concurrent, par 5 219 voix, M. Hémon prit place dans la majorité républicaine, et fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Au 14 octobre suivant, il fut réélu par 6226 voix, contre 3506, données au candidat officiel monarchiste.

**HÉNARD** (Antoine-Julien), architecte français, né à Fontainebleau, le 11 janvier 1812, étudia l'architecture sous Huyot et sous M. Hippol. Lebas, et remporta un second prix au concours de 1837. Ses *Projets et Restaurations*, dont plusieurs ont été exécutés pour la commission des monuments historiques, ont figuré à presque tous les Salons depuis 1840. Nous citerons : *Projets d'un monument en l'honneur de Molière* (1840); d'une *Bibliothèque sur le quai d'Orsay* (1845); treize dessins de l'*Hôtel Carnavalet, Achèvement du Louvre* (1846-49); *Maison de retraite, Établissement impérial pour la colonisation générale de l'Algérie*, à l'Exposition universelle de 1855; la *Reconstruction du château de Ferrières*, au salon de 1857; vingt-quatre dessins de *Projets*, à celui de 1859; *Projet de Monument honorifique à l'alliance des nations*, six dessins; *Projet d'Opéra*, sept dessins; *Projet d'hôtel de Paris*, trois des-

sins au Salon de 1861; la *Statuaire en France au xvi<sup>e</sup> siècle*, deux dessins; *Monument élevé à la mémoire de Antoine-Gabriel Jars*, ancien maire de Lyon, trois dessins (1863); *Études d'architecture privée en France, constructions modernes*, cinq dessins (1864); *Projet d'un monument commémoratif de la défense de Paris en 1814* (1865); *Projet d'un monument à la mémoire de l'empereur don Pedro IV, à Lisbonne* (1866); vingt dessins des *Études d'architecture privée en France au xix<sup>e</sup> siècle*, à l'Exposition universelle de 1867; *Monument triomphal à élever au Pérou, en souvenir de la victoire du Callao* (1868); *Projet de monument à J.-D. Ingres* (1869). A l'Exposition universelle de 1878, il a fait figurer les plans d'importantes constructions : la nouvelle mairie si-e avenue Daumesnil, une caserne de sapeurs-pompiers, plusieurs groupes scolaires, etc.

M. J. Hénard a obtenu, comme exposant, une 3<sup>e</sup> médaille en 1845, rappelée en 1857, une 2<sup>e</sup> en 1859, une 1<sup>re</sup> médaille en 1861 et une 2<sup>e</sup> médaille à l'Exposition universelle de 1878. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1867.

**HENAUX** (Ferdinand), littérateur belge, né en 1815, à Liège, a publié plusieurs dissertations historiques dans la *Revue de Liège*, le *Bulletin du bibliophile belge* et le *Messenger des sciences historiques de Gand*. Ses principaux ouvrages sont : *Description historique et topographique de Liège* (Liège, 1837, in-18); *Esquisse d'une géographie du pays de Liège* (Gand, 1840, in-8); *Études historiques et littéraires du pays wallon* (Liège, 1843, in-8); *la Croix de Verviers* (Ibid., 1845, in-8); *le Berceau de Charlemagne* (1848, in-8); *Histoire du pays de Liège depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (1851, in-8; 3<sup>e</sup> édit. 1874, 2 vol. in-8); *Histoire de la borne ville de Visé* (1853, in-8); *Constitution du pays de Liège* (1859); *la Houillerie du pays de Liège* (1861, in-8); *Roland*, notice historique (1863, in-8), etc. Sous les pseudonymes de *N. O.*, *André Meuret* et *Nand*, il a fait paraître des esquisses de voyages, des romans et des critiques littéraires.

**HENLE** (Frédéric-Gustave-Charles), physiologiste et anatomiste allemand, né à Fûrth, en Franconie, le 9 juillet 1809, étudia la médecine à Heidelberg et à Bonn, obtint dans cette dernière ville le grade de docteur (1832), passa à Berlin, entra au musée anatomique, puis fut appelé par J. Müller comme professeur à la Faculté de Berlin. Accusé d'affiliation aux *Burschenschaften*, il fut condamné à la prison. Après avoir obtenu sa grâce, il ne put, avant 1837, se faire conférer le titre de professeur à l'université de Berlin et ouvrir un cours particulier d'anatomie microscopique et de pathologie générale.

M. Henle avait consacré ses loisirs à des recherches dont il publia les résultats dans les *Rapports annuels* de Canstatt et dans les ouvrages suivants : *De la Formation des mucosités et de la pyogénèse* (Ueber Schleim- und Eiterbildung; Berlin, 1838); *Anatomie comparée du larynx* (Vergleichende Anatomie des Kehlkopfes; Leipzig, 1839), exposant le développement successif des fonctions du larynx, depuis les animaux inférieurs jusqu'à l'homme; *Recherches pathologiques* (Pathologische Untersuchungen; Berlin, 1840), portant sur le système nerveux, la périodicité de certaines maladies, les miasmes, la contagion, etc.

Ces travaux lui valurent, en 1840, la chaire d'anatomie et de physiologie à l'université de Zurich, où il fonda, avec Pfeufer, le *Journal de médecine rationnelle*. En 1844, il passa à Heidelberg, où il professa avec le plus grand succès,

pendant huit ans, l'anatomie, la physiologie, la pathologie et l'anthropologie. M. Henle publia, à cette époque, un grand *Manuel de pathologie rationnelle* (Brunswick, 1846-52; 2<sup>e</sup> édit., 1855, 2 vol.), son ouvrage le plus important et où il professe les principes de l'école physiologique.

En 1849, il fut nommé directeur de l'institut anatomique de Heidelberg et professeur à l'Université; il garda ces fonctions jusqu'en 1852. Depuis, il résida à Göttingue, où il remplaça Konradin Langenbeck, comme professeur d'anatomie et comme directeur de l'institut anatomique.

On a encore de lui : *Manuel d'anatomie générale* (Handbuch der allgemeinen Anatomie; Berlin, 1841), traduit en français par M. A.-J.-L. Jourdan, sous le titre d'*Anatomie générale, histoire des tissus*, etc. (1843, 2 vol. in-8, av. pl.); *Description zoologique des requins et des raies* (Zoolog. Beschreibung der Heifische und Rochen; *ibid.*, 1841), avec J. Müller; *Manuel de l'anatomie systématique de l'homme* (Handbuch der systemat. Anatomie des Menschen; Brunswick, 1855 et suiv., 3 vol.), formant le pendant de son *Manuel de pathologie*, et de nouveaux Mémoires sur la pathologie et l'anatomie, dans les *Rapports annuels de Canstatt, sur les progrès de la médecine dans tous les pays* (Jahresberichte, etc.; Würzburg, 1838 et suiv., 7 vol. gr. in-4).

**HENNEQUIN** (Alfred-Nicolas), auteur dramatique français, d'origine belge, né à Liège le 13 janvier 1842, suivit les cours de l'École des mines de sa ville natale et fut attaché, comme ingénieur, à la direction des chemins de fer de l'État. Plus tard il vint diriger à Paris une exploitation de tramways, mais il abandonna, en 1875, l'industrie pour la littérature dramatique.

Il avait fait représenter en 1869, au théâtre des galeries Saint-Hubert, sous le pseudonyme d'*Alfred Debrun*, une comédie en deux actes : *J'attends mon oncle*, et en 1870, au même théâtre, *les Trois Chapeaux*, comédie en trois actes, reprise avec succès au Vaudeville en 1871. M. Hennequin donna en 1875, sur cette nouvelle scène, le *Procès Veauradieux*, qui eut une longue suite de représentations, et *les Dominos roses* (1876), qui ne furent pas moins bien accueillis; en 1877, *Bébé*, comédie en trois actes écrite en collaboration avec M. E. de Najac, tint pendant plusieurs mois l'affiche du Gymnase. Mais *Nounou* (même théâtre, 1878) n'obtint par la même faveur. M. A. Hennequin a été décoré de la Légion d'honneur. \*

**HENNER** (Jean-Jacques), peintre français, né à Bernwiller (Alsace) le 5 mars 1829, élève de Gabriel Guérin, de Drolling, de Picot et de M. Gontzwiller, entra en 1848 à l'École des Beaux-Arts, mais fut forcé par sa santé de la quitter momentanément et passa deux années dans son pays natal où il peignit des portraits. Admis de nouveau à l'École, il remporta en 1858 le prix au concours pour Rome avec *Adam et Eve retrouvant le corps d'Abel*. De Rome où il profita des conseils d'Hipp. Flandrin et à la mort duquel il assista, M. Henner peignit quatre tableaux pour le musée de Colmar : *Madeleine pénitente*, le *Christ en prison*, *Jeune Romaine*, *Jeune baigneur endormi*. Il débuta au Salon de 1863 par ce dernier tableau et un portrait de *Victor Schnetz* qui furent remarqués. Il a donné depuis : *la Chaste Suzanne* (1865), acquise par l'État; *Jeune fille, la baronne de J.* (1866); *Biblis changée en source*, le *Premier président D. d'A.* (1867); *la Toilette*, *Mme F. D.* (1868), *Femme couchée* (1869); *Alsacienne* (1870), l'une de ses œuvres les plus connues : l'original fut offert en 1872 à M. Gam-

beta par un comité de dames alsaciennes, et la gravure a depuis popularisé ce type sympathique; *Idylle* (1872); le *général Chanzy*, *Mlle E. D.* (1873); *Madeleine dans le désert*, le *Bon Samaritain* (1874); *Naiade*, *M. Picard* (1875); le *Christ mort*, *Mme Karakéhia* (1876), *Saint Jean-Baptiste*, le *Soir* (1877), le *Christ mort*, la *Magdeleine* (1878); *Eglogue*, une des toiles les plus admirées de l'artiste, *Jésus au tombeau* (1879). Le *Christ mort*, le *Soir* et quelques portraits déjà connus ont reparu à l'Exposition universelle de 1878, avec le portrait de *M. C. Hayem*.

M. Henner a obtenu trois médailles aux Salons de 1863, 1865 et 1868. Décoré de la Légion d'honneur le 1<sup>er</sup> novembre 1873, il a été promu officier le 10 juillet 1878. \*

**HENNOQUE** (Pierre-François), député français, né à Blicourt (Oise), le 16 octobre 1788, entra en 1804 à l'École polytechnique, fit comme officier d'artillerie les campagnes de l'Empire, servit sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet; il quitta l'armée avec le grade de colonel et d'officier de la Légion d'honneur. Ancien examinateur à l'École d'application du génie et de l'artillerie de Metz, maire de Longeville-lès-Metz et membre du Conseil général de la Moselle pour le canton de Gorze, il fut envoyé au Corps législatif en 1852, sous le patronage du gouvernement, par les électeurs de la circonscription de Metz, et réélu en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il avait obtenu 17331 voix sur 29346 votants. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 30 août 1865. — Il est mort aux environs de Metz le 29 décembre 1878.

**HÉNON** (Jacques-Louis), médecin français, député, né le 31 mai 1802, reçu docteur en 1841, s'établit à Lyon et y acquit une position honorable. Livré à l'étude de la botanique, il devint membre de l'Académie des sciences, lettres et arts de cette ville, et fut secrétaire de la Société d'agriculture. Attaché, sous Louis-Philippe, à l'opposition libérale, il faisait partie du Comité pour la réforme électorale. En 1848, il se présenta sans succès, comme candidat à l'Assemblée constituante. Aux premières élections qui suivirent le coup d'État du 2 décembre, il fut un des trois députés envoyés au Corps législatif par l'opposition républicaine (29 février 1852); il refusa le serment à la Constitution et fut déclaré démissionnaire.

Réélu à Lyon, en 1857, M. Hénon prêta le serment exigé et siégea au Corps législatif, où il a pris la parole sur diverses questions intéressant particulièrement l'agglomération lyonnaise. En 1863, il fut réélu par 20844 voix sur 30177 votants. Aux élections de 1869, dépassé par une opposition plus radicale, il n'obtint que 6936 voix contre 16953 données à M. Bancel. Il était membre du Conseil général pour le 1<sup>er</sup> canton de Lyon. — Il est mort à Lyon le 31 mars 1872.

M. Hénon, qui fut en 1868 l'un des fondateurs du journal *l'Electeur libre*, avec MM. J. Favre et Ern. Picard, a publié quelques écrits, notamment : *Mémoire sur le mûrier multicaule* (Lyon, 1835, in-8); *Notice sur J. C. Favre*, médecin vétérinaire (*ibid.*, 1845, in-8).

**HENRION** (Paul), compositeur français, né à Paris en 1818, se fit de bonne heure un renom de musicien facile et gracieux, par de simples romances. Il donna au Théâtre-Lyrique, en avril 1854, une *Rencontre dans le Danube*, opéra comique en deux actes, qui n'eut qu'un très petit nombre de représentations. Revenu au genre modeste, dans lequel il compte tant de succès, il produisit, sous le titre de romances,

chansonnettes, bluettes, scènes, mélodies, cantatilles, villanelles, légendes, etc., des centaines d'œuvres légères, dont quelques-unes, comme le *Muletier*, *Si loin ! la Manola*, etc., sont arrivées à une assez grande popularité. Il en forma des *Albums* annuels et les chantait lui-même dans les concerts et les salons. M. P. Henrion a écrit sous le pseudonyme de *Henri Charlemagne*.

**HENRIQUEL-DUPONT** (Louis-Pierre HENRIQUEL, dit), graveur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 13 juin 1797, a ajouté à son nom celui d'une parente de son père. Il se destina d'abord à la peinture et entra à quinze ans dans l'atelier de Pierre Guérin. Après trois années d'études sérieuses, il se tourna vers la gravure et prit des leçons de Bervic. En 1818, il ouvrit lui-même un atelier et exécuta des illustrations pour la librairie et des planches pour le musée royal. Il débuta, au Salon de 1822, par un *Portrait en pied d'une jeune femme avec son enfant*, d'après Van Dyck, et obtint, du premier coup, une 2<sup>e</sup> médaille. Il choisit alors ses modèles parmi les maîtres français, et déploya cette conscience et cette recherche passionnée de la perfection qui ont fait de lui un des premiers graveurs de notre époque. Il donna successivement aux divers Salons le *Portrait de M. de Pastoret*, *Strafford*, *l'Ensevelissement du Christ*, d'après Paul Delaroche ; *l'Abdicaton de Gustave Wasa*, d'après M. Hersent ; le *Portrait du roi Louis-Philippe*, d'après Gérard ; celui de *M. Bertin*, d'après M. Ingres ; le *Christ consolateur*, d'après M. Ary Scheffer. En 1853, après dix ans de travail, il termina et exposa, d'après Paul Delaroche, la grande fresque de l'hémicycle des Beaux-Arts. La plupart des gravures de M. Henriquel-Dupont ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec la *sainte Vierge et l'enfant Jésus*, d'après le dessin de Raphaël du musée du Louvre, et un cadre contenant sept portraits : *Carle Verne*, *Mirabeau* et deux autres portraits d'après Paul Delaroche ; *Tardieu*, d'après M. Ingres ; *Alexandre Brongniart*, et un dernier portrait d'après le dessin de l'auteur ; ces derniers ouvrages sont exécutés à l'eau-forte ou à la pointe. M. Henriquel-Dupont a aussi donné à l'aquatinta une belle reproduction du *Cromwell* de Paul Delaroche. Il sembla délaisser quelque temps ses travaux, mais il reparut à l'Exposition universelle de 1867 avec cinq remarquables gravures : *le Mariage mystique de sainte Catherine*, d'après le Corrège, *Moïse*, d'après P. Delaroche, *les Pèlerins d'Emmaüs*, d'après Paul Véronèse, *le Général Lariboisière et son fils*, d'après les portraits de Gros, enfin *Ary Scheffer*, d'après L.-F. Benouville. Il a encore donné au Salon de 1869 : *les Disciples d'Emmaüs*, d'après P. Véronèse.

Cet artiste éminent, décoré le 14 août 1831, a remplacé Richomme à l'Académie des beaux-arts, en 1849. Aux expositions de 1853 et 1855 il a obtenu la grande médaille d'honneur. En décembre 1863, il fut nommé professeur de gravure en taille douce à l'École des beaux-arts. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 novembre 1855, et commandeur le 20 octobre 1878.

**HENRY** (Caleb-Sprague), philosophe américain, né à Rutland (Massachusetts), le 2 août 1804, prit ses degrés, en 1825, au collège de Dartmouth, étudia la théologie au séminaire d'Andover, et se fit comme ministre congrégationaliste à Greenfield, puis à Hartford (Connecticut). En 1835, il s'engagea dans l'Eglise protestante épiscopale, et fut nommé professeur de philosophie dans un collège de la Pennsylvanie. Deux ans après, il alla s'établir à New-York, y fonda la *New-York Review* et enseigna la philosophie à l'Université.

M. Henry, qui, au nom de la philosophie spiritualiste, a surtout combattu le fatalisme, a publié : *Éléments de psychologie* (the Elements of psychology ; New-York, in-12) ; *Éléments de psychologie de V. Cousin* (Cousin's Elements of psychology ; Hartford, 1834, et New-York, 1839), avec introduction, appendice et notes ; *Essais de morale et de philosophie* (Moral and philosophical Essays ; New-York, 1839) ; *Abrégé de l'histoire de la philosophie* (Epitome of the history of the philosophy ; 1845, 5 vol. in-12), d'après des ouvrages français. On a aussi de lui un *Abrégé des antiquités chrétiennes* (Compendium of christian antiquities ; Philadelphie, 1837, in-8), etc.

**HENRY** (Dominique-Marie-Joseph), littérateur français, né le 15 juin 1798, à Entrevaux (Basses-Alpes), a été bibliothécaire de Perpignan, puis archiviste de Toulon. Correspondant du ministère de l'Instruction publique et de la Société des Antiquaires, il s'est principalement occupé de l'histoire et des antiquités de la Provence.

Ses principaux ouvrages sont les suivants : *Recherches sur la géographie ancienne des Basses-Alpes* (1818, in-8 ; 2<sup>e</sup> édit., 1842) ; *Histoire du Roussillon* (1835-1836, 2 vol. in-8), comprenant l'histoire du royaume de Majorque ; *Annuaire de Toulon* (1840) ; *l'Égypte pharaonique* (1846, 2 vol. in-8), histoire des institutions des Egyptiens sous leurs rois nationaux ; *Histoire de Toulon* (1849, in-8), depuis 1789 jusqu'à la fin de la République ; *État primitif de la ville de Toulon* (1850, in-8) ; *Sur la Vie et les œuvres de P. Puget* (1853, in-8). Outre un grand nombre de mémoires d'archéologie et d'histoire, dans divers recueils académiques, il a fourni des notes et des documents aux *Mélanges historiques* de Champollion-Figeac.

**HENRY** (Al...), ecclésiastique français, né à Chatenon (Vosges), en 1804, reçut les ordres après 1830 et fut attaché au clergé de Saint-Dié ; il devint ensuite chanoine de ce diocèse et directeur de l'Institution de la Trinité à La Marche (Vosges).

Outre plusieurs livres d'éducation morale, tels que *Tobie* (1851), *Esther* (1855), etc., l'abbé Henry a publié : *Récits de l'histoire de l'éloquence* (1834 et 1835, 2 vol. in-8), dont la seconde édition, parue en 1848, a été augmentée de deux volumes ; *Éloquence et poésie des Livres saints* (1849, in-8 ; 2<sup>e</sup> édit., 1854) ; *Histoire de la poésie* (1854-1857, 8 vol. in-8), accompagnée de jugements critiques et d'extraits nombreux des écrivains grecs, latins et français ; *les Protestants revenus à la foi catholique*, avec l'exposé des motifs qui les ont déterminés (1866, 2 vol. in-18) ; *les Israélites convertis à la foi chrétienne* (1866, in-18) ; *les Magnificences de la religion* (1859-1867, t. I-XIV, in-8 ; 2<sup>e</sup> série, 1872-1874, t. I à XI), recueil de ce qui a été écrit de plus remarquable sur le dogme, la morale et le culte, etc.

**HENRY** (Étienne-Ossian), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, né le 27 novembre 1798, fut de bonne heure associé aux travaux de son père, chimiste distingué, et occupa, pendant plusieurs années, l'emploi de sous-chef à la pharmacie centrale des hôpitaux de Paris. Admis en 1824 à faire partie de l'Académie (section de chimie médicale), il y devint chef des travaux chimiques. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 6 mai 1846. — Il est mort le 24 août 1873.

M. Henry est auteur d'ouvrages estimés : *Manuel d'analyse chimique des eaux minérales* (1825, in-8), rédigé avec son père, et réimprimé

en 1858 ; *Traité pratique d'analyse chimique* (in-8) ; *Pharmacopée française* (1827, in-8), traduction nouvelle du *Codex medicamentarius* avec notes et additions ; *Hydrologie de Plombières* (1855, in-8), avec M. Lhéritier ; etc. Mais il est surtout connu par de nombreuses recherches et analyses sur l'action et la composition des eaux minérales, dont les résultats ont été insérés dans le *Bulletin de l'Académie de médecine* ; nous mentionnerons entre autres celles qui concernent l'*Analyse organique* (1830) ; l'*Action du tannin* (1835) ; les *Lactates*, le *Monesia* (1841) ; les *Eaux de Paris* (1848). Il a fourni également beaucoup d'articles aux *Annales de chimie* et au *Journal de pharmacie* et a pris une part importante à la rédaction du *Dictionnaire de Nysten* (1845).

**HENZEN** (Jean-Henri-Guillaume), célèbre épigraphiste allemand né à Brême, en 1816, fit ses études dans diverses universités et fut reçu docteur avec une thèse sur *Polybe*. Vers 1840, il visita l'Italie, puis la Grèce, et revint se fixer à Rome, où il se consacra à l'épigraphie et aux antiquités. A la suite d'un remarquable travail sur la céramographie, il devint secrétaire en second de l'Institut de correspondance archéologique, et, à la mort de Braun (1856), secrétaire en premier de la même société, au *Bulletin* et aux *Annales* de laquelle il a constamment pris la part la plus active. Il fit partie, en outre, avec MM. Mommsen et de Rossi, de la commission du *Corpus inscriptionum universalis*. Décoré de la Légion d'honneur en mai 1860, il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 28 décembre 1866.

Outre sa collaboration aux recueils que nous avons cités, et dans le *Répertoire* desquels on trouve l'indication de ses importantes recherches, M. Henzen a réédité et augmenté considérablement le *Recueil d'Orelli* et concouru aux *Musées du Rhin*, de M. Th. Welcker.

**HÉRARD** (Louis-Pierre), architecte français, né à Vaugirard, le 15 janvier 1815, fut élève de l'École municipale de dessin et de l'école des Beaux-Arts. Il fut chargé, en 1843, de la construction des écoles communales, des salles d'asile et de la justice de paix de Vaugirard. Architecte de la commission des monuments historiques, il exécuta la restauration des églises de Champagne (Seine-et-Oise) et de Chambly (Oise) ; on lui doit également l'érection des groupes scolaires du boulevard des Amandiers, de la grande rue de Passy, de la rue Vandrezanne, de la rue Eblé, le tombeau du compositeur Charles Maury au cimetière Montmartre, la restauration de plusieurs châteaux, etc.

M. Hérard a exposé à divers Salons : *Projet de prison cellulaire* (1849), les abbayes de *Maubusson* (1851), des *Vaux de Cernay* (1852), de *Notre-Dame-du-Val* (1853), de *Port-Royal* (1857) ; à l'exposition universelle de 1855, il envoya un projet très remarqué de passerelle sur les grandes voies publiques. Il a publié un *Mémoire* sur les travaux à exécuter dans le 11<sup>e</sup> arrondissement (1846) et la monographie de plusieurs des abbayes dont il a levé les plans. M. Hérard a obtenu une médaille d'or au Salon de 1851. \*

**HÉRAULT** (René-Célestin-Alfred), député français, né à Châtelleraut (Vienne), le 27 août 1837, fils d'un riche banquier de cette ville, appartenait à l'opposition libérale sous l'Empire. Il se présenta aux élections législatives de 1869, contre M. de Beauchamp, candidat officiel, et obtint une minorité de plus de 5000 voix. Il échoua également aux élections du 8 février 1871, pour l'Assemblée

nationale, et n'entra dans la vie parlementaire qu'à celles du 20 février 1876. Elu député pour l'arrondissement de Châtelleraut, par 7350 voix, contre 7083 obtenues par le candidat conservateur, il prit place sur les bancs du centre gauche et vota avec la majorité républicaine de la nouvelle Chambre. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre suivant, par 8331 voix, contre 7150 réunies par le candidat officiel. M. Héraul représente un canton de Châtelleraut au Conseil général de la Vienne. \*

**HERBELIN** (Jeanne-Mathilde HABERT, dume), artiste miniaturiste française, est née à Brunoy (Seine-et-Oise) le 24 août 1820. Fille du baron général Habert et d'une sœur du peintre Belloc, elle se livra de bonne heure à l'étude de la peinture sous la direction de son oncle. Dès 1838, elle aborda avec succès la miniature. Mariée vers la même époque, elle débuta au Salon de 1848, par dix miniatures. Aux Salons suivants, elle envoya une série de portraits et des réductions de tableaux des maîtres. Parmi les portraits, on a remarqué : *le comte de Zupel* ; *M. et Mme de Thorigny* ; *la comtesse Du Manoir* ; *Mlle Zulmé Maspéro* ; *Mme Azélie Roman* ; *MM. Dupont, Robert-Fleury, Souvestre, Isabey, Guizot, Martinet, Rossini* ; le portrait de l'auteur et celui de sa mère, *la baronne veuve Habert*, etc.

Les principaux sujets empruntés par Mme Herbelin aux peintres des grandes écoles, pour l'étude et le choix desquels elle a plusieurs fois visité les musées de l'Italie, sont : *l'Infante d'Espagne Marguerite*, d'après Antonio Velasquez, *la Vierge* de Rembrandt, le *Portrait de Van Dyck*, etc. Elle a aussi exécuté avec succès plusieurs compositions originales : *Paysanne* et une *Bergère bourguignonne*, *la Prière*, un *Souvenir*, *Enfant tenant une rose*, *Petite fille jouant avec un éventail* : ces trois dernières exposées en 1855 ; *Jeune paysanne*, *Femme grecque*, *Portrait d'enfant*, etc.

Ainsi que Mlle Rosa Bonheur, Mme Herbelin fut l'objet de décisions spéciales du jury de 1853, dispensant leurs ouvrages des formalités de l'examen. Elle avait, en effet, obtenu toutes les distinctions et médailles : une 3<sup>e</sup> en 1843, une 2<sup>e</sup> en 1844, deux 1<sup>res</sup> en 1847 et 1848 ; elle reçut depuis une nouvelle 1<sup>re</sup> médaille lors de l'exposition universelle de 1855. En 1853, la direction des musées lui demanda une miniature pour la galerie du Luxembourg. C'était la première œuvre de ce genre qui fût admise dans ce musée.

**HERBERT** (John-Rogers), peintre anglais, né le 23 janvier 1810, à Maldon (comté d'Essex), révéla de bonne heure pour les arts une vocation que son père s'appliqua à développer. Sorti du collège, il vint à Londres en 1825 et suivit quelque temps les cours de l'Académie royale ; la nécessité le força de chercher dans la peinture de portraits des moyens d'existence. Il ne tarda pas à devenir à la mode ; plusieurs personnages de la haute aristocratie le prirent sous leur protection, et, à vingt-quatre ans, il fut choisi pour reproduire les traits de la princesse Victoria.

De 1830 à 1835, M. Herbert n'exposa guère que des portraits. Son début dans la peinture de genre fut une petite toile, *le Rendez-vous* (the Appointed hour), dans la manière *préraphaélite*, ainsi que *Haydée* et *la Prière* (1834). Il donna ensuite les *Prisonniers rançonnés par les condottieri* (1836) ; *Desdemona intercédant pour Cassio* (1837), et plusieurs scènes tirées de lord Byron ou de l'histoire de Venise, et dans lesquelles l'in-

fluence des maîtres italiens se fait de plus en plus sentir. Vers ce temps il contracta avec l'architecte W. Pugin une étroite amitié qui eut pour résultat de le convertir lui et sa famille à la religion catholique. Les tableaux suivants : *la Constance et la Procession de 1528 à Venise* (1839); des *Chasseurs à la porte d'un monastère et le Signal* (1840), qui obtint un prix de la *British Institution*; *l'Enlèvement des fiancées vénitiennes par les pirates de l'Istrie* (1841), indiquèrent chez l'artiste la préoccupation d'effets nouveaux et de la mise en scène.

En 1842, M. Herbert, qui venait d'être élu associé de l'Académie royale, exposa *l'Introduction du christianisme en Bretagne*, toile d'un haut caractère religieux et qui commence une série d'œuvres de même ordre : *le Christ et la Samaritaine* (1843); *sir Thomas More et sa fille*, admis à la galerie Vernon, et *le Procès des sept évêques* (1844); *saint Grégoire enseignant le chant aux enfants de Rome* (1845); *Jésus enfant ému à la vue d'une croix* (1847); *Saint Jean devant Hérode* (1848); etc. Une touche magistrale, un soin scrupuleux des accessoires, une grande puissance dans l'expression des idées, faisaient de cet artiste le peintre le plus profondément religieux de l'école anglaise. Aussi est-ce à lui que l'on confia, en 1848, la plupart des nombreux sujets bibliques qui décorent les salles du nouveau Parlement à Londres, tels que : *Moïse descendant du Sinaï avec les tables de la loi*, *le Jugement de Salomon*, *Visite de la reine de Saba*, *Édification du Temple*, *Condamnation des faux prophètes*, *Daniel dans la fosse aux lions*, etc. Il a été chargé de traiter dans le même palais quelques sujets des drames de Shakespeare.

Ces travaux, longuement préparés et recommandés plusieurs fois avec une courageuse patience, ont écarté M. Herbert des expositions publiques; on a vu de lui, à l'Exposition universelle de 1855, *le Roi Lear maudissant Cordelia*, scène trouvée médiocre et d'après laquelle on ne pouvait guère le juger sous son véritable jour. Cet artiste reçu, en 1846, membre titulaire de l'Académie royale, a été élu correspondant de l'Institut, le 11 décembre 1869.

**HERBST** (Edouard), homme politique autrichien, né à Vienne, le 9 décembre 1820, suivit les cours de droit à l'université de cette ville et fut reçu docteur en 1843. Après avoir été employé quelque temps au parquet du procureur de la Cour, il fut nommé, en 1847, professeur de la philosophie de droit pénal à l'université de Lemberg (Gallicie) et passa, en 1858, à l'université de Prague. Élu député à la diète de Bohême, et délégué par celle-ci au Reichsrath, il y devint un des membres les plus actifs du parti constitutionnel et l'un des principaux orateurs. Il fut rapporteur des lois sur l'organisation des banques, de la presse, etc. A la diète de Bohême, il s'attacha au parti allemand, combattit les prétentions de la nationalité tchèque, la transformation de l'université allemande de Prague en université tchèque, et les tendances fédéralistes et décentralisatrices. Entré en décembre 1867, dans le cabinet Berger, comme ministre de la justice, il introduisit diverses réformes importantes, telles que l'abolition de l'emprisonnement pour dettes, la juridiction du jury pour les délits de presse, l'organisation des tribunaux de district, et élaboré les lois confessionnelles (1868). Rentré dans l'opposition (12 avril 1870), il combattit les ministères Potocki et Hohenwart et eut une part toujours active dans les débats du Reichsrath.

On cite de M. Herbst : *Manuel du droit pénal autrichien* (Handbuch des österr. Strafrechts;

Vienne, 1855, 2 vol., 5<sup>e</sup> édit., 1875); *Recueil des arrêts du tribunal supérieur criminel* (Sammlung von Strafrechtl. Entscheidungen des ob. Gerichtshof, Vienne, 1858); *Supplément* (1860); *Introduction au code d'instruction criminelle de l'Autriche* (Einleitung in das österr. Strafrecht, Vienne, 1860; 2<sup>e</sup> édit., 1871).

**HERCULANO DE CARVALHO E ARANJO** (Alexandre), écrivain portugais, est né à Lisbonne, le 28 mars 1810. Envoyé de bonne heure à Paris pour y faire son éducation, il y étudia avec ardeur les principales langues et littératures de l'Europe. A son retour en Portugal, il eut une part active à la rédaction du *Panorama*, journal littéraire, et fit paraître, en 1836, *la Voix du Prophète* (a Voz do Propheta, in-8), essai de prose biblique dans le genre des *Paroles d'un croyant*. Vinrent ensuite : *la Harpe du croyant* (a Harpa do Crente, in-8), recueil de poésies dans le goût de l'école romantique française; le roman d'*Eurich, prêtre des Goths*, qui a été comparé à *Notre-Dame de Paris*, et *le Moine de Cister* (o Mange de Cister), roman historique de l'époque de Jean I<sup>er</sup>.

Depuis, M. Herculano écrivit une grande *Histoire de Portugal* (Historia de P. Lisbonne, 1848-1852, 4 vol. in-8), et donna ses soins à une publication intitulée : *Portugal lica monumenta historica* (in-fol.), publiée par l'Académie royale de Lisbonne. On lui doit encore une *Histoire de Vorigine et de l'établissement de l'inquisition en Portugal* (Lisbonne, 1854-1855, 3 vol.); *Questions publiques* (1873); *Estudos historicos* (1876).

M. Herculano de Carvalho, qui eut aussi un rôle politique et fut plusieurs fois député, fut attaché à la bibliothèque du roi. Il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (22 janvier 1858). — Il est mort à Lisbonne, le 13 septembre 1877.

**HEREMANS** (Jacques-François-Joseph), philologue flamand, né à Anvers, le 28 janvier 1825, fit ses études à l'Athénée de sa ville natale et y devint sous-bibliothécaire en 1843. Il fut successivement professeur au collège de Malines en 1844, à l'Athénée de Gand en 1845 et professeur de langue et littérature hollandaise à l'Université de la même ville en 1864.

L'un des chefs du mouvement littéraire flamand, M. Heremans, a publié les biographies de divers poètes de nationalité flamande, tels que : Ledeganck, J. T. van Kyswijck, l'historien David, etc. On lui doit ensuite une grammaire hollandaise, une histoire de la littérature de ce pays et surtout un excellent *Dictionnaire français-hollandais et hollandais-français* (Anvers, 1858-1860). \*

**HÉRISSON** (Anne-Charles), député français, né à Surgy, le 12 octobre 1831, d'une ancienne famille du Nivernais, fit ses études à Clamecy et à Paris, au lycée Saint-Louis, fut reçu avocat en 1853, lauréat de la Faculté de droit, la même année, et docteur en 1855. Avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, en 1858, il fut impliqué, en 1864, dans le procès des *Treize*, et condamné. Après la révolution du 4 septembre 1870, il fut nommé maire du 6<sup>e</sup> arrondissement de Paris, et membre de la commission de l'enseignement communal, puis, par décret du 13 octobre 1870, adjoint au maire de Paris. Élu, le 5 novembre 1870, maire du 6<sup>e</sup> arrondissement au premier tour de scrutin, par 6855 voix sur 13 708 votants, il fut expulsé de sa mairie, au 18 mars 1871, sur l'ordre du Comité central. Porté malgré lui aux élections communales du 26 mars, il obtint, sans être élu, 2279 voix. Rentré, le 23 mai, dans ses fonc-



tions, il donna sa démission, le 5 août suivant, à la suite de la nouvelle loi municipale. Après une première élection annulée par le conseil de préfecture, il fut nommé, au scrutin complémentaire du 26 novembre 1871, membre du conseil municipal de Paris, pour le quartier de la Monnaie. Dans les derniers jours de la présidence de M. Thiers, il fut un des actifs promoteurs de la candidature de M. Barodet à Paris.

M. Hérisson se porta, lors d'une élection partielle, à l'Assemblée nationale, dans le département de la Haute-Saône et fut élu par 37 129 voix. Il fit partie du groupe dit l'Union républicaine, vota avec la minorité de l'Assemblée et adopta les lois constitutionnelles. Candidat aux élections générales du 20 février 1876, dans la 1<sup>re</sup> circonscription de l'arrondissement de Lure, il ne fut pas élu. Au mois de juin suivant, il rentra au conseil municipal de Paris (quartier d'Amérique) dont il fut aussitôt nommé président (juillet 1876), et fut réélu en janvier 1878, pour le quartier de Notre-Dame-des-Champs. Quelques mois plus tard, le colonel Denfert-Rochereau, député du 6<sup>e</sup> arrondissement, étant mort, une nouvelle candidature fut offerte à M. Hérisson, qui fut élu, le 7 juillet 1878, par 8931 voix contre 3004 obtenues par le candidat clérical, M. V. Guérin, et 1400 voix partagées entre deux autres candidats républicains, MM. de Jouvencel et Blanqui. Il se fit inscrire au groupe de l'Union républicaine et donna sa démission de conseiller municipal.

M. Hérisson a collaboré au *Manuel électoral*, à la *Revue pratique du droit français*, à la *Revue critique de législation*, et a dirigé pendant deux ans le *Bulletin des Tribunaux*.

**HERMANN** (Karl-Henri), peintre allemand, né à Dresde le 6 janvier 1802, suivit, à Dusseldorf, les leçons de Cornelius. Avec deux élèves de ce maître, Gœtzenberger et Pœrster, il peignit les fresques de l'université de Bonn. Il accompagna plus tard Cornelius à Munich et y exécuta plusieurs de ses cartons, notamment, dans la glyptothèque ou dans l'église Saint-Louis, les figures de *saint Luc* et de *saint Jean, l'Ascension, l'Annonciation* et les *quatre Pères de l'Eglise*. Parmi ses compositions personnelles, on cite, au palais du roi de Bavière, des fresques empruntées au *Parcival* d'Eschenbach, deux plafonds d'église représentant *l'Ascension*, et surtout, sous les arcades du jardin royal, la magnifique fresque de la *Victoire de l'empereur Louis de Bavière à Ampfing*. En 1824, il fut appelé à Berlin pour y exécuter dans le vestibule du musée, d'après les plans de M. Schinkel, de grandes fresques qu'il fut forcé d'abandonner. Il décora alors presque seul une nouvelle église de Berlin, et y peignit à fresque les *Pères, les Prophètes, les Évangélistes*, les apôtres *saint Pierre* et *saint Paul*. De 1837 à 1852, M. Hermann travailla à une série de quinze dessins consacrés aux grands épisodes de l'histoire d'Allemagne, et dont la reproduction fut confiée aux meilleurs graveurs. Il entreprit, en 1866, un travail analogue sur l'histoire d'Angleterre.

**HERMARY** (Jules-Hippolyte-Joseph), député français, né à Barlin (Pas-de-Calais) le 15 décembre 1834, entra à l'École centrale des arts et manufactures en 1857 et fut reçu ingénieur civil. Il s'établit brasseur-distillateur dans sa ville natale, dont il devint maire, se porta candidat, dans la 1<sup>re</sup> circonscription de Bethune, aux élections du 20 février 1876, et fut élu par 9669 voix, contre 7816 obtenues par le candidat républicain, M. Fannien. Il siégea à droite et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui soutinrent de leur vote le cabinet de Broglie. Can-

didat officiel et monarchiste aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 11 296 voix contre le même concurrent qui en obtint 8770. Il représente le canton de Houdain au conseil général du Pas-de-Calais.

**HERMITE** (Charles), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Dieuze (Meurthe) le 25 décembre 1822, entra à l'École polytechnique en 1842, et s'y distingua par la publication d'un travail important sur les fonctions abéliennes. Désirant se consacrer entièrement à l'étude de l'analyse mathématique, il n'entra point dans les services publics. En 1848, il fut nommé répétiteur d'analyse et examinateur d'admission à l'École polytechnique, où il devint, en 1863, examinateur de sortie et de classement, et en novembre 1869, professeur d'analyse, en remplacement de M. Duhamel auquel il succéda aussi comme professeur d'algèbre supérieure à la faculté des sciences. Il fut nommé, en 1864, maître de conférences à l'École normale supérieure. Au mois de juillet 1856, âgé de moins de trente-quatre ans, il remplaça M. Binet à l'Académie des sciences. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1867.

Les recherches de M. Hermite ont été publiées dans un grand nombre de journaux français et étrangers; la plupart de ses mémoires, objet de rapports très favorables, ont été insérés, par ordre de l'Académie, dans le *Recueil des savants étrangers*; d'autres ont été reproduits en entier dans la collection des *Œuvres complètes* de Jacobi. Presque tous ses travaux se rapportent à la théorie des nombres et à celle des fonctions elliptiques et abéliennes. Nous nous bornerons à mentionner : *Mémoires sur les fonctions elliptiques et ultra-elliptiques ou abéliennes* (*Comptes rendus* de l'Académie, 1843, 1849, 1855 et 1856); *Mémoires, Lettres à M. Jacobi et Notes diverses sur la théorie des nombres* (*Journal de Crelle*, tomes XL, XLI; *Comptes rendus*, 1849 et 1850); *sur la Théorie des formes quadratiques ternaires indéfinies* (*Journal de Crelle*, tomes XL et XLVII); *sur les Transcendentes à différentielles algébriques* (*Comptes rendus* et *Journal* de M. Liouville, 1844); *Mémoires sur la réduction des fonctions homogènes à coefficients entiers et à deux indéterminées* (*Journal de Crelle*, tome XXXVI); *sur les Fonctions à double période* (*Comptes rendus*, 1851); *Mémoires sur les fonctions algébriques* (*Comptes rendus*, 1851). M. Hermite a publié en outre : *Théorie des équations modulaires* (1859, in-4); *Sur la Réduction des formes cubiques à deux indéterminées* (1859, in-4); *Sur la Théorie des fonctions elliptiques; sur les fonctions de sept lettres* (1863, in-4); *Sur l'Equation du 5<sup>e</sup> degré* (1866, in-4); *Sur la Fonction exponentielle* (1874, in-4); il a également publié son *Cours d'analyse de l'École Polytechnique* (1873, 1<sup>re</sup> partie, in-8), etc.

**HEROLD** (Ferdinand), homme politique français, sénateur, fils du célèbre compositeur français de ce nom, mort en 1833, est né aux Terres, près Paris, le 16 octobre 1828. Après avoir fait ses études classiques dans la maison maternelle, il commença le droit, et, sous la direction spéciale de M. Valette, s'y adonna avec ardeur. Reçu docteur en 1851, il remporta, la même année, au concours entre les docteurs, un des prix de la fondation Beaumont. Inscrit au barreau de Paris en 1849, il fut élu premier secrétaire de la conférence du stage, en 1851, et devint, en 1854, avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation, plaida dès lors dans un grand nombre d'affaires politiques dont plusieurs eurent du retentissement. Membre de divers comités

fondés depuis 1857 pour diriger le mouvement libéral dans les élections au Corps législatif, il se vit chargé de soutenir devant les deux juridictions où il exerçait, la plupart des recours électoraux formés par le parti démocratique. En 1864, compris dans le « procès des Treize, » intenté à MM. Garnier-Pagès et Carnot, il fut représenté par le ministère public comme le principal organisateur du mouvement et condamné à 500 francs d'amende, comme les autres inculpés. Elu membre du conseil de son ordre, il en fut, en outre, bibliothécaire.

Aux élections générales de 1869, M. Herold fut appelé comme candidat de l'opposition démocratique, dans la 3<sup>e</sup> circonscription de l'Ardeche, et, malgré la vive opposition de l'administration et du clergé, réunit, au premier tour de scrutin, 9235 voix contre 14751 données au candidat officiel, le marquis de la Tourrette, et 6050 au candidat du tiers parti, le comte Rampon. Au second tour, resté seul en présence du candidat officiel, il obtint 12385 voix contre 18993. Aux élections partielles de novembre, sa candidature, posée et soutenue dans la 8<sup>e</sup> circonscription de Paris, à côté de celles de MM. Emm. Arago et A. Gent, lui valut des succès dans les réunions publiques et une honorable minorité de 2195 voix.

Le 4 septembre 1870, M. Herold entra à l'Hôtel de Ville avec les membres du gouvernement nouveau. Nommé ce même jour l'un des secrétaires du gouvernement de la Défense nationale, et le lendemain secrétaire général du ministère de la justice, il reçut, par décret du 12, la délégation de la signature des affaires administratives de ce ministère, en l'absence de M. Crémieux. Il provoqua alors un certain nombre de mesures législatives, telles que l'abrogation de l'article 75 de la Constitution de l'an VIII, la liberté de l'imprimerie, l'institution de la commission provisoire chargée de remplacer le Conseil d'État, et le décret du 5 novembre qui décida qu'à l'avenir la promulgation des lois résulterait de leur insertion au *Journal officiel*. Il prit, dans le même temps, une part active aux travaux de diverses commissions, notamment de celle qu'il fit établir, le 18 septembre, au ministère de la justice pour la réforme judiciaire. Les procès-verbaux des séances de cette commission furent publiés par l'imprimerie nationale. Nommé ministre de l'intérieur, par intérim, le 1<sup>er</sup> février 1871, en remplacement de M. Jules Favre, il eut en cette qualité à renouer les premières relations du gouvernement central avec les autorités françaises des départements occupés par l'ennemi. Il garda ce poste jusqu'au 22 février, jour où M. Ernest Picard, nommé ministre à Bordeaux, vint le remplacer.

Pendant qu'il était retenu à Paris, M. Herold, porté candidat à l'Assemblée nationale dans l'Ardeche, avait obtenu, sans être élu, environ 30 000 voix, la liste démocratique sur laquelle il était porté, ayant été battue dans ce département par une liste de fusion qui rallia 40 000 suffrages. Aux élections complémentaires du 2 juillet, son nom inscrit à Paris sur la liste républicaine modérée du comité de la rue de Turbigo, réunit 67144 voix et arriva dans les premiers rangs après les élus. Un décret du 18 avril 1871 le nomma conseiller d'État dans la commission provisoire remplaçant l'ancien conseil. Lors de la réorganisation du Conseil d'État, à la fin de juillet 1872, l'Assemblée nationale ayant été chargée de nommer les conseillers d'État, M. Herold, candidat des républicains et, à tous les scrutins, en tête de leur liste, fut repoussé par la majorité.

Le 1<sup>er</sup> décembre de la même année, il fut élu conseiller municipal pour le quartier de Charonne (20<sup>e</sup> arrondissement) et fut cinq fois vice-prési-

dent du Conseil. Après avoir soutenu la candidature de M. de Rémusat contre celle de M. Barodet (avril 1873), il fut le rédacteur et le premier signataire de la protestation contre les tentatives de restauration monarchique (octobre). Parmi les nombreux rapports qu'il présenta à ses collègues, on remarqua celui dans lequel il soutenait le projet de création d'un cimetière à Méry-sur-Oise (avril 1874). Le 29 novembre 1874, son mandat lui fut renouvelé par ses électeurs de Charonne. Sa proposition d'attribuer une subvention de 300 000 fr. aux établissements d'enseignement supérieur du département de la Seine (novembre 1875) fut adoptée par le Conseil, mais annulée par le ministre de l'intérieur.

Porté aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, par la fraction républicaine qui suivait la double influence de M. Thiers et de M. Gambetta, M. Herold fut élu, à la majorité absolue et au premier tour, le troisième sur cinq, par 105 voix, ayant avant lui MM. de Fraycinet et Tolain et après lui MM. V. Hugo et A. Peyrat. Il vint siéger dans les rangs de la gauche républicaine. Il donna quelque temps après sa démission de conseiller municipal. Au nombre des propositions qu'il soutint devant la Chambre haute, il faut citer la modification des articles 420 et 421 du Code d'instruction criminelle (loi du 28 juin 1837). Après l'acte du 16 mai, il vota contre la dissolution de la Chambre (23 juin 1877), puis il fut, avec MM. Calmon et Peyrat, un des trois présidents du Comité des gauches du Sénat chargé d'organiser et de soutenir la résistance légale contre les agissements de l'administration de MM. de Broglie et Fourtou : ce comité, après les élections du 14 octobre, reçut les remerciements de tous les groupes de l'opinion républicaine.

M. Herold venait de rédiger pour la commission supérieure des théâtres dont il faisait partie un intéressant rapport sur l'organisation de nos théâtres lyriques, et de soutenir devant le Sénat les conclusions d'un rapport non moins important sur l'établissement des tramways, lorsqu'il fut appelé, par décret du 25 janvier 1879, aux fonctions de préfet de la Seine, en remplacement de M. Ferdinand Duval. Le président de la République, M. de Mac-Mahon, avait vivement résisté à cette nomination, qui fut un de ses derniers actes, et déjà il était remplacé par M. J. Grévy, quand M. Herold entra en séance au Conseil municipal. Remerciant le président qui lui souhaitait la bienvenue au nom du Conseil (1<sup>er</sup> février), il s'applaudit de l'entente qui devait régner entre ses anciens collègues et lui, mais rappela en même temps que, dans les délicates questions soulevées par une administration comme celle du département de la Seine, le dernier mot devait toujours rester à la loi. Son entrée en fonctions, signalée, au dedans, par une vive impulsion donnée aux divers services et par une refonte des règlements du personnel administratif tendant à substituer des règles fixes à l'arbitraire préfectoral, fut marquée au dehors par la transformation du plus grand nombre des écoles congréganistes en laïques, par l'adoption, sauf des réserves, des changements de dénomination des rues, demandés par le Conseil, par la détermination précise des attributions des aumôniers dans les hôpitaux, par la réorganisation des bureaux de bienfaisance, par la création d'un comité des inscriptions parisiennes, par l'annulation de plusieurs vœux et votes du Conseil, manifestement illégaux, par la conclusion d'un traité avec le Crédit foncier dégageant de sept millions le budget de la ville et d'un traité avec l'État pour la reconstruction de l'Hôtel des Postes, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 4 février 1880.

M. F. Herold a publié, outre sa thèse de docteur (*De la Preuve de la filiation*, 1851) : *Manuel électoral*, avec MM. Clamageran, Dréo, Durier, Ferry et Floquet (1861, in-18; 8<sup>e</sup> édit. 1869), répandu à plus de cent mille exemplaires; *Sur la Perpétuité de la propriété littéraire* (1862, broch. in-8); *le Vote des villes*, étude de statistique électorale (1864, broch. in-8); *Manuel de la liberté individuelle*, avec M. Jozon (1868, in-18); *le Droit électoral devant la Cour de cassation* (1869, in-8); *Un Projet de loi électorale* (1869, broch. in-8); *Notice sur M. Valette* (1878, in-8); puis un assez grand nombre de *Consultations* et de *Mémoires judiciaires*. Il a collaboré assidûment, de 1856 à 1862, à la *Revue pratique du droit français*, fourni des articles politiques au *Siècle*, à la *Tribune*, etc. Membre de la Société d'économie politique, il a aussi écrit dans le *Journal des Economistes*. En 1865, M. Herold a rédigé, à la demande du conseil de l'ordre : *Tableaux des avocats au Conseil d'État et à la Cour de cassation*, précédés d'une *Introduction historique* (1867, in-4). Il a édité, avec M. Lyon-Caen, comme ouvrages posthumes de M. Valette : *De la Propriété et de la distinction des biens*, commentaire des titres correspondants du Code civil (1879, in-8), et un recueil de *Mélanges* (1879-1880, 2 vol. in-8). Ajoutons qu'il a été le collaborateur et l'auxiliaire le plus utile des trois dernières éditions du *Dictionnaire des Contemporains*.

**HERPIN** (Jean-Charles), médecin français, né à Metz le 8 avril 1798, fut reçu docteur en 1826 à Paris où il exerça sa profession. Il a publié, outre beaucoup de brochures industrielles, médicales et agricoles : *Récréations chimiques* (1833, 2 vol. in-8), recueil d'expériences curieuses et instructives; *Méthode naturelle de lecture* (1833, in-18); *Études scientifiques et statistiques sur les principales sources d'eaux minérales de France, d'Angleterre et d'Allemagne* (1855, in-18); *Du Raisin, considéré comme médicament* (1860, in-18); *De l'Acide carbonique, de ses propriétés physiques, chimiques et physiologiques* (1864, in-18); etc. — Il est mort à Nice le 17 janvier 1872.

**HERPIN** (Léon), peintre français, né à Granville (Manche) en 1841, fut tour à tour élève de MM. Jules André, Daubigny et Busson, et fit en outre de longues études d'après nature. Il débuta au Salon de 1868, où il envoya deux paysages sur faïence : *Vue prise dans la forêt de Fontainebleau* et *Environs de Thiers*, ainsi qu'un paysage à l'huile : *Bords de la Seine à Sèvres*. Il a exposé depuis : *Environs de Dinan, les Bords du Loing*, faïence (1869); deux *Vues prises au Bas-Meudon* (1870); *Vue de l'île de Chansey* (1872); *Bords de l'Oise, Ruissseau sous bois* (1874); *la Marne à Chennevières, la Butte des Moulineaux* (1875); *le Pont de Sèvres, le Petit pont de Saint-Jacut* (1876); *Environs de Cherbourg, Marais salants du Pouliguen* (1877); *Paris vu du pont des Saints Pères le soir* (1878); *Paris vu du Pont-Neuf* en 1878 (1879), acquis par la ville. M. Léon Herpin a obtenu une 3<sup>e</sup> médaille en 1875 et une 2<sup>e</sup> en 1876. \*

**HERRICH-SCHAEFFER** (Théophile-Auguste), entomologiste allemand, né en 1799 à Ratisbonne, commença sous les yeux de son grand-père, médecin distingué, des études de médecine, d'histoire naturelle et plus particulièrement d'entomologie, et les continua aux universités de Wurzburg, d'Heidelberg et de Berlin. Reçu docteur en médecine en 1821, il fut attaché, en 1824, au tribunal de Ratisbonne. — Il est mort à Ratisbonne le 14 avril 1874.

M. Herrich-Schaeffer, possesseur de très belles collections d'insectes, et d'une des plus riches bibliothèques entomologiques, a consigné le résultat de ses actives recherches sur l'histoire naturelle des insectes dans les écrits suivants : *Nomenclator entomologicus* (Ratisbonne, 1835-1840, vol. 1 et 2); *Traité systématique des papillons de l'Europe* (Systematische Bearbeitung der Schmetterlinge von Europa; Ibid., 1843-1857, livrais. 1-70); *Lepidopterorum exoticorum species novæ aut minus cognitæ* (Ibid., 1853 et suiv.); *Synonymia lepidopterorum Europæ* (Ibid., 1856, 1 vol. in-4). Il a continué, en outre, la grande *Fauna insectorum Germaniæ* de Panzer (Ibid., 1830-1844, livrais. 111-190) et l'ouvrage de Hahn, intitulé : *les Punaises* (die wanzentartigen Insecten; Nuremberg, 1831-1852 et suiv., tomes III-IX).

**HERTZBERG** (Gustave-Frédéric), historien allemand, né à Halle le 19 janvier 1826, étudia à l'Université de sa ville natale et à celle de Leipzig, fut reçu privat-docent en 1851 et nommé professeur d'histoire à Halle en 1860. Spécialement livré à l'étude de la Grèce, il publia sur l'histoire de ce pays quelques ouvrages estimés : *Histoire de la Grèce sous la domination romaine* (Geschichte Griechenlands unter der Herrschaft der Römer; Halle 1866-1875, 3 vol.); *Rome et le roi Pyrrhus* (Ibid. 1871); *Histoire de la guerre des Perses, racontée d'après les sources* (Gesch. der Perserkriege nach den Quellen erzehlt; Ibid., 1877), etc. Il a traité sur le même sujet dans l'*Encyclopédie* de Ersch et Gruber.

**HERVÉ** (Aimé - Marie - Édouard), publiciste français, né le 28 mai 1835 à Saint-Denis (Réunion), fils d'un professeur de mathématiques au collège de cette ville, vint achever ses études à Paris, au collège Napoléon, et eut de brillants succès au concours général; il obtint le prix d'honneur de philosophie en 1854, et entra, la même année, à l'École normale, premier de la promotion, dans la section des lettres. Mais il donna sa démission, au bout de quelques mois, pour se faire journaliste. Il écrivit d'abord dans la *Revue de l'Instruction publique*, puis dans la *Revue contemporaine*, où il fut chargé, en 1860, de la chronique politique. Après une grave maladie qui l'éloigna deux ans de la presse, il devint, en 1863, rédacteur du *Courrier du dimanche*, puis passa au *Temps* (1864) et à *l'Époque* (1865). L'hostilité de l'administration lui ayant fait interdire la collaboration aux journaux français, il devint l'un des principaux correspondants du *Journal de Genève*. A la suite de la lettre impériale du 19 janvier 1867, inaugurant un nouveau régime pour la presse, M. Hervé fonda, avec M. J.-J. Weiss, le *Journal de Paris*, l'une des feuilles les plus désagréables à l'administration impériale. Aux élections générales de mai 1869, il se présenta, sans succès, dans la circonscription d'Arras, comme candidat de l'opposition libérale, sous le patronage de M. Thiers.

M. Weiss ayant quitté le journalisme militant pour devenir secrétaire général du ministère des beaux-arts, M. Hervé garda la direction du *Journal de Paris* et, le 5 février 1873, il fonda le *Soleil*, grande feuille politique à cinq centimes, paraissant le matin, et qui ne fut d'abord qu'un dédoublement du *Journal de Paris*, dont il empruntait la rédaction. Lors de la visite du comte de Paris à Frohsdorff, prélude de la tentative de restauration monarchique, M. Hervé célébra hautement « la réconciliation de la maison de France », et engagea à ce sujet avec M. Edm. About, directeur du *XIX<sup>e</sup> Siècle*, une polémique qui se termina par un duel dans lequel

M. About fut légèrement blessé. Après la proclamation du septennat. M. Hervé soutint la politique des cabinets de Broglie, Cisse, Buffet, etc. Au mois d'avril 1876, le *Journal de Paris* cessa sa publication et fut remplacé par le *Soleil* qui, avec les charges ordinaires d'une rédaction complète, conserva son prix de vente, jugé généralement si inférieur au prix de revient que l'opinion ne manqua pas d'expliquer par des subventions des princes d'Orléans la continuation de son existence. Pendant la crise qui suivit l'acte du 16 mai 1877, M. Hervé défendit, sans toutefois les encourager, les mesures de réaction de l'administration nouvelle, et parut croire aux chances de succès de la coalition monarchique. Après la défaite légale de celle-ci aux élections du 14 octobre, il fut le premier à mettre en garde le parti républicain contre des tentatives encore possibles de coup d'État. Ce parti, revenu régulièrement au pouvoir, sous des ministres et enfin avec un président de son choix, eut dans le journal de M. Hervé un de ses plus persévérants adversaires. Durant la discussion des lois présentées par M. Jules Ferry sur l'enseignement, dans la session législative de 1879, le *Soleil* se signala par la vivacité de ses attaques contre ces projets (juin-juillet). Pendant les vacances parlementaires, une lettre par laquelle M. Hervé refusait d'assister au banquet de Chambord du 29 septembre, fut interprétée et commentée par toute la presse comme une déclaration de rupture entre l'Orléanisme et la légitimité. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 11 octobre 1873.

Il a publié à part sous ce titre : *Une page d'histoire contemporaine* (1869, in-18), une étude sur les élections en Angleterre et les hommes d'État actuels de ce pays.

**HERVÉ** (Florimond RONZEA, dit), artiste dramatique et compositeur français, né le 30 juin 1825 à Houdain, près d'Arras, fut élevé à Paris à la maîtrise de Saint-Roch. Il fut huit ans organiste du grand orgue de Saint-Eustache, en même temps que chef d'orchestre au Palais-Royal, et chanta ensuite à l'Opéra-National, où il composa et fit représenter un petit opéra-bouffe intitulé *Don Quichotte : la ronde de Sancho*, chantée par M. Joseph Kelm, a joui d'une certaine popularité. En 1853, il fonda le théâtre des Folies-Nouvelles, sous le nom de Folies-Concertantes, et il y donna plusieurs bouffonneries musicales : *la Perle de l'Alsace*, le *Compositeur toqué*, un *Drame en 1779*, la *Fine fleur de l'Andalousie*, etc. Après avoir cédé, vers la fin de 1854, son privilège à MM. Huart et Altaroché, il resta chargé de la direction de la scène jusqu'en 1856, puis abandonna la carrière artistique pour quelques années.

Depuis, M. Hervé a encore écrit la musique et souvent aussi les paroles d'un assez grand nombre d'opérettes dont plusieurs ont obtenu, dans le genre excentrique créé par M. Offenbach, un bruyant succès : *la Fanfare de Saint-Cloud* (Délassements-Comiques, 1861); le *Hussard persécuté*, paroles et musique (même théâtre, 1862), ouvrage repris plus tard par l'auteur avec plus de développement (Palais-Royal, 1873); *Une Fantasia* (Variétés, novembre 1865); *les Chevaliers de la Table-Ronde*, en trois actes (Bouffes-Parisiens, 1866); *l'Œil crevé*, en trois actes, paroles et musique (Folies-Dramatiques, octobre 1867), l'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation; *le Roi d'Amatibou* (Palais-Royal, novembre 1868); *Chipéric*, en trois actes, paroles et musique (Folies-Dramatiques, 1868); *le Petit Faust* (même théâtre, avril 1869), *les Turcs* (décembre 1869); *le Trône d'Écosse* (Variétés, trois actes, novembre 1871); *le Nouvel Aladin* (trois actes, même an-

née), joué d'abord en anglais à Londres; *la Veuve du Malabar* (Variétés, trois actes, 1873); *Alice de Nevers*, paroles et musique, trois actes (Folies-Dramatiques, 1875); *la Belle Poule* (même théâtre, même année, trois actes); *Estelle et Némorin* trois actes (Bouffes, 1876); *la Marquise des rues*, trois actes (même théâtre, 1879); *Panurge*, trois actes (même théâtre, septembre 1879), etc. M. Hervé a été engagé à plusieurs reprises à Londres, soit comme acteur, soit comme directeur de concerts.

**HERVÉY** (Éléonore-Louise MONTAGU, mistress), femme de lettres anglaise, née à Liverpool en 1811, veuve du poète Thomas-Kibble Hervey (voy. les édit. préc.), appartient à une branche collatérale de la famille des ducs de Manchester. Dans sa jeunesse, elle fournit aux annuaires et aux recueils périodiques diverses pièces de vers qui furent goûtées. En 1839, parut d'elle un poème dramatique, intitulé le *Landgrave*, écrit pour la lecture plutôt que pour la représentation. Après son mariage (1843), elle abandonna la poésie et écrivit des romans et des contes : *Marguerite Russell*, où elle a raconté sa propre histoire, sous le voile de l'anonyme; *la Double aspiration* (the Double Claim); *le Zodiaque des fleurs*, allégories morales illustrées; *le Sentier du Faon* (the Pathway of the Fawn).

**HERVÉY DE SAINT-DENYS** (Marie-Jean-Léon, marquis d'), orientaliste français, membre de l'Institut, né à Paris en 1823, ancien élève de l'École des langues orientales vivantes, a publié : *le Poil de la prairie*, traduit de Los Herreros (1847); *Insurrection de Naples en 1647, dite de Masaniello*, traduit du duc de Rivas (1849, 2 vol.); *Histoire du théâtre en Espagne* (1850); *De la Rareté et du prix des médailles romaines*, etc. (1850); *Recherches sur l'agriculture des Chinois* (1851); *Un Roi* (1851); *Histoire de la Révolution dans les Deux-Siciles depuis 1793* (1856), une traduction remarquable des *Poésies de l'époque des Thang*, avec une *Étude sur l'art poétique en Chine*, etc. (1862, in-8); *Recueil de textes faciles et gradués en chinois moderne* (1869, in-8); *le Li-Sao*, poème du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, traduit du chinois (1870, in-8). Il a entrepris aussi une *Collection ethnographique*, se composant de types de races humaines photographiés d'après nature (1865-1867, pl. I-XXXVI, in-4). Il a donné, sous l'anonyme, une monographie sur *les Rèves et les moyens de les diriger* (1869, in-8).

Commissaire général pour l'empire chinois à l'Exposition universelle de 1867, M. d'Hervey de Saint-Denys, fut, à cette occasion, décoré de la Légion d'honneur. Il suppléa Stan. Julien, au collège de France, et à sa mort, fut nommé professeur titulaire par décret du 1<sup>er</sup> juin 1874. Il a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 8 février 1878, en remplacement de Boutaric.

**HERVEZ DE CHÉGOIN** (Nicolas-Joseph), médecin français, membre de l'Académie de médecine, est né en 1791, à Entrains, village de la Nièvre. Ancien interne de l'hôpital de la Charité où il obtint deux fois la médaille d'or, il fut reçu docteur en 1816, et peu de temps après, admis par l'Académie dans la section de médecine opératoire (1823). Chirurgien consultant du roi Louis-Philippe, et successivement médecin de l'infirmerie de Marie-Thérèse, de l'hôpital Necker et, en dernier lieu, de celui de Lariboisière, il prit sa retraite en 1857. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1835, il a été promu officier le 12 août 1862. — Il est mort à Paris le 23 mars 1877.

M. Hervez de Chégoïn est auteur de divers mémoires insérés dans le recueil de l'Académie et traitant de l'opération de la pierre, des polypes de la matrice, du bégaïement, du cancer, des tumeurs fongueuses sanguines, etc., et d'une notice sur le *Traitement de la brûlure* (1852).

**HERVILLY** (Marie-Ernest D'), littérateur français, né à Paris le 26 mai 1839, fit ses études au lycée de Versailles, entra, en 1858, comme dessinateur au chemin de fer du Nord et fut nommé, en 1859, piqueur des ponts et chaussées, mais il abandonna bientôt ces fonctions pour se livrer au journalisme et à la littérature. Il écrivit tour à tour dans le *Diogène*, le *Boulevard*, *l'Artiste*, le *Nain jaune*, le *Grand Journal*, *Paris-Caprice* et surtout dans la *Lune* et *Véclipse*. Poursuivi en 1864 pour délit de presse, à propos d'un *écho du Nain jaune*, il fut acquitté sur la plaidoirie de M. Léon Gambetta. En 1872, il entra au *Rappel* où il prit le pseudonyme le *Passant*.

Outre trois recueils de vers : *la Lanterne en vers de couleur* (1868, in-8), fantaisies politiques, *les Baisers* (1872, in-18) et *le Harem* (1874, in-18), M. d'Hervilly a réuni en volumes la plupart de ses esquisses humoristiques en prose : *Contes pour les grandes personnes* (1874, in-18) ; *Mesdames les Parisiennes* (1875, in-18) ; *Histoires divertissantes* (1876, in-18) ; *d'Hervilly-Caprices* (1877, in-18) ; *Histoires de mariage* (1879, in-18, portrait). Au théâtre, il a fait représenter plusieurs à-propos en un acte et en vers pour les anniversaires de Molière : *le Malade réel* (Odéon, 1874) ; *le Docteur Sans-Pareil* (Ibid., 1875) ; *le Magister* (Théâtre-Français, 1877) ; il a également donné à l'Odéon : *la Belle Sainara*, comédie japonaise en un acte et en vers (1876), qui est restée au répertoire et *le Bonhomme Misère*, légende en trois tableaux (décembre 1877), en collaboration avec M. A. Grévin ; au Palais-Royal : *le Bibelot* (1877), comédie en un acte qui a reparu sous le titre de *la Soupière*, dans le *Théâtre de campagne* recueilli par M. P. Ollendorff, avec *Silence dans les rangs*, *Vent d'ouest*, *De Calais à Douvres*, *les Revanches de l'escalier*, saynètes souvent interprétées dans les salons.

**HERWEGH** (George), poète et homme politique allemand, né à Stuttgart le 31 mai 1817, fit ses études à Stuttgart à Maulbronn, et en dernier lieu à Tubingue où il s'occupa spécialement de théologie. Il avait déjà publié la traduction de plusieurs poésies de Lamartine, et fourni des articles de critique à *l'Europa* de Lewald, lorsque la conscription le réclama. A la suite d'une querelle avec un de ses officiers, il se réfugia en Suisse, à Constance, où il collabora au *Magasin populaire* du docteur Wirth. Retiré ensuite à Zurich, il publia, en 1841, sous le titre de *Chants d'un vivant* (Gedichte eines Lebendigen), l'ouvrage auquel il doit sa renommée. C'est un recueil de poésies républicaines, remarquées pour l'ampleur du rythme et la vigueur des pensées ; on y distingue : *Léger bagage*, *le Chant de la haine*, *la Dernière guerre*, *Une Vision*, *les Jeunes et les Vieux*, *Triste consolation*, *Protestation*, *à L. Uhland*, et *le Parti*, qui attira une vive réplique de M. Freiligrath. Ce livre, qui eut sept éditions, en deux ans, fut suivi d'un recueil de *Xénies*, ou épi grammes à l'adresse de certains hommes ou de certaines institutions de l'Allemagne.

Le voyage que M. George Herwegh fit dans son pays, en 1842, fut un véritable triomphe. Le roi de Prusse voulut le voir et lui dit : « Soyons bons ennemis. » Néanmoins le poète lui adressa quelque temps après une lettre virulente, que les journaux publièrent contre sa volonté, et qui le fit bannir.

Il se retira de nouveau à Zurich, donna ses *Vingt-un arcs de Suisse* (21 Bogen aus Schweiz ; 1843), et écrivit dans des feuilles radicales des articles qui eurent pour résultat son éloignement de la ville. Le canton de Bâle lui offrit un asile et le droit de cité. En 1845, M. George Herwegh, tout entier à la fièvre politique, voyagea dans le Sud et se fixa à Paris. En avril 1848, il se mit à la tête des ouvriers allemands et français qui firent la campagne révolutionnaire de Bade avec MM. Struve et Brentano. Après la défaite des insurgés, il se réfugia en Suisse, puis dans le sud de la France, où il vécut dans l'obscurité. Depuis, il rentra en Allemagne et publia diverses poésies de circonstance, *Prologue pour la fête de l'anniversaire de Schiller à Zurich* ; *la Bataille d'Aspromonte*, traduite en italien, etc. — Il est mort à Baden-Baden le 7 avril 1875. Ses dernières poésies, publiées en 1877 à Zurich, ont été interdites en Allemagne.

**HERZ** (Henri), pianiste allemand, naturalisé français, facteur de pianos à Paris, né à Vienne, le 6 janvier 1806, de parents israélites, commença, sous la direction de son père, l'étude du piano. Doué de dispositions précoces, il exécutait, à huit ans, en public, les variations de Hummel. Pour corriger la faiblesse relative de sa main gauche, il étudia le violon. En 1816, il entra au Conservatoire de Paris, et après une année d'études sous Pradher, il obtint le premier prix de piano (1818). Il eut pour professeurs Dourlen et Reicha, et écrivit dès 1818 son *Air tyrolien varié* et son *Rondo alla cosacca*, qui eurent du succès. L'arrivée de Moschells à Paris eut sur lui une grande influence. Il dut à ce maître plus d'élégance, de légèreté et d'éclat. A cette époque ses compositions pour le piano eurent une grande vogue immense. Ses fantaisies sur *Otello*, *Guillaume Tell*, *la Norma*, *le Pré aux Clercs*, *Euryante*, etc., ont été éditées dans toute l'Europe.

En 1831, M. Herz parcourut l'Allemagne avec le violoniste Lafont ; en 1834, il alla en Angleterre, et l'accueil qu'il y reçut l'engagea à y retourner dans la suite chaque année. Il fit aussi des voyages en Amérique, puis en Espagne, et rencontra partout la même faveur. Nommé professeur au Conservatoire en 1842, il prit sa retraite en 1874. Il a été naturalisé français en novembre 1865. Il a été promu officier de la Légion d'honneur à la suite de la seconde Exposition universelle de Londres, le 24 janvier 1863.

Au milieu de ses succès d'artiste, M. Herz voulut devenir facteur de pianos, et apporta une extrême ardeur à son tardif apprentissage. Il fonda d'abord avec Klepfer la fabrique dont il prit seul ensuite la direction. Il a ouvert à Paris une salle de concerts qui porte son nom. Il a publié : *Mes voyages en Amérique* (1866, n-18, portr.)

**HERZ** (Jacques-Simon), pianiste et compositeur allemand, frère du précédent, né à Francfort-sur-le-Mein le 31 décembre 1794, vint de bonne heure à Paris, entra, en 1807, au Conservatoire, où il eut pour maître de piano Pradher, se fit connaître dans quelques concerts, et se livra surtout avec succès à l'enseignement. Parmi ses compositions pour le piano, qui sont assez nombreuses, on remarque deux *Grandes sonates* avec accompagnement ; un *Grand quintette* ; plusieurs *Rondos*, notamment un *Rondo brillant*, avec *Introduction* ; des *Fantaisies*, des *Variations*, etc. M. Jacques Herz a accompagné M. Henri Herz dans plusieurs de ses tournées. Il est mort à Nice à la fin de janvier 1880.

**HERZEN** (Alexandre) ou **HERTZEN**, physiolo-

giste italien, d'origine russe, né à Wladimir en 1839, est le fils du célèbre romancier et publiciste révolutionnaire, mort à Paris, le 21 janvier 1870. Suivant son père dans les différentes étapes de son exil, il apprit les principales langues européennes, fit de sérieuses études d'histoire naturelle et de médecine en Angleterre et en Suisse, les compléta par des voyages dans l'extrême Nord de l'Europe, et à son retour à Londres, publia en langue russe ses premiers travaux sur l'anatomie comparée des animaux invertébrés. Il passa ensuite à Florence, et devint, avec le professeur Schiff, l'un des promoteurs du nouveau mouvement scientifique et philosophique italien. Retiré ensuite à Sienne, il poursuivit dans la solitude ses études de physiologie expérimentale.

Outre un certain nombre de mémoires très-importants, insérés dans les principaux recueils scientifiques d'Italie, M. Herzen a publié à part, en diverses langues, les écrits suivants : *Anatomie comparée populaire des animaux inférieurs* (Londres, 1862, en russe) ; *les Centres modérateurs de l'action réflexe* (Turin, 1864, en français) ; *Analisi fisiologica del libero arbitrio humane* (Florence, 1868 ; 3<sup>e</sup> édit., 1879), traduit en français par le docteur Letourneau, sous le titre de *Physiologie de la volonté* (1878, in-18) ; *les Animaux martyrs* (Gli Animali martiri i protettori e la fisiologia ; Ibid., 1874) ; *Lezioni sulla digestione* (Ibid., 1877) ; *Il Moto psichicote la coscienza* (ibid., 1879). Il a traduit en français les *Prolégomènes à la psychogénie moderne*, de Pierre Sicilianî (1879, in-18). On cite en outre, en français, un volume de *Récits et nouvelles* (1873, in-18).

**HERZOG** (Hans), général suisse, né à Aarau en 1819, fut d'abord destiné au commerce, et employé dans plusieurs maisons de négociants à Trieste, à Milan, puis au Havre. Il abandonna bientôt cette carrière, entra à l'école centrale de Thun et servit comme volontaire dans l'artillerie wurtembergeoise. Nommé en 1860, chef de l'artillerie suisse, par le conseil fédéral, il s'occupa de l'armement de l'infanterie et de l'artillerie d'après les nouveaux systèmes. Au début de la guerre franco-prussienne, il fut mis à la tête d'un corps d'armée de 37 000 hommes, qu'il disposa le long de la frontière en corps d'observation. Cette armée fut licenciée en partie au mois d'août 1870, malgré son avis. Il n'avait pu réunir que 20 000 hommes en janvier 1871, quand l'armée du général Bourbaki pénétra en Suisse. Ce fut lui qui conclut, le 1<sup>er</sup> février, la convention à Verrières, par suite de laquelle 85 000 hommes déposèrent les armes et furent internés dans divers cantons. Il reprit depuis le commandement en chef de l'artillerie.

**HESPEL** (Octave-Joseph, comte D'), homme politique français, ancien représentant et sénateur, est né à Haubourdin (Nord) le 11 août 1827. Maire de Wavrin et conseiller général pour le canton de Haubourdin, il n'entra dans la vie politique qu'aux élections de février 1871, comme représentant du département du Nord à l'Assemblée nationale, le quatorzième sur vingt-huit, par 205 658 votants. Il prit place au centre droit et vota avec la majorité monarchiste de l'Assemblée. Il repoussa l'amendement Wallon, mais adopta les lois constitutionnelles. Il se porta aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, comme candidat constitutionnel, sans cacher toutefois ses préférences pour la monarchie ; il fut élu au second tour de scrutin, le quatrième sur cinq, par 406 voix sur 818 électeurs. Il suivit la même ligne politique au Sénat, mais échoua aux élections

du 5 janvier 1879, pour le premier renouvellement partiel, avec 357 voix sur 796 votants, et rentra dans la vie privée.

**HESSE** (Alexandre-Jean-Baptiste), peintre français, membre de l'Institut, fils du peintre miniaturiste H.-F. Hesse, est né à Paris en 1806. Après avoir suivi l'atelier de Gros, il alla en Italie et s'arrêta à Venise, où il fit le tableau qu'il envoya au Salon de 1833, *les Honneurs funèbres rendus au Titien*, acquis par M. Delessert. Il exécuta ensuite : *Léonard de Vinci donnant la liberté à des oiseaux* (1836) ; *les Pêcheurs catalans, la Jeune Arlésienne* (1844) ; *le Triomphe de Pisani* (1843) ; une *République*, au Salon de 1848, *l'Aumône* et le portrait de *M. le premier président Barthe*, à celui de 1861. On a de lui les peintures murales de la chapelle Saint-François de Sales à Saint-Sulpice. M. Alex. Hesse a aussi abordé le portrait. Il obtint une médaille de 1<sup>re</sup> classe, pour le genre historique, en 1833, et une deuxième médaille, pour le portrait, en 1848. En 1867, il fut élu membre de l'Institut en remplacement de M. Ingres. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1842, il fut promu officier en 1868. — Il est mort à Paris le 7 août 1879.

**HETTNER** (Hermann-Jules-Théodore), littérateur allemand, né le 12 mars 1821 à Leysersdorf (Silésie), étudia la philosophie à Berlin, Heidelberg et Halle, puis l'histoire et l'esthétique à Breslau, et consacra enfin trois années à parcourir l'Italie (1844-1847). Reçu agrégé à son retour à Heidelberg, il obtint un emploi de professeur adjoint d'esthétique à l'université d'Iéna, et fit en 1852 une excursion en Grèce, avec Gottling et L. Preller. En 1855, il fut mis à la tête des antiquités du cabinet de Dresde, et nommé professeur de l'histoire de l'art à l'Académie.

Parmi ses ouvrages nous signalerons : *Des Arts plastiques chez les anciens* (Vorschule zur bildenden Kunst der Alten ; Oldenbourg, 1848) ; *l'École romantique dans ses rapports avec Goethe et Schiller* (die romantische Schule ; Brunswick, 1850) ; *le Drame moderne* (das moderne Drama ; 1852) ; *Notes d'un voyage en Grèce* (Griechische Reiseskizzen ; Ibid., 1853) ; *Histoire de la littérature au XVIII<sup>e</sup> siècle* (Literaturgeschichte des 18<sup>en</sup> Jahrhunderts ; Ibid., 1856, in-8) ; *Catalogue du musée des antiquités de Dresde* (Dresde, 1856) ; *les Plâtres du musée royal de Dresde* (das königl. Museum, etc., 1872) ; etc.

**HETZEL** (Pierre-Jules), littérateur et libraire français, né à Chartres le 15 janvier 1814, vint en 1825 à Paris, fit ses études au collège Stanislas, puis commença son droit, qu'il alla continuer à Strasbourg. En 1835, il s'associa avec l'éditeur Paulin, et donna avec lui, pendant dix ans, des publications de circonstance, illustrées avec luxe. Une aptitude littéraire qui lui permettait de suppléer lui-même à l'inexactitude de ses collaborateurs, et ses relations avec les chefs du parti républicain, le mirent rapidement en relief. En 1848, il eut une part d'influence dans les événements de Février, tant au Palais-Bourbon qu'à l'Hôtel de Ville, et concourut surtout à la désignation des membres du gouvernement provisoire. Il fut, dans l'espace des dix mois qui suivirent, chef du cabinet du ministère des affaires étrangères, puis de celui de la marine, enfin secrétaire général du pouvoir exécutif. Il fut aussi chargé de différentes missions en Belgique.

Sorti volontairement de la vie publique, aussitôt après l'élection du 10 décembre, M. Hetzel revint à la librairie et à la littérature. Il collaborait alors au *National* et, avec M. Lireux, à la

célèbre *Revue comique*, illustrée par MM. T. Johannot, Bertal et Nadar. A la suite du coup d'Etat de décembre 1851, il fut exilé, et résida à Bruxelles jusqu'au décret d'amnistie de 1859. Il contribua activement à la suppression de la contrefaçon belge. M. Hetzel a donné son nom à une collection de petits in-32 qui, commencée à Bruxelles et continuée à Paris, comprit entre autres œuvres celles de Victor Hugo, de G. Sand, etc., sans compter celles de l'éditeur. En 1862, il rouvrit, sous son propre nom, une maison de librairie, qui a donné d'importantes publications, éditées avec goût et dont plusieurs, largement illustrées, ont renouvelé, avec le concours de MM. Jean Macé et Jules Verne, la spécialité de la vulgarisation scientifique à l'usage de la jeunesse.

On cite de M. J. Hetzel lui-même, qui a pris, comme écrivain, le pseudonyme de *P. J. Stahl*: *les Nouvelles et seules aventures de Tom Pouce* (1843); *Théorie de l'amour et de la jalousie, Bêtes et gens* (1853); *L'Esprit des femmes et les femmes d'esprit* (1855, in-32); *les Bijoux parlants* (1856, in-32); *Histoire d'un prince* (1857, in-32); *Histoire d'un homme enrhumé et autres histoires* (1859, in-18); *le Voyage d'un étudiant* (1860, 11<sup>e</sup> édit., 1875); des brochures sur la propriété littéraire, etc.; divers articles et feuilletons dans *le Siècle*, *la Presse*, *le Journal des Débats*, des légendes pour des séries de dessins adressés à l'enfance, etc. M. Hetzel a fondé, en 1864, avec M. J. Macé, le *Magasin d'éducation et de récréation* (gr. in-8, illustré, bimensuel), auquel il collabora lui-même sous son pseudonyme, et qui a obtenu de l'Académie française un prix Montyon en 1867. D'autres prix ont été accordés personnellement à P.-J. Stahl, pour son recueil d'entretiens intitulé : *la Morale familière* (1868, in-18), pour *l'Histoire d'un âne et de deux jeunes filles* (1875, in-8), et pour sa légende de l'Ukraine, *Maroussia* (1878, gr. in-8). Il a adapté de l'anglais, avec M. W. Huges, *l'Histoire de la famille Chester et de deux petits orphelins* (1873, in-8), *les Patins d'argent*, d'après miss Mary Mapes Dodge (1875, in-8), etc. M. Hetzel a été décoré, comme littérateur, en juillet 1878.

**HEUGLIN** (Théodore DE), voyageur et zoologiste allemand, né à Hirschlanden, dans le Wurtemberg, le 20 mars 1824, s'est fait connaître par d'importants voyages d'exploration dans l'Afrique. Pendant le cours de ses études d'histoire naturelle, il fit divers voyages en Europe. En 1850, il se rendit en Egypte et explora la région de l'Arabie-Pétrée et les côtes de la mer Rouge, puis se prépara, par l'étude des mœurs et des langues orientales, à de plus lointaines excursions. Nommé, en 1852, secrétaire du consul autrichien à Khartoum, le docteur Reitz, l'accompagna celui-ci en Abyssinie et s'enfonça dans des pays inexplorés. Le consul ayant succombé aux fatigues du voyage, M. Heuglin revint à Khartoum et fut nommé lui-même consul d'Autriche. Il fit aussitôt de nouvelles explorations dans la contrée du Nil Blanc et en ramena une collection rare d'animaux. En 1856, il vint en Europe, visita la Grèce, les côtes de l'Asie, puis entra en Egypte et reprit ses excursions scientifiques sur les côtes de la mer Rouge. Une grande expédition à la recherche du voyageur Edouard Vogel, perdu dans le centre de l'Afrique, lui fut confiée, en 1860, par M. Petermann. Accompagné de MM. Steudner, Kinselbach, Hansal et Schubert, il s'avança au sud de l'Egypte, rencontra le voyageur Munzinger qui se joignit pendant quelques mois à sa petite troupe, explora, en divers sens, par lui-même ou par ses compagnons, le pays des Gallas et les contrées les moins accessibles

de l'Abyssinie. Il revint à Khartoum, au mois de juillet 1862, après des fatigues et des privations extrêmes. Il en repartit au commencement de 1863, avec M. Steudner, pour explorer de nouveau le cours occidental du Nil Blanc. Son compagnon périt en route, et M. Heuglin, après quatorze mois de l'excursion la plus pénible, rentra encore une fois à Khartoum, en rapportant, ainsi que de ses précédents voyages, des observations géographiques et des collections zoologiques du plus grand prix. Dans l'été de 1870, il se rendit au Spitzberg, avec le comte Zeil, visita la partie sud-ouest de ce groupe d'îles et rapporta d'importantes collections d'histoire naturelle (1871). En 1874, il visita encore une fois la mer Rouge, s'arrêta quelque temps au Caire et revint dans son pays. — Il est mort à Stuttgart le 5 novembre 1876.

Les résultats de ses découvertes, qui intéressent surtout la zoologie et plus spécialement l'ornithologie, ont été consignés dans les *Mémoires* de Petermann (P.'s Mittheilungen; 1860-1864). M. Heuglin avait donné à part ses premiers *Voyages dans le nord-est de l'Afrique* (Reisen in Nordostafrika; Gotha, 1857). Il a encore publié : *Système général des oiseaux du Nord et de l'Afrique* (Systematische Uebersicht der Vogel N.; Vienne, 1855); *Voyage dans les mers polaires* (Reisen nach dem Nordpolarmeere, 1872-1874, 3 vol.); *Voyage dans le nord-est de l'Afrique* (Reise in Nordostafrika, ce dernier parut après sa mort (1877), etc.

**HEUSCHLING** (Philippe-François-Xavier-Théodore), économiste belge, est né à Luxembourg le 21 mars 1802. Employé au ministère des finances en Belgique, il se livra à l'étude de l'économie politique et attira l'attention sur lui par un excellent *Essai sur la statistique générale de la Belgique* (Bruxelles, 1838, in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1841, et Suppl. en 1844). Il écrivit ensuite : *Bibliographie historique de la statistique en Allemagne* (Bruxelles, 1845, in-8); *Essai d'une statistique ethnographique universelle* (Ibid., 1847-1849, gr. in-8); *Bibliographie historique de la statistique en France* (Ibid., 1851), contenant une liste complète des *Annales* ou *Dictionnaires* dont les départements français ont été l'objet. En 1841, M. Heuschling fut chargé de la direction du bureau de statistique générale au ministère de l'intérieur, et, peu après, nommé secrétaire de la Commission centrale de statistique. En 1855, il prit une part très active aux travaux du congrès international de statistique réuni à Paris.

Outre les ouvrages cités et un grand nombre de *Mémoires* adressés aux sociétés savantes de Belgique et de France, entre autres de *Nouvelles tables de mortalité* de ces deux pays, on a de M. Heuschling divers écrits sur le système et la répartition des impôts, tels que : *Quelques observations théoriques* (Mons, 1840, in-8); *De la Réforme des impôts comme moyen de soulager la paupérisme et d'en arrêter le progrès* (Bruxelles, 1844, in-8); *De l'impôt sur le revenu au profit de l'État* (1852, in-8); *Congrès international de statistique tenu à Vienne en 1857* (1857, in-8); *l'Impôt sur le revenu* (1873, in-8). On cite encore de lui : *l'Empire de Turquie*, territoire, gouvernement, etc., (1860, in-8); *la Noblesse artiste et lettrée* (1863, in-8), etc. Il a traduit de l'allemand les *Principes de statistique administrative* de B. Hildebrand (1872, in-8).

**HEUSINGER** (Charles-Frédéric), médecin allemand, né le 28 février 1792, à Farnroda, en Saxe, passa, en 1809, du collège d'Eisenach à l'université d'Iéna, où il obtint, en 1812, le grade

de docteur. En 1813, il entra, comme chirurgien dans l'armée prussienne et il passa en cette qualité en France où il resta jusqu'en 1819, chargé de la direction de l'hôpital de Sedan mis au service des armées alliées. Successivement professeur de médecine, à Iéna (1820), à Würzburg (1824) et à Marbourg (1829), où il fut, en outre médecin référendaire du gouvernement de la Hesse électorale, il a été anobli en 1876.

On a de lui d'assez nombreux ouvrages de médecine, entre autres : *Système d'Histologie* (System der Histologie; Eisenach 1822); *Anthologie physique et psychique* (Grundriss der physischen und psychischen Anthropologie; Ibid., 1829); *Encyclopédie et méthodologie des sciences naturelles et de la médecine* (Grundriss der Encyclopaedie und Methodologie der Natur- und Heilkunde; Ibid., 1839); *Recherches de pathologie comparée* (Cassel, 1844-53, 2 vol.), ouvrage écrit en langue française; plusieurs écrits spéciaux sur la rate, notamment : *les Inflammations de la rate chez les animaux et chez l'homme* (die Milzbrandkrankheiten der Thiere und der Menschen; Erlangen, 1850); *la Géophagie ou la Malaria-Chlorose sous tous les climats* (die sogenannte Geophagie oder Malaria-Chlorose als Krankheit aller Climate dargestellt; Cassel 1852).

**HEUZÉ** (Louis-Gustave), agronome français, né à Paris en 1815, élève de l'Institut agronomique de Grignon, prit en 1840 la direction de l'Institut de Grand-Jouan, professa un cours d'agriculture à Nantes en 1846, puis administra jusqu'en 1848 la ferme-école de Nozay. En 1849, il obtint au concours la chaire d'agriculture à l'école de Grignon. Il a reçu un grand nombre de prix et de médailles de diverses associations agricoles, pour ses instruments et machines, pour ses cultures et ses animaux, et a été chargé, par l'administration de l'agriculture, de diverses missions en France et à l'étranger. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 16 août 1862.

M. Heuzé a publié, entre autres ouvrages : *Du Lait et de ses emplois en Bretagne* (1844); *Traité des vignes malades; Études sur la maladie de la vigne; les Plantes fourragères* (3<sup>e</sup> édit., fig.); *les Plantes industrielles* (2 vol. fig.); *Almanach agricole populaire* (1844); *l'Année agricole* (1860); *Cours d'agriculture pratique* (en cours de publication); *l'Agriculture de l'Italie septentrionale* (1864, in-8); *la Formule des fumures* (1865, in-8); *Lectures et Dictées d'agriculture pour l'enseignement primaire dans les écoles rurales et les cours d'adultes* (1867, in-8); *la France agricole* (1868-1869, 3 vol. in-18); *les Plantes alimentaires* (1873, in-8, avec atlas), etc. Il a fourni aussi de nombreux articles et mémoires à diverses feuilles spéciales.

**HEUZEY** (Léon), archéologue français, membre de l'Institut, né à Rouen le 1<sup>er</sup> décembre 1831, entra à l'École normale en 1851, puis alla en Grèce, comme élève de l'École d'Athènes. Il mit à profit ce voyage pour recueillir les matériaux d'un mémoire important, *le Mont Olympe et l'Arcarnanie*, (1862, in-8, avec gravures et planche). Devenu professeur d'histoire et d'archéologie à l'École des beaux-arts, et nommé conservateur adjoint des antiques au musée du Louvre en juillet 1870, il a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 29 mai 1874, en remplacement de Beulé. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1865.

Il a publié en outre : *Mission archéologique de Macédoine*, avec compte-rendu des fouilles et des recherches exécutées dans cette contrée ainsi que dans les parties adjacentes de la Thrace, de

la Thessalie, de l'Illyrie et de l'Épire (1864-1874, liv. I-XI, in-fol. avec pl.); *Reconnaissance archéologique d'une partie du cours de l'Erigan et des ruines du Stobé* (1873, in-8, avec carte); *les Figurines antiques de terre cuite au Musée du Louvre* (1878, livr. 1, 15 pl.), etc.

**HEYLLI** \* (Edmond-Antoine POINSOT, dit Georges D'), littérateur français, né à Nogent-sur-Seine (Aube) le 16 août 1833, entra à la chancellerie de la Légion d'honneur, et y devint chef de bureau en 1877. Il se fit connaître sous un pseudonyme emprunté à un petit village de la Somme, dont il dut, en 1869, modifier légèrement l'orthographe, sur les réclamations d'une famille dont c'était le véritable nom. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 3 février 1880.

Parmi ses écrits, il faut citer à part le *Dictionnaire des pseudonymes* (1867, in-18; 2<sup>e</sup> édit., 1869, in-18), destiné simplement à mettre à la portée de tous la partie la plus curieuse de la science bibliographique. Ses autres ouvrages, qui appartiennent à la fois à la curiosité littéraire et à l'histoire anecdotique, sont : *le Scandale au théâtre* (1861, in-18); *Extraction des cercueils royaux à Saint-Denis* en 1793 (1866, in-32); *Maladie et mort de Louis XV* (1866, in-32); *Morts royales* (1866, in-18); *Cotillon III*, Jeanne Béqu, comtesse du Barry (1867, in-18); *les Fils de leurs œuvres*, contenant les origines de plusieurs personnages de ce temps (1868, in-18); *Mme Émile de Girardin*, sa vie et ses œuvres (1868, in-18); *le Maréchal Ney* d'après des documents authentiques (1869, in-18); *Foyers et coulisses, la Comédie-Française* (1874, 2 vol. in-32), publication anonyme; *l'Opéra* (1875, 3 vol. in-32); *Mme Arnould Plessy* (1876, in-18); *Bressant* (1877, in-18); *Léon Guillard*, archiviste de la Comédie-Française (1878, in-18 portr.); *Journal intime de la Comédie-Française*, 1852-1870 (1878, un fort vol. in-18). M. d'Heylli a recueilli, dans une suite de brochures, les principaux documents concernant la guerre de 1870 et la Commune; à cette série appartiennent le *Moniteur prussien de Versailles* (1872, 2 vol. in-8) et le *Journal du siège de Paris*, décrets, proclamations, circulaires, etc., (1873, 3 vol. in-8). Il a donné des éditions annotées du *Théâtre* de Beaumarchais avec M. F. de Marescot (1868-72, 4 vol. in-8), de *Manon Lescaut*, du *Diable boiteux*, de *Paul et Virginie*, de *Vert-Vert*, du *Méchant*, du *Théâtre* de Marivaux, de Regnard, de Sedaine, de Le Sage, etc. Il a fondé, le 1<sup>er</sup> janvier 1876, la *Gazette anecdotique* bi-mensuelle.

**HEYSE** (Paul-Jean-Louis), poète allemand, né à Berlin le 15 mars 1830, fils d'un philologue distingué, étudia lui-même la philologie à Berlin et à Bonn, et se rendit en Italie en 1852, pour étudier les manuscrits des bibliothèques de Rome, Florence et Venise. Au mois de mai 1854, il fut appelé à Munich par le roi Maximilien et épousa la fille de l'archéologue Kugler.

Il écrivit des tragédies jouées dans diverses villes : *Francesca di Rimini* (1850); *Ourika* (1852); *Mélagre* (1854); *les Hommes du Palatinat en Irlande* (die Pfaelzer in Irland; 1855); *Élisabeth-Charlotte* (1860); *les Comtes von der Esche* (1861). Quelques-unes ont été seulement imprimées dans ses *Poèmes dramatiques* (Dramat. Dichtungen; Berlin, 1864-1865, t. I-III), et ont eu un assez grand succès de lecture; puis des poésies du genre narratif et épique : *les Frères* (die Brüder; Berlin, 1852); *Hermen* (1854); *Thécla*, poème en neuf chants (1858), et un certain nombre de recueils de contes et nouvelles en vers (Gesammelte Novellen in Versen; Berlin, 1864). On a aussi de lui des travaux de philologie et d'esthé-



tique : *De la Vieille poésie française et provençale* (Ueber provenzalische und altfranz. Poesie ; Berlin, 1852) ; *Romancero espagnol* (Spanisches Liederbuch ; 1852) ; recueilli composé avec M. Em. Geibel et augmenté depuis d'un supplément consacré aux chantres de la Provence : *Poésies romanes inédites* (Romanische Inedita, 1856) ; une série de publications sur la littérature italienne moderne : *Antologia dei moderni poeti italiani* (Stuttgart, 1869) ; *Poésies de Giuseppe Giusti* (ibid., 1875). Il a édité les *Œuvres de Hermann Kurz* (Werke von H. K. ibid. ; 1874, 10 vol.).

**HICKOK** (Laurent Persens), théologien et philosophe américain, né à Danbury (Connecticut) le 29 décembre 1798, et fils d'un pauvre fermier, fut réduit d'abord, pour s'instruire, à suivre pendant l'hiver les écoles de son district. Grâce à sa persévérance, il réussit à entrer au collège de l'Union à Schenectady, où il prit ses degrés en 1820. Il devint alors ministre, fut appelé comme prédicateur en différents endroits, et enseigna la théologie dans l'Ohio (1836), puis, en 1844, au séminaire d'Auburn (New-York). Enfin, en 1852, il accepta la chaire de philosophie au collège de l'Union, dont il devint le vice-président et prit sa retraite en 1868. — Il est mort le 10 juin 1876.

Les principaux écrits de M. Hickok sont : *Psychologie rationnelle* (Rational Psychology ; Auburn, in-8, 1848) ; *Psychologie empirique, ou l'Esprit humain selon la conscience* (Empirical Psychology, or the Human mind ; New-York, 1850, in-8) ; *Système de science morale* (A System of moral Science ; Schenectady, in-8, 1852), manuel destiné aux collèges ; *le Créateur et la Création* (Creator and Creation, 1872) ; *l'Humanité immortelle* (Humanity Immortal, 1872) ; *Logique rationnelle* (Rational-Logic, 1876). M. Hickok a écrit de nombreux articles philosophiques dans les journaux, ainsi que des sermons.

**HIEL** (Emmanuel), poète flamand, né à Termonde (Flandre orientale) le 30 mai 1834, y fit ses études, occupa divers postes dans l'administration, fut nommé, en 1867, professeur de déclamation néerlandaise au conservatoire de Bruxelles, et, en 1869, devint bibliothécaire du musée de l'industrie de cette ville.

On cite parmi ses œuvres : *Flours cueillies chez nos pères les Haut-Allemands* (Looverkens bij onze stambroeders de Hoogduitschers geplokt ; Brux., 1859) ; plusieurs cantates : *la Race héroïque* (de Heldenstam, 1859), *le Vent* (de Wind, 1864), *Lucifer, l'Éscout* (de Schelde), etc. ; *Jacqueline de Bavière*, poème dramatique (1869), *l'Amour dans la vie* (de Liefde in het leven ; Anvers, 1871) ; *Chants d'enfants* (Kinderliedekens ; Bruges, 1875), etc. M. Hiel a collaboré à un grand nombre de journaux et de revues rédigés en langue néerlandaise. Il a traduit de l'allemand quelques drames et comédies et de l'anglais, *Dora*, poème de Tennyson.

**HILDEBRAND** (Henri-Rodolphe), philologue allemand, né à Leipzig le 13 mai 1824, étudia la philologie à la Thomasschule de cette ville, et y devint lui-même professeur en 1848. Employé comme correcteur à une nouvelle édition du *Dictionnaire de la langue allemande*, des frères Grimm, il en devint le collaborateur, avec le professeur Weigand, après la mort des auteurs et obtint, pour continuer cette publication, une subvention du conseil fédéral de l'Allemagne du Nord. Il fut nommé professeur extraordinaire de langue et de littérature allemandes à l'université de Leipzig, en 1869, et obtint le titre de professeur ordinaire en 1874.

On doit aussi à M. Hildebrand la continuation de la publication des *Chansons populaires historiques de l'Allemagne*, deuxième mille (Deutsche hist. Volkslieder, 1556) ; puis quelques écrits : *Sur l'Enseignement de la langue allemande dans les écoles* (Von deutschen Sprachunterricht, 1867), et *sur l'Importance scientifique et nationale du Dictionnaire Grimm* (Ueber Grimm's Woerterbuch in seiner wissenschaft und nationalen Bedeutung, 1869).

**HILDEBRAND** (Bror-Émie), archéologue suédois, né le 12 février 1806, à la forge de Flerohop (Calmar) où son père était ingénieur des mines, prit, en 1826, le grade de docteur en philosophie à l'université de Lund et fut chargé, en 1832, de mettre en ordre et de décrire les médailles du musée de Stockholm. Il devint, en 1836 et 1837, garde des médailles de la Banque et de celles du roi, garde des antiquités du royaume, et plus tard historiographe de l'ordre des Séraphins. L'Académie des belles-lettres de Stockholm le choisit, en 1837, pour secrétaire perpétuel.

Les principaux écrits de M. Hildebrand sont : *Numismata anglo-saxonica musei regii Academiæ Lundensis ordonata et descripta* (Lund, 1829, 3 part.) ; *Éclaircissements relatifs à l'histoire de la monnaie en Suède* (Upplysningar till Sveriges Mynthistoria ; ibid., 1831-32, 5 part.) ; *Monnaies anglo-saxonnes du Musée royal* (Anglosachsiska Mynti swanka K. M., etc. ; 1846, in-4 avec 10 pl. et carte). Secrétaire depuis 1833 et membre depuis 1838 de la Société pour la publication des documents concernant la Scandinavie, il a surveillé la publication des tomes XIX et suivants des *Handlingar rörande Skandinaviens historia*, celle du *Diplomatarium suecanum* (1837-1854), et a donné une table chronologique des 20 premiers volumes des *Handlingar* (1855).

**HILDEBRANDT** (Ferdinand-Théodore), peintre allemand, né à Stettin le 2 juillet 1804, commença ses études artistiques à Berlin, sous la direction de M. Guillaume Schadow, qu'il accompagna à Dusseldorf en 1826, et fut un des plus brillants élèves de l'école qui s'est formée dans cette ville. Déjà connu en 1830, il fit avec M. Schadow le voyage d'Italie, puis une excursion dans les Pays-Bas, à la suite de laquelle il se fixa à Dusseldorf. — Il y est mort le 29 septembre 1874.

M. Hildebrandt débuta, en 1825, par un *Faust*. L'année suivante, il fit paraître *Cordelia et le roi Lear*, tableau pour lequel l'acteur Devrient avait posé. En 1828, *Tancredi et Clorinde* obtint un grand succès à l'Exposition de Berlin ; puis vinrent *Judith au moment de tuer Holopherne*, *Roméo et Juliette*, et surtout *la Mort des enfants d'Édouard* (1835), qui fit à l'artiste allemand une popularité presque égale à celle que Paul Delaroche avait due à ce sujet en France. L'original se trouve à Halberstadt dans la galerie Spiegel ; l'auteur en a exécuté une petite copie pour le comte Racinski à Berlin. Il a été d'ailleurs fréquemment reproduit par la gravure et la lithographie. L'artiste donna encore la *Promenade du cardinal Wolsey*, *le Doge et la Dogaresse de Venise* (1840) ; *Othello racontant ses aventures à Desdemona et à son frère*, une de ses meilleures œuvres pour la composition et la couleur (1848), ainsi qu'un certain nombre de sujets empruntés aux œuvres de Shakespeare. En 1850, il exécuta une copie très admirée de *la Mort de saint François* d'après Rubens, pour la galerie des copies des vieux maîtres, au musée de Berlin.

Parmi les tableaux de genre de M. Hildebrandt qui n'ont pas moins contribué à sa réputation

nous citerons : le *Brigand*, que l'on cite à côté du *Brigand de Lessing*; le *Guerrier et son enfant*, dont M. Mandel a donné une célèbre gravure; le *Conseiller et sa fille*, qui excita une de ces grandes querelles de principes, si aimées des esthéticiens allemands; puis un certain nombre de petites toiles du genre sentimental, consacrées à l'enfance : les *Enfants en bateau*, la *Conteuse de contes*, les *Enfants de chœur aux vèpres*, les *Enfants autour de l'arbre de Noël*, et quelques autres tableaux de genre de petite dimension.

M. Hildebrandt a en outre donné des illustrations très remarquables du *Recueil des chansons* (Dichterbuch) de Rob. Reinick. Comme portraitiste, il s'est fait une renommée qui égala celle du peintre Karl Sohn. Il a excellé dans les études d'hommes, et surtout dans les figures de vieillards. En résumé, l'un des artistes les plus originaux et des plus discutés de l'Allemagne, où il a créé, sous le nom de naturalisme, un réalisme mitigé, il a été considéré comme le premier coloriste de l'école de Dusseldorf.

**HILGENFELD** (Adolphe-Bernard-Christophe-Christien), théologien allemand, né à Stappenbeck le 2 juin 1823, étudia la théologie aux universités de Berlin et de Halle. Reçu docteur en philosophie, en 1846, il devint, l'année suivante, privat-docent à Iéna, professeur extraordinaire en 1850, et se retira en 1869 avec le titre de professeur honoraire. Il a été nommé conseiller consistorial du grand-duché de Saxe-Weimar en 1873.

L'un des plus savants continuateurs des travaux de l'école de Tubingue, fondée par Bauer, il publia des travaux importants et dont plusieurs eurent du retentissement. Les principaux sont : *Sur les Reconnaissances et homélies de Clément I* (Ueber Clement. Recogn. und homilien, 1848); *l'Évangile et les épîtres de saint Jean* (Das Evang. und die Briefe Johannis; Halle, 1849), où il cherche à démontrer la connexion de cet évangile avec le gnosticisme; *Recherches critiques sur les évangiles de Justin et les Homélies de Clément* (Krit. Untersuchungen über die Evang. Justin's, etc.; Halle, 1850); *l'Évangile de Marc* (Leipzig, 1850); *Des Évangiles* (Ueber die Evang.; Ibid., 1854), résumé de ses recherches sur cette matière; une série de travaux sur le préchristianisme, la plupart insérés dans le *Journal de théologie scientifique*, entre autres : *l'Apocalypse des Juifs* (die Jüdische Apokal.; Iéna, 1857); et *Messias Judæorum* (Leipzig, 1869); *les Canons et la critique du Nouveau Testament* (der Kanon und die Kritik des N. Test.; Halle, 1863); *les Prophètes Esdras et Daniel* (Ibid., 1863); *Bardesanus le dernier gnostique* (Bard. der letzte Gnostiker; Leipzig, 1864); *Novum Testamentum extra canonum receptum* (Ibid., 1866; 2<sup>e</sup> édit., 1876), etc.

**HILL** (D.... H....), général américain confédéré, né dans la Caroline du Sud, fit ses études militaires à West-Point, prit part à la campagne du Mexique et obtint le grade de major dans l'armée régulière. Il devint ensuite professeur de mathématique au collège Davidson (Caroline du Nord), puis principal de l'École militaire de Charlotte (même État) en 1859. Cette même année, il fut membre de l'assemblée générale réunie à Indianapolis. Lors de la guerre civile, sa place était marquée dans les rangs des séparatistes, car, sans parler d'articles donnés au *Presbytérien* de la Caroline du Nord et réunis en volume sous le nom de *Crucifement du Christ*, il avait publié, en 1857, des *Éléments d'algèbre*, où il avait imaginé de placer des problèmes bizarres, injurieux pour les Yankees. A la tête d'une division

sous Stonewall Jackson, il se distingua dans l'invasion du Maryland et à Frédéricksburg. Le 1<sup>er</sup> mars 1863, Jefferson Davis le chargea du commandement de la Caroline du Nord. Peu de jours après, il fut grièvement blessé à la bataille de Chancelorsville (1-3 mai). Après la guerre, il se fixa à Philadelphie et y fonda une revue intitulée : *the Land we love*.

**HILL** \* (sir Rowland), administrateur anglais, promoteur de la réforme postale, né à Kidderminster en 1795, fut élevé à Birmingham, à l'école de son père, et en 1835, fut nommé secrétaire de la commission royale pour l'Australie du Sud. Il se voua tout entier à faire adopter, dans le service des postes de son pays, un système dont le principe, consacré par l'usage et le succès, a fini par être appliqué en France. Parmi le grand nombre de mémoires et de brochures qu'il a publiés à l'appui de la belle innovation, qui consiste à proportionner la taxe postale, non pas à la distance, mais au poids de la lettre, il suffit de citer *State and prospects of penny postage* (Londres, 1844). En 1837, la Chambre des communes nomma, pour examiner le plan de M. Hill, un comité qui le recommanda vivement, comme très favorable aux intérêts du commerce et au développement intellectuel des classes inférieures. Dans le cours de la session suivante, on envoya plus de 10 000 pétitions au Parlement, pour obtenir le vote d'une réforme qui préoccupait si ardemment l'opinion publique. Enfin, en 1839, on adopta le *penny postage*, et M. Hill fut appelé à la direction des postes, où il eut à vaincre de nombreuses résistances de la part des bureaux; il se retira en 1843, et reçut, en 1846, comme témoignage de la reconnaissance publique, la somme de 13 000 livres (325 000 fr.), produit de souscriptions particulières. La réforme fut aussi radicale que possible : la taxe uniforme de toute lettre d'un certain poids fut réduite à un penny (10 cent.) pour tous les points du Royaume-Uni. Les progrès des communications, par l'intermédiaire de la poste, furent dès lors très rapides : le nombre des lettres transportées dans le Royaume-Uni, qui, avant 1839, s'élevait à 75 millions, fut en 1842, de 208 millions. En 1842, il avait dépassé 360 millions et donné un produit net de 1 118 004 liv. st. (27 950 100 fr.).

M. Hill, après avoir occupé plusieurs années la direction générale des monnaies (1847), fut réintégré, en 1854, dans ses anciennes fonctions au Post-Office, où il ne cessa d'apporter des améliorations ou des réductions dans les tarifs des colonies et de l'étranger. Il se retira définitivement en 1864, et en récompense de ses immenses services, il lui fut voté une pension viagère de 2 000 livres (50 000 fr.). La même année, la première grande médaille d'or de la Société des arts, de la valeur de 20 000 liv. (500 000 fr.), lui était décernée ainsi que divers titres honorifiques. Il a été promu, en 1860, chevalier commandeur de l'ordre du Bain. — Sir Rowland Hill, dont on avait annoncé à tort la mort en 1861, est mort à Hampstead le 27 avril 1879. Une souscription a été ouverte pour lui élever un tombeau dans l'abbaye de Westminster.

**HILLARD** (George-Stillman), littérateur américain, né à Machias (Maine), le 22 septembre 1808, et élevé au collège de Harvard, étudia le droit, débuta avec succès au barreau, puis dirigea un journal unitarien (1834) et publia une édition des *Œuvres poétiques* de Spencer (1839), avec une introduction critique. Ayant visité l'Europe en 1846 et 1847, il donna, en 1853, le récit d'une partie de son voyage : *Six mois en Italie* Six

months in Italy) : son livre devint une sorte de guide classique pour les voyageurs américains.

M. Hillard a écrit encore la vie du capitaine John Smith, dans la *Biographie américaine* de Sparks, et fut un des rédacteurs principaux de la *North American review*. Très goûté comme *lecturer*, il a publié une série de douze *Lectures*, faites sur Milton, à l'Institut de Lowell (Boston, 1847), et une autre série *Sur les Dangers et les devoirs de la profession commerciale* (On the Dangers and duties of the mercantile profession; 1840). Il fut choisi, en 1852, pour prononcer, à Boston, l'éloge public de Daniel Webster.

**HILLEMACHER** (Eugène-Ernest), peintre français, né à Paris en 1818, entra dans l'atelier de M. Léon Cogniet et adopta son genre. Ses principales œuvres sont : *Saint Sébastien mourant* (1842); *la Madeleine au sépulchre* (1845); *la Vieille et les enfants* (1847); *Pêcheurs napolitains, le Confessionnal* (1848); *le Satyre et le Passant* (1850); *les Assiégés de Rouen en 1418* (1852); *le Voyage de Vert-Vert* (1853), qui fut acquis par l'impératrice; *Rubens faisant le portrait de sa femme, Confessionnal à Saint-Pierre de Rome le jour de Pâques*, admis plus tard au musée du Luxembourg (1855); *les Deux écoliers de Salamanque, la Partie de whist* (1857); *l'Enfance de Jupiter, Molière consultant sa servante, Boileau et son jardinier* (1859); un *Cierge à Notre-Dame des Douleurs dans l'église Saint-Laurent, à Paris, Présentation du Poussin au roi Louis XIII par Cinq-Mars*, appartenant à la Société des Amis des arts de Lyon; *Jean Gutenberg, aidé de Jean Faust, fait ses premières épreuves typographiques, James Watt, la Poste enfantine, les Bulles de savon* (1861); *Napoléon I<sup>er</sup> avec Gæthe et Wieland, Antoine rapporté mourant à Cléopâtre, les Deux Corneille* (1863); *Philippe IV et Velasquez, Don Juan* (1864); *Psyché aux enfers, d'après Apulée, l'Amateur de bouquins* (1865); *Marguerite d'Anjou arrêtée avec son fils Édouard par un brigand, l'Indécision* (1866); *le Petit Jehan de Saintré et la Dame des belles cousines, Souvenirs* (1868); *Aristide et le paysan, un Portrait* (1869); *les Oies du frère Philippe, M. E. S.* (1870); *Lattone, Tre amici* (1872); *le Bourgeois gentilhomme et ses professeurs, Jamerai, Duval* (1873); *Turenne endormi sur l'affût d'un canon, le Coffre de mariage* (1874); *la Belle au bois dormant* (1875); *le Ménage du serrurier* (1876); *Archimède, Phidias* (1877); *Julien de Médicis* (1878); *Astolphe et Joconde consultant la Fiammetta, Piccola moneta* (1879), etc.

M. Hillemacher a obtenu une 2<sup>e</sup> médaille en 1848, une mention à l'Exposition universelle de 1855, une 1<sup>re</sup> médaille en 1861, un rappel de 2<sup>e</sup> médaille en 1857, un rappel de 1<sup>re</sup> en 1863, et la décoration de la Légion d'honneur en 1865.

**HILLER** (Ferdinand), compositeur et pianiste allemand, né le 24 octobre 1811 à Francfort-sur-le-Mein, reçut les leçons des meilleurs maîtres de cette ville, joua en public dès l'âge de dix ans, et alla étudier ensuite deux ans à Weimar sous la direction de Hummel auquel il dédia, sept ans plus tard, son premier *Quatuor*. En 1829, il se rendit à Paris où il resta sept ans; il y publia diverses compositions, se fit applaudir comme virtuose dans des concerts, et remarqua, avec Baillet, par ses séances de musique classique.

M. Hiller passa à Francfort l'hiver de 1836, et partit ensuite pour l'Italie où il fit représenter, à Milan, son opéra de *Romilde* qui eut peu de succès. Rentré en Allemagne en 1839, il fit exécuter à Leipzig son oratorio : *la Destruction de Jérusalem* (die Zerstörung Jerusalems), sa meilleure

composition. Les quatre années suivantes (1840-1844), il vécut successivement à Rome, à Francfort et à Leipzig où il dirigea, pendant l'hiver 1843-1844, les concerts du *Gewandhaus*. Il fit ensuite représenter, à Dresde, deux nouveaux opéras : *le Rêve dans la nuit de Noël* (der Traum in der Christnacht) (1844), et *Konradin, le dernier des Hohenstaufen* (1847). Appelé alors à Dusseldorf, en qualité de directeur de musique, il devint, trois ans après, maître de chapelle de la ville de Cologne, où il fonda le Conservatoire du Rhin. Après avoir passé quelque temps à Londres et à Paris, où il dirigea pendant une saison (1851-52) l'Opéra italien, il reprit ses anciennes fonctions. Il a écrit une grande symphonie sous ce titre : *Et pourtant le printemps doit venir* (Es muss doch Frühling werden) et l'a fait entendre dans plusieurs villes.

Parmi les autres ouvrages de M. Hiller, dont plusieurs, exécutés en public, n'ont pas été gravés, il faut citer des *Quatuors* et des *Trios*; *Duo concertant* pour piano et violon; *Caprices*; *Concerto* pour piano et orchestre; *la Danse des Fées*; *Six suites d'études*; morceaux de caractère; *Douze chants allemands* à une voix, avec accompagnement, sur des paroles de Henri Heine; plusieurs *Sonates*; *Études pour violon*; *Études rythmiques*; *le chant des Fantômes sur les eaux* (der Gesang der Geister über dem Wasser), cantate; *Laissez couler vos larmes* (O weint um Sie), autre cantate d'après Byron, etc.

M. Hiller a aussi publié, outre des *Exercices d'harmonie et de contrepoint* (Uebungen, etc.); Cologne, 6<sup>e</sup> édit. 1876), des essais de littérature musicale : *la Vie musicale de notre temps* (Aus dem Tonleben, etc., 1868; suite 1871); *Louis de Beethoven* (1871); *Félix Mendelssohn-Bartholdy, lettres et souvenirs* (F. Mendelssohn-Bartholdy. Briefe und Erinnerungen, 1874); *Lettres à une anonyme* (Briefe an eine Ungenannte, 1877), etc.

**HIMELY** (Sigismond), graveur suisse, établi en France, est né à Neuveville en 1801, et étudia d'abord la peinture, puis la gravure sous Thales Fielding. Venu à Paris en 1822, il cultiva l'aquarelle et plus spécialement la gravure à l'aquatinta. Il faut citer parmi ses premières productions, qui sont les plus recherchées : des *Vues gravées* pour l'ouvrage d'Osterwald le jeune sur *la Sicile* (1826); un recueil de *Paysages et sujets d'étude à Paquarelle* (1830). Occupé ensuite de l'école moderne, il reproduisit divers *Paysages* de M. Decamps; un de ces derniers a figuré à l'Exposition de 1855. En 1867, il envoya à l'Exposition deux vues de Paris, l'une prise du *Père-Lachaise*, l'autre de *la Glacière*. — Il est mort à Paris le 7 mai 1872. — Son frère, M. Henri Himely, s'est distingué comme peintre de fleurs.

**HIMLY** (Louis-Auguste), professeur et historien français, né à Strasbourg le 28 mars 1823, fut, de 1845 à 1847, élève de l'École des Chartes, puis se fit recevoir agrégé d'histoire et docteur ès lettres. Nommé suppléant à la Sorbonne, il devint ensuite professeur d'histoire au collège Rollin. Il a été nommé, le 22 novembre 1863, professeur de géographie à la Faculté des lettres, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1867.

Outre ses thèses : *Wala et Louis le Débonnaire et De Sancti Romani imperii nationis germanicæ indole*, etc. (1849), on ne cite de lui que sa première leçon d'ouverture : *De la Décadence carlovingienne* (1851).

**HIMLY** (Ernest-Auguste-Guillaume), médecin allemand, né le 14 décembre 1800 à Brunswick, étudia la médecine à Gœttingue où il obtint, en

1823, le grade de docteur. Après des voyages d'études en Allemagne, en France, en Angleterre, en Écosse et dans les Pays-Bas, il revint se fixer à Göttingue, et y devint, en 1832, professeur adjoint de médecine.

On a de M. Himly : *Commentatio de cachexiis et cacochymis* (Göttingue, 1823), qui, après lui avoir servi de thèse de doctorat, remporta le prix dans un concours ouvert devant l'Académie de Göttingue ; *Recherches d'anatomie et de physiologie* (Beitraege zur Anatomie und Physiologie, Hanovre, 1829-31) ; *Introduction à l'étude de la physiologie de l'homme* (Einleitung in die Physiologie des Menschen; Göttingue, 1835) ; etc. Il a publié avec additions, une œuvre posthume de son père : *les Maladies et difformités de l'œil humain* (die Krankheiten und Missbildungen des menschl. Auges; Nordhausen, 1843, 2 vol.).

**HIND** (John-Russell), célèbre astronome anglais, est né à Nottingham le 12 mai 1823. Fils d'un fabricant de dentelles qui rendit un grand service à l'industrie de son pays par l'introduction des métiers à la Jacquart, il prit dès l'enfance un goût tout particulier à l'étude de l'astronomie et lut avec avidité tous les ouvrages qui traitaient de cette science. Son éducation terminée, il vint à Londres et entra, selon le vœu de son père, dans les bureaux d'un ingénieur civil (1840) ; mais il se dégoûta bientôt d'une occupation peu conforme à ses penchants, et, à la fin de l'année, le savant physicien Wheatstone le fit admettre, en qualité d'aide, à l'observatoire de Greenwich.

M. Hind y resta quatre ans, et, grâce à la riche bibliothèque de cet établissement et aux conseils de M. Airy, son directeur, il y refit son éducation astronomique. Il prit part aux travaux de la commission qui fut chargée, en 1843, de relever la longitude exacte de Valentia, aux environs de Dublin. Au mois de juin 1844, il quitta Greenwich pour être attaché à l'observatoire particulier que M. Bishop a fait construire dans Regent's Park, à Londres. Bientôt après il fut admis dans la Société royale astronomique (décembre 1844), à laquelle il avait, à diverses reprises, envoyé des communications importantes.

Dans ce nouveau poste, ses observations assidues ont été constamment couronnées de succès, et l'on a dit qu'il était de tous les astronomes vivants celui qui a fait le plus de conquêtes dans les champs du ciel. Il a calculé les orbites et les déclinaisons de plus de soixante-dix planètes et comètes. Il a constaté la présence de seize nouvelles étoiles mobiles, ainsi que de trois nébuleuses, que personne n'avait encore aperçues. Trois comètes ont été observées par lui : l'une (29 juillet 1846), qui avait été aperçue à Rome deux heures plus tôt par Vico ; l'autre (18 octobre 1846), qu'il ne put revoir à cause de l'état brumeux de l'atmosphère ; la troisième (6 février 1847), qui devint visible en plein jour le mois suivant. C'est au sujet d'un de ces corps errants qu'il publia la dissertation intitulée : *Retour imminent de la grande comète de 1264 et de 1566* (On the expected return of the great comet, etc.).

Mais c'est parmi les corps planétaires que M. Hind compte le plus de découvertes. Nous rappellerons, au premier rang, *Iris* (13 août 1847), la plus importante, dont la distance solaire moyenne est 2,39, celle de la terre étant 1, et dont la révolution sidérale s'accomplit en 1345 jours. Viennent ensuite *Flore* (18 octobre 1847) ; *Victoria* (13 septembre 1850) ; *Irène* (19 mai 1851) ; *Melpomène* (24 mai 1852) ; *Fortuna* (22 août 1852) ; *Calliope* (16 novembre 1852) ; *Thalie* (15 décembre 1852) ; *Euterpe* (8 novembre 1853) ; *Uranie* (22 juillet 1854), etc.

Les services que M. Hind a rendus à la science ont été dignement appréciés. En 1846, il fut nommé secrétaire-adjoint de la Société royale astronomique de Londres ; en outre, cette compagnie lui votait, en 1848, des remerciements publics et, en 1852, une médaille d'or « pour ses « travaux astronomiques et en particulier pour « la découverte de huit petites planètes. » Ce fut au même titre qu'il reçut, à la même date, du gouvernement, une pension annuelle de 200 liv. sterling (5000 fr.). En 1851, l'Institut de France le choisit pour son correspondant, en remplacement de Schumacher. En 1853, il fut nommé surintendant du *Nautical almanac office*.

On a de ce savant un petit traité sur le *Système solaire* (the Solar system) ; une dissertation sur *les Comètes* (1852) ; un *Manuel d'astronomie, des Éléments d'algèbre* (1855, in-8), et une foule de mémoires spéciaux insérés dans les *Transactions* de la Société astronomique de Londres, les *Comptes rendus* de l'Institut de France, les *Nouvelles astronomiques* d'Altona, etc.

**HIOLLE** (Ernest-Eugène), statuaire français, né à Valenciennes le 5 mai 1834, fut élève de MM. Grandfils et Jouffroy, suivit en outre les cours de l'École des beaux-arts et remporta, en 1862, le prix de Rome. Il débuta au Salon de 1867 par un buste en marbre (*Brutus*) et par l'esquisse en plâtre du groupe d'*Arion*. Il exposa depuis : *M. Robert Fleury*, buste en marbre, *M. L...*, buste en bronze (1868) ; *Narcisse*, statue en marbre, buste d'*enfant* (1870) ; buste de *Jeune fille*, *Arion*, groupe en marbre qui fut acquis par l'Etat, et qui reparut, avec la *Narcisse*, à l'Exposition universelle de 1878 ; *Mme H. M...* et *Mlle Ballu*, bustes (1872) ; *le général de Martimprey* et *M. Cantagrel*, bustes (1873) ; *Statue commémorative du monument élevé par la ville de Cambrai aux soldats tués pendant la guerre franco-prussienne*, bustes de MM. *Viолlet-le-Duc* et *P. Chenavard* ; (1874) *le Dr Dereins* et *Mlle C. L...*, bustes (1875) ; *Saint Jean de Matha*, modèle en plâtre d'une statue destinée au Panthéon (1876) ; *Carpeaux* et *M. Jouffroy*, bustes (1877) ; *le général Foy*, statue en bronze, destinée à la ville de Ham ; un *Enfant* (1878) ; *M. Mascart*, professeur, buste en plâtre teinté (1879), etc.

M. Hiolle a obtenu trois médailles en 1867, 1869 et 1870, la médaille d'honneur en 1870, la décoration le 1<sup>er</sup> novembre 1873, et une des médailles d'honneur à l'Exposition universelle de Paris en 1878.

**HIPPEAU** (Célestin), littérateur français, né à Niort (Deux-Sèvres) le 11 mai 1803, fit ses études dans le collège de cette ville, dont son père était principal, et se destina à l'enseignement. Successivement professeur aux collèges de Niort, Rochefort, Châtelleraut, Poitiers, Napoléon-Vendée (1820-1837), il vint fonder à Paris une institution qu'il quitta six ans plus tard. En 1844, il fut chargé de la suppléance de Génin à la Faculté de Strasbourg, et en 1847, nommé professeur titulaire de littérature française à la Faculté de Caen. En 1855, M. Hippeau fut chargé par M. Fortoul d'une mission littéraire en Angleterre, et l'année suivante, il fonda à Caen une Société des beaux-arts dont il devint le secrétaire. Il reçut aussi en 1867, de M. Duruy, la mission d'aller étudier dans les États-Unis de l'Amérique les établissements d'enseignement, et, depuis, des missions analogues dans divers pays. Professeur honoraire, il fut chargé, de l'organisation de l'enseignement secondaire des filles à Paris. Il remplit encore, dans cette ville, les fonctions de secrétaire du comité des Sociétés savantes et a

publié, en cette qualité, des rapports intéressants sur les travaux des savants de province. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

On a de M. Hippeau : *Histoire de la philosophie ancienne et moderne* (1863, in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1638); *Blanche, ou une séparation* (Strasbourg, 1845, in-12); *Histoire de l'abbaye de Saint-Étienne de Caen* [1066-1790] (Caen, 1855, in-8), couronnée par la Société des antiquaires de Normandie et par l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *les Écrivains normands au xvii<sup>e</sup> siècle* (Caen, 1857, in-12); *le Gouvernement de Normandie du dix-septième et dix-huitième siècle* (Caen, 1863-1869, 9 vol. gr. in-8), d'après les documents tirés des archives du château d'Harcourt; *Avènement des Bourbons au trône d'Espagne, etc.* (1875, 2 vol. in-8), d'après les mêmes documents; *l'Italie en 1865, souvenirs d'une mission à Florence à l'occasion du 600<sup>e</sup> anniversaire de Dante* (1866, in-18), etc. Il a publié, à la suite de ses missions spéciales, une série de volumes sur l'instruction publique dans divers États; notamment : *l'Instruction publique aux États-Unis* (1869, in-8). *en Angleterre* (1872), *en Allemagne* (1873), *en Italie* (1874), *en Suède, Norvège et Danemark* (1876), etc. Il a édité un certain nombre d'ouvrages de l'ancienne littérature normande, notamment le *Bestiaire divin de Guillaume, clerc de Normandie* (Caen, 1852, in-8), fourni des mémoires à divers recueils et bulletins de sociétés savantes, et collaboré à plusieurs journaux d'instruction publique et de littérature, etc.

Sa femme, Mme Eugénie HIPPEAU-DELAOUR née en 1820, a concouru en 1867, avec son mari, à l'établissement des cours pour l'enseignement secondaire des jeunes filles dans quatre arrondissements de Paris et a fait paraître les leçons qu'elle fit à cette occasion, sous le titre de *Cours d'économie domestique* (1869, in-18). Elle a publié un autre volume, intitulé *Mères et nourrices* (1875, in-18), consacré à l'organisation des Sociétés protectrices de l'enfance. — M. Edmond HIPPEAU, fils aîné des précédents, est devenu un des rédacteurs ordinaires de *l'Événement* (1878), auquel il a donné des articles politiques et des comptes rendus de critique musicale.

HIRN (Gustave-Adolphe), physicien français, né au Logelbach, près de Colmar, le 21 août 1815, entra en 1834, dans la fabrique d'impression sur étoffes de son grand-père maternel, transformée plus tard en fabrique de toiles et de coton. Des études approfondies de physique et de mécanique le mirent à même d'appliquer les principes à la pratique et de s'occuper utilement de la théorie mécanique de la chaleur. Ses travaux le firent connaître, et l'Académie des sciences l'élut membre correspondant le 20 mars 1867.

M. Hirn a inséré dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences et dans le *Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse*, un grand nombre de mémoires sur la ventilation, le pandynamomètre, les enveloppes des cylindres à vapeur, la théorie du planimètre d'Amster, la capacité calorifique de l'eau, le radiomètre, etc. Il faut citer à part : *Recherches sur l'équivalent mécanique de la chaleur* (1858, in-8, avec pl. et tableaux), couronné par la Société de physique de Berlin; *Théorie mécanique de la chaleur* (2<sup>e</sup> édit. 1865, in-8; 3<sup>e</sup> édit., 1875); *Mémoire sur les anneaux de Saturne* (1872, in-4, avec planches); *Mémoire sur les propriétés optiques de la flamme des corps en combustion* (1873, in-8); *Conséquences philosophiques et métaphysiques de la thermodynamique, Analyse élémentaire de l'univers* (1869, in-8); *Étude sur une classe particulière de tourbillons* (1878, in-8).

HIRSCH (Abraham), architecte français, né à Lyon, le 19 octobre 1828, d'une famille israélite, suivit les cours de dessin à l'école de la Martinière, et commença par tisser des portraits imitant la taille-douce. Il étudia ensuite l'architecture sous la direction de M. Desjardin, architecte de la ville de Lyon, et devint son collaborateur. Il avait construit un assez grand nombre d'édifices publics et privés dans sa ville natale, lorsqu'il fut appelé en 1870 à la direction du service municipal d'architecture. En 1876, il a été nommé directeur de l'École nationale des beaux-arts de cette ville. M. Hirsch a été décoré de la Légion d'honneur le 7 février 1878.

Parmi les travaux que lui doit la ville de Lyon, nous citerons le grand séminaire (1855), la synagogue (1865) et la nouvelle Faculté de médecine, l'une des plus vastes de l'Europe. Il a collaboré à la *Revue générale d'architecture* et publié des notes sur la section d'architecture à l'Exposition universelle de 1867.

HIRSCH (Max), économiste et homme politique allemand, né à Halberstadt le 30 décembre 1832, fit de fortes études de droit et de philosophie aux universités de Tubingue, Heidelberg et Berlin (1850-1855), puis entreprit un voyage en France et en Algérie, et en publia à son retour le compte rendu, sous ce titre : *Esquisse des conditions économiques de l'Algérie* (Skizze der Volkswirth zustaende in Alg.; Göttingue, 1857). Puis il fonda le journal le *Progrès* (der Fortschritt), et s'occupa activement des affaires publiques et des questions sociales. En 1868, il se rendit en Angleterre et en Écosse pour y étudier les associations ouvrières, et chercha, à son retour, à en organiser sur le même plan. Il fonda à cet effet le journal *l'Association des métiers* (der Gewerkeverein), des caisses de secours pour les malades, les invalides, les veuves, etc., et diverses sociétés, une entre autres pour l'instruction du peuple. L'influence qu'il acquit le fit nommer, en 1869, député au Reichstag de l'Allemagne du Nord, par le district saxon de Plauen. Membre du parti progressiste, il fut un des orateurs les plus écoutés dans les questions de réforme sociale. Il fut réélu au Reichstag de l'empire allemand en 1877, par un district de Berlin. M. Hirsch a publié quelques brochures sur les caisses de secours et les associations qu'il a fondées.

HIRSCHFELD (Ludovic), médecin polonais, est né à Varsovie en 1815. Après avoir fait ses études classiques à Varsovie, Breslau et Berlin, il vint à Paris vers 1833 et fut inscrit comme élève de la Faculté de médecine et des hôpitaux. Successivement protecteur de plusieurs professeurs de l'École pratique, il fut le collaborateur de M. Bourguery, pour son grand ouvrage sur l'anatomie de l'homme. Sous le décanat de M. Orfila et sur son invitation spéciale, il fit plus de deux cents préparations, conservées au musée d'anatomie de la Faculté. Reçu docteur en 1848, il a été avant et après sa réception, plus de quinze ans professeur d'anatomie à l'École pratique de Paris, et ses cours ont eu beaucoup de succès. Il devint ensuite chef de clinique de la Faculté à l'Hôtel-Dieu. En 1859, au moment de la création de l'Académie de médecine de Varsovie, il fut appelé, par décret de l'empereur de Russie comme professeur titulaire à la chaire d'anatomie. — Il est mort à Varsovie, le 9 mai 1876.

M. Ludovic Hirschfeld a conçu et exécuté un ouvrage sur le *Système nerveux et les organes des sens de l'homme*, dont toutes les préparations reproduites par les dessins ont été faites par lui-même; cet ouvrage, publié en 1853, obtint un

grand succès, fut adopté par le conseil supérieur de l'instruction publique et couronné par l'Institut de France (prix Montyon). Il a publié, en outre, divers volumes, en langue polonaise, sur la *Névrologie et les organes des sens de l'homme* et l'*Angéologie*, et un troisième volume sur l'*Ostéologie et l'Arthologie*. Il a été nommé membre de la Société de biologie, de la Société anatomique de Paris, etc.

**HIS** (Guillaume), anatomiste allemand, né à Bâle le 9 juillet 1831, fit ses études à l'Université de sa ville natale, suivit à Berlin les cours de J. Muller, visita Wurtzbourg et Vienne, et devint, en 1857, professeur d'anatomie et de physiologie à Bâle. En 1872, il passa, en la même qualité, à Leipzig. Connu par des recherches histologiques et embryogéniques, il se montra l'adversaire des théories de M. Haeckel.

A part des mémoires consignés dans les *Archives d'anthropologie* (Archiv. für Anthrop.) et dans le *Journal d'anatomie* dont il avait été le fondateur, M. His a publié les ouvrages suivants : *Crania helvetica* (Bâle 1864) ; *Recherches sur la formation primitive du corps des vertébrés* (Ueber die erste Anlage des Wirbelthierleibs ; Leipzig, 1868) ; *les Formes du corps de l'homme et le problème physiologique de son origine* (Unsere Körperform und das phys. Problem ihrer Entstehung, ib., 1875).

**HIS DE BUTENVAL** (Charles-Adrien, baron, puis comte), administrateur français, ancien sénateur, né le 30 juin 1801, et fils d'un ancien député mort en 1854, entra sous le dernier règne dans le corps diplomatique, et remplit les fonctions de secrétaire de légation à Lisbonne, et d'ambassade à Constantinople (1842). Nommé, en 1847, ministre plénipotentiaire au Brésil, et destitué par le gouvernement provisoire, il y fut accrédité de nouveau le 18 septembre 1849 ; de là il passa, en 1851, en Sardaigne, en 1852 en Belgique, et fut appelé, par décret du 23 juin 1853, à siéger au Conseil d'État. Le 4 novembre 1865, il fut élevé à la dignité de sénateur. L'empereur lui conféra le titre de comte au commencement de 1869. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 18 juillet 1851.

**HITZIG** (Ferdinand), critique allemand, né à Hauingen (Bade) le 23 juin 1807, et fils d'un pasteur, fit ses premières études à Carlsruhe et suivit, de 1824 à 1827, les cours de théologie des universités de Halle et de Heidelberg. En 1829, il passa à celle de Gœttingue où il se fit recevoir agrégé ; il fut appelé, en 1833, à Zurich, comme professeur d'exégèse et y fit des cours très suivis. Il passa à Heidelberg en 1861. — Il est mort le 22 janvier 1875.

Particulièrement versé dans la connaissance des langues sémitiques et des sources bibliques, M. Hitzig a publié de nombreux ouvrages, entre autres : *Idée d'une critique pratique de l'Ancien Testament* (Begriff der Kritik am Alten Testament praktisch erörtert ; Heidelberg, 1831) ; *Traduction et commentaire du prophète Isaïe* (Ibid., 1833) ; *les Prophéties de Jonas sur Moab* (Ibid., 1831) ; un *Commentaire sur les Psalms* (Ibid., 1835-1836, 2 vol.) ; *Sur les douze petits prophètes* (Leipzig, 1838, 2<sup>e</sup> édit., 1851) ; *le prophète Jérémie* (Ibid., 1841) ; *le prophète Ézéchiël* (Ibid., 1847), et *le prophète Daniel* (Ibid., 1850) ; *l'Invention de l'alphabet* (die Erfindung des Alphabets ; Zurich, 1840) ; *Sur Jean Marcus et ses écrits* (Zurich, 1843) ; *Histoire et Mythologie des Philistins* (Urgeschichte und Mythologie der Philister ; Leipzig, 1845) ; *l'Inscription tumulaire de Darius*

*d Nakschi-Kustam* (die Grabschrift des Darius, etc. ; Zurich, 1846) ; *Épithaphe d'Eschmunazar* (die Grabschrift des Eschm. ; Leipzig, 1855) ; *Histoire du peuple juif* (Geschichte des Volkes Israël, 1869-1870, 2 vol.) ; *Langue et langages assyriens* (Sprache und Sprachen Assyriens, Leipzig, 1871) ; *le Livre de Job* (das Buch Job, 1874), traduction et commentaire. Il a collaboré avec cinq autres théologiens au *Manuel abrégé de l'exégèse de l'Ancien Testament* (Kurzgefasstes exegetisches Handbuch zum Alten Testament ; Leipzig, 1855) ; et donné une traduction commentée des *Psalms* (Leipzig, 1863, 2 vol.), etc.

**HLUBEK** (François-Xavier-Guillaume), publiciste et économiste allemand, né à Châtischa, en Silésie, le 11 septembre 1802, étudia à Vienne, de 1813 à 1824, les mathématiques, le droit, la chimie et l'économie rurale. Il entra d'abord dans la magistrature (1829), puis devint professeur d'économie rurale. Il obtint une chaire à Lemberg en 1832, et plus tard à Laybach, où la Société d'économie rurale lui confia l'administration de son établissement agricole et la rédaction de ses deux organes, les *Annales* (Annalen) et le *Calendrier économique de l'Illyrie* (Wirtschaftskalender für Illyrien). Il se chargea en outre de dresser un état comparé des relations économiques, industrielles et commerciales de l'empire autrichien. En 1840, il devint professeur d'économie rurale à Graetz, rapporteur du comité central de la Société d'économie de Styrie, administrateur de la ferme d'essai et du vignoble modèle. L'année suivante, il fut couronné pour son mémoire sur la *Nourriture des plantes et la statique de l'agriculture* (die Ernährung der Pflanzen und die Statik des Landbaus ; Prague, 1841), auquel se rattache son *Commentaire de la chimie organique du docteur Liebig* (Beleuchtung der organischen Chemie des D<sup>r</sup> Liebig ; Graetz, 1842).

Nous citerons encore de M. Hlubek : *Résultats de l'influence de la Société d'économie rurale en Styrie* (Resultate der Wirksamkeit der Landwirtschaftsgesellschaft ; Graetz, 1840) ; *Rapports entre Trieste et la monarchie, et le chemin de fer de Vienne à Trieste* (der Verkehr zwischen Triest und der Monarchie, etc. ; Vienne, 1841) ; *Essai d'une nouvelle caractérisation et classification des différentes espèces de vigne* (Versuch einer neuen Charakteristik und Classification der Rebearten ; Graetz, 1841) ; *Réponse aux questions actuelles d'agriculture* (Beantwortung der wichtigsten Fragen des Ackerbaus ; Ibid., 1842) ; *L'économie rurale universelle* (die Landwirthschaftlehre in ihrem ganzen Umfange ; Vienne, 1846, 2 vol., 2<sup>e</sup> édit., 1851-1852) ; *Rapport sur l'économie rurale en Angleterre et sur l'Exposition de Londres* (Bericht über die engl. Landwirthschaft und die Londoner Ausstellung ; Graetz, 1852) ; *les Vignobles autrichiens* (der Weinbau der österreich. Monarchie ; Graetz, 1864), etc.

**HOBA** (Auguste-Charles), marin anglais au service de la Turquie, né le 1<sup>er</sup> avril 1822, troisième fils de sir Auguste-Edward Hobart, 6<sup>e</sup> comte de Buckinghamshire entra dans la marine en 1835 et devint commandant en 1855. Il se fit connaître par la hardiesse de ses aventures maritimes : pendant la guerre de la sécession des États-Unis, il força dix-huit fois le blocus des ports américains. En 1867, il entra au service du gouvernement ottoman, en qualité de contre-amiral et reçut le titre de pacha. Au plus fort de l'insurrection de la Crète, il fut chargé d'empêcher les Grecs de faire passer des secours dans l'île et prit des mesures énergiques pour mettre un terme aux transports audacieux accom-

plis par l'*Enosis* (décembre 1863). Dans les premiers jours de 1869, il fut élevé au grade de vice-amiral, puis à la dignité de grand amiral (4 mars), et reçut le commandement de l'escadre impériale turque dans la Méditerranée. En décembre 1874, il reprit son rang de capitaine dans la marine anglaise. Hobart-pacha a épousé, en 1848, une fille cadette de sir Colquhoun Grant.

**HOCHSTETTER** (Ferdinand de), géologue et voyageur allemand, né à Esslingen le 30 avril 1829, est fils d'un savant pasteur professeur d'histoire naturelle et de botanique, mort en 1860. Après avoir étudié lui-même la théologie à Tubingue et avoir pris le grade de docteur de philosophie, il se consacra aux études d'histoire naturelle vers lesquelles l'avait entraîné de bonne heure un goût particulier. Il passa à Vienne en 1853, y perfectionna ses connaissances géologiques et fut attaché, dès l'année suivante, comme géologue, à une commission scientifique envoyée en Bohême. En 1856, étant professeur particulier à l'université de Vienne, il accepta de faire partie, comme géologue, de l'expédition de la *Novara*, et se rendit à Londres pour y faire ses préparatifs. Le voyage de la *Novara* autour du monde dura trois ans (1857-1860), pendant lesquels M. de Hochstetter explora particulièrement les îles océaniques et la Nouvelle-Zélande, qui est devenue l'objet principal de ses publications. A son retour, il fut nommé professeur de minéralogie et de géologie à l'Institut polytechnique de Vienne. Il fit depuis plusieurs voyages, en Suisse et en Italie en 1863, dans la Turquie d'Europe en 1869, en Russie et aux monts Oural en 1872. Président de la Société géographique de Vienne depuis 1866, et membre de l'Académie des sciences de Vienne (1870), il est devenu intendant du musée d'histoire naturelle, en 1876.

On cite parmi ses travaux : *Carlsbad*, étude géologique (Carlsbad, 1856) ; *Madère* (Vienne, 1861) ; *les Grands oiseaux fossiles de la Nouvelle-Zélande* (die ausgestorbenen Riesenvogel von Neuseeland; ibid., 1862) ; *Nouvelle-Zélande* (Neuseeland; Stuttgart et Gotha, 1863, avec atlas), avec Petermann ; *Géologie de la Nouvelle-Zélande* (G. von N.; Vienne, 1864) ; *Paléontologie de la Nouvelle-Zélande* (ibid., même année) : ces deux derniers ouvrages faisant partie de la relation du voyage de la *Novara* ; *Voyage en Roumélie* (Reise durch Rumelien), dans les mémoires de la Société géographique de Vienne (1870 et 1871) ; *Géologie de la partie orientale de la Turquie d'Europe* (1871, 1872), avec cartes géologiques ; *A travers l'Oural* (Ueber den Ural; Berlin, 1873), etc.

**HOCQUART** (Édouard), littérateur français, né à Paris vers 1795, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages d'éducation et d'économie pratique, entre autres : *Dictionnaire classique des hommes célèbres* (1822, 2 vol.), abrégé de Lavocat et de Feller ; *la Morale en actions* (1825), fréquemment réimprimée ; *Petit dictionnaire de la langue française* (1833, 22<sup>e</sup> édit., 1851) ; *le Clergé de France* (1833, in-12 ; 3<sup>e</sup> édit., 1849) ; *Histoire de France* (1838 ; 4<sup>e</sup> édit., 1843) ; *le Jardinier pratique* (1846, in-18) ; *le Livre des poids et mesures* (1848) ; *le Bouvier modèle* (1849) ; *le Vignoble universel* (1853) ; *Éléments d'histoire naturelle* (1856) ; *les Arts et les Métiers* (1858, in-18) ; *une Visite au Jardin des Plantes* (1860, in-8, avec grav.) ; *les Cinquante-sept Codes*, codes Napoléon, de procédure civile, de commerce, etc. (1864, in-18) ; *la Tenue des livres pratique* (1865, in-18) ; *Guide du parfait jardinier fleuriste* (1873, in-18) ; *le Vétérinaire pratique* (1873, in-18).

**HODGSON** (William-Ballantyne), économiste et écrivain pédagogique écossais, né à Edimbourg en 1815, suivit les cours de l'Université de sa ville natale, puis fut attaché aux écoles supérieures de Liverpool, de Chaton et de Manchester (1847-1851). Après avoir visité l'Allemagne, la France et la Suisse, il rentra dans son pays et s'occupa des améliorations à introduire dans les écoles. Il fit partie de la commission royale de l'enseignement primaire en 1858 et 1859, fut nommé examinateur d'économie politique à l'Université de Londres en 1868, et devint, en 1871, professeur d'économie politique et de droit commercial à l'Université d'Edimbourg.

On cite de lui un certain nombre d'écrits sur l'*Instruction classique, son usage et ses abus* (Class. Instruct. its use and abuse, 1853) ; *la Santé et la richesse, considérées au point de vue de l'éducation* (the Conditions of health and wealth, educationally considered, 1860) ; *l'Instruction classique : comment, quand, pour qui?* (Class. Instruct.; why, when, for whom? 1866) ; *Opinions exagérées sur la lecture et l'écriture comme moyens d'éducation* (Exagger. estimates of reading and writing, etc., 1867), puis une suite de conférences sur l'économie politique : *What is Capital?* (1858) ; *le Vrai but de la science économique* (Truc scope of econ. science) ; *la Concurrence; Turgot, sa vie, son temps*, etc. (1870), M. Hodgson a traduit en outre du français, de Bastiat : *Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas*, et de l'italien, *l'Irlande de Cavour* (1868).

**HODGSON** (John-Evan), peintre anglais, né à Londres le 1<sup>er</sup> mars 1831, passa ses premières années en Russie, où son père avait établi une maison de commerce, fit ses études en Angleterre et retourna en Russie pour prendre part aux affaires de son père. En 1853, il entra comme élève à l'École des beaux-arts de Londres et exposa pour la première fois en 1856. Il commença à peindre des tableaux de genre, aborda la peinture historique en 1861 et fit en 1869 un voyage en Afrique qui le conduisit à une nouvelle modification dans sa manière. Il a été élu associé à l'Académie des beaux-arts de Londres.

Parmi les tableaux les plus remarqués de M. Hodgson, nous citerons : *Arrestation d'un braconnier* (1857) ; *le Dépouillement du scrutin* (1858) ; *Répétition de musique dans une ferme* (1860) ; *la Mariée conduite à sa nouvelle demeure* (1865) ; *Juive accusée de sorcellerie* (1866) ; *Plain-Chant* (1867) ; *Dames chinoises et curiosités européennes* (1868) ; *Arabes prisonniers* (1870) ; *Arabes pasteurs* (1870) ; *un Patriarche arabe* (1871) ; *le Charmeur de serpents* (1872) ; *un Marchand d'oiseaux tunisien* (1873) ; *un Remouleur besoigneux* ; *le Salut rendu* (1874), et, à l'Exposition universelle de 1878, *un Actéon moderne et un Armurier*.

**HOEFER** (Jean-Chrétien-Ferdinand), savant et littérateur français, d'origine allemande, né à Dörschnitz, dans la Thuringe, le 21 avril 1811, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Il commença ses études sous la direction du pasteur de son village et au gymnase de Rudolstadt. Ayant entrepris un voyage à pied en Allemagne, en Hollande et en Belgique, il arriva à Lille au mois de juillet 1830, et se trouvant sans ressources, s'engagea, comme volontaire, dans le régiment étranger de Hohenlohe, alors en garnison à Marseille, et rejoignit le corps d'occupation de la Morée. Après le licenciement du régiment, en mars 1831, il revint en France et fut attaché aux collèges de Nantua, de Saint-Etienne et de Roanne. Chargé de traduire en français la *Critique de la*

*raison pure* pour V. Cousin, il devint ensuite son secrétaire, l'aida jusqu'en 1836, dans ses travaux et se sépara de lui avec un certain éclat, à propos d'un passage du *Sic et non* d'Abélard.

Au milieu de ces fonctions, M. Hoefler donnait des leçons particulières, fournissait de nombreux articles de science et de critique aux *Annales d'anatomie et de physiologie*, à l'*Encyclopédie catholique*, à l'*Interprète*, dont il avait la rédaction en chef, etc., et suivait les cours de la Faculté de médecine. Reçu docteur le 30 janvier 1840, avec une thèse sur la *Chlorose*, il exerça quelque temps dans les quartiers les plus populeux de Paris, puis reçut la mission d'aller étudier en Allemagne, en 1843, l'enseignement de la médecine, et en 1846, l'enseignement de l'économie rurale. Ses deux *Rapports* furent insérés l'un dans le *Moniteur*, l'autre dans le *Journal de l'instruction publique*. M. Hoefler, décoré de la Légion d'honneur le 6 mai 1846, fut naturalisé Français en mars 1848. — Il est mort à Brunoy (Seine-et-Oise) en mai 1878.

En 1851, il fut chargé par MM. Didot de diriger leur *Nouvelle biographie universelle*, qui, à la suite d'un long procès intenté par les propriétaires de l'ancienne *Biographie universelle*, prit le titre définitif de *Nouvelle biographie générale* (1851-1866, tomes I-XXVI, in-8). On remarque parmi ses articles peronnels, ceux d'*Alezandre*, *Aristote*, *César*, *Christophe Colomb*, *Descartes*, *Érasme*, *Frédéric I<sup>er</sup>*, *Herschel*, etc.

M. Hoefler a encore publié : *Éléments de chimie générale* (1841, in-8), d'après la classification des corps par familles : *Histoire de la chimie* (1842-1843, 2 vol. in-8; 2<sup>e</sup> édit. 1867-1869, 2 vol. in-8) traduite en plusieurs langues; *Nomenclature et classification chimiques* (1845, in-12); *Dictionnaire de chimie et de physique* (1846, in-12; 3<sup>e</sup> édit., 1857); *Dictionnaire de médecine pratique* (1847, in-12); *Dictionnaire de botanique* (1850, in-12); *le Maroc et la Chaldée, l'Assyrie*, etc. (1848 et 1852, dans la collection de l'*Univers pittoresque*); deux *Mémoires sur les tremblements de terre et sur les ruines de Ninive*, dont il combattait l'authenticité (1851); *la Chimie enseignée par la biographie de ses fondateurs* (1855, in-18); *le Monde des bois* (1867, gr. in-8), et *les Saisons*, études de la nature, (même année, in-18, avec grav.), etc. Il a traduit l'*Économique* d'Aristote (1843), publiée en français pour la première fois; la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile (1846, 4 vol. in-12); les *Tableaux de la nature* (1850, 2 vol. in-8), d'Alex. de Humboldt; le *Traité de chimie* de Berzélius (1845-1850, 6 vol. in-8). On lui doit aussi toute une série de volumes plus élémentaires sur l'histoire des sciences : *Histoire de la chimie et de la physique* (1872, in-8); *Histoire de la botanique, de la minéralogie et de la géologie* (1872, in-18); *Histoire de la zoologie* (1873, in-18); *Histoire de l'astronomie* (1873, in-18); *Histoires des mathématiques* (1874, in-18).

HOEFER (Edmond), romancier allemand, né à Greiswald le 19 octobre 1829, suivit les universités de Greiswald, Heidelberg et Berlin, puis rentra dans sa ville natale d'où il passa plus tard à Stuttgart. Ses premiers essais littéraires parurent dans le *Morgenblatt* et furent remarqués. Il a produit un grand nombre de récits et de romans qui lui ont fait un rang distingué parmi les écrivains allemands; il excella surtout dans la description de la vie des habitants des villes et villages des côtes de la mer du Nord.

Nous citerons quelques titres : *Sur la terre allemande* (Auf deutscher Erde; Stuttgart (1860); *Du vaste monde* (Aus der weiten Welt; Ibid.

1861); *le Gros baron* (Prague 1861); *Alterman Kyke* (Berlin, 1864, 4 part.); *le Fils perdu* (Der verlorene Sohn; Stuttgart, 1871); *Contes de terre et de mer* (Land- und Seenovellen; Breslau, 1871); *Histoires tranquilles* (Stille Geschichten; Léna, 1872); *le Démagogue*, (Ibid., 1872, 3 vol.). Il faut mentionner à part un Recueil de dictons populaires, sous le titre : *Comment parle le peuple* (Wie das Volk spricht; 1876, 8<sup>e</sup> édit.), et *Histoire de la littérature allemande, pour les dames* (Deutsche Literaturgeschichte für Frauen und Jungfrauen; Stuttgart, 1876).

HOELFKEN (Gustave), économiste allemand, né à Hattingen le 14 juillet 1811, membre de l'Assemblée nationale de Francfort en 1848, et depuis chef de division au ministère de commerce, à Vienne, a écrit : *le Développement du Zollverein* (der Zollverein in seiner Fortbildung, 1842); *l'État, la politique et le développement de la puissance de l'Angleterre* (Englands Zustaende, Politik und Machtentwicklung, 1846, 2 vol.); *Mémoires du ministre de commerce de l'Autriche* (die Denkschriften des oesterreichischen Handelsministers, 1850); *l'Émigration et la colonisation des Allemands considérées surtout au point de vue de la Hongrie* (Deutsche Auswanderung und Colonisation mit Hinblick auf Ungarn, 1850); *l'Union des douanes et du commerce de l'Allemagne* (Deutschlands Zoll- und Handelseinigung, 1851); *De l'Étude du droit et de l'économie politique* (Ueber das Studium der Rechts- und Staatswissenschaften, 1851).

HOFFMAN (Charles-Fenno), poète et romancier américain, né à New-York en 1806, fut privé d'une jambe, par accident, à l'âge de onze ans, fit, au collège de Columbia, des études incomplètes, étudia le droit à Albany, fut admis au barreau en 1817, et exerça pendant trois ans à New-York. En 1833, il fit, pour sa santé, un voyage dans les Prairies et en publia, sous ce titre : *un Hiver dans l'Ouest* (A Winter in the West; 1834, New-York, 2 vol. in-12), une relation qui eut beaucoup de vogue. Vinrent ensuite les *Esquisses de la vie des Prairies* (Wild Scenes in the forest and prairie; 1837), et le roman de *Greyslaer* (New-York, 1840, in-12), fondé sur un crime extraordinaire, qui a aussi fourni à Simms le sujet d'une histoire de fantaisie. En 1833, il avait fondé le *Knickerbocker Magazine*, dont il abandonna bientôt la direction.

Collaborateur actif de divers journaux littéraires, il fit paraître, en 1837, dans l'*American monthly Magazine*, son roman de *Vanderlyn*. En 1842, ses œuvres poétiques, qui étaient déjà favorablement connues, furent réunies pour la première fois en un volume, sous le titre de *Vigil of Faith and other Poems*. Un deuxième recueil parut en 1844 et fut suivi d'une édition plus complète de ses poésies (1845). Pendant dix-huit mois (1846-1847), il fut à la tête du journal périodique *the Literary World*, où il donna une série de nouvelles, d'essais et d'esquisses qui, sous le titre de *Sketches of Society*, obtinrent un grand succès. Mais, en 1849, une affection cérébrale interrompit sa carrière littéraire. Une édition complète de ses *Œuvres* a été publiée en 1874.

HOFFMANN (Achille), médecin français, né à Paris en 1804, y fit ses études médicales, fut reçu docteur, en août 1827, avec une thèse sur les *Altérations primitives des fluides*, et se livra à l'homœopathie. Il ouvrit une maison de santé pour la pratique de cette méthode et s'appliqua surtout à la propager par divers écrits.

On a de lui : *Des Vices de l'éducation publique*,



ou *Considérations sur l'éducation en général et sur l'étude des langues en particulier* (1822, in-8); *L'Homœopathie exposée aux gens du monde* (1834, 5<sup>e</sup> édit., 1858); *Lettres sur l'homœopathie; A un médecin français sur l'homœopathie; l'Homœopathie et la vieille médecine* (1835-1845); *la Syphilis débarrassée de ses dangers par la médecine homœopathique* (1848, in-8); *la Rage et la Choléra*. (1848; 2<sup>e</sup> édit., 1852); *Maladies particulières aux femmes* (1852); *la Phthisie pulmonaire guérie par un nouveau traitement* (1862, in-8); *Dernier coup porté au choléra* (1865, in-18); *la Phthisie pulmonaire* (1872, in-18); etc.

**HOFFMANN** [DE FALLERSLEBEN] (Auguste-Henri), poète populaire allemand, né le 2 avril 1798, à Fallersleben, dans le Mecklembourg, où son père était négociant et bourgmestre, fit ses premières études à Helmstædt et à Brunswick, et fut envoyé à Gœttingue, puis à Bonn, pour y étudier la théologie; mais il se livra de préférence, dans la société des frères Grimm, à la culture de la philologie et de la littérature allemande. Dès 1820, il publia une édition des *Fragments d'Otfried* (Bonner Bruchstücke von Otfried). Il voyagea ensuite sur les bords du Rhin et en Hollande pour y rassembler les débris épars de la poésie populaire du moyen âge, visita Berlin, et fut nommé, en 1823, conservateur de la bibliothèque de l'université de Breslau, puis professeur extraordinaire et ordinaire à l'université. En même temps il donnait l'essor à son talent poétique. Une de ses publications, *Chansons non politiques* (Unpolitische Lieder), le fit destituer, le 20 décembre 1842, par décision spéciale du roi, et lui donna du même coup une certaine popularité. M. Hoffmann de Fallersleben se mit à étudier, en voyageant, les langues et les littératures étrangères. Fixé en 1845 dans le Mecklembourg, il obtint, en 1848, le droit de rentrer en Prusse, et reçut en outre une pension du roi. Il ne prit aucune part aux mouvements révolutionnaires de cette époque. En 1854, il passa à Weimar où il rédigea avec Schade l'*Annuaire* de cette ville (Weimar-Jahrbuch), et en 1861, il devint bibliothécaire du duc de Ratibor. — Il est mort au château de Korvei, le 19 janvier 1874.

Les chansons de M. Hoffmann, dédiées aux paysans, aux ouvriers, aux enfants, aux soldats, se distinguent par une simplicité tour à tour pleine de grâce ou d'énergie. Il y a adapté lui-même quelques mélodies faciles et naturelles. Nous citerons parmi ses recueils: *Chansons allemandiques* (Allemanische Lieder; Fallersleben, 1826; 5<sup>e</sup> édit., Manheim, 1843); *Poésies* (Gedichte, Leipzig, 1834, 2 vol.; 4<sup>e</sup> édit., Hanovre, 1853); *Chansons non politiques* (Unpolitische Lieder; Hambourg, 1840-1841, 2 vol.); *Chansons populaires de la Silésie, avec mélodies* (Schlesische Volkslieder mit Melodien; Leipzig, 1842); *Chansons allemandes faites en Suisse* (Deutsche Lieder aus der Schweiz; Zurich, 1843); *Cinquante chansons pour les enfants* (Fünzig Kinderlieder; Leipzig, 1843); *Cinquante nouvelles chansons pour les enfants* (Fünzig neue Kinderlieder; Manheim, 1845); *Quarante chansons pour les enfants* (Vierzig Kinderlieder; Leipzig, 1847); *Cent chansons pour les étudiants*, etc. (Hundert Schullieder mit Volksweisen, etc.); *le Chansonnier populaire allemand* (Deutsches Volksgesangbuch; Leipzig, 1848), *Diavolini* (Darmstadt, 2<sup>e</sup> édit., 1847); *Chansons d'amour*, (Liedeslieder; Mayence, 1850); *Echos de la patrie* (Heimatklaenge; Ibid., 1850); *la Vie du Rhin* (Rheinleben; Ibid., 1851); *Chansons des soldats* (Soldatenlieder; Ibid., 1851), etc.

M. Hoffmann de Fallersleben s'est aussi fait connaître par plusieurs ouvrages de littérature, d'histoire et de philologie, tels que: *Horæ belgicae* (Leipzig et Berlin, 1830-1852, 8 vol.); *Matériaux pour une histoire de la langue et de la littérature allemandes* (Fundgruben für Geschichte deutscher Sprache und Literatur; Berlin, 1830-1837, 2 vol.); *Histoire du chant d'église allemand jusqu'à Luther* (Geschichte des deutschen Kirchenlieds bis auf Luther; Breslau, 1832; 2<sup>e</sup> édit., 1853); *Reineke Vos* (Berlin, 1834; 2<sup>e</sup> édit., 1852); *Fragmenta theostica* (Vienne, 1834); *Monumenta elnonensia*, contenant le *Chant de Louis* (Ludwigslied), nouvellement découvert à Valenciennes (Gand, 1837); *Traits principaux de la philologie allemande* (die deutsche Philologie im Grundriss; Berlin, 1836); avec Haupt, *Antiquités allemandes* (Altdeutsche Blaetter; Leipzig, 1835-1840, 2 vol.); *Catalogue des vieux manuscrits allemands de la bibliothèque royale de Vienne* (Verzeichniss der altdeutschen Handschriften der Hofbibliothek zu Wien; Ibid., 1841); *Poésies politiques des temps primitifs de l'Allemagne* (Politische Gedichte aus deutscher Vorzeit; Ibid., 1843); *Chansons des sociétés allemandes des xv<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles* (Deutsche Gesellschaftslieder, etc.; Ibid., 1844); *Matériaux pour une histoire de la littérature allemande* (Spenden zur deutschen Literaturgeschichte; Ibid., 1845, 2 vol.); *Theophilus* (Hanovre, 1853), etc.; puis un grand nombre d'articles de philologie et de littérature aux journaux les plus importants de l'Allemagne.

**HOFFMANN** (Charles-Alexandre), littérateur patriote polonais, né dans la Masovie, en 1798, étudia le droit à Varsovie, mais, à la suite de mouvements révolutionnaires, se vit déclaré incapable de tenir aucun emploi. Il fonda un journal de jurisprudence, la *Thémis polonaise*, et donna une traduction des œuvres de Franklin. Nommé, en 1827, conseiller à la Banque polonaise, il se maria avec une femme poète très-célèbre en Pologne, Mlle Clémentine Tanska. Après la révolution de 1830, il publia une brochure qui fut traduite dans toutes les langues: la *Grande semaine de la Pologne*. Au commencement de 1831, il devint un des trois directeurs de la Banque et fut envoyé en Allemagne pour y négocier un emprunt. La Pologne ayant succombé, M. Hoffmann se retira à Dresde, où il écrivit, d'après des papiers russes qu'il avait eus entre les mains, un *Coup d'œil sur l'état politique de la Pologne sous la domination russe* (Paris, 1832). Obligé de quitter Dresde, il s'était réfugié en France, où il vécut jusqu'en 1848. Il y fit paraître *Cztery Powstania* (1837), récit animé des guerres de l'indépendance en Grèce, en Hollande, en Portugal et en Pologne, et le *Vade-mecum polskie* (1839). — Il est mort à Dresde le 6 juillet 1875.

**HOFFMANN** (Jean-Joseph), orientaliste hollandais, né à Würtzbourg, le 5 février 1805, étudia les langues orientales, et principalement le chinois et le japonais en Hollande. Lorsque le voyageur de Siebold fut revenu du Japon, il collabora activement à ses publications, principalement à celle intitulée: *Nippon, Archives pour servir à la description de l'empire japonais*. (Leyde, 1832-1851, 20 livr.), et à la *Bibliotheca japonica* (ib. 1833-1841, 6 vol.). Nommé professeur de langue et littérature japonaises à Leyde, il y forma un grand nombre d'élèves et d'interprètes. Il fonda également, aux frais de l'Etat, une imprimerie japonaise et chinoise. Il a publié *Étude de la langue japonaise* (Japan. Sprachlehre, Leyde, 1877).

**HOFMANN** (Jean-Christien-Conrad), théologien protestant allemand, né à Nuremberg, le 21 décembre 1810, étudia dans sa ville natale, à Erlangen et à Berlin. Ayant passé son examen de candidat de théologie en 1832, il obtint, l'année suivante, la place de professeur d'histoire, de religion et de langue hébraïques au collège d'Erlangen. Agrégé en 1835, à la Faculté philosophique, et, en 1838, à la Faculté théologique de cette ville, il y entra dans l'enseignement académique supérieur comme professeur adjoint, en 1841. L'année suivante, il passa à l'université de Rostock, d'où il fut rappelé à Erlangen en 1845, comme professeur de théologie. — Il y est mort le 20 décembre 1877.

Les deux principaux ouvrages de M. Hofmann sont : *la Prophétie accomplie* (Weissagung und Erfüllung; Nordlingen, 1841-1844, 2 vol.), où il développe tous les rapports de l'Ancien Testament avec le Nouveau, et de celui-ci avec la fin des choses; et *la Preuve de l'Écriture* (der Schriftbeweis, Ibid., 1852, 1 vol.), où il prétend donner à l'argumentation dogmatique une méthode logique. Citons encore : *les 70 Années de Jérémie et les 70 Semaines de Daniel* (die 70 Jahre de Jeremias und, etc.; Nuremberg, 1836); *Histoire de la guerre des Cévennes* (Geschichte des Aufruhrs in den Cevennen; Nordlingen, 1837); *Cours d'histoire universelle* (Lehrbuch der Weltgeschichte; Ibid., 1839, 2 vol.; 2<sup>e</sup> édit., 1843), à l'usage des écoles protestantes de la Bavière; *la Connexité des saintes Écritures du Nouveau Testament* (Die heilige Schrift neuen Testaments, zusammenhängend untersucht, 1869-1878). M. Hofmann devint, en 1846, un des rédacteurs du *Journal du protestantisme et de l'Église*.

**HOFMANN** (Charles), homme d'État allemand, né à Darmstadt, le 4 novembre 1827, étudia le droit aux universités de Giessen et de Heidelberg, entra dans une étude de procureur, puis exerça la profession d'avocat dans sa ville natale. En 1857, à la retraite du ministre Dalwigk, auquel il avait été absolument dévoué, il fut appelé au ministère des affaires étrangères, et participa depuis à tous les événements qui se succédèrent en Allemagne. Il accompagna M. de Beust à Londres en 1864, en qualité de secrétaire aux conférences dans la question du Schleswig-Holstein, assista au mois d'août 1866 à la conclusion du traité de paix à Berlin et y resta comme envoyé de la cour de Hesse-Darmstadt; en cette qualité, il prit part à l'élaboration de la constitution de l'Allemagne du Nord, et fut membre du parlement douanier. Après avoir combattu longtemps l'influence et la politique de la Prusse, il dut se rallier à l'idée de la reconstitution de l'empire allemand au profit de ce pays et fut délégué à Versailles, en 1870, comme plénipotentiaire de la Hesse. Lors de l'introduction du système constitutionnel dans son pays, il devint président du conseil des ministres (septembre 1872), et prépara diverses lois importantes : la loi organique des écoles, la loi électorale, la loi des pensions de retraite, le règlement des rapports entre l'Église et l'État, etc. A la retraite de M. Delbruck, il devint président de la chancellerie fédérale de l'empire allemand, le 1<sup>er</sup> juin 1876, et fut nommé ministre d'État de Prusse. Le 14 juillet 1879, il reçut le portefeuille du commerce et des travaux publics. \*

**HOFMANN** (Jean-Michel-Ferdinand-Henri), peintre allemand, frère aîné du précédent, né à Darmstadt, le 19 mars 1824, montra de bonne heure de grandes dispositions pour les arts, et reçut les premières notions dans l'atelier du

graveur Rauch. Elève de Schadow à l'Académie de Dusseldorf en 1843, il y exposa son premier tableau : *Scène de la vie d'Albion*. Après avoir visité la Hollande et la Belgique, il séjourna à Munich, visita Prague en 1853 et passa cinq ans en Italie, principalement à Rome. Il se fixa à Dresde en 1862, et y devint professeur et membre de l'Académie des beaux-arts.

M. Hofmann, qui a cultivé avec un égal succès le genre historique et le genre religieux, s'est fait aussi connaître comme portraitiste. Parmi ses tableaux nous citerons : *Christ au tombeau* (1845); *Roméo et Juliette*; *L'Arrestation du Christ*, dans la galerie de Darmstadt; *Othello et Desdémone* (1859); *la Vierge, avec les apôtres Pierre et Paul* (1861); à Hambourg; *l'Apparition du Christ à Madeleine au tombeau*; *Résurrection du Christ* (1868); *le Christ et la femme adultère*, dans la galerie de Dresde; *Christ prêchant sur mer* (1875), dans celle de Berlin; *Apothéose du héros du drame antique*, au théâtre de Dresde (1876), etc. Il a donné des dessins à la *Galerie Shakespearienne* de Pecht.

**HOFMANN** (Auguste-Guillaume), chimiste allemand, né à Giessen, le 8 avril 1818, fut reçu docteur en philosophie dans cette ville en 1842 et entra au laboratoire de Liebig. Nommé professeur extraordinaire de chimie à l'université de Bonn en 1845, il fut appelé, la même année, à Londres au collège royal de chimie, nouvellement créé et rattaché, en 1853, à l'école des mines. Il y forma un grand nombre d'élèves distingués, et fut nommé, en 1865, professeur à la Monnaie de Londres. Il quitta l'Angleterre en 1864, pour succéder à la chaire de Mitscherlich à Berlin. Il abandonna l'enseignement, l'année suivante, afin de se consacrer entièrement aux recherches de chimie et fonda la *Société allemande de chimie*, qui prit depuis un développement considérable. Membre de nombreuses académies, de la Société royale de Londres, il a été élu correspondant de l'Institut de France le 11 avril 1859. Il a été nommé officier de la Légion d'honneur.

Les études de M. Hofmann portent principalement sur l'ammoniaque et ses dérivés, sur le goudron de houille, qui amenèrent la découverte de l'aniline, matière colorante employée depuis avec succès par l'industrie, sur la fuchsine ou le rouge d'aniline à qui l'on doit une matière colorante connue sous le nom de *Violet-Hofmann*, etc. L'ensemble de ses travaux et de ses produits lui valut le grand prix, à l'Exposition universelle de 1867. Ses nombreux mémoires ont été consignés soit dans les *Transactions of The Royal Society*, soit dans le *Journal of the Chemical Society of London*, dans les *Monatsberichte* de l'Académie de Berlin et dans les *Mémoires* de la Société de chimie de cette ville. A la mort de Liebig, il prit la direction des *Annales de chimie et de pharmacie*; il a prononcé plusieurs éloges de chimistes éminents, et principalement à la conférence Faraday de Londres, en 1875, celui de Liebig qui fut publié l'année suivante sous le titre : *the Lifework of L.* Il faut citer à part un ouvrage estimé : *Introduction à l'étude de la Chimie moderne* (Einleitung in die moderne Chemie; 5<sup>e</sup> édit., Brunswick, 1876).

**HOHENLOHE - SCHILLINGSFÜRST** (prince Clovis-Charles-Victor de), homme d'État et diplomate allemand, né le 31 mars 1819, est le chef actuel de la seconde branche de la ligne princière de Hohenlohe-Waldenbourg. D'abord prince de Ratibor et Corvey, il succéda, en 1846, à son frère Philippe-Ernest, dans les titres et qualités de Hohenlohe-Schillingsfürst, en vertu d'un traité

conclu avec son frère aîné le duc Victor de Ratibor. Il étudia aux universités de Gœttingue, Heidelberg et Bonn, et commença sa carrière dans l'administration prussienne; mais, lorsqu'il fut en possession du domaine seigneurial de Schillingfürst, situé en Bavière, il passa au service du gouvernement bavarois. Membre héréditaire de la première Chambre de Bavière, il devint ministre de la maison du roi et des affaires étrangères le 1<sup>er</sup> janvier 1867; il recevait en même temps la présidence du Conseil, en remplacement du baron de Pfordten.

Le prince de Hohenlohe ne manifesta d'abord aucune opposition à la politique prussienne; il s'y rattachait plutôt par son éducation et ses antécédents, ainsi que par le système militaire qu'il fit adopter aux Chambres bavares. Mais bientôt, il dut travailler à maintenir l'autonomie des puissances secondaires de l'Allemagne contre les tendances envahissantes de M. de Bismarck, et son programme devint celui des Etats qui voulaient rester allemands sans être prussiens. Ses discours aux Chambres et aux réunions du Zollverein le développèrent, au mécontentement de la Prusse (septembre-octobre 1867), et il ne craignit pas de recommander aux députés d'augmenter les forces du pays pour résister aux tentatives d'annexion. Au mois d'avril 1868, sa nomination de vice-président du Parlement douanier fut interprétée comme l'adhésion d'un grand nombre d'Allemands à ses idées. On lui attribua dès lors le projet d'une confédération du Sud, organisée parallèlement à celle du Nord, et les journaux prussiens en combattirent d'avance le plan (juillet 1868). A la même époque, il conclut avec le Wurtemberg une convention pour l'occupation et la défense en commun de la forteresse d'Ulm, l'une des places fédérales de l'ancienne Confédération germanique. Toutefois ses adversaires l'accusaient alors même de n'avoir pas embrassé avec sincérité le particularisme bavarois et de servir encore, par indécision et faiblesse, les ambitions prussiennes.

A l'intérieur, le prince de Hohenlohe paraissait suivre une politique libérale: tel est du moins le caractère de ses instructions adressées aux fonctionnaires sur l'interpellation et la répression des délits de presse. Il se fit remarquer surtout, quoique catholique, par sa résistance aux traditions ultramontaines dans les rapports de l'Eglise avec l'Etat. A l'approche du concile œcuménique, il s'associa aux protestations anticipées des catholiques allemands et surtout bavares contre les décisions qui paraissaient devoir être prises au sujet des idées et des institutions modernes, déjà condamnées tant de fois par les encycliques de la papauté. Il prit même l'initiative de démarches auprès de plusieurs cabinets européens, pour abriter contre les résolutions éventuelles des prélats convoqués à Rome, les droits civils et politiques garantis par les lois confessionnelles sur la liberté des cultes, le mariage, l'instruction publique, etc. Aux approches des élections pour le parlement bavarois, on prétendit qu'il avait modifié systématiquement les circonscriptions électorales pour diminuer les forces de l'opposition du clergé contre lui. Les deux partis se trouvèrent en nombre égal à la nouvelle Chambre (mai 1869), et l'élection du président resta sans résultat. Après la dissolution, de nouvelles élections amenèrent une majorité ultramontaine. Le cabinet donna sa démission le 26 novembre, mais le roi refusa d'accepter celle du prince de Hohenlohe et du ministre de la guerre. Cependant les votes hostiles le forcèrent à se retirer des affaires en février 1870. Comme membre du Reichstag, il vota pour l'incorporation de la Bavière dans le nouvel empire (30 décembre 1870), et

suivit de tout point les programmes de M. de Bismarck. Député au premier parlement allemand pour le district de Forchheim, il fut choisi pour premier vice-président le 23 mars 1871. Après le rappel du comte d'Arnim, il fut nommé ambassadeur à Paris le 23 mai 1874, et ce fut l'inventaire qu'il fit des archives de l'ambassade qui servit de base au procès intenté contre son prédécesseur. Il a été depuis réélu au Reichstag en 1874, et 1877, malgré les efforts de l'opposition ultramontaine.

Marié, le 16 février 1846, à la princesse Marie-Sayn - Wittgenstein-Berlebourg, née le 16 février 1829, le prince de Hohenlohe a eu cinq enfants, deux filles et trois fils, dont l'aîné, le prince Philippe-Ernest-Marie, est né le 5 juin 1853.

**HOHENLOHE-SCHILLINGSFÜRST** (Gustave-Adolphe, prince DE), prélat allemand, frère du précédent, né le 26 février 1823, étudia d'abord au gymnase d'Erfurt, puis suivit à l'université de Bonn les cours de la faculté de droit, et ceux de théologie aux universités de Breslau et de Munich. En 1846, il se rendit à Rome, entra à « l'Academia ecclesiastica », établissement d'enseignement théologique supérieur, et fut sacré prêtre par le pape Pie IX, à Gaète, où il l'avait suivi en 1849. Il devint successivement camérier secret, aumônier et évêque d'Edesse. Il a été élevé à la dignité de cardinal (ordre des prêtres), le 22 juin 1866. Après l'entrée des troupes italiennes à Rome en 1870, il partit pour l'Allemagne et y passa plusieurs années. En 1872, il fut question de le nommer ambassadeur de l'empire allemand près le Saint-Siège; mais Pie IX refusa son assentiment à ce projet, et l'ambassade resta sans titulaire. Le prince de Hohenlohe alla reprendre ses fonctions de cardinal à Rome, en février 1876 et fut promu cardinal évêque d'Albano le 12 mai 1879. \*

**HOHENZOLLERN-SIGMARINGEN** (Léopold-Étienne-Charles-Antoine-Gustave-Edouard-Thasillo, prince DE), prince héréditaire de la seconde branche non régnante de la maison princière de Hohenzollern, né le 22 septembre 1835, était major à la suite, dans le premier régiment à pied de la garde prussienne, lorsqu'il épousa, le 12 septembre 1861, la princesse Antonie, fille de Ferdinand, roi de Portugal. Ce mariage et sa qualité de catholique le désignèrent, au mois de juillet 1870, au choix du maréchal Prim, qui cherchait un candidat à la couronne d'Espagne, n'éveillant point les susceptibilités des Cortès. L'acceptation de l'offre de la couronne par le prince Léopold surexcita vivement l'opinion publique en France et fut le point de départ de négociations actives entre les cabinets de Paris et de Berlin. Malgré la renonciation personnelle du prince à cette candidature, et à la suite d'une demande d'engagements plus formels adressée au roi de Prusse par le ministère français, l'action de la diplomatie n'aboutit qu'à une éclatante rupture, et à la déclaration de guerre du 15 juillet 1870. Le prince Léopold ne figura point dans la campagne de France.

**HOLLAND** (Guillaume-Louis), philologue allemand, né à Stuttgart le 1<sup>er</sup> août 1822, étudia à l'université de Tubingue, et à celle de Berlin sous Lachmann, Bopp et Bueckh, puis se rendit à Paris où il explora la collection des anciens manuscrits français et espagnols de la Bibliothèque. Revenu à Tubingue en 1847, il y devint professeur de littérature romane.

On lui doit : *Crestien de Troies, recherche historique et littéraire* (Crestien von Tr., eine liter.

gesch. Untersuchung, Tubingue 1854); *Comédies du duc H.-J. de Brunswick* (Schauspiele des Herzogs H.-Jul. von Brauns; Stutt. 1855); *Livre des exemples d'anciens sages* (Buch der Beispiele der alten Weisen; Ibid., 1860); *Li Romans don chevalier au lyon Crestien von Troies* (Hanovre, 1867-1877); *Lettres de la duchesse Elisabeth-Charlotte d'Orléans* (Briefe der Herz. El. Ch. von Or.). Stuttgart, 1867-1877, vol. 1-4); ainsi qu'une édition des *Œuvres poétiques* de Umland, avec notes critiques (Ibid. 1863-1876).

**HOLMBOE** Christophe-André), orientaliste suédois, né en 1796, dans la paroisse de Vang (Norvège), fit ses études au collège de Christiania et prit ses grades à l'université de cette ville. Avant même d'être licencié en théologie, il professait la langue hébraïque. Nommé bibliothécaire adjoint de l'université, il se livra à l'étude des autres dialectes sémitiques, qu'il vint approfondir à Paris, sous de Sacy et Caussin de Perceval. De retour à Christiania (1822), il fut nommé lecteur, puis professeur des langues orientales. Il devint, en outre, directeur du cabinet des médailles. Souvent élu membre du conseil administratif de l'université, il en fut plusieurs fois président ou recteur. Il a été nommé chevalier de l'ordre de l'Étoile polaire et de l'ordre norvégien de Saint-Olaf, membre ou correspondant d'un grand nombre de corps savants de Stockholm, de Washington, de Saint-Petersbourg, de Madrid, de Londres, etc.

Ses principaux ouvrages sont : *Géographie biblique* (Christiania, 1828); traduction d'un *Catéchisme turc* (1829); une traduction allemande de *Calila et Dimna*, fables de Bidpai (1832); *Descriptio ornamentorum aureorum et nummorum* (viii<sup>e</sup> et ix<sup>e</sup> siècles) *in diœcesi Norvegiæ* (1834-1835; nouv. édit., 1854); *Annales de l'université et des écoles de la Norvège* (1837-40, 3 vol. in-8); *Monnayage ancien de la Norvège* (Berlin, 1846); *Dictionnaire comparatif de la langue norvégienne avec le sanscrit et d'autres langues* (1852); *le Norvégien et le Celtique* (1854), sans compter un grand nombre de dissertations philologiques, archéologiques et numismatiques en français, en anglais, en allemand ou en norvégien, et insérées dans les recueils de différents pays.

**HOLMES** (Olivier-Wendell), médecin et poète américain, né le 29 août 1809, à Cambridge (Massachusetts), y fit ses études. Reçu médecin, il visita l'Europe, et, à son retour, il s'établit à Boston (1836). En 1838, il fut nommé professeur d'anatomie et de physiologie au collège de Dartmouth, donna, quelques années plus tard, sa démission, et fut chargé du même enseignement (1847) à l'université d'Harvard.

Le docteur Holmes qui a écrit plusieurs ouvrages de médecine cités avec éloge, a écrit des vers, souvent réimprimés (*Holmes' Poetical Works*; Londres, nouvelle édit., 1854), et qui ont, au jugement de ses compatriotes, de l'originalité. On a aussi de lui des contes et nouvelles : *Elsie Venner*, dont une imitation a été donnée en français par *Old Nick* (E.-D. Forgues) 1862, in-18); *l'Ange gardien* (1868); *Mécanisme intellectuel et moral* (Mechanism in thought and morals, 1870), etc.

**HOLST** (Han-Peter), littérateur danois, né à Copenhague, le 22 octobre 1811, nommé maître de langue danoise et de logique à l'Académie des cadets en 1836, écrivit à l'usage des écoles plusieurs livres élémentaires qui ont eu beaucoup de succès : *Livre de lectures danoises* (Dansk Læsebog; Copenhague, 1837-39, 5<sup>e</sup> édit.,

1854); *Etrennes des poètes danois* (Nytaarsgave, 1835-1838, 4 vol. in-12); et un recueil de *Nouvelles romances* de six auteurs, y compris lui-même (Nye Romancer, 1843): ce recueil a été traduit en allemand.

Parmi ses compositions originales on remarque : *Romances nationales* (Frædelanske Romancer, 1832; 2<sup>e</sup> édit., 1840, in-8); un recueil de *Nouvelles* (Noveller, 1834); deux *Poèmes à la mémoire de Frédéric VI* (Mindebud om Kong Frederik VI, 1839; 2<sup>e</sup> édit., 1840; Farvel, 1840), tous deux traduits en allemand et en anglais, et le premier, en outre, en italien, en français, en latin et en grec; deux recueils de *Poèmes* (Digtinger, 1833; Digte, 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> édit., 1840); *le Petit trompette* (Den lille Hornblæser; 1851), appel aux défenseurs de la patrie; *Eros*, poésies lyriques (1857, in-8); puis des essais dramatiques comme *Gioacchino*, enfin, des poésies détachées dans les divers journaux de son pays.

M. Holst a aussi traduit du français et de l'allemand des romans, des poèmes et des pièces de théâtre. En octobre 1840, il entreprit, aux frais de l'État, un voyage de deux ans à l'étranger. Il visita l'Allemagne, la France et l'Italie, où il se mit en relation avec Thorwaldsen. Il a publié des *Souvenirs de voyages* en vers et en prose (Ude og hjemme, 1842; 2<sup>e</sup> édit., 1843).

**HOLTEI** (Charles de), poète et écrivain allemand, né le 24 janvier 1798, à Breslau (Prusse), fit ses classes dans cette ville, servit en 1815 comme volontaire dans l'armée prussienne, et après la guerre revint à l'université. En 1819, il quitta ses études académiques pour débiter au théâtre comme acteur; puis, ayant épousé l'actrice Louise Rogée, il alla s'établir à Berlin où, devenu auteur dramatique, il donna : *les Viennois à Berlin* (die Wienerin Berlin); *les Berlinois à Vienne* (die Berliner in Wien), etc. Après avoir séjourné dans diverses autres villes, et dirigé pendant deux ans le théâtre de Riga (1837-1839), il parcourut l'Allemagne en donnant avec un grand succès des lectures publiques. Il se fixa ensuite à Graetz auprès de sa fille. En 1870 il retourna à Breslau et se retira au couvent des frères de la Miséricorde de cette ville.

On a de M. de Holtei un grand nombre de vaudevilles, de comédies et de drames dont les plus estimés sont : *le Vieux général* (der alte Feldherr); *Léonore, le Pauvre Pierre* (der Dumme Peter); *Gloire et pauvreté* (Lorbeerbaum und Bettelstab); *Shakespeare dans son pays natal* (Shakspeare in der Heimath), etc. La plupart ont été insérés dans l'*Annuaire des théâtres allemands* (Jahrbuch deutscher Bühnenspiele; Berlin, 1829-1831, 3 vol.) et dans le *Répertoire du théâtre de la Kœnigstadt* (Beitræge für das Kœnigstädtischer Theater; Wiesbaden, 1832, 2 vol.), etc.

Il a publié entre autres des mémoires sous les titres de : *Correspondance de Grafenort* (Briefe aus und nach Grafenort; Altona, 1841), et *Quarante années* (Vierzig Jahre; Berlin, 1843-1850, 8 vol.); 3<sup>e</sup> édit. 1864); des romans de mœurs : *les Vagabonds* (die Vagabunden; Breslau, 1852, 4 vol., nomb. édit.); *Christian Hammsfell* (Berlin, 1852, 5 vol.); *Un meurtre à Riga* (Ein Mord in Riga, 1855), etc.; puis cinq recueils de poésies et de chansons, dont quelques-unes ont une certaine popularité : *Poésies* (Gedichte; Berlin, 1826; deuxième recueil, 1844); *Poésies de la Silésie* (Schlesische Gedichte; Berlin, 1830; 2<sup>e</sup> édit., 1850), en patois du pays; *Chansons allemandes* (Deutsche Lieder; Schleusingue, 1834; 2<sup>e</sup> édit., 1836); *Voix de la forêt* (Stimmen des Waldes; Berlin, 1848). Ajoutons les romans suivants : *les Mangeurs d'âne* [les Silésiens] (die Eselsfresser, 1859); *les Vaga-*

*bonds* (5<sup>e</sup> édit., 1862); *un Tailleur* (ein Schneider, 1862); *Noblesse oblige* (1862, 2 vol.). Parmi ses autres publications, nous citerons : *la Charpie* (1866, 2 vol.); *Glanes, récits et bavardages* (Nachlesene Erzählungen und Plaudereien, 1871, 3 vol.); *Simmelsammelsurium* (1872, 2 vol.), etc., un recueil de *Pensées et Sentiments de Jean-Paul*, etc. mis en vers (Geistiges und Gemüthiges aus J.-P. R. Werken, 1859), etc.

**HOLTZENDORF** (Joachim-Guillaume-François-Philippe, dit *Franz*, baron DE), criminaliste allemand, né à Vietmannsdorf (Uckermark), le 14 octobre 1829, suivit, de 1848 à 1852, les cours de droit aux universités de Berlin, Heidelberg et Bonn, et exerça pendant quatre ans la profession d'avocat. Professeur à Berlin, en 1861, il passa en 1873 à l'université de Munich. En 1874, il fut un des trois défenseurs du comte d'Arnim, accusé de haute trahison. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, le 15 avril 1870.

M. de Holtzendorf s'est spécialement occupé du régime pénitentiaire, tant en Allemagne qu'à l'étranger, et a visité, à ce point de vue, les principaux pays de l'Europe. Pendant son séjour à Berlin, il fit, des conférences publiques. Parmi les nombreux travaux de ce savant, il faut citer : *Juridiction française et ses résultats, de la surveillance de la police en France et de la colonisation à Cayenne* (Franz. Rechts. insbes. die Resultate des Strafger. in Frankr. etc. Leipzig 1859); *la Déportation comme moyen pénal dans l'antiquité et dans les temps modernes* (die Deport. als Strafmittel in älter und n. Zeit; *ibid.*, 1859); *Études sur le système pénitentiaire irlandais* (das irische Gefängnis System, *ibid.*, 1859), traduit en français (1864, in-8); *la Réforme des parquets en Allemagne* (die R. der Staats-Anwaltschaft in D.; Berlin, 1861), etc. A part ces traités spéciaux, on a de lui : *les Principes de la politique* (die Principien der Pol.; Berlins, 1869); *Encyclopédie de la science du droit* (En cycl. der Rechtswiss. Leipzig, 2<sup>e</sup> édit. 1873-1876, 3 vol.); *Manuel du droit pénal allemand* (Handbuch des deuts. Strafrechts; Berlin, 1872); *l'Assassinat et la peine de mort* (das Verbrechen des Mordes und die Todesstrafe; 1875); *Manuel du Code d'instruction criminelle allemand* (Handbuch des deutschen Strafprocessrechts, 1876). Il a collaboré en outre au *Journal du droit international privé*, au *Journal universel de droit pénal allemand* et à divers *Annuaire*s.

**HOLYOAKE**\* (George-Jacob), publiciste et théologien anglais, né à Birmingham, le 13 avril 1817, fit ses études à l'École de mécanique de cette ville, devint professeur de mathématiques et fit des conférences sur le système social de Richard Owen. Il s'est principalement fait connaître comme fondateur d'une secte anti-religieuse, *le Sécularisme*, professant l'accord de la morale et de la science sans acception des systèmes qui admettent ou nient Dieu. En 1850, il créa pour ses idées une revue, *the Reasoner* (*le Raisonneur*). Sous son inspiration, plusieurs sociétés se formèrent en Angleterre et établirent des conférences et des cours publics, auxquels les nombreux ouvrages de M. Holyoake servirent de base. En 1852, une controverse entre ce dernier et des ministres eut lieu à l'institution scientifique de Londres, et elle fut renouvelée, en 1854, à Glasgow, devant plus de 3000 personnes. Cependant M. Holyoake fut poursuivi et emprisonné sous l'accusation d'athéisme; il refusa le serment dans plusieurs circonstances où il était légalement exigé et soutint la validité légale de la simple

affirmation. Son opinion prévalut par l'acceptation du bill connu sous le nom « Evidence amendment bill ». Il fut également poursuivi pour avoir publié des journaux non timbrés, afin de venir en aide à la Société pour le rappel des « droits sur l'intelligence » (taxes upon knowledge). De ce chef, il incurrit des amendes dont la somme totale s'élevait à près de quinze millions de francs (600 000 livres sterling), lorsque l'abolition de la loi sur le timbre des journaux vint interrompre les poursuites dirigées contre lui. Secrétaire de la Légion britannique du général Garibaldi, il prit une part remarquable à diverses agitations populaires.

M. Holyoake a publié un certain nombre d'ouvrages sur l'éducation des classes laborieuses, sur la coopération, sur la critique théologique, entre autres : *la Logique des faits* (Logic of facts); *Procès du théisme* (Trial of theism); *Lettres à lord J. Russell sur la liberté de l'intelligence* (Letters to lord J. R. on a Intelligence franchise); *Histoire de la coopération à Rochdale* (Hist. of cooperation in Rochdale) à *Halifax*, et en général en Angleterre. On lui doit, sous le titre de *Condition des classes industrielles à l'étranger*, une publication de renseignements, continuée depuis par le ministère des affaires étrangères.

**HOMMAIRE DE HELL** (Adèle), femme du voyageur français de ce nom, mort à Ispahan, en 1848, est née en 1819. Elle accompagna son mari dans la mission scientifique dont il fut chargé par le gouvernement, passa cinq années dans les possessions méridionales de la Russie qui s'étendent du Danube au Caucase, et collabora au grand ouvrage intitulé : *les Steppes de la mer Caspienne* (1844-1847, 3 vol. in-8, cartes et plans). La part qui lui revient dans cette relation concerne surtout la description pittoresque du voyage, esquisses de mœurs, caractères et physionomies. Depuis la mort de son mari, elle a publié séparément : *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne et dans la Russie méridionale* (1860, in-18; 2<sup>e</sup> édit., 1868).

On a encore d'elle : *Réveries d'un voyageur* (1845, in-18), poésies dont on a loué la grâce; puis des articles dans l'*Annuaire des voyages*; *A travers le monde, la vie orientale, la vie créole* (1870, in-18; 2<sup>e</sup> édit. 1872). Elle a aussi pris part à la rédaction du *Voyage en Turquie et en Perse*, commencé en 1854 et dont le tome IV a paru en 1860 (in-8, 24 pl.).

**HONNORÉ** (Auguste-Jules-Léon), magistrat et sénateur français, né à Monthureux-sur-Saône (Vosges), le 29 septembre 1836, fit ses études au collège d'Épinal et suivit les cours de droit à la faculté de Paris. Il s'inscrivit au barreau de Saint-Mihiel (Meuse), où son père était juge de paix, puis fut nommé substitut à Montmédy. Il remplit ces fonctions à Saint-Mihiel (15 avril 1865), et à Épinal (21 novembre 1866), et fut nommé procureur impérial à Mirecourt, le 4 octobre 1868. Au mois de février 1871, il présida, dans cette ville, le comité démocratique électoral. Procureur de la République à Verdun, le 15 novembre 1871, et substitut du procureur général à Nancy, le 16 août de l'année suivante, il fut appelé par M. Martel, le 8 janvier 1877, au poste de procureur de la République à Nancy, auquel le désignaient ses qualités d'orateur et de juriconsulte. Invité par ses chefs, après le 16 mai 1877, à poursuivre les journaux républicains, il s'y refusa dans une lettre rendue publique et fut révoqué. Il fut réintégré, le 22 janvier 1878, par M. Dufaure. Porté comme candidat républicain aux élections sénatoriales du 5 janvier 1879, dans

la Meuse, il fut élu, le second sur deux, par 398 voix, sur 649 votants. Il s'inscrivit au groupe de la gauche républicaine.

**HONORÉ** (Maurice-Oscar), journaliste et romancier français, né en 1822, est petit-fils de Maurice Honoré de La Pinelle, conseiller sous Louis XVI. Successivement rédacteur de *l'Opinion publique*, de *l'Ordre*, de Dijon (1849-1850), il passa à *l'Assemblée nationale* en 1851. En même temps, il donnait à *l'Union*, à *la Patrie*, des romans dont plusieurs ont paru en volumes.

On a de lui : *Mémoires d'un ouvrier* (1850, in-8); *Histoire de la vie privée d'autrefois* (1853, in-18), avec un avant-propos de M. Guizot; les *Deux transfuges*, *Perrine*, couronnés au concours institué par M. Véron (1856); *Germain Landry* (1856, in-8); les *Deux pères*, le *Château de la Pignerote* (1857), le *Comédie du malheur* (1857, in-18); une série de romans sous le titre de *Scènes de la vie réelle*, dont le premier volume a paru en 1857; le *Cœur des bêtes* (1863, in-18), etc.

**HOOK** (rév. Walter-Farquhar), théologien anglais, né à Worcester, en 1798, et fils d'un ecclésiastique, fut destiné à l'Église. Elevé au collège de Winchester, il étudia la théologie à Oxford, où il reçut les ordres en 1821. Desservant dans l'île de Wight, puis professeur au collège Saint-Philippe de Birmingham (1827), il fut nommé, en 1829, vicaire (curé) à Coventry, et quitta cette paroisse en 1837 pour administrer celle de Leeds. Actif et dévoué, il y fit construire, en dix-sept ans, à l'aide de souscriptions volontaires, dix-sept églises nouvelles, et restaurer entièrement la cathédrale. Le rév. Hook devint en outre chapelain ordinaire de la reine Victoria et prébendier de Lincoln. — Il est mort le 20 octobre 1875.

Il a écrit de nombreux livres de piété : les principaux sont : *Répertoire ecclésiastique* (Church Dictionary, Londres, 9<sup>e</sup> édit. 1864); *Biographie ecclésiastique* (Ecclesiastical Biography); *Bibliothèque religieuse* (Devotional Library), compilations faites à un point de vue exclusivement anglican; *Vies des archevêques de Cantorbéry* (Lives of the Archbishops of C.); Londres, 1861-1864, t. I-IV); plusieurs volumes de *Sermons*, et des brochures sur les questions du moment, réunies, en 1853, sous le titre : *Discourses bearing on controversies of the day* (in-8).

**HOOK** (James-Clarke), peintre anglais, né le 21 novembre 1819, fut admis de bonne heure à suivre les cours de l'Académie des beaux-arts de Londres, qui lui conféra, en 1843, deux médailles d'argent et en 1846 la médaille d'or. Un de ses meilleurs tableaux est le *Chant du vieux temps*. Après s'être attaché à reproduire des sujets vénitiens, tirés de l'histoire ou de la vie familière et peints avec une grande richesse de couleur, il ne traita plus ensuite que le paysage. M. J.-C. Hooka été nommé membre de l'Académie en 1859. Citons encore de lui : *Persécution des protestants en France* (1854); *Bayard recevant chevalier le fils du comte de Bourbon* (1855); *Vénise comme on la rêve, Matinée d'automne*, etc., Il a envoyé trois tableaux à l'Exposition universelle de 1867 : *Du fond de la mer*; *Gamins de la mer*, et des *Pêcheurs*.

**HOOKER** (Joseph), général américain fédéral, né en 1819 à Hadley (Massachusetts), entra en 1835 à West-Point; lieutenant en deuxième au 1<sup>er</sup> régiment d'artillerie (1837), lieutenant en premier l'année suivante, il fit la campagne du Mexique comme aide de camp du brigadier-général Hamer, et gagna les grades de capitaine

à Monterey (21-23 septembre 1846), de major à Puente-National (3 mars 1847) et de lieutenant-colonel sur le champ de bataille de Chapultepec (juin 1847). En 1853, il quitta le service, et acheta une concession sur la baie de San-Francisco, en Californie. Mais bientôt son talent d'ingénieur le fit rappeler, et il fut chargé par le gouvernement, sous la direction du major Bache, chef du service topographique, de tracer la route destinée à unir la Californie à l'Orégon.

Lorsque la guerre civile éclata entre les États du Nord et du Sud, M. J. Hooker fut nommé brigadier général des volontaires du contingent californien dans le corps du général Dix, puis passa sous Mac-Clellan, qui le chargea de rétablir l'autorité fédérale dans une partie du Maryland. Il y réussit, combattit avec une valeur brillante à Williamsburg, à Fair-Oaks, à Nelsons' Farm, à Malvern-Hill, dans la vallée de la Shenandoah, pendant la retraite de Pope, où il fit reculer les confédérés à Kettle-Run, enfin à Hagerstown et à Sharpsburg (17 septembre). Dans ces deux dernières affaires, où il partageait avec Burnside le commandement sous la direction de Mac-Clellan, Hooker, chargé particulièrement de l'aile droite, montra une opiniâtreté qui décida le triomphe des fédéraux après une lutte acharnée, mais il reçut au pied une blessure qui le retint deux mois inactif. Il avait été nommé major général le 5 mai.

Dès qu'il fut guéri, il fut choisi pour remplacer Fitz John Porter dans le commandement du 6<sup>e</sup> corps, et presque aussitôt, il réunit ces troupes au 3<sup>e</sup> corps sous son commandement, et se battit avec son ardeur ordinaire à Fredericksburg (13 décembre). Quelques semaines plus tard (26 janvier 1863), appelé à remplacer Burnside à la tête de l'armée du Potomac, il passa le Rappahannock, et essaya de couper les communications de Lee avec Richmond; mais, après la sanglante bataille de Chancellorsville (2-5 mai), il fut forcé de battre en retraite, et, sur sa demande, fut remplacé le 28 juin par le général Meade. Envoyé à l'armée du Tennessee, il y fut plus heureux, repoussa les confédérés devant Chattanooga, parvint à dégager l'armée de Grant bloquée dans cette ville (novembre), poursuivit vivement l'armée dispersée de Braxton-Bragg et fut l'un des principaux auxiliaires du généralissime des armées du Nord dans les terribles campagnes de l'année suivante. Licencié le 1<sup>er</sup> septembre 1866, il obtint son brevet de général major de l'armée le 15 octobre 1868, et abandonna le service. Résolu, énergique et très aimé des soldats, il avait reçu d'eux le surnom caractéristique de *Joë Fighting Hooker*, c'est-à-dire Joseph Hooker le Batailleur. — Il est mort le 1<sup>er</sup> novembre 1879.

**HOOKER** (Joseph-Dalton), botaniste anglais, né à Haleworth (Suffolk) en 1817, étudia la médecine. Il venait d'être reçu docteur lorsqu'il accompagna, en qualité de naturaliste, le capitaine J. Ross dans une expédition au pôle antarctique (1839). De retour en 1843, il consigna le fruit de ses recherches dans le *Flora antarctica* (Londres, 1845-1848, 2 vol.); plus tard, il compléta cet ouvrage en publiant une *Flore de la Nouvelle-Zélande* (1852). A la fin de 1847, après avoir reçu des instructions spéciales de l'illustre de Humboldt, il entreprit dans l'Inde un grand voyage d'exploration scientifique. Parti de Calcutta en 1848, M. Hooker s'avança vers le nord, franchit heureusement les défilés de l'Himalaya et pénétra dans le Thibet, région presque inaccessible aux Européens. Il y courut d'assez grands dangers et fut même retenu prisonnier par un gouverneur du district. Mais il fit une exploration heureuse pour la science et décou-

vrit un grand nombre de plantes nouvelles, entre autres trente-sept espèces de rhododendrons, dont il a donné la description et le dessin sous ce titre : *les Rhododendrons de l'Himalaya* (Londres, 1849-1851). Le récit de cette excursion a paru sous le titre de *Himalayan journals* (1855, 2<sup>e</sup> édit., 2 vol. in-8). En 1855, ce savant a publié la première partie d'une Flore de Van Diémen (*Flora Tasmanica*, in-4), et un atlas des plantes de l'Himalaya (*Illustrations of Himalayan plants*, 1855, 2 vol. in-fol.) ; *Flore des îles Britanniques*, à l'usage des étudiants (1870) ; *Flore des Indes anglaises* (1874). Le docteur Hooker, nommé directeur du jardin botanique de Kew, près de Londres, en septembre 1865, en remplacement de son père qui venait de mourir, le remplaça également comme correspondant de l'Institut (Académie des sciences), le 18 juin 1866.

**HOPE** (Sir James), marin anglais, né à Édimbourg en 1808, entra à l'École de marine à douze ans, fit deux ans plus tard sa première campagne, et devint capitaine en 1838. En 1845, il fit partie, comme commandant du vapeur *Firebrand*, de l'escadre anglaise qui, sous les ordres du capitaine Hotham, se joignit aux navires français pour mettre à la raison le dictateur Rosas. Au combat de l'*Obligado* (20 novembre), le commandant Hope fit preuve d'une rare intrépidité : au plus fort de l'action, il descendit dans son canot et alla lui-même, sous le feu des batteries ennemies, couper les chaînes de l'estacade qui barrait aux alliés le cours du Parana. Devenu contre-amiral du pavillon blanc et tenant temporairement le rang de vice-amiral, il fut chargé, en 1860, du commandement supérieur des forces anglaises dans les Indes orientales et en Chine. Sir James Hope exerça ces hautes fonctions de manière à mériter les félicitations publiques du Parlement britannique.

Après l'expédition anglo-française, resté en Chine avec quelques troupes des deux nations, il y joignit un corps de Chinois et, de concert avec l'amiral Protet, se mit en mesure de combattre l'insurrection des Taépings. Il les battit en plusieurs rencontres, notamment à Kao-Kiao (21 février), à Siao-Tan (1<sup>er</sup> mars) et à Wongkadda (4 avril 1862), où il fut blessé à la jambe. Il fut élevé au grade d'amiral en 1870. Sir James Hope a été nommé chevalier commandeur de l'ordre du Bain, et grand officier de la Légion d'honneur en 1861.

**HOPE GRANT** (Sir J.). Voy. GRANT.

**HOPKINS** (Mark), littérateur américain, né le 4 février 1802, à Stockbridge (Massachusetts), fut élevé au collège William, reçu docteur en médecine en 1828, et nommé en 1830 professeur de rhétorique et de philosophie morale à ce même collège, dont il devint en 1836 le président. En 1872, il résigna cette dernière fonction, tout en conservant sa chaire de professeur.

On cite de M. Mark Hopkins, entre autres ouvrages, deux volumes estimés : *Lectures faites à Lowell sur la démonstration du Christianisme* (Lowell Lectures on the Evidences of Christianity; in-12) et *Mélanges, Essais et Discours* (Miscellaneous Essays, etc.; 1847, in-12); *la Loi d'amour, et l'amour considéré comme loi* (the Law of Love, etc. 1869); *Esquisse d'une étude de l'homme* (An outline Study of man, 1873); *Force et beauté* (Strenght and Beauty, 1874), etc.

**HOREAU** (Hector), architecte français, né à Versailles, le 4 octobre 1801, suivit de 1819 à 1822 les cours de l'École des beaux-arts et l'ate-

lier de Nepveu. Au retour d'un assez long voyage en Orient, notamment dans l'Égypte et la Nubie (1839), il fut quelque temps trésorier de la Société asiatique, fondée en 1842. S'occupant spécialement des améliorations et embellissements que les divers quartiers de Paris étaient susceptibles de recevoir, il fit sur ce sujet des *Études et des Projets*, la plupart exposés aux Salons. En 1850, il concourut pour le Palais de cristal de Londres. Son projet fut trouvé le plus beau de tous ceux que le concours fit éclore et récompensé de la première médaille; mais il fut écarté pour permettre l'exécution de celui d'un artiste anglais, sir Joseph Paxton. M. Hector Horeau a souvent produit ainsi des plans complets et nouveaux, rejetés d'abord, et exécutés plus tard par d'autres que lui. En 1856, il prit le parti d'aller résider en Angleterre. — M. Horeau est mort à Paris, le 22 août 1872.

On lui doit particulièrement les études et dessins qui suivent : *Nouveau système d'égoûts pour Paris* (1833); *Projet de salles d'exposition pour les produits de l'industrie*, avec l'arrangement et l'embellissement des Champs-Élysées (1837); *Esquisse de projet pour la Bibliothèque royale et les halles*, y compris l'alignement des quais, et une voie monumentale de l'Oratoire du Louvre à la Bastille; des *Projets de places publiques* et divers autres. M. Horeau a fait imprimer, seul ou en collaboration, des *Mémoires et Projets* à l'appui des dessins précédents (Didot, 1846); le *Panorama d'Égypte et de Nubie* (1841, in-fol., 37 pl.); plusieurs *Prisons départementales* fournies à l'ouvrage de MM. Blouet et Harou-Romain (1842); un *Projet d'Opéra* (1844); enfin, de 1849 à 1854, plusieurs *Notes* relatives à la question des Halles centrales de la ville de Paris, qui, après des tâtonnements malheureux, furent exécutées d'après ses idées, par Callet et V. Baltard.

**HORN** (Ignace EINHORN, dit), publiciste et économiste français, d'origine hongroise, né à Vag-Ujhely en 1825, prit part à l'insurrection hongroise de 1849, et se réfugia, après la défaite de son parti, en Allemagne, où il séjourna quelques années. Il passa ensuite en Belgique où il vécut de 1852 à 1855 et vint enfin habiter Paris. Il reçut, en 1866, des lettres de grande naturalisation. M. Horn s'occupa d'une manière très-active et avec un assez grand retentissement de l'organisation des premières réunions publiques, en vertu de la nouvelle loi de 1868 : on y traita surtout, sous sa présidence, les questions du travail et du salaire des femmes. Il s'était fait connaître par un certain nombre d'écrits, dont quelques-uns sont relatifs à des questions d'actualité. Membre de la Société d'économie politique, M. Horn y prononça jusqu'en 1868 un grand nombre de discours qui y étaient très goûtés et qui ont été reproduits par le *Journal des économistes*. En 1866, il partagea le prix de l'Académie des sciences morales, pour un mémoire sur *la Vie et les travaux de Boisguillebert*. — M. Horn est mort à Pesth, le 28 octobre 1875.

Il a publié : *la Hongrie et la Crise européenne, la Hongrie devant l'Autriche, Liberté et nationalité*, trois brochures publiées en 1860 (in-8); *les Finances de l'Autriche* (1860, in-8); *la Crise cotonnière et les textiles indigènes* (1863, in-8); *Du Progrès économique en Égypte* (1864, in-8); *la Liberté des banques* (1866, in-8); *l'Économie politique avant les physiocrates* (1867, in-8), etc. Il commença, en 1859, un recueil annuel spécial, *l'Annuaire international du crédit public* (in-18), qui ne parut que deux années. Il collabora aussi au *Journal des Débats*, à *l'Avenir national*, etc.

**HORNE** (Richard-Henry), littérateur anglais, né vers 1807, fut élevé au collège Sandhurst, et, n'ayant pu se faire admettre au service de la Compagnie des Indes orientales, entra, en 1826, comme *midshipman* dans la marine du Mexique, qui était alors en guerre avec l'Espagne. Rentré à Londres il écrivit des livres et une foule d'articles dans les recueils périodiques; le nombre de ces derniers est incalculable. Ses poèmes, qui se distinguent par le mouvement et la facilité, sont : *la Mort de Marlowe* (the Death of Marlowe; Londres, 1832); *Cosme de Médiçis, le Stratagème de la mort, Grégoire VII*, le poème d'*Orion*, qui fut vendu un *farthing* (un liard) pour montrer le mépris où était tombée la poésie épique, et un volume de *Ballades*.

M. Horne a aussi publié en prose : *Des Hommes de lettres et du public* (an Exposition of the false medium between the Men of letters and the Public); *le Nouvel esprit du siècle* (New Spirit of the age); un drame fantastique, *Judas Iscariote*. Après avoir collaboré à *l'Église d'Angleterre*, à *The New quarterly Review*, aux *Household words* de Dickens, il édita un instant le *Monthly Repository*. En 1852, M. Horne alla chercher fortune dans les mines de l'Australie. Il ne réussit pas et fut obligé d'accepter un poste dans la police à cheval. Il devint, depuis, vérificateur des monnaies à Melbourne, rentra, en 1870, en Angleterre et obtint une pension sur la liste civile en 1874.

**HORSLEY** (John-Callcott), peintre anglais, né à Londres, le 19 janvier 1817, fit à l'Académie ses études artistiques et débuta avec éclat à dix-huit ans par le *Payement des loyers à Haddon-Hall au xvi<sup>e</sup> siècle*. Cette toile et celles qui lui succédèrent : *les Joueurs d'échecs, les Musiciens rivaux, On attend une réponse*, etc., furent exposées à la *British Institution*. En 1839, M. Horsley se produisit à l'Académie avec le *Coq du village*, qui, après avoir fait partie de la galerie Vernon, passa au musée de South-Kensington. Il envoya ensuite : *L'Enfance et la vieillesse* (1840), *la Sortie du bal* (1841), *la Tombe d'un père* (1843), *le Colporteur*, et autres petites toiles d'une grande finesse d'exécution.

Lorsque le gouvernement anglais ouvrit un concours pour la décoration des salles du nouveau Parlement, M. Horsley, s'essayant dans la grande peinture, produisit le carton d'*Une Prédication de saint Augustin* (1843), qui fut jugé digne d'un second prix de 200 liv. st. (5000 fr.); l'un des six peintres chargés de décorer ce palais, il y exécuta les sujets suivants : *la Religion* (1845), *le Couronnement de Henri V* (1847), *Eve tentée par Satan*.

Dans les années suivantes, cet artiste, revenu à sa première manière, donna : *Malvolio* (1849); *l'Hospitalité* (1850); *le Madrigal* (1852); *le Dépit* (1854), etc. A l'Exposition universelle de Paris en 1855, il avait envoyé cinq tableaux : *Jane Gray et Roger Ascham*, remarquable peinture de genre où l'on voyait un bel effet de clair-obscur; *la Réunion musicale*, traitée avec un soin tout hollandais; *l'Allegro e il Penseroso*, déjà récompensé à l'Exposition de 1851 et acheté par le prince Albert; etc. Il obtint une mention. A celle de 1867, il n'exposa que *la Nouvelle robe*.

M. Horsley a encore produit un assez grand nombre de tableaux très remarquables aux expositions anglaises, et reproduits par la gravure dans plusieurs publications illustrées, puis des portraits, notamment celui de l'ingénieur Brunel (1857). Il a été nommé membre de l'Académie royale en décembre 1864.

**HORSTRUP** (Christophe), auteur comique danois, né en 1819, fut destiné à la carrière ecclésiastique et étudia la théologie. Une comédie, *les Voisines*, qu'il écrivit à cette époque et qu'il fit jouer dans une société d'étudiants, fut représentée ensuite sur le théâtre royal de Copenhague où elle eut le plus grand succès. Dès lors le jeune théologien se mit à écrire pour le théâtre, et de 1845 à 1854, il composa un grand nombre de comédies, de vaudevilles, de pièces bouffonnes et de librettos d'opéras. Au bout de neuf années d'activité littéraire, il fut nommé pasteur à Silkeborg, dans le Jylland, et parut renoncer à ses travaux dramatiques.

Les principales pièces de M. Horstrup écrites en prose, avec de nombreux couplets, sont : *les Voisins de face* (Gjenboerne), *les Intrigues* (Intrigterne), *Incidents d'un voyage à pied* (Fodreise Eventyr), *le Moineau* (Spurven), *l'Orage* (Tordenueir), *le Maître et le disciple* (Mæster og Cørling), etc. Elles ont été réunies, en 1852, sous le titre d'*OEuvres poétiques* (Poetiske Skrifter, Copenhague, 4 vol. in-8). L'auteur a aussi publié, sous le pseudonyme *Jens Christrup*, un recueil de *Chants pour les étudiants*.

**HORTEUR** (Jules-François), député français, né aux Chavannes (Savoie), le 17 septembre 1842, étudia le droit et fut reçu avocat. Maire de sa ville natale et conseiller général pour le canton de la Chambre, depuis 1871, il se porta aux élections générales du 20 février 1876, comme candidat républicain, dans l'arrondissement de Saint-Jean-de-Maurienne. Il obtint, au premier tour de scrutin, 2607 voix sur 9700 votants environ, et fut élu le 5 mars, au scrutin de ballottage, par 5595 voix, contre 4975 données au candidat monarchiste, M. Grange, représentant sortant. Il s'inscrivit au groupe de la gauche républicaine avec lequel il vota, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 5756 voix, contre le même concurrent, qui n'en obtint que 5065. \*

**HORVATH** (Michel), historien et révolutionnaire hongrois, né à Szentes, le 30 octobre 1809, fit d'abord d'excellentes études de théologie et de philosophie, et obtint comme pasteur plusieurs postes importants. En 1841 il se fit professeur particulier à Vienne, où le gouvernement lui confia la chaire de littérature hongroise au gymnase de Marie-Thérèse. En 1847, il devint aumônier d'un corps de troupes impériales, et l'année suivante, évêque de Csanad et membre de l'assemblée des magnats. Bientôt la révolution le porta aux affaires. Choisi pour ministre de l'instruction publique et des cultes par le gouvernement provisoire, il avait à peine eu le temps de proposer quelques réformes libérales, lorsque le triomphe des Autrichiens le força de chercher un asile à Paris, puis à Zurich, où il apprit qu'il était condamné, par contumace, à la peine de mort. Lors de la réorganisation de l'empire d'Autriche, en 1866, M. Horvath, ramené au pouvoir par la faveur publique, devint ministre de la justice pour la Hongrie. Aux élections de mars 1869, il fut élu représentant au parlement hongrois à l'unanimité des suffrages. — Il est mort à Carlsbad, le 19 août 1878.

On cite de lui : une *Histoire du commerce et de l'industrie en Hongrie pendant les trois derniers siècles* (Geschichte des Handels und der Industrie in Ungarn, etc.; Ofen, 1840); une *Histoire de la Hongrie* (A'Magyarok Torténete, Papa, 1842-1846, 4 vol., texte allemand : Geschichte des Un-



garns; Pesth, 1850-1852), écrite avec beaucoup de verve; *Monumenta Hungariæ historica* (Pesth, 1857 et suiv., 4 vol.); *Vingt-cinq ans de l'histoire de Hongrie* (en hongrois, Genève, 1863, 2 vol.; en allemand, Leipzig, 1866); *Histoire de la guerre d'indépendance de la Hongrie en 1848-1849* (Magyarország függetlenségi harcának Torténete 1848 es 1849, (Genève, 1865, 3 vol. 2<sup>e</sup> édit., Pesth 1871-1872, 3 vol.)

**HOSEMANN** (Théodore), dessinateur allemand, né à Brandebourg, le 24 septembre 1807, fut élève à Dusseldorf, de Cornélius et Shadow, mais abandonna bientôt la peinture historique pour le genre. Il a exécuté peu de tableaux, quelques aquarelles, et un nombre considérable de dessins. Il a excellé surtout dans les illustrations, et en a fourni aux plus belles publications de l'Allemagne, spécialement à la *Bibliothèque des enfants* de Winckelmann, aux ouvrages de Zacharie, de J. Gotthelf, de Glasbrenner, etc. M. Hosemann s'est aussi fait un nom comme professeur à Berlin. — Il est mort dans cette ville, le 15 octobre 1875.

**HOSMER** (William-Henri-Cayerl), poète américain, né à Avon (New-York), le 25 mai 1814, fit des études de droit. Se trouvant sur un territoire encore occupé en partie par les Indiens Senecas, il prit les légendes de ces tribus comme thème de ses essais poétiques, et publia, en 1844, *Yonondio*, poème indien en sept chants. En 1854, il a donné une édition complète de ses *Oeuvres poétiques* (New-York, 2 vol. in-12), dont le premier volume contient tout ce qu'il a écrit sur les Indiens avec des chansons, ballades, poèmes lyriques, etc. Les critiques américains y remarquent de la vivacité et de la vigueur.

**HOSMER** (Harriet-G.), femme sculpteur américaine, née à Watertown (Massachusetts), le 9 octobre 1830, montra, dès l'âge de seize ans, une grande habileté dans l'art de modeler en argile et en plâtre. Après avoir passé trois années dans un pensionnat, elle entra dans l'atelier de sculpture de M. Stevenson, à Boston, et, pour se perfectionner dans l'anatomie du corps humain, elle suivit les cours de l'École de médecine de Saint-Louis. Elle débuta par une réduction du buste de *Napoléon I<sup>er</sup>*, de Canova, qui fut suivi de *Vesper ou Étoile du soir*, sa première œuvre d'imagination. En 1852, elle se rendit à Rome, fut élève de Gibson, et, après deux ans d'études, produisit les bustes de *Daphné* et de *Méduse*, qui furent remarqués. Mlle Hosmer, qui continua à résider à Rome, y exécuta un grand nombre de bustes et statues, parmi lesquels il faut citer : *Beatrice Cenci dormant dans sa cellule* (1857); *Puck*, statue en marbre; *Zénobie reine de Palmyre dans les fers*, statue colossale; *Thomas Benton*, statue; *le Faune dormant*; *le Faune s'éveillant*, etc.

**HOSTEIN** (Hippolyte), littérateur et administrateur français, né à Paris, en 1814, étudia d'abord la médecine, et suivit les cours de M. Halma Grand, dont il publia plus tard les *Leçons*. Il débuta ensuite dans la littérature par un certain nombre de petits volumes destinés à la jeunesse et à l'enfance. Enfin il aborda le théâtre avec divers collaborateurs. Après avoir rempli les fonctions successives de secrétaire de la direction au Théâtre-Français, de directeur de la scène à la Renaissance, puis à l'Ambigu, il acheta d'Alexandre Dumas père, en 1847, le privilège du Théâtre-Historique, qu'il céda bientôt à M. Max Revel, et prit, en 1849, la direction de la Gaîté. Après le procès auquel

donna lieu, en 1853, la ruine d'Alex. Dumas, il transporta une partie du répertoire et du matériel du Théâtre-Historique sur son nouveau théâtre, qui lui dut neuf années d'une prospérité soutenue. En 1855, il fut, avec M. Dennery, un des fondateurs de l'établissement thermal de Cabourg-Dives. Ce fut sous sa direction que le Théâtre du Cirque, reconstruit sur les bords de la Seine dans des conditions toutes nouvelles de luxe et de grandeur, devint, en 1862, le Théâtre du Châtelet. Il y joua encore le drame, mais donna le premier rang à la féerie. Il n'y trouva pas cependant la fortune, et quoiqu'il eût réuni à la direction du Châtelet celle du Théâtre du Prince-Impérial, en avril 1868, il se vit entraîné fatalement à la faillite, avant la fin de la même année. A l'approche de l'inauguration du canal de Suez, il fut appelé en Égypte pour diriger le théâtre du Caire, avec le titre de secrétaire général du surintendant de l'Égypte. Revenu bientôt en France, il remplaça N. Roqueplan comme feuilletoniste dramatique au *Constitutionnel*. En mars 1873, il prit la direction du théâtre de la Renaissance, nouvellement construit, qu'il abandonna pour l'Ambigu (1876). Il conserva peu de temps cette nouvelle situation. M. Hostein avait été décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1854. — Il est mort subitement à Paris le 8 septembre 1879.

On cite de lui une vingtaine de petits volumes de contes et moralités pour les enfants, tels que *les Contes bleus de ma nourrice*, *Bonjour et bonsoir*, *les Enfants d'aujourd'hui*, *Caractères et portraits de la jeunesse*, *les Amis de l'enfance*, etc. (1836-1848); *Versailles anecdotique* (1837, in-18); *Cours de botanique à l'usage des dames* (1839); *De Paris à Orléans* (1843), texte explicatif de ce parcours; *le Château de la Mailleye*, récits d'une mère à ses enfants; *les Enfants industriels*; *le Petit François*, etc.

Il a donné au théâtre : *l'Hôtellerie de Lisbonne* (1836), drame, avec M. F. Taigny; *François les bas bleus* (1842); *le Miracle des Roses*, avec M. Ant. Béraud, drame en 16 tableaux (1843); *l'Allumeur*, avec le même; *la Pluie et le beau temps*, avec M. Dennery; *les Trois loges*, avec M. Clairville, (1844-49); *Trois hommes forts*, drame en cinq actes (1865); *l'Ouvrière de Londres*, drame en cinq actes, tiré du roman *les Réprouvés*, de miss Braddon (1864); *l'Affaire Lerouge*, drame en cinq actes et huit tableaux (1872, in-18), etc. On cite aussi un opuscule intitulé : *Réforme théâtrale*, suivi de *l'Esquisse d'un projet de loi sur les théâtres* (1848); *la Liberté des théâtres* (1867, in-8); *Souvenirs d'un homme de théâtre* (1879, in-18); et dans un ordre d'idées bien différent : *Tableau synoptique des nerfs encéphaliques, d'après le cours et sous les yeux du docteur Halma Grand* (1834, une planche).

**HOSTEIN** (Édouard-Jean-Marie), peintre français, né à Pléhédel (Côtes-du-Nord), en 1812, emprunta aux sites maritimes de son pays ses premières inspirations, et débuta au Salon de 1833. Il s'occupa quelque temps de compositions lithographiques. Plusieurs voyages sur les bords du Rhin (1834), en Suisse (1837) et en Italie (1838), complétèrent ses études et lui fournirent des sujets de peinture.

Il a principalement exposé : *Barques de pêcheurs à Grandville*, *la Vallée de Ville-Adam* (1835); *le Cours de la Meuse*, *l'Abbaye de Val-Dieu* (1837); *la Forêt de Saverne*, *les Sapins de la forêt Noire*. Ruines à Baden, *le lac Nemi*, *Chaumière de la Touque* (1841); *la Vallée de la Saône*, *la Forêt de Compiègne*, *la Vallée de Pierrefonds*, de nombreuses *Vues de la Seine*, le

*Camp de Saint-Maur, la Plaine de l'Araccia, Jeunes filles se baignant dans un ruisseau*; un certain nombre de *Portraits*, dont quelques-uns au pastel (1834-1853); *les Rives de la Seine, avec ses endiguements*, près de Villequier (1855); *la Rade de Toulon, Bois de pins* (1857); *Vue générale de Versailles prise du bois de Satory, Pâturage en Vendée* (1859), etc. Comme lithographe, il a fourni des *Dessins de végétations* pittoresques et des *Sites aux Voyages dans l'ancienne France* et à d'autres ouvrages sur la France et sur la Russie (1831-1836). M. Edouard Hostein a obtenu, une 3<sup>e</sup> médaille au Salon de 1835, une 2<sup>e</sup> en 1837, une 1<sup>re</sup> en 1841, et la décoration de la Légion d'honneur en juillet 1846.

**HOTHO** (Henri-Gustave), littérateur allemand, né à Berlin, le 22 mai 1802, fut destiné d'abord au commerce, puis étudia le droit et la philosophie. Il montra pour les arts un goût très vif, développé encore par des voyages à Paris, à Londres, dans les Pays-Bas. Reçu docteur à Berlin, en 1826, et professeur en 1827, il obtint, l'année suivante, la chaire d'histoire de la littérature générale à l'École militaire, devint, en 1829, professeur à l'université, etc., en 1830, conservateur adjoint de la galerie de peintures du musée royal. Ses leçons sur Lessing, Tieck, Goethe, Schiller, Schelling et Solger furent très remarquées. — Il est mort à Berlin, le 24 décembre 1873.

M. Hotho qui a publié, pendant une année, dans le *Morgenblatt*, une correspondance très-curieuse, et fourni une collaboration active aux *Annales de critique scientifique*, a donné une édition savante des *Leçons d'esthétique* de Hegel (*Vorlesungen über Aesthetik*; Berlin, 1835-1838, 3 volumes). On cite de lui, comme livres originaux : des *Études préparatoires sur la vie et sur l'art* (*Vorstudien für Leben und Kunst*; Stuttgart, 1835); une grande *Histoire de la peinture en Allemagne et dans les Pays-Bas* (*Geschichte der deutschen und niederl. Malerei*; Berlin, 1840-1843, tom. I-III); *L'École de Hubert van Eyck*, ses prédécesseurs et ses contemporains (*die Malerschule Hub. etc.*; *Ibid.*, 1855-58, 2 vol.); le texte des *Albums* de van Eyck (1861) et d'Albert Dürer (1863); *les Chefs-d'œuvre de la peinture* (*die Meisterwerke der Malerei*, Berlin, 1865), etc.

**HOUEL** (Jean-Hubert), ancien représentant du peuple français, né à Deycimont, (Vosges), le 4 avril 1802, d'une famille de cultivateurs, fut admis à l'École normale, mais renonçant bientôt à l'enseignement, il fit son droit, et, en 1827, s'établit comme notaire à Saint-Dié (Vosges). Il se démit de sa charge en 1837, exerça la profession d'avocat, et entra comme candidat libéral au Conseil d'arrondissement. En 1848, il fut envoyé à l'Assemblée constituante par 59 721 voix et vota avec la fraction la plus modérée de la majorité républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le ministère Odilon Barrot, et combattit ensuite avec modération la politique de l'Élysée. Réélu à la Législative par 35 272 suffrages, il fit partie de la minorité constitutionnelle qui avait pour chef M. Dufaure. Après le coup d'État du 2 décembre, il se tint en dehors de la politique.

**HOUEL** (Ephrem-Gabriel), inspecteur des haras français, né à Torigny-sur-Vire (Manche), en 1807, s'appliqua de bonne heure à l'étude de l'art hippique et obtint un emploi dans l'administration des haras. Il était devenu inspecteur général lorsqu'il fut admis à la retraite en 1867. Décoré de la Légion d'honneur, le 24 avril 1844, il a été promu officier le 14 août 1863.

M. Houel a publié un certain nombre d'écrits spéciaux très estimés : *Des Différentes espèces de chevaux en France* (avril 1841, br. in-8); *Traité complet de l'élevé du cheval en Bretagne*, statistique hippique de la circonscription du dépôt d'étalons de Lanjonnet (1842, in-8); *Traité des courses au trot* (1843, in-8, 2<sup>e</sup> éd. 1864); *Histoire du cheval chez tous les peuples de la terre* (1848-1852, 2 vol. in-8); *Cours de science hippique* (1858, in-8); *les Chevaux pur sang en France et en Angleterre* (1860-1866, 2 vol. in-8); *le Cheval en France depuis l'époque gauloise* (1869, in-8); *Du Cheval de service* (1873, in-18), etc.

**HOUSSARD** (Georges-Eugène), ancien député et sénateur français, né à Cerelles (Indre-et-Loire), le 28 octobre 1814, fit ses études aux collèges de Vendôme et de Pontlevoy, puis se fit recevoir avocat. Riche propriétaire de l'arrondissement de Tours, il fut successivement maire des communes de Chanceaux et de Sonzay et, depuis 1852, membre du Conseil général d'Indre-et-Loire pour le canton de Neuilleville-Pont-Pierre, et s'occupa activement d'administration communale et départementale. Lors de l'élection partielle de janvier 1868 pour le Corps législatif, à laquelle donna lieu la nomination au Sénat de M. Gouin, député d'Indre-et-Loire, M. Houssard fut porté, comme candidat indépendant, en opposition avec le candidat officiel, M. Gouin, banquier, fils du député sortant. Malgré l'appui énergique donné par l'administration à son concurrent, M. Houssard fut nommé, au second tour de scrutin, par environ 11 000 voix sur 19 000 votants. Ce succès fut remarqué comme un des premiers résultats de l'Union libérale en province. Aux élections générales de mai 1869, l'administration resta neutre, et M. Houssard obtint, sur 26 995 votants, 19 023 voix, contre 7 167 données à M. Rivière, avocat, candidat de l'opposition radicale. M. Houssard signa au mois de juillet la demande d'interpellation des 116, du nouveau tiers-parti libéral.

Rentré momentanément dans la vie privée, après le 4 septembre 1870, il fut élu, le 8 février 1871, représentant d'Indre-et-Loire, le premier sur six, par 64 783 votants. Il fit partie du centre gauche et du centre droit, votant, soit avec l'un ou l'autre de ces groupes; mais, après la chute de M. Thiers, il parut se rallier à la majorité monarchique. Il s'inscrivit toutefois au groupe Lavergne et adopta l'amendement Wallon, ainsi que l'ensemble des lois constitutionnelles. Il se présenta aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, comme candidat constitutionnel, et fut élu, au second tour de scrutin, le premier sur deux, par 184 voix sur 336 électeurs. Au Sénat, il fit partie du groupe constitutionnel qui vota avec les monarchistes de la Chambre haute, et se prononça pour la dissolution de la Chambre des députés, demandée par M. de Broglie après l'acte du 16 mai 1877. Son attitude hostile à la République se prononça plus nettement aux élections législatives du 14 octobre suivant, dans lesquelles il soutint son fils, comme candidat officiel, pour la 2<sup>e</sup> circonscription de Tours; celui-ci ne fut pas élu, et le père échoua bientôt lui-même aux élections du 5 janvier 1879, pour le renouvellement partiel du Sénat, avec 113 voix sur 334 votants. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

**HOUSSAYE** (Arsène) et **HOUSSET**, littérateur français, né à Bruyères, près de Laon, le 28 mars 1815, d'une ancienne famille d'agriculteurs alliée aux d'Aguesseau et aux de Condorcet, vint de bonne heure chercher à Paris la réputation. Il débuta, en 1836, par deux romans, écrits déjà dans la

manière qu'il a adoptée, la *Couronne de bluets* et la *Pécheresse*. L'amitié de MM. Jules Janin et Théophile Gautier et l'heureuse collaboration de M. Jules Sandeau l'aiderent à se faire une place parmi les littérateurs. Ses essais dans la critique d'art (*Revue du Salon* de 1844) et surtout ses études spéciales sur l'époque de la Régence attirèrent l'attention sur lui; sa *Galerie de portraits du XVIII<sup>e</sup> siècle* (1844, 1<sup>re</sup> série, 2 vol. in-12) fut également remarquée. Deux ans plus tard, sa splendide publication de l'*Histoire de la peinture flamande et hollandaise* (Paris, 1846, in-fol., 100 gravures sur cuivre) obtint du ministère une souscription considérable, et se vit accueillie avec une faveur que les accusations de plagiat soulevées par M. Alfred Michiels n'arrêtèrent point : l'auteur répondit aux brochures publiées contre lui par une brochure intitulée *Un Martyr littéraire, touchantes révélations*.

A la révolution de 1848, M. Arsène Houssaye qui, pendant l'agitation réformiste, avait été nommé par les étudiants président de leur banquet, fut jeté un instant dans la politique : il se présenta aux suffrages de son département, comme candidat du parti démocratique, en concurrence avec M. Odilon Barrot qui lui fut préféré. Au mois de novembre 1849, il dut à l'appui de Mlle Rachel la place d'administrateur de la Comédie-Française. Sa direction ne fut pas moins active que conciliante : avec un demi-million de dettes pour point de départ, il ramena au Théâtre-Français une complète prospérité, et fit jouer près de cent ouvrages de MM. Victor Hugo, Alex. Dumas, Ponsard, Augier, Musset, Mallefille, Mme de Girardin, Sandeau, Gozlan, etc., notamment *Gabrielle*, *Charlotte Corday*, *Lady Tartuffe*, *le Cœur et la dot*, *Ulysse*, *la Joie fait peur*, *les Contes de la reine de Navarre*, *Mlle de La Seiglière*. Après le coup d'Etat de 1851, il composa pour Mlle Rachel la cantate intitulée : *L'Empire, c'est la paix*. En 1856, la perte de sa femme et les tracas inhérents à une telle administration le déterminèrent à donner sa démission. Il fut remplacé par M. Empis, et on créa pour lui une place d'inspecteur général des musées de province. Décoré de la Légion d'honneur le 6 mai 1846, il a été promu officier le 30 juillet 1858.

Les œuvres de M. Arsène Houssaye, aussi nombreuses que diverses, embrassent le roman, le théâtre, la poésie et la critique. Nous citerons parmi ses romans, dont quelques-uns ont des sujets historiques : la *Pécheresse* (1836; nouv. édit., 1874, in-18); les *Aventures galantes de Margot*, (nouv. édit., 1866, in-18); la *Couronne de bluets*, (2 vol. in-8); les *Onze maîtresses délaissées* (1840, 2 vol. in-8); la *Vertu de Rosine* (1844); les *Trois sœurs* (1847, 2 vol. in-8); *Philosophes et comédiennes* (1850); la *Pantoufle de Cendrillon* et le *Voyage à ma fenêtre* (1851); les *Filles d'Ève* (1852); *Sous la Régence et sous la Terreur* (1852); le *Repentir de Marion* (1854; nouv. édit., 1870); le *Violon de Franjoli* (1856); les *Revenants* (1839, 2 vol. in-8); avec M. Jules Sandeau : *Mme de Vandeuil* (1842; nouv. édit., 1870, in-18), *Mlle de Kerouare* (1842), *Milla* (1842); *Marie* (1843); *Mlle Mariani* (1859, 4<sup>e</sup> édit., 1860); *Mlle de La Vallière* et *Mme de Montspan*, études historiques sur la cour de Louis XIV (1860, plusieurs éditions); *Mademoiselle Cléopâtre* (1864, in-18); *Blanche et Marguerite* (1864, in-18); le *Roman de la duchesse* (1865, in-18); les *Légendes de la jeunesse* (1865, gr. in-8, avec grav.); les *Grandes dames* (1868, 4 vol. in-8); les *Parisiennes* (1869, 4 vol. in-8), 2<sup>e</sup> série des *Grandes dames*; les *Courtsanes du monde*, 3<sup>e</sup> série des *Grandes dames* (1870, 4 vol. in-8); le *Chien perdu* et la *Femme fusillée* (1872, 2 vol. in-8);

*Tragique aventure de bal masqué* (1873, in-18); *Lucie, histoire d'une fille perdue* (1873, in-18); les *Mains pleines de roses, pleines d'or et pleines de sang* (1874, in-8); la *Belle Rafaella* (1874, in-18); les *Amours de ce temps-là* (1875, in-18); les *Dianes et les Vénus* (1875, in-18); les *Femmes du diable* (1876, in-18); *Histoire étrange d'une fille du monde* (1876, in-18); *Alice* (1877, in-18); *Bianca* (Ibid.), suivie de *Mlle Phryné*; le *Roman de la duchesse* (Ibid.); les *Trois duchesses* (1877, 2 vol. in-12); les *Charmeresses* (1878, in-18); les *Larmes de Jeanne* (1878, in-8); la *Robe de la mariée* (1879, in-18), etc.

Les poésies de M. Ars. Houssaye comprennent : les *Sentiers perdus* (1841); la *Poésie dans les bois* (1845); *Poèmes antiques* (1855); la *Symphonie des vingt ans* (1867, in-8). Ces divers recueils ont été réunis plusieurs fois sous les titres de *Poésies complètes*, (1851), d'*Œuvres poétiques*, avec une *Notice* de M. Th. de Banville (1858, in-12) et sous leur titre primitif (1877, in-18).

Au théâtre il a donné : les *Caprices de la marquise*, pièce en un acte, représentée avec peu de succès à l'Odéon en 1844; la *Comédie à la fenêtre* (1852); *Mademoiselle Trente-six vertus*, drame en cinq actes (Ambigu, 3 mai 1873) qui échoua également. Une comédie en cinq actes : les *Comédiennes*, recue au théâtre des Variétés en 1857, n'a pas été représentée.

Ajoutons les ouvrages critiques et humoristiques de M. Ars. Houssaye : le *Voyage à Venise* (1849); l'*Histoire du quarante et unième fauteuil de l'Académie française* (1855, in-8), où l'auteur a eu l'heureuse idée de nous faire assister à la réception académique de tous les grands esprits de notre pays, que l'Académie a refusé ou négligé d'accueillir, depuis Descartes, jusqu'à Béranger; le *Roi Voltaire : sa généalogie, sa jeunesse, sa cour, ses ministres, son peuple, sa dynastie*, etc. (1858, in-8); *Histoire de l'art français* (1860, in-8); les *Femmes comme elles sont* (nouv. édit., 1861, in-8); les *Femmes du temps passé* (1862, gr. in-8, avec portraits); les *Charmettes*; *J. J. Rousseau* et *Mme de Warens* (1863, in-18); *Notre-Dame de Thermidor*, Histoire de Mme Tallien (1867, in-8); *Histoire de Léonard de Vinci* (1869, in-8); *Galerie du XVIII<sup>e</sup> siècle* (10<sup>e</sup> édit., 1874-76, 4 vol. in-18), etc., etc.

Plusieurs des notices de M. A. Houssaye sur les écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle ont été reproduites en tête d'éditions nouvelles de leurs *Œuvres* (Chamfort, Fontenelle, Rivarol, Boufflers, Piron, 1852-1857). Il faut encore mentionner de lui un grand nombre d'articles dans le *Constitutionnel*, la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux-Mondes*, et surtout dans l'*Artiste*, dont il fut rédacteur en chef de 1844 à 1849, et dont il reprit, dix ans plus tard, la direction. En janvier 1861, il devint l'un des principaux propriétaires de la *Presse* et directeur de la rédaction de ce journal; il y inséra, outre un feuilleton hebdomadaire intitulé *l'Histoire en pantoufles*, et signé *Pierre de l'Estoile*, un certain nombre de variétés littéraires. Il a, du reste, souvent eu recours au pseudonyme, soit individuellement, soit en société avec divers collaborateurs. M. G. d'Heylli, dans son *Dictionnaire des pseudonymes*, lui attribue les suivants : *G. de Montbeyaure*, *Alfred Mousse*, *lord Pilgrim*, *comte d'O*, *René de la Ferté*, *Pierre Dax*, etc. Il a paru plusieurs éditions générales des *Œuvres* de M. Arsène Houssaye.

HOUSSAYE (Henry), historien et critique français, fils du précédent, né à Paris le 24 février 1848, fit une partie de ses études au lycée Napoléon, les acheva sous la direction particulière de Philoxène Boyer, et après s'être destiné

d'abord à la peinture, se tourna vers l'étude de l'antiquité grecque. Officier dans la garde mobile en 1870, il prit part à plusieurs combats livrés sous Paris, et reçut pour faits de guerre, notamment pour l'affaire de la maison crénelée, (30 novembre 1870), la croix de la Légion d'honneur. Décoré de plusieurs ordres étrangers, il a été nommé commandeur du Sauveur de Grèce.

Outre des articles insérés, sous son nom ou sous le pseudonyme de *Georges Werner*, dans l'*Artiste*, la *Presse*, la *Revue du XIX<sup>e</sup> siècle*, etc., M. Henry Houssaye débuta, à dix-neuf ans, par une *Histoire d'Apelles*, étude sur l'art grec (1867, in-8; 3<sup>e</sup> édit., 1868, in-18) qui fut remarquée. A la suite d'un assez long séjour en Grèce, il publia l'*Histoire d'Alcibiade et de la République athénienne* depuis la mort de Périclès jusqu'à l'avènement des trente tyrans (1873, 2 vol. in-8; 4<sup>e</sup> édit., 1875, 2 vol. in-18) : cet ouvrage obtint, en 1874, le prix triennal de 20 000 fr. fondé par M. Thiers. Il a donné depuis : le *Premier siège de Paris*, en 52 avant J.-C., étude d'archéologie militaire (1876, in-16), réimprimée avec d'autres études sous le titre d'*Athènes, Rome, Paris*, (1878, in-18). Il a collaboré à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Journal des Débats*, etc.

**HOUZÉ** (Florentin), peintre belge, né àournay, en 1812, reçut à Liège les leçons du peintre lyonnais P.-H. Hennequin, fixé dans cette ville, et cultiva avec succès l'histoire et les sujets religieux. On cite parmi ses œuvres : *les Derniers moments de lord Percy* (1842); *l'Entrée au couvent* (1846); *saint Vincent de Paul au secours d'inondés*, *saint Charles Borromée administrant les pestiférés*, *saint Augustin mourant guérissant un malade*, un *Crucifément*, admis à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Il a obtenu une médaille de vermeil en 1842, à Bruxelles.

**HOUZEAU** (Jean-Charles), astronome belge, né à Mons, le 7 octobre 1820, fit ses études au collège de sa ville natale, puis à l'université de Bruxelles et à la faculté des sciences de Paris. En 1843, il fut admis à prendre part aux travaux de l'observatoire de Bruxelles et fut nommé aide-astronome le 30 novembre 1846; mais en 1848 ses opinions démocratiques lui attirèrent de telles animosités qu'il dut s'exiler volontairement. Après avoir séjourné quelque temps en Allemagne et en Angleterre, il passa aux États-Unis; les polémiques qu'il y soutint dans divers journaux en faveur de l'émancipation des noirs l'obligèrent à se réfugier, pendant la guerre de sécession, à Gordon-Town (Jamaïque). Bientôt il fut rappelé en Belgique, où il avait été élu membre de l'Académie (1856), et devint plus tard directeur de l'observatoire royal de Bruxelles (1876).

Outre un grand nombre d'articles de revues et de notices dans les *Mémoires* de l'Académie, M. Houzeau a publié : *Physique du globe et météorologie* (Brixi., 1852); *Règles de climatologie* (1852); *Essai d'une géographie physique de la Belgique* (1854); *Histoire du sol de l'Europe* (1857); *Études sur les facultés mentales des animaux comparées à celles de l'homme* (1872, 2 vol. in-8); *le Ciel mis à la portée de tout le monde* (1873, in-18, 5 pl.); *Étude de la nature, ses charmes et ses dangers* (1876); *Uranométrie* (1878), etc. \*

**HOVYN DE TRANCHÈRE** (Jules), ancien représentant du peuple français, né à Bordeaux, le 18 avril 1816, et l'un des grands propriétaires de la Gironde, se fit d'abord connaître, de 1835 à 1844, par des articles d'économie politique insérés dans la presse bordelaise et fut appelé, à cette dernière date, à diriger la culture d'un vaste do-

maine à Guitres. Envoyé à l'Assemblée constituante en 1848, le huitième sur les quinze représentants de son département, il vota en général avec la droite, et fut réélu à la Législative. Il prit plusieurs fois la parole dans les questions agricoles. Suivant le programme du comité de la rue de Poitiers, il se rallia au parti monarchique dirigé par M. Thiers et combattit la politique de l'Élysée. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fut du nombre des représentants qui protestèrent à la mairie du 10<sup>e</sup> arrondissement, et y furent arrêtés. Remis en liberté, il se retira d'abord à Bordeaux, puis passa en Russie où il s'occupa d'affaires industrielles. M. Hovyn de Tranchère a publié : *Statistique des chemins de fer russes au 13 janvier 1869* (1869, in-4), et, dans un autre ordre de travaux, préparé une série de publications historiques d'après les documents provenant de la Bastille et transportés en Russie en 1789.

**HOWITT** (William), écrivain anglais, né en 1795, à Heanor, village du comté de Derby, fréquenta plusieurs des écoles tenues par les quakers, se familiarisa avec les sciences physiques et mathématiques et aborda ensuite la littérature classique en lisant, dans leur propre langue, les chefs-d'œuvre de l'Italie, de la France et de l'Allemagne. A vingt-sept ans, il épousa miss Marie Botham (1822), jeune quakeresse à laquelle ses nombreux travaux littéraires ont fait une place à part (voy. ci-dessous).

Un vif sentiment de la nature le porta d'abord vers la poésie. Son premier livre, *le Chantre de la forêt* (the Forest minstrel; 1823, in-8), qu'il signa avec sa femme, fut écrit dans une charmante retraite du Staffordshire. Au retour d'une longue excursion à pied à travers les sites romantiques de l'Écosse, il réunit la plupart de ses pièces imprimées dans les journaux et les fonda en un poème, *la Désolation d'Eyam* (the Desolation of Eyam and other Poems; 1827, in-8), dont le sujet est emprunté à la grande peste du XVI<sup>e</sup> siècle; sa femme y travailla encore avec lui. En 1831, il publia, seul cette fois, le *Livre des saisons* (the Book of the seasons, in-8), ouvrage populaire, où la description poétique s'unit à un enseignement moral et religieux.

M. Howitt donna ensuite, sous l'inspiration de l'enthousiasme pour le progrès et la liberté, une *Histoire des ruses sacerdotales* (History of the priestcrafts, 1833; 8<sup>e</sup> édit., 1852), qui contribua, dit-on, à le faire nommer alderman de Nottingham, et les *Contes du Pantika*, *tradition des premiers âges* (Tales of the Pantika; 1835). Après avoir passé trois années dans un des plus pittoresques villages du Surrey, il écrivit *la Vie de campagne en Angleterre* (the Rural life of England; 1837, 2 vol.) Vinrent ensuite : *Colonisation et Christianisme* (Colonisation and Christianity, 1838), plaidoyer en faveur des races indigènes; *Manuel du paysan* (the Boy's country book, 1839); enfin ses *Visites aux endroits remarquables* (Visits to remarkable places, old halls, etc.; 1840, 2 vol.), offrant l'histoire traditionnelle d'Angleterre découpée en scènes dramatiques.

M. Howitt se transporta alors à Heidelberg afin de s'occuper de l'éducation de ses enfants. Il apprit l'allemand et le suédois, et publia sur les mœurs du pays : *la Vie des étudiants allemands* (Student life in Germany, 1841); *la Vie privée et la Vie de campagne chez les Allemands* (the Rural and domestic life of Germany, 1842), et *Pierre de touche de l'Allemagne* (German experiences, 1844), satire un peu vive du peuple allemand, et qu'il ne publia qu'après son retour.

A cette époque, il profita de l'agitation causée

par la ligue de Manchester pour lancer contre l'aristocratie un factum des plus hardis : *the Aristocracy of England* (1846, in-8), destiné à montrer, par une foule de preuves historiques, dans quelle minime proportion le peuple participait aux bienfaits du gouvernement, envahi par les hautes classes ou leurs créatures. Il eut un succès retentissant, qui encouragea son auteur à fonder pour les masses un organe spécial, le *Journal du peuple* (the People's Journal, avril 1846); mais l'entreprise fut mal conduite et lui coûta de fortes sommes d'argent. Il la renouela cependant, mais avec plus de mesure, et la feuille populaire, à laquelle il donna résolument son propre nom : *Howitt's Journal* (1847), avait atteint au bout de trois ans, lorsqu'il la céda à un éditeur de Londres, une circulation de 25 000 exemplaires. A cette période de sa vie se rattachent encore des œuvres d'imagination, telles que les romans : *le manoir et le hameau* (the Hall and the Hamlet; 1847, 3 vol.); *Madame Dorrington* (1851, 3 vol.); *les Tribulations d'un garçon tailleur* (the Wanderings of a journeyman tailor), sorte de pamphlet politique; la traduction des *Aventures de Pierre Schlemil* de Chamisso; le *Manuel de campagne* (the Yearbook of the country; 1851); enfin des livres destinés à l'instruction et à l'éducation des enfants du peuple, comme *Jack* (1849, 2 vol.).

Au mois de juin 1852, M. Howitt, en compagnie de ses deux fils, s'embarqua pour l'Australie. Durant ce voyage, qui dura deux années, il entretenait avec le *Times* une active correspondance et prépara l'intéressant ouvrage intitulé : *Terre, travail et fortune, ou Deux ans à Victoria* (Land, labour and gold, or, etc.; 1855, 2 vol.). Revenu à Londres en décembre 1854, il y fit paraître, outre un roman relatif à son voyage, *l'Homme du peuple* (the Man of the people, 1856 3 vol.), une *Histoire de la littérature du nord de l'Europe* (History of the literature and romance of Northern Europe, 2 vol.), recueil des meilleurs morceaux de prose et de vers, à la composition duquel sa femme a eu grande part. Il a publié depuis : *les Ruines de châteaux et d'abbayes de la Grande-Bretagne et de l'Irlande* (the Ruined castles and abbayes, etc., 1861); *Histoire du surnaturel* (1862); *Découvertes en Australie, Tasmanie et la Nouvelle Irlande* (Discov. in Austr., Tasmania, etc., 1865); *la Planète de la guerre folle* (the Madwar planet, 1871), etc. — M. Howitt est mort à Rome, le 2 mars 1879.

**HOWITT** (Marie BOTHAM, mistress), femme du précédent, née vers 1804 à Uttoxeter, village du comté de Stafford, appartient à une famille de quakers. Elle reçut de son père une éducation très complète et fut initiée de bonne heure aux sciences naturelles, ainsi qu'à la connaissance de l'antiquité et des littératures modernes. Elle retrace elle-même le cours de ces sérieuses études dans *Ma propre histoire* (My own history), souvenirs de sa première jeunesse. Son goût naturel pour les travaux d'esprit acquit plus de développement lors de son mariage avec M. W. Howitt (1822), et, encouragée par ce dernier, elle publia ses premiers vers dans les recueils poétiques, *the Forest minstrel* et *the Desolation of Eyam*, dont nous avons parlé plus haut.

Ces essais semblaient avoir placé mistress Howitt au rang des poètes les plus goûtés. Le poème des *Sept épreuves* (the Seven Temptations, 1830), qu'elle écrivit seule, fut froidement reçu du public. Alors, elle abandonna la poésie pour le roman de mœurs. Plus tard elle réunit ses vers sous le titre de *Ballades* (Ballads and other poems; 1847, in-8). Contentons-nous de citer, parmi ses romans, *Wood Leighton* (1832), tableau de la vie

rurale des comtés du nord, et *l'Héritier de West Weyland* (the Heir of West Weyland), qui eut une assez grande vogue. Se consacrant aussi à l'instruction et à l'amusement de la jeunesse, elle écrivit une longue série de contes, de nouvelles et de petits livres, entre autres : *Contes pour le peuple et ses enfants* (Tales for the people and their children); *Nos cousins de l'Ohio* (Our cousins of Ohio); *le Cadran d'amour* (the Dial of love), etc.; deux volumes de gracieuses poésies, et le recueil qu'elle a fondé en 1855, *Bibliothèque illustrée de la jeunesse* (Illustrated library for the young).

Mistress Howitt ayant appris, comme son mari, durant son séjour à Heidelberg, l'allemand et le suédois, fit connaître par une interprétation fidèle les œuvres de Mme Frédérique Bremer au public. Le succès des *Voisins* (1842) l'encouragea dans cette entreprise; elle fit paraître successivement *le Foyer domestique*, *les Filles du président*, *Mœurs de la Dalécarlie*, etc.; en 1853, *les Foyers du nouveau monde*, et, en 1856, *Hertha*. Elle a aussi traduit *l'Improvisateur* d'Andersen et autres productions scandinaves.

Howitt (Miss Anna-Marie), fille des précédents, née vers 1830, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages qui révèlent un réel talent : *En étudiant les beaux-arts* (an Art student life; 1853, 2 vol.), peintures des mœurs allemandes; et *l'École de la vie* (the School of life; 1856, in-8), roman intime.

**HUBBARD** (Nicolas-Gustave), économiste français, né en 1828, à Fourqueux (Seine-et-Oise), fut, en 1848, élève de l'École d'administration, et publia, lorsqu'elle fut supprimée, une brochure intitulée : *Défense de l'École d'administration* (1849). Il se fit alors recevoir avocat. Devenu, en 1851, secrétaire du comité pour la propagation des sociétés de prévoyance, il fit paraître l'année suivante : *De l'Organisation des sociétés de prévoyance et de secours mutuels, et des bases scientifiques sur lesquelles elles doivent être établies* (1852), ouvrage auquel l'Académie des sciences décerna la médaille d'or du prix de statistique. Il inséra des articles dans la *Presse* et dans le *Journal des Economistes*, et il devint un des principaux rédacteurs du journal *l'Industrie*.

M. Hubbard, a encore publié : *Saint-Simon, sa vie et ses travaux*, suivi de fragments de ses principaux écrits (1857, in-18); *Histoire contemporaine d'Espagne* (1869-79, 4 vol. in-8); *Histoire de la littérature contemporaine en Espagne* (1875, in-18).

Son frère, M. Arthur HUBBARD, né à Saint-Jean de Braye (Loiret), le 20 juillet 1827, avocat au barreau de Paris, condamné dans l'affaire du complot de l'Opéra-Comique, reprit, après l'amnistie de 1859, l'exercice de sa profession. Il collabora au *Réveil*, en 1868, et prit un rôle dans le parti démocratique le plus avancé. Nommé membre de la Commission chargée de remplacer le conseil d'Etat, après le 4 septembre 1870, il en fit partie jusqu'à l'organisation du nouveau conseil par l'Assemblée nationale en juillet 1872. En janvier 1878, il entra au Conseil municipal de Paris, pour le quartier de Saint-Lambert.

**HUBE** (Romuald), juriconsulte polonais, né à Varsovie, en 1803, et fils de Michel Hube, qui fut plus tard référendaire du royaume de Pologne, fit ses études aux universités de Varsovie, de Cracovie et de Berlin. De retour à Varsovie en 1825, il obtint la chaire d'histoire générale du droit à l'université, et l'échangea en 1829 pour celle de droit canonique et de droit criminel, en faveur de son frère, Joseph Hube. Après la révo-

lution de 1830, il quitta la carrière de l'enseignement et devint procureur près les tribunaux criminels des districts de Masovie et de Kalisch. Recommandé au gouvernement russe par ses opinions conservatrices, il fut appelé à Saint-Petersbourg comme membre de la commission législative du royaume de Pologne, et travailla au code pénal et au code de procédure criminelle polonais. Il entra alors à la chancellerie russe, dont il devint l'un des membres prépondérants. En 1843, il fut nommé conseiller d'État et prit une part active à la rédaction de la nouvelle législation de la Russie et rédigea presque seul les lois spéciales relatives aux provinces de la Finlande, de l'Arménie, de la Bessarabie, de la Sibirie, etc. En même temps, il faisait à l'université de Saint-Petersbourg des cours très savants sur l'ancienne législation polonaise, ou exécutait en Europe des voyages scientifiques, dont il rapporta des documents pour une histoire générale du droit. En 1850, il fut nommé conseiller d'État intime et sénateur.

On doit à M. Hube : *Doctrina de furtis ex jure romano historice et dogmatice explicata* (1829); *Principes du droit pénal* (Zasadny prawa Karnego, 1830); la *Loi salique* d'après un manuscrit de la bibliothèque de Varsovie (1867, in-8); le *Code civil italien*, (Kodeks cywilny wloski, 1867, in-8), traduit en français, (1869, in-8); *Histoire des lois pénales slaves* (Hist. praw karnych slow, 1870-1872, 3 vol. in-8); des éditions des *Fragmenta Ulpiana* et des *Institutes de Gaius*, ainsi que de nombreux articles dans la *Themis polonaise* (Themis polska, 1828 à 1830).

**HUBER** (Jean), philosophe allemand, né à Munich, le 18 août 1830, entra dans les ordres, sur le désir de ses parents, et étudia la philosophie et la théologie à l'université de sa ville natale. Reçu docteur en philosophie en 1854, avec une thèse : *sur les Preuves cartésiennes de l'existence de Dieu* (Ueber die cartes. Beweise vom Dasein Gottes), et agrégé l'année suivante, il fut nommé professeur extraordinaire en 1859. Il publia alors son livre de la *Philosophie des Pères de l'Église* (Phil. der Kirchenväter), qui fut mis à l'index en 1860. Au congrès des théologiens catholiques de Munich, en 1863, il fut le seul membre qui chercha à défendre les droits de la libre recherche. Il devint professeur ordinaire en 1864. Adversaire résolu de l'ordre des Jésuites, qui, à cette époque, prenait une grande extension en Allemagne, il refusa de signer l'adhésion au dogme de l'infaillibilité (10 avril 1871), se détacha de l'Église romaine et se mit à la tête des vieux-catholiques. — Il est mort à Munich le 20 mars 1879.

A part les deux ouvrages cités plus haut, on a de M. Huber : *Doctrines de Platon sur la personnalité de Dieu* (Ueber Plato's Lehre von einem persönn. Gott, Munich, 1855); *du Libre arbitre* (Ueber die Willensfreiheit, 1858), mémoire; *Johannes Scotus Erigena*, essai d'histoire de la philosophie et de la théologie au moyen âge (Ibid., 1861); le *Prolétaire* (Ibid., 1864), où la question sociale est traitée dans le sens des théories de Lassalle; la *Papauté et l'État*, publié sous le pseudonyme de *Janus*, et traduit en français sous le titre : *le Pape et le Concile* (1869, in-18); *les Libertés de l'Église de France* (Freiheiten der franz. Kirche), et *Doctrines de Darwin* (Lehre Darwin's; même année); *les Jésuites* (1873), histoire complète de l'ordre, traduite aussi en français (1876, 2 vol. in-18; plus. édit.).

**HUBERT-DELISLE** (Louis-Henri), administrateur français, ancien représentant et sénateur, né à la Réunion le 1<sup>er</sup> janvier 1810, vint de bonne

heure en France et s'établit dans le département de la Gironde. Il était, en 1848, maire de Saint-André de Cubzac, secrétaire du comité viticole du département, et connu pour un partisan décidé du libre échange, lorsqu'il fut élu représentant du peuple, le dixième sur quinze, par 58 849 suffrages. Membre du Comité des colonies, il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et approuva l'expédition de Rome. Réélu le deuxième à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité formée par l'union des anciens partis et se rangea enfin du côté de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut nommé gouverneur de l'île de la Réunion et appelé au Sénat en décembre 1857.

Revenu dans la vie privée à la chute de l'Empire, il représenta le canton de Saint-André de Cubzac, au conseil général de la Gironde. Il fut élu sénateur pour le même département, le 30 janvier 1876, le premier sur quatre, par 365 voix sur 672 électeurs. Au Sénat, il fit partie du groupe de l'Appel au peuple et se montra l'un des plus ardents adversaires du gouvernement républicain. Il se représenta aux élections partielles du 5 janvier 1879, mais il échoua, avec la liste bonapartiste, et n'obtint que 329 voix sur 670 électeurs. Décoré de la Légion d'honneur en 1853, M. Hubert-Delisle a été promu officier, en 1860, et commandeur le 2 septembre 1865.

**HUBERT-VALLEROUX** (Marcellin-Emile), médecin français, né à Paris, en 1812, y fit ses études médicales fut reçu docteur en 1838, et s'occupa spécialement des maladies de l'oreille.

Il a publié : *Mémoire sur le catarrhe de l'oreille moyenne* (1843; 2<sup>e</sup> édit., 1845); *Essai théorique et pratique sur les maladies de l'oreille* (1846, in-8); *Des Sourds-muets, Introduction à l'étude médicale et philosophique de la surdi-mutité* (1853, in-8); *De l'Enseignement, ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il devrait être* (1859, in-8), etc.

Son fils, M. Paul HUBERT-VALLEROUX, reçu docteur en droit, en 1869, a publié la même année : *Des Associations ouvrières* (in-8), et depuis : *l'Armée suisse et la réorganisation de la nôtre* (1871, in-8).

**HÜBNER** (Joseph-Alexandre, baron de), diplomate allemand, conseiller intime de l'empereur d'Autriche, né à Vienne, le 26 novembre 1811, fit ses études à l'université de cette ville, et alla passer quelque temps en Italie. A son retour (1833), M. de Metternich, qui l'avait pris en affection, l'attacha à son cabinet. En 1837, il fit partie de l'ambassade de Paris, dont le comte d'Apponyi était chef; mais, l'année suivante, M. de Metternich le rappela auprès de sa personne. En 1841, lorsque l'Autriche renoua des relations diplomatiques avec le Portugal, il fut envoyé à Lisbonne, comme secrétaire du plénipotentiaire, le baron Marshal, et eut à réorganiser la légation impériale. Il passa à Leipzig, en 1844, en qualité de chargé d'affaires près des cours d'Anhalt, et fut en même temps consul général d'Autriche.

Pendant les crises de l'année 1848, M. de Hübner fut chargé de la correspondance diplomatique du vice-roi de Lombardie, l'archiduc Rénier, avec les princes voisins. Surpris, au mois de mars, par l'insurrection milanaise, il fut retenu quelques mois comme otage. Un échange le rendit à la liberté, et il rentra dans la vie privée. Vers la fin d'octobre, il alla rejoindre l'empereur et toute la famille impériale à Schönbrunn, et les accompagna dans leur retraite à Olmütz. Le prince de Schwarzenberg, devenu,

quelques mois plus tard, ministre des affaires étrangères, et président du conseil des ministres, lui confia la rédaction des proclamations, manifestes et autres actes publics, relatifs, soit aux péripéties de la lutte contre la révolution, soit à l'abdication de l'empereur Ferdinand et de son frère, l'archiduc François-Charles, et à l'avènement de l'empereur actuel.

Chargé d'une mission extraordinaire à Paris, au mois de mars 1849, M. de Hübner fut nommé, quelques mois après, ministre plénipotentiaire auprès du Président de la République. Dans ce poste, il contribua à maintenir de bons rapports entre son pays et le nôtre, et à mettre, dans la guerre contre la Russie, l'influence et l'autorité morale de l'Autriche, sinon ses armes, du côté des puissances occidentales. Au commencement de 1856, il fut appelé à siéger, avec les plénipotentiaires des nations belligérantes, au Congrès de Paris, et fut un des signataires du traité du 30 mars. Lors de la guerre de l'indépendance italienne (1859), il fut rappelé de Paris, où il fut remplacé, depuis la paix, par le prince de Metternich. Après avoir été chargé de diverses missions diplomatiques de confiance, notamment à Naples et à Rome, il fut rappelé de cette dernière ville, pour faire partie d'un nouveau cabinet, comme ministre de la police (août 1859); mais des divergences d'opinions avec son collègue Goluchowski le forcèrent de se retirer au bout de quelques mois, et il vécut assez longtemps dans la retraite. En janvier 1866, il fut replacé à la tête de l'ambassade d'Autriche à Rome; c'est lui qui fut chargé des négociations relatives à l'abolition du concordat autrichien (octobre 1867). L'année suivante, il abandonna le service et parcourut l'Asie et l'Amérique. Il publia le résultat de ces voyages dans un ouvrage qui parut simultanément à Paris, en français, et à Leipzig en allemand : *Promenade autour du monde* (5<sup>e</sup> édit. 1876). On lui doit en outre une monographie historique très importante : *Sixte-Quint*, d'après des correspondances diplomatiques inédites, tirées des archives du Vatican (Paris, Vienne, Florence, Venise, 1870, 3 vol. in-8). Le baron de Hübner a été élu associé étranger de l'Académie des sciences morales et politiques, le 29 décembre 1877, en remplacement de lord Stanhope. Il a été fait grand officier de la Légion d'honneur.

**HUBNER** (Frédéric-Othon), économiste allemand, né à Leipzig, le 22 juillet 1818, entra de bonne heure dans l'administration du Lloyd autrichien, dont il était agent général en 1848. Pendant la période révolutionnaire, il fit partie de la Commission des Cinquante, réunie à Francfort-sur-le-Mein. Élu deux fois au parlement de Francfort, il n'accepta point le mandat législatif, et rédigea à Vienne *l'Allgemeine Oesterreichische Zeitung* jusqu'à l'entrée de Windisch-Graetz. Il fut proscrit bientôt après; mais, dans l'exil, il continua de défendre par ses écrits la cause de la liberté commerciale. — Il est mort à Berlin, le 4 février 1877.

M. Hubner a publié un *Dictionnaire du commerce* (Handelslexicon; Leipzig, 1845, 2 vol. in-8); *les Banques* (die Banken, 1846, in-8); *la Situation financière de l'Autriche et ses ressources* (Esterreichs Finanzlage und Hulfquellen; Vienne, 1849, in-8); *l'Impôt sur le revenu* (die Einkommensteuer; Ibid., 1849, in-8); *les Droits sur le fer* (die Eisenzelle; Berlin, 1850, in-8); *le Langage des barrières* (die Sprache der Schlagbaeume; Ibid., 1850, in-8); *l'Union douanière et l'industrie du Zollverein ainsi que celle de l'Autriche* (die Zollvereinigung und die Industrie des Zollvereins

und Oesterreichs; Ibid., 1850, in-8); *les Erreurs des protectionnistes* (die Irrthümer der Schutzzuelner; Leipzig, 1851, in-8; 2<sup>e</sup> édit., Francfort, 1876); un *Tableau statistique universel* (Statistische Tafeln aller Laender der Erde; Ibid., 1851; édit. française, 1854), etc.

**HÜBNER** (Rodolphe-Jules-Benno), peintre allemand, né à Ols (Silésie), en 1806, étudia à Berlin, sous Schadow, qu'il suivit à Dusseldorf, s'attacha à la grande peinture historique et religieuse et débuta par un tableau de *Ruth et Booz*, qui eut du succès. En 1839, il se fixa à Dresde où il devint professeur de l'Académie en 1841. En 1871, à la mort de Schnorr de Karolsfeld, il fut nommé directeur de la galerie royale.

On cite parmi les compositions religieuses de M. Hübner : *Samson brisant les colonnes du temple*; *le Départ de Noémi*, exécuté en Italie (1833); *le Christ et les Loangélistes* (1835), pour un maître-autel; *Job et ses amis*; *les Amants du cantique des cantiques*; *le Christ à la colonne*; *Enfants dormant dans une forêt sous la garde de leurs anges*; *la Félicité et le Sommeil*, sujet tiré de l'*Octavianus* de Tieck; un *Christ au milieu du peuple*, pour la principale église de Meissen; une *Ascension*, etc.; parmi ses tableaux d'histoire ou de mythologie : *le Pêcheur*, d'après la célèbre ballade de Goethe; *Roland délivrant la princesse Isabelle*; *l'Age d'or*, paysage, qui obtint une médaille d'honneur à l'exposition de Bruxelles, en 1851; puis de nombreux dessins, tels que la *Germanie*, gravée par Stahl; un *Album* pour le roi Louis de Bavière; des cartons, de beaux portraits, entre autres celui de *l'Empereur Frédéric III*, pour la ville de Francfort. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris en 1867 : *la Dispute entre Luther et le docteur Eck à Leipzig*, *Jésus âgé de douze ans au temple* et *Madeleine auprès du corps de Jésus-Christ*. M. Hübner a publié : *Catalogue de la galerie royale de Dresde* (Verzeichniss, etc., 4<sup>e</sup> édit. 1874); *Guide explicatif de la galerie des tableaux de Dresde* (Bilderbrevier, 1859); quelques volumes de poésies : *Clair-obscur*, *sonnets et chansons* (Helldunkel, Sonette und Lieder, 1871); *le Miroir du temps* (Zeitspiegel, 1871), etc.

**HÜBNER** (Émile), épigraphiste allemand, né à Dusseldorf le 7 juillet 1834, fils du précédent, fit ses études classiques au gymnase de Dresde, et étudia la philologie à Berlin et à Bonn, où il fut reçu docteur en 1864 avec une thèse intitulée : *Quæstiones onomatologicae latinæ*. Après un séjour de deux ans en Italie et en Sicile, il fut chargé par l'Académie de Berlin d'une mission en Espagne et en Portugal, et y passa les années 1860 et 1861. Il entreprit, en 1866, un autre voyage en Angleterre, puis visita l'Écosse et l'Irlande. Reçu agrégé à l'université de Berlin dès 1859, il y devint professeur de philologie classique en 1863.

M. Em. Hübner a publié, à la suite de ses missions et voyages : *les Ornaments antiques de sculpture de l'Espagne* (Berlin, 1862, avec pl.); *Inscriptiones Hispaniæ Latinæ* (ibid. 1869); *Inscriptiones Hispaniæ christianæ* (ibid. 1871); *Inscriptiones Britannicæ Latinæ* (ibid. 1873); *Inscriptiones Britannicæ christianæ*, etc. On cite, en outre : *De Senatus populique Romani actis* (1859), thèse d'agrégation; *Précis d'un cours d'histoire de la littérature romaine* (Grundriss zu Vorlesungen über die römische Literaturgeschichte; Berlin, 1872); *Précis d'un cours de grammaire latine, d'histoire, et encyclopédie de philologie classique* (Grundriss zu Vorles. über die latein. Grammatik, etc.; ibid. 1876). Il a

inséré divers mémoires dans le *Hermès*, dans le *Journal d'archéologie* de Berlin, etc. \*

**HUET** (Albert-Auguste), magistrat, ancien député français, né à Paris le 16 mai 1829, fils d'un avoué du tribunal de la Seine, fit ses études au collège Rollin, puis son droit, fut reçu avocat au barreau de Paris, et secrétaire de la conférence du stage. Après avoir été secrétaire de Chaix d'Est-Ange, il avait pris lui-même une place honorable au barreau, lorsqu'il fut choisi par le ministre sans portefeuille, Billault, pour chef de cabinet (novembre 1860). Au mois de juin 1863, il fut chargé de la direction du cabinet, du service législatif et de la comptabilité, au ministère d'Etat. A la fin de la même année, il fut nommé substitut au tribunal de la Seine, en 1865, juge, et en 1866, juge d'instruction. C'est alors qu'il publia une édition choisie des *Œuvres de M. Billault* (Imprimerie impériale, 1865, 2 vol. in-8, 250 exempl.), avec une importante *Notice biographique*, qui, tirée à part, eut deux éditions.

Aux élections de mai 1869, M. Albert Huet, candidat officiel dans la troisième circonscription de Saône-et-Loire, fut élu par 15 031 voix sur 22 954 votants. Ses professions de foi, ayant pour devise : Empire et liberté, le rattachaient à la fraction progressiste du gouvernement. Il signa le programme libéral du centre droit. Le 4 septembre 1870 le fit rentrer dans la vie privée. Il se présenta sans succès, comme candidat conservateur et officiel, aux élections de 1876 et 1877, dans l'arrondissement de Charolles.

**HUGGINS** (William), astronome anglais, né à Londres le 7 février 1824, fit ses classes à l'école de la Cité de Londres, puis étudia les sciences mathématiques et naturelles sous des maîtres particuliers. Ses recherches micrographiques sur l'anatomie animale et végétale le firent admettre, dès 1852, dans la Société microscopique. En 1855, il construisit un observatoire astronomique à sa résidence de Tulse-Hill et se livra spécialement à l'étude de la nature des corps célestes, guidé par les découvertes de M. Kirchhoff sur l'analyse au moyen du prisme. Les résultats intéressants de ses études du spectre des étoiles et des nébuleuses, ont été insérés dans les *Philosophical Transactions* pour 1864. Reçu membre de la Société royale de Londres l'année suivante, il dirigea ses recherches sur l'étude du spectre des comètes, et constata que leur lumière diffère de celle du soleil. Il fut chargé, en 1869, à l'Université de Cambridge, d'un cours sur les recherches astronomiques à l'aide du spectroscopie. Il reçut pour ses travaux des récompenses de plusieurs sociétés savantes, et, en 1871, la Société royale de Londres lui offrit un télescope construit à ses frais. Membre des Académies de Stockholm, de Copenhague, de Rome, il a été élu correspondant de l'Institut le 19 janvier 1874.

Les dernières recherches de M. Huggins portent sur le mouvement propre des étoiles, le spectre des proéminences solaires, etc. Il a aussi déterminé la somme de chaleur que la terre reçoit de quelques étoiles fixes. L'abbé Moigno a traduit de lui : *Analyse spectrale des corps célestes* (1866, in-18). \*

**HUGO** (Victor-Marie, comte) célèbre poète et homme politique français, ancien pair de France, sénateur, membre de l'Institut, est né à Besançon, le 26 février 1802, d'une famille anoblée en 1531. Son père, Lorrain de naissance, volontaire sous la République, devint général, sous l'Empire, et se distingua par son courage et ses brillants services. Sa mère, au contraire, avait

été une brigande vendéenne, traquée, dans le Bocage, avec Mmes de Bonchamp et de Larochejaquelein. On retrouverait dans les vers du poète des souvenirs de cette double origine, et toutes les premières impressions de son enfance aventureuse et poétique. « Parcourant, comme il le dit lui-même, l'Europe avant la vie, » il suivit, tout enfant, les armées impériales, passa à Paris les années 1805 et 1806, puis fut emmené en Italie, où son père, gouverneur de la province d'Avellino, en Calabre, poursuivait à outrance Fra-Diavolo, le célèbre bandit. Après avoir vu Florence, Rome et Naples, il rentra à Paris en 1809.

Le jeune Hugo y trouva, pendant deux ans, une douce et féconde existence dans ce vieux couvent des Feuillantines, où il commença des études sérieuses, sous la direction d'un proscrit, le général Lahorie, auprès de sa mère et de la jeune enfant qui devait un jour être sa femme. Il lisait déjà Tacite, lorsque son précepteur clandestin fut trahi, emprisonné et mis à mort par le gouvernement impérial. Cet événement contribua, avec l'éducation maternelle, à développer dans l'esprit de l'enfant cette ferveur royaliste qui inspira les œuvres de sa jeunesse. Appelé en Espagne par son père, en 1811, il passa un an au séminaire des nobles, et trouva un aliment à ses instincts poétiques dans le spectacle d'un sol et d'un ciel nouveaux. Il n'avait que dix ans et faisait des vers. L'année suivante, il vint reprendre à Paris, pour trois années, sous la direction de sa mère, sa douce existence des Feuillantines. Mais aux Cent-Jours, malgré toutes les marques de sa vocation pour la poésie, le jeune Victor fut placé, avec son frère, Eugène, dans une institution préparatoire à l'École polytechnique par leur père qui les destinait à la carrière militaire.

M. Victor Hugo y étudia les mathématiques sans négliger la poésie. A quatorze ans, il avait composé une tragédie aristotélique, *Irtamène*, dont il a imprimé le plan, et deux pièces lyriques non sans valeur : *le Riche et le pauvre* et *la Canadienne*. En 1817, il traita le sujet mis au concours par l'Académie française, *les Avantages de l'étude*, et s'annonça, dans sa pièce même, comme un poète de quinze ans. L'Académie se crut mystifiée, et, au lieu du prix, ne lui accorda qu'une mention honorable. L'enfant apporta son extrait de naissance, mais on refusa de revenir sur une chose jugée. Ces succès décidèrent du moins son père à le laisser suivre sa vocation littéraire.

De 1819 à 1822, le jeune poète présenta trois pièces à l'Académie des jeux floraux de Toulouse : *les Vierges de Verdun*, *le Rétablissement de la statue de Henri IV*, et *Moïse sur le Nil* ; il obtint trois fois le prix, et fut proclamé maître ses jeux floraux. Ces trois odes, qui comptent parmi ses plus belles, attirèrent sur lui l'attention publique. L'apparition des *Méditations* de M. de Lamartine excita encore son talent par l'enthousiasme, et, en 1822, parut le premier volume des *Odes et Ballades*, poésies encore classiques de forme, mais déjà romantiques par le sentiment et l'idée. Elles frappèrent également par la richesse des vers et par le sentiment religieux et monarchique dont elles étaient empreintes, et donnèrent à leur jeune auteur assez de gloire pour lui permettre d'épouser sa compagne d'enfance, Mlle Foucher, qu'on refusait auparavant à sa pauvreté. M. Victor Hugo devint l'ami de toutes les célébrités de la Restauration, de Chateaubriand, entre autres, qui l'avait, disait-on, qualifié *d'enfant sublime*, et le poète favori du gouvernement. Il eut part aux largesses de Louis XVIII, mais on raconte qu'il le dut moins à ses chants qu'à une généreuse imprudence : une lettre, par laquelle il offrait un asile chez lui à un ennemi du pouvoir, avait



été mise sous les yeux du roi, qui se contenta de répondre : « Voilà un noble jeune homme, je lui donne la première pension vacante. »

Cependant, grâce aux errements de la Restauration, le libéralisme gagnait de jour en jour. M. Victor Hugo suivit involontairement l'ébranlement général, et ce premier mouvement se révéla dans le nouveau volume des *Odes* et *Ballades*, publié en 1826. En même temps, la forme classique de ses premières œuvres, déjà négligée dans deux romans fort goûtés, *Han d'Islande* (1823) et *Bug-Jargal* (1825), était de plus en plus abandonnée. L'antithèse, cette figure favorite du poète, commençait à mettre en relief des nouveautés, des hardesses de pensée et de langage. M. Victor Hugo devenait un hérésiarque en littérature. Il se forma autour de lui, sous le nom de *Cénacle*, un cercle de jeunes révolutionnaires, parmi lesquels brillaient Sainte-Beuve, A. et E. Deschamps, Louis Boulanger, etc. Ils poussèrent leur chef au combat, et rédigèrent leurs manifestes dans la *Muse française*.

En 1827, M. Victor Hugo, rompant décidément avec Aristote et Racine, publia le drame de *Cromwell*, précédé d'une longue préface où étaient développées les théories nouvelles dont voici le résumé : « Tout ce qui est dans la nature est dans l'art ; le drame résulte de la combinaison du sublime et du grotesque ; le drame est l'expression de l'époque moderne. » *Cromwell*, qui n'avait pas été fait pour le théâtre et qui ne fut point représenté, fut, comme œuvre littéraire, exalté et combattu avec fanatisme. L'année suivante, un nouveau recueil d'odes, les *Orientales*, gagna au poète la majorité du public. Ce livre était à la fois le plus merveilleux de l'auteur pour la richesse du coloris et des images, et le plus vide pour la pensée. Le *Dernier jour d'un condamné*, qui parut l'année suivante, fut, au contraire, très-vanté par toute l'école romantique, pour la force de la pensée et la profondeur de l'analyse.

Mais les sectateurs du poète lui demandaient une œuvre dramatique, qui pût dignement inaugurer au théâtre la nouvelle école. La censure écarta *Marion Delorme*, et l'Académie poussa ses doléances jusqu'au trône pour empêcher la réception de *Hernani*. Mais Charles X, qui, pour indémniser le poète des rigueurs exercées contre sa première pièce, avait voulu porter sa pension de 3000 à 6000 francs, faveur que M. Victor Hugo avait refusée, eut le bon sens de dire qu'il ne se reconnaissait « d'autre droit que sa place au parterre, » et la seconde pièce parut enfin au Théâtre-Français, le 25 février 1830. Il y eut, au parterre, entre les fanatiques des deux partis, de véritables luttes, allant jusqu'au coup de poing, et dans lesquelles les amis du poète furent les plus forts. La tragédie était vaincue par le drame, et *Hernani* prit et garda pendant dix ans sa place au répertoire, où il devait revenir encore avec tant d'éclat à l'occasion de l'Exposition universelle, en 1867.

La révolution de 1830 éveilla décidément chez M. Victor Hugo l'amour de la liberté, et lui inspira le culte des gloires nationales, sans excepter celle de Napoléon, que la Restauration lui avait appris à maudire. *Marion Delorme* put enfin être jouée sous un gouvernement plus libre (août 1831), et, malgré le reproche d'immoralité qu'elle encourut, eut un succès plus calme. Mais *le Roi s'amuse*, représenté le jeudi 22 novembre 1832, fut interdit par ordre ministériel dès le lendemain. Le poète défendit vainement la moralité de sa pièce et la liberté du théâtre devant le tribunal de commerce, dans un plaidoyer très-applaudi. On l'accusait surtout de dénaturer l'histoire et d'enlever à François I<sup>er</sup> tout son pres-

tige. Vinrent ensuite : *Lucrèce Borgia* et *Marie Tudor* (1833); *Angelo* (1835); *Ruy-Blas* (1838); les *Burgraves* (1843) : pièces où l'auteur, usant et abusant d'un moyen puissant, le contraste, et de l'antithèse qui le met en relief, présente une lutte perpétuelle de passions et de sentiments opposés, un mélange du comique et du tragique, d'un grand effet.

Le brillant roman historique de *Notre-Dame de Paris* (1831), et de nouveaux recueils de poésies lyriques, les *Feuilles d'automne* (1831); les *Chansons du crépuscule* (1835); les *Voix intérieures* (1837); les *Rayons* et les *Ombres* (1840), appartenaient aux mêmes années de fécondité et de gloire. La science archéologique répandue dans *Notre-Dame de Paris*, le mélange volumineux de la grâce et de l'énergie, du beau et du laid, du simple et du bizarre, l'originalité des caractères, tels que Quasimodo, Claude Frollo, Esméralda, l'intérêt dramatique de l'ensemble, malgré la fatalité qui domine tout, de grandes qualités, enfin de séduisants défauts, faisaient de cet ouvrage le plus beau titre du prosateur, tandis que, par la grâce rêveuse de la pensée et l'harmonieuse richesse de la forme, les *Voix intérieures* et les *Feuilles d'automne* semblaient devoir rester le chef-d'œuvre du poète. En même temps, des œuvres diverses, l'*Étude sur Mirabeau*, *Littérature et philosophie mêlées* (1834); le *Rhin* (1842), souvenirs étincellants d'un voyageur artiste et poète; de simples articles de revues, tels que *Claude Gueux* (*Revue de Paris*, 1834), participaient au même succès. Le 2 juillet 1837, l'auteur fut promu officier de la Légion d'honneur.

La popularité de M. Victor Hugo fit enfin tomber devant lui, après bien des luttes, les portes de l'Académie. Il y fit son entrée le 3 juin 1841, et prononça une sorte de discours-ministre moins littéraire que politique, et auquel répondit avec finesse M. de Salvandy. C'est lui qui fut depuis chargé de recevoir Saint-Marc Girardin, son adversaire déclaré, et Sainte-Beuve, un de ses premiers et plus fervents partisans. A cette époque, M. Victor Hugo fit plusieurs voyages de touriste dans divers pays, entre autres en Espagne, d'où il fut subitement rappelé, en 1843, par la mort tragique de sa fille, Léopoldine, et de son gendre, Charles Vacquerie, noyés à Villequier (Seine-Inférieure), dans une partie de plaisir; cet événement, qui eut, dans tout le pays, un retentissement douloureux, fut le thème d'un grand nombre des poésies qui composèrent plus tard les *Contemplations*. Le 15 avril 1845, le poète fut nommé pair de France par le roi Louis-Philippe, et l'on pouvait espérer qu'il arriverait, à son heure et à son tour, au pouvoir par la littérature, lorsque la révolution de Février vint ouvrir des voies plus scabreuses à son ambition.

M. Victor Hugo parut d'abord redouter les conséquences de la victoire révolutionnaire, et se rattacher au Comité électoral de la rue de Poitiers. Il fut envoyé à l'Assemblée constituante par la ville de Paris, dans cette élection partielle du 4 juin 1848 qui faisait sortir pêle-mêle de la même urne Proudhon, Changarnier, Goudchaux, Thiers, Caussidière, Charles Lagrange, et plaçait M. Victor Hugo lui-même immédiatement entre P. Leroux et Louis-Napoléon Bonaparte. Ses votes à la Constituante le montrent beaucoup plus près de la droite que du parti démocratique; avec celui-ci, il repousse deux fois l'autorisation de poursuites contre MM. L. Blanc et Caussidière, réclame l'abolition de la peine de mort, refuse de déclarer que le général Cavaignac a bien mérité de la patrie, et rejette l'ensemble de la Constitution : deux votes dans lesquels les deux extrêmes de l'Assemblée se trouvaient réunis; avec la droite,

il appuie le décret contre les clubs (28 juillet), repousse le droit au travail, l'impôt progressif, le crédit foncier, l'abolition du remplacement militaire, se prononce contre l'amendement Grévy, c'est-à-dire pour les deux Chambres et pour la sanction de la Constitution par le peuple. Après l'élection du 10 décembre, et jusqu'à la dissolution de la Constituante, M. V. Hugo vote uniformément avec le parti de l'ordre.

Son attitude fut tout autre à l'Assemblée législative, où il fut réélu, le dixième sur vingt-huit, par le département de la Seine. Rallié, dit-on, par l'influence de M. Emile de Girardin, au parti de la république démocratique et sociale, il devint un des chefs et surtout un des orateurs de la gauche. Les affaires de Rome, les questions de l'enseignement, de la réforme électorale, du cautionnement et du timbre des journaux, en 1850, la limitation du suffrage universel, le projet de loi sur la révision de la Constitution, en 1851, lui fournirent le sujet de brillants discours; mais la véhémence passionnée de son langage, ses attaques personnelles contre Montalembert, avec lequel il eut comme un duel parlementaire de trois années, et contre le Président de la République, qu'il rabaisait dans toute occasion, attirèrent sur ce républicain de date récente les cruelles représailles de la majorité : à tous ses discours elle opposait les odes de sa jeunesse et les opinions même de son âge mûr, pendant qu'il était accueilli avec défiance par quelques-uns de ses nouveaux coreligionnaires. En même temps, il lutta pour la cause de la Révolution dans la presse quotidienne. Il avait fondé lui-même, en 1848, un journal, *l'Événement*, qui avait passé par les mêmes phases politiques que le poète, et qui, poursuivi, condamné, supprimé, reparaisait sous le titre de *l'Assemblée*. Entre autres procès, les attaques trop vives de son fils contre la peine de mort lui en suscitèrent un dans lequel, ayant obtenu de plaider lui-même, il trouva un de ses plus beaux triomphes oratoires.

Lors du coup d'État du 2 décembre, M. Victor Hugo s'efforça avec Baudin, MM. Scholcher, Madier-Montjau, etc., d'organiser une résistance qui avorta. Porté sur la première liste qui expulsa du territoire français les plus ardents ennemis du pouvoir, il se retira avec sa famille dans l'île de Jersey, d'où il fut même forcé de s'éloigner, en 1855, avec tous les réfugiés signataires d'une protestation contre l'expulsion de trois d'entre eux. Dans les premiers jours de son exil, il signa, avec plusieurs de ses collègues, un appel aux armes d'une extrême véhémence, et dont sa brochure, *Napoléon le Petit* (Bruxelles, 1852), n'était que le complément. L'année suivante, il donna, dans le même esprit, un volume de poésies, *les Châtiments* (Bruxelles, 1<sup>re</sup> édit., 1853), qui n'eut, comme l'ouvrage précédent, pendant toute la durée de l'Empire, que des éditions à l'étranger. Ce recueil, non moins remarquable par la pureté, la simplicité énergique de la forme que par la vivacité des haines politiques, après dix-huit ans d'une circulation clandestine, devait, à la chute du régime impérial, valoir au poète son meilleur renouveau de popularité.

Dans les années qui suivirent, trois œuvres poétiques d'un caractère plus calme de l'illustre exilé purent être accueillies dans sa patrie. Nous voulons parler d'abord des *Contemplations* (Paris, 1856, 2 vol. in-8, plusieurs édit.), sorte de mémoires d'une âme, réunissant sous les titres d'*Autrefois* et *Aujourd'hui*, les souvenirs du poète et les aspirations du philosophe. Ce livre, où la forme est plus souple, avec moins d'artifices de langage, où l'antithèse joue un moindre rôle, où la sensibilité, malgré le retour constant sur

un même malheur domestique, est plus vraie, où enfin les questions sociales sont touchées énergiquement, mais en passant et dans la mesure qui convient à la poésie, ce livre ramena à M. Victor Hugo beaucoup d'admirateurs.

En 1859, une autre grande composition poétique, *la Légende des siècles* (2 vol. in-8), écrite tout entière dans l'exil, fut le principal événement littéraire de l'année. Jamais l'auteur n'avait eu plus d'éclat, plus de verve, mais aussi moins de mesure que dans ce vaste recueil de poèmes, annoncé comme un simple fragment d'un plus grand poème, comme la première partie d'une trilogie, dont les deux autres parties s'appelleraient *la Fin de Satan* et *Dieu*.

M. Victor Hugo, qui venait de dédier ce dernier livre à la France, refusa d'y rentrer lui-même, lors de l'annistie générale du 15 août 1859. Comme MM. Edg. Quinet, L. Blanc, Charras, etc., il répondit au décret de ce jour par une protestation qui fut rendue publique. Il repoussa, avec plus de hauteur encore, la seconde annistie, celle du 15 août 1869, et à l'invitation publique que lui adressait son ami, M. F. Pyat, de rentrer avec lui, il répondit en rappelant « la barrière d'honneur » qu'il s'était imposée par ce vers :

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

Enfin, en 1865, parurent les *Chansons des rues et des bois*, vaste recueil de caprices, où la bizarrerie voulue de la forme, de l'idée et de l'image dépassait toute limite, mais où la vérité pittoresque du détail, dans la description des infimes petits, indiquait un grand artiste qui s'amuse. Ce livre a particulièrement fait appeler le poète « le Paganini de la poésie. »

Dans l'intervalle, un ouvrage considérable en prose, annoncé depuis de nombreuses années et lancé par les éditeurs avec une grande habileté fit autour du nom de M. Victor Hugo autant de bruit que la plus retentissante de ses œuvres passées : nous parlons du grand roman social, *les Misérables*, traduit d'avance en neuf langues et mis en vente à la fois, le même jour (3 avril 1862), à Paris, à Bruxelles, à Londres, à New-York, à Madrid, à Berlin, à Saint-Petersbourg et à Turin (10 vol. in-8). Il circula librement en France et souleva des panegyriques et des attaques également passionnées. Un grand drame en fut tiré par M. Ch. Hugo, mais il ne put être joué à Paris ; il le fut, le 3 janvier 1863, sans beaucoup de succès, à Bruxelles, où pourtant l'auteur des *Misérables* fut, dans un grand banquet, le héros de l'ovation la plus bruyante. Depuis, une édition populaire illustrée du roman des *Misérables* s'est vendue, par livraisons, à environ 150 000 exemplaires (1863-1865, in-8 à 2 col.).

Deux autres romans descriptifs de M. Victor Hugo suivirent, avec la prétention de développer aussi des programmes métaphysiques ou sociaux : ce sont *les Travailleurs de la mer* (1866, 3 vol. in-8), sorte d'idylle-épopée où un récit des plus simples était submergé sous le pittoresque des peintures réelles ou fantastiques : quelques-unes même, comme celle de la pieuvre, acquirent une véritable popularité ; puis *l'Homme qui rit* (1869, 4 vol. in-8), qui, malgré une combinaison spéciale de primes de librairie, n'obtint pas une aussi grande circulation.

Mais le plus grand triomphe littéraire de M. Victor Hugo, dans les dernières années de l'Empire, fut la reprise de *Hernani*, au Théâtre-Français en juin 1867, à l'occasion de l'Exposition universelle. Pendant quatre mois, ce drame, qui soulevait autrefois tant d'orages, obtint auprès du public cosmopolite de passage à Paris un succès auquel la politique, passé les premières re-

présentations, était étrangère; un succès analogue accueilli plus tard la reprise de *Lucrèce Borgia* à la Porte Saint-Martin (février 1870).

Au mois de mai 1869, le *Rappel*, fondé sous l'inspiration de M. V. Hugo, et rédigé par MM. Vacquerie, Meurice, Ch. et Fr. Hugo et M. Henri Rochefort, prit rapidement dans la presse parisienne une influence qui se manifesta surtout lors des élections générales. Jusqu'à la chute du régime impérial, ce journal reçut diverses communications du poète. Au moment du plébiscite du 8 mai 1870, ratifiant la nouvelle Constitution de l'Empire, il publia dans le *Rappel* une protestation intitulée : « Non, en trois lettres ce mot dit tout. » Il y développait longuement les raisons du vote négatif. Cet article dont la péroraison était d'une extrême audace fit citer M. V. Hugo, le 11 mai, à l'audience de la sixième Chambre comme prévenu d'avoir excité à la haine et au mépris du gouvernement.

La révolution du 4 septembre le ramena à Paris, où il fut reçu avec enthousiasme. Quelques jours après son arrivée, il adressa aux Allemands une longue proclamation où il les engageait à proclamer la République allemande et à tendre la main à la France. Le 10 octobre, il se prononça contre la nécessité d'élections municipales immédiates. Lors de la tentative insurrectionnelle du 31 octobre, il figura sur la liste du comité de salut public, proclamé à l'Hôtel de Ville; mais il désavoua, le lendemain, l'usage que l'émeute avait fait de son nom, et refusa de se porter comme candidat aux élections des maires et adjoints de Paris, le 5 novembre suivant. Il n'en obtint pas moins 4029 suffrages dans le 15<sup>e</sup> arrondissement. Au scrutin du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il fut nommé représentant de la Seine, le second sur 43, par 214 169 voix, sur 328 970 votants. Dans la séance du 1<sup>er</sup> mars il prononça un discours contre la paix, et repoussa les préliminaires. Le 8 mars, interrompu avec violence par la droite de l'Assemblée, il quitta la tribune et adressa au président la lettre suivante : « Il y a trois semaines, l'Assemblée a refusé d'entendre Garibaldi; aujourd'hui elle refuse de m'entendre; je donne ma démission ». Quelques jours après, il perdit subitement son fils Charles Hugo, emporté par une congestion cérébrale, et ramena son corps à Paris, le jour même où éclatait l'insurrection du 18 mars. Il séjourna alors dans la capitale, et défendit la colonne Vendôme contre les décrets de la Commune, dans une pièce de vers, insérée dans le *Rappel*, où il mettait sur le même rang « Versailles qui bombardait l'Arc-de-Triomphe, et la Commune qui renversait la colonne ». Il se rendit ensuite à Bruxelles, où, le 26 mai, il écrivit une lettre de protestation contre la décision du gouvernement belge relative aux insurgés de Paris. Cette lettre, par laquelle le poète offrait publiquement un asile aux soldats de la Commune, ayant été considérée par le ministère comme compromettante pour les intérêts de la Belgique, M. Victor Hugo fut mis en demeure de quitter Bruxelles, et, sur son refus, un arrêté royal le contraignit à sortir immédiatement du pays. Dans l'intervalle, il avait subi l'agression de la populace bruxelloise, et, assiégé dans sa maison pendant la nuit, n'avait échappé aux brutalités de la foule que grâce à l'intervention de la police. Il partit alors pour le Luxembourg.

Revenu à Paris, après le procès des chefs de la Commune, il intercédait instamment, mais en vain auprès de M. Thiers, en faveur de M. Henri de Rochefort. Présenté par toute la presse radicale comme le candidat de Paris, lors de l'élection complémentaire du 7 janvier 1872, il déclina le mandat impératif que voulaient lui imposer les

clubs radicaux, mais accepta « le mandat contractuel » qu'il définissait pour la première fois. Il échoua avec 95 900 voix, contre M. Vautrain qui obtenait 122 395 voix, sur 231 900 votants.

Pendant le siège de Paris, une nouvelle édition du livre des *Châtiments*, publiée par l'éditeur Hetzel, avait été tirée à plus de cent mille exemplaires. Les pièces principales du recueil étaient récitées au théâtre, dans toutes les représentations dont le produit était destiné aux œuvres de défense, aux canons, aux ambulances, etc. Elles étaient également, en province, à la même époque, l'objet de récitations et de lectures publiques. L'Odéon reprit, le 20 février 1872, le drame de *Ruy Blas* avec un succès qui se renouvela, en 1878, lorsque ce drame fut introduit dans le répertoire de la Comédie-Française. En quatre mois, la pièce atteignit le chiffre de cent représentations, avec des recettes moyennes de 5000 francs par soirée. Au même moment paraissait un volume de poésie : *L'Année terrible* (in-8), éloquent résumé des récents désastres de la France : ce livre dont M. Hugo se fit lui-même l'éditeur fut tiré à un très grand nombre d'exemplaires. Au même ordre d'inspiration appartient la *Liberation du territoire* (1873, in-8), poème vendu au bénéfice des Alsaciens-Lorrains.

M. V. Hugo, qui avait repris sa résidence à Paris, publia le recueil complet de ses discours, allocutions, professions de foi, etc., depuis trente ans, sous les titres de : *Avant l'exil, Pendant l'exil, Depuis l'exil* (1875-1876, 3 vol. in-8); une touchante notice intitulée *Mes Fils* (1874, in-8), réimprimée en tête des *Hommes de l'exil*, de Ch. Hugo; *Quatre-vingt-treize* (1874, 3 vol. in-8), grand roman historique et politique, depuis longtemps annoncé, et publié, comme autrefois les *Misérables*, le même jour en dix langues; *Pour un soldat* (1875, in-8), brochure en faveur d'un obscur déserteur. N'oublions pas les brillantes mais éphémères reprises de *Marion Delorme* au Théâtre-Français (1873) et de *Marie Tudor* à la Porte Saint-Martin. Lors de l'élection de M. Alexandre Dumas fils à l'Académie française, M. Hugo vota pour lui, « n'ayant pu, dit-il, voter pour le père »; il appuya aussi la candidature de M. Jules Simon, ainsi que celle de M. Leconte de Lisle.

Bien que momentanément écarté de la vie politique, le poète n'avait pas cessé de se tenir en communication avec ses anciens électeurs par toute une série de lettres rendues publiques, par la présidence de diverses conférences démocratiques et par un certain nombre de discours, tels que ceux qu'il prononça aux obsèques d'Edgar Quinet, de Mmes Louis Blanc et Paul Meurice, etc. Aussi, lors des réunions préparatoires pour les premières élections sénatoriales, M. Clémenceau, président du conseil municipal de Paris, vint, au nom de la majorité de ses collègues, lui offrir la fonction de délégué; M. V. Hugo accepta et écrivit aussitôt un manifeste intitulé : *le Délégué de Paris aux délégués des 36 000 communes de France*, dans lequel on remarqua, outre les procédés de style de plus en plus accentués dans ses dernières œuvres, son thème favori de « la fin de la monarchie par la fédération des peuples ». Le 30 janvier 1876, M. Hugo était élu sénateur de Paris, mais seulement le quatrième sur cinq, et au second tour de scrutin, par 114 voix sur 216 votants. Dès le 21 mars, il déposa au Sénat une proposition d'amnistie pleine et entière qu'il défendit à la tribune, le 22 mai, par un discours écouté en silence, mais qui ne rallia que six voix. Il remonta à la tribune pour défendre la même cause en janvier 1879, en soutenant une proposition signée par lui et par dix-sept de ses collègues. Après l'acte du 16 mai

1877, M. Victor Hugo fit partie du comité de résistance institué par les gauches du Sénat. Il fit paraître, pour servir la cause républicaine, la première partie de *l'Histoire d'un crime*, récit écrit au lendemain des événements de décembre 1851, mais repris et complété depuis, et dont la publication lui semblait « urgente » au milieu des rumeurs sur la possibilité d'un coup d'État. La seconde partie de *l'Histoire d'un crime* parut un peu plus tard, sans exciter autant d'émotion; il a été fait de l'une et de l'autre de nombreuses éditions populaires, dont une illustrée.

Dans cette dernière période d'activité politique, le poète n'avait pas abdiqué. A la fin de 1876, avait paru la seconde partie de la *Légende des siècles*, qui, malgré des beautés incontestables, parut inférieure aux poèmes publiés sous ce titre en 1859. En revanche, *l'Art d'être grand-père* (1877, in-8) montra que le sentiment de la tendresse paternelle était resté, pour l'auteur des *Contemplations*, une source aussi intarissable que pure d'inspiration poétique. Dans deux poèmes d'un autre genre et se rapprochant davantage de la manière de la *Légende des siècles*: *le Pape* (avril 1878) et *la Pitié suprême* (février 1879), M. Victor Hugo affirmait de nouveau l'indépendance de la pensée à l'égard du dogme et la tolérance universelle.

Le 25 février 1880, le 50<sup>e</sup> anniversaire d'*Hernani* fut célébré avec une grande pompe à la Comédie-Française.

Il est aussi superflu de caractériser, dans M. Victor Hugo, l'homme politique qu'il serait déplacé aujourd'hui de le juger.

On m'appelle apostat, moi qui me crus apôtre,

dit-il dans ses *Contemplations*. Sans lui donner ni l'un ni l'autre titre, on peut voir en lui, par l'effet d'une sorte de greffe morale qu'il décrit dans le même livre :

Toujours la même tige, avec une autre fleur.

En littérature, il est, pour la France et pour l'étranger, le chef incontesté de l'école romantique. Il a exhumé et mis à la mode le moyen âge, qui est passé, depuis, de la poésie dans les arts, dans les idées et les habitudes de la vie. A des traditions littéraires qui ne conservaient des modèles classiques que des formes, il a substitué la vie et le mouvement. Sa révolte contre les règles et les conventions a eu des excès inévitables, surtout chez les disciples. On a confondu dans le même dédain les conditions essentielles de l'art avec les procédés arbitraires d'une époque; la haine d'une beauté convenue a conduit à la négation du beau, puis à la réhabilitation, dans l'ordre physique et moral, du laid, du monstrueux; l'art s'est matérialisé et démolisé tout ensemble. Du moins les esprits avaient reçu une vive et féconde impulsion, et si la plupart des œuvres que M. Victor Hugo a suscitées ou produites doivent passer, la révolution qu'il a consommée marquera parmi nos époques littéraires.

Aux ouvrages dont nous avons parlé, nous pouvons ajouter encore: un *Choix moral des lettres de Voltaire* (1824, 4 vol. in-18), avec une curieuse Préface anonyme, conforme aux idées religieuses et monarchiques de la Restauration, et reproduite, sauf des modifications sensibles, dans *Littérature et philosophie mêlées*; *Amy Robsart*, drame tiré du *Château de Kenilworth* de W. Scott, signé par M. Paul Foucher, et qui fut l'objet d'une orageuse représentation à l'Odéon (février 1828); une suite d'articles, de poésies et de traductions dans le *Conservateur littéraire*, la *Revue des Deux Mondes*, le *Globe*; trois Discours à l'Académie française; la *Esmeralda*, opéra en quatre actes, dont Mlle Bertin fit la musique (1836);

un recueil spécial de ses poésies relatives à l'enfance, sous ce titre : *les Enfants, Livre des mères* (1858, in-12); *William Shakespeare* (1864, in-8), ouvrage publié sans nom d'auteur; *Paris* (1867, in-8) introduction du *Paris-Guide*, publié par M. Ulbach; *la Voix de Guernesey* (Bruxelles, 1868, in-32), poème inspiré par le combat de Mentana et auquel les éditeurs belges ont souvent joint une production apocryphe intitulée *le Christ au Vatican*, etc. Dessinateur habile, M. Victor Hugo a fourni des esquisses au *Livre d'étrennes* et à *l'Artiste*; il en a été publié tout un recueil de fac-similés (*Dessins de Victor Hugo*, avec notice par Th. Gautier, 1863, in-4).

Parmi les éditions générales de ses œuvres, nous indiquerons la première (1819 à 1838, 22 vol. in-8); celle ornée de gravures sur acier d'après MM. Raffet, Tony Johannot, Colin, L. Boulanger (1840-41, 13 vol. in-8); plusieurs autres dans le format Charpentier (1857 et suiv., in-18), dans une des collections Hetzel (1858 et suiv., in-18), dans le format in-4 avec illustrations, dans le format in-16 dit *elzévirien* chez deux éditeurs différents, sans parler d'innombrables contrefaçons avant la répression de cette industrie. Les œuvres de M. Hugo, parues depuis 1870, ont été l'objet de tirages à grand nombre et ornés de bois souvent très-remarquables. — Il a été publié, sous les auspices du poète, un ouvrage anonyme, considéré comme à peu près autobiographique, sous ce titre : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (1863, 2 vol. in-8) : il fut écrit, dit-on, sinon par lui-même, du moins avec son concours, par Mme Victor Hugo. — On trouvera une analyse très-détaillée de plusieurs de ses grands ouvrages, à la date de leur publication, dans notre *Année littéraire* (tomes II, V, VI, VIII, IX et X).

Deux frères de M. Victor Hugo se sont aussi fait connaître comme littérateurs : le premier, Eugène Hugo, né en 1801, mort en mars 1837; le second, Jules-Abel Hugo, mort en février 1855, à l'âge de cinquante-six ans. — Mme Victor Hugo est morte à Bruxelles, le 28 août 1868.

HUGO (Charles-Victor et François-Victor), fils du précédent, nés à Paris, le premier, le 2 novembre 1826, le second, le 22 octobre 1828, firent leurs classes au lycée Charlemagne et obtinrent des succès universitaires. Après la révolution de 1848, M. Charles Hugo fut attaché au ministère des affaires étrangères comme secrétaire de Lamartine. Il fut, jusqu'en 1851, l'un des rédacteurs de *l'Événement* où son jeune frère faisait en même temps les bulletins extérieurs et la politique étrangère. A la suite du procès si retentissant auquel donna lieu son article sur le peïssant de mort, il fut condamné à deux mois de prison. Après le coup d'État du 2 décembre, les deux frères partagèrent volontairement l'exil de leur père. M. Ch. Hugo, rentré plus tard en France, n'y avait fait, pendant plusieurs années, que des excursions photographiques aux environs du Havre et de Cherbourg. M. Fr. Hugo protesta, en juin 1869, dans le *Times*, qu'il n'avait pas remis les pieds en France depuis 1852.

M. François V. Hugo, se consacrant à la traduction et aux recherches historiques, a publié à peu d'intervalle : *la Normandie inconnue, Jersey, ses monuments, son histoire*, (1857, in-8); *Sonnets de Shakespeare*, traduits en français pour la première fois avec *Introduction* (1857, in-18); *le Faust anglais* de Marlowe (1860, in-18); enfin la traduction des *Ouvrages complètes de Shakespeare* (1860-1864, tom. I-XV, in-8; nouv. édition in-16, 1875-79, t. I-XII), avec des études sur les œuvres et un classement nouveau.

M. Charles Hugo a donné, de son côté : le *Cochon de saint Antoine* (1857, 3 vol.), grande fantaisie panthéistique ; la *Bohème dorée* (1859, 2 vol. in-12) ; la *Chaise de paille* (1859, in-12) ; *Une famille tragique*, roman-feuilleton publié dans la *Presse* (1860) ; *Victor Hugo en Zélande* (1868, in-18), relation anonyme qui avait d'abord paru dans la *Liberté* sous le pseudonyme de *Paul de la Mitière* ; les *Hommes de l'exil* (1875, in-18), précédés de *Mes fils*, par Victor Hugo ; etc. Ce fut lui qui tira du roman les *Misérables* le drame représenté au théâtre des Galeries de Saint-Hubert à Bruxelles, et repris en avril 1878 à la Porte Saint-Martin à Paris. Il a encore fait jouer : *Je vous aime*, comédie en un acte (1861). Au mois de mai 1869, les deux frères concoururent avec M. Vaquerie à la fondation du *Rappel*, et furent l'objet de diverses condamnations.

Après la révolution du 4 septembre, MM. Charles et François Hugo rentrèrent à Paris en même temps que leur père et continuèrent leur collaboration au *Rappel*. — L'aîné, qui avait accompagné le grand poète à Bordeaux, lors de la réunion de l'Assemblée nationale, fut frappé dans cette ville d'une congestion cérébrale le 13 mars 1871. Son enterrement eut lieu à Paris le 18, au milieu même des premiers troubles de l'insurrection qui venait d'éclater. — M<sup>me</sup> Charles Hugo, restée veuve, avec deux enfants, Georges et Jeanne, dont les noms reviennent si souvent dans les dernières œuvres poétiques de leur grand-père, a épousé M. Ed. Lockroy (voy. ce nom). — M. François-Victor Hugo, atteint depuis longtemps d'une douloureuse maladie, succomba à Paris le 26 décembre 1873.

Un cousin des précédents, M. Léopold Hugo, fils de M. Abel Hugo, né à Paris en 1828, entra au ministère des travaux publics et y devint chef de bureau. Membre de plusieurs sociétés savantes, il a présenté à l'Académie des sciences un certain nombre de mémoires sur les cristalloïdes et sur la géométrie descriptive. Il a figuré, comme sculpteur, à divers Salons annuels : en 1874, avec un *Portrait de l'auteur*, médaillon en marbre ; en 1877, avec un autre médaillon en marbre : *Électrion, génie de l'électricité terrestre*.

**HUGONIN** (Mgr Flavien-Abel-Antoine), prélat français, est né à Thodure (Isère), le 3 juillet 1823. Docteur en théologie, ancien supérieur à l'école des Carmes et doyen de Sainte-Geneviève de Paris, il a été nommé évêque de Bayeux et Lisieux, par décret du 13 juillet 1866, préconisé le 22 février 1867 et sacré le 1<sup>er</sup> mai suivant. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur.

A part ses *Instructions pastorales* et *Mandements*, on cite de Mgr Hugonin l'ouvrage suivant : *Onthologie ou Étude des lois de la pensée* (1856-1857, 2 vol. in-8).

**HUGOT** (Louis-Anatole), député français, né à Montbard, le 3 avril 1836, s'établit négociant dans sa ville natale. Nommé maire en 1871, et révoqué après la chute de M. Thiers, il fut élu conseiller d'arrondissement. Il se présenta aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Semur, et fut élu par 8336 voix contre 7800 environ partagées entre trois concurrents. Il s'inscrivit au groupe de la gauche républicaine et fut un des 363 députés des gauches réunies, qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre par 11 016 voix contre 6070 données au candidat officiel et bonapartiste.

**HUGUENIN** (Jean-François-Auguste), ancien représentant du peuple, né à La Rosière (Haute-

Saône), le 9 avril 1814, fit son droit à Dijon et s'inscrivit au barreau de Lure en 1836. Membre du Conseil municipal, il était à la tête du parti républicain dans cette ville quand survint la révolution de Février. Après avoir échoué aux élections pour la Constituante, il fut envoyé à l'Assemblée législative, le sixième des sept représentants de la Haute-Saône. Il vota ordinairement avec l'extrême gauche, et prit une part assez active aux travaux de l'Assemblée. Arrêté au 2 décembre, il passa deux mois en prison, fut tranché du conseil d'arrondissement de Lure, puis fut exilé. Après deux années passées à Nice, M. Huguenin entra en France et s'inscrivit de nouveau au barreau de Lure. Elu membre du Conseil municipal, il refusa le serment. Il fut, en 1871, nommé procureur près le tribunal de Lure, révoqué après le 24 mai 1873 et remplacé dans le même poste en 1878.

**HUGUET** (Auguste-Victor), sénateur français, né à Boulogne-sur-Mer, le 21 décembre 1822, est fils d'un libraire-éditeur. Adjoint au maire de sa ville natale, en novembre 1870, il s'occupa des ambulances et de l'organisation des mobilisés ; devenu maire le 30 avril 1871, il fut révoqué le 30 novembre 1873, par M. Beulé, mais continua à remplir ces fonctions, l'administration n'ayant pu lui trouver un successeur. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu, au troisième tour de scrutin, dans le département du Pas-de-Calais, le dernier sur quatre, par 521 voix sur 1012 électeurs. Le seul sénateur républicain de ce département, il se fit inscrire au centre gauche, avec lequel il vota et se prononça contre la dissolution de la Chambre demandée par le cabinet de Broglie en juin 1877.

**HUGUIER** (Pierre-Charles), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né en 1804, à Sézanne (Marne), devint interne des hôpitaux de Paris en 1828 et obtint, l'année suivante, le prix de clinique chirurgicale. Reçu docteur en 1834, il fut nommé agrégé en 1835 et, quelques années plus tard, médecin du bureau central. Après avoir été longtemps chirurgien de l'hôpital de Lourcine, il passa en la même qualité à celui de Beaujon. En 1848, il fut élu membre de l'Académie de médecine. Au mois de février 1863, il fut nommé professeur d'anatomie à l'École des beaux-arts. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1847, il a été promu officier le 13 août 1868. — Il est mort à Paris le 12 janvier 1873.

On a du docteur Huguier de nombreux mémoires sur l'*Anatomie de l'oreille* ; les *Diverses méthodes de traitement contre les varices* (1835) ; le *Diagnostic différentiel des maladies du coude* (1842, in-4) ; les *Luxations du pied* (1848) ; l'*És-thiomène de la vulve* (1849) ; les *Appareils sécréteurs des organes génitaux de la femme* (1850) ; *De l'Hystérométrie et du cathétérisme utérin* (1865, in-8) ; plusieurs travaux insérés dans les *Mémoires de l'Académie*, etc.

**HULL** (Edouard), géologue irlandais, né à Antrim, le 21 mai 1829, fut d'abord employé au cadastre de la Grande-Bretagne. Nommé inspecteur de géologie pour l'Écosse en 1867, il devint, en 1869, directeur du cadastre géologique d'Irlande et professeur à l'Université royale de Dublin. Membre des sociétés géologiques d'Irlande et d'Angleterre, il présenta, lors de l'enquête sur les ressources houillères de ces pays, des rapports très importants, publiés par la Commission.

On a de lui : *Géologie du comté de Cheltenham* (On the Geol. of the country around Ch. 1857) ;

*Géologie des mines de charbon du comté de Leicester* (On the geol. of the Coal-Fields, 1860); *Géologie des environs d'Oldham et de Manchester* (On the geol. of the country around O. and M., 1863); *Terrains triasiques et permians du centre de l'Angleterre* (On the Triassic and permian rocks of the midland countries of England, 1869); *les Pierres ornementales et de construction de la Grande-Bretagne et des pays étrangers* (On Building and ornam. stones of Great-Br. etc., 1872); *les Mines de charbon de la Grande-Bretagne* (the Coal-Fields of Gr.-Br., 1873). Il a collaboré à divers journaux et revues scientifiques.

**HULLAH** (John), musicien anglais, né à Worcester, en 1812, entra à l'Académie royale de musique et fut élève de Horsley et de Crevelli. Après avoir écrit la musique de l'opéra-comique de Charles Dickens, *the Village coquettes*, il se consacra à l'enseignement du chant. On construisit pour lui, en 1847, une grande salle de concert (Saint-Martin's Hall) qui fut détruite, en 1860, par un incendie. Une souscription fut faite pour l'aider à se relever de sa ruine. Professeur dans plusieurs collèges, notamment au Collège du Roi, et directeur de l'Orchestre et des chœurs à l'Académie de musique, M. Hullah a été nommé, en mars 1872, inspecteur général de la musique pour la Grande-Bretagne.

Il a publié des ouvrages d'enseignement et d'érudition, entre autres: *Grammar of Harmony*; *Grammar of Counterpoint*; *the History of modern music*; *la Période de transition de l'Histoire musicale* (the Transition period of musical Hist.), et des articles dans les recueils spéciaux.

**HÜLSZE** (Jules-Ambroise), mathématicien allemand, né le 2 mai 1812, à Leipzig, y fit ses études, passa ensuite à l'Académie de Freiberg, obtint en 1834 le diplôme de docteur en philosophie, et fut nommé professeur de sciences physiques et mathématiques et de technologie à l'École industrielle de Leipzig. De 1840 à 1850, il dirigea l'École royale des arts et métiers de Chemnitz, puis fut appelé comme professeur à l'École polytechnique de Dresde, dont il eut en outre la direction. Il a été chargé par le gouvernement saxon de rédiger des rapports officiels sur plusieurs expositions industrielles allemandes et étrangères. Pendant les années 1849 et 1850, il siégea dans l'Assemblée des états de Saxe. Attaché depuis 1863, avec le titre de conseiller privé, au ministère de l'intérieur, M. Hulsze fut membre des diverses commissions chargées de préparer l'unité de poids et de mesures en Allemagne. Au mois de mai 1873, il fut appelé, comme conseiller, au ministère de l'intérieur du royaume de Saxe, et où il dirigea le bureau de statistique. — Il est mort à Dresde le 25 juin 1876.

Parmi ses travaux scientifiques on cite: *Encyclopédie universelle des machines* (Allgemeine Maschinen Encyclopaedie; Leipzig, 1839-44, vol. I et II); *Recueil de tables mathématiques* (Sammlung mathematischer Tafeln; Ibid., 1840; 2<sup>e</sup> édit., 1849); une nouvelle édition très répandue des *Logarithmes* de Véga (Ibid., 1839); le *Compte rendu des travaux de l'École polytechnique de Dresde durant les vingt-cinq premières années de son existence* (die polytechnische Schule zu Dresden, etc.; Dresde, 1853), etc.

**HUMBERT** (Gustave-Amédée), jurisconsulte et sénateur français, né à Metz, le 28 juin 1822, fils d'un ancien volontaire de 1792, fit avec succès ses études au lycée de Metz et son droit à Paris, où il fut reçu docteur en 1844, et obtint, en 1845, le premier prix au concours entre les docteurs,

pour un mémoire sur les *Conséquences des condamnations pénales*. Il était répétiteur de droit à Paris, lorsqu'il fut nommé, le 15 mars 1848, sous-préfet à Thionville. Remplacé le 20 février 1851, il reprit ses leçons, obtint, en 1857, un prix de l'Institut, pour un mémoire, encore inédit, sur les *Régimes nuptiaux*, et fut reçu agrégé de droit au concours de 1859. Attaché à la faculté de Toulouse, chargé, pendant deux ans, de cours à Grenoble, il fut nommé, en 1861, professeur titulaire de droit romain à Toulouse, et élu, en 1864, secrétaire perpétuel de l'Académie de législation de cette ville. Le 8 février 1871, il fut élu représentant de la Haute-Garonne à l'Assemblée nationale, le troisième sur dix. De l'École d'Armand Carrel en politique, et de celle de F. Bastiat en économie sociale, il fit partie, depuis sa fondation, du groupe de la Gauche républicaine, dont il fut nommé vice-président.

M. Humbert vota en général avec la minorité républicaine de l'Assemblée nationale. Il prit une grande part aux travaux parlementaires, déposa au mois de décembre 1871, en faveur du retour à Paris, une proposition qui fut rejetée; il fut rapporteur de la proposition de dissolution déposée par M. Raoul Duval, en juillet 1874, et conclut à son adoption. Dans la discussion de la loi électorale, il fit adopter un article établissant des pénalités pour les fonctionnaires qui auraient distribué des bulletins de vote ou des circulaires électorales. Il présida en outre une commission de réforme judiciaire en Egypte. Porté sur la liste des gauches, lors des élections de 75 sénateurs inamovibles, il fut élu le trente-et-unième, au troisième tour de scrutin, par 345 voix sur 690 votants. Au Sénat, il suivit la même ligne politique, vota avec la minorité républicaine, et se prononça contre la dissolution de la Chambre des députés, en juin 1877. A l'avènement du cabinet républicain Dufaure il fut appelé aux importantes fonctions de procureur général à la Cour des Comptes, le 29 décembre 1877. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 18 janvier 1879.

M. G. Humbert a publié: *Des Conséquences des condamnations pénales, relativement à la capacité des personnes, en droit romain et en droit français*, suivi d'un commentaire de la loi portant abolition de la mort civile (1855, in-8); de nombreux mémoires sur les *Antiquités romaines*, notamment sur les *Douanes et les octrois à Rome*, insérés dans le *Recueil de l'Académie de législation de Toulouse*; il a collaboré activement à la *Revue historique de droit*, à la *Revue de Toulouse*, et au *Dictionnaire d'antiquités* de MM. Daremberg et Saglio.

**HUMBERT** (Ferdinand), peintre français, né à Paris, le 8 octobre 1842, fut élève de Picot, de M. Cabanel et d'Eug. Fromentin. Il débuta au Salon de 1865 par une *Fuite de Neron* et exposa les années suivantes: *Édipe* et *Antigone retrouvant les corps d'Étéocle et de Polynice* (1866), envoyé au musée d'Aurillac; *l'Enlèvement* (1867), au musée d'Autun; *Ambroise Paré implorant la pitié du duc de Nemours* (1868) appartenant à la famille du docteur Nélaton; *Messaouda* (1869); *Saint Jean-Baptiste et Tirezus de cartes* (1872); *Dalila* (1873); *la Vierge et l'Enfant Jésus* (1874); acquis pour le musée du Luxembourg et qui a figuré à l'Exposition universelle de 1878; *le Christ à la colonne* (1875), appartenant au musée d'Orléans; *la Femme adultère* (1877); *l'Enlèvement de Déjanire* (1878); *Portraits* (1879).

M. F. Humbert a obtenu trois médailles, en 1866, 1867, 1869, une médaille de 3<sup>e</sup> classe à l'Exposition universelle de 1878, et la décoration de la Légion d'honneur la même année.

**HUMBERT I<sup>er</sup>** (Rénier-Charles-Emmanuel-Jean-Marie-Ferdinand-Eugène), roi d'Italie, né le 14 mars 1844, fut initié de bonne heure par son père à la vie militaire et politique. Il figura, dès 1859, aux côtés de Victor-Emmanuel, dans la guerre de l'indépendance. Il fut mêlé de plus près au mouvement de l'unification italienne qui suivit la guerre. Il fut particulièrement associé à l'œuvre de la réorganisation de l'ancien royaume des Deux-Siciles et alla, en juillet 1862, partager à Naples et à Palerme la popularité de Garibaldi. A l'approche des graves événements de 1866, le prince Humbert vint à Paris, pour sonder les sentiments du gouvernement français à l'égard de l'alliance conclue alors entre l'Italie et la Prusse. Quand, bientôt après, l'action succéda aux négociations, le prince royal se jeta avec ardeur dans la lutte. Il prit part, avec son frère, le prince Amédée, à la bataille de Custoza (24 juin 1866), et y fit des prodiges de valeur. Il commandait une division de l'armée de Cialdini, avec le titre de lieutenant général. Placé inopinément en présence de forces supérieures, il forma ses régiments en carrés, s'enferma dans l'un d'eux, arrêta les charges des uhlands autrichiens et put attendre le secours du général Bixio, avec lequel il protégea la retraite du général Durando. A eux deux, ils empêchèrent cette première défaite de se changer en déroute. Au mois de février de la même année, le prince Humbert avait déclaré renoncer au traitement de son grade de lieutenant général, pour ne pas ajouter aux charges du budget. Il fut nommé, au mois d'août suivant, président honoraire de la commission italienne pour l'Exposition universelle de Paris.

En juin 1872 il se rendit à Berlin pour assister au baptême d'une fille du prince Frédéric-Charles dont il était le parrain. L'année suivante, il reçut un chaleureux accueil à Saint-Petersbourg. En 1875, il parcourut incognito l'Angleterre, puis alla assister à Vienne aux funérailles de l'ex-empereur Ferdinand. On commenta beaucoup la visite qu'il fit à Garibaldi, lorsque celui-ci vint remplir à Rome son mandat de député (1875).

Le 9 janvier 1878, le jour même de la mort de Victor-Emmanuel, le prince fut proclamé roi d'Italie sous le nom d'Humbert I<sup>er</sup>. Il adressa au peuple italien une proclamation où il s'engageait à se guider sur les grands exemples, que son père lui avait donnés, « de dévouement à la patrie, d'amour pour le progrès et de foi dans les libres institutions qui sont l'orgueil de sa maison ». Le 17 novembre 1878, pendant un voyage à Naples, il fut légèrement atteint, dans sa voiture, par le poignard d'un assassin, le cuisinier Passanante, dont M. Cairoli, assis en face du roi, détourna le bras, en recevant lui-même une blessure. Cette criminelle tentative fut l'occasion, dans toutes les grandes villes et particulièrement à Naples et à Rome, de démonstrations très sympathiques, au moment où l'on signalait une agitation internationaliste assez vive dans l'Italie. Après de longs débats contradictoires sur l'état mental de l'assassin, Passanante fut condamné à mort, mais le roi commua la peine en celle des travaux forcés à perpétuité (29 mars 1879). Cette clémence fut d'autant plus remarquée que, presque au même moment, avait lieu à Madrid le supplice de Moncasi pour un crime tout semblable.

Le roi d'Italie a épousé, le 22 avril 1868, sa cousine, la princesse Marguerite-Marie-Thérèse-Jeanne de Savoie, née le 10 novembre 1851, fille du feu duc de Gênes, Ferdinand, mort le 1<sup>er</sup> février 1855, frère du roi Victor-Emmanuel, et de la princesse Elisabeth, fille de Jean, roi de Saxe, mariéemorganatiquement, depuis 1856, avec le marquis RapaNo: ce mariage fut célébré en Ita-

par de grandes fêtes publiques. Le 11 novembre 1869, au moment où le roi Victor-Emmanuel échappait à peine d'une dangereuse maladie, la princesse Marguerite donna le jour, à Naples, à un fils qui reçut les noms de Victor-Emmanuel-Ferdinand et le titre de prince de Naples. Une amnistie et de grandes démonstrations signalèrent à la fois le rétablissement du roi et la naissance de son petit-fils.

**HUNFALVY** (Paul), philologue hongrois, né à Nagy-Szalok, le 12 mars 1810, étudia le droit à l'Université de Pesth, fut reçu avocat en 1838 et devint professeur de droit au collège de Kasmark. Elu député à l'Assemblée nationale de Hongrie en 1848, il y siégea jusqu'au désastre de Vilagos. Très versé dans la connaissance de la littérature classique et des langues orientales, il fut, dès 1841, correspondant de l'Académie de Pesth, dont il est devenu membre titulaire en 1859. Considéré comme le fondateur des études philologiques en Hongrie, il a pris part à de nombreux Congrès scientifiques internationaux, notamment à celui de géographie de Paris en 1875.

Conduit par l'étude des origines de sa langue maternelle à s'occuper des dialectes oralo-altaïques, jusqu'alors complètement négligés, il a publié les ouvrages suivants : *Chrestomathia Fennica* (Pesth, 1861), précédée d'une grammaire finnoise élaborée par un de ses élèves; *la Peuplade des Vogules* (A'vogul nép, ibid., 1863); *Voyage à travers les pays de la Baltique* (Utazas à Balt-tenger vidékén, ibid. 1871), publié également en allemand; *la Langue des Kondæ-Vogul* (A Kondai Vogul nyelo, ibid. 1872); *la Langue des Ostiak* (Az ejszaki Osztiak nyelo, ibid. 1875), texte, grammaire et dictionnaire; enfin une très importante *Ethnographie hongroise* (Magyarorszag ethnographiaja, ibid. 1876), traduite en allemand l'année suivante.

Son frère, M. Jean HUNFALVY, né le 8 juin 1820, professeur de statistique et d'histoire au collège de Kasmark, prit part aux événements de 1848, fut détenu pendant quelque temps, reprit son enseignement, puis fut suspendu pour avoir défendu l'indépendance des écoles protestantes, et enfin exclu de l'enseignement dans toute la Hongrie. Il y rentra cependant, en 1866, comme professeur d'histoire, de géographie et de statistique à l'École polytechnique d'Ofen. En 1870, il passa à la nouvelle chaire de géographie de l'Université de Pesth. On cite de lui quelques ouvrages de géographie et d'histoire.

**HUNT** (Robert), physicien anglais, né à Devonport, le 6 septembre 1807, se distingua par sa persévérance et son amour de l'étude. Secrétaire, pendant cinq années, de la Société polytechnique de Cornwall, il se livra, sur les métaux et les gîtes métallifères qui abondent dans ce pays, à des recherches patientes, obtint une chaire à l'École des mines, et, quelque temps après, la garde des archives au musée de géologie. Depuis cette époque, il étudia l'action chimique des rayons solaires, découvrit de nouveaux procédés en photographie, et fit de curieuses observations sur les rapports de la lumière et de la chaleur avec le règne végétal.

M. R. Hunt a écrit de nombreux ouvrages sur les diverses branches de la science, et surtout des livres de vulgarisation : *Recherches sur la lumière* (Researches on light; 1846) *la Poésie de la science* (the Poetry of science; 1848); *Panthea, ou l'Esprit de la nature; Traité de physique élémentaire* (Elementary physics); un *Manuel de photographie* (1854); des mémoires intéressants dans les *Transactions* de l'Association britan-

nique; un *Essai sur la science* (Essay on the science; Londres, 1855), à propos des Expositions universelles de Londres et de Paris. Il a donné une édition du *Dictionnaire des arts, manufactures et mines*, d'Ure (1875, 7<sup>e</sup> édit.)

**HUNT** (William-Holman), peintre anglais, né à Londres, en 1827, élève de l'Académie, exposa avec succès dès 1846. Ses premières toiles représentèrent des scènes empruntées aux poètes ou aux romanciers : *le Docteur Rocheliffé célébrant le service divin dans la maison de campagne de Jocelin Joliffe à Woodstock* (1847); *la Fuite de Madeleine et de Porphyre* (1848); *Rienzi demandant justice du meurtre de son frère* (1849), qui appartient à M. Gibbon. En 1850, M. Hunt, changeant sa manière, se jeta dans ce réalisme particulier à l'école *préraphaélite*, et, pour exprimer le vrai dans ses détails microscopiques, poussa le rendu et le fini jusqu'à leurs limites extrêmes. Ses principales productions furent alors *Valentine et Sylvia* (1851); *Une famille bretonne convertie cachant un Apôtre chrétien persécuté par les druides*; *le Berger mercenaire* (1852), composition biblique; *Valentin enlevant Sylvie à Proleté* (1853); *les Côtes d'Angleterre* (1853), savante étude des dunes à Hastings; *le Réveil de la conscience* (1855).

A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. W. Hunt envoya trois tableaux : *la Lumière du monde*, qui représentait le Christ faisant sa ronde de nuit, une lanterne à la main, et cherchant une âme charitable dans l'univers qui dort; *Claudio et Isabella et les Moutons égarés*; toutes trois étaient peintes dans la manière gothique, naïve et sèche, de la secte dont les chefs sont MM. Millais et lui. Il ne donna qu'un tableau à l'Exposition universelle de 1867, *Après le coucher du soleil en Égypte*. Après un séjour de quatre ans en Palestine, il exposa sa plus grande toile, *l'Ombre de la mort* (1873), représentant Jésus au jardin des Oliviers. M. Hunt fit, à Jérusalem, en 1876, une nouvelle exploration artistique.

**HUNTEN** (François), compositeur allemand, né à Coblenz, le 26 décembre 1793, et fils d'un professeur de musique, vint à Paris en 1819, y vécut longtemps comme maître de piano, et se retira, en 1835, dans sa ville natale, après avoir acquis une grande fortune. — Il est mort à Coblenz, le 22 février 1878.

M. Hunden s'est fait un nom par des œuvres de musique facile et légère, qui le faisaient considérer à Paris comme le successeur d'Henri Karr. On a recommandé longtemps aux commençants ses *Études*, ses *Variations*, ses *Mélanges*, et ses *petits Rondos*. Parmi ses compositions d'un autre ordre, on remarque : *Trio concertant pour piano, violon et violoncelle*, op. 14; *Duo pour piano et violon*, op. 22 et op. 23; plusieurs *Morceaux à quatre mains*; plusieurs *Morceaux à deux mains, pour piano seul ou pour piano avec accompagnement de quatuor*.

**HUNTER** (Robert-Mercer-Taliaferro), homme politique américain, né dans le comté d'Essex, en Virginie, le 21 avril 1809, entra au barreau en 1830, à la Chambre des représentants en 1833 et en 1837 au Congrès, où il débuta en défendant les principes du libre échange. Il présida la session suivante et reçut des félicitations unanimes. Plus tard il combattit vivement les lois sur les tarifs protecteurs, échoua aux élections de 1843, mais fut de nouveau nommé en 1845; il soutint la politique du président Polk, se montra, le premier, favorable à l'annexion du Texas, conclut, dans la question de l'Orégon, pour un ar-

rangement raisonnable avec l'Angleterre, et fut un des auteurs du fameux bill d'entrepôt, qui permettait aux négociants d'user des magasins de l'État pour déposer leurs marchandises et les retirer à leur gré. En 1847, réélu au Sénat, il soutint la loi sur les esclaves fugitifs, combattit l'admission de la Californie dans l'Union, et s'opposa non seulement à l'abolition du trafic des esclaves dans la Colombie, mais encore à toute intervention de ce genre dans un État quelconque. En 1850, président du comité des finances, il essaya d'entraver l'exportation de la monnaie d'or et d'argent en y apportant quelques altérations; il s'occupa activement, en 1852, de l'élection du président Pierce, et, en 1859, de celle de M. Buchanan; l'année suivante il fit adopter les tarifs qui furent en vigueur jusqu'à l'élection de M. Lincoln. Nommé au Sénat pour la troisième fois en 1858, il aborda surtout à la tribune les questions d'annexion et d'esclavage. Expulsé néanmoins du Congrès de Washington, en juillet 1861, il devint secrétaire d'État de M. Jefferson Davis, président des confédérés, et fut envoyé en Europe avec mission de conquérir des appuis et des sympathies à la cause du Sud. A son retour, il fut élu, à l'unanimité, président du Sénat des États confédérés à Richmond (18 février 1862). Après la chute de Richmond, il fut fait prisonnier et détenu jusqu'en 1867, époque à laquelle il fut amnistié par A. Johnson. Il se présenta aux élections pour le Sénat des États-Unis, en 1874, mais ne fut pas élu.

**HUNTINGTON** (Jedediah-Vincent), poète et romancier américain, né à New-York en janvier 1815, et docteur en médecine, entra, en 1849, dans les ordres de l'Église épiscopale et fut chargé d'une église de Middleburg (Vermont). Il visita ensuite l'Europe et resta plusieurs années en Italie. A son retour, il se fit catholique et demeura successivement à New-York, à Baltimore, où il dirigeait un *Magazine*, et, en 1855, à Saint-Louis (Missouri), où il fut mis à la tête d'un journal hebdomadaire littéraire et politique.

On a de lui des *Poésies* (1847) et deux romans : *Alice or the new Una*, publié à Londres, pendant son voyage en 1849, et réimprimé en Amérique, en 1852, avec une seconde partie intitulée *la Forêt* (the Forest, in-12); *Alban, histoire du nouveau monde* (Alban, a tale of the new World, 2 vol. in-12; plusieurs éditions). Il a traduit du français plusieurs petits traités religieux.

**HUNTINGTON** (Daniel), peintre américain, né le 14 octobre 1816, à New-York, frère du précédent, fut élevé au collège Hamilton et se livra à l'étude des beaux-arts sous la direction du professeur Morse en 1835. Il visita ensuite l'Angleterre, la France, la Suisse et l'Italie, et retourna se fixer dans sa ville natale.

On cite parmi les tableaux de M. Huntington, consacrés d'ordinaire à des sujets d'histoire : *lady Jane Grey à la Tour de Londres*, *le Maître d'école*, *Henry VIII et Catherine Parr*, *la Foi et l'Espérance*, *les Saintes femmes au sépulcre*, *le Tribut d'argent*, *l'Evêque Ridley dénonçant la princesse Marie*, *l'Arrêt de mort de Jane Grey*, le portrait de *M. Gulian*, *la Cour républicaine de Washington*; ces deux dernières toiles ont été envoyées à l'Exposition universelle de 1867; *la Philosophie et les arts chrétiens*; *Portrait de femme*, à l'Exposition universelle de 1878.

**HUON DE PENANSTER** (Charles-Marie-Pierre), député français, est né à Lannion (Côtes-du-Nord), le 11 octobre 1832. Riche propriétaire et conseiller général des Côtes-du-Nord, depuis 1861,



pour le canton de Plestin, il fut élu, le 8 février 1871, représentant de l'Assemblée nationale, par le même département, le douzième sur treize, et prit place à l'extrême droite. Il demanda et obtint que les pétitions adressées à l'Assemblée fussent rédigées sur papier timbré. Il vota avec l'extrême droite et repoussa les lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876, il fut réélu à la Chambre des députés, dans la 1<sup>re</sup> circonscription de Lannion, par 7,957 voix, sans concurrent. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 158 députés qui soutinrent le cabinet de Broglie, et fut réélu le 14 octobre suivant par 7,225 voix, contre 2,867 obtenues par le candidat républicain. Dans la discussion sur l'amnistie, ses interruptions lui valurent coup sur coup, le 21 février 1879, deux rappels à l'ordre, dont il obtint spirituellement le retrait, en remettant sous les yeux du président, M. Gambetta, le compte rendu d'une séance où celui-ci avait interrompu dix-huit fois sans être l'objet d'autune sévérité.

**HUOT** (Césaire), ancien représentant du peuple français, né à Pierre-Fontaine (Doubs), le 4 février 1814, et fils d'un instituteur primaire, fit ses études à Dôle et refusa la succession d'un de ses oncles, qui l'avait choisi pour légataire universel à condition qu'il entrerait au séminaire. Placé comme professeur dans un pensionnat de Dijon, il suivit en même temps les cours de la Faculté de droit, et se fit recevoir docteur en 1838. Renommé comme avocat, à Dijon et à Dôle, il devint un des chefs du parti libéral dans le Jura. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le sixième sur huit, par 34 033 suffrages. Il vota, avant et après l'élection du 10 décembre, avec le parti républicain modéré, admît la proposition Rateau, et ne fut pas réélu à la Législative. Il reprit sa place au barreau de Dôle. Dans l'élection partielle de 1868 qui envoya M. Grévy au Corps législatif, M. Huot porté candidat officiel, n'obtint qu'une faible minorité.

**HÜRMIJZ** (Édouard), archevêque et littérateur arménien, né à Constantinople, le 22 janvier 1793, fut reçu au couvent des Mékhitaristes de Saint-Lazare de Venise et y fut ordonné prêtre en 1816. Après un long séjour à Rome, il fut nommé par Pie IX, en 1847, archevêque de Chiragh *in partibus*. — Il est mort à Venise le 13 avril 1876.

Parmi ses nombreux ouvrages littéraires, nous citerons : *Éléments de rhétorique* (Venise, 1839; 2<sup>e</sup> édit., 1856); *Éléments de l'art poétique*, suivis d'un *Traité sur la versification arménienne* (1839); les *Jardins*, poème en quatre chants (1851, in-8), etc. On lui doit aussi les traductions de *l'Histoire ancienne* de Rollin (Venise, 1825-29, 6 vol. in-4); celle en vers de *l'Énéide* (1845, in-8), des *Églogues* de Virgile (1859-60), des *Fables* de Phédre (1855, in-4); du *Voyage du jeune Anacharsis* (1844-47, 6 vol. in-8), de *Télémaque* (1849), etc.

**HUSCHKE** (George-Philippe-Édouard), juriste-consulte allemand, né à Münden, le 26 juin 1801, suivit les cours de droit de l'université de Göttingue, où il fut docteur en 1820 et devint, l'année suivante, professeur particulier de droit romain et d'histoire du droit romain. En 1824, il fut appelé comme professeur de droit à Rostock, puis, à la suite d'un voyage à Paris, passa à Breslau. En 1835, il soutint avec éclat un procès politique et religieux, fut condamné en première instance à six mois de prison, et acquitté en appel. Nommé doyen du *Spruch collegium* de Breslau, en 1836, il devint, en 1845, directeur du grand collège évangélique.

Disciple de Hugo et de Savigny, M. Huschke a publié : *De Pignore nominis, ejus natura et affectu* (Göttingue, 1821, in-4); *De Privilegiis Fœderis Hæspalæ senatus consulto concessis* (Göttingue, 1822, in-8); *Études sur le droit romain* (Studiën des rœmischen Rechts; Breslau, 1830, in-8); *Documents pour servir à la critique de Gaius* (Beiträge zur Kritik des Gaius; Leipzig, 1855, in-8); *Incerti auctoris magistratum et sacerdotiorum populi romani expositiones ineditæ cum commentario* (Breslau, 1829); *la Constitution de Servius Tullius, considérée comme le principe de l'histoire de Rome* (die Verfassung des Königs Servius Tullius, etc.; Heidelberg, 1838); *J. Flavii Syntrophii instrumentum donationis ineditum* (Breslau, 1838); *Sur le Recensement opéré au temps de la naissance de Jésus* (Ueber den zur Zeit der Geburt Jesu gehaltenen Census; Ibid., 1840); *le Droit de nexum et l'ancienne législation romaine sur les dettes* (Ueber das Recht des Nexum und das alte rœm. Schuldrecht; Berlin, 1847); *Sur le Cens et la constitution financière de l'ancien empire romain* (Ueber den Census und die Steuer- verfassung, etc.; Ibid., 1847); *Jurisprudentiæ antejustinianæ quæ supersunt* (Leipzig, 1861; 3<sup>e</sup> édit., 1874); *l'Année romaine et ses journées* (das Alte rœm. Jahr, etc., Breslau 1869); *Die « Nulla » und das Sacramentum* (Leipzig, 1874); *Zur Pandektenkritik* (Ibid., 1875); *Dernier mot sur la question du divorce* (Letztes Wort über die Ehescheidungsfrage, Breslau, 1875), etc. Il a donné, après la mort du jurisconsulte Unterholzner, une édition de son important ouvrage sur les rapports, à Rome, des créanciers et des débiteurs, sous le titre : *Quellenmaessige Zusammenstellung der Lehre der rœm. Rechts von den Schulverhältnissen* (Leipzig, 1840, 2 vol.).

On cite aussi de M. Huschke quelques travaux de philologie : une édition du discours de Cicéron *pro Tullio*, nouvellement découvert; des dissertations savantes dans les *Analecta litteraria* de Leipzig, (1826). Il a pris en outre, comme théologien et représentant de la vieille Église luthérienne de Silésie, une place importante, et il a donné de remarquables articles de théologie et de droit canonique dans divers recueils.

**HUSS** (Magnus DE), médecin suédois, né à Torp, le 22 octobre 1807, vint en France et suivit longtemps les cours de la Faculté de médecine de Paris. De retour en Suède, il se fit recevoir docteur en médecine et en philosophie. Il devint, à Stockholm, médecin en chef et professeur de clinique à l'hôpital des Séraphins et membre de l'Académie des sciences. Il a le premier établi, en Suède, une vraie clinique médicale et propagé, par son enseignement, la pratique de l'auscultation. Pendant plusieurs années, il publia les *Sommaires* de son enseignement clinique, et y joignit, en 1841, un grand *Tableau statistique*, avec planches dessinées par M. E. Pettersson. M. Huss a fondé la première crèche à Stockholm. Il a été anobli en 1857.

Outre plusieurs écrits et mémoires sur l'anatomie pathologique et la statistique médicale, il a publié, en 1852, un livre intéressant sur *l'Alcoolisme chronique* (Alcoholismus chronicus; 2 vol. in-8), qui fut traduit en allemand, et couronné, en 1853, par l'Académie des sciences de Paris. On cite encore : *Sur les Maladies endémiques de Suède* (Om Sveriges endemiska sjukdomar); *Statistique et traitement du typhus et des fièvres typhoïdes* (Om Typhus, etc.; Stockholm, 1855, traduit en anglais par Aberg. Ibid.), etc.

**HUSSON** (Jean-Christophe-Armand), administrateur et économiste français, membre de l'In-

stitué, né à Claye (Seine-et-Marne), le 8 septembre 1809, entra en 1828, dans les bureaux de la préfecture de la Seine, où il devint plus tard chef de division, chargé de l'administration départementale et communale. Signalé de bonne heure par son activité et ses connaissances, il fut maintenu dans son poste sous les divers gouvernements. En 1859, M. Husson fut appelé aux fonctions importantes de directeur général de l'Assistance publique; il accomploit dans ce service de nombreuses réformes. Elu membre de l'Académie des sciences morales et politiques (section de politique, administration et finances), le 7 février 1863, il fut nommé, le 29 décembre de la même année, associé de l'Académie de médecine. Décoré en août 1852, il avait été promu officier de la Légion d'honneur le 17 septembre 1860 et commandeur le 14 août 1867. Au moment de la révolution du 4 septembre 1870, il se démit de ses fonctions de directeur de l'Assistance publique, et fit valoir ensuite ses droits à la retraite (27 septembre). Après le second siège, il fut nommé secrétaire général de la préfecture de la Seine, par décret du 10 juin 1871, et chargé spécialement de la direction des finances. — Il est mort subitement à Paris, le 6 décembre 1874.

M. A. Husson est connu par des travaux se rattachant aux questions administratives et dont plusieurs ont été insérés dans la presse périodique; nous citerons : *Géographie industrielle et commerciale de la France* (1838, in-18); *Traité de la législation des travaux publics et de la voirie en France* (1841-42, 2 vol.; 2<sup>e</sup> édit., 1850); des *Rapports sur les cimetières de Paris* (1842); sur les marchés publics à l'étranger, avec MM. Anger et Baltard (1846); sur les pompes funèbres (1851); puis les *Consommations de Paris* (1856, in-8), ouvrage qui a obtenu le prix Montyon pour la statistique; *Étude sur les hôpitaux*, etc. (1863, in-4, avec planches); *Discours sur la mortalité des jeunes enfants* (1866), etc.

**HUTIN** (Philippe), médecin français, né en 1802, à La Neuville (Meuse), remporta trois fois de suite le premier prix de l'École de Paris, et fut, en conséquence des règlements universitaires, reçu gratuitement docteur au mois d'avril 1830. L'un des chirurgiens en chef de la garde nationale, il a été décoré de la Légion d'honneur.

Nous citerons de M. Ph. Hutin : *Manuel de physiologie* (1825, in-18; 2<sup>e</sup> édit., 1838); *Examen pratique des maladies de matrice* (1840, in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1844); *Guide des baigneurs aux eaux de Plombières* (1842, in-18); *Étude de la stérilité chez la femme* (1859, in-18), et plusieurs mémoires et articles insérés dans la *Bibliothèque médicale*.

**HUTIN** (Jean-Félix-Mathurin), chirurgien militaire français, né le 22 octobre 1804, à Edesheim (Mont-Tonnerre), entra, comme élève, en 1825, à l'hôpital d'instruction de Metz, dont il fut un des lauréats. Il fit, comme aide-major, en 1828, la campagne de Grèce, et, en 1830, celle d'Alger. Il retourna plusieurs fois en Afrique, prit part, comme chirurgien en chef, à la première expédition de Constantine. De 1845 à 1858, il fut médecin en chef des Invalides, puis devint inspecteur du service de santé militaire et membre du Conseil de santé des armées. Officier de la Légion d'honneur en 1845, M. Hutin a été promu commandeur le 12 août 1862.

Il a publié les écrits suivants : *Fragments historiques et médicaux sur l'hôtel des Invalides* (1851, in-8); *De l'Extraction des corps dans les plaies par armes à feu* (1852, in-4), mémoire couronné par l'Académie de médecine; *Statistique des hernies à l'hôtel des Invalides* (1853);

*Recherches sur le tatouage* (1853, in-8); *Anatomie pathologique des cicatrices* (1855), extrait des *Mémoires de l'Académie de médecine*, etc.

**HUXLEY** (Thomas-Henry) naturaliste anglais, né à Ealing (Middlesex), le 4 mai 1825, suivit les cours de médecine à l'École de l'hôpital de Charing-Cross, entra comme aide-chirurgien au service de la marine, et fit un long voyage, sur le navire *Rattlesnake*, dans l'Océan Pacifique et l'Archipel Indien (1846-1850). Nommé professeur d'histoire naturelle à l'École des mines de Londres en 1854, il fit, en outre, un cours d'anatomie au Collège royal des Chirurgiens de 1863 à 1869. Membre de la Société royale de Londres dès 1851, il a fait partie des plus importantes commissions, et a été recteur de l'Université d'Aberdeen pour la période triennale de 1874 à 1877. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences (section de zoologie) le 2 juin 1879.

M. Huxley, qui, à sa réputation de savant, joint celle de hardi penseur et d'écrivain original, avait d'abord publié le résultat des observations, faites pendant son voyage, sur les mollusques et les acalèphes, sous le titre : *History of the oceanic hydrozoa* (Londres, 1858). Ayant adopté la théorie darwinienne, il en donna l'exposition en l'adaptant à l'espèce humaine dans le livre : *De la Place de l'homme dans la nature* (Man's place in nature, Londres 1863, nombreuses édit.; traduit dans les diverses langues et particulièrement en français (1868, in-8). Il le fit suivre des : *Leçons d'anatomie comparée* (Lectures ou compar. anat. Ibid. 1864), traduites en français en 1875, et des *Leçons de physiologie élémentaire* (Lessons in elem. physiology, Ibid., 1866), traduites en 1869. Parmi ses autres travaux il faut citer : *les Principes physiques de la vie* (the Phys. bases of life, Ibid., 1868), dans lequel il développe sa théorie du *Protoplasma*; *Éléments d'anatomie comparée des animaux vertébrés* (A Manual of the an. of vertebrated animals; Ibid., 1871), traduction française en 1877; *Practical instruction in elementary biology* (1875); *les Sciences naturelles et les problèmes qu'elles font surgir*, traduction française (1876, in-18); *Hume, sa vie et ses travaux*, traduit en français par M. Compayré (1879, in-8), etc. M. Huxley a en outre inséré un grand nombre de mémoires dans les recueils des Sociétés zoologique, géologique, linnéenne, et dans les *Transactions* de la Société royale de Londres. On cite aussi de lui un recueil de discours sous le titre de *Sermons laïques* (Lay sermons, Londres, 1870).

**HUZARD** (Jean-Baptiste), vétérinaire français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, le 3 janvier 1793, appartient à une famille qui exerçait la maréchalerie depuis plusieurs générations. Fils de l'ancien inspecteur des écoles vétérinaires mort en 1838, il fit à Alfort ses études spéciales, et collabora d'une manière très active aux *Annales de l'agriculture française*. En 1841, il fut élu membre de l'Académie de médecine; Membre de la Société centrale d'agriculture et de celle d'horticulture, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1831 et promu officier le 13 août 1864. — M. Huzard est mort à Paris le 5 avril 1878.

Parmi ses nombreux écrits, on remarque *Esquisse de nosographie vétérinaire* (1818, in-8; 2<sup>e</sup> édit., 1820), extraite du *Dictionnaire d'histoire naturelle*, en 36 volumes; *De la Garantie et des vices rédhibitoires dans le commerce des animaux domestiques* (1825, in-12); *Des Haras domestiques en France* (1829, in-8), augmenté en 1842 d'un travail sur les haras de l'Etat; *Multi-*

*plication des sangsues* (1854, in-8); *Comment les races chevalines se forment et se conservent* (1864, in-8), etc.

**HYACINTHE** (Charles Loyson, plus connu sous le nom de P.), prédicateur français, né le 10 mars 1827, à Orléans, suivit son père, nommé recteur d'académie à Pau. Il y acheva ses études, et se fit connaître, tout jeune encore, par des vers remarquables. Entré à Saint-Sulpice à dix-huit ans, il fut ordonné prêtre, après quatre années d'études théologiques, puis il fut appelé à enseigner la philosophie au grand séminaire d'Avignon, et la théologie à celui de Nantes. Il exerça ensuite le ministère sacerdotal dans la paroisse de Saint-Sulpice. Après dix ans d'épreuve, il se convainquit que sa vocation l'appelait à la chaire, passa deux ans de noviciat au couvent des Carmes de Lyon, puis entra dans cet ordre, et y débuta en prêchant avec succès la retraite aulycée de cette ville. Il prêcha ensuite l'Avent Bordeaux (1863), le Carême à Périgueux (1864), et l'été de cette même année, il vint à Paris, parut à la Madeleine d'abord, et enfin à Notre-Dame, où il obtint, dans l'Avent de 1865, un rapide succès, qui grandit les années suivantes.

Dans l'Avent de 1866, il s'attaqua spécialement à la thèse de « la morale indépendante, » et ouvrit, du haut de la chaire, contre le journal fondé sous ce titre, une polémique qui, par son retentissement, ne fit que contribuer au progrès du journal et de la doctrine. L'Avent de 1867 fut consacré à un sujet qui divisait moins, « la morale dans la famille. » Les conférences du P. Hyacinthe paraissaient déjà plus que suspectes à de farouches défenseurs de l'orthodoxie. Dénoncé à la cour de Rome par le rédacteur en chef de *l'Univers*, au commencement de 1869, l'orateur de Notre-Dame fut appelé par le pape, auprès duquel il réussit, dit-on, à se justifier.

Quelques semaines plus tard (juin 1869), un discours du Père Hyacinthe, dans une séance solennelle de la Ligue internationale de la paix, soulevait d'autres orages. Il y représentait la religion judaïque, la religion catholique et la religion protestante, comme « les trois grandes religions des peuples civilisés. » Ces paroles de tolérance, très applaudies de l'auditoire, lui furent aussitôt vivement reprochées par la presse catholique. Une autre manifestation du Père Hyacinthe devait bientôt avoir encore plus d'éclat. Ayant reçu l'ordre de changer désormais de langage ou de se taire, il écrivit au R. P. général des Carmes déchaussés, à Rome, sa fameuse lettre du 20 septembre, qui était une rupture avec son ordre, sinon avec l'Eglise elle-même. Il y protestait « contre la perversion sacrilège de l'Évangile, » et ajoutait que « si la France et les races latines sont livrées à l'anarchie sociale, la cause principale en est, non pas sans doute dans le catholicisme lui-même, mais dans la manière dont le catholicisme est depuis longtemps compris et interprété. » Cette lettre, qui mettait le P. Hyacinthe plus près de Lamennais que de Lacordaire, prit, à l'approche du Concile, les proportions d'un événement. Il se vit l'objet des blâmes énergiques de M. L. Veuillot, des rappels fraternels de M. Dupanloup, des applaudissements flatteurs du marquis de Villamarina. L'excommunication majeure fut prononcée par ses supérieurs contre le moine déserteur de son ordre. Le P. Hyacinthe partit pour l'Amérique, où il fut l'objet de chaudes ovations, mais où il protesta toujours de sa volonté de rester catholique. Il revint en Europe en décembre 1869.

Retiré en province, puis à Rome et à Londres, pendant la guerre de 1870, il adressa à différents personnages des lettres éloquentes pour les adju-

rer de s'interposer dans une lutte dont il faisait remonter l'origine au dogme même de l'infaillibilité proclamé par le dernier concile. Au mois de septembre 1871, il se rendit à Munich pour prendre part au Congrès des Vieux-Catholiques rassemblé par M. Doellinger. Très chaleureusement accueilli par l'assemblée, il y vit, selon ses propres expressions, « une protestation contre cet esprit d'antagonisme et de haine dont les violents et les sophistes voudraient faire l'état normal des peuples chrétiens. » En même temps il saluait dans « son maître, » M. Doellinger, le patriarche de la science et de la conscience allemandes. Quelque temps après, son frère, M. l'abbé Th. Loyson, professeur de théologie à la Sorbonne, se sépara ouvertement de lui, et le P. Hyacinthe signala, par une deses lettres les plus éloquentes, cette « goutte qui manquait à son calice. » Conséquent avec ses nouveaux principes et pour rompre tout à fait avec l'Eglise catholique romaine, il épousa, le 2 septembre 1872, à Maryl-bone (Londres), miss Emily-Jane Butterfield, veuve de Ed. R. Merriman. Son ordre procéda aussitôt, selon sa règle, à « l'enterrement » du frère qui s'était dégagé de son serment.

Le 10 février 1873, M. Hyacinthe Loyson fut élu curé de Genève et, le 7 mai, il célébra sa première messe. Le lendemain un bref excommunia toutes les personnes qui avaient assisté à cette cérémonie. Bientôt il vit s'accroître, à Genève même, des dissensions telles qu'il dut résigner sa cure et rompre avec les catholiques libéraux, « animés d'un esprit qui n'est ni libéral en politique ni catholique en religion. » (4 août 1874). Revenu à Paris, après un nouveau séjour à Londres où il parla plusieurs fois devant un auditoire des plus aristocratiques, l'ex-carême se vit longtemps refuser par les ministres de « l'ordre moral, » l'autorisation de faire des conférences, et ce ne fut qu'en 1877 qu'il obtint de prendre la parole dans des réunions dites *privées* qui rassemblèrent chaque fois, dans l'enceinte du Cirque, plusieurs milliers d'auditeurs. Ces conférences eurent d'abord un succès qui rappela celles de Notre-Dame, et, comme ces dernières, elles étaient analysées ou reproduites dès le lendemain, par divers journaux. Il essaya de les reprendre en juin 1878, mais elles ne rencontrèrent plus le même empressement. M. Loyson prenant le titre de « recteur » ouvrit alors rue Rochecouart, dans un ancien café-concert, une église « gallicane, » qui fut inaugurée avec un certain bruit. Dans un de ses premiers sermons, il eut pour la République, dont il prédit la chute prochaine, en l'accusant de s'attaquer aux consciences (mai 1879), des sévérités de langage dont les journaux monarchiques et religieux lui surent peu de gré. Un an plus tard (février 1880), il demanda en vain au Conseil municipal de Paris un édifice public pour son culte.

Les publications de M. Hyacinthe Loyson se divisent logiquement en deux parts : celles qu'il a signées de ce simple prénom, lorsqu'il était dans les ordres, et celles qui portent son nom de famille. Parmi les premières, nous rappellerons la *Société civile dans ses rapports avec le christianisme* (1867, in-18); *Matérialisme et spiritualisme* (1867, in-8); *la Famille* (1867, in-8); *Discours pour la profession de foi catholique d'une protestante* (1868, in-8); *Discours prononcé au congrès de Munich* (1872, in-8); *Cantiques à l'usage du culte chrétien* (Genève, 1876, in-16), etc. Il a publié sous son propre nom toute une série de sermons sur *le Dimanche et les classes laborieuses*, sur *l'Eglise catholique en Suisse*, sur *la Réforme catholique*, sur *l'Ultramontanisme et la Révolution*, etc.

**HYACINTHE** (Louis-Hyacinthe DUGLOST, 10), acteur comique français, est né à Paris, le 15 avril 1814. Dès l'âge de six ans il se formait à l'art théâtral, sous la direction de Mlle Louise Fusil, et à sept ans il obtenait un premier engagement dans la troupe enfantine de M. Comte. En 1830, il fut forcé de la quitter pour cause de croissance trop rapide. Peu remarqué au Vaudeville, il entra, vers 1837, aux Variétés, dont le genre excentrique convenait parfaitement à sa niaiserie bouffonne, à son jeu gauche, et surtout à son physique burlesque. Il a créé à ce dernier théâtre d'amusants caricatures dans les pièces intitulées : *le Maître d'école, Ma maîtresse et ma femme, les Cuisinières, les Saltimbanques*, etc. En 1847, il débuta au Palais-Royal, où il prit, à côté de MM. Grassot et Ravel, la place laissée vide par Alcide Tousez. Il tint avec un succès constant les mêmes emplois à ce théâtre.

**HYMANS** (Salomon-Louis), littérateur et homme politique belge, né à Rotterdam, le 3 mai 1829, publia dès l'âge de seize ans une traduction des *Mémoires et documents inédits sur Van Dyck et Rubens*, par William Hookham Carpenter (Anvers, 1845, in-8). Deux ans après, il fit représenter à Gand et à Anvers un drame historique en vers, intitulé *Robert le Frison* (Gand, 1847, in-18), et donna des feuilletons littéraires au *Messageur de Gand*, sous le pseudonyme de *Ange Hennet*. De 1849 à 1859, il fut rédacteur de la *Gazette de Mons*, de l'*Indépendance belge* et de l'*Étoile belge*. Dans l'intervalle, il avait été nommé professeur d'histoire nationale au Musée royal de l'industrie à Bruxelles. Élu représentant de cette ville, en 1859, en 1863, 1864 et 1868, il siégea dans les rangs de la majorité libérale.

M. Hymans après sa première élection, fournit encore de nombreux articles aux journaux *la Meuse* et *l'Office de publicité*. Il devint, en 1865, rédacteur en chef de l'*Écho du Parlement*. Membre actif de la Chambre, il prononça de nombreux discours, entre autres en faveur de l'abolition des octrois, et sur l'organisation de l'armée. Il fut rapporteur des projets de lois sur la propriété littéraire (1860), et sur la réforme électorale (1866), et il proposa le premier de supprimer le subside accordé par le gouvernement aux Bollandistes pour la continuation des *Acta sanctorum*, publication destinée, selon lui, à exalter la gloire des jésuites : le subside fut supprimé en 1868. Membre de la commission centrale de statistique, il a été décoré de plusieurs ordres.

En dehors de sa collaboration à la plupart des feuilles libérales belges, et des brochures d'actualité, M. Hymans est auteur d'un grand nombre d'ouvrages de genres très-divers, entre autres : *Histoire du marquisat d'Anvers* (Bruxelles, 1847, in-12), sous le pseudonyme de G. Huydens ; *les Jeux innocents*, comédie en un acte, en prose (Ibid., 1852, in-32) ; *le Diable à Bruxelles* (Ibid., 1853, 4 vol. in-12), avec Jean Rousseau ; *le Parti de la paix au parlement d'Angleterre* (Ibid., 1855, in-8) ; *l'Église et les libertés belges* (Ibid., 1857, petit in-8, 2<sup>e</sup> édit. Ibid., 1858, in-12) ; *Lettres moscovites* (Ibid., 1857, in-12), adressées de Moscou au journal le Nord, à l'occasion du couronnement d'Alexandre II ; *Un brillant mariage* (Ibid., 1857, in-32), roman imité du suédois de Mme Emilie Carlen, avec P.-J. Stahl, et publié dans le *Siècle* ; *le Rhin monumental et pittoresque* (Ibid., 1857-1861, 2 vol. in-fol.) ; *la Famille Buvard* (Ibid., 1858, 2 vol in-12), roman ; *la Courte échelle* (Ibid., 1859, in-12), roman ; *quinze jours dans l'Oberland bernois* (Ibid., 1859, in-12) ; *André Bailly* (Ibid., 1861, 2 vol. in-18), roman.

Il faut citer à part les publications traitant de l'histoire de son pays : *Histoire populaire de la Belgique* (Ibid., 1860, in-8, 8<sup>e</sup> édit., 1867, in-8) ; *Histoire populaire du règne de Léopold 1<sup>er</sup>* (Ibid., 1864, in-8), plusieurs fois réimprimée ; *Manuel de l'histoire de la Belgique* (Paris, 1867, in-18) ; *Histoire politique et parlementaire de la Belgique de 1814 à 1830* (Bruxelles, 1869, in-8, t. 1<sup>er</sup>) ; *Lord Palmerston, la France et la Belgique* (Ibid., in-8). M. Hymans a, en outre, traduit de l'allemand le *Monde avant la création de l'homme*, de Zimmermann (Bruxelles, 1857, in-8, 3<sup>e</sup> édit., 1861), et le *Manuel de l'histoire de la peinture*, de G.-J. Waagen (Ibid., 1863, 3 vol. in-8), avec J. Petit ; et de l'anglais, *la Famille Baroni*, roman de M. Disraëli (Ibid., 1857-1861, 2 vol.), etc.

**HYMANS** (Henri-Simon), littérateur et critique d'art belge, frère du précédent, né à Anvers le 8 août 1836, fut attaché, en 1857, à la bibliothèque royale de Bruxelles, où il devint conservateur de la section des estampes. Un des auteurs de l'important recueil des *Documents iconographiques et typographiques de la bibliothèque royale de Belgique* (Bruxelles, 1864, gr. in-fol.), il a publié lui-même, par livraisons, les *Compositions allégoriques et décoratives des grands maîtres de toutes les écoles* (Liège et Leipzig, 1869, in-fol., avec pl.) et une *Histoire de la gravure dans l'école de Rubens* (Brux. 1879, gr. in-8., pl.) couronné par l'Académie. Il a inséré des travaux spéciaux dans le *Messageur des sciences historiques de Belgique*, la *Revue universelle des arts*, *l'Illustration*, et rédigé, de 1861 à 1869, un courrier de quinzaine dans le *Journal des beaux-arts et de la littérature*. En 1869, il fut appelé à la chaire d'esthétique et d'histoire de l'art de l'Académie d'Anvers. Dessinateur habile, il a fait paraître un certain nombre de planches qu'il a lithographiées d'après H. Leys, Induno, C. Dell'Acqua, de Groux, etc.

**HYRTL** (Joseph), anatomiste allemand, né le 7 décembre 1811, à Eisenstadt (Hongrie), étudia à Vienne, où il obtint, à vingt-deux ans, la place de prosecteur. Nommé, en 1837, professeur à l'université de Prague, il revint, en 1845, comme professeur titulaire d'anatomie, à celle de Vienne, et deux ans plus tard fut admis à l'Académie impériale des sciences. Très habile dans l'art de préparer les pièces anatomiques, il établit à Vienne un musée d'anatomie dont il a publié la description (Vienne 1869). Il a enrichi aussi divers cabinets d'anatomie de l'Europe de modèles d'une rare perfection. Il est devenu recteur de l'École supérieure de Vienne.

On doit à M. Hyrtl un *Manuel physiologique et pratique d'anatomie* (Lehrbuch der Anatomie des Menschen mit Rücksicht, etc.; Vienne, 1847, 2<sup>e</sup> vol.; 13<sup>e</sup> édit. 1875), traduit en cinq langues et devenu classique en Allemagne, et un *Manuel de l'anatomie topographique et de ses applications* (Handbuch der topographischen An., etc.; Ibid., 1847; 6<sup>e</sup> édit. 1871).

On cite ensuite : *Recherches d'anatomie comparée sur l'organe de l'ouïe* (Vergleich. Anat. Untersuchungen über das Gehörorgan des Menschen und der Säugethiere; Prague, 1845); *Études d'angiologie comparée* (Beiträge zur vergleich. Ang.; Vienne, 1850); *Recherches morphologiques sur les organes urogénitaux des poissons* (Beiträge zur Morphologie der Urogenitalorgane der Fische; Ibid., 1850); *Études anatomiques sur Heterotis Ehrenbergii* (Ibid., 1855, avec 3 planches); *Chlamydomorphi truncati cum Dasypode gymnuo comparatum examen anatomicum* (Ibid., 1855), etc., sans compter les *Mémoires*.

ANULOWANO  
938









Biblioteka UJK Kielce

**UJK**



0473000